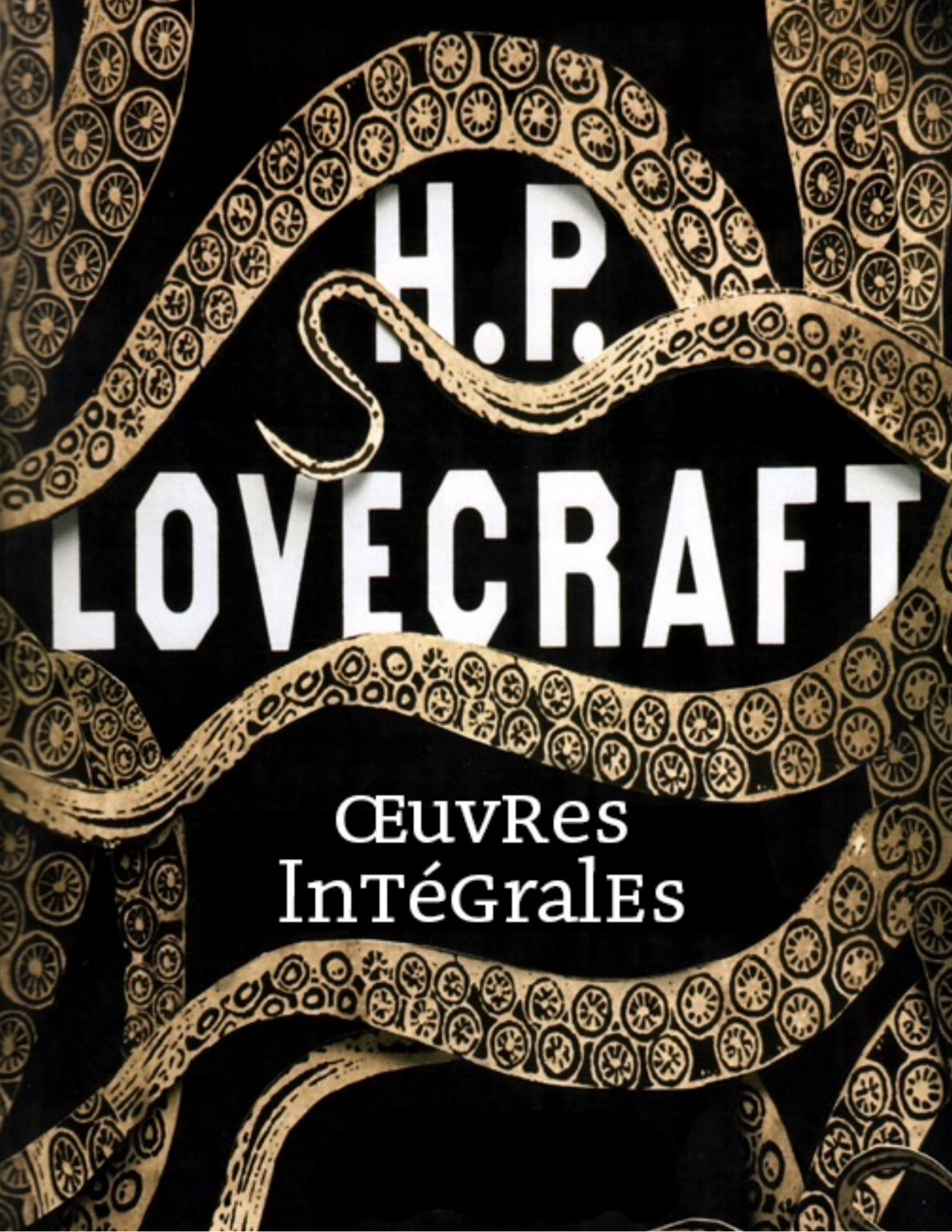

H.P.
LOVECRAFT
ŒUVRES
INTÉGRALES

Howard Phillips LOVECRAFT





© Robert Laffont – 1991.
Version numérique 1.0 : Hérétiques – 2013

NOTES

Ce recueil est une compilation des nouvelles et romans, disponibles dans l'édition BOUQUINS (Robert Laffont - 1991) en trois volumes, des œuvres de H.P. Lovecraft. Les essais et discussions ont été volontairement laissés de côté et feront peut-être l'objet d'une numérisation ultérieure.

La date mentionnée pour les écrits est celle de la première parution. Si elle est connue, la date d'écriture du document est indiquée entre parenthèses.

SOMMAIRE

Introduction générale de Francis Lacassin
Chronologie de Francis Lacassin

LES MYTHES DE CTHULHU

Préface de Francis Lacassin

Dagon
Nyarlathotep
La Cité sans nom
Le Molosse
Azathot
Le Festival
Le Descendant
L'Appel de Cthulhu
L'Étrange Maison haute dans la brume
La Couleur tombée du ciel
L'Affaire Charles Dexter Ward
L'Abomination de Dunwich
Celui qui chuchotait dans les ténèbres
Les Montagnes hallucinées
Le Cauchemar d'Innsmouth
La Maison de la sorcière
Le Monstre sur le seuil

Dans l'abîme du temps
Celui qui hantait les ténèbres
Histoire du *Necronomicon*

LÉGENDES ET MYTHES DE CTHULHU

Préface de Francis Lacassin

Les Mangeuses d'espace *par Frank Belknap Long*
Les Chiens de Tindalos *par Frank Belknap Long*
Talion *par Clark Ashton Smith*
La Pierre noire *par Robert E. Howard*
La Chose ailée sur le toit *par Robert E. Howard*
L'Héritier des ténèbres *par Clark Ashton Smith*
Le Feu d'Asshurbanipal *par Robert E. Howard*
Ubbo Sathla *par Clark Ashton Smith*
Le Visiteur venu des étoiles *par Robert Bloch*
Épouvante à Salem *par Henry Kuttner*
Au-delà du seuil *par August Derleth*
L'Habitant de l'ombre *par August Derleth*
L'Ombre du clocher par *Robert Bloch*
Manuscrit trouvé dans une maison abandonnée *par Robert Bloch*
On rôde dans le cimetière *par J. Vernon Shea*
Sueurs froides *par J. Ramsey Campbell*
La Cité sœur *par Brian Lumley*
Le Rempart de béton *par Brian Lumley*
Ceux des Profondeurs *par James Wade*

Le Retour des Lloigors *par Colin Wilson*

Répertoire biographique des auteurs

PREMIERS CONTES

Préface d'August Derleth

La Petite Bouteille de verre
La Caverne secrète
Le Mystère du cimetière
Le Vaisseau mystérieux
La Bête de la caverne
L'Alchimiste

CONTES ET NOUVELLES

Préface : Un banc d'essai pour l'inspiration de Lovecraft *par Francis Lacassin*

La Tombe
Souvenir
Par-delà le mur du sommeil
La Transition de Juan Romero
Le Terrible Vieillard
Le Temple
Faits concernant feu Arthur Jermyn
De l'au-delà

L’Image dans la maison déserte
La Rue
Ex oblivione
La Tourbière hantée
Je suis d’ailleurs
La Musique d’Erich Zann
Herbert West, réanimateur
Hypnos
La Peur qui rôde
Ce qu’apporte la lune
Les Rats dans les murs
L’Indicible
La Maison maudite
Horreur à Red Hook
Lui
Dans le caveau
Air froid
Le Modèle de Pickman
Le Peuple ancien
Le Clergyman maudit
Le Livre
La Chose dans la clarté lunaire
Le Défi d’outre-espace

L’HORREUR DANS LE MUSÉE ET AUTRES RÉVISIONS

Préface : Le dépanneur du fantastique *par Francis Lacassin*

La Verte Prairie *par Lewis Theobald Jr. et Elisabeth Neville Berkeley*

En rampant dans le chaos *par Lewis Theobald Jr. et Elisabeth Neville Berkeley*

La Poésie et les Dieux *par Henry Paget-Lowe et Anna Helen Croft*

Horreur à Martin Beach *par Sonia Greene*

Cendres *par Clifford M. Eddy Jr*

Le Mangeur de spectres *par Clifford M. Eddy Jr*

Le Nécrophile *par Clifford M. Eddy Jr*

Prisonnier des pharaons *par Harry Houdini*

Quatre Heures *par Sonia Greene*

Sourd, muet et aveugle *par Clifford M. Eddy Jr*

Deux Bouteilles noires *par Wilfred Blanch Talman*

Le Dernier Examen *par Adolpho de Castro*

La Malédiction de Yig *par Zealia Bishop*

L'Horreur venue des collines *par Frank Belknap Long*

Le Tertre *par Zealia Bishop*

L'Exécuteur des hautes œuvres *par Adolphe de Castro*

Le Piège *par Henry Saint-Clair Whitehead*

Cassius *par Henry Saint-Clair Whitehead*

Bothon *par Henry Saint-Clair Whitehead*

La Chevelure de Méduse *par Zealia Bishop*

L'Homme de pierre *par Hazel Heald*

L'Horreur dans le musée *par Hazel Heald*

La Mort ailée *par Hazel Heald*

Surgi du fond des siècles *par Hazel Heald*

Le Coffret scellé *par Hazel Heald*

Les Serviteurs de Satan *par Robert Bloch*

« Jusqu'à ce que toutes les mers. » *par Robert H. Barlow*

Les Sortilèges d'Aphlar *par Duane W. Rimel*

Le Déterré *par Duane W. Rimel*

L'Arbre sur la colline *par Duane W. Rimel*

L'Horreur dans le cimetière *par Hazel Heald*

Cosmos effondrés *par Hammond Eggleston*

Le Journal d'Alonso Typer *par William Lumley*

Dans les murs d'Eryx *par Kenneth Sterling*

L'Océan de la nuit *par Robert H. Barlow*

FUNGI DE YUGGOTH ET AUTRES POÈMES FANTASTIQUES

Préface : Continuités *par François Truchaud*

Poèmes fantastiques

Providence
Sur une colonnade grecque dans un parc
Noël d'autrefois
Décadence de la Nouvelle-Angleterre
À propos d'un village de la Nouvelle-Angleterre contemplé au clair de lune
Astrophobos
Couchant
À Pan
La fiancée de la mer
Nuages
La terre notre mère
Océanus
Les cloches
Coucher de soleil et soir d'été
À Mistress Sophia Simple, reine de l'écran

Une année de voyage
Sir Thomas Tryout
Phaéton
Août
La mort
Au drapeau américain
À un jeune homme
Mon personnage préféré
À Templeton et au mont Monadnock
Le cauchemar du Poe-ète
Complainte pour l'araignée disparue
Ode funèbre de Regnar Lodburg
Petit Sam Perkins
La piste très ancienne
L'idole
Le lac du cauchemar
L'avant-poste
La route aux ornières
Le bois
La maison
La cité
Hallowe'en dans une banlieue
Primavera
Octobre
À un rêveur
Désespoir
Némésis
L'horreur de Yulé
À Mr. Finlay, pour son illustration de la nouvelle de Mr. Bloch,« Le dieu sans visage »
Où Poe se promena jadis
Vœux de Noël pour Mrs. Phillips Gamwell – 1925
Brick Row
Le Messager
À Klarkash-Ton, Seigneur d'Averoigne
Psychopompos
Chanson à boire de La Tombe

I. Le livre
II. Poursuite
III. La clé
IV. Récognition
V. Le retour
VI. La lampe
VII. La colline de Zaman
VIII. Le port
IX. La cour intérieure
X. Les pigeons
XI. Le puits
XII. Celui qui hurlait
XIII. Hesperia
XIV. Vents stellaires
XV. Antarktos
XVI. La fenêtre
XVII. Un souvenir
XVIII. Les jardins de Yin
XIX. Les cloches
XX. Les maigres bêtes de la nuit
XXI. Nyarlathotep
XXII. Azathoth
XXIII. Mirage
XXIV. Le canal
XXV. Saint-Toad
XXVI. Les familiers
XXVII. L'ancien phare
XXVIII. Attente
XXIX. Nostalgie
XXX. Fond de paysage
XXXI. L'habitant
XXXII. Aliénation
XXXIII. Appels du port
XXXIV. Reprise
XXXV. Étoile du soir

XXXVI. Continuité

LE MONDE DU RÊVE

Préface : Sur le tapis volant du rêve *par Francis Lacassin*

LA MALÉDICTION DE SARNATH

Polaris
Le bateau blanc
La malédiction de Samath.
L'arbre
Les chats d'Ulthar
Les autres dieux
Celephaïs
La quête d'Iranon

DÉMONS ET MERVEILLES

Le témoignage de Randolph Carter
À la recherche de Kadath
La clé d'argent
À travers les portes de la clé d'argent

RÊVES ET CHIMÈRES

PARODIES ET PASTICHES

Préface : Quand Lovecraft s'amuse *par Francis Lacassin*

Quelques souvenirs sur le Dr. Johnson

Old Bugs

Douce Ermengarde ou le cœur d'une paysanne

Une fille toute simple
Victime d'un scélérat
Un acte ignoble
Une bassesse raffinée.
Le jeune homme de la ville
Seule dans la grande ville
Nos héros nagent dans le bonheur

Ibid

Alfredo

La bataille qui marqua la fin du siècle.

LES COLLABORATIONS LOVECRAFT-DERLETH

Préface : August Derleth ou le saint Paul du Lovecraftisme *par Francis Lacassin*

LE RÔDEUR DEVANT LE SEUIL

La forêt de Billington.

Le manuscrit de Stephen Bâtes

Le réçit de Winfiled Phillips

L'OMBRE VENUE DE L'ESPACE

Le survivant

Le jour à Wentworth

L'héritage Peabody

La lampe d'Alhazred

La fenêtre à pignon

L'ancêtre

L'ombre venue de l'espace

LE MASQUE DE CTHULHU

Le retour d'Hastur

Les engoulevents de la colline

Quelque chose en bois

Le pacte des sandwin

La maison dans la vallée

Le sceau de R'lyeh

LA TRACE DE CTHULHU

La maison de Curwen Street ou le manuscrit d'Andrew Phelan

La vigie céleste ou la déposition d'Abel Keane

La gorge au-delà de Salapunco ou le testament de Clairbonne Boyd

Le gardien de la clé ou le récit de Nayland Colum

L'île noire ou le récit d'Horvath Blayne

LES VEILLEURS HORS DU TEMPS

La chambre condamnée

Le pêcheur du Falcon Point

Le Trou des Sorcières

L'ombre dans la mansarde

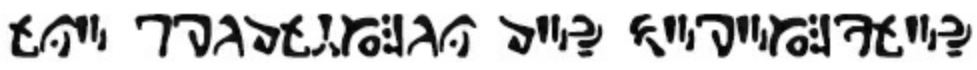
Les frères de la nuit

L'horreur de l'Arche centrale

L'argile bleue d'Innsmouth

Les veilleurs hors du temps

INTRODUCTION



N'est pas mort ce qui à jamais dort...

Voilà bien un paradoxe – et non des moindres – de l'Amérique, où la renommée la plus légère devient tonitruante et universelle quand résonnent les trompettes des médias. Ce même pays a ignoré de son vivant, et à un moment où elle n'en possédait pourtant pas beaucoup, un de ses plus grands écrivains. Au nom d'une morale fanatique et rétrograde elle a calomnié sa vie et chicané sa gloire posthume. Jusqu'au moment où l'intelligence européenne, entraînée par Baudelaire, ayant consacré Poe comme un écrivain mondial, son pays d'origine s'est résigné à le reconnaître pour tel.

La même ignorance superbe dont a été victime Edgar Poe frappera un siècle plus tard le seul écrivain américain digne de lui être comparé dans le domaine du fantastique : Howard Phillips Lovecraft (1890-1937). Le solitaire de Providence – le mage, diront certains – qui a rénové la littérature de l'étrange et les structures de la peur, en créant le conte matérialiste d'épouvante et le fantastique cosmique, a été victime d'un aveuglement pire que celui dont a souffert Edgar Poe. Contrairement à l'auteur du *Corbeau*, l'inventeur du mythe de Cthulhu n'a jamais eu la moindre de ses œuvres éditée en librairie ou commercialisée par un professionnel de l'édition. Il a été privé du plaisir d'apercevoir ses livres dans une vitrine. Il ne les a jamais vus cités dans des revues littéraires remplies de commentaires sur des auteurs bien moins importants que lui et dont personne, jusqu'à la fin des temps, n'ouvrira jamais plus les livres : l'oubli les a scellés comme des sarcophages.

Durant sa brève carrière publique, de 1923 à 1937, le génie de Lovecraft n'a été apprécié que par les lecteurs des revues à quatre sous aux couvertures bariolées – surtout la revue *Weird Tales* . Une production que les mandarins qualifient – lorsqu'ils l'étudient, mus par une curiosité canaille envers un genre mal famé – de « littérature de masse » ou « d'infra-littérature ». Colportée par ces supports éphémères et fragiles, la renommée de Lovecraft n'a pu survivre jusqu'à nous que grâce au dévouement d'un petit cercle de fidèles. Deux d'entre eux, August Derleth et Donald Wandrei, ont même créé une petite maison d'édition, Arkham House, destinée à publier les œuvres de Lovecraft dont les « grands » éditeurs ne voulaient, et ne veulent toujours pas. Jusqu'à la mort de ses fondateurs au tournant des années

soixante-dix, Arkham House a publié l'essentiel – fiction et non-fiction – des œuvres de Lovecraft et sa correspondance, dans des tirages qui, hélas, n'ont jamais dépassé quelques milliers d'exemplaires.

Depuis, une nouvelle génération d'exégètes enthousiastes est apparue, groupés pour la plupart autour de Necronomicon Press, maison d'édition à caractère non lucratif, entièrement vouée à la divulgation des œuvres inconnues ou méconnues de Lovecraft. C'est au printemps 1976, à Cambridge (Massachusetts), qu'un jeune professeur de l'université de Harvard, Paul Michaud, crée Necronomicon Press, avec l'appui moral et financier de ses parents Marie-Marthe et Sylvio Michaud sans lesquels n'aurait pu fonctionner cette entreprise de mécénat, appréciée aujourd'hui par les lovecraftiens du monde entier.

En plus de sa revue *Lovecraft Studies*, Necronomicon Press compte à son actif plus d'une centaine de plaquettes et brochures : réimpressions des chroniques astronomiques de Lovecraft parues dans la presse locale ; fac-similés de son bulletin *The Conservative* ou de celui de sa femme *The Rainbow* ; catalogue de sa bibliothèque ; recueils de poèmes et textes divers inconnus ; Mémoires de sa femme ; témoignage de ses amis, etc. Paul Michaud est responsable des vingt-deux premiers titres. Partant s'installer en France en 1978, il a confié Necronomicon Press à son jeune frère Marc, lycéen alors âgé de seize ans. Depuis lors, Marc Michaud est toujours à la barre, assisté sur le plan éditorial par S.T. Joshi, le meilleur connaisseur au monde de l'œuvre de Lovecraft ; on lui doit la découverte de bien des textes qui avaient échappé aux précédents chercheurs. C'est grâce à la perspicacité de S.T. Joshi que l'œuvre de Lovecraft s'accroît un peu plus chaque année, et que ses titres les plus célèbres reparaissent dans une nouvelle version désormais purgée des fautes de lecture ou coquilles qui altéraient la seule version plus connue jusqu'ici.

Bien qu'étant originaire de Providence, comme Lovecraft, Paul Michaud connaissait à peine son nom. Il a été poussé à s'intéresser à lui par sa rencontre avec Jacques Bergier et Louis Pauwels et l'admiration que lui vouent les Français. Il le raconte dans son article « In Paris, Lovecraft Lives », paru dans *Providence Evening Bulletin* du 29 décembre 1970. Sa première contribution à la propagation de la renommée de Lovecraft… en Amérique !

Tout comme pour Edgar Poe, la France a pris sa part dans la consécration du génie de Lovecraft, et avec une avance très honorable. C'est vers 1935, comme en témoignent ses lettres publiées dans le courrier des lecteurs de *Weird Tales* , que Jacques Bergier prit la mesure du génie de Lovecraft, alors que sa gloire posthume n'avait pas encore décollé. Si la guerre mondiale n'avait pas éclaté, c'est dix ans plus

tôt que l'œuvre de Lovecraft aurait été connue en France. Sa révélation dans notre pays doit beaucoup à l'enthousiasme et aux envolées prophétiques de ce physicien nucléaire dévoyé par la littérature, de ce scribe des miracles pour les uns, mage incertain pour d'autres, mais qui fascine les uns et les autres : celui qui fut notre ami Jacques Bergier. Dans son livre *Le Matin des magiciens*, écrit avec la complicité de Louis Pauwels, dans leur revue commune *Planète*, auprès des revues amies comme *Fiction*, ou d'éditeurs comme *Denoël* ou les *Éditions des Deux Rives*, Bergier mit toute sa renommée, qui était alors grande, au service de Lovecraft. Efforts enthousiastes qui trouvèrent leur couronnement en 1969 dans le *Cahier de l'Herne* dirigé par François Truchaud et qui rassemblait tous les représentants de la première vague de commentateurs et admirateurs de Lovecraft.

Une seconde vague lui a succédé, toujours aussi porteuse, représentée par les revues *Études lovecraftiennes* de Joseph Altairac, *Antarès* de Richard D. Nolane, *La Clé d'argent* de Philippe Gindre, ou les *Cahiers d'études lovecraftiennes* des Éditions Encrage.

C'est grâce aux efforts et découvertes de ces chercheurs américains ou français d'hier ou d'aujourd'hui, que cette édition des œuvres de Lovecraft a pu voir le jour, pour la première fois dans le monde.

Et c'est tout naturellement qu'elle leur est dédiée.

Francis LACASSIN

LES MYTHES DE CTHULHU

Préface

LE COMPLOT DES ÉTOILES

« … Dans les temps historiques, toutes les tentatives pour franchir les vides interdits semblent compliquées par de singulières et terribles alliances avec des êtres et des messages venus d'ailleurs » (*La Maison de la sorcière*).

En ces quelques lignes – qui tirent un trait sur vingt siècles de christianisme – Lovecraft livre la clé de ce qu'on a appelé le « mythe de Cthulhu », et, en les mettant au service d'une même finalité cosmique, il réalise une synthèse fulgurante des mythes, légendes et superstitions qui hantent l'esprit humain depuis le commencement des temps : de la chute des anges à la chute de l'Atlantide, des abîmes temporels de la philosophie hindoue aux monstres marins, du dieu-serpent des Aztèques au bouc noir du sabbat des sorcières, de la civilisation de Thulé aux djinns orientaux, de l'abominable homme des neiges au vaudou haïtien, des sirènes aux vampires. Tout ce qui a pu charmer ou terroriser les hommes, tout ce qui a fait rêver ou frémir sous quelque forme que ce soit, où que ce soit, et en tout temps, n'est que la manifestation – adaptée aux circonstances locales – d'un fantastique dessein cosmique.

« Tous mes contes, si hétérogènes les uns par rapport aux autres qu'ils puissent être, se basent sur une croyance légendaire fondamentale qui est que notre monde fut à un moment habité par d'autres races qui, parce qu'elles pratiquaient la magie noire, furent déchues de leurs pouvoirs et expulsées, mais vivent toujours à l'extérieur, toujours prêtes à reprendre possession de cette terre. »

Environ cinquante millions d'années avant l'apparition de l'homme, notre planète a connu un formidable combat pour sa possession, entre deux races venues des étoiles. Les « Anciens » ou « Grands Anciens », monstres cyclopéens, constructeurs de colossales cités de pierre noire à leur échelle. Ils avaient pour adversaire la « Grande Race » formée d'entités mentales hyperévoluées habitant des corps d'emprunt. « Ce fut la race la plus importante de toutes, car elle seule avait conquis le secret du temps. Elle avait appris tout ce qu'on avait su et tout ce qu'on saurait sur terre, grâce à la faculté de ses esprits les plus pénétrants de se projeter dans le passé et le futur, fût-ce à travers les abîmes de millions d'années, pour étudier les connaissances de chaque

époque. Les réalisations de cette race avaient donné naissance à toutes les légendes des prophètes, y compris celles de la mythologie humaine » (*Dans l'abîme du temps*).

Chassés par les Grands Anciens, ceux de la Grande Race se sont réfugiés dans l'avenir, au 200e siècle après J.-C., dans les corps de la race des insectes, la seule qui soit assurée de survivre à l'espèce humaine avant l'engloutissement final. Forts de leur succès, les Grands Anciens se sont retournés contre leurs créateurs les Anciens Dieux. Et cette réédition de la révolte de Lucifer a été suivie d'une réédition de la chute des anges. Les Grands Anciens ont été bannis soit dans les espaces extérieurs, entre les étoiles, soit dans les espaces intérieurs : au fond des mers et dans les entrailles de la terre. Condamnés à méditer sans bouger dans les ténèbres, ils n'ignorent rien de ce qui se passe dans l'Univers. Dès l'apparition des hommes, ils ont provoqué chez les plus réceptifs d'entre eux des rêves propres à leur inspirer un comportement effrayant ou aberrant dans une finalité précise : obtenir des hommes acquis à leur cause qu'ils ouvrent la porte des espaces intérieurs et interstellaires dans lesquels ils sont prisonniers. « Ils étaient tous morts bien avant l'arrivée des hommes mais certaines pratiques magiques pourraient les faire revivre quand les étoiles occuperaient à nouveau une position propice dans le cycle de l'éternité » (*L'Appel de Cthulhu*).

Une éventualité menaçante que prévoyait, dès 760, un distique du *Necronomicon*, le livre maudit de l'Arabe fou Abdul Alhazred :

N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des siècles peut mourir même la mort.

Le retour des Grands Anciens… Telle est la menace qui pèse sur la planète Terre et que Lovecraft distille dans son œuvre. Menace d'autant plus redoutable qu'elle est ignorée de tous, sauf des traîtres à l'espèce humaine qui espèrent, avec la complicité des étoiles, ouvrir les portes de la Terre à des monstres auxquels Lovecraft réserve les adjectifs : hideux, répugnants, puants, obscènes, impies, blasphématoires. Si, par hasard, un humain prend conscience du péril, il en est épouvanté. « Quand je songe à l'étendue de tout ce qui s'embusque au fond de l'océan, il me prend des envies de me donner la mort sans plus attendre », constate le narrateur de *L'Appel de Cthulhu*.

Lovecraft n'évoque les Très Anciens Dieux que par allusion. Il a décrit la Grande Race, sans faire d'individualités, dans *Dans l'abîme du temps*. Il s'est montré plus précis avec les Grands Anciens, identifiant le rôle des plus importants d'entre eux. Au

sommet de la hiérarchie, au centre de « l'ultime Chaos […] trône le dieu aveugle et stupide : Azathoth, Maître de Toutes Choses, entouré d'une horde de danseurs uniformes, berçés par le chant monotone d'une flûte démoniaque » (*Celui qui hantait les ténèbres*). Il a pour serviteur et messager Nyarlathotep « le chaos rampant ».

De même rang que Azathoth, est Yog-Sothoth, « le Tout-en-Un et le Un-en-Tout ». Lui aussi emprisonné dans le chaos, il est le gardien de la porte entre le passé et l'avenir, et de la porte des espaces interstellaires. Nyarlathotep intervient, sans être nommé mais sous son apparence ailée originelle, dans *Celui qui hantait les ténèbres*. Il se manifeste encore dans *La Maison de la sorcière* sous l'apparence humaine, et presque rassurante de l'Homme Noir qui escortait et protégeait chaque sorcière. Dans cette même nouvelle, Lovecraft assène une révélation qui pulvérise le folklore chrétien. Le bouc antropomorphe présidant au sabbat des sorcières dans lequel des inquisiteurs et théologiens mal informés ont cru voir une incarnation du diable n'est autre qu'un Ancien : Shub-Niggurath, le Bouc noir aux Mille Chevreaux. Mais ce n'est pas avec ce faux diable que le sorcier concluait un pacte : « … il devait signer de son sang le livre d'Azathoth et adopter un nouveau nom secret… »

Le plus célèbre de tous les Grands Anciens règne avec son allié ou vassal Dagon sur « Ceux des Profondeurs ». Il est omniprésent dans toute l'œuvre de Lovecraft à travers le distique que psalmodient ses admirateurs, de La Nouvelle-Orléans aux mers australes, en passant par le Groenland, l'Arabie et la Nouvelle-Angleterre.

Ph'nglui mgln'nafh Cthulhu
R'lyeh Wgah'nagl fhtagn.

Ce qui signifie, comme tous les gens bien informés le savent : « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulhu attend et rêve ». Distique qui inspire au narrateur de *L'Appel de Cthulhu* ce commentaire cynique et angoissé : « Un démon répugnant attend son heure en rêvant au fond de la mer, et la mort plane sur les cités chancelantes des hommes. »

Répugnant en effet si l'on en croit la vision du Norvégien Johansen, capitaine de l'*Alert*. Il naviguait dans les mers australes, à une époque où les étoiles étant propices, R'lyeh – « cette babylone bâtie par des démons » et selon une géométrie non euclidienne – avait émergé des profondeurs telle l'Atlantide, ou la cité d'Ys pardonnée. Johansen et ses marins virent se profiler, par l'immense porte d'un monolithe, une montagne visqueuse flanquée d'ailes repliées et couronnées d'une tête

en forme de pieuvre… Tel est le monstrueux et fascinant personnage qui donna son nom à l'ensemble des mythes composé par Lovecraft et ce, dès la parution de la première nouvelle qui le révélait, *L'Appel de Cthulhu*, en février 1928 dans la revue *Weird Tales*.

La composition du mythe par additions – ou plutôt par inspirations – successives, s'est poursuivie jusqu'en 1935 (*Celui qui hantait les ténèbres*). Sa genèse avait commencé bien avant la rédaction, en 1926, de *L'Appel de Cthulhu*. Depuis dix ans, l'imagination de Lovecraft rôdait déjà autour de ce qui deviendra le mythe de Cthulhu. En 1917, dans *Dagon*, il donne une première ébauche d'un dieu des Profondeurs, mais hors de toute finalité cosmique. En 1920, dans *Nyarlathotep* – prose poétique parue dans un obscur fanzine –, Lovecraft nomme pour la première fois « Nyarlathotep… le chaos rampant » sans préciser – mais il n'en sait rien lui-même – que ce sera l'un des Grands Anciens. En 1921, ceux-ci sont encore tapis, invisibles et innommés dans les coulisses de la Cité sans Nom abandonnée dans les sables d'Arabie.

Ville fantôme, comme intacte et pourtant aussi vide que le désert qui la protège ; et dont les rares voyageurs s'écartent avec crainte. C'est la première des architectures déchues et irrationnelles qui réapparaîtront dans *L'Appel de Cthulhu, Les Montagnes hallucinées*. *Dans l'abîme du temps*. Mégapoles muées en nécropoles ; à la fois musées et tombeaux d'anciennes races mortes et pourtant prêtes à reprendre la réalisation d'une ambition impérialiste étendue à la planète tout entière. Race de monstres dont les peintures du temps caché de *La Cité sans nom* laissent deviner une apparence répugnante et un passé abominable que Lovecraft dévoilera cinq ans plus tard dans *L'Appel de Cthulhu*.

La situation géographique de la Cité perdue incite à entrer en scène l'Arabe fou Abdul Alhazred. Véritable prophète du mythe de Cthulhu, il en a révélé, en termes voilés, l'existence et le destin dans le distique inquiétant selon lequel ce qui est mort peut renaître quand la mort elle-même peut mourir. Menace chiffrée contenue dans un recueil d'oraisons impies et d'incantations dangereuses. Il révèle, à qui sait lire derrière les mots, les secrets interdits communs à tous les cultes maudits du monde. Grimoire qui trouvera son titre, le *Necronomicon* dans *Le Molosse* (1922), et dont seulement cinq exemplaires ont survécu, nous est-il dit dans *Le Descendant* (1926). L'un d'entre eux, bien que gardé sous clé à l'université d'Arkham, a pu être consulté par un jeune ouvrier agricole (*L'Abomination de Dunwich*, 1928).

Entre temps, à la faveur d'une courte histoire anodine (*Le Festival*, 1923), la saga des Grands Anciens fait un bond décisif en trouvant sa place-forte. Elle offre les paysages rassurants de la Nouvelle-Angleterre comme principal lieu d'opération au

mythe qui errait du fond des mers aux sables d'Arabie, du désert australien aux bayous de La Nouvelle-Orléans. À l'occasion de cette nouvelle installation un fragment du *Necronomicon* révèle l'avancée de la menace. Elle ne se confine plus au bout du monde, elle est de retour au cœur de la région où régnaient les sorcières. « Les cavernes les plus profondes, écrivait l'Arabe insensé, ne peuvent pas être aperçues par les yeux qui voient, car elles recèlent d'étranges et terrifiantes merveilles. Maudite soit la terre où les pensées mortes revivent sous des formes étranges, et damné soit l'esprit qui ne contient aucun cerveau. Ibn Schacabao a dit, très justement, qu'heureuse est la tombe où n'a reposé aucun sorcier, qu'heureuse est la ville dont les sorciers ont été réduits en cendres. Car il est notoire que l'âme de celui qui a été acheté par le diable sort de son charnier d'argile et nourrit et instruit le ver qui ronge, jusqu'à ce que de la décomposition jaillisse la vie, et que les nécrophages de la terre croissent et deviennent assez puissants pour la tourmenter, et s'enflent monstrueusement pour la dévaster. De grands trous sont creusés en secret là où les pores de la terre devraient suffire, et les choses qui devraient ramper ont appris à marcher. » (*Le Festival*)

Désormais le combat invisible entre les Grands Anciens et les humains opposés à leur retour, sera circonscrit au Rhode Island et au Massachusetts, à l'exception de deux échappées dans l'Arctique (*Les Montagnes hallucinées*) et le désert australien (*Dans l'abîme du temps*), qui n'en auront pas moins pour protagonistes des habitants d'Arkham, siège de l'université Miskatonic dépositaire d'un exemplaire du *Necronomicon*. C'est à l'intérieur même d'Arkham que se dérouleront *La Maison de la sorcière, Celui qui chuchotait dans les ténèbres, Le Monstre sur le seuil* ; et dans ses environs que se situe l'action de *La Couleur tombée du ciel, L'Abomination de Dunwich, Le Cauchemar d'Innsmouth*. La ville voisine de Kingsport accueille *Le Festival* et *L'Étrange maison haute dans la brume*. Quant à la ville chérie entre toutes, Providence, Lovecraft l'évoque dans *L'Appel de Cthulhu, L'Affaire Charles Dexter Ward* et s'amuse à utiliser même son propre appartement du 66 College Street dans l'ultime épisode du mythe : *Celui qui hantait les ténèbres*.

De toutes ces villes, Providence est la seule à présenter son véritable visage. Mais il est facile d'identifier les autres cités quand on soulève le masque. Arkham n'est autre que Salem « la ville dont les sorciers ont été réduits en cendres », mais où « les pensées mortes revivent sous des formes étranges ». À la vieille ville coloniale rendue célèbre par ses procès en sorcellerie, Lovecraft a ajouté une université qu'elle ne possède pas : l'université Miskatonic dans laquelle on reconnaît l'université Brown de Providence. Au lendemain de l'une de ses visites à Salem en décembre 1922, le désir de poursuivre un peu plus loin en autobus lui fait découvrir presque par

hasard Marblehead, le petit port de pêche qu'il rebaptisera « Kingsport, la ville archaïque ». « […] Je n'aurais pas rêvé qu'il subsistât tant de choses du XVIIe siècle offertes à l'admiration des yeux studieux. […] Même à présent, il m'est encore difficile de croire que Marblehead existe ailleurs que dans quelque rêve fantastique [1]. » Les passages les plus désolés d'Averhill – où il est venu faire la connaissance de l'éditeur du fanzine *Tryout*, en juin 1921, lui fourniront, avec le renfort d'un éclairage sinistre, les décors de Dunwich. Par contre, la ville de Newburyport, un peu plus délabrée pour la circonstance, fournira l'essentiel des décors moisis d'Innsmouth, le fief des adorateurs de Dagon.

Si, au lieu d'installer l'ennemi au cœur des villes charmantes dont le passé colonial et l'architecture lui procurent « une orgie de délices esthétiques et historiques », Lovecraft avait continué à le montrer en pleine lumière dans les sables d'Arabie ou les cités ruisselantes surgies du fond des mers – il n'aurait pu éviter longtemps de tomber dans les conventions et l'exotisme de pacotille de la littérature d'aventures à bon marché. Au contraire, il rejoignait la grande tradition du fantastique psychologique à la Edgar Poe ou à la Nathanaël Hawthorne, en passant d'un bond, de la cité d'Opar (dans les souterrains de laquelle Tarzan [2] découvrit l'or des Atlantes et leurs descendants dégénérés) à la Maison Usher et à la Maison aux sept pignons.

Il était facile de montrer la puissance éclatante de monstrueuses créatures hantant des décors fabuleux à leur mesure ou sur le point d'engloutir un navire. C'était les rendre plus crédibles, et donc plus terrifiantes que de les réduire à des « pensées mortes [qui] revivent en des formes étranges » et de retracer leur intrusion secrète dans une communauté paisible ou dans une conscience individuelle, qui ne les attendaient pas. Le surnaturel n'est jamais aussi terrifiant que lorsqu'il fait irruption dans un cadre banal ou rassurant. Avec l'entrée en scène de la Nouvelle-Angleterre, Lovecraft n'est pas loin de penser, avec Pierre Mac Orlan, que le diable est beaucoup plus inquiétant sous l'apparence d'un réparateur de bicyclettes dans un garage de la banlieue parisienne, que sous celle d'un bouc trônant au milieu de sorcières qui dansent sur la lande. En vertu de ce principe, on ne verra plus réapparaître l'immense Cthulhu à la tête de pieuvre après son assaut manqué contre le navire du capitaine Johansen. Lorsque Nyarlathotep, toutes ailes déployées, traverse la nuit sans lune de Providence privée d'électricité, il se confond avec un grand oiseau rapace à la faveur des ténèbres. La seule trace ambiguë de son passage est la puanteur qu'il laisse derrière lui. De même, c'est une couleur grisâtre, répandue comme un poison sur tout l'environnement, qui signale l'hôte innommé et invisible de la ferme des Gardner à l'ouest d'Arkham. Et s'il est permis d'entrevoir l'anatomie répugnante que dissimule un jeune fermier de Dunwich strictement boutonné, son abominable frère jumeau ne

laissera deviner son gigantisme que par l'inclinaison des arbres qui accompagnent sa marche lointaine.

Dans la seule rencontre directe que Lovecraft montrera entre un humain et l'un de « Ceux du dehors », ce dernier prendra l'apparence d'un ami et correspondant de son interlocuteur [3]. Lequel réalise la supercherie seulement le lendemain, à la vue des accessoires qui ont servi à le tromper. Une savante utilisation de l'horreur *a posteriori*…

À ces exceptions près, Ceux du dehors – Grands Anciens ou leurs esclaves les Soggoths – n'apparaîtront plus qu'au second degré : dans des ragots apeurés, des cauchemars récurrents ou des récits contenus dans de vieux écrits jaunis. La crédibilité n'y perdra rien, bien au contraire car les monstres de Lovecraft ne valent pas mieux que la galerie de phénomènes de cirque interplanétaire exhibés par les tâcherons de la science-fiction populaire. Plutôt que de mettre en action – et donc d'écrire – Ceux du dehors, Lovecraft va peindre : soit l'attente de leur manifestation, soit l'effet dévastateur que produit la révélation de leur existence secrète chez les humains qui les combattent ou chez ceux qui sont désignés malgré eux pour leur ouvrir les portes des espaces.

Au cas où l'intérêt du lecteur diminuerait face à une menace redoutable mais désormais invisible, Lovecraft va le ranimer en pesant sur le décor et l'atmosphère, grâce à une manipulation rhétorique, et en propageant la peur non pas par des visions horribles, mais par l'angoisse que le narrateur communique au lecteur. Aux précédentes architectures fabuleuses, il substitue des décors agrestes et banals, qu'il rend inquiétants par un éclairage dévalorisant et en faisant peser sur eux le souvenir d'un passé dont les menaces sont loin d'être toutes abolies. Le morceau suivant est digne d'une anthologie au vocabulaire dépréciatif : désécurisant… et néanmoins poétique. « D'archaïques ponts couverts survivaient effroyablement, comme s'ils surgissaient du passé, dans les plis des collines, et la voie ferrée à demi abandonnée au bord de la rivière semblait exhaler une désolation visible. […] De temps à autre partaient de la route des chemins étroits à demi dissimulés qui s'enfonçaient dans l'épaisseur dense et luxuriante de la forêt, dont les arbres exotiques pouvaient bien déceler des armées entières d'esprits élémentaires. »

Là où un voyageur ordinaire s'extasierait devant l'aspect romantique d'une nature non frelatée, et authentique par sa sauvagerie, le narrateur persiste à voir en elle un vêtement d'emprunt, le déguisement troué d'une menace légendaire sur le point de sourdre. « Les bois touffus, désertés, de ces pentes inaccessibles semblaient abriter des êtres étranges inimaginables, et je sentis que le profil même des collines avait

quelque étrange signification perdue dans la nuit des temps, comme si c'étaient d'immenses hiéroglyphes laissés par une race de titans légendaires dont les splendeurs ne vivaient plus que dans des rêves rares et profonds. Tous les contes du passé et toutes les imputations stupéfiantes des lettres d'Akeley et de ses pièces à conviction remontèrent à ma mémoire pour aggraver l'atmosphère tendue et la menace grandissante » (*Celui qui chuchotait dans les ténèbres*).

Tel est le climat diurne ; il augure mal du climat nocturne. Dans l'univers de Lovecraft, la nuit n'est jamais un appel au repos, mais la porte ouverte au cauchemar, à l'avancée des ténèbres, l'avancée de menaces invisibles mais sonores. « La nuit les mouvements indistincts de la ville obscure au dehors, les sinistres galopades de rats dans les cloisons vermoulues, et le craquement des poutres invisibles de la maison séculaire lui donnaient à eux seuls l'impression d'un pandémonium de stridences. Les ténèbres grouillaient toujours de sons inexplicables – et pourtant il tremblait parfois que ces bruits-là ne cessent pour faire place à certains autres plus assourdis, qu'il soupçonnait de rôder derrière eux » (*La Maison de la sorcière*).

La manipulation rhétorique destinée à engendrer l'angoisse commence parfois avant même que soit posé le décor, avant même que soit présenté le personnage. Dès les premières lignes de *La Maison de la sorcière :* « Étaient-ce les rêves qui avaient amené la fièvre ou la fièvre les rêves, Walter Gilman n'en savait rien. Derrière tout cela était tapie l'horreur sourde, purulente de la vieille ville, et de l'abominable mansarde moisie, à l'abri d'un pignon, où il étudiait, écrivait et se colletait avec les chiffres et les formules quand il ne se retournait pas sur son maigre lit de fer. » Ce procédé d'envoûtement préliminaire du lecteur, Lovecraft le ramassera en une seule phrase, la première du récit. Il se conforme à l'exemple et à la théorie de l'écrivain qu'il admirait le plus : Edgar Poe. Maître de la nouvelle et du conte bref, Poe définit l'impact – qualifié « d'effet unique » – que cette phrase coup de poing doit procurer au lecteur. « Si sa toute première phrase ne tend pas à amener cet effet, c'est qu'alors, dès le tout premier pas, il a commis un faux pas [4]. » Edgar Poe aurait pu faire suivre cette assertion de la première phrase de *Ombre*. « Vous qui me lisez, vous êtes encore parmi les vivants ; mais moi qui écris, je serai depuis longtemps parti pour la région des ombres. »

Lovecraft a retenu la leçon, comme le montrent les premières lignes de *Dans l'abîme du temps :* « Après vingt-deux ans de cauchemar et d'effroi, soutenu par la seule conviction désespérée que certaines impressions sont d'origine imaginaire, je me refuse à garantir la véracité de ce que je crois avoir découvert en Australie occidentale dans la nuit du 17 au 18 juillet 1935. » Après un tel préambule, le lecteur ne peut être qu'intrigué et désireux d'en savoir plus. L'impact sera plus fort encore, et

« l'effet unique » plus fulgurant avec la phrase inaugurale du *Monstre sur le seuil*, digne de comparaison avec celle d'*Ombre* : « Il est vrai que j'ai logé six balles dans la tête de mon meilleur ami, et pourtant j'espère montrer par le présent récit que je ne suis pas son meurtrier. »

Voilà des exemples ponctuels de l'influence de Poe qui s'exerce également de façon plus générale et plus profonde sur le solitaire de Providence. Elle se manifeste dans les contes divers, étrangers au mythe de Cthulhu, par un goût fiévreux pour l'ombre, le rêve, le macabre, les chairs décomposées, les cimetières fréquentés par des fous, les maisons délabrées habitées par l'angoisse. Quelques-uns de ces contes divers empruntent à Poe l'usage d'un narrateur névrosé, qui inspire le doute sur son équilibre mental et le met parfois lui-même en cause. Dans les histoires du mythe de Cthulhu, Lovecraft perfectionne le procédé en mettant en scène des marginaux, monomanes du folklore, de l'ésotérisme ou de la science que leur acharnement à traquer la vérité par des études périlleuses ou interdites rend victimes de leurs obsessions : *Celui qui chuchotait dans les ténèbres, Les Montagnes hallucinées, La Maison de la sorcière, Dans l'abîme du temps*.

Plus perverse encore est la description de l'effondrement intérieur d'êtres lucides et respectables, découvrant avec horreur qu'ils appartiennent malgré eux à l'avant-garde insidieuse de Ceux du dehors. Plus précisément : qu'ils appartiennent à la descendance de ceux qui furent, il y a des siècles, leurs complices (*Le Festival, Le Descendant, L'Affaire Charles Dexter Ward, Le Cauchemar d'Innsmouth, Le Monstre sur le seuil*). C'est la réinvention, par le matérialiste Lovecraft, du péché originel, en la personne de ces êtres innocents et néanmoins impurs en raison de la souillure, indélébile, délibérément recherchée par leurs ancêtres. Souillure morale matérialisée par un masque de chair (le « masque d'Innsmouth ») ou par une marque que seul l'intéressé connaît ; comme jadis la marque du diable dont les inquisiteurs recherchaient avec acharnement la trace sur le corps des sorcières.

Cette souillure, en réalité un pacte, s'est matérialisée par une inscription tracée par le coupable avec son sang dans le livre d'Azathot ; ou par un accouplement de certains humains avec Ceux du dehors. Et voici qu'affleure, le grand absent de l'univers de Lovecraft, cet érotisme ignoré des êtres masculins qui à eux seuls le peuplent. Oh ! combien de critiques choqués par l'érotisme morbide de Poe s'épouvanteraient devant la manifestation du même phénomène dans l'œuvre du gentleman respectable de Providence ! Chez Lovecraft, il n'y a pas d'amour, il n'y a que des « accouplements », d'ailleurs fort rares. Et dans les quelques histoires (*Le Cauchemar d'Innsmouth, L'Abomination de Dunwich, Le Monstre sur le seuil*) où il est fait allusion à ces « accouplements », ils aboutissent à des procréations

monstrueuses.

Si Edgar Poe a contribué à stimuler la genèse du mythe de Cthulhu, il n'est pas le seul. On trouve çà et là, dans l'œuvre de Lovecraft, la trace de ses admirations. Il doit à Arthur Machen l'idée générale du grouillement souterrain ténébreux dont il décuplera la menace en lui donnant une origine et une ambition cosmiques. Certaines nouvelles de Machen (*Le Cachet Noir, La Poudre blanche*) ont fourni à Lovecraft des détails, tout comme Burroughs avec la cité d'Opar dans son roman *Le Retour de Tarzan*. Influence de détail, également, pour lord Dunsany dont *Les Dieux de Pegana* ont donné à Lovecraft l'idée de grouper ses monstres en panthéon (il aurait pu tout aussi bien l'emprunter à la mythologie gréco-romaine si sa formation classique n'en avait fait pour lui un monument culturel intouchable). L'influence de Dunsany sera beaucoup plus étendue, en dehors du mythe de Cthulhu, dans la partie de l'œuvre de Lovecraft dominée par l'usage du rêve et des cités du rêve.

Pour un écrivain, les influences de ses aînés ne valent que si elles stimulent son imagination au lieu de la dépanner. Poe, Dunsany, Machen, Hawthorne sur les affluents du fleuve noir et grouillant que constitue la gestation du « mythe de Cthulhu ». Un terme commode, employé après la mort de Lovecraft par son éditeur August Derleth, auquel la critique a adhéré.

Lovecraft ne l'a jamais utilisé. Pour désigner, dans sa correspondance, une histoire du mythe, il écrivait « une Yog-Sothoterie ». Pour parler de l'ensemble, il employait l'expression générale « cycle d'Arkham ». Le premier terme, trop réducteur, exclut les histoires dans lesquelles les Grands Anciens n'interviennent pas directement. Le second terme reconnaît que les histoires situées en Nouvelle-Angleterre représentent la substance du mythe, mais oublie les épisodes qui ne s'y déroulent pas : *L'Appel de Cthulhu, Le Molosse, Le Descendant*, etc. Enfin, la cité d'Arkham apparaît dans des histoires absolument étrangères au mythe ; en particulier celle où elle est citée pour la première fois : *Herbert West réanimateur*. La référence au *Necronomicon* n'est pas non plus un critère spécifique. Ce livre maudit est connu de personnages dont l'histoire n'a aucun lien avec le mythe. Par exemple : *Le Modèle de Pickman*. Cette querelle de terminologie ou d'appellation recouvre, en réalité, un problème de fond : la difficulté de définir de façon précise le domaine du mythe. Lovecraft n'a dressé aucune liste des histoires qui, selon lui, devraient le composer. Il a laissé, au contraire derrière lui, des incertitudes et des ombres qu'il aurait sans doute fini par éclaircir si la mort lui en avait laissé le temps ; et si un éditeur lui avait donné l'occasion de recueillir ses histoires en volume.

Il n'a pas dit clairement si Cthulhu ou Dagon étaient des dieux *stricto sensu*, de

simples démons, voire de grands prêtres. Il a écrit que les Grands Anciens ont été précipités par les Très Anciens Dieux sous la mer ou sous la terre. Ailleurs, il précise que R'lyeh, la cité de Cthulhu et celle de Dagon, a été engloutie à la suite d'une catastrophe géologique. Catastrophe d'origine naturelle ou catastrophe provoquée par les Anciens Dieux ? Autrement dit : l'engloutissement de R'lyeh réédite-t-il la chute de l'Atlantide, ou la chute de Lucifer et des mauvais anges ? Dans leur rôle primitif, les Anciens Dieux agissent-ils en puissances bénéfiques comme le Dieu des chrétiens et des juifs ? C'est le point de vue d'August Derleth. Mais on imagine mal Lovecraft recopiant les concepts chrétiens de bien et de mal dans son univers délibérément païen. Cet univers matérialiste et amoral ne laisse aucune place à une régulation juste et bienveillante. Plus probablement, comme le suggère S.T. Joshi, les Anciens Dieux ne sont que des puissances rivales des Grands Anciens. En les punissant, ils ont moins accompli un acte de haute justice que profité d'un rapport de force propice à l'élimination de rivaux encombrants…

Il y a donc place pour de belles controverses théologiques entre exégètes. Lesquels, pour commencer, ne sont pas d'accord sur le nombre d'histoires composant le mythe. Et comme toujours, en théologie, on retrouve l'éternel clivage entre les rigoristes et les laxistes. Les rigoristes ne retiennent que onze titres : *La Cité sans nom, Le Festival, L'Appel de Cthulhu, L'Abomination de Dunwich, Celui gui chuchotait dans les ténèbres, Le Cauchemar d'Innsmouth, Les Montagnes hallucinées, La Maison de ta sorcière, Le Monstre sur le seuil, Dans l'abîme du temps. Celui qui hantait les ténèbres*. Tel est le canon sur lequel tout le monde est d'accord. À ce canon, Lin Carter ajoute *Le Molosse.* Derleth refuse *Le Molosse* mais ajoute *La Couleur tombée du ciel* et *L'Affaire Charles Dexter Ward* que Carter excluait ; et également *Le Tertre*. Bien que paru sous la signature de Zealia Bishop, ce court roman avait pour auteur véritable Lovecraft. S.T. Joshi approuve cette exclusion et ces trois ajouts. Il va plus loin encore en étendant le domaine du mythe à *Dagon, Nyarlathotep, Azathoth*, et – en raison de sa dimension cosmique – *Par-delà le mur du sommeil*.

Retenir, comme le proposent les rigoristes, les onze seules histoires où l'on retrouve les Grands Anciens – soit en direct, soit à travers l'action de leurs complices – est une attitude qui va parfois à l'encontre des inclinations de l'auteur. Les laxistes lui opposent un choix plus souple [5] permettant d'inclure des histoires où tous Ceux d'en dehors – et pas seulement les Grands Anciens – interviennent en filigrane, ou ne serait-ce que par allusion. Ainsi serait-il aberrant d'exclure du canon officiel *L'Affaire Charles Dexter Ward* dont le personnage central doit son immortalité (ou son pouvoir de réincarnation) à sa qualité d'adepte d'un culte secret, à son allégeance à un dieu du mal que les organisateurs des procès en sorcellerie

croyaient être le diable chrétien…, mais qui était en réalité : Yog Sothoth – le plus important des dieux lovecraftiens –, dont le nom cité par le pseudo-sorcier dans ses écrits intervient ainsi pour la première fois sous la plume de Lovecraft. Celui-ci, peu satisfait, semble-t-il, de *L'Affaire Charles Dexter Ward*, a renoncé à le publier de son vivant. Si la mort lui en avait laissé le temps, il l'aurait sans doute remanié et rattaché de façon plus explicite encore au mythe de Cthulhu.

Il n'est fait aucune allusion, par contre, aux Grands Anciens et à leur dessein de reconquête dans *Dagon*. Et pour cause, cette nouvelle ayant été écrite près de dix ans avant que l'auteur n'ait eu la révélation, dans *L'Appel de Cthulhu*, de la dimension cosmique (origine extraterrestre, reconquête planétaire) qui constitue le socle du mythe. Lecture faite de *L'Appel de Cthulhu*, on ressent un vague sentiment de déjà vu, une impression que le culte abominable de R'lyeh, au fond des mers, a été préfiguré par le culte sous-marin de *Dagon*. L'auteur confirme cette ressemblance et l'exploitera habilement dans *Le Cauchemar d'Innsmouth* en faisant de Dagon le grand prêtre d'un culte allié à celui de Cthulhu.

Voilà qui est clair : de même que Lovecraft avait interprété les superstitions du folklore et les mythes religieux pour en faire des manifestations diffuses et mal comprises du mythe de Cthulhu, il va réinterpréter ses propres contes et nouvelles étrangers à celui-ci, de façon à les lui rattacher. On pourrait croire que son effort pour rattacher au mythe *La Couleur tombée du ciel* (que les rigoristes en excluent) repose sur un pur artifice rhétorique. Sur un tour de passe-passe opéré grâce au délire qui s'empare de Danforth, l'un des personnages, dans les dernières lignes des *Montagnes hallucinées*. Parmi les phénomènes terrifiants que lui a révélés le « mirage aérien » dont il a été victime, Danforth parle de « proto-Shoggoths » (les esclaves à tout faire des Grands Anciens), de « cylindre sans nom » (est-ce celui évoqué dans *Celui qui hantait les ténèbres* ?), de « solides sans fenêtres à cinq dimensions » (comme dans *La Maison de la sorcière* ?), de « la couleur tombée du ciel »…

La Couleur tombée du ciel se déroule « à l'ouest d'Arkham », dans un des paysages sinistres de la Nouvelle-Angleterre sur lesquels les Grands Anciens semblent avoir le plus de facilités pour infiltrer leur emprise. Est-ce l'un deux qui, victime d'un accident galactique, hante le puits de la ferme des Gardner ? La chose innommée, indiscernable, si ce n'est par la lueur qu'elle répand sur la maison et la végétation, n'est pas étrangère à l'univers des Grands Anciens : origine extra-terrestre, point de chute (la région d'Arkham, leur fief), vampirisme exercé à l'encontre de toute forme de vie : hommes, bêtes, plantes.

Lovecraft n'a pas manifesté, par contre, la moindre intention de rattacher au mythe,

fût-ce par un artifice rhétorique, *Par-delà le mur du sommeil*. Il a préféré en réutiliser le thème comme point de départ d'une authentique histoire du mythe : *Dans l'abîme du temps*. On trouve certes une résonance cosmique dans l'aventure de ce trappeur fruste, envahi par un esprit astral qui se transforme en étoile : Nova Persei, au moment où la mort frappe son corps d'emprunt. *Par-delà le mur du sommeil* traite d'une simple anomalie individuelle, sans incidence ni menace sur le destin de la planète. Alors que l'incident dont est victime la chose innommée de *La Couleur tombée du ciel* a pour conséquence immédiate la destruction de tout l'environnement et laisse présager, à plus long terme, une menace encore plus redoutable. À mon sens, *Par-delà le mur du sommeil* représente une tentative de moderniser le thème de la possession spirite : de l'esprit qui parle par la bouche d'un vivant. De même, Lovecraft avait renouvelé le thème vampirique dans *Je suis d'ailleurs*, ou *L'Affaire Charles Dexter Ward*. Nova Persei, l'esprit astral qui parle par la bouche d'un trappeur de la Nouvelle-Angleterre n'a, de toute évidence, que des intentions pacifiques. Il ne participe ni de près ni de loin à l'ambition planétaire des Grands Anciens dont il ignore, malgré sa grande sagesse, l'existence. Pour s'en persuader, il suffit de comparer avec *Dans l'abîme du temps* (où le thème de la possession spirite est réutilisé au profit d'un membre de la Grande Race ennemie des Grands Anciens), ou avec *Le Monstre sur le seuil* où l'envahisseur psychique est un habitant d'Innsmouth, autrement dit un serviteur des Grands Anciens. *Par-delà le mur du sommeil*, tout comme *Le Temple* (étape intermédiaire de *Dagon* et *L'Appel de Cthulhu*) et *La Transition de Juan Romero*, est une plateforme d'accueil ou d'attente du mythe ; mais celui-ci ne l'a jamais utilisée.

Les commentateurs s'opposent encore sur un point beaucoup plus important que cette querelle de bornage. Il touche à la structure même de l'œuvre consacrée au mythe : relève-t-elle du fantastique ou de la science-fiction ? (À ce dernier terme Lovecraft préférerait celui de : fiction interplanétaire.)

Le postulat de départ de l'univers lovecraftien repose sur la colonisation de la terre par des espèces venues des étoiles. Il a même consacré un flash brutal à l'une d'elles. Yuggoth, à la lisière de notre système solaire. « … Monde ténébreux de jardins fongoïdes et de cités sans fenêtres » à travers lequel coulent des rivières de poix. « Une visite à cette planète suffirait à rendre un homme fou, et à transformer n'importe quel mortel en Dante ou en Poe, s'il pouvait conserver assez de raison pour raconter ce qu'il aurait vu » (*Celui qui chuchotait dans les ténèbres*).

Dans toute l'œuvre de Lovecraft, c'est (excepté la nouvelle *Dans les murs d'Eryx* et peut-être la fin de *Celui qui chuchotait dans les ténèbres*) l'unique et maigre allusion qui relève de la « fiction interplanétaire ». De même qu'un assassinat dans

une histoire de fiction ne suffit pas à la transformer en roman policier, l'évocation d'une planète n'en ferait pas plus une histoire de science-fiction ; ou alors toute l'astrologie relèverait de ce genre littéraire. Voilà pour la thématique.

Et voici pour la technique narrative. Sa brève incursion dans la fiction interplanétaire, Lovecraft ne la place pas, comme on aurait pu s'y attendre, sous l'invocation de H.G. Wells ou Edgar Rice Burroughs, deux des maîtres alors incontestés du genre. Non. Il se place sous le parrainage d'un maître du rêve initiatique – Dante – et d'un maître du récit de mort dans lequel le moteur dramatique, l'horreur, procède autant de l'angoisse que de la réalité. Or la science-fiction ne laisse aucune place au clair-obscur : elle n'est pas rêve mais réalité et image en mouvement. L'angoisse et la mort ne sont que scories de l'épopée. D'ailleurs, l'angle de prospective adopté par Lovecraft ne laisse place à aucune équivoque. Alors que la science-fiction propose à l'imaginaire une interprétation de l'avenir, Lovecraft se livre à une réinterprétation du passé de l'humanité, en éclairant d'une finalité unique les contradictions, incertitudes et interrogations des mythes, légendes et superstitions qu'elle avait entassés au cours des siècles. Lovecraft se différencie cependant des représentants du fantastique classique. Alors que les auteurs traditionnels manipulent la peur et la mort dans le cadre de tragédies individuelles, Lovecraft met en cause des populations entières (Dunwich), et met même en jeu le destin de la planète entière.

Dans cette entreprise de réinterprétation du passé de l'humanité pour mettre en œuvre un fantastique cosmique, Lovecraft avait une démarche parallèle à celle adoptée par Jacques Bergier et Louis Pauwels au nom du « réalisme fantastique ». Les auteurs du *Matin des magiciens* qui cherchaient des précurseurs à leur théorie dans le domaine des révélations voilées – autrement dit : la littérature de fiction – proclamèrent aussitôt Lovecraft comme un des leurs.

En écrivant que des civilisations supérieures à la nôtre, et sans doute d'origine extraterrestre, avaient existé puis avaient disparu comme par punition, le mage de Providence souscrivait à la thèse de Jacques Bergier et Louis Pauwels selon laquelle la civilisation n'a pas progressé en ligne continue mais en ligne sinusoïdale et que notre monde actuel est dans l'un des creux de cette ligne. C'est le viol des seuils interdits de la Connaissance qui aurait entraîné la chute de civilisations trop avancées, et dont les secrets sont contenus dans des livres aussi maudits que le *Necronomicon* de Lovecraft. Jacques Bergier juge ainsi la démarche de Lovecraft : « Sa cosmogonie et sa mythologie nous effraient parce qu'elles sont possibles. Des méthodes scientifiques irréfutables ont montré que la vie existait déjà sur notre globe il y a deux milliards sept cent millions d'années ! Nous ignorons tout de la forme de cette vie : nous savons seulement que, dans des roches datant de deux milliards sept cent

millions d'années, nous trouvons du carbone dont le rapport des isotopes est celui de la vie.

« Ces êtres d'un passé infiniment lointain ont pu atteindre des pouvoirs étonnants et signer des pactes avec d'autres intelligences dans l'espace et le temps. Toute existence terrestre est peut-être soumise à des lois inconnues, appartient à des maîtres lointains depuis l'époque "où la Vie et la Mort, l'Espace et le Temps contractaient des alliances sinistres et impies", selon les termes de notre auteur. Et peut-être, subsiste-t-il encore de cette époque des portes s'ouvrant sur d'autres points du continu espace-temps, sur des galaxies lointaines, sur le passé et l'avenir ; des portes dont les clés se trouvent dans notre inconscient, "mondes d'une réalité sardonique se heurtant à des tourbillons de rêves fébriles".

« C'est dans ce cadre immense que Lovecraft place son œuvre. Il utilise un "réalisme fantastique" qui lui appartient en propre. […] Ce réalisme fantastique est encore renforcé par l'incrédulité du narrateur, qui cherche toujours des explications rationnelles et prosaïques [6]. »

Mais il ne faut pas confondre réalisme fantastique et fantastique littéraire, fiction et philosophie. La réduction par Lovecraft de tous les mystères du folklore occidental à une explication cosmique unique procède d'un jeu littéraire et non d'une conviction cosmogonique. Les nombreux textes – lettres ou articles exhumés depuis – montrent que, en dehors de la littérature de fiction, la pensée de Lovecraft se conformait à un matérialisme opaque et à un rationalisme intransigeant. Une attitude aussi fermée n'aurait pas désarmé Jacques Bergier – s'il avait pu la connaître – ni le dissuader de proclamer, comme il le fit en toute simplicité, que Lovecraft était le correspondant terrestre d'une centrale psychique interplanétaire. Une opinion qui aurait probablement réjoui l'inventeur du plus célèbre livre fantôme de tous les temps. Il aurait plus apprécié le laconisme fulgurant avec lequel Jacques Bergier définissait son originalité et son génie en le créditant comme l'inventeur « d'un genre nouveau : le conte *matérialiste* d'épouvante ».

Francis LACASSIN

[1] Lettre du 11 janvier 1923 à Rheinhart Kleiner.

[2] Dans *Le Retour de Tarzan* (*The Return of Tarzan*, 1913). Lovecraft était un lecteur attentif de Edgar Rice Burroughs comme le montre sa Critique de *Tarzan of the Apes*. Voir ci-après dans *L'Art d'écrire selon Lovecraft*, sa lettre au directeur de la revue *All Story*.

[3] Cf. *Celui qui chuchotait dans les ténèbres*

[4] Cité par Georges Walter dans sa magistrale biographie *Enquête sur Edgar Allan Poe, poète américain*, Flammarion, 1991.

[5] Pour permettre au lecteur de disposer du moindre détail destiné à entrer dans la composition du mythe, nous avons adopté le point de vue le plus laxiste. Sont donc retenus ci-après, selon la chronologie de leur rédaction : *Dagon, Nyarlathotep, La Cité sans nom, Le Molosse, Azathoth, Le Festival, Le Descendant, L'Appel de Cthulhu, L'Étrange maison haute dans la brume, La Couleur tombée du ciel, L'Affaire Charles Dexter Ward, L'Abomination de Dunwich, Celui qui chuchotait dans les ténèbres, Les Montagnes hallucinées, Le Cauchemar d'Innsmouth, La Maison de la sorcière. Le Monstre sur le seuil, Dans l'abîme du temps, Celui qui hantait les ténèbres*. Soit dix-neuf textes auxquels il faut ajouter *L'Histoire du Necronomicon*.

[6] J. Bergier, préface pour *La Couleur tombée du ciel*. Denoël, 1954.

DAGON

Dagon – 1919 (1917)

Traduction par Paule Pérez.

C’est dans un état bien particulier que j’écris ces mots, puisque cette nuit je ne serai plus.

Je me trouve sans le sou, au terme de mon supplice de drogué qui ne supporte plus la vie sans sa dose, et je ne puis endurer plus longtemps ma torture.

Je vais sauter par la fenêtre, me jeter dans cette rue sordide. Il ne faudrait pourtant pas croire que la morphine, dont je suis l’esclave, ait fait de moi un être faible ou dégénéré.

Lorsque vous aurez lu ces quelques pages hâtivement griffonnées, vous ne vous étonnerez pas – encore que vous ne puissiez jamais le comprendre parfaitement – que je me trouve devant cette unique alternative : l’oubli ou la mort.

Cela se passa dans l’une des régions les plus déserte du vaste Pacifique. J’étais le subrécargue d’un paquebot qui tomba sous les assauts d’un destroyer allemand. La Grande Guerre en était à ses tout premiers débuts et les forces navales ennemies n’étaient pas arrivées au stade ultime de leur dégradation. Par conséquent, notre vaisseau constituait encore une proie de choix, et son équipage fut traité avec toute la considération qui lui était due. Nos geôliers se montrèrent même tellement libéraux que, cinq jours à peine après notre capture, je trouvai le moyen de m’enfuir seul sur un petit bateau, avec de l’eau et une provision de vivres suffisante pour subsister assez longtemps.

Lorsque je fut assez loin du bateau ennemi pour me sentir absolument libre, je m’aperçus que je n’avais pas la moindre idée de l’endroit où je me trouvais. Je n’ai jamais été un bon marin. Je pus constater toutefois, d’après la position du soleil, et plus tard des étoiles, que j’étais quelque part au sud de l’équateur. Mais j’ignorais tout de la situation de ces lieux, et il n’y avait en vue aucune côte, aucune île pour m’en donner la moindre indication. Le temps était au beau fixe, et, durant des jours et des jours, je voguai sans but sous un soleil de plomb, dans l’attente de voir passer un navire à l’horizon, ou de rejoindre les côtes d’une terre habitable. En vain : nulle terre hospitalière, nul bateau ne se montra. Dans ma solitude, je commençais à désespérer devant l’infini de cette vastitude d’azur.

Le changement advint tandis que je dormais. Comment se produisit-il ? Je n'en sais rien. Mon sommeil, bien que troublé, agité de rêves multiples, avait été très lourd.

Lorsque enfin je m'éveillai, ce fut pour découvrir que mon corps avait été, comme par un étrange phénomène de succion, à demi happé par une sorte de boue d'un noir d'encre, qui s'étalait autour de moi en ondulations monotones à perte de vue, et dans laquelle, non loin de moi, mon bateau était allé s'échouer.

J'aurais pu tout d'abord, en découvrant une scène aussi prodigieuse, aussi surprenante, rester frappé de stupeur et d'étonnement. En fait, je fus saisi d'une immense panique. Car il y avait dans l'air, et sur le sol jonché de pourriture, un je-ne-sais-quoi de sinistre, qui me glaça d'effroi. Des carcasses de poissons morts, une foule d'objets indescriptibles, qui affleuraient en protubérances à la surface de cette étendue de fange, rendaient la région entièrement putride.

Jamais je ne pourrais décrire telle que je la vis cette hideur innommable qui baignait dans le silence absolu d'une immensité nue. Il n'y avait là rien à écouter, rien à voir, sauf un vaste territoire de vase.

La peur que fit naître en moi ce paysage uniforme et muet m'oppressa tant que j'en eus la nausée.

Le soleil étincelait du haut d'un ciel sans nuages qui me sembla presque noir, comme s'il eût reflété lui-même le marais d'encre qui était sous mes pieds. Comme je rampais pour rejoindre mon bateau, je me rendis compte qu'il n'y avait à ma situation qu'une seule explication : lors d'une éruption volcanique, une partie des grands fonds océaniques avait dû émerger, ramenant ainsi en surface des régions qui, depuis des millions d'années, étaient restées cachées sous d'insondables profondeurs aquatiques. Cette nouvelle terre était tellement immense que, même en tendant l'oreille, je ne percevais aucune houle marine. Aucun oiseau de mer non plus ne venait se poser sur ces choses mortes.

Plusieurs heures durant, je restai assis à réfléchir dans mon bateau qui, couché sur le côté, me protégeait légèrement du soleil. À mesure que le jour avançait, le sol se fit moins humide. Il semblait sécher et durcir et je pensai que sous peu, j'allais pouvoir m'y aventurer. Cette nuit là je dormis à peine.

Le lendemain, je préparai un paquetage de vivres et d'eau, en vue d'un voyage à travers ces terres, à la recherche de la mer évanouie et dans l'espoir d'une délivrance.

Le troisième matin, je sentis que le sol était suffisamment sec pour que j'y puisse marcher sans difficulté. L'odeur des cadavres de poisson était pestilentielle. Mais j'étais si préoccupé de mon propre salut qu'elle ne me gêna pas outre mesure.

Rassemblant tout mon courage, je partis pour une destination inconnue.

Tout au long du jour, je fis route vers l'ouest, en direction d'un monticule qui se détachait à l'horizon de ce désert. Je campai à même le sol cette nuit-là, et, le lendemain, je poursuivis mon chemin vers le but que je m'étais choisi, bien que celui-ci me parût à peine plus proche que le premier jour.

Le quatrième soir j'atteignis le pied de la colline, qui se révéla plus haute qu'elle ne m'était apparue dans le lointain. Trop fatigué pour en faire l'ascension je décidai de dormir à l'ombre de ses flancs.

Je ne sais pas pourquoi mes rêves furent si délirants cette nuit-là. Mais avant même que la lune blême et gibbeuse ne s'élevât au-dessus de la plaine orientale, je me réveillai couvert d'une sueur glacée, et je décidai de ne plus fermer l'œil. Des visions comme celles qui s'étaient imposées à mes yeux étaient trop horribles pour que je pusse les supporter une fois de plus. Dans le rougeoiement de la lune, je constatai pourtant combien j'avais été imprudent d'entreprendre ce voyage en plein jour. Il m'aurait coûté moins d'énergie d'accomplir cette expédition lorsque le soleil aveuglant et brûlant était absent de l'horizon. Pourtant, je me sentais maintenant la force de faire l'ascension qui la veille, au crépuscule, m'avait semblé irréalisable. Après avoir ramassé mon bagage, je me dirigeai vers la crête.

J'ai déjà dit que la monotonie de la plaine était pour moi la source d'une horreur diffuse. Mais je pense que cette horreur devint plus forte lorsque j'atteignis le sommet et que j'aperçus en contrebas sur l'autre versant des gorges si profondes que la lune – qui n'avait pas encore atteint son apogée – ne pouvait en éclairer tous les sombres replis. Je me sentis au sommet du monde. Penché sur le chaos insondable d'une éternelle nuit. Je me souvins du *Paradis perdu.* Et une satanique laideur monta des étranges royaumes des ténèbres.

À mesure que la lune s'élevait dans le ciel, je commençai à voir que les bords de la vallée n'étaient pas aussi abrupts que je l'avais pensé. Au contraire, après une pente abrupte de quelques cent pieds, la déclivité se faisait progressive, ce qui permettait une descente relativement aisée. Pressé par je ne sais quelle impulsion, je dévalai la côte. C'est alors que je me trouvai devant des profondeurs stygiennes où la lumière n'avait jamais pénétré.

Soudain mon attention fut attirée par un objet immense et singulier qui se dressait sur la pente opposée, à cent yards de moi. Un objet blanc qui brillait sous les rayons de la lune. Il s'agissait tout simplement d'un gigantesque bloc de pierres. Mais je sentis qu'il n'était pas une œuvre de la Nature. Comme je l'observais avec plus d'attention, d'étranges sensations s'emparèrent de moi.

Il était énorme et, depuis la genèse, il avait reposé dans un abîme au fond des mers. En dépit de tout cela, je sus immédiatement que cet étrange bloc était un monolithe, aux belles proportions, et dont la masse assurément avait été travaillée par l'homme, et peut-être même vénérée par d'autres créatures vivantes douées de la faculté de penser.

Stupéfait et effrayé à la fois, mais aussi, je l'avoue, non sans éprouver ce fameux frisson qui chez le savant ou l'archéologue est l'expression du plaisir de la découverte j'examinai les alentours avec plus de soin. La lune, maintenant proche du zénith, brillait d'une lueur étrange et crue au–dessus des flancs de la vallée qui dominaient la crevasse. Je m'aperçus qu'un flot puissant dévalait les pentes du gouffre. L'eau commençait déjà à me mouiller les pieds. Autour de moi, des vaguelettes léchaient la base du monolithe cyclopéen, à la surface duquel je pus alors distinguer des inscriptions hiéroglyphiques et des bas-reliefs. Je n'avais jamais vu dans mes livres une écriture semblable à celle-ci, qui se composait de symboles aquatiques : poissons, crustacés, pieuvres, mollusques, baleines, et d'autres habitants de l'océan. De nombreux idéogrammes représentaient de toute évidence des objets marins inconnus de notre monde, mais que j'avais vus en décomposition au cours de mon étrange équipée sur le grand océan fangeux.

Cependant ce furent les bas-reliefs qui me terrorisèrent. Ils étaient parfaitement visibles, car ils s'élevaient bien au-dessus de la nappe d'eau envahissante. Doré les aurait contemplé avec passion. Je pense en effet que ces sculptures voulaient représenter des hommes – ou tout au moins une certaine catégorie d'hommes. Ils jouaient comme des poissons dans des grottes sous-marines, ou bien se trouvaient réunis dans un sanctuaire monolithique qui, lui aussi, reposait au fond des eaux... Je n'ose pas les décrire en détail, car il me suffit d'évoquer leur image pour défaillir. Plus horribles encore que les personnages qui hantaient l'imagination délirante de d'un Poe ou d'un Bulwer, ils avaient une allure odieusement humaine, malgré leurs pieds palmés, leurs mains molles, leurs lèvres énormes, leurs yeux gonflés, et d'autres traits encore plus déplaisants. Ces créatures semblaient avoir été sculptées sans souci des proportions : la baleine qui, sur le bas-relief, succombait, victime de l'une de ces créatures, était à peine plus grande que son agresseur. Je décidai que ces personnages grotesques ne pouvaient être que les dieux imaginaires de quelque tribu de pêcheurs ou de marins, engloutie avant même que naquît le tout premier ancêtre du Piltdown ou de l'homme de Néandertal.

Saisi de crainte devant ce spectacle d'un passé si reculé que le plus audacieux des anthropologues n'en pourra jamais concevoir de plus lointain, je demeurai dans cette contemplation, tandis que la lune jetait des reflets bizarres sur le chenal qui s'étalait

devant moi.

Soudain je vis la chose. Dans un léger remous au-dessus des eaux troubles, elle émergea.

D'un aspect répugnant, d'une taille aussi imposante que celle de Polyphème, ce gigantesque monstre de cauchemar s'élança rapidement sur le monolithe, l'étreignit de ses grands bras couverts d'écailles, tandis qu'il inclinait sa tête hideuse en proférant une sorte d'incantation. Je pense que c'est à cet instant précis que je suis devenu fou. De mon escalade frénétique sur la falaise, de ma journée de délire sur le bateau échoué, je me souviens à peine. Je crois que j'ai beaucoup chanté, et ri bizarrement lorsque je ne pouvais plus chanter. J'ai le vague souvenir d'un violent orage qui a dû éclater lorsque j'eus atteint le sommet de la falaise. Je suis sûr, en tout cas, d'avoir entendu le tonnerre et d'autres bruits comparables que la nature n'émet que lorsqu'elle est déchaînée.

Quand je suis sorti des ténèbres, je me trouvais dans un hôpital de San Francisco, où m'avait déposé le capitaine d'un bateau américain qui m'avait recueilli en plein océan. J'avais longtemps déliré mais on semblait avoir fait peu de cas de mes récits. Mes sauveteurs n'avaient entendu parlé d'aucun tremblement de terre dans le pacifique, et je n'ai guère insisté : à quoi bon leur parler d'une chose qu'ils ne pourraient croire ?

Un jour j'ai rencontré un célèbre ethnologue que mes questions sur l'antique légende philistine du *Dagon*, le Dieu-poisson, amusèrent. Mais je m'aperçus bientôt que ce savant était désespérément conventionnel, et j'arrêtai là mon enquête.

C'est la nuit, quand la lune gibbeuse décline, que je vois la chose. J'ai bien essayé la morphine. Mais la drogue n'a amené qu'un léger sursis, et de plus elle a fait de moi son esclave. Aussi, maintenant que j'ai achevé d'écrire ce qui informera ou fera rire mes contemporains, je vais en finir. Souvent je me suis demandé si tout cela, au fond, n'était pas un simple fantasme – le résultat d'un accès de fièvre, qui m'aurait saisi juste après mon évasion du vaisseau allemand. J'ai beau mettre en doute ces horribles souvenirs, cette vision hideuse me poursuit sans trêve. Je ne peux songer à la haute mer sans revoir, en frémissant, ces êtres sans nom qui nagent et pataugent dans leur lit de vase, adorant leurs vieilles idoles de pierre, gravant leur propre image sur des obélisques de granit immergé. Mon rêve étrange se poursuit et je vois le jour où ils s'élèveront au-dessus des flots pour engloutir l'humanité affaiblie par les guerres. Ce jour-là, les terres s'enfonceront, et le fond des sombres océans se dressera au-dessus des eaux pour envahir l'univers.

La fin est toute proche. J'entends un bruit à ma porte. Comme si un gigantesque

corps rampant s'était glissé jusque chez moi. Il ne me trouvera pas. Mon Dieu ! *cette main !* La fenêtre ! La fenêtre !

NYARLATHOTHEP

Nyarlathothep – 1920 (1919)

Traduction par Paule Pérez.

Nyarlathothep… le chaos rampant… Je suis le dernier… Je parlerai au vide qui m'écoute…

Je ne me souviens pas clairement quand tout a commencé, mais c'était il y a des mois. La tension générale était horrible. À une période de bouleversements politiques et sociaux vint s'ajouter la crainte, bizarre et obscure, d'un abominable danger physique, répandu partout, menaçant tout – comme on ne peut en imaginer que dans les plus atroces fantasmes nocturnes. Je me souviens que les gens marchaient, le visage blême et préoccupé, et chuchotaient des mises en garde et des prophéties que nul n'osait consciemment répéter, ou s'avouer à lui-même avoir entendues. Un monstrueux sentiment de culpabilité s'étendait sur tout le pays, et des abysses entre les étoiles soufflaient des vents glacés qui faisaient frissonner les hommes dans des lieux sombres et solitaires. L'enchaînement des saisons connut des altérations démoniaques : la chaleur de l'automne persista d'effrayante façon, et chacun sentit que la terre, et peut-être l'univers avaient échappé au contrôle des dieux, ou des forces, inconnus, pour passer sous celui d'autres dieux, d'autres forces, qui restaient ignorés.

C'est alors que Nyarlathothep arriva d'Égypte. Qui il était, nul n'en savait rien ; mais, de vieux sang indigène, il ressemblait à un pharaon. Les fellahs s'agenouillaient en le voyant, sans pouvoir dire pourquoi. Il dit qu'il était sorti de la noirceur de vingt-sept siècles, et avait entendu des messages venus de lieux qui ne se trouvent pas sur cette planète. Nyarlathothep vint dans les pays civilisés, basané, mince et sinistre, achetant sans cesse d'étranges instruments de verre et de métal, qu'il combinait en nouveaux instruments plus étranges encore. Il parlait beaucoup de sciences – d'électricité et de psychologie – et faisait des démonstrations de puissance qui laissaient ses spectateurs sans voix et firent croître sa renommée dans des proportions inouïes. Les hommes se conseillaient mutuellement d'aller le voir, et frémissaient. Et là où allait Nyarlathothep disparaissait le repos ; car le petit matin était déchiré de hurlements de cauchemar. Jamais encore ils n'avaient représenté un tel problème : les sages souhaitaient presque pouvoir interdire le sommeil à de telles heures, pour que les cris des grandes villes ne dérangent plus, d'aussi horrible manière, la lune pitoyable et pâle, qui brillait au-dessus des ponts sur des eaux vertes, et sur des clochers croulant sous un ciel blafard.

Je me souviens du jour où Nyarlathothep vint dans ma ville – la grande, la vieille, la terrible cité aux crimes innombrables. Un ami m'avait parlé de lui, de l'attrait et de la fascination irraisonnée qu'exerçaient ses révélations, et je brûlais d'impatience d'explorer ses mystères les plus secrets. Mon ami me dit qu'ils étaient plus impressionnants et plus horribles que tout ce que pouvait concevoir l'imagination la plus enfiévrée ; que ce qui était projeté sur un écran, dans une salle obscure, prédisait des choses que Nyarlathothep était seul à oser prédire, et que dans le crachement de ses étincelles était pris aux hommes ce qui n'avait jamais été pris, et ne se voyait que dans les yeux. Et je découvris qu'il se disait à l'étranger que ceux qui connaissaient Nyarlathothep voyaient des choses que les autres ne voyaient pas.

C'est dans l'automne brûlant qu'en compagnie de foules agitées je traversai la nuit pour aller voir Nyarlathothep ; à travers la nuit étouffante, le long d'escaliers interminables qui menaient à une salle suffocante. Je vis, projetées sur un écran, des formes encapuchonnées, au milieu de ruines, avec des visages jaunes maléfiques qui guettaient par-delà des monuments effondrés. Et je vis le monde combattre l'obscurité ; combattre des vagues de destruction venues de l'espace ultime ; tournoyant, bouillonnant ; luttant autour du soleil qui devenait pâle et froid. Puis des étincelles coururent de façon étonnante autour des crânes des spectateurs, dont, pour finir, les cheveux se dressèrent, tandis que des ombres plus grotesques que je ne saurais dire venaient s'accroupir sur les têtes. Et quand, moi qui étais d'esprit plus froid et plus scientifique que les autres, je marmonnai en tremblant une protestation où il était question d '« imposture » et d '« électricité statique », Nyarlathothep nous fit tous sortir, et redescendre les marches vertigineuses pour déboucher dans les rues désertes, humides et chaudes, à minuit. Je hurlai que je n'avais *pas* peur ; que je n'aurais jamais peur ; et d'autres hurlèrent avec moi pour se rassurer. Nous nous jurâmes que la ville était vraiment exactement la même, et toujours vivante ; et quand les lumières électriques se mirent à pâlir, nous maudîmes la compagnie à n'en plus finir, en riant de l'étrange expression de nos visages.

Peut-être sentions-nous que quelque chose descendait de la lune verdâtre, car, lorsque nous dûmes nous fier à sa lumière, nous dérivâmes sans le vouloir en curieuses formations, semblant connaître nos destinations, sans toutefois oser y penser. Il nous arriva de regarder les pavés, et de constater qu'ils étaient branlants et envahis par l'herbe, tandis qu'il subsistait à peine une traînée de métal rouillé là où passaient les tramways. Nous en vîmes un, solitaire, sans fenêtres, délabré, et presque renversé sur le côté. Regardant vers l'horizon, nous ne pûmes trouver la troisième tour près de la rivière, et remarquâmes que la silhouette de la deuxième était déchiquetée au sommet. Nous nous divisâmes alors en minces colonnes, dont chacune semblait

attirée dans une direction différente. L'une disparut dans une étroite allée sur la gauche, ne laissant derrière elle que l'écho d'un gémissement affreux. Une autre se mit à dégager l'entrée envahie d'herbes d'une station de métro, hurlant d'un rire dément. La mienne fut comme aspirée vers la campagne, et ressentit un froid qui n'était pas propre à l'automne brûlant ; car, comme nous marchions à travers la lande obscure, nous vîmes tout autour de nous des neiges maléfiques sur lesquelles se reflétait la lune diabolique. Ces neiges vierges, inexplicables, avançaient toutes dans une seule direction, là où se tenait un gouffre que ses parois luisantes rendaient encore plus noir. Notre colonne parut vraiment clairsemée lorsqu'elle y entra rêveusement, traînant les pieds. Je m'attardai derrière elle, car la faille noire, au milieu des neiges tachetées de lumière verte, était effrayante, et je croyais avoir entendu, quand mes compagnons avaient disparu, l'écho d'un gémissement inquiétant ; mais je ne pouvais guère résister. Comme si ceux qui m'avaient précédé me faisaient signe, je flottai, effrayé et tremblant, entre de monstrueuses congères, jusqu'au tourbillon aveugle de l'inimaginable.

Réalité burlesque, ou délire silencieux, seuls les dieux peuvent le dire. Une ombre révulsée qui se tordait dans des mains qui ne sont pas des mains, et tourbillonnait au hasard parmi les crépuscules effroyables d'une création pourrissante, les cadavres de mondes morts dont les plaies étaient des villes, les vents sortis des charniers, qui balaient les étoiles blafardes et en assombrissent l'éclat. Au-delà des mondes, les vagues fantômes de choses monstrueuses ; les colonnes entr'aperçues de temples non consacrés, qui reposent sur des rochers sans nom en dessous de l'espace et se dressent jusqu'à des hauteurs vertigineuses au-dessus des sphères de lumière et d'obscurité. Et à travers tout ce révoltant cimetière de l'univers, un battement de tambours assourdi, à rendre fou, et la faible plainte monotone de flûtes impies, venus de lieux obscurs, inconcevables, au-delà du Temps ; la musique détestable sur laquelle dansent lentement, gauchement, absurdement, les dieux ultimes, gigantesques et ténébreux – les gargouilles aveugles, muettes et stupides dont Nyarlathothep est l'âme.

LA CITÉ SANS NOM

The Nameless City - 1921 (1921)

Traduction par Yves Rivère.

Dès que j'approchai de la Cité sans Nom, je compris qu'elle était maudite. Traversant au clair de lune une affreuse vallée desséchée, je la voyais de loin, dressée au milieu des sables, comme un cadavre émergeant d'une fosse mal faite. La peur suintait des pierres, usées par le temps, de cette vénérable survivante du déluge, cette aïeule de la Grande Pyramide ; une aura invisible me repoussait et m'engageait à fuir les antiques et sinistres secrets que nul ne devrait connaître, que nul devant moi n'avait osé pénétrer.

Au fin fond du désert d'Arabie gît la Cité sans Nom, délabrée et défigurée, ses remparts peu élevés enfouis sous le sable accumulé par les siècles. Telle était-elle sans doute, dès avant la fondation de Memphis, alors que les briques de Babylone n'étaient pas encore cuites. Il n'y a pas de légende assez ancienne pour révéler son nom ou évoquer le temps de sa gloire, mais on en parle autour des feux de camp et sous la tente des cheikhs et les aïeules parfois y font allusion ; aussi toutes les tribus s'en écartent-elles, sans trop savoir pourquoi. C'est d'elle qu'avait rêvé une nuit Abdul Alhazred, le poète fou, avant de composer ces vers énigmatiques :

N'est pas mort pour toujours qui dort dans l'éternel
Mais d'étranges éons rendent la mort mortelle.

J'aurais dû savoir que les Arabes avaient de bonnes raisons pour se détourner de la Cité sans Nom, la cité connue par d'étranges récits, mais que nul mortel n'avait vue. Pourtant je les bravai, et m'en allai à dos de chameau dans le désert vierge. Moi seul y suis allé et c'est pourquoi aucun visage que le mien ne porte les stigmates d'une peur aussi hideuse ; c'est pourquoi je suis seul à frémir la nuit, quand le vent ébranle les fenêtres. Lorsque j'arrivai devant la Cité sans Nom, au clair de lune, elle semblait me regarder, dans le calme de son sommeil éternel, froide dans la chaleur du désert. En lui rendant son regard, j'oubliai le triomphe de ma découverte, arrêtai mon chameau, et décidai d'attendre l'aube.

Au bout de plusieurs heures, les étoiles disparurent, puis je vis naître à l'est une

lueur grise qui bientôt se transforma en lumière rose et or. Soudain, bien que le ciel fût clair et le désert paisible, j'entendis une sorte de gémissement, et au même instant un tourbillon de sable surgit des pierres antiques de la cité, à travers lequel je vis apparaître à l'horizon le bord embrasé du soleil. Troublé comme je l'étais, je crus entendre, venant de profondeurs lointaines, un son musical et métallique qui saluait le disque flamboyant, comme la statue de Memnon sur les bords du Nil. Les oreilles bourdonnantes, l'imagination enfiévrée, je conduisis lentement mon chameau jusqu'à la cité sans nom, trop ancienne pour que l'Égypte et Meroé en aient gardé le souvenir ; la cité que j'étais le seul homme vivant à avoir vue.

J'errai dans la ville et pénétrai dans les maisons, sans trouver une sculpture ni une inscription évoquant le souvenir des hommes — si c'étaient des hommes — qui, il y a si longtemps, construisirent la cité et l'habitèrent. Son ancienneté même était troublante, et il me tardait de découvrir un signe ou un emblème prouvant que la cité eût été vraiment façonnée par la main des hommes. Certaines dimensions, dans ces ruines, ne me plaisaient guère. J'avais apporté un certain nombre d'outils et pus me livrer à de nombreuses fouilles dans les murs des édifices à moitié ensevelis ; mais je n'avançais guère et ne découvrais rien de remarquable. Lorsque la lune reparut, un vent glacé se leva, annonciateur de craintes nouvelles, et je n'osai pas demeurer dans les pierres grises, bien que la lune fût brillante et le désert calme.

Je fis des rêves horribles et m'éveillai à l'aube, les oreilles résonnant d'un bruit métallique. Le soleil surgit, tout rouge, au-dessus de la cité sans nom ; je le voyais à travers un tourbillon de sable qui faisait ressortir le calme du désert. Je m'aventurai, une fois de plus, dans la cité mélancolique, elle gonflait le sable comme le corps d'un ogre une couverture, et je me remis à creuser vainement, à la recherche des vestiges de la race oubliée.

Après un bref repos à midi, je passai une partie de la journée à reconstituer le tracé des murs et le contour des édifices aux trois quarts écroulés. La ville, c'était évident, jadis avait été puissante. Je me demandais quelles avaient été les sources de sa grandeur. Je me représentais les splendeurs d'une époque si ancienne que la Chaldée n'en conservait nul souvenir : je pensais à Sarnath la Maudite, qui se dressait dans le pays de Mnar au temps de la jeunesse de l'humanité, et à Ib aux pierres grises, antérieure même à l'existence de l'homme.

Brusquement, je parvins à un endroit on le lit de roches s'élevait verticalement au-dessus des sables pour former une falaise basse. Transporté de joie, j'y vis quelque chose qui semblait annoncer de nouveaux vestiges du peuple antédiluvien : grossièrement taillées dans le rocher, s'élevaient les façades de plusieurs petites

maisons basses, ou de temples, dont l'intérieur gardait peut-être maint secret d'époques trop lointaines pour être déterminées avec précision. Mais les tempêtes de sable avaient effacé depuis longtemps les sculptures extérieures, s'il y en avait eu.

Toutes les ouvertures étaient sombres, très basses et à moitié obstruées par le sable, mais j'en dégageai une avec ma bêche et je m'y glissai en rampant. J'avais pris soin d'emporter une torche dont la lueur allait peut-être me révéler bien des mystères. Une fois à l'intérieur, je constatai qu'il s'agissait d'un temple en effet. On y voyait les traces du peuple qui y avait honoré ses dieux avant que le désert eût envahi la ville. Il y avait là des autels primitifs, des colonnes, des chapelets, le tout étonnamment bas. On n'y trouvait ni sculptures ni fresques, mais un grand nombre de pierres dont la forme curieuse, évidemment symbolique, avait été obtenue artificiellement. La faible hauteur de ce temple était étrange (je pouvais à peine m'y tenir à genoux) mais la surface en était si grande que ma torche n'en pouvait éclairer qu'une partie à la fois. Par moments je frissonnais, car les sculptures de certains autels laissaient entrevoir des rites d'une nature inexplicable, révoltante et terrible ; je me demandai quels hommes avaient bien pu construire un tel temple et pour quelles cérémonies. Après avoir vu tout ce qu'il contenait, je ressortis en rampant, avide de voir ce que les autres édifices allaient me révéler.

La nuit approchait, mais ce que je venais de découvrir rendait ma curiosité plus forte que ma peur. Je n'avais plus envie de m'enfuir à la vue des ombres qui s'allongeaient au clair de lune et qui la veille m'avaient si fort inquiété. Je dégageai une seconde ouverture, m'y glissai, une autre torche à la main, et trouvai encore des pierres symboliques, mais rien de plus précis que dans le premier temple. Celui-ci, tout aussi bas mais beaucoup moins vaste, s'achevait en couloir étroit, rempli de chapelles obscures et mystérieuses. J'étais en train d'observer l'une d'elles, quand le silence extérieur fut rompu par le bruit du vent et par un cri que poussait mon chameau. Je sortis pour voir ce qui avait bien pu effrayer l'animal.

La lune, brillant d'un vif éclat au-dessus des ruines antiques, éclairait un épais nuage de sable, formé, semblait-il, par un souffle de vent assez fort, mais qui allait diminuant. Ce vent provenait d'un point de la falaise, non loin de moi. Je compris que c'était cela qui avait effrayé mon chameau et j'allais le conduire à l'abri, quand, levant les yeux, je m'aperçus qu'il n'y avait pas de vent au-dessus de la falaise. Cela me surprit et raviva mes craintes, mais, me rappelant immédiatement les brusques rafales que j'avais observées au lever et au coucher du soleil, j'estimai qu'il s'agissait là d'un phénomène tout à fait normal. Sans doute y avait-il une fissure dans le rocher. En examinant le sable en mouvement, je découvris que le souffle venait de l'entrée d'un temple situé très au sud, presque hors de ma vue. Luttant contre le nuage

de sable qui m'étouffait, je m'approchai en trébuchant : il était nettement plus grand que les autres et la porte qui le fermait était beaucoup moins obstruée par le sable solidifié. Je serais entré si ce vent glacial n'avait failli éteindre ma torche. De violentes rafales, semblables à d'étranges soupirs, surgissaient de la porte sombre, frôlaient le sable et se répandaient dans les ruines sinistres. Puis elles s'affaiblirent, le sable reprit son aspect lisse et le calme revint. Mais on eût dit qu'une présence rôdait parmi les ombres spectrales de la cité ; levant les yeux vers la lune, je la vis trembler comme si elle se fût reflétée dans des eaux agitées. Ma peur, inexprimable, n'était cependant pas assez forte pour me faire oublier ma soif de merveilleux et, lorsque le vent se fut totalement apaisé, je pénétrai dans la salle obscure d'où il était sorti.

Ce temple (je m'en doutais déjà d'après son aspect extérieur) était plus vaste que ceux que j'avais visités auparavant ; c'était probablement une caverne naturelle puisqu'elle laissait passer des coups de vent venus des profondeurs. Je pouvais m'y tenir debout, mais les pierres et les autels étaient aussi bas que dans les autres temples. Pour la première fois je vis, sur les murs et le plafond, de curieuses lignes ondulées presque entièrement effacées, sans aucun doute des vestiges de l'art de cette race disparue. Sur deux des autels, je découvris, plein d'une émotion grandissante, des réseaux compliqués de sculptures aux lignes courbes, bien façonnées. En élevant ma torche, j'eus l'impression que la forme du plafond était trop régulière pour être naturelle, et je me demandai sur quelles bases ces sculpteurs préhistoriques avaient commencé à travailler ; leur habileté et leur talent avaient dû être prodigieux.

Un éclair de ma torche me révéla enfin ce que je cherchais : l'ouverture qui menait vers ces lointains abîmes d'où le vent était si brusquement sorti. Je fus pris de faiblesse en découvrant qu'il s'agissait d'une petite porte, visiblement artificielle, pratiquée dans l'épaisseur du roc. J'avançai ma torche à l'intérieur et j'aperçus un tunnel sombre dont le plafond s'incurvait pour abriter un escalier abrupt, aux nombreuses petites marches taillées grossièrement, et qui descendait je ne savais où. Je reverrai toujours ces marches en rêve ; j'ai fini par apprendre leur signification, mais dans ce moment-là je ne savais trop s'il fallait les appeler vraiment des marches, ou simplement des points d'appui pratiqués le long d'une descente vertigineuse. Mon esprit était assailli d'idées extravagantes ; les paroles et les avertissements des prophètes arabes, venus des villes connues des hommes, semblaient venir à ma rencontre, à travers le désert, jusqu'à la ville que les hommes n'osaient point connaître. Pourtant je n'eus qu'un bref moment d'hésitation avant de franchir la porte et de commencer à descendre les marches, avec précaution, en posant un pied après l'autre, comme sur une échelle.

On ne descend ainsi que dans les hallucinations ou le délire. Cet escalier n'en finissait pas. On se serait cru dans un puits hideux et la torche que je tenais au-dessus de ma tête ne pouvait éclairer les profondeurs insondables où je m'enfonçais. J'avais perdu la notion du temps et ne pensais pas à consulter ma montre, mais j'étais saisi d'effroi à la pensée de la distance que je devais parcourir. Il y avait des changements de direction et des différences de niveau ; un moment je traversai un couloir uni long et étroit, où je dus avancer en rampant, les pieds en avant, ma torche tenue à bout de bras au-dessus de ma tête. Puis je trouvai un nouvel escalier, aussi abrupt que le premier, et me remis à descendre interminablement. Tout à coup ma torche s'éteignit. Je ne crois pas m'en être aperçu tout de suite : lorsque je m'en rendis compte, je la tenais toujours au-dessus de ma tête, comme si elle éclairait encore. Mon esprit était déréglé par cet instinct qui avait fait de moi un voyageur errant à l'aventure, un homme qui aime hanter les endroits perdus et les lieux interdits.

Dans l'obscurité me revinrent brusquement en mémoire mes fragments favoris de littérature démoniaque ; des phrases d'Alhazred, l'Arabe fou, des versets tirés des cauchemars apocryphes de Damascius, d'infâmes vers des délirantes *Images du monde* de Gauthier de Metz. Je me redisais d'étranges citations et répétais à voix basse les noms d'Afrasiab et des démons qui descendirent l'Oxius avec lui ; plus tard je psalmodiai sans cesse une phrase tirée des récits de lord Dunsany - « La noirceur sans écho ni reflet de l'abîme ». Lorsque la descente devint incroyablement raide, je me mis à déclamer ces vers de Thomas Moore, que finalement je craignis de dire jusqu'au bout :

Penché au-dessus de l'insondable abîme,
Noir chaudron de sorcière, où bouillonnent les herbes,
J'entrevis aussi loin que porte le regard
Les parois de jais sombre, lisses comme du verre
Enduites de la poix que le Royaume des Morts
Jette sur ses rivages visqueux.

Le temps avait cessé d'exister lorsque mes pieds retrouvèrent un sol uni ; j'étais sous un plafond un peu plus haut que celui des deux petits temples qui se trouvaient si loin maintenant au-dessus de ma tête. Je ne pouvais me tenir facilement debout, mais pouvais rester à genoux ; j'essayai d'avancer à tâtons dans l'obscurité et ne tardai pas à comprendre que je me trouvais dans un couloir étroit, aux murs recouverts de coffres en bois, à parois de verre. Le contact d'objets de bois et de verre dans cet abîme

paléozoïque me fit frémir par ce qu'il pouvait sous-entendre. Les coffres étaient disposés horizontalement de chaque côté du couloir, à intervalles réguliers. Par leur forme oblongue et leur aspect, ils ressemblaient affreusement à des cercueils. En essayant d'en déplacer deux ou trois pour les examiner de plus près, je constatai qu'ils étaient solidement fermés.

Voyant que le couloir était long, j'avançai rapidement, en me courbant. Parfois je tâtonnais sur les deux côtés pour examiner ce qui m'entourait et m'assurer que les rangées de coffres continuaient. Ceux qui m'auraient vu tituber ainsi auraient été remplis d'horreur. L'homme est si habitué à se représenter visuellement les choses que je me figurais voir cet interminable couloir de bois et de verre au décor monotone. Enfin, dans un moment d'émotion indicible, je le vis pour de bon.

À quel moment le réel se substitua à l'imaginaire, je ne saurais le dire avec précision ; mais je vis peu à peu de la lumière en face de moi et je compris immédiatement qu'une phosphorescence souterraine, de source inconnue, éclairait les contours indistincts du couloir et des coffres. Pendant un bref instant, tout fut exactement comme je l'avais imaginé, puis la lumière augmenta et à mesure que je me dirigeais vers l'endroit d'où elle venait, je me rendais compte que la réalité dépassait de beaucoup tout ce que j'avais pu imaginer. Ce n'étaient plus les frustes dessins que j'avais vus là-haut, mais un monument de l'art le plus étrange et le plus magnifique qui soit. Des dessins et des peintures aux couleurs vives, d'une audace fantastique, formaient un ensemble mural d'une richesse impossible à décrire. Les coffres étaient de bois doré, aux parois d'un verre très beau, et contenaient les corps momifiés de créatures dépassant en grotesque les rêves les plus désordonnés de l'homme.

Donner une idée de ces monstres serait impossible. On eût dit des reptiles, dont le corps évoquait en partie le phoque, en partie le crocodile, mais le plus souvent rien de ce que connaissent le naturaliste ou le paléontologue. Leur taille était à peu près celle d'un homme pas très grand et leurs pattes de devant se terminaient par des pieds délicats semblables à des mains et à des doigts humains. Mais le plus étrange était la forme de leur tête, qui violait tous les principes biologiques connus. Rien ne peut s'y comparer. En un éclair je pensai au chat, au bouledogue, au satyre de la Fable et à l'être humain. Jupiter lui-même n'eut jamais ce front immense et protubérant ; et pourtant les cornes, l'absence de nez et la forme de la mâchoire, qui rappelait celle du crocodile, empêchaient de placer ces êtres dans une catégorie bien définie.

Je m'interrogeai un moment sur la réalité de ces momies, dans le vague soupçon qu'elles n'étaient que des idoles artificielles ; mais j'estimai finalement qu'il s'agissait d'espèces paléontologiques, contemporaines de la Cité sans Nom. Pour

comble de grotesque, la plupart des momies, revêtues de somptueux tissus, étaient parées de bijoux d'or et de pierres précieuses et d'un métal brillant qui m'était inconnu.

Grande avait dû être l'importance de ces créatures rampantes, car elles occupaient la première place parmi les décorations primitives des murs et du plafond. C'est avec une habileté sans égale que l'artiste les avait représentées dans leur univers particulier, où les cités et les jardins étaient adaptés à leur taille. Ma seule pensée fut que les tableaux où elles figuraient devaient être allégoriques, illustrant probablement l'histoire de la race qui les adorait. Ces créatures, me disais-je, étaient aux hommes de la Cité sans Nom ce que la louve fut aux Romains, ou encore jouaient le même rôle que les totems dans les tribus indiennes.

Fort de cette interprétation, je pus retracer grossièrement l'histoire de la Cité sans Nom, immense capitale maritime qui dominait le monde quand l'Afrique n'était pas encore sortie des eaux. J'évoquai sa résistance au moment où la mer se retira et où le désert remplaça les vallées fertiles. Je vis clairement ses guerres et ses triomphes, ses luttes et ses défaites, et le terrible combat final contre le désert lorsque ses habitants — représentés ici par les reptiles — durent, par milliers, se frayer miraculeusement un chemin à travers le roc pour se réfugier dans le monde souterrain dont leur avaient parlé leurs prophètes. Tout cela était traité d'une manière étrangement réaliste et le lien des tableaux avec la terrible descente que je venais d'accomplir ne faisait aucun doute : même les couloirs étaient reconnaissables.

Je me dirigeai, toujours en rampant, vers la lumière. Les fresques dépeignaient maintenant des épisodes plus tardifs de cette épopée : l'adieu définitif des habitants de la Cité sans Nom à la vallée qu'ils occupaient depuis des millénaires ; leur âme ne pouvait se résoudre à quitter l'endroit familier à leur corps depuis si longtemps ; l'endroit où, nomades, ils s'étaient établis pendant l'enfance du monde, taillant dans la roche vierge les sanctuaires primitifs qu'ils n'avaient jamais cessé de vénérer. Maintenant la lumière était meilleure et me permettait d'examiner les peintures de plus près. Me rappelant que les étranges reptiles devaient représenter les hommes inconnus, je me mis à réfléchir aux mœurs de la Cité sans Nom : Un grand nombre de faits demeuraient obscurs. Cette civilisation, qui comprenait un alphabet écrit, semblait avoir été plus avancée que celles de Chaldée ou d'Égypte qui étaient venues plus tard ; pourtant, on trouvait de curieuses lacunes : par exemple je ne découvris rien qui évoquât la mort ou les coutumes funéraires, sauf lorsqu'elles se rapportaient à des guerres, des désastres ou des épidémies, et je jugeai étonnante cette répugnance à décrire la mort naturelle. On eût dit que l'idée de l'immortalité avait été entretenue comme une illusion réconfortante.

Vers l'extrémité du couloir, on rencontrait des scènes confondantes de pittoresque et d'extravagance ; des vues contradictoires de la Cité sans Nom, dans son abandon et son délabrement croissant, et d'autres, de cet étrange royaume paradisiaque où la race inconnue avait abouti en creusant la pierre. On y voyait toujours la ville et la vallée au clair de lune, un nuage doré suspendu au-dessus des remparts écroulés révélant en partie la splendide perfection d'autrefois, que l'artiste avait rendue de manière stylisée. Les scènes représentant le paradis étaient presque trop étranges pour être croyables : on y voyait un royaume caché où le jour était éternel, rempli de villes glorieuses, de collines et de vallées impalpables. Je crus apercevoir enfin des signes de décadence. Les peintures étaient moins habiles, et leur bizarrerie dépassait celle des premières. Elles semblaient être la preuve d'une longue déchéance de la race disparue, en même temps que d'une férocité croissante à l'égard du monde extérieur d'où le désert l'avait chassée. La silhouette des personnages — toujours représentés par les reptiles sacrés — semblait se détériorer peu à peu, bien qu'on vit leur esprit planer au-dessus des ruines, dans un clair de lune outré. Des prêtres décharnés, sous la forme de reptiles en vêtements de parade, maudissaient l'air libre et ceux qui y vivaient ; et l'unique scène finale, atroce, mettait en scène un homme à l'aspect primitif, peut-être un des premiers habitants de l'antique Irem, la cité des colonnes, mis en pièces par les représentants de la race anéantie. Je me rappelai la crainte qu'inspire aux Arabes la Cité sans Nom et je fus soulagé de ne voir ensuite qu'un plafond et des murs gris et nus.

Tout en contemplant cette épopée en images, je m'étais approché de la salle au plafond bas : j'aperçus une porte par où pénétrait la lumière phosphorescente. Je m'y dirigeai en rampant et, transporté d'étonnement, je poussai un cri : ce n'étaient plus des salles diverses et peintes de couleurs vives mais seulement un vide illimité d'un éclat uniforme tel qu'on pourrait imaginer, vue du sommet du mont Everest, une mer de brume ensoleillée : Derrière moi, un couloir où je ne pouvais me tenir debout, devant moi, un espace infini noyé dans la lumière souterraine.

Partant du couloir, un escalier aux marches raides, semblable à celui que j'avais déjà emprunté, menait à cet abîme, mais, au bout de quelques mètres, les nuages étincelants cachaient tout. Grande ouverte contre le mur de gauche du couloir, se dressait une lourde porte de cuivre incroyablement épaisse, décorée de bas-reliefs fantastiques. Fermée, elle aurait séparé complètement cet univers de lumière des salles voûtées et des couloirs de roc. Je regardai l'escalier mais cette fois, je n'osai m'y aventurer. J'effleurai la porte ouverte, sans réussir à la déplacer. Je tombai alors face contre terre, l'esprit bouillonnant d'images prodigieuses que même l'état d'épuisement où je me trouvais était impuissant à chasser.

Ainsi étendu, immobile et les yeux fermés, libre de méditer, de nombreux détails des fresques, que j'avais à peine remarqués tout d'abord, me revinrent à l'esprit, chargés d'un sens nouveau et effroyable — scènes représentant la Cité sans Nom au sommet de sa gloire, la végétation environnante et les pays lointains avec lesquels elle commerçait. La signification allégorique des reptiles me plongeait dans la plus grande perplexité par son ampleur universelle ; je m'étonnais qu'elle fût si intégralement respectée dans un récit en images d'une telle importance. Dans les fresques, la Cité sans Nom était toujours proportionnée à la taille des reptiles. Je me demandais ce qu'avaient été en réalité ses proportions et sa grandeur et me rappelai certains traits bizarres que j'avais remarqués dans les ruines. Je pensai avec curiosité à la faible hauteur des premiers temples et du couloir souterrain ; et je conclus qu'ils avaient dû être taillés ainsi dans un esprit de déférence envers les reptiles-dieux qui y étaient honorés. Mais alors les fidèles étaient forcés de ramper... Peut-être les rites mêmes de leur religion faisaient-ils de la reptation un hommage à ces créatures. Nul dogme religieux, par contre, n'expliquait facilement pourquoi les couloirs de cette affreuse descente étaient aussi bas que les temples, voire plus bas, puisqu'on ne pouvait même pas s'y tenir à genoux. À l'idée de ces créatures rampantes, dont les corps momifiés étaient si proches de moi, je sentis de nouveau l'angoisse m'envahir. Les associations d'idées sont parfois curieuses et je luttai contre l'impression qu'à part le malheureux homme primitif taillé en pièces, à la fin de la fresque, j'étais le seul être humain, au milieu des reliques et des symboles d'une vie primitive.

Mais, comme toujours dans mon étrange existence errante, la curiosité ne tarda pas à l'emporter sur la peur : l'abîme lumineux, et ce qu'il recélait peut-être, présentait un problème digne des plus grands explorateurs. À mes yeux, il était hors de doute que tout un monde de mystères subsistait vers le bas de cet escalier aux marches remarquablement petites ; j'espérai y trouver ces souvenirs humains sur lesquels les fresques du corridor étaient muettes. D'après elles, le royaume souterrain était rempli de villes et de vallées incroyables ; mon imagination s'attardait sur la richesse des ruines colossales qui m'attendaient.

Mes craintes, à la vérité, concernaient le passé bien plus que l'avenir. La frayeur même éprouvée en cet instant dans ce couloir peuplé de reptiles morts, orné de fresques antédiluviennes, à des miles au-dessous du monde familier, face à cet autre monde de brume et de lumière surnaturelle, ne pouvait égaler l'angoisse mortelle qui s'emparait de moi à la pensée de l'antiquité insondable de ce lieu et de son âme. Une antiquité si reculée qu'elle défiait les calculs, semblait me contempler du haut de ces pierres primitives. Dans les fresques, d'extraordinaires cartes représentaient des continents oubliés et comportaient de-ci de-là des contours vaguement familiers.

Qu'avait-il pu se passer aux époques géologiques, depuis qu'on avait cessé de peindre et que cette race qui haïssait la mort s'était malgré elle abandonnée au déclin ? Nul ne le sait. La vie jadis avait régné sur ces cavernes et sur le lumineux royaume souterrain ; maintenant j'étais seul avec les reliques et je tremblais en songeant aux siècles innombrables au long desquels elles avaient monté leur garde muette et solitaire.

Brusquement, je fus repris de cette peur intense que j'avais éprouvée de façon intermittente depuis que j'avais vu pour la première fois, sous les froids rayons de la lune, la vallée terrible et la Cité sans Nom. En dépit de mon épuisement, je me redressai d'un bond et, regardai derrière moi vers les couloirs et les tunnels qui menaient au monde extérieur. J'éprouvai une sensation analogue à celle qui m'avait fait m'éloigner de la Cité sans Nom à la nuit tombante, aussi poignante qu'inexplicable. Un peu plus tard, je devais pourtant recevoir un nouveau choc : un son très net se fit entendre, le premier qui ait rompu l'épais silence de ces profondeurs de tombeau. C'était un gémissement sourd et prolongé, qui paraissait émaner d'une foule lointaine d'esprits damnés et provenir de la direction vers laquelle je regardais. Son volume augmenta rapidement et se répercuta bientôt effroyablement le long du corridor ; en même temps je sentis un courant d'air de plus en plus froid qui semblait venir à la fois du tunnel et de la ville. Ce souffle d'air me rendit mon équilibre en me rappelant les brusques rafales surgies de l'abîme au lever et au coucher du soleil, et qui m'avaient révélé le secret des couloirs. Une nouvelle fois ma peur disparut, puisqu'un phénomène naturel tend à dissiper les sinistres pensées qu'inspire l'inconnu.

Le vent nocturne, criant et gémissant, soufflait avec une force accrue dans cette faille souterraine : Je retombai, j'essayai de m'accrocher au sol, dans ma crainte d'être emporté au-delà de la porte ouverte, dans l'abîme phosphorescent. Je ne m'attendais pas à une telle furie et, comprenant que je glissais vraiment vers l'abîme, je fus repris de mille terreurs nouvelles. La malignité de ces rafales faisait naître en moi d'inconcevables chimères. Une fois de plus, je me comparai, frissonnant, à l'unique représentation humaine du couloir, l'homme primitif mis en pièces par la race sans nom. Dans l'étreinte démoniaque du courant d'air, il semblait y avoir une colère vengeresse, d'autant plus forte qu'elle était impuissante. Je crois bien que, finalement, je me mis à crier comme un fou — je l'étais presque — mais mes cris se perdirent dans le vacarme infernal que faisaient les esprits du vent. J'essayai de revenir à plat ventre, luttant contre le torrent invisible et meurtrier, mais j'avais le plus grand mal à lui résister, poussé comme je l'étais, lentement et inexorablement, vers le monde inconnu. Enfin ma raison dut m'échapper complètement et je me mis à

répéter sans relâche les vers énigmatiques d'Alhazred, l'Arabe fou :

N'est pas mort pour toujours qui dort dans l'éternel,
Mais d'étranges éons rendent la mort mortelle.

Sur les événements qui suivirent, seuls les dieux du désert, sinistres et pensifs, connaissent la vérité ; seuls ils savent quelles luttes et quels tourments j'endurai dans l'obscurité et quel Ange de l'abîme guida mon retour en ce monde. Mais un souvenir m'est resté et me restera jusqu'à ce que la mort — ou pire — m'appelle. Ce que j'ai vu était si monstrueux, si démesuré, si contraire à la nature et si éloigné des idées humaines, qu'il est impossible d'y croire, sauf aux heures redoutables et secrètes du petit matin, où l'on sollicite en vain le sommeil.

J'ai dit que la fureur du courant d'air était infernale, vraiment démoniaque, et que ses voix étaient remplies de l'horreur et de la méchanceté cachées des éternités damnées.

À ce moment le bruit de voix, confus encore devant moi, parut, à mon esprit meurtri, prendre derrière moi une forme articulée. Tout en bas, dans ce tombeau où d'innombrables vestiges gisaient depuis des siècles, à des lieues au-dessous du monde des hommes que l'aurore éclairait en cet instant, j'entendis le grondement et l'affreuse malédiction de démons aux langues étranges. Je me retournai et je vis, se découpant sur l'éther lumineux de l'abîme, invisible dans le couloir obscur, une horde de cauchemar, une foule de démons, à demi transparents, aux faces tordues de haine, grotesquement armés, appartenant à une race sur laquelle aucun doute n'était permis : c'étaient les reptiles de la Cité sans Nom.

Le vent s'apaisa et je fus plongé dans les ténèbres monstrueuses des entrailles de la terre ; lorsque la dernière de ces créatures fut passée, la lourde porte de cuivre se referma brusquement avec un bruit assourdissant dont l'écho métallique et musical se répercuta jusqu'au monde lointain pour saluer le soleil levant, telle la statue de Memnon sur les bords du Nil.

LE MOLOSSE

The Hound - 1924 (1922)

Traduction par Yves Rivière.

Dans mes oreilles agonisantes résonne sans cesse et toujours s'agite un cauchemar composé de bruits giratoires, de claquements animaux et d'un lointain et distant aboiement, qui pourrait être celui de quelque gigantesque molosse. Ce n'est pas un rêve — ce n'est même pas, j'en ai peur, la folie —, car trop de choses me sont arrivées déjà pour que je puisse nourrir encore quelque doute miséricordieux.

Saint-Jean n'est plus qu'un cadavre broyé ; moi seul sais pourquoi, et ce que je sais est tel que je suis prêt à me faire sauter la cervelle, de crainte de subir, moi aussi, le même sort. Sans répit rôde, dans les allées sans limites et sans jour de l'imaginaire le plus affreux, la noire, l'informe Némésis qui m'entraîne progressivement vers l'annihilation de moi-même.

Que le ciel me pardonne l'audace insensée et les soucis morbides qui nous conduisirent tous deux à un aussi monstrueux destin. Las des préoccupations quotidiennes d'un monde trop prosaïque, alors que même les joies de l'amour et de l'aventure nous paraissaient toujours semblables, Saint-Jean et moi nous étions tournés avec enthousiasme vers tous les mouvements esthétiques et intellectuels qui pouvaient promettre un répit, un soulagement à notre ennui sans fin. Les énigmes des symbolistes, les extases des préraphaélites furent nôtres en leur temps, mais à chaque nouvelle lune, chaque enthousiasme était épuisé, et combien trop vite ! Finies la séduction et la nouveauté qui nous avaient distraits. Seule la sombre philosophie des décadents put nous aider. Nous ne lui trouvâmes quelque pouvoir qu'en développant en profondeur le satanisme de nos recherches. Baudelaire et Huysmans, nous en eûmes vite tiré tout le suc. Finalement, il ne nous resta plus que les stimuli, plus directs encore, des expériences et des aventures personnelles les plus surnaturelles. Cette épouvantable quête émotionnelle nous mena en fin de compte à la détestable entreprise que, même maintenant, dans ma terreur actuelle, je n'ose mentionner qu'avec honte et crainte : cette extrémité de l'innommable, blasphème à l'égard de l'homme même ; je veux dire le viol des tombeaux.

Je ne peux dévoiler ici le détail de toutes nos expéditions condamnables, ni même commencer le recensement des plus affreux trophées qui ornaient le macabre musé que nous nous ménageâmes dans la grande demeure de pierre où nous habitions ensemble, seuls, sans domestiques. Notre musée était un endroit maudit, impensable, où, animés

par ce goût satanique des virtuoses de la névrose, nous avions réuni un monde de terreur et de pourriture, le seul à pouvoir réveiller nos sensibilités émoussées. C'était une pièce secrète, enfouie, loin, loin sous la terre, où d'immenses démons ailés, sculptés dans le basalte et l'onyx, crachaient par leurs énormes gueules menaçantes une lumière qui n'était pas de ce monde, vert-orange, et où des chalumeaux cachés, animés par des appareils à vent, entraînaient dans des danses kaléidoscopiques et mortelles les silhouettes tirées de charniers rouges qui se lançaient, la main dans la main, dans leurs sarabandes, tissées sur d'immenses tentures noires. Par d'autres conduits nous venaient, au gré de notre désir, les effluves que nos humeurs souhaitaient. Parfois la senteur de pâles lys funéraires, parfois l'encens narcotique des lointains sanctuaires orientaux aux pourritures royales dont nous rêvions. Et parfois, ô combien je frissonne ! à l'heure dite, les remugles atroces, à vous remuer l'âme, du tombeau que l'on vient d'ouvrir.

Aux murs, aux parois de cette pièce hideuse, des réceptacles contenant d'antiques momies alternaient avec des corps ravissants, toujours vivants, embaumés à la perfection, et que surmontaient des pierres tombales dérobées dans les plus anciens cimetières du monde. Ici et là, des niches renfermaient des crânes de toutes formes et des têtes à tous les stades de la décomposition. On pouvait y trouver les chefs audacieux, pourrissants et chauves de grands seigneurs et ceux, frais, dorés et radieux d'enfants nouvellement enterrés.

Et des statues et des peintures nous en avions également, toutes représentant des sujets haïssables et dont certaines étaient l'œuvre de Saint-Jean ou de moi-même. Un dossier à serrure, relié en peau humaine, conservait certains dessins inconnus et innommables auxquels la rumeur donnait Goya pour auteur, Goya qui n'en aurait jamais publiquement accepté la paternité. Et il y avait aussi des instruments de musique à vous soulever l'estomac, à cordes, à percussion, à vent, sur lesquels Saint-Jean et moi, parfois, recherchions des dissonances d'un macabre exquis, d'une horreur cacodémoniaque ; de plus, dans une infinité de réceptacles incrustés d'ébène, dormait la collection la plus incroyable, la plus inimaginable de trophées recueillis dans des tombes qui ait jamais été rassemblée par la folie ou la perversité humaines. Et c'est tout particulièrement de ces trophées que je ne dois pas parler — Dieu merci, j'ai eu le courage de les détruire bien avant de penser à me détruire moi-même !

Ces raids, ces razzias grâce auxquelles nous entrions en possession de nos indicibles trésors, nous leur donnions toujours un caractère artistique. Nous n'étions pas de ces vampires vulgaires : nous n'acceptions de travailler que dans certaines conditions bien précises, bien définies, d'esprit, de décor, d'endroit, de temps, de saison, et de lune. Ces distractions, pour nous, étaient la forme la plus exquise de

l'expression esthétique et nous consacrions à la mise au point du plus infime détail de chacune d'elles un souci technique poussé à un degré incroyable de raffinement. Un moment qui ne convenait pas, un jeu d'éclairage mal venu, une manipulation maladroite de la tourbe amollie compromettaient presque entièrement la distillation d'extase que nous valait l'exhumation de quelque secret honteux et grimaçant de la terre. Notre recherche de décors nouveaux et de conditions nouvelles était fiévreuse et jamais satisfaite. Saint-Jean était toujours le meneur, et ce fut lui, en définitive, qui me conduisit jusqu'à cet endroit moqueur et maudit qui scella notre destin ignoble, mais inévitable.

Par quelle fatalité maligne fûmes-nous guidés vers ce terrible cimetière de Hollande ? J'imagine que ce fut la rumeur, la noire légende de ces récits qui parlaient d'un être enterré là depuis cinq siècles, qui lui-même avait été vampire en son temps et qui avait volé un objet puissant dans un sépulcre protégé. Je revois encore la scène en ses derniers moments — la pâle lune automnale brillant sur les tombeaux dont elle tirait de longues ombres sinistres ; les arbres caricaturaux s'inclinant mollement sur l'herbe folle et les dalles abandonnées ; les légions innombrables des chauves-souris d'une taille immense se profilant sur la lune ; l'antique église couverte de lierre poussant vers un ciel livide un doigt géant autant que spectral ; les insectes phosphorescents qui dansaient comme des feux follets, dans un recoin sous les ifs ; les odeurs de pourriture, de végétation décomposée, et de choses moins explicables qui se mêlaient faiblement au vent nocturne que paraissaient nous envoyer de lointains marécages ; et le pire, l'aboiement perdu et grave d'un molosse gigantesque que nous ne pouvions ni voir ni situer de façon précise. Dès que nous entendîmes, il m'en souvient, ce soupçon d'aboiement, nous frissonnâmes, nous rappelant les récits des paysans, car celui que nous étions en train de chercher des siècles plus tôt, avait été retrouvé dans ce même endroit, broyé, déchiqueté par les griffes et les crocs de quelque bête impensable.

Je me souviens de ces bêches avec lesquelles nous violâmes le tombeau du vampire, et combien nous frissonnions d'une joie morbide en nous voyant nous-mêmes, et ce tombeau, et cette lune, pâle sentinelle, les ombres atroces des arbres grotesques, les chauves-souris immenses, l'église antique, les flammèches putrides, les odeurs écœurantes, le vent nocturne qui rôdait doucement, et cet étrange aboi, omniprésent, à moitié audible, dont notre ouïe nous garantissait à peine l'existence authentique.

Puis la lame heurta un corps plus dur que le terreau humide ; nous dégageâmes une boîte oblongue et à demi pourrie, incrustée de dépôts minéraux témoignant d'un long séjour dans une terre immobile. Elle était incroyablement solide et résistante, mais si

vieille que finalement nous parvînmes à la forcer, et nos regards se rivèrent sur ce qu'elle contenait.

Il restait beaucoup — beaucoup trop pour un séjour de cinq cents ans sous terre — de ce qui avait empli ce réceptacle. Le squelette, quoique écrasé par endroits par les mâchoires de la chose qui avait tué cet être, était encore entier, et nous exultâmes longtemps en apercevant, en découvrant ce crâne propre et blanc, ces dents longues et fermes, ces orbites creuses qui, dans le temps, avaient brûlé d'une fièvre morbide assez semblable à la nôtre. Le cercueil contenait une amulette d'un dessin curieux et exotique que, de toute évidence, le cadavre avait portée autour du cou. C'était la silhouette curieusement stylisée d'un molosse accroupi et ailé, sorte de sphinx à la tête à demi canine, d'une gravure exquise, suivant le style de l'ancien Orient, taillé dans un morceau de jade vert. L'expression de ses traits, abominable au-delà de toute description, rappelait à la fois la mort, la bestialité et la malignité. Sur sa base était gravée une inscription rédigée en caractères que ni Saint-Jean ni moi ne pûmes identifier, et sur le revers, comme le sceau de son fabricant, une sorte de crâne grotesque, mais redoutable.

Dès que nous eûmes aperçu l'amulette, nous éprouvâmes naturellement le besoin irrésistible de nous en emparer. Ce trésor, à lui seul, était la récompense logique et suffisante du travail qu'avait représenté le viol de ce tombeau séculaire. C'était le salaire qu'il nous offrait. Même si nous avions été incapables d'en identifier le sujet, nous aurions voulu la posséder. À la regarder de plus près, nous nous aperçûmes qu'elle était loin de nous être totalement étrangère. Elle l'était certes à tout art comme à toute littérature accessible à des lecteurs ou à des amateurs sains d'esprit et équilibrés, mais nous y reconnûmes, nous, tout de suite, la chose dont il est question dans le *Necronomicon*, l'ouvrage interdit de l'Arabe fou, Abdul Alhazred, le symbole spirituel et spectral du culte nécrophage de l'inaccessible Leng, au cœur de l'Asie centrale. Nous n'étions que trop capables de saisir les sinistres rapports évoqués et décrits par le vieux démonologue arabe ; rapports dictés par quelques manifestations obscures et surnaturelles, dues aux âmes de ceux qui ont troublé le sommeil des morts.

Nous emparant de cet objet de jade vert, nous jetâmes un dernier regard au crâne blanchi et défoncé de son propriétaire et remîmes la tombe en l'état où nous l'avions trouvée. Nous éloignant en hâte de cet endroit sinistre, l'amulette volée dans la poche de Saint-Jean, nous eûmes l'impression que les chauves-souris s'abattaient toutes ensemble sur la terre que nous venions de fouiller, comme pour y chercher quelque nourriture malsaine, maléfique. Mais la lune d'automne était pâle et faible, et nous voulûmes croire qu'il ne s'agissait là que d'une simple impression. Tandis que, le jour suivant, notre navire quittait la Hollande pour regagner notre pays, nous eûmes le

sentiment d'entendre une sorte d'appel, un aboi faible et lointain, comme un molosse gigantesque lancé a notre poursuite. Mais ce jour-là aussi, le vent d'automne grognait, triste, enveloppant, et il était impossible de savoir ce qu'on entendait vraiment.

Moins d'une semaine après notre retour en Angleterre, des choses étranges nous arrivèrent. Nous vivions une existence de reclus, sans le moindre ami, seuls, dans quelques pièces d'un ancien manoir construit au milieu de longs marécages méphitiques et déserts. Il était bien rare qu'un visiteur vînt frapper à notre porte.

Mais, désormais, ce qui nous éveillait constamment la nuit, c'était une sorte de vague grattement, non seulement à nos portes, mais à nos fenêtres aussi, en haut aussi bien qu'en bas. Un soir, nous eûmes le sentiment qu'un corps énorme, opaque, bouchait la fenêtre de notre bibliothèque ; la lune brillait alors de l'autre côté des vitres. À un autre moment, nous crûmes sérieusement entendre, à peu de distance de nous, un son, une sorte de battement ou de bruissement. Mais à chaque fois nos recherches restèrent vaines, et nous commençâmes à mettre ces sensations sur le compte de nos imaginations, qui répétaient par une sorte d'écho l'aboiement lointain que nous avions cru percevoir dans le cimetière hollandais. L'amulette de jade dormait à présent dans une alcôve ménagée au cœur de notre musée ; il nous arrivait d'allumer devant elle un cierge à l'odeur étrange. Nous interrogions souvent le *Necronomicon* d'Alhazred pour y découvrir ses propriétés particulières, en même temps que les rapports entre les âmes des fantômes et les objets qu'elle symbolisait ; et ce que nous découvrions n'était pas sans nous inquiéter.

Puis la terreur s'abattit sur nous.

La nuit du 24 septembre 19.., j'entendis un coup frappé à la porte de ma chambre. M'imaginant que c'était Saint-Jean, sans me lever, je le priai d'entrer ; mais on ne répondit à mon invite que par un rire aigu. Il n'y avait personne dans le couloir. Quand j'allai réveiller Saint-Jean, s'il se montra complètement ignorant de l'incident, son inquiétude égala la mienne. C'est cette nuit-là que l'aboiement lointain, sur la lande, prit corps et se transforma en une réalité aussi certaine qu'abominable.

Quatre jours plus tard, alors que nous nous trouvions dans le musée secret, nous entendîmes un grattement prudent à l'unique porte qui menait à la bibliothèque honteuse. Nos craintes maintenant étaient doubles, car outre notre frayeur de l'inconnu, toujours nous avions redouté de voir nos collections macabres découvertes par un étranger. Éteignant toutes les lumières, nous nous avançâmes jusqu'à la porte et l'ouvrîmes brusquement. Et alors, nous sentîmes tomber sur nous un courant d'air inexplicable et entendîmes nettement, comme s'éloignant vers le lointain, un mélange insolite de bruissements, de gloussements étouffés, et un bavardage inintelligible.

Étions-nous fous ? Rêvions-nous ? Nous ne le crûmes pas. Car nous réalisâmes, avec la plus sinistre appréhension, que ce bavardage qui, en apparence, ne provenait de nulle part empruntait ses mots à la *langue hollandaise*.

Après cela, nous vécûmes dans une horreur et une fascination toujours croissantes. La plupart du temps, nous nourrissions tous les deux l'idée que nous étions en train de rejoindre les déments, et que nous le devions à notre existence remplie de plaisirs innommables. Parfois, il nous plaisait encore plus de nous croire les victimes de quelque destin sinistre, menaçant et inéluctable.

Des phénomènes étranges se répétaient sans cesse. Notre maison isolée semblait habitée par quelque être malin dont nous ne pouvions deviner la nature ; chaque nuit, cet aboiement démoniaque envahissait la lande balayée par le vent et prenait des proportions fantastiques. Le 29 octobre, nous découvrîmes sur la terre molle, devant la fenêtre de la bibliothèque, des empreintes de pas impossibles à décrire. Elles étaient aussi mystérieuses que les volées de chauves-souris qui hantaient en nombre incroyable la vieille demeure.

L'horreur atteignit son point culminant le 18 novembre, lorsque Saint-Jean, rentrant de la gare à la nuit tombée, fut happé par une chose carnivore et déchiqueté. Entendant ses cris de la maison, je me précipitai sur le lieu du désastre, mais je ne perçus qu'un battement d'ailes et un objet aux formes vagues qui se détachait sur la lune.

Mon ami était à l'agonie quand je lui adressai la parole, il fut bien incapable de répondre à mes questions. Il se contenta de murmurer : « L'amulette, la diabolique…»

Puis il s'effondra, masse inerte de chairs meurtries.

Je l'enterrai à minuit, dans l'un de nos jardins en friche, et murmurai sur sa dépouille l'une des sentences diaboliques qu'il avait adorées de son vivant. En prononçant le dernier mot, j'entendis au loin sur la lande l'aboiement affaibli d'un gigantesque molosse. La lune était levée, mais je n'osai la regarder. Lorsque j'aperçus, sur la lande obscure, une grande ombre nébuleuse qui passait de colline en colline, je fermai les yeux et me jetai à plat ventre sur le sol. Quand je me relevai en tremblant, combien d'instants plus tard je ne sais, j'entrai en titubant dans la maison et m'agenouillai plusieurs fois devant l'amulette de jade.

Craignant désormais de vivre seul dans la vieille demeure de la lande, je partis le lendemain pour Londres, muni de l'amulette, après avoir brûlé et enterré tout ce qui restait de notre collection impie. Mais trois nuits plus tard, j'entendis à nouveau l'aboiement et, au bout d'une semaine, je sentis peser sur moi, chaque fois qu'il faisait nuit, un regard étrange. Un soir que je me promenais sur le quai Victoria pour prendre

un peu l'air, j'aperçus une forme noire qui passait sur le reflet des lumières dans le fleuve. Un souffle plus violent que le vent de la nuit m'effleura et je compris que bientôt je subirais le même sort que Saint-Jean.

Le lendemain, j'enveloppai soigneusement l'amulette de jade et m'embarquais pour la Hollande. J'ignorais quel répit je pouvais espérer si je restituais l'objet à son propriétaire endormi d'un sommeil éternel, mais je sentais intuitivement que toute démarche apparemment logique devait être entreprise. Je me demandais vaguement ce que pouvait être le molosse, et pourquoi il m'avait poursuivi. Mais c'est bien dans le vieux cimetière que j'avais entendu pour la première fois l'aboiement. Et tout ce qui avait suivi, y compris les mots murmurés par Saint-Jean en mourant, rattachait la malédiction au vol de l'amulette. C'est pourquoi je sombrai dans un abîme de désespoir lorsqu'en entrant dans une auberge de Rotterdam, je m'aperçus que des voleurs m'avaient dérobé mon seul instrument de salut.

L'aboiement fut encore plus fort cette nuit-là et, au matin, j'appris qu'un acte sans nom venait d'être commis dans les bas-fonds de la ville. La plèbe était terrorisée, car dans un bouge était survenue la mort rouge qui éclipsait les pires crimes du voisinage. Dans un taudis de voleurs une famille entière avait été déchiquetée par un être inconnu qui n'avait laissé aucune trace, et les voisins avaient entendu toute la nuit le hurlement profond et obstiné d'un gigantesque molosse.

Je regagnai le cimetière morbide où la pâle lune d'hiver jetait des ombres hideuses, où les arbres morts se penchaient mélancoliques vers l'herbe flétrie, brûlée par le gel, vers les pierres tombales éventrées, où l'église couverte de lierre dressait un doigt dérisoire vers le ciel ennemi, où le vent nocturne hurlait follement, glacé par son passage sur les marais gelés et les mers polaires. L'aboiement maintenant était faible ; il s'interrompit quand je m'approchai de la vieille tombe que j'avais autrefois violée et délogeai une volée de chauves-souris qui hantaient ces lieux.

Je ne sais pourquoi j'étais venu en cet endroit, si ce n'est pour prier ou murmurer de folles excuses à la forme blanchâtre qui gisait sous cette pierre. Mais quelle qu'en fût la raison, j'attaquai le sol à moitié gelé avec un désespoir venu en partie du fond de moi-même, en partie d'une volonté étrangère. Le travail fut beaucoup plus facile que je ne m'y attendais ; un moment cependant je fus interrompu. Un vautour s'abattit du ciel glacé et se mit à picorer violemment la terre que je retournais. Je dus le tuer d'un coup de bêche. J'atteignis enfin le cercueil oblong et pourrissant et soulevai le couvercle vermoulu. Ce fut mon dernier acte raisonnable.

En effet, replié dans le cercueil, ceinturé d'une brochette cauchemardesque d'énormes chauves-souris cartilagineuses et endormies, apparut le squelette que

j'avais pillé en compagnie de mon ami. Il n'était pas net et calme comme nous l'avions vu, mais couvert de croûtes de sang, de lambeaux de chair, de touffes de cheveux et il me contemplait du fond de ses orbites phosphorescentes ; ses crocs aiguisés et ensanglantés grimaçaient un rictus moqueur à la perspective du destin inéluctable qui m'attendait. Et lorsqu'il lança un aboiement de basse comme en aurait poussé un gigantesque molosse, lorsque je vis dans sa griffe sanglante l'amulette fatale que j'avais perdue, je me contentai de hurler et de m'enfuir, et mes cris se perdirent dans le tonnerre d'un rire hystérique.

La folie chevauche le vent céleste… des griffes et des dents effilées sur les cadavres séculaires… la mort dégouttante à cheval sur une bacchanale de chauves-souris sort des ruines obscurcies par la nuit dans les temples ensoleillés de Belial… Maintenant que l'aboiement de ce monstre mort et squelettique grandit sans cesse, maintenant que le souffle furtif de ces diaboliques ailes palmées se rapproche, j'irai chercher dans la balle d'un revolver l'oubli, mon seul refuge loin de ce qui est indicible et innommable.

AZATHOTH

Azathoth – 1938 (1922)

Traduction par Paule Pérez.

Quand la vieillesse s'abattit sur le monde et que l'émerveillement disparut de l'esprit des hommes, quand les cités grises érigèrent dans les cieux enfumés de hautes tours sinistres et laides, à l'ombre desquelles il n'était plus possible de rêver au soleil ou aux prairies fleuries du printemps, quand la science dépouilla la terre de son manteau de beauté et que les poètes cessèrent de chanter autre chose que des fantômes déformés par leurs regards brouillés et tournés seulement vers l'intérieur, quand, donc, toutes ces choses furent arrivées, et que les désirs enfantins s'effacèrent à tout jamais des mémoires, il se trouva un homme pour effectuer un voyage hors de cette existence et partir dans l'espace, à la recherche de nos anciens rêves. On sait peu de chose du nom et de l'endroit où vécut cet homme. On sait cependant qu'il était de naissance obscure. Il habitait une cité aux murs élevés, où régnait en permanence un stérile crépuscule, et dans laquelle il travaillait chaque jour dans l'ombre et le vacarme. À la fin de sa journée de labeur, il rentrait le soir dans une pièce dont la fenêtre unique donnait non sur des prés et des bois, mais sur une sombre courette, où s'ouvraient également, dans le désespoir et l'ennui, d'autres fenêtres. De sa chambre, le panorama n'offrait aux regards que des murs et d'autres fenêtres. Et il fallait se pencher pour apercevoir, dans le ciel, les petites étoiles. Et parce que ne voir constamment que des murs et des fenêtres peut rendre fou un être intelligent et rêveur, l'habitant de cette pièce avait pris l'habitude, nuit après nuit, de scruter le ciel au-dessus de lui, dans l'espoir d'y trouver autre chose que ce qui existait dans le monde éveillé et dans la grisaille des hautes villes. Au bout de quelques années, il appelait les étoiles par leur nom et les suivait en imagination lorsqu'elles disparaissaient, comme à regret, de sa vue. Puis il parvint à découvrir des choses mystérieuses en fixant le ciel. Enfin, une nuit, un pont fut jeté au-dessus du gouffre profond qui séparait ces deux univers : les cieux chargés de rêves vinrent se mêler à l'air confiné de la pièce et enveloppèrent l'homme dans leur fabuleuse fantasmagorie.

Les violentes lueurs violettes de minuit, toutes scintillantes de leur poussière d'or, entrèrent alors dans la chambre. Puis il y eut des tornades de sable et de feu, sorties d'espaces infinis, lourdes de parfums venus de l'au-delà. Des océans opiacés s'y déversèrent, éclairés par des soleils qu'aucun regard n'avait jamais contemplés, et portant dans leurs vagues des nymphes aquatiques et d'étranges dauphins venus des

profondeurs insondables. L'Infini tourbillonna silencieusement autour du rêveur et l'emporta sans même effleurer son corps penché à la fenêtre. Et pendant des jours ignorés du calendrier des hommes, les vagues et les courants des sphères lointaines le portèrent doucement au royaume des rêves vers lesquels tout son être aspirait. Les rêves que les hommes avaient perdus. Enfin, après qu'il se fut écoulé de nombreux cycles, ils l'abandonnèrent avec tendresse, endormi, sur le vert rivage d'un lever de soleil. Un vert rivage aux parfums de lotus et parsemé de camélias rouges.

LE FESTIVAL

The Festival - 1925 (1923)

Traduction par Paule Pérez.

> *« Efficiunt Daemones, ut quae non sunt, sic tamen quasi sint,*
> *conspicienda hominibus exhibeant.* [1] »
>
> LACTANCE

J'étais loin de chez moi, et le charme de la mer orientale m'envoûtait. Dans le crépuscule, je l'entendais battre les rochers, et je savais qu'elle s'étendait de l'autre côté de la colline, où les saules noueux se tordaient contre le ciel et les premières étoiles du soir. Parce que mes pères m'avaient appelé dans l'ancienne ville, je continuais ma route à travers la neige fraîche et profonde, route qui s'élevait solitaire vers l'endroit où Aldébaran clignotait parmi les arbres. Je poursuivais mon chemin vers la ville très ancienne, que je n'avais jamais vue mais dont j'avais souvent rêvé.

C'était l'époque de Yuletide, que les hommes appellent Noël, en sachant au fond de leur cœur que cette fête est plus ancienne que Bethléem et Babylone, plus ancienne que Memphis et que l'humanité. C'était Yuletide, et j'étais enfin arrivé devant l'ancienne ville du bord de mer, que mes ancêtres avaient habitée et où ils avaient célébré le festival à l'époque où c'était interdit. Où ils avaient recommandé à leurs fils de célébrer le festival une fois par siècle, pour que le souvenir des secrets antiques ne se perdît pas. Les miens venaient d'un vieux peuple, vieux déjà quand ce pays fut colonisé, il y a trois cents ans. Et ils étaient étranges, car ils étaient venus, peuple sombre et furtif, de jardins opiacés pleins d'orchidées. Ils parlaient une autre langue avant d'apprendre celle des pêcheurs aux yeux bleus. Maintenant, ils étaient éparpillés et célébraient des rites mystérieux que personne d'autre ne comprenait.

J'étais le seul cette nuit-là à revenir dans la vieille ville de pêcheurs, ainsi que l'ordonnait la coutume. Car seuls les pauvres et les solitaires se souviennent.

De l'autre côté de la colline, je vis Kingsport qui s'étendait dans les frimas, Kingsport sous la neige, avec ses anciennes girouettes, ses clochers, ses poutres de faîte et ses cheminées, ses quais et ses petits ponts, ses saules et ses cimetières. Ses labyrinthes interminables de rues escarpées, étroites, sinueuses, son pic vertigineux dominé par l'église, que le temps n'ose altérer, et ses dédales sans fin de maisons coloniales, entassées et éparpillées à tous les niveaux comme un jeu de cubes.

Le temps planait de ses ailes grises sur les pignons blancs de neige, les toits, les

vasistas et les fenêtres à petits carreaux qui étaient comme des lueurs au fond du crépuscule glacé.

Et la mer se jetait sur les quais pourris, la mer secrète, immémoriale, d'où le peuple était venu jadis.

À côté de la route, au sommet de la colline, un autre sommet s'élevait, balayé par le vent, et je vis que c'était un cimetière où les pierres tombales se dressaient dans la neige comme les ongles décomposés d'un cadavre gigantesque. La route, sans empreintes, était très solitaire, et parfois il me semblait entendre dans le lointain un grincement horrible, tel celui d'un gibet dans le vent. On avait pendu quatre membres de ma famille en 1692, mais je ne savais pas exactement à quel endroit ; ils s'étaient rendus coupables de sorcellerie. La route serpentait en descendant la pente qui menait à la mer. Je tendis l'oreille pour entendre les bruits joyeux d'un village dans le soir, mais aucun son ne me parvint. Je me dis que ce vieux peuple puritain pouvait avoir des coutumes de Noël particulières, et qu'il priait peut-être silencieusement au coin du feu. C'est pourquoi je ne cherchai plus à entendre des échos de réjouissances. Je continuai mon chemin, dépassant les fermes aux lumières voilées, les murs de pierre, jusqu'à l'endroit où les enseignes des vieilles boutiques et des tavernes grinçaient dans la brise salée, et où les marteaux des entrées à colonnes luisaient le long des ruelles désertes. J'avais vu des plans de la ville, et je savais où trouver la demeure de ma famille. On m'avait dit que l'on me reconnaîtrait et que l'on me souhaiterait la bienvenue, car la légende a la mémoire longue. C'est pourquoi je me hâtais, dans Bock Street et jusqu'à Circle Court, sur la neige fraîche du dallage de pierre de la ville, là où Green Lane rejoint Mark House. Les vieilles cartes étaient encore bonnes, et je n'eus aucune difficulté, quoique à Arkham ils aient dû mentir en disant que les trolleybus allaient jusque-là. Car je ne vis aucun câble au-dessus de ma tête.

Je fus heureux d'avoir choisi de marcher, car, vu de la colline, le village blanc m'avait paru magnifique, et maintenant j'étais impatient de frapper à la porte de ceux de mon peuple, la septième maison à gauche dans Green Lane, avec son vieux toit pointu et ses deux étages construits avant 1650.

En arrivant, je vis qu'il y avait de la lumière à l'intérieur. À voir ses vitres en losange, je jugeai que la maison n'avait pas beaucoup changé depuis sa construction. La partie supérieure surplombait la rue étroite, envahie par l'herbe, et touchait presque le haut de la maison d'en face, si bien que je me trouvais dans une sorte de tunnel. Il n'y avait pas de trottoir, mais beaucoup de maisons avaient des portes surélevées que l'on atteignait par un double escalier à rampe de fer. Le paysage était curieux. Il me plaisait, mais j'aurais préféré voir des empreintes dans la neige, des

gens dans les rues et des fenêtres aux rideaux non tirés.

Tandis que je frappais à la porte avec l'archaïque marteau de fer, j'avais un peu peur. Une crainte s'était glissée en moi, peut-être due à l'étrangeté de mon passé, à la tristesse du soir et au silence bizarre de cette vieille ville aux coutumes insolites. Lorsqu'on répondit à mes coups, la crainte s'empara de moi, car je n'avais entendu aucun pas avant que la porte ne s'ouvrît en grinçant.

Le vieil homme en chemise de nuit et en pantoufles qui se tenait dans l'entrée avait un visage inexpressif qui me rassura. Il me fît comprendre par signes qu'il était muet. Il écrivit un message de bienvenue ancien, avec un stylet, sur la tablette de cire qu'il portait.

Il me fît signe d'entrer dans une pièce basse éclairée aux bougies, aux chevrons apparents, où se trouvaient quelques meubles massifs et sombres du XVII^e^ siècle. Le passé était ici vivace. Il y avait un âtre monumental et un rouet sur lequel une vieille femme en châle et bonnet était penchée, filant silencieusement. Une vague humidité planait sur cet endroit, et je m'étonnai de l'absence de feu. Le banc à haut dossier faisait face à la rangée de fenêtres aux rideaux tirés, et semblait être occupé, bien que je n'en fusse pas sûr. Je n'aimais guère ce que je voyais, et de nouveau j'eus peur. Cette peur était accrue par l'expression des visages de mes hôtes. Leurs yeux ne bougeaient pas, et leur peau ressemblait trop à la cire. Je fus bientôt sûr que ce n'était pas un visage, mais un masque habile. Cependant les mains flasques et gantées de l'homme écrivirent quelques mots sur la tablette : il me fallait attendre un instant avant qu'on me conduise au lieu du festival. Désignant une chaise, une table et une pile de livres, le vieil homme quitta la pièce, et quand je m'assis pour lire, je vis que ces livres, vieux et moisis, comprenaient le terrible *Merveilles de la science*, du vieux Morryster, le redoutable *Saducismus Triumphatus*, de Joseph Glanvill, publié en 1681, le terrifiant *Daemonolatreia*, de Remigius, imprimé en 1595 à Lyon, et, pis encore, l'innommable *Necronomicon*, livre que je n'avais jamais lu, mais dont j'avais entendu dire des choses monstrueuses. Personne ne me parlait, mais j'entendais le grincement des enseignes dans le vent, au-dehors, et le chuintement du rouet pendant que la vieille femme en bonnet continuait en silence à filer, à filer…

Je trouvai la pièce, les livres et les gens sinistres et inquiétants, mais comme la vieille tradition de mes ancêtres m'avait convié à d'étranges célébrations, je décidai de m'attendre à des choses bizarres. J'essayai donc de lire et je fus bientôt absorbé par quelque chose que je découvris dans ce maudit *Necronomicon.* Une pensée et une légende trop horribles pour une conscience et un esprit sains, quand, soudain, je crus entendre l'une des fenêtres de la pièce se refermer, comme si elle avait été

furtivement ouverte. Cela sembla se produire après un frottement qui ne venait pas du rouet de la vieille femme. L'antique pendule avait sonné à ce moment-là. Après quoi, je perdis la sensation qu'il y avait quelqu'un sur le banc, et je lisais avec intensité et frayeur, lorsque le vieil homme revint, botté et vêtu d'un ample costume ancien. Il s'assit sur le banc, si bien que je ne pouvais le voir. L'attente fut très éprouvante pour mes nerfs, et le livre blasphématoire que j'avais entre les mains l'aggravait. Lorsque onze heures sonnèrent, cependant, le vieil homme se leva, se glissa jusqu'à une énorme commode sculptée et en sortit deux capes à capuchon. Il s'enveloppa dans l'une et drapa l'autre autour de la vieille, qui avait cessé son travail monotone. Puis ils se dirigèrent ensemble vers la porte. La femme boitait, et le vieil homme, après avoir ramassé le *Necronomicon*, m'enjoignit de les suivre, en rabattant son capuchon sur son visage – ou son masque impassible.

Nous sortîmes dans le réseau tortueux, sans lune, de cette ville incroyablement vieille ; les lumières derrière les fenêtres aux rideaux tirés disparaissaient l'une après l'autre, et l'étoile du Chien lorgnait d'une façon menaçante cette multitude de silhouettes drapées et encapuchonnées qui sortaient des maisons pour former une procession monstrueuse. Elle suivait les ruelles dangereuses où les maisons délabrées tombaient en ruine, l'une sur l'autre. Elle glissa dans des cours et des cimetières où les lanternes agitées formaient des constellations ivres.

Parmi cette foule silencieuse, je suivais mes guides muets, bousculé par des coudes qui semblaient surnaturellement mous, et pressé par des poitrines et des corps qui semblaient anormalement flasques. Mais je ne vis aucun visage et n'entendis aucun mot.

Je remarquai que tous les pèlerins convergeaient en un point où se rejoignaient toutes les allées, au sommet d'une hauteur, au centre de la ville, surplombée par une grande église blanche. Je l'avais vue de la route, au crépuscule, et elle m'avait fait frissonner, car Aldébaran m'avait semblé se balancer au-dessus du clocher fantomatique. L'église était entourée d'un espace découvert. D'un côté, des tombes spectrales. De l'autre, un square pavé, d'où le vent avait balayé la neige, et où s'alignaient des maisons archaïques à l'aspect inquiétant.

Des feux follets dansaient sur les tombes, révélant des paysages affreux ; mais, curieusement, ils ne produisaient pas d'ombres. Après le cimetière, il n'y avait plus de maisons, et je pouvais apercevoir le sommet de la colline et le scintillement des étoiles sur le port, bien que la ville fût invisible dans la nuit. Une fois seulement, une lanterne s'agita horriblement dans les ruelles tortueuses en rattrapant la foule qui

s'engouffrait maintenant silencieusement dans l'église. J'attendis que le groupe eût disparu dans l'entrée noire, et que les traînards fussent passés. Le vieil homme me tirait par la manche, mais je résolus d'être le dernier à entrer. Franchissant le seuil et pénétrant dans le temple plein et ténébreux, je me retournai pour regarder encore une fois le monde extérieur, tandis que la phosphorescence du cimetière donnait un reflet nauséeux au dallage du sommet de la colline.

Je frissonnai, car si le vent n'avait pas laissé beaucoup de neige, il en restait quelques plaques sur le chemin qui menait à la porte, et mon rapide coup d'œil révéla à mes yeux troublés qu'elles ne portaient aucune empreinte de pied, pas même les miennes.

L'église était à peine éclairée par les lanternes, car la plus grande partie de la foule avait déjà disparu. Elle s'était écoulée le long de l'aile, entre les bancs, jusqu'à la trappe menant aux caveaux, qui béait d'une façon épouvantable juste devant la chaire. Elle s'y engouffrait sans bruit. Je descendis docilement les marches usées, et me retrouvai dans la crypte sombre et suffocante. L'extrémité de cette procession sinueuse de promeneurs nocturnes paraissait vraiment horrible, et en les voyant se glisser dans une vénérable tombe, je leur trouvai l'air plus horrible encore. Puis je remarquai que le fond de la tombe comportait une ouverture par laquelle la foule se glissait. L'instant d'après, nous étions tous en train de descendre un escalier de pierre, mal taillé, un escalier en spirale, étroit, humide, à l'odeur particulièrement forte, et qui s'enfonçait en tournant sans fin dans les entrailles de la colline, passant devant des murs monotones de pierre suintante. Ce fut une descente effrayante. Je remarquai au bout d'un moment que les murs et les marches changeaient de nature, comme s'ils étaient taillés dans le roc. Ce qui me troublait le plus, c'était que cette myriade de pas ne faisait aucun bruit et ne suscitait aucun écho. Après l'éternité de cette descente, je vis des passages ou des terriers latéraux qui, venus des profondeurs de ténèbres inconnues, aboutissaient à ce puits de mystère nocturne. Ils devinrent bientôt très nombreux, comme des catacombes sacrilèges chargées d'une menace sans nom, et leur forte odeur de décomposition devint vite insoutenable. Je savais que nous devions avoir traversé la montagne et nous trouver sous le sol même de Kingsport, et je frissonnai à l'idée d'une ville aussi âgée et aussi rongée par cette vermine souterraine.

Puis je vis la lueur tremblotante d'une lumière pâle, et j'entendis le clapotis insidieux d'eaux ténébreuses. Je frissonnai de nouveau, car les événements de cette nuit ne me plaisaient guère. J'eusse souhaité n'avoir jamais été invité par mes ancêtres à participer à ce rite primitif. Comme les marches et le passage s'élargissaient, j'entendis un autre son, comme d'une flûte faible et plaintive, et soudain s'étendit devant moi le spectacle sans bornes d'un monde souterrain – un rivage vaste et

fangeux, couvert de champignons, éclairé par une colonne qui vomissait des flammes verdâtres et malsaines, baigné par un large fleuve huileux issu des abysses terrifiants et insoupçonnés pour se joindre aux golfes les plus noirs de l'océan immémorial.

Oppressé et haletant, je contemplai cette surface maudite de champignons titanesques, de lèpre enflammée et d'eau fangeuse, et vis que les formes enveloppées de capes formaient un demi-cercle autour de la colonne flamboyante. C'était le rite de Yuletide, plus ancien que l'homme et destiné à lui survivre, le rite primitif du solstice et de la promesse de la venue du printemps après les neiges, le rite du feu et des arbres toujours verts, de la lumière et de la musique. Et dans la caverne stygienne, je les vis accomplir le rite, adorer la colonne ardente, et jeter dans l'eau des poignées de végétation visqueuse qui émettaient des reflets verdâtres dans l'éclat chlorotique. Je vis cela, et je vis quelque chose d'amorphe, accroupi à l'écart de la lumière, qui soufflait avec bruit dans une flûte, et tandis que la chose soufflait ainsi, il me sembla entendre des battements d'ailes étouffés dans l'obscurité fétide où je ne pouvais rien distinguer. Mais ce qui m'effraya le plus, ce fut cette colonne ardente, jaillie volcaniquement des profondeurs insondables, ne formant aucune ombre, au contraire des flammes ordinaires, et recouvrant la pierre nitreuse d'un vert-de-gris empoisonné. De cette combustion n'émanait aucune chaleur, mais bien la viscosité de la mort ou de la décomposition.

L'homme qui m'avait amené se tortillait maintenant à côté de la flamme surnaturelle. Il fit des gestes cérémonieux à l'adresse du demi-cercle qui lui faisait face. À un certain moment, il se prosterna en adoration, tenant au-dessus de sa tête cet abominable *Necronomicon* qu'il avait apporté avec lui. Et je me prosternai également, car les écrits de mes ancêtres m'avaient ordonné de me rendre à ce cérémonial. Puis le vieil homme fit un signe au joueur de flûte à demi visible dans l'ombre, qui changea sa faible musique en une mélodie à peine plus forte, dans un autre ton, provoquant, ce faisant, une horreur aussi inimaginable qu'inattendue. À cette vue, je m'écroulai presque sur le sol couvert de lichen, transpercé d'une épouvante qui n'était pas de ce monde et qui ne pouvait venir que des espaces insensés entre les étoiles. Venue des ténèbres inimaginables, d'au-delà la lueur gangreneuse de la flamme, venue du fin fond du Tartare, que ce fleuve huileux traversait, arriva une horde de choses ailées, apprivoisées et hybrides, qu'un œil et un cerveau sains auraient peine à imaginer. Ce n'étaient ni complètement des corneilles, ni des taupes, ni des vautours, ni des fourmis, ni des vampires, ni des êtres humains en décomposition. Mais quelque chose dont je ne peux ni ne dois me souvenir. « Ils » s'avançaient en boitant, moitié avec leurs pieds palmés, moitié avec leurs ailes membraneuses. Quand ils atteignirent la foule des officiants, les silhouettes

encapuchonnées les enfourchèrent et s'éloignèrent une par une, le long de ce fleuve non éclairé, dans des gouffres et des galeries de panique où des sources de poison alimentent d'épouvantables cataractes.

La vieille femme était partie avec la foule, et le vieil homme n'était resté que parce que j'avais refusé de saisir un animal et de l'enfourcher, comme les autres, quand il me l'avait ordonné. Quand je me remis debout, je vis que le joueur de flûte amorphe avait disparu, mais que deux des monstres attendaient patiemment. Comme je refusais d'avancer, le vieil homme sortit son stylet et sa tablette, et écrivit qu'il était le véritable envoyé de mes ancêtres qui avaient fondé le culte de Yule en cet endroit ancien. Il avait été décrété que je reviendrais, et que les mystères les plus secrets devraient s'accomplir. Il écrivit tout cela en lettres anciennes, et comme j'hésitais encore, il tira de dessous son vêtement un sceau et une montre, tous deux aux armes de ma famille, pour prouver qui il était. Or, cette preuve était horrible, car je savais d'après de vieux documents que cette montre avait été enterrée avec l'un de mes aïeux, en 1698. Le vieil homme retira alors son capuchon et me fît remarquer sa ressemblance avec ma famille, mais je ne pus que frissonner, car j'étais sûr que ce visage n'était qu'un masque de cire diabolique. Les animaux étaient en train de gratter les lichens, et je vis que le vieil homme était presque aussi nerveux qu'eux. Quand l'une des choses se mit à se dandiner pour s'éloigner, il se tourna vivement pour l'arrêter, si vivement que ce mouvement déplaça le masque de cire de ce qui avait dû être sa tête. Et alors, comme cette chose de cauchemar me barrait le chemin de l'escalier de pierre par lequel j'étais descendu, je me jetai dans le fleuve huileux qui coulait en bouillonnant vers la mer, je me jetai dans ce jus putride de la terre, avant que mes hurlements de délire n'eussent attiré sur moi les légions des charniers de ces profondeurs pestilentielles.

À l'hôpital, on me dit qu'on m'avait trouvé à moitié gelé à l'aube dans le port de Kingsport, cramponné à un bout de mât que le hasard avait heureusement placé sur mon chemin. On me dit que j'avais pris la mauvaise direction sur la route de la colline la nuit précédente, et que j'étais tombé de la falaise à Orange Point.

Je ne pouvais rien dire, puisque tout était faux. Tout était faux : les larges fenêtres s'ouvrant sur une mer de toits, dont seulement un sur cinq était ancien, et le bruit des trolleys et des voitures dans les rues. Ils me répétèrent avec insistance que c'était là Kingsport et je ne pouvais le nier. Je délirai en entendant que l'hôpital était situé près du vieux cimetière. Ils m'envoyèrent à l'hôpital Sainte-Marie à Arkham, où l'on pouvait me soigner mieux. Je m'y trouvai bien, car les docteurs étaient larges d'esprit. Ils usèrent de leur influence pour m'obtenir un exemplaire du rare *Necronomicon*, à la bibliothèque de l'université Miskatonic. Ils parlèrent d'une « psychose », et je

convins qu'il valait mieux me débarrasser l'esprit de mes obsessions.

Je lus ce chapitre épouvantable, et je frissonnai doublement, car en vérité, il n'était pas nouveau pour moi. Je l'avais déjà lu, quoi qu'en disent les empreintes, et il valait mieux que j'oublie où je l'avais vu. Mes rêves sont remplis de terreur à cause de phrases que je n'ose pas citer. Je ne citerai qu'un seul passage, traduit de mon mieux en anglais à partir du bas latin :

« Les cavernes les plus profondes, écrivait l'Arabe fou, l'auteur du *Necronomicon*, ne peuvent pas être aperçues par les yeux qui voient, car elles recèlent d'étranges et terrifiantes merveilles. Maudite soit la terre où les pensées mortes revivent sous des formes étranges, et damné soit l'esprit que ne contient aucun cerveau. Ibn Schacabao a dit, très justement, que heureuse est la tombe où n'a reposé aucun sorcier, que heureuse est la ville dont les sorciers ont été réduits en cendres. Car il est notoire que l'âme de celui qui a été acheté par le diable ne sort pas de son charnier d'argile mais nourrit et instruit *le ver qui ronge*, jusqu'à ce que de la décomposition jaillisse la vie, et que les nécrophages de la terre croissent et deviennent assez puissants pour la tourmenter, et s'enflent monstrueusement pour la dévaster. De grands trous sont creusés en secret là où les pores de la terre devraient suffire, et les choses qui devraient ramper ont appris à marcher. »

[1] « Les démons ont la capacité de susciter à la vue des hommes des choses qui n'existent pas, comme si elles étaient réelles. »

LE DESCENDANT

The Descendant – 1938 (1926)

Traduction par Paule Pérez.

J'écris couché sur ce que le docteur dit être mon lit de mort, et ma plus grande déception serait qu'il se soit trompé. Mon enterrement devrait avoir lieu la semaine prochaine…

Il y a dans Londres un homme qui se met à hurler chaque fois que les cloches sonnent dans les églises. Cet homme vit seul, avec son chat au pelage rayé, à la pension Gray's Inn. Les gens l'appellent le fou pacifique. Sa chambre est pleine de livres enfantins, inoffensifs, qu'il feuillette des heures durant. Tout ce qu'il souhaite dans la vie, c'est de ne pas avoir à penser. Pour quelque motif singulier, la pensée lui est une chose insupportable, et il fuit comme la peste toute forme d'imagination. Maigre, gris et ridé, certains affirment cependant qu'il n'est pas aussi vieux qu'il en a l'air. En proie à une perpétuelle terreur, il tressaille au moindre bruit. Les yeux s'agrandissent alors démesurément et son front se couvre de sueur. Il n'a plus ni amis ni compagnons, ce qui lui évite de répondre aux questions. Des gens qui ont connu naguère cet homme érudit, cet esthète, disent que c'est une vraie pitié de le voir maintenant. Il les a peu à peu perdus de vue au cours des années, et aujourd'hui, personne ne pourrait dire s'il a quitté le pays ou s'il se cache de ses relations dans une retraite isolée. Installé depuis dix ans à Gray's Inn, il n'avait jamais évoqué son passé, jusqu'au soir où le jeune Williams acheta le *Necronomicon*.

Williams était un rêveur de vingt-trois ans à peine. Quand il s'installa dans la vieille demeure, il perçut immédiatement l'étrange souffle cosmique qui émanait de ce vieillard grisonnant dont la chambre jouxtait la sienne. Et il réussit à imposer sa présence là où de vieux amis avaient échoué. Les crises d'effroi qui s'emparaient parfois de cet observateur attentif, décharné et hagard le fascinaient. De fait, l'homme passait son temps à regarder et à écouter, plus avec son esprit qu'avec ses yeux ou ses oreilles. Et il semblait aussi tenter de fuir quelque chose en s'absorbant dans des romans gais et insipides. Mais lorsque les cloches des églises se mettaient à sonner, il abandonnait tout, se bouchait les oreilles, et ses hurlements, auxquels s'associaient ceux du chat gris, ne cessaient qu'avec le dernier battement de cloche.

Williams avait beau essayer de découvrir le secret de son compagnon, il n'y arrivait pas. L'étrange vieillard avait une attitude assez peu en rapport avec son aspect physique. Il affichait un éternel sourire, et il s'exprimait en babillant

fiévreusement, s'excitant d'une façon puérile pour des vétilles. Sa voix, parfois, atteignait un ton de fausset qui la rendait incohérente. Williams, cependant, ne fut pas étonné de l'entendre parler de Harrow et d'Oxford, car ses remarques (même les plus anodines) portaient l'empreinte d'une vaste érudition. L'inconnu se révéla être lord Northam, dont le château, situé dans le Yorkshire, était l'objet d'étranges récits. Lorsque Williams essaya de parler des origines romaines de cette demeure, lord Northam refusa d'admettre qu'il y eût quoi que ce fût d'anormal en ces lieux, balayant d'un rire étouffé les allusions aux cryptes souterraines creusées en plein roc au-dessus de la mer du Nord.

Les choses en restèrent là jusqu'au soir où Williams apporta le *Necronomicon,* écrit par l'Arabe fou Abdul Alhazred. Il connaissait l'existence de ce livre maudit depuis l'âge de seize ans, depuis qu'il s'intéressait au fantastique, et qu'un vieux libraire de Chandos Street lui avait parlé de ce curieux document qui faisait pâlir d'effroi tous ceux qui l'avaient eu entre les mains. Le libraire lui apprit que cinq exemplaires seulement avaient survécu aux autodafés et aux interdits. Tous étaient craintivement cachés par ceux qui les détenaient. Par chance, Williams en avait découvert une copie dans la boutique d'un juif, dans le sordide quartier de Claremarket, là où il achetait souvent des choses étranges, et il avait pu l'acquérir pour un prix très modique. Lorsqu'il fut en possession de l'ouvrage, le vieux Lévite le regarda partir avec un singulier sourire caché dans sa barbe bouclée et en gloussant d'une manière inquiétante. La volumineuse couverture de cuir, avec son fermoir en cuivre, était si belle, le prix si ridiculement bas, que Williams, relisant le titre du livre introuvable, ressentit une joie extrême. Quelques-uns des diagrammes figurant dans le texte latin déclenchèrent chez lui un flot de souvenirs si inquiétants et si mystérieux, qu'il se mit aussitôt à les déchiffrer. Mais lorsqu'il s'aperçut que les mélanges de caractères gothiques et de bas latin dépassaient ses compétences de linguiste, force lui fut d'appeler à l'aide son étrange ami. Lord Northam, qui débitait des inanités à son chat, sursauta violemment lorsque le jeune homme entra. À la vue du titre du volume qu'il lui apportait, le vieil homme s'évanouit. Après avoir repris ses sens, il raconta son histoire, l'histoire fantastique d'une folie, dans un murmure rapide et plaintif, qu'il voulait convaincant, pour obliger son compagnon à brûler cette édition maudite et à en éparpiller les cendres. Le livre apportait, dit lord Northam, le malheur dès les premières pages, et lui-même n'en serait pas arrivé à de telles extrémités s'il n'avait pas poussé ses recherches aussi loin.

Lord Northam était le dix-neuvième baron d'une lignée dont les origines se perdaient très loin dans le passé. On disait, dans sa famille, qu'elle remontait à l'époque d'avant les Saxons, jusqu'à un certain Luneus Gabinius Capito, tribun

militaire dans la troisième légion d'Auguste, stationnée à Lindum, en Grande-Bretagne romaine, qui avait été sommairement cassé de son commandement pour avoir participé à certains rites n'appartenant à aucune religion connue.

Gabinius, disait-on, avait découvert une caverne creusée aux flancs de la falaise, où se réunissaient dans l'obscurité d'étranges personnages venus transmettre l'antique message. Ces créatures, dont les Bretons eux-mêmes avaient peur, étaient les derniers survivants d'une contrée de l'Ouest disparue sous les eaux, et dont il ne subsistait que des îles couvertes de cercles de pierre et de menhirs. La légende disait que Gabinius avait fait construire au-dessus de cette grotte interdite une citadelle inexpugnable dont les Pictes et les Saxons, les Danois et les Normands n'avaient jamais réussi à s'emparer. On n'était pas certain que l'audacieux lieutenant du Prince Noir – qu'Édouard III avait fait baron de Northam – fût issu de cette lignée, mais on en parlait souvent et cela ne paraissait pas invraisemblable. En vérité, la construction du donjon de pierre de la citadelle ressemblait de façon étonnante à l'architecture du mur d'Hadrien.

Enfant, lord Northam était assailli de rêves étranges quand il dormait dans la partie la plus ancienne du château. Il avait pris l'habitude, au réveil, de rechercher dans sa mémoire les scènes étranges, les situations confuses et les impressions vagues qu'il avait ressenties ou dans lesquelles il s'était trouvé pendant son sommeil, et qui étaient fort différentes de son expérience vécue. Il devint rêveur par réaction contre sa vie monotone où il ne puisait aucune satisfaction. Ses exaltations le conduisirent vers des royaumes imaginaires et chimériques, jadis familiers, aujourd'hui invisibles sur cette terre. Il était convaincu que notre monde terrestre n'était qu'un simple atome perdu au milieu d'un univers immense et inquiétant. Persuadé, également, que ces terres de l'inconnu faisaient pression sur la sphère du connu, prêtes à la pénétrer de toutes parts, Northam avait acquis dans sa jeunesse et dans les premiers temps de sa maturité toutes les connaissances possibles sur la religion et les mystères de l'occultisme. Mais avec l'âge, les limites et la banalité de son existence lui devinrent de plus en plus intolérables. Il se prit alors de passion pour le satanisme, passant le plus clair de son temps à dévorer avidement toutes les doctrines et les théories qui paraissaient lui promettre d'autres ouvertures que les lois invariables et étroites de la nature. Des livres comme le récit chimérique d'Ignatius Donnelly sur l'Atlantide, ou comme ceux qu'avaient écrits une douzaine de précurseurs de Charles Fort, l'enthousiasmaient par leurs divagations. Il n'hésitait pas à parcourir des lieues et des lieues pour se rendre compte sur place d'un détail étrange sur l'histoire d'un village. Une fois, il partit pour le désert d'Arabie à la recherche d'une cité sans nom dont il avait vaguement entendu parler et que personne n'avait jamais vue. Une foi insatiable et fanatique l'amenait à

croire qu'il existait quelque part une porte permettant à celui qui la trouverait de pénétrer dans les profondeurs des mystères dont les échos obsédaient sa mémoire. Peut-être ces échos lointains se trouvaient-ils dans le monde visible, peut-être n'étaient-ils qu'une extrapolation de son esprit divagant ? Mais peut-être aussi, dans une partie inexplorée de son cerveau, détenait-il la clé mystérieuse, la clé qui lui ouvrirait enfin les portes des civilisations oubliées et futures et l'accès à des dimensions perdues qui le conduiraient aux étoiles, à l'infini, à l'éternité…

L’APPEL DE CTHULHU

The Call of Cthulhu - 1928 (1926)

Traduction par Claude Gilbert.

Trouvé dans les papiers du défunt Francis Wayland Thurston, de Boston.

> « De tels êtres ou de si grands pouvoirs il est concevable qu’il y ait une survivance… survivance d’un temps extrêmement reculé où… la conscience se manifesta, peut-être, sous des formes et figures en retrait depuis longtemps avant la marée de l’humanité en marche… formes dont seules la poésie et la légende ont saisi un souvenir fugace et qu’elles ont appelées dieux, monstres, êtres mythiques de toutes sortes et espèces… »
>
> ALGERNON BLACKWOOD

I. L’HORREUR D’ARGILE

Ce qu’il y a de plus pitoyable au monde, c’est, je crois, l’incapacité de l’esprit humain à relier tout ce qu’il renferme. Nous vivons sur une île placide d’ignorance, environnée de noirs océans d’infinitude que nous n’avons pas été destinés à parcourir bien loin. Les sciences, chacune s’évertuant dans sa propre direction, nous ont jusqu’à présent peu nui. Un jour, cependant, la coordination des connaissances éparses nous ouvrira des perspectives si terrifiantes sur le réel et sur l’effroyable position que nous y occupons qu’il ne nous restera plus qu’à sombrer dans la folie devant cette révélation ou à fuir cette lumière mortelle pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d’un nouvel obscurantisme.

Les théosophes ont eu l’intuition de la grandeur effrayante du cycle cosmique à l’intérieur duquel notre univers et la race humaine ne sont que des incidents éphémères. Ils ont fait allusion à d’étranges survivances en des termes qui devraient glacer le sang, si un aimable optimisme ne les masquait. Mais ce n’est pas d’eux que me vint l’unique vision fugitive des ères interdites qui me glace quand j’y songe et me rend fou quand j’en rêve. Cette vision, comme toutes les visions redoutables de la vérité, surgit brusquement de la juxtaposition accidentelle d’éléments distincts – en l’occurrence, un fait divers tiré d’un vieux journal et les notes d’un professeur défunt. Je souhaite qu’il n’y ait jamais personne pour effectuer à nouveau ce rapprochement.

Il est certain que, si je vis, je n'ajouterai plus sciemment d'anneau à une chaîne aussi hideuse. Je suis persuadé que le professeur avait lui aussi l'intention de garder le silence sur ce qu'il savait et qu'il aurait détruit ses notes si une mort soudaine ne l'avait emporté.

Je pris connaissance de cette affaire au cours de l'hiver 1926-1927, à la mort de mon grand-oncle, George Gammel Angell, professeur honoraire de langues sémitiques à l'université Brown, de Providence, dans l'État de Rhode Island. L'autorité du professeur Angell en matière d'inscriptions anciennes était largement reconnue et il était souvent consulté par les responsables des grands musées. Aussi sa disparition, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, est-elle demeurée dans la mémoire de nombreuses personnes. Localement, l'émotion qu'elle suscita s'accrut du fait de l'obscurité de la cause de sa mort. Le professeur avait succombé alors qu'il revenait du bateau de Newport. Il était tombé brusquement, disaient les témoins, après avoir été bousculé par un Noir à l'allure de marin, sorti de l'une des curieuses et sombres cours qui s'ouvraient sur le flanc abrupt de la colline et offraient un raccourci entre le port et la maison du défunt, dans Williams Street. Les médecins n'avaient pu découvrir d'affection visible et avaient conclu, à la suite d'une délibération embarrassée, que quelque obscure défaillance cardiaque, produite par la montée rapide d'une pente aussi raide pour un homme de cet âge, avait été responsable de sa fin. À l'époque, je ne vis aucune raison de ne pas me ranger à cette opinion mais, depuis quelque temps, j'ai commencé à me poser des questions – et même plus que cela.

En tant qu'héritier et exécuteur testamentaire de mon grand-oncle, étant donné qu'il était mort veuf et sans enfants, j'étais censé examiner ses papiers de manière assez approfondie. C'est dans ce but que j'emportai ses fiches et ses dossiers au grand complet dans mon appartement de Boston. La plus grande partie du matériel que je classai était destinée à la Société Américaine d'Archéologie qui la publierait un jour, mais l'un des dossiers m'intriguait infiniment et je n'avais pas du tout envie de le communiquer à qui que ce soit. Il était fermé et je n'en trouvais pas la clé ; l'idée me vint alors d'examiner l'anneau que mon oncle portait toujours dans sa poche. Et je réussis, en effet, à l'ouvrir ; mais cela fait, ce fût pour me retrouver, me sembla-t-il, devant une barrière encore plus haute et plus hermétiquement close. Que pouvaient signifier l'étrange bas-relief d'argile, les notes, les récits incohérents et les coupures de presse que j'y trouvais ? Mon oncle, dans les dernières années de sa vie, avait-il ajouté foi aux impostures les plus superficielles ? Je résolus de rechercher le sculpteur excentrique, responsable du trouble apparent de la paix de l'esprit du vieil homme.

Ce bas-relief était un rectangle grossier de moins d'un pouce d'épaisseur et

d'environ cinq pouces sur six, manifestement récent. Les dessins, pourtant, n'avaient rien de récent, ni dans leur harmonie, ni dans ce qu'ils suggéraient. En effet, si les fantaisies du cubisme et du futurisme ont été nombreuses et désordonnées, elles n'ont pas souvent répété la régularité secrète qui se dissimule dans le graphisme préhistorique. Or, pour l'essentiel, ces dessins paraissaient bien être les symboles d'une écriture. Ma mémoire, pourtant, en dépit de la connaissance approfondie que j'avais désormais acquise des papiers et des collections de mon oncle, ne me fut d'aucun secours quand il s'agit d'identifier cette catégorie particulière ou même de deviner ses affiliations les plus lointaines.

Au-dessus de ce qui, apparemment, était des hiéroglyphes, se trouvait une figure, placée là dans une intention d'illustration évidente, même si l'exécution impressionniste n'autorisait pas que l'on se fît une idée très nette de sa nature. On aurait dit une sorte de monstre, ou de symbole représentant un monstre, d'une forme telle que seul un esprit morbide avait pu le concevoir. Si je dis que mon imagination quelque peu extravagante se laissa aller à y voir tout à la fois les formes d'une pieuvre, d'un dragon et d'une caricature humaine, ce ne sera pas trahir l'esprit de la chose. Une tête molle, tentaculée, surmontait un corps grotesque et écailleux, équipé d'ailes rudimentaires, mais c'était la ligne générale de l'ensemble qui provoquait le choc le plus violent et le rendait plus effrayant. Derrière la figure, à l'arrière-plan, on devinait la vague suggestion d'une architecture cyclopéenne.

Les textes qui accompagnaient cet objet bizarre étaient de la main du professeur Angell et semblaient avoir été rédigés tout récemment, à l'exception d'un paquet de coupures de presse. C'étaient des notes, sans aucune prétention littéraire. Le document apparemment le plus important portait le titre *Culte de Cthulhu*, soigneusement écrit en caractères d'imprimerie, comme pour éviter toute erreur de lecture sur un mot aussi inhabituel. Ce manuscrit était divisé en deux sections, dont la première était intitulée « 1925 – Rêves et Œuvre d'Après-Rêves d'H. A. Wilcox, 7 Thomas Street, Providence, Rhode Island », et la seconde, « Récit de l'inspecteur John R.Legrasse, 121 Bienville Street, La Nouvelle-Orléans, Louisiane, à la conférence de 1908 de la S.A.A. – Notes à propos de ce dernier et de la relation du prof. Webb ». Les autres documents manuscrits n'étaient que des notes brèves, certaines relatant les rêves étranges faits par diverses personnes, d'autres comportant des citations tirées de livres et de revues de théosophie (notamment, *L'Atlantide* et *La Lémure perdue* de W. Scott-Elliott). Quant au reste, il s'agissait de commentaires sur quelques passages de classiques de la mythologie et de l'anthropologie, tels que *Le Rameau d'or* de Frazer, ou *Le Culte des sorcières en Europe occidentale*, de Miss Murray. Les coupures faisaient essentiellement allusion aux maladies mentales et aux épidémies

extraordinaires de folie ou de délire collectif que l'on avait pu constater au printemps de l'année 1925.

La première partie du manuscrit principal contait une très étrange histoire. Il semble que, le 1er mars 1925, un jeune homme mince et brun, l'air névrosé et surexcité, soit venu rendre visite au professeur Angell en lui apportant le singulier bas-relief d'argile, encore tout humide et tout frais. Sa carte portait le nom d'Henry Anthony Wilcox et mon oncle sut ainsi qu'il était le plus jeune fils d'une excellente famille qu'il connaissait un peu. Ce garçon avait étudié la sculpture peu de temps auparavant à l'école des beaux-arts de Rhode Island et vivait seul dans une grande maison du nom de Fleur-de-Lys, non loin de cette institution. Wilcox était un jeune homme précoce, dont les dons étaient reconnus, mais aussi la grande excentricité car, depuis l'enfance, il avait attiré l'attention sur lui pour l'habitude qu'il avait de raconter des histoires curieuses et des rêves étranges. Il disait de lui-même qu'il était « hypersensible sur le plan psychique », mais les habitants de cette ancienne cité commerciale, des hommes posés, se contentaient de le considérer simplement comme un « original ». Se mêlant rarement aux gens de son milieu, il avait peu à peu cessé de fréquenter la société et il n'était plus à présent connu que d'un petit groupe d'esthètes, originaires d'autres villes. Le club d'art de Providence lui-même, soucieux de préserver son conservatisme, l'avait jugé tout à fait désespérant.

Lors de sa visite, poursuivait le manuscrit du professeur, le sculpteur avait subitement fait appel aux connaissances archéologiques de son hôte en lui demandant d'identifier les hiéroglyphes du bas-relief. Il s'était exprimé de façon rêveuse, tendue, ce qui suggérait l'affectation et aliénait toute sympathie. Mon oncle avait d'ailleurs mis quelque brusquerie à lui répondre, car la fraîcheur manifeste de l'état de la tablette pouvait tout impliquer, sauf un rapport avec l'archéologie. La réplique du jeune Wilcox, qui avait assez impressionné mon oncle pour qu'il s'en souvienne et la note mot à mot, avait été faite sur un ton de poésie fantastique, qui avait dû être imprimé à toute la conversation et dont je me suis aperçu, depuis, qu'il était hautement caractéristique du personnage. Il avait dit : « C'est neuf, c'est exact, car je l'ai fait la nuit dernière au cours d'un rêve de cités étranges ; et ces rêves sont plus anciens que la sombre Tyr, le Sphinx contemplatif ou Babylone ceinturée de jardins. »

C'est alors qu'il avait commencé ce récit incohérent qui avait soudain réveillé quelque chose dans la mémoire endormie de mon oncle et fait que celui-ci l'avait écouté avec un intérêt passionné. Il y avait eu un léger tremblement de terre, la nuit précédente, le plus considérable qui ait été ressenti en Nouvelle-Angleterre depuis plusieurs années. Or, l'imagination de Wilcox en avait été vivement affectée. Après s'être endormi, il avait fait un rêve comme il n'en avait encore jamais fait, avec des

cités cyclopéennes, faites de blocs de pierre titanesques et de monolithes qui s'élançaient vers le ciel, le tout ruisselant de vase verte et sinistre d'horreur latente. Des hiéroglyphes couvraient murailles et piliers, et d'un point indéterminé, au-dessous de lui, était sortie une voix qui n'était pas une voix ; une sensation chaotique que seule l'imagination permettait de traduire en sons, mais qu'il avait tenté de rendre par l'enchevêtrement presque imprononçable de ces lettres : « *Cthulhu fhtagn.* »

Cet entremêlement verbal avait été la clé du souvenir qui avait excité et troublé le professeur Angell. Il avait questionné le sculpteur avec une minutie toute scientifique. Il avait ensuite examiné avec une intensité presque frénétique le bas-relief auquel le jeune homme s'était retrouvé en train de travailler, glacé et simplement vêtu de ses vêtements de nuit, quand le réveil l'avait surpris, stupéfait. Mon oncle avait accusé son grand âge, devait dire plus tard Wilcox, de la lenteur avec laquelle il avait identifié les hiéroglyphes et le dessin qui les illustrait. Nombre de ses questions parurent très déplacées à son visiteur, surtout celles qui tendaient à l'associer avec des cultes ou des sociétés étranges. Wilcox ne parvenait pas à comprendre les adjurations répétées de silence qu'il se voyait présenter, en échange d'une admission à quelque vaste savoir religieux, mystique ou païen. Quand le professeur Angell fut persuadé que le sculpteur ignorait en réalité tout culte ou tout système de tradition cryptique, il assiégea son visiteur de prières pour qu'à l'avenir il vienne lui raconter ses rêves. Le résultat fut positif, car, après la première entrevue, le manuscrit mentionne les visites quotidiennes du jeune homme, visites au cours desquelles il rapportait de surprenants lambeaux d'une imagerie nocturne dont la substance demeurait toujours quelque terrible vision cyclopéenne de pierre noire et ruisselante, accompagnée d'une voix ou d'une intelligence souterraine qui criait, monotone, des messages énigmatiques que l'on pouvait tout au plus qualifier de sons inarticulés. Les deux vocables les plus fréquemment répétés étaient ceux que rendent les lettres « *Cthulhu* » et « *R'lyeh* ».

Le 23 mars, disait encore le manuscrit, Wilcox n'était pas venu. Une visite à son domicile permit de savoir qu'il avait été pris d'une obscure sorte de fièvre et transporté dans sa famille, à Waterman Street. Il avait appelé dans la nuit, réveillant divers autres artistes qui logeaient dans le même bâtiment que lui, et il n'avait plus manifesté depuis lors que des alternances d'inconscience et de délire. Mon oncle avait aussitôt appelé la famille par téléphone et, dès lors, avait accordé une attention sans relâche à cette affaire, se rendant souvent au cabinet de Thayer Street du Dr. Tobey, auquel on avait fait appel. L'esprit fébrile du jeune homme explorait manifestement d'étranges domaines et le docteur frissonnait parfois quand il en parlait. Il y avait, certes, ce dont il avait déjà rêvé, mais aussi des allusions

désordonnées à une chose gigantesque qui avait « des miles de haut » et qui marchait ou montait à pas pesants. Il ne devait jamais décrire complètement cette chose, mais certaines paroles prononcées dans son délire et répétées par le Dr. Tobey convainquirent le professeur qu'il devait s'agir de la monstruosité sans nom qu'il s'était efforcé de reproduire dans sa sculpture de rêve. Toute référence à cet objet, ajoutait le docteur, était invariablement le prélude à une léthargie dans laquelle sombrait le jeune homme. Chose curieuse, sa température ne s'élevait guère au-dessus de la normale ; par ailleurs, l'état général était tel qu'il, suggérait la présence d'une fièvre véritable, plutôt que celle d'un trouble mental.

Le 2 avril, vers trois heures de l'après-midi, toutes traces de la maladie de Wilcox disparurent soudain. Il s'assit bien droit dans son lit, fut surpris de se retrouver chez ses parents et parut tout ignorer de ce qui s'était passé, en rêve ou dans la réalité, au cours de la nuit du 22 mars. Comme le docteur le jugeait rétabli, il retourna au bout de trois jours dans son appartement. Il ne devait plus être d'aucune assistance, pour le professeur Angell. Les rêves étranges s'étaient évanouis au moment où il avait guéri et mon oncle cessa de recueillir ses pensées nocturnes au bout d'une semaine de récits de visions des plus ordinaires sans grand sens ni intérêt.

C'est ici que s'arrêtait la première partie du manuscrit, mais les références qui étaient faites à certaines des notes en désordre me donnèrent beaucoup à penser – tant, même, que seul le scepticisme invétéré qui était alors à la base de ma philosophie peut expliquer la défiance prolongée que j'éprouvais à l'égard de l'artiste. Les notes en question décrivaient les rêves de diverses personnes pendant la période où le jeune Wilcox avait ses étranges visitations. Mon oncle, semble-t-il, avait rapidement mis en place un corps d'enquête d'une ampleur prodigieuse auprès de la majeure partie des amis qu'il pouvait interroger sans impertinence. Il priait de lui envoyer le récit des rêves qu'ils faisaient chaque nuit et la date de toutes les visions notables qu'ils avaient eues depuis quelque temps. Sa requête paraissait avoir été reçue de façons fort diverses. Pourtant, il avait très certainement dû recevoir plus de réponses qu'il n'en pouvait examiner sans secrétaire. Cette correspondance originale n'avait pas été conservée, mais ses notes en constituaient un résumé très complet et profondément significatif. La plupart des gens appartenant à la haute société et au monde des affaires – le traditionnel « sel de la terre » de la Nouvelle-Angleterre – avaient fourni un résultat presque entièrement négatif, encore que, dans certains cas isolés, des impressions nocturnes, inquiètes bien qu'à peine ébauchées, eussent été ressenties ici ou là, toujours entre le 23 mars et le 2 avril – période du délire du jeune Wilcox. Les scientifiques n'avaient guère été affectés non plus, bien que, dans quatre cas, de vagues descriptions eussent suggéré qu'il y avait eu une découverte fugitive de

paysages étranges et que, dans un autre cas, il eût été fait mention d'une appréhension à l'égard de quelque chose d'anormal.

Ce fut des artistes et des poètes que vinrent les réponses pertinentes et je suis convaincu qu'ils auraient été pris de panique s'ils avaient pu comparer leurs témoignages. Quoi qu'il en soit, comme je ne pouvais consulter les originaux, je soupçonnais à demi celui qui les avait analysés d'avoir posé des questions allant dans le sens qu'il souhaitait ou de n'avoir gardé de cette correspondance que ce qui venait appuyer ce qu'il avait depuis peu résolu de chercher. Voilà pourquoi je demeurais persuadé que, ayant eu d'une manière ou d'une autre connaissance de données plus anciennes que mon oncle aurait eues en sa possession, Wilcox avait trompé le vieux savant. Les réponses des artistes révélaient une histoire bien troublante. Entre le 28 février et le 2 avril, beaucoup d'entre eux avaient fait des rêves très bizarres, ces rêves ayant été infiniment plus fréquents pendant la période où le jeune sculpteur avait déliré. Un quart de ceux qui avaient envoyé un compte rendu témoignait avoir assisté à des scènes et perçu des quasi-sons pas très différents de ceux que Wilcox avait décrits. Et certains de ces rêveurs avouaient avoir eu une peur intense de la chose gigantesque et indicible qui était devenue visible vers la fin. L'un des cas, qu'une note décrivait en détail, était tout à fait attristant. Le sujet, un architecte très connu qui avait un penchant pour la théosophie et l'occultisme, avait été pris de folie violente le jour où Wilcox avait été lui-même frappé et il était mort quelques mois plus tard, après avoir poussé des cris incessants pour demander qu'on le sauve de quelque lieu infernal. Si mon oncle avait utilisé les noms au lieu d'employer simplement une numérotation, j'aurais entrepris à mon tour une enquête et procédé à quelques vérifications. Malheureusement, je ne parvins à retrouver que quelques témoins. Ces derniers, cependant, confirmèrent tous absolument le contenu des notes. Je me suis souvent demandé si tous les sujets interrogés par le professeur avaient été aussi intrigués que ceux que je rencontrai. Il est préférable qu'aucune explication ne leur parvienne jamais.

Les coupures de presse, comme je l'ai laissé entendre, faisaient allusion à certains cas de panique, de manie ou d'excentricité constatés au cours de la même période. Le professeur Angell avait sans doute fait appel à une agence de coupures de journaux, car le nombre d'articles dont il disposait était prodigieux et ils provenaient du monde entier. Ici, c'était un suicide, qui s'était produit la nuit à Londres, parce qu'un dormeur solitaire avait sauté par la fenêtre en poussant un cri terrifiant. Là, dans une lettre incohérente adressée au directeur d'un journal d'Amérique latine, un fanatique déduisait des visions qu'il avait eues que l'avenir serait atroce. Une dépêche de Californie décrivait une colonie de théosophes qui revêtaient *en masse* des robes

blanches, dans l'attente de quelque « accomplissement glorieux » qui ne se réalisa jamais, tandis que des entrefilets venus des Indes évoquaient à mots couverts de sérieux troubles indigènes qui s'étaient produits vers la fin du mois de mars. Des orgies vaudoues s'étaient multipliées en Haïti et, des postes avancés qu'ils occupaient en Afrique, certains Blancs faisaient état de murmures inquiétants. Des officiers américains servant aux Philippines constataient l'existence d'une agitation dans quelques tribus, toujours à la même époque, et des policiers new-yorkais étaient harcelés par les Levantins hystériques dans la nuit du 22 au 23 mars. L'ouest de l'Irlande, lui aussi, était plein de rumeurs incontrôlables et légendaires, tandis qu'un peintre fantastique du nom d'Ardois-Bonnot accrochait un *Paysage de rêve* blasphématoire au Salon de printemps de Paris, en 1926. Si nombreux étaient les troubles enregistrés dans les asiles de fous que seul un miracle pouvait avoir empêché la confrérie médicale d'établir de curieux parallèles et de tirer des conclusions embarrassantes. Un étrange paquet de coupures de presse, en définitive. Et je comprends mal, aujourd'hui, le rationalisme insensible avec lequel je les écartai. Cependant, j'étais alors convaincu que le jeune Wilcox avait eu connaissance de problèmes plus anciens, également mentionnés par le professeur.

II. LE RÉCIT DE L'INSPECTEUR LEGRASSE

Les problèmes plus anciens qui avaient chargé de signification le rêve et le bas-relief du sculpteur pour mon oncle étaient examinés dans la seconde moitié de son long manuscrit. Il apparaissait qu'une fois déjà le professeur Angell avait vu les contours infernaux de la monstruosité sans nom, qu'il s'était interrogé au sujet des hiéroglyphes inconnus et qu'il avait entendu les syllabes menaçantes qu'on ne peut rendre que par « Cthulhu », tout cela dans un contexte si troublant et si horrible qu'il ne faut guère s'étonner qu'il ait assailli le jeune Wilcox de ses questions et de ses demandes de renseignements.

Cette expérience antérieure s'était produite en 1908, dix-sept ans plus tôt, alors que la Société Américaine d'Archéologie tenait sa conférence annuelle à Saint Louis. Le professeur Angell, comme il convenait à un homme ayant son autorité et son savoir, avait joué un rôle prédominant dans les délibérations. Aussi avait-il été l'un des premiers à être approché par diverses personnes extérieures qui avaient profité de cette réunion pour venir poser des questions et demander qu'on y fournisse des réponses exactes ou présenter des problèmes afin d'y voir apporter une solution par des spécialistes.

Le plus important de ces curieux, celui qui en peu de temps allait devenir le point

de mire de toute l'assemblée, était un homme d'âge moyen et d'aspect quelconque qui avait fait le long voyage de La Nouvelle-Orléans pour demander certaines informations particulières qu'il n'avait pu obtenir nulle part. Il s'appelait John Raymond Legrasse et exerçait la profession d'inspecteur de police. Avec lui, il apportait l'objet de sa visite, une statuette de pierre, grotesque, repoussante et apparemment très ancienne, dont il était incapable de préciser l'origine.

Il ne faut pas s'imaginer que l'inspecteur Legrasse témoignait du moindre intérêt pour l'archéologie. Son désir d'être éclairé ne provenait en effet que de considérations purement professionnelles. La statuette, une idole, un fétiche ou Dieu sait quoi, avait été saisie quelques mois auparavant dans les marais boisés du sud de La Nouvelle-Orléans, lors d'une descente dans une réunion de soi-disant adeptes du culte vaudou. Pourtant, les rites qui s'y pratiquaient étaient si singuliers et si atroces que la police s'était aussitôt rendu compte qu'elle était tombée par hasard sur un culte obscur dont elle ignorait tout, infiniment plus diabolique que le plus noir de tous ceux pratiqués dans les milieux africains. Il avait été absolument impossible de découvrir quoi que ce fût quant à son origine, mis à part les extravagantes, les incroyables fables arrachées aux participants appréhendés. Telle était la raison du souci des policiers de se renseigner auprès de spécialistes des questions anciennes, afin de pouvoir situer l'effrayant symbole et remonter, grâce à lui, jusqu'à la source du culte.

L'inspecteur Legrasse était bien mal préparé à la sensation qu'allait créer ce qu'il apportait. Un coup d'œil sur l'objet avait suffi pour jeter l'assemblée des hommes de science dans un état d'excitation intense et tous s'étaient regroupés en hâte autour de lui pour contempler la figurine dont l'absolue étrangeté et l'aspect de véritable antiquité abyssale paraissaient devoir ouvrir avec tant de force des voies archaïques encore inexplorées. Aucune école de sculpture connue n'avait donné naissance à un objet aussi terrifiant et pourtant des centaines, des milliers d'années même paraissaient inscrites sur la surface indistincte et verdâtre de l'inclassable pierre.

La figurine, qui passa ensuite lentement de l'un à l'autre afin que chacun puisse l'examiner de près avec attention, avait entre sept et huit pouces de haut et était d'un travail raffiné. Elle représentait un monstre à la silhouette, vaguement anthropoïde, avec une tête de pieuvre dont la face n'aurait été qu'une masse de tentacules, un corps écailleux, d'une grande élasticité, semblait-il, des griffes prodigieuses aux pattes postérieures et antérieures, de longues et étroites ailes dans le dos. Cette chose, qui paraissait distiller une malignité redoutable et dénaturée, était d'une corpulence presque boursouflée et paraissait tassée sur un bloc rectangulaire, une sorte de piédestal, couvert de caractères indéchiffrables. La pointe de ses ailes touchait la partie postérieure du bloc, l'arrière-train occupait le centre, tandis que les longues

griffes recourbées des pattes postérieures, repliées, ramassées, agrippaient le bord antérieur et s'étiraient en direction de la base jusqu'au quart de la hauteur du socle. La tête céphalopode était inclinée en avant de telle sorte que les extrémités des tentacules faciaux allaient effleurer par-derrière les énormes pattes antérieures qui étreignaient les genoux de la créature accroupie. L'ensemble était empreint d'une vie extraordinaire et d'autant plus subtilement redoutable que l'origine en était aussi totalement inconnue. Il était indubitable qu'elle avait un âge extraordinaire, angoissant, incalculable. Rien cependant ne la rattachait au moindre type d'art caractéristique de l'aube de la civilisation – ni même, à vrai dire, à celui de n'importe quelle autre époque.

Totalement originale, unique, sa matière même constituait un mystère. La pierre savonneuse, d'un noir verdâtre, parsemée de petites taches et de stries dorées ou iridescentes, ne ressemblait en effet à rien de ce qui est familier à la géologie ou à la minéralogie. Les caractères de la base étaient tout aussi déroutants. Aucun savant dans l'assistance, en dépit de la présence de spécialistes de la moitié du globe, n'avait la moindre idée de leur parenté linguistique, fût-ce la plus lointaine. Ces signes, comme le sujet et la matière, appartenaient à quelque chose d'atrocement lointain et différent de l'humanité telle que nous la connaissons. Quelque chose qui suggérait de manière effroyable d'anciens cycles de vie impies où notre univers et nos conceptions n'avaient aucune part.

Et pourtant, tandis que les membres de l'assemblée hochaient la tête et s'avouaient battus devant le problème de l'inspecteur, il y avait un homme qui suspectait une touche de bizarre familiarité dans la forme monstrueuse comme dans l'écriture et qui, au bout d'un moment, dit avec quelque hésitation les choses singulières dont il se souvenait. Cette personne était William Channing Webb, disparu depuis. Professeur d'anthropologie à l'université de Princeton, c'était un explorateur fort réputé.

Le professeur Webb avait accompli quarante-huit ans auparavant un voyage au Groenland et en Islande au cours duquel il avait recherché certaines inscriptions runiques qu'il n'avait pu découvrir. Très au nord, sur la côte occidentale du Groenland, il avait rencontré une singulière tribu, ou une assemblée cultuelle d'Esquimaux dégénérés dont la religion, une curieuse forme de démonolâtrie, l'avait glacé par la soif de sang et le caractère repoussant qui s'y trouvaient délibérément accentués. C'était une croyance dont les autres Esquimaux ne savaient presque rien et qu'ils ne mentionnaient qu'en frissonnant, tout en disant qu'elle était venue de temps infiniment anciens, antérieurs à la création du monde. Outre des rites et des sacrifices humains innommables, certains rituels transmis de génération en génération s'adressaient à un démon suprême, ou *tornasuk,* plus ancien que tous les autres. Le

professeur Webb avait alors noté phonétiquement avec soin ce que lui disait un vieillard, un *angekok* ou prêtre-sorcier, et traduit les sons en lettres romaines du mieux qu'il l'avait pu. Cependant, ce qui prenait à présent une signification toute particulière, c'est le fétiche que ce culte honorait et autour duquel ses adeptes dansaient au moment où l'aurore jaillissait très haut par-dessus les falaises. Il s'agissait, expliquait le professeur, d'un bas-relief très grossier qui présentait une image hideuse et une écriture secrète. Selon lui, c'était quelque chose de très comparable dans toutes les lignes essentielles à la chose bestiale qui se trouvait à présent soumise à l'examen de la conférence.

Ces renseignements, reçus avec attention et surprise par les assistants, parurent deux fois plus passionnants à l'inspecteur Legrasse. Il se mit aussitôt à assaillir de questions son informateur. Ayant noté et copié un rituel oral des adorateurs du culte des marais que ses hommes avaient arrêtés, il supplia le professeur de se souvenir du mieux qu'il le pouvait des syllabes qu'il avait relevées chez les Esquimaux sataniques. Il s'ensuivit alors une comparaison complète des détails et il y eut un instant de silence véritablement angoissé quand le détective et le savant convinrent de l'identité virtuelle de la phrase commune aux deux rituels infernaux, observés à tant de mondes de distance. Qu'avaient psalmodié à leurs idoles apparentées les sorciers esquimaux et les prêtres des marais de la Louisiane ? Quelque chose de très proche de ceci – la division en mots étant supposée être celle-là, étant donné les coupures que la tradition maintenait dans la phrase – telle qu'elle était récitée à haute voix :

« Ph'nglui mglw'nqfh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »

Sur un point, Legrasse était en avance sur le professeur Webb, car plusieurs de ses prisonniers métis lui avaient répété ce que des célébrants plus âgés leur avaient dit au sujet du sens des mots. Ce texte, tel qu'il était donné, correspondait à quelque chose comme ceci : « Dans sa demeure de R'lyeh la morte Cthulhu rêve et attend. »

Pour répondre alors à une demande pressante et générale, l'inspecteur Legrasse dut raconter aussi complètement que possible l'expérience qu'il avait vécue chez les adorateurs des marais. Il fit ainsi connaître une histoire à laquelle, je m'en rendais compte, mon oncle avait attaché une très grande importance. Elle tenait des rêves les plus fous des faiseurs de mythes et des théosophes, révélant qu'il existait un degré d'imagination cosmique surprenant chez ces demi-castes et ces parias, chez qui on se serait le moins attendu à le rencontrer.

Le 1er novembre 1907, un appel frénétique était parvenu à la police de la région des marécages et des lagunes du sud de La Nouvelle-Orléans. Les squatters qui y vivaient, pour la plupart descendants primitifs mais au caractère facile, des hommes de Laffite,

étaient sous l'emprise d'une terreur noire à propos d'une chose inconnue qui était arrivée sur eux au cours de la nuit. Il s'agissait sans doute de vaudou, mais d'un vaudou d'un genre plus terrible que tout ce qu'ils avaient connu. Quelques-uns des leurs, femmes ou enfants, avaient disparu depuis qu'un tam-tam malveillant avait entamé une mélopée incessante, au loin, dans les bois hantés par les Noirs, là où aucun de ces hommes ne s'aventurait. On entendait des hurlements fous, des cris déchirants, des mélopées à vous glacer l'âme et on voyait danser les flammes du diable. Et, ajoutait le messager terrorisé, les gens ne pouvaient plus le supporter.

Voilà pourquoi un détachement de vingt policiers, entassés dans deux voitures à cheval et une automobile, était parti à la fin de l'après-midi en compagnie du squatter tremblant de peur qui lui servait de guide. Au bout de la route carrossable, ils mirent pied à terre et continuèrent à avancer en silence dans la boue, sous le couvert de ces terribles bois de cyprès où jamais le jour ne pénètre. De monstrueuses racines et d'hostiles murs de mousse espagnole les retardaient. De temps à autre, un monceau de pierres humides et froides, les pans d'un mur croulant intensifiaient par leur évocation d'habitation morbide l'impression déprimante que chaque arbre difforme et chaque îlot fongeux contribuaient à faire naître. Enfin, la colonie des squatters – quelques misérables huttes – leur apparut. Les habitants, hystériques, sortirent alors en courant et se pressèrent autour des lanternes réunies qui dansaient. À présent, le son étouffé des tam-tams était faiblement audible, loin, très loin en avant et quand le vent tournait, un hurlement à vous glacer perçait à intervalles irréguliers. Un rougeoiement paraissait aussi filtrer à travers les pâles sous-bois, au-delà des avenues sans fin de la nuit de la forêt. Comme ils répugnaient à l'idée même de se retrouver à nouveau seuls, les squatters apeurés refusèrent l'un après l'autre tout net de faire un pas de plus vers l'endroit où se tenait la cérémonie impie ; aussi l'inspecteur Legrasse et ses dix-neuf collègues durent-ils s'élancer droit devant eux, sans guide, vers les noires arcades de l'abomination sous lesquelles aucun n'était encore jamais passé.

La région dans laquelle les policiers pénétraient à présent avait traditionnellement mauvaise réputation, était en grande partie inconnue et n'était jamais traversée par les Blancs. Il courait des légendes au sujet d'un lac caché sur lequel jamais le regard d'un mortel ne s'était posé et sous lequel aurait vécu une énorme créature blanche, polypeuse, informe, aux yeux luisants. Les squatters murmuraient que des démons aux ailes de chauve-souris prenaient leur essor à minuit et quittaient leurs cavernes du fond de la terre pour aller l'adorer. Ils disaient qu'elle s'était trouvée là avant d'Iberville, avant La Salle, avant les Indiens et même avant les bêtes et les oiseaux de ces bois. C'était un cauchemar en soi et le fait de la voir signifiait la mort. Elle faisait pourtant naître des rêves chez les hommes, aussi en savaient-ils assez pour se tenir à

l'écart. L'orgie vaudou qui s'accomplissait alors avait en réalité lieu sur la frange de cette zone abhorrée, mais l'endroit où elle se déroulait était déjà très dangereux ; il s'ensuivait que c'était peut-être le point choisi pour cette adoration qui avait plus terrifié les squatters que les sons ou les incidents troublants.

Seules la poésie ou la folie pourraient rendre vraiment les bruits perçus par les hommes de Legrasse, tandis qu'ils progressaient avec difficulté dans la boue noire vers la lueur rouge et le son étouffé des tam-tams. Il y a des qualités vocales qui sont particulières aux hommes et d'autres, particulières aux bêtes. Or, il est effrayant d'entendre l'une quand la source dont elle provient devrait produire l'autre. La furie animale et la licence orgiaque se stimulaient l'une l'autre vers des sommets démoniaques à l'aide de hurlements et de transe rauques qui déchiraient ces bois nuiteux et s'y réverbéraient comme autant de tempêtes pestilentielles venues des gouffres de l'enfer. De temps en temps, les ululements les plus disparates cessaient et, de ce qui paraissait être un chœur bien entraîné de voix rauques, naissait, en une psalmodie, cette phrase ou ce rituel hideux :

« Ph'nglui mglw'nqfh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »

Les hommes ayant alors atteint un endroit où les arbres étaient moins serrés, ils découvrirent brusquement le spectacle lui-même. Quatre d'entre eux reculèrent en chancelant, un autre s'évanouit et deux furent bouleversés au point de pousser un cri frénétique que la folle cacophonie de l'orgie couvrit heureusement. Legrasse aspergea d'eau du marécage le visage de l'homme évanoui et tous demeurèrent tremblants, presque hypnotisés par l'horreur.

Dans une clairière naturelle du marais se dressait une île herbeuse d'un demi-hectare, peut-être, dépouillée de tout arbre et à peu près sèche. Là-dessus, la horde d'anormaux humains la plus indescriptible était en train de sauter et de se contorsionner. Dépouillée de tous vêtements, cette semence hybride poussait des braiments, hurlait et se tordait autour d'un feu monstrueux qui brûlait en forme d'anneau ; au centre de cet anneau, révélé par d'occasionnelles déchirures du rideau des flammes, se dressait un grand monolithe de granit de quelque huit pieds de haut. Au sommet, incongrue par sa petitesse, la pernicieuse statuette sculptée reposait. Sur un grand cercle de dix échafauds, dressés à intervalles réguliers du monolithe ceinturé de flammes qui en constituait le centre, pendaient, la tête en bas, les corps extraordinairement meurtris des squatters sans défense qui avaient disparu. C'est à l'intérieur de ce cercle que la ronde d'adorateurs sautait et rugissait, leur mouvement de masse se portant essentiellement de la gauche vers la droite en une bacchanale sans fin entre le cercle des victimes et l'anneau de feu.

Ce n'était peut-être qu'un effet de l'imagination et peut-être n'étaient-ce simplement que des phénomènes d'écho, mais l'un des hommes, un Espagnol nerveux, se dit persuadé de percevoir des réponses antiphonales au rituel provenant de quelque point lointain et sombre, plus au cœur de ce bois de légendes et d'horreurs anciennes. Je rencontrai plus tard cet homme, Joseph D. Galvez, et je l'interrogeai. Il se révéla doué d'une imagination si vive qu'elle frisait la distraction. Il alla même jusqu'à suggérer qu'il avait entendu le faible battement de grandes ailes, qu'il avait entrevu des yeux luisants, une forme montagneuse et blanche derrière les arbres les plus distants – mais je suppose que lui aussi avait trop prêté l'oreille aux superstitions locales.

La pause horrifiée des hommes fut en réalité d'assez courte durée. Le devoir passait avant tout. Et bien qu'il ait pu y avoir près d'une centaine de célébrants métis, la police, comptant sur ses armes à feu, plongea, décidée, au milieu de cette bande immonde. Pendant cinq minutes, le tintamarre et le chaos qui en résultèrent défièrent toute description. On donnait des coups à l'aveuglette, on tirait, certains parvenaient à s'enfuir. À la fin, pourtant, Legrasse put compter quelque quarante-sept prisonniers moroses qu'il contraignit à se vêtir en hâte et à se regrouper entre deux files de policiers. Cinq des adorateurs gisaient morts, deux étaient grièvement blessés et furent emportés sur des brancards improvisés par leurs compagnons prisonniers. La figurine perchée sur le monolithe fut, bien entendu, soigneusement récupérée, puis rapportée par Legrasse.

Interrogés au quartier général après un voyage comportant des efforts et des fatigues intenses, les prisonniers se révélèrent tous être des hommes de très humble origine, des sang-mêlé à l'esprit aberrant. La plupart étaient des marins et ce ramassis de nègres et de mulâtres, antillais ou portugais Bravas des îles du Cap-Vert surtout, faisait paraître leur culte hétérogène fortement teinté de vaudou. Sans qu'il fût besoin de pousser très loin l'interrogatoire, il devint pourtant manifeste que l'on avait affaire à quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus ancien qu'un fétichisme nègre. Bien que dégradées et ignorantes, ces créatures défendaient avec une fermeté surprenante l'idée fondamentale de leur exécrable croyance.

Ils adoraient, déclaraient-ils, les Grands Anciens, qui avaient existé bien des âges avant qu'il n'y ait eu des hommes et qui étaient descendus du ciel pour occuper le jeune monde. Ces Anciens avaient à présent disparu dans la terre et sous la mer ; mais bien que morts, leurs corps avaient révélé leurs secrets au cours de rêves envoyés au premier homme et celui-ci avait créé un culte qui ne s'était plus jamais éteint. Ce culte était le leur et les prisonniers disaient qu'il avait toujours existé et qu'il existerait toujours, observé en cachette en des immensités lointaines ou en des lieux obscurs du monde entier, en attendant le moment où le grand prêtre Cthulhu s'élèverait de sa

sombre demeure de la puissante cité engloutie de R'lyeh et réduirait à nouveau la terre à sa merci. Un jour, il appellerait, lorsque les étoiles seraient prêtes, et le culte secret, qui attendrait toujours, le libérerait.

D'ici là, rien ne devait être dit de plus. Il existait un secret que la torture même ne saurait arracher. Il n'y avait pas que l'humanité parmi les choses conscientes de la terre puisque des formes sortaient de l'ombre pour visiter les rares fidèles. Il ne s'agissait pas des Grands Anciens. Aucun homme n'avait jamais vu les Anciens. L'idole gravée était le grand Cthulhu, mais personne ne pouvait dire si oui ou non les autres déités étaient précisément comme lui. Nul ne pouvait plus lire, aujourd'hui, l'ancienne écriture, mais les choses se transmettaient de bouche à oreille. Le rituel psalmodié n'était pas un secret – il n'était jamais prononcé à voix haute, mais murmuré. La mélopée signifiait simplement : « Dans sa demeure de R'lyeh la morte Cthulhu rêve et attend. »

Seuls, deux des prisonniers furent jugés assez sains d'esprit pour être pendus, tandis que le reste était envoyé dans diverses institutions. Tous nièrent avoir eu une part dans les meurtres rituels et affirmèrent que la tuerie était l'œuvre de créatures aux ailes noires, venues les rejoindre depuis leur lieu de rencontre immémorial dans le bois hanté. De ces mystérieux alliés, pourtant, aucune description cohérente ne put être recueillie. Ce que la police parvint à apprendre lui fut surtout communiqué par un métis extrêmement âgé du nom de Castro qui prétendait avoir gagné d'étranges ports à la voile et s'être entretenu, dans les montagnes de la Chine, avec des chefs immortels du culte.

Le vieux Castro se souvenait de fragments de légendes hideuses qui auraient fait pâlir les spéculations des théosophes et ressortir ce que l'homme et le monde avaient de récent et d'éphémère. Des temps avaient existé où d'autres Choses avaient régné sur la Terre et où Elles avaient eu de grandes cités. Leurs restes, prétendait-il avoir appris des Chinois qui ne connaissaient pas la mort, pouvaient encore être retrouvés sous forme de pierres cyclopéennes dans les îles du Pacifique. Toutes étaient mortes à des époques très lointaines, avant l'arrivée de l'homme, mais il existait des procédés magiques qui permettraient de les faire revivre quand les étoiles auraient retrouvé les positions qui convenaient dans le cycle de l'éternité. Elles étaient, à dire vrai, venues elles-mêmes des étoiles et avaient apporté Leurs représentations avec Elles sous forme de figurines.

Ces Grands Anciens, poursuivait Castro, n'étaient pas entièrement faits de chair et de sang. Ils avaient une forme – cette figurine faite dans les étoiles ne le prouvait-elle pas, d'ailleurs ? – mais cette forme n'était pas faite de matière. Ils pouvaient plonger

à travers le ciel pour passer d'un univers à l'autre ; mais quand les étoiles leur étaient défavorables, Ils ne pouvaient vivre. Cependant, bien qu'ils n'aient plus été en vie, Ils ne mourraient jamais vraiment. Ils demeuraient tous dans leurs maisons de pierre de la grande cité de R'lyeh, préservés par les charmes du puissant Cthulhu et attendant une résurrection glorieuse, au moment où les étoiles et la terre seraient une fois de plus prêtes pour Eux. Alors, pourtant, il faudrait qu'une force intervienne de l'extérieur pour libérer Leurs corps. Les charmes qui Les préservaient intacts Leur interdisaient aussi de faire une démarche initiale, et Ils gisaient simplement, en éveil, dans l'obscurité, et Ils réfléchissaient, tandis que d'innombrables millions d'années continuaient à se dérouler. Ils savaient tout ce qui se passait dans notre univers, car Leur mode de discours était la transmission de pensée. En ce moment même, Ils parlaient dans Leurs tombeaux. Quand, après des temps infinis de chaos, les premiers hommes étaient apparus, les Grands Anciens s'étaient adressés aux plus sensibles d'entre eux en modelant leurs rêves. Car c'est ainsi seulement que Leur langage pouvait atteindre les esprits attachés à la chair des mammifères.

À cette époque, disait Castro à voix basse, les premiers hommes avaient organisé le culte autour de petites idoles que les Grands Anciens leur avaient révélées. C'étaient des idoles apportées en des ères indistinctes d'obscures étoiles. Ce culte ne disparaîtrait qu'au moment où les étoiles seraient à nouveau comme il le fallait et que les prêtres secrets pourraient aller chercher le grand Cthulhu dans sa tombe pour qu'il redonne vie à Ses sujets et Se remette à gouverner la terre. Il ne serait pas difficile de savoir quand ce temps serait venu car, alors, l'humanité serait tout à fait semblable aux Grands Anciens ; libre et fougueuse, au-delà du bien et du mal, les lois et les morales rejetées, tous ses membres criant, tuant, se divertissant joyeusement. C'est alors que les Anciens, libérés, leur enseigneraient de nouvelles manières de crier et de tuer, de se divertir et de jouir de leur existence ; puis toute la terre s'enflammerait dans un holocauste d'extase et de liberté. En attendant, le culte, par des rites appropriés, devait maintenir vivant le souvenir de ces voies anciennes et faire pressentir la prophétie qui annonçait leur retour.

En des temps plus anciens, au cours de leurs rêves, des hommes choisis s'étaient adressés aux Anciens enfermés dans leur tombeau, puis il s'était passé quelque chose. La grande cité de pierre de R'lyeh, avec ses mololithes et ses sépulcres, s'était engloutie sous les vagues. Les eaux profondes, pleines de ce mystère primitif que la pensée même ne pouvait traverser, avaient interrompu toute communication spectrale. Le souvenir, cependant, n'en était jamais mort et les grands prêtres affirmaient que la cité resurgirait à nouveau lorsque les étoiles seraient dans la position voulue. C'est alors qu'étaient sortis du sol les noirs esprits de la terre, chancis et ombreux, pleins

de rumeurs obscures recueillies dans les cavernes, sous des fonds marins inexplorés. D'eux, cependant, le vieux Castro n'osait beaucoup parler. Il s'interrompit d'ailleurs brusquement et nulle persuasion, nulle ruse ne purent l'entraîner plus loin dans cette voie. Quant à la *taille* des Grands Anciens, il refusa aussi curieusement de la préciser. Du culte, il dit qu'il pensait que le centre s'en trouvait au milieu des déserts dénués de pistes de l'Arabie, là où Irem, la Cité des colonnes, rêve, cachée et intacte. Il n'avait aucune parenté avec le culte européen des sorcières et était virtuellement inconnu, si ce n'est de l'assemblée de ses membres. Nul livre n'y avait véritablement fait allusion, bien que les Chinois immortels aient déclaré qu'il existait des phrases à double sens dans le *Necronomicon* de l'Arabe fou, Abdul Alhazred, que les initiés pouvaient lire comme ils l'entendaient, et en particulier, ce distique très discuté :

N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des ères peut mourir même la mort.

Legrasse, profondément impressionné et fort désorienté, avait enquêté en vain au sujet de la filiation historique de ce culte. Castro avait sans doute dit la vérité quand il avait affirmé qu'il s'agissait d'un secret absolu. Les spécialistes de l'université de Tulane n'ayant pu faire la moindre lumière sur le culte ou sur la figurine, le détective était venu consulter les plus hautes autorités du pays et n'avait rien pu entendre de plus que le récit du professeur Webb au sujet du Groenland.

L'intérêt fiévreux qu'éveilla au sein de l'assemblée le récit de Legrasse, corroboré, en quelque sorte, par la statuette, eut pour suite toute une correspondance échangée entre les participants. La publication officielle de la Société n'en fit toutefois guère mention. La prudence doit être le premier souci de ceux qui sont parfois obligés de faire face au charlatanisme et aux impostures. Legrasse laissa quelque temps sa figurine au professeur Webb, mais à la mort de ce dernier, elle lui fut retournée et demeura en sa possession, où je l'ai vue, il n'y a pas très longtemps. C'était, il faut l'avouer, un objet terrifiant et proche, sans aucun doute, de la sculpture de rêve du jeune Wilcox.

Que le récit du sculpteur eût plongé mon oncle dans un grand état d'excitation, je n'en étais pas surpris, car quelles pensées avaient pu naître en lui quand il avait entendu, lui qui avait connaissance de ce que Legrasse avait appris du culte, ce jeune homme sensible, qui avait *rêvé* la figurine et les hiéroglyphes exacts de la statuette trouvée dans les marais et de la tablette diabolique du Groenland, lui raconter comment il était parvenu, *au cours de ses rêves*, à retrouver trois des mots mêmes de

la formule récitée par les Esquimaux démonologiques et les métis de Louisiane ? Que le professeur Angell ait aussitôt entrepris une enquête aussi complète que possible était éminemment naturel ; personnellement, je soupçonnais pourtant le jeune Wilcox d'avoir entendu parler du culte de manière indirecte et d'avoir inventé une série de rêves pour rehausser et relancer le mystère aux dépens de mon oncle. Les relations de rêves et les coupures de presse rassemblées par le professeur paraissaient, certes, corroborer l'authenticité de ce culte ; le rationalisme de mon esprit et l'extravagance du sujet me poussaient cependant à adopter ce que je pensais être les conclusions les plus raisonnables. C'est ainsi qu'après avoir attentivement étudié le manuscrit une fois encore, puis comparé les notes théosophiques et anthropologiques avec le récit de Legrasse concernant le culte, je me rendis à Providence afin d'aller trouver le sculpteur et de lui adresser des reproches que je considérais comme justifiés pour en avoir imposé avec tant d'audace à un savant âgé.

Wilcox vivait toujours seul dans la maison « Fleur-de-Lys » de Thomas Street, affreuse imitation victorienne de l'architecture bretonne du XVII^e^ siècle, dont la façade de stuc était trop ostensible au milieu des jolies demeures de style colonial de la vieille colline ainsi qu'à l'ombre du plus beau clocher géorgien de toute l'Amérique. Je le trouvai au travail dans son appartement et j'admis aussitôt, en voyant les pièces éparpillées çà et là, que son talent avait véritablement quelque chose de profond et d'authentique. On parlera de lui, je crois, un jour ou l'autre, comme de l'un des grands décadents, car il a su cristalliser en argile et saura bientôt traduire dans le marbre les cauchemars et les visions fantastiques qu'Arthur Machen évoque en prose et que Clark Ashton Smith nous dévoile dans ses poèmes et sa peinture.

Brun, très mince et d'aspect quelque peu négligé, il se contenta de se retourner lorsque je frappai et me demanda ce qui m'amenait, sans se lever. Lorsque je lui eus dit qui j'étais, il manifesta un peu plus d'intérêt, car mon oncle avait excité sa curiosité en l'interrogeant sur ses étranges rêves, sans jamais lui expliquer la raison de ses préoccupations. Je ne fis rien pour l'éclairer plus avant sur ce plan, mais tentai, en usant d'un peu de finesse, de lui tirer quelque chose de plus.

En peu de temps, je fus convaincu de son absolue sincérité, car on ne pouvait se méprendre sur la façon dont il parlait de ses rêves. Ceux-ci et les traces qu'ils avaient laissées dans son subconscient avaient profondément influencé son art, et il me montra une statue morbide dont les courbes me firent presque frissonner, tant était grande la puissance de leur noire suggestion. Il ne pouvait se rappeler avoir vu l'original de cet objet ailleurs que dans son propre bas-relief de rêve, et d'ailleurs les lignes s'étaient insensiblement définies sous ses doigts. C'était, sans aucun doute, la forme géante dont il avait parlé au cours de son délire. Qu'il n'ait véritablement rien su du culte

secret, excepté ce que le discours incessant de mon oncle en avait laissé échapper, je m'en rendis très vite compte ; aussi, une fois de plus, je tentai de découvrir de quelle manière il avait bien pu recevoir ces bizarres impressions.

Il évoqua ses rêves de façon étrangement poétique. Il me fit voir avec une infinie et terrible précision la cité cyclopéenne de pierres vertes et gluantes, dont la géométrie, dit-il curieusement, était tout à fait *erronée,* puis il me laissa entendre, après une attente apeurée, l'appel constant, à demi mental, qui provenait de sous la terre : « *Cthulhu fhtagn », « Cthulhu fhtagn ».*

Ces mots avaient fait partie du rituel redoutable qui évoquait la veille de Cthulhu à l'intérieur de son tombeau de pierre dans R'lyeh la morte, et en dépit de mes convictions rationalistes, je me sentais profondément troublé. Wilcox, j'en étais certain, avait dû entendre parler du culte par hasard et en avait aussitôt perdu le souvenir dans le flot de ses lectures et de ses rêveries d'une égale étrangeté. Plus tard, étant donné sa nature impressionnable, cette idée s'était exprimée de manière subconsciente dans le cours de ses rêves, puis dans le bas-relief et la terrible statue que je contemplais à présent ; son imposture à l'égard de mon oncle avait donc été bien innocente. Ce jeune homme avait tout à la fois quelque chose d'un peu affecté et d'un peu cavalier qui m'aurait empêché de jamais sympathiser avec lui, mais je consentais volontiers maintenant à lui reconnaître une personnalité vraie et de l'honnêteté. J'étais donc bien disposé à son égard quand je pris congé de lui et je lui souhaitais tout le succès que son talent lui promettait.

La question du culte continuait toujours à me passionner et j'imaginais parfois que j'allais devenir célèbre pour avoir entrepris des recherches sur son origine et sur ce qui le rattachait aux autres. Je me rendis à La Nouvelle-Orléans, m'entretins avec Legrasse et d'autres membres du groupe de l'expédition d'autrefois ; je vis l'effrayante figurine et interrogeai même les prisonniers métis qui survivaient encore. Le vieux Castro, malheureusement, était mort depuis quelques années. Ce que je tins alors de manière si vivante et de première main, bien qu'il n'y eût rien eu là de plus, en réalité, qu'une confirmation détaillée de ce que mon oncle avait écrit, excita plus encore ma curiosité ; j'étais persuadé, en effet, de me trouver sur la trace d'une religion très réelle, très secrète et très ancienne, dont la découverte allait peut-être faire de moi un anthropologue de renom. Je conservais encore une attitude d'absolu matérialisme, *comme je souhaiterais qu'elle le fût encore,* et je repoussais, avec une perversité inexplicable, la coïncidence qui existait entre les notes de rêves et les curieuses coupures rassemblées par le professeur Angell.

L'une des choses que je commençais à soupçonner, et que je crains à présent de

savoir, c'est que la mort de mon oncle était loin d'avoir été naturelle. Il était tombé dans une rue étroite et pentue qui prenait naissance près d'anciens quais où grouillaient des métis étrangers, après avoir été bousculé avec insouciance par un marin noir. Je n'oubliais pas le sang mêlé et les inclinations marines des membres du culte de la Louisiane et je n'aurais pas été surpris d'entendre parler de méthodes secrètes et d'aiguilles empoisonnées, utilisées avec aussi peu de scrupules et connues depuis aussi longtemps que les croyances et les rites occultes. Legrasse et ses hommes, il est vrai, avaient été laissés en paix : en Norvège, en revanche, un marin était mort, qui avait vu certaines choses. La nouvelle que mon oncle entreprenait des enquêtes approfondies, après avoir eu en main les renseignements fournis par le sculpteur, n'était-elle pas parvenue à de sinistres oreilles ? Je crois que le professeur Angell est mort parce qu'il en savait trop ou parce qu'il était susceptible d'en apprendre trop. Il reste à savoir si je partirais comme il l'a fait, car je sais bien des choses, à présent.

III. LA FOLIE VENUE DE LA MER

Si le ciel souhaite jamais m'accorder une faveur, ce sera d'effacer totalement les conséquences du simple hasard qui me fit jeter un regard sur un fragment de journal posé sur une étagère. Je n'aurais pu le découvrir au cours de ma revue de presse quotidienne, car il s'agissait d'un vieux numéro d'un journal australien, le *Sydney Bulletin* du 18 avril 1925. Il avait même échappé à l'agence de coupures de presse qui, à l'époque de sa parution, recueillait avidement des documents pour alimenter les recherches de mon oncle.

J'avais en grande partie renoncé à réunir de nouveaux éléments sur ce que le professeur Angell avait appelé le « Culte de Cthulhu » et j'étais venu passer quelques jours à Patterson, dans le New Jersey, chez l'un de mes amis, un homme d'une grande culture. Il était conservateur d'un musée local et minéralogiste de renom. Un jour, comme j'examinais les échantillons de réserve abandonnés au hasard, sur les étagères d'une pièce située à l'arrière du musée, mon œil s'arrêta sur une curieuse photo de l'un des vieux journaux étalés sous les pierres ; c'était le *Sydney Bulletin* auquel j'ai déjà fait allusion, car mon ami avait des correspondants dans tous les pays étrangers imaginables. Quant à la photo, c'était une similigravure d'une hideuse figurine de pierre, presque identique à celle que Legrasse avait trouvée dans les marécages.

Je débarrassai avec impatience la page des précieux spécimens, puis parcourus rapidement cet article. Je fus d'ailleurs déçu de m'apercevoir qu'il n'était guère long. Ce qu'il laissait entendre était pourtant de la plus haute importance pour ce qui concernait la quête que je menais alors plus qu'au ralenti. Je déchirai donc soigneusement la feuille afin de passer aussitôt à l'action. Le texte en était le suivant :

MYSTÉRIEUSE ÉPAVE RETROUVÉE EN MER

Le *Vigilant* vient d'arriver remorquant un yacht désemparé, armé en Nouvelle-Zélande. Un survivant et un mort retrouvés à bord. Récit d'une bataille désespérée et de morts survenues en mer. Un marin sauvé refuse tous détails sur étrange aventure. Curieuse idole trouvée en sa possession. Enquête doit suivre.

Le cargo *Vigilant* de la compagnie Morrison, en provenance de Valparaiso, est arrivé ce matin à son quai de Darling Harbour, remorquant le yacht à vapeur *Alert,* de Dunedin, en Nouvelle-Zélande, touché et avarié, mais fortement armé, qu'il avait aperçu le 12 avril par 34° 21' de latitude sud et 152° 17' de longitude ouest, et qui avait à son bord un homme en vie et un mort.

Le *Vigilant* avait quitté Valparaiso le 25 mars ; il s'est trouvé poussé, le 2 avril, très au sud de sa route par des tempêtes exceptionnelles et des vagues monstrueuses. Le 12 avril, l'épave venait en vue et bien qu'apparemment déserte, on devait découvrir, après être monté à son bord, un unique survivant dans un état de demi-délire et un autre individu mort, selon toute évidence, depuis plus d'une semaine.

L'homme qui vivait serrait contre lui une horrible idole de pierre d'origine inconnue, d'environ trente centimètres de haut, dont la nature laisse les spécialistes de l'université de Sydney, de la Royal Society et du musée de College Street dans une perplexité complète. Le survivant affirme l'avoir trouvée dans la cabine du yacht, à l'intérieur d'un petit reliquaire gravé, d'un modèle courant.

Cet homme, après être revenu à lui, a raconté une histoire de piraterie et de meurtre de la plus haute étrangeté. Il s'agit de Gustaf Johansen, un Norvégien, d'une intelligence certaine, lieutenant sur la goélette à deux mâts, l'*Emma,* d'Auckland, partie pour Callao, le 20 février, avec un effectif de onze hommes.

L'*Emma,* déclare-t-il, a été retardée et déviée très au sud de sa route par la grande tempête du 1er mars et le 22 mars, par 49° 51'de latitude sud et 128° 34' de longitude ouest, elle a rencontré l'*Alert,* armé par un étrange équipage de Canaques et de métis à l'air mauvais. Ayant reçu l'ordre péremptoire de faire demi-tour, le capitaine Collins a refusé ; sur ce, l'étrange équipage s'est mis à tirer avec sauvagerie, sans avertissement, sur la goélette, avec une très lourde batterie de canons de cuivre qui faisait partie de l'équipement du yacht.

Les hommes de l'*Emma* ont montré du courage, dit le survivant, et bien que la goélette ait commencé à couler après avoir été atteinte sous la ligne de flottaison, ils sont parvenus à se ranger le long du bord de l'ennemi, à l'aborder et à s'empoigner avec l'équipage sauvage sur le pont du yacht, puis ils se sont vus contraints d'achever tous les hommes qui le composaient, étant donné qu'ils leur étaient légèrement supérieurs en nombre, à cause de la manière particulièrement détestable et farouche qu'ils avaient de se battre, bien qu'ils eussent été assez peu adroits.

Trois des hommes de l'*Emma,* dont le capitaine Collins et le lieutenant Green, ont été tués ; les huit hommes qui restaient sous les ordres du lieutenant Johansen ont alors entrepris de faire naviguer le yacht qu'ils avaient capturé et de poursuivre dans leur direction première pour voir s'il y avait eu la moindre raison de leur ordonner de faire demi-tour.

Il semble que, le lendemain, ils aient levé l'ancre et abordé sur une petite île, bien qu'il n'y en ait pas de connues dans cette partie de l'océan ; que six des hommes soient morts Dieu sait comment alors qu'ils étaient à

terre, bien que Johansen ait de curieuses réticences au sujet de cette partie du récit et se contente de dire qu'ils sont tombés dans une faille de rocher.

Plus tard, paraît-il, son compagnon et lui sont retournés à bord du yacht et ont tenté de le faire marcher, mais ils ont été harcelés par la tempête du 2 avril.

Entre ce moment et celui où il a été sauvé, le 12 avril, l'homme ne se rappelle pas grand-chose et il ne se souvient même pas quand William Briden, son compagnon, est mort. On ne peut attribuer la mort de Briden à aucune cause apparente et elle a probablement été le résultat d'une surexcitation ou d'une trop longue exposition.

Des informations envoyées par câblogramme de Dunedin précisent que l'*Alert* y était bien connu pour sa pratique du cabotage entre les îles et qu'il avait mauvaise réputation sur les quais. Il était la propriété d'un curieux groupe de métis dont les réunions fréquentes et les rencontres nocturnes dans les bois excitaient beaucoup la curiosité ; il avait, en outre, levé l'ancre en grande hâte, juste après la tempête et les secousses sismiques du 1er mars.

Notre correspondant d'Auckland indique que l'*Emma* et son équipage y avaient une excellente réputation et que l'on y décrit Johansen comme un homme sobre et honorable.

L'amirauté va ouvrir dès demain une enquête sur toute l'affaire et tous les efforts seront faits pour persuader Johansen de parler plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'à maintenant.

C'était tout, outre la photo de la figurine infernale ; mais quelle chaîne de réflexions cela n'avait-il pas déclenché dans mon esprit ! Voilà qui constituait de nouveaux trésors de renseignements à propos du Culte de Cthulhu et la confirmation qu'il avait d'étranges intérêts sur mer comme sur terre. Quel motif avait pu pousser les membres de l'équipage hybride à donner l'ordre à l'*Emma* de faire demi-tour, alors qu'ils étaient en train de naviguer avec leur affreuse idole ? Quelle était l'île inconnue sur laquelle six hommes de l'*Emma* étaient morts et au sujet de laquelle le lieutenant Johansen était si peu disert ? Qu'avait apporté l'enquête du vice-amiral et que savait-on de ce dangereux culte, à Dunedin ? Et, plus surprenant que tout, qu'est-ce qui reliait de façon profonde et plus que naturelle toutes ces dates entre elles et qui donnait une signification maligne, désormais indéniable, aux divers événements si soigneusement relevés par mon oncle ?

C'était le 1er mars – notre 28 février – que le tremblement de terre et la tempête étaient survenus. De Dunedin, l'*Alert* et son répugnant équipage avaient pris avec impatience le départ, comme s'ils avaient été impérieusement sommés quelque part, et de l'autre côté de la terre, des poètes et des artistes s'étaient mis à rêver d'une étrange et sombre cité cyclopéenne, tandis qu'un jeune sculpteur modelait dans son rêve la forme du redoutable Cthulhu. Le 23 mars, l'équipage de l'*Emma* avait atterri sur une île inconnue et y avait laissé six de ses hommes pour morts ; en outre, à cette date, les rêves des hommes sensibles avaient pris une vivacité accrue et l'angoisse que provoquait en eux la poursuite mauvaise d'un monstre géant les avait assombris, cependant qu'un architecte devenait fou et qu'un sculpteur sombrait brusquement dans

le délire ! Et que dire de la tempête du 2 avril – date à laquelle tous les rêves à propos de l'humide cité avaient cessé et où Wilcox était sorti indemne de l'esclavage de son étrange fièvre ? Que dire de tout cela et de ces allusions que le vieux Castro avaient faites à des Anciens, nés dans les étoiles, qui se seraient enfoncés sous la mer et de leur règne qui allait venir, de leur culte fidèle et de *la maîtrise qu'ils avaient des rêves* ? Étais-je parvenu sur le bord d'un abîme d'abominations cosmiques, insupportables pour l'homme ? S'il en était ainsi, elles ne devaient être qu'horreurs de l'esprit, car, d'une manière ou d'une autre, le 2 avril avait mis fin à la monstrueuse menace, quelle qu'elle eût été, qui avait entrepris le siège de l'âme de l'humanité.

Ce soir-là, après une journée passée à envoyer des télégrammes et à prendre des dispositions urgentes, je dis adieu à mon hôte et pris le train pour San Francisco. En moins d'un mois, je me trouvais à Dunedin, où cependant je découvris que l'on savait peu de chose sur les étranges membres du culte qui avaient fréquenté les vieilles tavernes du port. La pègre des quais était bien trop commune pour mériter qu'on lui accorde une attention particulière ; mais on m'y parla tout de même de façon vague d'un voyage qu'auraient fait ces métis à l'intérieur du pays, pendant lequel on avait perçu un lointain roulement de tambour et noté la présence de flammes rouges au loin, dans les collines.

À Auckland, j'appris que Johansen, *dont les cheveux couleur de paille étalent devenus blancs*, était revenu, après avoir subi un interrogatoire peu poussé et peu concluant à Sydney, qu'il avait alors vendu sa petite maison de West Street et qu'il était retourné en bateau avec sa femme, à Oslo, où se trouvait son ancien domicile. De son expérience bouleversante, il n'avait rien voulu dire de plus à ses amis qu'il ne l'avait fait aux fonctionnaires de l'amirauté et la seule chose qu'ils purent me confier fut son adresse à Oslo.

Je me rendis alors à Sydney et m'entretins inutilement avec les marins et les membres du conseil de la vice-amirauté. Je vis l'*Alert,* vendu et converti à un usage commercial, au *Circular Quay* de Sydney Cove, mais la contemplation de ses lignes, qui ne révélaient rien, ne me fut d'aucun secours. La figurine accroupie, avec sa tête de seiche, son corps de dragon, ses ailes écailleuses et son piédestal couvert d'hiéroglyphes, avait été remise au musée d'Hyde Park. Je l'examinai longuement et très en détail, découvrant que c'était un objet maléfique mais d'un travail très raffiné, qu'elle recelait le même profond mystère, la même étrangeté supraterrestre dans sa matière que j'avais déjà remarqués sur le spécimen plus petit que possédait Legrasse. Les géologues, me dit le conservateur, s'étaient aperçus qu'elle leur présentait un monstrueux casse-tête. Ils juraient, en effet, que notre monde ne contenait aucune roche comme celle-là. Je songeai alors avec un frisson à ce que le vieux Castro avait dit à

Legrasse au sujet des Grands Anciens originels : « Ils sont venus des étoiles et ont apporté Leurs images avec Eux. »

Secoué par une révolution mentale comme je n'en avais encore jamais connu auparavant, je résolus alors d'aller rendre visite au lieutenant Johansen, à Oslo. Je pris un bateau jusqu'à Londres et me rembarquai aussitôt pour gagner la capitale norvégienne. Par un jour d'automne, je mis donc le pied sur les quais bien entretenus, à l'ombre de l'Egeberg.

La maison de Johansen, comme je l'appris, se trouvait dans la Vieille Ville du roi Harold Haardrada, celle qui conserva vivant le nom d'Oslo tout au long des siècles, alors que le reste de la cité, plus important, se parait du nom de « Christiania ». Après un voyage rapide en taxi je frappai, le cœur battant, à la porte d'un vieil immeuble très soigné à la façade crépie. Ce fut une femme au visage triste, vêtue de noir, qui vint m'ouvrir et je sentis la déception m'envahir lorsqu'elle me dit, en un anglais hésitant, que Gustaf Johansen n'était plus.

Il n'avait guère survécu à son retour, disait sa femme, car ce qui lui était arrivé en mer, en 1925, l'avait brisé. Il ne lui avait rien révélé de plus que ce qu'il avait déclaré en public, mais il avait laissé un long manuscrit – « des questions techniques », avait-il dit – rédigé en anglais, afin, de toute évidence, de la protéger des risques d'une lecture accidentelle. Au cours d'une promenade le long d'un étroit passage proche du dock Gothenberg, une balle de papier tombée d'une fenêtre sous les toits l'avait renversé. Deux matelots, des Lascars, l'avaient aussitôt aidé à se relever, mais, avant que l'ambulance n'ait pu arriver, il était mort. Les docteurs n'avaient pu découvrir de cause qui expliquât sa mort de façon satisfaisante, aussi avaient-ils attribué celle-ci à un trouble cardiaque et à l'affaiblissement de sa constitution.

Je sentis alors me prendre aux entrailles cette noire terreur qui ne me quittera plus jusqu'à ce que, à mon tour, j'aie trouvé le repos – de manière « accidentelle » ou autrement. Persuadant la veuve que les « questions techniques » de son mari me concernaient suffisamment pour qu'elle me livre accès à son manuscrit, j'emportai ce document et me mis à le lire sur le bateau de Londres.

C'était un texte simple et plutôt décousu – l'effort naïf d'un marin pour rédiger un journal après coup – où il s'évertuait à évoquer jour après jour cet ultime et terrible voyage. Je ne peux le transcrire *Verbatim,* tant l'obscurité du style et les redondances y sont grandes, mais j'en donnerai l'essentiel afin que l'on comprenne pourquoi le bruit de l'eau contre les flancs de mon bateau m'était devenu si insupportable que je me bouchai les oreilles avec du coton.

Johansen, Dieu merci, ne savait pas tout à fait, même s'il avait vu la cité et la Chose, mais moi, il ne me sera plus possible de dormir jamais paisiblement, car je songerai aux horreurs qui demeurent tapies sans cesse derrière la vie, à travers le temps et l'espace, à ces blasphèmes impies venus d'étoiles plus anciennes qui rêvent sous la mer, connus et encouragés par un culte de cauchemar impatient et tout prêt à les lâcher sur le monde, dès qu'un autre tremblement de terre fera à nouveau remonter leur monstrueuse cité de pierre au soleil et à l'air.

Le voyage de Johansen avait commencé exactement comme il l'avait dit à la vice-amirauté. L'*Emma,* sur lest, était sortie d'Auckland le 20 février, puis elle avait éprouvé la pleine force de la tempête née d'un tremblement de terre qui avait dû soulever du fond de la mer les horreurs qui avaient envahi les rêves des hommes. Une fois revenu sous contrôle, le bateau avançait bien quand, le 22 mars, il avait été arrêté par l'*Alert,* et je sentais quels avaient été les regrets du lieutenant lorsqu'il décrivait le bombardement subi et la manière dont il avait coulé. Des noirs suppôts du culte qui se trouvaient sur l'*Alert,* il parle avec une horreur significative. Il y avait une qualité particulièrement abominable en eux qui faisait que leur destruction était presque un devoir et Johansen montre un étonnement ingénu devant l'accusation de cruauté portée contre ses compagnons et lui, lors des délibérations de la commission d'enquête. C'est alors que poussés par la curiosité, les hommes poursuivent leur route sous la direction de Johansen dans le yacht qu'ils avaient capturé, aperçoivent un grand pilier de pierre qui sort de la mer et, par 47° 9' de latitude sud et 126° 43' de longitude ouest, tombent sur une côte faite de boues mêlées, de vase et d'une maçonnerie cyclopéenne, couverte d'algues, qui ne peut être que la substance tangible de la suprême terreur de la terre – la cité aux corps morts, la cité de cauchemar, R'lyeh, bâtie depuis des éons infinis, avant que toute histoire ne commence, par les formes immenses et repoussantes venues de sombres étoiles qui s'étaient infiltrées sur la terre. C'est là que reposent le grand Cthulhu et ses hordes, cachés dans des tombes vertes et gluantes. C'est de là qu'ils peuvent envoyer, enfin, après d'incalculables cycles, les pensées qui répandent la frayeur dans les rêves des êtres sensibles, qu'ils en appellent impérieusement aux fidèles pour qu'ils accomplissent leur pèlerinage de libération et de restauration. Tout cela, Johansen ne le soupçonnait pas, mais Dieu sait qu'il allait bientôt en apprendre suffisamment.

Je suppose que seul un sommet de montagne, la hideuse citadelle couronnée du monolithe où le grand Cthulhu était enterré, sortit en réalité des eaux. Quand je pense à l'*étendue* de tout ce qui peut être en train de nourrir des rêves là-dessous, je serais presque tenté de me supprimer tout de suite. Johansen et ses hommes furent impressionnés par la majesté cosmique de cette Babylone ruisselante des démons très

anciens, et ils durent deviner sans aide qu'il y avait là quelque chose qui n'était ni de notre planète, ni d'aucune autre planète sensée. L'angoisse devant l'incroyable taille des blocs de pierre verdâtre, devant la hauteur vertigineuse du grand monolithe gravé, devant la stupéfiante identité des statues et des bas-reliefs colossaux avec l'étrange figurine trouvée dans la châsse à bord de l'*Alert,* est sensible, poignante même, dans chaque ligne de la description pleine d'effroi du lieutenant.

Ignorant tout du futurisme, Johansen atteint quelque chose qui y ressemble fort lorsqu'il parle de la cité. Au lieu de décrire, en effet, des structures ou des bâtiments précis, il se contente d'insister sur les impressions générales de vastes angles et de surfaces de pierre – surfaces trop grandes pour appartenir à rien qui convienne ou soit approprié à cette terre, en outre, impies, car chargées d'horribles images sculptées et de hiéroglyphes. Je mentionne son évocation des *angles ;* parce qu'elle me rappela une chose que Wilcox m'avait dite à propos de ses terribles rêves. Il avait précisé que la *géométrie* du lieu de rêve qu'il avait aperçu était anormale, non euclidienne, et qu'elle évoquait de façon abominable des sphères et des dimensions distinctes des nôtres. Et voilà qu'à présent un matelot illettré avait une réaction toute semblable au moment où il contemplait la terrible réalité.

Johansen et ses hommes atterrirent sur une bande de boue en pente de cette monstrueuse acropole et ils grimpèrent sur des blocs titanesques, glissants et limoneux, qui n'auraient jamais pu appartenir à des degrés faits pour des mortels. Le soleil même paraissait déformé dans le ciel lorsqu'on l'apercevait à travers les miasmes polarisants qui sourdaient de cette perversion trempée de mer, et la menace dénaturée, l'attente angoissante se tapissaient en ricanant dans ces angles follement insaisissables de roches taillées où un second regard permettait de voir une concavité là où le premier avait révélé une convexité.

C'est un sentiment très proche de la terreur qui s'était emparé de tous les explorateurs avant qu'ils n'aient rien vu de plus défini que de la roche, de la vase et des algues. Chacun d'eux aurait fui s'il n'avait craint d'encourir le mépris des autres et c'était avec peu d'empressement qu'ils avaient cherché – en vain, il est vrai – quelque souvenir à emporter.

Ce fut Rodriguez, le Portugais, qui fit l'ascension du pied du monolithe et qui poussa un cri devant ce qu'il avait trouvé. Le reste le suivit et regarda avec curiosité l'immense porte de bois gravé avec le bas-relief de seiche-dragon, désormais familier. C'était, dit Johansen, comme une grande porte de grange, et ils se rendaient tous compte qu'il s'agissait d'une porte, étant donné le linteau, le seuil et les montants ornés qui l'encadraient, même s'ils étaient divisés quant à savoir si elle était montée à

plat, comme une trappe, ou de biais, comme une porte de cellier. Ainsi que Wilcox l'avait déclaré, la géométrie de ce lieu était complètement erronée. On ne pouvait être certain que la mer et le sol se trouvaient bien à l'horizontale, ce qui expliquait que la position relative de tout le reste ait pu paraître d'une variabilité fantasmagorique.

Briden poussa sur la pierre en différents endroits sans résultat. Donovan tâta alors délicatement le pourtour, pesant sur chaque point au fur et à mesure qu'il avançait. Il grimpa interminablement le long du grotesque chambranle de pierre – c'est-à-dire que l'on pourrait parler de grimper si la chose n'avait été, après tout, horizontale –, et les hommes se demandèrent comment il pouvait y avoir une porte aussi immense dans tout l'univers. Puis, très doucement, très lentement, le panneau de presque un demi-hectare commença à basculer vers l'intérieur, à partir du sommet. Ils virent ainsi qu'il était équilibré.

Donovan glissa ou se propulsa comme il le put vers le bas, à moins que ce n'eût été le long du montant, puis il rejoignit ses camarades et tous observèrent l'étrange recul du portail monstrueusement gravé. Dans cette vision fantastique de distorsion prismatique, il se déplaçait de manière anormale en suivant la diagonale, si bien que toutes les règles de la matière et de la perspective en paraissaient bouleversées.

L'ouverture était noire, d'une obscurité presque tangible. Ces ténèbres avaient, en vérité, une *qualité positive*. Elles conservaient, en effet, dans l'ombre les parties des murs intérieurs qui auraient dû être révélées et elles commençaient même à cracher une sorte de fumée, née d'un emprisonnement vieux de tant d'éons, qui assombrissait visiblement le soleil au moment où celui-ci s'éloignait, furtif, dans le ciel rétréci et gibbeux, en battant ses ailes membraneuses. L'odeur qui s'élevait de ces profondeurs nouvellement découvertes était intolérable et Hawkins, enfin, qui avait l'oreille sensible, dit qu'il croyait percevoir tout en bas le son désagréable qu'auraient produit des pas sur un sol détrempé. Tous écoutèrent, et ils écoutaient tous encore lorsqu'Elle s'avança, pesante, et leur apparut au moment où Elle faisait glisser en tâtonnant Son immensité verte, gélatineuse, par l'ouverture noire, afin de gagner l'air pollué, sorti de cette cité de poison et de folie.

La main du pauvre Johansen l'avait presque trahi quand il avait rédigé ceci. Des six hommes qui ne regagnèrent jamais le bateau, il pense que deux succombèrent tout bonnement à la peur en cet instant maudit. La Chose ne peut être décrite – il n'existe aucun langage pour traduite de tels abîmes de démence aiguë et immémoriale, d'aussi atroces contradictions de la matière, de la force et de l'ordre cosmique. Une montagne s'était mise en marche et progressait en trébuchant. Dieu ! Comment s'étonner que, de l'autre côté de la Terre, un grand architecte soit devenu fou et que le pauvre Wilcox

ait déliré de fièvre, en cet instant télépathique ? La Chose des idoles, le vert, le gluant produit des étoiles, s'était réveillée pour venir réclamer ce qui lui appartenait. Les étoiles étaient à nouveau dans la juste position, et ce qu'un culte célébré depuis des âges n'avait pu faire à dessein, un groupe d'innocents marins l'avait fait par accident. Au bout de vingt millions d'années, le grand Cthulhu était à nouveau libre et ivre de joie.

Trois hommes furent balayés par les griffes molles avant qu'aucun d'eux n'ait pu tourner les talons. Dieu leur accorde le repos, si le repos peut encore être dans l'univers. Il s'agissait de Donovan, de Guerrera et d'Angstrom. Parker glissa, alors que les trois autres plongeaient frénétiquement, à travers des étendues infinies de roches incrustées de vert, en direction du bateau, et Johansen affirme qu'il fut absorbé par un angle de maçonnerie qui n'aurait pas dû être là, un angle qui était aigu et qui se comporta comme s'il avait été obtus. Ainsi, seuls Briden et Johansen parvinrent au canot et ramèrent désespérément vers l'*Alert* tandis que la monstruosité montagneuse descendait lourdement sur les roches glissantes et hésitait, embarrassée, au bord de l'eau.

On n'avait pas laissé la vapeur tomber complètement, en dépit du départ de tout l'équipage pour le rivage, et il ne fallut que quelques instants d'une précipitation fiévreuse du haut en bas, entre la roue du gouvernail et les machines, avant que l'*Alert* ne soit mise en route. Lentement, parmi les horreurs déformées de l'incroyable scène, le bateau commença à brasser l'écume des eaux léthifères. Cependant, sur la maçonnerie du rivage charnier qui n'était pas de cette terre, la Chose titanesque venue des étoiles bavait et bégayait, tel Polyphème maudissant le navire du fugitif Ulysse. Alors, plus courageux que le cyclope de la légende, le grand Cthulhu se laissa glisser, tout graisseux, dans la mer et se lança à leur poursuite, tandis que ses larges enjambées de puissance cosmique faisaient naître les vagues. Briden regarda en arrière et sombra dans la folie, riant par intervalles, jusqu'à ce que la mort le surprenne, une nuit, dans la cabine, tandis que Johansen errait en délirant.

Johansen, pourtant, n'avait pas renoncé encore. Sachant que la Chose était certainement capable de rattraper l'*Alert* tant que la pression ne serait pas complète, il résolut de se fier à une ultime chance. Mettant la machine à toute vitesse, il fila comme l'éclair sur le pont et renversa la barre ; il y eut un puissant tourbillon, une écume sur l'océan fétide, et, comme la vapeur montait de plus en plus, le vaillant Norvégien précipita son bateau sur la masse gélatineuse qui le pourchassait et s'élevait au-dessus des vagues moutonneuses et impures comme la poupe d'un galion démoniaque. L'effroyable tête de seiche, dont les tentacules se contorsionnaient, atteignit presque le beaupré du solide yacht, mais Johansen poursuivit sa route sans relâche.

Il y eut un bruit d'éclatement, rappelant l'explosion d'une vessie, une fange bourbeuse se déversa, comme si un poisson-lune avait été fendu, une odeur méphitique se répandit, comme si un millier de tombes avaient été ouvertes et un tintamarre se produisit, tel que le chroniqueur renonça à le transcrire. Un instant, le bateau fut souillé par un âcre, un aveuglant nuage vert, puis il n'y eut plus qu'un bouillonnement venimeux à la poupe où – Dieu du ciel ! – la plasticité répandue de ce produit innommable de l'espace était en train de *se recombiner*, nébuleuse, dans sa détestable forme originelle cependant que la distance qui le séparait de l'*Alert* s'accroissait à chaque seconde comme le bateau gagnait de la vitesse grâce à la vapeur qui montait.

Ce fut tout. Johansen se contenta ensuite de rêver sombrement devant l'idole de la cabine et de se charger des simples problèmes de nourriture qui se posaient à lui-même et au fou rieur qui se trouvait à ses côtés. Il ne tenta plus de naviguer, après sa première fuite audacieuse. La réaction semblait, en effet, avoir enlevé quelque chose à son âme. Vint alors la tempête du 2 avril et les nuages s'amoncelèrent autour de sa conscience. Il éprouva alors une sensation de tourbillon fantomatique à travers les gouffres liquides de l'infini, de chevauchées vertigineuses sur la queue d'une comète à travers des univers tournoyants, de précipitations hystériques de l'enfer à la lune et de la lune à l'enfer, le tout accompagné par le chœur des autres dieux, riant aux éclats, convulsés, hilares, et des lutins verts moqueurs du Tartare qui portent des ailes de chauve-souris.

Les secours, quand ils vinrent, l'arrachèrent à ce rêve – le *Vigilant*, la commission de la vice-amirauté, les rues de Dunedin et le long voyage de retour vers le pays natal, jusqu'à la vieille maison proche de l'Egeberg. Il ne pouvait raconter – on l'aurait cru fou. Il allait écrire ce qu'il savait avant que la mort ne survienne, mais sa femme ne devait pas deviner. La mort serait un bienfait, si seulement elle parvenait à effacer les souvenirs.

Tel était le document que je lus et qui maintenant repose dans la boîte de fer, près du bas-relief et des papiers du professeur Angell. Ce compte rendu que je viens de faire ira le rejoindre – ce témoignage de la santé de mon esprit, où j'ai coordonné ce qui, je l'espère, ne sera plus jamais coordonné à nouveau. J'ai jeté les yeux sur tout ce que l'univers peut contenir d'horreur, et tant les cieux du printemps que les fleurs de l'été ne sauront après cela être qu'empoisonnés pour moi. Je ne crois pas, cependant, que ma vie sera longue. Mon oncle s'en est allé, le pauvre Johansen s'en est allé et moi aussi, je m'en irai. J'en sais trop et le culte est toujours vivant.

Cthulhu vit toujours, lui aussi, enfermé à nouveau dans le gouffre de pierre qui l'a protégé depuis que le soleil est jeune. Sa cité maudite s'est enfoncée une fois de plus,

car le *Vigilant* a navigué au-dessus du point où elle était apparue, après la tempête d'avril ; mais ses ministres sur la terre vocifèrent encore, font des simagrées et sacrifient toujours autour de monolithes coiffés d'idoles, en des lieux solitaires. Il doit avoir été pris au piège au moment où la cité s'engloutissait, alors qu'il se trouvait dans son noir abîme, sinon le monde serait déjà en train de hurler de frayeur et de frénésie. Qui sait comment tout cela s'achèvera ? Ce qui s'est soulevé peut s'enfoncer et ce qui s'est enfoncé peut se soulever. Cette nature repoussante attend et rêve dans les profondeurs et le délabrement gagne les cités chancelantes des hommes. Les temps viendront – mais je ne peux, ni ne veux y penser. Si je cesse de vivre avant d'avoir achevé ce manuscrit, je prie mes exécuteurs testamentaires de préférer la prudence à l'audace et de veiller à ce qu'il ne tombe jamais sous d'autres yeux.

L’ÉTRANGE MAISON HAUTE DANS LA BRUME

The Strange High House in the Mist – 1931 (1926)

Traduction par Paule Pérez.

Chaque matin, près des falaises de Kingsport, une étrange brume monte de la mer. Blanche et duveteuse, elle s’élève des profondeurs vers ses frères les nuages, toute pleine de rêves de pâturages humides et de cavernes de Léviathan. Et lorsque, plus tard, les calmes pluies d’été tombent sur les toits qui abritent les poètes, ces nuages éparpillent des bribes de rêves pour que les hommes ne vivent pas sans avoir vent des mystères anciens, ou des merveilles que durant la nuit les planètes racontent aux autres planètes.

Quand les contes s’épaississent et se font nombreux dans les grottes des Tritons, et que les conques, dans les cités d’algues marines, font résonner de vieux airs enseignés par les Anciens, alors des brumes impatientes se rassemblent dans les cieux, chargées de connaissances et de secrets. Et ceux qui, des rochers, regardent vers l’océan, ne voient qu’une blancheur surnaturelle ; comme si le bord de la falaise était le bord du monde ; et comme si les cloches solennelles des balises tintaient dans un éther de féerie.

Au nord de Kingsport, la ville archaïque, les hauts rochers s’élèvent curieusement en paliers, jusqu’à ce que l’ultime faîte du nord paraisse suspendu dans le ciel comme un nuage gris de glace. Il est seul, sommet isolé, saillant dans l’espace illimité. À cet endroit, la côte tourne brusquement, là où le grand Miskatonic se jette dans la mer après avoir traversé les plaines, au-delà d’Arkham, apportant avec lui les légendes et les curieux souvenirs des bois et des collines de la Nouvelle-Angleterre.

Les gens de mer de Kingsport lèvent les yeux vers la falaise, comme d’autres vers l’étoile polaire. Ils règlent la durée des tours de garde de nuit suivant la façon dont elle cache ou laisse voir la Grande Ourse, Cassiopée et le Dragon. Pour ces gens, la falaise fait partie du firmament, et en vérité elle ne disparaît à leurs yeux que lorsque la brume cache les étoiles ou le soleil. Ils ont de l’affection pour certaines falaises, par exemple celle aux contours grotesques qu’ils appellent le Père Neptune, ou celle dont ils désignent la succession de piliers par la Chaussée, mais celle qui est si proche du ciel, ils en ont peur. Les marins portugais arrivant de voyage se signent dès qu’ils l’aperçoivent, et les vieux Yankees pensent que l’escalader, si toutefois c’était possible, serait plus terrible que la mort.

Il y a cependant une vieille maison au sommet de cette falaise, et le soir, on peut voir briller de la lumière derrière ses fenêtres à petits carreaux. Cette maison a toujours été là. Les gens disent que celui qui y demeure converse avec les brumes matinales qui s'élèvent des profondeurs. Il aurait découvert sur l'océan des choses curieuses à ce moment où le bord de la falaise se confond avec le bord du monde tout entier, quand les cloches solennelles des balises se mettent à tinter dans l'éther blanc de féerie. Cela, ils en parlent par ouï-dire, car ce rocher interdit n'a jamais été exploré, et les gens du pays évitent soigneusement de diriger leurs télescopes vers lui. Les équipages qui mouillent pour l'été l'ont scruté avec des jumelles, mais ils n'ont jamais rien vu de plus que le vieux toit gris pointu, couvert de bardeaux dont les auvents descendent presque jusqu'aux fondations, et la faible lueur jaune filtrant des petites fenêtres, dans le soir. Ceux qui viennent l'été ne croient pas qu'« Il » vit dans cette maison depuis des centaines d'années, mais ils sont incapables de donner la preuve de leur opinion hérétique aux habitants de Kingsport. Même le Vieil Homme terrible, qui parle à des pendules de plomb logés dans des bouteilles, qui achète ses provisions avec des pièces d'or espagnoles séculaires et qui conserve des idoles de pierre dans la cour de sa maison antédiluvienne de Water Street, ne peut qu'affirmer que les choses étaient déjà ainsi quand son grand-père n'était qu'un petit garçon, et qu'elles devaient l'être des siècles auparavant, quand Belcher, Shirley, Pownal étaient les gouverneurs de Sa Majesté pour la province du Massachusetts.

Puis un été, un philosophe vint à Kingsport. Il s'appelait Thomas Olney, et il enseignait des choses ennuyeuses dans une université de la baie de Narrangasett. Il arriva avec une épouse corpulente et des enfants turbulents. Ses yeux et son âme étaient fatigués d'avoir toujours eu les mêmes pensées bien disciplinées. Il contempla les brumes sur le diadème du Père Neptune et essaya de pénétrer dans les univers de blancs mystères, le long des gradins gigantesques de la Chaussée. Matin après matin, il restait allongé sur les falaises à regarder, par-dessus le bord du monde, l'éther cryptique et lointain, et à écouter les cloches spectrales et les cris sauvages des mouettes. Dès que la brume se levait et que la mer devenait morne sous la fumée des bateaux à vapeur, il soupirait et redescendait en ville, où il aimait à se promener dans les petites ruelles étroites et anciennes qui montent et descendent la colline, et étudier les pignons branlants et les portes aux curieuses colonnes qui avaient abrité tant de générations de marins vigoureux. Et il parlait même avec le Vieil Homme terrible qui n'aimait pas les étrangers, et qui l'invita dans sa maison incroyablement archaïque, où les plafonds bas et les lambris rongés de vers étaient témoins pendant les heures de la nuit de soliloques inquiétants.

Bien entendu, il était inévitable que Olney remarquât la maison grise et mystérieuse,

perdue sur ce sinistre rocher qui ne fait qu'un avec les brumes et le firmament. Le mystère qui entourait l'étrange habitation avait toujours été chuchoté dans les ruelles sinueuses de Kingsport. Le Vieil Homme terrible racontait d'une voix asthmatique l'histoire qu'il tenait de son père, qui avait aperçu une nuit un éclair immense surgir de cette maison aux toits pointus et s'élever vers les nuages du ciel. Grand-mère Orne, dont la petite demeure dans Ship Street est toute couverte de mousse et de lierre, racontait que sa grand-mère avait entendu dire que des formes étranges de brume s'envolaient et entraient directement par la porte étroite et unique de cet endroit inaccessible – car la porte se trouve au bord de la falaise, côté océan, et n'est visible que des bateaux.

À la fin, curieux d'apprendre des choses nouvelles, et aucunement retenu par la peur des habitants de Kingsport ou par la paresse habituelle des estivants, Olney prit une décision terrible. Malgré son éducation conservatrice, ou à cause d'elle, car les existences routinières nourrissent des désirs silencieux pour l'inconnu, il fit le serment d'escalader cette falaise interdite et de visiter l'antique maison grise qui se dressait dans le ciel. À juste titre, la partie la plus rationnelle de sa personnalité lui suggérait que les habitants du lieu devaient y accéder depuis l'intérieur du pays. Ils devaient, sans doute, emprunter une voie longeant la crête la plus proche de l'estuaire de Miskatonic. Probablement faisaient-ils leurs achats à Arkham, sachant combien les habitants de Kingsport aimaient peu leur maison, ou peut-être étaient-ils simplement incapables de descendre la falaise du côté de la cité.

Olney marcha le long des falaises plus basses jusqu'à l'endroit où le grand rocher s'élevait insolemment pour se marier avec les choses célestes. Il s'assura qu'aucune force humaine ne pouvait l'escalader ou le descendre, côté sud, par cette pente menaçante. À l'est et au nord, le roc, également impraticable, s'élevait à des milliers de pieds, perpendiculairement à l'eau. Il ne restait que le flanc ouest, tourné vers l'intérieur en direction d'Arkham.

Tôt un matin d'août, Olney se mit en route pour rechercher un chemin menant vers le pinacle inaccessible. Il marcha en direction du nord-ouest le long de routes agréables. Il dépassa la mare de Hooper et la vieille poudrerie de brique, jusqu'à l'endroit où les pâturages s'élèvent vers la crête dominant le Miskatonic, d'où l'on a une vue admirable sur les clochers blancs d'Arkham. Là, il trouva une route ombragée qui menait vers cette cité, mais point d'autre piste en direction de la mer, ainsi qu'il l'avait souhaité. Des bois et des champs dévalaient jusqu'à l'embouchure du fleuve. Il n'y avait aucun signe de présence humaine, pas même un mur de pierre ou une vache solitaire, seulement l'herbe haute, les arbres géants et les enchevêtrements de ronces que les premiers Indiens avaient dû voir. Tandis qu'il grimpait lentement à l'est, de

plus en plus haut au-dessus de l'estuaire qui se trouvait à sa gauche, pour se rapprocher de la mer, il découvrit que le chemin devenait de moins en moins facile d'accès et il finit par se demander comment les habitants de cet endroit détesté pouvaient bien s'y prendre pour atteindre le monde extérieur et se rendre au marché d'Arkham. Puis les arbres se raréfièrent, et, loin au-dessous de lui sur sa droite, il vit les collines, les vieux toits et les flèches de Kingsport. Même Central Hill était minuscule, vue de cette hauteur, et il pouvait à peine discerner le vieux cimetière, près de l'hôpital de la Congrégation, sous lequel, selon la rumeur, se dissimulent des caves et des cryptes terrifiantes. Devant lui s'étendaient une herbe épaisse, des buissons de ronces et de mûres, et au-delà le roc nu de la falaise et le toit pointu de la redoutable maison grise. À présent, la crête se rétrécissait, et Olney se sentit mal à l'aise à cause de sa solitude sous le ciel hostile, près du précipice effrayant, au-dessus de Kingsport, au sud, et de la paroi verticale qui faisait presque un mile de haut à l'embouchure de la rivière, au nord. Tout à coup, il découvrit un trou béant devant lui, de dix pieds de profondeur. Il y descendit en se suspendant par les mains jusqu'à un plan incliné, et ensuite rampa dangereusement le long d'un défilé naturel sur la paroi opposée. Ainsi, c'était là la manière dont les habitants de cette maison fantastique voyageaient entre ciel et terre !

Quand il émergea du gouffre, une brume matinale se formait, mais il vit distinctement la maison haute et impie devant lui, les murs aussi gris que le rocher et son sommet qui s'élevait audacieusement au milieu du blanc laiteux des vapeurs marines. Et il remarqua qu'il n'y avait pas de porte du côté des terres, mais seulement quelques petites fenêtres à croisillons avec des vitres opaques en œil-de-bœuf, plombées à la mode du XVII^e^ siècle. Tout autour de lui, ce n'était qu'un chaos de nuages ; il n'apercevait rien d'autre que la blancheur de l'espace sans limites. Il était seul dans le ciel avec cette curieuse et très troublante maison. Après avoir longé l'enceinte jusqu'à la façade, il vit que le mur ne faisait qu'un avec la paroi de la falaise, si bien que l'étroite porte ne pouvait être atteinte que par les airs. Il en ressentit une terreur que l'altitude seule ne pouvait expliquer. N'était-il pas très étrange que des bardeaux aussi rongés par les vers aient survécu au temps, et que des briques aussi croulantes forment une cheminée qui tienne encore debout ?

Comme la brume s'épaississait Olney fît le tour de la maison jusqu'aux fenêtres des côtés nord, ouest et sud, qu'il trouva toutes verrouillées. Il en fut vaguement content, car plus il voyait cette maison, moins il désirait y pénétrer. C'est alors qu'un son le fît sursauter. Il entendit un grincement de serrure, un long grincement, comme si une lourde porte était lentement et prudemment ouverte, et un claquement de loquet suivit. Cela se passait du côté de l'océan, là où l'étroite porte s'ouvrait sur l'espace vide à

des milliers de pieds au-dessus des vagues, dans le ciel brumeux. Puis il y eut un piétinement lourd et décidé dans la maison, et Olney entendit les fenêtres s'ouvrir, d'abord sur le côté nord, en face de lui, puis à l'ouest, de l'autre côté. Quand un tâtonnement se rapprocha du châssis le plus proche de lui, il se faufila vers le côté ouest et s'aplatit contre le mur, à côté des fenêtres à présent ouvertes. Il était évident que le propriétaire était rentré, mais il était évident aussi qu'il n'était pas arrivé par la terre, ni par quelque ballon ou aéronef qu'on pût imaginer. Des pas résonnèrent de nouveau. Olney contourna l'habitation par le nord, mais avant qu'il eût pu trouver un abri, une voix appela doucement, et il sut qu'il allait rencontrer son hôte. Penché à la fenêtre ouest, il y avait un grand visage à la barbe noire, dont les yeux phosphorescents portaient l'empreinte de spectacles inouïs. Mais la voix était douce, curieusement désuète, si bien que Olney ne frissonna pas quand une main brune se tendit vers lui pour l'aider à pénétrer dans cette étrange pièce basse aux boiseries de chêne noir et aux meubles de style Tudor. L'homme était vêtu de vêtements très anciens. Il était comme auréolé par la science des mers et par des rêves de hauts galions. Olney ne se souvint ni de toutes les merveilles qu'il lui raconta, ni même qui il était, mais il affirma que l'homme était bienveillant, plein de la magie des songes insondables du temps et de l'espace. La petite pièce semblait verte. Elle paraissait éclairée par une faible lueur aquatique, et Olney vit que les fenêtres qui donnaient à l'est n'étaient pas ouvertes, mais fermées, pour la protéger de la brume, par des vitres épaisses et ternes comme le fond des vieilles bouteilles. L'hôte barbu avait l'air jeune, mais son regard semblait provenir du fin fond des temps. D'après les légendes qu'il racontait sur d'extraordinaires choses anciennes, on pouvait deviner que les gens du village avaient raison de dire qu'il avait été en communication avec les brumes de la mer et les nuages du ciel depuis la naissance du premier village capable de contempler de la plaine sa retraite solitaire.

La journée finissait, et Olney écoutait encore les histoires des temps anciens et des lieux éloignés. Il apprit comment les rois de l'Atlantide avaient combattu les êtres gluants et impies qui étaient sortis en rampant des crevasses du fond de l'océan, et comment le temple à colonnes couvert d'algues de Poséidon peut encore être aperçu à minuit par des bateaux en détresse, qui savent, en le voyant, qu'ils sont perdus. L'époque des Tritons fut évoquée, mais l'hôte devint hésitant lorsqu'il parla des premiers âges précédant la naissance des dieux, ou même des anciens dieux, quand les autres dieux venaient danser au sommet de Hatheg-Kla, dans le désert de pierres près d'Ulthar, de l'autre côté de la rivière Skaï. C'est à ce moment qu'on entendit frapper à la porte, à cette ancienne porte de chêne cloutée, au-delà de laquelle il n'y avait que l'abîme de nuages blancs. Olney sursauta de peur, mais l'homme à la barbe lui fit signe de rester calme. Il alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte pour regarder à

travers le judas. Ce qu'il y vit lui déplut, car il pressa son doigt sur ses lèvres et revint sur la pointe des pieds fermer toutes les fenêtres avant de retourner s'asseoir sur l'antique siège, près de son invité. Olney aperçut alors une bizarre silhouette noire s'attarder à la vitre translucide de chacune des petites fenêtres, et il fut content que son hôte n'eût pas répondu aux coups frappés à la porte. Car il y a trop de choses étranges et imprévisibles dans le grand Infini, et celui qui est à la recherche des rêves doit éviter d'éveiller ou de rencontrer ceux qu'il ne faut pas.

Puis les ombres commencèrent à se rassembler. D'abord les petites ombres furtives qui se cachaient sous la table, puis d'autres plus audacieuses dans les sombres coins lambrissés. L'homme à la barbe fît alors des gestes de prières énigmatiques, et alluma de grandes bougies dans des chandeliers de cuivre curieusement ouvragés. Il lançait de fréquents coups d'œil vers la porte comme s'il guettait quelqu'un. Son attente ne fut pas vaine puisque l'on entendit bientôt frapper à la porte d'une façon singulière, selon un code sans doute secret et très ancien. Cette fois il ne vérifia pas même par le judas, mais poussa la grande barre de chêne, fit tourner la serrure et déverrouilla la lourde porte, l'ouvrant toute grande aux étoiles et à la brume. À cet instant, un flot d'harmonie obscure pénétra dans la pièce puis, venus des profondeurs océanes, tous les rêves et les souvenirs des Puissants disparus de la terre. Et des flammes dorées jouèrent sur les chevelures d'algues, si bien que Olney fut ébloui et leur rendit hommage. Neptune était là avec son trident, et les Tritons joueurs et les Néréides fantastiques. Sur le dos des dauphins se balançait un vaste coquillage à l'intérieur duquel il y avait la forme grise et terrible du primitif Nodens, le maître du Grand Gouffre. Les conques et les Tritons firent entendre de curieux bruits, et les Néréides émirent d'étranges sons en frappant sur les coquilles de monstres inconnus qui se dissimulent dans les noires cavernes marines. Le vénérable Nodens, alors, étendit sa main flétrie et aida Olney et son hôte à pénétrer dans le vaste coquillage. Les conques et les gongs firent entendre une clameur sauvage et effrayante. Le fabuleux équipage s'élança dans l'éther sans limites, tandis que le bruit de ses cris se perdait dans les échos du tonnerre.

Toute la nuit, à Kingsport, on observa la falaise élevée chaque fois que la tempête et les brumes le permettaient. Lorsque, vers l'aube, les petites fenêtres s'assombrirent, on parla à voix basse de malheur et de désastre. Et les enfants et la femme corpulente d'Olney adressèrent leurs implorations au dieu des Baptistes, et prièrent pour que le voyageur trouvât à emprunter un parapluie et des caoutchoucs, à moins que la pluie ne s'arrêtât d'ici le matin. Puis l'aurore sortit de la mer, dégoulinante d'eau et couronnée de brume, et les balises tintèrent solennellement dans les tourbillons de l'éther blanc. Et à midi, les cors des elfes résonnèrent au-dessus de l'océan tandis que Olney,

descendant des falaises, sec et chaussé légèrement, faisait son entrée dans Kingsport avec l'air de quelqu'un qui a vu des pays lointains. Il fut incapable de se souvenir de ce qu'il avait rêvé dans la cabane de l'ermite sans nom, perchée dans le ciel, pas plus qu'il ne sut dire comment il était descendu de ce rocher où l'homme n'avait jamais mis les pieds. Il ne parla jamais de son aventure, excepté avec le Vieil Homme terrible, qui murmura dès lors des choses curieuses dans sa longue barbe blanche, jurant que l'homme qui était descendu de la falaise n'était plus le même que celui qui y était monté, et que l'esprit perdu de celui qui s'appelait Thomas Olney flottait là-haut, soit sous le toit gris et pointu, soit parmi les hauteurs inconcevables de cette sinistre brume blanche.

Et depuis ce jour, au travers de longues années de grisaille et de lassitude, le philosophe a travaillé, mangé, dormi et accompli sans se plaindre tous les actes d'un citoyen. Il ne se languit plus de la magie des collines lointaines, et ne soupire plus après les secrets qui émergent comme des récifs verts d'une mer sans fond. La monotonie de sa vie ne lui cause plus de tristesse et ses pensées bien disciplinées suffisent à son imagination. Son épouse devient plus corpulente, ses enfants plus grands, plus turbulents, et il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de montrer qu'il est fier d'eux. Dans son regard, il n'y a pas de lueur d'inquiétude, et s'il écoute parfois les cloches solennelles ou les trompes des elfes lointains, c'est seulement la nuit, quand errent de vieux rêves. Il n'a jamais revu Kinsgport, car sa famille n'aimait pas les vieilles maisons, et se plaignait de ce que les tuyaux fonctionnaient mal. Ils ont maintenant un bungalow à Bristol Highlands, où il n'y a pas de falaises élevées, et où les voisins sont modernes et civilisés.

Mais à Kingsport d'étranges histoires circulent. Et même le Vieil Homme terrible admet quelque chose que son grand-père ne lui a pas raconté ; car maintenant, quand le vent du nord souffle avec bruit au-dessus de l'ancienne maison qui se confond avec le firmament, le silence inquiétant et menaçant, qui existait bien avant la peste qui ravagea le village de Kingsport, est enfin rompu. Et les vieilles gens parlent des voix joyeuses qu'ils entendent chanter et d'un rire qui résonne de joies supraterrestres. Ils disent que le soir les fenêtres sont plus éclairées qu'auparavant. Ils disent encore que l'aurore vient plus souvent en ce lieu, drapée de couleurs bleues brillantes, avec des visions d'univers gelé, tandis que le rocher et la maison se détachent, noirs et fantastiques, sur un décor échevelé. Et les brumes de l'aube sont plus épaisses. Quant aux marins, ils ne sont plus absolument sûrs que les tintements étouffés de la mer soient ceux des balises. Le plus curieux de tout, cependant, c'est la disparition des anciennes craintes dans le cœur des jeunes gens de Kingsport. Ils sont enclins maintenant à écouter la nuit les bruits vagues du vent du nord, et ils jurent que ni le

mal ni la douleur ne peuvent habiter la vieille maison au toit pointu, car la joie résonne dans ces nouvelles voix, et avec elles le tintement des rires et de la musique. Ils ne savent pas quelle légende les brumes marines peuvent apporter à ce pinacle hanté, mais ils désirent ardemment connaître les merveilles qui frappent à la porte béante de la falaise quand les nuages sont très épais. Aussi les vieux craignent-ils qu'un jour ils n'essayent de grimper, l'un après l'autre, vers ce pic inaccessible, dans le ciel, pour y découvrir le secret séculaire caché sous le toit pointu à bardeaux qui fait partie des rochers, des étoiles, et des anciennes craintes de Kingsport. Ils ne doutent pas que ces jeunes gens aventureux reviendront, mais ils pensent qu'une lueur disparaîtra de leur regard, et la volonté quittera leur cœur. Ils souhaitent que le vieux Kingsport, avec ses ruelles abruptes et ses pignons archaïques, continue d'exister, et ne tombe pas dans l'apathie, tandis que s'amplifierait le chœur des rites dans ce terrible nid d'aigle inconnu où les brumes et les rêves s'arrêtent pour se reposer au cours de leurs voyages de la mer vers les cieux. Ils ne veulent pas que les âmes de leurs jeunes hommes quittent les foyers agréables et les tavernes aux toits en croupe du vieux Kingsport, pas plus qu'ils ne désirent que les rites et les chansons de cet endroit rocheux augmentent d'intensité. Car, de même que la voix est venue apporter de nouvelles brumes de la mer et de nouvelles lumières du nord, ils disent que d'autres voix apporteront encore plus de brumes et plus de lumières, jusqu'à ce que peut-être les Anciens Dieux (auxquels ils font allusion seulement en chuchotant, de crainte que le pasteur ne les entende) sortent des profondeurs inconnues du désert de Kadath, pour s'installer sur le rocher si proche des collines et des vallées riantes de ce peuple tranquille de pêcheurs. Ils n'aspirent à rien de tout cela, car, pour les gens simples, les choses qui ne sont pas terrestres ne sont pas les bienvenues, et en outre, le Vieil Homme terrible rappelle souvent ce que Olney disait de ces coups que le locataire redoutait et de la forme noire et inquisitrice qui se découpait dans la brume, à travers les étranges vitres, opaques et plombées, des fenêtres en œil-de-bœuf.

Cependant, seuls les Anciens peuvent décider de ces choses. Et pendant ce temps, la brume matinale s'élève toujours au-dessus de ce pic solitaire et vertigineux surmonté par l'antique maison, la maison grise aux auvents bas, où l'on ne voit personne, mais où le soir apporte des lumières furtives, tandis que le vent du nord se fait l'écho d'étranges divertissements. Blanche et duveteuse, la brume s'élève des profondeurs vers ses frères les nuages, pleine de rêves de pâturages humides et de cavernes de Léviathan. Et lorsque les contes s'épaississent et se font nombreux dans les grottes des Tritons, et que les conques, dans les cités d'algues marines, font résonner de vieux airs enseignés par les Anciens, alors des brumes impatientes se rassemblent dans les cieux, chargées de connaissances et de secrets. Et ceux qui, de Kingsport, nichés inconfortablement sur les falaises inférieures au-dessous de cette

redoutable sentinelle de pierre, regardent vers l'océan, ceux-là ne voient qu'une blancheur surnaturelle, comme si le bord de la falaise était le bord du monde, et comme si les cloches solennelles des balises résonnaient dans un éther de féerie.

LA COULEUR TOMBÉE DU CIEL

The Colour out of Space - 1927 (1927)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin.

À l'ouest d'Arkham les collines sont sauvages et il est des vallées dont les bois profonds n'ont jamais subi la hache. Il est d'étroites et sombres gorges où les arbres s'inclinent bizarrement, où de minces ruisselets filtrent sans avoir jamais reflété l'éclat du soleil. Sur les versants plus doux, d'antiques fermes branlantes aux chaumières trapues, couvertes de mousse, ruminent éternellement les vieux secrets de la Nouvelle-Angleterre à l'abri de grandes corniches rocheuses ; mais toutes sont vides à présent, leurs larges cheminées s'effritent et leurs flancs recouverts de bardeaux bombent dangereusement sous les toits bas à double pente.

Les gens d'autrefois s'en sont allés, et les étrangers ne veulent pas vivre là. Des Canadiens français ont essayé, des Italiens, et des Polonais sont venus et repartis. Non qu'il y ait quoi que ce soit qu'on puisse voir, entendre ou toucher : c'est quelque chose qu'on imagine. L'endroit ne vaut rien pour l'imagination et n'inspire pas la nuit de rêves reposants. Cela doit être ce qui éloigne les étrangers, car le vieil Ammi Pierce ne leur a jamais raconté ce qu'il se rappelle de ce diable de temps. Ammi, dont l'esprit est un peu dérangé depuis des années, est le seul qui reste ou qui parle toujours de ce diable de temps ; il ose le faire parce que sa maison est très près des champs découverts et des voies fréquentées autour d'Arkham.

Il y avait autrefois une route à travers les collines et les vallées, qui passait juste là où est maintenant la lande foudroyée ; mais les gens l'ont abandonnée et une nouvelle a été tracée, beaucoup plus déviée vers le sud. On trouve encore des traces de l'ancienne parmi les herbes folles d'une nature sauvage qui reprend ses droits, et il en subsistera certainement même quand la moitié des terres basses seront inondées pour le nouveau réservoir. Alors les bois obscurs seront abattus et la lande foudroyée sommeillera au fond des eaux bleues dont la surface reflétera le ciel et frémira au soleil. Et les secrets de ce diable de temps ne feront plus qu'un avec ceux des profondeurs ; avec le savoir caché du vieil océan, et tout le mystère de la terre des origines.

Lorsque je parcourus les collines et les vallées pour lever le plan du nouveau réservoir, on me dit que les lieux étaient maudits. J'appris cela des gens d'Arkham, et comme c'est une très vieille ville pleine de contes de sorcières, j'attribuai la malédiction à une de ces légendes que les mères-grand depuis des siècles

chuchotaient aux enfants. L'expression « lande foudroyée » me sembla très bizarre, théâtrale, et je me demandai comment un peuple puritain avait pu l'inclure dans son folklore. Puis je vis par moi-même, à l'ouest, ce sombre enchevêtrement de gorges et de pentes, et je ne me posais plus de questions, excepté sur son antique mystère. C'était le matin quand je le vis, mais l'ombre y restait tapie tout le jour. Les arbres poussaient trop serrés, et leurs troncs étaient trops gros pour une forêt bien tenue de Nouvelle-Angleterre. Trop de silence dans la pénombre des allées qui les séparaient, et trop mou le sol de mousse humide et les tapis de pourriture d'une infinité d'années.

Dans les espaces découverts, surtout le long du tracé de l'ancienne route, il y avait de petites fermes à flanc de colline ; certaines avaient gardé tous leurs bâtiments intacts, d'autres seulement un ou deux, et quelquefois rien qu'une cheminée solitaire ou une cave qui se comblait rapidement. Ronces et mauvaises herbes régnaient, et des créatures sauvages glissaient furtivement dans les broussailles. Sur tout cela flottait une brume fiévreuse et oppressante, une note d'irréalité grotesque, comme si un élément essentiel de perspective ou de clair-obscur eût été faussé. Je ne m'étonnais pas que les étrangers n'y puissent rester, car il n'était pas là de place pour le sommeil. Cela ressemblait trop à un paysage de Salvator Rosa [1], trop à quelque gravure sur bois interdite, dans un récit de terreur.

Mais ce n'était rien encore auprès de la lande foudroyée. Je la reconnus au moment même où j'y arrivai, au fond d'une large vallée ; car aucun autre nom n'aurait mieux convenu à ce lieu, et aucun lieu n'aurait mieux porté ce nom. On eût dit que le poète [2] avait forgé l'expression après avoir vu cet endroit si particulier. Je me dis en le contemplant que c'était sans doute le résultat d'un incendie ; mais pourquoi rien n'avait-il repoussé sur ces cinq arpents de désert gris qui s'étalaient sous le ciel comme une immense tache creusée par un acide au milieu des champs et des bois ? Elle se trouvait nettement au nord de l'ancienne route mais empiétait un peu de l'autre côté. J'éprouvai une étrange répugnance à m'en approcher, et je ne le fis enfin que parce que mon travail m'obligeait à la traverser. Il n'y avait pas la moindre végétation sur cette vaste étendue, rien qu'une fine poussière ou cendre grise que nul vent ne semblait jamais soulever. Les arbres aux alentours étaient rabougris et souffreteux, et beaucoup de troncs morts debout ou renversés pourrissaient au bord. Avançant à pas pressés, j'aperçus à ma droite les pierres et les briques écroulées d'une vieille cheminée et d'une cave, puis la noire gueule béante d'un puits abandonné dont les vapeurs stagnantes produisaient de curieuses illusions en changeant de nuance au soleil. La longue et sombre pente boisée, au-delà, fut la bienvenue par contraste, et je ne m'étonnai plus des chuchotements effrayés des gens d'Arkham. Je n'avais vu ni maison ni ruine à proximité ; même autrefois, l'endroit devait être solitaire et loin de

tout. Au crépuscule, redoutant de retraverser ce lieu sinistre, je rejoignis la ville en faisant un détour par la route déviée vers le sud. Je souhaitai vaguement voir se former quelques nuages, car le vide des abîmes célestes au-dessus de moi avait pénétré mon âme d'une crainte singulière.

Dans la soirée, j'interrogeai les vieilles gens d'Arkham à propos de la lande foudroyée, et de ce que signifiaient ces mots « diab' de temps… » que tant d'entre eux murmuraient évasivement. Mais je n'obtins aucune réponse positive, sinon que le mystère était beaucoup plus récent que je ne l'avais imaginé. Il ne s'agissait pas du tout de vieilles légendes, mais de faits survenus du vivant de ceux qui parlaient. C'était arrivé dans les années 1880, une famille avait disparu ou avait été tuée. Mes interlocuteurs ne voulaient pas préciser ; et comme ils m'avaient dit de ne prêter aucune attention aux histoires de fou du vieil Ammi Pierce, j'allai le voir le lendemain matin, ayant appris qu'il vivait seul dans l'antique chaumière branlante juste à l'endroit où les arbres devenaient très touffus. C'était une demeure effroyablement archaïque ; elle commençait à exhaler la vague odeur malsaine qui s'attache aux maisons debout depuis trop longtemps. Je dus frapper avec insistance avant d'éveiller le vieil homme, et, quand craintivement il vint à la porte en traînant les pieds, je compris qu'il n'était pas content de me voir. Il n'était pas aussi affaibli que je m'y attendais ; mais ses yeux curieusement baissés, ses vêtements et sa barbe blanche négligés lui donnaient un air épuisé et lugubre. Ne sachant trop comment m'y prendre pour déclencher son récit, je pris prétexte de mon travail, et lui parlai d'arpentage en l'interrogeant vaguement sur le pays. Il était beaucoup plus éveillé et instruit qu'on ne me l'avait laissé entendre, et avant que je m'en rende compte il avait saisi la question au moins aussi bien que tous les gens d'Arkham avec qui j'avais discuté. Il n'était pas comme les autres paysans que j'avais connus dans les régions où étaient prévus des réservoirs. Aucune protestation de sa part pour les étendues de vieux bois et domaines qui allaient disparaître, comme il y en aurait eu peut-être si sa demeure ne s'était pas trouvée hors des limites du futur lac. Il n'exprima que son soulagement de savoir condamnées les antiques et sombres vallées qu'il avait parcourues toute sa vie. Elles seraient mieux sous l'eau à présent – mieux sous l'eau après ce diable de temps. Et sur ce préambule, sa voix enrouée s'éteignit, tandis qu'il se penchait en avant et pointait en tremblant son index droit de manière impressionnante.

C'est alors que j'entendis l'histoire, et, pendant que la voix, grinçant et chuchotant, poursuivait son discours décousu, je frissonnai plus d'une fois, même en ce jour d'été. Il me fallut souvent tirer le conteur de ses digressions, compléter des détails scientifiques qu'il ne connaissait que par le souvenir formel et fugitif de propos de spécialistes, ou combler les brèches où échouait son sens de la logique et de la

continuité. Quand il eut fini je ne m'étonnai plus que son esprit soit quelque peu fêlé, ou que les gens d'Arkham ne veuillent pas trop parler de la lande foudroyée. Je regagnai en hâte mon hôtel avant le coucher du soleil, pour ne pas voir surgir les étoiles au-dessus de moi en terrain découvert ; et je rentrai le lendemain à Boston pour donner ma démission. Je n'aurais pas pu entrer de nouveau dans le chaos obscur de cette vieille forêt abrupte, ni affronter une fois de plus cette grise lande foudroyée où béaient les profondeurs du puits noir près des briques et des pierres écroulées. À présent, le barrage sera bientôt construit, et tous ces vieux secrets à jamais en lieu sûr sous des brasses d'eau. Mais même alors, je ne crois pas que j'aimerais visiter ce pays la nuit – du moins quand les sinistres étoiles sont levées ; et rien ne saurait me décider à boire la nouvelle eau de la ville d'Arkham.

Tout commença, dit le vieil Ammi, avec le météorite. Jusqu'alors il n'y avait pas eu de légendes extravagantes depuis les procès de sorcières, et même à cette époque ces bois occidentaux étaient beaucoup moins redoutés que la petite île du Miskatonic où le démon tenait sa cour à côté d'un curieux autel de pierre plus ancien que les Indiens. Ce n'étaient pas des bois hantés, et leur pénombre fantastique ne fut jamais effrayante jusqu'à ce diable de temps. Puis, il y avait eu ce nuage blanc en plein midi, ce chapelet d'explosions dans les airs, et cette colonne de fumée montant de la vallée, au cœur des bois. À la nuit, tout Arkham savait qu'un gros rocher tombé du ciel s'était logé dans la terre à côté du puits chez Nahum Gardner. C'était sa maison qui se trouvait à l'endroit où la lande foudroyée allait s'étendre – la coquette maison blanche de Nahum Gardner, entourée de ses jardins fertiles et de ses vergers.

Nahum était allé en ville pour raconter aux gens l'histoire de la pierre, et sur le chemin il était passé chez Ammi Pierce. Ammi avait alors quarante ans, et tous ces événements bizarres restaient fortement gravés dans son esprit. Lui et sa femme avaient accompagné les trois professeurs de l'université de Miskatonic qui s'étaient empressés le lendemain matin d'aller voir le mystérieux visiteur venu de l'espace stellaire inconnu, et s'étaient étonnés que Nahum l'ait décrit si grand la veille. Il avait rétréci, dit Nahum en montrant du doigt le gros monticule brunâtre au-dessus de la terre éventrée et de l'herbe carbonisée, dans sa cour d'entrée près de l'archaïque bascule [3] du puits ; mais les savants répondirent que les pierres ne rétrécissent pas. Sa chaleur persistait encore et Nahum affirma qu'elle luisait faiblement la nuit. Les professeurs auscultèrent la pierre avec un marteau de géologue et la trouvèrent étrangement molle. Si molle en vérité qu'elle était presque plastique ; et ils durent creuser au lieu de prélever un éclat pour rapporter à l'université un spécimen à analyser. Ils le mirent dans un vieux seau emprunté à la cuisine de Nahum, car même

ce petit morceau refusait de refroidir. Au retour ils s'arrêtèrent chez Ammi pour se reposer, et parurent pensifs quand Mrs. Pierce leur fit observer que le fragment devenait plus petit et brûlait le fond du seau. En effet, il n'était pas gros, mais peut-être en avaient-ils pris moins qu'ils ne pensaient.

Le jour suivant – tout ceci se passait en juin 82 – les professeurs ressortirent tous ensemble, très excités. En passant devant chez Ammi ils lui racontèrent la manière bizarre dont le spécimen s'était comporté, et comment il s'était entièrement volatilisé lorsqu'ils l'avaient mis dans un verre à bec. Le verre avait disparu lui aussi, et les savants parlèrent de l'affinité de l'étrange pierre avec le silicium. Elle avait réagi de façon absolument incroyable dans ce laboratoire bien équipé ; inerte et ne dégageant aucun gaz quand on la chauffa sur du charbon de bois, totalement insensible au borax, elle se montra bientôt résolument non volatile à n'importe quelle température, y compris celle du chalumeau oxydrique. Sur une enclume, elle se révéla extrêmement malléable, et dans l'obscurité sa luminosité était très prononcée. Son obstination à ne pas refroidir eut tôt fait de mettre l'université en ébullition ; et quand, chauffée devant le spectroscope, elle produisit des raies brillantes qui différaient de toutes les couleurs du spectre normal, il y eut beaucoup de discussions fiévreuses à propos d'éléments nouveaux, de propriétés optiques bizarres, enfin tout ce que les hommes de science perplexes disent d'habitude lorsqu'ils sont confrontés avec l'inconnu.

Toute brûlante qu'elle était, on l'éprouva au creuset avec les divers réactifs adéquats. L'eau resta sans effet. L'acide chlorhydrique de même. L'acide nitrique et même l'eau régale ne firent que siffler et crachoter devant son invulnérabilité torride. Ammi eut du mal à se rappeler tout cela, mais il reconnut certains dissolvants lorsque je les citai dans leur ordre habituel d'usage. Il y eut l'ammoniaque et la soude caustique, l'alcool et l'éther, l'écœurant sulfure de carbone et une douzaine d'autres ; mais bien que le poids du fragment diminuât régulièrement avec le temps, et qu'il semblât se refroidir quelque peu, aucune altération des solvants ne montra qu'ils avaient en rien attaqué sa substance. C'était un métal, pourtant, à n'en pas douter. D'abord il était magnétique ; et après son immersion dans les dissolvants acides, on crut discerner de légères traces des figures de Widmannstäten que l'on trouve sur le fer météorique. Quand le refroidissement fut devenu très sensible, on continua les réactions dans un verre ; et ce fut dans un verre à bec qu'on mit tous les débris prélevés sur le fragment original au cours du travail. Le lendemain matin, débris et verre avaient disparu sans laisser de trace, et seul un endroit calciné marquait sur l'étagère de bois la place qu'ils avaient occupée.

Les professeurs racontèrent tout ceci à Ammi lorsqu'ils s'arrêtèrent à sa porte et, une fois de plus, il les accompagna pour voir le messager de pierre venu des étoiles,

mais sa femme cette fois ne vint pas avec eux. Il avait maintenant manifestement rétréci, et même les sages professeurs ne purent mettre en doute la vérité de ce qu'ils voyaient. Tout autour de la masse brune diminuée, près du puits, s'étendait un espace vide, sauf là où le sol était creusé ; alors qu'elle faisait bien sept pieds de diamètre la veille, elle en mesurait à peine cinq maintenant. Elle était encore brûlante, et les savants étudièrent avec curiosité sa surface, en prélevant un nouveau morceau plus important avec un marteau et un ciseau. Ils creusèrent profondément cette fois, et, en détachant un morceau plus petit, ils s'aperçurent que le cœur de la masse n'était pas tout à fait homogène.

Ils avaient mis au jour ce qui semblait la surface d'un gros globule coloré encastré dans la substance. La couleur, qui rappelait celle des raies du spectre étrange du météorite, était presque indescriptible ; ce fut seulement par analogie qu'on parla de couleur. Sa texture était lustrée, et en le tapotant du doigt, on le devinait creux et cassant. L'un des professeurs l'ayant frappé vigoureusement de son marteau, il éclata avec un petit bruit sec et percutant. Rien ne s'en dégagea et l'explosion ne laissa aucune trace. Il en resta une cavité sphérique vide d'environ trois pouces, et tous furent d'avis qu'il s'en découvrirait d'autres à mesure que s'épuiserait la matière qui les contenait. Hypothèse décevante, et après de vains sondages en quête de nouveaux globules, les chercheurs se retirèrent avec leur dernier spécimen – qui se révéla d'ailleurs au laboratoire aussi déconcertant que son prédécesseur. Mis à part qu'il était presque plastique, doué de chaleur, de magnétisme et d'une faible luminosité, qu'il se refroidissait légèrement dans des acides puissants, que son spectre était inconnu, qu'il se volatilisait dans l'air et attaquait les composés de silicium, entraînant une destruction mutuelle, il ne présentait aucun trait qui permît de l'identifier ; si bien qu'au terme de leurs expériences, les spécialistes de l'université durent reconnaître qu'ils ne pouvaient pas le situer. Il n'était pas de cette terre, c'était une parcelle du grand ailleurs ; et, comme tel, doté de caractéristiques d'ailleurs et soumis à des lois d'ailleurs.

Il y eut un orage cette nuit-là, et quand les professeurs se rendirent chez Nahum le lendemain, ils furent amèrement déçus. La pierre, du fait de son magnétisme, devait avoir quelque propriété électrique particulière ; car elle avait « attiré la foudre », comme disait Nahum, avec une étrange persistance. Six fois en une heure le fermier avait vu l'éclair sillonner la cour d'entrée, et quand l'orage fut fini rien ne restait près du vieux puits à balancier qu'un cratère aux bords déchiquetés, à moitié comblé par les éboulis. On avait creusé en vain et les scientifiques confirmèrent que tout avait disparu. L'échec était complet ; il ne restait donc plus qu'à rentrer au laboratoire et à reprendre les analyses sur le spécimen évanescent qui restait soigneusement enfermé

dans un récipient de plomb. Ce fragment dura une semaine, au terme de laquelle on n'en avait rien appris d'intéressant. Quand il eut disparu, il n'en resta pas trace, et avec le temps les professeurs n'étaient plus très sûrs d'avoir vraiment vu, bien réveillés, ce mystérieux vestige des abîmes insondables d'ailleurs ; cet unique message fantastique d'autres univers, d'autres domaines de matière, d'énergie et d'être.

Naturellement, les journaux d'Arkham montèrent en épingle l'incident avec son parrainage universitaire, et envoyèrent des reporters pour interviewer Nahum Gardner et sa famille. De Boston un quotidien au moins envoya aussi un scribe, et Nahum devint vite une sorte de célébrité locale. C'était un personnage sec et jovial, d'une cinquantaine d'années, qui, avec sa femme et ses trois fils vivait de la jolie ferme dans la vallée. Lui et Ammi se rendaient de fréquentes visites, comme le faisaient également leurs épouses ; et Ammi n'avait qu'à se louer de lui après toutes ces années. Il semblait assez fier de la notoriété que s'était acquise sa maison, et parla souvent du météorite au cours des semaines suivantes. Juillet et août furent très chauds et Nahum travailla dur à faire les foins dans son pré de dix arpents derrière Chapman's Brook ; sa charrette bruyante creusait de profondes ornières dans les chemins ombreux qui y menaient. Le travail le fatigua davantage que les années précédentes, et il se dit que l'âge commençait à se faire sentir.

Puis vint l'époque des fruits et de la moisson. Les poires et les pommes mûrirent lentement, et Nahum jura que jamais ses vergers n'avaient été si prospères. Les fruits, d'une grosseur phénoménale et d'un éclat inaccoutumé, poussaient en telle abondance qu'on commanda des tonneaux supplémentaires en vue de la future récolte. Mais la maturité apporta une cruelle déconvenue ; car de tout ce somptueux déploiement de succulence trompeuse pas une parcelle n'était mangeable. Dans l'exquise saveur des pommes et des poires s'était insinuée une amertume nauséeuse, si bien que la moindre bouchée causait un durable dégoût. Il en allait de même avec les melons et les tomates, et Nahum comprit tristement que toute sa récolte était perdue. Prompt à relier les événements, il affirma que le météorite avait empoisonné la terre et remercia le ciel de ce que la majeure partie des autres récoltes fût dans les hautes terres le long de la route.

L'hiver fut précoce et très froid. Ammi vit Nahum moins souvent que d'habitude, et remarqua qu'il commençait à avoir l'air soucieux. Le reste de la famille devenait aussi taciturne ; ils étaient loin d'aller régulièrement à l'église ou de participer à la vie sociale du pays. On ne découvrit pas la cause de cette réserve ou de cette mélancolie, bien que toute la maisonnée avouât de temps à autre une santé déclinante et un sentiment de vague malaise. Nahun lui-même s'expliqua plus précisément que les

autres quand il se dit troublé par certaines traces de pas dans la neige. C'étaient les empreintes, habituelles l'hiver, d'écureuils roux, de lapins blancs, de renards, mais le fermier préoccupé affirmait voir quelque chose d'anormal dans leur nature et leur disposition. Il ne donna jamais de détails mais semblait juger qu'elles ne correspondaient pas à ce que devaient être l'anatomie et les habitudes d'écureuils, de lapins et de renards. Ammi écouta distraitement ces propos jusqu'au soir où il passa en traîneau devant chez Nahum en revenant de Clark's Corner. Il y avait clair de lune, or un lapin traversa la route en courant, et les bonds de ce lapin étaient si longs qu'ils ne plurent ni à Ammi ni à son cheval. Ce dernier, en fait, se serait emballé s'il n'avait été retenu d'une main ferme. Par la suite, Ammi accorda plus d'attention aux histoires de Nahum, et se demanda pourquoi les chiens des Gardner paraissaient si déprimés et tremblants tous les matins. Ils avaient, à l'évidence, presque perdu le courage d'aboyer.

En février les fils McGregor, de Meadow Hill, allèrent chasser la marmotte, et tuèrent non loin de chez Gardner un spécimen très curieux. Les proportions de son corps semblaient légèrement modifiées d'une façon bizarre, impossible à décrire, tandis que sa tête avait pris une expression que personne n'avait jamais vue à une marmotte. Les garçons furent vraiment effrayés et jetèrent aussitôt le monstre, si bien que les gens du pays n'en surent jamais rien d'autre que leurs grotesques récits. Mais le recul des chevaux près de la maison de Nahum était désormais un fait reconnu, et toutes les bases d'un cycle légendaire de bouche à oreille prenaient forme rapidement.

On soutenait que la neige fondait plus vite autour de chez Nahum que partout ailleurs, et au début de mars il y eut une discussion effrayée dans la boutique de Potter à Clark's Corner. Stephen Rice étant passé en voiture devant chez les Gardner dans la matinée avait remarqué les chous punais [4] qui émergaient de la boue près des bois de l'autre côté de la route. Jamais on n'en avait vu d'aussi énormes, et ils prenaient des couleurs si étranges qu'il n'était pas de mots pour les décrire. Leurs formes étaient monstrueuses, et le cheval s'ébroua devant une odeur qui frappa Stephen car elle était absolument sans précédent. Cet après-midi-là plusieurs personnes passèrent voir la végétation anormale, et toutes convinrent que des plantes de cette espèce ne devraient jamais pousser dans un monde bien portant. On parla ouvertement des fruits gâtés de l'automne précédent, et le bruit courut de proche en proche que le domaine de Nahum était empoisonné. Naturellement c'était le météorite ; et se rappelant combien les universitaires avaient trouvé cette pierre surprenante, plusieurs fermiers allèrent leur en parler.

Un jour, les professeurs rendirent visite à Nahum ; mais n'ayant aucun penchant pour les récits extravagants et le folklore, ils furent très mesurés dans leurs

conclusions. Les plantes étaient certainement bizarres, mais tous les choux punais l'étaient plus ou moins de forme, d'odeur et de teinte. Peut-être un élément minéral de la pierre avait-il pénétré le sol, mais il serait bientôt emporté par la pluie. Quant aux empreintes et aux chevaux effrayés – c'était là bien sûr simple bavardage de campagne qu'un phénomène comme l'aérolithe ne pouvait manquer de susciter. Les gens sérieux n'avaient vraiment que faire de ces cas de commérages insensés, car les paysans superstitieux disent et croient n'importe quoi. Donc, tout au long de ce diable de temps, les professeurs se retranchèrent dans le mépris. Un seul, quand on lui donna un an et demi plus tard deux flacons de poussière à analyser pour la police, se rappela que l'étrange couleur de ce chou punais était très proche de l'une des raies lumineuses anormales produites par le fragment de météore dans le spectroscope de l'université, et aussi du globule cassant découvert encastré dans la pierre venue de l'abîme. Les échantillons de cette analyse révélèrent d'abord les mêmes raies étranges, bien que plus tard ils perdirent cette particularité.

Les arbres bourgeonnèrent prématurément autour de chez Nahum, et la nuit ils se balançaient dans le vent d'une manière inquiétante. Le second fils de Nahum, Thaddeus, un gars de quinze ans, soutenait qu'ils se balançaient aussi quand il n'y avait pas de vent ; mais même les commères refusaient de le croire. Pourtant, à n'en pas douter, il y avait de l'agitation dans l'air. Toute la famille Gardner prit l'habitude d'écouter furtivement, sans néanmoins attendre aucun son qu'on pût consciemment définir. Cette écoute, en fait, naissait plutôt de moments où la conscience semblait les quitter à moitié. Malheureusement ces moments se multiplièrent d'une semaine à l'autre jusqu'à ce qu'on dise couramment que « tout le monde était détraqué chez Nahum ». Lorsque le premier saxifrage s'épanouit, il avait une autre couleur étrange ; pas tout à fait celle du chou punais, mais nettement apparentée et tout aussi inconnue de ceux qui la virent. Nahum emporta quelques fleurs à Arkham pour les montrer au rédacteur en chef de la *Gazette*, mais ce grand personnage se contenta d'écrire à leur sujet un article humoristique, où les craintes mystérieuses des campagnards étaient poliment tournées en ridicule. Nahum avait commis l'erreur de raconter à un citadin flegmatique comment les grands papillons « cape-de-deuil » [5] devenus démesurés se comportaient par rapport à ces saxifrages.

Avril communiqua aux paysans une sorte de folie, et commença alors, pour la route qui passait devant chez Nahum, ce progressif abandon qui aboutit à sa finale désuétude. C'était la végétation. Tous les arbres du verger se couvrirent de fleurs aux couleurs singulières ; du sol pierreux de la cour, et du pré adjacent, surgirent des plantes bizarres que seul un bôtaniste eût pu rattacher à la flore authentique de la région. Nulle part on ne voyait de couleurs saines et naturelles, sauf dans l'herbe verte

et le feuillage ; partout ailleurs, ces variantes fiévreuses et prismatiques de quelque morbide tonalité fondamentale sous-jacente, impossibles à situer parmi les teintes connues sur terre. Les culottes de Hollandais [6] devinrent un objet de sinistre menace, et les sanguinaires se firent insolents dans leur perversion chromatique. Ammi et les Gardner trouvaient à la plupart de ces çouleurs une sorte de familiarité obsédante, et ils convinrent qu'elles rappelaient l'une de celles du globule cassant dans le météore. Nahum laboura et ensemença le pré de dix arpents ainsi que la parcelle à flanc de colline, mais il ne toucha pas au terrain autour de la maison. Il savait que ce serait inutile, espérant que l'étrange végétation de l'été drainerait le sol de tout le poison. Il s'attendait maintenant presque à n'importe quoi, et s'était accoutumé à sentir près de lui quelque chose qui comptait bien se faire entendre. Que les voisins évitent sa maison l'affecta, bien sûr ; mais sa femme en fut touchée davantage. Les garçons s'en tiraient mieux, car ils allaient tous les jours à l'école ; mais ils ne pouvaient s'empêcher d'être effrayés par les commérages. Thaddeus, adolescent particulièrement sensible, souffrait plus que les autres.

En mai les insectes arrivèrent, et la ferme de Nahum devint un cauchemar de bêtes bourdonnantes et rampantes. La plupart ne semblaient pas tout à fait normales dans leur apparence et leurs mouvements ; leurs mœurs nocturnes contredisaient toute expérience. Les Gardner prirent l'habitude de veiller la nuit – guettant au hasard, dans toutes les directions, quelque chose… ils ne savaient quoi. Ce fut alors qu'ils reconnurent tous combien Thaddeus avait eu raison à propos des arbres. Mrs. Gardner fut la seconde à l'observer par la fenêtre tandis qu'elle regardait les rameaux gonflés d'un érable sur le ciel éclairé par la lune. Ils bougeaient, c'était certain, bien qu'il n'y eût pas de vent. C'était sans doute la sève. L'insolite à présent avait investi tout ce qui poussait. Pourtant l'événement suivant ne fut découvert par personne dans la famille de Nahum. L'accoutumance les avait engourdis, et ce qu'ils ne pouvaient pas voir fut aperçu par un timide représentant en éoliennes venu de Boston qui, ignorant tout des légendes du pays, y passa de nuit en voiture. Ce qu'il raconta à Arkham fit l'objet d'un entrefilet dans la *Gazette ;* et c'est là que tous les fermiers, Nahum y compris, l'apprirent d'abord. La nuit était noire et les lanternes du boghei insuffisantes, mais autour d'une ferme de la vallée, que chacun d'après l'article reconnut pour celle de Nahum, les ténèbres étaient moins denses. Une luminosité faible mais distincte semblait émaner de toute la végétation, herbe, feuilles et fleurs aussi, tandis qu'un élément isolé de la phosphorescence paraissait se déplacer furtivement dans la cour près de la grange.

L'herbe avait jusqu'alors semblé intacte, et les vaches paissaient librement sur la parcelle proche de la maison, mais vers la fin de mai le lait commença à se gâter.

Alors Nahum fit mener les vaches sur les hautes terres, après quoi tout rentra dans l'ordre. Un peu plus tard, l'herbe et les feuilles se mirent manifestement à changer. Toute la verdure devenait grise et prenait une consistance singulièrement cassante. Ammi était à présent la seule personne qui vînt jamais à la ferme, et ses visites se faisaient de plus en plus rares. Quand l'école ferma, les Gardner furent pratiquement coupés du monde, et laissaient parfois Ammi se charger de leurs courses en ville. Ils déclinaient curieusement, tant au physique que du point de vue mental, et personne ne fut surpris d'apprendre que Mrs. Gardner était devenue folle.

Cela se produisit en juin, à peu près à l'anniversaire de la chute du météore, et la pauvre femme criait qu'elle voyait dans l'air des choses qu'elle ne pouvait décrire. Il n'y avait dans son délire pas un seul substantif précis, mais uniquement des verbes et des pronoms. Des choses bougeaient, changeaient, flottaient, et les oreilles tintaient sous l'effet d'impulsions qui n'étaient pas que sonores. Quelque chose lui était enlevé – on la vidait de quelque chose –, quelque chose collait à elle, qui ne devait pas exister – quelqu'un devait l'en débarrasser – rien n'était jamais immobile dans la nuit – les murs et les fenêtres changeaient de place. Nahum ne l'envoya pas à l'asile du comté, il la laissa errer dans la maison tant qu'elle fut inoffensive pour elle-même et pour les autres. Même quand son expression changea, il n'intervint pas. Mais lorsque les garçons commencèrent à avoir peur d'elle, et que Thaddeus faillit s'évanouir en voyant les grimaces qu'elle lui faisait, il décida de l'enfermer au grenier. En juillet elle avait cessé de parler et se traînait à quatre pattes, et, avant la fin du mois, Nahum conçut l'idée insensée qu'elle luisait faiblement dans le noir, comme il le voyait faire nettement à présent à la végétation environnante.

Peu de temps auparavant les chevaux s'étaient échappés. On ne sait ce qui les avait réveillés dans la nuit mais les ruades et les hennissements dans leurs stalles étaient terrifiants. Il semblait qu'on ne pût quasiment rien pour les calmer, et quand Nahum ouvrit la porte de l'écurie ils se ruèrent tous dehors comme des daims sylvestres qui s'affolent. Il fallut une semaine pour les retrouver tous quatre et l'on s'aperçut alors qu'ils étaient absolument bons à rien et rebelles. Quelque chose avait craqué dans leur cervelle, et on dut les abattre l'un après l'autre pour leur propre bien. Nahum emprunta un cheval à Ammi pour rentrer ses foins, mais l'animal refusa d'approcher de la grange. Il bronchait, se dérobait, hennissait, et Nahum finalement n'eut d'autre solution que de le conduire dans la cour tandis que les hommes tiraient à bras le lourd chariot assez près du fenil pour pouvoir le décharger à la fourche. Pendant tout ce temps la végétation devenait grise et cassante. Même les fleurs aux teintes si bizarres tournaient au gris ainsi que les fruits ratatinés et insipides. Les asters et les verges d'or fleurissaient gris et déformés ; les roses, les zinnias et les roses trémières de la

Cour d'entrée étaient une telle insulte à la nature que Zenas, le fils aîné de Nahum, les coupa tous. Les insectes étrangement envahissants moururent à peu près à cette époque, même les abeilles qui avaient fui leurs ruches et gagné les bois.

En septembre toute la végétation s'émietta rapidement en une poudre grisâtre, et Nahum craignit que les arbres ne meurent avant que la terre fût débarrassée du poison. Sa femme à présent était sujette à d'effroyables hurlements si bien que lui et les garçons subissaient une tension nerveuse constante. Ils évitaient les gens maintenant, et lorsque l'école ouvrit, les enfants n'y retournèrent pas. Ce fut Ammi qui se rendit compte le premier, lors d'une de ses rares visites, que l'eau du puits n'était plus bonne. Elle avait un mauvais goût ni vraiment fétide ni vraiment saumâtre, et il engagea son ami à creuser un autre puits sur un terrain situé plus haut, qui servirait jusqu'à ce que le sol fût redevenu sain. Mais Nahum ne tint aucun compte du conseil, car à ce moment-là il était devenu insensible aux choses étranges et déplaisantes. Lui et les garçons continuèrent à user de la réserve d'eau infectée, buvant avec la même apathie machinale qu'ils mettaient à manger leurs maigres repas mal préparés et à faire les corvées ingrates et monotones de leur vie sans but. Il y avait en eux tous une sorte de résignation impassible, comme s'ils marchaient, à moitié dans un autre monde, entre des rangs de gardes anonymes vers un destin fatal et familier.

Thaddeus devint fou en septembre après être allé au puits. Il était parti avec un seau et revint les mains vides, criant, gesticulant et tombant parfois dans un ricanement stupide ou un chuchotement à propos « des couleurs qui bougeaient tout au fond ». Deux dans la même famille, c'était un peu beaucoup ; mais Nahum fut très courageux. Il laissa le gamin en liberté pendant une semaine jusqu'à ce qu'il commence à trébucher et se blesser, puis il l'enferma dans une mansarde en face de celle de sa mère de l'autre côté du couloir. Les hurlements qu'ils échangeaient à travers leurs portes verrouillées étaient épouvantables, surtout pour le petit Merwin, car il se figurait qu'ils parlaient une terrible langue qui n'était pas de ce monde. Il avait une imagination débordante, et sa nervosité s'aggrava quand il se vit séparé de son frère, qui avait été son meilleur camarade.

Presque en même temps commença l'hécatombe des animaux domestiques. Les volailles devinrent grisâtres et moururent très rapidement, leur chair se révéla sèche et infecte quand on les ouvrit. Les porcs devinrent extraordinairement gras, puis subirent brusquement des transformations répugnantes que personne ne put expliquer. Bien entendu leur chair était inutilisable, et Nahum en perdait la tête. Aucun vétérinaire rural ne voulait s'approcher de chez lui, et celui d'Arkham était franchement déconcerté. Les pourceaux avant de mourir apparaissaient gris, friables et tombaient en morceaux, leurs yeux et leur groin présentaient des altérations singulières. C'était

d'autant plus inexplicable qu'ils n'avaient jamais été nourris de végétation contaminée. Ensuite les vaches furent atteintes. Certaines zones ou parfois l'ensemble du corps se flétrissaient ou se réduisaient mystérieusement, et d'atroces effondrements ou désintégrations étaient courants. Aux derniers stades – et la mort s'ensuivait toujours – la grisaille et l'émiettement gagnaient tout, comme ils le faisaient des porcs. Il ne pouvait être question d'empoisonnement car tous les cas se produisaient dans une étable fermée à clé et protégée. Aucune morsure de bête en maraude n'avait pu transmettre le virus puisque aucun être vivant au monde ne saurait passer au travers des obstacles consistants. Il ne pouvait s'agir que d'une maladie naturelle – encore qu'une maladie responsable de pareils résultats tint en échec tous les diagnostics. Quand vint la moisson, pas un animal n'avait survécu à la ferme ; le bétail et la volaille étaient morts et les chiens s'étaient enfuis. Il y en avait trois, qui avaient tous disparu une nuit et dont on n'avait plus jamais entendu parler. Les cinq chats étaient partis quelque temps auparavant, mais on l'avait à peine remarqué puisqu'il semblait n'y avoir plus de souris, et que seule Mrs. Gardner s'était attaché ces gracieux félins.

Le 19 octobre Nahum était arrivé chancelant chez Ammi avec des nouvelles atroces. La mort avait saisi le pauvre Thaddeus dans sa mansarde, et d'une manière dont on ne pouvait rien dire. Nahum avait creusé une tombe dans l'enclos familial derrière la ferme, et y avait enseveli ce qu'il avait trouvé. Rien n'avait pu venir de l'extérieur, car la petite fenêtre à barreaux et la porte fermée à clé étaient intactes ; mais c'était pire que ce qu'il y avait eu dans la grange. Ammi et sa femme consolèrent du mieux qu'ils purent l'homme abattu, mais ils le firent en frémissant. Une terreur sans nom semblait s'attacher aux Gardner et à tout ce qu'ils touchaient ; la seule présence de l'un d'eux dans la maison était un souffle venu de régions innommées et innommables. Ammi accompagna Nahum chez lui avec beaucoup de répugnance, et fit ce qu'il put pour apaiser les sanglots convulsifs du petit Merwin. Zenas, lui, n'avait pas besoin d'être calmé. Il en était venu dernièrement à ne faire rien d'autre que regarder dans le vide et obéir aux ordres de son père ; et Ammi pensa que pour lui c'était une bénédiction. Par moments, aux cris de Merwin, un faible écho venait du grenier, et en réponse à un regard interrogateur Nahum dit que sa femme s'affaiblissait beaucoup. La nuit approchant, Ammi s'arrangea pour prendre congé ; l'amitié même n'aurait pu le décider à rester alors qu'apparaissait la vague lueur de la végétation, et que les arbres pouvaient ou non se balancer sans vent. C'était vraiment une chance pour Ammi de n'avoir pas plus d'imagination. Malgré tout, son esprit en fut un tant soit peu dérangé ; mais eût-il été capable de relier et de méditer tous ces prodiges autour de lui qu'il fût inévitablement devenu complètement fou. Dans le demi-jour, il rentra en hâte chez lui, les cris de la démente et de l'enfant à bout de nerfs résonnant affreusement à ses oreilles.

Trois jours plus tard, de grand matin, Nahum survint en trébuchant dans la cuisine d'Ammi et, en l'absence de son hôte, balbutia encore une autre histoire désolante, tandis que Mrs. Pierce écoutait, saisie de terreur. Il s'agissait du petit Merwin cette fois. Il avait disparu. Il était sorti tard le soir pour chercher de l'eau avec une lanterne et un seau, et n'était jamais revenu. Il ne se contrôlait plus depuis longtemps, et savait à peine ce qu'il faisait. Criait pour un rien. Alors il y avait eu un hurlement frénétique du côté de la cour, mais avant que le père puisse ouvrir la porte, le gamin avait disparu. On ne voyait pas la lumière de la lanterne qu'il avait emportée, et aucune trace de l'enfant lui-même. Nahum crut d'abord que la lanterne et le seau étaient partis aussi ; mais à l'aube, comme il revenait d'un pas pesant de toute une nuit de recherches par les bois et les champs, il avait découvert des choses bien curieuses près du puits. Un morceau de fer broyé, apparemment quelque peu fondu, et qui certainement avait été la lanterne, tandis qu'à côté une anse tordue et des cercles de fer en zigzag, également éprouvés par le feu, rappelaient les restes d'un seau. C'était tout. Nahum n'imaginait plus rien, Mrs. Pierce avait la tête vide, et Ammi quand il rentra et entendit l'histoire n'eut pas de réponse à proposer. Merwin avait disparu et il serait vain de le dire aux gens du voisinage qui évitaient désormais tous les Gardner. Inutile aussi d'en informer les citadins d'Arkham, qui se moquaient de tout. Thad n'était plus, et maintenant Mernie s'en allait. Quelque chose rampait, rampait, attendant de se faire voir, entendre et sentir. Nahum s'en irait bientôt, et il voulait qu'Ammi s'occupe de sa femme et de Zenas s'ils lui survivaient. Tout ça devait être un châtiment, en quelque sorte ; mais il n'arrivait pas à comprendre pourquoi, car il avait toujours honnêtement marché dans les voies du Seigneur, pour autant qu'il le sût.

Pendant plus de deux semaines Ammi ne revit plus Nahum ; puis, inquiet de ce qui avait pu se passer, il domina ses craintes et se rendit chez les Gardner. Aucune fumée ne montait de la grande cheminée et pendant un instant le visiteur appréhenda le pire. La ferme offrait partout un spectacle affreux – par terre l'herbe et les feuilles grisâtres étaient flétries, les débris des vignes cassantes tombaient des murs et des archaïques pignons, et les grands arbres nus griffaient le ciel gris de novembre avec une malveillance délibérée qu'Ammi ne put s'empêcher de sentir à un changement subtil dans l'inclinaison des branches. Mais finalement, Nahum vivait encore. Étendu sur un divan dans la cuisine au plafond bas, il était faible mais parfaitement conscient et capable de donner à Zenas des ordres simples. La pièce était glaciale ; et comme Ammi frissonnait visiblement, l'hôte cria d'une voix rauque à Zenas d'apporter d'autre bois. Le bois, en fait, manquait cruellement, car l'âtre profond était sans feu, vide, et la bise qui soufflait par la cheminée y soulevait un nuage de suie. Nahum demanda bientôt si le bois supplémentaire l'avait un peu plus réchauffé ; alors Ammi comprit ce qu'il en était. La corde la plus solide avait fini par se rompre, et

l'infortuné fermier n'aurait plus d'autre chagrin.

Ses questions discrètes n'obtinrent aucun éclaircissement sur l'absence de Zenas. « Dans le puits – y vit dans le puits » fut tout ce que le père tira de son esprit embrumé. Brusquement le visiteur se rappela la folle et reprit son enquête dans une autre direction. « Nabby ? ben elle est là ! » répondit le pauvre Nahum surpris, et Ammi vit bien qu'il devait chercher lui-même. Laissant sur son lit l'inoffensif radoteur, il prit les clés au clou près de la porte et grimpa l'escalier grinçant jusqu'au grenier. L'odeur de renfermé et la puanteur étaient terribles en haut, et l'on n'entendait aucun bruit nulle part. Des quatre portes du couloir, une seule était verrouillée, et il essaya dessus diverses clés du trousseau qu'il avait pris. La troisième était la bonne, et après quelques tâtonnements, Ammi ouvrit la porte basse peinte en blanc.

Il faisait très sombre à l'intérieur, car la fenêtre était petite et à demi condamnée par de grossiers barreaux de bois ; de sorte qu'Ammi ne distingua rien sur le plancher. L'odeur nauséabonde était insoutenable et avant d'aller plus loin, il dut battre en retraite dans une autre pièce pour revenir les poumons pleins d'air respirable. Quand il entra enfin, il aperçut une forme noire dans un coin, et l'ayant distinguée plus clairement il se mit carrément à hurler. Ce faisant il lui sembla qu'un nuage éclipsait un moment la fenêtre et une seconde plus tard il se sentit frôlé par une immonde bouffée de vapeur. Des couleurs étranges dansèrent devant ses yeux, et si une horreur trop présente ne l'avait paralysé il aurait pensé au globule dans le météore que le marteau du géologue avait brisé, et à la végétation malsaine qui avait poussé au printemps. En l'occurrence, il ne songea qu'à la chose monstrueuse et impie qui était devant lui, et avait manifestement partagé l'épouvantable sort du jeune Thaddeus et du bétail. Mais le plus affreux était que cette abomination bougeait très lentement mais nettement sans cesser de s'effriter.

Ammi ne voulut pas me donner d'autres détails sur cette scène, mais dans son récit la forme dans le coin ne reparaissait pas comme un objet mouvant. Il est des choses qu'on doit passer sous silence, et ce qu'on peut faire par simple humanité est parfois cruellement jugé par la loi. J'en conclus qu'il ne resta rien de vivant dans la mansarde, et qu'y laisser quoi que ce soit qui pût encore bouger eût été un acte assez monstrueux pour condamner n'importe quel être responsable à un éternel tourment. Tout autre qu'un fermier flegmatique aurait perdu connaissance ou serait devenu fou, mais Ammi franchit en toute conscience cette porte basse, enfermant à clé derrière lui le détestable secret. Il fallait maintenant s'occuper de Nahum ; le nourrir, le soigner, et le transporter quelque part où l'on se chargerait de lui.

Ammi commençait à descendre l'escalier quand il entendit un bruit sourd au-

dessous de lui. Il crut même qu'un cri avait été brusquement étouffé, et se rappela avec inquiétude la brume gluante qui l'avait frôlé dans la chambre terrible d'en haut. Quelle présence son entrée et son hurlement avaient-ils fait surgir ? Retenu par une crainte confuse, il entendit encore d'autres bruits en bas. À n'en pas douter celui d'un objet pesant qu'on traînait, et le son hideusement visqueux d'une espèce de succion diabolique et immonde. Par un rapprochement instinctif poussé fébrilement à l'extrême, il songea inexplicablement à ce qu'il avait vu là-haut. Grand Dieu ! dans quel fantastique monde de cauchemar s'était-il fourvoyé ? N'osant ni avancer ni reculer, il restait là, tremblant devant la courbe obscure où s'enfonçait l'escalier. Chaque détail de la scène se grava dans son cerveau. Les sons, l'atroce sensation d'attente, les ténèbres, la raideur des degrés étroits – et bonté divine !… la faible mais évidente luminosité de toutes les boiseries visibles ; marches, parois, lattes apparentes, et poutres également !

Alors retentit dehors un hennissement frénétique du cheval d'Ammi, aussitôt suivi du fracas de sabots d'une fuite éperdue. Un moment plus tard, cheval et boghei étaient hors de portée de voix, laissant l'homme épouvanté dans l'escalier obscur s'interroger sur ce qui les avait chassés. Mais ce n'était pas tout. Il y eut dehors un autre bruit. Une sorte d'éclaboussement – de l'eau – qui devait venir du puits. Il avait laissé Hero à côté sans l'attacher, et une roue de la voiture éraflant la margelle avait pu en faire tomber une pierre. Et la pâle phosphorescence luisait toujours sur ces boiseries d'une odieuse antiquité. Dieu ! qu'elle était vieille cette maison ! La majeure partie en avait été construite avant 1670, et le toit à double pente pas au-delà de 1730.

Un faible grattement se fît distinctement entendre sur le plancher du rez-de-chaussée, et Ammi serra plus fort le lourd bâton qu'il avait ramassé à dessein dans la mansarde. Reprenant peu à peu courage ; il acheva de descendre et se dirigea hardiment vers la cuisine. Mais il n'alla pas jusqu'au bout, car ce qu'il cherchait n'y était plus. Il était venu à sa rencontre et gardait encore un semblant de vie. Avait-il rampé ou une force extérieure l'avait-il traîné, Ammi n'aurait su le dire ; mais il était frappé à mort. Tout était arrivé dans la dernière demi-heure, mais le délabrement, la grisaille et la désintégration étaient déjà très avancés. C'était une hideuse friabilité, et tout s'écaillait en débris desséchés. Ammi, sans pouvoir y toucher, Considérait avec horreur l'informe parodie de ce qui avait été un visage. « C'était quoi, Nahum – c'était quoi ? » murmura-t-il, et les lèvres gonflées et fendues purent à peine émettre dans un grésillement l'ultime réponse.

« Rien… rien… d'la couleur… ça brûle… froide et pis mouillée, mais ça brûle… ça vit dans l'puits… j'l'ai vu… un genre d'fumée… pareil que les fleurs

c'printemps… l'puits éclaire, la nuit… Thad pis Mernie pis Zenas… tout c'qu'est vivant… à tout ça suce la vie… Dans c'te pierre… sûr ça a venu dans c'te pierre… tout pourri… Savoir c'qu'elle cherche !… C'machin rond qu'ceux du collège ont tiré d'là… l'ont cassé… c'tait la même couleur… tout pareil comme les fleurs et les plantes… sûr qu'y en avait d'aut'… des graines… des graines… ça pousse… j'lai vu la première fois c'te s'maine… sûr qu'ça a forci avec Zenas… c'était un gars solide, plein d'vie… ça t'démolit l'cerveau pis ça t'prend… ça t'brûle… Dans l'eau du puits… t'avais raison là-dessus… d'l'eau mauvaise… Zenas a jamais r'venu du puits… on peut pas s'sauver… ça t'attire… tu sens qu'va t'arriver quequ'chose, mais tu peux rien… j'l'ai vu pas mal de fois d'puis qu'Zenas a été pris… Et Nabby où elle est, Ammi ? j'ai pus ma tête… j'sais pus quand j'y ai donné à manger… ça va la prend' si on fait pas attention… rien qu'une couleur… sa figure a c'te couleur-là quequ'fois vers la nuit… ça brûle après pis ça suce… ça vient d'une place où les choses sont pas comme ici… un d'ces professeurs l'avait dit… il avait raison… fais attention Ammi… c'est pas fini… ça suce la vie… »

Mais ce fut tout. Ce qui venait de parler ne put en dire davantage parce qu'il s'était complètement effondré. Ammi jeta une nappe à carreaux rouges sur ce qui restait et sortit en chancelant par la porte de derrière qui donnait sur les champs. Il gravit la pente jusqu'au pré de dix arpents pour rentrer chez lui d'un pas hésitant par la route du nord et les bois. Il ne pouvait pas passer devant ce puits que son cheval avait fui. L'observant par la fenêtre, il avait vu que pas une pierre ne manquait à la margelle. L'embardée de la voiture n'avait donc rien fait tomber – l'éclaboussement venait d'autre chose, quelque chose qui était rentré dans le puits après en avoir fini avec le pauvre Nahum…

Quand Ammi regagna sa maison, le cheval et le boghei étaient arrivés avant lui et sa femme en était folle d'angoisse. L'ayant rassurée sans autre explication, il se mit aussitôt en route pour Arkham et y informa les autorités que la famille Gardner n'était plus. Sans s'étendre sur aucun détail, il parla seulement de la mort de Nahum et de Nabby, celle de Thaddeus étant déjà connue, et ajouta que la cause semblait être le même mal inconnu qui avait tué le bétail. Il déclara aussi que Merwin et Zenas avaient disparu. Il y eut un interrogatoire interminable au commissariat de police et à la fin, Ammi fut obligé de conduire trois inspecteurs à la ferme des Gardner, ainsi que le coroner, le médecin légiste et le vétérinaire qui avait soigné les animaux malades. Il le fit à contrecœur car l'après-midi avançait et il redoutait la tombée de la nuit dans ces lieux maudits, mais il se sentit réconforté d'avoir tant de gens avec lui.

Les six hommes suivirent le boghei d'Ammi dans une charrette anglaise et arrivèrent vers quatre heures à la maison pestiférée. Malgré l'habitude qu'avaient les

inspecteurs des spectacles macabres, pas un ne resta insensible à ce qu'ils trouvèrent dans la mansarde et sous la nappe à carreaux sur le plancher du rez-de-chaussée. La vue de la ferme entourée de son désert gris était assez impressionnante, mais celle des deux formes qui s'émiettaient dépassait tout. Personne ne s'attarda à les regarder, et le médecin légiste lui-même reconnut qu'il n'y avait pas grand-chose à examiner. Des spécimens pouvaient néanmoins être analysés, naturellement ; il s'empressa donc de les prélever – et c'est ici qu'intervient la curieuse découverte que l'on fit au laboratoire de l'université où les deux flacons de poussière furent portés. Soumis au spectroscope, les deux échantillons présentèrent un spectre inconnu, dont beaucoup de raies déconcertantes répondaient exactement à celles que l'étrange météore avaient produites l'année précédente. La propriété d'émettre ce spectre disparut au bout d'un mois, la poussière par la suite se composant surtout de phosphates et de carbonates alcalins.

Ammi n'aurait pas parlé du puits aux hommes s'il avait pensé qu'ils avaient l'intention d'agir sur-le-champ. On approchait du coucher du soleil, et il avait hâte de partir. Mais il ne put s'empêcher de jeter des coups d'œil anxieux à la margelle de pierre près du grand balancier, et quand un détective l'interrogea il reconnut que Nahum craignait qu'il y eût on ne sait quoi au fond – si bien qu'il n'avait jamais même songé à y chercher Merwin et Zenas. Après cela, rien n'aurait su les empêcher de vider et sonder immédiatement le puits ; Ammi dut donc attendre en tremblant tandis qu'on hissait l'un après l'autre des seaux d'eau fétide et qu'on les répandait sur le sol trempé. Les hommes reniflaient de dégoût, et vers la fin ils se bouchaient le nez devant la puanteur qu'ils découvraient. Le travail ne fut pas aussi long qu'ils l'avaient craint, car l'eau était prodigieusement basse. Inutile de décrire plus précisément ce qu'ils trouvèrent. Merwin et Zenas étaient là tous deux, en partie, car les vestiges concernaient surtout les squelettes. Il y avait aussi un petit daim et un gros chien à peu près dans le même état, et un certain nombre d'ossements d'animaux plus petits. La vase et la boue du fond parurent inexplicablement poreuses et bouillonnantes, et un homme qui descendit sur les mains de fer [7] avec une longue perche constata qu'il pouvait l'enfoncer à n'importe quelle profondeur dans la boue sans rencontrer aucun obstacle solide.

Le crépuscule était venu maintenant, et l'on apporta des lanternes de la maison. Quand il s'avéra qu'on ne pourrait plus rien tirer du puits, tout le monde entra pour délibérer dans le vieux salon, tandis que la lumière intermittente d'une demi-lune spectrale se jouait languissamment au-dehors sur le désert gris. Les hommes étaient franchement déroutés par toute cette affaire, et ne trouvaient aucun élément commun convaincant qui aurait fait le lien entre l'état singulier de la végétation, la maladie

inconnue du bétail et des humains, et les morts inexplicables de Merwin et de Zenas dans le puits infecté. Ils étaient au courant, c'est vrai, des racontars du pays ; mais ils ne pouvaient croire qu'il advînt des faits contraires aux lois naturelles. Le météore avait sans aucun doute empoisonné le sol, mais autre chose était la maladie de personnes et d'animaux qui n'avaient rien mangé des produits du sol. Était-ce l'eau du puits ? Peut-être bien. Ce serait une bonne chose de l'analyser. Mais quelle folie singulière avait pris les deux gamins de sauter dans le puits ? Ils avaient agi pareillement – et leurs restes montraient qu'ils avaient subi l'un et l'autre la mort grise et squameuse. Pourquoi tout était-il si gris et si friable ?

Ce fut le coroner, assis près d'une fenêtre donnant sur la cour, qui remarqua le premier la lueur autour du puits. Il faisait complètement nuit et toutes ces terres exécrables paraissaient émettre une autre clarté que celle des capricieux rayons lunaires ; mais cette nouvelle lueur, nette et différente, semblait jaillir du trou noir comme le faisceau atténué d'un projecteur, et laissait de pâles reflets dans les petites flaques où l'eau avait été jetée. Elle avait une couleur très bizarre, et comme tous les hommes se pressaient autour de la fenêtre, Ammi eut un violent sursaut. Car la teinte de cet étrange rayon de miasmes mortels ne lui était pas inconnue. Il avait déjà vu cette couleur et craignait de comprendre ce qu'elle signifiait. Il l'avait vue deux étés plus tôt sur le sale globule cassant dans cet aérolithe, il l'avait vue dans la végétation démente du printemps, et avait cru la voir un instant le matin même devant la petite fenêtre à barreaux de cette horrible mansarde où des choses indescriptibles s'étaient passées. Elle avait lui une seconde, une détestable vapeur gluante l'avait frôlé – puis le pauvre Nahum avait été saisi par une chose de cette couleur-là. Il l'avait dit à la fin – c'était comme le globule et les plantes. Ensuite il y avait eu la fuite dans la cour et l'éclaboussement dans le puits – et maintenant ce puits vomissait dans la nuit un rayon pâle et insidieux de la même teinte démoniaque.

Ammi prouva sa vivacité d'esprit en se préoccupant, même en ce moment d'émotion, d'un détail essentiellement scientifique. Il s'étonna d'avoir gardé la même impression d'une vapeur entrevue en plein jour, devant une fenêtre ouverte sur le ciel matinal, et d'une émanation nocturne qui se détachait comme une brume phosphorescente sur le sombre paysage foudroyé – c'était contraire à la nature – et il se rappela les derniers mots terribles de son ami condamné : « Ça vient d'une place où les choses sont pas comme ici… un d'ces professeurs l'avait dit… »

Dehors les trois chevaux, attachés au bord de la route à deux jeunes arbres rabougris, hennissaient et piaffaient frénétiquement. Le conducteur de la charrette se dirigea vers la porte pour s'en occuper, mais Ammi lui posa sur l'épaule une main tremblante. « Allez pas là-bas, murmura-t-il. Y sentent ben des choses qu'on sait pas.

Nahum disait que quequ'chose vivait dans le puits qui suçait la vie. Y disait qu'ça devait v'nir d'une boule ronde comme une qu'on a tous vue dans le météore de pierre qu'est tombé en juin d'l'année passée. Ça suce et ça brûle, y disait, et c'est qu'un nuage de couleur pareil à c'te lumière là dehors, qu'on peut pas seulement voir ni dire c'que c'est. Nahum croyait qu'ça se nourrit de tout c'qu'est vivant et qu'ça y donne de la force. Y disait qu'il l'avait vue la semaine passée. Ça doit être quequ'chose qui vient de loin dans l'ciel, comme les hommes du collège ont dit l'année passée pour le météore de pierre. La façon qu'c'est fait et la façon qu'ça marche, c'est pas des façons du monde au bon Dieu. C'est quequ'chose d'au-delà. »

Les hommes indécis restèrent donc sur place tandis que la lumière du puits devenait plus forte et que les chevaux attachés piaffaient et hennissaient plus violemment encore. Ce fut un moment effroyable ; entre la terrifiante malédiction de la vieille maison elle-même, les quatre tas de débris monstrueux – deux venant de la maison et deux du puits – dans le bûcher derrière et, devant, ce faisceau de mystérieuse et sacrilège iridescence issu de boueuses profondeurs. Ammi avait retenu instinctivement le conducteur, oubliant qu'il était lui-même indemne bien que la vapeur colorée et gluante l'ait frôlé dans la mansarde, mais peut-être avait-il bien fait d'agir ainsi. Nul ne saura jamais ce qu'il y avait dehors cette nuit-là, et, si l'émanation maléfique de l'au-delà n'avait jusqu'ici causé aucun mal à un humain qui gardait toute sa tête, on ignore ce qu'elle aurait pu faire au dernier moment, surtout avec sa puissance visiblement accrue et les signes d'une volonté délibérée qu'elle donna bientôt sous le ciel où brillait la lune entre les nuages.

Soudain, devant la fenêtre, l'un des détectives eut un vif et bref sursaut, les autres s'en aperçurent et suivirent aussitôt son regard jusqu'au point, là-haut, où après avoir erré au hasard il s'était brusquement fixé. Les paroles étaient inutiles. Ce dont on avait discuté dans les bavardages du pays n'était plus discutable, et c'est à cause de ce fait, dont tous les assistants convinrent de parler plus tard à voix basse, qu'il n'est jamais question à Arkham de ce diable de temps. Il faut d'abord préciser qu'il n'y avait aucun vent à cette heure de la soirée. Il se leva peu après, mais il n'y en avait absolument pas jusque-là. Même les pointes desséchées des dernières herbes-aux-chantres grises et flétries, et la frange sur le toit de la charrette anglaise à l'arrêt, restaient immobiles. Pourtant, dans ce calme tendu, impie, les rameaux dénudés bougeaient à la cime de tous les arbres de la cour. Dans une agitation morbide et spasmodique, un délire de convulsions épileptiques, comme pour agripper les nuages éclairés par la lune ; griffant en vain l'air empoisonné, on les eût dit secoués par quelque chaîne de transmission étrangère et immatérielle, au rythme de souterraines horreurs luttant et se débattant sous leurs noires racines.

Pendant quelques secondes personne ne respira. Puis un nuage épais et sombre passa devant la lune, et la silhouette des branches griffues s'effaça momentanément. Alors, ce fut un cri général, assourdi par la stupeur, mais rauque et jailli presque identique de toutes les gorges. Car la terreur n'avait pas disparu avec la silhouette, et pendant un moment effroyable de ténèbres plus denses, les spectateurs virent se tortiller au faîte des arbres mille points minuscules d'une auréole pâle et maléfique couronnant chaque rameau comme le feu Saint-Elme ou les flammes qui descendirent à la Pentecôte sur la tête des apôtres. Ce fut une monstrueuse constellation de lumière surnaturelle, tel l'essaim rassasié de lucioles nourries de cadavres qui danse d'infernales sarabandes au-dessus d'un marécage maudit ; et sa couleur était la même intruse sans nom qu'Ammi avait appris à connaître et à redouter. Pendant ce temps le faisceau de phosphorescence jailli du puits était de plus en plus intense, imposant aux hommes serrés les uns contre les autres une impression d'aberration et de cataclysme qui dépassait de loin tout ce que pouvait imaginer leur esprit conscient. Ce n'était plus un *rayonnement*, c'était un *déferlement ;* et le flot informe de couleur indéfinissable en quittant le puits semblait couler directement dans le ciel.

Le vétérinaire frissonna et se dirigea vers la porte d'entrée pour placer en travers la lourde barre de sûreté. Ammi ne tremblait pas moins et ne pouvant contrôler sa voix il dut tirer par la manche ou montrer du doigt quand il voulut attirer l'attention des autres sur la luminosité grandissante des arbres. Les hennissements et les bruits de sabots des chevaux étaient devenus absolument effrayants, mais aucun de ceux qui étaient réunis dans la vieille maison ne se serait aventuré dehors pour tout l'or du monde. De minute en minute l'éclat des arbres augmentait, et leurs branches remuantes paraissaient de plus en plus se tendre à la verticale. Le bois de la bascule du puits luisait maintenant, et bientôt un des policiers montra sans mot dire des appentis de bois et des ruches près du mur de pierre à l'ouest. Ils commençaient à briller aussi, alors que les véhicules à l'attache des visiteurs semblaient encore indemnes. Puis il y eut un grand fracas, un bruit de sabots sur la route, et Ammi ayant éteint la lampe pour mieux voir au-dehors, ils s'aperçurent que les deux chevaux gris avaient brisé leur arbuste et fui avec la charrette anglaise.

L'incident délia les langues, et l'on échangea des chuchotements embarrassés. « Ça s'étend à tout ce qu'il y a d'organique dans les parages », mumura le médecin légiste. Personne ne répondit, mais l'homme qui était descendu dans le puits suggéra que sa longue perche avait dû réveiller une chose impalpable. « C'était affreux, ajouta-t-il, il n'y avait pas de fond du tout. Rien que de la vase et des bulles, et l'impression que quelque chose était à l'affût là-dessous. » Dehors sur la route, le cheval d'Ammi piaffait toujours et ses cris assourdissants étouffèrent presque le faible chevrotement

de son propriétaire qui marmottait ses réflexions informes. « Ça vient de c'te pierre… ça a poussé là-dedans… a pris tout c'qu'était vivant… ça vivait d'sus, esprit et corps… Thad et Mernie, Zenas et Nabby… Nahum pour finir… ils ont tous bu l'eau… ça a pris d'la force sur eux… ça vient d'au-delà où les choses sont pas pareilles qu'ici… maintenant ça rent' là-bas… »

À ce moment, comme la colonne de couleur inconnue jetait tout à coup un éclat plus vif et commençait à onduler en fantastiques évocations de formes que chaque spectateur décrirait plus tard à sa manière, le pauvre Hero attaché poussa un tel cri que jamais homme n'en entendit de pareil venant d'un cheval. Dans ce salon au plafond bas, tout le monde se boucha les oreilles, et Ammi se détourna de la fenêtre, horrifié jusqu'à la nausée. Il n'y avait pas de mots pour traduire ça… Lorsqu'il regarda de nouveau, la pauvre bête était inerte, recroquevillée par terre sous la lune entre les brancards brisés du boghei. Telle fut la fin de Hero, qu'on enterra le lendemain. Mais l'heure n'était pas aux lamentations, car presque aussitôt un détective attira silencieusement l'attention sur ce qui se passait dans la pièce même où ils étaient. La lampe éteinte maintenant, il était clair qu'une légère phosphorescence commençait à envahir toute la salle. Elle luisait sur le plancher aux larges lattes, le bout de tapis usé, chatoyait sur le châssis des fenêtres à petits carreaux, elle courait de haut en bas des poteaux d'angle apparents, scintillait sur le dessus et le manteau de la cheminée, infectait jusqu'aux portes et aux meubles. Elle prenait plus de force à chaque instant, et enfin il devint évident que tout être vivant en bonne santé devait quitter cette maison.

Ammi leur montra la porte de derrière et le sentier qui montait à travers champs jusqu'au pré de dix arpents. Ils marchaient d'un pas mal assuré comme dans un rêve, et sans oser regarder en arrière avant d'être loin dans les hautes terres. Ce chemin leur plaisait, car ils n'auraient jamais pu passer par-devant, à côté du puits. Il fut bien assez dur de longer la grange, les appentis luisants, et ces arbres qui brillaient au verger avec leurs contours noueux et démoniaques ; mais Dieu merci, les branches tournaient vers le haut leurs pires contorsions. La lune se déroba sous de très sombres nuages tandis qu'ils traversaient le pont rustique sur Chapman's Brook, et ils durent aller à tâtons de là jusqu'aux prairies découvertes.

Quand ils se retournèrent vers la vallée et le domaine des Gardner, loin, dans le fond, ils virent une scène terrifiante. La ferme tout entière baignait dans cette couleur mêlée, inconnue et hideuse ; les arbres, les bâtiments, et même la verdure et l'herbage qui n'avaient pas complètement tourné à la fatale désintégration dans la grisaille. Les branches se tendaient toutes vers le ciel, coiffées de langues d'un feu immonde, et des ruissellements chatoyants de ce même feu monstrueux se glissaient autour des poutres

de faîtage de la maison, de la grange, des appentis. C'était une scène inspirée d'une vision de Fussli [8] et sur tout le reste régnait cette débauche de lumineuse inconsistance, cet arc-en-ciel hors du monde et hors mesure de secret poison, qui naissait du puits – bouillonnant, palpant, enveloppant, s'étendant, scintillant, étreignant, et faisant malignement des bulles dans son cosmique et inidentifiable chromatisme.

Puis sans avertissement, le monstre hideux s'enleva tout droit vers le ciel comme une fusée ou un météore, sans laisser aucun sillage, et disparut par un trou rond étrangement régulier à travers les nuages avant que nul n'ait pu émettre un souffle ou un cri. Ceux qui l'ont vu n'ont jamais pu oublier ce spectacle, et Ammi confondu regardait fixement la constellation du Cygne, dont l'étoile Deneb brillait entre toutes, et où la couleur inconnue s'était fondue dans la Voie lactée. Mais un instant après son regard était rappelé au plus vite vers la terre par un craquement dans la vallée. Ce fut exactement cela. Rien qu'un bruit de bois qui craque et se fend, et non une explosion comme tant d'autres l'ont dit. Toutefois le résultat fut le même, car en un instant fiévreux, kaléidoscopique, jaillit de la ferme ruinée et maudite l'éruption d'un étincelant cataclysme d'étincelles et de substances insolites ; troublant la vue des rares témoins, et bombardant le zénith d'une trombe de fragments bizarres et colorés tels que notre univers doit absolument les désavouer. À travers les nuées rapidement refermées ils suivirent la grande calamité qui avait disparu et en une seconde s'évanouirent à leur tour. Il ne restait plus en bas derrière eux qu'un amas de ténèbres vers lequel les hommes n'osèrent pas revenir, et tout autour s'éleva un vent violent qui semblait s'abattre en sombres rafales glacées du haut de l'espace interstellaire. Criant, hurlant, il flagella les champs, tourmenta les bois en une furieuse frénésie cosmique, et le petit groupe tremblant comprit bientôt combien il serait vain d'attendre que la lune révèle ce qui restait là-bas chez Nahum.

Trop impressionnés même pour suggérer des hypothèses, les sept hommes, sous le choc, retournèrent péniblement à Arkham par la route du nord. Ammi, se sentant plus mal encore que ses compagnons, les supplia de le reconduire jusque dans sa cuisine au lieu de regagner directement la ville. Il ne voulait pas traverser seul les bois de nuit fouettés par le vent pour rentrer chez lui par la route principale. Car il avait subi une épreuve de plus, épargnée aux autres, et fut accablé pour toujours d'une peur obsédante qu'il craignit même d'évoquer pendant bien des années. Alors que sur cette colline battue par la tempête les autres spectateurs se tournaient sans hésiter vers la route, Ammi avait un instant regardé en arrière la sombre vallée désolée qui abritait si récemment encore son ami né sous une mauvaise étoile. Et de ce lieu lointain, dévasté, il avait vu quelque chose monter faiblement, mais pour s'enfoncer de nouveau à

l'endroit d'où la grande horreur informe avait jailli vers le ciel. Ce n'était qu'une couleur – mais aucune des couleurs de notre terre ou des deux. Et parce qu'il reconnut cette couleur, et comprit que ce dernier pâle vestige restait sans doute tapi au fond du puits, Ammi n'eut plus jamais toute sa tête.

Jamais il ne se risquerait dans les parages. Voilà plus d'un demi-siècle [9] maintenant qu'il est arrivé cette horreur, mais il n'y est pas retourné, et il sera trop heureux que le nouveau réservoir fasse tout disparaître. Je m'en réjouirai aussi car je n'aime pas la manière dont la lumière du soleil changeait de couleur autour de la bouche du puits abandonné quand je passai auprès. J'espère que l'eau sera toujours très profonde – mais de toute façon je n'en boirai jamais. Je ne pense pas retourner par la suite dans la région d'Arkham. Trois des hommes qui avaient accompagné Ammi revinrent le lendemain matin voir les ruines à la lumière du jour, mais il n'y avait pas de vraies ruines. Rien que les briques de la cheminée, les pierres de la cave, quelques débris minéraux et métalliques ici et là, et la margelle de l'innommable puits. Sauf le cheval mort d'Ammi qu'ils enlevèrent pour l'enterrer, et le boghei qu'ils lui ramenèrent peu après, tout ce qui avait vécu là avait disparu. Il restait cinq arpents mystérieux d'un désert de poussière grise, où rien depuis n'a jamais poussé. Aujourd'hui encore il s'étale sous le ciel telle une grande tache rongée par un acide au milieu des champs et des bois, et les rares curieux qui ont osé l'entrevoir malgré les rumeurs paysannes l'ont appelé « la lande foudroyée ».

Les rumeurs paysannes sont étranges. Elles pourraient l'être davantage si les gens de la ville et les chimistes de l'université prenaient la peine d'analyser l'eau du puits désaffecté, ou la poussière grise qu'aucun vent ne semble pouvoir disperser. Les botanistes eux aussi devraient étudier la flore rachitique en bordure de cette tache car ils pourraient élucider l'opinion locale selon laquelle le mal s'étend – peu à peu, peut-être d'un pouce par an. Les gens disent que la couleur des herbages voisins n'est pas tout à fait normale au printemps, et que les bêtes sauvages laissent des empreintes étranges, l'hiver, sur la neige légère. La neige ne paraît jamais aussi épaisse sur la lande foudroyée qu'ailleurs. Les chevaux – les rares qui restent dans cette époque motorisée – deviennent ombrageux dans la vallée silencieuse ; et les chasseurs ne peuvent plus se fier à leurs chiens s'ils s'approchent trop de la zone souillée de poussière grisâtre.

On parle encore d'influence désastreuse sur l'état mental. Beaucoup de gens sont devenus bizarres dans les années qui ont suivi la débâcle de Nahum, et ils n'ont jamais eu la force de s'échapper. Alors les gars qui avaient la tête plus solide ont tous quitté la région, et seuls les étrangers essayaient de vivre dans les vieilles fermes croulantes. Ils n'ont pas pu rester, pourtant ; et l'on se demande parfois quelle

clairvoyance plus poussée que la nôtre a pu leur donner ces réserves farouches et fantastiques de traditions magiques. Leurs rêves nocturnes, protestent-ils, sont affreux dans ce pays extravagant ; et le seul aspect de ce coin sinistre suffit à éveiller des idées morbides. Aucun voyageur n'a jamais vu ces gorges profondes sans un sentiment de malaise, et les artistes frissonnent en peignant ces bois épais dont le mystère frappe l'esprit autant que le regard. Je suis moi-même surpris de l'impression que je gardai de mon unique promenade solitaire avant qu'Ammi me raconte son histoire. Quand vint le crépuscule j'avais souhaité vaguement voir se former quelques nuages, car le vide des abîmes célestes au-dessus de moi avait pénétré mon âme d'une crainte singulière.

Ne me demandez pas mon opinion. Je ne sais pas – voilà tout. Je ne pus interroger qu'Ammi ; car les gens d'Arkham ne veulent pas parler de ce diable de temps, et les trois professeurs qui examinèrent l'aérolithe et son globule coloré sont morts. Qu'il y ait eu d'autres globules – on peut en être sûr. Un seul put se nourrir et s'échapper, mais il y en avait certainement un autre qui arriva trop tard. Sans aucun doute il est encore au fond du puits – je sais qu'il y a quelque chose d'anormal dans la lumière du soleil que j'ai vue au-dessus de cette margelle miasmatique. Mais quel que soit le démon prêt à y éclore, il doit être attaché de quelque manière sinon il aurait tôt fait de se répandre. Est-il lié aux racines de ces arbres qui griffent l'air ? L'un des contes ordinaires d'Arkham parle de ces chênes épais qui brillent et s'agitent la nuit comme ils ne devraient pas le faire.

Dieu seul sait ce que cela signifie ! Quant à la substance, je suppose que la chose décrite par Ammi pourrait être un gaz, mais qui obéissait à d'autres lois que celles de notre cosmos. Il n'était pas né de ces mondes et de ces soleils qui brillent dans les télescopes et sur les plaques photographiques de nos observatoires. Ce n'était pas un souffle venu des cieux dont nos astronomes mesurent les dimensions et les mouvements à moins qu'ils ne les jugent trop vastes pour leurs mesures. Ce n'était qu'une couleur tombée de l'espace – un messager terrifiant des empires incréés de l'infini au-delà de tout ce que nous connaissons de la Nature ; d'empires dont la seule existence accable l'intelligence et nous laisse paralysés devant les noirs abîmes extra-cosmiques qu'elle ouvre à nos yeux affolés.

Je doute beaucoup qu'Ammi m'ait menti consciemment, et je ne crois pas que son histoire ne soit qu'une divagation de fou comme les gens de la ville m'en avaient prévenu. Une chose terrible est arrivée dans les collines et les vallées avec ce météore, et cette chose terrible – bien que je ne sache dans quelle proportion – est toujours là. Je serai soulagé de voir l'eau monter. Mais j'espère qu'il n'arrivera rien à Ammi. Il en sait tant de cette chose – dont l'influence est tellement insidieuse.

Pourquoi n'a-t-il jamais réussi à partir ? Et comme il se rappelait clairement les paroles de Nahum mourant – « On peut pas s'sauver… ça t'attire… tu sais qu'va t'arriver quequ'chose, mais tu peux rien… » Ammi est un si brave homme –, quand l'équipe du réservoir se mettra au travail il faudra que j'écrive à l'ingénieur en chef de bien veiller sur lui. Je ne veux pas l'imaginer sous la forme de l'horreur grise, tordue, désagrégée qui sans cesse trouble encore mon sommeil.

[1] Peintre italien (1615-1673). (NdT.)

[2] Shakespeare, *Macbeth,* acte I, Scène III. (NdT.)

[3] Longue perche qui fait levier pour tirer le seau du puits. Il existe encore des puits à bascule, ou à balancier, tel le chadouf des pays arabes. (NdT.)

[4] *Skunk-cabbage* : nom populaire du *Symplocarpus foetidus,* genre d'arum à l'odeur particulièrement écœurante. (NdT.)

[5] *Mourning-cloak* : sorte de vanesse qu'on appelle en Angleterre *Camberwell Beauty*. (NdT.)

[6] *Dutchman's breeches :* dicentra ou cœurs-de-Marie (ou de Jeannette). (NdT.)

[7] Crampons rectangulaires scellés dans la paroi pour faciliter l'entretien d'un puits. (NdT.)

[8] Johann Heinrich Fussli (1741-1825), peintre d'origine suisse installé en Angleterre ; d'inspiration onirique et fantastique. (NdT.)

[9] On a fait observer qu'il n'y avait eu que 44 ans de 1882, année du météorite, à 1927, date de la rédaction du texte, mais l'auteur dot-il imposer au narrateur la chronologie de sa propre création ? (NdT.)

L'AFFAIRE CHARLES DEXTER WARD

The Case of Charles Dexter Ward – 1941 (1927)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin.

Les Sels essentiels des Animaux se peuvent préparer et conserver, de telle façon qu'un Homme ingénieux puisse posséder toute l'Arche de Noé dans son Cabinet, et faire surgir à son plaisir la belle Forme d'un Animal à partir de ses cendres ; et par telle Méthode, des Sels essentiels de l'humaine Poussière, un Philosophe peut, sans nulle Nécromancie criminelle, susciter la Forme d'un Ancêtre défunt à partir de la Poussière en quoi son Corps a été incinéré.

BORELLUS

I
RÉSULTAT ET PROLOGUE

1

Un personnage des plus étranges a récemment disparu d'un asile d'aliénés privé près de Providence, Rhode Island. Il s'appelait Charles Dexter Ward, et avait été interné fort à contrecœur par un père accablé de chagrin qui avait vu son aberration passer de la simple excentricité à une noire folie alliant à la fois la possibilité de tendances meurtrières et une profonde et singulière modification du contenu apparent de son esprit. Les médecins s'avouent complètement déconcertés par son cas car il présentait des bizarreries affectant l'ensemble de la physiologie aussi bien que la psychologie.

En premier lieu, le malade paraissait étonnamment plus âgé que ses vingt-six ans. Les troubles mentaux, c'est vrai, vous vieillissent vite, mais le visage de ce jeune homme avait pris un air de sagacité que n'acquièrent normalement que les gens très âgés. En second lieu, ses fonctions organiques dénotaient un étrange déséquilibre dont on n'a pas d'exemple dans l'expérience médicale. La respiration et les battements du cœur marquaient une absence déroutante de symétrie ; la voix était éteinte au point de ne pouvoir émettre qu'un murmure ; la digestion incroyablement lente et réduite, et les

réactions neurales aux stimulants habituels n'avaient aucun rapport avec celles, normales ou pathologiques, observées jusqu'alors. La peau froide et sèche semblait malsaine, et la structure cellulaire du tissu exagérément grossière et lâche. Une grosse tache de naissance olivâtre avait même disparu sur la hanche droite, tandis qu'apparaissait sur la poitrine un surprenant grain de beauté ou une marque noirâtre dont il n'y avait pas trace auparavant. En général, tous les médecins reconnaissaient chez Ward un retard sans précédent des phénomènes du métabolisme.

Psychologiquement aussi, Charles Ward était unique. Sa folie ne se rattachait d'aucune manière à quelque autre type répertorié dans les traités les plus récents et les plus complets, et elle allait de pair avec une puissance mentale qui en eût fait un génie ou un chef si elle n'avait été altérée en formes anormales et grotesques. Le Dr. Willett, le médecin de la famille Ward, affirme que les facultés mentales du malade, mesurées à ses réactions dans tous les domaines étrangers à celui de sa démence, s'étaient réellement développées depuis la crise. Ward, il est vrai, avait toujours été un érudit et un archéologue ; mais ses plus brillants travaux d'autrefois ne révélaient pas la prodigieuse maîtrise et la pénétration manifestées au cours de ses derniers examens par les aliénistes. Il fut très difficile, en effet, d'obtenir l'autorisation légale de l'interner, tant l'esprit du jeune homme se montrait lucide et puissant ; il fallut d'autres témoignages et l'importance des lacunes pathologiques dans l'ensemble de ses connaissances, abstraction faite de son intelligence, pour l'envoyer à l'asile. Jusqu'au moment même de sa disparition ce fut un lecteur insatiable et un causeur aussi remarquable que le permettait sa faible voix ; des observateurs expérimentés, ne pouvant prévoir sa fuite, prédirent franchement qu'il ne serait pas long à obtenir sa libération.

Seul le Dr. Willett, qui avait mis au monde Charles Ward et suivi depuis lors son évolution physique et mentale, témoignait sa crainte à l'idée de sa future liberté. Il avait vécu une terrible expérience et fait une découverte non moins terrible qu'il n'osa pas révéler à ses confrères sceptiques. Willett, en fait, présente lui-même un certain mystère dans son rapport à l'affaire. Il a été le dernier à voir le malade avant son évasion, et montrait à l'issue de ce dernier entretien un état mêlé d'horreur et de soulagement que certains se rappelèrent quand on apprit trois heures plus tard la disparition de Ward. Cette fuite elle-même est un des miracles inexpliqués de la maison de santé du Dr. Waite. Une fenêtre ouverte au-dessus d'un vide de soixante pieds n'offrait guère d'explication, bien qu'après sa conversation avec Willett, le jeune homme fût indéniablement parti. Willett lui-même n'en propose aucune, mais il paraît avoir l'esprit étonnamment plus libre qu'avant. À la vérité, beaucoup de gens ont l'impression qu'il en dirait davantage s'il s'attendait à ce qu'on lui fît assez

largement confiance. Il avait trouvé Ward dans sa chambre, mais peu après son départ les gardiens frappèrent en vain. Lorsqu'ils ouvrirent la porte le malade n'était pas là, et tout ce qu'ils trouvèrent fut la fenêtre ouverte, par laquelle une froide brise d'avril faisait voler dans la pièce un nuage de fine poussière gris bleuâtre qui faillit les étouffer. Il est vrai que les chiens avaient aboyé quelque temps auparavant ; mais Willett, alors, était encore là et ils n'avaient rien éventé depuis ni témoigné aucune agitation. On avertit aussitôt le père de Ward par téléphone, mais il montra plus de tristesse que de surprise. Au moment où le Dr. Waite lui rendit visite en personne, le Dr. Willett était en conversation avec lui, et tous deux nièrent tout soupçon ou complicité dans l'évasion. Seuls certains amis intimes de Willett et de Ward père ont pu fournir quelques indices, mais d'un fantastique trop extravagant pour qu'on puisse y croire. La seule chose dont on soit sûr c'est qu'à ce jour on n'a jamais retrouvé trace du fou disparu.

Charles Ward fut dès l'enfance passionné d'archéologie, ce qui explique sans doute son goût pour la ville vénérable où il vivait, et pour des reliques du passé qui remplissaient dans tous ses recoins la vieille demeure de ses parents dans Prospect Street, au faite de la colline. Son attachement aux choses anciennes grandit avec les années ; si bien que l'histoire, la généalogie, l'étude de l'architecture, du mobilier et de l'artisanat de l'époque coloniale finirent par exclure tout le reste de sa sphère d'intérêts. Il faut se rappeler ces goûts à propos de sa folie ; car s'ils n'en sont pas le noyau essentiel, ils jouent un rôle capital dans son aspect superficiel. Les lacunes que les aliénistes avaient remarquées dans ses connaissances portaient toutes sur des sujets modernes, et étaient invariablement compensées par des connaissances extraordinaires concernant le passé, connaissances soigneusement cachées mais mises au jour par des questions adroites ; de sorte qu'on aurait pu croire le malade littéralement transféré dans le passé par quelque obscure autohypnose. Chose étrange, Ward ne semblait plus intéressé par les antiquités qu'il connaissait si bien. Il avait, paraît-il, perdu son estime pour elles à force de familiarité et tous ses efforts tendaient manifestement à la maîtrise de ces faits courants du monde moderne qui avaient été si totalement et délibérément exclus de son cerveau. Il faisait de son mieux pour cacher cet effacement systématique ; mais il était clair pour tous ceux qui l'observaient que son programme entier de lecture et de conversation était dicté par un désir frénétique d'assimiler ainsi le savoir de sa propre vie et le bagage pratique et culturel du XX^e^ siècle, qu'il aurait dû posséder du fait de sa naissance en 1902 et de son éducation dans les écoles de notre époque. Les aliénistes se demandent maintenant comment, avec un registre de données aussi gravement diminué, le malade évadé réussit à affronter le monde complexe d'aujourd'hui ; l'opinion prépondérante étant qu'il « reste coi » dans une situation modeste et peu astreignante jusqu'à ce que son fonds

d'informations modernes soit normalement à jour.

Le début des troubles mentaux chez Ward est sujet à discussion parmi les aliénistes. Le Dr. Lyman, l'éminente autorité de Boston, le situe en 1919 ou 1920, pendant la dernière année du jeune homme à l'école Moses Brown, quand il passa brusquement de l'étude du passé à celle des sciences occultes et refusa de se présenter à l'université sous prétexte qu'il avait à mener des recherches personnelles plus importantes. Ceci est en effet confirmé par le changement survenu à cette époque dans les habitudes de Ward, particulièrement par ses recherches incessantes dans les archives municipales et parmi les vieux cimetières pour retrouver certaine tombe creusée en 1771 ; celle d'un ancêtre nommé Joseph Curwen, dont il affirmait avoir découvert des papiers derrière les boiseries d'une très vieille maison d'Olney Court, sur Stampers'Hill, que Curwen, disait-on, aurait construite et habitée. Il est donc indéniable que, d'une façon générale, cet hiver 1919-1920 vit Ward changer de comportement ; il cessa brusquement ses recherches archéologiques pour se lancer dans un approfondissement acharné de questions occultes, tant chez lui qu'à l'étranger, ne s'en distrayant que pour cette quête étrangement obstinée de la tombe de son ancêtre.

Le Dr. Willett cependant ne partage pas cette opinion ; et il fonde son jugement sur sa connaissance intime et suivie du patient, et sur certaines investigations et découvertes terrifiantes qu'il fit vers la fin. Ces recherches et ces découvertes l'ont marqué ; au point que sa voix frémit quand il en parle, et que sa main tremble s'il essaie de les noter par écrit. Willett reconnaît que le changement de 1919-1920 semble marquer le début d'une décadence progressive qui atteignit son point culminant dans l'horrible et mystérieuse crise de 1928 ; mais il estime, d'après une observation personnelle, qu'une distinction plus subtile s'impose. Sans doute le jeune homme avait toujours été d'humeur instable, et enclin à se montrer excessivement émotif et enthousiaste dans ses réactions aux phénomènes qu'il observait autour de lui, mais Willett refuse d'admettre que le premier changement marquait le véritable passage de la santé mentale à la folie ; il se fie plutôt au témoignage de Ward lui-même qui avait, disait-il, découvert ou redécouvert quelque chose dont l'effet sur la pensée humaine devait être miraculeux et profond. La vraie folie, assurément, vint plus tard, avec un autre changement ; après l'exhumation du portrait de Curwen et de ses vieux papiers ; après un voyage vers d'étranges pays lointains, et de terribles invocations psalmodiées dans des conditions surprenantes et secrètes ; après certaines *réponses* clairement exprimées à ces invocations, et une lettre désespérée rédigée dans une situation angoissante et inexplicable ; après la vague de vampirisme et les sinistres commérages de Pawtuxet ; et quand la mémoire du malade commença à

rejeter les images du monde contemporain, tandis que sa voix faiblissait et que son aspect physique subissait l'indéfinissable altération que tant de gens remarquèrent par la suite.

C'est seulement à cette époque, fait observer Willett avec beaucoup de perspicacité, que le personnage de Ward prit incontestablement un caractère cauchemardesque ; et le docteur est sûr, non sans en frissonner, que des preuves assez sérieuses appuient la déclaration du jeune homme au sujet de sa découverte décisive. D'abord, deux ouvriers très intelligents ont assisté à l'exhumation des documents anciens de Joseph Curwen. Ensuite, le garçon montra un jour au Dr. Willett ces papiers ainsi qu'une page du journal de Curwen, et ces documents avaient toutes les apparences de l'authenticité. Le trou dans lequel Ward disait les avoir trouvés fut longtemps une réalité visible, et Willett en eut un dernier aperçu très convaincant dans un cadre auquel on peut à peine croire et dont l'existence ne pourra peut-être jamais être démontrée. Il y eut encore les mystères et les coïncidences des lettres d'Orne et d'Hutchinson, le problème de l'écriture de Curwen et de ce que révélèrent les détectives au sujet du Dr. Allen ; tout cela, et le terrible message en lettres médiévales trouvé dans la poche de Willett quand il reprit conscience après sa terrifiante aventure.

Enfin, plus concluants encore, il y a les deux épouvantables *résultats* qu'obtint le docteur grâce à un certain jeu de formules au cours de ses ultimes investigations ; résultats qui prouvent pratiquement l'authenticité des papiers et leurs monstrueuses implications, expliquant du même coup que de tels documents aient été soustraits pour toujours à la connaissance des hommes.

2

Il faut revenir aux années antérieures de la vie de Charles Ward comme à quelque chose appartenant à un passé semblable à celui des antiquités qu'il aimait si passionnément. À l'automne de 1918, et dans le grand mouvement d'enthousiasme de l'époque pour l'entraînement militaire, il avait commencé sa première année à l'école Moses Brown, située tout près de chez lui. Le vieux bâtiment principal, élevé en 1819, avait toujours charmé son goût précoce d'amateur du passé ; et le vaste parc dans lequel est installée l'académie plaisait à son regard sensible au paysage. Il sortait peu ; il passait surtout son temps à la maison, en promenades sans but, à ses cours et exercices, et en quête de documents archéologiques et généalogiques à l'hôtel de ville, au Parlement, à la Bibliothèque publique, à l'Athenaeum, la Société historique, les bibliothèques John Carter Brown et John Hay de l'université Brown, et la

bibliothèque Shepley récemment ouverte dans Benefit Street. On peut encore se le représenter tel qu'il était alors ; grand, mince et blond, un peu voûté, avec un regard sérieux, une tenue assez négligée, et donnant une impression générale de gaucherie timide plutôt que de charme.

Ses promenades étaient toujours des aventures dans le passé, durant lesquelles il s'attachait à ressaisir, à travers les innombrables reliques d'une vieille ville fascinante, une image vivante et cohérente des siècles écoulés. Sa maison était une grande demeure de style géorgien [1] au sommet de la colline abrupte qui se dresse à l'est de la rivière ; des fenêtres, à l'arrière de ses ailes irrégulières, il avait une vue vertigineuse sur tous les clochers, dômes, toits et sommets de gratte-ciel groupés dans la ville basse, jusqu'aux collines violettes de la campagne au-delà. C'est là qu'il était né, et que, partant du joli porche classique de la façade de brique à double baie, sa nurse l'avait pour la première fois sorti dans sa voiture ; dépassant la petite ferme blanche vieille de deux cents ans que la ville avait depuis longtemps rejointe, et poussant plus loin jusqu'aux majestueux bâtiments de l'université le long de la magnifique rue ombragée, où les vieilles demeures de brique, aux formes trapues, et les petites maisons de bois aux porches étroits, lourdement encadrés de colonnes doriques, stables et fermées rêvaient au milieu de leurs cours spacieuses et de leurs jardins.

On l'avait promené aussi dans Congdon Street ensommeillée, un peu plus bas sur le flanc de la colline, où toutes les habitations du côté est avaient de hautes terrasses. Là, les petites maisons de bois étaient généralement plus âgées, car c'était en remontant cette colline que la ville s'était développée ; et dans ces promenades il avait assimilé un peu de la couleur d'un pittoresque village colonial. La nurse s'arrêtait volontiers pour s'asseoir sur les bancs de Prospect Terrace et bavarder avec les agents de police ; et l'un des premiers souvenirs de l'enfant était, vers l'ouest, la grande mer brumeuse de toits, de dômes, de clochers et de collines au loin, qu'il avait vue un après-midi d'hiver du haut de cette grande chaussée bordée de garde-fous, toute violette et surnaturelle se détachant sur un couchant fiévreux, apocalyptique, de rouges, d'ors, de pourpres et de verts singuliers. L'immense dôme de marbre du Parlement dressait sa massive silhouette, et la statue qui le couronne s'auréolait fantastiquement d'une trouée dans l'un des stratus teintés qui barraient le ciel en flammes.

Quand il fut plus grand, commencèrent ses fameuses randonnées ; d'abord avec sa nurse impatiemment remorquée, puis seul en méditation rêveuse. Il s'aventura de plus en plus bas sur les flancs de cette colline presque à pic, atteignant chaque fois des niveaux plus anciens et plus curieux de la vieille cité. Il descendait avec précaution la

pente presque verticale de Jenckes Street, avec ses murs d'appui et ses pignons de style colonial, jusqu'au coin de l'ombreuse Benefit Street, où se trouvait devant lui une antique maison de bois à deux entrées flanquées de pilastres ioniques, et à côté, une habitation quasi préhistorique avec son toit à double pente et un bout de cour de ferme primitive, puis la grande maison du juge Durfee et les vestiges de sa splendeur géorgienne. L'endroit se transformait peu à peu en taudis, mais les ormes gigantesques y jetaient une ombre réparatrice, et le jeune garçon se plaisait à errer en direction du sud en suivant les longues rangées de demeures prérévolutionnaires aux grandes cheminées centrales et portails classiques. Du côté est, elles étaient perchées très au-dessus des sous-sols avec de doubles volées d'escaliers de pierre derrière les grilles, et le jeune Charles se les représentait telles qu'elles étaient quand la rue était neuve, et que talons rouges et perruques mettaient en valeur les frontons peints dont les signes d'usure maintenant devenaient si visibles.

Vers l'ouest, la colline s'abaissait plus roidement encore qu'au-dessus jusqu'au vieux quartier de « Town Street » que les fondateurs avaient établi au bord de la rivière en 1636. Là s'ouvraient quantité de petites ruelles aux maisons extrêmement anciennes, penchées et blotties les unes contre les autres ; et si fasciné qu'il fût, il hésita longtemps à se faufiler sous l'impressionnante verticalité de leurs murs archaïques de peur qu'elles ne soient un rêve ou qu'elles débouchent sur des terreurs inconnues. Il trouvait beaucoup moins redoutable de continuer dans Benefit Street en dépassant le cimetière Saint John caché derrière sa grille de fer, l'arrière de la Colony House de 1761 et la masse branlante de l'auberge *À la Boule d'Or* où descendit Washington. Arrivé à Meeting Street – successivement Gaol Lane et King Street en d'autres temps – il regardait plus haut vers l'est l'escalier voûté auquel la rue devait recourir pour gravir la pente, et en bas vers l'ouest il apercevait la vieille maison d'école en brique de l'époque coloniale qui souriait, de l'autre côté de la voie, à l'antique enseigne de *La tête de Shakespeare* où la *Providence Gazette* et le *Country-Journal* étaient imprimés avant la révolution. Venait ensuite l'exquise première église baptiste de 1775, magnifique avec son incomparable clocher de Gibbs, et les toits et coupoles géorgiens qui l'entourent. Là et vers le sud, les alentours s'amélioraient, pour s'épanouir enfin en un merveilleux ensemble de demeures récentes ; mais les vieilles petites ruelles dégringolaient toujours l'à-pic vers l'ouest, spectrales dans leur archaïsme à pignons multiples et plongeant dans un chaos de décompositions iridescentes où le vieux port affreux se rappelait ses beaux jours des Indes orientales, le vice et la misère polyglottes, les appontements pourrissants, les magasins de fournitures maritimes aux vitres troubles, et ces passages aux noms d'autrefois tels que Packet, Bullion, Gold, Silver, Coin, Doubloon, Sovereign, Guilder, Dollar, Dime et Cent.

Parfois, devenu plus grand et plus audacieux, le jeune Ward s'aventurait dans ce maelström de maisons chancelantes, de linteaux brisés, de marches effondrées, de balustrades tordues, de visages basanés et d'odeurs sans nom ; entre les rues de South Main et South Water, il cherchait les bassins où les vapeurs de la baie et du détroit mouillaient encore, et retournait au nord, un peu plus bas, après les entrepôts aux toits pentus de 1816 et la large place du Grand-Pont où le marché de 1773 se dresse toujours, solide sur ses arches vénérables. Il s'arrêtait sur cette place pour s'imprégner de la prodigieuse beauté de la vieille ville dressée à l'est sur ses hauteurs, parée de ses deux clochers géorgiens et couronnée du vaste dôme neuf de la Christian Science comme Londres est couronné par celui de Saint Paul. Il aimait surtout arriver là en fin d'après-midi, quand le soleil déclinant met un peu d'or sur le marché, sur les vieux toits et les beffrois de la colline, et répand une magie sur les songes des quais où jadis jetaient l'ancre les navires de Providence de retour des Indes. Après une longue contemplation de ce paysage que sa passion de poète poussait jusqu'au vertige, il rentrait en escaladant la pente, au crépuscule, depuis la vieille église blanche, par les chemins étroits et escarpés où des lueurs jaunes commençaient à apparaître aux fenêtres à petits carreaux, et à travers les impostes en demi-cercle au-dessus des doubles volées de marches aux curieuses rampes de fer forgé.

D'autres fois, au cours des années suivantes, il cherchait les contrastes frappants ; passant la moitié d'une promenade dans les régions coloniales délabrées au nord-ouest de chez lui, où la colline s'abaisse jusqu'à l'altitude inférieure de Stamper's Hill avec son ghetto et son quartier nègre groupés autour de la place d'où partait la diligence de Boston avant la révolution, et l'autre moitié dans la charmante partie du sud autour des rues George, Benevolent, Power et Williams, où le vieux versant garde inchangés les belles propriétés, les bouts de jardins clos de murs et les chemins abrupts et verdoyants où demeurent tant de doux souvenirs. Ces randonnées, jointes aux études assidues qui les accompagnaient expliquent certainement en grande partie le savoir archéologique qui finit par chasser le monde moderne de l'esprit de Charles Ward, et met en lumière le terrain intellectuel sur lequel tomba, en ce fatal hiver 1919-1920, la graine qui devait produire un si étrange et terrible fruit.

Le Dr. Willett est certain que jusqu'à cet hiver de mauvais augure qui vit le premier changement, ce goût du passé ne présentait chez Charles Ward aucun caractère morbide. Les cimetières n'avaient pour lui aucun attrait particulier hormis leur intérêt historique et pittoresque, et il était absolument dépourvu de toute violence ou brutalité instinctive. Puis, par degrés, on vit se développer en lui une curieuse conséquence d'une de ses trouvailles généalogiques de l'année précédente ; il avait alors découvert parmi ses ancêtres maternels un certain Joseph Curwen, d'une longévité surprenante,

qui était arrivé de Salem en mars 1692 et sur qui couraient toute une série de rumeurs des plus bizarres et inquiétantes.

Le trisaïeul de Ward, Welcome Potter, avait épousé en 1785 une certaine « Ann Tillinghast, fille de Mrs. Eliza, elle-même fille du capitaine James Tillinghast », dont le père n'avait laissé aucune trace dans la famille. À la fin du 1918, en examinant un registre manuscrit des archives municipales, le jeune généalogiste découvrit une inscription mentionnant un changement légal de nom, par lequel en 1772 une Mrs. Elisa Curwen, veuve de Joseph Curwen, reprenait, ainsi que sa fille de sept ans Ann, son nom de jeune fille de Tillinghast ; étant donné que « le nom de son mari était devenu un opprobre public en raison de ce qu'on avait appris après son décès et qui confirmait une ancienne rumeur reconnue, à quoi une loyale épouse avait refusé d'ajouter foi jusqu'à preuve si entière qu'on n'en pût douter ». Cette inscription se révéla lors de la séparation accidentelle de deux feuillets qui avaient été soigneusement collés ensemble et réduits à un seul par une laborieuse retouche des pages numérotées.

Charles Ward comprit aussitôt qu'il s'était vraiment découvert un trisaïeul jusqu'alors inconnu. La révélation l'excita doublement parce qu'il avait déjà entendu de vagues rumeurs et vu diverses allusions concernant ce personnage à propos duquel il restait si peu de documents disponibles officiellement – en dehors de ceux qui n'étaient connus publiquement que depuis l'époque actuelle – qu'une conspiration semblait avoir cherché à l'effacer des mémoires. Ce qu'on en devinait, d'ailleurs, était si singulier et provocant qu'on ne pouvait manquer d'imaginer avec curiosité ce que les archivistes de l'époque coloniale tenaient tant à cacher et à oublier ; ou de soupçonner que cette suppression n'était que trop justifiée.

Jusqu'alors, Ward s'était contenté d'entretenir de vaines imaginations au sujet du vieux Joseph Curwen ; mais dès qu'il eut découvert son lien de parenté avec cette personnalité dont on avait apparemment étouffé l'existence, il entreprit de rechercher systématiquement tout ce qu'il pourrait trouver le concernant. Dans cette quête passionnée il réussit finalement au-delà de ses plus grandes espérances ; car de vieilles lettres, des journaux intimes et des liasses de Mémoires inédits enfouis sous les toiles d'araignée dans les greniers de Providence et d'ailleurs livraient quantité de passages éclairants que leurs auteurs n'avaient pas cru nécessaire de détruire. Un aperçu intéressant vint même d'aussi loin que New York, où l'on conservait au musée de Fraunces'Tavern certaine correspondance du Rhode Island colonial. Les documents essentiels cependant, ceux qui, selon le Dr. Willett, devaient entraîner manifestement sa perte furent découverts en août 1919 derrière les boiseries d'une maison délabrée d'Olney Court. Ce fut, à n'en pas douter, ce qui ouvrit ces

ténébreuses perspectives dont l'issue était plus impénétrable que l'enfer.

II
ANTÉCÉDENT ET ABOMINATION

1

Joseph Curwen, si l'on en croit les légendes incohérentes rassemblées dans ce que Ward apprit et exhuma, était un individu très surprenant, énigmatique, qui inspirait une horreur obscure. Il avait fui Salem pour se réfugier à Providence – ce havre universel des originaux, des êtres libres et des dissidents – au début de la grande terreur de la sorcellerie, dans la crainte d'être accusé à cause de sa vie solitaire et de ses singulières expériences chimiques ou alchimiques. C'était un homme d'une trentaine d'années, terne d'aspect, qui fut bientôt jugé digne de devenir citoyen d'honneur de Providence ; il acheta par la suite un terrain à bâtir juste au nord de chez Gregory Dexter, au pied d'Olney Street. Sa maison fut construite sur Stamper's Hill à l'ouest de Town Street, à l'endroit qui devint plus tard Olney Court ; et en 1761 il la remplaça par une plus grande, sur le même emplacement, encore debout à l'heure, actuelle.

La première singularité qu'on observa chez Joseph Curwen, c'est qu'il ne semblait pas avoir vieilli depuis son arrivée. Il devint armateur, acheta les appontements près de la baie de Mile End, aida à reconstruire le Grand-Pont en 1713, et en 1723 fut un des fondateurs de l'église congrégationaliste sur la colline ; mais il garda toujours l'apparence indéfinissable d'un homme qui n'aurait guère plus de trente ou trente-cinq ans. À mesure que passaient les décennies, cette particularité attirait peu à peu l'attention générale ; mais Curwen l'expliquait toujours par une ascendance robuste, et une simplicité de vie qui ménageait ses forces. Comment concilier une telle simplicité avec les inexplicables allées et venues de l'énigmatique marchand, et les lueurs suspectes à ses fenêtres à toute heure de la nuit, voilà qui ne sembla pas très clair aux habitants ; ils commencèrent donc à chercher d'autres causes à sa durable jeunesse et à sa longévité. On pensait en général que les perpétuels mélanges et ébullitions de produits chimiques étaient pour quelque chose dans son état. Les commérages s'inquiétaient des substances étranges qu'il faisait venir de Londres ou des Indes sur ses bateaux, ou qu'il achetait à Newport, Boston et New York ; lorsque le vieux Dr. Jabez Bowen arriva de Rehoboth et ouvrit sa boutique d'apothicaire de l'autre côté du Grand-Pont à l'enseigne de la Licorne et du Mortier, on ne parla que des drogues, acides, métaux que le reclus taciturne lui achetait sans cesse ou lui

commandait. Persuadés que Curwen possédait un talent médical merveilleux et secret, beaucoup de malades de toutes sortes allèrent lui demander secours ; mais bien qu'il semblât encourager leur conviction sans se compromettre, en leur donnant toujours des potions de couleur bizarre pour satisfaire à leurs demandes, on remarqua que ses remèdes administrés aux autres étaient rarement efficaces. Finalement, quand plus de cinquante ans furent passés depuis l'arrivée de l'étranger sans marquer son visage et son corps plus que n'auraient fait cinq ans, les gens se mirent à murmurer plus âprement et à répondre nettement au désir d'isolement qu'il avait toujours manifesté.

Des lettres personnelles et des journaux intimes de cette époque révèlent aussi quantité d'autres raisons pour lesquelles on en vint à s'interroger sur Joseph Curwen, à le craindre et enfin à le fuir comme la peste. Sa passion pour les cimetières, où on l'apercevait à toute heure et en toute circonstance, était notoire ; encore que personne ne l'ait jamais vu commettre un acte expressément vampirique. Sur la route de Pawtuxet, il avait une ferme qu'il habitait généralement l'été et où on le voyait souvent se rendre à cheval aux moments les plus inattendus du jour et de la nuit. On ne voyait là en fait de domestiques, fermiers et gardiens qu'un couple renfrogné de vieux Indiens Narragansett ; le mari muet et marqué de curieuses cicatrices, et la femme à la mine particulièrement repoussante, du fait probablement d'un mélange de sang noir. Dans l'appentis de cette maison se trouvait le laboratoire qui servait à la plupart des expériences de chimie. Les porteurs et charretiers intrigués qui livraient des bouteilles, des sacs ou des caisses à la petite porte de derrière échangeaient les descriptions des fantastiques ballons, creusets, alambics et fourneaux qu'ils avaient vus dans la salle basse garnie de rayonnages ; et prédisaient en baissant la voix que le « chymiste » aux lèvres closes – ils voulaient dire l'*alchimiste* – ne tarderait pas à trouver la pierre philosophale. Les plus proches voisins de la ferme – les Fenners, un quart de mile plus loin – avaient toujours d'étranges choses à raconter à propos de certains bruits qui, soutenaient-ils, venaient la nuit de chez Curwen. C'étaient des cris, disaient-ils, et des hurlements prolongés ; et ils trouvaient suspecte la quantité de bétail qui remplissait les pâturages, car il n'en fallait pas tant pour subvenir aux besoins d'un vieillard solitaire et de si peu de domestiques, en viande, en lait et en laine. Le cheptel se renouvelait de semaine en semaine car on achetait de nouveaux troupeaux aux fermiers de Kingstown. Et puis il y avait des choses abominables au sujet d'un grand bâtiment de pierre qui n'avait pour toutes fenêtres que des fentes hautes et étroites.

Les flâneurs du Grand-Pont avaient aussi beaucoup à dire sur la maison citadine de Curwen à Olney Court ; non tant sur la neuve et belle construite en 1761, alors que l'homme devait avoir près de cent ans, mais sur la première maison basse au toit en

croupe avec son grenier aveugle et ses flancs couverts de bardeaux, dont il avait pris la singulière précaution de brûler la charpente après sa démolition. Il y avait là moins de mystère sans doute ; mais les heures où l'on voyait des lumières, la dissimulation des deux étrangers basanés qui étaient les seuls domestiques hommes, le marmonnement indistinct et hideux de la gouvernante française incroyablement vieille, les quantités de nourriture qu'on voyait livrer dans une maison où ne vivaient que quatre personnes, et le timbre de certaines voix qu'on entendait souvent tenir des conversations assourdies à des heures indues, tout cela joint à ce qu'on savait de la ferme de Pawtuxet donnait à la maison mauvaise réputation. Dans les milieux plus relevés, la façon de vivre de Curwen n'attirait pas moins de critiques ; car à mesure que le nouveau venu avait pénétré dans la société ecclésiastique et commerçante de la ville, il s'était naturellement fait des relations choisies dont son éducation le disposait à goûter la compagnie et la conversation. On le savait de bonne famille, puisque les Curwen ou Corwin de Salem n'avaient pas besoin d'introduction en Nouvelle-Angleterre. Puis on apprit que Joseph Curwen avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, qu'il avait vécu un certain temps en Angleterre, et fait au moins deux traversées vers l'Orient ; son langage, quand il daignait parler, était celui d'un Anglais instruit et cultivé. Mais pour une raison ou pour une autre, Curwen ne se souciait pas de relations. Sans jamais repousser franchement un visiteur, il opposait toujours un tel mur de réserve que peu de gens trouvaient à lui dire quoi que ce soit qui ne semblât pas absurde.

Il y avait dans son maintien un air de secrète et sardonique arrogance, comme si tous les êtres humains lui étaient devenus insipides après la fréquentation d'entités étrangères plus puissantes. Quand le Dr. Checkley, théologien et homme d'esprit, vint de Boston en 1738 pour devenir recteur de King's Church, il ne manqua pas de rendre visite à celui dont il avait tant entendu parler ; mais il ne resta que très peu de temps à cause d'on ne sait quel sinistre courant sous-jacent qu'il décela dans les propos de son hôte. Charles Ward avoua à son père, un soir d'hiver où ils parlaient de Curwen, qu'il donnerait gros pour savoir ce que le mystérieux vieillard avait dit au spirituel ecclésiastique, mais tous les mémorialistes confirment la répugnance du Dr. Checkley à répéter ce qu'il avait entendu. L'excellent homme avait été atrocement bouleversé, et ne pouvait se rappeler Joseph Curwen sans perdre visiblement l'aimable gaieté qui faisait sa réputation.

C'est pour une raison plus précise qu'un autre homme de goût et de bonne éducation évitait le méprisant ermite. En 1746 Mr. John Merritt, gentleman anglais d'âge mûr aux goûts littéraires et scientifiques, arriva de Newport, prit rapidement dans la ville une position dominante, et se fit construire une belle maison de campagne sur le Neck

où est aujourd'hui le cœur du quartier résidentiel. Il menait grand train de vie, étant le premier en ville à avoir carrosse et domestiques en livrée, très fier de son télescope, de son microscope et de sa bibliothèque choisie de livres anglais et latins. Apprenant que Curwen possédait la plus riche bibliothèque de Providence, Mr. Merritt ne tarda pas à lui rendre visite, et fût plus cordialement reçu que ne l'avaient été la plupart des autres visiteurs. Son admiration pour les vastes rayonnages de son hôte, qui outre les classiques grecs, latins et anglais contenaient un remarquable ensemble d'ouvrages philosophiques, mathématiques et scientifiques de Paracelse, Agricola, Van Helmont, Sylvius, Glauber, Boyle, Boerhaave, Becher et Stahl, conduisit Curwen à proposer une visite à la ferme et au laboratoire où il n'avait jamais invité personne. Et ils y allèrent aussitôt tous deux dans le carrosse de Mr. Merritt.

Mr. Merritt a toujours reconnu qu'il n'avait rien vu de vraiment horrible à la ferme, mais soutenait que les titres seuls des livres de la bibliothèque spéciale de thaumaturgie, d'alchimie et de théologie que Curwen conservait dans une pièce d'entrée avaient suffi à lui inspirer une durable répulsion. Néanmoins, peut-être le visage expressif du propriétaire qui les lui montrait fut-il pour beaucoup dans cette prévention. Cette bizarre collection, en plus d'une foule d'œuvres courantes que Mr. Merritt ne risquait guère d'envier, comprenait presque tous les cabalistes, démonologistes et magiciens connus de l'humanité et constituait un véritable trésor de science dans les domaines douteux de l'alchimie et de l'astrologie. Tous étaient là : Hermès Trismégiste dans l'édition de Ménard, la *Turba Philosophorum,* le *Liber Investigutionis* de Geber et la *Clé de la Sagesse* d'Artephius ; avec le cabalistique *Zohar,* l'édition d'Albertus Magnus par Peter Jammy, l'*Ars Magna et Ultima* de Raymond Lulle dans l'édition de Zetsner, le *Thésaurus Chemicus* de Roger Bacon, le *Clavis Alchimiae* de Fludd et le *De Lapide Philosophico* de Trithemius les serrant de près. Les Juifs et les Arabes du Moyen Âge étaient largement représentés, et Mr. Merritt blêmit quand ayant descendu un beau volume ostensiblement étiqueté *Qanoon-e-Islam,* il s'aperçut qu'il s'agissait en fait du *Necronomicon* interdit, de l'Arabe fou Abdul Alhazred, dont il avait entendu dire tant d'horreurs quelques années auparavant après la révélation de rites innommables dans l'étrange petit village de pêcheurs de Kingsport, dans la province de la baie du Massachusetts.

Mais curieusement, le digne gentleman s'avoua surtout saisi d'un trouble indéfinissable pour un simple détail. Sur l'énorme table d'acajou reposait un exemplaire très usé de Borellus, portant quantité de notes sibyllines, dans les marges et entre les lignes, de la main de Curwen. Le livre était ouvert en son milieu, et un paragraphe présentait sous les mystérieux caractères gothiques des traits de plume si épais et si tremblés que le visiteur ne put s'empêcher de le parcourir. Était-ce la

nature du passage souligné ou l'insistance fiévreuse des traits qui l'accentuaient, il n'aurait su le dire ; mais quelque chose dans leur rapprochement l'affecta bizarrement et très profondément. Il se le rappela jusqu'à la fin de ses jours, le nota de mémoire dans son journal et tenta un jour de le réciter à son grand ami le Dr. Checkley, jusqu'au moment où il s'aperçut combien l'aimable recteur en était bouleversé.

« Les Sels essentiels des Animaux se peuvent préparer et conserver, de telle façon qu'un Homme ingénieux puisse posséder toute l'Arche de Noé dans son Cabinet, et faire surgir à son plaisir la belle Forme d'un Animal à partir de ses cendres ; et par telle Méthode, des Sels essentiels de l'humaine Poussière, un Philosophe peut, sans nulle Nécromancie criminelle, susciter la Forme d'un Ancêtre défunt à partir de la Poussière en quoi son Corps a été incinéré. »

C'était toutefois près des docks dans la partie sud de Town Street que l'on racontait les pires choses sur Joseph Curwen. Les marins sont gens superstitieux ; et les loups de mer endurcis qui équipaient les innombrables sloops de rhum, d'esclaves et de mélasse, les bateaux corsaires aux formes élancées et les grands bricks des Brown, des Crawford et des Tillinghast, tous faisaient furtivement d'étranges signes propitiatoires quand ils voyaient la mince silhouette voûtée, à la jeunesse trompeuse avec ses cheveux jaunes, entrer dans l'entrepôt de Curwen sur Doublon Street ou causer avec les capitaines et les subrécargues sur le long quai où se balançaient au mouillage les vaisseaux de Curwen. Ses propres commis et ses capitaines le détestaient et le craignaient, et tous ses marins étaient une racaille de métis venus de Martinique, de Saint-Eustache, La Havane ou Port-Royal. C'était, en un sens, le remplacement fréquent de ces marins qui inspirait dans son aspect le plus grave et le plus concret la peur qu'on avait du vieillard. Un équipage en permission à terre se trouvait à traîner en ville, certains de ses membres chargés peut-être de telle ou telle commission ; et quand on les rassemblait, il était presque sûr qu'il manquerait au moins un homme, sinon plus. Or beaucoup de ces courses concernaient la ferme sur la route de Pawtuxet, et bien rares étaient les marins qu'on ait jamais vus revenir de là-bas ; cela, on ne l'avait pas oublié, si bien qu'avec le temps il devint extrêmement difficile pour Curwen de garder ses équipages bizarrement assortis. Invariablement plusieurs désertaient sitôt qu'ils avaient entendu les commérages sur les quais de Providence, et leur recrutement dans les Indes occidentales devenait pour le marchand un problème de plus en plus épineux.

En 1760 Joseph Curwen était pratiquement un paria, suspect d'horreurs imprécises et d'alliances démoniaques qui semblaient d'autant plus menaçantes qu'on ne pouvait ni les nommer, ni les comprendre ou même prouver leur existence. Ce fut le comble en 1758 avec l'affaire des soldats disparus, car en mars et avril de cette année-là deux régiments du roi en route pour la Nouvelle-France furent cantonnés à Providence, et

virent diminuer leurs effectifs de façon inexplicable très au-delà du pourcentage moyen de désertion. La rumeur soulignait qu'on voyait couramment Curwen bavarder avec les étrangers en tunique rouge et quand plusieurs d'entre eux commencèrent à disparaître, on se rappela le sort étrange de ses propres matelots. Nul ne peut dire ce qui serait arrivé si les régiments n'avaient reçu leur ordre de départ.

Cependant les affaires du marchand prospéraient. Il avait un monopole de fait pour le commerce de la ville en salpêtre, poivre noir, cannelle, et concurrençait aisément tout autre armateur, sauf les Brown, pour l'importation de dinanderie, d'indigo, de coton, de lainages, de sel, de gréement, de fer, de papier et de marchandises anglaises de toute espèce. Des boutiquiers tels que James Green à l'enseigne de *L'Éléphant,* à Cheapside, les Russell à l'enseigne de *L'Aigle d'or* de l'autre côté du pont, ou Clark et Nightingale au *Poisson* et *La Poêle à frire* près du *Nouveau Café*, dépendaient presque uniquement de lui pour leur approvisionnement ; et ses accords avec les distillateurs locaux, les laitiers et les éleveurs de chevaux Narragansett, et les fabricants de chandelles de Newport faisaient de lui l'un des premiers exportateurs de la colonie.

Bien qu'on le tint à l'écart, il ne manquait pas d'un certain esprit civique. Quand la Colony House brûla, il souscrivit généreusement aux loteries organisées pour édifier en 1761 la nouvelle maison de brique – qui se dresse encore à l'entrée de son avenue dans la vieille rue principale. La même année, il aida aussi à reconstruire le Grand-Pont après la tempête d'octobre. Il remplaça beaucoup des livres de la bibliothèque publique détruits dans l'incendie de la Colony House, et contribua largement à paver la boueuse promenade du Marché et la Town Street défoncée d'ornières avec de grosses pierres rondes et à construire, au milieu une chaussée de brique pour les piétons. À peu près à la même époque il fit bâtir également la nouvelle maison simple mais admirable dont l'entrée reste un chef-d'œuvre de sculpture. Quand les partisans de Whitefield quittèrent en 1743 l'église du Dr. Cotton sur la colline pour fonder celle du Diacre Snow de l'autre côté du pont, Curwen se joignit à eux ; mais son zèle et son assiduité faiblirent rapidement. Maintenant néanmoins il cultivait de nouveau la piété ; pour dissiper sans doute l'ombre qui l'avait jeté dans l'isolement et risquait de ruiner bientôt les chances de ses entreprises s'il n'y mettait rapidement bon ordre.

2

Le spectacle de cet homme étrange, blême, qui paraissait à peine quarante ans alors qu'il était certainement âgé d'un bon siècle au moins, cherchant à échapper enfin à une vague de peur et de haine trop confuse pour qu'on la stoppe ou l'analyse, était à la

fois pitoyable, dramatique et méprisable. Tel est cependant le pouvoir de la fortune et des gestes de pure convention qu'ils produisirent réellement une certaine accalmie dans l'aversion manifeste qu'on lui témoignait ; surtout quand les brusques disparitions de ses marins eurent tout à coup cessé. Il avait dû de même adopter de nouvelles mesures de prudence et de secret dans ses visites de cimetières car on ne le surprit plus jamais dans ce genre d'expéditions, tandis que les rumeurs à propos des bruits et des déplacements mystérieux à sa ferme de Pawtuxet diminuaient en proportion. Sa consommation de nourriture et de bétail demeurait anormalement élevée ; mais jusqu'à l'époque actuelle, où Charles Ward examina ses livres de comptes et ses factures à la bibliothèque Shepley, il ne vint à l'esprit de personne – sinon peut-être d'un jeune homme plein d'amertume – d'établir de troublantes comparaisons entre le grand nombre de Noirs de Guinée qu'il importa jusqu'en 1766, et le nombre étonnamment faible de ceux pour qui il pouvait produire des actes de vente soit aux marchands d'esclaves du Grand-Pont soit aux planteurs du territoire des Narragansett. Assurément, la ruse et l'ingéniosité de ce personnage exécré étaient étrangement insondables dès qu'il était persuadé de leur nécessité.

Mais bien sûr cet amendement tardif n'eut qu'un effet très limité. On continua d'éviter Curwen et de s'en méfier, d'autant que sa seule apparence de jeunesse à un si grand âge aurait suffi à vous mettre en garde ; et il comprit que ses affaires finiraient aussi par être compromises. Ses études et ses expériences compliquées, de quelque nature qu'elles puissent être, exigeaient évidemment pour leur entretien un revenu considérable ; et comme un changement de milieu lui aurait fait perdre les avantages commerciaux qu'il avait acquis, il était inutile de songer maintenant à tout recommencer dans une autre région. Le bon sens voulait qu'il rafistole ses relations avec les gens de Providence, afin que sa présence ne soit plus le signal des conversations étouffées, des mauvaises excuses pour prendre congé, et d'une atmosphère générale de malaise et de contrainte. Ses commis, désormais réduits à un résidu de fainéants nécessiteux que personne d'autre ne voulait employer, lui donnaient beaucoup de souci ; et il ne gardait ses capitaines et leurs seconds que par son adresse à prendre sur eux quelque ascendant – une hypothèque, un billet à ordre, ou une petite information très pertinente pour leur bien-être. Dans certains cas, rapportaient les journaux intimes non sans effroi, Curwen fit preuve d'un pouvoir quasi magique en exhumant des secrets de famille à des fins peu avouables. Pendant les cinq dernières années de sa vie il sembla que seules des conversations directes avec des morts de longue date aient pu lui fournir ces renseignements qui lui venaient si volontiers au bout de la langue.

À cette époque, l'astucieux érudit eut l'idée d'un ultime expédient pour tenter

désespérément de reprendre son rang dans la communauté. Jusque-là parfait ermite, il était maintenant décidé à contracter un mariage avantageux, en choisissant pour épouse une demoiselle dont la condition incontestée rendrait impossible l'ostracisme de sa maison. Peut-être avait-il aussi des raisons plus profondes de souhaiter une alliance ; des raisons tellement en dehors du domaine cosmique connu que seuls les papiers découverts un siècle et demi après sa mort ont permis de soupçonner leur existence ; mais on ne saura jamais rien de certain à ce sujet. S'attendant naturellement à l'horreur et l'indignation qu'il rencontrerait en faisant sa cour comme n'importe qui, il chercha une candidate convenable sur les parents de laquelle il pût exercer une pression suffisante. Il constata que ce qu'il cherchait n'était pas facile à découvrir ; car il avait des exigences très précises en matière de beauté, de talents et de position sociale. Finalement il arrêta son choix sur la maison d'un de ses meilleurs et plus anciens capitaines, un veuf bien né et de réputation sans tache nommé Dutee Tillinghast, dont la fille unique Eliza semblait dotée de tous les avantages imaginables sauf les promesses d'héritage. Le capitaine Tillinghast était complètement sous la domination de Curwen ; et après une terrible entrevue dans sa demeure à belvédère sur la colline de Power's Lane, il donna son consentement à cette union monstrueuse.

Eliza Tillinghast, âgée de dix-huit ans à cette époque, avait été aussi bien élevée que le permettaient les maigres ressources de son père. Elle avait fréquenté l'école de Stephen Jackson en face du boulevard du palais de justice ; et sa mère, avant de mourir de la variole en 1757, lui avait diligemment enseigné tous les arts et les raffinements de la vie domestique. Une de ses broderies exécutée en 1753 à l'âge de neuf ans est encore exposée dans les salles de la Société historique du Rhode Island. Depuis la mort de sa mère, elle s'occupait de la maison, avec l'aide d'une seule servante noire. Ses discussions avec son père à propos du mariage proposé par Curwen durent être extrêmement pénibles ; mais nous n'en avons aucun témoignage écrit. Ce qui est sûr c'est que ses fiançailles avec le jeune Ezra Weeden, lieutenant sur le clipper de Crawford, *Enterprise,* furent rompues par devoir, et que son union avec Joseph Curwen eut lieu le 7 mars 1763 à l'église baptiste, en présence de l'une des assemblées les plus distinguées dont la ville pût s'enorgueillir ; la cérémonie fut célébrée par Samuel Winsor le cadet. La *Gazette* mentionna très brièvement l'événement, et dans la plupart des exemplaires conservés le compte rendu en question parait avoir été coupé ou déchiré. Ward en trouva un seul intact, après beaucoup de recherches, dans les archives d'un collectionneur privé bien connu, et remarqua non sans amusement la courtoisie purement formelle du langage :

Lundi dernier, au soir, Mr. Joseph Curwen, marchand de cette ville, a épousé Miss Eliza Tillinghast, fille du

capitaine Dutee Tillinghast, jeune lady d'un réel mérite, en même temps que belle personne, bien digne d'honorer l'état conjugal et d'en perpétuer la félicité.

La collection de lettres de Durfee-Arnold, découverte par Charles Ward, peu avant ce qu'on appelle sa première folie, dans le fonds privé de Melville F. Peters, Esq., de George Street, et qui couvre cette période et en partie la précédente, jette une vive lumière sur le scandale que suscita dans l'opinion cette union si mal assortie. Néanmoins, l'influence sociale des Tillinghast garda tout son poids ; et à nouveau Joseph Curwen vit sa maison fréquentée par des personnes qu'il n'aurait jamais pu amener autrement à franchir son seuil. Cet assentiment ne fut certes pas général, et sa jeune femme fût socialement la victime de l'aventure qu'elle subissait ; mais en tout cas le mur du total ostracisme était quelque peu entamé. Le comportement de l'étrange marié à l'égard de sa femme la surprit elle-même autant que la communauté par ses égards et son extrême bienveillance. La maison neuve d'Olney Court était à présent délivrée de toute manifestation inquiétante, et, bien qu'il se rendît souvent, à la ferme de Pawtuxet où son épouse n'alla jamais, Curwen semblait devenu un citoyen plus normal qu'à aucun moment de ses longues années de résidence. Une seule personne restait ouvertement son ennemi, c'était le jeune officier de marine dont les fiançailles avec Eliza Tillinghast avaient été si brutalement rompues. Ezra Weeden avait juré publiquement de se venger ; et malgré son naturel paisible et habituellement doux, il nourrissait maintenant un dessein opiniâtre et haineux qui ne présageait rien de bon pour l'époux usurpateur.

Le 7 mai 1765 naquit Ann, unique enfant de Curwen ; elle fut baptisée par le révérend John Graves, de King's Church, dont le mari et la femme étaient devenus les fidèles peu après leur mariage, pour trouver un compromis entre leurs appartenances respectives aux congrégationalistes et aux baptistes. La mention de cette naissance, aussi bien que celle du mariage deux ans auparavant ont été grattées sur la plupart des documents ecclésiastiques et municipaux où elles auraient dû figurer ; et Charles Ward les repéra avec les plus grandes difficultés après sa découverte du changement de nom de la veuve qui lui avait appris son propre lien de parenté, suscitant l'intérêt passionné qui le mena à la folie. La déclaration de naissance, en fait, fut curieusement retrouvée à la faveur d'une correspondance avec les héritiers du Dr. Graves, loyaliste [2] qui avait emporté une copie des registres quand il abandonna son pastorat au début de la révolution. Ward avait puisé à cette source car il savait que sa trisaïeule Ann Tillinghast Potter avait appartenu à l'Église épiscopalienne [3].

Peu après la naissance de sa fille, qu'il accueillit avec une ferveur en complet désaccord avec son habituelle froideur, Curwen décida de faire faire son portrait. Il le

fit peindre par un Écossais plein de talent nommé Cosmo Alexander, qui résidait alors à Newport, et devint célèbre par la suite comme premier maître de Gilbert Stuart. Le tableau, disait-on, avait été exécuté sur une boiserie de la bibliothèque dans la maison d'Olney Court, mais les deux vieux recueils de Mémoires qui le mentionnaient ne donnaient ni l'un ni l'autre aucune indication sur ce qu'il était devenu. À cette époque le capricieux savant donna des signes extraordinaires de distraction, et passa le plus clair de son temps à sa ferme sur la route de Pawtuxet. Il semblait en proie à une excitation ou une impatience réprimée ; comme dans l'attente d'une chose prodigieuse ou à la veille d'une étrange découverte. La chimie ou l'alchimie devaient y jouer un grand rôle car il transporta de sa maison à la ferme la plupart des ouvrages qui en traitaient.

L'intérêt qu'il affectait de prendre aux affaires de la cité n'était en rien diminué, et il ne perdit pas une occasion de seconder des dirigeants comme Stephen Hopkins, Joseph Brown et Benjamin West dans leurs efforts pour élever le niveau culturel de la ville, qui était alors très inférieur à celui de Newport quant au patronage des arts libéraux. En 1763 il avait aidé Daniel Jenckes à ouvrir sa librairie, dont il fut par la suite le meilleur client, assurant de même un important soutien à la *Gazette* toujours en difficulté qui paraissait tous les mercredis à l'enseigne de *La Tête de Shakespeare*. En politique il soutenait ardemment le gouverneur Hopkins contre le parti de Ward, particulièrement puissant à Newport, et son éloquent discours de 1765 à Hacher's Hall pour faire échec au projet d'un nouveau statut de Providence-Nord comme ville indépendante avec une voix en faveur de Ward à l'assemblée générale, ébranla plus que tout le reste les préventions qu'il avait inspirées. Mais Ezra Weeden, qui le surveillait de près, n'avait qu'un ricanement sceptique pour toute cette activité de façade et affirmait ouvertement qu'elle n'était qu'un masque sur d'innommables commerces avec les plus noirs abîmes du Tartare. Chaque fois qu'il était à terre, le vindicatif jeune homme entreprit une étude systématique de l'homme et de ses faits et gestes, passant des heures la nuit près des quais avec un doris tout prêt quand il voyait de la lumière dans les entrepôts de Curwen, et suivant la petite embarcation qui parfois allait et venait furtivement dans la baie. Il montait aussi la garde aussi près que possible de la ferme de Pawtuxet, et fut une fois cruellement mordu par les chiens que le vieux couple indien lâcha sur lui.

3

En 1766 survint la dernière métamorphose de Joseph Curwen. Elle fut très soudaine, et attira l'attention générale parmi les citadins intrigués ; car l'air d'incertitude et

d'impatience tomba telle une vieille cape, faisant place aussitôt à l'exaltation mal dissimulée d'un parfait triomphe. Il semblait avoir du mal à s'empêcher de discourir en public sur ce qu'il avait découvert, appris ou fait ; mais apparemment la nécessité du secret l'emporta sur l'envie de faire partager sa joie, et il ne donna jamais aucune explication. Ce fut après cette transition, survenue au début de juillet, que le sinistre savant commença à stupéfier les gens par sa connaissance de faits que seuls les ancêtres morts depuis longtemps auraient pu lui communiquer.

Mais les fébriles activités clandestines de Curwen ne cessèrent pas pour autant. Au contraire, elles semblaient plutôt se développer, si bien que ses affaires maritimes incombèrent de plus en plus aux capitaines qui lui étaient maintenant attachés par les liens d'une peur aussi puissante que l'avait été celle de la banqueroute. Il abandonna complètement le commerce des esclaves, prétendant que les bénéfices ne cessaient de diminuer. Il passait tout le temps qu'il pouvait à la ferme de Pawtuxet ; mais selon certaines rumeurs on signalait par moments sa présence, sinon au voisinage des cimetières, du moins en des lieux qui avaient avec eux des rapports si étroits que les gens réfléchis se demandaient si le vieux marchand avait vraiment changé. Ezra Weeden, dont les périodes d'espionnage étaient forcément brèves et intermittentes à cause de ses voyages en mer, avait une opiniâtreté vindicative qui manquait en général à l'esprit pratique des citadins et des fermiers ; et il soumit les affaires de Curwen à l'examen le plus rigoureux qu'elles aient jamais subi.

Beaucoup des manœuvres bizarres des vaisseaux de cet étrange marchand avaient paru justifiées par l'agitation d'une époque où tous les colons semblaient résolus à lutter contre les dispositions de la loi sur le sucre qui entravait un commerce important. La contrebande et la fraude régnaient dans la baie de Narragansett où les débarquements nocturnes de cargaisons illicites étaient courants en tout temps. Mais Weeden, en suivant nuit après nuit les gabares et les petits sloops qu'il voyait quitter furtivement les entrepôts de Curwen aux docks de Town Street, acquit bientôt la certitude que le sinistre rôdeur ne se souciait pas seulement d'éviter les vaisseaux armés de Sa Majesté. Avant la métamorphose de 1766 ses bateaux contenaient pour la plupart des nègres enchaînés, qui étaient conduits de l'autre côté de la baie et débarqués en un point inconnu du rivage juste au nord de Pawtuxet, puis menés sur la hauteur et à travers la campagne jusqu'à la ferme de Curwen où on les enfermait dans cet énorme bâtiment de pierre qui n'avait pour toutes fenêtres que des fentes hautes et étroites. Après cette métamorphose pourtant, le programme fut entièrement modifié. L'importation d'esclaves cessa brusquement et pendant un certain temps, Curwen renonça à ses navigations nocturnes. Puis vers le printemps de 1767, apparut une nouvelle politique. Une fois de plus, les gabares quittèrent les docks obscurs et

silencieux, mais désormais elles allaient assez loin dans la baie, peut-être jusqu'à Namquit Point, où elles recevaient les cargaisons d'étranges vaisseaux d'une taille considérable et d'aspects les plus divers. Puis les marins de Curwen déposaient ces charges à l'endroit habituel du rivage et les transportaient par terre à la ferme, les enfermant dans le même mystérieux bâtiment de pierre qui recevait les nègres auparavant. La cargaison se composait presque entièrement de caisses et de coffres dont la plupart, oblongs et pesants, évoquaient sinistrement des cercueils.

Weeden surveillait toujours la ferme avec une inlassable assiduité ; il y alla toutes les nuits pendant de longues périodes et laissait rarement passer une semaine sans y jeter un coup d'œil sauf quand le sol couvert de neige eût pu révéler l'empreinte de ses pas. Même alors il s'aventurait souvent aussi près que possible par la route très fréquentée ou sur la glace de la rivière proche pour examiner les traces que d'autres avaient pu laisser. Contraint de suspendre son propre guet par ses obligations de marin, il engagea un compagnon de taverne nommé Eleazar Smith pour assurer la surveillance en son absence ; ils auraient pu à eux deux répandre des rumeurs extraordinaires. S'ils n'en firent rien, ce fut seulement pour éviter la publicité qui mettrait en garde leur gibier et les empêcherait d'aller plus loin. Or il leur fallait acquérir des certitudes avant d'entreprendre aucune action. En fait, ils durent apprendre des choses stupéfiantes et Charles Ward dit plusieurs fois à ses parents combien il regrettait que Weeden eût brûlé plus tard ses carnets. Tout ce qu'on sait de leurs découvertes reste ce qu'en nota Eleazar Smith dans un journal intime assez incohérent, et ce que répétèrent timidement d'autres auteurs de journaux et de lettres d'après leurs dernières déclarations – selon lesquelles la ferme ne serait que l'enveloppe extérieure d'une immense et abominable menace, dont l'étendue et la profondeur ne sauraient être qu'obscurément appréhendées.

Il en ressort que Weeden et Smith furent très tôt persuadés que sous la ferme s'étendait tout un réseau de tunnels et de catacombes, où vivait, en plus du vieil Indien et de sa femme, un personnel considérable. La maison au toit pointu était un vieux reste du milieu du XVII^e^ siècle avec une énorme souche de cheminée et des fenêtres treillissées aux vitres en losange, le laboratoire se trouvant dans un appentis exposé au nord, à l'endroit où le toit rejoignait presque le sol. Ce bâtiment était à l'écart de tous les autres ; néanmoins à en juger par les voix différentes qu'on y entendait à des heures indues, il devait être accessible par de secrets passages souterrains. Ces voix, avant 1766, n'étaient que marmonnements, soupirs et cris frénétiques des nègres, associés à de curieuses invocations ou psalmodies. Après cette date, elles prirent un caractère singulier et terrible, passant par toute la gamme du bourdonnement de morne assentiment et des explosions de douleur ou de fureur folles, la rumeur des

conversations ou les gémissements suppliants, les halètements d'impatience et les protestations bruyantes. Elles s'exprimaient en différentes langues, toutes connues de Curwen, dont on reconnaissait souvent le ton âpre dans ses répliques, ses reproches, ses menaces. Il semblait parfois qu'il y eût plusieurs personnes dans la maison ; Curwen, certains captifs, et leurs gardiens. Il y avait des accents que ni Weeden ni Smith n'avaient jamais entendus malgré leur large expérience de l'étranger, et beaucoup d'autres dont ils avaient pu identifier l'appartenance à telle ou telle nationalité. Les conversations ressemblaient toujours à une sorte d'interrogatoire, comme si Curwen arrachait des informations à des prisonniers terrifiés ou rebelles.

Weeden avait noté dans son carnet des passages textuels de propos surpris car l'anglais, le français, l'espagnol, qu'il connaissait, étaient fréquemment utilisés ; mais du reste rien n'a subsisté. Il disait toutefois qu'à part quelques dialogues macabres où étaient évoquées les affaires passées des familles de Providence, la plupart des questions et réponses qu'il pouvait comprendre touchaient des sujets historiques ou scientifiques relatifs à des lieux et des époques fort éloignés. Une fois, par exemple, un personnage alternativement furieux et morose fut interrogé en français sur le massacre du Prince Noir à Limoges en 1370, comme s'il y avait eu quelque raison secrète qu'il devait connaître. Curwen demanda au prisonnier – si prisonnier il y avait – si l'ordre de tuer avait été donné à cause du Signe du Bouc découvert sur l'autel dans l'ancienne crypte romaine sous la cathédrale, ou bien parce que l'Homme Noir des assemblées de sorcières de Haute-Vienne avait prononcé les Trois Paroles. N'ayant pu obtenir de réponse, l'inquisiteur avait dû recourir à des moyens extrêmes ; car il y eut un hurlement effroyable, suivi d'un silence, d'un grommellement et d'un coup sourd.

Aucun de ces colloques n'eut jamais de témoins oculaires, car les fenêtres restaient toujours hermétiquement masquées. Une nuit pourtant, au cours d'un entretien dans une langue inconnue, une ombre se profilant sur le rideau saisit Weeden très vivement ; elle lui rappela l'une des figurines d'un spectacle qu'il avait vu à Hacher's Hall pendant l'automne de 1764, au cours d'une ingénieuse représentation de marionnettes donnée par un homme de Germantown, Pennsylvanie, sous le titre : « Vue de la célèbre cité de Jérusalem, en laquelle sont représentés Jérusalem, le temple de Salomon, son trône royal, les fameuses tours et collines, ainsi que les tourments de Notre Sauveur depuis le jardin de Gethsémani jusqu'au calvaire sur le mont du Golgotha ; une belle pièce de sculpture, digne d'intéresser les curieux. » C'est alors que l'auditeur, qui s'était glissé près de la fenêtre de la salle d'entrée d'où venaient les bruits de voix, alerta par son sursaut le vieux couple indien qui lâcha les chiens sur lui. Par la suite on n'entendit plus jamais de conversations dans la maison, d'où

Weeden et Smith conclurent que Curwen avait transféré son champ d'action aux régions souterraines.

Car elles existaient en effet, ainsi que divers indices semblaient l'établir clairement. Des cris et des gémissements étouffés montaient de temps à autre, indiscutablement, du sol apparemment plein et à l'écart de toute construction ; en outre on découvrit, cachée dans les buissons au bord de la rivière, à l'arrière, là où les hautes terres s'abaissent en pente raide jusqu'à la vallée du Pawtuxet, une porte de chêne voûtée encastrée dans une lourde maçonnerie, qui donnait évidemment accès aux cavernes sous la colline. Quand et comment avait-on construit ces catacombes, Weeden n'aurait su le dire ; mais il souligna fréquemment que des équipes d'ouvriers pouvaient aisément s'y rendre sans être vus en venant de la rivière. Joseph Curwen faisait vraiment faire à ses marins métis de singulières besognes ! Pendant les grosses pluies de printemps en 1769, les deux guetteurs gardèrent un œil attentif sur les rives escarpées, à l'affût des secrets souterrains qui pourraient être mis au jour par les eaux, et se virent récompensés par une profusion d'ossements humains et animaux aux endroits où les berges avaient été profondément ravinées. Naturellement, on y pouvait trouver bien des explications derrière une ferme d'élevage, et dans une région où les vieux cimetières indiens étaient nombreux, mais Weeden et Smith tirèrent leurs propres conclusions.

En janvier 1770, tandis qu'ils s'interrogeaient toujours en vain sur ce qu'il fallait éventuellement penser ou faire à propos de cette affaire déconcertante, survint l'incident du *Fortaleza.* Exaspérée par l'incendie du sloop des douanes *Liberty* à Newport pendant l'été précédent, la flotte de la douane commandée par l'amiral Wallace avait renforcé son contrôle des vaisseaux étrangers ; et ainsi le *Cygnet,* goélette armée de Sa Majesté sous les ordres du capitaine Charles Leslie, captura un matin de bonne heure, après une courte poursuite, la barge *Fortaleza,* de Barcelone, Espagne, capitaine Manuel Arruda, partie selon son livre de bord du Grand Caire, Égypte, à destination de Providence. Quand on fouilla le navire pour y chercher des marchandises de contrebande, on s'aperçut avec stupeur que sa cargaison se composait uniquement de momies égyptiennes, adressées au « matelot A.B.C. » qui devait venir en prendre livraison dans une gabare au large de Namquit Point, et dont le capitaine Arruda se sentait tenu par l'honneur de ne pas révéler l'identité. Le tribunal de la vice-amirauté à Newport, ne sachant que faire étant donné d'une part la nature de la cargaison, étrangère à la contrebande, et de l'autre le secret illégal de son entrée, trouva un compromis, sur le conseil du collecteur d'impôts Robinson, en relâchant le bateau avec interdiction de mouiller dans les eaux de Rhode Island. On prétendit plus tard l'avoir vu aux abords de Boston, mais il n'entra jamais

ouvertement dans le port.

Cet incident bizarre ne manqua pas de susciter un vif intérêt à Providence où l'on n'avait guère de doute sur l'existence d'un possible rapport entre la cargaison de momies et le sinistre Joseph Curwen. Ses études exotiques, ses singulières importations de produits chimiques étant de notoriété publique et son goût des cimetières publiquement soupçonné, il ne fallait guère non plus d'imagination pour lui attribuer une importation insolite qui ne pouvait vraisemblablement s'adresser à personne d'autre en ville. Comme s'il avait eu conscience de cette évidente conviction, Curwen ne perdait pas une occasion de souligner l'utilité chimique des baumes trouvés dans les momies, pensant peut-être rendre l'entreprise plus admissible, sans pourtant y reconnaître sa participation. Weeden et Smith naturellement n'eurent aucun doute sur ce que tout cela signifiait, et se lancèrent dans les hypothèses les plus extravagantes sur Curwen et ses monstrueux travaux.

Au printemps suivant, il y eut de fortes pluies comme l'année précédente et les guetteurs observèrent attentivement la berge de la rivière derrière la ferme de Curwen. Les eaux firent de larges trouées, laissant apparaître quelques ossements ; mais sans rien révéler de probant quant à des salles ou une circulation souterraines. Toutefois, un bruit courait au village de Pawtuxet, à un mile en aval, où la rivière forme une chute par-dessus une terrasse rocheuse avant de rejoindre la paisible crique encaissée. Là où les vieilles chaumières pittoresques escaladent la colline après le pont rustique, et où les bateaux de pêche restent à l'ancre dans leurs bassins somnolents, il se répandit une vague rumeur d'objets flottants qui, descendant la rivière, auraient été aperçus un instant quand ils franchissaient les chutes. Certes le Pawtuxet est une longue rivière qui serpente à travers beaucoup de régions peuplées où les cimetières sont très nombreux, et certes les pluies de printemps avaient été torrentielles ; mais les pêcheurs près du pont n'apprécièrent pas le regard fou que l'un des corps flottants leur jeta en retombant brutalement dans l'eau tranquille, ou le faible cri d'un autre, dont l'état ne rappelait guère celui d'un corps capable de crier. Apprenant cette nouvelle, Smith – car Weeden était alors en mer – gagna en hâte la berge derrière la ferme, où devaient rester les preuves d'un important éboulement. Mais il n'y avait pas trace de passage dans la rive abrupte ; car l'avalanche en miniature avait laissé derrière elle un mur massif de terre mêlée d'arbustes déracinés. Smith tenta de creuser autant qu'il le put, mais se découragea devant l'échec de ses efforts – ou peut-être dans la crainte qu'ils n'aboutissent. On peut se demander ce qu'aurait fait l'opiniâtre et vindicatif Weeden s'il avait été à terre à ce moment-là.

4

À l'automne de 1770 Weeden décida que le temps était venu de faire part à d'autres de ses découvertes ; car il disposait d'une quantité de faits à mettre en corrélation, et d'un second témoin oculaire pour répondre à ceux qui l'accuseraient d'avoir laissé la jalousie et l'esprit de vengeance échauffer son imagination. Il choisit comme premier confident le capitaine James Mathewson de l'*Enterprise,* qui d'une part le connaissait assez pour ne pas douter de sa véracité, et d'autre part avait assez d'influence dans la ville pour être écouté avec respect. L'entretien eut lieu dans une salle à l'étage de la taverne de Sabib près des docks, en présence de Smith qui confirmerait éventuellement chaque déclaration ; le capitaine Mathewson fut visiblement profondément impressionné. Comme à peu près tout le monde en ville, il nourrissait lui-même de noirs soupçons touchant Joseph Curwen ; il ne fallait donc que cette confirmation et ce supplément de données pour le convaincre absolument. À la fin de la conférence il se montra très grave, et enjoignit aux deux jeunes gens de garder un silence absolu. Il transmettrait, dit-il, l'information à chacun en particulier des dix ou quelques citoyens les plus instruits et les plus éminents de Providence, pour connaître leur opinion et suivre les conseils qu'ils pourraient suggérer. Le secret serait certainement essentiel de toute façon, car ce n'était pas une affaire dont pouvaient se charger la police ou la milice municipales ; et par-dessus tout il fallait tenir dans l'ignorance la foule prompte à s'exciter, pour éviter une répétition en ces temps déjà troublés de la terrible panique de Salem qui, moins d'un siècle auparavant, avait mené ici Curwen pour la première fois.

Les personnes à prévenir, pensait-il, seraient le Dr. Benjamin West, dont l'opuscule sur le récent transit de Vénus prouvait le savoir et la pénétration ; le révérend James Manning, recteur de l'Université, qui arrivant de Warren était logé provisoirement dans la nouvelle école de King's Street en attendant l'achèvement de ses locaux sur la colline au-dessus de Presbyterian Lane ; l'ancien gouverneur Stephen Hopkins qui avait été membre de la Société philosophique de Newport et était homme de grand discernement ; John Carter, éditeur de la *Gazette* ; les quatre frères Brown, John, Joseph, Nicholas et Moses, magnats reconnus de la ville, (Joseph étant un savant amateur, de grand talent) ; le vieux Dr. Jabez Bowen, d'une érudition considérable, et qui possédait maintes informations de première main sur les bizarres achats de Curwen ; et le capitaine Abraham Wipple, corsaire d'une hardiesse et d'une énergie phénoménales sur qui l'on pouvait compter pour prendre l'initiative des mesures qui s'imposaient. Ces hommes, s'ils réagissaient favorablement, pourraient se réunir ensuite pour tenir conseil ensemble ; et la responsabilité leur incomberait de décider si oui ou non on informerait le gouverneur de la colonie, Joseph Wanton de Newport, avant de passer à l'action.

La mission du capitaine Mathewson réussit au-delà de ses plus hautes espérances ; car s'il rencontra chez un ou deux de ses confidents élus un certain scepticisme quant aux aperçus terrifiants du récit de Weeden, tous jugèrent nécessaire de mener une action secrète et coordonnée. Curwen, c'était clair, constituait une obscure menace contre le bien de la ville et de la colonie ; il fallait l'éliminer à tout prix. À la fin de décembre 1770 un groupe de notables se retrouva chez Stephen Hopkins pour discuter des mesures à envisager. On lut soigneusement les notes que Weeden avait remises au capitaine Mathewson ; puis lui et Smith furent convoqués pour confirmer certains détails. Avant la fin de la conférence l'assemblée se sentit en proie à une sorte de crainte, mais il s'y mêlait une farouche détermination que les jurons énergiques et sonores du capitaine Whipple exprimèrent parfaitement. On n'avertit pas le gouverneur car il fallait pouvoir recourir à des démarches extra-légales. Curwen disposant apparemment de pouvoirs cachés dont on ignorait les limites, on ne pouvait sans risque lui signifier d'avoir à quitter la ville. Des représailles imprévues s'ensuivraient peut-être, et même si le sinistre personnage se soumettait, son déplacement ne ferait rien de plus que porter ailleurs un immonde fardeau. L'époque était anarchique, et ceux qui se riaient depuis des années de la police douanière du roi n'étaient pas hommes à reculer devant des tâches plus sévères si le devoir l'exigeait. Curwen devait être pris par surprise dans sa ferme du Pawtuxet par une troupe de corsaires endurcis, et on lui donnerait une ultime chance de s'expliquer. Si c'était un fou, qui s'amusait de cris et de conversations imaginaires en imitant différentes voix, il serait enfermé comme il se doit. Si les choses étaient plus graves, et que les horreurs souterraines s'avéraient bien réelles, lui et les siens devaient mourir. Cela pouvait se faire sans bruit, et même sa veuve et son beau-père n'apprendraient pas forcément ce qui s'était passé.

Tandis qu'on discutait de ces graves décisions, il se produisit dans la ville un incident si terrible, si inconcevable, que pendant longtemps on ne parla plus que de cela à plusieurs miles à la ronde. En pleine nuit de janvier, alors que la lune éclairait un épais tapis de neige, s'élevèrent sur la rivière et la colline une succession de cris atroces qui mirent à toutes les fenêtres des têtes mal réveillées ; et les gens des environs de Weybosset Point virent une grande forme blanche courir désespérément sur le terrain mal défriché en face de *La Tête de Turc*. Il y eut au loin des abois de chiens, qui s'apaisèrent aussitôt que la rumeur de la ville éveillée se fit entendre. Des groupes d'hommes munis de lanternes et de mousquets se précipitèrent pour voir ce qui était arrivé, mais ils ne trouvèrent rien. Le lendemain matin, cependant, un corps gigantesque, musclé, complètement nu, fut découvert sur les glaces accumulées autour des piles sud du Grand-Pont, là où le Long Dock s'étend près de la distillerie Abbott, et l'identité du cadavre devint le thème d'interminables discussions et chuchotements.

Ce n'étaient pas tant les jeunes que les vieux qui chuchotaient, car seuls les patriarches s'étaient rappelé quelque chose devant ce visage rigide aux yeux exorbités d'horreur. Eux qui échangeaient en tremblant des murmures furtifs de stupéfaction et de peur, car ces traits figés, hideux, révélaient une ressemblance si extraordinaire qu'elle était presque une identité – identité avec un homme mort depuis plus de cinquante ans.

Ezra Weeden assistait à la découverte et se rappelant les aboiements de la nuit précédente, il suivit Weybosset Street et traversa le pont de Muddy Dock d'où les cris étaient partis. Sa curiosité était en éveil, et il ne fut pas surpris, en arrivant au bout du district habité, où la rue débouche sur la route de Pawtuxet, de discerner de bien curieuses traces dans la neige. Le géant nu avait été poursuivi par des chiens avec plusieurs hommes bottés, et l'on pouvait aisément suivre au retour les pas des bêtes et de leurs maîtres. Ils avaient abandonné leur chasse parce qu'elle les menait trop près de la ville. Weeden sourit férocement, et par acquit de conscience remonta la piste jusqu'à son origine. C'était bien la ferme de Joseph Curwen comme il s'y attendait ; il aurait donné cher pour que la cour soit moins piétinée. Quoi qu'il en soit il n'osa pas l'observer trop ostensiblement en plein jour. Le Dr. Bowen, auquel il alla faire aussitôt son rapport, procéda à l'autopsie de l'étrange cadavre et y découvrit des anomalies stupéfiantes. Le système digestif de l'homme géant semblait n'avoir jamais servi, tandis que la peau avait une texture lâche et grossière qu'il ne pouvait s'expliquer. Frappé de ce qu'avaient murmuré les vieux à propos de sa ressemblance avec le forgeron Daniel Green, mort depuis longtemps et dont l'arrière-petit-fils Aaron Hoppin était un subrécargue au service de Curwen, Weeden posa des questions comme par hasard pour savoir où Green était enterré. Cette nuit-là dix hommes se rendirent au vieux cimetière du Nord, en face d'Herrenden's Lane, et ouvrirent une tombe. Ils la trouvèrent vide, comme ils s'y attendaient précisément.

On avait pris entre-temps des dispositions avec la poste à cheval pour intercepter le courrier de Joseph Curwen, et peu de temps avant l'incident du cadavre nu on découvrit une lettre d'un certain Jedediah Orne de Salem qui donna beaucoup à penser aux citoyens solidaires. Des passages en furent copiés et conservés dans les archives privées de la famille Smith, où Charles Ward les retrouva.

Je me réjouis d'apprendre que vous continuez à vous procurer à votre guise des choses d'autrefois, et je ne crois pas qu'on fît mieux chez Mr. Hutchinson à Salem Village. Assurément il n'était rien que redoutable abomination dans ce que H. a fait surgir de ce qu'il n'avait pu réunir qu'imparfaitement. Votre envoi n'a point opéré, soit qu'il y manquât quelque chose, soit que vos mots aient été mal prononcés par moi ou mal copiés. Seul je me vois fort empêché. Je n'ai pas le savoir qu'il faut en chimie pour suivre Borellus, et je m'avoue déconcerté par le VIIe livre du *Necronomicon* que vous recommandez. Mais je veux vous rappeler ce qui nous a été dit quant au choix de

celui que nous évoquons, car vous avez connaissance de ce qu'écrit Mr. Mather dans le *Magnalia de* -----, et pouvez juger combien est véridique la relation de cette abomination. Je vous le dis encore, n'évoquez rien que vous ne puissiez dominer ; j'entends aucun qui puisse à son tour évoquer quelque chose contre vous, par quoi vos formules les plus puissantes seraient réduites à néant. Adressez-vous aux inférieurs, de peur que les grands ne veuillent pas répondre, et n'exigent plus que vous. J'ai eu grand-peur en lisant que vous saviez ce que tient Ben Zariatnatmik en son coffre d'ébène, car j'ai compris qui vous l'avait dû dire. Et je vous prie encore de m'écrire au nom de Jedediah et non de Simon. Dans cette communauté un homme ne peut pas vivre trop longtemps, et vous connaissez mon plan qui m'a fait revenir comme étant mon fils. Je désire que vous me fassiez connaître ce que l'Homme Noir a appris de Sylvanus Cocidius dans la Crypte, sous le mur romain, et vous serais très obligé de me prêter le manuscrit dont vous parlez.

Une autre lettre, anonyme, venue de Philadelphie, ne suscita pas moins de réflexions, et particulièrement le passage suivant :

Je me conformerai à votre demande de n'envoyer les comptes que par vos vaisseaux, mais je ne sais pas toujours avec certitude quand les attendre. Pour l'affaire en question, il ne me manque plus qu'une chose ; mais je veux être assuré de vous comprendre exactement. Vous me dites que nulle partie ne doit manquer si l'on veut obtenir les meilleurs effets, mais vous ne pouvez ignorer combien il est difficile d'en être sûr. Ce paraît un grand risque et fardeau d'emporter tout le coffre, et en ville (à savoir Saint Pierre, Saint Paul, Sainte Marie ou Christ Church) cela ne peut aucunement se faire. Mais je sais quelles imperfections étaient en celui que je fis revenir en octobre dernier, et combien de spécimens vivants vous avez dû utiliser avant de rencontrer la juste méthode en l'année 1766 ; aussi me laisserai-je guider par vous en toutes choses. J'attends impatiemment votre brick, et m'en enquiers chaque jour au quai de Mr. Biddle.

Une troisième lettre suspecte était rédigée dans une langue et même un alphabet inconnus. Le journal de Smith trouvé par Charles Ward donnait une copie maladroite d'une seule combinaison de caractères maintes fois répétée ; et les spécialistes de l'université Brown ont reconnu l'alphabet amharique ou abyssin, sans pourtant comprendre le mot. Aucune de ces épîtres ne fut jamais remise à Curwen, mais quand on apprit peu après que Jedediah Orne avait disparu de Salem, ce fut la preuve que les conjurés de Providence savaient agir sans bruit. La Société historique de Pennsylvanie possède aussi de curieuses lettres reçues par son président, le Dr. Shippen, au sujet d'un personnage indésirable présent à Philadelphie. Mais des mesures plus décisives étaient dans l'air ; et c'est dans les assemblées secrètes où se retrouvaient aux entrepôts des Brown les vieux corsaires fidèles et des marins éprouvés et engagés sous serment, qu'il faut chercher les fruits essentiels des découvertes de Weeden. Lentement et sûrement s'élaborait un plan de campagne qui ne laisserait pas trace des dangereux mystères de Joseph Curwen.

Lui, malgré toutes les précautions, semblait flairer quelque chose, car on lui trouvait maintenant contrairement à son habitude une mine soucieuse. On voyait à toute

heure son carrosse en ville et sur la route de Pawtuxet, puis il perdit peu à peu l'expression de cordialité affectée dont il avait usé pour vaincre les préventions des citadins. Les plus proches voisins de sa ferme, les Fenner, remarquèrent une nuit dans le ciel un grand faisceau de lumière qui jaillissait de quelque ouverture dans le toit du mystérieux bâtiment de pierre aux fenêtres hautes, excessivement étroites ; ils communiquèrent aussitôt l'incident à John Brown, à Providence. Mr. Brown, devenu le chef exécutif du groupe fermé qui avait résolu la perte de Curwen, avait informé les Fenner qu'une action allait être entreprise. Il l'avait jugé nécessaire puisqu'ils seraient forcément témoins de l'assaut final ; et il expliqua son projet en disant que Curwen était connu comme espion des employés de la douane de Newport, contre lesquels s'insurgeaient ouvertement ou clandestinement tous les armateurs, marchands et fermiers de Providence. La ruse avait-elle entièrement convaincu les voisins, qui avaient déjà vu tant de choses bizarres, on ne sait ; mais ils étaient prêts de toute façon à charger de n'importe quel méfait un homme aux mœurs si étranges. Mr. Brown leur avait confié le soin de surveiller la ferme, et de lui rapporter régulièrement tout ce qui s'y passerait.

5

L'idée que Curwen, désormais sur ses gardes, allait tenter une opération exceptionnelle, comme le suggérait l'étonnant faisceau lumineux, précipita enfin l'action si soigneusement préparée par le groupe des citoyens réfléchis. Selon le journal de Smith, une troupe d'une centaine d'hommes se réunit le vendredi 12 avril 1771, à dix heures du soir dans la grande salle de la taverne de Thurston à l'enseigne du *Lion d'or,* à Weybosset Point de l'autre côté du pont. Dans le groupe directeur des notables, en plus de leur chef John Brown, étaient présents le Dr. Bowen avec sa trousse d'instruments chirurgicaux, le président Manning sans l'énorme perruque (la plus grande des colonies) qui l'avait rendu célèbre, le gouverneur Mopkins, drapé dans sa cape sombre et accompagné de son frère Esek le marin qu'il avait mis dans la confidence au dernier moment avec l'assentiment des autres, John Carter, le capitaine Mathewson et le capitaine Whipple, qui devait diriger l'attaque proprement dite. Ces autorités conférèrent à part dans une arrière-salle, après quoi le capitaine Whipple revint dans la pièce principale prodiguer aux marins réunis ses derniers jurons et instructions. Eleazar Smith se trouvait avec les chefs dans l'arrière-salle, attendant l'arrivée d'Ezra Weeden, dont la mission était de surveiller Curwen et de venir annoncer le départ de sa voiture pour la ferme.

Vers 10 h 30 on entendit un roulement pesant sur le Grand-Pont, suivi d'un bruit de

voiture dans la rue ; et dès lors il n'était plus besoin d'attendre Weeden pour savoir que le condamné venait de partir pour sa dernière nuit de sorcellerie impie. Un moment plus tard, tandis que la voiture s'éloignait en un faible claquement de sabots sur le pont de Muddy Dock, Weeden arriva ; les conjurés s'alignèrent silencieusement en bon ordre dans la rue, portant sur l'épaule les fusils à pierre, carabines ou harpons de baleinier qu'ils avaient apportés. Weeden et Smith étaient avec eux, et parmi les citoyens qui avaient tenu conseil étaient passés au service actif le capitaine Whipple, le chef, le capitaine Esek Hopkins, John Carter, le président Manning, le capitaine Mathewson et le Dr. Bowen ; avec aussi Moses Brown qui les avait rejoints à la onzième heure sans assister à la réunion préliminaire de la taverne. Tous ces citoyens et leurs cent matelots se mirent en marche sans plus attendre, sévères et non sans un peu d'appréhension en laissant derrière eux le Muddy Dock et en montant la pente douce de Broad Street vers la route de Pawtuxet. Juste après l'église d'Elder Snow, quelques-uns se retournèrent pour jeter un dernier regard sur Providence qui s'étendait sous les premières étoiles printanières. Les clochers et les pignons dressaient leurs silhouettes sombres et belles, et la brise salée soufflait doucement de la crique au nord du pont. Véga montait au-dessus de la grande colline, de l'autre côté de l'eau, dont le faîte des arbres était coupé par le profil d'un toit, celui de l'université inachevée. Au pied de la colline et le long des étroites ruelles qui escaladaient son versant, la vieille cité rêvait ; la vieille Providence dont une malédiction si formidable et monstrueuse allait être balayée pour sa sécurité et sa santé mentale.

Une heure et quart plus tard, les conjurés arrivèrent à la ferme des Fenner comme il était convenu ; on leur fit un dernier rapport sur leur future victime. Il avait gagné sa ferme environ une demi-heure plus tôt, et l'étrange lumière était aussitôt apparue dans le ciel, mais aucune autre n'était visible aux fenêtres. C'était toujours ainsi ces derniers temps. Au moment même où l'on apprenait ces nouvelles, une autre lueur fulgurante monta vers le sud, et tous comprirent qu'ils étaient vraiment parvenus sur le théâtre de prodiges inimaginables et terrifiants. Le capitaine Whipple répartit alors ses effectifs en trois groupes ; l'un de vingt hommes sous les ordres d'Eleazar Smith devait rejoindre le rivage et garder le débarcadère contre de possibles renforts pour Curwen, jusqu'à ce qu'on les rappelle en cas d'extrême urgence, un second de vingt hommes aux ordres du capitaine Esek Hopkins se glisserait dans la vallée derrière la ferme de Curwen et démolirait à la hache ou à la poudre à canon la porte de chêne dans la haute berge abrupte, et le troisième encerclerait la maison et les bâtiments adjacents. De ce groupe, le capitaine Mathewson mènerait un tiers au mystérieux bâtiment de pierre aux longues fenêtres étroites, un autre tiers suivrait le capitaine Whipple lui-même à la maison d'habitation, et le dernier tiers cernerait toute la ferme

en attendant l'appel d'un dernier signal d'alarme.

Le groupe de la rivière démolirait la porte sur un seul coup de sifflet, puis attendrait, en capturant tout ce qui viendrait de l'intérieur. Deux coups lui feraient franchir l'ouverture pour s'opposer à l'ennemi ou rejoindre le reste des assaillants. Ceux du bâtiment de pierre répondraient à ces signaux de manière analogue, forçant l'entrée au premier coup, et s'engageant au second dans tout passage souterrain éventuellement découvert, pour se joindre à la lutte générale ou locale qu'on prévoyait dans les cavernes. Enfin un signal d'alarme de trois coups de sifflet rappellerait la réserve de secours qui montait la garde ; ses vingt hommes se répartiraient en deux troupes pour envahir à la fois les profondeurs inconnues de la ferme et du bâtiment de pierre. Pour le capitaine Whipple l'existence des catacombes ne faisait pas de doute, et il n'envisagea pas d'autre alternative en élaborant ses plans. Il avait sur lui un sifflet fort et strident, et ne redoutait dans ces signaux ni défaillance ni malentendu. La réserve du débarcadère restant évidemment hors de portée du sifflet, il faudrait envoyer un messager spécial en cas de besoin. Moses Brown et John Carter iraient à la rivière avec le capitaine Hopkins, tandis que le président Manning était détaché au bâtiment de pierre avec le capitaine Mathewson. Le Dr. Bowen, ainsi qu'Ezra Weeden restaient dans l'équipe du capitaine Whipple qui devait prendre d'assaut la maison elle-même. L'attaque commencerait sitôt qu'un messager du capitaine Hopkins aurait rejoint le capitaine Whipple pour lui confirmer que la troupe du débarcadère était prête. Le chef enverrait alors le premier appel strident, et les diverses avant-gardes déclencheraient leur assaut simultané sur les trois points. Peu avant une heure du matin les trois groupes quittèrent la ferme des Fenner ; l'un pour garder le débarcadère, un autre pour surveiller la vallée et la porte de la berge, le troisième qui se partageait la garde des bâtiments de la ferme Curwen.

Eleazar Smith, qui conduisait la troupe du rivage, relate dans son journal une marche sans incidents et une longue attente sur la hauteur près de la baie ; brusquement rompue par le son lointain d'un coup de sifflet puis un singulier mélange étouffé de grondements, de cris et d'explosions qui semblait venir de la même direction. Ensuite un homme crut distinguer des coups de feu, et peu après Smith lui-même perçut la vibration de paroles tonitruantes et formidables qui résonnaient au plus haut des airs. Juste avant l'aube, survint un seul messager, exténué, aux yeux fous, les vêtements imprégnés d'une odeur inconnue et hideuse, qui pria les hommes du détachement de se disperser pour rentrer tranquillement chez eux sans plus jamais penser ni faire allusion aux événements de la nuit ni à celui qui avait été Joseph Curwen. On ne sait quoi dans l'attitude du messager avait une force de conviction que n'auraient jamais pu transmettre ses seules paroles ; quoique ce fût un marin que presque tous

connaissaient bien, il avait obscurément perdu ou gagné quelque chose dans son âme qui en faisait à tout jamais un être à part. Il en fut de même quand ils retrouvèrent d'autres vieux compagnons qui avaient pénétré dans cette zone d'horreur. Ils avaient pour la plupart perdu ou gagné une chose impondérable et indicible. Ils avaient vu, entendu ou senti ce qui n'était pas fait pour des humains, et ne pouvaient pas l'oublier. Il n'y eut de leur part aucun bavardage, car même au plus ordinaire des instincts humains il est de terribles frontières. Et, de ce seul messager, passa aux gardes du rivage une terreur inexprimable qui mit presque un sceau sur leurs propres lèvres. Très rares furent les rumeurs qui vinrent d'aucun d'entre eux, et le journal d'Eleazar Smith est le seul témoignage écrit de toute l'expédition qui, à l'enseigne du *Lion d'or,* se mit en route sous les étoiles.

Charles Ward découvrit cependant de vagues commentaires dans une correspondance des Fenner trouvée à New London, où il savait qu'une autre branche de la famille avait vécu. Il en ressort que les Fenner, qui voyaient de chez eux la ferme condamnée, avaient regardé partir les colonnes d'assaillants et entendu très nettement les aboiements furieux des chiens de Curwen, puis le premier coup de sifflet qui déclencha l'attaque. Après quoi le grand faisceau de lumière avait jailli de nouveau du bâtiment de pierre, et, un moment plus tard, le second signal ayant ordonné une invasion générale, il y avait eu un crépitement amorti de mousqueterie suivi d'un hurlement atroce que le correspondant Luke Fenner avait représenté dans son épitre par les mots « Waaaahrrrrr-R'waaahrrr ». Ce cri était d'une nature que l'écriture ne saurait rendre, et le témoin ajoutait que sa mère s'en était évanouie. Il se répéta ensuite, moins fort, et l'on n'entendit plus que les bruits étouffés des coups de feu, en même temps qu'une forte explosion venant de la rivière. Au bout d'une heure environ tous les chiens se mirent à aboyer effroyablement et l'on perçut des grondements souterrains si prononcés que les chandeliers vacillèrent sur la cheminée. On remarqua une forte odeur de soufre ; et le père de Luke Fenner déclara qu'il avait entendu siffler le troisième signal d'urgence, bien que les autres ne s'en soient pas aperçus. Le bruit de mousqueterie reprit au loin, suivi d'un long cri, moins perçant mais plus affreux encore que ceux qui l'avaient précédé ; une sorte de toux ou de borborygme guttural, ignoblement modulé, qui tenait plus du cri par sa continuité et sa signification psychologique que par ses réels caractères acoustiques.

Alors la créature flamboyante fit son apparition là où devait se trouver la ferme de Curwen, et l'on entendit des cris humains de désespoir et de frayeur. Les mousquets crachèrent éclairs et détonations, et la créature de feu tomba sur le sol. Une seconde créature apparut, et on perçut nettement un cri perçant d'origine humaine. Fenner écrit même qu'il put recueillir quelques mots éructés avec frénésie : « Tout-Puissant,

protège ton agneau ! » Puis il y eut d'autres coups de feu et la seconde créature tomba. Suivit un silence d'environ trois quarts d'heure ; à la fin le petit Arthur Fenner, frère de Luke, s'écria qu'il voyait au loin « un brouillard rouge » monter vers les étoiles au-dessus de la ferme maudite. Nul autre que l'enfant ne put en témoigner, mais Luke vit une coïncidence significative dans la panique de terreur quasi convulsive qui, au même instant, arqua le dos et hérissa le poil des trois chats qui se trouvaient dans la pièce.

Cinq minutes plus tard un vent glacial se leva, et l'air fut imprégné d'une intolérable puanteur ; seule la fraîcheur puissante de la mer put empêcher les gardes du rivage ou les rares habitants éveillés à Pawtuxet de la remarquer. Personne chez les Fenner n'en avait jamais senti de pareille, et elle inspirait une sorte de crainte indéfinie et oppressante pire que celle de la tombe ou du charnier. Presque aussitôt retentit la voix impressionnante qu'aucun des malheureux qui l'ont entendue ne pourra jamais oublier. Elle tonna du haut du ciel telle une condamnation et les fenêtres vibrèrent à ses derniers échos. Elle était profonde et musicale ; puissante comme les notes graves de l'orgue, mais malfaisante comme les livres interdits des Arabes. Ce qu'elle disait, aucun homme ne saurait le répéter car elle parlait une langue inconnue, mais voici ce qu'écrivit Luke Fenner pour rendre les intonations démoniaques : « DEESMEES-JESHET-BONE DOSEFE DU VEMA-ENITE-MOSS ». Jusqu'en 1919, personne ne put rattacher cette grossière transcription à rien de connu dans le savoir humain, mais Charles Ward blêmit en y reconnaissant ce que Pic de La Mirandole avait dénoncé en frémissant comme la plus abominable des incantations de la magie noire.

À ce prodige maléfique sembla répondre, de la ferme de Curwen, une clameur ou un long cri repris en un chœur indiscutablement humain, après quoi la puanteur inconnue se compliqua d'une nouvelle odeur tout aussi intolérable. Puis vint une plainte nettement différente qui se prolongeait en hurlements, s'élevant et décroissant alternativement. Elle devenait par moments presque articulée, bien que nul auditeur n'y pût discerner de mots précis et à un moment donné, elle parut proche à l'extrême d'un fou rire diabolique. Il y eut enfin un cri de totale, ultime épouvante et de pure folie, arraché à quantité de gorges humaines – un cri fort et clair en dépit des profondeurs dont il devait jaillir ; puis les ténèbres et le silence régnèrent partout. Des spirales de fumée âcre montèrent obscurcir les étoiles, mais on ne vit aucune flamme, et l'on constata le lendemain que pas un bâtiment n'était détruit ni endommagé.

À l'aube, deux messagers effrayés aux vêtements imprégnés d'odeurs monstrueuses et indéfinissables frappèrent à la porte des Fenner et demandèrent un baril de rhum, qu'ils payèrent d'ailleurs un bon prix. L'un d'eux dit à la famille que l'affaire Joseph Curwen était terminée, et qu'il ne fallait plus parler des événements de la nuit. Si

arrogant que semblât l'ordre, la mine de celui qui le donnait bannit tout ressentiment et lui prêta une redoutable autorité ; de sorte que ces lettres discrètes de Luke Fenner – bien qu'il ait instamment prié son parent du Connecticut de les détruire – restent seules à rapporter ce que l'on vit et entendit. La négligence du correspondant qui sauva les lettres après tout a préservé cette affaire d'un bienheureux oubli. Charles Ward eut un détail à ajouter à sa longue enquête auprès des habitants de Pawtuxet sur les traditions ancestrales. Le vieux Charles Slocum lui dit que son grand-père connaissait une étrange histoire de « chose » déformée et carbonisée, trouvée dans les champs une semaine après qu'on eut annoncé la mort de Joseph Curwen. Si la rumeur restait vivante, c'est que ce cadavre, disait-on, du moins ce qu'on en pouvait voir, brûlé et tordu comme il était, ne semblait ni tout à fait humain ni vraiment proche d'aucun animal que les gens de Pawtuxet aient vu ou rencontré dans leurs lectures.

6

Pas un de ceux qui participèrent à cette terrible expédition ne se laissa jamais convaincre d'en dire un mot et les fragments de vagues documents qui subsistent n'abordent jamais le dernier combat. Il y a quelque chose d'effrayant dans le soin qu'ont pris tous les vrais participants de détruire le moindre bout de papier qui portait quelque allusion à l'affaire. Huit marins avaient été tués, et bien qu'on n'ait pas rendu les corps, leurs familles se contentèrent de la déclaration officielle selon laquelle une bagarre s'était produite avec les employés de la douane. La même déclaration s'appliquait aux nombreux cas de blessures qui furent toutes soignées et abondamment bandées par le seul Dr. Jabez Bowen, qui faisait partie de l'expédition. L'odeur innommable qui imprégnait tous les assaillants restait plus difficile à expliquer et l'on en discuta pendant des semaines. Parmi les notables, le capitaine Whipple et Moses Brown furent les plus sérieusement blessés, et les lettres de leurs épouses témoignaient de leur stupéfaction en les voyant craindre et refuser de laisser toucher leurs bandages. Psychologiquement, tous étaient vieillis, mûris et ébranlés. Heureusement, ils étaient tous hommes d'action, solides et simples, dévots conformistes, car avec un esprit plus subtil et une plus fine conscience de soi, ils ne s'en seraient pas tirés. Le président Manning était particulièrement bouleversé ; mais une fois passées les pires ténèbres, il apaisa ses souvenirs par les prières. Chacun de ces chefs eut un rôle important à jouer au cours des années suivantes, et ce fut peut-être un bien. Un peu plus de douze mois plus tard, le capitaine Whipple menait les émeutiers qui brûlèrent le vaisseau de la douane, le *Gaspee,* et dans cette action audacieuse, on peut voir un pas de plus pour abolit des images malsaines.

On remit à la veuve de Joseph Curwen un cercueil de plomb scellé d'une forme bizarre, manifestement prêt aussitôt pour la circonstance, où on lui dit que reposait le corps de son mari. Il avait été, expliqua-t-on, tué dans une échauffourée avec la douane sur laquelle mieux valait ne pas donner de détails. On n'en dit jamais davantage sur la fin de Curwen, et Charles Ward ne disposa que d'un seul indice pour bâtir une théorie. C'était un fil bien mince – le trait tremblé qui soulignait un passage de la lettre interceptée de Jedediah Orne à Curwen, et copiée en partie par Ezra Weeden. Cette copie fut retrouvée en possession des descendants de Smith ; et libre à nous de conclure soit que Weeden la donna à son compagnon quand tout fut terminé, comme une indication tacite de l'aberration qui s'était produite, ou bien, ce qui est plus probable, que Smith la possédant déjà avait souligné le texte lui-même à partir de ce qu'il avait réussi à apprendre de son ami, par perspicacité ou interrogations habiles. Voici seulement le passage souligné :

> Je vous le dis encore, n'évoquez rien que vous ne puissiez dominer ; j'entends aucun qui puisse à son tour évoquer quelque chose contre vous, par quoi vos formules les plus puissantes seraient réduites à néant. Adressez-vous aux inférieurs, de peur que les grands ne veuillent pas répondre, et n'exigent plus que vous.

À la lumière de ce passage, et réfléchissant aux inavouables alliés qu'un homme perdu pourrait tenter d'appeler à la dernière extrémité, Charles Ward put se demander à juste titre si c'était bien un citoyen de Providence qui avait tué Joseph Curwen.

L'effacement délibéré de tout souvenir du mort dans la vie et les annales de Providence fut considérablement favorisé par l'influence des chefs de l'expédition. Ils n'avaient pas d'abord l'intention d'aller si loin, et avaient permis à la veuve, son père et son enfant, de rester dans l'ignorance de ce qui s'était vraiment passé ; mais le capitaine Tillinghast, étant un homme avisé, découvrit bientôt assez de racontars pour en concevoir un sentiment d'horreur, exiger que sa fille et sa petite-fille changent de nom, brûler la bibliothèque et tous les papiers qui restaient, enfin supprimer au ciseau l'inscription de la plaque d'ardoise sur la tombe de Joseph Curwen. Il connaissait bien le capitaine Whipple et de ce marin au franc-parler, il tira probablement plus de suggestions que quiconque sur la fin du maudit sorcier.

À dater de cette époque, on s'attacha de plus en plus à bannir le souvenir de Curwen, et enfin par un commun accord jusque dans les archives municipales et les dossiers de la *Gazette*. On peut comparer cela, dans l'esprit du moins, au silence qui frappa le nom d'Oscar Wilde pendant une décennie après sa disgrâce, et dans une certaine mesure au sort de ce roi coupable de Runazar, dans le conte de lord Dunsany,

que les dieux condamnent non seulement à ne plus être, mais à n'avoir jamais été.

Mrs. Tillinghast, comme on appela la veuve à partir de 1772, vendit la maison d'Olney Court et alla résider avec son père à Power's Lane jusqu'à sa mort en 1817. La ferme de Pawtuxet, où ne se risquait pas âme qui vive, fut laissée à l'abandon au long des années et tomba en ruine avec une inexplicable rapidité. Vers 1780 il ne restait plus que la pierre et la brique de la maçonnerie, et autour de 1800 même cela n'était que tas informes. Personne ne s'aventura à sonder le fouillis d'arbustes du rivage qui devait cacher l'ancienne porte au flanc de la colline, ni ne tenta de reconstituter une image précise des lieux où Joseph Curwen se sépara des horreurs qu'il avait forgées.

Seul le vieux et solide capitaine Whipple fut surpris par des oreilles vigilantes à marmonner de temps en temps pour lui-même : « Peste soit de ce…, mais il avait pas besoin de rire tout en criant. C'tait comme si c'maudit… gardait queque chose dans sa manche. Pour un peu j'l'aurais brûlée sa… maison. »

III
RECHERCHE ET ÉVOCATION

1

Charles Ward, nous l'avons vu, apprit pour la première fois en 1918 qu'il descendait de Joseph Curwen. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait pris aussitôt un très vif intérêt à tout ce qui concernait ce mystère du passé. Car la moindre rumeur qu'il avait recueillie à son sujet devenait désormais d'importance vitale pour lui-même en qui coulait le sang de Curwen. Aucun généalogiste fougueux et imaginatif n'aurait pu faire autrement que d'entreprendre sur-le-champ une quête avide et systématique de toutes les informations le concernant. Il ne fit aucun secret de ses premières recherches ; si bien que même le Dr. Lyman hésite à dater la folie du jeune homme d'avant la fin de 1919. Il en parlait ouvertement avec sa famille – quoique sa mère ne fût pas particulièrement heureuse d'avoir un ancêtre tel que Curwen – et avec les directeurs des divers musées et bibliothèques qu'il allait voir. Il ne cachait pas davantage son objectif en demandant à certaines familles les documents qu'il croyait en leur possession, et partageait le scepticisme amusé qu'inspiraient les dires des vieux auteurs de lettres ou de journaux intimes. Il exprimait souvent sa curiosité passionnée pour ce qui s'était réellement passé un siècle et demi plus tôt dans cette ferme de Pawtuxet dont il avait en vain recherché l'emplacement, et pour ce que Joseph Curwen avait été réellement.

Quand il tomba par hasard sur le journal et les archives de Smith et découvrit la lettre de Jedediah Orne, il décida de se rendre à Salem pour se renseigner sur les premières activités et relations de Curwen, ce qu'il fit en 1919 pendant les vacances de Pâques. À l'Essex Institute, qu'il connaissait bien depuis de précédents séjours dans la fascinante vieille cité de pignons puritains délabrés et de toits en croupe blottis les uns contre les autres, il fut reçu fort aimablement et exhuma quantité d'informations sur Curwen. Il découvrit que son ancêtre était né à Salem Village, aujourd'hui Danvers, à sept miles de la ville, le 18 février (O.S. [4]) 1662-1663 ; et qu'il s'était enfui pour prendre la mer à l'âge de quinze ans, sans reparaître pendant neuf ans, puis était revenu, ayant le langage, la tenue et les manières d'un Anglais de naissance, s'installer à Salem même. À cette époque il voyait peu sa famille, mais passait le plus clair de son temps avec de curieux livres qu'il avait rapportés d'Europe, et d'étranges produits chimiques qu'on faisait venir pour lui par bateau d'Angleterre, de France et de Hollande. Certains de ses déplacements dans le pays intriguaient beaucoup de curieux, et on les rapprochait à voix basse de vagues

histoires de feux la nuit sur les collines.

Ses seuls amis intimes avaient été un nommé Edward Hutchinson de Salem Village et un certain Simon Orne de Salem. On le voyait souvent en leur compagnie, conversant près du *common* [5], et il n'était pas rare qu'ils se rendent visite. Hutchinson avait une maison presque à l'orée des bois, qui ne plaisait pas du tout aux gens impressionnables parce qu'on y entendait du bruit la nuit. On disait qu'il recevait d'étranges visiteurs, et les lumières qu'on voyait à ses fenêtres n'étaient pas toujours de la même couleur. Il faisait volontiers étalage de ce qu'il savait sur des personnes mortes depuis longtemps ou des événements d'un passé oublié, ce qui paraissait absolument malsain, puis il disparut vers le début de la chasse aux sorcières et l'on n'en entendit plus jamais parler. Joseph Curwen partit aussi à cette époque, mais on apprit bientôt qu'il s'était installé à Providence. Simon Orne vécut à Salem jusqu'en 1720, lorsqu'il se fit remarquer par sa curieuse faculté de ne pas vieillir visiblement. Il disparut par la suite, mais trente ans plus tard son double exact et prétendu fils vint revendiquer ses biens. On lui donna satisfaction sur la foi de documents manifestement écrits par Simon Orne, et Jedediah Orne continua d'habiter Salem jusqu'en 1771, lorsque certaines lettres de citoyens de Providence adressées au révérend Thomas Barnard et à d'autres entraînèrent son déménagement discret pour une destination inconnue.

Certains documents venant de ces étranges personnages ou les concernant étaient disponibles à l'Essex Institute, au palais de justice et au bureau de l'enregistrement, et l'on y trouvait des papiers courants et anodins tels que titres de propriété et actes de vente, mais aussi des fragments insoupçonnés d'une tout autre portée. Quatre ou cinq allusions incontestables figuraient dans les comptes rendus des procès de sorcellerie ; ainsi, le 10 juillet 1692, devant le tribunal d'audition et jugement présidé par le juge Hathorne, un certain Hepzibah Lawson jura que « quarante sorcières et l'Homme Noir avaient coutume de s'assembler derrière la maison de Mr. Hutchinson », et une nommée Amity Haw déclara à la séance du 8 août devant le juge Gedney que « Mr. G. B. (révérend George Burrough) a cette nuit imposé la marque du diable sur Bridget S. Jonathan A., Simon O., Deliverance W., Joseph C., Susan P., Mehitable C. et Deborah B. » Il y avait encore un catalogue de l'inquiétante bibliothèque de Hutchinson, découverte après sa disparition ; et un manuscrit inachevé de sa main, rédigé dans un langage chiffré que personne n'avait su lire. Ward fit faire un photostat de ce manuscrit, et en chercha plus ou moins le code dès qu'il eut la copie. Passé le mois d'août, cette étude devint intense, acharnée, et son attitude comme ses propos donnent à penser qu'il en trouva la clé avant octobre ou novembre. Il ne dit jamais, cependant, s'il avait réussi ou non.

Mais les documents Orne se révélèrent tout de suite d'une importance capitale. Ward ne fut pas long à établir d'après l'identité des écritures ce que prouvait déjà à ses yeux le texte de la lettre à Curwen ; à savoir que Simon Orne et son prétendu fils étaient une seule et même personne. Ainsi qu'Orne le disait à son correspondant, il était dangereux de vivre trop longtemps à Salem, aussi était-il allé passer trente ans à l'étranger pour ne venir réclamer ses terres qu'en qualité de représentant d'une nouvelle génération. Orne avait apparemment pris soin de détruire la majeure partie de sa correspondance, mais les citoyens qui passèrent à l'action en 1771 trouvèrent et conservèrent des lettres et des papiers qui excitèrent leur curiosité. On y voyait des formules et croquis de sa main et d'autres que Ward avait alors copiés et fait photographier avec soin ainsi qu'une lettre mystérieuse d'une écriture que le chercheur, d'après d'autres documents du bureau de l'enregistrement, reconnut formellement pour celle de Joseph Curwen.

La lettre de Curwen, bien qu'elle ne porte pas d'indication d'année, n'était évidemment pas une réponse à celle d'Orne, qui avait été confisquée ; à partir d'indices intrinsèques il la situa au plus tard en 1750. Il n'est peut-être pas inutile de donner le texte en entier, comme un échantillon du style de cet homme dont l'histoire fut si sombre et terrible. Elle était adressée à « Simon », mais quelqu'un (Curwen ou Orne, Ward ne savait pas lequel) avait barré le mot.

Providence,

Ier mai *(Ut vulgo)*

Frère,

Mon honoré et vénérable amy, tous mes respects et vœux les plus fervents à Celuy que nous servons pour votre éternelle Puissance. Je viens juste de découvrir cela qu'il vous faut scavoir, concernant le sujet de la dernière extrémité et ce qu'il convient de faire à son propos. Je ne suis point disposé à partir, comme vous le fîtes, en raison de mon âge, car Providence n'a point les rigueurs de la Baie à pourchasser les êtres hors du commun et les trainer en justice. Je suis accaparé de vaisseaux et d'affaires et ne saurais vous suyvre là-dessus, outre que ma ferme de Patuxet a sous terre ce que vous scavez, qui n'attendrait pas mon retour sous une autre forme.

Mais, ainsi que je vous l'ay dit, je ne serai pas dépourvu en cas de fortune contraire et j'ay longuement étudié le moyen de revenir après la Fin. La nuit passée j'ay découvert les paroles qui font venir Yogge-Sothothe, et vu pour la première fois cette figure dont parle Ibn Schacabao dans le… Et Il a dit que la Clé se trouve dans le Psaume III du *Liber-Damnatus*. Le soleil étant en maison V, Saturne en trine, tracez le Pentagramme du Feu, et récitez par trois foys le neuvième verset. Répétez ce verset chaque Roodemas et Hallowe'en [6], la chose sera engendrée dans les sphères extérieures.

Et de la semence d'autrefois naîtra Celui qui regardera en arrière sans scavoir ce qu'il cherche.

Pourtant cecy ne vaudra rien s'il n'a pas d'Héritier, et si les Sels, ou la manière de préparer les Sels ne sont pas prêts à servir ; et icy je dois reconnaître que je n'ay pas pris les mesures nécessaires ny avancé beaucoup. L'Opération est extrêmement fastidieuse à mener, et consomme une telle abondance de spécimens que j'ay grand-peine à en obtenir en suffisance, en dépit des marins que je fais venir des Indes. Les gens d'icy deviennent curieux,

mais je peux les tenir à l'écart. La gentry est pire que la populace, car ceux-là approfondissent davantage avant d'agir et on leur fait plus de crédit quand ils parlent. Ce pasteur et Mr. Merritt en ont trop dit, je le crains, mais jusque-là il n'y a pas de danger. Les substances chymiques sont aisées à trouver car il est deux bons chymistes en ville, le Dr. Bowen et Sam Carew. Je suis les instructions de Borellus, et trouve grand secours dans le VIIe livre d'Abdoul Al-Hazred. Quoi que j'obtienne, vous l'aurez. En attendant, ne négligez pas d'user des Paroles que j'ai dites ici. Je m'en suis bien trouvé, mais si vous désirez le voir LUI, utilisez Ce qui est écrit sur le morceau de… que je mets dans ce paquet. Dites les versets chaque Roodmas et Hallowe'en ; et si votre lignée ne s'éteint pas, *viendra dans les années futures celui qui regardera en arrière et se servira des Sels ou de la Matière pour les Sels que vous lui laisserez.* Jo XIV, 14.

Je me réjouis de votre retour à Salem, et j'espère vous voir avant longtemps. J'ai un bon étalon, et je songe à acheter un carrosse, bien qu'il y en ait déjà un (Mr. Merritt) à Providence, et que les routes soient mauvaises. Si vous êtes en humeur de voyager, ne manquez point de me venir voir. De Boston prenez la malle-poste par Dedham, Wrentham et Attleborough, toutes villes où se trouvent de bonnes tavernes. Arrêtez-vous chez Mr. Bolcom à Wrentham, où les lits valent mieux que ceux de Mr. Hatch, mais dînez dans l'autre maison, car son cuisinier est meilleur. Entrez à Prov. par les chutes de Patucket, et la route après la taverne de Mr. Sayles. Ma maison est en face de la taverne de Mr. Epenetus Olney en partant de Town Street, la 1er sur le côté nord d'Olney's Court. Distance depuis Boston Stone, env. XLIV miles.

Je suis Monsieur, votre vieux et fidèle ami et serviteur en *Almonsin-Metraton*.

JOSEPHUS C.

À Mr. Simon Orne,

William's Lane, à Salem.

Cette lettre fut curieusement le premier document qui apprit à Ward l'emplacement exact de la maison de Curwen à Providence car aucun de ceux qu'il avait trouvés jusqu'alors ne donnait de précisions. La découverte fut d'autant plus frappante que ce qu'elle indiquait comme la nouvelle maison de Curwen, construite en 1761 à la place de l'ancienne, était un bâtiment délabré encore debout dans Olney Court qui était familier à Ward dans ses randonnées archéologiques sur Stampers's Hill. Il se trouvait en effet à peu de distance de sa propre demeure sur la partie haute de la grande colline, et abritait maintenant une famille nègre très appréciée pour d'éventuels travaux de lavage, ménage, entretien de chaudières. Découvrir dans ce lointain Salem une preuve inattendue du rôle de ces taudis familiers dans sa propre histoire familiale fit sur Ward une forte impression ; il résolut d'explorer l'endroit dès son retour. Les passages les plus ésotériques de la lettre, où il voyait quelque symbolisme extravagant, le déconcertèrent tout à fait ; il nota néanmoins avec un frisson de curiosité que la citation biblique donnée en référence – Job XIV, 14 – était le verset bien connu : « Si un homme meurt, revivra-t-il ? Tous les jours du temps qui m'est compté j'attendrai, jusqu'à ce que vienne ma relève. »

2

Le jeune Ward rentra chez lui dans un état d'agréable excitation et passa le samedi suivant à examiner longuement et à fond la maison d'Olney Court. Dégradée maintenant par le temps, elle n'avait jamais été une noble résidence, mais une modeste maison de bois de deux étages et demi, du style colonial courant à Providence, avec un simple toit pointu, une grande cheminée centrale, une entrée artistiquement sculptée surmontée d'une imposte en éventail et d'un fronton triangulaire sur des colonnes doriques. L'extérieur avait relativement peu souffert, et Ward sentit qu'il était devant une chose très proche du sinistre objet de sa quête.

Il connaissait les actuels occupants noirs, et le vieil Asa ainsi qu'Hannah sa corpulente épouse lui firent aimablement visiter l'intérieur. Il y avait ici plus de changements que le dehors ne l'annonçait, et Ward constata avec regret qu'une bonne moitié des beaux dessus de cheminée à motifs de volutes et d'amphores, et les coquilles sculptées sur les armoires avaient disparu, tandis que beaucoup des lambris et des moulures étaient rayés, tailladés, arrachés, ou entièrement recouverts de papier peint bon marché. En général, cette visite ne lui apporta pas autant qu'il l'avait espéré ; mais il était du moins passionnant de se trouver dans ces murs ancestraux qui avaient abrité un homme aussi terrifiant que Joseph Curwen. Il vit avec un frisson qu'on avait soigneusement effacé un monogramme sur le vieux heurtoir de cuivre.

Dès lors et jusqu'à la fin de ses cours, Ward passa son temps à étudier le photostat du manuscrit chiffré d'Hutchinson et la quantité d'informations disponibles sur place à propos de Curwen. Le premier se révéla indéchiffrable mais la seconde étude fut si féconde et ouvrit tant de pistes pour d'autres trouvailles ailleurs qu'il était prêt dès juillet à partir consulter à New London et New York de vieilles lettres dont on signalait la présence là-bas. Cette expédition très fructueuse lui apporta les lettres de Fenner qui décrivaient la terrible attaque de la ferme de Pawtuxet, et la correspondance Nightingale-Talbot où il apprit l'existence d'un portrait peint sur un panneau de la bibliothèque de Curwen. Cette histoire de portrait l'intéressa d'autant plus qu'il aurait donné cher rien que pour savoir à quoi ressemblait Joseph Curwen ; il décida donc de faire une seconde fouille de la maison d'Olney Court dans l'espoir d'y trouver la trace du visage d'autrefois sous les couches de peinture écaillée ou de papier moisi.

C'est au début d'août qu'il entreprit sa recherche, en examinant minutieusement les murs de toutes les pièces assez grandes pour avoir été la bibliothèque du malfaisant bâtisseur. Il consacra une attention toute particulière aux grands panneaux qui subsistaient au-dessus des cheminées ; et au bout d'une heure, dans une vaste salle du rez-de-chaussée il dégagea avec enthousiasme sous les épaisseurs de peinture écaillée une surface plus sombre que ne sont d'ordinaire les intérieurs peints ou le bois sous la

couleur. Après plusieurs sondages prudents à l'aide d'un couteau à lame mince, il comprit qu'il avait mis au jour un portrait à l'huile de grande dimension. Avec la retenue d'un véritable savant, le jeune homme craignit d'endommager le tableau caché en se servant du couteau pour tenter immédiatement de le dévoiler, et quitta le théâtre de sa découverte puis se mit en quête d'un expert. Il revint trois jours plus tard avec un artiste expérimenté, Mr. Walter C. Dwight, dont l'atelier se trouve presque au pied de College Hill ; et ce spécialiste accompli se mit aussitôt au travail avec les méthodes et les produits chimiques appropriés. Le vieil Asa et sa femme s'inquiétèrent naturellement de ces étranges visites, et furent dédommagés comme il convenait de cette invasion de leur foyer.

À mesure que la restauration progressait, Charles Ward observait jour après jour avec un intérêt grandissant les lignes et les nuances peu à peu révélées après leur long oubli. Dwight avait commencé par le bas, et comme l'image était de trois quarts le visage ne sortirait pas avant un certain temps. On vit en attendant que le modèle était un homme sec et bien fait, vêtu d'un habit bleu foncé, d'un gilet brodé, d'une culotte de satin noir et de bas de soie blancs, assis dans un fauteuil sculpté devant une fenêtre et un arrière-plan de quais et de navires. Lorsque la tête apparut on remarqua qu'il portait une perruque impeccable à la d'Albemarle, et le visage maigre, calme, quelconque, sembla vaguement familier à Ward et à l'artiste. Tout à la fin seulement, le restaurateur et son client furent saisis de stupeur en détaillant cette figure émaciée, blême, et en constatant avec une certaine horreur le tour dramatique joué par l'hérédité. Car il fallut le dernier bain d'huile et l'ultime touche d'un grattoir délicat pour mettre pleinement en lumière l'expression que les siècles avaient occultée ; pour confronter Charles Dexter Ward déconcerté, lui l'habitant du passé, à son vivant portrait en la personne de son abominable trisaïeul.

Ward mena ses parents voir la merveille qu'il avait découverte et son père décida aussitôt d'acheter la peinture bien qu'elle fît partie des boiseries. La ressemblance avec le jeune garçon, en dépit d'une différence d'âge apparente, était prodigieuse ; il était visible que par un phénomène d'atavisme la forme physique de Joseph Curwen avait produit son double exact après un siècle et demi. Mrs. Ward ne ressemblait pas du tout à son ancêtre, mais elle se rappelait des parents qui avaient certains des traits communs à son fils et au vieux Curwen d'autrefois. Elle n'apprécia pas la découverte et déclara à son mari qu'il ferait mieux de brûler le tableau que de l'apporter à la maison. Il y avait, affirmait-elle, quelque chose de malsain, non seulement en lui-même mais dans sa ressemblance avec Charles. Mr. Ward néanmoins était un homme pratique fait pour le pouvoir et les affaires – fabricant de coton qui possédait d'importantes filatures à Riverpoint dans la vallée du Pawtuxet – et ne s'attardait pas

à écouter des scrupules de femme. Le portrait lui faisait grosse impression à cause de sa ressemblance avec son fils, et il pensait que le jeune homme méritait ce cadeau. Opinion que Charles, faut-il le dire, partageait de tout son cœur ; quelques jours plus tard Mr. Ward s'enquit du propriétaire de la maison – un individu petit, doté d'une tête de rongeur et d'un accent guttural – et obtint le tout, cheminée et tableau compris, pour un prix fixé d'un ton cassant qui coupa court à un flot imminent de marchandages mielleux.

Il restait à déposer la boiserie et à la porter chez les Ward où tout était prêt pour sa remise à neuf et son installation avec une fausse cheminée électrique, dans le bureau bibliothèque de Charles au troisième étage. On laissa au jeune homme le soin de diriger les opérations, et le 28 août il accompagna deux ouvriers compétents de l'entreprise de décoration Crooker à la maison d'Olney Court, où cheminée et portrait furent prélevés avec le plus grand soin pour être transportés dans le camion de l'établissement. Il restait un espace où la maçonnerie de brique mise à nu indiquait la place du conduit de cheminée, et le jeune Ward y remarqua une cavité cubique d'environ un pied de côté, qui avait dû se trouver juste derrière la tête du portrait. Curieux de ce qu'elle pouvait signifier ou contenir, l'adolescent s'approcha pour regarder dedans ; sous un amas épais de poussière et de suie il trouva des papiers jaunis en vrac, un cahier épais et grossier, avec les lambeaux moisis du ruban qui devait les attacher. Débarrassant le cahier du plus gros des saletés et des cendres, il le prit et regarda l'inscription fermement tracée sur la couverture. Elle était d'une écriture qu'il avait appris à reconnaître à l'Essex Institute et intitulait le volume : *Journal et Notes de Jos. Curwen, Gent. de Providence-Plantations, autrefois de Salem.*

Bouleversé par sa trouvaille, Ward montra le cahier aux deux ouvriers intrigués, à côté de lui. Leur témoignage est formel quant à la nature et l'authenticité de la découverte, et le Dr. Willett s'y réfère pour appuyer sa théorie, à savoir que le jeune homme n'était pas fou quand il commença ses fameuses excentricités. Tous les autres papiers étaient également de la main de Curwen, et l'un d'eux semblait particulièrement important du fait de son titre : *À celui qui viendra plus tard, et comment il pourra parvenir au-delà du Temps et des sphères.* Un autre était codé ; Ward espéra que c'était encore le code d'Hutchinson qui l'avait tant dérouté jusqu'ici. Un troisième, qui réjouit le chercheur, paraissait donner la clé du code ; le quatrième et le cinquième s'adressaient respectivement à « Edw. Hutchinson, Armiger » et « Jedediah Orne, Esq. », « ou leur héritier ou héritiers, ou ceux les représentant ». Le sixième et dernier s'intitulait : *Joseph Curwen, sa vie et ses voyages entre les années 1678 et 1687 : où il navigua, où il séjourna, qui il vit, et*

ce qu'il apprit.

3

Nous en sommes maintenant au point où commence, selon les aliénistes les plus académiques, la folie de Charles Ward. Dès sa découverte, le jeune homme, ayant immédiatement feuilleté quelques pages du cahier et des manuscrits, avait manifestement vu quelque chose qui l'avait vivement impressionné. En effet, en montrant les titres aux ouvriers, il semble avoir pris grand soin de cacher le texte lui-même, trahissant un trouble que le seul intérêt archéologique et généalogique de sa trouvaille ne suffisait pas à expliquer. Rentré chez lui il annonça la nouvelle d'un air presque embarrassé, comme s'il voulait donner une idée de son importance décisive sans avoir à en produire la preuve. Il ne montra même pas les titres à ses parents, se contentant de leur dire qu'il avait trouvé des documents de la main de Joseph Curwen « presque tous chiffrés », qu'il faudrait étudier très attentivement avant d'en dégager la véritable signification. Il est peu probable qu'il les aurait montrés aux ouvriers si leur curiosité n'avait été si visible. Il voulut alors éviter de manifester des réticences qui risquaient de les intriguer davantage.

Charles Ward passa cette nuit-là dans sa chambre à lire le cahier et les documents qu'il venait de découvrir, et il ne s'arrêta pas quand le jour vint. On lui monta ses repas, ainsi qu'il en avait instamment prié sa mère lorsqu'elle était venue voir ce qui se passait ; il ne fit qu'une brève apparition dans l'après-midi quand on vint installer dans son bureau la cheminée et le portrait de Curwen. La nuit suivante il fit de courts sommes tout habillé, luttant avec fièvre tout le reste du temps pour élucider le texte codé. Sa mère le vit dans la matinée travailler sur le photostat du manuscrit Hutchinson qu'il lui avait souvent montré auparavant ; mais comme elle l'interrogeait, il répondit que la clé de Curwen ne s'y appliquait pas. L'après-midi il abandonna son travail pour regarder, comme fasciné, les hommes achever l'installation du tableau et de sa boiserie au-dessus d'une bûche électrique habilement imitée, disposant le faux âtre et l'étagère à quelque distance du mur nord comme s'il y avait eu une vraie cheminée et fermant les côtés avec des boiseries assorties à celles de la pièce. Le panneau de face qui portait le tableau était monté sur des charnières, pour ménager derrière la place d'un placard. Les ouvriers partis il apporta son travail et s'assit dans le bureau, ses yeux allant du manuscrit au portrait qui lui rendait son regard tel un miroir qui ajouterait des années en rappelant des siècles.

Ses parents, en évoquant par la suite sa conduite à cette époque, donnent des détails intéressants sur sa méthode de dissimulation. Devant les domestiques il cachait

rarement les papiers qu'il étudiait, pensant à juste titre que l'écriture archaïque et compliquée de Curwen leur échapperait. Mais il était plus circonspect avec ses parents ; à moins que le manuscrit en question ne soit un cryptogramme, ou une accumulation de symboles mystérieux et d'idéogrammes inconnus (comme celui intitulé *À celui qui viendra plus tard,* etc., semblait l'être), il le recouvrait d'un papier quelconque jusqu'à ce que le visiteur fût parti. La nuit il gardait ses documents sous clé dans un cabinet ancien, où il les rangeait aussi chaque fois qu'il quittait la pièce. Il reprit bientôt tout à fait ses horaires et ses habitudes régulières, sauf ses longues promenades et d'autres intérêts secondaires dont il parut se désintéresser. L'ouverture de l'école où il devait faire sa dernière année le contraria manifestement et il affirmait souvent sa résolution de ne pas s'occuper de l'université. Il avait, disait-il, certaines recherches importantes à poursuivre, qui lui ouvriraient plus de perspectives vers le savoir et les sciences humaines que les universités dont le monde s'enorgueillit.

Naturellement il fallait avoir été toujours plus ou moins studieux, excentrique et solitaire pour vivre ainsi longtemps sans attirer l'attention. Ward étant par nature un savant et un ermite, ses parents furent moins surpris que désolés de la réclusion et du secret complets où il s'enferma. En même temps, son père aussi bien que sa mère s'étonnaient qu'il ne leur montre rien de son trésor ni ne leur parle des documents qu'il déchiffrait. Il expliqua cette réticence par son souci d'attendre des résultats plus cohérents, mais à mesure que les semaines passaient sans plus de révélations, une sorte de gêne s'établit entre le jeune homme et sa famille, aggravée chez sa mère par son évidente désapprobation de tout ce qui concernait Curwen.

En octobre, Ward se remit à fréquenter les bibliothèques mais plus pour ses recherches archéologiques d'autrefois. La sorcellerie et la magie, l'occultisme et la démonologie l'occupaient à présent ; et quand les ressources de Providence se révélaient insuffisantes, il prenait le train pour Boston où il exploitait les richesses de la grande bibliothèque de Copley Square, la bibliothèque Widener d'Harvard, ou la Zion Research Library de Brookline, où l'on trouve certains livres rares sur des sujets bibliques. Il fit beaucoup d'achats et fit poser de nouveaux rayonnages dans son bureau pour ses récentes acquisitions d'ouvrages inquiétants ; pendant les vacances de Noël il fit toute une série de déplacements hors de la ville, dont un à Salem pour consulter des documents à l'Essex Institute.

Vers le milieu de janvier 1920, l'attitude de Ward trahit une sorte de triomphe dont il ne donna pas l'explication, et on ne le vit plus étudier le manuscrit Hutchinson. En revanche il entreprit une double activité, avec la chimie et le dépouillement de documents officiels en installant pour l'une un laboratoire dans le grenier inutilisé de

la maison, et hantant pour l'autre tous les services de statistique démographique de Providence. Les marchands locaux de drogues et d'appareils scientifiques, interrogés plus tard, fournirent les listes stupéfiantes d'étrangeté et d'incohérence des substances et des instruments qu'il achetait ; mais les employés de la maison du gouverneur, de l'hôtel de ville et des différentes bibliothèques sont d'accord sur le but de sa seconde activité. Il cherchait sans relâche, avec fièvre, la tombe de Joseph Curwen, dont une ancienne génération avait si judicieusement effacé le nom sur sa stèle d'ardoise.

Peu à peu la famille Ward acquit la conviction qu'il se passait quelque chose d'anormal. Charles avait déjà eu des lubies insolites et passagères, mais cette dissimulation grandissante et cet acharnement dans une quête étrange ne lui ressemblaient pas. Son travail scolaire n'était rien qu'apparence, et quoiqu'il n'échoue à aucun examen, on voyait bien que son assiduité d'autrefois avait entièrement disparu. Il avait désormais d'autres intérêts ; et quand il n'était pas dans son laboratoire neuf avec une vingtaine d'antiques ouvrages d'alchimie, on le trouvait plongé dans les vieux actes de décès des archives municipales ou cloué à ses traités de sciences occultes dans son bureau, où le visage de Joseph Curwen si incroyablement semblable au sien – on avait l'impression qu'il l'était de plus en plus – le considérait d'un air narquois au-dessus de sa cheminée sur le mur nord.

Vers la fin de mars, Ward ajouta à ses recherches d'archives une série d'excursions morbides dans les vieux cimetières de la ville. On sut pourquoi par la suite en apprenant que les employés de l'hôtel de ville avaient probablement découvert un indice important. Sa recherche était soudain passée de la tombe de Joseph Curwen à celle d'un certain Naphthali Field ; et ce changement s'expliqua lorsque les enquêteurs, en examinant les dossiers qu'il avait consultés, trouvèrent en fait un bout de compte rendu de l'inhumation de Curwen qui avait échappé à l'épuration générale ; il déclarait que le curieux cercueil de plomb avait été enterré « 10 pieds au sud et 5 pieds à l'ouest de la tombe de Naphthali Field dans le… ». Le nom du cimetière manquant dans le document, la recherche devenait très difficile, et la sépulture de Naphthali Field semblait aussi insaisissable que celle de Curwen ; mais là il n'y avait pas eu d'effacement systématique, et l'on pouvait raisonnablement espérer tomber sur la stèle, même si le dossier était perdu. D'où les randonnées – dont étaient exclus le cimetière de Saint John (autrefois de King's Church) et l'ancien des congrégationalistes au milieu du Swan Point Cemetery, puisque d'autres statistiques prouvaient que le seul Naphthali Field (mort en 1729) dont on évoquait ici la tombe avait été de confession baptiste.

4

Ce fut vers le mois de mai que le Dr. Willett, à la requête de Mr. Ward, et fort de tout ce que la famille avait appris sur les documents Curwen quand Charles leur en parlait encore ouvertement, eut un entretien avec le jeune homme. La conversation ne fut ni très utile ni concluante, car Willett sentit à chaque instant que Charles était parfaitement maître de lui et qu'il avait affaire à des questions vraiment sérieuses ; mais elle obligea au moins l'adolescent renfermé à donner une explication rationnelle de son nouveau comportement. Naturellement pâle, impassible et difficile à décontenancer, Ward semblait tout prêt à parler de ses recherches, mais non à en révéler l'objet. Il déclara que les papiers de son ancêtre contenaient de remarquables secrets sur la science ancienne, en langage codé pour la plupart, d'une portée comparable à celle des découvertes du frère Bacon et qui les dépassaient peut-être. Ils restaient cependant dépourvus de sens à moins qu'on ne les relie à un savoir structuré aujourd'hui tombé en désuétude, si bien qu'à les introduire directement dans un monde aménagé en fonction de la seule science moderne, on les priverait de toute signification prestigieuse et dramatique. Pour prendre leur place éclatante dans l'histoire de la pensée humaine il leur fallait d'abord être reliés par quelqu'un qui connaisse bien le terrain sur lequel ils s'étaient développés, et c'est à cette tâche de corrélation que Ward se consacrait maintenant. Il cherchait à acquérir le plus rapidement possible ces arts oubliés d'autrefois, indispensables à un interprète consciencieux des documents de Curwen, et il espérait le moment venu en faire l'entière révélation, du plus haut intérêt pour l'humanité et le monde de la pensée. Einstein lui-même ne pouvait transformer plus profondément les conceptions courantes.

Quant à ses recherches dans les cimetières, dont il reconnut franchement le but sans donner de détails sur leur avancement, il avait, dit-il, des raisons de croire que la pierre tombale mutilée de Joseph Curwen portait certains symboles ésotériques – gravés selon des instructions de son testament, et épargnés par l'ignorance de ceux qui avaient effacé le nom – absolument nécessaires à la solution définitive de son code. Curwen, pensait-il, très soucieux de préserver son secret, avait en conséquence réparti les données du problème de manière extrêmement curieuse. Lorsque le Dr. Willett demanda à voir les documents ésotériques, Ward manifesta beaucoup de réticence et tenta de le décourager avec des choses comme les photostats du cryptogramme d'Hutchinson, les formules et les diagrammes d'Orne ; mais il finit par lui montrer les pages de titre de quelques-unes des vraies découvertes de Curwen – *le Journal et Notes*, le code secret (au titre également chiffré), et le message plein de formules *À celui qui viendra plus tard* – et le laissa parcourir ceux qui étaient en caractères inconnus.

Il ouvrit aussi le journal à une page soigneusement choisie pour son innocuité et donna à Willett un aperçu de l'écriture courante de Curwen en anglais. Le docteur examina très attentivement les pattes de mouche compliquées, le style du XVIIe siècle qui s'attachait à l'écriture comme à l'expression bien que l'auteur ait survécu pendant le XVIIIe siècle, et fut vite convaincu que le document était authentique. Du texte lui-même, relativement banal, il ne retint qu'un fragment :

Merc. 16 oct. 1754. Mon sloop le *Wakeful* fait escale ce jour venant de Londres avec XX nouveaux hommes ramassés aux Indes, Espagnols de Martineco [7] et 2 Hollandais de Surinam. Les Hollandais risquent de déserter pour avoir entendu des bruits fâcheux sur ces expéditions, mais je verrai à les convaincre de rester. Pour Mr. Knight Dexter, à l'enseigne de : *Le Livre et le Laurier,* 120 pièces de camelot, 100 pièces assort, de camelotine, 20 pièces de molleton bleu, 100 pièces de chalon, 50 pièces de calmande, 300 pièces de chaque, Shendsoy & Humhum. Pour Mr. Green à *L'Éléphant* 50 gallons de çyttèles, 20 bassinoires, 15 cyttèles séchées, 10 paires de pincettes. Pour Mr. Perrigo un jeu d'alênes, pour Mr. Nightingale 50 rames de papier bonnet-de-fou de première qualité. Récité le *Sabaoth* trois fois la nuit dernière mais aucun n'est apparu. Il me faut d'autres nouvelles de Mr. H. en Transylvanie, bien qu'il soit difficile de l'atteindre et fort étrange qu'il ne puisse me donner l'usage de ce qu'il a si bien utilisé ces cent années. Simon n'a pas écrit depuis V semaines, mais j'espère bientôt des nouvelles de lui.

Quand, arrivé à cet endroit, le Dr. Willett tourna la page, Ward l'arrêta vivement et lui arracha presque le livre des mains. Tout ce que le médecin réussit à voir sur la page qu'il venait de découvrir, ce furent deux courtes phrases, mais qui, chose étrange, restèrent gravées dans sa mémoire : « Le verset du *Liber Damnatus* ayant été récité V Roodmas et IV veilles de Toussaint j'ai espoir que la chose prenne vie hors des Sphères. Elle attirera celui qui doit venir, si je peux assurer sa venue, et il pensera au passé et regardera en arrière à travers le temps, ce pourquoi je dois tenir prêts les Sels ou ce qu'il faut pour les préparer. »

Willett n'en vit pas davantage, mais ce bref aperçu lui inspira une nouvelle et vague terreur devant le visage peint de Joseph Curwen qui regardait benoîtement du haut de la cheminée. Dès lors il eut toujours l'impression bizarre – son expérience médicale lui assurait que ce n'était qu'une impression – que les yeux du portrait désiraient, s'ils ne le faisaient pas réellement, suivre le jeune Charles Ward quand il se déplaçait dans la pièce. Avant de partir il s'arrêta pour examiner de près le tableau, s'émerveillant de sa ressemblance avec Charles et retenant le moindre détail de cette physionomie incolore, énigmatique, jusqu'à une légère marque ou cicatrice sur le front lisse au-dessus de l'œil droit. Cosmo Alexander, se dit-il, était un peintre digne de l'Écosse qui avait produit Raeburn, et digne maître de son illustre élève Gilbert Stuart.

Le médecin ayant affirmé que la santé mentale de Charles n'était pas en danger, et que d'autre part il poursuivait des recherches peut-être d'une réelle importance, les

Ward furent plus indulgents qu'on n'aurait pu s'y attendre quand le jeune homme au mois de juin refusa catégoriquement de s'inscrire à l'université. Il avait, déclara-t-il, des études d'une importance capitale à poursuivre ; et il annonça son intention d'aller l'année suivante à l'étranger pour puiser à certaines sources d'information qui n'existaient pas en Amérique. Ward père, s'opposant au dernier projet, jugé absurde pour un garçon de dix-huit ans, céda quant à l'université, si bien qu'après un diplôme pas très brillant de l'école Moses Brown, ce fut pour Charles pendant trois ans une intense activité d'occultiste et de chercheur de cimetières. On le tint pour un excentrique, et il évita plus que jamais de fréquenter les amis de sa famille, enfermé dans son travail, sauf pour de rares expéditions dans d'autres villes à la recherche de documents inconnus. Il alla un jour vers le sud s'entretenir avec un étrange vieux mulâtre qui vivait dans un marécage et sur lequel un journal avait publié un article singulier. Et une autre fois dans un petit village des Adirondacks, où l'on disait qu'avaient eu lieu des pratiques rituelles étonnantes. Mais ses parents lui interdisaient toujours le voyage qu'il désirait faire dans l'Ancien Monde.

Devenu majeur en avril 1923, et après un petit héritage de son grand-père maternel, il décida d'entreprendre enfin le tour d'Europe jusqu'alors refusé. Il ne dit rien de l'itinéraire prévu, sinon que ses recherches le mèneraient en de nombreux pays, mais il promit d'écrire longuement et régulièrement à ses parents. Le voyant fermement résolu, ils cessèrent toute résistance et l'aidèrent de leur mieux ; le jeune homme s'embarqua donc en juin pour Liverpool avec la bénédiction de son père et de sa mère, qui l'accompagnèrent à Boston et lui firent jusqu'au dernier moment des signes d'adieu, de la jetée de White Star à Charlestown. Des lettres annoncèrent bientôt qu'il était bien arrivé, il avait trouvé à se loger convenablement Great Russell Street, à Londres, où il se proposait de demeurer, en évitant tous les amis de la famille, jusqu'à ce qu'il ait épuisé les ressources du British Muséum sur un sujet donné. Il parlait peu de sa vie quotidienne car il n'y avait pas grand-chose à en dire. L'étude et les expériences occupaient tout son temps, et il mentionnait un laboratoire qu'il avait aménagé dans une de ses pièces. Comme il ne parlait pas de promenades archéologiques dans la fascinante vieille ville, ni de ses horizons trompeurs de dômes et de clochers anciens, de ses labyrinthes de rues et de ruelles dont les détours magiques et les perspectives inattendues tour à tour attirent et surprennent, ses parents devinèrent à quel point ses nouvelles préoccupations avaient pris possession de son esprit.

En juin 1924, un petit mot annonça son départ pour Paris, où il était allé déjà une ou deux fois rapidement pour consulter des ouvrages à la Bibliothèque nationale. Pendant les trois mois suivants il n'envoya que des cartes postales, donna une adresse rue

Saint-Jacques en faisant allusion à une recherche exceptionnelle dans les manuscrits rares de la bibliothèque d'un collectionneur dont il ne donnait pas le nom. Il fuyait les relations et aucun touriste ne put se vanter de l'avoir rencontré. Ensuite ce fut le silence, et en octobre les Ward reçurent une carte illustrée de Prague, en Tchécoslovaquie, disant que Charles était dans cette vieille cité pour s'entretenir avec un homme très âgé qui était probablement le dernier détenteur vivant d'informations fort curieuses sur l'époque médiévale. Il donnait une adresse dans la Neustadt, en prévenant qu'il ne bougerait pas avant janvier ; il envoya alors plusieurs cartes de Vienne où il était de passage avant de se rendre dans une région plus à l'est où l'avait invité un de ses correspondants et confrère en occultisme.

La carte suivante venait de Klausenburg en Transylvanie, témoignant du chemin qu'avait fait Ward vers sa destination. Il allait rendre visite à certain baron Ferenczy dont le domaine se trouvait dans les montagnes à l'est de Rakus ; et l'on pouvait lui écrire à Rakus aux bons soins de l'aristocrate. Une autre carte de Rakus une semaine plus tard, disant que la voiture de son hôte était venue le chercher et qu'il quittait le village pour les montagnes, fut son dernier message pendant un temps considérable ; en effet il laissa sans réponse les fréquentes lettres de ses parents jusqu'en mai, où il écrivit pour repousser le projet maternel d'une rencontre à Londres, Paris ou Rome pendant l'été, lorsque les parents Ward prévoyaient un voyage en Europe. Ses recherches, disait-il, lui interdisaient de quitter sa résidence actuelle ; et la situation du château du baron Ferenczy ne favorisait pas les visites. Il était sur un roc escarpé dans de sombres montagnes couvertes de forêts, et les gens du pays fuyaient la région, au point que des personnes normales ne pouvaient s'empêcher de s'y sentir mal à l'aise. D'ailleurs, le baron n'était sans doute pas homme à plaire à des citoyens bien nés de Nouvelle-Angleterre, convenables et conservateurs. Son aspect et ses manières étaient assez particuliers, son âge assez avancé pour être inquiétant. Mieux vaudrait, disait Charles, que ses parents attendent son retour à Providence, qui ne saurait guère tarder.

Ce retour, pourtant, n'eut lieu qu'en mai 1926, et après quelques cartes qui l'annonçaient, le jeune errant se glissa discrètement dans New York à bord de l'*Homeric* et parcourut en car les longs miles jusqu'à Providence, il savoura avec ferveur les vertes collines onduleuses, le parfum des vergers en fleurs, et les villes aux clochers blancs du Connecticut au printemps ; il goûtait la Nouvelle-Angleterre d'antan pour la première fois depuis près de quatre ans. Lorsque le car traversa le Pawtuxet et entra en Rhode Island dans la féerie dorée d'une fin d'après-midi de printemps, son cœur se mit à battre plus fort, et l'arrivée à Providence par les avenues du Réservoir et Elmwood fut une minute haletante et merveilleuse en dépit des

profondeurs de connaissances interdites dans lesquelles il avait plongé. Sur la haute place où se rejoignent les rues Broad, Weybosset et Empire, il vit devant et au-dessous de lui dans les feux du couchant, les maisons, les dômes, les clochers charmants, inoubliables, de la vieille cité ; et il fut pris d'un curieux vertige tandis que la voiture s'arrêtait au terminus derrière le Biltmore, révélant au regard le grand dôme et le tendre manteau vert percé de toits de l'antique colline de l'autre côté de la rivière, et la flèche de style colonial de la première église baptiste, rehaussée de rose par la lumière magique du soir, sur la fraîche verdure printanière de l'à-pic qui lui servait de décor.

Vieux Providence ! C'était cet endroit et les mystérieuses forces de sa longue histoire ininterrompue dont il tenait son existence, et qui l'avaient entraîné en arrière vers des merveilles et des secrets auxquels nul prophète ne pouvait assigner de limites. Là gît le mystère merveilleux ou atroce, selon le cas, auquel toutes ses années de voyage et d'application l'avaient préparé. Un taxi l'emmena à toute vitesse par la place de la Poste, d'où l'on aperçoit la rivière, le vieux marché, l'entrée de la baie, et grimpa en tournant la pente abrupte de Waterman Street jusqu'à la perspective, où lui faisaient signe au nord le vaste dôme étincelant et les colonnes doriques rougies par le soleil couchant de l'église de la Christian Science. Puis, passé huit pâtés de maisons, la vieille et belle demeure qu'avaient connue ses yeux d'enfant et les trottoirs de brique désuets qu'avaient si souvent foulés ses pas juvéniles. Enfin, à droite, la petite ferme blanche annexée par la ville, et à gauche le porche classique dessiné par Adam et l'imposante façade aux fenêtres en saillie de la grande maison de brique où il était né. C'était le crépuscule, et Charles Dexter Ward rentrait chez lui.

5

Une école d'aliénistes moins académique que celle du Dr. Lyman date de son voyage en Europe le début de la vraie folie de Ward. En admettant qu'il fût sain d'esprit au moment de son départ, ils voient dans sa conduite depuis son retour un changement désastreux. Mais le Dr. Willett repousse même cette affirmation. Il se produisit, soutient-il, quelque chose plus tard ; il attribue la bizarrerie du jeune homme à cette époque, à la pratique de rituels appris à l'étranger – étranges certes, mais n'impliquant en aucune façon une aberration mentale chez l'officiant. Ward lui-même, bien que vieilli et endurci, restait normal dans l'ensemble de ses réactions ; et au cours de plusieurs conversations avec Willett il avait fait preuve d'un équilibre qu'aucun dément – même au début – n'aurait pu feindre longtemps sans faille. Ce qui suggérait l'idée de folie pendant cette période, c'étaient les *bruits* qui venaient à toute

heure du laboratoire de Ward au grenier, où il passait le plus clair de son temps. Psalmodies, répétitions, et déclamations tonitruantes sur des rythmes étranges ; et bien qu'on n'entendît jamais que la voix de Ward, il y avait dans son timbre, et dans les accents des formules qu'elle prononçait on ne sait quoi qui glaçait le sang de tous les auditeurs. On remarqua que Nig, le vénérable chat noir chéri de toute la maison, se hérissait et faisait le gros dos en percevant certaines de ces intonations.

Les odeurs qui émanaient parfois du laboratoire étaient elles aussi extrêmement surprenantes. Elles pouvaient être pestilentielles, mais, le plus souvent aromatiques, leur qualité indéfinissable et obsédante semblait avoir le don de faire naître des images fantastiques. Il arrivait à ceux qui les sentaient d'entrevoir de fugitifs mirages de perspectives immenses sur des collines singulières ou d'interminables avenues de sphinx et d'hippogriffes qui s'étendaient à des lointains infinis. Ward ne reprit pas ses promenades d'autrefois, mais s'absorba dans les livres singuliers qu'il avait rapportés, et dans des recherches tout aussi singulières à l'intérieur de sa retraite ; les sources européennes avaient, expliquait-il, élargi considérablement ses possibilités d'action, et il promettait de grandes révélations au cours des années à venir. Le vieillissement de sa physionomie accusait de façon frappante sa ressemblance avec le portrait de Curwen, dans sa bibliothèque ; et à la fin de ses visites le Dr. Willett s'arrêtait souvent devant celui-ci, saisi de leur quasi-identité, et songeant que sa petite marque au-dessus de l'œil droit restait à présent tout ce qui différenciait le sorcier mort depuis longtemps de l'adolescent vivant. Ces visites de Willett, faites à la demande de Ward père, étaient assez particulières. À aucun moment, Ward n'avait repoussé le médecin, qui comprenait, lui, en revanche que la psychologie profonde du jeune homme lui échapperait toujours. Il observait autour de lui des objets insolites ; figurines de cire aux formes grotesques sur les rayons ou les tables, traces à demi effacées de cercles, de triangles et de pentagrammes dessinés à la craie ou au fusain sur le grand espace vide dégagé au centre de la vaste pièce. Et, la nuit, résonnaient toujours ces rythmes et ces incantations, au point qu'il devint très difficile de garder les domestiques ou d'éviter les bruits qui couraient sur la folie de Charles.

En janvier 1927, il se produisit un étrange incident. Un soir vers minuit, tandis que Charles psalmodiait un rituel dont la cadence mystérieuse retentissait insupportablement dans toute la maison, une rafale glacée souffla brusquement de la baie, en même temps qu'un léger tremblement de terre fut obscurément ressenti dans tout le voisinage. Le chat donna les signes d'une frayeur extraordinaire et les chiens aboyèrent à plus d'un mile à la ronde. Ce fut le prélude d'un violent orage, inattendu en cette saison, et d'un coup de tonnerre si formidable que Mrs. Ward crut la maison frappée par la foudre. On se précipita en haut pour voir s'il y avait des dégâts, mais

Charles était déjà à la porte du grenier, pâle, résolu et solennel, le visage empreint d'un mélange presque effrayant de triomphe et de gravité. Il assura que la maison n'avait pas été touchée, et que l'orage serait bientôt fini. On s'arrêta et regardant par une fenêtre, on constata qu'il avait raison, car les éclairs s'espaçaient de plus en plus, tandis que les arbres cessaient de se courber sous l'étonnante bourrasque glacée venue de la mer. Le tonnerre s'apaisa en une sorte de rire sourd et marmonnant, puis s'éteignit enfin. Les étoiles parurent, et le signe du triomphe sur le visage de Charles Ward se fixa en une expression des plus singulières.

Pendant deux mois ou plus après cet incident, Ward s'enferma moins que d'ordinaire dans son laboratoire. Il manifesta un curieux intérêt pour le temps et se renseigna sur l'époque où le sol dégelait sous l'effet du printemps. Une nuit vers la fin de mars, il sortit après minuit et ne rentra qu'au petit matin ; sa mère, qui ne dormait pas, entendit un moteur s'arrêter devant l'entrée des voitures. On entendit des jurons étouffés, et Mrs. Ward s'étant levée vit par la fenêtre quatre silhouettes sombres décharger d'un camion sous la direction de Charles une longue et lourde caisse, et la porter dans la maison par la porte latérale. Elle entendit dans l'escalier les respirations haletantes et les pas lourds, puis un bruit sourd dans le grenier ; après quoi les pas redescendirent, les quatre hommes reparurent dehors et s'éloignèrent dans leur camion.

Le lendemain, Charles s'enferma de nouveau dans le grenier, en tirant les rideaux noirs de son laboratoire, où il semblait travailler quelque substance métallique. Il n'ouvrit la porte à personne et refusa catégoriquement toute offre de nourriture. Vers midi on entendit un bruit violent, suivi d'un cri terrible et d'une chute, mais, quand Mrs. Ward frappa à la porte, son fils finit par répondre faiblement que tout allait bien. La puanteur atroce, indescriptible qui se dégageait à présent était absolument inoffensive et malheureusement nécessaire. Il avait avant tout besoin de solitude et descendrait déjeuner plus tard. L'après-midi, il y eut, comme pour conclure, d'étranges sons sifflants derrière la porte fermée à clé, puis il reparut enfin ; il semblait complètement défait, et interdit à quiconque d'entrer dans le laboratoire sous aucun prétexte. Ce fut en effet le début d'un nouveau régime de secret ; désormais personne ne fut admis ni dans la mystérieuse salle de travail de la mansarde ni dans la réserve attenante qu'il nettoya, meubla sommairement et annexa comme chambre à coucher à son inviolable domaine privé. Il vécut là, avec les livres qu'il monta de sa bibliothèque au-dessous, jusqu'au jour où il acheta le bungalow de Pawtuxet et y transporta tout son matériel scientifique.

Dans la soirée Charles s'empara du journal avant tout le monde et en détruisit une partie en simulant un accident. Plus tard le Dr. Willett, ayant retrouvé la date grâce au

témoignage des divers membres de la maisonnée, se procura un exemplaire intact au bureau du *Journal* et découvrit cet article dans la partie détruite.

FOSSOYEURS NOCTURNES SURPRIS

AU CIMETIÈRE DU NORD

Robert Hart, veilleur de nuit au cimetière du Nord, a découvert ce matin un groupe de plusieurs hommes avec un camion dans la partie la plus ancienne du cimetière, mais apparemment ils prirent peur et s'enfuirent avant d'avoir accompli ce qu'ils se proposaient de faire.

L'incident se produisit vers les quatre heures, lorsque le bruit du moteur fît sortir Hart de son abri. Commençant ses recherches il vit un gros camion dans l'allée principale à quelque distance ; mais il ne put l'atteindre avant que le bruit de ses pas sur le gravier n'ait révélé son approche. Les hommes chargèrent en hâte une grande caisse dans le camion et s'échappèrent en direction de la rue avant qu'on ait pu les rattraper ; et aucune tombe connue n'ayant été violée, Hart estime que cette caisse était l'objet qu'ils voulaient enterrer.

Ils avaient dû travailler longtemps avant d'être découverts car Hart trouva un énorme trou à une distance considérable de la chaussée dans le lot d'Amasa Field, où la plupart des vieilles stèles ont disparu depuis longtemps. Le trou, à peu près aussi long et profond qu'une tombe, était vide ; et il ne coïncidait avec aucune inhumation dans les archives du cimetière.

L'inspecteur Riley, après avoir examiné l'endroit, déclare qu'à son avis le trou a été creusé par des bootleggers qui cherchaient par des procédés révoltants et astucieux une cachette sûre pour leur alcool dans un lieu de tout repos. Interrogé, Hart dit qu'il croit avoir vu le camion en fuite remonter l'avenue Rochambeau, mais il n'en est pas absolument sûr.

Les jours suivants Charles Ward se montra rarement en famille. Ayant ajouté une chambre à son domaine du grenier, il s'y enferma, fit monter sa nourriture à la porte, attendant pour la prendre que la domestique fût partie. Le ronronnement de formules monotones et les psalmodies aux rythmes bizarres reprenaient de temps à autre, ou bien l'on entendait parfois un tintement de verre, des produits chimiques sifflants, de l'eau qui coulait ou le rugissement des flammes de gaz. Des odeurs inclassables, tout à fait différentes de celles qu'on avait remarquées auparavant, flottaient par moments autour de la porte ; et l'air extrêmement tendu du jeune reclus quand il lui arrivait de sortir un peu ne pouvait que susciter les plus vives inquiétudes. Il fit un jour un saut à l'Athenaeum [8] pour un livre dont il avait besoin, et envoya aussi un commissionnaire à Boston lui chercher un ouvrage des plus abscons. On pouvait s'attendre au pire, et la famille comme le Dr. Willett ne savaient plus, de leur propre aveu, que faire ni que penser de tout cela.

6

Le 15 avril survint une étonnante péripétie. Si l'on n'observa guère de différence dans la nature des phénomènes, il y en eut une terrible quant à leur intensité ; et le Dr. Willett attache une signification importante à ce changement. C'était le vendredi saint, ce qui frappa beaucoup les domestiques, mais que les autres négligèrent naturellement comme une simple coïncidence. Tard dans l'après-midi le jeune Ward se mit à répéter certaine formule d'une voix étonnamment forte, tout en faisant brûler une substance à l'odeur si âcre qu'elle se répandait dans toute la maison. Les mots étaient si clairement audibles dans le couloir devant la porte fermée que Mrs. Ward, qui écoutait avec anxiété, ne put s'empêcher de les retenir, et put les noter ensuite par écrit à la demande du Dr. Willett. Des experts apprirent au docteur qu'il s'en trouve de tout à fait semblables dans les écrits ésotériques d'Éliphas Lévi [9], ce personnage énigmatique qui par une fissure dans la porte interdite entrevit les perspectives terrifiantes du vide au-delà :

Per Adonai Eloim, Adonai Jehova,
Adonai Sabaoth, Metraton On Agla Mathon,
verbum pythonicum, mysterium salamandrae,
convenais sylvorum, antra gnomorum,
daemonia Coeli God, Almonsin, Gibor, Jehosua,
Evam, Zariatnatmik, veni, veni, veni.

Ceci durait depuis deux heures sans changement ni interruption lorsque éclata sur tout le voisinage un formidable concert d'aboiements. On put juger de son étendue par la place qu'il tint le lendemain dans les journaux, mais chez les Ward il fut éclipsé par l'odeur qui le suivit aussitôt ; une puanteur hideuse et envahissante que nul n'avait jamais sentie et ne sentit jamais depuis. Dans ce flot méphitique, il se fit une vive lumière comme celle d'un éclair, qui eût pu être aveuglante et terrible sans la lumière du jour ; puis on entendit *la voix* dont aucun témoin ne pourrait oublier la portée tonitruante, l'incroyable profondeur, et la différence surnaturelle qui la distinguait de la voix de Charles Ward. Elle fit trembler la maison, et deux voisins au moins l'entendirent malgré le vacarme des chiens. Mrs. Ward au désespoir, qui écoutait devant le laboratoire fermé de son fils, frémit en reconnaissant sa signification diabolique ; car Charles lui avait parlé de sa fatale renommée dans les livres noirs, et comment elle avait tonné, selon les lettres de Fenner, au-dessus de la ferme condamnée de Pawtuxet la nuit où Joseph Curwen avait été anéanti. Il ne pouvait y avoir d'erreur sur la phrase de cauchemar que Charles avait décrite de façon si

frappante à l'époque lointaine où il parlait franchement de ses recherches sur Curwen. Encore n'était-ce qu'un fragment d'une langue archaïque oubliée : « DIES MIES JESCHET BOENE DOESEF DOUVEMA ENITEMAUS. »

Aussitôt après ces sons tonitruants, le jour s'obscurcit bien qu'on fût à une heure du coucher du soleil, puis vint une bouffée d'odeur différente de la première mais aussi inconnue et détestable. Charles psalmodiait de nouveau et sa mère entendit des syllabes qui ressemblaient à « *Yi-nash-Yog-Sothoth-he-Igeb-fi-throdog »* – se terminant par un « Yah ! » dont la force démentielle monta en un crescendo assourdissant. Une seconde plus tard le souvenir de tout ce qui avait précédé s'effaça dans une plainte aiguë qui éclata en débordement frénétique pour se changer peu à peu en un déchaînement de rire diabolique poussé jusqu'à l'hystérie. Mrs. Ward, avec ce mélange bien maternel de crainte et de courage aveugle, vint frapper dans son effroi à la porte opaque, mais sans savoir si elle avait été entendue. Elle frappa de nouveau, puis s'arrêta, défaillante tandis que s'élevait un second cri, celui-là indiscutablement de la voix familière de son fils, et qui résonna en même temps que les ricanements de l'autre voix. Elle s'évanouit alors, et reste incapable aujourd'hui de se rappeler exactement pourquoi. La mémoire a parfois d'heureuses défaillances.

Mr. Ward revint du quartier commercial vers six heures et quart ; et ne trouvant pas sa femme au rez-de-chaussée, il apprit des domestiques épouvantés qu'elle était sans doute à la porte de Charles, d'où venaient des bruits plus étranges encore qu'auparavant. Il monta immédiatement et trouva Mrs. Ward étendue de tout son long dans le couloir devant le laboratoire ; voyant qu'elle avait perdu connaissance, il se hâta d'aller chercher un verre d'eau à une fontaine murale voisine. Lui jetant l'eau fraîche au visage il fut réconforté de la voir réagir tout de suite, et il la regardait ouvrir des yeux stupéfaits quand un frisson glacé le parcourut, menaçant de le mettre à son tour dans l'état dont elle sortait à peine. Car le laboratoire apparemment silencieux ne l'était pas autant qu'on l'aurait cru, mais on y percevait le murmure d'une conversation étouffée et tendue, à voix trop basse pour être comprise, et pourtant d'un caractère profondément bouleversant.

Bien sûr il n'était pas nouveau d'entendre Charles murmurer des formules ; mais ce murmure-là était absolument différent. C'était manifestement un dialogue, ou une imitation de dialogue, avec les changements de ton alternés qui suggéraient question et réponse, affirmation et réaction. L'une des voix était celle de Charles, non déguisée, mais l'autre était si grave et caverneuse que le jeune homme n'en avait jamais approché dans ses plus étonnantes imitations rituelles. Elle avait quelque chose d'anormal, de hideux et de sacrilège, et si un cri de son épouse ranimée n'avait réveillé dans son esprit ses instincts protecteurs, Theodore Howland Ward n'aurait

peut-être pas pu se vanter une année de plus de ne s'être jamais évanoui. En tout cas il saisit sa femme dans ses bras et descendit rapidement l'escalier avant qu'elle ne remarque les voix qui l'avaient tant bouleversé. Cependant il ne fut pas assez prompt pour éviter lui-même d'entendre une chose qui le fit chanceler dangereusement avec son fardeau. En effet, le cri de Mrs. Ward avait été perçu par d'autres que lui et, en réponse, on avait prononcé derrière la porte fermée les premiers mots intelligibles de ce terrible colloque secret. Ce n'était, de la voix de Charles, qu'une simple exhortation à la prudence, mais au père qui la surprit ce qu'elle sous-entendait inspira une peur indéfinissable. Il avait seulement dit : « Chut ! – Écrivez ! »

Mr. Ward eut avec sa femme un long entretien après le dîner, et il résolut de voir Charles le soir même pour lui parler sérieusement et avec fermeté. Si important que fût son but, on ne pouvait permettre plus longtemps une telle conduite ; ces derniers incidents outrepassaient les limites du raisonnable et devenaient une menace pour l'ordre et l'équilibre nerveux de toute la maisonnée. Il fallait en vérité que le jeune homme eût complètement perdu l'esprit, car seul un fou achevé pouvait produire les cris sauvages et les conversations imaginaires de voix feintes qu'on avait entendus ce jour-là.

On devait en finir avec tout cela, sinon Mrs. Ward tomberait malade et l'on ne pourrait plus garder de domestiques.

À la fin du repas, Mr. Ward se leva pour monter au laboratoire. Mais il s'arrêta au troisième étage en entendant des bruits qui venaient de la bibliothèque de son fils maintenant abandonnée. Apparemment on jetait des livres, on froissait fébrilement des papiers, et en arrivant au seuil de la porte Mr. Ward vit le jeune homme très agité en train de réunir une énorme brassée de documents de toute taille et de toute forme. Charles, l'air hagard et les traits tirés, sursauta et lâcha le tout en entendant la voix de son père. Il s'assit sur son ordre pour écouter un bon moment les remontrances de l'homme mûr, qu'il méritait depuis si longtemps. Il n'y eut pas de scène. Le sermon fini, il convint que son père avait raison, que ces bruits, ces murmures, ces incantations et ces odeurs chimiques étaient en effet des gênes impardonnables. Il consentit à se montrer plus discret, mais en insistant pour sauvegarder encore sa retraite. L'essentiel de son travail désormais serait d'ailleurs purement livresque ; et il se procurerait ailleurs un logement pour les rituels oraux s'ils étaient nécessaires dans une phase ultérieure. Il se montra navré de la frayeur et de l'évanouissement de sa mère, et expliqua que la conversation récemment entendue faisait partie d'un symbolisme compliqué destiné à créer une certaine atmosphère mentale. Les termes techniques obscurs qu'il employait déroutèrent quelque peu Mr. Ward, mais il eut dans l'ensemble l'impression d'une santé mentale et d'un équilibre indéniables

malgré une mystérieuse tension d'une extrême gravité. L'entretien, en fait, n'avait eu aucun résultat et quand Charles eut quitté la pièce en emportant son chargement Mr. Ward ne sut que penser de toute cette affaire. Elle était aussi inexplicable que la mort du pauvre vieux Nig, dont on avait trouvé le cadavre hérissé une heure plus tôt dans le sous-sol, le regard fixe et la gueule tordue par l'épouvante.

Sous l'impulsion d'un vague instinct de détective, le père déconcerté jeta un coup d'œil sur les rayonnages vides, curieux de savoir ce que son fils avait emporté au grenier. La bibliothèque du jeune homme étant classée dans un ordre clair et rigoureux, on voyait aussitôt quels livres ou au moins quel genre de livres avaient été retirés. Or Mr. Ward eut la surprise de constater que rien ne manquait en occultisme ni en archéologie, à part ce qui avait été précédemment déménagé. Les nouveaux prélèvements concernaient exclusivement des sujets modernes ; histoire, traités scientifiques, géographie, littérature, œuvres philosophiques, et certains journaux et magazines contemporains. Voilà qui s'écartait étrangement des récentes lectures de Charles Ward, et le père resta là, en proie à une perplexité grandissante et au vertige d'un sentiment d'étrangeté où il se perdait. Une sensation poignante étreignit sa poitrine tandis qu'il s'évertuait à saisir ce qui détonnait autour de lui. Quelque chose détonnait, matériellement comme spirituellement. Il avait senti dès son entrée dans la pièce que quelque chose manquait, et enfin il saisit brusquement ce que c'était.

Sur le mur nord il y avait toujours l'ancienne boiserie sculptée de la maison d'Olney Court mais il était arrivé malheur aux couleurs craquelées et momentanément restaurées du grand portrait de Curwen. Le temps et les changements de température avaient fait leur œuvre, et à un moment donné depuis le dernier nettoyage de la pièce il était arrivé le pire. Se détachant du bois, se recroquevillant de plus en plus, et s'émiettant enfin en petits fragments avec une silencieuse et maligne soudaineté, le portrait de Joseph Curwen avait abandonné pour toujours la garde vigilante du jeune homme à qui il ressemblait si étrangement, et gisait maintenant sur le parquet en une mince couche de fine poussière d'un gris bleuâtre.

IV
MÉTAMORPHOSE ET DÉMENCE

1

Au cours de la semaine qui suivit ce mémorable vendredi saint on vit Charles Ward plus souvent que de coutume, et il ne cessa de transporter des livres entre sa

bibliothèque et le laboratoire du grenier. Il avait un comportement calme et raisonnable, mais son air traqué et sournois ne plaisait pas à sa mère, et il devenait incroyablement vorace à en juger par ce qu'il exigeait de la cuisinière. Le Dr. Willett ayant appris les événements et le tapage du vendredi eut le mardi suivant une longue conversation avec lui dans la bibliothèque d'où le portrait avait disparu. L'entretien fut, comme toujours, peu convaincant ; mais Willett est encore prêt à jurer que le jeune homme alors était lui-même et sain d'esprit. Il confirma ses promesses d'une proche révélation, et parla de la nécessité d'installer un laboratoire ailleurs. Quant à la perte du portrait il en fut fort peu touché si l'on se rappelle son premier enthousiasme, et parut goûter au contraire l'humour de sa brusque désagrégation.

Pendant la deuxième semaine Charles commença à s'absenter pour de longues périodes, et Hannah la brave Noire, un jour qu'elle était venue aider aux nettoyages de printemps, fit allusion aux fréquentes visites qu'il rendait à la maison d'Olney Court, où il venait avec une grande valise et faisait de drôles de fouilles dans la cave. Il était toujours très généreux avec elle et le vieil Asa, mais semblait plus soucieux que d'habitude, ce qui la chagrinait beaucoup, car elle l'avait vu grandir depuis sa naissance. Un autre écho de ses faits et gestes vint de Pawtuxet, où des amis de la famille le virent de loin à de très nombreuses reprises. Il hantait la plage et le hangar à canoës de Rhodes-sur-Pawtuxet et l'enquête menée plus tard sur place par le Dr. Willett montra que son but était toujours de rejoindre un point de la rive assez difficile d'accès puis de la remonter à pied vers le nord, et il ne reparaissait ordinairement que longtemps après.

Vers la fin mai il y eut une reprise passagère des bruits rituels dans le laboratoire du grenier, qui provoqua un reproche sévère de Mr. Ward et de la part de Charles une promesse quelque peu affolée. C'était un matin, et l'on y reconnaissait une sorte de conversation imaginaire comme celle du vendredi saint mouvementé. Le jeune homme était en violente discussion ou opposition avec lui-même car il éclata brusquement une série parfaitement distincte d'exclamations contradictoires, de tons différents comme des exigences et des rejets alternés, qui poussa Mrs. Ward à monter en hâte écouter à la porte. Elle ne saisit qu'une phrase dont les seuls mots clairs étaient : « Il faut le garder rouge trois mois », et dès qu'elle eut frappé tout se tut. Interrogé ensuite par son père, Charles répondit qu'il s'élevait certains conflits entre les sphères de conscience que seul un grand savoir-faire pouvait éviter, mais qu'il essaierait de les transférer dans d'autres domaines.

Un bizarre incident nocturne se produisit à la mi-juin. Au début de la soirée il y avait eu quelque bruit et des coups sourds dans le laboratoire, et Mr. Ward s'apprêtait à monter quand tout s'apaisa brusquement. À minuit, tout le monde étant allé se

coucher, le maître d'hôtel fermait à clé la porte de la rue lorsque, selon son témoignage, Charles parut au pied de l'escalier, hésitant, maladroit, avec une grosse valise et fit signe qu'il voulait sortir. Il ne prononça pas un mot, et pourtant le digne natif du Yorkshire ayant vu ses yeux enfiévrés se mit à trembler sans savoir pourquoi. Il ouvrit la porte et le jeune Ward sortit, mais le matin il présenta sa démission à Mrs. Ward. Il y avait, dit-il, quelque chose d'impie dans le regard que Charles avait fixé sur lui. Ce n'est pas une façon pour un jeune gentleman de regarder une honnête personne, et il ne pouvait pas rester une nuit de plus. Mrs. Ward laissa partir l'homme, sans ajouter foi à ses paroles. Imaginer Charles violent cette nuit-là était absurde, car tout le temps qu'elle était restée éveillée elle avait entendu de faibles bruits venant du laboratoire au-dessus d'elle ; des bruits de sanglots, de pas de long en large et de soupirs qui n'exprimaient que le plus profond désespoir. Elle avait pris l'habitude de guetter les bruits dans la nuit, depuis que le secret de son fils avait chassé de son esprit toute autre préoccupation.

Le lendemain soir, comme un autre soir trois mois plus tôt, Charles Ward s'empara très vite du journal et en égara accidentellement une partie. On ne s'en souvint que plus tard lorsque le Dr. Willett se mit à rapprocher les faits apparemment sans lien et chercher les maillons qui manquaient ici et là. Au bureau du *Journal* il trouva la feuille que Charles avait perdue et nota deux articles qui pouvaient être lourds de sens. Les voici :

ENCORE DES VIOLS DE SÉPULTURES

Robert Hart, veilleur de nuit au cimetière du Nord, a découvert ce matin que des déterreurs de cadavres avaient encore sévi dans la partie ancienne du cimetière. La tombe d'Ezra Weeden, né en 1740 et mort en 1824, d'après sa stèle d'ardoise arrachée et sauvagement brisée, fut trouvée ouverte et pillée, à l'aide manifestement d'une bêche volée dans une cabane à outils voisine.

Quel qu'ait pu être le contenu plus d'un siècle après l'inhumation, tout avait disparu sauf quelques éclats de bois pourri. Il n'y avait pas de traces de roues, mais la police a relevé à proximité les empreintes de pas d'une seule personne, trahissant les bottes d'un homme raffiné.

Hart est tenté de rapprocher cet incident de celui de mars dernier, alors que des hommes en camion avaient pris la fuite après avoir creusé une profonde excavation ; mais l'inspecteur Riley rejette cette théorie et souligne des différences essentielles entre les deux affaires. En mars on avait creusé à un endroit où l'on ne connaissait pas de tombe ; cette fois, une sépulture clairement signalée et bien entretenue a été violée avec toutes les marques d'une intention délibérée et d'une évidente malveillance comme en témoigne la destruction de la stèle, encore intacte la veille.

Les membres de la famille Weeden, informés de l'événement, ont exprimé leur stupeur et leur chagrin et ne voient aucun ennemi qui pût s'attaquer ainsi à la tombe de leur ancêtre. Hazard Weeden, 598 Angeli Street, se rappelle une légende familiale selon laquelle Ezra Weeden aurait été mêlé à des circonstances très étranges, aucunement déshonorantes pour lui, peu avant la révolution ; mais d'un secret ou d'une inimitié actuelle il ne savait

absolument rien. L'inspecteur Cunningham a été chargé de l'affaire, et il espère des indices précieux dans un proche avenir.

TUMULTE DE CHIENS À PAWTUXET

Les habitants de Pawtuxet ont été réveillés vers trois heures du matin par un concert phénoménal de chiens qui semblait partir du bord de la rivière au nord de Rhodes-sur-Pawtuxet. Selon ceux qui les entendirent, le volume et la qualité des aboiements étaient extraordinairement bizarres ; et Fred Lemdin, gardien de nuit à Rhodes, déclare qu'il s'y mêlait quelque chose comme les hurlements d'un homme en proie à une terreur et une souffrance mortelles. Un bref et violent orage mit fin au tumulte et la foudre tomba semble-t-il près de la berge. Des odeurs étranges et déplaisantes émanant probablement des réservoirs de pétrole de la baie seraient associées dit-on à cet incident ; elles pourraient avoir contribué à l'excitation des chiens.

Charles prit dès lors une mine défaite, un air traqué, et tout le monde pense, rétrospectivement, qu'à cette époque il a peut-être souhaité faire une déclaration ou une confession, mais qu'une véritable terreur l'a retenu. La surveillance maladive de sa mère la nuit révéla qu'il faisait de fréquentes sorties à la faveur de l'obscurité, et la plupart des aliénistes les plus académiques s'accordent actuellement à lui attribuer les cas odieux de vampirisme qui firent alors tant de bruit dans la presse, sans qu'on ait pu identifier précisément le coupable. Ces cas, trop connus et récents pour qu'on s'y attarde, touchèrent des victimes de tous âges et de toutes conditions et plus particulièrement dans deux localités distinctes ; la colline résidentielle et le North End près de chez les Ward, et d'autre part les quartiers suburbains de l'autre côté de la ligne de Cranston près de Pawtuxet. On attaquait les promeneurs attardés aussi bien que les dormeurs qui laissaient leur fenêtre ouverte, et ceux qui ont survécu parlent tous d'un monstre bondissant, agile et maigre, aux yeux de braise, qui plantait ses dents dans la gorge ou le haut du bras pour se gorger de sang.

Le Dr. Willett, qui refuse de faire remonter jusque-là la folie de Charles Ward, reste prudent quand il est question de ces horreurs. Il a, dit-il, ses théories personnelles ; et il borne ses affirmations à une sorte de négation singulière. « Je ne dirai pas, déclare-t-il, qui ou quoi je crois responsable de ces attaques et de ces crimes, mais j'affirme que Charles Ward en est innocent. J'ai des raisons d'être sûr qu'il ignorait le goût du sang, comme son anémie et sa pâleur grandissantes le prouvent mieux que n'importe quel argument. Ward a touché à des choses terribles, mais il l'a payé cher, et il n'a jamais été un monstre ni un scélérat. Quant au présent – je préfère ne pas y penser. Un changement s'est produit, et je veux croire que le vieux Charles Ward est mort avec lui. Son âme en tout cas, car cette chair démente qui a disparu de l'hôpital de Waite en avait une autre. »

Willett parle en homme autorisé, car il était souvent chez les Ward pour soigner Mrs. Ward dont les nerfs avaient commencé à céder. Ses veilles nocturnes avaient fait naître des hallucinations morbides qu'elle hésitait à confier au médecin, et qu'il affectait devant elle de prendre en riant, mais qui lui donnaient beaucoup à réfléchir lorsqu'il était seul. Ces fantasmes avaient toujours trait aux faibles bruits qu'elle croyait entendre dans le laboratoire et la chambre du grenier, et soulignaient les soupirs et les sanglots étouffés qui survenaient à des heures impossibles. Au début de juillet Willett envoya Mrs. Ward à Atlantic City pour une cure de repos illimitée, et recommanda à Mr. Ward et au défaillant et insaisissable Charles de ne lui écrire que des lettres réconfortantes. C'est probablement à cette fuite obligée et à contrecœur qu'elle doit sa vie et sa raison.

2

Peu de temps après le départ de sa mère, Charles Ward entreprit des pourparlers au sujet du bungalow de Pawtuxet. C'était une petite construction sordide, en bois, avec un garage en ciment, haut perchée sur la rive maigrement peuplée de la rivière un peu au-dessus de Rhodes, mais pour une raison mystérieuse le jeune homme n'en voulait pas d'autre. Il ne laissa aucun répit aux agents immobiliers jusqu'à ce que l'un d'eux l'obtienne pour lui d'un propriétaire réticent à un prix exorbitant, et dès qu'elle fut libre il en prit possession à la faveur de l'obscurité, y transportant dans un gros camion fermé tout le contenu de son laboratoire du grenier, y compris les livres étranges et aussi les ouvrages modernes qu'il avait pris dans son bureau. Il avait fait charger ce camion au plus noir de la nuit, et son père se rappelle seulement avoir perçu dans un demi-sommeil des jurons et des bruits de pas étouffés la nuit du déménagement. Après quoi Charles reprit son ancienne installation au troisième étage et abandonna complètement le grenier.

Il reporta sur le bungalow de Pawtuxet tout le secret dont il avait entouré son domaine du grenier, sauf qu'il semblait avoir désormais deux complices de ses mystères ; un métis portugais à la mine patibulaire, qui venait des docks de South Main Street et lui servait de domestique, et un inconnu cultivé, mince, portant des lunettes noires et une barbe drue non taillée et apparemment teinte, dont la position était de toute évidence celle d'un confrère. Les voisins essayèrent en vain d'engager la conversation avec ces individus bizarres. Gomès, le mulâtre, parlait à peine l'anglais, et le barbu, qui se faisait appeler Dr. Allen, suivait délibérément son exemple. Ward lui-même tenta d'être plus aimable, mais il ne réussit qu'à exciter la curiosité par ses propos décousus sur ses travaux de chimie. Des bruits étranges

coururent bientôt au sujet des lumières qui brûlaient toute la nuit ; et ensuite, quand elles disparurent brusquement, naquirent des commérages plus étranges encore sur les commandes excessives de viande chez le boucher, les exclamations, déclamations, psalmodies et cris étouffés qui semblaient venir d'une cave très profonde sous la maison. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que l'honnête bourgeoisie du voisinage prenait en horreur la maisonnée singulière des nouveaux venus, et rien d'étonnant si l'on suggéra des rapprochements obscurs entre cette installation détestable et la vague d'agressions vampiriques et de meurtres qui sévit alors ; surtout parce que ce fléau paraissait circonscrit autour de Pawtuxet et des rues adjacentes d'Edgewood.

Ward passait la majeure partie de son temps au bungalow, mais il dormait parfois dans la demeure familiale et il était toujours chez lui sous le toit de son père. À deux reprises il quitta la ville pour des absences d'une semaine dont la destination reste inconnue. Il ne cessait de pâlir et de maigrir plus que jamais, et ne témoignait plus la même assurance quand il répétait au Dr. Willett sa vieille histoire de recherches capitales et de proches révélations. Willett l'attendait souvent chez son père pour lui parler, car le vieux Ward était profondément inquiet et embarrassé, et souhaitait assurer à son fils une solide surveillance, dans la mesure où c'était possible avec un adulte si secret et indépendant. Le docteur soutient toujours que le jeune homme était encore sain d'esprit même à cette époque, et cite plus d'une conversation à l'appui.

Vers le mois de septembre le vampirisme se calma, mais en janvier Ward se trouva compromis dans une affaire grave. Depuis quelque temps, on parlait beaucoup d'allées et venues nocturnes de camions au bungalow de Pawtuxet, lorsqu'un contretemps imprévu trahit la nature de l'une au moins des charges qu'ils transportaient. Dans un lieu désert près de Hope Valley survint l'une de ces attaques sordides de poids lourds par des bandits en quête de cargaisons d'alcool, mais cette fois le gros choc fut pour les voleurs. Car les longues caisses dont ils s'emparèrent révélèrent quand ils les ouvrirent le contenu le plus macabre ; si macabre même que le bruit s'en répandit dans le monde de la pègre. Les bandits s'étaient dépêchés d'enterrer leur trouvaille, mais dès que la police d'État eut vent de l'affaire, elle procéda à une enquête minutieuse. Un vagabond récemment arrêté, à qui l'on promit « l'immunité contre les poursuites en cas d'inculpation supplémentaire », consentit enfin à guider un détachement de la police montée jusqu'à la cache improvisée ; et ce qu'on y trouva était atroce et scandaleux. Il serait contraire aux convenances nationales – et même internationales – que le public sût jamais ce que découvrirent ces hommes frappés de terreur. On ne pouvait pas s'y tromper, même parmi ces policiers fort peu adonnés à l'étude ; et des télégrammes partirent instantanément pour Washington.

Les caisses étaient adressées à Charles Ward à son bungalow de Pawtuxet, et il reçut aussitôt de la police d'État et de la police fédérale une visite grave et résolue. On le trouva blême et inquiet avec ses deux bizarres compagnons, et il fournit une explication qui paraissait valable et démontrait son innocence. Ayant eu besoin de certains spécimens anatomiques pour une partie de son programme de recherches, dont tous ceux qui l'avaient connu dans la dernière décennie pouvaient garantir le sérieux et l'authenticité, il avait commandé le nombre et les diverses sortes nécessaires à des agences qu'il avait crues aussi autorisées qu'on peut raisonnablement l'espérer de ce genre d'entreprise. Il avait tout ignoré de *l'identité* des spécimens, et fut profondément bouleversé quand les inspecteurs évoquèrent l'effet désastreux que pourrait produire la découverte de l'affaire pour l'opinion publique et la dignité nationale. Sa déclaration fut fermement corroborée par son confrère barbu le Dr. Allen, dont la voix étrangement caverneuse fut plus convaincante même que le ton inquiet du jeune homme ; finalement, il n'y eut pas de poursuites, mais les policiers notèrent soigneusement le nom et l'adresse que Ward leur donna à New York pour servir de base à une enquête qui n'aboutit à rien. Il convient d'ajouter que les spécimens furent sans tarder discrètement reportés à leur place normale, et que le grand public n'apprendra jamais leur détournement sacrilège.

Le 9 février 1928, le Dr. Willett reçut une lettre de Charles Ward à laquelle il attache une extrême importance, et qui a été le sujet de fréquentes discussions avec le Dr. Lyman. Celui-ci y voit la preuve formelle d'un cas très avancé de démence précoce, alors que Willett au contraire la considère comme le dernier message parfaitement raisonnable du malheureux jeune homme. Il souligne particulièrement le caractère normal de l'écriture, qui malgré des traces d'épuisement nerveux est néanmoins incontestablement celle de Ward. En voici le texte intégral.

100, Prospect St.

Providence, R.I.

8 février 1928

Cher docteur Willett,

Je sens que le moment est enfin venu de vous faire les révélations que je vous promets depuis si longtemps, et que vous avez si souvent sollicitées de moi. La patience dont vous avez fait preuve, la confiance que vous avez témoignée en ma raison et mon honnêteté, sont choses dont je ne cesserai jamais de vous être reconnaissant.

Maintenant que je suis prêt à parler, je dois reconnaître à ma honte qu'aucun triomphe tel que j'en avais rêvé ne me sera jamais donné. Au lieu du triomphe j'ai trouvé la terreur, et ma conversation avec vous ne sera pas une ostentation de victoire mais un appel à votre aide et à vos conseils pour sauver moi-même et le monde d'une horreur qui dépasse toute conception ou prévision humaines. Vous vous rappelez ce que disaient ces lettres de Fenner à propos de l'attaque déclenchée jadis à Pawtuxet. Il faut la répéter, et d'urgence. De nous dépendent plus de choses

que je ne saurais le dire – toute civilisation, toute loi naturelle, peut-être même le destin du système solaire et de l'univers. J'ai mis au jour une anomalie monstrueuse, mais je l'ai fait pour l'amour de la science. À présent, pour l'amour de la vie et de la Nature il faut m'aider à la rejeter dans les ténèbres.

J'ai quitté pour toujours cette maison de Pawtuxet, et nous devons en extirper tout ce qui y est encore, vivant ou mort. Je n'y retournerai pas, et si vous entendez dire que j'y suis, ne le croyez pas. Je vous expliquerai quand je vous verrai pourquoi je vous dis cela. Je suis rentré chez moi pour de bon, et je veux que vous veniez me voir aussitôt que vous pourrez réserver cinq ou six heures de suite pour écouter ce que j'ai à dire. Il faudra bien cela – et croyez-moi si je vous affirme que vous n'avez jamais eu un devoir professionnel plus pressant que celui-là. Ma vie et ma raison sont les moindres choses qui en dépendent.

Je n'ose pas parler à mon père, car il ne comprendrait pas tout. Mais je lui ai dit que j'étais en danger, et il fait garder la maison par quatre hommes d'une agence privée. Je ne sais trop ce qu'ils pourront faire, car ils ont contre eux des forces que vous-même pourriez à peine envisager ou admettre. Venez donc au plus vite si vous voulez me voir vivant et apprendre comment vous pouvez m'aider à sauver le cosmos d'un enfer absolu.

Venez à n'importe quel moment – je ne sortirai pas de la maison. Ne téléphonez pas avant, car on ne sait qui ou quoi pourrait essayer de vous arrêter au passage. Et prions tous les dieux possibles que rien n'empêche cette rencontre.

Dans le plus grave et le plus profond désespoir,

CHARLES DEXTER WARD.

P.-S. Abattez le Dr. Allen à vue *et dissolvez son corps dans l'acide*. Ne le brûlez pas.

Le Dr. Willett reçut cette lettre vers dix heures et demie du matin, et prit immédiatement ses dispositions pour réserver entièrement la fin de l'après-midi et la soirée à cet entretien d'une extrême importance, prêt à le prolonger la nuit aussi longtemps qu'il serait nécessaire. Il avait prévu d'arriver vers quatre heures, et fut, en proie jusque-là à tant de conjectures extravagantes que la plupart de ses tâches furent expédiées machinalement. Si démente que pût paraître la lettre à un étranger, les excentricités de Charles Ward étaient trop familières à Willett pour qu'il la rejette comme un pur délire. Il n'était que trop sûr de pressentir dans tout cela quelque chose d'horrible, indéfinissable et déjà ancien ; la mention même du Dr. Allen pouvait presque se comprendre compte tenu des commérages de Pawtuxet sur l'énigmatique confrère de Ward. Willett ne l'avait jamais vu, mais ayant beaucoup entendu parler de sa mine et de son maintien il se demandait quelle sorte de regard pouvaient cacher ces fameuses lunettes noires.

À quatre heures précises, le Dr. Willett se présenta chez les Ward, mais fut contrarié d'apprendre que Charles ne s'était pas tenu à sa résolution de rester à la maison. Les gardes étaient là mais selon eux le jeune homme semblait avoir perdu beaucoup de sa timidité. Ce matin, au téléphone, il avait, dit l'un des détectives, beaucoup discuté et protesté d'un ton apparemment effrayé, répondant à une voix

inconnue des phrases telles que : « Je suis très fatigué et je dois me reposer un certain temps », « Je ne peux recevoir personne pour le moment, vous m'excuserez », « Je vous prie de remettre à plus tard une action décisive jusqu'à ce que nous ayons trouvé un compromis », ou : « Je suis désolé, mais je dois prendre un congé absolu loin de tout ; je vous parlerai plus tard. » Puis, ayant sans doute repris courage en réfléchissant, il se glissa dehors si discrètement que personne ne l'avait vu partir ni n'avait soupçonné son départ lorsqu'il revint vers une heure et rentra dans la maison sans un mot. Il avait monté l'escalier, et ses craintes l'ayant repris sans doute, on l'entendit pousser en pénétrant dans sa bibliothèque un cri d'épouvante qui s'éteignit ensuite en une sorte de halètement étouffé. Pourtant, quand le maître d'hôtel était allé voir ce qui se passait, il s'était montré à la porte, affichant une grande assurance, et avait congédié d'un seul geste l'homme qui en fut inexplicablement terrifié. Il avait dû après cela ranger quelque peu ses rayonnages à en juger le remue-ménage, les bruits sourds et les grincements qui avaient suivi ; enfin il avait reparu pour partir aussitôt. Willett demanda s'il avait laissé un message, mais on lui répondit qu'il n'y en avait aucun. Le maître d'hôtel semblait étrangement troublé par on ne sait quoi dans l'air et les manières de Charles, et il s'informa avec intérêt des chances de guérison de ses nerfs malades.

Le Dr. Willett attendit en vain presque deux heures dans la bibliothèque, observant les rayons poussiéreux où les livres déménagés avaient laissé de larges vides, avec un sourire amer pour les boiseries du mur nord sur la cheminée, d'où un an plus tôt le visage doucereux du vieux Curwen regardait benoîtement au-dessous de lui. Au bout d'un certain temps le demi-jour s'assombrit, et l'éclat du soleil couchant fit place à une terreur imprécise et grandissante, qui telle une ombre s'effaça devant la nuit. Finalement Mr. Ward rentra, surpris et furieux de l'absence de son fils après toute la peine qu'il avait prise pour le garder. Il ignorait le rendez-vous de Charles, et promit d'avertir Willett dès que le jeune homme reviendrait. En prenant congé du médecin il exprima son extrême perplexité quant à l'état de son fils et supplia son visiteur de faire tout son possible pour lui rendre son équilibre. Willett fut soulagé de fuir cette bibliothèque, que semblait hanter une présence effroyable et impie ; comme si le portrait disparu avait laissé derrière lui un héritage maléfique. Il n'avait jamais aimé ce tableau ; et même maintenant, de sang-froid comme il l'était, une menace dans ce panneau vide lui inspira un impérieux besoin de sortir immédiatement retrouver l'air pur.

3

Le lendemain matin Willett reçut un mot de Ward père, disant que Charles était toujours absent. Il ajoutait que le Dr. Allen avait téléphoné pour l'informer que Charles resterait quelque temps à Pawtuxet, et qu'il ne fallait pas le déranger. C'était nécessaire car Allen lui-même devait brusquement s'absenter, lui laissant tout le soin des recherches. Charles envoyait ses meilleures pensées, et regrettait les ennuis que son changement de programme pouvait avoir causés. En écoutant ce message, Mr. Ward entendit pour la première fois la voix du Dr. Allen, qui parut éveiller en lui un souvenir confus et fugitif, impossible à situer exactement mais inquiétant au point de l'effrayer.

Devant ces nouvelles déroutantes et contradictoires, le Dr. Willett ne sut vraiment plus quoi faire. On ne pouvait nier la gravité véhémente de la lettre de Charles, mais que penser de cette violation immédiate de ses propres décisions les plus formelles ? Le jeune Ward avait écrit que ses travaux étaient devenus sacrilèges et menaçants, que tout cela, ainsi que son confrère barbu, devait être éliminé à tout prix, et qu'il ne retournerait jamais sur le théâtre de leurs dernières activités ; cependant, à en croire les plus récentes communications, il avait oublié tout cela et replongeait au cœur du mystère. Le bon sens commandait qu'on abandonne ce garçon à son caprice, mais un instinct plus profond interdisait l'oubli de cette lettre éperdue. Willett la relut et la résonance essentielle ne lui apparut ni aussi vide ni aussi folle que le suggéraient son verbiage grandiloquent et son défaut d'exécution. Sa terreur était trop vraie et trop profonde, elle évoquait, rejoignant ce que le docteur savait déjà, des monstruosités trop impressionnantes venues de par-delà le temps et l'espace, pour autoriser une quelconque explication sceptique. Il existe ailleurs des horreurs inconnues ; et peu importent les faibles chances qu'on a de les atteindre, on doit être prêt en tout temps à toutes les formes d'action.

Pendant plus d'une semaine le Dr. Willett réfléchit au dilemme qui s'imposait à lui, et fut de plus en plus décidé à aller voir Charles dans le bungalow de Pawtuxet. Aucun ami du jeune homme ne s'était jamais risqué à forcer l'entrée de ce repaire interdit, et son père même ne savait de l'intérieur que ce qu'il avait bien voulu lui décrire ; mais Willett sentait la nécessité d'une conversation directe avec son malade. Mr. Ward avait reçu de son fils des mots brefs, évasifs, tapés à la machine, et Mrs. Ward, disait-il, dans sa retraite d'Atlantic City, n'était pas plus favorisée. Le médecin résolut donc d'agir ; malgré l'étrange appréhension inspirée par les vieilles légendes de Joseph Curwen, les révélations plus récentes et les mises en garde de Charles Ward, il se mit en route hardiment pour le bungalow perché sur la berge abrupte de la rivière.

Il était allé déjà voir l'endroit par pure curiosité, sans jamais bien sûr entrer dans

la maison ou signaler sa présence ; il connaissait donc exactement le chemin. Tout en suivant Broad Street dans sa petite automobile, en début d'après-midi vers la fin de février, il songeait bizarrement au groupe résolu qui avait pris la même route cent cinquante-sept ans plus tôt pour une terrible mission que personne n'avait jamais comprise.

Le trajet fut court à travers la périphérie dégradée de la ville, puis la coquette Edgwood et Pawtuxet l'endormie s'étendirent bientôt devant lui. Willett tourna à droite dans Lookwood Street et suivit cette voie rurale aussi longtemps qu'il le put, après quoi il descendit de voiture et marcha vers le nord en direction de la hauteur qui dominait les charmantes combes de la rivière et l'étendue brumeuse des basses terres au-delà. Les maisons étaient encore peu nombreuses à cet endroit et il ne pouvait manquer de voir, perché sur sa gauche, le bungalow isolé avec son garage en ciment. Remontant vivement l'allée de gravier mal entretenue, il frappa d'une main ferme à la porte et parla sans trembler au sinistre mulâtre portugais qui l'entrouvrit à peine.

Il devait, dit-il, voir immédiatement Charles Ward pour une affaire d'une importance capitale. Il n'admettrait aucune excuse, et un refus entraînerait un rapport complet de l'affaire à Ward père. Le mulâtre hésitait toujours et pesait contre la porte quand Willett essayait de l'ouvrir ; mais le docteur éleva la voix et renouvela sa demande. Alors vint de l'intérieur obscur un murmure rauque qui le glaça jusqu'aux moelles sans qu'il sût pourquoi. « Laisse-le entrer, Tony, dit la voix, autant nous expliquer tout de suite. » Si le murmure était inquiétant, ce qui vint ensuite fut pire. Le plancher craqua et celui qui avait parlé apparut – le propriétaire de ces sonorités étranges et vibrantes n'était autre que Charles Dexter Ward.

La précision avec laquelle le Dr. Willett se rappela et consigna la conversation de cet après-midi-là tient à l'importance qu'il accorde à cette période en particulier. Car il reconnaît enfin un changement radical dans la mentalité de Charles Dexter Ward, et pense que le jeune homme s'exprimait désormais avec un cerveau irrémédiablement étranger à celui dont il avait suivi le développement pendant vingt-six ans. Sa controverse avec le Dr. Lyman l'a obligé à une grande rigueur, et il date catégoriquement la folie de Charles Ward de l'époque où ses parents commencèrent à recevoir les lettres dactylographiées. Elles ne sont pas du style habituel de Ward ; pas même du style de la dernière lettre délirante à Willett. Elles ont un caractère archaïque très singulier, comme si la démence de leur auteur avait donné libre cours à un flot de tendances et d'impressions amassées inconsciemment pendant son adolescence d'amateur d'antiquités, il y a un effort évident pour être moderne, mais l'esprit et parfois la langue sont ceux du passé.

Le passé se révélait également dans tous les gestes et les intonations de Ward lorsqu'il reçut le médecin dans ce bungalow obscur. Il s'inclina, désigna un siège à Willett, et se mit brusquement à parler de cette voix grave qu'il essaya d'expliquer dès le début.

« Je suis devenu phtisique, commença-t-il, à cause de ce maudit air de rivière. Vous excuserez mon parler. Je suppose que vous venez de la part de mon père pour voir ce qui m'arrive, et j'espère que vous ne lui direz rien qui puisse l'alarmer. »

Willett écoutait avec une extrême attention cette voix grinçante, mais étudiait de plus près encore le visage de son interlocuteur. Il y sentait quelque chose de faux ; et il songeait à ce que la famille lui avait dit de la peur, une nuit, de ce maître d'hôtel du Yorkshire. Il aurait voulu qu'il ne fît pas si noir, mais il ne demanda pas qu'on levât les stores.

Ce qu'il demanda à Ward en revanche, c'est pourquoi il avait ainsi démenti le message désespéré envoyé un peu plus d'une semaine auparavant.

» J'allais y venir, répondit l'hôte. Vous devez le savoir, je suis dans un très mauvais état nerveux, et je fais et dis d'étranges choses que je ne puis expliquer. Ainsi que je vous l'ai dit souvent, je suis au bord de grandes découvertes et leur importance est cause que parfois ma tête s'égare. Tout homme peut bien prendre peur de ce qu'il a découvert, mais je n'en ai plus pour longtemps. Je me suis conduit comme un âne à rester cloué à la maison avec ces gardes ; au point où j'en suis, ma place est ici. Je n'ai pas bonne réputation chez mes voisins indiscrets, et peut-être ma faiblesse m'a-t-elle conduit à croire moi-même ce qu'ils disent de moi. Il n'y a point malice en tout ce que je fais, tant que je le fais comme il se doit. Ayez la bonté d'attendre six mois, et je vous montrerai de quoi récompenser votre patience.

« Sachez aussi que j'ai le moyen de connaître le passé de source plus certaine que les livres, et je vous laisse à juger l'importance de ce que je peux offrir à l'histoire, à la philosophie et aux arts en raison des portes auxquelles j'ai accès. Mon aïeul possédait tout cela quand ces fureteurs sans cervelle sont venus l'assassiner. Je l'ai de nouveau, ou je suis sur le point d'en recouvrer fort imparfaitement quelque chose. Cette fois, rien ne doit y mettre obstacle, et surtout pas mes propres craintes imbéciles. Oubliez je vous prie tout ce que je vous écrivis, monsieur, et ne redoutez rien de cette maison ou de ce qu'elle abrite. Le Dr. Allen est un homme de grand talent, et je lui dois des excuses pour le mal que j'ai pu dire de lui. J'aurais souhaité ne pas me séparer de lui, mais d'autres tâches l'appelaient ailleurs. Son zèle égale le mien en toutes choses, et je suppose que lorsque j'ai redouté ce travail, je le redoutais lui aussi comme celui qui m'y secondait le mieux. »

Ward s'arrêta, et le docteur ne sut guère que dire ni penser. Il se sentit presque stupide devant ce tranquille désaveu de la lettre et pourtant un fait s'imposait à lui : tandis que le présent discours était bizarre, insolite et incontestablement dément, la lettre elle-même avait été tragique dans son naturel et sa ressemblance avec le Charles Ward qu'il connaissait. Willett tenta alors d'orienter la conversation vers des sujets anciens en rappelant au jeune homme certains événements passés qui pourraient recréer une ambiance familière ; mais cette tentative n'aboutit qu'à des effets grotesques. Il en fut de même par la suite avec tous les aliénistes. D'importants secteurs du stock d'images mentales chez Charles Ward, en particulier ce qui touchait à l'époque contemporaine et à sa vie personnelle, avaient été inexplicablement supprimés ; tandis que le savoir accumulé dans son adolescence sur les choses anciennes était monté des profondeurs du subconscient pour engloutir le moderne et l'individuel. Sa familiarité avec le passé semblait anormale, choquante, et il s'efforçait de la cacher. Quand Willett évoquait un des sujets favoris de ses études archéologiques, il y jetait souvent, par hasard, une lumière qu'aucun mortel normal n'était censé posséder, et le docteur frissonnait à telle ou telle allusion désinvolte.

Il n'était pas sain d'en savoir tant sur la façon dont le gros shérif avait perdu sa perruque en se penchant pendant la représentation à l'Histrionick Academy de Mr. Douglas, dans King Street le 11 février 1762, qui tombait un jeudi ; ou comment les acteurs avaient si furieusement coupé le texte de la pièce de Steele, *Conscious Lover,* qu'on s'était, presque réjoui de la fermeture du théâtre, une quinzaine plus tard, par les autorités sous la pression des baptistes. Que la diligence de Thomas Sabin pour Boston était « diablement incommode », de vieilles lettres pouvaient bien l'avoir dit ; mais quel antiquaire bien portant pouvait se rappeler que l'enseigne neuve d'Epenetus Olney (la couronne voyante qu'il avait installée après avoir décidé d'appeler sa taverne la *Crown Coffee House*) grinçait exactement comme les premières notes du dernier succès de jazz que jouaient toutes les radios de Pawtuxet ?

Ward cependant ne se laissa pas prendre longtemps à ce jeu. Il écarta en peu de mots les sujets modernes et personnels, tandis qu'il manifestait bientôt à l'égard des questions anciennes l'ennui le plus évident. Ce qu'il voulait manifestement, c'était donner satisfaction à son visiteur juste assez pour qu'il parte sans intention de retour. Il offrit donc à Willett de lui montrer toute la maison, et le conduisit aussitôt dans toutes les pièces de la cave au grenier. Le médecin, observant avec intérêt, remarqua que les livres visibles étaient trop banals et trop peu nombreux pour avoir rempli les vides sur les rayonnages chez Ward, et que le prétendu « laboratoire » n'était qu'un maigre trompe-l'œil. Il y avait évidemment une bibliothèque et un laboratoire ailleurs ; mais il était impossible de dire où. Ayant échoué pour l'essentiel de sa

quête, sans pouvoir définir en quoi, Willett regagna la ville avant le soir et raconta à Ward père tout ce qui s'était passé. Ils reconnurent que le jeune homme devait avoir vraiment perdu l'esprit, mais décidèrent de ne prendre pour l'instant aucune mesure radicale. Surtout, on devait garder Mrs. Ward dans une ignorance aussi complète que le permettraient les étranges messages dactylographiés de son fils.

Mr. Ward résolut alors d'aller en personne rendre à Charles une visite en le prenant par surprise. Le Dr. Willett le conduisit un soir en voiture, le guida jusqu'à l'endroit d'où le bungalow était visible, puis attendit patiemment son retour. La séance fut longue, et le père en revint très attristé et perplexe. Il avait été reçu à peu près comme Willett, sauf que Charles mit un temps infini à se montrer, après que le visiteur ayant forcé la porte eut expédié le Portugais avec un ordre impératif ; et dans l'attitude du fils transformé il n'y eut pas trace d'affection filiale. Les lumières étaient en veilleuse, mais le jeune homme ne s'en plaignit pas moins qu'elles l'éblouissaient outrageusement. Il avait refusé d'élever la voix, affirmant que sa gorge était en très mauvais état ; mais son murmure enroué prenait un caractère confusément inquiétant que Mr. Ward ne pouvait plus chasser de son esprit.

Décidés d'un commun accord à faire tout ce qu'ils pourraient afin de sauver la raison du jeune homme, Mr. Ward et le Dr. Willett entreprirent de recueillir jusqu'au moindre détail tous les éléments du dossier. Ils commencèrent par les commérages de Pawtuxet, ce qui fut relativement facile car ils avaient tous deux des amis dans la région. Le Dr. Willett en obtint davantage car les gens s'ouvraient plus volontiers à lui qu'à un parent du personnage principal, et il conclut de tout ce qu'il apprit que la vie du jeune Ward était devenue bien singulière. Pour la rumeur publique, sa maisonnée n'était pas étrangère aux cas de vampirisme de l'été précédent, tandis que les allées et venues nocturnes de camions donnaient lieu à des hypothèses sinistres. Les commerçants du pays parlaient des commandes bizarres passées par l'affreux mulâtre, en particulier des quantités excessives de viande et de sang frais fournies par les deux boucheries les plus proches. Pour une maison de trois personnes, une telle abondance paraissait complètement absurde.

Il y avait aussi l'affaire des bruits souterrains. Les témoignages en étaient plus difficiles à établir, mais toutes les allusions s'accordaient sur certains points essentiels. On entendait indéniablement des bruits de caractère rituel, et cela quand le bungalow était dans le noir. Ils pouvaient, naturellement, venir de la cave ; mais la rumeur affirmait qu'il existait des cryptes plus profondes et plus étendues. Se rappelant les anciennes histoires des catacombes de Joseph Curwen, et convaincus que la maison actuelle avait été choisie pour son emplacement sur les lieux où avait vécu le vieux Curwen, comme le révélèrent certains des documents trouvés derrière le

portrait, Willett et Mr. Ward accordèrent une attention spéciale à ce genre de commérages ; ils cherchèrent plusieurs fois sans succès la porte dans la berge que mentionnaient les manuscrits d'autrefois. Quant à l'opinion des gens sur les divers habitants du bungalow, il s'avéra bientôt qu'on détestait le Brava [10] portugais, que le Dr. Allen faisait peur avec sa barbe et ses lunettes, et que le jeune érudit blême inspirait une profonde antipathie. Au cours des dernières semaines, Ward avait évidemment beaucoup changé, car il avait renoncé à ses efforts d'amabilité et dans les rares occasions où il s'aventurait dehors, il ne parlait qu'en murmures enroués singulièrement déplaisants.

Tels furent les bribes et les fragments ramassés ici et là ; Mr. Ward et le Dr. Willett leur consacrèrent beaucoup de longs et sérieux entretiens. Ils s'efforçaient d'exploiter toutes les ressources de la déduction, de l'induction et de l'imagination créatrice ; de relier tous les faits connus du passé de Charles, y compris la lettre désespérée que le médecin avait montrée au père, aux maigres témoignages disponibles sur le vieux Joseph Curwen. Ils auraient donné beaucoup pour parcourir les papiers que Charles avait découverts, car de toute évidence la clé de sa folie se trouvait dans ce qu'il avait appris sur le sorcier de jadis et ses faits et gestes.

4

Ce ne fut pourtant pas d'une démarche de Mr. Ward ou du Dr. Willett que procéda l'étape suivante de cette surprenante affaire. Le père et le médecin, désorientés et rebutés par une ombre trop imprécise et insaisissable pour être combattue, avaient laissé aller les choses non sans inquiétude, tandis que les messages dactylographiés du jeune Ward à ses parents se faisaient de plus en plus rares. Puis vint le premier du mois avec ses règlements financiers habituels, et les employés de certaines banques se mirent à hocher la tête et à échanger des coups de téléphone. Des fonctionnaires, qui connaissaient de vue Charles Ward, allèrent lui demander au bungalow pourquoi tous ses chèques en ce moment ressemblaient à des faux grossiers, et se rassurèrent moins qu'ils n'auraient dû l'être quand le jeune homme leur expliqua d'une voix enrouée que sa main avait récemment subi un choc nerveux qui rendait impossible une écriture normale. Il ne pouvait tracer, dit-il, aucun caractère sinon avec une extrême difficulté ; la preuve en était qu'il avait été obligé de dactylographier ses dernières lettres, même à ses père et mère, qui confirmeraient le fait.

Ce qui alerta les enquêteurs ne fut pas ce seul incident, qui n'avait rien de si exceptionnel ou de vraiment suspect ni même les rumeurs de Pawtuxet dont ils avaient pu avoir des échos. Ce fut le discours confus du jeune homme qui les déconcerta, car

il supposait une amnésie totale dans d'importantes questions monétaires qu'il connaissait sur le bout du doigt un mois ou deux plus tôt. Il avait quelque chose d'anormal ; malgré ses propos apparemment cohérents et sensés, ces lacunes mal dissimulées sur des points vitaux restaient inexplicables. En outre, si aucun de ces hommes ne connaissait très bien Ward, ils n'en remarquèrent pas moins un changement dans son langage et ses manières. Ils le savaient amateur d'antiquités, mais l'archéologue le plus incorrigible ne fait pas un usage constant de tournures et de gestes surannés. En somme, ce composé d'enrouement, de mains paralysées, de mémoire défaillante, d'altération du langage et des manières devait être le signe de quelque trouble ou maladie réellement grave, qui sans aucun doute était à l'origine des bruits bizarres qui avaient couru ; après leur départ les enquêteurs conclurent qu'un entretien avec Mr. Ward père s'imposait.

Le 6 mars 1928, il y eut donc une longue et sérieuse conférence dans son bureau, au terme de laquelle le père complètement désorienté fît venir le Dr. Willett, dans une sorte de résignation impuissante. Willett jeta un coup d'œil aux signatures contraintes et maladroites des chèques, les comparant mentalement à l'écriture de cette dernière lettre affolée. Certes, le changement semblait profond et radical, pourtant le nouveau graphisme avait on ne sait quoi de diablement familier. Compliqué, avec de curieuses tendances archaïques, le trait en paraissait d'une tout autre main que celle du jeune homme. Il était étrange – mais où l'avait-il déjà vu ? En définitive, la démence de Charles était évidente. On ne pouvait en douter. Et puisqu'il se montrait certainement incapable de gérer sa fortune et d'entretenir plus longtemps des rapports normaux avec le monde extérieur, il fallait prendre d'urgence des mesures pour sa surveillance et si possible sa guérison. On fît donc appel à trois aliénistes, les Drs. Peck et Waite, de Providence, et le Dr. Lyman de Boston, à qui Mr. Ward et le Dr. Willett exposèrent l'histoire du cas dans tous ses détails, et qui s'entretinrent longuement dans la bibliothèque désormais inoccupée de leur jeune malade, examinant les livres et les documents qu'il avait laissés, afin d'en apprendre davantage sur ses tendances intellectuelles. Après ce tour d'horizon et la lecture de la terrible lettre à Willett, ils conclurent que les recherches de Charles Ward auraient suffi à déséquilibrer ou au moins ébranler n'importe quelle intelligence normale, et souhaitèrent vivement voir ses ouvrages et papiers plus personnels ; mais cela ils ne le pourraient, si tant est qu'ils réussissent, qu'après une scène au bungalow. Willett alors reconsidéra toute l'affaire avec une ardeur fébrile ; c'est à ce moment qu'il obtint le témoignage des ouvriers qui avaient vu Charles découvrir les documents de Curwen, et qu'il vérifia les incidents des articles de journaux détruits en consultant ceux-ci au bureau du *Journal*.

Le jeudi 8 mars, les Drs. Willett, Peck, Lyman et Waite, accompagnés de Mr. Ward, rendirent au jeune homme leur visite décisive ; sans cacher leurs intentions, ils interrogèrent avec une extrême précision le malade maintenant reconnu comme tel. Charles, bien qu'il ait mis un temps infini à répondre aux appels, restant imprégné d'étranges et nocives odeurs de laboratoire quand il parut enfin, l'air inquiet, ne se rebella pas le moins du monde ; il reconnut spontanément que sa mémoire et son équilibre avaient souffert de son application incessante à des recherches ardues. Il n'opposa aucune résistance quand on affirma la nécessité de son transfert dans une autre résidence ; il semblait en fait doué d'une remarquable intelligence, mis à part la simple mémoire. Son attitude aurait jeté ses interrogateurs dans la perplexité si le ton constamment archaïque de ses propos et la substitution manifeste dans sa conscience des idées anciennes aux modernes n'en avaient fait un cas assurément en marge de la normale. Sur ses travaux il n'apprit rien de plus aux médecins qu'il n'en avait dit autrefois à sa famille et au Dr. Willett, et il attribua son message affolé du mois précédent à la nervosité et la surexcitation. Il maintint que ce bungalow obscur ne possédait d'autres bibliothèque et laboratoire que ceux qu'on voyait, et se lança dans des explications confuses sur l'absence à l'intérieur de la maison des odeurs qui imprégnaient tous ses vêtements. Les commérages du quartier n'étaient que misérables inventions de la curiosité déçue. Quant au Dr. Allen, il ne se sentait pas le droit de dire au juste où il était, mais il assurait aux enquêteurs que le barbu aux lunettes reviendrait quand il le faudrait. En congédiant le Brava impassible qui repoussa toutes les questions des visiteurs, et en fermant le bungalow qui semblait garder encore tant de ténébreux secrets, Ward ne donna aucun signe d'inquiétude, sinon ce geste qu'on remarqua à peine de prêter l'oreille un instant comme à quelque son très assourdi. Il semblait plein d'une tranquille résignation de philosophe pour qui ce départ n'eût été qu'un incident passager qui causerait d'autant moins d'ennuis qu'on y mettrait moins d'obstacles en s'en débarrassant une fois pour toutes. Il était clair qu'il se fiait à la vivacité manifestement intacte de son esprit despotique pour vaincre toutes les difficultés où l'avaient mené sa mémoire déformée, la perte de sa voix et de son écriture, son comportement excentrique et renfermé. On convint de ne rien dire à sa mère de ce changement ; son père enverrait à sa place les lettres dactylographiées. Ward fut conduit à la maison de santé paisible et bien située du Dr. Waite sur Conanicut Island, dans la baie, et soumis aux examens et aux interrogatoires les plus minutieux de tous les médecins consultés sur son cas. C'est alors que l'on découvrit les anomalies physiques ; le métabolisme ralenti, la peau modifiée, et les réactions neurales disproportionnées. Le Dr. Willett fut le plus troublé des divers consultants, car ayant soigné Ward toute sa vie il pouvait évaluer avec une terrible précision l'étendue de ce désordre pathologique. Même la tache de naissance olivâtre avait

disparu de sa hanche, tandis que sa poitrine portait une grande marque ou cicatrice noire qui n'y avait jamais été auparavant, et Willett se demanda si le jeune homme avait été soumis à quelque « marque de sorcière » infligée disait-on au cours d'assemblées sacrilèges, la nuit, dans des lieux solitaires et sauvages. Il ne pouvait chasser de son esprit certain compte rendu d'un procès de sorcière à Salem, que Charles lui avait montré au temps lointain de leurs rapports confiants. On y lisait : « Mr. G. B. a cette nuit imposé la marque du diable sur Bridget S., Jonathan A., Simon O., Deliverance W., Joseph C., Susan P., Mehitable C., et Deborah B. » Le visage de Ward, aussi, lui causait un affreux malaise dont il finit par découvrir brusquement l'origine. Au-dessus de l'œil droit, le jeune homme avait quelque chose qu'il n'avait jamais remarqué avant – une petite marque ou cicatrice exactement comme celle du portrait désagrégé du vieux Joseph Curwen, attestant peut-être quelque hideuse inoculation rituelle qu'ils avaient subie tous deux à une certaine étape de leur itinéraire occulte.

Pendant que Ward posait des problèmes à tous les médecins de la maison de santé, on surveillait de très près le courrier adressé soit à lui soit au Dr. Allen, et que Mr. Ward avait prié de faire suivre au domicile familial. Willett avait prédit qu'on y trouverait peu de chose, car toute communication d'importance capitale aurait probablement été assurée par un coursier ; mais à la fin de mars il arriva une lettre de Prague pour le Dr. Allen qui donna beaucoup à réfléchir au père et au médecin. Elle était d'une écriture archaïque, très difficile à lire ; et sans trahir vraiment l'effort d'un étranger, elle différait presque autant de l'anglais moderne que le langage du jeune Ward lui-même.

Kleinstrasse 11,

Altstadt, Prague,

11 fév. 1928

Frère en Almonsin-Metraton

J'ai reçu ce jour vos nouvelles de ce qui est sorti des Sels que je vous envoyai. C'était une erreur, qui montre clairement que les stèles avaient été changées quand Barnabas m'obtint le spécimen. Il en est souvent ainsi, comme vous le devez savoir vu l'objet que vous avez retiré de King's Chapel en 1769 et ce que H. a retiré du vieux champ de repos en 1690, qui a manqué l'occire. Je tins d'Égypte un objet semblable, voici soixante-quinze ans, d'où vint cette cicatrice que le garçon vit sur moi en 1924. Comme je vous le dis voilà longtemps, n'évoquez Rien que vous ne puissiez dominer ; soit des Sels morts ou hors des sphères au-delà. Ayez prêtes en tout temps les Paroles qui conjurent, et n'attendez pas d'être sûr quand il y a quelque doute sur *Qui* vous savez. Les pierres ont toutes été changées à présent dans neuf champs sur dix. Vous n'êtes jamais sûr avant d'interroger. J'ai eu ce jour des nouvelles de H. qui a eu des traverses avec les soldats. Il paraît fâché que la Transylvanie soit passée de la Hongrie à la Roumanie, et changerait de résidence si le château n'était si plein de ce que nous savons. Mais là-dessus il vous a sans doute écrit. Dans mon prochain envoi il y aura certaine chose d'un tumulus oriental qui vous fera grand

plaisir. En attendant n'oubliez pas que je désire voir B. F. si toutefois vous pouvez me l'obtenir. Vous connaissez mieux que moi G. à Philada. Rappelez-le d'abord si vous voulez, mais n'en usez pas avec lui si durement qu'il devienne incommode, car je dois lui parler à la fin.

Yogg-Sothoth Neblod Zin

SIMON O.

À Mr. J. C.

à Providence.

Mr. Ward et le Dr. Willett restèrent confondus devant ce qui semblait pure démence. Ils n'en tirèrent que peu à peu les conclusions. Ainsi donc le Dr. Allen absent, et non Charles Ward, était devenu la tête pensante à Pawtuxet ? Cela expliquait le post-scriptum et la condamnation de la dernière lettre folle du jeune homme. Et que signifiait la mention de l'étranger barbu à lunettes comme « Mr. J. C. » ? La logique était imparable, mais il y a des limites à la monstruosité. Qui était « Simon O. » ? Le vieillard que Ward avait vu à Prague quatre ans plus tôt ? Peut-être, mais dans les siècles passés on en connaissait un autre – Simon Orne, alias Jedediah de Salem, disparu en 1771, et dont le Dr. Willett maintenant reconnaissait formellement l'étonnante écriture, d'après les photostats des documents Orne que Charles lui avait montrés autrefois. Que d'horreurs et de mystères, quels démentis et violations des lois de la Nature revenaient après un siècle et demi harceler le vénérable Providence aux grappes de dômes et de clochers ?

Le père et le vieux médecin, ne sachant vraiment plus que faire ni que penser, allèrent voir Charles à la maison de santé, et l'interrogèrent aussi discrètement que possible sur le Dr. Allen, la visite à Prague, et ce qu'il avait appris de Simon ou Jedediah Orne de Salem. À tout cela le jeune homme, poliment évasif, se contenta de répondre de sa voix rauque qu'il avait constaté les relations spirituelles extraordinaires que le Dr. Allen entretenait avec certaines âmes du passé, et que l'homme barbu pouvait avoir à Prague un correspondant doué de la même faculté. En se retirant, Mr. Ward et le Dr. Willett désolés se rendirent compte qu'ils avaient bien plutôt subi l'interrogatoire et que, sans se compromettre lui-même, le jeune interné leur avait fait dire tout ce que contenait la lettre de Prague.

Les Drs. Peck, Waite et Lyman n'étaient pas d'humeur à attacher quelque importance à l'étrange correspondance du compagnon du jeune Ward ; connaissant la propension des monomaniaques et autres excentriques à se grouper, ils pensaient que Charles ou Allen s'étaient simplement découvert un congénère expatrié – qui avait vu peut-être l'écriture d'Orne et l'avait copiée dans l'espoir de se faire passer pour la réincarnation du disparu. Allen lui-même étant dans le même cas pouvait se faire

passer aux yeux du jeune homme pour un avatar du défunt Curwen. On connaissait ce genre de cas, et partant du même principe les médecins à la tête froide rejetaient l'inquiétude grandissante de Willett à propos de l'écriture actuelle de Charles Ward, imitée selon eux de modèles quelconques obtenus par quelque stratagème. Willett croyait avoir enfin retrouvé ce qui lui semblait bizarrement familier, et c'était une vague ressemblance avec l'écriture du vieux Joseph Curwen lui-même ; mais les autres médecins n'y voyaient qu'une phase de simulation typique de cette sorte de démence, et refusaient d'y attacher aucune signification ni positive ni défavorable. Devant l'attitude terre à terre de ses confrères, Willett conseilla à Mr. Ward de garder pour lui la lettre adressée au Dr. Allen qui arriva le 2 avril de Rakus, Transylvanie, et dont l'écriture ressemblait de façon si frappante et parfaite à celle du cryptogramme Hutchinson que le père et le médecin restèrent un moment saisis d'effroi avant de la décacheter.

Château Ferenczy

7 mars 1928

Cher C. – Reçu 20 hommes de la milice venus m'interroger sur ce que racontent les paysans. Il faut creuser plus profond et faire moins de bruit. Ces Roumains me tourmentent diablement, eux et leur zèle détestable alors qu'on peut acheter un Magyar avec un verre et de quoi manger. Le mois dernier M. m'a procuré le sarcophage des cinq sphinx de l'Acropole où Celui que j'évoquai avait dit qu'il serait, et j'ai eu trois Entretiens avec Ce qui y était inhumé. Il ira immédiatement à Prague chez S. O. et ensuite chez vous. La créature est fort entêtée mais vous connaissez le moyen d'y remédier. Vous faites preuve de sagesse en ayant moins de monde qu'avant ; car il n'était pas besoin de conserver les gardiens sous leur forme et les engraisser à ne rien faire, et le risque était grand d'embarras en cas d'ennuis, vous ne le savez que trop. Vous pouvez maintenant vous déplacer et travailler ailleurs sans trop de peine si c'est nécessaire, mais j'espère que rien ne vous contraindra bientôt à suivre une voie si fâcheuse. Je me réjouis que vous n'ayez plus guère commerce avec *Ceux du Dehors ;* car il y eut toujours là un péril mortel, et vous savez ce qu'il advient quand on invoque la protection de Quelqu'un qui ne la veut point donner. Vous l'emportez sur moi en préparant les formules de manière qu'*un autre* les puisse dire avec succès, mais Borellus estimait qu'il ne pourrait en être ainsi que si l'on possédait les paroles exactes. Le garçon les emploie-t-il souvent ? Je regrette qu'il fasse le dégoûté, ainsi que je l'avais craint quand je l'ai eu ici près de quinze mois, mais je suis sûr que vous savez comment le traiter. Vous ne pouvez le vaincre avec la formule, car elle n'opère que sur ceux que l'autre formule a fait lever des Sels ; mais il vous reste de fortes mains, le couteau, le pistolet, et les tombes ne coûtent guère à creuser, ni les acides, tout prêts à consumer. O. dit que vous lui avez promis B. F. Il me le faut après. B. va vous voir bientôt et peut-être vous donnera ce que vous souhaitez de cette chose noire sous Memphis. Prenez garde à ce que vous évoquez, et méfiez-vous de ce garçon. Le temps sera venu dans un an d'évoquer les Légions Souterraines, et alors il n'y aura pas de bornes à notre pouvoir. Croyez-en ce que je vous dis, car vous le savez, O. et moi avons eu ces cent-cinquante années de plus que vous pour étudier ces matières.

Nephren-Ka nai Hadoth

Edw. H.

À J. Curwen, Esq.

Providence.

Si Willett et Mr. Ward s'abstinrent de montrer cette lettre aux aliénistes, ils n'en agirent pas moins en conséquence. Aucun sophisme savant ne pouvait nier que ce Dr. Allen, si bizarre avec sa barbe et ses lunettes, et dont la lettre affolée de Charles parlait comme d'une monstrueuse menace, échangeait une correspondance régulière et sinistre avec deux personnages énigmatiques auxquels Ward avait rendu visite au cours de ses voyages et qui se disaient clairement les survivances ou les avatars d'anciens confrères de Curwen à Salem ; qu'ils le regardaient lui-même comme la réincarnation de Joseph Curwen et qu'il nourrissait des desseins meurtriers – ou du moins qu'on les lui conseillait – contre un « garçon » qui ne pouvait être que Charles Ward. Il se préparait une infamie concertée ; et quel qu'en fût le premier responsable, Allen le disparu était cette fois directement en cause. Tout en remerciant le Ciel que Charles fût en sécurité à la maison de santé, Mr. Ward engagea donc immédiatement des détectives pour recueillir autant d'informations qu'ils le pourraient sur le mystérieux docteur barbu ; d'où il venait, ce qu'on savait de lui à Pawtuxet, et découvrir si possible où il était actuellement. Leur remettant une des clés du bungalow que Charles avait laissées, il les pria de fouiller la chambre inoccupée d'Allen, qu'on avait identifiée au moment de préparer les bagages du malade, afin d'y chercher des indices dans ce qu'il avait pu y laisser. Mr. Ward reçut les détectives dans l'ancienne bibliothèque de son fils, et ils éprouvèrent un sensible soulagement en la quittant enfin ; car il semblait peser sur la pièce une indéfinissable aura maléfique. Peut-être était-ce ce qu'ils avaient appris sur l'abominable vieux sorcier dont le portrait vous regardait autrefois du haut de la cheminée lambrissée, ou peut-être était-ce autre chose qui n'avait aucun rapport ; ils avaient en tout cas perçu comme un miasme indéfinissable qui se dégageait de ce vestige sculpté d'une plus ancienne demeure, et prenait par instants l'intensité d'une émanation bien réelle.

V
CAUCHEMAR ET CATACLYSME

1

Alors survint très vite cette atroce aventure qui laissa sa marque de terreur indélébile sur l'âme de Marinus Bicknell Willett, et vieillit apparemment d'une décennie celui dont la jeunesse pourtant était déjà loin. Au cours d'un long entretien avec Mr. Ward, tous deux étaient tombés d'accord sur certains points que les aliénistes à coup sûr

tourneraient en ridicule. Il existait dans le monde, il fallait bien le reconnaître, un mouvement redoutable dont on ne pouvait douter qu'il fût en rapport direct avec une nécromancie plus ancienne encore que la sorcellerie de Salem. Deux hommes vivants au moins – sinon un autre auquel ils n'osaient pas penser – tenaient totalement en leur pouvoir des esprits ou des personnalités qui étaient en activité en 1690 ou avant ; c'était non moins irréfutable en dépit même de toutes les lois naturelles reconnues. Ce que ces horribles créatures – et Charles Ward aussi bien – faisaient ou tentaient de faire apparaissait clairement dans leurs lettres et à la lumière de tout ce qui avait filtré plus ou moins de l'affaire autrefois ou récemment. Ils pillaient les tombes de toutes les époques, y compris celles des hommes les plus illustres et les plus sages de la terre, dans l'espoir de tirer des cendres des disparus quelque vestige de la conscience et du savoir qui les avaient autrefois animés et instruits.

Il se faisait un hideux trafic entre ces vampires de cauchemar qui échangeaient des ossements célèbres avec le tranquille esprit de calcul d'écoliers qui troquent des livres ; et de ce qu'ils tiraient de ces cendres séculaires on pouvait attendre une sagesse et une puissance supérieures à tout ce que l'univers avait jamais vu réuni en un homme ou en un groupe. Ils avaient découvert des procédés impies pour garder vivants leurs cerveaux soit dans le même corps soit dans des corps différents et mis au point de toute évidence une méthode pour soutirer des informations au mort qu'ils rappelaient à la conscience. Il y avait donc du vrai chez ce vieux Borellus visionnaire quand il évoquait la préparation, même à partir des restes les plus anciens, de certains « Sels essentiels » d'où l'on pouvait susciter la forme vivante d'un défunt d'autrefois. Il y avait une formule pour faire surgir cette ombre, et une autre pour l'anéantir ; on en arrivait même maintenant à les enseigner avec succès. La prudence s'imposait dans ces évocations, car les inscriptions des tombes n'étaient pas toujours exactes.

Willett et Mr. Ward frissonnèrent en progressant de conclusion en conclusion. On pouvait attirer d'autres choses – présences ou voix quelles qu'elles soient – de lieux inconnus aussi bien que des tombeaux, et il fallait là aussi prendre des précautions. Joseph Curwen avait incontestablement évoqué plus d'un être interdit, et quant à Charles – que fallait-il en penser ? Quelles forces d'« outre-monde » l'avaient rejoint depuis le temps de Joseph Curwen pour orienter son esprit vers un passé oublié ? On l'avait amené à découvrir certaines voies, qu'il avait suivies. Il s'était entretenu avec l'abominable homme de Prague et longuement attardé chez l'être indescriptible des montagnes de Transylvanie. Il devait enfin trouver la tombe de Joseph Curwen. Cet article de journal et ce que sa mère avait entendu dans la nuit étaient trop explicites pour passer inaperçus. Alors il avait lancé un appel, et « on » avait dû y répondre. Cette voix puissante venue d'en haut le vendredi saint, et ces voix *différentes* dans le

laboratoire fermé à clé du grenier, à quoi ressemblaient-elles, dans leur profondeur caverneuse ? N'y avait-il pas là une terrible prémonition de l'inconnu redouté, le Dr. Allen à la basse spectrale ? Oui, c'était *cela* que Mr. Ward avait reconnu avec une vague horreur dans son unique conversation, au téléphone, avec l'homme – si c'en était un !

Quelle voix ou quelle conscience infernale, quelle ombre ou présence malfaisante étaient venues répondre aux rites secrets de Charles Ward derrière la porte verrouillée ? Ces voix qu'on entendait s'affronter – « Il faut le garder rouge trois mois » – grand Dieu ! N'était-ce pas juste avant la vague de vampirisme ? Le viol de la vieille tombe d'Ezra Weeden, et les cris plus tard à Pawtuxet – qui donc avait préparé la vengeance et redécouvert les lieux maudits des premiers blasphèmes ? Et puis le bungalow, l'étranger barbu, les commérages, et la peur. Ni le père ni le médecin ne pouvaient prétendre expliquer la démence finale de Charles, mais ils avaient la certitude que l'esprit de Joseph Curwen était revenu sur terre et poursuivait ses anciennes profanations. La possession diabolique serait-elle une réalité ? Allen n'y était pas étranger, et les détectives devaient en apprendre davantage sur celui dont l'existence était une menace pour la vie du jeune homme. En attendant, puisque la présence d'une vaste crypte sous le bungalow paraissait à peu près certaine, il fallait s'efforcer de la découvrir. Willett et Mr. Ward, conscients du scepticisme des aliénistes, résolurent pendant leur entretien décisif d'entreprendre ensemble une inspection secrète d'une ampleur sans précédent ; ils convinrent de se retrouver au bungalow le lendemain matin avec des valises ainsi que certains outils et accessoires nécessaires à la fouille des bâtiments et l'exploration souterraine.

Un jour limpide se leva le matin du 6 avril, et les deux explorateurs furent au bungalow à dix heures. Mr. Ward avait la clé et sitôt entrés on fit une visite rapide. Dans la chambre du Dr. Allen, le désordre révélait le passage des détectives, et les enquêteurs suivants espérèrent qu'ils avaient trouvé des indices importants. Naturellement l'essentiel était à la cave ; ils y descendirent donc sans délai, refaisant le circuit que chacun avait déjà suivi en vain avec le jeune propriétaire devenu fou. Tout sembla d'abord déroutant, chaque pouce du sol de terre battue et des murs de pierre paraissant trop uni et inoffensif pour laisser soupçonner la moindre ouverture. Willett s'avisa que l'on avait d'abord creusé la cave sans connaître l'existence des catacombes au-dessous, et que par conséquent l'entrée du passage trahirait les travaux tout à fait modernes du jeune Ward et de ses complices à la recherche des anciens souterrains dont ils avaient pu apprendre l'emplacement par des moyens peu recommandables.

Le docteur tenta de se mettre à la place de Charles pour deviner par où il avait

commencé ses sondages, mais cette méthode ne l'éclaira guère. Puis il décida de procéder par élimination, en examinant minutieusement, pouce par pouce, la totalité des surfaces, horizontales et verticales. Il eut bientôt éliminé presque toutes les possibilités, et il ne resta plus enfin que la petite plate-forme devant les bacs à laver, qu'il avait déjà essayée en vain. Cherchant maintenant toutes les solutions possibles, puis exerçant une double poussée, il découvrit enfin que le dessus tournait et glissait horizontalement sur un pivot d'angle. Dessous se trouvait une dalle de béton avec un trou d'homme fermé d'une plaque de fer, vers lequel Mr. Ward se précipita avec une ardeur fébrile. Le couvercle se souleva sans difficulté et le père l'avait presque ôté complètement lorsque Willett remarqua son étrange attitude. Il vacillait et laissait aller sa tête comme pris de vertige, et le médecin devant la bouffée d'air empoisonné qui montait du trou noir comprit aussitôt ce qui se passait.

En un instant le Dr. Willett eut transporté son compagnon évanoui à l'étage supérieur et le ranima avec de l'eau froide. Mr. Ward réagit faiblement, mais il était visible que le souffle méphitique émané de la crypte l'avait d'une manière ou d'une autre sérieusement incommodé. Ne voulant courir aucun risque, Willett se hâta d'aller chercher un taxi dans Broad Street et eut bientôt renvoyé le malade chez lui malgré les protestations de sa voix incertaine ; puis il sortit une torche électrique, se couvrit le nez d'une bande de gaze stérile, et descendit explorer les nouvelles profondeurs. L'air nauséabond était un peu moins agressif, et Willett réussit à diriger un faisceau de lumière dans ces ténèbres de Styx. Jusqu'à dix pieds environ de profondeur, il ne vit qu'un puits cylindrique aux murs de béton, et une échelle de fer ; après quoi ce puits rejoignait un vieil escalier de pierre qui devait à l'origine déboucher à l'air libre un peu au sud du bâtiment actuel.

2

Willett reconnaît franchement que le souvenir des légendes du vieux Curwen le retint au moment de s'enfoncer seul dans l'abîme empesté. Il ne pouvait s'empêcher de penser à ce que Luke Fenner avait raconté de cette dernière nuit monstrueuse. Puis le devoir l'emporta et il se décida, emportant une valise pour rapporter tous les papiers qui se révéleraient de grande importance. Lentement, comme il convenait à un homme de son âge, il descendit l'échelle et atteignit plus bas les marches gluantes. Sa lampe éclaira une maçonnerie ancienne et sur les murs suintants il vit la mousse malsaine des siècles. Les degrés de pierre s'enfonçaient plus bas, toujours plus bas ; non pas en spirale, mais avec trois tournants brusques, et d'une telle étroitesse que deux hommes de front auraient eu peine à y passer. Il avait compté trente marches environ quand un

son lui parvint, très assourdi ; et après cela il ne se sentit plus d'humeur à compter.

C'était un son impie ; une de ces basses, insidieuses aberrations de la Nature, qui ne devraient pas exister. Parler de plainte sourde, de gémissement de condamné qu'on traîne au supplice, ou du hurlement désespéré de l'angoisse à laquelle répond le corps sans âme sous les coups, ne saurait rendre sa hideur fondamentale et ses harmoniques qui vous écœurent jusqu'à l'âme. Était-ce là ce que Ward semblait écouter le jour où on l'avait emmené ? Ce bruit était le plus révoltant que Willett ait jamais entendu, et il durait, venant on ne savait d'où, lorsque le médecin arrivé au bas des marches découvrit à la lueur de sa torche les hauts murs d'une galerie aux voûtes cyclopéennes, percés d'innombrables passages obscurs. L'entrée où il se trouvait faisait peut-être quatorze pieds de haut jusqu'au milieu de la voûte et dix ou douze pieds de large. Le sol était pavé de grandes dalles ébréchées, les murs et le plafond faits de maçonnerie revêtue d'enduit. Il ne pouvait se faire aucune idée de sa longueur, car elle se perdait au loin dans des ténèbres sans fin. Certains des passages voûtés possédaient des portes à six panneaux dans le vieux style colonial, tandis que les autres n'en avaient pas du tout.

Surmontant l'effroi que lui inspiraient l'odeur et les hurlements, Willett entreprit de visiter un par un les passages ; ils menaient à des pièces de taille moyenne aux voûtes de pierre nervurées, et destinées apparemment à d'étranges usages. La plupart avaient des cheminées dont la partie supérieure aurait été un intéressant sujet d'études techniques. Jamais il ne vit auparavant ni depuis de pareils instruments, ou d'instruments supposés, tels qu'on en devinait de tous les côtés sous l'amas de poussière et de toiles d'araignées d'un siècle et demi, dans bien des cas mis en pièces peut-être par les assaillants d'autrefois. Car beaucoup de ces salles semblaient n'avoir été foulées par aucun visiteur moderne, et devaient représenter les phases les plus anciennes et les plus dépassées des expériences de Joseph Curwen. Vint enfin une pièce d'une évidente modernité, ou du moins récemment occupée. Il y avait des réchauds à pétrole, des rayonnages, des tables, chaises et classeurs, et puis un bureau couvert de papiers empilés de différentes époques, anciennes et contemporaines. Des chandeliers et des lampes à pétrole étaient disposés en plusieurs endroits et trouvant des allumettes à portée de sa main, Willett alluma ceux qui étaient en état de marche.

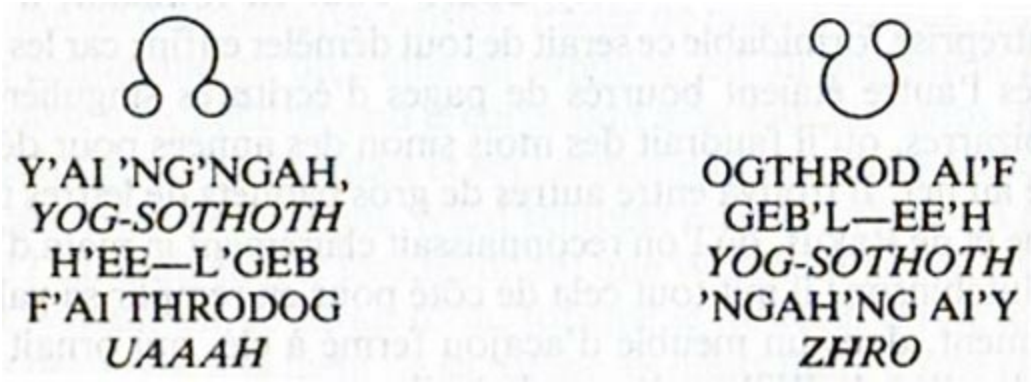
En pleine lumière il constata que cette pièce n'était rien moins que le dernier bureau, ou la bibliothèque, de Charles Ward. Il avait déjà vu beaucoup de ces livres, et une bonne partie du mobilier venait manifestement de la demeure de Prospect Street. Ici et là un objet bien connu lui donna un tel sentiment de familiarité qu'il en oublia un peu la puanteur et les plaintes, qu'il percevait là plus nettement qu'il ne l'avait fait au bas des marches. Sa première tâche, depuis longtemps préméditée, était

de s'emparer de tout papier présentant une importance vitale ; particulièrement ces documents extraordinaires que Charles avait trouvés voilà si longtemps derrière le portrait à Olney Court. Tout en fouillant, il comprit quelle entreprise formidable ce serait de tout démêler enfin ; car les dossiers l'un après l'autre étaient bourrés de pages d'écritures singulières et de dessins bizarres, qu'il faudrait des mois sinon des années pour déchiffrer et mettre au net. Il trouva entre autres de gros paquets de lettres timbrées de Prague et de Rakus, où l'on reconnaissait clairement la main d'Orne et celle d'Hutchinson ; il mit tout cela de côté pour en remplir sa valise.

Finalement, dans un meuble d'acajou fermé à clé, qui ornait jadis la maison des Ward, Willett découvrit la liasse des documents du vieux Curwen ; ceux que Charles lui avait laissé entrevoir à contrecœur tant d'années auparavant. Le jeune homme les avait apparemment gardés tels qu'au moment de leur découverte, puisque tous les titres mentionnés par les ouvriers y figuraient, sauf ceux qui s'adressaient à Orne et à Hutchinson, plus le cryptogramme et son code. Willett mit le tout dans sa valise et poursuivit l'examen des dossiers. L'état actuel du jeune Ward étant l'enjeu le plus important, il s'attacha surtout aux papiers les plus récents, et fît une observation déconcertante dans cette abondance de manuscrits contemporains. On y voyait rarement l'écriture normale de Charles, et rien en tout cas qui ne remonte à plus de deux mois. Au contraire, des rames entières de papier étaient couvertes de symboles et de formules, de notes historiques et de commentaires philosophiques, en pattes de mouche absolument identiques à la vieille écriture de Joseph Curwen, bien qu'ils portent des dates indiscutablement modernes. Visiblement, l'emploi du temps des dernières semaines était en partie consacré à l'imitation assidue du vieux sorcier dans sa graphie où Charles montrait un étonnant degré de perfection. D'une troisième main qui eût pu être celle d'Allen, il n'y avait pas trace. S'il était vraiment devenu le chef, il devait obliger le jeune Ward à lui servir de secrétaire.

Parmi ces nouveaux documents, une formule mystérieuse ou plutôt une double formule revenait si souvent que Willett là sut par cœur avant d'avoir terminé sa recherche. Elle consistait en deux colonnes parallèles, celle de gauche surmontée d'un symbole archaïque nommé « Tête de Dragon » utilisé dans les almanachs pour indiquer le nœud ascendant, et celle de droite du signe correspondant de la « Queue du Dragon » ou nœud descendant. Le tout ressemblait à la figure ci-jointe, et le médecin se rendit compte presque inconsciemment que la seconde partie n'était rien de plus que la première écrite à l'envers syllabe par syllabe, à l'exception des monosyllabes finals et du nom étrange, Yog-Sôthoth, qu'il avait fini par reconnaître sous diverses orthographes dans tout ce qu'il avait consulté à propos de cette horrible affaire. Les formules étaient les suivantes – exactement telles, ainsi que Willett peut à

juste titre en témoigner – et la première éveilla dans son esprit une pénible impression de déjà vu, qu'il identifia plus tard en se remémorant les événements de l'affreux vendredi saint de l'année précédente.



Ces formules étaient si fascinantes et il les rencontra tant de fois que le médecin se surprit à les répéter à voix basse. Cependant, il estima bientôt avoir rassemblé tous les papiers qu'il pourrait assimiler pour les exploiter dans l'immédiat ; il résolut donc d'en rester là jusqu'à ce qu'il pût décider en masse les aliénistes sceptiques à une expédition plus importante et plus méthodique. Il lui restait à trouver le laboratoire caché, et laissant sa valise dans la pièce éclairée il rejoignit les ténèbres nauséabondes du couloir dont les voûtes retentissaient sans cesse de l'atroce et sourde plainte.

Les salles suivantes qu'il visita étaient toutes abandonnées, ou pleines de caisses pourries et de sinistres cercueils de plomb ; mais il fut profondément impressionné de l'ampleur des premières entreprises de Joseph Curwen. Il songea aux esclaves et aux marins disparus, aux sépultures violées dans toutes les parties du monde, et à ce qu'avaient dû voir les derniers assaillants ; il valait mieux n'y plus penser. Puis un grand escalier de pierre s'éleva sur sa droite, qui devait mener, se dit-il, aux dépendances de Curwen – peut-être le fameux bâtiment aux ouvertures étroites et hautes – en admettant que les marches qu'il avait descendues soient parties de la ferme au toit pentu. Soudain les murs semblèrent s'évanouir devant lui tandis que grandissaient la puanteur et la plainte. Willett s'aperçut qu'il était arrivé dans un grand espace libre, si vaste que sa torche n'en éclairait pas l'autre bord ; et en avançant il rencontra de temps à autre de solides piliers qui supportaient les arcs de la voûte.

Un moment plus tard il parvint à un cercle de colonnes groupées comme les

monolithes de Stonehenge [11] autour d'un grand autel sculpté sur un soubassement de trois marches ; les sculptures étaient si étranges qu'il s'approcha pour les examiner à la lumière de sa torche. Mais voyant ce qu'elles représentaient il recula avec un frisson, sans s'attarder aux taches sombres qui maculaient la surface de l'autel et s'étendaient sur les côtés en quelques minces filets. Il continua plutôt jusqu'au mur opposé dont il suivit le gigantesque cercle percé çà et là d'obscurs passages voûtés et échancré d'innombrables cellules peu profondes munies de grilles de fer, d'anneaux de chevilles et de poignets au bout de chaînes scellées dans la pierre de leurs parois concaves. Ces cellules étaient vides, mais l'horrible odeur et le lugubre gémissement se faisaient plus insistants que jamais, avec parfois les variations d'un insaisissable martèlement.

3

Willett désormais ne pouvait plus distraire son attention de l'effroyable puanteur et du bruit mystérieux. Ils étaient plus nets et plus hideux que partout ailleurs dans la grande salle aux piliers, et donnaient l'impression confuse de monter des profondeurs, de l'enfer ténébreux des énigmes « subterrennes ». Avant de visiter quelque passage obscur où des marches mèneraient plus bas, le docteur dirigea le faisceau de sa torche sur le dallage de pierre. Là structure en était lâche, et à intervalles irréguliers certaines dalles étaient bizarrement percées de petits trous, tandis qu'une très longue échelle, négligemment jetée sur le sol, semblait, chose étrange, particulièrement imprégnée de l'affreuse odeur qui régnait partout. Faisant lentement quelques pas autour, il lui apparut soudain que le bruit et l'odeur étaient plus forts au-dessus des dalles percées comme si ces grossières trappes donnaient accès à quelque région plus profonde encore de l'horreur. Il s'agenouilla pour s'attaquer à l'une d'elles, et s'aperçut qu'il pouvait l'ébranler, non sans une extrême difficulté. En réponse, la plainte, dessous, monta d'un ton, et ce fut en tremblant qu'il poursuivit ses efforts pour soulever la lourde pierre. Une pestilence sans nom s'élevait maintenant des entrailles de la terre, et il fut pris de vertige en écartant la dalle pour diriger sa lampe vers l'obscurité béante.

S'il s'était attendu à une volée de marches menant au vaste gouffre d'une abomination suprême, Willett allait être déçu ; dans cette infection et cette plainte d'une voix fêlée il n'aperçut que la paroi de brique d'un puits cylindrique d'un yard et demi peut-être de diamètre, sans échelle ni aucun autre moyen de descente. Dès que la lumière atteignit l'intérieur, la plainte se changea brusquement en une série de glapissements ; accompagnés d'un bruit d'escalade aveugle et vaine, et de chute en

glissade. L'explorateur frémit, refusant même d'imaginer quelle créature nuisible pouvait s'embusquer dans l'abîme, mais en un instant il retrouva le courage de risquer un coup d'œil par-dessus le bord mal taillé, couché à plat ventre et tenant sa torche à bout de bras, pour voir ce qu'il y avait en bas. D'abord il ne distingua rien d'autre que les murs de brique gluants et couverts de mousse, plongeant sans fin dans ce miasme presque palpable de noirceur, d'abjection et de rage angoissée ; puis il vit quelque chose qui bondissait et retombait, frénétique et maladroit, au fond de l'espace étroit, à vingt ou vingt-cinq pieds du sol de pierre où il était allongé. La lampe trembla dans sa main, mais il regarda de nouveau pour savoir quelle sorte de créature vivante pouvait être emmurée là dans les ténèbres de ce puits diabolique, abandonnée mourant de faim par le jeune Ward, depuis plus d'un mois que le médecin l'avait emmené ; et sans doute n'était-ce qu'un des très nombreux prisonniers des puits semblables dont les couvercles de pierre perforés parsemaient si abondamment le sol de la grande caverne voûtée. Quels qu'ils fussent, ils n'avaient pas la place de s'allonger, et avaient dû rester tapis à attendre, gémir et sauter mollement pendant ces atroces semaines où leur maître les avait délaissés sans y songer.

Mais Marinus Bicknell Willett se repentit d'avoir regardé ; car, pourtant chirurgien et habitué des salles de dissection, il ne fut plus jamais le même après cela. Il est difficile d'expliquer comment un seul regard sur un objet réel aux dimensions mesurables put à ce point bouleverser et changer un homme ; disons seulement que certaines formes ou entités ont un pouvoir de symbolisme et de suggestion qui agit terriblement sur la manière de voir d'un penseur sensible, et lui fait entrevoir d'obscures relations cosmiques et des réalités innommables derrière les illusions rassurantes de la vision courante. Dans ce second regard, Willett aperçut une de ces formes ou entités, car pendant les minutes suivantes, il se conduisit indéniablement de manière aussi folle que les pensionnaires du Dr. Waite à sa maison de santé. Il laissa échapper la torche électrique d'une main soudain privée de force musculaire ou de coordination nerveuse, sans prendre garde au bruit de dents dévoreuses qui lui faisaient un sort au fond du trou. Il cria, cria encore d'une voix déformée par la panique qu'aucune de ses relations n'aurait pu reconnaître et, incapable de se relever, se mit à ramper et à se rouler désespérément sur le dallage humide où des douzaines de puits infernaux déversaient leurs plaintes et leurs glapissements exténués en réponse à ses cris déments. Il déchira ses mains sur les pierres rugueuses et disjointes, se meurtrit la tête bien des fois contre les piliers très rapprochés, mais il allait toujours. Puis enfin il revint lentement à lui dans les ténèbres et la puanteur, et se boucha les oreilles pour échapper à la plainte monotone qui avait succédé au déchaînement des glapissements. Trempé de sueur, dépourvu de tout moyen de s'éclairer, frappé et démoralisé par cette nuit et cette horreur sans bornes, il restait

sous le coup d'un souvenir que rien ne pourrait jamais effacer. Au-dessous de lui vivaient encore des douzaines de ces créatures, et l'un des puits était resté ouvert. Il savait que ce qu'il avait vu ne parviendrait jamais à escalader les parois glissantes, et il frémissait pourtant à l'idée que pourrait exister quelque prise où s'accrocher.

Ce qu'était cette créature, il ne voulut jamais le dire. Elle ressemblait à certaines sculptures de l'autel satanique, mais elle était vivante. La Nature n'avait pu la produire sous cette forme, car elle était trop évidemment *inachevée.* Les lacunes semblaient des plus surprenantes et les anomalies de proportions défiaient toute description. Willett dit seulement que ce type de monstre représentait sans doute les entités que Ward avait obtenues à partir de *Sels imparfaits,* et qu'il gardait pour des usages serviles ou rituels. S'il n'avait pas eu une certaine importance, son image n'aurait pas été gravée sur la pierre maudite. Ce n'était pas la pire qui figurât sur cet autel – mais Willett n'ouvrit jamais les autres puits. Sur le moment, le premier rapprochement qui lui vint à l'esprit fut un passage insignifiant des documents du vieux Curwen longtemps auparavant ; une phrase de Simon ou Jedediah Orne dans l'extraordinaire lettre interceptée qu'il adressait au sorcier disparu : « Assurément il n'était Rien que redoutable Abomination dans ce que H. a fait surgir de ce qu'il n'avait pu réunir qu'imparfaitement. »

Puis, accentuant horriblement cette image plus qu'il ne la remplaçait, un souvenir lui revint des vieilles rumeurs qui traînaient à propos de la « chose » tordue et carbonisée trouvée dans les champs une semaine après le raid contre Curwen. Charles Ward avait raconté au docteur ce qu'en avait dit le vieux Slocum : que ce n'était ni tout à fait humain ni d'aucune espèce animale que les gens de Pawtuxet aient jamais vue en réalité ou dans un livre.

Ces mots revenaient dans l'esprit du médecin tandis qu'il se balançait de droite à gauche, accroupi sur le sol de pierre nitreux. Il essaya de les chasser en se répétant le Pater Noster qui fit place à la longue à un salmigondis mnémotechnique, semblable au poème moderniste *Waste Land* de Mr. T. S. Eliot, pour revenir enfin à la double formule rabâchée qu'il avait trouvée récemment dans la bibliothèque souterraine de Ward : « *Y'ai'ng'ngah, Yog-Sothoth »,* etc., jusqu'à la dernière syllabe soulignée « *Zhro* ». Ce qui parut le calmer, et il parvint à se mettre sur pied en chancelant ; regrettant amèrement la torche perdue dans sa terreur, il chercha fébrilement autour de lui la moindre lueur dans le noir oppressant et l'air glacé. Pas question de penser ; mais il écarquillait les yeux dans toutes les directions en quête de quelque pâle clarté ou d'un reflet du brillant éclairage qu'il avait laissé dans la bibliothèque. Au bout d'un moment il crut deviner infiniment loin un soupçon de lumière, et se traîna dans sa direction sur les mains et les genoux, prudemment, dans l'angoisse, la puanteur et les

gémissements, tâtonnant toujours devant lui pour ne pas se heurter aux grands piliers si nombreux ou trébucher dans l'abominable trou qui demeurait ouvert.

Ses doigts tremblants touchèrent une fois quelque chose qui devait être les marches menant à l'autel infernal, et il s'en écarta avec répugnance. Puis il rencontra la dalle percée qu'il avait soulevée, et ses précautions en devinrent presque pitoyables. Mais finalement il évita le redoutable puits, et rien n'en sortit pour le retenir. Ce qui était au fond ne faisait plus ni bruit ni mouvement. Le coup de dents sur la torche électrique lui avait certainement été fatal. Willett tremblait chaque fois que ses doigts rencontraient une dalle perforée. Son passage stimulait parfois les lamentations, mais il n'avait le plus souvent aucun effet, car il se déplaçait très silencieusement. À plusieurs reprises, la lueur devant lui s'affaiblit sensiblement, et il comprit que les lampes et les bougies qu'il avait laissées s'éteignaient une à une. L'idée de se retrouver perdu sans allumettes dans les ténèbres totales de ce monde souterrain de labyrinthes cauchemardesques le poussa à se relever et à courir, ce qu'il pouvait oser sans risque puisqu'il avait dépassé le puits béant ; car il savait qu'une fois la lumière disparue, son seul espoir de délivrance et de survie reposait sur l'éventuelle expédition de secours que lui enverrait Mr. Ward au bout d'un certain temps d'absence. Cependant il passa bientôt de l'immense salle dans la galerie plus étroite et repéra précisément la lueur qui venait d'une porte sur sa droite. Il l'atteignit en un instant et se retrouva dans la bibliothèque secrète du jeune Ward, tremblant d'émotion devant les crépitements de la dernière lampe qui venait d'assurer son salut.

4

Un moment plus tard il se hâta de remplir les lampes éteintes avec une réserve d'essence qu'il avait remarquée précédemment, et quand la pièce fut de nouveau bien éclairée il chercha autour de lui une lanterne pour continuer son exploration. Si éprouvé qu'il fût par tant d'horreur, sa résolution n'en restait pas moins prépondérante ; et il était bien décidé à remuer ciel et terre pour découvrir quelles hideuses réalités expliquaient la bizarre folie de Charles Ward. Ne trouvant pas de lanterne, il choisit la lampe la plus petite ; il remplit aussi ses poches de bougies et d'allumettes, et se munit d'un bidon d'essence qu'il garderait en réserve pour le cas où un laboratoire caché serait découvert au-delà de la terrible salle à l'autel immonde et aux innommables puits couverts. Il lui faudrait tout son courage pour la retraverser, mais il le ferait. Heureusement ni l'effroyable autel ni le puits béant n'étaient proches de l'immense mur échancré de cellules qui encerclait la caverne, et dont les obscurs et mystérieux passages voûtés étaient l'objectif suivant d'une investigation logique.

Willett revint donc à la grande salle avec ses piliers, sa puanteur et ses plaintes angoissées, baissant la flamme de sa lampe pour éviter d'apercevoir, fût-ce de loin, l'autel diabolique ou le trou béant et la dalle de pierre percée posée à côté. La plupart des passages sombres menaient simplement à de petites pièces, les unes vides, d'autres servant de réserves où il vit de singulières accumulations d'objets divers. L'une était bourrée de ballots moisis et poussiéreux de vêtements de rechange, et il tressaillit en constatant qu'ils dataient à coup sûr d'un siècle et demi. Une autre contenait quantité de costumes modernes dépareillés comme si l'on avait mis de côté peu à peu de quoi équiper une foule de gens. Mais ce qui lui déplut particulièrement, ce furent les énormes cuves de cuivre qu'il trouva de temps à autre, portant de sinistres incrustations. Elles lui répugnaient plus encore que les cuvettes de plomb aux formes singulières où subsistait un dépôt infect, et d'où émanaient des odeurs repoussantes qui l'emportaient même sur la pestilence générale de la crypte. Quand il eut parcouru à peu près la moitié du mur circulaire, il trouva un autre couloir comme celui par où il était venu et sur lequel ouvraient plusieurs portes. Il en entreprit l'exploration ; et après trois pièces de taille moyenne sans aucun contenu intéressant, il arriva enfin dans une grande salle oblongue dont les cuves et les tables d'allure professionnelle, les fourneaux et instruments modernes, les quelques livres et les rayonnages sans fin de bocaux et de bouteilles prouvaient que c'était bien là le laboratoire tant cherché de Charles Ward – et certainement du vieux Joseph Curwen avant lui.

Ayant allumé les trois lampes qu'il trouva pleines et en état de marche, le Dr. Willett examina les lieux et leurs installations avec le plus vif intérêt. D'après les quantités relatives des divers réactifs rangés sur les rayons, il conclut que le jeune Ward s'occupait essentiellement de quelque branche de la chimie organique. Dans l'ensemble, il apprit peu de chose du matériel scientifique, qui comprenait une macabre table de dissection, de sorte que la pièce fut plutôt une déception. Parmi les livres un vieil exemplaire très usagé de Borellus en caractères gothiques retint curieusement son attention parce que Ward y avait souligné le même passage où des traits de plume avaient tant troublé le bon Mr. Merritt à la ferme de Curwen plus d'un siècle et demi auparavant. Cet exemplaire plus ancien devait bien sûr avoir disparu avec le reste de la bibliothèque ésotérique de Curwen dans l'assaut final. Trois portes s'ouvraient dans le laboratoire, et le docteur les essaya tour à tour. Il vit au premier coup d'œil que deux menaient simplement à de petites réserves ; mais il les visita avec soin, notant les piles de cercueils plus ou moins endommagés, et frissonna violemment devant deux ou trois des rares plaques qu'il put déchiffrer. Il y avait aussi beaucoup de vêtements dans ces réserves et quelques caisses neuves soigneusement clouées auxquelles il ne s'attarda pas. Le plus intéressant peut-être était quelques

curieux fragments, vestiges sans doute des instruments de laboratoire du vieux Joseph Curwen. Ils avaient été endommagés par les assaillants, mais restaient en partie reconnaissables comme l'attirail du chimiste à l'époque des rois George.

La troisième porte donnait sur une assez vaste salle entièrement garnie de rayonnages, avec en son centre une table qui portait deux lampes. Willett les alluma et à leur vive lumière il examina les rangées interminables qui l'entouraient. Certains des étages supérieurs étaient vides, mais la plupart au contraire remplis d'étranges petites jarres en plomb appartenant à deux types essentiels ; l'un haut, sans anses comme un lécythe grec, ou vase à huile, et l'autre avec une seule anse et proportionné comme un pichet de Phalère. Toutes étaient fermées de bouchons métalliques et couvertes de symboles bizarres modelés en bas-relief. Le docteur remarqua tout de suite que ces jarres étaient rangées dans on ordre rigoureux ; tous les *lekythoi* occupaient un côté de la pièce sous un grand écriteau de bois portant le mot « *Custodes* », et tous les phalerons, de l'autre côté, étaient étiquetés « *Materia* ». Chaque jarre ou pichet, sauf ceux des étages supérieurs qui se révélèrent vides, était numéroté sur une étiquette en carton, renvoyant apparemment à un catalogue ; et Willett se proposa de chercher celui-ci sans tarder. Mais pour le moment il s'intéressait surtout à la nature de la collection dans son ensemble ; et à titre d'expérience, il ouvrit plusieurs *lekythoi* et phalerons au hasard pour une première approximation. Le résultat fut invariable. Les deux types de jarres contenaient une petite quantité de la même substance ; une fine poudre ou poussière très légère et de multiples nuances d'une couleur neutre et sans éclat. À ces teintes, seul élément de diversité, ne correspondait aucun arrangement méthodique décelable ; ni distinction entre ce qui se trouvait dans les *lekythoi* comme dans les phalerons. Une poudre gris bleuâtre pouvait voisiner avec une blanc rosé, et n'importe laquelle d'un phaleron pouvait avoir son équivalent dans un *lekythoi*. Ce qui caractérisait surtout ces poudres, c'est qu'elles n'étaient nullement adhésives. Willett en versa un peu dans sa main, puis l'ayant remise dans sa jarre il constata qu'il n'en restait pas trace sur sa paume.

La signification des deux pancartes l'intriguait, et il se demanda pourquoi cet assortiment de produits chimiques était séparé si radicalement de ceux que contenaient les bocaux sur les rayons du laboratoire proprement dit. *Custodes, Materia,* cela voulait dire en latin « Gardiens » et « Matières » – et soudain en un éclair il se rappela où il avait déjà vu le mot « Gardiens » à propos de ce terrible mystère. C'était bien sûr dans la lettre récemment adressée au Dr. Allen soi-disant par le vieil Edward Hutchinson ; la phrase était :« Il n'était pas besoin de conserver les Gardiens sous leur Forme et les engraisser à ne rien faire, et le risque était grand d'embarras en

cas d'ennuis, vous ne le savez que trop. » Qu'est-ce que cela signifiait ? Mais voyons – n'y avait-il pas une autre référence à des « gardiens » qui avait échappé à sa mémoire au moment où il lisait la lettre d'Hutchinson ? Autrefois, dans ses moments de confiance, Ward lui avait parlé du journal d'Eleazar Smith qui racontait l'espionnage de Smith et Weeden à la ferme de Curwen, et cette terrible chronique mentionnait les conversations surprises avant que le vieux sorcier ne se retire complètement sous terre. Des discussions atroces, affirmaient Smith et Weeden, où figuraient Curwen, certains de ses prisonniers, *et les gardiens de ces prisonniers,* ces « gardiens », selon Hutchinson ou son avatar, « s'engraissaient à ne rien faire », si bien que maintenant le Dr. Allen ne les gardait pas *sous leur forme.* Mais alors qu'en faisait-il sinon ces « Sels », en lesquels cette bande de sorciers réduisait le plus grand nombre possible de corps ou de squelettes humains ?

C'était donc *cela* que contenaient ces *lekythoi* ; les fruits monstrueux de rites et d'actes impies, vraisemblablement conquis ou réduits par la peur à venir, convoqués par quelque incantation infernale pour aider à la défense de leur maître blasphémateur ou à l'interrogatoire de ceux qui se montraient moins complaisants ? Willett frémit en songeant à ce qui était passé par ses mains, et il fut un moment tenté de fuir affolé cette caverne de hideux rayonnages pleins de sentinelles silencieuses et peut-être aux aguets. Puis il se rappela les « *Materia* » – dans les innombrables pots de Phalère de l'autre côté de la pièce. Des Sels aussi – et si ce n'étaient pas ceux des gardiens, d'où venaient-ils ? Seigneur ! Se pouvait-il qu'il y ait là les restes mortels de la moitié des penseurs géniaux de tous les âges ; arrachés par des vampires éminents aux sépulcres où le monde les croyait en sûreté, et soumis à l'impérieux caprice de fous qui cherchaient à leur soutirer leur savoir pour quelque dessein plus délirant encore dont la conséquence ultime affecterait, comme le suggérait le pauvre Charles dans son message désespéré, « toute civilisation, toute loi naturelle, peut-être même le destin du système solaire et de l'univers » ? Et Marinus Bicknell Willett avait de ses mains palpé leur poussière !

Alors il remarqua une petite porte à l'autre bout de la salle, et retrouva assez de calme pour aller voir le signe grossièrement gravé au-dessus. Ce n'était qu'un symbole, mais qui emplit son âme d'une vague terreur ; car un rêveur un peu morbide de ses amis l'avait un jour dessiné sur le papier, en lui expliquant une partie de ce qu'il signifiait dans le sombre abîme du sommeil. C'était le signe de Koth, que les rêveurs voient fixé au-dessus du porche d'une certaine tour noire qui se dresse solitaire dans le demi-jour – et Willett n'aimait pas ce que son ami Randolph Carter [12] avait dit de ses pouvoirs. Mais un instant plus tard, il oublia le signe en reconnaissant une nouvelle odeur âcre dans l'air empesté. Elle était chimique plus

qu'animale, et venait manifestement de la pièce derrière la porte. Et c'était, n'en pas douter, l'odeur même qui imprégnait les vêtements de Ward le jour où les médecins l'avaient emmené. Était-ce donc là que le jeune homme avait été interrompu par l'ultime convocation ? Plus avisé que le vieux Joseph Curwen, il n'avait pas résisté. Willett, fermement résolu à pénétrer toutes les merveilles et les cauchemars que recélait cet empire souterrain, saisit la petite lampe et franchit le seuil. Une vague de peur vint déferler à sa rencontre, mais il ne céda à aucun caprice et n'écouta aucune intuition. Il n'y avait là rien de vivant qui pût lui nuire, et on ne l'empêcherait pas de percer le nuage maléfique qui submergeait son malade.

La pièce de taille moyenne n'avait d'autre mobilier qu'une table, une seule chaise et deux groupes de machines bizarres munies de roues, de crampons et de colliers de serrage, que Willett reconnut au bout d'un moment pour des instruments de torture médiévaux. D'un côté de l'entrée un ratelier d'armes plein de terribles fouets, au-dessus duquel quelques étagères portaient des rangées de coupes vides en plomb, peu profondes et montées sur un pied comme des *kylix* grecs. De l'autre côté la table, avec une puissante lampe Argand, un bloc-notes, un crayon, et deux des *lekythoi* fermés venant des autres rayonnages et qu'on avait posés un peu au hasard comme en attente ou à la hâte. Willett alluma la lampe et chercha attentivement sur le bloc les notes que pouvait griffonner le jeune Ward quand on l'avait interrompu ; mais il ne trouva rien de plus intelligible que ces lignes décousues des pattes de mouche de Curwen, qui ne jetaient aucune lumière sur le fond du problème.

B. pas mort. Échappé à travers les murs et trouvé le Lieu en dessous.

Vu le vieux V. dire le Sabaoth et appris la Méthode.

Évoqué trois fois Yog-Sothoth et délivré le lendemain.

F. a voulu exterminer tous ceux qui savent comment évoquer Ceux du Dehors.

À la vive lumière de la grosse lampe qui éclairait toute la pièce le médecin vit qu'en face de la porte entre les angles où étaient installés les instruments de torture, le mur portait quantité de patères où pendaient une série de longues robes informes d'un lugubre blanc jaunâtre. Mais beaucoup plus intéressants, les deux murs vides étaient couverts d'une foule de symboles et de formules ésotériques grossièrement gravés sur la pierre lisse. Le sol humide portait aussi des traces de gravure ; et Willett y déchiffra sans trop de difficulté un immense pentagramme au centre, avec un cercle uni d'environ trois pieds de diamètre entre cette figure et chacun des coins de la salle. Dans l'un de ces quatre cercles, non loin d'une robe jaunâtre négligemment jetée, se

trouvait un *kylix* peu profond comme ceux des étagères au-dessus du râtelier de fouets ; et à l'extérieur juste à la périphérie, il y avait une jarre de Phalère prise aux rayonnages de l'autre salle et portant le numéro 118. Elle était débouchée et se révéla vide ; mais le chercheur vit avec un frisson que le *kylix* ne l'était pas. Dans sa coupe peu profonde, et sauvée de la dispersion par la seule absence du vent dans cette caverne retirée, reposait une petite quantité de poudre efflorescente, sèche, d'un verdâtre terne, qui devait venir de la jarre ; Willett manqua défaillir devant les implications qui l'assaillaient à mesure qu'il rapprochait les divers antécédents et composantes de la scène. Les fouets et les instruments de torture, la poussière ou les « Sels » de la jarre des « *Materia* », les deux *lekythoi* des « *Custodes* », les robes, les formules sur les murs, les notes sur le bloc, les allusions des lettres et des légendes, et les mille aperçus, doutes et suppositions qui avaient tourmenté les amis de Charles Ward et sa famille – tout cela submergea le docteur d'une immense vague d'horreur tandis qu'il regardait cette poudre sèche, verdâtre, exposée sur le sol dans la coupe de plomb.

Faisant effort pour se ressaisir, Willett entreprit l'examen des formules gravées sur les murs. À en juger par les lettres tachées et encrassées, il était évident qu'elles dataient de l'époque de Joseph Curwen, et leur texte pouvait paraître vaguement familier à qui avait étudié beaucoup de documents Curwen ou largement exploré l'histoire de la magie. Dans l'une d'elles il reconnut clairement ce que Mrs. Ward avait entendu psalmodier par son fils un an plus tôt, ce sinistre vendredi saint, et dont un expert en la matière lui avait révélé le caractère redoutable d'invocation aux divinités secrètes d'« outre-monde ». L'orthographe ici était un peu différente de celle qu'avait notée Mrs. Ward de mémoire et de ce que l'expert lui avait montré dans les pages interdites d'Éliphas Lévi ; mais on ne pouvait s'y tromper, et des mots comme *Sabaoth, Metraton, Almonsin* et *Zariatnatmik* communiquèrent un frisson au chercheur qui venait de voir et de ressentir tant d'horreur cosmique à deux pas de là.

C'était sur le mur de gauche en entrant dans la pièce. Le mur de droite n'était pas moins chargé d'inscriptions, et Willett sursauta en reconnaissant la formule double qui revenait si souvent dans les notes récentes de la bibliothèque. C'était en gros la même ; avec les vieux symboles de la « Tête du Dragon » et de la « Queue du Dragon » qui la surmontaient dans les gribouillages de Ward. Mais l'orthographe s'écartait assez sensiblement de celle des versions modernes, comme si le vieux Curwen avait noté les sons d'une manière différente, ou si une étude ultérieure avait élaboré des variantes plus efficaces et plus parfaites des invocations en question. Le docteur essaya de concilier le texte gravé avec celui qui lui revenait sans cesse à la mémoire, mais c'était très difficile. Alors que le document qu'il avait retenu

commençait par « *Y'ai 'ng'ngah, Yog-Sothoth* », l'inscription débutait ainsi : « *Aye, engengah, Yogge-Sothotha* » ; ce qui dans son esprit contrariait sérieusement le rythme syllabaire du second mot.

Le texte le plus récent était si bien ancré dans sa conscience que cette divergence le troubla ; et il se surprit à psalmodier la première formule à haute voix pour tenter de faire coïncider les sons auxquels il pensait et les lettres qu'il voyait gravées. Sa voix résonna, étrange et menaçante dans cet abîme de sacrilège séculaire ; ses paroles s'accordaient avec une mélopée monocorde sous l'influence magique du passé et de l'inconnu, ou bien à l'exemple infernal de cette plainte impie et morne venant des puits, et dont les modulations inhumaines montaient et descendaient rythmiquement au loin dans les ténèbres et la puanteur.

« Y'AI'NG'NGAH,
YOG-SOTHOTH ;
H'EE-L'GEB
F'AI THRODOG
UAAAH ! »

Mais quel était ce vent glacé qui avait pris naissance au tout début de l'incantation ? Les lampes grésillaient lamentablement, et l'obscurité devint si dense que les lettres sur le mur disparurent presque au regard. Une fumée aussi s'éleva, et une odeur âcre qui couvrait tout à fait la pestilence des puits ; une odeur comme celle qu'il avait déjà sentie, mais infiniment plus forte et plus mordante. Il se détourna des inscriptions pour faire face à la pièce au bizarre contenu, et vit sur le sol le *kylix,* où avait reposé la poudre inquiétante, émettre un nuage d'épaisse vapeur d'un noir verdâtre, d'un volume et d'une opacité surprenants. Cette poudre – grand Dieu ! elle venait du rayonnage des « *Materia* » – que faisait-elle à présent, et qu'est-ce qui l'avait déclenchée ? Cette formule qu'il avait psalmodiée – la première des deux, la « Tête du Dragon », le *nœud ascendant* – Seigneur, était-ce possible…

Le médecin vacilla, et dans sa tête tourbillonnèrent des fragments épars de tout ce qu'il avait vu, entendu, lu à propos de l'effroyable affaire de Joseph Curwen et Charles Dexter Ward. « Je vous le répète, n'évoquez Rien que vous ne puissiez dominer… Ayez prêtes en tout temps les Paroles qui conjurent, et n'attendez pas d'être sûr quand il y a quelque doute sur *Qui* vous avez… trois Entretiens avec Ce qui y était inhumé… » *Dieu du Ciel, quelle est cette forme derrière la fumée qui se dissipe ?*

5

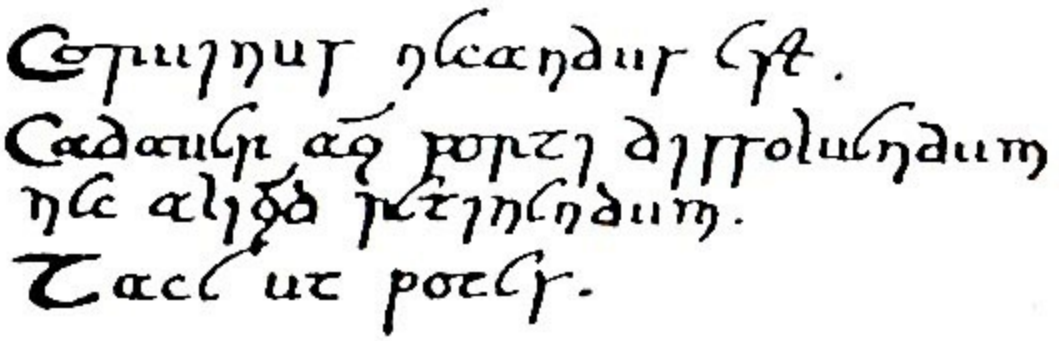
Marinus Bicknell Willett n'a aucun espoir de faire admettre quoi que ce soit de son histoire, sinon de certains amis bienveillants, aussi n'en a-t-il rien dit qu'aux plus intimes. Seuls de rares étrangers ont entendu répéter quelque chose, et la plupart en ont ri en faisant observer que le médecin assurément devenait vieux. On lui a conseillé de prendre un congé prolongé et d'éviter à l'avenir les cas concernant des troubles mentaux. Mais Mr. Ward sait, lui, que le vieux médecin ne dit que l'horrible vérité. N'a-t-il pas vu lui-même l'ouverture nauséabonde dans la cave du bungalow ? Willett ne l'a-t-il pas renvoyé chez lui ce sinistre matin à onze heures, malade et n'en pouvant plus ? N'avait-il pas téléphoné en vain au docteur ce soir-là, puis le lendemain, et rejoint enfin le bungalow à midi pour trouver son ami indemne mais évanoui sur un des lits du premier étage ? Willett respira bruyamment et ouvrit peu à peu les yeux quand Mr. Ward lui fit boire un peu de cognac qu'il était allé chercher dans sa voiture. Puis il frissonna et se mit à hurler : « Cette barbe… ces yeux… Mon Dieu, qui êtes-vous ? » Questions bien étranges, adressées à un gentleman aux yeux bleus, soigné et rasé de près, qu'il connaissait depuis sa plus tendre enfance.

Dans l'éclatant soleil de midi, le bungalow semblait n'avoir pas changé depuis le matin précédent. Les vêtements de Willett ne trahissaient d'autre désordre que quelques taches et traces d'usure aux genoux, et un âcre relent qui rappela à Mr. Ward ce qu'il avait senti sur son fils le jour de son transfert à la maison de santé. La torche électrique du docteur avait disparu, mais sa valise était bien là, aussi vide que lorsqu'il l'avait apportée. Avant de donner aucune explication, et au prix d'un évident effort de volonté, Willett descendit à la cave en chancelant pour essayer la fatale plate-forme devant les bacs. Elle ne bougea pas. Revenant à l'endroit où il avait laissé la veille le sac d'outils dont il ne s'était pas servi, il y prit un ciseau de menuisier et se mit à soulever une par une les planches tenaces. On voyait toujours en dessous la surface unie du ciment mais il n'y avait plus de trace d'ouverture ou de perforations. Cette fois pas de trou béant pour rendre malade le père stupéfait qui avait suivi le médecin au sous-sol ; rien que le ciment uni sous les planches – ni puits nauséabond, ni monde d'horreurs souterraines, ni bibliothèque secrète, ni papiers de Curwen, ni cauchemar de puanteur et de plaintes, ni laboratoire, rayonnages ou formules gravées, ni… Le Dr. Willett blêmit et se raccrochant à l'homme plus jeune : « Hier, demanda-t-il doucement, tu l'as vu, ici… tu as senti ? » Et lorsque Mr. Ward, lui-même paralysé de surprise et d'effroi, trouva la force de hocher la tête affirmativement, le médecin émit un son moitié soupir moitié halètement, et secoua la tête à son tour. « Alors je vais tout te raconter », dit-il.

Pendant une heure, dans la pièce la plus ensoleillée qu'ils purent trouver à l'étage, le médecin conta à voix basse son effroyable histoire au père stupéfait. Il n'y avait rien à dire après l'apparition de cette forme au moment où la vapeur noir verdâtre s'était élevée du *kylix,* et Willett était trop fatigué pour s'interroger lui-même sur ce qui était réellement arrivé. Les deux hommes échangèrent en vain des hochements de tête perplexes, puis Mr. Ward se hasarda à chuchoter une suggestion : « Penses-tu qu'il faudrait creuser ? » Le docteur resta silencieux, car un cerveau humain pouvait-il répondre quand les puissances de sphères inconnues avaient empiété si gravement sur ce versant du Grand Abîme ? Mr. Ward demanda encore : « Mais où est-elle passée ? Elle t'a ramené ici, tu sais, et a scellé le trou d'une manière ou d'une autre. » Cette fois encore, Willett laissa le silence répondre pour lui.

Mais finalement les choses n'en restèrent pas là. En cherchant son mouchoir avant de se lever pour partir, le Dr. Willett sentit sous ses doigts dans sa poche un morceau de papier qui n'y était pas auparavant, en compagnie des bougies et des allumettes qu'il avait prises dans la crypte disparue. C'était une feuille quelconque manifestement arrachée au bloc-notes bon marché trouvé dans cette fabuleuse salle de l'horreur quelque part sous terre, et l'on avait écrit dessus avec un banal crayon – celui sans doute qui était posé à côté du bloc. Elle était pliée négligemment et, à part l'odeur âcre de la salle secrète, ne portait aucune empreinte ni marque d'un autre monde que celui-ci. Mais le texte lui-même avait de quoi surprendre ; car ce n'était pas là l'écriture d'une époque saine, mais les traits appuyés des ténèbres médiévales, difficilement lisibles pour les profanes qui peinaient dessus à présent, malgré certaines combinaisons de symboles qui semblaient vaguement familières. Le court message griffonné était le suivant, et son mystère rendit leur détermination aux deux hommes bouleversés, qui sortirent sur-le-champ, pour rejoindre d'un pas ferme la voiture des Ward et se faire conduire d'abord dans un endroit tranquille où déjeuner, puis sur la colline à la bibliothèque John Hay.

À la bibliothèque, on trouva facilement de bons manuels de paléographiephie,



sur lesquels ils s'interrogèrent jusqu'à ce que les lumières du soir brillent au grand lustre. Ils finirent par découvrir ce qu'il leur fallait. Les lettres n'étaient pas une bizarre invention mais l'écriture normale d'une époque obscure. C'étaient des minuscules saxonnes du VIIIe ou IXe siècle après J.-C., auxquelles s'attachait le souvenir d'un temps fruste où, sous un récent vernis de christianisme, les religions antiques et les vieux rites s'agitaient furtivement, et la pâle lune de Britannia était parfois témoin d'étranges spectacles dans les ruines romaines de Caerleon et d'Hexham, et près des tours le long des ruines du mur d'Hadrien. Les mots étaient en latin, tel qu'il en subsistait en une époque barbare – « *Corvinus necandus est. Cadaver aq(ua) forti dissolvendum, nec aliq(ui)d retinendum. Tace ut potes.* » Ce qu'on peut traduire grossièrement : « Il faut tuer Curwen. Le cadavre doit être dissous dans l'eau-forte, et il n'en faut rien conserver. Garde le silence autant que tu peux. »

Willett et Mr. Ward restèrent muets et confondus. Ils avaient rencontré l'inconnu, et s'apercevaient qu'ils manquaient pour lui répondre des émotions qu'ils auraient dû sans doute éprouver. Chez Willett en particulier, la faculté d'accueillir de nouvelles impressions d'horreur sacrée était presque épuisée ; et les deux hommes attendirent, inertes et désarmés, que la fermeture de la bibliothèque les obligeât à partir. Puis distraitement, ils regagnèrent en voiture la demeure de Prospect Street, où ils causèrent à bâtons rompus tard dans la nuit. Vers le matin, le docteur alla se reposer mais sans rentrer chez lui. Et il était encore là le dimanche à midi lorsqu'il arriva un appel téléphonique des détectives chargés de rechercher le Dr. Allen.

Mr. Ward, qui en robe de chambre marchait nerveusement de long en large, répondit lui-même aux policiers et, apprenant que leur rapport était presque terminé, il les pria de venir de bonne heure le lendemain matin. Willett et lui se réjouirent que cette partie de l'affaire soit en bonne voie, car quelle que fût l'origine de l'étonnant message en minuscules saxonnes, on pouvait être certain que le « Curwen » à supprimer n'était autre que l'étranger barbu à lunettes. Charles le redoutait et avait bien dit dans sa lettre affolée qu'il fallait le tuer et le dissoudre dans l'acide. Allen, d'ailleurs, avait reçu sous le nom de Curwen des lettres de singuliers sorciers d'Europe, et se prenait de toute évidence pour un avatar du nécromant disparu. Et voici maintenant que d'une nouvelle source inconnue arrivait un message répétant que « Curwen » devait être tué et dissous dans l'acide. La corrélation semblait trop évidente pour être de hasard ; du reste, Allen n'avait-il pas l'intention d'assassiner le jeune Ward sur le conseil de l'individu nommé Hutchinson ? Bien sûr, la lettre qu'ils avaient vue n'était jamais parvenue à l'étranger barbu ; mais d'après ce texte ils voyaient bien qu'Allen savait déjà comment traiter le jeune homme s'il faisait trop le « dégoûté ». Il fallait donc absolument arrêter Allen ; et même si l'on ne prenait pas

les mesures les plus radicales, il devait être mis hors d'état de nuire à Charles Ward.

Dans l'après-midi, espérant contre tout espoir tirer quelque éclaircissement sur le fond du mystère de la seule personne capable d'en donner, le père et le médecin descendirent jusqu'à la baie pour voir le jeune Charles à la maison de santé. D'un ton simple et grave, Willett l'informa de tout ce qu'il avait trouvé, et remarqua sa pâleur à chaque description qui authentifiait la découverte. Le médecin usa des effets les plus dramatiques, et s'attendait à un sursaut de la part de Charles en abordant la question des puits couverts et des hybrides sans nom qui y étaient enfermés. Mais Ward ne réagit pas. Willett hésita, puis il expliqua avec indignation que ces créatures mouraient de faim. Il accusa le jeune homme de cruauté révoltante, et frissonna quand la seule réponse fut un rire sardonique. Car Charles, ayant renoncé à prétendre que la crypte n'existait pas, semblait prendre cette histoire pour une sinistre plaisanterie ; il émit un gloussement rauque comme à une idée divertissante. Puis il murmura, d'un ton que sa voix cassée rendait encore plus terrible : « Que le diable les emporte, ils mangent *en effet*, mais ils n'en ont point *besoin* ! C'est là le fait notable ! Un mois sans nourriture, dites-vous ? Tudieu, monsieur, que vous êtes modeste ! Sachez que ce pauvre vieux Whipple fut bien berné avec ses vertueuses rodomontades ! Ne voulait-il pas tout exterminer ? Par la morbleu, le bruit venu d'Ailleurs lui a fait perdre à moitié l'ouïe, et il ne vit ni n'entendit quoi que ce soit de ces puits ! Il n'en a même jamais eu soupçon ! La peste vous étouffe, *ces maudites créatures hurlent au fond de leur trou depuis qu'on a occis Curwen il y a cent cinquante-sept ans* ! »

Willett n'en obtint pas davantage. Horrifié, mais presque convaincu malgré lui, il poursuivit son récit dans l'espoir qu'un incident quelconque tirerait son interlocuteur de son aplomb insensé. Considérant les traits du jeune homme, le docteur ne put constater sans une sorte de terreur les changements qu'avaient apportés les derniers mois. Ce garçon avait réellement attiré du fond des nues des horreurs inconnues. À la mention de la salle aux formules et de la poudre verdâtre, Charles trahit pour la première fois une certaine vivacité. Il prit un air ironique en apprenant ce que Willett avait lu sur le bloc, et fit observer d'un ton léger que ces notes étaient anciennes, et ne signifiaient rien pour qui n'était pas sérieusement initié à l'histoire de la magie. « Mais, ajouta-t-il, si vous aviez su les paroles propres à évoquer ce qui se trouvait dans la coupe, vous ne seriez pas ici à m'en parler. C'était le numéro 118, et vous auriez tremblé, j'imagine, si vous aviez consulté ma liste dans l'autre pièce. Moi-même je ne l'avais jamais évoqué, mais j'avais dessein de le faire le jour où vous vîntes m'inviter ici. »

Alors Willett parla de la formule qu'il avait prononcée et de la fumée noir verdâtre qui s'était dégagée ; et se faisant, il vit pour la première fois naître une crainte réelle

sur le visage de Charles Ward. « Il est *venu,* et vous êtes vivant ? » Dans ce croassement, la voix de Ward parut se libérer brusquement de ses entraves pour plonger dans les caverneux abîmes d'une sonorité surnaturelle. Willett, saisi d'une inspiration soudaine, crut comprendre ce qui se passait, et glissa dans sa réponse un avertissement tiré d'une lettre qu'il se rappela. « *Le numéro 118, dites-vous ? Mais n'oubliez pas que les stèles ont toutes été changées dans neuf champs sur dix. Vous n'êtes jamais sûr tant que vous n'avez pas interrogé !* » Et sans prévenir, il sortit le message en minuscules et le mit sous les yeux du malade. Il n'aurait pu souhaiter résultat aussi foudroyant, car Charles Ward aussitôt s'évanouit.

Cet entretien, naturellement, avait eu lieu dans le plus grand secret, de crainte que les aliénistes de la maison n'accusent le père et le médecin d'encourager un fou dans ses hallucinations. Sans aide, donc, le Dr. Willett et Mr. Ward relevèrent le jeune homme accablé et l'allongèrent sur le lit. En revenant à lui, le malade marmonna à plusieurs reprises qu'il devait adresser immédiatement un message à Orne et à Hutchinson ; aussi, dès qu'il fut de nouveau pleinement conscient, le docteur lui dit que, de ces étranges individus, l'un au moins était son ennemi mortel, et avait conseillé au Dr. Allen de l'assassiner. Cette révélation ne produisit aucun effet visible et avant cela les visiteurs avaient remarqué que leur hôte avait déjà l'air d'un homme traqué. Ensuite il ne voulut plus rien dire, si bien que Willett et le père s'en allèrent presque aussitôt, après une dernière mise en garde contre Allen le barbu, à quoi le jeune homme répondit seulement que cette personne était en lieu sûr, hors d'état de nuire, même si elle le voulait. Ce fut dit avec un petit rire malveillant très pénible à entendre. Ils ne s'inquiétèrent pas des messages que Charles pourrait rédiger à l'intention des deux monstres d'Europe, sachant que les responsables de la maison de santé retenaient au départ tout courrier aux fins de censure et qu'ils ne laisseraient rien passer d'excessif ou d'extravagant.

Il y eut pourtant une suite curieuse à l'affaire Orne et Hutchinson si tels étaient bien les sorciers exilés. Poussé par on ne sait quel vague pressentiment au milieu des horreurs de cette époque, Willett se mit en relations avec une agence internationale de coupures de presse pour être tenu au courant des crimes et accidents les plus marquants à Prague et en Transylvanie orientale ; et au bout de six mois, dans la masse des articles de toutes sortes qu'il avait reçus et fait traduire, il crut avoir trouvé deux faits très significatifs. L'un était la totale destruction, la nuit, d'une maison du plus ancien quartier de Prague, et la disparition d'un vieillard malfaisant nommé Josef Nadeck, qui, au dire des gens, vivait là seul depuis toujours. L'autre était une formidable explosion dans les montagnes transylvaines, à l'est de Rakus, et le total anéantissement, avec tous ses habitants, du château Ferenczy de mauvaise réputation,

dont le maitre était accusé de tant de méfaits par les paysans et les soldats qu'il eût été sous peu mandé à Bucarest pour y subir un sérieux interrogatoire si cet incident n'avait mis fin à une carrière déjà si longue qu'elle remontait au-delà de toutes les mémoires. Willett affirme que la main qui avait écrit ces minuscules saxonnes était capable aussi bien de manier des armes plus redoutables ; et tandis qu'on lui laissait à lui le soin de s'occuper de Curwen, l'auteur du message s'était senti à même de retrouver et de traiter comme il convenait Orne et Hutchinson. Quant à ce qu'a pu être leur sort, le docteur s'efforce autant qu'il peut de n'y point penser.

6

Le lendemain matin, le Dr. Willett se rendit en hâte chez les Ward pour y être à temps quand les détectives arriveraient. Il sentait qu'il fallait à tout prix assurer la destruction ou l'emprisonnement d'Allen – ou de Curwen, si l'on pouvait prendre au sérieux la revendication tacite de sa réincarnation – et il communiqua cette conviction à Mr. Ward tandis qu'ils attendaient les visiteurs. Ils étaient installés au rez-de-chaussée cette fois, car on commençait à fuir les étages supérieurs de la maison à cause d'une odeur nauséabonde qui y flottait vaguement ; selon les vieux domestiques c'était l'effet d'une malédiction laissée par le portrait disparu de Curwen.

Les trois détectives se présentèrent à neuf heures, et ils exposèrent immédiatement tout ce qu'ils avaient à dire. Ils n'avaient pu, à leur grand regret, repérer le Brava Tony Gomès comme ils l'avaient souhaité, ni retrouver la moindre trace de l'origine du Dr. Allen ou de son domicile actuel ; mais ils avaient réussi à mettre au jour quantité de faits et de témoignages locaux concernant l'insaisissable étranger. Allen avait frappé les gens de Pawtuxet comme un être un peu bizarre, et l'on pensait généralement que son épaisse barbe couleur sable était fausse ou teinte – conviction définitivement confirmée par la découverte, dans sa chambre au fatal bungalow, d'une fausse barbe semblable, avec une paire de lunettes noires. Sa voix, comme pouvait en témoigner Mr. Ward d'après son unique coup de téléphone, était incroyablement grave et caverneuse au point qu'on ne pouvait l'oublier ; et son regard paraissait diabolique même à travers les verres fumés de ses lunettes d'écaille. Un commerçant qui avait eu affaire à lui déclarait que son écriture était très étrange et difficile à lire ; ce qui fut également confirmé par des notes au crayon, indéchiffrables, trouvées dans sa chambre et identifiées par le même marchand. Quant aux rumeurs de vampirisme de l'été précédent, la plupart des commérages accusaient Allen plutôt que Ward d'être le véritable vampire. On avait aussi le témoignage des fonctionnaires qui avaient visité le bungalow après le pénible incident du camion dévalisé. Ils avaient été moins

sensibles au côté sinistre du Dr. Allen mais s'étaient aperçus qu'il se conduisait en maître dans cette maison singulière et obscure. Bien qu'ils n'aient pu l'observer aisément dans la pénombre, ils pourraient le reconnaître. Sa barbe paraissait bizarre, et il devait avoir une légère cicatrice au-dessus de ses lunettes noires, du côté droit. La fouille de sa chambre par les détectives n'avait rien donné, à part la barbe, les lunettes et quelques notes illisibles au crayon d'une écriture que Willett indentifia aussitôt comme celle des manuscrits du vieux Curwen et des quantités de notes du jeune Ward découvertes dans les abominables catacombes disparues.

Le Dr. Willett et Mr. Ward, à mesure qu'on leur exposait ces faits se sentirent saisis d'une peur Cosmique, profonde, insidieuse et indéfinissable, et tremblèrent à l'idée confuse et folle qui leur était venue, l'un et l'autre, à l'esprit. La fausse barbe et les lunettes – l'écriture illisible de Curwen –, le vieux portrait et sa minuscule cicatrice – alors qu'à la maison de santé le jeune homme transformé portait la même –, cette voix basse et caverneuse au téléphone – n'était-ce pas cela que se rappela Mr. Ward quand son fils croassait ses misérables sons auxquels il prétendait être maintenant réduit ? Qui avait jamais vu ensemble Charles et Allen ? Oui, les enquêteurs les avaient vus une fois, mais plus tard ? N'était-ce pas après le départ d'Allen que Charles avait soudain abandonné ses craintes pour s'installer complètement au bungalow ? Curwen – Allen – Ward – dans quelle fusion abominable et sacrilège deux époques et deux personnes s'étaient-elles trouvées confondues ? Cette détestable ressemblance de Charles et du portrait – qui le suivait des yeux, sans relâche, à travers la pièce. Pourquoi, aussi, Allen et Charles copiaient-ils l'écriture de Joseph Curwen, même lorsqu'ils étaient seuls, sans témoins ? Et puis l'horrible besogne de ces gens – la hideuse crypte perdue qui avait vieilli le docteur en une nuit ; les monstres affamés dans les puits délétères ; la terrifiante formule qui avait produit des effets inexprimables ; le message en minuscules saxonnes découvert dans la poche de Willett ; les papiers et les lettres et toute cette histoire de tombes, de « Sels » et de révélations – où tout cela menait-il ? Finalement Mr. Ward prit la décision la plus raisonnable. Refusant de s'attarder à l'examen de ses propres motivations, il remit aux détectives un document à montrer aux commerçants qui avaient vu le sinistre Dr. Allen. C'était une photographie de son malheureux fils sur laquelle il avait soigneusement dessiné à l'encre les grosses lunettes et la barbe en pointe qu'ils avaient rapportées de la chambre d'Allen.

Il attendit pendant deux heures avec le docteur dans la maison étouffante où montaient la peur et le miasme tandis que là-haut, dans la bibliothèque, le panneau vide restait aux aguets. Puis les hommes revinrent. Oui. *La photographie retouchée donnait une image assez ressemblante du Dr. Allen.* Mr. Ward blêmit, et Willett

passa son mouchoir sur son front soudain mouillé de sueur. Allen – Ward – Curwen, cela devenait trop atroce pour un esprit logique. La chose inconnue que ce garçon avait tirée du vide, qu'avait-elle fait de lui ? Que lui était-il arrivé réellement, du début à la fin ? Qui était cet Allen qui cherchait à tuer Charles parce qu'il faisait le « dégoûté », et pourquoi sa victime désignée avait-elle dit dans le post-scriptum de cette lettre éperdue qu'il fallait l'anéantir par l'acide ? Et pourquoi le message en minuscules, dont on n'osait envisager l'origine, exigeait-il pour ce « Curwen » le même mode de destruction ? Quelle était cette *métamorphose*, et quand la dernière phase était-elle survenue ? Le jour où était arrivé son appel de détresse – il avait été inquiet toute la matinée, puis un changement s'était opéré. Il s'était glissé dehors sans être vu et avait abusé effrontément les hommes payés pour le garder. C'était arrivé quand il était sorti. Mais non – n'avait-il pas poussé un cri d'épouvante en entrant dans son bureau – cette même pièce ? Qu'y avait-il trouvé ? Ou plutôt – *qu'est-ce qui est venu l'y trouver* ? Ce simulacre qui rentra hardiment sans qu'on l'ait vu sortir – était-ce une ombre venue d'ailleurs, une horreur imposant sa présence à un être tremblant qui n'avait jamais quitté la pièce ? Le maître d'hôtel n'avait-il pas parlé de bruits inquiétants ?

Willett sonna le domestique et lui posa à voix basse quelques questions. Il y avait eu, c'est sûr, une vilaine affaire. On avait entendu des bruits – un cri, un soupir, un son étranglé, puis une sorte de fracas, de craquement, de coups sourds, ou tout cela à la fois. Et Mr. Charles n'était plus le même quand il était sorti à grands pas, sans un mot. Le maître d'hôtel frissonnait en racontant cela, et flairait l'air lourd qui venait de quelque fenêtre ouverte à l'étage. La terreur s'était manifestement emparée de la maison, et seuls les détectives méthodiques y échappaient un peu. Mais eux-mêmes se sentaient mal à l'aise, car il y avait dans cette affaire des arrière-plans louches qui ne leur plaisaient pas du tout. Le Dr. Willett réfléchissait profondément mais sans perdre de temps, et ses pensées étaient terribles. Par moments il se mettait à marmonner comme s'il repassait dans sa tête une nouvelle série effroyable et de plus en plus concluante d'événements cauchemardesques.

Puis Mr. Ward leva d'un geste la séance et tout le monde quitta la pièce sauf lui et le docteur. Il était midi, mais des ombres semblaient envahir cette demeure hantée de fantômes, comme à l'approche de la nuit. Willett entreprit de parler très sérieusement à son hôte, et le pria de lui laisser en grande partie le soin de la future enquête. Il y aurait, prévoyait-il, des choses insupportables qu'un ami assumerait mieux qu'un parent. En tant que médecin de la famille il devait avoir les mains libres, et avant toute chose il demandait qu'on le laissât seul et sans le déranger dans la bibliothèque abandonnée du troisième étage, où l'ancien dessus de cheminée avait concentré autour

de lui une atmosphère d'horreur plus hideuse encore qu'au temps où l'image de Joseph Curwen lui-même jetait ses regards sournois du haut de la boiserie peinte.

Mr. Ward, étourdi à en perdre la tête par le flot de morbides extravagances et de suggestions inconcevables qui se déversait sur lui de tous côtés, ne pouvait qu'accepter ; et une demi-heure plus tard le docteur était enfermé dans la pièce maudite devant la boiserie d'Olney Court. Le père, qui écoutait à la porte, l'entendit pendant un certain temps tâtonner, aller et venir, fouiller ; il y eut enfin un bruit sourd et un grincement comme si l'on forçait la porte d'un placard hermétiquement clos. Un cri étouffé, une sorte de grognement étranglé, et ce qu'on avait ouvert fut refermé violemment. Presque aussitôt la clé tourna dans la serrure et Willett parut dans le couloir, hagard et blême, réclamant du bois pour la vraie cheminée, sur le mur sud de la salle. Le chauffage, dit-il, était insuffisant et la bûche électrique ne servait pas à grand-chose. N'osant poser les questions qui lui brûlaient les lèvres, Mr. Ward donna les ordres nécessaires et un domestique apporta de grosses bûches de pin, non sans frémir en affrontant l'air pollué de la bibliothèque pour déposer le bois dans l'âtre. Willett cependant était monté jusqu'au laboratoire désaffecté et rapportait les rares objets qui n'avaient pas été déménagés en juillet. Ils étaient dans un panier couvert, et Mr. Ward ne les vit jamais.

Alors le docteur s'enferma de nouveau dans la bibliothèque, et alluma le feu à en juger par les nuages de fumée qui passèrent devant les fenêtres. Un peu plus tard, après beaucoup de froissements de journaux, on entendit une seconde fois le grincement de la porte forcée, suivi d'une lourde chute qui inquiéta les oreilles indiscrètes. Il y eut ensuite deux cris étouffés de Willett puis aussitôt un glissement de chose traînée qui faisait une impression détestable. Finalement la fumée rabattue par le vent devint sombre et très âcre, et tous auraient bien voulu que le temps leur épargnât cette suffocante invasion de nuages empoisonnés. Mr. Ward était pris de vertige, et les domestiques serrés les uns contre les autres regardaient l'horrible fumée noire qui s'abattait sur eux. Après une attente infinie, les vapeurs parurent s'alléger, et l'on perçut derrière la porte verrouillée des bruits confus de grattage, de balayage et autres opérations secondaires. Enfin, ayant claqué la porte de certain placard, Willett reparut – triste, pâle, les traits tirés, portant le panier couvert d'un linge qu'il avait descendu du laboratoire. Il avait laissé la fenêtre ouverte, et dans cette pièce autrefois maudite entrait à flots un trésor d'air pur et salubre qui se mêlait à une curieuse odeur de désinfectants. Le vieux dessus de cheminée était toujours là ; mais il semblait à présent dépourvu de malignité, tranquille et imposant dans sa boiserie blanche comme s'il n'avait jamais porté l'image de Joseph Curwen. La nuit tombait mais ses ombres ne recelaient cette fois, au lieu d'une peur secrète, qu'une

douce mélancolie. Le médecin ne voulut jamais parler de ce qu'il avait fait. « Je ne peux répondre à aucune question, dit-il à Mr. Ward, mais disons qu'il existe différentes sortes de magie. J'ai fait un grand nettoyage, et les gens de cette maison dormiront mieux après cela. »

7

Le « nettoyage » du Dr. Willett avait été une épreuve presque aussi angoissante dans son genre que son affreux voyage dans la crypte disparue, et la preuve en est que le vieux médecin était à bout de forces quand il rentra chez lui ce soir-là. Il se reposa trois jours durant dans sa chambre, bien que les domestiques plus tard aient prétendu l'avoir entendu le mercredi après minuit, quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma doucement avec une extraordinaire discrétion. L'imagination des domestiques est heureusement limitée, sinon un article dans l'*Evening Bulletin* du jeudi aurait pu susciter des commentaires :

LES VAMPIRES DU NORD REVIENNENT

Après une accalmie de dix mois depuis l'ignoble profanation de la concession Weeden au cimetière du Nord, un rôdeur nocturne a été aperçu dans le même cimetière ce matin de bonne heure par le gardien de nuit Robert Hart. Se trouvant un moment à jeter un coup d'œil aux abords de son abri vers deux heures du matin, Hart remarqua la lueur d'une lanterne ou d'une lampe de poche non loin de là au nord-ouest, et ayant ouvert la porte il distingua la silhouette d'un homme portant une truelle, qui se profilait nettement à la lumière d'un lampadaire tout proche. Partant aussitôt à sa poursuite, il vit l'individu s'élancer précipitamment vers l'entrée principale, gagner la rue et se perdre dans l'ombre avant qu'on ait pu l'approcher ou l'appréhender.

Comme le premier des violeurs de sépultures qui sévirent l'an dernier, cet intrus n'avait fait aucun dégât sérieux avant d'être surpris. Une partie inoccupée de la concession Ward avait été creusée très superficiellement, mais sans atteindre, de loin, les dimensions d'une tombe, et aucune sépulture n'avait été touchée.

Hart, qui ne peut décrire le rôdeur que comme un petit homme probablement barbu, est d'avis que ces trois tentatives de fouilles ont une origine commune ; mais la police pense différemment, à cause du caractère brutal du deuxième incident, où un vieux cercueil avait été enlevé et la stèle violemment brisée.

La première fois, voici un an en mars, ce qu'on avait pris pour le projet manqué d'enfouir quelque chose avait été attribué à des bootleggers à la recherche d'une cachette. Il est possible, selon l'inspecteur Riley, que cette troisième affaire soit du même ordre. Les policiers prennent des mesures exceptionnelles pour arrêter la bande de mécréants responsable de ces profanations répétées.

Le Dr. Willett se reposa toute la journée du jeudi comme pour se remettre des efforts passés ou prendre des forces avant ce qui l'attendait. Dans la soirée il écrivit à Mr. Ward une lettre qui fut remise le lendemain matin et plongea le père abasourdi

dans de longues et profondes réflexions. Mr. Ward avait été incapable de reprendre son travail depuis le choc du lundi, ses nouvelles déconcertantes et son sinistre « nettoyage », mais il trouva un certain apaisement dans le message du docteur malgré le désespoir qu'il semblait annoncer et les nouveaux mystères auxquels il faisait allusion.

10, Barnes Street

Providence, R.I.

12 avril 1928

Cher Theodore – j'estime qu'il me faut te dire un mot avant d'entreprendre ce que je vais faire demain. Cela mettra fin à la terrible aventure que nous avons vécue (car je pense qu'aucune bêche ne pourra jamais atteindre les lieux monstrueux dont nous avons appris l'existence), mais je crains que cette conclusion ne t'apporte pas la paix de l'esprit si je ne t'assure formellement qu'elle sera définitive.

Tu me connais depuis ta petite enfance, c'est pourquoi je pense que tu me croiras si je te dis qu'il vaut mieux laisser certaines choses dans l'imprécision et l'ombre. Il est préférable que tu renonces à de nouvelles hypothèses sur le cas de Charles, et absolument essentiel que tu ne dises à sa mère rien de plus que ce qu'elle soupçonne déjà. Quand je te verrai demain, Charles se sera enfui. C'est tout ce qui doit demeurer dans les esprits. Il était fou et il s'est échappé. Tu pourras peu à peu tout doucement parler à sa mère de la phase de la folie où tu as cessé d'envoyer en son nom les lettres dactylographiées. Je te conseille de la rejoindre à Atlantic City pour te reposer toi aussi. Dieu sait que tu en as besoin, comme moi-même, après une telle épreuve. Je vais aller dans le Sud un certain temps afin de retrouver du calme et des forces.

Donc, ne me pose pas de questions quand je viendrai. Il y aura peut-être des difficultés, et je te le dirai si c'est le cas. Mais je ne le pense pas. Il ne restera plus aucun sujet d'inquiétude car Charles sera tout à fait hors de danger. Il l'est déjà plus que tu ne l'imagines. Tu n'as rien à craindre d'Allen, qui ou quoi qu'il soit. Il appartient au passé comme le portrait de Joseph Curwen, et quand je sonnerai à ta porte, tu pourras être certain qu'il n'y a pas de Dr. Allen. Et ce qui a écrit le billet en minuscules saxonnes ne te tourmentera jamais, toi ni les tiens.

Mais il faut t'endurcir contre la tristesse, et préparer ta femme à le faire pour elle-même. Je dois te dire franchement que la fuite de Charles ne vous le rendra pas. Il a été frappé d'un mal étrange, comme tu peux en juger par les indéfinissables changements physiques et moraux qui se sont opérés en lui, et il ne faut pas espérer le revoir. Que ceci te soit une consolation : il n'a jamais été un monstre ni vraiment un fou, mais seulement un garçon curieux, studieux et passionné dont l'amour du mystère et du passé a été la perte. Il s'est heurté à des choses que les mortels ne doivent pas connaître, et les a rejointes en remontant les siècles comme personne ne devrait le faire ; et de ces siècles a surgi quelque chose pour l'engloutir.

Et voici maintenant où je te demande de me faire confiance plus que jamais. Car, en vérité, il n'y aura aucun doute sur le sort de Charles. Dans un an, disons, tu pourras si tu veux imaginer un récit convenable de la fin ; car ton fils ne sera plus. Tu peux dresser une stèle dans ta concession au cimetière du Nord, exactement à dix pieds à l'ouest de celle de ton père, orientée de la même manière, et elle marquera réellement le lieu du repos de ton fils. Tu n'as pas à craindre qu'elle couvre aucune anomalie ni substitution. Les cendres dans cette tombe seront celles mêmes de ta chair et de tes os – du vrai Charles dont tu as suivi l'intelligence depuis l'enfance, le vrai Charles qui avait une tache olivâtre sur la hanche et pas de sombre marque de sorcière sur la poitrine ni de cicatrice sur le front. Le Charles qui ne fit jamais vraiment le mal et qui aura payé de sa vie d'avoir « fait le dégoûté ».

C'est tout. Charles se sera évadé, et dans un an d'ici tu dresseras sa stèle. Ne m'interroge pas demain. Et sois

sûr que l'honneur de votre vieille famille demeure sans tache, comme il l'a toujours été dans le passé.

Avec ma plus profonde affection, et mes recommandations de courage, de calme et de résignation, je suis toujours

ton ami sincère,

MARINUS B. WILLETT.

Ainsi ce vendredi matin 13 avril 1928, Marinus Bicknell Willett se rendit dans la chambre de Charles Dexter Ward à la maison de santé du Dr. Waite, à Conanicut Island. Le jeune homme, sans essayer pourtant d'éviter son visiteur, était d'humeur maussade et semblait peu enclin à engager la conversation que Willett voulait évidemment avoir avec lui. La découverte de la crypte par le médecin et son abominable aventure avaient naturellement créé une nouvelle source de gêne, si bien qu'après l'échange de quelques banalités, tous deux restèrent visiblement hésitants. Alors s'insinua une autre cause d'embarras lorsque Ward sembla lire derrière le visage impassible du docteur une terrible résolution qu'il ne lui avait jamais vue. Le malade recula, conscient que, depuis sa dernière visite, le médecin de famille plein de sollicitude avait fait place à un vengeur irréductible et sans pitié.

Il blêmit, et le docteur fut le premier à parler. « Nous avons fait de nouvelles découvertes, dit-il, et je vous préviens loyalement qu'il y a un compte à régler.

— Encore fouillé et trouvé d'autres pauvres petites bêtes affamées ? – répliqua l'autre avec ironie. Il était évident qu'il entendait pousser le défi jusqu'au bout.

— Non, répondit Willett lentement, cette fois je n'ai pas eu à creuser. Nous avons fait rechercher le Dr. Allen, et l'on a retrouvé la fausse barbe et les lunettes au bungalow.

— Parfait, repartit l'hôte inquiet en s'efforçant d'être insultant avec esprit, et je pense qu'elles se sont révélées plus seyantes que la barbe et les lunettes que vous portez à présent !

— Elles vous iraient très bien, comme elles semblent l'avoir fait effectivement. »

Tandis que Willett faisait sur le même ton cette réponse étudiée, ce fut comme si un nuage passait devant le soleil ; pourtant rien ne changea dans les ombres sur le plancher. Puis Ward hasarda :

« Est-ce là ce qui requiert si fort un règlement ? Un homme ne saurait-il trouver quelquefois avantageux d'être double ?

— Non, dit Willett gravement, vous avez tort encore une fois. Peu m'importe qu'un

homme recherche la dualité ; *à condition qu'il ait le droit d'exister, et pourvu qu'il ne détruise pas ce qui l'a fait surgir de l'espace*. »

Ward alors sursauta violemment. « Eh bien, monsieur, qu'avez-vous découvert, et que voulez-vous de moi ? »

Le docteur attendit un peu avant de répondre, comme s'il choisissait les mots les plus efficaces.

« J'ai trouvé, dit-il enfin en scandant les phrases, quelque chose dans un placard derrière un ancien dessus de cheminée où était autrefois peint un portrait, je l'ai brûlé et j'ai enterré les cendres là où devait être la tombe de Charles Dexter Ward. »

Le fou poussa un cri étranglé et bondit du fauteuil où il était assis :

« Le diable vous emporte ! À qui l'avez-vous dit – et qui donc croira que c'était lui, après deux bons mois, alors que je suis vivant ? Que prétendez-vous faire ? »

Willett, malgré sa petite taille, eut vraiment en quelque sorte la majesté d'un juge pour calmer d'un geste le malade.

« Je ne l'ai dit à personne. Ce n'est pas une affaire ordinaire – mais une folie hors du temps, une horreur venue d'au-delà des sphères que ni policiers ni juristes, ni tribunaux ni aliénistes ne sauraient pénétrer ni combattre. Dieu merci j'ai la chance d'avoir gardé en moi l'étincelle d'imagination qui m'évita de m'égarer en y réfléchissant. *Vous ne pouvez pas m'abuser, Joseph Curwen, car je sais que votre maudite magie est vraie !*

» Je sais comment vous avez tramé le maléfice qui couvait hors du temps pour le jeter sur votre descendant et votre double ; je sais comment vous l'avez attiré, lui, dans le passé, et persuadé de vous tirer de votre détestable tombe ; je sais qu'il vous cachait dans son laboratoire tandis que vous étudiiez les temps modernes et que vous rôdiez partout la nuit comme un vampire ; comment plus tard vous vous êtes montré en barbu à lunettes pour que personne ne puisse s'étonner de votre ressemblance scandaleuse avec lui ; je sais ce que vous aviez résolu quand il a regimbé devant votre monstrueux pillage des tombes du monde entier, *et ce que vous méditiez pour la suite*, et je sais aussi comment vous l'avez fait.

» Vous avez ôté barbe et lunettes pour tromper les gardes autour de la maison. Ils ont cru que c'était lui qui rentrait, puis qu'il ressortait lorsque vous l'avez eu étranglé et caché. Mais vous n'avez pas tenu compte des contenus différents de deux esprits. Vous avez été stupide, Curwen, d'imaginer qu'une simple identité visuelle suffirait. Pourquoi n'avez-vous pensé ni au langage ni à la voix et l'écriture ? Finalement ça n'a

pas marché, voyez-vous. Vous savez mieux que moi qui ou quoi a écrit ce message en minuscules, mais je vous avertis qu'il n'a pas été écrit en vain. Certaines abominations et entreprises impies doivent être écrasées, et je pense que l'auteur de ce message s'occupera d'Orne et d'Hutchinson. L'un de ces individus vous a écrit autrefois : "N'évoquez rien que vous ne puissiez dominer." Vous avez échoué une fois déjà, peut-être de la même manière, et il se peut que votre propre magie noire cause encore votre perte. Curwen, un homme ne peut falsifier la nature au-delà de certaines limites, et toutes les horreurs que vous avez tramées se dresseront pour vous anéantir. »

Mais ici le docteur fut interrompu par un cri convulsif de l'être qu'il avait devant lui. Aux abois, sans recours, sans armes, et sachant que toute manifestation de violence physique ferait accourir une douzaine d'infirmiers au secours du médecin, Joseph Curwen eut recours à son vieil allié, et commença une série de gestes cabalistiques avec ses deux index tandis que sa voix basse et caverneuse, à présent libérée de son feint enrouement, clamait les premiers mots d'une redoutable formule.

« PER ADONAI ELOIM, ADONAI JEHOVA, ADONAI SABAOTH, METRATON… »

Mais Willett fut plus vif que lui. Alors même que les chiens dehors dans la cour se mettaient à hurler, et qu'un vent glacé soufflait brusquement de la baie, le docteur entreprit la psalmodie solennelle et rythmique qu'il avait décidé de mener jusqu'au bout. Œil pour œil – magie pour magie – le résultat allait prouver que la leçon de l'abîme avait été retenue ! Ainsi d'une voix claire Marinus Bicknell Willett commença la seconde partie de la double formule dont la première avait fait surgir l'auteur du message en minuscules – l'invocation secrète dont l'en-tête était la « Queue du Dragon », signe du *nœud descendant* :

« OGTHROD AI'F
GLEB'-EE'H
YOG-SOTHOTH
'NGAH'NG AI'Y
ZHRO ! »

Au tout premier mot de Willett la formule déjà commencée du malade s'arrêta net. Incapable de parler, le monstre fit avec ses bras des gestes désordonnés qui cessèrent bientôt aussi. Lorsque le terrible nom de Yog-Sothoth fut prononcé, la hideuse métamorphose s'annonça. Ce n'était pas une simple *dissolution,* mais une

transformation ou un *raccourci* ; et Willett ferma les yeux pour ne pas s'évanouir avant d'avoir pu prononcer l'incantation jusqu'au bout.

Il ne s'évanouit pas, et cet homme de siècles impies et de secrets interdits ne troubla plus jamais le monde. La folie en marge du temps s'était tue, et l'affaire Charles Dexter Ward était terminée. Ouvrant les yeux avant de sortir en chancelant de cette chambre d'horreur, le Dr. Willett constata que ce qu'il avait retenu dans sa mémoire était bien ce qui s'imposait. Comme il l'avait prédit, point n'était besoin d'acides. Tel son portrait maudit un an auparavant, Joseph Curwen n'était plus maintenant qu'une mince couche de fine poussière gris bleuâtre, éparpillée sur le sol.

[1] Géorgien : du temps des rois George d'Angleterre.

[2] Loyaliste : fidèle au gouvernement anglais. (NdT.)

[3] C'est-à-dire l'Église anglicane. (NdT.)

[4] *Old Style*, c'est à dire selon le calendrier julien. (NdT.)

[5] Espace vert communautaire dans un village. (NdT.)

[6] *Rood'mas* : fête de l'Invention de la Sainte-Croix, 3 mai. Hallowe'en : veille de la Toussaint. (NdT.)

[7] La Martinique. (NdT.)

[8] Bibliothèque littéraire de Providence où Edgar Poe rencontrait, dit-on, la poétesse Sarah Helen Whitman, qu'il aima. (NdT.)

[9] Éliphas Lévi, pseudonyme de l'abbé Constant, qui publia au XIX^e^ siècle une véritable somme de l'occultisme et de la haute magie. (NdT.)

[10] Brava : descendant d'immigrants noirs ou portugais des Îles du Cap-Vert, résidant au Massachusetts. (NdT.)

[11] Stonehenge : localité de Grande-Bretagne (Wiltshire). Monument mégalithique composé de monolithes disposés sur une aire circulaire. Il est interprété comme un sanctuaire du culte du soleil. (NdE.)

[12] Randolph Carter est le personnage central des nouvelles de Démons et Merveilles : cf. Lovecraft, Éditions Robert Laffont, collection « Bouquina », tome 3 (à paraître en 1992).

L'ABOMINATION DE DUNWICH

The Dunwich Horror - 1929 (1928)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin

> *Les Gorgones, les Hydres, les Chimères – sinistres légendes de Celaeno et des Harpies – peuvent se reproduire dans le cerveau de la superstition –* mais elles y étaient déjà. *Ce sont des transcriptions, des types – les archétypes sont en nous, et ils sont éternels. Sinon comment le récit de ce que nous savons faux à l'état de veille pourrait-il en rien nous affecter ? Serait-ce que ces objets nous inspirent une terreur naturelle dans la mesure où nous les jugeons capables de nous infliger un dommage corporel ? Oh ! point du tout !* Ces terreurs sont d'origine plus ancienne. Elles datent d'avant le corps – et sans le corps, elles eussent été de même… Que la sorte de crainte dont nous traitons ici soit purement spirituelle – qu'elle soit d'autant plus forte qu'elle n'a point d'objet sur terre, qu'elle prédomine dans le temps de notre enfance sans péché – *autant de problèmes dont la solution pourrait permettre quelque aperçu vraisemblable de notre condition préterrestre, et un coup d'œil au moins dans le pays ténébreux de la préexistence.*
>
> CHARLES LAMB,
> *Des sorcières et autres craintes nocturnes.*

I

Quand un voyageur dans le centre nord du Massachusetts prend la mauvaise direction au carrefour du péage d'Aylesbury juste après Dean's Corner, il découvre une campagne étrange et désolée. Le terrain s'élève peu à peu, les murs de pierre bordés de broussailles se pressent de plus en plus vers les ornières de la route sinueuse couverte de poussière. Les arbres des nombreuses zones forestières semblent trop grands, et les herbes sauvages, ronces et graminées manifestent une luxuriance qu'on leur voit rarement dans les régions défrichées. En même temps les champs cultivés sont singulièrement rares et improductifs ; tandis que les maisons très dispersées présentent un aspect étonnamment uniforme de vieillesse, de misère et de délabrement. Sans savoir pourquoi, on hésite à demander son chemin aux silhouettes noueuses et solitaires aperçues de temps à autre sur un seuil croulant ou dans les prairies en pente semées de rochers. Elles sont tellement silencieuses et furtives qu'on se sent comme

en face de choses défendues dont il vaut mieux ne pas se mêler. Quand une côte sur la route révèle les collines au-dessus des bois profonds, le sentiment de vague malaise grandit. Les sommets sont trop arrondis, trop symétriques pour évoquer un naturel rassurant, et parfois le ciel fait ressortir avec une particulière netteté les cercles bizarres de grandes colonnes de pierre dont la plupart sont couronnés.

Des gorges et des ravins de profondeur incertaine coupent la chaussée, et les grossiers ponts de bois ne semblent jamais très sûrs. Quand la route redescend elle traverse des étendues marécageuses qui inspirent une aversion instinctive et presque de vraies craintes à la tombée de la nuit lorsque jacassent les engoulevents invisibles et que les lucioles sortent en vols serrés pour danser au rythme insistant du pipeau strident des crapauds-buffles. L'étroit ruban scintillant du Miskatonic dans son cours supérieur rappelle curieusement l'image d'un serpent par ses méandres au pied des collines en dôme où il prend sa source.

À mesure que les collines se rapprochent, on prend garde à leurs flancs boisés plus qu'à leurs faîtes couronnés de pierre. Ils apparaissent si abrupts et si sombres qu'on les préférerait à distance, mais il n'est pas de route pour leur échapper. Au-delà d'un pont couvert on aperçoit un petit village blotti entre le cours d'eau et la pente verticale de Round Mountain, et l'on s'étonne de la grappe de toits en croupe pourrissants qui témoignent d'une époque architecturale plus ancienne que celle des environs. Il n'est guère rassurant de constater, en regardant de plus près, que la plupart des maisons sont désertes, tombent en ruine, et que l'église au clocher effondré abrite maintenant le seul commerce, fort peu engageant, du hameau. On craint de s'aventurer dans le ténébreux tunnel du pont, mais il n'y a pas moyen de l'éviter. Une fois parvenu de l'autre côté, on ne peut s'empêcher de flairer dans la rue du village la vague présence d'une odeur maligne, comme celle de la putréfaction et de la moisissure accumulées au cours des siècles. C'est toujours un soulagement de quitter cet endroit en suivant la route étroite qui longe la base des collines et franchit la plaine pour rejoindre enfin le péage d'Aylesbury. Plus tard on apprendra peut-être qu'on a traversé Dunwich.

Les étrangers passent à Dunwich le plus rarement possible, et depuis certains moments d'horreur, tous les écriteaux qui indiquaient sa direction ont été abattus. Le paysage, selon les canons esthétiques habituels, est d'une beauté peu commune ; néanmoins il n'y a pas affluence d'artistes ou de touristes l'été. Deux siècles auparavant, quand la race des sorcières, le culte de Satan et les mystérieux habitants des forêts n'étaient pas objets de plaisanteries, c'était l'usage d'invoquer des motifs pour éviter le village. À notre époque raisonnable – car l'abomination de Dunwich en 1928 a été étouffée par ceux qui eurent à cœur de préserver la paix de la ville et du

monde –, on l'évite sans savoir exactement pourquoi. Une raison peut-être – bien qu'elle ne joue pas pour les étrangers non informés – c'est que les indigènes sont maintenant d'une débilité répugnante, ayant poussé très loin la régression si commune à bien des coins perdus de Nouvelle-Angleterre. Ils sont arrivés à former une race à part, portant les stigmates physiques et mentaux caractérisés de la dégénérescence et des unions entre consanguins. Le niveau moyen de leur intelligence est lamentablement bas, tandis que leur chronique empeste de malignité ouverte, de meurtres, d'incestes semi-clandestins, et d'actions d'une violence et d'une perversité presque inqualifiables. La vieille aristocratie, issue des deux ou trois familles ayant droit de porter blason et venues de Salem en 1692, s'est maintenue un peu au-dessus de la corruption générale ; néanmoins plusieurs rejetons ont si profondément sombré dans la sordide populace que seuls leurs noms font encore référence aux origines qu'ils déshonorent. Certains Whateley et Bishop envoient encore leurs aînés à l'université de Harvard ou de Miskatoniç, mais ces fils reviennent rarement aux toits en croupe délabrés sous lesquels ils sont nés comme leurs ancêtres.

Personne, même parmi ceux qui sont bien informés de la récente abomination, ne peut dire au juste ce qui ne va pas à Dunwich ; il est question dans les vieilles légendes de rites impies et d'assemblées secrètes où les Indiens évoquaient des ombres maudites venues des grandes collines rondes, et à leurs prières orgiaques répondaient des crépitements et des grondements terribles de l'intérieur de la terre. En 1747 le révérend Abijah Hoadley, nouveau pasteur de l'Église congrégationaliste de Dunwich, prononça un sermon mémorable sur la présence toute proche de Satan et de ses rejetons diaboliques dans lequel il disait :

« Il faut l'admettre, ces blasphèmes d'un infernal cortège de démons sont matières trop notoirement connues pour qu'on les puisse nier, les voix maudites d'Azazel et Buzrael, de Belzebuth et Belial ayant été entendues maintenant de dessous terre par plus de vingt témoins dignes de foi présentement vivants. J'ai moi-même, il n'y a pas plus d'une quinzaine, surpris un fort clair entretien des Puissances du mal sur la colline derrière ma maison ; en quoi s'entendaient craquètements et grondements, grognements, grincements et sifflements, tels que nul être en ce monde n'en saurait produire, et qui doivent nécessairement venir de ces cavernes que seule la magie noire peut déceler, et le Malin seul ouvrir. »

Mr. Hoadley disparut peu après ce sermon ; mais le texte, imprimé à Springfield, existe encore. D'année en année on continua à signaler des bruits dans les collines, qui restèrent une énigme pour les géologues et les physiographes.

D'autres traditions font état d'odeurs nauséabondes près des cercles de colonnes

qui couronnent les sommets, et de présences impalpables qu'à certaines heures on entend faiblement s'élancer de tel et tel endroit précis au fond des grands ravins ; d'autres enfin essaient d'expliquer la Salle de Bal du Diable – pente morne et ravagée où ne pousse pas un arbre, ni un buisson ou un brin d'herbe. De plus, les indigènes ont une peur mortelle des nombreux engoulevents qui se font entendre par les nuits chaudes. On assure que ces oiseaux sont des psychopompes qui guettent les âmes des mourants et qu'ils rythment leurs cris étranges à l'unisson des râles d'agonie. S'ils parviennent à saisir l'âme fugitive au moment où elle quitte le corps, ils s'envolent aussitôt dans un caquetage de rires démoniaques ; mais s'ils échouent, ils s'apaisent peu à peu dans un silence déçu.

Ces contes bien sûr sont ridicules et désuets, car ils datent de temps très anciens. En vérité Dunwich est ridiculement vieux – bien plus qu'aucune autre agglomération dans un rayon de trente miles. Au sud du village on voit encore les murs de la cave et la cheminée de l'ancienne maison Bishop, qui fut construite avant 1700 ; tandis que près des chutes les ruines du moulin, bâti en 1806, restent ce qu'on peut voir de plus moderne en fait d'architecture. L'industrie n'a pas prospéré ici, et l'essor des usines au XIX^e^ siècle a été de courte durée. Le plus ancien de tout ce sont les grands cercles de colonnes en pierre grossièrement équarrie au sommet des collines, mais on les attribue plus généralement aux Indiens qu'aux colons. Les dépôts de crânes et d'ossements, découverts au centre de ces cercles et autour de l'assez gros rocher tabulaire de Sentinel Hill, confirment l'opinion populaire selon laquelle ces emplacements auraient été d'anciennes sépultures des Pocumtucks ; même si certains ethnologues, malgré l'absurde invraisemblance d'une telle théorie, persistent à croire que ce sont des vestiges caucasiens.

II

C'est sur la commune de Dunwich, dans une grande ferme partiellement inhabitée, bâtie à flanc de colline à quatre miles du village et à un mile et demi de toute autre habitation, que naquit Wilbur Whateley, à cinq heures du matin le dimanche 2 février 1913. On se rappela cette date parce que c'était la Chandeleur, que les gens de Dunwich célèbrent curieusement sous un autre nom ; et parce que les bruits s'étaient manifestés dans les collines, et que tous les chiens du voisinage avaient aboyé constamment durant la nuit précédente. Fait d'intérêt secondaire, la mère était l'une des Whateley déchus ; une femme albinos de trente-cinq ans, laide et quelque peu contrefaite, qui vivait avec un vieux père à moitié fou, sur lequel avaient couru dans sa jeunesse les rumeurs les plus effroyables de sorcellerie. Lavinia Whateley n'avait

pas connu de mari, mais selon la coutume du pays, elle ne fit rien pour désavouer l'enfant ; quant à l'autre branche de l'ascendance, les paysans purent – ce qu'ils firent – s'interroger tout à leur aise. Elle, au contraire, sembla étrangement fière du marmot brun, dont la mine de bouc faisait un tel contraste avec son propre teint blafard et ses yeux roses, et on l'entendit marmotter plus d'une prophétie singulière sur ses pouvoirs exceptionnels et son formidable avenir.

Lavinia était seule capable d'émettre de tels propos, car c'était une créature solitaire portée à courir les collines au milieu des orages, s'efforçant de lire les gros livres odorants que son père avait hérités de deux siècles de Whateley, et qui tombaient en morceaux, de vieillesse et de trous de vers. Elle n'était jamais allée à l'école, mais était pleine de bribes éparses de l'antique savoir que le vieux Whateley lui avait enseigné. La ferme retirée avait toujours été un objet de crainte à cause de la réputation de magie noire du vieux Whateley, et la mort violente inexpliquée de Mrs. Whateley, quand Lavinia eut douze ans, ne contribua pas à rendre la maison populaire. Isolée parmi d'étranges influences, Lavinia se plaisait à de fantastiques rêveries de grandeur et à des occupations singulières ; elle donnait peu de ses loisirs aux soins du ménage dans une maison d'où toutes les règles d'ordre et de propreté avaient depuis longtemps disparu.

La nuit où Wilbur naquit, un cri atroce se répercuta au-delà des bruits des collines et de l'aboiement des chiens, mais ni médecin ni sage-femme connus ne présidèrent à sa venue. Les voisins n'apprirent son existence qu'une semaine plus tard, quand le vieux Whateley arriva en traîneau dans la neige à Dunwich et tint un discours incohérent aux oisifs qui flânaient à l'épicerie Osborn. Un changement semblait s'être opéré chez le vieillard – il s'ajouta quelque chose de furtif à son cerveau embrumé, et subtilement, cet homme qui inspirait la peur en devenait la proie – bien qu'un banal événement familial n'aurait pu le troubler. Malgré tout il manifesta un peu de cet orgueil qu'on devait constater dans sa fille par la suite, et ses auditeurs se rappelèrent pendant des années ce qu'il dit du père de l'enfant.

« J'm'occupe pas de c'que les gens pensent – si l'gars d'Lavinny r'semblait à son p'pa, y s'rait comme rien de c'que vous croyez. Faut pas croire qu'les seuls gens c'est ceux d'par ici. Elle en a lu Lavinny, et elle a vu des choses qu'vous, presque tous, vous en parlez sans savoir. J'compte que son homme est aussi bon mari qu'vous pouvez en trouver de c'côté d'Aylesbury ; et si vous en saviez autant qu'moi sur les collines, vous d'manderiez pas si un mariage d'église est meilleur que l'sien. J'vais vous dire une chose : *un d'ces jours ; les gars, z'entendrez un enfant d'Lavinny crier l'nom d'son père tout en haut d'Sentinel Hill !* »

Les seules personnes qui virent Wilbur pendant le premier mois de sa vie furent le vieux Zechariah Whateley, de la branche saine de la famille, et Mamie Bishop, la compagne d'Earl Sawyer. La visite de Mamie était de pure curiosité, et les récits qu'elle en fit témoignaient de ses dons d'observation ; Zechariah en revanche amenait deux vaches d'Alderney que le vieux Whateley avait achetées à son fils Curtis. Ce fut le début pour la famille du petit Wilbur d'une série d'achats de bétail qui ne prit fin qu'en 1928, lorsque l'abomination de Dunwich se manifesta et disparut ; pourtant, à aucun moment la grange branlante des Whateley ne fut surpeuplée de bovins. Pendant un certain temps, les gens eurent la curiosité de compter à la dérobée le troupeau précaire qui paissait sur la pente raide au-dessus de la vieille ferme, et ils ne trouvèrent jamais plus de dix ou douze spécimens anémiques et apparemment exsangues. De toute évidence, une infection ou une maladie, due peut-être au pâturage malsain ou aux fongosités et au bois pourrissant de l'immonde étable, infligeait une lourde mortalité aux bêtes des Whateley. Celles qu'on voyait là portaient des plaies, des blessures qui ressemblaient à des incisions ; et une ou deux fois au cours des premiers mois, certains visiteurs crurent discerner des plaies semblables sur la gorge du vieillard au poil gris non rasé et de sa souillon de fille albinos aux cheveux en broussaille.

Au printemps qui suivit la naissance de Wilbur, Lavinia reprit ses habituelles randonnées dans les collines, portant dans ses bras mal bâtis son enfant basané. On se désintéressa des Whateley lorsque la plupart des gens du pays eurent vu le bébé, et personne ne prit la peine de commenter les progrès rapides que le nouveau venu semblait manifester chaque jour. La croissance de Wilbur était vraiment phénoménale, car à trois mois il avait déjà la taille et la force musculaire qu'on ne voit pas d'habitude chez les enfants d'au moins un an. Ses mouvements et même les sons qu'il émettait témoignaient d'une maîtrise et d'une décision surprenantes chez un nourrisson ; ainsi personne ne s'étonna de le voir à sept mois se mettre à marcher seul, avec quelques hésitations qui disparurent le mois suivant.

Ce fut peu après – pour Hallowe'en [1] – qu'on vit à minuit un grand feu au sommet de Sentinel Hill où la vieille pierre en forme de table se dresse au milieu de son tumulus d'ossements. Il s'éleva des discussions sans fin quand Silas Bishop – l'un des Bishop de la branche saine – dit avoir vu le garçon monter la colline, courant avec ardeur devant sa mère, une heure à peu près avant l'apparition des flammes. Silas, qui rabattait une génisse égarée, faillit oublier sa mission en surprenant un instant les deux silhouettes dans la lueur de sa lanterne. Elles filaient presque sans bruit à travers les broussailles, et le témoin stupéfait croyait les avoir vues entièrement nues. Plus tard, il n'en était pas sûr à propos du garçon, qui portait peut-être une sorte de ceinture à

franges et un caleçon ou un pantalon noir. Par la suite on ne vit jamais Wilbur, vivant et conscient, qu'entièrement vêtu, boutonné jusqu'au menton, et le moindre désordre réel ou redouté dans sa tenue lui causait visiblement beaucoup d'irritation et d'inquiétude. Le contraste à cet égard avec ses ignobles mère et grand-père fut jugé particulièrement remarquable jusqu'à ce que l'abomination de 1928 en fît entrevoir la raison la plus plausible.

En janvier les commères n'apprirent pas sans intérêt que « l'petit noiraud d'Lavinia » avait commencé à parler, bien qu'il n'ait que onze mois. Ce qui frappait dans son langage c'est qu'il différait des accents ordinaires de la région, et qu'il était libre de tout zézaiement puéril, ce que bien des enfants de trois ou quatre ans auraient pu lui envier. Ce n'était pas un bavard, pourtant quand il parlait, il semblait refléter on ne savait quoi d'insaisissable dont Dunwich et ses habitants étaient absolument dépourvus. L'étrangeté ne tenait pas à ce qu'il disait, ou même aux expressions simples qu'il employait ; mais elle paraissait vaguement liée à son intonation ou aux organes internes qui produisaient les sons articulés. Sa physionomie elle aussi surprenait par sa maturité ; car bien qu'il n'eût pas plus de menton que sa mère et son grand-père, son nez ferme et précocement formé contribuait avec ses grands yeux noirs, presque latins, à lui donner un air à peu près adulte et d'une intelligence quasi surnaturelle. Il était néanmoins extrêmement laid, si brillant qu'il parût ; il avait quelque chose de l'animalité, proche du bouc, par ses lèvres épaisses, sa peau jaunâtre aux pores dilatés, sa rude chevelure crépue et ses oreilles bizarrement étirées. On lui voua bientôt une aversion plus décidée encore qu'à sa mère et son grand-père, et toutes les hypothèses à son sujet furent assaisonnées de références à l'ancienne magie du vieux Whateley, et à l'ébranlement des collines quand un jour il avait hurlé le nom redoutable de Yog-Sothoth au milieu d'un cercle de pierres, tenant dans ses bras un grand livre ouvert devant lui. Les chiens détestaient l'enfant, qui était toujours obligé de prendre diverses mesures défensives contre leurs aboiements menaçants.

III

Cependant le vieux Whateley continuait à acheter du bétail sans augmenter sensiblement l'importance de son troupeau. Il se mit aussi à abattre des arbres et à réparer les parties inutilisées de sa maison – un grand bâtiment au toit pointu dont l'arrière était entièrement enfoui dans le flanc rocheux de la colline, et dont trois pièces moins délabrées du rez-de-chaussée avaient toujours suffi pour lui et sa fille. Le vieillard devait avoir de prodigieuses réserves d'énergie pour mener à bien une

tâche aussi dure ; et bien qu'il bafouillât encore parfois à tort et à travers, son travail de charpentier semblait être le fruit de solides calculs. Il avait commencé dès la naissance de Wilbur, en mettant brusquement en ordre un des nombreux hangars à outils qu'il avait fermé de planches et muni d'une forte serrure neuve. À présent, en restaurant l'étage abandonné de la maison, il fut un artisan non moins minutieux. Il ne trahit sa folie qu'en condamnant toutes les fenêtres de la partie remise en état – mais beaucoup de gens estimaient déjà absurde qu'il prît la peine de réparer. Moins inexplicable fut son aménagement d'une autre chambre en bas pour son petit-fils nouveau-né – plusieurs visiteurs la virent, alors que personne ne fut admis à l'étage étroitement fermé. Il garnit cette pièce de hauts et robustes rayonnages, le long desquels il rangea peu à peu, visiblement dans un ordre scrupuleux, tous les antiques volumes pourrissants et les lambeaux de livres qui de son temps s'entassaient pêle-mêle dans tous les recoins de la maison.

« J'm'en suis ben servi », disait-il en recollant de son mieux une page arrachée, couverte de caractères gothiques, avec une colle préparée sur le fourneau rouillé de la cuisine, « mais l'gars est capab' d'en faire meilleur usage. Faudra qu'il en fasse le mieux qu'y pourra, pasqu'y vont êt' toute sa science. »

Quand Wilbur eut un an et sept mois – en septembre 1914 –, sa taille et ses progrès semblèrent presque alarmants. C'était un causeur à la parole facile et incroyablement intelligent. Il courait en liberté les champs et les collines, accompagnant sa mère dans tous ses vagabondages. À la maison, il étudiait assidûment les gravures et les cartes étranges des livres de son grand-père, tandis que le vieux Whateley l'instruisait et l'interrogeait pendant les longs après-midi silencieux. À cette époque, la restauration de la maison était terminée, et ceux qui la regardèrent s'étonnèrent qu'on ait transformé une des fenêtres de l'étage en une porte solide de bois épais. C'était une fenêtre à l'arrière du pignon est, tout contre la colline ; et personne ne comprit pourquoi elle était reliée au sol par une passerelle de bois. Vers la fin de ce travail, on remarqua que le vieux hangar à outils, si soigneusement verrouillé et clos sans la moindre fenêtre, était de nouveau abandonné. La porte s'ouvrait d'elle-même, et quand un jour Earl Sawyer y pénétra après avoir vendu du bétail au vieux Whateley il fut complètement bouleversé par l'odeur singulière qu'il dut affronter – une telle puanteur, déclara-t-il, qu'il n'en avait jamais senti de toute sa vie, sauf près des cercles indiens sur les collines, et qui ne pouvait venir de rien de sain ni de ce monde-ci. Encore que les maisons et les remises des gens de Dunwich n'aient jamais été remarquables par leur irréprochable qualité olfactive.

Les mois suivants ne comptèrent pas d'événements visibles, mais chacun jurait qu'il y avait une augmentation lente et régulière des bruits mystérieux des collines. La

veille du 1er mai 1915 des secousses furent ressenties jusqu'à Aylesbury, alors qu'avant la Toussaint suivante se produisit un grondement souterrain curieusement synchronisé avec des jets de flamme – « ces manigances ed'sorciers des Whateley » – du haut de Sentinel Hill. Wilbur poussait prodigieusement, au point qu'il paraissait dix ans quand il entra dans sa quatrième année. Il lisait seul à présent, avec avidité, mais parlait beaucoup moins qu'auparavant. Il s'absorbait dans une taciturnité réfléchie, et pour la première fois on commença à parler explicitement de l'apparition du mal sur son visage de bouc. Il lui arrivait de marmonner un jargon incompréhensible, et de psalmodier sur des rythmes bizarres qui glaçaient l'auditeur d'un sentiment de terreur inexplicable. L'aversion que lui témoignaient les chiens était désormais de notoriété publique, et il lui fallait porter sur lui un pistolet pour parcourir le pays sans danger. L'usage qu'il en fit à l'occasion ne rehaussa pas sa popularité parmi les propriétaires de chiens de garde.

Les rares visiteurs trouvaient souvent Lavinia seule au rez-de-chaussée, tandis que des cris et des bruits de pas retentissaient à l'étage condamné. Elle ne parlait jamais de ce que son père et le garçon faisaient là-haut, bien qu'une fois elle pâlit et manifesta une crainte excessive lorsqu'un colporteur de poisson facétieux fit mine d'ouvrir la porte verrouillée qui menait à l'escalier. Ce marchand raconta aux gens qui flânaient dans la boutique de Dunwich qu'il avait cru entendre un cheval trépigner à l'étage au-dessus. Les flâneurs réfléchirent, songeant à la porte, à la passerelle, et au bétail qui disparaissait si vite. Puis ils frissonnèrent en se rappelant les rumeurs qui couraient sur la jeunesse du vieux Whateley, et les êtres surnaturels que l'on faisait sortir de terre, au temps prescrit, en sacrifiant un bœuf à certains dieux païens. On avait remarqué depuis quelque temps que les chiens commençaient à éprouver pour toute la maison Whateley une aversion et une peur aussi violentes qu'à l'égard du jeune Wilbur lui-même./*E*/

En 1917 ce fut la guerre, et le propriétaire terrien Sawyer Whateley, en tant que président du bureau de recrutement local, eut beaucoup de peine à trouver à Dunwich un contingent de jeunes gens aptes même à être envoyés dans un camp d'instruction. Le gouvernement, alarmé de tels signes de dégénérescence collective d'une région, dépêcha plusieurs fonctionnaires et médecins experts pour enquêter, et mena ainsi une étude que les lecteurs des journaux de Nouvelle-Angleterre se rappellent peut-être. Ce fut la publicité faite à cette enquête qui mit les reporters sur la piste des Whateley, et inspira au *Boston Globe* et à l'*Arkham Advertiser* dans leurs numéros du dimanche, des articles fulgurants sur la précocité du jeune Wilbur, la magie noire du vieux Whateley, les rayonnages de livres étranges, l'étage condamné de l'antique ferme, et le mystère de toute cette région avec les bruits de ses collines. Wilbur avait alors

quatre ans et demi, et on l'aurait pris pour un gars de quinze ans. Ses lèvres et ses joues débordaient d'un duvet noir et rude, et sa voix commençait à muer.

Earl Sawyer se rendit chez les Whateley avec des équipes de reporters et de photographes, attirant leur attention sur la singulière puanteur qui semblait à présent sourdre des lieux interdits à l'étage supérieur. C'était, disait-il, la même odeur qu'il avait sentie dans le hangar à outils, abandonné quand la maison fut enfin restaurée ; la même que les faibles émanations qu'il croyait percevoir quelquefois près des cercles de pierre sur les sommets. Les gens de Dunwich lurent les articles quand ils parurent, et se gaussèrent d'erreurs manifestes. Ils s'étonnèrent aussi que les journalistes insistent autant sur le fait que le vieux Whateley payait toujours son bétail en pièces d'or extrêmement anciennes. Les Whateley avaient reçu leurs visiteurs avec une répugnance mal dissimulée, mais ils n'osèrent pas risquer un surcroît de publicité en opposant la violence ou en refusant de parler.

IV

Pendant une dizaine d'années, la chronique des Whateley se fondit indistinctement dans la vie courante d'une communauté malsaine habituée à leurs bizarreries et endurcie à leurs orgies de la veille du 1er mai et de la Toussaint. Deux fois l'an ils allumaient des feux sur Sentinel Hill, et aux mêmes moments les grognements de la montagne revenaient avec de plus en plus de virulence ; cependant qu'en toute saison il se passait d'étranges et sinistres choses dans la ferme solitaire. À la longue les visiteurs en vinrent à affirmer que l'on entendait des bruits dans l'étage condamné même quand toute la famille était en bas, et ils se demandèrent avec quelle promptitude ou quelle lenteur une vache ou un bœuf étaient habituellement sacrifiés. On parla de déposer une plainte auprès de la Société pour la prévention des cruautés envers les animaux, mais le projet n'eut pas de suite car les gens de Dunwich ne tiennent jamais à attirer sur eux l'attention du monde extérieur.

Vers 1923, alors que Wilbur était un garçon de dix ans dont l'esprit, la voix, la stature et le visage barbu donnaient l'impression d'une complète maturité, la vieille maison subit un second grand assaut de charpentage. Tout se passa à l'intérieur de l'étage interdit, et d'après les débris de bois de charpente mis au rebut, on conclut que le jeune homme et son grand-père avaient abattu toutes les cloisons et même supprimé le plancher du grenier, ne laissant qu'un immense espace vide entre le rez-de-chaussée et le toit pointu. Ils avaient aussi démoli la grande cheminée centrale et muni la cuisinière rouillée d'un léger tuyau de poêle extérieur en fer-blanc.

Au printemps suivant le vieux Whateley remarqua qu'un grand nombre d'engoulevents sortaient de Cold Spring Glen pour venir la nuit pépier sous sa fenêtre. Il parut y voir un fait d'une grande signification et dit aux désœuvrés de chez Osborn qu'il croyait son heure sur le point de sonner. « Y sifflent juste comme j'respire, à présent, dit-il, et j'crois ben qu'y s'apprêtent à attraper mon âme. Y savent qu'a va sortir, et n'comptent pas la manquer. Vous l'saurez ben, les gars, quand j's'rai parti, s'y m'ont pris ou pas. S'y m'prennent, y front qu'chanter et ricasser jusqu'au p'tit jour. Sans ça y s'calmeront peu à peu. J'crois ben qu'eux et les âmes qu'y chassent y z'ont des sacrées bagarres quequ'fois. »

La nuit de Lammas [2] 1924, le docteur Houghton d'Aylesbury fut appelé d'urgence par Wilbur Whateley, qui avait fouetté son dernier cheval à travers les ténèbres pour téléphoner de chez Osborn, au village. Il trouva le vieux Whateley au plus mal, le rythme cardiaque et le bruit de la respiration stertoreuse annonçant une fin imminente. L'informe fille albinos et le petit-fils étonnamment barbu étaient debout à son chevet, tandis que du gouffre vacant au-dessus d'eux venait l'évocation inquiétante d'une houle ou d'un clapotement rythmique, tels ceux des vagues sur une grève plate. Le médecin, pourtant, fut surtout troublé par les oiseaux de nuit qui jacassaient dehors ; une légion apparemment innombrable d'engoulevents qui criaient leur interminable message en répétitions diaboliquement rythmées sur le halètement sifflant du mourant. C'était surnaturel et monstrueux – trop semblable, songeait le docteur Houghton, à toute cette région où il était entré bien à contrecœur en réponse à l'appel urgent.

Vers une heure du matin le vieux Whateley reprit conscience, et interrompit son souffle bruyant pour adresser à son petit-fils quelques phrases entrecoupées.

« Plus de place, Willy, faut plus de place bientôt. Tu pousses – et *ça* pousse ben pus vite. Y s'ra bentôt prêt à t'servir, mon gars. Ouvre les portes à Yog-Sothoth avec la grande incantation qu'tu trouv'ras à la page 751 de *l'édition complète*, et *alors* mets l'feu à la prison. Le feu d'la terre peut pus l'brûler à c't'heure. »

De toute évidence, il était complètement fou. Après une pause, durant laquelle, dehors, la volée d'engoulevents réglait ses cris sur le nouveau rythme de son souffle tandis que venaient de très loin quelques indices des étranges bruits de la colline, il ajouta une ou deux phrases encore.

« Donnes-y à manger régulièrement, Willy, et attention à la quantité ; mais l'laisse pas pousser trop vite pour la place, pasque s'y crève son logement ou s'y s'ensauve avant qu't'ouvres à Yog-Sothoth, c'est fini et ça vaut pus rien. Y a qu'eux d'au-delà pour l'faire multiplier et travailler… Y a qu'eux, les Anciens qu'veulent rev'nir… »

Mais la parole fit place de nouveau aux halètements, et Lavinia hurla en entendant

les engoulevents suivre la nouvelle cadence. Cela dura plus d'une heure, puis vint le dernier râle guttural. Le docteur Houghton abaissa les paupières ridées sur les yeux gris déjà vitreux tandis que le tumulte des oiseaux s'éteignait insensiblement jusqu'au silence. Lavinia sanglotait, mais Wilbur n'eut qu'un rire étouffé cependant que les bruits de la colline grondaient faiblement.

« Ils l'ont pas eu », murmura-t-il de sa profonde voix de basse.

Wilbur était alors un savant d'une érudition réellement formidable dans son domaine si particulier, et s'informait discrètement par correspondance auprès de nombreux bibliothécaires de villes lointaines où l'on conservait les livres rares et interdits d'autrefois. Il était de plus en plus craint et détesté autour de Dunwich à cause de certaines disparitions d'adolescents dont on le soupçonnait vaguement d'être responsable ; mais il réussissait toujours à étouffer les recherches soit par la crainte soit en usant de la réserve d'or venu du passé qui, comme au temps de son grand-père, assurait régulièrement et de plus en plus les achats de bétail. Sa maturité était maintenant très frappante, et sa taille, après avoir atteint la limite normale d'un adulte, semblait devoir la dépasser. En 1925, quand un correspondant érudit de l'université de Miskatonic vint le voir un jour puis repartit blême et perplexe, il mesurait plus de six pieds trois quarts [3].

Depuis des années Wilbur traitait avec un mépris grandissant sa mère albinos et contrefaite, lui interdisant enfin de l'accompagner dans les collines la veille du 1er mai et de la Toussaint ; et en 1926 la malheureuse avoua à Mamie Bishop qu'elle en avait peur.

« Y a tant d'choses chez lui que j'peux pas t'expliquer, Mamie, dit-elle, mais à c't'heure y en a d'aut' que j'comprends pas moi-même. Je l'jure devant Dieu, j'sais pas c'qu'y cherche ni c'qu'il essaie d'faire. »

Cette fois pour Hallowe'en les bruits des collines tonnèrent plus fort que jamais, et comme toujours des feux s'allumèrent sur Sentinel Hill ; mais les gens remarquèrent surtout les cris rythmés d'immenses vols d'engoulevents anormalement attardés, qui s'étaient assemblés près de la ferme sans lumière des Whateley. Après minuit leurs voix perçantes éclatèrent en une sorte de rire énorme et démentiel qu'on entendit dans tout le pays et qui ne finit par s'apaiser qu'à l'aube. Alors ils s'envolèrent à tire-d'aile vers le sud où ils se faisaient attendre depuis un mois au moins. Ce que cela signifiait, personne ne le sut vraiment que plus tard. Apparemment aucun des habitants du voisinage n'était mort – mais la pauvre Lavinia Whateley, l'albinos contrefaite, avait disparu pour toujours.

Pendant l'été 1927 Wilbur répara deux appentis dans la cour de la ferme, et

commença à y transporter ses livres et ses effets. Peu après Earl Sawyer raconta aux oisifs de chez Osborn que d'autres travaux étaient en cours à la ferme Whateley. Wilbur condamnait toutes les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée et semblait abattre les cloisons comme lui et son grand-père l'avaient fait à l'étage quatre ans plus tôt. Il vivait dans l'un des appentis, et Sawyer lui avait trouvé l'air exceptionnellement soucieux et tremblant. Les gens en général le soupçonnaient de savoir quelque chose sur la disparition de sa mère, et très rares étaient désormais ceux qui s'aventuraient près de chez lui. Il mesurait plus de sept pieds, et rien n'indiquait qu'il cessât de grandir.

V

L'hiver suivant amena cet événement surprenant du premier déplacement de Wilbur hors de la commune de Dunwich. Sa correspondance avec la Widener Library de Harvard, la Bibliothèque Nationale de Paris, le British Muséum, l'université de Buenos Aires et la bibliothèque de l'université de Miskatonic à Arkham n'avait pu lui obtenir le prêt d'un livre dont il avait terriblement besoin ; si bien qu'il finit par se mettre en route en personne, râpé, sale, barbu, avec son parler barbare, pour consulter l'exemplaire de Miskatonic qui était le plus proche géographiquement. Faisant presque huit pieds de haut et portant une valise bon marché toute neuve des magasins Osborn, cette brune gargouille à mine de bouc apparut un jour dans les rues d'Arkham en quête du volume redoutable gardé sous clé à la bibliothèque du collège – le hideux *Necronomicon* de l'Arabe fou Abdul Alhazred dans la traduction latine d'Olaus Wormius, imprimée en Espagne au XVII^e^ siècle. Il n'avait jamais vu la ville, mais n'eut d'autre idée que de trouver le chemin de l'université ; il passa en effet sans y penser près du gros chien de garde aux crocs blancs qui aboya avec une fureur extraordinaire en tirant frénétiquement sur sa forte chaîne.

Wilbur avait emporté l'exemplaire précieux mais incomplet de la version anglaise du docteur Dee que lui avait légué son grand-père, et dès qu'on lui eut communiqué le volume en latin il se mit à collationner les deux textes dans le but de découvrir certain passage qui aurait dû se trouver à la page 751 de son propre livre incomplet. C'est là ce que par simple politesse il déclara au bibliothécaire – ce même savant Henry Armitage (A.M. Miskatonic, Ph. D. Princeton, Litt. D. Johns Hopkins [4]) qui était venu une fois à la ferme et l'accablait maintenant de questions courtoises. Il dut reconnaître qu'il cherchait une sorte de formule ou d'incantation contenant le nom redoutable de Yog-Sothoth, et qu'il était embarrassé devant les divergences, les répétitions et les ambiguïtés qu'il rencontrait, si bien que la détermination était loin

d'être facile. Pendant qu'il copiait la formule qu'il avait finalement choisie, le docteur Armitage regarda involontairement par-dessus son épaule les pages ouvertes ; celle de gauche, dans le texte latin, contenait des menaces monstrueuses contre la paix et la santé mentale du monde.

« Et il ne faut point croire », disait le texte qu'Armitage traduisait mentalement, « que l'homme est le plus vieux ou le dernier des maîtres de la terre, ou que la masse commune de vie ou de substance soit seule à y marcher. Les Anciens ont été, les Anciens sont, et les Anciens seront. Non dans les espaces que nous connaissons, mais *entre* eux. Ils vont sereins et primordiaux, sans dimensions et invisibles à nos yeux. Yog-Sothoth connaît la porte. Yog-Sothoth est la porte. Yog-Sothoth est la clé et le gardien de la porte. Le passé, le présent, le futur, tous sont un en Yog-Sothoth. Il sait où les Anciens ont forcé le passage jadis, et où Ils le forceront de nouveau. Il sait où Ils ont foulé les champs de la terre, et où Ils les foulent encore, et pourquoi nul ne peut les voir quand Ils le font. À leur odeur, les hommes peuvent parfois connaître qu'ils sont proches, mais de leur apparence aucun homme ne peut rien savoir, *si ce n'est sous les traits de ceux qu'ils ont engendrés chez les hommes ;* et de ceux-ci sont plusieurs espèces, différant par leur figure, depuis la plus véridique *eidolon* [5] de l'homme à cette forme invisible et sans substance qui est *Eux*. Ils passent, nauséabonds et inaperçus dans les lieux solitaires où les Paroles ont été prononcées et les Rites ont été hurlés tout au long en leurs Temps. Leurs voix jargonnent dans le vent, et Leur conscience marmonne dans la terre. Ils courbent la forêt et écrasent la ville, pourtant ni forêt ni ville ne peuvent apercevoir la main qui frappe. Kadath Les a connus dans le désert glacé, et quel homme connaît Kadath ? Le désert de glace du Sud et les îles englouties de l'Océan renferment des pierres où Leur sceau est gravé, mais qui a jamais vu la ville au fond des glaces et la tour scellée festonnée d'algues et de bernacles ? Le grand Cthulhu est Leur cousin, encore ne Les discerne-t-il qu'obscurément. *Iä ! Shub-Niggurath !* Vous Les connaîtrez comme une abomination. Leur main est sur votre gorge, bien que vous ne Les voyiez pas ; et Leur demeure ne fait qu'un avec votre seuil bien gardé. Yog-Sothoth est la clé de la porte, par où les sphères communiquent. L'homme règne à présent où Ils régnaient jadis ; Ils régneront bientôt où l'homme règne à présent. Après l'été l'hiver, et après l'hiver l'été. Ils attendent, patients et terribles, car Ils régneront de nouveau ici-bas. »

Le docteur Armitage, associant ce qu'il lisait avec ce qu'il avait appris sur Dunwich et ses menaces latentes, sur Wilbur Whateley, son aura trouble et hideuse entre une origine douteuse et l'ombre d'un probable matricide, ressentit une vague de teneur, aussi tangible que le souffle humide et glacé d'un tombeau. Le géant à mine de bouc penché devant lui semblait la progéniture d'une autre planète ou d'une autre

dimension ; quelque chose qui n'était qu'à moitié humain, et lié aux noirs abîmes d'essence et d'entité qui s'étendent tels des fantasmes de titan au-delà de toutes les sphères de la force et de la matière, de l'espace et du temps. Bientôt Wilbur leva la tête et se mit à parler de cette voix singulière et vibrante qui faisait supposer des organes phonateurs différents de ceux du commun des mortels.

« Mr. Armitage, dit-il, j'vois qu'y faut qu'j'emporte ce livre chez moi. Y a dedans des choses que j'dois essayer dans certaines conditions que j'peux pas avoir ici, et ça s'rait péché mortel d'me laisser arrêter par une règle administrative. Laissez-moi l'emporter, monsieur, et j'jurerais qu'personne verra la différence. J'ai pas besoin d'vous dire qu'j'y f'rai bien attention. C'est pas moi qu'ai mis c't'exemplaire de Dee dans l'état qu'il est… »

Il s'interrompit en lisant sur le visage du bibliothécaire un refus décidé, et sa face de bouc se fit rusée. Armitage, sur le point de lui dire qu'il pouvait copier les passages dont il avait besoin, songea soudain aux conséquences possibles et se reprit. C'était une trop lourde responsabilité que de donner à un être pareil la clé de ces sphères impies d'outre-monde. Whateley comprit ce qu'il en était, et essaya de répondre d'un ton dégagé.

« Eh ben ça va, si c'est vot'idée. Peut-être qu'Harvard f'ra pas tant d'histoires. » Et sans un mot de plus il se leva puis quitta le bâtiment à grands pas, en se baissant pour passer chaque porte.

Armitage entendit les aboiements féroces du gros chien de garde, et observa Whateley tandis qu'il traversait de ses longues enjambées de gorille le bout de campus visible de la fenêtre. Il songea aux récits extravagants qu'il avait entendus, et se rappela les vieux articles dans l'*Advertiser* du dimanche ; tout cela et les éléments traditionnels qu'il avait recueillis auprès des paysans et des villageois de Dunwich lors de son unique visite. Des êtres invisibles étrangers à la terre – ou du moins à la terre tridimensionnelle – se ruaient, fétides et redoutables, à travers les vallons de Nouvelle-Angleterre, et ruminaient indécemment sur les sommets. Il en était convaincu depuis longtemps déjà. Maintenant il lui semblait ressentir la présence proche d'une partie terrible de l'horreur envahissante, et entrevoir une progression dans le ténébreux pouvoir de l'antique cauchemar autrefois inactif. Il remit sous clé le *Necronomicon* avec un frisson de dégoût, mais la pièce empestait encore d'une infection impie et inidentifiable. « Vous les connaîtrez comme une abomination », murmura-t-il. Oui, l'odeur était bien celle qui l'avait écœuré à la ferme des Whateley moins de trois ans plus tôt. Il évoqua une fois encore Wilbur, bouc sinistre, et eut un rire de dérision pour les rumeurs villageoises sur sa filiation.

« Unions consanguines ? se dit-il à mi-voix. Grand Dieu, quels benêts ! Montrez-leur le Grand Dieu Pan d'Arthur Machen [6] et ils le croiront né d'un quelconque scandale de Dunwich ! Mais quel être – quel maudit pouvoir sans forme de cette terre à trois dimensions ou d'ailleurs – fut le père de Wilbur Whateley ? Né à la Chandeleur – neuf mois après la veille du 1er mai 1912, date à laquelle Arkham entendit parler pour la première fois des étranges bruits souterrains. Qu'est-ce qui hanta les collines cette nuit de mai ? Quelle horreur, pour Roodmas [7], vint se fixer sur terre sous une forme semi-humaine de chair et de sang ? »

Au cours des semaines suivantes le docteur Armitage entreprit de réunir toutes les informations possibles sur Wilbur Whateley et les présences invisibles qui hantaient Dunwich. Il se mit en rapport avec le docteur Houghton d'Aylesbury, qui avait assisté le vieux Whateley dans sa dernière maladie, et trouva ample matière à réflexion dans les dernières paroles du grand-père rapportées par le médecin. Une visite au village ne lui apporta rien de plus ; mais l'examen attentif du *Necronomicon,* dans les passages que Wilbur avait si avidement recherchés, parut fournir de nouveaux et terribles indices sur la nature, les méthodes et les désirs du mal inconnu qui menaçait obscurément cette planète. Des entretiens avec plusieurs étudiants de Boston spécialisés dans les traditions occultes, et une correspondance avec beaucoup d'autres, ailleurs, le plongèrent dans une stupeur grandissante qui passa peu à peu par divers degrés d'anxiété jusqu'à devenir un état de véritable angoisse spirituelle. À mesure que l'été avançait il sentit confusément qu'il fallait faire quelque chose contre les terreurs embusquées dans la vallée du haut Miskatpnic, et l'être monstrueux connu dans le monde humain sous le nom de Wilbur Whateley.

VI

L'abomination de Dunwich elle-même survint entre Lammas et l'équinoxe [8] en 1928, et le docteur Armitage fut l'un des témoins de son monstrueux prologue. Il avait appris, entre-temps, la grotesque visite de Whateley à Cambridge, et ses efforts frénétiques pour emprunter ou copier le *Necronomicon* à la Widener Library de Harvard. Ces efforts avaient été vains car Armitage avait adressé les mises en garde les plus pressantes à tous les bibliothécaires qui avaient la garde du redoutable volume. Wilbur s'était montré excessivement nerveux à Cambridge ; impatient d'obtenir le livre, mais presque autant de rentrer chez lui, comme s'il craignait les effets d'une absence prolongée.

Au début d'août se produisit la conséquence à laquelle on pouvait s'attendre, et aux premières heures du 3 août le docteur Armitage fut brusquement réveillé par les cris

violents, furieux, du chien féroce qui gardait le campus du collège. Grondements et aboiements sauvages se déchaînaient, profonds et terrifiants, toujours plus bruyants, mais avec des silences atrocement éloquents. Puis éclata un cri jailli d'une tout autre gorge – un cri à réveiller la moitié des dormeurs d'Arkham et à hanter leurs rêves jusqu'à leur dernier jour – un cri que n'avait pu pousser aucun être né de la terre, ou de la terre seule.

Armitage enfila en hâte quelques vêtements et traversant précipitamment la rue et la pelouse en direction des bâtiments du collège il vit que d'autres l'avaient devancé ; et il perçut les échos d'une sonnerie d'alarme qui retentissait encore, venant de la bibliothèque. Une fenêtre ouverte restait noire et béante au clair de lune. Ce qui était venu avait vraiment fini par entrer ; car l'aboiement et le cri, qui à présent s'éteignaient en un sourd mélange de grognement et de plainte, venaient incontestablement de l'intérieur. Un instinct avertit Armitage que ce qui se passait là n'était pas pour des yeux non préparés, et il repoussa la foule avec autorité tout en ouvrant la porte du vestibule. Parmi les autres il aperçut le professeur Warren Rice et le docteur Francis Morgan, à qui il avait parlé de ses hypothèses et de ses appréhensions ; il fit signe à tous deux d'entrer avec lui. À part un grognement monotone et vigilant du chien, les bruits avaient alors complètement cessé ; mais Armitage s'aperçut avec un sursaut que dans les arbustes un chœur bruyant d'engoulevents avait commencé à criailler sur un rythme détestable, comme à l'unisson des derniers souffles d'un mourant.

Le bâtiment était plein d'une puanteur effroyable que le docteur Armitage ne connaissait que trop ; les trois hommes s'élancèrent de l'autre côté du couloir vers la petite salle de lecture de généalogie d'où venait le sourd gémissement. Pendant une seconde, personne n'osa donner la lumière, puis Armitage rassembla son courage et tourna le commutateur. L'un des trois – on ne sait trop lequel – poussa un cri perçant devant ce qui s'étalait entre les tables en désordre et les chaises renversées. Le professeur Rice déclare qu'il a perdu connaissance un instant, sans pourtant trébucher ni tomber.

Le monstre qui gisait sur le flanc, plié en deux dans une mare d'un fluide jaune verdâtre d'une viscosité de goudron, mesurait près de neuf pieds, et le chien avait arraché tous les vêtements et une partie de la peau. Il n'était pas tout à fait mort, et se convulsait en silence, par à-coups tandis que sa poitrine se soulevait, étonnamment accordée aux cris déments des engoulevents qui attendaient dehors. Des bouts de chaussures et de tissu jonchaient la pièce et juste sous la fenêtre un sac de toile vide traînait là où manifestement on l'avait jeté. Un revolver était tombé près du bureau central, une cartouche bosselée mais non déchargée expliquant plus tard pourquoi il

n'avait pas servi. Le monstre lui-même, néanmoins, évinçait toute autre image pour l'instant. Il serait banal et inexact de dire qu'aucune plume humaine ne saurait le décrire, mais on peut avancer avec raison que pour se le représenter avec quelque vérité il ne faut pas associer trop étroitement les notions d'aspect et de contour avec les formes vivantes ordinaires de cette planète et avec les trois dimensions connues. Il était partiellement humain sans aucun doute, avec ses mains et sa tête d'homme, et sa face de bouc sans menton portait la marque des Whateley. Mais le torse et le bas du corps relevaient d'une tératologie fabuleuse au point que seuls d'amples vêtements avaient pu lui permettre de se déplacer sur terre sans être interpellé ou supprimé.

Au-dessus de la taille il était semi-anthropomorphe, bien que sa poitrine, que le chien attentif tenait toujours sous ses griffes, fût recouverte d'un cuir réticulé comme celui d'un crocodile ou d'un alligator. Le dos bigarré de jaune et de noir évoquait vaguement la peau squameuse de certains serpents. Au-dessous de la ceinture c'était bien pire ; car toute ressemblance humaine cessait, et commençait la totale fantasmagorie. Il était couvert d'une épaisse et rude fourrure noire, et de l'abdomen pendaient mollement vingt longs tentacules gris verdâtre munis de ventouses rouges. Ils étaient bizarrement disposés selon les symétries de quelque géométrie cosmique inconnue de la terre ou du système solaire. À chacune des extrémités, profondément enfoncé dans une sorte d'orbite rose munie de cils, s'ouvrait ce qui semblait un œil rudimentaire ; en guise de queue, une espèce de trompe ou d'antenne marquée d'anneaux violets et qui selon certains indices devait être l'ébauche d'une bouche ou une gorge. Les membres, à part leur fourrure noire, ressemblaient grossièrement aux pattes de derrière des sauriens géants de la terre préhistorique ; ils se terminaient en bourrelets nervurés d'arêtes qui n'étaient ni sabots ni pattes. Quand la créature respirait, sa queue et ses tentacules changeaient de couleur au même rythme, comme par un phénomène circulatoire normal, dans la branche non humaine de son ascendance. Ceci s'observait dans les tentacules par un assombrissement de la teinte verdâtre, tandis que dans la queue un aspect jaunâtre alternait avec un blanc grisâtre malsain entre les anneaux violets. Il n'y avait pas de sang à proprement parler ; rien que la fétide humeur jaune verdâtre qui suintait sur le plancher peint autour de la flaque visqueuse, laissant derrière elle une étrange décoloration.

La présence des trois hommes parut ranimer la créature mourante, qui se mit à marmotter sans tourner ni lever la tête. Le docteur Armitage ne garda pas de trace écrite de ses grimaces, mais il affirme absolument que pas un mot d'anglais ne fut prononcé. Au début les syllabes défiaient tout rapprochement avec aucun langage terrestre, mais vers la fin il appârut quelques fragments incohérents manifestement empruntés au *Necronomicon,* ce monstrueux blasphème dont la quête avait causé la

perte de l'être indéfinissable. Ces fragments, tels qu'Armitage se les rappelle, donnaient quelque chose comme « N'gai, n'gha'ghaa, bugg-shoggog, y'hah ; Yog-Sothoth, Yog-Sothoth… » Ils s'estompèrent jusqu'au néant tandis que les engoulevents criaient en des crescendo rythmés d'une infernale impatience.

Puis le halètement s'arrêta, et le chien levant la tête poussa un long hurlement lugubre. Un changement s'opéra dans la face de bouc jaune du monstre abattu, et les grands yeux noirs s'affaissèrent effroyablement. Dehors le bruit perçant des engoulevents avait soudain cessé et au-dessus des murmures de la foule qui se formait monta un bruissement, un battement d'ailes affolé. Devant la lune, des nuées immenses de guetteurs emplumés s'élancèrent et disparurent, terrorisés par ce dont ils avaient cherché à faire leur proie.

Brusquement, le chien eut un sursaut, poussa un aboiement de frayeur et bondit fébrilement par la fenêtre qu'il avait franchie pour entrer. Une clameur monta de la foule, et le docteur Armitage cria aux hommes dehors que personne ne devait entrer avant l'arrivée de la police et du médecin légiste. Se félicitant que les fenêtres fussent trop hautes pour permettre de regarder à l'intérieur, il tira soigneusement les rideaux sombres devant chacune. À ce moment deux agents de police s'étaient présentés, et le docteur Morgan, allant à leur rencontre dans le vestibule, les pressait vivement dans leur propre intérêt d'attendre pour entrer dans la salle de lecture empestée que l'expert fût venu et qu'on ait pu recouvrir ce qui gisait là.

Pendant ce temps d'effroyables métamorphoses s'accomplissaient sur le plancher. Il est inutile de décrire le *genre* et le *degré* de réduction et de désintégration qui se produisirent sous les yeux du docteur Armitage et du professeur Rice ; mais il est permis de dire que, en dehors de l'aspect extérieur du visage et des mains, Wilbur Whateley n'avait pas dû avoir grand-chose de réellement humain. Quand le médecin légiste arriva, il ne restait sur les lattes peintes qu'une masse visqueuse blanchâtre, et l'odeur monstrueuse avait presque disparu. Whateley n'avait apparemment ni crâne ni squelette osseux ; du moins pas au sens réel et précis. Il tenait en quelque sorte de son père inconnu.

VII

Tout cela pourtant ne fut que le prologue de la véritable abomination de Dunwich. Des fonctionnaires stupéfaits procédèrent aux formalités habituelles, on cacha à la presse et au public les détails anormaux, et l'on envoya à Dunwich et à Aylesbury des hommes chargés de rechercher les biens du défunt Wilbur Whateley et d'avertir tous

ceux qui pourraient être ses héritiers. Ils trouvèrent le pays dans une grande agitation, en raison à la fois des grondements croissants sous les collines arrondies, de la puanteur extraordinaire et des bruits de houle et de clapotement qui s'élevaient, de plus en plus forts, de la grande coque vide qu'était devenue la ferme condamnée des Whateley. Earl Sawyer, qui s'occupait du cheval et du bétail en l'absence de Wilbur, était dans un terrible état nerveux. Les fonctionnaires trouvèrent des excuses pour ne pas pénétrer dans la bruyante demeure barricadée, et se contentèrent d'une seule visite pour passer en revue le logement du défunt, les appentis récemment réparés. Ils déposèrent un énorme rapport au tribunal d'Aylesbury, et l'on dit que l'héritage est toujours en litige entre les innombrables Whateley, décadents ou non, de la vallée du haut Miskatonic.

Un manuscrit presque interminable en caractères étranges, écrit sur un registre géant et considéré comme une sorte de journal à cause des espacements et des changements d'encres et d'écritures, intrigua considérablement ceux qui le découvrirent sur le vieux bureau qui servait de pupitre à son propriétaire. Après une semaine de discussion on l'envoya à l'université de Miskatonic, en même temps que la collection de livres étranges du défunt, pour étude et si possible traduction ; mais les meilleurs linguistes eux-mêmes virent immédiatement qu'il serait très difficile à déchiffrer. Jusqu'à maintenant on n'a pas trouvé trace des antiques pièces d'or qu'utilisaient toujours Wilbur et son grand-père pour payer leurs dettes.

Ce fut le 9 septembre à la nuit tombante que l'horreur se déchaîna. Les bruits des collines avaient été très forts pendant la soirée, et les chiens aboyèrent frénétiquement toute la nuit. Les premiers levés le 10 remarquèrent dans l'air une particulière puanteur. Vers sept heures, Luther Brown, le petit valet de chez George Corey, entre Cold Spring Glen et le village, rentra en courant du pré des Dix-Arpents où il avait mené les vaches ce matin-là. Il était presque convulsé de terreur quand il surgit en trébuchant dans la cuisine ; et dehors dans la cour, piétinant et meuglant d'une voix lamentable, le troupeau avait suivi le garçon dont il partageait l'affolement. Haletant, Luther essaya de balbutier son histoire devant Mrs. Corey.

« Là-haut su' la route d'l'aut'côté du ravin, mam' Corey – y a quéque chose qu'a passé par là ! Ça sent comme le tonnerre, et tous les buissons et les p'tits arbres y sont r'poussés d'la route comme si on y avait traîné une maison. Et ça c'est pas l'pire. Y a des marques sur la route, mam' Corey – des grandes marques rondes grosses comme le d'sus d'un tonneau, toutes enfoncées profond comme un éléphant qui s'rait passé, mais y en a bien plus qu'on peut en faire avec quat' pattes ! J'en ai r'gardé une ou deux avant de m'sauver, et j'ai vu qu'a zétaient couvertes de lignes qui s'étalent tout autour comme si on avait enfoncé sur la route une grande feuille de palmier – mais

deux ou trois fois grosses comme a sont. Et l'odeur était abominab' pareil qu'autour d'la vieille maison du sorcier Whateley… »

Il s'interrompit et sembla repris du frisson de peur qui l'avait lancé à toutes jambes sur le chemin du retour. Mrs. Corey, n'ayant pu en tirer d'autres renseignements, se mit à téléphoner aux voisins, propageant ainsi une panique qui annonçait de plus grandes terreurs. Quand elle eut au bout du fil Sally Sawyer, la gouvernante de chez Seth Bishop, le plus proche voisin des Whateley, ce fut son tour d'écouter au lieu de raconter ; car Chauncey, le fils de Sally, qui dormait mal, était monté sitôt levé sur la colline du côté de chez les Whateley, pour en revenir à toute allure, épouvanté après un coup d'œil sur la ferme et sur le pâturage où les vaches de Mr. Bishop avaient passé la nuit.

« Oui, mam' Corey, dit Sally d'une voix tremblante, Chauncey est r'venu au galop, et y pouvait pas seulement parler tellement qu'il avait peur ! Y dit qu'la maison du vieux Whateley est tout éclatée, avec les poutres partout comme s'y avait eu d'la dynamite dedans ; y a qu'le plancher qu'est pas crevé, mais il est couvert d'un genre de goudron qui pue terriblement et qui coule par terre tout autour où la charpente des murs a sauté. Et y a des marques terrib' dans la cour aussi – des grosses marques rondes pareil qu'une barrique et toutes gluantes de c'truc comme dans la maison éclatée. Chauncey dit qu'elles mènent dans les prés, où y a une grande piste écrasée pus large qu'une grange, et tous les murs de pierre y sont écroulés partout où qu'a passe.

» Et y dit comme ça, mam' Corey, qu'il a pensé à chercher les vaches de Seth, terrifié comme il était ; et y les a trouvées dans l'pré tout en haut près du Bal du Diable, dans un drôle d'état. La moitié a disparu, et la moitié de c'qui reste, on y a sucé l'sang, avec des plaies comme y en avait toujours sur les bêtes aux Whateley depuis qu'le p'tit noiraud à Lavinny est né. Seth à présent il est sorti pour les voir, mais j'suis sûre qu'y n'ira pas tout près d'chez l'sorcier Whateley ! Chauncey a pas ben r'gardé où menait la grande piste écrasée après la prairie, mais y dit qu'c'est p'têt' ben vers la route du ravin qui va au village.

» J'vous l'dis, mam' Corey, y a queque chose qui traîne qu'y d'vrait pas, et moi, pour commencer, j'pense que c'noiraud d'Wilbur Whateley, qu'a eu la fin qu'y méritait, a manigancé tout ça. Y l'tait pas vraiment humain, j'l'ai toujours dit. Et j'pense que lui et l'vieux Whateley ont fait pousser queque chose dans c'te maison toute fermée qu'était encore moins humain qu'eux. Y a toujours eu des choses invisibles autour de Dunwich – des choses vivantes – pas humaines et qu'sont pas bonnes pour les humains.

» La terre a parlé l'aut' nuit, et su'l'matin Chauncey il a entendu les engoulevents à Col' Spring Glen, si fort qu'y pouvait pus dormir. Pis il a cru entend' aut'chose vers chez l'sorcier Whateley — comme du bois fendu et arraché, pareil qu'une grosse boîte ou un cageot qu'on ouvre à force. Enfin avec tout ça il a pas pu dormir jusqu'au l'ver du soleil, et sitôt d'bout a fallu qu'il aille voir c'qu'y avait. L'en a assez vu, j'vous l'dis, mam' Corey ! C'est pas bon signe, et j'pense que tous les hommes devraient ben s'mettre en groupe pour faire quelque chose. J'sens v'nir une chose terrib', et pt'êt' ben qu'mon heure est venue, mais Dieu seul sait au juste c'que c'est.

» Vot' Luther a-t'y vu où vont les grosses marques ? Non ? Ben, mam' Corey, si c'est sur la route du ravin, de c'côté-ci, et qu'a sont pas encore à vot' maison, on peut compter qu'a vont dans le ravin. Pas vrai ? J'ai toujours dit que Col' Spring Glen c'est pas un endroit sain ni convenable. Les engoulevents et les lucioles s'conduisent jamais là-bas comme des créatures de Dieu, et y en a qui disent qu'on entend des créatures bizarres qui dévalent et qui causent si on s'met au bon endroit, entre les éboulis et la Grotte de l'Ours. »

À midi les trois quarts des hommes et des gamins de Dunwich, attroupés sur les routes et les prairies entre les nouvelles ruines des Whateley et Cold Spring Glen, examinaient avec horreur les larges, monstrueuses empreintes, le bétail estropié de Bishop, les décombres étranges et répugnants de la ferme, la végétation écrasée et foulée des champs et des talus. Ce qui s'était déchaîné sur le monde avait dû sans aucun doute s'enfoncer dans le grand ravin sinistre ; car tous les arbres qui le bordaient étaient tordus et brisés, et une large avenue avait été creusée dans les broussailles de la pente abrupte. Comme si une maison, emportée par une avalanche, avait glissé dans l'enchevêtrement de tout ce qui poussait sur la pente presque verticale. Aucun bruit ne montait du fond, mais seulement une lointaine, indéfinissable puanteur ; et il n'était pas étonnant que les hommes préfèrent rester au bord, à discuter, plutôt que descendre braver dans son repaire l'horreur cyclopéenne inconnue. Trois chiens qui se trouvaient avec eux, après avoir aboyé furieusement au début, semblaient timides et hésitants en approchant du ravin. Quelqu'un téléphona les nouvelles au *Aylesbury Transcript*, mais le rédacteur en chef, habitué aux folles histoires de Dunwich, se contenta de rédiger un entrefilet humoristique ; lequel fut reproduit peu après par l'*Associated Press*.

Cette nuit-là chacun rentra chez soi, et toutes les maisons et les granges furent soigneusement barricadées. Inutile de dire qu'on ne laissa aucun bétail dans les pâturages en plein vent. Vers deux heures du matin, une effroyable puanteur et les aboiements furieux des chiens réveillèrent la maisonnée chez Elmer Frye, du côté est de Cold Spring Glen, et tous reconnurent qu'ils entendaient une sorte de bruissement

ou de clapotis étouffé quelque part dehors. Mrs. Frye proposa de téléphoner aux voisins, et Elmer allait accepter lorsqu'un bruit de bois qui se fend interrompit leurs réflexions. Il venait apparemment de la grange, et fut immédiatement suivi d'un piétinement et de cris affreux parmi le bétail. Les chiens, la bave à la bouche, se tapirent aux pieds de la famille paralysée de terreur. Frye alluma une lanterne, par la force de l'habitude, mais il savait bien que s'aventurer dans la cour obscure de la ferme serait aller à une mort certaine. Les enfants et les femmes gémissaient, se gardant de crier par un reste d'obscur instinct de défense qui les persuadait de garder le silence pour préserver leur vie. Finalement le vacarme du bétail fit place à des plaintes pitoyables, auxquelles succédèrent un claquement, un fracas et des craquements terribles. Les Frye, blottis les uns contre les autres dans le salon, n'osèrent plus bouger tant que les derniers échos ne se furent pas éteints tout au fond de Cold Spring Glen. Alors, au milieu des gémissements lugubres de l'étable et des piaillements démoniaques des derniers engoulevents dans le ravin, Selina Frye alla d'un pas chancelant jusqu'au téléphone pour répandre la nouvelle de cette seconde phase de l'horreur.

Le lendemain tout le pays était en proie à la panique ; des groupes craintifs et taciturnes allaient et venaient sur les lieux de l'abominable événement. Deux pistes titanesques de destruction s'étendaient du ravin à la ferme des Frye, des empreintes monstrueuses couvraient les zones de terre dénudées, et tout un côté de la vieille grange rouge était complètement effondré. Du bétail, un quart seulement put être retrouvé et identifié. Il ne restait que des fragments singuliers de certaines bêtes, et il fallut abattre celles qui vivaient encore. Earl suggéra de demander de l'aide à Aylesbury ou à Arkham, mais les autres soutinrent que ce serait inutile. Le vieux Zebulon Whateley, d'une branche qui hésitait à mi-chemin entre la santé et la décadence, fit mystérieusement des insinuations extravagantes à propos de rites qu'il faudrait célébrer au sommet des collines. Il venait d'une lignée où les traditions restaient très fortes, et ses souvenirs de psalmodies au milieu des grands cercles de pierre n'avaient aucun rapport avec Wilbur et son grand-père,

La nuit tomba sur un pays accablé, trop passif pour organiser une défense efficace. Quelques rares familles très unies se regroupèrent pour veiller dans l'obscurité sous un même toit ; mais en général on ne fit que répéter les précautions de la nuit précédent ? et ces gestes inefficaces et dérisoires de charger les mousquets et de garder les fourches à portée de la main. Néanmoins rien ne se produisit sinon des bruits dans les collines ; et quand le jour se leva, il y en eut plus d'un pour espérer que cette nouvelle abomination était partie aussi vite qu'elle était venue. Des âmes intrépides proposèrent même une expédition au fond du ravin, sans toutefois se risquer

à donner concrètement l'exemple à la majorité encore peu enthousiaste.

Le soir venu, on s'enferma de nouveau, mais il y eut moins de veillées de familles. Le matin chez les Frye comme chez Seth Bishop on rapporta l'excitation des chiens et les puanteurs au loin, tandis que des explorateurs matinaux remarquèrent avec horreur une série d'empreintes monstrueuses toutes fraîches sur la route qui contourne Sentinel Hill. Comme auparavant, les bords de la route témoignaient par leurs ravages de la masse formidable de la blasphématoire abomination ; la disposition des traces semblait prouver un passage dans les deux sens comme si la montagne en marche était venue de Cold Spring Glen et y était retournée par le même chemin. Au pied de la colline une foulée d'arbustes écrasés sur trente pieds de large montait à pic, et les chercheurs stupéfaits constatèrent que les pentes les plus raides ne faisaient pas dévier l'inexorable piste. Quelle que fût cette horreur, elle pouvait escalader une falaise rocheuse abrupte d'une verticalité presque absolue ; et quand ils eurent gagné le faîte de la colline par des voies plus praticables, les enquêteurs s'aperçurent que la piste finissait là – ou plutôt qu'elle en repartait.

C'était là que les Whateley allumaient leurs feux et psalmodiaient leurs rites d'enfer près de la table de pierre, la veille du 1er mai et de la Toussaint. À présent cette même pierre était le centre d'un vaste espace foulé à mort par la montagne de cauchemar, et le sol légèrement concave portait une boue épaisse et fétide de la même viscosité bitumeuse qu'on avait déjà remarquée sur le plancher de la ferme détruite des Whateley, quand l'abomination s'était échappée. Les hommes se regardèrent en murmurant. Puis ils examinèrent le bas de la colline. Manifestement, le monstre avait pris pour descendre le même chemin que pour monter. Toute hypothèse était vaine. La raison, la logique, les notions normales de motivation se trouvaient renversées. Seul le vieux Zebulon, qui n'était pas avec eux, aurait pu être à la hauteur de la situation ou suggérer une explication plausible.

La nuit du jeudi débuta comme les autres, mais elle finit moins bien. Dans le ravin, les engoulevents crièrent avec tant d'insistance que beaucoup de gens ne purent dormir, et vers trois heures du matin, tous les téléphones de la ligne commune sonnèrent furieusement. Ceux qui décrochèrent entendirent une voix folle de terreur hurler : « Au secours, oh ! mon Dieu !… » et certains crurent saisir un fracas aussitôt après l'exclamation. Ce fut tout. Personne n'osa bouger, et personne ne sut jusqu'au matin d'où venait l'appel. Alors, ceux qui l'avaient reçu appelèrent tous les autres sur la ligne et l'on s'aperçut que seuls les Frye ne répondaient pas. La vérité se révéla une heure plus tard, quand un groupe d'hommes armés, hâtivement réunis, parvint péniblement chez les Frye au sommet du ravin. C'était horrible, plus que surprenant à vrai dire. Il y avait de nouvelles foulées et des empreintes monstrueuses, mais il n'y

avait plus de maison. Elle était écrasée comme une coquille d'œuf, et parmi les ruines on ne découvrit rien de vivant ni de mort. Rien que puanteur et viscosité bitumeuse. Les Elmer Frye avaient été gommés de Dunwich.

VIII

Pendant ce temps, une autre phase de l'abomination, plus discrète mais spirituellement plus poignante encore, s'était déroulée à Arkham, obscurément, derrière la porte close d'une pièce aux murs couverts de livres. Le curieux registre ou journal manuscrit de Wilbur Whateley, remis à l'université de Miskatonic pour être traduit, avait causé beaucoup d'embarras et de perplexité chez les spécialistes des langues tant anciennes que modernes ; son alphabet même, malgré une approximative ressemblance avec l'arabe lourdement encré qu'on utilisait en Mésopotamie, restait absolument inconnu de toutes les autorités compétentes. L'ultime conclusion des linguistes fut que le texte utilisait un alphabet artificiel, qui constituait un code ; mais aucune des méthodes habituelles de déchiffrage cryptographique ne semblait apporter le moindre indice, même appliquée à toutes les langues que le rédacteur eût pu vraisemblablement employer. Les livres anciens rapportés de chez Whateley, prodigieusement intéressants, et qui ouvraient à bien des égards de nouvelles et terribles perspectives de recherche aux philosophes et aux hommes de science, ne furent d'aucun secours dans le cas présent. L'un d'eux, lourd volume au fermoir de fer, était écrit en un autre alphabet inconnu – d'un genre très différent cette fois, qui rappelait surtout le sanscrit. Le vieux registre fut enfin confié aux seuls soins du docteur Armitage, en raison de l'intérêt particulier qu'il portait à l'affaire Whateley, et aussi de sa vaste érudition linguistique ainsi que de son intelligence des formules ésotériques de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Armitage supposait que l'alphabet pouvait être un mode de transmission secret au service de certains cultes interdits qui viennent d'époques très anciennes, et ont hérité de préceptes et de traditions des magiciens du monde sarrasin. Cette question, toutefois, ne lui paraissait pas d'importance vitale ; en effet il serait inutile de connaître l'origine des symboles si, comme il le soupçonnait, ils servaient de chiffre dans une langue moderne. Il était persuadé, étant donné l'abondance du texte en question, que le rédacteur n'avait pas pris la peine d'utiliser un autre idiome que le sien, sauf peut-être dans quelques formules et incantations spéciales. En conséquence il s'attaqua au manuscrit en partant du principe que pour l'essentiel il était en anglais.

Le docteur Armitage savait, d'après les échecs répétés de ses collègues, que l'énigme était des plus ardues et complexes, et qu'aucun mode de décryptage courant

ne méritait même un essai. Pendant tout le mois d'août il se nourrit du savoir accumulé en fait de cryptographie ; faisant appel à toutes les ressources de sa propre bibliothèque, et se plongeant nuit après nuit dans les arcanes de la *Poligraphia* de Trithemius, du *De Furtivis Literarum Notis* de Giambattista Porta, du *Traité des chiffres* de Vigenère, de la *Cryptomenysis Patefacta* de Falconer, des traités du XVIIIe siècle de Davy et Thicknesse, et d'autorités modernes telles que Blair, von Marten et le *Kryptographik* de Klüber. Il entrecoupait son étude de ces livres d'incursions dans le manuscrit lui-même, et il finit par se convaincre qu'il avait affaire à l'un de ces cryptogrammes particulièrement subtils et ingénieux où plusieurs listes indépendantes de lettres correspondantes sont agencées comme la table de multiplication, et le message composé de mots clés arbitraires connus des seuls initiés. Les autorités anciennes paraissaient plus utiles que les plus récentes, et Armitage conclut que le code du manuscrit était de haute antiquité, transmise à n'en pas douter par une longue lignée d'occultistes expérimentateurs. À plusieurs reprisés il se crut sur le point d'y voir clair, pour se trouver encore retardé par un obstacle imprévu. Puis, septembre approchant, les nuages se dissipèrent. Certaines lettres utilisées dans telle ou telle partie du manuscrit émergèrent définitivement, sans erreur possible ; et il devint évident que le texte était vraiment en anglais.

Le soir du 2 septembre la dernière grande barrière céda, et le docteur Armitage lut pour la première fois un passage suivi des annales de Wilbur Whateley. C'était en effet un journal, comme on l'avait pensé ; il était rédigé dans un style qui montrait clairement le mélange d'érudition ésotérique et d'ignorance générale de l'être bizarre qui l'avait écrit. Le premier long passage qu'Armitage déchiffra, daté du 26 novembre 1916, se révéla des plus inattendus et inquiétants. Car celui qui l'écrivait était alors, il s'en souvint, un enfant de trois ans et demi qui semblait un gamin de douze ou treize ans.

« Aujourd'hui appris l'Aklo pour le Sabaoth, qui me plaît pas vu qu'on peut lui répondre de la colline mais pas d'en l'air. La chose en haut est plus en avance sur moi que j'aurais cru, et elle a pas l'air d'avoir beaucoup de cervelle de ce monde. Tué Jack, le colley à Elam Hutchin quand y allait me mordre, et Elam dit qu'il me tuerait s'il osait. Je crois pas qu'il le fera. Grand-père m'a fait répéter sans arrêt la formule Dho la nuit passée, et je crois que j'ai vu la cité de dedans aux deux pôles magnétiques. J'irai à ces pôles quand la terre sera nettoyée, si je peux m'en sortir avec la formule Dho-Hna quand je fera ça. Ceux de l'air m'ont dit au Sabbat qu'y faudra des années avant que je peux nettoyer la terre, et je crois qu'alors grand-père sera mort, aussi je dois étudier tous les angles des plans et toutes les formules entre le Yr et le Nhhngr. Ceux du dehors aideront, mais y faut du sang humain pour qu'y

prennent un corps. La chose en haut a l'air d'être tout à fait ce qu'y faut. Je peux la voir un peu quand je fais le signe Voorish ou que j'y souffle dessus la poudre à Ibn Ghazi, et elle est presque comme eux sur la colline la veille du 1er mai. L'aut'figure s'en ira ptêt un peu. Savoir comment j'serai si la terre est nettoyée et qu'y a pus de créatures dessus. Çui qu'est venu avec l'Aklo Sabaoth a dit que je peux être transfiguré, si y a beaucoup du dehors qui aide. »

Le matin trouva le docteur Armitage glacé de terreur et dans l'égarement d'une longue veille de concentration. Il n'avait pas quitté le manuscrit de toute la nuit, assis à sa table sous la lumière électrique et tournant les pages de ses mains tremblantes, aussi vite qu'il pouvait déchiffrer le texte codé. Il avait fébrilement téléphoné à sa femme qu'il ne rentrerait pas, et quand elle lui apporta de la maison un petit déjeuner il réussit à peine à en avaler une bouchée. Il continua sa lecture toute la journée, exaspéré quand çà et là une nouvelle application de la clé compliquée devenait nécessaire. On lui apporta un déjeuner et un dîner dont il mangea quelques miettes. Vers le milieu de la nuit suivante il s'assoupit dans son fauteuil, mais fut bientôt réveillé par un chaos de cauchemars presque aussi hideux que les réalités et les menaces dont il avait découvert les périls pour la vie humaine.

Le matin du 4 septembre, le professeur Rice et le docteur Morgan insistèrent pour le voir un moment, et repartirent blêmes et tremblants. Il se coucha ce soir-là mais dormit très mal. Le lendemain, mercredi, il revint au manuscrit et commença à prendre beaucoup de notes aussi bien du texte en cours que des pages déjà déchiffrées. Passé minuit il dormit un peu dans un fauteuil de son bureau, mais se remit à la tâche avant l'aube. Vers midi son médecin, le docteur Hartwell, vint le voir, insistant pour qu'il interrompe son travail. Il refusa, laissant entendre qu'il était pour lui d'un intérêt vital d'achever la lecture du journal, et promettant de s'en expliquer le moment venu.

Ce soir-là, au crépuscule, il termina ce terrible dépouillement et retomba, épuisé, sur son siège. Sa femme, en lui apportant son dîner, le trouva dans un semi-coma ; mais il restait assez conscient pour l'arrêter d'un brusque cri lorsqu'il la vit jeter les yeux sur les notes qu'il avait prises. Se levant péniblement, il rassembla les papiers griffonnés et les enferma dans une grande enveloppe qu'il rangea immédiatement dans la poche intérieure de son veston. Il eut la force de rentrer chez lui mais il était clair qu'il avait besoin d'une consultation et l'on appela aussitôt le docteur Hartwel. Tandis que le médecin le mettait au lit, il ne fit que répéter à mi-voix : « M*ais que faire, mon Dieu, que faire ? »*

Le docteur Armitage dormit mais le lendemain il délirait à moitié. Sans rien expliquer à Hartwell, il parlait dans ses moments de calme de la nécessité impérieuse

d'une longue conférence avec Rice et Morgan. Ses divagations les plus folles étaient en fait très inquiétantes ; il criait frénétiquement qu'il fallait détruire quelque chose dans une ferme aux fenêtres condamnées, faisait des allusions extravagantes à certain plan pour extirper de la terre l'espèce humaine tout entière, les animaux et les plantes, au profit d'une effroyable race antique d'êtres venus d'une autre dimension. Il criait que le monde était en péril, que les Anciens voulaient le dépouiller et le traîner loin du système solaire et du cosmos de la matière pour le réintégrer dans quelque autre plan ou niveau d'entité d'où il était autrefois tombé, voici des éternités. À d'autres moments, il réclamait le redoutable *Necronomicon* et la *Daemonolatreia* de Remigius, où il espérait trouver une formule pour conjurer le péril.

« Arrêtez-les, arrêtez-les ! hurlait-il. Ces Whateley voulaient les faire venir, et le pire de tous est resté ! Dites à Rice et à Morgan qu'il faut faire quelque chose – c'est un risque à courir, mais je sais comment fabriquer la poudre… Il n'a pas été nourri depuis le 2 août, quand Wilbur trouva la mort ici, et à ce train… »

Mais il avait une forte constitution malgré ses soixante-treize ans, et se remit en dormant de son indisposition, sans même un accès de fièvre. Il se réveilla tard le vendredi, parfaitement lucide, mais grave, avec une crainte obsédante et le sentiment d'une écrasante responsabilité. Le samedi après-midi il put se rendre à la bibliothèque, convoquer Rice et Morgan, puis le reste de la journée et le soir les trois hommes se torturèrent l'esprit dans les conjectures les plus folles et la discussion la plus acharnée. On tira énormément de livres étranges et terribles de leurs rayonnages ou des réserves où on les tenait en lieu sûr ; on copia fiévreusement une quantité surprenante de schémas et de formules. Il n'y avait pas place pour le scepticisme. Tous trois avaient vu le corps de Wilbur Whateley étendu dans une salle de ce même bâtiment, et aucun après cela n'aurait seulement songé à traiter le journal comme la divagation d'un fou.

Préviendrait-on la police d'État du Massachusetts ? Les opinions étaient partagées et finalement la négative l'emporta. Il y avait dans tout cela des choses absolument incroyables pour qui n'en aurait rien vu, comme le prouvèrent en effet certaines enquêtes par la suite. Tard dans la nuit on se sépara sans avoir élaboré aucun plan précis, mais Armitage s'occupa toute la journée de dimanche à comparer les formules et à mélanger des ingrédients obtenus au laboratoire du collège. Plus il réfléchissait sur le journal infernal, plus il était enclin à mettre en doute l'efficacité d'un moyen matériel pour anéantir ce que Wilbur Whateley avait laissé derrière lui – cette entité destructrice, dont il ne savait rien, et qui allait se déchaîner dans quelques heures et devenir la mémorable abomination de Dunwich.

Le lundi fut une répétition du dimanche pour le docteur Armitage car la besogne entreprise exigeait une infinité de recherches et d'expériences. Après avoir consulté de nouveau le monstrueux journal il modifia son projet à plusieurs reprises, et comprit qu'il resterait jusqu'au bout une grande marge d'incertitude. Le mardi il établit un plan d'action et se dit qu'il devrait faire un tour à Dunwich avant une semaine. Puis le mercredi, ce fut le choc. Relégué modestement dans un coin de l'*Arkham Advertiser,* un petit article facétieux de l'Associated Press racontait que le whisky de contrebande de Dunwich avait suscité là-bas un monstre qui battait tous les records. Armitage, stupéfait, ne put que téléphoner à Rice et à Morgan. Ils discutèrent tard dans la nuit, et le lendemain ils se lancèrent tous trois dans un tourbillon d'activité. Armitage savait qu'il s'attaquait à des forces terrifiantes, mais aussi qu'il n'était pas d'autre moyen de réduire à néant les machinations plus graves et plus pernicieuses que d'autres avaient tramées avant lui.

IX

Le vendredi matin, Armitage, Rice et Morgan partirent en automobile pour Dunwich où ils arrivèrent vers une heure de l'après-midi. Il faisait un temps délicieux, mais même sous le soleil le plus éclatant une sorte de terreur et de présage silencieux semblaient peser sur les collines bizarrement arrondies et les profonds ravins ombreux de la région maudite. On apercevait par instants sur l'un des sommets un sinistre cercle de pierres qui se détachait sur le ciel. À l'ambiance de peur réprimée qui régnait dans la boutique d'Osborn ils comprirent qu'il s'était produit quelque chose d'atroce, et ils apprirent bientôt la destruction de la maison d'Elmer Frye et de sa famille. Pendant tout l'après-midi ils parcoururent les environs de Dunwich, interrogeant les indigènes sur ce qui s'était passé, puis examinant par eux-mêmes avec des saisissements d'horreur les lugubres ruines des Frye et ce qui restait de viscosité bitumeuse, les empreintes impies dans la cour, le bétail blessé de Seth Bishop, et les énormes foulées de végétation écrasée un peu partout. La piste qui gravissait et descendait Sentinel Hill prit aux yeux d'Armitage une signification quasi cataclysmique, et il considéra longuement le funèbre autel de pierre au sommet de la colline.

Finalement les visiteurs, apprenant qu'une équipe de la police d'État était arrivée le matin même d'Aylesbury, en réponse aux premiers témoignages téléphoniques sur la tragédie des Frye, décidèrent de prendre contact avec les policiers pour comparer dans la mesure du possible les éléments d'information. Ce qui s'avéra toutefois plus facile à dire qu'à faire ; car on ne trouva pas trace du groupe, dans aucune direction.

Ils étaient venus à cinq en voiture, mais à présent l'auto restait vide près des ruines dans la cour des Frye. Les indigènes qui leur avaient parlé parurent d'abord aussi déconcertés qu'Armitage et ses compagnons. Puis le vieux Sam Hutchins, frappé par une idée subite, pâlit, donna un coup de coude à Fred Farr et balbutia en montrant la fosse humide et profonde qui béait tout près de là.

« Bon Dieu ! j'leur avais pourtant dit d'pas descendre dans l'ravin, et j'ai jamais pensé qu'personne le f'rait avec ces traces et c't'odeur et les engoulevents qui crient là-dedans dans l'hoir en plein midi… »

Un frisson glacé parcourut les visiteurs aussi bien que les gens du pays, et toutes les oreilles se tendirent instinctivement en une sorte d'attente inconsciente. Maintenant qu'il avait vraiment constaté l'horreur et son œuvre détestable, Armitage tremblait de la responsabilité qui pesait sur lui. La nuit tomberait bientôt, et c'est alors que la gigantesque malédiction prendrait pesamment sa mystérieuse course. *Negotium perambulans in tenebris*… Le vieux bibliothécaire se répétait la formule qu'il avait apprise par cœur, et serrait dans sa main le papier où était inscrite la seconde qu'il ne se rappelait pas. Il vérifia le bon fonctionnement de sa torche électrique. Rice à côté de lui tira d'une valise un pulvérisateur métallique comme ceux qu'on utilise pour combattre les insectes, tandis que Morgan sortait de son étui le fusil de chasse de gros calibre auquel il faisait confiance malgré ce qu'affirmait son collègue sur l'inutilité des armes matérielles.

Armitage, qui avait lu le hideux journal, savait trop bien à quel genre de manifestation il devait s'attendre ; mais il craignait d'ajouter à la terreur des gens de Dunwich en donnant certains indices ou soupçons. Il espérait pouvoir vaincre le mal sans rien révéler au monde du monstre auquel il aurait échappé. Dès que les ombres s'épaissirent, les indigènes commencèrent à partir chacun chez soi, pressés de se barricader dans les maisons en dépit de la preuve flagrante que toutes les serrures et les verrous humains étaient inutiles contre une force qui pouvait à son gré ployer les arbres et broyer les maisons. Ils hochèrent la tête devant la résolution des visiteurs de monter la garde près des ruines des Frye à côté du ravin ; et en les quittant, ils ne s'attendaient guère à jamais revoir les veilleurs.

La terre gronda sous les collines cette nuit-là, et les engoulevents piaillérent d'une voix menaçante. De temps à autre, un coup de vent soufflait de Cold Spring Glen, imprégnant l'air lourd de la nuit d'une puanteur indescriptible ; une puanteur que les trois veilleurs avaient déjà perçue quand ils se penchaient sur un monstre agonisant qui pendant quinze ans et demi avait passé pour un être humain. Mais l'abomination attendue ne se montra pas. Ce qui s'embusquait au fond du ravin attendait son heure, et

Armitage déclara à ses compagnons qu'il serait suicidaire de vouloir l'attaquer en pleine nuit.

Une aube blême se leva et les bruits nocturnes cessèrent. La journée s'annonçait grise, morne, avec de temps en temps un peu de crachin ; des nuages de plus en plus épais s'accumulaient au nord-est des collines. Les hommes d'Arkham ne savaient trop que faire. S'étant mis à l'abri de l'averse qui redoublait sous les rares appentis intacts des Frye, ils discutaient de l'opportunité d'attendre, ou de provoquer l'attaque en descendant au fond du ravin en quête de leur monstrueux gibier sans nom. Le déluge se faisait plus violent, et des coups de tonnerre assourdis venaient d'horizons lointains. De larges éclairs illuminèrent le ciel, puis une flèche fourchue étincela, toute proche comme si elle plongeait au cœur du ravin maudit. Comme le ciel devenait très sombre, les veilleurs espérèrent que l'orage serait bref, intense et suivi d'un temps serein.

Il faisait encore affreusement sombre quand, à peine plus d'une heure après, une rumeur de voix confuses se fit entendre sur la route. Presque aussitôt apparut un groupe affolé de plus de douze hommes courant, criant et même gémissant avec frénésie. Quelqu'un qui marchait en tête parvint à balbutier en sanglotant, et les hommes d'Arkham eurent un sursaut lorsque les mots prirent une forme cohérente.

« Oh ! mon Dieu, mon Dieu, disait la voix étranglée. V'là qu'ça r'vient, et en plein jour à c't'heure ! L'est sorti – l'est sorti et y marche, juste là, et Dieu sait quand y s'ra sur nous ! »

L'homme se tut, haletant, mais un autre reprit son message : « Y a pas une heure Zeb Whateley a entendu le téléphone sonner, et c'était mam' Corey, la femme à George, qui reste pus bas près du carrefour. À dit qu'son p'tit valet Luther était dehors pour rentrer les vaches à cause d'l'orage après l'gros coup d'tonnerre, quand il a vu tous les arbres qui s'penchaient à la bouche du ravin – à l'aut' bout d'ici – et ça sentait c't'odeur épouvantab', pareil que quand il a trouvé les grosses marques l'aut' lundi matin. À dit qu'y a dit qu'y avait un bruit de glissement, de clapotement, plus fort que l'bruit des arbres et des buissons écartés, pis d'un seul coup les arbres le long d'la route y zont été poussés d'un côté, et y a eu un terrib'piétinement, et ça éclaboussait dans la boue. Mais attention, Luther il a rien vu du tout, seulement qu'les arbres et les broussailles écartés.

» Pis loin d'vant, là où l'ruisseau à Bishop passe sous la route, il a entendu un craquement pis un coup horrib' su'l'pont, comme qui dirait un bruit d'bois qui s'met à casser et à s'fend'. Et tout c'temps-là, il a ren vu, ren qu'les arbres et les buissons écartés. Et quand l'bruit d'froissement s'est beaucoup éloigné – sur la route du côté d'chez l'sorcier Whateley et d'Sentinel Hill – Luther a eu l'cran d'aller là où y l'avait

entendu d'abord, et de r'garder par terre. C'était que d'la boue et d'l'eau, le ciel était noir, et la pluie effaçait toutes les marques à vue d'œil ; mais à l'entrée du ravin, là où les arbres avaient bougé, y avait encore des marques terrib' grosses comme des tonneaux, pareil qu'il en avait vu lundi. »

À ce moment, le premier orateur excité lui coupa la parole : « Mais ça c'est pas l'pire à c't'heure – c'est que l'commencement. Zeb que v'là était en train d'appeler les gens et tout l'monde écoutait quand on a appelé d'chez Bishop. Sa gouvernante Sally l'était dans tous ses états, a v'nait d'voir les arbres s'courber au bord d'la route, et a dit qu'y avait un bruit d'bouillie comme un éléphant qui souffle et trépigne, et ça v'nait droit sur la maison. Pis a parle d'une odeur épouvantab', et qu'son p'tit gars Chauncey y braillait qu'c'était tout pareil à c'qu'il avait senti lundi matin à côté des ruines aux Whateley. Et tous les chiens aboyaient, queque chose d'effrayant.

» Alors v'là qu'a pousse un cri terrib'pis a dit qu'la remise près d'la route vient d's'effrondrer comme si la tempête l'aurait soufflée, mais l'vent était pas assez fort pour ça. Tout l'monde écoutait et on entendait des tas d'gens sur la ligne qu'étaient haletants. Tout d'un coup Sally a crié encore, a dit qu'la clôture d'la cour d'entrée vient d's'effondrer, sans qu'on voye rien qu'ait pu faire ça. Alors tout l'monde sur la ligne a entendu hurler Chauncey et l'vieux Seth Bishop aussi, pis Sally criait que queque chose de lourd cognait la maison – pas l'éclair ni rien, mais queque chose de lourd qui poussait sans arrêt su'l'devant, malgré qu'on voye rien par les f'nêtes. Et après… après… »

La terreur creusait tous les visages ; et Armitage, tout tremblant, eut à peine la force de réclamer la suite.

« Alors Sally a crié : "Au secours, la maison s'écroule…" Et on a entendu un fracas terrib', et des cris, des cris… pareil que chez Elmer Frye, mais pire… »

L'homme se tut et un autre prit la parole.

« C'est tout – pas un bruit ni un cri d'souris au bout du fil après ça. Rien qu'le silence. Nous aut' qu'on avait entendu, on a pris les Ford et les charrettes et on a rassemblé chez Corey tous les gars solides qu'on a pu trouver, et on est v'nus voir c'que vous pensez qu'on peut faire. Mais moi j'crois qu'c'est l'châtiment du Seigneur pour nos iniquités, et qu'pas un mortel peut y échapper. »

Armitage comprit que le moment d'agir était venu, et s'adressa d'un ton ferme au groupe indécis des paysans épouvantés.

« Mes amis, il faut suivre cette abomination. » Son ton se faisait aussi rassurant que possible. « Je crois qu'il y a une chance de la mettre hors d'état de nuire. Vous savez

que ces Whateley étaient sorciers, eh bien ce monstre est une espèce de sorcellerie, et doit être vaincu par les mêmes moyens. J'ai étudié le journal de Wilbur Whateley et certains des vieux livres étranges qu'il avait l'habitude de lire ; et je crois connaître la formule magique qu'il faut réciter pour le faire disparaître. Naturellement, on ne peut pas être sûr, on peut pourtant essayer. Il est invisible – je le prévoyais –, mais une poudre projetée par ce pulvérisateur à longue portée devrait le faire apparaître une seconde. Nous l'essaierons plus tard. Si effroyable que soit l'existence d'une telle créature, ce n'est rien en comparaison de ce que Wilbur aurait déchaîné s'il avait vécu plus longtemps. Vous ne saurez jamais à quoi le monde a échappé. Pour l'instant nous n'avons qu'un seul ennemi à combattre, et il ne peut pas se multiplier. Il peut néanmoins faire beaucoup de mal ; aussi nous ne devons pas hésiter à en débarrasser la communauté.

« Nous devons le suivre et nous rendre pour commencer à l'endroit qu'il vient de détruire. Que quelqu'un montre le chemin – je ne connais pas très bien vos routes, mais je suppose qu'il doit y avoir un raccourci à travers champs. Qu'en dites-vous ? »

Les hommes tergiversèrent un moment, puis Earl Sawyer dit doucement, en pointant un doigt sale sous la pluie qui se calmait peu à peu :

« J'crois que l'plus court pour aller chez Seth Bishop c'est d'couper par le pré qu'est d'vant vous, d'passer l'ruisseau au gué, et monter en traversant l'champ fauché à Carrier et le p'tit bois derrière. Ça vous met su' la route du haut, tout à côté d'chez Seth – un p'tit peu pus loin. »

Armitage partit aussitôt avec Rice et Morgan dans la direction indiquée et la plupart des indigènes suivirent lentement. Le ciel s'éclaircissait, et l'on voyait à plus d'un signe que l'orage touchait à sa fin. Armitage ayant par inadvertance pris une mauvaise direction, Joe Osborn l'en avertit et passa devant pour lui montrer la bonne. Le courage et la confiance revenaient ; mais ces qualités furent mises à rude épreuve dans la pénombre de la pente boisée presque à pic qui marquait la fin de leur raccourci et qu'il fallut escalader comme une échelle parmi ses arbres prodigieusement anciens.

Ils émergèrent enfin sur une route boueuse pour voir briller le soleil. Ils se trouvaient un peu au-delà de la ferme de Seth Bishop, mais les arbres ployés et les traces hideuses montraient clairement ce qui était passé par là. On ne s'attarda qu'un moment près des ruines après le tournant. C'était partout la répétition du drame des Frye, et on ne trouva rien de mort ou vivant dans les coquilles écrasées qui avaient été la maison Bishop et sa grange. Nul ne se souciait de rester là au milieu de cette puanteur et de cette viscosité bitumeuse, et tous se tournèrent instinctivement vers la

piste des horribles empreintes qui menait à la ferme maudite des Whateley et aux pentes de Sentinel Hill couronnées par l'autel.

En passant devant ces lieux où avait habité Wilbur Whateley, ils frissonnèrent visiblement et il sembla qu'une certaine hésitation se mêlait de nouveau à leur zèle. Ce n'était pas une plaisanterie de suivre à la trace une chose invisible, grosse comme une maison et animée de toute la malveillance haineuse d'un démon. Face au pied de Sentinel Hill les traces quittaient la route, et on voyait des marques fraîches d'écrasement et de foulage le long de la vaste piste qui indiquait le chemin du monstre pour gagner le sommet et en redescendre.

Armitage sortit une longue-vue de poche d'une considérable puissance pour scruter le flanc verdoyant de la colline. Puis il tendit l'instrument à Morgan, dont la vue était plus perçante. Un instant plus tard, Morgan poussa un cri et passant la limette à Earl Sawyer montra du doigt un point de la pente abrupte. Sawyer, maladroit comme la plupart des gens qui n'ont pas l'habitude des instruments d'optique, tâtonna un peu puis finit par mettre les lentilles au point avec l'aide d'Armitage. Alors son cri fut moins discret que celui de Morgan.

« Dieu tout-puissant, l'herbe et les buissons qui bougent ! V'là qu'y monte – lentement on dirait – y rampe vers le haut à c't'heure, Dieu seul sait pourquoi ! »

Alors un vent de panique sembla se répandre parmi les chercheurs. C'est une chose de poursuivre une entité sans nom, mais autre chose est de la trouver. Les formules magiques étaient peut-être excellentes – mais supposons qu'elles ne le soient pas ? Des voix commencèrent à interroger Armitage sur ce qu'il savait du monstre, et aucune réponse ne parut vraiment satisfaisante. Chacun ressentait la présence toute proche des mutations de la Nature et d'un être totalement interdit et absolument étranger à l'expérience sensée de l'humanité.

X

Finalement les trois hommes d'Arkham le vieux docteur Armitage à la barbe blanche, le professeur Rice qui grisonnait, et l'assez jeune et maigre docteur Morgan – firent seuls l'ascension du sommet. Après avoir expliqué patiemment sa mise au point et son maniement, ils laissèrent la lunette d'approche au groupe effrayé qui restait sur la route ; et leur ascension fut attentivement suivie par ceux qui se passaient l'instrument à tour de rôle. Ce fut très dur, et Armitage dut plus d'une fois se faire aider. Bien au-dessus du trio en plein effort, l'énorme foulée frémissait sous la masse infernale qui passait une fois de plus avec une lenteur d'escargot. Puis il devint évident que les

poursuivants gagnaient du terrain.

Curtis Whateley – de la branche saine – tenait la lunette quand les hommes d'Arkham s'écartèrent nettement de la piste. Il informa la foule qu'ils essayaient évidemment de gagner une crête intermédiaire qui dominerait la progression du monstre bien au-delà du point où les arbustes à présent se courbaient. Ce qui en effet se vérifia ; on les vit atteindre le sommet mineur peu après le passage de l'horreur invisible.

Alors Wesley Corey, qui avait pris la lunette, cria qu'Armitage ajustait le pulvérisateur que tenait Rice, et que quelque chose allait arriver. La foule s'agita nerveusement, se rappelant qu'on attendait de ce pulvérisateur qu'il révèle une seconde aux regards le fléau inconnu. Deux ou trois hommes fermèrent les yeux, mais Curtis Whateley se jeta sur la longue-vue et concentra au maximum l'acuité de sa vision. Il constata que Rice, du fait de la position avantageuse du trio en arrière et au-dessus de l'entité, avait bien des chances de projeter la puissante poudre avec une merveilleuse efficacité.

Sans longue-vue on n'aperçut que l'image fugitive d'un nuage gris – à peu près de la taille d'un assez grand bâtiment – près du sommet de la colline. Curtis, qui tenait l'instrument, le laissa tomber avec un cri perçant dans l'épaisse boue de la route. Il chancela et se serait affaissé sur le sol si deux ou trois autres ne l'avaient rattrapé et soutenu. Il ne put que gémir… d'une voix à peine perceptible :

« Oh ! oh ! grand Dieu… *cette chose… cette chose…* »

Il fut assailli de questions, et seul Henry Wheeler songea à ramasser la lunette et en essuyer la boue. Curtis, incapable de tout discours suivi, émit des réponses hachées qui semblaient encore trop pour lui.

« Pus gros qu'un' grange… rien qu'des cordes qui s'tortillent… un genre de coque pareille qu'un œuf de poule pus gros qu'n'importe quoi, avec des douzaines de pattes comme des barriques qui s'plient quand a marchent… rien de solide dans tout ça – pareil que d'la gelée, et c'est qu'des cordes séparées qui s'trémoussent les un' cont' les aut'… des gros yeux bombés tout partout… dix ou vingt bouches ou trompes qui dépassent d'tous les côtés, grosses comme des tuyaux d'poêle, et s'secouent et s'ouvrent et s'ferment… tout gris avec des espèces d'anneaux bleus ou violets… et Dieu du ciel – *c'te moitié d'figure qu'est au-d'ssus !* »

Ce dernier souvenir, quel qu'il fût, parut achever le pauvre Curtis et il s'effondra complètement sans pouvoir en dire davantage. Fred Fan et Will Hutchins le transportèrent au bord de la route et l'étendirent sur l'herbe humide. Henry Wheeler,

tout tremblant, tourna vers les hauteurs la lunette restée libre pour voir ce qu'il pourrait. On distinguait à travers les lentilles trois petites silhouettes, qui semblaient courir vers le sommet aussi vite que le permettait la pente abrupte. Elles seules – rien de plus. Puis chacun remarqua un bruit, inattendu pour la saison, au fond de la vallée derrière et même dans les broussailles de Sentinel Hill. C'était la flûte aiguë d'innombrables engoulevents, et dans leur concert perçant rôdait une note d'attente impatiente et mauvaise.

Earl Sawyer s'étant emparé de la longue-vue déclara que les trois silhouettes se trouvaient maintenant sur le sommet le plus haut, pratiquement au niveau de l'autel de pierre mais très loin de lui. L'une d'elles, dit-il, élevait ses mains au-dessus de sa tête à intervalles réguliers ; et au moment où Sawyer le disait, la foule crut entendre au loin un faible son presque musical, comme si une psalmodie sonore accompagnait les gestes. La silhouette bizarre sur cette cime isolée aurait pu sembler un tableau infiniment grotesque et impressionnant, mais aucun des spectateurs n'était disposé aux jugements esthétiques. « J'crois qu'y dit la formule magique », chuchota Wheeler en reprenant la lunette. Les engoulevents criaient sauvagement, et sur un rythme étrange étonnamment irrégulier, tout à fait différent de celui du rituel auquel on assistait.

Soudain le soleil parut perdre son éclat en l'absence de tout nuage visible. Ce fut un phénomène insolite que tous observèrent clairement. Un grondement s'annonça sous les collines, curieusement mêlé à un grondement qui lui répondait mais qui venait nettement du ciel. Un éclair jaillit, et la foule étonnée chercha en vain des signes d'orage. La psalmodie des hommes d'Arkham devenait incontestable et Wheeler vit dans la lunette qu'ils levaient tous trois les bras au rythme de l'incantation. D'une ferme lointaine parvint l'aboiement frénétique des chiens.

La lumière du jour continuait à s'altérer, et la foule regardait l'horizon avec stupeur. Une ombre violette, qui n'était rien de plus qu'un approfondissement spectral du bleu du ciel, pesait sur les collines grondantes. Puis l'éclair jaillit de nouveau, plus étincelant encore, et l'on crut qu'il avait révélé comme une brume loin là-haut autour de l'autel de pierre. Personne pourtant ne se servait de la longue-vue à cet instant. Les engoulevents poursuivaient leur irrégulière pulsation, et les gens de Dunwich rassemblèrent toute leur énergie contre l'impondérable menace dont l'atmosphère semblait chargée.

Sans avertissement survint cette voix profonde, cassée, rauque, qui hantera à jamais la mémoire du groupe accablé qui l'entendit alors. Ces sons n'étaient pas nés d'une gorge humaine, car les organes de l'homme ne sauraient produire de ces perversions acoustiques. On les eût dit plutôt sortis de l'enfer lui-même, si leur source n'avait été

manifestement l'autel de pierre sur le sommet. C'est d'ailleurs presque une erreur de parler de *sons* puisque l'essentiel de leur effroyable timbre d'infra-basse s'adressait à d'obscurs sièges de conscience et de terreur beaucoup plus subtils que l'oreille ; il faut pourtant le faire car ils prenaient, vaguement mais indiscutablement, la forme de *mots* à demi articulés. Sonores – autant que les grondements et le tonnerre auxquels ils faisaient écho –, ils ne venaient pourtant d'aucun être visible. Et parce que l'imagination pouvait suggérer une source hypothétique dans le monde des êtres invisibles, la foule blottie au pied de la montagne se serra plus étroitement encore et tressaillit comme dans l'attente d'un coup.

« Ygnaiih… ygnaiih… thflthkh'ngha… Yog-Sothoth… » fit le hideux croassement venu de l'espace. « *Y'bthnk… h'ehye – n'grkdl'lh… »*

L'impulsion de parole sembla vaciller, comme si s'était livrée une terrifiante lutte psychique. Henry Wheeler, l'œil rivé à la lunette, ne vit que les trois silhouettes humaines qui se profilaient bizarrement sur la cime, agitant furieusement les bras en gestes étranges tandis que leur incantation atteignait son point culminant. De quels puits ténébreux de crainte ou d'émotions achérontiques, de quels gouffres de conscience extra-cosmique, ou d'obscure hérédité longtemps secrète s'arrachaient ces croassements tonitruants à demi articulés ? Bientôt ils reprirent avec une force et une cohérence renouvelées, grandissant en une pure, totale et ultime frénésie.

« Eh-ya-ya-ya-yahaah – e'yayayayaaaa… ngh'aaaaa… ngh'aaaa… h'yuh… h'yuh… HELP ! HELP !… ff-ff-ff-FATHER ! FATHER ! YOG-SOTHOTH !… »

Mais ce fut tout. Le groupe blême sur la route, encore bouleversé par les syllabes *indiscutablement anglaises* qui avaient jailli drues et tonnantes du vide frémissant de fureur près de l'affreux autel de pierre, ne les entendrait plus jamais. Mais ils sursautèrent violemment à la terrifiante détonation qui ébranla les collines, l'assourdissante, cataclysmique explosion dont nul n'a jamais su dire si elle venait du ciel ou des entrailles de la terre. Un seul éclair parti du zénith violet frappa l'autel de pierre, et un formidable raz de marée de forces invisibles avec une indescriptible puanteur déferla de la colline sur toute la campagne. Les arbres, l'herbe et les buissons étaient battus de furieux coups de fouet ; et au pied de la montagne, les gens épouvantés, affaiblis par la fatale pestilence qui menaçait de les asphyxier, faillirent tomber à la renverse. Des chiens hurlèrent au loin, l'herbe verte et le feuillage séchèrent en virant à un étrange gris-jaune malsain, tandis que les champs et les forêts se couvraient de cadavres d'engoulevents.

La puanteur disparut rapidement, mais la végétation ne redevint jamais normale. Aujourd'hui encore, tout ce qui pousse sur cette effroyable colline et aux environs a

on ne sait quoi d'impie et de singulier. Curtis Whateley commençait à peine à reprendre conscience quand les hommes d'Arkham descendirent lentement la colline sous les rayons d'un soleil redevenu clair et brillant. Graves et silencieux, ils semblaient ébranlés par des souvenirs et des réflexions beaucoup plus terribles que lorsqu'ils avaient laissé le groupe des indigènes épouvanté et tremblant. En réponse à un désordre de questions ils se contentèrent de hocher la tête en réaffirmant un seul fait capital.

« Le monstre a disparu pour toujours, dit Armitage. Il s'est dispersé dans tous les éléments dont il avait été composé à l'origine, et ne pourra plus jamais exister. C'était une chose impossible dans un monde normal. Une infime proportion en était réellement matérielle au sens où nous l'entendons. Il ressemblait à son père et lui est presque entièrement revenu dans un vague empire ou une dimension extérieure à notre univers matériel, quelque abîme incertain d'où seuls les rites les plus infâmes d'un sacrilège humain ont pu l'attirer un moment sur ces collines. »

Il y eut un bref silence pendant lequel le pauvre Curtis Whateley retrouva un peu le fil de ses idées ; il se prit la tête à deux mains en gémissant. La mémoire semblait revenir là où elle en était restée, et l'horreur du spectacle qui l'avait terrassé surgit de nouveau devant lui.

« Oh ! mon Dieu, c'te moitié d'figure – c'te moitié d'figure qu'est au-d'ssus… c'te figure aux yeux rouges avec sa crinière d'albinos, et pas d'menton, comme les Whateley… C'tait eun' pieuvre, un mille-pattes, eun' araignée comme qui dirait, mais y avait eun' moitié d'figure humaine su l'dessus, et a r'semblait au sorcier Whateley, sauf qu'ça avait j'sais pas comben d'yards de large… »

Il se tut, épuisé, tandis que le groupe des indigènes le considérait dans une stupéfaction qui n'était plus cette fois de la terreur. Seul le vieux Zebulon Whateley dont l'esprit vagabondait dans les souvenirs d'autrefois, mais qui n'avait rien dit jusque-là, se mit à radoter à haute voix.

« Y a quinze ans d'ça, j'ai entendu l'vieux Whateley qui disait comme ça qu'un jour on entendrait un enfant d'Lavinny crier l'nom d'son père du haut d'Sentinel Hill… »

Mais Joe Osborn l'interrompit pour interroger de nouveau les hommes d'Arkham.

« Quoi qu'c'était donc en fin d'compte, et comment qu'il a fait l'jeune sorcier Whateley pour l'faire venir d'là-haut ? »

Armitage choisit soigneusement ses mots.

« C'était, eh bien c'était surtout une sorte de force qui n'appartient pas à l'espace

que nous connaissons ; une sorte de force qui agit, se développe et prend forme selon d'autres lois que celles de notre type de Nature. Nous ne devons pas nous mêler de faire venir des choses pareilles de l'extérieur, et seuls les gens très malfaisants et les cultes impies s'y sont jamais risqués. Il y en avait un peu dans Wilbur Whateley – suffisamment pour faire de lui un monstre précoce et un démon, et pour faire de sa mort un spectacle assez effroyable. Je vais brûler son journal maudit, et il serait sage, mes amis, de dynamiter cet autel là-haut et d'abattre tous ces cercles de pierres dressées sur les autres collines. Tout cela attire ici-bas les êtres que les Whateley aimaient tant – les êtres qu'ils allaient manifestement déchaîner pour anéantir l'espèce humaine et pour traîner la terre on ne sait où, et dans on ne sait quel but.

» Quant au monstre que nous venons de renvoyer, les Whateley l'avaient élevé pour jouer un rôle abominable dans ce qui se préparait. Il poussa vite et fort, de la même manière que Wilbur grandit vite et fort – mais il le dépassa parce qu'il y avait en lui une part plus importante *d'extériorité*. Inutile de demander comment Wilbur l'a fait venir de là-haut. Il ne l'a pas fait venir. *C'était son frère jumeau, mais il ressemblait davantage au père.* »

[1] La veille de la Toussaint. (NdT.)

[2] Fête des premières récoltes ou des moissons, le 1er août. (NdT.)

[3] Plus de deux mètres. (NdT.)

[4] Maîtrise ès lettres Miskatonic, docteur en philosophie Princeton, docteur ès lettres Johns Hopkins. (NdT.)

[5] Image, en grec. (NdT.)

[6] Auteur anglais de réçits d'horreur (1863-1947). *Le Grand Dieu Pan* est l'un de ses romans, sinistre, paru en 1894 et toujours édité en français. (NdT.)

[7] *Roodmas :* fête de l'invention de la sainte Croix, le 3 mai. (NdT.)

[8] C'est-à-dire entre la fête des moissons, le 1er août, et l'équinoxe d'automne le 23 septembre. (NdT.)

CELUI QUI CHUCHOTAIT DANS LES TÉNÈBRES

The Whisperer in Darkness - 1931 (1930)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin

I

Gardez bien présent à l'esprit que je ne vis à la fin aucune horreur se commettre sous mes yeux. Dire qu'un choc mental détermina mes conclusions – cette dernière goutte d'eau qui me fît quitter en toute hâte la ferme isolée d'Akeley et, la nuit dans une voiture prise d'autorité, traverser la région sauvage des collines rondes du Vermont – serait méconnaître le plus clair de ma dernière aventure. Malgré toute la part que j'ai prise aux investigations et aux hypothèses de Henry Akeley, malgré ce que j'ai vu, entendu, et l'impression frappante que j'en ai ressentie, je ne saurais démontrer, même maintenant, si mes abominables déductions étaient justes ou fausses. Car au fond, la disparition d'Akeley ne prouve rien. On n'a rien trouvé de suspect chez lui, à part les traces de balles sur la maison et à l'intérieur. On aurait pu croire qu'il était simplement parti se promener dans les collines et n'était pas revenu. Rien ne révélait même qu'il avait eu un visiteur, ni que ces machines et ces horribles cylindres avaient jamais été entreposés dans le cabinet de travail. Sa frayeur mortelle de tant de vertes collines et de ce ruissellement sans fin des eaux entre lesquels il était né et avait grandi, ne prouvait rien non plus, car des milliers de gens sont sujets à de telles craintes morbides. L'excentricité d'ailleurs aurait suffi à expliquer son comportement étrange et ses angoisses des derniers temps.

Toute l'affaire commença, en ce qui me concerne, avec les mémorables inondations, sans précédent dans le Vermont, qui survinrent le 3 novembre 1927. J'étais alors, comme à présent, professeur assistant de littérature à l'université de Miskatonic à Arkham, Massachusetts, et amateur passionné du folklore de Nouvelle-Angleterre. Peu après, parmi les articles de toutes sortes sur les épreuves, les peines et les secours organisés dont la presse était pleine, apparurent des histoires bizarres de créatures qu'on aurait vues flotter sur certaines rivières en crue ; au point que plusieurs de mes amis se lancèrent dans de curieuses discussions et firent appel à moi pour jeter si possible un peu de lumière sur la question. Flatté que l'on prît au sérieux mes études folkloriques, je m'efforçai de minimiser les contes extravagants si nettement inspirés de vieilles superstitions paysannes. Je m'amusai d'entendre des

gens cultivés soutenir que ces rumeurs pourraient être fondées sur la déformation de quelque mystérieuse réalité.

La plupart de ces bruits me parvinrent par des coupures de journaux ; mais l'un, de source orale, fut transmis à un de mes amis par une lettre de sa mère venant de Hardwick, dans le Vermont. Dans tous les cas les descriptions concordaient pour l'essentiel, bien qu'elles semblaient se référer à des origines différentes – l'une de la rivière Winooski près de Montpelier, une autre de la West River dans le comté de Windham en aval de Newfane, et une troisième dans la Passumpsic, comté de Caledonia, en amont de Lyndonville. Naturellement, beaucoup d'articles isolés en mentionnaient d'autres, mais finalement tout paraissait se ramener à ces trois sources. Chaque fois les gens du pays disaient avoir vu une ou plusieurs bêtes très bizarres et inquiétantes dans les eaux tumultueuses qui ruisselaient du haut des collines désertes, et l'on avait tendance en général à les rattacher à un cycle légendaire primitif, presque oublié, que les vieux exhumaient pour la circonstance.

Ce que les gens croyaient avoir vu étaient des formes organiques assez différentes de celles qu'ils connaissaient. Il y avait eu évidemment beaucoup de corps humains charriés par les eaux pendant cette période tragique ; mais ceux qui décrivaient les formes étranges étaient absolument sûrs qu'elles n'étaient pas humaines, malgré quelques ressemblances superficielles de taille et de contour. Il ne s'agissait pas non plus, disaient les témoins, d'une sorte d'animal connu dans le Vermont. Ces créatures rosâtres d'environ cinq pieds de long avaient un corps de crustacé portant une énorme paire de nageoires dorsales ou d'ailes membraneuses et plusieurs groupes de membres articulés, plus une espèce d'ellipsoïde enroulé sur lui-même, couvert d'une multitude d'antennes très courtes, et qui tenait lieu de tête. Les récits d'origines différentes coïncidaient vraiment de manière remarquable ; mais moins étonnante cependant si l'on songe que les vieilles légendes répandues autrefois dans tout le pays des collines suggéraient une image hideusement frappante qui avait pu influencer l'imagination des témoins. Je conclus donc que ces témoins – habitants simples et naïfs du fond des bois – avaient aperçu les corps meurtris et gonflés d'hommes et d'animaux de ferme dans les eaux tourbillonnantes ; et les souvenirs confus d'anciennes traditions leur avaient fait prêter à ces pitoyables cadavres un caractère monstrueux.

Le vieux folklore, ambigu, nébuleux et en grande partie délaissé par la génération actuelle, était des plus singuliers, et reflétait manifestement l'influence de contes indiens plus anciens encore. Je le connaissais bien, sans avoir pourtant jamais visité le Vermont, par la rarissime monographie d'Eli Davenport, qui comprend toute la documentation recueillie de source orale avant 1839 auprès des plus vieux habitants

de l'État. Ces documents, d'ailleurs, recoupaient étroitement les récits que j'avais moi-même entendus chez les paysans dans les montagnes du New Hampshire. En bref, ils évoquaient une race secrète d'êtres monstrueux embusqués quelque part dans les collines lointaines – dans les bois profonds des plus hauts sommets et les vallées obscures où coulent les ruisseaux descendus de sources inconnues. On les apercevait rarement, mais on connaissait des preuves de leur présence par ceux qui s'étaient aventurés plus loin que de coutume sur les pentes de certains monts ou au fond de gorges abruptes que les loups eux-mêmes évitaient.

Il y avait d'étranges empreintes de pieds ou de pinces dans la boue au bord des ruisseaux et des terres stériles, et de singuliers cercles de pierres autour desquels l'herbe était détruite, et dont ni la disposition ni la forme ne semblaient tout à fait naturelles. Il y avait aussi, au flanc des collines, des cavernes de profondeur inconnue ; l'entrée en était fermée par des rochers, probablement pas par hasard, et un grand nombre d'empreintes étranges y menaient et en revenaient – si toutefois on pouvait exactement déterminer la direction de ces empreintes. Le pire était les créatures qu'avaient vues des gens audacieux, très rarement, dans la pénombre de vallées écartées et les bois épais sur des à-pic au-delà des limites de l'ascension normale.

C'eût été moins inquiétant si les descriptions éparses des monstres n'avaient pas si bien concordé. En l'occurrence, presque toutes présentaient plusieurs points communs ; ces créatures, selon elles, étaient des sortes d'énormes crabes rouge clair portant plusieurs paires de pattes et deux grandes ailes de chauve-souris au milieu du dos. Elles marchaient parfois sur toutes leurs pattes, ou bien sur la paire postérieure seule, utilisant les autres pour transporter de gros objets de nature incertaine. On en surprit une fois en grand nombre, toute une troupe qui passait à gué un cours d'eau forestier peu profond, trois par trois en rangs bien ordonnés. On vit même un spécimen en vol : s'étant élancée la nuit du sommet nu d'une colline solitaire, elle disparut dans le ciel après un grand battement d'ailes qui se profila un instant sur la pleine lune. D'une façon générale, ces monstres paraissaient disposés à laisser les hommes en paix ; néanmoins on leur attribuait de temps à autre la disparition d'individus téméraires – particulièrement de personnes qui avaient bâti leur demeure trop près de certaines vallées ou trop haut sur certaines montagnes. On finit par savoir qu'il était imprudent de s'installer dans certaines localités, et ce sentiment persista bien après que sa cause fut oubliée. Les gens venaient voir avec un frisson des à-pic du voisinage, quand ils n'avaient plus le souvenir du nombre de colons perdus, et du nombre de fermes réduites en cendres sur les pentes basses de ces farouches sentinelles vertes.

Mais si d'après les légendes primitives, ces créatures semblaient n'avoir attaqué que ceux qui troublaient leurs retraites, de plus récentes évoquaient leur curiosité à l'égard des humains, et leurs tentatives pour établir des avant-postes secrets dans notre monde. Il courait des histoires de bizarres empreintes griffues découvertes le matin sous les fenêtres des fermes, et de quelques disparitions dans des régions tout à fait en dehors des lieux manifestement hantés. Des histoires aussi de voix bourdonnantes imitant la parole humaine qui faisaient de surprenantes propositions aux voyageurs solitaires sur les routes et les chemins dans les bois profonds, et d'enfants affolés de terreur par ce qu'ils avaient vu ou entendu là où la forêt primitive serrait de près les avant-cours. Dans la dernière strate de légendes – celle qui précède immédiatement le déclin de la superstition et l'abandon de tout contact direct avec les lieux redoutés – on trouve des allusions horrifiées à des ermites et des fermiers isolés qui, à un certain moment de leur vie, semblent avoir subi une répugnante évolution mentale, et qu'on évitait car ils passaient pour des mortels vendus aux créatures étranges. Dans un des comtés du Nord-Est, on avait apparemment coutume vers 1800 d'accuser les reclus excentriques et impopulaires d'être les alliés ou les représentants des monstres abhorrés.

Quant à la nature de ces êtres les explications, bien sûr, différaient. On les appelait généralement « Ceux-là » ou « les Anciens », mais d'autres termes étaient d'usage local ou temporaire. Peut-être l'ensemble des colons puritains, y voyant carrément des familiers du diable, en faisaient-ils le sujet de spéculations théologiques impressionnantes. Les héritiers du légendaire celte – en particulier la population écossaise et irlandaise de New Hampshire, et leurs descendants établis dans le Vermont sur les terres concédées aux colons par le gouverneur Wentworth – les rattachaient vaguement aux fées nuisibles, au « petit peuple [1] » des marais et des « raths [2] », s'en protégeaient avec des bribes d'incantations transmises depuis des générations. Mais les théories les plus fantastiques restaient celles des Indiens. Si les légendes différaient selon les tribus, il y avait une sensible unité de croyance sur certains points essentiels ; on admettait communément que ces créatures n'étaient pas de cette terre.

Les mythes des Pennacooks, les plus pittoresques et les plus cohérents, enseignaient que les « Volants » venaient de la Grande Ourse dans le ciel, et possédaient sous nos collines terrestres des mines d'où ils extrayaient une espèce de pierre qu'aucun autre monde ne pouvait leur procurer. Ils ne vivaient pas ici, selon les mythes, mais y gardaient simplement des avant-postes et regagnaient à tire-d'aile leurs propres astres du nord avec d'énormes cargaisons de pierre. Ils n'étaient dangereux que pour les terriens qui les approchaient de trop près ou les espionnaient. Les animaux les

fuyaient par aversion instinctive, et non parce qu'ils les chassaient. Ils ne pouvaient manger ni animaux ni rien de terrestre, et apportaient des étoiles leur propre nourriture. Il était mauvais de les approcher et parfois de jeunes chasseurs partis dans leurs collines ne revenaient jamais. Il n'était pas bon non plus d'écouter ce qu'ils chuchotaient la nuit dans la forêt avec des voix d'abeilles qui essaieraient d'imiter celles des humains. Ils connaissaient le langage de toutes les sortes d'hommes – Pennacooks, Hurons, Cinq Nations – mais ne semblaient pas avoir besoin de langue personnelle. Ils parlaient avec leur tête, qui changeait de couleur pour signifier différentes choses.

Tout le légendaire, naturellement, le blanc comme l'indien, décline peu à peu au cours du XIX^e^ siècle, à part quelques réveils ataviques de circonstance. Les manières de vivre et de circuler des Vermontois se stabilisèrent ; et une fois établis leurs chemins et leurs résidences selon un certain plan précis, ils se rappelèrent de moins en moins les craintes et les détours qui avaient déterminé ce plan, et même que craintes et détours aient jamais existé. La plupart des gens savaient seulement que telles régions montagneuses étaient considérées comme extrêmement malsaines, improductives et généralement néfastes pour leurs habitants, et que plus on s'en tenait loin mieux on s'en trouvait. Avec le temps, l'habitude et l'intérêt économique creusèrent des ornières si profondes dans les lieux de bonne réputation qu'il n'y eut plus aucune raison d'en sortir, et les collines hantées furent abandonnées par hasard plutôt qu'à dessein. En dehors de rares paniques locales, seuls quelques grand-mères éprises de merveilleux et des nonagénaires nostalgiques parlaient à voix basse de ce qui rôdait dans ces collines ; et les bavards reconnaissaient eux-mêmes qu'il n'y avait plus grand-chose à craindre de ces créatures maintenant qu'elles étaient habituées à la présence des maisons et des fermes, et que les humains respectaient scrupuleusement les territoires qu'elles s'étaient choisis.

J'avais appris tout cela de mes lectures et de certains contes populaires recueillis dans le New Hampshire ; aussi dès qu'apparurent les rumeurs après l'inondation, je devinai aisément quel contexte imaginaire les avait encouragées. Je m'évertuai à l'expliquer à mes amis, m'amusant du même coup de l'acharnement que mettaient quelques chicaneurs à chercher dans ces récits une possible vérité. Ils tentaient de montrer que les légendes primitives étaient d'une constance et d'une cohérence significatives, et que les collines du Vermont étant pratiquement inexplorées, il semblait hasardeux d'affirmer ce qui pouvait les habiter ou non ; ils ne furent pas plus désarmés quand j'affirmai que tous les mythes relevaient de formes bien connues, identiques pour la majeure partie de l'humanité et procédant des premières phases de l'expérience imaginative qui crée toujours le même type d'illusion.

Il fut inutile de démontrer à ce genre d'adversaires que les mythes du Vermont différaient bien peu dans leur essence de ces légendes universelles qui, personnifiant la nature, remplirent le monde antique de faunes, de dryades et de satyres, suscitèrent les *kallikanzari* [3] de là Grèce moderne, et dotèrent l'Irlande et le pays de Galles sauvages de leurs obscures traces d'étranges et terribles petits troglodytes et fouisseurs cachés. Toujours aussi vain de rappeler la croyance étonnamment proche des tribus des collines népalaises au redoutable « Mi-Go » ou « abominable homme des neiges », hideux rôdeur parmi les pics de roc et de glace des sommets de l'Himalaya. Quand j'avançai cet argument, mes contradicteurs le retournèrent contre moi, disant qu'il impliquait une certaine vérité historique des contes anciens ; qu'il prouvait l'existence réelle d'une curieuse race terrestre très ancienne, contrainte à se cacher par l'arrivée et la domination des hommes, et qui pouvait très bien avoir survécu en petit nombre jusqu'à une époque relativement récente – ou même jusqu'à la nôtre.

Plus je me moquais de ces théories, plus ces amis les soutenaient obstinément, ajoutant que même sans l'héritage légendaire les rapports récents étaient trop nets, cohérents, détaillés, et si sensés dans leur expression prosaïque qu'on ne pouvait les négliger complètement. Deux ou trois extrémistes exaltés allèrent jusqu'à trouver plausibles les vieux contes indiens qui attribuaient aux êtres mystérieux une origine extraterrestre, citant les livres extravagants de Charles Fort selon lesquels des voyageurs d'autres mondes et de l'espace interstellaire ont souvent visité la terre. La plupart de mes adversaires, néanmoins, étaient simplement des romantiques qui prétendaient faire passer dans la vie réelle la tradition fantastique du « petit peuple » aux aguets popularisé par les admirables récits d'horreur d'Arthur Machen [4].

II

Comme on pouvait s'y attendre, cette discussion passionnée finit par être publiée sous forme de lettres à l'*Arkham Advertiser ;* certaines furent reproduites par la presse du Vermont dans ces régions d'où venaient les histoires de l'inondation. Le *Rutland Herald* consacra une demi-page à des extraits de lettres contradictoires, tandis que le *Brattleboro Reformer* reproduisait intégralement l'un de mes longs résumés historico-mythologiques, accompagné de commentaires dans la sérieuse chronique signée « *The Pendrifter* [5] », qui appuyaient chaleureusement mes conclusions sceptiques. Au printemps de 1928 j'étais presque célèbre dans le Vermont, sans pourtant y avoir jamais mis les pieds. Puis vinrent les lettres d'Henry Akeley et leur démenti qui m'impressionnèrent si profondément et me menèrent pour la première et dernière fois

dans ce monde fascinant plein d'à-pic de verdure et du murmure des ruisseaux forestiers.

Presque tout ce que je sais maintenant d'Henry Wentworth Akeley vient de ma correspondance avec ses voisins et avec son fils unique, en Californie, après mon aventure dans sa ferme solitaire. J'appris qu'il était sur sa terre natale le dernier représentant d'une longue lignée, très estimée dans le pays, de juristes, d'administrateurs et de gentilshommes campagnards. Avec lui, cependant, l'esprit familial s'était détourné des questions pratiques pour se consacrer à l'étude ; il avait ainsi acquis une remarquable formation en mathématiques, astronomie, biologie, anthropologie et folklore à l'université du Vermont. Je n'avais jamais entendu parler de lui auparavant et il ne me donna pas dans ses lettres beaucoup de détails autobiographiques ; mais je compris dès le début que c'était un homme de caractère, intelligent et cultivé, bien que reclus et très peu préoccupé des affaires de ce monde.

Malgré l'invraisemblance de ce qu'il affirmait, je ne pus m'empêcher de prendre aussitôt Akeley plus au sérieux que je n'avais fait de mes autres contradicteurs. D'abord il était vraiment proche du phénomène réel – visible et tangible – sur lequel il fondait de si grotesques spéculations ; ensuite, il était étonnamment prêt, en véritable homme de science, à soumettre ses conclusions à l'épreuve de l'expérience. Sans privilégier aucune préférence personnelle, il s'appuyait toujours sur ce qu'il considérait comme une preuve formelle. Je commençai naturellement par le juger dans l'erreur, mais j'étais sûr qu'il se trompait intelligemment ; à aucun moment je ne m'associai à certains de ses amis qui attribuaient à la folie ses idées et sa crainte des vertes collines solitaires. Je compris que c'était un homme remarquable, et ce qu'il rapportait devait venir de circonstances étranges qui méritaient une enquête, même si elles avaient peu de rapport avec les causes fantastiques qu'il leur supposait. Plus tard il m'envoya des preuves matérielles qui situaient la question à un niveau assez différent et d'une bizarrerie déconcertante.

Je ne saurais mieux faire que de transcrire intégralement, dans la mesure du possible, la longue lettre dans laquelle il se présentait, et qui marqua un tournant si important dans ma propre histoire intellectuelle. Elle n'est plus en ma possession, mais ma mémoire a retenu presque chaque mot de son sinistre message ; et j'affirme à nouveau ma confiance dans la santé mentale de celui qui l'écrivit. Voici ce texte – un texte qui me parvint en pattes de mouche griffonnées teintées d'archaïsme, comme celui de l'homme qui visiblement n'avait guère fréquenté le monde pendant sa vie tranquille vouée à l'étude.

Albert N. Wilmarth, Esq.
118, Saltonstall Street
Arkham, Mass.

R.F.D.2
Townshend, Windham Co.
Vermont
5 mai 1928

Cher Monsieur,

J'ai lu avec grand intérêt dans le *Brattleboro Reformer* du 23 avril la réimpression de votre lettre sur les récentes histoires de corps étranges qu'on a vus flotter l'automne dernier dans nos rivières en crue, et du curieux folklore avec lequel elles s'accordent si bien. On comprend aisément qu'un étranger prenne la position que vous adoptez, et même que le *Pendrifter* s'y rallie. C'est généralement l'attitude des personnes cultivées au Vermont comme au-dehors, et ce fut la mienne quand j'étais jeune homme (j'ai maintenant cinquante-sept ans) avant que mes études, en général et particulièrement mon étude du livre de Davenport, me conduisent à explorer par ici certains coins des collines qu'on ne visite pas d'habitude.

J'ai été orienté vers ces recherches par les contes bizarres que j'entendais chez les vieux fermiers les plus ignorants, mais à présent je voudrais ne l'avoir jamais fait. Je puis dire, en toute modestie, que l'anthropologie et le folklore sont loin de m'être étrangers. J'en ai fait beaucoup à l'université et je suis un familier de la plupart des auteurs qui font autorité, tels que Tylor, Lubbock, Frazer, Quatrefages, Murray, Osborn, Keith, Boule, G. Elliot Smith, etc. Je n'ignore pas que ces légendes de races cachées sont aussi vieilles que l'humanité. J'ai lu les réimpressions de vos lettres et celles de vos contradicteurs dans le *Rutland Herald*, et je crois savoir où en est votre controverse à l'heure actuelle.

Ce que je tiens à vous dire c'est que vos adversaires, je le crains, sont plus près que vous de la vérité, même si la raison semble de votre côté. Ils en sont plus près qu'ils ne le croient eux-mêmes – car naturellement ils ne parlent qu'en théorie, et ne peuvent savoir ce que je sais. Si je n'en connaissais pas plus qu'eux, je ne croirais pas mon avis justifié comme ils le font. Je serais tout à fait de votre avis.

Vous le voyez, j'ai du mal à aborder mon propos, probablement parce que je le redoute ; mais le fin mot de l'affaire c'est *que j'ai la preuve que des êtres monstrueux vivent bel et bien dans les bois des hautes collines où il ne va personne.* Je n'ai rien vu de ceux qui flottaient dans les rivières comme on l'a dit, *mais j'ai vu des êtres qui leur ressemblent* dans des circonstances que je craindrais de répéter. J'ai découvert des empreintes de pas, et récemment je les ai vus près de chez moi (j'habite la vieille demeure des Akeley au sud du village de Townshend, sur le flanc de la Montagne Noire), plus près que je n'ose vous le dire. Et j'ai surpris des voix dans les bois, en certains points que je ne me hasarderai même pas à noter par écrit.

À un endroit je les entendis si bien que j'apportai un phonographe – muni d'un dictaphone et d'un cylindre de cire vierge – et j'essaierai de vous faire entendre l'enregistrement que j'ai obtenu. Je l'ai passé sur l'appareil pour quelques-uns des vieux d'ici, et l'une des voix les a presque figés d'horreur tant elle ressemblait à une autre (cette voix bourdonnante des bois qu'évoque Davenport) dont parlaient leurs grand-mères et qu'elles imitaient pour eux. Je sais ce qu'on pense en général d'un homme qui prétend « entendre des voix » – mais avant de tirer vos conclusions écoutez plutôt cet enregistrement et demandez à quelques vieux coureurs de bois ce qu'ils en disent. Si vous pouvez expliquer cela normalement, très bien ; mais il doit y avoir quelque chose là-dessous. *Ex nihilo nihil fit*, n'est-ce pas ?

Je ne vous écris pas pour entamer une discussion, mais pour vous apporter une information qui devrait, je pense, intéresser vivement un homme de votre caractère. *Ceci est confidentiel. Officiellement je suis de votre avis*, car certains incidents m'ont prouvé qu'il vaut mieux ne pas en savoir trop sur tout cela. Mes propres recherches sont à présent tout à fait personnelles, et je me garderais bien de dire quoi que ce soit qui pût attirer l'attention des gens et

les amener à visiter les lieux que j'ai explorés. Il est vrai – terriblement vrai – que *des créatures non humaines nous observent tout le temps* et des espions parmi nous recueillent des informations. C'est par un misérable qui, s'il était sain d'esprit (comme je le crois) *était un de ces espions,* que j'ai obtenu le plus clair de ce que je sais sur cette affaire. Il s'est suicidé par la suite, mais j'ai des raisons de penser qu'il y en a d'autres maintenant.

Ces créatures viennent d'une autre planète, car elles sont capables de vivre dans l'espace interstellaire et d'y voler sur des ailes maladroites mais puissantes qui peuvent résister à l'éther mais qui sont trop rudimentaires pour être bien dirigées dans l'air. Je vous en dirai davantage plus tard à moins que me jugeant fou vous ne me rejetiez tout de suite. Elles viennent extraire les métaux de mines qui s'enfoncent profondément sous les collines, et *je crois savoir d'où elles descendent.* Elles ne nous feront pas de mal si nous les laissons tranquilles, mais nul ne peut dire ce qui arrivera si nous devenons trop curieux. Naturellement une bonne armée pourrait venir à bout de leur colonie de mineurs. C'est ce qu'elles craignent. Mais dans ce cas il en viendrait *d'ailleurs* – en quantité. Elles n'auraient aucun mal à conquérir la Terre et si elles ne l'ont pas encore fait c'est qu'elles n'en ont aucun besoin. Elles préfèrent laisser les choses en l'état pour éviter les ennuis.

Je crois qu'elles ont l'intention de se débarrasser de moi à cause de ce que j'ai découvert. C'est une grosse pierre noire portant des hiéroglyphes inconnus à demi effacés que j'ai trouvée dans les bois de Round Hill à l'est d'ici ; tout a changé depuis que je l'ai rapportée chez moi. Si elles jugent que j'ai trop de soupçons, ou elles me tueront ou elles m'enlèveront de cette Terre pour m'emporter là d'où elles viennent. Elles se plaisent à enlever de temps à autre des hommes de science, afin de se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde humain.

Ceci m'amène à mon second propos – c'est-à-dire vous prier instamment de mettre fin à l'actuel débat au lieu de lui donner plus de publicité. *Il faut éloigner les gens de ces collines* et par conséquent ne pas piquer davantage leur curiosité. Dieu sait que le danger est assez grand déjà avec les promoteurs et les agents immobiliers, avec les foules d'estivants qui envahissent le Vermont, prennent d'assaut les coins sauvages et couvrent les collines de villas bon marché.

Je poursuivrai volontiers une correspondance avec vous, et je tâcherai de vous envoyer par exprès si vous le souhaitez l'enregistrement et la pierre noire (trop usée pour que les photographies en montrent grand-chose). Je dis « tâcherai » parce que ces créatures m'ont l'air de fureter dans mes affaires. Il y a dans une ferme près du village un individu maussade et sournois nommé Brown, qui me semble être leur espion. Elles essaient peu à peu de me couper de notre monde parce que j'en sais trop sur le leur.

Leur façon de suivre mes faits et gestes tient du prodige. Vous pouvez aussi bien ne jamais recevoir cette lettre. Je serai sans doute obligé de quitter ce pays pour aller vivre chez mon fils à San Diego, en Californie si les choses s'aggravent, mais il n'est pas facile d'abandonner les lieux où vous êtes né, et où votre famille a vécu pendant six générations. Et puis comment oser vendre cette maison à qui que ce soit maintenant qu'elle a attiré l'attention de ces créatures ? J'ai l'impression qu'elles tentent de reprendre la pierre noire et de détruire l'enregistrement, mais je les en empêcherai, si je peux. Mes gros chiens policiers les tiennent toujours en respect, car elles sont encore peu nombreuses et maladroites dans leurs mouvements. Comme je l'ai déjà dit, leurs ailes ne sont guère utilisables pour les vols de courte durée sur Terre. Je suis sur le point de déchiffrer cette pierre – au prix de terribles difficultés – et votre connaissance du folklore pourrait m'aider à combler certaines lacunes. Vous devez tout savoir sur les effroyables mythes antérieurs à la venue de l'homme sur la Terre – les cycles de Yog-Sothoth et de Cthulhu – auxquels fait allusion le *Necronomicon*. J'en ai consulté une fois un exemplaire, et j'ai appris que vous en conserviez un sous clé dans la bibliothèque de votre université.

Pour conclure, Mr. Wilmarth, je pense que nos recherches respectives pourraient nous permettre de nous aider beaucoup l'un l'autre. Je ne voudrais pas vous faire courir de risque, et je crois devoir vous prévenir que détenir la pierre et l'enregistrement ne serait pas de tout repos ; mais vous jugerez, à mon avis, que cela en vaut la peine dans l'intérêt de la science. Je descendrai en voiture à Newfane ou Brattle-boro pour envoyer ce que vous voudrez bien recevoir, car les services postaux m'y semblent plus sûrs. Je dois dire que je vis maintenant absolument seul car je ne peux plus garder aucun domestique. Ils refusent de rester à cause des créatures qui essaient la nuit d'approcher de la maison et font aboyer les chiens sans arrêt. Je me félicite de ne pas m'être engagé ainsi dans cette affaire du vivant de ma femme, car elle en serait devenue folle.

Dans l'espoir que je ne suis pas trop importun, et que vous déciderez d'entrer en rapport avec moi plutôt que de jeter cette lettre au panier comme les divagations d'un fou, je suis très sincèrement vôtre,

HENRY W. AKELEY.

P.S. Je vais tirer quelques épreuves supplémentaires de certaines de mes photographies, qui confirmeront, je pense, plusieurs des points que j'ai abordés. Les vieux les trouvent monstrueusement fidèles. Je vous les enverrai bientôt si elles vous intéressent. H.W.A.

Il serait difficile de décrire mes sentiments à la première lecture de cet étrange document. Normalement, j'aurais dû rire bien davantage de ces extravagances que des théories beaucoup plus modérées qui m'avaient précédemment mis en joie ; or quelque chose dans le ton de la lettre me la fit prendre paradoxalement au sérieux. Non que j'aie cru un instant à la race cachée venue des étoiles dont me parlait mon correspondant ; mais après les premiers doutes sévères, j'en vins bizarrement à me convaincre de sa santé mentale et de sa sincérité face à un phénomène authentique bien qu'anormal et singulier, qu'il ne pouvait expliquer autrement que par ce recours à l'imaginaire. Ce qu'il pensait était impossible, me dis-je, mais d'un autre côté cela valait certainement une enquête. L'homme paraissait se monter la tête et s'affoler sans mesure à propos d'on ne sait quoi, mais comment croire que ce fût tout à fait sans objet ? Il était si précis et logique à certains égards – et après tout, son histoire coïncidait de façon très curieuse avec certains mythes anciens – même les plus extravagantes légendes indiennes.

Qu'il ait vraiment surpris des voix inquiétantes dans les collines et vraiment trouvé la pierre noire dont il parlait, c'était parfaitement possible malgré les conclusions insensées qu'il en avait tiré – conclusions probablement suggérées par l'homme qui se prétendait l'espion des êtres venus d'ailleurs et s'était plus tard suicidé. On pouvait aisément en déduire que cet homme-là devait être complètement fou, mais sans doute avec des éclairs de logique apparente et pervertie qui avaient convaincu le naïf Akeley – déjà préparé à ce genre de choses par ses études de folklore – que son histoire était vraie. Quant aux derniers incidents, son incapacité à garder des domestiques prouvait que les voisins d'Akeley, paysans plus modestes, étaient aussi convaincus que lui de la présence la nuit autour de la maison de créatures surnaturelles. Les chiens, eux, aboyaient pour de bon.

Et puis comment ne pas croire qu'il avait enregistré ces « voix » comme il le disait ? Cela devait avoir un sens ; soit des bruits animaux qui évoquaient à s'y méprendre des voix humaines, ou le langage de quelque ruine humaine cachée, errant de nuit à travers bois, et quasiment ravalée au niveau de l'animal. De là mes pensées

revinrent à la pierre noire des hiéroglyphes, et à tout ce qu'elle pouvait signifier. Et que dire des photographies qu'Akeley offrait de m'envoyer, et que les vieux avaient trouvées si terriblement convaincantes ?

En relisant ses pattes de mouche, je ressentis comme jamais combien mes adversaires crédules pouvaient être plus forts que je ne l'avais cru. Finalement, peut-être existait-il dans ces collines maudites de ces parias étranges et, qui sait, héréditairement difformes, même s'il n'y avait pas, ainsi que le voulait le folklore, cette race de monstres née des étoiles. Mais alors la présence de corps insolites dans les cours d'eau en crue ne serait pas tout à fait invraisemblable. Était-il trop présomptueux de supposer que les vieilles légendes comme les récits actuels reposaient sur autant de réalité ? Mais même en nourrissant ces doutes j'avais honte qu'une bizarrerie aussi délirante que la lettre insensée d'Akeley ait pu les faire naître.

Je finis par lui répondre sur un ton d'amical intérêt en demandant plus de détails. Sa réponse arriva presque par retour du courrier ; elle contenait, comme promis, un certain nombre de photos de paysages et d'objets illustrant ce qu'il voulait dire. Jetant un coup d'œil sur ces clichés en les tirant de l'enveloppe, j'éprouvai un curieux sentiment de peur et d'une présence de l'interdit ; car même si la plupart étaient floues, elles avaient un pouvoir diablement suggestif qu'accentuait leur authenticité de photographie – des liens optiques réels avec ce qu'elles représentaient, et le résultat d'un procédé de transmission impersonnel, exempt de préjugé, d'erreur ou de mensonge.

Plus je les regardais, plus je comprenais que j'avais eu raison de prendre au sérieux Akeley et son histoire. Ces images apportaient la preuve définitive que quelque chose dans les collines du Vermont dépassait infiniment les limites de nos connaissances et de nos croyances communes. La pire de toutes était une empreinte de pas – vue prise en plein soleil sur un sol boueux au sommet d'un plateau désert. Ce n'était pas un misérable truquage, je le vis aussitôt ; car les cailloux et les brins d'herbe nettement dessinés dans le champ de vision indiquaient très précisément l'échelle et excluaient l'éventualité d'une habile double pose. J'ai parlé d'empreinte de pas, mais « empreinte de pince » serait plus exact. Aujourd'hui encore je peux à peine la décrire sinon comme une hideuse évocation de crabe, dont l'orientation restait douteuse. La trace n'était ni fraîche ni très profonde, mais semblait avoir à peu près la taille d'un pied d'homme. D'une masse centrale partaient dans des directions opposées des paires de pinces dentelées – dont on ne pouvait deviner l'usage si toutefois l'ensemble était exclusivement un organe de locomotion.

Une autre photographie – une pose prise dans une ombre dense – montrait l'entrée

d'une caverne sous bois, fermée par un rocher arrondi de forme régulière. Devant, on discernait sur le sol nu un réseau de traces singulières, et quand je l'examinai à la loupe j'eus la conviction qu'il s'agissait des mêmes empreintes que sur le cliché précédent. Un troisième cliché représentait une sorte de cercle druidique de pierres levées au faîte d'une colline sauvage. Autour du cercle mystérieux l'herbe était très foulée et arrachée, bien que je n'aie pu y déceler aucune empreinte même avec la loupe. L'extrême isolement des lieux était suggéré par l'océan de montagnes désertes qui s'étendaient à l'arrière-plan jusqu'à un horizon brumeux.

Si la plus inquiétante de toutes ces images était celle de l'empreinte de pas, la plus étrangement suggestive représentait la grosse pierre noire trouvée dans les bois de Round Hill. Akeley l'avait photographiée sur ce qui était manifestement sa table de travail car on voyait au fond des rangées de livres et un buste de Milton. L'objet, pour autant qu'on en puisse juger, était posé verticalement face à l'appareil et sa surface à la courbure irrégulière mesurait un pied sur deux ; mais décrire avec précision cette surface et la forme générale de la pierre échappe aux pouvoirs du langage. Impossible même d'imaginer selon quels principes géométriques inconnus elle avait été taillée – car elle l'était à n'en pas douter ; et je n'avais jamais rien vu qui m'eût autant frappé par sa radicale étrangeté à l'égard de notre monde. Je ne distinguai pas grand-chose dans les hiéroglyphes qui y étaient gravés mais j'en vis un ou deux qui me causèrent un choc. Bien sûr, ce pouvait être un faux car je n'étais pas le seul à avoir lu l'abominable et monstrueux *Necronomicon* de l'Arabe fou Abdul Alhazred ; mais je n'en frissonnai pas moins en reconnaissant des idéogrammes que mes études m'avaient appris à associer aux rumeurs les plus impies et les plus terrifiantes concernant ces êtres doués d'une demi-existence inimaginable avant même la formation de la Terre et des autres mondes intérieurs du système solaire.

Des cinq dernières photographies, trois représentaient des paysages de marais et de collines qui semblaient porter les traces d'occupants cachés et nuisibles. Une autre montrait une empreinte bizarre sur le sol très près de la maison d'Akeley, qui l'avait prise, disait-il, le matin après une nuit où les chiens s'étaient déchaînés plus bruyamment que d'habitude. Elle était trop floue pour qu'on en puisse tirer des conclusions précises ; mais elle rappelait diaboliquement l'autre marque ou empreinte de pince photographiée sur le plateau désert. La dernière image était celle de la propriété d'Akeley ; une jolie maison blanche à deux étages et un grenier, qui devait avoir dans les cent vingt-cinq ans, précédée d'une pelouse bien entretenue et d'une allée bordée de pierres qui menait à une entrée de style georgien sculptée avec goût. Plusieurs gros chiens policiers étaient couchés sur la pelouse auprès d'un homme au visage sympathique, à la courte barbe grise, qui devait être Akeley en personne – qui

s'était photographié lui-même, à en juger par la poire du déclencheur qu'il tenait dans sa main droite.

Des clichés je passai à la lettre, volumineuse et d'une écriture serrée ; et pendant les trois heures suivantes je fus plongé dans un abîme d'horreur inexprimable. Akeley m'exposait dans tous les détails ce dont il m'avait auparavant donné un aperçu ; de longues transcriptions de mots surpris la nuit dans les bois, de minutieuses descriptions des monstrueuses formes rosâtres épiées sur les collines, au crépuscule, dans les fourrés, et une terrible relation cosmique où il appliquait une érudition profonde et variée aux interminables divagations du fou soi-disant espion qui s'était suicidé. Je me retrouvai devant des noms et des termes que j'avais déjà entendus ailleurs avec les plus hideux rapprochements – Yuggoth, le Grand Cthulhu, Tsatthoggua, Yog-Sothoth, R'lyeh, Nyarlathotep, Azathoth, Hastur, Yian, Leng, le lac de Hali, Bethmoora, le Signe Jaune, L'mur-Kathulos, Bran, et le Magnum Innominandum – et je fus ramené en arrière à travers des éternités sans nom et des dimensions inconcevables, jusqu'à des mondes d'une essence plus ancienne et plus lointaine, que l'auteur dément du *Necronomicon* n'avait que vaguement pressentis. On me parlait des abîmes de la vie originelle et des courants qui en avaient découlé ; et enfin de l'infime ruisselet issu d'un de ces courants, qui s'était trouvé mêlé aux destinées de notre planète.

Je fus pris de vertige ; alors que jusque-là je prétendais tout expliquer, je me mis à croire aux prodiges les plus inattendus et les plus incroyables. L'accumulation des preuves décisives était énorme et terriblement accablante ; et l'attitude froidement scientifique d'Akeley – à cent lieues de celle d'un fou, d'un fanatique, d'un excité ou même d'un hyper-imaginatif – eut un effet foudroyant sur ma pensée et mon jugement. Quand j'eus achevé l'effroyable lettre je comprenais les craintes qui maintenant l'obsédaient, et j'étais prêt à faire tout ce qui était en mon pouvoir afin d'éloigner les gens de ces sauvages collines hantées. Même à l'heure actuelle, alors que le temps a émoussé les impressions et m'a fait quelque peu remettre en question ma propre aventure et mes doutes affreux, il reste des choses dans la lettre d'Akeley que je ne citerais pas, ou même que je ne traduirais pas en mots sur le papier. Au fond je préfère qu'elle ait disparu avec l'enregistrement et les photos – et je regrette, pour des raisons que j'expliquerai bientôt, qu'on ait découvert la nouvelle planète au-delà de Neptune.

Après la lecture de cette lettre, mon débat public sur l'horreur du Vermont s'arrêta définitivement. Les arguments de mes adversaires restèrent sans réponse ou remis à plus tard avec des promesses, et la controverse tomba peu à peu dans l'oubli. À la fin du mois de mai et en juin j'entretins une correspondance suivie avec Akeley ; mais de

temps à autre une lettre se perdait, de sorte qu'il nous fallait revenir en arrière et nous livrer à un laborieux travail de copie. Nous nous proposions, en somme, de comparer nos notes sur le mystérieux savoir mythologique, pour parvenir à rattacher plus nettement les horreurs du Vermont à l'ensemble des légendes primitives du monde.

En premier lieu, nous avions pratiquement reconnu que ces monstres et l'infernal Mi-Oo de l'Himalaya étaient un seul et même genre de cauchemar incarné. Il y avait aussi des hypothèses zoologiques fascinantes, que j'aurais soumises au professeur Dexter à ma propre université si Akeley ne m'avait formellement interdit d'en parler à qui que ce soit. Si je parais lui désobéir aujourd'hui, c'est que j'estime, au point où en sont les choses, qu'une mise en garde contre ces sauvages collines du Vermont contribue davantage à la sécurité publique que ne ferait le silence – on peut en dire autant de ces pics himalayens que de hardis explorateurs semblent de plus en plus décidés à gravir. Ce à quoi nous tendions essentiellement était le déchiffrage des hiéroglyphes sur cette infâme pierre noire – dont nous comptions obtenir des secrets plus profonds et plus étourdissants que l'homme n'en avait jamais connus.

III

Vers la fin du mois de juin je reçus l'enregistrement – expédié de Brattleboro, puisque Akeley se méfiait du réseau du Nord. Il avait l'impression d'être l'objet d'une surveillance accrue, que semblait confirmer la perte de plusieurs de nos lettres, et ne tarissait pas sur la conduite sournoise de certains individus en qui il voyait les instruments et les espions des monstres cachés. Il soupçonnait surtout Walter Brown, le fermier revêche qui vivait seul sur son domaine délabré à flanc de colline près des bois profonds, et qu'on voyait souvent traîner au coin des rues à Brattleboro, Bellows Falls, Newfane et South Londonderry de façon bizarre et sans motif apparent. Akeley était convaincu d'avoir reconnu la voix de Brown parmi celles dont il avait surpris un jour la terrible conversation ; une autre fois, il avait découvert près de chez Brown une empreinte de pied ou de pince d'une signification particulièrement inquiétante. Elle était singulièrement proche de certaines traces de pas de Brown lui-même – qui allaient au-devant d'elle.

Donc, l'enregistrement était parti de Brattleboro, où Akeley s'était rendu dans sa Ford par les routes désertes du Vermont. Il avouait dans une lettre jointe qu'il commençait à redouter ces trajets, et qu'il n'osait même plus aller s'approvisionner à Townshend autrement qu'en plein jour. Il n'était pas bon, répétait-il sans cesse, d'en savoir trop pour qui n'habitait pas très loin de ces silencieuses et énigmatiques collines. Il irait bientôt en Californie vivre avec son fils, bien qu'il fût dur

d'abandonner une demeure à laquelle étaient liés tous ses souvenirs et ses sentiments familiaux.

Avant d'essayer l'enregistrement sur le phonographe de série emprunté à l'administration de l'université, je relus soigneusement toutes les explications d'Akeley dans ses différentes lettres. Ce document, disait-il, avait été réalisé vers une heure du matin le 1er mai 1915, près de l'entrée fermée d'une caverne, à l'endroit où le versant ouest de la Montagne Noire s'élève au-dessus du marais de Lee. Ce lieu ayant toujours été anormalement infesté de voix bizarres, il avait apporté phonographe, dictaphone et cylindre vierge dans l'espoir d'obtenir un résultat. Une expérience antérieure lui avait appris que la veille du 1er mai – la hideuse nuit du sabbat des légendes souterraines d'Europe [6] – serait probablement plus favorable que toute autre date, et il ne fut pas déçu. Il faut noter d'ailleurs qu'il n'entendit plus jamais de voix à cet endroit-là.

À la différence des voix surprises dans la forêt, celles-ci avaient une fonction quasi rituelle, et l'une était manifestement humaine, bien qu'Akeley n'ait pas réussi à l'identifier. Ce n'était pas celle de Brown, mais d'un homme certainement très cultivé. La seconde voix, pourtant, était le nœud de l'énigme – car c'était ce bourdonnement maudit qui n'avait rien d'humain malgré les mots qu'elle prononçait dans un anglais impeccable avec un accent raffiné.

L'enregistrement du phonographe et du dictaphone, réalisé dans des conditions défavorables à cause de l'éloignement et du son assourdi du rituel surpris par hasard, n'avait pas été parfait, si bien que les paroles recueillies étaient en fait très fragmentaires. Akeley m'avait donné une transcription de ce qu'il croyait avoir compris, et je la parcourus encore avant de mettre l'appareil en marche. Le texte était d'un sombre mystère plutôt que franchement effrayant mais ce qu'on savait de son origine et des circonstances dans lesquelles on l'avait obtenu lui prêtait par association d'idées une horreur que n'importe quels mots auraient pu aussi bien emprunter. Je le reproduis ici intégralement tel que je me le rappelle – et je suis sûr de le savoir par cœur non seulement pour en avoir lu la transcription, mais pour l'avoir écouté tant et tant de fois. Et ce n'est pas une chose qu'on oublie facilement !

(bruits confus, une voix d'homme cultivé.) « … est le Seigneur des Forêts, jusqu'à… et les présents des hommes de Leng… ainsi des abîmes de la nuit aux gouffres de l'espace, et des gouffres de l'espace aux abîmes de la nuit, loués à jamais soient le Grand Cthulhu, et Tsathoggua, et Celui Qui ne doit pas être Nommé. Loués soient-ils à jamais, et l'abondance soit au Bouc Noir des Forêts. *Iä ! Shub-Niggurath !* Le Bouc aux Mille Chevreaux ! *(Imitation bourdonnante de voix humaine.) Iä ! Shub-Niggurath !* Le Bouc Noir des Forêts aux Mille Chevreaux ! *(Voix humaine.)* Et il est advenu que le Seigneur des Forêts, étant… sept et neuf, au pied des marches d'onyx… [tri]buts apportés à Celui de l'Abîme, Azathoth, Lui de Qui Tu nous as enseigné les mer [veilles]… sur les

ailes de la nuit loin par-delà l'espace, loin par-delà l… à Cela dont Yuggoth est la dernière née, roulant solitaire dans l'éther noir au bord… *(Voix bourdonnante.)*… allez parmi les hommes et instruisez-vous de leurs usages, afin que Celui de l'Abîme puisse savoir. À Nyarlathotep, le Puissant Messager, tout doit être rapporté. Et Il prendra la ressemblance des hommes, le masque de cire et la robe qui dissimule, et Il descendra du monde des Sept Soleils pour narguer… *(Voix humaine.)*… [Nyarl]athotep, Grand Messager, dispensateur d'étrange joie pour Yuggoth à travers le vide, Père des Millions d'Élus, Chasseur sur la piste… » *(Paroles coupées par la fin de l'enregistrement)*

Tels sont les mots que je m'apprêtais à écouter quand je mis le phonographe en marche. Ce fut avec un peu de crainte réelle et de répugnance que je poussai la manette et entendis le grattement préliminaire de la pointe de saphir, puis je fus heureux que ces premières paroles faibles et fragmentaires viennent d'une voix humaine – une voix douce, cultivée dont l'accent rappelait celui de Boston et qui n'était certainement celle d'aucun natif des collines du Vermont. En tendant l'oreille pour percevoir les sons désespérément confus, il me sembla reconnaître exactement le texte soigneusement transcrit par Akeley. La psalmodie continuait, de cette douce voix bostonienne… « *Iä ! Shub-Niggurath !* Le Bouc aux Mille Chevreaux !… »

Et puis j'entendis *l'autre voix*. À cet instant, je frémis rétrospectivement en songeant au choc que je reçus, préparé comme je l'étais pourtant par les lettres d'Akeley. Ceux à qui j'ai depuis parlé de cet enregistrement veulent n'y voir qu'imposture ou folie ; mais s'ils avaient pu entendre cette maudite voix elle-même, ou lire l'essentiel des missives d'Akeley (surtout la seconde, encyclopédique et terrifiante) je sais qu'ils penseraient tout autrement. En fin de compte, il est infiniment dommage que je ne lui aie pas désobéi en faisant entendre ce document à d'autres – il est infiniment dommage aussi que toutes ses lettres soient perdues. Pour moi, sous le coup de ma première impression des sons réels, et de ce que je savais de l'arrière-plan et des circonstances, cette voix était monstrueuse. Elle suivait rapidement la voix humaine pour les répons rituels, mais dans mon imagination c'était un écho morbide volant à travers d'inconcevables abîmes à partir d'inconcevables enfers d'outre-monde. Voilà plus de deux ans que j'écoutai pour la dernière fois cet abominable cylindre de cire ; mais en ce moment même, comme à tout moment, j'entends encore le faible et diabolique bourdonnement tel qu'il me parvint la première fois.

« *Iä ! Shub-Niggurath !* Le Bouc Noir des Forêts aux Mille Chevreaux ! »

Bien que cette voix résonne toujours à mes oreilles, je n'ai jamais été capable de l'analyser assez pour en donner une description frappante. C'était comme le vrombissement d'un insecte gigantesque et répugnant, lourdement modulé à l'image du langage articulé d'une espèce étrangère, et je suis persuadé que les organes qui le produisaient ne ressemblaient en rien aux organes vocaux de l'homme, ni à ceux

d'aucun mammifère. Il y avait des singularités de timbre, de registre, d'harmoniques qui situaient ce phénomène entièrement en dehors de la sphère de l'humanité et de la vie terrestre. Son apparition soudaine cette première fois me laissa stupéfait, et j'écoutai le reste de l'enregistrement dans une sorte de confusion distraite. Quand vint le long passage de bourdonnement, j'éprouvai avec une intensité accrue le sentiment d'infini sacrilège qui m'avait frappé pendant sa première intervention plus courte. Enfin le document prit fin brusquement, au milieu d'une phrase exceptionnellement nette de la voix bostonienne ; je restai assis, stupide et le regard fixe, longtemps après que la machine se fût arrêtée d'elle-même.

Faut-il dire que je repassai bien des fois cet épouvantable enregistrement et que je tâchai d'en faire l'analyse et le commentaire exhaustifs dans un échange de lettres avec Akeley. Il serait aussi inutile qu'alarmant de répéter ici toutes nos conclusions ; je dirai seulement que nous étions d'accord sur la certitude d'avoir trouvé une clé à l'origine des pratiques les plus répugnantes des mystérieuses religions primitives de l'humanité. Il nous semblait évident aussi qu'il existait des alliances très anciennes et compliquées entre les créatures cachées venues d'ailleurs et certains membres de la communauté humaine. Quelle en était l'étendue, et leur état actuel était-il comparable à celui des premiers âges, nous n'avions aucun moyen de le savoir ; mais il y avait place, au mieux, pour une infinité de spéculations horribles. Un lien immémorial et terrible existait à différents niveaux entre l'homme et l'infini innommé. Les êtres blasphématoires qui apparaissaient sur la Terre venaient, disait-on, de la ténébreuse planète Yuggoth, à la limite du système solaire ; mais celle-ci n'était que l'avant-poste surpeuplé d'une redoutable race interstellaire dont l'origine devait se trouver très au-delà du plus grand cosmos connu, le continuum espace-temps einsteinien.

Nous continuions cependant à discuter de la pierre noire et du moyen le plus sûr de l'envoyer à Arkham – Akeley jugeant qu'il serait imprudent pour moi de lui rendre visite sur le théâtre de ses recherches cauchemardesques. Pour une raison ou pour une autre, il craignait de confier l'objet à n'importe quel moyen de transport ordinaire ou prévisible. Il décida finalement de le porter lui-même à Bellows Falls et de l'envoyer sur le réseau Boston-Maine par Keene, Winchendon et Fitchburg, même si cela l'obligeait à emprunter des voies plus solitaires à travers bois et collines que la grand-route de Brattleboro. Quand il avait expédié l'enregistrement du phonographe, il avait vu près du bureau des exprès de Brattleboro un individu dont la mine et les manières n'étaient vraiment pas rassurantes. L'homme cherchait visiblement à parler avec les employés, et avait pris le train qui emportait le colis. Akeley avouait qu'il s'était inquiété jusqu'à ce que je lui apprenne que son envoi était bien arrivé.

Vers cette époque – la deuxième semaine de juillet – une autre de mes lettres se

perdit, ainsi que je l'appris par un message angoissé d'Akeley. Il me pria après cela de ne plus lui écrire à Townshend, mais d'adresser tout le courrier poste restante à Brattleboro, où il irait très souvent soit avec sa voiture soit par le car qui remplaçait depuis peu le service des voyageurs sur la ligne de chemin de fer devenue insuffisante. Je compris que son inquiétude s'aggravait car il me raconta avec force détails que les chiens aboyaient de plus en plus par les nuits sans lune et qu'au matin il trouvait parfois des empreintes fraîches de pinces sur la route et dans la boue de son arrière-cour. Il me parla une fois d'une véritable armée d'empreintes face à un front tout aussi dense et résolu de pattes de chiens, et il m'envoya, à l'appui, une photo affreusement troublante. C'était au lendemain d'une nuit où les animaux s'étaient surpassés en abois et hurlements.

Le matin du mercredi 18 juillet, je reçus un télégramme de Bellows Falls m'informant que Akeley m'expédiait la pierre noire sur le réseau B. & M. par le train n° 5508 partant de Bellows Falls à 12 h 15, heure légale, pour être à la gare du Nord de Boston à 16 h 12. Je calculai qu'elle arriverait à Arkham le lendemain à midi au plus tard ; et en conséquence je restai chez moi toute la matinée du jeudi pour la recevoir. Mais ne voyant rien venir à midi passé, je téléphonai au bureau des exprès où l'on m'apprit qu'il n'y avait aucun colis pour moi. En proie à une vive inquiétude, j'appelai alors le responsable des exprès à la gare du Nord de Boston et je ne fus guère surpris d'apprendre qu'on n'avait rien vu venir. Le train n° 5508 était arrivé la veille avec trente-cinq minutes de retard mais sans caisse à mon adresse. L'employé promit toutefois de faire une enquête et je terminai la journée en envoyant à Akeley un télégramme de nuit pour lui expliquer la situation.

Avec une remarquable diligence, le bureau de Boston me téléphona le lendemain après-midi ce qu'il venait d'apprendre. Le préposé aux exprès sur le train n° 5508 s'était rappelé un incident qui pouvait avoir un rapport avec mon colis égaré – une discussion avec un paysan roux, maigre, à la voix très bizarre, pendant un arrêt du convoi à Keene, New Hampshire, peu après une heure de l'après-midi.

L'homme, disait-il, était très inquiet au sujet d'une lourde caisse qu'il prétendait attendre, mais qui ne se trouvait ni dans le train ni inscrite sur les registres de la compagnie. Il s'était présenté sous le nom de Stanley Adams, et sa voix curieusement voilée et bourdonnante avait étrangement étourdi et endormi l'employé qui l'écoutait. Celui-ci ne pouvait plus se rappeler la fin de la conversation, mais se souvenait d'avoir retrouvé toute sa présence d'esprit quand le train se remit en marche. Le responsable de Boston ajoutait que cet employé était un jeune homme tout à fait digne de confiance, aux antécédents connus et depuis longtemps au service de la compagnie.

Ayant demandé au bureau son nom et son adresse, je partis le soir même l'interroger à Boston. C'était un garçon ouvert et sympathique, mais il était clair qu'il ne pourrait rien ajouter à sa première déclaration. Chose étrange, il n'était même pas sûr de pouvoir reconnaître son bizarre interlocuteur. Voyant qu'il n'avait plus rien à dire, je rentrai à Arkham où je passai le reste de la nuit à écrire à Akeley, à la compagnie, au commissaire de police et au chef de gare de Keene. Je sentais que cet individu à la voix insolite qui avait produit sur l'employé un effet si surprenant était la clé de toute l'affaire, et j'espérais que les employés de la gare de Keene et du service télégraphique sauraient me renseigner sur lui et me dire où, quand et comment il avait mené son enquête.

Je dois reconnaître pourtant que toutes mes recherches furent inutiles. On avait vu en effet l'homme à la voix bizarre autour de la gare de Keene le 18 juillet en début d'après-midi, et un flâneur semblait l'associer vaguement à une lourde caisse ; mais il était absolument inconnu et nul ne l'avait vu avant ni depuis. Il n'était pas entré au service télégraphique et n'avait apparemment reçu aucun message, pas plus que le bureau n'en avait enregistré pour qui que ce soit, mentionnant la présence de la pierre noire à bord du n° 5508. Naturellement Akeley m'aida dans ces recherches, et vint même en personne à Keene pour interroger les gens près de la gare ; mais il paraissait beaucoup plus fataliste que moi. Voyant dans la perte de la caisse une conséquence grave et menaçante de conjonctures inévitables, il n'avait en fait aucun espoir de la retrouver. Il parla des indéniables pouvoirs télépathiques et hypnotiques des créatures des collines et de leurs agents, et laissa entendre dans une lettre que la pierre, à son avis, n'était déjà plus sur cette terre. Quant à moi, j'étais furieux, car j'avais senti que ces vieux hiéroglyphes à demi effacés offraient au moins une chance de découvertes sérieuses et stupéfiantes. J'en aurais gardé une amère obsession si les lettres suivantes d'Akeley n'avaient aussitôt révélé une nouvelle phase de l'horrible mystère des collines qui retint immédiatement toute mon attention.

IV

Les créatures inconnues, annonçait Akeley d'une écriture lamentablement tremblée, commençaient à le cerner avec une nouvelle résolution. Les aboiements nocturnes des chiens, lorsque la lune était voilée ou absente, devenaient atroces, et l'on avait essayé de l'attaquer sur les routes solitaires qu'il lui fallait emprunter de jour. Le 2 août, allant au village en voiture, il avait trouvé un tronc d'arbre en travers de son chemin à un endroit où il franchissait un coin de forêt très touffu. Les abois sauvages des gros chiens qui l'accompagnaient ne disaient que trop ce qui le guettait sans doute dans les

parages. Il n'osait pas penser à ce qui serait arrivé sans les chiens – mais il ne sortait plus jamais sans au moins deux de ses fidèles et puissants gardiens. D'autres incidents se produisirent sur la route les 5 et 6 août ; une fois, un coup de fusil avait éraflé sa voiture, et une autre, les hurlements des chiens trahirent des présences impies sous les arbres.

Je reçus le 15 août une lettre terrifiée qui me bouleversa, et me fit souhaiter qu'il renonce à ses réticences de solitaire et fasse appel à la police. La nuit du 12 au 13 avait été épouvantable, on avait tiré des coups de feu aux abords de la ferme, et le matin trois chiens sur douze étaient retrouvés morts. Il y avait sur la route des milliers d'empreintes de pinces, et parmi elles les empreintes humaines de Walter Brown. Akeley avait téléphoné à Brattleboro pour avoir d'autres chiens, mais la communication fut coupée sans qu'il ait pu dire grand-chose. Il alla plus tard en ville avec sa voiture, et apprit que des ouvriers du téléphone avaient trouvé le câble principal sectionné à l'endroit où il traverse les collines désertes au nord de Newfane. Mais il rentrait chez lui avec quatre autres beaux chiens et plusieurs boîtes de cartouches pour son fusil de gros calibre. La lettre était écrite du bureau de poste de Brattleboro et elle me parvint très rapidement.

À dater de ce jour j'abandonnai vite mon attitude scientifique dans cette affaire pour une inquiétude personnelle. J'avais peur pour Akeley dans sa ferme solitaire, loin de tout, et je craignais un peu pour moi-même maintenant que je m'étais mêlé du singulier mystère des collines. L'affaire aussi *s'étendait*. Allait-elle m'aspirer et m'engloutir ? En répondant à sa lettre, je le pressai de chercher de l'aide, et suggérai de le faire moi-même s'il n'agissait pas. Je proposai d'aller en personne dans le Vermont malgré son opposition, pour l'aider à exposer la situation aux autorités compétentes. En retour je ne reçus que le télégramme suivant venant de Bellows Falls :

APPRÉCIE VOTRE ATTITUDE MAIS NE PEUX RIEN FAIRE.

NE PRENEZ PAS INITIATIVE QUI NE POURRAIT QUE NUIRE AUX DEUX. ATTENDRE EXPLICATION.

HENRY AKELY.

Mais l'affaire se corsait. Après ma réponse au télégramme je reçus d'Akeley un mot tremblé et surprenant, disant que non seulement il n'avait jamais envoyé le télégramme, mais n'avait pas reçu la lettre à laquelle il était censé répondre. Une enquête rapide à Bellows Falls lui avait appris que le message avait été déposé par un

homme bizarre aux cheveux roux et à la voix singulièrement voilée et bourdonnante ; il n'en sut pas davantage. L'employé lui montra le texte original griffonné au crayon par l'expéditeur, mais l'écriture lui était tout à fait inconnue. Il fallait noter que la signature était mal orthographiée – AKELY, sans le second E. Certaines conjectures s'imposaient, mais la situation était si critique qu'il ne s'arrêtait pas à les développer.

Il parlait d'autres morts de chiens, immédiatement remplacés, et d'échange de coups de feu qui devenaient la règle à chaque nuit sans lune. Les empreintes de Brown et celles d'au moins un ou deux humains chaussés se mêlaient régulièrement aux empreintes de pinces sur la route et dans l'arrière-cour de la ferme. Akeley reconnaissait que cela devenait une sale histoire ; et il lui faudrait avant longtemps rejoindre son fils en Californie, qu'il arrive ou non à vendre la vieille propriété. Mais il n'était pas facile de quitter le seul endroit où l'on se sentait vraiment chez soi. Il fallait tenir encore un peu ; peut-être ferait-il fuir les intrus, surtout s'il abandonnait ouvertement toute tentative de découvrir leurs secrets.

Je lui répondis aussitôt, en renouvelant mon offre de lui rendre visite pour l'aider à convaincre les autorités de l'extrême péril où il se trouvait. Dans sa réponse, il semblait moins opposé à ce projet que son attitude jusqu'alors l'aurait fait croire, mais il voulait tenir encore un peu, le temps de mettre ses affaires en ordre et s'habituer à l'idée de quitter la maison natale qu'il aimait avec une passion presque maladive. Les gens voyaient d'un très mauvais œil ses études et ses recherches, et mieux vaudrait partir discrètement sans jeter le trouble dans le pays et répandre le doute sur son équilibre mental. Il en avait assez, avouait-il, mais il valait mieux se retirer dignement, si possible.

Cette lettre me parvint le 28 août, et j'adressai à Akeley une réponse aussi encourageante que je le pus. Réconfort efficace semblait-il, car en accusant réception de mon mot il rapportait moins de sujets de terreur. Il n'était guère optimiste, pourtant, convaincu que seule la période de pleine lune tenait les créatures à l'écart. Il espérait qu'il n'y aurait pas trop de nuits nuageuses, et parlait vaguement de prendre pension à Brattleboro dès que la lune décroîtrait. Je lui répétai mes encouragements, mais le 5 septembre arriva une nouvelle missive qui s'était croisée avec la mienne ; il n'était plus question cette fois de réponse apaisante. Étant donné son importance, je crois devoir la reproduire intégralement – autant que je puisse me rappeler ses mots tremblés. En voici l'essentiel :

Lundi

Cher Wilmarth,

Post-scriptum plutôt désespérant à ma dernière lettre. La nuit passée a été très nuageuse – sans pluie pourtant – et pas un rayon de lune n'a filtré. C'était l'horreur, et je pense que la fin est proche, contrairement à ce que nous espérions. Après minuit, quelque chose a atterri sur le toit de la maison et les chiens se sont précipités pour voir ce que c'était. Je les entendais bondir en tous sens en faisant claquer leurs mâchoires ; puis l'un d'eux réussit à sauter sur le toit à partir de l'aile la plus basse. Il y eut là-haut un terrible combat, et je perçus un *bourdonnement* effroyable que je n'oublierai jamais. Puis ce fut une odeur abominable. Presque en même temps des balles brisaient les vitres, me manquant de peu. Je pense que le gros des troupes des collines s'approcha de la maison quand les chiens furent dispersés par l'incident du toit. J'ignore encore ce qu'il y avait en haut, mais je crains que ces créatures n'apprennent à diriger de mieux en mieux leurs ailes spatiales. J'éteignis la lumière et me servant des fenêtres comme de meurtrières je balayai de coups de fusil tout le tour de la maison, à une hauteur suffisante pour ne pas toucher les chiens. Cela mit fin à l'attaque, et dans la matinée je trouvai dans la cour de grandes flaques de sang, auprès de mares d'un fluide vert et visqueux qui dégageait la pire odeur que j'aie jamais sentie. Je grimpai sur le toit où j'en trouvai encore davantage. Cinq chiens avaient été tués – et je crains d'en avoir abattu un moi-même en visant trop bas, car il était touché dans le dos. Je vais remplacer les vitres brisées, puis j'irai chercher d'autres chiens à Brattleboro. Les employés du chenil doivent me prendre pour un fou. Vous posterai un autre mot plus tard. Serai sans doute prêt à partir dans une semaine ou deux, mais cette idée me tue.

En hâte –

AKELEY.

Mais ce ne fut pas la seule lettre d'Akeley à croiser la mienne. Le lendemain matin – 6 septembre – j'en avais une autre ; un griffonnage affolé cette fois qui me démoralisa complètement, au point de ne plus savoir que dire ou que faire. Je ne peux qu'en donner le texte aussi fidèlement que le permettra ma mémoire.

Mardi

Pas d'éclaircie, donc pas de lune – d'ailleurs elle commence à décroître. J'aurais fait installer l'électricité dans la maison et poser un projecteur si je ne savais qu'ils couperont les câbles à mesure qu'on les réparera.

Je crois que je deviens fou. Tout ce que je vous ai écrit est peut-être un rêve ou un délire. C'était assez horrible jusqu'à présent, mais cette fois c'en est trop. *Ils m'ont parlé la nuit dernière* – de cette maudite voix bourdonnante, et m'ont dit des choses *que je n'ose pas vous répéter.* Je les entendais clairement par-dessus l'aboiement des chiens, et à un moment où leurs voix étaient couvertes, *celle d'un humain est venue à leur aide.* Ne vous en mêlez pas, Wilmarth – c'est pire que nous ne l'avions jamais imaginé, vous ou moi. *Ils ne comptent pas me laisser partir pour la Californie à présent – ils veulent m'emmener vivant ou quasi vivant théoriquement et mentalement* – non seulement à Yuggoth, mais au-delà – loin en dehors de la galaxie, peut-être même au-delà de la courbe extrême de l'espace. Je leur ai dit que je ne voulais pas y aller, du moins par le procédé terrible qu'ils proposent de m'appliquer, mais il n'y a rien à faire, j'en ai peur. Ma demeure est si loin de tout qu'ils y viendront bientôt de jour comme de nuit. Six autres chiens tués, et en allant à Brattleboro aujourd'hui je sentais des présences tout le long des parties boisées de la route.

Ce fut une erreur de ma part d'essayer de vous faire parvenir cet enregistrement et cette pierre noire. Mieux vaut détruire le cylindre avant qu'il ne soit trop tard. Vous enverrai un autre mot demain si je suis encore là. J'aimerais pouvoir transporter mes livres et mes affaires à Brattleboro et m'y installer. Je partirais sans rien si je le pouvais, mais quelque chose dans mon esprit me retient. Je peux filer à Brattleboro où je devrais être en sécurité, mais je m'y sens aussi prisonnier qu'à la maison. Et il me semble que je serais incapable d'aller plus loin, même si je renonçais à tout et même si je le voulais ; C'est horrible – ne vous laissez pas prendre là-dedans.

Votre – AKELEY.

Je ne dormis pas de la nuit après avoir lu cette lettre effroyable et je ne savais plus du tout que penser de la santé mentale d'Akeley. Le contenu du message était totalement insensé, mais l'expression – étant donné tout ce qui s'était passé avant – gardait un irrésistible pouvoir de conviction. Je différai ma réponse, pensant qu'il valait mieux attendre celle d'Akeley à ma dernière missive. Elle arriva en effet le lendemain et les faits nouveaux qu'elle contenait éclipsaient totalement tous les points de ma lettre auxquels il était censé répondre. Voici ce que j'ai retenu de ce texte griffonné et taché dans la précipitation et l'affolement.

Mercredi

W-

Reçu votre lettre, mais il est inutile de discuter davantage. Je suis entièrement résigné. M'étonne d'avoir même assez de volonté pour les tenir à distance. Impossible d'échapper même si je voulais tout abandonner et fuir. Ils m'auront.

Reçu une lettre d'eux hier – un homme du R.F.D. [7] l'apporta pendant que j'étais à Brattleboro. Dactylographiée et timbrée de Bellows Falls. Disant ce qu'ils veulent faire de moi – je ne peux le répéter. Prenez garde, vous aussi ! Détruisez cet enregistrement. Toujours des nuits nuageuses et la lune décroît sans cesse. Si j'avais osé demander du secours – cela pouvait me rendre ma volonté – mais tous ceux qui se risqueraient à venir me traiteraient de fou s'ils n'avaient des preuves. Impossible de demander aux gens de venir sans donner de raison – plus de contact avec personne et depuis des années.

Mais je ne vous ai pas dit le pire, Wilmarth. Armez-vous de courage avant de lire ceci, car vous allez avoir un choc. Pourtant je dis la vérité. Voilà – *J'ai vu et touché une de ces créatures,* ou une partie de l'une d'elles. Grand Dieu, mon ami, mais c'est abominable ! Elle était morte, bien entendu. Un des chiens l'avait tuée et je l'ai trouvée près du chenil ce matin. J'ai voulu la garder dans le bûcher comme pièce à conviction, mais elle s'est évaporée en quelques heures. Sans laisser de traces. Vous savez, tous ces corps dans les rivières, on ne les a vus qu'une fois, le premier matin après l'inondation : Et voici le pire. J'ai essayé de la photographier pour vous, mais quand j'ai développé le film, *on n'y voyait que le bûcher.* De quoi était-elle faite ? Je l'ai vue et touchée, et elles laissent toutes des empreintes. C'était pourtant bien fait d'une matière quelconque – mais de quelle sorte ? La forme est indescriptible. C'était un crabe géant qui portait, à l'endroit où serait une tête d'homme, une pyramide de nœuds ou d'anneaux charnus, d'un tissu épais et visqueux, et couvert d'antennes. Ce fluide vert et gluant est leur sang ou leur suc. Et il doit y on avoir sur Terre davantage à chaque minute.

Walter Brown a disparu – on ne l'a pas revu flâner aux carrefours habituels dans les villages des environs. J'ai dû le toucher d'un coup de fusil, mais il semble que ces créatures essaient toujours d'emporter leurs morts et leurs blessés.

Arrivé en ville sans encombre cet après-midi, mais je crains qu'ils ne commencent à relâcher leur surveillance parce qu'ils sont sûrs de me tenir. J'écris ceci à la poste de Brattleboro. C'est peut-être un adieu – si c'est cela, écrivez à mon fils, George Goodenough Akeley, 176 Pleasant Street, San Diego, Cal. *Mais ne venez pas ici.* Écrivez au garçon si vous n'avez rien de moi dans une semaine, et suivez les nouvelles dans les journaux.

Je vais jouer mes deux dernières cartes – s'il me reste assez de volonté. D'abord essayer les gaz asphyxiants sur

les créatures (je possède les produits chimiques nécessaires et j'ai fabriqué des masques pour moi et pour les chiens), puis, si cela ne donne rien, avertir le shérif. On peut m'enfermer si l'on veut dans un asile d'aliénés – cela vaudra mieux pour moi que ce que veulent faire *les autres*. Peut-être pourrai-je amener les policiers à examiner les empreintes autour de la maison – elles ne sont pas très nettes, mais je les retrouve tous les matins. Je crois néanmoins qu'ils m'accuseraient de quelque supercherie ; car les gens me prennent tous pour un drôle de type.

Il faut essayer que quelqu'un de la police fédérale passe une nuit ici et voie par lui-même – mais les créatures pourraient bien l'apprendre et rester à l'écart cette nuit-là. Elles coupent les fils chaque fois que je veux téléphoner la nuit – les employés du téléphone trouvent cela très bizarre, et pourraient en témoigner, à moins qu'ils n'aillent imaginer que je les coupe moi-même ? Il y a maintenant plus d'une semaine que je ne les ai pas fait réparer.

Je pourrais obtenir le témoignage de quelques ignorants sur la réalité de ces horreurs, mais tout le monde se moque de ce qu'ils racontent, et d'ailleurs ils évitent ma propriété depuis si longtemps qu'ils ne savent rien des derniers événements. On ne déciderait pour rien au monde un de ces fermiers sur le déclin à venir à un mile de ma maison. Le facteur entend ce qu'ils disent et me plaisante à ce propos. Seigneur ! Si j'osais seulement lui dire combien c'est vrai ! Je crois que je vais essayer de lui montrer les traces, mais il vient l'après-midi et en général elles sont alors presque effacées. Si j'en conservais une en la recouvrant d'une boîte ou d'un plat, il penserait certainement que c'est un truquage ou une blague.

Je regrette d'avoir vécu en ermite, de sorte qu'on ne vient plus me rendre visite comme autrefois. Je n'ai jamais osé montrer la pierre noire ni les photographies, ou faire entendre l'enregistrement à personne qu'à des ignorants. Les autres m'accusaient d'avoir tout inventé et ne faisaient qu'en rire. Je peux encore essayer de montrer les photos. On y voit nettement les empreintes de pinces, même si les créatures qui les ont laissées ne peuvent être photographiées. Quel dommage que personne d'autre n'ait vu cette *chose* ce matin avant qu'il n'en reste rien !

Mais pourquoi m'en soucier ? Après ce que j'ai vécu, un asile d'aliénés est un lieu qui en vaut un autre. Les médecins peuvent m'aider à me décider à quitter cette maison, et cela seul pourrait me sauver.

Écrivez à mon fils George si vous n'avez pas de nouvelles sous peu. Adieu, détruisez cette cire, et ne vous mêlez plus de rien.

Votre – AKELEY.

Cette lettre me jeta dans la plus noire terreur. Ne sachant que répondre, je griffonnai quelques phrases incohérentes de conseils et d'encouragements et les envoyai en recommandé. Je me rappelle avoir supplié Akeley de partir immédiatement pour Brattleboro, se mettre sous la protection des autorités ; j'ajoutai que je m'y rendrais avec l'enregistrement pour l'aider à convaincre les magistrats de sa santé mentale. Il était temps aussi, disais-je, je crois, de mettre en garde les gens en général contre ce qui se passait parmi eux. On remarquera qu'en ce moment de tension, je croyais moi-même pratiquement à tout ce que Akeley avait affirmé et raconté, si ce n'est que son cliché manqué du monstre mort venait à mon avis non d'une anomalie de la Nature mais d'une erreur de sa part due à son émotion.

V

Alors, le samedi 8 septembre, je reçus dans l'après-midi, croisant apparemment mon

message incohérent, une lettre étrangement différente et apaisante, correctement dactylographiée sur une machine neuve ; cette lettre étonnante de réconfort et d'invitation qui devait marquer une évolution si prodigieuse dans tout le drame cauchemardesque des collines solitaires. Une fois de plus je cite de mémoire – en m'efforçant, pour certaines raisons particulières, de conserver autant que possible la saveur du style. Elle était timbrée de Bellows Falls, et la signature comme le reste était tapée à la machine – ce qui est fréquent chez les débutants. Le texte, cependant, était remarquablement impeccable pour un travail de novice ; et j'en conclus que Akeley avait dû autrefois se servir d'une machine – peut-être à l'université. Il ne serait que juste de dire le soulagement qu'elle m'apporta, bien que j'en gardai au fond un malaise. Si Akeley était sain d'esprit dans sa terreur, l'était-il maintenant dans sa délivrance ? Et cet « élargissement des relations » dont il parlait… qu'était-ce au juste ? Tout cela impliquait un revirement si complet de son attitude antérieure ! Mais voici le contenu du texte, soigneusement transcrit grâce à une mémoire dont je suis assez fier.

Townshend, Vermont,

jeudi 6 sept. 1928

Mon cher Wilmarth,

J'ai le grand plaisir de pouvoir vous rassurer au sujet de toutes les sottises que je vous ai écrites. Je dis « sottises » en songeant à mes frayeurs bien plus qu'à mes descriptions de certains phénomènes. Ces phénomènes sont réels et assez importants ; mon erreur a été de prendre à leur égard une attitude anormale.

Je crois vous avoir dit que mes étranges visiteurs commençaient à communiquer avec moi et s'efforçaient d'y réussir. La nuit dernière cet échange de paroles s'est réalisé. En réponse à certains signaux j'ai fait entrer dans la maison un messager de Ceux du Dehors – un autre humain, je m'empresse de le dire. Il m'a dit beaucoup de choses que ni vous ni moi n'avions même soupçonnées, et m'a montré clairement combien nous avions sous-estimé et mal interprété les objectifs de Ceux du Dehors en maintenant sur cette planète leur colonie secrète.

Il semble que les funestes légendes concernant ce qu'ils ont offert aux hommes et ce qu'ils désirent par rapport à la Terre résultent uniquement de l'interprétation erronée du langage allégorique – langage évidemment modelé par un milieu culturel et des modes de pensée totalement différents de tout ce que nous pouvons imaginer. Mes conjectures personnelles, je l'avoue franchement, manquaient d'aussi loin le but que les suppositions des fermiers illettrés et des Indiens sauvages. Ce que j'ai cru morbide, honteux et scandaleux est en réalité imposant, exaltant pour l'esprit et même *glorieux* – ma première évaluation n'étant qu'un aspect de l'éternelle tendance humaine à détester, craindre et repousser ce qui est radicalement différent.

Je regrette à présent le mal que j'ai fait à ces êtres étrangers incroyables au cours de nos escarmouches nocturnes. Que n'ai-je consenti dès le début à m'entretenir paisiblement et raisonnablement avec eux ! Mais ils ne m'en gardent pas rancune, leurs émotions étant organisées tout autrement que les nôtres. Leur malchance a été d'avoir dans le Vermont des agents humains très insuffisants, par exemple le défunt Walter Brown. Il m'a beaucoup prévenu contre eux. En fait, ils n'ont jamais nui aux hommes délibérément, mais ont été souvent cruellement lésés et espionnés par notre espèce. Il existe tout un culte secret d'hommes malfaisants (votre érudition ésotérique vous fera comprendre pourquoi je les rattache à Hastur et au Signe Jaune) dont le seul but est de les capturer et de leur nuire

pour le compte de puissances monstrueuses appartenant à d'autres dimensions. C'est contre ces agresseurs – et non contre l'humanité normale – que sont dirigées les mesures rigoureuses de Ceux du Dehors pour leur défense. À ce propos, j'ai appris que beaucoup de nos lettres perdues avaient été volées non par Ceux du Dehors mais par les émissaires de ce culte pernicieux.

Ce que souhaitent de l'homme Ceux du Dehors c'est la paix, sans tracasseries, et des relations intellectuelles de plus en plus développées. Celles-ci sont absolument nécessaires maintenant que nos inventions et nos appareils étendent le champ de nos connaissances et de nos déplacements, et rendent de plus en plus impossible pour Ceux du Dehors de garder secrète la présence nécessaire de leurs avant-postes sur cette planète. Les êtres étrangers veulent mieux connaître l'humanité, et se faire mieux connaître de quelques éminents philosophes et scientifiques humains. Une fois cet échange établi, tous les dangers disparaîtront, et un *modus vivendi* satisfaisant pourra être établi. Il est ridicule d'imaginer seulement une quelconque tentative pour asservir ou dégrader l'humanité.

Pour inaugurer cet élargissement des relations, Ceux du Dehors m'ont naturellement choisi – ce que je sais d'eux est déjà si considérable – pour être sur la Terre leur principal interprète. J'ai beaucoup appris la nuit dernière – les faits les plus stupéfiants et qui ouvrent des perspectives infinies – d'autres me seront communiqués ultérieurement de vive voix et par écrit. Pour l'instant je ne serai pas appelé à voyager *à l'extérieur* – mais je le désirerai probablement plus tard – en utilisant des moyens spéciaux qui transcendent tout ce que nous considérions jusqu'ici comme l'expérience humaine. Ma maison ne sera plus assiégée. Tout redeviendra normal, et il n'y aura plus d'occupation pour les chiens. Au lieu de la terreur, j'ai reçu un trésor de connaissance et d'aventure intellectuelle que peu de mortels ont jamais partagé.

Les Êtres du Dehors sont sans doute les créatures organiques les plus merveilleuses qui existent à l'intérieur ou au-delà de tout espace et de tout temps – membres d'une race cosmique dont toutes les autres formes de vie ne sont que des variantes dégénérées. Ils sont plus végétaux qu'animaux, si l'on peut appliquer ces termes à la sorte de matière qui les compose, et ils ont une structure quelque peu fongoïde ; mais la présence d'une substance analogue à la chlorophylle et un système nutritif très singulier les différencient totalement des vrais champignons cormophytiques. En réalité, ils sont faits d'une matière totalement étrangère à notre région de l'espace – dont les électrons ont une vitesse de vibration différente. C'est pourquoi ils ne peuvent être photographiés sur des pellicules ou des plaques *ordinaires* de notre univers connu, bien que nos yeux puissent les voir. Toutefois, s'il a les connaissances appropriées, n'importe quel bon chimiste pourrait préparer une émulsion photographique susceptible d'enregistrer leur image.

Cette espèce est unique par sa faculté de traverser sous sa forme corporelle intacte le vide interstellaire dépourvu d'air et de chaleur, et certaines de ses variantes n'y peuvent parvenir qu'avec une aide mécanique ou après de curieuses transpositions chirurgicales. Peu d'espèces possèdent les ailes à l'épreuve de l'éther, qui caractérisent la variété du Vermont. Celles qui habitent certains sommets lointains du Vieux Monde sont arrivées par d'autres moyens. Leur ressemblance extérieure avec la vie animale et le type de structure que nous considérons comme matériel, tient à une évolution parallèle plutôt qu'à une proche parenté. Leur capacité cérébrale dépasse celle de n'importe quelle autre forme vivante, mais les espèces ailées de nos collines sont loin d'être les plus développées. La télépathie est leur mode ordinaire de communication, bien qu'elles possèdent des organes vocaux rudimentaires qui, après une opération insignifiante (car ils pratiquent communément une chirurgie incroyablement subtile), peuvent reproduire approximativement le langage des types d'organismes qui utilisent encore ce mode d'expression.

Leur principale résidence la plus proche est une planète presque obscure et non encore découverte à l'extrême limite de notre système solaire, au-delà de Neptune, et la neuvième dans l'ordre des distances par rapport au soleil. C'est, conformément à nos conclusions, ce qu'on désigne en termes ésotériques comme « Yuggoth » dans certains écrits anciens et interdits ; elle sera bientôt le théâtre d'une étrange concentration de pensée dirigée sur notre monde pour faciliter la communication mentale. Je ne serais pas surpris si les astronomes devenaient assez sensibles à ces courants de pensée pour découvrir Yuggoth lorsque Ceux du Dehors souhaiteront qu'ils le fassent. Mais Yuggoth, naturellement, n'est qu'une étape. La plupart de ces êtres habitent dans des abîmes étrangement organisés qui dépassent les plus extrêmes limites de l'imagination humaine. Le globule espace-temps où nous voyons la totalité de

l'entité cosmique n'est qu'un atome dans l'infini véritable qui est le leur. Et de cet infini, tout ce qu'un cerveau humain peut contenir me sera un jour révélé, comme il ne l'a été qu'à cinquante autres hommes depuis que la race humaine existe.

Sans doute, Wilmarth, allez-vous d'abord considérer tout cela comme un délire, mais peu à peu vous comprendrez la formidable chance que j'ai rencontrée. Je veux que vous la partagiez autant qu'il est possible, et je dois pour cela vous apprendre quantité de choses qui ne sauraient s'exprimer sur le papier. Je vous ai jusqu'à présent déconseillé de venir me voir. Maintenant que tout danger est écarté, je prends plaisir à lever cette mise en garde et à vous inviter.

Pourriez-vous faire un saut ici avant de commencer votre trimestre à l'université ? Ce serait absolument merveilleux si vous pouviez. Apportez l'enregistrement et toutes mes lettres comme documents à consulter – nous en aurons besoin pour reconstituer toute cette formidable histoire. Vous pourriez apporter aussi les photographies car dans toute l'agitation de ces derniers jours, je crois avoir égaré les négatifs et mes propres tirages. Mais quel trésor de faits j'ai à ajouter à ce matériel incertain et provisoire – *et quelle machine stupéfiante j'ai maintenant pour le compléter !*

N'hésitez pas – je suis libre à présent de toute surveillance, et vous ne rencontrerez rien d'anormal ou d'alarmant. Venez tout simplement et ma voiture vous attendra à la gare de Brattleboro – préparez-vous à rester aussi longtemps que vous pourrez, et attendez-vous à de longues soirées de discussion sur des sujets qui passent toute conjecture humaine. N'en parlez à personne, bien entendu – car cette affaire ne doit pas se répandre dans n'importe quel public.

Les trains pour Brattleboro sont assez commodes – vous trouverez un indicateur à Boston. Prenez le B. & M. jusqu'à Greenfield, où vous changerez pour le bref trajet qui restera à faire. Je vous suggère de prendre à Boston le train pratique de 16 h 10. Il est à Greenfield à 19 h 35, et un autre en part à 21 h 19 pour être à Brattleboro à 22 h 01. Indiquez-moi la date et ma voiture sera à votre disposition à la gare.

Excusez cette lettre dactylographiée, mais comme vous le savez, mon écriture est de plus en plus tremblée, et je ne me sens plus le courage d'écrire des pages et des pages. J'ai acheté hier à Brattleboro cette Corona neuve – qui me semble marcher fort bien.

En attendant un mot, et espérant vous voir bientôt avec l'enregistrement et toutes mes lettres – ainsi que les photos –, je suis, à l'avance, bien à vous.

HENRY W. AKELEY.

À Albert N. Wilmarth, Esq.
Université de Miskatonic
Arkham, Mass.

Je ne saurais décrire la complexité de mes émotions puis de mes réflexions à la lecture et la relecture de cette lettre étrange et inattendue. J'ai déjà dit que je me sentis à la fois soulagé et mal à l'aise, mais cela n'exprime que grossièrement les harmoniques de sentiments divers, et en grande partie subconscients, que comprenaient le soulagement comme le malaise. D'abord ce texte était en désaccord si radical avec toute la série d'horreurs qui l'avaient précédé – le changement de ton, de la terreur panique à une tranquille satisfaction et même à la jubilation, était tellement imprévisible, foudroyant et total ! J'avais peine à croire qu'un seul jour pût ainsi transformer la perspective psychologique de celui qui avait écrit le dernier

message désespéré du mercredi, quelles qu'aient pu être les révélations rassurantes que ce jour ait apportées. À certains moments, tel était mon sentiment d'irréalité contradictoire que je me demandais si tout ce drame de forces fantastiques froidement exposé n'était pas une sorte de rêve trompeur, né surtout de mon propre esprit. Puis je songeai au cylindre de phonographe et je m'abandonnai à un désarroi plus grand encore.

La lettre était si différente de tout ce qu'on aurait pu attendre ! Analysant mon impression, j'y discernai deux phases distinctes. Premièrement, en admettant que Akeley eût toujours été et fût encore sain d'esprit, le changement de situation lui-même, si rapide, était inconcevable. Et deuxièmement, l'évolution d'Akeley dans son propre comportement, son attitude, son langage, dépassait infiniment le normal et le prévisible. Toute sa personnalité paraissait avoir subi une mutation insidieuse – si profonde qu'on ne pouvait guère concilier ses deux aspects avec l'hypothèse qu'ils représentaient le même équilibre mental. Le choix des mots, l'orthographe – tout était imperceptiblement différent. Ma sensibilité universitaire à la prose me faisait déceler de significatives divergences avec ses réactions les plus courantes et le rythme de ses réponses. Assurément, la révélation ou le bouleversement émotionnel qui avaient produit un revirement aussi radical devaient être extraordinaires ! Sur un autre plan, cependant, la lettre était bien caractéristique d'Akeley. Sa vieille passion de l'infini – et toujours la curiosité du savant. Je ne pouvais pas un instant – ou plus d'un instant – croire à un faux ou à une substitution malveillante. L'invitation – l'empressement à me faire vérifier en personne la vérité du message – ne prouvait-elle pas son authenticité ?

Je ne me couchai pas le samedi soir, mais passai la nuit à méditer sur les ombres et les merveilles qu'on me faisait entrevoir. Mon esprit, fatigué par la succession rapide de conceptions monstrueuses qu'il avait dû affronter depuis quatre mois, aborda ce nouveau sujet surprenant avec une alternance de doute et d'adhésion qui rappelait la plupart de mes expériences en face des premiers prodiges ; longtemps avant l'aube une curiosité et un intérêt passionnés commencèrent à remplacer la première tourmente de perplexité et de malaise. Fou ou sain d'esprit, métamorphosé ou simplement soulagé, il y avait de fortes chances pour que Akeley ait vraiment découvert dans ses périlleuses recherches un stupéfiant changement de perspective, un changement qui à la fois réduisait le danger – réel ou imaginaire – et ouvrait de nouveaux horizons vertigineux de savoir cosmique et surhumain. Ma propre ardeur pour l'inconnu s'embrasa pour rejoindre la sienne, et je me sentis atteint par la contagion de ce désir maladif de rompre les barrières. S'affranchir des exaspérantes et épuisantes limitations du temps, de l'espace et de la loi naturelle, être relié à

l'immense *ailleurs,* approcher les secrets nocturnes et insondables de l'infini et du fondamental – voilà qui valait de risquer sa vie, son âme, sa raison ! Or Akeley me disait qu'il n'y avait plus aucun danger – il m'invitait à lui rendre visite au lieu de m'en dissuader comme avant. Je brûlais de savoir ce qu'il pouvait avoir à me dire – il y avait une fascination presque paralysante à envisager le séjour dans cette ferme solitaire hier encore assiégée, près d'un homme qui s'était entretenu avec de véritables émissaires de l'outre-monde, sans oublier le terrible enregistrement et la pile de lettres où il résumait ses précédentes conclusions.

Le dimanche matin, je télégraphiai donc à Akeley que je le retrouverais à Brattleboro le mercredi suivant, 12 septembre, si cette date lui convenait. Je m'écartai sur un seul point de ses suggestions, en choisissant l'heure du train. Je n'avais vraiment pas envie d'arriver tard le soir dans cette région hantée du Vermont ; en conséquence, au lieu du train qu'il proposait, je trouvai une autre solution en téléphonant à la gare. En me levant de bonne heure pour prendre à 8 h 07 le train de Boston, je pourrais attraper celui de 9 h 25 pour Greenfield, où j'arriverais à 12 h 22. Ce qui m'assurait la correspondance pour Brattleboro où je serais à 13 h 08 – une heure beaucoup plus agréable que 22 h 01 pour retrouver Akeley et pénétrer avec lui au cœur de ces collines denses et mystérieuses.

Je précisai ce choix dans mon télégramme, et je fus heureux d'apprendre par la réponse, dans la soirée, qu'il avait l'approbation de mon futur hôte :

HORAIRE SATISFAISANT. SERAI TRAIN 13 H 08 MERCREDI. N'OUBLIEZ PAS ENREGISTREMENT ET LETTRES ET PHOTOS. GARDEZ DESTINATION SECRÈTE. PRÉVOYEZ GRANDES RÉVÉLATIONS.

AKELEY.

Cette réponse immédiate au message que j'avais envoyé à Akeley – et qui avait dû parvenir chez lui, de la poste de Townshend, soit par porteur soit par un téléphone enfin rétabli – dissipa les derniers doutes subconscients que j'avais pu conserver sur l'origine de la lettre déroutante. J'éprouvai un très vif soulagement – plus vif en fait que je n'aurais dû le ressentir alors, puisque tous les soupçons étaient profondément étouffés. Quoi qu'il en soit je dormis fort bien toute la nuit, et consacrai les deux jours suivants à de fiévreux préparatifs.

VI

Le mercredi je partis comme convenu, emportant une valise pleine des effets indispensables et de documents scientifiques, y compris l'abominable enregistrement, les photographies et le dossier complet des lettres d'Akeley. Comme il l'avait demandé, je n'informai personne de ma destination ; car il était clair que cette affaire réclamait la plus extrême discrétion, même en admettant que tout se passe au mieux. L'idée d'un rapport mental réel avec des entités étrangères du Dehors était bien assez stupéfiante pour mon esprit déjà formé et quelque peu préparé ; cela étant, quel effet pourrait-elle produire sur le vaste public des non-initiés ? Je ne sais si la crainte ou l'excitation de l'aventure l'emportait en moi lorsque je changeai de train à Boston et commençai le long trajet vers l'ouest, loin des terres familières pour en aborder d'autres qui me l'étaient beaucoup moins. Waltham-Conçord-Ayer-Fitchburg-Gardner-Athol…

Nous avions sept minutes de retard en arrivant à Greenfield, mais l'express qui assurait la correspondance vers le nord avait attendu. Je changeai en hâte, et je me sentis curieusement oppressé tandis que, sous un soleil de début d'après-midi, le train traversait une contrée que je connaissais depuis toujours par mes lectures mais sans l'avoir jamais visitée. Je savais que je pénétrais dans une Nouvelle-Angleterre d'autrefois, plus primitive que les régions industrielles et urbanisées du sud et de la côte où j'avais passé toute ma vie ; une Nouvelle-Angleterre ancestrale, intacte, sans les étrangers et les cheminées d'usines, les panneaux publicitaires et les routes bétonnées des zones modernisées. Il devait y avoir là d'étranges survivances de cette existence traditionnelle dont les racines profondes faisaient le seul fruit véritable du paysage – cette tradition qui garde vivants de singuliers souvenirs du passé, et prépare le terrain aux croyances obscures, prodigieuses et secrètes.

Je voyais de temps à autre luire au soleil les eaux bleues du Connecticut, que nous franchîmes au-delà de Northfield. Plus loin surgirent les vertes et mystérieuses collines, et quand le chef de train passa, j'appris que j'étais enfin dans le Vermont. Il me recommanda de retarder ma montre d'une heure, car les gens des collines du Nord ne veulent rien savoir des nouveautés de l'heure d'été. Il me sembla, ce faisant, remonter d'un siècle dans le calendrier.

Le train longeait la rivière, et je voyais sur l'autre rive dans le New Hampshire approcher le versant abrupt du Wantastiquet, autour duquel circulent de curieuses vieilles légendes. Puis des rues apparurent à ma gauche, et à ma droite une île verdoyante dans le fleuve. Des voyageurs se levèrent, se dirigeant vers la portière et je les suivis. Le train s'arrêta et je descendis sur le quai de la gare de Brattleboro.

Parcourant du regard la file de voitures en stationnement, j'hésitai un instant à la

recherche de ce qui pourrait être la Ford d'Akeley, mais on m'identifia avant que j'aie pu prendre l'initiative. Pourtant ce n'était certainement pas Akeley qui s'avançait à ma rencontre, la main tendue, et me demandait aimablement si j'étais bien Mr. Albert N. Wilmarth d'Arkham. Cet homme ne ressemblait en rien à l'Akeley barbu et grisonnant de la photographie ; il était plus jeune et plus citadin, élégamment vêtu, et ne portait qu'une petite moustache noire. Sa voix cultivée me donna le sentiment bizarre et presque inquiétant d'une vague familiarité, bien qu'il me fût impossible de le situer dans ma mémoire.

Tandis que je l'examinais, je l'entendis m'expliquer qu'il était un ami de mon hôte futur, venu de Townshend à sa place. Akeley avait eu, dit-il, une crise soudaine d'asthme, et ne se sentait pas en état de faire une sortie au grand air. Mais ce n'était pas grave et ne changeait rien aux projets de mon séjour. Je ne pus deviner sur le moment dans quelle mesure ce Mr. Noyes – c'est ainsi qu'il se présenta était au courant des recherches et des découvertes d'Akeley bien que son attitude désinvolte me parût celle d'un profane. Je fus un peu surpris qu'un ermite tel qu'Akeley ait ainsi à sa disposition ce genre d'ami ; malgré ma perplexité je montai pourtant dans la voiture qu'il me désignait. Elle n'était pas petite et vieille comme je m'y attendais d'après les lettres, mais grande, impeccable et d'un modèle récent – apparemment c'était celle de Noyes, portant les plaques d'immatriculation du Massachusetts avec l'amusante « morue sacrée [8] », emblème de l'année. Mon guide, me dis-je, devait être un estivant dans la région de Townshend.

Noyes monta près de moi et démarra aussitôt. Je fus heureux qu'il ne se montre pas bavard, car je ne sais quelle tension dans l'atmosphère m'ôtait toute envie de parler. La ville paraissait très agréable en cet après-midi ensoleillé tandis que nous montions une côte et tournions à droite dans la rue principale. Elle somnolait comme ces vieilles cités de Nouvelle-Angleterre qu'on se rappelle depuis l'enfance, et quelque chose dans la disposition des toits, des clochers, des cheminées et des murs de brique composait des courbes qui touchaient profondément les cordes sensibles d'une ancestrale émotion. Je me sentais au seuil d'une région à demi ensorcelée par l'accumulation des durées ininterrompues ; une région où de vieilles choses étranges avaient pu se développer et demeurer parce qu'on ne les avait jamais troublées.

Lorsque nous sortîmes de Brattleboro mon impression de gêne et d'appréhension augmenta, car ce pays accidenté avec ses versants de granit et de verdure, imposants, étouffants, pleins de menaces, suggérait d'obscurs secrets et des survivances immémoriales qui pouvaient être ou non hostiles à l'humanité. Pendant quelque temps nous suivîmes une rivière large et peu profonde qui descendait des collines inconnues du Nord, et je frémis quand mon compagnon m'apprit que c'était la West River.

C'était dans ces eaux, avais-je lu dans la presse, qu'on avait vu flotter un de ces êtres monstrueux en forme de crabe, après les inondations.

Peu à peu autour de nous la campagne devenait plus sauvage et plus déserte. D'archaïques ponts couverts survivaient effroyablement, comme s'ils surgissaient du passé, dans les plis des collines, et la voie ferrée à demi abandonnée au bord de la rivière semblait exhaler, telle une brume, une désolation visible. Il y avait d'impressionnantes étendues de vallées éclatantes, d'où se dressaient de hautes falaises où le granit intact de Nouvelle-Angleterre apparaissait, gris et austère, à travers la verdure qui escaladait les sommets. Au fond des gorges bondissaient des ruisseaux impétueux, qui portaient jusqu'à la rivière les secrets insoupçonnés de mille pics vierges. De temps à autre partaient de la route des chemins étroits à demi dissimulés qui s'enfonçaient dans l'épaisseur dense et luxuriante de la forêt, dont les arbres antiques pouvaient bien recéler des armées entières d'esprits élémentaires. En les voyant, je ne m'étonnai plus que Akeley ait été attaqué par des êtres invisibles pendant ses trajets le long de cette même route.

Le pittoresque et beau village de Newfane, où nous arrivâmes en moins d'une heure, fut notre dernier lien avec ce monde que l'homme peut avec certitude dire sien en vertu de sa conquête et de son occupation exclusive. Après cela fut rejetée toute allégeance à ce qui est proche, tangible, sujet au temps ; nous entrions dans un monde fantastique de sourde irréalité, où l'étroit ruban de la route montait, descendait, s'infléchissait par un caprice presque conscient et délibéré parmi les vertes cimes inhabitées et les vallées à demi abandonnées. À part le bruit du moteur, et le faible mouvement de quelques fermes isolées dépassées ici et là, l'unique son qui frappait mes oreilles était le ruissellement gargouillant et insidieux des eaux étranges d'innombrables sources cachées dans les bois ombreux.

La proximité, l'intimité de ces collines naines et arrondies devenaient véritablement étouffantes. Elles étaient encore plus raides et escarpées que je ne l'avais imaginé par ouï-dire, et ne suggéraient rien de commun avec le monde prosaïquement objectif que nous connaissons. Les bois touffus, désertés, de ces pentes inaccessibles semblaient abriter des êtres étrangers inimaginables, et je sentis que le profil même des collines avait quelque bizarre signification perdue dans la nuit des temps, comme si c'étaient d'immenses hiéroglyphes laissés par une race de titans légendaire dont les splendeurs ne vivaient plus que dans des rêves rares et profonds. Tous les contes du passé et toutes les imputations stupéfiantes des lettres d'Akeley et de ses pièces à conviction remontèrent à ma mémoire pour aggraver l'atmosphère tendue et la menace grandissante. Le but de ma visite, et les effroyables anomalies qui m'attendaient me frappèrent tout à coup en un frisson glacé qui vint presque à bout de

mon ardeur pour les recherches insolites.

Mon guide avait dû remarquer mon trouble ; car à mesure que la route devenait plus sauvage et plus accidentée, notre avance plus lente et plus cahotante, les commentaires aimables qu'il faisait par moments se développèrent en une conversation plus suivie. Il parla de la beauté, de l'étrangeté du pays, et montra qu'il était au courant des études folkloriques de mon hôte. Ses questions courtoises prouvaient qu'il savait ma visite motivée par un intérêt scientifique, et par l'apport de documents d'une certaine importance ; mais il ne semblait pas mesurer jusqu'à quelle profondeur terrifiante Akeley avait poussé son savoir.

Son attitude était si enjouée, correcte et normale que ses remarques auraient dû me calmer et me rassurer ; or, curieusement, je n'en étais que plus inquiet tandis que nous progressions de cahots en virages dans cet inconnu sauvage de collines et de bois. J'avais parfois l'impression qu'il me sondait pour voir ce que je connaissais des monstrueux secrets de la région, et chaque nouvelle phrase confirmait dans sa voix cette *familiarité* vague, irritante, déconcertante. Familiarité ni quelconque ni saine, bien que la voix fût cultivée et de bon aloi. Je la rattachais en quelque sorte à des cauchemars oubliés, et il me semblait que je deviendrais fou si je la reconnaissais. Il aurait suffi je crois d'une excuse valable pour que je renonce à ma visite. Ce n'était guère possible en l'occurrence – et il me vint à l'idée qu'un entretien scientifique détendu avec Akeley lui-même dès mon arrivée contribuerait beaucoup à me rendre mon sang-froid.

Il y avait d'ailleurs une beauté cosmique étrangement apaisante dans le paysage hypnotique où nous grimpions et plongions fabuleusement. Le temps s'était égaré dans les labyrinthes laissés en arrière, et ne s'étendaient autour de nous que les vagues en fleurs de la féerie et le charme retrouvé des siècles disparus – bosquets vénérables, fraîches prairies bordées de fleurs automnales aux couleurs éclatantes, et de loin en loin, petites fermes brunes nichées parmi des arbres énormes au pied d'à-pic verticaux couverts d'églantiers odorants et d'herbe des prés. Le soleil même prenait un éclat prodigieux, comme si tout le pays baignait dans une atmosphère ou une exhalaison tout à fait exceptionnelles. Je n'avais encore rien vu de pareil, sauf dans les perspectives magiques qui forment parfois l'arrière-plan des primitifs italiens. Sodoma et Léonard ont conçu de ces étendues, mais seulement dans le lointain et à travers les cintres d'arcades Renaissance. Nous creusions notre chemin en chair et en os au cœur même du tableau, et il me semblait trouver dans sa nécromancie un savoir ou un héritage inné, que j'avais toujours cherché en vain.

Soudain, après un tournant à angle obtus au sommet d'une côte raide, la voiture

s'arrêta. Sur ma gauche, au-delà d'une pelouse bien entretenue qui allait jusqu'à la route en déployant une bordure de pierres blanchies à la chaux, s'élevait une maison blanche de deux étages et demi, d'une taille et d'une élégance peu communes dans la région, avec un ensemble d'étables et de remises contiguës ou reliées par des arcades, et une éolienne derrière sur la droite. Je la reconnus immédiatement telle que je l'avais vue sur la photographie, et je ne fus pas surpris de lire le nom d'Henry Akeley sur la boîte aux lettres en fer galvanisé près de la route. À quelque distance derrière la maison s'étendait un terrain plat au sol marécageux planté d'arbres clairsemés, et au-delà se dressait une colline abrupte couverte d'épaisses forêts se terminant en une crête déchiquetée. C'était le sommet de la Montagne Noire, dont nous avions déjà dû gravir la moitié.

Noyes descendit de voiture, ma valise à la main, et me pria d'attendre un instant tandis qu'il allait prévenir Akeley de mon arrivée. Lui-même, ajouta-t-il, ne pouvait rester qu'un moment, une affaire importante l'appelant ailleurs. Pendant qu'il remontait d'un pas rapide l'allée qui menait à la maison, je sortis à mon tour de l'auto, souhaitant me dégourdir un peu les jambes avant de m'installer pour une longue conversation. Ma tension nerveuse était de nouveau à son comble maintenant que je me trouvais sur le théâtre même du siège décrit de façon si impressionnante dans les lettres d'Akeley, et j'appréhendais franchement les discussions qui allaient me lier à ces mondes interdits du Dehors.

Le contact avec l'étrangeté radicale est souvent plus terrifiant qu'exaltant, et ce n'était pas un réconfort de songer que sur ce bout de route poussiéreuse on avait trouvé ces monstrueuses traces et ce fluide vert nauséabond après des nuits sans lune de peur et de mort. Je notai en passant qu'il n'y avait aucun chien nulle part. Akeley les avait-il vendus aussitôt que Ceux du Dehors avaient fait la paix avec lui ? Malgré mes efforts, je ne pouvais avoir dans le sérieux et la sincérité de cette paix la confiance qu'il exprimait dans sa dernière lettre, si curieusement différente des autres. Après tout, c'était un homme d'une grande crédulité et qui avait peu d'expérience du monde. La nouvelle alliance ne cachait-elle pas de sinistres intérêts sous-jacents ?

Suivant mes pensées, mes yeux se tournèrent vers le sol poudreux de la route qui avait porté tant de preuves hideuses. Il n'avait pas plu les jours précédents, et des traces de toutes sortes encombraient la chaussée inégale, creusée d'ornières, bien que la région fût peu fréquentée. Une vague curiosité me fit suivre le contour de certaines de ces marques disparates, tout en essayant de contenir les impulsions d'imagination macabre qu'inspiraient le lieu et ce qu'il rappelait. Il planait une sourde menace dans cette tranquillité funèbre, le murmure étouffé des ruisseaux au loin, la densité des sommets verts et des à-pics aux bois noirs qui bouchaient l'horizon étroit.

Soudain jaillit dans ma conscience une image qui rendait anodines et insignifiantes les vagues menaces et les mouvements de l'imagination. J'ai dit que j'observais machinalement les empreintes mêlées sur la route – mais tout à coup ma curiosité fut brutalement douchée par une vague de terreur paralysante. Car, dans la poussière, au milieu de ces traces généralement confuses et superposées qui n'auraient pas dû arrêter un regard superficiel, mon œil inquiet avait décelé, près de l'endroit où l'allée qui menait à la maison rejoignait la route, certains détails, dont je reconnus sans aucun doute ni espoir possibles l'abominable signification. Hélas, je n'avais pas en vain étudié pendant des heures les clichés pris par Akeley des empreintes de pinces de Ceux du Dehors. Je connaissais trop ces détestables traces et leur orientation ambiguë, caractéristique d'horreurs qui n'appartenaient pas à notre planète. Je n'avais aucune chance de m'être trompé. Là, concrètement, devant mes yeux et datant de quelques heures à peine, trois marques au moins se détachaient comme un blasphème parmi la surprenante surabondance de pas qui allaient chez Akeley et en revenaient. *C'étaient les empreintes infernales des êtres fongoïdes venus de Yuggoth.*

Je me repris à temps pour réprimer un cri. Au fond, ne devais-je pas m'attendre à cela si j'avais vraiment ajouté foi aux lettres d'Akeley ? Il venait, disait-il, de faire la paix avec les monstres. Pourquoi serait-il surprenant que quelques-uns d'entre eux soient venus chez lui ? Mais la terreur était plus forte que tout réconfort. Quel homme pourrait voir sans émoi les premières marques de pinces d'êtres vivants venus des profondeurs extrêmes de l'espace ? Au même instant je vis Noyes sortir de la maison et approcher d'un pas vif. Il fallait, me dis-je, garder mon sang-froid, car il était possible que l'aimable ami ignorât tout des investigations les plus approfondies et les plus prodigieuses d'Akeley dans l'Interdit.

Noyes s'empressa de m'informer que Akeley était heureux de me voir et m'attendait ; sa crise d'asthme l'empêcherait néanmoins pendant un jour ou deux d'être un hôte digne de ce nom ; Ces crises l'éprouvaient durement, et s'accompagnaient toujours d'une fièvre débilitante et de faiblesse générale. Tant qu'elles duraient il n'était guère bon à grand-chose, ne pouvait parler qu'à voix basse, et, très maladroit, se déplaçait avec difficulté. Ses pieds et ses chevilles enflaient, de sorte qu'il lui fallait les bander comme un vieux goutteux. Il semblait aujourd'hui en si mauvais état que je devrais moi-même pourvoir à mes besoins ; mais il n'en était pas moins impatient de converser avec moi. Je le trouverais dans le bureau à gauche du vestibule – la pièce aux stores baissés. Il ne supportait pas la lumière du soleil lorsqu'il était malade car il avait les yeux très sensibles.

Noyes me fit ses adieux et tandis qu'il partait dans sa voiture en direction du nord, je me dirigeai lentement vers la maison. La porte avait été laissée entrouverte à mon

intention ; mais avant d'entrer je regardai attentivement autour de moi, essayant de comprendre l'inexplicable bizarrerie qui m'avait tant frappé. Étables et remises semblaient bien tenues et banales à souhait, et je remarquai la vieille Ford d'Akeley dans son vaste hangar non clos. Alors le secret de cette étrangeté m'apparut. C'était le silence total. D'habitude une ferme est relativement animée par la présence de toutes sortes d'animaux, mais ici, pas le moindre signe de vie. Où étaient les poules et les porcs ? Les vaches dont il m'avait parlé pouvaient être aux champs, et les chiens vendus ; mais l'absence de caquètements ou de grognements paraissait vraiment singulière.

Sans m'attarder dans l'allée, je poussai résolument la porte de la maison et la refermai derrière moi. Il m'avait fallu pour ce faire un gros effort psychologique et, une fois à l'intérieur, j'eus l'envie passagère de battre en retraite. Non pas que l'endroit eût un aspect sinistre ; au contraire, je trouvai bien conçu et de très bon goût le charmant vestibule de style colonial tardif, et j'admirai l'évident savoir-vivre de celui qui l'avait meublé. Mon envie de fuir venait d'une impression très floue et indéfinissable. Peut-être une curieuse odeur qu'il me semblait avoir perçue – je savais bien, pourtant, combien les odeurs de moisi sont courantes dans les vieilles fermes les mieux tenues.

VII

Refusant de m'abandonner à ces troubles alarmes, je me rappelai les instructions de Noyes et ouvris à ma gauche la porte blanche à six panneaux et loquet de cuivre. La pièce était sombre ainsi qu'on m'en avait averti, et je remarquai en entrant que la curieuse odeur y était plus forte. Il semblait y avoir aussi dans l'air comme un rythme ou une vibration faible, peut-être imaginaire. Les stores baissés m'empêchèrent d'abord de rien distinguer, puis une sorte de toussotement d'excuse ou un soupir attira mon attention sur un grand fauteuil dans le coin le plus éloigné et le plus obscur. J'aperçus dans ses profondeurs ombreuses les taches blanches d'un visage et de mains d'homme ; je me hâtai d'aller vers la silhouette qui avait essayé de parler. Et dans la pénombre je vis que c'était bien mon hôte. J'avais maintes fois examiné sa photographie, et l'on ne pouvait se tromper sur ce visage ferme, hâlé, et sa courte barbe grise.

Mais tout en le reconnaissant, j'éprouvai à le regarder beaucoup de tristesse et d'inquiétude ; car à n'en pas douter, ce visage était celui d'un grand malade. Je devinais autre chose que de l'asthme derrière l'expression tendue, rigide, immobile, les yeux vitreux au regard fixe sans un battement de paupière, et je compris que son

effroyable aventure avait dû l'affecter terriblement. N'y avait-il pas de quoi briser n'importe quel être humain – même plus jeune que cet intrépide chercheur de secrets interdits ? Son étrange et soudaine délivrance était venue trop tard, je le craignais, pour le sauver d'une grave dépression. Je trouvai quelque chose de pitoyable dans l'abandon de ces mains maigres qui reposaient inertes sur ses genoux. Il portait une robe de chambre très large, et une écharpe ou un capuchon jaune vif s'enroulait autour de sa tête et de son cou.

Je m'aperçus qu'il essayait de parler, comme il m'avait accueilli, de cette espèce de chuchotement ou de toux sèche. Ce murmure fut d'abord difficile à saisir, d'autant que la moustache grise dissimulait le mouvement des lèvres, et je ne sais quoi dans le timbre de la voix me troublait énormément ; en concentrant mon attention je réussis pourtant à le comprendre étonnamment bien. Son accent n'avait rien de paysan et son langage était encore plus raffiné que ses lettres ne le laissaient espérer.

« Monsieur Wilmarth sans doute ? Excusez-moi de rester assis. Je suis vraiment malade, ainsi que Mr. Noyes a dû vous le dire ; mais je n'ai pu résister à l'envie de vous recevoir comme il était prévu. Vous vous rappelez ce que j'écrivais dans ma dernière lettre – et il y a tellement à dire encore, demain quand je serai mieux. Je ne saurais exprimer le plaisir que j'ai à vous voir en personne après toute cette correspondance. Vous avez apporté le dossier, naturellement ? Et les photographies, et l'enregistrement ? Noyes a déposé votre valise dans le vestibule – vous avez dû la voir. Pour ce soir, je crains qu'il ne vous faille surtout vous servir vous-même. Votre chambre est au premier étage – juste au-dessus de cette pièce – et vous trouverez la porte de la salle de bains ouverte en haut de l'escalier. Un repas vous attend dans la salle à manger – derrière cette porte à votre droite – vous le prendrez quand il vous plaira. Je vous recevrai mieux demain – pour l'instant je suis trop faible pour bouger.

» Faites comme chez vous – vous pourriez sortir les lettres, les photos et l'enregistrement et les poser sur cette table avant de monter avec votre bagage. C'est ici que nous en discuterons – vous voyez mon phonographe sur cette table de coin.

» Non, merci – vous ne pouvez rien faire pour moi. Je connais depuis longtemps ces crises. Revenez seulement me rendre une petite visite tranquille avant la nuit, puis vous irez dormir quand vous voudrez. Je vais me reposer ici – peut-être y passerai-je toute la nuit comme je le fais souvent. Demain matin je serai beaucoup plus à même de traiter avec vous de tout ce que nous devons examiner. Vous comprenez, bien sûr, l'importance formidable de ce qui nous attend. Pour nous, comme pour de rares hommes sur cette terre, vont s'ouvrir les abîmes du temps et de l'espace et un savoir qui transcende toutes les conceptions de la science et de la philosophie humaines.

» Savez-vous qu'Einstein s'est trompé, et que certains objets, certaines forces *peuvent* se déplacer plus vite que la lumière ? Avec l'aide qui convient je compte remonter et devancer le temps, *voir et toucher* réellement la Terre du passé lointain et des époques à venir. Vous ne sauriez imaginer à quels sommets ces êtres ont porté la science. Il n'est rien qu'ils ne puissent faire de l'esprit et du corps des organismes vivants. Je compte visiter d'autres planètes, et même d'autres étoiles et d'autres galaxies. Le premier voyage sera sur Yuggoth, le monde le plus proche qu'ils peuplent entièrement. C'est un étrange globe obscur à l'extrême limite de notre système solaire – encore inconnu des astronomes terriens. Mais j'ai dû vous écrire à ce sujet. Le moment venu, voyez-vous, ces êtres dirigeront sur nous des courants de pensée pour nous faire découvrir leur planète, à moins qu'ils n'autorisent un de leurs alliés humains à le suggérer aux savants.

» Il y a de puissantes cités sur Yuggoth, d'immenses rangées de tours en terrasses bâties en pierre noire comme le spécimen que j'ai essayé de vous envoyer. Cela venait de Yuggoth. Le soleil n'y brille pas plus qu'une étoile mais ces êtres n'ont pas besoin de lumière. Ils possèdent d'autres sens, plus subtils, et ils ne font pas de fenêtres à leurs grandes maisons ni à leurs temples. En fait, la lumière les blesse, les gêne et les désoriente, car elle n'existe pas du tout dans le noir cosmos par-delà l'espace et le temps d'où ils sont originaires. Visiter Yuggoth rendrait fou n'importe quel faible humain – pourtant je vais y aller. Les sombres rivières de poix qui coulent sous les mystérieux ponts cyclopéens, construits par une antique race éteinte et oubliée avant que ces êtres arrivent sur Yuggoth depuis les confins du vide, suffiraient à faire de n'importe quel homme un Dante ou un Poe, si toutefois il conservait sa raison assez longtemps pour raconter ce qu'il aurait vu.

» Mais ne l'oubliez pas, ce monde ténébreux de jardins fongoïdes et de villes sans fenêtres n'est pas si terrible en réalité. C'est à nous seulement qu'il apparaît ainsi. Il sembla probablement aussi effrayant quand ils l'explorèrent pour la première fois aux temps primitifs. Sachez qu'ils y sont parvenus longtemps avant la fin de la fabuleuse époque de Cthulhu, et qu'ils se rappellent tout de R'lyeh, la cité engloutie, lorsqu'elle était au-dessus des eaux. Ils ont vécu aussi à l'intérieur de la Terre – il existe des ouvertures dont les hommes ne savent rien – certaines dans ces collines mêmes du Vermont – et de vastes mondes de vie insoupçonnée dans ses profondeurs ; K'n-yan à la lumière bleue, Yoth à la lumière rouge, et le noir N'kai où la lumière est inconnue. C'est de N'kai qu'est venu le redoutable Tsathoggua – vous savez, l'informe créature divine semblable au crapaud, dont il est question dans les *Manuscrits pnakotiques*, le *Necronomicon* et le cycle mythique *Comoriom* sauvegardé par le grand-prêtre d'Atlantis, Klarkash-Ton.

» Mais nous parlerons de tout cela plus tard. Il doit être maintenant quatre ou cinq heures. Apportez donc ce qu'il y a dans vos bagages, mangez un morceau, et puis revenez bavarder à loisir. »

Lentement je me retirai pour suivre les instructions de mon hôte ; j'allai chercher ma valise, en retirai et déposai les objets demandés, et montai enfin dans la chambre qu'on m'avait attribuée. Gardant à l'esprit le souvenir des traces de pinces au bord de la route, j'avais été singulièrement impressionné par les propos chuchotés d'Akeley ; et l'évocation toute proche de ce monde inconnu de vie fongoïde – Yuggoth l'Interdit – me donnait la chair de poule plus que je ne voulais l'avouer. J'étais extrêmement peiné de la maladie d'Akeley, mais il fallait reconnaître que son rauque chuchotement faisait autant horreur que pitié. Si au moins il ne s'était pas ainsi *complu* dans ce Yuggoth et ses ténébreux secrets !

Ma chambre était très agréable et bien meublée, exempte aussi d'odeur de moisi et de déplaisantes vibrations ; j'y laissai ma valise et redescendis pour rejoindre Akeley et prendre le repas qu'il m'avait proposé. La salle à manger était à côté du bureau, et je vis qu'elle se prolongeait par une cuisine en « L » dans la même direction. Sur la table m'attendaient un large assortiment de sandwiches, gâteau, fromage, et une bouteille Thermos près d'une tasse avec sa soucoupe témoignait qu'on n'avait pas oublié le café chaud. Après avoir mangé de bon appétit, je m'en versai une pleine tasse, mais j'y découvris la seule fausse note du repas. La première gorgée avait une saveur âcre assez désagréable et je n'en bus pas davantage. Ne pouvant oublier Akeley assis en silence sur son grand fauteuil dans la pénombre de la pièce voisine, j'étais allé le prier de partager ma collation mais il chuchota qu'il ne pouvait encore rien manger. Plus tard, juste avant de dormir il prendrait un peu de lait malté – tout ce à quoi il avait droit ce jour-là.

Quand j'eus fini j'insistai pour débarrasser la table et faire la vaisselle dans l'évier de la cuisine y jetant, entre parenthèses, le café que je n'avais pu boire. Puis je retournai dans le bureau obscur, tirai un siège près de mon hôte et attendis qu'il entame la conversation comme il lui plairait. Lettres, photos et enregistrement étaient toujours sur la grande table centrale, mais en la circonstance nous n'en eûmes pas besoin. J'oubliai bientôt l'odeur bizarre et la curieuse impression de vibration :

J'ai dit que les lettres d'Akeley – surtout la deuxième et la plus longue – contenaient des passages que je n'osais pas citer ni même évoquer par écrit. Cette réserve s'applique bien davantage à ce que j'entendis chuchoter ce soir-là dans la pièce obscure au milieu des sauvages collines hantées. Je ne puis même pas suggérer l'ampleur des horreurs cosmiques révélées par cette voix rauque. Il avait déjà appris

des choses hideuses, mais ce qu'il avait découvert depuis son pacte avec Ceux du Dehors était presque impossible à supporter pour la raison. Maintenant encore, je refuse absolument de croire ce qu'il donnait à entendre sur la nature de l'infini suprême, la juxtaposition des dimensions, et l'effroyable position de notre monde connu d'espace et de temps dans la chaîne sans fin des atomes cosmiques solidaires qui composent le sur-cosmos immédiat de courbes, d'angles et d'organisation électronique matérielle et semi-matérielle.

Jamais un homme sain d'esprit ne s'était approché si dangereusement des arcanes de l'entité originelle – jamais un cerveau organique n'avait frôlé de si près l'annihilation totale dans le chaos qui transcende la forme, la force et la symétrie. J'appris d'où vint Cthulhu à l'origine, et pourquoi la moitié des grandes étoiles éphémères de l'histoire se sont embrasées brusquement. Je devinai – par des allusions que mon informateur lui-même ne risquait qu'en hésitant – le secret des Nuages de Magellan et des nébuleuses sphériques, et la terrible vérité que cache l'immémoriale allégorie du Tao. La nature des Doels me fut clairement révélée, ainsi que l'essence (sinon l'origine) des Chiens de Tindalos. La légende de Yig, Père des Serpents, cessa d'être un symbole, et je frémis d'horreur en entendant parler du monstrueux chaos nucléaire au-delà de l'espace biaisé que le *Necronomiçon* voile charitablement sous le nom d'Azathoth. Il était bouleversant d'entendre les plus affreux cauchemars des mythes secrets exposés en termes concrets, dont l'horreur morbide dans sa nudité était bien pire que les allusions les plus audacieuses des mystiques de l'Antiquité et du Moyen Âge. J'en vins inéluctablement à conclure que les premiers qui rapportèrent ces contes maudits avaient dû s'entretenir comme Akeley avec Ceux du Dehors, et visiter peut-être des univers extra-cosmiques, ainsi qu'il se proposait de le faire.

On me parla de la pierre noire et de sa signification, et je fus bien aise de ne l'avoir jamais reçue. Mes conjectures à propos de ces hiéroglyphes n'étaient que trop justes ! Pourtant Akeley semblait réconcilié avec l'infernale organisation qu'il venait de découvrir ; bien plus, il était impatient de sonder à fond l'abominable abîme. Je me demandais à quels êtres il avait eu affaire depuis sa dernière lettre, et si beaucoup d'entre eux étaient aussi humains que le premier émissaire dont il m'avait parlé. Ma tension d'esprit devint insupportable, et je me mis à bâtir toutes sortes d'extravagantes théories au sujet de l'odeur étrange et des insidieuses vibrations qui persistaient dans la pièce obscurcie.

La nuit tombait et me rappelant ce que Akeley m'avait raconté de ses nuits précédentes, je tremblais qu'il n'y eût pas de lune. Je n'aimais pas non plus que la ferme fût nichée au pied de la formidable pente boisée qui menait à la cime sauvage de la Montagne Noire. Avec la permission d'Akeley j'allumai une petite lampe à

pétrole, en baissai la mèche et la posai un peu plus loin sur une bibliothèque à côté du buste fantomatique de Milton ; mais je regrettai ensuite de l'avoir fait car le visage tendu, immobile de mon hôte et ses mains inertes paraissaient cadavériques et inquiétants. On l'eût dit incapable de bouger, bien que je l'aie vu de temps à autre hocher la tête avec raideur.

Après ce qu'il m'avait dit, je ne voyais guère quels secrets plus impénétrables il réservait pour le lendemain ; mais il finit par m'expliquer que le sujet de l'entretien suivant serait son voyage à Yuggoth et au-delà – *et l'éventualité de ma propre participation.* Il dut s'amuser de mon sursaut d'horreur en m'entendant proposer de prendre part au voyage cosmique, car il secoua vivement la tête devant mon mouvement de frayeur. Puis il me parla très doucement des êtres humains qui avaient déjà – et plusieurs fois – accompli ce vol apparemment impossible à travers le vide interstellaire. Sans doute, les corps humains complets ne pouvaient pas faire ce voyage, mais la prodigieuse habileté de Ceux du Dehors en chirurgie, en biologie, en chimie et en mécanique avait découvert un moyen de transporter les cerveaux humains sans la structure physique dont ils font partie.

Il existait un procédé inoffensif pour extraire un cerveau et conserver vivant pendant son absence le résidu organique. La matière cérébrale mise à nu et resserrée était alors immergée dans un fluide renouvelé de temps en temps, à l'intérieur d'un cylindre à l'épreuve de l'éther, fait d'un métal extrait des mines de Yuggoth ; il était relié à certaines électrodes qu'on pouvait à volonté brancher sur des appareils compliqués capables de reproduire les trois facultés vitales de la vue, de l'ouïe et de la parole. Pour les fongoïdes ailés c'était un jeu de transporter intacts à travers l'espace les cylindres de cerveaux. Et sur chacune des planètes occupées par leur civilisation on trouvait quantité d'appareils reproducteurs de facultés qu'il suffisait de brancher sur les cerveaux conservés ; de sorte qu'après une petite mise au point ces intelligences voyageuses pourraient reprendre une authentique vie sensorielle et expressive – bien que mécanique et sans corps – à chaque étape de leur expédition à travers le continuum espace-temps et au-delà. C'était aussi simple que d'emporter un enregistrement et de l'écouter partout où existait un phonographe du même type. Le succès ne faisait aucun doute. Akeley n'avait pas peur. N'avait-on pas réussi brillamment à maintes reprises ?

Pour la première fois, l'une des mains inertes, décharnées, se leva pour désigner avec difficulté une haute étagère à l'autre bout de la pièce. Là se trouvaient, rangés en bon ordre, plus de douze cylindres d'un métal que je n'avais jamais vu – mesurant environ un pied de haut et un peu moins de diamètre, dont chacun portait en avant sur sa surface convexe trois curieuses prises disposées en triangle isocèle. L'un d'eux

était branché par deux des prises à une paire de machines étranges placées par-derrière. Je n'eus pas besoin d'en demander la signification, et je frissonnai, comme pris de fièvre. Puis je vis la main désigner un coin plus proche où s'entassaient des machines compliquées munies de fils électriques et de fiches, dont plusieurs ressemblaient beaucoup aux deux engins posés au fond de l'étagère aux cylindres.

« Il y a là quatre sortes d'appareils, Wilmarth, chuchota la voix. Quatre sortes – chacune avec trois facultés – cela fait douze éléments en tout. Voyez-vous, quatre types d'êtres différents sont représentés dans ces cylindres là-haut. Trois humains, six fongoïdes qui ne peuvent traverser l'espace corporellement, deux créatures de Neptune (Dieu ! si vous pouviez voir quel corps elles ont sur leur planète !), et le reste sont des entités venues des cavernes intérieures d'une étoile ténébreuse particulièrement intéressante, au-delà de la galaxie. Dans l'avant-poste principal à l'intérieur de Round Hill, on trouve de temps en temps d'autres appareils et d'autres cylindres contenant des cerveaux extra-cosmiques pourvus de sens différents de ceux que nous connaissons, alliés ou explorateurs de l'extrême Dehors, et des machines spéciales conçues pour leur donner différents modes d'impression et d'expression qui à la fois leur conviennent et soient adaptés à la compréhension des différents types d'auditeurs. Round Hill, comme la plupart des avant-postes de Ceux du Dehors à travers les différents univers, est un lieu très cosmopolite ! Naturellement, on ne m'a prêté à titre expérimental que les spécimens les plus courants.

» Tenez, prenez les trois machines que je vous indique et posez-les sur la table. Cette grande qui porte devant deux lentilles – puis la boîte munie de tubes à vide et d'une caisse de résonance – et encore celle qui a un disque de métal sur le dessus. Prenez maintenant le cylindre étiqueté B-67. Montez sur cette chaise Windsor pour atteindre l'étagère. C'est lourd ? Qu'importe ! Assurez-vous que c'est bien le B-67. Ne touchez pas à ce cylindre neuf et brillant relié aux deux appareils d'essai – celui qui porte mon nom. Posez le B-67 sur la table près des machines, et vérifiez que l'aiguille sur leurs trois cadrans est bloquée à l'extrême gauche.

» Maintenant branchez le fil de la machine aux lentilles sur la prise Supérieure du cylindre – là ! Branchez la machine aux tubes sur la prise en bas à gauche, et l'appareil à disque sur la prise de droite. Alors déplacez toutes les aiguilles des machines à l'extrême droite des cadrans – d'abord celle des lentilles, puis celle du disque, enfin celle des tubes. Parfait. Je pourrais aussi bien vous dire que voilà un être humain – exactement comme vous et moi. Je vous en ferai entendre d'autres demain. »

Je me demande encore pourquoi j'obéissais si aveuglément à ces chuchotements et

si je croyais Akeley fou ou sain d'esprit. Après ce qui s'était passé, j'aurais dû m'attendre à tout ; mais cette momerie mécanique ressemblait tellement aux divagations typiques des inventeurs et des savants fous qu'elle éveilla un nouveau doute que le discours précédent n'avait pas suscité. Ce que laissait entendre le chuchoteur passait toute croyance humaine – le reste pourtant n'allait-il pas plus loin encore, et n'était-il moins ridicule qu'en raison de la distance qui excluait toute preuve tangible ?

Tandis que mon esprit vacillait au milieu de ce chaos, je perçus, venant des trois machines à présent reliées au cylindre, un mélange de grincement et de ronronnement – qui bientôt fit place à un silence presque total. Qu'allait-il se passer ? Allais-je entendre une voix ? Et si oui, quelle preuve aurais-je qu'il ne s'agissait pas de quelque ingénieux dispositif radiophonique qui transmettait la voix d'un observateur caché mais tout proche ? Actuellement même, je ne saurais dire au juste ce que j'entendis, ou quel phénomène se produisit devant moi. Mais assurément il arriva quelque chose.

En un mot, la machine aux tubes et à la caisse de résonance se mit à parler, avec tant d'à-propos et d'intelligence qu'on ne pouvait douter de la présence réelle de quelqu'un qui nous regardait. La voix était forte, métallique, sans vie et manifestement mécanique dans tous les détails de sa production. Incapable d'inflexion ou de nuance, elle grattait et crépitait avec une mesure et une précision implacables.

« Monsieur Wilmarth, dit-elle, j'espère que je ne vous effraie pas. Je suis un être humain comme vous, bien que mon corps repose à présent sain et sauf sous traitement vitalisant à l'intérieur de Round Hill, à un mile et demi d'ici. Moi-même je suis ici avec vous – mon cerveau est dans ce cylindre, et je vois, entends et parle grâce à ces vibreurs électroniques. Dans une semaine je vais franchir le vide comme je l'ai déjà fait bien souvent, et j'espère avoir le plaisir d'être en compagnie de Mr. Akeley. Je serais heureux que vous veniez aussi ; car je vous connais de vue et de réputation, et j'ai suivi de très près votre correspondance avec notre ami. Je suis naturellement l'un des hommes qui ont conclu une alliance avec nos visiteurs de l'espace du Dehors. Je les ai rencontrés pour la première fois dans l'Himalaya, et je les ai aidés de diverses manières. En retour, ils m'ont fait vivre des expériences que peu d'humains ont jamais connues.

» Comprenez-vous ce que cela signifie si je vous dis que j'ai visité trente-sept corps célestes différents – planètes, étoiles obscures ou invisibles, et objets indéfinissables – dont huit au-delà de notre galaxie et deux en dehors du cosmos courbe de l'espace et du temps ? Tout cela sans subir le moindre mal. Mon cerveau a

été séparé de mon corps au moyen de scissions tellement subtiles qu'il serait grossièrement sommaire de parler d'opération chirurgicale. Nos visiteurs ont des méthodes qui rendent ces extractions simples et presque normales – et le corps ne vieillit jamais tant que le cerveau est à l'extérieur. J'ajoute que ce cerveau est pratiquement immortel avec l'assistance de ses facultés mécaniques et un raisonnable entretien par le renouvellement régulier du fluide qui assure sa conservation.

» Enfin, je souhaite de tout cœur que vous décidiez de nous accompagner, Mr. Akeley et moi. Les visiteurs désirent vivement connaître des hommes de science tels que vous, et leur montrer les grands abîmes dont la plupart d'entre nous n'ont pu que rêver dans les fantasmes de l'ignorance. Leur rencontre peut d'abord paraître étrange, mais je sais que vous ne vous arrêterez pas à cela. Je crois que Mr. Noyes doit venir aussi – c'est lui qui vous a sans doute amené ici dans sa voiture. Il est des nôtres depuis des années – je suppose que vous avez reconnu sa voix dans l'enregistrement que vous a envoyé Mr. Akeley. »

Devant mon violent sursaut, la voix s'arrêta un instant, puis elle conclut :

« Voilà, monsieur Wilmarth, je vous laisse le soin de décider ; j'ajoute seulement qu'un homme aussi épris que vous d'étrangeté et de folklore ne devrait pas manquer une occasion pareille. Il n'y a rien à craindre. Toutes les transitions sont indolores, et les sensations entièrement mécanisées créent un état très agréable. Une fois les électrodes mises hors circuit, on s'endort simplement d'un sommeil peuplé de rêves exceptionnellement colorés et fantastiques.

» À présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions remettre la suite à demain. Bonne nuit. Replacez toutes les aiguilles à gauche, dans n'importe quel ordre, pourvu que la machine aux lentilles soit la dernière. Bonne nuit, monsieur Akeley – occupez-vous bien de votre hôte ! Vous êtes prêt à tout éteindre ? »

Ce fut tout. J'obéis machinalement et bloquai les trois aiguilles, ahuri comme j'étais, ne pouvant croire ce qui s'était passé. La tête me tournait encore quand j'entendis la voix chuchotante d'Akeley me dire que je pouvais laisser tous les appareils sur la table tels qu'ils étaient. Il ne tenta aucun commentaire de ce qui était arrivé, et en fait aucun commentaire n'aurait eu grand sens pour mon esprit accablé. Je l'entendis me dire encore que je pouvais emporter la lampe dans ma chambre, et j'en conclus qu'il souhaitait se reposer seul dans le noir. Il en avait sûrement besoin, car ses discours de l'après-midi et du soir auraient suffi à épuiser un homme vigoureux. Toujours stupéfait, je souhaitai bonne nuit à mon hôte et montai l'escalier, la lampe à la main alors que j'avais sur moi une excellente torche électrique.

Je me félicitai d'avoir quitté le bureau du rez-de-chaussée avec son étrange odeur

et ce vague sentiment de vibrations, mais je ne pouvais échapper, bien sûr, à une atroce impression de crainte, de danger et de monstruosité cosmique en songeant au lieu où j'étais et aux forces que j'affrontais. La région sauvage et solitaire, la pente couverte de sombres bois mystérieux, qui se dressait, si proche, derrière la maison, les traces de pas sur la route, le malade immobile qui chuchotait dans les ténèbres, les machines et les cylindres infernaux, et plus que tout, l'invitation à quelque surprenante chirurgie et à des voyages plus surprenants encore – tout cela, si nouveau et si précipité, m'assaillait avec une violence décuplée qui sapait ma volonté et menaçait même ma résistance physique.

Découvrir que mon guide, Noyes, était l'officiant humain enregistré dans cet abominable rite sabbatique venu du passé m'avait particulièrement bouleversé, bien que j'aie perçu dans sa voix une confuse et répugnante familiarité. Je n'étais pas moins troublé de ma propre attitude envers mon hôte, pour peu que je m'attarde à l'analyser ; tandis que j'avais d'instinct beaucoup sympathisé avec Akeley par correspondance, il fallait avouer qu'il m'inspirait à présent une véritable répulsion. Au lieu d'exciter ma pitié, sa maladie me faisait frémir. Il était tellement rigide, inerte, cadavérique – cet incessant chuchotement semblait si détestable et inhumain !

Il me vint à l'esprit que ce chuchotement ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà entendu ; malgré l'étonnante immobilité des lèvres dissimulées sous la moustache, il avait une force et une portée remarquables pour un souffle d'asthmatique. Je l'avais compris alors qu'il venait de l'autre extrémité de la pièce, et il m'avait semblé une ou deux fois que ces sons atténués mais pénétrants étaient moins faibles par nature que délibérément retenus – pour une raison qui m'échappait. Dès le début, son timbre paraissait inquiétant. Maintenant, à la réflexion, je crus retrouver là cette espèce d'inconsciente familiarité qui rendait la voix de Noyes si obscurément dangereuse, Mais je n'aurais su dire quand ni où j'avais connu ce qu'elle me rappelait.

Une chose était certaine – je ne passerais pas là une nuit de plus. Mon ardeur scientifique s'était évanouie dans la peur et le dégoût, je n'avais plus qu'une envie, fuir ce piège morbide et ces révélations monstrueuses. J'en savais assez. Il se peut en effet qu'il existe de ces étranges relations cosmiques – mais des êtres humains normaux ne doivent certainement pas s'en mêler.

Je me sentais entouré d'influences impies qui assiégeaient mes sens au point de m'étouffer. Dormir, me dis-je, serait hors de question ; j'éteignis donc la lampe et me jetai tout habillé sur le lit. Sans doute était-ce absurde, mais j'étais prêt à je ne savais quelle éventualité ; serrant dans la main droite le revolver que j'avais apporté, et dans

la gauche ma torche électrique. Aucun bruit ne montait du rez-de-chaussée, où j'imaginais mon hôte assis dans les ténèbres, figé par la raideur cadavérique.

Une horloge tinta quelque part, et ce son normal m'emplit d'une vague gratitude. Il me rappela néanmoins une autre particularité inquiétante des lieux – l'absence totale de vie animale. Il n'y avait sûrement pas de bêtes à la ferme, et je m'aperçus que les bruits nocturnes habituels de la faune sauvage manquaient eux aussi. À part le sinistre ruissellement de lointaines eaux invisibles, régnait un silence insolite – interplanétaire – et je me demandai quel insaisissable fléau, engendré par une étoile, planait sur la région. Je me rappelais les vieilles légendes selon lesquelles les chiens et les autres animaux ont toujours détesté Ceux du Dehors, et je songeais à ce que pouvaient signifier ces empreintes sur la route.

VIII

Ne me demandez pas combien de temps je m'abandonnai au sommeil sans m'en apercevoir, et si la suite ne fut qu'un rêve. Si je vous dis que je m'éveillai à un instant précis, que j'entendis et vis certaines choses, vous me répondrez simplement que je dormais toujours, et que tout ne fut qu'un rêve jusqu'au moment où je me précipitai hors de la maison, gagnai en trébuchant le hangar où j'avais vu la vieille Ford, et m'emparai de cet antique véhicule pour une course folle à l'aveuglette à travers les collines hantées, qui me mena enfin – après des heures de cahots et de tournants dans un labyrinthe sous la menace des forêts – à un village qui se trouva être Townshend.

Naturellement, vous ne tiendrez aucun compte non plus de tout le reste ; les photographies, enregistrements, machines, cylindres, et autres preuves étaient autant de supercheries préparées à mon intention par Henry Akeley le disparu. Vous insinuerez même qu'il conspira avec d'autres excentriques pour élaborer une blague idiote et compliquée – qu'il fit enlever lui-même à Keene le colis exprès, et enregistrer par Noyes cet effroyable document. Il est pourtant bizarre que Noyes n'ait jamais été identifié, qu'il fût inconnu de tous les villages voisins de la ferme Akeley, bien qu'il dût fréquenter la région. Je regrette de n'avoir pas retenu le numéro de sa voiture – ou peut-être vaut-il mieux que je ne l'aie pas fait. Car, malgré tout ce que vous pourrez dire, et tout ce que j'essaie parfois de me dire à moi-même, je sais que des forces hideuses venues d'ailleurs rôdent dans les collines inexplorées – et qu'elles ont des espions et des émissaires dans le monde des humains. Me garder le plus loin possible des uns et des autres, c'est tout ce que je demande désormais à la vie.

Quand, à la suite de mon récit affolé, les envoyés du shérif arrivèrent à la ferme, Akeley avait disparu sans laisser de traces. Sa large robe de chambre, son écharpe jaune, ses bandages gisaient près de son fauteuil sur le plancher du bureau, et l'on ne put établir si d'autres de ses vêtements étaient ou non partis avec lui. Il n'y avait effectivement ni chiens ni animaux domestiques quelconques, mais de singulières traces de balles à l'extérieur de la maison et sur certains des murs intérieurs ; à part cela, on ne découvrit rien d'anormal. Pas de cylindres ni de machines, aucun des documents que j'avais apportés dans ma valise, pas d'odeur étrange ni de vibrations, pas d'empreintes sur la route, et aucun des objets douteux que j'avais aperçus tout à la fin.

Je demeurai une semaine à Brattleboro après ma fuite, et menai une enquête parmi les gens de toutes sortes qui avaient connu Akeley ; le résultat m'a convaincu que cette affaire ne relève ni du rêve ni de la supercherie. Tout le monde était au courant des surprenants achats d'Akeley, en chiens, munitions, produits chimiques, et des coupures de sa ligne téléphonique ; ceux qui le connaissaient bien – y compris son fils en Californie – admettaient que parfois ses réflexions sur ses recherches ésotériques ne manquaient pas d'intérêt. Les citadins sérieux le tenaient pour fou, et jugeaient sans hésiter que toutes les preuves annoncées n'étaient que mystifications conçues avec une astuce de dément et peut-être la complicité d'originaux du même genre ; mais les paysans les plus modestes confirmaient ses déclarations dans le moindre détail. Il avait montré à certains ses photographies et la pierre noire, leur avait fait entendre l'abominable enregistrement, et tous disaient que les empreintes de pas et les voix bourdonnantes étaient telles que les décrivaient les légendes ancestrales.

Ils disaient aussi que l'on voyait et entendait de plus en plus de choses suspectes autour de chez Akeley depuis qu'il avait trouvé la pierre noire, et que tout le monde à présent évitait la ferme sauf le facteur et d'autres esprits forts à l'occasion. La Montagne Noire et Round Hill avaient toutes deux la réputation de lieux hantés, et je ne pus trouver personne qui les ait jamais observées de près. L'histoire de la région faisait bien état de temps à autre de disparitions parmi les indigènes, entre autres, tout récemment, ce Walter Brown semi-clochard cité dans les lettres d'Akeley. Je rencontrai même un fermier qui croyait avoir aperçu lui-même l'un des corps bizarres dans la West River en crue au temps de l'inondation, mais son récit était trop confus pour être vraiment pris au sérieux.

En quittant Brattleboro, je résolus de ne jamais revenir dans le Vermont, et je suis bien certain de m'en tenir à cette décision. Ces collines sauvages sont sûrement l'avant-poste d'une effroyable race cosmique – et j'en doute moins encore depuis que j'ai lu qu'une neuvième planète a été découverte au-delà de Neptune, exactement

comme les visiteurs du Dehors avaient prédit qu'elle le serait. Les astronomes, avec un terrible à-propos dont ils ne se doutent guère, ont appelé cette horreur Pluton. J'ai la conviction profonde qu'elle n'est autre que le ténébreux Yuggoth – et je tremble en me demandant *pourquoi,* pour quelle raison véritable, ses abominables occupants veulent la faire connaître de cette façon et en ce moment précis. J'essaie en vain de me persuader que ces créatures démoniaques ne vont pas en arriver progressivement à une nouvelle politique néfaste à la Terre et ses habitants normaux.

Mais j'ai encore à raconter la fin de cette terrible nuit dans la ferme. Ainsi que je l'ai dit, je m'abandonnai finalement à un sommeil agité ; sommeil plein de bribes de rêves 0ù passaient des aperçus de paysages monstrueux. J'ignore toujours ce qui m'éveilla, mais je suis certain de m'être éveillé à ce moment-là. Ma première impression confuse fut celle d'un furtif craquement de parquet dans le couloir devant ma porte, et d'un tâtonnement sourd et maladroit autour du loquet. Ceci, toutefois, cessa presque aussitôt, si bien que mes perceptions vraiment claires commencent avec les voix que j'entendis au-dessous venant du bureau. Il semblait y avoir plusieurs interlocuteurs, certainement engagés dans une vive discussion.

Après avoir écouté pendant quelques secondes, j'étais tout à fait réveillé, car ces voix étaient de nature à rendre dérisoire l'idée même de sommeil. Les timbres en étaient singulièrement divers, et pour qui connaissait le détestable enregistrement, il ne pouvait y avoir aucun doute sur au moins deux d'entre elles. Si repoussante que parût cette idée, je me savais sous le même toit que des êtres sans nom de l'insondable espace, car ces deux voix étaient indubitablement les bourdonnements impies dont usaient Ceux du Dehors pour communiquer avec les hommes. Elles étaient individuellement différentes – par le ton, l'accent, le rythme – mais toutes deux appartenaient à la même espèce maudite.

Une troisième voix venait évidemment d'une machine parlante branchée sur un des cerveaux isolés dans les cylindres. On ne pouvait s'y tromper davantage que sur les bourdonnements ; elle était inoubliable, cette voix forte, métallique, sans vie, de la veille au soir, qui grattait et crépitait, dépourvue d'inflexions et de nuances, avec sa lenteur et sa précision. L'espace d'un instant je ne doutai pas que, derrière le grattement, l'intelligence fût la même qui m'avait parlé auparavant ; mais je réfléchis bientôt que *n'importe quel* cerveau émettrait des sons de même timbre s'il était branché sur la même machine parlante ; il ne pouvait y avoir de différence que dans le langage, le rythme, le débit et la prononciation. Deux autres voix, humaines celles-là, complétaient le mystérieux colloque – l'une au parler fruste d'un inconnu manifestement paysan, et l'autre au suave accent bostonien de mon premier guide, Noyes.

Tout en m'efforçant de distinguer les mots que le plancher épais interceptait de façon déconcertante, je percevais aussi dans le bureau en bas beaucoup d'agitation, de grincements et de traînements de pieds ; je ne pouvais m'empêcher de l'imaginer plein d'êtres vivants, bien plus nombreux que ceux dont je pouvais distinguer les paroles. La nature exacte de cette agitation est extrêmement difficile à décrire, faute d'éléments suffisants de comparaison. On eût dit que des objets se déplaçaient de temps en temps à travers la pièce comme des entités conscientes ; le bruit de leurs pas ressemblait au claquement d'une chose lâche à la surface dure – comme le contact mal assuré de surfaces de corne ou de caoutchouc vulcanisé. C'était, pour recourir à une image plus concrète mais moins exacte, comme si des gens chaussés de sabots trop larges marchaient lourdement et traînaient les pieds sur le parquet ciré. Quant à la nature et l'apparence des responsables de ces bruits, je préférai ne pas y penser.

Je ne tardai pas à comprendre qu'il serait impossible de saisir des phrases cohérentes. Des mots isolés – y compris le nom d'Akeley et le mien – émergeaient ici et là, surtout ceux que prononçait la machine parlante ; mais leur sens véritable m'échappait faute d'un contexte suivi. Aujourd'hui encore je me refuse à en tirer aucune déduction précise, et d'ailleurs le terrible effet qu'ils produisirent sur moi fut celui d'une *suggestion* plus que d'une *révélation.* J'étais sûr qu'un conclave terrible et scandaleux se tenait au-dessous de moi ; mais je n'aurais su dire pour quelles odieuses délibérations. Je me sentais curieusement envahi d'une présence maligne et sacrilège, en dépit des assertions d'Akeley sur la bienveillance de Ceux d'Ailleurs.

À force de tendre l'oreille je commençai à distinguer nettement les différentes voix, sans pourtant saisir grand-chose de ce qu'elles disaient. Je crus deviner certaines émotions caractéristiques chez l'un ou l'autre des intervenants. L'une des voix bourdonnantes, par exemple, avait manifestement un ton d'autorité ; tandis que la voix mécanique, malgré sa force et sa régularité artificielles, trahissait une position de subordination et d'intercession. Les intonations de Noyes dégageaient une sorte d'ambiance conciliatrice. Les autres ne se prêtaient à aucune interprétation. Je n'entendis pas le chuchotement familier d'Akeley, mais je savais bien qu'il n'aurait pu traverser le solide plancher de ma chambre.

Je vais essayer de noter quelques-uns des mots et autres sons que je pus saisir, en indiquant le mieux possible leurs origines. Ce fut d'abord de la machine parlante que je réussis à recueillir quelques expressions reconnaissables.

(La machine parlante) « … l'ai provoqué moi-même… renvoyé les lettres et l'enregistrement… n'en parle plus… dupé… vu et entendu… diable vous emporte… force impersonnelle, après tout… cylindre neuf, luisant… grand Dieu… » *(Première voix bourdonnante)* « … temps d'y mettre fin… petit et humain… Akeley…

cerveau… a dit…, » *(Seconde voix bourdonnante)* « … Nyarlathotep… Wilmarth… enregistrement et lettres… basse imposture… » *(Noyes)* « … (mot ou nom imprononçable, peut-être N'gah-Kthun.)… inoffensif… en paix… deux semaines… mise en scène… vous l'ai déjà dit… » *(Première voix bourdonnante)* « … pas de raison… projet primitif… conséquences… Noyes peut surveiller… Round Hill… cylindre neuf… voiture de Noyes… » *(Noyes)* « … ma foi… entièrement à vous… ici… reposer… maison… » (paroles indiscernables de plusieurs voix à la fois. Nombreux bruits de pas, y compris l'étrange agitation confuse ou bruits d'objets entrechoqués. Un étrange battement d'ailes. Bruit d'une automobile qui démarre et s'éloigne. Silence.)

Voilà l'essentiel de ce que surprit mon oreille tandis que je restais figé sur ce lit inconnu, au premier étage de la ferme hantée parmi les collines démoniaques – couché là, tout habillé, un revolver serré dans ma main droite et la gauche crispée sur une torche électrique. Comme je l'ai dit, j'étais bien réveillé, mais une espèce de vague paralysie me contraignit à l'immobilité longtemps après que se furent éteints les derniers échos de tous ces bruits. J'entendais quelque part en bas le tic-tac régulier et sans âme de la vieille horloge du Connecticut, et je finis par distinguer le ronflement discontinu d'un dormeur. Akeley avait dû s'endormir après l'étrange séance, et je n'étais pas surpris qu'il en eût besoin.

Je ne savais que penser ni que faire. Au fond, qu'avais-je entendu auquel je ne puisse m'attendre après tout ce qu'on m'avait appris ? Ignorais-je que les étrangers sans nom entraient désormais librement à la ferme ? Akeley ne pouvait s'étonner de leur visite inattendue. Quelque chose pourtant dans ces propos décousus m'avait glacé jusqu'aux moelles, suscitant les soupçons les plus atroces, les plus grotesques, et je souhaitais ardemment ouvrir enfin les yeux pour constater que tout cela n'était qu'un rêve. Mon subconscient avait dû discerner je ne sais quoi qui échappait à ma conscience. Mais Akeley alors ? N'était-il pas mon ami, et n'aurait-il pas protesté si l'on avait voulu me nuire ? Le paisible ronflement, en bas, rendait ridicules mes craintes soudain grandissantes.

Se pouvait-il qu'il eût été dupe et utilisé comme appât pour m'attirer dans les collines avec les lettres, les photos et l'enregistrement du phonographe ? Ces monstres avaient-ils l'intention de nous engloutir tous deux dans une commune destruction parce que nous avions fini par en savoir trop ? Je repensai au brusque et invraisemblable changement de situation qui devait s'être produit entre les deux dernières lettres d'Akeley. Mon instinct me disait que c'était terriblement louche. Les apparences étaient trompeuses. Ce café âcre que j'avais laissé n'avait-il pas été drogué par quelque entité inconnue et cachée ? Il fallait que je parle immédiatement à Akeley pour le ramener à plus de mesure. Ils l'avaient hypnotisé avec leurs promesses de révélations cosmiques, mais il était temps d'écouter la raison. Nous devions nous tirer de là avant qu'il ne soit trop tard. Si la volonté lui manquait pour prendre la fuite, je

l'aiderais, ou si je ne pouvais le décider du moins je partirais seul. Il me prêterait sûrement sa Ford que je laisserais dans un garage à Brattleboro. Je l'avais remarquée dans le hangar – dont la porte restait grande ouverte dès lors que le danger semblait écarté – et je pensais avoir des chances de la trouver en état de marche. L'antipathie passagère que j'avais ressentie pour Akeley pendant et après notre conversation du soir était entièrement dissipée. Sa situation valait la mienne et nous devions nous soutenir. Connaissant ses ennuis de santé, je répugnais à l'éveiller à cette heure, mais je ne pouvais faire autrement. Dans l'état actuel des choses, il n'était pas question de rester à la ferme jusqu'au matin.

Je retrouvai enfin mes moyens, et m'étirai vigoureusement pour reprendre le contrôle de mes muscles. M'étant levé avec une prudence plus spontanée que réfléchie, je retrouvai mon chapeau, le mis, saisis ma valise et commençai à descendre en m'aidant de la torche électrique. Dans ma nervosité, je l'avais prise de la main gauche en même temps que la valise, tandis que je gardais le revolver serré dans ma main droite. Je me demande bien pourquoi je prenais tant de précautions puisque j'allais justement réveiller le seul autre occupant de la maison.

J'avais descendu à moitié sur la pointe des pieds les marches grinçantes quand j'entendis plus nettement le dormeur et constatai qu'il devait se trouver dans la pièce à ma gauche – le salon où je n'étais pas entré. Sur ma droite bâillaient les ténèbres du bureau où j'avais entendu les voix. Poussant la porte non fermée du salon, je dirigeai la lumière de ma torche vers la source du ronflement et enfin sur le visage du dormeur. Mais je la détournai à la seconde et me retirai à pas de loup dans le couloir, ma prudence cette fois venant de la raison autant que de l'instinct. Car ce n'était pas du tout Akeley qui dormait sur le canapé, mais mon ancien guide, Noyes.

Quelle était au juste la situation, je n'en savais rien ; mais le bon sens me conseillait de m'informer le plus possible avant d'éveiller qui que ce soit. Regagnant le couloir, je refermai silencieusement au loquet la porte du salon, pour diminuer les risques d'alerter Noyes. J'entrai alors doucement dans le bureau obscur, où je comptais trouver Akeley, dormant ou veillant, dans le grand fauteuil qui était évidemment son lieu de repos favori. Tandis que j'avançais, le faisceau de ma lampe tomba sur la grande table centrale, éclairant l'un des cylindres infernaux branché sur les machines à voir et à entendre, non loin d'une machine parlante, prête à être connectée à n'importe quel moment. Ce devait être, me dis-je, le cerveau enfermé que j'avais entendu parler pendant l'effroyable réunion ; j'eus un instant le désir pervers de brancher la machine parlante pour écouter ce qu'elle dirait.

Même ainsi, ce cerveau, je pense, dut être conscient de ma présence, puisque les

appareils de la vue et de l'ouïe ne pouvaient manquer de discerner les rayons de la lampe et le faible grincement du parquet sous mes pas. Mais finalement, je n'osai pas y toucher. Je vis en passant que c'était le cylindre neuf et luisant qui portait le nom d'Akeley, celui que j'avais remarqué sur l'étagère au début de la soirée et que mon hôte m'avait prié de ne pas déranger. En évoquant cet instant, je ne peux que regretter ma timidité et souhaiter d'avoir hardiment donné la parole à la machine. Dieu sait quels mystères, quels affreux soupçons, quelles douteuses identités elle aurait pu éclaircir ! Mais quoi ? C'est peut-être une chance que je ne l'aie pas fait.

De la table je déplaçai la lumière de la torche vers le coin où devait être Akeley, mais je fus déconcerté de trouver le grand fauteuil vide de tout occupant humain, éveillé ou endormi. La vieille robe de chambre familière s'étalait largement, du siège jusque sur le parquet, et près d'elle gisaient l'écharpe jaune avec les énormes bandages que j'avais trouvés si bizarres. Comme j'hésitais, me demandant où Akeley pouvait être et pourquoi il avait abandonné si soudainement sa tenue d'infirmerie, j'observai qu'il n'y avait plus dans la pièce ni odeur suspecte ni trace de vibration. Quelle avait pu en être la cause ? Curieusement il me vint à l'esprit que je ne les avais ressenties qu'auprès d'Akeley. Elles étaient plus fortes là où il était assis et tout à fait absentes ailleurs que dans la pièce qu'il occupait ou immédiatement derrière ses portes. Je m'arrêtai un moment à promener le faisceau lumineux autour du bureau obscur, me creusant la tête pour tâcher d'expliquer la tournure que les choses avaient prise.

Plût au ciel que j'aie silencieusement quitté la pièce avant de laisser la lumière se poser de nouveau sur le fauteuil vide. En l'occurrence je ne la quittai pas sans bruit, mais avec un cri étouffé qui dut déranger, bien qu'il ne la réveillât pas tout à fait, la sentinelle endormie de l'autre côté du couloir. Ce cri, et le ronflement encore ininterrompu de Noyes, sont les derniers sons que j'entendis dans cette ferme bourrée de miasmes sous la crête d'une montagne hantée couverte de noires forêts – ce repaire d'horreurs transcosmiques parmi les vertes collines solitaires et le murmure sinistre de ruisseaux d'une campagne de fantômes.

C'est un miracle que, dans ma retraite éperdue je n'aie pas lâché torche électrique, valise et revolver, toujours est-il que je ne perdis rien. Je réussis en fait à m'échapper de cette pièce et de cette maison sans plus faire aucun bruit, à me traîner sans dommage moi et mon bagage, jusqu'à la vieille Ford dans le hangar, et à mettre en marche l'archaïque véhicule en direction d'un refuge inconnu de la ténébreuse nuit sans lune. Le parcours qui suivit fut une divagation digne de Poe, de Rimbaud ou des dessins de Doré, mais je finis par rejoindre Townshend. C'est tout. Si j'ai gardé mon équilibre mental, c'est pure chance. Je crains parfois ce que nous réservent les années,

surtout depuis qu'on a si étrangement découvert Pluton, la nouvelle planète.

Ainsi que je l'ai laissé entendre, après l'avoir promenée tout autour de la pièce je ramenai ma torche électrique sur le fauteuil vide ; c'est alors que je remarquai pour la première fois sur le siège certains objets qui étaient passés inaperçus dans les larges plis de la robe de chambre abandonnée. Ces objets, au nombre de trois, les enquêteurs ne les trouvèrent pas quand ils vinrent par la suite. Je l'ai dit dès le début, on ne voyait en eux aucune horreur véritable. Tout était dans les conclusions qu'ils suggéraient. J'ai encore aujourd'hui des moments de doute – où je rejoindrais presque le scepticisme de ceux qui attribuent toute mon aventure au rêve, aux nerfs, à l'hallucination.

Ces trois objets étaient dans leur genre d'une facture diablement habile, et pourvus d'ingénieuses agrafes métalliques destinées à les fixer à des structures organiques au sujet desquelles je n'ose formuler aucune hypothèse. J'espère – très sincèrement – malgré ce que me soufflent mes craintes profondes, que c'était l'œuvre d'un maître dans l'art de la cire. Grand Dieu ! Ce chuchoteur dans les ténèbres, son odeur morbide et ses vibrations ! Sorcier, émissaire, transfuge, étranger venu d'ailleurs… ce hideux bourdonnement réprimé… et pendant tout ce temps dans un cylindre neuf, luisant, sur l'étagère… pauvre diable… « une prodigieuse habileté en chirurgie, en biologie, en chimie, en mécanique »…

Car ce qu'il y avait sur le fauteuil, parfaite imitation, jusqu'au dernier détail d'une subtile ressemblance microscopique – ou réalité – c'étaient le visage et les mains de Henry Wentworth Akeley.

[1] Cf. *Quelques origines du royaume des fées.*

[2] *Rath :* tertre ou colline fortifiés dans l'Irlande préhistorique. (NdT.)

[3] Cf. *Quelques origines du royaume des fées.*

[4] Sur Arthur Machen (1863-1947), voir Lovecraft, *Épouvante et surnaturel en littérature in* Lovecraft, *op. cit.,* tome 2. (NdT.)

[5] De *pen,* plume, et *to drift,* dériver. Pseudonyme d'un chroniqueur ouvert sans doute aux courants de l'actualité. (NdT.)

[6] Nuit de Walpurgis. (NdT.)

[7] Service rural de livraison gratuite. (NdT.)

[8] *Sacred codfish* : hommage à la morue, dont le commerce fit la fortune des grandes familles du Massachusetts, qu'on appela la « *codfish aristocracy* ». (NdT.)

LES MONTAGNES HALLUCINÉES

At the Mountains of Madness – 1936 (1931)

Traduction par Simone Lamblin.

I

Je suis obligé d'intervenir parce que les hommes de science ont refusé de suivre mes avis sans en connaître les motifs. C'est tout à fait contre mon gré que j'expose mes raisons de combattre le projet d'invasion de l'Antarctique – vaste chasse aux fossiles avec forages sur une grande échelle et fusion de l'ancienne calotte glaciaire – et je suis d'autant plus réticent que ma mise en garde risque d'être vaine. Devant des faits réels tels que je dois les révéler, l'incrédulité est inévitable ; pourtant, si je supprimais ce qui me semblera inconcevable et extravagant, il ne resterait plus rien. Les photographies que j'ai conservées jusqu'ici, à la fois banales et irréelles, témoigneront en ma faveur, car elles sont diablement précises et frappantes. On doutera néanmoins, à cause des dimensions anormales qu'on peut attribuer à un truquage habile. Quant aux dessins à la plume, on en rira bien entendu, comme d'évidentes impostures ; cependant, les experts en art devraient remarquer une bizarrerie de technique et chercher à la comprendre.

Finalement, il me faut compter sur le jugement et l'influence de quelques sommités du monde scientifique, qui aient d'une part assez d'indépendance d'esprit pour apprécier mes informations à leur propre valeur effroyablement convaincante, ou à la lumière de certains cycles mythiques primordiaux et déroutants au plus haut point, et d'autre part un prestige suffisant pour dissuader le monde de l'exploration dans son ensemble de tout programme imprudent et trop ambitieux dans la région de ces montagnes du délire. Il est regrettable que des gens relativement obscurs comme moi et mes collaborateurs, liés seulement à une petite université, aient si peu de chances de faire impression là où se posent des problèmes par trop étranges ou vivement controversés.

Ce qui joue par ailleurs contre nous, c'est que nous ne sommes pas, à proprement parler, spécialistes des domaines principalement concernés. Comme géologue, mon but en dirigeant l'expédition de l'université de Miskatonic était uniquement de me procurer à grande profondeur des spécimens de roche et de sol des différentes régions du continent antarctique, grâce au remarquable foret conçu par le professeur Frank H.

Pabodie, de notre département de technologie. Je n'avais aucun désir d'innover dans quelque autre domaine ; mais j'espérais que l'emploi de ce dispositif mécanique en différents points déjà explorés conduirait à découvrir des substances d'une espèce jusqu'ici demeurée hors d'atteinte par les procédés ordinaires de collecte. Le système de forage de Pabodie, ainsi que nos rapports l'ont déjà appris au public, était absolument exceptionnel : léger, facile à porter, il combinait le principe du foret artésien courant et celui de la petite foreuse circulaire de roche, de manière à venir à bout rapidement des strates de dureté variable. Tête d'acier, bras articulés, moteur à essence, derrick en bois pliant, mécanisme de dynamitage, sonde pour le déblai des déchets, et tuyauterie par éléments pour forages de cinq pouces de large et jusqu'à mille pieds de profondeur, il ne pesait pas plus, tout monté, avec les accessoires nécessaires, que ne pouvaient porter trois traîneaux à sept chiens ; cela grâce à l'alliage d'aluminium dont étaient faites la plupart des pièces métalliques. Quatre gros avions Dornier, spécialement étudiés pour le vol à très haute altitude qui s'impose sur le plateau antarctique, et avec des appareils supplémentaires pour le réchauffement du carburant et le démarrage rapide, mis au point par Pabodie, pouvaient transporter toute notre expédition depuis une base au bord de la grande barrière de glace jusqu'en divers points choisis à l'intérieur des terres, et de là nous disposerions d'un contingent suffisant de chiens.

Nous avions prévu de couvrir un territoire aussi étendu que le permettait une saison antarctique – ou au-delà si c'était absolument nécessaire – en opérant essentiellement dans les chaînes de montagnes et sur le plateau au sud de la mer de Ross ; régions plus ou moins explorées par Shackleton, Amundsen, Scott et Byrd. Avec de fréquents changements de camps, assurés par avion et couvrant des distances assez importantes pour présenter un intérêt géologique, nous comptions mettre au jour une masse de matière tout à fait sans précédent ; spécialement dans les strates précambriennes dont un champ si étroit de spécimens antarctiques avait jusqu'alors été recueilli. Nous souhaitions aussi nous procurer la plus large variété possible des roches fossilifères supérieures, car l'histoire de la vie primitive de ce royaume de glace et de mort est de la plus haute importance pour la connaissance du passé de la Terre. Ce continent antarctique avait été tempéré et même tropical, avec une végétation luxuriante et une vie animale dont les lichens, la faune marine, les arachnides et les manchots de la côte nord sont, comme chacun sait, les seuls survivants et nous espérions élargir cette information en diversité, précision et détail. Si un simple forage révélait des traces fossilifères, nous élargirions l'ouverture à l'explosif, afin de recueillir des spécimens de taille suffisante et en bon état.

Nos forages, de profondeurs diverses selon les perspectives offertes par le sol ou

la roche superficielle, devraient se limiter, ou presque, aux surfaces découvertes – qui étaient fatalement des pentes ou des arêtes, les basses terres étant recouvertes d'un mile ou deux de glace. Nous ne pouvions pas nous permettre de gaspiller les forages en profondeur sur une masse considérable de glace pure, bien que Pabodie ait élaboré un plan pour enfouir par sondages groupés des électrodes de cuivre, et fondre ainsi des zones limitées avec le courant d'une dynamo à essence. Tel est le projet – que nous ne pouvions mettre à exécution, sinon à titre expérimental, dans une entreprise comme la nôtre – que la future expédition Starkweather-Moore propose de poursuivre, malgré les avertissements que j'ai diffusés depuis notre retour de l'Antarctique.

Le public a pu suivre l'expédition Miskatonic grâce à nos fréquents communiqués par radio à l'*Arkham Advertiser* et à l'Associated Press, ainsi qu'aux récents articles de Pabodie et aux miens. Nous étions quatre de l'université – Pabodie, Lake du département de biologie, Atwood pour la physique (également météorologiste), et moi qui représentais la géologie et assurais le commandement nominal – avec en plus seize assistants ; sept étudiants diplômés de Miskatonic et neuf habiles mécaniciens. De ces seize hommes, douze étaient pilotes qualifiés, tous sauf deux opérateurs radio compétents. Huit d'entre eux connaissaient la navigation au compas et au sextant, comme aussi Pabodie, Atwood et moi. En outre, bien sûr, nos deux bateaux – d'anciens baleiniers de bois renforcés pour affronter les glaces et munis de vapeur auxiliaire – étaient entièrement équipés. La fondation Nathaniel Derby Pickman, assistée de quelques contributions particulières, finança l'expédition ; nos préparatifs purent être ainsi extrêmement minutieux, malgré l'absence d'une large publicité. Chiens, traîneaux, machines, matériel de campement et pièces détachées de nos cinq avions furent livrés à Boston, où l'on chargea nos bateaux. Nous étions admirablement outillés pour nos objectifs spécifiques, et dans toutes les matières relatives à l'approvisionnement, au régime, aux transports et à la construction du camp, nous avions profité de l'excellent exemple de nos récents prédécesseurs, exceptionnellement brillants. Le nombre et la renommée de ces devanciers firent que notre expédition, si importante qu'elle fût, eut peu d'échos dans le grand public.

Comme l'annonça la presse, nous embarquâmes au port de Boston le 2 septembre 1930 ; faisant route sans nous presser le long de la côte et par le canal de Panama, nous nous arrêtâmes à Samoa puis à Hobart en Tasmanie, pour y charger nos derniers approvisionnements. Personne dans notre équipe d'exploration n'étant encore allé jusqu'aux régions polaires, nous comptions beaucoup sur nos capitaines – J. B. Douglas, commandant le brick *Arkham* et assurant la direction du personnel marin, et Georg Thorfinnssen, commandant le trois-mâts *Miskatonic* –, tous deux vétérans de la

chasse à la baleine dans les eaux antarctiques. Tandis que nous laissions derrière nous le monde habité, le soleil descendait de plus en plus bas vers le nord, et restait chaque jour de plus en plus longtemps au-dessus de l'horizon. Vers le 62e degré de latitude sud, nous vîmes nos premiers icebergs – en forme de plateaux aux parois verticales – et juste avant d'atteindre le cercle polaire antarctique, que nous franchîmes le 20 octobre avec les pittoresques cérémonies traditionnelles, nous fûmes considérablement gênés par la banquise. J'avais beaucoup souffert de la baisse de la température après notre long passage des tropiques, mais j'essayais de m'endurcir pour les pires rigueurs à venir. À plusieurs reprises d'étranges phénomènes atmosphériques m'enchantèrent ; notamment un mirage d'un éclat saisissant – le premier que j'aie jamais vu – où les lointains icebergs devenaient les remparts de fantastiques châteaux.

Nous frayant un chemin à travers les glaces, qui n'étaient heureusement ni trop étendues ni trop denses, nous retrouvâmes la mer libre par 67° de latitude sud et 175° de longitude est. Le matin du 26 octobre, un net aperçu de la terre surgit au sud, et avant midi nous éprouvâmes tous un frisson d'excitation au spectacle d'une chaîne montagneuse vaste, haute et enneigée, qui se déployait à perte de vue. Nous avions enfin rencontré un avant-poste du grand continent inconnu et son monde occulte de mort glacée. Ces sommets étaient évidemment la chaîne de l'Amirauté, découverte par Ross, et il nous faudrait maintenant contourner le cap Adare et suivre la côte est de la terre de Victoria jusqu'à notre base, prévue sur le rivage du détroit de McMurdo, au pied du volcan Erebus par 77° 9'de latitude sud.

La dernière partie du voyage fut colorée et stimulante pour l'imagination, les hauts pics stériles du mystère se profilant constamment sur l'ouest, alors que les rayons obliques du soleil septentrional de midi ou ceux plus bas encore sur l'horizon du soleil austral de minuit répandaient leurs brumes rougeoyantes sur la neige blanche, la glace, les ruissellements bleuâtres, et les taches noires des flancs granitiques mis à nu. Entre les cimes désolées soufflaient par intermittence les bourrasques furieuses du terrible vent antarctique, dont les modulations évoquaient vaguement parfois le son musical d'une flûte sauvage, à peine sensible, avec des notes d'une tessiture très étendue, et qui par on ne sait quel rapprochement mnémonique inconscient me semblaient inquiétantes et même effroyables, obscurément. Quelque chose dans ce décor me rappela les étranges et troublantes peintures asiatiques de Nicholas Rœrich [1], et les descriptions plus étranges encore et plus inquiétantes du légendaire plateau maléfique de Leng, qui apparaît dans le redoutable *Necronomicon* d'Abdul Alhazred, l'Arabe fou. Je regrettai assez, par la suite, de m'être un jour penché sur ce livre abominable à la bibliothèque du collège.

Le 7 novembre, ayant momentanément perdu de vue la chaîne de l'ouest, nous passâmes au large de l'île Franklin ; et le lendemain nous aperçûmes les cônes des monts Erebus et Terror sur l'île de Ross, avec au-delà la longue chaîne des montagnes de Parry. De là s'étendait vers l'est la ligne blanche, basse, de la grande barrière de glace, s'élevant perpendiculairement sur une hauteur de deux cents pieds, comme les falaises rocheuses de Québec, et marquant la limite de la navigation vers le sud. Dans l'après-midi, nous pénétrâmes dans le détroit de McMurdo, filant au large de la côte sous le mont Erebus fumant. Le pic de scories se dressait à douze mille sept cents pieds sur le ciel oriental, comme une estampe japonaise du mont sacré Fuji-Yama ; tandis que plus loin s'élevait le sommet blanc et spectral du mont Terror, volcan de dix mille neuf cents pieds, aujourd'hui éteint. Des bouffées de fumée s'échappaient parfois de l'Erebus, et l'un des assistants diplômés – un brillant jeune homme nommé Danforth – désigna sur la pente neigeuse ce qui semblait de la lave ; faisant remarquer que cette montagne, découverte en 1840, avait certainement inspiré l'image de Poe quand il écrivit sept ans plus tard :

« ... Les laves qui sans cesse dévalent
Leur flot sulfureux du haut du Yaanek
Dans les contrées lointaines du pôle...
Qui grondent en roulant au bas du mont Yaanek
Au royaume du pôle boréal. »

Danforth était grand lecteur de documents bizarres, et avait beaucoup parlé de Poe. Je m'intéressais moi-même, à cause du décor antarctique, au seul long récit de Poe – l'inquiétant et énigmatique *Arthur Gordon Pym*. Sur le rivage nu et sur la haute barrière de glace à l'arrière-plan, des foules de manchots grotesques piaillaient en agitant leurs ailerons, alors qu'on voyait sur l'eau quantité de phoques gras, nageant ou vautrés sur de grands blocs de glace qui dérivaient lentement.

Utilisant de petites embarcations, nous effectuâmes un débarquement difficile sur l'île de Ross, peu après minuit, le matin du 9, tirant un câble de chacun des bateaux pour préparer le déchargement du matériel au moyen d'une bouée-culotte. Nos impressions en foulant pour la première fois le sol de l'Antarctique furent intenses et partagées, bien que, en ce même lieu, les expéditions de Scott et de Shackleton nous eussent précédés. Notre camp sur le rivage glacé, sous les pentes du volcan, n'était que provisoire, le quartier général restant à bord de l'Arkham. Nous débarquâmes tout notre matériel de forage, chiens, traîneaux, tentes, provisions, réservoirs d'essence,

dispositif expérimental pour fondre la glace, appareils photo et de prise de vues aériennes, pièces détachées d'avion et autres accessoires, notamment trois petites radios portatives (en plus de celles des avions) qui pourraient assurer la communication avec la grande installation de l'*Arkham* à partir de n'importe quel point de l'Antarctique où nous aurions à nous rendre. Le poste du bateau, en liaison avec le monde extérieur, devait transmettre les communiqués de presse à la puissante station de l'*Arkham Advertiser* à Kingsport Head, Massachusetts. Nous espérions terminer notre travail en un seul été antarctique ; mais si cela s'avérait impossible, nous hivernerions sur l'*Arkham,* en envoyant au nord le *Miskatonic*, avant le blocage des glaces, pour assurer d'autres approvisionnements.

Je n'ai pas besoin de répéter ce que les journaux ont déjà publié de nos premiers travaux : notre ascension du mont Erebus ; les forages à la mine réussis en divers points de l'île de Ross et l'étonnante rapidité avec laquelle le dispositif de Pabodie les avait menés à bien, même dans des couches de roche dure ; notre premier essai du petit outillage pour fondre la glace ; la périlleuse progression dans la grande barrière avec traîneaux et matériel ; enfin le montage des cinq gros avions à notre campement du sommet de la barrière. La santé de notre équipe terrestre – vingt hommes et cinquante-cinq chiens de traîneau de l'Alaska – était remarquable, encore que, bien sûr, nous n'ayons pas affronté jusque-là de températures ou de tempêtes vraiment meurtrières. La plupart du temps, le thermomètre variait entre zéro et 20 ou 25° au-dessus [2], et notre expérience des hivers de Nouvelle-Angleterre nous avait habitués à de telles rigueurs. Le camp de la barrière était semi-permanent et destiné à entreposer à l'abri essence, provisions, dynamite et autres réserves. Nous n'avions besoin que de quatre avions pour transporter le matériel d'exploration proprement dit, le cinquième demeurant à l'entrepôt caché, avec un pilote et deux hommes des bateaux prêts à nous rejoindre éventuellement à partir de l'*Arkham* au cas où tous les autres appareils seraient perdus. Plus tard, quand ceux-ci ne serviraient pas au transport des instruments, nous en utiliserions un ou deux pour une navette entre cette cache et une autre base permanente sur le grand plateau, six à sept cents miles plus au sud, au-delà du glacier de Beardmore. Malgré les récits unanimes de vents et d'orages effroyables qui s'abattaient du haut du plateau, nous décidâmes de nous passer de bases intermédiaires, prenant ce risque par souci d'économie et d'efficacité.

Les comptes rendus par radio ont rapporté le vol stupéfiant de notre escadrille, quatre heures d'affilée, le 21 novembre, au-dessus du haut plateau de glace, avec les sommets immenses qui se dressaient à l'ouest et le silence insondable où se répercutait le bruit de nos moteurs. Le vent ne nous gêna pas trop et notre radiocompas nous aida à traverser le seul brouillard épais que nous rencontrâmes. Quand la masse

colossale surgit devant nous entre le 83e et le 84e degré de latitude, nous comprîmes que nous avions atteint le Beardmore, le plus grand glacier de vallée du monde et que la mer glacée cédait alors la place à un littoral montagneux et sévère. Nous étions vraiment cette fois dans l'ultime Sud, ce monde blanc depuis une éternité, et au moment même où nous en prenions conscience nous vîmes au loin à l'orient la cime du mont Nansen, déployant toute sa hauteur de presque quinze mille pieds.

L'heureuse installation de la base méridionale au-dessus du glacier, par 86° 7'de latitude et 174° 23' de longitude est, les forages et minages étonnamment rapides et fructueux effectués en divers points lors d'expéditions en traîneau et de vols de courte durée sont du domaine de l'histoire ; comme l'est la difficile et triomphale ascension du mont Nansen, du 13 au 15 décembre, par Pabodie et deux des étudiants diplômés – Gedney et Carroll. Nous étions à quelque huit mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et quand les forages expérimentaux révélèrent ici et là le sol à douze pieds seulement sous la neige et la glace, nous fîmes grand usage du petit dispositif de fusion pour sonder et dynamiter dans beaucoup de sites où aucun explorateur avant nous n'avait jamais pensé recueillir des spécimens minéraux. Les granits précambriens et les grès ainsi obtenus confirmèrent notre conviction que ce plateau était de même nature que la majeure partie du continent occidental, mais quelque peu différent des régions de l'Est au-dessous de l'Amérique du Sud – dont nous pensions alors qu'elles formaient un continent distinct et plus petit, séparé du grand par un confluent glacé des mers de Ross et de Weddell, bien que Byrd ait depuis réfuté cette hypothèse.

Dans certains de ces grès, dynamités et détachés au ciseau après que le sondage en eut révélé la nature, nous trouvâmes quelques traces et fragments fossiles d'un grand intérêt – notamment des fougères, algues, trilobites, crinoïdes et mollusques tels que *lingula* et gastéropodes – tous bien spécifiques de l'histoire primordiale de la région. Il y avait aussi une curieuse marque triangulaire, striée, d'environ un pied de diamètre, que Lake reconstitua à partir de trois fragments d'ardoise provenant d'un trou profond d'explosif. Ces fragments découverts à l'ouest, près de la chaîne de la Reine Alexandra, intéressèrent particulièrement Lake qui, en tant que biologiste, jugeait leurs marques mystérieuses et excitantes, bien qu'à mes yeux de géologue elles ne paraissent guère différentes des effets de rides assez courants dans les roches sédimentaires. L'ardoise n'étant qu'une formation métamorphique où une couche sédimentaire se trouve pressée, et la pression elle-même produisant sur toute trace de curieux effets de distorsion, je ne voyais aucune raison de s'étonner à ce point pour une dépression striée.

Le 6 janvier 1931, Lake, Pabodie, Daniels, les dix étudiants, quatre mécaniciens et

moi survolâmes directement le pôle Sud dans deux des gros appareils, obligés d'atterrir une fois par un vent brusque et violent qui heureusement ne tourna pas à la vraie tempête. C'était là, comme l'ont rapporté les journaux, l'un de nos premiers vols d'observation ; nous tentâmes, au cours des autres, de relever de nouvelles caractéristiques topographiques dans des zones qui avaient échappé aux précédents explorateurs. Nos vols du début furent décevants à cet égard, bien qu'ils nous aient offert de superbes exemples des mirages si fantastiques et trompeurs des régions polaires, dont notre voyage par mer nous avait donné quelques aperçus. Les montagnes lointaines flottaient dans le ciel comme des villes ensorcelées et tout ce monde blanc se dissolvait en l'or, l'argent et l'écarlate d'un pays de rêves dunsaniens prometteur d'aventures, sous la magie des rayons obliques du soleil de minuit. La navigation était très difficile par temps nuageux, le ciel et la terre enneigée ayant tendance à se fondre dans la fascination d'un vide opalescent, où aucun horizon visible ne marquait leurs limites.

Nous décidâmes enfin de réaliser notre premier projet d'aller cinq cents miles vers l'est avec les quatre avions de reconnaissance pour établir une nouvelle base annexe, qui se situerait probablement sur la zone continentale la plus petite, comme nous le croyions à tort. Les spécimens géologiques collectés là-bas permettraient d'intéressantes comparaisons. Notre santé jusqu'à présent restait excellente, le jus de citron vert compensant efficacement le régime constant de conserves et de salaisons, et les températures généralement modérées nous évitant les lourdes fourrures. C'était le milieu de l'été et, à force de soin et de diligence, nous pourrions terminer le travail d'ici mars, échappant à un fastidieux hivernage pendant la longue nuit antarctique. Plusieurs terribles ouragans s'étaient déchaînés sur nous, venant de l'ouest, mais les dégâts nous avaient été épargnés grâce à l'ingéniosité d'Atwood, qui avait conçu des abris rudimentaires pour les avions, des coupe-vent faits de lourds blocs de neige, et étayé de même les principales constructions du camp. Notre chance et notre efficacité avaient quelque chose de surnaturel.

Le monde extérieur était au courant, bien entendu, de notre programme ; il avait appris aussi l'étrange obstination de Lake qui réclamait un tour de prospection vers l'ouest – ou plutôt le nord-ouest – avant notre transfert à la nouvelle base. Il semblait avoir beaucoup réfléchi, et avec une audace tranchante des plus alarmantes, sur la marque triangulaire de l'ardoise, y déchiffrant certaines contradictions entre sa nature et son âge géologique, qui excitaient à l'extrême sa curiosité et le désir passionné de pousser plus loin forages et minages dans la formation occidentale, à laquelle appartenaient évidemment les fragments mis au jour. Il était bizarrement convaincu que cette marque était l'empreinte de quelque organisme volumineux, inconnu et

absolument inclassable, hautement évolué, bien que la roche qui la portait fût d'une époque tellement ancienne – cambrienne, sinon même précambrienne – qu'elle excluait l'existence de toute vie non seulement très évoluée, mais simplement au-delà du stade des unicellulaires ou au plus des trilobites. Ces fragments, ainsi que leur marque singulière, dataient de cinq cents millions à un milliard d'années.

II

L'imagination populaire réagit positivement, je pense, à nos communiqués par radio sur le départ de Lake vers des régions que l'homme n'avait jamais foulées ni découvertes dans ses rêves, encore que nous n'ayons rien dit de ses espoirs fous de révolutionner les sciences en biologie et en géologie. Sa première expédition de sondage en traîneau, du 11 au 18 janvier, avec Pabodie et cinq autres – gâtée par la perte de deux chiens dans un accident au passage d'une des grandes arêtes de glace – avait exhumé plus encore d'ardoise archéenne ; et je fus frappé de l'étonnante profusion de marques fossiles évidentes dans cette strate incroyablement ancienne. Elles venaient de formes de vie très primitives qui n'impliquaient d'autre paradoxe que la présence impossible d'aucune forme de vie dans une roche aussi indiscutablement précambrienne ; aussi ne voyais-je toujours pas de raison à la requête de Lake de suspendre notre programme de gain de temps – pause qui exigeait les quatre avions, beaucoup d'hommes et tout l'équipement mécanique de l'expédition. Finalement, je ne m'opposai pas au projet mais je décidai de ne pas accompagner la mission du nord-ouest, bien que Lake sollicitât mes compétences géologiques. Pendant leur absence, je resterais à la base avec Pabodie et cinq hommes pour mettre au point les plans définitifs du transfert vers l'est. En prévision de l'opération, l'un des avions avait commencé à remonter du détroit de McMurdo une importante réserve d'essence ; mais cela pouvait attendre un peu pour l'instant. Je gardai avec moi un traîneau et neuf chiens, car on ne peut s'exposer à se retrouver d'un moment à l'autre sans moyen de transport en un monde totalement inhabité, mort depuis des millénaires.

L'expédition de Lake vers l'inconnu, comme chacun se le rappelle, diffusa ses propres communiqués grâce aux émetteurs à ondes courtes des avions ; ils étaient captés simultanément par notre installation de la base méridionale et par l'*Arkham* dans le détroit de McMurdo, d'où ils étaient retransmis au monde extérieur sur grandes ondes jusqu'à cinquante mètres. Le départ avait eu lieu le 22 janvier à quatre heures du matin ; et le premier message radio que nous reçûmes arriva deux heures plus tard ; Lake y parlait d'atterrir pour entreprendre une fusion de glace à petite

échelle et un forage à quelque trois cents miles de nous. Six heures après, un second appel enthousiaste racontait la fiévreuse activité de castor pour creuser et miner un puits peu profond ; l'apogée en était la découverte de fragments d'ardoise portant plusieurs marques assez semblables à celles qui avaient suscité d'abord la perplexité.

Trois heures plus tard, un bref communiqué annonçait la reprise du vol malgré un vent âpre et glacial, et quand j'expédiai un message pour m'opposer à de nouvelles imprudences, Lake répondit sèchement que ses nouveaux spécimens valaient qu'on prît tous les risques. Je compris que son exaltation le porterait à la révolte et que je ne pouvais rien pour empêcher qu'un coup de tête mette en péril tout le succès de l'expédition ; mais il était consternant de l'imaginer s'enfonçant de plus en plus dans cette immensité blanche, perfide et funeste, hantée de tempêtes et de mystères insondables, qui se déployait sur plus de quinze cents miles jusqu'au littoral mal connu et suspect de la Reine-Mary et des terres de Knox.

Puis au bout d'une heure et demie environ, vint un message plus surexcité encore, de l'appareil de Lake en vol, qui me fit changer de sentiment et souhaiter presque d'avoir accompagné l'équipe.

« *22 h 10*. En vol. Après tempête de neige, avons aperçu chaîne de montagnes la plus haute jamais vue. Peut égaler l'Himalaya, à en juger par la hauteur du plateau. Latitude probable 76° 15', longitude 113° 10'est. S'étend à perte de vue à droite et à gauche. Peut-être deux cônes fumants. Tous sommets noirs dépouillés de neige. Grand vent souffle de là-haut, entravant la navigation. »

Après cela, Pabodie, les hommes et moi restâmes pendus au récepteur. L'idée du rempart titanesque de cette montagne à sept cents miles de nous enflammait notre goût profond de l'aventure ; nous nous réjouissions que notre expédition, sinon nous-mêmes en personne, en ait fait la découverte. Une demi-heure encore, et Lake rappela.

« L'appareil de Moulton a fait un atterrissage forcé sur un plateau des contreforts, mais personne n'est blessé et c'est peut-être réparable. On transférera l'essentiel sur les trois autres si nécessaire pour le retour ou d'éventuels déplacements, mais nous n'avons plus pour l'instant l'usage d'un avion chargé. Ces montagnes dépassent l'imagination. Je vais partir en reconnaissance avec l'appareil de Carroll entièrement déchargé. Vous ne pouvez rien imaginer de pareil. Les plus hauts sommets doivent dépasser trente-cinq mille pieds. L'Everest est battu. Atwood va mesurer l'altitude au

théodolite tandis que nous volerons, Carroll et moi. Ai fait erreur sans doute à propos des cônes car ces formations semblent stratifiées. Peut-être ardoise précambrienne mêlée à autre strate. Curieux effets de silhouette sur le ciel – sections régulières de cubes accrochées aux cimes. Une merveille dans le rayonnement d'or rouge du soleil bas. Comme un pays mystérieux dans un rêve, ou la porte d'un monde interdit de prodiges inviolés. Je voudrais que vous soyez ici pour observer tout cela. »

Bien qu'il fût en principe l'heure du coucher, aucun de nous, toujours à l'écoute, ne songeait à se retirer. Il en était sûrement de même au détroit de McMurdo, où la cache aux réserves et l'*Arkham* prenaient aussi les messages car le capitaine Douglas lança un appel pour féliciter tout le monde de l'importante découverte, et Sherman, le responsable de la réserve, partageait ses sentiments. Nous étions désolés, bien sûr, des dégâts causés à l'avion, mais on espérait qu'il serait aisément remis en état. Puis à 11 heures du soir vint une nouvelle communication de Lake.

« Survolé avec Carroll les contreforts les plus élevés. N'osons pas, en raison du temps, affronter vraiment les grands pics, mais le ferons plus tard. Terribles difficultés pour grimper et se déplacer à cette altitude, mais ça vaut la peine. Grande chaîne d'un seul bloc, d'où impossible de rien voir au-delà. Sommets très étranges, dépassant l'Himalaya. Chaîne semble d'ardoise précambrienne, avec signes évidents de beaucoup d'autres strates soulevées. Fait erreur sur le volcanisme. S'étend à perte de vue des deux côtés. Plus traces de neige au-dessus de vingt et un mille pieds. Singulières formations sur les pentes des plus hautes montagnes. Grands cubes bas aux parois rigoureusement verticales, et profil rectangulaire de remparts bas, verticaux, tels les vieux châteaux d'Asie suspendus aux à-pics dans les peintures de Rœrich. Impressionnant de loin. Approché certains, et Carroll pense qu'ils sont faits d'éléments distincts, plus petits, mais qu'il s'agit probablement d'érosion. La plupart des arêtes effritées et arrondies comme s'ils étaient exposés aux tempêtes et aux intempéries depuis des millions d'années. Certaines parties, les plus hautes surtout, paraissent d'une roche plus claire qu'aucune couche visible sur les versants eux-mêmes, d'où origine cristalline évidente. Vol rapproché a révélé de nombreuses entrées de cavernes, parfois d'un dessin étonnamment régulier, carrées ou semi-circulaires. Il faut venir les étudier. Figurez-vous que j'ai vu le rempart jusqu'au faîte d'un pic. Altitude estimée à trente ou trente-cinq mille pieds. Suis monté moi-même à vingt et un mille cinq cents par un froid mordant, infernal. Le vent siffle et module à travers les défilés, allant et venant dans les cavernes, mais jusqu'ici pas de danger en

vol. »

Puis Lake poursuivit, une demi-heure encore, un feu roulant de commentaires, exprimant l'intention de faire à pied l'ascension d'un des pics. Je répondis que je le rejoindrais aussitôt qu'il pourrait envoyer un avion et qu'avec Pabodie nous mettrions au point le meilleur système de ravitaillement en carburant – où et comment concentrer nos réserves en fonction de l'orientation nouvelle des recherches. Évidemment les forages de Lake et ses activités aéronautiques exigeraient qu'une quantité assez importante soit acheminée jusqu'à la nouvelle base qu'il allait établir au pied des montagnes ; et peut-être le vol vers l'est ne pourrait-il être entrepris cette saison. J'appelai à ce propos le capitaine Douglas, le priant de décharger tout ce qu'il pourrait des bateaux pour le monter sur la barrière avec le seul attelage de chiens que nous avions laissé. Il nous faudrait absolument ouvrir à travers la région inconnue une route directe entre Lake et le détroit de McMurdo.

Lake m'appela plus tard pour m'annoncer sa décision d'installer le camp à l'endroit de l'atterrissage forcé de Moulton, où les réparations avaient déjà quelque peu progressé. La couche de glace était très mince, laissant voir çà et là le sol noir et il voulait y opérer certains sondages et minages avant de lancer une ascension ou une sortie en traîneau. Il parlait de l'ineffable majesté de tout le paysage, et de l'impression étrange qu'il éprouvait sous ces immenses pics silencieux dont les rangs montaient comme un mur à l'assaut du ciel, au bord du monde. Les observations d'Atwood au théodolite avaient évalué la hauteur des cinq pics les plus élevés à trente ou trente-quatre mille pieds. L'aspect du sol balayé par le vent inquiétait manifestement Lake, car il indiquait l'éventualité d'ouragans d'une violence prodigieuse qui dépassaient tout ce qu'on connaissait jusqu'alors. Son camp était situé à un peu plus de cinq miles de l'endroit où surgissaient brusquement les plus hauts contreforts. Je surpris presque dans ses propos une note d'angoisse – un éclair par-dessus ce vide glacial de sept cents miles – comme s'il nous pressait d'activer les choses pour en finir au plus vite avec cette nouvelle contrée singulière. Il allait se reposer maintenant après une journée de travail ininterrompu d'une célérité, d'un acharnement et avec des résultats quasi sans précédent.

J'eus dans la matinée un entretien à trois par radio avec Lake et le capitaine Douglas, chacun à sa base, si éloignée des autres ; il fut convenu qu'un des appareils de Lake viendrait à mon camp chercher Pabodie, les cinq hommes et moi-même, avec tout le carburant qu'il pourrait emporter. Pour le reste, le problème étant lié à notre décision quant au voyage vers l'est, cela pouvait attendre quelques jours ; Lake en

avait assez dans l'immédiat pour le chauffage du camp et les forages. Éventuellement, l'ancienne base méridionale devrait être réapprovisionnée ; mais si nous remettions à plus tard le voyage vers l'est, nous n'en aurions pas besoin avant l'été suivant, et Lake devait entre-temps envoyer un appareil explorer une route directe des nouvelles montagnes au détroit de McMurdo.

Pabodie et moi nous préparâmes à fermer notre base pour un temps plus ou moins long selon le cas. Si nous hivernions dans l'Antarctique nous volerions sans doute directement du camp de Lake à l'*Arkham* sans y revenir. Plusieurs de nos tentes coniques étaient déjà étayées par des blocs de neige dure, et nous décidâmes alors d'achever le travail en édifiant un village esquimau permanent. Grâce à de très larges réserves de tentes, Lake disposait de tout ce qui serait nécessaire à son campement, même après notre arrivée. Je le prévins donc par radio que Pabodie et moi serions prêts pour le transfert au nord-ouest après un jour de travail et une nuit de repos.

Nos travaux, cependant, ne furent guère poursuivis après quatre heures de l'après-midi car Lake nous adressa les messages les plus exaltés et les plus surprenants. Sa journée de travail avait mal commencé ; en effet, le survol des roches à nu révélait une absence totale des strates archéennes et primitives qu'il cherchait, et qui constituaient une large part des cimes colossales situées à une distance si irritante du camp. La plupart des roches aperçues étaient apparemment des grès jurassiques et comanchiens, des schistes permiens et triasiques, avec ici et là des affleurements noirs et brillants évoquant un charbon dur et ardoisé. Lake était assez découragé, ses projets étant fondés sur l'exhumation de spécimens de plus de cinq cents millions d'années. Il lui parut évident que, pour retrouver la couche archéenne où il avait découvert les étranges marques, il devrait faire un long parcours en traîneau depuis les contreforts jusqu'aux à-pics des gigantesques montagnes elles-mêmes.

Il avait résolu, néanmoins, de procéder à quelques forages locaux, dans le cadre du programme général de l'expédition ; il installa donc la foreuse et mit cinq hommes au travail, tandis que les autres finiraient d'installer le camp et de réparer l'avion accidenté. La roche la plus tendre – un grès à un quart de mile environ du camp – avait été choisie pour le premier prélèvement ; et le foret avançait de façon très satisfaisante sans trop de minage supplémentaire. Ce fut trois heures plus tard, à la suite de la première explosion sérieuse, qu'on entendit les éclats de voix de l'équipe, et que le jeune Gedney – contremaître par intérim – se précipita au camp pour annoncer la stupéfiante nouvelle.

Ils avaient découvert une caverne. Dès le début du forage, le grès avait fait place à

une veine de calcaire comanchien pleine de minuscules fossiles, céphalopodes, coraux, oursins et spirifères, avec parfois des traces d'éponges siliceuses et d'os de vertébrés marins – ces derniers sans doute de requins et de ganoïdes. C'était assez important en soi, car il s'agissait des premiers vertébrés fossiles que l'expédition ait jamais recueillis ; mais quand, peu après, la tête du foret passant au travers de la strate déboucha dans le vide, une nouvelle vague d'émotion plus intense encore se propagea parmi les fouilleurs. Une explosion assez considérable avait mis au jour le souterrain secret ; et maintenant, par une ouverture irrégulière de peut-être cinq pieds de large et trois de profondeur, bâillait là, devant les chercheurs avides, une excavation de calcaire superficiel creusée depuis plus de cinquante millions d'années par les eaux d'infiltration d'un monde tropical disparu.

La couche ainsi évidée ne faisait pas plus de sept à huit pieds de profondeur, mais elle s'étendait indéfiniment dans toutes les directions, et il y circulait un air frais qui suggérait son appartenance à un vaste réseau souterrain. Plafond et sol étaient abondamment pourvus de grandes stalactites et stalagmites dont certaines se rejoignaient en formant des colonnes ; mais plus important que tout était l'énorme dépôt de coquilles et d'os qui, par places, obstruait presque le passage. Charrié depuis les jungles inconnues de fougères arborescentes et de champignons du mésozoïque, les forêts de cycas, de palmiers-éventails et d'angiospermes primitifs du tertiaire, ce pot-pourri osseux contenait plus de spécimens du crétacé, de l'éocène, et de diverses espèces animales que le plus éminent paléontologue n'en pourrait dénombrer ou classer en un an. Mollusques, carapaces de crustacés, poissons, batraciens, reptiles, oiseaux et premiers mammifères – grands et petits, connus et inconnus. Rien d'étonnant si Gedney revint au camp en criant et si tous les autres lâchèrent leur travail pour se précipiter tête baissée dans le froid mordant à l'endroit où le grand derrick ouvrait une porte nouvelle sur les secrets de la terre profonde et les éternités disparues.

Quand Lake eut satisfait le premier élan de sa curiosité, il griffonna un message sur son bloc-notes et fit rappeler en hâte le jeune Moulton au camp pour le diffuser par radio. J'eus ainsi les premières nouvelles de la découverte ; l'identification de coquillages primitifs, d'os de ganoïdes et de placodermes, restes de labyrinthodontes, thécodontes, fragments de crâne de grand mososaure, vertèbre et cuirasse de dinosaure, dents et os d'aile de ptérodactyle, débris d'archéoptéryx, dents de requin du miocène, crânes d'oiseaux primitifs, ainsi que crânes, vertèbres et autres ossements de mammifères archaïques tels que paléothériums, xiphodons, dinocérases, eohippi, oréodons et titanothères. Il n'y avait rien d'aussi récent que le mastodonte, l'éléphant, le chameau, le daim ou le bovin ; Lake en conclut donc que les derniers dépôts

dataient de l'oligocène et que la couche creusée était restée dans son état actuel, morte et impénétrable depuis au moins trente millions d'années.

D'autre part, la prédominance de formes de vie très primitives était extrêmement singulière. Bien que la formation calcaire fût, à en juger par des fossiles incrustés typiques comme des ventriculites, indéniablement et tout à fait comanchienne sans aucun élément plus ancien, les fragments isolés dans la caverne comportaient une proportion surprenante d'organismes jusqu'ici considérés comme représentatifs d'époques beaucoup plus reculées, et même des poissons rudimentaires, mollusques et coraux datant du silurien et de l'ordovicien. Conclusion inévitable : il y avait eu dans cette partie du monde une continuité unique et remarquable entre la vie telle qu'elle était trois cents millions d'années plus tôt et celle qui datait de trente millions seulement. À quand remontait cette continuité, en deçà de l'oligocène où la caverne avait été fermée, voilà qui défiait toute spéculation. En toute hypothèse, la terrible période glaciaire du pléistocène, il y a quelque cinq cent mille ans – autant dire hier, comparé à l'âge de la caverne – pouvait avoir mis fin à toutes les formes de vie primitives qui avaient réussi localement à survivre à la durée ordinaire.

Loin de s'en tenir à son premier message, Lake avait écrit un autre communiqué qu'il avait fait porter dans la neige jusqu'au camp avant que Moulton ait pu en revenir. Moulton resta ensuite près de la radio dans l'un des avions, me transmettant – ainsi qu'à l'*Arkham* pour diffusion au monde extérieur – les fréquents post-scriptum que Lake lui fit porter par une succession de messagers. Ceux qui ont suivi les journaux se rappelleront la fièvre suscitée chez les scientifiques par ces communiqués de l'après-midi – qui ont finalement conduit, après tant d'années, à l'organisation de cette expédition Stark-Weather-Moore que je tiens si vivement à détourner de ses projets. Je ne puis mieux faire que reproduire textuellement ces messages, tels que Lake les envoya et que notre radio McTighe les transcrivit en sténo.

« Fowler fait une découverte de la plus haute importance dans les fragments de grès et de calcaire venant des minages. Plusieurs empreintes triangulaires striées, distinctes, comme celles de l'ardoise archéenne, prouvent que l'origine en a survécu plus de six cents millions d'années jusqu'à l'époque comanchienne sans plus de changements que des modifications morphologiques peu importantes et une certaine réduction de la taille moyenne. Les empreintes comanchiennes sont apparemment plus primitives, ou décadentes peut-être, que les plus anciennes. Soulignez dans la presse l'importance de la découverte. Elle sera pour la biologie ce qu'Einstein a été pour les mathématiques et la physique. Rejoint mes travaux précédents et en prolonge les

conclusions. Elle paraît indiquer, comme je le soupçonnais, que la Terre a connu un cycle entier ou plusieurs cycles de vie organique avant celui qui commence avec les cellules archéozoïques. Déjà évoluée et spécialisée voilà mille millions d'années, quand la planète était jeune et récemment encore inhabitable pour aucune forme de vie ou structure protoplasmique normale. Reste à savoir quand, où et comment cela s'est produit. »

« Plus tard. En examinant certains fragments de squelette de grands sauriens terrestres et marins et de mammifères primitifs, découvert de singulières blessures locales ou lésions de la structure osseuse non imputables à aucun prédateur animal carnivore d'aucune époque. De deux sortes : perforations directes et pénétrantes, et incisions apparemment tranchantes. Un ou deux cas d'os à cassure nette. Peu de spécimens concernés. J'envoie chercher au camp des torches électriques. Vais étudier la zone de fouilles en profondeur en abattant les stalactites. »

« Encore plus tard. Ai découvert un fragment d'une curieuse stéatite de six pouces de large et un et demi d'épaisseur, entièrement différente de toutes les formations locales visibles. Verdâtre, mais sans aucun indice qui permette la datation. Étonnamment lisse et régulière. En forme d'étoile à cinq branches aux pointes brisées, avec des traces d'autres clivages aux angles intérieurs et au centre. Petite dépression polie au milieu de la surface intacte. Suscite beaucoup de curiosité quant à l'origine et l'érosion. Probablement un caprice des effets de l'eau. Carroll croit y discerner à la loupe d'autres marques de caractère géologique. Groupes de points minuscules en motifs réguliers. Les chiens s'inquiètent tandis que nous travaillons, et semblent détester cette stéatite. Il faut voir si elle a une odeur particulière. D'autres nouvelles quand Mills reviendra avec les lampes et que nous attaquerons la zone souterraine. »

« *10 h 15 du soir*. Importante découverte. Orrendorf et Watkins, travaillant en profondeur à la lumière, ont trouvé à 21 h 45 fossile monstrueux en forme de tonneau, de nature totalement inconnue ; probablement végétale sinon spécimen géant d'un radiolaire marin inconnu. Tissu évidemment conservé par les sels minéraux. Dur comme du cuir mais étonnante souplesse par endroits. Marques de cassures aux extrémités et sur les côtés. Six pieds d'un bout à l'autre, trois pieds et demi de diamètre au milieu, s'effilant jusqu'à un pied à chaque extrémité. Rappelle un tonneau avec cinq arêtes en saillie comme des douves. Séparations latérales comme des tiges assez fines, à l'équateur, au milieu de ces saillies. Excroissances bizarres dans les sillons entre les arêtes. Crêtes ou ailes qui se replient ou se déplient comme des

éventails. Tous très abîmés sauf un dont l'aile étendue a presque sept pieds d'envergure. L'aspect rappelle certains monstres du mythe primitif, spécialement les fabuleux Anciens dans le *Necronomicon*. Ces ailes semblent membraneuses, tendues sur une carcasse de tuyaux glandulaires. Très petits orifices apparents au bout des ailes dans les tubes de la charpente. Extrémités du corps racornies ne permettent aucun accès à l'intérieur ou à ce qui en aurait été détaché. Il faudra le disséquer quand nous rentrerons au camp. Impossible de décider entre végétal et animal. Beaucoup de signes manifestes d'une nature primitive presque inconcevable. Mis tout le monde à l'abattage des stalactites et à la recherche de nouveaux spécimens. Trouvé d'autres os endommagés mais ils attendront. Des ennuis avec les chiens. Ils ne supportent pas le nouveau spécimen et le mettraient en pièces si nous ne les tenions à distance. »

« *23 heures*. Attention, Dyer, Pabodie, Douglas. Événement de la plus haute – je dirai même transcendante – importance. Qu'*Arkham* transmette immédiatement à la station de Kingsport Head. L'étrange objet en forme de tonneau est la créature archéenne qui a laissé les empreintes dans la roche. Mills, Boudreau et Fowler en ont découvert sous terre un lot de treize autres à quarante pieds de l'ouverture. Mêlés à des fragments de stéatite curieusement arrondis, plus petits que les précédents – en forme d'étoile mais sans traces de cassures, sauf à certaines pointes. Sur les treize spécimens organiques, huit sont apparemment en parfait état avec tous leurs appendices. Les avons tous remontés à la surface, en tenant les chiens à l'écart. Ils ne peuvent pas les souffrir. Écoutez très attentivement la description, et répétez pour plus de sûreté. Il faut que les journaux la reproduisent sans erreur.

» L'objet a huit pieds de long en tout. Le torse en tonneau de six pieds, à cinq arêtes, fait trois pieds et demi de diamètre au centre, un pied aux extrémités. Gris foncé, élastique et d'une très grande fermeté. Les ailes membraneuses de sept pieds, même couleur, trouvées repliées, sortent des sillons entre les arêtes. Armature tubulaire ou glandulaire gris clair, avec orifices au bout des ailes. Déployées, elles ont les bords en dents de scie. Autour de la région centrale, au milieu de chacune des saillies verticales en forme de douve, on trouve cinq organes gris clair, bras ou tentacules flexibles étroitement repliés contre le torse mais qui peuvent s'étendre jusqu'à une longueur de trois pieds. Tels les bras des crinoïdes primitifs. Chaque tige de trois pouces de diamètre se ramifie au bout de six pouces en cinq sous-tiges, chacune se ramifiant au bout de huit pouces en cinq petits tentacules ou vrilles effilées, ce qui donne pour chaque tige un total de vingt-cinq tentacules.

» Au sommet du torse, un cou court et bulbeux, gris plus clair, avec des sortes de

branchies, porte ce qui semble une tête jaunâtre en forme d'étoile de mer à cinq branches, couverte de cils drus de trois pouces, des diverses couleurs du prisme. Tête épaisse et gonflée d'environ deux pieds d'une pointe à l'autre, avec des tubes flexibles jaunâtres de trois pouces sortant au bout de chaque pointe. Au sommet, une fente, juste au centre, probablement un orifice respiratoire. Au bout de chaque tube, une expansion sphérique où une membrane jaunâtre se replie sous le doigt, découvrant un globe vitreux d'un rouge iridescent, un œil évidemment. Cinq tubes rougeâtres un peu plus longs partent des angles intérieurs de la tête en étoile et finissent en renflements, comme des sacs de même couleur qui, sous la pression, s'ouvrent sur des orifices en forme de calice de deux pouces de diamètre, bordés de sortes de dents blanches et aiguës. Tous ces tubes, cils et pointes de la tête en étoile de mer étroitement repliés ; tubes et pointes collés au cou bulbeux et au torse. Surprenante souplesse en dépit de l'extrême fermeté.

» Au bas du torse se trouvent des équivalents rudimentaires des dispositifs de la tête, mais aux fonctions différentes. Un pseudo-cou bulbeux gris clair, sans branchies, porte un organe verdâtre en étoile à cinq branches. Bras durs et musculeux de quatre pieds de long, s'amenuisant de sept pouces de diamètre à la base jusqu'à deux et demi environ à l'extrémité. À chaque pointe se rattache le petit côté d'un triangle membraneux verdâtre à cinq nervures de huit pouces de long et six de large au bout. C'est là la pagaie, l'aileron ou le pseudopode qui a laissé les empreintes sur les roches vieilles de mille millions à cinquante ou soixante millions d'années. Des angles intérieurs du dispositif en étoile sortent des tubes rougeâtres de deux pieds s'effilant de trois pouces de diamètre à la base jusqu'à un au bout. Orifices aux extrémités. Tous ces éléments coriaces comme du cuir mais extrêmement flexibles. Des bras de quatre pieds avec des palettes certainement utilisées pour une forme de locomotion, marine ou autre. Suggèrent, quand on les déplace, une puissance musculaire démesurée. Tous ces appendices trouvés étroitement repliés sur le pseudo-cou et à l'extrémité du torse comme ceux de l'autre bout.

» Je ne puis encore trancher entre le domaine végétal et l'animal, mais les chances maintenant sont en faveur de l'animal. Il représente sans doute une révolution incroyablement poussée de radiolaire, sans avoir perdu certains de ses caractères primitifs. Rapprochements indiscutables avec les échinodermes malgré signes locaux contradictoires. La structure des ailes laisse perplexe étant donné l'habitat probablement marin, mais elles pouvaient servir à la navigation. La symétrie est curieusement végétale, évoquant la structure de la plante selon l'axe haut-bas, plutôt que celle de l'animal dans l'axe avant-arrière. Ancienneté fabuleuse de l'évolution, avant même les protozoaires archéens les plus élémentaires connus jusqu'à présent ;

défie toute hypothèse quant à son origine.

» Les spécimens complets offrent une ressemblance si troublante avec certains êtres du mythe primitif que l'idée de leur existence très ancienne hors de l'Antarctique devient inévitable. Dyer et Pabodie ont lu le *Necronomicon* et vu les peintures cauchemardesques de Clark Ashton Smith [3] inspirées du texte ; ils comprendront quand je parle de ces Anciens qui passent pour avoir créé toute vie sur terre par plaisanterie ou par erreur. Les érudits ont toujours pensé que cette idée était née d'interprétations imaginaires morbides de très anciens radiolaires tropicaux. Et aussi de créatures du folklore préhistorique dont parlait Wilmarth – prolongements du culte de Cthulhu, etc.

» Un vaste champ de recherche est ouvert. Dépôts probables du crétacé inférieur ou du début de l'éocène, à en juger par les spécimens qui y sont mêlés. Énormes stalagmites formées au-dessus d'eux. Dur travail pour les dégager, mais leur robustesse a évité les dégâts. État de conservation inespéré, dû évidemment à l'action du calcaire. Rien trouvé d'autre, mais reprendrons fouilles plus tard. Il faut maintenant rapporter au camp quatorze énormes spécimens sans les chiens, qui aboient furieusement et qu'on ne peut laisser approcher. Avec neuf hommes – trois pour garder les chiens – nous devrions réussir à conduire convenablement les traîneaux, malgré le vent défavorable. Il faut établir la liaison aérienne avec McMurdo et commencer à embarquer le matériel. Mais je veux disséquer un de ces monstres avant de prendre aucun repos. Dommage de n'avoir pas ici de vrai laboratoire. Dyer devrait se botter les fesses pour avoir voulu empêcher mon voyage vers l'ouest. D'abord les montagnes les plus hautes du monde, et puis ceci. Si ce n'est pas le clou de l'expédition, je me demande ce qui l'est. Scientifiquement, c'est la gloire. Compliments, Pabodie, pour la foreuse qui a ouvert la caverne. À présent, *Arkham* voudrait-il répéter la description ? »

Nos impressions, à Pabodie et à moi, au reçu de ce rapport, dépassent toute description, et nos compagnons ne furent pas en reste d'enthousiasme. McTighe, qui avait rapidement noté quelques points essentiels à travers le bourdonnement du récepteur, reprit le message complet à partir de la sténographie, dès que l'opérateur de Lake eut terminé l'émission. Tous comprenaient la portée sensationnelle de la découverte, et j'adressai nos félicitations à Lake aussitôt que l'opérateur de l'*Arkham* eut répété les passages descriptifs comme on le lui avait demandé ; mon exemple fut suivi par Sherman, de sa station à la réserve secrète du détroit de McMurdo, aussi bien que par le capitaine Douglas de l'*Arkham*. Plus tard, j'ajoutai, en tant que chef de

l'expédition, quelques commentaires qui devaient être transmis par l'*Arkham* au monde extérieur. Naturellement, il n'était pas question de repos dans une pareille exaltation et mon seul désir était de rejoindre le plus vite possible le camp de Lake. Je fus déçu quand il me fit dire qu'un fort coup de vent venant de la montagne rendait pour l'instant tout transport aérien impossible.

Mais une heure et demie plus tard, la déception fit place à un nouvel intérêt. De nouveaux messages de Lake annonçaient le transport réussi des quatorze grands spécimens jusqu'au camp. L'effort avait été rude car ils étaient étonnamment pesants ; mais neuf hommes s'en étaient très bien tirés. À présent, une partie de l'équipe édifiait à la hâte un corral de neige à bonne distance de la base, où l'on mènerait les chiens pour les nourrir plus commodément. On avait déposé les spécimens sur la neige dure près du camp, sauf un dont Lake essayait tant bien que mal la dissection. La tâche se révéla plus laborieuse qu'on ne s'y attendait ; car malgré la chaleur du poêle à essence dans la tente-laboratoire récemment dressée, les tissus souples en apparence du sujet choisi – intact et vigoureux – n'avaient rien perdu de leur dureté coriace. Lake ne savait comment pratiquer les incisions nécessaires sans une brutalité qui risquait de détruire les finesses de structure qu'il cherchait à étudier. Il avait encore, c'est vrai, sept autres spécimens en parfait état mais ils étaient trop rares pour qu'on en use à la légère à moins que la caverne ne pût, par la suite, en fournir indéfiniment. Il renonça donc à celui-ci et en fit apporter un autre qui, bien que pourvu aux deux extrémités des dispositifs en étoile, était gravement endommagé et partiellement éclaté le long d'un des grands sillons du torse.

Les résultats, rapidement communiqués par radio, furent déconcertants et tout à fait passionnants. Pas question de délicatesse ou de précision avec les instruments tout juste bons à entamer le tissu inhabituel, mais le peu qui fut obtenu nous laissa tous stupéfaits et perplexes. Il allait falloir remettre à jour entièrement la biologie actuelle car ce monstre n'était le produit d'aucun développement cellulaire scientifiquement connu. Il y avait eu à peine quelques cristallisations, et en dépit de leur âge, peut-être quarante millions d'années, les organes internes étaient absolument intacts. Le caractère coriace, inaltérable et presque indestructible était inhérent à ce type d'organisme, et se rattachait à certain cycle paléogène de l'évolution des invertébrés totalement inaccessible à nos capacités spéculatives. Au début, tout ce que Lake découvrit était sec, mais à mesure que la tente chauffée produisait son effet amollissant, un suintement d'origine organique dégageant une odeur forte et repoussante apparut dans la partie indemne de l'objet. Ce n'était pas du sang mais un liquide épais, vert foncé, qui apparemment en tenait lieu. Lake en était là de son travail lorsque les trente-sept chiens avaient été conduits au corral encore inachevé ;

et même à cette distance, des aboiements sauvages et des signes de nervosité répondirent aux émanations âpres et envahissantes.

Loin d'aider à situer l'étrange entité, cette dissection préliminaire ne fit qu'approfondir son mystère. Toutes les conjectures quant aux parties externes avaient été justes et, à les en croire, on ne pouvait guère hésiter à la dire animale ; mais l'observation interne fit apparaître tant de caractéristiques végétales que Lake nageait complètement. Il y avait digestion, circulation et élimination des déchets par les tubes rougeâtres de la partie inférieure en étoile. Il semblait à première vue que le système respiratoire utilisât l'oxygène plutôt que le bioxyde de carbone ; on découvrait des signes évidents de réserves d'air et de curieux procédés pour déplacer la respiration, de l'orifice externe jusqu'à au moins deux organes respiratoires entièrement développés : branchies et pores. Manifestement, cet être était amphibie et sans doute adapté aussi aux longues hibernations à l'abri de l'air. Des organes vocaux semblaient exister en liaison avec l'appareil respiratoire, mais ils présentaient des anomalies inexplicables pour l'instant. Le langage articulé, au sens de prononciation de syllabes, paraissait difficilement concevable ; mais on pouvait imaginer des sons flûtés, couvrant une gamme étendue. Quant au système musculaire, il était prodigieusement développé.

Lake resta confondu par la complexité et l'extrême évolution du système nerveux. Étonnamment primitif et archaïque à certains égards, le monstre possédait un jeu de centres ganglionnaires et de connexions témoignant du dernier degré de spécialisation. Son cerveau à cinq lobes était impressionnant ; on constatait la présence d'un équipement sensoriel, constitué en partie par les cils drus de la tête, impliquant des facteurs étrangers à tout autre organisme terrestre. Il avait sans doute plus de cinq sens, de sorte que son comportement ne pouvait être déduit par analogie avec rien de connu. Cette créature avait dû être, se dit Lake. d'une sensibilité aiguë, aux fonctions subtilement différenciées dans son monde primitif ; très proche des abeilles et des fourmis d'aujourd'hui. Elle se reproduisait comme les plantes cryptogames, notamment les ptéridophytes ; avait des sporanges au bout des ailes, et était certainement produite par un thalle ou un prothalle.

Lui donner un nom à ce stade eût été pure folie. Cela ressemblait à un radiolaire, tout en étant évidemment bien davantage. C'était partiellement végétal, tout en possédant aux trois quarts l'essentiel de la structure animale. Que cela fût d'origine marine, sa configuration symétrique et certaines autres particularités l'indiquaient clairement ; encore qu'on ne pût préciser au juste la limite de ses toutes dernières adaptations. Les ailes, après tout, maintenaient l'évocation persistante d'une vie aérienne. Comment un tel être avait-il pu poursuivre son évolution prodigieusement

complexe sur une terre nouveau-née, assez tôt pour laisser son empreinte sur des roches archéennes, c'était trop inconcevable pour ne pas rappeler à Lake, bizarrement, les mythes primitifs des Grands Anciens, qui descendirent des étoiles pour inventer la vie sur Terre par plaisanterie ou par erreur, et les contes extravagants des êtres cosmiques des collines d'Ailleurs, que racontait un collègue folkloriste du département anglais de Miskatonic.

Il envisageait, bien sûr, la possibilité que les empreintes précambriennes aient été laissées par un ancêtre moins évolué de nos spécimens ; mais il écartait vite cette théorie trop simple en considérant les qualités structurelles supérieures des fossiles plus anciens. Peut-être les dernières formes indiquaient-elles une décadence plutôt qu'un progrès de l'évolution. La taille des pseudopodes avait diminué, et la morphologie dans son ensemble paraissait plus grossière et simplifiée. Du reste, les nerfs et les organes qu'il venait d'examiner évoquaient singulièrement des régressions de formes encore plus élaborées. Les parties rudimentaires et atrophiées étaient étonnamment fréquentes. Somme toute, on n'avait guère avancé, et Lake se rabattit sur la mythologie pour une appellation provisoire – en surnommant plaisamment ses trouvailles les « Anciens ».

Vers 2 h 30 du matin, ayant décidé de remettre à plus tard son travail pour prendre un peu de repos, il couvrit d'une bâche le sujet disséqué, quitta la tente-laboratoire et considéra les spécimens intacts avec un nouvel intérêt. Le soleil perpétuel de l'Antarctique avait commencé à assouplir un peu leurs tissus, de sorte que les pointes de la tête et les tubes de deux ou trois semblaient prêts à se déployer ; il n'y avait pas lieu, pensa-t-il, de craindre pour l'instant la décomposition, la température restant presque au-dessous de zéro [4]. Il rapprocha néanmoins les uns des autres les sujets non disséqués, et jeta dessus une toile de tente pour leur éviter les rayons solaires directs. Cela pourrait contribuer aussi à empêcher leur odeur d'alerter les chiens, dont l'agitation hostile devenait un vrai problème, même à la grande distance où ils étaient tenus, derrière les murs de neige de plus en plus hauts qu'une équipe renforcée dressait en hâte autour de leurs quartiers. Il dut charger de lourds blocs de neige les coins de la toile pour la maintenir en place malgré le vent qui se levait, car les montagnes titanesques semblaient sur le point de déchaîner quelques redoutables rafales. Les premières craintes quant aux brusques coups de vent antarctiques se ravivaient et, sous la surveillance d'Atwood, les précautions furent prises pour établir autour des tentes, du nouveau corral des chiens et des hangars rudimentaires d'avions, des remblais de neige du côté de la montagne. Ces hangars, commencés avec des blocs de neige dure à leurs moments perdus, étaient loin d'être assez hauts ; et Lake finit par suspendre toutes les autres tâches pour mettre les hommes à ce travail.

Il était quatre heures passées quand Lake se prépara enfin à terminer l'émission et nous invita tous à partager le repos qu'allait prendre son équipe quand les murs du hangar seraient un peu plus hauts. Il eut avec Pabodie un échange amical sur les ondes et lui redit ses éloges pour les foreurs vraiment sensationnels qui avaient aidé à sa découverte. Atwood lui aussi envoyait saluts et compliments. J'adressai à Lake mes félicitations chaleureuses, reconnaissant qu'il avait eu raison à propos du voyage vers l'ouest ; et nous décidâmes de reprendre contact par radio à dix heures du matin. Si le vent était tombé, Lake enverrait un appareil chercher l'équipe à ma base. Juste avant de me retirer, je lançai un dernier appel à l'*Arkham*, avec instructions d'atténuer les nouvelles du jour à l'intention de l'extérieur, car les détails au complet semblaient assez renversants pour susciter une vague d'incrédulité, tant qu'on ne les aurait pas justifiés par des preuves.

III

Aucun de nous, je pense, n'eut le sommeil très lourd ni paisible ce matin-là ; l'excitation de la découverte et la fureur croissante du vent s'y opposaient. La tempête était si violente, même chez nous, que nous ne pouvions nous empêcher de penser qu'elle devait être bien pis au camp de Lake, au pied même des montagnes inconnues qui l'engendraient et la déchaînaient. McTighe, éveillé à dix heures, tenta de joindre Lake par radio comme convenu, mais des phénomènes électriques dans l'atmosphère troublée de l'ouest semblaient empêcher toute communication. On put cependant obtenir l'*Arkham*, et Douglas me dit qu'il avait lui aussi vainement essayé d'atteindre Lake. Il ignorait tout du vent, qui ne soufflait guère au détroit de McMurdo malgré sa violence obstinée dans notre secteur.

Nous restâmes à l'écoute toute la journée, inquiets, tâchant de temps en temps d'appeler Lake, mais toujours sans résultat. Vers midi, un vent littéralement frénétique déferla, venant de l'ouest, et nous craignîmes pour la sécurité de notre camp ; mais il finit par s'apaiser, avec seulement une petite rechute vers deux heures de l'après-midi. À partir de trois heures, par temps calme, nous redoublâmes d'efforts pour obtenir Lake. Sachant qu'il disposait de quatre avions, chacun pourvu d'un excellent poste à ondes courtes, nous ne pouvions imaginer qu'un quelconque accident ait pu endommager toute son installation radio à la fois. Pourtant le silence total persistait ; et songeant à la violence démente qu'avait pu atteindre le vent dans son secteur, nous ne pouvions nous garder des plus sinistres conjectures.

Vers six heures, nos craintes s'étant aggravées et précisées, après avoir consulté par radio Douglas et Thorfinnssen, je résolus d'entreprendre une enquête. Le

cinquième appareil, qui était resté à la réserve du détroit de McMurdo, avec Sherman et deux marins, était en bon état et prêt à servir immédiatement ; et il semblait bien que le cas d'extrême urgence pour lequel nous l'avions réservé se présentait maintenant. Je joignis Sherman par radio et le priai de me rejoindre avec l'avion et les deux marins à la base sud, le plus rapidement possible, les conditions atmosphériques étant apparemment très favorables. Puis nous informâmes le personnel de la mission d'enquête en préparation, et décidâmes d'emmener tout le monde, avec le traîneau et les chiens que j'avais gardés près de moi. Si lourde que fût la charge, elle était à la portée d'un de ces gros avions construits pour nous sur commande spéciale de machines de transport lourd. J'essayai encore de temps en temps de joindre Lake, sans plus de résultat.

Sherman, accompagné des marins Gunnarsson et Larsen, décolla à 7 h 30, nous tenant au courant, pendant le voyage, d'un vol sans histoire. Ils arrivèrent à notre base à minuit et, tous ensemble, nous discutâmes aussitôt de l'opération suivante. Il était risqué de naviguer au-dessus de l'Antarctique dans un appareil isolé, sans le repère d'aucune base, mais personne ne se déroba à ce qui s'imposait comme la nécessité la plus évidente. Après avoir commencé à charger l'appareil, on alla se coucher à deux heures pour un bref repos, mais on était debout à quatre heures afin de terminer chargement et bagages.

Le 25 janvier à 7 h 15, nous décollâmes en direction du nord-ouest, McTighe étant aux commandes, avec dix hommes, sept chiens, un traîneau, une réserve de carburant et de nourriture, et diverses autres choses, y compris la radio de bord. Le temps était clair, assez calme et la température relativement clémente ; nous ne prévoyions pas de difficultés pour atteindre la latitude et la longitude indiquées par Lake pour situer son camp. Nos craintes concernaient ce que nous allions trouver, ou ne pas trouver, à la fin de notre voyage ; car la réponse à tous nos appels au camp était toujours le silence.

Chaque incident de ce vol de quatre heures et demie reste gravé dans mon souvenir à cause de sa situation cruciale dans ma vie. Il marque pour moi la perte, à l'âge de cinquante-quatre ans, de toute la paix et l'équilibre dont jouit un esprit normal, grâce à sa conception familière de la Nature autour de nous et des lois de cette Nature. Les dix hommes que nous étions – mais l'étudiant Danforth et moi plus que tous les autres – eurent dès lors à affronter un monde d'une hideur démesurée d'horreurs aux aguets, que rien ne peut effacer de nos émotions, et que nous voudrions éviter de partager, si c'est possible, avec le reste de l'humanité. Les journaux ont publié les communiqués que nous envoyions de l'avion en vol, racontant notre course non-stop, nos deux combats en altitude contre la traîtrise des coups de vent, notre aperçu de la zone défoncée où Lake, trois jours plus tôt, avait creusé son puits à mi-chemin, et

notre découverte d'un groupe de ces étranges cylindres de neige duveteux qu'Amundsen et Byrd ont décrits, roulant sans fin dans le vent sur des lieues et des lieues de plateau glacé. Un moment vint pourtant où nos impressions ne pouvaient plus se traduire en aucun mot que la presse pût saisir ; et puis un autre encore où nous dûmes adopter une vraie règle de censure rigoureuse.

Le marin Larsen fut le premier à apercevoir devant nous le profil déchiqueté des cônes et des sommets ensorcelés, et ses exclamations attirèrent tout le monde aux hublots du grand avion. Malgré notre vitesse, ils furent très lents à imposer leur massive présence ; d'où nous conclûmes qu'ils devaient être à une distance considérable, et que seule leur fantastique hauteur pouvait accrocher le regard. Peu à peu cependant, ils montèrent inexorablement dans le ciel occidental, nous laissant discerner les différents sommets nus, désolés, noirâtres, et saisir le sentiment bizarre d'imaginaire qu'ils inspiraient dans la lumière rougeâtre de l'Antarctique, avec en arrière-plan le défi des nuages irisés de poussière de glace. Il y avait dans tout cela l'ombre tenace et pénétrante d'un formidable secret et d'une révélation suspendue ; comme si ces flèches de cauchemar étaient les pylônes d'une redoutable porte ouverte sur les domaines interdits du rêve, les abîmes complexes des temps lointains, de l'espace et de l'ultradimensionnel. Je ne pouvais m'empêcher de les sentir malfaisantes, ces montagnes hallucinées dont les versants plus lointains veillaient sur quelque ultime abysse maudit. L'éclat voilé de cet arrière-plan de nuages effervescents suggérait l'ineffable promesse d'un vague *outre-monde* éthéré bien au-delà de la spatialité terrestre, et rappelait effroyablement le radical isolement, la mort immémoriale de cet univers austral vierge et insondable. Ce fut le jeune Danforth qui nous fit observer les reliefs curieusement réguliers le long de la plus haute montagne – tels des fragments agglomérés de cubes parfaits que Lake avait mentionnés dans ses messages, et qui justifiaient tout à fait sa comparaison avec les évocations de rêve de temples primitifs en ruine sur les cimes nuageuses des montagnes d'Asie dans les peintures si étranges et subtiles de Rœrich. Une fascination réellement rœrichienne se dégageait de tout ce continent surnaturel de mystères himalayens. Je l'avais ressentie en octobre en apercevant pour la première fois la terre de Victoria, et je l'éprouvais de nouveau maintenant. Je percevais aussi le retour d'un malaise devant les ressemblances avec les mythes archéens, et des correspondances troublantes entre ce royaume fatal et le tristement célèbre plateau de Leng dans les écrits primordiaux. Les mythologues ont situé Leng en Asie centrale ; mais la mémoire de la race humaine – ou de ses prédécesseurs – est longue et il est bien possible que certains récits soient issus de contrées, de montagnes et de temples d'une horreur plus ancienne que l'Asie et qu'aucun monde humain connu. Quelques occultistes audacieux ont soupçonné une origine prépleistocène des *Manuscrits pnakotiques* fragmentaires et suggéré que les

zélateurs de Tsathoggua étaient aussi étrangers à l'humanité que Tsathoggua lui-même. Leng, où qu'il ait pu nicher dans l'espace et le temps, n'était pas un lieu qui m'attirait, de près ou de loin ; pas plus que je ne goûtais le voisinage d'un monde qui avait nourri les monstres ambigus archéens dont Lake avait parlé. Sur le moment, je regrettai d'avoir lu le détestable *Necronomicon*, et d'avoir tant discuté à l'université avec Wilmarth, le folkloriste si fâcheusement érudit.

Cet état d'esprit ne fit sans doute qu'aggraver ma réaction au mirage bizarre qui surgit devant nous du zénith de plus en plus opalescent, comme nous approchions des montagnes et commencions à distinguer les contreforts aux ondulations superposées. J'avais vu les semaines précédentes des douzaines de mirages polaires dont certains étaient aussi insolites et prodigieusement frappants ; mais celui-là avait un caractère tout à fait original et obscur de symbole menaçant, et je frémis en voyant au-dessus de nos têtes le labyrinthe grouillant de murs, de tours, de minarets fabuleux surgir des vapeurs glacées.

On eût dit une cité cyclopéenne d'une architecture inconnue de l'homme et de l'imagination humaine, aux gigantesques accumulations de maçonnerie noire comme la nuit, selon de monstrueuses perversions des lois géométriques et jusqu'aux outrances les plus grotesques d'une sinistre bizarrerie. Il y avait des troncs de cône, parfois en terrasses ou cannelés, surmontés de hautes cheminées cylindriques, ici et là élargies en bulbes et souvent coiffées d'étages de disques festonnés de peu d'épaisseur ; et d'étranges constructions tabulaires en surplomb, évoquant des piles d'innombrables dalles rectangulaires ou de plateaux circulaires, ou d'étoiles à cinq branches, chacune chevauchant la précédente. Il y avait des cônes et des pyramides composites, soit seuls, soit surmontant des cylindres ou des cubes, ou des cônes et pyramides tronqués plus bas, et à l'occasion, des flèches en aiguilles bizarrement groupées par cinq. Toutes ces structures fébriles semblaient reliées par des ponts tubulaires passant de l'une à l'autre à diverses hauteurs vertigineuses, et tout cela à une échelle épouvantable et oppressante dans son gigantisme démesuré. Le caractère général de mirage ne différait guère des plus extravagants observés et dessinés en 1820 par le chasseur de baleines arctique Scoresby ; mais à ce moment et en cet endroit, avec ces sombres et formidables sommets inconnus, avec à l'esprit la révélation de ce vieux monde aberrant et l'ombre du désastre probable de presque toute notre expédition, nous semblâmes y voir le signe d'une secrète malignité et un présage infiniment funeste.

Je fus heureux de voir se dissiper peu à peu le mirage, bien que, ce faisant, les tourelles et cônes de cauchemar passent par des déformations éphémères qui en aggravaient la hideur. Tandis que la trompeuse image se dissolvait tout entière entre

les remous opalescents, nous commençâmes à regarder de nouveau vers la terre et nous vîmes que la fin du voyage était proche. Devant nous, les montagnes inconnues se dressaient, vertigineuses, tel un redoutable rempart de géant, leurs étranges alignements visibles avec une netteté saisissante, même sans jumelles. Nous étions maintenant au-dessus des premiers contreforts et nous distinguions, au milieu de la neige, de la glace et des zones dénudées de leur principal plateau, deux taches plus sombres que nous reconnûmes pour le camp de Lake et son chantier de forage. Les contreforts les plus hauts surgissaient cinq à six miles plus loin, formant une chaîne presque distincte du terrifiant alignement de pics plus qu'himalayens, au-delà d'eux. Enfin Ropes – l'étudiant qui avait relayé McTighe aux commandes – amorça l'atterrissage en direction de la tache sombre de gauche, qui par son étendue semblait être le camp. Pendant ce temps, McTighe envoyait le dernier message par radio non censuré que le public devait recevoir de notre expédition.

Tout le monde, bien sûr, a lu les bulletins brefs et décevants de nos derniers jours en Antarctique. Quelques heures après notre atterrissage nous lançâmes un compte rendu prudent de la tragédie que nous avions découverte, annonçant à contrecœur l'anéantissement de toute l'équipe de Lake sous l'effroyable tempête de la veille ou de la nuit précédente. Onze morts connus, et le jeune Gedney disparu. Les gens excusèrent le flou et le manque de détails, comprenant le choc qu'avait dû nous causer le triste événement, et nous crurent quand nous expliquâmes que les mutilations infligées par le vent rendaient impossible le transport des onze corps. Réellement, je me flatte que même dans notre détresse, notre désarroi total et l'horreur qui nous étreignait l'âme, nous n'ayons jamais trahi la vérité dans aucun cas précis. La réalité terrible était en ce que nous n'osions pas dire – ce que je ne dirais pas à présent s'il n'était nécessaire de mettre d'autres en garde contre des terreurs sans nom.

C'est un fait que le vent avait causé d'épouvantables ravages. Tous auraient-ils pu y survivre, même sans l'autre « chose » ? On peut sérieusement en douter. La tempête, avec son bombardement incessant de particules de glace, avait dû dépasser tout ce que notre expédition avait connu jusqu'alors. Un hangar d'avion était à peu près pulvérisé – tout, semble-t-il, avait été abandonné dans un état très précaire – et le derrick, sur le site éloigné du forage, était entièrement mis en pièces. Les parties métalliques des avions au sol et du matériel de forage étaient écrasées et comme décapées, deux des petites tentes abattues malgré leur remblai de neige. Les surfaces de bois exposées aux rafales étaient piquetées et dépouillées de toute peinture, et toute trace dans la neige totalement effacée. Il est exact aussi que nous ne trouvâmes aucun des sujets biologiques archéens en assez bon état pour être emporté tout entier. Nous ramassâmes quelques minéraux sur un monceau de débris – notamment plusieurs

fragments de stéatite verdâtre dont la curieuse forme arrondie à cinq pointes et les vagues motifs de points groupés inspiraient tant de rapprochements discutables – et des fossiles parmi les plus caractéristiques des spécimens bizarrement mutilés.

Aucun des chiens n'avait survécu, leur enclos de neige hâtivement édifié près du camp ayant été presque entièrement détruit. C'était peut-être le fait de la tempête, bien que les plus gros dégâts, du côté proche du camp, qui n'était pas exposé au vent, donnent à penser que les bêtes hors d'elles avaient sauté ou forcé l'obstacle elles-mêmes. Les trois traîneaux avaient disparu, et nous tâchâmes d'expliquer que le vent les avait emportés dans l'inconnu… Les appareils de forage et de fusion de la glace sur le chantier étaient trop gravement endommagés pour justifier une récupération, et nous nous en servîmes pour obstruer la porte étrangement inquiétante que Lake avait ouverte sur le passé. Nous laissâmes de même au camp les deux avions les plus éprouvés, puisque notre équipe de survivants n'avait plus que quatre pilotes qualifiés – Sherman, Danforth, McTighe et Ropes – y compris Danforth, en piètre état nerveux pour naviguer. Nous rapportions tous les livres, matériels scientifiques et autres accessoires retrouvés, encore que beaucoup aient inexplicablement disparu. Les tentes de réserve et les fourrures restèrent introuvables ou en triste état.

Vers 4 heures de l'après-midi, après un grand vol de reconnaissance qui nous convainquit de la perte de Gedney, nous envoyâmes à l'*Arkham*, pour retransmission, notre message prudent ; et nous fîmes bien, je pense, de le rédiger ainsi, calme et circonspect. Tout ce que nous dîmes de l'agitation concernait nos chiens et leur inquiétude frénétique au voisinage des spécimens biologiques, à laquelle on pouvait s'attendre après les malheureuses déclarations de Lake. Nous ne parlions pas de leurs mêmes signes de nervosité en flairant les bizarres stéatites verdâtres et certains autres objets dans le secteur perturbé ; entre autres, les instruments scientifiques, les avions et des machines, au camp comme sur le chantier, dont les morceaux avaient été dispersés, déplacés et « maniés » par des vents qui se révélaient singulièrement curieux et investigateurs.

Quant aux quatorze spécimens biologiques, nous restâmes dans le vague, c'était bien pardonnable. Les seuls retrouvés, disions-nous, étaient endommagés mais il en restait assez pour établir l'entière véracité et l'impressionnante précision des descriptions de Lake. Il nous fut très difficile de faire abstraction de nos émotions personnelles – et nous tûmes le nombre de nos découvertes et la manière dont elles avaient été faites. Nous avions convenu cette fois de ne rien rapporter qui pût suggérer la folie des collaborateurs de Lake, et l'on aurait sûrement jugé délirants ces six monstres incomplets soigneusement enterrés debout dans des tombes de neige de neuf pieds, sous des tumulus à cinq pointes marqués de groupes de points identiques à ceux

des étranges stéatites verdâtres arrachées aux époques mésozoïque ou tertiaire. Les huit spécimens intacts mentionnés par Lake semblaient s'être complètement volatilisés.

Soucieux de ne pas troubler la tranquillité du public, nous parlâmes à peine, Danforth et moi, de l'épouvantable voyage du lendemain au-dessus des montagnes. Un appareil allégé au maximum pouvant seul franchir une chaîne d'une telle altitude, cette mission de reconnaissance fut heureusement limitée à deux d'entre nous. Lors de notre retour, à une heure du matin, Danforth était au bord de l'hystérie mais garda admirablement son sang-froid. Il promit sans difficulté de ne montrer ni nos croquis ni rien de ce que nous rapportions dans nos poches, de ne rien dire de plus aux autres que ce que nous avions décidé de communiquer à l'extérieur, et de cacher nos films pour les développer nous-mêmes plus tard ; ainsi cette partie de mon récit sera-t-elle aussi neuve pour Pabodie, McTighe, Ropes, Sherman et les autres qu'elle le sera pour le monde en général. À la vérité, Danforth est encore plus muet que moi, car il a vu – ou croit avoir vu – une chose qu'il ne veut pas dire, même à moi.

Comme on le sait, notre rapport comportait le récit d'une dure ascension ; la confirmation de l'opinion de Lake que les grands pics sont de l'ardoise archéenne et une autre strate écrasée très primitive, intacte au moins depuis l'époque comanchienne ; un commentaire conventionnel sur la régularité des formations en cubes et remparts ; la conclusion que les entrées de cavernes correspondaient à des veines calcaires disparues ; l'hypothèse que certains versants et défilés permettraient l'escalade et la traversée de toute la chaîne par des grimpeurs expérimentés ; et l'observation que le mystérieux autre versant comportait un superplateau haut et vaste aussi ancien et immuable que les montagnes elles-mêmes – vingt mille pieds de haut, avec des formations rocheuses grotesques en saillie à travers une mince couche glaciaire, et des contreforts bas échelonnés entre la surface du plateau et les à-pics des plus hauts sommets.

Ce corps de données est vrai à tous égards dans les limites de son propos, et il donna toute satisfaction aux hommes du camp. Nous attribuâmes nos seize heures d'absence – plus qu'il n'en fallait pour le vol annoncé, l'atterrissage et le programme de collecte des roches – à une longue suite mythique de vents contraires, et racontâmes fidèlement notre atterrissage sur les contreforts plus lointains. Notre récit, heureusement, eut un accent assez réaliste et banal pour ne donner à aucun des autres l'envie de nous imiter. L'auraient-ils essayé que j'aurais usé de toute ma persuasion pour les en dissuader – et je ne sais pas ce qu'aurait fait Danforth. Pendant notre absence, Pabodie, Sherman, Ropes, McTighe et Williamson avaient travaillé d'arrache-pied sur les deux meilleurs appareils de Lake, les remettant en état de

marche, malgré le sabotage absolument inexplicable de leurs pièces essentielles.

Nous décidâmes de charger tous les avions le lendemain matin et de rentrer le plus tôt possible à notre ancienne base. Bien qu'indirecte, c'était la voie la plus sûre pour rejoindre le détroit de McMurdo ; car un vol en droite ligne au-dessus des étendues les plus totalement inconnues du continent de l'éternelle mort impliquerait beaucoup de risques supplémentaires. Poursuivre l'exploration n'était guère envisageable après nos pertes tragiques et la destruction de notre matériel de forage ; et puis le doute et l'horreur autour de nous – dont nous ne dîmes rien – nous incitaient seulement à fuir le plus rapidement possible ce monde austral de désolation et de délire accablant.

Comme chacun sait, notre retour au monde connu se fit sans autres catastrophes. Tous les appareils regagnèrent l'ancienne base le lendemain soir, 27 janvier, après un bref vol sans escale ; et le 28 nous parvînmes au détroit de McMurdo en deux étapes, avec une seule pause très courte à cause d'un gouvernail défaillant, par fort vent sur le banc de glace après avoir quitté le grand plateau. Cinq jours plus tard, l'*Arkham* et le *Miskatonic*, avec tout l'équipage et le matériel à bord, se libéraient de la banquise de plus en plus dense et gagnaient la mer de Ross, les montagnes narquoises de la terre de Victoria se dressant vers l'ouest sur un ciel antarctique orageux, et mêlant aux plaintes du vent une large gamme de sons aigus qui me glaçaient jusqu'à l'âme. Moins d'une quinzaine après, nous laissions derrière nous la dernière trace de terre polaire, en remerciant le ciel d'être délivrés d'un royaume hanté, maudit, où la vie et la mort, l'espace et le temps ont conclu des alliances obscures et impies aux époques inconnues où la matière frémissait et nageait sur la croûte terrestre à peine refroidie.

Depuis notre retour, nous nous sommes tous constamment efforcés de décourager l'exploration antarctique, gardant pour nous, avec une remarquable et unanime loyauté, quelques doutes et conjectures. Le jeune Danforth lui-même, malgré sa dépression nerveuse, n'a ni bronché ni bavardé devant les médecins – en réalité, comme je l'ai dit, il est une chose que seul il a cru voir et qu'il refuse de dire, même à moi ; pourtant, à mon avis, cela l'aiderait psychologiquement, s'il consentait à le faire. Cela pourrait expliquer beaucoup de choses et le soulager, même s'il ne s'agit peut-être que du contrecoup illusoire d'un premier choc. C'est l'impression que je garde de ces rares moments sans contrôle où il me murmure des choses incohérentes – des choses qu'il désavoue avec véhémence sitôt qu'il se ressaisit.

Il sera difficile de détourner les autres du grand Sud blanc, et certains de nos efforts peuvent nuire directement à notre cause en attirant une attention curieuse. Nous devions savoir dès le début que la curiosité humaine est éternelle et que les résultats que nous annoncions ne pouvaient qu'en inciter d'autres à la même poursuite séculaire

de l'inconnu. Les communiqués de Lake sur ces monstres ont excité au plus haut point naturalistes et paléontologues, bien que nous ayons été assez prudents pour ne pas montrer les fragments recueillis sur les sujets à présent enterrés, ni nos photographies de ces spécimens lors de leur découverte. Nous nous sommes également interdit de montrer les plus inexplicables des os mutilés et des stéatites verdâtres, tandis que Danforth et moi gardions soigneusement les photos et les dessins que nous avions faits sur l'autre versant de la chaîne, ou les choses fripées que nous avions lissées et examinées dans la terreur, puis rapportées dans nos poches. Mais maintenant s'organise cette équipe Starkweather-Moore, et avec une ampleur qui dépasse tout ce que nous avions pu tenter. Si rien ne les arrête, ils atteindront le cœur le plus secret de l'Antarctique, fondant et forant jusqu'à ramener au jour ce qui peut mettre fin au monde que nous connaissons. Aussi dois-je enfin passer outre à toutes les réticences – même au sujet de cette ultime chose sans nom, au-delà des montagnes hallucinées.

IV

C'est avec énormément d'hésitation et de répugnance que je me reporte en esprit au camp de Lake et à ce que nous y avions réellement découvert – et à cette autre chose au-delà du terrible mur montagneux. Je suis toujours tenté d'esquiver les détails, laissant les allusions remplacer les faits réels et les déductions inéluctables. J'espère en avoir déjà assez dit pour passer rapidement sur le reste, c'est-à-dire l'horreur de ce camp. J'ai parlé du sol ravagé par le vent, des hangars endommagés, des machines détraquées, des inquiétudes successives de nos chiens, des traîneaux et autres objets disparus, de la mort des hommes et des chiens, de l'absence de Gedney, et des six spécimens biologiques dans leur sépulture insensée, étrangement bien conservés malgré toutes leurs lésions, dans un monde mort depuis quarante millions d'années. Je ne me souviens pas si j'ai dit ou non qu'en examinant les chiens nous nous étions aperçus qu'il en manquait un. Nous n'y pensâmes que plus tard – à la vérité, Danforth et moi fûmes les seuls à y avoir songé.

L'essentiel de ce que j'ai omis concerne les cadavres, et certains aspects ambigus qui peuvent ou non prêter à l'apparent chaos une sorte de rationalité atroce et inimaginable. Sur le moment, je m'efforçai d'en détourner l'esprit de nos hommes ; car il était beaucoup plus simple – et tellement plus normal – de tout attribuer à une crise de folie de quelques-uns de l'équipe de Lake. De toute apparence, ce vent de montagne démoniaque aurait suffi à rendre fou n'importe qui dans ce cœur de tout le mystère et de toute la désolation terrestres.

La suprême anomalie, c'était bien sûr l'état des corps – des hommes comme des

chiens. Ils avaient tous affronté quelque effroyable combat, étant déchirés et mutilés de façon abominable et tout à fait incompréhensible. La mort, autant qu'on en pouvait juger, avait été causée chaque fois par strangulation ou lacération. Les chiens, apparemment, étaient à l'origine des violences, car l'état de leur corral rudimentaire prouvait qu'il avait été défoncé de l'intérieur. À cause de l'aversion des animaux pour ces infernales créatures archéennes, on l'avait installé à quelque distance du camp, mais la précaution semblait avoir été vaine. Laissés seuls dans ce vent monstrueux derrière de fragiles clôtures d'une hauteur insuffisante, ils avaient dû se ruer dessus – soit à cause de l'ouragan, soit à cause de quelque subtile et envahissante odeur émanant des spécimens de cauchemar, on ne sait. Ces spécimens, bien sûr, avaient été recouverts d'une toile de tente ; mais le soleil oblique de l'Antarctique échauffait constamment cette toile et Lake avait signalé que la chaleur solaire tendait à détendre et à dilater les tissus singulièrement solides et coriaces desdits « objets ». Peut-être le vent avait-il emporté la toile, les malmenant au point d'exciter leurs qualités olfactives les plus agressives, en dépit de leur antiquité.

Quoi qu'il en soit, c'était bien assez hideux et révoltant. Peut-être ferais-je mieux de mettre de côté la nausée pour dire enfin le pire – mais avec l'affirmation catégorique, fondée sur des observations de première main et les plus rigoureuses déductions de Danforth et moi-même, que Gedney, alors disparu, n'était en aucune manière responsable des horreurs écœurantes que nous découvrîmes. J'ai dit que les corps étaient effroyablement mutilés. Je peux ajouter que certains étaient incisés et amputés de la manière la plus singulière, froide et inhumaine. Il en était de même pour les hommes et les chiens. Tous les corps les plus sains, les plus gras, quadrupèdes ou bipèdes, avaient été amputés de leurs plus importantes masses de chair, découpées et prélevées comme par un boucher consciencieux ; et tout autour, du sel éparpillé – pris dans les réserves pillées de nos avions – suggérait les plus horribles rapprochements. Cela s'était produit dans l'un des hangars rudimentaires dont on avait sorti l'avion, et les vents avaient ensuite effacé toutes les traces qui auraient pu étayer une hypothèse plausible. Des morceaux dispersés de vêtements brutalement tailladés sur les sujets humains de dissection ne suggéraient aucune piste. Inutile de faire état de la vague trace d'une légère empreinte neigeuse dans un coin abrité de l'enceinte détruite – car cette trace ne concernait pas du tout des empreintes humaines, mais se confondit avec tous les discours sur les empreintes fossiles, que le pauvre Lake avait prodigués au cours des semaines précédentes. Il fallait se méfier de son imagination sous le vent de ces montagnes hallucinées.

Ainsi que je l'ai dit, il s'avéra enfin que Gedney et un chien avaient disparu. Quand nous étions arrivés à ce terrible hangar, il nous manquait deux hommes et deux chiens ;

mais la tente de dissection à peu près intacte, où nous entrâmes après avoir examiné les tombes monstrueuses, avait quelque chose à nous apprendre. Elle n'était plus telle que l'avait laissée Lake car les restes recouverts du sujet primitif avaient été retirés de la table improvisée. En fait, nous avions déjà compris que l'un des six spécimens endommagés et enterrés de façon aberrante que nous avions retrouvés – celui qui dégageait une odeur particulièrement détestable – représentait les morceaux regroupés de ce que Lake avait essayé d'étudier. Sur la table de laboratoire et autour, d'autres choses étaient éparpillées, et nous eûmes vite fait de deviner que c'étaient les restes d'un homme et d'un chien minutieusement disséqués mais de façon bizarre et maladroite. J'épargnerai les sentiments des survivants en taisant l'identité de l'homme. Les instruments anatomiques avaient disparu, mais certains indices prouvaient qu'ils avaient été soigneusement nettoyés. Le poêle à essence était parti lui aussi, mais nous trouvâmes alentour une étonnante jonchée d'allumettes. Nous ensevelîmes les restes humains auprès des dix autres hommes, et les restes canins avec les trente-cinq autres chiens. Quant aux traînées insolites sur la table de laboratoire et sur le fouillis de livres illustrés malmenés puis dispersés autour d'elle, nous étions trop abasourdis pour y réfléchir.

Ce fut là l'horreur suprême du camp mais il restait d'autres sujets de perplexité. La disparition de Gedney, celle du chien, des huit spécimens intacts, des trois traîneaux et de certains instruments, ouvrages techniques et scientifiques illustrés, matériel d'écriture, lampes et piles électriques, nourriture et carburant, appareils de chauffage, tentes de réserve, vêtements de fourrure, et ainsi de suite, décourageaient toute hypothèse raisonnable ; comme aussi les taches d'encre frangées d'éclaboussures sur certaines feuilles de papier, et les traces de singulières manipulations et expériences étrangères autour des avions et de tous les autres dispositifs mécaniques, au camp comme au chantier de forage. Les chiens semblaient avoir en horreur ces machines bizarrement détraquées. Il y eut encore le saccage du garde-manger, la disparition de certains produits de base, et le comique discordant d'un monceau de boîtes de conserve éventrées par les moyens les plus aberrants dans des endroits imprévisibles. La profusion d'allumettes éparpillées, intactes, brisées ou brûlées, était une autre énigme mineure ; de même les deux ou trois tentes de réserve et vêtements de fourrure qui traînaient, tailladés de façon étrange et peu orthodoxe, à la suite – on l'imagine – d'efforts maladroits pour des adaptations inconcevables. Le traitement révoltant des corps humains et canins, et la sépulture insensée des spécimens endommagés confirmaient bien ce délire destructeur. En prévision de ce qui justement se produit aujourd'hui, nous photographiâmes avec soin toutes les preuves évidentes de confusion démente dans le camp ; et nous nous servirons des clichés pour appuyer nos arguments contre le projet de l'expédition Starkweather-Moore.

Notre premier soin après la découverte des cadavres dans le hangar fut de photographier et d'ouvrir la rangée de tombes extravagantes sous leurs tertres de neige à cinq pointes. Nous ne pûmes nous empêcher d'observer l'analogie de ces tertres monstrueux, et leurs séries de points groupés, avec les descriptions du pauvre Lake à propos des étranges stéatites verdâtres ; et quand nous tombâmes sur les stéatites elles-mêmes dans le grand tas de minéraux, la ressemblance nous parut très frappante en effet. La disposition de l'ensemble, il faut le reconnaître, évoquait abominablement la tête en forme d'étoile de mer des entités archéennes ; et nous convînmes que le rapprochement devait avoir puissamment influencé les esprits sensibilisés de l'équipe à bout de nerfs. Notre propre découverte des objets enterrés fut un moment terrible, et nous renvoya, Pabodie et moi, en imagination à quelques-uns des mythes primitifs odieux que des lectures et des propos nous avaient révélés. Nous fûmes tous d'avis que la seule vue et la présence constante de tels objets avaient pu contribuer, avec la solitude oppressante du pôle et le diabolique vent de montagne, à rendre folle l'équipe de Lake.

Car la folie – celle précisément de Gedney, seul survivant possible – fut l'explication spontanément admise à l'unanimité, du moins dans la perspective d'une déclaration orale ; car je ne serai pas assez naïf pour nier que chacun de nous puisse avoir nourri des conjectures extravagantes que la raison nous interdisait de formuler. Sherman, Pabodie et McTighe survolèrent dans l'après-midi toute la région environnante, balayant l'horizon avec les jumelles, à la recherche de Gedney et des différents matériels disparus ; mais on ne trouva rien. Ils rapportèrent au retour que la barrière titanesque de la chaîne s'étendait à perte de vue à droite et à gauche sans rien perdre de son altitude ni de sa structure typique. Sur certains pics cependant, les formations régulières de cubes et de remparts étaient plus abruptes et plus sobres, présentant des ressemblances plus fantastiques encore avec les ruines des montagnes d'Asie peintes par Rœrich. La distribution des entrées de cavernes secrètes sur les sommets noirs dépouillés de neige semblait à peu près égale, pour autant qu'on pouvait suivre la chaîne.

En dépit des horreurs actuelles, il nous restait assez de ferveur scientifique et d'esprit d'aventure pour nous interroger sur l'inconnu au-delà de ces mystérieuses montagnes. Comme l'ont déclaré nos messages prudents, nous allâmes nous reposer à minuit après une journée de terreur et de désarroi ; mais non sans avoir prévu de tenter dès le lendemain matin un ou plusieurs vols en altitude au-dessus de la chaîne, dans un avion chargé au minimum, avec un appareil de prise de vues aériennes et un outillage de géologue. Il fut convenu que Danforth et moi partirions les premiers, et nous nous éveillâmes à sept heures pour une mission matinale ; mais des vents violents

– mentionnés dans notre bref communiqué au monde extérieur – retardèrent notre départ jusqu'à neuf heures.

J'ai déjà parlé du récit prudent que nous fîmes aux hommes du camp – et qui fut transmis à l'extérieur – lors de notre retour seize heures plus tard. C'est maintenant mon redoutable devoir de compléter ce compte rendu en remplaçant les omissions charitables par un aperçu de ce que nous avions vu réellement dans le monde secret au-delà des montagnes – aperçu de révélations qui ont mené finalement Danforth à la crise nerveuse. Je regrette qu'il n'ait pas ajouté un mot vraiment explicite à propos de ce qu'il croit être seul à avoir vu – même s'il s'agit probablement d'une hallucination – peut-être l'ultime goutte d'eau qui l'a mis dans cet état ; mais il y est fermement opposé. Je ne puis que répéter ses derniers murmures incohérents sur ce qui l'a fait hurler quand l'avion est remonté en flèche à travers la passe montagneuse battue par le vent, après le choc réel et tangible que j'avais partagé avec lui. Ce sera mon dernier mot. Si les preuves que je divulgue de la survivance d'horreurs anciennes ne suffisent pas à dissuader les autres de toucher à l'Antarctique profond – ou au moins de trop creuser sous la surface de cet ultime désert de secrets interdits et inhumains, et de solitude à jamais maudite – je ne serai pas responsable de malheurs sans nom et peut-être incommensurables.

Danforth et moi, examinant les notes prises par Pabodie cet après-midi-là et les vérifiant au sextant, nous avions calculé que la passe la plus basse praticable dans la chaîne se situait un peu à notre droite, en vue du camp, et à environ vingt-trois ou vingt-quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est donc ce point que nous visions à bord de l'avion peu chargé où nous embarquâmes pour notre vol de reconnaissance. Le camp lui-même, sur les contreforts qui s'élevaient d'un haut plateau continental, était à quelque douze mille pieds d'altitude, si bien que la montée nécessaire n'était pas si considérable qu'il pouvait sembler. Nous ressentîmes vivement, cependant, la raréfaction de l'air et le froid intense, car, à cause des conditions de visibilité, nous avions dû laisser ouverts les hublots de la cabine. Nous portions, bien entendu, nos plus chaudes fourrures.

En approchant des pics interdits, sombres et sinistres au-dessus de la neige coupée de crevasses et de glaciers interstitiels, nous observâmes de plus en plus de ces curieuses formations régulières accrochées aux pentes, et nous repensâmes aux étranges peintures asiatiques de Nicholas Rœrich. Les vieilles couches rocheuses érodées par le vent confirmaient pleinement tous les communiqués de Lake, démontrant que ces vénérables cimes se dressaient, exactement les mêmes, depuis une époque étonnamment ancienne de l'histoire de la Terre – peut-être plus de cinquante millions d'années. Avaient-elles été plus hautes et de combien ? Vaine question ; mais

tout, autour de cette singulière région, indiquait d'obscures influences atmosphériques contraires au changement, et prévues pour retarder le processus climatique normal de désintégration des roches.

Mais ce fut, au flanc de la montagne, le fouillis de cubes réguliers, de remparts et d'entrées de cavernes qui nous fascina et nous troubla le plus. Je les observai aux jumelles et en pris des photos aériennes pendant que Danforth pilotait ; et par moments, je le relayais aux commandes – bien que mes connaissances en aéronautique fussent d'un amateur – afin de le laisser prendre les binoculaires. Nous constatâmes aisément que, pour l'essentiel, tout cela était du quartz archéen assez clair, à la différence de toutes les formations visibles sur les grandes étendues ; et que leur régularité était extrêmement singulière à un point que le malheureux Lake avait à peine suggéré.

Comme il l'avait dit, leurs bords étaient arrondis et effrités par des ères incalculables de féroces intempéries ; mais leur matière dure et leur résistance surnaturelle les avaient sauvés de l'anéantissement. Beaucoup de parties, notamment les plus proches des pentes, semblaient de même nature que la roche superficielle des alentours. L'ensemble rappelait les ruines de Machu Picchu dans les Andes, ou les fondations primitives de Kish mises au jour en 1929 par l'expédition du musée d'Oxford-Field ; Danforth et moi eûmes tous deux cette impression de *blocs cyclopéens distincts* que Lake avait attribuée à Carroll, son compagnon de vol. Comment expliquer leur présence en cet endroit, voilà qui me dépassait absolument, et le géologue en moi se sentait singulièrement humilié. Les formations ignées présentent souvent d'étranges régularités – telle la fameuse Chaussée des Géants en Irlande – mais cette chaîne prodigieuse, bien que Lake ait d'abord soupçonné des cônes fumants, était avant tout non volcanique de par sa structure même.

Les curieuses cavernes, près desquelles les formations bizarres semblaient plus nombreuses, présentaient un autre problème, bien que mineur, par la géométrie de leur contour. Elles étaient, ainsi que l'avait dit le communiqué de Lake, souvent presque carrées ou semi-circulaires ; comme si les ouvertures naturelles avaient été façonnées pour plus de symétrie par quelque main magique. Leur abondance et leur large répartition semblaient remarquables, suggérant dans toute cette zone un dédale de galeries creusées au sein de la couche calcaire. Les aperçus que nous pouvions saisir ne pénétraient guère l'intérieur des cavernes, mais nous n'y vîmes ni stalactites ni stalagmites. À l'extérieur, cette partie des versants montagneux entre les ouvertures paraissait invariablement lisse et régulière ; et Danforth pensa que les légères fissures et piqûres de l'érosion se rapprochaient de figures inhabituelles. Plein comme il l'était des horreurs et des bizarreries découvertes au camp, il imaginait que ces trous

ressemblaient vaguement à ceux des groupes déconcertants de points répartis sur les stéatites verdâtres des premiers âges, si hideusement multipliés sur les tertres de neige absurdement édifiés au-dessus des six monstres enterrés.

Nous étions progressivement montés au-delà des contreforts plus élevés et dans la direction de la passe que nous avions repérée. Ce faisant, nous regardions de temps à autre en bas la neige et la glace de la route de terre, nous demandant si nous aurions pu mener à bien le voyage avec l'équipement plus rudimentaire des jours précédents. Quelque peu surpris, nous vîmes que le sol était loin d'être aussi accidenté qu'on aurait pu s'y attendre ; et en dépit des crevasses et autres passages difficiles, il n'aurait guère arrêté les traîneaux d'un Scott, d'un Shackleton ou d'un Amundsen. Certains glaciers paraissaient mener avec une exceptionnelle continuité aux passes mises à nu par le vent, et en abordant celle que nous avions choisie, nous constatâmes qu'elle n'était pas une exception.

On traduirait difficilement sur le papier nos impressions d'attente inquiète au moment de passer la crête pour découvrir un monde vierge, même si nous n'avions aucune raison de croire les contrées au-delà de la chaîne profondément différentes de celles que nous avions déjà vues et traversées. L'ambiance de mystère maléfique de ces montagnes arides, et l'appel de cette mer du ciel opalescent aperçue entre leurs sommets fut une chose si subtile et ténue qu'on ne saurait l'exprimer en mots de tous les jours. C'était plutôt du domaine d'un vague symbolisme psychologique et de rapprochements esthétiques – une chose qui aurait mêlé poésie et peintures exotiques avec les mythes archaïques dissimulés dans les livres redoutés et interdits. Même le refrain du vent prenait un accent particulier de malignité consciente ; et il sembla une seconde que le son composite contînt un bizarre sifflement musical ou flûte, couvrant une gamme aussi large que le souffle qui balayait en tous sens les omniprésentes et sonores cavernes. Il y avait dans ce son une note trouble, évocatrice d'une répugnance aussi complexe et déplaisante que les autres sombres impressions.

Nous étions à présent, après une lente ascension, à une altitude de vingt-trois mille cinq cent soixante-dix pieds, selon le baromètre anéroïde, et nous avions laissé définitivement au-dessous de nous la région des neiges persistantes. Il n'y avait plus haut que des pentes rocheuses sombres et nues, et le début de glaciers grossièrement striés – mais avec le défi de ces cubes, de ces remparts et de ces cavernes retentissantes, pour ajouter le présage du surnaturel, du fantastique et du rêve. Suivant du regard le profil des hauts pics, je crus voir celui qu'avait évoqué le pauvre Lake, avec un rempart à la cime. Il semblait à moitié perdu dans une singulière brume antarctique ; cette même brume peut-être qui avait inspiré à Lake sa première idée de volcanisme. La passe s'ouvrait juste devant nous, lisse et fouettée par le vent entre ses

pylônes déchiquetés et hostiles. Au-delà, un ciel découpé en vapeurs tournoyantes, éclairé par l'oblique soleil polaire – le ciel de ce mystérieux royaume, là-bas, sur lequel nous sentions qu'aucun regard humain ne s'était jamais posé.

Quelques pieds de plus en altitude et nous allions contempler ce royaume. Danforth et moi, incapables de parler, sinon en criant dans le vent qui hurlait et flûtait en se ruant à travers la passe, ajoutant au bruit des moteurs à plein régime, nous échangeâmes des regards éloquents. Puis, ayant gagné ces quelques pieds d'altitude, nous pûmes enfin ouvrir grands les yeux, par-delà la formidable ligne de partage, sur les secrets inviolés d'une terre antique et totalement étrangère.

V

Je crois que nous poussâmes ensemble un cri de saisissement, d'émerveillement, de terreur mêlés, et d'incrédulité en nos propres sens en franchissant la passe pour découvrir ce qu'il y avait au-delà. Bien entendu, nous avons eu sur le moment l'arrière-pensée de quelque explication naturelle pour garder notre sang-froid. Nous pensions probablement aux pierres grotesquement érodées du Jardin des Dieux dans le Colorado, ou à la symétrie fantastique des rochers sculptés par le vent du désert de l'Arizona. Peut-être même avons-nous cru à moitié à un mirage comme nous en avions vu le matin avant notre première approche des montagnes hallucinées. Nous avons dû nous raccrocher à quelques notions normales lorsque nos regards ont balayé le plateau sans limites marqué par les tempêtes, et saisi le labyrinthe presque infini de masses de pierre colossales, régulières et géométriquement équilibrées, qui dressaient leurs crêtes effritées et piquetées au-dessus d'une nappe de glace de quarante à cinquante pieds d'épaisseur à sa plus grande profondeur, et par places manifestement plus mince.

L'effet de ce monstrueux spectacle était indescriptible, car quelque diabolique violation des lois naturelles semblait évidente au départ. Ici, sur un haut plateau follement ancien d'au moins vingt mille pieds d'altitude, et dans un climat radicalement inhabitable depuis une époque préhumaine remontant au moins à cinq cent mille ans, s'étendait presque à perte de vue un enchevêtrement méthodique de pierres que seule une réaction mentale désespérée d'autodéfense eût attribué à une origine autre que consciente et artificielle. Nous avions déjà écarté, du moins dans une réflexion sérieuse, toute théorie selon laquelle les cubes et les remparts ne seraient pas naturels. Comment aurait-il pu en être autrement, puisque l'homme lui-même se différenciait à peine des grands singes à l'époque où cette région succombait au règne ininterrompu jusqu'ici de la mort glaciaire.

À présent pourtant, l'empire de la raison semblait irréfutablement bouleversé car ce labyrinthe cyclopéen de blocs carrés, courbes, en angle aigu, avait des caractéristiques qui interdisaient tout possible refuge. C'était bien évidemment la cité impie du mirage dans sa puissante, objective et inéluctable réalité. Ce maudit présage avait une base matérielle après tout – il y avait eu dans les couches supérieures de l'atmosphère une formation horizontale de poussière de glace, et cette révoltante survivance de pierre avait projeté son image de l'autre côté des montagnes conformément aux lois élémentaires de la réflexion. L'apparition avait évidemment été déformée, amplifiée et contenait des éléments qui n'étaient pas dans l'original. Pourtant, devant la source réelle, nous la trouvâmes plus hideuse et plus menaçante encore que sa lointaine image.

Seule la démesure inimaginable et inhumaine de ces immenses tours et remparts avait sauvé de l'anéantissement l'effroyable chose pendant les centaines de milliers – millions peut-être – d'années qu'elle avait niché là parmi les rafales d'un haut plateau désolé. « *Corona Mundi*… Toit du Monde… » Toutes sortes de formules fantastiques nous venaient aux lèvres tandis que nous regardions au-dessous de nous, pris de vertige, l'incroyable spectacle. Je repensais aux mystérieux mythes primitifs qui m'avaient hanté si obstinément depuis ma première image de ce monde antarctique mort – celle du démoniaque plateau de Leng, des Mi-Go ou abominables hommes des neiges de l'Himalaya, des *Manuscrits pnakotiques* avec leurs implications préhumaines, du culte de Cthulhu, du *Necronomicon*, et des légendes hyperboréennes de l'informe Tsathoggua et du frai d'étoiles pire qu'informe, associé à cette semi-entité.

Sur des miles sans fin dans toutes les directions, le monstre s'étendait avec très peu de lacunes ; en fait, suivant des yeux à droite et à gauche la base des premiers contreforts en gradins qui le séparaient du vrai pied de la montagne, nous conclûmes qu'on ne distinguait aucune interruption, sauf une à gauche de la passe par laquelle nous étions venus. Nous avions simplement découvert, par hasard, une partie d'un ensemble d'une étendue incalculable. Des structures grotesques de pierre étaient plus clairsemées sur les contreforts, reliant la terrible ville aux cubes et remparts déjà familiers qui formaient évidemment ses avant-postes de montagne. Eux, comme les étranges entrées de cavernes, étaient aussi rapprochés à l'intérieur que sur les flancs des montagnes.

L'innommable labyrinthe de pierre était fait, pour l'essentiel, de murs de dix à cent cinquante pieds de haut au-dessus de la glace, et d'une épaisseur variant de cinq à dix pieds. Il se composait surtout de prodigieux blocs d'ardoise primitive noire, de schiste et de calcaire – blocs qui faisaient souvent jusqu'à 4 × 6 × 8 pieds – bien

qu'en certains endroits il parût taillé dans un soubassement compact, irrégulier, d'ardoise précambrienne. Les bâtiments étaient de taille très inégale ; il y avait d'innombrables structures en nid d'abeille de dimensions énormes aussi bien que de plus petites et isolées. La forme générale en était plutôt conique, pyramidale ou en terrasse, bien qu'il existât beaucoup de cylindres parfaits, de cubes parfaits, de groupes de cubes et autres formes rectangulaires, ainsi qu'un curieux éparpillement d'édifices en angles, dont le plan au sol à cinq pointes rappelait les fortifications modernes. Les bâtisseurs avaient fait un constant et habile usage du principe de l'arc, et la ville à son âge d'or avait sans doute connu les dômes.

Tout ce fouillis était monstrueusement érodé et la nappe de glace d'où s'élevaient les tours était semée de blocs tombés et de débris immémoriaux. Là où la glace était transparente, nous pûmes voir les parties les plus basses des constructions gigantesques, et observer les ponts de pierre préservés par la glace qui reliaient les tours à différents niveaux. Sur les murs à découvert, nous pûmes repérer l'emplacement d'autres ponts plus élevés du même type. Un examen plus attentif révéla d'innombrables fenêtres de bonne taille ; certaines fermées par des volets d'une matière pétrifiée qui avait été du bois, mais la plupart béaient de façon sinistre et menaçante. Beaucoup de ruines, bien entendu, étaient sans toit, avec des bords inégaux bien qu'usés par le vent, tandis que d'autres, d'un type conique, pyramidal ou autre, plus pointu, protégées par les constructions environnantes plus hautes, gardaient intact leur profil malgré l'effritement et les trous partout visibles. À cause de la glace, nous pûmes à peine discerner ce qui semblait un décor sculpté en bandes horizontales – décor comportant de curieux groupes de points, dont la présence sur les stéatites prenait maintenant une signification infiniment plus large.

En beaucoup d'endroits les édifices étaient entièrement détruits et la nappe de glace profondément fendue par divers phénomènes géologiques. Ailleurs, la maçonnerie était rasée au niveau même de la glaciation. Une large tranchée s'étendant de l'intérieur du plateau jusqu'à une fissure dans les contreforts, à environ un mile à gauche de la passe que nous avions traversée, était entièrement libre de toute construction, et représentait probablement, conclûmes-nous, le lit d'un grand fleuve qui, à l'ère tertiaire – des millions d'années plus tôt – s'était écoulé à travers la ville jusqu'à quelque prodigieux abîme souterrain de la grande barrière montagneuse. Il y avait sans doute en amont toute une région de cavernes, de gouffres et de secrets souterrains qui échappent à l'humaine pénétration.

Revenant à nos impressions et me rappelant notre ahurissement à la vue de cette monstrueuse survivance des millénaires révolus, je ne peux que m'étonner d'avoir conservé, comme nous le fîmes, un semblant d'équilibre. Nous savions bien sûr que

quelque chose – la chronologie, la théorie scientifique, et notre propre conscience – allait cruellement de travers ; pourtant nous gardâmes assez de sang-froid pour piloter l'appareil, observer beaucoup de choses dans le moindre détail, et prendre avec soin une série de photographies qui pourraient être fort utiles et à nous et au monde. Dans mon cas, un comportement scientifique bien ancré peut avoir été une aide car au-delà de mon désarroi et d'une impression de menace, brûlait une curiosité plus forte encore de sonder davantage ce secret du fond des âges – de savoir quelle sorte d'êtres avaient édifié et habité ces lieux d'un gigantisme démesuré, et quelle relation pouvait entretenir avec le monde de son temps ou d'autres temps une si extraordinaire concentration de vie.

Car cette cité ne pouvait qu'être extraordinaire. Elle avait dû constituer le noyau primitif et le centre d'un chapitre archaïque inconcevable de l'histoire de la Terre, dont les ramifications, évoquées vaguement dans les mythes les plus obscurs et les plus altérés, avaient disparu tout à fait dans les chaos des convulsions terrestres, longtemps avant qu'aucune race humaine connue se soit laborieusement tirée de la singerie. Ici s'étendait une mégalopole du paléogène, au regard de quoi les fabuleuses Atlantis et Lemuria, Commorion et Uzuldaroum, et Olathoë dans le pays de Lomar sont choses récentes d'aujourd'hui – pas même d'hier ; une mégalopole à mettre au rang de ces blasphèmes préhumains que l'on murmure, comme Volusia, R'lyeh, Ib dans la terre de Mnar, et la Cité sans Nom de l'Arabie déserte. Tandis que nous survolions ce fouillis de tours puissantes, titanesques, mon imagination échappait parfois à toute limite pour vagabonder sans but au royaume des rapprochements fantastiques – tissant même des liens entre ce monde perdu et certains de mes rêves les plus extravagants à propos de l'horreur insensée du camp.

Le réservoir de l'appareil, pour plus de légèreté, n'avait été que partiellement rempli ; aussi fallait-il maintenant être prudents dans nos explorations. Nous couvrîmes néanmoins une étendue considérable de terrain – ou plutôt d'air – après être descendus en piqué à un niveau où le vent devenait pratiquement négligeable. Il semblait n'y avoir aucune limite à la chaîne montagneuse ou à la longueur de l'effroyable cité de pierre qui bordait ses contreforts intérieurs. Cinquante miles de vol dans chaque direction ne révélèrent aucun changement majeur dans le labyrinthe de roches et de maçonnerie qui s'agrippait comme un cadavre au cœur de la glace éternelle. Il y avait cependant quelques particularités très passionnantes ; telles les sculptures dans la gorge ouverte autrefois par le fleuve à travers les contreforts jusqu'au lieu où il s'était abîmé dans la grande chaîne. Les reliefs à l'entrée du courant avaient été hardiment sculptés en pylônes cyclopéens ; et quelque chose dans les motifs striés en forme de tonneau éveilla chez Danforth et moi de vagues

souvenirs, détestables et déroutants.

Nous tombâmes aussi sur plusieurs espaces ouverts en forme d'étoile – manifestement des jardins publics – et nous observâmes diverses ondulations de terrain. Là où s'élevait une colline marquée, elle était généralement creusée en une sorte d'édifice de pierre irrégulier ; mais il y avait deux exceptions. L'une était trop endommagée par les intempéries pour révéler ce qui avait couronné le tertre, tandis que l'autre portait encore un étonnant monument conique sculpté dans la roche dure et qui rappelait un peu le fameux Tombeau du Serpent dans l'antique cité de Petra.

Volant de la montagne vers l'intérieur des terres, nous découvrîmes que la ville ne s'étendait pas à l'infini, même si elle semblait longer les contreforts à perte de vue. Au bout de trente miles environ, les grotesques bâtiments de pierre commençaient à se raréfier, et dix miles plus loin nous arrivâmes à un désert ininterrompu, pratiquement sans trace appréciable d'intervention humaine. Le cours du fleuve au-delà de la ville apparaissait marqué par un large tracé en creux, tandis que le sol, prenant un caractère plus accidenté, semblait s'élever légèrement en s'estompant dans le brouillard vaporeux de l'ouest.

Nous n'avions pas encore atterri, et pourtant il eût été inconcevable de quitter le plateau sans essayer de pénétrer dans l'une des monstrueuses constructions. Nous décidâmes donc de chercher un terrain assez uni sur les contreforts, proche de notre passe praticable, pour y poser l'appareil et nous préparer à une exploration à pied. Bien que ces pentes en gradins fussent en partie couvertes de ruines éparpillées, nous découvrîmes en rase-mottes quantité de pistes d'atterrissage possibles. Choisissant la plus rapprochée de la passe puisque le vol suivant devrait nous conduire de l'autre côté de la grande chaîne pour revenir au camp, nous réussîmes vers 12 h 30 à nous poser sur un champ de neige dure entièrement libre d'obstacles et propice à un décollage ultérieur rapide et sans problème.

Il ne semblait pas nécessaire de protéger l'avion par un remblai de neige pour si peu de temps, en l'absence favorable de grands vents à ce niveau ; nous veillâmes donc simplement à ce que les skis d'atterrissage fussent bien à l'abri et les parties vitales de la machine préservées du froid. Pour notre excursion à pied, nous nous débarrassâmes de nos lourdes fourrures de vol et prîmes avec nous un petit équipement comprenant compas de poche, appareil photo, ravitaillement léger, gros carnets de notes et papier, marteau et ciseau de géologue, sacs à spécimens, rouleau de corde pour l'escalade et de puissantes lampes électriques avec des piles de rechange ; cet équipement avait été chargé dans l'appareil pour le cas où nous pourrions atterrir, prendre des photos au sol, faire des dessins et croquis

topographiques et recueillir des échantillons de roches sur des versants dénudés, des affleurements ou des cavernes de montagne. Nous avions heureusement une réserve de papier à déchirer, dans un sac supplémentaire, pour, selon le vieux système du jeu de piste, jalonner notre parcours à l'intérieur de tout labyrinthe où nous pourrions pénétrer. Cela dans l'éventualité où nous trouverions quelque réseau de cavernes où une atmosphère assez calme permettrait une telle méthode rapide et simple, au lieu du procédé des éclats de roche, courant chez les pionniers.

Descendant prudemment la pente de neige croûtée vers le prodigieux dédale de pierre qui se dressait sur l'ouest opalescent, nous éprouvions un sentiment presque aussi aigu d'attente d'imminentes merveilles qu'en approchant quatre heures plus tôt la passe de la montagne insondable. À vrai dire, nous étions maintenant familiarisés avec l'inconcevable secret dissimulé par la barrière des pics, pourtant, la perspective de pénétrer réellement dans ces murs primitifs érigés par des êtres conscients des milliers d'années plus tôt peut-être – avant l'existence d'aucune race humaine connue – n'était pas moins impressionnante et terrible dans ce qu'ils impliquaient de monstruosité cosmique. Malgré la raréfaction de l'air à cette prodigieuse altitude qui rendait l'effort plus pénible qu'à l'ordinaire, nous nous sentions très bien, Danforth et moi, et capables d'affronter éventuellement n'importe quelle tâche. Il nous suffit de quelques pas pour atteindre une ruine informe rasée au niveau de la neige, tandis que dix ou quinze perches [5] plus loin surgissait un immense rempart sans toit, encore intact avec sa silhouette gigantesque à cinq pointes et d'une hauteur irrégulière de dix à onze pieds. Nous nous dirigeâmes vers lui, et en touchant réellement ces blocs cyclopéens dégradés par les intempéries, nous sentîmes que nous avions établi un lien sans précédent, presque sacrilège, avec les millénaires oubliés, normalement fermés à notre espèce.

Ce rempart en forme d'étoile – large au plus de trois cents pieds peut-être – était fait de blocs inégaux de calcaire jurassique mesurant en moyenne six pieds sur huit. Une rangée de meurtrières ou de fenêtres voûtées d'environ quatre pieds de large sur cinq de haut s'espaçaient symétriquement le long des pointes de l'étoile et dans ses angles intérieurs, le bas étant à environ quatre pieds de la surface gelée. En regardant à l'intérieur, nous vîmes que le mur avait au moins cinq pieds d'épaisseur, qu'il ne subsistait aucun cloisonnement intérieur, mais des traces de frises ou bas-reliefs sur les parois intérieures ; ce que nous avions déjà deviné plus tôt, en volant à basse altitude au-dessus de ce rempart et d'autres analogues. Les parties inférieures qui devaient exister primitivement étaient entièrement masquées en cet endroit par la profonde couche de glace et de neige.

Nous nous glissâmes par l'une des fenêtres, essayant en vain de déchiffrer les

motifs presque effacés des murs, mais sans vouloir nous attaquer au sol glacé. Nos vols de reconnaissance nous avaient appris que nombre d'édifices de la ville elle-même étaient beaucoup moins enfouis et que nous trouverions peut-être des intérieurs entièrement libres jusqu'au sol réel si nous pouvions explorer ces bâtiments qui avaient conservé leur toit. Avant de quitter le rempart, nous le photographiâmes soigneusement, observant avec stupéfaction sa maçonnerie cyclopéenne sans mortier. Nous aurions voulu que Pabodie fût là car ses connaissances d'ingénieur nous auraient aidés à imaginer comment de pareils blocs titanesques avaient pu être mis en place aux temps incroyablement reculés où la ville et ses faubourgs avaient été construits.

La marche d'un demi-mile au bas de la montagne jusqu'à la ville proprement dite, avec le vent sauvage hurlant en vain au-dessus de nous entre les pics dressés vers le ciel à l'arrière-plan, restera toujours gravée dans ma mémoire jusqu'en ses moindres détails. Tout autre humain que nous n'aurait pu concevoir pareil spectacle qu'en de fantastiques cauchemars. Entre nous et les vapeurs bouillonnantes de l'ouest s'étendait ce monstrueux fouillis de tours noires ; leurs formes outrées et inimaginables nous impressionnaient de nouveau à chaque nouvel angle de vision. C'était un mirage taillé en pleine pierre, et n'étaient les photographies, je douterais encore de son existence. Le type général de maçonnerie était identique à celui du rempart que nous avions examiné ; mais les formes extravagantes qu'elle prenait dans ses manifestations urbaines passaient toute description.

Les photos mêmes ne représentent qu'un ou deux aspects de son infinie bizarrerie, de sa variété sans bornes, de sa surnaturelle énormité, de son exotisme radicalement étranger. Il y avait des formes géométriques auxquelles Euclide aurait à peine su donner un nom : des cônes à tous les degrés d'irrégularité et d'altération ; des terrasses de toutes sortes de disproportions provocantes ; des cheminées aux bizarres renflements bulbeux ; des colonnes brisées curieusement groupées ; et des séries à cinq pointes ou cinq arêtes d'un grotesque délirant. En approchant, nous distinguâmes sous certaines parties transparentes de la couche de glace quelques-uns des ponts de pierre tubulaires qui reliaient à diverses hauteurs les constructions absurdement éparpillées. Pas de rues bien ordonnées apparemment, la seule voie largement ouverte étant, un mile plus à gauche, celle par où le fleuve ancien s'était certainement écoulé à travers la ville jusqu'au cœur des montagnes.

Nos jumelles montraient la grande fréquence des frises sculptées et des motifs de points presque effacés, et l'on pouvait imaginer à demi l'image de la cité autrefois – même si la plupart des toits et faîtes de tours avaient fatalement été détruits. Ce devait être dans l'ensemble un enchevêtrement compliqué de ruelles et de passages ; de profondes tranchées, dont certaines se réduisaient parfois à des tunnels à cause de

la maçonnerie en surplomb ou des ponts qui les enjambaient. À présent, déployé au-dessous de nous, tout cela surgissait comme un fantasme rêvé sur la brume occidentale, au nord de laquelle l'oblique, rougeâtre soleil antarctique de début d'après-midi s'efforçait de percer ; et quand un instant ce soleil rencontrait un obstacle plus dense et plongeait le paysage dans une ombre momentanée, l'effet était subtilement menaçant, d'une manière que je ne saurais décrire. Même la faible plainte aiguë du vent, insensible dans les défilés de la grande montagne derrière nous, prenait une note plus farouche de malignité délibérée. La dernière étape de notre descente vers la ville fut escarpée et abrupte, et un roc affleurant à l'endroit où la pente s'accentuait nous fit supposer qu'il y avait eu là autrefois une terrasse artificielle. Il devait y avoir sous la glace, nous sembla-t-il, une volée de marches ou son équivalent.

Lorsque enfin nous plongeâmes dans le labyrinthe de la ville elle-même, escaladant les débris de maçonnerie, et oppressés par l'omniprésence des murs effrités et piquetés et leur hauteur écrasante, nos impressions encore une fois furent telles que je m'étonne du sang-froid que nous réussîmes à garder. Danforth, franchement nerveux, se lança dans des suppositions hors de propos au sujet des horreurs du camp – auxquelles je fus d'autant plus sensible que je ne pouvais m'empêcher de partager certaines conclusions que nous imposaient bien des traits de cette morbide survivance d'une antiquité de cauchemar. Ces hypothèses travaillaient aussi son imagination, car à un endroit – où une ruelle jonchée de débris faisait un angle brusque – il soutint qu'il avait vu sur le sol de légères traces d'empreintes qui ne lui plaisaient pas, alors qu'ailleurs il s'arrêtait pour prêter l'oreille à un vague son imaginaire venu d'on ne savait où – le son assourdi d'une note musicale aiguë, disait-il, analogue à celui du vent dans les cavernes des montagnes, bien qu'en différant de façon troublante. La constante structure à cinq pointes de l'architecture environnante et des quelques arabesques murales identifiables avait un pouvoir d'évocation vaguement sinistre auquel nous ne pouvions échapper, il nous communiquait une sorte de certitude inconsciente quant aux êtres primitifs qui avaient élevé et habité ces lieux profanes.

Cependant nos esprits scientifiques et aventureux n'étaient pas tout à fait morts et nous poursuivions machinalement notre programme de collecte d'échantillons de tous les types de roches représentés dans la maçonnerie. Nous souhaitions une série assez complète pour tirer de plus sûres conclusions concernant l'âge de l'ensemble. Rien dans les grandes murailles extérieures ne semblait antérieur au jurassique et au comanchien, ni aucune pierre du site postérieure au pliocène. Il était absolument certain que nous parcourions un monde où la mort régnait depuis au moins cinq cent mille ans, et même davantage selon toute probabilité.

En avançant à travers ce labyrinthe de pierre dans une ombre crépusculaire, nous

nous arrêtions à toutes les ouvertures praticables pour examiner l'intérieur, à la recherche de quelque moyen d'y entrer. Certaines étaient trop hautes, tandis que d'autres ne menaient qu'à des ruines obstruées par la glace, aussi nues et dépourvues de toit que le rempart sur la hauteur. L'une, bien que spacieuse et tentante, ouvrait sur un abîme apparemment sans fond et sans perspectives visibles de descente. Ici et là, nous avions la chance de pouvoir examiner le bois pétrifié d'un volet conservé et nous étions stupéfaits de l'antiquité fabuleuse décelable dans la fibre encore reconnaissable. Cela remontait aux gymnospermes et aux conifères du mésozoïque – spécialement des cycas du crétacé – aux palmiers-éventails et aux premiers angiospermes du tertiaire. Nous ne trouvâmes rien de plus nettement récent que le pliocène. Dans la disposition des volets – dont les bords révélaient la présence autrefois de charnières bizarres et depuis longtemps disparues – l'usage semblait diversifié ; certains étaient à l'extérieur et d'autres à l'intérieur de profondes embrasures. Ils semblaient avoir été maintenus en place, comme en témoignaient les traces de rouille de leurs anciens scellements et fixations probablement métalliques.

Au bout d'un certain temps, nous nous trouvâmes devant une rangée de fenêtres – dans la partie renflée d'un colossal cône à cinq arêtes au sommet intact – qui menaient dans une salle vaste et bien conservée au dallage de pierre ; mais elles étaient trop haut dans la pièce pour nous permettre d'y descendre sans une corde. Nous en avions une, mais ne nous souciions pas de descendre ces vingt pieds à moins d'y être obligés – surtout dans l'atmosphère raréfiée du plateau, où le cœur était déjà mis à rude épreuve. Cette immense salle était probablement réservée à certaines assemblées, et nos torches électriques y révélèrent des sculptures puissantes, nettes et saisissantes, disposées autour des murs en larges frises horizontales, séparées par des bandes d'égale largeur d'arabesques conventionnelles. Nous prîmes soigneusement note de l'endroit, avec l'intention d'y pénétrer, à moins de rencontrer un intérieur plus accessible.

Nous trouvâmes enfin exactement l'ouverture souhaitée : un passage voûté d'environ six pieds de large sur dix de haut, marquant l'ancienne extrémité d'un pont aérien qui enjambait une ruelle à cinq pieds environ du niveau de glaciation. Les voûtes, naturellement, coïncidaient avec les planchers de l'étage supérieur ; et dans ce cas l'un des planchers existait encore. Le bâtiment ainsi accessible était une série de terrasses rectangulaires à notre gauche, face à l'ouest. Celui de l'autre côté du passage, où donnait l'autre voûte, était un cylindre délabré sans fenêtres, avec un curieux bulbe à quelque dix pieds au-dessus de l'ouverture. Il était totalement obscur à l'intérieur et la voûte semblait donner sur un vide sans limites.

Des débris entassés facilitaient encore l'entrée dans le vaste édifice de gauche,

bien que nous hésitassions un instant à saisir la chance tant espérée. Car si nous avions pénétré ce fouillis de mystère archaïque, il fallait une nouvelle résolution pour nous transporter réellement à l'intérieur d'une des demeures restées intactes d'un monde fabuleusement ancien dont la nature nous apparaissait de plus en plus hideusement évidente. Pourtant nous franchîmes enfin le pas en escaladant les gravats jusque dans l'embrasure béante. Au-delà, le sol était fait de larges blocs d'ardoise et paraissait être le débouché d'un couloir haut et long, aux murs sculptés.

Observant les nombreux passages voûtés qui en partaient à l'intérieur, et pressentant la probable complexité des appartements qui s'y emboîtaient, nous décidâmes de mettre en pratique notre système de jeu de piste des pionniers. Jusqu'ici nos compas, joints aux fréquents aperçus sur la vaste chaîne montagneuse, entre les tours derrière nous, avaient suffi pour éviter de nous perdre ; mais désormais un procédé artificiel devenait nécessaire. Nous réduisîmes donc notre réserve de papier en morceaux de taille suffisante qui furent mis dans un sac confié à Danforth, et nous nous préparâmes à les utiliser avec autant d'économie que nous le permettait notre sécurité. Cette méthode nous éviterait sans doute de nous égarer, dès lors qu'il ne semblait pas y avoir de courants d'air violents à l'intérieur de la construction primitive. S'il s'en produisait, ou si notre réserve de papier s'épuisait, nous pourrions naturellement revenir au système plus sûr, encore que plus fastidieux et lent, des éclats de roche.

De quelle étendue était au juste le territoire que nous avions dégagé, impossible de le deviner sans l'expérience. Étant donné la proximité et les nombreuses communications entre les différents bâtiments, nous pourrions vraisemblablement passer de l'un à l'autre sur les ponts au-dessous de la glace, sauf aux endroits où feraient obstacle des affaissements locaux et des crevasses géologiques, car la glace semblait s'être rarement introduite dans les grands édifices. Presque toutes les zones de glace transparente avaient révélé des fenêtres submergées hermétiquement closes derrière leurs volets, comme si la ville avait été abandonnée dans cet état avant que la nappe de glace ne vienne ensevelir pour toujours la partie basse. En fait, on avait l'impression singulière qu'elle avait été délibérément fermée et désertée en quelque sombre époque disparue depuis une éternité, plutôt qu'engloutie par un brusque cataclysme ou même une progressive dégradation. L'arrivée de la glace avait-elle été prévue, et une population inconnue était-elle partie en masse à la recherche d'une résidence moins menacée ? Les conditions physiographiques relatives à la formation de la nappe à cet endroit devraient attendre pour être élucidées. À l'évidence, il ne s'était pas produit une poussée écrasante. Peut-être la pression des neiges accumulées était-elle responsable, ou quelque crue du fleuve, ou la rupture d'une ancienne

barrière de glace dans la grande chaîne avaient-elles contribué à créer la situation qu'on observait à présent. L'imagination pouvait concevoir presque n'importe quoi au sujet de cette cité.

VI

Il serait difficile de donner un compte rendu détaillé, suivi, de nos allées et venues dans ce dédale caverneux de maçonnerie primitive, mort depuis des millénaires ; ce repaire monstrueux d'antiques secrets qui résonnait maintenant, pour la première fois après des ères innombrables, au bruit de pas humains. C'est d'autant plus vrai que d'horribles drames et révélations se sont manifestés à la simple étude des motifs sculptés partout sur les murs. Nos photographies au flash de ces sculptures feront davantage pour établir la vérité de ce que nous divulguons à présent, et il est désolant que nous n'ayons pu disposer d'une réserve plus importante de films. Cela étant, nous fîmes des croquis rudimentaires de certaines particularités frappantes quand tous nos films furent épuisés.

Le bâtiment où nous étions entrés était de grande dimension, très élaboré et nous laissa une idée impressionnante de l'architecture de ce passé géologique ignoré. Les cloisons intérieures étaient moins massives que les murs extérieurs, mais parfaitement conservées aux niveaux les plus bas. Une complexité labyrinthique, comportant dans les sols de singulières différences de hauteur, caractérisait tout l'ensemble ; et nous aurions sans doute été perdus dès le début sans la piste de papiers déchirés que nous laissions derrière nous. Nous décidâmes d'explorer avant tout les parties supérieures les plus délabrées et grimpâmes donc de quelque cent pieds tout en haut du dédale, jusqu'au dernier étage de pièces béantes, enneigées et en ruine, ouvrant sur le ciel polaire. L'ascension se fit par les rampes de pierre abruptes à arêtes transversales ou les plans inclinés qui partout servaient d'escaliers. Les chambres que nous rencontrâmes étaient de toutes les formes et proportions imaginables, des étoiles à cinq branches aux triangles et aux cubes parfaits. On peut dire sans risque d'erreur que la moyenne générale était de trente pieds sur trente de surface au sol, sur vingt pieds de haut, bien qu'il existât des salles beaucoup plus grandes. Après avoir examiné à fond les niveaux supérieurs et celui de la glace, nous descendîmes étage par étage dans la partie submergée, où nous nous trouvâmes vraiment dans un labyrinthe ininterrompu de pièces communicantes et de passages conduisant sans doute à l'infini dans d'autres secteurs hors de ce bâtiment particulier. La lourdeur et le gigantisme cyclopéen de tout ce qui nous entourait devenaient étrangement oppressants ; et il y avait quelque chose de vaguement mais profondément inhumain dans tous les profils,

dimensions, proportions, décorations et subtilités architecturaux de cette maçonnerie d'un archaïsme impie. Nous comprîmes bientôt, à ce que révélaient les sculptures, que la monstrueuse cité datait de millions et de millions d'années.

Nous ne pouvons expliquer encore les principes techniques mis en œuvre dans l'équilibre et l'ajustement des énormes masses rocheuses, bien que manifestement ils reposent en grande partie sur la fonction de l'arc. Les pièces que nous visitâmes étaient entièrement vides de meubles, ce qui confirma notre idée d'un abandon volontaire de la ville. Le trait essentiel de la décoration était l'utilisation quasi universelle de la sculpture murale ; elle courait en bandes horizontales continues de trois pieds de large, alternant du sol au plafond avec des frises d'égale largeur faites d'arabesques géométriques. Cette règle souffrait des exceptions, mais sa prépondérance était écrasante. Souvent, cependant, une série de cartouches lisses portant des groupes de points bizarrement disposés s'encastrait le long d'une des bandes d'arabesques.

La technique, nous le constatâmes bientôt, était élaborée, parfaite et esthétiquement évoluée au plus haut degré de maîtrise civilisée bien que totalement étrangère dans tous ses détails à aucun art traditionnel connu de la race humaine. Je n'avais jamais rien vu qui en approche pour la finesse d'exécution ; les plus infimes détails de végétaux complexes ou de la vie animale étaient rendus avec une vérité stupéfiante malgré l'échelle audacieuse des sculptures, tandis que les motifs stylisés étaient des merveilles d'habile subtilité. Les arabesques témoignaient de connaissances approfondies des principes mathématiques et se composaient de courbes secrètement symétriques et d'angles construits sur le chiffre cinq. Les bandes illustrées suivaient une tradition extrêmement réglementée, impliquant un traitement singulier de la perspective, mais avec une puissance artistique qui nous émut profondément, en dépit de l'immensité du gouffre des périodes géologiques qui nous séparait d'elles. Leur procédé graphique se fondait sur une étonnante juxtaposition de la coupe transversale et du profil à deux dimensions, et concrétisait une psychologie analytique qui dépassait celle de toute race connue de l'Antiquité. Inutile d'essayer de comparer cet art avec aucun de ceux représentés dans nos musées. Ceux qui verront nos photographies trouveront sans doute beaucoup plus proches certaines imaginations grotesques des futuristes les plus audacieux.

Le réseau de l'arabesque consistait uniquement en lignes creuses dont la profondeur sur les murs intacts variait de un à deux pouces. Quand apparaissaient les cartouches à points groupés – manifestement des inscriptions en quelque langue et alphabet primitifs inconnus – le creux de la surface était peut-être d'un pouce et demi, et celui des points d'un demi-pouce de plus. Les bandes illustrées étaient en bas-relief

encastré, l'arrière-plan étant à deux pouces à peu près de la surface du mur. Dans certains cas, on discernait les traces d'une ancienne coloration, mais dans l'ensemble, des temps incalculables avaient désagrégé et fait disparaître tous les pigments qu'on avait pu y appliquer. Plus on étudiait la merveilleuse technique, plus on admirait ces êtres. Sous leur stricte obéissance aux conventions, on saisissait l'observation minutieuse et fidèle ainsi que l'habileté graphique des artistes ; et en fait, ces conventions elles-mêmes servaient à symboliser et mettre en valeur l'essence véritable ou les particularités vitales de chacun des objets représentés. Nous sentions aussi que, à côté de ces qualités identifiables, d'autres se dissimulaient, hors d'atteinte de nos perceptions. Certaines touches ici et là évoquaient vaguement des symboles secrets et des sollicitations qui, avec un autre contexte mental et affectif, et un appareil sensoriel plus complet ou différent, auraient pu prendre pour nous une signification forte et profonde.

Les thèmes des sculptures venaient indiscutablement de la vie contemporaine de leur création et comportaient une large proportion d'histoire. C'est cette exceptionnelle préoccupation historique chez la race primitive – par chance, elle joua miraculeusement en notre faveur – qui rendit à nos yeux les sculptures si instructives, et nous incita à faire passer avant toute autre considération leurs photographies et leur transcription. Dans certaines salles, la disposition habituelle était modifiée par la présence de cartes, tracés astronomiques et autres croquis scientifiques à grande échelle – toutes choses qui apportaient une naïve et terrible confirmation de ce que nous avions recueilli à partir des frises et des lambris. En évoquant ce que révélait l'ensemble, j'espère ne pas susciter plus de curiosité que de salutaire prudence chez ceux qui me croiront. Il serait tragique que quelqu'un fût attiré vers ce royaume de mort par l'avertissement même destiné à l'en détourner. De hautes fenêtres et de massives entrées de douze pieds coupaient ces murs sculptés ; les unes et les autres gardant ici et là les panneaux de bois – minutieusement polis et gravés – des volets et portes eux-mêmes. Toutes les fixations métalliques avaient depuis longtemps disparu, mais certaines portes étant restées, il nous fallait les repousser de côté pour avancer d'une pièce à l'autre. Les châssis de fenêtres et leurs étranges carreaux transparents – pour la plupart elliptiques – survivaient par endroits, bien que peu nombreux. Beaucoup de niches aussi, de grande dimension, généralement vides, mais contenant parfois quelque bizarre objet façonné dans la stéatite verte soit cassé, soit tenu pour trop négligeable pour être déménagé. D'autres ouvertures étaient certainement liées à des commodités disparues – chauffage, éclairage, etc. – telles qu'en évoquaient beaucoup de sculptures. Les plafonds étaient plutôt nus, mais avaient été quelquefois incrustés de stéatite verte ou d'autres carreaux, en grande partie tombés à présent. Les sols étaient également pavés de ces carreaux, bien que la maçonnerie prédomine.

Comme je l'ai dit, tout mobilier et autres objets maniables étaient absents, mais les sculptures donnaient une claire idée des étranges choses qui remplissaient autrefois ces pièces sépulcrales et sonores. Au-dessus de la nappe de glace, les sols étaient généralement couverts d'une couche de détritus et de débris ; mais on en trouvait moins en descendant. Dans certaines salles et galeries, plus bas, il n'y avait guère que menu gravier et vestiges d'incrustations, alors que de rares espaces présentaient la troublante netteté d'un lieu fraîchement balayé. Naturellement, là où s'étaient produits des crevasses et des effondrements, les étages inférieurs étaient aussi jonchés de débris que ceux du haut. Une cour centrale – comme dans les autres immeubles que nous avions survolés – évitait aux régions intérieures une totale obscurité ; aussi avions-nous eu rarement à nous servir de nos torches électriques dans les pièces du haut, sauf pour examiner le détail des sculptures. Sous la calotte glaciaire cependant, la pénombre s'épaississait, et en beaucoup d'endroits, au niveau du sol encombré, on approchait du noir absolu.

Pour se faire même une vague idée de nos pensées et de nos impressions en pénétrant dans ce dédale de constructions inhumaines au silence d'éternité, il faut rapprocher un chaos déconcertant d'impressions, de souvenirs et d'émotions fugitives. L'antiquité absolument accablante et la solitude mortelle des lieux auraient suffi à abattre toute personne sensible, mais à cela s'ajoutaient tout récemment les horreurs inexpliquées du camp et les révélations des terribles sculptures murales autour de nous. Dès que nous tombâmes sur une frise intacte qui ne laissait place à aucune ambiguïté, il ne nous fallut qu'un instant d'examen pour saisir l'atroce vérité – vérité dont il eût été naïf de prétendre que Danforth et moi ne l'avions pas déjà pressentie chacun de son côté, bien que nous ayons évité d'y faire même allusion entre nous. Impossible désormais de recourir au doute quant à la nature des êtres qui avaient construit et habité cette monstrueuse cité, morte depuis des millions d'années, quand les ancêtres de l'homme étaient des mammifères primitifs archaïques et que les énormes dinosaures erraient par les steppes tropicales d'Europe et d'Asie.

Nous nous étions jusque-là raccrochés – chacun pour soi – à l'idée désespérée et insistante que l'omniprésence de ce motif à cinq pointes ne représentait que l'exaltation culturelle ou religieuse de l'objet naturel archéen qui concrétisait si clairement la qualité du « pentapunctisme » ; de même que des motifs décoratifs de la Crète minœnne exaltaient le taureau sacré, ceux de l'Égypte le scarabée, ceux de Rome la louve et l'aigle, et ceux des diverses tribus sauvages quelque animal totem élu. Mais cet ultime refuge nous était désormais refusé, et il nous fallait affronter catégoriquement la découverte, éprouvante pour la raison, que le lecteur de ces pages a sans doute prévue depuis longtemps. Même maintenant, je peux à peine supporter de

l'écrire noir sur blanc, mais peut-être ne sera-ce pas nécessaire.

Les êtres qui avaient autrefois érigé et habité cet effroyable monde de pierre à l'époque des dinosaures n'étaient pas des dinosaures ; c'était bien pis. Ceux-là n'étaient que de simples créatures, récentes et presque sans cervelle – mais les bâtisseurs de la cité, savants et vieux, avaient laissé des traces sur des roches qui étaient là depuis près de mille millions d'années… Avant que la vie véritable de la Terre ait progressé au-delà d'un groupe de cellules malléables… Avant que la vie véritable ait seulement existé sur Terre. Ils furent les créateurs et les tyrans de cette vie, et sans aucun doute les modèles des vieux mythes démoniaques auxquels font allusion les *Manuscrits pnakotiques* et le *Necronomicon* dans des textes épouvantables. Ils étaient les Grands Anciens qui s'étaient infiltrés depuis les étoiles sur la Terre encore jeune – ces êtres dont une évolution extraterrestre avait façonné la substance et dont les pouvoirs étaient tels que la planète n'en avait jamais connu. Et dire que la veille seulement Danforth et moi avions réellement examiné les fragments de leur substance fossilisée depuis des millénaires… et que le pauvre Lake et son équipe les avaient vus complets…

Il m'est naturellement impossible de rapporter dans leur ordre exact les étapes selon lesquelles nous recueillîmes ce que nous savons de ce chapitre monstrueux de la vie préhumaine. Après le premier choc de la révélation indiscutable, il nous fallut faire une pause, le temps de nous remettre, et il était trois heures au moins quand nous entreprîmes notre vraie recherche méthodique. Dans le bâtiment où nous étions entrés, les sculptures étaient relativement récentes – peut-être deux millions d'années – comme le prouvaient les particularités géologiques, biologiques et astronomiques ; elles exprimaient un art qu'on aurait dû dire décadent, en comparaison des exemples découverts dans des constructions plus anciennes une fois franchis des ponts sous la nappe de glace. Un édifice taillé en pleine roche semblait remonter à quarante ou peut-être même cinquante millions d'années – au bas éocène ou haut crétacé – et contenait des bas-reliefs d'un art supérieur, à une importante exception près, à tout ce que nous avions rencontré. Ce fut, nous en convînmes plus tard, la plus ancienne structure domestique que nous visitâmes.

Sans le complément des clichés qui seront bientôt rendus publics, je me serais abstenu de raconter ce que j'ai trouvé et ce que j'en ai conclu, de peur d'être enfermé comme fou. Bien sûr, les tout premiers épisodes de ce patchwork historique – représentant la vie préterrestre des êtres à tête en étoile sur d'autres planètes, dans d'autres galaxies et d'autres univers – peuvent aisément être interprétés comme la mythologie fantastique de ces êtres eux-mêmes ; encore ces épisodes comportent-ils quelquefois des dessins et diagrammes si étrangement proches des dernières

découvertes en mathématique et en astrophysique que je ne sais trop qu'en penser. Laissons les autres juger quand ils verront les photos que je publierai.

Naturellement, aucune des séries de sculptures que nous avons rencontrées ne contait plus qu'une fraction de telle ou telle histoire et nous n'avons pas trouvé les différentes étapes de cette histoire dans leur ordre correct. Certaines salles immenses constituaient des unités indépendantes dont l'illustration était cohérente, tandis que dans d'autres cas, une chronique suivie pouvait continuer le long d'une série de salles et de couloirs. Les meilleurs diagrammes et cartes se trouvaient sur les murs d'un effrayant abîme au-dessous même du sol primitif – une caverne d'environ deux cents pieds carrés et soixante pieds de haut, qui avait dû être, presque à coup sûr, une sorte de centre éducatif. Il y avait beaucoup de répétitions irritantes du même thème dans différentes pièces et constructions, certains chapitres, résumés ou phrases de l'histoire de la race ayant été privilégiés par les décorateurs ou les habitants. Quelquefois, pourtant, différentes variantes d'un même thème s'avérèrent utiles pour établir des points discutables ou combler des lacunes.

Je m'étonne encore que nous ayons déduit tant de choses dans le temps très court dont nous disposions. Certes, nous n'avions alors que le schéma le plus sommaire, et nous en apprîmes bien davantage par la suite en étudiant les photos et les croquis que nous avions pris. C'est peut-être l'effet de ces dernières observations – les souvenirs ravivés et les impressions vagues se combinant avec sa sensibilité propre et cet ultime aperçu d'horreur dont il refuse de préciser, même à moi, la nature – qui a été la source directe de l'effondrement actuel de Danforth. Mais cela devait arriver ; car nous ne pouvions publier avec pertinence notre mise en garde sans l'information la plus complète, et la diffusion de cette mise en garde est d'une importance primordiale. Certaines influences qui subsistent dans ce monde inconnu de l'Antarctique au temps déréglé et sous une loi naturelle étrangère commandent impérativement qu'on décourage toute nouvelle exploration.

VII

Le récit complet, dans la mesure où il est déchiffré, paraîtra sous peu dans un bulletin officiel de l'université de Miskatonic. Je ne retracerai ici que les points les plus marquants, de façon sommaire et décousue. Mythe ou non, les sculptures racontaient l'arrivée sur la terre naissante, sans vie, de ces êtres à tête en étoile venus de l'espace cosmique – leur arrivée et celle de beaucoup d'autres entités étrangères telles qu'il s'en engage à certaines époques dans la découverte spatiale. Ils semblaient capables de traverser l'éther interstellaire sur leurs immenses ailes membraneuses – confirmant ainsi curieusement l'étrange folklore des collines, que m'avait autrefois conté un collègue archéologue. Ils avaient longtemps vécu sous la mer, édifiant des villes fantastiques et livrant d'effroyables combats à des adversaires sans nom, au moyen d'engins compliqués qui utilisaient de nouveaux principes énergétiques. Leurs connaissances scientifiques et mécaniques dépassaient évidemment celles de l'homme d'aujourd'hui, bien qu'ils ne fissent usage des formes les plus poussées et les plus étendues qu'en cas de nécessité. Certaines sculptures suggéraient qu'ils avaient connu une phase de vie mécanisée sur d'autres planètes, mais en étaient revenus, jugeant ses effets décevants au niveau affectif. L'extraordinaire fermeté de leur organisme et la simplicité de leurs besoins élémentaires les rendaient particulièrement aptes à un haut niveau de vie sans les produits spécialisés de fabrication artificielle et même sans vêtements, sinon comme protection éventuelle contre les éléments.

Ce fut sous la mer – d'abord pour se nourrir, plus tard pour d'autres besoins – qu'ils créèrent la première vie terrestre, se servant des substances disponibles selon des procédés connus de longue date. Les expériences les plus élaborées suivirent l'anéantissement de divers ennemis cosmiques. Ils en avaient fait autant sur d'autres planètes, ayant fabriqué non seulement les nourritures indispensables, mais certaines masses protoplasmiques multicellulaires susceptibles de façonner leurs tissus en toute sorte d'organes provisoires sous influence hypnotique, et obtenant ainsi des esclaves idéals pour les gros travaux de la communauté. Ces masses visqueuses étaient certainement ce qu'Abdul Alhazred appelle à mots couverts les « shoggoths » dans son effroyable *Necronomicon*, bien que même cet Arabe fou n'ait jamais évoqué leur existence sur Terre, si ce n'est dans les rêves des mâcheurs de certain alcaloïde végétal. Quand les Anciens à tête d'étoile eurent synthétisé sur cette planète leurs formes alimentaires simples, et élevé une bonne réserve de shoggoths, ils développèrent d'autres groupes cellulaires sous d'autres formes de vie animale et végétale, pour différents usages, éliminant celles dont la présence devenait encombrante.

Avec l'aide des shoggoths, qui pouvaient se développer jusqu'à porter des poids prodigieux, les petites et modestes villes sous-marines s'agrandirent en vastes et imposants labyrinthes de pierre, assez semblables à ceux qui plus tard s'élevèrent sur la terre. À la vérité, les Anciens, éminemment adaptables, avaient vécu sur Terre plus qu'en d'autres parties de l'univers et conservaient probablement beaucoup de traditions de la construction terrienne. En étudiant l'architecture de toutes ces cités paléogéennes sculptées, y compris celle dont nous parcourions actuellement les couloirs millénaires, nous fûmes frappés d'une singulière coïncidence, que nous n'avions pas encore tenté d'expliquer, même pour nous. Les sommets des immeubles, qui dans la ville actuelle, autour de nous, avaient évidemment été réduits en ruines informes par les intempéries des éternités plus tôt, figuraient clairement dans les bas-reliefs, montrant d'immenses bouquets de flèches en aiguilles, de délicats fleurons au sommet de certains cônes et pyramides, et des étages de minces disques festonnés coiffant horizontalement des cheminées cylindriques. C'était exactement ce que nous avions vu dans ce mirage monstrueux et sinistre, projeté par une cité morte d'où de tels détails de profil avaient disparu depuis des milliers et des dizaines de milliers d'années, et qui surgit à nos yeux ignorants, par-dessus les insondables montagnes du délire quand nous parvînmes la première fois au camp maudit du malheureux Lake.

Sur la vie des Anciens, sous la mer et après qu'une partie d'entre eux émigrèrent sur terre, on pourrait écrire des volumes. Ceux qui vivaient en eau peu profonde avaient gardé le plein usage de leurs yeux, au bout des cinq tentacules principaux de la tête, exerçant comme de coutume les arts de la sculpture et de l'écriture – celle-ci avec un stylet sur des tablettes de cire à l'épreuve de l'eau. D'autres, plus bas dans les profondeurs de l'océan, utilisant pour produire la lumière de curieux organes phosphorescents, complétaient leur vision par des sens spéciaux, qui agissaient mystérieusement par les cils prismatiques de leur tête – sens qui rendaient tous les Anciens partiellement indépendants de la lumière en cas de nécessité. Leurs formes de sculpture et d'écriture avaient singulièrement évolué pendant la descente, empruntant certains procédés de revêtement apparemment chimiques – sans doute pour produire la phosphorescence – mais que les bas-reliefs ne purent nous faire comprendre. Ces créatures se déplaçaient dans la mer partie en nageant – en se servant de leurs bras latéraux de crinoïdes – partie en agitant l'étage inférieur de tentacules comportant le pseudopode. Ils pouvaient éventuellement faire de longues plongées en s'aidant de deux ou plus de leurs jeux d'ailes en éventail. À terre, ils utilisaient localement le pseudopode, mais volaient parfois à de grandes hauteurs ou sur de longues distances avec leurs ailes. Les nombreux tentacules plus minces, ramifications des bras crinoïdes, étaient infiniment délicats, souples, forts et précis dans la coordination musculo-nerveuse, assurant une adresse et une dextérité extrêmes dans toutes les

activités artistiques ou autres opérations manuelles.

Leur résistance était presque incroyable. Même les terrifiantes pressions des plus profonds abîmes sous-marins semblaient impuissantes à leur nuire. Apparemment très peu mouraient, sinon de mort violente, et leurs sépultures étaient très rares. Le fait qu'ils surmontaient leurs morts, inhumés verticalement, de tertres à cinq pointes gravées réveilla chez Danforth et chez moi des pensées qui rendirent nécessaire une nouvelle pause pour récupérer après cette révélation des bas-reliefs. Ils se multipliaient par des spores – comme les plantes ptéridophytes, ainsi que Lake l'avait soupçonné – mais leur prodigieuse résistance et leur longévité rendant la relève inutile, ils n'encourageaient pas le développement sur une grande échelle de nouveaux prothalles, sauf quand ils avaient de nouveaux territoires à coloniser. Les jeunes mûrissaient vite et recevaient une éducation évidemment très éloignée de toutes les normes que nous pouvons imaginer. La vie intellectuelle et esthétique, prédominante, était très évoluée et entretenait un ensemble d'usages et d'institutions extrêmement stables que je décrirai plus complètement dans une étude à venir. Ceux-ci différaient légèrement selon qu'on vivait dans la mer ou sur terre, mais gardaient pour l'essentiel mêmes bases et mêmes principes.

Capables comme les plantes de tirer leur alimentation de substances inorganiques, ils préféraient de beaucoup la nourriture organique et surtout animale. Sous la mer, ils mangeaient crues les bêtes marines mais à terre, ils faisaient cuire leurs viandes. Ils chassaient le gibier et élevaient du bétail – qu'ils abattaient avec des armes acérées dont notre expédition avait observé les traces singulières sur certains os fossiles. Ils supportaient remarquablement toutes les températures habituelles et, à l'état naturel, pouvaient vivre dans l'eau jusqu'à la congélation. Cependant, après le grand refroidissement du pléistocène – près d'un million d'années plus tôt – les habitants de la terre durent recourir à des mesures exceptionnelles, y compris au chauffage artificiel ; du moins jusqu'à ce que les froids mortels les aient, semble-t-il, ramenés à la mer. La légende rapporte qu'au temps de leurs vols préhistoriques dans l'espace cosmique ils avaient absorbé certains produits chimiques qui les libéraient presque entièrement de la nourriture, de la respiration et des conditions de température ; mais à l'époque glaciaire, ils avaient perdu le souvenir de leur méthode. Ils n'auraient pu de toute façon prolonger indéfiniment sans dommage cet état artificiel.

Étant par nature semi-végétaux et ignorant l'accouplement, les Anciens n'avaient pas de bases biologiques pour le stade familial de la vie des mammifères ; mais ils semblaient organiser de grandes communautés sur les principes d'une heureuse distribution de l'espace et – comme nous en jugeâmes par les images d'activités et de distractions des habitants – d'association par affinités d'esprit. Le mobilier chez eux

occupait le centre des vastes salles, laissant libre pour la décoration toute la surface des murs. L'éclairage, pour les terriens, était assuré par un dispositif de nature probablement électrochimique. Sur terre comme sous les eaux, ils utilisaient d'étranges tables, sièges et lits de forme cylindrique – car ils se reposaient et dormaient debout, tentacules repliés – et des casiers pour les séries articulées de surfaces couvertes de points qui leur servaient de livres.

Le gouvernement, évidemment complexe, était sans doute socialiste, bien que nous n'ayons pu tirer des sculptures aucune conclusion probante à cet égard. Il se faisait un commerce important, localement et entre les différentes villes, certains petits jetons plats, à cinq pointes et gravés, étant utilisés comme monnaie. Les plus petites des stéatites verdâtres découvertes par notre expédition en étaient vraisemblablement. Bien que la civilisation fût essentiellement urbaine, il y avait un peu d'agriculture et beaucoup d'élevage. On exploitait des mines et quelques entreprises industrielles limitées. Les voyages étaient très fréquents, mais les migrations durables paraissaient relativement rares, sauf en de larges opérations de colonisation que justifiait le développement de la race. Pour les déplacements personnels, il n'était besoin d'aucune aide extérieure puisque à terre, dans l'air et dans l'eau, les Anciens pouvaient atteindre par eux-mêmes des vitesses fantastiques. Les charges, cependant, étaient tirées par des bêtes de somme – des shoggoths sous la mer, et une curieuse variété de vertébrés primitifs dans les dernières années de l'existence terrestre.

Ces vertébrés, comme aussi une infinité d'autres formes de vie – animales et végétales, marines, terrestres et aériennes – étaient le produit d'une évolution non dirigée agissant sur les cellules vivantes fabriquées par les Anciens mais échappant à leur rayon d'action. On les avait laissés se développer parce qu'ils ne s'étaient pas trouvés en conflit avec les créatures au pouvoir. Les formes encombrantes, bien sûr, avaient été automatiquement exterminées. Nous vîmes avec intérêt dans les sculptures les plus récentes et décadentes un mammifère primitif à l'allure maladroite dont les terriens se servaient tantôt comme nourriture tantôt comme bouffon pour s'en amuser, et dont les préfigurations vaguement simiesques et humaines étaient incontestables. Lors des constructions de villes terrestres, les énormes blocs de pierre des hautes tours étaient généralement portés par des ptérodactyles aux ailes immenses d'une espèce jusqu'à présent inconnue de la paléontologie.

L'obstination que mettaient les Anciens à survivre aux diverses évolutions géologiques et aux convulsions de la croûte terrestre tenait presque du miracle. Bien que peu ou aucune de leurs premières cités ne semble avoir subsisté après la période archéenne, il n'y eut pas de coupure dans leur civilisation ni dans la transmission de leurs chroniques. C'est dans l'océan Antarctique qu'ils apparurent d'abord sur la

planète, sans doute peu après que la matière de la Lune eut été arrachée au Pacifique Sud tout proche. Selon l'une des cartes gravées, le globe entier était alors sous l'eau, les villes de pierre s'éparpillant de plus en plus loin de l'Antarctique au cours des temps immémoriaux. Une autre carte montre une masse considérable de terre sèche autour du pôle Sud, où il est évident que certains de ces êtres établissaient des colonies expérimentales, bien que leurs principaux centres aient été transférés aux fonds marins les plus proches. Les dernières cartes, où l'on voyait ces terres fissurées et dérivant, certaines parties détachées en direction du nord, confirmaient de manière frappante les théories de la dérive des continents avancées par Taylor, Wegener et Joly.

Avec le soulèvement d'une nouvelle terre dans le Pacifique Sud, des événements terribles survinrent. Plusieurs des cités marines furent irrémédiablement détruites, et ce ne fut pas le pire malheur. Une autre race – race terrestre d'êtres en forme de pieuvres, probablement la fabuleuse progéniture préhumaine de Cthulhu – commença bientôt à s'infiltrer du fond des infinis cosmiques, et déclencha une guerre monstrueuse qui, pour un temps, ramena tout à fait les Anciens à la mer – un coup terrible pour les colonies terrestres en plein développement. Plus tard on fit la paix et les nouveaux territoires furent attribués aux rejetons de Cthulhu tandis que les Anciens gardaient la mer et les anciennes terres. De nouvelles villes furent fondées à terre – la plus importante dans l'Antarctique car cette région du premier établissement était sacrée. Dès lors comme auparavant, l'Antarctique resta le centre de la civilisation des Anciens, et toutes les cités repérables qu'avaient édifiées ceux de Cthulhu furent anéanties. Puis soudain les terres du Pacifique sombrèrent de nouveau, entraînant avec elles la terrifiante ville de pierre de R'lyeh et toutes les pieuvres cosmiques, de sorte que les Anciens retrouvèrent leur suprématie sur la planète. Sauf quant à une menace obscure dont ils n'aimaient pas parler. À une époque assez récente, ils avaient construit sur toutes les terres et dans toutes les mers du globe – d'où la recommandation de ma future monographie, que quelque archéologue entreprenne des forages systématiques avec le dispositif de Pabodie dans certaines régions largement réparties.

De l'eau vers la terre, le mouvement s'affirma au cours des âges ; tendance encouragée par l'apparition de nouveaux territoires, bien que l'océan ne fût jamais complètement abandonné. Une autre cause de cette orientation fut le problème imprévu que posèrent l'élevage et la direction des shoggoths dont dépendait la prospérité de la vie marine. Avec le temps, ainsi qu'en convenaient tristement les sculptures, l'art de créer d'autres formes de vie à partir de la matière inorganique s'était perdu, si bien que les Anciens ne pouvaient que façonner ce qui existait déjà. Sur terre, les grands

reptiles se montraient des plus dociles ; mais les shoggoths de la mer, se reproduisant par division et acquérant un inquiétant degré d'intelligence, soulevèrent un certain temps une formidable difficulté.

Ils avaient toujours été sous contrôle grâce à la suggestion hypnotique des Anciens, modelant provisoirement leur robuste plasticité en divers membres et organes utiles ; mais à présent leur faculté d'auto-façonnage se déclenchait parfois toute seule, et en diverses formes d'imitation inspirées de suggestions passées. Ils avaient semble-t-il développé un cerveau semi-permanent dont les actes volontaires indépendants et parfois obstinés répondaient à la volonté des Anciens sans toujours lui obéir. Les images sculptées de ces shoggoths nous remplissaient, Danforth et moi, d'horreur et de dégoût. C'étaient des êtres sans forme propre, faits d'une gelée visqueuse qui semblait une agglutination de bulles ; et chacun pouvait atteindre en moyenne quinze pieds de diamètre quand il prenait une forme sphérique. Mais ils changeaient sans cesse d'aspect et de volume, projetant des appendices provisoires ou de simili-organes de la vue, de l'ouïe et de la parole à l'imitation de leurs maîtres, soit spontanément, soit sur suggestion.

Ils étaient apparemment devenus intraitables depuis le milieu de l'époque permienne, peut-être cent cinquante millions d'années plus tôt, lorsqu'une guerre en règle avait été menée contre eux par les Anciens de la mer pour les ramener à la soumission. Les images de cette guerre et l'usage typique des shoggoths de laisser les cadavres de leurs victimes sans tête et couverts de bave gardaient un caractère extraordinairement terrifiant en dépit des abîmes de temps écoulés depuis. Les Anciens, ayant eu recours contre ces entités rebelles à des armes de désintégration moléculaire, avaient fini par remporter une victoire complète. Après quoi, les sculptures montraient une période de dressage où les shoggoths étaient matés par les Anciens armés, comme les chevaux sauvages de l'Ouest américain le furent par les cow-boys. Bien qu'ils aient prouvé au cours de leur révolte qu'ils pouvaient vivre hors de l'eau, cette évolution ne fut pas encouragée, puisqu'ils n'étaient utiles à terre qu'en proportion de leur docilité.

Pendant l'époque jurassique, les Anciens rencontrèrent de nouvelles épreuves sous la forme d'une autre invasion de l'espace extérieur – cette fois de créatures mi-champignons, mi-crustacés, venant d'une planète qu'on peut identifier avec le lointain Pluton récemment découvert ; les mêmes indiscutablement que celles qu'évoquent certaines légendes confidentielles du Nord, perpétuées dans l'Himalaya sous le nom de Mi-Go ou abominables hommes des neiges. Pour les combattre, les Anciens tentèrent, pour la première fois depuis leur arrivée sur Terre, une nouvelle sortie dans l'éther planétaire ; mais en dépit de tous leurs préparatifs traditionnels, il ne leur fut

plus possible de quitter l'atmosphère terrestre. Quel qu'ait été le vieux secret du voyage interplanétaire, il était maintenant perdu à jamais pour leur race. Finalement, les Mi-Go les repoussèrent de tous les territoires du Nord, sans rien pouvoir cependant contre ceux de la mer. Peu à peu commença le lent recul de l'antique race jusqu'à son habitat antarctique originel.

Chose curieuse que l'on observait dans les représentations de batailles, les rejetons de Cthulhu aussi bien que les Mi-Go semblaient faits d'une matière plus différente encore de ce que nous connaissons que celle des Anciens. Capables de métamorphoses et de réintégrations interdites à leurs adversaires, ils devaient pourtant être issus de gouffres plus lointains de l'espace cosmique. Les Anciens, n'étaient leur résistance extraordinaire et leurs qualités vitales particulières, restaient strictement matériels et devaient avoir pris naissance à l'intérieur du continuum connu de l'espace-temps, tandis qu'on ne pouvait risquer que les suppositions les plus hasardeuses sur les sources premières des autres entités. Tout cela, bien sûr, en admettant que les liens non terrestres et les anomalies attribuées aux traîtres envahisseurs ne soient pas pure mythologie. On peut imaginer que les Anciens aient inventé toute une structure cosmique pour expliquer leurs éventuelles défaites ; car la passion historique et la fierté étaient manifestement leurs moteurs psychologiques essentiels. Il est significatif que leurs annales passent sous silence beaucoup de races évoluées et puissantes, dont les cultures remarquables et les imposantes cités figurent durablement dans certaines mystérieuses légendes.

L'évolution du monde à travers les longues périodes géologiques apparaît avec une vérité frappante dans beaucoup de cartes et de scènes gravées. Dans certains cas, la science actuelle devra être révisée tandis que dans d'autres, ses audacieuses déductions se voient magnifiquement confirmées. Comme je l'ai dit, l'hypothèse de Taylor, Wegener et Joly, selon laquelle tous les continents sont des fragments d'une terre antarctique originelle, qui se fissura sous la pression centrifuge, en s'éloignant à la dérive sur un soubassement en principe visqueux – hypothèse inspirée entre autres par les profils complémentaires de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, et la façon dont les grandes chaînes montagneuses sont roulées et repoussées – reçoit d'une source étrange une consécration frappante.

Les cartes représentaient clairement le monde carbonifère d'il y a cent millions d'années ou davantage, mettant en évidence les crevasses et les gouffres qui sépareraient plus tard l'Afrique des territoires autrefois continus de l'Europe (alors la Valusia de la légende infernale primitive), l'Asie, les Amériques et le continent antarctique. D'autres cartes – et la plus significative concernant la fondation cinquante millions d'années plus tôt de l'immense ville morte qui nous entourait – montraient

tous les continents d'alors bien distincts. Et dans le dernier exemple étudié – datant peut-être du pliocène – le monde d'aujourd'hui, de façon approximative, apparaissait nettement malgré le rapprochement de l'Alaska et de la Sibérie, de l'Amérique du Nord et de l'Europe par le Groenland, et de l'Amérique du Sud avec le continent antarctique par la terre de Graham. La carte complète du globe au carbonifère – sol océanique et masse des terres fissurées de même – portait les symboles des immenses cités de pierre des Anciens, mais dans les plus tardives le recul progressif vers l'Antarctique devenait évident. Le dernier document du pliocène ne montrait plus de cités terrestres sauf sur le continent antarctique et la pointe de l'Amérique du Sud, ni de cités océanes au nord du 51e parallèle de latitude sud. Le savoir et l'intérêt concernant le monde du Nord, à part un tracé du littoral relevé sans doute au cours de longs vols d'exploration sur ces ailes membraneuses en éventail, étaient évidemment retombés à zéro chez les Anciens.

La destruction des villes lors du soulèvement des montagnes, la déchirure des continents sous la poussée centrifuge, les convulsions sismiques de la terre ou des fonds sous-marins, et d'autres causes naturelles étaient la matière d'information courante ; et il était curieux d'observer combien se faisaient de plus en plus rares les reconstructions à mesure que le temps passait. L'immense mégalopole qui s'ouvrait autour de nous semblait avoir été le dernier grand centre de la race, édifiée au début du crétacé après qu'une secousse titanesque de la Terre eut anéanti une précédente, plus vaste encore, non loin de là. Toute cette région paraissait bien être le lieu sacré entre tous, où les premiers Anciens s'étaient installés sur un fond marin primitif. Dans la nouvelle cité – dont nous reconnûmes plus d'un trait dans les sculptures, mais qui s'étendait sur cent miles au moins le long de la chaîne dans chaque direction, au-delà des extrêmes limites de notre reconnaissance aérienne – on disait qu'étaient conservées certaines pierres sacrées ayant fait partie de la première ville au fond de la mer, et qui avaient été rejetées au jour après de longues périodes, au cours du plissement général de la strate.

VIII

Naturellement Danforth et moi étudiâmes avec un spécial intérêt et le sentiment d'un devoir personnel tout ce qui se rapportait à la région où nous nous trouvions. Ce matériel local était évidemment très abondant et, dans le fouillis du sol de la ville, nous eûmes la chance de découvrir une maison très récente dont les murs, bien qu'assez endommagés par une crevasse voisine, renfermaient des sculptures de style décadent qui retraçaient l'histoire de la région bien avant l'époque de la carte du

pliocène où nous avions puisé notre aperçu général du monde préhumain. Ce fut le dernier site que nous étudiâmes en détail car ce que nous y trouvâmes nous donna un nouvel objectif immédiat.

Nous étions certainement dans le plus étrange, le plus mystérieux et le plus terrible de tous les recoins du globe terrestre. De toutes les terres qui existent il était le plus infiniment ancien ; et notre conviction grandit que ce hideux plateau devait être en vérité le fabuleux et cauchemardesque plateau de Leng, dont l'auteur fou du *Necronomicon* lui-même hésitait à parler. La grande chaîne montagneuse était démesurément longue – partant d'une chaîne basse de la terre de Luitpold sur la côte de la mer de Weddell et traversant pratiquement tout le continent. La partie vraiment haute s'étendait sur un arc imposant, d'environ 82° de latitude et 60° de longitude est jusqu'à 70° de latitude et 115° de longitude est, son côté concave tourné vers notre camp et son extrémité vers la mer dans la région de cette longue côte bloquée par les glaces, dont Wilkes et Mawson aperçurent les collines au cercle antarctique.

Mais des excès plus monstrueux encore de la Nature étaient dangereusement proches. J'ai dit que ces pics étaient plus hauts que l'Himalaya mais les sculptures m'interdisaient de les proclamer les plus hauts de la Terre. Ce sinistre honneur revient indubitablement à ce que la moitié des bas-reliefs n'osent même pas nommer, tandis que les autres ne l'abordent qu'avec répugnance et angoisse. Il semble que ce soit une partie de la terre antique – celle qui émergea des eaux quand la planète se fut débarrassée de la Lune et que les Anciens eurent filtré des étoiles – qu'on a fini par fuir comme vaguement et indéfinissablement néfaste. Les villes édifiées là s'étaient écroulées avant leur temps, et soudain on les avait retrouvées désertes. Puis quand la première grande secousse terrestre avait bouleversé la région à l'époque comanchienne, une terrifiante rangée de pics avait surgi brusquement dans le fracas et le chaos les plus effroyables – et la Terre avait reçu ses plus hautes et terribles montagnes.

Si l'échelle des gravures était exacte, ces monstres détestables mesuraient beaucoup plus de quarante mille pieds de haut – bien davantage que les odieuses montagnes hallucinées que nous avions rencontrées. Elles s'étendaient, semblait-il, de 77° de latitude, 70° de longitude est jusqu'à 70° de latitude, 100° de longitude est – à moins de trois cents miles de la cité morte, de sorte que nous aurions pu entrevoir leurs redoutables sommets dans le lointain indistinct de l'ouest, n'eût été la vague brume opalescente. Leur limite au nord doit être visible également depuis le long littoral du cercle antarctique, sur la terre de la Reine-Mary.

Certains Anciens, dans les temps décadents, ont adressé aux montagnes d'étranges

prières ; mais aucun ne s'en est jamais approché ni n'a osé s'interroger sur ce qu'il y a derrière. Nul regard humain ne les a jamais aperçues et, voyant quelles émotions exprimaient les gravures, je priai pour que nul ne l'ait jamais pu. Il y a des collines protectrices le long de la côte au-delà – les terres de la Reine-Mary et de l'Empereur-Guillaume – et je rends grâce au ciel que personne n'ait pu aborder et gravir ces collines. Je ne suis plus aussi sceptique que je l'étais quant aux vieilles légendes et terreurs, et je ne ris plus à présent de cette idée du sculpteur préhumain : que de temps en temps un éclair s'arrête délibérément sur chacune des crêtes menaçantes et qu'une lueur inexplicable brille du haut de ces terribles cimes tout le long de la nuit polaire. Il y a peut-être une très réelle et monstrueuse signification dans les vieilles rumeurs pnakotiques à propos de Kadath dans le désert glacé.

Mais la terre toute proche n'était guère moins étrange, même si moins indéfinissablement maudite. Peu après la fondation de la ville, la grande chaîne devint le site des principaux temples, et de nombreuses gravures montrent quelles grotesques et fantastiques tours agressaient le ciel là où nous ne vîmes que cubes et remparts bizarrement suspendus. Au long des âges, les cavernes apparurent et furent aménagées en annexes des temples. Au cours des périodes suivantes, toutes les veines calcaires de la région furent creusées par les eaux souterraines, de sorte que les montagnes, les contreforts et les plaines à leur pied devinrent un véritable réseau de cavernes et de galeries communicantes. Beaucoup de sculptures pittoresques évoquaient des explorations en profondeur et la découverte enfin de la mer sans soleil, noire comme le Styx, qui se cache dans les entrailles de la Terre.

Cet immense gouffre avait sans aucun doute été creusé peu à peu par le grand fleuve qui, descendu des horribles montagnes sans nom de l'Ouest, avait jadis contourné la base de la chaîne des Anciens et coulé tout au long jusque dans l'océan Indien, entre les terres de Budd et Totten sur le littoral de Wilkes. Il avait rongé peu à peu en la contournant la base calcaire de la montagne, jusqu'à ce que, ses flots l'ayant sapée, il rejoigne la caverne des eaux souterraines pour approfondir le gouffre avec elles. Enfin sa masse entière se déversa au creux des collines, laissant à sec son ancien cours vers l'océan. Une grande partie de la ville, telle que nous l'avions découverte à présent, avait été construite ensuite sur cet ancien lit. Les Anciens, comprenant ce qui s'était passé, et exerçant comme toujours leur sens artistique si pénétrant, avaient sculpté en pylônes décorés les reliefs des contreforts où le grand courant avait commencé sa descente dans les éternelles ténèbres.

Ce fleuve, autrefois enjambé par des quantités de nobles ponts de pierre, était évidemment celui dont nous avions repéré de notre avion le cours disparu. Sa présence dans divers bas-reliefs de la ville nous aida à retrouver le décor tel qu'il

avait été aux différentes phases de la longue, immémoriale histoire du pays ; de sorte que nous pûmes dessiner un plan rapide mais minutieux des traits essentiels – jardins, édifices importants, ainsi de suite – pour guider de futures explorations. Nous pûmes bientôt recréer en imagination tout cet ensemble prodigieux tel qu'il était un million ou dix ou cinquante millions d'années plus tôt, car les sculptures nous décrivaient exactement l'image de ces monuments et montagnes, faubourgs et paysages avec la végétation luxuriante du tertiaire. Elle avait dû être d'une beauté merveilleuse, magique, et tout en y songeant j'oubliais presque le lourd sentiment d'oppression sinistre dont l'inhumaine antiquité de la ville, son énormité, sa torpeur, son isolement et son crépuscule glacial avaient accablé mon esprit. Pourtant, selon certains bas-reliefs, les habitants de cette ville avaient eux-mêmes connu l'étreinte d'une terreur angoissante ; car dans certaine scène sombre, qui revenait souvent, on voyait les Anciens épouvantés reculer devant un objet – jamais représenté dans le dessin – découvert dans le grand fleuve et dont il était dit qu'il avait été charrié à travers les forêts ondoyantes de cycas, drapées de vigne, depuis ces horribles montagnes occidentales.

Ce fut seulement dans une maison récente aux sculptures décadentes que nous relevâmes les signes précurseurs de la catastrophe finale qui conduisit à l'abandon de la ville. Indubitablement, il devait y avoir eu ailleurs beaucoup d'autres sculptures contemporaines de celles-ci, compte tenu même du relâchement des énergies et des aspirations à une époque oppressante et incertaine ; en fait, la preuve de leur existence nous fut donnée peu après. Mais ce fut le premier et le seul ensemble que nous rencontrâmes directement. Nous avions l'intention de continuer les recherches mais, comme je l'ai dit, les circonstances nous imposèrent un autre objectif immédiat. Il y aurait eu, d'ailleurs, une limite, car ayant perdu tout espoir d'une durable occupation des lieux, les Anciens ne pouvaient qu'abandonner complètement les décorations murales. Le coup décisif, naturellement, fut l'arrivée du grand froid qui paralysa presque toute la Terre et n'a jamais quitté les pôles maudits – le grand froid qui, à l'autre bout du monde, anéantit les pays de Lomar et d'Hyperborea.

Quand cette évolution commença-t-elle exactement dans l'Antarctique, il serait difficile d'en préciser l'époque. Actuellement, on situe le début de la période glaciaire à environ cinq cent mille ans avant nos jours, mais aux pôles le terrible fléau dut s'annoncer beaucoup plus tôt. Toute estimation chiffrée est en partie conjecturale, et il est tout à fait plausible que les sculptures décadentes aient été exécutées voici beaucoup moins d'un million d'années, et que l'abandon effectif de la ville fût total bien avant le début du pléistocène – il y a cinq cent mille ans – tel qu'il est convenu de le fixer pour l'ensemble de la Terre.

Les sculptures décadentes donnaient des signes du dépérissement général de la végétation et du déclin de la vie paysanne chez les Anciens. Des appareils de chauffage étaient installés dans les maisons, et les voyageurs en hiver étaient représentés emmitouflés d'étoffes protectrices. Puis nous vîmes une série de cartouches (la continuité des frises étant fréquemment interrompue dans ces dernières gravures) qui décrivaient une migration croissante jusqu'aux refuges proches d'une température plus clémente – certains fuyant vers les cités marines au large des côtes lointaines, et d'autres descendant à travers le dédale des cavernes calcaires dans les collines creuses, au voisinage du ténébreux abîme des eaux souterraines.

Il semble finalement que l'abîme proche ait accueilli la colonie la plus importante. Cela en partie sans doute à cause du caractère sacré que gardait par tradition cette région particulière ; mais plus sûrement pour les possibilités qu'il offrait de continuer la fréquentation des temples dans le dédale des montagnes, et de conserver l'immense cité comme résidence d'été et base de communication avec diverses mines. Le lien avec les anciennes résidences et les nouvelles était renforcé par plusieurs plans inclinés et autres aménagements le long des voies secondaires, y compris de nombreux tunnels directs depuis l'ancienne métropole jusqu'au noir abysse – tunnels en pente raide dont nous dessinâmes soigneusement les entrées, selon les estimations les plus réfléchies, sur le plan que nous préparions. Il était évident que deux au moins se trouvaient à une distance raisonnable de l'endroit où nous étions ; tous deux à la lisière de la ville du côté de la montagne, l'un à moins d'un quart de mile de l'ancien lit du fleuve, l'autre deux fois plus loin peut-être dans la direction opposée.

Le gouffre, apparemment, avait par endroits des rives de terre sèche en pente douce ; mais les Anciens édifièrent leur nouvelle ville sous les eaux – sans doute pour la température plus clémente qu'elles leur assuraient. La mer secrète devait être très profonde, de sorte que la chaleur interne du globe la rendait habitable pour un temps illimité. Ces êtres n'eurent manifestement aucun mal à s'adapter au séjour temporaire – ou éventuellement permanent – sous les eaux car ils n'avaient jamais laissé s'atrophier leur système de branchies. Beaucoup de sculptures montraient qu'ils rendaient de fréquentes visites à leurs frères sous-marins et qu'ils se baignaient ordinairement au plus profond de leur grand fleuve. L'obscurité au cœur de la Terre ne pouvait pas non plus décourager une race habituée aux longues nuits polaires.

Bien que de style indiscutablement décadent, ces derniers bas-reliefs prenaient un ton vraiment épique pour relater la construction de la nouvelle cité dans le gouffre marin. Les Anciens l'avaient menée scientifiquement, extrayant du cœur des dédales montagneux des blocs rocheux inaltérables, et employant des ouvriers spécialisés de la ville sous-marine du proche Orient pour réaliser l'opération selon les meilleures

méthodes. Ces travailleurs apportèrent avec eux tout ce qui était nécessaire à la nouvelle entreprise – tissu organique du shoggoth pour produire les porteurs de pierres et plus tard les bêtes de somme dans la cité de l'abîme, et autre matériel protoplasmique dont on façonnerait les organismes phosphorescents destinés à l'éclairage.

Une puissante métropole surgit enfin au fond de la mer stygienne ; son architecture était très proche de celle de la ville de surface et son exécution relativement peu marquée par la décadence grâce à la précision mathématique propre aux travaux du bâtiment. Les shoggoths fraîchement élevés, de taille colossale et d'une intelligence singulière, étaient représentés prenant et exécutant les ordres avec une merveilleuse célérité. Ils semblaient s'entretenir avec les Anciens en imitant leur voix – sorte de son musical aigu, d'une gamme très étendue, si la dissection du malheureux Lake avait vu juste – et travaillaient à partir d'ordres oraux plutôt que de suggestions hypnotiques comme autrefois. Ils étaient néanmoins d'une docilité admirable. Les organismes phosphorescents fournissaient la lumière avec une remarquable efficacité, compensant certainement la perte des aurores boréales, familières aux nuits du monde extérieur.

L'art et la décoration continuèrent, non, bien sûr, sans quelque décadence. Les Anciens apparemment étaient conscients de cette dégradation et dans bien des cas anticipaient la politique de Constantin le Grand en faisant venir de leur cité terrestre des pièces particulièrement belles de sculpture ancienne, tout comme l'empereur, à une époque analogue de déclin, dépouillait la Grèce et l'Asie de leur art le plus accompli pour offrir à sa nouvelle capitale byzantine plus de splendeurs que son propre peuple n'en pouvait créer. Si ce transfert resta d'importance limitée, c'est sans doute parce que la cité terrestre ne fut pas d'abord tout à fait abandonnée. Avec le temps, on la délaissa complètement – probablement avant que le pléistocène ne fût très avancé – les Anciens désormais se satisfaisant peut-être de leur art décadent, ou ayant cessé d'apprécier l'excellence des sculptures anciennes. Aussi les ruines éternellement silencieuses qui nous entouraient n'avaient-elles pas subi un dépouillement systématique bien que toutes les statues isolées de grande qualité aient été emportées.

Les cartouches et les lambris décadents relatant cette histoire furent, je l'ai dit, les derniers que nous découvrîmes dans cette enquête limitée. Ils nous laissèrent l'image des Anciens faisant la navette entre la ville terrestre en été et celle du gouffre marin l'hiver, commerçant parfois avec les cités sous-marines au large de la côte antarctique. À cette époque, la ville terrestre fut enfin considérée comme perdue, car les sculptures montraient beaucoup de signes des progrès néfastes du froid. La végétation dépérissait, et les terribles neiges de l'hiver ne fondaient plus guère, même

en été. Le cheptel de sauriens était presque entièrement mort et les mammifères ne se portaient pas mieux. Pour continuer le travail en surface, il devenait nécessaire d'adapter à la vie terrestre certains des shoggoths amorphes, curieusement résistants au froid ; ce que les Anciens hésitaient à faire autrefois. Le grand fleuve, à présent, était sans vie et la mer extérieure avait perdu la plupart de ses habitants, sauf les phoques et les baleines. Tous les oiseaux avaient émigré, à part de grands manchots grotesques.

Que s'était-il passé depuis ? Nous ne pouvions que nous interroger. Combien de temps avait survécu la nouvelle ville dans la caverne marine ? Était-elle toujours là, cadavre de pierre au sein d'éternelles ténèbres ? Les eaux souterraines avaient-elles fini par geler ? Quel sort avaient connu les cités des fonds marins du monde extérieur ? Quelques Anciens étaient-ils partis vers le nord devant la progression de la calotte glaciaire ? La géologie actuelle n'indiquait aucune trace de leur présence. Les terrifiants Mi-Go étaient-ils restés une menace pour le monde extérieur du Nord ? Pouvait-on être sûr de ce qui traînait ou non même de nos jours dans les abysses aveugles et insondables des eaux les plus profondes de la Terre ? Ces monstres pouvaient apparemment supporter n'importe quelle pression – et les hommes de la mer avaient péché parfois des choses singulières. L'hypothèse enfin du « tueur de baleines » expliquait-elle vraiment les cicatrices mystérieuses et sauvages observées une génération plus tôt par Borchgrevingk sur les phoques de l'Antarctique ?

Les spécimens trouvés par le pauvre Lake n'entraient pas dans nos conjectures, car leur environnement géologique prouvait qu'ils avaient vécu à une époque très reculée de l'histoire de la cité terrestre. Ils avaient, selon leur situation, au moins trente millions d'années ; et nous calculions que, de leur temps, la cité de la caverne marine, et en fait la caverne elle-même, n'existaient pas. Ils auraient rappelé un décor plus ancien, avec partout la folle végétation du tertiaire, une cité plus jeune autour d'eux, ses arts florissants, et un grand fleuve balayant sur son chemin vers le nord le pied des puissantes montagnes, en direction d'un océan tropical disparu.

Et pourtant, nous ne pouvions nous empêcher de penser à ces spécimens, surtout aux huit intacts qui manquaient au camp hideusement ravagé de Lake. Il y avait dans tout cela quelque chose d'anormal : ces choses étranges que nous avions si obstinément attribuées à la folie de quelqu'un, ces sépultures effroyables, l'abondance et *la nature* des objets disparus, Gedney, la résistance surnaturelle de ces êtres archaïques, et les bizarres formes de vie que les sculptures montraient maintenant chez la race… Danforth et moi en avions tant vu au cours de ces dernières heures, que nous étions prêts à croire, tout en gardant le silence, beaucoup de secrets consternants et inconcevables de la Nature primitive.

IX

J'ai dit que notre étude des sculptures décadentes avait modifié notre objectif immédiat. Cela concernait, bien sûr, les chemins creusés dans le ténébreux monde intérieur dont nous ignorions auparavant l'existence, mais qu'il était désormais tentant de découvrir et de suivre. De l'échelle apparente des gravures nous conclûmes qu'une marche en pente raide d'environ un mile par l'un des tunnels voisins nous mènerait au bord des vertigineuses falaises sans soleil au-dessus du grand abîme ; de là, des chemins latéraux aménagés par les Anciens conduisaient au littoral rocheux du ténébreux et secret océan. Contempler ce gouffre fabuleux dans sa sévère réalité était une tentation irrésistible dès qu'on en connaissait l'existence – sachant toutefois qu'il nous fallait en entreprendre immédiatement la quête si nous voulions la mener au cours de notre actuelle mission.

Il était alors huit heures du soir, et nous n'avions plus assez de piles de rechange pour laisser nos lampes allumées. Nous avions tant fait d'études et de copies sous la couche de glace que notre matériel électrique avait servi presque cinq heures de suite ; et, malgré la formule spéciale de pile sèche, il ne tiendrait évidemment pas quatre heures de plus – bien qu'en faisant l'économie d'une torche, sauf dans les endroits difficiles ou d'intérêt exceptionnel, nous puissions réussir à conserver encore une marge de sécurité. Si nous ne voulions pas nous trouver sans lumière dans ces catacombes cyclopéennes, il nous fallait, pour faire l'exploration de l'abysse, renoncer à tout déchiffrage mural ultérieur. Bien sûr, nous avions l'intention de revoir les lieux pendant des jours et peut-être des semaines de recherche intensive et de photographie – la curiosité ayant depuis longtemps triomphé de l'horreur – mais dans l'immédiat, nous devions faire vite. Notre réserve de papier déchiré était loin d'être inépuisable et nous hésitions à sacrifier nos carnets de notes ou de croquis pour la compléter ; mais nous abandonnâmes un gros carnet de notes. En mettant les choses au pis, nous pourrions nous rabattre sur les éclats de roche et naturellement il serait possible, même au cas où nous nous égarerions vraiment, de remonter à la lumière du jour par un tunnel ou un autre si nous avions assez de temps pour tâtonner un peu. Nous partîmes donc avec ardeur dans la direction indiquée du tunnel le plus proche.

Selon les sculptures que nous avions suivies pour établir notre carte, l'entrée du tunnel recherché ne devait pas être à beaucoup plus d'un quart de mile ; jusque-là, des bâtiments d'aspect massif pourraient sans doute être traversés, fût-ce sous la glace. L'entrée elle-même devait être dans le sous-sol – à l'angle le plus proche des contreforts – d'un immense édifice à cinq pointes, de caractère public, évidemment, et peut-être rituel, que nous tentâmes d'identifier d'après notre aperçu aérien des ruines.

Aucune structure de ce genre ne nous revint à l'esprit au souvenir de notre vol, d'où nous conclûmes que les parties supérieures avaient été gravement endommagées, ou qu'elle avait été totalement détruite dans une crevasse de glace que nous avions remarquée. Dans ce cas, le tunnel se trouverait sans doute obstrué, si bien qu'il faudrait essayer le plus proche – à moins d'un mile au nord. La rencontre du lit du fleuve nous empêcha de chercher aucun des tunnels les plus au sud et en fait, si les deux voisins étaient obstrués, il était douteux que nos piles nous permettent d'avoir recours à l'entrée suivante au nord – près d'un mile au-delà de notre second choix. Cherchant notre hasardeux chemin dans le labyrinthe à l'aide de la boussole et du compas – traversant pièces et couloirs à tous les degrés de ruine ou de conservation, escaladant des rampes, passant des étages et des ponts puis redescendant, rencontrant des portes obstruées et des piles de débris, accélérant ici et là sur des sols admirablement conservés et mystérieusement nets, faisant fausse route et revenant sur nos pas (auquel cas nous retirions la piste de papier sans issue que nous avions laissée), et découvrant de temps à autre le bas d'une cheminée ouverte qui laissait entrevoir la lumière du jour – nous étions sans cesse tentés par les murs sculptés le long de notre route. Beaucoup devaient avoir à conter des récits d'un considérable intérêt historique, et la seule perspective de visites ultérieures nous décidait à passer outre. Nous ralentîmes pourtant à l'occasion, allumant notre seconde torche. Si nous avions eu plus de films, nous nous serions probablement arrêtés un instant pour photographier certains bas-reliefs, mais prendre le temps d'en faire un croquis était évidemment hors de question.

J'arrive maintenant une fois de plus à un moment où la tentation est forte de reculer ou de ne faire qu'une allusion, au lieu d'affirmer. Il est pourtant nécessaire de révéler le reste afin de justifier ma démarche pour décourager une nouvelle exploration. Nous nous étions frayé un chemin près de l'entrée supposée du tunnel – ayant accédé par un pont au deuxième étage à ce qui semblait manifestement le faîte d'un mur en ogive – et descendions une galerie en ruine particulièrement riche en sculptures décadentes, fouillées et apparemment rituelles, d'un travail récent, quand, vers 20 h 30, le jeune et subtil odorat de Danforth nous fit soupçonner pour la première fois quelque chose d'anormal. Si nous avions eu un chien avec nous, nous aurions été alertés plus tôt. Nous ne pûmes d'abord préciser ce qui clochait dans l'air, jusqu'alors d'une pureté de cristal, mais au bout de quelques secondes, notre mémoire ne réagit que trop nettement. Essayons de dire cela sans broncher. C'était une odeur – vaguement, subtilement et indubitablement proche de celle qui nous avait écœurés à l'ouverture de l'absurde sépulture de l'horreur qu'avait disséquée le pauvre Lake.

Naturellement, elle n'apparut pas sur le moment aussi clairement qu'à présent. Il y

avait plusieurs explications possibles, et nous échangeâmes beaucoup de chuchotements perplexes. L'essentiel, c'est que nous ne renonçâmes pas à chercher davantage ; étant allés si loin, nous refusions de nous dérober devant quelque apparente évocation du malheur. En tout cas, ce que nous avions soupçonné était vraiment trop insensé. Des choses pareilles n'arrivent pas dans un monde normal. Ce fut sans doute un instinct purement irrationnel qui nous fit mettre en veilleuse notre unique torche – les sculptures décadentes et sinistres qui nous lorgnaient d'un air menaçant sur les murailles écrasantes ne nous tentaient plus –, nous faisant avancer prudemment sur la pointe des pieds ou ramper sur le sol de plus en plus encombré de couches et de tas de débris.

Les yeux comme le nez de Danforth valaient mieux que les miens, car ce fut lui qui remarqua le premier l'aspect bizarre de ces débris quand nous eûmes franchi de nombreux passages voûtés menant à des chambres et des couloirs au rez-de-chaussée. Ce n'était pas ce qu'on aurait attendu après d'innombrables milliers d'années d'abandon et, donnant avec précaution un peu plus de lumière, nous vîmes qu'une sorte de traînée avait été faite récemment. La nature irrégulière de la couche excluait les marques précises, mais aux endroits les plus unis, il semblait qu'on eût traîné des objets lourds. Nous eûmes un instant l'impression de traces parallèles comme celles de patins. Ce qui nous arrêta de nouveau.

C'est pendant cette pause que nous perçûmes – en même temps cette fois – l'autre odeur devant nous. Paradoxalement, elle était à la fois moins effrayante et davantage – moins alarmante en elle-même, mais infiniment plus en cet endroit et dans ces circonstances… À moins bien sûr que Gedney… Car l'odeur était celle, évidente et familière, de l'essence.

Nos motivations après cela, je les laisse aux psychologues. Nous savions que quelque terrible prolongement des horreurs du camp devait s'être glissé dans cette sépulture ténébreuse des temps immémoriaux, nous ne pouvions donc douter plus longtemps qu'une situation abominable – actuelle ou du moins récente – ne nous attende dans l'immédiat. Pourtant nous nous laissâmes entraîner par la seule ardente curiosité – ou l'angoisse – ou la fascination – ou un vague sentiment de responsabilité vis-à-vis de Gedney – ou que sais-je. Danforth reparlait à voix basse de la trace qu'il avait cru voir au tournant d'une ruelle dans les ruines au-dessus ; du sifflement musical indistinct – peut-être d'une terrible signification à la lumière du rapport de dissection de Lake, malgré sa ressemblance frappante avec l'écho dans les entrées de cavernes des pics battus par le vent – qu'il croyait avoir perçu peu après, venant des profondeurs inconnues, plus bas. Je lui murmurai à mon tour dans quel état était resté le camp, ce qui en avait disparu et comment la folie d'un seul survivant pouvait avoir

conçu l'inconcevable : une équipée sauvage à travers les montagnes monstrueuses et la descente au cœur de constructions archaïques inconnues…

Mais nous ne pouvions nous convaincre ni seulement reconnaître nous-mêmes rien de précis. Immobiles, nous avions éteint toute lumière, apercevant vaguement une lueur de jour filtrant à grande profondeur qui tempérait un peu les ténèbres. Nous étant machinalement remis en marche, nous nous guidions à coups de brefs éclairs de notre torche. Les débris dérangés laissaient une impression que nous ne pouvions chasser, et l'odeur d'essence était plus forte. Des ruines de plus en plus nombreuses arrêtaient nos regards et nos pas, puis très vite nous nous aperçûmes que le chemin devenait impraticable. Nous n'avions que trop bien jugé dans notre pessimisme à propos de la fissure entrevue d'en haut. Notre quête du tunnel était sans issue et nous ne pourrions pas même atteindre le sous-sol où s'ouvrait le chemin de l'abysse.

La torche, jetant des lueurs sur les murs grotesquement sculptés du couloir obstrué où nous étions, révéla plusieurs passages à divers degrés d'obstruction ; et de l'un d'eux l'odeur d'essence – submergeant tout à fait l'autre – parvenait extrêmement nette. Regardant plus attentivement, nous constatâmes que cette ouverture particulière avait été, récemment, en partie déblayée. Quelle que fût l'horreur qui s'y cachait, nous comprîmes que c'en était l'accès direct. Personne ne s'étonnera, je pense, que nous ayons attendu un certain temps avant d'aller plus loin.

Et pourtant, quand nous nous risquâmes sous la voûte obscure, notre première impression fut une déception. Car parmi le fouillis répandu dans cette crypte sculptée – cube parfait d'environ vingt pieds de côté – il ne restait aucun objet récent de taille appréciable ; au point que nous cherchâmes instinctivement, bien qu'en vain, une autre entrée. Au bout d'un moment, cependant, la vue perçante de Danforth discerna un endroit où les débris à terre avaient été dérangés, et nous y braquâmes ensemble la pleine lumière de nos torches. Quoique nous n'y voyions rien que de simple et d'insignifiant, je n'hésite pas à en parler pour ce que cela impliquait. Sur les débris grossièrement nivelés, divers petits objets étaient soigneusement disséminés et, dans un coin, une grande quantité d'essence avait dû être répandue assez récemment pour laisser une forte odeur, même à cette altitude extrême du superplateau. Autrement dit, ce n'était qu'une sorte de campement – fait par des chercheurs qui comme nous avaient rebroussé chemin devant la route de l'abîme inopinément obstruée.

Soyons clair. Les objets éparpillés, par nature, venaient tous du camp de Lake ; ils consistaient en boîtes de conserve aussi curieusement ouvertes que celles retrouvées sur les lieux ravagés, beaucoup d'allumettes brûlées, trois livres illustrés plus ou moins bizarrement tachés, une bouteille d'encre vide avec sa boîte aux images et au

texte éducatifs, un stylo cassé, quelques fragments étrangement découpés de fourrure et de toile de tente, une pile usagée avec un mode d'emploi, une brochure pour notre appareil de chauffage de tente et un tas de papiers froissés. C'était bien suffisant, mais quand nous défroissâmes les papiers pour voir ce qu'il y avait dessus, nous comprîmes que nous atteignions le pire. Nous avions trouvé au camp certains papiers inexplicablement tachés qui auraient pu nous préparer, mais leur vue, ici en bas, dans les caves préhumaines d'une ville de cauchemar, était presque insupportable.

Un Gedney devenu fou pouvait avoir tracé ces groupes de points à l'imitation de ceux des stéatites verdâtres, comme aussi avaient pu être faits les points sur les sépultures démentes à cinq pointes, et l'on pouvait imaginer qu'il ait préparé des croquis sommaires, grossiers – parfois précis et souvent moins – qui esquissaient les parties voisines de la ville, et le chemin depuis une place circulaire hors de notre projet d'itinéraire – place où nous avions reconnu une grande tour cylindrique dans les sculptures alors qu'elle semblait un énorme gouffre circulaire au cours de notre survol – jusqu'à la construction actuelle à cinq pointes et l'entrée du tunnel à l'intérieur. Il pouvait, je le répète, avoir fait de tels croquis, car ceux que nous avions devant nous étaient manifestement inspirés, comme les nôtres, de sculptures récentes quelque part dans le labyrinthe glacé, différentes pourtant de celles que nous avions vues et utilisées. Mais comment ce maladroit, ignorant de tout art, aurait-il pu exécuter ces croquis d'une technique étrange et sûre, peut-être supérieure, malgré la hâte et le manque de soin, à n'importe laquelle des œuvres décadentes dont nous étions partis – la technique manifeste et caractéristique des Anciens eux-mêmes à l'âge d'or de la cité morte ?

Certains diront que nous fûmes complètement fous, Danforth et moi, de ne pas fuir après cela pour sauver nos vies puisque nos conclusions étaient maintenant – malgré leur extravagance – bien arrêtées, et telles que je n'ai pas même besoin de le préciser pour ceux qui ont lu mon récit jusqu'ici. Peut-être étions-nous fous – car n'ai-je pas dit que ces horribles pics étaient les montagnes du délire ? Mais je crois pouvoir déceler quelque chose du même esprit – encore que sous une forme moins extrême – chez les hommes qui traquent les fauves dangereux à travers les jungles africaines pour les photographier ou observer leurs mœurs. À demi paralysés de terreur comme nous l'étions, il brûlait pourtant en nous une flamme ardente de fascination et de curiosité qui finit par triompher.

Bien sûr, nous n'avions pas l'intention d'affronter ce qui – ou ceux dont nous savions qu'ils étaient passés là, mais nous sentions qu'ils devaient être loin à présent. Ils avaient sans doute entre-temps trouvé l'autre entrée proche de l'abysse – et pénétré à l'intérieur – où quelques restes du passé, noirs comme la nuit, pouvaient les attendre

dans l'ultime gouffre – celui qu'ils n'avaient jamais vu. Ou si cette entrée, elle aussi, était bloquée, ils pouvaient être partis vers le nord en chercher une autre. Ils étaient, nous nous en souvenions, partiellement indépendants de la lumière.

Me reportant à ce moment, je puis à peine me rappeler quelle forme précise prirent nos nouvelles émotions mais seulement le changement d'objectif immédiat qui aiguisait ainsi notre impatience. Nous ne voulions certainement pas affronter ce que nous craignions – encore que je ne nie pas notre secret désir de surprendre certaines choses, de quelque observatoire sûr et caché. Nous n'avions probablement pas abandonné notre envie d'entrevoir l'abysse lui-même, bien qu'un nouveau but s'interposât : le grand espace circulaire représenté sur les croquis froissés que nous avions trouvés. Nous avions aussitôt reconnu la monstrueuse tour cylindrique qui figurait sur les toutes premières sculptures, mais ne paraissait d'en haut qu'une ouverture ronde prodigieuse. Quelque chose dans le caractère imposant de son image, même sur ces dessins sommaires, nous donnait à penser que ses niveaux sous la glace devaient présenter une importance particulière. Peut-être comportait-elle des merveilles architecturales telles que nous n'en avions encore jamais rencontré. Elle était certainement d'une antiquité incroyable étant donné les bas-reliefs où elle figurait – en fait parmi les premiers édifices construits dans la ville. Ses sculptures, si elles avaient été conservées, ne pouvaient qu'être hautement significatives. De plus, elle offrait dans l'immédiat un lien avec le monde supérieur – une route plus courte que celle que nous jalonnions si minutieusement, et la voie qu'avaient prise, probablement, ces Autres pour descendre.

Quoi qu'il en fût, nous étudiâmes les terribles croquis – qui confirmaient parfaitement le nôtre – et repartîmes par le chemin indiqué vers la place circulaire ; ce chemin que nos prédécesseurs inconnus avaient dû parcourir deux fois avant nous. L'entrée proche menant à l'abîme devait être au-delà. Je n'ai rien à dire de notre trajet – durant lequel nous continuâmes à laisser, avec économie, une piste de papier – car c'était exactement le même qui nous avait menés au cul-de-sac, sauf qu'il suivait de plus près le rez-de-chaussée et descendait même jusqu'aux couloirs du sous-sol. De temps à autre, nous repérions quelque marque inquiétante dans les détritus sous nos pas ; et après avoir dépassé la zone imprégnée d'essence, nous sentîmes de nouveau faiblement – par intermittence – cette autre odeur plus hideuse et tenace. Quand le chemin eut divergé de notre premier itinéraire, nous laissâmes quelquefois les rayons de notre unique torche balayer furtivement les murs ; notant la plupart du temps les sculptures presque omniprésentes qui semblaient bien avoir été une expression esthétique essentielle chez les Anciens.

Vers 21 h 30, en traversant un couloir voûté dont le sol de plus en plus glacé

paraissait quelque peu au-dessous du niveau de la terre et dont le plafond s'abaissait à mesure que nous avancions, nous commençâmes à voir la lumière du jour plus forte devant nous, et nous pûmes éteindre la torche. Nous arrivions à la place circulaire et ne devions pas être très loin de l'air extérieur. Le couloir finissait en une voûte étonnamment basse pour ces ruines mégalithiques, mais nous en vîmes davantage avant même d'en sortir. Plus loin s'étendait un prodigieux espace rond d'au moins deux cents pieds de diamètre – jonché de débris et comportant de nombreux passages voûtés obstrués semblables à celui que nous allions franchir. Les murs étaient – dans les surfaces utilisables – hardiment sculptés sur une frise en spirale de proportions surhumaines, et témoignaient, malgré l'érosion due aux intempéries en ce lieu ouvert à tous vents, d'une splendeur artistique supérieure à tout ce que nous avions vu avant. Le sol encombré était chargé d'une épaisse couche de glace et nous pensâmes que le fond véritable se trouvait à une profondeur considérable.

Mais le plus remarquable était la rampe de pierre titanesque qui, évitant les voûtes par un brusque détour dans le sol ouvert, s'élançait en spirale jusqu'en haut du fantastique mur cylindrique, telle une réplique intérieure de celles qui montaient à l'extérieur des monstrueuses tours ou ziggourats de l'antique Babylone. Seules la rapidité de notre vol et la perspective qui confondait la descente avec le mur intérieur de la tour, nous avaient empêchés de remarquer d'en haut cette particularité, nous menant ainsi à chercher une autre voie pour passer sous la glace. Pabodie aurait su nous dire quel type de technique la tenait en place, mais nous ne pûmes, Danforth et moi, qu'admirer et nous émerveiller. Nous vîmes çà et là d'imposants encorbellements et des piliers de pierre, mais qui nous parurent inadaptés à leur fonction. Elle était admirablement conservée jusqu'au sommet actuel de la tour – ce qui était très remarquable étant donné son exposition – et, les abritant, elle avait efficacement protégé les bizarres et inquiétantes sculptures cosmiques sur les murs.

En débouchant dans le demi-jour impressionnant de ce monstrueux fond de cylindre – de cinquante millions d'années, sans doute l'édifice le plus primitif que nous ayons jamais vu – nous constatâmes que les parois parcourues par la rampe s'élevaient vertigineusement jusqu'à une hauteur d'au moins cinquante pieds. Ce qui, nous nous le rappelions depuis notre survol, signifiait une glaciation extérieure de quelque quarante pieds ; d'où le gouffre béant que nous avions vu de l'avion, au sommet d'une butte de maçonnerie d'environ vingt pieds, quelque peu abrité aux trois quarts de sa circonférence par les murs courbes et massifs d'une rangée de ruines plus hautes. À en croire les sculptures, la tour aurait été édifiée au centre d'une immense place circulaire ; elle aurait eu peut-être cinq ou six cents pieds de haut, avec des étages de disques horizontaux près du sommet et une série de flèches en aiguilles le long du

bord supérieur. L'essentiel de la maçonnerie s'était manifestement effondré à l'extérieur plus qu'à l'intérieur – circonstance heureuse, sinon la rampe eût pu être fracassée et tout l'intérieur obstrué. Quoi qu'il en soit, cette rampe avait subi de sérieux dégâts et l'accumulation de gravats était telle qu'à la base toutes les voûtes semblaient avoir été récemment déblayées.

Il ne nous fallut qu'un moment pour conclure que c'était bien la route par laquelle ces Autres étaient descendus, et le chemin logique pour notre propre remontée, malgré la longue piste de papier que nous avions laissée ailleurs. L'entrée de la tour n'était pas plus loin des contreforts où attendait notre avion que ne l'était le grand édifice en terrasse où nous avions pénétré, et quelle que fût l'exploration ultérieure que nous pourrions faire sous la glace pendant ce voyage, elle se ferait dans cette région. Curieusement, nous songions toujours à des expéditions possibles plus tard – même après tout ce que nous avions vu et soupçonné. Mais, comme nous cherchions prudemment notre route dans les débris du vaste cercle, survint un spectacle qui exclut pour un temps toute autre préoccupation.

C'étaient, rangés bien en ordre, trois traîneaux, dans cet angle de la courbe la plus basse de la rampe qui avait jusque-là échappé à nos yeux. Ils étaient là – les trois traîneaux disparus du camp de Lake – éprouvés par un rude traitement, tandis qu'on les tirait énergiquement sur les étendues sans neige de maçonnerie et de débris, ou par le portage dans des lieux totalement impraticables. Ils étaient soigneusement et intelligemment chargés, sanglés, et contenaient des objets, pour nous d'une familiarité inoubliable – le poêle à essence, les bidons, étuis d'instruments, boîtes de conserve, bâches manifestement bourrées de livres, et d'autres de contenu moins évident – le tout venant de l'équipement de Lake. Après ce que nous avions trouvé dans l'autre pièce, nous étions plus ou moins préparés à cette découverte. Le vrai grand choc se produisit quand, nous approchant, nous défîmes la bâche dont les contours nous avaient particulièrement inquiétés. Il semble que d'autres, comme Lake, se soient intéressés à la collecte de spécimens typiques ; car il y en avait deux là, tous deux raidis par le gel, parfaitement conservés, avec des morceaux de sparadrap aux endroits du cou où ils avaient été blessés, et enveloppés avec un soin évident pour prévenir tout autre dommage. C'étaient les cadavres du jeune Gedney et du chien disparu.

X

Bien des gens nous jugeront insensibles autant que fous d'avoir pensé au tunnel du nord et à l'abîme aussitôt après la sinistre découverte ; et je ne crois pas que nous

serions revenus à de telles idées si une circonstance particulière n'était brusquement survenue, nous obligeant à un tout autre ordre de réflexions. Nous avions replacé la bâche sur le malheureux Gedney et nous demeurions dans une sorte de muette stupéfaction, quand les sons parvinrent à notre conscience – les premiers que nous entendions depuis que nous étions descendus de l'air libre, là où le vent des montagnes gémissait faiblement du haut des cimes inhumaines. Bien qu'ils soient familiers et banals, leur présence dans ce monde perdu de mort était plus inattendue et démoralisante que n'importe quels accents grotesques ou fabuleux – car ils venaient bouleverser à nouveau toutes nos notions d'harmonie cosmique.

Y aurait-il eu quelque trace de ce bizarre son flûté à la gamme étendue – que le rapport de dissection de Lake nous faisait attendre de ces Autres, et qu'en fait nos imaginations poussées à bout déchiffraient dans chaque plainte du vent depuis la découverte des horreurs du camp – nous y aurions vu une sorte de conformité infernale avec le pays qui nous entourait, mort depuis des éternités. Une voix d'autres temps convient aux nécropoles d'autres temps. Ce bruit, pourtant, bouleversait toutes nos conventions profondément établies – notre tacite acceptation de l'Antarctique profond comme un désert aussi complètement et irrévocablement vide de tout vestige de vie normale que le disque stérile de la lune. Ce que nous entendions n'était pas la voix fabuleuse de quelque sacrilège enseveli dans l'antique terre, dont, malgré sa surnaturelle dureté, un soleil polaire hors du temps aurait tiré une monstrueuse réponse, c'était, au lieu de cela, une chose si comiquement normale et devenue si familière pendant notre séjour marin au large de la terre de Victoria et nos jours de camp au détroit de McMurdo, que nous frémissions d'y penser ici où cela ne devrait pas être. En un mot, c'était le cri rauque d'un manchot.

Le son étouffé venait de recoins sous la glace, en face du couloir par où nous étions venus – manifestement dans la direction de l'autre tunnel qui menait à l'immense abîme. La présence d'oiseaux aquatiques vivants de ce côté – dans un monde dont la surface était uniformément privée de vie depuis des temps immémoriaux – ne pouvait mener qu'à une seule conclusion ; notre premier souci fut donc d'en vérifier la réalité objective. Il était répétitif, en fait, et semblait par moments venir de plus d'un gosier. Cherchant sa source, nous passâmes l'entrée voûtée la plus déblayée, reprenant notre piste de pionniers – avec un supplément de papier pris non sans une étrange répugnance à l'un des chargements bâchés sur les traîneaux – quand nous laissâmes derrière nous la lumière du jour.

Le sol glacé faisant place à une couche de détritus, nous y distinguâmes clairement des traces de traînage ; et Danforth trouva une fois une empreinte nette qu'il est inutile de décrire. La direction d'où venait la voix du manchot était celle précisément

qu'indiquaient notre carte et nos boussoles pour rejoindre l'entrée du tunnel le plus au nord, et nous fûmes heureux de découvrir qu'un passage sans pont paraissait ouvert au niveau du sol et du sous-sol. Le tunnel, d'après notre plan, devait partir du soubassement d'un grand édifice pyramidal, remarquablement conservé, qu'il nous semblait vaguement reconnaître en nous rappelant notre survol. Le long du chemin, la torche unique révéla l'abondance habituelle de sculptures, mais nous ne prîmes le temps d'en regarder aucune.

Soudain, une grosse forme blanche surgit devant nous et nous allumâmes la seconde lampe. Cette nouvelle recherche avait curieusement détourné nos esprits des premières craintes de quelque péril caché, et proche. Ces Autres, ayant laissé leurs bagages dans le grand espace circulaire, devaient avoir prévu de revenir après leur reconnaissance vers ou dans le gouffre ; pourtant nous avions renoncé à toute prudence en ce qui les concernait, aussi complètement que s'ils n'avaient jamais existé. Cette chose blanche qui se dandinait avait bien six pieds de haut, aussi nous rendîmes-nous compte immédiatement qu'elle n'était pas un de ces Autres. Ils étaient plus grands, sombres, et selon les sculptures, leur démarche à terre était rapide et ferme en dépit de l'étrangeté de leur système marin de tentacules. Mais il serait vain de prétendre que la chose blanche ne nous effrayait pas profondément. En fait nous fûmes un instant pris d'une terreur primitive presque plus vive que la pire de nos craintes raisonnées à l'égard de ces Autres. Puis vint une soudaine détente tandis que la forme blanche se glissait dans un passage latéral à notre gauche pour en rejoindre deux autres qui l'avaient appelée de leur voix rauque. Car c'était simplement un manchot – bien que d'une espèce inconnue, plus grande que le plus grand des manchots empereurs connus, et monstrueux car il était à la fois albinos et pratiquement aveugle.

Suivant l'animal dans le passage voûté et tournant nos torches vers le trio indifférent et insouciant, nous vîmes qu'ils étaient tous albinos et aveugles, de la même espèce géante inconnue. Leur taille nous rappela certains manchots archaïques décrits dans les bas-reliefs des Anciens, et nous eûmes vite fait de conclure qu'ils descendaient de la même lignée – ayant sans doute survécu grâce à leur retraite dans quelque région intérieure plus chaude, dont l'obscurité perpétuelle avait détruit leur pigmentation et réduit leurs yeux à de simples fentes inutiles. Que leur habitat actuel fût le grand gouffre que nous cherchions, on n'en pouvait douter, et cette preuve qu'il était habitable et jouissait d'une température constante nous remplit d'idées singulières et étrangement inquiétantes.

Nous nous demandâmes aussi ce qui avait poussé ces trois oiseaux à quitter leur résidence ordinaire. L'état et le silence de la grande cité morte montraient clairement qu'à aucun moment elle n'avait été une colonie estivale, tandis que l'indifférence

évidente du trio à notre présence rendait improbable que le passage de ces Autres ait pu les effrayer. Auraient-ils, ces Autres, tenté une agression ou voulu augmenter leurs réserves de viande ? Nous doutions que l'odeur forte que détestaient les chiens pût inspirer autant d'éloignement à ces manchots ; car leurs ancêtres avaient évidemment vécu en excellents termes avec les Anciens – amicale relation qui devait se poursuivre dans l'abîme inférieur aussi longtemps qu'il resterait un Ancien. Regrettant – dans un réveil du vieil esprit de science pure – de ne pouvoir photographier ces créatures anormales, nous les laissâmes vite à leurs rauques appels, et continuâmes en direction du gouffre, si manifestement accessible et dont les traces des manchots nous montraient clairement le chemin.

Peu après, une descente abrupte dans un long couloir bas, sans ouvertures et exceptionnellement dénué de sculptures, nous donna à penser que nous approchions enfin de l'entrée du tunnel. Nous avions dépassé encore deux manchots et en avions entendu d'autres juste devant nous. Puis le passage déboucha sur un prodigieux espace qui nous coupa le souffle – une demi-sphère parfaite, renversée, se prolongeant manifestement en profondeur, d'au moins cent pieds de diamètre et cinquante de haut, avec de basses portes voûtées ouvrant de tous les côtés de la circonférence sauf un, et là béait profondément une noire ouverture en arc qui rompait la symétrie de la voûte à une hauteur de près de quinze pieds. C'était l'entrée du grand abîme.

Dans cet immense hémisphère, dont le plafond concave était sculpté de manière impressionnante bien que dans le style décadent, à la ressemblance de la voûte céleste primordiale, quelques manchots albinos se dandinaient – étrangers ici, mais indifférents et aveugles. Le tunnel obscur bâillait à perte de vue sur une rampe rapide, son ouverture ornée de piliers et d'un linteau grotesquement ciselés. Il nous sembla qu'il sortait de cette bouche mystérieuse un courant d'air un peu plus tempéré et peut-être même un soupçon de vapeur ; et nous nous demandâmes quelles entités vivantes autres que les manchots pouvaient se cacher dans le vide sans limites d'en bas, et les dédales contigus de la région et des montagnes titanesques. Nous nous demandions aussi si les traces de fumée au sommet des montagnes, d'abord soupçonnées par le malheureux Lake, comme l'étrange brume que nous avions nous-mêmes remarquée autour du pic couronné de remparts, ne pourraient pas être produites par une vapeur de cette sorte, s'élevant par de tortueux canaux des régions insondables du noyau de la Terre.

Pénétrant dans le tunnel, nous vîmes qu'il mesurait, du moins au départ, environ quinze pieds dans chaque sens ; les côtés, le sol et le plafond voûté étaient conçus selon l'habituelle maçonnerie mégalithique. Les parois étaient sommairement décorées de cartouches aux dessins conventionnels de style décadent ; toute la

construction et les gravures étaient en excellent état. Le sol était entièrement dégagé, à part quelques détritus qui portaient les traces des manchots en direction de la sortie et celles de ces Autres dans le sens opposé. Plus nous avancions, plus il faisait chaud ; au point que nous déboutonnâmes bientôt nos lourds vêtements. Nous nous demandions s'il y avait réellement là-dessous quelque phénomène igné, et si les eaux de cette mer sans soleil étaient chaudes. La maçonnerie fit bientôt place au roc massif, bien que le tunnel gardât les mêmes proportions et présentât le même aspect de taille régulière. Ici et là, la pente inégale devenait si abrupte qu'on avait pratiqué des rainures dans le sol. Nous remarquâmes plusieurs fois des entrées de galeries latérales non signalées sur nos croquis ; aucune n'était de nature à compliquer le problème de notre retour, et toutes seraient bienvenues comme possibles refuges au cas où nous rencontrerions des entités importunes à leur retour de l'abysse. L'odeur indéfinissable de ces êtres était très perceptible. C'était sans aucun doute une folie suicidaire que de se risquer dans ce tunnel étant donné les circonstances, mais l'attrait de l'inconnu est, chez certaines personnes, plus fort que le pire soupçon – en fait, c'était exactement le même attrait qui nous avait menés d'abord en ce désert polaire inhumain. Nous vîmes plusieurs manchots en passant et réfléchîmes à la distance que nous aurions à parcourir. D'après les sculptures, nous nous attendions à une marche en descente rapide d'environ un mile jusqu'à l'abysse, mais nos précédents déplacements nous avaient appris que cette sorte d'estimation n'était pas à prendre à la lettre.

Au bout d'un quart de mile à peu près, l'odeur innommable devint beaucoup plus forte et nous relevâmes très soigneusement la trace des diverses ouvertures latérales que nous dépassâmes. Il n'y avait pas de vapeur visible comme à l'entrée, mais c'était dû assurément à l'absence d'air plus frais contrastant. La température s'élevait rapidement, et nous ne fûmes pas surpris de tomber sur un fouillis de fourrures et de toiles de tente pris au camp de Lake ; nous ne nous arrêtâmes pas pour examiner les bizarres coupures des tissus tailladés. Nous avions noté, peu avant, un net accroissement en grandeur et en nombre des galeries latérales, et conclu que nous avions atteint la région des multiples labyrinthes sous les contreforts les plus hauts. L'odeur innommable se mêlait à présent à une autre, à peine moins agressive, dont nous ne pouvions discerner la nature, bien qu'elle nous semblât émaner d'organismes corrompus et peut-être de champignons souterrains inconnus. Vint alors une extension surprenante du tunnel à laquelle les sculptures ne nous avaient pas préparés – il s'élargissait et s'élevait en une caverne elliptique haute et d'aspect naturel, au sol uni ; quelque soixante-quinze pieds de long sur cinquante de large, avec beaucoup d'immenses ouvertures latérales menant à de mystérieuses ténèbres.

Bien que cette caverne fût apparemment naturelle, une inspection à la lumière des

deux torches suggéra qu'elle pouvait résulter de la destruction artificielle de plusieurs parois entre des dédales contigus. Les murs étaient rugueux et la haute voûte couverte de stalactites ; mais le sol de roc massif avait été aplani, et il était net de tous débris, détritus et même de poussière à un point vraiment anormal. Sauf pour le chemin par lequel nous étions venus, c'était le cas du sol de toutes les grandes galeries qui en partaient ; et cette particularité était si frappante que nous nous interrogions en vain. La nouvelle puanteur bizarre qui s'était ajoutée à l'odeur innommable devenait ici irritante à l'extrême, au point de neutraliser toute trace de l'autre. Quelque chose dans tout cet endroit, avec son sol poli et presque luisant, nous sembla plus obscurément horrible et déroutant qu'aucune des monstruosités que nous avions déjà rencontrées.

La forme régulière du passage qui se présentait devant nous et l'abondance de la fiente de manchots évitaient toute confusion quant à la route à suivre dans cette quantité d'entrées de cavernes d'égale grandeur. Nous décidâmes néanmoins de reprendre notre piste de papier pour le cas où surviendrait une nouvelle complication ; car évidemment on ne pouvait plus compter sur les traces sans la poussière. En reprenant notre marche, nous jetâmes un rayon de la torche sur les murs du tunnel, et nous nous arrêtâmes brusquement, stupéfaits du changement radical survenu dans les sculptures de cette partie du passage. Nous étions conscients, bien sûr, de la nette dégradation de la sculpture des Anciens à l'époque du creusement des tunnels et nous avions noté aussi le travail inférieur des arabesques dans les parties précédentes. Mais à présent, dans cette zone plus profonde au-delà de la caverne, une soudaine différence décourageait toute explication – une différence fondamentale, de nature aussi bien que de simple qualité, et supposant une régression si profonde et si désastreuse du savoir-faire que rien, dans les signes de déclin observés précédemment, ne pouvait le faire prévoir.

Ce nouvel art dégénéré était grossier, prétentieux et manquait totalement de finesse dans les détails. Il était creusé à une profondeur excessive, en bandes selon la même ligne générale que les cartouches répartis dans les anciennes séries, mais la hauteur des reliefs n'atteignait pas le niveau de la surface. Danforth pensait qu'il s'agissait d'une seconde gravure – une sorte de palimpseste obtenu par oblitération du dessin primitif. C'était essentiellement décoratif et conventionnel et consistait en spirales et en angles qui suivaient grossièrement la tradition mathématique du *quintile* des Anciens, bien qu'il s'agisse plus d'une parodie que d'un prolongement de cette tradition. Nous ne pouvions nous ôter de l'esprit que quelque facteur foncièrement étranger s'était ajouté au sentiment esthétique, derrière la technique – élément étranger, selon Danforth, qui était responsable de cette substitution manifestement laborieuse. C'était semblable et pourtant bizarrement différent de ce que nous avions

appris à reconnaître pour l'art des Anciens ; et me revenaient sans cesse à la mémoire ces œuvres hybrides comme les sculptures maladroites de Palmyre à la manière romaine. Que d'autres aient récemment examiné cette ceinture de bas-reliefs, la preuve en était la pile de torches usagées par terre, devant un des motifs les plus significatifs.

Comme nous ne pouvions nous permettre de passer beaucoup de temps à cette étude, nous reprîmes notre route après un coup d'œil superficiel, tout en jetant fréquemment une lueur sur les murs pour voir s'il se manifestait quelque évolution décorative. Nous ne vîmes rien de tel, et d'ailleurs les sculptures étaient parfois plutôt clairsemées à cause des nombreuses entrées de tunnels latéraux au sol lisse. Nous voyions et entendions moins de manchots, mais nous crûmes en deviner vaguement tout un chœur à une très grande distance, quelque part dans les profondeurs de la terre. La nouvelle et inexplicable puanteur était abominablement forte, et nous distinguions à peine une trace de l'autre odeur. Des bouffées de vapeur, visibles, annonçaient plus loin des contrastes plus accentués de température et la relative proximité des falaises sans soleil du grand abîme. Puis, subitement, il se trouva devant nous, sur le sol brillant, certains obstacles – qui à coup sûr n'étaient pas des manchots – et nous allumâmes notre seconde torche après nous être assurés que ces objets étaient tout à fait immobiles.

XI

Me voici parvenu une fois encore à un point où il est très difficile d'avancer. Je devrais être endurci maintenant mais il est des expériences et des prémonitions qui laissent des cicatrices trop profondes pour qu'on en guérisse, et ne font qu'aviver la sensibilité de sorte que la mémoire en restitue toute la première horreur. Nous vîmes, je l'ai dit, certains obstacles sur le sol poli devant nous. Et je peux ajouter que nos narines furent assaillies presque aussitôt par une singulière aggravation de l'étrange puanteur dominante, tout à fait mêlée à présent au relent indéfinissable de ces Autres qui étaient partis avant nous. La lumière de la seconde torche ne laissait aucun doute sur la nature des obstacles, et nous n'osâmes en approcher qu'en constatant, même à distance, qu'ils avaient aussi sûrement perdu toute nocivité que les six spécimens analogues exhumés des monstrueuses sépultures surmontées de tertres en étoile, au camp du pauvre Lake.

Ils étaient, à vrai dire, tout aussi incomplets que la plupart de ceux que nous avions déterrés – bien qu'à voir l'épaisse mare vert foncé répandue autour d'eux, leur mutilation parût infiniment plus récente. Ils n'étaient que quatre, alors qu'on aurait pu

s'attendre, d'après les communiqués de Lake, à en trouver huit dans le groupe qui nous avait précédés. Les voir en cet état était vraiment inattendu, et nous nous demandions quel monstrueux combat avait bien pu se produire ici dans les ténèbres.

Les manchots, attaqués en nombre, ripostent sauvagement à coups de bec et nos oreilles nous confirmaient maintenant la présence d'une colonie à quelque distance. Ces Autres l'avaient-ils dérangée déclenchant une poursuite meurtrière ? Les « obstacles » ne suggéraient rien de tel, car des becs de manchots contre les tissus coriaces que Lake avait disséqués ne pouvaient expliquer les terribles dégâts que nous découvrîmes en approchant. D'ailleurs, les grands oiseaux aveugles que nous avions vus semblaient particulièrement pacifiques.

Y avait-il eu bataille entre ces Autres, et les quatre absents en étaient-ils responsables ? Si oui, où étaient-ils ? Peut-être tout proches, et représentant alors une menace immédiate ? Nous jetions des regards inquiets à certains passages latéraux au sol luisant, tout en continuant notre lente approche, franchement réticente. Quel que fût le conflit, c'était évidemment ce qui avait jeté les manchots dans une errance inhabituelle. Il avait donc dû se produire près de cette colonie dont nous parvenait le faible écho depuis le gouffre, à une distance incalculable, car rien ne laissait croire que des oiseaux pussent vivre normalement ici. Y aurait-il eu, pensâmes-nous, une hideuse retraite, les plus faibles cherchant à regagner leurs traîneaux cachés quand leurs poursuivants les avaient achevés ? On pouvait imaginer la bagarre démoniaque entre ces monstrueuses entités sans nom surgissant du ténébreux abîme, dans une nuée de manchots affolés criant et fuyant à toute allure.

J'ai dit que nous approchâmes lentement et à contrecœur de ces « obstacles » affalés et mutilés. Plût au ciel que nous ne les ayons jamais approchés, et que nous soyons repartis au plus vite de ce maudit tunnel, avec son sol lisse, comme huilé, et ses murs décadents qui singeaient et ridiculisaient ce qu'ils avaient supplanté – repartis avant de voir ce que nous vîmes, avant que nos esprits ne soient à jamais marqués par ce qui ne nous laissera plus respirer en paix !

Nos deux torches étaient braquées sur les objets abattus et nous comprîmes vite l'essentiel de leur mutilation. Lacérés, écrasés, tordus et rompus, leur lésion commune la plus grave était une totale décapitation. Chacun avait perdu sa tête en étoile à tentacules ; et nous vîmes en approchant davantage que, plus qu'une forme simple de clivage, c'était une sorte d'arrachage infernal ou de succion. Leur répugnante sanie vert foncé se répandait en large flaque, mais sa puanteur était à demi masquée par l'autre, nouvelle et plus étrange encore, et plus agressive ici que jamais pendant notre voyage. Ce fut seulement tout près des « obstacles » abattus que nous repérâmes à sa

source même cette autre inexplicable puanteur – et Danforth aussitôt, se rappelant certaines sculptures frappantes des Anciens à l'époque permienne, cent cinquante millions d'années plus tôt, laissa échapper un cri d'angoisse qui retentit hystériquement sous cette voûte archaïque aux palimpsestes maléfiques.

Je faillis moi-même faire écho à son cri, car j'avais vu ces sculptures primitives moi aussi et j'avais admiré en frémissant l'évocation par l'artiste anonyme de cette hideuse couche de bave découverte sur certains Anciens abattus et mutilés – ceux que les effroyables shoggoths avaient massacrés à leur manière et sucés en une décapitation atroce, pendant la grande guerre de répression. C'étaient des sculptures infâmes, cauchemardesques, même quand elles racontaient des choses disparues, vieilles comme le temps ; car les shoggoths et ce qu'ils font ne doivent ni être vus des humains ni représentés par aucun être. L'auteur fou du *Necronomicon* avait osé jurer, non sans crainte, que nul n'avait jamais été produit sur cette planète, et que seuls les rêveurs drogués avaient pu les imaginer. Protoplasme informe capable d'imiter et de refléter toutes formes, organes et actions – visqueuses agglutinations de cellules bouillonnantes – sphéroïdes élastiques de quinze pieds infiniment malléables et ductiles – esclaves hypnotisés, bâtisseurs de villes – de plus en plus rétifs, de plus en plus intelligents, de plus en plus amphibies, de plus en plus imitateurs. Grand Dieu ! Quelle folie commirent ces Anciens impies en voulant employer et sculpter de pareils monstres !

Alors là, quand nous vîmes, Danforth et moi, la bave noire fraîchement luisante aux reflets iridescents, collant en couche épaisse à ces corps sans têtes, et puant de cette odeur obscène et indéfinissable, dont seule une imagination malade peut envisager la source – collant à ces corps et scintillant, sous un moindre volume, sur une partie lisse de ce mur détestablement regravé, *en une série de points groupés* – nous saisîmes l'essence de la terreur cosmique dans ses ultimes profondeurs. Ce n'était pas la crainte de ces quatre Autres absents – car nous savions trop bien qu'ils ne feraient plus de mal. Pauvres diables ! Après tout, ils n'étaient pas mauvais dans leur genre. C'étaient des hommes d'un autre âge et d'un autre mode d'existence. La Nature leur avait joué un tour infernal – tour qu'elle jouera à n'importe quels Autres que la folie humaine, l'insensibilité ou la cruauté peuvent déterrer plus tard dans ce désert polaire hideusement mort ou endormi – et ce fut leur tragique retour au pays.

Ils n'avaient pas même été sauvages – car qu'avaient-ils fait en vérité ? Cet affreux réveil dans le froid d'une époque inconnue – peut-être l'attaque de quadrupèdes velus aboyant follement et la défense abasourdie contre eux et des simiens blancs tout aussi frénétiques, avec leurs bizarres enveloppes et leur attirail… Pauvre Lake, pauvre Gedney… et pauvres Anciens ! Scientifiques jusqu'au bout – qu'ont-ils fait que nous

n'aurions fait à leur place ? Dieu, quelle intelligence et quelle ténacité ! Quel affrontement de l'incroyable, tout comme ces frères et ancêtres sculptés avaient affronté des choses à peine moins croyables ! Radiolaires, végétaux, monstres, frai d'étoiles – quoi qu'ils aient été, c'étaient des hommes !

Ils avaient franchi les pics glacés dont les pentes semées de temples avaient été leurs lieux de culte et de vagabondage parmi les fougères arborescentes. Ils avaient retrouvé leur cité morte étouffant sous sa malédiction, et avaient lu comme nous l'histoire gravée de ses derniers jours. Ils avaient tenté de rejoindre leurs frères vivants dans les fabuleux abîmes de ténèbres qu'ils ne connaissaient pas – et qu'avaient-ils trouvé ? Tout cela défila en un éclair dans les esprits à l'unisson de Danforth et moi, tandis que nos regards allaient de ces formes décapitées, couvertes de bave visqueuse, aux détestables palimpsestes sculptés et aux diaboliques groupes de points de bave fraîche sur le mur à côté d'eux – regardant et comprenant ce qui avait dû triompher et survivre en bas, dans la ville aquatique cyclopéenne de cet abysse nocturne hanté de manchots, d'où, au même instant, une sinistre volute de brume surgissait, éructation blafarde, comme en réponse au cri hystérique de Danforth.

Le choc devant cette monstrueuse bave et cette décapitation reconnue nous avait figés, statues immobiles et muettes, et ce n'est que plus tard, au fil des conversations, que nous reconnûmes la parfaite identité de nos pensées. Il nous semblait être là depuis des éternités, alors qu'il n'avait dû passer que dix ou quinze secondes. La détestable vapeur blême ondulait là-bas comme si réellement une masse en marche la poussait – puis vint un son qui bouleversa tout ce que nous venions de décider, rompit du coup le sortilège et nous lança en une course folle loin des manchots désorientés et piaillants, sur notre ancienne piste en direction de la ville, le long des galeries mégalithiques submergées par les glaces jusqu'au grand cirque à ciel ouvert, et au sommet de la rampe archaïque en spirale, ruée machinale, frénétique, vers l'air sain du dehors et la lumière du jour.

Ce nouveau son, comme je l'ai laissé entendre, renversa tous nos projets car c'était celui que, depuis la dissection du pauvre Lake, nous attribuions à ceux qu'un instant plus tôt nous croyions morts. Celui précisément, Danforth me le dit plus tard, qu'il avait saisi, extrêmement étouffé, au tournant d'une ruelle, au-dessus de la couche de glace ; il ressemblait de façon frappante aux plaintes aiguës du vent que nous avions entendues tous deux autour des cavernes des hautes montagnes. Au risque de sembler puéril, j'ajouterai autre chose, ne serait-ce que parce que Danforth eut curieusement la même impression que moi. Bien sûr, une lecture commune nous avait préparés à cette interprétation, encore que Danforth eût évoqué des idées étranges à propos de sources insoupçonnées et interdites auxquelles Poe put avoir accès quand il écrivait son

Arthur Gordon Pym un siècle plus tôt. On se souvient que dans ce récit fantastique, il est un mot d'une signification inconnue mais terrible et prodigieuse lié à l'Antarctique et que crient éternellement les gigantesques oiseaux d'un blanc de neige fantomatique, au cœur de cette région maléfique : « *Tekeli-li ! Tekeli-li !* ». C'est, je dois le reconnaître, exactement ce que nous crûmes entendre dans ce bruit soudain derrière la brume blanche en marche – ce sifflement musical insidieux sur une gamme étrangement étendue.

Nous étions en pleine fuite avant que les trois sons ou syllabes aient été prononcés ; nous savions pourtant, connaissant la rapidité des Anciens, que n'importe quel survivant du massacre alerté par nos cris et lancé à notre poursuite nous rattraperait en un instant s'il le voulait vraiment. Mais nous avions le vague espoir qu'une conduite non agressive et la manifestation de facultés parentes pourraient amener un tel être à nous épargner en cas de capture, ne serait-ce que par intérêt scientifique. Après tout, s'il n'avait rien à craindre pour lui-même, il n'aurait aucune raison de nous nuire. Se cacher aurait été puéril dans cette conjoncture et nous utilisâmes notre torche pour jeter un coup d'œil en arrière : la brume s'éclaircissait. Allions-nous voir enfin un exemple intact et vivant de ces Autres ? Revint de nouveau le son musical, aigu et insidieux : « *Tekeli-li ! Tekeli-li !* ».

Alors, remarquant que nous distancions réellement notre poursuivant, il nous vint à l'idée que l'entité pouvait être blessée. Nous ne voulions pourtant prendre aucun risque car elle venait de toute évidence en réponse au cri de Danforth et non pour fuir une autre entité. La coïncidence était trop nette pour laisser place au doute. Quant à ce cauchemar plus inconcevable encore et plus indéfinissable – cette montagne fétide, inaperçue, de protoplasme vomisseur de bave dont l'espèce avait conquis l'abysse et envoyait des pionniers resculpter et se contorsionner dans les terriers de la montagne – nous ne pouvions nous en faire aucune idée ; et nous éprouvions un vrai serrement de cœur d'abandonner cet Ancien probablement infirme – le seul survivant peut-être – au péril d'une nouvelle capture et d'un sort innommable.

Dieu merci, nous ne ralentîmes pas notre course. Les volutes de brume s'épaississaient encore et progressaient de plus en plus vite, tandis que les manchots errants appelaient de leur voix rauque et criaient derrière nous, donnant les signes d'une panique surprenante après leur relative passivité quand nous les avions dépassés. Vint une fois de plus la note aiguë et sinistre : « *Tekeli-li ! Tekeli-li !* ». Nous nous étions trompés. Cet être n'était pas blessé mais avait simplement fait halte en rencontrant les corps de ses frères abattus et les diaboliques inscriptions de bave au-dessus d'eux. Nous ne connaîtrions jamais le message démoniaque – mais les sépultures au camp de Lake avaient montré quelle importance ces êtres attachaient à

leurs morts. Notre torche imprudemment allumée révélait à présent devant nous la grande caverne ouverte où convergeaient plusieurs voies et nous fûmes heureux de laisser derrière nous ces palimpsestes morbides – dont nous avions senti la présence sans les avoir vus.

La caverne nous inspira cette autre idée qu'il serait possible de perdre notre poursuivant à ce carrefour déconcertant de vastes galeries. Il y avait plusieurs manchots albinos aveugles dans l'espace découvert, et leur peur de l'entité qui approchait devenait manifestement une panique incroyable. Si, réglant notre torche au minimum indispensable à notre marche, nous n'éclairions que devant nous, l'agitation et les cris rauques des grands oiseaux épouvantés dans la brume pouvaient étouffer nos bruits de pas, masquer notre véritable direction et, d'une manière ou d'une autre, brouiller notre piste. Dans le brouillard bouillonnant et tourbillonnant, le sol encombré et terne du tunnel principal – à la différence des autres souterrains maniaquement polis – se distinguait à peine, même, autant que nous pouvions le prévoir, pour ces sens spéciaux qui rendaient les Anciens partiellement indépendants de la lumière en cas de nécessité. En fait, nous craignions un peu de nous égarer nous-mêmes dans notre hâte. Car nous avions naturellement décidé de mettre le cap sur la ville morte ; si bien qu'une erreur dans le dédale des contreforts aurait des conséquences inimaginables.

Que nous ayons survécu et retrouvé l'air libre est une preuve suffisante que cet être prit une mauvaise galerie tandis que providentiellement nous tombions sur la bonne. Les manchots seuls n'auraient pu nous sauver, mais avec l'aide de la brume, ils semblent bien l'avoir fait. Un destin bienveillant maintint au moment opportun l'épaisseur des volutes vaporeuses, qui se déplaçaient sans cesse et menaçaient de disparaître. En fait, elles se levèrent une seconde, juste avant que nous n'émergions dans la caverne, en sortant du tunnel aux nouvelles sculptures écœurantes ; et nous eûmes ainsi un premier et partiel aperçu de l'entité qui approchait, quand nous jetâmes derrière nous un regard de terreur désespérée avant de baisser la torche et de nous mêler aux manchots dans l'espoir d'esquiver la poursuite. Si le destin qui nous dissimula fut bienveillant, celui qui nous permit de voir fut infiniment contraire ; car à ce que nous entr'aperçûmes en un éclair nous devons une bonne partie de l'horreur qui, depuis, n'a jamais cessé de nous hanter.

La raison précise de ce regard en arrière ne fut peut-être que l'instinct immémorial du poursuivi d'évaluer la nature et la marche de son poursuivant, ou peut-être une tentative machinale de répondre à la question inconsciente d'un de nos sens. En pleine fuite, toutes nos facultés concentrées sur le problème du salut, nous n'étions pas en état d'observer ni d'analyser les détails ; pourtant, même alors, nos cellules

cérébrales latentes durent s'interroger sur le message que leur transmettaient nos narines. Nous comprîmes après coup que notre éloignement de la bave visqueuse sur les « obstacles » décapités et l'approche simultanée de l'entité poursuivante ne nous avaient pas apporté l'échange de puanteurs qui eût été logique. Au voisinage des êtres abattus, cette nouvelle et inexplicable odeur était nettement dominante, mais elle aurait dû désormais faire place largement à l'indéfinissable relent qui s'associait à ces Autres. Cela ne s'était pas produit – au contraire, la nouvelle et insupportable odeur était à présent pratiquement sans mélange et devenait plus toxique à chaque seconde.

Nous regardâmes donc en arrière – simultanément semble-t-il, encore que sans doute le mouvement naissant de l'un ait entraîné l'imitation de l'autre. En même temps nous dirigeâmes nos deux torches à pleine puissance sur la brume momentanément atténuée ; soit par simple désir instinctif de voir tout ce que nous pouvions, soit dans l'effort moins primitif mais aussi inconscient d'éblouir cet être avant de baisser notre lumière et de nous esquiver parmi les manchots au centre du labyrinthe. Geste malheureux ! Ni Orphée lui-même ni la femme de Loth ne payèrent plus cher un regard en arrière. Et revint encore cet odieux son aigu avec toute sa gamme – « *Tekeli-li ! Tekeli-li !* ».

Je ferais mieux de parler franchement – même si je ne peux supporter d'être catégorique – pour exprimer ce que nous vîmes, bien que sur le moment nous sentions que nous ne pourrions l'admettre, même l'un vis-à-vis de l'autre. Les mots qui parviendront au lecteur ne pourront jamais suggérer seulement l'horreur du spectacle. Il paralysa si totalement notre conscience que je m'étonne qu'il nous soit resté assez de bon sens pour atténuer nos lumières comme prévu, et prendre le bon tunnel jusqu'à la ville morte. L'instinct seul a dû nous guider, mieux peut-être que ne l'eût fait la raison ; mais si c'est ce qui nous a sauvés, nous l'avons payé très cher. De raison, nous n'en avions plus guère. Danforth était complètement démoralisé, et la première chose que je me rappelle du reste du voyage, c'est de l'avoir entendu scander d'un air absent une litanie hystérique où je suis bien le seul au monde à avoir trouvé autre chose qu'insane divagation. Elle faisait écho sur le mode suraigu aux cris rauques des manchots, se réverbérant plus loin sous les voûtes et – Dieu merci – dans la partie maintenant vide derrière nous. Il n'avait pas dû la commencer tout de suite – sinon nous n'aurions pas survécu, courant tête baissée. Je frémis en songeant à ce qu'aurait pu produire la moindre perturbation dans ses réactions nerveuses.

« South Station Under – Washington Under – Park Street Under – Kendal – Central –Harvard… » Le pauvre garçon récitait les stations familières du tunnel Boston-Cambridge qui creusait son chemin à travers notre paisible terre natale à des milliers de miles de là, en Nouvelle-Angleterre, bien que pour moi ce rituel ne

présente ni incohérence ni nostalgie. C'était seulement de l'horreur, car je savais de façon sûre quelle monstrueuse et indicible analogie l'avait inspirée. Nous nous attendions, en regardant en arrière, à voir un être terrible et incroyablement impressionnant si la brume était assez légère ; mais de cet être nous avions une idée claire. Ce que nous vîmes – car la brume n'était en effet que trop malignement transparente – était tout à fait différent, infiniment plus hideux et détestable. C'était l'incarnation accomplie et concrète de ce que le romancier fantastique appelle « la chose qui ne devrait pas être » ; et son équivalent intelligible le plus proche est un énorme métro lancé à toute vitesse tel qu'on le voit du quai d'une station – son large front noir surgissant, colossal, du plus loin d'un souterrain sans bornes, constellé de lumières étrangement colorées et remplissant le prodigieux tunnel comme un piston remplit un cylindre.

Mais nous n'étions pas sur le quai d'une station. Nous étions sur la voie même où la cauchemardesque colonne élastique exsudait devant elle la fétide et noire iridescence à travers son sinus de quinze pieds, prenant une vitesse invraisemblable et poussant devant elle un nuage ondoyant, de plus en plus épais, de pâle vapeur d'abîme. C'était une chose terrible, indescriptible, plus énorme qu'aucun train souterrain – une accumulation informe de bulles protoplasmiques, faiblement phosphorescente, couverte d'une myriade d'yeux éphémères, naissant et se défaisant comme des pustules de lumière verdâtre sur tout l'avant qui remplissait le tunnel et fonçait sur nous, écrasant les manchots affolés, en glissant sur le sol luisant qu'elle et ses pareils avaient balayé si férocement de toute poussière. Et toujours ce cri surnaturel, narquois : « *Tekeli-li ! Tekeli-li !* ». Nous nous rappelâmes enfin que les shoggoths démoniaques – qui tenaient des seuls Anciens la vie, la pensée et leurs structures d'organes malléables, et sans autre langage que les groupes de points – n'avaient de voix que les accents imités de leurs maîtres disparus.

XII

Nous nous rappelons, Danforth et moi, avoir débouché dans le grand hémisphère sculpté et retrouvé le fil de notre piste à travers les salles et les galeries cyclopéennes de la cité morte ; encore n'étaient-ce que des bribes de rêve sans souvenirs d'actes volontaires, de détails, d'épuisement physique. C'était comme si nous flottions dans un monde nébuleux ou une étendue sans durée, ni lien logique ni orientation. Le demi-jour terne de l'immense espace circulaire nous dégrisa quelque peu mais nous ne retournâmes pas près des traîneaux cachés, revoir le pauvre Gedney et le chien. Ils avaient là un mausolée étrange, titanesque, et j'espère que la fin de cette planète les

trouvera toujours en paix.

C'est en escaladant la colossale rampe en spirale que nous ressentîmes pour la première fois la terrible fatigue et l'essoufflement qui nous restaient de notre course dans l'air raréfié du plateau ; mais même la crainte de nous effondrer ne put nous arrêter avant d'avoir atteint le monde extérieur normal du soleil et du ciel. Une coïncidence assez opportune marqua notre départ de ces époques ensevelies ; car, tandis que nous poursuivions en tournant notre marche haletante jusqu'au faîte du cylindre de maçonnerie primitive de soixante pieds, nous apercevions près de nous le défilé ininterrompu des sculptures héroïques, dans la technique ancienne et inaltérée de la race morte – un adieu des Anciens, gravé cinquante millions d'années plus tôt.

Grimpant enfin hors du sommet, nous nous retrouvâmes sur un grand tas de blocs écroulés, avec les murs courbes de la construction plus haute qui se dressait à l'ouest, et les pics menaçants des grandes montagnes portant les édifices plus dégradés, au loin vers l'est. L'oblique soleil antarctique de minuit perçait en rougeoyant, depuis l'horizon austral, à travers les fissures des ruines déchiquetées, et l'antiquité terrible, la torpeur de la ville cauchemardesque semblaient plus sévères encore par contraste avec des choses relativement connues et familières comme les traits du paysage polaire. Le ciel au-dessus était un bouillonnement opalescent de légères vapeurs glacées, et le froid nous saisit au vif. Déposant avec lassitude les sacs de matériel auxquels nous nous étions instinctivement cramponnés pendant notre fuite éperdue, nous reboutonnâmes nos lourds vêtements pour descendre en trébuchant la butte et marcher à travers le labyrinthe de pierre immémorial jusqu'aux contreforts où attendait notre avion. De ce qui nous avait fait fuir les ténèbres des gouffres archaïques et secrets de la Terre, nous ne dîmes pas un mot.

En moins d'un quart d'heure nous avions retrouvé la montée abrupte jusqu'aux contreforts – l'ancienne terrasse probablement – par laquelle nous étions descendus, et nous vîmes la sombre masse de notre gros avion parmi les ruines clairsemées sur la pente qui s'élevait devant nous. À mi-chemin de la colline vers notre but, nous fîmes halte pour reprendre souffle un moment et nous nous retournâmes, regardant une fois encore à nos pieds le fantastique fouillis paléogène de formes de pierre incroyables – se profilant toujours mystérieusement sur un occident inconnu. Nous vîmes alors que le ciel au-delà avait perdu sa brume matinale, les vapeurs glacées instables étant montées au zénith, où leurs silhouettes trompeuses semblaient sur le point de se fixer en quelque forme bizarre dont nous redoutions qu'elle ne devînt plus précise et définitive.

Il apparaissait maintenant sur le lointain horizon blanc derrière la cité grotesque

une ligne indistincte et féerique de cimes violettes dont les sommets en aiguilles se dessinaient tel un rêve sur le rosé accueillant du ciel occidental. En direction de ce cadre chatoyant, s'élevait l'ancien plateau, traversé par le ruban d'ombre irrégulier du fleuve disparu. Pendant une seconde l'admiration nous coupa le souffle devant la surnaturelle beauté cosmique du paysage, puis une vague répulsion s'insinua dans nos âmes. Car cette ligne violette au loin ne pouvait être que les terribles montagnes du monde interdit – les plus hauts pics de la Terre et le centre du mal sur le globe ; abritant des horreurs sans nom et des secrets archéens ; fuies et invoquées par ceux qui craignaient d'en dévoiler l'essence ; que nul être vivant sur Terre n'avait foulées ; visitées de sinistres éclairs et projetant d'étranges lueurs par-dessus les plaines dans la nuit polaire – sans aucun doute archétype inconnu du redoutable Kadath dans le Désert Glacé au-delà du détestable Leng auquel font allusion des légendes primitives impies. Nous étions les premiers humains à les avoir jamais vues – et j'espère, grâce à Dieu, que nous sommes les derniers.

Si les cartes et images sculptées de cette ville pré-humaine avaient dit vrai, les mystérieuses montagnes violettes ne pouvaient être à plus de trois cents miles ; et pourtant leur présence obscurément féerique apparaissait au-dessus de l'horizon lointain et neigeux comme le bord en dents de scie d'une monstrueuse planète étrangère prête à monter dans des cieux insolites. Leur altitude, alors, devait être colossale, au-delà de toute comparaison possible ; elles atteignaient des couches atmosphériques subtiles peuplées de spectres gazeux dont les aviateurs imprudents n'ont pu murmurer un mot, n'ayant pas suffisamment vécu après des chutes inexplicables. Les observant, je songeais avec inquiétude à certaines évocations sculptées de ce que le grand fleuve disparu avait charrié dans la ville depuis leurs versants maudits – et me demandais combien de bon sens et combien de folie il y avait eu dans ces craintes des Anciens qui les gravaient avec tant de réserve. Je me rappelais combien leurs limites devaient être proches de la terre de la Reine-Mary, où en ce moment même l'expédition de sir Douglas Mawson travaillait, sans doute moins de mille miles plus loin ; et j'espérais qu'aucun sort néfaste ne ferait entrevoir à sir Douglas et à ses hommes ce qu'il pouvait y avoir derrière la chaîne côtière protectrice. De telles idées donnaient la mesure de mon épuisement à l'époque – et Danforth paraissait plus éprouvé encore.

Longtemps avant de dépasser la grande ruine en étoile et de rejoindre notre appareil, nos craintes s'étaient reportées sur la chaîne moins haute mais assez considérable que nous avions à traverser. Vues des contreforts, ses pentes noires et couvertes de ruines se dressaient sur l'est, escarpées et hideuses, nous rappelant une fois de plus les étranges peintures asiatiques de Nicholas Rœrich ; et quand nous

pensâmes aux abominables dédales qu'elles recelaient et aux terrifiantes entités informes qui pouvaient avoir poussé l'avance de leur bave fétide jusqu'au faîte des cimes creuses, nous ne pûmes envisager sans panique la perspective de voler de nouveau près de ces impressionnantes cavernes ouvertes vers le ciel où le vent sifflait comme la flûte sauvage et sa large gamme. Pour aggraver les choses, nous vîmes des traces distinctes de brumes locales autour de plusieurs sommets – comme le malheureux Lake l'avait fait sans doute lors de sa première erreur sur le volcanisme – et nous évoquâmes en frissonnant la brume semblable à laquelle nous venions d'échapper ; cela et l'abîme maudit, générateur d'horreur d'où sortaient de telles vapeurs.

Tout allait bien pour l'appareil, et nous endossâmes maladroitement nos lourdes fourrures de vol. Danforth mit le moteur en marche sans problème et nous décollâmes en douceur au-dessus de la ville de cauchemar. Au-dessous de nous, les constructions primitives cyclopéennes s'étendaient, telles que nous les avions vues la première fois – en un passé si proche et pourtant infiniment lointain – et nous commençâmes à prendre de la hauteur, et à tourner pour tester le vent avant de franchir la passe. Il devait y avoir dans les hauteurs de l'atmosphère de fortes perturbations, car les nuages de poussière glacée formaient au zénith toutes sortes de figures fantastiques ; mais à vingt-quatre mille pieds, altitude requise pour la passe, nous trouvâmes la navigation tout à fait praticable. Comme nous approchions des plus hauts pics, l'étrange musique du vent redevint évidente et je vis les mains de Danforth trembler sur les commandes. Simple amateur pourtant, je pensai alors que je ferais un meilleur pilote que lui pour le dangereux passage des pics ; et quand je lui fis signe de changer de siège pour me céder la place, il ne fit aucune objection. Je tâchai de garder toute ma maîtrise et mon sang-froid, et fixai mon regard sur le ciel rougeoyant entre les parois de la passe – refusant obstinément de prêter attention aux bouffées de vapeur au sommet de la montagne, et souhaitant avoir les oreilles bouchées à la cire comme les matelots d'Ulysse au large de la côte des sirènes, pour libérer ma conscience de cette inquiétante musique du vent.

Mais Danforth, dispensé du pilotage et en proie à une redoutable tension nerveuse, ne pouvait rester tranquille. Je le sentais tourner et virer tout en regardant, derrière nous, la terrible cité qui s'éloignait, devant les pics criblés de cavernes, mangés de cubes, sur les côtés la morne étendue des contreforts neigeux semés de remparts, et en haut le ciel bouillonnant de nuages grotesques. C'est alors, juste au moment où je tentais de gouverner pour franchir sans danger la passe, que son hurlement de fou nous mit si près du désastre en bouleversant ma concentration et en me faisant pendant un instant tâtonner en vain sur les commandes. Une seconde plus tard, ma présence

d'esprit reprit le dessus et nous réussîmes sans dommage la traversée – mais je crains que Danforth ne soit plus jamais le même.

J'ai dit qu'il refusait de me parler de l'horreur dernière qui lui avait arraché ce cri dément – horreur qui, j'en ai la triste certitude, est essentiellement responsable de son actuel effondrement. Les bribes de conversation que nous échangeâmes à tue-tête par-dessus le sifflement du vent et le bourdonnement du moteur, quand nous atteignîmes le bon côté de la chaîne et descendîmes en piqué sur le camp, concernaient plutôt les serments de secret que nous avions faits en nous apprêtant à quitter la ville de cauchemar. Il est des choses, avions-nous convenu, que les gens ne doivent pas savoir ni traiter à la légère – et je n'en parlerais pas à présent, n'était la nécessité de détourner à tout prix de son projet cette expédition Starkweather-Moore, et les autres. Il est absolument indispensable, pour la paix et la sécurité de l'humanité, qu'on ne trouble pas certains recoins obscurs et morts, certaines profondeurs insondées de la Terre, de peur que les monstres endormis ne s'éveillent à une nouvelle vie, et que les cauchemars survivants d'une vie impie ne s'agitent et ne jaillissent de leurs noirs repaires pour de nouvelles et plus vastes conquêtes.

Tout ce que Danforth a jamais suggéré, c'est que l'horreur ultime était un mirage. Cela n'avait aucun rapport, dit-il, avec les cubes et les cavernes des montagnes du délire, sonores, nimbées de vapeurs, creusées de dédales, que nous parcourûmes ; mais un seul aperçu fantastique, démoniaque, au milieu des nuages bouillonnant au zénith, de ce qu'il y a derrière ces autres montagnes violettes à l'ouest, que les Anciens avaient fuies et redoutées. Il est très probable que ce fut une pure hallucination née des épreuves précédentes que nous avions subies et du mirage véritable – bien que non identifié – de la cité morte d'outre-monts, vu près du camp de Lake le jour précédent ; mais pour Danforth ce fut si réel qu'il en souffre encore.

Il a, en de rares occasions, murmuré des choses incohérentes et déraisonnables à propos de « trou noir », de « bord sculpté », de « proto-shoggoths », de « solides sans fenêtres à cinq dimensions », de « cylindre sans nom », des « phares antiques », « Yog-Sothoth », « la gelée blanche primordiale », « la couleur venue de l'espace », « les ailes », « les yeux dans les ténèbres », « l'échelle lunaire », « l'originel, l'éternel, l'impérissable » et autres notions bizarres, mais quand il redevenait pleinement lui-même, il rejetait tout cela, l'attribuant aux lectures singulières et macabres de ses premières années d'études. Danforth, en fait, est connu pour être un des rares qui aient osé lire intégralement cet exemplaire rongé de vers du *Necronomicon*, conservé sous clé à la bibliothèque du collège.

Les hauteurs du ciel, tandis que nous franchissions la passe, étaient certainement

vaporeuses et assez perturbées ; et bien que je n'aie pas vu le zénith, je peux imaginer que ses tourbillons de poussière de glace aient pris d'étranges formes. Sachant avec quelle vérité des décors lointains sont parfois reflétés, réfractés et exagérés par de telles couches de nuages mouvants, l'imagination peut aisément avoir fait le reste – et naturellement Danforth ne faisait allusion à aucune de ces particulières horreurs que sa mémoire, longtemps après, avait sans doute tirées de son ancienne lecture. Il n'aurait jamais pu voir autant de choses en un seul regard.

Pour l'instant, ses cris se bornent à la répétition d'un seul mot absurde dont l'origine n'est que trop évidente : « *Tekeli-li ! Tekeli-li !* ».

[1] Nikolaï Konstantinovich Roerich (1874-1947), peintre et archéologue russe. Il collabora aux Ballets russes de Diaghilev, notamment en 1913 pour les décors du *Sacre du printemps*. (N.d.T.)

[2] C'est-à-dire – 17° et – 5° à 0° centigrades. (N.d.T.)

[3] Ami personnel de Lovecraft qui a apporté sa contribution au mythe de Cthulhu. (N.d.T.)

[4] Près de – 17° centigrade. (N.d.T.)

[5] Cinquante ou soixante-quinze mètres. (N.d.T.)

LE CAUCHEMAR D'INNSMOUTH

The Shadow over Innsmouth – 1942 (1931)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin

I

Au cours de l'hiver 1927-1928, des fonctionnaires du gouvernement fédéral menèrent une enquête mystérieuse et confidentielle à propos de certains faits survenus dans l'ancien port de pêche d'Innsmouth, Massachusetts. Le public ne l'apprit qu'en février, à l'occasion d'une importante série de rafles et d'arrestations, suivie de l'incendie volontaire et du dynamitage – avec les précautions qui s'imposaient – d'un nombre considérable de maisons délabrées, vermoulues et qu'on supposait vides, le long du front de mer abandonné. Les esprits peu curieux considérèrent cet événement comme l'un des affrontements les plus graves de la guerre intermittente contre les trafiquants d'alcool.

Néanmoins, les plus attentifs lecteurs de la presse s'étonnèrent du nombre prodigieux des arrestations, des forces de police exceptionnelles qu'on y mobilisa, et du secret qui entourait le sort des prisonniers. Il ne fut pas question de procès, ni même d'accusation précise ; et l'on ne vit par la suite aucun des captifs dans les geôles officielles du pays. Il y eut de vagues déclarations à propos de camps de concentration, de maladie, et plus tard de dispersion dans diverses prisons militaires et navales, mais on ne sut jamais rien de positif. Innsmouth elle-même resta presque dépeuplée, et c'est à peine si elle commence aujourd'hui à donner quelques signes d'une lente renaissance.

Les protestations de nombreuses organisations libérales donnèrent lieu à de longs entretiens tenus secrets, et l'on emmena leurs représentants visiter certains camps et prisons. À la suite de quoi, lesdites organisations devinrent singulièrement passives et réticentes. Les journalistes furent plus difficiles à manier, mais ils finirent par coopérer, pour la plupart, avec le gouvernement. Un seul journal – un petit format toujours suspect d'extravagance – parla d'un sous-marin de grande profondeur qui aurait déchargé des torpilles dans l'abîme situé au-delà du Récif du Diable. Cette nouvelle, recueillie au hasard d'un café de matelots, parut vraiment très invraisemblable puisque le bas et noir récif se trouve à un bon mille et demi du port d'Innsmouth.

Les gens de la campagne et des villes environnantes échangèrent maints propos à voix basse, mais n'en dirent presque rien aux étrangers. Depuis bientôt un siècle qu'ils parlaient de l'agonisante Innsmouth à moitié déserte, rien de nouveau ne pouvait être plus hideux et délirant que ce qu'on avait chuchoté et insinué dans les années passées. Bien des incidents leur avaient appris à se taire, et désormais on aurait en vain tenté de les contraindre. D'ailleurs ils ne savaient pas grand-chose car de vastes marécages, désolés et sans habitants, séparent Innsmouth de l'intérieur des terres.

Mais je vais enfin braver l'interdit qui fait le silence sur cette affaire. Les résultats, j'en suis certain, sont tellement décisifs qu'à part une violente répulsion, on ne risque aucun dommage public à laisser entendre ce qu'ont découvert à Innsmouth ces enquêteurs horrifiés. Du reste, il peut y avoir à ces découvertes plus d'une explication. J'ignore dans quelle mesure on m'a raconté, même à moi, toute l'histoire, et j'ai bien des raisons pour ne pas avoir envie d'approfondir. Car je m'y suis trouvé mêlé plus étroitement qu'aucun autre profane, et j'en ai reçu des impressions qui peuvent encore me mener à des décisions radicales.

C'est moi qui, affolé, me suis enfui d'Innsmouth à l'aube du 16 juillet 1927, et dont les appels épouvantés ont entraîné l'enquête et l'action du gouvernement telles qu'on les a rapportées. J'ai préféré garder le silence tant que l'affaire était incertaine et de fraîche date ; mais maintenant, c'est une vieille histoire qui ne suscite plus la curiosité ni l'intérêt du public, et j'éprouve un étrange désir de dire tout bas les effroyables heures que j'ai passées dans ce lieu malfamé et malchanceux, havre de mort et de monstruosités impies. Le seul fait de raconter m'aide à reprendre confiance en mes propres facultés, en prouvant que je n'ai pas été simplement la première victime d'une hallucination contagieuse et cauchemardesque. Il m'aide aussi à me décider pour le pas terrible que je vais avoir à franchir.

Je n'avais jamais entendu parler d'Innsmouth avant la veille du jour où je la vis pour la première et – jusqu'ici – dernière fois. Je fêtais ma majorité en parcourant la Nouvelle-Angleterre – en touriste, amateur d'antiquités et de généalogie – et j'avais projeté d'aller directement du vieux Newburyport jusqu'à Arkham, d'où venait la famille de ma mère. N'ayant pas de voiture, je voyageais par le train, le tramway et le car, en choisissant toujours le trajet le plus économique. À Newburyport, on me dit que pour Arkham il fallait prendre le train à vapeur ; ce fut seulement au guichet de la gare, où j'hésitais, trouvant le billet trop cher, que j'appris l'existence d'Innsmouth. L'employé, gros homme au visage rusé, dont le langage prouvait qu'il n'était pas du pays, sembla comprendre mes soucis d'économie et me suggéra une solution qu'aucun de mes informateurs ne m'avait proposée.

« Vous *pourriez* prendre le vieil autobus, je crois, dit-il avec une certaine hésitation, mais on ne l'aime pas beaucoup par ici. Il passe par Innsmouth – vous avez dû en entendre parler – et ça ne plaît pas aux gens. C'est un type d'Innsmouth qui conduit – Joe Sargent – mais j'ai l'impression qu'il ne doit jamais charger aucun client ni ici ni à Arkham. Je me demande comment il fait pour continuer. Les places doivent pas être chères, mais j'y vois jamais plus de deux ou trois personnes – et toujours des gens d'Innsmouth. Il quitte la grand-place – en face de la pharmacie Hammond – à dix heures du matin et à sept heures du soir, à moins qu'il ait changé dernièrement. Ça a l'air d'une terrible guimbarde – j'ai jamais été dedans. »

Ce fut donc la première fois que j'entendis parler de la sombre Innsmouth. Toute mention d'une agglomération ni portée sur les cartes ordinaires ni mentionnée dans les guides récents m'aurait intéressé, mais la manière bizarre dont l'employé y avait fait allusion éveilla une sorte de réelle curiosité. Une ville capable d'inspirer à ses voisins une telle répugnance devait au moins, me dis-je, sortir de l'ordinaire et mériter l'attention d'un touriste. Si elle était avant Arkham, je m'y arrêterais – je priai donc l'employé de m'en parler un peu. Il fut très circonspect, et aborda le sujet d'un air un peu condescendant.

« Innsmouth ? Ma foi, c'est une drôle de ville à l'embouchure du Manuxet. C'était presque une cité – en tout cas un grand port avant la guerre de 1812 – mais tout s'est détraqué dans les cent dernières années à peu près. Plus de chemin de fer – le B. & M. [1] n'y passe jamais, et la ligne secondaire qui venait de Rowley a été abandonnée il y a des années.

» Il reste plus de maisons vides que de gens, je crois, et pour ainsi dire il n'y a plus de commerces sauf la pêche et les parcs à homards. Toutes les affaires se font surtout ici ou à Arkham ou Ipswich. Autrefois, ils avaient quelques fabriques, mais il ne reste rien aujourd'hui qu'un atelier d'affinage d'or qui fonctionne à très petit rendement.

» N'empêche que, dans le temps, c'était une grosse affaire, et le vieux Marsh, son propriétaire, doit être riche comme Crésus. Drôle de type, d'ailleurs, toujours bouclé chez lui. Il aurait attrapé sur le tard une maladie de peau ou une difformité qui l'empêcherait de se montrer. C'est le petit-fils du capitaine Obed Marsh, qui a fondé l'affaire. Sa mère devait être une espèce d'étrangère – on dit une insulaire des mers du Sud –, aussi ça a fait un boucan de tous les diables quand il a épousé une fille d'Ipswich voilà cinquante ans. On est toujours comme ça avec les gens d'Innsmouth, et ceux de par ici qui ont du sang d'Innsmouth essaient toujours de le cacher. Mais les enfants et les petits-enfants de Marsh, pour ce que j'en ai vu, m'ont l'air tout à fait comme tout le monde. Je me les suis fait montrer ici – bien que, maintenant que j'y

pense, on n'ait pas vu les aînés ces derniers temps. Le vieux, je l'ai jamais vu.

» Et pourquoi tout le monde en veut comme ça à Innsmouth ? Ma foi, jeune homme, il ne faut pas attacher trop d'importance à ce que disent les gens du pays. Ils sont difficiles à mettre en train, mais quand ils ont démarré, ça n'en finit plus. Ils n'ont fait que raconter des histoires sur Innsmouth – ou plutôt chuchoter – pendant les cent dernières années, je pense, et j'en conclus qu'ils ont peur, surtout. Certaines de ces fables vous feraient rire – comme celle du vieux capitaine Marsh qui aurait conclu un pacte avec le diable et aurait fait venir des diablotins de l'enfer pour les installer à Innsmouth, ou ces espèces de cultes sataniques et de terribles sacrifices dans un endroit près des quais qu'on aurait découvert autour de 1845 – mais je viens de Panton, dans le Vermont, et tout ça ne prend pas avec moi.

» Pourtant, je voudrais que vous entendiez ces vieux à propos du récif noir, un peu à distance de la côte – le Récif du Diable, ils l'appellent. Il est bien au-dessus de l'eau la plupart du temps, et jamais loin sous la surface, mais on peut pas dire que c'est une île. Ils racontent qu'on y voit quelquefois toute une légion de diables – vautrés dessus, ou qui ne font qu'entrer et sortir de cavernes près du sommet. C'est une masse inégale et déchiquetée, à un bon mille du rivage, et vers la fin des années de navigation active, les marins faisaient de grands détours pour l'éviter.

» Je veux dire, les marins qui n'étaient pas d'Innsmouth. Une des choses qu'on reprochait au vieux capitaine Marsh, c'était censément d'y aborder de nuit, parfois, quand la marée le permettait. Il le faisait peut-être, car la nature du rocher est sans doute intéressante, et il est possible aussi qu'il ait cherché un butin de pirates, et même qu'il l'ait trouvé ; mais on prétendait qu'il allait y retrouver des démons. En fait, je crois bien que c'est vraiment le capitaine qui a donné au récif sa mauvaise réputation.

» C'était avant la grande épidémie de 1846, qui a emporté plus de la moitié des gens d'Innsmouth. On n'a jamais su exactement de quoi il retournait ; ça devait être une maladie étrangère rapportée de Chine ou d'ailleurs par les bateaux. En tout cas ça a fait du vilain : il y a eu des émeutes et toutes sortes d'horreurs dont la ville, je crois, n'a jamais été délivrée et elle ne s'en est pas remise. Il ne doit pas y vivre aujourd'hui plus de trois cents ou quatre cents habitants.

» Mais la vraie raison de l'attitude des gens d'ici, c'est simplement un préjugé racial – et je ne peux pas dire que je leur en fasse reproche. Moi-même j'ai horreur de ceux d'Innsmouth et je ne voudrais pas aller chez eux. Vous devez savoir – bien que je voie à votre accent que vous êtes de l'Ouest – que beaucoup de nos bateaux de Nouvelle-Angleterre avaient souvent affaire avec de drôles de ports en Afrique, en

Asie, dans les mers du Sud et un peu partout, et qu'ils en ramenaient quelquefois de drôles d'individus. Vous avez sans doute entendu parler du gars de Salem qui est rentré chez lui avec une femme chinoise, et vous savez peut-être qu'il y a encore un tas d'indigènes des îles Fidji dans les parages de Cape Cod.

» Eh bien, il doit y avoir une histoire de ce genre dans le cas des gens d'Innsmouth. La ville a toujours été profondément coupée du reste du pays par les cours d'eau et les marécages, si bien qu'on connaît mal les tenants et les aboutissants de l'affaire ; mais il est plus que probable que le capitaine Marsh a ramené des spécimens bizarres quand il avait trois bateaux en service dans les années 1820 et 1830. Il y a sûrement encore aujourd'hui quelque chose de spécial dans le physique des habitants d'Innsmouth – je sais pas comment l'expliquer, mais ça vous met mal à l'aise. Vous le remarquerez un peu chez Sargent si vous prenez son bus. Certains ont la tête curieusement étroite, le nez plat, des yeux saillants et fixes qu'on ne voit jamais se fermer, et leur peau n'est pas normale. Elle est rêche et couverte de croûtes, toute ridée et plissée sur les côtés du cou. Ils deviennent chauves aussi, de très bonne heure. Les plus vieux sont les pires – en réalité, je ne crois pas en avoir jamais vu de vraiment vieux dans ce genre-là. Ils doivent mourir de saisissement en se voyant dans la glace ! Les animaux les détestent – ils avaient beaucoup d'ennuis avec les chevaux avant l'arrivée des automobiles.

» Personne par ici, ni à Arkham ou Ipswich, ne veut avoir de rapports avec eux, et ils se montrent eux-mêmes distants quand ils viennent en ville ou si quelqu'un essaie de pêcher dans leurs eaux. C'est curieux qu'il y ait toujours des tas de poissons au large d'Innsmouth quand il n'y en a nulle part ailleurs – mais essayez un peu d'aller en pêcher et vous verrez comment on vous fera déguerpir ! Ces gens-là venaient habituellement ici par le train – en allant à pied le prendre à Rowley quand la voie de raccordement a été abandonnée – mais à présent, ils prennent cet autobus.

» Oui, il y a un hôtel à Innsmouth – on l'appelle la "Maison Gilman" –, je crois qu'il n'est pas bien fameux et je ne vous conseille pas de l'essayer. Vaut mieux rester ici et prendre le bus de dix heures demain matin ; ensuite vous aurez un autobus pour Arkham à huit heures du soir. Il y a deux ans, un inspecteur du travail a couché au *Gilman,* et il a eu beaucoup à s'en plaindre. Ils ont de drôles de clients, on dirait : il a entendu dans d'autres chambres – bien que la plupart aient été vides – des voix qui lui ont donné la chair de poule. C'était une langue étrangère, à son avis, mais le pire c'était une certaine voix qui parlait de temps à autre. Elle avait un son tellement anormal – comme un clapotement – qu'il a pas osé se déshabiller ni se coucher. Il a veillé jusqu'au matin et il a filé à la première heure. La conversation avait duré presque toute la nuit.

» Ce gars-là – il s'appelait Casey – en avait long à dire sur la méfiance des gens d'Innsmouth qui le surveillaient et avaient un peu l'air de monter la garde. L'entreprise de Marsh lui avait paru bizarre : elle était installée dans un vieux moulin sur les dernières chutes du Manuxet. Ce qu'il disait concordait avec ce que j'avais entendu raconter. Des livres mal tenus, pas de comptes précis pour aucune des différentes transactions. Voyez-vous, on s'est toujours demandé d'où les Marsh tiraient l'or qu'ils apportaient. Ils ont jamais eu l'air d'acheter beaucoup de ct'article-là, et pourtant, voilà bien des années, ils envoyaient par bateaux des quantités de lingots.

» On a beaucoup parlé d'une curieuse espèce de bijoux étrangers que les marins et les ouvriers de l'affinage auraient quelquefois vendus en douce, ou qu'on aurait vus une ou deux fois portés par les femmes chez les Marsh. On supposait que le vieux capitaine Obed avait pu les échanger dans un de ces ports de païens, surtout qu'il commandait toujours des quantités de perles de verre et de babioles comme en emportent les marins pour commercer avec les indigènes. D'autres pensaient, et pensent encore, qu'il avait trouvé une vieille cache de pirate sur le Récif du Diable. Mais il y a quelque chose d'extraordinaire. Le vieux capitaine est mort depuis soixante ans, et aucun bateau de tonnage moyen n'est sorti du port depuis la guerre civile ; or les Marsh continuent comme autrefois à acheter de cette pacotille pour les indigènes – surtout des babioles en verre et en caoutchouc, paraît-il. À croire que les gens d'Innsmouth les trouvent à leur goût eux-mêmes – Dieu sait qu'ils sont tombés aussi bas que les cannibales des mers du Sud et les sauvages de Guinée.

» L'épidémie de 46 a dû emporter les meilleures familles de la ville. En tout cas, il reste maintenant que des gens douteux, et les Marsh comme les autres richards ne valent pas mieux. Comme je vous l'ai dit, il n'y a sûrement pas plus de quatre cents habitants dans toute la ville malgré la quantité de rues qu'ils ont, il paraît. Ils m'ont l'air d'être ce qu'on appelle « les sales Blancs » dans les États du Sud : rusés, sans foi ni loi et agissant en dessous. Ils pèchent beaucoup de poissons et de homards qu'ils exportent par camion. Incroyable comme le poisson grouille chez eux et nulle part ailleurs.

» Personne ne peut jamais surveiller ces gens-là, et les fonctionnaires de l'école publique ou du recensement en voient de dures. Vous vous doutez que les étrangers trop curieux sont mal reçus là-bas. Personnellement, j'ai entendu dire que plus d'un homme d'affaires ou d'un représentant du gouvernement y avaient disparu, et il est question aussi de quelqu'un qui serait devenu fou et se trouverait à présent à l'asile de Denver. Il a dû en avoir une peur bleue.

» C'est pour ça que j'irais pas de nuit, si j'étais vous. Je n'y suis jamais allé et je n'en ai pas envie, mais je pense que vous ne risquez rien en y faisant un tour dans la journée – même si les gens de par ici vous le déconseillent. Si vous venez seulement en touriste pour voir des choses d'autrefois, Innsmouth devrait être un endroit idéal pour vous. »

Je passai donc une partie de la soirée à la bibliothèque municipale de Newburyport à la recherche des documents sur Innsmouth. Quand j'avais essayé d'interroger les habitants dans les boutiques, au restaurant, dans les garages et chez les pompiers, je les avais trouvés encore plus difficiles à mettre en train que ne l'avait prédit l'employé de la gare et je compris que je n'aurais pas le temps de vaincre leurs premières réticences instinctives. Ils avaient une sorte d'obscure méfiance, comme si quiconque s'intéressait trop à Innsmouth leur était un peu suspect. À l'YMCA [2], où je logeais, on me déconseilla absolument de me rendre dans un lieu aussi sinistre et décadent ; les gens à la bibliothèque exprimèrent la même opinion. Manifestement, aux yeux des personnes cultivées, Innsmouth n'était qu'un cas extrême de dégénérescence urbaine.

Parmi les ouvrages de la bibliothèque, les chroniques du comté d'Essex m'apprirent peu de chose, si ce n'est que la ville fut fondée en 1643, célèbre avant la révolution pour la construction navale, centre d'une grande prospérité maritime au début du XIXe siècle, et plus tard d'une industrie mineure utilisant le Manuxet comme force motrice. L'épidémie et les émeutes de 1846 étaient à peine évoquées, comme si elles avaient été une honte pour le comté.

On parlait peu du déclin, mais les textes plus récents étaient significatifs. Après la guerre civile, toute la vie industrielle se résumait à la compagnie d'affinage Marsh, et la vente des lingots d'or restait le seul vestige d'activité commerciale en dehors de la sempiternelle pêche en mer. Celle-ci rapportait de moins en moins à mesure que le prix de la marchandise baissait, et que des sociétés à grande échelle faisaient des offres concurrentes, mais le poisson ne manquait jamais au large du port d'Innsmouth. Les étrangers s'y installaient rarement, et des faits passés sous silence prouvaient que plusieurs Polonais et Portugais, s'y étant risqués, avaient été écartés par les mesures les plus radicales.

Le plus intéressant était une référence indirecte aux bijoux étranges qu'on associait vaguement à Innsmouth. Ils avaient dû laisser une forte impression dans tout le pays car on en signalait des spécimens au musée de l'université de Miskatonic, à Arkham, dans la salle d'exposition de la Société historique de Newburyport. Les descriptions fragmentaires de ces objets, pourtant plates et banales, me suggérèrent la continuité

d'une étrangeté sous-jacente. Ce qu'ils avaient pour moi d'insolite et de provocant m'obséda au point que, malgré l'heure assez tardive, je résolus d'aller voir, si c'était encore possible, l'échantillon local – un bijou de grande taille aux proportions singulières, qui représentait de toute évidence une tiare.

Le bibliothécaire me remit un mot d'introduction pour la conservatrice de la Société, une certaine miss Anna Tilton, qui habitait tout près, et, après une brève explication, cette vénérable dame eut la bonté de me faire entrer dans le bâtiment, déjà fermé bien qu'il ne fût pas une heure indue. La collection était vraiment remarquable, mais en l'occurrence je n'avais d'yeux que pour le bizarre objet qui étincelait dans une vitrine d'angle sous la lumière électrique.

Il n'était pas nécessaire d'être particulièrement sensible à la beauté pour rester comme moi littéralement suffoqué devant la splendeur singulière, surnaturelle, de l'œuvre riche, déroutante, fantastique qui reposait là, sur un coussin de velours violet. Aujourd'hui encore, je suis presque incapable de décrire ce que j'ai vu, bien qu'il s'agît nettement d'une sorte de tiare, ainsi que je l'avais lu. Elle était haute sur le devant, très large et d'un contour curieusement irrégulier, tel qu'on l'aurait conçu pour une tête monstrueusement elliptique. L'or semblait y dominer, mais un mystérieux éclat plus lumineux suggérait quelque étrange alliage avec un autre métal magnifique, difficile à identifier. Elle était en parfait état, et l'on aurait passé des heures à étudier les dessins saisissants et d'une originalité déroutante – les uns simplement géométriques, d'autres nettement marins –, ciselés ou modelés en relief sur sa surface avec un art d'une habileté et d'une grâce incroyables.

Plus je la regardais, plus elle me fascinait ; et je percevais dans cet attrait un élément troublant, impossible à définir et à expliquer. J'attribuai d'abord mon malaise au caractère d'outre-monde de cet art étrange. Toutes les autres œuvres que j'avais vues jusqu'alors appartenaient à un courant connu, racial ou national, à moins qu'elles ne soient un défi résolument moderniste à toutes les traditions. Cette tiare n'était ni l'un ni l'autre. Elle relevait évidemment d'une technique accomplie, d'une maturité et d'une perfection infinies, mais radicalement différente de toutes celles – orientales ou occidentales, anciennes ou modernes – que je connaissais de vue ou de réputation. On eût dit que c'était l'œuvre d'une autre planète.

Pourtant je compris bientôt que mon trouble avait une autre origine, peut-être aussi puissante que la première, dans les allusions picturales et mathématiques de ces singuliers dessins. Les formes évoquaient toutes de lointains secrets, d'inconcevables abîmes dans l'espace et le temps, et la nature invariablement aquatique des reliefs devenait presque sinistre. Ils représentaient entre autres des monstres fabuleux d'un

grotesque et d'une malignité répugnants – mi-poissons, mi batraciens – que je ne pouvais dissocier d'une obsédante et pénible impression de pseudo-souvenir, comme s'ils faisaient surgir je ne sais quelle image des cellules et des tissus enfouis dont les fonctions de mémorisation sont entièrement primitives et effroyablement ancestrales. Il me semblait parfois que chaque trait de ces maudits poissons-grenouilles répandait l'extrême quintessence d'un mal inconnu qui n'avait rien d'humain.

La courte et banale histoire de la tiare telle que me la raconta miss Tilton faisait un singulier contraste avec son aspect. Elle avait été mise en gage pour une somme ridicule dans une boutique de State Street en 1873, par un ivrogne d'Innsmouth, tué peu après dans une bagarre. La Société l'avait achetée au prêteur sur gages, et lui avait aussitôt donné un cadre digne de sa qualité. On indiquait qu'elle venait probablement d'Indochine ou des Indes orientales, mais cette attribution était franchement provisoire.

Miss Tilton, ayant envisagé toutes les hypothèses concernant son origine et sa présence en Nouvelle-Angleterre, inclinait à croire qu'elle faisait partie du trésor exotique d'un pirate découvert par le vieux capitaine Obed Marsh. Opinion que ne démentirent pas les offres de rachat à un prix élevé que les Marsh firent avec insistance aussitôt qu'ils la surent au musée, et qu'ils avaient répétées jusqu'à ce jour malgré l'invariable refus de la Société.

En me raccompagnant à la porte, la bonne dame me fit comprendre que la théorie du pirate qui aurait fait la fortune des Marsh était très répandue parmi les gens intelligents de la région. Sa propre attitude à l'égard de la ténébreuse Innsmouth – qu'elle n'avait jamais vue – était le dégoût d'une communauté qui glissait au niveau le plus bas de l'échelle culturelle, et elle m'assura que les rumeurs de culte satanique étaient en partie justifiées par l'existence d'une religion secrète singulière qui s'y était développée au point d'anéantir toutes les Églises orthodoxes.

On l'appelait, disait-elle, l'« Ordre ésotérique de Dagon », et il s'agissait sans aucun doute de croyances dégradées, à moitié païennes, importées d'Orient un siècle plus tôt, à l'époque où les pêcheries d'Innsmouth semblaient péricliter. Il était tout naturel qu'elles s'implantent chez des gens à l'esprit simple à la suite du retour soudain et permanent d'inépuisables bancs de poissons, et l'Ordre avait bientôt pris sur la ville une influence prépondérante, détrônant la franc-maçonnerie et installant son quartier général dans le vieux Masonic Hall, sur New Church Green [3].

Tout cela constituait, pour la pieuse miss Tilton, une excellente raison d'éviter la vieille ville en ruine et dépeuplée ; pour moi, ce fut un stimulant supplémentaire. À ce que j'espérais de l'architecture et de l'histoire s'ajoutait maintenant un zèle ardent

pour l'anthropologie, et je pus à peine fermer l'œil avant la fin de la nuit dans ma petite chambre à *L'Union*.

II

Le lendemain matin, un peu avant dix heures, j'étais, une petite valise à la main, devant la pharmacie Hammond sur la place du vieux marché, pour attendre l'autobus d'Innsmouth. À mesure qu'approchait le moment de son arrivée, j'observai un recul général des flâneurs qui remontaient la rue ou traversaient la place jusqu'au restaurant *Ideal Lunch*. L'employé de la gare n'avait donc pas exagéré l'aversion de la population locale pour Innsmouth et ses habitants. Peu après, un petit car gris sale, extrêmement délabré, dévala State Street à grand bruit, prit le tournant et s'arrêta près de moi au bord du trottoir. Je compris immédiatement que c'était lui ; ce que confirma l'inscription à demi effacée sur le pare-brise – « Arkham-Innsmouth-Newb'port ».

Il n'y avait que trois passagers – bruns, négligés, l'air morose et assez jeunes – qui descendirent maladroitement quand la voiture s'arrêta et remontèrent State Street en silence, presque furtivement. Le chauffeur descendit à son tour et je le vis entrer dans la pharmacie pour y faire quelque achat. Voilà sans doute, me dis-je, ce Joe Sargent dont parlait l'employé de la gare ; et avant même d'avoir remarqué aucun détail, je fus envahi d'une répugnance instinctive que je ne pus ni expliquer ni réprimer. Je trouvai brusquement tout naturel que les gens du pays n'aient pas envie de voyager dans l'autobus de cet homme ni d'être conduits par son propriétaire, ou de fréquenter le moins du monde la résidence d'un tel individu et de ses pareils.

Lorsque le chauffeur sortit du magasin, je le regardai plus attentivement pour tâcher de saisir la cause de ma mauvaise impression. C'était un homme maigre de près de six pieds de haut, aux épaules voûtées, vêtu de vêtements civils bleus et râpés, et portant une casquette de golf grise aux bords effrangés. Il pouvait avoir trente-cinq ans, mais les rides bizarres qui creusaient profondément les côtés de son cou le vieillissaient quand on ne regardait pas son visage morne et sans expression. Il avait une tête étroite, des yeux bleus saillants et humides qui semblaient ne jamais cligner, le nez plat, le front et le menton fuyants, et des oreilles singulièrement atrophiées. Sa lèvre supérieure, longue et épaisse, et ses joues grisâtres aux pores dilatés paraissaient presque imberbes, à part des poils jaunes clairsemés qui frisaient en maigres touffes irrégulières ; par places, la peau était rugueuse, comme pelée par une affection cutanée. Ses grandes mains aux veines apparentes étaient d'une teinte gris-bleu très extraordinaire. Les doigts, remarquablement courts en proportion, semblaient avoir tendance à se replier étroitement dans l'énorme paume. Quand il revint vers l'autobus,

je remarquai sa démarche traînante et ses pieds démesurés. Plus je les regardais, plus je me demandais comment il pouvait trouver des souliers à sa pointure.

Quelque chose de huileux dans son aspect augmenta mon dégoût. Il travaillait sûrement aux pêcheries ou traînait autour car il était imprégné de leur puanteur caractéristique. Impossible de deviner de quel sang il était. Ses singularités n'étaient certainement ni asiatiques, ni polynésiennes, ni levantines ou négroïdes, cependant je voyais bien pourquoi on lui trouvait l'air étranger. Personnellement, j'aurais plutôt pensé à une dégénérescence biologique.

Je regrettai de constater qu'il n'y aurait pas dans l'autobus d'autres passagers que moi. Il me déplaisait, je ne savais pourquoi, de voyager seul avec ce chauffeur. Mais le moment du départ approchant, je vainquis mes appréhensions, suivis l'homme dans le bus et lui tendis un billet d'un dollar en murmurant seulement : « Innsmouth. » Il me regarda un instant avec curiosité en me rendant quarante *cents* sans mot dire. Je choisis une place loin derrière lui, mais du même côté de l'autobus, car je souhaitais pouvoir suivre des yeux la côte pendant le trajet. Enfin la voiture délabrée démarra avec une secousse, et roula bruyamment entre les vieux bâtiments de brique de State Street dans un nuage de vapeur qui sortait du pot d'échappement. Jetant un coup d'œil aux passants sur les trottoirs, j'eus l'impression qu'ils évitaient de regarder le bus – ou du moins d'avoir l'air de le regarder. Puis nous tournâmes à gauche dans High Street où l'allure se fit plus régulière ; on dépassa rapidement d'imposantes vieilles demeures des débuts de la République puis des fermes de style colonial plus anciennes encore, on traversa le Lower Green et la Parker River, pour déboucher enfin sur une longue plaine monotone en bordure de la côte.

La journée était chaude et ensoleillée, mais le paysage de sable, de carex et d'arbustes rabougris devenait de plus en plus désolé à mesure que nous avancions. Je voyais par la fenêtre l'eau bleue et le long profil sablonneux de Plum Island, et bientôt nous nous rapprochâmes beaucoup de la grève tandis que notre chemin étroit s'éloignait de la grand-route qui menait à Rowley et Ipswich. Il n'y avait plus de maisons en vue, et je jugeai, d'après l'état de la chaussée, que la circulation était très réduite dans les parages. Les petits poteaux télégraphiques éprouvés par les intempéries ne portaient que deux fils. Nous franchissions de temps en temps des ponts de bois rudimentaires sur des cours d'eau soumis à la marée, qui, remontant très loin à l'intérieur des terres, contribuait à l'isolement de la région.

J'aperçus à plusieurs reprises de vieilles souches et des murs de fondations en ruine émergeant du sable amoncelé par le vent, et je me rappelai que, selon une vieille tradition évoquée dans une des histoires que j'avais lues, cette région avait été jadis

fertile et très peuplée. Le changement, disait-on, avait coïncidé avec l'épidémie d'Innsmouth en 1846, et les esprits simples voyaient un rapport obscur avec de mystérieuses puissances maléfiques. En fait, il était dû à des coupes inconsidérées de forêts proches du rivage, qui, privant le sol de sa meilleure protection, avaient ouvert la voie à l'invasion des sables poussés par le vent.

Enfin nous perdîmes de vue Plum Island et sur notre gauche apparut l'immense étendue de l'océan Atlantique. Notre route étroite se mit à monter en pente raide, et j'éprouvai un étrange malaise en regardant devant moi la crête solitaire où le chemin creusé d'ornières rencontrait le ciel. Comme si l'autobus allait poursuivre son ascension, quittant complètement le monde de la raison pour se perdre dans les arcanes inconnus des couches supérieures de l'atmosphère et du ciel indéchiffrables. L'odeur de la mer prit une signification inquiétante, et le chauffeur silencieux, la raideur de son dos voûté, sa tête étroite devinrent de plus en plus détestables. En l'observant je m'aperçus que l'arrière de sa tête était presque aussi chauve que son visage ; quelques rares mèches jaunes éparpillées sur une peau grise et rugueuse.

Arrivés au sommet, nous vîmes la vallée qui se déployait de l'autre côté, à l'endroit où le Manuxet rejoignait la mer au nord de la longue ligne de falaises qui culmine à Kingsport Head, puis oblique en direction de Cape Ann. À l'horizon lointain et brumeux je distinguai à peine le profil vertigineux du sommet, couronné par l'étrange vieille maison sur laquelle on a conté tant de légendes ; mais pour l'instant toute mon attention était retenue par le panorama le plus proche juste au-dessous de moi. J'étais, je le compris, face à face avec Innsmouth, la ville épiée par la rumeur.

Malgré sa grande étendue et la densité de ses constructions, la rareté des signes de vie y était de mauvais augure. Du fouillis des cheminées montait à peine un filet de fumée, et les trois grands clochers se dressaient, austères et dépouillés, sur l'horizon du côté de la mer. L'un d'eux perdait son faîte par morceaux, et ainsi qu'un autre il exhibait des trous noirs béants là où avaient été des cadrans d'horloge. L'accumulation de toits en croupe affaissés et de pignons pointus inspirait avec une désagréable évidence l'idée de ruines vermoulues, et, en approchant à mesure que la route descendait, je vis beaucoup de toits complètement effondrés. Il y avait aussi de grandes maisons carrées de style géorgien [4], avec des toits à arêtes, des lanterneaux et des galeries à balustrade. Elles se trouvaient pour la plupart loin de la mer, et une ou deux étaient en assez bon état. Je vis, s'en éloignant vers l'intérieur des terres, les rails rouillés et envahis par l'herbe du chemin de fer abandonné, avec les poteaux télégraphiques penchés, maintenant dépourvus de fils, et la voie à demi effacée des vieux wagons qui allaient à Rowley et Ipswich.

Le délabrement était pire près des quais, mais en leur centre même, j'aperçus le blanc campanile d'un bâtiment de brique assez bien conservé qui ressemblait à une petite usine. Le port, depuis longtemps ensablé, était protégé par une vieille digue de pierre ; j'y discernai les petites silhouettes de quelques marins assis, et à son extrémité ce qui semblait les fondations d'un phare disparu. Une langue de sable s'était formée à l'intérieur de cette barrière, et l'on y voyait des cabanes branlantes, des doris amarrés et des casiers à homards éparpillés. Il ne semblait y avoir d'eau profonde qu'à l'endroit où la rivière coulait à flots devant le bâtiment au campanile et obliquait vers le sud pour rejoindre l'océan au bout de la digue.

Çà et là les ruines des quais partaient du rivage pour s'achever en méconnaissable pourriture, et les plus éloignés au sud paraissaient les plus dégradés. Au large j'aperçus, malgré la marée haute, une longue ligne noire, presque à fleur d'eau, qui donnait l'impression d'une étrange malignité latente. Ce devait être, je le savais, le Récif du Diable. Tandis que je le regardais, le sentiment subtil, bizarre, qu'il me faisait signe vint s'ajouter à la menace repoussante ; et, curieusement, cette nuance nouvelle me troubla davantage que l'impression première.

Nous ne rencontrâmes personne sur la route, mais bientôt nous passâmes devant des fermes désertes plus ou moins en ruine. Puis je remarquai quelques maisons habitées aux fenêtres brisées bourrées de chiffons, aux cours jonchées de coquillages et de poissons morts. Une ou deux fois je vis des individus à l'air apathique travailler dans des jardins ingrats, ou chercher des clams sur la plage qui empestait le poisson, et des groupes d'enfants sales au visage simiesque qui jouaient devant les seuils envahis de mauvaise herbe. Ces gens semblaient encore plus inquiétants que les bâtiments lugubres car presque tous présentaient des singularités de traits et d'attitude qui m'étaient instinctivement antipathiques sans que je sache les saisir ni les préciser. Je crus un instant que ce physique caractéristique me rappelait une image déjà vue, peut-être dans un livre, en des circonstances particulièrement horribles et attristantes ; mais ce pseudo-souvenir disparut très rapidement.

Comme l'autobus arrivait en terrain plat, je perçus le bruit régulier d'une chute d'eau qui rompait le silence anormal. Les maisons penchées et lépreuses, plus rapprochées, bordaient les deux côtés de la route, et prenaient un caractère plus urbain que celles que nous laissions derrière nous. En avant, la perspective s'était réduite à un décor de rue, où je vis les traces d'un ancien pavage et des bouts de trottoirs de brique. Toutes les maisons paraissaient désertes, et par endroits des brèches révélaient les restes de cheminées et de murs de cave des habitations écroulées. Partout régnait l'odeur de poisson la plus écœurante qu'on puisse imaginer.

Bientôt apparurent des carrefours et des bifurcations ; les rues de gauche menaient vers le rivage aux quartiers sordides non pavés et pourrissants, tandis que celles de droite gardaient encore l'image d'une splendeur défunte. Jusque-là je n'avais vu personne dans cette ville, mais il apparut alors quelques signes d'une population clairsemée – des rideaux aux fenêtres ici et là, une vieille voiture au bord d'un trottoir. Car les trottoirs et les pavés étaient de plus en plus visibles, et même si la plupart des maisons étaient plutôt anciennes – des constructions de bois et de brique du début du XIXe siècle –, elles restaient manifestement habitables. En moi, l'amateur d'antiquités oublia presque le dégoût olfactif comme le sentiment de menace et de répulsion, au milieu de cette riche et immuable survivance du passé.

Mais je ne devais pas atteindre ma destination sans ressentir un choc des plus pénibles. L'autobus était parvenu à une sorte de vaste carrefour ou de place en étoile, avec des églises des deux côtés, et au centre les restes en lambeaux d'une pelouse circulaire, et je regardais à ma droite un grand édifice à colonnes. La peinture autrefois blanche en était à présent grise, écaillée, et l'inscription noir et or sur le fronton était ternie au point que j'eus du mal à déchiffrer les mots « Ordre ésotérique de Dagon ». C'était donc là l'ancienne salle de réunion maçonnique désormais affectée à un culte dégradé. Tandis que je m'efforçais de lire cette inscription, mon attention fut distraite par les sons rauques d'une cloche fêlée qui sonnait de l'autre côté de la rue, et je me retournai vivement pour regarder par la vitre de la voiture tout près de moi.

Le son venait d'une église de pierre au clocher trapu, visiblement plus ancienne que la plupart des maisons, construite dans un style pseudo-gothique et dont le soubassement anormalement haut avait des fenêtres closes. L'horloge que j'apercevais avait perdu ses aiguilles, mais j'entendis la cloche enrouée sonner onze heures. Puis soudain toute idée de temps s'effaça devant une image fulgurante d'une extrême intensité et d'une horreur inexplicable, qui me saisit avant même que j'aie pu l'identifier. La porte du sous-sol était ouverte sur un rectangle de ténèbres. Et au moment où je la regardais, quelque chose passa ou sembla passer sur ce fond obscur, gravant dans mon esprit une impression fugitive de cauchemar d'autant plus affolante que l'analyse n'y pouvait déceler le moindre caractère cauchemardesque.

C'était un être vivant – le premier, à part le chauffeur, que j'aie vu depuis mon entrée dans la ville proprement dite – et si j'avais été plus calme je n'y aurais trouvé absolument rien de terrible. De toute évidence, je le compris un moment plus tard, c'était le pasteur, revêtu des curieux ornements sacerdotaux introduits sans doute depuis que l'Ordre de Dagon avait modifié le rituel des églises locales. Ce qui avait dû frapper mon premier regard inconscient et me pénétrer d'une horreur inexplicable,

c'était la haute tiare qu'il portait, réplique presque parfaite de celle que m'avait montrée miss Tilton la veille au soir. Frappant mon imagination, elle avait prêté un caractère sinistre indéfinissable à un visage imprécis et à une silhouette, vêtue d'une robe et traînant les pieds. Je ne tardai pas à conclure que je n'avais eu aucune raison d'éprouver ce frisson pour un néfaste faux souvenir. N'était-il pas naturel qu'une secte locale adopte parmi ses tenues un modèle unique de coiffure familier à la communauté par quelque singularité – peut-être la découverte d'un trésor ?

Çà et là quelques jeunes gens apparurent sur les trottoirs – individus répugnants, seuls ou par petits groupes silencieux de deux ou trois. Le rez-de-chaussée des maisons croulantes abritait parfois de modestes boutiques aux enseignes minables, et je remarquai un ou deux camions arrêtés que nous dépassions bruyamment. Le bruit de chute d'eau devint de plus en plus net, et je vis presque aussitôt devant nous une rivière très encaissée, enjambée par un large pont à balustrade de fer au-delà duquel s'ouvrait une grande place. Pendant que nous le franchissions avec un bruit métallique, je regardai des deux côtés et j'aperçus des bâtiments d'usine sur le bord de l'escarpement herbeux ou un peu plus bas. Tout au fond de la gorge l'eau était très abondante, et je vis deux fortes chutes en amont à ma droite et au moins une en aval à ma gauche. À cet endroit le bruit était assourdissant. Puis nous débouchâmes sur la grande place semi-circulaire de l'autre côté de la rivière et nous nous arrêtâmes à main droite devant une grande bâtisse couronnée d'un belvédère, portant des restes de peinture jaune et une enseigne à demi effacée qui annonçait la *Maison Gilman*.

Trop heureux de descendre enfin de cet autobus, j'allai immédiatement déposer ma valise dans le hall sordide de l'hôtel. Je n'y trouvai qu'une seule personne – un homme d'un certain âge qui n'avait pas ce que j'avais fini par appeler « le masque d'Innsmouth » – et, me souvenant d'incidents bizarres qu'on avait signalés dans cet hôtel, je résolus de ne lui poser aucune des questions qui me préoccupaient. J'allai plutôt faire un tour sur la place, d'où l'autobus était déjà reparti, pour examiner l'endroit d'un œil attentif et critique.

L'espace libre pavé de pierres rondes était limité d'un côté par la ligne droite de la rivière, de l'autre par un demi-cercle de bâtiments de brique aux toits en pente datant de 1800 environ, d'où rayonnaient plusieurs rues vers le sud-est, le sud et le sud-ouest. Les réverbères étaient désespérément rares et petits – toujours des lampes à incandescence de faible puissance – et je me félicitai d'avoir prévu mon départ avant la nuit, même si je savais qu'il y aurait un beau clair de lune. Les bâtiments étaient tous en bon état et comptaient peut-être une douzaine de boutiques toujours en activité ; l'une d'elles était une épicerie, succursale de la First National, une autre un restaurant lugubre, suivi d'une pharmacie, du bureau d'un poissonnier en gros, et

d'une autre encore à l'extrémité est de la place, près de la rivière, les bureaux de la seule industrie de la ville, la Compagnie d'affinage Marsh. Il y avait une dizaine de personnes, quatre ou cinq automobiles et camions arrêtés çà et là. Je me trouvais donc au cœur de la vie sociale d'Innsmouth. J'apercevais à l'est le bleu du port, sur lequel se détachaient les ruines de trois clochers géorgiens, superbes en leur temps. Et vers le littoral, sur l'autre berge de la rivière, le blanc campanile qui surmontait ce que je supposai être l'affinerie Marsh.

Pour une raison ou pour une autre, je commençai à l'épicerie mes premières investigations, le personnel d'une succursale ayant moins de chances d'être du pays. Celui qui s'en occupait seul était un garçon d'environ dix-sept ans, et je constatai avec plaisir l'air accueillant et la vivacité qui promettaient une information réconfortante. Il semblait ravi de parler, et je compris bientôt qu'il n'aimait pas cet endroit, son odeur de poisson ni ses habitants sournois. Quelques mots avec un étranger lui étaient un soulagement. Il venait d'Arkham, logeait chez une famille originaire d'Ipswich, et retournait chez lui chaque fois qu'il avait un moment de liberté. Ses parents regrettaient qu'il travaille à Innsmouth, mais la direction de la chaîne l'avait envoyé là et il ne voulait pas perdre son emploi.

Il n'y avait à Innsmouth, dit-il, ni bibliothèque municipale ni chambre de commerce, mais je saurais probablement m'orienter. La rue par laquelle j'étais arrivé était la Federal. À l'ouest se trouvaient les rues des anciens beaux quartiers – Broad, Washington, Lafayette et Adams Streets – et à l'est les taudis du côté de la mer. C'était là – le long de Main Street – que je trouverais les vieilles églises géorgiennes, mais elles étaient abandonnées depuis longtemps. Mieux valait ne pas se faire trop remarquer dans ces parages – surtout au nord de la rivière – car les gens étaient maussades et hostiles. Quelques étrangers avaient même disparu.

Certains endroits étaient presque territoire interdit, comme il l'avait durement appris à ses dépens. Il ne fallait pas, par exemple, traîner près de l'affinerie Marsh, ni autour d'aucune église encore active ou de la salle à colonnes de l'Ordre de Dagon, à New Church Green. Ces églises très singulières – toutes formellement désavouées ailleurs par leurs confessions respectives – adoptaient, à ce qu'on disait, les rituels et les vêtements sacerdotaux les plus bizarres. Leur credo hétérodoxe et mystérieux faisait entrevoir de prodigieuses métamorphoses qui menaient à une sorte d'immortalité du corps, sur cette terre même. Le pasteur du jeune homme – le Dr Wallace d'Asbury M. E. Church [5] d'Arkham – lui avait solennellement recommandé de ne fréquenter aucune église à Innsmouth.

Quant aux habitants, il ne savait trop qu'en penser. Ils étaient aussi insaisissables et

furtifs que les animaux qui vivent dans des terriers, et l'on se demandait bien comment ils pouvaient passer leur temps en dehors de leur activité intermittente de pêcheurs. À en juger par les quantités d'alcool de contrebande qu'ils consommaient, peut-être restaient-ils une bonne partie de la journée plongés dans une hébétude d'ivrogne. Ils semblaient se grouper dans une espèce de solidarité et de morne confrérie – méprisant le reste du monde comme s'ils avaient accès à d'autres sphères d'existence plus enviables. Physiquement, ils étaient vraiment épouvantables – surtout ces yeux fixes qu'on ne voyait jamais fermés – et leur voix faisait horreur. On les entendait avec dégoût psalmodier la nuit dans leurs églises, particulièrement pendant leurs fêtes et cérémonies de « renouveau » qui tombaient deux fois par an, le 30 avril et le 31 octobre.

Ils adoraient l'eau, et nageaient énormément dans la rivière et dans le port. Les courses de natation jusqu'au Récif du Diable étaient très fréquentes, et tous ceux qu'on y voyait semblaient tout à fait capables de prendre part à cette difficile épreuve. À bien y réfléchir, c'étaient plutôt les gens encore jeunes qu'on voyait en public, et parmi eux les aînés étaient le plus sujets aux malformations. Les exceptions, quand il y en avait, étaient en général des personnes sans aucune anomalie comme le vieil employé de l'hôtel. On pouvait se demander ce que devenait la masse des vieilles gens, et si le « masque d'Innsmouth » n'était pas une étrange et insidieuse maladie qui aggravait son emprise à mesure que les années passaient.

Seul un mal peu commun pouvait évidemment provoquer chez un individu d'aussi graves et radicales transformations anatomiques après la maturité – affectant jusqu'à des éléments osseux fondamentaux tels que la forme du crâne – et pourtant, même cette particularité n'était pas plus déconcertante et inouïe que les signes visibles de la maladie dans leur ensemble. Il serait difficile, pensait le jeune homme, d'obtenir des conclusions précises sur ce point car on n'arrivait jamais à connaître personnellement les indigènes même après un long séjour à Innsmouth.

Il était persuadé que beaucoup de spécimens pires encore que les plus hideux qu'on rencontrait étaient tenus sous clé quelque part. On entendait parfois des bruits étranges. Les taudis croulants du front de mer au nord de la rivière communiquaient disait-on par des galeries secrètes, constituant une véritable réserve de monstres invisibles. De quel sang étranger étaient-ils – si c'était du sang ? impossible de le savoir. On cachait quelquefois certains individus particulièrement répugnants quand les représentants du gouvernement ou d'autres personnes du monde extérieur venaient à Innsmouth.

Il serait inutile, dit mon informateur, de poser aux indigènes des questions sur leur

cité. Le seul qui consentirait à parler était un homme très âgé mais apparemment normal qui vivait à l'hospice tout en haut du quartier nord et passait son temps à aller et venir ou à flâner près de la caserne des pompiers. Ce personnage chenu, Zadok Allen, avait quatre-vingt-seize ans, perdait un peu la tête, et c'était l'ivrogne de la ville. Un être bizarre aux allures furtives, qui regardait sans cesse par-dessus son épaule comme s'il redoutait quelque chose, et qui refusait absolument, quand il était à jeun, de parler avec des étrangers. Mais aussi, il était incapable de résister à une offre de son poison favori ; et une fois ivre, il prodiguait à voix basse des débris de souvenirs stupéfiants.

Pourtant, on n'en tirait pas grand-chose d'utile ; car ses histoires, allusions folles et sans suite à des horreurs et à des merveilles incroyables, ne pouvaient venir que de sa propre imagination déréglée. Personne ne le croyait jamais, mais les gens de la ville n'aimaient pas le voir boire et parler avec des étrangers ; et il n'était pas toujours sans risque d'être vu en conversation avec lui. Les rumeurs et les chimères populaires les plus délirantes devaient en partie lui être attribuées.

Quelques habitants originaires d'ailleurs prétendaient de temps en temps avoir entr'aperçu des choses monstrueuses, mais entre les histoires du vieux Zadok et les difformités des citoyens, il n'était pas surprenant que naissent de telles illusions. Aucun d'eux ne s'attardait dehors à la tombée de la nuit car il était généralement admis que ce serait une imprudence. D'ailleurs, les rues étaient affreusement sombres.

Quant au commerce, l'abondance du poisson était assurément presque surnaturelle, mais les indigènes en profitaient de moins en moins. En outre, les prix baissaient et la concurrence allait croissant. Évidemment la seule industrie véritable de la ville était l'affinerie, dont les bureaux se trouvaient sur la place, à quelques maisons seulement de l'épicerie où nous étions. Le vieux Marsh ne se montrait jamais, mais il se rendait parfois à son usine dans une voiture fermée aux rideaux tirés.

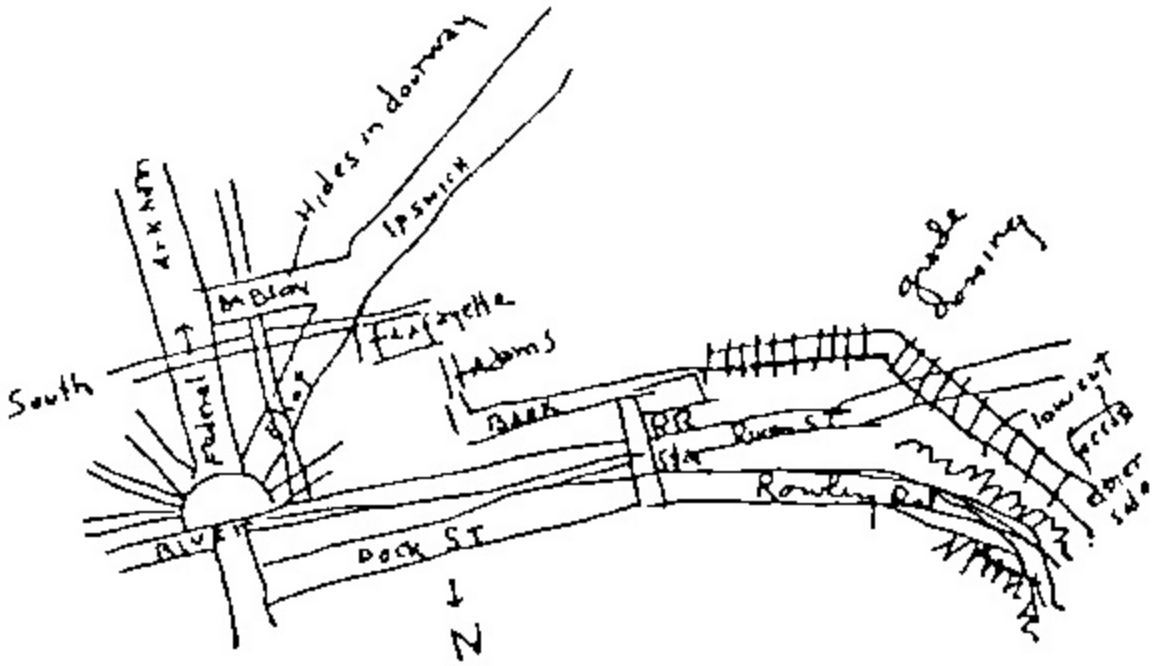
Beaucoup de bruits couraient sur ce qu'il était devenu. Dans le temps ç'avait été un vrai dandy, et l'on prétendait qu'il portait encore la redingote de l'époque d'Édouard VII, curieusement adaptée à certaines déformations. Ses fils, qui dirigeaient autrefois le bureau sur la place, étaient devenus invisibles depuis longtemps, laissant la charge des affaires à la nouvelle génération. Eux et leurs sœurs avaient pris un air très bizarre, surtout les aînés ; et l'on disait que leur santé déclinait.

L'une des filles Marsh était une femme repoussante, à l'allure reptilienne, qui portait une profusion de bijoux appartenant manifestement à la même tradition exotique que la fameuse tiare. Mon informateur les avait remarqués plusieurs fois, et il avait entendu dire que cela venait d'un trésor secret de pirates ou de démons. Les

pasteurs – ou les prêtres, ou quel que soit le nom qu'ils portaient à présent – avaient adopté comme coiffure une parure de ce genre, mais on les apercevait rarement. Le jeune homme n'en avait jamais vu d'autre spécimen, bien qu'il en existât beaucoup à Innsmouth, disait-on.

Les Marsh, comme les trois autres familles bien nées de la ville – les Waites, les Gilman et les Eliot –, vivaient très retirés. Ils habitaient d'immenses demeures le long de Washington Street, et plusieurs étaient soupçonnés d'abriter en cachette certains parents encore vivants à qui leur étrange aspect interdisait de paraître en public, et dont le décès avait été annoncé et enregistré.

M'ayant averti que beaucoup de rues avaient perdu leurs plaques, le jeune homme dessina à mon intention une carte, sommaire mais claire et appliquée, des traits les plus frappants de la ville. Après l'avoir examinée un moment, je sentis qu'elle me serait d'un grand secours, et je l'empochai avec les remerciements les plus vifs. Le seul restaurant que j'avais vu était si minable que j'achetai une bonne provision de biscuits au fromage et de gaufrettes au gingembre qui me tiendraient lieu de déjeuner. Je décidai de parcourir les rues principales, de parler à tous les non-indigènes que je pourrais rencontrer, et de prendre la voiture de huit heures pour Arkham. La ville, je le voyais bien, offrait un exemple extrême et significatif de déchéance collective ; mais n'étant pas sociologue je bornerai mes observations essentielles au domaine de l'architecture.



Plan d'Innsmouth, dessiné par H. P. L.

C'est ainsi que je commençai ma visite systématique et assez déconcertante des rues d'Innsmouth, étroites et condamnées à l'ombre. Après avoir traversé le pont et tourné en direction des chutes grondantes de l'aval, je passai tout près de l'affinerie Marsh, singulièrement silencieuse pour un bâtiment industriel. Elle se dressait sur l'escarpement qui dominait la rivière, près du pont et du large carrefour qui devait être l'ancien centre actif, remplacé après la Révolution par l'actuelle Town Square.

Franchissant de nouveau la gorge sur le pont de Main Street, je découvris un quartier tellement désert que j'en eus un frisson. Des groupes croulants de toits à deux pentes se découpaient sur le ciel en une fantastique dentelure, que dominait le sinistre clocher décapité d'une ancienne église. Certaines maisons de Main Street étaient occupées mais la plupart avaient été aveuglées par des planches clouées. Dans les ruelles adjacentes dépourvues de pavés je vis les fenêtres noires et béantes de bicoques abandonnées dont beaucoup penchaient selon des angles incroyables et périlleux par suite de l'écroulement d'une partie des fondations. Devant le regard fixe de ces fenêtres fantomatiques, il fallait du courage pour tourner vers l'est en direction du port. La terreur des maisons désertes croît certainement en progression géométrique et non arithmétique à mesure que ces maisons se multiplient pour former une cité totalement désolée. La vue de ces interminables avenues aussi vides et mortes que des yeux de poisson, la pensée de ces enfilades de compartiments noirs et menaçants voués aux toiles d'araignées, aux souvenirs et au ver vainqueur, réactivent des vestiges de peurs et de dégoûts que ne saurait dissiper la plus robuste philosophie.

Fish Street était aussi déserte que Main Street, mais en revanche elle gardait beaucoup d'entrepôts de brique et de pierre en excellent état. Water Street en était presque la réplique, sauf qu'elle présentait de larges brèches en direction de la mer à la place des quais détruits. Je ne voyais pas un être vivant, à part de rares pêcheurs au loin sur la digue, et je n'entendais pas d'autre bruit que le clapotis de la marée dans le port et le grondement des chutes du Manuxet. La ville agissait de plus en plus sur mes nerfs, et je regardai furtivement derrière moi en rebroussant chemin pour traverser le pont branlant de Water Street. Celui de Fish Street, comme l'indiquait mon plan, était en ruine.

Au nord de la rivière il y avait quelques traces de vie misérable – conserveries de poissons en pleine activité dans Water Street, fumées de cheminées et toits réparés ici et là, bruits de provenance indéterminée, silhouettes au pas traînant dans les rues mornes et les ruelles non pavées – mais cela me semblait encore plus oppressant que

l'abandon du quartier sud. D'abord, les gens étaient plus hideux et anormaux que ceux du centre de la ville ; au point que plusieurs fois me revint désagréablement à l'esprit une question absolument invraisemblable dont je ne savais que faire. Sans aucun doute le sang étranger dans la population d'Innsmouth était-il ici plus présent que vers l'intérieur des terres – à moins que le « masque d'Innsmouth » ne soit une maladie plutôt qu'une tare héréditaire, auquel cas ce quartier abritait les lésions les plus graves.

Un détail qui me préoccupait était la répartition des quelques faibles bruits que j'entendais. Ils auraient dû bien sûr tous venir des maisons visiblement habitées, alors qu'en réalité ils étaient souvent plus forts derrière les façades les plus rigoureusement condamnées. Il y avait des craquements, des bruits de pas précipités et des sons rauques incertains ; je songeai avec inquiétude aux souterrains secrets qu'avait évoqués le jeune garçon de l'épicerie. Brusquement, je me surpris à me demander quelles pouvaient être les voix de ces gens. Je n'avais entendu parler personne jusqu'ici dans ce quartier, et sans savoir pourquoi je redoutais vivement de les entendre.

Je ne pris que le temps de regarder deux églises, belles mais en ruine, de Main Street et de Church Street, puis je quittai en hâte ces immondes taudis du front de mer. Logiquement j'aurais dû gagner New Church Green, mais, quelle qu'en fût la raison, je ne pus supporter l'idée de repasser devant l'église où j'avais aperçu la silhouette inexplicablement terrifiante du prêtre ou pasteur bizarrement couronné. D'ailleurs, le jeune homme m'avait dit que les églises, aussi bien que la salle de l'Ordre de Dagon, n'étaient pas des endroits sûrs pour des étrangers.

Je suivis donc Main Street en direction du nord jusqu'à Martin Street, puis, tournant vers l'intérieur des terres, je traversai sans dommage Federal Street au nord du Green, et pénétrai dans l'ancien quartier aristocratique du nord de Broad Street et des rues Washington, Lafayette et Adams. Bien que mal pavées et négligées, ces vieilles avenues ombragées d'ormes n'avaient pas perdu toute leur dignité. Elles sollicitaient l'une après l'autre mon attention ; la plupart étaient délabrées et aveuglées de planches au milieu de parcs à l'abandon, mais une ou deux dans chaque rue paraissaient habitées. Dans Washington Street il en restait quatre ou cinq à la suite en excellent état, entourées de pelouses et de jardins parfaitement entretenus. La plus somptueuse – dont les vastes parterres en terrasses s'étendaient jusqu'à Lafayette Street – appartenait probablement au vieux Marsh, le propriétaire contaminé de l'affinerie.

On ne voyait aucun être vivant dans ces rues, et je m'étonnai de l'absence totale de

chats et de chiens à Innsmouth. Autre sujet de perplexité et de trouble, même dans certaines des demeures les mieux conservées, beaucoup de fenêtres du troisième étage et du grenier étaient hermétiquement condamnées. La dissimulation et le mystère semblaient régner universellement dans cette cité étrangère de silence et de mort, et je ne pouvais m'empêcher de me sentir épié de tous côtés par ces yeux fixes et sournois qui ne se fermaient jamais.

Je frissonnai en entendant une cloche fêlée sonner trois heures dans un clocher sur ma gauche. Je ne me rappelais que trop l'église trapue d'où ces sons provenaient. Suivant Washington Street jusqu'à la rivière, je me trouvai de nouveau devant une ancienne zone industrielle et commerciale ; je remarquai les ruines d'une usine en face, puis d'autres, et les restes d'une vieille gare et d'un pont de chemin de fer couvert au-delà, qui enjambait la gorge à ma droite.

Bien que ce pont douteux fût muni d'un panneau dissuasif, je m'y risquai et repassai sur la rive sud où un peu de vie réapparut. Des créatures furtives au pas traînant me jetèrent des regards énigmatiques, et des visages plus normaux m'examinèrent avec froideur et curiosité. Innsmouth devenait rapidement intolérable, et je tournai dans Paine Street en direction de la grand-place dans l'espoir de trouver un véhicule quelconque qui me ramènerait à Arkham avant l'heure de départ encore éloignée du sinistre autobus.

C'est alors que je vis à ma gauche la caserne de pompiers délabrée, et remarquai un vieillard rougeaud, à la barbe hirsute et aux yeux larmoyants, couvert de haillons indescriptibles, qui, assis devant sur un banc, bavardait avec deux pompiers en tenue négligée mais l'air normal. Cela ne pouvait être que Zadok Allen, le nonagénaire alcoolique et à demi fou dont les histoires sur la vieille Innsmouth et son ombre étaient si hideuses et incroyables.

III

C'est sans doute quelque petit démon pervers – ou l'influence sardonique de sources obscures et secrètes – qui me fit ainsi changer mes projets. J'avais depuis longtemps résolu de limiter mes observations à la seule architecture, et je venais même de me précipiter vers la grand-place pour chercher un moyen rapide de quitter cette ville pourrissante de décadence et de mort ; mais la vue du vieux Zadok Allen avait fait prendre un nouveau cours à mon esprit et ralenti mon pas devenu hésitant.

On m'avait affirmé que le vieillard ne pouvait qu'insinuer des légendes extravagantes, décousues et incroyables, et l'on m'avait mis en garde contre le danger

d'être vu par les indigènes en train de parler avec lui ; pourtant l'idée de ce vieux témoin du déclin de la ville, avec ses souvenirs qui remontaient aux premiers temps des vaisseaux et des fabriques, avait un attrait auquel toute ma raison ne pouvait résister. Après tout, les mythes les plus étranges et les plus fous ne sont souvent que des allégories ou des symboles fondés sur des réalités, et le vieux Zadok avait dû assister à tout ce qui s'était passé à Innsmouth au cours des quatre-vingt-dix dernières années. La curiosité m'exalta au mépris de la prudence et du bon sens, et, avec la présomption de la jeunesse, j'imaginais que je saurais dégager un noyau de vérité historique du débordement confus et délirant que je tirerais probablement de lui avec l'aide du whisky.

Je savais qu'il ne fallait pas l'aborder là tout de suite car les pompiers n'auraient pas manqué de s'interposer. Mieux valait commencer, me dis-je, par acheter de l'alcool de contrebande à un endroit où le garçon épicier m'avait dit qu'on en trouvait en quantité. Puis j'irais flâner sans but apparent près de la caserne des pompiers et je rencontrerais le vieux Zadok dès qu'il aurait entrepris une de ses fréquentes balades. Selon le jeune homme, il était très remuant et demeurait rarement assis plus d'une heure ou deux près de la caserne.

Je trouvai aisément, bien qu'au prix fort, une bouteille de whisky dans l'arrière-boutique d'un minable « Prix-unique », juste derrière la grand-place dans Eliot Street. L'individu malpropre qui me servit avait un peu la fixité du « masque d'Innsmouth », mais il fut plutôt poli à sa manière ; peut-être était-il habitué à recevoir des clients étrangers – camionneurs, trafiquants d'or ou autres – comme il en passait de temps en temps en ville.

En regagnant la grand-place, je constatai que la chance était avec moi car j'aperçus bel et bien – émergeant de Paine Street au coin de la Maison Gilman – la haute et maigre silhouette en loques du vieux Zadok Allen lui-même. Comme je l'avais prévu, j'attirai son attention en brandissant la bouteille que je venais d'acheter ; et je m'aperçus bientôt qu'il me suivait d'un pas traînant avec un air d'envie quand je tournai dans Waite Street pour gagner le quartier que je pensais le plus désert.

M'orientant grâce à la carte dessinée à l'épicerie, je me dirigeai vers la partie sud des quais entièrement abandonnée que j'avais déjà visitée. Je n'y avais aperçu que les pêcheurs au loin sur la digue ; et en m'éloignant un peu plus vers le sud je pouvais me mettre hors de leur vue, trouver de quoi m'asseoir sur quelque quai désert et interroger tout à loisir le vieux Zadok sans être observé. Avant d'atteindre Main Street j'entendis derrière moi un faible et poussif « Hé, m'sieur ! », et, me laissant rattraper, je permis au vieil homme de boire à la bouteille de copieuses lampées.

Je commençai à tâter le terrain en suivant Water Street pour tourner vers le sud au milieu d'une totale désolation de ruines vertigineuses, mais je m'aperçus que le vieux ne se laisserait pas délier la langue aussi vite que je l'espérais. Je vis enfin une brèche herbeuse ouverte vers la mer entre des murs de brique croulants, et au-delà l'étendue de maçonnerie et de terre d'un quai envahi de mauvaises herbes. Près de l'eau, des tas de pierres moussues offraient des sièges acceptables, et au nord un entrepôt délabré abritait l'endroit contre tous les regards. C'était à mon avis l'idéal pour un long entretien secret ; je guidai donc mon compagnon vers le passage et le fis asseoir parmi les pierres moussues. L'atmosphère d'abandon et de mort était macabre, et l'odeur de poisson presque intolérable ; mais j'avais décidé que rien ne m'arrêterait.

Il me restait quatre heures pour cette conversation si je voulais prendre l'autobus d'Arkham à huit heures et, tout en avalant mon frugal déjeuner, je commençai à octroyer un peu plus d'alcool au vieux buveur. J'eus soin cependant dans mes largesses de ne pas compromettre mon entreprise, car je n'avais pas envie que la volubilité alcoolique de Zadok s'éteigne dans l'hébétude. Au bout d'une heure, sa morosité sournoise sembla se dissiper, mais à ma vive déception il continua à esquiver mes questions sur Innsmouth et son ténébreux passé. Il bavardait à propos des nouvelles du jour, révélant une connaissance étendue de la presse et une tendance marquée à philosopher d'un ton de villageois sentencieux.

Vers la fin de la seconde heure, je craignis que mon litre de whisky ne soit insuffisant pour obtenir ce que je voulais, et je me demandai s'il ne valait pas mieux laisser là le vieux Zadok pour aller en chercher un autre. Mais à ce moment précis, le hasard fournit l'introduction que mes questions n'avaient su amener ; et le poussif radotage du vieux prit un tour tel que je me penchai vers lui et dressai l'oreille. Je tournais le dos à la mer et à son relent de poisson, mais il lui faisait face, et je ne sais ce qui attira son regard errant vers le profil bas et lointain du Récif du Diable, qui apparaissait nettement, presque fascinant, au-dessus des vagues. Cette vue sembla lui déplaire, car il se mit à égrener à mi-voix des jurons qui s'achevèrent en un murmure confidentiel et un regard entendu. Il se rapprocha de moi, saisit le revers de mon veston, puis émit d'une voix sifflante ces propos sur lesquels on ne pouvait se méprendre :

« C'est là qu'tout a commencé – c't endroit maudit de toute la malfaisance, là où commence l'eau profonde. La porte d'l'enfer – ça descend à pic jusqu'au fond, y a pas d'ligne de fond qui va jusque-là. C'est l'vieux cap'taine Obed qu'a tout fait – qu'a trouvé dans ces îles d'la mer du Sud des choses qui y ont pas fait d'bien.

« Dans c'temps-là ça allait mal pour tout le monde. L'commerce dégringolait, les usines avaient pus d'travail – même les nouvelles – et pis les meilleurs d'nos gars tués comme corsaires dans la guerre de 1812 ou péris avec le brick *Eliza* et le *Ranger* – qu'étaient tous les deux aux Gilman. Obed Marsh, lui, il avait trois bateaux sur l'eau, le brigantin *Columbia*, l'brick *Hetty*, et la goélette *Sumatra Queen*. Y avait qu'lui qui faisait l'commerce avec les Antilles et l'Pacifique, quoique la goélette *Malay Pride*, qu'était à Esdras Martin, a fait un voyage encore en 28.

» Jamais y a eu personne comme le cap'taine Obed – c'vieux suppôt d'Satan ! Hi, hi ! Je m'souviens comme y parlait des pays d'là-bas, et y traitait tous les gens d'idiots d'aller au culte des chrétiens et d'supporter leur fardeau comme des agneaux bêlants. Y f'raient mieux de s'trouver des dieux comme ceux d'là-bas dans les Antilles – des dieux qui leur donneraient des pêches miraculeuses en échange d'leurs sacrifices, et qui répondraient comme y faut aux prières des gens.

» Matt Eliot, son second, causait pas mal non plus, seulement il était contre toutes ces manigances de païens. Y parlait d'une île à l'est de Tahiti où y avait des tas d'ruines en pierre si vieilles que personne savait rien dessus, pareil que sur Ponape, dans les Carolines, mais avec des figures sculptées comme les grandes statues d'l'île de Pâques. À côté y avait aussi une petite île volcanique où on trouvait d'autres ruines avec des sculptures différentes – des ruines tout usées comme si elles auraient été sous la mer aut'fois, et avec des images de monstres abominables tout partout.

» Eh ben, m'sieur, y disait Matt qu'tous les natifs du coin y-z-avaient tout l'poisson qu'y voulaient, et y portaient des bracelets et des anneaux au-dessus du coude et des couronnes, tout ça fait d'une drôle d'espèce d'or et plein d'images de monstres comme celles qu'étaient dessinées sur les ruines de la petite île – on aurait dit des grenouilles-poissons ou ben des poissons-grenouilles qu'étaient dans toutes les positions pareil que des êtres humains. Personne a jamais pu leur faire dire où y-z-avaient trouvé tout ça, et tous les aut'natifs se demandaient comment y faisaient pour trouver tant d'poisson même quand dans les îles y prenaient presque rien. Matt s'est d'mandé aussi, et l'cap'taine Obed pareil. En plus, Obed a r'marqué qu'un tas de beaux p'tits gars disparaissaient pour de bon d'une année su'l'aut'et qu'on voyait presque pas d'vieux dans l'pays. Et pis il a trouvé qu'y avait des gens qu'avaient l'air bougrement bizarres même pour des Canaques.

» Ben sûr c'est Obed qu'a trouvé la vérité sur ces païens. J'sais pas comment qu'il a fait, mais y s'est mis à faire du troc pour avoir les choses en or qu'y portaient. Y leur a d'mandé d'où qu'a v'naient et si y pouvaient en avoir d'aut', et pour finir il a tiré les vers du nez à leur vieux chef – Walakea, ils l'appelaient. Personne

d'aut'qu'Obed aurait jamais cru c'vieux démon jaune, mais l'cap'taine, y lisait dans les gens comme dans les livres. Hi, hi ! Personne veut jamais m'croire aujourd'hui quand j'dis tout ça, et vous non plus, j'suppose, jeune homme – pourtant à bien vous r'garder, vous avez des yeux qui savent lire, pareil qu'Obed. »

Le chuchotement du vieillard devint plus faible encore, et je me surpris à frissonner devant la terrible solennité et la sincérité de son ton, tout en sachant que son histoire ne pouvait être qu'un délire d'ivrogne.

« Eh ben, m'sieur, Obed il a appris qu'y avait des choses sur c'te terre que presque personne en a jamais entendu causer – et personne voudrait l'croire si on leur racontait. À c'qui paraît, ces Canaques sacrifiaient des tas d'leurs gars et d'leurs filles à des espèces de dieux qu'habitaient sous la mer, et y r'cevaient en échange des tas d'faveurs. Y rencontraient ces créatures sur la p'tite île aux ruines bizarres, et y paraît que ces images abominab'd'monstres grenouilles-poissons, ça s'rait l'portrait d'ces créatures. P'têt ben qu'c'est d'là qu'viennent les histoires de sirènes et tout c'qui s'ensuit. Y-z-auraient toutes sortes de villes au fond d'la mer, et ct'île s'rait sortie d'là. On dit qu'y avait des créatures vivantes dans les bâtiments d'pierre quand l'île est arrivée d'un seul coup à la surface. C'est comme ça qu'les Canaques y s'sont aperçus qu'a vivaient sous l'eau. Sitôt qu'y sont rev'nus d'leur peur, y leur ont causé par signes, et y-z-ont eu vite fait d'arranger un marché.

» Ces dieux-là y-z-aimaient les sacrifices humains. Y-z-en avaient déjà eu aut'fois, mais avec le temps y-z-avaient perdu l'contact avec le monde d'en haut. C'qu'y faisaient des victimes j'pourrais pas vous l'dire, et j'pense qu'Obed a pas été trop curieux là-d'sus. Mais les païens ça leur était bien égal vu qu'y-z-en voyaient de dures et qu'y-z-étaient prêts à tout. Y donneraient un certain nombre de jeunes gens aux créatures de la mer, deux fois l'an – à May-Eve et Hallowe'en [6], recta. Pis aussi des babioles qu'y faisaient en sculpture. Et les créatures étaient d'accord pour donner en échange des tas d'poissons – qu'a ram'naient d'tout partout en mer – et d'temps en temps des choses qu'avaient l'air en or.

» Ben comme ça, les indigènes rencontraient les créatures sur la p'tite île volcanique – y v'naient en pirogues avec les sacrifices et tout ça, et r'partaient avec les bijoux en espèce d'or qui leur rev'naient. Au début les créatures allaient jamais sur l'île principale, mais au bout d'un moment a-z-ont voulu v'nir. Y paraît qu'a-z-avaient envie d'fréquenter les gens pis d'faire des fêtes ensemble dans les grandes occasions – May-Eve et Hallowe'en. Vous voyez, a vivaient aussi ben dans l'eau qu'en dehors – des amphibies qu'on appelle, j'crois. Les Canaques y leur ont dit qu'les gens des aut'z-îles voudraient les nettoyer si y savaient qu'a v'naient comme

ça, mais a-z-ont dit qu'a s'en moquaient pasqu'a pouvaient nettoyer toute la race humaine si on voulait les embêter – toute, sauf ceux qu'avaient certains signes comme s'en servaient aut'fois les Anciens disparus. Mais pour pas faire d'histoires, a s'cacheraient quand quelqu'un viendrait visiter l'île.

» Quand on a parlé d's'accoupler avec eux, ces poissons-crapauds, les Canaques s'sont un peu r'biffés, mais finalement y-z-ont appris quéque chose qui leur a fait changer d'avis. À c'qu'on dit, les humains sont comme qui dirait parents avec ces animaux marins – tout c'qu'est vivant s'rait v'nu d'la mer aut'fois, et y faudrait qu'un p'tit changement pour y r'tourner. Les créatures a-z-ont dit aux Canaques qu'si y mélangeaient leurs sangs, y naîtraient des enfants qu'auraient d'abord l'air humain, mais plus tard y d'viendraient d'plus en plus pareils à elles, pis à la fin y s'mettraient à l'eau pour aller r'joindre les autres au fond. Et l'important, jeune homme, c'est qu'ceux qui s'raient dev'nus des poissons et iraient dans l'eau *y mourraient jamais*. Ces créatures elles mouraient jamais sauf si on les tuait.

» Eh ben, m'sieur, quand Obed a connu ces gens des îles, y-z-étaient pleins de sang d'poisson des créatures du fond d'l'eau. Quand y prenaient d'l'âge et qu'ça commençait à s'voir, on les cachait jusqu'à c'qu'y-z-aient envie de s'mettre à l'eau et d's'en aller. Y en avait qu'étaient plus touchés qu'd'aut', et certains qui changeaient jamais assez pour aller dans l'eau ; mais ça s'passait presque toujours exactement comme les créatures avaient dit. Ceux qui r'semblaient aux créatures en naissant, y changeaient très tôt, mais ceux qu'étaient plus humains y restaient des fois sur l'île jusqu'à des soixante-dix ans, même si y s'essayaient à plonger au fond en attendant. En général, ceux qui s'mettaient à l'eau y r'venaient souvent en visite, c'qui fait qu'souvent un homme pouvait causer avec son cinq-fois-grand-père, qu'avait quitté la terre ferme au moins deux cents ans plus tôt.

» Y-z-avaient tous oublié la mort – sauf dans les guerres de pirogues avec les aut'gens des îles, les sacrifices aux dieux marins des grands fonds, les morsures de serpent, la peste et quéqu'mal aigu et galopant qui les prenait avant qu'y-z-aient pu s'met'à l'eau – y-z-attendaient seulement un changement qu'était dev'nu pas du tout horrible avec le temps. Y trouvaient qu'y-z-avaient ben assez pour c'qu'y donnaient – et j'crois qu'Obed a pensé pareil quand il a eu r'mâché un peu c'que l'vieux Walakea y avait dit. Walakea, lui, c'était un des rares qu'avaient pas une goutte de sang d'poisson, vu qu'il était d'une famille royale qui s'mariait qu'avec les familles royales des aut'îles.

» Il a appris à Obed plein d'rites et d'incantations qu'avaient rapport avec les créatures marines, et il y a fait voir des gens du village qu'avaient quasiment pus

forme humaine. Malgré ça, il y a jamais montré un seul d'ces fameux dieux sortis tout dré d'la mer. À la fin y a donné un truc magique en plomb ou j'sais pas quoi, qui censément faisait monter les créatures poissons d'n'importe quel endroit d'la mer où qu'y pouvait y avoir un nid. Y suffisait d'le laisser tomber dans l'eau en disant la prière qu'y fallait. Walakea disait qu'y en avait partout dans le monde, et n'importe qui en cherchant bien pouvait trouver un nid et les faire monter s'y en avait besoin.

» Matt, il aimait pas tout ça, et y voulait empêcher Obed d'aller sur l'île ; mais l'cap'taine était âpre au gain et y voyait qu'y pouvait avoir ces choses dorées si bon marché qu'ça valait la peine d's'en faire une spécialité. C'trafic-là a continué pendant des années, et Obed a eu assez de c't'or pour démarrer son affinerie dans la vieille usine en décadence de Waite. Il a pas osé vend'les choses comme a-z-étaient, pasqu'on aurait posé des tas d'questions. Malgré tout, ses ouvriers en prenaient une de temps en temps pour la vendre, bien qu'y-z-aient juré de garder le secret ; et y laissait les femmes de sa famille porter d'ces bijoux un peu plus humains qu'les aut'.

» Ben, vers 38 – j'avais sept ans – Obed s'est aperçu qu'l'île avait été complètement nettoyée depuis son dernier voyage. À c'qui paraît les aut'indigènes avaient eu vent de c'qui s'passait, et y-z-avaient pris les choses en main. Faut croire qu'y d'vaient avoir ces vieux signes magiques qu'les créatures avaient dit qu'c'étaient les seules choses qu'a craignaient. Sans compter qu'ces Canaques doivent avoir des chances d'en attraper quand l'fond d'la mer vomit une île où qu'y a des ruines plus vieilles que l'déluge. Des gars pieux qu'c'était : y-z-avaient rien laissé d'bout ni su la grande île ni su la p'tite volcanique, sauf les ruines qu'étaient trop grosses pour qu'y les renversent. Dans des endroits y avait des petites pierres éparpillées – comme qui dirait des amulettes – avec quéque chose dessus pareil que c'qu'on appelle un svastika aujourd'hui. Sûr que c'étaient les signes des Anciens. Tous les gens nettoyés, pus trace des choses dorées, et pas un Canaque du pays a soufflé mot de c't'affaire. Y prétendaient même qu'y avait jamais eu personne sur l'île.

» Naturellement, ç'a été un coup dur pour Obed, vu qu'son commerce normal y n'allait pas très fort. C'était dur aussi pour Innsmouth, vu qu'dans c'temps d'la marine, c'qu'était bon pour l'cap'taine du bateau c'était bon pareil pour l'équipage. La plupart des gens d'la ville y-z-ont pris les temps difficiles résignés comme des moutons, mais ça tournait mal pour eux vu qu'la pêche donnait pus grand-chose et qu'les usines marchaient au ralenti.

» C'est là qu'Obed il a commencé à enguirlander les gens pasqu'y étaient trop bêlants et qu'y priaient un dieu chrétien qui leur donnait rien du tout. Il a dit qu'y connaissait des gens qui priaient des dieux qu'leur envoyaient c'qui leur était vraiment

utile, et si y avait une bonne équipe de gars qui voulait s'met'avec lui, y pourrait p'têt s'adresser à certaines puissances pour avoir des tas de poissons et pas mal d'or. Ben sûr que ceux qui servaient sur la *Sumatra Queen* et qu'avaient vu l'île y savaient c'qu'y voulait dire, et y-z-avaient pas envie d'trafiquer avec ces créatures d'la mer comme y-z-avaient entendu raconter, mais ceux qui savaient pas d'quoi y r'tournait s'sont laissé manœuvrer par c'qu'Obed avait dit, et y lui ont d'mandé c'qui pouvait faire pour les m'ner à c'te r'ligion qui leur s'rait si utile. »

Ici le vieillard hésita, marmonna et tomba dans un silence maussade et craintif, jetant des coups d'œil inquiets par-dessus son épaule, puis se retournant pour attacher un regard fasciné sur le récif noir au loin. Il ne répondit pas quand je lui adressai la parole, et je compris qu'il faudrait lui laisser finir la bouteille. L'histoire insensée que j'entendais m'intéressait vivement car je supposais qu'elle contenait une sorte de grossière allégorie fondée sur l'étrangeté d'Innsmouth et élaborée par une imagination à la fois créatrice et pleine de réminiscences de légendes exotiques. Je ne crus pas un instant que le récit pût avoir aucune base réelle ; mais il n'en inspirait pas moins une véritable horreur, peut-être parce qu'il évoquait d'étranges bijoux manifestement identiques à l'abominable tiare que j'avais vue à Newburyport. Il était possible, après tout, que les parures viennent d'une île lointaine ; et qui sait si ces contes extravagants n'étaient pas des mensonges de feu Obed lui-même plutôt que ceux du vieil ivrogne.

Je tendis la bouteille à Zadok et il la vida jusqu'à la dernière goutte. C'était étonnant de le voir avaler tant de whisky, sans le moindre embarras dans sa voix haute et poussive. Il lécha le goulot de la bouteille qu'il glissa dans sa poche, puis se mit à dodeliner de la tête en murmurant doucement pour lui-même. Je me penchai pour essayer de saisir ses paroles, et je crus voir un sourire sardonique derrière sa moustache touffue et jaunie. Oui, il prononçait réellement des mots, et je réussis à en comprendre une bonne partie.

« Pauv Matt – Matt il avait toujours été cont'tout ça – il essayait d'met'les gens d'son côté, et y passait du temps à causer avec les pasteurs – rien à faire : l'pasteur congrégationaliste y l'ont chassé d'la ville, et l'méthodiste il est parti, on n'a jamais r'vu Resolved Babcock, le baptiste – l'Courroux d'Jéhovah – j'étais bougrement p'tiot, mais j'sais ben c'que j'ai vu et entendu – Dagon et Astaroth – Bélial et Belzébuth – l'Veau d'or et les idoles de Canaan et des Philistins – les abominations d'Babylone – *Mane, thecel, pharès*… »

Il s'interrompit à nouveau, et au regard bleu de ses yeux larmoyants je craignis qu'il ne fût bien près de l'hébétude. Mais comme je lui tapais doucement sur l'épaule, il se tourna vers moi avec une vivacité extraordinaire et lança quelques phrases plus

sombres.

« Vous m'croyez pas, hein ? Hi, hi, hi ! – alors dites-moi donc, jeune homme, pourquoi l'cap'taine Obed et une vingtaine de drôles de gens allaient en canot jusqu'au Récif du Diable en plein milieu d'la nuit en chantant si fort qu'on les entendait dans toute la ville quand l'vent était dans l'bon sens ? Dites-moi ça un peu, hein ? Et dites-moi pourquoi Obed y j'tait toujours des choses lourdes dans l'eau profonde d'l'aut'côté du récif, là où ça descend à pic pareil qu'une falaise, si bas qu'on peut pas sonder l'fond ? Dites-moi c'qu'y faisait avec ces drôles de trucs magiques en plomb qu'Walakea y avait donnés ? Hein, mon gars ? Et quoi qu'y braillaient tous à May-Eve et pareil le Hallowe'en suivant ? Et pourquoi qu'les nouveaux pasteurs – des individus qu'étaient plutôt marins – portaient des robes pas ordinaires et mettaient sur eux d'ces choses dorées qu'Obed avait rapportées ? Hein ? »

Les yeux bleus mouillés étaient devenus féroces et fous, la barbe blanche souillée se hérissait, comme électrisée. Le vieux Zadok perçut sans doute mon mouvement de recul, car il se mit à glousser méchamment.

« Hi, hi, hi, hi ! Commencez à comprend', hein ? P'têt'ben qu'ça vous aurait plu d'êt'à ma place à c't'époque-là, quand j'voyais tout ça la nuit su'la mer, du belvédère qu'était en haut d'ma maison. Ah, j'peux vous l'dire, les p'tites marmites ont d'grandes oreilles, et j'perdais rien de c'qu'on racontait su'l'cap'taine Obed et ceux qu'allaient au récif ! Hi, hi, hi ! Aussi la nuit j'ai emporté au belvédère la lunette marine de mon p'pa et j'ai vu l'récif tout grouillant d'formes qu'ont vite plongé sitôt qu'la lune s'est l'vée. Obed et les aut'étaient dans un doris, mais ces formes a-z-ont plongé d'l'aut'côté dans l'eau profonde et a sont jamais r'montées… Ça vous aurait-y plu d'êt'un p'tit môme tout seul en haut d'un belvédère en train de r'garder ces formes *qu'étaient pas des formes humaines* ?… Hein ?… Hi, hi, hi, hi… »

Le vieillard devenait hystérique, et je me mis à frémir, pris d'une inquiétude indéfinissable. Il posa sur mon épaule une griffe noueuse, et il me sembla que son tremblement ne venait pas que de l'hilarité.

« Supposez qu'une nuit vous auriez vu quéque chose de lourd j'té du doris d'Obed d'l'aut'côté du récif, et qu'vous auriez appris, le lendemain, qu'un jeune gars avait disparu d'chez lui ? Hein ? Qui qu'a jamais r'vu Hiram Gilman ? Pas vrai ? Et Nick Pierce, et Luelly Waite, et Adoniram Saouthwick, et Henry Garrison ? Hein ? Hi, hi, hi, hi… Des formes qui causaient par signes avec leurs mains… ceux qu'avaient des vraies mains…

» En ben, m'sieur, c'est là qu'Obed a commencé à r'tomber sur ses pieds. On a vu

ses trois filles porter ces choses en espèce d'or qu'personne leur avait vues avant, et la ch'minée d'l'usine s'est r'mise à fumer. Y en a eu d'aut'aussi qu'avaient l'air de prospérer – l'poisson s'est mis à grouiller dans l'port, y avait pus qu'à l'prend', et Dieu sait les cargaisons qu'on a expédiées à Newb'ryport, Arkham et Boston. C'est à c'moment-là qu'Obed a fait installer l'vieux branchement du ch'min d'fer. Y a des pêcheurs de Kingsport qu'ont entendu causer d'ces prises et y sont v'nus en sloop, mais y-z-ont été perdus corps et biens. Personne les a jamais r'vus. Et juste au même moment nos gens y-z-ont organisé l'Ordre ésotérique de Dagon, et y-z-ont acheté pour ça la salle maçonnique d'la Commanderie du Calvaire… Hi, hi, hi ! Matt Eliot qu'était maçon a essayé d'empêcher la vente, mais il a disparu à c'moment-là.

» R'marquez, j'dis pas qu'Obed voulait qu'tout soit pareil que sur c't'île canaque. J'crois pas qu'au début y voulait qu'y ait tout c'mélange pour avoir des jeunots qu'iraient à l'eau et d'viendraient poissons pour la vie éternelle. C'qu'y voulait c'étaient ces trucs en or, même si fallait les payer gros, et pendant quéque temps *eux aut'* y-z-ont pas d'mandé plus…

» Mais v'là qu'en 46 la ville a commencé à y r'garder et à réfléchir d'son côté. Trop d'gens disparus, trop d'sermons d'énergumènes aux assemblées du dimanche, trop d'racontars du fameux récif. J'crois qu'j'y ai été pour quéque chose en racontant à Selectman Mowry c'que j'avais vu du belvédère. Une nuit y-z-ont été tout un groupe à suivre la troupe d'Obed jusqu'au récif, et j'ai entendu des coups d'feu entre les doris. L'lendemain Obed et vingt-deux aut' y-z-étaient en prison, et tout l'monde s'demandait c'qui s'passait au juste et d'quoi on pourrait ben les accuser. Seigneur, si quéqu'un avait pu prévoir… deux s'maines plus tard, quand on avait rien j'té à la mer tout c'temps-là… »

Zadok donnant des signes de frayeur et de lassitude, je le laissai se taire pendant un moment, tout en regardant ma montre avec inquiétude. C'était la marée montante à présent et le bruit des vagues sembla le réveiller. J'étais heureux de ce reflux car avec les hautes eaux l'odeur de poisson serait sans doute moins forte. Je dressai l'oreille à nouveau pour saisir ses chuchotements.

« C'te nuit épouvantab'… j'les ai vus… j'étais en haut dans l'belvédère… y-z-étaient des foules… des essaims… tout partout su'l'récif et y sont r'montés à la nage dans l'port jusque dans l'Manuxet… Seigneur, c'qu'a pu arriver dans les rues d'Innsmouth c'te nuit-là… Y-z-ont s'coué not'porte, mais p'pa a pas voulu ouvrir… Pis y est sorti par la f'nêtre de la cuisine avec son mousquet pour chercher Selectman Mowry et voir c'qu'y pouvait faire… Des tas d'morts et d'mourants… des coups d'feu et des cris… On hurlait sur la vieille place et la grand-place et New Church

Green… les portes d'la prison enfoncées… proclamation… trahison… On a dit qu'y avait eu la peste quand les gens sont v'nus et y-z-ont vu qu'y manquait la moitié des habitants… Y restait qu'ceux qu'étaient avec Obed et les créatures ou alors ceux qui s'tenaient tranquilles… jamais pus entendu causer d'mon p'pa… »

Le vieux haletait et suait à grosses gouttes. Son étreinte se resserra sur mon épaule.

« Tout était nettoyé dans la matinée – mais y avait des *traces*… Obed alors y prend comme qui dirait l'command'ment et y dit qu'ça va changer… *Eux aut'* y s'ront avec nous aux assemblées, et certaines maisons r'cevront des *hôtes*… *Eux* y voulaient qu'on s'mélange comme y-z-avaient fait avec les Canaques, et lui d'abord y s'croyait pas obligé d'les arrêter. Il était allé trop loin, Obed… il l'tait comme un fou pour ça. Y disait qu'y nous apportaient poisson et trésor, et qu'y-z-auraient tout c'qui leur f'rait envie…

» Y aurait rien changé en dehors, seulement y fallait pas broncher avec les étrangers si on comprenait notre intérêt. On a tous été obligés de faire le serment de Dagon, et après il y a eu un deuxième et un troisième serment, et quéques-uns chez nous les ont faits. Ceux qui rendraient des services spéciaux y-z-auraient des récompenses spéciales – d'l'or et des choses comme ça. Pas moyen de r'gimber vu qu'y en avait des millions au fond d'l'eau. Y-z-auraient pas comme ça nettoyé toute l'humanité, mais si y-z-étaient trahis et poussés à bout, y pouvaient faire du dégât. Nous on n'avait pas les vieilles magies pour les faire filer comme les gens de la mer du Sud y faisaient, et les Canaques avaient jamais voulu donner leurs secrets.

» Qu'on leur donne assez d'sacrifices, des babioles de sauvages et qu'on les r'çoive dans la ville quand y voudraient, et y s'tiendraient ben tranquilles. Y f'raient pas d'mal aux étrangers pasqu'y pourraient raconter des histoires à l'extérieur – à moins qu'y les espionnent. Tous ceux d'la troupe des fidèles – d'l'Ordre à Dagon – et les enfants, y mourraient jamais, mais y r'tourn'raient à not'mère Hydra et not'père Dagon d'où qu'on était tous venus aut'fois – *Iä ! Iä ! Cthulhu fhtagn ! Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lhel wgah-nagl fhtagn* – »

Le vieux Zadok tombait vite dans le délire et je retins mon souffle. Pauvre vieux, à quels pitoyables abîmes hallucinatoires avait été poussé ce cerveau fécond et imaginatif par son alcool, sa haine de la dégradation, de l'inconnu et de la maladie qui l'entouraient ! Il se mit à gémir, et les larmes coulèrent le long de ses joues ravinées jusque dans les profondeurs de sa barbe.

« Seigneur, c'que j'ai pu voir d'puis mes quinze ans – *Mane, mane, thecel, pharès !* – les gens qui disparaissaient, et ceux qui s'tuaient – ceux qui racontaient des choses à Arkham, à Ipswich ou ailleurs, on les traitait d'fous, pareil qu'vous m'traitez

d'fou en c'moment – mais Seigneur, c'que j'ai vu ! Y m'auraient tué d'puis longtemps rapport à c'que j'sais, mais j'ai fait l'premier et l'second serment à Dagon avec Obed, aussi j'étais protégé sauf si un jury d'fidèles avait prouvé que j'racontais des choses exprès et en toute connaissance… mais j'aurais pas fait l'troisième – j's'rais putôt mort que d'faire ça…

» C'est d'venu pire vers le temps d'la guerre civile, *quand les enfants nés d'puis 46 ont commencé à grandir* – certains, du moins. J'étais trop effrayé – jamais j'ai rien r'gardé depuis ct'horrible nuit, et *eux*, j'en ai jamais vu d'près de toute ma vie. J'veux dire pas un pur sang. J'suis parti pour la guerre, et si j'avais eu un peu d'cran ou d'jugeote je s'rais jamais rev'nu, mais j'me s'rais établi loin d'ici. Mais les gens m'ont écrit qu'ça allait pas trop mal. J'pense que c'était à cause des troupes du gouvernement qu'étaient dans la ville d'puis 63. Après la guerre ç'a été ben aussi mal qu'avant. Les gens ont commencé à pus rien faire – les usines et les boutiques s'sont fermées – on a pus navigué et l'port s'est ensablé – l'chemin d'fer abandonné – mais *eux*… y-z-ont pas arrêté d'nager dans la rivière et ailleurs en v'nant de c'maudit récif d'Satan et on a condamné d'plus en plus d'fenêt'd'mansardes, et on a entendu d'plus en plus d'bruits dans les maisons où qu'on pensait qu'y avait personne…

» Les gens d'dehors y racontaient des histoires sur nous – z'avez dû en entendre pas mal, vu les questions qu'vous posez – des histoires sur c'qu'y-z-auraient vu par hasard, et ces drôles de bijoux qui viennent toujours d'on sait pas où et qu'sont pas tous fondus – mais y disent jamais rien d'sûr. Personne croit rien de rien. Y racontent qu'les choses dorées c'est du butin d'pirates, et qu'les gens d'Innsmouth ont du sang étranger ou la maladie ou j'sais pas quoi. Et pis ceux qui vivent ici y mettent à la porte autant d'étrangers qu'y peuvent, et y poussent l'restant à pas s'montrer trop curieux, surtout quand la nuit vient. Les bêtes reculent d'vant les créatures – les ch'vaux pire qu'les mules – mais d'puis qu'y a des autos tout va bien.

» En 46 l'cap'taine Obed il a pris une seconde femme *qu'personne en ville a jamais vue* – y en a qui disent qu'y voulait pas, mais qu'y a été forcé par ceux-là qu'il avait appelés – il a eu trois enfants avec elle – deux qu'ont disparu tout jeunes, pis une fille qu'avait l'air comme tout l'monde et qu'a été éduquée en Europe. Obed a réussi à la marier par ruse à un gars d'Arkham qui s'est douté de rien. Mais maintenant personne du dehors a pus jamais affaire avec les gens d'Innsmouth. Barnabas Marsh qui dirige l'affinerie à présent – c'est l'petit-fils d'Obed et d'sa première femme – l'fils d'Onesiphorus, son aîné, *mais sa mère c'en est encore une qu'on a jamais vue dehors*.

» À c't'heure Barnabas a ben changé. Y peut pus fermer les yeux, et l'est tout

déformé. On dit qu'y met encore des habits, mais qu'y va bentôt s'met'à l'eau. P'têt'qu'il a déjà essayé – des fois y descendent par l'fond pour des p'tites magies avant d'y aller pour de bon. On l'a pas vu en public d'puis pas loin d'dix ans. J'me d'mande comment qu'sa pauv'femme a prend ça – elle est d'Ipswich, et les gens y-z-ont failli lyncher Barnabas quand y v'nait y faire sa cour v'là ben cinquante ans d'ça. Obed il est mort en 78, et tous ceux d'la génération d'après y sont partis maintenant – morts les enfants d'la première femme, et l'reste… Dieu sait… »

Le bruit de la marée montante était devenu très présent, et petit à petit il semblait changer l'humeur larmoyante du vieil homme en une crainte vigilante. Il s'arrêtait parfois pour jeter des regards inquiets par-dessus son épaule ou vers le récif, et malgré l'extravagante absurdité de son histoire, je commençai sans pouvoir m'en empêcher à partager sa vague appréhension. Sa voix se fit suraiguë, comme s'il tentait de se donner du courage en haussant le ton.

« Hé, vous, pourquoi qu'vous disez rien ? Ça vous plairait-y d'viv'dans c'te ville où tout est pourri et mourant, avec des monstres enfermés, qui rampent et bêlent, aboient et sautent dans l'noir des caves et des greniers n'importe où qu'vous allez ? Hein ? Ça vous plairait-y d'entend'hurler nuit après nuit dans les églises et la salle de l'Ordre à Dagon, *et savoir c'qui s'mélange dans ces hurlements* ? Ça vous plairait d'entend'c'qui vient de c't'affreux récif chaque May-Eve et Hallowmass ? Hein ? L'vieux est fou, pas vrai ? Eh ben, m'sieur, croyez-moi, *c'est pas l'pire !* »

Zadok criait vraiment à présent, et la frénésie démente de sa voix me troublait plus que je ne saurais dire.

« L'diab'vous emporte, me r'gardez pas avec ces yeux-là – j'vous dis qu'Obed Marsh est en enfer, et y va y rester ! Hi, hi… en enfer j'vous dis ! Peut pas m'attraper – j'ai rien fait ni rien raconté à personne…

» Oh vous, jeune homme ? Ben, même si j'ai encore rien raconté à personne, j'vais l'faire maintenant ! Bougez pas et écoutez-moi, mon garçon – voilà c'que j'ai jamais raconté à personne… J'ai dit qu'j'avais pus espionné après c'te nuit – *mais j'ai trouvé des choses tout de même !*

» Vous voulez savoir c'que c'est qu'la véritab'abomination, hein ? Eh ben, voilà – c'est pas c'qu'y-z-ont fait ces diab'de poissons, *mais c'est c'qu'y vont faire !* Y-z-apportent des choses d'là d'où y viennent pour met'dans la ville – y font ça d'puis des années, et y ralentissent ces derniers temps. Les maisons au nord d'la rivière entre Water Street et Main Street a-z-en sont pleines – de ces démons et de c'qu'y-z-ont apporté – et quand y s'ront prêts… J'vous dis, *quand y s'ront prêts*… Z'avez entendu parler d'un *shoggoth* ?

» Hé, vous m'entendez ? J'vous dis, *j'connais ces choses-là – j'les ai vues une nuit quand*... EH-AHHHH-AH ! E'YAAHHHH… »

Le cri du vieillard fut d'une soudaineté si atroce et d'une horreur tellement inhumaine que je faillis m'évanouir. Ses yeux, fixés au-delà de moi sur la mer malodorante, lui sortaient positivement de la tête et son visage était un masque d'épouvante digne de la tragédie grecque. Sa griffe osseuse s'enfonça effroyablement dans mon épaule, et il ne fit pas un mouvement quand je tournai la tête pour chercher du regard ce qu'il avait pu apercevoir.

Il n'y avait pour moi rien de visible. Rien que la marée montante, et peut-être une série d'ondulations plus localisées que la longue ligne déferlante des brisants. Mais à présent Zadok me secouait, et je me retournai pour voir ce visage pétrifié par la peur se fondre en un chaos de paupières clignotantes et de mâchoire marmonnante. Presque aussitôt la voix lui revint – encore que ce ne fût qu'un murmure frémissant.

« *Allez-vous-en !* Allez-vous-en ! *Y nous ont vus* – sauvez vot'vie ! Faut pus attend'– *y savent maintenant.* Sauvez-vous – vite – *loin de c'te ville*… »

Une autre lourde vague s'écrasa sur la maçonnerie croulante du quai d'autrefois, et changea le chuchotement du vieux fou en un nouveau cri inhumain à vous glacer le sang.

« E-YAAHHHH !… YHAAAAAA !… »

Avant que j'aie pu rassembler mes esprits, il avait relâché son étreinte sur mon épaule pour se précipiter éperdument vers la rue, chancelant en direction du nord, de l'autre côté du mur en ruine de l'entrepôt.

Je jetai un coup d'œil sur la mer, mais il n'y avait rien. Et quand, revenu dans Water Street, je suivis la rue du regard vers le nord, il n'y restait pas trace de Zadok Allen.

IV

Je ne saurais décrire l'état d'esprit dans lequel me laissa cet épisode atroce – à la fois fou et navrant, grotesque et terrifiant. Le garçon épicier m'y avait préparé, mais la réalité ne m'en avait pas moins jeté dans le trouble et la confusion. Malgré la puérilité de l'histoire, le sérieux et l'horreur insensés du vieux Zadok m'avaient communiqué une inquiétude grandissante qui s'ajoutait à ma répulsion première pour la ville et l'ombre de son insaisissable fléau.

Plus tard je pourrais analyser le récit et en tirer les éléments de base d'une allégorie historique ; pour l'instant je ne demandais qu'à l'oublier. Il était dangereusement tard – ma montre indiquait 7 h 15, et l'autobus pour Arkham quittait Town Square à huit heures – et je m'efforçai de ramener mes pensées à un souci aussi neutre et pratique que possible, tout en parcourant vivement les rues désertes de toits béants et de maisons chancelantes, pour rejoindre l'hôtel où j'avais laissé ma valise et où je trouverais mon bus.

Malgré la lumière dorée de fin d'après-midi qui donnait aux vieux toits et aux cheminées délabrées un air de paix et un charme mystérieux, je ne pouvais m'empêcher de jeter parfois un coup d'œil par-dessus mon épaule. Je serais vraiment ravi de quitter cette Innsmouth malodorante où régnait la terreur, et j'aurais bien voulu qu'il existe quelque autre véhicule que celui du sinistre Sargent. Pourtant je n'accélérai pas trop l'allure car il se trouvait à tous ces coins de rue silencieux des détails architecturaux dignes d'attention ; et je pouvais aisément, d'après mes calculs, faire le trajet en une demi-heure.

En étudiant la carte du jeune homme de l'épicerie à la recherche d'un itinéraire que je n'aurais pas encore suivi, je choisis Marsh Street au lieu de State Street pour gagner la grand-place. Au coin de Fall Street je commençai à voir çà et là des groupes de chuchoteurs furtifs, et en arrivant enfin sur la place je constatai que presque tous les flâneurs étaient rassemblés devant la porte de la Maison Gilman. J'eus l'impression que beaucoup d'yeux saillants, humides, immobiles me regardaient curieusement quand je demandai ma valise dans le hall, et j'espérai qu'aucun de ces êtres déplaisants ne partagerait la voiture avec moi.

L'autobus, plutôt en avance, arriva à grand bruit avec trois passagers un peu avant huit heures, et un individu à la mine patibulaire adressa sur le trottoir quelques mots inintelligibles au conducteur. Sargent jeta dehors un sac postal et un paquet de journaux, puis entra dans l'hôtel, tandis que les voyageurs – les mêmes que j'avais vus arriver à Newburyport ce matin-là – gagnaient le trottoir d'un pas traînant et échangeaient quelques vagues paroles gutturales avec un badaud dans une langue dont j'aurais juré que ce n'était pas de l'anglais. Je montai dans la voiture vide et pris la même place que j'avais occupée précédemment, mais à peine étais-je installé que Sargent reparut et se mit à marmonner d'une voix de gorge particulièrement répugnante.

Apparemment, je n'avais vraiment pas de chance. Quelque chose s'était détraqué dans le moteur, bien qu'il ait très bien marché depuis Newburyport, et l'autobus ne pourrait pas continuer jusqu'à Arkham. Non, on ne pouvait pas le réparer cette nuit, et

il n'y avait pas d'autre moyen de transport à partir d'Innsmouth, pour Arkham ni ailleurs. Sargent était désolé mais je serais obligé de coucher au Gilman. On me ferait certainement un prix à la réception, mais il n'y avait pas d'autre solution. Quasi stupéfait de cet obstacle imprévu, et redoutant vivement la tombée de la nuit dans cette ville pourrissante à peine éclairée, je quittai l'autobus et rentrai dans le hall de l'hôtel où le gardien de nuit à l'air maussade et louche me proposa la chambre 428 à l'avant-dernier étage – grande mais sans eau courante – pour un dollar.

Malgré ce que j'avais entendu dire de cet hôtel à Newburyport, je signai le registre, donnai mon dollar, laissai l'employé prendre ma valise et suivis ce serviteur revêche et solitaire pour monter trois étages de marches grinçantes, en dépassant des couloirs poussiéreux qui semblaient entièrement déserts. Ma chambre, une pièce sombre à l'arrière de l'hôtel, avec deux fenêtres et maigrement pourvue de meubles bon marché, donnait sur une cour lugubre cernée encore par des bâtiments de brique, bas et apparemment abandonnés, et dominait un panorama de toits vétustes qui s'étendaient vers l'ouest en deçà d'une campagne marécageuse. Au bout du couloir se trouvait une salle de bains, décourageante relique avec son antique cuvette de marbre, un tube en fer-blanc, une ampoule électrique très faible, et des boiseries moisies autour des tuyauteries.

Comme il faisait encore jour, je descendis sur la place pour tâcher de trouver à dîner et je remarquai alors les coups d'œil bizarres que me jetaient les flâneurs douteux. L'épicerie étant fermée, je dus me rabattre sur le restaurant que j'avais d'abord évité ; il était tenu par un homme voûté à la tête étroite, aux yeux immobiles et sans expression, et une fille au nez plat et aux mains incroyablement épaisses et maladroites. On ne servait qu'au comptoir, et je fus soulagé en m'apercevant que presque tout venait manifestement de boîtes de conserve et de sachets. Je me contentai d'un bol de soupe aux légumes avec des crackers, et regagnai bientôt ma triste chambre au Gilman, où je pris un journal du soir et un magazine criblé de chiures de mouches auprès de l'employé revêche qui tenait un étalage branlant à côté de son bureau.

Quand le crépuscule s'assombrit, j'allumai la faible ampoule électrique au-dessus du modeste lit de fer, pour essayer autant que possible de continuer la lecture que j'avais commencée. Je jugeais opportun d'occuper sainement mon esprit plutôt que de le laisser ressasser les monstruosités de cette vieille ville en proie à la dégradation, tant que j'étais encore dans ses murs. L'histoire folle que m'avait racontée le vieil ivrogne ne me promettait pas de rêves très agréables, et je sentais qu'il me fallait écarter le plus possible de mon imagination le souvenir de ses yeux larmoyants et hagards.

Je ne devais pas non plus m'appesantir sur ce que l'inspecteur du travail avait dit à l'employé de la gare de Newburyport au sujet de l'hôtel Gilman et des voix de ses occupants nocturnes – ni là-dessus ni sur le visage sous la tiare dans l'entrée obscure de l'église ; ce visage dont ma pensée consciente ne pouvait expliquer l'horreur. Peut-être aurait-il été plus facile de détourner mes réflexions de ces sujets troublants si la chambre n'avait pas autant empesté le moisi. Cette odeur atroce, hideusement mêlée à celle du poisson qui régnait dans la ville, ramenait sans cesse l'imagination à la décomposition et à la mort.

Ce qui m'inquiétait aussi c'était l'absence de verrou à la porte de ma chambre. Il y en avait eu un, comme le prouvaient clairement les traces, mais on l'avait enlevé récemment. Sans doute était-il devenu inutilisable, comme tant d'autres choses dans ce bâtiment délabré. Dans ma nervosité, je me mis à chercher et je découvris sur la penderie un verrou visiblement de la même taille, à en juger par les traces, que celui de la porte. Pour détendre un peu l'atmosphère lourde, je m'occupai de le fixer sur l'emplacement vide à l'aide d'un petit nécessaire de trois pièces, dont un tournevis, que je portais sur mon trousseau de clés. Il s'adaptait parfaitement et je fus assez soulagé de savoir que je pourrais le fermer avant de me coucher. Je ne croyais pas en avoir réellement besoin, mais le moindre symbole de sécurité était le bienvenu dans un pareil endroit. Il y avait aussi des verrous aux portes de communication des deux chambres voisines, et je les poussai aussitôt.

Je ne me déshabillai pas, décidé à lire jusqu'au moment de m'endormir. Je m'allongerais alors après avoir ôté seulement mon veston, mon faux col et mes chaussures. Tirant une lampe électrique de ma valise, je la mis dans ma poche pour pouvoir consulter ma montre si je m'éveillais plus tard dans la nuit. Cependant, le sommeil ne vint pas ; et quand j'analysai mes pensées je m'aperçus non sans inquiétude que je prêtais l'oreille inconsciemment à quelque chose que je redoutais sans pouvoir le définir. L'histoire de l'inspecteur avait marqué mon imagination plus profondément que je ne le croyais. J'essayai à nouveau de lire, mais je dus reconnaître que je n'avançais pas.

Au bout d'un certain temps, je crus entendre craquer l'escalier et les couloirs comme sous des pas, et je supposai que les autres chambres commençaient à se remplir. Pourtant, il n'y avait pas de bruits de voix, et je fus frappé du caractère furtif de ces craquements. Cela me déplut, et je me demandai si je ne ferais pas mieux de ne pas dormir du tout. Cette ville abritait des gens bizarres, et l'on avait incontestablement noté plusieurs disparitions. Était-ce là une de ces auberges où l'on tuait les voyageurs pour voler leur argent ? Je n'avais sûrement pas l'air très fortuné. Ou bien les habitants avaient-ils tant de haine pour les visiteurs curieux ? Mon intérêt

évident de touriste, la fréquente consultation de la carte avaient-ils fait mauvaise impression ? Dans quel état nerveux étais-je donc pour échafauder ainsi des hypothèses sur quelques craquements fortuits ? Mais je n'en regrettais pas moins d'être sans arme.

Finalement, éprouvant une fatigue qui n'annonçait pas le sommeil, je tirai le verrou réinstallé sur la porte du couloir, éteignis la lumière, et me jetai sur le lit dur et défoncé – gardant veston, col, chaussures et tout. Dans le noir le moindre bruit nocturne prenait de l'importance, et un flot de pensées doublement désagréables m'envahit. Je regrettais d'avoir éteint la lumière, mais j'étais trop las pour me lever et aller la rallumer. Alors, après un long et lugubre intervalle, et le prélude de nouveaux craquements dans l'escalier et le couloir, vint ce bruit léger, terriblement reconnaissable, qui semblait la funeste justification de toutes mes frayeurs. À n'en pas douter, on essayait une clé – prudemment, furtivement, non sans hésitation – dans la serrure de ma porte.

Mes sensations, en identifiant ce signe d'un danger réel, furent peut-être moins violentes à cause des craintes vagues qui les avaient précédées. Bien que sans motif précis, je m'étais instinctivement tenu sur mes gardes – ce qui allait m'aider dans la nouvelle épreuve véritable, quelle qu'elle puisse être. Néanmoins ce progrès de la menace, d'abord vague prémonition puis réalité concrète, m'impressionna profondément, et je le ressentis comme un choc violent. Il ne me vint pas à l'idée que ce tâtonnement pouvait être une simple erreur. N'envisageant qu'une intention malveillante, je gardai un silence de mort, en attendant ce qu'allait faire l'intrus supposé.

Un moment plus tard, le cliquetis furtif cessa, et j'entendis qu'on pénétrait avec un passe-partout dans la chambre au nord de la mienne. Puis on essaya doucement la serrure de la porte qui donnait dans ma chambre. Le verrou résista, naturellement, et le plancher grinça quand le rôdeur quitta la pièce. Au bout d'un instant, un autre bruit discret m'apprit qu'on entrait dans la chambre au sud de la mienne. Puis nouveau tâtonnement sur le verrou de la porte de communication, et nouveau grincement d'un pas qui bat en retraite. Cette fois il s'éloigna dans le couloir, descendit l'escalier, et je compris que le rôdeur ayant constaté le verrouillage de mes portes renonçait à sa tentative pour un temps plus ou moins long, comme on le verrait plus tard.

La promptitude avec laquelle j'établis un plan d'action prouve que j'avais dû inconsciemment craindre quelque menace et envisager depuis des heures les divers moyens d'y échapper. Dès l'abord je sentis que le tâtonneur invisible représentait un danger qu'il ne fallait ni affronter ni discuter, mais fuir le plus rapidement possible.

La seule chose à faire était de quitter cet hôtel vivant, en toute hâte, et par une autre issue que l'escalier et le hall d'entrée.

M'étant levé sans bruit et dirigeant la lumière de ma lampe sur l'interrupteur, j'essayai d'allumer l'ampoule au-dessus du lit pour choisir quelques affaires à mettre dans mes poches avant de fuir sans valise. Mais rien ne se passa ; on avait donc coupé le courant. De toute évidence, un mouvement malfaisant et secret se préparait sur une grande échelle – lequel, au juste, je n'aurais su le dire. Tandis que je réfléchissais, la main sur l'interrupteur inutile, je perçus un craquement étouffé à l'étage au-dessous, et crus distinguer le bruit d'une conversation. Un instant plus tard j'étais moins sûr que ces sons graves fussent des voix, car ces aboiements rauques et ces coassements à peine articulés ressemblaient bien peu à un langage humain connu. Je songeai alors plus que jamais à ce que l'inspecteur du travail avait entendu la nuit dans cette maison moisie et pestilentielle.

Après avoir rempli mes poches à la lumière de ma lampe, je mis mon chapeau et me dirigeai sur la pointe des pieds vers les fenêtres pour examiner les moyens de descendre. En dépit des règlements en vigueur, il n'y avait pas d'échelle d'incendie de ce côté de l'hôtel, et je découvris que mes fenêtres ne donnaient que sur un à-pic de trois étages jusqu'à la cour pavée. À droite et à gauche cependant d'anciens bâtiments industriels en brique étaient contigus à l'hôtel ; leurs toits en pente montaient à une distance raisonnable qui permettait d'y sauter de mon quatrième étage. Pour atteindre l'un ou l'autre, il me faudrait être dans une chambre à deux portes de la mienne – soit au nord, soit au sud selon le cas – et je me mis aussitôt à calculer les chances que j'avais d'effectuer ce transfert.

Je ne pouvais me risquer à sortir dans le couloir ; on y entendrait sûrement le bruit de mes pas, et les difficultés pour entrer dans la chambre voulue seraient insurmontables. Je devrais passer, pour réaliser mon projet, par les portes de communication, de construction plus légère ; il faudrait en forcer les serrures et les verrous en me servant de mon épaule comme d'un bélier chaque fois qu'ils seraient fermés de l'intérieur. Ce qui me paraissait possible étant donné l'état de délabrement de l'hôtel et de ses installations ; mais je ne pourrais le faire sans bruit. Je devais compter uniquement sur ma rapidité, et sur la chance d'atteindre une fenêtre avant que les forces hostiles n'aient le temps de s'organiser pour ouvrir la bonne porte avec un passe-partout. Je barricadai ma porte sur le couloir avec la commode – que je poussai petit à petit pour faire le minimum de bruit.

Je me rendais bien compte que mes chances étaient très minces, et j'étais prêt à un désastre. Même si j'atteignais un toit voisin, le problème ne serait pas résolu, car il

resterait à gagner le sol et à m'échapper de la ville. Le seul élément favorable était l'état d'abandon et de ruine des bâtiments contigus, et les nombreuses lucarnes obscures ouvertes sur chacun.

Ayant constaté sur le plan du garçon épicier qu'il valait mieux sortir de la ville par le sud, j'examinai d'abord la porte au sud de la chambre. Elle s'ouvrait dans ma direction, et je vis – après avoir tiré le verrou et trouvé en place d'autres fermetures – qu'elle serait trop difficile à forcer. Je renonçai donc à cette issue et poussai le lit tout contre pour prévenir toute attaque éventuelle venant de la chambre voisine. La porte nord s'ouvrait vers l'extérieur, et – bien que je l'aie trouvée fermée à clé ou au verrou de l'autre côté – c'était par elle que je devais passer. Si j'arrivais à sauter sur les toits des bâtiments de Paine Street et à descendre à terre sans encombre, je pourrais peut-être filer par la cour et les maisons voisines ou celles d'en face jusqu'à Washington ou Bates Street – à moins de sortir dans Paine Street et de tourner vers le sud pour retrouver Washington Street. De toute façon, mon but était de gagner Washington Street et de m'éloigner le plus vite possible des parages de la grand-place. J'aurais préféré éviter Paine Street, à cause de la caserne des pompiers qui restait peut-être ouverte toute la nuit.

En pensant à tout cela, je regardais au-dessous de moi la misérable mer de toits pourrissants, éclairés maintenant par les rayons d'une lune encore presque pleine. À droite la noire entaille de la gorge où coulait la rivière divisait le paysage ; les usines et la gare abandonnée s'y accrochaient de part et d'autre comme des bernacles. Au-delà, les rails rouillés et la route de Rowley traversaient une étendue marécageuse semée d'îlots de terrain plus haut et sec couvert de broussailles. À gauche, dans la campagne plus proche parcourue de cours d'eau, l'étroite route d'Ipswich luisait, blanche sous la lune. De ce côté de l'hôtel je ne pouvais pas voir la route du sud en direction d'Arkham que j'avais décidé de prendre.

Je me demandai, hésitant, si je devais attaquer la porte du sud, et comment le faire sans être entendu, lorsque je remarquai que les vagues bruits d'en dessous avaient fait place à de nouveaux grincements de marches plus marqués. Une lueur vacillante apparut à travers mon imposte, et le plancher du couloir gémit sous un pas pesant. Des sons étouffés, peut-être des voix, se rapprochèrent, et enfin on frappa vigoureusement à ma porte.

D'abord je retins seulement mon souffle et j'attendis. J'eus l'impression qu'il s'écoulait des éternités, et l'écœurante odeur de poisson des alentours s'aggrava soudain de façon alarmante. Puis on frappa de nouveau – sans arrêt et avec une insistance grandissante. Comprenant qu'il était temps d'agir, je tirai le verrou de la

porte nord, rassemblant mes forces pour l'enfoncer. À l'extérieur les coups redoublaient, et j'espérai qu'ils couvriraient le bruit de mes efforts. Passant enfin à l'attaque, je me jetai à plusieurs reprises sur le mince panneau, l'épaule gauche en avant, sans souci des chocs ou de la douleur. La porte résista plus que je ne m'y attendais, mais je ne renonçai pas. Et cependant le tumulte au-dehors ne faisait que croître.

La porte de communication finit par céder, mais avec un tel fracas que dans le couloir on dut l'entendre. Immédiatement les coups devinrent un martèlement violent, tandis que des bruits de clés inquiétants résonnaient aux portes des chambres voisines. Me ruant dans celle que je venais d'ouvrir, je réussis à verrouiller la porte du couloir avant qu'on ne puisse l'ouvrir ; mais au même moment j'entendis un passe-partout grincer à la porte extérieure de la troisième chambre – celle dont j'avais espéré emprunter la fenêtre pour atteindre le toit au-dessous.

Je tombai un instant dans un complet désespoir, me voyant prisonnier dans une pièce dont aucune fenêtre ne m'offrait d'issue. Une vague d'horreur presque monstrueuse m'envahit et prêta sous la lumière de ma lampe de poche une terrible bien qu'inexplicable étrangeté aux traces de pas qu'avait laissées dans la poussière l'intrus qui, ici même, essayait tout à l'heure de pénétrer chez moi. Puis, poussé par un automatisme plus fort que le désespoir, je me dirigeai vers la porte de communication, prêt à l'enfoncer et – si je trouvais les fermetures intactes comme dans la seconde chambre – à verrouiller la porte du couloir avant qu'on ne l'ouvre de l'extérieur.

Un vrai hasard providentiel me donna ma revanche – car devant moi la porte n'était pas fermée à clé, mais était même entrouverte. À la seconde je l'avais franchie et bloquais du genou droit et de l'épaule la porte du couloir qui visiblement commençait à s'ouvrir vers l'intérieur. Ma pression prit l'assaillant au dépourvu et le panneau se referma sous mon effort, si bien que je n'eus qu'à faire glisser le verrou comme je l'avais fait avec l'autre porte. Je reprenais souffle lorsque j'entendis faiblir les coups sur les deux portes extérieures, tandis qu'un vacarme confus venait de la porte de communication consolidée par mon lit. De toute évidence, mes agresseurs étaient entrés en masse dans la chambre du sud et se préparaient à une attaque de flanc. Au même instant, un passe-partout pénétrait dans la serrure de la chambre nord contiguë, et je compris qu'un danger plus immédiat me menaçait.

La porte de communication vers le nord était grande ouverte, mais il n'était plus temps de défendre celle du couloir. Je dus me contenter de fermer et de verrouiller la porte restée ouverte et celle qui lui faisait vis-à-vis – poussant un lit contre l'une, une commode contre l'autre, et une table de toilette devant l'entrée du couloir. Je ne

pouvais me fier qu'à ces obstacles de fortune pour me protéger jusqu'à ce que je franchisse la fenêtre et gagne le toit du bâtiment de Paine Street. Mais même à ce moment critique mon horreur ne venait pas de la faiblesse de mes moyens de défense. Je frissonnais parce que aucun de mes poursuivants, en dehors de quelques hideux halètements, grognements et de faibles aboiements de temps à autre, n'émettait un son vocal net ou intelligible.

Tandis que je déplaçais les meubles et me ruais vers les fenêtres, j'entendis dans le couloir un bruit terrifiant : des pas précipités en direction de la chambre au nord de la mienne, alors que les coups avaient cessé du côté sud. Manifestement, la plupart de mes adversaires allaient concentrer leurs forces contre la fragile porte de communication dont ils savaient qu'elle menait directement à moi. Dehors, la lune baignait le faîtage du bâtiment au-dessous, et je vis que le saut serait terriblement risqué à cause de la pente abrupte sur laquelle je devais atterrir. Dans ces conditions, je choisis pour m'échapper la plus au sud des deux fenêtres ; je prévoyais de retomber sur le versant intérieur du toit et de gagner la lucarne la plus proche. Une fois dans l'une des constructions de brique délabrées, je devais m'attendre à une poursuite ; mais j'espérais pouvoir descendre et m'esquiver en passant de l'une à l'autre des entrées béantes autour de la cour obscure, rejoindre enfin Washington Street et me glisser hors de la ville en direction du sud.

Le tumulte devant la porte de communication nord était devenu terrifiant, et je vis que le mince panneau commençait à se fendre. Les assiégeants avaient sans doute apporté un objet pesant en guise de bélier. Néanmoins le lit tenait bon ; ce qui me laissait encore une faible chance de réussir mon évasion. En ouvrant la fenêtre, je remarquai qu'elle était flanquée d'un lourd rideau de velours suspendu à une tringle par des anneaux de cuivre, et aussi qu'il y avait à l'extérieur de gros crochets pour attacher les volets. Voyant là un moyen d'éviter un saut dangereux, je tirai d'un coup sec et fis tomber à terre rideau, tringle et le reste ; puis j'accrochai vivement deux des anneaux au crochet du volet et jetai l'étoffe au-dehors. Les lourds plis tombaient largement jusqu'au toit, et je jugeai qu'anneaux et crochet pourraient supporter mon poids. Alors, enjambant la fenêtre et descendant le long de l'échelle de corde improvisée, je laissai à jamais derrière moi la bâtisse malsaine et grouillante d'horreurs de l'hôtel Gilman.

J'atterris sans dommage sur les ardoises disjointes du toit pentu, et réussis à gagner le trou noir de la lucarne sans glisser une seule fois. En levant les yeux vers la fenêtre que je venais de quitter, je vis qu'elle était toujours obscure, mais plus loin au nord, entre les cheminées croulantes, je discernai des lumières de mauvais augure qui brillaient dans la salle de l'Ordre de Dagon, l'église baptiste et celle des

congrégationalistes que je me rappelais en frissonnant. Ne voyant personne en bas dans la cour, j'espérai avoir une chance de fuir avant le déclenchement d'une alerte générale. À la lueur de ma lampe électrique, je constatai à travers la lucarne qu'il n'y avait pas de marches pour descendre. La distance n'était pas grande, toutefois, si bien que je grimpai sur le bord et me laissai tomber ; je me retrouvai sur un plancher poussiéreux encombré de caisses et de tonneaux vermoulus.

L'endroit était lugubre, mais je ne me souciais plus de ce genre d'impression et je gagnai aussitôt l'escalier révélé par ma lampe – après un bref coup d'œil à ma montre qui indiquait deux heures du matin. Les marches grinçaient mais paraissaient assez solides et je les descendis quatre à quatre, après un second étage qui avait l'air d'une grange, jusqu'au rez-de-chaussée. C'était le désert complet, et seul l'écho répondit au bruit de mes pas. J'atteignis enfin le couloir inférieur, au bout duquel un rectangle faiblement éclairé indiquait l'entrée en ruine sur Paine Street. Me dirigeant dans le sens opposé, je trouvai la porte de derrière également ouverte et, dégringolant cinq marches de pierre, je me retrouvai sur les pavés herbeux de la cour.

Les rayons de la lune n'arrivaient pas jusque-là, mais j'y voyais juste assez pour me passer de ma lampe. Certaines fenêtres de l'hôtel Gilman étaient maigrement éclairées et je crus entendre des bruits confus à l'intérieur. Avançant en silence du côté de Washington Street, je distinguai plusieurs entrées ouvertes et m'engageai dans la plus proche. Il faisait noir dans le corridor, et quand j'arrivai à l'autre bout je m'aperçus que la porte de la rue était hermétiquement close. Résolu à essayer un autre bâtiment, je revins sur mes pas à tâtons vers la cour, mais je m'arrêtai net tout près de l'entrée.

Par une porte ouverte de l'hôtel Gilman se déversait une énorme foule de silhouettes douteuses – des lanternes dansaient dans les ténèbres, et d'horribles voix coassantes échangeaient des cris étouffés en un langage qui n'avait rien d'anglais. Ces formes se déplaçaient de manière hésitante, et je compris à mon grand soulagement qu'elles ignoraient où j'étais allé ; je n'en ressentis pas moins à leur vue un frisson d'horreur. Leurs traits étaient indiscernables, mais la démarche traînante, ramassée, était affreusement repoussante. Et, pire que tout, je remarquai que l'une d'elles, vêtue d'une robe bizarre, portait à n'en pas douter une haute tiare dont le dessin ne m'était que trop familier. Tandis qu'elles se répandaient dans la cour, je sentis redoubler mes craintes. Et si je ne trouvais aucune issue à ce bâtiment du côté de la rue ? L'odeur de poisson était détestable, et je m'étonnais de pouvoir la supporter sans défaillir. Tâtonnant de nouveau vers la rue, j'ouvris une porte dans le couloir et me trouvai dans une pièce vide aux volets clos mais sans châssis de fenêtres. Guidé par les rayons de ma lampe, je réussis à ouvrir ces volets ; en un instant je sautai dehors et refermai

soigneusement l'ouverture comme je l'avais trouvée.

J'étais maintenant dans Washington Street, et je ne vis d'abord âme qui vive ni d'autre clarté que celle de la lune. Pourtant j'entendais au loin, venant de plusieurs directions, le son de voix rauques, de pas, et une curieuse espèce de trottinement très distinct des bruits de pas. Manifestement, je n'avais pas de temps à perdre. Mon orientation était claire et je me réjouis de voir éteints tous les réverbères, comme c'est souvent l'usage les nuits de pleine lune dans les régions rurales défavorisées. Certains des bruits provenaient du sud, et pourtant je persistai à vouloir fuir dans cette direction. Il y aurait sûrement quantité d'entrées désertes pour m'abriter si je rencontrais une personne ou un groupe aux allures de poursuivants.

Je marchais vite, en silence, près des maisons en ruine. Bien que sans chapeau et décoiffé après ma descente laborieuse, je ne paraissais pas spécialement remarquable ; et je pouvais passer inaperçu s'il me fallait par hasard croiser quelqu'un. À la hauteur de Bates Street je m'enfonçai dans un vestibule béant tandis que deux silhouettes au pas traînant traversaient la rue devant moi, mais je me remis bientôt en route vers le grand carrefour où Eliot Street coupe obliquement Washington Street à son intersection avec South Street. Sans avoir jamais vu cet endroit, je l'avais jugé dangereux sur la carte du garçon épicier ; et la lune devait y donner en plein. Il était impossible de l'éviter, car tout autre itinéraire impliquerait des détours, donc d'autres risques de découverte et une perte de temps. Il ne me restait qu'à le traverser hardiment et sans me cacher, en imitant de mon mieux le pas traînant caractéristique des gens d'Innsmouth, et avec l'espoir de ne rencontrer personne, du moins aucun de mes poursuivants.

Dans quelle mesure la poursuite était-elle organisée et en fait quel était exactement son but, je n'en avais aucune idée. Il semblait régner en ville une activité inaccoutumée, mais je pensais que la nouvelle de ma fuite du Gilman ne s'était pas encore répandue. Naturellement il me faudrait bientôt quitter Washington Street pour quelque autre rue en direction du sud car cette bande de l'hôtel ne manquerait pas de se lancer à mes trousses. Je devais avoir laissé des traces dans la poussière du dernier vieux bâtiment, révélant ainsi comment j'avais gagné la rue.

Le carrefour était, et je l'avais prévu, inondé de clarté lunaire ; je vis en son centre les restes d'une pelouse entourée d'une grille de fer. Heureusement, il n'y avait personne alentour, mais un étrange grondement ou bourdonnement s'amplifiait du côté de la grand-place. South Street, très large et légèrement en pente, descendait directement jusqu'aux quais et offrait une vue dégagée sur la mer, et j'espérais que personne ne regarderait de là-bas tandis que je traverserais sous la lune.

J'avançai sans encombre, et aucun nouveau bruit ne me fit supposer qu'on m'avait observé. Jetant un coup d'œil autour de moi, je ralentis involontairement un instant pour admirer au bout de la rue la mer somptueuse dans tout l'éclat du clair de lune. Au-delà de la digue j'aperçus le vague profil noir du Récif du Diable, et je ne pus m'empêcher de penser à toutes les hideuses légendes que j'avais entendues pendant les dernières trente-quatre heures – et qui représentaient ce roc déchiqueté comme une vraie porte vers des mondes d'une horreur insondable et d'une inimaginable monstruosité.

Alors, sans avertissement, se produisit une série d'éclairs sur le lointain récif. Précis et indiscutables, ils éveillèrent dans mon esprit une terreur tout à fait irrationnelle. Mes muscles se tendirent en un réflexe de fuite, que ne retinrent qu'une sorte de prudence inconsciente et une fascination quasi hypnotique. Et pour empirer les choses, jaillissait maintenant, du haut du belvédère de l'hôtel Gilman, qui s'élevait derrière moi au nord-est, une suite de lueurs analogues mais différemment espacées qui ne pouvaient être qu'une réponse au premier signal.

Maîtrisant mes muscles, et me rendant compte à nouveau à quel point j'étais en vue, je repris mon allure vive tout en feignant de traîner les pieds ; et je ne cessai de surveiller l'infernal et menaçant récif tant que South Street m'ouvrait sa perspective sur la mer. Je ne savais que penser de ce que j'avais vu ; à moins qu'il ne s'agît d'un rite étrange lié au Récif du Diable, ou de quelque groupe débarqué d'un bateau sur ce sinistre roc. J'obliquai vers la gauche en contournant l'ancienne pelouse, sans quitter des yeux l'océan qui resplendissait sous la lumière spectrale de la lune d'été, ni le mystérieux spectacle de ces signaux inconnus et inexplicables.

C'est alors que j'éprouvai l'impression la plus horrible de tout ce que j'avais ressenti – celle qui anéantit mon dernier vestige de sang-froid et me lança frénétiquement vers le sud, le long des noires entrées béantes et des fenêtres au regard fixe de poisson, en cette rue déserte de cauchemar. Car, à mieux regarder, je m'aperçus que les eaux éclairées par la lune entre le récif et le rivage étaient loin d'être vides. Elles fourmillaient d'une horde grouillante de formes qui y nageaient en direction de la ville ; même à cette distance et en un seul regard j'avais compris que les têtes qui dansaient sur l'eau et les bras qui battaient l'air étaient étrangers et anormaux au point qu'on pouvait à peine le dire ou le formuler consciemment.

Ma course folle ne me mena pas même au bout du pâté de maisons, car j'entendis à ma gauche quelque chose comme la clameur d'une poursuite organisée : des bruits de pas, des sons gutturaux et un ronflement de moteur suivant Federal Street vers le sud. En une seconde tous mes projets furent entièrement renversés – si la route du sud était

bloquée devant moi, il fallait évidemment sortir d'Innsmouth par un autre chemin. Je m'arrêtai et me réfugiai dans une entrée ouverte, me félicitant d'avoir franchi le carrefour éclairé par la lune avant que ces poursuivants n'aient descendu la rue parallèle.

Ma seconde réflexion fut moins rassurante. Puisqu'ils prenaient une autre rue, il était clair qu'ils ne suivaient pas directement mes traces. Ils ne m'avaient pas vu, mais obéissaient à un plan général conçu pour empêcher ma fuite. Ce qui signifiait que toutes les routes partant d'Innsmouth étaient également surveillées, car les habitants n'avaient pu savoir quelle voie je comptais emprunter. Dans ce cas, il me faudrait battre en retraite à travers la campagne en évitant toutes les routes ; mais comment faire dans cette région entièrement marécageuse et sillonnée de cours d'eau ? J'eus un moment le vertige – à la fois de désespoir et à cause d'une brusque recrudescence de l'inévitable odeur de poisson.

Puis je pensai à la ligne de chemin de fer abandonnée pour Rowley, dont la solide voie de terre empierrée et envahie d'herbe s'étendait encore au nord-ouest à partir de la gare en ruine, au bord de la gorge où coulait la rivière. Il restait une chance pour que les gens de la ville n'y aient pas songé ; son état d'abandon, les ronces qui l'obstruaient la rendant presque impraticable, c'était bien le chemin le moins engageant que pût choisir un fugitif. Je l'avais vue distinctement de ma fenêtre à l'hôtel, et je savais où la trouver. Le début de son parcours était malheureusement visible en grande partie depuis la route de Rowley, et des sommets de la ville elle-même ; mais on pouvait peut-être passer inaperçu en rampant à travers les broussailles. De toute façon, c'était ma seule chance de salut, et je n'avais d'autre choix que de l'essayer.

M'enfonçant dans le couloir de mon refuge désert, je consultai une fois de plus la carte du garçon épicier à la lueur de ma lampe électrique. Le problème immédiat était de rejoindre l'ancienne voie ferrée ; et je vis alors que le plus sûr était d'aller tout droit jusqu'à Babson Street, puis à l'ouest vers Lafayette Street – en contournant sans le traverser un espace découvert comme celui que j'avais franchi – et de repartir vers le nord et l'ouest en zigzaguant par les rues Lafayette, Bates, Adams et Bank – cette dernière longeait la gorge de la rivière – pour arriver à la gare abandonnée et croulante que j'avais vue de ma fenêtre. Si j'avais choisi Babson Street, c'est que je ne voulais ni retraverser le premier espace découvert ni commencer mon itinéraire vers l'ouest par un croisement aussi large que celui de South Street.

Repartant de nouveau, je gagnai le trottoir de droite pour me glisser dans Babson Street le plus discrètement possible. Le bruit persistait dans Federal Street, et en

jetant un coup d'œil derrière moi je crus voir une lumière près du bâtiment par lequel je m'étais enfui. Impatient de quitter Washington Street, je me mis à trotter, espérant que personne ne m'observait. Presque au coin de Babson Street, je remarquai avec inquiétude qu'une des maisons était habitée, comme en témoignaient les rideaux à la fenêtre ; mais il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, et je la dépassai sans catastrophe.

Dans Babson Street, qui coupait Federal Street et pouvait donc me révéler aux patrouilleurs, je rasai les murs des immeubles inégaux et affaissés, m'arrêtant deux fois dans une entrée car la rumeur derrière moi s'amplifiait par moments. Devant, l'espace découvert brillait sous la lune, vaste et désert, mais mon itinéraire ne m'obligeait pas à l'affronter. Lors de ma seconde pause je discernai une nouvelle répartition des bruits confus ; ayant risqué un regard prudent hors de mon abri, je vis une automobile franchir le carrefour à toute vitesse, et remonter Eliot Street, qui à cet endroit coupe à la fois les rues Babson et Lafayette.

Pendant que je guettais, suffoqué par une nouvelle vague de l'odeur de poisson, après une courte accalmie, j'aperçus une troupe de formes grossières et ramassées qui allaient dans la même direction à pas traînants ou bondissants ; je compris qu'elles devaient être chargées de surveiller la route d'Ipswich, qui est un prolongement d'Eliot Street. Deux de ces silhouettes portaient des robes volumineuses, et l'une d'elles un diadème pointu qui miroitait, blanc sous la lune. Sa démarche était si bizarre qu'elle me donna le frisson – car il me sembla qu'elle *sautillait*.

Je repris ma route dès que la dernière silhouette fut hors de vue, me précipitai pour tourner au coin dans Lafayette Street, et traversai Eliot Street en toute hâte de peur d'y trouver encore des traînards du groupe. J'entendis un vacarme et des coassements au loin du côté de la grand-place, mais je passai sans encombre. Je redoutais plus que tout de retraverser la large South Street toute baignée de lune – avec sa perspective sur la mer – et je dus m'armer de courage pour en venir à bout. Quelqu'un pouvait fort bien m'observer, et s'il restait des attardés dans Eliot Street ils ne manqueraient pas de m'apercevoir d'un côté ou de l'autre. Au dernier moment je jugeai qu'il valait mieux ralentir ma course et franchir l'obstacle, comme auparavant, de la démarche traînante d'une bonne partie des indigènes d'Innsmouth.

Lorsque la mer apparut de nouveau – à ma droite cette fois –, j'étais à peu près décidé à ne pas la regarder du tout. Mais je ne pus résister ; je jetai un coup d'œil de côté en avançant de mon pas emprunté vers des ombres protectrices. Pas de navire en vue, comme je m'y attendais plus ou moins. La première chose qui me sauta aux yeux fut un petit canot qui se dirigeait vers les quais abandonnés, chargé d'un objet

volumineux recouvert d'une bâche. Ainsi entrevus, même de loin, ses rameurs semblaient particulièrement repoussants. Il y avait encore plusieurs nageurs, et sur le lointain récif noir, une faible lueur immobile, différente du signal clignotant vu précédemment, et d'une couleur singulière que je ne pouvais identifier. Devant moi, à droite, au-dessus des toits en pente, se dessinait le haut belvédère de l'hôtel Gilman, mais il était complètement sombre. L'odeur de poisson, dissipée un moment par une brise bienfaisante, revenait maintenant avec une insupportable virulence.

Je n'avais pas atteint l'autre côté de la rue quand j'entendis, venant du nord, une bande qui descendait Washington Street en grondant. Comme ils atteignaient le large carrefour où m'avait saisi la première fois le spectacle de la mer sous la lune, je les vis distinctement à quelques maisons de distance – et je fus horrifié des déformations bestiales de leurs visages et de leur allure ramassée de sous-humanité canine. Un homme marchait absolument comme un singe, ses longs bras touchant fréquemment le sol, tandis qu'un autre – en robe et tiare – avait l'air d'avancer à cloche-pied. C'était bien, pensai-je, ceux que j'avais vus dans la cour du Gilman – et qui par conséquent devaient suivre ma piste de plus près. Voyant certaines silhouettes se retourner pour regarder dans ma direction, je fus pétrifié de terreur, et je réussis pourtant à garder avec naturel le pas traînant que j'avais adopté. Aujourd'hui encore, j'ignore s'ils me virent ou non. Si oui, mon stratagème dut les tromper, car ils traversèrent le carrefour baigné de lune sans infléchir leur parcours – toujours coassant et jacassant dans un détestable jargon guttural qui ne me rappelait rien de connu.

Revenu dans l'ombre, je repris mon petit trot paisible le long des maisons penchées et décrépies qui ouvraient sur la nuit leurs yeux vides. Ayant gagné le trottoir ouest, je pris au premier tournant Bates Street, où je serrai de près les bâtiments du côté sud. Je dépassai deux maisons qui paraissaient habitées, l'une faiblement éclairée à l'étage supérieur, mais je ne rencontrai pas d'obstacle. Arrivé dans Adams Street, je me sentis beaucoup plus en sécurité, et ce fut un choc quand un homme sortit en titubant d'une entrée obscure juste en face de moi. Heureusement, il était beaucoup trop ivre pour être une menace ; je parvins donc sain et sauf aux lugubres ruines des entrepôts de Bank Street.

Rien ne bougeait dans cette rue morte près de la gorge de la rivière, et le grondement des chutes couvrait le bruit de mes pas. Il y avait encore une trotte jusqu'à l'ancienne gare, et les grands murs de brique des entrepôts autour de moi semblaient, je ne sais pourquoi, plus effrayants que les façades des maisons privées. Je vis enfin le vieux bâtiment à arcades – ou ce qui en restait – et me dirigeai aussitôt vers les rails, qui partaient de l'autre extrémité de la gare.

Ils étaient intacts sous la rouille, et la moitié à peine des traverses avaient pourri. Il était très difficile de marcher ou de courir sur une surface pareille ; mais je fis de mon mieux, et parvins dans l'ensemble à une allure convenable. Sur une certaine distance la ligne longeait le bord de la gorge, puis je finis par atteindre le long pont couvert où elle franchissait l'abîme à une hauteur vertigineuse. L'état de ce pont déterminerait mon étape suivante. Si c'était humainement possible, je l'utiliserais ; sinon, je risquais d'errer encore dans les rues à la recherche de la plus proche passerelle praticable.

La grande étendue du vieux pont, qui rappelait une grange, baignait dans le clair de lune spectral, et je vis que les traverses étaient saines à l'intérieur, au moins sur quelques pieds. Y pénétrant, j'allumai ma lampe électrique, et je faillis être renversé par une nuée de chauves-souris qui me dépassèrent en battant des ailes. Arrivé à mi-chemin, je craignis d'être arrêté par une brèche dangereuse ; mais finalement je risquai un saut désespéré qui, heureusement, réussit.

Je fus heureux de revoir la lune en sortant du sinistre tunnel. La vieille ligne traversait River Street au niveau du sol, puis tournait dans une région de plus en plus rurale où l'abominable odeur de poisson d'Innsmouth se faisait de moins en moins sentir. Là, l'épaisseur des mauvaises herbes et des ronces me retarda et déchira cruellement mes vêtements, mais je ne m'en plaignis pas car elles m'assuraient une protection en cas de danger. Je savais que la plus grande partie de mon parcours était visible depuis la route de Rowley.

Vinrent très vite les terres marécageuses où passait l'unique voie sur un remblai herbeux aux plantes folles plus clairsemées. Puis une sorte d'île plus élevée, que la ligne franchissait dans une tranchée peu profonde obstruée de ronces et de buissons. Je fus heureux de cet abri momentané, sachant la route de Rowley terriblement proche, comme je l'avais vu de ma fenêtre. Au bout de la tranchée, elle coupait la voie pour s'en éloigner à bonne distance ; en attendant il me fallait être extrêmement prudent. J'avais acquis maintenant l'heureuse certitude que la voie elle-même n'était pas surveillée.

Avant d'aborder la tranchée, je jetai un coup d'œil derrière moi, et n'aperçus aucun poursuivant. Les vieux clochers et les toits de la croulante Innsmouth luisaient, éthérés et pleins de charme sous la lune jaune magicienne, et je songeai à ce qu'ils avaient dû être autrefois avant d'être gagnés par les ténèbres. Puis, comme mon regard s'écartait de la ville vers l'intérieur des terres, un spectacle moins paisible attira mon attention et me tint immobile un instant.

Ce que je vis – ou crus voir – c'était l'inquiétante impression d'un mouvement sinueux, loin vers le sud, qui me donna à penser qu'une immense troupe pouvait se

déverser hors de la cité sur la route d'Ipswich. La distance était grande et je ne distinguais aucun détail ; mais cette colonne mouvante me fit horreur. Elle serpentait trop et brillait d'un éclat trop vif sous les rayons de la lune qui maintenant déclinait à l'ouest. On devinait un bruit, aussi, bien que le vent soufflât en sens contraire – comme un grattement bestial et un mugissement pire que le grognement des hordes que j'avais surprises récemment.

Toutes sortes d'hypothèses déplaisantes me traversèrent l'esprit. Je pensais à ces cas extrêmes d'Innsmouth qu'on cachait, disait-on, dans les vieilles tanières croulantes proches du port. Je songeais encore aux nageurs innommables que j'avais entrevus. Si je comptais les groupes aperçus jusqu'ici, et ceux qui surveillaient sans doute les autres routes, mes poursuivants étaient singulièrement nombreux pour une ville aussi dépeuplée qu'Innsmouth.

D'où pouvait venir l'effectif considérable de cette colonne lointaine ? Ces antiques labyrinthes non explorés fourmillaient-ils d'une vie monstrueuse, non répertoriée, insoupçonnée ? Ou quelque navire invisible avait-il réellement débarqué une légion d'étrangers inconnus sur ce récif infernal ? Qui étaient-ils ? Pourquoi étaient-ils là ? Si une troupe pareille gardait la route d'Ipswich, les patrouilles sur les autres routes avaient-elles aussi été renforcées ?

Je m'étais engagé dans la tranchée broussailleuse et je me frayais lentement un chemin lorsque cette maudite odeur de poisson s'imposa de nouveau. Le vent avait-il brusquement tourné à l'est, et soufflait-il de la mer en passant sur la ville ? Sans doute, puisque je commençais à entendre d'affreux murmures gutturaux venant de ce côté jusqu'alors silencieux. Un autre son aussi – une espèce d'énorme sautillement ou trottinement mou – qui me rappelait les plus détestables images, me fit penser contre toute logique à cette colonne odieusement ondulante, là-bas sur la route d'Ipswich.

Alors la puanteur et les bruits grandirent ensemble, au point que je m'arrêtai en tremblant, me félicitant de la protection de la tranchée. C'était là, en effet, que la route de Rowley passait au plus près de la vieille voie avant de la traverser et de s'éloigner vers l'ouest. Quelque chose approchait sur cette route, et il me faudrait faire le mort jusqu'à ce que cela passe et disparaisse au loin. Dieu merci, ces créatures n'employaient pas de chiens pour la traque – peut-être aurait-elle été impossible avec l'odeur de poisson qui régnait dans les parages. Blotti dans les buissons de la brèche sablonneuse, je me sentais à peu près en sécurité, tout en sachant que les patrouilleurs allaient traverser la voie à cent yards à peine devant moi. Je pourrais les voir, mais eux, à moins d'un miracle diabolique, ne soupçonneraient pas ma présence.

Brusquement, je fus pris de crainte à l'idée de les regarder passer. Devant ce lieu

tout proche éclairé par la lune où ils allaient déferler, il me vint l'idée singulière qu'il serait irrémédiablement pollué. Ce seraient peut-être les pires de tous les anormaux d'Innsmouth – qui aurait envie de se rappeler une chose pareille ?

La puanteur devenait atroce, et les bruits s'enflaient en un vacarme bestial de coassements, d'aboiements et de hurlements sans le moindre rapport avec la parole humaine. Était-ce vraiment la voix de mes persécuteurs ? Avaient-ils des chiens après tout ? Pourtant je n'avais vu à Innsmouth aucun de ces animaux inférieurs. Ces sauts mous ou ces tapotements étaient monstrueux – je ne supporterais pas la vue des créatures dégénérées qui les produisaient. Je garderais les yeux fermés tant qu'elles n'auraient pas disparu vers l'ouest. La horde était tout près maintenant – elle infectait l'air de ses rauques grognements, le sol tremblait presque au rythme étranger de sa marche. J'en perdais le souffle, et je fis appel à toutes les ressources de ma volonté pour tenir mes paupières baissées.

Aujourd'hui encore je ne saurais dire si ce qui suivit fut une hideuse réalité ou une hallucination de cauchemar. L'action du gouvernement, à la suite de mes appels frénétiques, tendrait à confirmer la monstrueuse vérité ; mais une hallucination n'a-t-elle pu se répéter sous l'influence quasi hypnotique de cette vieille ville hantée et maudite ? De tels lieux ont d'étranges vertus, et l'héritage de légendes démentes pourrait bien avoir affecté plus d'une imagination humaine parmi ces rues mortes et empestées, ces rangs serrés de toits pourrissants et de clochers croulants. N'est-il pas possible que le germe d'une véritable folie contagieuse se cache dans les profondeurs de cette ombre qui plane sur Innsmouth ? Qui peut être sûr de la réalité après avoir entendu des histoires comme celle du vieux Zadok Allen ? Les envoyés du gouvernement n'ont jamais retrouvé le pauvre Zadok, et n'ont aucune idée de ce qu'il a bien pu devenir. Où finit la folie, où commence la réalité ? Ma toute dernière crainte elle-même ne serait-elle qu'une illusion ?

Mais il faut que j'essaie de raconter ce que je crus voir cette nuit-là sous l'ironique lune jaune – ce que je vis déferler en sautillant sur la route de Rowley, en plein devant moi tandis que je me blottissais dans les ronces sauvages de cette tranchée du chemin de fer abandonné. Naturellement, ma résolution de garder les yeux fermés avait échoué. C'était à prévoir – qui aurait pu se tapir en aveugle pendant qu'une légion de monstres aboyants et coassants venus d'on ne sait où clopinait ignoblement cent yards plus loin ?

Je me croyais prêt au pire, et j'aurais dû l'être étant donné tout ce que j'avais déjà vu. Mes autres poursuivants abominablement déformés ne devaient-ils pas me préparer à affronter un redoublement de monstruosité, à considérer des formes qui

n'auraient plus rien de normal ? Je n'ouvris les yeux que lorsque la rauque clameur éclata manifestement juste en face de moi. Je compris alors qu'une partie importante de la troupe se trouvait bien en vue là où les flancs de la tranchée s'abaissaient pour laisser la route traverser la voie – et je ne pus m'empêcher plus longtemps de découvrir quelle horreur avait à m'offrir cette lune jaune et provocante.

Ce fut la fin, pour ce qui me reste à vivre sur cette terre, de toute paix, de toute confiance en l'intégrité de la Nature et de l'esprit humain. Rien de ce que j'avais pu imaginer – même en ajoutant foi mot pour mot au récit dément du vieux Zadok – n'était en aucune façon comparable à la réalité démoniaque, impie, que je vis ou que je crus voir. J'ai tenté de suggérer ce qu'elle était pour différer l'horreur de l'écrire sans détour. Se peut-il que cette planète ait vraiment engendré semblables créatures ; que des yeux humains aient vu en chair et en os ce que l'homme n'a connu jusqu'ici que dans les fantasmes de la fièvre et les légendes sans consistance ?

Pourtant je les vis en un flot ininterrompu – clopinant, sautillant, coassant, chevrotant –, houle inhumaine sous le clair de lune spectral, malfaisante sarabande d'un fantastique cauchemar. Certains étaient coiffés de hautes tiares faites de cette espèce d'or blanchâtre inconnu… d'autres vêtus d'étranges robes… et l'un, qui ouvrait la marche, portait une veste noire épouvantablement bossue, un pantalon rayé et un feutre perché sur la chose informe qui lui servait de tête…

Je crois que leur couleur dominante était un vert grisâtre, mais ils avaient le ventre blanc. Ils semblaient en général luisants et lisses, à part une échine écailleuse. Leurs formes rappelaient l'anthropoïde, avec une tête de poisson aux yeux prodigieusement saillants qui ne se fermaient jamais. De chaque côté du cou palpitaient des ouïes, et leurs longues pattes étaient palmées. Ils avançaient par bonds irréguliers, tantôt sur deux pattes, tantôt sur quatre. Je fus plutôt soulagé qu'ils n'aient pas plus de quatre membres. Leurs voix, qui tenaient du coassement et de l'aboi, et qui servaient évidemment de langage articulé, prenaient toutes les sombres nuances de l'expression dont leur face immobile était privée.

À part leur monstruosité ils ne m'étaient pas inconnus. Je ne le savais que trop – le souvenir de la funeste tiare de Newburyport n'était-il pas encore présent ? –, c'étaient là les maudits poissons-grenouilles du motif indescriptible – horribles et bien vivants – et les voyant je comprenais aussi ce que m'avait rappelé si effroyablement le prêtre voûté avec sa tiare dans la sombre crypte de l'église. Combien étaient-ils ? Il me semblait qu'il y en avait des nuées – encore mon coup d'œil rapide n'avait-il pu m'en montrer qu'une toute petite partie. Un instant plus tard tout s'effaçait dans un miséricordieux évanouissement ; le premier de ma vie.

V

Ce fut une douce pluie qui me réveilla en plein jour de ma léthargie dans les broussailles de la tranchée, et quand je gagnai la route en chancelant je ne vis pas trace de pas dans la boue fraîche. L'odeur de poisson aussi avait disparu. Les toits en ruine d'Innsmouth et ses clochers effondrés se dessinaient en gris vers le sud-est, mais je n'aperçus pas un seul être vivant dans l'étendue désolée des marécages salés d'alentour. Ma montre, qui marchait encore, m'apprit qu'il était plus de midi.

La réalité de ce que j'avais vécu était extrêmement douteuse dans mon esprit, mais je sentais au fond de tout cela comme une présence hideuse. Il me fallait échapper à cette ville maudite – et je commençai à mettre à l'épreuve mes facultés de locomotion, plutôt lasses et engourdies. Malgré la faiblesse, la faim, l'horreur et l'hébétude, je me trouvai au bout d'un certain temps capable de marcher ; je m'acheminai donc lentement sur la route de Rowley. Avant le soir j'étais au village, où je pus enfin dîner et me procurer des vêtements convenables. Je pris le train de nuit pour Arkham, et le lendemain je m'entretins longuement et sérieusement avec les autorités ; je fis de même un peu plus tard à Boston. Le public connaît bien à présent le résultat de ces conversations – et je souhaite, pour la sauvegarde de la normalité, qu'il n'y ait plus rien à ajouter. Peut-être est-ce la folie qui me saisit, à moins qu'une horreur plus grande – ou une plus grande merveille – ne me soit réservée.

Comme on peut l'imaginer, je renonçai à presque tout ce que j'avais prévu pour le reste de mon voyage – les passe-temps du tourisme, de l'architecture et de l'étude du passé dont j'attendais tant de plaisir. Je n'osai pas même aller voir l'étrange ouvrage de bijouterie conservé disait-on au musée de l'université de Miskatonic. Je profitai cependant de mon séjour à Arkham pour prendre quelques notes généalogiques que je désirais avoir depuis longtemps ; documents hâtifs et non élaborés, il est vrai, mais qui pourraient m'être utiles plus tard quand j'aurais le temps de les collationner et de les ordonner. Le conservateur de la Société historique locale – Mr E. Lapham Peabody – m'aida très aimablement, et manifesta un exceptionnel intérêt en apprenant que j'étais le petit-fils d'Eliza Orne d'Arkham, née en 1867 et qui avait épousé James Williamson d'Ohio à l'âge de dix-sept ans.

Il se trouvait que l'un de mes oncles maternels était venu bien des années auparavant pour une recherche analogue à la mienne, et que la famille de ma grand-mère était dans le pays l'objet d'une certaine curiosité. Il y avait eu, disait Mr Peabody, de grandes discussions autour du mariage de son père, Benjamin Orne, aussitôt après la guerre civile ; car la parenté de la jeune épouse était singulièrement mystérieuse. On la croyait orpheline d'un Marsh du New Hampshire – un cousin des

Marsh du comté d'Essex – mais elle avait été élevée en France et ignorait presque tout de sa famille. Un tuteur avait déposé des fonds dans une banque de Boston pour son entretien et celui de sa gouvernante française ; mais ce tuteur, dont le nom n'était pas familier aux gens d'Arkham, avait fini par disparaître, si bien que la gouvernante assuma son rôle par décision du tribunal. La Française – morte à présent depuis longtemps – était très taciturne, et d'aucuns prétendaient qu'elle aurait pu en dire bien davantage.

Mais le plus déconcertant, c'est que personne ne pouvait situer les prétendus parents de la jeune femme – Enoch et Lydia (Meserve) Marsh – parmi les familles connues du New Hampshire. Beaucoup insinuaient qu'elle était peut-être la fille naturelle de quelque Marsh haut placé – elle avait assurément les yeux des Marsh. On se posa surtout des questions après sa mort prématurée, qui survint à la naissance de ma grand-mère, son unique enfant. Des impressions pénibles s'étant associées pour moi au nom de Marsh, je n'admis pas volontiers qu'il figure dans mon propre arbre généalogique ; et je n'aimai pas non plus entendre Mr Peabody suggérer que j'avais moi aussi les yeux des Marsh. Je lui fus néanmoins reconnaissant pour ces documents qui, je le savais, me seraient précieux ; et je pris d'abondantes notes et des listes de livres de référence concernant la famille Orne aux riches archives.

De Boston, je rentrai directement chez moi à Toledo, et passai plus tard un mois à Maumee pour me remettre de mes épreuves. En septembre je commençai à l'université d'Oberlin ma dernière année d'études, et jusqu'en juin je me consacrai à mon travail et à d'autres occupations salutaires – ne songeant plus à ma terreur passée que lors des visites de certains fonctionnaires, ayant trait à la campagne qu'avaient suscitée mes appels et mon témoignage. Vers la mi-juillet – un an exactement après l'aventure d'Innsmouth – je passai une semaine à Cleveland dans la famille de ma défunte mère ; j'y confrontai mes nouveaux renseignements généalogiques avec les diverses notes, traditions et fragments de souvenirs familiaux qui s'y trouvaient, pour essayer d'en édifier un tableau cohérent.

Cette tâche ne me plut guère, car l'ambiance chez les Williamson m'avait toujours déprimé. On y sentait une tension morbide, et dans mon enfance ma mère ne m'avait jamais encouragé à voir ses parents, bien qu'elle fût toujours heureuse de recevoir son père quand il venait à Toledo. Ma grand-mère d'Arkham me paraissait étrange, presque terrifiante, et je ne crois pas l'avoir regrettée lorsqu'elle disparut. J'avais alors huit ans, et l'on disait qu'elle était morte de chagrin après le suicide de mon oncle Douglas, son fils aîné. Il s'était tiré un coup de revolver à son retour d'une visite en Nouvelle-Angleterre – celle-là même, certainement, qui avait laissé son souvenir à la Société historique d'Arkham.

Cet oncle ressemblait à sa mère, et je ne l'avais jamais aimé non plus. Je ne sais quoi dans leur expression figée, sans un battement de cils, me causait un vague malaise, inexplicable. Ma mère et mon oncle Walter ne leur ressemblaient pas. Ils tenaient de leur père, bien que mon pauvre petit cousin Lawrence – le fils de Walter – ait été la vivante image de sa grand-mère jusqu'au jour où il fallut l'interner à vie dans une maison de santé de Canton. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans, mais mon oncle laissait entendre que son état, autant mental que physique, était déplorable. Ce souci avait été probablement la cause majeure de la mort de sa mère deux ans auparavant.

Mon grand-père et Walter, son fils veuf, vivaient seuls à présent dans la maison de Cleveland, mais les souvenirs d'autrefois y restaient pesants. Elle me déplaisait toujours, et je m'efforçai de mener mes recherches le plus rapidement possible. Mon grand-père me fournit en abondance récits et traditions sur les Williamson ; pour les Orne j'eus recours à mon oncle Walter, qui mit à ma disposition le contenu de tous ses dossiers, y compris notes, lettres, coupures de presse, souvenirs de famille, photographies et miniatures.

Ce fut en parcourant les lettres et les portraits du côté Orne que je me mis à éprouver une sorte de terreur de ma propre ascendance. Je l'ai dit, ma grand-mère et mon oncle Douglas m'avaient toujours inquiété. Maintenant, des années après leur mort, je regardais leurs effigies avec un sentiment nettement aggravé de répulsion et d'éloignement, mais peu à peu une sorte d'horrible *comparaison* s'imposa à mon subconscient, malgré le refus tenace de mon esprit conscient d'en admettre le moindre soupçon. De toute évidence, l'expression caractéristique de ces visages me suggérait maintenant une chose qu'ils ne sous-entendaient pas avant – une chose qui déclencherait une folle panique si j'y pensais trop franchement.

Le choc fut pire quand mon oncle me montra les bijoux des Orne déposés dans le coffre-fort d'une banque de la ville basse. Certains étaient raffinés et évocateurs, mais il y avait un coffret de vieilles pièces étranges venant de ma mystérieuse arrière-grand-mère, et que mon oncle hésitait à montrer. Les motifs, disait-il, en étaient grotesques, presque répugnants, et, à sa connaissance, ils n'avaient jamais été portés en public ; mais ma grand-mère prenait plaisir à les regarder. De vagues légendes leur attribuaient des propriétés maléfiques, et la gouvernante française de mon arrière-grand-mère disait qu'il ne fallait pas les porter en Nouvelle-Angleterre, tandis qu'en Europe on le pouvait sans risque.

En déballant les objets lentement, à contrecœur, mon oncle me pria instamment de ne pas me laisser impressionner par la bizarrerie et souvent la hideur des dessins. Des

artistes et des archéologues qui les avaient vus les jugeaient d'un travail exotique raffiné au plus haut point, mais aucun ne semblait capable d'identifier leur métal ni de les rattacher à une tradition artistique précise. Il y avait deux bracelets, une tiare et une sorte de pectoral ; ce dernier portait en haut relief des figures d'une extravagance presque intolérable.

Pendant cette description j'avais réussi à maîtriser mes émotions, mais mon visage devait trahir ma terreur grandissante. Mon oncle parut soucieux, et s'interrompit pour m'observer. Je lui fis signe de continuer, et il s'exécuta, plus réticent que jamais. Il attendait visiblement ma réaction quand la tiare apparut la première, mais je doute qu'il ait prévu ce qui arriva. Je ne l'avais pas prévu non plus, car je me croyais tout à fait préparé à ce que seraient ces bijoux. Ce qui arriva, c'est que je m'évanouis sans mot dire, comme je l'avais fait dans cette tranchée de voie ferrée obstruée par les broussailles, un an auparavant.

Depuis ce jour ma vie a été un cauchemar de sombres méditations et de craintes, mais je ne sais pas davantage quelle est la part de la folie et celle de la hideuse vérité. Mon arrière-grand-mère était une Marsh d'origine inconnue dont le mari vivait à Arkham – et le vieux Zadok n'avait-il pas dit que la fille d'Obed Marsh née d'une mère monstrueuse avait été mariée par ruse à un homme d'Arkham ! Qu'est-ce que le vieil ivrogne avait marmonné sur la ressemblance de mes yeux et de ceux du capitaine Obed ? À Arkham aussi, le conservateur m'avait dit que j'avais les yeux des Marsh. Obed était-il mon propre arrière-grand-père ? Qui donc, alors – ou quoi – pouvait bien être mon arrière-grand-mère ? Mais peut-être tout cela n'était-il que folie. Ces parures d'or blanchâtre pouvaient avoir été achetées à un marin d'Innsmouth par le père de mon arrière-grand-mère, quel qu'il fût. Ce regard fixe dans le visage de ma grand-mère et de l'oncle suicidé pouvait n'être que pure imagination de ma part – surexcitée par la malédiction d'Innsmouth qui avait si sombrement coloré mes chimères. Mais pourquoi mon oncle s'était-il tué après une recherche généalogique en Nouvelle-Angleterre ?

Pendant plus de deux ans je combattis ces réflexions avec un certain succès. Mon père me procura une situation dans une compagnie d'assurances, et je m'enterrai dans la routine le plus profondément possible. Pourtant, durant l'hiver 1930-1931, les rêves commencèrent. Ils furent d'abord très espacés et insidieux, puis de plus en plus nombreux et frappants au fil des semaines. De grandes étendues liquides s'ouvraient devant moi, et j'errais à travers de gigantesques portiques engloutis et des labyrinthes de murs cyclopéens envahis d'herbes en compagnie de poissons grotesques. Ensuite apparurent les *autres formes*, qui me remplissaient d'une horreur sans nom lorsque je m'éveillais. Mais au cours des rêves elles ne m'inspiraient aucune crainte – j'étais

des leurs ; je portais leurs ornements inhumains, je parcourais leurs routes aquatiques et je récitais de monstrueuses prières dans leurs détestables temples du fond de la mer.

J'en rêvais bien plus que je n'en pouvais retenir, mais même ce que je me rappelais chaque matin suffirait à me faire passer pour un fou ou un génie si j'osais tout écrire. Je sentais qu'une effroyable influence cherchait à m'arracher progressivement au monde raisonnable de la vie normale pour me plonger dans des abîmes innommables de ténèbres et d'inconnu ; tous ces phénomènes m'affectaient durement. Ma santé et ma physionomie se dégradèrent régulièrement, jusqu'au jour où je dus enfin renoncer à ma situation pour adopter la vie immobile et recluse d'un malade. Une bizarre affection nerveuse s'était emparée de moi, et j'étais par moments presque incapable de fermer les yeux.

C'est alors que je commençai à m'examiner devant la glace avec une inquiétude croissante. Les lents ravages de la maladie ne sont pas agréables à observer, mais, dans mon cas, l'altération était plus subtile et plus déconcertante. Mon père parut s'en apercevoir, lui aussi, car il se mit à me regarder curieusement, presque avec effroi. Que m'arrivait-il ? Serait-il possible que j'en vienne à ressembler à ma grand-mère et à mon oncle Douglas ?

Une nuit je fis un rêve terrifiant dans lequel je rencontrais mon aïeule au fond de la mer. Elle habitait un palais phosphorescent aux multiples terrasses, aux jardins d'étranges coraux lépreux et de grotesques efflorescences bractées, et elle m'accueillit avec une chaleur qui n'allait peut-être pas sans ironie. Elle avait changé – comme changent ceux qui prennent goût à l'eau – et me dit qu'elle n'était jamais morte. Bien mieux, elle était allée en un lieu dont son fils mort avait eu connaissance, et elle avait plongé dans un royaume dont les merveilles l'attendaient lui aussi – mais qu'il avait rejeté d'un coup de pistolet. Ce serait également mon royaume – je ne pouvais y échapper. Je ne mourrais jamais, mais je vivrais avec ceux qui existaient déjà bien avant que l'homme ne foule la terre.

Je rencontrai aussi ce qui avait été sa grand-mère. Pendant quatre-vingt mille ans Pth'thya-l'yi avait vécu dans Y'ha-nthlei, où elle était revenue à la mort d'Obed Marsh. Y'ha-nthlei ne fut pas détruit quand les hommes de la surface de la terre firent exploser dans la mer leurs armes de mort. On n'a jamais pu détruire Ceux des Profondeurs, même si la magie paléogène des Anciens oubliés a pu parfois les tenir en échec. Pour le moment, ils se reposaient ; mais quelque jour, s'ils se souvenaient, ils monteraient à nouveau prélever le tribut que le Grand Cthulhu désirait ardemment. Ce serait la prochaine fois une cité plus importante qu'Innsmouth. Ils avaient projeté de

s'étendre et avaient apporté là-haut ce qui les y aiderait ; maintenant il leur fallait attendre une fois de plus. Je devrais faire pénitence pour avoir provoqué la mort des hommes de la surface, mais la peine serait légère. Tel fut le rêve dans lequel je vis un *shoggoth* pour la première fois, et ce spectacle me réveilla, hurlant d'épouvante. Ce matin-là le miroir m'apprit irrévocablement que j'avais désormais *le masque d'Innsmouth*.

Jusqu'ici je ne me suis pas tué comme mon oncle Douglas. J'ai acheté un pistolet automatique et j'ai failli sauter le pas, mais certains rêves m'en ont dissuadé. Les pires degrés de l'horreur s'atténuent, et je me sens étrangement attiré par les profondeurs inconnues de la mer au lieu de les craindre. J'entends et je fais des choses bizarres dans mon sommeil puis je m'éveille avec une sorte d'exaltation et non plus de terreur. Je ne crois pas avoir besoin d'attendre la complète métamorphose comme la plupart l'ont fait. Sinon, mon père m'enfermerait probablement dans une maison de santé de la même façon que mon pauvre petit cousin. Des splendeurs inouïes et stupéfiantes m'attendent dans ces profondeurs, et j'irai bientôt à leur recherche. *Iä-R'lyeh ! Cthulhu fhtagn ! Iä ! Iä !* Non, je ne me tuerai pas – on ne peut pas m'obliger à me tuer !

Je vais tout préparer pour que mon cousin s'échappe de cet asile de Canton, et nous irons ensemble à Innsmouth dans l'ombre des prodiges. Nous nagerons jusqu'à ce récif qui médite dans la mer, nous plongerons à travers de noirs abîmes jusqu'à la cyclopéenne Y'ha-nthlei aux mille colonnes, dans ce repaire de Ceux des Profondeurs, et nous y vivrons à jamais dans l'émerveillement et la gloire.

[1] B & M. : la ligne Boston et Maine. *(N.d.T.)*

[2] *Young Men's Christian Association* : Union chrétienne des jeunes gens. *(N.d.T.)*

[3] *Green :* espace vert communautaire dans une agglomération, en général près de l'église. *(N.d.T.)*

[4] De l'époque des rois George d'Angleterre. *(N.d.T.)*

[5] *M.E. Church : Methodist English Church. (N.d.T.)*

[6] La veille du 1er mai et celle de la Toussaint. *(N.d.T.)*

LA MAISON DE LA SORCIÈRE

The Dreams in the Witch-House - 1933 (1932)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin.

Étaient-ce les rêves qui avaient amené la fièvre ou la fièvre les rêves, Walter Gilman n'en savait rien. Derrière tout cela était tapie l'horreur sourde, purulente, de la vieille ville, et de l'abominable mansarde moisie, à l'abri d'un pignon, où il étudiait, écrivait et se colletait avec les chiffres et les formules quand il ne se retournait pas dans son maigre lit de fer. Son oreille devenait d'une sensibilité surnaturelle, intolérable, aussi avait-il depuis longtemps arrêté sur la cheminée la pauvre pendule dont le tic-tac finissait par lui sembler un fracas d'artillerie. La nuit, les mouvements indistincts de la ville obscure au-dehors, les sinistres galopades de rats dans les cloisons vermoulues, et le craquement des poutres invisibles de la maison séculaire lui donnaient à eux seuls l'impression d'un pandémonium de stridences. Les ténèbres grouillaient toujours de sons inexplicables – et pourtant il tremblait parfois que ces bruits-là ne cessent pour faire place à certains autres, plus assourdis, qu'il soupçonnait de rôder derrière eux.

Il vivait dans l'immuable cité d'Arkham, hantée de légendes, où les toits en croupe tanguent et ploient les uns contre les autres au-dessus des greniers où se cachaient les sorcières pour échapper aux soldats du roi, dans le sombre passé de la province. Aucun endroit de cette ville n'était plus imprégné de souvenirs macabres que la chambre au pignon où il logeait – car c'étaient cette maison, cette chambre qui avaient abrité aussi la vieille Keziah Mason, dont nul n'a jamais pu expliquer l'évasion *in extremis* de la prison de Salem. C'était en 1692 – le geôlier devenu fou bredouilla qu'un petit animal à fourrure, aux crocs blancs, s'était échappé de la cellule de Keziah, et Cotton Mather lui-même fut incapable d'interpréter les courbes et les angles barbouillés sur la pierre grise des murs avec un liquide rouge visqueux.

Peut-être Gilman aurait-il dû moins s'acharner dans ses études. Le calcul non euclidien et la physique quantique suffisent à fatiguer n'importe quel cerveau ; et quand on y ajoute le folklore, en essayant de déceler un étrange arrière-plan de réalité à plusieurs dimensions sous les allusions morbides des légendes gothiques et les récits extravagants chuchotés au coin de la cheminée, peut-on s'attendre à éviter le surmenage intellectuel ? Gilman venait de Haverhill, mais ce fut seulement à Arkham, après son inscription à l'université, qu'il commença à associer ses mathématiques aux légendes fantastiques de la magie ancienne. Quelque chose dans l'air de la vénérable

ville travailla obscurément son imagination. Les professeurs de Miskatonic lui avaient vivement conseillé de se détendre, allégeant à dessein son programme sur certains points. Par ailleurs, ils l'avaient empêché de consulter les vieux livres suspects traitant de secrets interdits qu'on gardait sous clé dans une cave à la bibliothèque de l'université. Autant de précautions qui vinrent trop tard, de sorte que Gilman eut de terribles aperçus du redoutable *Necronomicon* d'Abdul Alhazred, du fragmentaire *Livre d'Eibon,* et du livre interdit de von Juntz, *Unaussprechlichen Kulten,* à mettre en corrélation avec ses formules abstraites sur les propriétés de l'espace et les relations entre les dimensions connues et inconnues.

Il savait que sa chambre se trouvait dans la vieille Maison de la Sorcière – en fait c'était pour cela qu'il l'avait prise. On trouvait dans les archives du comté d'Essex beaucoup de documents sur le procès de Keziah Mason, et ce qu'elle avait avoué sous la contrainte devant le tribunal d'Oyer et Terminer [1] avait fasciné Gilman plus que de raison. Elle parlait au juge Hathorne de lignes et de courbes qu'on pouvait tracer pour indiquer les voies qui menaient à travers les murs à des espaces différents au-delà du nôtre, et elle laissait entendre qu'on utilisait fréquemment ces lignes et ces courbes lors de certaines assemblées nocturnes dans la sombre vallée de la Pierre Blanche de l'autre côté de Meadow Hill et sur l'île déserte de la rivière. Elle avait aussi parlé de l'Homme Noir, du serment qu'elle avait prêté et de son nouveau nom secret, Nahab. Puis, ayant tracé ces formules sur les murs de sa cellule, elle avait disparu.

Gilman, qui croyait d'étranges choses au sujet de Keziah, avait éprouvé une émotion bizarre en apprenant que sa demeure était encore debout après plus de deux cent trente-cinq ans. Quand il sut quelles rumeurs couraient en secret à Arkham sur la présence persistante de Keziah dans la vieille maison et les rues étroites, les marques irrégulières de dents humaines laissées sur certains dormeurs dans telle ou telle maison, les cris d'enfants entendus vers la veille du Premier-Mai et de la Toussaint, la puanteur souvent observée dans le grenier de la vieille maison après ces périodes redoutables, enfin le petit animal velu aux dents aiguës qui hantait le bâtiment délabré et la ville, venant flairer curieusement les gens aux heures noires d'avant l'aube, alors il résolut de s'y installer à tout prix. Il fut aisé d'y obtenir une chambre ; car la maison, ayant mauvaise réputation, était difficile à louer, et vouée depuis longtemps aux petits loyers. Gilman n'aurait su dire ce qu'il espérait y trouver, il savait seulement qu'il voulait habiter la demeure où on ne sait quelle circonstance avait donné, plus ou moins soudainement, à une vieille femme quelconque du XVII^e^ siècle l'intuition de perspectives mathématiques qui dépassaient peut-être les recherches modernes les plus poussées de Planck, de Heisenberg, d'Einstein et de Sitter.

Il examina la charpente et le plâtre des murs pour y chercher des traces de dessins secrets à tous les endroits accessibles où le papier s'était décollé, et en une semaine il parvint à se faire donner la mansarde est où l'on prétendait que Keziah préparait ses sortilèges. Elle était libre dès son arrivée – car personne ne tenait jamais à y rester longtemps – mais le propriétaire polonais avait renoncé à la louer. Pourtant il n'arriva rien de particulier à Gilman jusqu'à l'époque de la fièvre. Aucune ombre de Keziah ne traversa les mornes couloirs et les logements, aucun petit animal velu ne se glissa pour le flairer dans son aire lugubre, et pas le moindre signe des incantations de la sorcière ne vint récompenser sa recherche incessante. Il allait parfois se promener dans l'obscur labyrinthe des ruelles non pavées aux relents de moisissure où de mystérieuses maisons brunes, sans âge, penchées et chancelantes, le lorgnaient ironiquement à travers d'étroites fenêtres à petits carreaux. Il savait que d'étranges choses s'étaient produites là autrefois, et une vague impression, derrière les apparences, suggérait que tout, de ce monstrueux passé – au moins dans les venelles les plus étroites, les plus sombres et tortueuses –, n'était pas complètement mort. Il alla aussi une ou deux fois en barque jusqu'à l'île malfamée de la rivière, et fit un croquis des angles singuliers formés par les alignements moussus de pierres levées grises, dont l'origine était si mystérieuse et d'une si lointaine antiquité.

La chambre de Gilman était de bonne taille mais d'une forme bizarrement irrégulière ; le mur nord s'inclinait sensiblement vers l'intérieur de la pièce, d'un bout à l'autre, tandis que le plafond bas descendait en pente douce dans la même direction. À part un trou de rat évident et les traces d'autres trous qu'on avait bouchés, il n'y avait pas d'accès – ni vestiges de quelque moyen de passage – menant à l'espace qui devait exister entre le mur oblique et la muraille extérieure verticale sur la face nord de la maison, bien que celle-ci vue du dehors révélât l'emplacement d'une fenêtre condamnée depuis très longtemps. La soupente au-dessus du plafond – qui devait avoir un plancher oblique – était également inaccessible. Lorsque Gilman grimpa sur une échelle jusqu'à la partie horizontale du grenier, couverte de toiles d'araignées, au-dessus du reste de la mansarde, il découvrit les marques d'une ancienne ouverture, hermétiquement close de lourdes planches fixées par les solides chevilles de bois familières aux charpentiers de l'époque coloniale. Mais aucun effort de persuasion ne put décider l'impassible propriétaire à le laisser explorer aucun de ces deux espaces clos.

À mesure que le temps passait, sa fascination grandit pour le mur et le plafond anormaux de sa chambre ; car il commença à lire dans leurs angles étranges une signification mathématique qui semblait offrir de vagues indices concernant leur but. La vieille Keziah, se dit-il, devait avoir d'excellentes raisons d'habiter une pièce aux

angles singuliers ; n'était-ce pas grâce à certains angles qu'elle prétendait franchir les limites du monde spatial que nous connaissons ? Son intérêt se détourna peu à peu des vides inexplorés derrière les surfaces obliques, puisqu'il apparaissait maintenant que le propos de ces surfaces s'adressait au côté où il se trouvait déjà.

La menace de fièvre cérébrale et les rêves s'annoncèrent au début de février. Depuis quelque temps, les angles bizarres de la chambre de Gilman semblaient avoir sur lui un effet étrange, presque hypnotique ; et tandis qu'avançait le triste hiver, il se surprit à fixer de plus en plus intensément le coin où le plafond incliné vers le bas rejoignait le mur incliné vers l'intérieur. À peu près à la même époque, son incapacité à se concentrer sur ses études universitaires l'inquiéta énormément, et son appréhension avant l'examen de fin de semestre devint extrême. Mais la sensibilité excessive de son ouïe n'était pas moins gênante. La vie était devenue une perpétuelle et intolérable cacophonie, à laquelle s'ajoutait constamment la terrifiante impression que *d'autres* sons – peut-être venus de régions au-delà de la vie – attendaient, vibrant juste au seuil de l'audible. Si outrés que puissent être les bruits réels, ceux des rats dans les vieilles cloisons étaient les pires. Leur grattement semblait parfois non seulement furtif mais voulu. Quand il venait du mur oblique nord il s'y mêlait une sorte de cliquetis sec – et lorsqu'il semblait sortir de la soupente fermée depuis un siècle au-dessus du plafond oblique, Gilman se raidissait comme s'il redoutait quelque horreur qui n'attendait que le moment de s'abattre pour l'engloutir complètement.

Les rêves outrepassaient toutes les bornes de la raison, et Gilman y devinait la résultante de ses études conjointes en mathématiques et en folklore. Il avait trop médité sur les régions imprécises que ses formules lui faisaient pressentir au-delà des trois dimensions connues, et sur la possibilité que la vieille Keziah – guidée par on ne sait quelle influence – en ait réellement découvert la clé. Les archives jaunies du comté rapportant son témoignage et celui de ses accusateurs suggéraient diaboliquement des notions étrangères à l'expérience humaine – et les descriptions du redoutable petit être velu qui lui servait de démon familier étaient terriblement réalistes malgré leurs détails incroyables.

Cette créature, pas plus grosse qu'un rat de bonne taille, et que les gens de la ville appelaient curieusement « Brown Jenkin », devait être le fruit d'un cas remarquable d'hallucination collective, car en 1692 onze personnes affirmaient l'avoir aperçue. Il courait aussi des rumeurs récentes qui déroutaient et troublaient par leur concordance. Les témoins parlaient d'un animal à long poil, au corps de rat, mais dont la tête barbue aux dents pointues exprimait une malveillance humaine tandis que ses pattes ressemblaient à de minuscules mains d'homme. Il servait de messager entre Keziah et

le diable, se nourrissant du sang de la sorcière – qu'il suçait comme un vampire. Sa voix était une sorte de gloussement répugnant et il parlait toutes les langues. Parmi les étranges monstruosités que Gilman voyait en rêve, rien ne lui inspirait plus de terreur et d'écœurement que cet avorton hybride et impie, dont l'image traversait ses visions sous une forme mille fois plus détestable que tout ce que lui avaient fait imaginer à l'état de veille les vieux témoignages et les modernes on-dit.

Les rêves de Gilman étaient en général des plongées à travers des abîmes infinis de crépuscule indiciblement coloré et de sons au déconcertant désordre ; des abîmes dont les propriétés physiques et gravitationnelles, comme les relations avec sa propre essence, échappaient à toute tentative d'explication. Il ne marchait ni ne grimpait, ne volait ni ne nageait, sans non plus ramper ni se tortiller ; mais il faisait toujours l'expérience d'un mode de déplacement mi-volontaire et mi-involontaire. Il pouvait difficilement juger de sa propre position, car la vue de ses bras, de ses jambes et de son torse semblait toujours empêchée par une étrange perturbation de la perspective ; mais il sentait que son organisme et ses facultés subissaient d'une manière ou d'une autre une prodigieuse mutation et une propulsion oblique – non sans certains rapports grotesques avec ses proportions et ses moyens normaux.

Les abîmes, loin d'être vides, étaient peuplés de masses de substance aux nuances inconnues, présentant des angles indescriptibles, dont les unes semblaient organiques et d'autres inorganiques. Quelques-uns des objets organiques pouvaient éveiller de vagues souvenirs au fond de sa mémoire, bien qu'il ne parvînt pas à former une idée consciente de ce que par dérision ils lui rappelaient ou lui suggéraient. Dans les rêves plus récents, il commença à distinguer des catégories selon lesquelles les objets organiques semblaient se répartir, et qui impliquaient, pour chaque cas, des espèces radicalement différentes de comportement et de motivation. L'une de ces catégories lui parut réunir des objets un peu moins illogiques et aberrants que les autres dans leurs mouvements.

Tous ces objets – organiques ou non – échappaient totalement à la description ou même à la compréhension. Gilman comparait quelquefois les masses inorganiques à des prismes, des labyrinthes, des grappes de cubes et de plans, des constructions cyclopéennes ; et les êtres organiques le frappaient diversement comme des groupes de bulles, de pieuvres, de mille-pattes, d'idoles hindoues vivantes et d'arabesques compliquées saisies d'une sorte d'animation ophidienne. Tout ce qu'il voyait était indescriptiblement menaçant et horrible ; et chaque fois qu'une des entités organiques semblait par ses mouvements déceler sa présence, il éprouvait une peur atroce, profonde, qui généralement le réveillait en sursaut. Il n'en savait pas plus sur le déplacement des entités organiques que sur le principe de ses propres mouvements.

Avec le temps, il observa un nouveau mystère : certaines entités avaient tendance à apparaître brusquement dans le vide, ou à disparaître totalement avec la même soudaineté. Le tumulte de cris, de grondements qui envahissait les abîmes défiait toute analyse quant à la hauteur, au timbre ou au rythme ; mais il semblait synchrone avec de vagues changements dans l'apparence de tous les objets indéterminés, organiques ou inorganiques. Gilman redoutait sans cesse qu'il n'atteigne quelque intolérable degré d'intensité au cours de l'une ou l'autre de ses mystérieuses fluctuations qui revenaient toujours, impitoyablement.

Mais ce n'était pas dans ces tourbillons de totale étrangeté qu'il voyait Brown Jenkin. L'épouvantable petit monstre était réservé à des rêves plus clairs et plus saisissants qui l'attaquaient au moment même où il allait sombrer au plus profond du sommeil. Couché dans le noir, il luttait pour rester éveillé quand une faible lueur dansante faisait miroiter la chambre séculaire, soulignant d'une brume violette la convergence des plans obliques qui avait capté insidieusement son esprit. L'horreur surgissait du trou de rat dans le coin de la pièce et trottinait vers lui sur le plancher aux larges lames affaissées, son petit visage humain barbu exprimant une hideuse avidité – mais heureusement, ce rêve se dissipait toujours avant que la bête ne fût à portée de fourrer son museau contre lui. Elle avait des canines atrocement longues et acérées. Gilman s'efforçait chaque jour de boucher le trou de rat, mais chaque nuit les occupants réels des cloisons rongeaient l'obstacle, quel qu'il fût. Il avait une fois prié le propriétaire d'y clouer une plaque de fer-blanc, mais la nuit suivante les rats creusaient un nouveau trou – et ce faisant ils poussèrent ou traînèrent dans la chambre un drôle de petit os.

Gilman ne parla pas de sa fièvre au médecin, sachant qu'il ne pourrait pas passer ses examens si on l'envoyait à l'infirmerie alors qu'il avait besoin de tout son temps pour réviser. En fait, il échoua en calcul différentiel et en études supérieures de psychologie générale, mais il garda l'espoir de rattraper le temps perdu avant la fin du trimestre. Ce fut en mars que survint un élément nouveau dans les rêves plus clairs du premier sommeil, et la figure cauchemardesque de Brown Jenkin s'accompagna d'une forme floue qui en vint peu à peu à évoquer une vieille femme voûtée. Cette innovation l'inquiétant plus qu'il n'aurait su le dire, il finit par conclure que c'était l'image d'une vieille mégère qu'il avait réellement rencontrée deux fois dans l'obscur labyrinthe des ruelles proches des quais abandonnés. À chacune de ces apparitions, le regard fixe, malveillant, sardonique et apparemment sans but de la sorcière l'avait fait frissonner, surtout la première fois, lorsqu'un énorme rat traversant comme une flèche l'entrée ombreuse d'une venelle toute proche le fit sans raison songer à Brown Jenkin. À présent, se dit-il, ces peurs nerveuses se reflétaient dans ses rêves désordonnés.

Que la vieille maison eût une influence néfaste, il ne pouvait le nier ; mais les traces de sa curiosité morbide du début l'y retenaient. Il se disait que seule la fièvre était responsable de ses chimères nocturnes, et que la fin de l'accès le libérerait des monstrueuses visions. Elles étaient, néanmoins, abominablement frappantes, convaincantes, et il lui restait au réveil le sentiment d'avoir éprouvé beaucoup plus de choses qu'il ne se le rappelait. Il avait l'atroce certitude d'avoir parlé dans ces rêves oubliés avec Brown Jenkin et la vieille femme, qui le pressaient de venir avec eux pour rencontrer un troisième personnage doué d'une puissance supérieure.

Vers la fin de mars, il se remit aux mathématiques, mais les autres matières l'ennuyaient de plus en plus. Il s'était découvert un don intuitif pour résoudre les équations riemanniennes, et stupéfiait le professeur Upham par sa compréhension des problèmes de la quatrième dimension et d'autres qui laissaient sans voix tout le reste de la classe. Un après-midi, il y eut une discussion sur l'existence possible de courbures insolites de l'espace, et de points théoriques d'approche ou même de contact entre notre partie du cosmos et diverses autres régions aussi éloignées que les étoiles les plus lointaines ou les abîmes transgalactiques eux-mêmes – ou même aussi fabuleusement distantes que les unités cosmiques expérimentalement concevables au-delà du continuum espace-temps einsteinien. Gilman traita ce thème avec une aisance qui remplit d'admiration toute l'assistance, même si certaines de ses hypothèses proposées à titre d'exemple ne firent qu'encourager les perpétuels bavardages sur la bizarrerie de sa nervosité et de sa solitude. Ce qui fit hocher la tête aux étudiants fut le ton sérieux de sa théorie selon laquelle un homme – doué de connaissances mathématiques dépassant de l'avis général toutes les probabilités d'acquisition humaine – pourrait passer volontairement de la terre à tout autre corps céleste situé à l'un d'une infinité de points précis du modèle cosmique.

Un tel passage, dit-il, ne demanderait que deux étapes ; d'abord la sortie de la sphère à trois dimensions que nous connaissons, et ensuite le retour à la sphère à trois dimensions en un autre point, peut-être à une distance infinie. Que cela pût être réalisé sans perdre la vie était concevable dans beaucoup de cas. Tout être de n'importe quelle région de l'espace à trois dimensions pouvait probablement survivre dans la quatrième dimension ; et sa survie lors de la seconde étape dépendrait de la région étrangère de l'espace à trois dimensions qu'il choisirait pour sa rentrée. Les habitants de certaines planètes pouvaient vivre sur certaines autres – même si celles-ci appartenaient à des galaxies différentes, ou à des phases dimensionnellement similaires d'autres continuums espace-temps – bien que naturellement il doive exister des quantités considérables de corps ou de zones d'espace inhabitables les uns pour les autres, même s'ils sont mathématiquement juxtaposés.

Il était possible aussi que les habitants d'un monde de dimensions données puissent survivre à l'entrée dans beaucoup de mondes inconnus et incompréhensibles à dimensions supplémentaires ou indéfiniment multipliées – qu'ils soient à l'intérieur ou à l'extérieur du continuum espace-temps donné – et que la réciproque soit également vraie. C'était là un sujet de conjectures, bien qu'on puisse être à peu près certain que le type de mutation impliqué par le passage d'un système dimensionnel donné au système suivant plus élevé n'entraînerait pas la destruction de l'intégrité biologique telle que nous l'entendons. Gilman ne trouva pas d'arguments très clairs pour étayer cette dernière hypothèse, mais son imprécision sur ce point fut largement compensée par sa clarté sur d'autres sujets complexes. Le professeur Upham goûta particulièrement sa démonstration de la parenté des mathématiques supérieures avec certains moments du savoir magique transmis à travers les âges depuis une indicible antiquité – humaine ou préhumaine – où la connaissance du cosmos et de ses lois était plus vaste que la nôtre.

Vers le 1er avril, Gilman s'inquiéta sérieusement car son état fébrile persistait. Il fut aussi contrarié d'apprendre par d'autres locataires qu'il était somnambule. Il quittait souvent son lit, disait-on, et l'occupant de la chambre en dessous entendait craquer son plancher à certaines heures de la nuit. Cet homme prétendait qu'on marchait également avec des chaussures ; mais il se trompait sûrement puisque Gilman retrouvait toujours le matin ses souliers ainsi que tous ses effets exactement à leur place. On pouvait s'attendre à toutes sortes d'illusions auditives dans cette vieille maison malsaine – Gilman lui-même n'était-il pas certain de percevoir, même en plein jour, d'autres bruits que les grattements de rats, venant des vides obscurs de l'autre côté du mur oblique et au-dessus du plafond en pente ? Son oreille d'une sensibilité maladive commençait à surprendre des pas étouffés en haut dans la soupente condamnée depuis toujours, et l'impression en était parfois d'un réalisme angoissant.

Cependant il se savait devenu somnambule car à deux reprises on avait trouvé sa chambre vide la nuit, bien que ses vêtements n'aient pas bougé. Il avait là-dessus le témoignage de Frank Elwood, le seul de ses camarades que la pauvreté obligeait à loger dans cette maison sordide et malfamée. Elwood ayant travaillé bien après minuit était monté lui demander son aide pour une équation différentielle. Après avoir frappé sans obtenir de réponse, il s'était permis d'ouvrir la porte non verrouillée, pensant dans son cruel embarras que son hôte ne lui en voudrait pas d'avoir été doucement réveillé. Mais Gilman n'était pas là – et informé de ce qui s'était passé il se demanda où il avait bien pu aller, pieds nus, en pyjama. Il résolut d'approfondir la question si le phénomène se reproduisait, et songea à répandre de la farine sur le plancher du corridor pour voir où le conduirait la trace de ses pas. La porte était la seule issue

envisageable, car l'étroite fenêtre ne menait nulle part où l'on pût poser le pied.

À mesure qu'avril passait, son ouïe aiguisée par la fièvre fut importunée par les prières gémissantes d'un monteur de métiers à tisser, un superstitieux qui demeurait au rez-de-chaussée et qu'on appelait Joe Mazurewicz. Il racontait de longues histoires incohérentes à propos du fantôme de la vieille Keziah et de la bête fureteuse aux longs poils et aux crocs aigus, qui le hantaient si atrocement parfois que seul son crucifix d'argent – donné tout exprès par le père Iwanicki de l'église Saint-Stanislas – lui procurait quelque répit. Il priait à présent parce que le sabbat des sorcières approchait. La veille du Premier-Mai, c'était la nuit de Walpurgis, où les plus noirs suppôts de l'enfer parcouraient la terre et où tous les esclaves de Satan s'assemblaient pour des rites et des forfaits innommables. C'était toujours un moment terrible à Arkham, même si les gens de Miskatonic Avenue et de High ou Saltonstall Street prétendaient n'en rien savoir. Il se ferait des horreurs – et un ou deux enfants disparaîtraient probablement. Joe savait tout cela, car dans son pays natal sa grand-mère tenait ses histoires de sa propre aïeule. C'était le temps de prier et d'égrener son chapelet. Depuis trois mois Keziah et Brown Jenkin n'approchaient pas de la chambre de Joe, ni de celle de Paul Choynski, ni d'aucune autre – et cela ne présageait rien de bon lorsqu'ils se tenaient ainsi à distance. Ils devaient préparer un mauvais coup.

Le 16 avril, Gilman passa chez un médecin, et fut surpris d'apprendre que sa température n'était pas si élevée qu'il l'avait craint. Le docteur le soumit à un interrogatoire serré et lui conseilla de voir un spécialiste des maladies nerveuses. Réflexion faite, il se félicita de n'avoir pas consulté le médecin de l'université, plus curieux encore. Le vieux Waldron, qui avait déjà fait réduire ses activités, l'aurait mis au repos – et c'était impossible alors qu'il sentait si proches les extraordinaires solutions de ses équations. Il était certainement tout près de la frontière entre l'univers connu et la quatrième dimension, et qui sait jusqu'où il irait ?

Mais au moment même où ces pensées lui venaient à l'esprit, il se demanda d'où il tenait son étrange confiance. Ce sentiment redoutable d'imminence n'était-il dû qu'aux formules dont il couvrait des pages jour après jour ? Les pas imaginaires, doux, furtifs, là-haut dans la soupente condamnée minaient sa volonté. Il avait aussi maintenant l'impression grandissante qu'on cherchait sans cesse à le persuader de faire une chose abominable à laquelle il ne pouvait se résoudre. Et que signifiait ce somnambulisme ? Où allait-il parfois la nuit ? Qu'étaient ces sons faiblement suggérés qui de temps à autre semblaient filtrer au travers du désordre affolant des bruits identifiables, même en plein jour, en pleine conscience ? Leur rythme ne correspondait à rien de connu sur terre, sinon peut-être à la cadence d'une ou deux psalmodies de sabbat dont on ne doit pas parler, et il craignait quelquefois que ce ne

fût un écho du tumulte de grondements et de cris qui emplissaient les abîmes totalement étrangers du rêve.

Cependant, les rêves, eux, devenaient atroces. Dans la phase préliminaire plus claire, la vieille sorcière était d'une netteté infernale, et Gilman savait que c'était bien elle qui l'avait effrayé dans le quartier des taudis. On ne pouvait se méprendre sur son dos voûté, son long nez, son menton ridé, et ses informes vêtements bruns étaient bien ceux qu'il se rappelait. Son visage exprimait hideusement la jubilation mauvaise, et quand il s'éveilla il entendait encore une voix croassante qui persuadait et menaçait. Il devait, disait-elle, rencontrer l'Homme Noir et les accompagner tous devant le trône d'Azathoth au cœur de l'ultime Chaos. Il devait signer de son sang le livre d'Azathoth et adopter un nouveau nom secret à présent que ses recherches indépendantes étaient allées si loin. Ce qui l'empêchait de les suivre, elle, Brown Jenkin et les autres devant le trône du Chaos, où les flûtes au son maigre jouent avec indifférence, c'était qu'ayant vu le nom « Azathoth » dans le *Necronomicon,* il le tenait pour un mal primordial dont l'horreur défiait toute description.

La vieille surgissait toujours du vide près de l'angle où l'oblique vers le bas rejoignait l'oblique vers l'intérieur. Elle semblait se cristalliser en un point plus proche du plafond que du plancher, et elle était chaque nuit un peu plus proche et plus distincte avant que le rêve ne change. Brown Jenkin lui aussi se rapprochait à la fin, et ses crocs blanc jaunâtre luisaient terriblement dans cette mystérieuse phosphorescence violette. Son détestable gloussement suraigu se gravait de plus en plus dans la tête de Gilman, qui se rappelait au matin comment il avait prononcé les mots « Azathoth » et « Nyarlathotep ».

Dans les rêves plus profonds tout se précisait également, et Gilman sentait que les abîmes crépusculaires autour de lui étaient ceux de la quatrième dimension. Ces entités organiques dont les mouvements paraissaient moins manifestement aberrants et gratuits devaient être des projections de formes vivantes de notre planète, y compris d'êtres humains. Quant aux autres, il n'osait pas même s'interroger sur ce qu'elles pouvaient être dans la ou les sphères dimensionnelles auxquelles elles appartenaient. Deux des êtres mouvants les moins déroutants – un assez gros agrégat de bulles iridescentes plus ou moins sphériques et un polyèdre beaucoup plus petit aux couleurs inconnues et dont les angles changeaient à vue d'œil – semblaient remarquer sa présence, le suivant ou flottant devant lui tandis qu'il évoluait parmi les prismes gigantesques, les labyrinthes, les grappes de cubes et de plans, les constructions cyclopéennes ; et tout le temps le tumulte de cris et de grondements ne faisait que croître, comme s'il eût approché d'un monstrueux paroxysme d'une intolérable intensité.

Dans la nuit du 19 au 20 avril survint un fait nouveau. Gilman se déplaçait un peu malgré lui dans les abîmes crépusculaires, précédé de l'agrégat de bulles et du petit polyèdre flottants, quand il fut frappé par des angles étrangement réguliers formés par les arêtes d'une gigantesque grappe de prismes à côté de lui. En une seconde il se retrouva hors de l'abîme, tremblant sur le flanc d'une colline rocailleuse baignée d'une intense lumière verte. Il était pieds nus, en vêtements de nuit, et quand il essaya de marcher il s'aperçut qu'il pouvait à peine lever un pied. Un tourbillon de vapeur dérobait tout à sa vue au-delà du sol en pente, et il se contracta à l'idée des sons qui pourraient s'élever de cette vapeur.

Puis il vit deux silhouettes ramper laborieusement vers lui : la vieille femme et le petit être velu. La mégère fit un effort pour se mettre à genoux et croisa les bras d'une façon singulière, tandis que Brown Jenkin désignait une certaine direction, d'une patte hideusement anthropoïde qu'il élevait avec une visible difficulté. Poussé par une impulsion dont il ignorait l'origine, Gilman se traîna dans le sens indiqué par l'angle des bras de la vieille et de la patte du petit monstre, et il n'avait pas fait trois pas qu'il se retrouvait dans les abîmes nébuleux. Les formes géométriques grouillaient autour de lui, et il se mit à tomber vertigineusement, interminablement. Pour finir, il se réveilla sur son lit dans la mansarde aux angles déments de la vieille maison mystérieuse.

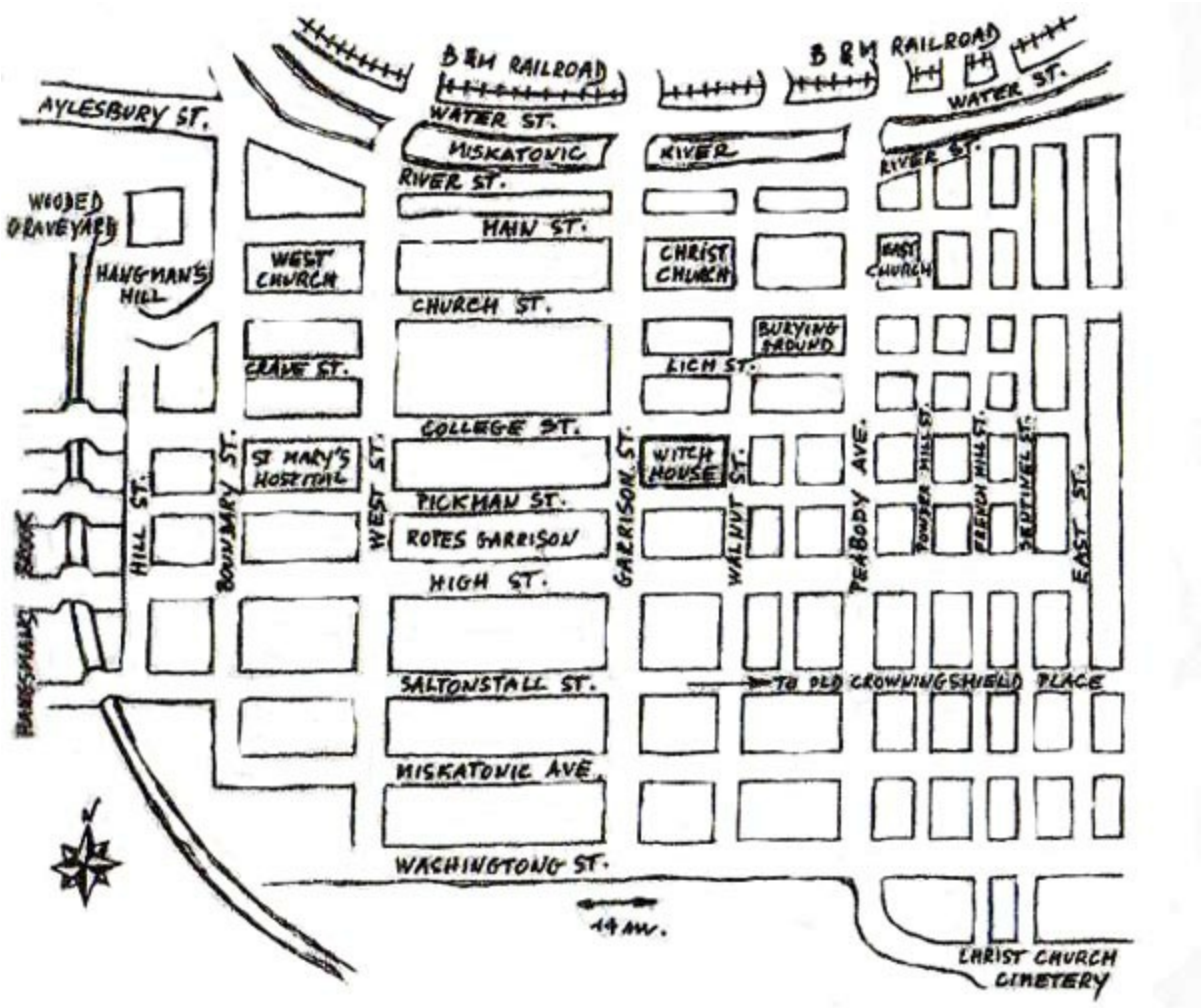
Se sentant bon à rien ce matin-là, il n'assista à aucun de ses cours. Un attrait inconnu orientait ses yeux sans motif apparent, de sorte qu'un espace vide sur le plancher retenait invinciblement son regard. À mesure que le temps passait, le point de convergence de ses yeux aveugles se déplaça, et vers midi il avait surmonté l'impulsion de fixer le vide. À deux heures il sortit pour aller déjeuner, et en parcourant les étroites ruelles de la ville, il se surprit à tourner toujours au sud-est. Il dut se forcer pour s'arrêter dans une cafétéria de Church Street, et après le repas, il ressentit l'étrange attirance, plus puissante encore.

Tout compte fait, il lui faudrait consulter un neurologue – peut-être y avait-il un rapport avec son somnambulisme –, mais en attendant il pourrait au moins essayer de rompre cet envoûtement morbide. Sans doute réussirait-il encore à échapper au magnétisme ; il se dirigea donc résolument dans le sens contraire et remonta péniblement Garrison Street vers le nord. Lorsqu'il atteignit le pont sur le Miskatonic, il fut pris d'une sueur froide, et se cramponna à la rampe de fer pour regarder en amont l'île malfamée dont les antiques alignements de pierres levées ruminaient leur morosité sous le soleil de l'après-midi.

Brusquement, il sursauta. Car il y avait sur cette île désolée une silhouette vivante

clairement distincte, et un second coup d'œil lui apprit que c'était certainement la bizarre vieille dont la sinistre image avait un effet si désastreux sur ses rêves. Près d'elle les hautes herbes bougeaient, comme si quelque autre créature s'y glissait sur le sol. Au moment où la vieille se tourna vers lui, il quitta précipitamment le pont pour aller se réfugier dans les ruelles labyrinthiques des quais de la ville. Malgré l'éloignement de l'île, il sentait qu'un mal invincible et monstrueux pouvait émaner du regard sardonique de cette créature voûtée, sans âge, vêtue de brun.

L'attrait du sud-est persistait, et il fallut à Gilman une formidable énergie pour se traîner jusqu'à la vieille maison et monter l'escalier branlant. Pendant des heures il demeura assis, silencieux, désœuvré, et ses yeux peu à peu se tournèrent vers l'ouest. À six heures, son oreille sensible perçut les prières gémissantes de Joe Mazurewicz deux étages en dessous, et, désespéré, il prit son chapeau pour repartir dans les rues dorées par le couchant, se laissant mener par l'impulsion qui l'entraînait désormais droit au sud. Une heure plus tard, la nuit le trouva en pleine campagne au-delà de Hangman's Brook, à la lueur des étoiles printanières qui scintillaient devant lui. Son envie de marcher se muait doucement en un ardent désir de bondir dans l'espace en un élan surnaturel, et il comprit brusquement où était la source de ce magnétisme.



Carte d'Arkham, dessinée par H.P.L

Elle était dans le ciel. Un point précis parmi les étoiles avait un droit sur lui et le réclamait. Cela se trouvait apparemment entre Hydra et Argo Navis [2], et il comprit qu'il était poussé dans cette direction depuis son réveil peu de temps après l'aube. Dans la matinée, ce point se trouvait sous ses pieds ; l'après-midi il montait au sud-est, et maintenant il était à peu près au sud mais poursuivait sa course vers l'ouest. Que signifiait ce nouveau phénomène ? Allait-il devenir fou ? Combien de temps cela durerait-il ? Rassemblant à nouveau son courage, Gilman se retourna et regagna péniblement la sinistre vieille maison.

Mazurewicz l'attendait à la porte, à la fois impatient et réticent, pour lui chuchoter une rumeur superstitieuse toute fraîche. Il s'agissait du « feu des sorcières ». Joe ayant fait la fête la veille au soir – c'était le jour des Patriotes au Massachusetts – était rentré après minuit. Levant les yeux sur la façade de la maison, il crut d'abord que la

fenêtre de Gilman était obscure ; puis il aperçut la lueur violette à l'intérieur. Il voulait avertir le gentleman, car tout le monde savait à Arkham que c'était la lumière magique de Keziah qui accompagnait Brown Jenkin et le fantôme de la vieille elle-même. Il n'en avait encore jamais parlé, mais il le fallait maintenant parce que cela signifiait que Keziah et son démon familier hantaient le jeune homme. Comme Paul Choynski et Dombrowski, le propriétaire, il avait cru voir à plusieurs reprises cette lumière filtrer par les crevasses de la soupente condamnée au-dessus de la chambre du jeune gentleman, mais ils avaient tous convenu de ne rien dire. Pourtant, le gentleman ferait mieux de prendre une autre chambre et de demander un crucifix à quelque bon prêtre comme le père Iwanicki.

Tandis que l'homme continuait à radoter, Gilman sentit une terreur sans nom le saisir à la gorge. Il avait beau savoir que Joe devait être à moitié soûl quand il était rentré la nuit précédente, cette mention de la lumière violette à la fenêtre de la mansarde prenait un sens effroyable. Cette sorte de lueur chatoyante dansait toujours autour de la vieille femme et du petit être velu dans les rêves clairs et saisissants qui servaient d'introduction à sa plongée dans les abîmes inconnus, et penser qu'une autre personne pût voir à l'état de veille la luminescence onirique était absolument irrecevable pour la raison. Mais où le bonhomme aurait-il pris une idée aussi bizarre ? Gilman lui-même aurait-il parlé dans son sommeil tout en parcourant la maison ? Joe affirmait que non – mais il faudrait s'en assurer. Peut-être Frank Elwood saurait-il quelque chose, bien qu'il lui coûtât de l'interroger.

La fièvre – les rêves déments – le somnambulisme – les illusions de l'ouïe – le magnétisme d'un point dans le ciel – et maintenant ce doute d'avoir en dormant dit quelque folie ! Il fallait interrompre les études, voir un neurologue, et se prendre en main. En arrivant au deuxième étage, il s'arrêta devant la porte d'Elwood mais le jeune homme était absent. Il continua à contrecœur jusqu'à sa mansarde et s'assit dans le noir. Son regard était toujours attiré vers le sud, et il se surprit en outre à tendre l'oreille, à l'affût de quelque bruit dans le grenier fermé au-dessus, en imaginant plus ou moins qu'une néfaste lueur violette filtrait à travers une fissure minuscule dans le bas plafond oblique.

Cette nuit-là, pendant son sommeil, la lumière violette se répandit sur lui, plus intense que jamais, et la vieille sorcière ainsi que le petit monstre velu – s'approchant encore davantage – se moquèrent de lui avec des gestes démoniaques et des glapissements inhumains. Il fut heureux de sombrer dans les abîmes crépusculaires au vague grondement, malgré la présence obsédante du conglomérat de bulles iridescentes et du petit polyèdre kaléidoscopique qui l'irritait et l'inquiétait. Puis vint le changement avec l'apparition au-dessus et au-dessous de lui d'immenses plans

convergents d'une substance glissante – changement qui s'acheva dans un délire fulgurant, un torrent de lumière inconnue d'outre-monde, où le jaune, le carmin, l'indigo se mêlaient follement, inextricablement.

Il était à moitié couché sur une haute terrasse aux balustrades fantastiques dominant une jungle illimitée d'incroyables pics barbares, de plans en équilibre, de dômes, de minarets, de disques horizontaux posés sur des faîtes, et d'innombrables formes plus extravagantes encore – certaines de pierre, d'autres de métal – qui resplendissaient magnifiquement sous l'éclat brûlant d'un ciel polychrome. Levant les yeux, il vit trois formidables disques de flamme, chacun d'une teinte différente, et à différentes hauteurs au-dessus d'un horizon courbe infiniment lointain de montagnes basses. Derrière lui les gradins des plus hautes terrasses s'élevaient dans le ciel aussi loin que pouvait aller son regard. La ville en bas s'étendait à perte de vue, et il espéra qu'il n'en monterait aucun son.

Le dallage d'où il se releva sans effort était fait d'une pierre veinée, polie, qu'il fut incapable d'identifier, et les carreaux étaient taillés selon des angles singuliers qui lui parurent moins asymétriques que dictés par une symétrie surnaturelle dont il ne pouvait saisir les lois. La balustrade, à hauteur de poitrine, était raffinée et fabuleusement ouvragée, tandis que le long de la rampe se succédaient à de courts intervalles des figurines grotesques d'un travail exquis. Elles semblaient faites, comme la balustrade elle-même, d'une sorte de métal luisant dont la couleur était indiscernable dans ce chaos éblouissant. Elles représentaient un corps strié en forme de tonneau portant de minces bras horizontaux divergeant comme les rayons d'une roue autour d'un anneau central, et des protubérances ou bulbes verticaux prolongeant le sommet et la base du tonneau. Chacune de ces protubérances était le moyeu d'un système de cinq longs bras plats effilés en triangle, disposés comme ceux d'une étoile de mer – presque horizontalement, mais légèrement incurvés à l'opposé du tonneau central. La base de la protubérance inférieure tenait à la longue rampe par un point si frêle que plusieurs figurines s'en étaient détachées et manquaient. Elles mesuraient environ quatre pouces et demi de haut, et les bras pointus leur donnaient un diamètre maximum de deux pouces et demi.

Lorsque Gilman se leva, les dalles parurent brûlantes à ses pieds nus. Il était absolument seul, et son premier mouvement fut de marcher jusqu'à la balustrade pour contempler la vue vertigineuse de l'interminable cité cyclopéenne presque deux mille pieds plus bas. Prêtant l'oreille, il crut entendre un tumulte rythmé de faibles voix flûtées, musicales, d'un registre tonal très étendu, qui montait des rues étroites au-dessous de lui, et il regretta de ne pouvoir discerner leurs habitants. Devant le paysage, la tête lui tourna au bout d'un moment, au point qu'il serait tombé sur le

dallage s'il ne s'était instinctivement cramponné à la superbe balustrade. Sa main droite tomba sur l'une des figurines, dont le contact parut lui rendre un peu son aplomb. Mais ce fut trop pour la finesse exotique de la ferronnerie, et la statuette hérissée de pointes se brisa net sous son étreinte. Encore étourdi, il continua de la serrer tandis que son autre main trouvait une prise sur la rampe lisse.

Alors son ouïe hypersensible perçut une présence derrière lui, et il se retourna pour regarder à l'autre bout de la terrasse nue. Cinq silhouettes approchaient doucement bien que sans précautions apparentes, dont deux étaient la sinistre vieille et le petit animal velu aux terribles dents. Les trois autres lui firent perdre conscience – car ces entités vivantes de huit pieds de haut étaient exactement semblables aux figurines hérissées de la balustrade, et se déplaçaient en agitant comme des araignées la série inférieure de leurs bras d'étoile de mer.

Gilman se réveilla dans son lit, trempé d'une sueur froide, avec une sensation de brûlure au visage, aux mains et aux pieds. Se levant d'un bond, il se lava et s'habilla en toute hâte, comme s'il lui fallait à tout prix quitter la maison le plus vite possible. Il ne savait pas où il voulait aller, mais il sentait que cette fois encore il devrait sacrifier ses cours. L'étrange attrait vers ce point du ciel entre Hydra et Argo avait disparu, mais un autre plus puissant encore prenait sa place. Il lui fallait à présent aller vers le nord – infiniment au nord. Il redoutait de traverser le pont d'où l'on voyait l'île déserte du Miskatonic, aussi prit-il celui de Peabody Avenue. Il trébucha très souvent, car ses yeux et ses oreilles étaient rivés sur un point extrêmement élevé dans le ciel bleu et vide.

Au bout d'une heure environ, ayant retrouvé un peu son sang-froid, il s'aperçut qu'il était loin de la ville. Autour de lui s'étendait le morne désert des marécages salés, et devant lui la route étroite menait à Innsmouth – la vieille cité à moitié abandonnée que les gens d'Arkham répugnaient si étrangement à visiter. Bien que l'attrait du nord n'ait pas diminué, il y résista comme il l'avait fait à l'autre, et découvrit finalement qu'il arrivait presque à les équilibrer. Il revint péniblement en ville, prit un café à un comptoir et se traîna à la bibliothèque publique où il feuilleta sans but les magazines. Il rencontra des amis qui s'étonnèrent de le voir brûlé par le soleil, mais il ne leur dit rien de sa promenade. À trois heures il alla déjeuner dans un restaurant, constatant dans l'intervalle que le magnétisme s'était atténué ou peut-être partagé. Après cela il tua le temps dans un cinéma bon marché, à revoir indéfiniment le même stupide spectacle sans y prêter la moindre attention.

Vers neuf heures du soir, il prit machinalement le chemin du retour et entra d'un pas hésitant dans la vieille maison. Joe Mazurewicz gémissait d'inintelligibles prières, et

Gilman se hâta de monter à sa mansarde sans s'arrêter pour voir si Elwood était là. Dès qu'il eut allumé l'électricité, ce fut le choc. À la faible lumière de l'ampoule il vit aussitôt sur la table ce qui n'aurait pas dû s'y trouver, et un second regard ne laissa aucune place au doute. Couchée sur le flanc – car elle ne pouvait tenir debout seule –, c'était la figurine exotique hérissée de pointes que dans son rêve monstrueux il avait détachée de la fabuleuse balustrade. Aucun détail ne manquait. Le corps strié en forme de tonneau, les minces bras rayonnants, les protubérances à chaque extrémité, et les branches plates d'étoile de mer, légèrement incurvées, qui partaient de ces protubérances – tout y était. À la lumière électrique, la couleur semblait une sorte de gris irisé veiné de vert, et Gilman dans sa stupéfaction et son horreur s'aperçut que l'une des protubérances s'achevait par une cassure déchiquetée à l'endroit où elle était d'abord fixée à la rampe de son rêve.

Seul l'état d'hébétude auquel il était enclin l'empêcha de hurler. Cette fusion du rêve et de la réalité était intolérable. Encore sous le choc, il saisit l'objet hérissé et descendit en chancelant chez Dombrowski, le propriétaire. Les prières gémissantes du superstitieux monteur de métiers résonnaient toujours dans les couloirs moisis, mais Gilman ne s'en souciait plus. Le propriétaire était là et le reçut aimablement. Non, il n'avait jamais vu cet objet et ne savait rien à son sujet. Mais sa femme lui avait dit qu'elle avait trouvé une drôle de chose en étain dans un des lits en faisant les chambres à midi, et c'était peut-être ça. Dombrowski l'appela et elle arriva en se dandinant. Oui, c'était bien ça. Elle l'avait trouvé dans le lit du jeune gentleman – du côté du mur. Ça lui avait paru très bizarre, mais bien sûr le jeune gentleman avait des tas de choses bizarres dans sa chambre – des livres, des bibelots et puis des dessins et des notes sur des papiers. Elle ne savait rien du tout là-dessus.

Gilman remonta donc l'escalier, l'esprit bouleversé, convaincu qu'il rêvait encore ou que son somnambulisme poussé à un degré incroyable l'avait entraîné à des déprédations dans des lieux inconnus. Où avait-il pris cet objet invraisemblable ? Il ne se rappelait pas l'avoir vu dans aucun musée d'Arkham. Cela s'était produit quelque part pourtant ; et son image, lorsqu'il s'en était emparé dans son sommeil, avait dû susciter l'étrange rêve de la terrasse et de sa balustrade. Demain il mènerait une enquête prudente – et verrait peut-être un neurologue.

En attendant il essaierait de garder des traces de son somnambulisme. Dans l'escalier et sur le palier du premier il sema un peu de farine qu'il avait empruntée au propriétaire en lui avouant franchement son intention. Il s'était arrêté au passage à la porte d'Elwood, mais il n'avait pas vu de lumière chez lui. Une fois dans sa chambre, il posa sur la table l'objet bardé de pointes, et totalement épuisé physiquement et mentalement, il se coucha sans prendre le temps de se déshabiller. Dans le grenier

fermé au-dessus du plafond oblique il crut entendre un faible grattement et un pas feutré, mais il était trop troublé pour y prendre garde. Le mystérieux attrait du nord redevenait très puissant, bien qu'il semblât venir maintenant d'un point situé plus bas dans le ciel.

Dans l'éblouissante lumière violette du rêve, la vieille femme et le monstre velu aux dents longues revinrent et plus distinctement que jamais. Cette fois ils l'atteignirent réellement, et il se sentit saisi par les griffes desséchées de la sorcière. Il fut tiré du lit, jeté dans l'espace vide, et pendant un moment il entendit un grondement rythmé et vit grouiller autour de lui les fluctuations crépusculaires des abîmes confus. Mais ce fut très court car il se retrouva bientôt dans un petit espace rudimentaire, aveugle, où des poutres et des planches grossières se rejoignaient au faîte juste au-dessus de sa tête, et un curieux plancher s'abaissait obliquement sous ses pieds. Posés d'aplomb sur des étais, des meubles bas pleins de livres à tous les degrés d'antiquité et de désintégration, et au milieu une table et un banc, apparemment cloués sur place. De petits objets de forme et de nature inconnues étaient rangés sur le haut des rayons, et dans l'ardente lumière violette Gilman crut voir un double de la forme hérissée de pointes qui lui avait posé une si cruelle énigme. Sur la gauche, le plancher s'interrompait brusquement au bord d'un gouffre noir, triangulaire, d'où émergea bientôt, après une série de petits bruits secs, le détestable petit monstre velu aux crocs jaunes et au visage d'homme barbu.

La mégère au sourire grimaçant étreignait toujours sa victime, et devant la table était assis un personnage que Gilman n'avait jamais vu – un homme grand, maigre, d'un noir d'encre mais sans aucun caractère négroïde ; totalement chauve et imberbe, il portait pour tout vêtement une robe informe d'une lourde étoffe noire. La table et le banc dissimulaient ses pieds, mais il devait être chaussé, car on entendait un bruit sec chaque fois qu'il changeait de position. L'homme ne parlait pas et ses traits minces et réguliers étaient absolument dépourvus d'expression. Il désignait seulement un livre d'une taille prodigieuse qui était ouvert sur la table, tandis que la mégère fourrait une énorme plume d'oie grise dans la main droite de Gilman. Sur tout cela pesait un climat de peur affolant, qui fut à son paroxysme lorsque le monstre velu grimpa aux vêtements du dormeur jusqu'à ses épaules puis descendit le long de son bras gauche, et enfin le mordit brusquement au poignet juste au-dessous de sa manche. Au moment même où le sang jaillissait de la blessure, Gilman s'évanouit.

Il se réveilla le matin du 22 avec une douleur au poignet gauche, et vit que sa manche était brune de sang séché. Ses souvenirs étaient très confus, mais la scène avec l'Homme Noir dans l'espace inconnu se détachait de façon frappante. Les rats avaient dû le mordre pendant son sommeil, suscitant le coup de théâtre de son

effroyable rêve. Ayant ouvert la porte, il constata que la farine était intacte sur le plancher du couloir, à part les larges empreintes du gros lourdaud qui logeait à l'autre bout du grenier. Il ne s'agissait donc pas de somnambulisme cette fois. Mais il fallait faire quelque chose au sujet de ces rats. Il en parlerait à son propriétaire. De nouveau il tenta de boucher le trou à la base du mur oblique, en y enfonçant un chandelier qui semblait à peu près de la bonne taille. Ses oreilles bourdonnaient abominablement comme si elles gardaient l'écho de quelque horrible bruit entendu dans ses rêves.

Tout en se levant et en changeant de vêtements, il essaya de se rappeler ce qu'il avait rêvé après la scène dans l'espace illuminé de violet, mais rien de précis ne prenait corps dans son esprit. Cette scène elle-même devait se rapporter au grenier condamné au-dessus de sa tête, qui avait d'abord assailli son imagination avec tant de violence, mais les dernières impressions étaient faibles et nébuleuses. C'étaient des évocations des vagues abîmes crépusculaires, et au-delà d'eux, d'abîmes plus vastes et plus noirs encore – où étaient absentes toutes suggestions immuables de formes. Il y avait été conduit par le conglomérat de bulles et le petit polyèdre toujours sur ses talons ; mais, comme lui-même, ils s'étaient changés en mèche de brume laiteuse, à peine lumineuse dans ce vide plus lointain des ultimes ténèbres. Quelque chose les y avait précédés – un flocon plus gros qui se condensait par moments en ébauches de formes indéfinissables, et il lui sembla qu'au lieu d'avancer en ligne droite, ils avaient suivi les courbes et les spirales étrangères d'un tourbillon de l'éther soumis à des lois inconnues de la physique et des mathématiques de tout cosmos imaginable. Finalement, s'étaient esquissées d'immenses ombres bondissantes, une monstrueuse pulsation mi-auditive, et la modulation aigre et monotone d'une flûte invisible – mais ce fut tout. Gilman jugea que cette dernière idée lui était venue de ce qu'il avait lu dans le *Necronomicon* au sujet d'Azathoth, l'entité sans esprit qui régit l'espace et le temps depuis un trône noir curieusement entouré au centre du Chaos.

Lorsque son poignet sanglant fut lavé, la blessure se révéla insignifiante, et Gilman fut intrigué par la disposition des deux minuscules morsures. Il lui vint à l'esprit qu'il n'y avait pas de sang sur le dessus-de-lit où il s'était étendu – et c'était surprenant étant donné l'importance des taches sur sa manche et sa peau. Avait-il marché dans sa chambre pendant son sommeil, et le rat l'avait-il mordu alors qu'il était assis sur une chaise ou arrêté dans quelque position moins prévisible ? Il chercha dans tous les coins des taches ou des traînées brunes, mais n'en trouva aucune. Il vaudrait mieux, se dit-il, répandre la farine à l'intérieur de la pièce autant qu'à l'extérieur – bien qu'au fond son somnambulisme ne fût plus à démontrer. Il savait qu'il marchait la nuit – et toute la question maintenant était d'y mettre fin. Il fallait demander son aide à Frank Elwood. Les étranges appels de l'espace paraissaient atténués ce matin, mais un autre

sentiment les remplaçait, encore plus inexplicable. C'était une impulsion confuse et pressante à fuir sa situation actuelle, sans la moindre idée de la direction précise qu'il voulait suivre pour s'échapper. En prenant sur la table la figurine hérissée, il s'imagina que le vieil attrait du nord reprenait un peu de force ; mais il n'en fut pas moins entièrement dominé par le nouveau désir si déconcertant.

Il descendit l'image armée de pointes chez Elwood, se cuirassant contre les jérémiades du monteur de métiers qui s'élevaient du rez-de-chaussée. Elwood était là, Dieu merci, et se montra passionné. Ils avaient le temps de bavarder un peu avant de sortir pour le petit déjeuner et l'université. Gilman s'empressa donc de donner libre cours à ses derniers rêves et à ses craintes. Son hôte fut très compréhensif et convint qu'il fallait agir. Il fut frappé des traits tirés, de l'air égaré de son visiteur, et remarqua l'étonnant coup de soleil que d'autres avaient déjà trouvé anormal la semaine précédente. Néanmoins, il avait peu de chose à dire. Il n'avait pas été témoin des crises de somnambulisme de Gilman, et ne savait rien de la singulière figure. Un soir, pourtant, il avait entendu une conversation entre Mazurewicz et le Canadien français qui logeait juste au-dessous de Gilman. Ils se confiaient leurs terribles craintes à l'approche de la nuit de Walpurgis, dans quelques jours seulement, et échangeaient des commentaires apitoyés sur le pauvre jeune homme condamné. Desrochers, le voisin du dessous, parlait des bruits de pas entendus la nuit chez Gilman, avec et sans chaussures, et de la lumière violette qu'il avait vue un soir où il était monté à pas de loup pour regarder par le trou de serrure de Gilman. Mais quand il avait aperçu cette lumière par les fentes autour de la porte, il n'avait plus osé regarder, disait-il à Mazurewicz. Il avait aussi entendu parler à voix basse – et comme il se préparait à donner des détails ses propos étaient devenus un murmure inaudible.

Elwood ne pouvait imaginer ce qu'avaient raconté ces deux bavards superstitieux, mais il supposait que leur imagination avait été excitée d'abord par les déambulations et les bavardages nocturnes de Gilman endormi, et ensuite par la proximité de la veille du Premier-Mai, traditionnellement redoutée. De toute évidence Gilman parlait dans son sommeil, et le guet de Desrochers devant le trou de serrure montrait bien que l'histoire fantastique de la lueur violette du rêve s'était répandue. Ces gens simples imaginaient vite qu'ils avaient vu les choses bizarres dont ils avaient entendu parler. Quant au plan d'action – Gilman devrait descendre dans la chambre d'Elwood et éviter de dormir seul. Elwood, s'il était éveillé, l'alerterait chaque fois qu'il se mettrait à parler ou à se lever en dormant. Il devrait aussi voir sans tarder un spécialiste. En attendant, ils iraient présenter la figurine hérissée dans les divers musées et à certains professeurs, tâchant de l'identifier, en prétendant l'avoir trouvée dans une décharge publique. Et puis Dombrowski devrait s'occuper d'empoisonner

tous ces rats dans les murs.

Réconforté par la compagnie d'Elwood, Gilman assista aux cours ce jour-là. D'étranges impulsions le tourmentaient encore, mais il réussit admirablement à les écarter. Pendant ses heures de liberté il montra la bizarre figurine à plusieurs professeurs, qui tous s'y intéressèrent vivement, sans qu'aucun puisse jeter la moindre lumière sur sa nature ou son origine. Il dormit cette nuit-là sur un lit de camp qu'Elwood avait fait monter par le propriétaire dans la chambre du deuxième étage, et pour la première fois depuis des semaines il fut délivré de tout rêve inquiétant. Mais la fièvre persistait, et les lamentations du monteur de métiers avaient une influence démoralisante.

Pendant les quelques jours suivants, Gilman jouit d'une protection presque parfaite contre les phénomènes morbides. Il n'avait manifesté, disait Elwood, aucune tendance à parler ou à se lever pendant son sommeil ; et entre-temps le propriétaire avait mis de la mort-aux-rats partout. Le seul élément de trouble était le bavardage des étrangers superstitieux, dont l'imagination était surchauffée. Mazurewicz insistait sans cesse pour qu'il se procure un crucifix, et il finit par lui en imposer un qui, disait-il, avait été béni par le bon père Iwanicki. Desrochers, lui aussi, avait son mot à dire – en fait il affirmait avoir entendu des pas furtifs dans la chambre maintenant vacante au-dessus de lui pendant la première et la deuxième nuit où Gilman était absent. Paul Choynski croyait entendre des bruits dans les couloirs et l'escalier, et soutenait qu'on avait essayé d'ouvrir doucement sa porte, tandis que Mrs Dombrowski jurait qu'elle avait vu Brown Jenkin pour la première fois depuis la Toussaint. Mais ces témoignages naïfs n'avaient pas grand sens, et Gilman laissa le crucifix de métal bon marché négligemment pendu au buffet de son hôte.

Pendant trois jours, Gilman et Elwood firent le tour des musées de la ville pour tenter d'identifier l'étrange statuette à pointes, mais toujours sans succès. Partout cependant elle éveilla un profond intérêt ; car sa totale étrangeté était un défi formidable pour la curiosité des scientifiques. L'un des petits bras rayonnants fut détaché et soumis à une analyse chimique, dont les résultats demeurent un sujet de discussion dans le milieu universitaire. Le professeur Ellery trouva dans l'étonnant alliage du platine, du fer et du tellure ; mais il s'y mêlait au moins trois autres éléments d'un poids atomique élevé que la chimie s'avérait absolument incapable de classer. Non seulement ils ne correspondaient à aucun élément connu, mais pas même aux places vacantes réservées aux éléments probables dans la classification périodique. Aujourd'hui encore le mystère reste entier, et la figurine est exposée au musée de l'université de Miskatonic.

Le matin du 27 avril, un nouveau trou de rats apparut dans la chambre que partageait Gilman, mais Dombrowski l'obtura le jour même. Le poison restait sans effet, car les grattements et les galopades dans les murs étaient pratiquement inchangés. Elwood rentra tard cette nuit-là, et Gilman l'attendit. Il ne voulait pas s'endormir seul dans une chambre – d'autant plus qu'il avait cru apercevoir au crépuscule la répugnante vieille dont l'image s'était si horriblement imposée dans ses rêves. Il se demanda qui elle était, et ce qui près d'elle remuait une boîte de conserve sur un tas d'ordures à l'entrée d'une cour sordide. La mégère avait paru le remarquer et l'avait lorgné méchamment – ou peut-être se l'était-il imaginé.

Le lendemain, les jeunes gens se sentirent tous deux très fatigués, et se dirent qu'ils dormiraient comme des souches dès la nuit tombée. Dans la soirée, plutôt somnolents, ils discutèrent des recherches mathématiques qui avaient absorbé Gilman si complètement, dangereusement peut-être, s'interrogeant sur de probables rapports mystérieux avec la magie ancienne et le folklore. Ils parlèrent de Keziah Mason, et Elwood reconnut que Gilman avait scientifiquement de bonnes raisons de penser qu'elle était tombée sur un savoir inconnu de grande portée. Les cultes interdits auxquels appartenaient ces sorcières détenaient et transmettaient souvent des secrets surprenants qui remontaient à des temps immémoriaux ; il n'était pas impossible que Keziah connût réellement l'art de franchir les frontières dimensionnelles. La tradition souligne la vanité des barrières matérielles pour arrêter les déplacements d'une sorcière ; et qui sait d'où viennent les vieilles histoires de chevauchées nocturnes sur un manche à balai ?

Restait à prouver qu'un mathématicien moderne pût acquérir des pouvoirs semblables en poursuivant seul ses recherches. La réussite, ajoutait Gilman, pouvait mener à des situations périlleuses et inconcevables ; car nul n'était capable de prévoir quelles seraient les conditions de vie dans une dimension voisine mais normalement inaccessible. D'autre part, les perspectives pittoresques étaient fantastiques. Dans certaines zones de l'espace, le temps peut-être n'existait pas, et à condition d'y entrer et d'y demeurer on pourrait conserver indéfiniment sa vie et son âge ; ne jamais subir le métabolisme organique ni ses dégradations, sauf les petits risques encourus au cours des visites à son propre monde ou à des mondes comparables. On pourrait, par exemple, passer dans une dimension intemporelle et en ressortir aussi jeune qu'auparavant à quelque époque lointaine de l'histoire terrestre.

Quelqu'un y était-il jamais parvenu ? Il était bien difficile d'en juger avec plus ou moins de certitude. Les vieilles légendes sont vagues et ambiguës, et dans les temps historiques toutes les tentatives pour franchir les vides interdits semblent compliquées par de singulières et terribles alliances avec des êtres et des messagers venus

d'ailleurs. Il y avait la figure immémoriale du représentant ou de l'envoyé de puissances cachées et redoutables – l'Homme Noir du culte des sorcières, et le Nyarlathotep du *Necronomicon*. Il existait aussi le problème déroutant des moindres émissaires ou intermédiaires – les quasi-animaux et les hybrides bizarres que les légendes décrivent comme les familiers des sorcières. En allant se coucher, tombant de sommeil, incapables de discuter davantage, Gilman et Elwood entendirent Joe Mazurewicz qui rentrait à la maison en titubant, à moitié ivre, et l'ardeur désespérée de ses prières gémissantes les fit frémir.

Cette nuit-là Gilman revit la lumière violette. Il avait entendu dans son rêve des bruits de griffes et de dents rongeuses dans les cloisons, et il lui sembla qu'un maladroit cherchait à tâtons le loquet. Puis il vit approcher sur le tapis la vieille femme et le petit monstre velu. Le visage de la harpie rayonnait d'une jubilation inhumaine, et la petite infection aux dents jaunes gloussait en désignant ironiquement au bout de la chambre Elwood qui dormait à poings fermés dans l'autre lit. Paralysé de terreur, Gilman n'eut pas même la force de crier. Comme la première fois, la hideuse mégère le saisit aux épaules, le tira de ses draps et le jeta dans l'espace vide. De nouveau l'infini hurlant des abîmes crépusculaires étincela devant lui, mais une seconde plus tard il se vit dans une ruelle inconnue, sombre, boueuse et puante, dont les vieilles maisons aux murs pourrissants se dressaient de tous les côtés.

L'Homme Noir était là, vêtu de sa robe, tel qu'il l'avait vu sous le toit pointu dans l'autre rêve, tandis que la vieille, plus proche, grimaçait avec un geste impérieux. Brown Jenkin, pris d'une sorte d'affectueux enjouement, se frottait aux chevilles de l'Homme Noir, en grande partie dissimulées par la boue épaisse. L'Homme Noir montra sans un mot une entrée obscure qui s'ouvrit sur la droite. La mégère grimaçante s'y engouffra, traînant Gilman à sa suite par sa manche de pyjama. Il y eut un escalier nauséabond aux craquements sinistres, où la vieille semblait répandre une vague lueur violette ; et enfin une porte donnant sur un palier. La sorcière tâta le loquet, ouvrit la porte et, faisant signe à Gilman de l'attendre, disparut dans les ténèbres.

L'oreille hypersensible du jeune homme perçut une affreuse plainte étouffée, et presque aussitôt la mégère sortit de la pièce portant une petite forme inerte qu'elle tendit au rêveur comme pour lui ordonner de la porter. La vue de cette forme et l'expression de son visage rompirent le sortilège. Trop hébété encore pour crier, il se précipita imprudemment dans l'escalier fétide et dehors dans la boue ; seul l'arrêta l'Homme Noir qui attendait et le prit à la gorge. Avant de perdre connaissance, il entendit, atténué, le gloussement aigu du petit monstre aux crocs acérés.

Le matin du 29, Gilman s'éveilla dans un maelström d'horreur. Au moment même

où il ouvrit les yeux, il comprit qu'il se passait une chose effroyable, car il était à nouveau dans sa vieille mansarde au plafond et au mur obliques, affalé sur le lit maintenant défait. Sa gorge était inexplicablement douloureuse, et quand il fit effort pour s'asseoir, il constata avec une terreur grandissante que ses pieds et le bas de son pyjama étaient souillés de boue séchée. Sur le moment ses souvenirs restèrent désespérément brumeux, mais il ne put douter d'avoir marché dans son sommeil. Elwood était trop profondément endormi pour l'entendre et l'arrêter. Le plancher portait de confuses empreintes boueuses, mais bizarrement elles n'arrivaient pas jusqu'à la porte. Plus Gilman les considérait, plus il les trouvait étranges ; car outre les siennes, qu'il reconnaissait, il en était de plus petites, presque rondes – telles que pourraient en faire les pieds d'un grand siège ou d'une table, sauf que la plupart avaient tendance à se diviser par moitié. Il y avait encore de curieuses traces boueuses, celles de pattes de rat qui sortaient d'un nouveau trou et y rentraient. Gilman fut frappé de stupeur et craignit de devenir fou lorsque, gagnant le seuil en chancelant, il s'aperçut qu'il n'y avait aucune trace de boue dans le couloir. À mesure qu'il se rappelait son rêve hideux il s'affolait davantage, et les lugubres litanies de Joe Mazurewicz deux étages en dessous ajoutaient à son désespoir.

Descendant chez Elwood, il le tira enfin de son sommeil et lui raconta dans quelle situation il s'était retrouvé, mais son hôte n'avait aucune idée de ce qui avait pu se passer. Où Gilman était-il allé, comment était-il rentré dans sa chambre sans laisser de trace dans le couloir, et comment les empreintes boueuses qui évoquaient des pieds de meubles s'étaient-elles mêlées aux siennes dans la mansarde, cela dépassait l'imagination. Il y avait encore ces marques sur sa gorge, sombres, livides, comme s'il avait voulu s'étrangler. Il y posa les mains, mais elles n'y correspondaient pas même approximativement. Pendant qu'ils parlaient, Desrochers passa pour dire qu'il avait entendu un fracas épouvantable au-dessus de sa tête en pleine nuit. Non, il n'y avait eu personne dans l'escalier après minuit – mais juste avant il avait surpris des pas légers dans la mansarde, et une descente furtive qui ne lui avaient pas plu. Il ajouta que cette période de l'année était très néfaste à Arkham. Le jeune gentleman ferait sûrement mieux de porter le crucifix que Joe Mazurewicz lui avait donné. Même de jour on n'était pas en sécurité, car après l'aube il y avait eu des bruits étranges dans la maison – surtout le son grêle d'un pleur d'enfant vite étouffé.

Gilman suivit machinalement les cours ce matin-là, sans apporter aucune attention soutenue à ses études. Dans l'expectative, en proie à une atroce appréhension, il semblait s'attendre à recevoir un coup mortel. À midi il déjeunait au foyer de l'université quand, attendant le dessert, il ramassa un journal sur le siège voisin. Mais il oublia le dessert ; un article en première page le laissa sans force, le regard fou, à

peine capable de régler son addition et de regagner en vacillant la chambre d'Elwood.

Il s'était produit un mystérieux enlèvement la nuit précédente dans le passage Orne, et l'enfant de deux ans d'une blanchisseuse un peu simple nommée Anastasia Wolejko avait complètement disparu. La mère, disait-on, le redoutait depuis un certain temps ; mais les raisons qu'elle donnait de ses craintes étaient si grotesques que personne ne les prit au sérieux. Elle prétendait avoir vu Brown Jenkin autour de la maison à plusieurs reprises depuis le début de mars, et elle avait compris, par ses grimaces et ses gloussements, que le petit Ladislas était marqué pour le sacrifice de l'épouvantable sabbat de la nuit de Walpurgis. Elle avait demandé à sa voisine Marie Czanek de venir coucher dans la chambre pour essayer de protéger l'enfant, mais Marie n'avait pas osé. Elle ne pouvait pas en parler à la police, qui ne croyait jamais ce genre de choses. Chaque année, aussi loin que remontassent ses souvenirs, des enfants avaient disparu de la même manière. Et son ami Pete Stowacki ne l'aiderait pas parce qu'il voulait se débarrasser de l'enfant de toute façon.

Mais ce qui donna des sueurs froides à Gilman fut la déclaration de deux fêtards qui étaient passés devant l'entrée du passage aussitôt après minuit. Ils reconnaissaient qu'ils étaient ivres, mais juraient tous deux avoir vu un trio bizarrement vêtu entrer furtivement dans le passage obscur. Il y avait, disaient-ils, un immense nègre en robe, une petite vieille en guenilles et un jeune Blanc en pyjama. La vieille traînait le jeune homme, tandis qu'aux pieds du nègre un rat apprivoisé se frottait en allant et venant dans la boue brune.

Gilman demeura assis tout l'après-midi sous le choc, et Elwood – qui avait entre-temps vu les journaux et en avait tiré de terribles conjectures – le trouva ainsi en rentrant. Cette fois ils ne pouvaient douter ni l'un ni l'autre qu'un piège hideux fût sur le point de se refermer sur eux. Entre les fantasmes du cauchemar et les réalités du monde objectif, il se nouait une relation monstrueuse, inimaginable, et seule une prodigieuse vigilance pouvait encore en prévenir les plus sinistres effets. Gilman devrait tôt ou tard consulter un spécialiste, mais le moment était mal choisi, alors que tous les journaux étaient pleins de cette affaire de rapt.

Ce qui s'était produit réellement restait un mystère insupportable, et pendant un certain temps Gilman et Elwood échangèrent à voix basse les théories les plus extravagantes. Gilman avait-il inconsciemment réussi au-delà de ses espérances dans ses recherches sur l'espace et ses dimensions ? S'était-il effectivement glissé hors de notre monde jusqu'à des points insoupçonnés et inconcevables ? En quels lieux – si lieux il y avait – était-il allé pendant ces nuits d'extranéité démoniaque ? Les grondants abîmes crépusculaires – le flanc vert de la colline – la terrasse brûlante – le

magnétisme des étoiles – l'ultime tourbillon noir – l'Homme Noir – la ruelle boueuse et l'escalier – la vieille sorcière et l'horreur velue aux longs crocs – le conglomérat de bulles et le petit polyèdre – l'étrange coup de soleil – le poignet blessé – l'énigmatique figurine – les pieds boueux – les marques sur la gorge – les contes et les frayeurs des étrangers superstitieux – que signifiait tout cela ? Jusqu'à quel point cette affaire relevait-elle des lois de la raison ?

Ils ne dormirent ni l'un ni l'autre cette nuit-là, mais le lendemain ils manquèrent tous deux les cours et restèrent à somnoler. C'était le 30 avril, et avec le crépuscule viendrait le temps de l'infernal sabbat que redoutaient tous les étrangers et les vieillards crédules. Mazurewicz rentra à six heures, annonçant ce qu'on chuchotait à la filature : les réjouissances de Walpurgis se tiendraient dans le ravin obscur derrière Meadow Hill, là où se dresse la vieille pierre blanche sur une terre étrangement dépourvue de végétation. Certains avaient même averti la police qu'il fallait chercher là le petit Wolejko disparu, mais ils ne pensaient pas qu'on ferait quoi que ce soit. Joe insista pour que l'infortuné jeune gentleman porte son crucifix à chaîne de nickel, et Gilman le mit en le laissant pendre sous sa chemise, pour faire plaisir au gars.

Tard le soir, les deux jeunes gens somnolaient dans leurs fauteuils, bercés par la prière rythmée du monteur de métiers au rez-de-chaussée. Gilman écoutait dans son demi-sommeil, et son ouïe d'une acuité surnaturelle semblait à l'affût de certain murmure ténu et redoutable derrière les bruits de la vieille maison. Des souvenirs morbides du *Necronomicon* et du Livre Noir lui revinrent à l'esprit, et il se surprit à se balancer aux cadences infâmes qui marquaient, disait-on, les plus noires cérémonies du sabbat, et dont l'origine était étrangère au temps et à l'espace qui nous sont accessibles.

Il comprit bientôt ce qu'il essayait d'entendre – la psalmodie diabolique des officiants au loin dans la vallée noire. Comment savait-il si bien ce qu'ils attendaient ? Comment connaissait-il le moment où Nahab et son acolyte devaient leur présenter la coupe débordante qui viendrait après le coq et le bouc noirs ? Voyant qu'Elwood s'était endormi, il voulut l'appeler pour le réveiller. Mais quelque chose lui ferma la bouche. Il n'était plus son maître. Aurait-il donc signé le livre de l'Homme Noir ?

Alors son oreille fiévreuse, hypersensible, distingua les notes lointaines portées par le vent. Elles franchissaient des miles et des miles de collines, de champs et de ruelles, mais il les reconnaissait pourtant. Les feux devaient être allumés, les danses avaient dû commencer. Comment pourrait-il ne pas y aller ? Qu'était-ce donc qui

l'avait pris au filet ? Les mathématiques – le folklore – la maison – la vieille Keziah – Brown Jenkin… et il vit à présent qu'un nouveau trou à rats s'ouvrait dans le mur près de son lit. Dominant la psalmodie lointaine et la prière proche de Joe Mazurewicz, un autre son lui parvint – un grattement discret mais résolu venant des cloisons. Il souhaita que les lampes électriques ne s'éteignent pas. Puis il vit au bord du trou le petit visage barbu armé de crocs – le maudit petit visage dont il saisit enfin l'abominable, l'ironique ressemblance avec la vieille Keziah – et il entendit tâtonner à la porte.

Le hurlant abîme crépusculaire étincela devant lui, il se sentit impuissant dans l'étreinte informe du conglomérat de bulles irisées. En avant, le petit polyèdre kaléidoscopique filait à vive allure, et dans le vide bouillonnant, un développement et une accélération du vague système tonal semblèrent annoncer un paroxysme indescriptible et insoutenable. Il pressentait ce qui allait arriver – l'explosion monstrueuse des chants walpurgiens, qui concentraient dans leur sonorité cosmique toute l'effervescence primitive, fondamentale, de l'espace-temps qui couve derrière les sphères de matière amoncelées, et jaillit toutefois en réverbérations rythmiques qui pénètrent atténuées tous les niveaux d'être et confèrent partout dans les mondes une terrible signification à certaines époques redoutées.

Mais tout cela disparut en un instant. Il se retrouva dans l'espace étroit au toit pointu illuminé de violet, avec son plancher oblique, les bibliothèques basses de livres anciens, la table et le banc, les objets bizarres, et le gouffre triangulaire à un bout. Sur la table était étendue une petite forme blanche – un enfant nu et inconscient – tandis que de l'autre côté la monstrueuse vieille, le regard mauvais, portait dans sa main droite un couteau luisant au manche singulier, et de sa main gauche une coupe en métal clair, de proportions insolites, couverte de dessins curieusement ciselés, et munie de deux fines anses latérales. Elle psalmodiait d'une voix rauque un rituel dont Gilman ne put comprendre la langue, mais qui rappelait un passage cité, non sans réserve, dans le *Necronomicon*.

Comme la scène devenait plus nette, il vit la mégère se pencher en avant pour lui tendre la coupe vide par-dessus la table et, incapable de contrôler ses propres mouvements, il se pencha à son tour, la saisit à deux mains, et remarqua ce faisant sa relative légèreté. Au même moment la figure répugnante de Brown Jenkin grimpa sur sa gauche au bord du sombre gouffre triangulaire. La sorcière alors lui fit signe de tenir la coupe dans une certaine position tandis qu'elle levait l'énorme et hideux couteau au-dessus de la petite victime blanche aussi haut que sa main droite pouvait se tendre. Le monstre velu aux longs crocs se mit à poursuivre en gloussant le rituel inconnu, la sorcière croassant des répons ignobles. Gilman sentit une répulsion

intense, torturante, l'atteindre malgré la paralysie de son esprit et de ses facultés d'émotion ; la coupe légère trembla sous ses doigts. Une seconde plus tard, le mouvement du couteau sur le point de s'abattre rompit enfin le sortilège, il lâcha la coupe, qui rendit en tombant un son de cloche, et se précipita comme un fou, les mains en avant, pour empêcher le crime monstrueux.

En un instant, il remonta le plancher oblique en contournant la table et arracha le couteau aux griffes de la vieille ; il le jeta avec fracas par-dessus le bord de l'étroit gouffre triangulaire. Mais un instant de plus suffit à renverser la situation ; les griffes meurtrières se refermaient sur sa gorge, tandis que le visage desséché était convulsé par une fureur démente. Sentant la chaîne du modeste crucifix lui scier le cou, il se demanda dans le danger qui le menaçait quel effet la vue de l'objet lui-même produirait sur l'infernale créature. Elle était d'une force surhumaine, mais bien qu'elle continuât de l'étrangler, il réussit à saisir sous sa chemise et à brandir l'emblème de métal, après avoir brisé la chaîne.

En le voyant, la sorcière, manifestement prise de panique, relâcha son étreinte assez longtemps pour donner à Gilman une chance de la rompre entièrement. Il libéra son cou des griffes d'acier et aurait traîné la mégère jusqu'au gouffre si elle n'avait repris de nouvelles forces pour l'étrangler de nouveau. Cette fois il décida de lui rendre la pareille en s'attaquant à son cou. Avant qu'elle pût prévenir son geste, il lui passa la chaîne du crucifix autour de la gorge, et il l'eut bientôt serrée suffisamment pour lui couper le souffle. Pendant qu'elle se débattait dans les dernières convulsions, il se sentit mordu à la cheville : Brown Jenkin était venu à la rescousse. D'un violent coup de pied il envoya l'infection par-dessus le bord du gouffre et l'entendit gémir on ne sait où dans les profondeurs.

Ignorant s'il avait tué ou non la vieille sorcière, il l'abandonna sur le plancher où elle était tombée. Alors en se retournant, il vit sur la table ce qui faillit lui faire perdre ce qui lui restait de raison. Brown Jenkin, avec sa nature coriace et quatre petites mains d'une dextérité diabolique, n'était pas resté inactif pendant que la sorcière l'étranglait. Tous les efforts avaient été vains. Ce qu'il avait évité en détournant le couteau de la jeune poitrine, les crocs jaunes de la bête maudite l'avaient fait au poignet de la victime – et la coupe tout à l'heure sur le plancher était pleine maintenant près du petit corps sans vie.

Dans son délire onirique Gilman entendit la barbare, l'infernale psalmodie du sabbat, venant d'une distance infinie, et il sut que l'Homme Noir sans doute était arrivé. Des souvenirs confus se mêlant aux mathématiques, il crut détenir dans son subconscient les *angles* dont il avait besoin pour revenir au monde normal – seul et

pour la première fois par ses propres moyens. Il était certain de se trouver dans le grenier condamné depuis toujours au-dessus de sa chambre, mais il doutait fort de pouvoir jamais s'échapper par le plancher oblique ou l'issue jadis barricadée. D'ailleurs, fuir un grenier de rêve ne le mènerait-il pas simplement dans une maison de rêve – projection anormale du lieu réel qu'il cherchait ? Il était absolument confondu de la relation entre rêve et réalité dans tout ce qu'il vivait.

Le passage à travers les abîmes confus allait être effrayant, car il y résonnerait la cadence walpurgienne, et il lui faudrait entendre enfin la pulsation cosmique jusqu'alors voilée qui lui inspirait une crainte mortelle. À présent déjà il discernait un ébranlement profond, monstrueux, dont il ne soupçonnait que trop le rythme. Au temps du sabbat elle montait toujours et gagnait les mondes pour appeler les initiés aux rites innommables. La moitié des psalmodies du sabbat étaient modelées sur ce battement vaguement perçu qu'aucune oreille terrestre ne pourrait supporter dans l'entière révélation de son ampleur. Gilman se demandait aussi s'il devait se fier à son instinct pour le ramener dans la bonne région de l'espace. Comment être sûr de ne pas atterrir sur ce flanc de colline éclairé de vert d'une planète lointaine, sur la terrasse en mosaïque au-dessus de la cité de monstres à tentacules quelque part au-delà de la galaxie, ou dans la spirale des noirs tourbillons de ce vide ultime du Chaos où règne l'indifférent Azathoth, sultan démoniaque ?

Au moment même où il plongeait, la lumière violette s'éteignit, le laissant dans une obscurité impénétrable. La sorcière – la vieille Keziah – Nahab – lui signifiait ainsi sa mort. Et mêlée à la psalmodie lointaine du sabbat et aux gémissements de Brown Jenkin en bas dans le gouffre, il crut entendre une autre plainte plus farouche monter de profondeurs inconnues. Joe Mazurewicz – les prières contre le Chaos Rampant devenaient un hurlement d'inexplicable triomphe – des mondes d'une réalité sardonique venaient heurter les tourbillons du rêve fébrile – Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreaux…

On retrouva Gilman sur le plancher de sa vieille mansarde aux angles bizarres, longtemps avant l'aube, car le terrible cri avait fait accourir aussitôt Desrochers, Choynski, Dombrowski et Mazurewicz, et avait même réveillé Elwood profondément endormi dans son fauteuil. Il était vivant, les yeux ouverts, le regard fixe, apparemment inconscient. Sa gorge portait les empreintes de deux mains meurtrières, et sa cheville gauche une affreuse morsure de rat. Son vêtement était horriblement froissé, et le crucifix de Joe avait disparu. Elwood tremblait, n'osant pas même imaginer quelle nouvelle forme avait pu prendre le somnambulisme de son ami. Mazurewicz semblait hébété à cause d'un « signe » qui lui était venu, disait-il, en réponse à ses prières, et il multiplia frénétiquement les signes de croix en entendant

crier et gémir un rat derrière la cloison oblique.

Quand le rêveur fut installé sur son lit dans la chambre d'Elwood, on envoya chercher le Dr Malkowski – un praticien du quartier qui ne répétait pas les histoires si elles risquaient d'attirer des ennuis – et il fit à Gilman deux piqûres qui le détendirent en une sorte de somnolence presque naturelle. Dans la journée le malade reprit par moments conscience, et fit à voix basse à Elwood le récit décousu de son dernier rêve. Ce fut un effort pénible, et dès le début apparut un nouveau fait déroutant.

Gilman – dont les oreilles avaient tout récemment manifesté une sensibilité exceptionnelle – était maintenant complètement sourd. Le Dr Malkowski, rappelé d'urgence, apprit à Elwood que les deux tympans étaient crevés, comme s'ils avaient subi le choc d'un son formidable dont l'intensité dépassait les notions et la résistance humaines. Comment un son pareil avait-il pu être entendu au cours des heures précédentes sans réveiller toute la vallée du Miskatonic, cela dépassait l'honnête praticien.

Elwood écrivit sur un papier ce qu'il avait à dire, de sorte que la conversation continua sans trop de difficultés. Ne sachant que faire ni l'un ni l'autre dans une pareille confusion, ils conclurent qu'il valait mieux y songer le moins possible. Ils étaient d'accord cependant pour quitter cette vieille maison maudite aussitôt qu'ils le pourraient. Les journaux du soir parlèrent d'une descente de police juste avant l'aube dans un ravin derrière Meadow Hill où étaient réunis d'étranges noctambules, et rappelèrent que la pierre blanche y faisait l'objet depuis des siècles d'un respect superstitieux. Personne n'avait été pris, mais parmi les fugitifs dispersés on avait aperçu un nègre gigantesque. Dans une autre rubrique on déclarait qu'aucune trace n'avait été retrouvée du petit disparu, Ladislas Wolejko.

L'horreur suprême survint cette nuit-là. Elwood ne l'oublierait jamais, et il dut quitter l'université jusqu'à la fin du trimestre à cause de la dépression nerveuse qui en résulta. Toute la soirée il avait cru entendre les rats dans les cloisons, mais sans y faire grande attention. Puis, longtemps après que Gilman et lui se furent couchés, des cris atroces s'élevèrent. Elwood sauta du lit, alluma l'électricité et se précipita vers le lit de son hôte. Celui-ci émettait des sons véritablement inhumains, comme s'il était en proie à une torture indescriptible. Il se tordait sous les draps, et une large tache rouge commençait à apparaître sur les couvertures.

Elwood osa à peine le toucher, mais peu à peu les cris et les convulsions s'apaisèrent. À ce moment Dombrowski, Choynski, Desrochers, Mazurewicz et le locataire du dernier étage étaient massés sur le seuil, et le propriétaire avait envoyé sa femme retéléphoner au Dr Malkowski. Tout le monde hurla lorsque la forme d'un gros

rat bondit soudain de sous les draps ensanglantés et fila à l'autre bout du plancher dans un trou voisin fraîchement ouvert. Quand le médecin arriva et entreprit de retirer ces effroyables couvertures, Walter Gilman était mort.

Il serait barbare de faire plus que suggérer ce qui avait tué Gilman. C'était pratiquement un tunnel qui traversait son corps – et son cœur avait été dévoré. Dombrowski, hors de lui devant l'échec de ses efforts incessants pour empoisonner les rats, renonça à toute idée de bail, et moins d'une semaine après il avait déménagé avec tous ses plus vieux locataires dans une maison miteuse mais moins ancienne de Walnut Street. Le plus dur pendant quelque temps fut de calmer Joe Mazurewicz ; car le monteur de métiers qui broyait du noir était incapable de rester sobre, et ne faisait que gémir et marmonner des histoires d'horreur et de fantômes.

Il semble que pendant cette dernière nuit atroce, Joe se soit penché pour regarder les traces de pattes sanglantes qui menaient du lit de Gilman au trou de rat voisin. Sur le tapis elles étaient très confuses, mais le plancher était à nu entre le bord du tapis et la plinthe. Là Mazurewicz avait découvert une chose monstrueuse – du moins il le croyait, car personne ne partageait tout à fait son avis malgré l'indéniable singularité des empreintes. Les traces sur le parquet étaient sans aucun doute extrêmement différentes des empreintes normales d'un rat, mais même Choynski et Desrochers refusèrent d'admettre qu'elles ressemblaient à celles de quatre minuscules mains humaines.

La maison ne fut plus jamais louée. Dès que Dombrowski l'eut quittée, la chape de l'irrémédiable abandon commença de s'étendre sur elle, car les gens l'évitaient à la fois pour son ancienne réputation et à cause de sa nouvelle puanteur. Peut-être la mort-aux-rats de l'ancien propriétaire avait-elle fini par agir, mais peu après son départ l'endroit devint une gêne pour le voisinage. Des fonctionnaires de la santé découvrirent que l'odeur venait des espaces clos au-dessus et à côté de la mansarde de l'est, et s'accordèrent à penser que le nombre de rats morts devait être considérable. Ils conclurent néanmoins qu'on perdrait son temps à ouvrir le toit pour désinfecter les recoins depuis longtemps condamnés ; car l'infection serait bientôt dissipée, et l'on n'était guère délicat dans le quartier. En fait il avait toujours couru de vagues rumeurs sur des puanteurs inexpliquées tout en haut de la Maison de la Sorcière aussitôt après la veille du Premier-Mai et de la Toussaint. Les voisins en ronchonnant acceptèrent le *statu quo* – mais l'odeur fétide n'en était pas moins un argument supplémentaire contre la maison. Finalement elle fut condamnée comme impropre à l'habitation par l'inspecteur des bâtiments.

Les rêves de Gilman et les incidents qui les accompagnèrent n'ont jamais été

expliqués. Elwood, dont les réflexions sur toute l'affaire vous feraient parfois perdre la tête, revint à l'université l'automne suivant, et obtint son diplôme en juin. Il constata qu'on parlait beaucoup moins de spectres en ville, et en effet – malgré certaines rumeurs de ricanements fantomatiques dans la maison déserte, qui durèrent presque autant que le bâtiment lui-même – on ne conta plus à mi-voix aucune autre apparition de la vieille Keziah ni de Brown Jenkin après la mort de Gilman. C'est plutôt une chance qu'Elwood ne se soit pas trouvé à Arkham cette dernière année où certains faits réveillèrent brusquement les racontars locaux au sujet des horreurs passées. Bien sûr il en entendit parler un peu plus tard et souffrit d'indicibles tourments en de sombres et incertaines conjectures ; mais cela même était moins cruel que la présence concrète des choses et ce qu'il aurait pu voir.

En mars 1931, une tempête détruisit le toit et la grande cheminée de la Maison de la Sorcière, alors inoccupée, de sorte qu'un désordre de briques brisées, de bardeaux noircis et moussus, de planches et de poutres pourries s'effondra dans le grenier et en défonça le plancher. Tout l'étage au-dessous fut obstrué de débris, mais personne ne prit la peine de toucher à ce fatras jusqu'à l'inévitable démolition de la bâtisse délabrée. Cette dernière étape survint en décembre de la même année, et ce fut avec le déblaiement de l'ancienne chambre de Gilman par des ouvriers inquiets et réticents que les bavardages commencèrent.

Parmi les décombres qui avaient crevé l'ancien plafond oblique, plusieurs choses alertèrent les ouvriers, qui prévinrent la police. Par la suite la police à son tour prévint le coroner et plusieurs professeurs de l'université. Il y avait des os – sérieusement écrasés et brisés, mais manifestement humains – dont l'âge visiblement récent s'opposait de manière inexplicable à l'époque reculée où leur seule cachette possible, la soupente basse au plancher oblique, avait dû être fermée à toute présence humaine. Le médecin légiste déclara que certains appartenaient à un jeune enfant, alors que d'autres – mêlés à des lambeaux pourris d'étoffe brunâtre – étaient ceux d'une femme âgée, de petite taille et voûtée. Un tri minutieux des débris révéla aussi beaucoup de minuscules os de rats pris dans l'effondrement, ainsi que d'autres plus anciens rongés par de petits crocs d'une façon qui suscitait parfois bien des débats et des réflexions.

On découvrit d'autres objets, notamment les fragments confondus de beaucoup de livres et de papiers, mêlés à une poussière jaunâtre résultant de la désintégration de volumes encore plus vieux. Tous sans exception semblaient avoir trait à la magie noire sous ses formes les plus évoluées et les plus horribles ; la date assurément récente de certains documents reste toujours un mystère aussi insoluble que celui des derniers ossements humains. Plus énigmatique encore est la parfaite homogénéité de

l'écriture archaïque, indéchiffrable, découverte sur une large gamme de papiers dont l'état et le filigrane indiquent des différences de datation de cent cinquante à deux cents ans. Aux yeux de certains, cependant, le plus mystérieux de tout est la diversité des objets totalement inexplicables – dont les formes, les matières, les styles de fabrication et les usages défiaient toute conjecture – et qu'on avait trouvés épars au milieu des débris, naturellement plus ou moins abîmés. L'un d'eux – qui intéressa vivement plusieurs professeurs de Miskatonic – est une horreur très endommagée, assez semblable à l'étrange figurine donnée par Gilman à l'université, mais plus grande, faite d'une singulière pierre bleuâtre au lieu de métal, et munie d'un socle aux angles insolites et aux hiéroglyphes incompréhensibles.

Archéologues et anthropologues essaient encore aujourd'hui d'expliquer les bizarres dessins ciselés sur une coupe écrasée en métal léger dont l'intérieur portait, quand on la trouva, de sinistres taches brunes. Les étrangers et les grands-mères crédules sont tous inépuisables au sujet du crucifix de nickel à la chaîne brisée mêlé aux débris, et dans lequel Joe Mazurewicz reconnut en tremblant celui qu'il avait donné au pauvre Gilman, des années plus tôt. Certains croient que ce crucifix a été traîné par les rats dans le grenier condamné, tandis que d'autres pensent qu'il a toujours été sur le plancher dans un coin de l'ancienne chambre de Gilman. D'autres encore, y compris Joe lui-même, ont des théories trop invraisemblables et extravagantes pour un jugement sensé.

Quand on abattit le mur oblique dans la chambre de Gilman, on s'aperçut que l'espace triangulaire autrefois fermé entre cette cloison et le mur nord de la maison contenait beaucoup moins de gravats, même proportionnellement à sa taille, que la chambre proprement dite ; mais on y trouva une épouvantable couche de matière plus ancienne qui paralysa d'horreur les démolisseurs. Bref, le sol était un véritable ossuaire fait de squelettes de petits enfants – certains assez récents, mais d'autres remontant par des degrés infinis jusqu'à une telle ancienneté qu'ils tombaient presque en poussière. Sur cette profonde strate osseuse reposait un couteau de grande taille, visiblement très ancien, et d'un dessin grotesque, exotique et surchargé – au-dessus duquel s'entassaient les débris.

Au milieu de cet amas, coincé entre une planche tombée et quelques briques cimentées provenant des ruines de la cheminée, un objet devait susciter à Arkham plus de trouble, de terreur dissimulée et de commentaires ouvertement superstitieux que tout ce qu'on avait découvert dans la maudite maison hantée. C'était le squelette à demi écrasé d'un énorme rat sans doute malade, dont les anomalies de forme sont toujours un objet de discussion et l'occasion aussi d'une singulière réserve parmi les membres de la section d'anatomie comparée de Miskatonic. On divulgua très peu de

chose au sujet de ce squelette, mais les ouvriers qui l'avaient découvert parlaient à voix basse d'un air horrifié des longs poils brunâtres qui l'accompagnaient.

Les os des pattes minuscules, dit-on, dénotent des facultés de préhension plus caractéristiques d'un petit singe que d'un rat ; tandis que le crâne aux féroces crocs jaunes est absolument anormal, car vu sous certains angles il paraît la caricature monstrueuse d'un crâne humain en miniature. Les ouvriers se signèrent avec épouvante quand ils exhumèrent cette abomination, mais plus tard ils brûlèrent des cierges en témoignage de gratitude à l'église Saint-Stanislas, parce que ce gloussement suraigu de fantôme, ils étaient sûrs de ne plus l'entendre jamais.

[1] En vieux français dans le texte. Ancienne procédure expéditive qui prévoyait interrogatoire et jugement dans la même séance.

[2] Le navire *Argo* sur lequel Jason partit avec les Argonautes à la recherche de la Toison d'or. L'Hydre et Argo sont des constellations de l'hémisphère Sud. (NdT.)

LE MONSTRE SUR LE SEUIL

The Thing on the Doorstep – 1937 (1933)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin.

I

Il est vrai que j'ai logé six balles dans la tête de mon meilleur ami, et pourtant j'espère montrer par le présent récit que je ne suis pas son meurtrier. D'abord on dira que je suis fou – plus fou que l'homme que j'ai tué dans sa cellule à la maison de santé d'Arkham. Plus tard, certains de mes lecteurs pèseront chaque déclaration, la rapprochant des faits connus, et se demanderont comment j'aurais pu juger autrement que je ne l'ai fait après avoir regardé en face la preuve de cette horreur : ce monstre sur le pas de la porte.

Jusqu'alors, moi aussi je n'ai vu que folie dans les histoires extravagantes qui m'ont poussé à agir. Aujourd'hui encore, je me demande si je n'ai pas été trompé – ou bien si je ne suis pas fou après tout. Je ne sais pas, mais d'autres ont d'étranges choses à raconter sur Edward et Asenath Derby, et même les policiers flegmatiques ne parviennent pas à expliquer cette dernière visite effroyable. Ils ont mollement essayé de fabriquer une hypothèse de plaisanterie sinistre ou de vengeance de domestiques renvoyés, tout en sachant au fond d'eux-mêmes que la vérité est infiniment plus terrible et plus incroyable.

J'affirme donc que je n'ai pas assassiné Edward Derby. Je dirai plutôt que je l'ai vengé, et que, ce faisant, j'ai purgé la terre d'un fléau qui aurait pu par la suite déchaîner sur le genre humain des épouvantes indicibles. Il y a de redoutables zones d'ombre au bord de nos chemins quotidiens, et parfois quelque âme damnée force la frontière. Quand cela arrive, celui qui le sait doit frapper avant de se soucier des conséquences.

J'ai connu Edward Pickman Derby toute sa vie. De huit ans mon cadet, il fut si précoce que nous eûmes beaucoup de choses en commun dès qu'il eut huit ans et moi seize. C'était l'écolier le plus extraordinaire que j'aie jamais connu, et il écrivait à sept ans des vers d'un caractère sombre, fantastique, presque morbide qui stupéfiaient les professeurs autour de lui. Peut-être son éducation privée, sa vie recluse et choyée furent-elles pour quelque chose dans son précoce épanouissement. Enfant unique, il avait une fragilité organique dont s'alarmaient ses parents, qui l'adoraient et le

retenaient d'autant plus étroitement près d'eux. On ne le laissait jamais sortir sans sa nurse et il avait rarement l'occasion de jouer librement avec d'autres enfants. Tout cela favorisa certainement chez le jeune garçon une vie intérieure singulière et secrète, où l'imagination lui ouvrait la seule route vers la liberté.

Quoi qu'il en soit, sa culture juvénile était prodigieuse et bizarre ; ses écrits nés sans effort me fascinaient malgré notre différence d'âge. J'avais à cette époque un penchant pour l'art d'inspiration plus ou moins grotesque, et je découvris chez ce jeune enfant une rare affinité d'esprit. Il y avait sans aucun doute, à l'arrière-plan de notre amour commun des ombres et des merveilles, l'antique cité, dégradée et subtilement redoutable, où nous vivions : Arkham, vouée aux sorcières, hantée de légendes, dont les toits à deux pentes, blottis et affaissés, et les balustrades effritées de l'époque géorgienne méditaient hors du temps au bord du Miskatonic au sombre murmure.

Le temps passa, je m'orientai vers l'architecture et renonçai à mon projet d'illustrer un recueil de poèmes démoniaques d'Edward, mais notre camaraderie n'en fut en rien affectée. L'étrange génie du jeune Derby s'épanouit remarquablement, et dans sa dix-huitième année son recueil de poèmes cauchemardesques fit vraiment sensation quand il parut sous le titre *Azathoth et autres horreurs*. Il entretenait une correspondance suivie avec le fameux poète baudelairien Justin Geoffrey, qui écrivit *Le Peuple du Monolithe*, et mourut en hurlant dans une maison de fous, en 1926, après sa visite d'un village hongrois de sinistre renommée.

En matière d'indépendance et de vie pratique, Derby avait en revanche un retard considérable du fait de son existence choyée. Sa santé s'était améliorée, mais ses habitudes de dépendance puérile étaient encouragées par des parents exagérément protecteurs, de sorte que jamais il ne voyageait seul, ne prenait de décisions personnelles ni n'assumait de responsabilités. Il apparut très tôt qu'il ne serait pas de taille à se battre en affaires ou sur le plan professionnel, mais la fortune familiale était assez solide pour que cela ne fût pas dramatique. Parvenu à l'âge d'homme, il gardait un air faussement enfantin. Blond aux yeux bleus, il avait le teint frais d'un enfant, et la moustache qu'il essayait de faire pousser ne se discernait qu'à peine. Sa voix était douce et claire, et son existence dorlotée et inactive lui donnait une rondeur juvénile plutôt que le ventre naissant d'une maturité précoce. Il était de bonne taille avec un beau visage qui en eût fait un grand séducteur si sa timidité ne l'avait retenu dans les études livresques et l'isolement.

Ses parents l'emmenaient chaque été à l'étranger, et il assimila très vite les aspects superficiels de la pensée et les formes d'expression européennes. Son talent, dans la

ligne de Poe, tourna de plus en plus au style décadent, une autre sensibilité et d'autres aspirations artistiques commencèrent à s'éveiller en lui. Nous avions à cette époque de grandes discussions. J'avais fait mes études à Harvard, puis dans un bureau d'architecte à Boston, je m'étais marié et j'étais enfin revenu à Arkham pour y exercer ma profession, installé dans la demeure familiale de Saltonstall Street depuis que mon père vivait en Floride pour sa santé. Edward venait presque chaque soir, si bien qu'à mes yeux il faisait partie de la maison. Il avait une manière personnelle de sonner ou de frapper qui devint un véritable signal codé et, le dîner fini, je guettais les sons familiers : trois coups brefs, suivis de deux encore après une pause. Plus rarement j'allais chez lui et regardais avec envie les livres mystérieux de sa bibliothèque qui grandissait sans cesse.

Derby étudia à l'université de Miskatonic à Arkham, car ses parents ne lui auraient pas permis de vivre en pension loin d'eux. Il y entra à seize ans et termina ses études trois ans plus tard, s'étant spécialisé en littérature anglaise et française, mais obtenant les meilleures notes en tout sauf en mathématiques et en sciences. Il fréquenta fort peu les autres étudiants, non sans envier la société « hardie » ou « bohème » dont il singeait le langage superficiellement « spirituel » et l'absurde affectation d'ironie, tout en souhaitant avoir l'audace d'adopter la même conduite douteuse.

En revanche, il devint un fervent de la tradition magique occulte, qui faisait et fait encore la réputation de la bibliothèque de Miskatonic. Toujours occupé, apparemment, d'imaginaire et de bizarre, il approfondit alors les véritables énigmes et alphabets secrets légués par un passé fabuleux pour guider ou dérouter la postérité. Il lut entre autres le terrible *Livre d'Eibon,* le *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz et le *Necronomicon* interdit de l'Arabe fou Abdul Alhazred, sans toutefois le dire à ses parents. Il avait vingt ans quand naquit mon fils – mon unique enfant – et parut heureux que je donne son nom au nouveau venu : Edward Derby Upton.

À vingt-cinq ans, Edward Derby était prodigieusement cultivé et assez connu comme poète et « fantaisiste », bien que le manque de contacts et de responsabilités ait ralenti son essor littéraire et gâté ses œuvres d'un défaut d'originalité et d'un abus d'érudition. J'étais peut-être son ami le plus intime – trouvant en lui une mine inépuisable de spéculations passionnantes, tandis qu'il se liait à mes conseils sur tous les sujets dont il ne voulait pas parler à ses parents. Il restait célibataire – plus par timidité, inertie et sujétion familiale que par inclination – et n'avait de rapports sociaux que très limités et de pure forme. Lorsque la guerre survint, son état de santé comme son caractère timoré le retinrent au logis. J'entrai à l'école d'officiers de Plattsburgh, mais je n'eus pas l'occasion de partir outre-mer.

Ainsi les années passèrent. Edward avait trente-quatre ans quand sa mère mourut, et il resta prostré pendant des mois, frappé d'étranges troubles psychologiques. Son père l'emmena néanmoins en Europe, et il réussit à guérir sans garder de traces visibles. Il sembla par la suite en proie à une sorte de gaieté absurde, comme s'il avait en partie échappé à quelque esclavage insoupçonné, il se mit à fréquenter, malgré son âge, le groupe le plus « avancé » de l'université, et assista à des excès d'une extrême licence – il dut un jour, cédant à un chantage, payer une forte somme (qu'il m'emprunta) pour cacher à son père sa complicité dans une affaire louche. Certaines rumeurs très bizarres circulaient au sujet de la bande extravagante de Miskatonic. On parla même de magie noire et d'événements absolument incroyables.

II

Edward avait trente-huit ans quand il fit la connaissance d'Asenath Waite. Elle avait, je pense, dans les vingt-trois ans à l'époque, et suivait à Miskatonic un cours de métaphysique médiévale. La fille d'un de mes amis l'avait déjà rencontrée à la Hall School de Kingsport, préférant l'éviter à cause de sa réputation singulière. Elle était brune, plutôt petite et très belle malgré des yeux protubérants ; mais quelque chose dans son expression éloignait les personnes impressionnables. Néanmoins, c'étaient surtout ses origines et sa conversation qui poussaient la moyenne des gens à la fuir. C'était une Waite d'Innsmouth, et de sombres légendes s'accumulaient depuis des générations sur cette ville croulante, à moitié déserte, et ses habitants. On parle de marchés abominables conclus vers 1850, et d'un apport insolite « pas tout à fait humain » dans les vieilles familles de l'ancien port de pêche en déclin – des légendes comme seuls les Yankees d'autrefois savent en imaginer et en répéter avec toute leur épouvante.

Le cas d'Asenath s'aggravait du fait qu'elle était la fille d'Ephraïm Waite – enfant tardive d'une épouse inconnue qui ne se montrait que voilée. Ephraïm vivait dans une demeure délabrée de Washington Street et ceux qui l'avaient vue (les gens d'Arkham évitaient autant que possible d'aller à Innsmouth) affirmaient que les fenêtres du grenier étaient toujours condamnées et que des bruits étranges venaient parfois de l'intérieur à la tombée de la nuit. Le vieil homme passait pour avoir fait en son temps de prodigieuses études de magie, et pouvoir à son gré déchaîner ou calmer des tempêtes en mer. Je l'avais aperçu une ou deux fois dans ma jeunesse quand il venait à Arkham consulter des ouvrages interdits à la bibliothèque de l'université, et j'avais détesté son visage saturnien de rapace, avec son fouillis de barbe gris fer. Il était mort fou – dans des circonstances assez suspectes – juste avant que sa fille (dont il faisait

par testament une pupille nominale du principal) n'entre à Hall School, mais elle avait été son élève, d'une avidité maladive, et lui ressemblait parfois diaboliquement.

L'ami dont la fille avait été la condisciple d'Asenath Waite raconta beaucoup de choses singulières quand on apprit les relations qu'Edward avait avec elle. Asenath, au collège, se donnait pour une sorte de magicienne, et semblait en effet capable d'accomplir quelques prodiges tout à fait déconcertants. Elle prétendait pouvoir déclencher des orages, bien que son apparent succès fût généralement attribué à un don mystérieux de prémonition. Tous les animaux lui témoignaient une antipathie marquée, et elle faisait hurler n'importe quel chien par certains gestes de sa main droite. Elle affichait parfois un langage et des connaissances étonnants et très choquants chez une jeune fille, ou effrayait ses camarades par des œillades et des clins d'œil équivoques, paraissant tirer de sa présente situation une ironie savoureuse et obscène.

Plus exceptionnels pourtant étaient les exemples indiscutables de son influence sur les autres. Elle avait un pouvoir hypnotique extraordinaire. En regardant fixement une de ses compagnes, elle donnait souvent à celle-ci l'impression d'un *échange de personnalités* – comme si le sujet, momentanément placé dans le corps de la magicienne, pouvait voir à l'autre bout de la pièce son propre corps, dont les yeux saillants brûlaient d'une flamme étrange. Asenath faisait souvent des déclarations fracassantes sur la nature de la conscience et son indépendance à l'égard de la structure physique – ou du moins des processus vitaux de cette structure. Elle enrageait pourtant de n'être pas un homme car elle croyait qu'un cerveau mâle possédait certains pouvoirs cosmiques, rares et très étendus. Avec un cerveau d'homme, disait-elle, il lui serait possible non seulement d'égaler mais de surpasser son père dans la maîtrise de forces inconnues.

Edward rencontra Asenath à une réunion de *l'intelligentsia* dans une des chambres d'étudiants, et quand il vint me voir, le lendemain, il fut incapable de me parler d'autre chose. Il l'avait trouvée tout occupée des intérêts et du savoir qui le passionnaient lui-même et, qui plus est, sa beauté l'avait fasciné. Je n'avais jamais vu la jeune femme et ne me rappelais que vaguement les allusions fortuites à son sujet, mais je savais qui elle était. Il semblait assez regrettable que Derby en fût à ce point bouleversé ; mais je ne fis rien pour le décourager, car une opposition ne peut que nourrir cette sorte d'engouement. Il n'avait pas, dit-il, parlé d'elle à son père.

Au cours des semaines suivantes, il ne fut guère question que d'Asenath dans les propos du jeune Derby. D'autres à présent remarquaient les amours automnales d'Edward, tout en convenant qu'il ne paraissait pas son âge et qu'il n'était en aucune

façon mal assorti à sa bizarre idole. Malgré son indolence et son égocentrisme complaisant, il n'avait que peu d'embonpoint et son visage était exempt de rides. Asenath, en revanche, portait avant l'âge la patte-d'oie, qui trahit le constant exercice d'une intense volonté.

Vers cette époque, Edward m'amena la jeune fille, et je vis tout de suite que son intérêt pour elle n'était pas sans réciproque. Elle le regardait continuellement, presque comme une proie, et je compris que leur intimité serait indissoluble. J'eus peu après la visite du vieux Mr Derby, que j'avais toujours admiré et respecté. Ayant appris la nouvelle amitié de son fils, il avait arraché au « gamin » toute la vérité. Edward avait l'intention d'épouser Asenath, et il avait même cherché des maisons en banlieue. Sachant que j'avais toujours sur son fils une grande influence, le père se demandait si je pourrais l'aider à rompre un si fâcheux projet ; mais j'exprimai à contrecœur mes doutes. Le problème cette fois n'était pas la faiblesse d'Edward mais la puissante volonté de la femme. L'éternel enfant avait transféré sa dépendance de l'image parentale à une autre, nouvelle et plus forte, et l'on n'y pouvait rien.

Le mariage fut célébré un mois après par un juge de paix, selon le vœu de la future épouse. Sur mon conseil, Mr Derby n'y fit aucune objection et lui, ma femme, mon fils et moi assistâmes à la brève cérémonie, dont les autres invités étaient les jeunes fous du collège. Asenath avait acheté à la campagne, au bout de High Street, la vieille maison Crowninshield, et ils se proposaient de s'y installer après un court déplacement à Innsmouth, d'où l'on devait ramener trois domestiques, des livres et du mobilier. Si Asenath s'installait à Arkham au lieu de rentrer définitivement chez elle, c'était moins sans doute pour Edward et son père que par un désir personnel de se rapprocher du collège, de sa bibliothèque et de sa bande de « sophistiqués ».

Quand Edward vint me voir après la lune de miel, je le trouvai quelque peu changé. Asenath l'avait fait renoncer à son embryon de moustache, mais il y avait plus que cela. Il semblait plus grave et plus pensif, sa moue habituelle d'enfant indocile avait fait place à un air de vraie tristesse ou presque. J'étais perplexe, ne sachant si ce changement me plaisait ou non. Certes, il paraissait maintenant plus normalement adulte qu'auparavant. Peut-être le mariage était-il une bonne chose – le changement de dépendance ne pouvait-il être un passage de véritable neutralité avant de mener enfin à une autonomie responsable ? Il vint seul, car Asenath était très occupée. Elle avait rapporté quantité de livres et de matériel d'Innsmouth (Derby frissonna en prononçant ce nom), et achevait la restauration de la maison et du domaine de Crowninshield.

La demeure où elle était née – dans cette ville – était plutôt inquiétante, mais il y avait vu certains objets qui lui avaient appris des choses surprenantes. Depuis

qu'Asenath le conseillait, il progressait rapidement dans les sciences ésotériques. Elle proposait parfois des expériences très audacieuses et décisives – il ne se sentait pas le droit de les décrire – mais il avait confiance en ses pouvoirs et ses intentions. Les trois domestiques étaient très bizarres : un couple incroyablement âgé qui avait servi le vieil Ephraïm et, de temps à autre, parlait à mots couverts de lui et de la défunte mère d'Asenath, plus une jeune servante basanée aux traits manifestement anormaux, et qui dégageait une perpétuelle odeur de poisson.

III

Au cours des deux années suivantes, je vis de moins en moins Derby. Une quinzaine passait quelquefois sans que résonne à la porte le signal familier, trois coups puis deux, et quand il venait – ou si j'allais chez lui, ce qui devenait de plus en plus rare –, il évitait d'aborder les sujets brûlants. Il était devenu très réservé à propos des recherches occultes qu'il décrivait et discutait à fond d'habitude, et préférait ne pas parler de sa femme. Elle avait terriblement vieilli depuis leur mariage jusqu'à paraître, curieusement, la plus âgée des deux. Son visage exprimait une résolution farouche, et elle inspirait tout entière une vague et indéfinissable répulsion. Ma femme et mon fils le remarquèrent comme moi, et nous cessâmes peu à peu de la voir – ce dont elle fut grandement soulagée, Edward le reconnut dans un de ses moments de muflerie puérile. De temps à autre, les Derby faisaient de longs voyages, en Europe officiellement, bien qu'Edward fît allusion parfois à des destinations mystérieuses.

C'est au bout d'un an que les gens commencèrent à parler de changement chez Edward Derby. Des propos en l'air car ce changement était purement psychologique ; mais on relevait des détails intéressants. Ici et là, semblait-il, on observait chez lui des expressions ou des comportements incompatibles avec sa mollesse naturelle. Par exemple, alors qu'autrefois il ne savait pas conduire, on le voyait parfois maintenant rentrer ou sortir à toute allure par la vieille entrée de Crowninshield, au volant de la puissante Packard d'Asenath, conduisant de main de maître et affrontant les embouteillages avec une habileté et une décision tout à fait étrangères à ses habitudes. Dans ces cas-là il semblait toujours partir en voyage ou en revenir – quel voyage, nul ne le savait –, avec toutefois une prédilection particulière pour la route d'Innsmouth.

Curieusement, la métamorphose ne paraissait pas vraiment sympathique. On disait qu'il ressemblait alors trop à sa femme, ou au vieil Ephraïm Waite lui-même – ou peut-être ces moments donnaient-ils l'impression d'être anormaux parce qu'ils étaient rares. Parfois, quelques heures après être parti ainsi, il revenait nonchalamment étendu sur le siège arrière de la voiture tandis qu'un chauffeur ou un mécanicien

manifestement payé pour cela conduisait à sa place. En outre, son attitude dans la rue – quand il faisait la tournée, de plus en plus réduite, de ses relations (y compris ses visites chez moi) – se caractérisait le plus souvent par son irrésolution d'autrefois dont la puérilité irresponsable était plus marquée encore que par le passé. Tandis que le visage d'Asenath vieillissait, celui d'Edward – en dehors de ces moments exceptionnels – se détendait en une sorte d'excessive immaturité, sauf quand y passait la trace fugitive d'une tristesse ou d'une compréhension nouvelles. C'était très déconcertant. Cependant, les Derby quittèrent presque complètement le cercle « avancé » du collège – non pas, disait-on, qu'ils en soient dégoûtés eux-mêmes, mais parce que quelque chose dans leurs études actuelles choquait jusqu'aux plus endurcis des autres décadents.

La troisième année de son mariage, Edward commença à me confier franchement son mécontentement et une certaine crainte. Il me donna à entendre que les choses « allaient trop loin », et tint des propos obscurs sur le besoin de « sauvegarder son identité ». Au début, je ne relevai pas ces allusions, mais, à la longue, je finis par l'interroger prudemment, car je me rappelai ce qu'avait dit la fille de mon ami à propos de l'influence hypnotique d'Asenath sur les autres filles de l'école – ces expériences où des étudiantes, se croyant dans son corps, se voyaient elles-mêmes à l'autre bout de la pièce. Il parut à la fois inquiet et reconnaissant de mes questions, et marmonna qu'il aurait un jour un entretien sérieux avec moi.

Vers cette époque, le vieux Mr Derby mourut, ce dont, par la suite, je ne pus que me réjouir. Edward fut très affecté mais pas du tout désorienté. Il voyait très peu son père depuis son mariage, car Asenath avait concentré sur elle tout ce qu'il pouvait éprouver d'attachement familial. On le jugea sans cœur après ce deuil – surtout depuis qu'il affectait de plus en plus de désinvolture et d'assurance en voiture. Il souhaita alors retourner dans la vieille demeure des Derby, mais Asenath tint à rester à la maison Crowninshield, où elle avait maintenant ses habitudes.

Peu de temps après, ma femme apprit une chose étrange d'une de ses amies – une des rares personnes qui n'avaient pas abandonné les Derby. Allant voir le couple, et parvenue au bout de High Street, elle avait vu une voiture surgir de l'allée, avec au volant un Edward étonnamment sûr de lui et presque sarcastique. Ayant sonné, elle apprit de la jeune servante repoussante qu'Asenath était absente elle aussi ; mais par hasard elle avait en partant jeté un coup d'œil sur la maison. Et à l'une des fenêtres de la bibliothèque d'Edward, elle avait aperçu un visage aussitôt dérobé – un visage dont l'expression de chagrin, de défaite et de regret désespéré était indiciblement poignante. C'était, chose incroyable étant donné son habituelle allure dominatrice, celui d'Asenath ; la visiteuse aurait pourtant juré qu'à cet instant c'étaient les yeux

tristes, brouillés, du pauvre Edward qui l'habitaient.

Les visites d'Edward se firent désormais un peu plus fréquentes et ses allusions, parfois, se précisèrent. Ce qu'il disait était incroyable, même dans cet Arkham séculaire et hanté de légendes ; mais il me jetait son ténébreux savoir avec tant de sincérité et de conviction que je craignis pour sa raison. Il évoquait de terribles assemblées dans des lieux solitaires, des ruines cyclopéennes au cœur des forêts du Maine, sous lesquelles de larges escaliers menaient aux abîmes de nocturnes secrets, d'angles complexes qui conduisaient à travers des murs invisibles en d'autres régions de l'espace et du temps, et de hideux échanges de personnalité qui permettaient l'exploration de lieux interdits et lointains, sur d'autres planètes, dans un continuum spatio-temporel différent.

Parfois, à l'appui de certaines assertions extravagantes, il me montrait des objets qui me stupéfiaient – de couleurs insaisissables et de structure déconcertante, ne ressemblant à rien de connu sur terre, dont les courbes et les surfaces ne répondaient à aucun dessein concevable ni n'obéissaient à aucune géométrie intelligible. Ces choses, disait-il, venaient « d'ailleurs » ; et sa femme savait se les procurer. Quelquefois – mais toujours en chuchotements terrifiés et obscurs – il émettait des suppositions à propos du vieil Ephraïm Waite, qu'il avait vu de temps à autre, jadis, à la bibliothèque du collège. Ces vagues intuitions n'étaient jamais explicites mais semblaient graviter autour de quelque doute particulièrement atroce, à savoir si oui ou non le vieux magicien était bien mort – autant spirituellement que physiquement.

Il arrivait à Derby d'interrompre brusquement ses révélations, et je me demandais si Asenath n'aurait pas pu deviner à distance ses propos et le couper par un genre inconnu de mesmérisme télépathique – un de ces pouvoirs qu'elle avait révélés à l'école. Elle se doutait certainement qu'il me faisait des confidences, car, au fil des semaines, elle essaya de mettre fin à ses visites avec des mots et des regards d'une puissance inexplicable. Il lui était très difficile de venir me voir, car bien qu'il prétendît se rendre ailleurs, une force invisible venait généralement entraver ses mouvements ou lui faire oublier momentanément sa destination. Il venait d'habitude quand Asenath était partie – « partie dans son propre corps », comme il le dit bizarrement un jour. Elle s'en apercevait toujours plus tard – les domestiques épiant les allées et venues de son mari – mais, manifestement, elle jugeait maladroit de réagir avec violence.

IV

Derby était marié depuis plus de trois ans quand, un jour d'août, je reçus ce télégramme du Maine. Il y avait deux mois que je ne l'avais vu, mais j'avais appris qu'il était « en voyage d'affaires ». Asenath était censée l'accompagner, quoique des commères vigilantes aient affirmé qu'il y avait quelqu'un en haut dans la maison, derrière les fenêtres aux doubles rideaux tirés. Elles avaient observé les achats faits par les domestiques. Et maintenant le shérif de Chesuncook me télégraphiait au sujet d'un fou crotté qui, sorti de la forêt en proie à un furieux délire, réclamait à grands cris ma protection. C'était Edward – il avait juste été capable de se rappeler son nom et puis le mien et mon adresse.

Chesuncook se trouve à la lisière des forêts les plus sauvages, les plus profondes et les moins explorées du Maine ; il me fallut une journée entière de voyage fébrile et cahotant, sous la menace de paysages fantastiques, pour y parvenir en voiture. Je trouvai Derby dans une cellule de la « ferme communale », oscillant entre la frénésie et l'abattement. Il me reconnut aussitôt, et se mit à débiter à mon intention un torrent de paroles insensées et à demi incohérentes.

« Dan… Pour l'amour de Dieu ! La fosse aux shoggoths ! Au bas des six mille marches… L'abomination des abominations… Je n'ai jamais voulu qu'elle m'emmène, et c'est là que je me suis retrouvé… Iä ! Shub-Niggurath !… La forme s'est élevée au-dessus de l'autel, et ils étaient cinq cents à hurler… La Chose encapuchonnée bêlait : « Kamog ! Kamog ! » – c'était le nom secret du vieil Ephraïm à l'Assemblée… Et j'étais là, où elle avait promis de ne pas m'emmener… Une minute plus tôt j'étais enfermé dans la bibliothèque, et je me retrouvais là où elle était partie avec mon corps – dans ce lieu de suprême blasphème, l'enfer impie où commence le royaume ténébreux et où le veilleur garde la porte… J'ai vu un shoggoth – il changeait de forme… Je ne peux pas le supporter… Je ne le supporterai plus… Je la tuerai si jamais elle m'y envoie encore… Je tuerai cet être… elle, lui, ça… Je tuerai cela ! Je le tuerai de mes propres mains ! »

Il me fallut une heure pour le calmer, mais il finit par s'apaiser. Le lendemain, je lui achetai au village des vêtements convenables puis repartis avec lui pour Arkham. Sa fureur hystérique était passée, et il se montrait plutôt silencieux, bien qu'il commençât à grommeler obscurément pour lui-même quand la voiture traversa Augusta – comme si la vue d'une ville éveillait des souvenirs déplaisants. Il était clair qu'il n'avait pas envie de rentrer chez lui, et étant donné les fantasmes extravagants qu'il semblait entretenir à propos de sa femme – fantasmes sans doute nés d'une véritable épreuve hypnotique à laquelle il avait été soumis –, je pensai qu'en effet cela valait mieux. Je décidai de l'héberger moi-même pour un temps ; peu importent les désagréments que cela pourrait entraîner avec Asenath. Plus tard, je l'aiderais à obtenir le divorce, car à

n'en pas douter, il y avait dans ce mariage un climat mental qui en faisait pour lui un suicide. Quand nous nous retrouvâmes en rase campagne, les marmonnements de Derby s'éteignirent et je le laissai baisser la tête et s'assoupir sur son siège près de moi tandis que je conduisais.

Au crépuscule, pendant que nous traversions Portland, le murmure recommença, plus distinct qu'auparavant, et, prêtant l'oreille, je saisis un flot d'insanités au sujet d'Asenath. L'ascendant qu'elle avait pris sur les nerfs d'Edward était évident, car il avait tissé autour d'elle tout un réseau d'hallucinations. La crise actuelle, marmonnait-il furtivement, n'était qu'un épisode dans une longue série. Elle s'emparait de lui et un jour, il le savait, elle ne le lâcherait plus. Même maintenant, elle ne le quittait sans doute que lorsqu'elle y était obligée, parce qu'elle ne pouvait pas le retenir longtemps à chaque fois. Elle empruntait sans cesse son corps pour aller en des lieux sans nom célébrer des rites innommables, le laissant dans son corps à elle, enfermé à clé à l'étage – mais quand elle devait lâcher prise, il réintégrait soudain son corps à lui, dans quelque endroit affreux, loin de tout et peut-être inconnu. Il arrivait qu'elle le reprenne alors ou bien elle n'y parvenait pas. Il échouait souvent n'importe où dans l'état où je l'avais découvert… Il lui fallait de temps à autre chercher son chemin à des distances effrayantes de chez lui et trouver quelqu'un pour conduire la voiture après l'avoir récupérée.

Le pire, c'est que cette possession durait de plus en plus longtemps. Elle voulait être un homme – pour être pleinement humaine ; voilà pourquoi elle s'emparait de lui. Elle avait deviné chez cet homme l'amalgame d'un cerveau exceptionnel et d'une volonté faible. Un jour, elle l'éliminerait complètement et disparaîtrait avec son corps d'homme – pour devenir un grand magicien comme son père, l'abandonnant, lui, dans cette enveloppe féminine qui n'était pas même tout à fait humaine. Oui, il savait maintenant ce qu'était le sang d'Innsmouth. Il y avait eu commerce avec des monstres venus de la mer – c'était atroce… Le vieil Ephraïm avait connu le secret et, devenant vieux, il avait fait une chose hideuse pour rester vivant… Il voulait vivre éternellement… Asenath réussirait – elle avait déjà fait ses preuves avec succès.

Tandis que Derby poursuivait son murmure, je me tournai vers lui pour le regarder de près, et je vérifiai le changement que j'avais observé plus tôt. Paradoxalement il semblait en meilleure forme que d'habitude – plus ferme, plus normalement développé, sans trace de la mollesse maladive due à son existence indolente. On eût dit qu'il avait été réellement actif et bien entraîné pour la première fois dans sa vie choyée, et j'en conclus que l'énergie d'Asenath avait dû le pousser dans des circuits peu communs d'activité et de vigilance. Mais, pour l'instant, son esprit était en triste état ; car il marmottait d'incroyables extravagances à propos de sa femme, de magie

noire, du vieil Ephraïm, et de certaines révélations qui me convaincrait moi-même. Il répétait des noms que je reconnaissais pour avoir feuilleté autrefois les livres interdits, et par instants me faisait frémir suivant le fil d'une logique mythologique – d'une cohérence convaincante – qui courait à travers sa divagation. Il s'arrêtait maintes et maintes fois, comme pour reprendre courage avant quelque ultime et terrible dévoilement.

« Dan, Dan, ne te rappelles-tu pas – ses yeux farouches et sa barbe en broussaille qui n'a jamais blanchi ? Un jour il m'a foudroyé du regard et je ne l'ai jamais oublié. Maintenant elle me jette le même regard. Et je sais pourquoi ! Il avait trouvé cela dans le *Necronomicon :* la formule. Je n'ose pas encore te dire la page, mais quand je le ferai, tu pourras lire et tu comprendras. Tu sauras alors ce qui m'a englouti. Toujours, toujours, toujours – d'un corps à un corps, à un autre – il entend ne jamais mourir. La flamme de la vie – il sait rompre l'enchaînement – peut frémir encore quelque temps même lorsque le corps est mort. Je vais te donner des indices et tu devineras peut-être. Écoute, Dan, sais-tu pourquoi ma femme se donne tant de mal avec cette absurde écriture renversée ? As-tu jamais vu un manuscrit du vieil Ephraïm ? Veux-tu savoir pourquoi j'ai frissonné en voyant des notes rapides griffonnées par Asenath ?

» Asenath… une telle personne existe-t-elle vraiment ? Pourquoi a-t-on eu l'idée qu'il y avait du poison dans l'estomac du vieil Ephraïm ? Pourquoi les Gilman parlent-ils à voix basse des cris étranges qu'il a poussés – ceux d'un enfant terrifié – quand il est devenu fou et qu'Asenath l'a enfermé dans la mansarde capitonnée où avait été… l'autre ? Était-ce l'âme du vieil Ephraïm qui était enfermée ? Qui avait enfermé qui ? Pourquoi avait-il cherché pendant des mois un être très intelligent à la volonté faible ? Pourquoi enrageait-il que sa fille ne soit pas un fils ? Dis-moi, Daniel Upton, quel échange diabolique a été perpétré dans cette maison de l'horreur où ce monstre impie tenait à sa merci son enfant confiante, docile, à demi humaine ? Ne l'a-t-il pas rendu permanent – comme elle veut enfin le faire avec moi ? Dis-moi pourquoi ce monstre qui se dit Asenath écrit différemment quand elle ne se surveille pas, si bien qu'on ne peut distinguer son écriture de celle de… »

C'est alors que cela arriva. Dans son délire, la voix de Derby s'était élevée dans les suraigus, quand brusquement elle fut coupée comme si un déclic venait de jouer. Je songeai à d'autres circonstances où, chez moi, ses confidences s'étaient tout à coup interrompues – j'avais eu alors la vague idée qu'une mystérieuse onde télépathique de la force mentale d'Asenath intervenait pour le faire taire. Ce qui se passait maintenant était absolument différent et, je le sentais, infiniment horrible. Le visage tout proche se convulsa un instant jusqu'à être méconnaissable tandis qu'un frisson parcourait tout le corps comme si les os, les organes, les muscles, les nerfs et les glandes se rajustaient

en une attitude, un équilibre de tensions et une personnalité radicalement différents.

À quoi au juste tenait le comble de l'horreur, je suis incapable de le dire ; mais il déferla sur moi une telle vague de nausée et de répulsion – une impression si glaçante et pétrifiante d'inconnu et de monstrueux – que mes mains sur le volant devinrent molles et mal assurées. Celui qui était près de moi semblait moins un ami de toujours que quelque intrus effroyable de l'espace intersidéral – la coalition maudite et détestable de forces cosmiques aussi mystérieuses que maléfiques.

Ma défaillance ne dura qu'un moment, mais presque aussitôt mon compagnon s'empara du volant et m'obligea à changer de place avec lui. La nuit était tombée et les lumières de Portland loin derrière nous, de sorte que je distinguais mal ses traits. L'éclat de ses yeux, pourtant, était extraordinaire ; et je compris qu'il devait être alors dans cet état de bizarre surexcitation – si différent de son moi ordinaire – que tant de gens avaient remarqué. Il paraissait étrange et incroyable que l'indolent Edward Derby – incapable de s'affirmer, et qui n'avait jamais appris à conduire – me donne des ordres et prenne le volant de ma propre voiture ; c'est cependant ce qui s'était produit. Il ne dit rien pendant un certain temps, et, dans mon inexplicable aversion, j'en fus heureux.

Aux lumières de Biddeford et Saco, je vis ses lèvres serrées et frémis de son regard flamboyant. Les gens avaient raison : il ressemblait diablement à sa femme et au vieil Ephraïm quand il était de cette humeur. Je ne m'étonnais pas de son caractère détestable car il avait alors, assurément, quelque chose de surnaturel et de diabolique, et cet air sinistre me frappait d'autant plus que j'avais entendu ses furieux délires. En dépit de ma familiarité de toujours avec Edward Pickman Derby, cet homme était un étranger. Un intrus surgi du noir abîme.

Il garda le silence jusqu'à ce que nous arrivions sur un bout de route obscur, et sa voix me sembla celle d'un inconnu. Profonde, plus ferme et plus tranchante que je ne l'avais jamais connue ; son accent et son intonation étaient complètement différents – tout en évoquant dans ma mémoire un souvenir vague, lointain et plutôt inquiétant que je ne réussissais pas à situer. C'était, pensai-je, la trace d'une très profonde et réelle ironie dans le timbre – non pas la pseudo-ironie absurdement désinvolte des petits « sophistiqués » que Derby affectait d'habitude, mais une chose menaçante, fondamentale, pénétrante et éventuellement malfaisante. Je fus surpris de ce sang-froid, suivant de si près la litanie de ses murmures affolés.

« J'espère que tu oublieras cette crise, Upton, dit-il, tu connais ma nervosité, et je pense que tu l'excuseras. Je te suis très reconnaissant, bien sûr, de me ramener chez moi.

» Il faut oublier aussi toutes les folies que j'ai pu dire à propos de ma femme – et de tout en général. C'est le résultat d'un travail excessif dans un domaine comme le mien. Ma philosophie est pleine de concepts bizarres et une intelligence surmenée fabrique en imagination toutes sortes d'applications concrètes. Je vais me reposer dès maintenant – tu ne me verras sans doute pas pendant un certain temps, sans avoir à en blâmer Asenath.

» Ce voyage était un peu étrange, mais en réalité c'est très simple. Il y a des vestiges indiens dans les forêts du Nord – pierres dressées, etc. – qui ont une grande importance dans le folklore, et avec Asenath nous suivons la question. C'était une recherche ardue, et j'ai dû perdre la tête. J'enverrai quelqu'un chercher la voiture quand je serai rentré. Un mois de détente me remettra sur pied. »

Je ne me rappelle pas exactement quelle part je pris à la conversation car l'étrangeté déconcertante de mon voisin m'occupait tout entier. Mon impression d'indéfinissable horreur cosmique grandissait d'une minute à l'autre, jusqu'au désir frénétique d'arriver au terme du voyage. Derby ne m'offrit pas de me rendre le volant, et je fus heureux de voir passer très vite Portsmouth et Newburyport.

Au croisement où la grand-route s'enfonce à l'intérieur des terres, évitant Innsmouth, je redoutai un peu que mon chauffeur ne prît la route sinistre du littoral qui traverse ce port maudit. Il ne le fit pas néanmoins, et fila, par Rowley et Ipswich, jusqu'à notre destination. Nous arrivâmes à Arkham avant minuit, et la vieille maison Crowninshield était encore éclairée. Derby descendit de voiture en me répétant hâtivement sa gratitude, et je rentrai seul chez moi avec un singulier soulagement. Ce trajet avait été terrible – d'autant plus terrible que je n'aurais pas su dire exactement pourquoi – et je ne regrettais pas que Derby prévoie une longue absence où il se passerait de ma compagnie.

V

Beaucoup de rumeurs coururent pendant les deux mois suivants. Les gens disaient qu'on voyait de plus en plus Derby dans sa nouvelle humeur active, et qu'Asenath n'était presque jamais là pour ses rares visiteurs. Je ne reçus qu'une visite d'Edward, venu en coup de vent avec la voiture d'Asenath – dûment récupérée là où il l'avait laissée dans le Maine – chercher des livres qu'il m'avait prêtés. Il était dans ses récentes dispositions, et ne resta que le temps de quelques vagues politesses. Il n'avait alors manifestement rien à discuter avec moi – et je remarquai qu'il ne prit même pas la peine en sonnant d'utiliser le vieux code, trois coups puis deux. De cette

soirée en voiture, il me restait une vague mais très intense horreur que je ne pouvais expliquer, si bien que son prompt départ fut un véritable soulagement.

À la mi-septembre, Derby s'absenta une semaine, et certains étudiants du groupe « avancé » firent allusion d'un air entendu à une rencontre avec un célèbre chef de culte, récemment expulsé d'Angleterre, qui avait établi son quartier général à New York. Pour ma part, je ne pouvais chasser de mon esprit cette étrange randonnée du Maine. La métamorphose dont j'avais été le témoin m'avait profondément impressionné, et je me surprenais sans cesse à y chercher une explication – ainsi qu'à l'horreur extrême qu'elle m'avait inspirée.

Mais le plus surprenant c'étaient les bruits de sanglots que, paraît-il, on entendait dans la vieille maison Crowninshield. La voix semblait féminine et certains des plus jeunes croyaient reconnaître celle d'Asenath. Elle se faisait rarement entendre, et donnait parfois l'impression d'être étouffée de force. On parla d'une enquête, qui fut abandonnée quand Asenath se montra dans les rues et bavarda d'un ton alerte avec quantité de ses relations – s'excusant de ses récentes absences et parlant incidemment de la dépression nerveuse et de l'hystérie d'une invitée de Boston. On n'avait jamais vu l'invitée, mais la présence d'Asenath coupa court à tout. Puis quelqu'un compliqua les choses en murmurant qu'une fois ou deux les sanglots venaient d'une voix d'homme.

Un soir de la mi-octobre, j'entendis la sonnerie familière, trois coups puis deux, à la porte d'entrée. Ayant répondu moi-même, je trouvai Edward sur le seuil et me rendis compte immédiatement que sa personnalité était l'ancienne, celle que je n'avais pas rencontrée depuis le jour de son délire pendant le terrible retour de Chesuncook. Son visage était animé d'émotions contradictoires parmi lesquelles la crainte et le triomphe semblaient se partager l'empire, et il jeta un regard furtif par-dessus son épaule quand je refermai la porte derrière lui.

Me suivant d'un pas indécis dans le bureau, il me demanda du whisky pour se calmer les nerfs. Je me gardai de le questionner, attendant qu'il fût disposé à aborder ce qu'il voulait dire. Il se décida enfin à s'expliquer d'une voix étouffée.

« Asenath est partie, Dan. Nous avons eu hier soir une longue conversation, en l'absence des domestiques, et je lui ai fait promettre de ne plus s'attaquer à moi. Naturellement, j'avais certaines… certaines défenses occultes dont je ne t'ai jamais parlé. Elle a été obligée de céder, mais elle était folle de rage. Elle a plié bagage direction New York – filé juste à temps pour attraper le train de Boston à 8 h 20. Je suppose que les gens vont bavarder, mais je n'y peux rien. Inutile de raconter qu'il y a eu dispute, dis simplement qu'elle est partie pour un long voyage d'étude.

» Elle va probablement s'installer avec un de ses horribles groupes de fanatiques. J'espère qu'elle ira au diable et que j'obtiendrai le divorce – en tout cas, je lui ai fait promettre de garder ses distances et de me laisser tranquille. C'était atroce, Dan : elle me volait mon corps, m'en chassait, me gardait prisonnier. Je me soumettais, feignant de la laisser faire, mais il fallait rester sur mes gardes. Je réussissais à m'organiser à condition de faire attention, car elle ne pouvait pas lire entièrement le détail de mes pensées. Tout ce qu'elle déchiffrait de mes projets, c'était une sorte d'humeur rebelle – et elle m'a toujours cru désarmé. Jamais cru capable de triompher d'elle… mais je connaissais une ou deux formules qui ont agi. »

Derby regarda par-dessus son épaule et reprit un peu de whisky.

« J'ai congédié ces maudits domestiques, ce matin, quand ils sont revenus. Ils ont menacé et posé des questions, mais ils sont partis. Ils sont de son espèce – des gens d'Innsmouth – et ont toujours été avec elle comme cul et chemise. J'espère qu'ils me laisseront tranquille. Je n'ai pas aimé le rire qu'ils ont eu en partant. Il faut que je retrouve autant que possible les vieux serviteurs de papa. Je vais retourner chez moi à présent.

» Tu dois me croire fou, Dan, mais l'histoire d'Arkham devrait te rappeler des choses qui confirment ce que je t'ai dit – et ce que je vais te dire. Tu as assisté aussi à l'une de ces métamorphoses dans ta voiture, après que je t'ai parlé d'Asenath, ce jour-là, au retour du Maine. Au moment où elle m'a pris – chassé de mon corps. La dernière chose que je me rappelle de ce voyage, c'est que j'essayais de t'expliquer ce qu'est ce démon femelle. Alors elle m'a pris et en un clin d'œil je me suis retrouvé à la maison – dans la bibliothèque où ces maudits domestiques m'avaient enfermé à clé – et, dans le corps de cette diablesse… qui n'est même pas humaine… Tu sais, c'est sûrement elle que tu as dû ramener… ce loup dévorant dans mon corps… Tu as dû sentir la différence ! »

Je frissonnai quand il se tut. Certes, j'avais senti la différence – mais pouvais-je accepter une explication aussi insensée ? Cependant, mon visiteur, égaré, délirait encore davantage.

« Il fallait que je me délivre, il le fallait, Dan ! Elle m'aurait eu pour de bon à la Toussaint – ils font un sabbat là-bas, au-delà de Chesuncook, et le sacrifice aurait confirmé la chose. Elle m'aurait eu pour de bon… Elle aurait été moi, et j'aurais été elle… pour toujours… trop tard… Mon corps serait devenu le sien pour de bon… Elle aurait été un homme, et pleinement humaine comme elle le voulait… Je suppose qu'elle se serait débarrassée de moi – en tuant son ancien corps, avec moi dedans, que le diable l'emporte, exactement comme elle l'avait déjà fait… exactement comme

elle, il ou ça l'avait déjà fait… »

Le visage d'Edward était affreusement convulsé, et il le pencha exagérément près du mien tandis que sa voix devenait un murmure.

« Il faut que tu saches ce que je voulais dire dans la voiture : qu'elle n'est pas du tout Asenath, mais réellement le vieil Ephraïm lui-même. Je m'en doutais il y a un an et demi, et je le sais maintenant. Son écriture le prouve quand elle ne se surveille pas – elle griffonne parfois une note d'une écriture semblable à celle des manuscrits de son père, trait pour trait – et parfois elle dit des choses que seul pourrait dire un vieil homme comme Ephraïm. Il a changé de forme avec elle quand il a senti venir la mort – il n'avait trouvé qu'elle dont le cerveau lui convînt, avec une volonté assez faible –, il s'est emparé de son corps pour toujours comme elle voulait le faire du mien, puis a empoisonné le vieux corps dans lequel il l'avait mise. N'as-tu pas vu cent fois l'âme du vieil Ephraïm flamboyer dans les yeux de cette diablesse… et dans les miens quand elle maîtrise mon corps ? »

Le murmure s'était fait haletant, et il s'arrêta pour respirer. Je ne répondis pas, et quand il reprit la parole, sa voix était plus normale. Voilà, me dis-je, un cas pour l'asile, mais ce n'est pas moi qui l'y enverrai. Maintenant qu'il est libéré d'Asenath, le temps fera peut-être son œuvre. Je sentais qu'il ne voudrait jamais plus se mêler d'occultisme morbide.

« Je t'en dirai davantage plus tard – à présent j'ai besoin d'un long repos. Je te parlerai des horreurs interdites qu'elle m'a fait pénétrer – des horreurs séculaires qui suppurent encore aujourd'hui dans des coins perdus, entretenues par quelques prêtres monstrueux. Il y a des gens qui savent sur l'univers des secrets que nul ne devrait connaître, et qui sont capables de choses que nul ne devrait pouvoir faire. J'y étais plongé jusqu'au cou, mais c'est fini. À présent, je brûlerais ce maudit *Necronomicon* et tout le reste si j'étais bibliothécaire à Miskatonic.

» Mais elle n'a plus prise sur moi. Il faut que je quitte le plus tôt possible cette maison détestable, et que je me retrouve chez moi. Tu pourras m'aider, je le sais, si j'en ai besoin. Ces domestiques diaboliques, tu comprends… et si les gens posaient trop de questions à propos d'Asenath. Je ne peux pas leur donner son adresse… Et puis, certains groupes de chercheurs – certains cultes, tu vois – risqueraient de se méprendre sur notre rupture… Quelques-uns ont des idées et des méthodes rudement bizarres. Je sais que tu ne m'abandonneras pas s'il arrive quelque chose – même si je dois t'apprendre bien des choses qui te choqueront. »

J'invitai Edward à rester coucher cette nuit-là dans une des chambres d'amis, et le matin il paraissait plus calme. Nous envisageâmes diverses possibilités pour préparer

son retour dans la demeure des Derby, et j'espérais qu'il le ferait sans tarder. Il ne vint pas le lendemain soir, mais je le vis souvent au cours des semaines suivantes. Nous parlions le moins possible de sujets bizarres et déplaisants, mais plutôt de la remise à neuf de la maison Derby, et des voyages qu'Edward promettait de faire avec mon fils et moi l'été suivant.

D'Asenath, il ne fut presque pas question, car je sentais qu'il y avait là un problème particulièrement inquiétant. Les commérages, bien sûr, ne manquaient pas, mais ce n'était pas une nouveauté avec le singulier ménage de la vieille maison Crowninshield. Ce qui me déplut, c'est ce que laissa entendre le banquier des Derby, fâcheusement en veine de confidences, au Club Miskatonic – à propos de chèques qu'Edward envoyait régulièrement à des nommés Moses et Abigail Sargent et à une certaine Eunice Babson, à Innsmouth. Cela voulait dire que ces domestiques au visage répugnant lui extorquaient une sorte de tribut – et pourtant il ne m'en avait pas parlé.

Je souhaitais que vienne l'été – et les vacances de mon fils à Harvard – pour que nous emmenions Edward en Europe. Je m'aperçus bientôt qu'il ne se remettait pas aussi vite que je l'avais espéré ; il y avait quelque chose d'un peu hystérique dans ses rares accès de gaieté, alors que ses crises de peur et de dépression devenaient de plus en plus fréquentes. Bien que la vieille maison des Derby fût prête en décembre, il retardait sans cesse le déménagement. Ce domaine de Crowninshield, qu'il haïssait et semblait craindre, il n'en était pas moins curieusement esclave. Il ne pouvait se décider à le dépouiller, et inventait toutes sortes d'excuses pour reculer l'exécution. Quand je le lui fis remarquer, il en parut inexplicablement terrifié. Le vieux maître d'hôtel de son père – qui était là avec d'autres anciens domestiques de la famille – me dit un jour sa surprise et son inquiétude de voir parfois Edward rôder dans toute la maison et particulièrement à la cave. Je me demandai si Asenath avait écrit des lettres alarmantes, mais le maître d'hôtel m'assura qu'aucun courrier n'était arrivé venant d'elle.

VI

C'est aux environs de Noël que Derby s'effondra un soir qu'il était chez moi. J'orientais la conversation vers les voyages de l'été suivant quand soudain il poussa un cri et bondit de son siège avec un air de bouleversant et incontrôlable effroi – une terreur cosmique et une répugnance telles que seuls les gouffres infernaux du cauchemar peuvent en inspirer à un esprit sensé.

« Mon cerveau ! Mon cerveau ! Mon Dieu, Dan – ça tire – de là-bas – ça

cogne – ça griffe – cette diablesse – même maintenant – Ephraïm – Kamog ! Kamog ! – la fosse aux shoggoths – Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreaux !…

» La flamme – la flamme… au-delà du corps, au-delà de la vie… dans la terre… Ô mon Dieu !… »

Je le ramenai à son fauteuil et lui versai un peu de vin dans la gorge tandis que sa frénésie sombrait dans une morne apathie. Il ne résista pas mais continua à remuer les lèvres comme s'il parlait tout seul. Je me rendis bientôt compte qu'il essayait de me dire quelque chose et je tendis l'oreille vers sa bouche pour saisir ses faibles paroles.

« … toujours, toujours… elle essaie… J'aurais dû m'en douter… Rien ne peut arrêter cette force ; ni la distance, ni la magie, ni la mort… Ça vient, ça vient, surtout la nuit… Je ne peux pas partir… C'est horrible… Ô mon Dieu, Dan, si tu savais seulement comme moi à quel point c'est horrible… »

Quand il s'affaissa, hébété, je l'installai sur des oreillers et le laissai s'abandonner à un sommeil normal. Je n'appelai pas de médecin, car je savais ce qu'on dirait de sa santé mentale, et je voulais, si possible, donner encore une chance à la nature. Il s'éveilla à minuit, et je le menai coucher au premier étage, mais le matin il était parti. Il avait quitté silencieusement la maison – et son maître d'hôtel, que j'appelai au téléphone, me dit qu'il était chez lui, arpentant fébrilement la bibliothèque.

Dès lors, la personnalité d'Edward se désintégra rapidement. Il ne venait plus chez moi mais j'allais le voir chaque jour. Il était toujours assis dans sa bibliothèque, les yeux dans le vide, avec une attitude bizarre d'écoute. Il parlait quelquefois raisonnablement, mais toujours de choses banales. Toute allusion à son état, à des projets d'avenir ou à Asenath le jetait dans la frénésie. Son maître d'hôtel disait qu'il avait la nuit des crises effrayantes et qu'alors il pourrait se blesser.

J'eus un long entretien avec son médecin, son banquier et son notaire, et finalement je le fis examiner par le docteur et deux spécialistes de ses collègues. Il fut pris dès les premières questions de spasmes violents et navrants – si bien que le soir même une voiture fermée emmena à la maison de santé d'Arkham son pauvre corps convulsé. Je devins son tuteur et lui rendis visite deux fois par semaine – les larmes aux yeux en entendant ses cris farouches, ses murmures terrifiés, et la répétition atroce, incessante, des mêmes phrases : « Il fallait que je le fasse – il fallait que je le fasse… Il m'aura ce monstre… Il m'aura… en bas… en bas dans les ténèbres… Mère, mère ! Dan ! Sauve-moi… sauve-moi… »

Y avait-il un espoir de guérison, nul ne pouvait le dire ; mais je m'efforçai d'être

optimiste. Edward devait avoir un foyer s'il s'en tirait, je transférai donc son personnel dans la demeure des Derby, qu'il choisirait certainement lorsqu'il aurait retrouvé la raison. Quant au domaine de Crowninshield, avec ses aménagements compliqués et ses collections d'objets absolument inexplicables, je ne savais qu'en faire, et le laissai momentanément en l'état – en priant la femme de chambre des Derby d'aller y faire le ménage des pièces principales une fois par semaine, et le préposé au chauffage d'y faire du feu ce jour-là.

Le cauchemar final survint avant la Chandeleur – précédé, cruelle ironie, par un faux rayon d'espoir. Un matin de la fin janvier, on me téléphona de la maison de santé qu'Edward avait subitement retrouvé la raison. Le fil de sa mémoire, disait-on, était gravement altéré ; mais la santé mentale elle-même était certaine. Il devrait naturellement rester quelque temps en observation, mais on ne pouvait guère douter du résultat. Si tout allait bien, il serait sûrement libre au bout d'une semaine.

Je partis en toute hâte, débordant de joie, mais je restai confondu quand une infirmière m'introduisit dans la chambre d'Edward. Le malade se leva pour m'accueillir, me tendit la main avec un sourire poli ; mais je m'aperçus immédiatement qu'il était possédé de cette personnalité curieusement dynamisée qui semblait si étrangère à sa vraie nature – la personnalité efficace dont j'avais ressenti confusément l'horreur, et dont Edward affirmait qu'elle était l'âme envahissante de sa femme. C'étaient le même regard flamboyant – celui d'Asenath et du vieil Ephraïm –, les mêmes lèvres serrées ; et quand il parlait, je percevais dans sa voix la même ironie méchante et pénétrante – la profonde ironie si évocatrice du mal en puissance. C'était la personne qui conduisait ma voiture dans la nuit cinq mois plus tôt – celle que je n'avais pas revue depuis la brève apparition où le visiteur avait oublié la sonnerie codée d'autrefois et suscité en moi ces confuses terreurs – et il m'inspirait à présent le même sentiment obscur d'étrangeté impie et d'indicible hideur cosmique.

Il me parla de bonne grâce des dispositions prévues pour sa sortie – et je ne pus qu'acquiescer, en dépit de certaines lacunes frappantes dans ses souvenirs récents. Je pressentais je ne sais quoi de terrible, d'inexplicablement faux et anormal. Il y avait là des horreurs qui m'échappaient. Cette personne était sensée, mais était-ce bien l'Edward Derby que j'avais connu ? Sinon, c'était qui, ou quoi – et où était Edward ? Fallait-il libérer celui-là ou l'enfermer… ou devait-on l'éliminer de la surface du globe ? Il y avait dans tout ce que disait cette créature une nuance d'atroce sarcasme – le regard, tel celui d'Asenath, conférait une note de dérision particulière, déconcertante à certains mots concernant « la proche liberté obtenue grâce à une *réclusion particulièrement étroite* ». Je dus me conduire comme un lourdaud et je fus heureux de me retirer.

Toute la journée et le lendemain, je me torturai l'esprit avec ce problème. Que s'était-il passé ? Quelle sorte d'intelligence observait par ces yeux étrangers dans le visage d'Edward ? Je n'avais rien en tête que cette énigme obscurément effrayante, et renonçai à tout effort pour accomplir mon travail habituel. Le matin du second jour, l'hôpital téléphona pour dire que le malade rétabli était dans le même état, et vers le soir je faillis avoir une crise de nerfs – ce que, j'en conviens, d'autres pourront considérer comme une explication de ma vision ultérieure. Je n'ai rien à dire sur ce point si ce n'est qu'aucune folie de ma part ne saurait suffire à expliquer tous les faits.

VII

Ce fut dans la nuit – après cette seconde soirée – que l'horreur suprême, absolue, fondit sur moi, accablant mon esprit d'une panique intense et poignante dont il ne pourra jamais se délivrer. Cela commença par un appel téléphonique juste avant minuit. J'étais le seul debout et, un peu somnolent, je pris la communication en bas dans la bibliothèque. Il n'y avait, apparemment, personne sur la ligne et j'allais raccrocher avant de monter me coucher quand il me sembla percevoir un faible son à l'autre bout du fil. Était-ce l'effort de quelqu'un qui avait de gros problèmes d'élocution ? Prêtant l'oreille, j'entendis comme un bruit de bulles semi-liquide : « glub… glub… glub », qui rappelait curieusement un mot inarticulé, incompréhensible, et des syllabes séparées. Je demandai : « Qui est à l'appareil ? » mais la seule réponse fut « glub-glub… glub-glub ». Je ne pouvais que supposer un bruit mécanique ; mais pensant qu'il s'agissait d'un appareil en dérangement qui pouvait peut-être recevoir mais non émettre, j'ajoutai : « Je ne vous entends pas. Il vaut mieux raccrocher et demander les renseignements. » J'entendis immédiatement raccrocher à l'autre bout du fil.

C'était, dis-je, juste avant minuit. Quand par la suite on localisa l'appel, on découvrit qu'il venait de la vieille maison Crowninshield ; pourtant il s'était bien passé la moitié d'une semaine depuis le jour où la femme de chambre y avait travaillé. J'évoquerai seulement ce que l'on trouva dans cette maison : une réserve tout au fond de la cave mise sens dessus dessous, des traces de pas, de la saleté, la garde-robe hâtivement pillée, des empreintes déconcertantes sur le téléphone, la papeterie et le bureau bizarrement utilisés, et une détestable puanteur qui imprégnait tout. Les pauvres imbéciles de la police, fiers de leurs petites théories, sont toujours à la recherche de ces sinistres domestiques congédiés – qui ont disparu de la circulation au milieu du scandale actuel. Ils parlent d'une vengeance macabre pour ce qui s'est

passé et prétendent que j'y étais visé parce que j'étais le meilleur ami et le conseiller d'Edward.

Crétins ! S'imaginent-ils que ces singes incultes auraient pu contrefaire cette écriture ? S'imaginent-ils donc qu'ils ont pu amener ce qui est arrivé ensuite ? Sont-ils aveugles aux changements dans ce corps qui était celui d'Edward ? Quant à moi, je crois maintenant tout ce que m'a dit Edward Derby. Il y a des horreurs, aux frontières de la vie, que nous ne soupçonnons pas, et de temps à autre, la funeste curiosité d'un homme les met à portée de nous nuire. Ephraïm – Asenath – les a appelées et elles ont englouti Edward comme elles menacent de m'engloutir.

Puis-je être sûr d'être hors de danger ? Ces puissances survivent à la mort du corps matériel. Le lendemain – dans l'après-midi, quand, sorti de mon accablement, je fus capable de marcher et de parler de façon suivie – je suis allé à l'asile et je l'ai tué pour le bien d'Edward et du monde, mais puis-je avoir quelque certitude tant qu'il n'est pas incinéré ? Ils gardent le corps pour de ridicules autopsies par différents médecins – mais je soutiens qu'il doit être incinéré. Il faut incinérer celui qui n'était pas Edward Derby quand j'ai tiré sur lui. Sinon je deviendrai fou, car je peux être le suivant. Mais ma volonté n'est pas sans défense – et je ne la laisserai pas miner par les terreurs qui, je le sais, bouillonnent autour d'elle. Une seule vie – Ephraïm, Asenath, Edward – qui maintenant ? Je ne veux pas être chassé de mon corps… Je ne veux pas changer d'âme avec cette dépouille trouée de balles à l'asile !

Mais je vais essayer de raconter de façon cohérente l'ultime horreur. Je n'insisterai pas sur ce que la police passa obstinément sous silence – les récits à propos d'une créature rabougrie, grotesque et malodorante que rencontrèrent au moins trois passants dans High Street peu avant deux heures du matin, et la nature des empreintes de pas isolées à certains endroits. Je dirai seulement qu'il allait être deux heures quand je fus réveillé par la sonnette et le heurtoir de l'entrée – sonnette et heurtoir maniés tous deux alternativement et maladroitement en une sorte de désespoir sans force, *chacun essayant de respecter le vieux code d'Edward des trois coups puis deux.*

Tiré d'un sommeil profond, mon esprit se trouva jeté dans le trouble. Derby à ma porte – et se rappelant le vieux code ! Cette nouvelle personnalité ne s'en était pas souvenue… Edward était-il brusquement revenu à son état normal ? Pourquoi venait-il avec cette évidente insistance et cette hâte ? L'avait-on libéré plus tôt que prévu, ou s'était-il échappé ? Peut-être, me dis-je en enfilant une robe de chambre et en dévalant l'escalier, le retour à son propre moi a-t-il déchaîné délire et violence, remettant en question sa sortie et le poussant en un élan désespéré vers la liberté. Quoi qu'il en soit, il était redevenu mon cher vieil Edward, et j'allais l'aider !

Lorsque j'ouvris la porte sur l'obscurité de la voûte d'ormes, une bouffée de vent insupportablement fétide faillit me faire tomber à la renverse. Pris d'une violente nausée, j'eus d'abord du mal à distinguer sur les marches la silhouette naine et voûtée. L'appel était d'Edward, mais quelle était cette infecte et misérable caricature ? Où Edward avait-il si vite disparu ? Il sonnait encore une seconde avant que la porte ne s'ouvre.

Le visiteur portait un des manteaux d'Edward – dont le bas touchait presque terre, et les manches, pourtant retroussées, couvraient les mains. Il avait sur la tête un chapeau mou rabattu sur les yeux, tandis qu'un foulard de soie noire dissimulait le visage. Comme j'avançais vers lui d'un pas assuré, il émit un son semi-liquide comme j'en avais entendu au téléphone : « glub… glub… » et me tendit une grande feuille de papier, couverte d'une écriture serrée, et piquée au bout d'un long crayon. Entêté par la mortelle et inexplicable puanteur, je saisis ce papier et tentai de le lire à la lumière de l'entrée.

À n'en pas douter, il était de la main d'Edward. Mais pourquoi avait-il écrit alors qu'il était assez près pour sonner – et pourquoi cette écriture si maladroite, grossière et tremblante ? Je ne pus rien déchiffrer dans la pénombre incertaine, et comme je reculais quelque peu à l'intérieur du vestibule, l'espèce de nain suivit d'un pas lourd mais en s'arrêtant au seuil de la maison. L'odeur du singulier messager était vraiment effroyable, et j'espérai (ce me fut épargné, Dieu merci !) que ma femme n'allait pas se réveiller et devoir l'affronter.

Puis, tandis que je lisais la lettre, je sentis mes genoux se dérober sous moi et tout devint noir. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le sol, tenant toujours le maudit papier dans ma main paralysée de terreur. Voici ce qu'il disait :

« Dan, va à la maison de santé et tue ce monstre. Détruis-le. Ce n'est plus Edward Derby. Elle m'a eu – c'est Asenath – *et elle est morte depuis trois mois et demi.* Je mentais quand j'ai dit qu'elle était partie. Je l'ai tuée. Il le fallait. C'est arrivé tout d'un coup, mais nous étions seuls et j'étais dans mon vrai corps. J'ai avisé un chandelier et je lui ai fracassé la tête avec. Elle m'aurait eu pour de bon à la Toussaint.

» Je l'ai enterrée dans la dernière réserve au fond de la cave, sous de vieilles caisses, et j'ai fait disparaître toutes les traces. Les domestiques se sont doutés de quelque chose le lendemain matin, mais ils détiennent de tels secrets qu'ils n'ont rien osé dire à la police. Je les ai congédiés, mais Dieu sait ce qu'ils feront – eux et les autres fanatiques.

» Pendant quelque temps, j'ai cru que tout irait bien, puis j'ai senti ce tiraillement au cerveau. Je savais ce que c'était – j'aurais dû m'en souvenir. Une âme comme la sienne – ou celle d'Ephraïm – n'est qu'à demi détachée, et continue à vivre après la mort tant que dure le corps. Elle s'emparait de moi – me faisait changer de corps avec elle –, *capturant mon corps et m'enfermant dans son cadavre à elle, enterré à la cave.*

» Je savais ce qui allait se passer – c'est pourquoi j'ai craqué et il a fallu me mettre à l'asile. Alors c'est arrivé : je me suis retrouvé étouffant dans le noir – dans la carcasse pourrissante d'Asenath, en bas à la cave, sous les caisses, où je l'avais mise. Et je savais qu'à la maison de santé, elle devait être dans mon corps – pour toujours, car la Toussaint était passée, et le sacrifice opérait même en son absence –, avec toute sa raison, et prête à être relâchée, telle une menace sur le monde. Poussé par la force du désespoir, j'ai réussi en dépit de tout à me sortir de là.

» Je suis trop près de la fin pour pouvoir parler – j'ai été incapable de téléphoner – mais je peux encore écrire. Je m'arrangerai d'une manière ou d'une autre pour te porter ce dernier message, ultime mise en garde. *Tue ce démon*, si tu tiens à la paix et au bien-être du monde. *Veille à ce qu'il soit incinéré.* Sinon il revivra sans fin, passant à jamais d'un corps à un autre, et je ne saurais te dire ce qu'il fera. Garde-toi de la magie noire, Dan, c'est l'affaire du diable. Adieu – tu as été un véritable ami. Raconte aux policiers ce qu'ils voudront bien croire – et je suis terriblement désolé de te mettre tout cela sur les bras. Je serai bientôt en paix – car cette loque ne tiendra pas longtemps. J'espère que tu pourras me lire. *Et tue ce monstre – tue-le.* »

« À toi – ED. »

Je ne lus que plus tard la dernière partie de cette lettre, car je m'étais évanoui à la fin du troisième paragraphe. Je m'évanouis de nouveau quand je vis et sentis la masse informe étalée sur le seuil où l'air chaud l'avait atteinte. Il n'y aurait plus jamais pour le messager ni mouvement ni conscience.

Le maître d'hôtel, plus endurci que moi, ne s'évanouit pas en voyant le matin ce qui l'attendait dans le hall. Mais il téléphona à la police. Quand elle arriva, on m'avait porté en haut sur mon lit, mais le… reste était toujours là où il s'était effondré dans la nuit. Les hommes se bouchèrent le nez avec leurs mouchoirs.

Ce qu'ils découvrirent finalement à l'intérieur des vêtements disparates d'Edward, ce fut une horreur quasi déliquescente. Il y avait aussi des ossements – et un crâne défoncé. Des analyses dentaires permirent d'identifier formellement ce crâne comme celui d'Asenath.

DANS L'ABÎME DU TEMPS

The Shadow out of Time – 1936 (1935)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin.

I

Après vingt-deux ans de cauchemar et d'effroi, soutenu par la seule conviction désespérée que certaines impressions sont d'origine imaginaire, je me refuse à garantir la véracité de ce que je crois avoir découvert en Australie occidentale dans la nuit du 17 au 18 juillet 1935. On peut espérer que mon aventure fut en tout ou partie une hallucination – à cela, en effet, il y avait de nombreuses raisons. Et pourtant, le réalisme en était si atroce que parfois tout espoir me paraît impossible.

Si la chose s'est produite, alors l'homme doit être préparé à accepter, sur l'univers et sur la place que lui-même occupe dans le tourbillon bouillonnant du temps, des idées dont le plus simple énoncé est paralysant. Il faut aussi le mettre en garde contre un danger latent, spécifique qui, même s'il n'engloutit jamais la race humaine tout entière, peut infliger aux plus aventureux des horreurs monstrueuses et imprévisibles.

C'est pour cette dernière raison que je réclame, de toute la force de mon être, l'abandon définitif de toute tentative d'exhumer ces fragments de mystérieuse maçonnerie primitive que mon expédition se proposait d'étudier.

Si l'on admet que j'étais sain d'esprit et bien éveillé, mon expérience cette nuit-là fut telle qu'aucun homme n'en a jamais connue. Ce fut en outre une effroyable confirmation de tout ce que j'avais tenté de rejeter comme autant de fables et de rêves. Dieu merci il n'y a pas de preuve, car dans ma terreur j'ai perdu l'épouvantable objet qui – s'il était réel et tiré en effet de ce dangereux abîme – en eût été le signe irréfutable.

J'étais seul quand j'ai découvert cette horreur – et jusqu'à présent je n'en ai parlé à personne. Je n'ai pu empêcher les autres de creuser dans sa direction mais le hasard et les éboulements de sable leur ont toujours évité de la rencontrer. Il me faut aujourd'hui rédiger une déclaration définitive, non seulement pour mon équilibre mental, mais pour mettre en garde ceux qui me liront sérieusement.

Ces pages – dont les premières sembleront connues aux lecteurs attentifs de la grande presse scientifique – sont écrites dans la cabine du bateau qui me ramène chez

moi. Je les remettrai à mon fils, le professeur Wingate Peaslee de l'université de Miskatonic – seul membre de ma famille qui me resta fidèle, il y a des années, après mon étrange amnésie, et le mieux informé des faits essentiels de mon cas. Il est, de tous les vivants, le moins enclin à tourner en dérision ce que je vais raconter de cette nuit fatale.

Je ne l'ai pas informé de vive voix avant de m'embarquer, pensant qu'il préférerait la révélation sous forme écrite. Lire et relire à loisir lui laissera une image plus convaincante que n'aurait pu le faire le trouble de mes propos.

Il fera de ce récit ce que bon lui semblera – le montrant, avec les commentaires appropriés, dans tous les milieux où il pourrait être utile. C'est à l'intention de ces lecteurs mal instruits des premières phases de mon cas que je fais précéder la révélation elle-même d'un résumé assez détaillé de ses antécédents.

Je m'appelle Nathaniel Wingate Peaslee, et ceux qui se rappellent les récits des journaux de la génération précédente – ou les correspondances et articles des revues de psychologie d'il y a six ou sept ans – sauront qui je suis et ce que je suis. La presse était pleine des circonstances de mon étonnante amnésie de 1908-1913, insistant sur les traditions d'horreur, de folie et de sorcellerie qui hantent la vieille ville du Massachusetts où je résidais alors comme aujourd'hui. Je tiens encore à faire savoir qu'il n'est rien de dément ou de malfaisant dans mon hérédité et ma jeunesse. C'est un fait extrêmement important si l'on songe à l'ombre qui s'est abattue si brusquement sur moi, venant de sources *extérieures*.

Il se peut que des siècles de noires méditations aient doté Arkham, aux ruines peuplées de murmures, d'une particulière vulnérabilité à de telles ombres – bien que cela même semble douteux à la lumière d'autres cas que j'ai plus tard étudiés. Mais le point essentiel est que mes ancêtres et mon milieu sont absolument normaux. Ce qui est arrivé est venu *d'ailleurs* – d'où ? J'hésite maintenant encore à l'affirmer en clair.

Je suis le fils de Jonathan et d'Hannah (Wingate) Peaslee, tous deux de vieilles familles saines d'Haverhill. Je suis né et j'ai grandi à Haverhill – dans l'antique demeure de Boardman Street près de Golden Hill – et je ne suis allé à Arkham que pour entrer à l'université de Miskatonic comme chargé de cours d'économie politique en 1895.

Pendant les treize années suivantes, ma vie s'écoula, douce et heureuse. J'épousai Alice Keezar, d'Haverhill, en 1896, et mes trois enfants, Robert, Wingate et Hannah, naquirent respectivement en 1898, 1900 et 1903. Je devins en 1898 maître de conférences et professeur titulaire en 1902. Je n'éprouvai à aucun moment le moindre intérêt pour l'occultisme ou la psychologie pathologique.

C'est le jeudi 14 mai 1908 que survint l'étrange amnésie. Elle fut brutale et imprévue, bien que, je m'en rendis compte plus tard, de brefs miroitements quelques heures auparavant – visions chaotiques qui me troublèrent d'autant plus qu'elles étaient sans précédent – dussent avoir été des symptômes précurseurs. J'avais un fort mal de tête, et la bizarre impression – tout aussi neuve pour moi – que quelqu'un cherchait à s'emparer de mes pensées.

La crise se produisit vers 10 h 20 du matin, tandis que je faisais un cours d'économie politique – histoire et tendances actuelles de l'économie politique – aux étudiants de troisième année et à quelques-uns de seconde. Je vis d'abord devant mes yeux des formes insolites, et crus me trouver dans une salle singulière autre que la classe.

Mes idées et mes propos divaguaient loin de tout sujet, et les étudiants s'aperçurent que quelque chose clochait gravement. Puis je m'affaissai, inconscient sur mon siège, dans une hébétude dont personne ne put me tirer. Mes facultés normales ne revirent au grand jour notre monde quotidien qu'au bout de cinq ans, quatre mois et treize jours.

C'est naturellement des autres que j'appris ce qui suit. Je restai inconscient pendant seize heures et demie, bien qu'on m'eût ramené chez moi au 27, Crâne Street, où je reçus les soins médicaux les plus attentifs.

Le 15 mai à trois heures du matin, mes yeux s'ouvrirent et je me mis à parler, mais bientôt le médecin et ma famille furent épouvantés par mon expression et le ton de mes propos. Il était clair que je n'avais aucun souvenir de mon identité ni de mon passé, même si je m'efforçais, on ne sait pourquoi, de cacher cette ignorance. Mes yeux fixaient étrangement les personnes de mon entourage, et le jeu de mes muscles faciaux n'avait plus rien de familier.

Mon langage même paraissait gauche, comme celui d'un étranger. J'usais de mes organes vocaux avec embarras, en tâtonnant, et mon élocution avait une curieuse raideur, comme si j'avais laborieusement appris l'anglais dans les livres. La prononciation était barbare, tandis que la langue comportait à la fois des débris d'étonnants archaïsmes et des expressions d'une tournure absolument incompréhensible.

Parmi ces dernières, l'une en particulier revint vingt ans plus tard, de façon frappante – et même effrayante – à l'esprit du plus jeune de mes médecins. Car à l'époque cette expression commençait à se répandre – d'abord en Angleterre, puis aux États-Unis – et malgré sa complication et son incontestable nouveauté, elle reproduisait dans le moindre détail les mots déconcertants de l'étrange malade d'Arkham de 1908.

La force physique revint aussitôt, mais il me fallut une rééducation singulièrement longue pour retrouver l'usage de mes mains, de mes jambes et de mon corps en général. À cause de cela et d'autres handicaps inhérents à ma perte de mémoire, je restai pendant un certain temps sous une étroite surveillance médicale.

Quand j'eus constaté l'échec de mes efforts pour dissimuler mon amnésie, je la reconnus franchement et me montrai avide de toutes sortes de renseignements. En fait, les médecins eurent l'impression que je cessai de m'intéresser à ma personnalité véritable dès lors que je vis ma perte de mémoire acceptée comme une chose naturelle.

Ils remarquèrent que je m'efforçais surtout de posséder à fond certains points d'histoire, de science, d'art, de langage et de folklore – les uns terriblement abstrus, et d'autres d'une simplicité puérile – qui, très bizarrement parfois, restaient exclus de ma conscience.

En même temps ils s'aperçurent que je possédais inexplicablement beaucoup de connaissances d'un genre insoupçonné – que je souhaitais, semblait-il, cacher plutôt que révéler. Il m'arrivait par mégarde de faire allusion, avec une assurance désinvolte, à tels événements précis d'époques obscures au-delà de tout champ historique reconnu – quitte à tourner en plaisanterie la référence en voyant la surprise qu'elle suscitait. J'avais aussi une façon de parler du futur qui, deux ou trois fois, provoqua une véritable peur.

Ces lueurs inquiétantes cessèrent bientôt de se manifester, mais certains observateurs attribuèrent leur disparition à une prudente hypocrisie de ma part plus qu'à quelque déclin du savoir insolite qu'elles supposaient. À la vérité, je semblais anormalement avide d'assimiler la façon de parler, les usages et les perspectives de l'époque autour de moi ; comme si j'avais été un voyageur studieux venu d'une lointaine terre étrangère.

Aussitôt qu'on m'y autorisa, je fréquentai à toute heure la bibliothèque de l'université, et j'entrepris sans tarder de préparer ces étonnants voyages, ces cours spéciaux dans les universités d'Amérique et d'Europe, qui donnèrent lieu à tant de commentaires pendant les années suivantes.

À aucun moment je ne manquai de relations intellectuelles, car mon cas me valut une relative célébrité parmi les psychologues du moment. Je fus l'objet de conférences comme exemple typique de « personnalité seconde » – même si, ici ou là, j'embarrassai les conférenciers de quelque symptôme bizarre ou trace suspecte d'ironie soigneusement voilée.

Mais de réelle bienveillance, je n'en rencontrai guère. Quelque chose dans mon aspect et mes propos semblait éveiller chez tous ceux que je rencontrais de vagues craintes et répugnances, comme si j'avais été un être infiniment éloigné de tout ce qui est normal et sain. Cette idée d'une horreur obscure et secrète liée aux abîmes incalculables d'on ne sait quelle *distance* était curieusement répandue et tenace.

Ma propre famille ne fit pas exception. Dès l'instant de mon étrange réveil, ma femme m'avait considéré avec un effroi et un dégoût extrêmes, jurant que j'étais un parfait étranger usurpant le corps de son mari. En 1910 elle obtint le divorce, et ne consentit jamais à me revoir, même après mon retour à un état normal en 1913. Ces sentiments furent partagés par mon fils aîné et ma petite fille, que je n'ai jamais revus ni l'un ni l'autre.

Seul mon second fils, Wingate, parut capable de surmonter la terreur et la répulsion suscitées par ma métamorphose. Lui aussi sentait bien que j'étais un étranger, mais quoiqu'il n'eût pas plus de huit ans, il croyait fermement au retour de mon véritable moi. Quand celui-ci revint en effet, il me rejoignit et les tribunaux le confièrent à ma garde. Au cours des années, il m'aida dans les études que je fus poussé à entreprendre, et aujourd'hui, à trente-cinq ans, il est professeur de psychologie à Miskatonic.

Mais je ne suis pas surpris de l'horreur que j'inspirai – car assurément l'esprit, la voix et l'expression de l'être qui s'éveilla le 15 mai 1908 n'étaient pas ceux de Nathaniel Wingate Peaslee.

Je n'essaierai pas de raconter toute ma vie de 1908 à 1913, car les lecteurs peuvent en glaner les traits essentiels – ainsi que j'ai dû abondamment le faire moi-même – dans les dossiers des vieux journaux et revues scientifiques.

On me rendit l'usage de mes fonds et j'en usai sans hâte, sagement dans l'ensemble, à voyager et étudier dans divers centres du savoir. Mes voyages, cependant, furent surprenants à l'extrême, comportant de longues visites à des lieux écartés et déserts.

En 1909 je passai un mois dans l'Himalaya, et en 1911 j'éveillai un vif intérêt par une expédition à dos de chameau dans les déserts inconnus d'Arabie. Je n'ai jamais pu savoir ce qui s'était produit lors de ces explorations.

Pendant l'été de 1912, je frétai un bateau pour naviguer dans l'Arctique, au nord du Spitzberg, et manifestai au retour une évidente déception.

Plus tard, cette année-là, je passai des semaines seul, au-delà des limites de toute exploration passée ou ultérieure, dans l'immense réseau des cavernes calcaires de Virginie-Occidentale – labyrinthes ténébreux et si complexes qu'on n'a jamais pu

seulement envisager de reconstituer mon parcours.

Mes séjours dans les universités furent marqués par une rapidité d'assimilation prodigieuse, comme si la personnalité seconde possédait une intelligence considérablement supérieure à la mienne. J'ai découvert aussi que mon rythme de lecture et d'étude solitaire était phénoménal. Il me suffisait de parcourir un livre, juste le temps de tourner les pages, pour en retenir tous les détails, tandis que mon habileté à interpréter en un instant des figures compliquées était proprement impressionnante.

Il circula à plusieurs reprises des rumeurs presque alarmantes sur mon pouvoir d'influencer les pensées et les actes d'autrui, bien que j'aie pris soin, semble-t-il, de réduire au minimum les manifestations de cette faculté.

D'autres vilains bruits concernaient mes rapports intimes avec les chefs de groupes d'occultistes, et des érudits suspects de relations avec des bandes innommables d'odieux hiérophantes du monde ancien. Ces rumeurs, bien que non confirmées à l'époque, furent certainement encouragées par ce qu'on savait de la teneur de mes lectures – car la consultation de livres rares dans les bibliothèques ne peut être gardée secrète.

Des notes marginales restent la preuve tangible de mes recherches minutieuses dans des ouvrages tels que *Cultes des Goules,* du comte d'Erlette, *De Vermis Mysteriis,* de Ludvig Prinn, *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzt, les fragments conservés de l'énigmatique *Livre d'Ebon,* et l'effroyable *Necronomicon* de l'Arabe fou Abdul Alhazred. Et puis, il est indéniable aussi que l'activité des cultes clandestins reçut une nouvelle et néfaste impulsion à peu près au moment de mon étrange métamorphose.

Pendant l'été de 1913, je commençai à donner des signes d'ennui, de relâchement, et laissai entendre dans mon entourage qu'on pouvait s'attendre à me voir bientôt changer. J'évoquai le retour de souvenirs de ma première vie – mais la plupart de mes auditeurs mirent en doute ma bonne foi, car tout ce que je citais était fortuit et eût pu être tiré de mes vieux papiers personnels.

Vers la mi-août, je regagnai Arkham et rouvris ma maison de Crâne Street, depuis longtemps fermée. J'y installai une machine des plus curieuses, construite en pièces détachées par différents fabricants de matériel scientifique en Europe et en Amérique, et je la dissimulai soigneusement aux regards de toute personne assez intelligente pour en comprendre la composition.

Ceux qui la virent – un ouvrier, une domestique et la nouvelle gouvernante – décrivirent un bizarre assemblage de tiges, de roues et de miroirs, ne mesurant pas plus de deux pieds de haut, un de large et un d'épaisseur. Le miroir central était rond

et convexe. Tout cela est confirmé par les fabricants de pièces que l'on a pu joindre.

Le soir du vendredi 26 septembre, je donnai congé à la gouvernante et à la femme de chambre jusqu'au lendemain midi. Des lumières brillèrent dans la maison tard dans la nuit, et un homme maigre, brun, l'allure singulière d'un étranger, arriva en automobile.

Il était à peu près une heure du matin quand les lumières s'éteignirent. À deux heures et quart un agent de police remarqua la demeure dans l'obscurité mais la voiture de l'étranger était toujours garée le long du trottoir. À quatre heures elle avait de toute évidence disparu.

Ce fut à six heures qu'une voix hésitante, à l'accent étranger, demanda par téléphone au Dr. Wilson de se rendre à mon domicile, pour me tirer d'un bizarre évanouissement. Cet appel – une communication interurbaine – venait, comme on l'établit plus tard, d'une cabine publique à la gare du Nord de Boston, mais on ne retrouva jamais aucune trace du maigre étranger.

En arrivant chez moi, le médecin me trouva au salon, sans connaissance – dans un fauteuil dont on avait approché une table. La surface polie de cette table portait des égratignures à l'endroit où un lourd objet y avait été posé. La singulière machine était partie et l'on n'entendit jamais plus parler d'elle. Sans aucun doute, l'étranger maigre et brun l'avait emportée.

Dans la cheminée de la bibliothèque, un tas de cendres témoignait qu'on avait brûlé jusqu'au dernier bout de papier tout ce que j'avais écrit depuis le début de l'amnésie. Le Dr. Wilson jugea ma respiration anormale, mais après une piqûre hypodermique, elle reprit sa régularité.

Le matin du 27 septembre, à onze heures et quart, je m'agitai vigoureusement, et le masque jusqu'alors figé de mon visage donna ses premiers signes d'animation. Le Dr. Wilson remarqua que l'expression n'était pas celle de ma personnalité seconde, mais ressemblait beaucoup à celle de mon moi normal. Vers onze heures trente, je marmonnai quelques syllabes très bizarres, qui ne semblaient appartenir à aucun langage humain. J'avais l'air aussi de lutter contre quelque chose. Puis, à midi passé – la gouvernante et la femme de chambre étant revenues entre temps – je me mis à murmurer en anglais :

« … parmi les économistes orthodoxes de cette période, Jevons représente plus particulièrement la tendance dominante à établir des corrélations scientifiques. Son effort pour relier le cycle commercial de la prospérité et du marasme au cycle physique des taches solaires constitue peut-être le point culminant de… »

Nathaniel Wingate Peaslee était revenu – et pour cet esprit, selon son estimation du temps, c'était toujours ce jeudi matin de 1908, où la classe d'économie politique levait ses regards attentifs vers le vieux bureau sur l'estrade.

II

Ma réadaptation à la vie normale fut pénible et difficile. Cinq années perdues suscitent plus de complications qu'on ne peut l'imaginer, et dans mon cas il y avait mille choses à remettre en ordre.

Ce que l'on m'apprit de mes faits et gestes depuis 1908 me surprit et m'inquiéta, mais je tâchai de considérer la question avec toute la philosophie dont j'étais capable. Enfin, ayant obtenu la garde de mon second fils, Wingate, je m'installai avec lui dans la maison de Crâne Street et je tentai de reprendre mon enseignement – mon ancienne chaire m'avait été aimablement proposée par l'université.

Je commençai mes cours avec le trimestre de février 1914, et les poursuivis une année entière. Je me rendis compte alors que mon aventure m'avait gravement ébranlé. Bien que parfaitement sain d'esprit – je l'espérais – et sans faille dans ma personnalité première, je n'avais plus la vitalité d'autrefois. Des rêves confus, des idées bizarres me hantaient sans cesse, et quand le déclenchement de la Guerre mondiale orienta mon esprit vers l'histoire, je m'aperçus que je me représentais les époques et les événements de la façon la plus étrange.

Ma conception du *temps – ma faculté de distinguer succession et simultanéité* – semblait quelque peu altérée ; je formai l'idée chimérique qu'en vivant à une époque donnée, on pouvait projeter son esprit à travers l'éternité pour connaître les siècles passés et futurs.

La guerre me donna l'impression singulière de me rappeler quelques-unes de ses conséquences lointaines – comme si, connaissant déjà son évolution, je pouvais les envisager après coup à la lumière d'une information future. Tous ces pseudo-souvenirs s'accompagnaient d'une grande souffrance, et du sentiment qu'une barrière psychologique artificielle leur était opposée.

Lorsque je me hasardai à évoquer tout cela autour de moi, je rencontrai des réactions différentes. Certains me regardèrent d'un air inquiet, mais chez les mathématiciens, on parla de nouveaux aspects de cette théorie de la relativité – alors réservée aux cercles cultivés – qui devait plus tard devenir si célèbre. Le Dr. Albert Einstein, disait-on, allait vite ramener le temps à l'état de simple dimension.

Mais les rêves et les sensations étranges finirent par prendre sur moi un tel empire que je dus abandonner mes cours en 1915. Ces troubles prenaient parfois une forme irritante – je nourrissais l'idée persistante que mon amnésie avait servi quelque échange impie ; que la personnalité seconde était en réalité une force imposée venant de l'Inconnu, et que ma propre personnalité avait subi une substitution.

Je fus ainsi amené à de confuses et terrifiantes spéculations sur le sort de mon moi véritable pendant les années où un autre avait occupé mon corps. L'étonnant savoir et la conduite singulière de cet ancien occupant m'inquiétaient de plus en plus à mesure que j'apprenais de nouveaux détails par des rencontres, des journaux et des revues.

Les bizarreries qui avaient déconcerté les autres paraissaient s'accorder terriblement avec un arrière-plan de ténébreuses connaissances embusquées dans les profondeurs de mon subconscient. Je me mis à étudier avec fièvre les moindres renseignements touchant les études et les voyages de cet « autre » pendant les années obscures.

Tous mes tourments n'avaient pas ce degré d'abstraction. Il y avait les rêves – qui semblaient gagner en vigueur et en réalisme. Sachant comment la plupart des gens les considéraient, j'en parlais rarement sinon à mon fils ou à quelques psychologues dignes de confiance, mais j'entrepris bientôt une étude scientifique d'autres cas pour savoir si de telles visions étaient ou non caractéristiques chez les victimes de l'amnésie.

Mes résultats, obtenus avec l'aide de psychologues, d'historiens, d'anthropologues, et de spécialistes très expérimentés de la vie mentale, plus une recherche qui passait en revue tous les cas de dédoublement de la personnalité depuis l'époque des légendes de possession démoniaque jusqu'aux réalités médicales de notre temps, ces résultats donc m'apportèrent d'abord plus d'inquiétude que de réconfort.

Je m'aperçus bientôt que mes rêves n'avaient, à vrai dire, aucun équivalent dans la masse formidable des cas d'amnésie authentique. Il restait néanmoins un tout petit nombre d'exemples dont le parallélisme avec ma propre expérience m'intrigua et me bouleversa pendant des années. Certains étaient tirés d'un antique folklore ; d'autres répertoriés dans les annales de la médecine ; une ou deux anecdotes dormaient enfouies dans les classiques historiques.

Il semblait donc bien que si ma forme particulière de disgrâce était prodigieusement rare, des exemples s'en étaient pourtant présentés à de longs intervalles depuis le début des chroniques de l'humanité. Certains siècles en comptaient un, deux ou trois, d'autres aucun – ou du moins aucun dont on ait gardé le souvenir.

C'était pour l'essentiel toujours la même chose : une personne à l'esprit réfléchi et pénétrant se trouvait investie d'une étrange vitalité seconde, menant pendant un temps plus ou moins long une existence entièrement différente, caractérisée d'abord par une maladresse dans l'élocution et les mouvements, puis plus tard par l'acquisition systématique de connaissances scientifiques, historiques, artistiques et anthropologiques : acquisition menée avec une ardeur fiévreuse et une faculté d'assimilation absolument anormale. Puis un brusque retour à sa conscience propre, désormais tourmentée de temps à autre par des rêves confus et inapaisables suggérant par fragments d'effroyables souvenirs soigneusement effacés.

L'étroite ressemblance de ces cauchemars avec les miens – jusqu'aux moindres détails – ne laissait aucun doute dans mon esprit sur leur nature manifestement exemplaire. Un ou deux de ces cas s'entouraient d'un halo de vague et sacrilège familiarité, comme si je les avais déjà connus par quelque agent cosmique trop effroyable et hideux pour qu'on en soutienne la vue. Dans trois exemples on mentionnait explicitement une mystérieuse machine comme celle que j'avais eue chez moi avant la seconde transformation.

Ce qui m'inquiéta aussi pendant mes recherches fut la fréquence assez importante des cas où un bref et fugitif aperçu des mêmes cauchemars avait affecté des personnes non atteintes d'amnésie caractérisée.

Ces personnes étaient pour la plupart d'intelligence médiocre ou moins encore – certaines si rudimentaires qu'on ne pouvait guère y voir les véhicules d'une érudition anormale et d'acquisitions mentales surnaturelles. Elles étaient animées une seconde par une force étrangère – puis on observait un retour en arrière et l'incertaine réminiscence vite dissipée d'inhumaines horreurs.

Il y avait eu au moins trois cas de ce genre au cours du dernier demi-siècle – dont un seulement quinze ans plus tôt. Quelque chose, issu d'un abîme insoupçonné de la Nature, s'était-il aventuré en aveugle à travers le temps ? Ces troubles atténués étaient-ils de monstrueuses et sinistres expériences dont la nature et l'auteur échappaient à toute raison ?

Telles étaient quelques-unes des conjectures imprécises de mes heures les plus noires – chimères encouragées par les mythes que découvraient mes recherches. Car je n'en pouvais douter, certaines légendes persistantes d'une antiquité immémoriale, apparemment inconnues de certains amnésiques récents et de leurs médecins, donnaient une image frappante et terrible de pertes de mémoire comme la mienne.

Quant à la nature des rêves et des impressions qui devenaient si tumultueux, j'ose encore à peine en parler. Ils sentaient la folie, et je croyais parfois devenir vraiment

fou. Était-ce là un genre d'hallucination propre aux anciens amnésiques ? Les efforts du subconscient pour combler par de pseudo-souvenirs un vide déconcertant pouvaient bien en effet donner lieu à de curieux caprices de l'imagination.

Telle fut d'ailleurs – bien qu'une autre hypothèse du folklore me parût finalement plus convaincante – l'opinion de beaucoup des aliénistes qui m'aidèrent à étudier des cas analogues, et furent intrigués comme moi par les similitudes parfois observées.

Ils ne qualifiaient pas cet état de folie véritable, mais le classaient plutôt parmi les troubles névrotiques. Ma démarche pour essayer de le circonscrire et de l'analyser, au lieu de chercher en vain à le rejeter et à l'oublier, rencontra leur chaleureuse approbation par sa conformité aux meilleurs principes psychologiques. J'appréciai particulièrement l'avis des médecins qui m'avaient suivi quand j'étais habité par une autre personnalité.

Mes premiers troubles ne furent pas d'ordre visuel, mais portaient sur les questions plus abstraites dont j'ai parlé. Il y avait aussi un sentiment de répugnance intense et inexplicable à l'égard de moi-même. Il me vint une peur étrange de voir ma propre silhouette, comme si mes regards allaient y découvrir quelque chose d'absolument inconnu et d'une inconcevable horreur.

Quand je risquais enfin un regard sur moi et apercevais la forme humaine familière, discrètement vêtue de gris ou de bleu, je ressentais toujours un curieux soulagement, mais avant d'en arriver là il me fallait surmonter une terreur infinie. J'évitais les miroirs le plus possible, et me faisais toujours raser chez le coiffeur.

Il me fallut beaucoup de temps pour établir un lien entre ces sentiments de frustration et les visions passagères qui commençaient à se manifester. Le premier rapprochement de ce genre concerna la sensation bizarre d'une contrainte extérieure, artificielle, sur ma mémoire.

Je compris que les images entrevues dont je faisais l'expérience avaient une signification profonde, terrible, et un redoutable rapport avec moi-même, mais qu'une influence délibérée m'empêchait de saisir ce sens et ce rapport. Vint ensuite cette bizarre conception du temps, et avec elle les efforts désespérés pour situer les fragments fugaces du rêve sur le plan chronologique et spatial.

Les images elles-mêmes furent d'abord plus étranges qu'effrayantes. Il me semblait être dans une immense salle voûtée dont les hautes nervures de pierre se perdaient presque parmi les ombres au-dessus de ma tête. Quels que soient l'époque et le lieu, le principe du cintre était aussi connu et fréquemment utilisé qu'au temps des Romains.

Il y avait de colossales fenêtres rondes et élevées, des portes cintrées et des bureaux ou tables aussi hauts qu'une pièce ordinaire. De vastes étagères de bois noir couraient le long des murs, portant ce qui semblait des volumes de format gigantesque au dos marqué d'étranges hiéroglyphes.

La pierre apparente présentait des sculptures singulières, toujours en symboles mathématiques curvilignes, et des inscriptions ciselées reproduisant les mêmes caractères que les énormes volumes. La sombre maçonnerie de granit était d'un type mégalithique monstrueux, des rangées de blocs au sommet convexe venant s'encastrer dans d'autres à la base concave qui reposaient sur eux.

Il n'y avait pas de sièges mais le dessus des immenses tables était jonché de livres, de papiers et d'objets qui servaient sans doute à écrire : jarres de métal violacé bizarrement ornées, et baguettes à la pointe tachée. Si démesurés qu'ils soient, je réussissais parfois à voir ces bureaux d'en haut. Sur quelques-uns, de grands globes de cristal lumineux en guise de lampes, et d'énigmatiques machines faites de tubes de verre et de tiges de métal.

Les fenêtres vitrées étaient treillissées de solides barreaux. Sans oser approcher pour regarder au travers, je pouvais distinguer, de l'endroit où j'étais, les faîtes ondulants d'une végétation singulière rappelant les fougères. Le sol était fait de lourdes dalles octogonales, et l'on ne voyait ni tapis ni tentures.

Plus tard je me vis parcourir des galeries cyclopéennes de pierre, et monter ou descendre des plans inclinés gigantesques de la même colossale maçonnerie. Il n'y avait aucun escalier, et les couloirs ne mesuraient jamais moins de trente pieds de large. Certaines des constructions que je traversais en flottant devaient s'élever à des milliers de pieds dans le ciel.

Sous terre se succédaient plusieurs étages de noirs caveaux, et de trappes jamais ouvertes, scellées de bandes métalliques et suggérant vaguement un péril extraordinaire.

Je devais être prisonnier, et l'horreur menaçait partout où je jetais les yeux. Je sentais que le message de ces hiéroglyphes curvilinéaires qui me narguaient sur les murs aurait brisé mon âme si je n'avais été protégé par une bienheureuse ignorance.

Plus tard encore, je vis en rêve des perspectives par les grandes fenêtres rondes, et du haut du titanesque toit plat aux curieux jardins, ce large espace vide avec son haut parapet de pierre à festons, où menait le plus haut des plans inclinés.

Des bâtiments géants, chacun dans son jardin, s'alignaient sur des lieues, presque à perte de vue, le long de routes pavées d'au moins deux cents pieds de large. Ils étaient

très divers, mais mesuraient rarement moins de cinq cents pieds carrés ou mille pieds de haut. Beaucoup paraissaient sans limites, avec une façade de plusieurs milliers de pieds, tandis que certains s'élançaient à des hauteurs vertigineuses dans le ciel gris et brumeux.

Faits pour l'essentiel de pierre ou de ciment, ils appartenaient généralement au curieux type de maçonnerie curviligne qui caractérisait l'immeuble où j'étais retenu. Les toits étaient plats, couverts de jardins, avec souvent des parapets à festons. Parfois des terrasses à plusieurs niveaux et de larges espaces dégagés parmi les jardins. Il y avait dans ces grandes routes comme un appel au mouvement, mais lors des premières visions je ne sus pas analyser le détail de cette impression.

Je vis en certains endroits d'énormes tours sombres de forme cylindrique qui dominaient de loin tous les autres édifices. Elles étaient vraisemblablement d'une espèce tout à fait exceptionnelle et présentaient les signes d'une antiquité et d'un délabrement considérables. Bâties bizarrement de blocs de basalte taillés à angle droit, elles s'amincissaient progressivement jusqu'à leurs sommets arrondis. On n'y voyait nulle part la moindre trace de fenêtres ou d'ouvertures quelconques, si ce n'est des portes énormes. Je remarquai aussi quelques constructions plus basses – toutes dégradées par des éternités d'intempéries – qui ressemblaient à ces sombres tours cylindriques d'architecture primitive. Tout autour de ces monuments délirants de maçonnerie à l'équerre planait une inexplicable atmosphère de menace et de peur intense, comme en dégageaient les trappes scellées.

Les jardins, omniprésents, étaient presque effrayants dans leur étrangeté, offrant des formes végétales bizarres et insolites qui se balançaient au-dessus de larges allées bordées de monolithes curieusement sculptés. Des espèces de fougères surtout, d'une taille anormale – les unes vertes, d'autres d'une pâleur spectrale, fongoïde.

Parmi elles se dressaient de grandes silhouettes fantomatiques, comparables à des calamités dont les troncs semblables à des bambous atteignaient des hauteurs fabuleuses. Et encore des touffes de prodigieux cycas, et des arbres ou arbustes baroques d'un vert sombre qui rappelaient les conifères.

Les fleurs, petites, incolores et impossibles à identifier, s'épanouissaient en parterres géométriques ou librement dans la verdure.

Dans quelques jardins de la terrasse ou du toit, il en poussait de plus grandes et plus colorées, d'aspect presque répugnant, qui suggéraient une culture artificielle. Des plantes fongoïdes, de dimensions, de contours et de couleurs inconcevables parsemaient le paysage selon des dessins qui révélaient une tradition horticole inconnue mais bien établie. Dans les jardins plus vastes au niveau du sol, on

discernait un certain souci de conserver les caprices de la Nature, mais sur les toits la sélection et l'art des jardins étaient plus manifestes.

Le ciel était presque toujours pluvieux ou nuageux et j'assistai parfois à des pluies torrentielles. De temps à autre, pourtant, on apercevait le soleil – qui semblait anormalement grand – et la lune, dont les taches avaient quelque chose d'inhabituel que je ne pus jamais approfondir. Les nuits – très rares – où le ciel était assez clair, j'apercevais des constellations à peine reconnaissables. Quelquefois proches des figures connues, mais presque jamais identiques, et d'après la position des quelques groupes que je pus identifier, je conclus que je devais être dans l'hémisphère Sud, près du tropique du Capricorne.

L'horizon lointain était toujours embué et indistinct, mais je voyais, aux abords de la ville, de vastes jungles de fougères arborescentes inconnues, de calamités, de lépidodendrons et de sigillaires, dont les frondaisons fantastiques ondulaient, narquoises, dans les vapeurs mouvantes. Par moments s'esquissaient des mouvements dans le ciel, mais mes premières visions ne les précisèrent jamais.

Pendant l'automne de 1914, je commençai à faire des rêves espacés où je flottais étrangement au-dessus de la cité et des régions environnantes. Je découvris des routes interminables à travers des forêts de végétaux effroyables aux troncs tachetés, cannelés ou rayés, ou devant des villes aussi singulières que celle qui ne cessait de m'obséder.

Je vis de monstrueuses constructions de pierre noire ou irisée dans des percées ou des clairières où régnait un crépuscule perpétuel et je parcourus de longues chaussées à travers des marécages si sombres que je distinguais à peine leur humide et imposante végétation.

J'aperçus une fois une étendue sans bornes jonchée de ruines basaltiques détruites par le temps, dont l'architecture rappelait les rares tours sans fenêtres, aux sommets arrondis, de la ville obsédante.

Et une fois je vis la mer – étendue sans limites, vaporeuse, au-delà des colossales jetées de pierre d'une formidable cité de dômes et de voûtes. Des impressions de grande ombre sans forme se déplaçaient au-dessus d'elle, et, ici ou là, des jaillissements insolites venaient troubler la surface des eaux.

III

Ainsi que je l'ai dit, ces images extravagantes ne prirent pas tout de suite leur

caractère terrifiant. À coup sûr, beaucoup de gens ont eu des rêves en eux-mêmes plus étranges – mêlant des fragments sans liens de vie quotidienne, de choses vues ou lues, combinés sous les formes les plus surprenantes par les caprices incontrôlés du sommeil.

Pendant un certain temps ces visions me semblèrent naturelles, bien que je n'aie jamais été jusqu'alors un rêveur extravagant. Beaucoup d'obscures anomalies, me disais-je, venaient sans doute de sources banales trop nombreuses pour qu'on les identifie ; d'autres reflétaient simplement une connaissance élémentaire des plantes et autres données du monde primitif, cent cinquante millions d'années plus tôt – le monde de l'âge permien ou triasique.

En quelques mois, néanmoins, l'élément de terreur apparut avec une intensité croissante. Et cela quand les rêves prirent infailliblement l'aspect de souvenirs et que mon esprit y découvrit un lien avec l'aggravation de mes inquiétudes d'ordre abstrait – le sentiment d'entrave à la mémoire, les singulières conceptions du temps, l'impression d'un détestable échange avec ma personnalité seconde de 1908-1913 et, beaucoup plus tard, l'inexplicable aversion à l'égard de moi-même.

À mesure que certains détails précis surgissaient dans les rêves, l'horreur y devenait mille fois pire – si bien qu'en octobre 1915, je compris qu'il me fallait agir. C'est alors que j'entrepris une étude approfondie d'autres cas d'amnésie et de visions, convaincu que je réussirais ainsi à objectiver mon problème et à me délivrer de son emprise émotionnelle.

Cependant, comme je l'ai déjà indiqué, le résultat fut d'abord presque exactement le contraire. Je fus absolument bouleversé d'apprendre que mes rêves avaient eu d'aussi exacts précédents ; d'autant plus que certains témoignages étaient trop anciens pour qu'on pût supposer chez les sujets la moindre connaissance en géologie – et, partant, la moindre idée des paysages primitifs.

Bien plus, beaucoup de ces récits fournissaient les détails et les explications les plus atroces à propos des images des grands bâtiments, des jardins sauvages – et du reste. Les visions par elles-mêmes et les impressions vagues étaient suffisamment horribles, mais ce que suggéraient ou affirmaient quelques autres rêveurs sentait la folie et le blasphème. Et le comble, c'était que ma propre pseudo-mémoire en était incitée à des rêves plus délirants et aux pressentiments de proches révélations. Néanmoins la plupart des médecins jugeaient ma démarche, dans l'ensemble, fort recommandable.

J'étudiai à fond la psychologie, et suivant mon exemple, mon fils Wingate en fit autant – ce qui l'amena finalement à occuper sa chaire actuelle. En 1917 et 1918 je

suivis des cours spéciaux à Miskatonic. Entre-temps j'examinai inlassablement la documentation médicale, historique et anthropologique, voyageant jusqu'aux bibliothèques lointaines, osant enfin consulter même les livres abominables de l'antique tradition interdite, pour lesquels ma personnalité seconde avait manifesté un intérêt si troublant.

Certains de ces volumes étaient ceux-là mêmes que j'avais étudiés pendant ma métamorphose, et je fus bouleversé d'y trouver des notes marginales et d'apparentes corrections du texte hideux, d'une écriture et dans des termes qui avaient quelque chose d'étrangement inhumain.

La plupart étaient rédigées dans les langues respectives des différents ouvrages, dont le lecteur semblait avoir une connaissance également parfaite, bien qu'académique. L'une, pourtant, ajoutée aux *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzt, était d'une inquiétante originalité. En hiéroglyphes curvilignes de la même encre que les corrections allemandes, elle ne suivait aucun modèle humain connu. Et ces hiéroglyphes étaient étroitement et sans aucun doute apparentés aux caractères que je rencontrais constamment dans mes rêves – ceux dont parfois j'imaginais un instant connaître la signification, ou être à deux doigts de me la rappeler.

Achevant de me déconcerter, plusieurs bibliothécaires m'assurèrent qu'à en croire les communications précédentes et les fiches de consultation des livres en question, toutes ces notes ne pouvaient être que de moi dans mon état second. Même si à l'époque, comme aujourd'hui, j'ignorais trois des langues utilisées.

En rassemblant les documents épars, anciens et modernes, anthropologiques et médicaux, j'obtins un mélange assez cohérent de mythe et d'hallucination dont l'ampleur et l'étrangeté me laissèrent absolument stupéfait. Une seule chose me consola : l'antiquité des mythes. Quelle science perdue avait introduit dans ces fables primitives l'image du paysage paléozoïque ou mésozoïque, je ne pouvais même pas l'imaginer ; mais il y avait eu ces images. Il existait donc une base pour la formation d'un type défini d'hallucination.

Les cas d'amnésie avaient sans aucun doute créé le modèle mythique général – mais par la suite, la prolifération capricieuse des mythes dut agir sur les amnésiques et colorer leurs pseudo-souvenirs. J'avais lu et appris moi-même toutes les légendes primitives pendant ma perte de mémoire – mes recherches l'avaient amplement démontré. N'était-il pas naturel, alors, que mes rêves et mes impressions affectives se colorent et se modèlent d'après ce que ma mémoire avait secrètement conservé de ma métamorphose ?

Quelques mythes se rattachaient de manière significative à d'autres légendes

obscures du monde préhumain, en particulier ces contes hindous qui englobent de stupéfiants abîmes de temps et font partie de la tradition des théosophes actuels.

Les mythes primitifs et les hallucinations modernes s'accordaient pour affirmer que l'humanité n'est qu'une – et peut-être la moindre – des races hautement civilisées et dominantes dans la longue histoire, en grande partie inconnue, de cette planète. Ils laissaient entendre que des êtres de forme inconcevable avaient élevé des tours jusqu'au ciel et approfondi tous les secrets de la Nature avant que le premier ancêtre amphibie de l'homme ait rampé hors de la mer chaude voici trois cents millions d'années.

Certains venaient des étoiles ; quelques-uns étaient aussi vieux que le cosmos lui-même ; d'autres s'étaient rapidement développés à partir de germes terrestres aussi éloignés des premiers germes de notre cycle de vie que ceux-ci le sont de nous-mêmes. On parlait sans hésiter de milliers de millions d'années, et de rapports étroits avec d'autres galaxies et d'autres univers. À vrai dire, il n'était pas question de temps dans l'acception humaine du terme.

Mais la plupart des récits et des impressions rapportés évoquaient une race relativement récente, d'apparence bizarre et compliquée, ne rappelant aucune forme de vie scientifiquement connue, et qui s'était éteinte cinquante millions d'années à peine avant la venue de l'homme. Ce fut, disaient-ils, la race la plus importante de toutes, car elle seule avait conquis le secret du temps.

Elle avait appris tout ce qu'on avait su et tout ce qu'on saurait sur terre, grâce à la faculté de ses esprits les plus pénétrants de se projeter dans le passé et le futur, fût-ce à travers des abîmes de millions d'années, pour étudier les connaissances de chaque époque. Les réalisations de cette race avaient donné naissance à toutes les légendes des prophètes, y compris celles de la mythologie humaine.

Dans leurs immenses bibliothèques, des volumes de textes et de gravures contenaient la totalité des annales de la terre : histoires et descriptions de toutes les espèces qui avaient été ou seraient, avec le détail de leurs arts, leurs actions, leurs langues et leurs psychologies.

Forts de cette science illimitée, ceux de la Grand-Race choisissaient dans chaque ère et chaque forme de vie tel ou tel concept, art et procédé qui pouvaient convenir à leur propre nature et à leur situation. La connaissance du passé, obtenue par une sorte de projection de l'esprit indépendamment des sens reconnus, était plus difficile à recueillir que celle de l'avenir.

Dans ce dernier cas, la démarche était plus simple et plus concrète. Avec une

assistance mécanique appropriée, un esprit se projetait en avant dans le temps, cherchant à tâtons son obscur chemin extrasensoriel jusqu'à proximité de la période désirée. Alors, après des épreuves préliminaires, il s'emparait du meilleur représentant qu'il pût trouver des formes de vie les plus évoluées à l'époque. Il pénétrait dans le cerveau de cet organisme où il installait ses propres vibrations, tandis que l'esprit dépossédé remontait en arrière jusqu'au temps de l'usurpateur, occupant le corps de ce dernier en attendant qu'un nouvel échange s'opère en sens inverse.

L'esprit projeté dans le corps d'un organisme du futur se comportait alors comme un membre de la race dont il empruntait l'apparence, et apprenait le plus rapidement possible tout ce qu'on pouvait acquérir de l'ère choisie, de ce qu'elle possédait d'informations et de techniques.

Cependant l'esprit dépossédé, rejeté dans le temps et le corps de l'usurpateur, était étroitement surveillé. On l'empêchait de nuire au corps qu'il occupait, et des enquêteurs spécialisés lui soutiraient tout son savoir. Il arrivait souvent qu'on l'interroge dans sa propre langue, si des recherches précédentes dans l'avenir en avaient rapporté des enregistrements.

Si l'esprit venait d'un corps dont la Grand-Race ne pouvait physiquement reproduire le langage, on fabriquait d'ingénieuses machines sur lesquelles la langue étrangère pouvait être « jouée » comme sur un instrument de musique.

Ceux de la Grand-Race étaient d'immenses cônes striés de dix pieds de haut, avec une tête et d'autres organes fixés à des membres extensibles d'un pied d'épaisseur partant du sommet. Ils s'exprimaient en faisant claquer ou frotter d'énormes pattes ou pinces qui prolongeaient deux de leurs quatre membres, et se déplaçaient en dilatant et contractant une couche visqueuse qui recouvrait leur base de dix pieds de large.

Quand la stupeur et le ressentiment de l'esprit captif s'étaient atténués, et – en admettant qu'il vînt d'un corps extrêmement différent de ceux de la Grand-Race – qu'il n'éprouvait plus d'horreur pour son insolite forme temporaire, on lui permettait d'étudier son nouveau milieu et de ressentir un émerveillement et une sagesse comparables à ceux de son remplaçant.

Moyennant certaines précautions et en échange de services rendus, on le laissait parcourir le monde habité dans de gigantesques aéronefs ou sur ces gros véhicules à profil de bateaux, propulsés par des moteurs atomiques, qui sillonnaient les grandes routes, et puiser librement dans les bibliothèques où l'on pouvait lire l'histoire passée et future de la planète.

Beaucoup d'esprits captifs acceptaient ainsi mieux leur sort ; car il n'en était que de passionnés, et pour ces esprits-là, la révélation des mystères cachés de la terre – chapitres clos d'inconcevables passés et des tourbillons vertigineux d'un futur qui contient les années à venir de leur propre temps – sera toujours, malgré les horreurs insondables souvent découvertes, l'expérience suprême de la vie.

Quelquefois, certains pouvaient rencontrer d'autres esprits captifs arrachés à l'avenir, échanger des idées avec des consciences qui vivaient cent, mille ou un million d'années avant ou après leur propre époque. Et tous devaient écrire dans leurs langues de longs témoignages sur eux-mêmes et leurs temps respectifs ; autant de documents que l'on classait dans les grandes archives centrales.

On peut ajouter qu'un type particulier de captifs jouissait de privilèges beaucoup plus étendus que ceux de la majorité. C'étaient les exilés permanents moribonds, dont les corps dans l'avenir avaient été confisqués par des membres audacieux de la Grand-Race qui, confrontés à la mort, cherchaient à sauver leurs facultés mentales.

Ces exilés mélancoliques n'étaient pas si nombreux qu'on aurait pu s'y attendre, car la longévité de la Grand-Race diminuait son amour de la vie – surtout parmi ces esprits supérieurs capables de projection. Les cas de projection permanente d'esprits d'autrefois furent à l'origine de beaucoup de changements durables de personnalité signalés dans l'histoire plus récente, y compris dans celle de l'humanité.

Quant aux cas d'exploration ordinaire, lorsque l'esprit usurpateur avait appris de l'avenir tout ce qu'il souhaitait savoir, il construisait un appareil semblable à celui qui l'avait lancé au départ et inversait le processus de projection. Il se retrouvait dans son propre corps, à son époque, tandis que l'esprit jusqu'alors captif revenait à ce corps de l'avenir auquel il appartenait normalement.

Mais si l'un ou l'autre des corps était mort durant l'échange, cette restauration était impossible. En ce cas, bien sûr, l'esprit voyageur – comme celui des évadés de la mort – devait passer sa vie dans un corps étranger de l'avenir ; ou l'esprit captif – comme les exilés permanents moribonds – finissait ses jours à l'époque et sous la forme de la Grand-Race.

Ce destin était moins horrible quand l'esprit captif appartenait lui aussi à la Grand-Race – ce qui n'était pas rare, car au long des âges elle s'était toujours vivement préoccupée de son propre avenir. Mais le nombre des exilés permanents moribonds de la race était très limité – surtout à cause des sanctions terrifiantes qui punissaient le remplacement par des moribonds d'esprits à venir de la Grand-Race.

La projection permettait de prendre des mesures pour infliger ces peines aux esprits

coupables dans leur nouveau corps de l'avenir – et l'on procédait parfois à un renversement forcé des échanges.

Des cas complexes de remplacement ou d'exploration d'esprits déjà captifs par d'autres esprits de diverses périodes du passé avaient été constatés et soigneusement corrigés. À toutes les époques depuis la découverte de la projection mentale, une partie infime mais bien identifiée de la population s'est composée d'esprits de la Grand-Race des temps passés, en séjours plus ou moins prolongés.

Lorsqu'un esprit captif d'origine étrangère devait réintégrer son propre corps dans l'avenir, on le purgeait au moyen d'une hypnose mécanique compliquée de tout ce qu'il avait appris à l'époque de la Grand-Race – cela pour éviter certaines conséquences fâcheuses d'une diffusion prématurée et massive du savoir.

Les rares exemples connus de transmission non contrôlée avaient causé et causaient encore, à des périodes déterminées, de terribles désastres. C'est essentiellement à la suite de deux cas de ce genre – selon les vieux mythes – que l'humanité avait appris ce qu'elle savait de la Grand-Race.

En fait de traces matérielles et directes de ce monde distant de millions d'années, il ne restait que les pierres énormes de certaines ruines dans des sites lointains et les fonds sous-marins, ainsi que des parties du texte des terribles *Manuscrits pnakotiques*.

Ainsi l'esprit qui regagnait son propre temps n'y rapportait que les images les plus confuses et les plus fragmentaires de ce qu'il avait vécu depuis sa capture. On en extirpait tous les souvenirs qui pouvaient l'être, si bien que, dans la plupart des cas, il ne subsistait depuis le moment du premier échange qu'un vide ombré de rêves. Quelques esprits avaient plus de mémoire que d'autres, et le rapprochement fortuit de leurs souvenirs avait parfois apporté aux temps futurs des aperçus du passé interdit. Probablement à toutes les époques, des groupes ou cultes avaient vénéré secrètement certaines de ces images. Le *Necronomicon* suggérait la présence parmi les humains d'un culte de ce genre, qui quelquefois venait en aide aux esprits pour retraverser des durées infinies en revenant du temps de la Grand-Race.

Cependant, ceux de la Grand-Race eux-mêmes, devenus presque omniscients, se mettaient en devoir d'établir des échanges avec les esprits des autres planètes, pour explorer leur passé et leur avenir. Ils s'efforçaient aussi de sonder l'histoire et l'origine de ce globe obscur, mort depuis des éternités au fond de l'espace, et dont ils tenaient leur propre héritage mental, car l'intelligence de ceux de la Grand-Race était plus ancienne que leur enveloppe corporelle.

Les habitants de ce vieux monde agonisant, instruits des ultimes secrets, avaient cherché un autre univers et une race nouvelle qui leur assureraient longue vie, et avaient envoyé en masse leurs esprits dans la race future la plus propre à les recevoir : les êtres coniques qui peuplaient notre terre voici un milliard d'années.

Ainsi était née la Grand-Race, tandis que les myriades d'esprits renvoyés dans le passé étaient vouées à mourir sous des formes étrangères. Plus tard, la race se retrouverait face à la mort, mais elle survivrait grâce à une seconde migration de ses meilleurs esprits dans le corps d'autres créatures de l'avenir, dotées d'une plus longue existence physique.

Tel était l'arrière-plan où s'entrelaçaient la légende et l'hallucination. Lorsque, vers 1920, j'eus concrétisé mes recherches sous une forme cohérente, je sentis s'apaiser un peu la tension que leurs débuts avaient accrue. Après tout, et malgré les fantasmes suscités par des émotions aveugles, la plupart de mes expériences n'étaient-elles pas aisément explicables ? Un hasard quelconque avait pu orienter mon esprit vers des études secrètes pendant l'amnésie – puis j'avais lu les légendes interdites et fréquenté les membres d'anciens cultes impies. Ce qui, manifestement, avait fourni la matière des rêves et des impressions troubles qui avaient suivi le retour de la mémoire.

Quant aux notes marginales en hiéroglyphes fantastiques et dans des langues que j'ignorais, mais dont les bibliothécaires m'attribuaient la responsabilité, j'avais fort bien pu saisir quelques notions des langues dans mon état second, alors que les hiéroglyphes étaient sans doute nés de mon imagination d'après les descriptions de vieilles légendes, avant de se glisser dans mes rêves. J'essayai de vérifier certains points en m'entretenant avec des maîtres de cultes connus, sans jamais réussir à établir l'exact enchaînement des faits.

Par moments, le parallélisme de tant de cas à tant d'époques lointaines continuait à me préoccuper comme il l'avait fait dès le début, mais je me disais par ailleurs que cet exaltant folklore était incontestablement plus répandu autrefois qu'aujourd'hui.

Toutes les autres victimes de crises semblables à la mienne étaient sans doute familiarisées depuis longtemps avec les légendes que je n'avais apprises qu'en mon état second. En perdant la mémoire, elles s'étaient identifiées aux créatures de leurs mythes traditionnels – les fabuleux envahisseurs qui se seraient substitués à l'esprit des hommes – s'engageant ainsi dans la recherche d'un savoir qu'elles croyaient le souvenir d'un passé non humain imaginaire.

Puis, en retrouvant la mémoire, elles inversaient le processus associatif et se prenaient pour d'anciens esprits captifs et non pour des usurpateurs. D'où les rêves et

les pseudo-souvenirs sur le modèle du mythe conventionnel.

Ces explications embarrassées finirent pourtant par l'emporter sur toutes les autres dans mon esprit – en raison de la faiblesse encore plus évidente des théories opposées. Et un nombre important d'éminents psychologues et anthropologues rejoignirent peu à peu mon point de vue.

Plus je réfléchissais, plus mon raisonnement me semblait convaincant si bien que j'en arrivai à dresser un rempart efficace contre les visions et les impressions qui me hantaient toujours. Voyais-je la nuit des choses étranges ? Ce n'était rien que ce que j'avais entendu ou lu. Me venait-il des dégoûts, des conceptions, des pseudo-souvenirs bizarres ? C'étaient encore autant d'échos des mythes assimilés dans mon état second. Rien de ce que je pouvais rêver ou ressentir n'avait de véritable signification.

Fort de cette philosophie, j'améliorai nettement mon équilibre nerveux, en dépit des visions – plus que des impressions abstraites – qui devenaient sans cesse plus fréquentes et d'une précision plus troublante. En 1922, me sentant capable de reprendre un travail régulier, je mis en pratique mes connaissances nouvellement acquises en acceptant à l'université un poste de maître de conférences en psychologie.

Mon ancienne chaire d'économie politique avait depuis longtemps un titulaire compétent – sans compter que la pédagogie des sciences économiques avait beaucoup évolué depuis mon époque. Mon fils était alors au stade des études supérieures qui allaient le mener à sa chaire actuelle, et nous travaillions beaucoup ensemble.

IV

Je continuai néanmoins de noter soigneusement les rêves incroyables qui m'assaillaient, si denses et si impressionnants. J'y trouvais l'intérêt d'un document psychologique d'une réelle valeur. Ces images fulgurantes ressemblaient toujours diablement à des souvenirs, mais je luttais contre cette impression avec un certain succès.

Dans mes notes, je décrivais les fantasmes comme des choses vues mais le reste du temps, j'écartais ces illusions arachnéennes de la nuit. Je n'y avais jamais fait allusion dans les conversations courantes ; pourtant le bruit s'en était répandu, ainsi qu'il en va de ce genre de chose, suscitant divers commentaires sur ma santé mentale. Il est amusant de songer que ces rumeurs ne dépassaient pas le cercle des profanes, sans un seul écho chez les médecins ou les psychologues.

Je parlerai peu ici de mes visions d'après 1914, puisque des récits et des comptes rendus plus détaillés sont à la disposition des chercheurs sérieux. Il est certain qu'avec le temps les singulières inhibitions s'atténuèrent un peu, car le champ de mes visions s'élargit considérablement. Elles ne furent jamais toutefois que des fragments sans lien, et apparemment sans claire motivation.

Je semblais acquérir progressivement dans les rêves une liberté de mouvement de plus en plus grande. Je flottais à travers d'étonnants bâtiments de pierre, passant de l'un à l'autre par de gigantesques galeries souterraines qui étaient manifestement des voies de communication courantes. Je rencontrais parfois, au niveau le plus bas, ces larges trappes scellées autour desquelles régnait une telle aura de peur et d'interdit.

Je voyais d'énormes bassins de mosaïque, et des salles pleines de curieux et inexplicables ustensiles d'une variété infinie. Il y avait encore dans des cavernes colossales des mécanismes compliqués dont le dessin et l'utilité m'étaient absolument inconnus, et dont le bruit ne se fit entendre qu'après plusieurs années de rêves. Je peux faire observer ici que la vue et l'ouïe sont les seuls sens que j'aie jamais utilisés dans l'univers onirique.

L'horreur véritable commença en mai 1915, quand je vis pour la première fois des créatures vivantes. C'était avant que mes recherches m'aient appris, avec les mythes et l'historique des cas, ce à quoi je devais m'attendre. À mesure que tombaient les barrières mentales, j'aperçus de grandes masses de vapeur légère en différents endroits du bâtiment et dans les rues en contrebas.

Elles devinrent peu à peu plus denses et distinctes, jusqu'à ce que je puisse suivre leurs monstrueux contours avec une inquiétante facilité. On eût dit d'énormes cônes iridescents de dix pieds de haut et autant de large à la base, faits d'une substance striée, squameuse et semi-élastique. De leur sommet partaient quatre membres cylindriques flexibles, chacun d'un pied d'épaisseur, de la même substance ridée que les cônes eux-mêmes.

Ces membres se contractaient parfois jusqu'à presque disparaître, ou s'allongeaient à l'extrême, atteignant quelquefois dix pieds. Deux se terminaient par de grosses griffes ou pinces. Au bout d'un troisième se trouvaient quatre appendices rouges en forme de trompette. Le quatrième portait un globe jaunâtre, irrégulier, d'environ deux pieds de diamètre, où s'alignaient trois grands yeux noirs le long de la circonférence centrale.

Cette tête était surmontée de quatre minces tiges grises avec des excroissances pareilles à des fleurs, tandis que de sa face inférieure pendaient huit antennes ou tentacules verdâtres. La large base du cône central était bordée d'une matière grise,

caoutchouteuse, qui par dilatation et contraction successives assurait le déplacement de l'« entité » tout entière.

Leurs actions, pourtant inoffensives, me terrifièrent plus encore que leur apparence – car on ne regarde pas impunément des êtres monstrueux faire ce dont on croyait les humains seuls capables. Ces objets-là allaient et venaient avec intelligence dans les grandes salles, transportaient les livres des rayonnages aux tables ou vice versa, en écrivant parfois, soigneusement, avec une baguette spéciale au bout des tentacules verdâtres de leur tête. Les grosses pinces servaient à porter les livres et à converser – la parole consistant en une sorte de cliquetis ou de grattement.

Ces objets n'étaient pas vêtus, mais ils portaient des cartables ou des sacs à dos suspendus au sommet du tronc en forme de cône. Ils tenaient généralement leur tête et le membre qui la supportait au niveau du sommet du cône, bien qu'il leur arrivât souvent de les lever ou de les baisser.

Les trois autres membres principaux pendaient à l'état de repos le long du cône, réduits à cinq pieds chacun quand ils ne servaient pas. De la vitesse à laquelle ils lisaient, écrivaient et manipulaient leurs machines – celles qui se trouvaient sur les tables paraissaient en quelque sorte reliées à la pensée – je conclus que leur intelligence était bien supérieure à celle de l'homme.

Plus tard, je les vis partout ; grouillant dans toutes les grandes salles et les couloirs, surveillant de monstrueuses machines dans des cryptes voûtées, et lancés à toute allure sur les larges routes dans de gigantesques voitures en forme de bateau. Je cessai de les craindre, car ils semblaient intégrés à leur milieu avec un suprême naturel.

Des caractéristiques individuelles devenaient évidentes parmi eux et certains donnaient l'impression d'être soumis à une sorte de contrainte. Ces derniers, sans présenter aucune différence physique, se distinguaient non seulement de la majorité mais plus encore les uns des autres par leurs gestes et leurs habitudes.

Ils écrivaient beaucoup, en utilisant, à en croire ma vision incertaine, une grande variété de caractères, mais jamais les hiéroglyphes curvilignes habituels. Quelques-uns, me sembla-t-il, se servaient de notre alphabet familier. Ils travaillaient pour la plupart bien plus lentement que l'ensemble des « entités ».

Pendant tout ce temps, je ne fus en rêve qu'une conscience désincarnée au champ visuel plus étendu que la normale, flottant librement, du moins sur les avenues ordinaires et les voies express. En août 1915, des suggestions d'existence corporelle commencèrent à me tourmenter. Je dis tourmenter, car la première phase ne fut qu'un rapprochement purement abstrait mais non moins atroce entre la répugnance déjà

signalée à l'égard de mon corps et les scènes de mes visions.

Un moment, je fus surtout préoccupé pendant les rêves d'éviter de me regarder, et je me rappelle combien je me félicitais de l'absence de miroirs dans les étranges salles. J'étais très troublé de voir toujours les grandes tables – qui n'avaient pas moins de dix pieds de haut – au niveau de leur surface et non plus bas.

Puis, la tentation morbide de m'examiner devint de plus en plus forte et une nuit je ne pus résister. D'abord en baissant les yeux je ne vis absolument rien. Je compris bientôt pourquoi : ma tête se trouvait au bout d'un cou flexible d'une longueur démesurée. En contractant ce cou et en regardant plus attentivement, je distinguai la masse squameuse, striée, iridescente d'un énorme cône de dix pieds de haut sur dix pieds de large à la base. C'est alors que mes hurlements éveillèrent la moitié d'Arkham tandis que je me précipitais comme un fou hors de l'abîme du sommeil.

Il me fallut des semaines de hideuse répétition pour me réconcilier à demi avec ces visions de moi-même sous une forme monstrueuse. Je me déplaçais désormais physiquement dans les rêves parmi les autres entités, lisant les terribles livres des rayonnages interminables, et écrivant pendant des heures sur les hautes tables en maniant un style avec les tentacules verts qui pendaient de ma tête.

Des fragments de ce que je lisais et écrivais subsistaient dans ma mémoire. C'étaient les horribles annales d'autres mondes, d'autres univers, et des manifestations d'une vie sans forme en dehors de tous les univers, des récits sur les êtres singuliers qui avaient peuplé le monde dans des passés oubliés, et les effroyables chroniques des intelligences grotesquement incarnées qui le peupleraient des millions d'années après la mort du dernier humain.

Je découvris des chapitres de l'histoire humaine dont aucun spécialiste d'aujourd'hui ne soupçonne même l'existence. La plupart de ces textes étaient écrits en hiéroglyphes, que j'étudiais bizarrement avec des machines bourdonnantes, et qui constituaient de toute évidence une langue agglutinante avec des systèmes de racines, absolument différente de tous les langages humains.

J'étudiais de la même façon d'autres ouvrages dans d'autres idiomes étranges. Il y en avait très peu dans les langues que je connaissais. De très belles illustrations, insérées dans les volumes et formant aussi des collections séparées, m'apportaient une aide précieuse. Et pendant tout ce temps, je rédigeais, semble-t-il, une histoire en anglais de ma propre époque. À mon réveil, je ne me rappelais que des bribes infimes et dénuées de sens des langues inconnues que mon moi rêvé avait assimilées, mais il me restait en mémoire des phrases entières de mon livre.

Avant même que mon moi éveillé n'ait étudié les cas analogues au mien ou les anciens mythes, d'où assurément naquirent les rêves, j'appris que les entités qui m'entouraient étaient la race la plus évoluée du monde, qu'elle avait conquis le temps et envoyé des esprits en exploration dans toutes les époques. Je sus aussi que j'avais été exilé de mon temps tandis qu'un autre y occupait mon corps et que certaines de ces étranges formes abritaient des esprits pareillement capturés. Je conversais, dans un curieux parler fait de cliquetis de griffes, avec des intelligences exilées de tous les coins du système solaire.

Il y avait un esprit de la planète que nous appelons Vénus, qui vivrait dans un nombre incalculable d'époques à venir, et un autre d'un satellite de Jupiter qui venait de six millions d'années avant notre ère. Parmi les esprits terrestres, il y en avait de la race semi-végétale, ailée, à la tête en étoile, de l'Antarctique paléogène ; un du peuple reptilien de la Valusia des légendes ; trois sectateurs hyperboréens de Tsathoggua, des préhumains couverts de fourrure ; un des très abominables Tcho-Tchos ; deux des arachnides acclimatés du dernier âge de la terre ; cinq des robustes espèces de coléoptères, successeurs immédiats de l'humanité, à qui ceux de la Grand-Race transféreraient un jour en masse leurs esprits les plus évolués face à un péril extrême ; et plusieurs des différentes branches de l'humanité.

Je m'entretins avec l'esprit de Yiang-Li, un philosophe du cruel empire de Tsan-Chan, qui viendra en 5000 après J.-C. ; avec celui d'un général de ce peuple à grosse tête et peau brune qui occupa l'Afrique du Sud cinquante mille ans avant J.-C. ; et celui du moine florentin du XII^e^ siècle nommé Bartolomeo Corsi ; avec celui d'un roi de Lomar qui gouverna cette terrible terre polaire cent mille ans avant que les Inutos jaunes et trapus ne viennent de l'Occident pour l'envahir.

Je conversai avec l'esprit de Nug-Soth, magicien des conquérants noirs de l'an 16000 de notre ère ; avec celui d'un Romain nommé Titus Sempronius Blaesus, qui fut questeur au temps de Sylla ; avec celui de Khephnes, Égyptien de la quatorzième dynastie, qui m'apprit le hideux secret de Nyarlathotep ; et celui d'un prêtre du Moyen Empire de l'Atlantide ; et celui de James Woodville, hobereau du Suffolk au temps de Cromwell ; avec celui d'un astronome de la cour dans le Pérou préinca ; avec celui du physicien australien Nevil Kingston-Brown, qui mourra en 2518 ; avec celui d'un archimage du royaume disparu de Yhé dans le Pacifique ; celui de Theodotides, fonctionnaire grec de Bactriane en 200 avant J.-C. ; avec celui d'un vieux Français du temps de Louis XIII qui s'appelait Pierre-Louis Montagny ; celui de Crom-Ya, chef cimmérien en l'an 15000 avant J.-C. ; et tant d'autres que mon cerveau ne peut retenir les épouvantables secrets et vertigineuses merveilles qu'ils m'ont révélés.

Je m'éveillais chaque matin dans la fièvre, tentant parfois avec frénésie de vérifier ou de mettre en doute telle information qui relevait du domaine des connaissances humaines actuelles. Les faits traditionnels prenaient des aspects nouveaux, suspects, et je m'étonnais de l'imaginaire onirique qui peut inventer pour l'histoire et la science de si surprenants prolongements.

Je frémissais des mystères que le passé peut receler, et tremblais des menaces que peut apporter l'avenir. Ce que suggéraient les propos des entités posthumaines sur le sort de l'humanité produisit sur moi un tel effet que je préfère ne pas le rapporter ici.

Après l'homme, viendrait la puissante civilisation des coléoptères, dont l'élite de la Grand-Race s'approprierait les corps quand un sort monstrueux frapperait le monde ancien. Plus tard, le cycle de la terre étant révolu, les esprits transférés migreraient de nouveau à travers le temps et l'espace, jusqu'à une autre escale dans le corps bulbeux des entités végétales de Mercure. Mais il y aurait des races après eux pour s'accrocher encore, pathétiquement, à la planète refroidie, et s'y enfouir jusqu'à son cœur comblé d'horreur, avant l'extinction définitive.

Cependant, dans mes rêves, j'écrivais inlassablement cette histoire de mon époque que je destinais – moitié volontairement et moitié contre des promesses de facilités accrues d'étude et de déplacement – aux archives centrales de la Grand-Race. Ces archives étaient une colossale construction souterraine, près du centre de la ville, que je finis par bien connaître pour y avoir souvent travaillé et consulté des documents. Fait pour durer aussi longtemps que la race, et résister aux plus violentes convulsions de la terre, ce formidable entrepôt l'emportait sur tous les autres édifices par sa structure massive et inébranlable de montagne.

Les documents, écrits ou imprimés sur de grandes feuilles de matière cellulosique étonnamment résistante, étaient reliés en livres qui s'ouvraient par le haut, et conservés dans des étuis individuels d'un étrange métal grisâtre, extrêmement léger, inoxydable, décorés de figures géométriques et portant le titre en hiéroglyphes curvilignes de la Grand-Race.

Ces étuis étaient entreposés dans des étages de coffres rectangulaires – tels des rayonnages clos et verrouillés – faits du même métal inoxydable et fermés par des boutons aux combinaisons compliquées. Mon histoire avait sa place réservée dans les coffres au niveau le plus bas, celui des vertébrés, dans la section consacrée aux cultures de l'humanité et des races reptiliennes et à fourrure qui l'avaient immédiatement précédée dans la domination de la terre.

Mais aucun rêve ne me donna jamais un tableau complet de la vie quotidienne. Ce n'étaient que fragments nébuleux et sans lien, et qui ne se présentaient certainement

pas dans leur succession normale. Je n'ai par exemple qu'une idée très imparfaite de l'organisation de ma vie dans le monde du rêve, sinon que je devais disposer personnellement d'une grande chambre de pierre. Mes restrictions de prisonnier disparurent peu à peu, au point que certaines visions comprenaient des voyages impressionnants au-dessus des imposantes routes de la jungle, des séjours dans des villes étranges et des explorations de quelques-unes des immenses ruines noires sans fenêtres dont se détournaient ceux de la Grand-Race avec une singulière frayeur. Il y eut aussi de longs périples sur mer à bord d'énormes navires à plusieurs ponts d'une rapidité incroyable, et des survols de régions sauvages dans des dirigeables fermés, en forme de projectiles, soulevés et mus par propulsion électrique.

Par-delà le chaud et vaste océan s'élevaient d'autres cités de la Grand-Race, et sur un continent lointain je vis les villages primitifs des créatures ailées au museau noir qui deviendraient une souche dominante quand la Grand-Race aurait envoyé dans le futur ses esprits les plus évolués pour échapper à l'horreur rampante. L'absence de relief et la verdure surabondante caractérisaient toujours le paysage. Les collines basses et rares donnaient généralement des signes d'activité volcanique.

Sur les animaux que je vis, je pourrais écrire des volumes. Tous étaient sauvages car la civilisation mécanique de la Grand-Race avait depuis longtemps supprimé les animaux domestiques et la nourriture était entièrement d'origine végétale ou synthétique. Des reptiles maladroits de grande taille pataugeaient dans les vapeurs de marais fumants, voletaient dans l'air lourd, ou crachaient de l'eau sur les mers et les lacs ; parmi eux je crus vaguement reconnaître des prototypes réduits et archaïques de nombreuses espèces – dinosaures, ptérodactyles, ichtyosaures, labyrinthodontes, plésiosaures, et autres – que la paléontologie nous a rendus familiers. Quant aux oiseaux et aux mammifères, je ne pus en découvrir aucun.

Le sol et les eaux stagnantes grouillaient de serpents, de lézards et de crocodiles, tandis que les insectes bourdonnaient sans cesse parmi la végétation luxuriante. Et sur la mer au loin, des monstres inconnus et inobservés soufflaient de formidables colonnes d'écume dans le ciel vaporeux. On m'emmena une fois au fond de l'océan dans un gigantesque sous-marin muni de projecteurs, et j'aperçus des monstres vivants d'une taille impressionnante. Je vis aussi les ruines d'incroyables villes englouties, et une profusion de crinoïdes, de brachiopodes, de coraux, et de vies ichtyoïdes qui pullulaient partout.

Mes visions m'apprirent très peu de chose sur la physiologie, la psychologie, les usages, l'histoire détaillée de la Grand-Race, et beaucoup des éléments dispersés que je rapporte ici furent glanés dans mon étude des vieilles légendes et des autres cas

plutôt que dans ma vie onirique.

À la longue en effet, mes lectures et mes recherches rejoignirent puis dépassèrent les rêves à certains moments, si bien que tels ou tels fragments de rêve se trouvaient expliqués d'avance et constituaient des vérifications de ce que j'avais appris. Cette observation consolante affermit ma conviction que des lectures et des recherches du même ordre, effectuées par mon moi second, avaient fourni la trame de tout ce tissu de pseudo-souvenirs.

L'époque de mes rêves remontait apparemment à un peu moins de cent cinquante millions d'années, lorsque l'âge paléozoïque faisait place au mésozoïque. Les corps occupés par la Grand-Race ne correspondaient à aucun stade d'évolution – survivant ou scientifiquement connu – de l'évolution terrestre, mais c'était un type organique bizarre, très homogène et hautement spécialisé, aussi proche du végétal que de l'animal.

Le mécanisme de la cellule était chez eux d'un genre exceptionnel, excluant presque la fatigue et supprimant le besoin de sommeil. La nourriture, absorbée par les appendices rouges en forme de trompette fixés à l'un des principaux membres flexibles, était toujours semi-liquide et à bien des égards différait entièrement des aliments de tous les animaux existants.

Ces êtres ne possédaient que deux des sens que nous connaissons : la vue et l'ouïe, cette dernière ayant pour organes les excroissances en forme de fleurs situées sur la tête, au bout de tiges grises. Ils avaient beaucoup d'autres sens, incompréhensibles – et de toute façon peu utilisables par les esprits étrangers captifs qui habitaient leurs corps. Leurs trois yeux étaient placés de manière à leur assurer un champ visuel plus étendu que la normale. Leur sang était une espèce d'ichor [1] vert foncé, très épais.

Ils n'avaient pas de sexe, mais se reproduisaient au moyen de germes ou spores groupés à leur base, qui ne pouvaient se développer que sous l'eau. On utilisait de grands bassins peu profonds pour la culture de leurs jeunes – qu'on élevait toutefois en nombre très limité en raison de la longévité des individus : l'âge moyen étant de quatre ou cinq mille ans.

Ceux qui se révélaient manifestement défectueux étaient éliminés aussitôt qu'on observait leurs imperfections. En l'absence du toucher ou de la souffrance physique, la maladie et l'approche de la mort se reconnaissaient à des symptômes purement visuels.

Les morts étaient incinérés en grande cérémonie. De temps à autre, comme on l'a déjà dit, un esprit exceptionnel échappait à la mort en se projetant dans l'avenir ; mais

de tels cas étaient rares. Quand il s'en produisait un, l'esprit exilé de l'avenir était traité avec la plus grande bienveillance jusqu'à la désintégration de son insolite résidence.

La Grand-Race semblait former une seule nation ou « union » aux liens assez lâches, ayant en commun les principales institutions mais comportant quatre groupes distincts. Le système économique et politique de chaque groupe était une sorte de socialisme à tendances fascistes ; les ressources essentielles étaient réparties rationnellement, et le pouvoir confié à une petite commission gouvernementale élue par les suffrages de tous ceux qui étaient capables de réussir certains tests culturels et psychologiques. Il n'y avait pas d'organisation familiale à proprement parler, même si l'on reconnaissait certains liens entre les personnes de même origine, et si les jeunes étaient généralement élevés par leurs parents.

Les rapprochements les plus marqués avec les comportements et les institutions humains s'observaient naturellement d'une part dans ces domaines où il s'agissait de données très abstraites, d'autre part quand s'imposaient les impulsions élémentaires et communes à toute forme de vie organique. Quelques ressemblances venaient aussi d'un choix délibéré de ceux de la Grand-Race qui, explorant l'avenir, en imitaient ce qui leur plaisait.

L'industrie, extrêmement mécanisée, demandait peu de temps à chaque citoyen et toutes sortes d'activités intellectuelles et esthétiques occupaient ces longs loisirs.

Les sciences avaient atteint un niveau incroyablement élevé et l'art jouait un rôle essentiel dans la vie ; pourtant, à l'époque de mes rêves, son sommet et son apogée étaient passés. La technologie trouvait un stimulant considérable dans la lutte incessante pour survivre et préserver la structure matérielle des grandes villes, malgré les prodigieuses convulsions géologiques de ces temps primitifs.

Le crime était étonnamment rare et le maintien de l'ordre assuré avec une remarquable efficacité. Les peines, qui allaient de la perte de privilège et la prison jusqu'à la mort ou à un déchirement émotionnel profond, n'étaient jamais infligées sans un examen minutieux des motifs du coupable.

Les guerres, civiles pour la plupart depuis les derniers millénaires, mais menées parfois contre des envahisseurs reptiliens ou octopodes, ou encore contre les Anciens ailés, à la tête en étoile, concentrés dans l'Antarctique, étaient peu fréquentes mais terriblement dévastatrices. Une armée formidable, équipée d'engins ressemblant à des appareils photo et produisant des phénomènes électriques foudroyants, se tenait prête pour des actions rarement évoquées mais évidemment liées à la crainte incessante des antiques ruines noires sans fenêtres et des grandes trappes scellées des étages

souterrains.

Cette terreur des ruines basaltiques et des trappes n'était généralement l'objet que de suggestions confuses – ou tout au plus de vagues et furtifs murmures. Absence significative : on ne trouvait dans les livres des rayonnages d'usage courant aucune précision à son propos. C'était chez ceux de la Grand-Race le seul sujet rigoureusement tabou, associé semblait-il à d'effroyables luttes passées autant qu'au péril futur qui obligerait un jour la race à envoyer en masse ses esprits les plus pénétrants dans les temps à venir.

Si décevants et fragmentaires que soient les autres sujets présentés par les rêves et les légendes, celui-ci était plus obscur encore et déconcertant. Les vieux mythes confus l'évitaient complètement – ou peut-être, à dessein, avait-on retranché toute allusion. Et dans mes rêves comme dans ceux des autres, les traces en étaient singulièrement rares. Les membres de la Grand-Race n'en parlaient jamais de propos délibéré, et tout ce qu'on a pu glaner vient de quelques esprits captifs particulièrement observateurs.

Selon ces bribes d'information, l'objet de cette peur était une horrible race ancienne d'entités tout à fait extraterrestres, à demi polypes qui, venant à travers l'espace d'univers infiniment lointains, avait soumis la terre et trois autres planètes du système solaire voici environ six cents millions d'années. Elles n'étaient matérielles qu'en partie – suivant notre conception de la matière – et leur type de conscience ainsi que leurs moyens de perception étaient radicalement différents de ceux des organismes terrestres. Leurs sens, par exemple, ne comportaient pas celui de la vue, leur monde mental se composant d'un étrange réseau d'impressions non visuelles.

Elles étaient néanmoins suffisamment matérielles pour utiliser des instruments de matière normale dans les régions cosmiques où elles en trouvaient et il leur fallait un logement – encore qu'il fût d'un genre très particulier. Bien que leurs sens puissent pénétrer les obstacles matériels, leur substance en était incapable et certaines formes d'énergie électrique pouvaient les détruire entièrement. Elles avaient la faculté de se déplacer dans l'air, malgré l'absence d'ailes ou de quelque autre organe visible de lévitation. Leurs esprits étaient d'une telle nature que ceux de la Grand-Race n'avaient pu faire aucun échange avec eux.

Lorsque ces créatures étaient arrivées sur la terre, elles avaient construit de puissantes cités basaltiques de tours sans fenêtres, et exercé d'affreux ravages sur les êtres vivants qu'elles avaient rencontrés. C'est alors que les esprits de la Grand-Race s'étaient élancés à travers le vide, depuis cet obscur monde transgalactique connu sous le nom de Yith dans les inquiétants et contestables fragments de poterie

d'Eltdown.

Les nouveaux venus, grâce aux engins qu'ils avaient créés, n'eurent aucune peine à vaincre les rapaces entités et à les refouler dans ces cavernes au cœur de la terre qu'elles avaient déjà reliées à leurs demeures et commencé à habiter.

Puis, scellant les issues, ils les avaient abandonnées à leur destin, occupant par la suite la plupart de leurs grandes cités dont ils conservèrent certains édifices importants pour des motifs qui relevaient plus de la superstition que de l'indifférence, l'audace ou le zèle scientifique et historique.

Mais à mesure que s'écoulaient les âges, des symptômes imprécis et sinistres révélaient que les entités anciennes croissaient en force et en nombre dans les entrailles de la Terre. Des irruptions sporadiques d'un caractère particulièrement hideux se produisirent dans certaines petites villes lointaines de la Grand-Race et dans quelques-unes des vieilles cités abandonnées qu'elle n'avait pas peuplées – autant de lieux où l'on n'avait pas convenablement scellé et gardé les issues menant aux abîmes intérieurs.

Après cela, on avait redoublé de précautions, et muré définitivement la plupart des ouvertures – plusieurs furent conservées avec leurs trappes scellées, dans un but stratégique, pour combattre les vieilles entités si jamais elles surgissaient à des endroits inattendus.

Les incursions de ces monstrueux Anciens avaient dû être d'une horreur indescriptible, car elles avaient à jamais coloré la psychologie de la Grand-Race. L'impression tenace de cette horreur était telle que l'aspect même des créatures était passé sous silence. Je ne pus à aucun moment entrevoir clairement à quoi elles ressemblaient.

Il était question en termes voilés d'une stupéfiante plasticité et de la faculté de se rendre passagèrement invisibles, tandis que d'autres échos faisaient allusion à leur contrôle de vents violents à des fins militaires. On semblait leur associer aussi des sifflements bizarres et de colossales traces de pas comportant les empreintes circulaires de cinq orteils.

De toute évidence, le sort fatal que redoutait si désespérément la Grand-Race – ce sort qui lancerait un jour des millions d'esprits remarquables à travers l'abîme du temps jusqu'à des corps inconnus dans un avenir plus sûr – était lié à une dernière attaque victorieuse des êtres anciens.

Des projections mentales dans les âges futurs prédisaient clairement une telle horreur et la Grand-Race avait décidé qu'aucun de ceux qui pouvaient fuir n'aurait à

l'affronter. Ce serait un raid de pure vengeance, bien plus qu'un effort pour reconquérir le monde de la surface ; cela, on le savait par l'histoire future de la planète, car les projections mentales ne montraient dans les allées et venues des races de l'avenir aucune intervention des monstrueuses entités.

Peut-être celles-ci avaient-elles finalement préféré les abîmes de la terre à sa surface changeante, ravagée par les tempêtes, puisque la lumière ne comptait pas pour elles. Peut-être aussi s'affaiblissaient-elles lentement au fil des âges. On savait en effet qu'elles seraient toutes mortes à l'époque de la race posthumaine des coléoptères dont les esprits en fuite seraient les locataires.

En attendant, ceux de la Grand-Race continuaient à monter la garde, leurs armes puissantes toujours prêtes malgré l'interdit horrifié qui bannissait le sujet des propos courants et des documents accessibles. Et l'ombre d'une peur sans nom planait perpétuellement autour des trappes scellées et des vieilles tours noires, aveugles.

V

Tel est le monde dont mes rêves m'apportaient chaque nuit des échos vagues et dispersés. Je ne peux espérer donner une idée exacte de ce qu'ils contenaient d'horreur et d'effroi, car ces deux sentiments venaient en grande partie d'un élément insaisissable : la nette impression de pseudo-souvenirs.

Mes études, je l'ai déjà dit, me fournirent peu à peu un moyen de défense contre ces sentiments sous la forme d'explications psychologiques rationnelles et cette influence salvatrice fut secondée par l'insensible accoutumance qui vient avec le temps. Pourtant, en dépit de tout, la confuse et insidieuse terreur revenait momentanément, de temps à autre. Mais elle ne m'absorbait pas comme auparavant et à partir de 1922, je menai une existence très normale de travail et de détente.

Les années passant, l'idée me vint que mon expérience ainsi que les cas analogues et le folklore s'y rattachant devraient être résumés et publiés à l'intention des chercheurs sérieux ; je préparai donc une série d'articles traitant en peu de mots l'ensemble du sujet et illustrés de croquis rudimentaires de quelques formes, scènes, motifs décoratifs et hiéroglyphes des rêves dont je gardais la mémoire.

Ces articles parurent à divers moments des années 1928 et 1929 dans la *Revue de la Société américaine de psychologie,* mais sans susciter beaucoup d'intérêt. Je continuai entre-temps à noter mes rêves dans le moindre détail, bien que la masse grandissante des documents prît des proportions encombrantes.

Le 10 juillet 1934, la Société de psychologie me transmit la lettre qui fut à l'origine de la phase culminante et la plus effroyable de toute cette épreuve insensée. Elle avait été postée à Pilbarra, Australie-Occidentale, et portait une signature qui, renseignements pris, était celle d'un ingénieur des mines de grande réputation. Il y était joint de très curieuses photographies. Je reproduis cette lettre dans son intégralité, et aucun lecteur ne peut manquer de comprendre quel effet prodigieux texte et photos eurent sur moi.

Je fus un moment presque paralysé de stupeur incrédule, car si j'avais souvent pensé que certains faits réels devaient être à la base de tel ou tel thème légendaire qui avait coloré mes rêves, je ne m'attendais pas pour autant à une survivance tangible d'un monde perdu dans un passé au-delà de l'imaginable. Le plus stupéfiant, c'étaient les photographies – car là, dans leur réalisme froid et irréfutable, se détachaient sur un arrière-plan de sable quelques blocs de pierre usés, ravinés par les eaux, érodés par les tempêtes, dont le sommet légèrement convexe et la base légèrement concave racontaient leur propre histoire.

Et les examinant à la loupe, je ne distinguai que trop clairement, sur la pierre battue et piquetée, les traces de ces larges dessins curvilignes et parfois de ces hiéroglyphes qui avaient pris pour moi une signification tellement hideuse. Mais voici la lettre, qui parle d'elle-même :

49, Dampier Street,
Pilbarra, W. Australia
18 mai 1934

Professeur N. W. Peaslee
c/o Société américaine de psychologie
30, 41e Rue Est
New York City, USA.

Cher Monsieur,

Une récente conversation avec le Dr. E. M. Boyle, de Perth, et vos articles dans des revues qu'il vient de m'envoyer m'incitent à vous parler de ce que j'ai vu dans le Grand Désert de sable, à l'est de notre gisement aurifère. Étant donné les curieuses légendes concernant les vieilles cités que vous décrivez avec leur maçonnerie massive, leurs étranges dessins et hiéroglyphes, il semble que j'aie fait une très importante découverte.

Les indigènes ont toujours été intarissables sur « les grosses pierres avec des marques dessus », qui leur inspirent apparemment une peur terrible. Ils les rattachent plus ou moins aux légendes traditionnelles de leur race au sujet de Buddai, le vieillard gigantesque qui dort sous terre depuis des éternités, la tête sur le bras, et qui se réveillera un jour pour dévorer le monde.

Dans de très vieux récits à demi oubliés, il est question d'énormes cases souterraines de grosses pierres, où des galeries plongent de plus en plus profondément, et où il s'est passé des choses abominables. Les indigènes affirment qu'autrefois des guerriers fuyant le combat sont descendus dans l'une d'elles et n'en sont jamais revenus, mais qu'il s'en éleva des vents effroyables sitôt après leur disparition. Toutefois, il n'y a en général pas grand-chose à retenir de ce que racontent ces gens-là.

Ce que j'ai à dire est beaucoup plus sérieux. Il y a deux ans, quand je prospectais dans le désert, à environ cinq cents miles vers l'est, je tombai sur une quantité d'étranges blocs de pierre taillée, mesurant peut-être trois pieds de long sur deux de large et autant de haut, rongés et criblés à l'extrême.

Je ne distinguai d'abord aucune des marques dont parlaient les indigènes, mais en y regardant de plus près je reconnus, en dépit de l'érosion, certaines lignes profondément gravées. C'étaient des courbes singulières, telles en effet qu'ils essayaient de les décrire. Il devait bien y avoir trente ou quarante pierres, parfois presque enfouies dans le sable, et toutes groupées à l'intérieur d'un cercle d'à peu près un quart de mile de diamètre.

Quand j'eus trouvé les premières, j'en cherchai attentivement d'autres alentour et fis avec mes instruments un minutieux relevé de leur emplacement. Je pris aussi dix ou douze clichés des blocs les plus caractéristiques dont je vous joins les épreuves.

J'envoyai information et photos au gouvernement de Perth, qui n'y a donné aucune suite.

Puis je rencontrai le Dr. Boyle, qui avait lu vos articles dans la *Revue de la Société américaine de psychologie,* et au bout d'un moment, je vins à parler des pierres. Il parut vivement intéressé, se passionna tout à fait quand je lui montrai mes clichés et me dit que les pierres et les marques étaient exactement les mêmes que celles de la maçonnerie dont vous aviez rêvé et que décrivaient les légendes.

Il avait l'intention de vous écrire mais n'en trouva pas le temps. Il m'envoya, en attendant, la plupart des revues contenant vos articles et je vis aussitôt, d'après vos dessins et vos descriptions, que mes pierres étaient bien celles dont vous parliez. Vous vous en rendrez compte sur les photos jointes. Vous aurez bientôt des nouvelles directes du Dr. Boyle.

Je comprends maintenant combien tout cela est important pour vous. Nous nous trouvons assurément devant les vestiges d'une civilisation plus ancienne qu'on ne l'avait jamais rêvé, et qui inspira vos légendes.

En tant qu'ingénieur des mines je connais assez bien la géologie, et je peux vous dire que ces blocs m'effraient tant ils sont anciens. C'est surtout du grès et du granit mais l'un est probablement fait d'une curieuse espèce de ciment ou de béton.

Ils portent les traces d'une forte érosion, comme si cette partie du monde avait été submergée, puis avait émergé de nouveau après des temps considérables – tout cela depuis que ces pierres eurent été taillées et utilisées. C'est une affaire de centaines de milliers d'années – ou davantage, Dieu sait combien. Je préfère ne pas y penser.

Étant donné le travail assidu que vous avez déjà fourni pour retrouver les légendes et tout ce qui s'y rapportait, je ne doute pas que vous souhaitiez mener une expédition dans le désert pour y faire des fouilles archéologiques. Le Dr. Boyle et moi sommes tous deux prêts à coopérer à cette entreprise si vous – ou des organismes que vous connaissez – pouvez fournir les fonds.

Je peux réunir une douzaine de mineurs pour les gros travaux de terrassement – inutile de compter sur les indigènes car je me suis aperçu que l'endroit leur inspirait une terreur presque pathologique. Ni Boyle ni moi n'en parlons à personne, puisque la priorité vous revient bien évidemment en fait de découvertes ou de réputation.

On peut atteindre le site, depuis Pilbarra, en quatre jours environ avec des tracteurs – dont nous avons besoin pour notre outillage. Il est un peu au sud-ouest de la piste de Warburton, celle de 1873, et à cent miles au sud-est de Joanna Spring. Nous pourrions acheminer le matériel par le fleuve De Grey au lieu de partir de Pilbarra – mais nous en reparlerons plus tard.

En gros, les pierres sont à 22° 3'14'' de latitude sud et 125° 0'39'' de longitude est. Le climat est tropical et le

désert éprouvant.

Je serais heureux d'avoir de vos nouvelles à ce sujet et désire vivement aider à tout projet que vous pourrez envisager. Depuis la lecture de vos articles, je suis profondément convaincu de l'importance capitale de tout cela. Le Dr. Boyle vous écrira plus tard. En cas d'urgence, un câble à Perth peut être transmis par radio.

Dans l'espoir bien sincère d'une prompte réponse, je vous prie de croire à mes sentiments les plus dévoués.

ROBERT B. F. MACKENZIE.

On connaît en grande partie par la presse les suites immédiates de cette lettre. J'eus la grande chance d'obtenir le soutien de l'université de Miskatonic, tandis que Mr. Mackenzie et le Dr. Boyle m'apportaient une aide inappréciable en préparant le terrain en Australie. Nous évitâmes de trop préciser nos objectifs à l'intention du public car certains journaux auraient pu traiter le sujet sur le mode sensationnel ou facétieux. En conséquence, les comptes rendus furent limités mais il y en eut assez pour faire connaître nos recherches sur des ruines australiennes et les diverses démarches préalables.

Le professeur William Dyer, directeur des études géologiques – chef de l'expédition antarctique de Miskatonic en 1930-1931 –, Ferdinand C. Ashley, professeur d'histoire ancienne, et Tyler M. Freeborn, professeur d'anthropologie, m'accompagnaient, ainsi que mon fils Wingate.

Mon correspondant, Mackenzie, vint à Arkham au début de 1935 pour aider à nos derniers préparatifs. C'était un homme affable d'une cinquantaine d'années, d'une compétence remarquable, merveilleusement cultivé et qui connaissait à fond les conditions de voyage en Australie.

Il avait des tracteurs tout prêts à Pilbarra et nous avions affrété un cargo de tonnage assez faible pour remonter le fleuve jusque-là. Nous étions équipés pour les fouilles les plus minutieuses et scientifiques, afin de passer au crible la moindre particule de sable, et de ne rien déplacer qui parût plus ou moins proche de sa position originale.

Embarqués à Boston le 28 mars 1935 sur le poussif *Lexington,* nous atteignîmes notre but après une traversée nonchalante de l'Atlantique et de la Méditerranée, par le canal de Suez, la mer Rouge et l'océan Indien. Inutile de dire à quel point me démoralisa la côte basse et sablonneuse d'Australie-Occidentale, et combien je détestai la fruste agglomération minière et les sinistres terrains aurifères où l'on chargea les tracteurs.

Le Dr. Boyle, qui nous rejoignit, était d'un certain âge, sympathique, intelligent, et

ses connaissances en psychologie l'entraînèrent à beaucoup de longues discussions avec mon fils et moi.

Le malaise et l'espoir se mêlaient étrangement chez la plupart des dix-huit membres de l'expédition quand enfin elle s'engagea avec fracas dans des lieues arides de sable et de roc. Le vendredi 31 mai, nous passâmes à gué un bras du fleuve De Grey et pénétrâmes dans le royaume de la désolation totale. Une réelle terreur grandissait en moi à mesure que nous approchions le site véritable du monde ancien à l'origine des légendes – terreur stimulée, bien sûr, par les rêves inquiétants et les pseudo-souvenirs qui m'assaillaient sans avoir rien perdu de leur intensité.

Ce fut le lundi 3 juin que nous vîmes le premier des blocs à demi enfouis. Je ne saurais dire avec quelle émotion je touchai vraiment – dans sa réalité objective – un fragment de maçonnerie cyclopéenne en tout point semblable aux blocs dans les murs de mes constructions de rêve. Il portait une trace visible de gravure – et mes mains tremblaient quand je reconnus une partie du motif décoratif curviligne que des années de cauchemar torturant et de recherches déroutantes avaient rendu diabolique à mes yeux.

Un mois de fouilles dégagea au total quelque mille deux cent cinquante blocs à divers stades d'usure et de désagrégation. La plupart étaient des mégalithes taillés, au faîte et à la base incurvés. Quelques-uns étaient plus petits, plus plats, unis et de forme carrée ou octogonale – comme ceux des sols et chaussées dans mes rêves – alors que certains, singulièrement massifs, suggéraient par leurs lignes arrondies ou obliques qu'ils avaient pu être voûte ou arête, vestiges d'arcs ou chambranles d'une fenêtre ronde.

Plus nos fouilles s'approfondissaient et s'étendaient vers le nord et l'est, plus nous découvrions de blocs sans trouver pourtant entre eux aucune trace de construction. Le professeur Dyer était épouvanté de l'inconcevable antiquité des fragments, et Freeborn décelait des symboles qui répondaient obscurément à telle ou telle légende papoue ou indonésienne remontant à la nuit des temps. L'état des pierres et leur dispersion témoignaient en silence de cycles d'une durée vertigineuse et de convulsions géologiques d'une brutalité cosmique.

Nous disposions d'un avion et mon fils Wingate montait souvent à des altitudes différentes pour scruter le désert de sable et de roc, à la recherche de vagues tracés à grande échelle – différences de niveau ou traînées de blocs éparpillés. Ses résultats étaient pratiquement négatifs car s'il pensait un jour avoir détecté quelque indice significatif, il trouvait lors du vol suivant son impression remplacée par une autre, aussi peu fondée, à cause des mouvements incessants du sable, au gré du vent.

Une ou deux de ces suggestions éphémères me laissèrent un sentiment bizarre et pénible. Elles semblaient, si l'on peut dire, se raccorder horriblement avec quelque chose que j'avais rêvé ou lu, mais que je ne pouvais plus me rappeler. Elles présentaient un terrible caractère de familiarité – qui me faisait jeter furtivement des regards d'appréhension vers le nord et le nord-est de cette abominable terre stérile.

Vers la première semaine de juillet, j'éprouvai un inexplicable jeu d'émotions complexes au sujet de cette région nord-est. C'était de l'horreur, de la curiosité – mais plus encore, une illusion tenace et déroutante de souvenir.

J'essayai toutes sortes d'expédients psychologiques pour chasser ces idées de mon esprit, mais sans succès. L'insomnie aussi me gagna mais j'en fus presque heureux car elle raccourcissait mes rêves. Je pris l'habitude de faire de longues marches solitaires dans le désert, tard dans la nuit, ordinairement vers le nord ou l'est, où la conjonction de mes nouvelles et singulières impulsions semblait m'attirer imperceptiblement.

Parfois, au cours de ces promenades, il m'arrivait de trébucher sur des fragments à demi enterrés de l'ancienne maçonnerie. Bien qu'il y eût là moins de blocs visibles que sur les lieux de nos travaux, j'étais persuadé qu'il devait y en avoir en profondeur une énorme quantité. Le sol était moins plat que dans notre camp, et par moments, de violentes rafales entassaient le sable en fantastiques tertres précaires – découvrant les traces basses des vieilles pierres tandis qu'elles en recouvraient d'autres.

J'etais étrangement impatient d'étendre les fouilles à ce territoire, tout en redoutant ce qui pourrait être découvert. Manifestement, mon état allait en empirant – d'autant plus que je ne parvenais pas à me l'expliquer.

Cette triste situation de mon équilibre nerveux se révèle dans ma réaction à la bizarre découverte que je fis lors d'une de mes sorties nocturnes. C'était le soir du 11 juillet, et la lune inondait les tertres mystérieux d'une pâleur singulière.

M'aventurant un peu plus loin que d'habitude, je rencontrai une grande pierre qui paraissait sensiblement différente de celles que j'avais déjà vues. Elle était presque entièrement recouverte mais, me penchant, je retirai le sable avec mes mains puis examinai soigneusement l'objet en ajoutant au clair de lune la lumière de ma torche électrique.

À la différence des autres rochers de grande dimension, celui-ci était parfaitement équarri, sans surface convexe ni concave. Il semblait aussi fait d'une noire substance basaltique, entièrement distincte du granit, du grès et des traces de béton des fragments maintenant familiers.

Soudain je me relevai et faisant demi-tour regagnai le camp au pas de course.

C'était une fuite tout à fait inconsciente et irrationnelle et je ne compris vraiment pourquoi j'avais couru qu'en arrivant près de ma tente. Alors, tout me revint. L'étrange pierre noire était une chose que j'avais vue dans mes rêves et mes lectures, et qui était liée aux pires horreurs de l'immémoriale tradition légendaire.

C'était l'un des blocs de cette antique maçonnerie basaltique qui inspirait une telle terreur à la Grand-Race fabuleuse – les hautes ruines aveugles laissées par cette engeance étrangère, à demi matérielle, menaçante, qui pullulait dans les entrailles de la terre et dont les forces invisibles, pareilles au vent, étaient tenues en respect derrière les trappes scellées et les sentinelles vigilantes.

Je ne dormis pas de la nuit, mais à l'aube je compris combien j'avais été stupide de me laisser bouleverser par l'ombre d'un mythe. Au lieu de m'effrayer, j'aurais dû éprouver l'enthousiasme de la découverte.

Dans la matinée, je fis part aux autres de ma trouvaille, et nous nous mîmes en route, Dyer, Freeborn, Boyle, mon fils et moi, pour aller inspecter le bloc anormal. Mais ce fut un échec. Je n'avais pas une idée claire de l'emplacement de la pierre, et un coup de vent récent avait complètement transformé les tertres de sable mouvant.

VI

J'aborde à présent la partie cruciale et la plus difficile de mon récit – d'autant plus difficile que je ne peux être tout à fait certain de sa réalité. J'ai parfois l'inquiétante certitude qu'il ne s'agissait ni de rêves ni d'illusion et c'est ce sentiment – étant donné les formidables implications qu'entraînerait la vérité objective de mon expérience – qui me pousse à rédiger ce document.

Mon fils – psychologue compétent qui a de tout mon problème la connaissance la plus approfondie et compréhensive – sera le meilleur juge de ce que j'ai à dire.

Je rappellerai d'abord l'affaire dans ses grandes lignes, celles que connaît chacun de ceux qui se trouvaient au camp. La nuit du 17 au 18 juillet, après une journée de vent, je me retirai de bonne heure mais ne pus trouver le sommeil. Levé peu avant onze heures, avec ce sentiment bizarre que m'inspirait le terrain du nord-est, j'entrepris une de mes habituelles marches nocturnes, après avoir salué un mineur australien nommé Tupper, la seule personne que je rencontrai en sortant.

La lune, un peu sur son déclin, brillait dans un ciel clair, baignant ces sables antiques d'un rayonnement blême et lépreux qui me semblait on ne sait pourquoi infiniment maléfique. Le vent était tombé pour ne revenir que presque cinq heures plus

tard, comme en témoignèrent amplement Tupper et quelques autres, qui me virent franchir rapidement les pâles tertres indéchiffrables, dans la direction du nord-est.

Vers trois heures et demie du matin, un vent violent réveilla tout le camp et abattit trois tentes. Le ciel était sans nuages et le désert resplendissait toujours sous la clarté lépreuse de la lune. En réparant les tentes, on s'aperçut de mon absence, mais étant donné mes précédentes sorties, personne ne s'inquiéta. Et pourtant trois hommes – tous australiens – crurent flairer dans l'air quelque chose de sinistre.

Mackenzie expliqua au professeur Freeborn que c'était une crainte héritée du folklore indigène – les gens du pays ayant fait un curieux amalgame de mythes maléfiques autour des vents violents qui, à de longs intervalles, balaient les sables sous un ciel serein. Ces vents, murmure-t-on, naissent des grandes cases de pierre souterraines où se sont passées des choses horribles – et ne soufflent jamais que près des lieux où l'on trouve éparses les grosses pierres gravées. À quatre heures, l'ouragan s'apaisa aussi brusquement qu'il avait commencé, laissant des collines de sable de formes nouvelles et insolites.

Juste après cinq heures, alors que la lune bouffie et fongoïde disparaissait à l'ouest, je rentrai chancelant au camp – nu-tête, en loques, le visage égratigné et sanglant, et sans ma torche électrique. La plupart des hommes s'étaient recouchés mais le professeur Dyer fumait une pipe devant sa tente. Me voyant hors d'haleine et presque frénétique, il appela le Dr. Boyle, et tous deux me menèrent à ma couchette et m'y installèrent confortablement. Mon fils, alerté par le bruit, les rejoignit bientôt, et ils voulurent m'obliger à rester tranquille et à tâcher de dormir.

Mais il n'était pas question de dormir pour moi. J'étais dans un état psychologique extraordinaire – différent de tout ce que j'avais subi jusque-là. Au bout d'un certain temps, j'insistai pour leur expliquer, nerveusement et minutieusement, mon état. Je leur dis que, me sentant las, je m'étais couché sur le sable pour faire un somme. Les rêves avaient été plus effroyables encore que d'habitude – et quand un brutal ouragan m'avait réveillé, mes nerfs à bout avaient cédé. J'avais fui, fou de terreur, tombant fréquemment sur les pierres à demi enfouies, ce qui expliquait mon aspect loqueteux et débraillé. J'avais dû dormir longtemps – d'où la durée de mon absence.

De tout ce que j'avais vu et ressenti d'étrange, je ne dis absolument rien – et ce fut au prix d'un extrême effort sur moi-même. Mais je prétendis avoir changé d'avis quant à l'objectif général de l'expédition, et préconisai la suspension de toutes les fouilles vers le nord-est. Mes arguments furent manifestement peu convaincants car j'évoquai une pénurie de blocs, le souci de ne pas heurter les mineurs superstitieux, une réduction possible du financement par l'université, et autres raisons mensongères et

hors de propos. Naturellement, personne ne tint le moindre compte de mes souhaits – pas même mon fils, qui s'inquiétait visiblement pour ma santé.

Le lendemain je me levai et fis le tour du camp, mais sans prendre aucune part aux fouilles. Voyant que je ne pouvais arrêter le travail, je décidai de rentrer le plus tôt possible chez moi pour ménager mes nerfs, et fis promettre à mon fils de me conduire en avion jusqu'à Perth – à mille miles au sud-ouest – dès qu'il aurait examiné la zone que je voulais voir respecter.

Si, me disais-je, ce que j'avais vu était encore visible, je pourrais tenter une mise en garde explicite fût-ce au risque du ridicule. Il n'était pas impossible que les mineurs, connaissant le folklore local, soutiennent mon point de vue. Pour me faire plaisir, mon fils survola les lieux l'après-midi même, explorant toute l'étendue que j'avais pu parcourir à pied. Rien de ce que j'avais découvert n'était plus décelable.

Comme dans le cas de l'insolite bloc de basalte, le sable mouvant avait balayé toute trace. Je regrettai presque un instant d'avoir perdu, dans ma terreur panique, certain objet redoutable, mais je sais aujourd'hui que ce fut une chance. Je peux tenir encore toute mon aventure pour une illusion – surtout si, comme je l'espère sincèrement, on ne retrouve jamais cet infernal abîme.

Wingate me conduisit à Perth le 20 juillet, tout en refusant d'abandonner l'expédition et de rentrer à la maison. Il resta avec moi jusqu'au 25, date à laquelle le vapeur partait pour Liverpool. À présent, dans ma cabine à bord de l'*Empress,* j'ai repensé longuement, fiévreusement, toute l'affaire, et décidé que mon fils au moins doit être informé. Il lui appartiendrait de la faire connaître, ou non, plus largement.

Pour parer à toute éventualité, j'ai rédigé ce résumé de mes antécédents – que d'autres connaissent déjà par fragments – et je raconterai maintenant aussi brièvement que possible ce qui semble être arrivé pendant mon absence du camp cette horrible nuit.

Les nerfs à vif et fouetté d'une ardeur perverse par cette impulsion inexplicable, mnémonique, mêlée de crainte, qui me poussait vers le nord-est, je cheminais sous la lune ardente et maléfique. Je rencontrais ici et là, à demi ensevelis dans le sable, ces blocs cyclopéens primitifs venant d'éternités inconnues et oubliées.

L'âge incalculable et l'horreur pesante de ce monstrueux désert commençaient à m'oppresser plus que jamais, et je ne pouvais m'empêcher de penser à mes rêves affolants, aux légendes effroyables qui les inspiraient et aux peurs actuelles des indigènes et des mineurs à propos de ces terres désolées et de leurs pierres gravées.

Pourtant je cheminais toujours, comme vers quelque rendez-vous fantastique

– harcelé de plus en plus par les chimères déconcertantes, les compulsions et les pseudo-souvenirs. Je songeais à certains des profils possibles des rangées de pierres telles que mon fils les avait vues en vol, et je m'étonnais qu'elles puissent paraître à la fois si redoutables et si familières. Quelque chose tâtonnait et cognait autour du loquet de ma mémoire, tandis qu'une autre force inconnue cherchait à maintenir le portail fermé. Il n'y avait pas de vent cette nuit-là, et le sable blafard était marqué d'ondulations comme les vagues d'une mer figée. Je n'avais pas de but, mais ma progression laborieuse avait en quelque sorte l'assurance de la fatalité. Mes rêves envahissaient le monde éveillé, de sorte que chaque mégalithe ensablé semblait faire partie des salles et des couloirs sans fin de maçonnerie préhumaine, gravée et hiéroglyphée de symboles que je connaissais trop bien pour les avoir pratiqués pendant des années en tant qu'esprit captif de la Grand-Race.

Parfois je croyais voir ces horreurs coniques, omniscientes, vaquer à leurs occupations habituelles, et je n'osais pas me regarder, de peur de me découvrir à leur image. Mais pendant tout ce temps je voyais à la fois les blocs couverts de sable, les salles et les couloirs ; la lune ardente et maléfique aussi bien que les lampes de cristal lumineux ; le désert à perte de vue et les fougères qui se balançaient à hauteur des fenêtres. J'étais éveillé et je rêvais en même temps.

J'ignore combien de temps et jusqu'où j'avais marché – ou à vrai dire dans quelle direction – lorsque j'aperçus l'amas de blocs mis à nu par le vent du jour précédent. C'était l'ensemble le plus important que j'aie vu jusqu'alors et il me frappa si vivement que les visions d'époques fabuleuses s'évanouirent immédiatement.

Il n'y avait plus de nouveau que le désert, la lune maléfique et les débris d'un passé indéchiffré. Je m'approchai, fis halte et braquai sur le tas effondré l'éclat supplémentaire de ma torche électrique. Une petite colline de sable avait été balayée par le vent, révélant une masse basse et vaguement ronde de mégalithes et de fragments plus petits d'environ quarante pieds de diamètre et de deux à huit pieds de haut. Je saisis au premier coup d'œil l'intérêt sans précédent de ces pierres. Non seulement leur nombre même était sans équivalent, mais quelque chose dans les traces de dessins usés par le sable retint mon attention quand je les examinai sous les rayons conjugués de la lune et de ma torche.

Aucun pourtant ne différait essentiellement des spécimens que nous avions déjà découverts. C'était plus subtil que cela. Je n'avais pas cette impression en considérant un bloc isolé mais quand mon regard en parcourait plusieurs presque simultanément.

Enfin, la vérité m'apparut. Les motifs curvilignes gravés sur beaucoup de ces blocs avaient entre eux un lien étroit : ils faisaient partie d'une vaste conception décorative.

Pour la première fois, dans ce désert bouleversé depuis des éternités, j'avais rencontré une masse de maçonnerie sur son site originel – écroulée et fragmentaire, il est vrai, mais n'existant pas moins avec une signification très précise.

Montant d'abord sur une partie basse, je gravis péniblement l'amas, déblayant par endroits le sable avec mes doigts, et m'efforçant sans cesse d'interpréter les dessins dans leur diversité de taille, de forme, de style et de rapports.

Bientôt je devinai vaguement la nature de l'édifice d'autrefois et des dessins qui se déployaient alors sur les immenses surfaces de construction primitive. L'identité parfaite de tout cela avec certaines de mes rapides visions me jeta dans l'épouvante et la consternation.

Cela avait été un couloir cyclopéen de trente pieds de large sur trente pieds de haut, pavé de dalles octogonales et couvert d'une voûte massive. Des salles devaient s'ouvrir sur la droite et, à l'autre extrémité, l'un de ces étranges plans inclinés devait descendre en tournant jusqu'aux plus grandes profondeurs.

Je sursautai violemment quand ces idées me vinrent à l'esprit car elles dépassaient de loin ce que les blocs eux-mêmes avaient pu m'apprendre. Comment pouvais-je savoir que ce couloir avait été profondément sous terre ? Comment pouvais-je savoir que le plan incliné qui remontait vers la surface aurait dû se trouver derrière moi ? Comment pouvais-je savoir que le long passage souterrain menant à la place des colonnes aurait dû être sur la gauche un étage au-dessus de moi ?

Comment pouvais-je savoir que la chambre des machines et le tunnel conduisant directement aux archives centrales devaient se situer deux étages au-dessous ? Comment pouvais-je savoir qu'il y avait une de ces horribles trappes scellées de bandes métalliques tout au fond, quatre étages plus bas ? Affolé par cette intrusion de l'univers onirique, je me retrouvai tremblant et baigné d'une sueur glacée.

Alors, ultime et insupportable contact, je sentis ce léger courant d'air froid qui montait insidieusement d'une dépression près du centre de l'énorme amas. Sur-le-champ, comme une fois déjà, mes visions s'évanouirent, et je ne revis que le clair de lune maléfique, le désert couvant ses menaces, et le tumulus imposant de maçonnerie paléogène. J'étais maintenant en présence d'un fait réel et tangible, gros des suggestions sans fin d'un mystère obscur comme la nuit. Car ce filet d'air ne pouvait indiquer qu'une chose : un immense gouffre dissimulé sous les blocs en désordre de la surface.

Je songeai d'abord aux sinistres légendes indigènes de vastes cases souterraines parmi les mégalithes, où arrivent les horreurs et naissent les ouragans. Puis revinrent

mes propres rêves et d'incertains pseudo-souvenirs vinrent se disputer mon esprit. Quelle sorte de lieu s'ouvrait au-dessous de moi ? Quelle inconcevable source primitive de mythes immémoriaux et de cauchemars obsédants étais-je sur le point de découvrir ?

Je n'hésitai qu'un instant, car ce qui m'entraînait était plus fort que la curiosité ou le zèle scientifique et luttait victorieusement contre ma peur grandissante.

J'avais l'impression de me mouvoir presque comme un automate, sous l'influence d'une fatalité irrésistible. Ma torche électrique en poche, et avec une vigueur dont je ne me serais pas cru capable, j'écartai d'abord un gigantesque morceau de pierre, puis un autre, jusqu'à ce que monte un puissant courant d'air dont l'humidité contrastait étrangement avec la sécheresse du désert. Une noire crevasse commença à béer et enfin – quand j'eus repoussé tous les fragments susceptibles de bouger – le clair de lune lépreux révéla une brèche assez large pour me livrer passage.

Je sortis ma torche et projetai dans l'ouverture le faisceau lumineux. Au-dessous de moi, un chaos de maçonnerie effondrée descendait brusquement en direction du nord selon un angle d'environ quarante-cinq degrés, à la suite manifestement d'un écroulement au niveau supérieur.

Entre sa surface et le sol s'étendait un abîme de ténèbres impénétrables qui laissait deviner tout en haut la présence d'une colossale voûte surhaussée. À cet endroit, semblait-il, les sables du désert reposaient directement sur un étage de quelque titanesque construction des premiers âges de la terre – préservée à travers le temps des convulsions géologiques, je ne savais comment, et n'en ai toujours rien deviné.

Après coup, la simple idée de descendre brusquement, seul, dans un gouffre aussi suspect – à un moment où nul ne sait où vous êtes – paraît de la pure démence. Peut-être en était-ce – cette nuit-là pourtant je l'entrepris sans hésiter.

Encore une fois se manifestaient cet attrait et cet empire sur moi de la fatalité qui avaient toujours semblé diriger mes pas. M'aidant de ma torche, par intermittence pour ménager les piles, je commençai une folle et difficile progression le long de la sinistre pente cyclopéenne au-dessous de l'ouverture, tantôt en regardant devant moi quand je trouvais de bonnes prises pour la main et le pied, tantôt à reculons, face aux mégalithes entassés où je m'accrochais en tâtonnant dans un équilibre précaire.

À droite et à gauche apparaissaient vaguement au loin, sous les rayons de ma torche, des murs en ruine de maçonnerie gravée, mais en avant, ce n'étaient que ténèbres.

Je perdis toute notion du temps pendant cette hasardeuse descente. Dans mon esprit

bouillonnaient des images et des suggestions si troublantes que toute réalité objective semblait renvoyée à d'incalculables distances. La sensation physique était abolie et la peur même n'était plus que la vaine apparition d'une gargouille au regard torve qui ne pouvait rien sur moi.

J'atteignis enfin un sol plat jonché de blocs écroulés, de fragments de pierre informes, de sable et de débris de toutes sortes. De chaque côté – à peut-être trente pieds l'un de l'autre – s'élevaient des murs massifs couronnés de puissantes arêtes. J'y devinais des gravures mais dont la nature échappait à ma perception.

Ce qui retint surtout mon attention, ce fut la voûte. Les rayons de ma torche n'en pouvaient atteindre le faîte, mais la partie inférieure des arcs monstrueux se détachait nettement. Et si parfaite était leur identité avec ce que j'avais vu du monde ancien dans d'innombrables rêves, que pour la première fois je tremblai pour de bon.

Très haut derrière moi, une lueur indistincte rappelait le monde extérieur, au loin sous la lune. Un vague reste de prudence m'avertit de ne pas la perdre de vue, sinon je n'aurais pas de guide pour mon retour.

Je m'approchai alors du mur de gauche, où les traces de gravures étaient plus distinctes. Le col couvert de débris fut presque aussi difficile à traverser que le monceau de pierres l'avait été à descendre, mais je réussis à m'y frayer un chemin.

À un endroit où j'écartai quelques blocs et repoussai du pied les débris pour voir le dallage, je frissonnai en reconnaissant, familières et fatidiques, les grandes dalles octogonales dont la surface gauchie gardait encore à peu près sa cohésion.

Arrivé à proximité du mur, je déplaçai lentement et minutieusement le faisceau de la lampe sur les vestiges usés de gravure. Apparemment, la montée des eaux avait autrefois érodé la surface du grès mais il portait de curieuses incrustations dont je ne m'expliquais pas l'origine.

La maçonnerie était par endroits très branlante et déjetée, et je me demandais combien d'éternités encore cet édifice enfoui des premiers âges garderait ces restes de structure malgré les secousses telluriques.

Mais c'étaient surtout les sculptures qui me passionnaient. En dépit de leur dégradation, elles étaient relativement aisées à repérer de près et je fus stupéfait de les retrouver si présentes et familières dans le moindre détail. Que les traits essentiels de cette vénérable architecture me soient bien connus n'était certes pas invraisemblable.

Ayant profondément impressionné ceux qui tissèrent certains mythes, ils s'étaient

incorporés à un courant de tradition occulte qui, venu à ma connaissance d'une manière ou d'une autre pendant mon amnésie, suscita dans mon subconscient des images frappantes.

Mais comment expliquer la coïncidence exacte et minutieuse de chaque trait et spirale de ces étranges dessins avec ceux que j'avais rêvés depuis plus de vingt ans ? Quelle obscure iconographie tombée dans l'oubli aurait pu reproduire la subtilité de chacune de ces ombres et nuances qui revenaient avec tant d'obstination, de précision et de constance harceler mes rêves nuit après nuit ?

Car il ne s'agissait pas d'une ressemblance lointaine ou fortuite. La galerie millénaire, enfouie au long des âges, où je me tenais à présent était tout à fait et sans aucun doute l'original de ce que j'avais connu dans mon sommeil aussi familièrement que ma propre maison de Crâne Street à Arkham. À la vérité, mes rêves me montraient les lieux dans leur intacte perfection mais l'identité n'en était pas moins réelle. Je m'orientais sans hésiter et c'était effrayant.

Je connaissais ce bâtiment-là et aussi sa place dans cette terrible vieille cité du rêve. J'aurais pu me rendre sans me tromper à n'importe quel point de ce bâtiment ou de cette ville qui avait échappé aux changements et aux dévastations de siècles sans nombre ; je m'en rendis compte avec une conviction instinctive et terrible. Mais Dieu sait ce que tout cela signifiait ? Comment en étais-je venu à apprendre ce que je savais ? Et quelle abominable réalité avait pu inspirer les histoires antiques des êtres qui habitaient ce labyrinthe de pierre originelle ?

Les mots ne sauraient rendre que bien peu du désordre de terreur et de confusion qui tourmentait mon esprit. Je connaissais cet endroit. Je savais ce qu'il y avait au-dessous de moi et ce qui s'étendait au-dessus de ma tête avant que les innombrables étages supérieurs ne se soient effondrés en poussière, en sable et en désert. Inutile maintenant, me dis-je avec un frisson, d'avoir l'œil sur cette lueur indistincte du clair de lune.

J'étais partagé entre le désir de fuir et un mélange fébrile de curiosité ardente et d'impérieuse fatalité. Qu'était-il arrivé à la monstrueuse mégalopole d'autrefois pendant ces millions d'années depuis l'époque de mes rêves ? Des labyrinthes souterrains qui sous-tendaient la ville et reliaient entre elles les tours titanesques, que subsistait-il après les convulsions de l'écorce terrestre ?

Étais-je tombé sur tout un monde enfoui d'archaïsme impie ? Retrouverais-je la maison du maître d'écriture, et la tour où S'gg'ha, l'esprit captif issu des plantes carnivores d'Antarctique, à la tête en étoile, avait gravé au ciseau certaines images sur les espaces vides des parois ?

Au second sous-sol, le passage qui menait à la salle commune des esprits étrangers était-il encore libre et praticable ? Dans cette salle, l'esprit captif d'une entité inimaginable – un habitant semi-plastique du centre creux d'une planète transplutonienne inconnue, qui existerait dans dix-huit millions d'années – conservait certain objet qu'il avait modelé dans l'argile.

Je fermai les yeux et posai ma main sur mon front dans un vain et pitoyable effort pour chasser de ma conscience ces fragments de rêve démentiels. Alors, pour la première fois, je perçus nettement le mouvement de l'air froid et humide autour de moi. Je compris en frissonnant qu'une formidable succession de noirs abîmes, endormis depuis des éternités, devaient en effet s'ouvrir, béants, quelque part au-delà et au-dessous de moi.

Je songeai aux salles, aux galeries, aux plans inclinés terrifiants que je me rappelais de mes rêves. L'accès aux archives centrales était-il encore possible ? L'irrésistible fatalité sollicitait de nouveau mon esprit avec insistance tandis que je me remémorais les documents impressionnants rangés autrefois dans les coffres rectangulaires de métal inoxydable.

À en croire les rêves et les légendes, c'est là que reposait toute l'histoire, passée et future, du continuum espace-temps – rédigée par les esprits captifs de toutes les planètes et de toutes les époques du système solaire. Pure folie, sans doute – mais n'étais-je pas à présent tombé dans un monde nocturne aussi fou que moi ?

Je songeai aux casiers de métal fermés à clé, et aux singulières manipulations de boutons requises pour ouvrir chacun d'eux. Le mien me revint à l'esprit de façon frappante. Que de fois, grâce à ces combinaisons compliquées de rotations et de pressions, je parcourus au niveau le plus bas la section des vertébrés terrestres ! Chaque détail m'était présent et familier.

S'il existait une cave voûtée comme je l'avais rêvée, je saurais l'ouvrir en un instant. Dès lors je fus en proie à une démence totale. Une seconde plus tard, je me ruai, sautant et trébuchant sur des débris de pierre, vers le plan incliné si connu qui s'enfonçait dans les profondeurs.

VII

À partir de là, on ne peut guère se fier à mes impressions – à vrai dire, je garde encore contre toute raison le dernier espoir qu'elles appartiennent à un rêve démoniaque ou à un délire halluciné. La fièvre se déchaînait dans mon cerveau, et tout me parvenait à travers une sorte de brume – quelquefois par intermittence seulement.

Le faisceau de ma lampe pénétrait à peine le gouffre de ténèbres, révélant par éclairs fantomatiques les murs gravés affreusement familiers, dégradés par l'action du temps. À l'endroit où s'était effondrée une partie considérable de la voûte, je dus escalader un énorme monceau de pierres qui rejoignait presque le plafond déchiqueté, grotesquement chargé de stalactites.

C'était bien là le comble du cauchemar, aggravé par ce maudit harcèlement des pseudo-souvenirs. La seule chose qui me parût insolite était ma propre taille, comparée à la monstrueuse construction. J'étais accablé du sentiment d'une petitesse inaccoutumée, comme si la vue de ces murs imposants eût été nouvelle et anormale pour un simple corps d'homme. Je ne cessais de jeter sur moi-même des regards inquiets, confusément troublé de me voir cette forme humaine.

Avançant dans la nuit profonde de l'abîme, je sautais, je plongeais, je chancelais – non sans beaucoup de chutes douloureuses, où je faillis une fois briser ma torche. Je connaissais chaque pierre, chaque angle de ce gouffre démoniaque, et je m'arrêtais plus d'une fois pour éclairer tel ou tel passage voûté obstrué et croulant, mais pourtant familier.

Certaines pièces étaient complètement effondrées, d'autres nues ou pleines de débris. Je vis dans quelques-unes des masses métalliques – tantôt presque intactes, tantôt rompues, enfoncées ou écrasées – dans lesquelles je reconnus les socles ou tables colossales de mes rêves. Ce qu'elles avaient été au juste, je n'osais y penser.

Je trouvai le plan incliné qui menait en bas et commençai à le descendre – mais je fus bientôt arrêté par une crevasse béante aux bords déchiquetés dont la partie la plus étroite n'avait pas moins de quatre pieds de large. À cet endroit, la maçonnerie s'était écroulée, révélant des profondeurs insondables d'un noir d'encre.

Je savais qu'il y avait encore deux étages souterrains dans cet édifice titanesque, et tremblai d'une nouvelle terreur en me rappelant la trappe bardée de fer au niveau le plus bas. Elle n'était plus gardée à présent – car ce qui était à l'affût dessous avait depuis longtemps accompli sa hideuse tâche et sombrait dans un long déclin. À l'époque de la race posthumaine des coléoptères, tout cela serait mort. Et pourtant, songeant aux légendes indigènes, je tremblai de nouveau.

Je dus fournir un effort terrible pour franchir l'ouverture béante, car le sol jonché de débris ne permettait pas de prendre de l'élan, mais la folie me porta. Je choisis un endroit près du mur de gauche – où la fissure était moins large et le point de chute à peu près dégagé de dangereux débris – et, après un moment d'angoisse, je me retrouvai sain et sauf de l'autre côté.

Enfin, parvenu au dernier sous-sol, je passai en trébuchant devant l'entrée de la chambre des machines, où de fantastiques ruines métalliques étaient à moitié enfouies sous la voûte effondrée. Tout était bien là où je le pensais, et je gravis avec confiance les tas qui barraient l'accès d'un vaste couloir transversal. Celui-ci, je m'en souvins, me conduirait aux archives centrales, sous la ville.

Des éternités semblèrent se dérouler tandis que je titubais, bondissais et me traînais le long de ce couloir encombré. Je distinguais ici et là des sculptures sur ces murs souillés par le temps – les unes familières, d'autres apparemment ajoutées depuis l'époque de mes rêves. Comme il s'agissait d'un passage souterrain reliant plusieurs bâtiments, il n'y avait de voûtes d'entrée qu'aux endroits où il traversait les étages inférieurs des différents immeubles.

À certaines de ces intersections, je tournai la tête pour jeter un coup d'œil dans des couloirs ou des salles que je connaissais bien. Je ne trouvai que deux fois des changements radicaux par rapport à ce que j'avais rêvé – et dans l'un de ces cas je pus repérer le contour de la voûte condamnée que je me rappelais.

Je sursautai violemment et ressentis le frein d'une étrange faiblesse en me frayant à contrecœur un passage à travers la crypte d'une de ces grandes tours aveugles, en ruine, dont la maçonnerie étrangère de basalte accusait la secrète et détestable origine.

Ce caveau primitif de forme circulaire mesurait bien deux cents pieds de diamètre, sans aucun motif gravé sur les parois de couleur sombre. Le sol était entièrement dégagé, sauf de poussière et de sable, et je vis les ouvertures qui menaient vers le haut et vers le bas. Il n'y avait ni escaliers ni plans inclinés – mes rêves montraient en effet que la fabuleuse Grand-Race avait laissé intactes ces antiques tours. Ceux qui les avaient construites n'avaient que faire de marches ni de plans inclinés.

Dans les rêves, l'ouverture donnant vers le bas était hermétiquement close et jalousement gardée. Laissée ouverte à présent, noire et béante, elle exhalait un courant d'air froid et humide. Je m'interdis de penser aux cavernes sans fin d'éternelle nuit qui pouvaient couver là-dessous.

Un peu plus loin, disputant chaque pas aux obstacles du couloir encombré, j'arrivai à un endroit où le plafond était entièrement défoncé. Les décombres s'accumulaient, telle une montagne, et l'escaladant je traversai un immense espace vide où ma lampe ne révéla ni murs ni voûte. Ce devait être, me dis-je, la cave de la maison des fournisseurs de métal, qui donnait sur la troisième place non loin des archives. Qu'était-elle devenue, impossible de le deviner.

Je retrouvai le couloir au-delà de la montagne de débris et de pierres, mais tombai

presque aussitôt sur un endroit totalement obstrué où les décombres de la voûte rejoignaient presque le plafond qui menaçait ruine. Je ne sais comment je parvins à extirper assez de blocs pour me frayer un passage, ni comment j'osai déranger les fragments entassés alors que la moindre rupture d'équilibre pouvait précipiter les tonnes de maçonnerie superposées et me réduire à néant.

C'était une pure folie qui me poussait et me guidait – s'il est vrai que toute mon aventure souterraine n'ait pas été, comme je l'espère, une hallucination diabolique ou un épisode de rêve. Je me fis donc – à moins que je ne l'aie rêvé – un passage où je me faufilai. Et tout en rampant par-dessus les décombres – ma torche allumée enfoncée profondément dans ma bouche – je me déchirais aux fabuleuses stalactites du plafond déchiqueté au-dessus de moi.

J'étais près maintenant du grand centre souterrain d'archivage qui semblait être mon but. Glissant et dégringolant sur l'autre pente de l'obstacle, puis avançant avec précaution jusqu'au bout du couloir – ma torche électrique à la main, que j'allumai de temps à autre – je parvins finalement à une crypte circulaire voûtée, dans un merveilleux état de conservation et ouverte de tous côtés.

Les murs, ou ce que je pouvais en voir dans le champ de ma torche, étaient couverts de hiéroglyphes et gravés au ciseau de symboles curvilignes caractéristiques – dont certains étaient postérieurs à l'époque de mes rêves.

Me voyant arrivé à mon inévitable destination, je passai aussitôt, sur ma gauche, une porte qui m'était familière. Bizarrement, je savais à n'en pas douter qu'en montant et descendant le plan incliné j'accéderais sans difficulté à tous les étages qui subsistaient. Cet immense édifice à l'abri dans la terre, où étaient conservées les annales de tout le système solaire, avait été construit avec un savoir et une puissance suprêmes pour durer aussi longtemps que ce système lui-même. Des blocs de dimensions formidables, équilibrés avec un véritable génie mathématique et assemblés par des ciments d'une incroyable dureté, formaient un bloc aussi résistant que le noyau rocheux de la planète. Ici, après des éternités plus prodigieuses que je ne pouvais le concevoir, sa masse souterraine restait debout pour l'essentiel, ses vastes sols envahis de poussière à peine parsemée des déchets partout ailleurs si encombrants.

La relative liberté de mouvement qui m'était offerte à partir de là me monta curieusement à la tête. Toute l'ardeur frénétique jusqu'alors contrariée par les obstacles se donna libre cours en une sorte de hâte fébrile, et je me mis littéralement à courir dans les couloirs bas de plafond que je me rappelais avec une si terrible précision.

Je ne m'étonnais plus de reconnaître ainsi tout ce que je voyais. De tous côtés les grandes portes métalliques marquées de hiéroglyphes se dressaient menaçantes devant les rayonnages ; les unes toujours en place, d'autres grandes ouvertes et d'autres encore ployées et faussées sous les secousses géologiques du passé qui n'avaient pas été assez violentes pour ébranler la colossale maçonnerie.

Çà et là, un tas couvert de poussière sous un compartiment béant et vide semblait indiquer où les étuis métalliques avaient été projetés par les tremblements de terre. Sur des colonnes espacées, des signes et des lettres de grande taille annonçaient les catégories et les subdivisions des volumes.

Je m'arrêtai une fois devant un caveau ouvert où je vis quelques-uns des étuis habituels toujours à leur place parmi l'omniprésente poussière granuleuse. Levant le bras, je retirai non sans difficulté un des exemplaires les plus minces, et le posai sur le sol pour l'examiner. Il portait un titre en hiéroglyphes curvilignes courants, bien que je ne susse quoi dans la disposition des caractères parût un peu insolite.

Le curieux mécanisme du fermoir recourbé m'était tout à fait familier, et je relevai le couvercle, toujours aussi maniable et vierge de rouille, puis en tirai le livre qui y était rangé. Celui-ci, comme prévu, mesurait environ vingt pouces de haut sur quinze de large et deux d'épaisseur ; le mince étui de métal s'ouvrait par le haut.

Ses pages de robuste cellulose ne semblaient pas avoir souffert des ères innombrables qu'elles avaient vécues ; j'examinai les lettres du texte, tracées au pinceau et bizarrement colorées – signes aussi différents des habituels hiéroglyphes contournés que de n'importe lequel des alphabets connus chez les érudits humains – et je ressentis comme l'obsession d'un souvenir à demi réveillé.

Il me vint à l'idée que c'était la langue d'un esprit captif que j'avais vaguement connu dans mes rêves – un esprit venu d'un grand astéroïde sur lequel avait survécu beaucoup de la vie et des traditions archaïques de la planète primitive dont il était un fragment. Je me souvins au même moment que cet étage des archives était consacré aux volumes traitant des planètes de type non terrestre.

Abandonnant l'étude de cet extraordinaire document, je m'aperçus que la lumière de ma torche commençait à faiblir et je me hâtai d'y mettre la pile de rechange que je portais toujours sur moi. Puis, doté d'un rayonnement plus puissant, je repris ma course fiévreuse à travers l'enchevêtrement sans fin des allées et des couloirs – reconnaissant parfois au passage quelque rayonnage familier, et vaguement inquiet des effets acoustiques que produisait l'écho de mes pas, incongru dans ces catacombes.

L'empreinte même de mes chaussures, derrière moi dans la poussière intacte depuis des millénaires, me faisait frissonner. S'il y avait dans mes rêves fous une parcelle de vérité, jamais auparavant un pied humain n'avait foulé ces dalles vénérables.

Du but précis de ma course insensée, mon esprit conscient ne soupçonnait rien. Pourtant l'influence d'une puissance maléfique agissait sur ma volonté paralysée, mes souvenirs ensevelis, et je sentais obscurément que je ne courais pas au hasard.

Ayant trouvé un plan incliné, je le suivis jusqu'à de plus grandes profondeurs. Les étages défilaient devant moi à une vitesse folle, mais je ne m'arrêtais pas pour les explorer. Dans mon cerveau en proie au vertige, battait une pulsation qui faisait bouger ma main droite au même rythme. Je voulais ouvrir quelque chose et je connaissais toutes les rotations et pressions compliquées qu'il fallait effectuer pour cela. C'était comme la serrure à combinaison d'un coffre-fort moderne.

Rêve ou non, j'avais su cela autrefois et je le savais encore. Comment un songe ou quelque bribe de légende assimilée inconsciemment auraient-ils pu m'apprendre un détail si infime, si difficile et si complexe, je ne cherchais pas à me l'expliquer. J'étais incapable de toute pensée cohérente. Car toute cette aventure – cette révoltante familiarité avec un tas de ruines inconnues et cette coïncidence monstrueuse de tout ce qui m'entourait avec ce que seuls des rêves et des bribes de mythes avaient pu suggérer – n'était-ce pas une horreur qui passait la raison ?

Sans doute étais-je alors surtout convaincu – comme je le suis à présent dans mes moments de lucidité – que je dormais bel et bien, et que toute cette cité ensevelie n'avait été qu'un reste de délire né de la fièvre.

J'atteignis enfin le niveau le plus bas et me dirigeai vers la droite du plan incliné. J'essayai sans trop savoir pourquoi d'atténuer le bruit de mes pas, même au risque de me ralentir. Il y avait à ce dernier étage enfoui dans les profondeurs un endroit que je redoutais de traverser.

Je me souvins en approchant de quoi j'avais peur. C'était simplement de l'une des trappes bardées de fer et jalousement gardées. Il n'y aurait plus de gardes à présent et, à cette idée, je me mis à trembler, avançant sur la pointe des pieds comme je l'avais fait en traversant le noir caveau de basalte où restait béante une trappe semblable.

Je sentis comme alors un courant d'air froid et humide, et j'aurais voulu que mes pas prissent une autre direction. Pourquoi fallait-il suivre justement ce chemin-là, je l'ignorais.

Je trouvai en arrivant la trappe grande ouverte. Plus loin recommençaient les rayonnages, et j'aperçus sur le sol devant l'un d'eux, sous une très fine couche de

poussière, un tas d'étuis récemment tombés. À l'instant, une nouvelle vague de terreur m'envahit, dont je ne pus d'abord discerner la cause.

Ces amas d'étuis renversés n'étaient pas rares, car depuis des temps infinis ce labyrinthe aveugle, secoué par les soulèvements de la terre, avait retenti du fracas assourdissant des objets qui dégringolaient. C'est seulement quand je fus à mi-chemin que je pris conscience de ce qui m'avait si violemment ému.

Plus que le tas, quelque chose m'avait inquiété dans la couche de poussière qui couvrait le sol. À la lumière de ma torche, elle ne semblait pas aussi unie qu'elle eût dû l'être – elle paraissait plus mince à certains endroits, comme si on l'eût foulée quelques mois auparavant. Ce n'était pas une certitude, car même là où la couche était le plus mince, la poussière ne manquait pas, pourtant une certaine apparence de régularité dans les inégalités imaginaires était extrêmement alarmante.

Lorsque j'éclairai de près ces points particuliers, ce que je vis ne me plut pas car l'illusion de régularité devenait très nette. On eût dit des suites uniformes d'empreintes composites qui allaient par trois, chacune mesurant à peine plus d'un pied carré et se composant de cinq marques à peu près circulaires de trois pouces, dont l'une précédait les quatre autres.

Ces lignes supposées d'empreintes d'un pied carré menaient apparemment dans deux directions, comme si on ne sait quoi était allé quelque part puis revenu. Elles étaient évidemment très peu marquées et auraient pu n'être qu'illusoires ou accidentelles, mais le chemin qu'elles me semblaient suivre m'inspira une confuse et insidieuse terreur. Car il y avait d'un côté le tas d'étuis tombés récemment avec fracas, et, à l'autre bout, la trappe menaçante d'où montait le vent humide et froid restait sans surveillance, ouverte sur des abîmes inimaginables.

VIII

Si profonde et irrésistible était l'étrange compulsion à laquelle j'obéissais qu'elle triompha de ma peur. Aucun motif rationnel n'aurait pu me faire avancer après cet affreux doute qui m'avait fait soupçonner des empreintes et ce qu'il ranimait de souvenirs oniriques envahissants. Cependant ma main droite, même si elle tremblait d'effroi, ne se contractait pas moins rythmiquement, dans sa hâte de manier une serrure qu'elle espérait trouver. Avant de m'en rendre compte, j'avais dépassé le tas d'emboîtages et m'élançais sur la pointe des pieds dans des allées de poussière intacte vers un but qu'apparemment je connaissais horriblement bien, sinistrement, pathologiquement bien.

Mon esprit se posait des questions dont je commençais à peine à deviner la source et la pertinence. Le rayonnage serait-il accessible à un corps humain ? Ma main d'homme viendrait-elle à bout de tous ces mécanismes de serrure inscrits dans une mémoire sans âge ? Cette serrure serait-elle en bon état et prête à fonctionner ? Que ferais-je – qu'oserais-je faire – de ce que, je commençais à le comprendre, j'espérais et craignais de trouver ? Serait-ce la preuve d'une réalité impressionnante, renversante pour l'esprit, celle de l'« extra-normal » ? Ou bien la simple constatation que je rêvais ?

Un instant plus tard, j'avais cessé ma course à pas feutrés et je regardais, immobile, une rangée de compartiments à hiéroglyphes d'une familiarité à me rendre fou. Ils étaient dans un état de conservation presque parfait et, à proximité, trois portes seulement avaient sauté.

Je ne saurais décrire les sentiments que j'éprouvai en les voyant – tant était totale et obsédante l'impression de vieille connaissance. Levant la tête je considérai un rayon près du sommet, tout à fait hors de portée, en me demandant comment je pourrais l'atteindre sans trop de mal. Une porte ouverte à quatre rangées du bas m'aiderait, et les serrures des portes fermées offriraient des prises pour les mains et les pieds. Je tiendrais la torche entre mes dents, pour le cas où les deux mains seraient nécessaires à la fois. Il fallait surtout ne faire aucun bruit.

Descendre ce que je voulais prendre ne serait pas facile, mais je pourrais probablement l'accrocher par son fermoir mobile au col de ma veste, et le porter comme un sac à dos. Je me demandais encore si la serrure fonctionnerait. Que je puisse répéter chacun des gestes connus, je n'en doutais pas une seconde. Mais j'espérais que l'objet ne craquerait ni ne grincerait et que ma main pourrait opérer normalement.

Tout en réfléchissant j'avais pris la torche dans ma bouche et commencé à grimper. Les serrures saillantes furent de peu de secours mais, comme je l'avais prévu, le compartiment ouvert m'aida beaucoup. Je me servis à la fois de la porte battante et du bord de l'ouverture elle-même dans mon ascension, et je réussis à éviter tout grincement bruyant.

En équilibre sur le bord supérieur de la porte, et en me penchant nettement à droite, j'atteignis de justesse la serrure que je cherchais. Mes doigts à demi engourdis par l'escalade furent d'abord très maladroits mais je vis bientôt que leur morphologie convenait à mon propos. Et la mémoire du rythme était très marquée en eux.

Par-delà de formidables abîmes de temps, les mouvements mystérieux et compliqués avaient, on ne sait comment, pénétré mon cerveau avec exactitude et dans

tous les détails – si bien qu'au bout de cinq minutes à peine de tâtonnements il se produisit un déclic que je reconnus avec d'autant plus de surprise que je ne m'y attendais pas consciemment. Aussitôt après, la porte métallique s'ouvrit lentement avec à peine un très léger grincement.

Stupéfait je parcourus du regard la rangée d'étuis grisâtres ainsi mis au jour et me sentis envahi d'une terrible vague d'émotion tout à fait inexplicable. Juste à portée de ma main droite se trouvait un emboîtage dont les hiéroglyphes contournés me causèrent une angoisse infiniment plus complexe que celle de la simple frayeur. Encore tremblant, je réussis à le retirer dans un nuage de flocons poudreux, et à le faire glisser vers moi sans trop de bruit.

Comme l'autre étui que j'avais manipulé, il avait un peu plus de vingt pouces sur quinze, et portait en bas-relief des symboles mathématiques aux lignes courbes. Il avait un peu plus de trois pouces d'épaisseur.

Le bloquant de mon mieux entre moi-même et la paroi que je venais d'escalader, je fis jouer le fermoir et libérai le crochet. Puis je soulevai le couvercle, fis passer le pesant objet sur mon dos de manière qu'il s'accroche à mon col. Les mains libres à présent, je regagnai gauchement le sol poussiéreux et me préparai à examiner ma prise.

À genoux dans la poussière granuleuse, je fis pivoter l'étui et le posai devant moi. Mes mains tremblaient, et je redoutais de sortir le livre presque autant que je le désirais – et que je m'y sentais contraint. J'avais peu à peu compris ce que j'allais y trouver et cette constatation paralysait en quelque sorte mes facultés.

Si l'objet était bien là – et si je ne rêvais pas – les implications étaient telles qu'il n'était absolument pas possible à l'esprit humain de les supporter. Ce qui me tourmentait le plus, c'était pour l'instant mon incapacité de regarder comme un rêve tout ce qui m'entourait. Le sentiment de réalité était abominable et il le redevient quand je me rappelle le décor.

Enfin je tirai en tremblant le livre de sa boîte et, fasciné, je contemplai les hiéroglyphes bien connus de sa couverture. Il semblait en parfait état, et les caractères curvilignes du titre m'hypnotisaient comme si j'avais pu les lire. En vérité je ne jurerais pas que je ne les ai pas effectivement déchiffrés par un éphémère et terrible phénomène de mémoire anormale.

J'ignore combien de temps passa avant que j'ose soulever la mince feuille de métal. Je m'attardais à chercher des excuses. J'ôtai de ma bouche la torche électrique et l'éteignis pour ménager la pile. Puis dans le noir, rassemblant mon courage, je levai

la couverture sans rallumer. Enfin je braquai vivement la lumière sur la page découverte – me blindant d'avance pour réprimer toute exclamation quoi qu'il arrive. Au premier coup d'œil je m'effondrai. Mais, les dents serrées, je gardai le silence. Je me laissai aller tout à fait sur le sol et portai la main à mon front dans les ténèbres dévorantes. Ce que je redoutais et attendais était là. Ou je rêvais, ou bien le temps et l'espace n'étaient plus que dérision.

Je devais rêver – mais je mettrais l'horreur à l'épreuve en rapportant cet objet pour le montrer à mon fils si c'était vraiment une réalité. La tête me tournait effroyablement, bien qu'il n'y eût rien de visible dans l'obscurité sans faille pour tournoyer autour de moi. Des idées et des images de la plus extrême terreur – nées des perspectives ouvertes par ce que j'avais entrevu – m'envahirent en foule et obnubilèrent mes sens.

Je songeai à ces empreintes supposées dans la poussière, tremblant au seul bruit de mon propre souffle. Une fois de plus j'éclairai la page et la regardai comme la victime d'un serpent peut regarder les yeux et les crocs de son bourreau.

Puis, dans le noir, je fermai le livre de mes doigts malhabiles –, le remis dans sa boîte, et rabattis le couvercle ainsi que le curieux fermoir à crochet. C'était cela qu'il fallait rapporter au monde extérieur si toutefois cela existait – si l'abîme existait vraiment – si moi, et le monde lui-même, existaient en réalité.

Je ne sais pas exactement quand, d'un pas mal assuré, je pris le chemin du retour. Je me souviens, chose curieuse – tant je me sentais coupé du monde normal –, que je ne consultai pas une seule fois ma montre pendant ces heures atroces vécues sous terre.

La torche à la main, et l'inquiétant étui sous un bras, je me retrouvai finalement sur la pointe des pieds en une sorte de panique silencieuse, pour dépasser l'abîme au courant d'air et ces vagues soupçons de pas. Je pris moins de précautions en gravissant les interminables plans inclinés, mais je ne pus me débarrasser d'une ombre d'inquiétude que je n'avais pas éprouvée pendant la descente.

Je craignais de retraverser la sombre crypte de basalte plus ancienne encore que la ville elle-même, où des souffles glacés montaient des profondeurs que ne gardaient plus les sentinelles.

Je songeais à ce que redoutait la Grand-Race et à ce qui – si faible et moribond qu'il soit – pouvait encore être à l'affût là-bas. Je songeais à ces empreintes aux cinq marques circulaires et à ce que mes rêves m'en avaient appris – aux vents extraordinaires et aux sifflements qui s'y associaient. Je songeais aux récits des indigènes d'aujourd'hui, qui reviennent sans cesse sur de grands vents et des ruines

souterraines sans nom.

Je reconnus à un signe gravé sur le mur l'étage où je devais entrer et j'arrivai enfin – après avoir dépassé le premier livre que j'avais examiné – au grand espace circulaire d'où se ramifiaient les passages voûtés. Sur ma droite, je retrouvai aussitôt celui par lequel j'étais venu. Je le pris, en me disant que le reste du parcours serait plus pénible à cause des ruines des bâtiments, à part celui des archives. La charge supplémentaire de l'étui métallique me pesait, et il m'était de plus en plus difficile d'avancer sans bruit en trébuchant parmi les décombres et les débris de toutes sortes.

Je parvins ensuite à l'entassement qui rejoignait le plafond et où je m'étais frayé un si maigre passage. Je redoutais terriblement d'avoir à m'y faufiler de nouveau car la première fois j'avais fait quelque bruit, et – depuis que j'avais vu les traces suspectes – je craignais le bruit par-dessus tout. L'étui, en outre, rendait doublement hasardeuse la traversée de l'étroite crevasse.

Je gravis de mon mieux l'obstacle et poussai devant moi l'étui à travers l'ouverture. Puis la torche entre les dents, j'y rampai à mon tour – me déchirant cette fois encore le dos aux stalactites.

Au moment où j'essayai de saisir l'emboîtage, il tomba un peu plus loin sur la pente avec un fracas inquiétant dont les échos me donnèrent des sueurs froides. Je me précipitai et le rattrapai sans bruit – mais un instant plus tard des blocs, en glissant sous mes pieds, déchaînèrent un vacarme subit et sans précédent.

Ce vacarme me perdit. Car à tort ou à raison, je crus entendre une réponse effroyable qui venait de très loin derrière moi. Je crus entendre un sifflement, un son strident, qui ne ressemblait à aucun autre et défiait toute description. Si c'est cela, la suite est d'une sinistre ironie – puisque sans l'affolement de cette première alerte, le second incident ne se serait pas produit.

Quoi qu'il en soit, mon délire fut total et sans recours. Prenant ma torche d'une main et retenant l'étui comme je pouvais, je me mis à sauter et bondir comme un fou, n'ayant plus d'autre idée en tête qu'un désir éperdu de fuir ces ruines de cauchemar pour revenir au monde éveillé du désert et du clair de lune qui se trouvait si loin là-haut.

J'atteignis sans m'en rendre compte la montagne de décombres qui se dressait dans un océan de ténèbres au-delà du plafond défoncé, et je me meurtris et me blessai à plusieurs reprises en escaladant sa pente abrupte de blocs déchiquetés et d'éclats.

Puis ce fut le grand désastre. À l'instant où je franchissais le sommet en aveugle, sans m'attendre à la brutale déclivité qui lui succédait, je perdis pied et me retrouvai

pris dans une avalanche meurtrière de maçonnerie déferlante, dont le tumulte de canonnade déchira l'air de la sombre caverne en une série assourdissante de fantastiques réverbérations.

Je ne me souviens pas comment j'émergeai de ce chaos, mais dans un éphémère moment de conscience, je me vois me précipiter, trébuchant, avançant tant bien que mal le long du couloir au milieu du tumulte – sans avoir lâché ni l'étui ni la torche.

Alors, comme j'approchais de cette crypte basaltique primitive que j'avais tant redoutée, la folie atteignit son comble. En effet, à mesure que s'éteignaient les échos de l'avalanche, se fit entendre à plusieurs reprises cet insolite et terrifiant sifflement que j'avais cru percevoir auparavant. Cette fois, il n'y avait pas de doute – et le pire, c'était qu'il venait d'un point situé non plus derrière mais *devant* moi.

J'ai dû pousser un hurlement. Je me vois vaguement traverser à toute allure l'infernal caveau basaltique des monstres d'autrefois, avec dans les oreilles ce maudit sifflement inhumain qui montait de la trappe ouverte sans surveillance sur les ténèbres infinies des profondeurs. Un vent soufflait aussi – non pas simplement un courant d'air froid et humide, mais une violente rafale, opiniâtre, que vomissait, sauvage et glaciale, l'abominable gouffre d'où venait l'indécent sifflet.

Il me reste le souvenir de bonds et d'écarts par-dessus toutes sortes d'obstacles, dans ce torrent de vent et de stridences qui grandissait de minute en minute et semblait délibérément s'enrouler et serpenter autour de moi, en assauts malfaisants lancés par-derrière et d'en bas.

Bien qu'il soufflât dans mon dos, ce vent avait bizarrement pour effet de retarder mon avance au lieu de m'aider – comme aurait pu le faire un nœud coulant ou un lasso lancé pour m'entraver. Sans plus me soucier du bruit que je faisais, j'escaladai un grand barrage de blocs et me retrouvai dans la partie du bâtiment qui menait à la surface.

Je me rappelle avoir aperçu l'entrée de la chambre des machines et avoir réprimé un cri à la vue d'un plan incliné conduisant à l'une de ces infernales trappes qui devaient bâiller deux étages plus bas. Mais au lieu de crier, je me répétais tout bas que tout cela n'était qu'un rêve dont j'allais bientôt me réveiller. Peut-être étais-je au camp – ou peut-être chez moi à Arkham. Fort de cet espoir qui soutenait ma raison, je commençai à monter la rampe vers l'étage supérieur.

Je savais, bien sûr, que j'aurais à retraverser la crevasse large de quatre pieds, mais j'étais trop tourmenté d'autres craintes pour en saisir toute l'horreur avant d'y arriver. Au cours de ma descente, il avait été facile de sauter par-dessus – mais

comment en viendrais-je à bout quand il s'agissait de remonter, freiné par la peur, l'épuisement, le poids de l'étui métallique, et le harcèlement de ce diable de vent derrière moi ? Je ne songeai à tout cela qu'au dernier moment, ainsi qu'aux présences innommables qui pouvaient rôder dans les noirs abîmes au fond de la crevasse.

La lueur vacillante de ma torche faiblissait mais un souvenir obscur m'avertit que la faille était proche. Les rafales glacées et les hideuses stridences derrière moi me furent un moment comme un opium bienfaisant car elles aveuglèrent mon imagination sur la menace du gouffre béant sous mes pas. Et puis je pris conscience de nouvelles rafales et d'autres sifflements, devant moi cette fois – monstrueuse marée déferlant à travers la crevasse elle-même depuis des profondeurs inconnues et inconnaissables.

Maintenant, le vrai cauchemar, dans son essence, me tenait en son pouvoir. Je perdis la raison et oubliant tout, sauf l'impulsion animale de fuite, je m'élançai tout simplement et m'escrimai à escalader les décombres de la rampe comme si le gouffre n'existait pas. Puis me voyant au bord du vide, je fis un bond frénétique où je mis tout ce que j'avais de force, et fus instantanément englouti dans un pandémonium vertigineux de sons détestables, une obscurité opaque et palpable.

Voilà la fin de mon aventure, du moins ce que je me rappelle. Toutes les impressions qui suivirent appartiennent au domaine du délire et de la fantasmagorie. Rêve, folie et souvenir se mêlent fébrilement en une série de fantasmes bizarres et décousus, sans rapport avec aucune réalité.

Il y eut une chute affreuse à travers d'incalculables lieues de ténèbres visqueuses et sensibles, un brouhaha de bruits totalement étrangers à tout ce que nous connaissons de la terre et de sa vie organique. Des sens en sommeil, rudimentaires, paraissaient reprendre vie en moi, révélant des fosses et des vides peuplés d'horreurs flottantes, menant à des sommets abrupts et des océans sans soleil, des villes grouillantes de tours basaltiques aveugles sur lesquelles jamais ne brille aucune lumière.

Les secrets de la planète primitive et de ses âges immémoriaux fulgurèrent dans mon cerveau sans le secours de la vue ou de l'ouïe, et je connus des choses que mes anciens rêves les plus fous n'avaient jamais suggérées. Pendant tout ce temps, des doigts glacés de vapeur humide s'accrochaient à moi et me harcelaient, tandis que cette maudite stridence se déchaînait diaboliquement, au-dessus de l'alternance de brouhaha et de silence, dans des tourbillons de ténèbres.

Vinrent ensuite les visions de la ville cyclopéenne de mes rêves – non plus en ruine, mais telle que je l'avais rêvée. J'avais réintégré mon corps conique non humain, et me mêlais à la foule de ceux de la Grand-Race et aux esprits captifs qui transportaient des livres de haut en bas des hautes galeries et des vastes rampes.

En surimpression, s'ajoutaient à ces images des bribes éphémères et terrifiantes de conscience non visuelle ; combats désespérés, contorsions pour se libérer des tentacules du vent siffleur, un vol démentiel, comme de chauve-souris, dans l'air épais, tâtonnements fiévreux à travers la nuit fouettée par le cyclone, assaut frénétique et trébuchant de décombres.

Il y eut une fois l'insolite intrusion d'un éclair entr'aperçu – un confus et faible soupçon de rayonnement bleuâtre loin au-dessus de ma tête. Puis vint un rêve d'escalade et de reptation, où je me faufilai, sous les rayons d'une lune sardonique, dans un fouillis de débris qui glissaient et dégringolaient derrière moi au milieu d'un ouragan furieux. Ce fut la pulsation hostile et monotone de ce clair de lune exaspérant qui m'apprit enfin le retour de ce que j'avais autrefois considéré comme le monde éveillé, objectif.

J'étais à plat ventre, les ongles dans le sable du désert australien, et autour de moi hurlait un vent si tumultueux que je n'en avais jamais entendu de pareil à la surface de notre planète. Mes vêtements étaient en loques, et tout mon corps n'était qu'égratignures et contusions.

Je ne repris pleinement conscience que très lentement, et je ne pus dire à aucun moment où finissait le rêve délirant et où commençaient les vrais souvenirs. Il semblait y avoir eu un amoncellement de blocs titanesques, un abîme en dessous, une monstrueuse révélation du passé, et pour finir une horreur cauchemardesque – mais qu'est-ce qui était réel dans tout cela ?

Ma torche électrique avait disparu et je ne retrouvai pas non plus d'étui métallique. Y avait-il eu un étui semblable – ou un abîme – ou un tas de ruines ? Levant la tête, je regardai derrière moi et je ne vis que les sables stériles et ondoyants du désert.

Le vent démoniaque tomba et la lune bouffie et fongoïde sombra en rougeoyant vers l'ouest. Je me relevai péniblement et pris en titubant la direction de l'est pour regagner le camp. Que m'était-il arrivé en réalité ? M'étais-je simplement effondré dans le désert, traînant un corps torturé par le rêve sur des miles de sable et de blocs enfouis ? Sinon, comment pouvais-je supporter de vivre plus longtemps ?

Car, avec cette nouvelle incertitude, tous les espoirs que j'avais fondés sur l'irréalité de visions nées du mythe s'évanouissaient une fois de plus dans les doutes infernaux du début. Si cet abîme était réel, alors la Grand-Race l'était aussi – ses incursions et ses captures impies dans tout le tourbillon cosmique du temps n'étaient ni des mythes ni des cauchemars, mais une terrible, atterrante réalité.

Avais-je vraiment vécu cette épreuve révoltante, d'être ramené à un monde

préhumain vieux de cent cinquante millions d'années, pendant cette sinistre et déconcertante amnésie ? Mon corps actuel avait-il été le véhicule d'une effroyable conscience étrangère venue du fond des âges paléogènes ?

Esprit captif de ces horreurs à la démarche étrange, avais-je effectivement connu dans sa prospérité première cette maudite cité de pierre, et parcouru ces couloirs familiers en me contorsionnant sous la forme hideuse de mon ravisseur ? Ces rêves torturants de plus de vingt années étaient-ils le fruit de souvenirs monstrueux ?

M'étais-je jamais entretenu avec des esprits venus du fond de l'espace et du temps, avais-je appris les secrets de l'univers, ceux du passé et ceux de l'avenir, et rédigé les annales de mon propre monde pour les dossiers métalliques d'archives titanesques ? Et ces autres – ces Anciens d'une monstruosité révoltante, maîtres des vents furieux et des stridences démoniaques – étaient-ils bien une menace persistante, à l'affût dans leurs noirs abîmes, à attendre et à s'affaiblir peu à peu, tandis que de multiples formes de vie poursuivaient leur existence multimillénaire sur la face vieillie de la planète ?

Je ne sais pas. Si cet abîme et ce qu'il contenait était réel, alors il n'y a aucun espoir. Car tout aussi réellement, il pèse sur notre monde humain une ombre ironique et inconcevable, hors du temps. Mais par bonheur il n'y a aucune preuve que tout cela soit autre chose qu'un nouvel aspect de mes rêves mythiques. Je n'ai pas rapporté l'étui métallique qui eût été un indice, et jusqu'à présent ces couloirs souterrains n'ont pas été retrouvés.

Si les lois de l'univers sont clémentes, on ne les retrouvera jamais. Mais je dois dire à mon fils ce que j'ai vu ou cru voir, laissant à son jugement de psychologue le soin d'évaluer la réalité de mon expérience et de faire connaître ce témoignage.

J'ai dit que l'épouvantable vérité qui était à l'origine de mes années de rêves torturants repose entièrement sur la réalité de ce que j'ai cru voir dans ces ruines cyclopéennes ensevelies. Il m'a été pénible, je dois le dire, de mettre noir sur blanc cette révélation décisive, bien que le lecteur n'ait pu manquer de la deviner. Elle est dans le livre que contient l'étui de métal – cet étui que j'ai arraché à son repaire au milieu de la poussière d'un million de siècles.

Aucun œil n'avait vu, aucune main n'avait touché ce livre depuis la venue de l'homme sur cette planète. Pourtant, lorsque je braquai ma torche sur lui dans ce terrifiant abîme, je vis que les caractères bizarrement colorés sur les pages de cellulose cassante et brunie par les âges n'étaient pas du tout de ces hiéroglyphes obscurs datant de la jeunesse de la terre. Non, c'étaient les lettres de notre alphabet familier, composant des mots anglais écrits de ma main.

[1] Ce mot grec qui actuellement signifie surtout *pus* ou *sanie*, désignait pour la mythologie le fluide éthéré qui servait de sang aux dieux. (N.d.T.)

CELUI QUI HANTAIT LES TÉNÈBRES

The Haunter of the Dark – 1936 (1935)

Traduction par Claude Gilbert.

DÉDIÉ À ROBERT BLOCH

J'ai vu le sombre univers béant
Où les noires planètes roulaient sans but,
Où elles tourbillonnaient, dans leur horreur inaperçues,
Sans connaissance, lustre ou nom.

Nemesis [1]

Les personnes prudentes désireuses d'effectuer des recherches sur ce point hésiteront à remettre en question la conviction commune selon laquelle Robert Blake fut tué par la foudre ou par le profond choc nerveux que lui aurait causé une décharge électrique. Il est vrai que la fenêtre devant laquelle il se trouvait était intacte, mais la nature a déjà montré qu'elle était capable de plus d'une manifestation bizarre. L'expression de son visage pouvait sans doute avoir quelque origine musculaire, sans rapport avec tout ce qu'il aurait pu voir. Quant aux éléments de son journal intime, ils sont clairement le fait d'une imagination fantastique, réveillée par diverses superstitions locales et diverses affaires anciennes qu'il avait redécouvertes. Pour ce qui est des conditions anormales qui régnaient dans l'église abandonnée de Federal Hill, il ne faudra guère de temps à un observateur perspicace pour les attribuer à un certain charlatanisme, délibéré ou non, auquel, en partie du moins, Blake était secrètement lié.

Car, après tout, la victime n'était-elle pas un écrivain et un peintre qui se vouait entièrement au domaine du mythe, du rêve, de la terreur et de la superstition, et ne recherchait-elle pas avec avidité des scènes et des effets d'un genre bizarre, d'un genre spectral ? Un précédent séjour que Blake avait fait dans cette ville – une visite qu'il avait rendue à un étrange vieillard, tout aussi profondément intéressé que lui-même au maintien de la tradition occulte, de la tradition interdite – l'avait mis, avant de s'achever, en présence de la mort et des flammes, et c'est un instinct morbide qui avait dû l'arracher une fois de plus à sa maison de Milwaukee pour le ramener là.

Peut-être avait-il entendu parler d'histoires anciennes bien qu'il ait affirmé le contraire dans son journal, et sa mort avait peut-être étouffé dans le germe quelque mystification énorme dont il aurait attendu quelque répercussion littéraire.

Toutefois, parmi ceux qui ont examiné et rapproché les uns des autres tous les témoignages, quelques-uns restent fidèles à des explications moins rationnelles et moins banales. Ces gens-là sont enclins à accepter la plus grande partie du journal de Blake et soulignent les faits qui leur paraissent significatifs, tels l'indéniable passé de la vieille église, l'existence confirmée de la secte de la Sagesse étoilée, impopulaire et non orthodoxe, avant l'année 1877, la disparition bien attestée d'un journaliste curieux du nom d'Edwin M. Lillibridge en 1893 et – par-dessus tout – l'expression de peur monstrueuse qui se peignait sur le visage du jeune écrivain et qui le défigurait au moment de sa mort. C'est l'un des partisans de cette version qui, poussé à des extrémités fanatiques, jeta dans la baie la pierre aux angles curieux et la boite de métal aux ornements étranges qu'il avait découvertes dans la flèche de la vieille église – la flèche sombre, sans ouvertures, et non la tour – où le journal intime de Blake disait que ces objets s'étaient trouvés, à l'origine. Bien que fort critiqué en public comme en privé, cet homme – un médecin réputé qui s'intéressait à tout ce qu'il y a de curieux dans le folklore – prétendit qu'il avait débarrassé la surface de la terre d'un objet trop dangereux pour qu'on l'y laissât.

Entre ces deux écoles d'opinion, le lecteur tranchera. Les journaux ont fourni les détails et les ont présentés sous un angle sceptique, laissant à d'autres le soin de brosser le tableau tel que Robert Blake le vit – ou pensa le voir – ou tel qu'il prétendit l'avoir vu. Aujourd'hui, étudiant de près ce journal, sans passion, tout à loisir, nous voudrions dire brièvement ce que fut cette suite d'événements selon le point de vue de leur acteur principal.

Le jeune Blake était revenu à Providence au cours de l'hiver 1934-1935 et s'était installé au dernier étage d'un immeuble vénérable, au fond d'une cour envahie par les herbes qui donnait sur College Street – sur la crête d'une grande colline orientée vers l'est, près du campus de l'université Brow et derrière les bâtiments en marbre de la bibliothèque John Hay. C'était un lieu agréable et plein de charme, au cœur d'une petite oasis de jardins qui avaient ce caractère que l'on trouvait jadis dans les villages. D'énormes chats amicaux se chauffaient au soleil sur le toit d'un hangar qui se dressait là fort à propos. La maison carrée, dans le style de l'époque des rois George, avait un lanterneau, une porte classique aux nervures gravées en éventail, des fenêtres à petits carreaux, et toutes les autres caractéristiques chères à l'artisanat du début du XIXe siècle. À l'intérieur, on découvrait des portes à six panneaux, un parquet aux lattes larges, un escalier courbe de style colonial, des linteaux de cheminée

s'inspirant de ceux d'Adam, plus toute une suite de pièces qui donnaient sur l'arrière, trois marches au-dessous du niveau général.

Le bureau de Blake, une grande pièce exposée au sud-ouest s'ouvrait d'un côté sur le jardin de devant, tandis qu'à l'ouest les fenêtres – c'est devant l'une d'elles qu'il avait installé sa table de travail – donnaient sur le front de la colline, offrant une vue splendide sur l'étendue des toits de la ville basse et les couchers de soleil mystérieux qui s'embrasaient derrière. On apercevait, tout à fait à l'horizon, les vallonnements pourpres de la pleine campagne. C'est sur ce fond, à quelque cinq miles de distance, que s'élevait la butte spectrale de Federal Hill, toute hérissée de flèches et de toits blottis les uns contre les autres, dont les silhouettes lointaines faisaient des signes mystérieux et prenaient des formes fantastiques quand les fumées de la ville montaient en tourbillons pour les prendre dans leurs rets. Blake avait l'impression étrange de jeter les yeux sur un monde inconnu, éthéré, qui s'évanouirait peut-être comme un rêve s'il tentait jamais de l'aller chercher et d'y pénétrer.

Ayant fait venir de chez lui la plus grande partie de ses livres, Blake acheta quelques meubles anciens qui s'accordaient avec le style de sa maison et s'installa pour écrire et pour peindre – vivant seul et prenant soin lui-même d'un entretien qui était simple. Son studio se trouvait dans une pièce du grenier orientée au nord, où les vitres du lanterneau lui fournissaient une lumière admirable. Au cours de ce premier hiver, il composa cinq de ses nouvelles les plus célèbres – *Le Fouisseur sous la terre, L'Escalier dans la crypte, Shaggai, Dans le val de Pnath, L'Amateur venu des étoiles* – et peignit sept toiles – des études de monstres inhumains, sans noms, des paysages différents de tout ce que nous connaissons, extraterrestres.

Au coucher du soleil, il s'asseyait souvent à son bureau et laissait flotter son regard, tout en rêvant, sur le paysage qui s'étendait vers l'ouest – les tours sombres du Mémorial Hall, là, à ses pieds, le beffroi du palais de justice, dont le style évoquait les règnes des rois George, les clochetons de la ville basse puis, au loin, la butte ruisselante de lumière et couronnée de clochers dont les rues inconnues et les pignons labyrinthiques excitaient tant son imagination. Des rares relations qu'il avait pu se faire dans le voisinage, il avait appris que ce flanc de coteau lointain était un grand quartier italien, mais que la plupart des constructions y dataient de l'époque où il était habité par les Yankees et les Irlandais. De temps à autre, il tournait ses jumelles vers ce monde spectral, hors de portée, au-delà des fumées qui montaient en spirales, s'arrêtant sur un toit, une cheminée, une flèche, il spéculait sur les bizarres, les curieux mystères qu'ils pouvaient abriter. En dépit de l'aide apportée par l'optique, Federal Hill apparaissait comme un lieu différent, à demi fabuleux, ce qui le rapprochait des surprenantes créations, irréelles, intangibles, des contes et des

tableaux de Blake. Cette impression persistait longtemps après que la colline se fut estompée dans le crépuscule violet, étoilé de lampes, et que les projecteurs du palais de justice et le phare rouge du Trust industriel se furent allumés, donnant à la nuit un caractère grotesque.

De tous les monuments qui se dressaient à distance sur Federal Hill, c'est une église énorme et noire qui intriguait le plus Blake. Elle se détachait avec une netteté toute particulière à certaines heures de la journée et, au coucher du soleil, la grande tour et sa flèche pointue se découpaient, sombres et menaçantes, contre le ciel embrasé. Cette église paraissait avoir été bâtie sur un terre-plein spécialement aménagé ; sa façade sévère et le côté nord que l'on apercevait de biais, le toit incliné et le haut des grandes fenêtres gothiques dominaient fièrement, en effet, l'entremêlement de faîtages et de cheminées qui l'entourait. D'un aspect nettement sévère, voire austère, elle paraissait avoir été édifiée avec des pierres que depuis un siècle ou même davantage les fumées et les intempéries avaient dégradées et salies. Le style, autant que les jumelles permettaient d'en juger, était une forme encore tout à fait expérimentale de ce gothique dont la renaissance avait précédé la manière noble mise à la mode par Upjohn et survécu aux lignes et aux proportions adoptées sous les règnes des rois George. Elle devait dater des alentours de 1810 ou de 1815.

Les mois passaient et Blake observait cet édifice lointain et menaçant avec un intérêt qui ne cessait curieusement de croître. Comme les grandes fenêtres n'en étaient jamais éclairées, il avait compris qu'il devait être inoccupé. Plus il l'examinait et plus son imagination travaillait, si bien qu'il finit par rêver de choses curieuses à son propos. Il crut que planait une si vague et si étrange aura de désolation autour de ce lieu que les pigeons et les hirondelles eux-mêmes fuyaient les corniches enfumées. Auprès des autres tours et des autres beffrois, ses jumelles lui révélaient la présence de grands rassemblements d'oiseaux, mais là, jamais ils ne se posaient. C'est du moins ce dont il se persuada et ce qu'il nota dans son journal intime. Il signala le monument à plusieurs de ses amis, mais nul d'entre eux ne s'était jamais rendu sur Federal Hill, ni n'avait la moindre idée de ce qu'était cette église ou de ce qu'elle avait pu être.

Au printemps, une profonde agitation s'empara de Blake. Il s'était mis à écrire le roman auquel il songeait depuis longtemps – le thème principal en était la survivance supposée de la sorcellerie dans l'État du Maine –, mais il était étrangement incapable de le faire avancer. De plus en plus souvent, il allait prendre place devant la fenêtre qui donnait vers l'ouest pour contempler la colline lointaine et sa noire et menaçante flèche que fuyaient les oiseaux. Quand les feuilles délicates se déplièrent sur les arbres des jardins, le monde s'emplit d'une beauté nouvelle mais l'agitation de Blake

ne fit que croître. C'est alors que lui vint l'idée de traverser la ville et de grimper cette pente fabuleuse pour atteindre le monde ceint de fumées qui le faisait rêver.

C'est fin avril, à l'époque qui précède tout juste la nuit de Walpurgis [2], nuit vouée à l'ombre depuis toujours, que Blake fit son premier voyage dans l'inconnu. Suivant avec difficulté les rues sans fin de la ville basse et les mornes places laissées à l'abandon qui leur succédaient, il atteignit enfin l'avenue pentue, faite de marches usées qui avaient servi tout un siècle, de porches doriques affaissés et de coupoles aux vitres sales. Il sentait qu'elle devait le mener, par-delà les brumes, au monde inaccessible qu'il devinait depuis longtemps. Il y avait dans cette rue de vieux panneaux bleu et blanc qui ne lui disaient rien. Au bout d'un moment, pourtant, il remarqua les visages singulièrement basanés des nombreux promeneurs tout comme les enseignes en caractères étrangers des curieuses boutiques qui s'ouvraient au pied d'immeubles bruns marqués par des décennies d'intempéries. Nulle part il ne retrouvait trace de ce qu'il avait vu de loin. Une fois, il se persuada à demi que le Federal Hill qu'il avait aperçu à distance n'était qu'un univers de rêve et qu'aucun être humain n'en foulerait jamais le sol vivant.

De temps à autre, il voyait surgir la façade délabrée d'une église, un clocher en ruine, mais jamais l'édifice noirci qu'il recherchait. Il se renseigna auprès d'un boutiquier au sujet d'une grande église de pierre, mais l'homme sourit et hocha négativement la tête, bien qu'il s'exprimât sans difficulté en anglais. Plus Blake grimpait et plus la région qu'il parcourait gagnait en étrangeté, avec des labyrinthes déroutants de ruelles sombres et brunes qui menaient toutes vers le sud. Il franchit deux ou trois grandes avenues et crut une fois avoir entrevu une tour familière. Il interrogea à nouveau un commerçant au sujet de la massive église de pierre, mais cette fois, il aurait presque pu jurer que l'allégation d'ignorance qu'il se voyait opposer était feinte. Une expression de crainte avait envahi le visage bistré de l'homme, malgré une tentative de la dissimuler, et Blake le vit faire un curieux signe de la main droite.

Puis, soudain, à sa gauche, une flèche se découpa sur le ciel nuageux par-dessus les rangées de toits bruns bordant les ruelles enchevêtrées orientées vers le sud. Blake comprit aussitôt de quoi il s'agissait et s'élança vers elle en suivant les pentes sordides et non pavées, issues de l'avenue. Par deux fois, il perdit son chemin, mais il n'osa le demander ni aux patriarches, ni aux ménagères assis sur le pas de leurs portes, ni même aux enfants qui criaient et jouaient dans la boue de ces sombres venelles.

Il vit enfin la tour se découper clairement vers le sud-ouest et une énorme masse de

pierre sombre s'élever au bout d'une ruelle. Un instant plus tard, il se trouvait dans un square ouvert à tous les vents, curieusement pavé, qui s'achevait du côté opposé par un glacis élevé. Ceci marquait la fin de sa quête. Sur le vaste plateau envahi par les herbes, ceinturé d'une grille que supportait le glacis – petit univers qu'on avait élevé à deux mètres au-dessus des rues avoisinantes –, Blake voyait en effet érigée une masse sévère, titanesque, dont l'identité, en dépit de la nouveauté de sa perspective, était pour lui indiscutable.

L'église abandonnée était dans un sérieux état de décrépitude. Quelques-uns de ses grands piliers étaient tombés et plusieurs de ses délicats épis de faîte gisaient à demi dissimulés par de hautes herbes jaunies. Les fenêtres gothiques, recouvertes de suie, n'étaient pas brisées pour la plupart, bien que de nombreux meneaux eussent disparu. Blake se demanda comment les vitraux aux couleurs indistinctes avaient pu survivre, étant donné les habitudes des petits garçons du monde entier. Les robustes portes étaient intactes et solidement verrouillées. Au sommet du glacis, une grille de fer rouillée fermait complètement le terrain et sa porte – au sommet d'un escalier qui dominait la grand place – était visiblement cadenassée. Le sentier qui menait de cette porte à l'édifice était complètement envahi par les herbes. Les lieux semblaient funèbrement livrés à la désolation et à la décomposition et, devant ces corniches sans oiseaux, ces murs noircis, sans lierre, Blake éprouva une impression vaguement sinistre qu'il n'aurait su définir.

Il y avait très peu de gens sur cette place, mais Blake rencontra un policier sur le côté nord et alla lui poser des questions sur l'église. L'homme était un grand et solide Irlandais et Blake trouva curieux de le voir se borner à faire le signe de la croix puis à marmonner que les gens ne parlaient jamais de ce bâtiment. Quant Blake le pressa, il déclara sur un ton précipité que les prêtres italiens mettaient tout le monde en garde contre cet édifice, affirmant qu'une malfaisance monstrueuse avait régné là autrefois et qu'elle y avait laissé sa marque. Il avait d'ailleurs entendu son propre père grommeler sourdement sur ce point quand il évoquait les divers bruits et rumeurs qui avaient couru dans sa propre enfance.

Une secte mauvaise s'était réunie là, jadis, une secte interdite qui demandait à des créatures terribles de sortir d'un gouffre inconnu de la nuit. Il avait fallu un bon prêtre pour exorciser ce qui était venu, même s'il s'était trouvé des gens pour dire qu'une simple lumière aurait suffi. Si le père O'Malley avait été encore en vie, il aurait pu en dire long. Mais, à présent, il n'y avait plus qu'à laisser tout cela en paix. Ça ne faisait plus de mal à personne désormais, et pour ce qui était des propriétaires, ils étaient morts ou partis. Ils s'étaient enfuis comme des rats après que des nouvelles menaçantes se furent répandues en 1877, quand les gens s'étaient interrogés sur la

façon dont diverses personnes du voisinage avaient disparu. Un jour, la ville finirait par intervenir et s'en saisirait, vu l'absence d'héritiers, mais si on s'avisait d'y toucher il n'en sortirait rien de bon. Il valait mieux la laisser telle quelle jusqu'à ce qu'elle s'écroulât plutôt que d'éveiller des choses qu'il valait mieux laisser pour toujours dans le sombre abîme qui les abritait.

Après le départ du policier, Blake demeura sur place à contempler le lugubre édifice surmonté d'un clocher. Ce qui éveillait son intérêt, c'était de découvrir que cette structure paraissait aussi sinistre aux autres qu'à lui-même et il se demandait quelle parcelle de vérité pouvaient bien cacher les racontars que l'homme en uniforme lui avait rapportés. Il ne s'agissait sans doute que de légendes nées de l'aspect menaçant du lieu mais, même s'il en était ainsi, on aurait pu croire à une curieuse matérialisation des histoires qu'il inventait.

Le soleil de l'après-midi sortit de derrière les nuages qui se dispersaient mais parut incapable d'éclairer les murs souillés de suie du vieil édifice qui dominait tout, du haut de son grand plateau. Il était singulier que derrière la grille le printemps n'eût pas touché de vert les plantes jaunies et desséchées de l'enceinte. Blake se rendit compte qu'il se rapprochait de cette zone surélevée. Il examina le glacis et la clôture rouillée pour chercher par où il pourrait y pénétrer. Ce temple noirci avait une force d'attraction telle qu'on ne pouvait y résister. La grille ne comportait aucune ouverture près de l'escalier mais, sur le côté nord, il manquait quelques barreaux. Blake pourrait monter l'escalier, puis suivre, à l'extérieur de la grille, l'étroit couronnement du glacis jusqu'au trou de la clôture. Si les gens redoutaient l'endroit aussi farouchement qu'on le prétendait, nul ne s'interposerait.

Il fut sur la levée de terre et presque à l'intérieur de la grille avant d'avoir été surpris. Alors, baissant les yeux, il aperçut quelques personnes sur la place qui s'éloignaient à reculons et qui faisaient de la main droite le même signe qu'il avait vu faire au commerçant de l'avenue. Plusieurs fenêtres se fermèrent avec bruit et une grosse femme traversa la rue en courant pour faire rentrer plusieurs enfants dans une maison délabrée qui avait perdu toute peinture. Il était très facile de franchir la trouée de la clôture, aussi Blake se retrouva-t-il vite en train de se frayer un chemin parmi la végétation pourrissante et désordonnée de l'enceinte désertée. Ici et là, les fragments d'une pierre tombale lui révélaient qu'on avait jadis procédé ici à des enterrements ; cela, pourtant, il s'en rendit compte, avait dû se passer très longtemps auparavant. La masse même de l'église l'oppressait à présent qu'il en était tout près, mais il se domina et continua d'en approcher pour tenter d'ouvrir l'un ou l'autre des trois grands portails de la façade. Comme ils étaient tous trois solidement fermés, il entreprit le tour complet de cette construction cyclopéenne, en quête de quelque ouverture moins

importante et plus accessible. Il n'était toujours pas certain de vouloir pénétrer dans ce royaume de la désertion et de l'ombre, et pourtant, l'attirance qu'il éprouvait à l'égard de tant d'étrangeté le poussait à poursuivre comme un automate.

Un soupirail qui béait, à l'arrière, sans protection, lui fournit l'accès dont il avait besoin. Fouillant l'intérieur du regard, Blake découvrit un gouffre souterrain, plein de toiles d'araignées et de poussière, faiblement éclairé par les rayons filtrés du soleil de l'ouest. Ses yeux décelèrent des débris de vieux tonneaux, des caisses et des meubles hétéroclites, malgré la couche de poussière omniprésente qui effaçait les angles. Les restes rouillés d'un fourneau de chaufferie montraient que le bâtiment avait servi et qu'il avait été entretenu jusqu'au milieu du XIXe siècle.

Sous le coup d'une impulsion presque inconsciente, Blake se glissa par le soupirail et se laissa tomber sur le sol cimenté, poussiéreux et tout couvert de débris. La cave voûtée était vaste, sans cloison ; dans un angle, loin sur la droite, plongée dans une ombre épaisse, il devina une porte cintrée qui, de toute évidence, menait vers le haut. Il éprouva un bizarre sentiment d'oppression à la pensée de se trouver réellement à l'intérieur du grand édifice spectral, mais il le domina et se mit à examiner prudemment ce qui l'entourait. Il découvrit un tonneau, encore intact sous la poussière, et le roula jusqu'à la fenêtre ouverte pour faciliter sa sortie. Puis, s'armant de tout son courage, il traversa le vaste espace festonné de toiles d'araignées et se dirigea vers la porte. À moitié étouffé par la poussière omniprésente, couvert de fibres arachnéennes et fantomatiques, il atteignit l'escalier usé qui s'élevait dans l'obscurité et entreprit de le gravir. Comme il n'avait pas de lumière, il avançait à l'aveuglette, s'aidant des mains. Après un coude brusque, il sentit une porte close devant lui ; quelques tâtonnements lui révélèrent la présence de l'ancien loquet. La porte s'étant ouverte vers lui, il aperçut au-delà un couloir faiblement éclairé, revêtu de boiseries vermoulues.

Une fois au rez-de-chaussée, Blake en entreprit l'exploration rapide. Toutes les portes intérieures étaient ouvertes, aussi put-il passer librement d'une partie du bâtiment à l'autre. La nef colossale avait quelque chose de quasiment fantastique avec ses monceaux, ses montagnes de poussière sur les bancs, l'autel, la chaire en forme de sablier, le tamis de l'orgue, et ses fils d'araignées titanesques tendus entre les ogives du chœur qui enlaçaient les colonnes gothiques en faisceaux. Une hideuse lumière plombée se jouait sur toute cette désolation étouffée alors que les rayons du soleil faiblissant de l'après-midi se glissaient par les vitraux étranges, à demi obscurcis, des grandes fenêtres de l'abside.

Les peintures de ces vitraux étaient si assombries par la suie que Blake ne

distinguait qu'avec peine ce qu'elles représentaient ; le peu qu'il pouvait en comprendre, pourtant, ne les lui rendaient pas sympathiques. Le graphisme en était en grande partie conventionnel, mais sa connaissance du symbolisme hermétique lui permettait de lire beaucoup de choses dans ces motifs anciens. Les rares saints qui y étaient représentés avaient des expressions si ennuyées que leur attitude était vraiment critiquable, tandis que l'une des fenêtres comportait simplement un espace sombre à l'intérieur duquel se déroulaient ici et là des spirales d'une curieuse luminosité. Détournant son regard des fenêtres, Blake remarqua au-dessus de l'autel, une croix couverte d'arantèles qui, loin d'avoir une forme courante, ressemblait à l'ankh primitive ou à la croix ansée, la *crux ansata,* de la ténébreuse Égypte.

Dans une sacristie qui s'ouvrait à côté de l'abside, derrière l'autel, Blake découvrit un bureau rongé, puis des étagères qui montaient jusqu'au plafond, chargées de livres moisis qui se désintégraient. Là, pour la première fois, il éprouva un véritable choc d'horreur objective, car les titres de ces livres étaient pour lui révélateurs. Il s'agissait de noirs ouvrages interdits, dont la plupart des gens normaux n'avaient jamais entendu parler ou n'avaient ouï à leur propos que des murmures furtifs et peureux. Ces volumes étaient les dépositaires bannis et redoutés de secrets équivoques et de formules immémoriales qui avaient filtré tout au long des temps, depuis l'époque de la jeunesse de l'homme, et même depuis l'ère obscure, fabuleuse, d'avant la venue de l'homme. Il en avait lui-même lu un grand nombre – une version latine du *Necronomicon* abhorré, le sinistre *Liber Ivonis,* l'infâme *Culte des goules* du comte d'Eriette, les *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzt, le diabolique *De Vermis Mysteriis*. Mais il y en avait d'autres qu'il ne connaissait que de réputation ou qu'il n'avait jamais lui-même entendu mentionner – les *Manuscrits pnakotiques,* le *Livre de Dzyan,* et un volume qui s'effritait, aux caractères totalement inidentifiables, mais comportant cependant certains symboles et diagrammes susceptibles de donner des frissons à tout homme versé dans l'occultisme qui les reconnaîtrait. Il était clair que les légendes répandues dans le voisinage n'avaient pas menti. Ce lieu avait été autrefois le refuge d'une malfaisance plus ancienne que l'humanité et plus vaste que l'univers que nous connaissons.

Dans le bureau vermoulu, Blake trouva un petit registre relié en cuir dans lequel des notes étaient consignées selon un bizarre système cryptographique. L'écriture de ce manuscrit était faite de ces symboles traditionnels et fort répandus, utilisés aujourd'hui en astronomie et qui l'étaient autrefois en alchimie, en astrologie et en divers autres arts plus ambigus – des représentations graphiques du soleil, de la lune, des planètes, des aspects et des signes du zodiaque – groupés ici tout au long de pages entières de texte, avec des divisions et des coupures par paragraphes qui suggéraient

l'existence d'une correspondance entre ces symboles et les lettres de l'alphabet.

Dans l'espoir de pouvoir résoudre plus tard ce cryptogramme, Blake glissa le volume dans la poche de son manteau. Nombre de grands tomes qu'il apercevait sur les étagères le passionnaient de manière indicible et il se sentit tenté de venir les rechercher plus tard. Il se demanda comment ils avaient pu demeurer si longtemps intouchés. Était-il le premier à dominer cette crainte oppressante, envahissante, qui avait protégé des visiteurs cet endroit déserté pendant près de soixante années ?

À présent qu'il avait minutieusement exploré le rez-de-chaussée, Blake se fraya une fois encore péniblement un passage dans la poussière de la nef spectrale afin de gagner le vestibule de l'entrée où il avait vu une porte et un escalier, menant sans doute à la tour noircie et à sa flèche – structures qui, de loin, lui avaient été depuis si longtemps familières. L'ascension fut une expérience éprouvante pour ses poumons car la poussière était épaisse et les araignées s'étaient surpassées dans cet espace restreint. L'escalier en spirale était fait de marches de bois hautes et étroites ; de temps à autre, Blake passait devant une fenêtre obscurcie qui lui offrait un aperçu vertigineux sur la ville. Bien qu'il n'eût pas vu de cordes en bas, il s'attendait à trouver une cloche ou un carillon dans la tour, dont ses jumelles avaient si souvent examiné les étroites fenêtres à lancette et les abat-son. Il allait pourtant être déçu. Quand il atteignit le haut de l'escalier, en effet, il découvrit que la chambre de la tour n'abritait pas le moindre carillon et qu'il était clair qu'elle avait été destinée à des buts bien différents.

La pièce, d'environ quinze pieds carrés, était faiblement éclairée par quatre fenêtres à lancette, une sur chaque côté, garnies de vitres sous le calfeutrement d'abat-son très endommagés. Ces derniers avaient en outre été pourvus d'écrans serrés et opaques qui, à présent, étaient pour la plupart tombés en morceaux. Au centre du plancher couvert de poussière s'élevait un pilier de pierre aux angles curieux. Il mesurait environ quatre pieds de haut et avait à peu près partout deux pieds de diamètre. Toutes les faces étaient couvertes de bizarres hiéroglyphes, gravés de façon grossière, qui n'évoquaient rien de connu. Une boîte de métal étrangement asymétrique reposait sur ce pilier. Le couvercle à charnières était ouvert et l'intérieur recelait, sous une poussière vieille de bien des décennies, ce qui ressemblait à un œuf ou à un objet sphérique irrégulier, mesurant en tout et pour tout quelque quatre pouces. Autour de ce pilier, sept chaises gothiques à haut dossier, encore intactes en grande partie, étaient rangées en un cercle approximatif. Derrière, le long des murs aux sombres boiseries, étaient alignées sept statues colossales de plâtre noir qui s'effritaient. Ces statues évoquaient aussitôt les énigmatiques mégalithes sculptés de la mystérieuse île de Pâques. Dans un coin de la salle, couverte de fils d'araignées, une échelle scellée

dans le mur menait jusqu'à la trappe fermée de la flèche, dépourvue d'ouvertures, qui la surplombait.

Lorsque Blake fut accoutumé à la pénombre, il remarqua les bizarres bas-reliefs qui ornaient l'insolite boîte de métal jaunâtre. En s'approchant, il tenta d'enlever la poussière avec ses mains et son mouchoir, et il se rendit compte que les idéogrammes étaient d'une nature monstrueuse qui lui était tout à fait inconnue ; ils figuraient des entités qui, si elles avaient l'air d'être vivantes, ne rappelaient aucune forme de vie ayant jamais évolué, à notre connaissance, sur cette planète. Ce qui lui avait paru être une sphère de vingt centimètres se révéla être un polyèdre presque noir, strié de rouge, comportant un grand nombre de facettes planes. C'était soit un cristal très remarquable, soit un objet artificiel, façonné dans un minéral dont le polissage avait été poussé à un très haut degré. L'objet ne touchait pas le fond de la boîte, mais demeurait suspendu grâce à un ruban de métal tendu au-dessus du centre à l'aide de sept supports, au dessin très singulier, qui partaient à l'horizontale des angles de la paroi intérieure, près du sommet de la boîte. Cette pierre, une fois nettoyée, exerça sur Blake un attrait presque inquiétant. Il avait peine à en distraire son regard et, comme il en fixait les faces étincelantes, il faillit s'imaginer qu'elle était transparente et recelait des univers fabuleux qui n'étaient encore qu'à demi formés. Dans son esprit, il voyait défiler des images d'orbes inconnues avec de grandes tours de pierre, d'autres orbes avec des montagnes gigantesques mais nulle trace de vie et des espaces encore plus éloignés où seul un frémissement en de vagues ténèbres révélait la présence de quelque conscience et quelque volonté.

Quand il détacha les yeux, ce fut pour remarquer la présence d'un monticule de poussière assez singulier dans le coin le plus lointain, près de l'échelle qui menait à la flèche. Il n'aurait su dire pourquoi son attention avait été attirée, mais son inconscient se trouvait alerté par la forme même de ce tas. Se frayant un chemin en écartant les toiles d'araignées sur son passage, il commença à discerner qu'il se trouvait en présence de quelque chose d'inexorable. Sa main et son mouchoir lui apprirent bientôt ce qu'il en était et Blake sursauta, sous le coup d'émotions aussi diverses que déconcertantes. Il s'agissait d'un squelette humain qui devait être là depuis très longtemps. Les vêtements étaient en lambeaux, mais quelques boutons et quelques fragments de tissu indiquaient qu'ils avaient appartenu à un costume d'homme de couleur grise. Il y avait aussi d'autres petits indices – des chaussures, des boucles de métal, d'énormes boutons destinés à des manchettes rondes, une épingle de cravate d'un modèle ancien, une carte de reporter avec l'en-tête du vieux *Providence Telegram,* un portefeuille de cuir qui se désagrégeait. Blake examina ce dernier avec soin, découvrant à l'intérieur diverses factures dont l'échéance était fort ancienne, un

calendrier publicitaire en celluloïd pour l'année 1893, quelques cartes de visite au nom de « Edwin M. Lillibridge », et un papier couvert de notes au crayon.

Ce papier contenait des choses bien faites pour exciter sa curiosité, aussi Blake le lut-il avec attention à la faible lumière de la fenêtre ouest. Le texte, décousu, comprenait des phrases ainsi rédigées :

Prof. Enoch Bowen, de retour d'Égypte, mai 1844 – achète la vieille église du Libre Arbitre en juillet – ses travaux d'archéologie et ses recherches dans les sciences occultes sont fort connus.

Le Dr. Drowne, de la 4e église baptiste, fait appel à la vigilance, envers la Sagesse étincelante, au cours de son sermon du 29 déc. 1844.

Congrégation : 97, à la fin de 45.

1846 – 3 disparitions – première mention du Trapézoèdre brillant.

7 disparitions en 1848 – des histoires de sacrifices commencent à se répandre.

L'enquête de 1853 n'aboutit à rien – des rumeurs au sujet de bruits.

Le frère O'Malley évoque un type d'adoration du diable à l'aide d'une boite découverte parmi de grandes ruines égyptiennes – il prétend qu'on invoque quelque chose qui ne peut subsister à la lumière. Quelque chose qui fuit une petite lumière et qui se trouve banni par une forte lumière. Quand cela se produit, il faut la rappeler. Tient sans doute ceci d'une confession recueillie sur le lit de mort de Francis X. Feeney, qui était membre de la secte de la Sagesse étincelante depuis 1849. Ces gens-là prétendent que le Trapézoèdre brillant leur fait connaître le ciel et d'autres univers, puis que l'Être qui hante les Ténèbres leur révèle des secrets par des moyens qui n'appartiennent qu'à lui.

Histoire d'Orrin B. Eddy, 1857. Ils l'invoquent en fixant le cristal et se servent d'un langage mystérieux qui leur est propre.

200 ou davantage dans la congr., en 1863, sans compter les hommes au front.

Les jeunes Irlandais manifestent jusque dans l'église, en 1869, après la disparition de Patrick Regan.

Article voilé, dans le J., le 14 mars 72, mais les gens ne parlent pas.

6 disparitions en 1876 – un comité secret rend visite au maire Doyle.

Promesse d'engagement d'une action en février 1877 – église fermée en avril.

Une bande – des jeunes gens de Federal Hill – menace le docteur – et les marguilliers, en mai.

181 personnes quittent la ville avant la fin 77 – ne pas faire mention de noms.

Des histoires de fantômes commencent à se répandre aux environs de 1880 – tenter de vérifier ce qu'a de vrai le rapport selon lequel aucun être humain n'a pénétré dans l'église depuis 1877.

Demander à Lanigan la photographie du lieu, faite en 1851…

Remettant le papier dans le portefeuille et glissant ce dernier dans sa veste, Blake se tourna pour regarder le squelette qui gisait dans la poussière. Les implications de ces notes étaient claires : il ne pouvait faire aucun doute que cet homme avait pénétré

dans l'édifice désert quarante-deux ans auparavant parce qu'il était en quête d'une exclusivité journalistique à caractère sensationnel que nul autre n'avait eu le courage de venir chercher. Peut-être n'avait-il mis personne au courant de ses projets – qui sait ? Pourtant, il ne s'était jamais représenté à son journal. La peur, qu'il avait dominée avec beaucoup de cran, l'avait-elle finalement envahi au point de provoquer chez lui une subite défaillance cardiaque ? Blake se pencha sur les ossements blanchis et remarqua l'état particulier dans lequel ils se trouvaient. Certains étaient très dispersés et d'autres paraissaient dissous aux extrémités, ce qui ne manquait pas d'être surprenant. D'autres encore étaient étrangement jaunis et cette teinte suggérait peut-être un début de carbonisation. Divers fragments de vêtements paraissaient, d'ailleurs avoir été roussis. Le crâne, enfin, était dans un état étonnant – jauni, lui aussi, il présentait un trou de brûlure au sommet, comme si un acide puissant avait attaqué l'os même. Blake n'arrivait pas à imaginer ce qui avait pu arriver à ce squelette quarante ans auparavant quand cet endroit voué au silence était devenu son tombeau.

Sans s'en être rendu compte, il avait à nouveau tourné les yeux vers la pierre et s'était abandonné à la mystérieuse domination qui faisait défiler un nébuleux spectacle dans son esprit. Il découvrait des processions de silhouettes vêtues de robes et encapuchonnées dont les contours n'étaient pourtant pas humains et il avait sous les yeux des étendues infinies de déserts où s'alignaient des monolithes sculptés qui montaient jusqu'au ciel. Il devinait des tours et des murailles dans les profondeurs ténébreuses de la mer, puis des tourbillons dans l'espace, où des traînées de brouillard noir flottaient sur un fond de froide brume pourpre aux faibles chatoiements. Et par-delà, il voyait béer un gouffre d'obscurité infini, où des formes solides et demi solides n'étaient reconnaissables qu'à leurs frémissements dans le vent, et où de nuageux motifs de force paraissaient ordonner le chaos et maîtriser tous les paradoxes et tous les arcanes des univers que nous connaissons.

Puis, tout à coup, le charme fut rompu car un accès de peur, une peur panique, indéfinissable, le submergea. Blake suffoqua et se détourna de la pierre, conscient de la proximité d'une présence inconnue et informe qui le surveillait avec une atroce intensité. Il se sentit entraîné par quelque chose – quelque chose qui ne se trouvait pas dans la pierre, mais qui l'avait examiné à travers elle – une chose qui allait désormais le suivre sans cesse avec une connaissance de lui qui ne devrait rien à une perception visuelle. Il était manifeste que ce lieu l'affectait nerveusement – réaction bien naturelle, somme toute, étant donné la macabre découverte qu'il y avait faite. La lumière faiblissait et, comme il n'avait rien apporté pour s'éclairer, il savait qu'il lui faudrait partir sous peu.

C'est alors que dans le crépuscule qui s'annonçait il crut percevoir une faible trace de luminosité dans la pierre aux surprenantes arêtes. Il avait tenté d'en détacher son regard, bien qu'une obscure contrainte ne cessât de l'y ramener. Existait-il dans cet objet une subtile phosphorescence due à la radio-activité ? Qu'avait-il lu dans les notes du mort au sujet d'un « Trapézoèdre brillant » ? Et qu'était donc, en fin de compte, son repaire abandonné plein de malfaisance cosmique ? Que s'était-il passé ici ? Qu'est-ce qui pouvait bien se tapir encore dans ces ombres fuies des oiseaux ? Il semblait, à présent, qu'une fugitive et vague puanteur s'exhalât quelque part, tout près, bien que la source n'en fût pas apparente. Blake saisit le couvercle de la boîte si longtemps ouverte et le rabattit d'un coup sec. Il pivota aisément sur ses charnières fabriquées dans un ailleurs inconnu et se referma tout à fait sur la pierre qui, indéniablement, luisait.

Blake eut l'impression qu'en réponse au claquement sec de la fermeture, un son étouffé accompagnant un mouvement lui parvint de l'éternelle obscurité qui régnait là-haut, dans la flèche, de l'autre côté de la trappe. Des rats, sans doute – seules créatures vivantes à révéler leur présence dans cet édifice maudit, depuis qu'il y avait pénétré. Et pourtant, ce déplacement dans la flèche le terrorisa à tel point qu'il se jeta comme un fou dans l'escalier en spirale, traversa la nef, digne refuge pour des goules, se glissa dans le sous-sol voûté et se retrouva à l'air libre tandis que l'obscurité grandissante envahissait la place désertée. Il descendit ensuite les allées et avenues populeuses de Federal Hill que dominait la crainte puis se dirigea vers les rues centrales où régnait la raison, suivant les trottoirs de brique du quartier du collège qui évoquaient pour lui ceux de son quartier.

Pendant les jours qui suivirent, Blake ne parla à personne de son expédition. Il se plongea, en revanche, dans certains livres, se rendit en ville pour consulter les archives de divers journaux sur de longues périodes, puis travailla fiévreusement à déchiffrer le cryptogramme du volume relié qui provenait de la sacristie livrée aux toiles d'araignées. Le chiffre, il s'en rendit compte aussitôt, n'avait rien de simple ; après beaucoup d'essais infructueux, il eut la certitude que ce langage ne pouvait être ni de l'anglais, ni du latin, ni même du grec, du français, de l'espagnol, de l'italien ou de l'allemand. Il était évident qu'il allait lui falloir faire appel aux sources les plus profondes de son étrange érudition.

Chaque soir, la vieille tentation de regarder vers l'ouest le reprenait, et il voyait la flèche noire se dresser, comme jadis, au milieu de la forêt des toits d'un univers lointain, à demi fabuleux. À présent, pourtant, il y percevait – et c'était nouveau, pour lui – une connotation de terreur. Il savait l'héritage de malfaisante tradition qu'il recelait et le fait de savoir entraînait son esprit vers de nouveaux, vers

d'inexplicables fantasmes. Avec le printemps, les oiseaux revenaient et, comme il observait leurs vols, au coucher du soleil, il avait l'impression qu'ils évitaient plus encore qu'auparavant le lugubre clocher solitaire. Quand une troupe s'en approchait, il était persuadé qu'elle allait virer et s'éparpiller en une panique confuse – et il devinait les cris effarouchés qui ne pouvaient l'atteindre.

On était en juin lorsque le journal de Blake mentionna sa victoire sur le cryptogramme. Le texte, il l'avait découvert, était écrit dans la sombre langue aklo [3], utilisée par certains cultes de malfaisante antiquité et connue de lui, dans une certaine mesure, grâce à des recherches qu'il avait effectuées autrefois. Ce journal est curieusement réticent sur ce que Blake a pu déchiffrer, mais il est manifeste qu'il a été tout à la fois impressionné et déconcerté par les résultats qu'il a obtenus. On y trouve des références à un Être qui hante les Ténèbres qui peut être éveillé en contemplant le Trapézoèdre brillant, et des conjectures insensées sur les gouffres chaotiques d'où il sort lorsqu'on l'appelle. Blake avance que l'Être possède la connaissance absolue et qu'il exige de nombreux sacrifices. Certains éléments du journal de Blake indiquent aussi à quel point il redoute que cette créature – il semble considérer qu'elle a été invoquée – soit mise en liberté ; il ajoute toutefois que l'éclairage des rues constitue un rempart qui ne peut être franchi.

Du Trapézoèdre brillant, il parle souvent, car il le considère comme une fenêtre ouverte sur le temps et l'espace tout entiers. Il en retrace l'histoire depuis l'époque où il a été façonné sur la sombre Yuggoth, bien avant que les Grands Anciens ne l'apportent sur la terre. Cet objet a été précieusement conservé et placé dans sa drôle de boîte par les crinoïdes de l'Antarctique, sauvé de leurs ruines par les hommes-serpents de Valousie et enfin, c'est bien des années plus tard, en Lémurie, que les premiers êtres humains ont pu jeter les yeux sur lui. Il a traversé d'étranges terres, franchi de plus étranges mers puis a sombré avec l'Atlantide avant qu'un pêcheur minoen ne le prenne dans ses filets et ne le vende à de noirs marchands de la nocturne Khem. Le pharaon Nephren-Ka a fait élever pour lui un temple, doté d'une crypte sans ouverture, puis il a accompli ce qui lui a valu de voir son nom effacé de tous les monuments et de toutes les archives. C'est là, dans les ruines de ce funeste lieu culturel dont la destruction avait été ordonnée par des prêtres et par le nouveau pharaon, que le Trapézoèdre a dormi jusqu'à ce qu'une bêche l'exhume une fois de plus, pour la malédiction de l'humanité.

Au début du mois de juillet, par une étonnante coïncidence, la presse vient compléter les notes prises par Blake, bien qu'elle le fît d'une manière si succinte et si fortuite que seul, son journal intime a pu attirer l'attention sur cette contribution. Il s'avère que Federal Hill est une fois de plus en proie à la terreur depuis qu'un

étranger s'est introduit dans l'église redoutée. Les Italiens ont mentionné à voix basse l'existence de mouvements, de chocs, de grattements inhabituels, perçus dans la sombre flèche aveugle, et ils ont demandé à leurs prêtres de mettre en déroute cette entité qui vient hanter leurs rêves. Il y a quelque chose, ont-ils dit, qui guette sans cesse derrière une porte le moment où il fera assez sombre pour pouvoir s'aventurer au-dehors. La presse a rappelé les très anciennes superstitions locales, mais n'a guère apporté de lumière sur ce qui a été à l'origine de la grande peur. Il est manifeste que les jeunes reporters d'aujourd'hui n'ont pas le goût de l'histoire ancienne. En notant toutes ces choses dans son journal, Blake exprime une singulière sorte de remords puis il parle du devoir d'enterrer le Trapézoèdre brillant et de bannir ce qu'il a invoqué en laissant pénétrer la lumière du jour dans ce clocher qui pointe hideusement vers le ciel. Toutefois, il insiste en même temps sur la dangereuse portée de l'attrait que cet objet exerce encore sur lui et il reconnaît éprouver le désir morbide – qui envahit jusqu'à ses rêves – de visiter à nouveau la tour maudite et de chercher à percer du regard les secrets cosmiques de cette pierre rayonnante.

C'est alors qu'un article de l'édition du matin du *Journal* du 17 juillet jette l'écrivain dans de véritables transports d'horreur. Ce n'était qu'une simple variation sur un thème que d'autres articles avaient déjà traité sur un mode à demi humoristique pour rendre compte de l'agitation de Federal Hill mais pour Blake, il s'agissait de quelque chose de réellement terrifiant. Au cours de la nuit, un orage avait mis hors de service le système d'éclairage de la ville pendant une bonne heure et, durant cet intervalle d'obscurité, les Italiens avaient failli devenir fous de terreur. Ceux qui demeuraient près de l'église tant redoutée avaient juré que la créature de la flèche avait profité de ce que les lampes n'étaient pas allumées dans les rues pour descendre dans la nef de l'église, et qu'en sautant et en se cognant à tout, elle leur avait donné une impression de viscosité répulsive. Pour finir, elle avait tout heurté en remontant dans la tour, d'où étaient parvenus des bruits de verre brisé. Elle pouvait se déplacer partout où l'obscurité régnait, mais la lumière la chassait toujours.

Une fois le courant rétabli, il y avait eu une commotion bouleversante dans la tour, car la faible lumière, qui parvenait à filtrer à travers les fenêtres à abat-son couvertes de suie, était encore trop importante pour cette créature. Celle-ci s'était démenée pour se glisser juste à temps dans sa ténébreuse flèche – car une longue dose de lumière l'aurait renvoyée à l'abîme d'où cet étranger fou l'avait fait sortir en l'appelant. Au cours de l'heure d'obscurité, des foules en prière s'étaient rassemblées autour de l'église en portant des bougies, des lampes abritées tant bien que mal par des journaux pliés ou des parapluies – une garde de lumière pour protéger la ville du cauchemar qui se tenait à l'affût dans le noir. Une fois, devaient déclarer ceux qui se trouvaient le

plus près de l'église, la grande porte avait été secouée d'atroce façon.

Ce n'était pas là, d'ailleurs, ce qui s'était produit de pire. Ce soir-là, dans le *Bulletin,* Blake put lire ce qu'avaient découvert les reporters – s'arrachant enfin à leur torpeur, car ils se rendaient compte de la singulière importance que représentait cette panique, du point de vue de l'information. Deux d'entre eux avaient défié les foules d'Italiens frénétiques et pénétré en rampant par la fenêtre de la cave, après avoir en vain tenté d'ouvrir les portes. Ils s'étaient rendu compte que la poussière du narthex et de la nef spectrale était balayée de façon surprenante, que des morceaux de coussins et de garnitures en satin des bancs qui se désagrégeaient avaient été curieusement éparpillés. Il régnait partout une odeur désagréable et on voyait ici et là des taches ou des plaques roussies qui semblaient bien dues à une carbonisation. Ouvrant la porte qui menait à la tour, et s'arrêtant un instant parce qu'ils avaient cru percevoir un grattement, plus haut, ils avaient trouvé l'étroit escalier en spirale balayé, lui aussi, au point d'avoir été à peu près nettoyé.

La tour elle-même se trouvait dans le même état à demi balayée. Ils disaient avoir vu un pilier de pierre heptagonal, des chaises gothiques renversées, de bizarres statues de plâtre peint, mais, chose étrange, ils ne mentionnaient ni la boîte de métal, ni le vieux squelette mutilé. Ce qui troubla le plus Blake – outre les allusions à des taches, à des plaques roussies et à de mauvaises odeurs – ce fut le dernier détail, celui qui expliquait les bris de verre. Toutes les fenêtres à lancette de la tour avaient été brisées, et deux d'entre elles avaient été bouchées d'une manière grossière et rapide, avec des garnitures en satin des bancs et du crin des coussins entassés dans les espaces qui subsistaient entre les abat-son extérieurs inclinés. D'autres fragments de satin et des paquets de crin étaient éparpillés depuis peu sur ce sol balayé ; c'était comme si quelqu'un avait été interrompu alors qu'il replongeait la tour dans l'obscurité qu'elle avait connue du temps où elle comportait des rideaux soigneusement tirés.

Il y avait également des taches roussies et des plaques noircies sur l'échelle qui menait au haut du clocher privé de fenêtres, mais quand un des reporters avait grimpé, ouvert la trappe qui glissait à l'horizontale, et balayé du faible faisceau de sa torche l'espace noir et anormalement fétide, il n'avait trouvé que l'obscurité et un désordre hétérogène de fragments sans formes près de l'ouverture. Leur verdict, bien entendu, était qu'on se trouvait en présence de charlatanerie. On avait fait une farce aux habitants superstitieux de la colline, à moins que quelque fanatique n'ait voulu étayer leurs craintes, soi-disant pour leur bien. Peut-être encore que certains de ces habitants, plus jeunes et plus évolués, avaient monté une mystification assez compliquée pour tromper le monde extérieur. Il y eut une suite assez amusante à cette

enquête : la police envoya un officier pour la vérifier. Trois hommes réussirent à se dérober l'un après l'autre à cette corvée ; le quatrième se rendit sur les lieux avec beaucoup de répugnance et en revint très vite, sans avoir rien à ajouter au compte rendu des reporters.

À partir de ce point, le journal intime de Blake témoigne d'une montée constante d'horreur insidieuse et d'appréhension nerveuse. Il se reproche vivement de ne pas agir et spécule, comme pris d'effroi, sur les conséquences d'une autre coupure de courant. On a pu vérifier qu'en trois occasions – au cours d'orages – il avait téléphoné à la compagnie d'électricité et demandé sur un ton frénétique que soient prises absolument toutes les précautions pour qu'une panne soit évitée. De temps à autre, ses notes révèlent combien il était tourmenté à la pensée que les journalistes n'avaient trouvé ni la boîte de métal, ni la pierre, ni l'antique squelette aux curieuses mutilations. Il supposait que tous ces indices avaient été emportés – où et par qui ou par quoi, il en était réduit aux conjectures. Mais ses pires craintes concernaient sa propre personne et la sorte de relation impie dont il sentait l'existence entre son cerveau et cette horreur tapie dans la flèche lointaine – cette monstrueuse créature de la nuit que son imprudence avait tirée des ultimes espaces noirs. Il paraissait se rendre compte des tiraillements constants auxquels sa volonté était soumise et les personnes qui lui rendirent visite à cette époque devaient se souvenir de la manière dont il restait assis à son bureau, l'air absent, et dont il contemplait, par la fenêtre ouest, ce tertre lointain, dominé par un clocher, derrière les spirales de fumée qui montaient de la ville. Son journal insiste alors de façon monotone sur certains rêves terrifiants puis sur le renforcement de ses correspondances impies durant son sommeil. Il est fait mention d'une nuit où il s'était réveillé pour se retrouver complètement vêtu, hors de chez lui, en train de descendre la pente de College Hill en direction de l'ouest. Il insiste sans relâche sur le fait que la créature qui se trouve dans la flèche sait où le rejoindre.

La semaine qui suivit le 30 juillet est surtout mémorable parce que Blake fut pris d'une dépression nerveuse partielle. Il ne s'habilla pas, commanda tous ses repas par téléphone. Les visiteurs remarquèrent la présence de cordes auprès de son lit et il leur déclara que des crises de somnambulisme l'avaient contraint à se lier les chevilles toutes les nuits et à faire des nœuds capables de résister à ses efforts ou susceptibles de le réveiller s'il s'essayait à les défaire.

Dans son journal, il raconte à la suite de quelle atroce expérience il est tombé dans cet abattement. Après s'être couché, le soir du 30 juillet, il s'était brusquement retrouvé en train de tâtonner dans un espace où il faisait presque nuit. Tout ce qu'il pouvait distinguer, c'étaient de courtes et faibles raies horizontales d'une lumière

bleuâtre mais il sentait qu'il se dégageait là une odeur pestilentielle qui le suffoquait. En même temps, il percevait une suite de sons confus, étouffés, furtifs, au-dessus de sa tête. Partout où il mettait le pied, il trébuchait sur quelque chose et à chaque bruit qu'il faisait une sorte d'écho paraissait lui répondre – un vague remuement, accompagné d'un prudent glissement du bois sur le bois.

Une fois, ses mains rencontrèrent à tâtons un pilier que rien ne surmontait puis, plus tard, il s'aperçut qu'il serrait les barreaux d'une échelle scellée dans un mur, qu'il cherchait à l'aveuglette au-dessus de sa tête, en direction d'un endroit où la puanteur se faisait plus intense et d'où un souffle chaud, un souffle brûlant même, se dirigeait vers lui. Devant ses yeux, il voyait défiler une gamme kaléidoscopique d'images fantomales, qui se dissolvaient toutes par intervalle pour faire place à la représentation d'un abîme de la nuit, vaste, insondé, où tourbillonnaient des soleils et des univers d'une obscurité plus dense encore. Il songeait aux légendes anciennes qui évoquaient le Chaos ultime, au centre duquel se vautre Azathoth, Seigneur de Toutes Choses, Dieu aveugle et idiot, entouré de sa horde affalée de danseurs amorphes et sans esprit, bercé qu'il est par le son maigre et monocorde d'une démoniaque flûte, tenue par des griffes indicibles.

Soudain, une brève détonation, claquant quelque part dans le monde extérieur, l'avait arraché à sa stupeur et lui avait permis de constater l'horreur indicible de sa position. Ce qui en était la cause, il ne le sut jamais – peut-être était-ce quelque pièce tardive d'un de ces feux d'artifices que l'on entendait tout l'été sur Federal Hill, où les habitants honoraient leurs divers saints patrons, ou les saints de leurs villages natals d'Italie. Il poussa, en tout cas, un grand cri, sauta au bas de l'échelle comme un possédé, trébucha, tel un aveugle, sur le sol encombré de la chambre quasi dépourvue de lumière dans laquelle il évoluait.

Il comprit aussitôt où il était et se jeta témérairement dans l'étroit escalier en spirale, titubant et se cognant à chaque tournant. Comme dans un cauchemar, il détala à travers la vaste nef envahie par les toiles d'araignées dont les arcs fantomatiques se haussaient jusqu'à des royaumes d'ombres peuplés de regards malicieux, s'élança dans une course aveugle au travers d'un sous-sol jonché de débris, puis se hissa pour gagner l'extérieur où il allait retrouver l'air et les lumières des rues, se jeta dans une fuite éperdue le long de la pente d'une colline spectrale, qui résonnait jusqu'aux faîtages de bredouillements indistincts, traversa une ville sinistre, silencieuse, aux hautes tours sombres puis en remontant l'autre flanc d'un précipice abrupt venu couper sa route vers l'est, il atteignit la porte ancienne de sa propre maison.

En reprenant connaissance, au matin, il avait découvert qu'il gisait tout habillé sur

le plancher de son bureau. Il était couvert de poussière et de toiles d'araignées ; en outre, chaque centimètre de son corps lui paraissait sensible et comme couvert de bleus. Lorsqu'il se vit dans un miroir, il découvrit que ses cheveux étaient fortement roussis, puis il se rendit compte qu'une odeur étrange et désagréable paraissait imprégner de façon à peine perceptible le haut de ses vêtements. C'est alors qu'il sombra dans la neurasthénie. À partir de ce moment, il traîna, l'air épuisé, en robe de chambre dans son appartement, et ne fit guère plus que regarder par la fenêtre ouest ; il frissonnait lorsqu'il entendait l'orage menacer et emplissait son journal de considérations déraisonnables.

Le grand orage éclata juste avant minuit, le 8 août. La foudre frappa de façon répétée tous les quartiers de la ville et d'aucuns prétendirent avoir vu arriver deux extraordinaires boules de feu. La pluie fut torrentielle, tandis que le roulement permanent du tonnerre tenait éveillées des milliers de personnes. Blake était hagard, tant était grande sa frayeur au sujet de l'éclairage de ville, et il tenta de téléphoner à la compagnie vers une heure du matin, mais à ce moment-là, le service avait déjà été coupé pour un temps par mesure de sécurité. Blake nota tout dans son journal – à l'aide de grands hiéroglyphes nerveux, souvent indéchiffrables, qui racontaient l'histoire de sa frénésie et de son désespoir croissants, ou de notes griffonnées dans le noir, alors qu'il ne pouvait plus y voir.

Il était contraint de laisser sa maison plongée dans l'obscurité, car il voulait pouvoir regarder par la fenêtre, et il semble qu'il a passé la plus grande partie de l'orage assis à son bureau, fouillant la pluie d'un regard anxieux puis, au-delà des kilomètres de toits luisants de la ville basse, cherchant la constellation de lumières lointaines qui marquait la position de Federal Hill. De temps à autre, il notait maladroitement quelque chose, si bien que des phrases isolées, telles que : « Les lumières ne doivent pas s'éteindre » ; « elle sait où je me trouve » ; « il faut que je la détruise » ; « elle m'appelle, mais elle n'a peut-être pas l'intention de me faire du mal, cette fois » ; ont été trouvées, jetées au hasard sur deux pages.

C'est alors que toute la ville fut privée d'électricité. Ceci se produisit à deux heures et demie du matin, selon les registres de la centrale, mais le journal de Blake ne fournit pas d'indication de temps. On y trouve simplement : « Lumières éteintes – Que Dieu me vienne en aide. » Sur Federall Hill, il y avait pourtant des observateurs tout aussi anxieux que lui, car de petits groupes d'hommes, trempés par la pluie, s'étaient mis à défiler sur la place et dans les ruelles autour de l'église, abritant sous leurs parapluies des cierges, des torches électriques, des lampes à pétrole, des crucifix et toutes sortes d'obscurs charmes, communs en Italie du Sud. Ils bénirent chaque éclair et firent de mystérieux signes de la main droite pour exprimer

leurs craintes jusqu'à ce qu'une nouvelle phase de l'orage vit diminuer les éclairs avant qu'ils ne disparaissent complètement. Le vent qui se levait souffla la plupart des bougies si bien que tout le voisinage s'assombrit à un point inquiétant. On alla réveiller le père Merluzzo, de l'église Spirito Santo, qui se hâta de gagner la lugubre place afin d'y prononcer, si possible, quelques paroles réconfortantes. Pourtant, nul ne put ignorer l'existence des bruits et l'agitation étranges qui régnaient dans la tour aveuglée.

À propos de ce qui se produisit à deux heures trente-cinq, nous possédons le témoignage du prêtre, un homme jeune, intelligent, ayant reçu une solide éducation ; celui du policier William J. Monoham, du commissariat central, qui effectuait une ronde – un officier en qui on peut avoir toute confiance et qui s'était arrêté en ce point de son parcours pour observer la foule ; celui, enfin, des soixante-dix-huit hommes rassemblés autour du glacis de l'église – la déposition, surtout de ceux qui, sur la place, pouvaient voir la façade. Bien entendu, il ne se passa rien dont on aurait pu jurer que cela se situât hors de l'ordre naturel des choses. Les causes d'un tel événement peuvent être nombreuses. Nul ne saurait parler avec certitude des obscurs processus chimiques qui sont susceptibles de se développer dans un bâtiment aussi vaste, aussi ancien, mal aéré, depuis longtemps déserté et renfermant des éléments hétérogènes. Des vapeurs méphitiques – une combustion spontanée – une compression des gaz due à une décomposition prolongée – d'innombrables phénomènes auraient pu en être responsables. Et puis, bien entendu, on ne pouvait en aucun cas écarter l'hypothèse d'un acte de charlatanerie. L'événement fut en réalité très simple et dura moins de trois minutes, en tout et pour tout. Le père Merluzzo, homme toujours précis, avait consulté sa montre de façon répétée.

Cela a débuté par une nette amplification des sons sourds à l'intérieur de la tour noire. Il se produisait, depuis quelque temps déjà, de vagues exhalaisons d'odeurs indéfinissables mais désagréables en provenance de l'église ; celles-ci se précisèrent et devinrent nettement nauséabondes. Il y eut ensuite un bruit de bois éclaté et un objet grand et lourd vint s'écraser sur le parvis, devant la façade est. La tour était invisible à présent que les bougies ne voulaient plus brûler mais comme l'objet approchait du sol les gens reconnurent l'abat-son couvert de suie de la fenêtre est de la tour.

Aussitôt après, une puanteur absolument intolérable descendit de hauteurs invisibles, prenant les observateurs frissonnants à la gorge et leur soulevant le cœur, puis elle plongea presque dans la prostration tous ceux qui étaient sur la place. Au même moment, l'air trembla sous l'effet d'une vibration qui paraissait due à un claquement d'ailes. Le vent se mit brutalement à souffler de l'est et fut bientôt plus violent que toutes les bourrasques qui l'avaient précédé, enlevant les chapeaux ou

arrachant les parapluies ruisselants de la foule. On ne voyait rien de net dans cette nuit désormais privée de bougies mais certains spectateurs qui regardaient en l'air crurent avoir vu se former un grand brouillard d'un noir encore plus dense que le noir d'encre du ciel – un brouillard évoquant un informe nuage de fumée qui aurait fui vers l'est à la vitesse d'un météore.

Ce fut tout. Les observateurs étaient à demi engourdis par la frayeur, l'angoisse, l'inconfort et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire ni s'il fallait faire quelque chose. Ignorant ce qui s'était produit, ils ne relâchèrent pas leur veille ; et un moment plus tard, leurs prières s'élevèrent alors qu'un vif et très tardif éclair, suivi d'un craquement assourdissant, déchirait le ciel lourd de pluie. Une demi-heure plus tard, la pluie cessa et quinze minutes après, l'éclairage fut rétabli dans les rues, renvoyant dans leurs foyers les témoins las et crottés mais le cœur soulagé.

Les journaux du lendemain n'accordèrent que peu de place à cet événement dans les comptes rendus qu'ils firent sur l'orage. Il semble que le grand éclair et l'explosion assourdissante ayant suivi ce qui s'était passé sur Federal Hill aient été encore plus formidables dans l'est de la ville où l'on avait également remarqué qu'ils s'accompagnaient un moment d'une puanteur singulière. Ce phénomène avait été particulièrement marqué sur College Hill où la foudre, en tombant, avait réveillé tous les habitants endormis et les avait poussés à échanger les spéculations les plus confuses. Seuls, certains de ceux qui étaient restés debout virent l'anormal éclat de lumière qui se produisit près du sommet de la colline, ou remarquèrent l'inexplicable tourbillon d'air qui, en s'élevant, défeuilla les arbres et arracha les plantes des jardins. On convint que l'unique et soudain coup de foudre avait dû frapper quelque part dans le voisinage, bien que nulle trace n'en ait encore été découverte. Un jeune homme de la fraternité Tau Oméga crut avoir vu en l'air une masse de fumée aussi grotesque que hideuse, au moment précis où avait éclaté l'éclair préliminaire, mais son observation n'avait pas été confirmée. Les rares témoins étaient tous d'accord, cependant, sur l'arrivée du violent coup de vent venu de l'ouest et sur l'exhalaison brutale de l'intolérable puanteur qui avait précédé le coup de tonnerre tardif ; quant aux déclarations concernant l'odeur de brûlé perçue un moment après que la foudre soit tombée, elles sont tout aussi unanimes.

Ces points furent examinés avec beaucoup d'attention, étant donné la relation probable qu'ils avaient avec la mort de Robert Blake. Les étudiants de la maison Psi Delta, dont les fenêtres supérieures donnaient, à l'arrière, sur le bureau de Blake, avaient remarqué, au matin du 9, ce visage blanc et flou derrière la fenêtre ouest, et ils s'étaient demandé ce qu'il pouvait y avoir d'anormal dans son expression. Quand ils virent que le même visage se trouvait dans la même position ce soir-là, ils

s'inquiétèrent et surveillèrent l'appartement pour voir si les lumières s'y allumaient. Plus tard, ils allèrent sonner à la porte de l'appartement plongé dans l'obscurité puis ils finirent par demander à un policier de forcer cette porte.

Le corps rigide était assis bien droit au bureau, près de la fenêtre et quand ceux qui s'étaient introduits dans l'appartement virent les yeux vitreux, saillants, et les marques qu'une terreur absolue avait laissées sur ces traits déformés, ils se détournèrent, gagnés par un effroi qui les rendit malades. Peu après, quand le médecin légiste vint pour l'examiner, il conclut, en dépit du fait que la fenêtre n'était pas brisée, qu'un choc électrique ou une tension nerveuse due à une décharge électrique, avait causé la mort. Il ne tint pas le moindre compte de l'expression hideuse, la considérant comme le résultat fort probable du choc qu'avait dû subir une personne dont l'imagination était si anormale et les émotions si disproportionnées. Il tira ces conclusions de l'examen des livres, tableaux et manuscrits trouvés dans l'appartement, ainsi que des éléments du journal intime, griffonnés en aveugle, qu'on avait découverts sur le bureau. Blake avait continué à jeter des notes frénétiques jusqu'à la toute dernière minute et on avait retrouvé un crayon à la mine brisée serré dans sa main droite.

Les éléments enregistrés pendant la panne étaient très décousus et seule une partie en était lisible. Certains enquêteurs ont tiré de l'ensemble des conclusions qui différaient beaucoup du rapport officiel, uniquement fondé sur les faits, mais de telles spéculations ont peu de chance de convaincre des personnes à l'esprit conservateur. Le cas de Blake, tel qu'il était présenté par ces théoriciens imaginatifs, a plutôt été desservi par l'intervention du Dr. Dexter, homme superstitieux qui alla jeter la curieuse boîte et la pierre aux angles singuliers – un objet probablement luminescent lorsqu'il était observé dans la flèche noire et sans ouvertures où il avait été trouvé – dans le chenal le plus profond de la baie de Narragansett. Une imagination excessive et des troubles neurasthéniques renforcés, chez Blake, par la connaissance d'un culte du mal, observé dans le passé et dont il avait découvert de saisissants vestiges, telle était l'interprétation dominante qui fut donnée à ces ultimes notes frénétiques. Voici quelles étaient ces notes – du moins ce que l'on a pu en tirer :

« Les lumières sont encore éteintes – cela doit faire cinq minutes, maintenant. Tout dépend des éclairs. Que Yaddith fasse qu'ils se poursuivent… Il semble qu'une influence tente de passer au travers… Pluie, tonnerre et vent assourdiss… La chose est en train de s'emparer de mon esprit…

» Troubles de mémoire. Je vois des choses que je n'ai jamais perçues auparavant. D'autres mondes et d'autres galaxies… Noir… La foudre paraît noire et l'obscurité

paraît être lumière…

» Ce ne peut être ni la véritable colline, ni la véritable église que j'aperçois dans ce noir d'encre. Doit être une impression rétinienne, laissée par les éclairs. Le ciel fasse que les Italiens soient dehors avec leurs cierges, si jamais la foudre cesse de tomber.

» De quoi ai-je donc peur ? Ne serait-ce pas un avatar de Nyarlathotep qui, dans l'antique et ténébreuse Khem, est allé jusqu'à prendre figure humaine ? Je me souviens de Yuggoth, puis de Shaggai, plus distante encore, de l'ultime vide des planètes noires, enfin…

» Le long vol à tire-d'aile à travers le vide… ne peut franchir, l'univers de lumière… recréé par les pensées emprisonnées dans le Trapézoèdre brillant… l'ai invoqué à travers les horribles abîmes du rayonnement…

» Je m'appelle Blake – Robert Harrison Blake, de 620 East Knapp Street, à Milwaukee, dans le Wisconsin… je suis sur cette planète…

» Azathoth, aie pitié de moi ! – il n'y a plus d'éclairs – horrible – je peux tout voir à l'aide d'un sens monstrueux qui n'est pas la vue – la lumière est noire et le noir est lumière… ces gens sur la colline… garde… les cierges et les charmes… leurs prêtres…

» Sens des distances disparu… loin est près et près est loin. Pas de lumière – pas de verre – vois cette flèche – cette tour – la fenêtre – peut entendre – Roderick Usher – suis fou ou deviens fou – la créature s'agite et cherche son chemin dans la tour – je suis elle et elle est moi – je veux sortir… dois sortir et unifier les forces… Elle sait où je me trouve…

» Je suis Robert Blake mais je vois la tour dans le noir… Il y règne une odeur monstrueuse… mes sens sont transfigurés… Planches de cette fenêtre de la tour craquent et cèdent… là… ngai… ygg…

» Je la vois – vient ici – vent d'enfer – voile titanesque – ailes noires – Yog-Sothoth, sauve-moi – l'œil brûlant aux trois lobes… »

[1] Cf. *Fungi du Yuggoth*

[2] Nuit du 31 avril au 1er mai : la légende, assimilant des survivances païennes en fit une nuit de sabbat. (NdE.)

[3] Cf. *Le Retour des Lloigors*.

HISTOIRE DU *NECRONOMICON*

History and Chronology of the Necronomicon – 1936 (1927)

Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Titre original : *Al Azif – azif* étant le nom que les Arabes donnent à ce bruit (émis par des insectes) qu'on entend la nuit, et qui est censé être le hurlement des démons.

Composé par Abdul Alhazred, poète dément de Sanaa, au Yémen, qui vécut, dit-on, sous le règne des califes Ommeyades, vers 700 après J.-C. Il visita les ruines de Babylone, les souterrains secrets de Memphis, et demeura dix ans dans la solitude du grand désert situé au sud de l'Arabie – le Roba El Khalyiah ou « Espace vide » des Anciens, le « Dhana » ou désert « écarlate » des Arabes actuels, qui passe pour être peuplé d'esprits malfaisants et de monstres mortels. Ceux qui prétendent y avoir pénétré racontent à ce sujet des choses aussi merveilleuses qu'incroyables. Vers la fin de sa vie, Alhazred s'établit à Damas, où il écrivit le *Necronomicon (Al Azif)*. Sa mort (ou sa disparition définitive) en 738 après J.-C. a donné lieu à bien des récits horribles et contradictoires. Selon Ebn Khallikan, biographe du XIIe siècle, il fut dévoré en plein jour par un monstre invisible, devant une foule de spectateurs terrifiés.

Sa folie a inspiré de nombreux témoignages. Il se vantait d'avoir vu la fabuleuse Irem, la Cité des Piliers, et d'avoir trouvé, sous les ruines d'une cité anonyme perdue dans le désert, les annales et les secrets scandaleux d'une race plus vieille que l'humanité. Indifférent à l'islam, il adorait des entités inconnues, qu'il appelait Yog-Sothoth et Cthulhu.

Quoique diffusé sous le manteau, l'*Azif* était déjà bien connu des philosophes de l'époque quand Théodore Philétas, de Constantinople, le traduisit secrètement en grec (950), sous le titre de *Necronomicon*. Un siècle durant, il inspira aux expérimentateurs d'horribles essais, avant d'être interdit et brûlé sur l'ordre du patriarche Michel. Par la suite, il ne fit plus l'objet que d'allusions furtives. En 1228, cependant, Olaus Wormius en donna une traduction latine, imprimée à deux reprises – une première fois au XVe siècle (en caractères gothiques, et, de toute évidence, en Allemagne), puis au XVIIe siècle, vraisemblablement en Espagne. Les deux éditions sont dépourvues de tout signe d'identification, et seul un examen typographique permet de situer leur provenance. Peu après la traduction de Wormius, qui avait eu un certain retentissement, le pape Grégoire IX interdit l'œuvre (dans ses deux versions, grecque et latine) en 1232. L'original arabe était déjà perdu à cette époque, comme en

témoigne la préface de Wormius lui-même ; il semblerait néanmoins, si l'on en croit de vagues témoignages, qu'une copie ait fait son apparition à San Francisco au cours de ce siècle, mais qu'elle ait plus tard disparu lors d'un incendie. La traduction grecque – imprimée en Italie entre 1500 et 1550 – a été signalée pour la dernière fois en 1692, lorsqu'on brûla la bibliothèque d'un certain citoyen de Salem. Une version anglaise, due au Dr. Dee, est toujours restée à l'état de manuscrit, dont il ne subsiste que des fragments. On sait que le British Museum conserve sous clé un exemplaire de l'édition du XVe siècle ; la Bibliothèque nationale de Paris, la Widener Library d'Harvard, les bibliothèques de la Miskatonic University d'Arkham et de l'université de Buenos Aires possèdent chacune l'édition espagnole du XVIIe siècle. Sans doute en circule-t-il clandestinement bien d'autres, et des rumeurs persistantes prétendent qu'un célèbre milliardaire américain détient un exemplaire de l'édition allemande. Des allusions beaucoup plus vagues laissent entendre que les Pickman, de Salem, se transmettaient la version grecque imprimée au XVIe siècle ; mais, si c'est exact, elle a disparu en 1926, en même temps que le peintre R.U. Pickman. L'ouvrage, rigoureusement interdit par la plupart des gouvernements de la planète, ainsi que par toutes les organisations religieuses, est donc peu connu du grand public. On dit que les rumeurs auxquelles il a donné naissance ont fourni à R.W. Campbell l'idée de son premier roman, *Le Roi en jaune* (1895).

CHRONOLOGIE

L'Al Azif a été écrit à Damas, vers 730, par Abdul Alhazred. Traduit en grec (950), par Théodore Philétas, sous le titre de *Necronomicon.* La version grecque est brûlée en 1050 sur ordre du patriarche Michel (le texte arabe est aujourd'hui perdu).

Traduction latine d'Olaus en 1228, à partir du texte grec.

1232 : Grégoire IX interdit l'ouvrage dans ses versions grecque et latine.

14… Édition en caractères gothiques (Allemagne).

15… Le texte grec est imprimé en Italie.

16… Réédition espagnole du texte latin.

LÉGENDES ET MYTHES DE CTHULHU

Préface

CTHULHU : UN CULTE EN EXPANSION

« Un mensonge répété mille fois devient vérité », disent les Chinois.

Il est difficile de prétendre le contredire en lisant ce qu'écrivait [1] Lovecraft, le 19 mai 1936, à un de ses jeunes correspondants James Blish. « À propos du *Necronomicon*, juste ciel ! j'étais persuadé que vous saviez qu'il s'agissait d'un ouvrage purement imaginaire ! L'annonce où vous avez lu qu'il était à vendre au prix de 1,45 dollar était une plaisanterie ; je ne sais pas qui l'a faite, mais je soupçonne le jeune Bloch [2]. »

Quelque huit ans après la parution de *L'Appel de Cthulhu*, l'authenticité du *Necronomicon*, recueil de révélations sur les « horreurs suprêmes de l'univers », paraissait incontestable aux lecteurs de Lovecraft. Et non des moindres : James Blish allait devenir, quelques années plus tard, un auteur de science-fiction réputé. Le détromper mettait Lovecraft dans la même situation qu'Eugène Sue prié par un lecteur des *Mystères de Paris* de transmettre une demande d'aide au prince Rodolphe… La situation la plus agréable qui soit pour un romancier, car elle lui permet de savourer le triomphe de son art : quand il réussit à rendre l'affabulation plus vraie que la vie.

Lovecraft n'a sans doute pu accréditer – encore que… – l'existence des Grands Anciens et de leurs complices humains prêts à leur ouvrir la Porte des espaces quand la position des étoiles dans le ciel le rendra possible, mais il n'a pas eu de mal à faire croire à la réalité du *Necronomicon*. D'abord, avec habileté, il l'a toujours évoqué, fait intervenir « en situation », au moment opportun, par référence à d'anciens cultes recensés par les historiens – et dont il ne faisait que réinterpréter la finalité. Lovecraft recourt également, à l'appui de sa mythification, à des ouvrages bien connus des spécialistes de l'occultisme, et qu'il énumère parfois en même temps que le *Necronomicon*. Entre autres : l'*Ars Magna et Ultima* de Raymond Lulle ; le *Grand Albert* de Peter Jamm ; *Le Zohar*, classique de la cabbale juive ; le *Clavis Alchimiae* de Robert Fludd ; le *Dieu des sorcières* de Margaret Murray ; *Le Rameau d'or* de

James Frazer ; *Magnolia Christi Americane* et *The Wonders of the Invisible World* de Cotton Mather. Lovecraft paraît connaître encore, dans l'édition française du doux Louis Ménard [3], helléniste et révolutionnaire, *Les Livres sacrés d'Hermès Trismegiste*.

Parmi ces ouvrages, Lovecraft ne peut s'empêcher de glisser les *Manuscrits pnakotiques* concernant la Grande Race – leur inauthenticité ne fait aucun doute – et le *Livre de Dzyan*. Ici le canular est à double détente : ce livre, dont le titre exact est *Stances de Dzyan*, est bien connu depuis des siècles par tous les occultistes. Ils le citent toujours avec nostalgie, parmi les livres introuvables détruits pour avoir violé les seuils interdits de la connaissance, et qui, bien qu'authentique, demeure aussi introuvable que l'inauthentique *Necronomicon*.

L'érudition de Lovecraft lui fut donc fort utile pour impressionner le lecteur et assurer sur lui son entreprise de mythification. Mais celle-ci reçut un renfort décisif en la personne de quelques collaborateurs de *Weird Tales* qui lui vouaient une grande admiration. La plupart d'entre eux habitaient aux quatre coins des États-Unis et ne le rencontrèrent jamais, se contentant d'une amitié épistolaire. C'est à ce cercle de correspondants que Lovecraft communiquait ses manuscrits à peine achevés. C'est grâce à leurs encouragements et à leur insistance que l'auteur renonce à ensevelir dans ses tiroirs des œuvres qui ne le satisfaisaient pas. Les membres du petit cercle furent immédiatement séduits, enthousiasmés même, par les riches perspectives que *L'Appel de Cthulhu* offrait au combat livré par les anciens maîtres de la terre aux humains opposés à leur retour. En signe d'hommage, et en signe de complicité aussi, ils allaient faire écho dans leurs propres œuvres aux inventions de Lovecraft et en particulier au *Necronomicon* qui les signalait toutes avec la puissance d'une enseigne au néon. Tous vont donc participer à l'expansion du mythe, comme s'il s'agissait d'une réalité communément admise.

Tout juste un mois après sa parution dans *Weird Tales, L'appel de Cthulhu* trouve un premier prolongement en juillet 1928 dans *Les Mangeuses d'espace* de Frank Belknap Long. L'auteur, âgé de vingt-cinq ans, est un proche de Lovecraft qu'il reçoit dans sa famille à New York deux fois par an. Cette intimité explique que, ayant probablement lu *L'Appel de Cthulhu* dès sa rédaction en 1926, Frank Belknap Long ait été le premier fidèle à réagir.

Le second sera, avec *Le Royaume fantôme* (juillet 1928), Robert E. Howard, futur créateur de Conan le Cimmérien. Lovecraft, qui ne le verra jamais, le surnomme « Two Guns Bob », car il a l'amour de l'Ouest et du Texas où il habite à Cross Plains. Howard est l'un des trois piliers de *Weird Tales* avec Lovecraft et Clark

Ashton Smith, californien poète et sculpteur. Lovecraft l'a introduit dans certaines histoires de Cthulhu sous le nom de Klarkash-Ton, grand prêtre du culte d'Eibon. En attendant, c'est au culte de Cthulhu que le futur grand prêtre apporte sa contribution en septembre 1931 avec *Le Talion*.

Lair of Star Power (avril 1932) marque l'entrée en scène d'August Derleth (futur éditeur de Lovecraft). Il sera le contributeur le plus fidèle à l'expansion du culte : trente-quatre nouvelles et un roman. Les contributions des autres amis sont les suivantes : Frank Belknap Long : deux nouvelles et un roman court, *L'Horreur venue des collines ;* Robert Howard : sept nouvelles et un poème ; Clark Ashton Smith : huit nouvelles et un poème ; Robert Bloch : douze nouvelles. En comptant l'apport de divers auteurs étrangers au cercle d'amis proprement dit, la contribution globale avait dépassé une centaine de titres [4], à la mort de Derleth, en 1972. Et l'expression du culte continue…

De tous les cocélébrants, Robert Bloch est sans doute celui qui a fait preuve du plus d'invention dans l'humour. Il n'a pas hésité à procéder à l'assassinat de Lovecraft (clairement reconnaissable par ses amis bien qu'il ne soit pas nommé) dans les colonnes de *Weird Tales* en septembre 1935. Auparavant, il avait courtoisement sollicité l'approbation de l'intéressé. Lovecraft l'avait autorisé « à représenter, assassiner, annihiler, désintégrer, transfigurer, métamorphoser le soussigné et à utiliser contre lui toute forme de brutalité » dans sa nouvelle *Le Visiteur venu des étoiles*. Lovecraft se vengera avec humour en trucidant un certain Robert Blake – avec l'aide du dieu Nyarlathotep – dans *Celui qui hantait les ténèbres*. Cette nouvelle parue dans *Weird Tales* , en décembre 1936, représente l'avant-dernière contribution de Lovecraft au mythe de Cthulhu. La dernière, *Le Monstre sur le seuil*, paraîtra en janvier 1937, deux mois avant sa mort survenue le 9 mars.

De *L'Appel de Cthulhu* (février 1928) au *Monstre sur le seuil*, Lovecraft ne publia que huit histoires du mythe de Cthulhu. Mais il est évoqué dans au moins trente récits, pour la plupart écrits par les amis de Lovecraft : soit trente-huit au total. Cela signifie que les lecteurs de *Weird Tales* reçoivent trois ou quatre fois par an des nouvelles du mythe de Cthulhu et de son avancée insidieuse. Et chacune de ses évocations s'accompagne de l'inévitable référence au livre de l'Arabe dément Abdul Alhazred. Le procédé se répétant trois ou quatre fois par an sous la plume d'auteurs différents, il n'est pas anormal que certains lecteurs aient fini par croire à l'authenticité du *Necronomicon*… et de quelques autres livres qui souvent l'accompagnent. Leur réunion sur la même étagère d'une bibliothèque fantôme composerait sans doute la clé de tous les secrets du monde. Mais Lovecraft dans ses lettres à James Blish ne peut que regretter leur caractère aprocryphe. « […] Il est bien triste que ces ouvrages

maudits et infernaux n'existent que dans la bibliothèque de l'université de Miskatonic ou dans des endroits du même genre, et j'aimerais vraiment que quelqu'un de compétent trouve le temps de les écrire. » Il précise : « J'ai inventé le *Necronomicon*, Clark Ashton a imaginé le *Livre d'Eibon* [5], Robert Howard est responsable de l'*Unaussprechlichen Kulten* [6], Richard Searight a "découvert" les *Eltdown Shards*, Robert Bloch est à l'origine de *De Vermis Mysteriis* de Ludvig Prinn, comme du choquant *Culte des goules* [7], et ainsi de suite… » La plume de Lovecraft a trébuché, *Le Culte des goules* a pour « découvreur » August Derleth, de même que les *Fragments de Celaeno*. Et Lovecraft lui-même a augmenté la liste en ajoutant au *Necronomicon* quelques grimoires moins connus mais tout aussi blasphématoires : les *Manuscrits pnakotiques* (concernant la Grande Race), le *Texte de R'lyeh* (concernant Cthulhu lui-même), ainsi que *Le Livre de Dzyan, Les Sept Livres cryptiques de Hsan* et les *Chants des Dholes*.

Les amis cocélébrants ont enrichi également le panthéon des monstres : Tsathoggua, le crapaud des régions hyperboréennes, et Atbach-nacha (Clark Ashton Smith), Nygotha (Henry Kuttner), les chiens de Tindalos et Chaugnar Faugn (Frank Belknap Long), le peuple Tcho-Tcho, les Lloi-gors, Ithaqua et Clhuga (August Derleth), Yig, le dieu-serpent (Zealia Bishop : en réalité Lovecraft, qui n'hésitait pas à introduire le mythe en contrebande dans ses travaux de nègre). Certains commentateurs se sont montrés très sévères à l'encontre de ces créations dérivées à la périphérie du mythe. Seraient-ils aussi sévères pour les tâcherons anonymes qui ont enrichi ou complété *L'Odyssée* ou *Les Mille et Une Nuits* ?

Ces ultras se montrent plus royalistes que Lovecraft qui appréciait et encourageait ces renforts qu'il a, au fur et à mesure, incorporés dans ses propres œuvres. Par exemple dans *Celui qui chuchotait dans les ténèbres* : « C'est de N'kai qu'est venu le redoutable Tsathoggua – vous savez, l'informe créature divine semblable au crapaud, dont il est question dans *Les Manuscrits pnakotiques*, le *Necronomicon* et le cycle mythique Commoriom sauvegardé par le grand prêtre d'Atlantis, Klarkarsh-Ton [8]. […] La nature des Doels me fut clairement révélée, ainsi que l'essence (sinon l'origine) des chiens de Tindalos. La légende de Yig, père des serpents, cessa d'être un symbole, et je frémis d'horreur en entendant parler du monstrueux chaos nucléaire au-delà de l'espace biaisé que le *Necronomicon* voile charitablement sous le nom d'Azathot. » Dans ce morceau, Lovecraft incorpore également les Doels – en provenance du Peuple blanc d'Arthur Machen – tout comme il utilisera ailleurs le Hastur du *Roi en jaune* de Robert Chambers, *Un habitant de Carcosa* d'Ambrose Bierce, ou le « Tekeli ! Tekeli-li ! » que criait déjà un oiseau dans *Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe.

La légende élargie du mythe de Cthulhu continue aujourd'hui de conserver son emprise ; l'entreprise amicale de mythification a survécu à celui qui l'avait orchestrée. J'en ai eu la preuve le samedi 2 mars 1991, vers 15 heures, à Nice. Dans une librairie ésotérique proche de l'ancien Hôtel des Postes, j'ai entendu deux adolescents demander si l'ouvrage exposé sur un présentoir était bien le *Necronomicon* auquel Lovecraft faisait allusion. Le libraire a eu le triste devoir de les détromper : « Non. C'est un ouvrage [9] écrit d'après Lovecraft. »

Depuis si longtemps que la réalité dépasse la fiction ; il est réconfortant de voir que la fiction devient réalité.

Francis LACASSIN

[1] Le texte intégral de cette lettre figure ci-après, dans *L'Art d'écrire selon Lovecraft*.

[2] Robert Bloch, ami et correspondant de Lovecraft, est surtout connu du grand public pour le roman qui a inspiré à Alfred Hitchcock son film *Psychose*.

[3] Spécialiste de l'histoire des religions, partisan de la révolution de 1848, exilé à la suite de la Commune de 1871, Louis Ménard eut pour petit-neveu Jean Galtier-Boissière, fondateur de l'irrévérencieux *Crapouillot*. Par quel miracle Lovecraft connaissait-il Louis Ménard ?

[4] Nous avons retenu ci-après vingt titres, en un choix légèrement différent de celui fait par August Derleth en 1969.

[5] Très exactement, il s'agit du *Liber Evoris*, traduit par Gaspard du Nord sous le titre *Livre d'Eibon*.

[6] Le pseudo-auteur est Friedrich von Junzt.

[7] Le pseudo-auteur est le comte d'Erlette, surnom que Lovecraft donnait à August Derleth en raison de ses lointaines ascendances françaises.

[8] Le surnom que Lovecraft donnait à Clark Ashton Smith dans sa correspondance.

[9] Le *Necronomicon d'Abdul Alhazred*, ouvrage collectif dirigé par George Hay, Belfond, 1979.

LES MANGEUSES D'ESPACE

The Space Eaters – 1928

Par Franck Belknap Long.
Traduction par Claude Gilbert.

I

L'horreur arriva à Partridgeville par un jour où tout était noyé dans le brouillard.

Tout au long de l'après-midi, des amas de vapeurs venus de la mer avaient tournoyé et tourbillonné autour de la ferme et la pièce dans laquelle nous nous tenions était tout imprégnée d'humidité. La brume, passant sous la porte, montait en spirales et ses longs doigts mouillés avaient tant caressé mes cheveux qu'ils en étaient trempés. Les fenêtres aux vitres carrées étaient couvertes d'une buée aussi dense qu'une forte rosée ; l'air était lourd, chargé d'eau, incroyablement froid.

Je fixai mon ami d'un œil sombre. Il avait tourné le dos à la fenêtre et écrivait avec une sorte de rage. C'était un homme mince et de haute taille, au dos légèrement voûté, à la carrure exceptionnelle. De profil, son visage laissait une forte impression. Il avait le front large, le nez long, le menton un peu protubérant – un visage plein de force, de sensibilité, qui trahissait une nature extrêmement imaginative, tempérée par une intelligence critique tout à fait extraordinaire.

Mon ami écrivait des nouvelles. Il en écrivait pour son propre plaisir, sans tenir compte du goût de ses contemporains, et ses histoires étaient insolites. Elles auraient enchanté Poe ; elles auraient enchanté Hawthorne, Ambrose Bierce ou Villiers de l'Isle-Adam. Elles avaient pour sujets des êtres anormaux, des bêtes anormales, des plantes anormales aussi. Il y parlait des royaumes lointains de l'imaginaire et de l'horreur ; les couleurs, les sons et les odeurs qu'il osait y évoquer n'avaient jamais été vus, entendus ou sentis de ce côté-ci de la lune. Il projetait ses créatures dans des décors propres à vous glacer l'âme. Elles arpentaient de hautes forêts solitaires, des montagnes déchiquetées, se glissaient le long d'escaliers dans de vieilles bâtisses, ou entre les piles des quais noirs et pourrissants.

L'un de ses contes, *La Maison du ver*, avait poussé un jeune étudiant d'une université du Middle West à chercher refuge dans un énorme bâtiment de brique rouge ; là, tout le monde avait accepté de le laisser s'asseoir sur le sol et crier de

toute la force de ses poumons : « Voyez, ma bien-aimée est plus belle que tous les lis entre les lis du jardin des lis. » Un autre, *Les Profanateurs*, lui avait valu de recevoir exactement cent dix lettres de protestation de la part de lecteurs locaux, lorsqu'il l'avait fait paraître dans *La Gazette de Partridgeville*.

Comme je l'examinai, il s'arrêta soudain d'écrire et secoua la tête.

« Je n'y arrive pas, dit-il. Il faudrait que j'invente un nouveau langage. Et pourtant je comprends cette chose-là affectivement, intuitivement, si vous voulez. Si seulement je parvenais à la rendre d'une manière ou d'une autre par une phrase… cette étrange reptation de l'esprit dénué de chair.

— S'agit-il d'une nouvelle horreur ? » lui demandai-je.

Il hocha la tête.

« Elle n'a rien de nouveau pour moi. Je la connais et la ressens depuis des années – une horreur absolument au-delà de tout ce que votre cerveau peut imaginer.

— Merci, fis-je.

— Tous les cerveaux humains sont prosaïques, reprit-il, en développant sa pensée. Je n'avais pas l'intention de vous vexer. Ce sont les terreurs indistinctes, tapies derrière ou au-dessus d'eux qui sont mystérieuses et angoissantes. Nos faibles cerveaux… que peuvent-ils savoir de l'existence d'entités vampiriques qui peuvent se dissimuler en des dimensions plus élevées que les nôtres, ou même au-delà des étoiles ? Je pense qu'il arrive parfois à ces dernières de venir se loger dans nos têtes et que nos cerveaux sentent leur présence et, lorsqu'elles déroulent leurs tentacules pour nous sonder et nous explorer, nous sombrons dans la folie furieuse. »

Son regard s'était posé sur moi et ne me quittait plus.

« Mais vous ne pouvez honnêtement pas croire à de telles absurdités ! m'exclamai-je.

— Non, bien entendu ! Il secoua la tête et se mit à rire. Vous savez bigrement bien que je suis trop foncièrement sceptique pour croire en quoi que ce soit. Je me suis contenté de définir quelles étaient les réactions d'un poète à l'égard de l'univers. Quand un homme entend écrire des histoires de fantômes et sent naître une sensation d'horreur, il doit croire en tout – et en *n'importe quoi*. Par *n'importe quoi*, je veux dire en l'horreur qui transcende *tout*, qui est plus terrible et plus impossible que *tout*. Il faut qu'il croie en l'existence de choses venues de l'espace qui peuvent descendre et se fixer sur nous avec une malveillance capable de nous détruire totalement – de détruire nos corps aussi bien que nos esprits.

— Mais cette chose venue de l'espace… comment votre homme peut-il la décrire s'il n'en connaît pas la forme… pas plus que la taille ou la couleur ?

— Il est virtuellement impossible de la décrire. C'est ce que j'ai tenté de faire… et c'est en quoi j'ai échoué. Peut-être, un jour… Pourtant, je doute que l'on puisse jamais y parvenir. Mais l'écrivain peut laisser entendre, suggérer…

— Suggérer quoi ? demandai-je, un peu intrigué.

— Suggérer une horreur qui soit tout à fait d'un autre monde ; qui se fasse sentir en des termes qui n'aient pas d'équivalents sur la Terre. »

J'étais toujours aussi intrigué. Il eut un sourire las et reprit en détail l'exposé de sa théorie.

« Il y a quelque chose de prosaïque jusque dans les meilleures histoires de mystère et d'horreur, celles qui sont devenues des classiques. La vieille Mrs. Radcliffe, avec ses tombeaux cachés et ses fantômes ensanglantés ; Maturin, avec ses héros-traîtres allégoriques qui rappellent Faust, et les flammes rouges que vomit la bouche de l'enfer ; Edgar Poe, avec ses cadavres couverts de sang figé, ses chats noirs, ses cœurs révélateurs et ses Valdemar qui se désintègrent ; Hawthorne, avec son amusante préoccupation de problèmes et d'horreurs, nés du simple péché humain (comme si les péchés humains pouvaient avoir la moindre signification pour une intelligence froide et malfaisante, venue d'au-delà des étoiles). Puis nous avons aussi les maîtres modernes – Algernon Blackwood, qui nous invite à une fête des grands dieux et nous montre une vieille femme, affligée d'un bec-de-lièvre, assise devant un oui-ja et battant des cartes usées, ou un absurde nuage d'ectoplasme, émanant de quelque nigaud de somnambule ; Bram Stoker, ses vampires et ses loups-garous, simple mythes conventionnels, vestiges du folklore médiéval ; Wells et ses revenants pseudo-scientifiques, ses hommes-poissons du fond des mers, ses dames de la lune, sans compter les mille et un idiots qui ne cessent d'écrire des histoires de fantômes pour la presse – quelle a été la contribution de tous ces gens-là à la littérature de l'impie ?

» Ne sommes-nous pas faits de chair et de sang ? Il est tout naturel que nous soyons révoltés et horrifiés quand on nous montre de la chair et du sang en état de corruption et de décomposition, des vers qui se promènent dessus et dessous. Il est tout naturel qu'une histoire tournant autour d'un cadavre nous fasse frissonner, qu'elle nous emplisse de crainte, d'horreur et de dégoût. N'importe quel imbécile est capable d'éveiller ces émotions en nous – Poe n'a pas accompli grand-chose avec ses Lady Usher et ses Valdemar liquescents. Il a fait appel à des émotions simples, naturelles, compréhensibles, et il était inévitable que ses lecteurs aient réagi.

» Ne sommes-nous pas les descendants des Barbares ? N'avons-nous pas vécu jadis en de hautes et sinistres forêts, à la merci des bêtes sauvages qui déchiquettent et qui déchirent ? Il est inévitable que nous tremblions de peur et que nous cherchions à nous blottir quand nous rencontrons dans les livres les ombres noires du passé. Les Harpies, les vampires et les loups-garous, que sont-ils, sinon les représentations idéalisées, les distorsions des grands oiseaux, des grandes chauves-souris, des chiens féroces qui ont harassé et torturé nos ancêtres ? Il est facile d'éveiller la peur par de tels moyens. Il est facile d'effrayer les hommes en leur parlant de flammes sortant de la bouche de l'enfer, car les flammes sont chaudes, elles racornissent et brûlent la chair – et qui ne comprend et ne redoute ce qu'est un feu ? Des coups qui tuent, des feux qui brûlent, des ombres qui horrifient parce que leurs substances se tapissent, malfaisantes, dans les corridors sombres des souvenirs dont nous avons hérité. Je suis las des écrivains qui nous terrifient en usant de thèmes aussi déplaisants, aussi rebattus et d'un pathétique aussi évident. »

Une indignation non feinte avait enflammé son regard.

» Supposez qu'il existe une horreur plus grande encore. Supposez que des choses mauvaises, venues d'un autre univers, décident d'envahir le nôtre. Supposez que nous ne puissions les voir. Supposez que nous ne puissions les sentir. Supposez qu'elles aient une couleur inconnue sur la Terre, ou plutôt, une *apparence* qui soit incolore ?

« Supposez qu'elles aient une forme inconnue sur la Terre. Supposez qu'elles appartiennent à la quatrième, à la cinquième, à la sixième dimension. Supposez qu'elles appartiennent à la centième dimension. Supposez qu'elles n'aient pas de dimension du tout et que, pourtant, elles existent. Que pourrions-nous faire ?

» N'existeraient-elles pas pour nous ? Elles auraient pour nous une existence si elles savaient provoquer en nous la souffrance. Supposez qu'il ne s'agisse pas d'une souffrance provoquée par la chaleur, par le froid, qu'il ne s'agisse d'aucune des souffrances que nous connaissons, mais d'une souffrance nouvelle, terrible ? Supposez qu'elles se fassent sentir d'une autre manière, étrange, indicible ? Que pourrions nous faire ? Nous aurions les mains liées. On ne peut s'opposer à ce que l'on ne voit, ni ne sent. On ne peut s'opposer à ce qui relève de la millième dimension. *Supposez qu'elles mangent leur route à travers l'espace pour parvenir jusqu'à nous*. »

Il s'exprimait maintenant avec une intensité d'émotion qui démentait le scepticisme qu'il avait affiché un moment plus tôt.

« C'est là-dessus que j'ai tenté d'écrire. Je voulais faire sentir et voir à mes lecteurs cette chose d'un autre univers, d'au-delà de l'espace. Il m'aurait été facile d'y faire allusion, de la suggérer – n'importe quel imbécile peut y parvenir – mais je

voulais la décrire réellement. Décrire une couleur qui n'est pas une couleur ! Une forme qui n'a pas de forme !

» Un mathématicien réussirait peut-être à faire un peu mieux que la suggérer. Il y aurait d'étranges courbes et d'étranges angles qu'un mathématicien inspiré, plongé dans une folle frénésie de calculs, pourrait réussir à entrevoir vaguement. Il est absurde de prétendre que les mathématiciens n'ont pas découvert la quatrième dimension. Ils l'ont souvent entrevue, souvent approchée, souvent appréhendée, mais ils sont incapables de démontrer son existence. Je connais un mathématicien qui affirme avoir vu une fois la sixième dimension, alors qu'il avait follement pris son essor dans les cieux sublimes du calcul différentiel.

« Malheureusement, je ne suis pas un mathématicien. Je ne suis qu'un pauvre imbécile d'artiste créateur et la chose venue de l'espace m'échappe absolument. »

Des coups redoublés ébranlèrent soudain la porte. Je traversai la pièce et tirai le loquet.

« Que désirez-vous ? demandai-je. De quoi s'agit-il ?

— Je m'excuse de vous déranger, Frank, dit une voix familière, mais il faut que je parle à quelqu'un. »

Je reconnus le visage tiré et blanc de mon plus proche voisin et je m'effaçai aussitôt.

« Entrez, lui dis-je. Entrez donc. Howard et moi étions en train de parler de fantômes et les choses que nous avons évoquées ne sont pas d'une compagnie très agréable. Vous pourrez peut-être les chasser. »

Je qualifiai de fantômes les horreurs d'Howard, car je ne voulais pas inquiéter mon voisin, un homme qui avait les pieds bien sur terre. Henry Wells était énorme et extrêmement grand. Quand il traversa la pièce à grandes enjambées, ce fut comme s'il avait apporté une partie de la nuit avec lui.

Il se laissa tomber sur un sofa et tourna vers nous des yeux emplis de frayeur. Howard reposa l'histoire qu'il était en train de lire, enleva ses lunettes pour les essuyer et prit un air désapprobateur. Il tolérait plus ou moins mes visiteurs rustiques. Nous attendîmes peut-être une minute puis nous ouvrîmes tous les trois la bouche pour dire presque simultanément :

« Quelle nuit affreuse !

— Sale temps, n'est-ce-pas ?

— Abominable. »

Henry Wells fronça les sourcils.

« Ce soir, dit-il, il… il m'est arrivé un drôle d'accident. Je menais Hortense par le bois Mulligan…

— Hortense ? coupa Howard.

— Son cheval, expliquai-je, d'un ton impatient. Vous reveniez de Brewster, n'est-ce pas, Harry ?

— De Brewster, c'est ça, répondit-il. J'avais pris entre les arbres, guettant bien les voitures avec leurs phares trop éblouissants qui pouvaient arriver sur moi, et j'écoutais les cornes de brume de la baie qui sifflaient et gémissaient quand quelque chose d'humide m'est tombé sur la tête. La pluie, me suis-je dit. J'espère que les provisions se tiendront au sec.

» Je me suis retourné pour m'assurer que le beurre et la farine étaient bien couverts, et quelque chose de mou comme une éponge s'est soulevé du fond de la voiture et est venu me frapper au visage. Je l'ai attrapé et je l'ai pris entre mes doigts.

» Dans mes mains, cela me faisait l'impression d'être une gelée. Je l'ai pressé et il en est sorti de l'eau qui m'a coulé sur les poignets. Il ne faisait pas sombre au point de ne pas pouvoir voir. C'est drôle comme on peut voir quand il y a du brouillard. On dirait que ça rend la nuit plus claire. Il y avait une sorte de luminosité dans l'air. Je sais pas, mais peut-être que ça n'était pas dû au brouillard, ça. On aurait dit que les arbres étaient détachés. On les distinguait très nettement. Comme je vous l'disais, je regardais cette chose-là, et à quoi croyez-vous que ça ressemblait ? À un morceau de foie cru. Ou bien à une cervelle de veau. Maintenant que j'y pense, c'était plutôt comme une cervelle de veau. Il y avait des sillons dessus, et on ne voit pas beaucoup de sillons sur le foie. Le foie, d'habitude, c'est aussi lisse qu'un miroir.

» Ça m'a fait passer un terrible moment. Il y a quelqu'un dans l'un d'ces arbres, je me suis dit. C'est peut-être un vagabond, ou un fou, ou un idiot, et il était en train de manger du foie. Ma voiture lui aura fait peur et il l'aura laissé tomber. Un morceau, en tout cas. Je ne peux pas m'tromper. Il n'y avait pas de foie dans la voiture quand je suis parti de Brewster.

» J'ai levé les yeux. Vous savez comme les arbres sont hauts dans le bois Mulligan. Il y en a dont on n'voit pas le sommet, quand on est sur cette route, par temps clair. Vous savez comme il y en a de ces arbres qui sont courbés et qui ont un drôle d'air.

» C'est bizarre, mais j'ai toujours pensé qu'ils ressemblaient à des vieillards – des

grands vieillards, vous comprenez, hauts de taille, voûtés et très méchants. J'ai toujours pensé d'eux qu'ils auraient aimé vous jouer des tours. Il y a quelque chose de pas sain dans des arbres qui poussent trop près les uns des autres et qui se courbent en grandissant.

» J'ai levé les yeux.

» D'abord, je n'ai vu que les grands arbres que le brouillard avait rendus tout blancs et tout luisants ; et puis, au-dessus d'eux, une épaisse brume blanche qui cachait les étoiles. Et puis enfin, quelque chose de long et de blanc qui descendait rapidement le long du tronc d'un des arbres.

» Ça descendait si rapidement le long de cet arbre que je ne pouvais le distinguer nettement. C'était si mince, de toutes façons, qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. Ça ressemblait pourtant à un bras. C'était un bras long, blanc et très mince. Mais bien entendu, ça n'était pas un bras. Qui a jamais entendu parler d'un bras aussi haut qu'un arbre ? Je ne sais pas ce qui m'a fait le comparer à un bras, parce que ça n'était rien d'autre, en réalité, qu'une ligne mince – comme un fil de fer, une ficelle. Je ne suis pas certain d'avoir vu ça. Peut-être que je l'ai imaginé. Je ne suis même pas certain que c'était aussi gros qu'une ficelle. Mais ça avait une main. Ou est-ce que ça en avait une ? Quand j'y réfléchis, j'en ai la tête qui tourne. Vous comprenez, ça bougeait si vite que j'étais incapable de le voir nettement.

» J'ai pourtant eu l'impression que c'était en train de chercher quelque chose que ça avait perdu. Une minute, la main a paru s'ouvrir pour couvrir la route, puis elle a abandonné l'arbre et elle s'est dirigée vers la voiture. C'était comme une énorme main blanche qui marchait sur les doigts, rattachée à un bras d'une longueur terrifiante, qui montait, montait, jusqu'à toucher le brouillard, ou peut-être même jusqu'à toucher les étoiles.

» J'ai poussé un cri et j'ai cinglé Hortense avec les rênes, mais la jument n'avait pas besoin d'être pressée. Elle avait filé avant que j'aie pu rejeter sur la route le foie, la cervelle de veau, ou Dieu sait c'que c'était. Elle courait si vite qu'elle a manqué de faire verser la voiture, mais je n'ai pas tiré sur les rênes. Je préférais me retrouver dans un fossé avec une côte cassée que de voir une longue main blanche me couper la respiration en me serrant la gorge.

» Nous étions presque sortis du bois et je commençais tout juste à respirer, lorsque mon cerveau devint tout froid. Je ne peux pas décrire ce qui s'est passé d'une autre manière. Mon cerveau devint froid comme de la glace à l'intérieur de ma tête. Je peux bien vous dire que j'étais effrayé.

» N'allez pas imaginer que je n'étais pas capable de penser clairement. Je me rendais compte de tout ce qui se passait autour de moi, mais mon cerveau était si froid que la souffrance m'a fait pousser un cri. Avez-vous jamais gardé un morceau de glace dans la paume de votre main pendant deux ou trois minutes ? Ça vous brûlait, n'est-ce-pas ? La glace brûle plus que le feu. On aurait dit que mon cerveau avait été posé sur de la glace pendant des heures et des heures. J'avais un fourneau à l'intérieur de la tête, mais c'était un fourneau glacé. Il ronflait du froid qui y faisait rage.

» Peut-être aurais-je dû être reconnaissant de ce que la souffrance n'ait pas duré. Elle s'arrêta au bout de dix minutes, et quand j'arrivais à la maison, je ne pensais pas à me ressentir de cette aventure. Je suis sûr que je ne pensais pas que ça m'aurait fait quelque chose de m'être regardé dans le miroir. C'est alors que j'ai vu le trou dans ma tête. »

Henry Wells se pencha en avant et repoussa les cheveux qui tombaient sur sa tempe droite.

« Voilà la blessure, dit-il. Qu'est-ce que vous dites de ça ? »

Il tapotait du bout des doigts le côté de sa tête, en dessous d'une petite ouverture ronde.

« C'est comme la blessure d'une balle, reprit-il, mais il n'y a pas de sang et on peut voir très loin à l'intérieur. On dirait que ça va jusqu'au milieu de ma tête. Je ne devrais pas être en vie. »

Howard s'était levé et jetait sur mon voisin un regard lourd de colère et d'accusation.

« Pourquoi nous avez-vous menti ? cria-t-il. Pourquoi nous avez-vous raconté cette histoire absurde ? Une longue main ! Vous étiez ivre, mon bonhomme. Ivre – et pourtant, ce que vous avez réussi à faire, j'ai sué sang et eau pour y parvenir. Si j'avais pu faire sentir à mes lecteurs une horreur comme celle-là, leur faire connaître pour un instant cette horreur que vous avez décrite dans les bois, j'aurais été placé au rang des immortels. Je serais devenu plus grand que Poe, plus grand qu'Hawthorne. Et voilà que vous – un menteur ivre et maladroit… »

Je me dressai pour protester avec fureur.

« Il ne ment pas, dis-je. On lui a tiré dessus – quelqu'un l'a touché à la tête. Regardez cette blessure. Mon Dieu, mon vieux, vous n'avez pas le droit de l'insulter ! »

La colère d'Howard tomba et ses yeux perdirent leur éclat.

« Pardonnez-moi, dit-il. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point j'ai désiré capturer cette horreur ultime et la transcrire et lui l'a fait avec tant de facilité. S'il avait annoncé qu'il allait nous décrire quelque chose dans ce sens, j'aurais pris des notes. Mais, bien entendu, il ignore qu'il est un artiste. C'est par hasard qu'il a réussi ce *tour de force*, il ne pourrait le répéter, j'en suis certain. Je regrette d'avoir ainsi explosé – je m'en excuse. Voulez-vous que j'aille chercher un docteur ? C'est vraiment une mauvaise blessure. »

Mon voisin secoua la tête.

« Je n'ai pas besoin d'un docteur, dit-il. J'ai déjà vu un docteur. Il n'y a pas de balle dans ma tête – ce trou n'a pas été fait par une balle. Comme le docteur ne réussissait pas à l'expliquer, je me suis moqué de lui. Je déteste les docteurs ; en outre, je n'ai rien à faire avec des imbéciles qui pensent que j'ai l'habitude de mentir. Je n'ai rien à faire avec des gens qui ne me croient pas quand je leur dis que j'ai vu aussi clairement qu'en plein jour cette longue chose blanche se laisser glisser le long d'un arbre. ».

Howard, cependant, examinait la blessure, sans se soucier de l'indignation de mon voisin.

« Ceci a été causé par quelque chose d'arrondi et de tranchant, déclara-t-il. C'est curieux, mais la chair n'est pas déchiquetée. Un couteau ou une balle auraient déchiré la chair et le bord de la plaie aurait été dentelé. »

Je fis un signe de tête pour acquiescer et j'allais me pencher pour examiner la blessure quand Wells poussa un cri et se plaqua les mains sur la tête.

« A-a-ah ! suffoqua-t-il. Il est revenu – ce terrible, ce terrible froid. »

Howard le dévisagea.

« N'espérez pas me faire croire une telle idiotie ! » s'exclama-t-il, d'un air dégoûté.

Wells, pourtant, continuait à se tenir la tête à deux mains et à sauter autour de la pièce dans un délire de souffrance.

« Je peux pas le supporter ! hurla-t-il. C'est en train de geler mon cerveau. Ça fait pas comme un froid ordinaire. Ça, non. Oh, mon Dieu ! Çà ressemble à rien de c'que vous avez jamais senti. Ça mord, ça brûle, ça déchire. C'est comme de l'acide. »

Je posai la main sur son épaule et tentai de le calmer, mais il me repoussa et se dirigea vers la porte.

« Il faut que je sorte d'ici, cria-t-il. La chose veut de la place. Ma tête ne lui suffit pas. Elle veut la nuit – la vaste nuit. Elle veut aller se plonger dans la nuit. »

Il ouvrit tout grand la porte et disparut dans le brouillard. Howard se passa la manche de sa veste sur le front et se laissa tomber sur une chaise.

« Un fou, marmonna-t-il. Un terrible cas de dépression maniaque. Qui s'en serait douté ? L'histoire qu'il nous a racontée n'était pas du tout de l'art conscient. C'était simplement un cauchemar conçu une nuit par le cerveau d'un malade.

— Oui, dis-je, mais comment expliquez-vous le trou qu'il a dans la tête ?

— Oh, ça ! Howard haussa les épaules. Il l'a probablement toujours eu – il est probablement né avec.

— Absurde, dis-je. Cet homme n'a jamais eu de trou dans la tête auparavant. Je crois, moi, qu'on lui a tiré dessus. On devrait faire quelque chose. Il faut qu'il soit soigné par un médecin. Je crois que je vais téléphoner au Dr. Smith.

— Cela ne sert à rien d'intervenir, dit Howard. Ce trou-là n'a *pas* été produit par une balle. Je vous conseille d'oublier cet homme jusqu'à demain. Sa folie peut être temporaire ; elle peut se dissiper ; alors, il nous en voudrait d'être intervenus. Si demain, il a toujours des troubles émotifs, s'il revient ici et fait mine de vous ennuyer, vous pourrez informer les autorités que cela concerne. S'est-il jamais comporté de façon bizarre auparavant ?

— Non. Il a toujours été tout à fait sain d'esprit. Je crois que je vais suivre votre conseil et que je vais attendre. Mais je voudrais bien pouvoir expliquer le trou qu'il a dans la tête.

— L'histoire qu'il nous a racontée a plus d'intérêt pour moi, dit Howard. Je vais l'écrire avant de l'oublier. Bien sûr, je ne serai pas capable de rendre l'horreur avec autant de réalisme qu'il l'a fait, mais je pourrais peut-être retrouver un peu de son étrangeté et de son charme. »

Il dévissa le capuchon de son stylo et se mit à couvrir une feuille de papier de curieuses phrases.

Je frissonnai et refermai la porte.

Pendant quelques minutes, il n'y eut d'autre son dans la pièce que celui produit par la plume qui grinçait en courant sur le papier. Pendant quelques minutes, ce fut le silence – et soudain, des cris retentirent. Mais n'étaient-ce pas des gémissements ?

Ils nous parvinrent à travers la porte close, couvrant le mugissement des cornes de

brume et le bruit des flots de la baie de Mulligan. Ils couvraient les milliers de bruits de la nuit qui nous avaient horrifiés et déprimés, alors que nous étions assis et que nous causions dans cette maison solitaire, endeuillée de brouillards. Ils nous parvinrent avec une telle netteté que nous crûmes un instant qu'ils provenaient des abords immédiats de la maison. Ce n'est qu'après les avoir entendus de façon répétée – de longs gémissements perçants – que nous découvrîmes qu'il y avait en eux une qualité d'éloignement. Peu à peu, nous nous rendîmes compte que ces gémissements nous parvenaient de loin, d'aussi loin peut-être que le bois Mulligan.

« Une âme mise à la torture, murmura Howard. Une pauvre âme damnée sous l'étreinte de l'horreur dont je vous ai parlé – l'horreur que je connais et que je ressens depuis des années. »

Il se leva en titubant. Son regard brillait et il respirait avec difficulté.

Je le saisis aux épaules et le secouai.

« Vous ne devriez pas vous projeter à ce point dans vos histoires, m'exclamai-je. C'est un pauvre type qui se trouve en détresse. Je ne sais pas ce qui s'est produit. Peut-être un navire s'est-il échoué. Je vais mettre un ciré et aller voir de quoi il retourne. J'ai dans l'idée qu'on peut avoir besoin de nous.

— On *peut* avoir besoin de nous, répéta lentement Howard. On peut très bien avoir besoin de nous. Elle ne se satisfera pas d'une seule victime. Pensez à ce grand voyage à travers l'espace, à la soif et aux terribles fringales qu'elle a dû connaître ! Il est absurde d'imaginer qu'elle se contentera d'une seule victime. »

Soudain, brusquement, un changement se produisit en lui. Ses yeux perdirent leur éclat et sa voix cessa de trembler. Il frissonna.

« Pardonnez-moi, dit-il. J'ai bien peur que vous ne me croyiez aussi fou que le rustre qui était ici il y a quelques minutes. Mais je ne peux m'empêcher, quand j'écris, de m'identifier à mes personnages. Je venais de décrire quelque chose de très malfaisant et ces hurlements – eh bien, c'étaient exactement les hurlements qu'un homme aurait poussés si – si…

— Je comprends, coupai-je, mais nous n'avons pas le temps de discuter de cela maintenant. Il y a un pauvre type, là-bas – et je fis un vague signe en direction de la porte –, qui a le dos au mur. Il se bat contre quelque chose. J'ignore contre quoi. Nous devons lui venir en aide.

— Bien sûr, bien sûr », acquiesça-t-il, et il me suivit dans la cuisine.

Je trouvai une torche électrique dans un tiroir. Je sortis, Howard sur les talons. La

nuit s'était épaissie et le brouillard était devenu si dense que nous avions du mal à trouver notre chemin.

À la lisière du bois Mulligan, les hurlements reprirent soudain, nous glaçant d'effroi. Je murmurai péniblement :

« Howard, vous avez entendu ça ? »

Les cris s'intensifièrent de façon atroce.

« Il souffre, dit Howard. Il souffre terriblement. Croyez-vous que ce soit votre ami fou ? »

Il venait de formuler une question que je me posais depuis quelque temps déjà.

« C'est possible, dis-je. Mais il faudra que nous intervenions, s'il est aussi fou que ça. Je voudrais bien avoir emmené quelques-uns des voisins.

— Pourquoi, au nom du ciel, ne l'avez-vous pas fait ? s'écria Howard. Nous aurons peut-être besoin d'une douzaine d'hommes pour le maîtriser. »

Il fixait les grands arbres qui se dressaient très haut devant nous, et je ne crois pas qu'il avait ne fut-ce qu'une pensée pour Henry Wells.

« C'est le bois Mulligan, dis-je. J'avalai ma salive pour ne pas en dire plus long. Ça n'est pas un grand bois », ajoutai-je bêtement.

« Oh, mon Dieu ! » Le son d'une voix trahissant le dernier degré de la souffrance venait de sortir du brouillard. « Elles me mangent le cerveau. Oh, mon Dieu ! »

Je fus, en cet instant, saisi d'une crainte mortelle, celle que je pourrais devenir aussi fou que l'homme qui se trouvait dans le bois. Je me cramponnai au bras d'Howard.

« Repartons ! lui criai-je. Repartons tout de suite. Nous sommes stupides d'être venus. Il n'y a rien ici que folie, souffrance et, peut-être, mort.

— C'est très possible, dit Howard, mais nous continuons. »

Son visage avait pris une couleur de cendre sous le chapeau qui dégoulinait et ses yeux n'étaient plus que de minces fentes bleues.

« Très bien, fis-je d'un ton lugubre. Continuons. »

Lentement, nous nous avançâmes sous les arbres. Ils nous dominaient de très haut et le brouillard dense les déformait et les confondait à tel point qu'ils paraissaient progresser avec nous. Le brouillard se laissait pendre en rubans de leurs branches

déformées. Des rubans, ai-je dit ? Des serpents de brouillard, plutôt – serpents qui se seraient contorsionnés, avec leurs langues venimeuses et leurs yeux méchants. Au-delà des nuages tourbillonnants du brouillard, nous apercevions les troncs noueux, nus et rugueux des arbres, et chacun de ces troncs semblait être le corps difforme d'un vieillard malfaisant. Seul, le petit faisceau oblong que projetait ma torche électrique nous protégeait encore contre leur malveillance.

Nous avancions en traversant de grands bancs de brouillard et à chaque instant les cris nous parvenaient avec plus de force. Bientôt, nous pûmes saisir quelques membres de phrases, des hurlements hystériques qui s'achevaient en gémissements prolongés.

« Plus froid, plus froid, plus froid…, elles me mangent le cerveau. Plus froid ! A-a-ah ! »

Howard m'étreignit le bras.

« Nous le trouverons, dit-il. Nous ne pouvons plus retourner sur nos pas, à présent. »

Quand nous le découvrîmes, il était étendu sur le côté. Il se tenait toujours la tête à deux mains, son corps était replié, et ses genoux étaient si serrés, ramenés si haut, qu'ils lui touchaient presque la poitrine. Il était silencieux. Nous nous baissâmes et le secouâmes, mais il n'émit aucun son.

« Il est mort », dis-je d'une voix étranglée. Je souhaitais désespérément pouvoir faire demi-tour et m'enfuir. Les arbres étaient tout près de nous.

« Je ne sais pas, dit Howard. Je ne sais pas. Je souhaite qu'il le soit. »

Je le vis s'agenouiller et glisser sa main sous la chemise du pauvre diable. Durant un moment, son visage ne fut qu'un masque. Il se releva rapidement et secoua la tête.

« Il est vivant, dit-il. Il faut le changer et lui passer des vêtements secs aussi vite que possible. »

Je l'aidai. Nous soulevâmes ensemble le corps replié et l'emportâmes en nous glissant entre les arbres. Par deux fois, nous trébuchâmes, faillîmes tomber et les plantes grimpantes déchirèrent nos vêtements. Ces plantes grimpantes étaient autant de petites mains qui saisissaient et déchiraient, sous la direction malveillante des grands arbres. Sans une étoile pour nous diriger, sans une lumière, si ce n'est celle de la petite lampe de poche qui faiblissait, nous luttâmes pour sortir du bois Mulligan.

Le bourdonnement ne débuta que lorsque nous fûmes sortis du bois. Tout d'abord, nous ne l'entendîmes qu'à peine, tant il était faible, rappelant le ronronnement

d'énormes moteurs qui auraient tourné à grande profondeur, sous la terre. Puis lentement, alors que nous continuions d'avancer en trébuchant avec notre fardeau, il s'amplifia à tel point qu'il nous fut impossible de l'ignorer.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Howard à voix basse ; et je vis entre les apparitions, nées du brouillard, que son visage avait pris une teinte verdâtre.

« Je ne sais pas, murmurai-je. C'est quelque chose d'horrible. Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Vous ne pouvez pas marcher plus vite ? »

Jusque-là, nous avions lutté contre des horreurs familières, mais le bourdonnement et le ronflement qui s'élevaient derrière nous ne ressemblaient à rien de ce que j'avais jamais perçu sur cette terre. Saisi d'une frayeur atroce, je poussai un cri éperdu :

« Plus vite, Howard, plus vite ! Pour l'amour du ciel, il nous faut sortir de là ! »

Au moment où je parlais, le corps que nous portions s'agita et les lèvres crevassées laissèrent échapper un torrent de paroles incompréhensibles.

« Je marchais entre les arbres et je regardais en l'air. Je ne pouvais pas en voir le sommet. Je regardais en l'air et puis, brusquement, j'ai baissé les yeux et la chose m'a atterri sur les épaules. Elle était toute en jambe – en longues jambes fourmillantes. Elle est allée droit dans ma tête. Je voulais échapper aux arbres, mais je ne le pouvais pas. J'étais seul, dans la forêt, avec cette chose sur le dos, et quand j'ai essayé de courir, les arbres se sont penchés en avant et m'ont fait trébucher. Elle a creusé un trou pour pouvoir entrer. C'est mon cerveau qu'elle veut. Tout à l'heure elle a creusé un trou et maintenant, elle s'est glissée dedans, en rampant, et elle suce, elle suce, elle suce. Elle est aussi froide que de la glace et elle fait le même bruit qu'une grosse, grosse mouche. Mais ça n'est pas une mouche. Ça n'est pas une main. Je me suis trompé quand j'ai dit que c'était une main. On ne peut pas la voir. Je ne l'aurais ni vue ni sentie si elle n'avait fait un trou et n'était entrée dedans. On la voit presque, on la sent presque, et ça veut dire qu'elle est prête à entrer dedans.

— Pouvez-vous marcher, Wells ? Pouvez-vous marcher ? »

Howard avait laissé glisser les jambes de Wells et j'entendais le son râpeux que faisait sa respiration chaque fois qu'il inspirait, tandis qu'il s'efforçait de se débarrasser de son ciré.

« Je crois que oui, sanglota Wells. Mais ça n'a pas d'importance. Elle m'a maintenant. Laissez-moi et sauvez-vous.

— Il faut courir, hurlai-je.

— C'est notre seule chance, cria Howard. Suivez-nous, vous comprenez ? Elles brûleront votre cerveau, si elles vous rattrapent. Il faut que nous courions, mon gars. Suivez-nous ! »

Il avait disparu dans le brouillard, déjà. Wells se secoua pour se libérer et partit à sa suite, comme un homme en transe. Je sentis une horreur plus terrible que la mort m'envahir. Le bruit avait pris une intensité atroce ; je l'avais partout dans les oreilles et pourtant, un instant, je fus incapable de bouger. Le mur de brouillard s'épaississait encore.

« Frank va se perdre ! »

La voix de Wells s'était élevée en un cri de désespoir.

« Nous allons retourner ! »

C'était Howard qui criait, à présent.

« C'est la mort, ou pire encore, mais nous ne pouvons l'abandonner.

— Continuez, leur demandai-je. Elles ne m'auront pas. Sauvez-vous ! »

Dans mon désir de les empêcher de se sacrifier, je me jetai en avant comme un fou. En un instant, j'avais rejoint Howard et lui serrai le bras.

« Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je. Qu'avons-nous à redouter ? »

Le bourdonnement était désormais audible tout autour de nous, mais il n'avait pas gagné en intensité.

« Venez vite ou nous sommes perdus ! me répéta-t-il, hors de lui. Elles ont renversé toutes les barrières. Ce bourdonnement est un avertissement. Nous y sommes sensibles – nous avons été avertis ; mais s'il augmente nous serons perdus. Elles sont en nombre, près du bois Mulligan, et c'est là qu'elles se sont fait sentir. Elles ne font encore que des tentatives – elles cherchent leur route. Plus tard, quand elles auront compris, elles se disperseront. Si seulement nous pouvions atteindre la ferme…

— Nous atteindrons la ferme, affirmai-je, tandis que je m'élançais à travers le brouillard.

— Que Dieu nous aide, si nous n'y parvenons pas ! gémit Howard. »

Comme il avait jeté son ciré, sa chemise était complètement trempée et adhérait de façon alarmante à son corps mince. Il se déplaçait à une allure folle dans cette obscurité, en faisant de grandes enjambées. Loin de nous, nous percevions les cris perçants que poussait Henry Wells. Sans relâche, les cornes de brume gémissaient ;

sans relâche, le brouillard tournoyait et tourbillonnait autour de nous.

Quant au bourdonnement, il continuait. Il paraissait impossible de jamais pouvoir trouver un chemin qui nous menât dans le noir jusqu'à la ferme. La ferme, pourtant, nous la trouvâmes et nous y pénétrâmes en chancelant et en poussant des cris de joie.

« Fermez la porte ! » rugit Howard.

Je m'exécutai.

« Ici, nous sommes en sécurité, je crois, reprit-il. Elles n'ont pas encore atteint cette ferme.

— Qu'est-il arrivé à Wells ? dis-je, à bout de souffle ; et c'est alors que je découvris les traces de pas humides qui menaient à la cuisine. »

Howard les vit aussi. Un bref éclair de soulagement passa dans ses yeux.

« Je suis heureux qu'il soit en sécurité, marmonna-t-il. J'ai eu peur pour lui. »

Soudain, son visage s'assombrit. La cuisine n'était pas éclairée et aucun bruit n'en sortait.

Sans un mot, Howard traversa la pièce et s'enfonça dans l'obscurité. Je me laissai tomber sur une chaise, essuyai l'eau qui me coulait dans les yeux et rejetai mes cheveux en arrière, car ils étaient plaqués en mèches trempées sur mon visage. Je demeurai là un moment, respirant avec peine, mais quand la porte craqua, je frissonnai. Je me souvenais pourtant de l'assurance qu'Howard m'avait donnée : « Elles n'ont pas encore atteint la ferme. Nous sommes en sécurité, ici. »

J'avais, je ne sais pourquoi, confiance en Howard. Il se rendait compte que nous étions menacés par une horreur nouvelle, encore inconnue et, par quelque biais occulte, il avait compris quelles en étaient les limites.

J'avoue cependant que lorsque j'entendis des cris résonner dans la cuisine, la foi que j'avais en mon ami se trouva quelque peu ébranlée. C'étaient des grondements sourds, dont je n'arrivais pas à croire qu'ils eussent pu sortir d'une gorge humaine ; et puis il y avait la voix d'Howard qui s'élevait en protestations indignées.

« Lâchez-moi, vous dis-je ! Êtes-vous complètement fou ? Mon vieux, mon vieux, nous vous avons sauvé ! Non, vous dis-je – lâchez ma jambe. A-a-ah ! »

Lorsque Howard revint en titubant dans la pièce, je me précipitai à sa rencontre et le reçus dans mes bras. Il était couvert de sang de la tête aux pieds et son visage était tout pâle.

« Il est devenu fou furieux, gémit-il. Il était en train de courir partout à quatre pattes, comme un chien. Il m'a sauté dessus et m'a presque tué. Je l'ai repoussé, mais je suis bien mordu. Je l'ai frappé au visage – il a perdu connaissance. Je l'ai peut-être tué. C'est un animal – il fallait que je me défende. »

Je déposai Howard sur le sofa et m'agenouillai à côté de lui, mais il repoussa mon offre d'aide.

« Ne vous occupez pas de moi ! ordonna-t-il. Trouvez une corde, vite, et attachez-le. S'il revient à lui, il faudra nous battre, car nos vies seront menacées. »

Ce qui suivit fut un cauchemar. Je me souviens vaguement d'être allé dans la cuisine avec une corde et d'avoir attaché le pauvre Wells à une chaise ; ensuite je nettoyai et soignai les blessures d'Howard, puis j'allumai un feu dans la cheminée. Je me rappelle aussi avoir téléphoné pour appeler le docteur. Mais tous ces incidents sont confus dans ma mémoire et je n'ai conservé aucun souvenir précis avant l'arrivée de cet homme grave, à la haute taille, au regard plein de bonté et de sympathie, une présence qui avait un pouvoir apaisant aussi fort que l'opium.

Il examina Howard, hocha la tête, puis nous expliqua que ses blessures n'étaient pas graves. Il examina Wells, mais il ne hocha pas la tête. Il expliqua lentement :

« Ses pupilles ne réagissent pas à la lumière. Il va falloir opérer immédiatement. Je vous l'avouerai franchement, je ne crois pas que nous puissions le sauver.

— Cette blessure qu'il porte à la tête, docteur, demandai-je, a-t-elle été produite par une balle ? »

Le docteur fronça les sourcils.

« Elle m'intrigue, dit-il. Bien sûr qu'elle a été produite par une balle, mais elle aurait dû se refermer partiellement. Cela va jusqu'à l'intérieur du cerveau. Vous dites que vous ne savez absolument rien à se sujet. Je vous crois mais je pense qu'il faudrait avertir tout de suite les autorités. Il faudra rechercher quelqu'un pour homicide, à moins que – il fit une pause –, à moins qu'il ne s'agisse d'une blessure qu'il se soit infligée à lui-même. Ce que vous me dites est curieux. Qu'il ait été capable d'errer pendant des heures me paraît incroyable. Et ce qui est manifeste, c'est que cette blessure a été soignée. Il n'y a pas le moindre caillot de sang. »

Il se mit à marcher lentement de long en large.

« Il faut l'opérer ici – tout de suite. Il reste une faible chance. Heureusement, j'ai apporté quelques instruments. Il faut que nous débarrassions cette table et – croyez-vous que vous pourrez me tenir une lampe ? »

Je fis un signe de tête affirmatif.

« Je vais essayer.

— Bien ! »

Le docteur s'employa à tout préparer tandis que je me demandais si je devais ou non téléphoner à la police.

« Je suis convaincu, dis-je enfin, que cette blessure est volontaire. Wells se comportait de façon très bizarre. Si vous le voulez bien, docteur…

— Oui ?

— Nous garderons le silence jusqu'à ce que l'opération soit terminée. Si Wells vit, il aura été inutile d'avoir mêlé le pauvre type à une enquête policière. »

Le docteur hocha la tête.

« Très bien, dit-il. Nous allons l'opérer d'abord, nous prendrons une décision ensuite. »

Howard s'était mis à rire silencieusement sur son divan.

« La police, ricana-t-il tout bas. Et de quelle utilité serait-elle contre les choses du bois Mulligan ? »

Il y avait une qualité tout à fait ironique et lourde de menace dans sa gaieté qui me troublait. Les horreurs que nous avions connues dans le brouillard paraissaient absurdes, impossibles même, en la présence pleine de sang-froid et devant l'esprit scientifique du Dr. Smith, aussi ne voulais-je pas me souvenir d'elles.

Le docteur abandonna ses instruments pour me murmurer à l'oreille :

« Votre ami a un peu de fièvre ce qui, apparemment, le fait un peu délirer. Si vous m'apportez un verre d'eau, je lui donnerai un sédatif. »

Je courus chercher un verre et un instant plus tard Howard dormait profondément.

« Voyons maintenant, dit le docteur, en me tendant la lampe. Il faut que vous la mainteniez bien droite et que vous la déplaciez quand je vous le demanderais. »

La forme blanche, inconsciente, d'Henry Wells était allongée sur la table que le docteur et moi avions débarrassée et je tremblais des pieds à la tête en songeant à ce qui m'attendait.

J'allais devoir rester debout et regarder le cerveau vivant de mon pauvre ami tandis que le docteur s'acharnerait à le décortiquer.

C'est avec des doigts rapides, expérimentés que le docteur lui administra un anesthésique. J'étais bouleversé par la pensée atroce que nous étions en train de commettre un crime, qu'Henry Wells s'y serait opposé avec violence, qu'il aurait préféré mourir. C'est une chose terrible que de mutiler le cerveau d'un homme. Et pourtant, je savais que l'attitude du docteur était au-dessus de tout reproche et que l'éthique de sa profession lui faisait un devoir d'opérer.

« Nous sommes prêts, dit le Dr. Smith. Baissez la lampe. Attention, maintenant ! »

Je vis le scalpel bouger entre ses doigts rapides et compétents. Je regardai un moment puis je détournai la tête. Ce que j'avais vu en un bref coup d'œil m'avait rendu malade et j'étais sur le point de m'évanouir. Ce n'était peut-être qu'un effet de mon imagination mais, tout en fixant le mur, j'avais eu l'impression que le docteur était prêt à s'effondrer. Il n'avait pas émis un son, mais j'étais presque certain qu'il avait fait une horrible découverte.

« Baissez la lampe », dit-il.

Sa voix était enrouée et paraissait sortir du fin fond de sa gorge.

Je baissai la lampe de quelques pouces, sans tourner la tête. Je m'attendais à ce qu'il me fasse des reproches, qu'il m'insulte peut-être, mais il était aussi silencieux que l'homme allongé sur la table. Je savais cependant que ses doigts travaillaient toujours car je les entendais aller et venir. J'entendais ses doigts rapides et agiles aller et venir autour de la tête d'Henry Wells.

Je devins soudain conscient du tremblement qui agitait ma main. Je voulus reposer la lampe ; je sentis que je ne pouvais plus la tenir.

« Avez-vous bientôt terminé ? demandai-je d'une voix chevrotante, en désespoir de cause.

— Tenez cette lampe fermement ! (Le docteur avait hurlé son ordre.) Si vous bougez encore cette lampe, je… je ne le recoudrai pas. Je me moque absolument d'être pendu ! Je ne suis pas un médecin pour les diables ! »

Je ne savais plus que faire. Je pouvais à peine tenir la lampe et la menace du docteur m'horrifiait.

« Faites tout ce qui est en votre possible, lui demandai-je d'une voix hystérique. Donnez-lui une chance de s'en sortir. Il était gentil et bon – autrefois ! »

Un moment le silence régna et je craignis qu'il n'eût pas voulu m'entendre. Je m'attendais à chaque instant à le voir rejeter son scalpel et son éponge, traverser la

pièce et disparaître dans le brouillard. Ce ne fut qu'après avoir entendu ses doigts s'affairer à nouveau que je sus qu'il avait décidé d'accorder une chance, fût-ce aux damnés.

Il était plus de minuit quand le docteur m'annonça que je pouvais reposer la lampe. Je me retournai avec un cri de soulagement et me trouvai face à face avec un visage que je n'oublierai jamais. En trois quarts d'heure, le docteur avait vieilli de dix ans. Ses yeux étaient soulignés de cernes sombres et sa bouche était agitée de contractions nerveuses.

« Il ne vivra pas, dit-il. Il sera mort dans une heure. Je n'ai pas touché au cerveau. Je n'ai rien pu faire. Quand j'ai vu où en étaient les choses… je… je… l'ai recousu aussitôt.

— Qu'avez-vous vu ? » murmurai-je d'une voix faible.

Les yeux du docteur eurent un regard plein d'une crainte indicible.

« J'ai v… j'ai vu… Sa voix se brisa et tout son corps fut pris de tremblements. J'ai vu… oh, la honte brûlante de tout cela… quelque chose de malfaisant qui n'avait pas de forme, qui était informe… »

Soudain, il se redressa et regarda autour de lui avec des yeux hagards.

« Ils vont venir ici pour le réclamer ! cria-t-il. Ils ont posé leur marque sur lui et ils vont venir le chercher. Vous ne devez pas rester ici. Cette maison est vouée à la destruction ! »

Impuissant, je le regardai s'emparer de son chapeau, de sa sacoche et traverser la pièce pour atteindre la porte. Il tira le loquet avec des doigts blanchis et tremblants et un instant sa silhouette mince se découpa contre un rectangle de vapeurs tourbillonnantes.

« Souvenez-vous que je vous ai averti ! » cria-t-il encore ; puis le brouillard l'avala.

Howard était en train de s'asseoir et de se frotter les yeux.

« Un drôle de tour, ça, marmonnait-il. Me droguer exprès ! Si j'avais su que ce verre d'eau…

— Comment vous sentez-vous ? lui demandai-je, tout en le prenant par les épaules et en le secouant avec violence. Croyez-vous que vous puissiez marcher ?

— Vous me droguez et ensuite vous me demandez de marcher ! Frank, vous êtes aussi déraisonnable qu'un artiste. De quoi s'agit-il à présent ? »

Je lui montrai la silhouette silencieuse étendue sur la table.

« On est plus en sécurité dans le bois Mulligan, lui dis-je. Il leur appartient, maintenant. »

Howard se mit debout d'un bond et me secoua le bras.

« Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il. Que savez-vous ?

— Le docteur a vu son cerveau, lui expliquai-je. Et il a vu aussi quelque chose qu'il n'a pas voulu, pas pu me décrire. Mais il m'a dit qu'elles allaient venir le chercher, et je l'ai cru.

— Il faut que nous sortions d'ici tout de suite ! dit Howard. Votre docteur avait raison. Nous sommes mortellement en danger. Le bois Mulligan lui-même – mais il n'est pas nécessaire que nous retournions dans le bois. Il y a votre vedette.

— Il y a la vedette, répétai-je en écho, tandis qu'un faible espoir s'élevait en moi.

— Le brouillard est une menace mortelle, dit Howard d'une voix sévère. Mais la mort en mer est elle-même préférable à cette horreur-ci. »

La maison n'était qu'à une faible distance du bassin, aussi, moins d'une minute plus tard, Howard était assis à l'arrière de la vedette, tandis que je me battais furieusement avec le moteur. Les cornes de brume gémissaient toujours mais il n'y avait pas le moindre feu visible dans le port. Nous ne distinguions plus rien à deux pieds de nos visages. Les apparitions blanches que faisait naître le brouillard étaient à peine perceptibles dans cette obscurité mais, derrière elles, régnait une nuit sans fin, sans lumière et pleine de terreur.

Howard m'adressait la parole.

« Je ne sais pourquoi, mais j'ai l'impression que la mort est en train de rôder là-bas.

— La mort rôde plutôt par ici, lui dis-je, en mettant le moteur en marche. Je crois que je peux éviter les rochers. Il y a très peu de vent et je connais le port.

— Et, bien entendu, nous aurons les cornes de brume pour nous guider, marmonna Howard. Je crois qu'il vaut mieux que nous nous dirigions vers la haute mer. »

J'acquiesçai.

« La vedette ne survivrait pas à une tempête, repris-je, mais je n'ai aucune envie de rester dans le port. Si nous atteignons la haute mer nous serons probablement ramassés par un navire. Ce serait pure folie que de demeurer là où elles peuvent nous atteindre.

— Comment savoir jusqu'où elles peuvent atteindre ? gémit Howard. Que représentent les distances terrestres pour des créatures qui ont traversé l'espace ? Elles envahiront toute la terre. Elles nous détruiront tous complètement.

— Nous discuterons de cela plus tard, lui criai-je, comme le moteur se remettait à tourner en rugissant. Nous allons nous éloigner d'elles autant que nous le pourrons. Peut-être n'ont-elles pas encore *appris* ! Si elles subissent encore des limitations, il nous sera peut-être possible de leur échapper. »

Nous avancions lentement dans la passe et le bruit de l'eau qui s'écrasait contre les bords de la vedette nous procurait un étrange apaisement. Comme je le lui avais proposé, Howard avait pris le gouvernail et faisait lentement virer le bateau.

« Restez droit comme ça ! lui criai-je. Il n'y a aucun danger jusqu'à l'entrée du goulet ! »

Pendant quelques minutes, je restai accroupi au-dessus du moteur, tandis qu'Howard gouvernait en silence. Soudain, il se retourna vers moi et eût un mouvement de joie.

« Je crois que le brouillard se lève », dit-il.

Je fixai l'obscurité devant moi. Il était certain qu'il paraissait moins oppressant et que les spirales blanches que nous n'avions cessé d'y voir monter étaient en train de se transformer en traînées insubstantielles.

« Gardez le cap, criai-je. Nous avons de la chance. Si le brouillard se lève, nous allons voir le goulet. Ayez bien l'œil sur le phare Mulligan. »

On ne saurait décrire la joie qui nous envahit quand nous aperçûmes le phare. Jaune ; éclatant, il inondait l'eau de sa lumière et découpait nettement les contours des grands rochers dressés de part et d'autre du goulet.

« Laissez-moi la barre, m'écriai-je, en me portant rapidement vers lui. C'est un passage délicat, mais maintenant, nous allons nous en tirer brillamment. »

Dans notre excitation, dans notre exaltation, nous avions presque oublié l'horreur que nous avions laissée derrière nous. Je tenais le gouvernail et souriais, confiant, tandis que nous filions sur l'eau noire. Les rochers se rapprochaient rapidement. Vint le moment où leur masse énorme nous domina.

« Nous y arriverons certainement ! » criai-je.

Nulle réponse pourtant ne me parvint de la part d'Howard. Je l'entendis s'étrangler, puis suffoquer.

« Qu'y a-t-il ? » lui demandai-je brusquement ; puis, je me retournai et le vis tassé par la terreur sur le moteur. Il me tournait le dos, mais je savais d'instinct dans quelle direction se portait son regard.

Le rivage lointain que nous avions quitté était embrasé comme par un coucher de soleil flamboyant. Le bois Mulligan brûlait. De grandes flammes jaillissaient des arbres les plus hauts et un épais rideau de fumée noire se déroulait lentement vers l'est, masquant les rares feux qui brillaient encore dans le port.

Mais ce ne fut pas la vue des flammes qui me fit pousser un cri de peur et d'horreur. Ce fut la forme qui planait au-dessus des arbres, la forme énorme et floue qui allait et venait lentement dans le ciel.

Dieu sait que je tentai de me persuader que je ne voyais rien. Je tentai de me persuader que la forme n'était qu'une ombre projetée par les flammes et je me souviens que j'étreignis le bras d'Hward pour le rassurer.

« Le bois sera complètement détruit, lui criai-je, et ces choses abominables seront détruites avec lui. »

Mais quand Howard se retourna et secoua la tête, je compris que la chose vague et informe qui planait au-dessus des arbres était plus qu'une ombre.

« Si nous la voyons nettement, nous sommes perdus ! m'avertit-il, la voix vibrante de terreur. Priez qu'elle demeure floue ! »

Elle est plus vieille que le monde, pensai-je, plus ancienne que toute religion. Avant l'aube de la civilisation, les hommes s'agenouillaient en adoration devant elle. Elle est le symbole originel. Elle est présente dans toutes les mythologies. Peut-être, en un passé obscur, il y a des milliers et des milliers d'années de cela, a-t-elle servi à repousser des envahisseurs. Je combattrai la forme avec un haut et terrible mystère.

Un calme étrange m'envahit. Je savais que j'avais à peine une minute pour agir, que bien plus que nos vies se trouvait en danger, mais je ne tremblai pas. Je glissai calmement la main derrière le moteur et j'en tirai une certaine quantité d'étoupe.

« Howard, demandai-je, enflammez une allumette. C'est notre seul espoir. Il faut que vous enflammiez tout de suite une allumette. »

Pendant ce qui me parut plusieurs éternités, Howard me dévisagea sans comprendre. Soudain, la nuit s'emplit de son rire.

« Une allumette ! s'exclama-t-il, tout en riant aux éclats. Une allumette pour chauffer nos petits cerveaux ! Oui, nous aurons bien besoin d'une allumette.

— Ayez confiance en moi ! suppliai-je. Il le faut – c'est notre seul espoir. Frottez vite une allumette.

— Je ne comprends pas ! »

Howard avait retrouvé son calme, mais sa voix vibrait encore.

« J'ai pensé à quelque chose qui pourrait nous sauver. Je vous en prie, mettez-moi le feu à cette étoupe. »

Lentement, il hocha la tête. Je ne lui avais rien expliqué mais je sentis qu'il avait deviné ce que je voulais faire. Il avait souvent une intuition presque surnaturelle. Les doigts tremblants, il sortit une allumette et la frotta.

« Soyez hardi, dit-il. Montrez-leur que vous n'avez pas peur. Faites le signe hardiment. »

Au moment où l'étoupe prit feu, la forme se détacha au-dessus des arbres avec une netteté effrayante.

J'élevai le coton enflammé et le passai rapidement devant mon corps en suivant une ligne droite. Je le levai ensuite au niveau de mon front et l'abaissai jusqu'à mes genoux.

En un instant, Howard s'était emparé du brandon et répétait le signe. Il fit deux croix, l'une devant son corps, l'autre face à l'obscurité, en tenant la torche à bout de bras.

Je fermai les yeux un moment mais je percevais encore la présence de la forme au-dessus des arbres. Lentement, sa silhouette devint moins nette, plus énorme et plus confuse – et quand j'ouvris les yeux, elle s'était évanouie. Je ne vis plus que la forêt en flammes et les ombres que projetaient les grands arbres.

L'horreur avait disparu, mais je ne bougeai pas. Je demeurai comme une figure de pierre, les yeux rivés à l'eau noire. Il me sembla soudain que quelque chose éclatait dans ma tête. Tout tournoya en moi jusqu'au vertige et je m'effondrai contre le bord.

Je serais tombé si Howard ne m'avait saisi aux épaules.

« Nous sommes sauvés ! cria-t-il. Nous en sommes venus à bout.

— J'en suis heureux », dis-je. J'étais pourtant trop épuisé pour me réjouir vraiment. Mes jambes plièrent sous moi et ma tête partit en avant. Tous les spectacles de la terre furent absorbés par une obscurité miséricordieuse.

II

Howard écrivait quand je pénétrai dans la pièce.

« Comment va cette histoire ? » lui demandai-je.

Il ignora un moment ma question. Puis, il se retourna lentement et me fit face. Il avait les yeux cernés et sa pâleur était inquiétante.

« Elle ne va pas bien, dit-il enfin. Elle ne me satisfait pas. Il y a des problèmes qui m'échappent encore. Je n'ai pas été capable de saisir toute l'horreur de la chose du bois Mulligan. »

Je m'assis et allumai une cigarette.

« Je voudrais que vous m'expliquiez cette horreur, lui dis-je. Depuis trois semaines j'attends que vous parliez. Je sais que vous possédez un certain nombre d'éléments que vous me cachez. Qu'était la chose humide et spongieuse qui a atterri sur la tête de Wells dans le bois ? Pourquoi avons-nous entendu un bourdonnement tandis que nous fuyions dans le brouillard ? Que signifiait la forme que nous avons vue planer au-dessus des arbres ? Et pourquoi, au nom du ciel, cette horreur ne s'est-elle pas répandue partout comme nous l'avons craint ? Qu'est-ce qui l'en a empêchée ? Howard, que croyez-vous qu'il soit vraiment arrivé au cerveau de Wells ? Son corps a-t-il été brûlé avec la ferme ou sont-elles venues le *réclamer* ? Et le second corps trouvé dans le bois Mulligan – cette maigre horreur noircie, à la tête profanée – comment expliquez-vous sa présence ? »

(Deux jours après l'incendie, on avait découvert un squelette dans le bois Mulligan. Seuls, quelques lambeaux de chair carbonisée adhéraient encore aux ossements, mais la calotte du crâne manquait.)

Il se passa encore beaucoup de temps avant qu'Howard n'ouvrit à nouveau la bouche. Il demeura assis, tête baissée, feuilletant un bloc-notes, et tout son corps agité de tremblements. Il leva enfin les yeux. Il y brillait une lueur éperdue et ses lèvres étaient toutes blanches.

« Oui, dit-il. Nous allons parler de cette horreur ensemble. La semaine dernière je ne voulais pas en parler. Cela me paraissait trop atroce pour pouvoir être traduit par des mots. Mais je ne trouverai jamais la paix ni le repos avant de l'avoir insérée dans une histoire, tant que je ne parviendrai pas à faire sentir et voir à mes lecteurs cette épouvantable, cette indicible chose. Je ne peux pourtant l'écrire avant d'être moi-même indiscutablement convaincu que je comprends tout cela. Cela m'aidera peut-être d'en parler.

» Vous m'avez demandé ce qu'était la chose humide qui était tombée sur la tête de Wells. Je crois qu'il s'agissait d'un cerveau humain – de l'essence d'un cerveau humain, extraite par un trou, ou des trous, de la tête d'un homme. Je crois que le cerveau était extrait par d'imperceptibles degrés, puis reconstitué par l'horreur. Je crois qu'elle utilisait les cerveaux humains dans un but qui lui était propre – pour en apprendre quelque chose, peut-être. À moins qu'elle n'ait fait que jouer avec les cerveaux. Le corps noirci, mutilé du bois Mulligan ? C'était celui de la première victime, un pauvre imbécile qui avait dû s'égarer parmi ces grands arbres. Je soupçonne assez les arbres de lui avoir apporté leur aide. Je crois que l'horreur pouvait leur accorder une étrange vie. De toute manière, le pauvre type avait perdu son cerveau. L'horreur le lui avait volé et jouait avec puis, par pur accident, elle l'a laissé tomber. Elle l'a fait tomber sur la tête de Wells. Wells prétendait que le long bras mince et blanc qu'il avait aperçu cherchait quelque chose qu'il avait perdu. Bien entendu, Wells n'avait pas vraiment vu le bras de manière objective mais l'horreur, qui est sans forme ni couleur, avait déjà pénétré dans son cerveau et s'était revêtue de pensée humaine.

» Quant au bourdonnement que nous avons entendu et à la forme que nous avons cru voir au-dessus de la forêt en flammes – c'était l'horreur elle-même qui tentait de se faire sentir, cherchait à briser les barrières, à entrer dans nos cerveaux et à se revêtir de nos pensées. Elle a bien failli nous avoir. Si nous avions vu le bras blanc, nous aurions été perdus. »

Howard marcha jusqu'à la fenêtre. Il tira les rideaux et contempla un moment le port encombré et les grandes constructions blanches qui se dressaient très haut devant la lune. Il ne détachait pas son regard du profil que le bas de Manhattan découpait sur le ciel. Les escarpements des hauteurs de Brooklyn se dessinaient dans l'ombre, tout à fait à ses pieds.

« Pourquoi n'ont-elles pas fait notre conquête ? s'écria-t-il. Elles auraient pu nous détruire totalement. Elles auraient pu nous balayer tous de la terre – toute notre richesse, toute notre puissance se seraient effondrées devant elles. »

Je frissonnai.

« Oui…, pourquoi ces horreurs ne se sont-elles pas répandues ? » demandai-je.

Howard haussa les épaules.

« Je l'ignore. Peut-être ont-elles découvert que les cerveaux humains étaient trop insignifiants, trop absurdes pour qu'elles s'en soucient. Peut-être avons-nous cessé de les amuser. Peut-être se sont-elles lassées de nous. Il est concevable aussi que le

signe ait pu les détruire – ou qu'il les ait renvoyées dans l'espace. Je crois qu'elles sont déjà venues il y a des millions d'années, qu'elles ont été effrayées et chassées alors par le signe. Quand elles ont découvert que nous n'avions pas oublié l'usage du signe, il est possible qu'elles aient fui, prises de terreur. Il est certain qu'il n'y a pas eu de manifestation de leur part depuis trois semaines. Je crois qu'elles ont disparu.

— Et Henry Wells ? demandai-je.

— Eh bien, on n'a pas retrouvé son corps. J'imagine qu'elles étaient allées le chercher.

— Et vous avez sincèrement l'intention de mettre cette – cette obscénité dans une histoire ? Oh, mon Dieu ! Toute cette affaire est si impossible, si inouïe, que je n'arrive pas à y croire. N'avons-nous pas rêvé tout cela ? Sommes-nous jamais allés à Partridgeville ? Sommes-nous demeurés assis dans une vieille maison et avons-nous débattu de choses effrayantes tandis que le brouillard s'élevait en spirales autour de nous ? Avons-nous marché dans ce bois maudit ? Les arbres étaient-ils vraiment vivants et Henry Wells courait-il sur les mains et les genoux comme un loup ? »

Howard alla s'asseoir en silence et retroussa sa manche. Il me tendit son bras.

« Pouvez-vous réfuter l'existence de cette cicatrice ? dit-il. Ce sont les marques qu'a laissées la bête qui m'a attaqué. L'homme-bête qui était Henry Wells. Un rêve ? Je me couperais tout de suite ce bras au niveau du coude si vous réussissiez à me convaincre qu'il ne s'agissait que d'un rêve. »

J'allai à la fenêtre et y demeurai longtemps à regarder Manhattan. Voilà, pensai-je, quelque chose de substantiel. Il est absurde d'imaginer que n'importe quoi pourrait réussir à le détruire. Il est absurde d'imaginer que l'horreur ait été vraiment aussi terrible qu'elle nous l'a semblé, à Partridgeville. Il faut que je persuade Howard de ne rien écrire à son sujet. Nous devons, l'un comme l'autre, tenter de l'oublier.

Je revins à l'endroit où il s'était assis et posai ma main sur son épaule.

« Vous allez abandonner l'idée de l'insérer dans une histoire, n'est-ce pas ? l'exhortai-je, doucement.

— Jamais ! Il s'était levé et ses yeux brillaient de colère. Croyez-vous que je vais abandonner maintenant que j'ai presque réussi à la saisir ? Je vais écrire une histoire qui pénétrera jusqu'au cœur le plus intime d'une horreur qui n'a ni forme ni substance mais qui est plus redoutable qu'une ville frappée de la peste au moment où les cadences du glas sonnent la fin de tout espoir. Je surpasserai Poe. Je surpasserai tous les maîtres.

— Surpassez-les donc et soyez damné par-dessus le marché, lui dis-je, d'un ton irrité. C'est sur cette pente que l'on rencontre la folie, mais il est inutile de discuter avec vous. Votre égoïsme est trop monstrueux. »

Je tournai les talons et sortis rapidement de la pièce. En descendant l'escalier, il me vint à l'esprit que je m'étais ridiculisé en exprimant mes craintes mais, alors même que je descendais, je ne pouvais m'empêcher de jeter des coups d'œil pleins d'appréhension par-dessus mon épaule comme si je m'étais attendu à ce qu'un grand bloc de pierre ne tombât d'en haut et ne vînt m'écraser contre le sol. Il devrait oublier cette horreur, me dis-je. Il devrait la chasser de son esprit. Il va devenir fou s'il écrit quelque chose à son sujet.

Trois jours passèrent avant que je ne revoie Howard.

« Entrez, me dit-il, d'une voix curieusement enrouée, quand je frappai à la porte. »

Je le trouvai en robe de chambre et en pantoufles et je compris, dès que je le vis, qu'il était plein d'allégresse.

« J'ai gagné, Frank ! s'écria-t-il. J'ai pu reproduire la vibrante horreur qui a mangé le cerveau du pauvre Wells. »

Sans me laisser le temps de reprendre haleine, il m'avait mis entre les mains un volumineux manuscrit.

« Lisez ça, Frank, m'ordonna-t-il. Asseyez-vous tout de suite et lisez ça ! »

J'allai jusqu'à la fenêtre et pris place sur le canapé. Je restai là, oubliant tout ce qui n'était pas les feuilles dactylographiées placées devant moi. J'avoue que j'étais dévoré de curiosité. Je n'avais jamais douté du pouvoir d'Howard. Avec de simples mots il opérait des miracles ; des souffles venus de l'inconnu passaient sur ses pages et des choses disparues depuis avant la création de la terre revenaient se soumettre à ses ordres. Mais lui-même était-il parvenu à suggérer l'horreur que nous avions rencontrée ? Avait-il su ne serait-ce qu'indiquer la chose répugnante et rampante qui s'était attribué le cerveau d'Henry Wells ?

Je lus l'histoire d'un bout à l'autre. Je la lus lentement, tout en me cramponnant aux coussins posés près de moi, tant était violent mon dégoût. Dès que je l'eus terminée, Howard s'en empara. Il avait sans doute deviné mon désir de la déchirer en mille morceaux.

« Qu'en pensez-vous ? s'écria-t-il, plein d'une joie triomphante.

— C'est absolument atroce ! m'exclamai-je. Cela viole des régions secrètes de

l'âme qu'il faudrait ne jamais toucher.

— Mais vous me concéderez que j'ai réussi à rendre cette horreur convaincante ? »

J'acquiesçai d'un signe de tête et tendis la main pour prendre mon chapeau.

« Vous l'avez rendue si convaincante que je ne puis demeurer plus longtemps ici et en discuter avec vous. Je vais aller marcher jusqu'au matin. Je vais aller marcher jusqu'à ce que je sois trop fatigué pour me soucier de quoi que ce soit, pour penser, ou pour me souvenir.

— C'est une très grande histoire ! » me cria-t-il, mais je sortis dans l'escalier et quittai la maison sans lui avoir répondu.

III

Il était plus de minuit quand le téléphone sonna. Je reposai le livre que j'étais en train de lire et décrochai le récepteur.

« Allô ! qui est à l'appareil ? demandai-je.

— Frank, c'est Howard ! (La voix avait un timbre étrangement aigu.) Venez aussi vite que vous le pourrez. *Elles sont revenues !* Et Frank, le signe est impuissant. J'ai essayé de faire le signe, mais le bourdonnement devient de plus en plus intense et une forme vague… »

La voix d'Howard s'était malheureusement perdue dans le lointain.

Je hurlai dans le récepteur :

« Courage, mon vieux ! Ne les laissez pas soupçonner que vous avez peur. Faites et refaites le signe. J'arrive tout de suite. »

La voix d'Howard me parvint à nouveau, sur un ton plus enroué, cette fois :

« La forme devient de plus en plus claire. Et je ne peux rien faire ! Frank, j'ai perdu le pouvoir de faire le signe. J'ai renoncé à tous mes droits à la demande de la protection du signe. Je suis devenu un prêtre du *diable*. Cette histoire – je n'aurais pas dû écrire cette histoire.

— Montrez-leur que vous n'avez pas peur ! lui criai-je.

— Je vais essayer ! Je vais essayer ! Ah, mon Dieu ! La forme est… »

Je n'attendis pas d'en entendre davantage. Je saisis en toute hâte mon chapeau et mon manteau, descendis l'escalier en courant et me ruai dans la rue. Comme

j'atteignais le bord du trottoir, une faiblesse me prit. Je m'accrochai à un lampadaire pour ne pas tomber et fis des signes désespérés à un taxi qui passait. Heureusement, le chauffeur m'aperçut. La voiture s'arrêta, je m'avançai en chancelant sur la chaussée et j'y montai. « Vite ! criai-je. Emmenez-moi au 10, Brooklyn Heights !

— Oui, monsieur. Fait froid, cette nuit, non ?

— Froid ! m'exclamai-je. Il va sûrement faire froid quand elles pénétreront. Il va sûrement faire froid quand elles se mettront à… »

Le chauffeur me dévisagea avec stupéfaction.

« Ça va, monsieur, dit-il. On va vous ramener à la maison, n'vous en faites pas, monsieur. Brooklyn Heights, c'est ça que vous avez dit, monsieur ?

— Brooklyn Heights, grognai-je, et je me laissai aller contre les coussins. »

Tandis que la voiture prenait de la vitesse, j'essayai de ne pas penser à l'horreur de ce qui m'attendait. Je me raccrochai désespérément aux moindres choses. Il est concevable, pensai-je, qu'Howard soit pris en ce moment d'un accès de folie. Comment l'horreur l'aurait-elle découvert parmi tant de millions de gens ? Il ne peut se faire qu'*elles*, elles aient délibérément cherché à le trouver. Il ne peut se faire qu'elles l'aient délibérément choisi parmi ces multitudes. Il est trop insignifiant – tous les êtres humains sont trop insignifiants. Elles ne tenteraient jamais d'appâter des êtres humains de façon délibérée. Elles n'essayeraient jamais de façon délibérée de jeter le filet pour prendre des êtres humains – et pourtant, elles sont allées trouver Henry Wells. Mais qu'a dit Howard ? « Je suis devenu un prêtre du diable. » Pourquoi pas leur prêtre ? Et si Howard était devenu leur prêtre sur la terre ? Et si le fait d'écrire cette histoire avait fait de lui leur prêtre ?

Cette pensée était un véritable cauchemar pour moi et je la repoussai avec violence. *Il va avoir le courage de leur résister*, me dis-je. *Il va leur montrer qu'il n'a pas peur*.

« On y est, monsieur. Je vous aide à entrer, monsieur ? »

La voiture s'était arrêtée et je gémis quand je me rendis compte que j'étais sur le point de pénétrer dans ce qui allait peut-être me servir de tombe. Je descendis sur le trottoir et tendis au chauffeur toute la monnaie que je possédais. Il me regarda, l'air stupéfait.

« Vous me donnez beaucoup trop. Tenez, monsieur… »

Je le renvoyai d'un signe de la main et montai à toute vitesse vers la terrasse de la maison. Tandis que je glissai une clé dans la serrure, je l'entendis bougonner.

« Bien l'ivrogne le plus cinglé que j'aie jamais vu ! Il me donne quatre dollars pour lui faire faire dix blocs, et il ne veut ni merci ni rien…

— Je suis là, Howard ! Pouvez-vous descendre ? »

Pas de réponse. J'attendis peut-être dix secondes, mais pas un bruit ne me parvint de la pièce du haut.

« Je monte ! » criai-je en désespoir de cause et je m'engageai dans l'escalier. Je tremblai des pieds à la tête. Elles l'ont pris, pensai-je. Je suis arrivé trop tard. Peut-être ferais-je mieux de ne pas – grand Dieu, qu'est-ce que c'était que ça ?

J'étais incroyablement terrifié. On ne pouvait se méprendre sur ce bruit. Dans la pièce du dessus, quelqu'un s'était lancé avec volubilité dans une plaidoirie et poussait de grands cris, au comble de l'angoisse. Était-ce la voix d'Howard que j'entendais ? Je ne pouvais saisir que quelques mots. « Rampant – brr ! Rampant – brr ! Oh, ayez pitié ! Froid et clai-air. Rampant – brr ! Dieu du ciel ! »

J'atteignis le palier, et quand les supplications s'élevèrent jusqu'à n'être plus que des cris rauques, je me laissai tomber à genoux et fis sur mon corps, sur le mur près de moi, puis en l'air – le signe. Je fis le signe originel qui nous avait sauvés dans le bois Mulligan, mais cette fois, je le fis bien maladroitement, non avec du feu, mais avec des doigts qui tremblaient et s'accrochaient à des vêtements, et je le fis sans courage ni espoir, je le fis sombrement, avec la conviction que plus rien ne pouvait me sauver.

Je me relevai ensuite rapidement et achevai de monter l'escalier. Je priai pour qu'elles s'emparent de moi rapidement, que mes souffrances soient brèves, sous les étoiles.

La porte de la chambre d'Howard était entrouverte. Dans un effort prodigieux, je tendis la main et saisis le bouton. Lentement, je la repoussai vers l'intérieur.

Un instant, je ne vis que la forme immobile d'Howard, étendue sur le sol. Il était allongé sur le dos. Ses genoux étaient ramenés contre sa poitrine et il avait levé une main devant son visage, la paume tournée vers l'extérieur, comme pour éviter une vision insoutenable.

En entrant dans la pièce, j'avais délibérément baissé les yeux pour réduire mon champ de vision. Je n'apercevais que le plancher et la partie inférieure de la pièce. Je ne voulais pas lever les yeux. Je les avais tenus baissés pour me protéger, car je redoutais ce qu'il pouvait y avoir dans la pièce.

Je ne voulais pas lever les yeux, mais il y avait dans cette chambre des forces, des puissances à l'œuvre, auxquelles je ne pouvais résister. Je savais que si je portais plus haut mon regard, il était possible que l'horreur me détruisit, mais je n'avais pas le choix.

Lentement, avec difficulté, je levai les yeux et regardai de l'autre côté de la pièce. Il eût été préférable pour moi, je crois, de m'être aussitôt précipité en avant et de m'être livré à la chose qui se dressait, là, devant moi. La vision de cette terrible forme voilée de sombre s'interposera entre les plaisirs du monde et moi aussi longtemps que je serai de ce monde.

Elle s'élevait du plancher jusqu'au plafond et répandait une lumière aveuglante. Et, transpercées par les rayons, les pages de la nouvelle d'Howard tourbillonnaient dans tous les sens.

Au centre de la pièce, entre le plancher et le plafond, les pages tourbillonnaient dans tous les sens et la lumière consumait chaque feuille en la transperçant, puis descendant en spirales, ses rayons pénétraient dans le cerveau de mon pauvre ami. À l'intérieur de sa tête, la lumière se déversait en un flot continu, et au-dessus de lui, le Maître de la Lumière se déplaçait en faisant osciller sa masse tout entière. Je hurlai et me couvris les yeux des mains, mais le Maître continuait toujours à se déplacer – d'arrière en avant, d'arrière en avant. Et toujours la lumière se déversait dans le cerveau de mon ami.

Alors, de la bouche du Maître, sortit un son absolument atroce… J'avais oublié le signe que j'avais fait par trois fois, plus bas, dans l'obscurité. J'avais oublié le haut et terrible mystère en face duquel tous les envahisseurs avaient été impuissants. Mais quand je le vis se former dans la pièce, se former de manière immaculée, avec une terrible intégrité, au-dessus de la lumière qui se déversait vers le sol, je sus que j'étais sauvé.

J'éclatai en sanglots et tombai à genoux. La lumière faiblit, et le Maître se recroquevilla sous mes yeux.

Alors, des murs, du plafond, du plancher, jaillit une flamme – la flamme blanche, purificatrice qui consume, qui dévore et qui détruit à jamais.

Mais mon ami était mort.

LES CHIENS DE TINDALOS

The Hounds of Tindalos – 1929

Par Franck Belknap Long.
Traduction par Claude Gilbert.

I

« Je suis heureux que vous soyez venu », dit Chalmers.

Il était assis près de la fenêtre et son visage était très pâle. Deux longues bougies pleuraient près de son coude et projetaient une lueur ambrée et souffreteuse sur son long nez et son menton un peu fuyant. Chalmers ne supportait pas qu'il y eût quoi que ce fût de moderne dans son appartement. Il avait l'âme d'un ascète médiéval et préférait les manuscrits enluminés aux automobiles, le rictus des gargouilles de pierre aux radios et aux machines à calculer.

En traversant la pièce pour gagner le divan qu'il avait débarrassé pour moi, je jetai un coup d'œil sur son bureau et m'étonnai de découvrir qu'il était en train d'étudier les formules mathématiques d'un célèbre physicien contemporain et qu'il avait couvert plusieurs feuillets d'un mince papier jaune de curieuses figures géométriques.

« Einstein et John Dee sont d'étranges auteurs de chevet », remarquai-je, comme mon regard allait des courbes aux soixante ou soixante-dix ouvrages curieux que comprenait son étrange petite bibliothèque. Plotin et Emmanuel Moscopulus, saint Thomas d'Aquin et Frenicle de Bessy se côtoyaient sur les sombres rayons d'ébène, tandis que les chaises, la table et le bureau étaient jonchés de libelles consacrés à la sorcellerie, à l'envoûtement et à la magie noire tels qu'ils étaient pratiqués au Moyen Âge, ainsi qu'à toutes ces choses valeureuses et enchanteresses que le monde moderne a répudiées.

Chalmers me sourit de manière engageante et me tendit une cigarette russe sur un plateau curieusement gravé.

« C'est aujourd'hui seulement, me dit-il, que nous découvrons que les vieux alchimistes et les sorciers avaient vu juste deux fois sur trois, alors que nos biologistes et nos matérialistes se trompent neuf fois sur dix.

— Vous vous êtes toujours moqué de la science moderne, répliquai-je, sur un ton légèrement impatient.

— Du dogmatisme scientifique, simplement, répondit-il. J'ai toujours été un rebelle, un champion de l'originalité et des causes perdues ; c'est pourquoi j'ai choisi de répudier les conclusions des biologistes contemporains.

— Et Einstein ? demandai-je.

— Un prêtre des mathématiques transcendantales, murmura-t-il avec respect. Un mystique profond et un explorateur du grand *soupçonné*.

— Vous ne méprisez donc pas totalement la science.

— Bien sûr que non, affirma-t-il. Je me défie simplement du positivisme scientifique des cinquante dernières années, le positivisme de Haeckel, de Darwin et de M. Bertrand Russell. Je crois que les biologistes ont lamentablement échoué dans leur tentative d'explication du mystère de l'origine et de la destinée humaines.

— Donnez-leur le temps », ripostai-je.

Les yeux de Chalmers brillèrent.

« Mon ami, fit-il à voix basse, votre jeu de mots est sublime. Donnez-leur *le temps*. C'est précisément ce que je voudrais faire. Mais le biologiste moderne se moque du temps. Il en a la clé, mais il refuse de s'en servir. Que savons-nous du temps, à vrai dire ? Einstein estime qu'il est relatif, qu'il peut être interprété en terme d'espace, d'espace courbe. Mais faut-il que nous en demeurions là ? Au moment où les mathématiques nous font défaut, ne pouvons-nous poursuivre en faisant appel à l'intuition ?

— Vous vous engagez sur un terrain dangereux, répliquai-je. C'est là un piège qu'un véritable chercheur s'efforce d'éviter. C'est d'ailleurs pourquoi la science moderne a progressé avec tant de lenteur. Elle n'accepte rien qui ne puisse être démontré. Mais vous…

— Je prendrai du haschisch, de l'opium, toutes sortes de drogues. Je me ferai l'émule des sages de l'Orient. Et alors, peut-être appréhenderai-je…

— Quoi ?

— La quatrième dimension.

— Sottises théosophiques !

— Peut-être. Mais je crois que les drogues amplifient la conscience humaine. William James le croyait aussi. Et j'en ai découvert une nouvelle.

— Une nouvelle drogue ?

— Des alchimistes chinois s'en sont servi il y a des siècles, mais elle est virtuellement inconnue en Occident. Ses propriétés occultes sont stupéfiantes. Grâce à elle et aux connaissances mathématiques que je possède, je crois qu'il m'est possible de *reculer dans le temps*.

— Je ne comprends pas.

— Le temps n'est que notre perception imparfaite d'une autre dimension de l'espace. Le temps et le mouvement sont l'un et l'autre des illusions. Tout ce qui a existé depuis le début du monde *existe à l'heure actuelle*. Les événements qui se sont produits il y a des siècles sur cette planète continuent à exister dans une autre dimension de l'espace. Des événements qui se produiront dans des siècles *existent déjà*. Nous ne pouvons percevoir leur existence parce que nous sommes incapables de pénétrer dans la dimension de l'espace qui les contient. Les êtres humains, tels que nous les connaissons, ne sont que de simples fractions, des fractions infiniment petites d'un tout énorme. Chaque être humain est lié à *toute* la vie qui l'a précédé sur cette planète. Tous ses ancêtres font partie de lui. Seul, le temps le sépare de ses devanciers et le temps est une illusion, il n'existe pas.

— Je crois que je comprends, murmurai-je.

— Il suffira, pour mon dessein, que vous vous formiez une idée très générale de ce que je souhaite atteindre. Je désire arracher de mes yeux les voiles de l'illusion dont le temps les a couverts pour voir *le commencement et la fin*.

— Et vous croyez que cette nouvelle drogue va vous y aider ?

— J'en suis certain. Mais j'ai besoin que vous m'aidiez. J'ai l'intention de prendre cette drogue dès maintenant. Je ne peux plus attendre. Il *faut* que je voie. »

Une lueur étrange s'était allumée dans ses yeux.

« Je vais reculer, reculer dans le temps. »

Il se leva et se dirigea vers la cheminée. Quand il se retourna vers moi, il tenait dans le creux de la main une petite boite carrée qu'il avait prise sur la tablette.

« J'ai là cinq pilules de la drogue liao. Le philosophe chinois Lao-Tseu l'utilisait et c'est sous son influence qu'il aurait eu la vision du tao. Le tao est la force la plus mystérieuse du monde ; il cerne et anime toutes choses ; il comprend l'univers visible et tout ce que nous appelons la réalité. Celui qui appréhende les mystères du tao voit clairement tout ce qui a été et tout ce qui sera.

— Allons donc !

— Le tao ressemble à un grand animal allongé, immobile, et son grand corps renferme tous les mondes de notre univers, le passé, le présent, et le futur. Nous ne voyons que des parties de ce grand monstre à travers une fente que nous appelons le temps. En m'aidant de cette drogue, je vais élargir la fente. Je contemplerai la grande figure de la vie, la grande bête étendue dans sa totalité.

— Et que voulez-vous que je fasse ?

— Que vous observiez, mon ami. Que vous observiez et que vous preniez des notes. Si je recule trop loin, il vous faudra me rappeler à la réalité. Vous pourrez me rappeler en me secouant avec violence. Si j'ai l'air de ressentir une douleur physique aiguë, il vous faudra me rappeler aussitôt.

— Chalmers, dis-je, je voudrais bien que vous ne tentiez pas cette expérience. Vous prenez des risques terribles. Je ne crois pas qu'il existe de quatrième dimension et je refuse tout net de croire en l'existence du tao. En outre, je ne suis pas d'accord sur le fait que vous expérimentiez des drogues inconnues.

— Je connais les propriétés de cette drogue. Je sais précisément comment elle affecte la bête humaine et je connais ses dangers. Le risque ne réside pas dans l'absorption de la drogue. La seule crainte que j'éprouve, c'est de m'égarer dans le temps. Vous comprenez, je vais aider la drogue. Quand j'avalerai cette pilule, j'accorderai toute mon attention aux symboles géométriques et algébriques que j'ai relevés sur ce papier. »

Il souleva la feuille couverte de figures qu'il avait posée sur ses genoux.

« Je préparerai mon esprit à un voyage dans le temps. J'approcherai la quatrième dimension avec un esprit conscient avant de prendre la drogue, ce qui me permettra d'user de pouvoirs occultes de perception. Avant de pénétrer dans le monde de rêve du mystique de l'Orient, j'acquerrai toute l'assistance mathématique que peut m'offrir la science moderne. Cette connaissance mathématique, cette approche consciente d'une véritable appréhension de la quatrième dimension du temps complétera l'œuvre de la drogue. La drogue m'ouvrira de nouveaux horizons stupéfiants – la préparation mathématique me permettra de les comprendre intellectuellement. J'ai souvent eu conscience de l'existence d'une quatrième dimension, en rêve, et cela, de façon affective, intuitive, mais je n'ai jamais été capable de me souvenir, une fois éveillé, des splendeurs occultes qui m'avaient été brièvement révélées.

» Avec votre assistance, pourtant, je crois que je vais pouvoir les retrouver. Vous allez noter tout ce que je dirai quand je serai sous l'influence de la drogue. Quelle que soit l'étrangeté ou l'incohérence de mes paroles, vous n'omettrez rien. Quand je me

réveillerai, je serai peut-être en mesure de fournir la clé de tout ce qui vous semblera mystérieux ou incroyable. Je ne suis pas certain de réussir, mais si j'y parviens – ses yeux avaient un éclat étrange –, *le temps n'existera plus pour moi !* »

Brusquement, il s'assit.

« Je vais commencer tout de suite cette expérience. Allez-vous placer près de cette fenêtre, là-bas, s'il vous plaît, et observez-moi. Vous avez un stylo ? »

Je hochai la tête, l'air sombre, et tirai un Waterman vert pâle de la poche supérieure de ma veste.

« Et un bloc, Frank ? »

Je grognai et sortis un agenda.

« Je désapprouve au plus haut point cette expérience, murmurai-je. Vous prenez un risque effrayant.

— Ne soyez ni aussi craintif ni aussi stupide, m'admonesta-t-il. Rien de ce que vous pourrez me dire ne m'arrêtera désormais. Je vous prie de garder le silence tandis que j'étudie ces figures. »

Il prit sa feuille et en examina les figures avec attention. Je regardai la pendule posée sur le dessus de la cheminée qui égrenait les secondes et une angoisse étrange m'étreignit le cœur au point que je suffoquai.

Brusquement, la pendule se tut et c'est à cet instant précis que Chalmers avala la drogue.

Je me levai vivement et m'approchai de lui, mais ses yeux me supplièrent de ne pas intervenir.

« La pendule s'est arrêtée, murmura-t-il. Les forces qui la contrôlent approuvent cette expérience. *Le Temps* s'est arrêté et j'ai avalé la drogue. Je prie le Seigneur afin qu'il fasse que je ne m'égare pas. »

Il ferma les yeux et se renversa sur le sofa. Tout le sang avait quitté son visage et sa respiration était devenue pénible. Il était clair que la drogue agissait avec une rapidité extraordinaire.

« Il commence à faire sombre, dit-il tout bas. Notez cela. Il commence à faire sombre et les objets de cette pièce sont en train de disparaître. Je les discerne encore un peu à travers mes paupières mais ils s'évanouissent rapidement. »

Je secouai mon stylo pour y faire venir l'encre et écrivit rapidement en sténo, tandis

qu'il poursuivait sa dictée.

« Je quitte la pièce. Les murs s'évanouissent et je ne vois plus aucun des objets. Votre visage, pourtant, est encore visible. J'espère que vous écrivez. Je crois que je vais faire un grand saut – un saut dans l'espace. Ou peut-être vais-je faire un saut dans le temps. Je ne sais. Tout est sombre, indistinct. »

Il demeura assis, quelque temps, en silence, la tête sur la poitrine. Soudain, il se raidit et ses paupières s'ouvrirent.

« Dieu du Ciel ! cria-t-il. *Je vois !* »

Il s'était redressé et, penché en avant, fixait, tendu, le mur d'en face. Je savais pourtant qu'il regardait au-delà de ce mur et que les objets de la pièce n'existaient plus pour lui.

« Chalmers, m'écriai-je, Chalmers, dois-je vous réveiller ?

— Non ! hurla-t-il. Je *vois tout*. Les milliards de vies qui m'ont précédé sur cette planète se déroulent devant moi, en ce moment. Je vois des hommes de tous les âges, de toutes les races et de toutes couleurs. Ils se battent, tuent, bâtissent, dansent et chantent. Ils sont assis autour de feux rudimentaires dans les déserts perdus et gris et ont pris l'air à bord de monoplans. Ils voguent sur les mers dans des canots d'écorce et sur d'énormes bateaux à vapeur. Ils peignent des bisons et des mammouths sur les murs de sombres cavernes et couvrent d'immenses toiles d'étranges dessins futuristes. J'assiste aux migrations de l'Atlantide. J'assiste aux migrations de la Lémurie. Je vois des races anciennes – une étrange horde de nains noirs qui progresse irrésistiblement à travers l'Asie, puis les hommes de Néanderthal, tête baissée, genoux pliés, qui parcourent, obscènes, l'Europe. J'observe le déferlement des Achéens sur les îles grecques et les premiers balbutiements de la culture hellénistique. Je suis à Athènes, et Périclès est jeune. Je me trouve sur le sol de l'Italie. J'assiste à l'enlèvement des Sabines. Je marche avec les légions impériales. L'angoisse et l'admiration me font trembler, tandis que défilent les énormes étendards et que le sol frémit sous les pas des *hastati* victorieux. Un millier d'esclaves nus se prosternent devant moi tandis que je passe dans une litière d'or et d'ivoire, trainée par des bœufs de Thèbes, noirs comme la nuit, que des jeunes filles couvertes de fleurs crient « *Ave Caesar* », que je salue de signes de tête et que je souris. Je suis, à mon tour, esclave sur une galère maure. Je vois s'ériger une grande cathédrale. Pierre par pierre, elle s'élève, et pendant des mois, des années, je suis là et je regarde chaque pierre venir s'insérer à sa place. On me brûle sur une croix, la tête en bas, dans les jardins parfumés de thym de Néron. J'observe avec amusement et mépris les bourreaux à l'œuvre dans les chambres de l'Inquisition.

» Je marche dans le plus saint des sanctuaires ; je pénètre dans les temples de Vénus. Je m'agenouille en adorateur devant la *Magna Mater*, et je jette des pièces de monnaie sur les genoux nus des courtisanes sacrées qui sont assises, le visage voilé, dans les jardins de Babylone. Je me faufile dans un théâtre élisabéthain et j'applaudis *Le Marchand de Venise* avec la canaille empestée qui m'entoure. J'avance avec Dante dans les rues étroite de Florence. Je rencontre la jeune Béatrice et l'ourlet de sa robe vient frôler mes sandales tandis que je la fixe, transporté. Je suis prêtre d'Isis et la magie que je pratique étonne les nations. Simon Magus s'agenouille devant moi, implorant mon aide, et le pharaon tremble quand je m'approche. En Inde, je m'entretiens avec les Maîtres et je les fuis en hurlant, car leurs révélations sont comme du sel versé sur des blessures à vif.

» Je perçois tout, *simultanément*. Je perçois tout, de tous côtés. Je suis une part de tous les billions qui foisonnent autour de moi. Je perçois la totalité de l'histoire humaine en un seul instant, son passé et son présent.

» Si je me penche simplement en avant, je vois encore plus loin, toujours plus loin. Je passe, à présent, par d'étranges courbes et d'étranges angles. Les angles et les courbes se multiplient autour de moi. Je perçois de grands segments du temps à travers des courbes. Il y a un temps incurvé et un temps angulaire. Les êtres qui existent en temps angulaire ne peuvent pénétrer dans le temps incurvé. C'est étrange à l'extrême.

» Je recule et je recule toujours. L'homme a disparu de la terre. Des reptiles gigantesques se tapissent sous d'énormes palmes et nagent dans les eaux noires et nauséabondes de lugubres lacs. Les reptiles ont disparu à présent. Nul animal ne demeure sur la terre, mais sous les eaux, je distingue très bien des formes qui se déplacent avec lenteur au milieu d'une végétation en décomposition.

» Les formes sont toujours plus simples. Maintenant, ce ne sont plus que des cellules isolées. Tout autour de moi, il y a des angles – des angles étranges qui n'ont pas de contrepartie sur la terre. J'ai effroyablement peur.

» Il y a un abîme d'existence que l'homme n'a jamais sondé. »

Je dévisageai Chalmers. Il s'était levé et agitait les bras d'un air désemparé.

« Je passe par les angles d'un autre monde ; j'approche… oh, l'horreur brûlante de tout cela !

— Chalmers ! m'écriai-je. Voulez-vous que j'intervienne ? »

Il se cacha vivement le visage de la main droite, comme s'il avait voulu exclure une

vision insoutenable.

« Pas encore, cria-t-il ; je veux voir ce qui… se trouve… au-delà… »

Une sueur froide couvrit son front et des spasmes secouèrent ses épaules.

« Au-delà de la vie, il y a – son visage devint gris de terreur – des *choses* que je ne parviens pas à distinguer. Elles se déplacent lentement et passent par des angles impossibles. »

C'est alors que je me rendis compte de l'odeur qui régnait dans la pièce. C'était une odeur âcre, indescriptible, si nauséabonde que j'avais du mal à la supporter. J'allais rapidement à la fenêtre et l'ouvris toute grande. Quand je revins auprès de Chalmers et plongeai mon regard dans ses yeux, je faillis m'évanouir.

« Je crois qu'ils sont sur la voie ! hurla-t-il. Ils se tournent lentement vers moi. »

Il tremblait de manière horrible. Un instant il griffa l'air de ses mains. Ses jambes plièrent ensuite sous lui et il tomba face contre terre, gémissant, l'écume à la bouche.

Je l'observai en silence, tandis qu'il se traînait sur le plancher. Ce n'était plus un homme. Ses dents étaient découvertes et la salive lui coulait des coins de la bouche.

« Chalmers, m'écriai-je, Chalmers, arrêtez ça ! Arrêtez ça, vous m'entendez ? »

Comme pour répondre à mon appel, il émit par saccades, des sons enroués qui évoquaient l'aboiement d'un chien, puis il entreprit une sorte de reptation hideuse, en rond, autour de la chambre. Je me baissai et le saisis aux épaules. Avec violence, avec désespoir, je le secouai. Il tourna la tête et planta ses dents dans mon poignet. J'étais malade d'horreur, mais je n'osai le relâcher, de crainte qu'il ne se détruisît, dans un paroxysme de rage.

« Chalmers, dis-je tout bas. Il faut arrêter ça. Il n'y a rien dans cette pièce qui puisse vous faire du mal. Vous comprenez ? »

Je continuai à le secouer et à l'exhorter, et peu à peu la folie abandonna son visage. Frissonnant de façon convulsive, il se recroquevilla en une masse grotesque sur le tapis chinois.

Je le portai jusqu'au sofa et l'y déposai. Ses traits étaient contractés par la douleur et je savais qu'il luttait encore en silence pour s'arracher à d'abominables souvenirs.

« Du whisky, marmonna-t-il. Vous en trouverez un flacon dans le secrétaire près de la fenêtre – le tiroir de gauche, en haut. »

Quand je lui tendis le flacon, ses doigts l'enserrèrent avec une telle force que les

jointures en bleuirent.

« Ils ont bien failli m'avoir », dit-il d'une voix entrecoupée.

Il avala le cordial à grandes gorgées et son visage reprit peu à peu des couleurs.

« Cette drogue était infernale ! murmurai-je.

— Ce n'était pas la drogue », gémit-il…

Il n'y avait plus de lueur insensée dans ses yeux, mais il avait encore l'air d'un damné.

« Ils ont senti ma voie dans le temps, se lamenta-t-il. Je suis allé trop loin.

— À quoi ressemblaient ces *ils* ? » dis-je pour ne pas le contrarier.

Il se pencha en avant et me saisit le bras. Il tremblait atrocement.

« Il n'y a pas de mots dans notre langue pour les décrire. Il parlait d'une voix basse et enrouée. On les retrouve un peu dans les symboles du mythe de la chute de l'homme, et sous une forme obscène que l'on voit parfois gravée sur d'antiques tablettes. Les Grecs leur avaient donné un nom qui masque leur noirceur foncière. L'arbre, le serpent et la pomme – ce sont de vagues symboles d'un mystère tout à fait terrifiant. »

Sa voix s'était élevée jusqu'à n'être plus qu'un cri.

« Frank, Frank, un *acte* terrible, un acte indicible a été commis tout au commencement. Avant le temps, l'*acte*, et depuis l'acte… »

Il s'était dressé et, comme un hystérique, faisait les cent pas dans la pièce.

« Les actes des morts passent par des angles dans les recoins obscurs du temps. Ils sont affamés et assoiffés !

— Chalmers, objectai-je, pour le calmer. Nous vivons en plein XX^e^ siècle.

— Ils sont efflanqués et assoiffés ! hurla-t-il. *Les chiens de Tindalos* !

— Chalmers, dois-je appeler un médecin ?

— Un médecin ne peut plus m'aider, à présent. Il y a des horreurs de l'âme, et pourtant – il se cacha le visage entre les mains et gémit – ils sont réels, Frank. Je les ai vus un effroyable instant. Un instant, je me suis trouvé *de l'autre côté*. Je me suis trouvé sur les pâles et gris rivages, au-delà du temps et de l'espace. Sous une épouvantable lumière, dans un silence qui hurlait, je *les* ai vus.

» Toute la malfaisance de l'univers était rassemblée dans leurs corps efflanqués et

affamés. Mais avaient-ils vraiment des corps ? Je n'ai fait que les entrevoir ; je ne puis en être certain. *Mais je les ai entendus souffler*. C'est indescriptible, mais un instant, j'ai senti leur souffle sur mon visage. Ils se sont tournés vers moi, et j'ai fui en hurlant. En un bref instant, j'ai fui en hurlant à travers le temps. J'ai fui des quintillions d'années.

» Ils ont senti ma voie, pourtant. Les hommes éveillent en eux des appétits cosmiques. Nous avons échappé, pour un moment, à l'impureté qui nous entoure. Ils ont soif de ce qui en nous est propre, de ce qui est propre, qui a émergé sans tache de l'acte. Il y a une part en nous qui n'a pas participé à l'acte, et c'est elle qu'ils haïssent. N'allez pas imaginer, cependant, qu'ils soient littéralement, prosaïquement malfaisants. Ils sont au-delà du bien et du mal, tels que nous en connaissons. Ils sont ce qui, tout au commencement, a été séparé de la pureté. Par l'acte, ils sont devenus des corps de la mort, des réceptacles de tout ce qui est impur. Mais ils ne sont pas malfaisants dans le sens que nous donnons à ce mot, car à l'intérieur des sphères à travers lesquelles ils se déplacent, il n'y a ni pensée, ni morale, ni raison, ni tort, à la manière dont nous le comprenons. Il y a simplement ce qui est pur et ce qui est impur. Ce qui est impur s'exprime par des angles ; ce qui est pur, par des courbes. L'homme, ou ce qui est pur en lui, est descendu d'une courbe. Ne riez pas. J'entends cela littéralement. »

Je me levai et cherchai mon chapeau.

« Je regrette infiniment pour vous, Chalmers, dis-je, tout en me dirigeant vers la porte. Mais je n'ai pas l'intention de rester ici pour entendre de telles sottises. Je vais vous envoyer mon docteur. C'est un vieux bonhomme plein de gentillesse et il ne se vexera pas si vous lui dites d'aller au diable. J'espère pourtant que vous suivrez son conseil. Une semaine de repos dans un bon établissement spécialisé vous ferait un bien infini. »

Je l'entendis qui riait comme je descendais l'escalier, mais son rire était si amer qu'il me fit monter les larmes aux yeux.

II

Quand Chalmers me téléphona le lendemain matin, mon premier mouvement fut de raccrocher aussitôt. Sa requête était si extraordinaire, sa voix chargée d'une hystérie si aiguë, que je craignis que toute association ultérieure avec lui n'ait pour résultat l'altération de ma propre santé. Je ne pouvais douter, cependant, de la sincérité de sa détresse et, quand il fondit en larmes et que je l'entendis sangloter à l'autre bout du

fil, je résolus d'accéder à sa requête.

« Très bien, dis-je. Je vais venir immédiatement et j'apporterai ce plâtre.

En cours de route, je m'arrêtai chez un quincaillier et achetai dix kilos de plâtre. Quand je pénétrai dans l'appartement de mon ami, il était accroupi près de la fenêtre et surveillait le mur d'en face avec un regard que la frayeur rendait fiévreux. Quand il me vit, il se leva et saisit le paquet de plâtre avec une avidité qui me surprit et m'horrifia tout à la fois. Il avait fait enlever tous les meubles et la pièce présentait un aspect désolé.

« Il est à peine concevable que nous réussissions à leur barrer le chemin ! s'exclama-t-il. Mais il nous faudra travailler rapidement. Frank, il y a une échelle dans le couloir. Apportez-la ici tout de suite. Après, vous irez nous chercher un seau d'eau.

— Pour quoi faire ? » murmurai-je.

Il se retourna brusquement, le visage empourpré. « Pour mélanger le plâtre, pauvre idiot, cria-t-il. Pour mélanger le plâtre qui sauvera nos corps et nos âmes d'une contamination indicible. Pour mélanger le plâtre qui sauvera le monde de… Frank, *il faut faire en sorte qu'ils restent au-dehors !*

— Qui ? murmurai-je.

— Les chiens de Tindalos, marmonna-t-il. Ils ne peuvent parvenir jusqu'à nous que par les angles. Nous devons éliminer tous les angles de cette pièce. J'enduirai tous les coins, toutes les lézardes. Il faut que nous parvenions à faire ressembler cette pièce à l'intérieur d'une sphère. »

Je sentis qu'il était inutile de discuter avec lui. J'allai chercher l'échelle. Chalmers mélangea le plâtre, puis, pendant trois heures, nous travaillâmes. Nous remplîmes les quatre coins du mur, les intersections du plancher et des murs, des murs et du plafond, et nous arrondîmes enfin les angles aigus de la tablette de la fenêtre.

« Je demeurerai dans cette pièce jusqu'à ce qu'ils s'en soient retournés à travers le temps, affirma-t-il quand notre tâche fut accomplie. Lorsqu'ils découvriront que la voie les mène à travers des courbes, ils s'en retourneront. Ils s'en retourneront, voraces, hargneux et mécontents, vers l'impureté qui existait tout au commencement, avant le temps, au-delà de l'espace. »

Il appuya ses paroles d'un signe de tête et alluma une cigarette.

« Je suis bien content que vous soyez venu m'aider, dit-il.

— Vous ne voulez pas voir un médecin, après, Chalmers ? lui dis-je sur un ton de prière.

— Peut-être – demain, murmura-t-il. Mais pour le moment, il me faut observer et attendre.

— Attendre quoi ? » le pressai-je.

Chalmers sourit d'un air triste.

« Je sais que vous me croyez fou, me dit-il. Vous avez un esprit perspicace mais prosaïque et vous ne pouvez concevoir une entité dont l'existence ne dépend ni de l'énergie ni de la matière. Vous est-il pourtant jamais venu à l'idée, mon ami, que l'énergie et la matière étaient simplement des barrières à la perception, imposées par le temps et l'espace ? Quand on sait, comme moi, que le temps et l'espace sont identiques et qu'ils sont tous deux trompeurs, puisqu'ils ne sont simplement que des manifestations imparfaites d'une réalité supérieure, on ne cherche plus dans le monde visible d'explication au mystère et à la terreur de l'être. »

Je me levai et me dirigeai vers la porte.

« Pardonnez-moi, s'écria-t-il. Je ne voulais pas vous offenser. Vous possédez une intelligence supérieure, mais j'en ai moi-même une *surhumaine*. Il est tout naturel que je me rende compte des limites de votre compréhension.

— Téléphonez-moi, si vous avez besoin de moi », lui dis-je, puis je descendis l'escalier, deux marches à la fois. Je vais tout de suite demander à mon docteur de passer chez lui, me dis-je, tout bas. Il est atteint de folie furieuse, son état est désespéré et Dieu seul sait ce qui se passera si quelqu'un ne le prend pas dès maintenant en charge.

III

On trouvera résumés ci-après deux articles parus dans La Gazette de Partridgeville *du 3 juillet 1928* :

UN TREMBLEMENT DE TERRE SECOUE LE QUARTIER DE LA FINANCE

À deux heures, ce matin, une secousse sismique d'une violence inhabituelle a brisé plusieurs vitrines de la Grand-Place et a complètement désorganisé les installations de trolleybus et de tramways. La secousse a été ressentie jusque dans les quartiers périphériques et le clocher de la première église baptiste d'Angell Hill (dont

Christopher Wren avait dessiné les plans en 1717) s'est entièrement effondré. Les pompiers s'efforcent, à l'heure actuelle, de circonscrire le sinistre qui menace de détruire la fabrique de colle de Partridgeville. Le maire s'est engagé à faire ouvrir une enquête ; on s'efforce dès maintenant d'établir les responsabilités dans cette catastrophe.

UN ÉCRIVAIN OCCULTE ASSASSINÉ PAR UN VISITEUR INCONNU
HORRIBLE CRIME À LA GRAND-PLACE

Le mystère entoure la mort d'Halpin Chalmers

À neuf heures du matin, aujourd'hui, le corps d'Halpin Chalmers, écrivain et journaliste, a été découvert dans une pièce vide au dessus de la bijouterie Smith Wich et Isaacs, au 24 de la Grand-Place. L'enquête du coroner a établi que la pièce avait été louée meublée à M. Chalmers, le 1er mai, et que ce dernier avait lui-même fait enlever les meubles, il y a une quinzaine de jours. Chalmers avait écrit plusieurs ouvrages obscurs, sur des sujets occultes ; il était membre de la Guilde bibliographique. Il demeurait auparavant à New York, dans le quartier de Brooklyn.

À sept heures du matin, M. L. E. Hancock, qui occupe un appartement sur le même palier que la chambre de Chalmers, dans la maison Smithwich et Isaacs, a senti une odeur particulière au moment où il ouvrait la porte pour laisser entrer son chat et prendre son numéro de *La Gazette de Partridgeville*. Il affirme que cette odeur était extrêmement âcre et tout à fait nauséabonde ; il prétend qu'elle était si forte à proximité de la chambre de Chalmers qu'il lui a fallu se boucher le nez pour approcher de cette partie du couloir.

Il était sur le point de rentrer chez lui quand l'idée lui vint que Chalmers avait pu oublier par mégarde de fermer le gaz, dans sa kitchenette. Très inquiet, à cette pensée, il décida de vérifier, et quand des coups répétés sur la porte de Chalmers n'eurent reçu aucune réponse, il alla le signaler au gardien. Ce dernier ouvrit la porte à l'aide d'un passe-partout, et les deux hommes pénétrèrent rapidement dans la pièce de Chalmers. La chambre était totalement vide de mobilier et Hancock affirme que lorsqu'il jeta tout d'abord un coup d'œil sur le plancher, le cœur lui manqua, tandis que le gardien, sans dire mot, allait jusqu'à la fenêtre ouverte et fixait la maison d'en face pendant cinq bonnes minutes.

Chalmers était allongé sur le dos, au centre de la pièce. Il était complètement nu, la poitrine et les bras couverts d'un pus bleuâtre. Sa tête reposait, grotesque, sur sa poitrine. Elle avait été totalement séparée du corps et les traits en étaient tordus, les chairs lacérées et horriblement mutilées. Il n'y avait nulle part la moindre trace de sang.

La chambre avait un aspect des plus surprenants. Les intersections des murs, du plafond et du plancher étaient couvertes d'une épaisse couche de plâtre, mais en certains points, des fragments s'étaient détachés et étaient tombés ; quelqu'un les avait regroupés sur le plancher autour de l'homme assassiné, de manière à former un triangle parfait.

Plusieurs feuilles de papier jaune, noircies par les flammes, se trouvaient près du corps. On y voyait des figures et des symboles géométriques fantastiques, outre plusieurs phrases notées à la hâte. Ces phrases étaient presque illisibles et leur contexture était si absurde qu'elle ne fournissait aucun indice au sujet de l'auteur du crime. « J'attends et je surveille », avait écrit Chalmers. « Je me suis assis près de la fenêtre et je surveille les murs et le plafond. Je ne crois pas qu'ils puissent m'atteindre, mais je dois me méfier des Doels. Peut-être peuvent-ils, *eux*, les aider à passer. Les satyres leur viendront en aide, et ils pourront passer par les cercles écarlates. Les Grecs connaissaient un moyen d'empêcher cela. Il est bien dommage que nous ayons tant oublié. »

Sur un autre feuillet, le plus noirci des sept ou huit fragments de papier retrouvés par le brigadier détective Douglas (de la réserve de Partridgeville), il avait griffonné les phrases suivantes :

« Grand Dieu, le plâtre tombe ! Un choc terrible a ébranlé le plâtre et voilà qu'il tombe. Un tremblement de terre, peut-être ! Je n'aurais jamais pu prévoir cela. Tout s'assombrit dans la pièce. Il faut que je téléphone à Frank. Mais arrivera-t-il ici à temps ? Je vais essayer. Je vais réciter la formule d'Einstein. Je vais – Mon Dieu, ils sont en train de passer ! Ils passent ! La fumée sort à flots des angles des murs. Leurs langues… aaaah… »

Selon l'opinion du brigadier détective Douglas, Chalmers a été empoisonné par un produit chimique inconnu. Il a envoyé des prélèvements de l'étrange boue bleue retrouvée sur le corps de Chalmers aux Laboratoires chimiques de Partridgeville ; il espère que le résultat de l'analyse jettera une lumière nouvelle sur l'un des crimes les plus mystérieux de ces dernières années. Il est établi que Chalmers a reçu quelqu'un dans la soirée qui précédait le tremblement de terre, car son voisin a distinctement perçu une conversation tenue à voix basse dans sa chambre au moment où il passait devant la porte pour se diriger vers l'escalier. Les soupçons se portent avant tout sur ce visiteur inconnu et la police s'efforce assidûment de découvrir son identité.

IV

Rapport de James Morton, chimiste et bactériologiste

Cher Monsieur Douglas,

Le fluide qui m'a été adressé à des fin d'analyses est le plus singulier qu'il m'ait été donné d'examiner. Il ressemble à du protoplasme vivant, bien qu'il soit dépourvu de certaines substances particulières connues sous le nom d'enzymes. Les enzymes catalysent les réactions chimiques qui se produisent dans les cellules vivantes, et, quand une cellule meurt, elles interviennent pour la désintégrer par hydrolyse. Sans les enzymes, le protoplasme posséderait une vitalité persistante, c'est-à-dire, l'immortalité. Les enzymes sont, pour ainsi dire, des composantes négatives de l'organisme unicellulaire, base de toute vie. Qu'il soit possible pour la matière vivante d'exister sans les enzymes est nié avec la dernière énergie par les biologistes. Cependant, la substance que vous m'avez adressée est vivante et ces corps « indispensables » lui font défaut. Mon Dieu, Monsieur, vous rendez-vous compte des étonnantes perspectives nouvelles que cela va ouvrir ?

V

Extrait de L'Observateur secret, *du regretté Halpin Chalmers*

Et si, parallèle à la vie que nous connaissons, il existait une autre vie qui ne meure pas, à laquelle il manque les éléments qui détruisent *notre vie* ? Peut-être existe-t-il, dans une autre dimension, une force *différente* de celle qui engendre notre vie. Peut-être cette force dégage-t-elle de l'énergie, ou quelque chose de comparable à l'énergie, qui puisse passer de la dimension inconnue où, *elle*, elle se trouve pour créer une nouvelle forme de vie cellulaire dans notre dimension. Nul ne sait si une nouvelle vie cellulaire de cette sorte existe dans notre dimension. Et pourtant, moi, j'ai vu *ses* manifestations. Je me suis *entretenu* avec ces dernières. Dans ma chambre, la nuit, je me suis entretenu avec les Doels. Et au cours de mes rêves, j'ai vu leur créateur. Je me suis tenu sur le rivage incertain, au-delà du temps et de la matière, et je l'ai vu. Il passe par d'étranges courbes et d'impossibles angles. Un jour, je partirai en voyage à travers le temps et je *le* rencontrerai face à face.

TALION

The Return of the Sorcerer – 1931

Par Clark Ashton Smith.
Traduction par Claude Gilbert.

Je n'avais pas travaillé depuis plusieurs mois et mes économies avaient presque entièrement fondu. On comprendra donc la joie que j'éprouvai en recevant une réponse favorable de John Carnby, qui m'invitait à venir en personne lui présenter mes titres. John Carnby avait inséré une annonce pour demander un secrétaire, stipulant que tous les candidats devaient lui envoyer par écrit un exposé préliminaire de leurs capacités. J'avais répondu à cette annonce.

Sans doute John Carnby était-il un savant retiré du monde qui répugnait à prendre contact avec une longue suite d'inconnus. Aussi avait-il retenu un procédé qui lui permettait d'éliminer par avance, sinon tous, du moins un grand nombre de ceux qui étaient inéligibles. Il avait spécifié ses désirs de façon complète et brève, et ces derniers étaient de nature à barrer la route à tout homme ordinaire normalement instruit. Il réclamait, entre autres, une connaissance de l'arabe. Or j'avais heureusement acquis une assez bonne connaissance de cette langue peu commune.

J'avais découvert l'adresse indiquée, malgré l'idée vague que j'avais du lieu où elle pouvait se trouver, au bout d'une avenue qui s'étirait au sommet d'une colline, dans les faubourgs d'Oakland. C'était une grande maison à deux étages, ombragée de vieux chênes, assombrie par un manteau de lierre demeuré vierge qui l'avait envahie, et entourée de haies de troènes non taillés, de massifs d'arbustes redevenus sauvages depuis bien des années. Elle était séparée des propriétés voisines par un terrain vague livré aux herbes folles, d'un côté, et de l'autre, par un entrelacs d'arbres et de plantes grimpantes enveloppant les ruines noircies d'un hôtel particulier qui avait brûlé.

Même mis à part son air d'abandon prolongé, ce lieu avait quelque chose de désolé et de lugubre – quelque chose qui tenait aux lignes de la maison, masquées par le lierre, aux fenêtres dérobées, peu éclairées, aux silhouettes mêmes des chênes difformes et des arbustes curieusement rampants. Ma joie, je ne sais pourquoi, perdit un peu de son exubérance au moment où je pénétrai dans la propriété et m'engageai dans le sentier non ratissé qui menait à la porte d'entrée.

Quand je me trouvai en présence de John Carnby, mon allégresse diminua encore un peu plus. J'aurais pourtant été incapable de fournir une raison concrète à ce frisson

prémonitoire, à cette impression pesante et sombre d'angoisse que j'éprouvais et à la manière brutale dont ma gaieté s'était soudain alourdie. Peut-être était-ce à cause de la sombre bibliothèque dans laquelle il me reçut autant qu'à l'homme lui-même – une pièce dont les ombres et l'odeur de moisi ne devaient jamais pouvoir être totalement dissipées par le soleil ou la lumière artificielle. À vrai dire, c'était sûrement cela, car, en ce qui concernait John Carnby, il ressemblait beaucoup à l'image que je m'en étais fait.

Il avait tout du savant solitaire qui a voué de patientes années à quelque recherche érudite. Il était maigre et voûté, avec un front haut auréolé d'une masse de cheveux grisonnants. En outre, la pâleur due à une vie passée en bibliothèque se retrouvait sur ses joues creuses et rasées de près. Cependant, il manifestait aussi une extrême nervosité, un tassement craintif plus accentué que la timidité normale d'un reclus, une appréhension incessante, enfin, que trahissaient chaque regard de ses yeux cernés et fiévreux, chaque mouvement de ses mains osseuses. Selon toute vraisemblance, sa santé avait été fortement ébranlée par la trop grande application apportée à ses études et je ne pouvais m'empêcher de me demander sur quoi elles pouvaient bien porter pour avoir fait de lui cette ombre tremblante aux nerfs détraqués. Il y avait pourtant en lui quelque chose – la carrure, peut-être, de ses épaules rentrées, le côté franc et aquilin dans les lignes de son visage – qui me donna l'impression qu'il avait eu autrefois une très grande force et une vigueur qui n'étaient pas complètement épuisées.

Sa voix sonnait avec une profondeur et un timbre inattendus.

« Je crois que vous ferez l'affaire », monsieur Ogden, me dit-il, après quelques questions de pure forme, dont la plupart avaient trait à mes connaissances linguistiques et, en particulier, à ma maîtrise de l'arabe. « Vos travaux ne seront pas très pénibles mais je désire avoir quelqu'un qui puisse être sur place à ma disposition, chaque fois que je l'estimerai nécessaire. Il vous faudra donc vivre avec moi. Je peux vous donner une chambre confortable et je vous assure que vous ne serez pas empoisonné par ma cuisine. Je travaille souvent la nuit. J'espère cependant que vous ne trouverez pas ces heures irrégulières trop désagréables. »

J'aurais certainement dû me sentir fou de joie en recevant l'assurance que le poste de secrétaire allait me revenir. Au lieu de quoi, j'éprouvai une répugnance vague et irraisonnée, un obscur pressentiment de malaise, au moment même où je remerciais John Carnby et où je lui disais que je serais prêt à emménager chez lui quand il le désirerait.

Il me sembla très satisfait et l'étrange appréhension que j'avais perçue dans ses manières disparut pour un temps.

« Venez immédiatement – cet après-midi même, si vous le pouvez, me dit-il. Je serais très heureux de vous avoir ici et le plus tôt sera le mieux. Je vis entièrement seul depuis quelque temps et je dois avouer que la solitude commence à me peser. Il faut vous dire aussi que j'ai pris du retard dans mes travaux, faute d'avoir été secondé de façon adéquate. Mon frère vivait auparavant avec moi et il m'aidait, mais il est parti pour un long voyage. »

Je redescendis en ville, regagnai mon appartement, réglai mon loyer avec les quelques sous que j'avais encore, fis ma valise et, en moins d'une heure, j'étais de retour chez mon nouvel employeur. Il m'attribua une chambre au second étage qui, bien que poussiéreuse et pas aérée depuis longtemps, était beaucoup plus luxueuse que la chambre-salle à manger où la baisse de mes fonds m'avait obligé à vivre depuis un certain temps. Il m'entraîna ensuite jusqu'à son propre studio qui se trouvait au bout d'un couloir au même étage. C'était là, m'expliqua-t-il, que se ferait la plus grosse part de mon futur travail.

J'eus du mal à retenir une exclamation de surprise en découvrant l'intérieur de cette chambre. Elle ressemblait beaucoup à l'idée que je me faisais de l'antre d'un vieux sorcier. Il y avait des tables couvertes d'instruments archaïques d'un usage mystérieux, de cartes astrologiques, de crânes, d'alambics et de cristaux, avec des encensoirs semblables à ceux dont on se sert dans le rite catholique, des volumes dont la reliure de cuir avait été attaquée par les vers et les fermoirs mouchetés par le vert-de-gris. Le squelette d'un grand singe était dressé dans un coin ; dans un autre, c'était celui d'un homme ; quant au plafond, c'était un crocodile empaillé qu'on y avait suspendu.

Il y avait des casiers débordants de livres et un coup d'œil superficiel suffit à me révéler que ces derniers constituaient une collection singulièrement complète d'ouvrages anciens et modernes, consacrés à la démonologie et à la magie noire. On apercevait sur les murs plusieurs peintures et gravures étranges qui se rapportaient à des thèmes voisins. Ainsi, toute l'atmosphère de la pièce était-elle façonnée par ce mélange de bizarreries à demi oubliées. D'ordinaire, j'aurais souri en me voyant confronté avec de tels objets mais, je ne sais pourquoi, dans cette maison solitaire et lugubre, aux côtés d'un Carnby névrosé et en proie aux cauchemars, j'eus toutes les peines du monde à réprimer un frisson.

Sur l'une des tables, contrastant de manière incongrue avec ce mélange de médiéval et de satanique, il y avait une machine à écrire, entourée de piles de feuilles d'un manuscrit en désordre. À l'une des extrémités de la pièce, une petite alcôve fermée par un rideau abritait le lit où dormait Carnby. À l'extrémité opposée, entre le

squelette de l'homme et celui du singe, j'aperçus un placard fermé encastré dans le mur.

Carnby avait remarqué ma surprise et m'observait avec une expression curieuse, analytique, qu'il m'était impossible de pénétrer. Il ouvrit alors la bouche pour me donner quelques explications :

« J'ai consacré toute mon existence à l'étude de la démonologie et de la sorcellerie, déclara-t-il. C'est un domaine fascinant et qui a été singulièrement négligé. Je prépare à présent une monographie dans laquelle je tente de mettre en corrélation les pratiques magiques et la démonolatrie de tous les âges et de tous les peuples. Votre travail, au moins pour le moment, consistera à taper et à classer les volumineuses notes préliminaires que j'ai prises, puis à m'aider à retrouver d'autres références et d'autres correspondances. Votre connaissance de l'arabe me sera précieuse, car je ne suis pas très versé moi-même dans cette langue et j'ai besoin de connaître certains éléments essentiels d'un exemplaire du *Necronomicon* dans le texte arabe original. J'ai des raisons de penser qu'il y a certaines omissions et quelques erreurs de traduction dans la version latine d'Olaus Wormius. »

J'avais entendu parler de ce volume rare et presque fabuleux, mais je ne l'avais jamais vu. Le livre était supposé contenir les secrets ultimes d'une connaissance maligne et interdite. On prétendait, en outre, que le texte original, écrit par l'Arabe fou, Abdul Alhazred, était introuvable. Je me demandai comment il était parvenu en la possession de Carnby.

« Je vous montrerai ce volume après le dîner, poursuivit Carnby. Vous serez sans doute à même d'élucider un ou deux passages qui m'ont longtemps intrigué. »

Le repas du soir, préparé et servi par mon employeur lui-même, constituait un heureux changement au régime médiocre du restaurant. Carnby paraissait avoir perdu une grande partie de sa nervosité. Il parla beaucoup et alla même jusqu'à faire preuve d'une certaine savante gaieté après nous avoir fait vider une bouteille d'un sauternes moelleux. Pourtant, sans raison manifeste, j'étais troublé par des signes et des présages menaçants que je ne pouvais analyser, pas plus que je ne parvenais à remonter à leur véritable source.

Nous regagnâmes le studio et Carnby sortit d'un tiroir fermé à clé le volume dont il m'avait parlé. Il était d'une ancienneté extraordinaire et recouvert de plaques d'ébène où couraient des arabesques d'argent, entre lesquelles s'incrustaient des grenats qui luisaient sombrement. Quand j'en ouvris les pages jaunies, je reculai sous l'effet d'une révulsion involontaire devant l'odeur qui s'en élevait – une odeur plus que suggestive d'une décomposition physique. C'était comme si le livre avait reposé

auprès de cadavres dans quelque cimetière oublié et qu'il se fût chargé des relents de la charogne.

Les yeux de Carnby luisaient d'un éclat fiévreux lorsqu'il me prit le vieux manuscrit des mains et se mit à chercher une page vers le milieu. Il pointa son maigre index sur un passage précis.

« Dites-moi ce que vous comprenez à cela », me dit-il dans un murmure tendu et excité.

Je déchiffrai le passage, lentement, avec quelque difficulté, puis je pris le crayon et le bloc que m'avait offerts Carnby et je fis une première version en anglais. Puis, à sa requête, je me mis à la lire à haute voix.

« Il n'est, en vérité, connu que d'un petit nombre, bien que cela demeure néanmoins un fait dont on peut témoigner, que la volonté d'un sorcier mort a pouvoir sur son propre corps et qu'elle est capable de le faire sortir de la tombe et qu'elle peut mener à bien avec cela n'importe quelle action demeurée inachevée au cours de sa vie. Et de telles résurrections ont invariablement lieu pour l'accomplissement d'actions malveillantes et faites au détriment d'autrui. Le corps peut être plus aisément animé si tous les membres sont demeurés intacts. Il existe pourtant des cas où la volonté du magicien, surpassant tout, a arraché à la mort les morceaux disjoints d'un corps coupé en de nombreux fragments et les a contraints de servir à ses fins, soit séparés, soit au cours d'une réunion temporaire. Mais dans tous les cas, une fois l'action achevée, le corps a retrouvé son état antérieur. »

Tout cela n'était, bien entendu, que charabia délirant. Il est vraisemblable que c'est plus ce qu'avait d'étrange et de malsain le regard de mon employeur, tandis qu'il m'écoutait complètement absorbé, que ce maudit passage du *Necronomicon*, qui fit naître ma nervosité et me fit sursauter violemment quand, vers la fin de ma lecture, j'entendis un bruit de glissement indescriptible dans le couloir. Pourtant, quand après avoir terminé le paragraphe, je levai les yeux vers Carnby, je fus plus que surpris de découvrir sur ses traits une expression de terreur nue – l'expression d'un homme hanté par un fantôme infernal. J'eus, je ne sais pourquoi, le sentiment qu'il prêtait plus attention à ce bruit curieux dans le couloir qu'à ma traduction d'Abdul Alhazred.

« Cette maison est pleine de rats, m'expliqua-t-il, en surprenant mon regard interrogateur. Je n'ai jamais pu m'en débarrasser en dépit de tous mes efforts. »

Le bruit, qui durait encore, était celui qu'un rat aurait pu faire s'il avait tiré lentement un objet sur le sol. Il me parut qu'il se rapprochait, arrivait à la porte de la chambre de Carnby, puis, après un silence, qu'il recommençait à se déplacer et à

reculer. L'agitation de mon employeur était très nette. Il écoutait, tendu, rempli de crainte, et paraissait suivre le progrès du bruit, tandis que la peur montait en lui au fur et à mesure que celui-ci se rapprochait et qu'elle décroissait un peu quand il s'éloignait.

« Je suis très nerveux, déclara-t-il. J'ai trop travaillé ces derniers temps et voilà le résultat. Un léger bruit suffit à m'inquiéter. »

Le bruit était allé mourir, à présent, dans quelque autre partie de la maison. Carnby parut se reprendre dans une certaine mesure.

« Voulez-vous, s'il vous plaît, me relire votre traduction ? me demanda-t-il. Je voudrais la suivre très soigneusement, mot à mot. »

J'obéis. Il écouta avec le même regard complètement absorbé qu'il avait eu auparavant, mais cette fois nous ne fûmes pas interrompus par le moindre bruit venant du couloir. Le visage de Carnby devint plus pâle encore, comme si les dernières gouttes de sang l'avaient quitté, quand je lui lus les dernières phrases. La lueur qui brillait dans ses yeux enfoncés eut alors quelque chose de la phosphorescence qui règne dans un caveau profond.

« Voilà un passage très remarquable, commenta-t-il. J'avais des doutes sur sa signification, étant donné l'imperfection de mon arabe, et je me suis aperçu que ce passage avait été complètement omis de la version latine d'Olaus Wormius. Je vous remercie de l'intelligence de votre traduction. Vous avez assurément fait la lumière sur ce point, pour moi. »

Son ton était sec et formel, comme s'il se dominait et retenait tout un monde de pensées et d'émotions insoupçonnables. J'eus l'impression, je ne sais pourquoi, que Carnby était plus nerveux et plus inquiet que jamais et, en même temps, que ma lecture du *Necronomicon* avait de quelque mystérieuse façon contribué à accroître son trouble. Une expression effrayante avait envahi son visage, comme si son esprit avait été accaparé par quelque sujet importun et interdit.

Il parut cependant se reprendre et me demanda de lui traduire un autre passage. C'était une étrange formule incantatoire pour exorciser les morts qui s'accompagnait d'un rituel impliquant l'usage de rares épices arabes et le chant d'une litanie d'une centaine de noms de goules et de démons. Je recopiai tout cela pour Carnby qui l'étudia longuement avec un intérêt plus vif que ne l'aurait été celui d'un érudit.

« Cela non plus, observa-t-il, ne se trouve pas chez Olaus Wormius. » Après l'avoir parcouru une fois de plus, il plia soigneusement le papier et le rangea dans le tiroir où il avait pris le *Necronomicon*.

Cette soirée fut l'une des plus étranges que j'aie jamais passées. Alors que nous étions assis depuis des heures, à discuter de traductions partielles de ce volume païen, j'en vins à comprendre de manière toujours plus nette que mon employeur était mortellement effrayé, qu'il redoutait de rester seul et me gardait auprès de lui uniquement pour cette raison. Il semblait toujours attendre et écouter avec une impatience pénible et torturante pour lui, et je vis qu'il ne prêtait qu'une attention machinale à une grande partie de ce que je lui disais. Parmi les bizarres objets de cette pièce, dans cette atmosphère lourde d'un mal qui ne s'était pas encore manifesté, où l'horreur demeurait encore silencieuse, ce qu'il y avait de rationnel dans mon esprit commença à s'incliner lentement devant une recrudescence de noires craintes ancestrales. Méprisant ces choses, en temps normal, j'étais prêt, désormais, à croire aux créations les plus maléfiques d'une imagination superstitieuse. Sans doute, par quelque procédé de contagion mentale, avais-je contracté la terreur cachée dont souffrait Carnby.

L'homme ne trahit cependant ni par un mot ni par une syllabe les sentiments réels que révélait de toute évidence son comportement. Il parlait sans cesse de troubles nerveux. Plus d'une fois, au cours de notre discussion, il tenta d'indiquer que l'intérêt qu'il portait au surnaturel et au satanisme était purement intellectuel, que lui, tout comme moi, n'ajoutait nullement foi, en ce qui le concernait, à de telles choses. Pourtant, je savais, sans aucun doute, que ses explications étaient fausses, qu'il était poussé et obsédé par une croyance véritable en tout ce qu'il prétendait pouvoir considérer avec un détachement scientifique, qu'il avait sans doute succombé à quelque horreur imaginaire née de ses recherches occultes. Mais mon intuition ne me fournissait aucune clé quant à la nature profonde de cette abomination.

Il n'y eut pas de répétition des bruits qui avaient tant inquiété mon employeur. Nous dûmes demeurer ensemble jusqu'à minuit passé, les écrits de l'Arabe fou ouverts devant nous. Carnby parut enfin se rendre compte de l'heure tardive.

« Je crains de vous avoir gardé éveillé trop longtemps, dit-il en s'excusant. Il faut que vous alliez dormir un peu. Je suis égoïste et j'oublie que de telles heures ne sont pas habituelles aux autres, si elles le sont à moi. »

Je lui opposai une dénégation absolue, m'adressant les reproches que la courtoisie demandait, lui souhaitai une bonne nuit et regagnai ma propre chambre terriblement soulagé. Il me sembla laisser derrière moi dans la chambre de Carnby toutes les sombres craintes et l'oppression que j'y avais ressenties.

Une seule lampe éclairait le long couloir. Elle se trouvait près de la porte de Carnby, tandis que ma propre porte s'ouvrait à l'autre bout, près du haut de l'escalier

plongé dans une profonde obscurité. Comme je cherchais la poignée à tâtons, je perçus un bruit derrière moi et me retournai pour apercevoir dans la pénombre un petit corps indistinct sauter du palier et retomber sur la première marche de l'escalier avant de disparaître. J'étais atrocement effrayé ; car même dans ce coup d'œil vague et trop rapide, cette chose m'avait paru beaucoup trop pâle pour être un rat et sa forme n'avait pas du tout rappelé celle d'un animal. Je n'aurais pu jurer de quoi il s'agissait, mais les contours m'en avaient paru d'une monstruosité innommable. Comme je demeurais là, tremblant violemment de tous mes membres, j'entendis dans l'escalier un curieux rebondissement qui se répétait et qui évoquait la chute d'un objet roulant de marche en marche. Le bruit se répéta à intervalles réguliers, puis il finit par s'arrêter.

La sécurité de mon âme et de mon corps en eût-elle dépendu, je n'aurais pu allumer la lumière dans l'escalier. Pas plus que je n'aurais pu, non plus, m'avancer jusqu'aux dernières marches pour m'assurer de la façon dont s'opérait ce rebondissement monstrueux. N'importe qui, semble-t-il, aurait agi ainsi. Au lieu de cela, après un moment de virtuelle pétrification, je pénétrai dans ma chambre, fermai la porte et me mis au lit dans un tumulte de doutes que je n'avais pas résolus et de terreurs équivoques. Je laissai la lumière brûler et demeurai éveillé pendant des heures, attendant que se renouvelle à tout instant cet abominable bruit. Mais la maison était aussi silencieuse qu'une morgue et je n'entendis rien. Je finis donc, en dépit de mes appréhensions, par m'endormir, et je ne me réveillai qu'après bien des heures d'un sommeil lourd et sans rêves.

Il était dix heures du matin, comme ma montre me le précisa, et je me demandai si mon employeur m'avait laissé dormir par attention ou s'il ne s'était pas encore levé lui-même. Je m'habillai et descendis pour le trouver qui m'attendait à la table du petit déjeuner. Il était plus pâle et plus tremblant que jamais, comme s'il avait très mal dormi.

« J'espère que les rats ne vous ont pas trop ennuyé, remarqua-t-il, après m'avoir accueilli avec quelques paroles aimables. Il faut absolument faire quelque chose à leur sujet.

— Je ne les ai pas entendus du tout », répliquai-je.

Je ne sais pourquoi, il m'était absolument impossible de faire allusion à la chose étrange et ambiguë que j'avais vue et entendue au moment d'aller me coucher la veille au soir. Sans doute m'étais-je trompé ; sans doute, après tout, n'avait-ce été qu'un rat, traînant quelque chose jusqu'au bas de l'escalier. J'essayai d'oublier le bruit hideux et répété, la brève vision, dans l'ombre, des contours inconcevables.

Mon employeur me jeta un coup d'œil d'une acuité mystérieuse, comme s'il avait

voulu pénétrer jusqu'au fin fond de mon âme. Le petit déjeuner fut bien morne ; la journée qui suivit ne fut pas moins lugubre. Caraby s'isola jusqu'au milieu de l'après-midi et je fus livré à moi-même dans la bibliothèque, riche mais classique, du rez-de-chaussée. Ce que Carnby faisait seul, dans sa chambre, je ne pouvais que le deviner. Mais il me sembla plus d'une fois entendre les intonations étouffées et monotones d'une voix solennelle. Des soupçons qui engendraient l'horreur, des intuitions qui me révulsaient, envahirent mon cerveau. De plus en plus, l'atmosphère de cette maison m'enveloppait et m'étouffait de son mystère empoisonné, miasmatique. Je sentais se tramer partout l'invisible complot d'incubes malins.

Ce fut presque un soulagement pour moi quand mon employeur me demanda de venir le rejoindre dans son studio. En entrant, je remarquai l'odeur puissante, aromatique, et je fus touché par les derniers tourbillons d'une vapeur bleue, comme si on avait brûlé des gommes et des épices d'Orient dans les encensoirs. Un tapis d'Ispahan avait été enlevé de la place qu'il occupait habituellement près du mur pour être déposé au centre de la pièce, mais ce n'était pas suffisant pour recouvrir entièrement une marque violette incurvée qui suggérait le dessin d'un cercle magique sur le plancher. Carnby avait probablement procédé à quelque incantation. Je songeai à la terrible formule que j'avais traduite, à sa requête.

Il ne m'offrit cependant aucune explication au sujet de ce qu'il venait de faire. Son comportement s'était transformé de façon remarquable, il se contrôlait mieux et paraissait plus confiant qu'il ne l'avait été jusque-là. C'est avec quelque chose d'affirmé dans le geste qu'il déposa devant moi une pile de feuilles manuscrites qu'il voulait que je lui tape. Le cliquetis familier des touches contribua quelque peu à dissiper mes appréhensions d'un malaise indéfinissable et je pus presque sourire devant ce qu'avaient de recherché et de considérable toutes les informations contenues dans les notes de mon employeur, qui traitaient surtout de formules pour l'acquisition d'un pouvoir illégitime. Mais tout de même, bien qu'en partie rassuré, je sentais que persistait toujours une inquiétude indéfinissable.

Le soir arriva. Après notre repas, nous retournâmes ensemble dans le studio. L'attitude de Carnby était tendue, maintenant, comme s'il attendait avec impatience le résultat de quelque expérience secrète. Je repris mon travail. Son émotion se communiqua pourtant en partie à moi et je me surpris, de temps à autre, en train de tendre l'oreille pour écouter je ne sais quoi.

J'entendis enfin, au-dessus du cliquetis des touches, le frôlement si particulier qui reprenait dans le couloir. Carnby l'avait entendu, lui aussi, et son assurance avait totalement disparu, faisant place à la peur la plus pitoyable.

Le son se rapprocha et fut suivi du bruit sourd d'un objet que l'on traînait, puis il y eut d'autres sons impossibles à identifier, mélanges de frottements et de courses précipitées, dont l'intensité variait. Le couloir en paraissait vibrant, comme si toute une armée de rats avait été occupée à tirer un butin de charogne sur le plancher. Pourtant, aucun rongeur, ni même une troupe de rongeurs, n'aurait pu produire de tels sons, pas plus qu'il n'aurait pu déplacer quelque chose d'aussi pesant que l'objet qui arrivait tout à fait en dernier. Il y avait une chose dans le caractère de ces bruits, une chose que je n'aurais su ni caractériser, ni décrire et qui faisait que lentement un frisson s'était mis à courir le long de ma moelle épinière.

« Dieu du ciel ! Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme ? m'écriai-je.

— Les rats ! Je vous dis que ce ne sont que des rats ! » La voix de Carnby n'était plus qu'un cri aigu, hystérique.

Un instant plus tard, on frappa nettement un coup à la porte, au niveau du seuil. Au même moment, un lourd martèlement me parvint du placard fermé, à l'autre bout de la pièce. Carnby qui s'était jusque-là tenu très droit sur sa chaise, se tassa soudain, abattu. Son teint était cireux, son regard presque fou de frayeur.

Ce doute et cette tension de cauchemar devinrent insupportables et je courus à la porte, l'ouvris toute grande en dépit des protestations frénétiques de mon employeur. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais découvrir quand j'enjambai le seuil pour passer dans le couloir faiblement éclairé.

Lorsque je baissai les yeux et vis la chose sur laquelle j'avais manqué de mettre le pied, je fus envahi par une stupéfaction dégoûtée, puis par une véritable nausée. C'était une main humaine qui avait été sectionnée au niveau du poignet – une main osseuse, bleuâtre, comme celle d'un cadavre vieux de huit jours, dont les doigts et le dessous des ongles trop longs avaient été envahis par la moisissure des jardins. *Cette chose maudite s'était déplacée !* Elle avait reculé pour m'éviter et rampait le long du passage, un peu à la manière d'un crabe. Et comme je la suivais du regard, je vis qu'elle était précédée d'autres choses encore, parmi lesquelles je devais reconnaître un pied d'homme, puis un avant-bras. Je n'osais regarder le reste. Toutes se déplaçaient avec lenteur, s'éloignaient en une atroce procession macabre, et je ne saurais décrire la manière dont elles progressaient. Leur vitalité individuelle était atroce, insoutenable. Elle était plus forte que la vitalité propre à ce qui est vivant et cependant l'air était alourdi de relents de charogne. Je détournai les yeux, fis un pas en arrière pour rentrer dans la chambre de Carnby et fermai la porte derrière moi d'une main tremblante. Carnby était à mes côtés avec la clé ; quand il la tourna dans la serrure, ses doigts, qui paraissaient pris de paralysie fébrile, étaient aussi faibles que

ceux d'un vieillard.

« Vous avez vu ? murmura-t-il, la gorge sèche, d'une voix chevrotante.

— Au nom du ciel, qu'est-ce que tout cela signifie ? » m'écriai-je.

Carnby retourna à sa chaise d'un pas que son manque de force rendait un peu chancelant. Ses traits étaient tirés par l'angoisse, rongé qu'il était par quelque horreur intérieure. Il tremblait visiblement comme un malade agité par la fièvre. Je pris place sur une chaise près de lui et il entreprit en bégayant son incroyable confession. Il était à demi incohérent, prononçait parfois des paroles sans suite et s'interrompait ou se taisait souvent.

« Il est plus fort que moi – même dans la mort, même une fois son corps démembré à l'aide du scalpel et de la scie de chirurgien dont je me suis servi. J'ai cru qu'il ne pourrait pas revenir après cela – après avoir enterré les morceaux dans des dizaines d'endroits différents, dans la cave, sous les arbustes, au pied du lierre. Mais le *Necronomicon* dit vrai… Et Helman Carnby le savait. Il m'avait averti avant que je ne le tue, il m'avait dit qu'il reviendrait – *même dans cet état*.

» Je ne l'ai pas cru, pourtant. Je haïssais Helman et il me haïssait, lui aussi. Il avait acquis une connaissance et un pouvoir plus grands que les miens et il était plus favorisé que moi par Ceux des Ténèbres. C'est pour cela que je l'ai tué – mon propre jumeau, mon frère aussi au service de Satan et de Ceux qui étaient là avant Satan. Nous avons étudié ensemble pendant bien des années. Nous avons célébré ensemble des messes noires et nous avons eu les mêmes amis. Mais Helman Carnby est allé plus avant dans l'occulte, dans l'interdit, là où je ne pouvais le suivre. J'en suis arrivé à le craindre et n'ai plus pu supporter sa suprématie.

» Il y a plus d'une semaine – il y a dix jours – que j'ai commis ce forfait. Helman pourtant – ou quelque morceau de lui – est revenu toutes les nuits… Dieu ! Ses maudites mains rampant sur le plancher ! Ses pieds, ses bras, les morceaux de ses jambes, en train de monter l'escalier de façon innommable pour me hanter !… Seigneur ! Son terrible torse couvert de sang qui guettait mon passage ! Je vous le dis, ses mains sont même venues frapper à ma porte pendant la journée et ont tâtonné pour l'ouvrir… Et j'ai trébuché dans le noir sur ses bras.

» Oh, mon Dieu ! Je vais devenir fou de toute cette horreur. Mais il veut que je devienne fou, il veut me torturer jusqu'à ce que mon cerveau m'abandonne. C'est pour cela qu'il me hante ainsi, par petits morceaux. Il pourrait achever le tout en un rien de temps, avec le pouvoir démoniaque qui est le sien. Il pourrait réunir les membres et le corps qui ont été disjoints et m'assassiner comme je l'ai assassiné.

» Avec quelles précautions j'ai enterré les morceaux, après quelle infinie réflexion ! Et comme tout cela était inutile ! J'ai également enterré la scie et le scalpel à l'autre bout du jardin, aussi loin que possible de ses mains mauvaises qui brûlaient de pouvoir se poser dessus. Mais je n'ai pas enterré la tête avec les autres morceaux – je l'ai laissée dans ce placard, au bout de ma chambre. Quelquefois, je l'entends remuer là-dedans, comme vous l'avez entendue, tout à l'heure… Mais il n'a pas besoin de sa tête, sa volonté réside ailleurs et il peut opérer intelligemment à travers tous ses membres.

» Naturellement, j'ai fermé toutes les portes et toutes les fenêtres, le soir, quand j'ai découvert qu'il revenait. Pourtant, cela n'y a rien changé. J'ai tenté de l'exorciser avec des incantations appropriées. Avec toutes celles que je connaissais. Aujourd'hui, j'ai essayé la formule souveraine du *Necronomicon* que vous avez traduite pour moi. Je vous ai fait venir ici pour que vous me la traduisiez. Et puis, je ne pouvais pas supporter plus longtemps d'être seul, et je pensais que la situation serait peut-être différente s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison. Cette formule était mon dernier espoir. Je pensais que cela l'arrêterait – c'est une incantation très ancienne et tout à fait terrible. Mais, vous l'avez vu, elle est sans effet… »

Sa voix avait baissé ; il ne pouvait plus que marmonner entre ses dents et demeurer assis, regardant fixement devant lui avec des yeux aveugles, intolérables, dans lesquels je voyais s'allumer une lueur de folie. Je ne savais que dire – la confession qu'il avait faite était ineffablement atroce. Le choc moral et l'épouvantable horreur surnaturelle que j'avais ressentis m'avaient presque stupéfié. J'étais étourdi au point d'avoir perdu toute sensibilité. Quand je commençai à me reprendre, je sentis sourdre en moi la montée irrésistible d'un flot de répugnance à l'égard de l'homme qui se trouvait à mes côtés.

Je me levai. La maison était devenue très silencieuse, comme si la macabre et funeste armée de ses assiégeants avait à présent regagné ses différentes tombes. Carnby avait laissé la clé dans la serrure ; j'allai à la porte et la tournai rapidement.

« Vous partez ? Ne vous en allez pas, supplia Carnby d'une voix que l'effroi faisait trembler, tandis que je restais là, la main sur la poignée.

— Oui, je m'en vais, lui dis-je avec froideur. Je renonce à mon emploi, dès maintenant ; et j'ai l'intention de faire ma valise et de quitter votre maison dans les délais les plus brefs. »

J'ouvris la porte et sortis, refusant d'écouter les arguments, les prières et protestations dont il m'accablait à voix basse. Étant donné la situation, je préférais faire face à tout ce qui pouvait être tapi dans ce sinistre passage, aussi répugnant et

terrifiant que cela pût être, plutôt que de supporter davantage la société de John Carnby.

Le couloir était désert ; mais en me hâtant vers ma chambre, je frissonnai de répulsion au souvenir de ce que j'avais vu. Je crois que j'aurais hurlé au moindre bruit ou au moindre mouvement, si j'en avais perçu dans l'ombre.

Je commençai à remplir ma valise, poussé par le sentiment que j'étais talonné et qu'il me fallait me hâter. Il me semblait que je ne pourrais m'échapper assez vite de cette maison aux abominables secrets, sur laquelle pesait une atmosphère lourde de menaces. Je me trompai dans ma précipitation, me heurtai aux chaises, car mon cerveau et mes doigts s'engourdissaient sous l'effet d'une appréhension qui me paralysait.

J'avais presque achevé mon travail, quand j'entendis un bruit de pas lents et mesurés qui montaient dans l'escalier. Je savais qu'il ne s'agissait pas de Carnby, car il s'était enfermé dans sa chambre dès que je l'avais quitté. Et j'étais certain que rien n'avait pu le persuader d'en sortir. De toute manière, il n'aurait difficilement pu descendre sans que je m'en rendisse compte.

Les pas atteignirent le palier et passèrent devant ma porte, avançant dans le couloir avec cette même monotonie de rythme, cette régularité de machine. Assurément, ce n'était pas là la démarche nerveuse et feutrée de John Carnby.

Mais qui était-ce, alors ? Mon sang s'arrêta dans mes veines ; je n'osai achever la conjecture qui s'était imposée à mon esprit.

Les pas s'arrêtèrent. Je sus ainsi qu'*il* avait atteint la porte de Carnby. Une pause suivit pendant laquelle je pus à peine respirer. Et puis, j'entendis un fracas effroyable, un bruit à vous détraquer les nerfs, causé par quelque chose qui volait en éclats, et, par-dessus tout, le hurlement d'un homme réduit aux dernières extrémités de la terreur qui montait.

J'étais incapable de bouger. C'était comme si une main de fer invisible s'était posée sur moi afin de m'en empêcher. Je n'ai aucune idée du temps où je restai à attendre et à écouter. Le hurlement était retombé et avait rapidement fait place au silence. Je ne percevais plus rien, à présent, si ce n'est un son faible, très particulier, et que mon esprit se refusait à identifier.

Ce n'est pas ma propre volonté mais quelque chose de plus fort qu'elle qui me poussa enfin en avant et me contraignit à suivre le couloir jusqu'au studio de Carnby. Je ressentais la présence de cette volonté comme une chose toute-puissante et surhumaine – une force démoniaque, un mesmérisme malveillant.

La porte du studio avait été brisée et ne tenait plus que par l'un de ses gonds. Elle avait volé en éclats sous le choc provoqué par une force plus grande qu'aucune force mortelle. Une lumière brûlait encore dans la pièce et le bruit innommable que j'avais entendu cessa comme je m'approchais du seuil. Il fut suivi par un silence absolu, sinistre.

À nouveau, je m'arrêtai et ne pus aller plus loin. Cette fois, cependant, ce fut autre chose qu'un magnétisme infernal et dominateur qui pétrifia mes membres et m'immobilisa avant que je n'aie atteint le seuil. En parcourant du regard l'étroit espace encadré par l'ouverture de la porte et illuminé par une lampe que je ne pouvais voir, j'aperçus l'une des extrémités du tapis d'Orient et les contours abominables d'une ombre monstrueuse, immobile, qui se projetait jusque sur le plancher. Énorme, allongée, difforme, l'ombre était en apparence projetée par les bras et le torse d'un homme nu qui se penchait en avant, une scie de chirurgien à la main. Sa monstruosité tenait à ceci : alors qu'on pouvait nettement distinguer les épaules, la poitrine, l'abdomen et les bras, l'ombre était sans tête et paraissait s'achever sur un cou tranché net. Il était impossible, si l'on considérait sa position relative, que la tête ait pu être cachée à ma vue par n'importe quel effet de perspective.

J'attendis, incapable d'entrer ou de reculer. Mon sang avait été refoulé jusqu'au cœur en un courant d'une épaisseur de glace et toute pensée était figée dans mon cerveau. Il y eut une pause, lourde d'une horreur sans fin, puis, du côté du placard fermé, un fracas d'une violence terrible, un bruit de bois qui volait en éclats, des gonds qui gémissaient, le tout suivi du choc sourd et sinistre d'un objet inconnu qui heurtait le sol.

À nouveau, ce fut le silence – un silence semblable à celui qui aurait pu régner si le Mal consommé avait savouré en silence un triomphe indicible. L'ombre n'avait pas bougé. Il y eut un moment de contemplation hideuse dans son attitude, tandis que sa main levée brandissait toujours la scie, comme si elle avait été penchée sur une œuvre achevée.

Il y eut une nouvelle pause, puis, sans avertissement, je fus témoin de l'effroyable et inexplicable *désintégration* de l'ombre, qui parut se disloquer doucement, aisément, en diverses ombres, avant que je ne la perde de vue. J'hésite à décrire la manière, comme à spécifier les points où se produisit cette singulière dislocation, cette division multiple. J'entendis simultanément le claquement assourdi d'un instrument métallique sur le tapis persan et un son qui n'était pas celui produit par la chute d'un corps unique, mais par celle de plusieurs corps.

Une fois encore, ce fut le silence – un silence semblable à celui qui règne dans

certains cimetières, la nuit, lorsque fossoyeurs et goules ont achevé leur macabre travail et que les morts gisent seuls.

Attiré par ce mesmérisme funeste, comme un somnambule mené par un invisible démon, j'entrai dans la pièce. Je sus avec une prescience répugnante quel allait être le spectacle qui m'attendrait, une fois passé le seuil – le *double* tas de fragments humains, dont certains étaient frais et sanglants, d'autres déjà bleuis par la putréfaction, maculés de terre, entremêlés en une horrible confusion sur le tapis.

Une scie et un scalpel rougis jaillissaient de la pile. Un peu à l'écart, entre le tapis et le placard ouvert dont la porte avait éclaté, une tête humaine reposait, bien droite, face aux autres restes. Elle était dans le même état de décomposition naissante que le corps auquel elle avait appartenu. Mais je jure que je vis une exultation mauvaise s'effacer de sa physionomie au moment où je pénétrai dans la pièce. En dépit de la corruption qui les marquait, ces traits avaient une ressemblance manifeste avec ceux de John Camby et ils ne pouvaient appartenir qu'à son frère jumeau.

Les effroyables inférences qui enveloppèrent mon cerveau de leur nuage noir et visqueux ne peuvent être décrites ici. L'horreur que je contemplais, et l'horreur plus grande encore que je soupçonnais auraient fait rougir, au fond de leurs gouffres glacés, les atrocités les plus immondes de l'enfer.

Il n'y avait qu'une atténuation, qu'une miséricorde dans tout cela : je n'eus pas à contempler cette intolérable scène plus de quelques instants. Soudain, en effet, je sentis qu'une chose avait disparu de la pièce. Le charme malin avait été rompu, la volonté toute-puissante qui me tenait captif ne se manifestait plus. Elle m'avait libéré, à présent, comme elle avait libéré le corps démembré d'Helman Carnby. J'étais libre de partir. Je m'enfuis alors de cette chambre révoltante, traversai comme un fou, tête baissée, la maison sans lumière et allai me jeter dans l'obscurité extérieure de la nuit.

LA PIERRE NOIRE

The Black Stone – 1931

Par Robert E.Howard.
Traduction par Claude Gilbert.

De noires créatures des Temps Anciens, dit-on, se tiennent encore cachées
En des recoins obscurs et des mondes oubliés,
Et en certaines nuits, des Portes s'ouvrent encore, pour libérer
Des Formes que l'Enfer renfermait.

JUSTIN GEOFFREY

La première fois que je lus quelque chose à ce sujet, ce fut dans l'étrange ouvrage de von Junzt, un Allemand excentrique qui mena une existence très curieuse et mourut d'une manière aussi affreuse que mystérieuse. J'eus la chance d'avoir accès à son *Unaussprechlichen Kulten* dans l'édition originale, connue aussi sous le nom de « Livre Noir », publié à Düsseldorf en 1839 peu de temps après qu'un sort funeste ne se fut acharné sur l'auteur. Les amateurs de livres rares connaissent bien le *Unaussprechlichen Kulten*, grâce surtout à la traduction pauvre et inexacte parue à Londres chez Bradwell, en 1845, et à la version soigneusement expurgée qu'en a donnée la Golden Goblin Press de New York, en 1909. Le volume que j'avais découvert par hasard était l'un des exemplaires allemands intégraux, habillé d'une épaisse reliure de cuir et de fermoirs de fer rouillés. Je doute qu'il en existe plus d'une demi-douzaine de semblables à travers le monde, aujourd'hui, car il n'avait pas fait l'objet d'un grand tirage. En outre, lorsque la manière dont l'auteur avait disparu fut ébruitée, bien des possesseurs de l'ouvrage, pris de panique, le brûlèrent.

Von Junzt avait passé toute sa vie (1795-1840) à explorer des sujets interdits. Il avait voyagé dans toutes les parties du monde, obtenu l'affiliation à d'innombrables sociétés secrètes, lu des quantités d'ouvrages et de manuscrits ésotériques peu connus, en diverses langues. Aussi trouve-t-on dans les chapitres de son Livre Noir, tantôt remarquables pour leur étonnante clarté d'exposition et tantôt obscurcies par les ambiguïtés, des affirmations et des allusions bien propres à glacer le sang de l'homme qui s'y appesantit. Le fait de lire ce que von Junzt a *osé* laisser imprimer fait naître des spéculations inquiètes quant à ce qu'il n'a *pas osé* dire. Quelles pouvaient bien être, par exemple, les sombres questions débattues dans les pages couvertes d'une écriture serrée du manuscrit inédit sur lequel travaillait von Junzt depuis des mois et qui gisait déchiré, éparpillé sur le plancher de la pièce fermée à clé et verrouillée où

on devait le retrouver mort, des traces de griffes sur la gorge ? On ne le saura jamais, car l'ami le plus intime de l'auteur, le Français Alexis Ladeau, après avoir passé toute une nuit à reconstituer ces fragments, puis à les lire, les réduisit en cendres et se trancha la gorge avec un rasoir.

Le contenu de ce qui a été publié fait pourtant déjà frissonner, même si on accepte l'opinion commune selon laquelle il ne s'agit que de l'expression du délire d'un fou. C'est là, parmi bien des choses étranges, que je vis mentionnée la Pierre Noire, ce curieux et sinistre monolithe qui se dresse dans les montagnes de Hongrie et autour duquel tant de légendes sont nées. Von Junzt ne lui a pas accordé une très grande place – pour l'essentiel, ses austères recherches concernent surtout les cultes ou les objets auxquels était vouée une sombre adoration, dont il soutient qu'ils subsistaient à son époque –, mais il semble croire que la Pierre Noire aurait été le symbole de quelque ordre, ou de quelque créature, disparu et oublié depuis des siècles. Il en parle pourtant comme l'une des *clés* – terme qu'il utilise souvent avec des implications diverses et qui constitue, d'ailleurs, l'une des obscurités de son ouvrage. En outre, il fait brièvement allusion à de curieux spectacles auxquels on aurait pu assister, près de ce monolithe, dans la nuit de la Saint-Jean. Il mentionne la théorie émise par Otto Dostmann, selon laquelle ce monolithe aurait été un vestige de l'invasion des Huns, érigé pour commémorer une victoire d'Attila sur les Goths. Von Junzt contredit cette assertion, sans citer le moindre fait à l'appui de sa réfutation, et se contente simplement de remarquer qu'attribuer l'origine de la Pierre noire aux Huns est aussi logique que de supposer que Guillaume le Conquérant a fait lever Stonehenge.

Cette hypothèse d'une très grande ancienneté piqua énormément ma curiosité et c'est avec quelque difficulté que je parvins à mettre la main sur un exemplaire rongé par les rats, tombant en poussière, des *Vestiges des empires perdus* , de Dostmann (Berlin, 1809, Verlag der Drachenhaus). Je fus déçu de découvrir que Dostmann faisait allusion de manière encore plus brève que von Junzt à la Pierre Noire et qu'il lui suffisait de quelques lignes pour en parler comme d'un objet fabriqué, d'origine assez récente si on le comparait aux ruines gréco-romaines de l'Asie Mineure, son sujet d'études favori. Il admettait son incapacité à comprendre les caractères à demi effacés, gravés sur le monolithe, mais il les déclarait indubitablement mongoloïdes. Cependant, quoique la lecture de Dostmann m'ait peu renseigné, j'y trouvai la mention du nom du village le plus proche de la Pierre Noire – Stregoicavar –, nom inquiétant, car il signifiait approximativement « La Ville-aux-Sorcières ».

Un examen attentif des guides de voyages ne me fournit pas d'autres informations – Stregoicavar, bien que je n'aie pu le découvrir sur aucune carte, était situé dans une région écartée, peu fréquentée, loin des routes suivies habituellement par les touristes.

Je trouvai cependant matière à réflexion en parcourant le *Folklore magyar*, de Dornly. Dans un chapitre consacré aux « Mythes de rêves », il mentionne l'existence de la Pierre Noire et rapporte quelques-unes des curieuses superstitions qui la concernent – surtout la croyance selon laquelle une personne s'endormant à proximité du monolithe serait ensuite hantée à jamais par de monstrueux cauchemars. Il cite aussi des récits de paysans au sujet de gens trop curieux qui auraient voulu aller contempler la Pierre, la nuit de la Saint-Jean, et qui seraient morts, fous furieux, parce qu'ils y auraient vu *quelque chose*.

Ce fut tout ce que je pus tirer de Dornly, mais mon intérêt en fut d'autant plus éveillé et je sentis que la Pierre devait être enveloppée d'une aura nettement sinistre. La suggestion d'une antiquité extrême, l'allusion répétée à des événements surnaturels qui se seraient produits au cours de la nuit de la Saint-Jean, tout cela réveilla en moi quelque instinct endormi. Ainsi devine-t-on, sans vraiment l'entendre, la rivière souterraine qui court dans la nuit.

Soudain, je sentis qu'il existait une relation entre cette Pierre et un certain poème étrange et fantastique qu'avait composé un poète dément, Justin Geoffrey : *Le Peuple du monolithe*. Des recherches m'apprirent que Geoffrey avait bien écrit ce poème au cours d'un voyage qu'il avait fait en Hongrie et je ne doutai plus que la Pierre Noire n'eût été le monolithe auquel il avait fait allusion dans ses étranges vers. En relisant ses stances, je sentis une fois de plus ces troubles vagues et singuliers que provoquait en moi l'aiguillon du subconscient et que j'avais déjà remarqués quand j'avais commencé à me documenter sur la Pierre.

Comme je cherchais un endroit pour aller passer quelques jours de vacances, je pris une décision. J'allais partir pour Stregoicavar. Un train vétuste me transporta à Temesvar, pas trop loin de mon but, et après trois jours de cahots dans une diligence, j'atteignis ce petit village, situé dans une vallée fertile, très haut, au cœur de montagnes couvertes de sapins. Le voyage lui-même fut sans histoire, mais au cours de la première journée, nous passâmes devant l'ancien champ de bataille de Schomvaal, où un courageux chevalier des troupes polonaises et hongroises, le comte Boris Vladinoff, avait opposé une résistance aussi brave qu'inutile aux hordes victorieuses de Soliman le Magnifique, en 1526, quand le Grand Turc avait balayé toute l'Europe orientale.

Le cocher m'indiqua, sur une colline proche, un grand amoncellement de pierres sous lequel, disait-il, reposaient les os du courageux comte. Je me souvins d'un passage des *Guerres turques*, de Larson : *Après l'escarmouche* (au cours de laquelle le comte, avec sa petite armée, avait fait reculer l'avant-garde turque), *le comte se*

tenait sous les murs à demi délabrés du vieux château de la colline, donnant des ordres quant à la disposition de ses forces, quand un aide lui apporta une petite boîte laquée qui avait été prise sur le corps d'un historien et chroniqueur turc de renom, Selim Bahadur, tombé au cours du combat. Le comte y prit un rouleau de parchemin et se mit à lire, mais avant d'être allé bien loin dans sa lecture, il devint tout pâle et, sans dire mot, replaça le parchemin dans sa boîte, puis glissa cette boîte sous son manteau. Au même instant, une batterie turque dissimulée ouvrit soudain le feu et comme les boulets frappaient le vieux château, les Hongrois furent horrifiés d'en voir les murs s'écrouler et ensevelir le courageux comte. Sans chef, la valeureuse petite armée fut taillée en pièces et, comme au cours des années qui suivirent, la guerre fit rage dans tout le pays, personne ne vint jamais rechercher les restes du gentilhomme. Aujourd'hui encore, les gens du pays montrent près de Schomvaal un énorme tas de ruines qui tombent en poussière et sous lequel affirment-ils, repose tout ce que les siècles ont pu laisser du comte Boris Vladinoff.

Stregoicavar m'apparut comme un petit village assoupi, somnolent qui faisait mentir, selon toute apparence, son sinistre nom – un petit pays oublié que le progrès avait ignoré. Les maisons anciennes, les manières et les costumes plus surannés encore, tout était d'un autre siècle. Les gens étaient aimables, un peu curieux, mais non point indiscrets, bien que les visiteurs venus du monde extérieur eussent été extrêmement rares.

« Il y a dix ans, un autre Américain est venu ici et a passé plusieurs jours dans notre village, me dit le patron de l'auberge où j'étais descendu. C'était un jeune homme à l'allure un peu bizarre – il se parlait tout seul –, un poète, je pense. »

Je compris qu'il faisait sans doute allusion à Justin Geoffrey.

« Oui, c'était un poète, répondis-je, et il a composé un poème sur un paysage qu'il avait remarqué non loin de ce village.

— Vraiment ? »

L'intérêt de l'aubergiste s'était éveillé.

« Eh bien, comme tous les grands poètes ont de bizarres façons de parler et de se comporter, il est certainement devenu très célèbre, car son comportement et son langage étaient plus étranges que ceux de n'importe quel homme que j'aie jamais rencontré.

— Comme il arrive très souvent avec les artistes, répliquai-je, il a surtout été reconnu après sa mort.

— Il est donc mort ?

— Il est mort en poussant des hurlements, dans un asile, il y a cinq ans.

— C'est bien malheureux, bien malheureux, soupira mon hôte avec sympathie. Pauvre garçon… Il avait regardé trop longtemps la Pierre Noire. »

Le cœur me manqua, mais je dissimulai la vivacité de mon intérêt et dis, sans avoir l'air d'y toucher :

« J'ai entendu parler de cette Pierre Noire ; elle se trouve quelque part près de ce village, n'est-ce pas ?

— Plus près que des chrétiens ne le souhaiteraient, me répondit-il, Regardez ! »

Il m'entraîna jusqu'à une fenêtre à losanges et m'indiqua les pentes couvertes de sapins des sombres montagnes bleues.

« C'est là que se dresse cette maudite Pierre, derrière le point où vous apercevez la paroi nue d'un éperon. Plût au Ciel qu'elle fût réduite en poussière et cette poussière jetée dans le Danube pour qu'elle soit emportée jusqu'à la mer la plus profonde ! Jadis, des hommes ont tenté de la détruire, mais tous ceux qui ont porté un marteau ou une masse contre elle ont mal fini. C'est pourquoi les gens l'évitent maintenant.

— Qu'a-t-elle donc de si malfaisant ? m'enquis-je, curieux.

— C'est une chose hantée par le démon, répondit-il, mal à l'aise, en réprimant un frisson. Dans mon enfance, j'ai connu un jeune homme qui venait d'en bas et qui se moquait de nos traditions – téméraire comme il l'était, il alla jusqu'à la Pierre par une nuit de la Saint-Jean, mais quand il revint à l'aube, en titubant, il était frappé de mutisme et de folie. Quelque chose avait dû lui ébranler le cerveau et lui sceller les lèvres, car jusqu'au jour de sa mort, qui ne tarda guère, il n'ouvrit plus la bouche que pour proférer de terribles blasphèmes ou produire des sons inarticulés.

» Quand il était tout petit, mon propre neveu s'est perdu dans les montagnes et s'est endormi dans les bois, près de la Pierre. Or, maintenant qu'il est adulte, il est torturé par des rêves si affreux qu'il lui arrive de pousser des cris atroces, la nuit, et de se réveiller trempé de sueur.

» Mais parlons d'autre chose, *Herr* ; il n'est pas bon de trop s'appesantir sur ces questions-là. »

Je fis quelques remarques sur l'ancienneté évidente de l'auberge et il me répondit avec orgueil :

« Les fondations ont plus de quatre cents ans ; la première maison a été la seule de

tout le village à n'avoir pas brûlé de fond en comble quand les démons de Soliman sont passés par ces montagnes. On prétend que c'est ici, dans la maison qui s'élevait sur ces fondations à l'époque, que l'écrivain Selim Bahadur s'était installé, tandis qu'il faisait ravager le pays alentour. »

J'appris alors que les habitants actuels de Stregoicavar n'étaient pas les descendants des gens qui y avaient vécu avant l'expédition turque de 1526. Victorieux, les Mahométans n'avaient laissé derrière eux aucun être vivant dans ce village, comme dans le voisinage. Hommes, femmes et enfants, ils avaient tout supprimé en un rouge holocauste de meurtres, laissant le pays silencieux et totalement désert sur des miles. Les gens qui vivaient aujourd'hui à Stregoicavar étaient les descendants de hardis colons qui avaient quitté d'autres vallées pour gagner les hauteurs et reconstruire ce village en ruine, une fois les Turcs repoussés.

L'aubergiste ne paraissait pas conserver de grand ressentiment à propos de l'extermination des habitants primitifs et j'appris que ses ancêtres des vallées inférieures avaient éprouvé plus de haine et d'aversion pour les montagnards que pour les Turcs. Il était assez vague quant aux causes de cette inimitié, mais disait que les premiers habitants de Stregoicavar avaient pour habitude de lancer des expéditions secrètes vers les basses terres, afin d'y enlever des jeunes filles et des enfants. En outre, il prétendait qu'ils n'étaient pas du même sang que les gens de sa race. La solide souche originale magyare et slave se serait trouvée mêlée, par suite d'alliances fréquentes, à une lignée primitive et dégradée, jusqu'à ce que l'une et l'autre soient confondues en un amalgame fort déplaisant. Il ignorait tout à fait quels étaient ces indigènes, mais soutenait qu'il s'agissait de « païens » qui avaient vécu dans ces montagnes depuis des temps immémoriaux, bien avant la venue des peuples conquérants.

J'attachai peu d'importance à ce récit ; je n'y vis tout simplement qu'un parallèle à l'amalgame des tribus celtes et des hommes primitifs venus de la Méditerranée, amalgame qui s'était produit dans les collines de Galloway et qui avait eu pour résultat l'apparition d'une race mêlée, les Pietés, dont la place est si importante dans les légendes d'Écosse. Le temps a eu un curieux effet de changement de perspective sur le folklore, car les contes des Pietés se sont mêlés aux légendes d'une race mongoloïde plus ancienne et, au bout d'un certain temps, on a vu attribuer aux Pietés l'apparence peu engageante des primitifs aux jambes courtes, dont l'individualité s'effaçait, avant d'être oubliée, au fur et à mesure qu'on les racontait dans les récits des Pietés. De cette façon, pensai-je, on aurait sans doute pu faire remonter les attributs prétendus inhumains des premiers villageois de Stregoicavar à des mythes plus anciens, tombés en désuétude, dont les héros étaient des envahisseurs huns et

mongols.

Le matin qui suivit mon arrivée, je demandai à mon hôte de m'indiquer le chemin, ce qu'il fit d'un air soucieux, et je partis voir la Pierre Noire. Deux heures de marche sur les pentes couvertes de sapins m'amenèrent devant le rude escarpement de pierre vive qui saillait au flanc de la montagne. Un étroit sentier y grimpait en serpentant, et tout en le suivant, je contemplai la paisible vallée de Stregoicavar qui paraissait somnoler, gardée de chaque côté par de grandes montagnes bleues. On n'apercevait ni constructions, ni la moindre trace d'implantation humaine entre l'escarpement sur lequel je me trouvais et le village. Je vis un grand nombre de fermes éparpillées dans la vallée, mais toutes avaient été bâties au-delà de Stregoicavar. Quant au village lui-même, il paraissait se reculer autant qu'il le pouvait des sombres pentes qui masquaient la Pierre Noire.

L'escarpement s'achevait au sommet par une sorte de plateau, couvert d'un bois épais. Je me frayai un chemin, sur une courte distance, à travers une végétation dense et débouchai sur une large clairière. Au centre de cette clairière se dressait la silhouette élancée, redoutable, d'une pierre noire.

La forme en était octogonale et elle mesurait quelque seize pieds de haut sur un pied et demi de large. Il était clair qu'elle avait été parfaitement polie jadis, mais elle était à présent sérieusement ébréchée, comme si on avait fait de sauvages efforts pour l'abattre. Les coups n'avaient pourtant réussi qu'à faire sauter de tout petits éclats et rendre illisibles des lettres qui avaient autrefois suivi une ligne en spirale qui l'enveloppait. Jusqu'à dix pieds de haut, ces lettres étaient presque toutes détruites, si bien qu'il était très difficile d'en définir la direction. Comme elles étaient plus nettes à partir de ce point, je me débrouillai pour grimper un peu afin de les examiner de plus près. Toutes étaient plus ou moins effacées, mais je puis affirmer qu'elles ne symbolisaient aucun langage dont on se souvienne aujourd'hui à la surface de la terre. Tous les types de hiéroglyphes connus des chercheurs et des philologues me sont assez familiers et je peux avancer avec certitude que ces caractères n'avaient rien de comparable avec ceux que j'avais pu lire ou dont j'avais entendu parler. Ce que j'avais vu qui en approchait le plus, c'étaient quelques graffitis sur un rocher gigantesque, aux proportions d'une étrange symétrie, qui se dressait dans une vallée du Yucatan. Je me souviens que lorsque j'avais signalé ces marques à mon compagnon, un archéologue, il avait soutenu qu'elles étaient, soit le fait des intempéries, soit l'œuvre d'un Indien désœuvré. Quand j'avais dit que ce rocher avait dû être la base d'une colonne depuis longtemps disparue, il s'était contenté de rire, attirant mon attention sur les dimensions qui suggéraient, si l'on s'en tenait à n'importe quelle règle de symétrie architecturale, la construction d'une colonne de douze pieds.

Cela ne m'avait pourtant pas convaincu.

Je ne dirai pas que les caractères de la Pierre Noire étaient semblables à ceux du rocher colossal du Yucatan ; mais ceux-ci évoquaient ceux-là. Quant à la matière du monolithe, elle me déroutait aussi. La roche qui le constituait était d'un noir sourdement brillant, et aux endroits où elle n'était ni entamée, ni rugueuse, la surface donnait une curieuse illusion de semi-transparence.

Je passai là la plus grande partie de la matinée, mais quand je repartis, j'étais perplexe. J'étais incapable de trouver le moindre lien entre la Pierre et tout autre objet façonné laissé à travers le monde. C'était comme si le monolithe avait été dressé par des mains étrangères, en un âge lointain, hors de toute compétence humaine.

Lorsque je regagnai le village, mon intérêt ne s'était nullement affaibli. Depuis que j'avais vu ce curieux monument, j'étais animé par un désir encore beaucoup plus vif de poursuivre plus avant mes recherches et de tenter d'apprendre par quelles mains et dans quel but étrange la Pierre Noire avait été érigée à une époque très reculée.

J'allai trouver le neveu du tavernier et l'interrogeai au sujet de ses rêves, mais bien que plein de bonne volonté, ses réponses restèrent vagues. Il en parlait volontiers, mais il était incapable de les décrire avec précision. Il avait souvent fait les mêmes rêves et ceux-ci avaient une netteté hideuse sur le moment mais ils n'avaient laissé aucune impression marquante dans son esprit, une fois réveillé. Il ne lui en restait que le souvenir de cauchemars chaotiques où d'immenses feux tourbillonnaient, lançaient leurs langues de flammes rougeoyantes et où un noir tambour ne cessait de battre. Il ne se remémorait clairement qu'une seule chose : au cours de l'un de ces rêves, il avait vu la Pierre Noire, non pas dressée au flanc d'une montagne, mais comme une flèche surmontant un château noir d'une dimension extraordinaire.

Quant au reste des villageois, je les trouvai peu enclins à parler de la Pierre, à l'exception de l'instituteur, un homme d'une culture surprenante, qui passait plus de temps à explorer le monde que n'importe lequel d'entre ses concitoyens.

Il fut très intéressé par ce que je lui racontai des remarques de von Junzt au sujet de la Pierre et donna chaudement raison à l'auteur allemand à propos de l'âge supposé du monolithe. Il croyait qu'il y avait eu autrefois une colonie de sorciers dans les environs et qu'il était possible que tous les premiers habitants eussent participé au culte de la fertilité qui avait menacé, un temps, les fondements de la civilisation européenne, donnant naissance aux histoires de sorcellerie. Il invoqua le nom même du village pour appuyer ce qu'il avançait. Ce dernier n'avait pas été baptisé Stregoicavar à l'origine, me déclara-t-il ; selon les légendes, les fondateurs l'avaient appelé Xuthltan, qui était le nom autochtone du site sur lequel les premières

constructions avaient été érigées bien des siècles auparavant.

Ce renseignement éveilla une fois de plus en moi un indescriptible sentiment de malaise. Ce nom barbare ne suggérait pas le moindre lien avec les races scythes, slaves ou mongoles dont le peuple de ces montagnes aurait dû descendre normalement.

Que les Magyars et les Slaves des vallées inférieures aient considéré les habitants primitifs du village comme les adeptes d'un culte de sorcellerie était confirmé, souligna l'instituteur, par le nom qu'ils lui avaient donné, nom demeuré en usage même après que les premiers hommes qui s'y étaient fixés eurent été massacrés par les Turcs et le village reconstruit par des gens d'une race plus pure et plus saine.

À son avis, les membres du culte n'avaient pas pu ériger ce monolithe, mais il était bien persuadé qu'ils le prenaient pour centre de leurs activités et il citait à l'appui de vagues légendes qui remontaient à une époque antérieure à l'invasion turque. Il avançait une théorie selon laquelle ces villageois dégénérés l'auraient utilisé comme une sorte d'autel sur lequel ils auraient offert des sacrifices humains, les victimes étant des jeunes filles et des bébés volés à ses propres ancêtres des basses vallées.

Il faisait la part de l'exagération dans les récits mythiques d'événements bizarres survenus pendant les nuits de la Saint-Jean, de même que dans une curieuse légende concernant une étrange déité que le peuple sorcier de Xuthltan aurait invoquée en psalmodiant et en usant de rituels sauvages, impliquant flagellations et mises à mort.

Il n'était jamais allé jusqu'à la Pierre la nuit de la Saint-Jean, disait-il, mais il n'aurait pas craint de le faire ; ce qui avait pu se produire en ce lieu dans le passé s'était depuis longtemps perdu dans les brumes du temps et de l'oubli. La Pierre Noire avait perdu le sens qu'elle avait eu et n'était plus qu'un trait d'union avec un passé mort et dénué d'intérêt.

Ce fut au retour, un soir, d'une visite que j'avais faite à ce maître d'école, une semaine environ après mon arrivée à Stregoicavar, que je me rappelai soudain que c'était la nuit de la Saint-Jean ! La nuit même à laquelle les légendes associaient tant de sous-entendus sinistres autour de la Pierre Noire. Je m'éloignai de la taverne et traversai à grands pas le village. Le silence régnait dans Stregoicavar ; les villageois se retiraient de bonne heure. Je ne rencontrai personne tandis que je sortais rapidement du village et montais entre les sapins qui masquaient les flancs de la montagne, laissant filtrer une étrange lumière et soulignant de noir toutes les ombres. Nul vent ne soufflait dans les sapins, mais un bruissement et un murmure mystérieux, intangibles étaient perceptibles au loin. Assurément, par de telles nuits, en des siècles passés, me soufflait mon imagination fantasque, des sorcières nues chevauchant leurs

balais magiques avaient dû survoler cette vallée, poursuivies par les moqueries de démons familiers.

Je parvins aux escarpements et fus un peu surpris de remarquer que la clarté trompeuse de la lune leur donnait une apparence subtile que je n'avais pas notée auparavant – dans cette curieuse lumière, ils paraissaient moins éperons naturels que ruines de remparts cyclopéens et titanesques, jaillis de la pente de la montagne.

Je m'arrachai avec difficulté à cette hallucination et, ayant atteint le plateau, j'hésitai un instant avant de m'engouffrer dans l'obscurité inquiétante des bois. Bien qu'il n'y eût pas le moindre souffle, une sorte de tension régnait au-dessus des ombres, comme si un monstre invisible avait retenu sa respiration, de crainte d'effaroucher sa proie et de la mettre en fuite.

Je repoussai cette sensation – bien naturelle à considérer l'étrangeté de ce lieu et sa réputation défavorable – et me frayai un chemin à travers bois. J'eus pour la première fois l'impression très déplaisante d'être suivi puis, m'étant arrêté un instant, je fus certain qu'une chose visqueuse et vacillante m'avait frôlé le visage dans l'obscurité.

En sortant, je découvris la clairière où le grand monolithe se dressait de toute sa hauteur, redoutable, parmi les herbes. À l'orée du bois, du côté de l'escarpement, une pierre formait une sorte de siège naturel. Je m'y assis, en me disant que c'était sans doute à cet endroit que le poète dément, Justin Geoffrey, avait composé son extraordinaire *Peuple du monolithe*. L'aubergiste pensait que la vue de la Pierre avait fait naître un déséquilibre chez Geoffrey, mais les germes de la folie avaient commencé à se développer dans le cerveau du poète bien longtemps avant qu'il ne soit venu à Stregoicavar.

Un coup d'œil jeté sur ma montre me révéla que minuit approchait. Je me collai sur mon siège en attendant que les spectres, quelle que soit leur nature, se manifestent devant moi. Une légère brise nocturne se leva entre les branches des sapins, accompagnée du murmure inquiétant de fifres lointains et invisibles, jouant en sourdine un air fantastique et funeste. La monotonie des sons, la fixité avec laquelle je contemplais le monolithe provoquèrent chez moi une sorte d'hypnose ; je m'assoupis. Je luttai contre cette somnolence, mais le sommeil me gagna pourtant ; le monolithe parut se balancer, danser, se déformer étrangement sous mon regard, puis je m'endormis.

Je rouvris les yeux et tentai de me relever, mais y renonçai aussitôt, car une poigne glaciale paraissait s'être posée sur moi et m'avoir réduit à l'impuissance. Une grande frayeur s'empara de moi. La clairière n'était plus déserte. Une foule silencieuse, étrange, s'y pressait et mes yeux écarquillés relevaient certains détails bizarres,

barbares, de leurs costumes, que ma raison me disait être archaïques et depuis longtemps oubliés, même dans ce pays arriéré. Il s'agissait probablement, pensai-je, de villageois qui étaient venus là pour tenir une assemblée extraordinaire, mais un second coup d'œil me révéla que ces gens n'étaient pas des habitants de Stregoicavar. Ils appartenaient à une race dont la taille était plus ramassée et plus trapue, au front plus bas, au visage plus large, à l'expression plus fermée. Certains avaient des traits slaves ou magyars, mais ces traits étaient dégradés, comme s'ils avaient subi l'influence d'un métissage avec un sang étranger, plus grossier, que je ne reconnaissais pas. Un grand nombre portait des peaux de bêtes sauvages et l'apparence générale, tant chez les hommes que chez les femmes, avait un côté bestial et sensuel. Ils me terrifiaient et me répugnaient, mais ils ne me prêtaient aucune attention. Ils formèrent bientôt un vaste demi-cercle devant le monolithe et attaquèrent une sorte de mélopée, puis ils jetèrent tous les bras en l'air et agitèrent leurs torses de façon rythmée. Tous les regards étaient tournés vers le sommet de la Pierre, qu'ils paraissaient invoquer. Ce qu'il y avait de plus curieux, pourtant, c'était la faiblesse de leurs voix ; il était clair qu'à moins de cinquante yards de moi, des centaines d'hommes et de femmes entonnaient une mélopée sauvage, et pourtant leurs voix me parvenaient comme un léger et indistinct murmure, comme si elles avaient traversé d'immenses étendues à travers l'Espace – ou le *Temps*.

Devant le monolithe, une sorte de brasier brûlait et il s'en élevait les tourbillons d'une abominable et nauséabonde fumée jaune qui allait curieusement s'enrouler en une spirale ondoyante autour de la flèche noire, comme un reptile énorme et incertain.

Deux silhouettes étaient allongées à côté du brasier – une jeune fille toute nue, pieds et poings liés, et un bébé qui n'avait apparemment que quelques mois. De l'autre côté du feu, une sorcière vieille et hideuse était accroupie, un tambour noir de forme bizarre posé sur les genoux. Elle battait ce tambour de lents et légers coups de ses paumes ouvertes, mais je n'en pouvais percevoir le son.

Le rythme des corps qui se balançaient s'accéléra et dans l'espace qui séparait la foule du monolithe, une jeune femme nue s'élança, les yeux brillants, sa longue chevelure noire flottant au vent. Tournoyant jusqu'au vertige sur la pointe des pieds, elle pirouetta à travers l'espace libre, puis alla se jeter par terre devant la Pierre, où elle demeura prostrée. L'instant d'après, une silhouette fantastique suivit la sienne. Une peau de chèvre autour des reins, c'était un homme, dont le visage était entièrement caché par une énorme tête de loup qui lui servait de masque et lui donnait l'apparence d'un être monstrueux, sorti d'un cauchemar, d'un horrible rejeton mi-homme mi-bête. Il tenait un faisceau de longues et minces branches de sapin, liées ensemble à la base, et la lumière de la lune se reflétait sur une chaîne d'or lourd

passée autour de son cou. Une chaîne plus mince, reliée à la première, semblait appeler la présence d'un pendentif, mais ce dernier manquait.

Les participants secouèrent leurs bras avec violence et leurs cris parurent redoubler au moment où cette créature grotesque se jeta dans l'espace découvert faisant des bonds et des cabrioles tout à fait extraordinaires. Lorsqu'il parvint près de la femme étendue devant le monolithe, il se mit à la cingler à l'aide des verges qu'il portait, tandis qu'elle se relevait d'un bond et se lançait en virevoltant dans la suite sauvage et complexe des figures de la danse la plus inimaginable que j'aie jamais vue. Quant à son tortionnaire, il dansa avec elle, maintenant le même rythme sauvage, suivant chacune de ses pirouettes et chacun de ses sauts, tout en faisant pleuvoir sans relâche des coups cruels sur son corps nu. À chaque coup, en outre, il criait un mot unique, qu'il répétait encore et encore, et que toute l'assistance reprenait à son tour. Je voyais le mouvement de leurs lèvres, le léger et lointain murmure de chacune de leurs voix se fondait, fusionnait en un cri, lancé à distance, puis se répétait maintes et maintes fois en une extase sans mesure. Mais ce qu'était ce mot unique, je ne pouvais le distinguer.

Les sauvages danseurs, vertigineux, pirouettaient, et les spectateurs, balançant le buste, suivaient, toujours sur place, bras entrelacés, le rythme de la danse. La démence croissait dans les yeux de l'adoratrice aux entrechats et trouvait un reflet dans les yeux de ceux qui l'observaient. La frénésie tourbillonnante de cette folle danse devint plus farouche et plus extravagante ; – elle prit un caractère bestial, obscène, et la vieille sorcière se mit à hurler, à battre son tambour comme un être à l'esprit dérangé et les verges sifflèrent un air démoniaque.

Le sang coulait le long des membres de la danseuse, mais elle ne paraissait ressentir la flagellation que comme une incitation à se surpasser plus encore dans son outrageux déplacement ; bondissant au centre de la fumée jaune, qui lançait à présent de fins tentacules pour enserrer les deux silhouettes, elle parut se fondre dans ce brouillard fétide, puis s'en voiler. Soudain, émergeant à la vue de tous avec, sur les talons, la créature-bête qui la cinglait, elle se lança dans une indescriptible, une explosive poussée de mouvement dynamique et fou puis, parvenue sur la crête de cette vague furieuse, elle s'abattit brutalement sur le pré, tremblante et essoufflée, comme si, après tant d'efforts frénétiques, son épuisement avait été complet. Les coups de fouet continuèrent à pleuvoir sans perdre de leur violence ou de leur intensité, et elle entreprit, par une reptation sur le ventre, de se rapprocher du monolithe. Le prêtre – c'est du moins le nom que je lui donnerais – la suivait toujours, frappant ce corps sans défense de toute la puissance de son bras, tandis qu'elle poursuivait en se contorsionnant, laissant sur la terre piétinée une large traînée de sang. Elle atteignit le monolithe, à bout de souffle, pantelante, l'encercla de ses bras, puis couvrit la froide

pierre de baisers passionnés et brûlants en une adoration délirante et impie.

Le prêtre grotesque fit un bond énorme dans l'air, rejetant les verges éclaboussées de sang, et les fidèles, hurlant, écumant, se précipitèrent les uns sur les autres et s'attaquèrent avec les ongles et avec les dents, s'entre-déchirant chairs et vêtements en une passion aveugle de bestialité. Le prêtre se saisit de l'enfant d'un large mouvement du bras et, criant à nouveau le Nom, fit tournoyer au-dessus de sa tête le bébé vagissant avant de lui fracasser le crâne contre le monolithe et de laisser une tache horrible sur la sombre surface. Glacé d'horreur, je le vis éventrer le petit corps de ses doigts nus et barbares, puis asperger la flèche de sang, jeter la forme rouge et déchiquetée dans le brasier, et abattre ainsi flammes et fumée sous une pluie cramoisie, alors que, derrière lui, les brutes en folie hurlaient sans fin le Nom. Brusquement, tous tombèrent, prostrés, et se contorsionnèrent comme des serpents, tandis que le prêtre lançait en l'air, comme en triomphe, ses mains sanglantes, largement ouvertes. J'ouvris la bouche pour hurler mon horreur, ma répugnance, mais seul un faible gémissement en sortit. Une énorme, une monstrueuse créature qui ressemblait à un crapaud était accroupie au sommet du monolithe.

Je vis la silhouette boursouflée, répulsive, vacillante, qui se découpait contre la lune et, enfoncés dans ce qui chez tout être normal aurait été la face, entre des paupières clignotantes, des yeux immenses qui reflétaient la concupiscence, l'avidité abyssale, la cruauté obscène et la malfaisance monstrueuse les plus absolues qui aient jamais pu guetter les hommes, depuis que leurs ancêtres s'étaient déplacés, aveugles, la peau nue, dans les cimes des arbres. Toutes les choses impies, tous les vils secrets, qui dorment dans les cités sous-marines et fuient la lumière du jour dans l'obscurité des cavernes originelles, se reflétaient dans ces yeux monstrueux. C'est ainsi donc que la créature effroyable qu'un rituel païen de cruauté, de sadisme et de sang avait évoquée dans le silence des collines, clignait des paupières et fixait d'un regard narquois et méchant ses adorateurs bestiaux, prosternés devant elle en une répugnante humilité.

Le prêtre au masque animal prit alors dans ses mains brutales la jeune fille aux membres liés qui se débattait faiblement et l'éleva vers l'horreur, perchée sur le monolithe. Et comme la monstruosité, lascive, baveuse, prenait une profonde aspiration, quelque chose céda en moi et je succombai à une syncope miséricordieuse.

J'ouvris les yeux sur une aube encore blanche. Tous les événements de la nuit me revinrent brusquement en mémoire et je me dressai d'un bond en regardant autour de moi, stupéfait. Le monolithe se dressait, haut et silencieux, au-dessus de l'herbe de la prairie qui dansait, verte et infoulée, sous la brise du matin. En quelques enjambées

rapides, je traversai la clairière ; ici, les danseurs avaient sauté et bondi jusqu'à ce que le sol eût été dénudé par leur piétinement. Là, l'adoratrice s'était contorsionnée dans sa pénible progression vers la Pierre, arrosant la terre de son sang. Mais nulle goutte rouge n'apparaissait sur cette herbe vierge. J'examinai en frissonnant le côté du monolithe contre lequel le prêtre bestial avait défoncé le crâne du bébé volé – mais nulle marque sombre, nuls sinistres caillots de sang n'y étaient visibles.

Un rêve ! Cela n'avait été qu'un sauvage cauchemar – ou bien ? –, je haussai les épaules. Quelle netteté extraordinaire pour un rêve !

Je regagnai le village en silence et pénétrai dans l'auberge sans avoir été vu. Et je demeurai là, à méditer sur les étranges événements de la nuit. J'étais de plus en plus enclin à repousser la théorie du rêve. Il était évident que ce que j'avais vu était une illusion et n'avait pas de substance matérielle. J'étais persuadé, pourtant, que j'avais contemplé l'ombre, le reflet d'une scène qui avait eu une atroce réalité en des temps fort lointains. Mais comment m'en assurer ? Quelle preuve pouvais-je découvrir pour montrer que la vision que j'avais eue avait été celle d'un rassemblement de spectres impurs, plutôt qu'un simple cauchemar, issu de mon propre cerveau ?

Comme pour me fournir une réponse, un nom me traversa l'esprit… Selim Bahadur ! Selon la légende, cet homme, soldat et chroniqueur, avait commandé un corps de l'armée de Soliman, celui qui avait dévasté Stregoicavar. Cela paraissait vraisemblable. Or, s'il en avait été ainsi, il avait dû aller tout droit de cette région anéantie au sanglant champ de bataille de Schomvaal, où il avait trouvé la mort. D'un bond, je me levai et poussai un cri – le manuscrit pris sur le corps d'un Turc, celui qui avait fait frémir le comte Boris, n'aurait-il pu contenir une relation de ce que les Turcs conquérants avaient trouvé à Stregoicavar ? Par quoi les nerfs d'acier de l'aventurier polonais auraient-ils pu être ébranlés, sinon par cela ? Et comme nul n'était jamais venu rechercher les ossements du comte, quoi de plus vraisemblable que la boîte laquée, avec son mystérieux contenu, soit encore sous les ruines qui recouvraient Boris Vladinoff ? Je bouclai mon sac de voyage avec une hâte fébrile.

Trois jours plus tard, je me retrouvai installé dans un petit village, à quelques miles de l'ancien champ de bataille, et quand la lune se leva, je venais d'attaquer avec une ardeur sauvage le grand tas de pierres qui se désagrégeaient, au sommet de la colline. C'était un travail épuisant – en y repensant, aujourd'hui, je ne saurais dire comment je parvins à le mener à bien, encore que j'eusse peiné sans une pause depuis le moment où la lune s'était levée jusqu'à l'aube. Quand le soleil apparut, je défis le dernier monceau de pierre et pus contempler les restes mortels du comte Boris Vladinoff – quelques pitoyables fragments d'os qui s'effritaient – et puis, au milieu d'eux,

broyée au point d'avoir tout à fait perdu sa forme originelle, une boîte que son couvercle laqué avait protégée à travers les siècles d'une complète décomposition.

Je m'en saisis avec une impatience frénétique, remis en place quelques-unes des pierres sur les ossements et m'éloignai à la hâte ; je ne tenais pas, en effet, à être découvert par des paysans soupçonneux alors que j'aurais pu sembler profaner une sépulture.

De retour dans ma chambre d'auberge, j'ouvris la boîte et découvris un parchemin presque intact ; il y avait en outre quelque chose d'autre dans la boîte – un petit objet plat, enveloppé dans de la soie. J'étais follement impatient de sonder les secrets de ces pages jaunies, mais la fatigue me l'interdit. Je n'avais presque pas dormi depuis que j'avais quitté Stregoicavar et les terribles efforts que j'avais fournis au cours de la nuit précédente étaient venus à bout de ma résistance. Je fus contraint, malgré moi, de m'allonger sur le lit et je ne m'éveillai pas avant le coucher du soleil.

J'avalai un souper rapide, puis, à la lumière tremblante d'une chandelle, je commençai à lire les caractères turcs bien dessinés qui couvraient le parchemin. Ce fut une entreprise difficile, car je ne suis pas très versé dans cette langue et le style archaïque du récit me déroutait. Mais tout en progressant laborieusement, un mot ici, une phrase là, une horreur croissante s'empara peu à peu de moi. J'appliquai farouchement toute mon énergie à cette tâche et, comme le récit s'éclairait pour moi et prenait forme, mon sang se glaça lentement dans mes veines, mes cheveux se hérissèrent et ma langue se colla au palais. Tout ce qui se trouvait à l'extérieur de la pièce prit part à la démence monstrueuse de ce manuscrit infernal et les bruits nocturnes des insectes, des habitants des bois, se changèrent en murmures affreux, en piétinements furtifs de goules horribles ; puis le souffle léger du vent de la nuit fit place aux rires étouffés, obscènes, d'une créature malfaisante, exultant devant les âmes des hommes.

Quand l'aube grise filtra enfin par la fenêtre grillagée, je reposai le manuscrit, pris l'objet et le dépouillai de sa petite enveloppe de soie. Tandis que je le fixai avec des yeux hagards, je compris que, eût-on douté de la véracité de ce terrible manuscrit, on aurait trouvé là une confirmation irréfutable de la réalité de toute cette affaire.

Je reposai alors les deux objets obscènes dans la boite et je ne voulus ni prendre du repos, ni dormir, ni absorber la moindre chose avant que le coffret les contenant n'ait été lesté de pierres et jeté au plus fort du courant du Danube qui, avec l'aide de Dieu, les aura emportés en Enfer, d'où ils étaient sortis.

Ce n'était donc pas un rêve que j'avais fait, la nuit de la Saint-Jean, dans les collines de Stregoicavar. Il fallait se réjouir de ce que Justin Geoffrey ne se soit arrêté

en ce point qu'en plein jour et qu'il ait poursuivi sa route, car s'il avait dû jeter les yeux sur l'abominable assemblée, son cerveau se serait détraqué bien plus tôt. J'ignore d'ailleurs comment ma propre raison ne m'abandonna pas.

Non… ce n'était pas un rêve. J'avais jeté les yeux sur un rite répugnant que des adorateurs, depuis longtemps disparus, étaient montés des enfers pour observer, comme jadis ; des fantômes qui s'étaient incliné devant un fantôme. Car l'Enfer avait depuis longtemps réclamé leur dieu difforme. Longtemps, longtemps, vestige d'un autre âge propre à provoquer un transport au cerveau, il avait vécu dans ces collines, mais ses doigts obscènes ne cherchaient plus à enserrer les âmes des vivants et son royaume n'était qu'un royaume de mort, peuplé simplement par les fantômes de ceux qui l'avaient servi au cours de sa vie et de la leur.

Par quelle alchimie abominable, quelle sorcellerie athée, les Portes de l'Enfer s'ouvrent-elles au cours de cette seule et mystérieuse nuit, je ne le sais, mais il est de fait que je l'ai vu de mes yeux. Or, je sais que ce ne sont pas des êtres humains que j'ai aperçus cette nuit-là, car le manuscrit rédigé avec soin par Selim Bahadur rapportait tout ce que lui et ses soldats avaient pu découvrir dans la vallée de Stregoicavar ; je poursuivis donc ma lecture, où étaient relevées en détail les obscénités blasphématoires que la torture avait arrachées dans les hurlements aux lèvres des adorateurs ; et je lus aussi ce qu'il était dit de la caverne noire, menaçante, qui s'ouvrait haut dans les collines, où les Turcs, horrifiés, avaient cerné la monstrueuse créature, boursouflée, gémissante, qui ressemblait à un crapaud, et comment ils l'avaient mise à mort par le feu, puis par un ancien acier, béni autrefois par Mahomet, par des incantations, enfin, qui étaient déjà antiques du temps où l'Arabie était jeune. Et la main sûre du vieux Selim avait elle-même tremblé lorsqu'il avait noté les hurlements de mort cataclysmique, les hurlements qui ébranlèrent la terre et que poussa cette monstruosité qui n'était pas morte seule ; une dizaine de ses exécuteurs avaient en effet péri avec elle, en des circonstances dont Selim ne voulait ou ne pouvait parler…

Or, cette idole accroupie, en or massif, enveloppée dans de la soie, était une image de la créature et Selim l'avait arrachée à la chaîne d'or qui encerclait le cou du grand prêtre au masque, avant son exécution.

Il est heureux que des Turcs aient promené sur cette odieuse vallée la torche et le glaive purificateur ! Des spectacles tels que ceux qu'ont pu contempler ces montagnes sombres appartiennent à l'obscurité et aux abîmes des éons oubliés. Non, ce n'est pas la crainte de revoir la créature-crapaud qui, la nuit, me fait frissonner. Elle est enchaînée en Enfer avec sa horde nauséeuse et ne recouvre la liberté que pour une

heure, au cours de la plus étrange des nuits de l'année, comme j'en ai été le témoin. Quant à ses adorateurs, il n'en demeure aucun.

C'est bien plutôt de me rendre compte que de tels êtres ont pu autrefois s'apprêter à bondir comme des bêtes fauves sur les âmes des hommes qui me couvre de sueurs froides. Et j'ai peur de plonger plus avant dans les feuillets de l'abomination laissée par von Junzt car maintenant, je comprends son emploi répété du mot *clé* ! Des Clés pour les Portes menant à l'Extérieur – des chaînons reliant à un passé répugnant et, qui sait, à des sphères répugnantes du *présent*. Je comprends aussi pourquoi les escarpements ont l'air de remparts sous la lumière de la lune, pourquoi le neveu du tavernier, hanté par les cauchemars, a vu en rêve la Pierre Noire, telle une flèche, posée sur un château noir dont les proportions étaient cyclopéennes. Si jamais les hommes entreprennent des fouilles dans ces montagnes, ils feront peut-être des découvertes incroyables sous ces pentes protectrices. En effet, la caverne où les Turcs avaient rejoint la *chose* n'était pas une véritable caverne, et je frémis en songeant au gouffre gigantesque d'éons qui sépare sans doute cet âge du temps où la terre, agitée de secousses, faisait lever comme une vague ces montagnes bleues qui, tout en se dressant, enfermaient dans leurs plis des choses inimaginables. Pourvu que nul homme ne cherche jamais à déraciner cette effroyable flèche que l'on nomme la Pierre Noire !

Une Clé ! Oui, c'est bien une Clé, symbole d'une horreur oubliée. Cette horreur s'est évanouie dans les limbes, d'où elle était sortie, en rampant, repoussante dans l'aube noire de la terre. Mais que penser des autres éventualités diaboliques auxquelles von Junzt a pu faire allusion – que dire de la main monstrueuse qui, en l'étranglant, lui a arraché la vie ? Depuis que j'ai lu ce qu'avait écrit Selim Bahadur, je ne puis plus rien mettre en doute de ce que j'avais trouvé dans le Livre Noir. L'homme n'a pas toujours été le maître de la terre – *mais l'est-il, à présent ?*

Or, une pensée me hante – si une entité aussi monstrueuse que le Maître du Monolithe est parvenue à survivre si longtemps après l'époque indiciblement lointaine qui était la sienne, *quelles formes abominables peuvent se tenir cachées, aujourd'hui encore, en des recoins obscurs du monde ?*

LA CHOSE AILÉE SUR LE TOIT

The Thing on the Roof – 1982

Par Robert E.Howard.
Traduction par François Truchaud.

À travers la nuit lourdement ils avancent
De leur allure éléphantine ;
Je frissonne, empli d'effroi
Tandis que je me blottis dans mon lit.
Ils déploient leurs ailes gigantesques
En haut des toits à pignons
Qui tremblent sous le piétinement
De leurs sabots de mastodontes.

JUSTIN GEOFFREY,
Visions de l'Ancien Pays.

Je dirai pour commencer que je fus surpris lorsque Tussmann me téléphona. Nous n'avions jamais été des amis très intimes ; les instincts mercantiles de l'homme me répugnaient. Et, depuis la vive controverse qui nous avait opposés, trois ans plus tôt, lorsqu'il s'était efforcé de jeter le discrédit sur mes Témoignages sur la culture Nahua dans le Yucatan, lesquels étaient le résultat de plusieurs années de recherches acharnées, nos relations avaient été fort peu cordiales ! Pourtant je le reçus et trouvai ses manières emportées et brutales, mais il semblait préoccupé, comme si son antipathie à mon égard avait été mise de côté, au profit d'une passion impétueuse qui s'était emparée de lui.

Le but de sa visite me fut rapidement exposé. Il sollicitait mon aide pour se procurer l'édition originale du livre de von Junzt Unaussprechlichen Kulten, connu aussi sous le nom de Livre Noir, non en raison de sa couleur, mais à cause de son ténébreux contenu. Il aurait pu aussi bien me demander la traduction grecque originale du Necronomicon ! Bien que, depuis mon retour du Yucatan, je me sois adonné presque exclusivement à ma passion des livres rares, je ne me serais jamais douté un seul instant qu'il existait encore un ou des exemplaires de ce livre, dans l'édition originale de Düsseldorf.

Quelques mots sur cet ouvrage sortant du commun. Son extrême ambiguïté en bien des passages, ainsi que les sujets traités, absolument incroyables, avaient laissé supposer pendant longtemps que ce livre était le résultat des divagations d'un maniaque et l'auteur avait été vilipendé et traité de fou. Il demeure cependant que nombre de ses assertions sont irréfutables et qu'il passa sa vie entière, soit quarante-

cinq ans, à se rendre en des lieux étranges et à découvrir des secrets terrifiants et abyssaux. La première édition du livre fit l'objet d'un tirage très réduit et beaucoup d'exemplaires furent brûlés par leurs possesseurs épouvantés, lorsque von Junzt fut trouvé mort, étranglé d'une façon très mystérieuse, dans sa chambre fermée à clé et verrouillée, une nuit de 1840, six mois après qu'il fut revenu d'un mystérieux voyage en Mongolie.

Cinq ans plus tard, un éditeur londonien, un certain Bridewall, s'empara du livre et en publia une version bon marché, dans le but de faire sensation. Celle-ci comportait des gravures grotesques, était criblée de fautes d'orthographe et d'inexactitudes de traduction, sans parler des lacunes habituelles, inévitables dans une édition bon marché et peu scrupuleuse. Cette parution contribua cependant à accentuer le discrédit jeté sur le texte original, et éditeurs et lecteurs oublièrent pratiquement le livre jusqu'en 1909, date à laquelle la Golden Goblin Press de New York en sortit une nouvelle édition.

Le livre avait été si soigneusement expurgé qu'un bon quart du texte original avait été supprimé. Mais il avait été très bien imprimé et illustré par les dessins admirables et étrangement inspirés de Diego Vasquez. Cette édition devait avoir un tirage important, dans un but populaire, mais le goût artistique des éditeurs contrecarra ce dessein. En effet, le coût de l'édition du livre fut si élevé qu'ils furent contraints de le vendre à un prix prohibitif.

J'expliquais tout cela à Tussmann lorsqu'il m'interrompit brutalement pour dire qu'il connaissait parfaitement l'histoire de ce livre. L'un des exemplaires édités par la Golden Goblin ornait sa bibliothèque, me dit-il, et c'était dans celui-ci qu'il avait trouvé un certain passage, lequel avait éveillé son intérêt. Si je réussissais à lui procurer un exemplaire de l'édition originale de 1839, je serais dédommagé de ma peine. Sachant, ajouta-t-il, qu'il était inutile de me proposer de l'argent, il procéderait, en retour, à une rétractation totale de ses accusations précédentes, concernant mes recherches au Yucatan, et publierait une apologie complète dans les Scientific News.

Je dois admettre que je fus confondu par ces paroles et réalisai que l'affaire devait être de la plus haute importance pour Tussmann, puisqu'il était prêt à faire de telles concessions. Je répondis que j'estimais avoir réfuté, d'une façon satisfaisante, ses chefs d'accusation aux yeux de tous et que je ne désirais nullement le placer dans une situation humiliante, mais que je ferais tout mon possible pour lui procurer ce qu'il recherchait.

Il me remercia avec brusquerie et s'en alla, après avoir dit, d'un façon plutôt vague,

qu'il espérait trouver dans le Livre Noir, le complet exposé de quelque chose, qui avait été, de toute évidence, négligé dans l'édition postérieure.

Je me mis au travail, écrivant à des amis, collègues et libraires dans le monde entier, et m'aperçus très vite que j'avais pris sur moi une tâche qui s'avérait fort malaisée. Trois mois s'écoulèrent avant que mes efforts fussent couronnés de succès. Mais, finalement, avec l'aide du professeur James Clement de Richmond, Virginie, je parvins à trouver ce que je cherchais.

J'avertis Tussmann et il arriva à Londres par le train suivant. Ses yeux brûlaient d'avidité tandis qu'il contemplait le livre épais et poussiéreux, habillé d'une épaisse reliure de cuir et de fermoirs de fer rouillés. Ses doigts tremblaient d'impatience comme il feuilletait les pages jaunies par le temps.

Et lorsqu'il poussa un cri violent et frappa la table de son poing, je compris qu'il avait trouvé ce qu'il recherchait aussi fébrilement.

« Écoutez ! » ordonna-t-il, et il me lut un passage qui parlait d'un temple très, très ancien, dans une jungle du Honduras, où un dieu étrange avait été adoré par une antique tribu qui avait disparu avant même l'arrivée des Espagnols ! Et Tussmann lut à voix haute les lignes suivantes : la momie de celui qui avait été de son vivant le dernier grand prêtre du peuple disparu reposait à présent dans une chambre taillée dans la roche de la falaise contre laquelle le temple avait été bâti. Autour du cou desséché de la momie était passée une chaîne en cuivre, et sur cette chaîne était monté un énorme joyau, de couleur rouge, ciselé en forme de crapaud. Ce joyau était une clé, poursuivait von Junzt, conduisant au trésor caché dans une crypte souterraine, située dans les profondeur du sol, sous l'autel du temple.

Les yeux de Tussmann brillaient.

« J'ai vu ce temple ! Je me suis trouvé devant l'autel. J'ai vu l'entrée scellée de la chambre dans laquelle, au dire des indigènes, se trouve la momie du prêtre. C'est un temple très curieux, il diffère autant des ruines des Indiens précolombiens que des constructions des Latino-Amériçains modernes. Les Indiens qui vivent à proximité nient tout rapport antérieur avec cet endroit. Ils disent que ceux qui ont construit ce temple appartenaient à une race différente de la leur et qu'ils étaient déjà là lorsque leurs propres ancêtres arrivèrent dans ce pays. Je pense qu'il s'agit du vestige d'une civilisation disparue depuis longtemps qui a commencé à s'éteindre des milliers d'années avant la venue des Espagnols.

» J'aurais aimé forcer l'entrée de la chambre scellée, mais je n'avais ni le temps, ni les outils nécessaires pour ce travail. Je faisais route rapidement vers la côte, ayant

été blessé au pied accidentellement par une arme à feu, et c'est par le plus grand des hasards que j'étais arrivé à cet endroit.

» J'avais prévu d'y retourner, mais les circonstances m'en empêchèrent… à présent, je suis décidé à ne me laisser arrêter par aucun obstacle ! Par hasard j'étais tombé sur un passage de l'édition de la Golden Goblin de ce livre, décrivant le temple. Mais c'était tout ; la momie était à peine mentionnée. Intéressé, je me procurai l'une des traductions de Bridewall, mais je me heurtai à un ramassis d'erreurs et d'âneries confondantes. À la suite d'une irritante malchance, le traducteur avait même commis une erreur sur l'emplacement du Temple du Crapaud, ainsi nommé par von Junzt, et l'avait situé au Guatemala, au lieu du Honduras. La description générale est médiocre, le joyau est mentionné, de même que le fait qu'il est une « clé ». Mais une clé destinée à quel usage, le livre de Bridewall ne le mentionnait pas. À ce moment, je sentis que j'étais sur la voie d'une véritable découverte, à moins que von Junzt n'ai été fou, comme beaucoup le prétendirent ! Pourtant, il est prouvé que l'homme s'est bien trouvé au Honduras à une époque, et il est impossible de faire une description du temple aussi précise – comme elle se trouve dans le Livre Noir – à moins de l'avoir vu de ses propres yeux. Comment a-t-il appris l'existence du joyau, je ne saurais le dire. Les Indiens qui m'ont parlé de la momie n'ont fait aucune mention du joyau. Je pense simplement que von Junzt s'est ouvert un passage jusqu'à la crypte scellée, d'une façon ou d'une autre… l'homme a eu accès à nombre de secrets par des moyens très mystérieux.

» À ma connaissance, un seul autre Blanc a vu le Temple du Crapaud, en dehors de von Junzt et de moi-même : le voyageur espagnol Juan Gonzalles, qui effectua une exploration partielle de cette région en 1793. Il mentionne, brièvement, un curieux temple qui diffère de la plupart des ruines indiennes, et rapporte avec scepticisme une légende répandue parmi les indigènes, selon laquelle « quelque chose d'extraordinaire » serait caché dans le temple. Je suis sûr et certain qu'il faisait allusion au Temple du Crapaud.

» Demain je m'embarque à destination de l'Amérique centrale. Gardez le livre, je n'en ai plus besoin. Cette fois je me suis parfaitement préparé et j'ai bien l'intention de découvrir ce qui est dissimulé dans le temple, même si je dois le démolir pierre par pierre ! Je suis sûr qu'il s'agit d'une véritable montagne d'or ! Les Espagnols ne l'ont pas trouvée, pour une raison que j'ignore. Lorsqu'ils sont arrivés en Amérique centrale, le Temple du Crapaud était abandonné. Or ils recherchaient des Indiens vivants, afin de les torturer et de leur extorquer leur or. Ils ne s'intéressaient guère aux momies de peuples disparus. Mais je suis décidé à m'emparer de ce trésor. »

Sur ces paroles, Tussmann prit congé. Je m'assis et ouvris le livre, cherchant le passage où il avait arrêté sa lecture. Je lus ainsi jusqu'à minuit, captivé par les allusions curieuses et les interprétations extravagantes, parfois même très obscures, de von Junzt. Et je trouvai, concernant le Temple du Crapaud, certaines précisions qui m'angoissèrent tellement que, le lendemain matin, j'essayai de joindre Tussmann. Mais l'on me répondit qu'il était déjà parti.

Plusieurs mois passèrent, puis je reçus une lettre de Tussmann, me demandant de venir passer quelques jours dans sa propriété du Sussex. Il me priait également d'apporter le Livre Noir.

Je me présentai à l'entrée de la propriété, plutôt isolée, de Tussmann juste après la tombée de la nuit. Il vivait pratiquement comme au Moyen Âge, sa grande demeure couverte de lierre et ses larges pelouses entourées de hauts murs de pierre. Comme je suivais le sentier bordé de haies qui conduisait de la grande porte à la maison, je notai que les lieux n'avaient guère été entretenus en l'absence de leur maître. Des mauvaises herbes avaient poussé, abondantes, parmi les arbres, au point de menacer d'étouffement le gazon. Provenant du haut de taillis non élagués, se dressant contre le mur de la propriété, j'entendis à proximité ce qui semblait être le piétinement et le pas lourd d'un cheval ou d'un bœuf. J'entendis distinctement le tintement de ses sabots sur une pierre.

Un domestique qui me regarda d'un air méfiant me fit entrer et je trouvai Tussmann marchant de long en large dans son cabinet de travail, tel un lion en cage. Il avait maigri et ses traits s'étaient durcis depuis notre dernière rencontre ; son visage était noirci par le soleil tropical. Ses rides étaient plus nombreuses et plus prononcées, et ses yeux brûlaient plus intensément que jamais. Son attitude trahissait une colère sourde et frustrée.

« Eh bien, Tussmann, le saluai-je, avez-vous trouvé l'or ?

— Je n'ai pas trouvé un seul gramme d'or, grogna-t-il.

« Toute l'histoire n'était qu'une mystification… euh, à vrai dire, pas tout à fait. Je me suis introduit dans la chambre scellée et j'ai trouvé la momie.

— Et le joyau ? » m'exclamai-je.

Il tira quelque chose de sa poche et me le donna.

J'examinai avec curiosité l'objet que je tenais dans ma main. C'était une pierre précieuse très grosse, aussi claire et transparente que du cristal, mais présentant une teinte rouge sinistre. Elle était ciselée, comme l'avait affirmé von Junzt, et avait la

forme d'un crapaud. Je frissonnai involontairement ; la sculpture était particulièrement repoussante. Je tournai mon attention vers la chaîne de cuivre, lourde et curieusement travaillée, qui la soutenait.

« Quels sont ces caractères gravés sur la chaîne ? demandai-je avec curiosité.

— Je ne saurais le dire, répondit Tussmann. J'avais pensé que vous pourriez peut-être répondre à cette question. Je trouve qu'ils présentent une légère ressemblance avec certains hiéroglyphes, partiellement effacés, découverts sur un monolithe, connu sous le nom de Pierre Noire, qui se trouve dans les montagnes de Hongrie. J'ai été incapable de les déchiffrer.

— Racontez-moi votre voyage », le pressai-je et, tout en buvant nos whiskey-and-sodas, il commença son récit, en manifestant cependant une étrange aversion.

« J'ai retrouvé l'emplacement du temple sans grande difficulté, bien qu'il soit situé dans une région écartée et peu fréquentée. Le temple est bâti contre une falaise de pierre pure, dans une vallée déserte, inconnue des cartes et des explorateurs. Je ne me risquerai pas à faire une estimation de l'époque à laquelle il fut construit, mais il est bâti avec un genre de basalte étrangement dur, comme je n'en ai jamais vu ailleurs, et son érosion extrême suggère un âge incroyable.

» La plupart des colonnes formant sa façade sont en ruines ; leurs vestiges brisés se dressent sur des soubassements érodés par les siècles, telles les dents brisées et éparses d'une sorcière ricanante. Les murs extérieurs se sont écroulés, mais les parois et les colonnes intérieures qui soutiennent une telle voûte, demeurée intacte, semblent solides pour plusieurs milliers d'années encore, ainsi que les murs de la chambre intérieure.

» La salle principale est grande et ronde, son sol se compose de grands carreaux de pierre. Au centre se dresse l'autel : un simple bloc du même matériau, énorme, circulaire et présentant d'étranges sculptures. Directement au dos de l'autel, dans la falaise de roche solide qui forme la paroi de fond de la grande salle, se trouve la chambre scellée, taillée, dans la pierre, à l'intérieur de laquelle gît la momie du dernier grand prêtre du temple.

» Je me suis frayé un chemin, sans trop de difficulté, jusqu'à la crypte et j'ai trouvé la momie exactement comme il était dit dans le Livre Noir. Bien qu'elle soit dans un remarquable état de conservation, j'ai été incapable de la classer avec précision. Les traits desséchés et la conformation générale du crâne faisaient songer à certains peuples dégénérés et métissés de Basse-Égypte, et je suis certain que le prêtre appartenait à une race s'apparentant davantage aux Caucasiens qu'aux Indiens. À part

cela, je suis incapable de faire un rapport plus positif.

» Mais le joyau était là et la chaîne passée autour du cou desséché. »

À partir de ce moment, le récit de Tussmann devint si vague que j'éprouvai une certaine difficulté à le suivre et je me demandai si le soleil tropical n'avait pas affecté son esprit. Il avait ouvert une porte secrète dans l'autel, à l'aide du joyau… de quelle façon exactement, il était parfaitement incapable de le dire. Et je fus frappé par le fait qu'il ne comprenait pas lui-même clairement quelle avait été l'action de la clé-joyau. Mais l'ouverture de la porte scellée avait eu un effet néfaste sur les indigènes, des fripouilles, qu'il avait engagés pour l'expédition. Ils avaient refusé catégoriquement de le suivre et de franchir l'ouverture sombre et béante qui était apparue si mystérieusement, après que la pierre précieuse eut été appliquée contre l'autel.

Tussmann entra seul, avec son revolver et sa torche électrique, trouvant un escalier de pierre étroit, qui s'enfonçait en serpentant vers les entrailles mêmes de la terre, apparemment ! Il le descendit et arriva bientôt à un large couloir, dans les ténèbres duquel le faible rayon lumineux de sa lampe était pratiquement inexistant. Comme il racontait ceci, il parla avec une gêne étrange d'un crapaud qui avançait par bonds devant lui, juste au-delà du cercle lumineux de sa lampe, et qui le précéda ainsi tout le temps qu'il demeura sous terre.

Progressant le long de souterrains et empruntant des escaliers humides, qui étaient autant de puits de ténèbres solides, il parvint enfin devant une lourde porte aux sculptures qui devait – il le sentit alors – interdire l'accès à la crypte où était caché l'or des adorateurs antiques. Il pressa le joyau-crapaud contre la porte à plusieurs endroits et finalement la porte s'ouvrit toute grande devant lui.

« Et le trésor ? » l'interrompis-je vivement.

Il éclata d'un rire sauvage, plein de dérision envers lui-même.

« Il n'y avait pas d'or dans la crypte, pas de pierres précieuses… rien du tout… » Il hésita « … rien que j'aurais pu emporter. »

À nouveau, son récit se fit extrêmement vague. Je supposai qu'il avait quitté le temple dans la plus grande des précipitations, sans effectuer d'autres fouilles pour trouver le trésor présumé. Il avait eu l'intention d'emporter la momie avec lui, dit-il, et d'en faire don à un quelconque musée, mais lorsqu'il ressortit des puits, elle avait disparu. Il supposa alors que ses hommes, dans leur crainte superstitieuse d'avoir un tel compagnon tout au long de la route qui les ramènerait vers la côte, l'avaient jetée dans un puits ou dans une caverne.

« Et ainsi, conclut-il, me voici de retour en Angleterre, pas plus fortuné que lorsque je l'ai quittée !

— Vous avez le joyau, lui rappelai-je, il a certainement une grande valeur. »

Il le regarda sans bienveillance et sans aucune avidité, d'une manière farouche, presque obsessionnelle.

« À votre avis, est-ce un rubis ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête. « Je suis incapable de le dire.

— Moi aussi. Mais laissez-moi consulter le livre. »

Il tourna lentement les pages épaisses, remuant les lèvres comme il lisait au fur et à mesure. Parfois il secouait la tête comme s'il était intrigué, et je remarquai qu'il demeurait un long moment sur un certain passage.

« Cet homme a exploré tant de sujets interdits, cherchant à les déchiffrer imprudemment ! me dit-il alors. Cela ne m'étonne nullement que son destin ait été si étrange et si mystérieux. Il a certainement pressenti sa fin prochaine… Ici il avertit les hommes de ne pas réveiller les choses qui dorment. »

Tussmann sembla perdu dans ses pensées durant quelques instants.

« Oui, les choses qui dorment, murmura-t-il, qui semblent mortes, mais qui reposent seulement, attendant qu'un fou aveugle les éveille… J'aurais dû lire plus avant dans le Livre Noir… et j'aurais dû refermer la porte en quittant la crypte. Mais je possède toujours la clé et je la garderai, l'Enfer s'en mêlerait-il ! »

Il sortit de ses rêveries et il allait me dire quelque chose lorsqu'il s'interrompit brusquement. Des étages supérieurs était parvenu un bruit singulier.

« Qu'était-ce ? » Il me regarda vivement. Je secouai la tête et il courut vers la porte, appelant un domestique. L'homme se présenta quelques instants plus tard et il était plutôt pâle.

« Vous étiez à l'étage ? gronda Tussmann.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous entendu quelque chose ? demanda Tussmann rudement, sur un ton menaçant et presque accusateur.

— En effet, monsieur, répondit l'homme avec une expression d'embarras sur son visage.

— Qu'avez-vous entendu ?

La question fut un grondement sourd.

— Eh bien, monsieur, l'homme éclata de rire, comme pour s'excuser, vous allez me trouver stupide, mais, à dire la vérité, on aurait cru le piétinement d'un cheval, gambadant sur le toit ! »

Une lueur de démence totale apparut dans le regard du Tussmann.

« Espèce de fou, hurla-t-il, sortez d'ici ! » L'homme sortit à reculons, stupéfait, et Tussmann saisit le joyau étincelant, ciselé en forme de crapaud.

« J'ai été un imbécile ! s'écria-t-il. J'aurai dû lire plus avant… et j'aurais dû refermer la porte… mais, par le ciel, cette clé est à moi et je la garderai, et personne ne me la prendra, homme ou démon ! »

Et, sur ces étranges paroles, il fit demi-tour et s'élança dans l'escalier, vers l'étage supérieur. Un moment plus tard, sa porte claquait violemment et un serviteur, ayant frappé timidement, obtint pour seule réponse un ordre blasphématoire de se retirer. Tussmann menaça également sur un ton farouche de tirer sur quiconque essaierait de pénétrer dans sa chambre.

Si l'heure n'avait pas été aussi avancée, j'aurais quitté cette maison, car j'étais certain que Tussmann était devenu complètement fou. Mais, comme elle l'était, je me retirai dans la chambre qu'un serviteur terrifié m'indiqua. Cependant, je n'allai pas me coucher. J'ouvris les pages du Livre Noir à l'endroit lu par Tussmann.

Une chose était parfaitement claire, à moins que notre homme fût devenu fou à lier : il avait trouvé quelque chose d'inattendu dans le Temple du Crapaud. Un fait anormal, à propos de l'ouverture de la porte de l'autel, avait terrifié ses porteurs, et, dans la crypte souterraine, Tussmann avait trouvé quelque chose qu'il ne s'attendait nullement à trouver là ! Et j'étais persuadé qu'il avait été suivi depuis l'Amérique centrale, et que la raison de cette persécution était le joyau qu'il appelait la Clé.

Cherchant des indices dans le volume de von Junzt, je lus à nouveau le passage concernant le Temple du Crapaud, l'étrange peuple préindien qui tenait son culte à l'intérieur de celui-ci, et la monstruosité ricanante, énorme, pourvue de tentacules et de sabots qu'ils adoraient.

Tussmann avait dit qu'il aurait dû lire le passage entièrement lorsqu'il avait eu le livre entre les mains pour la première fois. Rendu perplexe par cette phrase énigmatique, j'arrivai à l'endroit sur lequel il s'était penché avec beaucoup d'attention… Il avait souligné la phrase avec l'ongle de son pouce. Pour moi, c'était

apparemment une nouvelle ambiguïté, parmi beaucoup d'autres, du texte de von Junzt, car il était simplement énoncé qu'un dieu du temple était le trésor du temple. Soudain la noire implication de cette allusion me frappa et une sueur froide couvrit mon front.

La Clé conduisant au Trésor ! Et le trésor du temple était le dieu du temple ! Et les Choses endormies pouvaient être éveillées par l'ouverture de la porte de leur prison ! Je me levai d'un bond, rendu nerveux par cette insinuation intolérable. À ce moment, un grand fracas rompit le silence et le hurlement d'agonie d'un être humain déchira mes oreilles.

En un instant, j'étais hors de ma chambre et, comme je montai précipitamment l'escalier, j'entendis des sons qui, depuis lors, n'ont cessé de me faire douter de ma raison ! Je fis halte devant la porte de Tussmann, essayant de tourner la poignée d'une main tremblante. La porte était fermée à clé et, alors que j'hésitai, j'entendis, venant du dedans, un ricanement hideux et suraigu, puis un bruit spongieux écœurant, comme si une énorme masse gélatineuse se frayait un passage par la fenêtre. Les sons cessèrent et j'aurais pu jurer entendre le battement assourdi d'ailes gigantesques. Puis le silence.

Venant à bout de mes nerfs détraqués, j'enfonçai la porte. Une puanteur atroce et suffocante emplissait la pièce, formant un brouillard jaunâtre. Surmontant ma nausée, je m'avançai. Tout avait été détruit dans la pièce, mais rien ne manquait, à l'exception de ce joyau incarnat ciselé en forme de crapaud que Tussmann appelait la Clé, et qui ne fut jamais retrouvé. Des taches fétides et innommables souillaient l'appui de la fenêtre et, au centre de la pièce, gisait un homme, dont la tête avait été écrasée et réduite en bouillie. Et sur la bouillie sanglante que formaient le crâne et le visage, je pus voir l'empreinte évidente d'un énorme sabot.

L'HÉRITIER DES TÉNÈBRES

The Nameless Offsring – 1988

Par Clark Ashton Smith.
Traduction par Gérard Coisne.

> *Nombreuses et multiformes sont les horreurs insoupçonnées qui infestent la Terre depuis la nuit des temps. Elles sommeillent sous la pierre que le pied ou la main n'a pas dérangée ; elles gangrènent l'arbre depuis ses racines ; elles hantent les océans et les lieux souterrains ; elles dorment au cœur de sanctuaires oubliés, elles sortent à l'aube en rampant des riches sépulcres d'airain ou des modestes tombes scellées dans l'argile. Certaines sont depuis longtemps connues de l'homme, tandis que d'autres lui sont encore inconnues, attendant le chaos des derniers jours pour se révéler. Les plus terribles sont malheureusement encore à venir. Mais parmi celles qui se sont déjà montrées par le passé et sont apparues au grand jour, il en est une qui ne peut être nommée ouvertement en raison de son infamie particulière, celui qui hante le mystère et l'obscurité des tombeaux n'apportant en effet que la mort et la folie.*
>
> Abdul Alhazred, extrait du *Necronomicon*.

Dans un sens, il est heureux que l'histoire que je dois maintenant raconter soit en grande partie faite d'ombres imprécises, de soupçons à demi formulés et d'allusions voilées. Autrement, elle n'aurait jamais pu être écrite par une main humaine, ou lu par aucun homme. Ma modeste participation à ce drame hideux s'est limitée à son dernier acte ; et, pour moi, ses premières scènes ressemblaient seulement à une légende lointaine et affreuse. Pourtant, même ainsi, le reflet brisé de ses horreurs surnaturelles a modifié et déformé les faits de la vie courante, leur donnant l'apparence de voiles ténus, tissés au bord d'un abîme infernal, noir et sans fond, d'un charnier béant où grouillent les plus viles corruptions de la Terre.

La légende dont je parle m'était connue depuis l'enfance et on y faisait souvent allusion dans la famille, avec force hochements de tête, car sir John Tremoth avait été un camarade d'école de mon père. Mais je n'avais jamais rencontré sir John et je n'avais jamais visité Tremoth Hall, jusqu'à ce que se produisent les événements qui constituèrent la tragédie finale. Mon père, quittant l'Angleterre, m'avait emmené au Canada alors que j'étais un petit enfant ; il avait fait fortune dans le Manitoba comme

apiculteur, et après sa mort, les ruches m'avaient tenu beaucoup trop occupé durant des années pour que je puisse réaliser le vieux rêve de retourner dans mon pays natal et partir à la découverte de ses petits chemins de campagne.

Lorsque, finalement, je mis ce projet à exécution, l'histoire était plutôt obscure dans ma mémoire ; et Tremoth Hall n'était pas prévu sur mon itinéraire lorsque je commençai à sillonner en moto la campagne anglaise. En tout cas, jamais je n'aurais été attiré vers cet endroit par une curiosité morbide, comme cette histoire terrifiante aurait pu en susciter chez d'autres personnes. Ma visite, ainsi que les choses se passèrent, fut purement accidentelle. J'avais oublié l'emplacement exact de Tremoth Hall et je n'avais pas imaginé une seule seconde que je me trouvais dans ses environs. Si je l'avais su, je pense que je serais reparti, en dépit des circonstances qui me poussaient à chercher un abri pour la nuit, plutôt que de troubler les souffrances presque démoniaques de son propriétaire.

Lorsque j'arrivai à Tremoth Hall, j'avais roulé toute la journée – c'était le début de l'automne – à travers un paysage vallonné, fourmillant de chemins et de sentiers. La journée avait été splendide, l'azur pâle du ciel brillant au-dessus de grands parcs parés des premières taches d'or et de rouille de l'année finissante. Mais, vers le milieu de l'après-midi, la brume s'était levée, venant de l'océan caché par les collines basses, et avait refermé sur moi son étreinte fantomatique et mouvante. Je ne sais trop comment je m'y pris mais, dans ce brouillard trompeur, je me perdis, passant sans la voir près de la borne qui m'aurait indiqué la direction de la ville où j'avais prévu de passer la nuit.

Je roulai ainsi pendant un certain temps, au hasard, pensant que j'atteindrais bientôt un autre carrefour. La route que je suivais n'était guère plus qu'un étroit sentier, singulièrement désert de surcroît. Le brouillard s'était assombri et rapproché, masquant l'horizon ; mais, d'après ce que je pouvais en voir, c'était une contrée de landes et de rochers, sans le moindre signe de cultures. Je franchis une crête puis entamai une longue et monotone descente tandis que le brouillard continuait de s'épaissir à l'approche du crépuscule. Je pensais me diriger vers l'ouest ; mais, devant moi, dans l'obscurité grandissante, il n'y avait pas la moindre lueur ou le plus infime éclat lumineux pour indiquer le soleil couchant. Une odeur humide chaînée d'iode, comme celle de marais salants, me parvenait des collines.

La route tourna brusquement et j'eus l'impression de rouler parmi des collines et des marécages. La nuit tomba avec une rapidité presque anormale, comme si elle voulait me rattraper, et je commençai à éprouver une sorte de vague inquiétude, comme si je m'étais égaré ailleurs que dans un paisible comté anglais. Le brouillard

et le crépuscule semblaient dissimuler un paysage silencieux, imprégné d'un mystère glacé, troublant et mortel.

Puis, à gauche de la route et à une faible distance devant moi, j'aperçus une lumière qui me fit penser à un œil lugubre et voilé de larmes. Elle brillait parmi des masses imprécises et floues qui ressemblaient aux arbres d'une forêt fantomatique. L'une de ces masses, comme je m'approchais, devint un petit pavillon, apparemment situé à l'entrée d'une propriété. La bâtisse était sombre et semblait inoccupée. M'arrêtant et scrutant l'obscurité, j'aperçus les contours d'une grille en fer forgé dans une haie d'ifs laissés à l'abandon.

L'ensemble avait un aspect désolé et sinistre, et je sentais jusque dans la moelle de mes os le froid humide qu'avait apporté ce brouillard, venu du marais invisible, aux volutes oppressantes. Mais la lumière était la promesse d'une présence humaine dans ces collines isolées, et je pourrais trouver un refuge pour la nuit, ou tout au moins quelqu'un qui m'indiquerait le chemin de la prochaine ville ou d'une auberge.

À ma grande surprise, la grille n'était pas fermée à clé. Elle tourna sur ses gonds dans un grincement épouvantable, comme si elle n'avait pas été ouverte depuis longtemps, et, poussant ma moto devant moi, je remontai une allée envahie par les mauvaises herbes, me dirigeant vers la lumière. Les contours austères d'un manoir plein de coins et de recoins apparurent au sein d'arbres et de massifs dont les formes artificielles, tout comme la haie d'ifs revêtaient un aspect plus grotesque que celui que leur avait donné à l'origine le topiairiste.

Le brouillard s'était changé en un morne crachin. Cherchant presque à tâtons dans l'obscurité, je trouvai une porte sombre, à quelque distance de la fenêtre d'où émanait la lumière solitaire. En réponse à mon coup à la porte, que je dus répéter par trois fois, j'entendis finalement le bruit étouffé de pas traînants. La porte fut ouverte peu à peu, avec une lenteur qui semblait indiquer une certaine prudence ou de la répugnance, et je vis devant moi un vieil homme, tenant à la main une bougie allumée.

La maladie ou la décrépitude faisait trembler ses doigts, et des ombres monstrueuses vacillaient derrière lui dans un vestibule sombre, caressant ses traits ridés comme les ailes sinistres d'une chauve-souris.

« Que désirez-vous, monsieur ? » demanda-t-il.

La voix, bien que chevrotante et hésitante, était loin d'être hargneuse et ne suggérait en rien l'accueil méfiant et l'hostilité préconçue que j'avais commencé à redouter. Néanmoins, je sentis une sorte d'irrésolution, ou d'incertitude ; et, pendant que le vieil homme écoutait le récit des circonstances qui m'avaient amené à frapper à cette porte

solitaire, je vis qu'il me dévisageait avec un intérêt qui démentait ma première impression d'une sénilité extrême.

« J'avais compris que vous étiez étranger à la région, déclara-t-il lorsque j'eus terminé. Mais puis-je vous demander votre nom, monsieur ?

— Je m'appelle Henry Chaldane.

— N'êtes-vous pas le fils de Mr. Arthur Chaldane ? »

Quelque peu intrigué, j'admis cette paternité.

« Vous ressemblez à votre père, monsieur. Mr. Chaldane et sir John Tremoth étaient de grands amis, avant que votre père ne parte pour le Canada. Ne voulez-vous pas entrer, monsieur ? Vous êtes à Tremoth Hall. Sir John n'a plus l'habitude de recevoir des hôtes depuis longtemps, mais je vais l'informer de votre présence, et il se pourrait qu'il désire vous voir. »

Surpris et, pour tout dire, fort peu ravi d'apprendre où je me trouvais, je suivis le vieil homme jusqu'à un salon aux murs couverts de livres, dont l'ameublement montrait des signes d'opulence et d'abandon. Là, il alluma une antique lampe à huile, surmontée d'un abat-jour poussiéreux aux couleurs passées, et me laissa seul au milieu des volumes et des meubles plus poussiéreux encore.

J'éprouvai un embarras étrange, le sentiment de me comporter en intrus, tandis que j'attendais dans la lumière jaune pâle de la lampe. Alors me revinrent en mémoire les détails de l'horrifique histoire, à demi oubliée, que m'avait racontée mon père lorsque j'étais enfant.

Lady Agatha Tremoth, l'épouse de sir John, avait été victime, lors de la première année de leur mariage, de crises de catalepsie. La troisième crise s'était apparemment terminée par la mort, car elle n'avait pas repris connaissance après le laps de temps habituel, et montrait tous les signes bien connus de la *rigor mortis*. Le corps de lady Agatha avait été déposé dans la crypte familiale, laquelle était immense et incroyablement ancienne, et avait été creusée dans la colline au dos du manoir. Le lendemain de l'enterrement, sir John, harcelé par un doute singulier et lancinant quant à la justesse du diagnostic du médecin, avait décidé de retourner à la crypte. En entrant, il avait entendu un cri horrible, et avait trouvé lady Agatha assise dans son cercueil. Le couvercle cloué gisait sur les dalles de pierre, et il semblait impossible qu'il ait pu être retiré par la frêle jeune femme tandis qu'elle se débattait pour sortir du cercueil. Cependant il n'y avait pas d'autre explication plausible, et lady Agatha, pour sa part, ne put apporter que peu de lumière sur les circonstances de son étrange résurrection.

À demi hébétée, et proche du délire, dans un état de terreur extrême qui était aisément compréhensible, elle fit un récit incohérent de ce qui lui était arrivé. Apparemment, elle ne se souvenait pas avoir lutté pour sortir du cercueil, mais était principalement troublée par le souvenir d'un visage livide et hideux, inhumain, qu'elle avait vu dans la pénombre en se réveillant de son sommeil prolongé et semblable à la mort. C'était la vue de ce visage, penché sur elle, tandis qu'elle était étendue dans son cercueil ouvert, qui l'avait amenée à pousser cet horrible cri. L'être mystérieux avait disparu avant l'arrivée de sir John, s'enfuyant rapidement vers les salles intérieures ; et elle n'avait pu se faire qu'une idée imprécise de son aspect physique. Elle pensait, néanmoins, que la créature était grande et blanche, et courait à quatre pattes comme un animal, bien que ses membres fussent semi-humains.

Bien sûr, son histoire fut attribuée au délire, conséquence de l'horrible choc qu'elle avait eu, ou considérée comme une sorte de cauchemar, qui avait occulté les causes véritables de sa terreur. Mais le souvenir de cet affreux visage avait semblé l'obséder en permanence, la terrifiant et finissant par détraquer son esprit. Elle ne se remit jamais de sa maladie et vécut désormais l'esprit et le corps brisés. Elle devait mourir neuf mois plus tard, en mettant au monde son premier enfant.

Sa mort fut une bénédiction, car l'enfant, semblait-il, était l'un de ces monstres épouvantables comme il en naît parfois dans certaines familles. Personne ne connaissait la nature exacte de ses difformités, bien que des rumeurs effrayantes et contradictoires aient filtré, tant de la part du médecin que des infirmières ou des domestiques qui avaient vu le nouveau-né. Un seul coup d'œil avait suffi à certains des domestiques : ils avaient quitté Tremoth Hall en se promettant de ne jamais y remettre les pieds.

Après la mort de lady Agatha, sir John s'était retiré du monde ; et très peu de choses furent divulguées concernant son existence ou le sort de l'horrible nouveau-né. On disait cependant que l'enfant était gardé dans une chambre fermée à clé, aux fenêtres munies de barreaux, dans laquelle personne à part sir John ne pénétrait jamais. La tragédie avait brisé sa vie et il était devenu un reclus, vivant seul avec un ou deux domestiques fidèles, laissant ses terres à l'abandon.

Sans aucun doute, pensai-je, le vieillard qui m'avait fait entrer était l'un de ces serviteurs. Je songeais toujours à cette effroyable histoire, tâchant de me rappeler certains détails qui m'étaient presque sortis de la mémoire, lorsque j'entendis un bruit de pas que je pris, en raison de leur lenteur et de leur peu de vivacité, pour ceux du vieux domestique qui s'en revenait. Mais je m'étais trompé, car l'homme qui entra était de toute évidence sir John Tremoth lui-même. La haute silhouette légèrement

voûtée, le visage ridé comme s'il avait été rongé par un acide étaient empreints d'une dignité qui semblait triompher des ravages de la maladie et du chagrin. Je ne sais pourquoi – j'aurais pu facilement calculer son âge – je m'étais attendu à voir un vieillard, mais il avait à peine dépassé le milieu de sa vie. Sa pâleur cadavérique et sa démarche chancelante étaient celles d'un homme atteint de quelque maladie fatale.

Ses manières, lorsqu'il s'adressa à moi, furent d'une courtoisie irréprochable et même empreintes de bienveillance. Mais sa voix était celle d'un homme pour qui les relations et les actes ordinaires de la vie ont depuis longtemps perdu toute signification véritable.

« Harper me dit que vous êtes le fils de mon vieux camarade d'école, Arthur Chaldane, déclara-t-il. Soyez le bienvenu. J'espère que vous apprécierez la piètre hospitalité que je suis en mesure de vous offrir. Je n'ai pas reçu d'invités depuis de nombreuses années, et j'ai peur que vous ne trouviez le manoir plutôt lugubre, et ne me preniez pour un hôte des plus médiocres. Néanmoins vous devez rester, au moins pour la nuit. Harper est allé préparer le dîner.

— Vous êtes très aimable, répondis-je. Je crains cependant de vous importuner. Si…

— Pas du tout, répliqua-t-il avec fermeté. Vous êtes mon invité. L'auberge la plus proche se trouve à des miles, et le brouillard se change en une pluie battante. À dire vrai, je suis très heureux de vous avoir. Au cours du dîner, vous me parlerez de votre père et de vous-même. En attendant, si vous voulez bien m'accompagner, je vais essayer de vous trouver une chambre. »

Il me précéda jusqu'au premier étage du manoir, où nous suivîmes un long couloir aux poutres et aux murs lambrissés de vieux chêne. Nous passâmes devant plusieurs portes qui étaient sans doute celles de chambres à coucher. Toutes étaient fermées, et l'une d'elles était renforcée de barreaux de fer, épais et sinistres comme ceux d'un cachot de prison. Je supposai naturellement qu'il s'agissait de la chambre où l'enfant monstrueux avait été enfermé, et je me demandai également si cet être anormal vivait toujours, maintenant qu'une trentaine d'années s'étaient écoulées. Qu'il devait donc être hideux, et de quelles infirmités inconcevables avait-il été affligé pour qu'il ait été indispensable de le soustraire immédiatement à la vue des autres hommes ! Et quel avait été son développement ultérieur, pour qu'on juge nécessaire de mettre des barreaux massifs sur une porte en chêne qui, en elle-même, était assez solide pour résister aux assauts d'un animal ou d'un homme normalement constitué ?

Mon hôte passa devant cette porte sans même y jeter un regard, tenant une bougie qui tremblait à peine dans ses doigts sans force. Les questions que je me posais,

comme je le suivais, furent interrompues avec une soudaineté terrifiante par un grand cri qui semblait provenir de la chambre condamnée. Ce cri fut un long ululement, une sorte de plainte basse, un gémissement d'outre-tombe, montant et s'élevant par d'abominables degrés pour atteindre une fureur stridente et avide, comme si un démon bondissait à l'air libre après avoir gravi une volée de marches souterraines. Ce n'était ni humain, ni bestial, c'était totalement surnaturel, infernal, macabre, et je fus saisi de frissons incoercibles qui persistèrent même lorsque cette voix démoniaque se tut, après avoir atteint un paroxysme, et que le couloir retrouva progressivement son silence sépulcral.

Sir John n'avait prêté aucune attention apparente à cet abominable hurlement, et avait continué son chemin en claudiquant, comme si de rien n'était. Arrivé au fond du couloir, il fit halte devant la seconde chambre après celle à la porte condamnée.

« Je vais vous donner cette chambre, dit-il. J'occupe pour ma part la précédente. »

Il ne se tourna pas vers moi, et sa voix était blanche et curieusement sans timbre. Je m'aperçus en frissonnant de nouveau, que la chambre qu'il avait indiquée comme étant la sienne était contiguë à celle d'où l'effroyable ululement avait semblé provenir.

La chambre où il me fit entrer n'avait manifestement pas été utilisée depuis des années. Il y régnait un air glacé, confiné et malsain, et une odeur de moisi pénétrante. Les meubles anciens avaient accumulé l'inévitable amoncellement de poussière et de toiles d'araignées. Sir John me présenta aussitôt ses excuses.

« Je n'avais pas réalisé l'état de cette pièce, dit-il. J'enverrai Harper après le dîner, pour faire un peu de ménage et changer les draps de votre lit. »

Je protestai, de façon plutôt tiède, et lui répondis qu'il n'avait nul besoin de s'excuser. La solitude inhumaine et le délabrement du vieux manoir, laissé à l'abandon depuis des décennies, ainsi que la déchéance physique de son propriétaire me frappaient plus douloureusement que jamais. Et je n'osais me livrer à des conjectures concernant l'affreux secret de la chambre condamnée et le hurlement diabolique dont mes nerfs ébranlés se ressentaient encore. Je regrettais déjà le hasard singulier qui m'avait conduit vers cet endroit maudit, assiégé par les ombres. Je ressentais le vif désir de m'en aller, de poursuivre mon voyage, même sous une morne pluie d'automne et dans les ténèbres battues par le vent, mais je ne pus trouver aucune excuse valable et suffisamment plausible. Manifestement, je ne pouvais faire autrement que de rester.

Le dîner fut servi dans une salle lugubre mais imposante par le vieil homme que sir John avait désigné sous le nom de Harper. Ce fut un repas des plus ordinaires, mais

substantiel et fort bien préparé ; et le service était impeccable. J'avais commencé à soupçonner que Harper était le seul serviteur des lieux – tout à la fois valet, maître d'hôtel, homme de peine et cuisinier.

En dépit de ma faim, et des efforts de mon hôte pour me mettre à l'aise, le repas fut une cérémonie solennelle et presque funèbre. Je ne parvenais pas à oublier l'histoire que m'avait racontée mon père, et encore moins à oublier cette porte condamnée et l'effroyable hurlement qui s'en était échappé. Le monstre, quel qu'il fût, était toujours vivant ; et j'éprouvai un mélange complexe d'admiration, de pitié et d'horreur, tandis que je regardais le visage noble et décharné de sir John Tremoth, songeant à l'enfer que devait être l'existence de cet homme, et à la force de caractère avec laquelle il supportait apparemment les cruelles épreuves que la vie lui avait infligées.

Harper apporta une bouteille d'un excellent sherry et, durant plus d'une heure, nous restâmes assis, confortablement installés dans nos fauteuils. Sir John me parla assez longuement de mon père, dont il n'avait pas appris la mort ; puis il m'amena à parler de moi avec la subtile habileté et la courtoisie d'un homme du monde. Il ne dit que peu de choses le concernant et ne fit pas la moindre allusion à l'histoire tragique dont j'ai esquissé les grands traits.

Étant plutôt sobre, je ne bus que très modérément, et mon hôte sirota la majeure partie du Xérès capiteux. Cela finit curieusement par le mettre en veine de confidences, et il me parla pour la première fois de sa mauvaise santé, qui n'était que trop évidente dans son aspect. J'appris qu'il souffrait de la plus douloureuse des maladies cardiaques, l'angine de poitrine, et qu'il se remettait tout juste d'une récente attaque d'une gravité inaccoutumée.

« La prochaine aura raison de moi, dit-il. Et elle peut survenir à tout moment… peut-être cette nuit », ajouta-t-il comme s'il énonçait une banalité ou risquait une prédiction au sujet du temps. Après un moment de silence, il poursuivit, avec plus d'emphase et d'assurance dans la voix :

« Vous allez sans doute me trouver bizarre, mais j'éprouve une véritable phobie à l'encontre des enterrements. Je veux que mes restes soient incinérés, et j'ai laissé des instructions précises à cet effet. Harper veillera à ce qu'elles soient exécutées. Le feu est le plus propre et le plus pur des éléments, et il permet d'éviter au corps tout cet odieux processus entre la mort et la désintégration ultime. Je ne peux supporter l'idée d'une tombe moisie et infestée de vers. »

Il continua quelque temps à discourir sur ce sujet, avec force détails singuliers et une tension dans toute son attitude indiquant qu'il s'agissait là d'un thème familier, sinon d'une véritable obsession. Cela semblait présenter une fascination morbide pour

lui ; et tandis qu'il parlait, il y avait un éclat douloureux dans ses yeux caves et hagards, et une nuance d'hystérie sévèrement refrénée dans sa voix. Je me souvenais de l'inhumation de lady Agatha et de sa résurrection tragique, ainsi que de l'horreur imprécise, la créature de cauchemar, qui l'avait assaillie dans la crypte, donnant à son histoire un climat insolite et vaguement inquiétant. Il n'était pas difficile de comprendre l'aversion de sir John pour toute cérémonie funèbre, mais j'étais loin de me douter de toute l'horreur et des causes réelles de sa répulsion.

Harper s'était éclipsé après avoir apporté la bouteille de sherry, et je supposai qu'il avait reçu des ordres pour remettre ma chambre en état. Nous avions à présent terminé nos verres et mon hôte avait mis fin à sa péroraison. L'animation qui s'était emparée de lui était retombée, et il avait l'air plus malade et hagard que jamais. Prétextant ma propre fatigue, j'exprimai le souhait de me retirer ; avec son éternelle courtoisie, il insista pour m'accompagner jusqu'à ma chambre et s'assurer que j'avais tout le confort, avant d'aller lui-même se coucher.

Dans le couloir du premier étage, nous rencontrâmes Harper qui descendait un escalier, lequel devait mener à un grenier ou au deuxième étage. Il portait une lourde poêle métallique, contenant des restes de viande ; et lorsqu'il passa près de moi, je sentis une forte odeur de chair faisandée, de quasi-pourriture. Je me demandai si Harper était allé donner à manger au monstrueux rejeton de Tremoth Hall, et si on lui passait sa nourriture à travers une trappe pratiquée dans le plafond de la chambre barricadée. Cette supposition semblait assez raisonnable, mais cette odeur de viande, associée à de lointaines réminiscences littéraires, me suggérait d'autres suppositions, manifestement déraisonnables et tout à fait improbables. Certaines allusions, évasives et fragmentaires, se fondirent soudainement en un tout atroce et abominable. Avec un succès très relatif, j'essayai de me convaincre que ce que j'imaginais était impossible au regard de la science ; c'était une simple création de mon esprit, le fruit d'une sotte superstition. Non, de telles choses ne pouvaient exister… pas ici, en Angleterre… il ne pouvait s'agir de ce démon qui se repaît de cadavres, dans les contes orientaux, je veux parler de la *goule*.

Contrairement à mes craintes, le hurlement diabolique ne se renouvela pas lorsque nous passâmes devant la porte mystérieuse. Mais il me sembla entendre des craquements réguliers, semblables à ceux que fait un animal en dévorant sa nourriture.

Ma chambre, bien qu'encore triste et lugubre, avait été nettoyée de sa poussière accumulée et de ses entrelacs de toiles d'araignées. Après un examen personnel, sir John me laissa et se retira dans sa propre chambre. Je fus frappé par sa pâleur mortelle et sa faiblesse, tandis qu'il me souhaitait une bonne nuit, et je me sentis

coupable d'avoir ajouté par ma présence aux épreuves de la grave maladie dont il souffrait. Il me semblait déceler une grande souffrance et un profond tourment sous la cuirasse de civilité qu'il s'ingéniait à présenter, et je me demandais si cette courtoisie n'avait pas exigé un trop grand effort de sa part.

Après ce voyage éreintant, et le vin généreux que j'avais bu, j'aurais dû m'endormir aussitôt. Mais j'eus beau rester étendu dans le noir, les yeux étroitement fermés, je ne pus chasser de mon esprit la sensation que des ombres maléfiques, des larves noires et sépulcrales, grouillaient autour de moi dans la vieille demeure. Des choses interdites et révoltantes me guettaient partout, tendaient vers moi leurs serres souillées d'excréments, m'effleuraient de leurs anneaux abjects. Pendant des heures, je me tournai et me retournai dans mon lit, ne parvenant pas à trouver le sommeil et fixant le carré gris de la fenêtre cinglée par l'orage. Le ruissellement de la pluie, les gémissements du vent se changèrent en un murmure indistinct de voix à demi articulées qui conspiraient contre mon repos et chuchotaient hideusement des secrets innommables dans un langage démoniaque.

Enfin, après une nuit qui me sembla durer des siècles, la tempête s'éloigna et je cessai d'entendre ces voix équivoques. La fenêtre s'éclaircit un peu dans le mur noir ; et les terreurs de ma longue nuit d'insomnie semblèrent se dissiper en partie, sans m'apporter pour autant le sursis du sommeil. Je pris alors conscience d'un silence total ; puis, au sein de ce silence, d'un léger bruit, étrange et inquiétant, dont la cause et la provenance me déroutèrent pendant plusieurs minutes.

Ce bruit était assourdi et lointain par moments ; puis il semblait se rapprocher, comme s'il provenait de la chambre voisine. On aurait dit une sorte de grattement, tel qu'auraient pu en produire les griffes d'un animal sur une boiserie solide. Je m'assis dans mon lit et, écoutant attentivement, je compris avec un nouveau sursaut de terreur que le bruit provenait de la chambre condamnée. Cela pris une étrange résonance, puis cela devint presque inaudible ; et soudainement, durant un moment, cela cessa. Dans l'intervalle, j'entendis un gémissement, la plainte d'un homme sous l'emprise de la terreur ou d'une grande souffrance. Je ne pouvais me méprendre sur l'origine de ce gémissement, qui était venu de la chambre de sir John Tremoth, et je n'avais plus le moindre doute sur la cause des grattements.

Le gémissement ne se répéta pas, mais l'odieux bruit de griffes recommença et se poursuivit jusqu'au lever du jour. Alors, comme si la créature qui avait produit ce bruit était de mœurs exclusivement nocturnes, les grattements cessèrent et ne reprirent pas. J'étais hébété, comme au sortir d'un cauchemar, épuisé par la tension nerveuse et le manque de sommeil et tandis que le ciel s'éclairait, livide et uniformément gris, je

sombrai dans un profond sommeil où les spectres amorphes du vieux manoir furent incapables de me rejoindre.

Je fus réveillé par un grand coup frappé à ma porte, un coup dans lequel même mes sens abrutis de sommeil reconnurent un appel urgent et impératif. Il ne devait pas être loin de midi et, me sentant coupable pour avoir dormi si longtemps, je courus jusqu'à la porte et l'ouvris. Le vieux serviteur, Harper, se tenait dans le couloir, et son air tremblant et brisé par le chagrin m'apprit, avant qu'il ne parle, que quelque chose de terrible était arrivé.

« J'ai le regret de vous dire, Mr. Chaldane, chevrota-t-il, que sir John est mort. Il n'a pas répondu lorsque j'ai frappé à sa porte comme d'habitude ; aussi ai-je pris la liberté d'entrer dans sa chambre. Il a dû mourir très tôt ce matin. »

Bouleversé au-delà de toute mesure par cette nouvelle, je me souvins du gémissement que j'avais entendu dans la lueur grise du petit matin. Mon hôte était peut-être en train d'agoniser à cet instant. Je me souvins également des odieux grattements cauchemardesques. Inévitablement, je demandai si ce gémissement avait été occasionné par la peur aussi bien que par une souffrance physique. Je me représentai sir John, tendu et recroquevillé dans son lit, écoutant toute la nuit ce bruit hideux… ce bruit qui avait mis un terme fatal à sa longue maladie ? Je ne pouvais en être certain, mais d'abominables et effrayantes conjectures se bousculaient dans mon esprit.

À l'aide des paroles futiles qui sont de mise en de pareilles circonstances, j'essayai d'exprimer mes condoléances au vieux serviteur, et lui offris mon aide pour les préparatifs et les dispositions à prendre, concernant le corps de son maître. Comme il n'y avait pas de téléphone au manoir, je me proposai pour aller chercher un médecin qui examinerait le corps et signerait le permis d'inhumer. Le vieil homme parut en éprouver un singulier soulagement et de la gratitude.

« Je vous remercie, monsieur, dit-il avec ferveur. Je ne veux pas quitter sir John, ajouta-t-il en guise d'explication. Je lui avais promis de veiller tout particulièrement sur son corps après sa mort. »

Il m'informa alors des dernières volontés de sir John, qui avait toujours désiré que son cadavre fût incinéré. Le baronnet, apparemment, avait laissé des directives précises, voulant que l'on construise un bûcher sur la colline au dos du manoir, et que l'on disperse ensuite ses cendres sur les terres du domaine. Il avait donné pleins pouvoirs à son serviteur pour que ceci soit mis à exécution aussitôt que possible après sa mort. Personne ne devait assister à la cérémonie, à l'exception de Harper et des hommes engagés pour tenir les cordons du poêle ; et les plus proches parents de sir

John – aucun d'entre eux n'habitait à proximité – ne devaient pas être avertis de son décès avant que tout fût terminé.

Harper voulut préparer mon petit déjeuner, mais je déclinai son offre, en disant que je prendrais un repas au village voisin. Il semblait étrangement mal à l'aise et je compris, agité de pensées et d'émotions qui n'ont pas à être explicitées dans le cadre de ce récit, qu'il était impatient de commencer sa veillée auprès du corps de sir John.

Il serait fastidieux et inutile de raconter en détail le lugubre après-midi qui suivit. L'épais brouillard venant de la mer était réapparu et, tandis que je me dirigeais vers le village voisin, j'eus l'impression de traverser un monde irréel, détrempé et suintant d'humidité. Je réussis à trouver un médecin et à m'assurer le concours de plusieurs hommes pour édifier le bûcher et y porter le corps de sir John. Je fus partout accueilli avec une étrange réticence, et personne ne sembla disposé à faire des commentaires sur la mort de sir John, ou à parler de la sombre légende qui était attachée à Tremoth Hall.

Harper, à mon grand étonnement, avait proposé que la crémation ait lieu immédiatement. Cependant, cela s'avéra impossible. Une fois toutes les formalités accomplies et les arrangements pris, le brouillard se changea en une pluie torrentielle et interminable qui empêchait d'allumer le bûcher ; et nous fûmes obligés de différer la cérémonie. J'avais promis à Harper de rester au manoir jusqu'à ce que tout soit terminé ; et c'est ainsi que je passai une seconde nuit dans cette demeure aux sombres et abominables secrets.

La nuit tomba de bonne heure. Après une dernière visite au village où je me procurai quelques sandwiches pour Harper et moi-même en guise de dîner, je revins au manoir solitaire. En montant vers la chambre mortuaire, je rencontrai Harper dans l'escalier. Il était très agité, comme si quelque chose l'effrayait au plus haut point.

« Je me demandais si vous accepteriez de me tenir compagnie cette nuit, Mr. Chaldane, dit-il. C'est une veille éprouvante que je vous demande de partager avec moi, et elle pourrait s'avérer dangereuse. Mais sir John vous en remercierait, j'en suis sûr. Si vous avez une arme, il vaudrait mieux la prendre avec vous. »

Il était impossible de repousser cette requête, et j'acceptai aussitôt. Je ne possédais pas d'arme ; aussi Harper insista-t-il pour que je me munisse d'un antique revolver dont il possédait lui-même le jumeau.

« Allons, Harper, dis-je d'un ton péremptoire, tandis que nous remontions vers la chambre de sir John. Mais de quoi avez-vous peur ? »

Il tressaillit visiblement à cette question et sembla peu désireux d'y répondre. Puis,

au bout d'un moment, il parut comprendre que la franchise était nécessaire.

« C'est le monstre dans la chambre condamnée, expliqua-t-il. Vous l'avez certainement entendu, monsieur. Nous avons pris soin de lui, sir John et moi, durant ces vingt-huit ans ; et nous avons toujours redouté qu'il puisse un jour briser la porte. Il ne nous a jamais causé beaucoup d'ennuis… du moment que nous le nourrissions convenablement. Mais ces trois dernières nuits, il s'est mis à gratter l'épaisse cloison de chêne séparant sa chambre de celle de sir John, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Sir John pensait que le monstre savait qu'il allait mourir, et qu'il désirait s'emparer de son corps… étant affamé d'une autre nourriture que celle que nous lui avions donnée. C'est pourquoi nous devons monter bonne garde cette nuit, Mr. Chaldane. Je pris Dieu que le mur tienne bon, mais le monstre n'arrête pas de le ronger et de le ronger, tel un démon, et je n'aime pas du tout ce son caverneux… comme si le mur devenait de plus plus mince.

Épouvanté par cette confirmation de mes plus horribles suppositions, je ne trouvai rien à répliquer à cela, car tout commentaire aurait été superflu. Après l'aveu de Harper, l'abominable héritier de Tremoth Hall revêtait une ombre encore plus sinistre, empreinte d'une menace d'autant plus présente et terrifiante. Je me serais volontiers dispensé de cette veillée mortuaire, mais, bien sûr, c'était impossible.

Lorsque nous passâmes devant la porte condamnée, le grattement bestial et diabolique retentit à nouveau, plus fort et plus frénétique que jamais. Je comprenais aisément la peur indicible qui avait poussé le vieil homme, à requérir ma compagnie. Ce bruit était incroyablement terrifiant, agissant sur les nerfs, macabre et insistant, suggérant une faim vampirique. Lorsque nous pénétrâmes dans la chambre mortuaire, il devint encore plus distinct, vibrant d'une avidité hideuse et forcenée.

Tout au long de cette journée lugubre, je m'étais abstenu d'entrer dans cette chambre, ne possédant pas cette curiosité morbide qui pousse nombre d'entre nous à venir observer le visage de la mort. C'est ainsi que je contemplai mon hôte pour la seconde et dernière fois. Habillé et préparé pour le bûcher, il était étendu sur le lit blanc dont les lourds rideaux brodés, semblables à des tapisseries, avaient été tirés. La pièce était éclairée par plusieurs grands cierges, disposés sur une petite table dans de curieux chandeliers verdis par l'âge, mais ils ne fournissaient qu'une maigre lumière souffreteuse au sein des ombres mortuaires de la vaste pièce.

Quelque peu contre ma volonté, je portai mon regard vers le visage du défunt, et je détournai aussitôt les yeux. Je m'attendais à cette pâleur de pierre et à cette rigidité, mais je n'étais pas prêt à la brutale révélation de ces traits hideusement révulsés, torturés par une souffrance et une terreur inhumaines qui, depuis des années, avaient

dû ronger le cœur de cet homme ; et que, avec une maîtrise presque surhumaine, il avait réussi à cacher aux yeux des autres. Cette révélation était trop pénible et je fus incapable de le regarder à nouveau. D'une certaine façon, c'était comme s'il n'était pas mort ; comme s'il écoutait toujours, avec une attention suppliciée, les bruits abominables qui avaient sans doute précipité l'issue fatale de sa maladie.

Il y avait plusieurs chaises, datant, je pense, comme le lit lui-même, du XVIIe siècle. Harper et moi nous assîmes près de la petite table, entre le lit du mort et le mur lambrissé de chêne noirci d'où semblaient provenir les bruits incessants de grattement. Dans un silence tacite, nos revolvers armés et à portée de la main, nous commençâmes notre lugubre veillée.

Tandis que nous étions assis et attendions, je tentai de me représenter l'aspect du monstre qui grattait de l'autre côté du mur, et des images cauchemardesques, informes ou fragmentaires, se présentèrent chaotiquement à mon esprit. Une atroce curiosité, à laquelle j'aurais normalement dû rester étranger, me poussait à interroger Harper, mais j'en fus empêché par une inhibition encore plus puissante. Pour sa part, le vieil homme observait un silence complet, sans faire le moindre commentaire, et regardait fixement le mur ; ses yeux brillant de peur ne semblaient pas ciller, tandis qu'il dodelinait de la tête.

Il est impossible de décrire la tension extraordinaire, l'attente macabre et l'épuisante incertitude des heures qui suivirent. La cloison en chêne, très épaisse et solide, pouvait certainement résister aux assauts de n'importe quelle créature normale, seulement pourvue de crocs ou de griffes ; mais, en dépit d'arguments aussi évidents, j'avais l'impression de la voir s'effriter vers l'intérieur. Les grattements se poursuivaient éternellement et, dans mon imagination fébrile, devenaient plus aigus et plus proches à chaque instant. De temps à autre, il me semblait entendre un geignement, rauque et impatient, comme en pousse un animal affamé tandis qu'il creuse la terre et approche de son but.

Aucun de nous deux n'avait dit ce que nous ferions, dans le cas où le monstre atteindrait son objectif, mais il semblait y avoir entre nous un accord tacite. Toutefois, sous l'emprise d'une crainte superstitieuse dont je ne me serais pas cru capable, je commençai à me demander si le monstre possédait suffisamment d'humanité en lui pour être vulnérable à de vulgaires balles de revolver. Jusqu'à quel point avait-il acquis les particularités de son fabuleux et mystérieux géniteur ? J'essayais de me convaincre que de telles questions et interrogations étaient manifestement absurdes, mais j'y revenais sans cesse, comme attiré par quelque abîme interdit.

La nuit s'avançait, tel un fleuve sombre au cours paresseux. Les grands cierges

funéraires s'étaient presque entièrement consumés ; il n'en restait plus qu'un pouce sur les bobèches mangées de vert-de-gris. Ce fut ce seul détail qui me donna une idée de l'écoulement du temps, car j'avais l'impression de me noyer au sein d'une éternité glauque, paralysé et cerné par un déferlement d'horreurs aveugles. Les grattements contre le panneau de chêne m'étaient devenus si familiers, et ce bruit durait depuis si longtemps, que j'avais la sensation d'être victime d'une simple hallucination. Et ce fut alors que survint la fin de notre veille, avec une brusquerie apparente.

Soudainement, alors que je regardais fixement le mur, et écoutais avec une attention extrême, j'entendis un craquement et je vis qu'une partie de la boiserie avait éclaté et pendait du panneau. Et avant que je puisse reprendre mes esprits ou croire à l'horrible témoignage de mes sens, une large portion semi-circulaire du mur vola en de nombreux éclats sous l'impact d'un corps massif.

Miséricordieusement, sans doute, je n'ai jamais été en mesure de me souvenir avec netteté de la chose abominable qui jaillit alors des débris de la cloison. Le choc visuel, du fait de son horreur excessive, a occulté presque tous les détails de ma mémoire. J'eus, cependant, l'impression confuse d'un corps gigantesque et blanchâtre, dépourvu de poils et aux membres simiesques, de crocs pointus au sein d'une face à demi humaine, et de longs ongles d'hyène, au bout de membres antérieurs qui étaient à la fois des bras et des jambes. Une puanteur de charnier précéda l'apparition, tels les remugles de la tanière d'un animal se nourrissant de charognes ; ensuite, d'un seul bond cauchemardesque, la créature fut sur nous.

J'entendis la détonation du revolver de Harper, une détonation sèche et vengeresse dans l'air confiné de la chambre ; mais mon arme ne produisit qu'un claquement rouillé. Peut-être la cartouche était-elle trop vieille ; en tout cas, le coup ne partit pas. Avant de pouvoir presser à nouveau la détente, je fus jeté par terre avec une violence inouïe, et heurtai de la tête le pied massif de la petite table. Un voile noir, pailleté d'une myriade d'étoiles, sembla me recouvrir et cacher la pièce à ma vue. Puis toutes les lumières disparurent et les ténèbres m'engloutirent.

Lentement, j'eus à nouveau conscience d'une flamme au sein de l'obscurité, mais la flamme était vive et vacillait, et semblait devenir toujours plus brillante. Puis je repris brutalement mes sens en sentant l'odeur âcre d'une étoffe en train de brûler.

La pièce réapparut à mon regard, et je m'aperçus que j'étais allongé par terre, blotti contre la table renversée, les yeux fixés sur le lit mortuaire. Les cierges avaient roulé sur le sol. L'un d'eux rongeait, en un lent cercle de feu, le tapis à côté de moi ; et un autre avait mis le feu aux rideaux du lit qui s'embrasaient rapidement jusqu'au grand baldaquin. Tandis que je contemplais ce spectacle, hébété, d'énormes lambeaux de

tissu incandescent tombèrent sur le lit en une dizaine d'endroits, et le corps de sir John Tremoth fut entouré d'un cercle de flammes grondantes.

Je me relevai en titubant, étourdi et pris de vertige à la suite de la chute qui m'avait fait perdre connaissance. La chambre était vide, à l'exception du vieux Harper, qui gisait près de l'entrée et gémissait faiblement. La porte était ouverte, comme si quelqu'un, ou quelque chose, était sorti durant ma période d'inconscience.

Je me tournai vers le lit, dans l'intention instinctive d'essayer d'éteindre le brasier. Les flammes se propageaient rapidement, bondissaient de plus en plus haut, mais elles ne furent pas assez rapides pour cacher à mes yeux larmoyants les mains et les traits – si on pouvait encore les appeler ainsi – de ce qui avait été sir John Tremoth. Une dernière horreur lui avait été infligée, sur laquelle je ne m'étendrai guère, et dont j'aimerais pouvoir pareillement perdre tout souvenir. C'est bien trop tardivement que le monstre avait été effrayé par le feu…

Il ne me reste que peu de choses à ajouter. Regardant une dernière fois derrière moi, tandis que je quittais en chancelant la pièce enfumée, portant Harper dans mes bras, je vis que le lit et son baldaquin étaient devenus un amas de flammes montant jusqu'au plafond. L'infortuné baronnet avait trouvé dans sa propre chambre mortuaire le bûcher funéraire qu'il avait tant souhaité.

L'aube était proche lorsque nous sortîmes du manoir condamné. La pluie avait cessé, abandonnant derrière elle un ciel endeuillé d'une longue traîne de nuages gris. L'air froid parut redonner quelques forces au vieux serviteur, et il se tint près de moi sans rien dire, tandis que nous regardions une spirale de flammes crever la toiture sombre de Tremoth Hall, monter dans le ciel et commencer à projeter une lueur sinistre sur les arbres et les massifs du parc.

Dans la lumière conjointe de l'aube grise et de l'incendie, nous aperçûmes à nos pieds les monstrueuses empreintes, semi-humaines, avec leur marque de longues griffes de chien, qui avaient été laissées récemment dans le sol détrempé par la pluie. Elles partaient du manoir et conduisaient vers la colline couverte de bruyère qui s'élevait au dos de celui-ci.

Toujours sans parler, nous suivîmes ces empreintes. Elles nous menèrent, presque sans interruption, jusqu'à l'entrée de l'antique crypte de la famille, vers les lourdes portes en fer qui avaient été fermées durant toute une génération sur l'ordre de sir John Tremoth. Elles avaient été forcées, et nous vîmes que les chaînes rouillées et la serrure avaient été brisées avec une force dépassant la force d'un homme – ou d'un animal – ordinaire. Puis, regardant prudemment à l'intérieur, nous aperçûmes les empreintes, souillées d'argile, sur le sol. Elles conduisaient vers l'escalier et

disparaissaient au sein de ténèbres sépulcrales. Nous n'avions pas d'armes, ayant laissé nos revolvers dans la chambre mortuaire, mais nous n'hésitâmes pas une seconde. Harper avait sur lui une bonne provision d'allumettes et, regardant autour de moi, je découvris un gros rondin au bois imbibé d'eau, qui pourrait faire office de gourdin. Dans un silence farouche, avec une détermination tacite, et sans nous soucier du danger, nous entreprîmes une fouille minutieuse des caveaux presque interminables, frottant allumette après allumette tandis que nous nous avancions parmi les ténèbres.

Mais comme nous nous dirigions vers ces renfoncements sombres, les traces des monstrueuses empreintes devinrent moins visibles. Nous ne trouvâmes rien à part une humidité fétide, des toiles d'araignées, et les innombrables cercueils de la famille Tremoth. La créature que nous recherchions avait totalement disparu, comme engloutie par les murs des souterrains.

Finalement, nous revînmes vers l'entrée. Là, tandis que nous nous tenions dans la lumière du jour, clignant des yeux, le visage gris et hagard, le vieux Harper parla pour la première fois, déclarant de sa voix lente et chevrotante :

« Voici bien des années, peu après la mort de lady Agatha, sir John et moi avons exploré ces caveaux de fond en comble. Mais nous n'avons trouvé aucune trace de la créature que nous recherchions. Aujourd'hui, comme autrefois, il est inutile de poursuivre ces recherches. Il est des mystères, Dieu nous vienne en aide, qu'il vaut mieux ne pas sonder. Nous savons seulement que le rejeton de la crypte est retourné dans la crypte. Puisse-t-il y rester à jamais. »

Silencieusement, dans mon cœur bouleversé, je répétai ces derniers mots et cet ultime souhait.

LE FEU D'ASSHURBANIPAL

The Fire of Asshurbanipal – 1936

Par Robert E.Howard.
Traduction par François Truchaud.

Yar Ali abaissa soigneusement le canon bleuté de sa Lee-Enfield, invoqua pieusement Allah et transperça d'une balle le cerveau d'un cavalier qui s'enfuyait.

« *Allaho akbart !* »

Le grand Afghan poussa un cri de joie, agitant son fusil au-dessus de sa tête. « Dieu est grand ! Par Allah, *sahib*, j'ai envoyé un autre de ces chiens en enfer ! »

Son compagnon regarda prudemment par-dessus le rebord du puits de sable qu'ils avaient élargi et creusé de leurs mains. C'était un Américain, élancé et nerveux, répondant au nom de Steve Clarney.

« Beau travail, mon vieux, dit ce dernier. Il n'en reste plus que quatre. Regarde… ils battent en retraite. »

En effet, les cavaliers en robe blanche se retiraient pour se regrouper, hors de portée des deux fusils, comme pour tenir un conseil. Ils étaient au nombre de sept lorsqu'ils avaient fondu pour la première fois sur les deux hommes, mais le tir des deux carabines avait été mortel.

« Regarde, *sahib*… ils renoncent à se battre ! »

Yar Ali se leva témérairement et adressa des invectives aux cavaliers qui se retiraient. L'un d'eux se retourna et tira une balle qui s'enfonça dans le sable à trente pieds du puits.

« Ils tirent comme des fils de chien », dit Yar Ali, se faisant par la même occasion un compliment. « Par Allah, tu as vu comme ce coquin est tombé de sa selle lorsque ma balle s'est logée dans sa tête ? Viens, *sahib* ; lançons-nous à leur poursuite et mettons-les en pièces ! »

Sans accorder la moindre attention à cette proposition outrée – car il savait que ce n'était que l'un des gestes de bravoure qu'exige continuellement la nature afghane – Steve se leva, ôta la poussière de son pantalon et, regardant dans la direction des cavaliers, qui n'étaient plus maintenant que des points blancs tout là-bas dans le désert, dit d'un ton rêveur : « Ces gaillards sont partis comme s'ils avaient en tête un

plan bien établi… et pas du tout comme des hommes s'enfuyant après avoir reçu une bonne raclée.

— C'est vrai, reconnut aussitôt Yar Ali et, ne voyant aucune inconséquence dans sa présente attitude, par rapport à sa toute récente proposition sanguinaire, ils vont chercher d'autres brigands de leur espèce… ce sont des vautours qui ne renoncent pas facilement à leur proie. Nous ferions mieux de lever tout de suite le camp, *sahib* Steve. Ils reviendront… peut-être dans quelques heures, peut-être dans quelques jours… tout dépend de la distance à laquelle se trouve l'oasis de leur tribu. Mais ils reviendront. Nous avons toujours nos armes et nos vies… ils veulent les deux. Et regarde. »

L'Afghan retira la douille vide et glissa une unique cartouche dans la culasse de son fusil.

« Ma dernière balle, *sahib*. »

Steve hocha la tête. « Il m'en reste trois. »

Les pillards que leurs balles avaient fait culbuter de leurs selles avaient été dépouillés par leurs propres camarades. Inutile d'aller fouiller les corps qui gisaient dans le sable, à la recherche de munitions. Steve prit son bidon et le secoua. Il ne restait pas beaucoup d'eau. Il savait que Yar Ali en avait un tout petit peu plus que lui, bien que le grand Afghan, élevé dans le désert, y fût habitué et eût besoin de moins d'eau que l'Américain… même si ce dernier, eu égard aux critères de l'homme blanc, était aussi solide et résistant qu'un loup. Comme Steve dévissait la capsule de son bidon et buvait avec parcimonie, il repassa dans son esprit la suite d'événements qui les avaient conduits jusqu'à leur situation actuelle.

Grands voyageurs devant l'Éternel, soldats de fortune, réunis par le hasard et attirés l'un vers l'autre par une admiration réciproque, lui et Yar Ali avaient parcouru l'Inde, remontant vers le Turkestan pour redescendre vers la Perse, formant un couple curieusement assorti mais hautement efficace. Poussés par le besoin permanent et le désir de voyager inhérent à leur nature, leur but avoué – auquel ils juraient régulièrement croire fermement – était la découverte de quelque trésor mystérieux et caché, d'une marmite remplie d'or au pied de quelque arc-en-ciel qui n'était pas encore né !

Puis, dans l'antique Shiraz, ils avaient entendu parler du Feu d'Asshurbanipal. Des lèvres d'un très vieux marchand persan qui croyait seulement à moitié ce qu'il leur répéta, ils apprirent l'histoire que lui-même avait entendu raconter dans sa lointaine jeunesse, par des lèvres rendues incohérentes par le délire. Cinquante ans plus tôt, il

avait fait partie d'une caravane, laquelle, se dirigeant vers le rivage méridional du golfe Persique, pour faire le commerce des perles, avait appris l'histoire d'une perle rare se trouvant loin dans le désert.

La perle, selon la rumeur, trouvée par un plongeur et volée par un cheik du désert, ils ne la trouvèrent pas ; par contre, ils recueillirent un Turc mourant de faim et de soif, et qui avait une blessure par balle à la cuisse. Alors qu'il agonisait, en proie au délire, il balbutia la fantastique histoire d'une cité de pierres noires, morte et abandonnée, qui se trouvait au milieu des sables chassés par le vent du désert, loin vers l'ouest, et d'une gemme flamboyante que serrait entre ses doigts osseux un squelette assis sur un trône antique.

Il n'avait pas osé la prendre et l'emmener avec lui à cause d'une horreur sans nom qui hantait l'endroit, tapie dans les ténèbres, et la soif l'avait à nouveau poussé vers le désert, où les Bédouins l'avaient pourchassé et blessé. Mais il leur avait échappé, forçant son cheval jusqu'à ce que celui-ci s'écroulât sous lui. Il était mort sans dire comment il avait découvert la mystérieuse cité, mais le vieux marchand pensait qu'il avait dû arriver du nord-ouest… comme il avait déserté l'armée turque et essayait désespérément d'arriver jusqu'au Golfe.

Les hommes de la caravane n'avaient pas cherché à s'enfoncer plus loin dans le désert pour essayer de découvrir la cité ; car, leur révéla le vieux marchand, ils étaient persuadés qu'il s'agissait de la vieille, très vieille Cité du Mal dont il est fait mention dans le *Necronomicon* écrit par l'Arabe fou Alhazred… la cité des morts sur laquelle repose une antique malédiction. Des légendes y font vaguement allusion ; les Arabes l'appellent *Beled-el-Djinn*, la Cité des Démons, et les Turcs, *Kara-Shehr*, la Cité Noire. Et la gemme était ce joyau antique et maudit qui avait appartenu à un roi, il y avait bien longtemps, que les Grecs appelaient Sardanapale et les peuples sémites Asshurbanipal.

Steve avait été fasciné par ce récit. Tout en s'avouant qu'il s'agissait certainement de l'un des dix mille contes chimériques, typiques de l'âme orientale, il pensait qu'il subsistait pourtant une possibilité pour que lui et Yar Ali fussent enfin tombés sur la piste de cette marmite pleine d'or au pied de l'arc-en-ciel qu'ils cherchaient depuis si longtemps ! Et Yar Ali avait déjà entendu de semblables allusions à une cité abandonnée au milieu des sables ; des récits avaient été colportés avec les caravanes se dirigeant vers l'est, franchissant les hauts plateaux de la Perse et traversant les déserts du Turkestan, atteignant les régions de montagnes et allant même au-delà… de vagues récits, des chuchotements à propos d'une cité noire habitée par les djinns, au cœur des brumes d'un désert hanté.

Alors, suivant la piste des légendes, les deux amis étaient partis de Shiraz et s'étaient dirigés vers un village, situé sur la rive arabe du golfe Persique ; là ils en avaient appris davantage, de la bouche d'un vieillard qui avait été pêcheur de perles dans sa jeunesse. Son grand âge le rendait loquace et il leur raconta des histoires qui lui avaient été répétées par des hommes de tribus nomades qui eux-mêmes les tenaient des féroces nomades vivant au fin fond du désert ; et à nouveau Steve et Yar Ali entendirent parler de la cité noire et silencieuse, avec une gigantesque bête sculptée dans la pierre, et du squelette du sultan qui tenait entre ses doigts la gemme brillant de mille feux.

Alors, se traitant intérieurement de fou, Steve avait fait le plongeon et Yar Ali, fort de la connaissance que toute chose repose dans le giron d'Allah, était venu avec lui. Leurs maigres réserves d'argent avaient tout juste suffi à acheter des chameaux et des provisions en vue de leur voyage intrépide vers l'inconnu. Leur seule carte était les vagues rumeurs relatives à l'emplacement supposé de Kara-Shehr.

Ils avaient connu des journées de voyage pénibles, forçant les bêtes et économisant l'eau et la nourriture. Puis, au cœur du désert qu'ils avaient profané, ils avaient subi une tempête de sable aveuglante au cours de laquelle ils avaient perdu leurs chameaux. Après cela, vinrent de longs miles de marche titubante à travers les sables, sous un soleil de plomb, ne subsistant que grâce à l'eau qui diminuait rapidement dans leurs bidons et à la nourriture que Yar Ali gardait dans un sac accroché à sa ceinture. À présent bien lointaine était leur préoccupation de retrouver la cité mythique. Ils continuaient de l'avant en aveugle, dans l'espoir de trouver une source sur leur chemin ; ils savaient que derrière eux il n'y avait aucune oasis à une distance qu'ils pussent raisonnablement franchir à pied. C'était un risque très grand à prendre, mais c'était leur seule et dernière chance.

Puis les vautours vêtus de blanc s'étaient abattus sur eux, surgissant des brumes de la ligne d'horizon et, à l'abri d'une tranchée peu profonde et rapidement creusée, les aventuriers avaient échangé des coups de feu avec les cavaliers féroces qui les avaient encerclés à une vitesse vertigineuse. Les balles des Bédouins avaient ricoché ou transpercé leurs fortifications rudimentaires, faisant voler de la poussière dans leurs yeux et arrachant des morceaux de tissu de leurs vêtements, mais, par une chance inespérée, aucun des deux hommes n'avait été touché.

Leur seule petite chance, réfléchit Clarney, comme il se traitait de fou. Quelle aventure insensée cela avait été, en tout cas ! Croire que deux hommes pourraient ainsi braver le désert et survivre, bien plus en cherchant à arracher de ses entrailles abyssales les secrets des siècles ! Et cette histoire extravagante de la main d'un

squelette serrant dans ses doigts une gemme brillant de mille feux dans une ville morte… bah ! Quelles balivernes ! Il devait être fou pour y avoir cru, décida l'Américain avec la clarté d'analyse que donnent les souffrances et le danger.

« Entendu, vieux camarade », dit Steve en levant son fusil, partons d'ici. Jouons à pile ou face : mourir de soif ou être abattus par les frères du désert. De toute façon, nous perdons notre temps ici.

— Dieu donne ! reconnut Yar Ali de bon cœur. Le soleil se couche à l'ouest. Bientôt le froid de la nuit sera sur nous. Peut-être trouverons-nous de l'eau, *sahib*, qui sait ? Regarde, le paysage se modifie à l'ouest. »

Clarney protégea ses yeux du soleil moribond. Au-delà d'une étendue de sable plate et nue de plusieurs miles de largeur, le relief, effectivement, devenait plus accidenté ; des semblants de collines apparaissaient. L'Américain mit son fusil à l'épaule et soupira.

« Marchons dans cette direction, alors. De toute façon, nous sommes de la nourriture pour les vautours. »

Le soleil disparut bientôt, remplacé par la lune qui répandit sur le désert une étrange lumière argentée. Le sable chassé par le vent luisait en de longues vagues, comme si un océan s'était brusquement figé et glacé. Steve, tenaillé par une soif qu'il n'osait pas étancher pleinement, poussa un juron étouffé. Le désert était magnifique sous la lune et avait la beauté d'une *lorelei* de marbre froid qui attire les hommes pour les perdre. Quelle quête insensée ! répétait sans cesse son cerveau fatigué ; le Feu d'Asshurbanipal se réfugiait dans les brumes de l'irréalité, un peu plus inaccessible à chacun de leurs pas harassés. Le désert n'était plus seulement des terres arides et concrètes, mais les brouillards gris des éons révolus au sein desquels rêvaient des choses oubliées.

Clarney trébucha et jura ; faiblissait-il déjà ? Yar Ali s'avançait du pas souple et aisé du montagnard, et Steve serra les dents, redoublant d'effort. Ils finirent par atteindre le paysage accidenté, et leur marche devint plus difficile. Des creux de terrain peu profonds et de petits ravins morcelaient la terre, dessinant de vagues motifs. La plupart d'entre eux étaient presque entièrement comblés par le sable, et rien ne trahissait la présence d'une source.

« Cette région a été autrefois une région d'oasis, commenta Yar Ali. Allah seul sait depuis combien de siècles le sable l'a recouverte, comme il a pris possession de bien des cités du Turkestan. »

Ils continuèrent de marcher, semblables à des morts dans un paysage gris de mort.

La lune devint rouge et sinistre comme elle descendait dans le ciel, et les ténèbres denses prirent possession du désert avant qu'ils aient atteint un point d'où ils pourraient voir ce qu'il y avait au-delà de cette région accidentée. Même le grand Afghan commençait à traîner les pieds, et Steve restait debout uniquement au prix d'un farouche effort de volonté. Finalement ils atteignirent péniblement une sorte de crête, sur le flanc méridional de laquelle le terrain descendait en pente douce.

« Nous faisons halte ici, déclara Steve. Il n'y a pas d'eau dans cette région d'enfer. Inutile de continuer plus loin. Mes jambes sont aussi raides que des canons de fusil. Je ne pourrais pas faire un pas de plus, même si ma vie en dépendait. Il y a là-bas une sorte de monticule, arrivant à hauteur d'épaule, orienté vers le sud. Nous y dormirons ; il nous protégera du vent.

— Et nous ne monterons pas la garde, *sahib* Steve ?

— Non, répondit Steve. Si les Arabes nous tranchent la gorge durant notre sommeil, ce sera aussi bien. De toute façon, nous sommes déjà morts. »

Sur ces observations empreintes d'optimisme, Clarney s'allongea avec raideur sur le sable. Mais Yar Ali resta debout, penché en avant et scrutant les ténèbres trompeuses qui transformaient les alentours tachetés d'étoiles en de sombres murailles chimériques.

« Il y a quelque chose sur la ligne d'horizon, au sud, murmura-t-il, mal à l'aise. Une colline ? Je ne saurais le dire, et je ne suis même pas sûr de voir quelque chose du tout !

— Tu vois déjà des mirages, dit Steve avec irritation. Allonge-toi et dors. »

Et sur ces mots Steve s'endormit.

Il fut éveillé par le soleil tombant sur ses yeux. Il s'assit en bâillant et sa première sensation fut celle de la soif. Il leva son bidon et humecta ses lèvres. Il ne restait plus qu'une gorgée à peine. Yar Ali dormait toujours. Les yeux de Steve se promenèrent sur l'horizon au sud, et il sursauta. Il poussa du pied l'Afghan assoupi.

« Hé, réveille-toi, Ali. Finalement, j'ai l'impression que tu n'as pas eu des visions. Regarde, elle est bien là, ta colline, et elle a un drôle d'aspect. »

L'Afghan se réveilla comme se réveille un homme vivant dans le désert, instantanément et complètement ; sa main s'empara vivement de son long couteau comme il regardait rapidement autour de lui, à ta recherche d'ennemis. Son regard suivit le doigt tendu de Steve et ses yeux s'écarquillèrent.

« Par Allah et par Allah ! jura-t-il. Nous nous trouvons dans une région habitée par

les djinns ! Ce n'est pas une colline… c'est une cité de pierre au milieu des sables ! »

Steve bondit sur ses pieds comme un ressort d'acier qui se détend. Comme il regardait avec attention, retenant sa respiration, un cri farouche s'échappa de ses lèvres. À ses pieds, le terrain en pente descendait vers une étendue de sable, vaste et unie, qui se prolongeait loin vers le sud. Et tout là-bas, de l'autre côté de ces sables, sous son regard attentif, la « colline » lentement prit forme, tel un mirage apparaissant au sein des sables agités par le vent.

Il apercevait de grandes murailles inégales, des créneaux massifs ; tout autour, les sables rampaient comme une chose vivante dotée d'intelligence, cherchant à recouvrir les murs, adoucissant les contours déchiquetés. Il n'était guère étonnant qu'au premier regard l'ensemble ait passé pour une colline.

« Kara-Shehr ! s'exclama vivement Clarney. Beled-el-Djinn ! La cité des morts ! Finalement ce n'était pas un rêve chimérique ! Nous l'avons trouvée… par le Ciel, nous l'avons trouvée ! Viens ! Allons voir ça de plus près ! »

Yar Ali secoua sa tête avec incertitude et marmonna à voix basse quelque chose à propos des mauvais djinns, mais il le suivit. La vue des ruines avait fait oublier à Steve sa soif et sa faim, ainsi que la fatigue qu'un somme de quelques heures n'avait pu entièrement faire disparaître. Il s'avança rapidement, indifférent à la chaleur grandissante. Dans ses yeux brillait l'ardeur de l'explorateur. Ce n'était pas seulement la convoitise du joyau mythique qui avait poussé Steve Clarney à risquer sa vie dans ce désert sinistre ; tout au fond de son âme était tapi l'héritage séculaire de l'homme blanc, le besoin impérieux de rechercher les gîtes secrets du monde, et ce besoin avait été puissamment stimulé par tous ces récits antiques.

À présent, comme ils franchissaient l'étendue de sable unie séparant le paysage au relief accidenté de la cité, ils voyaient les remparts aux lignes brisées prendre plus nettement forme et contours, comme s'ils surgissaient du ciel matinal. La ville semblait constituée de gigantesques blocs de pierre noire, mais jusqu'à quelle hauteur les murailles s'étaient-elles élevées, il était impossible de le savoir, à cause du sable qui s'était amoncelé en quantité tout autour de leurs fondations ; en de nombreux endroits, les murs s'étaient même écroulés, et le sable dissimulait entièrement leurs vestiges.

Le soleil atteignit son zénith et la soif réapparut chez Steve malgré son zèle et son enthousiasme, mais il surmonta farouchement sa souffrance. Ses lèvres étaient desséchées et enflées, mais il boirait cette dernière gorgée seulement lorsqu'il aurait atteint la cité en ruines. Yar Ali humecta ses lèvres à sa propre gourde et voulut partager le restant d'eau avec son ami. Steve secoua la tête et continua de marcher.

Ils atteignirent les ruines dans la fournaise cruelle de l'après-midi du désert et, passant par une large brèche dans le mur effondré, ils contemplèrent la ville morte. Le sable obstruait les rues antiques et prêtait une forme fantastique aux énormes colonnes, écroulées et à demi dissimulées. L'ensemble était dans un tel délabrement et à ce point recouvert par le sable que les explorateurs avaient du mal à discerner le tracé originel de la ville ; à présent ce n'était plus qu'une étendue de sable balayée par le vent et de pierres en ruines sur lesquelles flottait, tel un nuage invisible, une aura d'indicible antiquité.

Mais exactement en face d'eux s'ouvrait une large avenue dont même les sables destructeurs et les vents du temps n'avaient pas réussi à effacer les contours. De chaque côté de l'avenue se dressaient des rangées d'énormes colonnes, d'une hauteur normale, permettant même au sable de dissimuler leurs bases, mais incroyablement massives. Sur le faîte de chaque colonne apparaissait une statue de pierre… des formes grandes et sombres, à moitié humaines, à moitié animales, qui participaient à la sommolence de la cité tout entière, plongée dans de mystérieuses méditations. Steve poussa un cri de stupéfaction.

« Les taureaux ailés de Ninive ! Les taureaux à tête d'homme ! Par tous les saints, Ali, tous les anciens récits étaient vrais ! Les Assyriens ont bâti cette ville ! Toute l'histoire est vraie ! Ils ont dû venir ici lorsque les Babyloniens ont détruit l'Assyrie… eh, ce décor me fait penser à certains films que j'ai vus… dans lesquels étaient reconstituée l'ancienne Ninive ! Et regarde ! »

Il désignait la large avenue au fond de laquelle se dressait un grand bâtiment… un édifice colossal empreint d'une sombre rêverie, dont les colonnes et les murs massifs de blocs de pierre noire avaient défié les vents et les sables du Temps. La mer de sable mouvante et oblitératrice léchait ses fondations, recouvrant ses entrées de porte, mais il lui faudrait un millier d'années pour submerger tout l'édifice.

« Une demeure de démons ! murmura Yar Ali, mal à l'aise.

— Le temple de Baal ! s'exclama Steve. Viens ! J'avais craint que nous ne trouvions tous les palais et les temples enfouis sous le sable… auquel cas il aurait fallu creuser pour trouver la gemme.

— Cela ne nous profitera guère, murmura Yar Ali, car nous allons mourir ici.

— Je le suppose. » Steve ôta le capuchon de son bidon. « Buvons ce qui nous reste d'eau. En tout cas, ici, nous sommes à l'abri des Arabes. Ils n'oseront jamais entrer dans la ville, avec leurs superstitions. Nous allons boire et ensuite mourir, je pense ; mais d'abord nous trouverons la gemme. En mourant, je veux la tenir dans ma main.

Dans quelques siècles, il n'est pas impossible qu'un veinard de fils de p… trouve nos squelettes… et la gemme ! Je bois à sa santé, quel qu'il soit ! »

Sur cette sinistre plaisanterie, Clarney but l'eau qui restait dans sa gourde et Yar Ali l'imita. Ils avaient abattu leur dernière carte ; le reste dépendait d'Allah.

Ils suivirent la large avenue et Yar Ali, qui n'avait jamais eu peur devant des adversaires humains, jetait des coups d'œil inquiets à droite et à gauche, s'attendant à moitié à voir une face cornue et fantastique l'épier de derrière une colonne. Quant à Steve, il percevait la sombre antiquité de l'endroit et il se rendit compte qu'il appréhendait presque de voir soudain des chars de guerre en bronze dévaler au bas de ces rues oubliées, ou d'entendre la subite et menaçante stridence de trompettes de bronze. Le silence dans une ville morte est tellement plus intense, réfléchit-il, que celui du désert sous le ciel.

Ils arrivèrent devant les portes du grand temple. Des rangées d'immenses colonnes flanquaient la large entrée, enfouie dans le sable jusqu'à la hauteur de leurs chevilles, de laquelle pendaient des cadres en bronze massif qui avaient, autrefois, soutenu de puissantes portes, dont la boiserie polie avait pourri, des siècles plus tôt. Ils pénétrèrent dans une immense salle plongée dans une pénombre brumeuse, dont le toit de pierre habité par les ténèbres était supporté par des colonnes aussi épaisses que des troncs d'arbres de forêts. Toute cette architecture donnait une impression de grandeur stupéfiante et de sombre splendeur à couper le souffle… tel un temple construit par de sombres géants en l'honneur de dieux noirs.

Yar Ali s'avançait avec crainte, comme s'il s'attendait à réveiller des dieux endormis et Steve, bien qu'exempt des superstitions de l'Afghan, sentait pourtant la sombre majesté de l'endroit tendre des mains ténébreuses vers son âme.

Aucune trace de pas n'était visible dans l'épaisse poussière recouvrant le sol ; un demi-siècle s'était écoulé depuis que le Turc terrifié avait fui, poursuivi par le démon, à travers les couloirs silencieux. Quand aux Bédouins, il était aisé de voir pourquoi ces superstitieux fils du désert évitaient cette ville hantée… car elle était bien hantée, non par de vrais fantômes, mais par les ombres de splendeurs révolues.

Comme ils foulaient le sable recouvrant le sol de l'immense salle, Steve se posa de nombreuses questions : comment ceux qui fuyaient la colère de rebelles frénétiques avaient-ils réussi à bâtir cette cité ? Comment avaient-ils pu traverser le pays de leurs ennemis ?… car la Babylonie se trouvait entre l'Assyrie et le désert arabe. Mais c'était le seul endroit où ils pouvaient aller ; à l'ouest se trouvaient la Syrie et la mer, et au nord et à l'est fourmillaient les « dangereux Mèdes », ces féroces Aryens dont l'aide avait paralysé le bras de Babylone, l'empêchant de frapper son ennemi et de lui

faire mordre la poussière.

Peut-être, réfléchit Steve, Kara-Shehr – ou quel qu'ait été son nom en ces jours mystérieux – avait-elle été construite comme une ville-frontière, en avant-poste, avant l'effondrement de l'Empire assyrien, vers laquelle avaient fui les survivants de la défaite. En tout cas, il se pouvait que Kara-Shehr ait survécu à Ninive de quelques siècles… Une étrange cité-ermite, sans aucun doute, coupée du reste du monde.

Assurément, comme l'avait dit Yar Ali, cette région avait été fertile autrefois, arrosée par des oasis ; et il ne faisait aucun doute que, au sein du paysage au relief accidenté qu'ils avaient traversé la nuit dernière, il y avait eu des carrières fournissant la pierre pour la construction de la ville.

Alors quelle avait été la cause de sa ruine ? L'invasion des sables et le tarissement des sources avaient-ils obligé ses habitants à l'abandonner, ou bien Kara-Shehr était-elle déjà une cité de silence lorsque les sables s'étaient glissés par-dessus les remparts ? La chute provenait-elle du dedans ou du dehors ? La guerre civile avait-elle exterminé tous les habitants ou bien avaient-ils été massacrés par quelque ennemi surgi du désert ? Clarney secoua la tête, en proie à une déception chagrinée. Les réponses à toutes ces questions s'étaient perdues dans le dédale d'ères oubliées.

Allaho akbar ! Ils avaient traversé la grande salle envahie par les ténèbres et étaient arrivés à son autre extrémité, devant un autel de pierre noire hideux, derrière lequel se dressait un dieu antique, bestial et abominable. Steve frissonna comme il reconnaissait la statue à la monstrueuse apparence… En vérité, c'était Baal, sur le noir autel duquel, en d'autres âges, d'innombrables victimes nues, hurlant et se débattant, avaient été sacrifiées et leurs âmes offertes à la divinité. L'idole exprimait par sa bestialité extrême, abyssale et sombre, l'âme même de cette cité démoniaque. Assurément, songea Steve, les bâtisseurs de Ninive et de Kara-Shehr ne sortaient pas du même moule que les gens d'aujourd'hui. Leur art et leur culture étaient trop pesants, trop dénués, d'une façon sinistre, de toute humanité, pour être entièrement humains, comme l'homme moderne comprend l'humanité. Leur architecture était révoltante ; d'une très grande habileté, mais tellement massive, lourde et bestiale dans son effet qu'elle dépassait pratiquement la compréhension des modernes.

Les aventuriers franchirent une porte étroite qui s'ouvrait à l'autre extrémité de la salle, proche de l'idole, et donnait sur une série de chambres, vastes, sombres et poussiéreuses, reliées entre elles par des couloirs flanqués de colonnes. Ils traversèrent ces pièces dans la lumière grise et spectrale et arrivèrent finalement devant un large escalier, dont les marches de pierre massives conduisaient vers le haut et disparaissaient dans la pénombre. Là Yar Ali fit halte.

« Nous avons beaucoup osé, *sahib*, murmura-t-il. Est-il sage d'oser encore ? »

Steve, frémissant d'impatience, comprit cependant ce que voulait dire l'Afghan. « À ton avis, nous ne devrions pas monter en haut de ces marches ?

— Elles ont un aspect mauvais. Vers quelles chambres de silence et d'horreur conduisent-elles ? Lorsque les djinns hantent des bâtiments désertés, ils se tapissent toujours dans les chambres situées à l'étage. À tout moment un démon risque de surgir et de nous arracher la tête.

— De toute façon, nous sommes déjà des hommes morts, grogna Steve. Mais je vais te dire une chose… rebrousse chemin et retourne vers la grande salle. Là, tu guetteras, au cas où les Arabes nous auraient suivis ; pendant ce temps, je monterai en haut de cet escalier.

— Guetter un vent à l'horizon, répondit l'Afghan d'une voix sombre, prenant sa carabine et assurant son grand couteau dans sa gaine. Aucun Bédouin ne viendra jamais ici. Continuons, *sahib*. Tu es fou à la façon de tous les Européens, mais je ne te laisserai pas affronter seul les djinns. »

Alors les deux hommes gravirent l'escalier massif et leurs pieds s'enfoncèrent dans la poussière accumulée sur les marches depuis des siècles. Ils montèrent, jusqu'à une hauteur incroyable, à tel point que les premières marches du rez-de-chaussée avaient disparu au sein d'une pénombre indéterminée.

« Nous marchons comme des aveugles vers notre fin, *sahib*, murmura Yar Ali. *Allah il allah*… et Mahomet est son prophète ! Néanmoins je sens la présence du Mal assoupi et jamais je n'entendrai à nouveau le vent s'engouffrer en sifflant dans la passe de Khyber. »

Steve ne fit aucune réponse. Il n'aimait pas ce silence inanimé qui régnait sur le temple antique, ni la lumière grise et sinistre qui filtrait, émanant de quelque source cachée.

À présent, devant eux, les ténèbres diminuaient un peu et ils arrivèrent à la hauteur d'une vaste pièce circulaire, éclairée par la lumière filtrant du plafond haut et percé. Mais une autre lueur se mêlait à la lumière du jour. Un cri s'échappa des lèvres de Steve, auquel fit écho Yar Ali.

Parvenus tout en haut du large escalier de pierre, ils regardaient directement dans une vaste pièce, avec son sol de tuiles recouvertes de poussière et ses murs nus de pierre noire. À peu près au milieu de la pièce, des marches massives s'élevaient vers une estrade de pierre et, sur cette estrade, il y avait un trône de marbre. Le trône était

entouré d'une lueur surnaturelle luisante et brillante, et les aventuriers frappés de terreur poussèrent une exclamation en se rendant compte de sa source. Sur le trône était affaissé un squelette humain, une masse presque informe d'os tombant en poussière. Une main décharnée était tendue et posée sur le large accoudoir en marbre du trône, et dans cette sinistre griffe pulsait et vibrait, telle une chose vivante, une grande pierre écarlate.

Le Feu d'Asshurbanipal ! Même après qu'ils eurent découvert la cité disparue, Steve n'avait pas vraiment cru qu'ils réussiraient à retrouver la gemme… et même il doutait qu'elle existât réellement. Pourtant il ne pouvait douter de l'évidence… et de ses yeux, éblouis par cette lueur démoniaque, incroyable. Poussant un cri farouche, il traversa d'un bond la pièce et monta les marches. Yar Ali était sur ses talons, mais lorsque Steve voulut prendre le joyau, l'Afghan le retint par le bras.

« Attends ! s'exclama le grand musulman. N'y touche pas encore, *sahib* ! Une malédiction repose sur les objets très anciens… et assurément cet objet est trois fois maudit ! Sinon, pourquoi serait-il resté ici, inviolé pendant tant de siècles, dans un pays de voleurs ? Il n'est pas bon de déranger les objets appartenant aux morts.

— Bah ! fit avec dédain l'Américain. Superstitions ! Les Bédouins étaient terrifiés par les histoires qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Habitant le désert, ils se méfient des villes de toute façon, et sans aucun doute, celle-ci avait une mauvaise réputation, lorsqu'elle était encore peuplée. Et personne, à part les Bédouins, n'a vu cet endroit auparavant, excepté le Turc que ses souffrances avaient probablement rendu à demi fou.

» Ces ossements sont peut-être ceux du roi dont il est question dans la légende… l'air sec du désert préserve indéfiniment de telles choses… mais j'en doute. Ce peut être tout aussi bien un Assyrien… très vraisemblablement un Arabe… un mendiant qui s'est emparé de la gemme et qui est mort sur ce trône, pour une raison ou pour une autre. ».

L'Afghan l'entendit à peine. Il regardait fixement l'énorme gemme avec une fascination horrifiée, comme un oiseau hypnotisé fixe les yeux d'un serpent.

« Regarde-la de plus près, *sahib* ! chuchota-t-il. Quelle est cette pierre ? Une telle gemme n'a jamais été taillée par des mains humaines ! Regarde comme elle bat et palpite… on dirait le cœur d'un cobra ! »

Steve regarda la pierre, et un étrange malaise, indéfinissable, s'empara de lui. Connaisseur en pierres précieuses, il n'avait encore jamais vu une gemme comme celle-ci. Il avait cru tout d'abord qu'il s'agissait d'un énorme rubis, comme il était dit

dans les légendes. À présent, il en était moins sûr, et avait la désagréable impression que Yar Ali avait raison, que ce n'était pas une gemme naturelle, normale. Il n'arrivait pas à nommer le style dans lequel elle était taillée, et si forte était l'intensité de son éclat funeste qu'il était incapable de la fixer au-delà d'un certain laps de temps. Toute la scène n'était guère faite pour calmer des nerfs à vif ! L'épaisse poussière sur le sol suggérait une antiquité inquiétante ; la lumière grisâtre donnait une impression irréelle et les murs noirs et lourds montaient vers le plafond d'une manière sinistre, laissant entendre des choses cachées.

« Prenons la pierre et allons-nous-en ! » murmura Steve, tandis qu'une terreur panique, inconnue jusqu'alors, montait en lui.

« Attends ! » Les yeux de Yar Ali étincelaient, et il fixait du regard non pas la gemme, mais les murs de pierre sombres. « Nous sommes des mouches qui nous sommes introduites dans le repaire de l'araignée ! *Sahib*, aussi vrai qu'Allah existe, des choses bien plus redoutables que les fantômes de vieilles peurs rôdent dans cette horrible cité ! Je sens la présence d'un péril, comme je l'ai déjà sentie… comme je l'ai sentie dans une caverne de la jungle où un python était lové dans l'ombre… comme je l'ai sentie dans le temple des Thugs où les étrangleurs de Çiva se cachaient dans les ténèbres, prêts à bondir sur nous… comme je le sens maintenant, dix fois plus grand ! ».

Les cheveux de Steve se dressèrent sur sa tête. Il savait que Yar Ali était un vétéran endurci, peu accessible à une peur stupide ou à une panique irraisonnée ; il se souvenait parfaitement des incidents auxquels faisait allusion l'Afghan, comme lui revenaient en mémoire d'autres événements durant lesquels l'instinct télépathique, oriental, de Yar Ali l'avait averti du danger avant même que celui-ci fût visible ou perceptible.

« Qu'est-ce que c'est, Yar Ali ? » chuchota-t-il.

L'Afghan secoua la tête ; ses yeux emplis d'une fantastique et mystérieuse lumière tandis qu'il écoutait les obscures et occultes suggestions de son subconscient.

« Je l'ignore ; je sais seulement que c'est très près de nous et que c'est très vieux et très mauvais. Je pense… » Brusquement il se tut et pivota sur lui-même, l'étrange lumière disparaissant de ses yeux pour être remplacée par une lueur de peur et de méfiance, comme chez un loup.

« Écoute, *sahib* ! aboya-t-il. Des fantômes ou des morts gravissent les escaliers ! »

Steve se raidit comme le son étouffé et furtif de sandales parvenait à son oreille.

« Par Judas ! jura-t-il violemment, Ali… quelque chose approche… »

Les murs antiques renvoyèrent l'écho des hurlements féroces tandis qu'une horde de silhouettes sauvages se répandait dans la pièce. Pendant une seconde d'égarement et de folie, Steve crut qu'ils étaient attaqués par des guerriers ressuscités d'une ère révolue ; puis le sifflement rageur d'une balle passant près de son oreille et l'odeur âcre de la poudre lui apprirent que leurs adversaires étaient des plus matériels ! Clarney lança une imprécation ; ils s'étaient imaginés être en sûreté et s'étaient laissé prendre comme des rats dans une souricière par les Arabes lancés à leur poursuite.

Alors même que l'Américain levait son fusil, Yar Ali tirait aussitôt, son arme à la hanche, avec un effet mortel, puis il lança son fusil vide vers la horde et s'élança au bas des marches comme un ouragan, son coutelas Khyder long de trois pieds luisant faiblement dans sa main velue. Au goût de la bataille se mêlait un réel soulagement que ses adversaires fussent humains ! Une balle arracha son turban de sa tête, mais un Arabe s'effondra, le crâne ouvert en deux par le premier et formidable coup de coutelas porté par l'homme des collines.

Un Bédouin de grande taille dirigea le canon de son fusil vers le flanc de l'Afghan ; mais, avant qu'il ait pu appuyer sur la détente, la balle de Clarney fit voler sa cervelle en éclats. Les attaquants étaient gênés par leur nombre même alors qu'ils s'élançaient vers le grand Afghan, dont la rapidité de tigre rendait leur tir aussi dangereux pour eux que pour lui. Le gros des assaillants était massé autour de lui, frappant avec des cimeterres et les canons de leurs fusils, tandis que d'autres montaient au pas de charge les marches en direction de Steve. À une si faible distance, aucune balle ne pouvait se perdre ; l'Américain braqua sa carabine vers un visage barbu et tira… la face explosa, transformée en une ruine sanglante. Les autres continuèrent de monter, hurlant comme des panthères.

Alors, comme il s'apprêtait à tirer sa dernière cartouche, Clarney vit deux actions simultanées en un même et vertigineux éclair : un guerrier féroce qui, de la mousse maculant sa barbe, brandissait son cimeterre et était pratiquement sur lui… et un autre qui, ayant mis un genou à terre ajustait soigneusement Yar Ali qui s'élançait sur lui. Steve fit un choix instantané et tira par-dessus l'épaule de celui qui le chargeait avec son sabre, tuant l'homme au fusil… faisant ainsi le sacrifice de sa vie, pour sauver celle de son ami : en effet le cimeterre s'abattit sur sa tête. Mais, alors même que l'Arabe assénait son formidable coup, grognant sous l'effort, sa sandale glissa sur les marches de marbre, et la lame incurvée, déviant de son arc de cercle initial, heurta violemment le canon du fusil de Steve. En un instant, l'Américain avait saisi son arme par le bout du canon et, comme le Bédouin recouvrait son équilibre et brandissait à

nouveau son cimeterre, Clarney frappa de toutes ses forces… fût de fusil et crâne volèrent ensemble en éclats.

Puis une balle se logea violemment dans son épaule, et il fut pris de nausées sous l'impact.

Comme il chancelait, pris de vertige, un Bédouin lança la toile d'un turban autour de ses pieds et tira vicieusement. Clarney tomba la tête la première au bas des marches qu'il heurta violemment. Le fût d'un fusil tenu par une main brune se leva afin de réduire en bouillie sa cervelle, mais un ordre impérieux arrêta le coup fatal.

« Ne le tuez pas ; mais attachez-lui les pieds et les mains. »

Comme Steve se débattait, à moitié assommé, contre les nombreuses mains qui le saisissaient, il lui sembla qu'il avait déjà entendu cette voix puissante auparavant.

La chute de l'Américain s'était produite en quelques secondes. Alors même que le second coup de feu tiré par Steve retentissait, Yar Ali avait à moitié tranché le bras d'un pillard et reçu un coup asséné par le fût d'un fusil qui paralysa son épaule gauche. Sa veste en peau de mouton, qu'il portait en dépit de la chaleur cuisante du désert, préserva son corps d'une demi-douzaine de blessures portées par des couteaux acérés. Un coup de feu fut tiré si près de son visage que la poudre le brûla cruellement et l'Afghan, rendu fou furieux, poussa un hurlement sanguinaire. Comme Yar Ali levait sa lame ruisselante de sang, le tueur au fusil, le visage couleur de cendre, leva sa carabine au-dessus de sa tête, la tenant à deux mains pour parer le formidable coup…, sur quoi l'Afghan avec un glapissement de joie féroce, biaisa, comme un félin de la jungle, et plongea son long couteau dans le ventre de l'Arabe. Mais, à cet instant, le fût d'un fusil, balancé de toute la force méchante dont était capable son propriétaire, s'écrasa sur la tête du géant, lui ouvrant profondément le cuir chevelu et le faisant tomber à genoux.

Avec la férocité entêtée et silencieuse de sa race, Yar Ali se releva en titubant et frappa au hasard en direction de ses adversaires qu'il entrevoyait à peine, mais une grêle de coups s'abattit sur lui et à nouveau il tomba à terre. Ses assaillants ne s'arrêtèrent de le battre que lorqu'il ne bougea plus, étendu sur le sol. Ils l'auraient alors achevé, sans un nouvel ordre péremptoire lancé par leur chef ; sur quoi ils attachèrent l'Afghan inconscient et le jetèrent à côté de Steve qui, lui, était pleinement conscient et commençait à souffrir cruellement de sa blessure à l'épaule.

Il leva les yeux vers l'Arabe de haute taille qui abaissait son regard vers lui.

« Eh bien, *sahib*, dit l'homme – et Steve s'aperçut que ce n'était pas un Bédouin – tu ne te souviens pas de moi ? »

Steve fronça les sourcils ; une blessure par balle ne favorise guère la concentration d'esprit.

« Il me semble te connaître… par Judas !… Mais tu es… Nureddin El Mekru !

— Je suis très honoré ! Le *sahib* se souvient ! Nureddin fit une courbette ironique. Et, tu n'as pas oublié, sans aucun doute, en quelle occasion tu m'a fait présent de… ceci ? »

Les yeux noirs s'obscurcirent, contenant une menace amère, tandis que le cheik montrait une fine cicatrice blanche marquant la commissure de ses lèvres.

« Je n'ai pas oublié », grogna Clarney, que la souffrance et la colère n'incitaient guère à se montrer docile. « C'était dans le Somaliland, il y a des années. Tu faisais alors le commerce des esclaves. Un pauvre diable de nègre t'échappa et vint se réfugier auprès de moi. Une nuit, tu fis ton entrée dans mon campement, à ta façon arrogante, déclenchas une rixe et, dans la bagarre qui s'ensuivit, tu reçus un coup de couteau de boucher qui te marqua au visage. Je souhaiterais avoir tranché ta vilaine gorge !

— Tu as eu de la chance alors, répondit l'Arabe. À présent, la chance est de mon côté.

— Je croyais que ton champ d'action se trouvait à l'ouest, grogna Clarney, au Yémen et en Somalie.

— Je ne fais plus le trafic d'esclaves depuis bien longtemps, répondit le cheik. Cela ne m'amusait plus. J'ai été le chef d'une bande de brigands au Yémen pendant quelque temps ; puis, à nouveau, j'ai été contraint de changer de lieu de résidence. Je suis venu ici avec quelques partisans loyaux et, par Allah, au début ces hommes féroces ont voulu me trancher la gorge. Mais j'ai vaincu leur méfiance et, à présent, je suis à la tête de plus d'hommes que je n'en ai commandé depuis des années.

» Ceux que tu as mis en fuite hier faisaient partie de ma bande… des éclaireurs que j'avais envoyés en reconnaissance. Mon oasis se trouve beaucoup plus loin à l'ouest. Nous étions en route depuis de nombreux jours, car, en vérité, je me rendais dans cette même cité ! Lorsque mes éclaireurs sont revenus et m'ont parlé de deux voyageurs, je n'ai pas modifié ma route, car j'avais d'abord une affaire à traiter ici, à Beled-el-Djinn. Nous sommes entrés dans la ville, venant de l'ouest, et nous avons vu vos traces dans le sable. Nous les avons suivies et vous avez été semblables à deux buffles stupides, pour ne pas nous avoir entendus venir. »

Steve grogna : « Vous ne nous auriez pas capturés aussi facilement si nous n'avions

pas estimé qu'aucun Bédouin n'oserait pénétrer dans Kara-Shehr. »

Nureddin hocha la tête. « Mais je ne suis pas un Bédouin. J'ai beaucoup voyagé et vu de nombreux pays et de nombreuses races, et j'ai lu des quantités de livres. Je sais que la peur est comme la fumée, que les morts sont morts et que djinns, fantômes et malédictions sont des brumes que dissipe le vent. C'est après avoir entendu ces histoires concernant la pierre rouge que je suis venu dans ce désert déshérité. Mais il m'a fallu des mois pour persuader mes hommes de m'accompagner jusqu'ici.

» Et… je suis ici ! En vérité, ta présence est une surprise délectable pour moi. Sans aucun doute tu as deviné la raison pour laquelle j'ai tenu à ce que tu sois capturé vivant ; j'ai en réserve des divertissements très raffinés pour toi et ce chien d'Afghan. À présent… je prends le Feu d'Asshurbanipal et nous partons ! »

Il se tourna vers l'estrade. Alors, l'un de ses hommes, un géant barbu et borgne, s'exclama : « Arrête, seigneur ! Un mal très ancien a régné ici avant les jours de Mohamet ! Les djinns gémissent à travers ces salles lorsque soufflent les vents, et des hommes ont vu des fantômes danser sur les remparts sous la lune. Aucun mortel ne s'est aventuré dans cette noire cité depuis un millier d'années… sauf un, il y a cinquante ans, qui s'en est enfui en hurlant.

» Tu as quitté le Yémen pour venir ici ; tu ne connais pas l'antique malédiction qui repose sur cette cité impie, et sur cette pierre maléfique qui palpite comme le rouge cœur de Satan ! Nous t'avons suivi jusqu'ici contre notre jugement, parce que tu as prouvé que tu étais un homme fort, et tu nous as dit que tu détenais un charme contre tous les mauvais esprits. Tu as affirmé que tu voulais seulement contempler cette gemme mystérieuse, mais maintenant nous voyons qu'il est dans ton intention de la prendre pour toi. N'offense pas les djinns !

— Non, Nureddin, n'offense pas les djinns ! » répétèrent en chœur les autres Bédouins. Les hommes du cheik, des brigands à l'air farouche, qui formaient un groupe compact légèrement en retrait des Bédouins, ne disaient rien ; endurcis par leurs crimes et leurs exactions impies, ils étaient moins affectés par les superstitions des hommes du désert, à qui les terrifiants récits sur la cité maudite avaient été répétés des siècles durant. Steve, tout en vouant une haine farouche à Nurredin, réalisait le pouvoir magnétique de cet homme, le don du commandement inné chez lui, qui lui avait permis de surmonter jusqu'ici les peurs et les traditions séculaires.

« La malédiction repose sur les infidèles qui envahissent la cité, répondit Nurredin, pas sur les croyants. Vois, dans cette salle, n'avons-nous pas vaincu nos adversaires *kafar* ? »

Un épervier du désert à la barbe blanche secoua la tête.

« La malédiction est plus ancienne que Mahomet, et ne fait pas de distinction de races ou de croyances. Des hommes habités par le mal ont bâti cette cité noire à l'aube du commencement des temps. Ils ont opprimé nos ancêtres des tentes noires et se sont fait la guerre entre eux, en vérité, les murs noirs de cette cité impure sont tachés de sang, et renvoient l'écho de la clameur de fêtes impies et des chuchotements de sombres intrigues.

» Un jour, la pierre vint dans la cité : à la cour d'Asshurbanipal vivait un magicien, et il avait accès au sombre savoir des siècles passés. Pour se concilier honneurs et puissance, il brava les horreurs d'une immense caverne sans nom dans un pays sombre et inexploré et, de ses entrailles habitées par le démon, il rapporta cette gemme brillant de mille feux, laquelle fut taillée dans les flammes gelées de l'Enfer lui-même ! À l'aide de ses terrifiantes connaissances et de sa noire magie, il jeta un sort au démon qui gardait l'antique gemme et put ainsi dérober la pierre. Et le démon était endormi dans la caverne inconnue.

» Ainsi, ce magicien – son nom était Xuthltan – demeurait à la cour d'Asshurbanipal, faisait de la magie et prédisait les événements à venir en étudiant les sombres profondeurs de la pierre, sur laquelle aucun homme, sinon lui, ne pouvait poser son regard sans être aveuglé. Et les hommes appelèrent la pierre le Feu d'Asshurbanipal, en l'honneur du roi.

» Mais le malheur s'abattit sur le royaume et les gens s'écrièrent que c'était la malédiction du djinn, et le sultan grandement terrifié pria Xuthltan de prendre la gemme et d'aller la remettre dans la caverne où il l'avait volée, de peur qu'un mal encore plus grand ne survînt.

» Or il n'était pas dans les intentions du magicien de renoncer à la gemme dans laquelle il lisait les étranges secrets des temps préadamites, et il s'enfuit vers la cité rebelle de Kara-Shehr, où la guerre civile éclata bientôt et où les hommes s'entre-tuèrent pour tâcher d'entrer en possession de la gemme. Alors le roi qui gouvernait la ville, convoitant la pierre, s'empara du magicien et le fit mettre à mort, par la torture. Dans cette salle même, il le regarda mourir ; tenant la gemme dans sa main, le roi était assis sur le trône… exactement comme il est resté assis à travers les siècles… comme il est assis, en ce moment même ! »

Le doigt de l'Arabe désignait les ossements tombant en poussière sur le trône de marbre, et les farouches hommes du désert eurent un mouvement de recul ; même les gredins fidèles à Nureddin sursautèrent, mais le cheik ne montra aucun signe de trouble.

« Comme Xuthltan agonisait, poursuivit le vieux Bédouin, il maudit la pierre, dont la magie ne l'avait pas sauvé, et il lança d'une voix forte les paroles redoutables détruisant le charme qu'il avait lancé au démon de la caverne, libérant ainsi le monstre. Et, invoquant les dieux oubliés, Cthulhu, Koth et Yog-Sothoth, et tous les habitants préadamites des sombres cités sous la mer et des cavernes dans les entrailles de la Terre, il les appela pour qu'ils reprennent ce qui leur appartenait et, en expirant il prononça la condamnation du faux roi, et cette condamnation était que le roi resterait assis sur son trône, tenant dans sa main le Feu d'Asshurbanipal, jusqu'à ce que retentisse le tonnerre du jour du jugement dernier.

» Sur quoi la grande pierre poussa un cri comme crie un être vivant, et le roi et ses soldats virent un nuage noir monter du sol en tourbillonnant ; de cette nuée souffla un vent fétide, et de ce vent surgit une forme sinistre qui tendit de redoutables griffes vers le roi ; à leur contact, il se ratatina et mourut, foudroyé. Et les soldats s'enfuirent en hurlant, et tous les habitants de la cité partirent en se lamentant vers le désert, où ils périrent ou bien parvinrent à traverser les étendues de sable aride jusqu'aux lointaines villes-oasis. Kara-Shehr fut alors silencieuse et désertée, devenant le repaire du lézard et du chacal. Et, lorsque certains des habitants du désert se risquèrent dans la ville, ils trouvèrent le roi mort assis sur son trône, tenant entre ses doigts la gemme aux mille feux, mais ils n'osèrent pas poser la main sur elle, car ils savaient que le démon se tenait à proximité pour la garder à travers les siècles… comme il se tient à proximité alors même que nous nous trouvons ici. »

Les guerriers frissonnèrent involontairement et jetèrent des regards alentour, et Nureddin demanda : « Pourquoi ne s'est-il pas montré lorsque ces infidèles sont entrés dans cette salle ? Est-il sourd, pour que la clameur de la bataille ne l'ait pas réveillé ?

— Nous n'avons pas touché à la gemme, répondit le vieux Bédouin, et les infidèles ne l'ont pas touchée non plus. Des hommes l'ont contemplée et ont survécu ; mais aucun mortel ne peut la toucher et vivre ensuite. »

Nureddin voulut répliquer, mais il aperçut les visages obstinés et inquiets des Bédouins, et il comprit l'inutilité d'argumenter. Il changea brusquement d'attitude.

« Je suis le maître ici, aboya-t-il, portant la main à son étui de revolver. Je n'ai pas sué sang et eau pour cette gemme… pour finalement ne pas la prendre, en raison de peurs sans fondement ! Que tout le monde recule ! Celui qui se mettra en travers de ma route le fera au péril de sa vie ! »

Il leur faisait face, les yeux flamboyants, et ils reculèrent, impressionnés par la force de sa personnalité impitoyable. Il monta rapidement et sans peur les marches de

marbre et les Arabes retinrent leur souffle, reculant lentement vers la porte. Yar Ali, reprenant enfin connaissance, poussa un gémissement lugubre. Seigneur ! pensa Steve, quelle scène barbare !… des prisonniers attachés et étendus sur le sol recouvert de poussière, des guerriers farouches agglutinés tout autour, étreignant leurs armes, l'odeur forte et âcre du sang et de la poudre brûlée imprégnant toujours l'air, des cadavres jonchant le sol dans d'horribles flaques de sang, de cervelle et d'entrailles répandues… et sur l'estrade, le cheik au visage d'aigle, indifférent à tout, sauf à la lueur écarlate et maléfique émanant des doigts du squelette posé sur le trône de marbre.

Un silence tendu s'abattit sur la salle tandis que Nureddin avançait lentement la main, comme hypnotisé par la lumière écarlate et palpitante. Et dans le subconscient de Steve frissonna alors un faible écho, comme si quelque chose d'énorme et de repoussant s'éveillait soudain d'un sommeil séculaire. Les yeux de l'Américain se dirigèrent instinctivement vers les sinistres murs cyclopéens. L'éclat du joyau s'était étrangement modifié ; il brûlait d'un rouge plus profond et plus sombre, courroucé et menaçant.

« Cœur de tous les aspects du Mal, mumura le cheik, combien de princes sont morts pour toi depuis l'aube des temps ? Assurément le sang des rois bat en toi. Les sultans, les princesses et les généraux qui t'ont porté ne sont plus que poussière et ont été oubliés, mais toi tu brilles toujours avec la même majesté, feu du monde… »

Nureddin s'empara de la pierre. Un gémissement frémissant monta des Arabes… brisé par un cri strident et inhumain. Steve eut l'impression horrifiée que l'énorme gemme venait de pousser un cri, comme un être vivant ! La pierre glissa de la main du cheik. Nureddin devait l'avoir laissé tomber, mais Steve eut la certitude qu'elle avait fait un bond, convulsivement, comme un être vivant pourrait bondir. Elle roula au bas de l'estrade, rebondissant de marche en marche, tandis que Nureddin s'élançait après elle, jurant comme sa main se refermait sur elle… et qu'elle lui échappait ! Elle heurta le sol, fit un vif écart et, malgré l'épaisse poussière, roula, semblable à une boule de feu, vers le mur du fond. Nureddin la suivait de près… elle heurta le mur… la main du cheik se tendit vers elle.

Un hurlement de terreur mortelle déchira le silence tendu. Le mur compact venait de s'ouvrir soudain. Surgissant du mur sombre qui béait, un tentacule jaillit et saisit le corps du cheik comme un python ceinture sa victime, puis il l'emporta violemment vers les ténèbres. Et le mur fut de nouveau vide, nu et compact ; mais de l'intérieur résonna un hurlement horrible, suraigu et assourdi, qui glaça le sang de ceux qui l'entendirent. Poussant des cris incohérents, les Arabes se dispersèrent et s'enfuirent,

courant vers la porte en une mêlée confuse qui se battait et se déchirait, la franchissant en se griffant et en se lacérant, et dévalant follement les marches jusqu'au bas de l'escalier.

Steve et Yar Ali, gisant sur le sol, impuissants, entendirent la clameur éperdue de leur fuite frénétique diminuer au loin, puis ils fixèrent le sinistre mur, en proie à une horreur muette. Les hurlements avaient cessé, pour faire place à un silence encore plus terrifiant. Retenant leur respiration, ils entendirent soudain un son qui glaça le sang dans leurs veines… le glissement mou du métal ou de la pierre dans une rainure. En même temps, la porte secrète commença de s'ouvrir, et Steve aperçut une lueur dans les ténèbres qui était peut-être l'éclat d'yeux monstrueux. Il ferma les yeux ; il n'osait pas regarder vers l'horreur, quelle qu'elle fût, qui se glissait hors de cette hideuse cachette habitée par les ténèbres. Il savait qu'il existe des visions que le cerveau humain ne peut supporter, et tous les instincts primitifs tapis en son âme lui criaient que cette chose n'était que cauchemar et démence. Il sentit que Yar Ali fermait pareillement les yeux, et tous deux restèrent immobiles, gisant à terre comme des hommes morts.

Clarney n'entendit aucun bruit, mais il sentit la présence d'un mal terrifiant, trop épouvantable pour la compréhension humaine… la présence d'un Envahisseur venu des Abîmes du Dehors et des lointaines et sombres étendues d'existence cosmique. Un froid mortel prit possession de la salle et Steve sentit le regard d'yeux inhumains le brûler au travers de ses paupières closes et glacer sa conscience. S'il regardait, s'il ouvrait les yeux, il savait que la folie pure serait son lot à l'instant même.

Il sentit contre son visage un souffle obscène et fétide qui fit frissonner son âme et comprit que le monstre se penchait au-dessus de lui, mais il resta immobile, tel un homme pétrifié dans un cauchemar ! Il s'accrochait à une pensée ; ni lui ni Yar Ali n'avait touché au joyau que gardait cette horreur.

Ensuite il ne sentit plus l'odeur infecte, le froid diminua d'une façon appréciable et il entendit la porte secrète glisser lentement et se refermer. Le démon retournait dans sa cachette. Même toutes les légions de l'Enfer n'auraient pu empêcher les yeux de Steve de s'entrouvrir légèrement. Il n'eut qu'une brève vision comme la porte secrète se refermait… et cette vision fugitive suffit à chasser toute conscience de son cerveau. Steve Clarney, l'aventurier aux nerfs d'acier, venait de s'évanouir pour la première fois de sa vie tumultueuse.

Combien de temps resta-t-il ainsi évanoui, Steve ne le saurait jamais, mais son évanouissement fut certainement de courte durée, car il fut réveillé par le chuchotement de Yar Ali : « Ne bouge pas, *sahib*, en déplaçant légèrement mon corps,

je peux atteindre tes cordes avec mes dents. »

Steve sentit les dents puissantes de l'Afghan tirer et mordre sur ses liens, et comme il gisait ainsi le visage dans la poussière et que son épaule blessée commençait à l'élancer douloureusement – il avait oublié sa blessure jusqu'à maintenant – il entreprit de rassembler les filaments épars de sa conscience et tout lui revint. Jusqu'à quel point, se demanda-t-il avec égarement, avait-il été la proie de cauchemars engendrés par le délire, les souffrances et la soif qui desséchait et brûlait sa gorge ? Le combat avec les Arabes avait été réel… les liens et les blessures le lui indiquaient très nettement… mais l'horrible fin du cheik… la chose qui s'était glissée hors de la sombre cachette dans le mur… assurément cela avait été une fiction due au délire. Nureddin était tombé dans un puits ou dans une fosse quelconque. Steve sentit que ses mains étaient libres… il se redressa et s'assit, cherchant à tâtons un couteau de poche que les Arabes avaient négligé de lui prendre. Il ne leva pas les yeux ou ne balaya pas du regard la pièce en tranchant les liens qui enserraient ses chevilles, puis il délivra Yar Ali, travaillant maladroitement car son bras gauche était tout engourdi et il ne pouvait s'en servir.

« Où sont les Bédouins ? demanda-t-il, alors que l'Afghan se levait et l'aidait à se lever à son tour.

— Allah, *sahib*, chuchota Yar Ali, es-tu devenu fou ? As-tu oublié ? Partons vite d'ici avant que le djinn revienne !

— C'était un cauchemar, murmura Steve. Regarde… le joyau se trouve à nouveau sur le trône… » Sa voix mourut. À nouveau la lueur rouge palpitait, entourant le trône antique, se réfléchissant depuis le crâne tombant en poussière ; de nouveau, entre les os des doigts posés sur l'accoudoir de marbre, vibrait le Feu d'Asshurbanipal. Mais au pied du trône, il y avait un autre objet qui ne se trouvait pas là auparavant… la tête tranchée de Nureddin El Mekru, regardant fixement sans la voir la lumière filtrant par le plafond de pierre. Les lèvres exsangues étaient retroussées, découvrant les dents en un rictus épouvantable et les yeux vitreux exprimaient une horreur indicible. Dans l'épaisse poussière qui recouvrait le sol, trois empreintes de pas distinctes étaient visibles… les empreintes de pas du cheik lorsqu'il avait couru après la gemme comme celle-ci roulait vers le mur… et, les recouvrant, deux autres séries de traces, se dirigeant vers le trône et repartant vers le mur… des traces très larges et sans forme, comme celles de pieds tournés en dehors, pourvus de serres, gigantesques, ni humaines ni animales.

« Mon Dieu ! s'étrangla Steve. Alors c'était donc vrai… et la Créature… la Créature que j'ai vue… »

Par la suite, Steve devait se souvenir de leur fuite éperdue hors de cette salle comme d'un cauchemar délirant, dans lequel lui et son compagnon dévalaient quatre à quatre les marches d'un escalier sans fin qui était une fosse de peur grisâtre, couraient éperdument à travers les salles silencieuses et recouvertes par la poussière, passaient devant l'idole luisante dans la salle d'entrée et se précipitaient vers la lumière éclatante du soleil du désert, pour s'écrouler à terre, couverts de bave et luttant pour reprendre leur souffle.

De nouveau, ce fut la voix de Yar Ali qui fit recouvrer ses sens à Steve. « *Sahib*, *sahib*, par le nom d'Allah le Compatissant, la chance est de nouveau avec nous ! »

Steve regarda vers son compagnon comme un homme en transe pourrait le faire. Les vêtements du grand Afghan étaient en lambeaux et ensanglantés. Il était sale et maculé de poussière et de sang, et sa voix était un coassement. Mais dans ses yeux brillait un espoir et il désignait quelque chose d'un doigt tremblant.

« À l'ombre de ce mur en ruines, là-bas, » coassa-t-il, s'efforçant d'humecter légèrement ses lèvres noircies. « *Allah il allah !* Les chevaux des hommes que nous avons tués ! Avec des gourdes et des sacs de nourriture accrochés aux selles ! Ces chiens se sont enfuis, sans même prendre le temps d'emmener les chevaux de leurs camarades ! »

Steve sentit une vie nouvelle apparaître en lui et il se leva en titubant.

« Allons, murmura-t-il, partons d'ici, et vite ! »

Tels des hommes en train d'agoniser, ils se dirigèrent en chancelant vers les chevaux, les détachèrent et se mirent en selle maladroitement.

« Emmenons aussi les autres montures », coassa Steve, et Yar Ali hocha la tête, exprimant avec emphase son accord.

« Il est probable que nous en aurons besoin avant d'arriver en vue de la côte. »

Leurs nerfs torturés réclamaient à grands cris l'eau qui ballottait doucement dans les gourdes accrochées aux arçons de selle ; pourtant ils firent tourner leurs montures et, se balançant sur leurs selles, descendirent, tels des cadavres prenant la fuite, le long de la large avenue sablonneuse de Kara-Shehr, passant devant les palais en ruines et les colonnes écroulées, franchirent la brèche dans le mur affaissé et s'élancèrent vers le désert. Pas une seule fois l'un des deux hommes ne se retourna pour regarder derrière lui la noire cité contenant l'horreur indicible, et ni l'un ni l'autre ne parlèrent jusqu'à ce que les ruines eussent disparu dans le lointain brumeux. Alors, et seulement alors, ils tirèrent sur les rênes de leurs chevaux et étanchèrent leur

soif.

« *Allah il allah !* fit pieusement Yar Ali, ces chiens m'ont tellement battu que j'ai l'impression que tous les os de mon corps sont brisés. Mettons pied à terre, je t'en prie, *sahib*… laisse-moi extraire cette maudite balle et panser ton épaule, au mieux de mes médiocres capacités ! »

Pendant qu'il le soignait, Yar Ali dit en évitant le regard de son ami : « Tu as parlé, *sahib*, tu as parlé de quelque chose… que… tu avais vu ? Qu'as-tu vu, au nom d'Allah ? »

Un frisson puissant parcourut la carcasse d'acier de l'Américain.

« Tu n'as pas regardé lorsque… lorsque… la Chose a replacé le joyau dans la main du squelette et déposé la tête de Nureddin sur l'estrade ?

— Par Allah, certainement pas ! jura Yar Ali. Mes yeux étaient fermés aussi fort que si mes paupières avaient été soudées entre elles par les fers en fusion de Satan ! »

Steve ne répondit pas jusqu'à ce qu'ils se fussent remis en selle et eussent entrepris le long voyage qui les conduirait jusqu'à la côte… qu'ils avaient de grandes chances d'atteindre avec des chevaux en réserve, de la nourriture, de l'eau et des armes.

« Moi, j'ai regardé, dit l'Américain sombrement. Je souhaiterais ne pas l'avoir fait, car je sais que cette vision me hantera jusqu'à la fin de mes jours. Je n'ai eu qu'un bref aperçu de la Chose ; je ne puis la décrire comme un homme décrirait une créature terrestre, que Dieu me vienne en aide ! Ce n'était ni terrestre, ni sain d'esprit ! L'Homme ne fut pas le premier habitant sur Terre ; d'autres Êtres vivaient ici avant sa venue… et maintenant, ils sont les vestiges d'ères hideusement anciennes. Il est possible que des sphères, dans d'autres dimensions invisibles, cherchent à s'emparer aujourd'hui même de cet univers matériel ! Des sorciers ont déjà invoqué des démons assoupis et les ont asservis par la magie. Il n'est pas déraisonnable de supposer qu'un magicien assyrien a invoqué un démon élémentaire, le faisant venir des entrailles de la terre, pour le venger et lui donner à garder quelque chose issu tout droit de l'Enfer, en vérité !

« Je vais tenter de te décrire ce que j'ai entrevu ; ensuite nous n'aborderons jamais plus ce sujet. C'était énorme, noir et chimérique ; c'était une monstruosité lourde et puissante qui marchait et se tenait debout comme un homme, mais cela ressemblait aussi à un crapaud, et cela avait des ailes et des tentacules. J'ai vu la Chose seulement de dos : si je l'avais vue de face… si j'avais vu son visage… j'aurais certainement perdu la raison… Le vieil Arabe avait raison… que Dieu nous vienne en aide ! C'était bien le monstre que Xuthltan invoqua et fit venir des profondes et noires

entrailles de la terre pour garder le Feu d'Asshurbanipal ! »

UBBO-SATHLA

Ubbo-Sathla – 1933

Par Clark Ashton Smith.
Traduction par Claude Gilbert.

> *… Car Ubbo-Sathla est la source et ta fin. Avant la venue de Zhothaqquah ou de Yok-Zothoth ou de Kthulhut des étoiles, Ubbo-Sathla demeurait dans les marécages écumants de la Terre nouvelle née ; une masse sans tête ni membres, engendrant les têtards gris et informes de l'origine et les hideux prototypes de la vie terrestre… Et toute vie de la Terre, est-il dit, devra faire retour à travers le grand orbe du temps, à Ubbo-Sathla.*
>
> *Livre d'Eibon*

Paul Tregardis découvrit le cristal laiteux au milieu d'un désordre de curiosités venues de bien des pays et de bien des âges. Il était entré dans la boutique de l'antiquaire sur une impulsion irraisonnée, sans avoir en tête d'autre but que de se distraire par désœuvrement, de regarder et de toucher une collection d'objets recueillis un peu partout. Comme il fouillait çà et là, son attention fut attirée par une faible lueur qui provenait de l'une des tables. Il dégagea alors la curieuse pierre en forme d'orbe du coin d'ombre où elle était perdue, serrée entre une vilaine petite idole aztèque, l'œuf fossile d'un dinornis et un fétiche obscène du Niger, en bois noir.

L'objet avait environ la taille d'une petite orange. Il était légèrement aplati aux extrémités, comme une planète aux deux pôles. Il intrigua Tregardis, car il différait d'un cristal ordinaire en ce sens qu'il était nuageux et changeant, et qu'une lueur intermittente apparaissait en son cœur, comme s'il avait été alternativement éclairé et obscurci de l'intérieur. Il l'étudia un moment, l'élevant devant la fenêtre qui laissait pénétrer une clarté hivernale, sans pouvoir percer le secret de cette alternance singulière et régulière. À sa perplexité vint soudain s'ajouter un sentiment de vague familiarité qu'il ne pouvait préciser. C'était comme s'il avait déjà vu l'objet auparavant, mais en des circonstances tout à fait oubliées à présent.

Il fit appel au marchand de curiosités, un Israélite chétif à l'air antique et poussiéreux qui donnait l'impression d'être étranger à toute considération commerciale et de s'être pris dans les rets de quelque songe cabalistique.

« Pouvez-vous me dire quelque chose à propos de ceci ? »

Le marchand haussa de manière indescriptible et simultanée les épaules et les sourcils.

« C'est un objet très ancien – pélagique, peut-être. Je ne peux vous en dire davantage, car on sait bien peu de chose là-dessus. Un géologue l'a découvert au Groenland, sous la glace, dans des strates du miocène. Qui sait ? Il a peut-être appartenu à quelque sorcier de la Thulé des premiers âges. Le Groenland était une région chaude et fertile sous le soleil du miocène. Il s'agit sans doute d'un cristal magique ; et celui qui le fixerait assez longtemps pourrait découvrir d'étranges visions en son cœur. »

Tregardis était stupéfait. La suggestion du marchand, qui aurait dû lui paraître fantastique, lui avait en effet remis en mémoire les explorations dans lesquelles il s'était lui-même lancé dans une branche obscure de la Tradition. Il s'était remémoré, en particulier, l'existence du *Livre d'Eibon*, le plus étrange et le plus rare de tous les ouvrages occultes oubliés, celui dont on prétend qu'il est parvenu jusqu'à nous à travers une suite de traductions très diverses d'un manuscrit original préhistorique, rédigé dans la langue perdue d'Hyperborée. Tregardis s'était procuré, avec bien des difficultés, la version médiévale française – exemplaire qui était passé entre les mains de bien des générations de sorciers et d'adeptes du satanisme –, mais il n'avait jamais pu découvrir le manuscrit grec qui avait inspiré cette version.

L'original lointain, fabuleux, avait été, supposait-on, l'œuvre d'un grand sorcier hyperboréen, d'où son nom. C'était un recueil de mythes sombres et néfastes, de liturgies, de rituels et d'incantations à la fois sinistres et ésotériques. Au cours de ses recherches Tregardis avait collationné, non sans frissons, le livre français avec l'effrayant *Necronomicon*, de l'Arabe fou Abdul Alhazred. Il avait relevé entre eux de nombreuses correspondances de la plus sombre et plus effroyable signification, en même temps qu'un grand nombre de renseignements tabous qui avaient été soit ignorés de l'Arabe, soit négligés par lui… ou par ses traducteurs.

Était-ce là ce dont il avait tenté de retrouver le souvenir, se demandait Tregardis – une allusion brève et rapide faite dans le *Livre d'Eibon* à un cristal nuageux ayant appartenu au sorcier Zon Mezzamalech, de Mhu Thulan ? Cela aurait été, bien entendu, trop fantastique, trop hypothétique, trop incroyable – mais Mhu Thulan, cette région nordique de l'antique Hyperborée, était pourtant supposée avoir correspondu, en gros, avec le Groenland des temps modernes, réuni, à l'origine, comme une péninsule au continent. La pierre qui se trouvait dans sa main aurait-elle donc pu être, par quelque fabuleux hasard, le cristal de Zon Mezzamalech ?

Tregardis sentit monter en lui un sourire ironique à la pensée qu'une idée aussi

absurde eût pu lui venir à l'esprit. Des coïncidences comme celle-là ne se produisaient pas – du moins, pas à Londres, de nos jours ; et selon toute vraisemblance, le *Livre d'Eibon* n'était sans doute que le produit d'une imagination superstitieuse. Il y avait néanmoins dans ce cristal quelque chose qui continuait tout à la fois à le tourmenter et à le séduire. Il finit par l'acquérir à un prix très modéré. La somme en fut fixée par le marchand et réglée par l'acheteur sans le moindre marchandage.

Le cristal dans sa poche, Tregardis se hâta de rentrer chez lui plutôt que de poursuivre une promenade sans but. Il installa le globe laiteux sur son bureau et celui-ci se mit en équilibre assez stable sur l'un de ses pôles aplatis. Puis, souriant toujours à la pensée de sa propre absurdité, il alla chercher le manuscrit en parchemin jauni du *Livre d'Eibon* parmi une collection assez complète de littérature *recherchée*. Il ouvrit la couverture de cuir aux fermoirs d'acier terni, rongée par les vers, et se mit à le relire, traduisant au fur et à mesure du vieux français le paragraphe se rapportant à Zon Mezzamalech :

Ce sorcier, qui était puissant entre les magiciens, avait trouvé une pierre nuageuse, de la forme d'un globe et quelque peu aplatie aux extrémités, dans laquelle il pouvait contempler bien des visions du passé terrestre, remontant même jusqu'aux commencements de la Terre, au moment où Ubbo-Sathla, la source engendrée, gisait, immense, énorme et spumescente, dans les boues qui s'évaporaient… Mais de ce qu'il voyait, Zon Mezzamalech n'a rapporté que peu de choses ; et l'on prétend qu'il a disparu peu après, on ne sait de quelle manière ; et après lui, le cristal nuageux n'a pu être retrouvé.

Paul Tregardis reposa le manuscrit. Il y avait encore cette chose qui le tourmentait et le séduisait tout à la fois, comme un rêve perdu ou un souvenir effacé par l'oubli. Poussé par un sentiment qu'il n'analysa ni ne critiqua, il s'assit à la table et entreprit de fixer intensément l'orbe froid et sourd. Il sentit monter en lui une espérance qui était une part si familière de sa conscience, une chose dont elle était si imprégnée qu'il ne tenta même pas de lui donner un nom.

Il demeura là, minute après minute, et regarda la lumière mystérieuse tour à tour briller puis s'évanouir au cœur du cristal. Par d'imperceptibles degrés, un sentiment de dualité comme on en éprouve en rêve, s'empara de lui, tant pour ce qui concernait sa personne que le décor dans lequel il se trouvait. Il était encore Paul Tregardis – et pourtant, il était aussi quelqu'un d'autre. La pièce dans laquelle il se tenait se trouvait dans son appartement de Londres – et c'était une chambre dans un lieu étranger, mais pourtant bien connu. Dans l'un et l'autre cadre, il scrutait fixement le même cristal.

Au bout d'un certain temps sans que Tregardis en fût surpris, le processus de réidentification se paracheva. Il sut qu'il était Zon Mezzamalech, sorcier de Mhu Thulan qui étudiait toute une tradition antérieure à sa propre époque. Possesseur de terribles secrets qu'ignorait Paul Tregardis, passionné d'anthropologie et de sciences occultes dans un Londres futur, il cherchait à atteindre au moyen du cristal laiteux une connaissance plus ancienne et bien plus terrifiante.

Il tenait la pierre par des moyens incertains, d'une origine plus que sinistre. Elle était unique et sans pareille, dans n'importe quel pays comme à n'importe quelle époque. Dans ses profondeurs, toutes les années écoulées, toutes les choses qui avaient jamais existé, étaient supposées être reflétées. Et elles allaient se révéler au visionnaire patient. Grâce au cristal aussi, Zon Mezzamalech avait rêvé qu'il pourrait retrouver la sagesse des dieux qui avaient trouvé la mort avant que la terre ne fût née. Ils étaient partis pour le vide obscur, laissant leur tradition inscrite sur des tablettes de pierre ultrastellaire ; et ces tablettes étaient gardées dans la fange primitive par Ubbo-Sathla, le démiurge informe et idiot. Il ne pouvait espérer retrouver et lire ces tablettes qu'au travers du cristal.

C'était la première fois qu'il éprouvait les qualités réputées de ce globe. Ce qui l'entourait, une pièce décorée de panneaux d'ivoire pleine de ses livres et de tous ses appareils de magie, s'effaçait lentement de sa conscience. Devant lui, sur une table faite d'un sombre bois hyperboréen tout gravé de signes grotesques, le cristal parut prendre de l'ampleur et s'approfondir. Puis, dans ses profondeurs embrumées, il aperçut un tourbillon rapide, irrégulier, de scènes obscures, fuyant comme les bulles dans un bief. S'il abaissait son regard sur l'un de ces mondes, des cités, des forêts, des montagnes, des mers et des prairies défilaient sous ses yeux, s'éclairant et s'assombrissant au fur et à mesure du passage des jours et des nuits dans un courant de temps bizarrement accéléré.

Zon Mezzamalech avait oublié Paul Tregardis – il avait perdu le souvenir de sa propre entité, comme de tout ce qui l'avait entouré à Mhu Thulan. Instant après instant, la vision fluide devenait toujours plus distincte et mieux définie à l'intérieur du cristal, et l'orbe lui-même prenait de la profondeur à tel point que l'observateur en avait la tête tournée, comme s'il avait jeté un coup d'œil dans quelque abîme jamais sondé du haut d'une position mal assurée. Il savait que le temps se précipitait en arrière dans le cristal et qu'il déroulait pour lui le défilé de tous les jours passés ; mais une étrange inquiétude s'était emparée de lui et il redoutait de poursuivre plus longtemps son observation. Tel celui qui a failli tomber dans le précipice, il se reprit dans un sursaut violent, se rejeta en arrière et s'écarta de l'orbe mystique.

Une fois encore, sous ses yeux, l'énorme monde tourbillonnant dans lequel il avait plongé son regard ne fut plus qu'un petit cristal nuageux, sur sa table gravée de runes, à Mhu Thulan. Puis, peu à peu, il lui sembla que la grande chambre aux panneaux sculptés d'ivoire de mammouth se rétrécissait et cédait la place à une autre pièce qui avait beaucoup moins d'éclat. Zon Mezzamalech, perdant alors sa sagesse et ses pouvoirs surnaturels de sorcier, redevint, par une étrange régression, Paul Tregardis.

Et pourtant, il semble bien qu'il ne lui ait pas été possible de revenir complètement. Tregardis, étourdi et surpris, se retrouva devant le bureau sur lequel il avait posé la sphère aplatie. Il avait les idées confuses d'un homme qui vient de rêver et qui ne se réveille qu'avec peine. La pièce l'intriguait un peu, comme s'il y avait eu quelque chose de faux dans ses proportions et dans son mobilier. Quant au souvenir qu'il avait d'avoir acheté le cristal à un marchand d'antiquités, il se mêlait de façon curieuse et contradictoire à l'impression qu'il avait de l'avoir acquis de manière bien différente.

Il se rendait compte qu'il lui était arrivé quelque chose de très étrange à partir du moment où il avait plongé son regard dans le cristal. Mais il paraissait incapable de se rappeler ce qui s'était exactement passé. Il en était sorti dans un état de confusion mentale comparable à celle qui suit une débauche de haschisch. Il s'affirma qu'il était bien Paul Tregardis, qu'il demeurait dans une rue donnée, à Londres, qu'on était en 1933. On aurait dit, pourtant, que des vérités aussi évidentes avaient perdu tout sens et toute validité. Autour de lui, tout avait quelque chose d'indistinct et d'immatériel. Les murs même paraissaient trembler comme s'ils n'avaient été que fumées. Les passants, dans les rues, étaient des fantômes de fantômes et lui-même n'était plus qu'une ombre perdue, l'écho errant d'une chose oubliée depuis bien longtemps.

Il résolut de ne pas répéter l'expérience. Les effets en étaient trop déplaisants et trop équivoques. Mais, dès le lendemain, cédant presque sans y penser à une impulsion irraisonnée, il se retrouva assis, sans répugnance, devant l'ordre sourd. Une fois de plus, il redevint le sorcier Zon Mezzamalech de Mhu Thulan. Une fois de plus, il rêva qu'il avait retrouvé la sagesse des dieux d'avant la formation du monde. Une fois de plus, il s'écarta du cristal qui s'était approfondi, avec la terreur d'un homme qui redoute de tomber. Et une fois encore – mais de manière trouble, imparfaite et faible, tel un fantôme qui serait allé en s'évanouissant – il redevint Paul Tregardis.

Tregardis répéta l'expérience trois jours de suite. Et chaque fois, sa propre personne et le monde autour de lui devinrent plus ténus et plus confus qu'auparavant. Ses sensations étaient celles d'un rêveur sur le point de se réveiller. Et Londres elle-même était irréelle, comme ces terres qui échappent à la vue du rêveur et disparaissent sous une brume légère, dans une lumière voilée. Bien au-delà, il

devinait les silhouettes estompées de grandes idoles sculptées, pressées les unes contre les autres, qui lui étaient à la fois étrangères et à demi familières. Tout se passait comme si la fantasmagorie du temps et de l'espace se dissolvait autour de lui afin de révéler quelque réalité profonde – ou quelque autre rêve de l'espace et du temps.

Vint enfin le jour où il s'assit devant le cristal – et ne redevint pas Paul Tregardis. Ce fut le jour où Zon Mezzamalech, pris d'audace, passant outre à certains avertissements sinistres et funestes, résolut de surmonter son étrange crainte de tomber physiquement dans le monde visionnaire qu'il contemplait – crainte qui l'avait jusqu'alors empêché de suivre aussi peu que ce fût le courant inversé du temps. Il devait, se disait-il, surmonter sa peur s'il voulait jamais voir et lire les tablettes perdues des dieux. Il n'avait pu apercevoir que quelques fragments des années de Mhu Thulan immédiatement antérieures au présent – les années de sa propre vie. Or, il y avait d'inestimables cycles entre ces années et le Commencement.

Une fois de plus, sous ses yeux, le cristal s'approfondit de manière incommensurable, puis scènes et événements défilèrent en un flot rétrograde. Une fois encore, les signes magiques de la sombre table s'effacèrent et les murs de la chambre, aux gravures diaboliques, s'évanouirent au point d'être moins que songes. À nouveau, la tête lui tourna et il fut pris d'un terrible vertige comme il se penchait au-dessus des remous et des tourbillons des terribles gouffres du temps, dans cet orbe semblable au monde. Un sentiment d'inquiétude l'envahit et, en dépit de sa résolution, il aurait voulu pouvoir reculer. Mais il s'était penché trop longtemps pour encore choisir. Il eut l'impression d'une chute abyssale, d'une aspiration par des vents inéluctables, de maelströms qui l'entraînaient vers le fond, à travers de fragiles et fugitives visions de sa propre existence passée, vers des années et des dimensions prénatales. Il lui sembla qu'il endurait les souffrances d'une dissolution inverse. Puis il ne fut plus Zon Mezzamalech, le contemplateur sage et savant du cristal, car il faisait désormais partie de l'étrange courant renversé qui fuyait et se ruait pour retourner au Commencement.

Il lui sembla qu'il vivait des vies sans nombre, mourait des myriades de morts, oubliant chaque fois la mort et la vie qui venaient de se dérouler. Guerrier, il prenait part à des batailles à demi légendaires. Enfant, il jouait dans les ruines d'une Mhu Thulan plus ancienne. Roi, il régnait aux premiers temps de la cité. Prophète, il avait prédit sa fondation et sa fin. Femme, il pleurait les morts du passé en des nécropoles depuis longtemps réduites en poussières. Sorcier d'un grand âge, il murmurait les rudes formules d'une sorcellerie primitive. Prêtre de quelque dieu préhumain, il maniait le couteau sacrificiel dans les temples-caves aux colonnes de basalte. Vie

après vie, ère après ère, il remontait à l'origine des longs cycles hésitants qu'Hyperborée avait suivis pour s'élever de l'état de sauvagerie à celui de haute civilisation.

Il devint l'un des barbares de quelque tribu troglodyte, fuyant devant la lente glace turriculée d'un âge glaciaire éloigné pour gagner des pays illuminés par le rouge flamboiement de volcans sans cesse en activité. Puis après d'incalculables années, il ne fut plus un homme, mais une bête préhumaine qui errait à travers des forêts de fougères et de calamités géantes, ou qui se bâtissait un nid grossier dans les branches des puissants cycas.

Durant des éons de sensations antérieures, de désirs et d'appétits grossiers, de terreur ou de folie aborigène, quelqu'un – quelque chose – continua à remonter le temps. La mort devint naissance et la naissance fut la mort. Dans une lente vision d'édifications inversées, la terre parut fondre, gommer ses collines et ses montagnes de leurs strates les plus récentes. Le soleil devint toujours plus grand et toujours plus chaud au-dessus des marécages fumants qui grouillaient d'une vie plus grossière, d'une végétation plus excessive. Et la créature qui avait été Paul Tregardis, qui avait été Zon Mezzamalech, ne fut plus qu'une part de cette monstrueuse dégénération. Elle plana à l'aide des membranes alaires qui reliaient les griffes d'un ptérodactyle, elle nagea dans les mers tièdes avec l'énorme et sinueuse masse d'un ichtyosaure ; elle fut le béhémoth [1] hérissé d'écailles, inconnu de nous, dont la gorge lançait son hurlement sauvage vers une lune énorme luisant au travers des brumes liasiques.

Enfin, après des éons immémoriaux vécus sous forme de bêtes brutes, elle devint l'un de ces hommes-serpents à jamais disparus qui érigèrent des cités de gneiss noir et menèrent leurs guerres venimeuses sur le premier continent du monde. Elle progressa en ondulant le long de rues préhumaines, en d'étranges souterrains tortueux ; elle contempla les premières étoiles du haut de grandes tours ambitieuses comme celle de Babel ; elle s'inclina en sifflant des litanies devant de grandes idoles-serpents. Elle retourna aux ans et aux âges de l'ère ophidienne et ne fut plus qu'un être rampant dans la vase, qui n'avait encore appris ni à penser, ni à rêver, ni à construire. Puis, le temps vint où il n'y eut plus de continent, mais uniquement un immense et chaotique marécage, une mer de fange, sans limites ni horizon, toute bouillonnante de vapeurs sombres qui se tordaient, aveugles.

Là, au commencement gris de la Terre, la masse informe qui était Ubbo-Sathla reposait parmi les boues et les vapeurs. Sans tête, sans organes ni membres, elle contractait ses flancs fangeux pour rejeter en une lente vague ininterrompue les formes amibiennes qui étaient les archétypes de la vie terrestre. Il l'eût jugée horrible, s'il

avait existé un témoin capable d'appréhender l'horreur ; et répugnante, s'il y avait eu quoi que ce fût, susceptible d'éprouver de la répugnance. Autour d'elle, à plat ou inclinées dans la vase, gisaient les puissantes tablettes de pierre extraites des étoiles, sur lesquelles avait été gravée l'inconcevable sagesse des dieux d'avant la création du monde.

Et c'est vers cela, vers ce but d'une quête oubliée que tendit la créature qui avait été – ou qui allait être un jour – Paul Tregardis et Zon Mezzamalech. Changée en triton informe des premiers temps, elle rampa, oublieuse et lente, sur les tablettes éparses des dieux, et lutta et chercha aveuglément sa proie en compagnie des autres larves d'Ubbo-Sathla.

De Zon Mezzamalech et de sa disparition, il n'est fait mention nulle part, si ce n'est dans le bref passage du *Livre d'Eibon*. Quant à Paul Tregardis, disparu lui aussi, seul un court entrefilet paru dans quelques journaux londoniens y fit allusion. Nul ne paraissait savoir la moindre chose à son propos. Il est parti, et c'est comme s'il n'avait jamais existé. On peut supposer, enfin, que le cristal s'est évanoui de la même façon. Tout au moins, nul ne l'a retrouvé.

[1] Béhémot : animal dont la description se trouve dans le Livre de Job (chapitre XL), et que les anciens interprètes s'accordaient à prendre pour l'éléphant alors que c'est en réalité l'hippopotame. (NdE.)

LE VISITEUR VENU DES ÉTOILES

The Shambler from the Stars – 1935

Par Robert Bloch.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

I

Je suis ce que je prétends être, un écrivain fantastique. Tout enfant déjà, je fus captivé et fasciné par ce pouvoir occulte de l'inconnu, de l'irréel. Depuis toujours, craintes indicibles, rêves absurdes, chimères étranges et semi-intuitives qui hantent nos esprits ont exercé sur ma personne un charme puissant et inexplicable.

En littérature, j'ai accompagné Poe le long des sombres chemins de la nuit et je me suis faufilé avec Machen aux Enfers. Baudelaire m'a conduit au domaine des astres horrifiques et je me suis repu de la démence interne de la terre en compagnie des contes ancestraux. Mon maigre talent pour le croquis et le dessin me poussa à visualiser grossièrement les hôtes insolites de mes rêveries. Cette même tendance triste qui me poussait à dessiner provoqua en moi un grand intérêt pour les royaumes obscurs de la composition musicale ; ma préférence allait aux accords passionnés de la *Planets Suite* et autres œuvres de la même veine. Ma vie intérieure devint alors une fête étrange aux horreurs surnaturelles et torturantes.

Quant à mes activités extérieures, elles étaient plutôt monotones. Au fil du temps, je sombrai de plus en plus dans une vie mesquine de reclus, une existence tranquille et philosophique au sein d'un monde peuplé de livres et de rêves.

Mais l'homme doit subsister. Le corps et l'esprit peu aptes au travail manuel, j'éprouvai quelque embarras dans le choix d'une vocation appropriée. L'état de dépression dans lequel je me trouvais amena les choses à un point presque intolérable, et, pendant toute une période, je frôlai la catastrophe financière. C'est alors que je décidai d'écrire.

Je me procurai une machine à écrire délabrée, une rame de papier bon marché et quelques carbones. Je n'éprouvais pas de problème quant au choix du thème. Existe-t-il meilleur terrain que les royaumes infinis d'une imagination débridée ? Mes histoires parleraient d'horreurs, d'épouvante et de cette énigme qu'est la Mort. C'était du moins l'intention du jeune homme peu expérimenté que j'étais.

Mes premières tentatives se soldèrent, hélas, par un échec. Ces lamentables essais n'atteignirent pas le but tant recherché. Couchés sur papier, mes rêves les plus vivaces se résumaient en un fouillis incohérent d'adjectifs maladroits. Pas moyen de trouver les mots capables de dépeindre les merveilleuses terreurs de l'inconnu. Pitoyables, mes premiers manuscrits ne faisaient pas le poids ; les quelques revues susceptibles de les publier me les avaient simplement renvoyés avec une fin de non-recevoir.

Je devais pourtant vivre. Lentement mais sûrement, je commençai à ajuster mon style à mes idées. Avec persévérance, je parvins à maîtriser mots, locutions et procédés syntactiques. Ce fut un rude labeur. J'appris vite ce qu'était l'effort. Un jour, une de mes histoires fut enfin acceptée, puis une seconde, une troisième, une quatrième. J'eus tôt fait de posséder les ficelles du métier ; l'avenir s'ouvrait devant moi. Ce fut l'esprit détendu que je me replongeai dans mes songes éveillés et mes bouquins adorés. Mes nouvelles m'assuraient un revenu assez maigre, suffisant cependant momentanément à ma subsistance. Mais cela ne dura pas. L'ambition, cette éternelle illusion, fut la cause de ma ruine.

Je désirais écrire une vraie histoire, pas ce genre de conte stéréotypé et éphémère que je fabriquais sur commande pour les périodiques, mais un véritable travail d'art. La création d'un tel chef-d'œuvre devint mon idéal. Je n'étais certes pas un bon écrivain, mais cela n'était pas uniquement dû à mes erreurs de style. La raison provenait, je le sentais, du thème choisi. Vampires, loups-garous, goules, monstres mythologiques constituaient des sujets de peu de mérite. Des images banales ainsi qu'un emploi courant d'adjectifs, pris d'un point de vue prosaïquement anthropocentrique, puisaient à la composition d'un véritable conte fantastique.

Il me fallait une nouvelle matière, un sujet d'intrigue inattendu. Si seulement je pouvais imaginer quelque chose d'incroyable au point de vue tératologique !

J'aurais voulu apprendre les chants que sifflent les démons lorsqu'ils planent entre les étoiles, ou entendre les voix des dieux de jadis chuchoter leurs secrets à l'écho des espaces. Je brûlais de connaître les terreurs de la tombe, le baiser des vers sur ma langue, la froide caresse d'un linceul pourrissant sur mon corps. J'avais soif de la connaissance gisant au fond des orbites momifiées et j'enviais la sagesse des vers de terre. J'aurais alors réellement pu écrire, alors seulement mes espoirs auraient été vraiment réalisés.

J'entrepris de sérieuses recherches. Je me mis à correspondre, à travers tout le pays, avec des penseurs et des rêveurs isolés. Parmi eux se trouvait un ermite habitant les collines de l'Ouest, un savant des étendues sauvages du Nord, un rêveur mystique de la Nouvelle-Angleterre. Par ce dernier, j'appris l'existence de livres anciens

détenant d'étranges savoirs. Il me cita prudemment quelques passages du *Necronomicon*, et parla avec réserve d'un certain *Livre d'Eibon* qui, disait-on, surpassait le premier ouvrage par la violence extrême de ses outrages. Lui-même avait entrepris l'étude de ces volumes inspirant la terreur et il essayait de m'en écarter. Enfant, il avait entendu d'étranges choses dans Arkham hanté par les sorcières, là où rampent et dansent les ombres ; depuis lors, il avait sagement évité toute connaissance plus approfondie de l'interdit.

À la longue, à force de persuasion, il consentit à contrecœur à me fournir les noms de certaines personnes qu'il estimait capables de m'aider dans mes recherches. Écrivain d'un lustre notoire et jouissant d'une large réputation, il portait, je le savais, le plus vif intérêt à l'issue de toute cette affaire.

Aussitôt en possession de sa précieuse liste, j'entamai un important courrier en vue d'accéder aux volumes convoités. Mes lettres s'adressaient à des universités, à des bibliothèques privées, à des chercheurs célèbres, ainsi qu'à des ministres de cultes secrètement célébrés et aux noms obscurs. Mais j'étais condamné à être déçu.

Les réponses que je reçus étaient absolument inamicales, voire hostiles. Il était évident que les détenteurs présumés de tels savoirs s'inquiétaient à l'idée de dévoiler leur secret à quelque profane trop curieux. Je fus ensuite la cible de plusieurs lettres anonymes et reçus même un coup de téléphone des plus alarmants. Mais je préférais encore être l'objet de telles menaces que de constater l'échec de mes tentatives. Démentis, dérobades, refus, menaces… cela ne m'apportait aucune aide. Il me fallait chercher ailleurs.

Les bouquinistes ! Peut-être découvrirais-je sur quelque rayon moisi et oublié l'objet de mes recherches.

Commença alors une interminable quête. J'appris à supporter sans broncher mes nombreuses désillusions. Dans les librairies habituelles, personne ne semblait avoir jamais entendu parler de l'effroyable *Necronomicon*, du diabolique *Livre d'Eibon*, ou de l'angoissant *Culte des Goules*.

La persévérance est, paraît-il, toujours récompensée. C'est dans une petite boutique de South Deabom Street, parmi des rayons apparemment oubliés par le temps mais pas par la poussière, que mes recherches prirent fin. Là, fermement coincé entre deux éditions centenaires de Shakespeare, se trouvait un imposant volume noir, relié de fer. Une main y avait gravé en toutes lettres *De Vermis Mysteriis*, ou *Mystères du ver*.

Le libraire était incapable de se souvenir par quel hasard ce livre avait abouti chez lui. Peut-être, des années auparavant, avait-il été vendu avec un lot de bouquins. De

toute évidence, l'homme ignorait la nature de l'ouvrage et sa valeur, car je l'achetai pour un dollar. Il me l'emballa, ravi de cette vente inattendue, et me salua d'un bonjour satisfait.

Je partis en hâte, mon précieux butin sous le bras. Quelle découverte ! J'avais déjà entendu parler de ce livre. L'auteur en était Ludvig Prinn, mort sur le bûcher de l'Inquisition à Bruxelles, à l'époque où les procès de sorcellerie se succédaient sans discontinuer. Personnage étrange – alchimiste, nécromancien, mage renommé – il tomba entre les mains du pouvoir séculier qui l'immola par le feu alors même qu'il se targuait d'avoir atteint un âge miraculeux. On rapportait qu'il avait proclamé être le seul survivant de la neuvième croisade, exhibant pour preuve quelques documents en décomposition. Il est incontestable qu'un certain Ludvig Prinn est cité dans les chroniques de l'époque parmi les jeunes gens employés à Montserrat. Les incrédules brûlèrent néanmoins Ludvig, l'accusant d'être un imposteur au cerveau fêlé, même s'il était un descendant direct du fameux guerrier.

Lugvid attribuait sa science de la sorcellerie aux longues années qu'il avait passées parmi les magiciens et les thaumaturges de Syrie ; en outre, il parlait volontiers de ses rencontres avec les djinns et les efrits du mythe oriental d'antan. Il avait, paraît-il, passé quelque temps en Égypte ; or, les légendes des derviches libyens rapportent encore les faits et gestes d'un prophète installé à Alexandrie.

En tout cas, il revint passer la fin de sa vie dans le plat pays de Flandre où il était né. Il y vécut conformément à son passé, dans les ruines d'une tombe préromaine située dans les bois environnant Bruxelles. Le bruit courut qu'il s'y était installé, entouré de conjurations familières, redoutablement invoquées. Des manuscrits conservés jusqu'à nos jours prétendent prudemment qu'il recevait la visite de « compagnons invisibles » et de « serviteurs célestes ». Les paysans se gardaient de traverser la forêt, la nuit. Ils avaient peur de certains bruits qui résonnaient, les soirs de pleine lune, et ils ne désiraient certainement pas savoir quel dieu on adorait sur les vieux autels païens dont les ruines se dressaient au creux d'un vallon obscur.

Après son arrestation par les membres de l'Inquisition, on ne revit jamais ces créatures auxquelles commandait Prinn. Au cours de recherches, des soldats trouvèrent la tombe absolument vide, bien qu'elle fût complètement fouillée avant d'être détruite. Entités surnaturelles, instruments et préparations magiques : tout avait fort curieusement disparu. L'exploration des bois hostiles ainsi qu'un examen prudent des étranges autels n'apportèrent aucun éclaircissement. Si l'on trouva des taches fraîches de sang sur les pierres des autels, il en coula également sur le chevalet de torture avant la fin de l'interrogatoire de Prinn. Les supplices particulièrement atroces

auxquels il fut soumis n'arrachèrent pas la moindre révélation des lèvres muettes du sorcier ; lassés, les interrogateurs finirent par l'abandonner à son sort et le vieux magicien fut relégué au fond d'un cachot.

C'est en prison, en attendant d'être jugé, qu'il composa les lignes morbides du *De Vermis Mysteriis*, cet ouvrage aux horreurs à peine voilées connu de nos jours sous le nom de *Mystères du ver*. Comment l'œuvre parvint-elle à franchir les murs épais et vaillamment gardés de cette prison ? Ce mystère n'a jamais été élucidé. Toujours est-il que, un an après la mort de son auteur, on l'imprima à Cologne. Elle fut aussitôt interdite, mais quelques exemplaires avaient déjà été diffusés. Ceux-ci furent à leur tour transcrits et, bien qu'une édition censurée et corrigée ait été imprimée par la suite, seule la version originale en latin passe pour authentique. Au cours des siècles, quelques rares élus ont pu lire et méditer la science contenue dans ses pages. Les secrets du vieil archimage ne sont connus de nos jours que des initiés, lesquels découragent pour des raisons bien précises toute tentative d'étendre leur renommée.

Voilà, en bref, ce que je savais de l'histoire du volume le jour où il tomba entre mes mains. En tant que pièce de collection, ce livre constituait déjà en soi une découverte phénoménale ; quant à son contenu, il m'était impossible d'y porter le moindre jugement. Le texte était en latin. Comme je ne peux parler ou traduire que quelques mots de cette langue savante, je me heurtai à un obstacle dès les premières pages poussiéreuses. Quoi de plus mortifiant que de posséder un trésor si riche en connaissances obscures sans en détenir la clé.

Pendant un moment, je fus pris de désespoir ; en effet, il était hors de question de montrer un texte aussi hideux et blasphématoire à un humaniste de la région. J'eus alors une idée : Pourquoi ne pas partir vers l'est chez mon ami, pour lui demander son aide ? C'était un étudiant en philosophie classique et il y avait peu de chances pour qu'il fût choqué par l'horreur des sinistres révélations de Prinn. Je lui écrivis donc en toute hâte et reçus sa réponse sans tarder. Il serait ravi de me rendre service. Je devais le rejoindre sur-le-champ.

II

Providence est une ville adorable. La maison qu'y habitait mon ami était ancienne, d'un style géorgien baroque. Le rez-de-chaussée était un joyau d'atmosphère colonial. Au premier étage, d'antiques pignons jetaient leur ombre sur l'immense baie vitrée de la pièce où travaillait mon hôte.

C'est ici que, plongés dans de profondes réflexions, nous passâmes cette nuit

sinistre du mois d'avril dernier : ici, à côté de la fenêtre ouverte qui surplombait la mer d'azur. C'était une nuit sans lune ; une de ces nuits blafardes et tristes où l'épais brouillard emplit l'obscurité d'ombres fantomatiques. Je revois encore la scène : la pièce étroite, baignée de lumière, avec sa grande table entourée de sièges aux hauts dossiers ; les rayons de livres couvrant les murs ; les manuscrits rangés par piles.

Nous étions tous deux assis à la table, le mystérieux volume devant nous. Le profil décharné du jeune homme jetait une ombre inquiétante sur le mur et son visage cireux se dérobait à la lumière pâle. L'air semblait chargé de révélations prodigieuses, inquiétantes même par leur puissance. Je sentais la présence de secrets attendant d'être dévoilés.

Mon compagnon la ressentit également. De longues années d'expériences occultes avaient affiné son intuition à un degré presque alarmant. Ce n'était pas le froid qui le faisait trembler lorsqu'il s'assit ; ce n'était pas la fièvre qui allumait ses yeux comme des joyaux aux mille feux. Avant même d'ouvrir le volume maudit, il savait que c'était le mal. L'odeur de moisi qui émanait des pages se mêlait à la puanteur âcre de la tombe. Les tranches des pages jaunies étaient piquées par les vers, et des rats avaient rongé le cuir ; des rats qui, par chance, avaient profité d'une nourriture encore plus horrible pour le même prix.

Au cours de l'après-midi, j'avais raconté à mon ami l'histoire du volume et l'avais déballé en sa présence. J'eus ensuite l'impression qu'il tenait à en commencer immédiatement la traduction. Mais à présent, il hésitait.

Ce n'était pas sage, insista-t-il. Il s'agissait d'une connaissance diabolique. Qui pouvait dire quels savoirs démoniaques étaient renfermés dans ces pages ? Ou quels maux se déchaîneraient contre l'ignorant qui chercherait à en pénétrer le mystère ? Il n'était pas bon d'en savoir trop ; des hommes étaient morts pour avoir pratiqué la sorcellerie contenue dans ces lignes.

Il me supplia d'abandonner mes recherches, de ne pas ouvrir ce livre, de chercher l'inspiration dans un domaine plus sain.

J'étais fou. Je m'empressai de rejeter ses objections par des paroles aussi creuses que vaines. Je n'avais pas peur. Jetons au moins un rapide coup d'œil sur le contenu de notre trésor. Je me mis à tourner les pages.

Quel résultat décevant ! L'apparence qu'offrait ce volume n'avait après tout rien d'extraordinaire : des pages jaunies qui s'émiettaient, couvertes d'un texte latin aux caractères gras et noir. C'était tout ; pas d'illustrations, pas de croquis troublants.

Mon ami ne put résister plus longtemps à l'attrait de ce festin rarissime pour un

bibliophile. Après quelques secondes seulement, il regardait intensément par-dessus mon épaule, lisant à l'occasion des bribes de phrases latines. Puis il fut submergé par l'enthousiasme. Il prit des deux mains le précieux ouvrage et alla s'asseoir à côté de la fenêtre où il se mit à lire des paragraphes au hasard, les traduisant parfois en anglais.

Ses yeux brillaient d'une lueur sauvage ; son profil se faisait plus décharné encore lorsqu'il se penchait sur les runes à demi effacées. Les phrases grondaient en une litanie effrayante, puis s'affaiblissaient jusqu'à n'être plus qu'un murmure, tandis que sa voix devenait aussi fine que le sifflement de la vipère. Je ne saisissais alors que quelques phrases, car, dans son introspection, il semblait m'avoir oublié. Les lignes parlaient de maléfices et d'ensorcellements. Je me souviens encore d'allusions à des dieux de divinations tels que le Père Yig, le sombre Han, et Byatis, le serpent barbu. Je frissonnai : je connaissais ces noms d'autrefois ; mais j'aurais frissonné davantage si j'avais su ce qui allait se produire.

Cela arriva très vite. Soudain, il se tourna vers moi, en proie à une profonde agitation ; sa voix n'était plus qu'un cri aigu. Il me demanda si je connaissais les légendes de la sorcellerie de Prinn ainsi que les contes des serviteurs invisibles venus des étoiles auxquels il commandait. J'acquiesçai, ne comprenant pas la cause de cette soudaine frénésie.

Il m'en expliqua la raison. Ici, dans un chapitre sur les démons familiers, il avait trouvé une prière ou une incantation, peut-être celle-là même que prononçait Prinn pour appeler ses serviteurs invisibles, au-delà des étoiles ! Il me pria d'écouter pendant qu'il la lisait.

J'étais assis, hébété, comme un pauvre idiot qui ne comprenait rien à rien. Pourquoi n'ai-je pas crié, tenté de m'échapper ou arracher ce monstrueux manuscrit de ses mains ? Au lieu de cela, je restai assis… je restai assis pendant que mon ami, la voix cassée par une excitation surnaturelle, lut en latin une longue incantation au timbre sinistre.

« *Tibi Magnum Innominandum, signa stellarum nigrarum et bufaniformis Sadoquae sigittum…* »

Le rituel meurtrier se poursuivit, pour s'élever sur les ailes d'une horreur nocturne, hideuse. Les mots semblaient se tordre comme des flammes dans l'air, me brûlant le cerveau. Les accents fulminants de la voix propageaient un écho grondant dans l'infini, au-delà de l'étoile la plus lointaine. Ils semblaient franchir des barrières originelles et sans dimension pour y chercher un auditeur et le sommer de gagner la terre. Était-ce pure illusion ? Je ne pris pas le temps d'y réfléchir.

Il me sembla soudain que ces sommations inconscientes reçurent une réponse. La voix de mon compagnon venait à peine de s'éteindre dans la petite pièce que la terreur se manifesta. L'atmosphère devint glaciale. Un vent soudain s'engouffra par la fenêtre ouverte, un vent qui n'avait rien de terrestre. Il apportait un chevrotement diabolique venu d'ailleurs. À ce son, le visage de mon ami se transforma en un masque blême, rendu livide par la peur nouvellement ressentie. On entendit ensuite des craquements le long des murs extérieurs et le rebord de la fenêtre fléchit sous mes yeux ébahis. Venu du rien, par cette ouverture, éclata soudain, lubrique, un ricanement hystérique provoqué par une folie extrême. Bien que démuni de bouche, il s'éleva à la quintessence narquoise de toute horreur.

Le reste de la scène se déroula à une vitesse effarante. Tout d'abord, mon ami se mit à crier, debout, près de la fenêtre, à crier et à battre sauvagement l'air vide de ses bras. À la lueur de la lampe, je vis ses traits se tordre en une grimace de folle agonie. Ensuite, son corps se souleva du sol et s'arqua progressivement vers l'extérieur, jusqu'à lui rompre les vertèbres. Une seconde après, j'entendis l'atroce craquement des os broyés. Son corps resta suspendu à mi-hauteur, les yeux vitreux et les mains étreignant convulsivement quelque chose d'invisible. Le rire bête et démentiel retentit une fois encore, mais il provenait cette fois *de l'intérieur de la pièce* !

Mon ami émettait des cris stridents, qui se mêlaient au rire allègre et atroce émis dans l'air vide. Son corps affaissé, pendant dans l'espace, se cambra une fois encore vers l'arrière ; le sang jaillit de son cou déchiré, giclant comme une fontaine couleur rubis.

Ce sang ne toucha jamais le sol. Il fut arrêté à mi-hauteur ; le rire se tut, remplacé aussitôt par un terrifiant bruit de succion. Rempli d'une horreur croissante, je réalisai que l'entité invisible venue d'ailleurs se nourrissait de ce sang ! Quelle créature de l'espace avait été si soudainement et involontairement invoquée ? Quelle était cette monstruosité vampirique que je ne pouvais voir ?

Une métamorphose hideuse se déroula alors sous mes yeux. Le corps de mon compagnon se ratatina, se dessécha. Mort, il retomba sur le sol pour y rester désespérément inerte. Mais un autre changement plus répugnant encore s'était produit dans l'air.

Une lueur rougeâtre remplissait l'encoignure de la fenêtre… une lueur *sanguine* ! Les contours vagues d'une présence s'affirmèrent lentement : la silhouette de ce visiteur invisible, nourrie du sang de mon ami. Elle était rouge et ruisselante ; un immense tas de gelée secouée de pulsations et de frémissements ; une tache écarlate aux milles membres tentaculaires qui ondoyaient dans tous les sens. L'extrémité de

chaque appendice était munie de suçoirs, qui se fermaient et s'ouvraient, mus par une convoitise vampirique… La chose était boursouflée et obscène ; une masse privée de tête, de visage et d'yeux, dotée seulement de la gueule vorace et des griffes d'un monstre né des étoiles. Le sang humain dont il s'était gorgé révélait les formes jusqu'alors invisibles du fêtard. Ce n'était guère un spectacle soutenable pour des yeux humains.

Heureusement pour ma raison, la créature ne s'attarda pas. Enjambant cette chose morte et flasque qu'était le cadavre gisant sur le sol, elle atteignit la fenêtre entrouverte. Là, elle disparut et j'entendis s'éloigner le rire moqueur, emporté sur les ailes du vent vers les abysses d'où elle était venue.

Ce fut tout. Je demeurai seul dans la pièce, le corps inerte et sans vie à mes pieds. Le livre avait disparu, mais il subsistait des marques de sang sur le mur, des traînées de sang sur le sol et le visage de mon ami avait revêtu le masque ensanglanté de la mort, le regard fixé sur les étoiles.

Je restai longtemps assis seul, dans le silence, puis je mis le feu à la pièce et à tout ce qu'elle contenait. Je m'en allai ensuite en riant, rassuré à l'idée que le brasier détruirait toute trace du carnage. J'étais arrivé dans l'après-midi seulement et personne ne le savait. Personne non plus ne me vit partir, car je quittai les lieux avant que l'incendie ne fût découvert. Des heures durant, j'errai ivre et écœuré parmi les rues sinueuses, bouleversé par le souvenir de ce rire imbécile à chaque fois que je levai les yeux vers les étoiles scintillantes qui me lorgnaient furtivement à travers des guirlandes de brouillard diffus.

Après plusieurs heures, je retrouvai enfin assez de maîtrise de moi pour prendre le train.

J'ai conservé mon calme pendant l'interminable voyage qui me ramenait chez moi et tout le long de la rédaction de cette missive. J'ai même gardé mon calme lorsque j'appris par le journal local qu'un curieux incendie avait accidentellement ravagé la demeure de mon ami, provoquant ainsi sa mort.

C'est la nuit surtout, lorsque brillent les étoiles, que des rêves m'assaillent sans cesse et me poussent dans un gigantesque dédale de terreurs forcenées. Je suis alors obligé de prendre des somnifères, pour tenter en vain de bannir de mon sommeil ces souvenirs qui me guettent. Mais, en fait, je ne m'en soucie pas outre mesure, car je ne suis plus ici pour longtemps.

J'ai le curieux sentiment que je reverrai encore ce visiteur venu des étoiles. Je pense qu'il reviendra bientôt… sans avoir été convié, cette fois ; je sais que, lors de

son retour, il me cherchera et m'emportera dans les ténèbres, là où se trouve mon ami. J'en viens même parfois à désirer l'avènement de ce jour, car alors, j'apprendrai une fois pour toutes les *Mystères du ver* [1].

[1] Lovecraft, que Robert Bloch venait de tuer (avec son autorisation), se vengea en tuant lui-même Robert Blake dans sa nouvelle *Celui qui hantait les ténèbres*. Et Robert Bloch répliqua à son propre assassinat par la nouvelle *L'Ombre du clocher*

ÉPOUVANTE A SALEM

The Salem Horror – 1937

Par Henry Kuttner.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

Des rats, sans doute, pensa Carson la première fois qu'il entendit de légers bruits dans sa cave.

Plus tard, il eut vent des histoires superstitieuses que les ouvriers polonais du moulin de Derby Street se chuchotaient au sujet d'Abigail Prinn, première occupante de cette ancienne demeure. Si aucun villageois ne se souvenait plus de cette vieille sorcière diabolique, des détails troublants sur ses activités foisonnaient dans les légendes morbides qui prospéraient dans le « district des sorcières » de Salem comme autant d'herbes folles sur une tombe oubliée. De plus, elles étaient d'une précision déplaisante quant aux détestables sacrifices qu'elle offrait à une icône vermivore aux cornes en forme de croissant d'origine équivoque. Les anciens murmuraient qu'Abbie Prinn se vantait d'être la grande prêtresse d'un dieu infiniment puissant qui demeurait au plus profond des collines. C'est en effet la vantardise impitoyable de cette vieille folle qui causa sa mort soudaine et mystérieuse en 1692, à l'époque des célèbres pendaisons de la colline du Gibet. Personne n'aimait en parler ; parfois, quelque vieille édentée marmonnait avec effroi que les flammes ne l'avaient pas brûlée, car son corps tout entier était rendu insensible par son état de sorcière.

Abbie Prinn et sa statue bizarre avaient disparu depuis longtemps déjà ; il était pourtant toujours difficile de trouver des locataires pour sa vieille maison au pignon décrépit, au second étage en porte à faux et dont les curieuses croisées s'ornaient de vitres en forme de losange. La réputation sinistre de la bâtisse s'était répandue dans tout Salem. Rien de particulier pourtant ne s'était produit au cours des dernières années qui justifiât ces inexplicables racontars, mais de fait, à peine installé, chaque nouveau locataire déménageait aussitôt. Ils donnaient généralement de vagues explications peu convaincantes à propos de rats.

Et ce fut un rat qui conduisit Carson à la salle des Sorcières. Carson avait loué cette maison afin d'y trouver la solitude qui lui permettrait de terminer son dernier livre – impatiemment attendu par ses éditeurs –, une nouvelle histoire romanesque à ajouter à la longue liste de ses best-sellers populaires. Or, dès la première semaine, de petits cris et des grattements dans les murs pourris avaient dérangé l'écrivain à plusieurs reprises durant la nuit. Il mit pourtant un certain temps avant de se poser des questions

sur l'intelligence de ce rat qui, un soir, détala sous ses pieds dans le vaste hall obscur.

La maison était raccordée à l'électricité, mais l'ampoule du hall était petite et ne prodiguait qu'une faible lumière. Le rat n'était qu'une forme noire, déformée, lorsqu'il s'éloigna de quelques bonds pour s'arrêter et, sembla-t-il, l'observer.

À un autre moment, Carson aurait sans doute chassé la bête avec un geste menaçant pour se replonger ensuite dans son travail, mais la circulation de la Derby Street avait été particulièrement bruyante ce jour-là et l'avait empêché de se concentrer sur son roman. Sans raison apparente, il avait les nerfs à fleur de peau. De plus, ce rat immobile, hors de sa portée, semblait l'épier avec un plaisir sardonique.

Amusé par cette idée, il avança de quelques pas en direction du rat, lequel détala vers la porte de la cave. Et surprise, cette porte était entrouverte ! Il avait dû oublier de la refermer la dernière fois qu'il était descendu à la cave, bien qu'en règle générale, il fût attentif à la fermer, car la vieille maison était pleine de courants d'air. Le rat attendait dans l'encadrement de la porte.

Déraisonnablement ennuyé, Carson hâta le pas, forçant ainsi l'animal à dévaler les escaliers. Il alluma la lumière de la cave et observa le rat tapi dans un coin. Celui-ci l'épiait de ses petits yeux enflammés et perçants.

Tout en descendant les marches, il eut conscience d'agir comme un fou. Mais son travail l'avait épuisé et inconsciemment, il accueillait avec joie toute interruption. Il traversa alors la cave en direction du rat, mais celui-ci ne bougea pas, les yeux toujours fixés sur lui. Un étrange sentiment de malaise s'empara alors de l'écrivain. Ce rat n'agissait pas normalement, il le sentait bien, et ces yeux froids et fixes, à peine plus grands que des boutons de chaussure, commençaient à le déranger.

Tout à coup, le rat bondit sur le côté pour disparaître dans un petit trou du mur. Carson se surprit alors à sourire. D'un orteil nonchalant, il dessina une croix devant son refuge, bien décidé à y placer un piège dès le lendemain.

Le museau et les moustaches ébouriffés du rat pointèrent prudemment. Il fit un pas en avant, hésita, puis recula. Ensuite, l'animal se mit à agir de manière singulière, inexplicable, comme s'il dansait, pensa Carson.

Il avançait timidement pour battre en retraite tout aussitôt. Il s'élançait à nouveau pour s'arrêter net et bondir en arrière, comme si – la comparaison jaillit dans l'esprit de Carson – un serpent était lové dans le trou de l'animal et l'empêchait d'en sortir. Pourtant, à part la petite croix dans la poussière, rien n'expliquait cette conduite.

C'était donc la présence de Carson qui contrariait le rat car il se tenait à quelques

pieds du trou. Quand il avança d'un pas, l'animal recula et disparut dans l'orifice.

La curiosité en éveil, Carson prit un bâton et le plongea dans le trou. Et ainsi, son œil, tout proche du mur, détecta quelque chose d'étrange à la dalle de pierre juste au-dessus du trou. Une rapide inspection de l'arête confirma ses soupçons : cette dalle semblait mobile.

Carson l'examina plus attentivement et remarqua un vide qui pouvait servir de prise. Il glissa une main dans l'encoche et tira avec une certaine hésitation. La pierre bougea. Il tira plus fort et, comme si elle était sur pivots, la pierre s'écarta subitement du mur, l'aspergeant de terre sèche.

À hauteur d'épaule, un rectangle noir béait dans le mur. Une odeur nauséabonde de pourriture s'en dégagea, forçant Carson à reculer d'un pas. Il pensa alors subitement aux contes monstrueux circulant sur Abbie Prinn et sur les secrets odieux qu'elle dissimulait dans sa maison. Avait-il découvert la retraite cachée de cette vieille sorcière ?

Avant de s'aventurer dans cette gueule obscure, il alla chercher une lanterne. Se baissant prudemment, il enjamba alors la paroi et pénétra dans le passage étroit et fétide, qu'il balaya du rayon de sa lampe.

Carson se trouvait dans un tunnel étroit, à peine plus haut que sa tête, dont le sol et les murs étaient dallés. Après quelques quinze pieds de ligne droite, le passage s'élargit en une chambre spacieuse. Il devait certainement s'agir de la retraite cachée d'Abbie Prinn, cette cachette qui ne l'avait pourtant pas sauvée le jour où la foule en furie avait envahi Derby Street. Lorsque Carson pénétra dans la salle souterraine, il eut la respiration coupée par la surprise : la pièce était fantastique, surprenante.

Le sol surtout retint son regard. Le gris neutre du mur cédait ici le pas à une mosaïque de petits carreaux multicolores aux dominantes bleues, vertes et pourpres ; en effet, aucune couleur chaude ne s'y trouvait. Des milliers de petit carreaux colorés, pas plus grands qu'une noix, composaient ce prestigieux parterre. La mosaïque semblait suivre un dessin précis, inconnu de Carson : des courbes pourpres et mauves se mêlaient à des lignes brisées bleues et vertes, s'entrelaçant en de fantastiques arabesques. On y distinguait des cercles, des triangles, un pentacle et d'autres figures, moins familières. La plupart de ces lignes et de ces motifs émanaient d'un point précis, au centre de la chambre : un disque de pierre noire et mate d'environ deux pieds de diamètre.

Le silence était total. Le bruit des voitures qui passaient de temps à autre par Derby Street ne pouvait s'entendre. Dans une alcôve peu profonde, Carson crut apercevoir

des signes. Il avança lentement dans cette direction, éclairant de bas en haut les parois de la niche.

Ces signes, quels qu'ils soient, avaient dû être tracés sur la pierre, il y a longtemps, car ce qui restait des symboles occultes était indéchiffrable. Carson distingua plusieurs hiéroglyphes partiellement effacés qui lui firent penser à de l'arabe, mais il hésitait cependant. Le sol de l'alcôve consistait en un disque métallique corrodé d'environ huit pieds de diamètre. Carson eut la très nette impression qu'il devait être mobile, mais aucun système d'ouverture n'était apparent.

Il réalisa soudain qu'il se trouvait au centre même de la chambre, dans le cercle de pierre noire, au cœur de l'insolite dessin. Une fois de plus, le silence absolu le frappa. Cédant à une impulsion, il éteignit la lampe et fut aussitôt plongé dans une obscurité totale.

À ce moment, une idée curieuse lui vint à l'esprit. Il s'imaginait au fond d'un puits ; un torrent d'eau tombait d'en haut, prêt à l'engloutir. L'impression était si forte qu'il crut effectivement entendre un grondement sourd, le mugissement de la cataracte… Profondément troublé, il ralluma la lampe et jeta un regard furtif autour de lui. Le battement s'expliquait bien sûr par les pulsations de son sang, audibles dans le profond silence, phénomène familier. Mais si l'endroit était aussi calme…

L'idée jaillit de son esprit, comme imposée à sa conscience. Cette cave constituerait un lieu de travail idéal. Il n'était pas difficile d'y installer l'électricité, de descendre une table, une chaise et, si nécessaire, un ventilateur électrique, bien que l'odeur de moisi du début semblât avoir complètement disparu. Il pénétra à nouveau dans l'étroit passage et, lorsqu'il quitta la cave, ses muscles se détendirent de façon inexplicable. Il n'avait pas réalisé qu'ils s'étaient contractés et imputa cette tension à la nervosité. Une fois à l'étage, il se fit un café bien noir et écrivit à son propriétaire, à Boston, pour lui faire part de sa découverte.

Le visiteur observa attentivement le vestibule, après que Carson eut ouvert la porte, et hocha la tête de satisfaction. C'était un homme grand et maigre, aux sourcils gris d'acier cachant des yeux perçants. Son visage décharné, aux traits accusés, n'avait pas une ride.

« C'est à propos de la salle des Sorcières, je suppose ? » demanda Carson de mauvaise humeur.

Son propriétaire n'avait pas su se taire : toute la semaine précédente, Carson avait été dérangé par des amateurs d'antiquités et par des occultistes désireux de jeter un

coup d'œil sur la chambre secrète qui avait vu Abbie Prinn marmonner ses incantations. La patience de Carson était mise à rude épreuve, et il en était venu à envisager sérieusement de déménager dans un endroit plus calme. Mais son obstination innée l'avait décidé à rester et à termina son roman coûte que coûte, malgré les interruptions.

« Je suis désolé, mais l'exposition a fermé ses portes », dit-il, jetant un regard glacial sur le nouveau venu.

L'autre le considéra bouche bée, puis un éclair de compréhension traversa aussitôt son regard. Il sortit une carte de visite qu'il tendit à Carson.

« Michael Leigh… un occultiste sans doute ? » demanda Carson.

Il poussa un profond soupir ; d'après ses constatations, les occultistes étaient les pires. Ils se répandaient en allusions obscures envers les choses innommables et manifestaient un intérêt profond pour les mosaïques de la chambre des Sorcières.

« … Je suis vraiment désolé, monsieur Leigh, mais… je suis extrêmement occupé en ce moment. Excusez-moi, je vous prie. »

Et peu aimable, il fit mine de rentrer dans la maison.

« Un moment », s'écria Leigh vivement.

Sans laisser à Carson le temps de protester, il avait saisi l'écrivain par les épaules et le regardait fixement, dans les yeux. Alarmé, Carson recula, pas assez vite cependant pour n'avoir pas remarqué une expression mélangée d'appréhension et de satisfaction se dessiner sur le maigre visage de Leigh. C'était comme si l'occultiste y avait vu quelque chose de déplaisant… mais pas d'imprévu.

« Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Carson sur la défensive… Il n'est pas dans mes habitudes…

— Je suis vraiment désolé, dit Leigh, d'une voix profonde et agréable. Veuillez m'excuser. Je pensais… euh, une fois de plus, je vous prie de m'excuser. Je suis assez ému par tout ceci. En fait, je viens de San Francisco pour voir votre salle des Sorcières. Cela vous dérangerait-il vraiment de me la montrer ? Je serais heureux de vous dédommager…

— Pas question », fit Carson avec un geste d'excuse.

Il sentait s'établir un lien pervers entre lui et cet homme à la voix bien modulée et plaisante, dont le visage puissant révélait la personnalité magnétique.

« Non, j'aspire simplement à un peu de calme… Vous n'avez pas idée à quel point

ces visites me dérangent, poursuivit-il, vaguement surpris de s'entendre parler en termes d'excuse. C'est un tel désagrément ! Je regrette presque d'avoir découvert cette salle. »

Leigh se pencha avec sollicitude.

« Puis-je la voir ? C'est très important pour moi… je porte un intérêt vital à ces choses-là. Je vous promets de ne pas prendre plus de dix minutes de votre temps. »

Carson hésita, puis accepta. Tout en conduisant son hôte vers la cave, il se surprit à lui raconter les circonstances de la découverte de la salle des Sorcières. Leigh écoutait attentivement, l'interrompant de temps à autre pour lui poser une question.

« Le rat, savez-vous ce qu'il est devenu ? demanda-t-il.

— Tiens, non, dit Carson, surpris. Il doit sans doute se terrer dans son trou. Pourquoi ?

— On ne sait jamais », dit Leigh, tandis qu'ils pénétraient dans la salle.

Carson alluma. Il y avait fait installer l'électricité et, à part quelques chaises et une table, rien d'autre n'avait été modifié. Il observait le visage de l'occultiste quand, à sa grande surprise, il le vit s'obscurcir, devenir presque fâché.

En deux pas, Leigh atteignit le centre de la pièce. Il indiqua la chaise qui se trouvait posée sur le cercle de pierre noire :

« C'est ici que vous travaillez ? demanda-t-il lentement.

— Oui. C'est calme… je ne pouvais plus travailler en haut. Trop de bruit. Ici, par contre, c'est l'idéal… Dieu sait pourquoi, j'écris facilement ici. Mon esprit se sent… – il hésita – libre, c'est-à-dire dissocié de tout. C'est un sentiment peu banal. »

Leigh acquiesça, comme si les paroles de Carson venaient confirmer ses convictions. Il se tourna alors vers l'alcôve et le disque de métal imbriqué dans le sol. Carson le suivit. L'occultiste s'approcha du mur et passa un index décharné sur les symboles effacés. Il marmonna quelque chose qui n'avait aucun sens pour Carson.

« *Nyogtha… k'yamak…* »

Il fit alors demi-tour, le visage sombre et blême.

« J'en ai vu assez, dit-il doucement. Nous remontons ? »

Carson, surpris, fit signe que oui et reprit le chemin de la cave.

En haut des escaliers, Leigh hésita, comme s'il ne savait comment aborder le sujet.

Il finit cependant par demander :

« Monsieur Carson… cela vous dérangerait-il de me dire si vous avez eu d'étranges songes ces derniers temps ? »

Carson le regarda, les yeux rieurs :

« Des songes ? répéta-t-il. Oh, je vois. Eh bien, monsieur Leigh, je ne crois pas que vous parviendrez à m'effrayer. Vos compatriotes – j'entends par là les autres occultistes avec qui j'ai discuté – ont déjà essayé ce coup-là.

— Ah, vraiment ? Ils vous ont demandé si vous aviez rêvé ? demanda-t-il, ses épais sourcils relevés.

— Plusieurs d'entre eux, oui.

— Et vous leur avez répondu ?

— Non. »

Puis, comme Leigh se renfonçait dans son siège, le visage soucieux, Carson poursuivit lentement :

« … Bien que, en fait, je n'oserais le jurer.

— Que voulez-vous dire ?

— Je *pense*, j'ai la vague impression d'avoir rêvé ces dernières nuits. Mais comment en être sûr ? Voyez-vous, je ne parviens pas à me souvenir du contenu de ces rêves. Et… oh, il est plus que probable que vos confrères occultistes m'aient enfoncé cette idée dans le crâne !

— Peut-être », dit Leigh avec réserve.

Il se leva puis, hésitant :

« … Monsieur Carson, je vais vous poser une question plutôt présomptueuse. Est-il nécessaire que vous viviez dans cette maison ? »

Carson poussa un soupir résigné.

« La première fois que cette question m'a été posée, j'ai expliqué que je voulais un endroit tranquille pour travailler à mon roman et que n'importe quelle place conviendrait. Mais ce n'est pas facile à trouver. À présent que j'ai cette salle des Sorcières, et que mon travail avance aussi facilement, je ne vois aucune raison de déménager et de risquer ainsi de bouleverser mon programme. Dès que mon roman sera fini, je libérerai cette maison. Vous autres occultistes, pourrez alors vous en

emparer et en faire un musée ou ce que vous voulez. Je m'en fiche. Mais j'ai l'intention de rester ici jusqu'à l'achèvement de ce roman.

— C'est ça, dit Leigh en se frottant le menton. Je comprends votre point de vue. Mais… est-ce le seul endroit de la maison où vous puissiez travailler ? »

Il observa un instant le visage de Carson puis poursuivit rapidement :

« Vous ne me croirez probablement pas. Vous êtes du genre matérialiste. La plupart des gens le sont. Un petit nombre d'entre nous savent cependant que, au-delà et au-dessus de ce que les hommes appellent la science, existe une science supérieure, fondée sur des lois et des principes qui seraient incompréhensibles à l'homme de la rue. Si vous avez lu Machen, vous vous souviendrez qu'il parle de l'abîme qui sépare le monde de la conscience de ce monde en question. Il est possible de franchir cet abîme. La salle des Sorcières en est une passerelle ! Savez-vous ce qu'est une galerie à écho ?

— Hein ? fit Carson, interdit. Mais il n'y a aucun…

— Une analogie, une simple analogie. Un homme peut chuchoter un mot dans une galerie ou dans une cave et, si vous vous trouvez à un endroit précis, même à une trentaine de mètres, vous entendrez son murmure alors que, quelqu'un se tenant à trois mètres ne l'entendra pas. C'est un simple jeu d'acoustique, le son est transmis à un point focal. Ce principe peut très bien s'appliquer à d'autres éléments que le son : à toute impulsion ondulatoire… *même à la pensée* ! »

Carson essaya de l'interrompre, mais Leigh poursuivit.

« Cette pierre noire située au centre de la salle des Sorcières est l'un de ces points de focalisation. Le dessin du sol… lorsque vous êtes assis dans le cercle noir, vous possédez une sensibilité anormale à certaines vibrations… à certaines puissances spirituelles… une sensibilité dangereuse ! À votre avis, pourquoi votre esprit vous semble-t-il si clair lorsque vous travaillez là ? Ce qui est une erreur, un faux sentiment de lucidité : vous êtes simplement un instrument, un microphone, branché pour enregistrer certaines vibrations pernicieuses dont vous ne pourriez comprendre la nature ! »

Sur le visage de Carson se lisaient à présent effroi et incrédulité.

« Mais… vous ne voulez pas dire que vous *croyez* vraiment… »

Leigh se redressa. Ses yeux perdirent toute intensité et redevinrent mornes et impersonnels.

« Très bien. Mais, j'ai étudié l'histoire de votre Abigail Prinn. Elle aussi

comprenait la super-science dont je vous parle. Elle l'employait dans des buts diaboliques : la magie noire, comme on l'appelle. J'ai lu qu'elle a maudit Salem jadis et la malédiction d'une sorcière peut être redoutable. Voulez-vous… »

Il se leva, se mordillant les lèvres.

« …Voulez-vous, au moins, me permettre de passer vous voir demain ? »

Carson acquiesça, presque sans le vouloir.

« Je crains fort cependant que vous ne perdiez votre temps, répondit-il. Je ne crois pas… c'est-à-dire, je n'ai pas… Il s'arrêta en bredouillant, sans trouver les mots.

— Je désire simplement m'assurer que vous… oh, autre chose… Si vous rêvez cette nuit, essayez de vous en souvenir. Si vous vous appliquez à reconstituer le rêve dès votre réveil, il est fort probable que vous y parviendrez.

— D'accord. Si je rêve… »

Carson rêva cette nuit-là.

Il s'éveilla juste avant l'aube, habité par un curieux sentiment de malaise. Son cœur battait à tout rompre. Il entendait des galopades furtives de rats dans les murs et en bas. D'un bond, il fut debout, grelottant dans la froide grisaille du jour naissant. La lune pâle s'effaçait doucement dans le ciel nouveau.

C'est alors qu'il se souvint des paroles de Leigh. *Il avait rêvé*, pas de doute. Quant au contenu de ce songe, c'était un autre problème. Il avait beau essayer… impossible de se rappeler : il lui restait simplement une très vague impression de course effrénée dans l'obscurité.

Il s'habilla rapidement et, énervé par le calme trop parfait de la vieille demeure, sortit acheter un journal. Mais, à cette heure matinale, les magasins étaient encore fermés. Il se mit alors à la recherche d'un camelot. Tout en marchant, un sentiment inexplicable l'envahit : un sentiment… de familiarité ! Il avait déjà parcouru ce chemin : le profil des maisons, la ligne des toits lui étaient familiers. Pourtant – et c'était là que résidait le mystère – il n'avait pas souvenance d'avoir jamais parcouru cette rue. Paresseux de nature, il ne s'était jamais promené dans ce quartier de Salem. Impossible cependant de se débarrasser de cet extraordinaire sentiment de réminiscence, qui allait croissant au fur et à mesure de sa promenade.

Il atteignit un coin et sans penser, tourna vers la gauche. L'étrange sensation grandit encore. Il poursuivit lentement sa marche, pensif.

C'était certain : *il avait suivi cette route* auparavant… Très probablement l'avait-

il même parcourue plongé dans de profondes rêveries, de sorte qu'il n'avait pas été conscient de son trajet. C'était là l'explication, pas de doute. Lorsqu'il prit la Charter Street, un sentiment déplaisant de malaise s'agita en lui. Salem s'éveillait. Avec le jour, d'impassibles travailleurs polonais le dépassèrent en hâte pour se rendre à l'usine. De temps à autre, une auto rompait le calme du matin.

Devant lui, une foule compacte s'était rassemblée sur le trottoir. Il hâta le pas, conscient d'une catastrophe imminente. Avec un choc, il constata qu'il était arrivé à hauteur du cimetière de la Charter Street, l'ancien « Rendez-vous des morts », à l'odieuse renommée. Il se fraya aussitôt un chemin à travers la foule.

Des commentaires chuchotés arrivèrent jusqu'à lui. Un dos bleu et massif s'interposa soudain ; il regarda par-dessus les épaules du policier et le spectacle horrible lui coupa la respiration.

Un homme était appuyé contre la grille du vieux cimetière. Il portait un costume bon marché, de mauvais goût, et étreignait les barreaux rouillés dans une crispation telle que les muscles ressortaient sur le dos poilu de ses mains. L'homme était mort, et sur son visage, levé vers le ciel à un angle fou, s'était figée une expression d'horreur indicible. Ses prunelles blanches étaient convulsées en un mouvement hideux. Sa bouche s'était figée en un rictus amer.

Un homme à côté de Carson tourna vers lui un visage blême :

« Dirait qu'il crevait de peur, dit-il d'une voix rauque. J'voudrais pour rien au monde voir ce qu'il a vu. Pouah ! Quel visage ! »

Carson recula machinalement d'un pas, glacé par un frisson incoercible. Il se frotta les yeux, mais la vision de cette face morte et tordue refusait de le quitter. Secoué et tremblant légèrement, il revint sur ses pas. Son regard glissa involontairement sur les pierres tombales et les caveaux éparpillés du vieux cimetière. Personne n'y avait été enterré depuis plus d'un siècle et les tombes recouvertes de lichen, avec leurs chérubins joufflus et leurs urnes funéraires, semblaient exhaler d'antiques miasmes. Qu'est-ce qui avait pu faire mourir cet homme de peur ?

Carson respira profondément. D'accord, ce cadavre constituait un horrible spectacle, mais de là à tolérer qu'il ébranlât tant ses nerfs. Il ne pouvait à aucun prix… Son roman en souffrirait. De plus, se disait-il sombrement, cette affaire ne nécessitait aucune explication : la victime était apparemment polonaise, appartenant à ce groupe d'émigrés qui demeurent près du port. En longeant cette nuit le cimetière, endroit sur lequel d'affreuses légendes circulaient depuis près de trois cents ans, ses yeux abusés par la boisson avaient dû voir des fantômes n'existant que dans un esprit

superstitieux. Ces Polonais étaient d'ailleurs réputés peu stables sur le plan émotionnel, sujets à l'hystérie collective et doués d'une imagination prolifique. Ainsi, la fameuse panique des Immigrés de 1853, où trois maisons de sorcières avaient été complètement brûlées, était née de l'affirmation confuse et hystérique d'une vieille femme, qui prétendait avoir vu un étranger habillé de blanc « enlever son visage ». Que pouvait-on attendre d'autre de tels gens ? pensa Carson.

Cependant, il ne parvint pas à retrouver son calme et ne rentra chez lui que peu avant midi. Lorsqu'à son retour, il trouva Leigh qui l'attendait, il fut content de le voir et l'invita cordialement à entrer.

Leigh était grave.

« Avez-vous entendu la dernière de votre amie, Abigail Prinn ? » demanda-t-il sans préambule.

Carson, qui s'apprêtait à verser de l'eau gazéifiée dans un verre, s'arrêta net. Après un long moment, il pressa le levier et fit gicler le liquide dans le whisky. Il tendit le verre à Leigh, en prit un pour lui – sec – avant de répondre à la question.

« J'ignore de quoi vous parlez. A-t-elle ?… Que lui reproche-t-on ? s'enquit-il d'un air faussement dégagé.

— J'ai consulté les archives, dit Leigh, et découvert qu'Abigail Prinn a été enterrée le 14 décembre 1690, dans le cimetière de Charter Street, un pieu planté dans le cœur. Mais qu'y a-t-il ?

— Rien, dit Carson d'une voix blanche. Eh bien ?

— … On a ouvert et saccagé sa tombe, c'est tout. Le pieu a été arraché, on l'a retrouvé à proximité ; il y avait des traces de pas tout autour de la fosse. Des traces de souliers. Avez-vous rêvé la nuit dernière, Carson ? »

Leigh avait décoché cette question à brûle-pourpoint et ses yeux gris fixaient l'écrivain avec dureté.

« Je ne sais pas, répondit Carson confus, en se frottant le front. Je ne me souviens de rien. Je me suis rendu au cimetière de Charter Street, ce matin.

— Oh, dans ce cas, vous avez sûrement entendu parler de l'homme qui…

— Je l'ai vu, interrompit Carson en frissonnant. Cela m'a bouleversé. »

Il avala son whisky d'un trait.

Leigh l'observait.

« Bien, fit-il. Êtes-vous toujours décidé à rester dans cette maison ? »

Carson déposa son verre et se leva.

« Pourquoi pas ? rétorqua-t-il. Voyez-vous une raison pour que je la quitte ? Hein ?

— Après les événements de cette nuit…

— Après *quels* événements ? Une tombe a été pillée. Un Polonais superstitieux est mort de frousse en voyant les voleurs. Et alors ?

— Vous essayez de vous convaincre vous-même, répondit calmement Leigh. Mais au fond de vous, vous connaissez – vous devez connaître – la vérité. Carson, vous êtes devenu l'instrument de puissances gigantesques et terribles. Pendant trois cents ans, Abbie Prinn s'est morfondue dans son cercueil – *vivante* – et attendant que quelqu'un tombe dans son piège : la salle des Sorcières. Peut-être prévoyait-elle le futur en la construisant, peut-être prévoyait-elle que, un jour ou l'autre, quelqu'un finirait par aboutir dans cette chambre infernale et serait la proie du dessin de mosaïque. Ce dessin vous a eu, Carson… il a permis à cette horreur toujours vivante de franchir l'abîme entre la conscience et la matière, d'entrer *en rapport* avec vous. L'hypnotisme est un jeu d'enfant pour un être muni des pouvoirs effroyables d'Abigail Prinn. Elle pouvait sans difficulté aucune vous forcer à vous rendre à son tombeau pour y arracher le pieu qui l'emprisonnait ; elle pouvait tout aussi facilement effacer le souvenir de cet acte de votre mémoire, de sorte que vous ne vous en souveniez pas, pas même comme d'un rêve ! »

Carson s'était levé ; une étrange lueur brillait au fond de ses yeux.

« Pour l'amour de Dieu, mon vieux, savez-vous ce que vous dites ?

— De Dieu ! s'écria Leigh dans un rire perçant. Du diable, plutôt : le diable qui menace Salem en ce moment. Oui, Salem court un danger, un terrible danger. Les hommes, les femmes et les enfants de la ville maudits par Abbi Prinn lorsqu'ils la lièrent à un pieu… et comprirent qu'ils ne pouvaient la brûler ! J'ai parcouru des archives secrètes ce matin et je suis venu vous demander, pour la dernière fois, de quitter cette maison.

— Avez-vous terminé ? s'enquit froidement Carson. Très bien. Je veux rester ici. Vous êtes soit fou soit ivre, mais vous n'arriverez pas à m'impressionner avec vos discours.

— Partiriez-vous si je vous offrais mille dollars ? Ou plus, alors… dix mille ? Je dispose de fonds considérables.

— Non, au diable ! rugit Carson soudain furieux. Tout ce que je veux, c'est un peu de paix pour terminer mon roman. Je ne parviens à travailler nulle part ailleurs… je n'ai pas envie de… je veux…

— Je m'attendais à cela, reprit Leigh soudain calme, la voix empreinte d'une curieuse note de sympathie. Vous ne pouvez pas partir d'ici, mon vieux ! Vous êtes pris au piège, et il est trop tard pour vous en sortir, aussi longtemps que le cerveau d'Abbie Prinn vous contrôle par la salle des Sorcières. Le pire, c'est qu'elle ne peut se manifester qu'avec votre aide… elle draine vos forces vitales, Carson, elle se nourrit de vous comme un vampire.

— Vous êtes fou, dit Carson, à bout.

— J'ai peur. Le disque de métal dans la salle des Sorcières… j'ai peur de lui, et de ce qu'il recouvre. Abbie Prinn adorait d'étranges divinités, Carson… et ce que j'ai lu sur le mur de cette alcôve est un avertissement. Avez-vous jamais entendu parler de Nyogtha ? »

Carson secoua la tête impatiemment. Leigh fouilla dans une poche et en retira un chiffon de papier.

« J'ai copié ceci d'un livre de la bibliothèque Kester, dit-il, un livre appelé *Necronomicon* ; il a été écrit par un homme qui fouillait si profondément dans les secrets défendus que les autres le disaient fou. Tenez, lisez ceci. » Carson lut l'extrait, les sourcils froncés :

Pour les hommes il est le prince des Ténèbres, ce frère des Anciens appelés Nyogtha, la Chose qui ne devrait pas être, ne peut être appelé à la surface de la terre par des crevasses et des cavernes secrètes, et des sorciers l'ont vu en Syrie ainsi que sous la tour noire de Leng. Des grottes Thang de Tartane, il a répandu la terreur, apportant mort et destruction parmi les tentes du grand Khan. Seuls la croix "potencée", l'incantation de Vach-Viraj et l'élixir de Tikkoun peuvent le repousser dans les antres ténébreux d'infamie voilée où il demeure.

Leigh fixa calmement les yeux embarrassés de Carson.

« Vous comprenez à présent ?

— Des incantations et des élixirs ! s'exclama Carson en lui rendant le papier. La bonne blague !

— Au contraire. Les occultistes et les initiés connaissent cette incantation et cet élixir depuis des milliers d'années. Moi-même, j'ai déjà eu l'occasion de les utiliser par le passé, en certaines… circonstances. Et si je ne me trompe à ce sujet… »

Il se tourna vers la porte, les lèvres pincées en une ligne blême.

« De telles manifestations ont pu être mises en échec, jadis ; le problème consiste à obtenir l'élixir, c'est très difficile à trouver. Mais j'espère… je reviens tout de suite. Pouvez-vous me jurer de ne pas aller à la salle des Sorcières avant mon retour ?

— Je ne promets rien, dit Carson. Au revoir. »

Un mal de tête sourd l'oppressait, qui ne cessait de grandir depuis qu'il avait envahi sa conscience ; il éprouvait de légères nausées.

Il reconduisit Leigh à la porte et attendit sur les marches du perron. Il lui répugnait de rentrer à l'intérieur. Tandis qu'il regardait l'occultiste descendre en toute hâte la rue, une femme sortit de la maison voisine. Elle l'aperçut, s'arrêta interdite, puis se répandit soudain en une tirade aiguë et furieuse.

Carson se tourna vers elle et la regarda, étonné. Des élancements rendaient sa migraine insupportable. La femme approchait, le menaçant de son poing grassouillet.

« Pourquoi c'que vous faites peur à ma Sarah ? cria-t-elle, la figure rouge de colère. Pourquoi c'que vous lui faites peur avec vos bêtes trucs, hein ? »

Carson s'humecta les lèvres.

« Je suis désolé, dit-il lentement. Tout à fait désolé. Je n'ai pas effrayé votre Sarah. J'ai été absent toute la journée. De quoi a-t-elle eu peur ?

— C'te chose brune… elle courait dans vot'maison, m'a dit Sarah… »

La femme s'arrêta, pantelante. Ses prunelles s'agrandirent. De la main droite, elle fit un geste singulier : l'index et l'annulaire pointés vers Carson ; le pouce passait au-dessus des autres doigts :

« La vieil' sorcière ! »

Elle recula aussitôt, marmonnant en polonais d'une voix effrayée.

Carson rentra chez lui. Il se versa une rasade de whisky, réfléchit, puis l'écarta sans y toucher. Il se mit alors à arpenter le salon, se frottant de temps à autre le front de ses doigts chauds et secs. De vagues et confuses idées se bousculaient dans son esprit. Ses tempes fiévreuses battaient.

Finalement, il descendit à la salle des Sorcières et resta là sans pouvoir travailler. Son mal de tête devenait plus supportable dans le calme mort de la chambre souterraine. Après quelques minutes, il s'endormit.

Combien de temps dura cet assoupissement ? Il n'aurait pu le dire. Il rêva de

Salem ; il rêva d'une chose noire, floue et gélatineuse qui fonçait à toute vitesse dans les rues. Cette gigantesque amibe d'un noir de jais engloutissait sur son passage hommes et femmes qui tentaient de s'enfuir en criant. Il vit aussi une tête de mort qui l'épiait, un visage desséché et rétréci où seuls les yeux semblaient vivre, embrasés d'une lumière diabolique et pernicieuse.

Il s'éveilla enfin, s'assit d'un bond. Il crevait de froid.

Un silence total régnait. À la lumière de l'ampoule électrique, la mosaïque verte et pourpre semblait se tordre et se contracter vers lui, illusion qui disparut lorsqu'il sortit tout à fait des paysages brumeux de ses rêves. Il regarda sa montre : deux heures. Il avait dormi tout l'après-midi et une bonne partie de la nuit.

Il se sentait étrangement faible, et la lassitude le retenait immobile sur son siège. Toute son énergie semblait lui avoir été ôtée…

L'humidité de la pièce pénétrait son cerveau, mais sa migraine avait disparu. Son esprit était parfaitement clair… dans l'expectative, comme s'il attendait que quelque chose arrivât. Un mouvement tout proche attira son attention.

Une dalle du mur bougeait. Il entendit un léger grattement et, lentement, l'étroit rectangle de la cavité noire s'élargit en un carré. Quelque chose se tapissait là, dans l'ombre. Cette chose se mit alors à ramper vers la lumière, sous le regard horrifié de Carson.

On aurait dit une momie. Pendant une intolérable et interminable seconde, cette pensée rongea le cerveau de Carson : *on aurait dit une momie !* C'était un corps squelettique, d'un brun de parchemin ; il ressemblait à un squelette sur lequel on aurait tendu la dépouille d'un grand lézard. Il remua, avança en se traînant, et ses longs ongles griffèrent bruyamment la pierre. Il arriva dans la salle des Sorcières et la lumière blanche révéla sans pitié son visage impossible, dont seules les orbites brillaient d'une vie charnelle. Carson distingua l'arête dentelée de son dos brunâtre, racorni…

L'écrivain restait assis, médusé. Une peur insondable le terrassait, l'empêchant de faire tout mouvement. Il semblait pris dans les maillons d'une paralysie fantasmatique dans laquelle son cerveau, seul témoin conscient, refusait de transmettre la moindre impulsion nerveuse à ses muscles. Il se disait frénétiquement qu'il rêvait, qu'il n'allait pas tarder à se réveiller.

L'horreur desséchée se leva. D'une minceur squelettique, elle se dirigea vers l'alcôve, où le disque de fer était encastré dans le sol. Le dos tourné à Carson, elle s'arrêta. Un murmure sec et rauque se fit aussitôt entendre dans le silence de mort.

Carson aurait voulu hurler, mais il ne le pouvait. L'épouvantable murmure se poursuivit dans un langage venu d'Ailleurs et, comme en réponse, un tremblement à peine perceptible secoua le disque de métal.

Il frémit et s'éleva lentement tandis que, triomphante, la monstrueuse créature levait ses bras frêles. Le disque devait avoir presque un pied d'épaisseur, mais à présent, tandis qu'il continuait à se dresser au-dessus du niveau du sol, une odeur insidieuse pénétra dans la pièce. Une odeur fauve, vaguement reptilienne et nauséabonde. Le disque s'élevait inexorablement et un petit doigt noir apparut sous le rebord. Carson se souvint tout à coup de son cauchemar, de cet être gélatineux qui filait dans les rues de Salem. Il essayait de toutes ses forces de rompre les chaînes de sa paralysie, en vain. La chambre s'obscurcit et un sombre vertige s'approcha pour l'engloutir. La pièce tout entière bascula.

Le disque de fer montait toujours. L'horreur ratatinée avait gardé ses bras levés dans un mouvement de bénédiction blasphématoire ; la noirceur s'écoulait toujours de son abîme dans un mouvement d'amibe.

Un bruit vint interrompre le murmure rauque de la momie, des pas précipités. Du coin de l'œil, Carson vit un homme s'engouffrer dans la salle des Sorcières. C'était Leigh, l'occultiste ; ses yeux brûlaient dans un visage d'une pâleur mortelle. Il bondit vers l'alcôve d'où se libérait le monstre noir.

Avec une lenteur surnaturelle, la chose desséchée se retourna. Leigh tenait une *crux ansata* d'or et d'ivoire dans la main gauche. Sa main droite pendait sur le côté. Sa voix déferla dans la pièce, grondante et autoritaire. De petites gouttes de transpiration perlaient sur son visage blême.

« *Ya na kadishtu nilgh'ri… stell'bsna kn'aa Nyogtha… k'yamak phlegethor…* »

Magiques et irréelles, les syllabes éclatèrent, reprises en écho par les parois de la voûte. Leigh s'avançait à pas lents, brandissant la croix ansée. Le monstre noir surgit de dessous le disque de fer !

Le disque fut projeté sur le côté et une grande vague de noirceur iridescente, ni liquide ni solide, une effarante masse gélatineuse se répandit en direction de Leigh. Sans interrompre sa marche, il fit un rapide mouvement de la main droite, et jeta un petit tube de verre dans la direction de la chose noire qui l'engloutit.

Le monstre informe s'arrêta. Il hésita, indécis, puis recula. L'air fut aussitôt envahi par une écœurante odeur de putréfaction. Sous les yeux de Carson, de grands lambeaux brûlés se détachèrent de la chose noire, se ratatinant comme sous l'action d'un acide. L'infecte créature entama une retraite liquescente, laissant derrière elle

d'affreux morceaux de chair noire.

Un pseudopode s'étira de la masse centrale et, tel un immense tentacule, enserra la momie et l'entraîna dans la fosse. Un autre tentacule s'empara du disque de fer, le traîna sans effort sur le sol et, tandis que le monstre disparaissait, le disque retomba à sa place avec un fracas infernal.

La pièce tout entière dansait autour de Carson… Il fut pris d'une affreuse envie de vomir. Par un effort surhumain, il parvint à se lever ; soudain, la lumière pâlit puis disparut. L'obscurité l'entoura.

Le roman de Carson ne fut jamais terminé. Il brûla le manuscrit, mais continua pourtant à écrire, bien qu'à dater de ce jour aucune de ses œuvres ne fût jamais publiée. Ses éditeurs secouaient la tête et se demandaient pourquoi un aussi brillant écrivain de romans populaires s'était si soudainement engoué pour le surnaturel et l'effroyable.

« C'est de l'excellent travail, dit un jour l'éditeur à Carson en lui rendant son roman, *Le Dieu noir de la démence*. En son genre, c'est remarquable, mais trop horrible et morbide. Personne ne le lira. Carson, pourquoi n'écrivez-vous plus le genre de romans d'avant, comme ceux qui vous ont rendu célèbre ? »

C'est alors que Carson rompit son vœu de ne jamais parler de la salle des Sorcières. Il raconta toute l'histoire, espérant trouver une certaine compréhension. Hélas, une fois le récit terminé, son cœur se serra lorsqu'il aperçut le visage de l'autre – un visage compatissant mais sceptique.

« C'est un rêve, n'est-ce pas ? demanda l'homme, et Carson rit amèrement.

— Oui… un rêve.

— Cela a dû terriblement vous impressionner. Les rêves sont parfois comme ça. Bah ! Vous oublierez avec le temps », prédit-il, et Carson acquiesça.

Il sut alors avec certitude qu'il ne parviendrait jamais qu'à éveiller le doute quant à son équilibre mental. Il ne parla plus de cette chose gravée pour toujours dans son cerveau, de ce monstre qu'il avait vu dans la salle des Sorcières après son long sommeil. Avant de fuir, pâle et tremblant, cette chambre avec Leigh, Carson avait jeté un rapide coup d'œil derrière lui. Les lambeaux racornis et brûlés qu'il avait vus se détacher de ce monstre blasphématoire et absurde avaient manifestement disparu, seules des taches noires restaient sur la pierre. Sans doute – qui sait ? – Abbie Prinn s'en était-elle retournée en enfer. Son dieu inhumain, lui, s'était retiré dans les

gouffres cachés, au-delà de la compréhension humaine repoussé par les forces puissantes de magies anciennes, ordonnées par l'occultiste. Mais la sorcière avait laissé un souvenir derrière elle, une trace odieuse qu'avait aperçue Carson dans ce dernier regard en arrière : dépassant du bord du disque de fer, levée dans une sorte de salut ironique, il avait vu… *une main griffue et desséchée* !

AU-DELÀ DU SEUIL

Beyond the Threshold – 1941

Par August Derleth.
Traduction par Claude Gilbert

I

Cette histoire est en réalité celle de mon grand-père.

D'une certaine manière, cependant, elle appartient à toute la famille et, au-delà de ses membres, au monde entier. Or, il n'existe plus de raisons aujourd'hui de ne pas faire connaître les détails particulièrement atroces de ce qui se passa dans cette maison solitaire, au cœur des forêts du nord du Wisconsin.

Les origines de cette histoire plongent dans les brumes des temps les plus reculés, bien avant que même la famille Alwyn ne soit apparue, mais j'ignorais tout de cela, à l'époque du séjour que j'allais faire dans le Wisconsin, en réponse à une lettre de mon cousin me révélant que la santé de mon grand-père déclinait d'étrange façon. Josiah Alwyn, je ne sais pourquoi, m'avait toujours paru immortel, même lorsque j'étais enfant, et je ne l'avais pas vu changer au cours des années. C'était un vieil homme à la poitrine large, au visage lourd et plein, orné d'une moustache courte et d'une barbiche qui adoucissait ce qu'avait de dur la ligne de sa mâchoire carrée. Il avait les yeux sombres, assez petits, et les sourcils broussailleux. Il portait les cheveux longs, ce qui donnait à sa tête un aspect léonin. Bien que je l'aie peu vu quand j'étais très jeune, il avait laissé une impression indélébile dans ma mémoire lors de ses courtes haltes dans la maison de campagne de ses ancêtres, près d'Arkham, dans le Massachusetts – brèves visites qu'il nous faisait quand il se rendait ou revenait des coins les plus reculés du monde : le Tibet, la Mongolie, les régions arctiques et certaines îles peu connues du Pacifique.

Je ne l'avais pas vu depuis des années lorsque je reçus cette lettre de mon cousin Frolin, qui vivait auprès de mon grand-père dans la vieille maison que ce dernier possédait au cœur de la forêt, en plein pays des lacs, au nord du Wisconsin. *Je souhaiterais que tu puisses t'arracher au Massachusetts assez longtemps pour venir jusqu'ici. Il a passé beaucoup d'eau sous bien des ponts, le vent a soufflé bien des fois et apporté bien des changements depuis ta dernière visite. À franchement te parler, je pense qu'il est nécessaire que tu te hâtes. Dans les circonstances où je me*

trouve, je ne sais vers qui me tourner, grand-père n'étant plus lui-même, et j'ai besoin de quelqu'un en qui on puisse avoir confiance. À première vue, rien dans cette lettre n'indiquait une grande urgence, et pourtant on sentait que le ton était bizarrement contraint, on y devinait entre les lignes quelque chose d'invisible, d'intangible qui ne m'autorisait à faire à Frolin qu'une seule réponse – quelque chose dans sa phrase au sujet du vent, quelque chose dans la manière dont il avait écrit *grand-père n'étant plus lui-même*, quelque chose dans le besoin qu'il avait exprimé d'avoir auprès de lui *quelqu'un en qui on puisse avoir confiance*.

Il m'était facile de prendre un congé et de m'absenter de l'université Miskatonic d'Arkham où j'étais bibliothécaire adjoint pour m'en aller dans l'Ouest, en ce mois de septembre ; voilà pourquoi je suis parti. Je m'en allai, hanté par la conviction assez étrange que je devais me hâter : de Boston en avion jusqu'à Chicago, et de là, en train jusqu'au village de Harmon, au cœur de la région forestière du Wisconsin – un lieu d'une grande beauté naturelle, proche des rives du lac Supérieur, si bien que les jours où le temps le permettait, on entendait le bruit de ses eaux.

Frolin vint me chercher à la gare. Mon cousin avait alors dépassé la trentaine mais il faisait dix ans de moins, avec ses yeux bruns au regard chaud, intense, sa bouche tendre et sensible que démentait une rigueur profonde. Il était extrêmement posé, tout en passant volontiers de la gravité à une sorte de frénésie contagieuse – « son sang irlandais », avait dit un jour mon grand-père. Je rencontrai son regard au moment où je lui serrai la main et tentai de découvrir quelque explication à l'angoisse qu'il m'avait tue. Je vis simplement qu'en effet quelque chose le tourmentait, car ses yeux le trahissaient, tout comme les eaux troublées d'un étang révèlent l'agitation du fond, même si la surface est aussi lisse qu'un miroir.

« Que se passe-t-il, lui demandai-je lorsque je fus assis près de lui dans le coupé et que nous eûmes pénétré dans la zone où poussaient les grands pins. Grand-père est alité ? »

Il secoua la tête.

« Oh, non, ça n'est pas du tout ça, Tony. Il me lança un regard curieux, un regard gêné. Tu verras. Attends, tu verras.

— De quoi s'agit-il, alors ? le pressai-je. Ta lettre avait vraiment un drôle de ton.

— C'est ce que j'espérais, fit-il gravement.

— Et pourtant, je n'ai pas réussi à trouver ce que c'était, reconnus-je. C'était quand même bien là.

— Oui, je savais que tu le sentirais. Je te l'avoue, ça a été difficile – très difficile. J'ai pensé à toi bien des fois avant de m'asseoir pour t'écrire cette lettre, crois-moi !

— Mais s'il n'est pas malade… ? Je croyais que tu avais dit qu'il n'était plus lui-même.

— Oui, oui, c'est bien ce que j'ai dit. Attends un peu, Tony, ne sois pas si impatient. Tu verras par toi-même. C'est la tête, je crois.

— La tête ! »

Je me sentis bouleversé et plein de regret à la pensée que la raison de mon grand-père avait pu l'abandonner ; l'idée que ce magnifique cerveau avait été pris de troubles était intolérable et je répugnais à l'entretenir.

« Sûrement pas, m'écriai-je. Frolin – de quoi diable s'agit-il ? »

Une fois de plus, il tourna vers moi un regard tourmenté.

« Je ne sais pas. Mais je crois qu'il s'agit de quelque chose de terrible. S'il s'agissait seulement de grand-père. Mais il y a la musique – et puis il y a tout le reste : les sons, les odeurs et… »

Il surprit le regard stupéfait que je lui jetai puis se détourna, tout en faisant un effort presque physique pour s'interrompre.

« Mais j'oubliais. Ne m'en demande pas davantage. Attends. Tu verras bien par toi-même. Il eut un rire bref, un rire forcé. Peut-être que ce n'est pas le grand-père, qui est en train de perdre la tête. J'y ai pensé quelquefois, d'ailleurs – non sans raisons. »

Je n'ajoutai rien, mais je sentis que commençait à naître en moi une sorte de crainte et de tension et, durant un moment, je demeurai assis à côté de Frolin, ne songeant qu'à lui et au vieux Josiah Alwyn vivant ensemble dans cette antique demeure, ne prêtant plus attention aux grands pins qui croissaient alentour, au bruit du vent et à l'odeur âcre et parfumée de la fumée montant des feuilles consumées et chevauchant le vent vers un ailleurs. Le soir tombe vite dans ce pays, emprisonné qu'il est dans les pins noirs, et, bien que les derniers reflets du couchant se fussent encore attardés à l'ouest, s'étalant en éventail vers le zénith en une grande vague de safran et d'améthyste, l'obscurité s'était déjà emparée de la forêt que nous traversions. De l'ombre sortaient les cris des grands-ducs et de leurs cousines, les effraies, créant une atmosphère d'enchantement fantastique dans un calme qui n'était autrement rompu que par la voix du vent ou le bruit de la voiture sur la route peu fréquentée qui menait à la maison Alwyn.

« Nous y sommes presque », dit Frolin.

Les phares de la voiture éclairèrent un pin déchiqueté, frappé par la foudre bien des années auparavant, qui demeurait pourtant debout avec deux branches desséchées tendues vers la route comme des bras noueux : un vieux repère sur lequel Frolin attira mon attention, sachant bien que je me souviendrais qu'il ne se trouvait qu'à huit cents mètres de la maison.

« Si grand-père te le demande, me dit-il alors, j'aimerais bien que tu ne lui dises pas que je t'ai demandé de venir. Je ne sais pas s'il aimerait ça. Tu pourrais lui dire que tu étais dans le Middle West et que tu es monté jusqu'ici pour lui rendre visite. »

Ma curiosité se trouva une fois de plus éveillée, mais je renonçai à presser Frolin plus avant.

« Il sait donc que j'arrive ?

— Oui. Je lui ai dit que tu m'avais prévenu et que j'irais t'attendre au train. »

Je comprenais que si le vieil homme découvrait que Frolin m'avait appelé parce qu'il était inquiet au sujet de sa santé, il en serait contrarié et peut-être même furieux ; et pourtant, la requête de Frolin impliquait quelque chose de plus que cela, de plus que le simple désir d'épargner l'amour-propre de mon grand-père. À nouveau, une angoisse étrange, indéfinissable, s'empara de moi, une sensation soudaine, inexplicable, de peur.

Au milieu d'une éclaircie, la maison surgit brusquement d'entre les pins. Elle avait été construite par un oncle de mon grand-père, du temps où le Wisconsin n'était occupé que par les défricheurs, aux alentours de 1850. Cet oncle était l'un des marins de la famille Alwyn, un homme originaire d'Innsmouth, cette étrange et sombre ville de la côte du Massachusetts. C'était une construction qui manquait singulièrement de grâce, blottie contre la colline, comme une vieille femme irritable serrant contre elle ses falbalas. Elle défiait bon nombre de normes architecturales, sans cependant être tout à fait parvenue à s'affranchir des caractères superficiels de l'architecture des environs de 1850 qui sont à l'origine de ce qu'il peut y avoir de grotesque et de pompeux dans l'aspect des édifices de l'époque. Elle souffrait en outre de l'adjonction d'une large véranda dont l'un des côtés ouvrait directement sur une étable où, en des temps plus anciens, on avait installé des chevaux, puis des cabriolets et des bogheis et où on abritait, à présent, deux voitures – seul point du bâtiment qui témoignât d'un effort quelconque de transformation depuis sa construction. La maison s'élevait sur deux étages et demi au-dessus du sol ; sans doute, bien que l'obscurité ne m'eût pas permis de m'en assurer, était-elle toujours couverte du même abominable

enduit brun ; et, à en juger par les lumières qui brillaient derrière les fenêtres voilées de rideaux, mon grand-père ne s'était-il pas encore soucié de faire installer l'électricité, éventualité à laquelle j'étais bien préparé car j'avais apporté une torche électrique et des piles de rechange.

Frolin entra dans le garage, sortit de la voiture et, prenant une partie de mes bagages, traversa la véranda devant moi jusqu'à la porte d'entrée, une grande porte de chêne à panneaux, ornée d'un marteau de fer gigantesque. L'entrée était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une faible lueur qui filtrait par une porte entrouverte à l'autre extrémité et qui suffisait cependant pour éclairer de façon spectrale le grand escalier menant aux étages.

« Je vais d'abord te montrer ta chambre, me dit Frolin, en me précédant dans l'escalier d'un pied que l'habitude rendait sûr. Il y a une lampe électrique sur le pilastre du palier, ajouta-t-il. Si tu en as besoin. Tu connais le grand-père. »

Je trouvai la lampe et l'allumai. Quand je rattrapai Frolin, il se tenait devant la porte de ma chambre qui, je le remarquai, se trouvait exactement au-dessus de l'entrée principale et était donc exposée à l'ouest, tout comme la maison elle-même.

« Il nous a interdit l'usage de toutes les pièces situées à l'est du vestibule, ici, à l'étage », m'expliqua Frolin en me fixant, comme pour me dire : tu vois à quel point il a pu devenir bizarre ! Il attendit une remarque, mais comme je restai muet, il poursuivit : « C'est pourquoi je suis installé dans la chambre voisine de la tienne et que Hough se trouve à côté de moi, dans l'angle sud-ouest. Pour l'instant, comme tu t'en es peut-être douté, Hough nous prépare quelque chose à manger.

— Et grand-père ?

— Très probablement dans son bureau. Tu te souviens sans doute de cette pièce-là ? »

Je me souvenais en effet de cette curieuse pièce sans fenêtres, construite selon les directives précises de mon grand-oncle Léandre, une pièce qui occupait la plus grande partie de l'arrière de la maison, tout l'angle nord-ouest et le côté ouest sur toute sa largeur, à l'exception d'une petite partie au sud-ouest, où avait été aménagée la cuisine, cuisine d'où sortait la lumière qui filtrait dans le vestibule. Le bureau avait été creusé si loin dans le flanc de la colline qu'il n'avait pas été possible d'ouvrir de fenêtres dans le mur est, mais rien, sinon l'excentricité de l'oncle Léandre, n'expliquait que le mur nord fût demeuré aveugle. Au beau milieu du mur est, d'ailleurs, on avait inséré dans le mur même une énorme peinture, qui allait du plancher jusqu'au plafond, et qui, en largeur, atteignait près de six pieds. Aurait-on pu

découvrir dans ce tableau, sans doute exécuté par quelque ami inconnu de l'oncle Léandre, sinon par mon grand-oncle lui-même, la moindre marque de génie, ou même celle d'un talent exceptionnel, on aurait pu tolérer cet étalage, mais rien. C'était une représentation tout à fait prosaïque d'un paysage de la région du Nord, où l'on voyait le flanc d'une colline, une caverne rocheuse qui s'ouvrait au centre de la composition, un sentier à peine dessiné qui menait à la caverne, un animal peint à la manière impressionniste, qui prétendait probablement évoquer un ours, autrefois commun dans ce pays, se dirigeant vers la caverne, puis, au-dessus de tout, une chose qui faisait songer à un triste nuage perdu au milieu des sombres pins dressés alentour. Cette œuvre d'art d'un goût contestable dominait de manière totale, absolue, le bureau, en dépit des étagères de livres qui occupaient presque tous les autres murs, en dépit aussi d'une absurde collection de curiosités éparpillées un peu partout – fragments de pierre et de bois curieusement gravés, étranges souvenirs de la vie de marin de mon grand-oncle. Ce bureau était aussi dénué de vie qu'un musée et pourtant il s'accordait de manière étrange, comme une chose vivante, à mon grand-père, la peinture du mur paraissant même prendre une fraîcheur accrue, chaque fois qu'il y pénétrait.

« Je ne pense pas que quelqu'un ait jamais pu entrer dans cette pièce sans l'oublier, dis-je avec un petit sourire.

— Il y passe le plus clair de son temps. Il n'en sort presque jamais et j'imagine que, maintenant que l'hiver arrive, il n'en sortira plus que pour prendre ses repas. Il y a même installé son lit. »

Je frissonnai.

« Je ne me verrais vraiment pas dormir dans cette pièce.

— Non, moi non plus. Mais tu sais, il travaille sur quelque chose et je crois sincèrement que sa raison en a été affectée.

— Un autre livre sur ses voyages, peut-être ? »

Il secoua la tête.

« Non, une traduction, je crois. Quelque chose de nouveau. Il a découvert un jour des vieux papiers ayant appartenu à Léandre et, depuis, son état semble n'avoir fait qu'empirer. Il leva les sourcils et haussa les épaules. Viens, Hough doit avoir fini de préparer le dîner, maintenant. Tu pourras juger par toi-même. »

Les propos énigmatiques de Frolin m'avaient amené à penser que j'allais me trouver en présence d'un vieillard desséché. Après tout, grand-père avait plus de soixante-dix ans et on ne pouvait s'attendre à ce qu'un homme de cet âge, fût-ce lui,

soit éternel. Mais, autant qu'il m'était possible d'en juger, il n'avait pas du tout changé physiquement. Il était assis à table et dînait et c'était toujours le vieil homme robuste, dont la moustache et la barbe n'étaient pas blanches mais gris fer, avec encore beaucoup de noir dans ce gris ; son visage n'était pas moins plein, son teint moins coloré. Au moment où j'entrai, il mangeait de bon appétit un pilon de dinde. En m'apercevant, il haussa un peu les sourcils, éloigna le pilon de ses lèvres et m'accueillit sans plus de transport que si j'étais parti depuis une demi-heure.

« Tu as bonne mine, me dit-il.

— Et vous, donc, dis-je. Un vétéran. »

Il me sourit.

« Mon garçon, je suis sur la trace de quelque chose de neuf – d'un pays encore inexploré qui n'a rien à voir avec l'Afrique, l'Asie ou les régions arctiques. »

Je jetai un coup d'œil à Frolin. Il était clair que c'était là une révélation pour lui ; quoi que mon grand-père ait pu laisser échapper concernant son activité, il n'avait pas mentionné cela.

Il m'interrogea ensuite sur mon voyage dans l'Ouest et nous passâmes la fin du dîner à nous entretenir des autres membres de la famille. Je remarquai que le vieil homme revenait de façon répétée sur des parents d'Innsmouth que j'avais depuis longtemps oubliés : qu'étaient-ils devenus ? Les avais-je rencontrés ? De quoi avaient-ils l'air ? Étant donné que je ne savais pratiquement rien de ces parents d'Innsmouth, que j'avais la ferme conviction qu'ils avaient tous disparu lorsqu'une étrange catastrophe avait balayé à la mer un grand nombre d'habitants de cette ville demeurée à l'écart du monde, je ne lui fus guère d'une grande utilité. Mais le sens dans lequel allaient ces inoffensives questions ne laissa pas de m'intriguer. En tant que bibliothécaire à l'université Miskatonic, j'avais entendu parler des insinuations étranges et troublantes que l'on avait faites à propos de l'affaire d'Innsmouth [1] ; je connaissais l'intervention de la police fédérale, et les histoires d'agents secrets qu'on avait pu répandre n'avaient jamais eu cet indispensable accent de vérité qui en auraient fait l'explication plausible des terribles incidents survenus dans cette ville. Il voulut enfin savoir si j'avais vu des photographies de ces gens, et quand je lui eus dit que non, il fut très nettement déçu.

« Sais-tu, me dit-il d'un air découragé, qu'il n'existe même pas un seul portrait de l'oncle Léandre ? Les anciens des environs d'Harmon m'ont toutefois dit, il y a des années, que c'était un homme tout à fait simple et que, pour eux, il avait quelque chose d'*une grenouille*. »

Il paraissait s'être animé, tout à coup, et le rythme de ses paroles devenait plus rapide :

« As-tu la moindre idée de ce que cela peut bien vouloir dire, mon garçon ? Mais non, tu ne peux pas. Ce serait trop te demander… »

Il demeura quelque temps assis en silence, buvant son café, tambourinant sur la table du bout des doigts, regardant dans le vide avec un air étrangement préoccupé, puis il se leva brusquement et sortit de la pièce, tout en nous invitant à venir le rejoindre dans son bureau lorsque nous aurions terminé.

« Qu'est-ce que tu dis de ça ? » me demanda Frolin, une fois que nous fut parvenu le bruit de la porte du bureau qui se refermait.

« Curieux, dis-je. Mais je ne vois rien là d'anormal. Frolin. J'ai bien peur… »

Il eut un sourire moqueur.

« Attends. Ne juge pas encore ; il y a à peine deux heures que tu es arrivé. »

Notre dîner achevé, nous nous dirigeâmes vers le bureau, laissant Hough et sa femme, qui servaient mon grand-père depuis vingt ans dans cette maison, faire la vaisselle. Le bureau n'avait pas changé, si ce n'est qu'on y avait ajouté le vieux lit double et qu'on l'avait poussé contre le mur qui séparait cette pièce de la cuisine. Il était clair que mon grand-père nous attendait, ou plutôt qu'il m'attendait, et si j'avais pensé plus tôt que mon cousin Frolin était énigmatique, il n'existe pas de mots pour décrire quelle fut la conversation que j'eus alors avec mon grand-père.

« As-tu jamais entendu parler du Wendigo ? » me demanda-t-il.

Je reconnus que j'avais rencontré cette légende parmi d'autres légendes indiennes de la région du Nord : elle évoquait la croyance en l'existence d'un être monstrueux, surnaturel, horrible à voir, un habitué des silences de la grande forêt.

Il voulut savoir si j'avais jamais songé qu'il puisse y avoir un lien quelconque entre la légende du Wendigo et les éléments de l'air et, comme je lui répondais par l'affirmative, il exprima sa curiosité sur la façon dont j'avais eu tout d'abord connaissance de la légende indienne, tout en précisant que le Wendigo n'avait absolument rien à voir avec sa question.

« En ma qualité de bibliothécaire, il m'arrive de rencontrer bon nombre de choses qui sortent de l'ordinaire, lui répondis-je.

— Ah, s'exclama-t-il en tendant la main vers un livre qui se trouvait près de sa chaise. Alors sans doute ce volume t'est-il familier ?

J’examinai le lourd volume relié de noir, dont le titre n’était estampé en lettres d’or que sur le dos. *Je suis d’ailleurs* [2] *et autres histoires* de H. P. Lovecraft.

Je hochai la tête.

« Ce livre se trouve sur nos rayons.

— Tu l’as lu, alors ?

— Oh, oui. Très intéressant.

— Tu as donc lu ce qu’il avait écrit à propos d’Innsmouth dans une étrange histoire qu’il a intitulée *Le Cauchemar d’Innsmouth*. Qu’en penses-tu ? »

Je réfléchis rapidement et essayai de retrouver cette histoire ; au bout d’un moment, elle me revint en mémoire : un conte fantastique au sujet d’horribles êtres marins, engendrés par Cthulhu, des animaux d’origine primitive qui vivaient au fond des mers.

« Ce monsieur avait beaucoup d’imagination, dis-je.

— Avait ! Il est mort ?

— Oui, il y a trois ans.

— Hélas ! Moi qui avais pensé pouvoir lui demander…

— Mais, voyons, cette littérature… », commençai-je.

Il m’interrompit.

« Puisque tu ne peux me fournir d’explication sur ce qui s’est passé à Innsmouth, comment peux-tu être certain que ce récit n’est que de la littérature ? »

J’avouai que je ne le pouvais pas, mais il me sembla que le vieil homme avait déjà perdu tout intérêt pour ce que je lui disais. Il sortit alors une enveloppe épaisse qui portait un grand nombre des célèbres timbres de trois cents de 1869 si prisés des collectionneurs, d’où il tira divers papiers que l’oncle Léandre, me dit-il, avait laissés, en recommandant qu’ils soient livrés aux flammes. Son souhait, pourtant, n’avait pas été exaucé, m’expliqua mon grand-père, et lui-même était entré en leur possession. Il me tendit quelques feuillets et me demanda ce que j’en pensais, tout en ne me lâchant pas des yeux.

Il était clair que ces feuillets avaient fait partie d’une longue lettre, presque illisible, et ils comprenaient quelques-unes des phrases les plus malvenues qu’on ait pu imaginer. En outre, nombre de ces phrases me paraissaient dénuées de sens et la page que je gardai le plus longtemps sous les yeux était pleine d’allusions que je ne compris pas. Mon œil surprit des mots comme *Ithaqua, Lloigor, Hastur*. Lorsque

j'eus rendu ces pages à mon grand-père, il me vint à l'esprit que j'avais déjà vu ces mots, peu de temps auparavant. Mais je n'en dis rien. Je déclarai que je ne pouvais m'empêcher de trouver que l'oncle Léandre écrivait avec une absence de clarté bien inutile.

Mon grand-père eut un rire étouffé.

« J'aurais cru que la première chose qui allait te sauter aux yeux serait celle-là même qui avait déclenché ma propre réaction, mais non, tu n'as pas répondu à mon attente ! Il est bien manifeste, pourtant, que tout ceci n'est qu'un code !

— Mais bien sûr ! Cela expliquerait la maladresse des phrases. »

Mon grand-père se permit un large sourire.

« Un code assez simple, mais bien adapté – parfaitement adapté. Je n'en ai pas encore terminé avec ça. »

Il tapota l'enveloppe de l'index.

« Il semble que cela concerne cette maison et il s'y trouve un avertissement répété selon lequel il faudrait faire bien attention de ne pas franchir le seuil, de crainte d'attirer de terribles conséquences. Mon garçon, j'ai franchi et refranchi tous les seuils de cette maison des milliers de fois, sans la moindre conséquence. Il doit donc exister quelque part un seuil que je n'ai pas encore franchi. »

Je ne pus m'empêcher de sourire devant son excitation.

« À supposer que l'oncle Léandre n'avait plus toute sa tête, vous vous êtes lancé dans une belle poursuite », lui dis-je.

Abruptement, l'impatience bien connue de mon grand-père reprit le dessus. D'une main, il balaya tous les papiers de son oncle ; de l'autre, il nous congédia tous les deux, et il était clair qu'en un instant Frolin et moi avions cessé d'exister pour lui.

Nous nous levâmes, prîmes congé et quittâmes la pièce. Une fois dehors, dans la demi-obscurité du vestibule, Frolin me regarda, sans mot dire, ses yeux brûlants s'attardant à chercher les miens durant une longue minute, puis il se détourna et me précéda jusqu'à l'étage où nous nous séparâmes avant de gagner chacun notre chambre.

II

L'activité nocturne du subconscient m'a toujours vivement intéressé, car il me semble

que tout homme vigilant voit grâce à elle s'ouvrir devant lui des possibilités illimitées. Je suis très souvent allé me coucher avec un problème qui me tourmentait pour le trouver résolu, dans la mesure où j'étais capable de le résoudre, en me réveillant. Sur les autres activités de l'esprit pendant la nuit, je suis en revanche moins bien renseigné. Je sais que j'allai dormir ce soir-là en ayant fortement et avant tout dans l'esprit la question de savoir où j'avais rencontré les mots étranges qu'avait cités l'oncle Léandre, et je sais que lorsque je m'endormis enfin, cette question n'avait toujours pas trouvé de réponse.

Pourtant, quand je m'éveillai dans le noir quelques heures plus tard, je sus aussitôt que j'avais vu ces mots, ces étranges noms propres, dans le livre de H. P. Lovecraft que j'avais lu à la Miskatonic, et ce ne fut qu'ensuite que je me rendis compte que quelqu'un frappait à la porte et m'appelait à voix basse.

« C'est Frolin. Es-tu réveillé ? Je viens te voir ? »

Je me levai, enfilai ma robe de chambre, puis allumai ma torche électrique. Déjà, Frolin avait pénétré dans la pièce, son corps mince tremblant un peu, à cause du froid peut-être, car l'air de la nuit de septembre qui entrait à flots par la fenêtre n'était plus celui de l'été.

« Qu'y a-t-il ? »

Il s'approcha de moi, une lueur étrange dans les yeux, et me posa la main sur le bras.

« L'entends-tu ? Mon Dieu, peut-être est-ce *ma* raison à moi, après tout…

— Non, attends ! » m'exclamai-je.

De l'intérieur, semblait-il, nous parvenait le son d'une musique étrangement belle. Des flûtes, pensai-je.

« C'est grand-père et sa radio, dis-je. Est-ce qu'il l'écoute souvent aussi tard que ça ? »

J'hésitai à poursuivre lorsque je vis l'expression qui se peignit sur son visage.

« C'est moi qui possède le seul poste de radio de la maison. Il est dans ma chambre et il n'est pas ouvert. La pile est épuisée, de toute façon. Et puis, as-tu déjà entendu une musique comme *celle-là* à la radio ? »

Je tendis l'oreille avec un intérêt renouvelé. La musique paraissait curieusement assourdie et pourtant elle continuait à nous parvenir. Je remarquai aussi qu'elle n'arrivait pas d'un point bien défini ; alors qu'elle avait semblé être jouée tout

d'abord à l'extérieur, elle semblait provenir à présent de dessous la maison – un son bizarre, en forme de mélopée, d'instrument à anches et à vent ;

« Un orchestre de flûtes, dis-je.

— Ou de flûtes de Pan, suggéra Frolin.

— On n'en joue plus, répliquai-je sans réfléchir.

— Pas à la radio » ; répondit Frolin.

Je lui jetai un bref coup d'œil ; il soutint mon regard. Il me vint alors à l'idée que son anormale gravité avait sans doute sa raison d'être, qu'il ait ou non souhaité l'exprimer. Je lui serrai le bras.

« Frolin… qu'y a-t-il ? Je sens que tu es inquiet. »

Il avala sa salive péniblement.

« Tony, il n'y a rien dans cette maison qui puisse produire cette musique. Elle vient de dehors.

— Mais qui peut bien se trouver dehors ?

— Rien… pas un être humain. »

Voilà qui était dit, enfin. C'est presque avec soulagement que j'affrontai cette question dont j'avais jusqu'alors redouté d'admettre qu'il fallût l'envisager. *Rien… pas un être humain*.

« Alors, qu'est-ce qui la produit ?

— Je crois que grand-père le sait. Viens avec moi, Tony. Laisse ta lampe ; nous trouverons bien notre chemin dans le noir. »

Une fois dans le vestibule, je fus arrêté une fois encore par sa main qui se crispait sur mon bras.

« Tu remarques ça ? me siffla-t-il. Tu remarques ça, aussi ?

— L'odeur, dis-je. L'odeur vague, impulsive, de l'eau, des poissons, des grenouilles et des habitants des lieux aquatiques.

— Et maintenant ? »

L'odeur de l'eau avait disparu de façon tout à fait brutale et très vite, à sa place, voilà qu'un froid glacial venait de se répandre dans tout le vestibule comme une chose vivante, l'odeur indéfinissable de la neige, l'humidité si vive de l'air lors d'une chute de neige.

« Est-ce que ça t'étonne encore que je me sois inquiété ? » demanda Frolin.

Sans me donner le temps de lui répondre, il descendit devant moi jusqu'à la porte du bureau de mon grand-père sous laquelle brillait un mince trait de lumière jaune. J'avais conscience à chaque pas de notre descente que la musique prenait de l'ampleur tout en restant aussi peu compréhensible, et à présent, devant la porte du bureau, il était évident que cette musique émanait de l'intérieur de la pièce et que cette étrange diversité d'odeurs en provenait, elle aussi. L'obscurité semblait pleine de menace, chargée d'une terreur imminente, sinistre, qui nous emprisonnait comme si nous avions été à l'intérieur d'une coquille, au point que Frolin, à mes côtés, se mit à trembler.

Sous le coup d'une impulsion, je levai le bras et frappai à la porte.

Il n'y eut pas de réponse de l'intérieur, mais dès que j'eus frappé, la musique s'arrêta, les étranges odeurs qui traînaient dans l'air s'évanouirent !

« Tu n'aurais pas dû faire ça ! murmura Frolin. Si le… »

J'essayai la poignée. Elle céda à ma pression et j'ouvris la porte.

J'ignore ce que je m'attendais à voir dans le bureau, mais ce n'était sûrement pas ce que j'y découvris. Rien n'avait changé dans la pièce, si ce n'est que mon grand-père était couché et que sa lumière brûlait. Je le fixai un instant, n'osant en croire mes yeux, tant était inimaginable le paisible spectacle que je contemplais. D'où était donc venue la musique que j'avais entendue ? Et les odeurs, et les parfums dans l'air ? La confusion envahit mes pensées et j'étais sur le point de me retirer, troublé par ce qu'avaient de détendus les traits de mon grand-père, quand ce dernier ouvrit la bouche.

« Entre donc, me dit-il, tout en gardant les yeux fermés. Ainsi, tu as entendu la musique, toi aussi ? Je commençais à me demander si personne d'autre que moi ne l'entendait. Mongolienne, je crois. Il y a trois nuits de ça, elle était nettement indienne – de la région du Nord, encore, du Canada et de l'Alaska. Je crois que ce sont des lieux où l'on vénère encore Ithaqua. Oui, oui… et une semaine auparavant, c'étaient des notes que j'avais entendu jouer pour la dernière fois au Tibet, dans Lhassa l'interdite, il y a bien des années.

— Qui la faisait ? m'écriai-je. D'où venait-elle ? »

Il ouvrit les yeux et nous considéra, debout devant lui.

« Elle provenait d'ici, je pense, dit-il, en posant la main à plat sur le manuscrit posé devant lui, les feuillets écrits par mon grand-oncle. Et ce sont les amis de

Léandre qui la faisaient. La musique des sphères, mon garçon… As-tu confiance en tes sens ?

— Je l'ai entendue. Et Frolin aussi.

— Que peut en penser Hough ? murmura mon grand-père d'un ton rêveur. Il poussa un soupir. J'ai presque trouvé, je crois. Il reste à découvrir avec lequel d'entre eux Léandre communiquait.

— Lequel d'entre eux ? répétai-je. Que voulez-vous dire ? »

Il ferma les yeux et, une fois encore, un sourire se joua brièvement sur ses lèvres.

« J'ai tout d'abord pensé qu'il s'agissait de Cthulhu ; Léandre, après tout, était un marin. Mais à présent… Je me demande si ce n'est pas l'une des créatures de l'air : Lloigor, peut-être… à moins que ce ne soit Ithaqua que certains Indiens, je crois, appellent le Wendigo. Il court une légende selon laquelle Ithaqua emporterait ses victimes vers de lointains espaces au-dessus de la terre – mais je m'oublie, je m'égare. »

Ses yeux s'ouvrirent brusquement et je m'aperçus qu'il ne nous jetait plus qu'un regard absent.

« Il est tard, dit-il. J'ai besoin de sommeil.

— De quoi, au nom du ciel, nous parlait-il ? me demanda Frolin, une fois dans le vestibule.

— Viens avec moi », lui dis-je.

Mais une fois de retour dans ma chambre, comme Frolin attendait avec impatience que je m'explique, je ne sus plus par où commencer. Comment pouvais-je lui communiquer l'étrange savoir que recelaient les textes interdits de l'université Miskatonic ?… le *Livre d'Eibon*, si redouté, les obscurs *Manuscrits pnakotiques*, le terrible *Texte de R'lyeh*, et celui dont on s'est toujours le plus gardé, le *Necronomicon* de l'Arabe fou, Abdul Alhazred ? Pouvais-je réussir à le convaincre si je lui parlais de toutes les choses qui se pressaient dans mon esprit depuis que j'avais entendu les étranges paroles de mon grand-père, ces souvenirs qui remontaient de très loin – ces souvenirs des puissants Anciens, créatures d'un autre âge, d'une malfaisance incroyable, divinités ayant autrefois vécu sur la terre, dans tout l'univers, tel que nous le connaissons à présent, peut-être même dans bien d'autres encore –, antiques divinités d'un bien très ancien, forces d'un mal très ancien lui aussi, ces dernières étant aujourd'hui enchaînées, mais parvenant pourtant toujours à se libérer, à se manifester de façon brève, de façon horrible dans le monde des hommes. Et leurs

noms effrayants me revenaient maintenant, alors qu'avant cette heure le fil qui m'aurait mené à ces souvenirs n'avait pas été assez fort, qu'il m'avait été refusé, enfermé que j'étais dans la forteresse de mes préjugés – Cthulhu, puissant maître des eaux sur la terre ; Yog-Sothoth et Tsathoggua, vivant dans les profondeurs de la terre ; Lloigor, Hastur et Ithaqua, la Chose de la Neige, Celui qui chevauche les Vents, qui étaient les esprits élémentaires de l'air. C'était de ces créatures que mon grand-père avait parlé ; et l'inférence qu'il avait faite était trop claire pour qu'on pût n'en pas tenir compte, ou même la considérer comme sujette à d'autres interprétations – à savoir que mon grand-oncle Léandre, dont la maison, après tout, s'était jadis élevée dans la cité d'Innsmouth que l'on fuyait alors et qui, aujourd'hui, était désertée, avait été en rapport avec l'une au moins de ces créatures. Et il y avait une seconde inférence, qu'il n'avait pas faite, mais simplement suggérée dans une phrase qu'il avait prononcée plut tôt ce soir-là – c'est qu'il y avait quelque part dans la maison un seuil au-delà duquel un homme n'aurait jamais osé s'avancer. Or, quel pouvait être le danger tapi de l'autre côté de ce seuil sinon le chemin permettant de remonter le temps, la voie qui permettait de retourner à cette hideuse communication qui s'était établie entre ces anciennes créatures et mon oncle Léandre !

Et pourtant, toute la portée des paroles de mon grand-père ne m'avait pas véritablement atteint. Bien qu'il en eût beaucoup dit, il en avait tu plus encore, et je ne pouvais me blâmer après coup de ne pas m'être tout à fait rendu compte que mon grand père s'employait sans aucun doute à découvrir le seuil caché que l'oncle Léandre avait décrit de façon si hermétique… *et à le franchir !* La confusion mentale dans laquelle je me trouvais à présent, tant j'étais préoccupé par l'antique mythologie de Cthulhu, d'Ithaqua et des anciens dieux, expliquait que je n'aie pas suivi les indications évidentes qui m'avaient été fournies jusqu'à leur conclusion logique, peut-être parce que, d'instinct, je craignais d'aller aussi loin.

Je me tournai vers Frolin et lui expliquai les choses de façon aussi claire que possible. Il m'écouta avec attention, me posant quelques questions pertinentes de temps à autre, et bien qu'il eût légèrement pâli en apprenant certains détails que je ne pouvais éviter de mentionner, il ne me parut pas aussi incrédule que je m'y étais attendu. Ceci, en soi, était bien le témoignage qu'il me restait encore beaucoup à découvrir sur les occupations auxquelles se livrait mon grand-père, tout comme sur les phénomènes qui se produisaient dans la maison, bien que je ne l'eusse pas compris tout de suite. Sous peu, cependant, j'allais en apprendre davantage sur la raison profonde qui poussait Frolin à accepter aussi aisément le panorama que je n'avais pu que lui esquisser.

Comme il me posait une question, il s'interrompit et je lus dans ses yeux une

expression qui révélait que son attention m'avait quitté, avait quitté la pièce et s'était portée ailleurs. Il restait assis dans l'attitude de quelqu'un qui écoute et, impressionné par son comportement, je m'efforçai à mon tour d'entendre ce qu'il entendait.

Ce n'est que la voix du vent dans les arbres qui s'élève un peu, maintenant, pensai-je. C'est une tempête qui s'annonce.

« Tu as entendu ? me dit-il dans un murmure, d'une voix mal assurée.

— Non, dis-je doucement. Je n'ai entendu que le vent. »

Il me jeta un regard plein de pitié et, allant à la fenêtre, me fit signe de venir le rejoindre. Je le suivis et allai me poster à côté de lui. Sans mot dire, il me montra l'obscurité qui s'était épaissie autour de la maison. Il me fallut un moment pour m'accoutumer à la nuit mais, au bout d'un certain temps, je pus voir la ligne des arbres se détacher nettement contre le ciel plein d'étoiles. C'est alors, aussitôt, que je compris.

Bien que le vent ait rugi avec un bruit de tonnerre autour de la maison, rien ne faisait bouger les arbres devant mes yeux – pas une feuille, pas une cime, pas une brindille ne se déplaçait, ne fût-ce que d'un cheveu !

« Grand Dieu ! m'écriai-je, et je reculai, m'éloignant de la fenêtre, comme pour ne pas voir ce spectacle.

— Maintenant, tu te rends compte, me dit-il en s'écartant à son tour. J'ai déjà entendu tout ceci. »

Il restait là, silencieux, comme s'il avait attendu quelque chose, si bien que, moi aussi, je me mis à attendre. Le bruit du vent se faisait toujours entendre avec autant de violence ; il avait atteint une intensité si effrayante qu'on aurait dit que la vieille maison allait être arrachée au flanc du coteau et précipitée en bas de la vallée. Pour tout dire, un léger tremblement se fit sentir au moment même où cette pensée me traversait l'esprit : un frémissement étrange, comme si la maison avait *frissonné*, et les tableaux accrochés aux murs amorcèrent un mouvement faible, presque *furtif*, presque imperceptible, mais pourtant indéniablement visible. Je jetai un coup d'œil vers Frolin ; ses traits ne révélaient aucune inquiétude ; il restait debout, à écouter et à attendre, si bien que je compris que la manifestation n'était pas encore terminée. Le bruit du vent s'était changé en un hurlement terrible, infernal, et il était accompagné de notes de musique, audibles sans doute depuis quelque temps, mais qui s'étaient mêlées de manière si parfaite à sa voix que je ne les avais pas remarquées tout de suite. La musique était très comparable à celle que nous avions entendue auparavant, jouée par des pipeaux que soutenaient parfois des instruments à cordes, mais elle avait

beaucoup gagné en sauvagerie à présent et elle résonnait avec un abandon terrifiant, un caractère d'indicible malfaisance. C'est alors que se produisirent deux nouvelles manifestations. La première était un bruit qui évoquait celui d'une personne en marche, quelque être gigantesque dont les pas semblaient retentir dans la pièce avec autant de force que s'ils étaient venus du cœur même du vent ; il est certain qu'ils ne provenaient pas de la maison elle-même, mais leur son avait crû de façon si nette qu'il annonçait qu'ils en approchaient. La seconde fut un brusque changement de température.

La nuit, dehors, était douce pour le mois de septembre dans le nord du Wisconsin et, à l'intérieur de la maison, il avait également fait assez bon jusqu'alors. Soudain, de façon brutale et coïncidant avec le bruit des pas qui approchaient, là température commença rapidement à baisser, si bien qu'en très peu de temps l'air fraîchit dans la pièce et Frolin et moi-même dûmes l'un et l'autre enfiler des vêtements pour ne pas en souffrir. Il ne semblait pas, pourtant, que les manifestations soient déjà parvenues au point culminant que Frolin attendait de façon si visible, car il se tenait toujours là, sans rien dire, bien que ses yeux, en croisant les miens de temps à autre, aient été assez éloquents pour trahir sa pensée. Combien de temps demeurâmes-nous ainsi à écouter les sons effrayants qui nous parvenaient du dehors avant que la fin ne survint ? Je l'ignore.

Brusquement, cependant, Frolin me serra le bras et d'une voix basse et rauque s'écria :

« Là ! Les voilà ! Écoute ! »

La surprenante musique, changeant de rythme, était passée de façon brutale à un diminuendo, après le crescendo sauvage dans lequel elle s'était lancée auparavant ; elle avait pris à présent des accents d'une douceur presque insoutenable, où se mêlait un peu de mélancolie ; c'était une musique aussi charmante qu'elle avait été désagréable auparavant, et pourtant, la note de terreur n'en avait pas tout à fait disparu. On percevait en même temps un bruit de voix qui s'élevait en une sorte de mélopée, dont l'ampleur ne cessait de croître et qui provenait d'un point situé quelque part à l'arrière de la maison – comme s'il venait du bureau.

« Dieu du ciel ! m'écriai-je en me cramponnant à Frolin. De quoi s'agit-il maintenant ?

— C'est l'œuvre de grand-père. J'ignore s'il le sait ou non, mais cette chose vient chanter pour lui. Il secoua la tête et ferma très fort les yeux un instant, avant de se récrier amèrement d'une voix basse et tendue. Si seulement les maudits papiers de Léandre avaient été brûlés comme ils auraient dû l'être !

— On peut presque distinguer des paroles », fis-je, en tendant l'oreille.

Car c'étaient bien des paroles, mais non des mots que j'aie jamais entendu prononcer auparavant : c'était une sorte de cri, atroce, primitif, menaçant, comme si une créature bestiale à la langue tronquée avait ululé des syllabes pleines d'une horreur sans nom. J'allai jusqu'à la porte et l'ouvris ; aussitôt, les sons devinrent plus nets, si bien que je me rendis compte que ce que j'avais pris pour plusieurs voix n'en était en fait qu'une seule, et pourtant, cette dernière parvenait à donner l'illusion d'un chœur. Ces paroles – ou peut-être devrais-je plutôt écrire ces sons, ces sons bestiaux – s'élevaient jusqu'à nous et formaient une sorte de ululement terrifiant :

« *Iä ! Iä ! Ithaqua ! Ithaqua cf'ayak vulgtmm. Iä ! Uhg ! Cthulhu fhtagn ! Shub-Niggurath ! Ithaqua naflfhtagn !* »

Ce qui me parut incroyable, c'est que le vent avait encore augmenté au point de hurler de façon plus épouvantable encore, si bien que je croyais voir à tout moment la maison précipitée dans le vide, Frolin et moi arrachés à ces pièces, et nos corps sans défense, privés de souffle. Dans l'état de confusion où m'avaient plongé la crainte et l'étonnement, je pensai en cette minute à mon grand-père, en bas, dans son bureau, et faisant signe à Frolin, je me précipitai hors de la chambre et gagnai l'escalier, résolu, en dépit de mon épouvantable frayeur, à aller m'interposer entre le vieil homme et ce qui pouvait le menacer. Je courus jusqu'à sa porte et me jetai dessus… Or, une fois de plus, toutes les manifestations s'arrêtèrent : comme en réponse à un claquement de fouet, le silence tomba tel un drap mortuaire sur la maison, un silence qui, durant un instant, nous sembla plus atroce encore.

La porte céda, et une fois de plus, je me trouvai face à face avec mon grand-père.

Il était assis, immobile, tel que nous l'avions laissé peu de temps auparavant, mais à présent, il avait les yeux ouverts, la tête un peu penchée sur le côté, et son regard fixait l'énorme peinture du mur est.

« Pour l'amour de Dieu ! m'écriai-je. Qu'est-ce que c'était que cela ?

— J'espère le découvrir sous peu », me répondit-il avec beaucoup de dignité et de gravité.

Son absence totale de crainte apaisa dans une certaine mesure mes propres alarmes et je m'avançai un peu plus dans la pièce, avec Frolin à ma suite. Je me penchai vers le lit de mon grand-père et m'efforçai d'attirer son attention, mais il continuait à contempler la peinture avec une intensité singulière.

« Qu'êtes-vous en train de faire ? lui demandai-je. Quoi que vous fassiez, cela

comporte du danger.

— Mon garçon, un explorateur comme ton grand-père ne saurait être heureux s'il n'y en avait pas », me répondit-il d'un ton tranchant, comme si cela allait de soi.

Je savais qu'il disait vrai.

« Je préférerais mourir debout plutôt qu'ici, dans ce lit, poursuivit-il. Quant à ce que nous avons entendu – je ne sais pas ce que toi, tu as pu entendre –, c'est une chose qui, pour le moment, n'est pas encore explicable. Mais j'attire ton attention sur l'action étrange du vent.

— Il n'y avait pas de vent, dis-je. J'ai regardé.

— Oui, oui, dit-il, avec un peu d'impatience dans la voix. C'est parfaitement exact. Et pourtant, le bruit du vent était là, et toutes les voix du vent – tout à fait comme je l'ai entendu chanter en Mongolie, dans les grands espaces enneigés, au-dessus du plateau de Leng, ce plateau caché, à l'écart du monde où le peuple Tcho-Tcho adore d'étranges et anciens dieux. »

Il se retourna brusquement pour me faire face et j'eus l'impression qu'il avait les yeux fiévreux.

« Je t'ai parlé, n'est-ce pas, du culte d'Ithaqua, que l'on appelle parfois Celui qui chevauche les Vents, et auquel certains donnent assurément le nom de Wendigo, tels quelques Indiens du haut Manitoba, et je t'ai dit que, selon leurs croyances, Celui qui chevauche les Vents prenait en sacrifice des êtres humains, qu'il emportait ses victimes au-dessus de la terre jusqu'en des lieux très lointains, avant de les abandonner, morts, enfin ? Oh, il court des histoires, mon garçon, des légendes bizarres… et quelque chose de plus encore. Il se pencha vers moi et me dit avec une intensité pleine de violence : J'ai vu, pour ma part, des choses… des choses retrouvées sur un cadavre tombé du ciel – parfaitement –, des choses que l'on ne pouvait s'être procurées au Manitoba, des choses originaires de Leng, des îles du Pacifique. »

Il m'écarta d'un bras et une expression de mépris se peignit sur son visage.

« Tu ne me crois pas. Tu penses que l'imagination me joue des tours. Va-t'en, alors, retourne à ton cher sommeil, va attendre que le dernier te surprenne et passe par cette éternelle détresse qu'est la monotonie d'une existence vécue jour après jour.

— Non, dites-le-moi maintenant ! Je n'ai pas l'intention de m'en aller.

— Je te parlerai demain matin », dit-il d'un air las, en se renversant.

Je dus me contenter de cela ; il se montra insensible et rien ne put le faire changer d'avis. Je lui souhaitai encore une bonne nuit et battis en retraite dans le vestibule où Frolin m'attendait. Lentement, l'air lugubre, il hocha la tête.

« Ça va chaque fois un peu plus mal, murmura-t-il. Le vent souffle chaque fois un peu plus fort, le froid est un peu plus intense, les voix et la musique sont un peu plus nettes… et le bruit de ces terribles pas ! »

Il se détourna et s'engagea dans l'escalier pour regagner l'étage, et après un instant d'hésitation, je le suivis.

Au matin, mon grand-père avait, comme d'habitude, l'air de se bien porter. Quand je pénétrai dans la salle à manger, il s'adressait à Hough et répondait visiblement à une requête de ce dernier, car le vieux serviteur s'inclinait devant lui dans une attitude de respect. Hough écoutait mon grand-père lui dire que sa femme et lui pouvaient certainement prendre une semaine de congé dès aujourd'hui si la santé de Mrs. Hough exigeait qu'elle se rende à Wausau pour y consulter un spécialiste. Le regard de Frolin croisa le mien : il y avait un sourire moqueur au fond de ses yeux. Il avait un peu perdu de ses couleurs et son teint avait la pâleur de qui a passé une nuit blanche, mais il mangea pourtant avec appétit. Son sourire et le bref coup d'œil qu'il avait jeté à Hough, au moment où celui-ci se retirait, disaient clairement que la nécessité qui s'était soudain imposée à Hough et à sa femme n'était que leur manière de lutter contre les manifestations qui avaient tant troublé ma première nuit dans la maison.

« Eh bien, mon garçon, me dit avec entrain mon grand-père, tu n'as plus du tout l'air hagard que tu avais la nuit dernière. Je te l'avoue, je me suis senti plein de pitié pour toi. Je crois bien que tu n'es plus aussi sceptique que tu l'étais. »

Il eut un petit rire, comme si tout cela n'avait été qu'un sujet de plaisanterie. Je ne pouvais malheureusement pas prendre les choses de la même façon. Je m'assis et commençai à manger un peu, tout en lui jetant un coup d'œil de temps à autre et en attendant qu'il me donne son explication des événements de la nuit précédente. Il devint vite évident qu'il n'avait pas la moindre intention de m'éclairer, aussi me sentis-je poussé à lui demander des éclaircissements, et je le fis avec autant de gravité que possible.

« Si tout cela t'a dérangé, je le regrette, me dit-il. En fait, le seuil dont a parlé Léandre doit se trouver quelque part dans ce bureau et j'étais tout à fait certain que j'allais le découvrir, la nuit dernière, quand tu es entré en trombe dans la pièce pour la seconde fois. En outre, il est indiscutable que l'un au moins des membres de la famille a été en relation avec l'une de ces créatures – Léandre, sans doute. »

Frolin se pencha en avant.

« Est-ce que vous croyez qu'elles existent ? »

Mon grand-père eut un sourire agacé.

« Il devrait être évident que, quelles que soient mes capacités, j'aurais eu beaucoup de difficultés à produire tout le vacarme que vous avez entendu cette nuit.

— Oui, bien sûr, acquiesça Frolin. Mais quelque autre cause…

— Non, non… il ne reste qu'à déterminer celle dont il s'agit. Les odeurs de l'eau sont le signe de la présence de la progéniture de Cthulhu, mais les vents pourraient être Lloigor, Ithaqua ou Hastur. Les étoiles, pourtant, ne sont pas dans la bonne position pour Hastur. Aussi ne nous reste-t-il que les deux autres. Les voilà donc, ou l'un d'entre eux, qui se tiennent juste de l'autre côté du seuil. Je veux savoir ce qui se trouve de l'autre côté de ce seuil, s'il m'est permis de le découvrir. »

Il paraissait incroyable que mon grand-père pût parler avec autant d'insouciance de ces créatures archaïques ; la manière réaliste qu'il adoptait pour les évoquer était en soi presque aussi alarmante que les événements de la nuit. L'impression de sécurité que j'avais éprouvée en le voyant absorber son petit déjeuner s'évanouit ; je commençai une fois encore à sentir monter lentement en moi l'angoisse que j'avais éprouvée le soir précédent en venant dans cette maison, et je regrettai d'avoir cherché à en apprendre davantage.

En tout cas, si mon grand-père s'en rendit compte, il ne le montra pas. Il continua de discourir, tel un conférencier poursuivant un exposé scientifique à l'intention du public assemblé devant lui. « Il est manifeste, disait-il, qu'il existe un lien entre ce qui s'est passé à Innsmouth et la créature non humaine *venue de l'extérieur*, avec laquelle Léandre Alwyn est entré en rapport. Léandre a-t-il d'abord quitté Innsmouth parce que le culte de Cthulhu y était pratiqué, parce que lui-même commençait à être affligé de cette curieuse transformation faciale qui avait affecté tant d'habitants d'Innsmouth la maudite ? – ces étranges caractéristiques des batraciens qui ont tant horrifié les enquêteurs fédéraux lorsqu'ils sont allés enquêter sur place sur l'affaire d'Innsmouth ? Peut-être que oui. Ce qui est certain, c'est que, laissant le culte de Cthulhu derrière lui, il s'en est allé vers les régions encore incultes du Wisconsin et que, d'une manière ou d'une autre, il est entré en relation avec l'une de ces antiques créatures, Lloigor ou Ithaqua – toutes étant, il convient de le remarquer, des forces élémentaires du mal. Il est évident que Léandre Alwyn a été un homme du mal.

— S'il y a la moindre vérité dans tout cela, m'écriai-je, il faut assurément respecter l'avertissement de Léandre. Abandonnez ce fol espoir que vous avez de retrouver le

seuil dont il a parlé ! »

Mon grand-père me considéra un moment avec douceur, sans abandonner son air méditatif ; il était clair, pourtant, qu'il ne se sentait pas véritablement concerné par ma sortie.

« Maintenant que je me suis embarqué dans cette exploration, j'ai l'intention de m'y tenir. Après tout, Léandre est mort de mort naturelle.

— Mais, selon votre théorie, il était en rapport avec ces… ces choses, dis-je. Vous, vous ne l'êtes pas. Vous avez l'audace de vous aventurer dans un espace inconnu – cela revient à ça – et vous ne faites aucun cas des horreurs qui pourraient s'y tenir.

— Quand je suis allé en Mongolie, il m'est arrivé aussi de rencontrer des horreurs. J'ai bien cru ne pas pouvoir sortir vivant de Leng. Il fit une pause pour réfléchir, puis se leva lentement. Non, j'ai bien l'intention de découvrir le seuil de Léandre. Et ce soir, quoi que tu entendes, n'essaie pas de m'interrompre. Il serait bien dommage qu'après si longtemps, je sois encore retardé davantage par la faute de ton impétuosité.

— Et une fois que vous aurez découvert le seuil, m'écriai-je. Que se passera-t-il ?

— Je ne suis pas certain de vouloir le franchir.

— On ne vous laissera peut-être pas le choix. »

Il me regarda un moment en silence, me sourit doucement puis quitta la pièce.

III

Je trouve difficile, même après tant de temps, de relater les événements de cette nuit catastrophique, tant est vive la manière dont ils me reviennent à l'esprit, en dépit de ce que peut avoir de banal ce cadre de l'université Miskatonic où tant de secrets redoutables sont enfermés en des textes anciens et mal connus. Et pourtant, pour comprendre ce qui fut constaté par la suite en des lieux fort éloignés de celui-là, il faut connaître les événements qui se produisirent cette nuit-là.

Frolin et moi passâmes la plus grande partie de la journée à feuilleter les livres et les papiers de mon grand-père afin d'y contrôler certaines des légendes auxquelles il avait fait allusion dans ses conversations avec moi, ou avec Frolin avant mon arrivée. D'un bout à l'autre de ses travaux, on relevait un grand nombre de références cryptiques, mais seul l'un des récits avait quelque rapport avec ce que nous recherchions. C'était une histoire assez obscure dont l'origine était certainement

légendaire : elle concernait la disparition de deux habitants de Nelson, dans le Manitoba, et d'un agent de la police montée du Nord-Ouest, puis leur découverte ultérieure ; ils semblaient avoir été lâchés du ciel, ils étaient gelés, morts ou mourants, laissaient échapper les noms d'Ithaqua, de Celui qui chevauche les Vents, les noms de bien des endroits qui se trouvent à la surface de la terre, et portaient sur eux d'étranges objets, souvenirs de pays lointains, objets qu'on ne leur avait jamais vus entre les mains, de leur vivant. Cette histoire était incroyable mais se rattachait cependant à la mythologie si clairement retracée dans *Je suis d'ailleurs et autres histoires*, ou rapportée de façon plus terrifiante dans les *Manuscrits pnakotiques*, le *Texte de R'lyeh* et l'effrayant *Necronomicon*.

À part cela, nous ne trouvâmes rien d'assez tangible auquel nous aurions pu relier la question qui nous préoccupait et nous nous résignâmes à attendre la nuit.

Au déjeuner et au dîner, préparés, en l'absence des Hough, par Frolin, mon grand-père se comporta aussi normalement que de coutume et ne parla qu'une fois de son étrange exploration : il avait à présent la preuve formelle que Léandre avait peint le si laid paysage du mur et du bureau et comme il approchait de la fin du déchiffrage de la longue lettre décousue laissée par Léandre, il espérait pouvoir découvrir l'indice essentiel qui le mènerait au seuil dont parlait ce dernier et auquel il était fait maintenant des allusions de plus en plus nombreuses. Quand il se leva de table, il nous recommanda solennellement une fois encore de ne pas l'interrompre au cours de la nuit, sous peine d'encourir son plus vif déplaisir ; puis il nous quitta pour gagner le bureau dont il ne devait plus jamais ressortir debout.

« Crois-tu que tu pourras dormir ? me demanda Frolin lorsque nous fûmes seuls. »

Je secouai la tête.

« Impossible. Je vais rester debout.

— Je ne crois pas qu'il aimerait que nous restions en bas, dit Frolin en fronçant légèrement le front.

— Dans ma chambre, alors. Et toi ?

— Avec toi, si cela ne t'ennuie pas. Il a l'intention d'aller jusqu'au bout et il n'y a rien que nous puissions faire tant qu'il n'aura pas besoin de nous. Il nous appellera peut-être… »

J'avais l'inconfortable conviction que si mon grand-père nous appelait il serait déjà trop tard, mais je m'abstins d'exprimer mes craintes.

Les événements de cette nuit débutèrent de la même façon que la veille – par les

accents de cette musique étrangement belle qui semblait jouée par des flûtes et sourdre de l'obscurité enveloppant la maison. Puis, peu de temps après, arrivèrent le vent et le froid, et cette voix qui ululait. Alors, quand une aura de malfaisance se fut appesantie sur la pièce au point que l'on y étouffait presque, un fait nouveau se produisit, quelque chose d'indicible et de terrible à la fois. Nous étions assis, Frolin et moi, dans le noir ; je ne m'étais pas soucié d'allumer ma lampe électrique car aucune lumière n'aurait pu révéler la source de ces manifestations. J'étais tourné vers la fenêtre et, quand le vent se leva, je fixai une fois encore la crête des arbres en me disant qu'assurément, que certainement, ils allaient se courber devant la grande tempête qui fondait sur eux ; mais, là encore, rien, pas le moindre mouvement, un calme absolu. Et il n'y avait pas un nuage dans le ciel ; les étoiles brillaient d'un vif éclat, les constellations de l'été descendaient vers l'ouest et inscrivaient dans le ciel la signature de l'automne. Le bruit du vent s'était élevé de façon régulière, si bien qu'il faisait rage maintenant, et pourtant rien, nul mouvement ne venait agiter la cime des arbres qui se découpait en noir sur ce fond de ciel nocturne.

Enfin, brusquement – si brusquement que durant un instant je clignai des yeux pour me convaincre qu'un rêve n'avait pas tout dérobé à ma vue –, dans une vaste zone du ciel, les étoiles disparurent ! Je me levai et pressai mon visage contre la vitre. Tout se passait comme si un nuage s'était brutalement élevé dans le ciel au point d'atteindre presque le zénith ; mais aucun nuage n'aurait pu surgir dans le ciel avec une telle rapidité. Des deux côtés de cette zone et au-dessus de nos têtes, les étoiles brillaient toujours. J'ouvris la fenêtre et me penchai afin d'essayer de suivre la sombre silhouette qui se découpait sur le fond étoilé. *C'était la silhouette de quelque grande bête, une horrible caricature humaine, qui se dressait jusqu'à un semblant de tête, très haut dans les cieux, et là où auraient dû se trouver des yeux, on ne voyait que deux étoiles qui brillaient d'un intense feu carmin !* – Mais étaient-ce bien des étoiles ? Au même instant, un bruit de pas qui approchaient résonna au point que la maison frémit et trembla sous leurs vibrations, que la fureur démoniaque du vent s'éleva jusqu'à des hauteurs indescriptibles et que le ululement atteignit un degré tel que ce fut à devenir fou.

« Frolin ! » appelai-je d'une voix rauque.

Je le sentis venir se poster à côté de moi et un instant plus tard, il m'étreignait le bras avec force. Ainsi donc, il avait vu, lui aussi ; ce n'était ni une hallucination, ni un rêve – cette chose gigantesque se découpait bien sur les étoiles, et elle se déplaçait !

« Elle se déplace, murmura Frolin. Oh, mon Dieu !… elle arrive ! »

Il s'éloigna précipitamment de la fenêtre et je fis de même. Mais en une seconde,

l'ombre avait disparu du ciel et les étoiles s'étaient remises à briller. Le vent, cependant, n'avait en rien décru, et peut-être même avait-il gagné pour le moment en sauvagerie et en violence ; la maison tout entière était secouée et ébranlée tandis que le bruit menaçant des pas réveillait des échos dans la vallée devant la maison. Le froid, en outre, devint si intense que notre haleine se changea en vapeur blanche – c'était un froid comme il en règne dans l'espace.

Dans le trouble qui m'agitait, je songeai à la légende qu'avaient évoquée les travaux de mon grand-père – la légende d'*Ithaqua*, dont on lisait la signature dans ce froid et cette neige, propres aux lointaines régions du Nord. Au moment même où elle me revenait en mémoire, un effroyable chœur de ululements, un chant triomphant que paraissaient avoir entonné un millier de bouches bestiales vint tout chasser de mon esprit.

« *Iä ! Iä ! Ithaqua, Ithaqua ! Ai ! Ai ! Ai ! Ithaqua cf'ayak vulgtmm vulgtlagln vulgtmm, Ithaqua fhatagn ! Ugh ! Iä ! Iä ! Ai ! Ai ! Ai !* »

Simultanément, il y eut un fracas de tonnerre et aussitôt après, mon grand-père poussa un cri atroce, un cri qui s'éleva jusqu'à n'être plus qu'un hurlement de terreur mortel, si bien que les noms qu'il aurait pu vouloir prononcer – celui de Frolin et le mien – se perdirent, refoulés dans sa gorge par la plénitude de l'horreur qui lui était révélée.

Puis, d'une manière tout aussi brutale que sa voix s'était interrompue, les autres manifestations cessèrent, laissant une fois de plus cet effroyable, ce monstrueux, silence nous envelopper, comme une nuée annonciatrice de la fin des temps.

Frolin atteignit la porte de la chambre avant moi, mais je le suivis de près. Il tomba et descendit en glissant une partie de l'escalier mais il retrouva son équilibre lorsque je l'éclairai à l'aide de la lampe électrique dont je m'étais emparé en sortant ; et c'est ensemble que nous nous attaquâmes à la porte du bureau tout en appelant mon grand-père.

Nulle voix ne nous répondit, bien que le rayon de lumière jaune qui filtrait sous la porte nous eût assurés que la lampe brûlait encore.

La porte était verrouillée de l'intérieur aussi nous fallut-il la briser pour entrer.

De mon grand-père, pas la moindre trace. Mais, dans le mur est, une grande cavité béait à l'endroit même où le tableau, qui gisait maintenant sur le sol, avait été accroché – une ouverture dans le roc qui donnait sur les profondeurs de la terre –, et tout, dans la pièce portait la marque d'Ithaqua : un mince tapis de neige dont les cristaux brillaient comme des millions de petits bijoux sous la lumière jaune de la

lampe de mon grand-père. Outre le tableau, seul le lit avait été dérangé – comme si mon grand-père en avait été littéralement arraché par une force prodigieuse !

Je jetai vivement les yeux vers l'endroit où le vieil homme avait placé le manuscrit de l'oncle Léandre – ce dernier avait disparu ; il n'en restait plus rien. Frolin poussa brutalement un cri et me montra du doigt la toile de l'oncle Léandre, puis l'ouverture qui béait devant nous.

« Il était là, pendant tout ce temps… le seuil. »

C'est alors que je le vis à mon tour ; tout comme mon grand-père l'avait vu, mais trop tard – *car la peinture de l'oncle Léandre n'était que la représentation du site de sa maison, avant que celle-ci n'ait été construite et qu'elle l'ait été de manière à dissimuler la caverne qui s'ouvrait dans la terre au flanc de la colline, le seuil caché au sujet duquel le manuscrit de Léandre avait lancé un avertissement, le seuil au-delà duquel mon grand-père avait disparu !*

Bien qu'il reste peu de choses à ajouter à ce récit, il faut encore révéler ce qui se produisit de plus accablant dans toute cette suite d'événements bizarres. Une exploration approfondie de la caverne fut entreprise un peu plus tard par des fonctionnaires du comté et quelques hardis aventuriers venus d'Harmon ; ils s'aperçurent que l'être ou la chose, quels qu'ils soient, ayant eu l'intention d'atteindre la maison en passant par la caverne, avait dû se glisser dans l'une des innombrables fissures masquées qu'ils avaient découvertes dans les collines environnantes. La nature des activités de l'oncle Léandre fut révélée, après la disparition de mon grand-père. Frolin et moi fûmes soumis à un interrogatoire serré de la part de soupçonneux fonctionnaires du comté, mais ces derniers finirent par nous laisser en paix lorsqu'il se révéla impossible de retrouver le corps de mon grand-père.

Depuis cette nuit, pourtant, certains faits ont été portés à la connaissance de tous, faits qui, à la lumière des allusions de mon grand-père et venant s'ajouter aux horribles légendes réunies dans les redoutables volumes que l'on tient au secret dans la bibliothèque de l'université Miskatonic, paraissent écrasants et, bien qu'odieux, inéluctables.

En premier heu, il y eut la série d'empreintes gigantesques inscrites dans la terre à l'endroit où, lors de cette nuit fatale, l'ombre s'était dressée dans un ciel d'où les étoiles avaient été chassées – des dépressions d'une largeur et d'une profondeur incroyables, comme si un monstre préhistorique était passé par là, des enjambées de près d'un mile, des pas qui s'en allaient plus loin que la maison et qui disparaissaient devant une fissure s'ouvrant sur la caverne secrète, des traces identiques à celles retrouvées dans la neige, au nord du Manitoba, au point où de malheureux voyageurs

et un policier envoyé à leur recherche avaient disparu de la surface de la terre !

En second lieu, ce fut la découverte du carnet de mon grand-père, en même temps que d'une partie du manuscrit de l'oncle Léandre, l'un et l'autre emprisonnés dans la glace, au cœur des régions boisées et enneigées du haut Saskatchewan, jetés, selon toute vraisemblance, de très haut. Les dernières lignes écrites par mon grand-père dataient de la veille de sa disparition, à la fin du mois de septembre ; le carnet n'avait été retrouvé qu'au mois d'avril qui avait suivi. Ni Frolin, ni moi n'osâmes approfondir ce qui nous venait immédiatement à l'esprit en fait d'explication de cette étrange réapparition, et c'est ensemble que nous brûlâmes l'horrible lettre et l'imparfaite traduction que mon grand-père en avait entrepris, traduction qui, en soi, alors qu'il l'élaborait, avec tous les avertissements qu'elle comportait au sujet de la terreur qui se tenait au-delà du seuil, n'avait servi qu'à faire venir, *de l'extérieur*, une créature si horrible qu'aucun des auteurs de l'ancien temps, dont les terribles récits sont éparpillés un peu partout à la surface de la terre, n'en avait jamais tenté la description.

En dernier lieu, la preuve la plus concluante, la plus écrasante découverte, sept mois plus tard, du corps de mon grand-père, sur une petite île du Pacifique, non loin, au sud-est de Singapour, et le curieux rapport concernant l'état dans lequel il se trouvait : un état de parfaite conservation, *comme s'il avait été mis dans la glace*, car il était encore si froid que nul ne pouvait le toucher à mains nues cinq jours après qu'on l'eut retrouvé, et le fait singulier qu'il avait été découvert à demi enterré dans le sable, *comme s'il était tombé d'un avion* ! Ni Frolin, ni moi ne pouvions entretenir plus longtemps d'illusions ; c'était bien là la légende d'Ithaqua, celui qui emporte ses victimes jusqu'en des points lointains de la terre, à travers le temps et l'espace, avant de les abandonner derrière lui. Il existait d'ailleurs des preuves indéniables que mon grand-père était demeuré vivant pendant une partie de cet incroyable voyage : si nous avions eu le moindre doute à ce sujet, les objets retrouvés dans ses poches, les souvenirs rapportés des étranges lieux secrets où il s'était rendu, et qui nous furent adressés, constituaient un témoignage ultime tout à fait accablant – une plaque d'or, avec la présentation en miniature d'une lutte entre des êtres très anciens, portant sur l'avers des inscriptions en signes cabalistiques, plaque que le professeur Rackham de l'université Miskatonic devait identifier comme provenant d'un endroit dont la mémoire de l'homme n'avait pas le souvenir ; un livre repoussant, écrit en langue birmane, qui révélait les atroces légendes du plateau de Leng, ce plateau caché, à l'écart du monde, ce lieu où vivait le peuple Tcho-Tcho, tant redouté, et pour finir, *une miniature de pierre, révoltante et bestiale, d'une monstruosité affreuse, qui chevauchait les vents au-dessus de la terre !*

[1] Cf. *Le Cauchemar d'Innsmouth.*

[2] Cf. Lovecraft, *op. cit.*

L'HABITANT DE L'OMBRE

The Dweller in the Darkness – 1944

Par August Derleth.
Traduction par Claude Gilbert

I

Ceux qui sont à la recherche de l'horreur hantent les lieux étrangers et lointains. Les catacombes de Ptolémée et les mausolées sculptés des pays de cauchemar leur conviennent. Ils escaladent au clair de lune les tours des châteaux en ruines des bords du Rhin ; ils parcoururent en chancelant les noirs escaliers drapés de toiles d'araignées parmi les pierres éparses des cités d'Asie au nom perdu, les bois hantés et les monts désolés sont leurs chapelles, ils flânent autour des monolithes sinistres dressés en des îles désertes. Mais le véritable amateur de terreur, celui qui trouve la raison d'être dans la quête d'un nouveau frisson devant une abomination inouïe, préfère à tout le reste les vieilles fermes isolées des pays de forêts. Là, en effet, les plus sombres éléments d'absurdité, de solitude, de grotesque et d'ignorance se mêlent pour créer une atmosphère hideuse d'une perfection presque absolue.

H. P. LOVECRAFT.

Encore tout récemment, le voyageur qui visitait le centre nord du Wisconsin et qui prenait à gauche au carrefour de la grand-route de la Brulé River et de la route à péage de Chequamegon, en direction de Pashepaho, se trouvait dans une région si primitive qu'elle paraissait privée de tout contact avec l'humanité. S'il persévérait le long de cette petite route peu fréquentée, il atteignait quelques cabanes délabrées qui avaient dû être habitées autrefois, mais que la forêt avait récupérées depuis longtemps. L'endroit n'est pas un désert ; une végétation dense s'y est développée et il y persiste une aura intangible mais sinistre, une sorte d'oppression lourde de menace pour l'esprit que le voyageur le plus insouciant ressent presque immédiatement ; en effet, la route qu'il a prise devient toujours plus ardue et finit par disparaître, juste avant d'arriver à une cabane abandonnée, qui se dresse au bord d'un lac clair et bleu entouré d'arbres centenaires, l'air d'être plongés à jamais dans de sombres méditations. C'est un lieu où les seuls bruits que l'on perçoit sont les cris nocturnes des hiboux, des engoulevents, des étranges grèbes et la voix du vent dans les arbres. Mais est-ce bien toujours la voix du vent qu'on entend dans les arbres ? Qui saurait

dire si la brindille qui craque trahit le passage d'un animal – ou de quelque chose de plus, de quelque créature inconnue de l'homme ?

La forêt ceinturant la cabane abandonnée du lac de Rick avait à vrai dire une étrange réputation, longtemps avant que je n'en aie moi-même entendu parler, réputation qui allait au-delà des bruits du même genre qui courent au sujet de lieux primitifs fort semblables. Il circulait de curieuses rumeurs à propos d'un être qui aurait vécu dans les profondeurs obscures de la forêt – non les habituelles et extravagantes histoires de fantômes – à propos d'une créature entre l'homme et la bête dont les autochtones disaient avec crainte qu'elle vivait aux confins de cette région et à laquelle seuls faisaient allusion les hochements de tête obstinés des quelques Indiens qui quittaient cette contrée pour le sud. La forêt avait pour le moins une réputation déplaisante et, dès avant le tournant du siècle, il courait sur elle une histoire qui aurait fait réfléchir le plus intrépide des aventuriers.

La première allusion apparaissait dans les notes d'un missionnaire qui était allé secourir une tribu d'Indiens dont on avait signalé l'état de famine au poste de Chequamegon Bay, plus au nord. Le père Piregard avait disparu, mais les Indiens avaient plus tard rapporté ses effets : une sandale, son rosaire, un livre de prières où il avait noté quelques phrases curieuses et qu'on avait soigneusement conservé : « J'ai la conviction d'être suivi par quelque créature. J'ai pensé tout d'abord à un ours mais à présent je suis obligé de croire qu'il s'agit de quelque chose d'infiniment plus monstrueux que tout ce qui existe sur cette terre. Les ombres s'allongent et je pense que je suis pris d'un léger délire car je persiste à entendre une étrange musique et d'autres sons curieux qui ne peuvent assurément avoir aucune origine naturelle. Il y a aussi l'illusion troublante de grands pas qui font trembler la terre et j'ai déjà rencontré plusieurs fois une très large empreinte dont la forme varie… »

Le second témoignage était beaucoup plus sinistre. Lorsque le grand Bob Hiller, un des rois du bois les plus rapaces de tout le Middle West, avait commencé à empiéter sur la zone du lac de Rick, au milieu du siècle dernier, il n'avait pas manqué d'être impressionné par la richesse en pins des alentours du lac et, sans qu'elle lui ait appartenu, il avait suivi la coutume des rois du bois et y avait envoyé des hommes à lui qui travaillaient sur une coupe voisine, sa propriété celle-là, sous le prétexte qu'il ne savait pas où passait la frontière de son domaine. Treize hommes n'étaient pas revenus de cette première journée de travail à l'entrée de la zone forestière qui entourait le lac de Rick ; deux des corps n'avaient jamais été retrouvés ; quatre avaient été découverts – fait inconcevable – dans le lac, à plusieurs miles de l'endroit où les hommes avaient coupé du bois ; les autres avaient été récupérés en divers points de la forêt. Hiller avait cru avoir affaire à une guerre du bois. Il avait fait

arrêter le travail pour tromper l'adversaire inconnu, puis avait soudain ordonné à ses hommes de retourner travailler dans la zone interdite. Après avoir perdu cinq hommes de plus, Hiller avait abandonné et personne, depuis lors, n'avait touché à cette forêt, à l'exception d'un ou deux individus qui avaient acquis de la terre par là et s'étaient fixés dans la région.

Tous, sans exception, étaient repartis au bout d'un court laps de temps, sans guère parler, mais laissant entendre beaucoup de choses. Pourtant, la nature des allusions qu'ils faisaient à voix basse était telle qu'ils durent bientôt renoncer à donner la moindre explication. Les histoires qu'ils racontaient, pleines de sous-entendus concernant quelque chose de trop horrible pour être décrit, une malfaisance millénaire qui aurait précédé tout ce dont aurait pu rêver l'archéologue le plus savant, étaient par trop incroyables. Un seul d'entre eux avait disparu et on n'avait jamais pu retrouver sa trace. Les autres avaient abandonné la forêt et étaient allés se perdre ensuite parmi leurs congénères, quelque part dans le pays – tous, sauf un métis que l'on appelait le vieux Pierre. Lui, obsédé par l'idée qu'il y avait des gîtes minéraux aux alentours de la forêt, s'en allait parfois camper à la lisière, tout en évitant avec soin de s'y aventurer.

Il était inévitable que les légendes du lac de Rick ne finissent par attirer l'attention du professeur Upton Gardner, de l'université de l'État. Il avait réuni les œuvres complètes de Paul Bunyan, de Wiskey Jack et les contes de Hodag, et il préparait un recueil de légendes du pays quand il tomba pour la première fois sur les contes curieux et à demi oubliés qui émanaient de la région du lac de Rick. Je devais découvrir plus tard qu'il ne leur avait d'abord accordé qu'un faible intérêt. Les légendes abondent toujours dans les régions peu fréquentées et rien n'indiquait que celles-ci avaient plus d'importance que d'autres. À dire vrai, il n'y avait pas similitude, au sens strict du mot, entre elles et les contes déjà bien connus. En effet, alors que les légendes ordinaires évoquent des apparitions fantomatiques d'hommes ou d'animaux, des trésors perdus, des croyances tribales et autres sujets du même genre, celles du lac de Rick en différaient par l'insistance avec laquelle elles traitaient de créatures exagérées – ou plutôt d'« une créature », étant donné que nul n'avait jamais prétendu en avoir vu plus d'une, ne fût-ce que vaguement, dans l'obscurité de la forêt. Il s'agissait d'une créature mi-homme mi-bête, dont on donnait toujours à entendre que la description était inexacte puisqu'elle ne correspondait pas vraiment à l'idée que le narrateur se faisait de ce qui se cachait là-bas, près du lac. Néanmoins, le professeur Gardner se serait contenté selon toute probabilité d'ajouter ces légendes à son recueil, telles qu'il les avait entendues, s'il n'avait appris deux curieuses nouvelles – apparemment sans lien entre elles – ni effectué par hasard une

troisième découverte.

Ces deux nouvelles se trouvaient l'une et l'autre dans les articles de journaux du Wisconsin, publiés à une semaine d'intervalle. Le premier était un bref compte rendu, non dénué d'ironie, intitulé : « Un serpent de mer dans un lac du Wisconsin ? » Le texte en était le suivant :

Au cours d'un vol d'essai effectué hier, au-dessus du nord de Wisconsin, le pilote Joseph X. Castelton a rapporté avoir vu un grand animal qui se baignait la nuit, dans un lac de forêt des environs de Chequamegon. Castelton qui se trouvait alors pris dans une pluie d'orage volait bas quand, voulant se rendre compte de sa position, il examina le sol au moment où un éclair l'illuminait. Il aperçut ce qui lui parut être un très grand animal sortant des eaux d'un lac en dessous de lui, qui disparut dans la forêt. Le pilote n'a rien ajouté de plus précis. Il affirme pourtant que la créature qu'il a vue n'était pas le monstre du Loch Ness.

Le second article était le récit absolument fantastique de la découverte du corps du père Piregard, en bon état de conservation, à l'intérieur d'un tronc creux, au bord de la Brûlé River. Pris tout d'abord pour un membre égaré de l'expédition Marquette-Joliet, le père Piregard avait été rapidement identifié. À ce témoignage, on avait joint une déclaration glaciale du président de la Société d'histoire de l'État, dans laquelle il réfutait formellement l'authenticité de la découverte, n'y voyant qu'une mystification.

La découverte du professeur Gardner fut simplement que l'un de ses vieux amis était le propriétaire de la cabane abandonnée, ainsi que de la plus grande partie du rivage du lac de Rick.

La suite des événements était donc tout à fait inévitable. Le professeur Gardner rapprocha aussitôt les deux articles des légendes du lac de Rick. Cela n'aurait peut-être pas suffi à le persuader d'abandonner ses travaux sur les très nombreuses légendes du Wisconsin pour entreprendre une recherche spécifique d'un tout autre ordre mais un fait beaucoup plus stupéfiant se produisit alors qui le fit se rendre en toute hâte chez le propriétaire de la cabane abandonnée pour lui demander l'autorisation d'occuper cet endroit dans l'intérêt de la science. La cause de cet empressement était la demande faite par le conservateur du musée de l'État de venir le rejoindre un soir tard, dans son bureau, pour lui montrer une nouvelle pièce qui venait d'arriver. Il s'y rendit en compagnie de Laird Dorgan et ce fut Laird qui vint me trouver.

Toutefois, c'est après cette soirée que le professeur Gardner disparut.

Car il disparut effectivement. Après avoir reçu pendant trois mois quelques

rapports en provenance du lac de Rick, on n'avait plus eu la moindre nouvelle de la cabane ni entendu parler le moins du monde du professeur Upton Gardner.

Laird vint me trouver un soir d'octobre dans ma chambre du club de l'université. Ses yeux bleus, pleins de franchise, étaient sombres, ses lèvres pincées et son front plissé ; il manifestait en outre un état d'excitation relative qui ne devait rien à l'alcool. Je supposai qu'il avait trop travaillé ; les premiers examens de ses classes de l'université du Wisconsin venaient juste de s'achever et Laird prenait toujours les examens au sérieux – c'était déjà ainsi du temps qu'il était étudiant mais à présent qu'il faisait partie du corps enseignant il se montrait doublement consciencieux.

Il ne s'agissait pourtant pas de cela. Le professeur Gardner avait disparu depuis un mois déjà et c'était là le sujet de sa préoccupation. Il me le dit en ces termes, puis il ajouta :

« Jack, il faut que j'aille là-bas pour voir ce que je peux faire.

— Mon vieux, si le shérif et ses hommes n'ont rien découvert, que pourrez-vous faire de mieux ? lui demandai-je.

— D'abord, j'en sais plus long qu'eux.

— Alors, pourquoi ne leur avoir rien dit ?

— Parce que ce n'est pas le genre de choses auxquelles ils prêteraient attention.

— Des légendes ?

— Non. »

Il me regardait avec un air méditatif, comme s'il se demandait s'il pouvait me faire confiance. Je fus soudain certain qu'il savait quelque chose et cela le préoccupait, lui tout du moins, au plus haut point. J'éprouvais, en outre, la plus curieuse sensation de prémonition et d'avertissement que j'aie jamais connue. À l'instant même, il me sembla qu'une forte tension occupait toute la pièce et que l'air était tout chargé d'électricité.

« Si je vais là-bas, pensez-vous que vous pourriez m'accompagner ?

— Je pense que je pourrais m'arranger pour le faire.

— Bien. »

Il fit une ou deux fois le tour de la pièce, l'air rêveur, me jetant de temps à autre un regard qui trahissait encore son doute et son incapacité à se décider.

« Voyons, Laird, asseyez-vous et détendez-vous. Ce manège de lion en cage ne vaut

rien pour vos nerfs. »

Il suivit mon conseil, s'assit et se couvrit le visage de ses mains, puis il frissonna. L'inquiétude me saisit ; mais il se reprit au bout de quelques secondes, se renversa dans son siège et alluma une cigarette.

« Jack, vous connaissez les légendes qui courent sur le lac de Rick ? »

Je lui affirmai que je les connaissais, ainsi que l'histoire de l'endroit depuis le début – ce qu'on avait pu écrire à ce sujet, tout au moins.

« Et les articles de journaux que j'avais signalés à votre attention… ?

— Les articles aussi. »

Je m'en souvenais car Laird était venu m'entretenir de l'effet qu'ils avaient eu sur son patron.

« Le second, à propos du père Piregard », commença-t-il ; puis il hésita et s'arrêta. Toutefois, après une profonde aspiration, il poursuivit : « Vous savez que Gardner et moi étions allés voir le conservateur dans son bureau, un soir du printemps dernier.

— Oui, j'étais dans l'Est, à l'époque.

— C'est vrai. Eh bien, nous étions allés là-bas. Le conservateur avait quelque chose à nous montrer. Que croyez-vous que c'était ?

— Aucune idée. Qu'est-ce que c'était ?

— Le cadavre dans l'arbre.

— Non !

— Ça nous a donné un sacré choc. Il était là, avec le tronc creux, exactement comme on l'avait découvert. Il avait été envoyé au musée pour y être exposé. Mais il ne l'a jamais été, bien entendu – et pour une excellente raison. Quand Gardner l'a vu, il a cru qu'il s'agissait d'un mannequin de cire. Mais ça n'en était pas un.

— Vous ne voulez pas dire qu'il s'agissait du vrai ? »

Laird hocha la tête.

« Je sais que c'est incroyable.

— C'est tout simplement impossible.

— Eh bien, oui, je suppose que c'est impossible. C'était pourtant comme ça. C'est pourquoi il n'a jamais été exposé – simplement sorti de l'arbre et puis enterré.

— Je ne vous suis pas très bien. »

Il se pencha en avant et me dit avec le plus grand sérieux :

« Eh bien, quand il est arrivé, il avait tout à fait l'air d'avoir été parfaitement préservé, comme s'il avait été embaumé. Ce n'était pas ça. Il était gelé. Il commença à dégeler au cours de cette nuit-là. Il y avait d'ailleurs un certain nombre de choses qui indiquaient que le père Piregard n'était pas mort depuis trois siècles, comme l'histoire le prétend. Le corps commençait à se détacher en une douzaine de points – pas à tomber en poussière, rien de ce genre. Gardner a estimé qu'il n'était pas mort depuis plus de cinq ans. Où avait-il été dans l'intervalle ? »

Il était parfaitement sincère. Je n'y aurais pas cru, tout d'abord. Mais il y avait un sérieux si troublant chez Laird que je m'interdis de faire la moindre remarque à la légère. Si j'avais traité son histoire de plaisanterie, comme j'avais été tenté de le faire, il n'aurait plus soufflé mot et serait sorti de la pièce pour réfléchir en secret à ce problème, ce qui aurait eu Dieu sait quelles conséquences néfastes pour lui. Je ne fis donc absolument aucune réflexion pendant quelque temps.

« Vous ne me croyez pas ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Je le sens.

— Non. C'est difficile à accepter. Disons que je crois en votre sincérité.

— C'est assez honnête, fit-il gravement. Avez-vous assez foi en moi pour m'accompagner jusqu'à la cabane et tenter de découvrir ce qui peut s'y être passé ?

— Oui.

— Je crois cependant que vous ferez bien de lire ces extraits des lettres de Gardner, avant toute chose. »

Il les posa sur mon bureau comme s'il m'avait lancé un défi. Il les avait recopiés sur une seule feuille de papier, et comme je m'en saisissais, il m'expliqua rapidement que ces lettres étaient celles que le professeur Gardner avait écrites de la cabane. Quand il eut terminé, je me reportai aux extraits et commençai à lire :

Je ne puis nier qu'il règne autour de la cabane, du lac, de la forêt même, une aura de malveillance, de danger imminent. Laird, vous comprendriez que c'est plus que cela si je parvenais à vous l'expliquer, mais c'est l'archéologie qui est mon domaine, non le roman. Or, il faudrait être romancier, je crois, pour parvenir à bien rendre ce que je ressens… Oui, il y a des moments où j'ai nettement l'impression que *quelqu'un ou quelque chose* m'observe de la forêt ou bien du lac – cela ne semble faire aucune différence, telle que j'aimerais en saisir ; c'est

tout de même suffisant pour m'inciter à réfléchir. J'ai réussi, l'autre jour, à entrer en contact avec le vieux Pierre, le métis. Il était un peu trop sous l'emprise de l'alcool, mais j'ai fait allusion devant lui à la cabane et à la forêt, il s'est fermé. Mais il avait prononcé des mots pour en parler : il l'avait appelé le Wendigo – vous connaissez cette légende, originaire en réalité du Canada français.

Telle était la première lettre, rédigée une semaine après l'arrivée de Gardner à la cabane abandonnée des bords du lac de Rick. La seconde était remplie de détails pratiques et avait été envoyée par exprès.

Voulez-vous télégraphier à l'université Miskatonic, à Arkham dans le Massachusetts, pour demander si on peut obtenir, pour la consulter, une photocopie d'un livre connu sous le titre de *Necronomicon* qui aurait été écrit par un Arabe qui signait Abdul Alhazred ? Faites également une demande au sujet des *Manuscrits pnakotiques* et du *Livre d'Eibon* ; essayez de découvrir s'il est possible d'acquérir par l'intermédiaire d'une des librairies locales un exemplaire de *Je suis d'ailleurs et autres histoires*, de H. P. Lovecraft, paru chez Arkham House, l'année dernière. Je crois que ces ouvrages, séparément et tous ensemble, peuvent m'aider à déterminer exactement ce qui hante cet endroit. Car *il y a* quelque chose ; ne vous leurrez pas sur ce point ; j'en suis convaincu et quand je vous aurais dit que je crois que cela est ici non depuis des années, mais depuis des siècles – peut-être même depuis avant l'apparition de l'homme –, vous comprendrez que je suis peut-être sur le point de faire de grandes découvertes.

Aussi surprenante qu'ait pu paraître cette lettre, la troisième l'était encore davantage. Un intervalle d'une quinzaine de jours s'était d'ailleurs écoulé entre la seconde et la troisième lettre, et il était évident qu'un événement s'était produit qui avait fait perdre une partie de son sang-froid au professeur Gardner ; car la troisième lettre portait la marque, jusque dans cet extrait, d'un trouble profond.

Tout est malfaisant, ici… Je ne sais pas si c'est La Chèvre Noire aux Mille Chevreaux ou l'Être Sans Visage, et/ou quelque chose de plus qui chevauche le Vent. Pour l'amour de Dieu… ces maudits fragments !… Quelque chose dans le lac, aussi, et la nuit, ces bruits ! Tout est calme, et puis brusquement, ces sons atroces. Et les voix !… Ou bien n'est-ce qu'un rêve ? Est-ce ma propre voix que j'entends dans l'ombre ?…

Plus j'avançais dans la lecture de ces extraits, plus je me sentais bouleversé. Certaines des implications et des allusions, tout ce qui était demeuré entre les lignes de ce que le professeur Gardner avait écrit suggérait l'existence d'une malveillance terrible, sans âge, et je sentis que s'offrait à Laird Dorgan et à moi-même une aventure si incroyable, si bizarre, si pleine de dangers extraordinaires, que nous pourrions très bien ne pas en revenir pour la raconter. Pourtant, je me doutais déjà que nous n'oserions jamais rien dire de ce que nous pourrions découvrir au lac de Rick.

« Qu'en pensez-vous ? me demanda Laird avec impatience.

— J'en suis.

— Bon ! Tout est prêt. J'ai même un dictaphone et suffisamment de piles pour le faire marcher. J'ai demandé au shérif du comté de Pashepaho de bien vouloir rapporter sur place les notes de Gardner et de tout remettre comme il l'avait trouvé.

— Un dictaphone ? l'interrompis-je. Pour quoi faire ?

— Les sons dont il parle dans les lettres – nous allons pouvoir établir ce point une fois pour toutes. S'ils se produisent bien là-bas, le dictaphone les enregistrera. S'ils ne sont que le produit de l'imagination, il ne les prendra pas. Il s'arrêta un instant, le regard très grave. Vous savez, Jack, nous ne sortirons peut-être pas vivants de cette histoire.

— Je sais. »

Ce que je ne dis pas, parce que je comprenais que Laird, lui aussi, sentait les choses de la même manière, c'est que nous allions partir nous mesurer, tels deux David nains, à un adversaire dont la taille serait supérieure à celle de n'importe quel Goliath, un adversaire invisible et inconnu, qui ne portait pas de nom, tout enveloppé de légendes et de craintes, un habitant de l'ombre des bois, mais aussi de l'ombre plus profonde encore que l'esprit de l'homme, depuis qu'il est apparu, cherche à explorer.

II

Le shérif Cowan était à la cabane lorsque nous y arrivâmes. Le vieux Pierre se trouvait avec lui. Le shérif était un homme de haute taille, taciturne, visiblement de souche yankee. Bien que sa famille eût été fixée dans la région depuis quatre générations, il parlait avec un ton nasillard qui s'était sans doute transmis de père en fils. Le métis avait la peau basanée, un aspect négligé ; il avait une manière bien à lui de parler peu, mais de temps à autre, il souriait ou ricanait tout bas, comme à une plaisanterie qui n'aurait appartenu qu'à lui.

« J'ai apporté du courrier qui était arrivé par exprès il y a quelque temps pour le professeur, dit le shérif. Il y a un paquet qui vient de quelque part dans le Massachusetts, et l'autre, du Sud, du côté de Madison. J'ai pensé que ça ne valait pas la peine de les renvoyer. Alors, je les ai pris et les ai apportés avec les clés. Je ne sais pas si, vous autres, vous arriverez à grand-chose. Mes hommes et moi, on est passés à travers tous ces bois et on n'a rien vu. Pas ça.

— Vous leur dites pas tout, coupa le métis en souriant.

— Il n'y a rien d'autre à dire.

— Et cette image ? »

Le shérif haussa les épaules d'un air irrité.

« Sacré nom d'un chien, Pierre, ça n'a rien à voir avec la disparition du professeur.

— Il l'avait pourtant dessinée, pas vrai ? »

Ainsi pressé, le shérif révéla que deux de ses hommes étaient tombés, au cœur des bois, sur une grande dalle, ou un pan de roche ; cette dalle était envahie par la mousse, recouverte par les herbes, mais on devinait à la surface un étrange dessin, manifestement aussi vieux que la forêt – œuvre, sans doute, de l'une des premières tribus indiennes qui soient venues se fixer dans le nord du Wisconsin, avant les Sioux Dakotah ou les Winnebago.

Le vieux Pierre grogna avec mépris :

« C'est pas un dessin indien. »

Le shérif ne lui prêta pas attention et poursuivit. Le dessin représentait une sorte de créature ; mais personne ne pouvait dire ce que c'était ; ça n'était certainement pas un homme, mais d'un autre côté, ça n'avait pas l'air d'avoir un pelage, comme une bête. De plus, l'artiste inconnu avait oublié de lui donner un visage.

« Et à côté, il y avait deux choses, dit le métis.

— Ne faites pas attention à lui, nous demanda alors le shérif.

— Ces deux choses, qu'est-ce que c'était ? s'enquit Laird.

— Rien que des choses, répliqua le métis en ricanant. Eh oui ! Il n'y a pas d'autre façon de le dire – c'était pas humain, c'était pas animal, juste des choses. »

Cowan était irrité. Soudain, il se fit brusque ; il ordonna au métis de se tenir tranquille, puis déclara que si nous avions besoin de lui il serait dans son bureau de Pashepaho. Il ne nous expliqua pas comment nous pourrions faire pour le joindre, étant donné que le téléphone n'était pas installé dans la cabane, mais il ne prenait visiblement pas au sérieux les nombreuses légendes qui couraient sur cette région dans laquelle nous nous étions aventurés avec tant de résolution. Le métis nous considérait avec une indifférence presque totale, lorsqu'il ne souriait pas d'un air malin, comme cela lui arrivait de temps à autre, et son regard sombre examinait nos bagages avec une curiosité et un vif intérêt. Laird croisa plusieurs fois son regard et toujours, le vieux Pierre détourna les yeux avec indolence. Le shérif parlait toujours : les notes et les dessins laissés par le disparu se trouvaient sur le bureau dans la

grande pièce, qui constituait presque tout le rez-de-chaussée de la cabane, à l'endroit exact où il les avait découverts. Ils étaient la propriété de l'État du Wisconsin et devaient être retournés au bureau du shérif, quand nous en aurions terminé avec eux. Sur le seuil, il se retourna pour nous lancer une dernière flèche ; il nous dit qu'il espérait que nous ne resterions pas trop longtemps, étant donné que : « Bien que je ne partage pas toutes ces idées saugrenues – ça ne s'est pas révélé si sain que ça pour certains particuliers qui sont venus par ici. »

» Le métis sait ou soupçonne quelque chose, me dit Laird aussitôt après. Il nous faudra entrer en contact avec lui quand le shérif ne sera pas dans les parages.

— Gardner n'avait-il pas écrit qu'il était assez peu loquace dès qu'on en arrivait aux faits concrets ?

— Exact, mais il indiquait la façon de s'en sortir. L'alcool. »

Nous commençâmes à nous installer, rangeant nos provisions, mettant en place le dictaphone, préparant les choses en vue d'un séjour de deux semaines, au moins. Nos provisions étaient assez abondantes pour nous permettre de tenir tout ce temps-là et s'il nous fallait rester plus longtemps, nous pouvions nous rendre à Pashepaho pour nous réapprovisionner. En outre, Laird avait apporté deux douzaines de cylindres de dictaphone, si bien que nous en avions en quantité pour un temps indéfini, d'autant que nous n'avions l'intention de les utiliser que lorsque nous serions endormis – cela ne se produirait d'ailleurs pas souvent, car nous étions convenus que l'un de nous veillerait tandis que l'autre se reposerait. Nous n'avions pourtant pas l'optimisme de croire que nous éviterions toute défaillance, d'où la machine. Ce ne fut qu'après avoir déposé tout ce qui nous appartenait que nous nous intéressâmes aux documents que le shérif avait apportés. Nous avions déjà eu amplement l'occasion de nous rendre compte de l'atmosphère très particulière qui régnait en ce lieu.

Ce n'était pas un effet de l'imagination : il y avait une atmosphère étrange autour de la cabane et de ses environs. Ce n'était pas simplement le calme presque sinistre que l'on sentait régner, les grands pins qui se rapprochaient toujours plus de la cabane, les eaux bleues du lac, c'était quelque chose de plus : une impression d'attente presque menaçante pendant laquelle on aurait retenu sa respiration, une sorte de disposition tout à la fois distante et réservée qui étaient inquiétantes – comme ces instants où un épervier plane tout à loisir au-dessus d'une proie dont il sait qu'elle ne pourra pas échapper à ses serres. Et cette impression n'était pas fugitive. Nous l'avions ressentie presque immédiatement et elle ne fit que croître tranquillement pendant toute l'heure que nous passâmes à travailler là. On la ressentait d'ailleurs si nettement que Laird m'en parla comme d'un fait acquis depuis longtemps qu'il savait que j'acceptais moi

aussi ! Il n'y avait rien pourtant, à l'origine, auquel on pouvait l'attribuer. Il existe des milliers de lacs semblables au lac de Rick dans le nord du Wisconsin et du Minnesota et si nombre d'entre eux ne sont pas situés dans des régions boisées, ceux qui s'y trouvent ne diffèrent guère par leurs aspects du lac de Rick ; aussi n'y avait-il rien dans l'apparence de ce lieu qui contribuât le moins du monde à faire naître le sentiment d'horreur qui semblait planer au-dessus de nous, avant de nous envahir. En vérité, le cadre aurait dû inspirer quelque chose de tout différent. Sous le soleil de l'après-midi, la vieille cabane, le lac, la grande forêt tout autour avaient un air retiré du monde tout à fait plaisant – un air qui contrastait avec l'intangible aura de malfaisance, la rendant d'autant plus nette et d'autant plus redoutable. L'odeur des pins, la fraîcheur de l'eau contribuaient à faire ressortir ce qu'avait de menaçant cette intangible disposition.

Nous en arrivâmes enfin à examiner les documents abandonnés sur le bureau du professeur Gardner. Les paquets expédiés par exprès contenaient, comme nous nous y attendions un exemplaire de *Je suis d'ailleurs et autres histoires*, de H. P. Lovecraft, envoyé par les éditeurs, plus des photocopies de manuscrit et de certaines pages imprimées extraites du *Texte de R'lyeh* et du *De Vermis Mysteriis*, de Ludwig Prinn – sans doute adressés en supplément de documents transmis auparavant au professeur par le bibliothécaire de l'université Miskatonic, car nous découvrîmes parmi les papiers rapportés par le shérif un certain nombre de pages du *Necronomicon*, dans la traduction d'Olaus Wormius, outre quelques autres, tirées des *Manuscrits pnakotiques*. Mais ce qui retint notre attention, ce ne furent pas ces pages, pour l'essentiel inintelligibles pour nous, ce furent les notes fragmentaires qu'avait laissées le professeur Gardner.

Il était évident qu'il n'avait eu le temps que de jeter sur un papier les questions et les pensées qui s'étaient présentées à son esprit et s'il était manifeste que l'élaboration en était encore succincte, il y avait pourtant dans ses écrits une évocation de terreur qui prenait des proportions gigantesques, lorsque tout ce qu'il n'avait pas noté devenait clair.

« La dalle est-elle : a) simplement une ruine ancienne ; b) un repère, comme ceux dont on use pour signaler une tombe ; c) un point focal pour Lui ? Dans le dernier cas, en partant de l'extérieur ? De dessous ? (NOTA : Rien n'indique que l'objet ait été déplacé.)

» Cthulhu ou Kthulhut. Dans le lac de Rick ? Un passage souterrain vers le lac Supérieur et l'Océan, via le Saint-Laurent ? (NOTA : Excepté le récit de l'aviateur, rien n'indique que la Chose ait le moindre rapport avec l'eau. Ce n'est probablement

pas l'une des créatures de l'eau.)

» Hastur. Mais les manifestations ne semblent pas non plus avoir été celles des créatures de l'air.

» Yog-Sothoth. De la terre, certainement. Mais il n'est pas l'Habitant de l'Ombre, (NOTA : La Chose, quelle qu'elle soit, doit être l'une des déités de la terre, même si elle se déplace à travers le temps et l'espace. Il est possible qu'il y en ait plus d'une, dont seule la créature terrestre serait parfois visible. Ithaqua, peut-être ?)

» "L'Habitant de l'Ombre." Pourrait-il s'agir de l'Être Aveugle, l'Être Sans Visage ? On pourrait alors véritablement dire de lui qu'il vit dans l'Ombre. Nyarlathotep ? Shub-Nigurath ?

» Que dire du feu ? Il doit y avoir une déité qui le représente, lui aussi. Pourtant, aucune mention, (NOTA : Il y a lieu de croire que si les Créatures de la Terre et de l'eau s'opposent à celles de l'Air, elles s'opposent sans doute à celles du Feu également. Cependant, un certain nombre de choses tendent à prouver ici et là qu'il existe une lutte plus constante entre les Créatures de l'Air et celles de l'Eau qu'entre celles de la Terre et celles de l'Air. Abdul Alhazred est quelquefois diablement obscur. Il n'y a aucun indice quant à l'identité de Cthugha dans cette terrible note.)

» Partier me dit que je suis sur une mauvaise voie. Je n'en suis pas convaincu. Quel que soit l'être qui fait de la musique, la nuit, c'est un maître diabolique de la cadence et du rythme. Et, disons-le, de la cacophonie (cf. Bierce et Chambers). »

C'était tout.

« Quel incroyable charabia ! » m'exclamai-je.

Et pourtant… et pourtant, je savais d'instinct que ce n'était pas là du charabia. Il s'était passé ici des choses étranges, des choses auxquelles on ne pouvait trouver d'explication sur cette terre. Et là, de la main de Gardner, nous disposions d'un témoignage qui prouvait qu'il était parvenu à la même conclusion, et même qu'il l'avait dépassée. Quel qu'ait été l'effet produit par cette lecture, Gardner avait rédigé ses notes avec le plus grand sérieux et ne les avait destinées qu'à son seul usage, étant donné qu'on n'y discernait encore que des grandes lignes encore vagues et simplement évocatrices. Par ailleurs, ces notes avaient produit un effet surprenant sur Laird ; il était devenu tout pâle et conservait maintenant les yeux baissés comme s'il n'avait pu croire en ce qu'il avait lu.

« De quoi s'agit-il ?

— Jack… il était en relation avec Partier.

— Cela ne me dit rien. »

Pourtant, au moment même où je parlais, il me revint en mémoire de quelle discrétion on avait entouré le départ du vieux professeur lorsqu'il avait quitté l'université du Wisconsin. On avait annoncé à la presse que le vieil homme s'était montré par trop libéral dans son cours d'anthropologie – c'est-à-dire qu'il avait des « tendances communisantes » –, ce que quiconque, connaissant Partier, savait être fort éloigné de la réalité. Il est vrai qu'il avait évoqué des choses étranges dans son cours, soulevé des questions horribles et interdites, et c'est pourquoi on avait estimé préférable de le mettre simplement en disponibilité. Malheureusement, Partier s'était retiré en protestant de ce ton plein de mépris qui lui était familier et il avait été difficile d'étouffer l'affaire de façon satisfaisante.

« Il vit à Wausau, maintenant, m'apprit Laird.

— Croyez-vous qu'il pourrait traduire tout ceci ? »

Je compris que j'avais fait écho aux pensées de Laird.

« C'est à trois heures d'ici, en voiture. Nous copierons ces notes et si rien ne se produit – si nous ne découvrons rien, nous irons le trouver. »

Si rien ne se produit !

S'il y avait eu quelque chose d'inquiétant dans l'air, tout paraissait, avec le soir, être chargé de menaces. Un certain nombre d'événements se produisirent d'ailleurs dès le milieu de la soirée avec une rapidité aussi désarmante qu'insidieuse, alors que Laird et moi étions assis devant les curieuses photocopies expédiées par l'université Miskatonic, à la place des livres et des manuscrits dont la valeur était bien trop grande pour qu'on autorisât quiconque à les sortir. La première manifestation fut si simple que, pendant quelque temps, nous ne remarquâmes ni l'un ni l'autre ce qu'elle avait d'étrange. C'était tout bonnement le bruit dans les arbres du vent qui se levait, le bruit de son chant qui s'amplifiait parmi les pins. La nuit était chaude et toutes les fenêtres de la cabane étaient ouvertes. Laird fit une remarque au sujet du vent puis il exprima sa perplexité quant aux fragments étalés devant nous. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard seulement, alors que le bruit du vent s'était élevé au point d'atteindre les proportions d'un vent de tempête, qu'il vint à l'esprit de Laird qu'il y avait quelque chose d'étrange et qu'il leva son regard, ses yeux allant d'une fenêtre ouverte à l'autre tout en s'emplissant d'appréhension. C'est alors que, moi aussi, je pris conscience de ce qui se passait.

En dépit du tumulte du vent, pas le moindre courant d'air n'avait circulé dans la pièce, pas un des légers rideaux aux fenêtres n'avait tremblé.

D'un seul mouvement, nous sortîmes tous deux sur la grande véranda de la cabane.

Il n'y avait pas le moindre vent, pas le moindre souffle d'air sur nos mains ou sur nos visages. Rien que le bruit dans la forêt. Nous levâmes tous deux les yeux vers le point où les pins se découpaient contre des cieux qui s'étendaient jusqu'aux étoiles, nous attendant à voir leurs sommets courbés par la tempête ; mais là non plus, pas le moindre mouvement ; les pins étaient immobiles et droits ; or, ce bruit qui ressemblait à celui du vent était encore perceptible tout autour de nous. Nous demeurâmes une demi-heure sur la véranda, essayant en vain de déterminer quelle était la source du bruit – et puis, tout aussi mystérieusement qu'il avait commencé, il cessa !

Minuit approchait, à présent, et Laird se préparait à aller se coucher ; il avait peu dormi la nuit précédente et nous étions convenus que je prendrais la première veille, jusqu'à quatre heures du matin. Nous ne parlâmes guère ni l'un ni l'autre du bruit que nous avions entendu dans les pins, mais nos quelques mots indiquaient notre désir de croire en une explication naturelle du phénomène, à condition que nous parvenions à le comprendre d'une manière qui nous satisfît tous les deux. Il était inévitable, je suppose, que même placés devant les faits curieux qui avaient attiré notre attention, nous eussions cependant vivement désiré leur trouver une explication naturelle. Il est certain que la peur la plus ancienne et la plus profonde dont l'homme ait jamais été la proie est la peur de l'inconnu. Une chose qui peut être l'objet d'une rationalisation et d'une explication ne peut être redoutée. Mais il devenait d'heure en heure plus évident que nous nous trouvions en face d'une chose qui défiait toute analyse raisonnée et toute croyance, car elle relevait d'un système antérieur à l'homme primitif lui-même, et sans doute aussi, comme certaines allusions disséminées ici et là dans les pages photocopiées en provenance de l'université Miskatonic le suggéraient, antérieur à la terre elle-même. Et cette terreur qui planait toujours, cette suggestion lourde de menaces, venue d'une chose que la faible intelligence de l'homme ne parvenait pas à saisir !

Ce n'est donc pas sans émoi que je me préparai à prendre la veille. Une fois Laird monté au premier étage dans sa chambre dont la porte s'ouvrait sur une loggia avec balustrade qui surplombait la pièce où je m'étais assis, je m'installai et attendis avec une sorte d'appréhension en lisant quelques passages du livre de Lovecraft. Je ne redoutais pas ce qui pouvait arriver, mais ce que je craignais, c'est de ne pas parvenir à le comprendre. Cependant, plus les minutes passaient, plus je m'absorbais dans la lecture de *Je suis d'ailleurs et autres histoires*, avec ses suggestions diaboliques d'une malfaisance vieille de bien des éons, d'entités coexistant avec le temps tout entier et de même étendue que l'espace lui-même, et je commençais à comprendre, ne serait-ce que de manière vague, qu'il existait une relation entre les histoires de cet

écrivain fantastique et les curieuses notes que le professeur Gardner avait laissées. Le facteur le plus troublant de cette conception était de savoir que le professeur Gardner avait rédigé ses notes sans tenir compte du livre que j'étais en train de parcourir, étant donné que celui-ci n'était arrivé qu'après sa disparition. De plus, bien que les premiers documents que le professeur Gardner avait reçus de l'université Miskatonic fournissent quelques clés à ce qu'il avait écrit, tout un faisceau de témoignages se formait à présent, indiquant que le professeur avait eu accès à une autre source d'information.

Quelle était cette source ? Avait-il pu apprendre quelque chose du vieux Pierre ? C'était peu vraisemblable. Pouvait-il être allé voir Partier ? Ce n'était pas impossible, bien qu'il n'eût pas transmis cette information à Laird. Il ne fallait pas exclure, néanmoins, qu'il eût pris contact avec une autre source, non citée dans ses notes.

Alors que j'étais plongé dans cette spéculation fort absorbante, je me rendis compte que j'entendais de la musique. Elle avait pu commencer quelque temps avant que je n'en prenne conscience, mais je ne le crois pas. C'était une curieuse mélodie qui se jouait là : elle commençait sur un bercement doux et harmonieux, puis s'amplifiait peu à peu et se transformait en quelque chose de cacophonique et démoniaque, tandis que le tempo s'accélérait, bien que le tout eût constamment paru provenir d'une grande distance. Je l'écoutai avec un étonnement croissant ; je ne m'aperçus pas tout d'abord de la sensation maléfique qui m'avait envahi dès que j'ai eu mis le pied dehors et que je me fus rendu compte que la musique émanait des profondeurs de cette sombre forêt. Et puis, il faut reconnaître aussi que j'étais vivement conscient de son étrangeté ; la mélodie n'était pas de cette terre, elle était tout à fait bizarre, complètement exotique ; les instruments choisis me paraissaient être des flûtes, ou très certainement des instruments apparentés à la flûte.

Il n'y avait pas eu jusqu'alors de manifestation véritablement alarmante. Il ne s'était rien produit en dehors de la suggestion de deux incidents bien faits pour inspirer la peur. Il existait toujours, en bref, une forte possibilité qu'il y eût une explication naturelle tant au sujet du bruit du vent que de la perception de la musique. Mais soudain, brutalement, il se produisit une chose si absolument abominable, une chose si chargée d'horreur que je fus aussitôt saisi de la crainte la plus formidable que puisse connaître un homme, une abomination primitive jaillissant de l'inconnu, une chose venue d'ailleurs. Car, si j'avais nourri des doutes au sujet de ce qu'avaient voulu suggérer les notes de Gardner et les documents qui les accompagnaient, je compris d'instinct qu'ils n'étaient pas fondés, car le bruit qui venait de succéder aux accents de cette musique extraterrestre était d'une nature telle qu'il défiait toute description, et

qu'il la défie d'ailleurs encore. C'était simplement un ululement atroce que ne pouvait émettre aucune bête connue de l'homme, et assurément aucun homme non plus. Il s'éleva jusqu'à un crescendo terrifiant et retomba pour laisser place à un silence plus redoutable que ce hurlement qui déchirait l'âme. Il débuta par un appel de deux notes, par deux fois répété, un son effroyable : « *Ygnaiih ! Ygnaiih !* » Vint ensuite un gémissement triomphant qui sortit en vibrant de la forêt et se prolongea dans la nuit noire comme s'il avait été la voix hideuse de la tombe : « *Eh-ya-ya-ya-yahaaahaaahaaahaaa-ah-ah-ah-ngh 'aaaa-ngh' aaa-ya-ya-ya…* »

Je demeurai une minute entière absolument figé sur la véranda. Je n'aurais pu émettre un son, même si ma vie en avait dépendu. La voix s'était tue, mais les arbres paraissaient encore faire écho aux syllabes effroyables. J'entendis Laird se lever, je l'entendis descendre en courant l'escalier et m'appeler, mais je ne pouvais lui répondre. Il sortit sur la véranda et vint m'empoigner par le bras.

« Dieu du ciel ! Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Vous avez entendu ?

— J'en ai assez entendu. »

Nous attendîmes qu'il reprenne, mais il ne se répéta pas. La musique, elle non plus, ne se répéta pas. Nous retournâmes au salon et nous y demeurâmes, incapables l'un comme l'autre d'aller dormir.

Et pourtant, il n'y eut pas la moindre manifestation d'aucune sorte durant tout le reste de cette nuit-là.

III

Ce furent les incidents de cette première nuit qui, plus que toute autre chose, nous décidèrent à nous engager dans la voie que nous prîmes le jour suivant. Se rendant compte que nous étions trop mal informés pour comprendre ce qui se passait, Laird mit en place le dictaphone pour la seconde nuit et nous partîmes pour Wausau pour voir le professeur Partier, comptant être de retour le lendemain. Laird avait emporté la copie que nous avions faite des notes laissées par Gardner, en dépit de leur minceur.

Le professeur Partier, d'abord réticent à la perspective de nous recevoir, finit par nous admettre dans son bureau, au cœur de la ville, puis débarrassa deux sièges de leurs livres et de leurs journaux afin que nous puissions nous asseoir. Malgré son apparence de vieillard, sa longue barbe blanche et ses cheveux blancs coiffés en

frange, sortant en désordre de dessous une calotte noire, il avait encore l'agilité d'un jeune homme. Mince, il avait les doigts noueux, les joues creuses, les yeux sombres et profondément enfoncés, et ses traits se fixaient le plus souvent en une expression de profond cynisme, de dédain, presque de mépris ; il ne fit aucun effort pour nous mettre à l'aise, après nous avoir offert des sièges. Il reconnut en Laird le secrétaire du professeur Gardner, dit brusquement qu'il était un homme très occupé, qu'il préparait ce qui serait sans doute son dernier livre, et qu'il nous serait obligé si nous pouvions lui spécifier l'objet de notre visite de manière aussi concise que possible.

« Que savez-vous de Cthulhu ? » lui demanda Laird carrément.

La réaction du professeur fut surprenante. Ce vieillard qui avait adopté jusqu'alors une attitude pleine de supériorité et de dédain, qui s'était montré fort distant, se mit aussitôt sur ses gardes, l'esprit en éveil ; il posa le crayon qu'il tenait avec un soin exagéré, son regard ne quitta pas le visage de Laird, puis il se pencha un peu en avant, par-dessus son bureau.

« Ainsi, vous venez me trouver. »

Il se mit alors à rire, du rire saccadé d'un centenaire.

« Vous venez m'interroger au sujet du Cthulhu. Pourquoi ? »

Laird expliqua d'un ton sec que nous étions résolus à découvrir ce qu'il était advenu du professeur Gardner. Il en dit autant qu'il le jugea nécessaire, tandis que le vieil homme fermait les yeux, reprenait son crayon, tapotait avec sur son bureau et écoutait avec la plus grande attention, tout en venant à l'aide de Laird de temps à autre. Quand ce dernier eut achevé, le professeur Partier ouvrit lentement les yeux et son regard se porta de Laird à moi avec une expression où se lisait quelque chose qui ressemblait à de la pitié, mêlée d'un peu de peine.

« Ainsi, il a mentionné mon nom, c'est cela ? Mais je n'ai eu de contact avec lui qu'une seule fois, par téléphone. Il pinça les lèvres. Il s'est davantage référé à une controverse antérieure qu'aux découvertes qu'il avait pu faire au lac de Rick. J'aimerais à présent vous donner un petit conseil.

— C'est pour cela que nous sommes venus vous voir.

— Quittez cet endroit et oubliez tout ce qui le concerne. »

Laird secoua la tête, l'air résolu.

Partier le jaugea, ses yeux sombres le défiant de s'en tenir à cette décision ; Laird, pourtant, ne faiblit pas. Il s'était lancé dans cette aventure et voulait aller jusqu'au bout.

« Ce ne sont pas des forces avec lesquelles le commun des mortels se mesure d'habitude, dit alors le vieil homme. En toute franchise, nous ne sommes pas armés pour le faire. »

Il se mit alors, sans plus de préambule, à évoquer des questions si éloignées des préoccupations de ce monde qu'elles étaient presque hors de toute conception. À dire vrai, il me fallut quelque temps avant de commencer à deviner ce à quoi il faisait allusion, car l'idée qu'il développait était si vaste et si surprenante qu'il était difficile à une personne comme moi de la saisir, habitué que j'étais à mener une existence prosaïque. Peut-être était-ce dû au fait que Partier avait commencé par suggérer de manière indirecte que ce n'était pas Cthulhu et ses mignons qui hantaient le lac de Rick, mais très certainement une autre créature ; l'existence de la dalle et ce qui y était gravé indiquaient d'ailleurs clairement la nature de l'être qui vivait là de temps en temps. Le professeur Gardner, en dernière analyse, s'était bien engagé dans la bonne voie, encore qu'il ait été persuadé que Partier ne le croyait pas. Qui était l'Être Aveugle, l'Être Sans Visage, sinon Nyarlathotep ? Assurément, pas Shub-Niggurath, la Chèvre Noire aux Mille Chevreaux.

Laird l'interrompit à ce point pour le presser de se montrer plus explicite ; se rendant compte enfin que nous ignorions tout, le professeur se remit, toujours à sa façon oblique, un peu irritante, à nous exposer cette mythologie – mythologie d'une vie préhumaine, non seulement sur cette terre, mais dans les étoiles de l'univers tout entier.

« Nous ne savons rien, répétait-il de temps à autre. Nous ne savons rien du tout. Mais il y a certains signes, certains lieux situés à l'écart du monde. Le lac de Rick est l'un d'eux. »

Il évoquait des créatures dont le nom même inspirait l'effroi – les Très Anciens qui vivaient sur Bételgeuse, à une grande distance dans l'espace et le temps, et qui avaient rejeté à travers l'espace les Grands Anciens, emmenés par Azathoth et Yog-Sothoth, et ceux-ci comptaient parmi eux la semence originelle de l'amphibie Cthulhu, et tous ceux, semblables à des chauves-souris, de la suite d'Hastur l'Indicible, et Lloigor et Zhar et Ithaqua qui marchaient sur les vents et traversaient les espaces interstellaires, et les créatures de la terre, Nyarlathotep et Shub-Niggurath – créatures malfaisantes qui cherchent toujours à prendre leur revanche sur les Très Anciens qui les ont exilés ou les ont emprisonnés – tel Cthulhu, endormi depuis bien longtemps dans le royaume océanique de R'lyeh, tel Hastur, emprisonné sur une étoile noire, proche d'Aldébaran, dans les Hyades. C'est bien longtemps avant que les êtres humains n'aient foulé la terre que se produisit le conflit entre les Très Anciens et les Grands Anciens ; or, de

temps à autre, les Anciens étaient réapparus pour tenter de prendre le pouvoir et ils en avaient parfois été empêchés par l'intervention directe des Très Anciens, mais ils avaient plus souvent fait appel à des êtres humains ou à des êtres qui n'étaient pas des humains pour déclencher un conflit entre les créatures des éléments, étant donné que, comme le soulignaient les notes de Gardner, ces Grands Anciens malfaisants étaient des forces élémentaires. Et chaque fois qu'ils étaient réapparus, il en était demeuré une trace profonde dans la mémoire des hommes – bien que tout ait été fait pour éliminer les preuves et faire taire les survivants.

« Or, que s'est-il passé à Innsmouth, dans le Massachusetts, par exemple ? disait-il, d'une voix tendue. Que s'est-il passé à Dunwich ? Dans les régions écartées du Vermont ? Dans la vieille maison Tuttle, sur la route à péage d'Aylesbury ? Que dire du mystérieux culte porté à Cthulhu et de l'extrême étrangeté du voyage d'exploration dont le but était d'atteindre les Montagnes Hallucinées ? Quelles étaient les créatures qui vivaient sur le plateau de Leng, caché et isolé du reste du monde ? Que penser, en outre, de Kadath, dans l'Immensité froide ? Lovecraft, lui, le savait ! Gardner et bien d'autres avant lui avaient voulu percer ces secrets, relier les événements incroyables qui avaient pu se produire ici ou là, sur la planète – mais il n'est pas du désir des Anciens que les hommes en apprennent trop. Tenez-vous pour averti ! »

Il prit les notes de Gardner, sans nous avoir accordé la moindre chance de dire quelque chose, puis il se mit à les étudier, après avoir chaussé des lunettes cerclées d'or qui le vieillissaient encore plus ; il continuait à parler, s'adressant plus à lui-même qu'à nous, disant que l'on pensait que les Anciens avaient obtenu dans certains domaines scientifiques des résultats supérieurs à ce que l'on avait cru possible jusqu'alors mais que, bien entendu, on ne savait rien de précis. La manière dont il mettait sans cesse l'accent sur ce point indiquait bien que seul un imbécile ou un idiot aurait pu refuser de croire à ce qu'il avançait, que des preuves existent ou non. Dans la phrase suivante, pourtant, il reconnaissait qu'il y avait un certain nombre de preuves – la plaque révoltante, bestiale, portant la représentation d'une monstruosité infernale qui marchait sur les vents au-dessus de la terre, plaque que l'on avait trouvée dans la main de Josiah Alwin, lorsque le corps de ce dernier avait été découvert sur une petite île du Pacifique, après son incroyable disparition d'une maison du Wisconsin ; les dessins exécutés par le professeur Gardner – et, plus que tous le reste sans doute, cette curieuse dalle de pierre gravée, dressée dans la forêt proche du lac de Rick.

« Cthugha, murmura-t-il alors, d'un air étonné. Je n'ai pas lu la note à laquelle il fait allusion. Et il n'y a rien dans Lovecraft. Il secoua la tête. Non, je ne sais pas. »

Il leva les yeux.

« Pourriez-vous tirer quelque chose du métis, en l'effrayant un peu ?

— Nous y avons pensé, admit Laird.

— Bon, eh bien, je vous conseille d'essayer. Il paraît évident qu'il sait quelque chose – ce n'est peut-être rien, sinon une exagération à laquelle s'est complu son esprit plus ou moins primitif ; mais d'un autre côté… qui sait ? »

Le professeur Partier ne put ou ne voulut nous en dire davantage. En outre, Laird répugnait à l'interroger encore, car il existait manifestement un lien terriblement troublant entre ce qu'il nous avait révélé, quelque incroyable que cela eût pu nous paraître, et ce que le professeur Gardner avait écrit.

Cette visite que nous avions faite, en dépit de ce qu'elle avait de peu concluant – ou peut-être à cause de cela –, eut un curieux effet sur nous. Ce qu'avaient de vague le résumé et les commentaires du professeur, venant s'ajouter aux témoignages fragmentaires et décousus qui nous étaient parvenus indépendamment de lui, nous fit reprendre notre sang-froid et renforça la résolution de Laird d'aller jusqu'au fond du mystère qui s'était à présent épaissi, puisqu'il s'inscrivait à l'intérieur du mystère plus grand encore qui entourait le lac de Rick et la forêt environnante.

Nous regagnâmes Pashepaho le lendemain et, par bonheur, nous rencontrâmes le vieux Pierre sur la route de la ville. Laird ralentit, fit marche arrière et se pencha pour rencontrer le regard spéculatif du vieux bonhomme.

« On vous emmène ?

— C'est pas de refus. »

Le vieux Pierre monta et prit place sur le bord du siège jusqu'au moment où Laird sortit tranquillement une gourde et la lui tendit. Ses yeux se mirent à briller. Il s'en empara avec empressement et but longtemps, tandis que Laird faisait allusion à la vie que l'on menait dans les forêts du Nord et encourageait le métis à lui parler des gîtes minéraux qu'il croyait pouvoir découvrir à proximité du lac de Rick. Nous couvrîmes ainsi quelque distance, et pendant tout ce temps, le métis conserva la gourde et ne la rendit que lorsqu'elle fut presque vide. Il n'était pas ivre, au sens strict du mot, mais il était bien éméché et il ne protesta pas quand nous nous engageâmes sur la route du lac, sans nous être arrêtés pour le laisser descendre. Pourtant lorsqu'il vit la cabane et qu'il comprit où il était, il dit d'une voix empâtée que ce n'était pas là son chemin et qu'il lui fallait s'en retourner avant la tombée de la nuit.

Il serait reparti sur-le-champ si Laird ne l'avait persuadé d'entrer en lui proposant

de lui offrir quelque chose.

Il lui versa d'ailleurs autant d'alcool qu'il le put et Pierre avala le tout d'un trait.

Lorsque les effets commencèrent à s'en faire sentir, Laird entreprit de l'interroger sur ce qu'il savait du mystère de la région du lac de Rick ; aussitôt, le métis devint économe de ses paroles, marmonnant qu'il ne dirait rien, qu'il n'avait rien vu, que tout cela était une erreur, tandis que ses yeux passaient de mon compagnon à moi-même. Cependant, Laird insista. Il avait vu la dalle de pierre gravée, n'est-ce pas ? Oui – à regret. Accepterait-il de nous y conduire ? Pierre secoua la tête avec violence. Pas maintenant. Il faisait presque nuit, il ferait nuit avant que nous ne puissions revenir.

Laird, pourtant, se montra inflexible et finalement, le métis, convaincu par l'insistance avec laquelle Laird affirmait que nous aurions regagné la cabane et même Pashepaho, si Pierre le désirait, avant la nuit, consentit à nous guider jusqu'à la dalle. Alors, en dépit de sa démarche mal assurée, il s'engagea rapidement dans les bois, suivant un sentier auquel on aurait à peine osé donner le nom de piste, tant il était peu visible, puis progressa rapidement et sans changer de rythme sur près d'un mile. Brusquement, il fit halte et, après s'être placé derrière un arbre, comme s'il avait craint d'être vu, il nous indiqua d'un doigt tremblant une petite clairière entourée de grands arbres qui étaient à une distance suffisante les uns des autres pour qu'on pût apercevoir un grand pan de ciel.

« Là… C'est ça. »

On ne discernait la dalle qu'en partie, car la mousse l'avait presque recouverte. Laird, cependant, ne lui portait pour le moment que peu d'intérêt ; il était manifeste que le métis était mortellement terrifié par ce lieu et qu'il ne songeait qu'à s'enfuir.

« Que diriez-vous de passer la nuit ici, Pierre ? » demanda Laird.

Le métis lui jeta un regard affolé.

« Moi ? Mon Dieu, non ! »

Soudain, la voix de Laird se fit dure :

« Si vous ne nous dites pas ce que vous avez vu ici, c'est ce que nous allons faire. »

Le métis n'était pas affecté par l'alcool au point de ne pouvoir imaginer ce qui pouvait se passer : Laird et moi pourrions le maîtriser et l'attacher à un arbre à l'orée de cette clairière. Il envisagea visiblement de prendre ses jambes à son cou mais il comprit vite que, dans son état, il ne parviendrait pas à courir plus vite que nous.

« Ne m'obligez pas à parler. Je suis pas censé savoir. Je ne l'ai jamais dit à

personne – pas même au professeur.

— Oui, mais nous, nous voulons savoir », répliqua Laird du même ton menaçant.

Le métis se mit à trembler ; il se retourna et fixa la dalle comme s'il s'était attendu à y voir à tout moment un être hostile se dresser et s'avancer sur lui avec l'intention de le tuer.

« Je peux pas, je peux pas », murmura-t-il.

Contraignant alors ses yeux injectés de sang à rencontrer une fois de plus ceux de Laird, il reprit à voix basse :

« Je sais pas ce que c'était. Mon Dieu ! C'était horrible. C'était une Chose… ça n'avait pas de visage et ça hurlait là au point que j'ai cru que mes tympans allaient éclater, et puis ces choses qu'étaient avec… mon Dieu ! »

Il frissonna et s'écarta de l'arbre pour reculer vers nous.

« Vrai de vrai ! Je l'ai vue là, un soir. Elle venait juste d'arriver, tombée du ciel qu'on aurait dit, et elle était là qui chantait et qui se lamentait et ces choses qui jouaient cette musique du diable. Je pense que j'ai dû être cinglé un moment, avant de pouvoir me sauver. »

Sa voix se brisa ; il était en train de revivre très nettement, de mémoire, la scène à laquelle il avait assisté ; il fit demi-tour et s'écria d'une voix rauque :

« Partons d'ici ! »

Puis, il partit en courant du côté où nous étions arrivés en se glissant entre les arbres.

Laird et moi nous élançâmes à sa poursuite et le rattrapâmes aisément ; Laird lui assura que nous allions le sortir de ces bois avec la voiture et qu'il serait bien au-delà de la lisière de la forêt avant que la nuit ne soit là. Laird, tout comme moi, était convaincu qu'il n'y avait rien d'imaginaire dans le récit du métis et qu'il avait vraiment dit tout ce qu'il savait. Il conserva d'ailleurs le silence tout le long du chemin qui nous ramenait de la grand-route où nous étions allés déposer le vieux Pierre après lui avoir remis cinq dollars afin qu'il puisse oublier ce qu'il avait vu sous l'effet de l'alcool, s'il préférait s'expliquer les choses de cette façon.

« Qu'en pensez-vous ? » me demanda Laird, lorsque nous eûmes regagné la cabane.

Je secouai la tête.

« Les plaintes de l'autre nuit. Les bruits que le professeur Gardner a entendu… et

maintenant ceci. Tout se tient… diablement, horriblement. »

Il se tourna et me pria, avec dans la voix l'insistance d'un homme qui poursuit une idée fixe :

« Jack, aurez-vous le cran de venir voir cette dalle, ce soir ?

— Bien sûr.

— Alors, nous irons.

Ce n'est qu'une fois dans la cabane que nous nous souvînmes du dictaphone et que Laird se prépara à passer l'enregistrement. Au moins, il n'y avait rien là, se disait-il, qui dépendît des facultés d'imagination d'un homme ; il n'y avait là, purement et simplement, que le produit d'une machine, or n'importe qui, doué d'intelligence, sait bien qu'il vaut mieux se fier aux machines qu'aux hommes étant donné qu'elles n'ont ni émotivité, ni imagination, qu'elles ne connaissent ni la crainte, ni l'espoir. Je crois que nous comptions entendre tout au plus une répétition des sons que nous avions déjà perçus, deux soirs auparavant. Nos rêves, même les plus insensés, ne nous avaient pas préparés à ce qui nous attendait en réalité car l'enregistrement nous transporta du prosaïque à l'incroyable, de l'incroyable à l'horrible puis, enfin, à une révélation cataclysmique qui nous laissa à des années-lumière des croyances convenant à des existences normales.

Cela débutait par les appels de quelques grèbes et de quelques hiboux, suivis d'une période de silence, puis venait une fois encore ce souffle qui nous était déjà familier et qui rappelait celui du vent dans les arbres ; et enfin, tout cela était suivi par l'étrange mélodie cacophonique jouée par les flûtes. On trouvait ensuite enregistrée toute une suite de sons que je retranscris ici aussi exactement que nous les entendîmes ce soir-là, au cours d'une heure inoubliable :

« *Ygnaiih ! Ygnaiih ! III-ya-ya-ya-yahaahaaahaaa-ha-ha-ha ngh'aaangh' aaa-ya-ya-yaaa !* » (Cela lancé d'une voix qui n'était ni humaine ni animale mais qui tenait pourtant des deux.)

Le tempo de la musique croissait alors, elle devenait plus violente et plus démoniaque.

« Puissant Messager – Nyarlathotep… du monde des Sept Soleils à ce lieu sur la terre, du Bois de N'gai, d'où peut venir Celui qui ne peut être nommé… Il y aura en quantité des descendants de la Chèvre Noire des Bois, la Chèvre aux Mille Chevreaux, » (Une voix étrangement humaine.)

Venait alors une suite de sons curieux, comme la réponse d'un public : une

succession de vibrations et de bourdonnements comparables à ceux qui courent le long des fils télégraphiques.

« *Iä ! Iä ! Shub-Niggurath ! Ygnaiih ! Ygnaiih ! III-yaa-yaa-haa-haaa-haaa !* » (La voix originale, ni humaine, ni animale, mais tenant pourtant des deux.)

« Ithaqua Te servira ô Père des millions d'êtres favorisés par le sort, et Zhar sera convoqué depuis Arcturus, sur l'ordre d'Umr At-Tawil, Gardien de la Porte… Vous vous unirez pour louer Azathoth, le Grand Cthulhu, Tsathoggua… (La voix humaine à nouveau.)

« Allez, sous cette forme ou sous n'importe quelle autre que vous choisirez et qui vous donnera une apparence humaine et détruisez tout ce qui peut les mener jusqu'à nous… » (La voix mi-animale, mi-humaine, à nouveau.)

Venait alors un interlude joué par les flûtes sur un rythme frénétique, accompagnées une fois de plus par un bruit qui semble provenir du claquement de grandes ailes.

« *Ygnaiih ! Y'bthnk… h' ehye-n' grkdl' lh… Iä ! Iä ! Iä !* » (Comme un chœur.)

Les sons s'étaient échelonnés de telle manière que l'on aurait dit que ceux qui les avaient produits s'étaient déplacés à l'intérieur, puis autour de la cabane, tandis que l'intensité du dernier chœur allait en diminuant, comme si ces créatures s'étaient éloignées tout en chantant. Il y eut d'ailleurs un silence tellement long que Laird était déjà prêt à arrêter l'appareil lorsqu'une voix parla à nouveau. Mais la voix qui sortait à présent du dictaphone était une voix qui, par elle-même, allait être le point culminant de toute l'abomination accumulée pendant ce qui avait précédé. Car, quelles qu'aient été les implications des hurlements et des chants à demi animaux, le discours horriblement évocateur, dans un anglais parfait, qui sortait à présent du dictaphone allait nous paraître indiciblement atroce.

« Dorgan Laird Dorgan ! M'entendez-vous ? »

Un murmure enroué, pressant, appelait mon compagnon, qui était assis, tout pâle maintenant, fixant l'appareil vers lequel sa main se tendait encore. Nos regards se croisèrent. Ce n'était pas l'appel, ce n'était pas tout ce qui s'était déjà passé auparavant, c'était cette voix – *car il s'agissait de la voix du professeur Upton Gardner !* Nous n'eûmes pourtant pas le temps de spéculer là-dessus, car le dictaphone poursuivait mécaniquement :

« Écoutez-moi ! Quittez ce lieu. Oubliez. Mais avant de partir, faites appel à Cthugha. Depuis des siècles, en effet, ce lieu est le point où les êtres malfaisants du cosmos ont atterri sur notre monde. Je le sais. Je suis des leurs. Ils m'ont emporté,

comme ils avaient emporté Piregard et bien d'autres – tous ceux qui avaient pénétré imprudemment dans leur bois et qu'ils n'ont pas détruit sur-le-champ. Ceci est Son bois – le Bois de N'gai, le lieu terrestre où réside l'Être Aveugle, l'Être Sans Visage, le Hurleur de la Nuit, l'Habitant de l'Ombre, Nyarlathotep, qui ne redoute que Cthugha. Je suis allé avec lui dans les espaces stellaires. Je suis allé sur le Plateau de Leng, que tout le monde craint et fuit – à Kadath, dans l'Immensité Froide, au-delà des Portes de la Clé d'Argent, et même jusqu'à Kythamil, près d'Arcturus et de Mnar, à N'kai et au Lac de Hali, à K'nyan et dans la fameuse Carcosa, à Yaddith et à Y'hanthlei, près d'Innsmouth, à Yoth et à Yuggoth, de loin j'ai aperçu Zothique, depuis l'œil d'Algod. Lorsque Fomalhaut sera au-dessus des arbres, faites appel à Cthugha en vous servant de ces paroles, répétées par trois fois : *Ph'nglui mglw'nafh Cthugha Fomalhaut n'gha-ghaa naf'l thagn. Iä ! Cthugha !* Quand Il sera venu, partez rapidement, de crainte d'être détruit, vous aussi. Car il convient que ce lieu maudit soit anéanti, afin que Nyarlathotep ne traverse plus les espaces interstellaires pour s'y rendre. M'entendez-vous, Dorgan ? M'entendez-vous ? Dorgan ! Laird Dorgan ! »

Il y eut soudain une vive protestation, suivie d'un bruit de lutte et de déchirure, comme si on avait employé la force pour entraîner Gardner, puis un silence, absolu, total !

Laird laissa l'enregistrement tourner quelques instants encore, mais il n'y avait plus rien. Finalement, il le repassa, en disant d'une voix tendue :

« Je crois que nous ferions bien de noter cela, du mieux que nous le pourrons. Vous prendrez une intervention sur deux et nous noterons tous les deux la formule qu'a dictée Gardner.

— Et si… ?

— Je reconnaîtrais sa voix n'importe où, coupa-t-il sèchement.

— Il est vivant, alors ? »

Il me regarda, les yeux plissés.

« Ça, nous ne le savons pas.

— Mais sa voix ! »

Il secoua la tête, car les sons sortaient à nouveau de l'appareil et il nous fallait nous concentrer tous les deux sur les notes que nous prenions, ce qui se révéla d'ailleurs plus facile que nous ne l'avions cru, car les diverses interventions étaient assez espacées pour que nous puissions écrire sans trop de précipitation. Le langage utilisé

dans les psalmodies et les paroles destinées à Cthugha qu'avait prononcées la voix de Gardner présentaient une difficulté, mais en repassant l'enregistrement plusieurs fois, nous parvînmes à relever l'équivalent approximatif des sons que nous avions perçus. Quand nous eûmes enfin terminé, Laird referma le dictaphone et me jeta un regard troublé, interrogateur, que le souci et l'incertitude avaient rendu grave. Je restai muet ; ce que nous avions entendu, venant s'ajouter à tout ce qui s'était déjà passé, ne nous laissait plus d'alternative. On pouvait douter des légendes, des croyances et d'autres choses du même genre – mais l'enregistrement infaillible du dictaphone était concluant, même s'il ne faisait que confirmer ce dont nous avions plus ou moins entendu parler – car il est certain qu'il n'y avait toujours rien de défini. Tout se passait comme si l'ensemble avait été si totalement extérieur à la compréhension, comme si l'intégralité avait trop indiciblement déchiré l'âme pour qu'un esprit humain ait pu y résister.

« Fomalhaut se lève presque au coucher du soleil – un peu avant, je suppose », murmura Laird, d'un ton méditatif. Il était clair que tout comme moi, il avait accepté sans discussion ce que nous avions entendu, en dehors du mystère qui en baignait encore la signification. « Elle devrait se trouver au-dessus des arbres – à vingt ou trente degrés, sans doute, au-dessus de l'horizon, car elle ne passe pas assez près du zénith sous notre latitude pour être visible au-dessus de ces pins – une heure environ après la tombée de la nuit. Disons, neuf heures trente, à peu près.

— Vous n'avez pas l'intention d'essayer ça ce soir ? Après tout – qu'est-ce que ça signifie ? Qui est ou qu'est-ce que ce Cthugha ?

— Je n'en sais pas plus que vous. Et je ne vais pas essayer ce soir. Vous avez oublié la dalle. Vous êtes toujours d'accord pour aller là-bas – après ceci ? »

J'acquiesçai de la tête. Je n'avais pas assez confiance en moi pour oser ouvrir la bouche, et pourtant je ne brûlais guère d'impatience à la pensée d'aller affronter l'obscurité qui régnait, telle une entité vivante, dans la forêt qui faisait un écrin au lac de Rick.

Laird jeta un coup d'œil à sa montre, puis se tourna vers moi. Ses yeux brûlaient à présent d'une sorte de résolution fiévreuse, comme s'il était contraint à entreprendre cette ultime démarche pour se mesurer avec l'être inconnu qui, grâce à ses manifestations, s'était approprié ces bois. S'il s'était attendu à me voir hésiter, il fut déçu ; quelle qu'ait été la peur qui m'étreignait, j'étais décidé à ne pas la laisser voir. Je me levai et sortis de la cabane à ses côtés.

IV

Il est des aspects de vie occulte, qu'elle soit extérieure ou qu'elle relève des profondeurs de l'esprit, qu'il vaut mieux tenir secrets et sur lesquels il est préférable de ne pas attirer l'attention du commun des mortels. Il existe, en effet, de terribles convoitises, tapies aux recoins obscurs de la terre, d'horribles revenants qui appartiennent à une couche du subconscient, fort heureusement hors d'atteinte de la plupart des hommes – à dire vrai, il y a des aspects de la Création si grotesques, si générateurs de peur, que le seul fait de les voir rendrait subitement fou celui qui les contemplerait. Par bonheur, il est impossible de faire plus qu'évoquer ce que nous découvrîmes sur la dalle de la forêt du lac de Rick, au cours de cette nuit d'octobre, car la chose était si incroyable, elle transcendait à tel point toutes les lois scientifiques connues, que les mots qui auraient convenu pour la décrire n'existent pas dans notre langage.

Quand nous arrivâmes à la ceinture d'arbres qui entourait la dalle, alors que les derniers reflets du soleil couchant s'attardaient encore au ciel d'occident, nous examinâmes, à la lumière de la torche électrique qu'avait apportée Laird, la surface de la pierre et la gravure qu'elle comportait : c'était celle d'une énorme, d'une amorphe créature dessinée par un artiste qui avait visiblement manqué de l'imagination suffisante pour lui donner un visage, puisqu'elle n'en avait pas mais portait simplement une curieuse tête conique qui, même dans la pierre, semblait avoir une déroutante fluidité ; en outre, cette créature était représentée avec à la fois des appendices en forme de tentacules et des mains – ou des appendices semblables à des mains, et pas seulement deux, mais plusieurs ; si bien qu'elle semblait, par sa structure même, avoir tout à la fois quelque chose d'humain et quelque chose qui ne l'était pas. Auprès d'elle, on avait gravé deux silhouettes accroupies, dont la forme rappelait le poulpe ; d'une partie – de la tête sans doute, bien qu'aucune ligne n'eût été très précise – sortaient des sortes d'instruments ou quelque chose d'approchant, car ces étranges et répugnants servants semblaient en jouer.

Notre examen fut, par nécessité, hâtif car nous ne voulions pas encourir le risque d'être vus là par qui que ce fût et il est d'ailleurs possible, étant donné les circonstances, que nous nous soyons laissé emporter par notre imagination. Pourtant, je ne le pense pas. Il est difficile de le soutenir sérieusement, assis ici à mon bureau, loin dans l'espace et le temps de ce qui s'est passé là-bas ; cependant, je le maintiens. En dépit de la conscience plus aiguë et de la crainte irrationnelle de l'inconnu qui nous submergeaient l'un et l'autre, nous conservâmes résolument l'esprit libre au sujet de chacun des aspects du problème que nous avions choisi de résoudre. Si je me suis

un tant soit peu écarté de la vérité au cours de ce récit, c'est certainement plus pour servir la science que l'imagination. Examinés à l'aide des simples lumières de la raison, les traits gravés sur la dalle de pierre étaient obscènes, bestiaux, terrifiants au-delà de toute mesure, et cela d'autant plus que nous les regardions en songeant aux allusions de Partier, à ce qu'avaient faiblement esquissé les notes de Gardner et les documents de l'université Miskatonic. Même si nous en avions eu le temps, il est douteux que nous eussions pu les contempler plus longuement.

Nous reculâmes jusqu'à un point assez proche du chemin qu'il nous faudrait prendre pour retourner à la cabane et pas trop éloigné de la clairière où se dressait la dalle, afin de pouvoir la surveiller nettement, tout en restant cachés en un endroit propice à une retraite sans anicroche. Nous prîmes donc position et attendîmes dans le silence frais de ce soir d'octobre, tandis qu'une obscurité stygienne nous enveloppait et que, seules, une ou deux étoiles, miraculeusement visibles entre les cimes des grands arbres, scintillaient dans le ciel.

Selon la montre de Laird, nous attendîmes exactement une heure et dix minutes avant que le bruit qui ressemblait à celui du vent ne s'élevât ; mais aussitôt, il se produisit quelque chose qui présentait tous les signes du surnaturel ; ce bruit de vent qui souffle avait en effet à peine débuté que la dalle dont nous nous étions éloignés si rapidement se mit à briller – d'une manière si indistincte, au début, qu'on aurait pu croire à une illusion, puis avec une phosphorescence dont l'intensité ne cessa de croître. Elle atteignit enfin une incandescence telle qu'on aurait cru voir une colonne de lumière se dresser jusqu'aux deux. Et voici bien la seconde particularité étrange : la lumière suivait les contours de la dalle et montait ; elle n'était pas diffuse ou dispersée à travers la clairière ou sous le couvert, elle illuminait le ciel avec l'insistance d'un pinceau de projecteur. Au même instant, l'air lui-même parut chargé de malfaisance ; nous étions plongés dans une telle aura d'épouvante que nous ne pûmes éviter de nous en sentir pénétrés. Il était clair que, par un moyen inconnu de nous, le souffle, qui rappelait celui du vent et qui emplissait maintenant l'atmosphère, était associé au large rayon de lumière qui montait vers le ciel, *et même que ce dernier en était la cause*. En outre, l'intensité et la couleur de la lumière ne cessaient de varier, passant d'un blanc aveuglant à un vert doux, du vert à une sorte de teinte lavande. Elle avait par moments un éclat si intense qu'il nous fallait détourner la tête, mais la plupart du temps, nous pouvions la regarder sans avoir mal aux yeux.

Puis, tout aussi brutalement qu'il avait commencé, le souffle cessa, la lumière se fit diffuse et s'atténua ; alors, presque aussitôt, le curieux son qui évoquait des flûtes vint frapper nos oreilles. Il ne provenait pas des environs, mais d'en haut. Comme un seul homme, nous nous tournâmes pour scruter le ciel aussi loin que la lumière, à présent

faiblissante, nous le permettait.

Ce qui se passa alors devant nos yeux, je ne saurais l'expliquer. S'agissait-il d'une chose qui tombait avec fracas, qui se laissait flotter jusqu'en bas, plutôt ? – car ces masses étaient sans formes – ou n'était-ce que le produit d'imaginations qui allaient se révéler singulièrement proches l'une de l'autre lorsque Laird et moi échangeâmes nos impressions après coup ? L'illusion que de grandes choses noires sillonnaient en descendant ce tunnel de lumière était si grande que nos yeux se portèrent à nouveau sur la dalle.

Ce que nous y vîmes nous fit hurler intérieurement et nous fit fuir ce lieu infernal.

Car là où, un instant auparavant, il n'y avait encore rien, se trouvait maintenant une gigantesque masse protoplasmique, un être colossal dressé vers les étoiles, et dont la véritable enveloppe physique allait et venait en un flux constant ; en outre, deux êtres moins imposants l'encadraient : amorphes, eux aussi, ils tenaient des chalumeaux ou des flûtes à l'aide d'appendices et jouaient une musique démoniaque qui retentissait et était reprise d'écho en écho à travers toute la forêt qui nous entourait. Mais la chose qui se dressait sur la dalle, l'Habitant de l'Ombre, était l'horreur absolue ; de sa masse de chair amorphe, jaillissaient à volonté sous nos yeux des tentacules, des griffes, des mains, qui se rétractaient ensuite ; la masse elle-même diminuait et s'enflait sans effort, et, à l'endroit où se situait la tête et où l'on aurait dû voir se dessiner des traits, il n'y avait qu'une absence totale de visage, d'autant plus horrible qu'au moment même où nous la regardions un long ululement sortit de cet amas aveugle, lancé de la voix mi-animale et mi-humaine qui nous était si familière depuis que nous avions écouté l'enregistrement réalisé au cours de la nuit !

Nous prîmes la fuite, dis-je, si ébranlés que ce ne fut que par un suprême effort de volonté que nous pûmes nous engager dans la bonne direction. Et derrière nous, la voix s'élevait, la voix blasphématoire de Nyarlathotep, l'Être Aveugle, l'Être Sans Visage, le Puissant Messager, alors même que résonnaient encore dans les recoins de nos mémoires les paroles terrifiées du vieux Pierre, le métis – *c'était une Chose… ça n'avait pas de visage, et ça hurlait là, au point que j'ai cru que mes tympans allaient éclater, et puis ces choses qu'étaient avec… mon Dieu !…* Ces paroles, nous les entendions à nouveau, tandis que la voix de cette Créature de l'espace poussait des cris et lançait des mots incompréhensibles sur la musique diabolique des hideux joueurs de flûte qui composaient sa suite, qu'elle s'élevait pour ululer d'un bout à l'autre de la forêt et marquer à jamais nos mémoires !

« *Ygnaiih ! Ygnaiih ! III-yayayayayaaa-Haaahaaahaaahaaa-ngh' aaangh ' aaa-ya-ya-yaaa !* »

Soudain, le calme revint.

Et pourtant, aussi incroyable que cela pût paraître, la plus insondable des abominations nous attendait encore.

Nous n'étions, en effet, qu'à mi-chemin de la cabane lorsque nous nous aperçûmes en même temps que nous étions suivis ; derrière nous s'élevait un bruit hideux, un bruit atrocement suggestif de *pataugeage*, comme si l'entité amorphe avait quitté la dalle qu'en des temps lointains des adorateurs avaient dû ériger pour Elle, et qu'elle s'était lancée à notre poursuite. En proie à une épouvante sans bornes, nous courûmes comme nous ne l'avions jamais fait ni l'un ni l'autre, et ce n'est qu'à proximité de la cabane que nous nous rendîmes compte que le bruit de pataugeage, le tremblement et le frémissement qui avaient agité la terre – comme si un être gigantesque l'avait foulée – avaient cessé, et qu'à leur place ne nous parvenait plus que le bruit calme de pas tranquilles.

Mais ces pas n'étaient pas les nôtres ! Et dans l'aura d'irréalité, la redoutable intrusion d'un autre monde dans lequel nous nous déplacions et respirions, la puissance évocatrice de ces pas était telle qu'elle faillit nous rendre fous !

Nous atteignîmes la cabane, allumâmes une lampe et nous laissâmes tomber sur des sièges pour attendre ce qui s'approchait d'un pas aussi régulier, avec aussi peu de hâte, ce qui montait les marches de la véranda, posait la main sur la poignée de la porte, l'ouvrait toute grande…

Le professeur Gardner se tenait là, devant nous !

Laird se leva d'un bond et s'écria :

« Professeur Gardner ! »

Le professeur sourit discrètement et s'abrita les yeux d'une main.

« Si cela ne vous fait rien, je préférerais que la lumière soit un peu baissée. J'ai passé tellement de temps dans le noir… »

Laird se retourna pour accéder sans discuter à sa prière. Le professeur s'avança alors dans la pièce ; il marchait avec l'aisance et le calme d'un homme aussi sûr de lui que s'il n'avait pas disparu de la surface de la terre depuis plus de trois mois, que s'il ne nous avait pas lancé un appel frénétique la nuit précédente, que s'il…

Je jetai un coup d'œil à Laird ; sa main tenait toujours la lampe, mais ses doigts ne cherchaient plus à en baisser la mèche, ils reposaient simplement dessus, tandis qu'il fixait le sol sans le voir. Je cherchai du regard le professeur Gardner ; il s'était assis, la tête tournée pour éviter la lumière, les yeux clos, et un léger sourire errait sur ses

lèvres ; en cet instant, il était exactement comme je me souvenais de l'avoir vu au club de l'université de Madison et il me semblait que tout ce qui s'était passé là, dans cette cabane, n'avait été qu'un mauvais rêve.

Mais ce n'était pas un rêve !

« Vous n'étiez pas là, hier soir ? s'enquit le professeur.

— Non. Mais, bien entendu, nous avions installé le dictaphone.

— Ah ! vous avez entendu quelque chose, alors ?

— Aimeriez-vous entendre l'enregistrement, monsieur ?

— Oui, j'aimerais bien. »

Laird traversa la pièce et replaça l'enregistrement dans l'appareil pour le passer une fois de plus ; nous demeurâmes assis en silence pour l'écouter ; nul ne dit mot jusqu'à la fin. Le professeur tourna alors lentement la tête.

« Qu'en dites-vous ?

— Je ne sais qu'en dire, monsieur, lui répondit Laird. Ces interventions sont trop décousues – en dehors de la vôtre. Mais il semble qu'il y ait quelque cohérence dans tout cela. »

Soudain, sans avertissement, l'atmosphère de la pièce se chargea de menace ; ce ne fut qu'une impression fugitive, mais Laird y fut tout aussi sensible que moi, car il sursauta. Comme il enlevait l'enregistrement de l'appareil, le professeur reprit la parole.

« Il ne vous est pas venu à l'idée que vous aviez pu être victime d'une mystification ? Et si je vous disais que j'ai découvert qu'il était possible de produire tous les sons que vous avez enregistrés là-dessus ? »

Laird le fixa une longue minute avant de répondre à voix basse que, bien entendu, le professeur Gardner avait étudié bien plus longtemps que nous les phénomènes particuliers aux bois du lac de Rick et que s'il le disait…

Un rire désagréable échappa au professeur.

« Des phénomènes entièrement naturels, mon garçon ! Il y a un gîte minéral sous cette dalle grotesque, au milieu des bois ; il donne naissance à une lumière et à des miasmes qui provoquent des hallucinations. C'est aussi simple que cela. Quant aux diverses disparitions – simple folie, défaillance humaine, rien de plus, mais avec un air de coïncidence. Je suis venu ici en nourrissant l'espoir de vérifier quelques-unes

des divagations auxquelles le vieux Partier s'était laissé aller il y a longtemps… mais… il sourit avec dédain, secoua la tête et tendit la main. Passez-moi cet enregistrement, Laird. »

Sans hésiter, Laird tendit l'enregistrement au professeur Gardner. Le vieil homme le prit et voulut l'examiner de près, mais il se heurta le coude et, poussant un cri de douleur, le laissa tomber. Il se brisa en une douzaine de morceaux sur le plancher de la cabane.

« Oh ! s'écria le professeur. Je suis navré. Ses yeux cherchèrent Laird. Mais… étant donné que je peux vous en refaire un quand vous voudrez en utilisant ce que j'ai appris des traditions qui se sont transmises au sujet de ce lieu, d'après ce qu'a pu en dire Partier… »

Il eut un mouvement d'épaules.

« Ça n'a aucune importance, dit Laird doucement.

— Prétendriez-vous que tout ce qu'il y avait dans cet enregistrement n'était que le produit de votre imagination, professeur ? dis-je à mon tour. Y compris ce chant destiné à appeler Cthugha ? »

Le regard du vieil homme se posa sur moi. Il avait un sourire sardonique.

« Cthugha ? Pensez-vous qu'il soit ou que ce soit autre chose que le produit de l'imagination de quelqu'un ? Et l'inférence… mon cher enfant, réfléchissez un peu. Vous avez clairement sous les yeux l'inférence que Cthugha vit sur Fomalhaut, à vingt-sept années-lumière d'ici, et que, si ce chant répété trois fois lorsque Fomalhaut est levée, Cthugha doit apparaître sous une forme ou sous une autre afin de rendre ce lieu désormais inhabitable pour l'homme ou pour toute autre entité venue de l'extérieur. Comment supposez-vous que ceci puisse être accompli ?

— Eh bien, mais par quelque chose qui ressemblerait à de la transmission de pensée, répliqua Laird, d'un ton obstiné. Il n'est pas déraisonnable de croire que, si nous dirigions nos pensées vers Fomalhaut, quelque chose, là-haut, pourrait les recevoir – à supposer qu'il s'y trouve de la vie. La pensée est instantanée. Et il se peut qu'à leur tour ils soient arrivés à un point de développement si grand que la dématérialisation et la rematérialisation soient chez eux aussi rapides que ma pensée.

— Mon garçon… êtes-vous sérieux ? »

La voix du vieil homme trahissait son mépris.

« C'est vous qui m'avez posé une question.

— Eh bien, alors, en tant que réponse hypothétique à un problème théorique, je l'ignorerai.

— À franchement parler, repris-je, sans tenir compte d'un curieux signe de dénégation qui me fit Laird de la tête, je ne crois pas que ce que nous avons vu ce soir dans la forêt soit une simple hallucination… provoquée par des miasmes provenant de la terre ou par autre chose. »

L'effet qu'eut cette déclaration fut extraordinaire. On voyait bien que le professeur faisait beaucoup d'efforts pour se dominer ; ses réactions étaient exactement celles d'un savant dont la parole aurait été mise en doute dans l'une de ses classes par un crétin. Au bout de quelques instants, il se reprit et se contenta de dire :

« Alors, vous êtes allés là-bas. Je suppose qu'il est trop tard pour vous faire changer d'opinion…

— J'ai toujours été accessible à la persuasion, monsieur, et je penche pour la méthode scientifique », dit Laird.

Le professeur Gardner se couvrit les yeux de la main et nous déclara :

« Je suis fatigué. J'ai remarqué hier soir, quand je suis venu ici, que vous vous étiez installé dans ce qui avait été ma chambre, Laird – aussi prendrai-je la chambre voisine de la vôtre, en face de celle de Jack. »

Il monta l'escalier comme s'il ne s'était rien passé entre la dernière fois où il avait occupé la cabane et cette fois-ci.

V

Le reste de l'histoire – et ce qui devait être le point culminant de cette nuit apocalyptique – seront vite dits.

Je ne devais pas avoir dormi plus d'une heure – il était alors une heure du matin –, quand je fus réveillé par Laird. Il se tenait près de mon lit, tout habillé, et m'ordonnait d'une voix tendue de me lever, de me vêtir, de prendre ce que j'avais pu apporter et d'être prêt à tout. Il ne voulut pas m'autoriser à allumer une lumière pour ce faire, mais comme il avait apporté une petite lampe de poche, il s'en servit un peu. À toutes mes questions, il répondit qu'il fallait attendre.

Quand j'eus terminé, il sortit de la chambre et me murmura :

« Venez. »

Il se dirigea tout droit vers la chambre où le professeur Gardner s'était retiré. À la lumière de sa lampe, il était évident que le lit n'avait pas été touché ; de plus, grâce à la mince couche de poussière qui recouvrait le plancher, il était clair que le professeur Gardner avait pénétré dans la pièce, était allé jusqu'à une chaise posée près de la fenêtre et qu'il était ressorti.

« Il n'a jamais touché ce lit, vous voyez, me glissa Laird.

— Mais pourquoi ? »

Laird me serra le bras très fort.

« Vous souvenez-vous de ce à quoi Partier avait fait allusion – ce que nous avons vu dans les bois – l'amorphose protoplasmique de la chose ? Et ce qu'il y avait dans l'enregistrement ?

— Mais Gardner nous a dit… » protestai-je.

Il me tourna le dos sans ajouter un mot. Je le suivis en bas ; il s'arrêta près de la table où nous avions travaillé et l'éclaira d'un coup de lampe. La surprise me fit pousser un cri que Laird étouffa aussitôt. La table, en effet, était complètement vide, en dehors de l'exemplaire de *Je suis d'ailleurs et autres histoires* et de trois numéros des *Weird Tales*, un périodique où étaient rassemblées des nouvelles qui complétaient celles du livre écrit par ce génie excentrique de Providence qu'était Lovecraft. Toutes les notes de Gardner, toutes nos annotations, les photocopies de l'université de Miskatonic – tout avait disparu !

« C'est lui qui les a prises, dit Laird. Personne d'autre n'aurait pu le faire.

— Où est-il allé ?

— Il est retourné d'où il est venu. »

Il me fit face ; ses yeux brillants réfléchissaient la lumière de la lampe électrique. « Comprenez-vous ce que cela signifie, Jack ? »

Je hochai la tête.

« *Elles* savent que nous sommes allés là-bas, *elles* savent que nous les avons vues et que nous en savons trop…

— Mais comment ?

— C'est vous qui le leur avez appris.

— Moi ? Grand Dieu, mon vieux, vous êtes fou ? Comment aurais-je pu le leur apprendre ?

— Ici, dans cette cabane, ce soir… c'est vous-même qui le leur avez involontairement révélé et je crains de penser à ce qui risque de nous arriver maintenant. Il faut que nous nous sauvions. »

Un instant, tous les événements des derniers jours parurent se fondre en un mélange inintelligible. Je ne pouvais me tromper sur le ton pressant dont venait d'user Laird et, pourtant, ce qu'il suggérait était si incroyable que le fait de l'envisager ne serait-ce qu'un court moment jetait la plus grande confusion dans mes pensées.

Laird parlait à présent, sur un rythme rapide.

« Vous ne trouvez pas ça bizarre, vous, la façon dont il est revenu ? Comment il est sorti des bois *après* que nous y avons vu cette chose infernale ? Et les questions qu'il a posées – l'orientation de ses questions ? Et comment il est parvenu à casser l'enregistrement – notre unique preuve scientifique ? Et maintenant la disparition de toutes ces notes, de tout ce qui pouvait aller dans le sens d'une justification de ce qu'il appelait "les sottises de Partier" ?

— Mais s'il faut croire ce qu'il nous a dit… »

Il m'interrompit avant que j'aie pu achever.

« L'un d'eux avait raison. Ou bien c'était la voix de l'enregistrement, celle qui m'appelait – ou bien c'était l'homme qui était ici ce soir.

— L'homme… »

Mais ce que j'étais sur le point de dire fut interrompu par Laird qui m'imposa silence en criant d'une voix rude :

« *Écoutez !* »

De l'extérieur, des profondeurs de l'obscurité que hantait l'horreur, du refuge sur terre de l'Habitant de l'Ombre, nous parvenaient à nouveau, pour la seconde fois cette nuit-là, les accents, à la beauté étrange en dépit de leur cacophonie, de la musique qui paraissait jouée à la flûte, et qui montait et descendait, accompagnée par une sorte de ululement et par un bruit qui évoquait le claquement de grandes ailes.

« Oui, j'ai entendu, murmurai-je.

— *Écoutez bien !* »

Alors même qu'il parlait encore, je compris. Il y avait quelque chose de plus – les sons qui nous parvenaient de la forêt ne faisaient pas que monter et descendre, *ils étaient en train de se rapprocher !*

« Vous me croyez à présent ? *Elles viennent nous chercher !* »

Il se tourna vers moi.

« L'invocation !

— Quelle invocation ? dis-je, cherchant stupidement ce qu'il voulait dire.

— L'invocation à Cthugha – vous en souvenez-vous ?

— Je l'ai notée. Je l'ai là. » ;

Un instant, je craignis que cela aussit ait pu nous être repris, mais il n'en était rien ; le papier se trouvait dans ma poche, là où je l'avais laissé. Les mains tremblantes, Laird s'en empara.

« *Ph'nglui mglw'nqfh Cthugha Fomalhaut n'gha-ghaa naf'l thagn ! Ïa ! Cthugha !* » dit-il, en se précipitant sur la véranda avec moi sur les talons.

Des bois nous parvint la voix bestiale de l'Habitant de l'Ombre :

« *Il-ya-ya-ya-haa-haa-haaa ! Ygnaiih ! Ygnaiih !*

— *Ph'nglui mglw'nafh Cthugha Fomalhaut n'gha-ghaa naf'l thagn ! Ïa Cthugha !* » s'écria Laird pour la seconde fois.

La mêlée horrible des sons nous parvenait toujours des bois, sans rien perdre de sa puissance, puisqu'elle s'élevait maintenant à des hauteurs suprêmes d'une furie toute chargée de terreur, tandis que la voix animale de la Chose sortie de la dalle se surimposait à la musique farouche et folle de chalumeaux et au bruit de battement qui évoquait celui des ailes.

C'est alors qu'une fois encore Laird répéta les paroles primitives de l'invocation.

À l'instant où le dernier son guttural sortait de ses lèvres, nous vîmes s'engager une séquence d'événements telle que nul œil humain n'aurait jamais dû en être le témoin. Soudain, en effet, l'obscurité disparut et fit place à une lueur ambrée, lourde de menace ; simultanément, la mélodie qui paraissait être jouée par des flûtes s'interrompit, et à sa place s'élevèrent des cris de rage et de terreur. Alors apparurent des milliers de minuscules points lumineux – non seulement sur les arbres et entre eux, mais sur la terre même, sur la cabane et sur la voiture, arrêtée devant. Un instant encore, nous demeurâmes cloués sur place puis il nous vint à l'esprit que ces myriades de points lumineux étaient des *entités vivantes de flammes* ! En effet dès qu'ils touchaient quelque chose, le feu y prenait. Voyant cela, Laird se précipita dans la cabane pour aller chercher ce qu'il pouvait emporter avant que l'holocauste n'ait rendu impossible notre fuite loin des bords du lac de Rick.

Il en ressortit en courant – nos sacs étaient en bas – et me dit d'une voix hachée qu'il était trop tard pour aller récupérer le dictaphone ou quoi que ce soit d'autre ; ensemble, nous nous ruâmes vers là voiture en nous protégeant légèrement les yeux de la lumière aveuglante qui nous environnait. Mais, bien que nous nous soyons abrités les yeux, il nous fut impossible de ne pas voir les grandes formes amorphes qui quittaient ce lieu maudit pour s'élever vers le ciel, ni l'être d'une taille tout aussi imposante qui planait au-dessus des arbres, tel un nuage de feu vivant. Voilà ce que nous vîmes avant que l'effrayant effort que nous dûmes fournir pour nous échapper de ces bois en flammes ne nous ait miséricordieusement obligés à oublier les autres détails de cette fuite terrible où nous manquâmes devenir fous.

Aussi horrible qu'ait pu être ce qui avait eu lieu dans l'ombre de la forêt, près du lac de Rick, il se produisit quelque chose d'encore plus cataclysmique, quelque chose de si impie et de si décisif que je ne peux m'empêcher d'en frémir et d'en trembler chaque fois que j'y songe. Au cours de cette brève ruée vers la voiture, en effet, je vis ce qui expliquait le doute de Laird, je vis ce qui l'avait incité à tenir compte de la voix de l'enregistrement et non de la chose qui était venue nous voir sous l'aspect du professeur Gardner. L'explication se trouvait là auparavant, mais je ne l'avais pas comprise ; Laird lui-même n'y avait pas tout à fait cru. Elle nous avait pourtant été fournie – nous n'avions pas su la reconnaître. « Les Anciens ne souhaitent pas qu'un simple être humain en sache trop », nous avait dit Partier. Et la voix terrifiante de l'enregistrement avait été plus claire encore dans ses allusions : « *Allez sous cette forme ou sous n'importe quelle forme que vous choisirez et qui vous donnera une apparence humaine et détruisez ce qui peut les mener jusqu'à nous…* » Détruisez ce qui peut les mener jusqu'à nous ! Notre enregistrement, les notes, les photocopies de l'université Miskatonic, oui, et même Laird et moi ! Et la Chose était sortie, et c'était Nyarlathotep, le Messager de la Nuit, l'Habitant de l'Ombre, Celui qui était sorti et qui avait regagné la forêt pour nous envoyer ses favoris. C'est Lui qui était venu des espaces interstellaires, tout comme Cthugha, l'Être de Feu, était venu de Fomalhaut, après l'invocation qui l'avait éveillé de son sommeil long de bien des éons sous cette étoile d'ambre, invocation dont Gardner, le captif mort-vivant du terrible Nyarlathotep, avait découvert l'existence au cours de ses voyages fantastiques à travers l'espace et le temps ; et c'est Lui qui était reparti d'où Il était venu, une fois Son refuge sur la terre détruit par les favoris de Cthugha.

Je le sais et Laird le sait. Nous n'en parlons jamais.

Si nous avions eu le moindre doute, en dépit de tout ce qui s'était déjà passé, nous n'aurions pu oublier notre découverte finale, une découverte qui nous déchira l'âme, ce que nous vîmes au moment où nous nous protégions les yeux des flammes qui nous

environnaient et que nous détournions nos regards de ces êtres qui se trouvaient dans les cieux, ces traces de pas qui partaient de la cabane et se dirigeaient vers la dalle infernale, tout au fond de la sombre forêt, *des pas qui s'inscrivaient dans la terre molle devant la véranda et qui avaient la forme des pas d'un homme, puis qui se transformaient un peu plus à chaque trace en une suite d'empreintes hideusement suggestives, telles qu'aurait pu en laisser une créature d'une morphologie et d'un poids incroyables, avec des variations de contours et de taille si grotesques qu'elles auraient été incompréhensibles à qui n'aurait pas vu se dresser la Chose sur la dalle – et à côté d'elles, comme déchirés et réduits en lambeaux par une force qui se serait peu à peu développée, les vêtements qui avaient autrefois appartenu au professeur Gardner et qui gisaient, abandonnés morceau par morceau le long du sentier qui menait au cœur des bois, ce sentier qu'avait emprunté la monstruosité infernale qui était sortie de la nuit, cet Habitant de l'Ombre qui nous avait rendu visite sous la forme et sous le masque du professeur Gardner !*

L'OMBRE DU CLOCHER

The Shadow from the Steeple – 1950

Par Robert Bloch.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

William Hurley était irlandais de naissance et chauffeur de taxi de son métier : au su de ces deux caractéristiques, faut-il encore préciser qu'il était bavard !

Par cette chaude soirée d'été, dès l'instant où il embarqua son passager au centre de Providence, il se mit à parler. Le passager, un homme grand et mince d'une trentaine d'années, prit place dans la voiture en serrant contre lui une serviette. Il indiqua une adresse dans la Benefit Street ; Hurley démarra, mettant rapidement taxi et langue en quatrième vitesse.

Hurley entama ce qui allait être en fait un monologue, commentant l'exploit qu'avaient accompli cet après-midi les *Giants* de New York. Nullement inquiété par le silence de son passager, il fit ensuite quelques remarques sur le temps présent, passé et à venir. Comme il ne recevait toujours aucune réponse, le conducteur se lança alors dans la relation d'un incident local, à savoir la fuite ce matin-là de deux panthères noires ou de deux léopards, on ne savait pas exactement, de la ménagerie ambulante du Langer Brothers Circus, actuellement en représentation dans la ville. Ayant demandé à son client s'il avait vu les animaux rôder en liberté, Hurley le vit secouer négativement la tête en guise de réponse.

Le chauffeur se livra alors à plusieurs remarques peu flatteuses sur les forces de la police locale et sur son incapacité à capturer les fauves. À son avis, cette section d'officiers était incapable d'attraper quoi que ce soit, même un rhume, après avoir été enfermée dans une glacière pendant un an. Ce trait d'esprit ne dérida pas son passager. Hélas, Hurley ne put reprendre son monologue : ils étaient arrivés à Benefit Street. Quatre-vingts cents changèrent de propriétaire, le passager à la serviette quitta le taxi et Hurley poursuivit sa route.

Il ne le savait pas, mais il devenait ainsi la dernière personne qui pourrait témoigner avoir vu cet homme en vie.

Le reste n'est que conjecture, et c'est peut-être mieux ainsi. Bien sûr, il serait assez aisé de tirer certaines conclusions sur ce qui se passa cette nuit-là dans la vieille maison de Benefit Street, mais qui pourrait supporter l'angoisse de telles conclusions !

Un détail mineur est assez simple à élucider : le silence insolite, ainsi que la réserve du passager. Ce passager, Edmund Fiske, venu de Chicago, méditait sur l'aboutissement de quinze années de recherches ; ce trajet en taxi représentait l'ultime étape de sa longue route et, tout en roulant, il passait en revue les événements qui l'avaient jalonnée.

L'enquête d'Edmund Fiske avait débuté le 8 août 1933, lors de la mort de son grand ami, Harrison Blake, de Milwaukee.

Tout comme Fiske à la même époque, Blake avait été un adolescent précoce, passionné de littérature fantastique ; en tant que tel, il était devenu membre des « Amis de Lovecraft », un groupe d'écrivains entretenant une correspondance suivie entre eux et avec feu Howard Phillips Lovecraft, de Providence.

C'est par correspondance que Fiske et Blake firent connaissance ; ils se rendirent visite mutuellement, à Milwaukee et à Chicago. Leur engouement commun pour le fantastique et le surnaturel en littérature comme en art servit de base à cette profonde amitié qui les unissait au moment du décès inopiné et inexplicable de Blake.

La plupart des faits – et certaines conjectures – relatifs à la mort de Blake ont été repris dans la nouvelle de Lovecraft, *Celui qui hantait les ténèbres* [1] qui fut publiée plus d'un an après la disparition du jeune écrivain.

Lovecraft était extrêmement bien placé pour observer la situation, puisque c'est sur sa suggestion que le jeune Blake s'était rendu à Providence dans les premiers mois de 1935 et avait été hébergé à College Street par Lovecraft lui-même. Ce fut donc à la fois comme ami et voisin que le vieil écrivain fantastique avait pu narrer la singulière histoire des derniers mois de Blake.

Dans son récit, il raconte les efforts de Blake à mettre en œuvre un roman sur la survivance des cultes sorciers en Nouvelle-Angleterre, mais il omet modestement de parler de la part qu'il y joua en aidant son ami à se procurer le matériel de base. Apparemment, Blake commença le travail projeté, puis il se trouva confronté à une horreur sans nom, dépassant de loin ce que son imagination, pourtant féconde, aurait pu concevoir.

Blake fut en effet amené à fouiller ces pierres éboulées situées à Federal Hill, ruines désertes d'une église qui abrita jadis les célébrants d'un culte ésotérique. Au début de l'été, il se rendit à plusieurs reprises dans cet antre maudit et y fit certaines découvertes qui, selon Lovecraft, rendirent sa mort inévitable.

Bref, voici les faits : Blake, malgré les palissades, pénétra dans l'église et trébucha sur le squelette d'un journaliste du *Providence Telegram*, un certain Edwin M.

Lillibridge, qui avait sans doute tenté une enquête similaire en 1893. Il était déjà assez inquiétant que cette mort restât inexpliquée, mais il l'était plus encore de constater que personne n'avait été suffisamment hardi depuis lors pour s'aventurer dans l'église et y découvrir le corps.

Le carnet de notes du reporter se trouvait toujours dans ses vêtements et Blake en retira une révélation partielle des événements.

Un certain professeur Bowen, de Providence, avait effectué de nombreux voyages en Égypte et, en 1843, au cours des fouilles archéologiques de la chambre mortuaire de Nephren-Ka, avait fait une découverte étrange.

Nephren-Ka est le « Pharaon oublié », dont le nom a été maudit par les prêtres et rayé des registres dynastiques officiels. À l'époque, le nom était familier au jeune écrivain, et ce, principalement, grâce à l'œuvre d'un autre auteur de Milwaukee qui avait parlé de ce souverain semi-légendaire dans un de ses contes, *Le Temple du pharaon noir*. Mais la découverte que fit Bowen dans la tombe était des plus inattendues.

Le carnet de notes du reporter défunt parlait peu de la nature réelle de cette découverte ; par contre, il retraçait de façon chronologique et précise les événements qui lui succédèrent. Immédiatement après avoir déterré sa mystérieuse trouvaille, le professeur Bowen abandonna ses recherches pour retourner à Providence. En 1844, il y acheta l'église du Libre Arbitre et en fit le quartier général de ce que l'on appelait la secte de la Sagesse étoilée.

Recrutés de toute évidence par Bowen lui-même, les fidèles de ce culte religieux déclaraient adorer une entité appelée « Celui qui hante les ténèbres ». En concentrant leur attention sur un cristal, ils invoquaient la présence réelle de cette entité et lui rendaient hommage par un sacrifice sanglant.

C'est du moins la rumeur fantastique qui circulait à Providence à cette époque ; l'église devint ainsi un lieu à éviter. La superstition locale provoqua des troubles, lesquels, à leur tour, nécessitèrent une action directe. Sous la pression publique, la secte fut dissoute de force par les autorités en mai 1877 et plusieurs centaines de ses membres quittèrent la ville du jour au lendemain.

L'église elle-même fut fermée sur-le-champ et la curiosité individuelle, semble-t-il, ne put surmonter la terreur générale ; ce qui explique pourquoi l'édifice resta abandonné et inexploré jusqu'au jour où le journaliste Lillibridge entreprit de son propre chef sa fatale investigation de 1893.

Telle était en substance l'histoire rapportée dans son carnet de notes. Blake la lut,

mais n'en fut pas pour autant arrêté dans son exploration minutieuse des lieux. Il tomba finalement sur le mystérieux objet que Bowen avait découvert dans la chambre mortuaire égyptienne, cet objet qui avait été la base du culte de la Sagesse étoilée.

C'était une boite métallique asymétrique dont le couvercle, maintenu ouvert par d'étranges charnières, semblait n'avoir pas été fermé depuis d'innombrables années. Blake inspecta donc attentivement l'intérieur, y vit un polyèdre rouge noir de quatre pouces suspendu par sept supports. Il ne se contenta pas d'effleurer des yeux le polyèdre de cristal, mais y plongea le regard ; exactement comme le faisaient les adorateurs de ce culte… et avec les même conséquences. Il fut aussitôt envahi par un trouble psychique curieux ; il semblait avoir « des visions d'autres pays et de gouffres au-delà des étoiles », comme le rapportaient les récits superstitieux.

C'est alors que Blake commit une faute irréparable : il referma la boîte.

En fermant la boîte – toujours suivant les superstitions annotées par Lillibridge – il appelait l'entité surnaturelle elle-même, Celui qui hante les ténèbres. Cette créature de la nuit ne pouvait survivre à la lumière. Et dans la pénombre de la vieille église condamnée, la chose apparut.

Blake, terrorisé, s'enfuit à toute allure de l'église, mais le mal était fait. À la mi-juillet, un violent orage priva Providence d'éclairage pendant une heure, et la colonie italienne vivant près de l'église désertée entendit des frappements et des coups sourds provenant du bâtiment envahi par l'obscurité.

Une foule de gens, munis de chandelles, se rassemblèrent au-dehors, sous la pluie, éclairant ainsi l'édifice, afin de se protéger par une barrière de lumière contre la sortie possible de l'entité tant redoutée.

L'histoire devait être restée vivante dans la mémoire des habitants du voisinage. Une fois la tempête apaisée, les journaux locaux s'emparèrent de l'événement et, le 17 juillet, deux journalistes se risquèrent dans l'église, accompagnés d'un policier. On ne trouva rien de particulier, si ce n'est quelques taches et souillures inexplicables sur les marches de l'autel et sur les bancs.

Moins d'un mois plus tard – le 8 août à 2 h 35 du matin pour être précis – Robert Blake trouva la mort au cours d'un orage, alors qu'il se tenait assis devant la fenêtre de sa chambre à College Street.

Juste avant de mourir, alors que l'orage approchait, Blake griffonnait frénétiquement dans son journal, y révélant ses obsessions les plus profondes ainsi que ses hallucinations relatives à Celui qui hantait les ténèbres. Blake était convaincu qu'en regardant fixement au centre du curieux cristal, il avait en quelque sorte établi

un lien avec l'entité supraterrestre. De plus, il croyait qu'en fermant la boîte, il avait sommé l'entité de s'établir dans l'obscurité du clocher de l'église, et que son propre destin était dès lors irrévocablement lié à celui du monstre.

Ce furent les dernières révélations qu'il parvint à écrire tout en observant de sa fenêtre la progression de la tempête.

Au même moment, à l'église de Federal Hill, une foule de spectateurs agités se rassemblait pour éclairer la vieille bâtisse. Il est incontestable qu'ils entendirent des bruits inquiétants provenant de l'intérieur de l'édifice condamné ; c'est, en tout cas, ce qu'ont affirmé deux témoins dignes de foi. L'un d'eux, le père Merluzzo de l'église Spirito Sancto, s'efforçait de calmer l'assistance. L'autre, le policier (à présent sergent) William J. Monahan, du commissariat central, qui essayait de maintenir l'ordre face à la panique croissante. Monahan lui-même vit la « vapeur » aveuglante qui sembla se couler comme de la fumée, hors du clocher au moment précis de l'éclair final.

Éclair, météore, boule de feu – appelez cela comme vous le voulez – se répandit sur la ville dans un éclat aveuglant ; peut-être au moment même où, à l'autre bout de la ville, Robert Harrison Blake écrivait : « N'est-ce pas une réincarnation de Nyarlathotep, qui prit dans le Khem antique et ténébreux l'apparence d'un homme ? »

Quelques secondes plus tard, il était mort. Le médecin légiste conclut à un choc « électrique » bien que la fenêtre devant laquelle il se trouvait fût intacte. Un autre médecin, connu de Lovecraft, manifesta en privé son désaccord sur cette explication et prit l'affaire en main dès le jour suivant. Dépourvu de toute autorité légale, il pénétra dans l'église et grimpa dans le clocher aux fenêtres bouchées. C'est là qu'il découvrit l'étrange boîte asymétrique – était-elle en or ? – et la curieuse pierre qu'elle renfermait. Sa première réaction fut de soulever le couvercle et d'exposer le cristal en pleine lumière. Son second geste fut ensuite de louer un bateau, de prendre à bord la boîte et sa pierre aux angles curieux, et de les laisser tomber dans le plus profond chenal de la baie de Narragansett.

C'est ici que Lovecraft termine son récit quelque peu romancé – personne ne le niera – de la mort du jeune Blake. C'est ici aussi que débutent les quinze années de recherches d'Edmund Fiske.

Certes, Fiske n'ignorait pas plusieurs événements retracés dans cette histoire. Lorsque au printemps, Blake alla s'installer à Providence, Fiske lui promit de le rejoindre l'automne suivant. D'abord, les deux amis échangèrent une correspondance régulière, mais Blake, dès le début de l'été, n'envoya plus la moindre lettre.

À l'époque, Fiske ne se doutait pas que Blake avait exploré l'église en ruines. Il ne pouvait justifier le silence de son ami et écrivit à Lovecraft en quête d'une éventuelle explication.

Lovecraft ne lui apprit pas grand-chose. Le jeune Blake, répondit-il, lui avait rendu de fréquentes visites au cours des premières semaines de son séjour, l'avait consulté sur ses écrits et accompagné au cours de plusieurs promenades nocturnes en ville.

Mais, au cours de l'été, les visites de Blake s'étaient espacé. Il était contraire à la nature discrète de Lovecraft d'imposer sa présence à d'autres, aussi ne chercha-t-il pas à rencontrer Blake pendant plusieurs semaines.

Lorsqu'il s'y décida – et qu'il entendit de l'adolescent presque hystérique ses expériences dans l'église interdite de Federal Hill –, Lovecraft lui prodigua mille conseils et avertissements. Mais il était déjà trop tard. Moins de dix jours après sa visite, il apprit la mort brutale du jeune homme.

Le lendemain, Lovecraft avertit Fiske de ce décès. C'était à lui de prévenir les parents de Blake. Le jeune homme fut fort tenté de se rendre sur-le-champ à Providence, mais le manque d'argent et l'urgence de ses propres affaires lui firent reporter ce projet. Le corps de son ami fut ramené en temps voulu et Fiske assista à la courte cérémonie d'incinération.

Lovecraft entama alors ses propres recherches, recherches qui aboutirent finalement à la publication de son récit. L'affaire aurait pu en rester là.

Fiske n'était pourtant pas satisfait.

Son meilleur ami était mort dans des circonstances qui apparaissaient mystérieuses aux plus sceptiques eux-mêmes. Les autorités locales classèrent sommairement l'affaire par une explication idiote et insuffisante.

Fiske décida de percer ce mystère.

Mais il ne faut pas oublier un trait marquant : chacun de ces trois hommes, Lovecraft, Blake et Fiske, étaient des écrivains professionnels, férus de surnaturel et d'extraordinaire. Tous trois pouvaient accéder sans difficulté à de nombreux ouvrages traitant de légendes et de superstitions anciennes. L'application de leurs connaissances se limitaient à des digressions dans la littérature fantastique ; à la lumière de ses propres expériences, et aussi ironique que cela puisse paraître, aucun d'eux ne put pourtant jamais partager complètement l'ironie incrédule de ses lecteurs devant les mythes dont il parlait.

En effet, comme l'écrivait Fiske à Lovecraft, « le terme *mythe* est simplement un

euphémisme poli, nous le savons tous. La mort de Blake n'est pas un mythe, mais une affreuse réalité. Je vous supplie de mener votre enquête à fond. Cherchez la vérité jusqu'au bout, car si le journal de Blake contient une vérité, même déformée, Dieu sait ce qui a peut-être été lâché sur le monde ! »

Lovecraft promit de l'aider. Il découvrit ce qu'il était advenu de la boîte métallique et de son contenu, et tenta d'arranger une rencontre avec le Dr. Ambrose Dexter de Benefit Street. Il apparut que le Dr. Dexter avait quitté la ville aussitôt après la nuit dramatique où il s'était emparé, pour s'en débarrasser immédiatement, du « Trapézoèdre étincelant », selon le propre terme de Lovecraft.

Lovecraft interrogea ensuite le père Merluzzo et le policier Monahan, puis il se plongea dans les archives du *Bulletin* et tenta de reconstituer l'histoire de la secte de la Sagesse étoilée et de l'entité qu'elle adorait.

Il apprit certainement bien plus qu'il n'osa le dévoiler dans sa nouvelle. En lisant les lettres qu'il écrivit à Edmund Fiske à la fin de l'automne et au début du printemps 1936, l'on retrouve des avertissements prudents et des références à des « menaces du Dehors ». Mais il tenait à être rassurant, et il affirma à Fiske que, s'il y avait eu quelque menace, dans le sens réaliste plutôt que surnaturel, le danger était à présent écarté puisque le Dr. Dexter s'était débarrassé du « Trapézoèdre étincelant », talisman qui appelait l'entité. Tel était en substance son rapport, et l'affaire en resta là tout un temps.

Au début de 1937, Fiske se proposa de rendre visite à Lovecraft, avec l'intention secrète de reprendre de son côté les recherches entreprises sur la cause de la mort de Blake. Mais une fois de plus, les circonstances s'y opposèrent. En mars de cette même année, Lovecraft mourut. La nouvelle inopinée de son décès plongea Fiske dans une période de dépression dont il mit longtemps à sortir ; il lui fallut donc presque un an avant de se rendre pour la première fois à Providence, sur le lieu des épisodes tragiques qui mirent un terme à la vie de Blake.

Cependant, un courant profond de suspicion subsistait toujours. Le médecin légiste s'était contenté d'explications faciles, et Lovecraft s'était montré fort prudent ; quant à la presse et à l'opinion publique, elles avaient aisément admis toute cette histoire… Pourtant Blake était mort, et une chose qu'on appelle entité s'était évadée dans la nuit.

Si seulement il pouvait lui-même visiter l'église maudite, parler avec le Dr. Dexter – afin de découvrir ce qui l'avait attiré dans cette histoire –, s'il pouvait interroger les reporters et suivre toutes les pistes se rapportant à cette affaire, Fiske finirait bien, il le sentait, par découvrir la vérité et laver enfin le nom de son ami disparu de l'horrible réputation de déséquilibré mental dont on l'avait doté.

C'est pourquoi, après être arrivé à Providence et avoir réservé une chambre dans un hôtel, Fiske se rendit aussitôt à Federal Hill, où se trouvait l'église en ruines.

Sa visite était vouée à un échec immédiat et définitif : l'église n'existait plus. Elle avait été rasée au cours de l'automne précédent et le terrain était devenu propriété de la ville. La flèche noire et sinistre n'étendait plus ses maléfices sur la colline.

Fiske se mit aussitôt en route pour rencontrer le père Merluzzo à Spirito Sancto, à quelques minutes de là. Un concierge courtois lui apprit que le père Merluzzo était mort en 1936, moins d'un an après le jeune Blake.

Malgré son découragement, Fiske n'abandonna pas la partie ; il essaya alors de contacter le Dr. Dexter, mais les volets de la vieille maison de Benefit Street étaient fermés. Un coup de téléphone au centre médical lui apprit que le médecin Ambrose Dexter avait quitté la ville pour une période indéterminée.

La visite qu'il rendit ensuite à l'éditeur en chef du *Bulletin* ne lui apporta rien de neuf. On lui permit néanmoins d'avoir accès aux archives du journal où il put lire le récit désespérément succinct et terre à terre de la mort de Blake ; en outre, les deux journalistes qui avaient assuré le reportage et donc visité l'église de Federal Hill avaient quitté le journal pour occuper un meilleur poste dans une autre ville.

Il restait bien sûr d'autres pistes à suivre. Au cours de la semaine suivante, Fiske n'en négligea aucune, mais en vain. Un exemplaire du *Who's Who* ne lui apprit rien de significatif sur le Dr. Ambrose Dexter. Il était natif de Providence et y avait toujours vécu. Âgé de quarante ans, célibataire, il pratiquait la médecine générale et était membre de plusieurs associations médicales. Mais nulle part, il n'était fait mention de « hobbies » peu communs ou d'« autres intérêts » qui auraient pu fournir une explication quant à son rôle dans cette affaire.

Fiske finit par dénicher le sergent William J. Monahan du commissariat central et, pour la première fois, put parler réellement avec quelqu'un qui avait été mêlé aux événements qui menèrent à la mort de Blake. Monahan fut poli, tout en observant une prudente réserve.

Fiske raconta tout ce qu'il savait ; cependant, en dépit de sa franchise, l'officier de police resta réticent.

« En fait, je ne puis rien vous dire, dit-il. Il est exact, comme le rapporte Mr. Lovecraft, que j'étais à l'église cette nuit-là ; une foule agitée y était rassemblée et l'on ne sait jamais de quoi certains sont capables lorsqu'ils sont échauffés. Comme vous le savez, la vieille église avait mauvaise réputation ; je parie que Sheeley aurait pu vous en raconter plus d'une.

— Sheeley ? s'écria Fiske.

— Bert Sheeley, c'était sa ronde, pas la mienne. Il souffrait de pneumonie à l'époque ; je l'ai donc remplacé pendant deux semaines. Lorsqu'il mourut… »

Fiske leva les bras au ciel. Une nouvelle source possible de renseignements s'éteignait. Blake était mort, Lovecraft était mort, le père Merluzzo était mort et à présent Sheeley… De plus, les journalistes avaient disparu dans la nature et le Dr. Dexter s'était mystérieusement volatilisé. Fiske soupira puis poursuivit son interrogatoire.

« Au cours de cette dernière nuit, lorsque la "vapeur" apparut, demanda-t-il, ne vous souvenez-vous d'aucun autre détail ? Y avait-il du bruit ? Personne dans la foule n'a-t-il dit quelque chose ? Essayez de vous souvenir… tout ce que vous pourrez ajouter me sera peut-être d'une aide considérable. »

Monahan secoua la tête.

« Il y avait du bruit partout, répondit-il. Mais avec cet orage et tout le vacarme, je ne pouvais pas distinguer si des bruits provenaient aussi de l'intérieur de l'église, comme le relate l'histoire. Quant à la foule, les femmes gémissaient, les hommes grognaient ; ajoutez à cela les coups de tonnerre et le vent ; je parvenais tout juste à me faire entendre quand je leur criais de rester en place, sans essayer de comprendre ce qui se disait.

— Et la vapeur ? insista Fiske.

— C'était une vapeur, c'est tout. De la fumée, un nuage, ou encore simplement une ombre juste avant que la foudre ne frappe à nouveau. Mais je ne dirais pas que j'ai vu des diables, ou des monstres ou encore des je-ne-sais-quoi… comme l'écrivait Mr. Lovecraft dans ses histoires bizarres ! »

Le sergent Monahan haussa les épaules d'un air hypocrite et répondit à la sonnerie du téléphone. L'entrevue était de toute évidence terminée.

L'enquête de Fiske l'était également par la même occasion. Mais il ne perdit cependant pas espoir. Toute une journée, il resta accroché au cornet du téléphone de l'hôtel et appela un à un chaque « Dexter » de l'annuaire dans l'espoir de tomber sur un parent du docteur disparu ; peine perdue. Il passa une autre journée sur un petit bateau dans la baie de Narragansett afin de localiser avec soin et certitude le « chenal le plus profond » mentionné par Lovecraft dans sa nouvelle.

Hélas, après une semaine à Providence, Fiske dut s'avouer vaincu. Il retourna à Chicago, pour y reprendre son travail et ses activités normales. Cette affaire passa

progressivement à l'arrière-plan de ses préoccupations, mais jamais il ne l'oublia ni n'abandonna tout à fait l'idée d'élucider un jour ce mystère… si mystère il y avait.

En 1941, lors d'une permission de trois jours durant son instruction militaire, le soldat de première classe, Edmund Fiske, passa par Providence en se rendant à New York et tenta à nouveau, mais sans succès, de retrouver le Dr. Ambrose Dexter.

Au cours des années 1942 et 1943, le sergent Edmund Fiske écrivit de ses différentes garnisons d'outre-mer au Dr. Ambrose Dexter, poste restante, Providence, Rhode Island. Ses lettres furent-elles jamais reçues ? Elles restèrent sans réponse.

En 1945, dans le hall d'une bibliothèque américaine de Honolulu, Fiske tomba sur un article d'une revue d'astrophysique parlant, entre autres, d'un récent colloque tenu à l'université de Princeton, au cours duquel l'orateur invité, le Dr. Ambrose Dexter, avait donné une conférence sur « les applications pratiques en technologie militaire ».

Fiske ne retourna pas aux États-Unis avant la fin de 1946. L'année suivante, ses affaires privées furent, bien entendu, le centre de ses préoccupations les plus urgentes. C'est en 1948 seulement, qu'il rencontra à nouveau par hasard le nom du Dr. Dexter, cette fois dans une liste de « chercheurs en physique nucléaire » publiée par un magazine hebdomadaire. Il écrivit à l'éditeur pour de plus amples informations, mais n'obtint aucune réponse. Une autre lettre envoyée à Providence resta également sans réponse.

Mais en 1949, vers la fin de l'automne, le nom de Dexter retint une fois de plus son attention ; il y était question du bien-fondé d'un travail sur la bombe H.

Peu importe ce qu'il supposa, craignit ou se permit d'imaginer, Fiske ne put s'empêcher de passer à l'action. C'est alors qu'il écrivit à un certain Ogden Purvis, un détective privé de Providence, et le chargea de retrouver le Dr. Ambrose Dexter. Il exigeait d'être mis en rapport avec lui et avança une forte somme. Purvis accepta l'affaire.

Les premiers rapports que le détective privé envoya à Chicago étaient très décourageants. La résidence de Dexter était toujours inoccupée et selon des informations de sources gouvernementales, Dexter lui-même était en mission spéciale. Le détective privé semblait en conclure que le savant était une personne au-dessus de tout soupçon, engagée dans une mission confidentielle de défense.

Fiske fut pris de panique.

Il proposa d'augmenter la provision et insista pour que Purvis poursuivît ses efforts en vue de retrouver l'insaisissable personnage.

Le détective privé suivit chaque piste suggérée par Fiske et l'une d'entre elles le mena finalement à Tom Jonas.

Tom Jonas était le propriétaire du petit bateau affrété par le Dr. Dexter un soir de fin d'été 1935, et avec lequel il avait ramé jusqu'au « plus profond chenal de la baie de Narragansett ».

Là, Tom Jonas s'était arrêté pour permettre à Dexter de jeter par-dessus bord cette boîte de métal asymétrique et légèrement brillante dont le couvercle à charnières grand ouvert laissait voir le trapézoèdre étincelant.

Le vieux pêcheur avait parlé très ouvertement au détective privé ; ses paroles furent reprises mot pour mot dans un rapport confidentiel envoyé à Fiske.

« Bizarre », s'était dit Jonas après cet incident. Dexter lui avait offert « cinq mille balles pour conduire le bateau au milieu de la baie à minuit et balancer c'drôle de bazar par-dessus bord. Disait qu'y avait rien d'mal ; qu'c'était juste un vieux souvenir et qu'il voulait s'en débarrasser. Mais tout le temps, il n'quitta pas des yeux cette espèce de bijou placé sur des lanières de fer dans la boîte, et il marmonnait dans une aut'langue, j'crois. Non, c'n'était pas du français, d'l'allemand ou d'l'italien. P't'être du polonais. Je n'me souviens d'aucun mot non plus. On aurait dit qu'il était ivre. C'est pas que j'dirais quelque chose cont' le Dr. Dexter, ça non vous comprenez ; il vient d'une noble et vieille famille, même s'il n's'est pas montré dans les parages depuis, à c'que j'sais du moins. M'suis dit qu'il n'était pas lui-même. Autrement, pourquoi m'payer cinq mille balles pour une course aussi bête que ça ? ». Le compte rendu textuel du monologue du vieux pêcheur ne s'arrêtait pas là, mais il n'expliquait rien.

« Sûr, il semblait content d's'en débarrasser, je m'souviens. Au retour, il m'a dit d'la fermer à ce sujet, mais je n'vois rien de mal à le raconter après tant d'années. J'dirais même tout devant la loi. »

De fait, le détective privé avait eu recours à un stratagème peu moral ; pour amener Jonas à parler, il s'était fait passer pour un inspecteur de police. Fiske ne fut pas gêné le moins du monde par ce détail. Cela lui donnait enfin prise sur un élément tangible ; il en profita pour envoyer une nouvelle somme à Purvis avec pour mission de poursuivre son enquête sur Ambrose Dexter. Plusieurs mois s'écoulèrent dans l'attente.

Puis, vers la fin du printemps, Fiske reçut la nouvelle tant attendue. Le Dr. Dexter était rentré ; il était revenu chez lui à Benefit Street. Les volets avaient été retirés, des camions avaient déchargé leur contenu de meubles et un domestique ouvrait la porte et

prenait les messages téléphoniques.

Le Dr. Dexter n'était chez lui ni pour le détective ni pour personne. Il semblait se remettre d'une grave maladie qu'il avait contractée lors d'une mission au service du gouvernement. Le valet prit la carte de Purvis et promit de lui remettre un message, mais des coups de téléphone répétés ne lui valurent aucune réponse.

Purvis, qui pourtant surveilla sans relâche la maison et ses alentours, ne parvint jamais à apercevoir le médecin convalescent ou à trouver une seule personne affirmant l'avoir croisé dans la rue.

On livrait régulièrement des produits alimentaires et le facteur déposait des lettres dans la boîte ; de plus, les lumières restaient allumées en permanence dans la maison de Benefit Street.

Oui, c'était la seule anomalie qu'avait relevée Purvis dans le mode de vie du Dr. Dexter : il semblait utiliser l'éclairage électrique nuit et jour.

Fiske envoya une lettre à Dexter, puis une seconde. En vain ; il ne reçut pas la moindre réponse, ni même un accusé de réception. Alors, après plusieurs rapports de Purvis aussi insignifiants les uns que les autres, Fiske se décida. Il irait voir Dexter à Providence, advienne que pourra !

Peut-être ses soupçons étaient-ils imaginaires ; peut-être se trompait-il du tout au tout en présumant que le Dr. Dexter pourrait laver le nom de son ami mort ; peut-être même n'existait-il aucun rapport entre eux… Mais, depuis quinze ans, il avait tellement ressassé le passé qu'il était temps à présent de mettre un terme à son propre conflit intérieur.

Vers la fin de l'été, Fiske câbla ses intentions à Purvis et lui proposa de le rencontrer dès son arrivée à l'hôtel.

C'est ainsi qu'Edmund Fiske vint pour la dernière fois à Providence… le jour de la défaite des *Giants*, le jour où les frères Langer perdirent deux panthères noires, le jour enfin où le chauffeur de taxi, William Hurley, était d'humeur loquace.

Purvis ne l'attendait pas à l'hôtel, mais Fiske était sous l'emprise d'une impatience telle, qu'il décida de passer à l'action sans lui et se fit conduire, comme nous l'avons vu, à Benefit Street, tôt dans la soirée.

Aussitôt après le départ du taxi, Fiske examina le portail à panneaux. Aux fenêtres supérieures, un éclairage puissant répandait son flot de lumière sur la demeure géorgienne. Une plaque de cuivre luisait sur la porte et la lumière permettait de lire l'inscription : *Ambrose Dexter, Docteur en médecine*.

Aussi bénin que ce fût, ce détail sembla rassurant à Edmund Fiske. Le docteur ne cachait pas au monde extérieur sa présence dans la maison, même s'il lui dissimulait sa personne physique. L'éclairage généreux et la plaque étaient de bon augure.

Fiske eut un haussement d'épaules et sonna.

La porte s'ouvrit sans tarder. Un petit homme voûté, à la peau sombre, apparut sur le seuil, lui posant un « oui » interrogatif.

« Le Dr. Dexter, je vous prie.

— Le docteur ne reçoit aucune visite. Il est souffrant.

— Pourriez-vous lui transmettre un message, s'il vous plaît ?

— Certainement, fit le laquais au teint basané en souriant.

— Dites-lui qu'Edmund Fiske, de Chicago, désire le voir quelques instants à sa meilleure convenance. J'ai fait tout le trajet depuis le Middle West dans ce but, et ce dont j'ai à l'entretenir ne lui demandera qu'une minute ou deux de son temps.

— Attendez une minute, je vous prie. »

La porte se referma. La nuit tombait. Fiske changea sa serviette de main.

Soudain, la porte s'ouvrit à nouveau. Le serviteur le scruta du regard.

« Mr. Fiske, êtes-vous le gentleman qui a écrit les lettres ?

— Les lettres ? Oh, oui, c'est moi. J'ignorais que le docteur les avait reçues. »

Le serviteur fit un signe de tête.

« Je ne pourrais pas vous le dire. Mais le Dr. Dexter a dit que si vous étiez l'homme qui lui a écrit, vous deviez entrer tout de suite. ».

Fiske poussa un bruyant soupir de soulagement tout en franchissant le seuil. Il avait mis quinze ans pour en arriver là, et maintenant…

« Montez, s'il vous plaît. Le Dr. Dexter vous attend dans son cabinet, au bout du couloir. »

Edmund Fiske grimpa quatre à quatre la volée d'escalier ; arrivé en haut, il se dirigea vers une porte et pénétra dans une pièce si violemment éclairée que la lumière semblait être une présence palpable.

Et là, se levant d'un fauteuil placé au coin du feu, il vit le Dr. Ambrose Dexter.

Fiske faisait face à un homme élancé, mince, d'une élégance raffinée qui devait

avoir cinquante ans, mais en paraissait à peine trente-cinq ; un homme dont la finesse naturelle et l'harmonie des mouvements arrivaient à masquer – pas entièrement, hélas – la seule fausse note : un hâle inhabituel.

« Vous êtes donc Edmund Fiske ? »

La voix était douce, modulée et trahissait nettement l'accent de la Nouvelle-Angleterre ; la poignée de main qui l'accompagnait était chaleureuse et ferme. Le sourire du Dr. Dexter était naturel et amical. Ses dents blanches tranchaient sur le fond basané de ses traits.

« Asseyez-vous, je vous en prie », invita le docteur.

Il lui indiqua un fauteuil en se courbant légèrement. Fiske ne pouvait s'empêcher de dévisager son hôte ; l'allure et le comportement de cet homme ne portaient pas la moindre trace d'une maladie récente ou actuelle. Le savant reprit son siège près du feu. Tandis que Fiske, se déplaçant pour le rejoindre, remarqua, de part et d'autre de la pièce, des rayonnages couverts de livres. La taille et la forme de plusieurs de ces volumes attirèrent immédiatement toute son attention, à un point tel qu'il hésita à s'asseoir, et alla plutôt examiner les titres des ouvrages.

Pour la première fois de sa vie, Edmund Fiske se trouva confronté avec l'œuvre semi-légendaire *De Vermis Mysteriis*, le *Liber Ivonis*, et la version latine, presque mythique, du *Necronomicon*. Sans en demander la permission à son hôte, il retira ce dernier volume du rayon et se mit à feuilleter frénétiquement les pages jaunies de la traduction espagnole de 1622.

Il se tourna ensuite vers le Dr. Dexter et son visage perdit l'expression de sang-froid qu'il avait prudemment adoptée :

« Ainsi, c'est vous qui avez trouvé ces livres dans l'église, dit-il, dans la petite sacristie arrière, à côté de l'abside. Lovecraft les mentionne dans son récit et je me suis toujours demandé ce qu'ils étaient devenus. »

Dexter hocha gravement la tête.

« Oui, je les ai pris. À mon avis, il est préférable que de tels livres ne tombent pas entre les mains des autorités. Vous savez ce qu'ils renferment et ce qui pourrait arriver si une telle connaissance était employée à mauvais escient. »

Fiske replaça à regret le grand livre sur l'étagère et s'assit au coin du feu, face au docteur. Il tenait sa serviette sur ses genoux et jouait nerveusement avec la boucle.

« Détendez-vous, dit le Dr. Dexter avec un sourire aimable. Abordons franchement la question. Vous êtes ici dans le but de découvrir quel rôle j'ai joué dans cette affaire

où mourut votre ami.

— Oui, j'aimerais vous poser quelques questions.

— Je vous en prie, dit le docteur en levant une main fine et brune. Ma santé n'est pas excellente pour l'instant et je ne puis vous accorder que quelques minutes. Permettez-moi de devancer vos questions en vous racontant le peu que je sais.

— Comme vous préférez… »

Fiske ne quittait pas l'homme basané du regard ; il se demandait ce qui se cachait derrière tant de prestance.

« Je n'ai rencontré votre ami, Robert Harrison Blake, qu'une seule fois, commença le Dr. Dexter. C'était un soir de fin juillet 1935. Il vint me consulter en tant que patient.

— Je n'ai jamais su cela ! s'exclama Fiske, en se penchant en avant.

— Personne n'avait de raison de le savoir. C'était un patient comme un autre. Il se plaignait d'insomnies. Après l'avoir examiné, je lui prescrivis un sédatif et, me basant sur la plus simple conjecture, je lui demandai s'il n'avait pas été récemment l'objet d'une tension ou d'un traumatisme inhabituels. C'est alors qu'il me raconta sa visite à l'église de Federal Hill et ce qu'il y découvrit. Je vous avoue que j'ai eu la délicatesse de ne pas rejeter son récit comme le produit d'une imagination hystérique. Appartenant à une des plus vieilles familles de l'endroit, je connaissais déjà les légendes entourant la secte de la Sagesse étoilée et le fameux Être qui hante les ténèbres.

» Le jeune Blake m'avoua certaines de ses craintes concernant le trapézoèdre, me laissant entendre que c'était le foyer du mal originel. Il confessa ensuite sa terreur d'être lié de quelque façon au monstre de l'église.

» Bien sûr, je n'étais pas prêt à accepter cette dernière supposition comme rationnelle. J'entrepris alors de rassurer le jeune homme, lui conseillai de quitter Providence et d'oublier. À l'époque, j'agissais en toute bonne foi. Puis, en août, j'appris la nouvelle de sa mort.

— Vous vous êtes alors rendu à l'église, dit Fiske.

— N'auriez-vous pas agi de la même façon ? riposta son interlocuteur. Si Blake était venu vous trouver avec cette histoire et vous avait fait part de son angoisse, sa mort ne vous aurait-elle pas décidé à agir ? Croyez-moi, j'ai fait ce qui me semblait le mieux. Plutôt que de provoquer un scandale, plutôt que d'exposer le grand public à

d'inutiles frayeurs, plutôt que de permettre la possibilité d'un tel danger, je me rendis à l'église. Je pris les livres et m'emparai également du Trapézoèdre étincelant au nez et à la barbe des autorités. Ensuite je frétai un bateau et culbutai cette maudite chose dans la baie de Narragansett, où elle ne pouvait plus nuire à l'humanité. Le couvercle était relevé lorsque je la larguai… En effet, comme vous le savez, seule l'obscurité peut appeler Celui qui hante les ténèbres ; à présent, la pierre est à jamais exposée à la lumière.

» C'est là tout ce que je puis vous dire. Je déplore que mes travaux m'aient empêché de vous voir ou de communiquer plus tôt avec vous, au cours de ces dernières années. J'apprécie l'intérêt que vous portez à cette affaire et j'espère que mes remarques pourront, aussi peu que ce soit, vous éclairer et vous tranquilliser. Quant au jeune Blake, en ma qualité de médecin traitant, je serai heureux de vous délivrer un certificat attestant ma conviction de son équilibre mental lors de son décès. Je le ferai rédiger dès demain et l'enverrai à votre hôtel, si vous m'en donnez l'adresse. Cela vous suffit-il ? »

Le docteur se leva, indiquant clairement par là que l'entretien était terminé. Fiske resta assis, déplaçant nerveusement sa serviette.

« Maintenant, vous voudrez bien m'excuser, murmura le docteur.

— Un moment, je vous prie. Encore une ou deux questions.

— Très certainement. »

Si le docteur s'en irritait, il ne le manifestait nullement.

« Avez-vous, par hasard, vu Lovecraft avant ou pendant sa fatale maladie ?

— Non. Je n'étais pas son médecin. En fait, jamais je n'ai rencontré cet homme. Je le connaissais de réputation ; ses travaux l'avaient rendu célèbre.

— Après l'affaire Blake, pourquoi avez-vous quitté Providence si brusquement ?

— Je portais un intérêt plus grand à la physique qu'à la médecine. Vous ne le savez peut-être pas, mais, depuis dix ans au moins, je travaille sur des problèmes d'énergie atomique et de fission nucléaire. D'ailleurs, demain je quitte à nouveau Providence pour une tournée de conférences dans les universités occidentales et certains groupes gouvernementaux.

— Cela m'intéresse énormément, docteur, dit Fiske. À propos, avez-vous jamais rencontré Einstein ?

— Oui, il y a quelques années. J'ai travaillé avec lui sur… mais qu'importe. Je

vous prie de m'excuser maintenant. Une prochaine fois, nous aurons peut-être l'occasion de discuter de ces choses. »

À présent, son impatience était évidente. Fiske se leva ; il tenait d'une main sa serviette et avança soudain l'autre main pour éteindre la lampe qui se trouvait sur une petite table.

« Pourquoi craignez-vous l'obscurité, docteur ? demanda doucement Fiske.

— Je ne cr… »

Pour la première fois, le docteur fut sur le point de perdre son sang-froid.

« Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? reprit-il dans un souffle.

— C'est le Trapézoèdre étincelant, non ? Vous étiez trop pressé le jour où vous l'avez jeté dans la baie. À ce moment, vous n'avez pas pensé que, même si vous laissiez le couvercle ouvert, la pierre serait engloutie par les ténèbres, tout au fond de la mer. Peut-être Celui qui hante les ténèbres ne voulait-il pas que vous vous en souveniez. Vous avez regardé dans la pierre exactement comme Blake l'avait fait, et vous avez établi le même lien psychique. Ainsi, lorsque vous avez jeté la chose, vous l'avez livrée à l'obscurité éternelle, là où le pouvoir de l'entité pourrait se nourrir et grandir.

» C'est pour cette raison que vous avez alors quitté Providence… parce que vous craigniez que Celui qui hante les ténèbres ne vienne à vous, tout comme il l'avait fait pour Blake, et parce que vous saviez qu'à présent la chose resterait libre à jamais. »

Le Dr. Dexter se dirigea vers la porte.

« Je dois vous prier de sortir à présent, dit-il. Si vous vous imaginez que je laisse les lumières allumées parce que je crains la vue de Celui qui hante les ténèbres, comme cela arriva à Blake, vous faites erreur. »

Fiske grimaça un sourire et enchaîna :

« Pas du tout. Je sais que vous ne craignez pas cela… Parce qu'il est trop tard. Celui qui hante les ténèbres doit vous avoir rendu visite, il y a longtemps, peut-être le jour même où vous lui avez rendu son pouvoir en livrant le Trapézoèdre aux profondeurs de la baie. Il vous est apparu, mais, à la différence de Blake, il ne vous a pas tué.

» Il se sert de vous : c'est pour cela que vous appréhendez l'obscurité. Vous la redoutez exactement comme Celui qui hante les ténèbres lui-même redoute d'être découvert. Je crois que *votre apparence change* dans le noir et ressemble plus à

l'ancienne apparition. Car, lorsque Celui qui hante les ténèbres vint à vous, il ne vous a pas tué, mais il s'est fondu en vous. *Vous êtes Celui qui hante les ténèbres*.

— Voyons, monsieur Fiske…

— Il n'y a pas de Dr. Dexter. Cette personne n'existe plus depuis des années. Seule subsiste l'enveloppe extérieure, habitée par une entité plus vieille que le monde ; une entité qui s'emploie avec rapidité et astuce à mener l'humanité à sa destruction. C'est vous qui êtes devenu un "scientifique" pour vous introduire dans les cercles appropriés, afin de rechercher, d'encourager et d'aider les hommes inconscients dans leur "découverte" subite de la fission nucléaire. Que vous avez dû rire lorsque éclata la première bombe atomique ! Aujourd'hui, vous leur avez livré le secret de la bombe à hydrogène, et vous vous apprêtez à leur dévoiler plus encore, à leur indiquer de nouveaux moyens pour les mener à leur propre anéantissement.

» Il m'a fallu des années de réflexion avant de découvrir les indices, les clés des fameux mythes sauvages dont parle Lovecraft dans ses écrits. Il a toujours eu recours aux paraboles et aux symboles, mais il révélait la vérité. Il avait prédit en toutes lettres votre venue sur terre… Blake le comprit enfin lorsqu'il identifia Celui qui hantait les ténèbres par son nom réel.

— Et quel est ce nom ?

— Nyarlathotep ! »

Le visage basané grimaça un sourire crispé.

« Je crains que vous ne soyez victime des mêmes projections fantastiques que le pauvre Blake et que votre ami Lovecraft. Personne n'ignore que Nyarlathotep relève de la plus pure invention… une partie du mythe lovecraftien.

— C'était également mon avis, jusqu'au jour où je trouvais la clé de son poème. C'est alors que tout prit un sens : Celui qui hante les ténèbres, votre fuite et votre soudain intérêt pour la recherche scientifique. Les paroles de Lovecraft revêtaient une nouvelle signification :

Et finalement de l'intérieur de l'Égypte
Vint l'étrange Être Noir ; devant lui se courbaient les fellahs [2]. »

Fiske récita les vers, le regard rivé sur le visage brun du médecin.

« Absurde… Si vous tenez à le savoir, ce trouble dermatologique dont je suis

atteint provient d'une exposition à des radiations, à Los Alamos. »

Fiske ne l'entendit pas ; il poursuivait le poème de Lovecraft :

... des bêtes fauves le suivaient et lui léchaient les mains.
Bientôt au fond de la mer commença une naissance pernicieuse,
Des pays oubliés aux flèches d'or recouvertes d'algues ;
Le sol fut crevassé et des aurores démentielles s'abattirent
En tournoyant sur les citadelles tremblantes des hommes.
Alors, écrasant ce qu'il avait eu l'occasion de modeler,
Le Chaos Idiot balaya la poussière de la Terre.

Le Dr. Dexter secoua la tête.

« C'est du plus haut ridicule, affirma-t-il. Même dans votre, euh, état de trouble, vous pouvez certainement vous en rendre compte ! Ce poème n'a aucune signification littérale. Les bêtes sauvages me lèchent-elles les mains ? Quelque chose jaillit-il de la mer ? Y a-t-il des séismes et des aurores ? Balivernes ! Vous êtes sérieusement atteint de ce que nous appelons la "peur atomique". Comme nombre de profanes, vous êtes victime d'une obsession absurde ; vous êtes convaincu que nos travaux en fission nucléaire entraîneront d'une manière ou d'une autre la destruction de la terre. Toute cette rationalisation n'est que le produit de votre imagination. »

Fiske serrait fermement sa serviette.

« Je vous ai dit que cette prophétie de Lovecraft était une parabole. Dieu seul sait ce qu'il savait ou craignait. Quoi que ce fût, il se sentit obligé d'en voiler le sens. Et même alors, peut-être, lui firent-ils un sort, parce qu'il en savait trop.

— Ils ?

— Ceux d'Ailleurs, ceux que vous servez. Vous êtes leur agent de liaison, Nyarlatothep. Vous êtes venu, en rapport avec le trapézoèdre étincelant, du centre de l'Égypte, comme le dit le poème. Les fellahs, ces artisans de la classe populaire de Providence, qui se convertirent à la secte de la Sagesse étoilée s'inclinaient devant l'"étranger basané" qu'ils adoraient comme Celui qui hante les ténèbres.

» Le trapézoèdre fut jeté dans la baie, et "bientôt jaillit du fond de la mer une puissance pernicieuse"… votre naissance, votre incarnation dans le corps du Dr. Dexter. Vous vous êtes alors mis à enseigner aux hommes de nouvelles méthodes de destruction, de destruction par la bombe atomique ; alors "le sol se fendit et de

folles aurores déferlèrent sur les cités tremblantes des hommes". Oh, Lovecraft savait parfaitement ce qu'il écrivait ! Blake aussi vous reconnut. Tous deux moururent. Je suppose que vous allez essayer de me supprimer à présent afin de pouvoir poursuivre votre œuvre maléfique. Vous allez organiser des séminaires et côtoyer de grands chercheurs, les encourageant, leur soufflant de nouvelles suggestions en vue d'un plus grand anéantissement. Finalement, vous "soufflerez au loin la croûte terrestre".

— S'il vous plaît, suppliait le Dr. Dexter, les mains tendues. Contrôlez-vous, laissez-moi placer un mot ! Ne réalisez-vous pas que cette histoire n'a ni queue ni tête ? »

Fiske se dirigea vers lui, ses mains manipulant le fermoir de sa serviette. Le rabat s'ouvrit, Fiske plongea la main à l'intérieur, pour retirer un revolver qu'il pointa fermement sur la poitrine du docteur.

« Bien sûr que c'est absurde, marmonna-t-il. Personne n'a jamais cru en la secte de la Sagesse étoilée, si ce n'est une poignée de fanatiques et quelques étrangers ignares. Personne n'a jamais considéré les histoires de Blake ou de Lovecraft ou encore les miennes comme autre chose qu'une forme morbide de divertissement. D'ailleurs, personne ne croira jamais qu'il y a quelque chose d'anormal en vous, ou dans cette soi-disant recherche sur l'énergie atomique ou encore sur les horreurs que vous envisagez d'envoyer sur le monde pour le conduire à sa perte. Et c'est la raison pour laquelle je vais vous tuer aujourd'hui !

— Déposez cette arme ! »

Fiske se mit soudain à trembler. Tout son corps se secoua en un spasme spectaculaire. Dexter s'en aperçut et fit aussitôt un pas en avant. Les yeux du jeune homme lui sortaient des orbites, le médecin en profita pour s'approcher, centimètre par centimètre.

« Restez où vous êtes ! hurla Fiske ; les mots sortaient déformés par le tremblement convulsif de ses mâchoires. C'est tout ce que je devais savoir, poursuivit-il. Puisque vous habitez un corps humain, vous pouvez être détruit par une arme ordinaire… Et je vais vous détruire, Nyarlathotep ! »

Ses doigts bougèrent.

Ceux du Dr. Dexter aussi. Il glissa prestement la main derrière l'homme armé et atteignit l'interrupteur mural. Un « clic » et la pièce se trouva plongée dans l'obscurité la plus totale.

Non, pas la plus totale, car on distinguait une lueur.

Le visage et les mains du Dr. Dexter étaient phosphorescents dans le noir. Certaines formes d'empoisonnement au radium peuvent produire de tels effets ; c'est sans nul doute l'explication qu'aurait donnée le savant Edmund Fiske, s'il en avait eu le loisir.

Mais il n'en eut pas l'occasion. Edmund Fiske entendit le déclic, vit les fantastiques traits embrasés et s'écroula.

Le Dr. Ambrose Dexter ralluma calmement les lumières, se dirigea vers le jeune homme et s'agenouilla un long moment à son côté. Il chercha son pouls, en vain.

Edmund Fiske était mort.

Le docteur soupira, se releva et quitta la pièce. Dans le hall, au bas des escaliers, il appela son domestique.

« Un regrettable accident s'est produit, dit-il. Ce jeune visiteur, un hystérique, vient d'avoir une crise cardiaque. Vous feriez bien d'appeler la police tout de suite. Puis vous achèverez ensuite les préparatifs du voyage. Nous partons demain pour une tournée de conférences.

— Mais la police pourrait vous retenir. »

Le Dr. Dexter secoua la tête.

« Je ne crois pas. Le cas est très clair. Je pourrais fournir facilement une explication. Prévenez-moi dès qu'ils arrivent. Je suis au jardin. »

Le docteur traversa le hall vers la sortie arrière de la maison. Il sortit dans le jardin, baigné par la splendeur d'un clair de lune.

Des murs séparaient cette éclaircie rayonnante du monde extérieur. L'homme sombre se tint immobile, éclairé par la lune et son aura se confondit avec la splendeur de l'astre.

À ce moment, deux ombres soyeuses bondirent par-dessus le mur. Elles se tapirent dans la fraîcheur du jardin, puis rampèrent vers le Dr. Dexter. Leur souffle haletant résonnait dans la nuit.

Sous le clair de lune, il reconnut deux panthères noires.

Il attendait immobile, tandis qu'elles avançaient à pas feutrés vers lui, les yeux brillants, les gueules béantes et baveuses.

Ambrose Dexter se détourna. Il contempla la lune avec un sourire diabolique, tandis que les fauves se couchaient devant lui et lui léchaient les mains.

[1] Cf. *Celui qui hantait les ténèbres*.

[2] Cf. *Fungi du Yuggoth*.

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE MAISON ABANDONNÉE

Notebook Found in a Deserted House – 1951

Par Robert Bloch.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

Tout d'abord, je tiens à écrire que je n'ai jamais rien fait de mal. À personne. Ils n'ont pas de raison de m'enfermer ici, qui qu'ils soient. Ils n'ont pas non plus de raison de faire ce que je pense qu'ils vont me faire.

Je crois qu'ils seront là bientôt, car ils sont dehors depuis longtemps, maintenant. En train de creuser, je suppose, dans ce vieux puits. J'ai entendu qu'ils cherchent une grille. Pas une grille ordinaire bien sûr, mais quelque chose d'autre.

J'ai une idée de ce qu'ils veulent, et j'ai peur.

J'aurais bien regardé par les fenêtres, seulement elles sont cloisonnées et je ne peux pas voir.

Mais j'ai allumé la lumière et j'ai trouvé ce petit carnet et je vais tout raconter. Alors, avec un peu de chance, je pourrai peut-être l'envoyer à quelqu'un qui pourra m'aider. Ou peut-être que quelqu'un le retrouvera. En tout cas, il vaut mieux écrire toute l'histoire du mieux que je peux, au lieu de rester simplement assis à attendre. À attendre qu'*ils* viennent me prendre.

Le mieux est de commencer par dire mon nom : Willie Osborne. J'ai douze ans depuis juillet. Je ne sais pas où je suis né.

La première chose dont je me souviens est que je vivais à Roodsford Road, dans ce que les gens appellent l'arrière-pays montagneux. C'est très solitaire par là, avec des bois profonds tout autour et des tas de montagnes et de collines que personne n'escalade jamais.

Grand-mère m'en parlait souvent quand j'étais petit. C'est avec elle que je vivais, avec grand-mère toute seule, parce que mes parents étaient morts. C'est grand-mère qui m'a appris à lire et à écrire. Je n'ai jamais été à l'école.

Grand-mère connaissait toutes sortes de choses sur les collines et les forêts, et elle me racontait des histoires fort étranges. C'est en tout cas ce que je croyais que c'était, quand j'étais petit et que je vivais seul avec elle. Rien que des histoires, comme dans

les livres.

Comme les histoires sur *ceux-là* qui se cachent dans les marécages et qui étaient ici bien avant les colons et les Indiens, et comment il y avait des cercles dans les marais et des grandes pierres appelées des autels où *ceux-là* faisaient des sacrifices à ce qu'ils adoraient.

Grand-mère disait qu'elle tenait ces histoires de sa grand-mère à elle… comment *ceux-là* se cachaient dans les bois et dans les marais parce qu'ils ne pouvaient pas supporter la lumière du soleil, et comment les Indiens les évitaient. Elle disait que parfois les Indiens laissaient quelques-uns de leurs jeunes ligotés à des arbres dans la forêt comme sacrifice ; comme ça, *ils* étaient contents et pacifiques.

Les Indiens savaient tout sur *eux* et ils essayaient d'empêcher les Blancs d'en savoir trop ou de s'établir trop près des collines. *Eux*, ils ne causaient pas beaucoup d'ennuis, mais ils auraient pu, s'ils se sentaient envahis. Alors, les Indiens trouvaient des excuses pour éloigner les Blancs, ils disaient que la chasse n'était pas bonne et qu'il n'y avait pas de pistes et puis que c'était trop loin de la côte.

Grand-mère m'a raconté que c'était pour cela que peu d'endroits étaient habités, même aujourd'hui. Elle me racontait qu'*ils* étaient toujours en vie et que, parfois, pendant certaines nuits, au printemps et en automne, on pouvait voir des lumières et entendre des bruits, très loin, au sommet des collines.

Grand-mère disait que j'avais une tante Lucie et un oncle Fred qui vivaient là-bas, en plein au milieu des collines. Elle disait que papa leur rendait souvent visite avant son mariage et qu'une fois, il *les* avait entendus battre sur un tambour de bois toute la nuit, la veille de la Toussaint. C'était avant de rencontrer maman et ils se sont mariés et elle est morte quand je suis né et il est parti.

J'ai entendu toutes sortes d'histoires. Sur des sorcières, des diables et des hommes chauves-souris qui suçaient le sang des hommes et sur des lieux hantés. Sur Salem et Arkham parce que j'ai jamais été dans une ville et je voulais qu'on me raconte comment c'était. Sur un endroit appelé Innsmouth avec des vieilles maisons moisies où les gens enfermaient d'horribles choses dans les caves et les greniers. Elle m'a raconté comment des tombeaux étaient creusés très profondément sous Arkham. Cela faisait du bruit comme si toute la région était hantée.

Elle me faisait peur quand elle me racontait à quoi ressemblaient ces choses, mais j'avais beau supplier, elle ne m'aurait jamais raconté comment *ceux-là* étaient. Elle disait qu'elle ne voulait pas que j'aie des ennuis avec de telles choses… que c'était déjà assez qu'elle et sa famille en sachent autant, presque trop pour des honnêtes gens

craignant Dieu. Heureusement pour moi, je n'avais pas à m'occuper de telles idées, comme mon propre ancêtre du côté de mon père, Mehitabel Osborne, qui avait été pendu à cause d'une sorcière, à Salem.

Pour moi, ce n'étaient donc que des histoires, jusqu'à l'an passé, quand grand-mère est morte, et que le juge Crubinthorp m'a mis dans le train pour aller vivre chez tante Lucie et oncle Fred dans ces fameuses collines dont grand-mère me parlait si souvent.

Vous pensez si j'étais excité ! Le conducteur me laissa faire toute la route avec lui et me parla des villages qu'on traversait.

Oncle Fred m'attendait à la gare. C'était un homme grand et mince avec une longue barbe. Un boghei nous emmena loin de la petite gare – pas de maison dans le coin, rien du tout – droit dans les bois.

Bizarre, ces bois. Ils étaient très calmes. J'avais la chair de poule tant ils étaient sombres et déserts. Comme si personne n'y avait jamais crié, ou ri, ou même souri. Je ne pouvais pas imaginer quelqu'un y parlant tout haut.

Les arbres semblaient très vieux. Il n'y avait pas d'animaux ou d'oiseaux. Le chemin était couvert d'herbes, comme si presque plus personne ne l'employait. Oncle Fred roulait vite, il ne parlait presque pas et faisait juste galoper son cheval.

Assez rapidement, nous avons atteint des collines qui étaient horriblement hautes. Il y avait des bois dessus, aussi, et parfois une rivière descendait, mais je ne voyais pas de maison et il faisait sombre comme au début de la nuit, partout où on regardait.

Finalement, nous sommes arrivés à la ferme : une vieille maison de bois et une grange dans une clairière avec des arbres tout autour, obscurs. Tante Lucie vint dehors pour nous dire bonjour. C'était une petite femme entre deux âges, assez jolie, qui m'a embrassé et qui a porté mes affaires à l'intérieur.

Mais tout ceci n'a rien à voir avec ce que je veux écrire ici. Peu importe si j'ai vécu avec eux toute cette année dans la maison, mangeant ce qu'oncle Fred faisait pousser, sans jamais aller à la ville. Pas d'autre ferme dans les environs à moins de quatre miles et pas d'école ; alors, le soir, tante Lucie m'aidait à lire. Je n'ai jamais beaucoup joué.

Au début, j'avais peur d'aller dans les bois, après ce que grand-mère m'avait raconté. De plus, je savais que tante Lucie et oncle Fred craignaient quelque chose, à voir comment ils verrouillaient les portes le soir et n'allaient jamais dans la forêt après la tombée de la nuit, même en été.

Mais après quelques semaines, je me suis fait à l'idée de vivre dans les bois et ils

n'avaient plus l'air si effrayants. J'aidais oncle Fred dans son travail bien sûr, mais parfois, l'après-midi, quand il était occupé, je partais tout seul. Surtout à la fin de l'après-midi.

Et c'est ainsi que j'ai entendu une de ces choses. C'était début octobre. J'étais dans le vallon juste à côté du grand bloc de pierre. Alors le bruit a commencé. Je me suis vite caché derrière le rocher.

Comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas d'animaux dans ces bois. Ni de gens. Sauf peut-être le facteur, Cap Pritchett, mais il ne vient que le jeudi après-midi.

Alors, quand j'ai entendu un bruit qui n'était ni oncle Fred ni tante Lucie qui m'appelaient, j'ai su qu'il valait mieux se cacher.

Ah oui, ce bruit ! C'était tout d'abord très éloigné, comme des gouttes. Comme du sang tombant dans le fond du seau quand oncle Fred suspend un cochon égorgé.

Je regardais autour de moi, mais je ne vis rien, et je ne parvenais pas à trouver non plus de quel côté ça venait. Le bruit sembla s'arrêter pendant une minute, et il n'y eut plus que la pénombre et les arbres, dans un silence de mort. Puis le bruit recommença, plus près et plus fort.

C'était comme si des gens se mettaient, tous ensemble, à courir ou à marcher, en se rapprochant. Un bruit de brindilles qui craquaient sous les pieds et de branches brisées. Je me suis fait tout petit derrière le rocher et je n'ai plus bougé.

Je peux dire que ce qui fait du bruit est vraiment tout près maintenant, juste dans le vallon. Je veux lever la tête pour voir, mais je ne le fais pas, parce que le bruit est si fort et si affreux. Et il y a aussi une infecte odeur, comme quelque chose qui était mort et enterré et que l'on remet au soleil.

Tout d'un coup, le bruit s'arrête de nouveau et je peux dire que cette chose est tout près. Pendant une minute, les bois sont tout à fait silencieux. Puis j'entends un autre bruit.

C'est une voix et ce n'est pas une voix. Oui, c'est ça ; ça n'a pas le son d'une voix ; c'est plutôt un bourdonnement ou un coassement, profond et monotone. Mais ça doit pourtant être une voix, parce que ça dit des mots.

Pas des mots que je pouvais comprendre, mais des mots. Des mots qui me faisaient garder la tête rentrée, par peur d'être vu et par peur de voir quelque chose. Je restai là, tremblant et en sueur. L'odeur me rendait malade, mais cette horrible voix monotone était pire encore. Elle disait et répétait quelque chose comme :

« *E uh shub nigger ath ngaa ryla neb shoggoth*. »

Je ne sais pas comment cela s'écrit exactement, mais je l'ai entendu assez souvent pour me le rappeler. J'écoutais toujours quand l'odeur est devenue si forte que je me suis évanoui parce que, quand je me suis réveillé, la voix était partie, et la nuit tombait.

J'ai couru tout le long du chemin pour rentrer à la maison, ce soir-là, mais avant, j'ai regardé où la chose se tenait quand elle parlait, et c'était en effet une chose.

Aucun être humain ne peut laisser des empreintes dans la boue qui ressemblent à des sabots de chèvre rendus verts par de la vase qui pue… Pas quatre ou huit traces, mais plusieurs centaines !

Je n'ai rien dit à tante Lucie et oncle Fred. Mais quand je me suis couché cette nuit-là, j'ai eu des cauchemars. Je pensais être de nouveau dans le vallon, et cette fois, je pouvais voir la chose. Elle était très grande et noire comme de l'encre, sans forme bien particulière, sauf un tas de lianes noires terminées par des espèces de sabots. Je veux dire, cela avait une forme, mais elle changeait sans arrêt ; elle se bombait et se tordait en différentes tailles. Elle était couverte de bouches, comme des feuilles sur une branche. C'est ce que je trouve de plus juste comme comparaison. Ces bouches faisaient penser à des feuilles et toute cette chose à un arbre dans le vent, un arbre noir avec beaucoup de branches traînant sur le sol, et un faisceau de racines se terminant en sabots. Et cette bave verdâtre, qui s'écoulait des bouches pour dégouliner le long des jambes, ressemblait à de la sève !

Le jour suivant, je me souviens avoir regardé un livre que tante Lude gardait en bas. Il s'appelait *Mythologie*. Ce livre parlait de gens qui vivaient de l'autre côté de l'océan, en Angleterre et en France, jadis, et que l'on appelait des druides. Ils adoraient les arbres et croyaient qu'ils étaient vivants. Cette chose était peut-être ce que ces druides adoraient, ce que l'on appelle un « esprit de la nature ».

Mais les druides vivaient sur un autre continent ; alors, comment était-ce possible ? Cette question me tracassa beaucoup les jours qui suivirent, et je ne suis pas retourné jouer dans les bois.

Finalement, voici comment je me suis représenté les choses.

Peut-être qu'on a chassé ces druides des forêts de France et d'Angleterre et que quelques-uns d'entre eux ont été assez malins pour construire des bateaux et traverser l'océan comme l'a fait, paraît-il, le vieux Leaf Erikson. Alors ils se sont peut-être établis ici, au fond des bois, et ont effrayé les Indiens avec leurs formules magiques.

Ils savaient comment se cacher dans les marécages et ont pu ainsi poursuivre leur

culte païen et évoquer les esprits venus de la terre ou de n'importe où.

Les Indiens ont toujours cru que les dieux blancs sont venus de la mer, il y a très longtemps. Et si c'était une autre façon d'expliquer l'arrivée des druides ? De vrais Indiens civilisés du Mexique où du sud de l'Amérique – des Aztèques ou des Incas, je suppose – ont bien raconté qu'un dieu blanc est venu par la mer et leur a appris toutes sortes de trucs magiques. C'était peut-être un druide.

Cela expliquerait aussi les histoires de grand-mère sur *ceux-là*.

Ce sont ces druides qui, cachés dans les marais, seraient alors responsables de ces roulements de tambour, de ces bruits sourds, et des feux sur les collines. Et ils invoquent *ceux-là*, les esprits des arbres ou autre chose, les appelant hors de la terre. Ils font alors leurs sacrifices. Ces druides faisaient toujours des sacrifices sanglants, comme les vieilles sorcières. Et grand-mère n'a-t-elle pas parlé de ces gens qui vivaient trop près des collines et qui avaient disparu à tout jamais ?

C'est exactement dans ce genre d'endroit que nous vivons.

Et nous approchons de la veille de la Toussaint. C'était « le grand moment », comme disait grand-mère.

Et je me suis demandé : « Dans combien de temps, maintenant ? ».

J'avais tellement peur que je n'ai plus osé quitter la maison. Tante Lucie m'a fait prendre un réconfortant ; elle disait que j'avais l'air malade. Je suppose que je l'étais ! Tout ce que je sais, c'est qu'un après-midi, lorsque j'entendis un boghei approcher, j'ai vite couru me cacher sous le lit.

Mais c'était seulement Cap Pritchett avec le courrier. Oncle Fred l'a pris et est revenu tout joyeux avec une lettre.

Cousin Osborne venait passer quelques jours avec nous. C'était un parent de tante Lucie et il avait un congé et il voulait rester une semaine. Il allait arriver ici par le même train que moi – le seul train qui circule dans la contrée – le 25 octobre à midi.

Les jours suivants, nous étions tellement occupés que j'oubliai toutes ces sottes histoires de magie. Oncle Fred remettait en état la chambre arrière pour cousin Osborne et je l'aidai dans ses travaux de menuiserie.

Les jours devenaient plus courts et les nuits étaient très froides avec beaucoup de vent. Il faisait plutôt frisquet le matin du 25 octobre et oncle Fred se couvrit chaudement pour traverser les bois. Il devait prendre cousin Osborne à midi et la gare se trouvait à plus de six miles de la maison. Il ne voulait pas m'emmener, et je n'ai pas insisté. Ces bois étaient pleins de craquements et de frôlements suspects à cause

du vent… peut-être à cause d'autre chose aussi.

Il partit donc, et tante Lucie et moi-même sommes restés à la maison. Elle préparait des confitures – aux prunes – pour passer l'hiver. Moi, je lavais les pots dans le puits.

J'aurais dû vous dire qu'ils ont deux puits. Le nouveau, avec une grande pompe toute brillante, juste à côté de la maison. Et puis le vieux en pierre, près de la grange. Il n'a plus de pompe, depuis longtemps. Il n'a jamais servi à rien, disait oncle Fred ; il était déjà là quand ils ont acheté la ferme. L'eau y est toute vaseuse. C'est bizarre ce puits, parce que, même sans la pompe, il semble parfois revivre. Oncle Fred n'a jamais trouvé d'explication, mais le matin parfois, l'eau déborde à nouveau sur les côtés… une eau verdâtre et vaseuse qui sent très mauvais.

Nous évitions donc ce puits et je restais près du nouveau, jusque vers midi, lorsque le temps se couvrit. Tante Lucie prépara le déjeuner. Il se mit à pleuvoir et le tonnerre roula sur toutes les collines de l'ouest.

Oncle Fred et cousin Osborne allaient avoir des difficultés à atteindre la maison dans cette tempête, mais tante Lucie ne s'en faisait pas pour cela, elle me demanda seulement de l'aider à ranger les pots de confiture.

À cinq heures, à la nuit tombante, toujours pas d'oncle Fred. Nous avons alors commencé à nous inquiéter. Le train avait peut-être eu du retard, ou quelque chose était arrivé au cheval ou au cabriolet.

Six heures et toujours pas d'oncle Fred. La pluie s'était arrêtée, mais l'orage grondait toujours sur les collines et dans les bois, les gouttes d'eau tombaient des branches avec un bruit qui ressemblait à des rires de femmes.

Peut-être la route avait-elle été coupée.

Le boghei avait pu s'embourber dans la boue. Peut-être avaient-ils décidé de passer la nuit à la station…

Sept heures, et il faisait un noir d'encre dehors. Plus de bruit de pluie. Tante Lucie était horriblement inquiète. Alors nous sommes sortis accrocher une lanterne à la barrière, près de la route.

Nous avons suivi le chemin menant à la clôture. Il faisait sombre et le vent était tombé. Tout était calme, comme dans le cœur des bois. J'avais quand même peur en descendant le chemin avec tante Lucie… comme si quelque chose était là, tapi dans le noir, et attendait tranquillement de m'attraper.

Après avoir allumé la lanterne, nous sommes restés là à regarder la route toute

noire.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria tante Lucie.

J'entendis alors très loin une sorte de grondement.

« Le cheval et le boghei », dis-je.

Tante Lucie se ranima.

« Tu as raison. »

En effet, c'était bien cela. Le cheval, le mors aux dents, galopait à toute vitesse, traînant derrière lui le boghei brinquebalant. Pas besoin de réfléchir longtemps pour voir que quelque chose s'était passé, car le cabriolet ne s'arrêta pas à la grille mais continua à toute vitesse vers la grange, avec tante Lucie et moi courant dans la boue pour le rattraper. Le cheval était tout couvert d'écume et de bave et, une fois maîtrisé, ne parvenait pas à rester immobile. Tante Lucie et moi attendions qu'oncle Fred et cousin Osborne descendent du cabriolet ; rien ne bougea. Nous regardâmes à l'intérieur.

Vide, le boghei était vide !

Tante Lucie poussa un « oh ! » d'horreur et s'évanouit. J'ai dû la ramener à la maison et la mettre au lit.

J'ai attendu presque toute la nuit à la fenêtre, mais oncle Fred et cousin Osborne ne se sont jamais manifestés. Jamais.

Les quelques jours qui suivirent furent horribles. Il n'y avait pas le moindre indice dans le boghei pour expliquer ce qui était arrivé, et tante Lucie ne voulait pas que je rejoigne le village par la route, ni même la gare par les bois.

Le lendemain, on trouva le cheval mort dans l'écurie, et, bien sûr, nous aurions dû aller à pied jusqu'à la station ou marcher tous ces miles jusqu'à la ferme de Warren. Tante Lucie avait peur de partir et peur de rester et elle accepta que, quand Cap Pritchett viendrait, nous irions avec lui au village pour exposer la situation et y rester jusqu'à ce qu'on ait découvert ce qui s'était passé.

Moi, j'avais mon idée sur ce qui s'était passé. La veille de la Toussaint était proche et peut-être qu'*ils* avaient pris oncle Fred et cousin Osborne pour leur sacrifice. *Ils* ou les druides. Le livre sur la mythologie disait qu'avec leurs incantations, les druides pouvaient même provoquer un ouragan s'ils le voulaient.

Mais à quoi bon en parler à tante Lucie. Elle était morte d'inquiétude, allant et venant sans cesse, et grommelait toujours :

« Ils sont partis. Fred m'avait pourtant bien prévenue. À quoi bon, à quoi bon ! »

Je devais préparer les repas et m'occuper des bêtes moi-même. La nuit, je ne parvenais pas à dormir, car j'attendais le roulement des tambours. Je n'en ai jamais entendu, mais c'était quand même mieux que de dormir et d'avoir ces cauchemars.

Des cauchemars de cette chose noire, de cette espèce d'arbre qui marchait dans les bois, puis s'enracinait en un endroit précis pour pouvoir prier avec toutes ses bouches… prier cet ancien dieu enfoui sous la terre.

Je ne sais pas où j'ai péché l'idée qu'il priait comme ça… comme s'il collait ses bouches au sol. C'est peut-être parce que j'avais vu cette vase verdâtre. L'avais-je réellement vue ? Je n'étais jamais retourné voir. C'était peut-être né dans ma tête… l'histoire des druides et de *ceux-là* et la voix qui disait « shoggoth » et tout le reste.

Mais où se trouvaient alors cousin Osborne et oncle Fred ? Et qu'est-ce qui avait fait si peur au cheval qu'il en était mort le lendemain ?

Mille pensées se bousculaient dans ma tête, se chassant l'une l'autre, mais tout ce que je savais c'est que nous devions à tout prix avoir vidé les lieux pour la nuit de la veille de la Toussaint.

Cette fête traditionnelle des druides tombait un jeudi et Cap Pritchett viendrait avant et nous emmènerait avec lui au village.

La veille au soir, je fis faire ses paquets à tante Lucie et, quand tout fut prêt, je me mis au lit. Il faisait très calme et, pour la première fois, je me sentis un peu mieux.

Seuls les rêves revinrent. Je rêvais qu'un groupe d'hommes venaient dans la nuit et se glissaient par la fenêtre de la chambre-salon où dormait tante Lucie. Ils la ligotaient et l'emportaient, dans un calme absolu, dans le noir, car ils avaient des yeux de chat et n'avaient pas besoin de lumière pour voir.

Ce rêve m'a tellement effrayé que je me suis éveillé. C'était l'aube. Je suis tout de suite descendu chez tante Lucie.

Elle était partie.

La fenêtre était grande ouverte comme dans mon rêve, et les couvertures étaient déchirées.

Le sol était dur devant la fenêtre et je ne pus y relever aucune trace de pas, rien du tout. Mais elle était partie.

Alors, je crois que j'ai crié.

Je n'arrive pas à me rappeler ce que j'ai fait après. Pas envie de petit déjeuner. Je sortis appeler « tante Lucie » sans m'attendre à une réponse. J'allai à l'étable ; la porte était ouverte et les vaches avaient disparu. Je vis bien une ou deux traces à la sortie de la cour vers la route, mais je me suis dit qu'il n'était pas prudent de les suivre.

Un peu plus tard, j'ai été au puits. Là, j'ai crié de surprise et j'ai pleuré, car l'eau était aussi vaseuse et verdâtre dans le nouveau puits que dans le vieux.

Alors, j'ai su que j'avais raison. *Ils* avaient dû venir pendant la nuit sans même essayer de dissimuler leur passage. Comme s'ils étaient sûrs de leur fait.

Ce soir, c'était la fête du 31 octobre. Il me fallait coûte que coûte sortir de ce trou. Et s'*ils* me surveillaient et attendaient leur heure, mieux valait ne pas trop compter sur la venue de Cap Pritchett dans l'après-midi. Je devais risquer le coup et descendre par la route, et j'avais avantage à me mettre en route maintenant, dans la matinée, comme ça j'arriverais au village avant la tombée de la nuit.

Alors j'ai farfouillé un peu partout et j'ai trouvé de l'argent dans le tiroir du bureau d'oncle Fred et la lettre de cousin Osborne avec l'adresse de Kingsport, d'où il nous avait écrit. C'est là que je devais aller après avoir raconté aux gens du village ce qui s'était passé. Il devait y avoir de la famille dans ce patelin.

Je me demandai s'ils me prendraient au sérieux au village quand je leur raconterais comment oncle Fred avait disparu et tante Lucie et qu'*ils* avaient volé le bétail pour leur sacrifice et que la vase du puits était devenue verdâtre après que quelque chose s'y fut arrêté pour boire. Je me demandai s'ils seraient au courant des roulements de tambour et des feux allumés sur les collines, ce soir, et s'ils allaient essayer de réunir un groupe pour revenir ici et essayer de *les* attraper et quel dieu grondant ils allaient faire sortir de la terre. Je me demandais s'ils savaient ce qu'était un « shoggoth ».

Bref, qu'ils le sachent ou non, je ne pouvais pas rester et attendre de le découvrir moi-même. Alors j'ai fait mon balluchon et je me suis préparé à partir. Il devait être environ midi, tout était parfaitement calme.

J'allai vers la porte et franchis le seuil, sans me soucier de la verrouiller derrière moi. À quoi bon, sans personne à des miles de distance ?

C'est alors que j'ai entendu ce bruit au bas de la route.

Des pas.

Quelqu'un venait, juste avant le tournant.

Je retins ma respiration une minute, pour voir, prêt à courir.

Alors il arriva.

Il était grand, mince, et ressemblait un peu à oncle Fred sauf qu'il était plus jeune et n'avait pas de barbe, et il portait un beau costume de ville et un chapeau mou. En me voyant, il sourit et vint vers moi, l'air décidé, comme s'il me connaissait.

« Hello, Willie », dit-il.

Je n'ai rien répondu, j'étais tellement surpris !

« Ne me reconnais-tu pas ? dit-il. Je suis ton cousin Osborne. Ton cousin Frank, poursuivit-il en me tendant la main. Tu ne te souviens sans doute pas de moi ! La dernière fois que je t'ai vu, tu étais encore un bébé.

— Mais je croyais que tu devais venir la semaine passée, dis-je. Nous t'attendions le 25.

— Vous n'avez pas reçu mon télégramme ? demanda-t-il. Je devais encore régler quelques affaires. »

Je secouai la tête.

« Nous ne recevons jamais rien ici, à part ce que nous délivre la poste chaque jeudi. Il est peut-être à la gare. »

Cousin Osborne essaya de sourire.

« Vous êtes vraiment à l'écart des chemins fréquentés. Personne à la gare, ce midi. J'espérais que Fred serait venu me chercher avec le boghei, comme cela je n'aurais pas dû marcher, mais pas de chance.

— Tu as fait toute la route à pied ? demandai-je.

— C'est exact.

— Et tu es venu en train ? »

Cousin Osborne fit oui de la tête.

« Alors, où est ta valise ?

— Je l'ai laissée à la consigne, expliqua-t-il. Trop loin pour la porter tout le chemin. Je me suis dit que Fred reviendrait la chercher en boghei avec moi. »

C'est alors qu'il remarqua mon sac :

« Mais, dis donc, fiston… où t'en vas-tu avec ce balluchon ? »

Il ne me restait plus qu'à lui raconter ce qui était arrivé.

Je lui ai donc dit de me suivre dans la maison et de s'asseoir pour que je lui explique.

Nous sommes remontés à la ferme ; il a fait du café et j'ai préparé quelques tartines et nous avons mangé. Je lui ai raconté ensuite qu'oncle Fred s'était rendu à la gare et n'était jamais revenu, et que le cheval était mort et puis ce qui était arrivé à tante Lucie. Je n'ai pas parlé de mon escapade dans les bois, bien sûr, et je n'ai même pas fait allusion à *ceux-là*. Mais je lui ai dit que j'avais peur et que je comptais descendre au village avant la tombée de la nuit.

Cousin Osborne m'écouta, approuvant de la tête, sans m'interrompre.

« Tu comprends à présent pourquoi nous devons partir, dis-je. Cette chose qui les a attaqués va s'en prendre à nous, et je n'ai pas envie de passer une autre nuit ici. »

Cousin Osborne se leva.

« Tu as peut-être raison, Willie, dit-il. Mais ne te fie pas trop à ton imagination, fiston. Essaie de séparer l'imaginaire du réel. Ton oncle et ta tante ont disparu. C'est un fait. Mais cette autre invention à propos de choses qui vous poursuivent dans les bois… ça, ce sont des histoires. Cela me fait penser à tous ces bavardages stupides que j'ai entendus chez moi, à Arkham. Et, Dieu sait pourquoi, il semble que ce soit pis encore, à cette époque de l'année. Tiens, quand j'ai quitté…

— Pardon, cousin Osborne, dis-je, mais ne vis-tu pas à Kingsport ?

— Oui, oui, certainement, me dit-il. Mais avant, j'ai vécu à Arkham, et je connais les gens du coin. Je ne m'étonne pas que tu aies été si effrayé dans les bois et que tu t'es mis à imaginer des fantômes. Dans ta situation, j'admire ton courage. Pour un gars de douze ans, tu as agi avec beaucoup de bon sens.

— Alors, mettons-nous en route, dis-je. Il est presque deux heures, nous avons intérêt à partir, si nous voulons être au village avant la nuit.

— Encore un moment, fiston, dit cousin Osborne. Je ne sais pas s'il convient de nous éloigner sans fouiller les alentours pour voir si nous ne pouvons rien découvrir sur ce mystère. Tu comprends, nous ne pouvons pas nous rendre en ville d'un pas décidé pour raconter au shérif des histoires sans queue ni tête à propos d'étranges créatures des bois qui auraient enlevé ton oncle et ta tante. Aucune personne sensée ne nous croirait. On pourrait penser que j'ai menti, et rire de moi. Tiens, ils pourraient même croire que tu as quelque chose à voir avec… euh, le départ de ta tante et de ton oncle.

— S'il te plaît, fis-je. Il nous faut partir, tout de suite. »

Il secoua la tête.

Je ne parlai plus. J'aurais pu lui raconter plein de choses sur ce que j'avais rêvé, entendu et vu, et sur ce que je savais… mais je me dis que cela n'aurait servi à rien.

De plus, il y avait plusieurs choses que je n'avais pas envie de lui dire, maintenant que j'avais parlé avec lui. J'avais de nouveau peur.

Au début, il avait dit qu'il était d'Arkham et puis, quand je lui ai demandé, il a dit qu'il était de Kingsport. J'aurais parié qu'il mentait.

Puis il a dit des choses sur la peur que j'avais eue dans les bois, et comment pouvait-il le savoir ? Je ne lui ai jamais parlé du tout de *cet* incident.

Si vous voulez savoir ce que je pensais réellement, je me disais qu'il n'était peut-être pas du tout cousin Osborne.

Et, s'il ne l'était pas, alors… qui était-il ?

Je me levai et retournai dans le hall.

« Où vas-tu, mon garçon ? demanda-t-il.

— Dehors.

— Je viens avec toi. »

Pas de doute, il me surveillait. Il n'allait pas me perdre de vue une seconde. Il me rejoignit et me prit le bras, très amicalement… mais je ne pouvais me dégager. Non, il ne me lâchait pas. Il savait que j'avais envie de ficher le camp.

Que pouvais-je faire ? Tout seul avec cet homme dans la maison au fond des bois ; la nuit tombait, la nuit du 31 octobre, et *ceux-là* dehors qui attendaient.

Nous sommes sortis, et j'ai remarqué qu'il commençait à faire noir, même dans l'après-midi. Des nuages avaient recouvert le soleil, le vent soufflait dans les arbres et ils tendaient leurs branches comme s'ils voulaient me retenir. Les feuilles bruissaient, elles chuchotaient des choses sur moi, et il les écoutait en les regardant. Peut-être qu'il comprenait ce qu'elles disaient. Peut-être qu'elles lui donnaient des ordres.

Alors, j'ai presque dû rire, car il écoutait effectivement quelque chose et maintenant je l'entendais aussi.

C'était une sorte de grondement, sur la route.

« Cap Pritchett ! dis-je. C'est le facteur. Nous pouvons descendre avec lui au village.

— Laisse-moi lui parler, répondit-il. Au sujet de ta tante et de ton oncle. Pas la peine de l'alarmer, et nous ne désirons aucun scandale, pas vrai ? Toi, file à l'intérieur.

— Mais, cousin Osborne…, dis-je en protestant. Nous devons raconter la vérité.

— Bien sûr, mon gars. Mais c'est une affaire d'adultes. File maintenant. Je t'appellerai. »

Il parlait de façon très polie et souriait même, mais il me traîna malgré tout jusque dans la maison et claqua la porte. Tandis que je me tenais là, dans le hall tout sombre, je pouvais entendre Cap Pritchett ralentir et l'appeler. Cousin Osborne s'approcha du boghei et parla au facteur, et alors, je n'entendis plus qu'une sorte de murmure très bas. Par une fente de la porte, je pus les apercevoir. Cap Pritchett lui parlait amicalement, détendu, et tout semblait en ordre.

Sauf que, environ une minute plus tard, Cap Pritchett lui fit au revoir de la main, puis prit les rênes… et le boghei redémarra !

Alors, je sus que je devais agir, sans penser à ce qui allait se passer. J'ai ouvert là porte et j'ai foncé dehors, sac à la main. J'ai couru sur le sentier après le boghei. Cousin Osborne a essayé de me rattraper au passage, mais je me suis esquivé en criant :

« Attendez-moi, Cap… je viens… emmenez-moi au village ! »

Cap ralentit et se retourna, manifestement étonné.

« Willie ! dit-il. Mais, je pensais que tu étais parti. Il m'a dit que tu étais parti avec Fred et Lucie…

— Ne faites pas attention, dis-je. Il ne voulait pas que je m'en aille. Emmenez-moi au village. Je vais vous raconter ce qui s'est réellement passé. S'il vous plaît, Cap, vous devez m'emmener.

— Bien sûr que je t'emmène, Willie. Allez, hop, monte. »

Je grimpai dans le boghei.

À ce moment, cousin Osborne arriva à notre hauteur.

« Viens ici, ordonna-t-il méchamment. Tu ne peux pas partir comme cela. Je te le défends. Tu es sous ma garde.

— Ne l'écoutez pas, hurlai-je. Emmenez-moi, Cap. S'il vous plaît !

— Très bien, dit cousin Osborne. Si tu persistes à n'être pas raisonnable, nous allons tous y aller. Je ne peux pas te laisser aller seul.

« Vous voyez comme moi que cet enfant n'a plus toute sa raison, dit-il à Cap. Et j'espère bien que vous ne vous laisserez pas troubler par ses histoires. À vivre comme un sauvage ici – enfin, vous comprenez –, il n'est plus tout à fait lui-même. Je vais tout vous expliquer en cours de route. »

Il adressa une sorte de haussement d'épaules entendu à Cap et se frappa le front de l'index. Puis il sourit à nouveau et fit mine de monter à côté de nous, sur le siège du boghei.

Mais Cap ne lui rendit pas son sourire.

« Non, pas vous, dit-il. Willie est un bon petit gars. Je le connais. Vous, je ne vous connais pas. J'ai l'impression que vous avez donné assez d'explications comme ça, monsieur, en disant que Willie s'en était allé.

— Mais je voulais tout simplement éviter de parler… voyez-vous, on m'a demandé de venir pour soigner cet enfant… il est instable…

— Au diable, les stables ! »

Cap cracha du jus de tabac juste aux pieds de cousin Osborne.

« … Nous partons. »

Cousin Osborne arrêta net de sourire :

« Alors, j'insiste pour que vous me preniez avec vous », dit-il.

Et il essaya de grimper dans le boghei.

Cap mit la main en poche et, lorsqu'il la ressortit, il tenait un grand pistolet.

« Des-cen-dez ! hurla-t-il. Monsieur, vous parlez au service des postes des États-Unis d'Amérique et vous n'avez rien à dire au gouvernement, compris ? Maintenant, descendez avant que je ne souille la route de votre cerveau. »

Cousin Osborne se renfrogna, mais descendit aussitôt du boghei.

Il me regarda et haussa les épaules.

« Tu commets une grosse erreur, Willie », dit-il.

Je ne l'ai même pas regardé. Sur un « Uuh da » de Cap, le cheval démarra à toute allure. Les roues du boghei tournaient de plus en plus vite ; bientôt la ferme fut hors de

vue. Cap remit son pistolet en poche et me tapota amicalement l'épaule.

« Cesse de trembler, Willie, dit-il. Tu es sauvé, à présent. Il n'y a plus de quoi t'inquiéter. Nous serons en ville dans une heure à peu près. Maintenant, installe-toi bien et raconte au vieux Cap tout ce qui s'est passé. »

Alors je lui ai tout dit. Cela mit longtemps. Nous roulions toujours dans les bois. Sans que nous le remarquions, la nuit tombait : le soleil descendit furtivement et alla se cacher derrière les collines ; l'obscurité sortit des bois pour s'étendre de chaque côté de la route et les arbres se mirent à bruire, murmurant à la grande ombre qui nous suivait.

Le cheval allait bon train, et l'on entendit bientôt d'autres bruits éloignés. Cela aurait pu être le tonnerre, ou même quelque chose d'autre. Mais une chose était certaine, la nuit tombait et c'était la nuit du 31 octobre.

La route traversait les collines à présent. On arrivait à peine à distinguer le prochain tournant. De plus, les ténèbres s'étendaient à une vitesse effrayante.

« Je parie que nous n'échapperons pas à l'averse, constata Cap en regardant le ciel. C'est l'orage, je suppose.

— Des tambours, dis-je.

— Des tambours ?

— La nuit, on les entend dans les collines, lui racontai-je. Je les ai entendus tout ce mois-ci. Ce sont *eux*, ils se préparent pour le sabbat.

— Le sabbat ? s'exclama Cap en me regardant. Où as-tu entendu parler d'un sabbat ? »

Alors, je lui ai raconté un peu plus de ce qui s'était passé. Je lui ai raconté tout le reste. Il n'a rien dit, et n'a rien pu me répondre avant longtemps, parce que le tonnerre nous entourait de toutes parts, et que la pluie fouettait le boghei, la route, partout. Il faisait tout noir dehors maintenant, et nous ne pouvions voir que quand les éclairs déchiraient le ciel. Je devais crier pour qu'il m'entende… crier sur les choses qui avaient pris oncle Fred et tante Lucie, les choses qui avaient enlevé notre bétail et puis envoyé cousin Osborne pour me prendre. Je criai aussi sur ce que j'avais entendu dans les bois.

À la lumière des éclairs, je pouvais voir le visage de Cap. Il ne souriait pas, mais n'était pas fâché non plus… il avait simplement l'air de me croire. À ce moment, j'ai remarqué qu'il avait repris son pistolet et tenait les rênes d'une main, alors que nous

roulions à toute allure. Le cheval était si affolé qu'il n'avait pas besoin de fouet pour galoper.

Le vieux boghei était ballotté dans tous les sens, et la pluie sifflait en tombant dans le vent, et c'était comme dans un horrible rêve, sauf que c'était réel. C'était réel quand, dans les bois, j'ai crié à Cap Pritchett :

« Shoggoth. Qu'est-ce que c'est un shoggoth ? »

Cap me saisit le bras. Il y eut un éclair et je vis son visage convulsé, la bouche grande ouverte. Il ne me regardait pas. Il regardait la route et ce qui se dressait devant nous.

Les arbres avaient l'air de se rejoindre et obstruaient le prochain tournant. Dans le noir, on aurait dit qu'ils étaient vivants… bougeant, se courbant et se tordant pour nous bloquer le passage. L'éclair illumina tout et je pus les voir très nettement… et aussi quelque chose d'autre.

Quelque chose de sombre sur le chemin, quelque chose qui n'était pas un arbre. Quelque chose de grand et de noir, tapi là à attendre, avec des bras noueux qui se tordaient et se tendaient.

« Shoggoth ! » cria Cap.

Mais je pouvais à peine l'entendre car l'orage grondait et le cheval a henni, et j'ai senti le boghei déraper d'un côté à l'autre de la route et le cheval s'est cabré… nous étions presque dans le machin noir. Je sentis une odeur affreuse, et Cap pointa son pistolet et le coup partit avec un bang qui était presque aussi bruyant que le tonnerre et presque aussi fort que le bruit que nous avons fait en heurtant la chose noire.

Alors tout alla très vite. Le tonnerre, la chute du cheval, le coup de fusil et le choc, lorsque le boghei s'est renversé. Cap devait avoir les rênes serrées autour du poignet parce que, quand le cheval est tombé et que le boghei s'est retourné, il a foncé la tête la première dans le pare-boue, puis dans le cheval qui bougeait encore… et enfin dans la chose noire qui l'attrapa. Je me suis senti tomber moi-même dans le noir, puis atterrir dans la boue et le gravier de la route.

Il y avait le tonnerre, des hurlements et un autre son que j'avais déjà entendu une fois, dans les bois… un son bourdonnant comme une voix.

Voilà pourquoi je ne me suis jamais retourné. Voilà pourquoi je ne me suis même pas demandé si je m'étais fait mal en tombant… Je me suis relevé et je me suis mis à descendre la route en courant aussi vite que je pouvais, descendre la route en courant dans la tempête et le noir, sous la menace des arbres noueux qui se tordaient et

secouaient la tête en me montrant de leurs branches, et ils riaient.

Dans le tonnerre, j'ai entendu hennir le cheval, et hurler Cap aussi, mais je ne me suis pourtant pas retourné. Les éclairs clignotaient, et je courais entre les arbres maintenant, car la route n'était plus qu'un fleuve de boue qui me ralentissait et me tirait par les jambes. Après un moment, je me suis mis à hurler aussi, mais je ne pouvais même pas m'entendre dans l'orage. Et, en plus de l'orage, j'entendis les tambours.

Tout d'un coup je surgis hors des bois et je débouchai sur les collines. J'escaladai en courant, et les battements se rapprochaient, et je pus bientôt voir sans les éclairs. Parce qu'il y avait des feux qui brûlaient sur la colline et que le grondement des tambours venait de là.

J'étais perdu dans le vacarme : les hurlements du vent, le ricanement des arbres et les battements des tam-tams. Mais je me suis arrêté à temps. Je me suis arrêté lorsque j'ai vu clairement les feux ; des feux rouges et verts qui brûlaient dans toute cette pluie.

J'aperçus une grande pierre blanche au centre d'un espace dégagé au sommet de la colline. Les feux rouges et verts étaient autour et derrière elle et, ainsi, tout se dessinait clairement contre les flammes.

Il y avait des hommes autour de l'autel, des hommes au visage raviné avec de longues barbes grises, des hommes qui jetaient du soufre sur les feux pour que leur lumière soit rouge et verte. Et ils avaient des couteaux à la main et, malgré la tempête, je pouvais les entendre hurler. À l'arrière, accroupis sur le sol, d'autres hommes battaient des tambours.

Mais bientôt, quelque chose d'autre arriva sur la colline… deux hommes avec du bétail. Je pouvais dire que c'était notre bétail qu'ils conduisaient, ils le menaient tout droit vers l'autel et alors les hommes aux couteaux ont tranché leurs gorges en sacrifice.

J'ai pu voir tout cela à la lueur des éclairs et du feu, et je me suis aplati pour que personne ne puisse me repérer.

Mais bientôt je n'ai plus pu bien distinguer de nouveau à cause d'une matière qu'ils jetaient sur le feu. Cela provoquait une fumée noire fort épaisse. Tandis que cette fumée s'élevait, les hommes se mirent à psalmodier et à prier plus fort.

Je ne pouvais reconnaître les mots, mais les sons ressemblaient à ce que j'avais entendu dans les bois. Je ne parvenais pas à bien voir, mais je savais ce qui allait se

passer. Les deux hommes qui avaient conduit les animaux redescendirent de l'autre côté de la colline ; quand il revinrent, ils avaient de nouvelles offrandes. La fumée m'empêchait de bien distinguer, mais ces victimes avaient deux jambes, pas quatre. J'aurais pu mieux voir, si je ne m'étais caché le visage quand ils les traînèrent vers l'autel et brandirent leurs couteaux, et le feu et la fumée se ravivèrent soudain et les tambours grondaient et eux tous psalmodiaient et appelaient à haute voix quelque chose qui attendait de l'autre côté de la colline.

Le sol se mit à trembler. Il y avait de l'orage, du tonnerre et des éclairs, du feu et de la fumée, et ils chantaient et je devins à moitié mort de peur, mais je jure une chose : le sol se mit à trembler. Il trembla et frémit, et ils invoquèrent quelque chose et immédiatement, ce quelque chose vint.

Il gravit le versant de la colline en rampant et se dirigea vers l'autel, et je reconnus la chose noire de mes rêves… cette chose gélatineuse, noueuse et vaseuse, en forme d'arbre, venue des bois. Elle montait en rampant, s'appuyant sur ses sabots, sur ses bouches et ses bras tordus. Les hommes s'inclinèrent et se tinrent en retrait, tandis que leur dieu s'approchait de l'autel au sommet duquel quelque chose se débattait, se débattait et criait.

La chose noire se pencha sur la pierre du sacrifice et des sons bourdonnants recouvrirent alors les cris de la victime. J'observai malgré moi et je vis la chose se gonfler et *grandir*.

Ce fut trop. Plus rien ne m'importait. Je me suis levé et je me suis mis à courir, à courir, à courir, en criant de toutes mes forces sans me soucier de qui pouvait m'entendre.

J'ai continué à courir et à crier, dans les bois, dans la tempête, le plus loin possible de cette colline et de cet autel, et alors, tout d'un coup, j'ai su où j'étais : j'étais de retour à la ferme.

Oui, voilà ce que j'avais fait : j'avais couru en rond et j'étais revenu. Mais je ne pouvais aller plus loin ; je n'aurais pu supporter la nuit et l'orage. Je me suis précipité à l'intérieur, ici. Puis, après avoir verrouillé la porte, je me suis laissé tomber par terre, épuisé d'avoir crié et couru.

Mais après un bref moment, je me suis levé et j'ai déniché des clous et un marteau, et quelques planches qu'oncle Fred n'avait pas encore fendues en petit bois.

J'ai d'abord cloué la porte puis j'ai bouché les fenêtres avec ces planches. Chacune d'elles, jusqu'à la plus petite. Je dois bien avoir travaillé quatre heures, tant j'étais fatigué. Quand tout fut fait, la tempête s'est calmée et tout est redevenu calme. Assez

calme pour me permettre de me coucher sur le divan et de dormir.

Je me suis réveillé, il y a deux ou trois heures. Il faisait clair. Je pouvais voir la lumière filtrer par les fentes des planches. À la position du soleil, je savais que c'était déjà l'après-midi. J'avais dormi toute la matinée et rien n'était venu.

Je me suis dit que je pourrais peut-être me glisser dehors et rejoindre le village à pied, comme je l'avais prévu hier.

Mais je me faisais des idées.

Avant de commencer à enlever les clous, je l'ai entendu. Qui ? Cousin Osborne, évidemment. Enfin l'homme qui prétendait être cousin Osbome.

Il arriva dans la cour en criant : « Willie ! » mais je n'ai pas répondu. Alors il a essayé la porte, puis les fenêtres. Je l'entendais frapper en jurant. Mauvais, ça.

Il se mit alors à chuchoter, et c'était pire. Parce que cela signifiait qu'il n'était pas seul dehors.

J'ai jeté un regard furtif par la fente, mais il était déjà parti à l'arrière de la maison. Je n'ai pas pu le voir, ni qui était avec lui.

En fait, ce n'était pas plus mal, parce que, si j'ai raison, je n'ai aucune envie de le voir.

L'entendre est déjà bien suffisant.

Entendre ce profond coassement et puis cousin parler et, puis à nouveau cette espèce de coassement.

Sentir cette horrible odeur, comme la vase verdâtre des bois et autour du puits.

Le puits… ils sont retournés au fond du jardin vers le puits. Et j'ai entendu cousin Osborne dire quelque chose comme : « Attendons qu'il fasse noir. Nous pouvons employer le puits si vous trouvez la grille. Cherchez la grille. »

Je sais ce que cela veut dire, maintenant. Le puits doit être une sorte de passage vers le monde souterrain… c'est là que ces espèces de druides vivent. Et la chose noire.

Ils sont dans la cour, à présent ; ils cherchent.

J'ai écrit pendant longtemps et l'après-midi est déjà presque fini. Je guette par les fentes et je peux voir que l'obscurité tombe déjà.

C'est alors qu'ils viendront me chercher… quand il fera noir.

Ils vont enfoncer les portes ou les fenêtres pour me prendre. Ils vont m'entraîner dans le puits, dans ces endroits sombres où vivent les shoggoths. Il doit exister tout un monde en dessous des collines, un monde où ils se cachent et attendent de sortir pour de nouveaux sacrifices, pour faire couler une nouvelle fois le sang. Ils n'aiment pas la proximité des humains, sauf pour les sacrifices.

J'ai vu ce que la chose noire a fait sur l'autel. Je sais ce qui va m'arriver.

Peut-être qu'ils vont s'inquiéter de l'absence du vrai cousin Osborne et envoyer quelqu'un pour savoir ce qu'il est devenu. Peut-être que les gens du village vont s'étonner de ne plus voir Cap Pritchett et partir à sa recherche. Peut-être qu'ils vont venir ici et me trouver. Mais s'ils ne viennent pas tout de suite, il sera trop tard.

C'est pour cela que j'écris ceci. Chaque mot est vrai, je le jure. Et si quelqu'un trouve ce carnet où je vais le laisser, qu'il aille voir au fond du puits. Le vieux puits, dehors, à l'arrière de la maison.

Souvenez-vous de ce que j'ai raconté sur *ceux-là*. Condamnez le puits et nettoyez les marécages. Pas la peine de me chercher… je ne suis plus ici.

J'aimerais n'avoir pas si peur… Je n'ai pas tellement peur pour moi-même, mais pour les autres gens. Pour ceux qui pourraient venir ici après et s'établir dans les parages et à qui la même chose risque d'arriver… ou pire !

Il faut absolument me croire. Sinon allez dans les bois. Allez sur la colline. La colline où ils ont offert ces sacrifices. Peut-être que les taches sont parties et que la pluie a effacé les traces de pas. Peut-être qu'ils ont supprimé toutes les traces des feux. Mais le rocher de l'autel doit être là. Et, s'il y est, vous connaîtrez la vérité. Il devrait y avoir de grandes marques rondes sur cette pierre. Des marques rondes d'environ vingt pouces de large.

Je n'ai pas encore parlé de ça. À la fin, je me suis retourné. J'ai regardé cette grande chose noire qu'est un shoggoth. J'ai regardé quand il continuait à se gonfler et à grandir. Je pourrais dire comment il change de forme et quelle grandeur il atteint. Mais même alors, vous ne pourriez vous imaginer ni sa forme ni sa taille et c'est pourquoi je ne le raconte pas.

Je vous dis simplement d'ouvrir l'œil. Et vous verrez ce qui se cache sous la terre, à l'intérieur de ces collines, et qui attend de ramper dehors pour la grande fête où l'on sacrifie de nouvelles victimes.

Attention ! Ils arrivent maintenant. C'est le crépuscule et j'entends des bruits de pas. Et d'autres sons. Des voix et d'autres sons. Ils cognent à la porte. C'est sûr, ils

doivent avoir un tronc d'arbre ou une planche pour l'enfoncer. Toute la maison tremble. J'entends crier cousin Osborne et ce bourdonnement. L'odeur est terrible, cela me rend malade et, dans quelques secondes…

Regardez l'autel. Vous comprendrez alors ce que j'essaie de vous expliquer. Regardez les grandes marques rondes, vingt pouces de large, de chaque côté. C'est là que la grande chose prenait appui.

Cherchez ces marques et vous saurez ce que j'ai vu, ce que je redoute, ce qui attend l'heure de vous saisir, à moins que vous ne l'enfermiez à jamais sous terre.

Des marques noires de vingt pouces de large.

En fait, ce sont des *empreintes digitales* !

La porte cède à…

ON RÔDE DANS LE CIMETIÈRE

The haunter of the Graveyard – 1969

Par J.Vernon Shea.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

Ses nouveaux amis ne trouvaient jamais facilement la maison d'Elmer Harrod. Sa rue donnait pourtant bien sur l'une des artères principales de la ville, mais une rangée de sapins en cachait partiellement l'entrée. De plus, un grand écriteau, RUE SANS ISSUE, n'incitait nullement à s'y engager ; seule, une petite flèche tremblante dans le vent et portant la légende : CIMETIÈRE DE OLD DETHSHILL, semblait réfuter cette attestation.

Malgré la pancarte, aucune voie d'accès n'avait été prévue ni pour les voitures ni même pour les piétons, et le cimetière n'était pas gardé. Il fallait enjamber un muret de pierre pour se trouver à l'arrière du cimetière. Ce lieu n'avait plus servi depuis longtemps, chaque parcelle étant occupée. Le dernier enterrement remontait à plus de cinquante ans.

La municipalité n'avait d'ailleurs aucun intérêt à conserver ce cimetière. Il y a douze ans, elle avait projeté d'y faire passer une autoroute, mais devant le tollé général suscité par la profanation de ces terres consacrées, elle avait dû renoncer à son plan. La cause ayant été gagnée, les défenseurs du cimetière historique s'empressèrent de l'oublier. Des mauvaises herbes se déployaient triomphalement dans les fentes du béton et les allées étaient à ce point délabrées qu'elles étaient fermées à la circulation automobile. Même la piste cavalière, qui contournait le cimetière tout en traversant ses sentiers en plusieurs endroits, avait été abandonnée. Les chevaux s'y comportaient toujours de manière étrange : ils renâclaient comme s'ils refusaient un obstacle invisible.

La rue de Harrod se terminait en pente raide. Il avait peu de voisins ; quelques pavillons délabrés, depuis longtemps abandonnés, offraient parfois leur abri périlleux à quelque vagabond. La maison de Harrod était la dernière de la rue, contiguë au muret du cimetière. C'était une habitation typiquement victorienne, avec coupole, péristyle, pignons et autres détails de mauvais goût. Son côté tape-à-l'œil ravissait le sens prononcé de Harrod pour le théâtre et justifiait à lui seul son achat. Si cette maison n'avait pas offert de telles touches gothiques, il les aurait certainement fait ajouter.

Il se vantait même de ce que la vieille demeure recélait un passage secret, mais il

se gardait bien de le montrer à ses hôtes « autrement, ce ne serait plus un secret ». Ses amis le soupçonnaient d'embellir son côté « fantastique » – Harrod exagérait toujours – ; c'était pourtant la stricte vérité.

Il avait découvert cette galerie d'une curieuse façon. Peu après son emménagement, il avait fait un rêve, un rêve très troublant. Il avait été convoqué, au cours de la nuit, à quelque étrange cérémonial et était descendu à la cave et là, comme si ce geste lui était familier, il avait touché le mur à un certain endroit et s'était engagé dans l'ouverture qui venait d'apparaître. Le rêve s'arrêtait là, sans lui laisser le temps de découvrir où menait ce couloir, ni pourquoi il y avait été appelé. Le lendemain, il avait refait le même chemin jusqu'au mur du sous-sol et, tout en se sentant plutôt ridicule, avait cherché une protubérance dissimulée… et en avait trouvé une !

Ce passage, découvrit-il, était en réalité un tunnel creusé sous terre. Il semblait s'enfoncer profondément pendant des miles et à première vue, ce souterrain humide et couvert de toiles d'araignées paraissait n'avoir pas de fin. Des ouvertures cachées laissaient circuler un peu d'air. Sur les murs, des encoches étaient prévues pour des torches et, à voir le sol – non pas de la terre battue, mais un revêtement stabilisé –, il était clair que beaucoup de monde avait déjà emprunté ce chemin. Le rayon de sa lampe ne pouvait éclairer toutes les niches découpées le long du parcours, mais elles ne semblaient rien contenir d'intéressant, pas même les ossements ou les crânes qu'il s'attendait à moitié à y trouver. Large et élevé, le tunnel permettait à plusieurs personnes de marcher ou de courir de front.

Courir… un sentiment d'urgence se dégageait du souterrain. Les gens qui passaient par ici ne devaient pas traîner. Harrod lui-même, il en était conscient, avait hâte d'atteindre l'extrémité du tunnel.

Il se terminait de façon fort inattendue, par un mur nu. Aucune bifurcation n'y prenait naissance ; il eut beau balayer toute la surface du rayon de sa torche, il ne put découvrir aucune trace de dispositif d'ouverture. Harrod avait l'impression que, lorsqu'il pressait l'oreille contre la paroi, il entendait de l'autre côté un grondement lointain, comme le battement du ressac. Mais il savait fort bien que c'était une illusion, puisque la maison était située à des miles de la mer.

Les jours suivants, il se rendit souvent dans la galerie, mais il ne parvint jamais à franchir le mur. Au cours d'une de ses explorations, il découvrit néanmoins qu'une des niches cachait une sortie qui lui avait échappé ; cette extension du passage menait à l'extérieur, dans un coin écarté du vieux cimetière de Dethshill, derrière un imposant mausolée.

Sans doute cette découverte aiguisa-t-elle son intérêt pour le cimetière ; peu de

visiteurs s'y rendaient. Harrod voyait bien parfois de son balcon un petit vieux chercher péniblement la tombe d'un aïeul, ou quelque curieux, un appareil photographique en bandoulière, déambuler à la recherche de quelque vieille pierre tombale particulièrement ancienne. Ou alors, c'était un jeune étudiant en histoire de l'art, absorbé par la lecture de l'une ou l'autre curieuse inscription aux trois quarts effacée. Des amoureux s'y donnaient parfois rendez-vous ou des vagabonds y cuisaient leur maigre pitance sur de petits feux. Des enfants, nouveaux venus dans le voisinage, escaladaient le muret, stupéfaits devant cette plaine de jeu improvisée. Mais, même en plein jour, ils ne s'y attardaient guère. Bien vite, ils battaient en retraite, pris d'une panique soudaine.

Dans la ville, le cimetière avait depuis longtemps acquis la réputation d'un endroit à éviter ; et la découverte faite par Harrod, la première année de son occupation de la maison, du corps d'un clochard en bordure d'un des chemins, n'avait rien fait pour arranger les choses. Il avait eu la gorge arrachée par quelque chose de très tranchant. Sans doute était-ce le fait d'un autre vagabond, cherchant vengeance, ou encore l'œuvre de quelque gros animal. Harrod fit part de sa découverte aux autorités ; la police descendit sur les lieux et, après un examen superficiel, fit rapidement emporter la dépouille.

Les arbres proliféraient dans le cimetière, descendant jusqu'à la vallée pour y boire dans les méandres du ruisseau, ou poussant résolument sur les pentes du coteau. Ils devenaient tellement gros, se poussant pour se préserver un espace vital, que, même à midi, les rayons du soleil ne parvenaient pas à percer leur masse serrée. Lorsque Harrod se couchait sous un de ces arbres, le soleil n'était plus qu'une lueur dans le ciel.

Avec une telle profusion d'arbres, on serait tenté de croire que le cimetière résonnait de chants d'oiseaux, mais jamais Harrod n'en avait vu, ni même entendu un seul. L'endroit n'était pourtant jamais silencieux : de légers froissements ou bruissements le berçaient constamment. Harrod n'y avait cependant jamais rencontré la moindre créature, pas même un rat musqué au bord du cours d'eau, ni un mulot furtif. N'était-il pas assez observateur ? Lorsqu'il s'arrêtait pour examiner une inscription, il entendait parfois un battement d'ailes derrière lui, mais il avait beau se retourner immédiatement, il ne voyait rien.

Les arbres que le soleil ne perce pas ont quelque chose d'inquiétant ; une impression de crépuscule y prévaut même en plein midi. Harrod ne pouvait s'empêcher de retourner à cet endroit, ne fût-ce que pour surprendre ce qui, lui semblait-il, se cachait dans la futaie. Il avait beau s'abîmer les yeux, tourner la tête à

l'improviste ou rester le regard fixé sur le sol pour le lever tout à coup, jamais il ne put surprendre quelque chose ou quelqu'un qui l'observait, comme il en avait la nette impression : pas même le museau curieux d'un cerf. Seuls les arbres, l'espace qui les entourait et la ronde des feuilles dans le vent s'offraient à sa vue.

Cette luxuriante végétation faisait penser aux forêts vierges, à l'aspect que devait revêtir cette région avant la venue de l'Homme. Ces bois ne voulaient aucun visiteur et Harrod sentait qu'il était un intrus.

Mais il devait faire intrusion. C'était dans sa nature, tout comme l'acteur se sent poussé à jouer sur une scène sombre, dans un théâtre vide. La proximité de sa maison avait fait naître en lui un sentiment de propriété envers ce cimetière et il s'irritait les rares jours où il y croisait un promeneur.

Des milliers de téléspectateurs connaissaient la maison de Harrod, car dans ses shows, il s'y faisait souvent filmer sous un horrible maquillage. Parfois aussi, la caméra glissait avec complaisance sur l'une ou l'autre particularité architecturale – la gargouille du toit était un de ses objets favoris – pour finalement découvrir Harrod dans la bibliothèque, entouré de son immense collection d'œuvres fantastiques. Harrod minaudait alors à l'intention des téléspectateurs, puis lissant parfois une barbe postiche, montrait du doigt un livre en rapport avec le film qui allait suivre. Alors, d'une voix chaude, bien modulée, il contait l'histoire du vampire, du loup-garou ou de la goule, tandis que le générique du film défilait sur l'écran.

La spécialité de Harrod – et son gagne-pain – était de présenter des films d'horreur, le plus souvent, vieux et stupides, à un public de téléspectateurs composé surtout d'adolescents. Il n'ignorait pas qu'ils suivaient son émission – ou du moins le prétendaient – non pas par goût des frissons, mais à cause des commentaires sardoniques dont il agrémentait fréquemment la projection. D'un ton acerbe, il faisait des remarques sur le jeu des acteurs, la qualité du scénario, il soulignait le truquage évident des arrière-plans et « encourageait » les protagonistes : « Vas-y, Bela, sors tes griffes maintenant. » « Tu aurais avantage à ne pas t'aventurer par là, ma jolie. » « Hou ! Tu ne vaux pas mieux. » Harrod faisait la sourde oreille à ces fanatiques des films d'horreur qui lui téléphonaient pour lui suggérer de se taire pendant la projection. Une fois sur l'écran, tout film constituait un gibier de choix pour ses flèches.

Au fil des ans, le cimetière fascina de plus en plus Harrod. Il renfermait un mystère qu'il était décidé à pénétrer. Pendant un temps, il avait soupçonné que quelqu'un – un de ses voisins peut-être, ou même un téléspectateur – avait pris l'habitude de lui jouer des tours. Parfois le soir, il voyait des lumières danser dans le cimetière, mais quand

il se rendait sur place, il ne découvrait pas le moindre signe d'une autre présence.

D'autres fois encore, le vent lui apportait de mystérieux sons, comme des murmures ou des lamentations, des sons horribles qui donnaient le frisson. Lorsqu'il les entendait, son cœur cessait de battre et pour rien au monde, il n'aurait mis les pieds dans le cimetière.

Harrod racontait à ses amis que le cimetière lui faisait penser à un décor de cinéma. Quand la brume enveloppait la vallée et que les pierres tombales prenaient des formes indistinctes et fantastiques, on s'attendait un peu à voir émerger Dracula dans une de ses errances nocturnes. Certaines parties du cimetière ressemblaient même aux landes des Brontë. Au début, Harrod s'était complu à se faire photographier dans un tel décor – son album était bourré d'instantanés de lui sous d'effrayants déguisements – mais, après un certain temps cependant, il se dit que si c'était fort bien de s'amuser dans le cimetière, il avait jusqu'à présent complètement négligé ses possibilités directement exploitables.

Il imagina alors de courts scénarios dramatiques et recruta quelques étudiants de l'université de Miskatonic pour les jouer. Le cimetière résonna ainsi des bruits inhabituels d'une équipe de prises de vues au travail. Les acteurs s'imprégnaient sans difficulté de l'esprit du film. Il n'était pas difficile de jouer la peur ou l'épouvante dans ce cadre macabre, surtout quand les lieux eux-mêmes semblaient offrir leur collaboration. Lorsqu'elle assista à la projection du travail de la journée, l'équipe eut l'impression de voir des choses qu'elle ne se souvenait pas avoir filmées : de gigantesques ombres menaçantes se penchaient sur les acteurs ; des choses balbutiantes apparaissaient sur le bord de l'image ; des nuages de brume voilaient par moment l'écran et le ciel semblait bien plus bas que ne s'en souvenait leur mémoire. La bande sonore avait enregistré bien plus de choses que n'avaient entendu les ingénieurs du son : non pas ces bruits typiques qu'affectionnaient les équipes hollywoodiennes, tels que le bourdonnement d'un insecte ou le ronronnement des avions, mais au contraire des sons en accord complet avec l'esprit du film, une longue suite de chuchotements et de bruissements à demi étouffés. En fait, la partie sonore du film était tellement chargée que Harrod décida de supprimer l'habituelle et coûteuse musique électronique d'arrière-fond.

Lorsque ces films furent projetés, ils impressionnèrent fortement les agences de publicité et constituèrent donc la base d'une émission publicitaire présentée par Harrod. Après un plan d'introduction où l'on voyait Harrod se frayer un chemin entre les tombes jonchant la colline, parmi les arbres qui se pliaient si fort dans le vent qu'ils semblaient vouloir le saisir, venait un film d'horreur, lequel par contraste

ressemblait à un décor de carton-pâte, sous les sarcasmes plus drôles que jamais de Harrod. Il soupçonnait – mais préférait ne pas savoir – les étudiants de Miskatonic d'avoir truqué plusieurs de ces plans présumés authentiques, lorsqu'il avait eu le dos tourné, car sinon, si ces prises de vues et ces sons étaient réels… Cette possibilité ouvrait des perspectives tellement effroyables qu'il lui sembla préférable de ne pas s'y arrêter !

Sa mémoire ne lui accordait aucun répit. Il se souvenait que, lorsque l'équipe avait quitté les lieux, et qu'il accomplissait son tour quotidien dans le cimetière, il avait senti immédiatement un changement dans l'atmosphère. Il se sentait surveillé… et cette surveillance était nettement hostile. Il avait l'impression d'avoir trahi un pacte. Il comprit bien vite la raison de cette hostilité en voyant les ravages causés par l'équipe : mégots de cigarettes écrasés par terre, gobelets de carton contenant encore un fond de café, ampoules de flash grillées, herbe piétinée, repères tracés à la craie sur les tombes et empreintes laissées par le matériel. L'air était d'un calme parfait, comme si quelque chose attendait. La branche d'un arbre sous laquelle il passa se tendit comme pour le saisir à la gorge.

Personne n'est préposé à l'entretien du vieux cimetière de Dethshill, et il se sentit un peu ridicule lorsqu'il se mit à réparer de son mieux les dégâts. Il amoncela les détritus puis alla chercher chez lui des boîtes de carton pour les transporter… Il avait la très nette impression que sa présence resterait malvenue en ces lieux tant qu'il ne leur aurait pas, au moins, fait montre de sa bonne volonté.

Il est vrai que l'endroit n'arborait pas toujours un air aussi rébarbatif, autrement il aurait hésité à s'y rendre aussi fréquemment. Lors des belles journées de printemps et d'été, le cimetière était d'humeur détendue, tel un tigre qui se lèche au soleil. Bien sûr, il n'y avait jamais de fleurs sur les monuments funéraires mais, pendant la belle saison, la nature elle-même les décorait de bouquets de fleurs sauvages. L'œil se repose avec joie sur un coteau ensoleillé, couvert de boutons d'or, et dans la douce lumière qui filtrait parfois au travers des arbres pour tacheter le sol, le cimetière semblait presque accueillant. Tout en bas, dans le ruisseau, l'eau gazouillait en franchissant des rochers qui prétendaient ainsi former des rapides. Parfois, un gros chat tigré longeait le muret, prêt semblait-il à s'aventurer à l'intérieur, mais, au dernier moment, changeait d'idée et s'en allait rapidement.

C'est par un de ces beaux jours que Harrod pensa pour la première fois à emporter de quoi lire lors de ses promenades. Par la suite, jamais plus il ne s'y rendit sans un livre ou une revue. Il devait sélectionner soigneusement ses lectures ; il avait en effet constaté que ses écrivains préférés, tels que Jane Austen ou Peacock, par exemple, ne

cadraient absolument pas avec les alentours. Réciproquement, il découvrit que, lorsqu'il s'étendait sur une pierre tombale pour y lire, même l'histoire la plus rocambolesque d'un magazine d'horreur prenait corps. S'il adoptait cette nouvelle conduite par pure bravade, il en retirait néanmoins un délicieux effroi. Un jour, un enfant s'aventura dans le cimetière et le trouva enveloppé dans une cape (appartenant à son costume de Dracula), assoupi sur une tombe. L'enfant avait tellement hurlé en s'enfuyant que ses cris donnaient encore la chair de poule à Harrod lorsqu'il se plaisait à s'en souvenir.

Mais le plus excitant était encore de lire la nuit, dans le vieux cimetière de Dethshill, une puissante torche projetant son éclat de lumière sur les pages de Blackwood ou de Machen. Pour ces excursions nocturnes, il choisissait de préférence les meilleurs contes d'horreur et avait parfois peur de tourner la page parce que la dernière phrase qu'il venait de lire avait été ponctuée d'un son indéfinissable…

La journée avait été chaude, mais à présent, l'air vif de la nuit annonçait l'hiver imminent. Harrod rabattit le col de son pardessus sur son visage pour se protéger. Un calme surnaturel planait sur le cimetière, troublé un instant par le craquement des feuilles mortes sous ses pas.

Dénudées de toutes leurs feuilles, les branches ressortaient exagérément ; chaque forme tordue retenait le regard comme si elle venait d'être peinte.

Les arbres semblaient moins serrés ; leur nudité permettait au clair de lune de pénétrer dans le cimetière.

Ce clair de lune ne contenait aucune chaleur. Un nuage le cacha soudain et Harrod leva les yeux. Cette vue lui rappelait tellement certains filins d'épouvante qu'il frissonna sans le vouloir et, levant la tête d'un air moqueur, il hurla à la lune, dans une imitation adroite de l'homme-loup.

La plaisanterie était déplacée. Harrod le sentit immédiatement. Un picotement lui chatouilla la peau. Le cimetière ne cachait pas qu'il était conscient de sa présence. Le présentateur avait l'inquiétante sensation d'être *observé*. Il n'aurait pas été surpris de voir le tentacule d'un monstre extraterrestre sortir en tâtonnant des fourrés.

L'herbe qui longeait le sentier n'avait pas été coupée de mémoire d'homme. Plus hautes que ses genoux, les tiges semblaient vouloir lui décocher des coups de leurs bords dentelés. Juste à ce moment, un vent violent se leva et les graminées ondulèrent comme pour marquer le passage de quelque petite créature.

Il trébucha sur une tombe dissimulée par les herbes folles. Les écartant d'une main, il dirigea le rayon lumineux sur l'inscription commémorative. Un nom, OBEDIAH

CARTER, y était gravé. Le temps avait presque effacé les dates, mais il put déchiffrer : 179-18-7. Il y avait beaucoup de tombes appartenant aux Carter dans les parages, membres d'une famille d'armateurs jadis très prospère. N'avait-il jamais connu un certain Randolph Carter dans sa jeunesse, ce garçon qui racontait une histoire horrible sur un cimetière pareil à celui-ci ?

De nombreux récits de ce genre circulaient au sujet de Old Dethshill. Harrod s'était déjà souvent demandé à quoi ressemblait le visage des gens qui reposaient ici, dans leur froide solitude. Des visages austères et puritains sans doute, ou encore des visages troublés, furieux. Des faces de cauchemar…

La tombe d'Obediah Carter était trop envahie par les herbes sauvages ; il n'aurait pu y trouver ce qu'il cherchait. Il continua d'un pas pressé. Ce n'était pas la première fois qu'il empruntait ce chemin ; pourtant, tout semblait étrangement différent au clair de lune ; des tombes surgissaient à des endroits où il n'en avait pas souvenance ; l'allée aussi se faufilait en des tournants inattendus. Il arriva plus vite que prévu à l'endroit qu'il avait baptisé « l'antre des Sorciers », sa destination.

On aurait dit qu'un géant avait repoussé les arbres et les broussailles, dégageant ainsi un cercle grossier où la terre était aussi noire et morte que celle d'une forêt complètement calcinée, bien qu'aucun feu n'y eût jamais brûlé de mémoire humaine. Peut-être était-ce, environ un siècle plus tôt, le lieu de rassemblement d'une confrérie de sorcières pour y immoler par le feu leurs offrandes à un bouc noir ?

Des sapins, les plus hauts arbres du cimetière, montaient la garde autour de l'antre. Derrière eux, des chênes, des saules et des érables se pressaient pour voir. À l'intérieur du cercle, les pierres tombales étaient disposées suivant un certain ordre, perdu pour l'histoire. Harrod se disait que, si l'on déplaçait de quelques pouces les pierres tombales, on formerait un pentacle parfait. Il fallait peu d'imagination ensuite pour visualiser les sorcières et les magiciens assis sur les tombes, à l'observer. Harrod avait en effet tourné ici même une scène semblable.

Il avait tenu lui-même le rôle de la victime du sacrifice ; son physique grassouillet et son air sensuel le désignaient tout particulièrement. Il estimait qu'il avait été plutôt brillant, roulant des prunelles pleines d'effroi et parlant d'une voix tremblante.

Comme d'habitude, Harrod s'installa le plus confortablement possible sur la tombe de Jeremy Kent. Il ouvrit son livre et y dirigea le rayon de sa torche électrique ; le clair de lune inondait si généreusement la scène qu'il eût presque pu se passer de la lampe. Le marbre de la pierre était glacé ; après quelques minutes, le froid qui s'en dégageait pénétra jusqu'à lui, malgré son chaud pardessus. Sans gants, ses doigts devinrent si engourdis et raides qu'il avait de la peine à tourner les pages.

Jeremy Kent. Un nom agréable à l'oreille. Pourtant, le folklore local rapportait que Jeremy Kent avait été devin ou sorcier, voire même le chef de la confrérie. D'après l'inscription, il mourut dans sa trentième année. C'était un bel homme aux yeux bleus et glacés. Les légendes sur Kent étaient particulièrement intéressantes et Harrod avait depuis longtemps projeté, le jour où il pourrait réunir le capital nécessaire, de tourner un long métrage sur sa vie. Mais comment parviendrait-il jamais à suggérer la scène où Jeremy Kent arrache le cœur d'un enfant encore en vie ?

Cet homme n'était pas mort de causes naturelles. Les villageois, échauffés, avaient pris les choses en main. Mais, si Harrod respectait la vérité historique des événements, la séquence ressemblerait trop aux scènes de *Frankenstein* et à une douzaine d'autres films d'horreur. Et pourquoi, pensait Harrod, Kent ne serait-il pas puni dans le film par une vengeance céleste ?…

Il continua à méditer sur Kent, comme s'il répugnait à reprendre l'histoire de Lovecraft au point où il l'avait abandonnée le soir précédent. L'ermite de Providence s'était trop rapproché de la réalité. Le vieux cimetière de Dethshill n'était qu'une copie de ses écrits ; cette clairière que Harrod appelait l'antre des Sorciers, prenait place trop facilement dans l'œuvre de Lovecraft ; quant à Jeremy Kent, il différait vraiment peu d'un des mauvais, décrits par Lovecraft. C'était presque comme si Lovecraft en personne avait parcouru cet endroit… du fait de ses nombreuses pérégrinations dans la région, cette probabilité n'était pas si invraisemblable !

Le plus troublant était le rêve. H.P. Lovecraft avait fait des rêves particulièrement inquiétants, c'était notoire ; d'étranges dislocations du temps et de l'espace dans des cauchemars si bien articulés qu'il pouvait souvent les transposer par écrit sans en changer le moindre détail. Ses songes n'avaient rien de l'illogisme habituel ; au contraire, leur cohérence fantastique leur conférait un caractère de réalité indéniable.

Harrod était persuadé que l'histoire qu'il avait commencée la veille avait trouvé son origine dans un rêve de Lovecraft. L'intrigue était si troublante qu'il n'avait pu s'empêcher d'y penser toute la soirée. Il n'est donc pas surprenant que, lorsqu'il tomba évanoui, il revécut lui-même l'histoire de Lovecraft.

Avec cette différence cependant ; la scène se déroulait dans la propre maison de Harrod. Il faisait partie d'un groupe de personnages portant des cagoules et des vêtements d'un autre siècle et tous avançaient rapidement dans le passage secret qu'il avait découvert. Ils s'étaient munis de torches et marchaient à trois de front. Arrivés devant le mur qui bouchait la sortie, ils n'hésitèrent pas longtemps : leur chef passa les doigts sur une cannelure au bas de la paroi et souleva : aussitôt, l'épais mur glissa vers le haut comme une porte de garage.

Un souffle d'air froid émana alors de derrière le mur. Harrod pénétra avec le groupe dans une grotte illuminée. L'immensité de cette caverne aux parois suintantes lui donna le vertige. La lumière verdâtre lui permit de voir de l'eau clapoter à quelques centaines de yards de ses pieds : probablement un lac souterrain dont l'accès à la mer devait sans doute se situer loin au-delà des rochers. Le plus étrange était que Harrod avait parfaitement conscience qu'il rêvait et luttait pour s'éveiller. À ce stade du rêve, il dut y avoir quelque coupure dans le temps, car, le moment d'après, il participait avec tout le groupe à une sorte de cérémonie sur la grève du lac. Tous psalmodiaient entre leurs dents une incantation gutturale :

« *Iä ! Iä ! Cthulhu fhtagn ! Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn*. »

Et dans son rêve, cet appel reçut une *réponse !* Sa mémoire refusa d'enregistrer les détails de la chose qui s'éleva alors à la surface de la nappe d'eau : un être gigantesque, avec des tentacules d'une longueur incroyable…

À ce stade culminant de son songe, il s'éveilla. Le lendemain, Harrod avait été tellement secoué que son esprit refusait l'idée de descendre dans la galerie pour vérifier si la paroi se soulevait effectivement comme il l'avait rêvé ; la pensée qu'il pourrait à nouveau voir cette ouverture béante était trop pour la tranquillité de son âme !

Par chance, on lui téléphona du studio et il passa la majeure partie de la journée à rédiger un scénario. Mais à présent qu'il lisait les pages de Lovecraft, le cauchemar monstrueux l'assiégeait à nouveau…

Un violent coup de vent balaya subitement les pages, lui arrachant presque le livre des mains. Ce fut très bref et un calme absolu envahit ensuite la clairière. Les sapins, qui venaient de se secouer comme des chiens trempés, se tenaient maintenant parfaitement immobiles.

Il faisait trop silencieux. Poussé par une impulsion d'origine mystérieuse, Harrod se replongea dans le livre de Lovecraft et finit par y trouver ce qu'il cherchait. Il se drapa dans son pardessus, se leva comme un comédien puis, avec une emphase spectaculaire, prononça lentement et du mieux qu'il put la formule suivante :

« *Iä ! Iä ! Cthulhu fhtagn ! Ph'nglui mglw'nqfh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn.* »

La lune pâlit. Des ombres se rassemblèrent là où aucune ombre ne se dessinait ; la lumière disparut, effaçant ainsi les arbres et les hautes herbes. Les ombres semblèrent avancer.

Harrod cligna des yeux et se frotta les paupières pour les débarrasser d'éventuelles poussières. Mais non, ce n'était pas un mauvais tour de son imagination ! Les ombres étaient bien là, plus massives, semblait-il, à chaque instant ; elles s'avançaient telle une phalange ténébreuse.

Des gouttes de sueur froide perlèrent dans son dos. Les ombres étaient là. Elles venaient de s'arrêter, mais ne reculaient pas : elles restaient sur place. Elles regardaient Harrod. Elles attendaient.

Éclairant à nouveau le ciel, les nuages découvrirent la lune, et un rayon de lumière tomba sur le bord de la clairière, entre les conifères immobiles.

Et il y avait des choses dans le ciel, bien plus haut que les arbres. C'étaient des visages immenses, des visages très vaguement humains, encadrés d'un mélange tumultueux de parties inhumaines suggérant des tentacules.

Leurs yeux avides guettaient la terre, mais il semblait qu'ils ne s'étaient pas encore fixés sur Harrod. Ils scrutaient le sol comme un rapace en quête d'une proie. Laissant échapper une plainte, Harrod chercha où se cacher : il s'arracha à la pierre tombale et se mit à gratter de ses mains le gravier épars de l'allée.

Sans doute le mouvement de ses pieds déclencha-t-il quelque mécanisme caché, car alors qu'il tentait de se tapir à côté de la tombe, il entendit un grincement, comme des charnières rouillées, et le bruit métallique se réverbéra dans l'air de la nuit… Lentement, la pierre tombale qu'il venait de quitter se souleva sous ses yeux.

Harrod s'aperçut que la tombe recélait des marches ; une volée de degrés descendaient sous terre, libérant un air fétide et nauséabond.

Terrifié, les yeux rivés sur les marches, il prit conscience d'une baisse de clarté juste au-delà de son champ de vision. Levant le regard, il constata que le rayon de lune avait quitté la clairière et que les ombres s'étaient fort rapprochées. Elles l'entouraient à présent dans un cercle infranchissable tacheté de minuscules points lumineux qui auraient bien pu être des yeux.

La lumière blafarde n'arrivait pas à souligner leurs silhouettes. Elles n'étaient pas spectrales du tout, pas le moins du monde transparentes : c'était plutôt comme une concentration d'obscurité.

Une susurration à peine perceptible emplissait l'air et s'amplifiait progressivement en un chuchotement caverneux. Elle s'élevait du passage souterrain.

Il n'y avait personne ; il n'y avait rien là en bas. Il le savait. Il ne pouvait d'ailleurs rien y avoir. Affolé, il ne parvenait pourtant pas à détacher le regard des marches,

comme s'il s'attendait à voir apparaître d'une seconde à l'autre un être enveloppé d'un suaire, aux yeux bleus et glacés…

Les murmures augmentèrent, se firent pressants, insistèrent… Cette voix d'outre-tombe était froide et d'une perversité indicible. Il distingua peu à peu les mots :

« *Descends, Harrod. Descends*. »

Le vieux cimetière de Dethshill est un endroit peu fréquenté. Ce n'est donc que bien plus tard que, s'écartant du chemin, un couple d'amoureux faillit trébucher sur un corps. Il était déjà dans un tel état de décomposition qu'il fallut effectuer un examen dentaire pour l'identifier comme étant celui d'Elmer Harrod, porté disparu.

S'il avait toujours été vivant, Harrod lui-même aurait préféré couper cette scène, la trouvant trop horrible pour ses téléspectateurs. Et pour cause : la tête avait été presque complètement arrachée du corps ; elle n'y était plus attachée que par quelques lambeaux de chair putréfiée. La bouche grimaçait un cri éternel et les yeux, jaillissant presque de leurs orbites, contenaient trop d'horreur cauchemardesque pour être longtemps contemplés ; le cadavre n'avait presque plus rien d'humain : il était retourné comme un gant, et quelque animal monstrueux devait l'avoir rongé de part en part.

SUEURS FROIDES

Cold Print – 1969

Par J.Ramsay Campbell.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

> *… car même des adeptes de Cthulhu n'osent parler de Y'golonac ; pourtant, le temps viendra où Y'golonac quittera solennellement la solitude des âges pour revenir une fois de plus parmi les hommes…*
>
> *Révélations de Glaaki*, vol. XII

Sam Strutt se lécha les doigts puis les essuya à son mouchoir ; ils étaient recouverts d'une neige grise, à force d'avoir tenu la barre de la plate-forme du bus. Il tira alors soigneusement son livre du sac de plastique déposé sur le siège voisin, en retira un ticket de bus coincé entre les pages et le tint contre la couverture pour la protéger du contact de ses doigts mouillés. Il se mit à lire. Comme il arrivait souvent, le receveur crut que ce ticket payait le trajet de Strutt… lequel se garda bien de le détromper. Dehors, la neige tourbillonnait dans les rues latérales et se glissait sous les roues prudentes des voitures.

Lorsqu'il descendit à Brichester Central, la neige fondue l'éclaboussa et pénétra dans ses bottes. Serrant son sac sous son manteau pour mieux le protéger, il se fraya un chemin vers le kiosque à journaux, posant le pied sur les flocons de neige fraîche. Les panneaux vitrés du kiosque n'étaient pas tout à fait fermés ; la neige s'y était infiltrée et voilait les couvertures lustrées des romans bon marché.

« Regardez-moi ça ! se plaignit Strutt à un jeune homme qui, planté à côté de lui, guettait anxieusement la foule, le cou enfoui dans son col à la manière des tortues. N'est-ce pas révoltant ? Ces gens s'en fichent complètement ! »

Sans cesser d'examiner les visages humides, le jeune homme acquiesça distraitement. Outré, Strutt gagna l'autre côté du kiosque, où le vendeur tendait des journaux à un client.

« Dites ! » appela Strutt.

Le vendeur tout en rendant la monnaie, lui fit signe de patienter. Par dessus les livres, au travers de la vitre embuée, Strutt vit le jeune homme se précipiter et étreindre une jeune fille, puis, de son mouchoir, lui sécher délicatement le visage. Strutt jeta un coup d'œil sur le journal que venait d'acheter son voisin. « Meurtre brutal dans une église en ruine », lut-il.

« Au cours de la nuit précédente, un cadavre a été trouvé dans les ruines d'une vieille église à Lower Brichester. Une fois la neige dégagée de cette statue de marbre, on a découvert d'horribles mutilations sur tout le corps, des mutilations ovales qui ressemblent… » L'homme s'en alla avec le journal et la monnaie. Le vendeur se tourna alors vers Strutt :

« Veuillez m'excuser, je vous ai fait attendre, dit-il avec un sourire.

— Oui, dit Strutt. Avez-vous vu que ces livres ne sont pas protégés de la neige ? Il y a peut-être des gens qui voudraient les acheter.

— Est-ce votre cas ? » répondit le vendeur.

Strutt serra les lèvres et repartit dans les bourrasques de neige. Derrière lui il entendit se refermer les cloisons vitrées.

Sur la grand-route, la librairie *Good Books* assurait un abri appréciable. Strutt secoua la neige fondue de ses vêtements et examina attentivement les livres. Sur les rayons, les titres connus étaient présentés de face, tandis que les autres se montraient de dos. Des petites filles riaient en regardant des cartes de Noël ; un homme mal rasé, entraîné par une rafale de flocons, entra. Mal à l'aise, il jeta des regards inquiets autour de lui. Strutt claqua la langue : il faudrait interdire l'accès des librairies aux vagabonds ; ils souillent les livres. Sans quitter l'homme des yeux pour voir s'il n'allait pas arracher les couvertures ou déchirer des pages, Strutt circula parmi les rayons, mais ne trouva pas ce qu'il cherchait. Il aperçut alors, bavardant avec le caissier, le vendeur qui lui avait vanté *Last exit to Brooklyn* lorsqu'il l'avait acheté la semaine dernière, et qui avait prêté une oreille patiente à la liste de ses récentes lectures, bien qu'il ne semblât pas en reconnaître les titres. Strutt s'approcha de lui.

« Hello… De nouveaux livres passionnants cette semaine ?

— De nouveaux… ? fit l'homme, se tournant vers lui, perplexe.

— Mais oui, des livres du genre de celui-ci. »

Strutt prit son sac de plastique pour lui montrer la couverture grise Ultimate Press du *Maître du Fouet* écrit par Hector.

« Ah, non. Je ne crois pas que nous en ayons. Il se tapota la lèvre, pensif : … à moins que… Jean Genet ?

— Qui ? Oh, vous voulez dire *Jennet*. Non merci, il est plus endormant qu'un somnifère.

— Eh bien, je suis désolé, monsieur, je crains de ne pouvoir vous aider.

— Oh ! »

Strutt se sentit repoussé. L'homme ne semblait pas le reconnaître, à moins qu'il ne fasse semblant. Strutt avait déjà rencontré ce genre d'hommes auparavant. Il parcourut à nouveau les rayons du regard, mais aucune couverture ne retint son attention. À la porte, il déboutonna furtivement sa veste pour protéger encore mieux son livre. Une main s'abattit sur son bras. Une main sale et ridée descendit vers la sienne et toucha son sac. Irrité, Strutt se dégagea violemment et se trouva face à face avec le clochard.

« Une minute ! siffla l'homme. Cherchez-vous d'autres livres du même genre ? Je sais où vous pouvez en trouver. »

Cette allusion à ses lectures blessa le caractère hypocrite de Strutt… quant à ça, personne n'avait le droit d'y toucher ! Il arracha le sac des doigts de l'inconnu.

« Alors, vous les aimez aussi ?

— Oh, oui ; j'en ai des tas. »

Strutt le mit à l'épreuve.

« Par exemple ?

— Oh, *Adam et Ève, Prends-moi comme tu veux*, toutes les aventures d'Harrison ; il y en a beaucoup. »

Strutt reconnut de mauvaise grâce que la proposition de l'homme semblait sérieuse. Le vendeur les observait de la caisse. Strutt jeta un coup d'œil en arrière.

« D'accord, dit-il, montrez-moi cet endroit dont vous parlez. »

L'autre lui prit le bras et l'entraina avec empressement dans les tourbillons de neige. Tenant leurs cols serrés, des piétons patinaient entre les voitures en attendant que l'on dégage leur bus ; les essuie-glaces écrasaient les flocons dans les coins des pare-brise. L'homme mena Strutt au milieu d'un concert de klaxons, entre deux vitrines de magasin où des jeunes filles arboraient un air suffisant, tandis qu'elles habillaient des mannequins décapités. Ils descendirent ensuite une ruelle latérale. Strutt connaissait bien ce quartier ; il l'avait en vain ratissé à la recherche de bouquinistes de second rang. Il se composait surtout de petits étalages miteux spécialisés en revues pour hommes, de voitures recouvertes d'un manteau de neige et de pubs bruyants et chauds contrastant avec le mauvais temps. Parfois, une porte ouverte laissait échapper d'une cuisine une bouffée chaude et âcre. Le guide de Strutt se glissa dans l'entrée d'un bar pour secouer son manteau ; la glace s'en détacha en craquant. Strutt le rejoignit et ajusta le livre dans son sac enfoui sous sa veste. Il

frappa alors énergiquement des pieds pour faire tomber la croûte neigeuse de ses bottes, mais s'arrêta lorsque l'autre fit de même. Il voulait éviter à tout prix le moindre lien avec cet homme, même par un geste aussi terre-à-terre. Strutt jeta un regard de dégoût sur son compagnon, sur son nez rouge duquel s'échappait de la morve, sur cette barbe de trois jours qui se dressait sur ses joues lorsqu'elles se gonflaient et que l'homme soufflait dans ses mains tremblotantes.

Strutt ne supportait aucun contact avec des personnes mal soignées. Sur le trottoir, les flocons recouvraient déjà leurs pas et l'homme dit :

« Ça me donne une sacrée soif de marcher aussi vite !

— Alors, c'est ça qui vous intéresse ? »

Mais la librairie restait l'enjeu. Strutt entra dans le bar et commanda deux chopes à une énorme serveuse à la poitrine opulente toute hérissée de dentelles. Les verres à la main, elle se balançait d'avant en arrière et actionnait les pompes avec délectation. Dans de vagues renfoncements, des vieillards mâchonnaient leur pipe ; une radio diffusait des marches retentissantes. Une chose à la main, des hommes visaient avec une imprécision joviale la cible du jeu de fléchettes ou le crachoir. Strutt secoua son pardessus et le pendit à côté de lui ; l'autre garda le sien, les yeux plongés dans sa bière. Fermement décidé à ne pas parler, Strutt promena son regard sur les miroirs qui renvoyaient des reflets de groupes gesticulant autour de tables mal rangées, jonchées de verres et de cendres. Le mutisme de son compagnon le surprit peu à peu. Ces gens, pensait-il, étaient d'habitude d'une loquacité remarquable, en fait virtuellement impossibles à réduire au silence. Cette situation était intolérable. Rester paresseusement assis dans ce bar étouffant alors qu'il pouvait faire quelque chose d'autre ou lire !

… Il fallait réagir. Il engloutit sa bière et déposa violemment le verre sur son carton.

L'autre sursauta. Visiblement confus, il se mit à boire à petites gorgées, avec nervosité. Puis, il traîna encore pour achever la mousse – c'était clair – et finit par poser son verre et le fixer d'un air absent.

« Je crois qu'il est temps d'y aller », dit Strutt.

L'homme leva les yeux ; la crainte habitait son regard.

« Seigneur, je suis trempé, murmura-t-il. Je vous emmènerai lorsque cette satanée neige se sera calmée.

— C'est ça votre jeu ? cria Strutt. Dans les miroirs, des paires d'yeux le

cherchaient. Ne vous imaginez pas que je vous paie ce verre pour des prunes ! Je ne suis pas venu jusqu'ici… »

L'homme se balançait d'avant en arrière, pris au piège.

« Bon, bon… mais je ne le retrouverai peut-être pas, par un temps pareil. »

Strutt jugea cette remarque trop inepte pour y répondre. Il se leva, boutonna son manteau et s'élança dans la neige, se retournant pour s'assurer que l'autre l'avait suivi.

Les dernières vitrines, derrière lesquelles s'élevaient des pyramides de boîtes de conserve marquées par des pancartes mal orthographiées, furent bientôt remplacées par des rangées de fenêtres aux pauvres rideaux, encastrées dans une perspective monotone de briques rouges. Derrière les carreaux, des décorations de Noël pendaient en guirlandes. De l'autre côté de la rue, une femme d'âge moyen fermait les tentures d'une chambre à coucher et dissimula vivement derrière son épaule un garçonnet d'une dizaine d'années :

« Cette fois-ci, c'est parti », pensa Strutt.

Il sentit qu'il pouvait contrôler la silhouette devant lui sans pour autant lui parler ; il n'avait d'ailleurs pas la moindre envie de s'adresser à cet homme qui marchait en tremblant, de froid à coup sûr, et se hâtait d'avancer tandis que l'ombre de Strutt, dépassant d'un pouce les cinq pieds et demi du vagabond, le talonnait impitoyablement. Une fraction de seconde cependant, alors qu'une vague de neige descendait la rue dans leur direction et que les flocons, ensevelissant le paysage, coupaient ses joues comme des rasoirs, Strutt eut une envie folle de parler. Il voulut raconter ces nuits où il restait éveillé dans sa chambre, à écouter le propriétaire battre sa fille dans la mansarde d'en haut ; ces nuits où il tendait l'oreille pour surprendre des bruits étouffés par le craquement d'un sommier d'un couple d'en bas. Mais cet élan passa, emporté par la neige. L'extrémité de la rue s'était élargie. Un refuge pour piétons la divisait en deux nouvelles voies recouvertes d'un lourd manteau de neige ; l'une donnait sur un rond-point tandis que l'autre s'enfonçait en courbe raide parmi les maisons. Strutt se situait à présent. Au cours de la semaine, il avait remarqué du bus le panneau SERREZ À GAUCHE abandonné sur le refuge et qui pendait lamentablement.

Ils dépassèrent le rond-point et franchirent les rebords défoncés des ornières pleines de flaques glacées laissées par les bulldozers travaillant au plan de redéveloppement. Puis, poursuivant leur chemin dans les tourbillons de neige, ils traversèrent une parcelle de terrain vague où un feu solitaire buvait la neige. Le guide

de Strutt fila dans une ruelle et Strutt le suivit, attentif à ne pas s'éloigner de cet homme qui claquait d'un coup la neige poudreuse des couvercles des poubelles et évitait les portes des arrière-cours derrière lesquelles des chiens aboyaient. L'homme prenait à gauche, puis à droite, dans le labyrinthe de ces murs rapprochés, parmi des maisons dont même la neige, plus clémente envers les bâtiments qu'envers leurs occupants, ne parvenait pas à adoucir les arêtes cruelles des vitres ébréchées et des portes disjointes. Un dernier tournant, et l'homme glissa sur le trottoir à côté des vestiges d'un magasin dont l'étalage vide s'ouvrait sur un tas de bouteilles de vin abandonnées sous une affiche de *Heinz 57 Variet*. Une plaque de neige se détacha de la banne, ou plutôt de ce qui en restait, pour être aussitôt avalée par la boue. L'homme tremblait. Strutt l'interrogea du regard et le malheureux indiqua craintivement le trottoir opposé !

« C'est là. C'est ici que je voulais vous conduire. »

Les flaques de neige fondante éclaboussèrent les jambes du pantalon de Strutt lorsqu'il traversa la rue en courant, tout en s'assurant que, malgré les efforts de l'homme pour le désorienter, il avait bien repéré quelle artère principale se trouvait à cinq cents yards de là. REPRISE ET VENTE DE LIVRES AMÉRICAINS annonçait l'enseigne du magasin. Strutt saisit la grille qui protégeait une fenêtre opaque, plus basse que le niveau de la rue, et dont la rouille humide crissa sous ses ongles, et passa en revue les titres que lui offrait l'étalage : *Histoire de la verge* – un livre qu'il avait trouvé monotone – se détachait à côté des romans de science-fiction d'Aldiss, de Tubb et d'Harrison qui se cachaient honteusement derrière de vulgaires couvertures ; *Le Sadisme au cinéma* ; *Le Voyeur* de Robbe-Grillet qui semblait égaré ; *Le Festin sur*… rien qui valût tout ce chemin, pensa Strutt.

« Bien, dit-il, il est temps d'entrer. »

Poussant l'homme à l'intérieur, il jeta un regard vers la fenêtre du premier étage, où le dos du miroir d'une coiffeuse remplaçait une vitre, puis entra à son tour. L'homme s'était de nouveau arrêté et l'espace d'une désagréable seconde, les doigts de Strutt frôlèrent le vieux pardessus du clochard.

« Allons, où sont ces livres ? demanda-t-il, le bousculant pour atteindre le centre du magasin. »

La clarté blafarde du dehors paraissait plus pâle encore à cause des livres qui obstruaient la vitrine et des revues pornographiques placées sur la porte vitrée. Des grains de poussière flottaient nonchalamment dans les rayons de lumière. Strutt se pencha pour lire les titres de romans bon marché empilés sur une table dans des caisses de carton ; mais ces boîtes ne renfermaient que des histoires de western, des

romans à l'eau de rose et des livres américains sexy, vendus à moitié prix. Avec une grimace à ces livres dont les coins s'ouvraient comme des fleurs épanouies, il évita les éditions reliées et se glissa furtivement derrière le comptoir, l'air préoccupé. En fermant la porte dépourvue de sonnette, il avait cru entendre un cri, pas très loin de lui, mais aussitôt étouffé.

Ce doit être le genre de chose qu'on entend tout le temps dans ces quartiers douteux, pensa-t-il, et il se tourna vers l'autre :

« Dites, je ne vois pas ce que je cherche. Il n'y a personne qui travaille dans cette baraque ? »

Les prunelles écarquillées, l'homme regardait fixement au-delà des épaules de Strutt. Strutt se retourna aussitôt, et ne vit que le verre dépoli d'une porte vitrée dont un coin avait été réparé avec du carton, faisant tache sur la faible lumière jaune que laissait filtrer la vitre. Le bureau du libraire sans doute… Avait-il entendu la remarque de Strutt ? Strutt affronta la porte, prêt à riposter à toute insolence. Puis l'homme le bouscula. Il chercha frénétiquement derrière le comptoir, farfouilla dans une bibliothèque vitrée bourrée de volumes recouverts de papier brun et retira finalement d'un coin du rayonnage un livre emballé de papier gris. Il le tendit à Strutt !

« En voici un, en voici un », murmura-t-il.

Le sang battant nerveusement sous ses paupières crispées, l'homme observa Strutt tandis qu'il arrachait le papier : *La Vie secrète de Wackford Squeers*.

« Ah, voilà qui est mieux », approuva Strutt, s'oubliant momentanément.

Il voulut prendre son portefeuille, mais des doigts graisseux se refermèrent sur son poignet :

« Payez la prochaine fois », supplia l'homme.

Strutt hésita. Pouvait-il partir avec ce livre sans rien payer ? À ce moment, une ombre passa d'un bout à l'autre du verre dépoli : l'ombre d'un homme sans tête tirant quelque chose de lourd. Probablement décapité par l'effet du verre dépoli et par son attitude, voûtée, présuma Strutt, puis il eut la certitude que le libraire – ce devait être lui – était en contact avec Ultimate Press. Il ne fallait surtout pas nuire à ce contact en volant un livre. Strutt se dégagea vivement des doigts frénétiques et sortit deux livres sterling, mais l'autre revint à la charge, les mains tendues par une sorte d'épouvante. Il se tapit contre la porte du bureau d'où l'ombre avait disparu, avant de défaillir quasiment dans les bras de Strutt. Celui-ci repoussa le clochard et déposa les billets sur le rayon, à l'endroit laissé vide par *Wackford Squeers*. Il se tourna alors vers

l'homme :

« Vous ne comptez pas l'emballer ? Non, après tout, je vais le faire moi-même. »

Le rouleau du comptoir livra avec bruit une bande de papier brun ; Strutt choisit un morceau pas trop décoloré. Il emballa le livre, les pieds empêtrés dans le restant de papier, quand un bruit fracassant l'interrompit. Profitant de son inattention, l'autre s'était furtivement dirigé vers la porte de rue, lorsqu'un de ses boutons de manchettes s'était accroché au coin d'une caisse pleine de livres de poche. Il s'immobilisa devant les livres éparpillés, bouche bée et bras ballants, le pied posé sur un roman ouvert telle un phalène déployé ; des particules de poussière flottaient autour de lui dans les rais de lumière, se mêlant à des flocons de neige qui s'infiltraient. Un verrou cliqueta. Strutt reprit sa respiration, ferma le paquet et, contournant l'homme avec dégoût, ouvrit la porte. Le froid attaqua ses jambes. Il se mit à gravir les marches et l'autre s'élança à sa suite. Le pied de l'homme se posait déjà sur le seuil de la porte lorsque des pas pesants se firent entendre. L'homme fit demi-tour et la porte claqua derrière Strutt. Strutt attendit, puis il se dit que s'il se dépêchait, il pourrait semer son guide. Il atteignit la rue et une brise poudreuse lui picota les joues, emportant la poussière et l'odeur désagréable du magasin. Il détourna la tête et donna un coup de pied à la croûte de neige qui recouvrait les titres d'un journal trempé. Ensuite, il se mit en route pour l'artère principale, laquelle, il le savait, passait non loin de là.

Lorsqu'il s'éveilla, Strutt tremblait. L'enseigne au néon installée devant la fenêtre de son appartement défiait la nuit toutes les cinq secondes, aussi implacablement qu'un mal de dents ; ces éclats et la fraîcheur de l'air indiquèrent à Strutt qu'il était encore fort tôt. Il referma les yeux, mais bien que ses paupières fussent lourdes et brûlantes, son esprit ne pouvait trouver le sommeil. Au-delà des limites de sa mémoire flottait le rêve qui l'avait éveillé ; il se retourna, mal à l'aise. Dieu sait pourquoi, un passage lu le soir précédent lui revint à l'esprit : « Lorsqu'Adam atteignit la porte, la main d'Ève agrippa la sienne, lui tordant le bras derrière le dos. Elle le força à s'agenouiller… » Il ouvrit les yeux, chercha le livre du regard pour se rassurer ; oui, le livre était là, bien à l'abri dans sa liseuse, soigneusement aligné avec les autres. Il se souvint du soir où il était revenu chez lui pour trouver *Miss Whippe, la gouvernante vieux jeu* à l'intérieur de la couverture de *Les Anciens et les Bleus*. La propriétaire lui avait expliqué qu'elle devait les avoir déplacés en époussetant, mais Strutt savait qu'elle les avait dérangés par rancune. Il avait alors acheté un coffre qui fermait à clef, et, lorsqu'elle lui avait demandé cette clef, il lui avait répondu :

« Merci, je crois que je pourrai leur rendre justice tout seul. »

De nos jours, impossible de se faire de vrais amis. Il referma les yeux ; la pièce et le coffre, éclairés pendant cinq secondes par le néon et détruits aussitôt avec la même régularité, remplissaient le vide des semaines creuses qui le séparaient encore du nouveau trimestre. Il affronterait la première classe du matin en ajoutant : « Vous me connaissez à présent » à son introduction habituelle : « Vous êtes chics avec moi, et je le serai avec vous… »

Avertissement que plus d'un garnement vérifierait à coup sûr. Strutt voyait déjà ce derrière blanc, moulé dans un short de gym, sur lequel il abattrait avec une intense satisfaction sa sandale de gymnastique… Strutt se détendit, bercé par l'écho irrésistible des jeunes pieds battant le parquet de la salle de gymnastique, et par le tremblement saccadé des espaliers sous l'escalade des garçons, alors qu'il les surveillait d'un bas… Il s'endormit.

Une fois éveillé, il esquissa quelques exercices matinaux, puis avala d'un trait le jus de fruit que lui avait monté la fille du propriétaire. Vicieusement, heurta le verre contre le bord du plateau et le brisa : il dirait que c'était un accident. Ce n'était pas pour rien qu'il payait un loyer aussi élevé ; autant profiter un peu de cet argent.

« Je parie que vous aurez un Noël sensass ! » avait dit la fille en inspectant la pièce.

Il avait alors essayé de la prendre par la taille pour retenir sa féminité effrontée… mais déjà elle s'en était allée dans un frou-frou gracieux, le laissant l'estomac contracté de chaude anticipation.

Plus tard, il se traîna jusqu'au supermarché. Le grattement crispant des pelles déblayant la neige s'élevait de plusieurs jardins de façade ; ce bruit fut bientôt recouvert par le crissement de la neige sous ses bottes. Au moment où il émergea du grand magasin, serrant contre lui une brassée de boîtes de conserves, une boule de neige lui rasa le nez pour aller s'écraser sourdement contre la fenêtre. Une barbe diaphane couvrit le panneau vitré, pareille à ce fluide qui s'écoule du nez des garçons sur lesquels s'exerce le plus souvent la colère de Strutt, car il était bien décidé à extraire de ces petits êtres cette laideur révoltante. Strutt regarda autour de lui et vit un gamin de sept ans enfourcher son vélo pour battre en retraite aussi vite que possible. Strutt eut un geste, comme s'il voulait basculer le garçon sur ses genoux pour le corriger. Mais la rue n'était pas déserte ; la mère de l'enfant, en pantoufles et bigoudis, lui administrait déjà une claque sur la main…

« Je t'ai dit de ne pas faire ça… Excusez-le », dit-elle à Strutt.

— Pas de quoi », grogna-t-il.

Il retourna à pas lents vers son appartement.

Son cœur battait à tout rompre. Si seulement il pouvait parler à quelqu'un, comme il l'avait fait avec le libraire du coin de Goatswood, cet homme aimable qui partageait ses goûts. Lorsqu'il était mort au début de l'année, Strutt s'était senti abandonné dans un monde hostile conspirant tacitement contre lui. Peut-être que le propriétaire du magasin découvert hier serait-il aussi sympathique. Strutt espérait que l'homme qui l'y avait conduit la veille ne serait pas présent, dans le cas contraire, il pourrait sûrement s'en débarrasser… un libraire en relation avec Ultimate Press devait être du genre de Strutt et ne souhaiterait donc certainement pas la présence de l'autre lorsqu'ils parleraient en toute franchise. Il n'y avait pas que cette conversation ; Strutt avait aussi un grand besoin de livres pour passer Noël et *Squeers* ne ferait pas long feu. Il y avait peu de chance pour que la boutique soit fermée une veille de fête. Rassuré par ce raisonnement, il déposa les boîtes sur la table de la cuisine et dévala les escaliers.

Aussitôt descendu du bus, Strutt fut plongé dans un profond silence. Le vrombissement du moteur fut rapidement étouffé par les maisons enneigées. Les monceaux de neige engloutissaient tous les sons. Strutt sautilla jusqu'au trottoir, dans les ornières fangeuses laissées par les voitures, éclaboussant ainsi son vieux manteau élimé. La route tournait légèrement. Une fois la rue principale hors de vue, la rue latérale qu'il parcourait révéla son caractère réel. La neige rendait les façades des maisons plus misérables encore ; sa blancheur était tachée de rouille. Une ou deux fenêtres montraient des sapins de Noël, déjà à moitié dénudés, dont les branches ployaient sous le clignotement blafard des guirlandes lumineuses. Mais dans ce matin blême, Strutt ne leur prêtait pas la moindre attention. Il marchait les yeux rivés au sol, veillant à éviter les souillures entourées d'empreintes de pattes de chiens. Une fois seulement, il croisa le regard d'une vieille femme qui, penchée à sa fenêtre, fixait un point sur le trottoir, peut-être la prolongation de son monde intérieur ? Pris d'un frisson subit, il hâta le pas, suivi par une autre femme qui tirait des journaux dans une voiture d'enfant, et s'arrêta devant le magasin.

La lueur orange du ciel aurait difficilement suffi à éclairer l'intérieur ; pourtant, aucune lumière électrique n'apparaissait derrière les magazines. Sur le billet chiffonné pendu à la porte, derrière la saleté du carreau, on pouvait lire FERMÉ. Strutt descendit lentement les marches. La poussette poursuivit sa route en grinçant, éclaboussant au passage les journaux étalés : Strutt fusilla la propriétaire du regard, pivota sur lui-même et se retrouva dans une obscurité quasi totale. Sur ces entrefaites, la porte de la petite librairie, s'était ouverte et un homme se tenait dans l'entrebâillement.

« Vous n'êtes pas fermé, n'est-ce pas ? demanda Strutt, la gorge nouée.

— Peut-être bien que non. Puis-je vous aider ?

— Je suis venu ici hier. J'ai acheté ce livre d'Ultimate Press, répondit Strutt à ce visage tout proche, trop proche du sien.

— Mais oui, bien sûr, je me souviens. »

L'autre se balançait sans cesse, comme un athlète qui se chauffe les muscles. Sa voix passait constamment de la basse à la voix de fausset. Strutt trouvait cela fort déplaisant.

« … eh bien, entrez avant que vous n'attrapiez quelque chose ! » poursuivit-il.

Il claqua la porte dans leur dos, faisant tinter en écho le battant de la sonnette.

Derrière Strutt, la silhouette efflanquée du libraire – ce devait être lui – se confondait avec la pénombre. Dans cette cave sinistre, perdu au milieu de vagues coins de table agressifs, Strutt sentit naître en lui le besoin obscur de s'affirmer :

« Vous avez trouvé l'argent pour le livre, j'espère, remarqua-t-il. Votre homme ne semblait pas avoir fort envie que je paie. D'autres amateurs l'auraient sans doute pris au mot.

— Il n'est pas ici aujourd'hui. »

Le boutiquier alluma dans son bureau. Son visage ridé et bouffi sembla grandir ; ses yeux s'enfonçaient dans des replis de chair plissée ; à la lumière, de profonds sillons accusaient les joues et le front ; la tête flottait comme un ballon à moitié dégonflé au-dessus du costume de tweed rembourré. L'éclairage cru de l'ampoule dévoilait l'exiguïté de la pièce. Les murs se pressaient autour d'un bureau délabré, enseveli sous des copies dactylographiées du *Libraire* repoussées sur le côté par une machine à écrire noire, encrassée, à côté de laquelle se trouvait un bout de cire à cacheter et une boîte d'allumettes ouverte. Deux chaises entouraient la table devant une porte fermée. Strutt s'assit, faisant voler la poussière. Le libraire se mit à marcher de long en large et soudain, comme frappé par cette idée, demanda :

« Dites-moi, pourquoi lisez-vous de tels livres ? »

Strutt connaissait bien cette question. Le professeur d'anglais la lui avait si souvent posée dans le bureau des enseignants, qu'un jour il avait cessé de lire ses romans durant la récréation. Le fait d'entendre ce vieux refrain lui fit perdre toute réserve, et il ne put que reprendre sa riposte habituelle :

« Que voulez-vous dire : pourquoi ? Pourquoi pas ?

— Ce n'était pas une critique, s'empressa d'ajouter l'autre en contournant le bureau. Je suis réellement intéressé. J'allais en venir à ce que… dans le fond, n'avez-vous pas envie que vos lectures deviennent réalité ?

— Eh bien…, peut-être. »

Strutt se méfiait du tour que prenait la conversation et aurait aimé l'orienter à son gré. Dans ces murs sales, les mots semblaient tomber dans un silence ouaté pour disparaître aussitôt, sans laisser d'impression.

« Comprenez-moi bien : lorsque vous lisez un bouquin, l'intrigue ne se déroule-t-elle pas devant vous, dans votre esprit ? Plus particulièrement, si vous essayez consciemment de la visualiser, mais ce n'est pas indispensable. Vous pourriez rejeter ce livre, bien sûr. J'ai connu un libraire qui travaillait à cette théorie. Il avait peu de temps à y consacrer, mais quand il le pouvait, il s'y appliquait, bien qu'il ne l'eût jamais réellement formulée… Attendez un instant, je vais vous montrer quelque chose. »

Il disparut dans le magasin. Strutt se demandait ce qui se cachait au-delà de la porte, derrière le bureau. Il se leva à moitié mais, en se retournant, aperçut le libraire qui revenait déjà comme une ombre flottante. Il apportait un volume rangé sur le rayon entre les œuvres de Lovecraft et de Derleth.

« Ceci rejoint tout à fait vos livres d'Ultimate Press, dit l'homme, frappant légèrement sur la porte du bureau en entrant. L'an prochain, ils vont publier un livre de Johannes Henricus Pott, c'est du moins ce qu'ils disent, consacré aux savoirs maudits, tout comme celui-ci, du reste. Vous serez sans doute stupéfait d'apprendre que, à leur avis, ils devront peut-être garder des extraits de Pott en version latine. Mais ceci devrait vous intéresser ; la seule copie qui soit ! Vous n'avez probablement jamais entendu parler des *Révélations du Glaaki* : il s'agit d'une sorte de bible ; elle fut inspirée par une puissance Surnaturelle. Il n'y avait que onze volumes… pourtant, voici le douzième, écrit par un homme, au sommet de Mercy Hill, guidé dans ses songes. »

À mesure qu'il racontait, la voix du libraire se faisait plus fébrile.

« … J'ignore comment ce livre est arrivé sur le marché. La famille de cet homme aura dû le trouver dans quelque grenier après son décès et aura estimé qu'il ne valait pas tripette, qui sait ? Mon libraire, lui… euh, il connaissait l'existence des *Révélations*. Il comprit que ce douzième volume était d'une valeur inestimable. Mais, comme il voulait à tout prix éviter que le vendeur ne réalisât l'importance de sa trouvaille pour la vendre alors à l'université ou à une bibliothèque, il la lui racheta

dans un lot de livres d'occasion et ajouta qu'elle pourrait toujours servir comme papier de brouillon. Lorsqu'il lut l'ouvrage… euh, il tomba sur un passage étonnant, un vrai don du ciel pour mettre sa théorie à l'épreuve. Regardez. »

Le libraire contourna à nouveau Strutt et plaça le livre sur les genoux de ce dernier, ses bras reposant sur les épaules de Strutt. Celui-ci serra les lèvres en levant le visage vers l'autre. Mais toute force l'abandonna, il se sentit incapable de lui opposer un refus… il ouvrit le volume. Le vieux livre était de taille ; la reliure craqua en découvrant des pages jaunies, couvertes de lignes irrégulières à l'écriture griffonnée. Strutt avait été déconcerté durant tout le monologue introductif du libraire… et à présent le livre était sous ses yeux ; il lui rappelait vaguement ces liasses polycopiées de feuilles dactylographiées qui circulaient dans les toilettes lors de son adolescence. *Révélations* suggérait « défendu ». Intrigué, il lut au hasard. Ici, à Lower Brichester, l'ampoule nue n'épargnait aucun des fragments de peinture écaillée qui se détachaient sur la porte d'en face et des mains se déplaçaient sur ses épaules. Mais quelque part, tout en bas, il se sentait poursuivi dans l'obscurité par de vastes bruits de pas étouffés. Lorsqu'il se retourna pour mieux voir, un être bouffi et rayonnant était penché sur lui… À quoi rimait tout ceci ? Une main agrippa son épaule gauche, et une autre tourna les pages. Finalement, un doigt souligna une phrase :

« Au-delà d'un abîme dans la nuit souterraine, un passage mène à une paroi de briques massives. Au-delà de ce mur trône Y'golonac pour y être servi par les êtres des ténèbres, dépenaillés et sans yeux. Il a reposé longtemps de l'autre côté de ce mur et ceux qui l'ont franchi en rampant passent sur le corps d'Y'golonac sans savoir que c'est Y'golonac. Mais, lorsqu'on lit ou prononce son nom, il s'avance pour être adoré ou pour se nourrir et revêt alors parfois la forme et l'âme de ceux qu'il prend en pâture. Ceux qui recherchent les lectures diaboliques et tentent de s'imaginer ces êtres en pensée, les invoquent. Et alors, il se peut que lorsque la voie sera libre, Y'golonac revienne sur Terre parmi les hommes. Cthulhu sortira de sa tombe parmi les herbes sauvages. Glaaki ouvrira d'un geste la trappe de cristal. Les rejetons d'Eihort naîtront à la lumière du jour. Les foulées puissantes de Shubniggurath résonneront dans le cosmos ; il écrasera les objectifs lunaires, Byatis fera éclater sa geôle. Le voile de l'illusion se déchirera et Daoloth révélera la vérité cachée. »

Les mains allaient et venaient sur ses épaules ; elles ralentissaient puis resserraient leur étreinte. La voix chantante demanda :

« Que pensez-vous de tout cela ? »

Pour Strutt, tout cela n'avait aucun sens, mais, allez savoir pourquoi, il n'eut pas la force de répondre ce qu'il pensait :

« Eh bien, c'est… c'est pas le genre de bouquin qu'on vend tous les jours.

— Ça vous intéresse ? »

La voix se faisait plus grave ; c'était maintenant une basse écrasant. D'un bond, l'autre fut de l'autre côté de la table. Il avait l'air plus grand… son crâne heurta l'ampoule au passage, provoquant le flux et le reflux répété d'une ombre.

« Vous êtes intéressé ? » insista-t-il, le visage tendu, du moins pour ce qu'on en voyait, car la lumière repoussait l'obscurité dans les parties creuses de son visage, comme si la structure osseuse se fondait visiblement.

Un soupçon naquit cependant dans le cerveau brumeux de Strutt. Son cher ami, le libraire de Goatswood, ne lui avait-il pas dit qu'il existait un culte de magie noire à Brichester, un cercle de jeunes hommes dominés par un certain Franklin ou Franklyn ? Essayait-on de l'y attirer ?

« Je n'irai pas jusque-là, parvint-il à répondre réticent.

— Écoutez. Un libraire a lu ceci. Je lui ai dit qu'on pouvait devenir grand prêtre d'Y'golonac. Vous invoquerez les ombres de la nuit pour l'adorer d'ère en ère. Vous vous prosternerez à ses pieds, et en retour, vous survivrez lorsque la Terre sera nettoyée pour la venue des Grands Anciens. Vous irez au-delà des confins et connaîtrez ce qui émane de la lumière… »

Sans prendre le temps de réfléchir, Strutt explosa :

« C'est de moi que vous parlez ? »

Il venait de réaliser qu'il se trouvait seul dans la pièce en présence de ce fou !

« Non, non, pas du tout. Je parlais du libraire. Mais l'offre s'adresse à vous, à présent.

— Bon, excusez-moi, mais j'ai autre chose à faire, dit Strutt, faisant mine de se lever.

— Il a aussi refusé. »

Strutt avait les oreilles écorchées par le timbre de cette voix.

« …j'ai dû le tuer. »

Strutt frissonna. Comment se comporter avec les déséquilibrés mentaux ? Surtout, ne jamais les exciter, rester calme.

« Allons, allons, répondit Strutt, attendez une minute…

— Vous n'avez aucune raison de mettre mes paroles en doute. Je dispose de plus de preuves que vous ne pourriez en supporter. Vous serez mon grand prêtre ou vous ne quitterez jamais cette pièce. »

Pour la première fois de sa vie, alors que les ombres bougeaient plus lentement entre les murs oppressifs, comme si elles attendaient, Strutt eut de la peine à contrôler ses émotions. Il parvint à maîtriser avec le calme le plus parfait la crainte mélangée de colère qui l'habitait.

« Permettez, on m'attend.

— Pas tant que votre devoir se trouve ici entre ses murs, fit la voix toujours plus grave. Vous savez que j'ai tué le libraire… c'était dans les journaux. Il s'est enfui vers l'église en ruine, mais je l'ai attrapé de mes propres mains… Alors j'ai laissé ce livre dans le magasin, dans l'espoir que quelqu'un le lise, mais le seul qui le sortit par erreur des rayons était l'homme qui vous a mené ici… Pauvre idiot ! Il perdit la tête et se blottit dans un coin lorsqu'il vit les bouches ! Je l'ai gardé, car je pensais qu'il pourrait attirer l'un ou l'autre de ses amis qui se vautre dans les tabous physiques tout en ignorant les vraies expériences, ces endroits interdits à l'esprit. Mais il n'a contacté que vous et vous a conduit ici pendant que je me nourrissais… À l'occasion, j'ai de quoi manger : de jeunes garçons qui viennent ici chercher des livres en secret ; ils s'assurent que personne ne sait ce qu'ils lisent !… Facile de les persuader d'ouvrir les *Révélations*. L'imbécile ! Il ne peut plus me tromper avec ses maladresses… mais je savais que vous reviendriez. Maintenant vous allez m'appartenir. »

Strutt serrait violemment ses mâchoires, au point qu'il eut peur de les briser. Il se leva, opinant de la tête, et tendit le volume des *Révélations* à l'étrange personnage. La main refusa le livre. Avec un calme calculé, Strutt se dirigea vers la porte du bureau.

« N'essayez pas de sortir. C'est fermé à clé. »

Le libraire fit mine d'avancer, mais resta où il était ; les ombres étaient devenues d'une clarté impitoyable ; la poussière voletait en silence.

« … Vous n'avez pas peur, poursuivit-il. Vous avez un regard calculateur. Est-il possible que vous ne me croyiez pas encore ? Bien… »

Il posa la main sur le bouton de porte derrière le bureau.

« Désirez-vous voir les restes de mon festin ? »

Une porte s'ouvrit dans l'esprit de Strutt et il se refusa à envisager ce spectacle.

« Non ! Non ! » supplia-t-il.

Il s'en voulut aussitôt d'avoir laissé percer sa frayeur. S'il avait seulement une canne pour venir à bout de cet insupportable personnage. À en juger par son visage, les ballonnements qui gonflaient le costume de tweed devaient être de la graisse. Dans l'hypothèse d'une lutte, Strutt gagnerait probablement.

« Finissons-en, s'écria-t-il ; assez de comédie ! Vous allez me laisser sortir d'ici ou… »

Il cherchait en vain une arme ou quelque objet solide. Soudain, il pensa au livre qu'il tenait toujours en mains. Il saisit violemment la boîte d'allumettes sur la table derrière laquelle le narguait son adversaire, gratta une allumette, saisit les plats du volume entre le pouce et l'index et en secoua les pages.

« Je vais brûler ce livre ! » menaça-t-il.

Le visage de l'autre se crispa. Quelle allait être sa réaction ? Strutt tremblait d'y penser. Il approcha la flamme du papier. Les pages jaunes se recroquevillèrent. Elles se consumèrent à toute vitesse. La vive clarté éblouit Stutt ; il vit les ombres toujours plus massives danser sur les murs… mais il secouait déjà les cendres sur le sol.

Les deux adversaires se firent face quelques secondes, immobiles. L'obscurité avait succédé aux flammes. Strutt vit cependant le tweed se déchirer bruyamment dans la pénombre, tandis que le personnage grandissait.

Strutt se jeta sur la porte du bureau ; elle résista. Il serra les poings et les vit avec un détachement étrange briser en éclats la vitre dépolie. Ce geste semblait l'isoler, suspendant toute action. Au-delà des pointes de verre sur lesquelles luisaient quelques gouttes de sang, les flocons de neige tournoyaient dans la lumière ambrée… loin, tellement loin. Trop loin pour appeler à l'aide. Un son s'éleva du fond du bureau. Strutt fit volte-face tout en fermant les yeux, épouvanté de voir l'origine d'un tel bruit… mais lorsqu'il les rouvrit, il comprit pourquoi l'ombre apparue hier sur le panneau de verre dépoli était sans tête. Strutt hurla ; d'un geste, l'être monstrueux et gigantesque auquel pendaient encore quelques lambeaux du costume de tweed balaya la table sur le côté. Strutt eut alors l'ultime et intime conviction que tout cela arrivait parce qu'il avait lu les *Révélations*. Quelqu'un, quelque part, avait *voulu* que cela lui arrive. Ce n'était pas juste, il ne le méritait pas, il n'avait rien fait pour cela… mais il n'eut pas le temps de proférer le moindre cri de protestation. Les mains s'abattaient déjà sur son visage pour l'empêcher de respirer… et dans leurs paumes s'ouvraient des gueules rouges et humides.

LA CITÉ SŒUR

The Sister City – 1969

Par Brian Lumley.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

CE MANUSCRIT CONSTITUE L'ANNEXE A
DU RAPPORT M-Y-127/52, DU 7 AOÛT 1952.

Nous habitions Londres quand, vers la fin de la guerre, notre demeure fut détruite par un bombardement. Mes parents y laissèrent la vie. Je fus moi-même hospitalisé pour blessures graves et dus passer deux années environ allongé sur le dos. C'est pendant cette période de ma jeunesse – j'avais à peine dix-sept ans à ma sortie d'hôpital – que naquit cet enthousiasme qui se transforma plus tard en un appétit insatiable pour les voyages, l'aventure et la découverte des vestiges des premiers âges de la Terre. Aventurier de nature, je m'étais senti tellement emprisonné au cours de ces deux longues années qu'à la première occasion, je pris ma revanche sur le temps perdu et donnai libre cours à mes aspirations.

Ce n'est pas que ces longs et pénibles mois furent totalement dépourvus de joies. Dès que ma santé le permettait, je me précipitais entre deux opérations à la bibliothèque de l'hôpital, tout d'abord pour oublier mon affliction, puis en fin de compte, pour me laisser emporter dans ces mondes de merveilles des fabuleuses *Mille et Une Nuits* de Walter Scott.

En plus de l'envoûtement intense qu'il me procurait, ce livre m'aidait à oublier les rumeurs qui circulaient à mon sujet dans les salles de l'hôpital : J'étais « différent ». Les docteurs avaient soi-disant trouvé quelque chose d'anormal dans ma constitution physique. On chuchotait de bouche à oreille que ma peau possédait d'étranges particularités et qu'un cartilage osseux se développait peu à peu à la base de ma colonne vertébrale. On s'étonnait aussi de ce que mes doigts et mes orteils fussent légèrement palmés. Comme de plus je n'avais pas le moindre cheveu ou poil sur le corps, je devins rapidement l'objet de nombreux regards détournés.

Ajoutés à mon nom, Robert Krug, ces éléments n'augmentaient en rien ma popularité à l'hôpital. En fait, à cette époque où Hitler larguait encore à l'occasion des bombes sur Londres, un nom de famille comme Krug, avec ses implications d'ascendance germanique, constituait un obstacle bien plus grand encore que toutes mes autres caractéristiques réunies.

La fin de la guerre me trouva riche. J'étais le seul héritier de la fortune de mon père et n'avais pas encore vingt ans. Si j'avais abandonné loin derrière moi les djinns, les goules et les écrits de Scott, c'était cependant pour retourner au même type de sensations ressenties dans *les Mille et Une Nuits*, par la lecture de *Fouilles des sites sumériens* de Lloyd. C'est ce livre qui fut le principal responsable de la fascination que j'éprouvai dès lors pour les mots magiques de « cités perdues ».

Au cours des mois suivants, à dire vrai tout au long des années – formatives – qui me restaient, l'ouvrage de Lloyd resta pour moi un événement marquant. Un nombre considérable de volumes de la même veine lui succédèrent. Je me plongeai avec avidité dans le *Ninive et Babylone* de Layard, ainsi que dans les *Premières aventures perses* et *La Susiane et la Babylonie*. Je m'étendis longuement sur des œuvres telles que *Naissance et progrès de l'assyriologie* de Budge, sans parler des *Voyages en Syrie et en Terre Sainte* de Burckhardt.

Les contrées légendaires de Mésopotamie n'étaient pas seules à me captiver. Les cités imaginaires de Shangri-La et Ephiroth prenaient place à côté des réalités de Mycène, Knossos, Palmyre et Thèbes. Mon enthousiasme ne connut plus de borne quand mes lectures m'amenèrent à Atlantide et à Chichen-Itza. Jamais je ne me suis soucié de séparer réalité et fiction. Dans mes rêves, j'aspirais tout autant à connaître le palais de Minos en Crète que la Kadath inconnue du désert de glace.

La lecture de plusieurs documents sur l'expédition africaine de sir Amery Wendy-Smith à la recherche de G'harne, la cité morte, me confirmèrent que certains mythes et légendes ne sont pas fort éloignés de la réalité historique. Si une personnalité aussi respectable que cet éminent archéologue avait mis sur pied une telle expédition pour partir à la recherche de cette ville de la jungle considérée par la plupart des autorités sérieuses comme purement mythologique… Son échec ne lui ôtait pas le mérite d'avoir essayé…

Alors que d'autres avaient ridiculisé ce personnage rustre, cet explorateur fou, qui était revenu seul des jungles du continent noir, moi, par contre, j'avais plutôt tendance à adopter, voire surpasser, ses idées saugrenues – c'est ainsi que l'on considérait ses théories. J'examinai une fois de plus les preuves en faveur de Chyria et de G'harne. Je fouillai de plus en plus profondément les vestiges fragmentaires des cités légendaires et des contrées aux noms aussi incroyables que R'lyeh, Ephiroth, Mnar et Hyperboréa.

Au cours des ans, je retrouvai une parfaite santé physique, et l'adolescent fasciné devint un homme entièrement voué à sa passion. Je n'ai jamais su quelle force me poussait à explorer les passages obscurs de l'histoire, réelle comme imaginaire. Je savais seulement qu'il y avait quelque chose de fascinant pour moi à redécouvrir ces

anciens mondes de rêves et de légendes.

Avant d'entreprendre les lointaines expéditions qui allaient m'occuper à différentes reprises pendant quatre années, j'achetai une maison à Marske, à la limite même des marais du Yorkshire. C'était la région de mon enfance ; j'avais toujours ressenti une forte affinité pour ces régions sinistres et marécageuses, une affinité difficile à définir. C'est-à-dire que je m'y sentais plus près de *chez moi*… et infiniment plus proche de ce passé qui me harcelait. Chaque départ était un véritable déchirement, et pourtant, je ne pouvais résister à cette attirance inexplicable des lieux lointains et des noms étranges d'outre-mer.

Je visitai pour commencer les pays proches, ignorant les contrées de mes rêves, mais bien déterminé à ce que plus tard… plus tard !

L'Égypte aux mille mystères ! La pyramide en escaliers à redans de Djoser à Saggara, le chef-d'œuvre d'Imhotep ; les antiques mastabas, les tombes où dorment les rois depuis des siècles ; la pyramide de Sneferu à Meidum ainsi que celles de Chephren et de Chéops à Giza ; les momies, les divinités souveraines…

Malgré toutes ses merveilles, l'Égypte ne put me retenir longtemps. Ma peau ne supportait pas la chaleur et le sable ; elle s'était rapidement tannée et devint rugueuse en une nuit.

La Crète, nymphe de la Méditerranée d'azur… Thésée et le Minotaure ; le palais de Minos à Knossos… Quoi de plus merveilleux ?… Hélas, ce que je cherchais devait être ailleurs !

Salamine et Chypre, et leurs nombreux vestiges des civilisations passées, ne me retinrent chacune qu'un mois à peine. C'est cependant à Chypre que je découvris une nouvelle aptitude physique : mes étranges capacités sous l'eau…

À Famagouste, je me liai d'amitié avec un groupe de plongeurs sous-marins. Ils plongeaient tous les jours à la recherche d'amphores et d'autres objets du passé, au large des ruines de Salonique, sur la côte sud-est. Je pouvais rester sous l'eau trois fois plus longtemps que le meilleur d'entre eux et nager plus loin sans l'aide de palmes ni de bouteille d'oxygène. Au début, cette singularité provoqua leur étonnement ; après quelques jours cependant, je remarquai qu'ils évitaient tout contact avec moi. Ils ne s'inquiétaient pas de l'absence complète de système pileux sur mon corps ni des membranes, qui semblaient s'être allongées, entre mes orteils et mes doigts. Mais ils se méfiaient de la protubérance qui apparaissait à l'arrière, au bas de mon costume de bain, et n'acceptaient surtout pas la facilité avec laquelle je conversais avec eux dans leur propre langue, sans avoir jamais étudié le grec de ma

vie.

Il était temps de reprendre la route. Mes pérégrinations m'emmenèrent partout à travers le monde ; je devins une autorité en matière de civilisations mortes, ma seule joie dans la vie. C'est alors que, à Phetri, j'entendis parler pour la première fois de la Cité sans Nom.

Tout au fond du désert d'Arabie repose la Cité sans Nom ; elle n'est plus que ruines et le sable, au cours des millénaires, a presque recouvert ses murs. C'est ici que rêva le poète fou, Abdul Alhazred, la nuit où il chanta cet inexplicable couplet :

Ce qui git dans l'éternité ne connaît pas la mort,
D'étranges éons viendront et même la mort mourra alors.

Mes guides arabes pensèrent que j'étais fou, moi aussi, lorsque, ignorant leurs avertissements, je m'obstinai néanmoins à chercher la cité diabolique. Les pieds ailés de leurs chameaux les emportèrent dans une course folle, car ils venaient de remarquer ma peau squameuse et d'autres détails qui les rendaient mal à l'aise en ma présence. Tout comme moi du reste, ils étaient désemparés devant la facilité avec laquelle je parlais leur langage.

Qu'ai-je vu et fait à Kara-Shehr ? Inutile de le relater. Il suffit de dire que j'y ai appris des choses qui se sont emparées de mon subconscient ; des choses qui me poussèrent à voyager plus loin encore, à la recherche de Sarnath la maudite, dans ce qui fut jadis le pays de Mnar…

Aucun être humain ne connaît l'emplacement de Sarnath et c'est mieux ainsi. Vous comprendrez donc que je passe sous silence mes expéditions consacrées à la recherche de cette cité et les difficultés auxquelles je me heurtai à chaque étape de ma longue route. Enfin je finis par découvrir la cité engloutie dans les marais, ainsi que les ruines d'Ib toute proche ; ce furent autant de maillons essentiels ajoutés à la chaîne toujours plus longue qui comblait lentement le fossé entre ce monde et mon but ultime. Quant à moi, je ne savais que penser ; désorienté, j'ignorais le lieu ou la nature de cette destination.

Pendant trois longues semaines, j'explorai les rives vaseuses du lac paisible qui recouvre Sarnath. À la fin, n'y tenant plus, poussé par une force irrésistible, j'eus une nouvelle fois recours à mes curieuses capacités aquatiques et me mis à fouiller le fond de cet hideux marais.

Je m'endormis ce soir-là serrant dans les bras une petite figurine verte que j'avais arrachée aux ruines sous-marines. Je vis mon père et ma mère en rêve – confusément toutefois – dans une sorte de brouillard… Ils m'appelaient !

Toute la journée suivante, je la passai dans les ruines centenaires d'Ib ; au moment de partir, je découvris une pierre gravée qui me donna ma première preuve tangible. Le plus incroyable était que je pouvais *lire* les caractères inscrits sur ce vieux pilier altéré par les siècles. L'écriture cunéiforme était plus ancienne encore que les inscriptions des colonnes brisées de Geph. La pierre érodée avait subi les ravages du temps… pourtant, miracle, je comprenais !

Il n'était pas question du mode de vie des anciens habitants d'Ib ou de ceux de Sarnath, morts il y a si longtemps. La pierre racontait seulement la destruction des êtres d'Ib par les hommes de Sarnath, et du sort réservé par la suite à Sarnath. C'était aux dieux d'Ib que cette malheureuse cité devait son destin ; malheureusement, pas la moindre indication n'était fournie sur les dieux eux-mêmes. Je savais seulement que la lecture de cette pierre, ainsi que ma présence à Ib, avaient réveillé des souvenirs enfouis très profondément en moi… qui sait, peut-être même des souvenirs *ancestraux*. Je fus une fois de plus la proie de ce sentiment que je ressentais si fortement dans les marais du Yorkshire : je me sentais près de chez moi. Puis, comme j'écartais d'un pied paresseux les joncs à la base de la colonne, de nouvelles inscriptions ciselées apparurent. Une fois le limon enlevé, je poursuivis ma lecture. Il n'y avait que quelques lignes… pourtant elles me donnaient la clef :

« Ib n'est plus, mais ses Dieux vivent encore. À l'autre bout du monde, la Cité Sœur se cache sous terre, dans les régions barbares de la Zimmerie. C'est là que vit le Peuple ; c'est là que les Dieux seront toujours adorés. Même jusqu'à la venue de Cthulhu… »

De nombreux mois plus tard, je trouvai enfin au Caire un homme versé dans les connaissances anciennes, une autorité en matière d'antiquités maudites, de contrées préhistoriques et de légendes. Ce sage homme n'avait jamais entendu parler de la Zimmerie mais croyait, par contre, savoir qu'une contrée avait jadis porté un nom fort semblable.

« Et où se trouvait cette Zimmerie ? demandai-je.

— Malheureusement, me répondit le savant en consultant une carte, la plus grande partie de la Zimmerie est aujourd'hui engloutie sous la mer. Jadis elle se situait entre Vanaheim et Némédie, dans l'Hyboré antique.

— Vous avez bien dit que "la plus grande partie" est submergée ? Et qu'en est-il de

la région qui se trouve *au-dessus* du niveau de la mer ? »

Peut-être l'anxiété qui perçait dans ma voix provoqua-t-elle le regard curieux qu'il me lança. Peut-être était-ce à nouveau simplement dû à mon étrange aspect ; le soleil implacable des pays du sud avait encore durci davantage ma peau imberbe et je ne pouvais plus dissimuler les puissantes membranes qui reliaient mes doigts.

« Pourquoi tenez-vous tant à le savoir ? demanda-t-il. Que cherchez-vous ?

— Mon pays, répondis-je d'instinct, sans savoir ce qui m'avait poussé à le dire.

— Oui… reprit-il en me scrutant de près. C'est bien possible… Vous êtes Anglais, n'est-ce pas ? Puis-je vous demander de quelle région vous venez ?

— Du nord-est, dis-je, pensant subitement à mes marécages. Pourquoi cette question ?

— Mon pauvre ami, vous avez cherché en vain, expliqua-t-il en souriant. Zimmerie, où ce qu'il en reste, enveloppe toute cette région nord-est de l'Angleterre votre pays. Ironie du sort ! Pour trouver votre pays, vous l'avez quitté… »

Le destin me dévoila cette nuit-là une carte que je ne pouvais négliger. Dans le hall d'entrée de mon hôtel, une table était affectée aux lectures habituelles des résidents anglais. Un large éventail de romans, livres de poche, revues et journaux, allant du *Reader's Digest* au *News of the World*, y était présenté. Souhaitant passer quelques heures agréables dans une fraîcheur toute relative, je m'assis, bercé par le doux ronronnement d'un ventilateur, un verre d'eau glacée à portée de la main, et me mis à feuilleter d'un doigt nonchalant un des journaux. Soudain, au détour d'une page, une photo et un article retinrent mon attention et, après un examen attentif, me déterminèrent à prendre un billet pour le prochain vol à destination de Londres.

La photo était de mauvaise qualité certes, mais assez claire cependant pour que je puisse reconnaître une petite figurine verte… *la répétition exacte de celle que j'avais trouvée dans les ruines de Sarnath, au fond du paisible marais…*

Pour autant que je m'en souvienne, l'article était rédigé comme suit :

Mr. Samuel Davies, 17 Heddington Crescent, Radcar, a trouvé ce merveilleux vestige du passé (voir photo ci-dessus), dans un cours d'eau dont la seule source connue se situe dans la paroi de la falaise de Sarby-on-the-Moors. Mr. Davies a fait don de la statuette au musée de Radcar. Elle y est actuellement étudiée par le conservateur, le professeur Gordon Walmsley de Goole. Jusqu'à présent, le professeur Walmsley n'a pu apporter aucun éclaircissement sur l'origine de cette étrange œuvre d'art apparemment très ancienne. Le test Wendy-Smith, méthode scientifique permettant de déterminer l'âge des fragments archéologiques, indique toutefois qu'elle aurait plus de dix mille ans d'âge. La figurine verte semble n'avoir aucun rapport avec les civilisations mieux connues de l'ancienne Angleterre et passe pour une découverte d'une importance rare. Les experts géologues sont

malheureusement unanimes ; ils affirment que ce cours d'eau est totalement infranchissable à l'endroit où il jaillit des falaises de Sarby.

Le jour suivant, je m'endormis une heure peut-être dans l'avion et vis une seconde fois mes parents en songe. Comme la première fois, ils m'apparurent dans une sorte de brume ouatée… mais leurs appels étaient plus pressants : les vapeurs denses qui les entouraient laissaient entrevoir d'étranges silhouettes courbées en signe d'obéissance, semblait-il, tandis qu'une mélopée ironiquement familière s'élevait de gorges cachées et sans nom…

J'avais envoyé du Caire un télégramme à ma gouvernante, l'informant de mon retour. Lorsque j'arrivai à Marske, quelqu'un m'attendait. Un certain monsieur Harvey se présenta aussitôt à moi. Il appartenait à la compagnie « Johnson and Harvey » et me tendit une grande enveloppe cachetée. Elle m'était adressée *de la main de mon père*. Mr. Harvey m'expliqua qu'il avait reçu pour instruction de me remettre cette enveloppe le jour de mes vingt et un ans. J'étais malheureusement à l'étranger à cette époque, il y avait déjà presque un an de cela ; la firme était alors restée en contact avec ma femme de ménage, afin que, dès mon retour, l'accord conclu bientôt sept années auparavant entre mon père et la compagnie de Mr. Harvey pût être réalisé. Mr. Harvey prit congé. Je remerciai la gouvernante et décachetai le pli. Il renfermait un manuscrit rédigé dans un caractère que je n'avais jamais vu au cours de mes études. C'était exactement le même que celui gravé sur ce vieux pilier centenaire d'Ib ; mon instinct me disait que ces lignes avaient été tracées de la main de mon père. Et, bien sûr, je pouvais les lire aussi facilement que de l'anglais. Tant par la diversité que par l'ampleur de son contenu, le texte tenait plus du manuscrit que de la lettre. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de le reproduire dans son intégralité. Cela me demanderait trop de temps ; de plus, l'allure à laquelle se déroule le *Premier Changement* ne me le permettrait plus. Je ne résumerai donc que les principaux points qui retinrent mon attention.

J'abordai le premier paragraphe avec incrédulité… mais, dès les premières pages, une profonde stupeur m'envahit pour faire aussitôt place à une joie sauvage devant les fantastiques secrets dévoilés par les éternels hiéroglyphes d'Ib. *Mes parents n'étaient pas morts*. Ils étaient tout simplement rentrés, rentrés à la maison…

Ce jour-là, il y aura bientôt sept ans, alors que je revenais chez moi, quittant une école réduite en cendres par le bombardement, notre maison de Londres avait été volontairement sabotée par mon père. Il avait placé une puissante charge d'explosifs

et l'avait amorcée pour qu'elle explose au retentissement de la première sirène de raid aérien. Mes parents s'en étaient alors retournés, à l'insu de tous, dans leurs marécages. Je réalise à présent qu'ils n'avaient pas prévu mon retour ce jour-là, puisque j'étais pensionnaire. Mais l'explosion avait libéré les élèves. Maintenant encore, ils ne doivent toujours pas se douter que j'étais arrivé chez nous à l'instant précis où les radars de défense des services militaires anglais avaient repéré les points ennemis dans le ciel. Le plan de mes parents avait réussi : aux yeux de tous, ils avaient trouvé la mort dans la catastrophe ; pourtant, il avait presque mis fin à ma vie. Quand je pense que, moi aussi, je les avais crus morts depuis ce jour. Mais pourquoi avoir eu recours à de tels extrêmes ? *Quel secret* fallait-il à tout prix cacher aux autres hommes ?… Où vivaient mes parents à l'heure actuelle ? Je poursuivis ma lecture…

Peu à peu, tout fut dévoilé. Mes parents et moi n'étions pas anglais de naissance. Nous avions quitté notre pays natal pour le Yorkshire lorsque j'avais à peine quelques semaines. Nous venions d'un pays très proche et, paradoxalement, fort éloigné. La lettre expliquait ensuite que *tous* les enfants de notre race sont conduits ici en bas âge parce que l'atmosphère de notre patrie ne convient pas à la santé de jeunes êtres. La différence dans mon cas est que ma mère a été incapable de se séparer de moi : c'est là tout l'atroce de la situation ! Alors que les enfants de notre race doivent grandir *loin* de leur pays, les adultes ne peuvent quitter que rarement leur milieu ambiant. Cette restriction est principalement due à leur *apparence physique* au cours de la plus longue partie de leur vie. *Pendant la majeure partie de leur existence, ils ne ressemblent au type humain ni de corps ni d'esprit.*

En d'autres termes, les enfants doivent être abandonnés sur un seuil de porte, à l'entrée d'un orphelinat, dans des églises ou dans tout autre endroit où ils seront recueillis et soignés. Au cours des premières années, seules d'infimes différences se manifestent entre ma race et celle des hommes. En lisant, je me remémorai les contes merveilleux que j'aimais tant jadis, où goules, fées et autres créatures fabuleuses abandonnaient leurs petits aux hommes pour qu'ils les élèvent et volaient à leur tour des enfants pour les éduquer à leur image.

Était-ce *là* ma destinée ? Allais-je devenir vampire ? Je me replongeai dans ma lecture. J'appris ainsi que les êtres de ma race ne peuvent quitter leur pays natal que deux fois dans leur vie : la première peu après leur naissance – comme je l'ai déjà expliqué, ils sont conduits parmi les hommes par nécessité et y sont abandonnés jusqu'à vingt et un an environ – et une seconde fois plus tard, plus précisément lorsque des *métamorphoses* dans leur morphologie les rendent à nouveau aptes à supporter les conditions *extérieures*. Mes parents venaient d'atteindre ce dernier stade de leur,

euh… développement lors de ma naissance. Mais l'attachement de ma mère était tellement fort qu'ils délaissèrent leurs *devoirs* dans notre monde pour me conduire personnellement en Angleterre. Là, ignorant les Lois, ils demeurèrent avec moi. Mon père avait emporté certains trésors pour nous assurer une vie aisée jusqu'au jour où ils seraient *contraints* de m'abandonner, à l'époque du *Second Changement*, lorsque leur séjour prolongé éveillerait les soupçons de l'humanité sur notre existence.

Ce jour avait fini par arriver et ils avaient camouflé leur départ pour notre pays secret en faisant sauter notre maison de Londres, donnant ainsi à croire aux autorités et à moi-même, (cela a dû briser le cœur de ma mère), qu'ils étaient morts au cours d'un raid aérien allemand.

Quelle autre solution avaient-ils ? Ils ne voulurent pas risquer de me révéler *qui j'étais réellement*. Quel effet aurait eu sur moi une telle révélation, moi qui commençais à peine à manifester quelques différences ? Il leur restait l'espoir que je découvre moi-même le secret, ou du moins la majeure partie, ce que je fis ! Pour plus de sûreté, cependant, mon père laissa cette missive.

La lettre racontait aussi comment peu *d'enfants abandonnés* retrouvent le chemin de leur pays. Des accidents emportent les uns, les autres perdent la raison. Ce nouvel élément me rappela un article lu dans je ne sais quel journal ; il y était question de deux patients du sanatorium d'Oakdeene près de Glasgow, atteints d'une démence si horrible et à l'*aspect extérieur si effrayant*, que personne n'était autorisé à les voir et que même leurs infirmières avaient du mal à les supporter. D'autres encore se faisaient ermites en des lieux sauvages et inaccessibles : quant à certains, je tremblai en lisant quels sorts affreux leur étaient réservés. C'était pire que tout. Mais il y avait aussi les heureux, ceux qui parvenaient à rentrer au pays. Ils venaient réclamer leurs droits. Tandis que certains d'entre eux étaient guidés dans leur route par des adultes en second séjour parmi les hommes… d'autres trouvaient leur chemin par instinct ou par chance. Aussi horrible que puisse paraître ce plan d'ensemble de notre existence, la lettre en explique la logique : mon pays ne pouvait accueillir beaucoup de monde ; dès lors, ces risques de folie due à nos changements physiques inexplicables, les accidents et ces autres sorts dont j'ai parlé, forment un système de sélection par lequel seuls les plus aptes de corps et d'esprit retournent dans leur pays natal.

… Je viens de lire une nouvelle fois chaque ligne de cette lettre… et déjà je commence à ressentir un raidissement de mes membres. Le manuscrit de mon père est arrivé juste à temps. Depuis longtemps, j'étais préoccupé par l'accentuation croissante de mes différences. À présent, les membranes de mes mains atteignent les premières articulations ; quant à ma peau, elle est devenue étonnamment épaisse,

rugueuse et ichtyique. La courte queue à la base de ma colonne vertébrale n'est plus une protubérance ; elle est devenue un membre supplémentaire. À la lumière de ce que je viens d'apprendre, ce nouveau membre n'a rien d'anormal ; c'est bien au contraire la chose la plus naturelle qui soit parmi les miens ! L'absence totale de système pileux sur mon corps a également cessé de m'inquiéter puisque j'ai découvert mon destin. Je suis différent des hommes, c'est exact. Mais n'est-ce pas là le cours normal des choses ? *Je ne suis pas un homme*…

Ah ! Heureuse étoile qui m'a poussé à ouvrir ce journal, au Caire ! Si je n'avais pas vu cette photo ni lu cet article, je n'aurais sans doute pas réintégré de si tôt ma région marécageuse… et je tremble à l'idée de ce qui aurait pu m'arriver ! Qu'aurais-je fait, une fois modifié par le Premier Changement ? Aurais-je fui, dissimulé sous des vêtements suffocants, vers quelque contrée lointaine, pour y mener une vie d'ermite ? Peut-être serais-je retourné à Ib ou à la Cité sans Nom pour y vivre dans leurs ruines solitaires jusqu'à ce que mon aspect me permette à nouveau de vivre parmi les hommes. Et après cela… après le Second Changement ?

Peut-être des modifications morphologiques aussi inexplicables m'auraient-elles rendu fou ? Il y aurait eu, peut-être, un nouveau pensionnaire à Oakdeene ? Par ailleurs, mon destin aurait pu être pire encore que tous ceux-là. J'aurais pu être forcé de vivre dans les profondeurs, devenir l'un des Êtres d'en bas et adorer Dagon et le Grand Cthulhu, comme d'autres avant moi.

Mais non ! La clémence du sort, les connaissances accumulées lors de mes lointains séjours et le document de mon père m'ont épargné toutes ces horreurs qu'ont vécues d'autres créatures de ma race. Je vais retourner à la Cité Sœur d'Ib, à Lh-yib, au pays de ma naissance enfoui sous les marécages du Yorkshire. C'est de ce pays que provient la figurine verte qui me ramena à ces rivages, cette figurine qui est la répétition exacte de celle que j'ai trouvée dans le lac de Sarnath. Je retournerai et serai adoré par ceux dont les frères moururent à Ib, il y a des siècles, sous la lance des hommes de Sarnath, ceux qui sont si précisément dépeints sur les cylindres rouges de Kadatheron, ceux qui chantent sans voix dans les abysses. Je retourne à Lh-yib !

Maintenant encore, j'entends la voix de ma mère ; elle m'appelle comme elle avait coutume de le faire lorsque, enfant, je parcourais ces mêmes marécages :

« Bob ! Petit Bo ! Où es-tu ? » demandait la voix.

Elle m'appelait souvent Bo et riait lorsque je lui demandais pourquoi. Mais pourquoi pas ? Bo ne me convenait-il pas ? Robert, Bob, Bo ? Quel aveugle ai-je été ! Jamais, pas même vers la fin, je n'ai remarqué que mes parents n'étaient pas tout à fait comme les autres gens… Mes ancêtres n'avaient-ils pas été adorés dans la pierre

grise d'Ib avant la venue des hommes, aux premiers jours de l'évolution de la Terre ? J'aurais dû deviner mon identité le jour où je découvris cette figurine dans la vase. *Ces traits étaient comme seront les miens après le Premier Changement. Sur la base était gravé en caractères anciens d'Ib – caractères que je pouvais lire car ils faisaient partie de ma langue maternelle, précurseur de toutes les langues – mon propre nom ! Bokrug : Dieu-Lézard du peuple d'Ib et de Lh-yib, la Cité Sœur !*

Note :

Monsieur,

À ce manuscrit « annexe A » de mon rapport était joint une courte lettre d'explication adressée à la CMNE de Newcastle et reproduite comme suit :

Robert Krug
Marske
Yorks,
Le 19 juillet 1952

Aux secrétaire et membres
de la CMNE,
Newcastle-on-Tyne

MMrs. les Directeurs de la Compagnie minière Nord-Est,

C'est au cours d'un voyage à l'étranger que j'ai pris connaissance, dans une revue scientifique de vulgarisation, de votre projet des Marécages du Yorkshire, dont le début des travaux est prévu pour l'été prochain. Je me suis aussitôt décidé à vous écrire. Vous vous proposez de forer très profondément dans les marais afin de provoquer des explosions souterraines, et espérez ainsi créer, puis exploiter des poches de gaz qui figureront à l'actif des ressources naturelles du pays. Je proteste ! Il est en effet vraisemblable que cette entreprise envisagée par vos conseillers scientifiques entraînerait la destruction de deux races primitives douées d'intelligence. C'est pour éviter leur destruction que je me sens contraint d'enfreindre leurs lois et de vous dévoiler leur existence ainsi que celle de leurs serviteurs. Si je vous raconte toute mon histoire, vous comprendrez, me semble-t-il, que mes protestations sont fondées. Après la lecture du manuscrit ci-joint, j'ose espérer que vous suspendrez définitivement vos projets d'exploitation.

ROBERT KRUG.

RAPPORT DE POLICE M-Y 127/52
Suicide présumé

Monsieur,

J'ai à vous faire rapport des faits suivants : le 20 juillet 1952 vers quatre heures de l'après-midi, j'étais de service au commissariat de police de Dilham, lorsque trois enfants (déclarations annexées au volet B) vinrent faire la déclaration qui suit au sergent de faction. Ils avaient vu un « drôle d'homme » escalader la clôture de l'étang du Diable, malgré les panneaux d'avertissement, et se jeter dans le courant puis s'enfoncer dans le flanc du coteau. Accompagné du plus âgé d'entre eux, je me rendis aussitôt sur les lieux de l'événement supposé, à un mile environ au-delà des marais de Dilham, et me fis montrer l'endroit où ce « drôle d'homme » avait enjambé la barrière. Plusieurs signes *montraient effectivement* que quelqu'un était passé récemment par-dessus le grillage : herbe piétinée, taches d'herbes sur les fils. Je pus sans difficulté escalader moi-même cette clôture, mais fus incapable de constater si les enfants avaient ou non raconté la vérité. Je n'ai rien trouvé autour de l'étang ni dedans qui me permette de supposer que quelqu'un s'y était jeté… Rien d'étonnant à cela : à cet endroit, le courant pénètre dans le versant de la colline et l'eau s'engouffre violemment sous terre. Seul un excellent nageur serait capable de se dégager des tourbillons. L'an passé, au mois d'août, trois géologues trouvèrent la mort exactement au même endroit, alors qu'ils tentaient une reconnaissance partielle du cours souterrain du fleuve.

Je me remis alors à questionner le garçon qui m'avait accompagné ; il me dit qu'ils avaient vu un *second* homme à cet endroit avant l'incident. Il s'était réfugié en boitant, comme s'il souffrait, dans une caverne toute proche. Ceci juste avant que le « drôle d'homme » – vert et muni d'une queue courte et souple, décrivent-ils – ne sortît de la même caverne pour escalader la barrière et se jeter dans l'étang.

Lorsque j'inspectai ladite caverne, je trouvai une sorte de dépouille d'animal ouvert le long des bras et des jambes et au travers du ventre, à la manière des trophées de chasseurs de gros gibier. Cet objet était soigneusement roulé dans un coin de la caverne et se trouve à présent dans la pièce des objets perdus du commissariat de police de Dilham. À côté de la dépouille, un ensemble complet de vêtements de bonne qualité était plié. Dans la poche intérieure du veston, je trouvai un portefeuille contenant quatorze livres en billets d'une livre et une carte de visite avec l'adresse d'une maison à Marske, 11 Sunderland Crescent. Les vêtements ainsi que le portefeuille se trouvent également dans la salle des objets perdus.

Vers six heures trente, je me suis rendu à cette adresse de Marske pour y interroger la femme d'ouvrage, une certaine Mrs. White. Elle me fit une déclaration (voir annexe C) concernant son employeur partiel, Robert Krug. Mrs. White m'a également remis deux enveloppes, dont l'une contient le manuscrit joint à ce rapport en annexe A. Mrs. White avait trouvé cette enveloppe cachetée, accompagnée d'un billet lui demandant de la poster, quand elle se rendit à son travail l'après-midi du 20, une demi-heure environ avant mon arrivée. En vue de l'enquête que je menais et eu égard à sa nature, c'est-à-dire une recherche sur l'éventuel suicide de Mr. Krug, Mrs. White pensa qu'il valait mieux remettre l'enveloppe entre les mains de la police. De plus, elle ne savait qu'en faire vu que Krug avait oublié de l'adresser. Pensant que l'enveloppe pouvait contenir un billet expliquant son suicide, je l'ai donc acceptée.

Quant à l'autre enveloppe, non cachetée celle-là, elle contenait un manuscrit rédigé dans une langue étrangère ; il se trouve à présent dans la salle des objets perdus de Dilham.

Au cours des deux semaines qui suivirent ce suicide présumé, je tentai tout ce qui était en mon pouvoir pour retrouver Robert Krug. Je n'ai pu trouver la moindre preuve permettant de croire qu'il est toujours en vie. Ceci, plus le fait que les vêtements trouvés dans la caverne ont été identifiés par Mrs. White comme étant ceux que portait Krug le soir de sa disparition, m'ont déterminé à demander que mon rapport soit classé dans les dossiers « non résolus » et que Robert Krug soit porté disparu.

Sergent J.T. MILLER,
Dilham,
Yorks.

Le 7 août 1952

Note :

Monsieur,

Souhaitez-vous que j'envoie copie du manuscrit en annexe A – comme l'a demandé Krug à Mrs. White – au secrétaire de la Compagnie minière Nord-Est ?

Sergent J.T. MILLER.

Inspecteur I.L. Lanson

Police du Comté de Yorkshire

Radcar,

Yorks

Cher sergent Miller,

Suite à votre note du 7 courant, je vous prie de ne plus rien entreprendre au sujet de l'affaire Krug. Suivant votre suggestion, j'ai porté l'homme disparu, suicide présumé. En ce qui concerne son *document*, cet homme était à mon avis soit un déséquilibré mental, soit un mystificateur monumental, voire un mélange des deux. Sans nier le fait que certains éléments de son histoire sont indiscutables, le total de l'affaire semble cependant être le produit d'un esprit dérangé.

Entre-temps, j'attends la suite de votre rapport sur le nouveau cas. Je fais ici allusion au nourrisson trouvé sur un banc d'église à Eely-on-the-Moor en juin dernier. Comment allez-vous retrouver la mère ?

LE REMPART DE BÉTON

Cement Surroundings – 1969

Par Brian Lumley.
Traduction par Claude Boland-Maskens.

I

Je ne cesserai jamais de m'étonner devant la manière dont certaines gens, qui se prétendent chrétiens, prennent un tel plaisir au malheur des autres. La vérité profonde de cette assertion s'imposa à moi lorsque j'eus vent des bruits et des rumeurs les plus inutiles qui circulaient sur le comportement étrange de mon plus proche parent.

Il y avait ceux qui concluaient que la lune, non contente de provoquer les marées et en partie le lent mouvement de la croûte supérieure de la Terre, était également responsable de l'étrange attitude de sir Amery Wendy-Smith à son retour d'Afrique. La meilleure preuve en était la fascination subite de mon oncle pour la sismographie – l'étude des tremblements de terre ; ce sujet l'envoûta au point qu'il construisit son propre instrument, un modèle qui ne comprenait pas la base de béton classique. Il atteignit une exactitude telle qu'il pouvait mesurer les plus infimes tremblements, les vibrations les plus profondes qui secouent sans cesse notre monde. C'est ce même instrument qui se trouve devant moi, à présent ; je l'ai sauvé des ruines du cottage et je lui lance de plus en plus fréquemment des coups d'œil inquiets. Avant sa disparition, mon oncle passait des heures entières – dans quel but ? – à étudier les mouvements fractionnels du vibreur sur le graphique.

Pour ma part, je trouvai plus qu'étrange la façon dont sir Amery, alors qu'il séjournait quelque temps à Londres après son retour, fuyait le métro ; il préférait de loin payer des courses de taxi astronomiques plutôt que de descendre dans ce qu'il appelait « ces tunnels tout noirs ». C'était étrange, oui… je n'y ai cependant jamais vu un signe de déséquilibre mental.

Pourtant, même ses amis les plus intimes semblaient convaincus de sa folie ; ils l'imputaient aux contacts trop intenses qu'il avait eus avec ces civilisations mortes et tombées dans l'oubli qui le fascinaient. Mais aurait-il pu en être autrement ? Mon oncle était à la fois collectionneur et archéologue. Ses curieuses pérégrinations dans les pays lointains ne visaient certes pas les honneurs ou tout autre intérêt personnel. C'était plutôt par amour pour la vie qu'il les entreprenait, car à chaque fois qu'il

s'ensuivait une certaine gloire – ce qui arrivait souvent – il la mettait sur le compte d'un de ses collègues. Ils l'enviaient, ses soi-disant confrères. Ils auraient bien rivalisé avec lui, mais ils ne possédaient pas la prescience et la curiosité instinctive dont il était si singulièrement doué… ou plutôt non, ce n'était pas un don mais, hélas, une malédiction. L'amertume que je nourris à leur égard est due à la façon dont ils l'ignorèrent après la terrible apogée de cette ultime et fatale expédition. Au cours des années précédentes, plusieurs d'entre eux s'étaient rendus célèbres grâce aux découvertes de mon oncle, mais, lors de cette dernière exploration, ces « parasites » n'avaient pas été de la partie. Il ne voulait plus les favoriser en leur offrant l'occasion de lui ravir une gloire fraîchement acquise. À mon avis, en affirmant qu'il n'avait plus tous ses esprits, ils y trouvaient en majeure partie le moyen d'assouvir leur rancœur et d'amoindrir son génie.

Ce dernier safari sonna à coup sûr l'heure de sa fin *physique*. Lui qui, pour son âge, passait pour un homme fort, à l'allure fière, aux cheveux noirs de jais, un éternel sourire aux lèvres, cet homme énergique avait à son retour la démarche d'un vieil homme voûté, amaigri. Ses cheveux avaient blanchi ; son sourire s'était fait rare et crispé, tandis qu'un tic pinçait parfois le coin de sa bouche.

Avant que cette triste déchéance ne donne l'occasion à ses « amis » d'antan de le tourner en ridicule, avant ce fatal voyage, sir Amery avait déchiffré ou traduit – je suis profane en la matière – une poignée de tessons connus dans le monde archéologique sous le nom de *Fragments de G'harne*. Bien qu'il refusât toute conversation sérieuse au sujet de ses découvertes, je savais cependant que c'était ce qu'il venait de déchiffrer qui l'avait envoyé, voué au malheur, au cœur de l'Afrique. Il s'était aventuré avec un groupe d'amis personnels, tous d'une érudition comparable à la sienne, au centre du continent, à la recherche d'une cité légendaire. D'après sir Amery, cette cité avait existé plusieurs siècles avant l'âge des pyramides. D'après ses estimations, en effet, les ancêtres de l'homme n'étaient pas encore conçus que déjà les gigantesques remparts de G'harne dressaient leurs sculptures monolithiques dans la nuit des temps. Même en tenant compte de l'âge de ce lieu, s'il existait, les allégations de mon oncle ne pouvaient être repoussées. De nouveaux tests scientifiques sur les *Fragments de G'harne* avaient révélé leur âge prétriasique et leur existence, sous une autre forme que de la poussière séculaire, était impossible à expliquer.

C'est seul et mourant de soif que sir Amery atteignit un campement de sauvages, cinq semaines après avoir quitté un petit village indigène, dernier contact de l'expédition avec le monde civilisé. Ces hommes féroces qui le découvrirent l'auraient certainement tué, s'ils n'en avaient été empêchés par leurs superstitions. Ils furent arrêtés par son aspect étrange, ses cris incompréhensibles et surtout par le fait

qu'il venait d'une zone considérée comme « tabou » par leurs légendes tribales. Ces êtres primitifs finirent par le soigner et lui rendre un semblant de santé ; ils le conduisirent ensuite dans une région plus civilisée où il retrouva lentement des forces et la possibilité de poursuivre sa route vers le monde extérieur. Quant aux autres membres du voyage, on ne reçut jamais aucune nouvelle d'eux ; je suis d'ailleurs le seul à connaître cette histoire grâce aux lettres laissées par mon oncle. Mais j'y reviendrai plus tard.

Après son retour solitaire en Angleterre, sir Amery manifesta de plus en plus ces manies excentriques dont j'ai déjà parlé ; de plus, la moindre allusion ou conjecture émise sur l'étrangeté de la disparition de ses collègues suffisait à le plonger dans une sorte de délire. Furieux, il se mettait alors à proférer des paroles horribles et inexplicables telles que « une terre ensevelie où, Shudde-M'ell rumine, complotant la destruction de la race humaine et la libération du grand Cthulhu de sa prison aquatique… ».

Lorsque les autorités lui demandèrent de donner une explication officielle à la disparition de ses compagnons, il répondit qu'ils étaient tous morts dans un tremblement de terre et, bien que, dit-on, on lui eût demandé de détailler sa réponse, il n'eut rien à ajouter…

Incertain de la façon dont il pourrait *réagir* à mes questions sur son expédition, j'évitais le sujet. Toutefois, j'écoutais d'une oreille avide les rares occasions où il avait envie de parler sans y être invité ; j'étais encore plus impatient que les autres de voir le mystère se lever sur cette affaire.

Quelques mois seulement après son retour, il quitta subitement Londres pour sa maison isolée, dans les marais du Yorkshire, et m'invita à le rejoindre pour lui tenir compagnie. L'invitation était d'autant plus étrange que mon oncle avait passé des mois entiers dans une solitude absolue, au fin fond de vastes étendues désertiques, et se plaisait à se prendre pour un ermite. J'acceptai aussitôt ; c'était pour moi l'occasion unique de profiter de cette solitude que je trouve si favorable à la rédaction de mes écrits.

II

Peu après mon arrivée, sir Amery me montra deux sphères nacrées d'une beauté singulière. Elles devaient mesurer quatre pouces de diamètre et, bien qu'il fût incapable d'identifier avec certitude la matière dont elles se composaient, il put néanmoins me préciser qu'elles semblaient être le résultat d'une combinaison

inconnue de calcium, d'olivine et de poussière de diamant. Comment ces objets avaient-ils été fabriqués ? C'était, disait-il, à chacun d'y répondre. Il avait trouvé ces sphères, me raconta-t-il, sur le site de G'harne – première allusion au fait qu'il avait réellement trouvé la ville morte – ensevelies à fleur de terre, dans un coffret de pierre sans couvercle dont les côtés aux angles étranges et inconnus portaient des gravures absolument repoussantes. Sir Amery fut tout, sauf explicite, au sujet de ces dessins ; il se contenta de préciser que les horreurs qu'ils suggéraient étaient tellement excessives qu'il valait mieux ne pas trop s'étendre sur leur description. Finalement, cédant à mes questions serrées, il m'apprit qu'ils montraient de monstrueux sacrifices à quelque innommable divinité chtonienne. Il refusa de m'en dire plus long, mais comme je me révélais d'une curiosité « insatiable », il me conseilla de lire les œuvres de Commode et du cauchemardesque Caracalla. Il me signala également que, en plus de ces gravures, le coffret était orné de nombreuses lignes aux caractères profondément dessinés, lesquels ressemblaient fortement aux reliefs cunéiformes des *Fragments de G'harne* et, par certains côtés, présentaient une ressemblance troublante avec les insondables *Manuscrits pnakotiques*. Selon toute probabilité, poursuivit-il, cette boîte avait servi de coffre à jouets et ces sphères faisaient office de hochets pour un enfant de la cité ancestrale. Des enfants – ou de jeunes adolescents – étaient mentionnés dans les lignes qu'il était parvenu à déchiffrer dans cette étrange écriture tracée sur le coffret.

À ce stade précis de son récit, je remarquai que les yeux de sir Amery devenaient vitreux et sa voix hésitante… presque comme si quelque blocage psychique étrange affectait sa mémoire. Alors, sans transition, comme un homme en transe hypnotique, il se mit à marmonner d'étranges histoires. Shuddle-M'ell et Cthulhu, Yog-Sothoth et Yibb-Tstll – « des *dieux* d'ailleurs défiant toute description » – se mêlaient à des endroits mythologiques aux noms tout aussi étranges : Sarnath et Hyperboréa, R'lyeh et Epiroth, ainsi que beaucoup d'autres…

Dieu sait que je brûlais d'en savoir davantage sur cette tragique expédition, mais ce fut pourtant moi, je le crains, qui forçai sir Amery à s'arrêter. À l'entendre marmonner de la sorte, je ne pus empêcher la pitié et l'inquiétude de se peindre sur mon visage. Lorsqu'il s'en aperçut, il s'excusa et gagna en toute hâte l'intimité de sa chambre. Plus tard, lorsque je jetai un coup d'œil par la porte, il semblait absorbé par son sismographe ; je crois qu'il transposait les données du graphique sur l'atlas mondial de la bibliothèque. Je notai avec inquiétude qu'il discutait calmement avec lui-même.

Du fait de sa personnalité et de l'intérêt profond qu'il portait aux questions ethniques, mon oncle avait toujours possédé, en plus de ses ouvrages d'archéologie et d'histoire, quelques notions sur les œuvres traitant des savoirs anciens et primitifs

ainsi que des religions équivoques. J'entends par là des travaux tels que *Le Rameau d'or* et *Le Culte des sorcières* de Miss Murray. Mais que dire alors des ces *autres* livres que je trouvai dans sa bibliothèque quelques jours à peine après mon arrivée ? Ses rayons comprenaient au moins neuf livres dont les allusions sont, à ma connaissance, si révoltantes que, pendant de longues années, des autorités de toutes tendances les qualifièrent de divagations littéraires, maudites, blasphématoires, répugnantes et ignobles. Parmi eux se trouvaient *Cthaat Aquadingen* écrit par un auteur inconnu. *Notes sur le Necronomicon* de Feery, *Liber Miraculorem, Histoire de la Magie* d'Eliphas Levi ainsi qu'un exemplaire relié de cuir de l'odieux *Culte des Goules*. Le pire que j'y découvris est peut-être un mince ouvrage écrit par Commode, le Maniaque Sanguinaire, en 183 av. J.-C. et qu'une plastification protégeait contre une plus grande dégradation.

En plus de cela, comme si ces livres n'étaient pas assez troublants, il y avait cette *autre* chose ! Que penser de cette mélopée indescriptible et bourdonnante qui s'élevait souvent de la chambre de sir Amery, en plein cœur de la nuit ? Cela se produisit pour la première fois la sixième nuit que je passais dans sa maison ; je fus soudain arraché à un sommeil déjà tourmenté par les intonations morbides d'un langage qui m'apparut imprononçable par les cordes vocales de l'homme. Mon oncle les prononçait cependant avec une facilité étrange et je pus griffonner une phrase qui revenait sans cesse, en utilisant les caractères écrits se rapprochant le plus possible des paroles prononcées. Ces mots… ou plutôt ces *sons* ? étaient les suivants :

« Ce'haiie ep-ngh fl'hur G'harne fhtagn,
Ce'haiie fhtagn ngh Shuddle-M'ell.
Haï G'harne orr'e ep fl'hur,
Shuddle-M'ell ican-icanicas fl'hur orr'e G'harne… »

À l'époque, ce refrain me sembla absolument impossible à reproduire ; depuis lors cependant, j'ai constaté qu'au fil des jours, la prononciation de ces lignes devenait étrangement plus facile… comme si, à l'approche de quelque obscène horreur, je devenais plus capable de m'exprimer dans les termes mêmes de cette horreur. Peut-être est-ce simplement parce que, ces derniers temps, j'ai eu l'occasion de répéter cette litanie dans mes rêves et que, comme tout est beaucoup plus simple en rêve, cette facilité s'est transmise à mon état de veille. Mais cela n'explique nullement les trépidations : les mêmes inexplicables tremblements qui terrorisaient tellement mon oncle. Et ces chocs qui provoquent les vibrations constantes du sismographe et du

style sont-ils simplement les témoins de quelque vaste cataclysme souterrain à des milliers de miles de profondeur et à cinq mille miles de distance… *ou sont-ils dus à quelque chose d'autre ?* Quelque chose de tellement inattendu et effroyable que mon cerveau se glace lorsque je suis tenté d'étudier le problème trop sérieusement…

III

Puis vint un temps, plus précisément quelques semaines après mon arrivée, où sir Amery retrouva une forme resplendissante. Il marchait toujours voûté, c'est vrai – bien que ce défaut me parût moins prononcé, et n'avait pas perdu ses soi-disant excentricités, mais je retrouvais en lui l'homme d'avant par plus d'un détail. Son tic nerveux avait disparu et ses joues avaient retrouvé un peu de leurs anciennes couleurs. Cette amélioration avait, je le supposai du moins, un rapport certain avec ses interminables études sismographiques : j'avais en effet observé une relation indéniable entre les mesures relevées par l'instrument et la maladie de mon oncle. Mais comment les mouvements internes de la Terre pouvaient-ils déterminer l'état de ses nerfs ? Là, je m'avouais vaincu. C'est après une incursion dans sa chambre, afin d'examiner de près cet instrument, qu'il m'en dit plus long sur la cité morte de G'harne. Ce sujet, j'aurais dû à tout prix l'empêcher de l'aborder…

« Les fragments, raconta-t-il, révélaient l'emplacement d'une cité de G'harne, dont le nom n'est repris que dans les légendes et qui, par le passé, a été évoquée comme l'égale de l'Atlantide, de Mu et de R'lyeh. Un mythe, ni plus ni moins. Mais donner un emplacement à une légende revient en quelque sorte à la matérialiser… or, quand cet emplacement s'accompagne de vestiges du passé, d'une civilisation enfouie depuis des éternités, la légende devient Histoire. Tu serais surpris d'apprendre quelle proportion de l'histoire du monde s'est constituée de la sorte.

» J'avais l'espoir, une sorte de pressentiment, que G'harne avait réellement existé. En déchiffrant les fragments, je fus en mesure de *prouver* l'existence indiscutable de l'ancienne G'harne. J'ai parcouru d'étranges lieux, Paul, et ai entendu des récits plus étranges encore. J'ai même vécu parmi une tribu africaine dont les sages déclaraient connaître les secrets de la cité perdue ; leurs sorciers me parlèrent d'un pays où le soleil ne brille jamais ; où Shuddle-M'ell, caché en dessous d'un sol crevassé, complote la diffusion du mal et de la démence à travers le monde tout en projetant la résurrection d'autres abominations, pires encore !

» Il se terre au fond de sa tanière. Il attend le jour où les étoiles seront *propices*, et que ses hordes horribles seront en nombre *suffisant*, afin de pouvoir envahir le monde

entier de sa nature repoussante et organiser le *retour* d'êtres encore plus répugnants que lui ! On m'a raconté que de fabuleuses créatures nées des étoiles habitaient la Terre des millions d'années avant l'apparition de l'homme et qu'elles occupaient toujours des endroits obscurs, lorsque notre ancêtre finit par s'y développer. Je te le dis, Paul [sa voix s'élevait], *ils sont présents aujourd'hui encore… dans des endroits que personne ne soupçonnerait* ! On m'a parlé de sacrifices à Yog-Sothoth et Yibb-Tstll qui te glaceraient les veines, ainsi que des rites inquiétants pratiqués sous les cieux préhistoriques, avant même l'avènement de l'antique Égypte. Les ouvrages d'Albertus Magnus et de Grobert m'apparaissent inoffensifs après tous ces récits ; Sade lui-même aurait défailli en les entendant. »

La voix de mon oncle proférait des phrases de plus en plus précipitées. Il s'arrêta, reprit son souffle puis poursuivit d'un ton normal, moins saccadé :

« À la lecture de ces fragments, ma première idée fut de monter une expédition. Crois-moi, j'avais appris l'existence de certaines choses que j'aurais pu mettre au jour ici en Angleterre – tu serais surpris si tu savais tout ce qui se cache sous la surface de ces paisibles collines de Costweld – mais un tel projet aurait alerté une armée de ces soi-disant "experts" et amateurs du même genre, c'est pourquoi je me décidai pour G'harne. Lorsque je parlai de cette expédition pour la première fois à Kyle, Gordon et aux autres, je dus avancer de fameux arguments, car tous insistèrent pour m'accompagner. Attention, plus d'un s'est certainement cru en route pour l'impossible ! Quoi d'étonnant ? Comme je te l'ai déjà expliqué, G'harne relève de la même utopie que Mu ou Epiroth – ou relevait en tout cas – et ils ont dû se croire à la recherche de la lampe d'Aladin ! Mais ils furent malgré tout de la partie. D'ailleurs, ils pouvaient difficilement se permettre de *ne pas venir*, à supposer que G'harne *existât vraiment*… Tu penses ! Quelle perte de succès !… Jamais ils ne se le seraient pardonné. Et c'est pour cela aussi que je ne me le pardonne pas ; s'ils ne s'étaient pas intéressés à ces fragments, tous seraient ici, à l'heure présente ; Dieu les aide… »

La voix de sir Amery montait, en proie à une excitation effroyable. Il continua, fébrile.

« Grands dieux, mais cet endroit me rend malade. Je ne peux pas le supporter plus longtemps. C'est toute cette herbe et cette terre. J'en ai des frissons ! Du ciment ! Être entouré de ciment, voilà ce dont j'ai besoin, et du ciment le plus épais possible… Pourtant, même les grandes villes ont leurs inconvénients… Les métros et autres inventions du genre… As-tu vu *Accident de métro* de Pickman ? Seigneur, quel film ! … Et cette nuit – Cette *nuit* ! Si tu avais pu les voir ; ils sortaient des crevasses ! Si tu avais pu sentir ces vibrations… Atroce ! Leur apparition faisait basculer et danser le

sol lui-même… Nous les avions dérangés… Peut-être même ont-ils pensé qu'on les attaquait, alors ils sont sortis… Seigneur ! Quel aurait été le motif d'une telle *férocité* ? Quelques heures plus tôt à peine, je m'étais félicité d'avoir trouvé ces globes, et alors… Et alors… »

Il haletait à présent ; ses yeux prenaient à nouveau un éclat vitreux. Je ne reconnaissais plus le *timbre* de cette voix aux intonations à présent indistinctes et *étrangères*.

« *Ce'haiie, Ce'haiee*… La ville était bien ensevelie, mais celui qui l'avait qualifiée de *morte* s'était trompé. *Ils vivaient !* Ils vivent depuis des millions d'années ; peut-être même ne meurent-ils *jamais*… Et pourquoi pas ? Ce sont des dieux après tout, à leur façon… Ils ont surgi dans la nuit…

— Mon oncle, par pitié ! l'interrompis-je.

— Pas besoin de me regarder ainsi, Paul, ni de penser ce que tu penses à l'instant… Il existe d'étranges choses, crois-moi ! Wilmarth, à Miskatonic pourrait t'en conter plus d'une, j'en suis sûr. Tu n'as pas lu ce qu'a écrit Johansen ! *Bon sang, lis le récit de Johansen ! Hai epfl'hur*… Wilmarth… Vieux bavard, va… que sait-il qu'il ne veut pas raconter ? Pourquoi tout ce mystère autour de ce qui a été découvert dans ces fameuses Montagnes hallucinées, hein ? Et l'équipement de Peabody, qu'a-t-il permis d'extraire du sous-sol ? *Dis-le moi si tu le peux*. Ha, ha, ha ! *Ce'haiee, Ce'haiee… G'harne icanica*… »

Il criait à présent, les prunelles vitreuses, les mains s'exprimant avec frénésie. Il ne me voyait plus. Il ne voyait plus rien. Il revivait en esprit les événements atroces qui, croyait-il, s'étaient réellement déroulés. Je lui saisis le bras pour le calmer, mais il se dégagea violemment. Il ne savait plus ce qu'il faisait.

« Elles ont surgi, ces choses caoutchouteuses… Adieu Gordon… Cesse de hurler – ces cris me font perdre la tête – … Dieu merci, ce n'est qu'un rêve !… Un cauchemar pareil à tous les autres, ces derniers temps… *C'est bien un rêve*, non ? Adieu Scott Kyle, Leslie… »

Il fit brusquement volte-face, les yeux dilatés.

« *Le sol se soulève et craque ! Ils sont légion… Je perds pied*… Non, je ne rêve pas ! *Juste ciel ! CE N'EST PAS UN RÊVE !* Non ! Arrêtez, vous m'entendez ? Aghh ! *La vase*… Courir !… Fuir ces – voix ? Fuir ces bruits de succion et ces mélopées… »

Puis, sans discontinuer, il entama lui-même une mélopée et le *son* horrible qui s'éleva, ce son qui n'était plus étouffé cette fois par l'épaisseur d'une solide porte,

aurait fait défaillir tout auditeur plus craintif. Cela ressemblait à ce que j'avais entendu les nuits précédentes, et ces mots, qui semblaient presque comiques sur papier, à les entendre prononcer par la bouche de ma propre chair, de mon sang, et avec cette *facilité* si naturelle…

« Ep epfl'hur G'harne,
G'harne fhtagn Shuddle M'ell hyas Negg'h »

Alors qu'il scandait ces horribles onomatopées, les pieds de sir Amery s'étaient mis à battre le sol en une parodie grotesque de la course. Ses cris redoublèrent soudain, puis, de façon imprévisible, il me dépassa d'un bond pour se jeter tête première contre le mur. Le choc lui fit perdre l'équilibre et il s'affaissa sur le sol.

J'eus bien peur que mes soins malhabiles fussent insuffisants, mais, à mon grand soulagement, il reprit conscience quelques minutes plus tard. Il m'assura d'une voix chevrotante que « tout allait bien, un peu secoué, c'est tout » et, prenant appui sur mon bras, se retira dans sa chambre.

La nuit suivante, il me fut impossible de fermer l'œil, aussi je m'enroulai dans une couverture et m'assis devant la porte de la chambre de mon oncle, afin d'être sur place au cas où il serait dérangé dans son sommeil. Il passa une nuit paisible cependant et, le matin, je le retrouvai en bien meilleure forme. Il semblait avoir oublié l'affaire.

Les docteurs modernes savent depuis longtemps que, dans certains cas mentaux, on peut obtenir la guérison du patient en lui faisant *revivre* les événements responsables de sa maladie. La crise de mon oncle avait peut-être eu le même effet ; c'était du moins mon avis. Je m'étais en effet fait une nouvelle opinion sur son comportement bizarre. Je m'étais dit que ces cauchemars qui l'assaillaient sans cesse lui faisaient revivre sans doute cette nuit fatale, cette nuit de tremblement de terre, cette nuit où ses amis et collègues furent tués. Que son esprit soit temporairement un tant soit peu dérangé à son réveil à la découverte du carnage, quoi de plus naturel ? Et, à supposer que ma théorie fût correcte, elle expliquait également ses obsessions sismiques…

IV

Une semaine plus tard, le délabrement de la santé de sir Amery se manifesta à nouveau. Depuis quelques jours, il semblait aller mieux, bien qu'il divaguât encore de

temps à autre dans son sommeil ; il avait même passé quelques heures dehors « pour faire un peu de jardinage ». Septembre était déjà fort avancé et il faisait froid, mais le soleil brillait et, ce jour-là, il passa toute la matinée à manier le râteau et la cisaille. Nous vaquions à nos occupations en toute quiétude ; je m'apprêtais à préparer le déjeuner lorsqu'un fait étrange se produisit. À n'en pas douter, je sentis le sol bouger sporadiquement sous mes pieds et j'entendis un grondement sourd. J'étais assis au salon à ce moment ; quelques secondes plus tard, la porte du jardin s'ouvrit violemment et mon oncle se précipita à l'intérieur. Le visage blanc comme la mort et les yeux révulsés, il se dirigea, sans me voir, vers sa chambre. Sidéré par son apparition impétueuse, j'eus à peine le temps de me lever qu'il était déjà revenu tout excité du salon. Il s'affala, haletant, dans une bergère.

« C'était le sol… L'espace d'un instant, j'ai cru que le sol… » Il marmonnait, plus pour lui-même que pour moi, tremblant de la tête aux pieds après le choc qu'il avait subi. Alors, devant l'inquiétude peinte sur mon visage, il tenta de se calmer.

» … Le sol. J'étais sûr de le sentir trembler – mais j'ai dû me leurrer. Ce doit être cet endroit. Cet endroit dégagé… Je devrais faire un réel effort et m'en aller d'ici ! En fait, il y a beaucoup trop de terre et pas assez de ciment ! Un rempart de béton, c'est ça… »

J'avais été à deux doigts de lui avouer que moi aussi, j'avais senti des vibrations, mais voyant qu'il croyait s'être trompé, je choisis de me taire. Je n'avais pas du tout envie d'aggraver sans raison son déséquilibre.

Cette nuit-là, une fois sir Amery couché, je me dirigeai vers son bureau, cette pièce pour laquelle, bien qu'il ne l'eût jamais dit clairement, il avait un réel culte, avec l'intention de jeter un coup d'œil à son sismographe. Cependant, avant d'examiner l'appareil lui-même, je vis des notes éparpillées sur sa table de travail.

Un seul regard me suffit pour constater que ces feuilles de papier ministre blanches étaient couvertes de notes fragmentaires de la lourde écriture de mon oncle, et quand je regardai de plus près, je découvris avec horreur qu'elles n'étaient qu'un fouillis incohérent relatant à première vue des faits dissociés – bien que manifestement *liés* – se rattachant d'une certaine manière à ses étranges hallucinations. Ces documents m'ont été remis à titre définitif, ce qui me permet de les reproduire intégralement ci-dessous :

LE MUR D'HADRIEN

AD 122-128. Remblai calcaire. (Gn'yah des *Fragments*) ??? Des *secousses*

sismiques ont interrompu les fouilles ; c'est pourquoi des blocs de basalte prêts à être fendus furent laissés sur le site.

W'nyal-Shash (MYTHRAS)

Si les Romains avaient leurs propres divinités, *ce n'est pourtant pas à Mithras* que les disciples de Commode, le Maniaque Sanguinaire, offraient des sacrifices à Limestone Bank ! C'est au même endroit que cinquante années auparavant, une grande dalle de pierre fut mise au jour. Elle était couverte d'*inscriptions* et de *dessins*. Silvanus, le centurion, gratta toutes ces marques et l'enterra à nouveau. Un squelette, identifié comme étant celui de Silvanus, grâce à l'anneau sigillaire entourant encore l'un de ses doigts, fut retrouvé plus tard profondément enfoui sous terre, à l'endroit même où se dressait jadis une taverne Vicus… Mais nous ignorons *comment* il disparut ! Les partisans de Commode ne semblaient pas très prudents non plus. Selon Caracalla, ils disparurent également en une nuit… *lors d'un tremblement de terre* !

AVEBURY

(*A'bby* néolithique des *Fragments* et des *Mss Pnakotiques* ???) Référence au livre de Stukeley, *Un temple consacré aux druides anglais*, incroyable… Les druides, en effet… Mais Stukeley y est presque, lorsqu'il parle du Culte du Serpent ! *Des larves, serait plus exact !*

CONCILE DE NANTES

(IXe siècle) Les membres du concile ignoraient ce qu'ils faisaient en déclarant : « Que ces pierres qu'ils adorent parmi les ruines, au fond des bois, et sur lesquelles ils prêtent serment et sacrifient leurs *offrandes*, que ces pierres soient *arrachées* à leurs fondations et enfouies ensuite là où leurs dévots fanatiques ne pourront jamais plus les retrouver… » J'ai lu ce paragraphe tant et tant de fois que chaque mot s'est imprimé dans ma mémoire ! *Dieu seul sait ce qu'il advint des pauvres diables qui essayèrent d'exécuter les ordres du concile…*

DESTRUCTION DE LARGES PIERRES

Au cours des XIIIe et XIVe siècles, l'Église tenta également le déplacement de certaines pierres d'Avebury en raison des *superstitions locales* qui poussaient les

gens du pays à participer à un *culte païen* et à pratiquer la *sorcellerie* ! En fait, plus d'une de ces pierres fut détruite – par le feu et l'aspersion – « à cause des *figures* qui les recouvraient ».

INCIDENT

1920-25. Pourquoi de tels efforts pour enterrer une des grandes pierres ? Une secousse sismique fit glisser la pierre emprisonnant ainsi un ouvrier. *Il semble qu'aucun effort ne fut tenté pour le libérer…* Cet « accident » se produisit entre chien et loup et deux autres hommes *moururent de frayeur* ! Pourquoi les autres hommes qui creusaient prirent-ils la fuite devant une telle scène ? Et puis, quelle était cette *chose* titanesque que l'un d'entre eux vit s'enfoncer *dans le sol* ? Cette chose présumée laissa une *odeur* monstrueuse sur son passage… *C'est à leur ODEUR que vous les reconnaîtrez…* Était-ce un occupant d'un autre nid de ces goules éternelles ?

L'OBÉLISQUE

Pourquoi l'immense obélisque de Stukeley fut-il brisé ? Les morceaux furent enterrés au début du XVIIIe siècle, mais, en 1833, Henry Browne découvrit des *sacrifices* brûlés sur ce site… Et tout près, à Silbury Hill… *Mon Dieu ! Cette butte du diable !* Il est des choses, même parmi toutes ces horreurs, auxquelles on ne saurait penser… et, tant que j'ai encore toute ma raison, Silbury Hill sera l'une d'entre elles !

AMÉRIQUE : INNSMOUTH

1928. Que s'est-il passé ? Pourquoi le Gouvernement fédéral a-t-il largué des grenades sous-marines autour du récif du Diable, sur la côte atlantique, juste devant Innsmouth ? Pourquoi la moitié des habitants d'Innsmouth ont-ils été exilés ? Quelles étaient leurs relations avec la Polynésie et qu'est-ce qui gît enfoui dans les terres *sous la mer* ?

WIND WALKER

(Death-Walker, Ithaqua, Wendigo, etc.) Une *nouvelle horreur* à présent, mais d'un *type* différent ! *Pas de doute* possible ! *Des sacrifices humains* présumés à Manitoba. Circonstances incroyables autour de l'*Affaire Norris* ! Le professeur Spencer, de l'université de Québec, a littéralement confirmé la validité de ce cas… Et a… »

… Ses notes s'arrêtent là. J'avoue que j'en fus soulagé. Mon oncle semblait dans un état peu satisfaisant ; il perdait quelque peu la raison. Il n'était pas exclu, bien sûr, qu'il eût écrit ces lignes avant ce semblant de progrès ; auquel cas, sa situation n'était pas nécessairement aussi lamentable qu'elle le paraissait.

Je remis les feuillets exactement comme je les avais trouvés et étudiai avec attention le sismographe. La ligne tracée par le style était droite et régulière et lorsque je déroulai la bobine pour mieux observer le diagramme, je notai la même régularité anormale depuis les douze derniers jours. Comme je l'ai déjà dit, cet instrument influençait directement l'état de mon oncle et ce témoin du calme de la Terre expliquait donc à coup sûr l'amélioration relative de sa condition. Mais un point me tracassait : le diagramme n'indiquait aucun mouvement !… Or, j'étais certain d'avoir senti une secousse – mieux, j'avais *entendu* un sourd grondement – et il me semblait quasiment impossible que sir Amery et moi-même eussions été simultanément victimes de la même illusion sensorielle. Je replaçai la bobine et m'apprêtai à quitter la pièce lorsque, en me retournant, je remarquai quelque chose que mon oncle n'avait probablement pas vu. Une petite vis de laiton gisait par terre. Je démontai à nouveau le tambour et aperçus la fraisure que j'avais effectivement remarquée auparavant, mais sans y prendre garde. Il était évident qu'elle était prévue pour cette vis. Je ne connais rien en mécanique et je suis absolument incapable de préciser quel rôle jouait cette pièce dans le fonctionnement normal de l'appareil. Je la vissai néanmoins en place et remontai l'appareil. Ensuite, je restai quelques minutes encore pour m'assurer que tout fonctionnait correctement et, pendant quelques secondes, tout me parut normal.

Mes oreilles m'avertirent les premières d'un changement. Avant, la machine émettait un ronronnement sourd d'horloge, ainsi qu'un grincement perçant et continu. Alors que le ronronnement se poursuivit, le grincement fut bien vite remplacé par un grattement saccadé qui attira mon regard fasciné sur le style.

Cette petite vis faisait bien sûr toute la différence du monde. Pas étonnant que le choc que nous avions ressenti lors de ce fameux après-midi, et qui avait également inquiété mon oncle, n'ait pas été enregistré ! L'instrument était tout à fait déréglé, *mais à présent, il fonctionnait… Je pouvais lire clairement que toutes les deux ou trois minutes, le sol était secoué par des tremblements qui, bien qu'ils ne fussent pas assez violents pour être ressentis comme tels, n'en étaient pas moins suffisamment forts pour faire zigzaguer le style sur toute la surface du cylindre en mouvement…*

Lorsque je me décidai à aller dormir, je me sentais bien plus secoué encore que le

sol ! Mais je ne parvenais cependant pas à préciser avec certitude la cause de ma nervosité. Pourquoi tant d'appréhension devant ma découverte ? Oui, j'étais conscient de l'effet probablement déplaisant qu'aurait sur mon oncle cet appareil en ordre de marche. Je savais que cela risquait même de provoquer une nouvelle crise, mais était-ce là la cause réelle de mon inquiétude ? J'avais beau réfléchir, il n'y avait aucune raison pour qu'une région précise du pays reçoive plus que son quota habituel de vibrations sismiques. En fin de compte, j'en conclus que ce sismographe était, soit tout à fait déréglé soit trop sensible, et allai me coucher en m'assurant que ce violent choc n'avait aucun rapport avec l'état nerveux de mon oncle. Avant de m'endormir cependant, je remarquai que l'air lui-même semblait chargé d'une étrange tension. La brise légère qui avait emporté les dernières feuilles au cours de la journée était tombée, faisant place à un calme absolu et, toute la nuit, je m'imaginai dans un demi-sommeil que le sol tremblait sous mon lit…

V

Le lendemain matin, je fus debout de bonne heure. Comme je n'avais plus de papier pour écrire, j'avais décidé de prendre l'unique bus de la matinée pour Radcar. Sir Amery n'était pas encore levé et, pendant le trajet, mon esprit passa en revue les événements de la veille ; c'est ce qui me décida à effectuer quelques recherches pendant que j'étais en ville. À Radcar, après un rapide petit déjeuner, je téléphonai aux bureaux du *Radcar Recorder* où un certain Mr. McKinnen, secrétaire de rédaction, me fut particulièrement utile. Il passa près d'une heure au téléphone du bureau à se renseigner pour moi. En conclusion, il me signala que pendant près d'une année, aucune secousse importante n'avait été enregistrée en Angleterre, point sur lequel j'aurais de toute évidence argumenté, si d'autres renseignements n'avaient suivi. J'appris ainsi qu'il y avait bien eu quelques *chocs mineurs* dans des localités telles que Goole, à quelques miles de là, notamment au cours des dernières vingt-quatre heures, ainsi qu'à Tenderden, près de Douvres. On avait également relevé une très légère secousse à Ramsey, dans le Huntingdonshire. Après de vifs remerciements, je m'apprêtais à prendre congé de Mr. McKinnen lorsqu'il me proposa de jeter un coup d'œil sur les dossiers internationaux du journal. J'acceptai avec reconnaissance et me retrouvai seul en face d'une imposante pile de documents traduits. La plupart d'entre eux ne m'étaient bien sûr d'aucune utilité, mais je ne mis pas longtemps à dénicher ce qui m'intéressait. Je ne pus d'abord croire à l'évidence incontestable qui se révélait sous mes yeux. C'est ainsi que je lus que des tremblements de terre assez sérieux avaient ébranlé Aisne au mois d'août, au point que deux maisons s'écroulèrent et que plusieurs personnes furent blessées. Une connexion avait été établie entre ces

chocs et d'autres relevés quelques semaines plus tôt à Agen : comme à Aisne, ils semblaient causés par un *tassement du sol*, plutôt que par une réelle secousse. Des chocs semblables avaient également été observés début juillet à Calahorra, Chinchon et Ronda en Espagne. La trace en était aussi droite que le parcours d'une flèche et traversait – *ou plutôt passait sous* – le détroit de Gibraltar en direction de Xauen, dans le Maroc espagnol, où une rue entière de maisons s'était effondrée. Plus loin cependant, à… Mais j'en avais suffisamment appris. Je n'osais poursuivre mon enquête plus à fond ; je refusais de savoir – même de loin – où se situait la cité morte de G'harne…

Oh ! J'en avais vu assez pour oublier le but premier de mes courses. Que mon livre attende ! Il y avait plus important à faire. L'étape suivante fut la bibliothèque municipale, où je m'emparai de *l'Atlas Mondial* de Nicheljohn pour l'ouvrir à la grande carte pliante des îles Britanniques. Mes connaissances sommaires de la géographie des comtés anglais me permirent cependant d'observer un « fil conducteur » entre les régions écartées où s'étaient manifestés ces *séismes mineurs*. Je ne m'étais pas trompé. À l'aide d'un second livre qui me servit de règle, je traçai une ligne droite entre Goole dans le Yorkshire et Tenderden sur la côte sud et constatai, avec effroi, que cette ligne, si elle ne passait pas exactement sur, passait très près de Ramsey, dans le Huntingdonshire. Poussé par une insatiable curiosité, je prolongeai ce trait vers le nord ; mon regard soudain fébrile nota qu'il passait à *un mile seulement de notre cottage des marais !* Les doigts moites et insensibles, je tournai les pages, jusqu'à la carte de France. Après quelques secondes d'arrêt, malgré ma maladresse, je finis par trouver l'Espagne et l'Afrique. Combien de temps restai-je assis là, foudroyé, à tourner les pages de temps à autre et à vérifier, comme dans un cauchemar, noms et localités ?… Lorsque je quittai enfin la bibliothèque, mes pensées se bousculaient en un chaos indescriptible. Une épouvante insondable me glaçait le dos. Mon système nerveux tout entier, commençait déjà à lâcher…

Le soir, lors du trajet du retour, le ronronnement du moteur du bus me plongea dans une sorte de demi-sommeil dans lequel j'entendis à nouveau les paroles qu'avait prononcées sir Amery, alors qu'il parlait en rêvant :

« Ils n'aiment pas l'eau… l'Angleterre est en sécurité… Doivent aller trop profondément… »

Ces pensées me réveillèrent complètement et un frisson me pénétra jusqu'à la moelle des os. Ces pressentiments de mauvais augure n'étaient pas sans fondement : ce qui m'attendait à la villa était de nature à achever la dégradation de mon système nerveux…

Lorsque le car franchit la dernière courbe boisée qui cachait la villa, j'aperçus la catastrophe ! Tout s'était écroulé. Je ne pouvais pas y croire ! Malgré tout ce que je savais, malgré toute cette accumulation de preuves lentement établies, c'en était trop. Mon esprit torturé ne pouvait comprendre. Une fois descendu du car, j'attendis qu'il se fraie un chemin entre les voitures de police stationnées, avant de traverser la route. Une partie de la clôture du cottage avait été abattue, afin de permettre à une ambulance de se ranger dans le jardin bizarrement incliné. Il faisait presque nuit et des projecteurs éclairaient la scène. Une équipe de secouristes fouillait rapidement ces incroyables décombres. Je restais planté là, pantois, lorsqu'un policier s'approcha. Quand je lui eus décliné mon identité, il me raconta ce qui s'était passé.

Un automobiliste qui passait avait assisté à l'effondrement du cottage, et les secousses qui l'accompagnaient avaient été ressenties jusque dans les environs de Marske. La maison s'était écroulée comme un château de cartes. Deux minutes plus tard, la police et une ambulance étaient sur les lieux ; les travaux de secours avaient immédiatement débuté. Tout portait à croire que mon oncle était *hors* de la maison lors de l'accident, car on n'avait pas encore trouvé la moindre trace de lui. Une *odeur* singulière et asphyxiante avait flotté un temps, mais s'était dissipée peu après le commencement du déblayage. Les sauveteurs avaient dégagé le sol de toutes les pièces, à l'exception du bureau. Pendant le temps qu'il prit à me mettre au courant des faits, d'autres décombres étaient encore frénétiquement retirés…

Tout à coup, le chœur des voix excitées se tut. Je vis le groupe de travailleurs regarder intensivement quelque chose à leurs pieds. Mon cœur bondit. En une seconde, j'escaladai les débris pour voir ce qu'ils avaient trouvé.

Là, à l'emplacement précis du plancher du bureau, gisait ce que j'avais craint et inconsciemment prévu. Ce n'était qu'un trou. Un *trou* béant dans le sol – *mais à voir l'angle d'inclinaison du parquet et la façon dont les lattes avaient été rejetées, il semblait nettement que le sol, plutôt que de s'être écroulé, avait été poussé de bas en haut…*

VI

Depuis, on n'a plus rien vu ni entendu sur sir Amery Smith et, bien qu'il soit porté *disparu*, je sais qu'il est mort. Il s'en est allé vers d'autres mondes fantastiques et mon seul vœu est que son âme erre de *notre* côté du seuil. Oui, par notre ignorance, nous avons commis une grande injustice envers sir Amery, moi et tous les autres qui le prenaient pour un fou. Toutes ses manies étranges… Je comprends chacune d'elles à

présent, mais cette compréhension me fut dure et me coûtera cher ! Non, il n'était pas fou. Il mit au point toutes ces choses pour se préserver et, bien que ses nombreuses précautions n'eussent finalement servi à rien, elles n'étaient pas dictées par la folie mais, au contraire, par la crainte d'un mal innommable.

Mais le pire doit encore venir ! Je devrai affronter une fin semblable. Je le sais, parce que, peu importe ce que je fais, les secousses me hantent. Ou est-ce seulement une divagation de mon esprit ? Non ! Je ne suis pas déséquilibré. Mes nerfs sont fichus, mais mon esprit est intact. J'en *sais* trop ! *Ils* m'ont rendu visite en songe, tout comme ils ont probablement rendu visite à mon oncle, et ce qu'ils ont lu dans mon esprit *les* a avertis du danger qu'ils couraient. Ils ne peuvent pas me laisser approfondir mes recherches, car une interférence de ce genre risquerait un jour de révéler *leur existence* aux yeux des hommes, *avant qu'ils ne soient prêts*… Mon Dieu ! Pourquoi ce vieux fou de Wilmarth, à Miskatonic, n'a-t-il pas répondu à mon télégramme ? Il doit y avoir une solution ! Même maintenant, *ils* creusent… ces habitants des ténèbres…

Mais non ! À quoi bon ! Il faut que je me ressaisisse. Finissons-en avec ce récit. Je n'ai pas eu le temps de révéler aux autorités la vérité, mais même alors, je sais quelle aurait été leur réaction.

« Il y a quelque chose qui cloche chez ces Wendy-Smith »… auraient-ils dit.

Mais ces pages se chargeront de raconter l'histoire à ma place et serviront également d'avertissement pour les autres. Peut-être les gens seront-ils intrigués en voyant combien ma… *mort*… s'identifie à celle de sir Amery. Peut-être les hommes, guidés par ce manuscrit, rechercheront-ils l'ancienne folie de la Terre pour la détruire avant qu'elle ne les détruise…

Quelques jours après l'accident de la villa, je me suis installé dans cette maison, à la périphérie de Marske, dans le cas où mon oncle – bien que je n'y crois pas – réapparaîtrait. Mais à l'heure qu'il est, d'horribles puissances me retiennent en ces lieux. *Je ne peux* m'enfuir… Au début, leur pouvoir n'était pas si fort, mais maintenant… Je ne suis même plus capable de quitter cette table de travail et je sais que la fin est imminente. Je suis cloué à ce fauteuil, enraciné comme une plante, et il ne me reste plus qu'à taper à la machine ! Mais je dois… il faut… Les mouvements du sol sont beaucoup plus forts à présent. Ce vibreur diabolique est infernal ; il saute comme un fou sur le papier…

Deux jours seulement après mon arrivée dans cette maison, la police m'a remis une enveloppe toute souillée de terre. On l'avait trouvée dans les ruines du cottage, près du bord de ce curieux cratère ; elle m'était adressée. Elle contenait les notes que je

viens de retranscrire ainsi qu'une lettre que, à en juger par la façon tragique dont elle se termine, sir Amery devait être en train de rédiger lorsque l'horreur vint le chercher… À la réflexion, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'enveloppe ait survécu dans l'accident. *Ils* n'ont pas dû savoir ce que c'était et n'y auront sans doute prêté aucune attention. *Rien* n'a été abîmé à dessein dans la villa, c'est-à-dire, rien d'*inanimé*. Dans la mesure où j'ai pu l'établir, seules ces terribles sphères, *ou ce qu'il en restait*, avaient disparu… Mais je dois me dépêcher… Impossible de fuir et les secousses ne cessent de croître en force et en fréquence… Non ! Je n'aurai pas le temps. Pas le temps d'écrire tout ce que je voulais dire…Les chocs sont trop puissants, tr op pui ss ant… M'emp êche de t aper… Je vais termi ner c eci c omme j e pe ux et fixer la lett re de s ir Ame r y à ce manu scrit… ils…

Cher Paul,

Si jamais cette lettre te parvient, je te demande de poser certains actes pour la sécurité et la santé du monde. Il est absolument indispensable que l'on explore et *s'occupe* de *ces choses*, bien que je sois incapable de te dire comment. Ma première intention était d'oublier les événements de G'harne, afin de préserver mon équilibre mental. J'ai eu tort de vouloir les taire. En cet instant précis, des hommes creusent dans des lieux étranges et bannis. Qui sait ce qu'ils vont mettre au jour ? Il faut absolument que ces horreurs soient dévoilées, extirpées… mais pas par des amateurs ! Ce travail doit être effectué par des hommes prêts au pire, prêts à une horreur répugnante et cosmique. Des hommes armés. Peut-être des lance-flammes feraient-ils l'affaire… Une connaissance scientifique de la stratégie serait de la plus haute nécessité… On mettrait au point des appareils capables de repérer l'ennemi… J'entends des instruments sismologiques spécialisés… Si j'en avais le temps, je préparerais un dossier détaillé et explicite, mais il me semble que cette lettre devra suffire à guider les chasseurs d'horreur de demain. Vois-tu, *je sais avec certitude à présent qu'ils me cherchent !* C'est la fin. Il est trop tard ! Moi aussi, au début, j'ai cru comme tant d'autres que je perdais la raison. Je refusais de croire au spectacle que j'avais *vu* se dérouler sous mes yeux ! L'admettre revenait à admettre la folie ! Mais, rien à faire, c'est bien vrai… *Cela s'est passé… et se passera à nouveau !*

Dieu sait ce qui s'est passé avec le sismographe, mais ce fichu appareil m'a laissé tomber de la pire manière. Oh, *ils* auraient pu m'avoir, mais j'aurais au moins eu le temps de préparer un avertissement détaillé… Penses-y, Paul, je te le demande… Pense à ce qui est arrivé au cottage… Je peux t'en parler comme si c'était *déjà arrivé* ; parce que je sais que *cela doit arriver ! Cela va arriver !* C'est Shuddle-M'ell, il vient pour ses sphères… Paul, examine la manière dont je suis mort, car, si tu lis ces lignes, c'est que je suis mort ou disparu… ce qui est pareil. Lis les annexes de cette lettre très attentivement, je t'en supplie. Je ne dispose pas d'assez de temps pour être plus explicite, mais ces anciennes notes devraient t'aider… Si tu pousses tes recherches, ne fût-ce qu'un peu – ce que je crois – tu ne manqueras pas de découvrir bientôt une horreur fantastique dont, je le répète, le monde entier *doit* être averti… Le sol tremble pour de bon à présent, mais, comme je sais que ma fin approche, je reste ferme au cœur de l'épouvante. De là à affirmer que mon calme actuel durera… Je pense que j'aurai tout à fait perdu l'esprit lorsqu'ils viendront me chercher. Je vois déjà la scène… Le sol se fend, éclate pour *les* laisser passer. Tiens ! Rien que d'y penser, mes sens se révoltent… Il y a une *odeur* repoussante, de *la vase, une mélopée, des contorsions* gigantesques et… Et alors…

Incapable de m'enfuir, j'attends… Je suis prisonnier du même pouvoir hypnotique qui retient les autres à G'harne. Quels monstrueux souvenirs ! Quel réveil lorsque j'aperçus mes amis et compagnons vidés jusqu'à leur dernière goutte de sang par ces *choses* vermiformes et vampiriques venues des cloaques du temps ! Des dieux aux dimensions étrangères… Ce jour-là, j'étais moi aussi hypnotisé par cette même force terrible, incapable de me porter au secours de mes amis ou même de m'encourir ! Par miracle, quelques lambeaux de nuages voilèrent un instant la

lune et l'effet hypnotique fut rompu. Alors, comme un fou, en hurlant et en sanglotant, je pris la fuite, laissant derrière moi les bruits ignobles de succion et de bave, ainsi que le chant rauque et démoniaque de Shuddle-Mell et de ses hordes.

Sans savoir ce que je faisais, j'emportai les satanées sphères dans ma fuite… J'en ai rêvé la nuit dernière. J'ai revu les inscriptions du coffret de pierre. Cette fois cependant, *je savais les lire*. Toutes les craintes et les *ambitions* de ces êtres infernaux s'offraient à mes yeux aussi clairement que les titres d'un quotidien ! Des dieux ? Peut-être en sont-ils, qu'importe. Une chose cependant est certaine : le plus grand obstacle à leur plan de conquête de la Terre est *leur cycle de reproduction terriblement long et compliqué*…Chaque millénaire ne voit la naissance que de quelques jeunes ; mais, quand on sait depuis combien de temps ils sont ici, le jour approche où ils seront en nombre *suffisant* ! Avec un mode de reproduction aussi laborieux, tu comprendras qu'ils redoutent la perte d'un seul de leurs affreux rejetons. *C'est pourquoi ils ont creusé des galeries sur des milliers de miles ; elles passent même sous les océans les plus profonds : ils veulent récupérer les sphères !* Je m'étais demandé pourquoi ils me pourchassaient… mais je le sais à présent. Je connais également *leur technique*. Ne devines-tu pas comment ils savent où je suis, ou pourquoi ils viennent ? Pour eux, ces sphères sont comme des phares, ou comme la voix d'une sirène. *Ils répondent simplement à l'appel de leur petit, comme tout autre parent – bien que ce soit plus sous l'impulsion d'une insatiable ambition que d'une émotion de type humain. Mais ils arriveront trop tard !* Il y a quelques minutes à peine, juste avant que je ne commence cette lettre, ces choses ont *éclos*… Qui aurait deviné que c'étaient des *œufs* ? ou que le coffre qui les renfermait était une sorte de couveuse artificielle ? Je l'ignorais et ne peux me le reprocher. J'ai même essayé de les radiographier, mais ils ont renvoyé les rayons ! Et puis, les coquilles étaient si *épaisses* ! Lors de l'éclosion cependant, elles se sont fendillées en minuscules fragments. Ces nouvelles créatures n'étaient pas plus grandes qu'une noix… Si l'on considère la taille des adultes, ces êtres doivent posséder un taux de croissance inimaginable.

Quant à ces deux-là, ils ne grandiront jamais ! Je les ai grillés sous mon cigare… *Tu aurais dû entendre les cris mentaux de ceux d'en bas !*

Si j'avais su plus tôt, avec certitude, que ce n'était pas de la démence, il m'aurait sans doute été possible d'éviter cette atrocité… Mais à quoi bon, maintenant… Consulte mes notes, Paul, et fais ce que j'aurais dû faire. Établis un dossier détaillé que tu remettras aux autorités. Wilmarth t'aidera probablement et peut-être aussi Spencer de l'université de Québec… Me reste peu de temps… plancher craque…

Le dernier choc… le plancher se disloque… se soulève. Seigneur, à l'aide, ils montent… ils viennent, je les sens à l'intérieur même de mon esprit, ils se dirigent à tâtons…

Monsieur,

Je vous écris au sujet du manuscrit découvert dans les décombres du n° 17 d'Anwick Street à Marske, dans le Yorkshire. La maison s'est écroulée suite à de violentes secousses du sol en septembre dernier. Ce document est selon toute vraisemblance un conte fantastique que projetait de publier l'écrivain Paul Wendy-Smith. Il est d'ailleurs plus que probable que la prétendue « disparition » de sir Amery Wendy-Smith, ainsi que celle de son neveu, visent uniquement à assurer le succès commercial de cette nouvelle… Personne n'ignore que sir Amery était fort intéressé par la sismograhie, et sans doute ces tremblements de terre auront-ils inspiré le récit du jeune écrivain. L'enquête suit son cours.

Sgt J. Williams,
Yorkshire. Comté de Constalbury
Le 2 octobre 1933.

CEUX DES PROFONDEURS

The Deep Ones – 1969

Par James Wade.
Traduction par Claude Gilbert

> « *Plus divin que les dauphins, rien n'a encore été créé ; car, de fait, ils étaient jadis hommes et vivaient dans les cités auprès des mortels.* »
>
> OPPIEN, *Halieutique* (200 après J.-C.)

I

Je n'avais jamais rencontré le docteur Frederick Wilhelm avant d'aller travailler à l'Institut d'études zoologiques qu'il avait établi dans une petite baie isolée de la côte californienne, à quelques miles au nord de San Simeon et de Piedras Blancas, non loin de Big Sur. Mais j'avais entendu parler, bien sûr, des études qu'il avait entreprises. Il y avait des années que les suppléments des journaux du dimanche avaient découvert Wilhelm, ce qui n'avait d'ailleurs rien que de très naturel : quel sujet plus sensationnel un journaliste aurait-il pu espérer découvrir sinon cette idée que l'homme partageait la Terre avec une espèce plus ancienne et peut-être plus intelligente que lui ; une espèce oubliée ou ignorée de la science moderne, mais avec laquelle il serait peut-être possible un jour d'établir des communications ?

Ce n'était pas là un thème aussi rebattu que celui des Martiens, ou du spiritualisme, ou des trolls vivant cachés sous les collines, bien entendu. Wilhelm avait choisi d'étudier le dauphin, ce mammifère marin aperçu pour la première fois il y a des siècles par des marins superstitieux, et métamorphosé, à travers les mythes, en ondines, en sirènes, en toutes ces races fabuleuses et secrètes que les légendes faisaient vivre au fond des mers. Or, il semblait à présent que les superstitions n'étaient pas aussi fausses qu'on avait pu le croire.

Des essais préliminaires avaient montré depuis longtemps que nos lointains cousins de la haute mer disposaient d'un degré élevé d'intelligence pure, insoupçonnée par suite de leur habitat aqueux, de leur absence de mains ou de tout appendice préhensible qui leur aurait permis de produire des objets. Les recherches de Wilhelm n'avaient pas été les premières dans ce domaine mais ses spéculations étaient assurément les plus audacieuses et il avait réussi à convaincre assez de gens pour que ses préoccupations aient pu devenir l'objet de toute une carrière, et pour obtenir les

fonds gouvernementaux et ceux des fondations privées nécessaires à l'installation de l'institut vers lequel je me dirigeais tant bien que mal, dans une jeep louée, sur les pistes sableuses et défoncées qui longeaient le vert et sinueux Pacifique, par un après-midi d'avril, sous un soleil pâle, il y a un an.

Si je connaissais l'existence de Frederick Wilhelm et de son institut, j'ignorais la manière dont il avait pu entendre parler de moi et ce qu'il savait à mon sujet. En un sens, je pouvais assez bien comprendre pourquoi ma spécialité, la perception extra-sensorielle et la télépathie, était susceptible d'avoir un rapport avec ses travaux mais les premières lettres et les télégrammes qu'il m'avait adressés ne m'avaient jamais fourni le moindre détail sur ce qu'il attendait de notre collaboration.

Je reconnais que le salaire que le docteur Wilhelm me proposait avait été un facteur déterminant dans ma décision d'accepter un travail dont la nature exacte demeurait obscure. Coordinateur de recherche, jusqu'alors, dans une petite fondation de l'Est vouée aux études parapsychologiques qu'avait négligées le groupe Rhin, de Duke, j'avais eu mon content de maigres budgets et de salaires de famine.

Il faut reconnaître, cependant, que le lieu où Wilhelm poursuivait ses expériences m'avait fait hésiter plus longtemps qu'aucun autre des aspects curieux de son offre. J'avoue que j'ai toujours éprouvé de l'antipathie pour la Californie, en dépit du peu de temps que je me souvienne y avoir jamais passé. Pour certains, les créneaux gothiques et les eaux stagnantes de la Nouvelle-Angleterre représentent le sommet de l'horreur et de la décadence spirituelles ; pour moi, c'est la corruption criante, étalée aux lumières des néons de Los Angeles, qui déclenche cette réaction.

Ces pensées et d'autres s'enchevêtraient dans mon esprit tandis que je conduisais ma jeep sur le difficile chemin qui longeait la plage et qui, j'en avais reçu l'assurance de la part du jovial employé d'une agence de location de voitures à San Simeon, allait infailliblement me mener jusqu'à l'Institut d'études zoologiques : « Cette route ne peut pas vous mener ailleurs, une fois que vous aurez pris à gauche à la première buvette en plein air où ils vendent du jus d'orange – vous savez, le genre de cabane qui veut ressembler à une très grosse orange. Vous continuez, tout simplement, et vous ne vous laissez arrêter ni par les hippies, ni par la mer haute jusqu'à ce que la route s'arrête ! »

Comme je jetais des coups d'œil assez nerveux sur le paysage, j'aperçus à ma gauche une sorte de campement de tentes blanches, décolorées par le soleil et des silhouettes sombres qui s'élançaient vers la dentelle mouvante de la barre qui ourlait le bord de l'eau. Étaient-ce là les hippies auxquels mon guide avait fait allusion, ces railleurs sardoniques qui se tiennent à la périphérie de notre société, attaquant et

détruisant les principes et les valeurs légués par trois mille ans de civilisation ? Ou s'était-il moqué de moi ? Ne s'agissait-il pas simplement d'une bande de jeunes bourgeois venus passer sur la plage un après-midi de soleil, de sable et de liberté sexuelle, comme pour chercher un répit à l'existence ingrate et abrasive que leur réservait notre société à la précaire abondance ?

Soudain, la soi-disant route vira brusquement en haut d'une montée et je me retrouvai, surpris, tout près (un effet de zoom) de ce qui ne pouvait être que le célèbre Institut d'études zoologiques.

II

« Que savez-vous, en fait, des dauphins – ou des marsouins, comme on les appelle quelquefois ? » me demanda le docteur Frederick Wilhelm, les yeux cachés par d'épais verres qui renvoyaient la lumière tamisée par les abat-jour dorés des lampes de son luxueux bureau.

Nous venions tout juste de nous installer devant un cocktail, après le rapide tour de l'institut que j'avais fait pour la première fois, sous la conduite de son directeur, immédiatement après que celui-ci soit venu me saluer quand j'avais arrêté ma jeep.

Wilhelm s'était montré cordial et d'une politesse presque trop raffinée, bien qu'il m'ait semblé curieux de le voir m'entraîner comme pour une partie de plaisir d'un bout à l'autre de son établissement sans même me laisser le temps de porter mes bagages dans l'appartement qui m'était réservé et d'y faire un peu de toilette après cette longue route. Je mis cela au compte de la vanité d'un pionnier de la science qui s'était frayé une voie tout seul et qui, ayant enfourché son dada favori, s'élançait dans la dernière ligne droite où allait se jouer la grande course.

Pourtant, Wilhelm n'avait rien de bien curieux ; c'était un homme de haute taille, grisonnant, aux vêtements froissés, qui faisait songer à un pingouin ; il se déplaçait et s'exprimait avec l'enthousiasme désarmant de l'écolier qui vient de découvrir l'existence d'une connaissance que l'on appelle la science. Comme il me pressait de labo en labo sur un rythme échevelé, il m'expliqua :

« Nous verrons les bassins des dauphins demain matin. Joséphine – mon assistante, Joséphine Oilman – y travaille en ce moment ; elle nous rejoindra plus tard pour prendre un verre et dîner avec nous. »

Comme ma correspondance avec le docteur Wilhelm me l'avait déjà appris, ses collaborateurs les plus importants (au nombre de trois, à présent, moi compris)

résidaient à l'institut, tandis que les techniciens et les aides, une douzaine de personnes environ, faisaient la navette chaque jour entre San Simeon, où ils étaient logés chez l'habitant, et le laboratoire, dans un minibus Volkswagen.

« Que savez-vous, en fait, des dauphins ? disait donc Wilhelm.

— À peu près ce qu'en sait tout profane, m'entendis-je répondre avec franchise. Je sais que des recherches qui ont débuté en 1950 ont indiqué qu'étant donné la taille du cerveau du dauphin et ses adaptations spécialisées, il est probable qu'il a un degré d'intelligence élevé et que celle-ci, accompagnée de l'équipement sensoriel, offre une possibilité de communication avec l'homme. Si mon souvenir est exact, il n'en est rien sorti de concluant, jusqu'à présent, en dépit de tous les efforts déployés.

« Mais ce qui est le grand mystère pour moi, eus-je la témérité de lui dire, c'est la raison pour laquelle je me trouve ici. Voulez-vous que je tente d'hypnotiser vos dauphins ou d'interpréter ce qu'ils ont dans la tête ?

— Pas exactement, me répondit Wilhelm, qui remplissait mon verre une seconde fois avec un shaker de cristal gravé du dessin classique de l'enfant perché sur le dos d'un dauphin. Tout au moins, pas à ce stade. La façon dont j'ai prévu, en fait, que vous débuteriez sera de vous faire hypnotiser un sujet humain, afin de voir si une telle personne pourrait devenir plus sensible au déroulement de la pensée de l'animal.

» Nous avons beaucoup travaillé. Nous avons enregistré et analysé les bruits que font ces animaux, à la fois sous l'eau et dans l'air : les claquements de langue, les chevrotements, les sifflements, une large gamme de sons – dont certains dépassent dans l'aigu le spectre acoustique perceptible par l'homme. Nous avons enregistré ces sons, nous les avons codés et les avons donnés à un ordinateur, mais il n'en est pas sorti le moindre embryon de langage, en dehors de certains signes extrêmement reconnaissables qui accompagnent la souffrance, la détresse, l'accouplement – signes que bien des espèces animales sont capables de produire et auxquels on ne peut vraiment donner le nom de langage. Et, bien que les dauphins reproduisent parfois la voix humaine avec une clarté surprenante, cela ne semble relever que de l'imitation du perroquet, sans qu'il y ait une réelle compréhension.

» Cependant, en même temps, nos encéphalographes révèlent qu'il y a dans le cerveau des dauphins une production d'émissions électriques semblable à celle que l'on révèle chez l'homme quand il parle et qu'elle s'effectue dans les régions qui correspondent à nos centres de la parole – tout cela, sans la moindre vocalisation.

» Cela m'a amené à adopter une théorie selon laquelle les moyens fondamentaux de communication chez les dauphins pourraient bien être d'ordre télépathique et à me

convaincre que nous n'entrerions jamais en relation avec eux par un autre moyen. »

Je ne manquai pas d'être surpris.

« Avez-vous un sujet expérimenté et sensible du point de vue télépathique dans votre équipe ou vous proposez-vous d'engager une telle personne ? lui demandais-je.

— Mieux que cela, lança le docteur Wilhelm avec un accent de triomphe, tout en agitant les lunes jumelles de ses verres. Nous avons ici une personne sensible qui a l'expérience de ces animaux depuis plusieurs mois – qui sait comment les dauphins pensent, sentent et réagissent ; une personne qui a vécu si près des dauphins qu'elle pourrait presque être acceptée par eux comme un autre dauphin.

— Il veut parler de moi, Mr. Dorn. »

Dans l'encadrement de la porte qui menait à une entrée plongée dans l'ombre venait de s'avancer, légère, la silhouette souple d'une femme.

III

En l'observant brièvement à la table du dîner éclairée par des bougies, une heure plus tard, je me dis que si Joséphine Gilman avait quelque chose de frappant, elle n'était pas belle. Elle était assez jeune, avec un corps svelte, mais la couleur terreuse, la texture un peu desséchée de sa peau et, surtout, la protubérance de ses yeux, qui lui donnait un regard fixe, faisaient qu'elle manquait de véritable distinction.

« Mais, bien entendu, me disait-elle au café, vous connaissez toutes les histoires des Grecs et des Romains de l'Antiquité au sujet des dauphins, Mr. Dorn. La manière dont ils rassemblaient les poissons pour venir en aide aux pêcheurs, dont ils sauvaient les personnes qui se noyaient et comment ils tombaient quelquefois amoureux de jolis petits garçons qu'ils emportaient vers le large sur leur dos. Il y a une longue tradition de relations amicales entre nos deux espèces.

— Je ne suis pas entièrement persuadé que leurs bonnes "relations publiques", pour ainsi dire, à travers les âges, soient vraiment convaincantes, intervint Wilhelm. Il m'arrive parfois de songer que cela ressemble à la façon dont les gens superstitieux se référaient aux fées et aux trolls qu'ils qualifiaient, pour les flatter, de "petit peuple", étant donné qu'ils redoutaient ce que ces derniers auraient pu leur faire. Ainsi héritons-nous de comptines modernes et de féeries de Walt Disney au lieu d'histoires des races cachées de trolls, ces êtres menaçants, mal venus et évincés des collines dont ils étaient à l'origine les hôtes. »

Joséphine Gilman prit sa tasse de café et frissonna délicatement, comme pour exprimer son désaccord.

« Mais si, Jo, il y a quelque chose de vrai là-dedans, insista Wilhelm, en se levant et en se dirigeant d'un pas lourd vers une grande bibliothèque dressée dans un angle obscur de la pièce. Laissez-moi vous citer un exemple tiré d'une tradition non occidentale. » Il se mit à chercher un livre sur l'un des rayons les plus élevés.

« Sir Arthur Grimble, reprit-il, était gouverneur colonial dans les îles Gilbert, il n'y a pas très longtemps de cela. Il visitait un atoll du nom de – comment était-ce déjà ? – Butaritari, où l'on disait que vivait un homme qui savait appeler les dauphins. »

Wilhelm trouva le livre, chercha une page et l'ouvrit.

« Grimble écrit, poursuivit-il, que cet individu prétendait être capable de faire sortir son âme de son enveloppe corporelle au cours d'un rêve et de l'envoyer chercher les dauphins dans leur demeure, "sous l'horizon de l'ouest", pour les inviter à venir prendre part au village de Kuma à un festin accompagné de danses.

» Grimble le pria d'essayer et le rêveur s'en alla dans sa hutte, tandis que les villageois se préparaient pour les réjouissances.

» Soudain, le rêveur, encore en transe, sortit en courant de sa hutte "en gémissant sur une note étrangement aiguë, comme l'aurait fait un jeune chien". Il courut jusqu'au bord de la mer et tous les indigènes le suivirent dans un état d'excitation proche de l'hystérie.

» Eh bien, les dauphins étaient là, si l'on en croit Grimble, et ils nageaient dans les hauts fonds. Tous les indigènes entrèrent dans la barre pour se porter à leur rencontre. Le chef de la troupe des dauphins vint en nageant jusqu'au rêveur qui cria que le "Roi venu de l'Ouest" s'était déplacé pour le saluer. »

Le docteur Wilhelm apporta le livre jusqu'à la table, s'assit et termina son café.

« Mais la chose la plus étrange, reprit-il, c'est que ces animaux nageaient parmi les indigènes qui se mirent à plusieurs pour les porter jusqu'au bord et les dauphins s'installèrent avec la plus grande complaisance dans la première frange d'écume pour assister à la danse et au vacarme hystérique qui suivirent, comme s'ils avaient eu une longue habitude de spectacles comme celui-là. »

Les lunettes de Wilhelm réfléchirent les flammes jumelles des bougies de la table ; impossible de trouver ses yeux. Cet incident curieux, me demandai-je, était-il à l'origine de sa croyance en la possibilité d'une communication télépathique de l'homme avec les dauphins ?

« Alors, qu'en pensez-vous ? Wilhelm referma le livre.

— Il me semble, répondis-je, que ces indigènes avaient fait des dauphins l'objet de quelque rituel religieux et que ces animaux avaient appris à aimer cette idolâtrie. Vos voisins, les hippies, seraient peut-être capables de se lancer dans une chose comme celle-là.

— Vous faites erreur sur ce point, me dit Joséphine Gilman d'un ton grave. Les gens qui vivent là-bas sur la plage détestent les dauphins. Enfin, ou ils les détestent ou ils en ont peur. »

IV

Le jour suivant se leva chargé d'humidité et de nuages. Pendant que je prenais mon petit déjeuner devant mon appartement dans le patio vitré qui donnait sur la houle gris-vert du Pacifique après une étroite bande de sable, je vis le docteur Wilhelm arriver lentement sur la plage, comme s'il faisait une promenade matinale ordinaire. Soudain, je me rendis compte qu'il n'était pas seul. Progressant avec peine dans le sable, un personnage surprenant venait à sa rencontre ; c'était un homme botté, barbu, vêtu de fourrure, aux traits bulbeux et à la chevelure hirsute, surmontée d'un large béret rouge vif – une caricature grossière, me sembla-t-il, du célèbre buste de Wagner. L'un des hippies !

Une impulsion, une simple curiosité peut-être, me poussa à avaler les œufs et les toasts qu'une employée très matinale m'avait apportés sur un plateau et à me précipiter sur la plage afin d'aller me joindre à l'étrange colloque qui était en train de se tenir sous les nuées striées d'argent et de gris.

L'attitude de mon employeur semblait vouloir exprimer la brusquerie et toute absence de sympathie tandis qu'il écoutait ce que le barbu avait à lui dire. Je ralentis et m'approchai des deux hommes, comme si j'étais sorti pour flâner un peu ; avant de parvenir à leur hauteur, la seule chose que je réussis à entendre fut le sifflement de la barre qui déferlait en chuintant sur le sable presque à nos pieds.

« Bonjour, monsieur Dorn, jeta Wilhelm d'un ton sec, manifestement peu satisfait de me voir. Je devrais peut-être vous présenter monsieur Alonzo Waite, puisqu'il est notre voisin. Mr. Waite est le grand-prêtre, ou dieu sait comment il s'intitule lui-même, de cette bande hippie qui vit là, un peu plus bas.

— Je ne m'intitule rien du tout, protesta vivement l'autre. Mes disciples m'ont donné le titre de gourou ou de chef spirituel, car j'accorde plus de temps qu'eux aux

exercices mystiques. Mais je ne cherche, ni n'accepte une quelconque prééminence par rapport à eux. Nous sommes tous des pèlerins engagés dans la quête sacrée de la vérité. »

Il avait une voix profonde, grave, étrangement impressionnante, et la manière dont il choisissait ses mots, bien qu'excentrique, révélait plus de culture et de courtoisie que je m'y serais attendu.

« C'est peut-être très bien, intervint Wilhelm sur un ton irrité, mais votre quête de la vérité me paraît vouloir contrarier la mienne.

— Je vous avertis simplement et ce n'est pas la première fois, que le travail que vous avez entrepris avec les dauphins est un travail potentiellement très dangereux pour vous tous et pour d'autres aussi. Vous devriez renoncer à ces études et relâcher ces bêtes avant qu'il n'arrive quelque chose de très grave.

— Et sur quoi fondez-vous cette remarquable prophétie ? s'enquit Wilhelm aigrement. Dites-le à Mr. Dorn ; j'ai déjà entendu tout cela.

— Nos rêves et nos visions ont été troublés depuis peu par la présence de grandes formes blanches menaçantes qui venaient couper et bloquer les motifs sacrés en couleurs et les mandalas animés qui nous mènent à une plus grande compréhension spirituelle, dit Waite d'une voix forte. Ce sont des vibrations qui émanent des créatures que vous avez emprisonnées ici, que vous nommez dauphins mais que nous, nous connaissons sous un nom bien plus ancien. Ces créatures sont mauvaises, puissantes et mauvaises. Au fur et à mesure que progressent vos expériences, les manifestations troublantes s'intensifient. Ces vibrations sont terriblement destructrices, tant sur le plan mental que sur le plan physique. Pour votre plus grand bien, je vous adjure de renoncer avant qu'il ne soit trop tard.

— Si ce que nous faisons trouble vos rêveries de fumeurs, remarqua Wilhelm avec un mépris mal dissimulé, pourquoi ne déménagez-vous pas et n'allez-vous pas vous installer hors de portée ? »

Le grand barbu cligna des yeux et fixa le lointain.

« Il nous faut demeurer et concentrer nos pouvoirs psychiques afin de combattre ces vibrations mauvaises, dit-il doucement. Il y a certains exercices spirituels et certaines cérémonies que nous pouvons entreprendre et qui réussiront peut-être à contenir ou à faire dévier le danger pendant quelque temps. Nous avons d'ailleurs prévu une cérémonie de ce genre pour ce soir. Mais la seule manière dont vous puissiez être en sécurité consiste à relâcher ces créatures anciennes à la sagacité perverse et à abandonner vos expériences. »

Waite restait là, grave, fixant le large, silhouette grotesque et de mauvais présage mais non sans dignité pourtant, sous ce béret trop grand pour lui et cette robe de fourrure qui flottait au vent.

V

« On jurerait une scène tirée d'un film de science-fiction tourné par Hollywood », murmura Wilhelm avec colère, tandis qu'il me faisait traverser le laboratoire principal, haut de plafond et vaste comme une grange, avant de sortir par derrière. On aurait dit qu'il n'arrivait pas à se débarrasser l'esprit de la rencontre qu'il avait faite sur la plage et que cela le tourmentait à un point incompréhensible pour moi.

« Vous avez vu notre équipement d'enregistrement du son atmosphérique et sous-marin, reprit Wilhelm pour changer enfin de sujet. À présent, il faut que vous voyiez où nous en utilisons la plus grande partie et où vous aurez surtout à travailler vous-même. »

L'arrière du laboratoire donnait sur la plage ; près de l'eau se dressait une construction sans fenêtres, de proportions plus modestes – longue, basse, et enduite, comme les autres, de ciment blanc. Wilhelm, qui me précédait, en ouvrit l'unique et lourde porte métallique à l'aide d'une clé qu'il prit dans sa poche.

L'intérieur était avant tout occupé par un réservoir profond qui ressemblait à une petite piscine intérieure. Sur trois côtés, le bord étroit de ce bassin était tout encombré de tableaux électriques de contrôle, d'écouteurs et d'autres accessoires reliés aux principaux claviers des appareils d'enregistrement ou des ordinateurs du grand laboratoire. Le côté du bâtiment le plus proche de la mer comprenait surtout une sorte d'ouverture pouvant donner accès, je l'appris plus tard, à une petite anse qui communiquait avec l'océan, afin de permettre le nettoyage du bassin et le renouvellement de l'eau, quand il en était besoin. De dures lampes fluorescentes se jouaient sur la surface du bassin et envoyaient des spirales ondoyantes de lumière réfléchie dans tous les angles de la pièce ; on percevait le sifflement léger des radiateurs à vapeur équipés de thermostats qui maintenaient constantes la température de l'air et celle de l'eau.

Pourtant, rien de tout cela n'attira immédiatement mon attention, car voilà que j'étais enfin mis en présence du sujet de l'expérience lui-même : une silhouette souple, massive et pourtant non dénuée de grâce – d'un gris pommelé sur le dos, d'un blanc sale sur le ventre, avec un long nez en bouteille et des yeux intelligents profondément enfoncés – flottait sans bouger, dans une eau peu profonde, grâce aux

nageoires qu'elle agitait lentement.

Le dauphin n'était d'ailleurs pas seul car il partageait son bassin avec Joséphine Gilman, vêtue d'un maillot de bain rouge vif qui mettait en valeur sa remarquable silhouette de façon saisissante. À dire vrai, je me rendis compte que je fixais Joséphine avec plus d'intensité que son compagnon aquatique.

« Hello ». L'accueil de Joséphine était aimable, quoique légèrement ironique, comme si elle s'était aperçue du regard que je lui avais jeté.

« Jo a passé la plus grande partie des deux derniers mois et demi dans ce bassin, m'expliqua le docteur Wilhelm. Son but était d'entrer complètement en relation avec Flip – le dauphin – et d'encourager la moindre tentative de communication de sa part.

— Flip, intervint Joséphine, c'est, bien sûr, le diminutif de Flipper, le héros du film classique et des séries de télévision qui ont été les premiers indices de la prise de conscience populaire de l'intelligence de cet animal. »

Jo se mit à rire et se hissa adroitement sur le bord carrelé de la piscine. Elle tendit le bras pour attraper une lourde serviette éponge dans laquelle elle s'enveloppa frileusement.

« Quelqu'un veut du café ? Il fait un peu frais aujourd'hui pour se lancer dans des jeux aquatiques aussi tôt le matin. »

Tandis que Jo servait le café qu'elle avait pris sur une table de silex, Wilhelm me faisait un portrait complet de Flip.

« C'est un beau spécimen de *Tursiops truncatus*, bien qu'il soit un peu plus petit que la moyenne – environ cinq pieds, en réalité. Son cerveau pèse environ trois livres, soit douze onces [1] de plus que le cerveau humain, avec une densité cellulaire comparable.

» Nous avons celui-ci depuis plus d'un an, maintenant, et bien qu'il sache émettre tous les divers sons dont on les sait capables – aboiements, grognements, claquements, grincements et sifflements – et même imiter la parole humaine, nous ne pouvons en tirer un type de langage. Et pourtant, ils doivent se parler entre eux. Mon intérêt pour la delphinologie a été éveillé pour la première fois par un rapport sur des repérages au sonar que les unités de la Marine avaient faits près de Ponape, dans le Pacifique Sud. Ces repérages révélaient que leurs déplacements sous-marins s'effectuaient dans l'ordre et la discipline sur une distance de plusieurs milles. Autre chose encore : ils adoptaient un type de mouvement ou une formation mathématiquement précis, ce qui suggérait l'existence soit d'un jeu complexe, soit d'une sorte de rituel.

— Peut-être, l'interrompis-je en plaisantant, s'entraînaient-ils pour la cérémonie qui a tant impressionné le gouverneur Grimble.

— De toute manière, dit Jo, en reposant sa tasse et en remettant en place une bretelle de son maillot de bain, comme en dix semaines je ne suis arrivée à rien avec Flip, c'est vous maintenant qui allez être chargé de nous placer sur la bonne longueur d'onde. À dire vrai, je n'y crois guère, mais Fred tient à essayer cela et je coopérerai avec le moins possible de réserves mentales. »

Me souvenant d'un passage de l'un des tout premiers livres consacrés aux dauphins et dont l'auteur était le docteur Lilly, je demandai à Wilhelm :

« Avez-vous implanté des électrodes dans le cerveau de cette bête, pour tenter des expériences sur les stimuli excitateurs de plaisir ?

— Nous avons dépassé tout cela, me répondit Wilhelm avec impatience. On sait depuis des années qu'ils sont capables d'apprendre presque aussitôt les réactions structurées les plus complexes quand on leur présente le stimulus et que leurs réponses vont bien au-delà de ce à quoi n'importe quel animal inférieur peut prétendre parvenir. De plus, c'est là quelque chose de grossier – une sorte de masturbation électrique ou d'absorption de L.S.D., dont nos amis de la plage, là-bas, sont partisans. Cela ne témoigne ni d'un respect suffisant pour l'égalité essentielle dans laquelle nous nous trouvons avec le dauphin ni, si c'est le cas, pour sa supériorité. »

Tandis que nous étions engagés dans cette conversation, mon attention avait été lentement attirée par l'animal lui-même qui se laissait flotter dans la piscine près de nous. Il était visible qu'il suivait notre conversation, bien qu'il n'ait pas eu, je suppose, la moindre compréhension verbale. Son unique œil visible, enfoncé dans une orbite circonvolutionnaire derrière le bec assez menaçant, allait de l'un à l'autre d'entre nous avec l'intérêt le plus vif. Je me pris même à y lire des expressions humaines : sollicitude de propriétaire quand il se posait sur Joséphine Gilman, tolérance amusée à l'égard du docteur Wilhelm, mais envers moi, quoi ? Du ressentiment, de l'animosité, de la jalousie ? Que n'allais-je pas imaginer là, dans la clarté crue des lumières d'un laboratoire scientifique ?

« Il vous faudra apprendre à mieux connaître Flip, me disait alors Wilhelm. Si vous voulez nous aider à comprendre le delphinois, vous et lui devez devenir bons amis. »

Il y eut une vive agitation dans l'eau ; Flip se tourna brusquement sur le côté gauche et partit en nageant, à demi submergé, tout en émettant le premier son dauphin que j'eusse jamais entendu : un sifflement aigu de dérision.

VI

Ce soir-là, après le dîner, Joséphine Gilman et moi allâmes nous promener sur la plage sous une lune qui brillait par intermittence entre les tourbillons des nuages. Le docteur Wilhelm était dans son bureau en train de mettre à jour des notes et la cuisinière-femme de chambre, dernier membre du personnel à nous quitter le soir, venait juste de s'ébranler dans un bruit de ferraille vers San Simeon avec la Land Rover de l'institut.

Je découvris que je ne savais comment démêler mes sentiments à l'égard de Jo. Quand je l'avais vue dans la piscine avec le dauphin, ce matin-là, elle m'avait profondément attiré car elle paraissait être, pour ainsi dire, dans son élément. Mais au dîner, dans une robe de cocktail à fanfreluches qui n'était pas vraiment faite pour elle, elle m'avait une fois de plus paru peu sympathique, avec son teint terreux et ses yeux saillants dénués d'humour.

« C'est demain que commencent les séances d'hypnose, lui rappelai-je, comme nous avancions lentement vers le bord de l'eau. Êtes-vous certaine de vouloir sincèrement supporter tout cela ? Après tout, vous dites que vous n'avez pas confiance dans cette manière d'aborder la question et cela peut inhiber la réponse que vous y ferez.

— Je ferai ce que Fred croit être le mieux et j'assumerai ce qu'il assume, temporairement tout au moins. Je suis devenue très forte pour ça, jusqu'à un certain point. Saviez-vous qu'un jour il m'a demandé de l'épouser ? Mais je n'ai pas voulu aller jusque-là.

— Non ? »

J'étais embarrassé par la façon brutale dont elle avait fait intervenir ses problèmes personnels.

« Je crois que c'était surtout pour une question de commodité. Sa première femme était morte, nous travaillions ensemble, nous nous intéressions aux mêmes choses – le fait aussi qu'il nous fallait parfois passer ici la nuit ensemble pour surveiller le travail, vingt-quatre heures d'affilée si cela était nécessaire – enfin, cela nous aurait simplifié la vie, mais je lui ai répondu non.

— Comment avez-vous commencé à vous intéresser à la – delphinologie, c'est bien le mot ? »

Je voulais changer de sujet. Nous étions parvenus au point au-delà duquel les vagues se retiraient, laissant des franges d'écume sifflante, iridescente, que l'on

devinait à demi dans cette pénombre.

« En vérité, j'ai toujours été fascinée par la mer et par la vie sous-marine. Je passais la moitié de mon temps à l'aquarium, chez moi, à Boston – soit là, soit au port.

— Votre famille est de Boston ?

— Pas à l'origine. Mon père était dans la Marine et nous y avons longtemps vécu après la mort de ma mère. La famille de mon père venait d'un port ruiné de l'Atlantique, Innsmouth, qui se trouvait un peu au nord de Marblehead. Les Gilman appartenaient à une vieille famille de l'endroit. Ils pratiquaient déjà la pêche à la baleine et le commerce des Indes il y a deux cents ans et je suppose que c'est de là que m'est venu l'intérêt que je porte à l'océanographie.

— Est-ce que vous y retournez souvent ?

— Je n'y suis jamais allée, aussi étrange que cela puisse paraître. Tout le village a failli complètement brûler vers 1920, avant ma naissance. Mon père m'a dit que c'était un pays mort, déprimant, et m'a fait promettre il y a bien des années de ne pas en approcher – je ne sais pas exactement pour quelle raison. C'était juste après la dernière visite qu'il y avait faite car, au cours de la traversée suivante, il devait tomber du contre-torpilleur qu'il commandait. Personne n'a su comment ; le temps était calme.

— Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi il vous avait conseillé de ne pas approcher de, comment était-ce déjà, Innsville ? Ma voix se troublait.

— Si, surtout après sa mort. J'ai cherché dans les journaux de l'époque du grand incendie – les bibliothèques de Boston n'avaient pratiquement rien d'autre sur Innsmouth – et j'ai découvert un article qui pouvait avoir quelque rapport avec tout cela. On y relevait toute une suite d'allusions saugrenues à la manière dont les habitants d'Innsmouth avaient ramené des espèces de métis de sauvages païens de leurs voyages dans les mers du Sud, bien des années auparavant, à la façon dont ils avaient instauré un culte diabolique, ce qui leur avait permis de découvrir les trésors engloutis et d'obtenir un pouvoir surnaturel sur la pluie et le beau temps. L'article suggérait que les hommes du village s'étaient mariés avec leurs prêtresses polynésiennes ou Dieu sait quoi, et que c'était là une des raisons pour lesquelles les gens de la région les fuyaient et les détestaient. »

Je songeai à la peau rêche de Joséphine, à ses yeux étranges et je m'interrogeai.

Nous avions couvert près de deux miles depuis l'institut quand nous nous rendîmes compte soudain que l'ombre, au sud, devant nous, était déchirée par le léger

brasillement d'un feu sur la plage. Au même moment, une sorte de mélopée ou de chant sirupeux s'éleva de la même direction. D'un seul coup, un gémissement suraigu et hystérique que l'écho transforma en un cri d'extase blessant, fendit l'air de la nuit et se prolongea un temps incroyable – chargé de terreur un instant, puis ironique et moqueur, animal et insouciant, enfin – montant et descendant avec une frénésie qui ne pouvait suggérer que le délire ou la folie, poussés humainement – ou inhumainement – à l'extrême.

Sans réfléchir et sans l'avoir voulu, Joséphine et moi nous retrouvâmes en train de nous étreindre et de nous embrasser avec un abandon qui répondait au vacarme sauvage de la plage, là-bas.

VII

Il sera plus commode de résumer les quelques jours qui suivirent en citant des extraits du journal que je me suis mis à tenir dès le début de notre tentative d'entrée en rapport télépathique avec le dauphin Flip par hypnose d'un sujet humain :

20 avril. Ce matin, j'ai placé Joséphine sous hypnose légère et j'ai trouvé en elle un sujet presque idéalement suggestible. J'ai implanté des ordres posthypnotiques destinés à la maintenir en éveil et à la pousser à se concentrer sur la pensée du dauphin afin qu'elle capte tout message qui émanerait de ce dernier. Quand je l'ai réveillée, elle est retournée dans le bassin avec Flip et elle y a passé le reste de la journée, s'y livrant à toute une série de jeux qu'ils ont imaginés ensemble. Il est frappant d'observer à quel point l'animal lui est dévoué et la suit dans la piscine, puis avec quelle violence il aboie et chevrote pour protester chaque fois qu'elle le quitte. Flip n'accepte sa nourriture, des poissons crus entiers, que de sa main.

J'ai demandé au docteur Wilhelm s'il n'y avait rien à craindre de ces mâchoires à l'aspect redoutable, qui sont équipées de centaines de dents et peuvent sectionner un poisson comme une immense et léthifère paire de ciseaux. Il m'a répondu que non ; ni dans l'histoire, ni dans la légende, il n'a jamais été rapporté qu'un dauphin ait attaqué ou même blessé de manière accidentelle un être humain.

22 avril. Toujours aucun résultat. Wilhelm veut que je tente une hypnose plus profonde et une suggestion plus poussée. En fait, il m'a proposé de laisser Joséphine en transe pour une journée ou davantage, avec juste assez de volition pour conserver, une fois dans le bassin, la tête hors de l'eau. Quand j'ai protesté en disant que c'était dangereux, étant donné que dans cet état elle pourrait très bien se noyer par

inadvertance, Wilhelm m'a jeté un curieux regard et m'a dit : « Flip ne la laisserait pas se noyer… »

25 avril. Aujourd'hui, en l'absence de tout progrés, j'ai accepté d'essayer le programme prévu par Wilhelm pour une seconde étape, puisque Jo accepté de le suivre. Je l'ai endormie au bord de la piscine, tandis que Flip nous observait avec curiosité. (Je n'ai pas l'impression que ce dauphin ait de la sympathie pour moi, alors que je n'ai eu aucun mal à me faire des amis des autres dauphins qui sont installés dans un bassin plus important, sur la plage nord.) Après avoir implanté dans son subconscient les plus sérieux avertissements d'avoir à conserver toute sa prudence dans l'eau, je la laissai retourner dans la piscine pour quelques heures. Son comportement, bien entendu, est celui d'une somnambule ou d'une personne en état comateux. Elle s'assied sur le rebord de la piscine ou y patauge d'un air absent. Flip semble surpris et irrité de ce qu'elle ne veuille pas jouer avec lui à leurs jeux habituels.

Comme j'aidais Jo à sortir de l'eau au bout d'une heure environ de ce régime, le dauphin est passé en trombe devant nous à une vitesse terrifiante et je suis persuadé qu'il avait l'intention de me happer le bras, ce qui aurait fait de moi la première personne à avoir été mordue par un dauphin dans l'histoire de l'humanité ; pourtant il a sans doute renoncé à cette idée au tout dernier moment et a viré de bord pour s'éloigner, en frémissant et grinçant de colère, son unique œil visible me lançant des regards funestes…

27 avril. Le docteur Wilhelm veut que je prolonge la période pendant laquelle Jo se trouve sous hypnose dans la piscine. Ceci parce que, à son réveil, hier, elle a dit qu'elle se souvenait d'impressions vagues et singulières qui auraient pu être des images télépathiques ou des messages. Je suis presque certain qu'il ne s'agit que de pseudo-souvenirs créés par son subconscient pour faire plaisir au docteur Wilhelm ; j'ai beaucoup protesté contre toute intensification de cette phase de l'expérience.

Les orgies des hippies sur la plage, au sud d'ici, se poursuivent presque chaque nuit jusqu'à l'aube. Nous en perdons tous les trois le sommeil et devenons nerveux, surtout Jo, qui se fatigue vite après les séances prolongées sous hypnose.

28 avril. Jo avait gardé une impression particulièrement profonde de scènes ou d'images qui lui avaient été transmises pendant l'hypnose, après que je l'ai eu arrachée à ses transes, cet après-midi. Selon la suggestion de Wilhelm, je l'ai mise une fois de plus sous hypnose pour l'aider à se souvenir et nous avons enregistré au magnétophone un échange de questions et de réponses qui ne s'est guère révélé concluant. Elle parlait d'une cité de pierre, en ruine, sous la mer, avec des arches, des

dômes et des flèches d'églises couverts d'algues, de créatures marines qui se déplaçaient dans les rues noyées. Elle ne cessait de répéter un mot dont la prononciation se rapprochait d'« Arlayeh ». Ce n'est là, j'en suis certain, qu'imagination pure, outre les souvenirs de poèmes de Poe ou de pages de littérature d'horreur de dernier ordre – peut-être même aussi de l'histoire que Wilhelm nous a lue au sujet des dauphins des îles Gilbert et de leur « Roi venu de l'Ouest ». Pourtant, Wilhelm était tout excité et Joséphine l'a été à son tour quand elle s'est réveillée et qu'elle a entendu la bande. L'un et l'autre veulent que je la plonge en transe profonde et que je la laisse toute une journée dans la piscine. Je tiens cela pour une idée absurde et je le leur ai dit.

29 avril. Ce matin, Wilhelm m'a pressé à nouveau. Je lui ai répondu que je ne saurais être responsable de ce qui pouvait arriver et il m'a répliqué : « Non, bien sûr que non ; je suis moi-même responsable de tout ce qui se fait dans cet institut. » Puis il m'a montré une sorte de harnais de toile ou de bouée-culotte, qu'il avait installé dans la piscine et fixé solidement au bord ; Jo pourrait y être sanglée et se déplacer dans l'eau, sans courir le risque de se noyer pendant qu'elle serait sous hypnose. J'ai cédé et j'ai accepté de poursuivre dans ce sens pendant quelque temps.

30 avril. Tout s'est passé sans difficultés ; Jo et Wilhelm sont convaincus quant à eux que ce qu'ils appellent ses « messages » deviennent plus précis et plus concrets. Pour moi, ce dont elle se souvient sous hypnose légère n'est que non-sens ou fantaisie et vient s'ajouter peut-être au souvenir de ces curieuses rumeurs concernant Innsmouth, la ville natale de son père, qu'elle avait mentionnée devant moi il y a quelque temps. Néanmoins, tous deux veulent continuer de cette manière pendant encore un jour ou deux et j'ai accepté, étant donné qu'il ne paraît pas y avoir de véritable danger à le faire.

VIII

« Pas de danger à le faire ! » Si, quand j'ai écrit ces mots, j'avais eu le moindre soupçon de ce que je sais à présent, j'aurais immédiatement arrêté l'expérience ; j'aurais soit choisi cette solution, soit quitté cet avant-poste au bord de la mer, aux frontières de l'inconnu, menacé de l'extérieur par une superstition fanatique et de l'intérieur par une intraitable *hubris* scientifique. Mais bien que les indices eussent été là, immédiatement reconnaissables, je ne vis pourtant rien alors, je ne perçus qu'un vague et inexplicable malaise et je ne fis rien ; voilà pourquoi je suis, moi aussi, responsable de ce qui est arrivé.

Demandez-moi aujourd'hui pourquoi nous avons laissé Jo Gilman seule dans le bassin du dauphin ce soir-là et je reconnaîtrai que cela semble n'avoir été que négligence criminelle ou inexcusable folie. Pourtant, Wilhelm et moi l'avions surveillée à tour de rôle toute la nuit précédente, à demi submergée dans son harnais de toile et rêvant ses étranges rêves sous la lumière crue des tubes fluorescents. Le harnais lui maintenait la tête et le thorax bien au-dessus de l'eau ; quant à Flip, qui paressait, tranquille, dans ce bassin, il paraissait somnoler, lui aussi (bien que les dauphins ne dorment jamais puisqu'il leur faut constamment, comme les baleines, remonter à la surface pour respirer). Aussi, le second soir, après qu'elle nous l'eût elle-même recommandé, Wilhelm et moi nous étions retirés pour dîner, puis nous étions allés nous détendre un peu dans nos chambres.

Le hurlement, qui nous arracha l'un et l'autre à une vague torpeur née du manque de sommeil, nous parvint aux environs de dix heures du soir. La chambre du docteur Wilhelm était plus proche du labo principal que la mienne ; aussi, en dépit de notre différence d'âge et de corpulence, atteignit-il avant moi la lourde porte de fer de l'aquarium du bord de la plage. Comme j'approchais du bâtiment, je le vis tâtonner pour trouver le trou de la serrure. Ses mains tremblaient. Je fus stupéfait de l'entendre me jeter, hors d'haleine, par-dessus son épaule :

« Attendez-moi ici ! »

Je n'eus pas le choix, car il se glissa à l'intérieur et claqua la porte derrière lui. La fermeture s'opérait de façon automatique et comme seuls Wilhelm et le premier technicien du labo – qui se trouvait, à cette heure, à des miles de là, à San Simeon – avaient les clés, je fus bien forcé d'obéir.

Je me souviens encore et je revis dans le moindre détail l'agonie et l'appréhension de cette veille, tandis que la barre sibilante venait s'écraser à quelques yards de là, sous l'influence d'un vent qui fraîchissait et sous une demi-lune qui brillait avec une ironie sereine sur ce bâtiment d'un blanc spectral, silencieux et aveugle.

J'avais jeté un coup d'œil à ma montre tout en courant sur la plage et je peux affirmer qu'il s'était passé presque dix minutes entre le moment où Wilhelm m'avait claqué la porte au nez et celui où elle se rouvrit – lentement, en grinçant, l'ouverture découvrant, comme toujours, un rectangle de dure lumière qui m'éblouit.

« Venez m'aider à la porter, » murmura Wilhelm de l'intérieur, avant de s'en retourner.

Je pénétrai à l'intérieur. Il avait retiré le corps évanoui de Jo Gilman de l'eau et l'avait enveloppé dans plusieurs de ces grandes sorties de bain qui restaient toujours

à portée de la main près de la piscine. Je jetai un coup d'œil par-dessus la silhouette inerte et je fus surpris de voir le harnais de toile de Jo flotter, écartelé, à la surface vacillante du bassin, ainsi qu'une partie du maillot de bain rouge vif qui paraissait mêlée à la toile en lambeaux. La forme sombre du dauphin Flip, je l'aperçus aussi tout entière submergée, étrangement immobile, dans l'un des angles éloignés de la piscine.

« Dans sa chambre », murmura Wilhelm, comme nous soulevions Jo.

Dieu sait comment, titubant et progressant de biais dans le sable mou, nous atteignîmes le bâtiment où nous logions, ouvrîmes à grand-peine la porte, puis trébuchâmes à travers l'appartement de Jo (je n'y avais jamais pénétré, mais Wilhelm paraissait connaître les lieux), avant de laisser choir sans cérémonie son corps emmitouflé sur l'étroit lit pliant.

« Je vais appeler un docteur, murmurai-je en titubant vers la porte.

— Non, ne faites pas ça ! lança Wilhelm, en allumant une faible lampe de chevet. Elle n'est pas vraiment blessée – en tant que zoologue, je suis suffisamment médecin moi-même pour m'en rendre compte. Allez chercher un magnétophone au labo. Je crois qu'elle est toujours sous hypnose et qu'elle est peut-être capable de nous raconter ce qui s'est passé.

— Mais vous avez vu…, commençai-je d'une voix essoufflée.

— J'ai vu ce que vous avez vu, grinça-t-il, en me lançant un regard de colère à travers ses lunettes qui reflétaient la lueur rouge et tamisée de la lampe de chevet. Elle était accrochée au bord de la piscine, quand je suis entré là-dedans, elle n'avait qu'une partie de sa conscience, elle était sortie de son harnais et… Allez me chercher le magnétophone, mon vieux ! »

Pourquoi lui obéis-je aveuglément, je n'en sais toujours rien, mais je me retrouvai une fois de plus en train de longer la plage à l'aveuglette, l'anneau de clé de Wilhelm à la main, puis je tâtonnai pour trouver un magnétophone portatif dans l'un des placards bien rangés du laboratoire principal.

Quand je rapportai à bout de bras l'appareil dans la chambre de Joséphine, je découvris que le docteur Wilhelm s'était arrangé pour lui passer un déshabillé de dentelle incongru et qu'il l'avait glissée sous les couvertures. Il lui massait les poignets d'un mouvement mécanique et examinait son visage avec anxiété. Elle avait toujours les yeux fermés et sa respiration, pénible, était irrégulière.

Nous nous aperçûmes très vite que Jo se trouvait toujours dans le profond état mesmérique où je l'avais placée ce matin-là. Je fus à même de lui tirer des réponses

en employant les mots clés que j'utilisais pour déclencher l'état de transe, état qu'elle atteignait avec tant de facilité au cours des derniers jours que c'en était déconcertant.

« Jo, m'entendez-vous ? Dites-nous ce qui vous est arrivé, » la pressai-je avec douceur. La couleur lui revint lentement au visage ; elle eut un soupir profond et bougea sous les draps. Pour ce qui se passa ensuite, je possède non seulement le témoignage de mes propres souvenirs, mais encore une transcription de la bande magnétique, tapée à la machine le lendemain, car le docteur Wilhelm, avec un air d'attente anxieuse, venait d'approcher le micro de son oreiller. Ce qui suit est un résumé – où sont omis certaines de ses répétitions et les encouragements de notre part – de ce que nous entendîmes murmurer par les lèvres meurtries d'une femme en état comateux, qui s'agitait, inquiète, sur sa couche, dans une chambre faiblement éclairée, près du Pacifique scintillant et inondé de lune, aux alentours de minuit, la veille d'un premier mai.

« Il faut sortir… faut sortir et unifier les forces. Ceux qui attendent dans la liquide Arlayeh (transcription phonétique), ceux qui parcourent l'immensité désertique et neigeuse de Leng, ceux qui sifflent et se cachent dans Kadath l'inexplorée – tous se lèveront, tous se réuniront une fois encore pour louer le grand Cloulou (transcr. phonét.), Shub-Niggurath, Celui qui ne doit pas être Nommé…

» Tu m'aideras, toi compagne qui respires aussi l'air, toi compagne qui détiens aussi la chaleur, toi qui retiens la semence pour les dernières semailles et la moisson sans fin… (Nom imprononçable ; peut-être Y'ha-Nthlei) célébrera nos noces, les labyrinthes envahis par les algues abriteront notre couche, les promeneurs de l'ombre à la démarche fière, silencieuse, nous accueilleront et se livreront à une haute débauche et à des danses altières sur leurs pattes aux nombreux segments… leurs yeux anciens, luisants, sont gais… Et nous demeurerons parmi la merveille et la gloire toujours… »

Celle qui nous parlait haleta soudain et parut lutter pour se réveiller. Mon appréhension s'était cristallisée en une certitude :

« Elle est hystérique, murmurai-je.

— Non, non, pas hystérique, siffla le docteur Wilhelm qui s'efforçait de maîtriser sa voix en dépit de l'exaltation qu'il ressentait. Pas hystérique. Elle a franchi tous les obstacles. Vous ne voyez pas ce qui se passe ? Vous ne voyez pas qu'elle se fait l'écho d'idées et d'images qui lui ont été projetées ? Vous ne comprenez pas ? Ce que nous venons d'entendre, c'est la tentative qu'elle a faite pour traduire dans notre langue l'expérience qu'elle a vécue aujourd'hui… La chose la plus étonnante qu'aucun être humain ait jamais expérimentée : recevoir une communication d'une

autre espèce intelligente ! »

IX

Du reste de cette nuit, je n'ai guère gardé le souvenir. Le double choc de la crise hystérique de Jo Gilman – car c'est ainsi que j'interprétai le discours extravagant qu'elle avait prononcé encore inconsciente, ainsi que son hurlement initial et la manière dont elle s'était débattue pour s'arracher au moyen de contention dont nous avions usé avec elle – et l'interprétation irraisonnée qu'en avait faite mon employeur m'avaient démonté à un tel point que lorsque Jo eut sombré lentement dans un sommeil normal, je m'excusai auprès du docteur Wilhelm et regagnai ma chambre comme un homme ivre, un peu avant minuit, pour y dormir dix heures d'un sommeil ininterrompu, sinon paisible.

Ce qui me surprit vivement quand je rejoignis les autres membres de l'équipe au déjeuner, le lendemain, ce fut de me rendre compte qu'une réticence, presque une conspiration du silence, s'était déjà instaurée au sujet des événements de la nuit précédente. Jo, bien que pâle et encore ébranlée, faisait allusion à ce qui s'était passé en en parlant comme de son « voyage au LSD » devant les autres membres de l'équipe et le docteur Wilhelm se contentait d'indiquer qu'une phase avortée de « l'opération dauphin » venait d'être abandonnée.

Quoi qu'il en soit, Jo renonça entièrement à l'intimité dans laquelle elle avait auparavant vécu avec Flip ; à dire vrai, je ne devais plus jamais la revoir dans le bâtiment de l'aquarium, du moins pas avant une scène cruciale, dont j'hésite presque, dans les circonstances actuelles, à affirmer qu'elle eut vraiment lieu.

Soudain, tous les efforts de recherche se trouvèrent hâtivement reportés sur les parcs de la plage nord où s'entassaient les jeunes dauphins et l'on me demanda d'interpréter des enregistrements de sonars et des diagrammes qui rendaient compte de divers types de déplacements sous l'eau qui pouvaient – ou ne pouvaient pas – indiquer l'existence d'une communication télépathique grégaire entre ces animaux isolés et en groupes, soit libres, soit captifs.

Ceci, même si c'était une manière rationnelle et plausible de mettre l'accent sur un autre aspect expérimental, ne parvint pas à me convaincre tout à fait ; cela me semblait n'être qu'une dissimulation de la vérité (tant de la part de Joséphine que de celle de Wilhelm) qui masquait une crainte, une incertitude ou quelque préoccupation insoupçonnée que je ne parvenais pas à saisir. Peut-être ces quelques extraits supplémentaires de mon journal contribueront-ils à faire comprendre quel était mon

malaise durant cette période :

7 mai. Jo est toujours distante et évasive à mon égard. Aujourd'hui, comme nous travaillions ensemble à coder divers types de mouvements des dauphins pour l'ordinateur, elle s'est tue brusquement, s'est arrêtée de travailler et s'est mise à regarder droit devant elle. Quand j'ai passé une main devant son visage, je me suis rendu compte que son regard était vague, qu'elle ne voyait pas et qu'elle était en réalité retombée dans une transe dont j'ai pu la tirer en me servant des mots clés que nous utilisons lorsqu'elle est sous hypnose régulière.

J'ai été horrifié car de telles transes volontaires peuvent très bien être le symptôme d'un trouble psychique profond, dont je ne pourrais que me tenir pour responsable, étant donné que j'ai cédé à l'obstination téméraire du docteur Wilhelm. Quand elle s'est réveillée, pourtant, elle n'a pas voulu reconnaître avoir eu autre chose qu'une migraine et s'être assoupie un instant. Je n'ai pas voulu insister sur ce point à ce moment-là.

8 mai. Ce qui précède a été écrit à la fin de l'après-midi. Comme Jo m'a paru être à nouveau elle-même, au dîner, j'ai résolu d'aller la voir un peu plus tard afin d'avoir une conversation sérieuse avec elle au sujet de l'état préoccupant dans lequel elle se trouve. Quand je suis arrivé à la porte de son appartement, j'ai cependant été surpris d'entendre des voix, engagées, semblait-t-il, dans une conversation à voix basse.

Je suis resté là quelques instants, ne sachant si j'allais oser frapper ou non. Soudain, je me suis aperçu que si ce que j'entendais se décomposait en un échange de questions et de réponses, caractéristique d'une conversation, avec les silences et les variations de rythme et de cadence des voix qui y prennent part, le timbre n'était en réalité que celui d'une seule personne : Joséphine Gilman.

Je ne pouvais distinguer le moindre mot dans le flot de ce discours murmuré. Avec précaution, j'ai essayé de tourner la poignée. La porte était fermée. J'ai donc repris sur la pointe des pieds le couloir extérieur comme si j'avais été un voleur ou un quelconque indiscret.

10 mai. Je ne peux toujours pas croire que ce que Jo a dit au magnétophone après son soi-disant accès d'hystérie était vraiment une transmission télépathique de Flip dont elle se serait souvenue ; et en dépit de ce que le docteur Wilhelm m'a dit cette nuit-là, j'ignore s'il le croit encore lui-même. J'ai étudié la transcription à plusieurs reprises et je crois bien avoir trouvé une explication. Il y avait quelque chose qui m'avait paru familier et qui me hantait à propos de l'une des phrases qu'elle avait

prononcées : « Leurs yeux anciens, luisants, sont gais ».

Me souvenant à quel point la mémoire du docteur Wilhelm était remarquable, je suis allé lui en parler et il m'a dit aussitôt :

« Oui, c'est Yeats. J'ai reconnu ça presque tout de suite.

— Mais alors, cela signifie que le prétendu message, ou une partie de celui-ci tout au moins, peut provenir du souvenir subconscient qu'elle a d'un poème.

— Peut-être. Mais après tout, c'est Yeats qui a écrit un vers où il est question de "cette mer déchirée par des dauphins, du gong harcelé". Peut-être est-il leur poète favori. » Cette désinvolture m'a irrité.

« Docteur Wilhelm, lui ai-je répondu avec colère, croyez-vous vraiment que cette bande soit une transmission télépathique provenant de Flip ? »

Il est redevenu grave.

« Je ne sais pas, Dorn. Sans doute ne le saurons-nous jamais. Je l'ai cru tout d'abord, mais peut-être m'étais-je laissé entraîner. Je vais presque jusqu'à le souhaiter – c'était une expérience bien éprouvante. Il y a pourtant une chose dont je suis sûr ; vous aviez raison ; cette voie d'approche est trop dangereuse pour un sujet aussi tendu que Jo tout au moins. Il se peut que nous trouvions une façon plus sûre de reprendre la recherche en partant de l'hypnose plus tard mais pour le moment je ne vois pas comment. Nous avons du moins eu la chance qu'il ne lui soit rien arrivé.

— Ça, nous ne le savons pas non plus, répliquai-je. Elle s'est mise à s'hypnotiser toute seule. » Wilhelm ne m'a pas répondu…

20 mai. Depuis plus d'une semaine, je n'ai pas vu Jo se mettre en transe pendant la journée. Il est vrai qu'elle se retire tôt en invoquant la fatigue ; aussi ignorons-nous ce qui lui arrive la nuit. À diverses reprises, je me suis délibérément posté derrière sa porte, le soir, et une fois, j'ai cru distinguer à nouveau l'étrange conversation à voix basse que j'avais déjà surprise mais celle-ci se poursuivait sur un ton plus bas encore et semblait plus lointaine…

La recherche se fait à présent de façon machinale et curieusement artificielle ; je ne crois pas que nous arrivions à quoi que ce soit, ni qu'il y ait la moindre nécessité pour moi d'y participer. L'enthousiasme et la vigueur qui animaient Wilhelm au début l'ont également abandonné. Il maigrit et paraît plus âgé, inquiet, comme s'il s'attendait à quelque chose…

24 mai. Je suis resté assis tard, dans le patio, la nuit dernière, les yeux tournés vers l'océan, invisible puisqu'il n'y avait pas de lune. À neuf heures environ, j'ai vu

quelque chose de blanc descendre au bord de l'eau, puis poursuivre sa route vers le sud, dans la direction du labo principal. Troublé par ce qu'il y avait là de singulier, j'ai suivi.

C'était Jo, bien entendu, soit sous hypnose, soit en crise de somnambulisme. (Voilà une scène digne d'un film d'horreur dont Wilhelm aurait pu se moquer !) Je l'ai prise par le bras et j'ai pu la guider jusqu'au bâtiment où nous dormons. La porte de son appartement était ouverte et je l'ai mise au lit sans qu'elle m'oppose de résistance. Mais quand j'ai tenté de la réveiller en usant des méthodes mesmériques habituelles, je n'y suis pas parvenu. Au bout d'un moment, pourtant, elle m'a paru sombrer dans un sommeil ordinaire et je l'ai quittée, verrouillant la serrure de la porte d'entrée de telle sorte que le bloc s'enclenche automatiquement. Wilhelm travaillait tard dans son bureau, mais je ne voyais pas pour quelle raison je serais allé lui parler de cet incident. Je ne le mentionnerais sans doute pas à Jo non plus, étant donné que cela risquerait de la bouleverser encore davantage. Je me rends compte que je me suis beaucoup attaché à elle depuis son « voyage au LSD », d'une façon tendre, différente de l'attraction physique que j'avais tout d'abord ressentie pour elle. Et le sachant, je reconnais aussi qu'il faut faire quelque chose pour lui venir en aide. Je ne vois pas d'autre solution que de faire appel à un psychiatre mais Wilhelm en a déjà nié la nécessité et je n'ignore pas que Jo le suivra sur ce point.

Il me faut demeurer en éveil et recueillir assez de faits pour convaincre l'un et l'autre que c'est une décision à prendre de toute urgence.

Au cours des dernières semaines, nos hippies avaient renoncé à leurs cérémonies nocturnes, mais la nuit dernière, après avoir quitté la chambre de Jo, j'ai entendu leurs chants et leurs cris inhumains s'élever à nouveau et j'ai aperçu de mon patio les reflets de leur feu, au loin, sur la plage.

Une fois de plus, je n'ai pas bien dormi.

X

Nous étions à la mi-juin et il n'y avait eu aucun changement dans la situation subtilement tendue qui régnait à l'institut, quand j'eus une entrevue lourde de sens avec le gourou hippie, Alonzo Waite.

La lune brillait très vivement ce soir-là et j'étais assis comme d'habitude dans mon patio vitré, un dernier verre de cognac à la main, tentant pour la centième fois de mettre un peu d'ordre dans mes pensées et mes idées. Jo Gilman s'était comme d'habitude retirée très tôt et le docteur Wilhelm était parti en ville chercher quelques

fournitures dont nous avions besoin. Aussi étais-je en fait la seule personne visible de l'institut. Peut-être Waite le savait-il car il vint sans hésiter de la plage à ma porte, son manteau de fourrure lui battant les mollets, alors qu'il n'y avait pas de lumière dans mon appartement. Je me levai et hésitai un peu avant de le faire entrer.

Il s'installa sur une chaise de toile, refusa mon cognac, puis retira, sans y prêter attention, le béret rouge et sale qu'il avait posé sur ses longues boucles. Dans la lueur incertaine de la lampe-tempête que je venais d'allumer, ses yeux sombres paraissaient distants et leur regard était tourné vers l'intérieur ; je me demandai s'il était sous l'influence des drogues.

« Monsieur Dorn, commença mon visiteur, de cette voix sonore dont j'avais encore les accents dans l'oreille, je sais que vous, en tant qu'homme de science, ne pouvez approuver ce que mes compagnons et moi-même tentons de faire. Pourtant, comme il entre dans votre domaine d'explorer les aspects les plus ignorés de l'esprit humain, j'ai nourri l'espoir que vous voudriez bien m'écouter avec plus de sympathie que le docteur Wilhelm ne l'a fait.

» Moi aussi, je suis un scientifique, ou plutôt, je l'ai été – ne souriez pas ! Il y a quelques années, j'étais professeur assistant de psychologie clinique dans un petit établissement du Massachusetts auquel on a donné le nom d'université Miskatonic, un endroit dont vous ne pouvez même pas avoir entendu parler. Cette université se trouve dans une vieille ville coloniale, Arkham, un trou perdu, mais qui a eu son heure de célébrité au temps des procès de sorcières.

» Maintenant, aussi extravagante que puisse vous paraître cette coïncidence – s'il s'agit véritablement d'une coïncidence – j'ai connu de vue votre collaboratrice, Joséphine Gilman, au temps où elle était étudiante là-bas, bien qu'elle-même ne pourrait sûrement pas me reconnaître, pas plus que mon nom ne lui dirait quelque chose, sans doute, sous le déguisement que j'ai adopté depuis. »

Il frissonna légèrement, baissa les yeux pour jeter un coup d'œil sur son costume excentrique, puis il reprit.

« Vous n'avez probablement gardé aucun souvenir du scandale qui me contraignit à quitter mon poste, puisqu'il fut étouffé et que seuls quelques rares journaux voués au sensationnel le mentionnèrent. J'ai été l'un de ces premiers martyrs de la science – ou de la superstition, si vous préférez ; mais qui faisait preuve de superstition ? –, renvoyés pour avoir expérimenté des drogues avec des étudiants tout au début des recherches sur le LSD. Comme d'autres, plus célèbres aujourd'hui et qui ont parfois exploité leurs découvertes pour en tirer un profit personnel ou une certaine notoriété, j'étais convaincu que ces drogues qui ouvraient l'esprit permettaient à l'humanité

d'accéder à tout un monde nouveau d'expériences psychiques et religieuses. Je n'ai jamais cessé de me demander à l'époque si l'expérience ne serait faite que de beauté ou si elle comprendrait aussi la terreur. J'étais un scientifique pur, à cette époque, aimais-je à penser, et pour moi tout ce qui pouvait contribuer au progrès de la compréhension humaine était un bon matériau – ou tout au moins un matériau neutre. J'avais encore beaucoup de choses à apprendre.

» La pratique secrète de la drogue à l'université Miskatonic se faisait dans un cadre un peu particulier. Cette école possède l'une des collections les plus remarquables à l'heure actuelle de livres anciens consacrés aux pratiques religieuses extraordinaires. Si je vous dis qu'un traité arabe du Moyen Âge intitulé *Necronomicon* s'y trouve dans une version latine, je vous apprendrai sans doute quelque chose ; l'exemplaire de la Miskatonic est pourtant sans prix, l'un des trois que l'on connaisse encore – les deux autres se trouvant l'un à Harvard et l'autre dans une bibliothèque à Paris.

» Ces livres mentionnent l'existence d'une ancienne société secrète, ou d'une association cultuelle, qui est persuadée que la Terre et tout l'univers connu ont été autrefois dominés par d'innombrables envahisseurs étrangers venus de l'espace et du temps extérieurs, longtemps avant que l'homme ne soit apparu sur cette planète. Ces entités auraient été si complètement étrangères à la matière moléculaire et à la vie protoplasmique qu'ils auraient été virtuellement, en fait, des êtres surnaturels – surnaturels et malfaisants. »

Waite avait peut-être été professeur, me disais-je, mais à en juger par la manière dont il amenait ses mots et la façon surprenante dont il les choisissait, il aurait fait un bien meilleur acteur shakespearien ou l'un de ces pasteurs prêchant le retour à la religion que l'on rencontrait autrefois. Son costume contribuait d'ailleurs à renforcer cet effet-là.

« À un moment donné, poursuivit le gourou barbu, ces usurpateurs furent battus et chassés par des opposants cosmiques d'une puissance encore supérieure à la leur et qui, de notre point de vue limité, tout au moins, sembleraient avoir été débonnaires. Cependant, les Anciens, battus, ne pouvaient ni être éliminés, ni même contrecarrés de façon définitive. Ils continuent donc à vivre, emprisonnés, mais ils cherchent toujours à revenir et à reprendre leur puissante domination sur l'univers espace-temps afin d'y poursuivre leurs buts immémoriaux et totalement inconnaissables.

» Ces livres anciens rapportent la tradition et les textes qui ont été transmis à l'homme par des prêtres humains et préhumains ayant servi ces déités emprisonnées qui s'efforcent sans cesse de modeler les pensées des hommes ou de s'imposer à elles par les rêves. Ces entités étrangères les poussent à accomplir les rites et les

cérémonies grâce auxquels elles peuvent être préservées, affermies et enfin délivrées d'un asservissement qu'elles détestent.

» Tout cela se poursuit aujourd'hui encore et a influencé la moitié de l'histoire de la science et de la religion humaine de façon occulte. Et bien entendu, il y a les cultes rivaux qui s'efforcent de prévenir le retour des Anciens et d'anéantir les efforts de leurs favoris.

» Pour être bref, les visions provoquées par l'usage du LSD chez les étudiants de Miskatonic, outre les résultats de quelques expériences et cérémonies dont nous avons appris le détail dans les vieux livres, nous ont confirmé de terrible manière la réalité de cette mythologie fantastique. Il y a eu plusieurs disparitions de membres du groupe qui avaient trop osé et plusieurs cas de dépression nerveuse qui s'accompagnaient de transformations physiques, si bien que les victimes devaient être placées en réclusion permanente. Ces phénomènes, je vous l'assure, n'étaient pas dus à la moindre intervention humaine, quoi que les autorités aient pu choisir de croire.

» Bien qu'on n'ait pu prouver aucune délation, le groupe fut découvert, renvoyé, et je perdis mon poste. Après cela, un certain nombre d'entre nous décidèrent de venir ici pour y fonder une communauté destinée à contrecarrer l'action des partisans de ce culte malfaisant visant à libérer les Grands Anciens, ce qui signifierait, en réalité, la mort ou la dégradation pour tous les hommes qui n'ont pas juré de les servir. Tel est le but de nos efforts actuels : acquérir une connaissance et une discipline spirituelles par l'usage contrôlé des moyens hallucinogènes. Croyez-moi, nous avons vu un nombre plus que suffisant des horreurs qui sont liées à ces questions et nos sympathies sont tout acquises à l'autre côté. Malheureusement, il y a des groupes d'opposants, dont certains sont installés ici même, en Californie, qui travaillent selon des voies parallèles afin d'obtenir des résultats exactement opposés.

— C'est une histoire intéressante, le coupai-je avec impatience, dégoûté que j'étais de ce que je n'estimais être que de simples divagations de fou, mais qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec nos recherches ici et le fait que vous ayez connu mademoiselle Gilman du temps où elle était étudiante ?

— La famille de Joséphine est originaire d'Innsmouth, dit Waite d'une voix forte qui ne laissait présager rien de bon. Cette ville maudite était autrefois l'un des centres de cette conspiration cosmique. Avant la guerre de Sécession, les marins d'Innsmouth ont rapporté d'étranges croyances de leurs voyages dans le Pacifique Sud – d'étranges croyances, d'étranges pouvoirs et d'étranges Polynésiennes déformées qu'ils avaient prises pour femmes. Plus tard, des choses plus étranges encore allaient leur venir de la mer elle-même, en réponse à certains rites et sacrifices.

» Ces créatures, mi-humaines, mi-amphibiennes, issues de souches inconnues de batraciens, vécurent dans la ville et s'y marièrent avec les habitants, puis elles donnèrent naissance à de monstrueux hybrides. Presque tous les habitants d'Innsmouth allaient porter les tares de cet héritage inhumain et, en vieillissant, nombre d'entre eux devaient s'en aller vivre sous la mer, dans les vastes cités de pierre qu'y ont construites les races qui servent le Grand Cthulhu. »

Je répétai le nom étrange d'une voix hésitante ; cela paraissait éveiller quelque chose dans ma mémoire. Tout cela me rappelait curieusement ce que Jo m'avait dit, ainsi que les mots qu'elle avait prononcés dans son délire et que la bande magnétique avait enregistrés, ce que Wilhelm avait cru à demi être plus ou moins un message lancé par la pensée d'une race sous-marine.

« Cthulhu, reprit Waite, d'une voix sépulcrale, est une déité démoniaque emprisonnée dans une citadelle au milieu de la cité préhumaine de R'lyeh, qui se trouve sous l'eau, quelque part au milieu du Pacifique, car le pouvoir de ses ennemis l'a contraint à s'enfoncer sous la mer, il y a de cela bien des éons ; endormi, il rêve toujours cependant au jour de sa libération, au moment où il pourra reprendre la domination qu'il exerçait autrefois sur la Terre. Et ses rêves, au cours des siècles, ont créé et contrôlé ces races sous-marines à l'intelligence malfaisante qui sont ses serviteurs.

— Vous ne parlez pas des dauphins ! m'exclamai-je.

— Les dauphins et les autres – certains ont un tel aspect que seuls des naufragés qui déliraient et les ont vus, ont pu survivre. C'est là la source des légendaires hydres et harpies, de Méduse et des sirènes, de Scylla et de Circé, qui ont terrifié les êtres humains depuis l'aube de la civilisation et même longtemps avant.

» À présent, vous devinez pourquoi j'ai constamment averti le docteur Wilhelm d'avoir à renoncer à son travail, même s'il est plus près d'atteindre le succès qu'il ne s'en rende compte. Il se mêle de choses plus terribles qu'il ne peut l'imaginer, sans doute, lorsqu'il cherche à entrer en communication avec Ceux des Profondeurs, les favoris de cette horreur blasphématoire que l'on connaît sous le nom de Cthulhu.

» Plus que cela – la jeune fille à travers laquelle il recherche cette communication est l'une des Gilman d'Innsmouth. Non, ne m'interrompez pas ! Je l'ai su dès que je l'ai vue à l'université ; les signes sont reconnaissables, bien qu'ils ne soient pas encore très prononcés : les yeux saillants, ichtyoïdes, la peau rêche du cou avec l'amorce naissante de l'ouverture des branchies qui se développeront graduellement avec l'âge. Un jour, comme ses ancêtres, elle quittera la terre et s'en ira vivre au fond de l'eau, amphibien sans âge, dans les cités envahies par les algues de Ceux des

Profondeurs, que j'aperçois presque chaque jour, dans mes visions comme dans mes cauchemars.

» Il ne peut s'agir de coïncidence – il y a eu manipulation quelque part pour que cette fille, qui ignore presque tout de son terrible héritage, ait été mise en contact intime, impie, avec une créature qui peut lui enlever les minces chances qu'elle ait jamais eues d'échapper à son monstrueux destin génétique ! »

XI

Bien que j'aie fait de mon mieux pour calmer Alonzo Waite en l'assurant que toutes les tentatives qui avaient été faites pour établir un rapport hypnotique entre Jo et Flip avaient été abandonnées, qu'en outre la jeune fille avait pris l'animal en aversion, je ne lui parlai pas des aspects troublants de la question, dont certains paraissaient curieusement pouvoir s'insérer dans l'étrange mélange de superstition et d'hallucination qu'il avait essayé de m'imposer.

Waite ne parut guère convaincu par mes protestations mais je voulais me débarrasser de lui pour réfléchir une fois de plus à cette affaire. Manifestement, toute son histoire était absurde : il était cependant tout aussi évident qu'il y croyait ; or, si d'autres y croyaient aussi, comme il le prétendait, cela pouvait peut-être expliquer dans une certaine mesure les surprenantes coïncidences et la trame semi-constante que semblaient tisser dans le même temps tant d'inconséquences et tant d'ambiguïtés.

Pourtant, après le départ de Waite, je me dis qu'il manquait encore un certain nombre de morceaux au puzzle. Ainsi, quand Jo Gilman vint frapper à ma porte, un peu avant onze heures, fus-je à la fois surpris (elle ne sortait plus jamais la nuit depuis sa crise de somnambulisme) et heureux de la chance qui m'était offerte de lui poser quelques questions.

« Je n'arrivais pas à dormir et j'ai eu envie de parler à quelqu'un, m'expliqua Jo, avec une indifférence un peu forcée, tout en prenant la chaise que Waite avait abandonnée. J'espère que je ne vous dérange pas. »

Elle accepta un cognac à l'eau et alluma une cigarette.

Je dévisageai Jo avec attention pour tenter de relever le moindre signe indiquant qu'elle pourrait retomber dans cet état auto-hypnotique dans lequel elle tenait des conversations avec elle-même mais je n'en vis aucun. Elle me parut plus normale qu'elle ne l'avait été depuis bien des semaines. En revanche, j'étais ennuyé de me rendre compte que j'étais devenu plus conscient qu'auparavant des particularités

physiques que cet imbécile de Waite avait attribuées à un impossible héritage biologique, légué par son ascendance.

Notre conversation fut tout à fait prosaïque jusqu'au moment où je saisis l'occasion que m'offrit un court silence pour lui poser l'une des questions qui avaient commencé à m'intriguer :

« Quand avez-vous entendu parler pour la première fois des études du docteur Wilhelm et comment se fait-il que vous soyez venue travailler pour lui ?

— C'était tout de suite après que mon père se soit noyé. Il m'a fallu quitter le collège, là-bas, au Massachusetts, et commencer à gagner ma vie. J'avais entendu parler des recherches de Fred et elles m'avaient paru séduisantes dès le début mais je n'aurais jamais pensé demander à travailler ici si mon oncle Joseph ne me l'avait suggéré.

— C'est le frère de votre père ?

— Oui. Un drôle de vieux petit bonhomme ; j'ai toujours pensé, quand j'étais enfant, qu'il ressemblait tout à fait à une grenouille. Il passe la moitié de l'année dans la vieille maison de famille à Innsmouth, et l'autre moitié à Boston. Il a l'air d'avoir tout l'argent dont il a besoin, bien que je ne lui en aie jamais vu entre les mains. Mon père lui avait demandé une fois, en plaisantant, ce qu'il faisait pour gagner sa vie et l'oncle Joe s'était contenté de rire, puis de répondre qu'il plongeait sous la mer pour récupérer des doublons espagnols.

» Quoi qu'il en soit, quelques semaines après ma sortie de l'école et mon retour à Boston, l'oncle Joe me montra un article au sujet des travaux du docteur Wilhelm sur les delphinidés – je crois que c'était dans le *Scientific American*. Joe savait que j'avais fait des études d'océanographie, bien entendu, et il me dit qu'il connaissait quelqu'un qui faisait autorité dans ce domaine et qui pourrait me donner une recommandation. Elle devait être bonne car, en moins de six semaines, je me retrouvais ici. Cela fait maintenant un peu plus de deux ans. »

Si Alonzo Waite avait eu besoin d'un chaînon supplémentaire pour ajouter à sa folle théorie d'une conspiration, voilà qui l'aurait comblé !

« Vous savez, poursuivit Jo du même ton apparemment désinvolte, je vous ai déjà dit que le docteur Wilhelm m'avait demandée en mariage, il y a six mois. À l'époque, j'avais estimé que ce n'était pas une bonne idée mais aujourd'hui, je voudrais bien l'avoir pris au mot.

— Pourquoi ? Vous avez peur de finir vieille fille ? J'aurais peut-être bien quelque

chose à dire là-dessus, un de ces jours.

— Non. Sa voix restait aussi calme et insouciante qu'auparavant. La raison en est que – depuis l'époque environ où Fred Wilhelm m'a tirée de ce voyage au LSD dans le bassin du dauphin – je suis enceinte. Enfin, c'est ce qu'a calculé le docteur de San Simeon.

— Alors, c'est Fred ? Ma réflexion me paraissait stupide, pleine de maladresse.

— Tirez vous-même les conclusions, me répondit Jo, avec un rire nerveux. C'est soit vous, soit Fred. Je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé jusqu'au moment où je me suis réveillée le lendemain matin et où j'avais l'impression d'être un vieux punching-ball.

— Wilhelm est resté seul avec vous dix minutes au moins avant de me laisser pénétrer dans l'aquarium. Et il est demeuré seul avec vous, dans votre appartement, après que je sois allé me coucher, trois heures plus tard. Je n'ai jamais été seul avec vous, ce soir-là.

— C'est bien la conclusion que j'avais tirée après ce que vous m'aviez dit tous les deux, le lendemain. En outre, je ne vous avais jamais repoussé – peut-être simplement parce que vous ne m'aviez rien demandé.

— Jo, dis-je en abandonnant ma chaise ; mais je ne sus comment poursuivre.

— Non, murmura-t-elle, oubliez tout ça. Quoi que vous ayez eu envie de me dire, il est trop tard. Il faut que je me mette à penser sur des bases entièrement différentes, maintenant.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je pense que je vais épouser Fred – c'est-à-dire, si cela l'intéresse toujours. À partir de là, nous verrons. Il y a d'autres sujets de préoccupation en dehors de moi, pour le moment, et il semble que c'est la bonne voie à suivre – la seule voie – pour commencer. »

Nous n'ajoutâmes plus grand-chose. Jo se sentit soudainement fatiguée et je la raccompagnai jusqu'à son appartement. Après quoi, j'allai me promener sur la plage. Un vent vif se leva aux environs de minuit et les nuages voilèrent le peu de lune qu'il y avait. Je me sentais comme paralysé ; j'avais ignoré jusqu'alors, ou du moins je ne m'étais pas avoué ce que je ressentais envers Jo. Je l'aimais, moi aussi.

J'entendis la Land Rover grimper bruyamment la route sablonneuse ; le docteur Wilhelm revenait. J'allais avoir du mal à me retrouver en sa présence, demain matin. Ce pourrait bien être, à vrai dire, le meilleur moment pour lui offrir ma démission,

même si je n'avais pas de projet pour l'avenir. Il me serait peut-être possible de retrouver mon ancien poste.

De toute manière, personne n'avait plus besoin de moi ici et cela, au moins, était clair comme le jour.

Je regagnai ma chambre et m'offris plusieurs autres verres de cognac. Avant de m'endormir, je me rendis compte que les hippies étaient en train de se lancer dans l'une de leurs sauvages orgies sur la plage sud. S'il fallait en croire Waite, ils organisaient ces cérémonies pour que le monde sensible, normal et sain demeure un monde sûr pour les gens sensibles, normaux et sains.

S'il en restait encore, de nos jours.

XII

Je ne crois pas avoir dormi beaucoup plus d'une heure quand quelque chose me fit dresser d'un seul coup dans mon lit, complètement réveillé. Cela aurait pu être un bruit, comme cela aurait pu être une espèce de message mental (ce qui ne manquait pas d'ironie, étant donné le champ de mes recherches, c'est que je n'avais jamais observé, et encore bien moins expérimenté, un exemple de communication télépathique qui m'eût totalement convaincu).

De toute façon, il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, j'en étais sûr. Et si ma prémonition s'avérait juste, je savais où il me fallait aller pour m'en rendre compte : sur la plage, près du laboratoire principal. Je m'habillai hâtivement et me précipitai dehors, dans les sables mous.

Le vent, qui avait maintenant presque atteint une force de tempête, avait balayé les nuages de devant la faucille de la lune qui brillait, dépouillée, sur la plage et éclairait de sa lumière crue un océan d'étain, battu et froissé. Je pouvais voir deux silhouettes bouger près du bâtiment aveugle du bord de l'eau, où Flip, le sujet négligé de notre première expérience, était toujours tenu dans l'isolement. Elles convergèrent et pénétrèrent ensemble dans le bâtiment, après avoir été arrêtées un instant par les serrures.

Comme je m'élançais à leur poursuite, les rafales du vent m'apportèrent des bribes de la cérémonie hippie ; je reconnus le roulement des tambours et l'entrechoquement sauvage des cymbales, la mélopée étouffée et le hurlement aigu d'extase ou de terreur, ou des deux à la fois, qui flottaient dans l'air.

La lumière blanche et brutale des tubes fluorescents se déversait à présent par la

porte qui menait au bassin du dauphin et je perçus, en m'approchant, un son nouveau à l'intérieur du bâtiment. Le bruit métallique d'une machinerie et le bourdonnement d'un moteur électrique. Le docteur Wilhelm était en train de lever la porte qui donnait sur la mer et qui s'ouvrait sur la façade la plus proche de l'océan, porte qui était parfois utilisée dans la journée pour changer l'eau du bassin, tandis que Flip était maintenu par les aides du labo. Nul ne pouvait le retenir, à cette heure ; Wilhelm allait-il relâcher l'animal pour satisfaire quelque vague et tardif scrupule de conscience ?

Comme j'arrivais essoufflé à la porte ouverte, je me rendis compte cependant qu'il se passait quelque chose de plus grave. En un éclair, juste avant que la tempête ne coupe les lignes à haute tension, j'aperçus une scène incroyable : la porte massive était entièrement levée et permettait aux vagues turbulentes de se précipiter dans la piscine inondée de lumière, de sorte que je pus même les voir s'écraser avec violence sur le rebord, puis inonder le poste d'observation et son équipement complexe.

Le dauphin, opposant sa puissante musculature à la force impétueuse de l'eau qui pénétrait, tentait sans relâche de s'ouvrir une route vers la haute mer. Du docteur Wilhelm, il n'y avait pas trace ; mais perchée sur le large dos, le dos lisse de la grande bête marine, son corps nu en partie recouvert par sa chevelure éparse qui flottait, se tenait Joséphine Gilman, assise bien droit, à califourchon sur son étrange monture, évoquant l'antique dessin grec de l'enfant sur le dauphin, emblème énigmatique du mariage de la Terre avec l'Océan.

Soudain, les lampes s'éteignirent, mais les vagues tumultueuses continuèrent à déferler, la mélopée distante et délirante atteignit le sommet de l'hystérie, puis parut se prolonger incroyablement, indéfiniment.

Je n'ai pas gardé d'autre souvenir.

XIII

Le corps de Joséphine n'a jamais été retrouvé et il n'y a pas de raison pour moi d'espérer qu'il le soit. Quand l'équipe du labo arriva le lendemain matin, on répara la ligne à haute tension et on leva à nouveau la porte sur la mer. Le corps déchiqueté du docteur Wilhelm se trouvait pris dessous. Le mécanisme de la porte s'était arrêté au moment où le courant avait manqué et Wilhelm avait été broyé alors qu'il tentait de suivre vers la haute mer le couple fantastique qu'il avait libéré.

Sur la table de travail bien en ordre du bureau de Wilhelm, lieu où j'avais rencontré Joséphine Gilman pour la première fois, le soir de mon arrivée, se trouvait une enveloppe jaune qui m'était adressée. Elle contenait une lettre tapée à la machine

et une bande de magnétophone. Je découvris moi-même cette enveloppe et ne la montrai pas à la police, qui paraissait ajouter foi à l'histoire que je lui racontai, selon laquelle Wilhelm et Joséphine avaient été balayés à la mer lorsque la porte s'était accidentellement levée, au cours d'une expérience.

Voici le texte de la lettre :

Cher Dorn,

Quand vous lirez ceci, je serai mort, si j'ai de la chance. Il me faut les relâcher tous les deux afin qu'ils retournent aux profondeurs océaniques auxquelles ils appartiennent. Car, voyez-vous, je suis persuadé, à présent, que tout ce que ce personnage grotesque, Alonzo Waite, m'a dit, est vrai.

Je vous ai menti une fois quand vous m'avez demandé si j'avais implanté des électrodes dans le cerveau du dauphin utilisé au cours des expériences. J'avais, en réalité, implanté une électrode à un stade précédent de mes recherches, alors que je faisais diverses études sur le mécanisme de la stimulation sexuelle chez l'animal. Et quand nos expériences à propos des communications télépathiques m'ont paru peu satisfaisantes, j'ai été assez criminel et assez stupide pour radiodiffuser un signal adéquat afin d'activer ce stimulus, dans un effort malheureux pour accroître le rapport entre le sujet et l'animal.

Ceci se passait dans l'après-midi du 30 avril et vous pouvez imaginer – même si vous répugnez plutôt à le faire – ce qui s'est produit ce soir-là. J'assume toute la responsabilité et je me charge de tous les remords que j'expierai de la seule façon qui me paraîtra convenable.

Quand je suis arrivé à la piscine avant vous, ce terrible soir, j'ai vu d'un seul coup d'œil ce qui venait sans doute tout juste de se passer. Joséphine avait été arrachée à son harnais de toile, encore hypnotisée, et elle avait été terriblement meurtrie. Son costume de bain lui avait été arraché presque en totalité mais je l'enveloppai dans une sortie de bain et réussis à la glisser dans son lit sans que vous vous soyez douté de ce qui s'était véritablement passé. L'hypnose durait encore et elle ne s'en est pas douté non plus. À partir de ce moment, pourtant, elle a été toujours plus sous contact télépathique et même sous contrôle de l'animal qui se trouvait dans la piscine, en dépit du fait qu'elle l'évitait de manière consciente et délibérée.

Ce soir, quand je suis rentré de la ville, elle m'a appris sa grossesse mais au milieu de notre conversation, elle est tombée en transe, comme cela lui arrivait souvent, et elle est partie sur la plage. Je l'ai enfermée dans sa chambre et suis venu m'asseoir pour écrire ceci, étant donné que vous avez le droit de connaître la vérité, même s'il n'y a plus rien que nous puissions faire après ce soir.

Je pense que nous avons tous deux aimé Joséphine, chacun à notre façon, mais que, maintenant, il est trop tard. Je dois la laisser s'en aller rejoindre les siens – elle était en train de changer – et quand le bébé sera né, eh bien, vous pouvez imaginer la suite.

Je n'aurais moi-même jamais cru la moindre parcelle de tout cela, s'il n'y avait eu la bande magnétique. Passez-la et vous comprendrez tout. Je n'y ai pas pensé pendant près de deux semaines, idiot que j'étais. Puis je me suis souvenu que tout le temps où Jo était demeurée hypnotisée dans la piscine avec le dauphin, j'avais donné l'ordre de laisser les micros ouverts, afin d'enregistrer tout ce qui pourrait se passer. Les bandes étaient chaque fois classées et datées le lendemain, mais elles n'avaient jamais été écoutées. J'ai trouvé le passage datant du 30 avril et j'en ai repiqué la partie que je joins à cette lettre.

Au revoir – et je regrette.

FREDERICK C. WILHELM.

Bien des heures passèrent – heures de tristesse et d'incrédulité stupéfaites – avant que je n'ose transporter un magnétophone jusque dans ma chambre pour écouter l'enregistrement que Wilhelm m'avait laissé. J'avais débattu en moi-même la possibilité de détruire la bande sans l'entendre ; après l'avoir écoutée, je m'en allai effacer la bande originale rangée dans le laboratoire principal.

Mais le besoin de connaître la vérité – une vertu scientifique qui est parfois aussi une faiblesse humaine – me contraignit à écouter cette chose maudite. Cela signifiait pour moi la renonciation à toute paix de l'âme et à tout sentiment de sécurité dans cette vie. J'espère que Jo et Flip éprouvent quelque satisfaction à vivre dans cet étrange et lointain univers que m'avait décrit ce prophète de mauvais augure, le gourou Waite, et que Frederick Wilhelm a trouvé la paix. Je n'espère ni n'attends ni l'un ni l'autre.

Voici ce que j'ai transcrit de cette bande après l'avoir repassée de nombreuses et pénibles heures. L'indicatif de temps précise qu'elle a été enregistrée aux environs de neuf heures trente-cinq, le soir du 30 avril, quelques minutes à peine avant que le cri d'agonie de Joséphine ne nous envoie trop tardivement, Wilhelm et moi, l'arracher à cette pièce atrocement illuminée où l'horreur ultime s'est produite :

« Ma bien-aimée, ma promise, tu dois m'aider. Il me faut sortir pour aller unifier les forces. Ceux qui attendent dans la liquide R'lyeh, ceux qui parcourent l'immensité désertique et neigeuse de Leng, ceux qui sifflent et se cachent dans Kadath l'inexplorée, tous se lèveront, tous se réuniront une fois encore pour louer le Grand Cthulhu, Shub-Niggurath, Celui qui ne doit pas être Nommé. Tu m'aideras, toi compagne qui respires aussi l'air, toi compagne qui détiens aussi la chaleur, toi qui retiens la semence pour les dernières semailles et la moisson sans fin. Y'hanthlei célébrera nos noces, les labyrinthes envahis par les algues abriteront notre couche, les promeneurs de l'ombre à la démarche fière, silencieux, nous accueilleront et se livreront à une haute débauche et à des danses altières sur leurs pattes aux nombreux segments… leurs yeux anciens, luisants, sont gais. Et nous demeurerons parmi la merveille et la gloire, toujours. »

Simple répétition, direz-vous ; simplement une version première de ce discours désordonné et dénué de sens que Joséphine répétait une heure plus tard, sous hypnose, dans sa chambre à coucher ; une récitation altérée de fragments et de craintes refoulés par le subconscient d'un être qui, sans le savoir, redoutait le passé de sa famille dans un port décadent, abandonné du monde, de l'autre côté du continent ?

Je voudrais pouvoir le croire, moi aussi, mais je ne le puis. Car ces mots fous étaient prononcés non par une femme mentalement déséquilibrée, placée dans une profonde transe hypnotique, *mais avec les accents tremblants, bêlants, inhumains de la voix si reconnaissable du dauphin lui-même, serviteur étranger de maîtres plus étrangers encore : Ceux des Profondeurs de la légende, ces intelligences préhumaines (et peut-être bientôt posthumaines) qui cachent, derrière une apparence débonnaire et bénigne, une menace pour l'homme que toute l'ingénuité destructrice de ce dernier ne peut ni égaler, ni éviter*.

[1] Il mesure 1,65 m et son cerveau pèse 1,7 kg, soit 350 g de plus que le cerveau humain. (NdE.)

LE RETOUR DES LLOIGORS

The Return of the Lloigors – 1969

Par Colin Wilson.
Traduction par Claude Gilbert.

Je m'appelle Paul Dunbar Lang et j'aurai soixante-douze ans dans trois semaines. Je suis en excellente santé mais, comme on ne sait jamais combien de temps il vous reste à vivre, je vais coucher cette histoire sur le papier et peut-être même la publier si l'envie m'en prend. Quand j'étais jeune, j'étais bien persuadé que Bacon était l'auteur des pièces de Shakespeare, mais j'ai toujours pris garde de ne pas laisser imprimer mes opinions sur ce sujet car je redoutais les réactions de mes collègues universitaires. L'âge a pourtant un avantage : il vous enseigne que l'opinion des autres n'a pas, au fond, une très grande importance ; la mort a tellement plus de réalité. Si je publie ceci, ce ne sera pas animé par le désir de persuader quelqu'un de la vérité de ce que j'avance, mais simplement parce que je ne me soucierai plus d'être cru ou non.

Je suis né en Angleterre, mais je vis en Amérique depuis l'âge de douze ans. J'ai résidé pendant près de quarante ans à Charlottesville où j'étais professeur de littérature anglaise à l'université de Virginie. Ma *Vie de Chatterton* est encore l'ouvrage de référence le plus coté dans ce domaine. Depuis une quinzaine d'années, je dirige une collection *d'Études sur Poe*.

Il y a deux ans, à Moscou, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de l'écrivain Irakli Andronikov, surtout célèbre pour ses « histoires de la recherche littéraire », un genre dont on peut dire qu'il est le créateur. Andronikov me demanda si j'avais jamais rencontré W. Romaine Newbold, dont le nom est associé à celui du manuscrit Voynich. Je n'avais jamais vu le professeur Newbold, mort en 1927, et je n'avais encore jamais entendu parler du manuscrit. Andronikov me raconta l'histoire dans ses grandes lignes. Je la trouvai passionnante. De retour aux États-Unis, je me hâtai de lire *la Clé de Roger Bacon* (Philadelphie, 1928) et deux articles que le professeur Manly avait consacrés à cette question.

L'histoire du manuscrit Voynich est, en bref, la suivante. Découvert dans un vieux coffre, dans un château italien, par un marchand de livres rares, Wilfred M. Voynich, il a été apporté aux États-Unis en 1912. En même temps, Voynich a retrouvé une lettre assurant que ce manuscrit avait été la propriété de deux célèbres savants du XVII^e^ siècle et qu'il avait été écrit par Roger Bacon, moine franciscain mort aux environs de 1294. Ce manuscrit compte cent seize pages et paraît chiffré. Il est évident qu'il s'agit

d'un document scientifique ou magique car il comporte des dessins de racines ou de plantes. D'autre part, il contient aussi des croquis qui rappellent de façon surprenante les illustrations de cellules ou d'organismes minuscules, de spermatozoïdes par exemple, que l'on trouve dans les ouvrages de biologie moderne. On peut y voir également des diagrammes astronomiques.

Neuf années durant, des professeurs, des historiens et des spécialistes de cryptographie s'employèrent à découvrir ce code. En 1912, Newbold annonça à la société philosophique américaine de Philadelphie qu'il était parvenu à déchiffrer quelques passages. L'intérêt suscité fut immense ; on tint cela pour un tour de force de l'érudition américaine. L'émotion s'accrut encore lorsque Newbold révéla quel était le contenu du manuscrit. Il apparut en effet que Bacon avait dû avoir une avance de plusieurs siècles sur son temps. Il avait, semblait-il, inventé le microscope quatre cents ans avant Leenwenhoek et fait preuve d'une pénétration scientifique qui surpassait même celle de son homonyme du XVIe siècle, Francis Bacon.

Newbold mourut avant d'avoir achevé ses travaux, mais ses « découvertes » furent publiées par son ami, Roland Kent. C'est à ce point que le professeur Manly reprit l'étude du manuscrit et décida que l'enthousiasme qui s'était emparé de Newbold l'avait induit en erreur. Un examen au microscope révélait que la nature étrange des caractères n'était pas entièrement due à un chiffrage. L'encre s'était écaillée quand le vélin avait séché, si bien que l'« écriture sténographique » n'était en réalité que le résultat de l'usure due aux siècles. Quand Manly annonça sa propre découverte, en 1931, l'intérêt pour le « manuscrit le plus mystérieux du monde » (selon l'expression de Manly) s'estompa, la réputation de Bacon s'évanouit et toute l'histoire fut rapidement oubliée.

À mon retour de Russie, je me rendis à l'université de Pennsylvanie et j'y examinai le manuscrit. J'éprouvai une sensation curieuse. Je ne m'étais pas préparé à le considérer comme un objet possédant une aura romantique. Quand j'étais jeune, j'ai souvent senti un frisson me parcourir des pieds à la tête lorsque je tenais une lettre manuscrite de Poe et j'ai passé bien des heures assis dans sa chambre, à l'université de Virginie, pour tenter de communier avec son esprit. En vieillissant je suis devenu plus réaliste – façon de reconnaître que les génies sont au fond bien semblables aux autres hommes – et j'ai cessé d'imaginer que les objets inanimés tentaient, d'une manière ou d'une autre, de nous « raconter une histoire ».

Pourtant, dès que je pris en main le manuscrit Voynich, j'éprouvai une sensation déplaisante. Je ne peux la décrire plus précisément. Il ne s'agissait pas d'un sentiment de malfaisance, d'horreur ou de crainte – simplement quelque chose de déplaisant ; ce

que je ressentais, enfant, lorsque je passais devant la maison d'une femme dont on disait qu'elle avait mangé sa sœur. Cela évoquait pour moi l'idée d'un meurtre. Cette sensation persista tout au long des deux heures où j'examinai le manuscrit, telle une odeur désagréable. La bibliothécaire ne partageait visiblement pas mes sentiments à cet égard. Quand je lui rendis le manuscrit, je dis en plaisantant :

« Je n'aime pas ce machin-là. »

Elle se contenta de me jeter un regard surpris ; je voyais bien qu'elle n'avait aucune idée de ce que je voulais dire.

Quinze jours plus tard, deux photocopies que j'avais commandées arrivaient à Charlottesville. J'en envoyai une à Andronikov, comme je le lui avais promis, et je fis relier l'autre pour la bibliothèque de l'université. L'ayant examinée à la loupe, je lus le livre de Newbold et les études de Manly. Je ne sentis pas renaître en moi la même impression « déplaisante ». Mais quand, des mois plus tard, j'emmenai mon neveu jeter un coup d'œil sur le manuscrit, j'éprouvai à nouveau la même sensation. Mon neveu ne ressentit rien.

Alors que nous étions dans la bibliothèque, une personne de ma connaissance me présenta Averel Merriman, ce jeune photographe auquel on fait souvent appel pour illustrer les livres d'art coûteux du genre de ceux que publient les éditions Thames & Hudson. Merriman me dit qu'il avait récemment photographié en couleur une page du manuscrit Voynich. Je lui demandai si je pouvais la voir. Plus tard dans l'après-midi, j'allai le trouver dans sa chambre d'hôtel et il me montra la photographie. Quelles étaient mes raisons ? Je crois bien que je cédai à une sorte de désir morbide qui me poussait à chercher si cette sensation « déplaisante » était encore perceptible en présence d'un cliché. Je découvris en revanche quelque chose de plus intéressant. Il se trouvait que je connaissais bien la page que Merriman avait photographiée. Je me rendis compte, en l'examinant avec soin, qu'elle différait de manière subtile de l'original. Je la fixai longuement avant de m'en expliquer la raison. Le coloris de la photographie – développée selon un procédé mis au point par Merriman – était légèrement plus « riche » que celui du manuscrit original. Et quand je regardais indirectement certains des symboles – en concentrant mon regard sur la ligne qui les précédait immédiatement –, ils m'apparaissaient en quelque sorte comme « complétés », comme si la décoloration laissée par les traces d'encre avait un peu repris de son intensité.

Je m'efforçai de ne pas montrer mon émotion. Pour une raison ou pour une autre, j'avais profondément l'impression d'être devenu le détenteur d'un secret – un peu comme si Merriman m'avait donné l'indice qui permettait de retrouver un trésor

caché. Une sorte de sensation comparable à celle que devait éprouver « Mr. Hyde » s'empara de moi – le sentiment d'être soudain habité par la ruse et par une sorte de désir malsain. Je m'enquis, l'air indifférent, de ce qu'il en coûterait pour photographier le manuscrit complet de cette manière. Il me répondit que cela se monterait à plusieurs centaines de dollars. C'est alors qu'une idée me vint. Je lui demandai si, pour une somme beaucoup plus importante – disons, un millier de dollars – il accepterait de me faire d'importants agrandissements de ces pages – quatre par page, par exemple. Il me dit qu'il le ferait et je lui signai un chèque sur-le-champ. J'étais tenté de le prier de m'envoyer les photos l'une après l'autre, au fur et à mesure qu'il les prendrait, mais je craignis d'éveiller sa curiosité. J'expliquai à mon neveu Julien que la bibliothèque de l'université de Virginie m'avait demandé de faire faire ces photos – mensonge sans fondement dont je m'étonnai moi-même. Pourquoi mentir ? Le manuscrit avait-il une influence suspecte sous laquelle j'étais tombé ?

Un mois plus tard, je reçus un paquet recommandé. Je fermai à clé la porte de mon bureau et m'installai dans un fauteuil près de la fenêtre, tout en déchirant l'emballage. Je pris, au hasard, une photo du milieu de la pile et la tournai vers la lumière. Je faillis crier de joie devant ce que je découvris. De nombreux symboles paraissaient « complétés », comme si leurs moitiés brisées étaient désormais réunies sur le parchemin par une zone légèrement plus sombre. J'examinai feuille après feuille. Aucun doute n'était plus possible. La photographie en couleur parvenait à révéler des signes qui demeuraient autrement invisibles, même au microscope.

Ce qui suivit ne fut plus qu'un travail de routine, même si cela me prit plusieurs mois. Je collai les photographies une par une sur une grande table à dessiner, puis j'en fis le traçage. Je transférai ces tracés avec le plus grand soin sur un épais papier à dessin. Progressant alors avec une lenteur délibérée, je dessinai la partie « invisible » des symboles afin de les compléter. Quand tout fut terminé, je reliai l'ensemble en un fort volume et j'en commençai l'étude. J'avais reconstitué plus de la moitié des symboles, qui avaient, bien entendu, quatre fois leur taille normale. Au prix d'un labeur digne d'un véritable détective, je pus achever presque tous les autres.

C'est alors seulement, au bout de six mois, que je me mis à considérer la partie la plus importante de la tâche que je m'étais assignée – la question du déchiffrage.

Pour commencer, j'ignorais totalement où j'allais. Les symboles étaient complets, mais que représentaient-ils ? J'en montrai quelques-uns à l'un de mes collègues qui avait écrit un livre sur l'art de déchiffrer les langues mortes. Il me dit qu'ils avaient une vague ressemblance avec des hiéroglyphes tardifs – datant de la période où toute

ressemblance avec des « dessins » avait disparu. Je perdis un mois à suivre cette fausse piste. La chance, pourtant, était avec moi. Mon neveu était sur le point de retourner en Angleterre et il me demanda de lui confier les photos de quelques-unes des pages du manuscrit Voynich. J'éprouvai une profonde répugnance à le faire, mais je pouvais difficilement le lui refuser. Je gardais encore un secret absolu au sujet de mon travail, ce que je justifiais mentalement en me disant que je tenais simplement à ce que personne ne me volât mes idées. Je décidai finalement que la meilleure façon, sans doute, de ne pas faire naître chez Julian une certaine curiosité au sujet de mes travaux, serait de faire le moins de mystère possible. Aussi, deux jours avant qu'il n'embarque, je lui offris une photographie d'une page du manuscrit à laquelle je joignis ma reconstitution d'une seconde page. Je le fis sans insister, comme si la question n'avait qu'une faible importance pour moi.

Dix jours plus tard, je reçus une lettre de Julian qui me fit me féliciter de ma décision. Sur le bateau, il s'était lié d'amitié avec un jeune homme, membre d'une association culturelle arabe, qui s'en allait rejoindre son poste à Londres. Un soir, par hasard, il lui avait montré les photographies. La page du manuscrit Voynich n'avait éveillé aucun écho chez cet Arabe ; mais quand il avait vu ma « reconstitution », il avait immédiatement dit :

« Ah, ceci doit être l'une des formes de la langue arabe. »

Pas de l'arabe moderne, car il était incapable de le lire, mais il n'était pas douteux pour lui que ce manuscrit soit provenu du Moyen-Orient.

Je me précipitai à la bibliothèque de l'université et j'y trouvai un texte en arabe. Un simple coup d'œil me révéla que le jeune homme avait raison. Le mystère du manuscrit Voynich était résolu : il semblait bien avoir été composé en arabe médiéval.

Il me fallut deux semaines pour apprendre à lire l'arabe – sans le comprendre, bien entendu. Je me préparai à entreprendre l'étude de cette langue. Je calculai qu'en travaillant six heures par jour, il me faudrait quatre mois pour la parler couramment. Ce gros travail me fut cependant épargné. Quand j'eus une assez grande connaissance du manuscrit pour pouvoir transcrire les mots de quelques phrases avec nos lettres, je m'aperçus qu'il n'avait pas été écrit en arabe, mais en un mélange de latin et de grec.

La première pensée qui me vint à l'esprit fut que quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour cacher ses pensées aux regards indiscrets, puis je me rendis compte que c'était faire là une supposition gratuite. Au Moyen Âge, les Arabes comptaient assurément parmi les médecins les plus habiles d'Europe. Si un médecin arabe avait écrit un texte, quoi de plus naturel pour lui que de le faire en latin et en grec, tout en utilisant l'écriture arabe ?

J'étais alors dans un tel état de surexcitation que c'est à peine si je pouvais manger ou dormir. Ma gouvernante ne cessait de me dire que j'avais besoin de vacances. Je décidai de suivre son conseil et de partir. Je retournerais par bateau à Bristol pour rendre visite à ma famille et j'emporterais le manuscrit pour pouvoir travailler toute la journée sans être dérangé.

Deux jours avant que le bateau ne lève l'ancre, je découvris comment s'intitulait le manuscrit. La page de titre manquait, mais il y avait à la page quatorze une référence qui s'appliquait clairement à l'ouvrage lui-même. Il s'agissait du *Necronomicon*.

Le lendemain, j'étais assis dans le salon de l'hôtel Algonquin, à New York, et je prenais un martini avant le déjeuner, quand je reconnus une voix familière. C'était celle d'un vieil ami, Foster Damon, de l'université Brown, à Providence. Nous nous étions rencontrés bien des années auparavant, alors qu'il recueillait des chansons populaires en Virginie. L'admiration que j'avais ressentie en lisant ses poèmes et ses livres sur Blake nous avait remis très souvent en contact depuis. J'étais enchanté de le retrouver à New York. Il était également descendu à l'Algonquin. Bien entendu, nous déjeunâmes ensemble. Au milieu du repas, il me demanda quel était le sujet de mes travaux.

« As-tu jamais entendu parler du *Necronomicon* ? lui demandai-je en souriant.

— Bien sûr.

— C'est vrai ? Où cela ?

— Chez Lovecraft. Ce n'est pas de cela dont tu voulais parler ?

— Au nom du ciel, qui est Lovecraft ?

— Tu ne le connais pas ? C'est un écrivain de chez nous, de Providence. Il est mort il y a une trentaine d'années. Tu n'as jamais rencontré son nom ? »

Un souvenir surgit alors du fond de ma mémoire. Quand j'étais allé voir la maison de Mrs. Whitman, à Providence – pour mon livre, *L'Ombre de Poe* –, Foster avait mentionné le nom de Lovecraft, en l'accompagnant d'un commentaire du genre de : « Tu devrais lire Lovecraft. C'est le meilleur auteur américain d'histoires extraordinaires depuis Poe. » Je me souvenais lui avoir répondu que c'était Bierce qui, à mon avis, méritait ce titre, puis j'avais oublié.

« Veux-tu dire que le terme de Necronomicon se trouve réellement dans un texte de Lovecraft ?

— J'en suis presque certain.

— Et où crois-tu que Lovecraft ait pu le trouver ?

— J'ai toujours pensé qu'il l'avait inventé. »

J'avais perdu tout intérêt pour ce que nous mangions. Nul n'aurait pu prévoir que les choses allaient prendre cette tournure. Autant qu'il m'était possible de le savoir, j'étais en effet la première personne à avoir lu le manuscrit Voylich. Mais l'étais-je ? Que dire de ces deux érudits du XVIIe siècle ? L'un deux ne l'avait-il pas déchiffré et n'en avait-il pas mentionné le titre dans l'un de ses écrits ?

La première chose à faire était manifestement d'aller vérifier chez Lovecraft et de découvrir si la mémoire de Foster avait bien été fidèle. Je me surpris à souhaiter qu'il se soit trompé. À la fin du repas, nous prîmes un taxi et nous rendîmes dans une librairie de Greenwich Village où je pus découvrir une édition de poche des récits de Lovecraft. Avant de sortir de la boutique, Foster feuilleta le livre, puis posa le doigt sur l'une des pages :

« Là, voilà. *Necronomicon*, par l'Arabe fou, Abdul Alharzed. »

C'était bien là, impossible d'en douter. Dans le taxi que nous prîmes pour rentrer, j'essayai de ne pas trop montrer à quel point j'étais bouleversé. Mais dès que nous fûmes arrivés, je m'excusai et regagnai ma chambre. J'essayai de lire Lovecraft, mais je ne pus me concentrer.

Le lendemain, avant d'embarquer, j'allais chez Brentano's acheter les œuvres de Lovecraft : j'y trouvai deux titres brochés et plusieurs autres en éditions de poche. Les livres brochés s'intitulaient *La Chambre condamnée* [1] et *Épouvante et surnaturel en littérature*. Dans le premier, je tombai sur une longue description du *Necronomicon*, accompagnée de plusieurs citations. Il y avait aussi cette phrase dans le texte de présentation : « *Bien que le livre lui-même, la plupart de ses traducteurs et l'auteur soient tous imaginaires, Lovecraft a usé ici de… ses techniques d'insertion de faits historiques réels au sein de larges passages qui ne sont que pure littérature d'imagination*. »

Pure littérature d'imagination. Il s'agissait peut-être d'une simple coïncidence de termes ? *Necronomicon* – le livre des noms morts. Un titre qu'il n'était pas difficile d'inventer. Plus j'y songeais, plus cette explication me paraissait vraisemblable. Aussi, avant même de monter à bord dans l'après-midi, je me sentais déjà l'esprit beaucoup plus libre. Je pris un bon déjeuner et m'endormis ensuite en lisant.

Je ne sais combien de jours se passèrent avant que je ne m'aperçoive que cette nouvelle découverte littéraire exerçait une fascination toujours croissante sur moi. J'avais tout d'abord eu l'impression que Lovecraft construisait fort habilement des

histoires extraordinaires. C'est peut-être le travail que j'accomplissais sur la traduction du manuscrit Voynich qui transforma mon point de vue à son égard. Il est possible aussi que je me sois rendu compte que Lovecraft avait été uniquement obsédé par le monde étrange qu'il avait lui-même créé – uniquement, même si on le comparait à des écrivains comme Gogol ou Poe. Il me faisait songer à ces anthropologues qui manquent d'habileté littéraire mais qui vous laissent tout de même une forte impression tant l'authenticité de leur matériel s'impose à vous.

Comme je pouvais vouer plusieurs heures au travail chaque jour, j'eus rapidement achevé ma traduction du manuscrit Voynich. Je m'étais rendu compte, longtemps avant la fin, que je n'étais en présence que d'un fragment et que, outre le déchiffrage, il recelait d'autres mystères – un code à l'intérieur du code, si j'ose dire. Ce qui me frappa le plus – à tel point que je résistai très difficilement à l'envie de me précipiter dans le couloir et d'en parler à la première personne venue –, c'était l'incroyable somme de connaissances scientifiques que révélait ce manuscrit. Newbold ne s'était guère trompé à ce sujet. L'auteur en savait beaucoup plus long que n'importe quel moine du XIIIe siècle – ou que n'importe quel érudit mahométan d'ailleurs. Un long passage obscur consacré à un « dieu » ou à un démon qui était une sorte de tourbillon d'étoiles y était suivi par un autre passage où l'élément constitutif essentiel de la matière était décrit comme une énergie (on y trouvait employés les termes grecs *dynamis* et *energeia*, de même que le mot latin, *vis*) *en unités définies*. On aurait bien dit qu'il y avait là une anticipation très claire de la théorie des quanta. Ailleurs, la graine humaine était décrite comme étant faite d'unités de puissance, chacune de ces unités devant doter l'homme de caractères qu'il conserverait sa vie durant. Ceci ressemblait beaucoup à une référence aux gènes. Le dessin d'un spermatozoïde humain se trouvait placé au milieu d'un texte qui se rapportait au *Sefer Yezirah*, le Livre de la Création de la Cabale. Plusieurs références dédaigneuses à *l'Ars Magna* de Raymond Lulle venaient renforcer la croyance selon laquelle l'auteur en était bien Roger Bacon – un contemporain du mathématicien mystique – bien qu'en un point il ait été fait allusion au scripteur sous le nom de Martinus Hortulanus, qu'on pourrait traduire par Martin le Jardinier.

Mais qu'est donc, en dernière analyse, le manuscrit Voynich ? C'est le fragment d'un ouvrage qui a la prétention de rendre compte de l'univers scientifiquement et totalement : son origine, son histoire, sa géographie (si j'ose employer ce terme), sa structure mathématique et ce qu'il recèle dans ses profondeurs. Les pages en ma possession contenaient un résumé préliminaire. En certains points, il témoignait de connaissances profondes ; en d'autres, c'était un mélange médiéval traditionnel de magie, de théologie et de spéculation précopernicienne. J'avais l'impression que cet

ouvrage eût pu être de plusieurs auteurs ou que la partie que je possédais était le résumé de quelque autre manuscrit, imparfaitement compris de Martin le Jardinier ; il y avait les habituelles allusions à l'Hermès trismégiste et à la Tablette d'émeraude, au Chrysopée, au livre de Cléopâtre sur l'art de transmuer les métaux, au serpent gnostique Ouroboros et à une planète, ou une étoile mystérieuse, du nom de Tormantius dont il était dit qu'elle abritait des dieux qui inspiraient l'effroi. Il était aussi question d'une « langue kianne », qui d'après le contexte n'avait apparemment aucun rapport avec celle que l'on parlait dans l'île égéenne de Chio, patrie d'Homère.

Ceci me permit d'ailleurs de faire un pas de plus sur la voie de mes découvertes. *Épouvante et surnaturel en littérature*, de Lovecraft, comprend un court passage consacré à Arthur Machen et j'y tombai sur une référence à la « langue kianne », qui aurait été utilisée en liaison avec un culte de sorcellerie. Il était aussi fait mention de « dois », de « voolas », et de « lettres aklos ». Ces dernières retinrent mon attention ; il y avait une allusion dans le manuscrit Voynich à des « inscriptions aklos ». J'avais tout d'abord supposé que « aklo » pouvait être une corruption du mot cabalistique « agla », employé en matière d'exorcisme ; je révisai mon opinion. Au-delà d'un certain point, le recours aux coïncidences est la marque d'une faiblesse de l'esprit. L'hypothèse qui se présentait alors à moi était la suivante : le manuscrit Voynich était un fragment ou un résumé d'un ouvrage beaucoup plus important intitulé *Necronomicon* et peut-être d'origine cabalistique. Des copies complètes de ce livre existaient ou avaient existé et une tradition orale s'était peut-être perpétuée à son propos, grâce à des sociétés secrètes du type de l'Église du Carmel de Naundorff, si tristement célèbre, ou de la Fraternité de Tlôn, telle qu'elle a été décrite par Borges. Machen, qui avait passé quelque temps à Paris vers 1880, était presque certainement entré en relation avec le disciple de Naundorff, l'abbé Boulan, dont on sait qu'il pratiquait la magie noire. (Il apparaît dans *Là-Bas*, de Huysmans.) Quant à Lovecraft, il était possible qu'il eût trouvé cet ouvrage ou connu la tradition orale s'y rapportant, soit de lui-même, soit même par l'intermédiaire de Machen.

Il était vraisemblable, dans ce cas, qu'il existât encore des exemplaires de cet ouvrage, cachés dans quelque grenier ou dans un coffre d'un second château italien. Quel triomphe pour moi, si je parvenais à retrouver l'un d'eux et à le faire publier en même temps que ma traduction du manuscrit Voynich ! Ou même si je réussissais tout simplement à prouver de manière définitive qu'il avait existé.

Tel fut le rêve qui me hanta tout au long des cinq jours que je passai sur l'Atlantique. Je lisais et relisais ma traduction du manuscrit dans l'espoir de découvrir quelque indice qui m'amènerait à retrouver l'œuvre complète. Mais plus je lisais et moins le texte m'éclairait. Lors de la première lecture, j'avais senti

l'existence d'un plan général de quelque sombre mythologie, jamais énoncée clairement mais que l'on pouvait déduire à partir d'un certain nombre d'indications. Quand je relus le tout, pourtant, je me demandai si tout cela n'était pas un effet de mon imagination. Le livre paraissait se désintégrer en une suite de fragments indépendants.

À Londres, je perdis une semaine au British Museum à chercher des références au *Necronomicon* dans divers ouvrages consacrés à la magie, depuis l'*Azoth* de Basil Valentine jusqu'aux écrits d'Aleister Crowley. La seule suggestion intéressante se trouvait dans une note de bas de page des *Remarques sur l'Alchimie* d'E. A. Hitchcock (1865) : il y était question « des secrets à présent inaccessibles des tablettes aklos ». Mais le texte de l'ouvrage ne comportait aucune autre référence à ces tablettes. L'adjectif « inaccessible » signifiait-il que l'on savait que ces tablettes avaient été détruites ? Si oui, comment Hitchcock l'avait-il appris ?

La sombre atmosphère du mois d'octobre à Londres et la fatigue due à un mal de gorge persistant m'auraient presque poussé à prendre l'avion pour New York, quand la chance tourna en ma faveur. Dans une librairie de Maidstone, je rencontrai le frère Anthony Carter, un carmélite qui éditait une petite revue littéraire. Il avait rencontré Machen en 1944 – trois ans avant la mort de l'écrivain – et avait consacré par la suite un numéro de sa revue à la vie et à l'œuvre de cet auteur. Je raccompagnai le frère Carter au prieuré, près de Sevenoaks ; tout en conduisant sa petite Austin à un modeste cinquante à l'heure, il me parla longuement de Machen. Je finis par lui demander si, à sa connaissance, Machen n'avait jamais été en relation avec des sociétés secrètes ou s'il s'était intéressé à la magie noire.

« Oh, cela m'étonnerait », dit-il.

Le désespoir m'envahit. Encore une fausse piste…

« Je le soupçonne, reprit-il, d'avoir exploité quelques-unes des traditions curieuses qui se maintenaient encore autour de Melincourt, le village où il était né. À l'origine, ce village était l'Isca Silurum des Romains.

— Des traditions ? Je m'efforçai de garder un ton détaché. Quelles sortes de traditions ?

— Oh, vous savez bien. Ce qu'il décrit dans *La Colline des Rêves*. Des cultes païens et ce genre de choses.

— Je croyais que tout cela n'était que pure imagination.

— Oh non. Il a fait allusion une fois à un livre qu'il avait vu et dans lequel se trouvaient révélées toutes sortes de choses horribles qui se seraient produites dans

cette région du pays de Galles.

— Où ? Quelle sorte de livre ?

— Je n'en ai aucune idée. Je n'y ai guère prêté attention. Je crois qu'il l'avait vu à Paris – à moins que ce ne soit à Lyon. Je me souviens pourtant du nom de l'homme qui le lui avait montré. Staislav de Guaita.

— Guaita ! »

Je n'avais pu m'empêcher d'élever la voix et il faillit nous mener dans le fossé. Il me jeta un regard où perçait un doux reproche.

« C'est ça. Cet homme était en relation avec je ne sais quelle absurde société de magie noire. Machen semblait prendre tout cela au sérieux, mais je suis sûr qu'il se moquait un peu de moi… »

Guaita était en rapport avec le cercle de magie noire de Boulan et Naundorff. C'était là une pierre de plus à mon édifice.

« Où se trouve Melincourt ?

— Dans le Monmouthshire, je crois. Quelque part dans les environs de Southport. Auriez-vous l'intention d'y aller ? »

Il n'avait pas dû être difficile de suivre le cours de mes pensées. Je ne vis pas de raisons de le nier.

Le religieux ne dit plus rien avant d'arrêter sa voiture dans la cour ombragée du prieuré. Il me dévisagea alors brièvement et dit d'une voix douce :

« Je ne m'avancerais pas trop, si j'étais vous. »

Je ne répondis que par un grognement et nous abandonnâmes le sujet. Quelques heures plus tard, de retour dans ma chambre d'hôtel, je me souvins de cette réflexion et j'en fus frappé. S'il pensait que Machen s'était un peu moqué de lui en lui parlant de ses « cultes païens », pourquoi me conseillait-il de ne pas trop m'avancer dans cette histoire ? Croyait-il à l'existence de tels cultes et préférait-il garder cela pour lui ? En tant que catholique, bien entendu, il était certainement persuadé de l'existence surnaturelle du mal…

J'avais consulté le Bradshaw de l'hôtel avant de monter me coucher. Il y avait un train pour Newport qui partait de la gare de Paddington à neuf heures cinquante-cinq, avec un changement à Caerleon à deux heures trente. À dix heures cinq, j'étais assis dans le wagon-restaurant, je buvais du café et je regardais les mornes immeubles couleur de suie de la banlieue d'Ealing céder la place aux verts champs du

Middlesex. Je me sentais gagné par un sentiment d'excitation d'une intensité et d'une pureté tout à fait nouvelles pour moi. Je suis incapable d'en expliquer la raison. Je ne peux dire qu'une chose, c'est qu'à ce point de mes recherches j'avais clairement l'intuition que les choses importantes allaient véritablement commencer. Jusqu'alors, je m'étais senti plutôt déprimé, en dépit du fait que j'avais surmonté les difficultés du manuscrit Voynich. Peut-être était-ce dû au fait que je trouvais assez déplaisant le contenu du manuscrit. Je suis aussi romantique que n'importe qui – et je crois que la plupart des gens sont au fond des romantiques, ce qui n'a rien de malsain –, mais je suppose que toutes ces allusions à la magie noire me paraissaient n'être, en définitive, que stupidité dégradante – dégradante pour l'intelligence de l'homme et la faculté qu'il a d'évoluer. Mais en ce gris matin d'octobre ce que j'éprouvais était tout autre – cette impression d'avoir les cheveux dressés sur la tête que ressentait Watson quand Holmes le secouait pour le réveiller, en lui disant : « Il se trame quelque chose, Watson. » Je n'avais pas encore la moindre idée de ce qui pouvait se tramer. J'étais pourtant gagné par une étrange intuition de la gravité de ce qui m'attendait.

Las de regarder le paysage, j'ouvris un sac où j'avais placé des livres et en sortis un *Guide du pays de Galles* et deux volumes d'Arthur Machen ; quelques nouvelles choisies et un ouvrage autobiographique, *Choses lointaines*. Ce dernier me persuada que j'allais trouver un pays enchanteur dans la région du pays de Galles où avait vécu Machen. Il écrivait : « Je considérerai toujours que la grande chance de ma vie aura été de naître au cœur du Gwent. » Sa description du « tumulus mystique », de « l'ondoiement gigantesque et arrondi » de la Montagne de Pierre, les bois profonds et la rivière au cours sinueux, tout cela éveillait un paysage de rêve. À dire vrai, Melincourt est un lieu où le roi Arthur était venu tenir sa cour légendaire et Tennyson y a situé ses *Idylles du roi*.

Le *Guide du pays de Galles*, que j'avais trouvé chez un bouquiniste de Charing Cross Road, décrivait Southport comme une petite ville-marché située « dans un cadre plaisant, vallonné, verdoyant, fait de bois et de prairies ». J'avais une demi-heure à perdre entre les deux trains et je résolus d'aller un peu visiter la ville. Dix minutes y suffirent. Quels qu'aient pu être ses charmes en 1900 (date de la publication du *Guide*), c'était à présent le type même de la cité industrielle, dont l'horizon se hérissait de grues et dont l'air résonnait des coups de sifflet de ses trains ou des sirènes de ses bateaux. Je pris un double whisky dans un hôtel proche de la gare afin de me donner du courage pour le cas où Caerleon me réserverait une semblable déception. Cela ne suffit guère à atténuer le choc que me causa la découverte de la ville moderne dans laquelle je me trouvai une heure plus tard, après un court voyage dans les faubourgs de Southport. Caerleon est dominée par une monstruosité

architecturale en briques rouges que je pris, à juste titre, pour un asile d'aliénés. Et « l'Usk aux murmures puissants » de Chesterton m'apparut comme un cours d'eau boueux qu'enlaidissait encore la pluie qui tombait à présent d'un ciel gris ardoise.

J'entrai dans mon hôtel – endroit sans prétentions ni chauffage central – à trois heures et demie, jetai un coup d'œil sur les fleurs du papier peint de ma chambre – enfin un souvenir de 1900 –, puis décidai d'aller faire un tour sous la pluie.

Au bout d'une centaine de yards dans la rue principale, je passai devant un garage où je découvris un écriteau, AUTOS À LOUER, peint à la main. Un petit homme à lunettes était penché sur le moteur d'une voiture. Je lui demandai s'il était possible d'avoir un chauffeur.

« Mais oui, monsieur.

— Cet après-midi ?

— Si vous voulez, monsieur. Où voulez-vous aller ?

— Me promener un peu dans la campagne, c'est tout. »

Il me jeta un regard incrédule.

« Vous êtes un touriste, alors, monsieur ?

— Oui, si l'on veut.

— Je suis à vous tout de suite. »

L'expression de son visage, tandis qu'il s'essuyait les mains, disait bien qu'il pensait qu'il ne fallait pas rater une chose pareille. Cinq minutes plus tard, il attendait devant le garage portant la veste de cuir des automobilistes de 1920 et tenant le volant d'une voiture de la même époque. Les phares vibraient même de haut en bas pour accompagner le bruit du moteur.

« Où va-t-on ?

— N'importe où. Vers le nord – vers Monmouth. »

Je me blottis dans le fond de l'auto et regardai la pluie en sentant nettement se préciser les premiers symptômes d'un rhume. Au bout de dix minutes, la voiture se réchauffa et le paysage s'améliora. En dépit des efforts accomplis pour la moderniser, la vallée de l'Usk demeurait extrêmement belle. Le vert des champs était d'une immensité frappante, même comparé à celui de la campagne de Virginie. Les bois avaient bien le mystère et l'ombrage dont avait parlé Machen et le décor était presque trop pittoresque pour être réel, évoquant l'un de ces grandioses paysages romantiques

d'Asher Durand. Et puis, au nord et au nord-est se dressaient les montagnes que l'on devinait à peine à travers les nuages couleur de fumée ; c'était là le paysage désolé du *Peuple blanc* et du *Cachet noir*, l'un et l'autre encore très présents à ma mémoire. Mr. Evans, mon chauffeur, avait le tact de ne pas parler et de me laisser bien me pénétrer du caractère de ce paysage.

Je lui demandai s'il avait jamais rencontré Machen. Il me fallut épeler son nom avant que Mr. Evans ne le reconnaisse. Machen me paraissait avoir été totalement oublié dans sa ville natale.

« Vous l'étudiez, c'est ça, monsieur ? »

Il employait ce mot, étudier, comme s'il avait voulu caractériser une activité à la fois lointaine et rituelle qui n'avait rien de commun avec ce qu'il connaissait. Je reconnus que tel était bien mon but ; j'exagérai même un peu en disant que j'avais l'intention d'écrire un livre sur Machen. Ceci éveilla son intérêt ; quelle qu'ait pu être son attitude à l'égard des écrivains disparus, il n'éprouvait que du respect pour ceux qui vivaient encore. Je lui dis que plusieurs des nouvelles de Machen avaient pour cadre les collines désolées qui se dressaient devant nous et j'ajoutai, sans avoir l'air d'y toucher :

« Ce que je voudrais vraiment découvrir, c'est où il a pu prendre les légendes dont il s'est servi dans ses nouvelles. Je suis presque certain qu'il ne les a pas inventées. Voyez-vous quelqu'un, ici, qui pourrait les connaître ? Le curé, par exemple.

— Oh non. Le curé ne connaît rien aux légendes. »

Il affirmait cela sur un tel ton qu'on aurait juré que raconter des légendes était une activité purement païenne.

« Pensez-vous que quelqu'un d'autre les connaîtrait ?

— Voyons. Il y a bien le colonel, si vous saviez le prendre du bon côté. C'est un drôle de type, le colonel. Si votre tête ne lui revient pas, vous perdrez votre salive avec lui. »

Je tentai de lui en tirer davantage à propos du colonel – était-il amateur d'antiquités, par exemple ? Les réponses qu'il me fit, en bon Celte, étaient très vagues. Je changeai de sujet, mis la conversation sur le paysage et recueillis une foule d'informations jusqu'à notre retour à Melincourt. Selon la suggestion de Mr. Evans, nous roulâmes vers le nord jusqu'à Raglan, puis obliquâmes vers l'ouest et revînmes vers les Montagnes Noires qui se trouvaient sur notre droite et paraissaient plus désolées et plus menaçantes de près que vues du vert et plat pays des environs de

Melincourt. Je m'arrêtai à Pontypool, y achetai une étude des traces de la civilisation romaine autour de Melincourt et un ouvrage d'occasion de Giraldus Cambrensis, historien et géographe gallois du temps de Roger Bacon.

Je fus surpris de voir à quel point le tarif qu'appliquait Mr. Evans était raisonnable et je lui demandai de me réserver ses services toute une journée dès que le temps s'améliorerait. De retour à l'hôtel, devant un breuvage baptisé grog et fait de rhum, d'eau chaude, de jus de citron et de sucre, je me mis à parcourir les journaux de Londres, puis posai quelques questions prudentes au sujet du colonel. Cette manière d'aborder la question se révélant stérile – les Gallois ne s'ouvrent guère aux étrangers – je cherchai son nom dans l'annuaire. Colonel Lionel Urquart, les Pâtures, Melincourt. Réconforté par mon grog, je gagnai ensuite une cabine téléphonique glaciale et composai son numéro. Une voix de femme que l'accent gallois rendait presque incompréhensible me répondit que le colonel n'était pas chez lui, puis qu'il y était peut-être et qu'elle allait voir.

Au bout d'une longue attente, une voix anglaise, sèche et bourgeoise, aboya dans le récepteur :

« Allô, qui est à l'appareil ? »

J'entrepris de me présenter, mais avant que j'aie pu achever, il me coupa :

« Je regrette, je n'accorde jamais d'interviews. »

J'expliquai rapidement que j'étais professeur de littérature et non journaliste.

« Ah, de littérature. Quel genre de littérature ?

— Pour le moment, je m'intéresse aux légendes locales. Quelqu'un a fait allusion au fait que vous saviez beaucoup de choses à ce sujet.

— Ah, on pense cela ? Eh bien, c'est peut-être vrai. Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ? »

Je répétai mon nom, mentionnai mon appartenance à l'université de Virginie et les ouvrages que j'avais publiés. Je perçus quelques sons indistincts à l'autre bout du fil, un peu comme s'il avait été en train de manger sa moustache et avait éprouvé des difficultés à avaler. Il finit par me dire :

« Écoutez… Si vous veniez ici un peu plus tard dans la soirée, vers neuf heures ? Nous pourrions prendre quelque chose et parler un peu. »

Je le remerciai, regagnai le salon de l'hôtel où brûlait un bon feu et me commandai un autre rhum. J'avais l'impression de mériter des félicitations après toutes les

réserves qu'avaient faites Mr. Evans au sujet du colonel. Une seule chose me tourmentait encore. Je ne savais absolument pas à qui j'avais affaire et rien du genre de légendes qui pouvaient l'intéresser. Il ne m'était permis que de supposer une chose, c'était qu'il devait être l'amateur local d'antiquités.

À huit heures et demie, après un dîner abondant mais dépourvu d'imagination : côtelettes d'agneau, pommes à l'anglaise et un légume vert non identifiable, je me mis en route après avoir demandé le chemin de la maison du colonel au réceptionniste, visiblement intrigué. Il pleuvait et ventait encore mais grâce au grog, mon rhume ne s'aggravait pas.

Située en dehors de la ville, la maison du colonel se dressait à mi-pente d'une colline raide. Il y avait une grille d'entrée rouillée et une allée pleine de flaques boueuses. Dès que j'eus tiré la sonnette, dix chiens se mirent à aboyer, puis l'un d'eux s'approcha de la grille et gronda pour m'intimider. Une Galloise un peu ronde ouvrit un battant, donna une tape au doberman pinsher, qui grogna et s'aplatit, puis me fit passer devant une meute de chiens qui jappaient – et dont plusieurs, notai-je, avaient des cicatrices et les oreilles déchirées – avant de m'introduire dans une bibliothèque faiblement éclairée où régnait une odeur de fumée de charbon. Je ne sais quel genre d'homme je m'étais attendu à trouver – probablement un homme de haute taille, très britannique d'aspect, le visage bronzé et la moustache raide – mais celui que je découvris me surprit plutôt. Court et boiteux – un accident de cheval lui avait causé une fracture de la hanche droite –, son teint basané suggérait la présence de sang mêlé dans ses veines, tandis que son menton fuyant lui donnait un air un peu reptilien. De prime abord, c'était un personnage foncièrement antipathique. Le regard était vif et intelligent mais plein de défiance. Il me fit l'effet d'un homme susceptible de faire naître de considérables ressentiments. Il me serra la main et m'invita à m'asseoir. Je m'installai près du feu. Un nuage de fumée envahit aussitôt la pièce. Je m'étranglai et suffoquai.

« Il faudrait ramoner, dit mon hôte. Prenez plutôt ce siège. »

Un instant plus tard, un objet tomba du haut de la cheminée, accompagné d'une quantité de suie et, avant que les flammes ne l'aient rendu méconnaissable, je crus reconnaître un squelette de chauve-souris. J'en déduisis – à juste titre, comme je devais l'apprendre un peu plus tard – que le colonel recevait peu et avait rarement l'occasion d'ouvrir la bibliothèque.

« Et quel livre de moi avez-vous lu ? me demanda-t-il.

— Je… euh…, pour être tout à fait franc, je ne les connais que par ouï-dire. »

Je fus soulagé de l'entendre commenter sèchement :

« Comme la plupart des gens. Il est tout de même encourageant de penser qu'ils vous intéressent. »

À ce moment, j'aperçus derrière lui son nom au dos d'un volume. Il me sembla que la jaquette était plutôt haute en couleur mais le titre, *Les Mystères de Mu*, se détachait nettement en lettres écarlates, J'enchaînai donc rapidement :

« Bien sûr, je ne sais pas grand-chose au sujet de Mu. Je me souviens avoir lu un livre de Spence…

— Parfait charlatan ! » coupa Urquart sèchement.

J'eus alors l'impression, à la lumière du feu, que ses yeux s'injectaient légèrement de sang.

« Et aussi, repris-je, que Robert Graves a de curieuses théories au sujet du pays de Galles et des Gallois…

— Les tribus disparues d'Israël, parlons-en ! Je n'ai jamais entendu avancer quelque chose d'aussi puéril et d'aussi tiré par les cheveux ! N'importe qui vous dira que ça n'a aucun sens. En outre, j'ai prouvé de manière concluante que les Gallois étaient les survivants du continent perdu de Mu. Je dispose de preuves qui me permettent de l'affirmer. Vous en avez sans doute vu quelques-unes ?

— Pas autant que je l'aurais souhaité, » dis-je en me demandant dans quoi je m'étais lancé.

Il s'interrompit alors pour m'offrir un whisky et il me fallut prendre rapidement une décision – ou bien lui demander de bien vouloir m'accorder une autre entrevue et m'échapper, ou rester et tenir jusqu'au bout. La pluie qui fouettait les vitres me décida. Je tiendrais.

Tout en versant le whisky, il me dit :

« Je crois pouvoir deviner ce que vous pensez. Pourquoi Mu plutôt que l'Atlantide ?

— Pourquoi, en effet ? » dis-je, l'air surpris.

Je ne me doutai même pas, à ce moment-là, que Mu était censé s'être trouvé dans le Pacifique.

« Exactement. C'est la question que je me suis posée moi-même il y a vingt ans, quand j'ai commencé à faire des découvertes. Pourquoi Mu, alors que les vestiges les

plus importants se trouvent dans le sud du pays de Galles et à Providence.

— Providence ? Quel Providence ?

— Providence dans l'État de Rhode Island. J'ai la preuve que le centre de la religion des survivants de Mu se trouvait là-bas.

— Quelle sorte de preuve ?

— Des vestiges. Ceci, par exemple. »

Il me tendit un fragment de pierre verte presque trop lourd pour que je puisse le tenir d'une seule main. Et je n'avais jamais vu de dessin ou d'inscription tels que ceux que j'y voyais gravés, excepté une fois dans un temple de la forêt du Brésil. L'inscription était tracée en caractères incurvés qui n'étaient pas sans rappeler la sténographie de Pitman ; le visage gravé au centre aurait pu tout aussi bien être un masque de diable, un dieu-serpent ou un monstre marin. Comme je le fixais, je ressentis la même impression de répugnance – cette sensation déplaisante – que j'avais déjà éprouvée en examinant le manuscrit Voynich pour la première fois. J'avalai une grande gorgée de whisky. Urquart mit le doigt sur le « monstre marin ».

« Le symbole du peuple de Mu. Le Yambi. La couleur de cette pierre est leur couleur favorite. C'est là l'une des manières, pour nous, de savoir où ils ont vécu – l'eau de cette couleur. »

Je levai les yeux vers lui, sans comprendre.

« Comment cela ?

— Lorsqu'ils détruisent un endroit où ils ont vécu, ils laissent volontiers derrière eux des étendues d'eau – des petits lacs, si possible. On peut toujours les reconnaître car elles diffèrent légèrement de celles que nous connaissons. On y retrouve cette alliance du vert de l'eau stagnante et du gris-bleu que vous pouvez voir ici. »

Il se tourna vers la bibliothèque et y prit sur une planche un livre d'art luxueux qui portait un titre du genre *Les Plaisirs des ruines*. Il l'ouvrit et me montra une photographie. Elle était en couleur.

« Regardez ceci – Sidon, au Liban. La même eau verte. Et puis voyez là : Anuradhapura, à Ceylan – les mêmes verts et les mêmes bleus. Les couleurs de la décomposition et de la mort. Ils ont détruit ces deux centres à un moment ou à un autre. Et il en existe six autres comme cela, à ma connaissance. »

J'étais à la fois fasciné et impressionné en dépit de moi-même, peut-être était-ce dû à la pierre ?

« Mais comment ont-ils fait cela ?

— Vous commettez la même erreur que tout le monde – en songeant à eux comme s'ils avaient été faits comme nous. Ils ne l'étaient pas. En termes humains, ils n'avaient pas de formes et étaient invisibles.

— Invisibles ?

— Comme le vent ou l'électricité. Il vous faut comprendre qu'il s'agissait de *forces* plutôt que d'êtres. Ils ne disposaient même pas d'identités nettement séparées comme les nôtres. Cela est établi dans les tablettes du Naacal, de Churchward. »

Il poursuivit sur ce thème et je ne tenterai pas de retranscrire tout ce qu'il me raconta. Cela me parut n'être, en grande partie, que pur non-sens. Il y avait pourtant une bizarre logique à la base de la plupart de ses propos. Il tirait des livres des étagères puis m'en lisait des passages, et la majeure partie de ces ouvrages était due selon moi à toutes sortes de farfelus, mais il s'emparait ensuite d'un manuel d'anthropologie ou de paléontologie et m'en livrait quelque extrait qui paraissait confirmer ce qu'il venait d'avancer.

Ce qu'il me raconta, en bref, c'est ceci. Le continent de Mu existait dans le Pacifique Sud entre vingt mille et douze mille années avant notre ère. Il était peuplé par deux races dont l'une ressemblait à l'homme moderne. L'autre groupait ce que Urquart appelait « les invisibles venus des étoiles ». Ces derniers étaient absolument étrangers à notre Terre et leur chef s'appelait Ghatonothoa, le noir. Ils prenaient parfois une forme, telle celle du monstre de la tablette, qui était une représentation de Ghatanothoa, mais ils n'existaient que comme « tourbillons » de puissance à l'état naturel. Ils n'étaient pas bienfaisants, au sens où nous l'entendons, car leurs instincts et leurs aspirations étaient totalement différents des nôtres. Une tradition, née de la découverte des tablettes du Naacal, veut que ces êtres aient créé l'homme mais ce point, soulignait Urquart, était certainement inexact, car tous les témoignages archéologiques prouvaient que l'évolution de l'homme s'était déroulée sur des millions d'années. Les hommes de Mu étaient pourtant certainement leurs esclaves ; ils étaient sans doute traités avec ce que nous considérerions comme une incroyable barbarie. Les Lloi-gors, ou êtres-étoiles, savaient amputer les membres sans entraîner la mort et ils le faisaient au moindre signe de rébellion. Ils pouvaient aussi provoquer la croissance de tentacules cancériformes chez leurs esclaves humains ; or, ils se servaient également de cette faculté comme d'un moyen de punition. L'un des dessins des tablettes du Naacal représente un homme avec des tentacules sortant des deux orbites.

La théorie d'Urquart au sujet de Mu avait quelque chose d'extrêmement original. Il

m'expliquait qu'il y avait une différence essentielle entre les Lloigors et les êtres humains. Les Lloigors étaient profondément, totalement pessimistes. Urquart précisait qu'il nous était presque impossible d'imaginer ce que cela signifiait. Les êtres humains vivent de diverses espérances. Nous savons qu'il nous faut mourir. Nous ignorons d'où nous venons et où nous allons. Nous savons que nous pouvons être victimes d'accidents, de maladies. Nous savons que nous obtenons rarement ce que nous souhaitons et qu'une fois que nous l'avons obtenu, nous cessons de l'apprécier. Tout cela, nous le savons, mais nous demeurons pourtant d'incorrigibles optimistes, allant même jusqu'à nous tromper nous-mêmes avec d'absurdes croyances, clairement dépourvues de sens, au sujet d'une vie après la mort.

« Mais je me demande pourquoi je vous parle ! dit soudain Urquart. Je sais pourtant que les professeurs n'ont jamais l'esprit ouvert – tous ceux avec qui j'ai eu affaire m'ont toujours trahi. Est-ce parce que je pense que vous pourriez être l'exception, que vous pourriez comprendre ce qu'il y a de vrai dans ce que je vous dis ? Mais pourquoi voudrais-je que tout cela soit connu, alors qu'il me faut mourir, comme tout le monde ? Absurde, n'est-ce pas ? Il est vrai que nous ne sommes *pas* des créatures raisonnables. Nous vivons et réagissons en obéissant à un réflexe déraisonnable d'optimisme – un simple réflexe, comme celui qui projette la jambe en avant lorsque l'on frappe le genou. Il est évident que tout cela est complètement stupide. Et pourtant, nous vivons en y répondant. »

Je m'aperçus que j'étais devenu très attentif à ses paroles, bien que convaincu d'être en présence d'un homme un peu fou. Il était assurément intelligent.

Il m'expliqua ensuite que les Lloigors, bien qu'infiniment plus puissants que les hommes, se rendaient également compte qu'entretenir un quelconque optimisme serait absurde dans cet univers. Leurs esprits étaient faits d'une unité et non compartimentés. Il n'y avait pas de distinction, pour eux, entre un esprit conscient, un esprit subconscient et un esprit surconscient. Ils voyaient donc nettement les choses en tout temps, sans que leur esprit ait la possibilité d'éviter de regarder la vérité en face ou de l'oublier. Du point de vue mental, ce qui leur équivaudrait le mieux serait l'un de ces romantiques du XIX^e^ siècle, hanté par le suicide, sombrant dans la mélancolie, convaincu que la vie n'était qu'un puits de misère et fondant son existence quotidienne sur cette vue des choses.

Urquart niait qu'il y eût une ressemblance quelconque entre les bouddhistes et les Lloigors du point de vue du pessimisme fondamental – non à cause du concept du Nirvana, qui offre une sorte d'absolu, équivalent du Dieu des chrétiens, mais parce que nul bouddhiste ne vit réellement dans la contemplation constante de son

pessimisme. Il l'accepte intellectuellement mais il ne le sent pas avec ses nerfs et avec ses os. Les Lloigors, eux, vivaient leur pessimisme.

Malheureusement – et j'avais de la peine à suivre Urquart jusque-là – la Terre n'était pas une planète faite pour abriter un tel pessimisme, à un niveau subatomique. C'était une planète jeune. Tous ses processus d'énergie suivaient encore une pente ascendante, si l'on peut dire ; ils étaient évolutionnistes et tendaient vers la complexité, donc vers une destruction des forces négatives. Un simple exemple, pour illustrer ceci, nous était offert par la manière dont tant de romantiques étaient morts jeunes ; la Terre ne tolérait pas les forces subversives.

De là, la légende selon laquelle les Lloigors auraient créé les hommes pour qu'ils leur servent d'esclaves. Car pourquoi des êtres tout-puissants auraient-ils eu besoin d'esclaves ? Simplement à cause de l'hostilité active, pour ainsi dire, de la Terre elle-même. Pour contrarier cette hostilité, pour faire aboutir leurs projets les plus simples, ils avaient eu besoin de créatures qui travaillent en se fondant sur l'optimisme. Et c'est ainsi que les hommes étaient apparus : des êtres délibérément myopes, incapables de regarder en face ce qui, manifestement, était la vérité au sujet de l'univers.

Ce qui s'était passé ensuite avait été absurde. Les Lloigors s'étaient lentement affaiblis en vivant sur la Terre. Urquart disait que les documents n'indiquaient pas les raisons qui avaient poussé les Lloigors à quitter leur patrie, située sans doute dans la nébuleuse d'Andromède. Ils étaient lentement devenus une force moins active. Leurs esclaves s'étaient alors emparés du pouvoir, devenant les hommes que nous connaissons. Les tablettes du Naacal, comme d'autres documents qui nous étaient parvenus, étaient dues à ces hommes du Mu et non aux « dieux » des origines. La Terre avait favorisé l'évolution de ses enfants, ces êtres maladroits et optimistes, tandis qu'elle affaiblissait les Lloigors. Néanmoins, ceux qui avaient autrefois tout pouvoir sont demeurés. Ils se sont retirés sous la terre et dans la mer, de façon à concentrer leur puissance dans les pierres et les roches dont ils peuvent inverser le métabolisme. Ceci leur a permis de s'accrocher sur la terre pendant des milliers d'années. De temps à autre, ils accumulent assez d'énergie pour faire à nouveau irruption dans la vie humaine et c'est alors qu'on assiste à la destruction de cités entières. Une fois, ils ont anéanti tout un continent – celui de Mu lui-même – et plus tard encore, l'Atlantide. Ils ont toujours été d'une virulence particulière quand ils ont pu retrouver trace de leurs anciens esclaves. Ils sont à l'origine de bien des mystères archéologiques – de la destruction de grandes villes en Amérique du Sud, au Cambodge, en Birmanie, à Ceylan, en Afrique du Nord et même en Italie. Sans compter, si l'on devait en croire Urquart, deux grandes cités en Amérique du Nord,

Grudèn Itzà, qui se trouve maintenant enfouie sous la terre marécageuse des environs de La Nouvelle-Orléans, et Nam Ergest, une cité florissante qui s'élevait jadis à l'endroit où se creuse aujourd'hui le canyon du Colorado. Le Grand Canyon, disait Urquart, n'avait pas été créé à la suite d'une érosion terrestre, mais d'une explosion souterraine, suivie d'une « grêle de feu ». Il était porté à croire qu'elle avait été produite, comme la grande explosion sibérienne, par une sorte de bombe atomique. Comme je lui demandais pourquoi on ne relevait aucune trace d'explosion autour du canyon, Urquart me fournit deux réponses, à savoir que cette explosion s'était produite il y a si longtemps que la plupart des vestiges qu'elle avait laissés avaient été détruits par les forces naturelles et que, pour tout observateur dénué de préjugés, il était clair que le canyon du Colorado n'était qu'un immense cratère de forme irrégulière.

Au bout de deux heures d'entretien de ce genre et après plusieurs verres de son excellent whisky, je me trouvais dans un tel état de confusion que j'avais totalement oublié les questions que j'étais venu lui poser. Je lui dis qu'il me fallait aller me coucher et réfléchir à tout cela. Le colonel se proposa de me ramener en voiture. L'une des questions que j'avais voulu poser me revint en mémoire au moment où je m'installais à la place du passager de son antique Rolls-Royce.

« Que voulez-vous dire quand vous avancez que les Gallois sont des survivants de Mu ?

— Ce que je vous ai dit. J'en suis certain – j'en ai les preuves – ils sont les descendants des esclaves des Lloigors.

— Quelles sortes de preuves ?

— Toutes les sortes. Il me faudrait une heure encore pour bien vous expliquer.

— Pourriez-vous me donner une simple indication ?

— Si vous voulez. Jetez un coup d'œil sur le journal local, demain matin. Vous me direz ce qui vous a frappé.

— Mais que dois-je y chercher ? »

Il était amusé par mon refus d'attendre. Il aurait pourtant dû savoir que les vieillards ont encore moins de patience que les enfants.

« Le nombre de crimes.

— Ne pouvez-vous m'en dire davantage ?

— Bon, si vous voulez. »

Nous étions arrêtés devant l'hôtel à présent et il pleuvait toujours avec violence. À

cette heure de la nuit, on ne percevait plus que le bruit de la pluie et celui de l'eau qui roulait dans les gouttières.

« Vous verrez, reprit-il, que le taux des crimes est ici trois fois plus important que celui du reste de l'Angleterre. Les chiffres sont si élevés qu'ils sont rarement publiés. Que ce soit le meurtre, la cruauté, le viol ou tous les genres de perversion sexuelle, on en trouve plus d'exemples dans cette région que dans toutes les Îles Britanniques.

— Mais pourquoi ?

— Je vous l'ai dit. Les Lloigors trouvent la force de réapparaître de temps à autre. »

Et pour bien me faire comprendre qu'il voulait rentrer chez lui, il se pencha et m'ouvrit la portière. Il avait disparu avant que j'aie atteint la porte de l'hôtel.

Je demandai au veilleur de nuit si je pouvais lui emprunter un journal local ; il en sortit un de son placard et me dit que je pouvais le garder. Je montai dans ma chambre, qui était froide, me déshabillai et me glissai dans mon lit. On y avait placé une bouillotte. Je parcourus alors le journal. Je n'y vis tout d'abord rien qui vînt confirmer les assertions d'Urquart. Le grand titre était réservé à une grève du chantier naval, les articles de fond consacrés à un comice agricole où les juges étaient accusés de s'être laissé corrompre, puis à une nageuse de Southport qui avait failli battre un record dans la traversée de la Manche. En troisième page, l'éditorial examinait quelque question d'observance du dimanche. Tout cela me paraissait bien innocent.

Je me mis à lire les petits paragraphes que l'on avait insérés près des encarts publicitaires ou entre les nouvelles sportives. Un corps sans tête retrouvé flottant dans le bassin de retenue de Bryn Mawr, que l'on avait cru pouvoir identifier comme celui d'une jeune fille de ferme de Llandalffen. Un garçon de quatorze ans envoyé en maison de correction pour avoir blessé un mouton à coups de hache. Un fermier demandant le divorce sous prétexte que sa femme semblait être tombée amoureuse de son beau-fils, un idiot. Un prêtre condamné à un an de prison pour s'être livré à des actes contre nature sur des enfants de chœur. Un père qui avait assassiné sa fille et le fiancé de celle-ci par jalousie sexuelle. Un homme qui, dans une maison de retraite, avait incinéré deux de ses compagnons en versant de la paraffine sur leurs lits et en y mettant le feu. Un garçon de douze ans qui avait donné à ses deux sœurs, des jumelles de sept ans, des glaces saupoudrées de mort-aux-rats et qui n'avait jamais pu cesser de rire devant le tribunal pour enfants. (Les fillettes, heureusement, avaient survécu, avec de graves troubles stomacaux.) Un entrefilet annonçant que la police avait inculpé un homme pour les trois meurtres du Sentier des Amoureux.

Je pris note de tout cela au fur et à mesure que je le lisais. Cela faisait tout de même beaucoup pour une paisible région rurale comme celle-ci, même si l'on tenait compte de la proximité de villes comme Southport et Cardiff, où le taux de criminalité devait être plus important. Il faut avouer que ce n'était pas grand-chose, si on établissait une comparaison avec la plupart des villes américaines. Charlottesville elle-même peut enregistrer un nombre d'infractions qui pourrait être considéré comme une importante vague de criminalité en Angleterre. Avant de m'endormir, j'enfilai une robe de chambre et descendis dans le hall où j'avais vu un exemplaire de l'Almanach de Whitaker pour y rechercher des statistiques criminelles concernant l'Angleterre. Cent soixante-six meurtres seulement pour l'année 1967 – trois meurtres par million d'habitants. Le nombre de meurtres est environ vingt fois plus élevé en Amérique. Et pourtant, dans un seul numéro de ce petit journal local, je venais d'en relever neuf, dont certains, il est vrai, étaient assez anciens. (Les meurtres du Sentier des Amoureux s'étaient étalés sur dix-huit mois.)

Je dormis très mal cette nuit-là, car je ne cessai de songer à des monstres invisibles, à de terribles cataclysmes, à des meurtriers sadiques ou à des adolescents démoniaques. Ce fut un soulagement pour moi que de trouver au réveil un beau soleil et une première tasse de thé. Je ne pus m'empêcher, pourtant, de jeter un coup d'œil à la servante – une pauvre petite chose au visage trop pâle, aux yeux éteints et aux cheveux raides – puis de me demander de quelle union irrégulière elle était le produit. Je pris le petit déjeuner et le journal du matin qu'elle avait apportés dans ma chambre et je me mis à parcourir ce dernier avec un intérêt morbide.

Les faits les plus sinistres étaient une fois de plus soigneusement relégués dans les entrefilets. Deux écoliers de onze ans étaient impliqués dans le meurtre de la fille sans tête, mais ils prétendaient que c'était un vagabond « aux yeux de braise » qui l'avait tuée. Un pharmacien de Southport était contraint de quitter le conseil municipal car il était accusé d'avoir eu des rapports sexuels avec son assistant de quatorze ans. Des faits nouveaux tendaient à prouver qu'une sage-femme, décédée depuis, avait été une faiseuse d'anges, suivant par là l'exemple de la célèbre Mrs. Dyer, de Reading. Une vieille dame de Llangwm avait été gravement blessée par un homme qui l'accusait de sorcellerie – elle aurait rendu anormaux les bébés à naître. Le maire de Chepstow avait été attaqué par un homme qui lui gardait quelque obscure rancune.

Toutes ces méditations sur le crime et la corruption influaient sans doute sur ma façon de voir les choses. J'avais toujours beaucoup aimé ces Gallois, hommes de petite taille, à la chevelure sombre et à la peau claire. Je les considérais à présent comme je l'aurais fait s'ils avaient été des troglodytes et je tentais de retrouver dans leurs yeux quelque chose qui trahisse leurs vices secrets. Or, plus j'y plongeais, plus

j'y apercevais de choses. Je notai le nombre de mots qui s'écrivaient avec deux L, depuis la Lloyd's Bank jusqu'à la ville de Llandudno, et je frissonnai en songeant aux Lloigors. (Incidemment, j'avais l'impression que ce nom m'était familier ; or je le retrouvai, à la page 238 du livre de Lovecraft intitulé *La Chambre condamnée*, comme étant celui du dieu « qui conduit les vents à travers les espaces interstellaires ». J'y trouvai aussi mentionné Ghatanothia, le Dieu Noir, bien qu'il n'y soit pas désigné comme le chef des « habitants des étoiles ».)

C'était presque intolérable de se trouver là, en train d'arpenter cette rue ensoleillée, de regarder la population vaquer à ses occupations, faire des courses ou admirer les bébés, puis de sentir ce terrible secret au fond de moi, alors que j'aurais tant voulu le partager. J'aurais désiré pouvoir oublier toute l'histoire comme je l'aurais fait d'un cauchemar, de l'invention d'un esprit à moitié dérangé ; il me fallait cependant reconnaître que tout cela s'inscrivait logiquement à la suite du manuscrit Voynich et de l'évocation des dieux de Lovecraft. Oui, il ne pouvait y avoir de doute : Lovecraft et Machen avaient eu connaissance d'une tradition ancienne qui avait peut-être précédé toutes les civilisations connues sur la Terre.

Cela aurait pu être enfin, seule autre solution, une mystification littéraire poussée, organisée par Machen, Lovecraft et Voynich. Il aurait donc fallu tenir ce dernier pour un faussaire ? Impossible. Quelle alternative tout de même ? Comment pouvais-je croire à cette histoire et penser que j'avais encore toute ma raison, là, dans cette rue ensoleillée, les oreilles pleines des accents chantants du gallois ? Un monde mauvais et noir, si différent du nôtre que les hommes ne pouvaient même pas tenter de le comprendre ; des puissances étranges dont les actions paraissaient incroyablement cruelles et vindicatives, mais qui n'étaient poussées que par les lois abstraites de leur existence, insaisissables pour nous. Urquart, avec son visage reptilien et son intelligence morose. Et par-dessus tout, des forces invisibles qui orientaient les esprits des personnes apparemment innocentes qui m'entouraient pour en faire des êtres corrompus et dépravés.

J'avais déjà résolu ce que je ferais ce jour-là. Je demanderais à Mr. Evans de me conduire jusqu'aux Gray Hills qu'évoquait Machen. J'y prendrais quelques photos et je poserais quelques questions discrètes. J'emporterais même une boussole – une boussole que je mettais en général dans ma voiture, en Amérique –, pour le cas où il m'arriverait de *perdre* mon chemin.

Il y avait un petit attroupement devant le garage de Mr. Evans et une ambulance, rangée au bord du trottoir. Comme je m'approchais, deux ambulanciers sortirent, portant une civière. Je vis Mr. Evans, l'air sombre, observer ce rassemblement de la

petite boutique contiguë à son garage. J'allai lui demander : « Que s'est-il passé ?

— C'est un type, là-haut, qui s'est suicidé cette nuit. Au gaz. »

Comme l'ambulance démarrait, je repris :

« Vous ne trouvez pas qu'il y en a pas mal, par ici ?

— De quoi ?

— Des suicides, des meurtres et ainsi de suite. Le journal local en est plein.

— C'est possible. Ce sont les jeunes d'aujourd'hui. Ils font tout ce qu'ils veulent. »

Je vis qu'il était inutile de poursuivre sur ce sujet. Je lui demandai s'il pouvait m'emmener jusqu'aux Gray Hills. Il secoua la tête.

« J'ai promis de rester ici pour donner mon témoignage à la police. Mais vous pouvez prendre la voiture, si vous voulez. »

J'allai donc acheter une carte de la région et m'installai au volant. Je m'arrêtai dix minutes pour admirer le pont médiéval qu'avait mentionné Machen, puis je poursuivis lentement vers le nord. La matinée était venteuse mais point froide et le soleil donnait au paysage un aspect tout différent de celui qu'il avait l'après-midi précédent. Je cherchai avec soin les indices qui m'auraient faire reconnaître les Gray Hills de Machen, mais je ne vis rien dans ce paysage vallonné et plaisant qui me parût répondre à sa description. Je passai bientôt devant un poteau qui indiquait qu'Abergavenny se trouvait à dix miles de là. Je décidai d'aller y jeter un coup d'œil. Quand j'y arrivai, le soleil avait si bien dissipé les vapeurs que la nuit avait accumulées dans ma tête que je fis le tour de la ville – elle n'avait rien de bien remarquable du point de vue architectural – puis montai à pied jeter un coup d'œil au château en ruine qui la dominait. J'échangeai quelques paroles avec divers autochtones qui me parurent plus anglais d'allure que gallois. À vrai dire, cette ville était à faible distance et de la vallée de la Severn et du Shropshire, chers à A. E. Housman.

Le mythe des Lloigors me fut cependant remis en mémoire par quelques phrases que le guide local consacrait à William de Braose, Lord de Brecheiniog (ou de Brecon), « dont l'ombre plane, ténébreuse, sur le passé d'Abergavenny » et dont les « infamies » avaient apparemment choqué les Anglais pourtant sans foi ni loi du XII^e^ siècle. Je me promis de demander à Urquart combien de temps les Lloigors avaient vécu dans le sud du pays de Galles et jusqu'à quelle distance leur influence s'étendait. Je roulai ensuite vers le nord-ouest en passant à travers la région la plus charmante de la vallée de l'Usk. À Crickhowell, je m'arrêtai devant un pub tenu à l'ancienne et y

pris un verre d'une bière légère et fraîche. J'y entamai une conversation avec un villageois qui me révéla avoir lu Machen. Je lui demandai où il supposait que se trouvaient les Gray Hills. Il me dit en confidence qu'elles étaient droit au nord, dans les Montagnes Noires, ces hautes landes sauvages qui s'étendent entre les vallées de l'Usk et de la Wye. Je roulai encore une demi-heure et atteignis le haut du col de Bwich, où la vue est l'une des plus belles que l'on puisse trouver au pays de Galles, avec les Brecon Beacons à l'ouest, une région boisée et vallonnée au sud, des échappées sur l'Usk luisant dans le soleil. Les Montagnes Noires, à l'est, n'avaient rien de menaçant et rien en elles ne correspondait à la description de la page de Machen qui me servait de guide. Je repris donc la route du sud, repassai par Abergavenny (où je pris un déjeuner rapide), puis m'engageai dans les routes secondaires pour me rendre à Llandalffen. Une fois de plus, la route s'était mise à grimper fortement.

Je commençai alors à pressentir que j'approchais du but. L'aridité de ces collines était telle que l'on songeait à l'atmosphère qui règne dans *Le Cachet noir*. Je faisais encore, pourtant, quelques réserves, car le ciel de l'après-midi s'était assombri et je craignais d'être simplement la victime de mon imagination. J'arrêtai la voiture au bord de la route, près d'un pont de pierre et sortis pour aller m'appuyer au parapet. Il enjambait une rivière au cours rapide et la puissance hyaline de ce courant me fascinait au point que j'étais presque hypnotisé. Je passai sur le côté du pont et descendis, enfonçant les talons dans la pente raide pour conserver l'équilibre. J'atteignis une roche plate au bord du cours d'eau. C'était presque là un acte de bravade de ma part car je ressentais un certain malaise que je savais avoir en partie provoqué. Un homme de mon âge a tendance à se sentir fatigué et déprimé après le déjeuner, surtout lorsqu'il a un peu bu.

J'avais un appareil polaroïd autour du cou. Le vert de l'herbe et le gris du ciel formaient un tel contraste que je décidai de prendre une photo. Je réglai l'ouverture et dirigeai l'objectif vers l'amont ; j'arrachai ensuite la photographie et la glissai sous mon manteau le temps qu'elle se développe. Une minute après, j'arrachai le négatif. La photo était noire. Elle avait sans doute été exposée à la lumière. Je levai l'appareil et pris un second cliché, jetant le premier dans l'eau. Quand je sortis la seconde photo, j'eus soudain l'intuition qu'elle aussi serait noire.

Je jetai des regards nerveux autour de moi et faillis tomber dans le torrent quand j'aperçus une tête qui me regardait du haut du pont. C'était un garçon, ou un très jeune homme, qui m'observait, appuyé au parapet. Le dispositif qui mesurait le temps cessa de vibrer. Ignorant le garçon, je séparai le papier de la photo. Elle était noire. Je jurai tout bas et la jetai dans la rivière. Je levai alors les yeux pour chercher la voie la plus

facile à prendre pour remonter et je vis le garçon au sommet de la berge. Il portait des vêtements informes, bruns et râpés. Son visage mince et brun me rappelait celui des gitans que j'avais vus dans la gare de Newport. Les yeux bruns étaient totalement dénués d'expression. Je le fixai à mon tour sans sourire, curieux tout d'abord d'apprendre ce qu'il désirait.

Comme il ne faisait pas un geste, je craignis soudain qu'il ne fût venu pour me voler – l'appareil photo, peut-être, ou les chèques de voyage que j'avais dans mon portefeuille. Un second coup d'œil me convainquit qu'il n'aurait su qu'en faire. Les yeux vides et les oreilles saillantes révélaient que j'avais affaire à un idiot. Je sus soudain avec certitude ce qu'il avait dans la tête et cela aussi clairement que s'il me l'avait dit. Il voulait se précipiter sur moi du haut de la pente et me projeter dans la rivière. Mais pourquoi ? Je jetai un coup d'œil vers l'eau. Elle était rapide, elle m'arrivait peut-être à la taille – peut-être même un peu plus haut – mais elle n'était pas assez profonde pour qu'un adulte s'y noie. Il y avait des roches et des galets dans le lit, mais rien n'était d'une taille telle que je pusse me blesser si j'allais donner contre.

Il ne m'était jamais rien arrivé de comparable – au cours des cinquante dernières années, tout au moins. La faiblesse et la peur m'envahirent à tel point que je fus tenté de m'asseoir. Seule la résolution de ne pas trahir la crainte qui m'habitait m'en empêcha. Je fis un effort et lui jetai un regard menaçant et irrité, comme il m'est arrivé parfois d'en lancer à mes étudiants. À ma grande surprise, il me sourit – mais je crois bien qu'il y avait plus de malice que d'amusement dans ce sourire – puis il fit demi-tour. Je ne perdis pas de temps : j'escaladai la berge et gagnai une position moins vulnérable.

Quand j'atteignis la route, quelques secondes plus tard, il avait disparu. Comme il n'y avait pas d'autre abri à cinquante yards à la ronde, il n'avait pu se cacher que de l'autre côté du pont ou derrière ma voiture. Je me baissai et jetai un coup d'œil sous la voiture pour voir si je n'apercevais pas ses pieds. Ils n'étaient pas visibles. Je surmontai la panique qui m'envahissait et allai regarder par-dessus l'autre parapet. Il n'était pas là non plus. Il restait la possibilité qu'il se fût glissé sous le pont, bien que l'eau me parût rouler avec trop de violence. De toute manière, je n'avais pas l'intention d'aller me risquer là-dessous. Je retournai à la voiture en me contraignant à ne pas courir mais je ne me sentis en sécurité qu'après avoir commencé de rouler.

Au sommet de la colline, je m'aperçus que j'avais oublié dans quel sens j'allais. L'inquiétude m'avait totalement ôté de la mémoire dans quel sens je m'étais approché du pont ; en outre, je m'étais garé sur un passage qui s'ouvrait à angle droit sur la

route. Je m'arrêtai sur une section déserte pour consulter ma boussole. L'aiguille noire décrivit lentement des cercles, apparemment indifférente à toute direction. Les petits coups que je lui donnai n'y changèrent rien. Elle n'était pas cassée ; l'aiguille n'avait pas quitté son pivot. Elle était simplement démagnétisée. Je continuai ma route jusqu'au moment où je rencontrai un poteau indicateur, découvris que j'étais dans la bonne direction et poursuivis jusqu'à Pontypool. Le problème de la boussole me troublait un peu mais il ne m'inquiétait guère. Ce ne fut que plus tard, en y réfléchissant, que je me rendis compte qu'il était impossible de démagnétiser une boussole sans en enlever l'aiguille et la chauffer ou sans la secouer vigoureusement. Or, elle marchait encore à l'heure du déjeuner, je l'avais vérifié. Il me vint alors à l'esprit que l'affaire de la boussole, tout comme la présence du garçon ne constituaient qu'un avertissement. Un avertissement vague et imprécis, comme le geste d'un homme endormi qui chasserait une mouche.

Tout cela peut paraître absurde et être le fruit d'une imagination trop vive ; je reconnais volontiers que j'étais bien près de le chasser de mes pensées. D'un autre côté, je fais volontiers confiance à mes intuitions.

Je me sentais tout de même assez ébranlé pour m'offrir une longue gorgée du cognac de mon flacon, une fois rentré à l'hôtel. J'appelai la réception et me plaignis du froid qui régnait dans ma chambre. Dix minutes plus tard, une servante allumait un feu de charbon sur une grille que je n'avais pas encore remarquée. Assis devant le feu, fumant une pipe et savourant mon cognac, je me sentis revivre. Après tout, rien n'indiquait – même en admettant un instant qu'elles eussent existé – que ces « puissances » fussent hostiles de manière active. Jeune homme, je méprisais le surnaturel mais avec l'âge, ce qui séparait le vraisemblable de l'invraisemblable avait tendu à devenir moins net pour moi ; je me rendais compte que le monde entier avait quelque chose d'un peu invraisemblable.

À six heures, je décidai soudain d'aller voir Urquart. Je ne me donnai pas la peine de lui téléphoner car j'en étais arrivé à le considérer comme un allié, non comme un étranger. J'allai donc à pied sous une pluie légère jusqu'à chez lui et tirai la sonnette de la porte d'entrée. Celle-ci s'ouvrit presque aussitôt sur un homme qui sortait. La Galloise dit « Au revoir, docteur » et je demeurai interdit, la dévisageant, tandis qu'une crainte soudaine m'envahissait.

« Le colonel va bien ? »

Ce fut le docteur qui me répondit :

« Il ira assez bien, s'il prend des précautions. Si vous êtes de ses amis, ne restez pas trop longtemps. Il a besoin de sommeil. »

La Galloise me laissa entrer sans poser de questions.

« Que lui est-il arrivé ?

— Un petit accident. Il est tombé dans l'escalier de la cave et nous ne l'avons retrouvé qu'au bout de quelques heures. »

En montant, je remarquai qu'il y avait un certain nombre de chiens dans la cuisine. La porte en était ouverte et pourtant ils n'avaient pas aboyé en percevant le son de ma voix. Le couloir de l'étage sentait l'humidité et un méchant tapis en couvrait le plancher. Le doberman était couché devant une porte. Il me jeta un regard las et soumis mais ne bougea pas lorsque je passai devant lui.

Urquart me dit :

« Ah, c'est vous, mon vieux. Gentil d'être venu. Qui vous en a parlé ?

— Personne. J'étais venu vous parler. Que s'est-il passé ? »

Il attendit que la gouvernante ait refermé la porte.

« J'ai été poussé dans les escaliers de la cave.

— Par qui ?

— Vous n'avez pas besoin de le demander.

— Mais comment est-ce arrivé ?

— J'étais descendu à la cave pour y chercher un peu de ficelle pour le jardin. À mi-chemin – une sensation désagréable d'étouffement – je crois qu'ils ont la possibilité d'émettre une sorte de gaz. Et puis je me suis nettement senti poussé de côté. Ça représente une bonne chute avant d'atteindre le charbon. Je me suis tordu la cheville et j'ai pensé que je m'étais fracturé une côte. Alors la porte a été refermée et le loquet poussé. J'ai crié comme un fou pendant deux heures avant que le jardinier ne m'entende. »

Je ne doutais plus de sa parole, à présent, et je ne le considérais plus comme un original.

« Mais vous êtes manifestement en danger ici ! Vous devriez aller vivre dans une autre région.

— Non. Ils sont beaucoup plus forts que je ne le pensais. Et après tout, j'étais au-dessous du niveau du sol, dans la cave. C'est peut-être là toute l'explication. Ils peuvent atteindre les choses au-dessus du sol, mais cela leur coûte plus d'énergie que ça n'en vaut la peine. De toute manière, il n'y a pas grand mal. La cheville est

simplement foulée et la côte, en définitive, n'est pas cassée. C'était un simple petit avertissement. Pour vous avoir parlé la nuit dernière. Et que vous est-il arrivé, à vous ?

— Alors, c'était ça ! »

Mes propres expériences prenaient un sens, à présent. Je lui racontai ce qui s'était passé. Il m'interrompit :

« Vous êtes descendu le long d'une berge escarpée – vous voyez, exactement comme moi qui suis descendu à la cave. Une chose à éviter. »

Et quand je lui parlai de la boussole, il se mit à rire, mais d'un rire sans joie.

« C'est facile pour eux. Je vous l'ai dit, ils peuvent s'infiltrer à travers la matière comme l'eau s'insinue dans l'éponge. Voulez-vous prendre quelque chose ? »

J'acceptai et lui versai aussi un verre. Tout en le buvant à petites gorgées, il me demanda :

« Ce garçon dont vous avez parlé. Je crois que je sais de qui il s'agit. Le petit-fils de Ben Chickno. Je l'ai déjà vu dans les parages.

— Qui est Chickno ?

— Un gitan. La moitié de sa famille est composée d'idiots. Ils se marient tous entre eux. L'un de ses fils a tiré cinq ans pour s'être trouvé impliqué dans un meurtre – l'un des plus atroces qui aient jamais été commis par ici. Ils avaient torturé un vieux couple pour savoir où ils cachaient leur argent, puis ils les ont assassinés. On a trouvé quelques-uns des objets volés dans la caravane du fils mais ce dernier a prétendu qu'ils y avaient été déposés par un homme qui avait pris la fuite. Il a eu la chance de ne pas être inculpé de meurtre. Incidemment, le juge est mort une semaine après avoir condamné le fils. Crise cardiaque. »

J'avais plus fréquenté Machen que ne l'avait fait Urquart et le soupçon qui me vint alors était tout naturel. Machen décrit en effet les communications qui s'effectuaient entre certains paysans simples d'esprit et les étranges puissances du mal dont il parle. J'interrogeai Urquart :

« Ce vieil homme – Chickno – pourrait-il être en rapport avec les Lloigors ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par "en rapport". Je ne pense pas qu'il soit assez important pour en savoir bien long sur eux. Mais c'est bien le genre de personne qu'ils aiment encourager – une vieille charogne dégénérée. Vous devriez demander à l'inspecteur Davison ce qu'il pense de lui : c'est le policier le plus élevé en grade,

ici. Chickno a collectionné une série de condamnations longue comme le bras – incendie volontaire, viol, vol à main armée, bestialité, inceste. Un dégénéré complet quoi !

Sur ce, Mrs. Dolgelly lui apporta son dîner et me fit comprendre qu'il était temps pour moi de me retirer. À la porte, je m'enquis :

« La caravane de cet homme est-elle installée près d'ici ?

— À un mile du pont dont vous m'avez parlé, environ. Vous n'avez pas l'intention d'aller là-bas, j'espère ? »

Rien n'était plus éloigné de mes pensées et je le lui dis.

Ce soir-là, j'adressai une longue lettre à George Lauerdale, de l'université Brown. Lauerdale écrit des romans policiers sous un pseudonyme et on lui doit deux anthologies de la poésie moderne. Je savais qu'il était en train de consacrer un livre à Lovecraft et j'avais besoin de ses conseils. J'avais désormais l'impression d'être totalement impliqué dans cette affaire. Je n'avais plus le moindre doute. Existait-il donc des preuves de la présence des Lloigors dans la région de Providence ? Je voulais savoir si quelqu'un avait élaboré une théorie sur la manière dont Lovecraft s'était procuré son information de base. En quel lieu avait-il vu ou entendu parler du *Necronomicon* ? Je pris soin de taire à Lauerdale mes préoccupations réelles ; je lui expliquai simplement que j'étais parvenu à traduire une grande partie du manuscrit Voynich et que j'avais des raisons de croire qu'il s'agissait du *Necronomicon* auquel Lovecraft avait fait allusion ; Lauerdale pouvait-il me fournir quant à lui une explication ? Je poursuivis en disant qu'il existait des témoignages prouvant que Machen s'était fondé sur de véritables légendes du Monmouthshire pour écrire ses contes et que je me demandais si des légendes du même genre n'avaient pas servi de base à l'œuvre de Lovecraft. Avait-il eu connaissance de l'existence de légendes locales de ce type ? Courait-il, par exemple, des histoires déplaisantes au sujet de « la maison où il fuyait le monde », que Lovecraft occupait dans Benefit Street, à Providence ? …

Le lendemain du jour où Urquart avait eu son accident, il se passa quelque chose de curieux que je ne mentionnerai qu'en passant car cela fut sans conséquences. J'ai déjà parlé de la servante, une jeune fille au teint blême, à la chevelure raide et aux jambes maigres. Après le petit déjeuner, je remontai dans ma chambre et la trouvai évanouie, me sembla-t-il, sur le tapis devant la cheminée. J'essayai d'appeler la réception mais on ne me répondit pas. Elle paraissait petite et légère et je décidai de la porter jusqu'au lit ou jusqu'au fauteuil. Ceci ne présentait aucune difficulté, mais en la soulevant, il me fut impossible de ne pas me rendre compte qu'elle n'avait presque

rien sous son tablier brun, si même elle portait quelque chose. Ceci m'intrigua ; il faisait froid. Au moment où je la posai, elle ouvrit les yeux et me dévisagea avec une joie si malicieuse dans le regard que je fus convaincu qu'elle avait simulé. L'une de ses mains s'empara du poignet que je tentai de dégager, avec la nette intention de prolonger notre contact.

Comme tout cela était joué de manière un peu trop grossière, je la relevai d'une secousse. Au même instant, j'entendis des pas derrière la porte que j'ouvris vivement. Un homme à l'air brutal, au visage de gitan, se tenait là, surpris de me voir. Il ouvrit la bouche pour me dire :

« Je cherche… »

C'est alors qu'il aperçut la jeune fille dans la chambre.

Je dis rapidement :

« Je l'ai trouvée évanouie sur le plancher. Je vais chercher un docteur. »

Ma seule intention était de m'échapper et de descendre mais la jeune fille, qui m'avait entendu, s'écria :

« Ce n'est pas la peine. »

Elle sauta alors au bas du lit. L'homme fit demi-tour et s'éloigna. Elle le suivit quelques secondes plus tard, sans même tenter de s'excuser. Il ne fallait guère de subtilité pour comprendre ce qu'ils avaient projeté ; il était chargé d'ouvrir la porte et de nous surprendre. Je ne peux deviner ce qu'ils avaient prévu pour la suite ; peut-être m'aurait-il demandé de l'argent. Je crois plutôt qu'il m'aurait attaqué. Il y avait très nettement un air de famille entre cet homme et le garçon qui m'avait dévisagé au pont. Je ne devais jamais le revoir ; quant à la jeune fille, elle sembla dorénavant vouloir m'éviter systématiquement.

Cet incident me persuada encore plus que la famille des gitans était en relation beaucoup plus étroite avec les Lloigors que ne s'en était douté Urquart. J'appelai ce dernier au téléphone, mais on me dit qu'il dormait. Je passai le reste de la journée à écrire des lettres pour l'Amérique et à visiter les ruines romaines de la ville.

Ce soir-là, je vis Chickno pour la première fois. Pour gagner la maison d'Urquart, il me fallait passer devant un petit bar, à la vitrine duquel on avait apposé un écriteau : *On ne sert pas les gitans*. À la porte de ce bar, pourtant, il y avait un vieil homme mal fagoté – un vieil homme à l'air innocent – qui, les mains dans les poches, me regardait passer. Il fumait une cigarette qui pendait de ses lèvres. C'était à n'en pas douter un gitan.

Je racontai à Urquart l'incident de la servante mais il parut enclin à n'en pas tenir compte ; il pensait que ces gens-là avaient tout au plus eu l'intention de me faire chanter. Il manifesta plus d'intérêt quand je lui parlai du vieil homme et il me demanda de le lui décrire en détail.

« C'est bien Chickno. Je me demande ce que diable il peut bien vouloir.

— Il n'a pas l'air bien méchant.

— Pas plus méchant qu'une araignée venimeuse. »

Cette rencontre avec Chickno m'avait troublé. Physiquement, j'espère ne pas être plus craintif qu'un autre ; mais le garçon vu près du pont et l'affaire de la servante m'avaient fait prendre conscience que nous sommes tous très vulnérables sur le plan physique. Si le petit ami de la servante – ou son frère, ou Dieu sait de qui il s'agissait – avait résolu de me donner un bon coup dans l'estomac, il aurait pu me battre jusqu'à l'inconscience ou me casser toutes les côtes sans que je puisse émettre un son. Or, aucun jury au monde n'aurait condamné un homme qui aurait tenté de défendre « l'honneur » d'une jeune fille, surtout si cette dernière avait prétendu être revenue à elle après un évanouissement et avoir découvert qu'on était en train de la violer… Cette pensée fit naître en moi une sensation pénible et je redoutai d'être en train de jouer avec le feu.

Cette crainte explique l'incident qui se produisit ensuite et qu'il me faut décrire. Je dois tout d'abord mentionner qu'Urquart sortit de son lit au bout de trois jours et que nous étions partis en voiture vers les Gray Hills pour tenter de découvrir s'il y avait quelques fondements à la mention faite par Machen de l'existence de grottes souterraines, censées abriter ses troglodytes malveillants. Nous interrogeâmes le pasteur de Llandalffen et ceux de deux villages voisins, parlâmes à quelques paysans en expliquant que nous recherchions des marmites de géants. Si nul ne s'étonna de notre invraisemblable prétexte, nul ne put nous fournir de renseignements ; le ministre de Llandalffen nous dit pourtant avoir entendu des rumeurs à propos de failles qui se seraient ouvertes dans le flanc des collines et dont l'entrée aurait été dissimulée par des blocs de pierre.

Urquart était épuisé après cette journée passée à boiter derrière moi et il rentra chez lui à six heures, résolu à se coucher tôt. Sur le chemin du retour, je crus – ou peut-être l'imaginai-je – voir un homme à l'allure de gitan me suivre sur plusieurs centaines de yards. Une silhouette qui me rappelait celle du jeune garçon du pont se tenait près de l'entrée de l'hôtel, mais elle s'en éloigna dès que j'en approchai. Je commençai à avoir l'impression d'être un homme marqué. Après le dîner, comme je me sentais mieux, je décidai de marcher jusqu'au pub où j'avais vu le vieux Chickno

et de m'enquérir, sans éveiller les soupçons, s'il y était connu.

J'étais encore à un quart de mile de là quand je l'aperçus, à la porte d'une crémerie, qui m'observait sans s'en cacher. Je savais que si j'ignorais sa présence, le sentiment d'insécurité qui m'habitait ne ferait que croître et que cela me vaudrait peut-être une nuit blanche. Je fis donc ce qu'il m'arrive de faire avec les monstres qui me visitent dans mes cauchemars – je marchai droit sur lui et l'accostai. J'eus un instant la satisfaction de voir que je l'avais pris par surprise. Il détourna rapidement ses yeux larmoyants – réaction habituelle chez un homme qui n'a pas la conscience tranquille.

Comme j'arrivai à son niveau, je me rendis compte qu'une accusation directe – Pourquoi me suivez-vous ? – ne rimerait pas à grand chose. Il réagirait avec la ruse instinctive d'un homme qui était d'habitude du mauvais côté de la barrière et il nierait carrément. Je me contentai donc de lui sourire et de lui dire :

« Belle soirée. »

Il grimaça un sourire à son tour et me répondit :

« Eh, oui. »

Je me plantai alors à côté de lui et prétendis m'intéresser à ce qui se passait dans la rue devant nous. J'eus une fois de plus l'envie de suivre mon intuition. Je le sentais assez mal à l'aise de se retrouver dans la position du gibier, pour ainsi dire ; il était plus habitué à jouer le rôle du chasseur.

Au bout de quelques instants, il reprit :

« Vous n'êtes pas d'ici. »

Son accent n'était pas celui des Gallois ; il était plus rauque, plus nordique.

« C'est vrai, je suis américain », dis-je. Après une pause, j'ajoutai :

« Vous n'êtes pas d'ici non plus, si j'en juge par votre accent.

— Non. Du Lancashire.

— De quelle région ?

— Downham.

— Ah, le village des sorcières. »

J'avais fait un cours sur les romanciers de l'époque victorienne et je me souvenais encore des *Sorcières du Lancashire*, d'Ainsworth.

Il fit une nouvelle grimace et je vis qu'il n'avait plus une seule dent ; ses chicots

étaient noircis et brisés. De près, je me rendis compte également que j'avais eu bien tort de penser qu'il avait l'air innocent. La comparaison qu'avait faite Urquart avec une araignée venimeuse n'était pas si éloignée que cela de la réalité. Pour commencer, il était bien plus âgé qu'il n'en avait l'air à distance – plus de quatre-vingts ans, selon moi. (Les rumeurs devaient plus tard prétendre qu'il avait plus de cent ans. Sa fille aînée avait soixante-cinq ans, en tout cas.) L'âge ne paraissait cependant ni l'avoir adouci, ni l'avoir rendu bienveillant. Il avait un air négligé, dégénéré, et en même temps une sorte de vitalité déplaisante, comme s'il avait pris plaisir à faire encore le mal ou à se sentir redouté. Le simple fait de lui parler me mettait légèrement mal à l'aise : c'était un peu comme flatter un chien que l'on soupçonne d'avoir la rage. Urquart m'avait rapporté quelques histoires très déplaisantes à son propos et j'y ajoutais volontiers foi, à présent. Je me souvenais de l'aventure survenue à la petite fille d'un ouvrier agricole qui avait accepté son hospitalité par un soir de pluie et il m'était difficile de dissimuler mon dégoût.

Nous demeurâmes ainsi quelques minutes à regarder la rue et quelques jeunes gens qui flânaient, portant des transistors, sans nous prêter attention.

« Tendez votre main », dit-il.

Je le fis. Il la regarda avec intérêt. Il suivit ensuite du pouce les lignes qui se creusaient à la base de mon pouce droit.

« Longue ligne de vie.

— Je suis heureux de l'apprendre. Pouvez-vous voir quelque chose d'autre ? »

Il me regarda et sourit avec malice.

« Rien qui vous intéresserait. »

Il y avait quelque chose d'irréel dans toute cette conversation. Je jetai un coup d'œil à ma montre.

« C'est l'heure d'aller prendre un verre. »

J'avais déjà commencé à m'éloigner quand je dis, comme si l'idée venait de m'en traverser l'esprit :

« Vous voulez vous joindre à moi ?

— Ben, je dis pas non. »

L'insolence de son sourire était telle qu'un homme qui n'aurait pas été poussé comme moi par un autre motif en aurait été offensé. Je savais ce qu'il pensait – que j'avais peur de lui et que j'étais en train d'essayer de me le concilier. S'il y avait du

vrai dans la première partie de la proposition, rien n'était moins certain pour ce qui était de la seconde. J'estimai que son inaptitude à me comprendre me conférait un léger avantage.

Nous marchâmes jusqu'au pub où j'avais l'intention d'entrer. Je découvris alors l'écriteau placé dans la vitrine et j'hésitai.

« Ne vous tourmentez pas. C'est pas pour moi », dit-il.

Un instant plus tard, je vis pourquoi. La salle était à moitié pleine. Quelques paysans jouaient aux fléchettes. Chickno gagna directement la chaise qui se trouvait sous la cible et s'y assit. Certains hommes eurent l'air contrarié, mais aucun ne dit mot. Ils reposèrent les fléchettes sur l'appui de la fenêtre et gagnèrent le bar. Chickno sourit. Je me rendis compte qu'il lui était agréable de faire montre de son pouvoir.

Il m'annonça qu'il prendrait un rhum. J'allai au bar et le patron me servit sans me regarder en face. Les hommes se dirigèrent discrètement à l'autre extrémité, ou tout au moins ils s'éloignèrent de nous autant qu'ils le purent sans trop en avoir l'air. Il était clair que Chickno était craint. Peut-être la mort du juge qui avait condamné son fils y était-elle pour quelque chose ; Urquart devait me donner d'autres raisons plus tard.

Une chose que je découvris alors me détendit un peu. Il ne tenait pas la boisson. Je ne lui avais offert qu'un rhum de crainte qu'il ne pense que j'avais voulu l'enivrer, mais comme il le regardait et commentait « un peu petit, ça », j'en commandai un autre. Il avait bu le premier quand je lui apportai le second. Dix minutes plus tard, son regard avait perdu un peu de sa malice et de son acuité.

J'estimai n'avoir rien à perdre en usant de franchise.

« J'ai entendu parler de vous, monsieur Chickno. Il est extrêmement intéressant pour moi de vous avoir rencontré. »

Il me répondit :

« Oui. Ça se pourrait bien. »

Il but pensivement son second rhum à petits coups tout en suçotant l'une de ses dents creuses. Puis il reprit :

« Vous m'avez l'air d'un type pas bête. Pourquoi restez-vous là où on n'a pas besoin de vous ? »

Je fis semblant de ne pas avoir compris.

« Je vais m'en aller très bientôt – probablement à la fin de la semaine. J'étais venu ici pour essayer de trouver quelque chose. Avez-vous déjà entendu parler du

manuscrit Voynich ? »

Il était visible que cela ne lui était jamais arrivé. En dépit de l'impression que j'avais de perdre mon temps – il regardait devant lui, les yeux vides – je lui racontai brièvement l'histoire du manuscrit et la manière dont je l'avais déchiffré. Je terminai en lui disant que Machen paraissait avoir eu connaissance, lui aussi, de cette œuvre et que je pensais que l'autre moitié, à moins que ce ne fût un autre exemplaire peut-être, aurait pu se trouver dans cette partie du monde. Quand il me répondit je vis que je m'étais trompé en le supposant stupide ou inattentif.

« Alors vous voulez me faire croire que vous êtes venu dans ce pays pour y chercher un manuscrit ? Et c'est tout ? »

Le ton avait la rudesse du Lancashire, mais il n'était pas hostile.

Je repris :

« C'est la raison pour laquelle je suis venu ici. »

Il se pencha sur la table et me souffla du rhum dans le nez.

« Écoutez un peu, monsieur. J'en sais plus que vous croyez. Je sais tout sur vous. Alors, pas de ça entre nous. Peut-être bien que vous êtes un professeur d'université, mais vous ne m'impressionnez pas. »

J'avais la sensation très vive de me trouver devant un rat ou une belette. J'éprouvais le sentiment qu'il était dangereux et qu'il aurait fallu pouvoir le détruire, comme un serpent venimeux. Je fis pourtant un effort pour que mes yeux ne me trahissent pas. Je venais soudain de saisir une chose. Il *était* impressionné par le fait que j'étais professeur et aimait pouvoir se trouver en position de me donner virtuellement l'ordre de m'en aller et de m'occuper de ce qui me regardait.

Je pris donc une profonde inspiration et dis poliment :

« Croyez-moi, monsieur Chickno, ce qui m'intéresse plus que tout se trouve dans ce manuscrit. Si je pouvais le trouver, je serais parfaitement heureux. »

Il termina son rhum et je crus un instant qu'il allait se lever et partir. Il en voulait simplement un autre. J'allai au bar, lui pris un double rhum et un second Haig pour moi.

Quand je me fus rassis, il avala une longue gorgée de rhum.

« Je *sais* pourquoi vous êtes ici, monsieur. Je sais à propos de votre livre, aussi. Je suis pas un méchant type. Tout ce que je peux dire, c'est que personne ne s'intéresse à vous. Alors, pourquoi vous retournez pas en Amérique ? Vous trouverez pas le reste

de votre livre par ici, ça, je peux vous le dire. »

Nous ne parlâmes plus ni l'un, ni l'autre pendant quelques minutes. Je me décidai pour la franchise absolue :

« Pourquoi veulent-ils que je m'en aille ? »

Un instant, ce que j'avais dit ne l'atteignit pas. Puis son visage se fit sérieux, grave même – mais ce fut très bref.

« Mieux vaut ne pas parler de ça. »

Un moment plus tard, il parut se raviser. Ses yeux s'emplirent à nouveau de malice. Il se rapprocha de moi.

« Ils ne sont pas intéressés par vous, monsieur. Ils se moquent même pas mal de vous. C'est lui qu'ils n'aiment pas. »

Il fit un bref signe de tête – j'en conclus qu'il voulait parler d'Urquart.

« C'est un imbécile, poursuivit-il. Il a eu assez d'avertissements comme ça et vous pouvez aller lui dire de ma part, ils se donneront plus la peine de l'avertir, la prochaine fois.

— Il ne croit pas qu'ils aient le moindre pouvoir. Pas assez pour lui faire du mal », dis-je.

Il parut ne pas savoir s'il devait sourire ou ricaner. Il fit une grimace et j'eus un instant l'illusion que ses yeux étaient devenus tout rouges, comme ceux d'une araignée. Puis il cracha :

« Alors, ça n'est qu'un sacré… imbécile et il n'aura que ce qu'il mérite. »

La crainte m'avait serré le cœur, mais je sentis aussi naître en moi un très léger sentiment de triomphe. Il s'était mis à parler. La franchise avait payé. À moins qu'il ne se remît sur ses gardes, j'allais découvrir certaines des choses que je cherchais à savoir.

Il se domina un peu et affirma sur un ton moins violent :

« D'abord, c'est un imbécile, parce qu'il ne sait vraiment rien. Même pas ça. »

Il me tapait sur le poignet de son index replié.

« Je m'en doutais.

— C'est vrai ? Eh bien, vous aviez raison. Toute cette histoire au sujet de l'Atlantide ! »

Aucun doute. Son mépris était réel. Les paroles qu'il prononça ensuite me donnèrent pourtant un choc plus violent que tout ce qu'il m'avait révélé jusque-là. Il s'avança et me souffla avec une curieuse sincérité dans la voix :

« Ces choses-là sont pas sorties d'un conte de fées, vous savez. Elles jouent pas à des jeux. »

Je compris ce qui n'avait pas été clair pour moi jusqu'alors. Il « les » connaissait. Il les connaissait et en parlait avec ce réalisme indifférent du savant qui fait allusion à la bombe atomique. Je crois bien qu'avant d'en arriver à ce point, je n'avais pas vraiment cru en « eux » ; j'avais espéré que tout cela n'était qu'une sorte de bizarre hallucination : ou que, comme les fantômes, ces êtres ne pouvaient avoir d'influence réelle sur les affaires humaines. Ses paroles venaient de me faire saisir mon erreur. « Ces choses-là ». Mes cheveux se hérissèrent et je sentis le froid m'envahir les jambes, puis les pieds.

« Et que font-ils ? »

Il vida son verre et dit d'un air détaché :

« Ça n'a rien à voir avec vous, mon vieux. Vous n'y pouvez rien. Personne n'y peut rien. »

Il posa son verre.

« Voyez-vous, reprit-il, ici, c'est leur monde après tout. Nous, on est une erreur. Ils veulent le reprendre. »

Il attira l'attention du barman et lui montra son verre. Je me déplaçai et allai lui chercher son nouveau rhum. Je voulais partir le plus vite possible et parler à Urquart. Si je ne voulais pas courir le risque de le vexer, cela n'allait pas être facile.

Chickno résolut la question pour moi. Après son troisième double rhum, il cessa brusquement d'être intelligible. Il marmonna des choses dans une langue que je pris pour celle des Tziganes. Il mentionna plusieurs fois le nom d'une « Liz Southern », qu'il prononçait « Saozern » ; plus tard seulement, je me souvins que l'une des sorcières du Lancashire exécutées en 1612 s'appelait ainsi. Je ne compris ni ce qu'il disait, ni si cela avait véritablement un rapport avec la sorcière. Son regard devint vitreux, mais il resta persuadé qu'il me fournissait des renseignements. J'eus enfin l'impression très étrange que ce n'était plus le vieux Chickno qui s'adressait à moi, mais un homme persuadé par une autre créature. Une demi-heure plus tard, il dormait, la tête sur la table. Je traversai la pièce, allai au barman et lui indiquai le vieux Chickno.

« Je regrette ce qui vient de se passer là.

— Ça ne fait rien », me dit-il.

Je pense qu'il avait déjà compris que je n'étais pas un ami du gitan.

« Je vais téléphoner à son petit-fils, reprit-il. Il le ramènera chez lui. »

J'appelai la maison d'Urquart de la cabine la plus proche. Sa gouvernante me répondit qu'il dormait. Je fus tenté d'aller chez lui et de le réveiller mais j'y renonçai et regagnai l'hôtel, tout en regrettant de n'avoir pas quelqu'un à qui parler.

J'essayai de mettre de l'ordre dans mes pensées, de découvrir un sens à ce que Chickno m'avait dit. S'il ne niait pas la réalité de l'existence des Lloigors, pourquoi avoir prétendu qu'Urquart s'était tellement trompé ? J'avais trop bu pour moi et je me sentais épuisé. Je m'endormis à minuit et j'eus un sommeil agité, hanté par les cauchemars. À deux heures du matin, je me réveillai avec le sentiment horrible de la malveillante réalité des Lloigors, mais ce sentiment était mêlé au souvenir des rêves pénibles que j'avais faits à propos du marquis de Sade et de Jack l'Éventreur. J'avais si fort l'impression d'être en danger que j'allumai la lumière. Je me sentis mieux. Je me dis que je ferais mieux de transcrire la conversation que j'avais eue avec Chickno et de la donner à lire à Urquart, pour le cas où il pourrait ajouter quelques-uns des morceaux qui manquaient à ce puzzle. Je la notai donc en détail.

Le froid m'engourdissait les doigts. Je me rendormis, mais je fus réveillé par un léger tremblement qui agita la pièce et me rappela une secousse de tremblement de terre que j'avais ressentie un jour, au Mexique. Je me rendormis ensuite jusqu'au matin.

Avant d'aller prendre le petit déjeuner, je passai à la réception pour y demander mon courrier. Lauerdale m'avait répondu de l'université Brown et je le lus tout en mangeant mes kippers.

La plus grande partie de sa lettre était consacrée aux questions littéraires ; il y examinait Lovecraft et sa psychologie. Mais il y avait aussi des pages qui m'intéressaient bien davantage. Lauerdale écrivait :

Je suis moi-même enclin à croire, en me fondant sur le témoignage que nous offrent ses lettres, que l'une des expériences les plus importantes du début de la vie de Lovecraft a bien été le séjour qu'il a fait à Cohasset, un pauvre village de pêcheurs qui se situait entre Quonochontaug et Weekapaug, dans le sud de l'État de Rhode Island. Tout comme l'« Innsmouth » de Lovecraft, ce village devait être rayé de la carte, plus tard. J'y suis allé et j'ai trouvé que l'atmosphère y était en bien des points comparable à celle que Lovecraft avait reconstituée pour décrire Innsmouth – que Lovecraft a placé dans le Massachusetts : « Plus de maisons vides que d'hommes », la décrépitude ambiante, les relents de poisson. Il y avait, en outre, un personnage connu sous le nom de capitaine Marsh qui vivait

à Cohasset en 1915, époque à laquelle Lovecraft y résidait, et qui avait passé un certain temps dans les mers du Sud. C'est peut-être lui qui avait raconté au jeune Lovecraft des histoires où il était question de temples polynésiens consacrés au mal et de gens qui vivaient au fond de la mer. La plus importante de ces légendes – elle est également mentionnée par Jung et par Spence – est celle qui raconte l'histoire des dieux des étoiles (ou des démons), qui étaient autrefois les maîtres de cette Terre et qui avaient perdu leur pouvoir par la pratique de la magie noire, mais qui reviendraient un jour et reprendraient possession de cette planète. Dans la version citée par Jung, il est dit que ces dieux avaient créé les êtres humains en partant de monstres subhumains.

Selon moi, Lovecraft aurait tiré le reste du « mythe » des écrits de Machen, ou peut-être de Poe, qui fait parfois allusion à de telles choses. Dans *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, par exemple. Je n'ai pu découvrir la preuve qu'il y ait eu des rumeurs déplaisantes au sujet de la « maison que l'on fuyait » de Benefit Street ou de toute autre demeure de Providence. C'est avec le plus grand intérêt que je lirai ce que vous avez à dire à propos des sources de Machen. J'estime qu'il se peut que Machen ait entendu parler d'un ouvrage « secret » du genre de celui que vous mentionnez, mais je ne dispose d'aucun témoignage prouvant que Lovecraft aurait eu lui-même connaissance d'un tel livre. Je suis certain que toute rencontre entre son *Necronomicon* et le manuscrit n'est, comme vous le suggérez, que coïncidence.

Mes cheveux s'étaient dressés quand j'avais lu la phrase concernant les dieux « qui allaient revenir un jour et reprendraient possession de cette planète », tout comme lorsque j'avais vu l'allusion aux légendes polynésiennes. Car, comme Churchward l'a dit : « L'île de Pâques, Tahiti, les Samoa… Hawaii et les îles Marquises sont les doigts pathétiques de cette grande terre et elles se tiennent, aujourd'hui, comme autant de sentinelles au bord d'une tombe silencieuse. » La Polynésie est tout ce qui reste de Mu.

Tout cela ne m'en apprenait guère plus que je n'en savais ou n'en avais déjà deviné. Ma rencontre avec Chickno soulevait pourtant un problème très réel : jusqu'à quel point Urquart se trouvait-il réellement en danger ? Il pouvait très bien avoir raison quand il affirmait que les Lloigors n'avaient guère de pouvoir ou très peu ; mais il n'était pas sûr qu'il en fût de même en ce qui concernait Chickno et sa famille. Même si on adoptait le point de vue sceptique, que l'on tînt toute l'affaire pour n'être que le produit de l'imagination et de la superstition, Chickno représentait un danger très réel. Pour une raison ou pour une autre, ils détestaient Urquart, lui et les siens.

Le réceptionniste effleura ma manche.

« Le téléphone pour vous, monsieur. »

C'était Urquart. Je m'écriai :

« Dieu merci, vous m'avez appelé. Il faut que je vous voie.

— Vous en avez entendu parler, alors ?

— Entendu parler de quoi ?

— De l'explosion ? Chickno est mort.

— Quoi ! Vous en êtes sûr ?

— Pratiquement. Encore qu'ils n'aient pu retrouver grand-chose de lui.

— J'arrive tout de suite. »

C'était la première allusion que j'entendais faire au sujet de la grande explosion de Llandalffen. Il y a sur mon bureau un volume intitulé *Plus étrange que logique*, dont l'auteur, Frank Edwards, nous a quittés récemment. Il s'agit de l'un de ces recueils de mystères et de merveilles, dont les sources sont toujours un peu douteuses. On y trouve une section consacrée à la « Grande Explosion de Llandalffen », dans laquelle l'auteur déclare en substance qu'il s'agissait d'une explosion atomique, sans doute due à la défaillance des moteurs d'un « objet volant non identifié » ; Edwards cite les propos du spécialiste des fusées Willey Ley selon lesquels le cratère sibérien de 1908 aurait pu avoir été causé par une explosion d'antimatière, puis établit un parallèle entre l'explosion de Llandalffen et le point d'impact de Podkamennaya Tunguska. Moi, je tiens cela pour carrément absurde. J'ai vu le lieu de l'explosion et il n'y avait pas là, et de loin, des bouleversements tels qu'on ait pu y voir le résultat d'une explosion atomique, eût-elle été de faible puissance.

Mais voilà que j'anticipe sur la suite de mon histoire. Urquart me retrouva à mi-chemin de sa maison et nous roulâmes jusqu'à Llandalffen. Il s'était donc produit une terrible explosion aux environs de quatre heures, ce matin-là ; c'était peut-être cela qui m'avait réveillé à l'aube. La zone touchée était heureusement déserte mais un ouvrier agricole, vivant dans une petite maison à trois miles de là, avait été projeté hors de son lit. Ce qu'il y avait de plus curieux dans toute cette affaire, c'est qu'il y avait eu extrêmement peu de bruit ; l'ouvrier agricole avait cru à un tremblement de terre et s'était rendormi. Deux hommes du village, qui rentraient chez eux à la fin de la soirée, disaient avoir perçu comme un bruit sourd leur rappelant celui d'une explosion de mine ou d'un coup de foudre lointain et s'être demandé si un avion ne s'était pas écrasé avec un chargement de bombes. L'ouvrier agricole avait pris sa bicyclette à sept heures pour aller jeter un coup d'œil, mais il n'avait rien découvert. Il en avait pourtant parlé au fermier qui l'employait et tous deux s'étaient rendus sur les lieux, un peu après neuf heures, dans la voiture du fermier. Cette fois, le fermier avait tourné pour prendre une route secondaire et roulé en direction des caravanes des gitans qui étaient arrêtées à deux miles de l'embranchement. Leur première découverte n'avait pas été, comme Edwards l'affirme, un fragment de corps humain, mais une partie de la patte antérieure d'un âne ; elle gisait au milieu de la route. Plus loin, ils s'étaient aperçus que les murs de pierre et les arbres avaient été soufflés. Des petits morceaux

de la caravane et d'autres débris étaient dispersés sur plusieurs centaines de mètres autour du centre de l'explosion, qui se situait dans le champ d'un hectare environ où les caravanes avaient été installées.

Je vis ce champ à mon tour – l'inspecteur de police de Llandalffen, qui connaissait Urquart, nous avait permis d'en approcher et j'eus tout d'abord l'impression qu'il s'agissait d'un tremblement de terre plutôt que d'une explosion ordinaire. Une explosion produit un cratère ou déblaye une zone qu'elle nivelle plus ou moins, mais ici, le terrain était bouleversé et crevassé, comme s'il y avait eu une convulsion souterraine. Un ruisseau coulait dans le champ et il avait déjà transformé toute cette surface en lac. D'un autre côté, on pouvait relever certains indices caractéristiques d'une explosion. Des arbres avaient été abattus ou n'étaient plus que souches déchiquetées, tandis que d'autres n'avaient même pas été touchés. Le muret élevé entre le champ et la grand-route était presque intact, bien qu'il ait couru le long du sommet d'un escarpement, alors qu'un mur beaucoup plus éloigné qui se dressait dans le champ voisin avait été dispersé sur un grand espace.

Il y avait aussi, bien sûr, les restes méconnaissables de l'homme et de l'animal que nous nous étions attendus à y voir ; des lambeaux de peau, des fragments osseux. Bien peu étaient identifiables ; l'explosion paraissait avoir réduit en miettes toutes les créatures vivantes de ce champ. L'antérieur de l'âne qu'avait découvert le fermier constituait le plus grand fragment retrouvé.

Je me sentis vite très mal et je dus aller m'asseoir dans l'auto, mais Urquart continua à boitiller dans les environs pendant plus d'une heure encore, tout en relevant divers éléments brisés. J'entendis un sergent lui demander ce qu'il cherchait et Urquart lui répondre qu'il ne le savait pas. Mais moi, je savais ; il espérait trouver quelque indice décisif qui lui permettrait d'établir le lien qui rattachait ces gitans à Mu. Je ne saurais dire pourquoi, j'étais certain qu'il n'en trouverait pas.

À ce moment, il devait y avoir plus d'un millier de curieux autour de ce point : ils tentaient d'en approcher assez pour découvrir ce qui s'était passé. Notre voiture fut arrêtée une douzaine de fois pour le moins quand nous entreprîmes de rentrer. Urquart déclarait à qui le lui demandait qu'il était persuadé qu'une soucoupe volante avait explosé.

En réalité, nous étions tous deux à peu près certains de savoir ce qui s'était passé. Je crois que le vieux Chickno était allé trop loin – qu'il m'en avait trop dit. Urquart pensait que sa principale erreur avait été de considérer les Lloigors comme des êtres assez semblables aux humains et lui-même comme un serviteur dont on tolérait qu'il prît des libertés. Il ne s'était pas rendu compte qu'ils pouvaient parfaitement se passer

de lui et sa tendance naïve à se vanter, et à se présenter comme un ambassadeur des Lloigors en avait fait un élément dangereux pour eux.

Nous en arrivâmes à cette conclusion une fois que j'eus décrit à Urquart les circonstances dans lesquelles Chickno m'avait parlé. Quand j'eus fini de lui lire mes notes, Urquart me dit : « Rien d'étonnant à ce qu'ils l'aient tué.

— Mais il n'avait pas dit grand-chose, somme toute.

— Il en avait dit assez. Peut-être ont-ils pensé, d'ailleurs, que nous pourrions en deviner plus qu'il ne vous en avait dit. »

Nous déjeunâmes à l'hôtel et le regrettâmes. Tous les gens semblaient savoir d'où nous venions, nous dévisageaient et tentaient de surprendre notre conversation. Le garçon passa tellement de temps à traîner autour de notre table que le gérant finit par le rappeler à l'ordre. Nous mangeâmes aussi rapidement que possible et regagnâmes la maison d'Urquart. On avait à nouveau allumé un feu dans la bibliothèque et Mrs. Dolgelly nous y servit le café.

Je me souviens encore de chaque instant de cet après-midi. Il régnait un tel climat de tension que nous pressentions un malheur, l'approche d'un danger physique. Ce qui avait le plus impressionné Urquart, c'était le mépris manifesté par le vieux Chickno quand je lui avais dit que le colonel était persuadé qu'« ils » n'avaient pas de véritable pouvoir. Je me souvenais encore du flot de paroles grossières et méprisantes qui avait fait tourner la tête à plusieurs personnes de ce pub. Or, ce que Chickno m'avait dit s'était avéré exact. « Ils » avaient énormément de pouvoir – plusieurs sortes de pouvoirs. Nous en tirâmes la conclusion que la dévastation que nous avions vu régner dans le camp de gitans n'était due ni à un tremblement de terre, ni à une explosion, mais en quelque sorte à l'action combinée de l'un et de l'autre. Une explosion assez violente pour éventrer des caravanes aurait dû avoir été clairement perçue à Southport et Melincourt, et plus encore à Llandalffen qui ne se trouvait qu'à cinq miles de là. Les fentes et les fissures de la terre suggéraient une commotion du sol. Mais un bouleversement du terrain n'aurait pu suffire pour disjoindre ainsi les caravanes. Urquart estimait – et je finis par me ranger à son opinion – que les caravanes et leurs occupants avaient été littéralement déchiquetés. Dans ce cas, quel sens aurait eu la commotion terrestre ? Deux explications possibles s'offraient à nous. Cette dernière s'était produite au moment où les « créatures » venues du sous-sol s'étaient forcé un passage. Ou bien encore, le « tremblement de terre » n'était qu'une fausse piste délibérée, laissée là pour tromper la meute. Les conséquences qui découlaient d'une telle supposition étaient si effrayantes que nous nous versâmes un whisky, bien que ce ne fût encore que le milieu de l'après-midi. Cela signifiait

qu'« ils » se souciaient de fournir une explication apparemment naturelle à ce qui était arrivé. Cela sous-entendait aussi qu'ils avaient une bonne raison de chercher à garder le secret. Et autant qu'il nous était possible de le comprendre, ils n'avaient qu'une seule raison de ce genre : ils avaient leurs « plans », leurs projets pour l'avenir. Je me rappelai les paroles de Chickno : « C'est leur monde, après tout… Ils veulent le reprendre. »

Ce qui nous irritait, c'est que dans tous les livres qu'il possédait sur l'occultisme et sur l'histoire de Mu, Urquart ne trouvait rien qui nous suggérât une réponse. Il était difficile de lutter contre le sentiment de désespoir qui nous paralysait, de ne pas savoir par où commencer. Le journal du soir accrut encore notre abattement, car on y révélait en confidence que l'explosion avait été provoquée par de la nitroglycérine ! Les « experts » avaient mis au point une théorie qui semblait expliquer les faits. Le fils et le gendre de Chickno avaient été carriers dans le nord et avaient l'habitude de manier les explosifs. La nitroglycérine était parfois utilisée dans les carrières parce qu'elle est peu chère et facile à fabriquer. Selon l'article, on soupçonnait les enfants de Chickno d'avoir volé des quantités importantes de glycérine, ainsi que l'acide azotique et sulfurique. Leur intention, prétendait l'auteur du reportage, était de s'en servir pour faire sauter des coffres-forts. Ils devaient avoir fabriqué d'assez grandes quantités de nitroglycérine et une sorte de tremblement de terre avait tout fait exploser.

C'était une explication absurde ; il aurait fallu une tonne de nitroglycérine pour causer des dégâts aussi importants. De toute manière, une explosion de nitroglycérine laisse des traces caractéristiques ; on ne relevait aucune trace de ce genre dans le champ dévasté. Une explosion de nitroglycérine, enfin, cela s'entend ; personne n'avait entendu celle-ci.

Cette explication ne fut pourtant jamais mise sérieusement en doute, bien qu'il y ait eu plus tard une enquête officielle sur les causes du désastre. Il faut supposer que, comme les hommes redoutent les mystères pour lesquels ils n'ont aucune explication, leur esprit a besoin d'une solution, aussi absurde soit-elle, pour se rassurer.

Il y avait un autre fait divers dans le journal du soir qui paraissait tout d'abord n'avoir guère de rapport avec le précédent. Le titre en était ainsi rédigé : « L'explosion a-t-elle libéré un gaz mystérieux ? » Ce n'était qu'un court paragraphe où l'on révélait que de nombreuses personnes de la région s'étaient réveillées ce matin-là avec une forte migraine et une sensation de lassitude, signes avant-coureurs, en apparence, d'une attaque de grippe. Ces impressions s'étaient dissipées un peu plus tard dans la journée. L'explosion n'aurait-elle pas libéré un gaz, interrogeait le reporter, qui aurait pu provoquer l'apparition de tels symptômes ? Le « correspondant

scientifique » du journal avait ajouté une note dans laquelle il soulignait que l'anhydride sulfureux pouvait précisément faire apparaître ces symptômes et que diverses personnes en avaient d'ailleurs perçu l'odeur caractéristique au cours de la nuit. La nitroglycérine, bien entendu, contient une faible quantité d'anhydride sulfureux, ce qui pouvait expliquer l'odeur.

Urquart me dit alors :

« Nous allons vite être renseignés là-dessus, en tout cas. »

Il téléphona au bureau météorologique de Southport. Ils le rappelèrent dix minutes plus tard pour lui donner la réponse ; au cours de la nuit, le vent avait soufflé du nord-est. Llandalffen se situait au nord du lieu de l'explosion.

Et pourtant, nous ne comprenions ni l'un, ni l'autre, la signification de ce fait divers. Nous perdîmes des heures à chercher des indications qui nous mettent sur la voie, tant dans ma traduction du manuscrit Voynich que dans une trentaine d'ouvrages sur Mu et autres sujets apparentés.

Puis au moment d'attraper un autre volume sur Lémure et l'Atlantide, mon regard tomba sur le livre de Sacheverell Sitwell, *Esprits frappeurs*. Je suspendis mon geste, ne pouvant en détacher mes yeux. J'interrogeai ma mémoire pour tenter de retrouver un fait que j'avais à demi oublié. Cela me revint enfin.

« Mon Dieu, Urquart, je viens de penser à quelque chose. D'où ces créatures tirent-elles leur énergie ? »

Il me regardait sans comprendre. Je repris :

« Est-ce leur énergie naturelle ? Il faut avoir un corps physique pour pouvoir produire de l'énergie physique. Mais vous souvenez-vous de ce qui se passe pour les esprits frappeurs ?… »

C'est alors qu'il comprit à son tour. Les esprits frappeurs tirent leur énergie des êtres humains, des jeunes filles, le plus souvent. Pour certains, les esprits frappeurs n'ont pas d'existence indépendante ; ils sont une sorte de manifestation psychique de l'inconscient des adolescents, une explosion de frustration ou la manifestation d'un irrésistible besoin d'attention. Pour d'autres, ce sont des « esprits » qui sont dans la nécessité d'emprunter de l'énergie à une personne émotionnellement troublée ; Sitwell cite des cas de perturbations apportées par des esprits dans des habitations demeurées vides durant de longues périodes.

Était-ce pour cette raison que tant de gens de la région s'étaient sentis fatigués et comme un peu grippés au réveil – parce que l'énergie nécessaire au déclenchement de

l'explosion avait été fournie *par eux* ?

S'il en était ainsi, le danger n'était pas aussi grand que nous ne l'avions redouté. Cela signifiait que les Lloigors n'avaient pas d'énergie qui leur fût propre ; ils devaient la puiser chez les hommes – probablement chez des personnes endormies. Leurs pouvoirs étaient donc limités.

La même pensée nous traversa l'esprit au même moment. Si ce n'est que, bien entendu, le monde est plein de gens…

Néanmoins, nous nous sentîmes soudain plus sereins. C'est dans cette nouvelle disposition d'esprit que nous abordâmes ce qui allait devenir notre tâche fondamentale : avertir la race humaine de l'existence des Lloigors. Ils n'étaient pas indestructibles, sinon ils ne se seraient pas souciés de détruire Chickno parce qu'il avait parlé d'eux. Il serait peut-être même possible de les détruire en déclenchant une explosion nucléaire souterraine. Le fait qu'ils soient demeurés en repos pendant tant de siècles indiquait bien que leur puissance était réduite. Si nous étions à même de produire une preuve catégorique de leur existence, les chances de donner un coup d'arrêt à la menace qu'ils représentaient seraient grandes.

Le point de départ manifeste qui s'offrait à nous était bien l'explosion de Llandalffen ; il fallait faire prendre conscience au public qu'elle impliquait sans conteste la réalité de l'existence de ces forces cachées. D'une certaine, manière, la mort de Chickno était la meilleure chose qui pouvait se produire : ils avaient montré leur jeu. Nous décidâmes de retourner explorer le lieu de l'explosion le lendemain matin, puis d'établir un dossier sur ce sujet. Nous interrogerions les habitants de Llandalffen et chercherions si l'un d'eux avait réellement senti l'odeur de l'anhydride sulfureux au cours de la fameuse nuit, puis nous verrions s'ils persistaient à raconter cette histoire quand nous leur aurions fait remarquer que le vent avait alors soufflé dans la direction opposée. Urquart connaissait quelques journalistes de Fleet Street qui avaient témoigné d'un peu d'intérêt pour l'occulte et le surnaturel ; il les contacterait et insinuerait qu'il tenait une nouvelle sensationnelle.

Quand je regagnai mon hôtel, tard, ce soir-là, je me sentis plus heureux que je ne l'avais été depuis bien des jours. Et je dormis profondément, d'un sommeil lourd. Je m'éveillai alors que l'heure du petit déjeuner était depuis longtemps passée et je me sentis épuisé. J'attribuai cela à mon sommeil prolongé jusqu'au moment où j'entrepris de me rendre dans la salle de bains et où je découvris que j'avais une migraine lancinante, comme si j'avais attrapé le virus de la grippe. Je pris deux aspirines, me rasai, puis descendis. À mon grand soulagement, personne ne semblait présenter les symptômes d'un épuisement comparable. Du café et des toasts beurrés pris dans le

salon me rétablirent un peu ; j'estimai que je souffrais simplement d'un peu de surmenage. Ensuite, j'appelai Urquart.

Mrs. Dolgelly me répondit :

« Je crains qu'il ne soit pas encore levé, monsieur. Il ne se sent pas très bien ce matin.

— Qu'a-t-il ?

— Pas grand-chose. Il a juste l'air très fatigué.

— J'arrive tout de suite. »

Je demandai à la réception de m'appeler un taxi ; j'étais trop las pour marcher.

Vingt minutes plus tard, j'étais au chevet d'Urquart. Il avait l'air d'être dans un état plus triste encore que le mien et telle était aussi son impression.

« Il me déplaît beaucoup d'avoir à vous suggérer ceci, dis-je, étant donné la manière dont nous nous sentons tous les deux, mais je crois que nous ferions mieux de partir aussi vite que possible.

— Ne pourrions-nous attendre jusqu'à demain ?

— Ce sera pire, demain. Ils nous épuiseront jusqu'à ce que nous succombions à la première maladie bénigne que nous attraperons.

— Vous avez sans doute raison. »

Bien que cela m'ait paru plus pénible que je ne saurais le dire, je réussis à retourner à l'hôtel, à faire mes valises et à demander à un taxi de nous conduire à la gare de Cardiff, où nous pourrions prendre le train de Londres qui partait à trois heures. Urquart éprouva encore plus de difficultés que moi ; Mr. Dolgelly fit preuve d'une force de caractère inattendue et refusa de lui préparer une valise. Il m'appela et je me traînai à nouveau chez lui, alors que je désirais plus que tout au monde pouvoir me remettre dans un lit. L'effort pourtant me fit du bien ; avant midi, mon mal de tête avait disparu et je me sentais moins épuisé, encore que j'aie eu la tête curieusement vide. Mrs. Dolgelly crut à l'explication que je lui donnai de l'arrivée d'un télégramme urgent qui faisait pour nous de ce voyage une question de vie ou de mort, encore qu'elle ait été persuadée qu'Urquart s'effondrerait avant d'arriver à Londres.

Cette nuit-là, nous dormîmes au *Regent Palace Hôtel*. Au matin, en nous réveillant, nous nous sentîmes dans un état parfaitement normal. Ce fut Urquart qui déclara, alors que nous attendions nos œufs et notre bacon du petit déjeuner :

« Je crois que nous sommes en train de gagner, mon vieux. »

Pourtant, ni l'un, ni l'autre ne le croyions réellement.

À partir de ce point, mon récit perd toute continuité et n'est plus qu'une suite de notes, le compte rendu de nos frustrations. Nous passâmes des semaines au British Museum à chercher des indices ; puis, plus tard, nous fîmes de même à la Bibliothèque nationale. Les ouvrages traitant de cultes pratiqués dans les mers du Sud révélaient que de nombreuses traditions héritées des Lloigors y avaient survécu et qu'il était clair, là-bas, que ces derniers reviendraient un jour et reprendraient possession du monde qui avait été le leur. Un texte, cité par Leduc et Poitier, précisait qu'ils allaient provoquer une épidémie de « folie déchiquetante » parmi ceux qu'ils souhaitaient détruire et une note précisait que « déchiquetante », dans ce contexte, signifiait bien déchirer avec les dents, comme un homme qui s'attaque à une cuisse de poulet. Von Storch mentionnait une tribu haïtienne dans laquelle les hommes étaient parfois possédés par un démon qui amenait un grand nombre d'entre eux à tuer leurs femmes et leurs enfants en les déchirant à la gorge avec les dents.

Lovecraft nous fournissait, lui aussi, une suggestion importante. Dans *L'Appel de Cthulhu*, il mentionne l'existence d'une collection de coupures de presse ; toutes révèlent que les « Grands Anciens ensevelis » sont en train de devenir plus actifs dans ce monde. Un peu plus tard, le même jour, je rencontrai par hasard une jeune fille employée dans une agence de coupures de journaux qui m'expliqua que son travail consistait simplement à lire entièrement des douzaines de journaux tous les jours afin d'y rechercher les citations du nom des clients de sa maison. Je lui demandai si elle pouvait relever des faits divers d'un intérêt « inhabituel » – tout ce qui touchait au mystère ou au surnaturel – et elle me répondit qu'elle ne voyait pas ce qui pourrait l'en empêcher. Je lui donnai alors un exemplaire du *Lo !* de Charles Fort pour qu'elle ait une idée du genre de faits divers que je souhaitais consulter.

Quinze jours plus tard, je voyais arriver une mince enveloppe jaune qui contenait une douzaine de coupures environ. La plupart étaient sans intérêt – des bébés nés avec deux têtes et autres curiosités médicales, un homme tué en Écosse par un énorme grêlon, un abominable homme des neiges qui aurait été vu sur les pentes de l'Everest – mais deux ou trois avaient un rapport plus direct avec ce que nous cherchions. Nous contactâmes aussitôt plusieurs agences de coupures de journaux en Angleterre, en Amérique et en Australie.

Leurs travaux nous fournirent une quantité prodigieuse d'informations qui remplirent, à la fin, deux énormes volumes. Nous les regroupâmes en divers chapitres : explosions, meurtres, sorcellerie (et le surnaturel en général), folie,

observations scientifiques et divers. Les détails de l'explosion qui s'était produite près d'Al Kazimiyah, en Irak, étaient si semblables à ceux du désastre de Llandalffen – jusqu'à l'épuisement dont avaient souffert les habitants d'Al Kazimiyah – que je ne doutai pas que cette région ait été, elle aussi, l'un des lieux tenus par les Lloigors. L'explosion qui avait dévié le cours de la Tola Ool, près d'Oulan-Bator, en Mongolie, avait amené les Chinois à accuser les Russes d'y avoir laissé tomber une bombe atomique. La curieuse démence qui avait causé la mort de quatre vingt-dix pour cent de la population de l'île méridionale de Zafora, dans la mer de Crète, était encore un mystère à propos duquel le gouvernement militaire de la Grèce se refusait à faire le moindre commentaire. Le massacre de Panagiourichté, en Bulgarie, accompli dans la nuit du 29 mars 1968, était dû, selon les rapports officiels, « à un culte de vampires », qui « considéraient la nébuleuse d'Andromède comme leur véritable patrie ». Voilà donc quels étaient certains des événements marquants qui nous convainquirent que les Lloigors se préparaient à lancer une attaque de grande envergure contre les habitants de la Terre.

Mais il y avait littéralement des douzaines – peut-être même des centaines – de faits moins importants qui allaient dans le même sens. La créature marine qui avait entraîné un pêcheur de truites au fond du Loch Eilt avait amené divers quotidiens à consacrer des articles aux « survivances de la préhistoire » ; mais l'édition de Glasgow du *Daily Express* (18 mai 1968) donnait comme version une histoire de culte de sorcières et de l'adoration que ces dernières auraient portée à un monstre marin dont l'odeur de décomposition suffocante faisait songer à l'Innsmouth de Lovecraft. Un fait divers consacré à l'étrangleur de Melsham me poussa à aller passer plusieurs jours dans cette ville et j'y recueillis une déclaration signée du brigadier Bradley : il reconnaissait que le tueur avait répétitivement employé avant de mourir les mots « Ghatanothoa », « Nug » (un autre esprit élémentaire décrit par Lovecraft) et « Rantegoz ». (Rhan Tegoth, le dieu-bête, dont il est également fait mention chez Lovecraft ?). Robbins (l'étrangleur) prétendait avoir été possédé par « un pouvoir venu de sous la terre » quand il avait tué les trois femmes qu'il avait amputées des pieds.

Il n'y aurait aucun sens à allonger encore cette liste. Nous espérons voir paraître un nombre choisi de ces faits divers – quelque cinq cents en tout – en un volume, dont un exemplaire sera adressé à chaque membre du Congrès et à chaque élu de la Chambre des communes.

Quelques-uns des faits divers que nous avons relevés ne trouveront pas place dans cet ouvrage, mais ce sont peut-être les plus troublants. À 7 h 45, le 7 décembre 1967, un petit avion privé piloté par R. D. Jones, de Kingston, à la Jamaïque, avait quitté

Fort Lauderdale, en Floride, pour regagner Kingston. Il y avait trois passagers à bord. Ce voyage de cinq cents kilomètres environ aurait dû prendre deux heures. À dix heures du matin, la femme de Jones, qui l'attendait à l'aéroport, s'était inquiétée et avait suggéré que l'on entreprenne des recherches. Toutes les tentatives effectuées pour établir une liaison radio avaient échoué. Les recherches avaient commencé dans la matinée. À 1 h 15, Jones avait demandé par radio à l'aéroport la permission d'atterrir, sans se douter, semblait-il, de l'angoisse qu'il avait fait naître. Quand on lui avait demandé ce qu'il avait fait, il avait eu l'air surpris et il avait répondu : « Volé, bien sûr ». Quand on lui avait annoncé l'heure qu'il était, il en était demeuré stupéfait. *Sa propre montre indiquait 10 h 15*. Il avait expliqué qu'il avait volé presque constamment avec un plafond très bas, mais qu'il n'avait pas eu de raisons de s'inquiéter. Les bulletins météorologiques indiquaient qu'il faisait un temps exceptionnellement clair ce jour-là, pour le mois de décembre, et que ce pilote n'aurait pas dû rencontrer de nuages (le *Gleaner*, 8 déc. 1967).

Les quatre autres cas sur lesquels nous possédons des détails sont très semblables au premier, excepté l'un d'eux, celui de la *Jeannie*, car il concerne un navire garde-côtes qui se trouvait au large de la côte occidentale de l'Écosse et non un avion. Là, les trois hommes qui étaient à bord avaient rencontré un « brouillard » épais, s'étaient aperçus que leur radio ne marchait pas et que, pour une raison indéterminée, leurs montres s'étaient arrêtées. Ils avaient cru avoir affaire à quelque curieuse perturbation magnétique. Les autres instruments du bord fonctionnaient assez bien, pourtant, et le bateau avait fini par atteindre Stornoway, dans l'île Lewis – après qu'on soit resté sans nouvelle de lui pendant vingt-deux heures, au lieu de trois ou quatre, comme l'avait supposé l'équipage. Un avion-école, appartenant à l'aéronavale, *Le Blackjack*, parti de la péninsule de Baja, en basse Californie, détenait cependant le record : on était resté sans nouvelle de lui pendant trois jours et cinq heures. L'équipage croyait avoir passé quelque sept heures loin de sa base.

Nous n'avons pu découvrir quelle explication la marine américaine avait fournie pour ce curieux épisode, pas plus que celle qu'avait donnée le service des garde-côtes de Grande-Bretagne au sujet de l'intermède de la *Jeannie*. On avait probablement supposé que l'équipage avait trop bu et qu'il s'était endormi. Il y avait une chose, cependant, dont nous apprîmes très vite à ne pas douter, c'est que les êtres humains préfèrent ne rien savoir des choses qui menacent leur sentiment de sécurité et de « normalité ». C'est là une découverte qu'avait également faite Charles Fort, aujourd'hui disparu ; il avait voué toute sa vie à son analyse. Je suppose d'ailleurs que les ouvrages de Fort offrent des exemples classiques de ce que William James appelait « un certain aveuglement chez les êtres humains ». Il renvoie invariablement,

en effet, ses lecteurs à la presse pour tout ce qui concerne les événements incroyables auxquels il fait allusion. Pourquoi personne ne s'est-il jamais donné la peine d'aller vérifier ses références – ne serait-ce que quelques-unes d'entre elles – avant de reconnaître par écrit la sincérité de ses dires ou l'accuser d'avoir tout falsifié ? Mr. Tiffany Thayer m'a dit un jour que les lecteurs qui le critiquaient estimaient qu'il y avait toujours quelque « circonstance spéciale » dans les cas cités par Fort qui les invalidait – un témoin peu sûr ici, un journaliste trop imaginatif là, etc. Ce qui n'a jamais frappé personne cependant, c'est qu'user d'une telle explication pour analyser mille pages de faits soigneusement rassemblés, n'équivalait qu'au désir de s'abuser soi-même.

Comme la plupart des gens, j'ai toujours présumé que les êtres humains qui m'entouraient étaient relativement honnêtes, avaient l'esprit relativement ouvert, étaient relativement curieux. S'il était besoin de me confirmer l'existence d'une curiosité au sujet de ce qui est en apparence inexplicable, il me suffirait d'aller jeter un coup d'œil sur l'étalage de n'importe quelle librairie d'aéroport, avec sa douzaine de livres de poche, dus à quelque Frank Edwards, portant tous les titres du genre *Le Monde de l'extraordinaire, Cent réalités qui dépassent la fiction*, etc. On est déconcerté lorsque l'on s'aperçoit que tout ceci n'est pas la marque d'une véritable ouverture de l'esprit à l'égard du surnaturel, mais simplement le souhait d'être titillé et choqué. Ces ouvrages constituent une sorte de pornographie de l'occulte, l'un des éléments d'un jeu qui pourrait s'intituler « Faisons comme si le monde était moins ennuyeux qu'il ne l'est ».

Le 19 août 1968, Urquart et moi invitâmes douze « amis » à venir nous retrouver dans l'appartement que nous avions loué au n° 83, dans Gower Street – maison dans laquelle Darwin avait vécu aussitôt après son mariage. Nous pensions appropriée cette association avec Darwin, car nous ne doutions pas que l'assemblée serait mémorable pour quiconque y assisterait. Sans entrer dans les détails, je dirais qu'il y avait là quatre professeurs – trois de Londres, un de Cambridge –, deux journalistes, appartenant l'un et l'autre à la rédaction de bons quotidiens, et divers représentants des professions libérales, dont un médecin.

Urquart me présenta et je lus une communication que j'avais préparée à l'avance, en étant plus explicite quand je l'estimais nécessaire. Au bout de dix minutes, le professeur de Cambridge s'éclaircit la gorge, dit « Excusez-moi » et sortit en hâte. Je devais découvrir plus tard qu'il croyait avoir été victime d'une mystification. Les autres m'écoutèrent jusqu'au bout, mais je me rendis bien compte, la plupart du temps, qu'ils se demandaient s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Quand ils se rendirent compte que cela n'en était pas une, ils devinrent résolument hostiles. L'un des

journalistes, un jeune homme frais émoulu de l'université, m'interrompait sans cesse avec des « Devons-nous comprendre que… ». Une dame se leva et partit ; on m'assura après qu'elle ne l'avait pas fait par incrédulité, mais parce qu'elle s'était aperçue qu'il y avait désormais treize personnes dans la pièce et qu'elle estimait que cela portait malheur. Le jeune journaliste avait apporté deux des livres d'Urquart sur Mu et il en citait des passages pour en tirer des effets accablants. Urquart n'est certes pas un maître de la langue anglaise et il y a eu un temps où je n'aurais sans doute trouvé dans ses ouvrages que prétextes à railleries. Mais ce qui me surprenait le plus, personnellement, c'était qu'aucune des personnes présentes ne paraissait considérer notre « communication » comme un *avertissement*. Ils en discutaient comme ils l'auraient fait d'une théorie intéressante, ou même d'un conte sortant de l'ordinaire. Au bout d'une heure de chicaneries au sujet de diverses coupures de presse, un avocat se leva et fit un petit discours qui traduisait sans conteste le sentiment général et qui débutait ainsi : « Je crois que Mr. Hough (le journaliste) a bien exprimé les doutes que nous entretenions tous… » Son argument principal, il ne cessait de le répéter, était qu'il n'y avait *pas de preuve formelle*. L'explosion de Llandalffen aurait pu avoir été provoquée par de la nitroglycérine, le lieu où elle s'était produite avoir été le point d'impact d'une pluie de météorites. Les ouvrages du pauvre Urquart furent exécutés d'une manière qui m'aurait hérissé même au temps de mon scepticisme le plus absolu.

Il est inutile de poursuivre. Nous avions enregistré au magnétophone tout ce qui s'était dit au cours de la réunion ; nous le fîmes taper et tirer à plusieurs exemplaires, dans l'espoir que cela serait tenu un jour pour un exemple presque inimaginable de la stupidité et de l'aveuglement humains. Il n'y eut pas d'autres suites. Les deux quotidiens décidèrent de ne rien imprimer sur ce sujet et de ne pas même inclure un compte rendu critique des arguments que nous avions avancés. Un certain nombre de personnes eurent vent de la rencontre et vinrent nous trouver : des dames à la poitrine opulente, portant des oui-ja, un homme mince, persuadé que le monstre du Loch-Ness était un sous-marin russe, et un certain nombre de farfelus du même genre. Nous décidâmes alors de déménager et de nous rendre en Amérique. Nous entretenions encore l'absurde espoir que les Américains se révéleraient plus ouverts d'esprit que les Anglais.

Il ne fallut guère de temps pour que nous perdions nos illusions – il est vrai, aussi, que nous rencontrâmes une ou deux personnes qui voulaient bien suspendre, pour un temps au moins, tout jugement sur la santé de notre esprit. En général, pourtant, les résultats furent négatifs. Nous passâmes une journée intéressante dans le village de pêcheurs de Cohasset, presque mort aujourd'hui – l'Innsmouth de Lovecraft ; ce fut assez pour découvrir qu'il y avait là un centre d'activité des Lloigors presque aussi

important que celui de Llandalffen, sinon plus important, qu'ils y étaient presque aussi efficients et que nous courions un danger extrême en y demeurant. Nous parvînmes pourtant à rencontrer Joseph Cullen Marsh, le petit-fils du capitaine Marsh de Lovecraft, qui vivait à présent à Popasquash. Il nous raconta que son grand-père avait perdu la raison avant de mourir, qu'il pensait que ce dernier avait bien eu en sa possession divers livres et manuscrits « occultes », mais que ceux-ci avaient été détruits par sa veuve. Il est donc possible que ce soit chez lui que Lovecraft ait vu le *Necronomicon*. Il nous dit encore que le capitaine Marsh, lorsqu'il se référait aux Grands Anciens, les appelait « les Maîtres du Temps » – une expression intéressante si l'on songe aux cas de la *Jeannie*, du *Blackjack* et des autres.

Urquart se dit convaincu que les manuscrits n'ont pas été détruits – sous le curieux prétexte que des ouvrages anciens de ce type acquièrent un caractère qui leur est propre et qu'ils tendent à échapper à la destruction. Il s'est lancé dans une énorme correspondance avec les héritiers du capitaine Marsh et les avoués de sa famille, dans l'espoir de retrouver la trace du *Necronomicon*.

En l'état actuel des choses…

Note. Les mots qui précèdent ont été écrits par mon oncle quelques minutes avant qu'il ne reçoive un télégramme du sénateur James R. Pinckney, de Virginie, un vieil ami d'enfance et sans doute l'un de ceux dont mon oncle disait qu'ils « voulaient bien suspendre tout jugement sur la santé de son esprit ». Le télégramme était ainsi rédigé :

« Viens à Washington, dès que possible, apporte coupures. Contacte-moi à la maison. Pinckney. »

Le sénateur Pinckney m'a dit depuis que le secrétaire à la Défense avait accepté de consacrer un peu de temps à mon oncle et que s'il avait été favorablement impressionné, il était concevable qu'il ait pu lui ménager une entrevue avec le Président lui-même.

Mon oncle et le colonel Urquart ne purent trouver de places à bord du vol de 3 h 15, qui relie Charlottesville à Washington ; ils se rendirent tout de même à l'aéroport, « en attente », dans l'espoir qu'ils pourraient bénéficier d'annulations de vol. Il n'y en avait qu'une. Après une courte discussion, le colonel Urquart se rangea à l'avis de mon oncle et estima lui aussi préférable pour eux de ne pas se séparer et de ne pas arriver à Washington par des voies différentes. C'est alors que le capitaine Harvey Nichols accepta de les piloter jusqu'à Washington dans un Cessna 311, dont il

était le propriétaire pour un quart.

L'avion décolla d'une piste secondaire à 3 h 43, le 19 février 1969 : le ciel était parfaitement clair et les prévisions météorologiques excellentes. Dix minutes plus tard, le pilote signalait à l'aéroport, ce qui était mystérieux, « qu'il entrait dans une zone à plafond bas ». À ce moment, il aurait dû se trouver quelque part dans la région de Gordonsville, et le ciel, dans cette zone, était exceptionnellement clair. Toutes les tentatives ultérieures pour entrer en liaison avec l'avion devaient échouer. À cinq heures, on m'informa que le contact radio était perdu. Dans les heures qui suivirent, cependant, nous reprîmes espoir, car bien que les recherches aient été organisées sur une grande échelle, nul n'avait signalé qu'un avion se soit écrasé. À minuit, nous supposâmes tous que la découverte de la carcasse n'était plus qu'une question de temps et que la nouvelle allait nous en parvenir.

Elle ne nous est jamais parvenue. Au cours des deux premiers mois qui se sont écoulés depuis, nous n'avons rien su de plus au sujet de mon oncle ou de l'avion. Selon moi – et de nombreuses personnes qui possèdent une expérience profonde en matière d'aviation partagent cette opinion –, l'avion a eu une panne d'instruments, il est sorti d'une manière ou d'une autre au-dessus de l'Atlantique et il s'y est perdu.

Mon oncle avait déjà contacté la maison d'éditions Black Cockerell Press de Charlottesville au sujet du livre de sélections qu'il avait prévu de faire à partir de ses albums de coupures de presse. Il m'a semblé approprié d'utiliser ses notes pour en former l'introduction.

Dans les articles qui ont été consacrés à mon oncle dans la presse des deux derniers mois, on a souvent affecté de croire qu'il était fou ou tout du moins qu'il était sujet à des hallucinations. Tel n'est pas mon avis. J'ai eu souvent l'occasion de rencontrer le colonel Urquart. C'était, à mon avis, un homme tout à fait indigne de confiance. Ma mère l'a défini devant moi comme « un individu extrêmement sournois ». Le portrait que mon oncle faisait de lui – au moment de leur première rencontre – le confirme, d'ailleurs. Il serait charitable de se persuader qu'Urquart croyait tout ce qu'il avait mis dans ses livres, mais j'ai du mal à l'accepter. Ses ouvrages sont médiocres, les effets en sont grossiers et il n'est pas douteux qu'ils relèvent, pour une part, de l'invention pure. (Il ne mentionne jamais, par exemple, le nom du monastère hindou – ni même le lieu où il se dresse – où il aurait fait ses surprenantes « découvertes » au sujet de Mu ; il n'indique pas non plus le nom du prêtre qui lui aurait appris à lire le langage des inscriptions.)

Mon oncle était un homme simple, de caractère aimable, l'image du professeur distrait poussée presque jusqu'à la caricature. C'est bien ce que révèle la naïveté

avec laquelle il rend compte de la réunion organisée au 83, Gower Street, et des réactions de son public. Il n'avait aucune notion des possibilités de la duplicité humaine, que l'on perçoit, à mon sens, dans les écrits du colonel Urquart. Aussi, et c'est caractéristique, mon oncle ne mentionne-t-il pas qu'il avait invité le colonel en Amérique et loué l'appartement du 83, Gower Street. Les revenus du colonel étaient extrêmement modestes, tandis que mon oncle, je pense, jouissait en comparaison d'une assez belle aisance.

Et pourtant il reste, je crois, une autre explication qu'il faut prendre en considération et qui a été suggérée par l'ami de mon oncle, Foster Damon. Mon oncle était très aimé de ses étudiants et de ses collègues pour le mordant de son esprit et ils l'avaient bien des fois comparé à Mark Twain. Or, la ressemblance entre les deux hommes ne s'arrêtait pas là ; mon oncle partageait aussi le profond pessimisme de Mark Twain à l'égard de la race humaine.

J'ai bien connu mon oncle dans les dernières années de sa vie ; je l'ai beaucoup vu, même dans les derniers mois. Il savait que je ne croyais pas à ses histoires de « Lloigors » et que je tenais Urquart pour un charlatan. Un fanatique aurait tenté de me convaincre et ne m'aurait peut-être plus adressé la parole après un refus de ma part de me laisser persuader. Mon oncle lui, avait continué à me traiter avec la même gentillesse ; ma mère et moi avions même remarqué que son regard pétillait souvent, lorsqu'il m'apercevait. Se félicitait-il d'avoir un neveu trop pragmatique pour accepter une mystification qu'il avait poussée très loin ?

J'aime à le croire. C'était en effet un homme bon et sincère, et il est regretté par d'innombrables amis.

JULIAN F. LANG, 1969.

[1] Cf. Lovecraft *op. cit*.

Répertoire biographique des auteurs

BLOCH Robert (né en 1917) – À commencé d'écrire à l'âge de dix-huit ans et est l'auteur de centaines de nouvelles et d'une vingtaine de romans : *The Scarf*, 1947 (*L'Écharpe*), *Shooting Star*, 1958 (*Étoiles filantes*), *Psycho*, 1959 (*Psychose*), *The Dead Beat* (*Le Temps mort*) , *Firebug* (*L'Incendiaire*) , *The Star Stalker* (*Le Crépuscule des stars*), sans oublier *Strange Eons* (*Retour à Arkham*) dont le titre est explicite et de nombreux recueils de nouvelles dont *The Opener of the Way*, son premier ouvrage, publié en 1945 par Arkham House. Né à Chicago, il a passé toute sa jeunesse à Milwaukee, a vécu quelque temps dans le nord du Wisconsin, mais réside actuellement en Californie où il est scénariste pour des émissions de télévision comme *Thriller* et *Alfred Hitchcock présente*. Il a beaucoup été publié en éditions de poche, tant aux États-Unis qu'à l'étranger. Il a longtemps correspondu avec H. P. Lovecraft et il est l'un des rares membres du cercle Lovecraft à écrire encore. Il a apporté sa contribution à des magazines de toutes sortes, de *Weird Tales* à *Playboy*, et il est aussi célèbre pour son remarquable sens de l'humour que pour ses contes de mystère et d'horreur.

DERLETH August (1909-1972) – Fut l'un des auteurs les plus variés et les plus prolifiques. On compte quelque cent cinquante ouvrages à son actif et il apporta plusieurs milliers de fois sa contribution à des périodiques ou à des quotidiens américains et étrangers. Les contributions qu'il a tout particulièrement apportées dans le domaine du fantastique sont nombreuses, mais la plus importante est peut-être la fondation de la maison d'édition Arkham House, à laquelle il a présidé il y a trente ans. Ayant très tôt correspondu avec H. P. Lovecraft – dès 1925 – , son œuvre la plus importante dans la tradition de cet écrivain fut composée après la mort de ce dernier. La littérature fantastique lui doit *Someone in the Dark, Something Near, Not Long for This World, Lonesome Places, Mr. George and Other Odd Persons, Colonel Markesan and Less Pleasant People* (en collaboration avec Mark Schorer), *The Mask of Cthulhu*, (*Le Masque de Cthulhu*) , *The Trail of Cthulhu* (*La Trace de Cthulhu*), et, en collaboration avec H.P. Lovecraft, *The Lurker at the Threshold* (*Le Rôdeur devant le seuil*), et *The Survivor and Others* (*L'Ombre venue de l'espace*). Il a dirigé la publication de nombreuses anthologies, parmi lesquelles *Sleep No More, Who Knocks ?, The Sleeping and the Dead, The Night Side, Over the Edge, Travellers by Night, When Evil Wakes, On the Other Side of the Moon, Beyond Time and Space, Strange Ports of Call, et Dark Things*.

Outre H.P. Lovecraft – dont l'œuvre, essentiellement grâce à ses efforts, est maintenant publiée dans le monde entier – il a fait connaître les contributions à la littérature fantastique d'écrivains tels que Ray Bradbury, A.E. Van Vogt, Clark Ashton Smith, Henry S. Whitehead, Doland Wandrei, Robert Bloch, Robert E. Howard, Frank Belknap Long, Fritz Leiber, Zealia Bishop, Seabury Quinn, Cari Jacobi, Joseph Payne Brennan, E. Hoffman Price, Arthur J. Burks, J. Ramsey Campbell, Manly Wade Wellman, Greye La Spina et Brian Lumley. Il a en outre réimprimé les très remarquables histoires extraordinaires d'Algernon Blackwood, J. Sheridan Le Fanu, H. Russell Wakefield, A.E. Coppard, Arthur Machen, L.P. Hartley, Cynthia Asquith, William Hope Hodgson, S. Fowler Wright, Margery Lawrence, Lord Dunsany et Colin Wilson.

HOWARD Robert E. (1906-1936) – Est né et a passé la totalité de son assez brève existence au Texas. Il avait commencé à écrire à l'âge de quinze ans et inventa très vite des personnages qui allaient devenir célèbres, tels Conan le Cimmérien, Solomon Kane, King Kull et Bran Mak Morn. Il réussissait tout particulièrement le type de nouvelles que l'on considère aujourd'hui comme appartenant à une littérature dite « d'épée et de sorcellerie ». Il écrivit des nouvelles ayant pour thème le sport, des aventures historiques, des contes orientaux et, bien entendu, des récits et des poèmes fantastiques. Les nouvelles dont le héros est un homme de l'Ouest nommé Breckenridge Elkins comptent parmi les meilleures de son œuvre. Son premier livre, *A Gent for Bear Creeck*, parut en Angleterre en 1937, un an après son suicide. Son premier recueil d'histoires extraordinaires s'intitulait *Skull-Face and Others*. La liste de ses ouvrages comprend encore *Always Cornes Evening*, un recueil de poèmes, *Kull le roi barbare, Salomon Kane, L'Homme noir, Bran Mak Morn, Cormac Mac Art, El Borek, Almuric, Steve Costigan*. Et surtout la série des *Conan* : *le Cimmerien, le flibustier, le vagabond, l'aventurier, le guerrier, l'usurpateur, le conquérant*.

KUTTNER Henry (1914-1958) – Californien qui a écrit des textes remarquables dans le genre macabre et dans la science-fiction. Il a collaboré à divers magazines, dont *Charm*, *Weird Tales* , *Strange Stories*, *Astounding Science Fiction*, notamment. Son premier livre, un roman policier, *The brass Ring*, a été publié en 1946. Une partie de son œuvre a été écrite en collaboration avec sa femme Catherine L. Moore, ou sous la signature de Lewis Padgett (l'un de ses dix-sept pseudonymes !). Au total, il est l'auteur d'environ deux cents nouvelles et d'une vingtaine de romans : *Le Monde obscur, Vénus et le titan…*

LONG Frank Belknap (né en 1903) – À été l'un des fondateurs de l'ancien Kalem Klub, le premier Cercle Lovecraft. La part de ses écrits qui se rattache à la littérature fantastique est très largement connue et ses nouvelles ont paru un peu partout, soit dans les périodiques, soit en livres de poche. Ses œuvres figurent dans de nombreuses anthologies américaines et étrangères, qu'il les ait signées de son nom ou de pseudonymes. Ses livres comprennent deux volumes de poésies – *A Man from Genoa et The Goblin Tower* –, *The Hounds of Tindalos* (*Les Chiens de Tindalos*), *Mars is My Destination*, *The Day of the Robot*, *The Horror from the Hills* (*L'Horreur venue des collines*). Ses souvenirs ont paru sous forme d'un magnifique album illustré aux éditions Encrage (Amiens, 1987) : *H.P. Lovecraft, le conteur des ténèbres* . Ses nouvelles ont fait l'objet en français de deux recueils : *Le Gnome rouge* et *Le Druide noir*.

LUMLEY Brian (né en 1937) – Né à Horden, dans le Comté de Durham, en Angleterre. Il découvrit le Mythe de Cthulhu, non pas par Lovecraft, mais par Robert Bloch, dans une nouvelle publiée par un magazine anglais quand Lumley n'avait que onze ans. Marié à vingt ans, il a commencé à écrire des nouvelles sur le Mythe alors qu'accompagné de sa femme et de ses enfants il se trouvait en garnison en Allemagne de l'Ouest avec les forces britanniques. Son premier texte a paru dans *The Arkham Collector* et son premier recueil, *The Caller of the Black*, fut publié chez Arkham House. Plusieurs de ses romans consacrés au célèbre Mythe ont été publiés en français aux éditions Albin Michel : *The Burrowers Beneath* (*Le Recueil de Cthulhu*), *The Transition of Titus Crow* (*La Fureur de Cthulhu*).

RAMSEY Campbell John (né en 1946) – À les mêmes origines que les Beatles : Liverpool. Il a été à ses débuts influencé par les œuvres de H.P. Lovecraft et ses premières nouvelles avaient pour cadre la région d'Arkham, mais il fut bientôt convaincu de construire un cadre romanesque britannique – la vallée de la Severn à Brichester – pour ses récits dans la tradition de Lovecraft. Son premier livre, T*he Inhabitants of the Lake and Less Welcome Tenants* , fut publié par Arkham House alors qu'il n'avait que dix-huit ans ; un second, *Démons by Daylight* a paru chez le même éditeur. Des textes de lui ont paru dans des anthologies aussi bien aux États-Unis que dans son Angleterre natale et il commence à être traduit dans divers pays d'Europe.

SMITH Clark Ashton (1893-1961) – Est né dans le pays minier d'Auburn, en Californie, à l'est de Sacramento et il y a passé la plus grande partie de sa vie avant son mariage avec Carol Dorman. Il s'est fixé alors à Pacifice Grove, où il est mort. Smith était un grand poète bien avant que ses contemporains n'aient commencé à lui faire une réputation dans la littérature d'imagination, mais son originalité en tant qu'auteur de remarquables nouvelles fantastiques et d'œuvres de science-fiction d'une conception vraiment très personnelle ne s'est affirmée qu'entre 1920 et 1930. En marge de son œuvre littéraire, Smith s'adonnait à la peinture et il a créé des sculptures fantastiques de qualité, dont bon nombre symbolisent les êtres imaginaires du Mythe de Cthulhu et sont aujourd'hui très recherchées des collectionneurs. Ses nouvelles ont paru dans de très nombreux magazines, dont *The London Mercury, Munsey's, The Yale Review, Strange Taies, Smart Set, Poetry, The Black Cat, The Arkham Sam-pler, Weird Taies, Amazing Stories et autres* . Son œuvre littéraire comprend sept recueils poétiques. L'un d'entre eux qui regroupe la totalité des poèmes en prose a paru en 1987 à la Clef d'argent (Dôle) : *Nostalgie de l'inconnu*. Ses six recueils de nouvelles forment en français neuf volumes : *Autres dimensions* (éditions Christian Bourgois), *L'île inconnue, Ubbo-Sathla, L'Empire des nécromants, La Gorgone, Le Dieu carnivore* (2 tomes), *les Abominations du Yonda, Morthylla* (Nouvelles Éditions Oswald).

VERNON SHEA J. (né en 1912) – Est le fils d'un prestidigitateur. Né au Kentucky, il a passé la plus grande partie de sa vie en Pennsylvanie et dans l'Ohio. Pendant la dernière guerre, il était dans le service de Santé et il travaille maintenant à Cleveland, dans l'Ohio. Il a commencé à écrire à l'âge de quatorze ans. Ses œuvres ont paru dans divers magazines et dans l'anthologie intitulée *Over the Edge*. Il a publié deux recueils d'histoires macabres : *Strange Desires* et *Strange Barriers*.

WADE James (né en 1930) – Est né dans l'Illinois. Après avoir servi en Corée, il s'est fixé à Séoul, en 1960. Il a été professeur de musique dans une université, a occupé un poste important dans une agence bénévole et fait du journalisme. Son livre, *One Man's Korea* , a paru en 1967, à Séoul, et il a donné des articles à *Musical America, High Fidelity, Variety* , au *St. Louis Post-Dispatch* et bien d'autres périodiques de Corée, d'Angleterre et des États-Unis. Sa musique symphonique et sa musique de chambre ont été jouées dans de nombreux pays, y compris les États-Unis. Il a écrit un opéra sur le livre célèbre que Richard E.Kim avait consacré à la guerre de Corée, *The Martyred*. La littérature fantastique exerce un attrait pour lui depuis

l'âge de six ans. Adolescent, il s'est mis à écrire des nouvelles influencées par Poe, Lovecraft, Blackwood et John Collins, entre autres. *The Deep Ones* (*Ceux des Profondeurs*) est la première de ses nouvelles se rattachant au Mythe à être publiée.

WILSON Colin (né en 1931) – Est l'un des auteurs actuels qui touche à tous les genres avec le plus de succès. L'un des écrivains les plus féconds de ce temps, il s'est attaqué avec autorité et intelligence à une diversité remarquable de sujets qui vont de la philosophie à la musique. Il a fait une entrée fracassante dans la carrière littéraire en 1956 avec une « enquête sur la nature de la maladie dont souffre l'humanité au milieu du vingtième siècle », intitulée *The Outsiders* dont un journaliste de *The Listener* a pu dire qu'il le tenait pour « l'ouvrage le plus remarquable que ce critique ait jamais eu à examiner ». Depuis sa publication, Colin Wilson a fait paraître à des dates très rapprochées une suite étonnante de livres, dont *Religion and the Rebel, The Strength to Dream, Beyond the Outsider, Introduction to the New Existentialism, An Encyclopedia of Murder, Rasputin and the Fall of the Romanovs, Brandy for the Damned, Ritual in the Dark, The Glass Cage, The Mind Parasites* (*Les Parasites de la Pensée*) et bien d'autres. L'intérêt qu'il porte à Lovecraft et au Mythe de Cthulhu s'est manifesté tout d'abord par l'introduction qu'on l'avait par hasard prié de rédiger pour *The Outsider and Others* (*Je suis d'Ailleurs*) ; ceci l'amena à parler de Lovecraft dans *The Strength to Dream* puis, à la suite d'un échange de correspondance avec August Derleth, il composa *The Mind Parasites*, sa première exploration dans le domaine du Mythe. Il a écrit d'autres romans depuis qui se rattachent au Mythe, *The Philosopher's Stone*, et *The Return of the Lloigors* (*Le Retour des Lloigors*).

PREMIERS CONTES

Préface

Traduit de l'américain par Philippe Gindre.

Howard Phillips Lovecraft ressentit très tôt le besoin d'écrire, d'écrire aux gens quelque chose qui soit de lui. Parmi ses papiers se trouvent les maquettes manuscrites de quatre récits d'aventures imaginaires écrits très jeune, reproduits ici tels quels, fidèles retranscriptions des griffonnages du jeune Lovecraft. Le premier, *La Petite Bouteille de verre*, date de 1896, alors que Lovecraft n'était âgé que de six ans ; le second, *La Caverne secrète ou les Aventures de John Lee*, de 1898 ; le troisième, *Le Mystère du cimetière ou la Revanche d'un mort*, sous-titré « Une histoire de détective », de la même année ou peut-être de 1899 – au moment où il le data, Lovecraft lui-même n'était plus certain de l'année exacte ; et le quatrième, *Le Vaisseau mystérieux*, de 1902, alors que Lovecraft avait douze ans.

La créativité de Lovecraft n'évolue pas de façon frappante entre six et douze ans, et rien ne laisse présager de son épanouissement ultérieur en tant que maître du macabre, bien que d'un point de vue biographique cette période soit intéressante – le souci du mystère et de l'inconnu est là, et il paraît pratiquement sûr que certains, au moins, de ces contes de jeunesse furent produits à une époque où Lovecraft connaissait bien les *dime novels* de son temps, en particulier les aventures du vieux et du jeune King Brady, détectives, parues dans *Secret Service* et dont il parle dans ses lettres.

À l'âge de douze ans, cependant, Lovecraft pensait en termes d'édition, puisque sous le titre du *Vaisseau mystérieux*, il avait imprimé « Presses royales, 1902 ». Et il est tout à fait évident que le développement initial de Lovecraft s'est caractérisé par une forte inclinaison pour le passé et par les prémisses de l'anglophile qu'il allait devenir. À ces quatre textes sauvegardés par la mère de Lovecraft, nous en joignons deux autres plus tardifs sauvegardés par Lovecraft lui-même : *La Bête dans la caverne* et *L'Alchimiste*, datant de 1905. *La Bête dans la caverne* marque un tournant entre les premiers textes et les contes écrits durant cette période de transition qui le mena de ses années d'enfance au début de sa maturité en tant qu'écrivain.

Durant cette période, Lovecraft rejoignit les rangs d'associations d'éditeurs amateurs et commença à se voir publié dans les magazines amateurs de l'époque : *L'Alchimiste* parut dans *The United Amateur* de novembre 1916.

Ces deux derniers textes sont, parmi ceux écrits pendant son adolescence, les seuls qui aient paru à Lovecraft dignes de lui survivre [1].

AUGUST DELETH

[1] L'absence partielle de ponctuation, les majuscules inopinées et les fautes d'orthographe des textes de jeunesse sont le fait de Lovecraft. Le respect de ces détails dans la traduction a été rendu possible grâce au travail de S.T. Joshi, spécialiste américain de Lovecraft, qui a entrepris depuis le début des années 80 de publier dans le cadre de la maison d'édition, Necronomicon Press, les textes inédits de l'auteur qui sont encore conservés à la John Hay Library de la Brown University de Providence. Ainsi, *La Petite Bouteille de verre, Le Mystère du cimetière, La Caverne secrète* et *Le Vaisseau mystérieux* reproduisent-ils les caractéristiques des manuscrits originaux, y compris certaines indications comme le prix ou l'année « d'édition ». En effet, *Le Vaisseau mystérieux* avait par exemple été tapé à la machine à écrire et relié par le jeune Lovecraft alors âgé de douze ans. Ces quatre textes ont paru aux Etats-Unis dans le recueil *H.P. Lovecraft : Juvenilia 1895-1905*, Necronomicon Press, 1984. (NdT.)

LA PETITE BOUTEILLE DE VERRE

The Little Glass Bottle – 1959 (1896)

Traduction par Philippe Gindre.

« Stoppez tout, il y a quelque chose qui flotte sous le vent » celui qui prononçait ces mots était un homme petit et trapu du nom de William Jones. C'était le capitaine d'un modeste petit bateau gréé à taille-vent sur lequel il naviguait avec une partie de ses hommes, au commencement de ce récit.

« Oui capitaine » répondit John Towers et le bateau fut mis en panne. Le capitaine Jones tendit le bras en direction de l'objet dont il voyait à présent qu'il s'agissait d'une bouteille de verre. « Juste une flasque de rhum jetée par dessus bord d'un bateau » dit-il mais dans un sursaut de curiosité il la tira vers lui. C'était une flasque de rhum et il s'apprêtait à la rejeter lorsqu'il remarqua un morceau de papier à l'intérieur. Il l'en extirpa et y lut ce qui suit.

1er janvier 1864

Je m'appelle John Jones. J'écris ce message car mon navire est en train de couler rapidement avec un trésor à bord et je me trouve à l'endroit marqué * sur la carte ci-jointe.

Le capitaine Jones retourna la feuille et au verso figurait une carte marine



en marge étaient écrits ces mots.

Les pointillés indiquent notre parcours

« Towers » dit le capitaine Jones tout excité « lisez ceci » Tower fit ce qu'on lui ordonnait « Je pense qu'il serait intéressant d'y aller dit le capitaine Jones, « n'est-ce pas ? » « Comme vous dites » répondit Towers. « Nous affréterons une goélette aujourd'hui même » dit le capitaine excité « D'accord » dit Towers ils louèrent alors un bateau et partirent guidés par les lignes pointillées de leur carte en quatre semaines ils atteignirent l'endroit indiqué et les plongeurs descendirent et remontèrent avec une bouteille en fer dans laquelle ils trouvèrent les lignes suivantes griffonnées sur un morceau de papier brun.

3 décembre 1880.

Chercheur bien aimé. Excusez-moi pour la mauvaise farce que je vous ai jouée mais que cela vous serve de leçon de n'avoir rien retiré de votre folle entreprise…

« Oui, cela me servira de leçon » dit le capitaine Jones « continue ».

Cependant je veux vous dédommager pour les dépenses que vous avez faites pour venir à l'endroit où vous avez trouvé votre bouteille et vous en retourner. Je pense que cela représente 25.000 dollars, somme que vous trouverez dans une boite en fer. Je sais où vous avez trouvé la bouteille car j'ai mis cette bouteille-ci avec la boite en fer et ensuite j'ai trouvé un bon endroit pour y déposer la deuxième bouteille. Espérant que l'argent ci-joint couvrira un peu vos dépenses. Je termine… Un anonyme »

« J'aimerais bien lui casser la figure » dit le capitaine Jones. Alors un plongeur partit chercher les 25.000 dollars au bout d'une minute il revint à la surface portant une boîte en fer dans laquelle furent trouvés les 25.000 dollars cela couvrit leurs dépenses mais j'ai du mal à penser qu'ils retournent un jour à un endroit mystérieux indiqué par une bouteille mystérieuse.

LA CAVERNE SECRÈTE
ou L'AVENTURE DE JOHN LEE

The Secret Cave
or John Lee's Adventure – 1959 (1898)

Traduction par Philippe Gindre.

« À présent les enfants » dit Mrs. Lee « Soyez bien sage durant mon absence & ne faites pas de bêtises ». Mr. & Mrs. Lee devaient partir pour la journée & Laisser seuls Les Deux enfants John 10 ans & Alice 2 ans « Oui » répondit John

Aussitôt que les Lee Aînés furent partis les jeunes Lee descendirent à la cave & commencèrent à fouiller parmi les vieilleries la petite alice s'appuya contre le mur en regardant John. Alors que John faisait un bateau avec des douves de tonneau la Petite fille poussa un cri perçant alors que les briques derrière elle s'effondraient il s'élança vers elle & la releva en larmes Aussitôt que ses pleurs s'apaisèrent elle dit « le mur est parti » John monta & vit qu'il y avait un passage il dit à la petite fille « allons voir ce que c'est » « Oui » dit-elle il y entra ils pouvaient se tenir debout le passage allait plus loin que ce qu'ils pouvaient voir ils John remonta & alla jusqu'au tiroir de la cuisine & prit 2 bougies & des allumettes & puis ils retournèrent au passage de la cave. Les deux enfants entrèrent à nouveau il y avait du plâtrage sur les murs le plafond & le sol rien n'était visible à part une boîte c'était pour s'asseoir pourtant il l'examinèrent & n'y trouvèrent rien il allèrent plus loin & assez vite le plâtrage cessa & ils furent dans une caverne la Petite alice eut peur d'abord mais lorsque son frère lui dit que tout « allait bien » ses peurs diminuèrent. Bientôt ils trouvèrent une petite boîte que John ramassa & ramena à l'intérieur assez vite ils tombèrent sur une barque à l'intérieur se trouvaient deux rames il la tira avec peine bientôt ils virent que le passage se terminait brusquement il démolit l'obstacle & à sa grande consternation l'eau jaillit à flots John était un nageur confirmé & avait beaucoup de souffle il venait Juste de prendre sa respiration alors il essaya de remonter à la surface mais avec la boîte & sa sœur il vit que c'était complètement impossible il aperçut alors la barque qui montait à la surface il l'agrippa…

Il vit ensuite qu'il était à la surface & qu'il se cramponnait au corps de sa sœur & à la boîte mystérieuse il ne parvenait pas à comprendre comment l'eau était entrée mais un nouveau péril les menaçait si l'eau continuait à monter elle monterait jusqu'en haut soudain une idée lui vint. Il pouvait arrêter l'eau il le fit rapidement & et portant le corps à présent sans vie de sa sœur dans la barque il y grimpa lui-même & fit passer

la barque sous le passage il était horrible inquiétant & totalement obscur sa bougie ayant été éteinte par l'inondation & et il y avait un cadavre à ses côtés il ne regarda pas autour de lui mais rama pour sauver sa propre vie lorsque finalement il leva les yeux il flottait dans sa propre cave il gravit frénétiquement l'escalier avec le corps, pour découvrir que ses parents étaient rentrés Il leur raconta ce qui venait de se passer

Les funérailles d'Alice les occupèrent tellement que John en oublia presque la boîte – mais lorsque finalement ils l'ouvrirent ils virent qu'elle contenait un gros morceau d'or massif d'une valeur de 10 000 Livres de quoi payer n'importe quoi mais pas la mort de sa sœur[1].

[1] Même si l'on peut *a priori* déceler dans la chute du récit un certain moralisme (*The Poem of Ulysses*, écrit un an plus tôt, à l'âge de sept ans, portait la mention « écrit pour la jeunesse » !) il s'agit à l'évidence bien plutôt des prémices de ce « matérialisme cosmique » qui sera à la base de l'œuvre future de Lovecraft. On ne peut s'empêcher d'ailleurs de rapprocher la progression des deux enfants le long d'un passage aux murs de plâtre cédant progressivement la place à une galerie naturelle, de la descente de Dyer et Danforth dans les galeries de la cité des Grands Anciens (*Les Montagnes hallucinées*), ou de celle de Peaslee (*Dans l'abîme du temps*). (NdT.)

LE MYSTÈRE DU CIMETIÈRE
ou LA REVANCHE D'UN MORT

The Mystery of the Graveyard
or A Dead's Man Revenge – 1959 (1898 ou 1899)

Traduction par Philippe Gindre.

UNE HISTOIRE POLICIÈRE

Chapitre I
LE TOMBEAU DES BURNS

Il était midi dans le petit village de Mainville, et un groupe de gens éplorés entourait le tombeau des Burns. Joseph Burns était mort. (En mourant, il avait donné les étranges consignes suivantes : « avant de mettre mon corps dans la tombe, laissez tomber cette boule sur le sol à un endroit marqué "A". Il remit ensuite une petite boule en or au pasteur.) Les gens regrettaient beaucoup sa mort. Lorsque le service funèbre fut terminé, Mr. Dobson (le pasteur) dit, « Mes amis, je vais satisfaire maintenant les dernières volontés du défunt. Ce faisant il descendit dans le tombeau (afin de mettre la boule à l'endroit marqué « A »).

Bientôt la foule qui assistait aux funérailles commença à s'impatienter, et après un moment Mr. Charles Greene (le Juge) descendit pour le chercher. Il ressortit peu après le visage épouvanté, et dit, « Mr. Dobson n'est plus là » !

Chapitre II
MYSTÉRIEUX Mr. BELL

Il était 3 heures 10 de la vesprée lorsque la cloche de la porte du manoir Dobson sonna bruyamment, et le serviteur, en allant vers la porte trouva un homme d'un certain âge, à la chevelure noire et qui portait des favoris. Il demanda à voir Miss Dobson. Lorsqu'il fut mis en sa présence, il dit : « Miss Dobson, je sais où se trouve votre père, et contre 10.000 Livres je vous le rendrai. Mon nom est Mr. Bell. » « Mr. Bell, » dit Miss Dobson, « voulez-vous m'excuser un instant ? » « Certainement. » répondit Mr. Bell. Peu de temps après, elle revint et dit :

« Mr. Bell, si je vous comprends bien, vous avez enlevé mon père, et le détenez en vue d'une rançon. »

Chapitre III
AU POSTE DE POLICE

Il était 3 heures vingt de l'après-midi quand le téléphone sonna furieusement au poste de police de North End, et Gibson, (le téléphoniste) se demanda ce que cela pouvait être.

« J'ai découvert la vérité sur la disparition de mon père » ! dit une voix de femme. « Je suis miss Dobson, et mon père a été enlevé, envoyez King John » ! King John était un fameux détective de l'ouest.

Juste à ce moment-là un homme se précipita en criant « Oh ! Horreur ! Venez au cimetière ! »

Chapitre IV
LA FENÊTRE DONNANT À L'OUEST

Maintenant retournons au Manoir Dobson. Mr. Bell était plutôt surpris par la franchise de miss Dobson, mais lorsqu'il reprit la parole il dit, « Ne vous exprimez pas si franchement, Miss Dobson, car je… » Il fut interrompu par l'irruption de King John qui, un revolver dans chaque main, barra toutes les issues de l'entrée. Mais en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire Bell s'élança vers une fenêtre donnant à l'ouest et sauta.

Chapitre V
LE SECRET DE LA TOMBE

Maintenant retournons au poste. Après que le visiteur exité (*sic*, NdT.) se fut quelque peu calmé, il put raconter son histoire plus correctement. Il avait vu trois hommes dans le cimetière qui criaient « Bell ! Bell ! Où es-tu mon vieux ? » et qui se comportaient de façon fort louche. Puis il les avait suivis et ils pénétrèrent dans le tombeau des Burns ! Puis il les avait suivis à l'intérieur et ils touchèrent un ressort à un endroit marqué "A" puis ils disparurent ». « J'espérais que King John serait là » dit Gibson, « Comment vous appelez-vous ? » « John Spratt », répondit le visiteur.

Chapitre VI
À LA POURSUITE DE BELL

Maintenant retournons une nouvelle fois au Manoir Dobson : King John fut complètement surpris par la réaction soudaine de Bell, mais lorsqu'il revint de sa surprise sa première pensée fut de le poursuivre. Il partit donc à la recherche du ravisseur. Il suivit sa piste jusqu'à la gare du chemin de fer et découvrit à son grand effarement qu'il avait pris le train pour Kent, une grande ville vers le Sud, et entre laquelle et Mainville n'existait aucun télégraphe ou téléphone. Le train venait juste de partir.

Chapitre VII
LE COCHER NOIR

Le train de Kent partait à 10 h 35 et vers 10 h 36 un homme exité (*sic*) couvert de poussière et fatigué [1] se précipita dans le bureau de location de fiacres et dit à un cocher noir qui se tenait près de la porte – « Si tu peux m'emmener à Kent en 15 minutes je te donne un dollar ». « Moi pas pouvoi' y aller » dit le noir « moi pas avoi' une pai'e de chevaux convenab', et moi… » « Deux dollars » ! cria le voyageur, « T'ès bien » dit le cocher.

Chapitre VIII
LA SURPRISE DE BELL

Il était onze heures à Kent, tous les magasins étaient fermés sauf un, une crasseuse petite boutique dans le bas du quartier ouest. Elle se trouve entre le port de Kent et la ligne de chemin de fer Kent-Mainville. Dans la pièce du devant une personne pauvrement vêtue et d'un âge incertain s'entretenait avec une femme d'âge moyen qui avait des cheveux gris. « J'étais d'accord pour faire le travail, Lindy », dit-il, « Bell arrivera à 11 h 30 et la voiture est prête pour le descendre au quai, où un bateau pour l'Afrique part ce soir.

« Mais si King John venait à arriver ? » questionna « Lindy »

« Alors nous serions pincés et Bell serait pendu » répondit l'homme.

Juste à ce moment-là, on frappa à la porte. « Êtes-vous Bell » ? demanda Lindy. « Oui » fut-il répondu, « et j'ai pris le train de 10 h 35 et King John est resté, alors tout va bien ». À 11 h 30 la bande arrivait au quai d'embarquement et vit un bateau

surgir dans l'obscurité. « The Kehdive of Africa » était peint sur la coque, et précisément lorsqu'ils s'apprêtaient à monter à son bord un homme s'avança dans les ténèbres et dit « John Bell, je vous arrête au nom de la Reine » !

C'était King John.

Chapitre IX
LE PROCÈS

Le jour du procès était arrivé et une foule de gens s'était rassemblée autour du Petit Bosquet, (qui servait de palais de justice en été) afin d'écouter le procès de John Bell accusé d'enlèvement. « Mr. Bell », dit le juge, « quel est le secret du tombeau des Burns ? »

« Je vais tout vous raconter » dit Bell, « Si vous entrez dans la tombe et touchez un certain endroit marqué "A" vous le découvrirez »

« À présent où se trouve Mr. Dobson ? » questionna le juge. « Ici ! » dit une voix derrière eux, et la silhouette de Mr. Dobson lui-même surgit à l'entrée.

« Comment êtes-vous arrivé ici ! » dirent-ils en cœur. « C'est une longue histoire », dit Dobson.

Chapitre X
L'HISTOIRE DE DOBSON

« Lorsque je suis descendu dans le tombeau dit Dobson, tout n'était que ténèbres, je n'y voyais rien, mais finalement, je distinguai la lettre "A" imprimée en blanc sur le sol en onyx, je laissai tomber la boule sur la lettre et immédiatement une trappe s'ouvrit et un homme se dressa. C'était cet homme, ici » (dit-il, montrant Bell qui se tenait en tremblant au banc des accusés) et il me fit tomber dans une pièce magnifique brillamment éclairée où j'ai vécu jusqu'à aujourd'hui. Un jour, un jeune homme s'y précipita et s'écria "Le secret est découvert" puis il s'en alla. Il ne me vit pas. Un jour Bell oublia sa clef, et j'en pris l'empreinte dans de la cire, et je passai le jour suivant à limer des clefs pour les adapter à la serrure. Le jour suivant ma clef fonctionnait et le jour suivant (qui est aujourd'hui) je m'échappai. »

Chapitre XI
LE MYSTÈRE DÉVOILÉ

« Pourquoi feu J. Burns vous a-t-il demandé de mettre la boule là » ? (sur « A » ?) demanda le Juge. « Pour me faire des ennuis » répondit Dobson « Lui et Francis Burns, (son frère) complotaient contre moi depuis des années, et je ne savais point de quelle façon ils me nuiraient. » « Saisissez-vous de Francis Burns ! » hurla le Juge.

Chapitre XII
CONCLUSION

Francis Burns et John Bell furent condamnés à la prison à vie. M. Dobson fut accueilli cordialement par sa fille qui, soit dit en passant était devenue Mrs. King John. « Lindy » et son complice furent envoyés à la prison de Newgate pour une durée de 30 jours pour aide et assistance à une évasion criminelle.

Fin

Prix : 25 cents.

[1] King John.

LE VAISSEAU MYSTÉRIEUX

The Mysterious Ship – 1959 (1902)

Traduction par Philippe Gindre.

Chapitre 1

Durant l'été 1847, le petit village de Ruralville fut plongé dans une vive excitation par l'arrivée dans son port d'un brick inconnu. Il ne portait aucun pavillon, & tout en lui était de nature à exciter la suspicion. Il n'avait pas de nom. Son capitaine se nommait Manuel Ruello. L'excitation augmenta cependant lorsque John Griggs disparut de chez lui. C'était le 4 oct. Le 5 oct. le brick était parti.

Chapitre 2

Le brick, lors de son départ, croisa une Frégate des États-Unis et un violent combat s'ensuivit. Lorsqu'il fut terminé, il leur [1] manquait un homme nommé Henry Johns.

Chapitre 3

Le brick poursuivit sa route en direction de Madagascar, à son arrivée, les indigènes s'enfuirent dans toutes les directions. Lorsqu'ils se retrouvèrent de l'autre côté de l'île, il en manquait un. Il s'appelait Dahabea.

Chapitre 4

Il fut finalement décidé qu'il fallait faire quelque chose. Une récompense de 5 000 Livres fut offerte pour la capture de Manuel Ruello, quand arriva une nouvelle étonnante, un brick sans nom était échoué sur les récifs au large de la Floride.

Chapitre 5

On envoya un vaisseau en ronde, et le mystère fut résolu. Dans l'excitation du combat ils lançaient un navire sous-marin et prenaient ce qu'ils voulaient. Il était là, roulant

tranquillement sur les flots de l'Atlantique lorsque quelqu'un cria « John Brown a disparu ». Et bien entendu John Brown n'était plus là.

Chapitre 6

La découverte du navire sous-marin, et la disparition de John Brown, renouvela l'excitation générale, et c'est alors qu'on fit une nouvelle découverte. Pour transcrire cette découverte il est nécessaire de relater un fait géographique. Au pôle N [2] il existe un vaste continent composé de terres volcaniques, dont une partie seulement est ouverte aux explorateurs. On l'appelle le « No-Mans land ».

Chapitre 7

Dans l'extrême sud du No-Mans Land, on trouva une cabane, ainsi que plusieurs autres signes de séjour humain. Ils entrèrent promptement, et trouvèrent Griggs, Johns, & Dahabea enchaînés au sol. À leur arrivée à Londres, ils se séparèrent, Griggs allant à Ruralville, Johns à la Frégate, & Dahabea à Madagascar.

Chapitre 8

Mais le mystère de John Brown n'était toujours pas résolu, ils surveillèrent donc très attentivement le port du No-Mans Land, et lorsque le navire sous-marin arriva, que les pirates, un par un, et conduits par Manuel Ruello, quittèrent le vaisseau, ils furent accueillis par un feu nourri. Après le combat on retrouva Brown.

Chapitre 9

Griggs fut royalement reçu à Ruralville, & on donna un dîner en l'honneur d'Henry Johns, Dahabea fut fait roi de Madagascar, & Brown fut fait capitaine de son vaisseau [3].

[1] La Frégate.

[2] On ne pourra manquer de relever cette allusion à une vaste étendue désolée située au pôle, que l'on retrouvera à plusieurs reprises, notamment dans *Les Montagnes hallucinées*, et on songe bien sûr à Poe (qu'il lisait depuis l'âge de quatre ans) et aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Il est d'ailleurs intéressant de constater que dans ces deux textes, Lovecraft fait le même usage du pôle, c'est à dire celui d'un refuge. À cette différence prés qu'il s'agit ici du pôle Nord et non de l'Antarctique, mais cette différence est due avant tout au désir de vraisemblance (cf. à ce sujet l'article de Jason Eckardt paru dans le n°1 des *Études lovecraftiennes)*.

[3] Ce court récit, écrit par Lovecraft à l'âge de douze ans, est le premier texte qui nous soit parvenu entièrement dactylographié (ce qui nous prouve, comme le remarque S.T. Joshi, qu'il s'agit là du texte définitif et non d'un synopsis). L'original, conservé comme la plupart des manuscrits de Lovecraft à la John Hay Library de la Brown University à Providence, se présente sous la forme d'un petit livret relié à couverture entoilée, comportant sur le premier plat une illustration à la plume de Lovecraft. (NdT.)

LA BÊTE DE LA CAVERNE

The Beast in the Cave - 1918 (1905)

Traduction par Paule Pérez.

L'horrible conclusion qui s'était petit à petit imposée à mon esprit était devenue une terrible certitude. Je m'étais égaré. J'étais totalement, désespérément perdu dans le labyrinthe de la Caverne du Mammouth. Quelles que fussent les passes que j'empruntais, mes yeux n'arrivaient pas à saisir le moindre indice susceptible de me ramener sur la bonne voie. Reverrais-je, un jour, la sublime lumière du jour, les collines et les plaisantes vallées du monde ? Ma raison m'interdisait d'espérer plus longtemps. Encore influencé par une vie consacrée à l'étude de la philosophie, j'étais très fier de rester aussi imperturbable devant les événements. Bien que j'eusse lu fréquemment que les victimes de ce genre d'aventures sombraient dans un délire violent, je n'éprouvais rien de tel pour le moment. Dès que je réalisai que je m'étais fourvoyé, un grand calme se fit en moi.

La pensée que j'avais erré probablement très longtemps, et que l'on ne s'était sans doute pas aperçu de ma disparition, ne me fit pas perdre mon sang-froid un seul instant. Si je dois mourir, me disais-je, cette redoutable mais majestueuse caverne serait une sépulture aussi acceptable que n'importe quelle église. Et cette idée, loin de me désespérer, m'apportait beaucoup d'apaisement. Mon destin serait de mourir de faim, j'en étais convaincu. Dans de telles circonstances, certains individus étaient devenus fous, mais j'étais certain de ne pas connaître cette fin. Mon infortune m'était entièrement imputable, puisque, ignorant le guide, je m'étais écarté du groupe des touristes. Après avoir flâné pendant plus d'une heure dans les couloirs secrets de la grotte, je m'étais montré incapable de retrouver le passage que j'avais suivi depuis que je m'étais séparé de mes compagnons.

Déjà, ma torche commençait à vaciller. Bientôt je serais enveloppé par la monstrueuse et presque palpable obscurité des entrailles du globe. Tandis que je me tenais dans la déclinante lumière tremblotante, je me demandai incidemment quel serait mon trépas. Je me rappelais l'histoire que j'avais entendu raconter sur les colonies de poitrinaires qui, s'étant installées dans ces gigantesques cavités naturelles pour se refaire une santé grâce à la prétendue salubrité du monde souterrain, à la pureté de l'air et à l'uniformité de la température, avaient trouvé dans ces lieux paisibles une mort étrange et effrayante. En passant devant les tristes ruines de leurs cottages, j'essayai d'imaginer quelles seraient les séquelles d'un séjour anormalement

long dans cette immense et silencieuse caverne sur quelqu'un d'aussi sain et vigoureux que moi. Maintenant, pensai-je, j'allais avoir à en subir les effets, à moins que, succombant rapidement par manque de nourriture, je n'eusse pas le temps de mener cette expérience à son terme.

À la fin, la faible lueur de ma torche s'évanouit dans les ténèbres. Je résolus de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour me tirer d'affaire. Aspirant l'air à pleins poumons, je commençai par hurler très fort dans le vain espoir d'attirer l'attention du guide par mes clameurs. Mais pendant que je m'égosillais, mon cœur me dit que ces cris ne servaient à rien, et que ma voix, amplifiée et répercutée par les innombrables remparts du noir dédale environnant, ne rencontrait d'autres oreilles que les miennes. Soudain, je sursautai, car j'eus l'impression d'entendre des bruits de pas résonner sur le sol rocailleux. Était-ce la délivrance ? Mes épouvantables appréhensions avaient-elles été sans objet ? Le guide, ayant remarqué ma disparition, était-il parti à ma recherche dans ce labyrinthe calcaire ?

En même temps que j'essayais de trouver des réponses à toutes ces questions, je m'apprêtais à renouveler mes appels pour hâter mon sauvetage, quand, en un instant, ma joie se transforma en terreur. Mon ouïe, déjà très fine, et rendue plus sensible encore par le silence absolu qui régnait dans cet antre, m'apprit à ma grande terreur que ces pas ne pouvaient pas être ceux d'un humain. En effet, dans le silence extra-terrestre de cette région souterraine, les pieds du guide auraient dû résonner avec un bruit sec. Or, les sons que je percevais étaient feutrés, semblables à ceux d'un félin en mouvement. D'ailleurs, en écoutant encore plus attentivement, il me sembla distinguer quatre légers chocs distincts, au lieu de deux. J'étais à présent persuadé que j'avais réveillé par mes cris une bête sauvage, peut-être un lion des montagnes qui s'était égaré, par hasard, dans cette grotte. Sans doute, songeai-je, l'Éternel avait-il choisi pour moi une mort plus rapide et plus clémente que l'inanition ? Pourtant, l'instinct de conservation qui sommeille au fond de chacun d'entre nous s'éveilla tout à coup en moi. Bien que le fait d'échapper à un péril imminent ne fît peut-être que retarder une fin lente et terrible, je m'apprêtai à vendre chèrement ma peau.

Si étrange que cela puisse paraître, mon esprit ne pouvait concevoir autre chose, de la part de ce visiteur, qu'un sentiment d'hostilité. C'est pourquoi je restai immobile et silencieux, dans l'espoir qu'il oublierait ma présence, et qu'il continuerait sa route. Malheureusement il n'en fut rien. L'animal, de toute évidence, avait dû flairer mon odeur, qui, dans une atmosphère aussi confinée, devait être perceptible de très loin.

Réalisant donc que j'allais devoir me défendre contre une attaque imprévue et invisible, j'attrapai en tâtonnant les plus gros fragments de rocher qui jonchaient le sol

et, une pierre dans chaque main, j'attendis avec résignation l'inévitable assaut de l'ennemi. Pendant ce temps, le hideux bruit de pas s'était rapproché. Le comportement de cette étrange bête était indubitablement inquiétant. Sa démarche ressemblait à celle d'un quadrupède dont les pattes arrière eussent singulièrement manqué de coordination par rapport à celles de devant. Pourtant, à de brefs intervalles, il me semblait que deux pieds seulement étaient engagés dans le processus de locomotion. Je me demandais quelle espèce d'animal j'allais avoir à affronter. « Ce doit être, pensai-je, une pauvre bête qui paie d'une réclusion à vie la curiosité intempestive qui l'a conduite dans ce redoutable labyrinthe. Probablement se nourrit-elle des poissons aveugles, des chauves-souris et des rats de la caverne, ainsi que des poissons ordinaires que l'on pêche dans les petits cours d'eau de Green River qui communiquent de quelque manière avec les eaux de la grotte. »

J'occupai ma terrifiante attente en faisant les plus grotesques conjectures sur les transformations que cette vie souterraine avait pu provoquer dans l'aspect physique de cette bête, me remémorant les hideuses images que la tradition locale avait conservées des tuberculeux trouvés morts après un long séjour dans la caverne. Puis je réalisai soudain que même si je parvenais à me défaire de mon adversaire, je n'aurais pas l'occasion de le contempler, puisque ma torche s'était éteinte depuis longtemps déjà, et que je n'avais pas sur moi la moindre allumette. La tension était maintenant épouvantable. Mon imagination délirante évoquait des formes horribles et répugnantes qui semblaient, dans la totale obscurité, toutes proches de mon corps. Le bruit effrayant des pas s'amplifiait. Il me semblait que j'allais me mettre à hurler, et pourtant, même si je n'avais pas été suffisamment maître de moi pour me retenir, je crois que ma voix n'aurait pas obéi. J'étais médusé, pétrifié, et je me demandais si, au moment crucial, mon bras droit serait encore capable de lancer son projectile. À présent, le « pof-pof » des pattes était très proche. Je percevais également la respiration pénible de l'animal. Malgré la panique qui s'était emparée de moi, je me représentai qu'il devait venir de loin et qu'il était fatigué. Brusquement, le charme se rompit. Ma main droite, guidée par mon ouïe infaillible, lança de toutes ses forces le bloc de calcaire acéré en direction du point d'où provenaient halètement et bruit de pas. Elle manqua de peu son but, car j'entendis la créature faire un bond de côté. L'animal, pris au dépourvu par cette attaque inattendue, semblait hésiter sur la conduite à suivre. Ayant rectifié mon tir, je lançai mon second projectile, avec beaucoup plus de bonheur cette fois, car la bête s'effondra sur le sol. Submergé par un immense soulagement, je m'abandonnai contre le mur. Je n'avais fait que blesser l'hôte de la caverne, car il continuait de respirer en exhalant un souffle lourd et saccadé. Maintenant, je n'avais plus aucune envie de m'approcher de lui pour l'examiner. Quelque chose comme une superstition, et qui ressemblait à une peur

irraisonnée, avait envahi mon cerveau. Je ne pouvais ni m'approcher du géant ni lui lancer d'autres pierres pour l'anéantir. Pris de panique, je me mis à courir, dans la mesure où je pouvais m'orienter, dans la direction d'où je venais. Soudain j'entendis un son, ou plutôt une succession de sons. L'instant d'après, ils se transformèrent en une série de bruits métalliques et rythmés. Cette fois-ci, il n'y avait plus de doute, ce ne pouvait être que le guide. En apercevant, au-dessus de moi, la faible lueur de la torche qui m'apportait le salut, je me mis à crier et à hurler de joie. Je m'élançai vers la lumière, et avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, je me retrouvai sur le sol, aux pieds du guide, enlaçant ses bottes, balbutiant, malgré ma réserve naturelle, ma gratitude envers mon sauveur, et racontant, de la façon la plus incompréhensible et stupide qui soit, mon épouvantable aventure.

Enfin, peu à peu, je retrouvai mon état normal. Le guide m'expliqua qu'il avait remarqué mon absence en sortant de la caverne. Il était aussitôt parti à ma recherche, passant au crible pendant plusieurs heures toutes les crevasses et tous les passages qui se trouvaient aux alentours de l'endroit où il m'avait vu pour la dernière fois.

Enhardi par la torche et la présence de mon compagnon, je me pris à repenser à l'étrange bête que j'avais laissée blessée dans l'obscurité, à quelques pas de là, et je suggérai d'aller la voir d'un peu plus près. Je retournai donc, accompagné par le guide, sur les lieux de mon rapide combat. Nous discernâmes bientôt une masse blanche sur le sol, plus blanche que le calcaire lui-même. Avançant prudemment, nous laissâmes échapper simultanément une exclamation de surprise, car de tous les animaux que chacun de nous avait pu voir au cours de sa vie, celui-ci était le plus étrange. Il ressemblait à un singe anthropoïde de grandes dimensions. Peut-être s'était-il échappé d'une ménagerie ambulante ? Son pelage était blanc comme la neige et étonnamment fin. Une grande partie de son corps était lisse, mais ses poils étaient si abondants sur la tête qu'ils tombaient en cascade sur ses épaules. Son visage était tourné contre le sol. L'inclinaison des membres était très bizarre. De longues griffes prolongeaient ses orteils et ses doigts, mais ses pattes n'étaient pas préhensiles, caractéristique que j'attribuai, comme sa blancheur irréelle, à son séjour prolongé dans la caverne, et il ne semblait pas avoir de queue. Sa respiration était maintenant extrêmement faible. Le guide venait de tirer son pistolet pour achever la pauvre créature, lorsque, soudain, elle émit un son si étrange que l'homme en laissa choir son arme. C'était un bruit difficile à décrire, et qui ne ressemblait à aucun de ceux que produisent les espèces simiesques connues. Je me demandai si ce n'était pas la lumière, que la bête ne devait plus avoir vue depuis son entrée dans la caverne, qui avait déclenché ce gémissement. Le son, comparable à un murmure de basse, continuait faiblement. Soudain, un sursaut d'énergie agita le corps de la bête. Ses

pattes s'agitèrent convulsivement et ses membres se contractèrent. Dans un soubresaut, le corps roula sur lui-même, mettant en lumière le visage. Pendant quelques secondes, je fus tellement frappé d'horreur par ses yeux morts qui nous fixaient, que je ne remarquai rien d'autre. Ils étaient noirs, d'un noir profond, contrastant curieusement avec la pâleur neigeuse de la chair et des poils. Comme ceux des autres habitués des cavernes, ces yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites et complètement dépourvus d'iris. En l'examinant plus attentivement, je m'aperçus que le faciès était moins protubérant que celui du singe moyen, et beaucoup moins velu. Le nez était très marqué. Comme nous regardions le spectacle étrange qui se déroulait devant nous, les lèvres épaisses s'ouvrirent encore pour laisser échapper plusieurs sons. Enfin, la mort emporta cette créature. Le guide saisit la manche de mon manteau en tremblant si violemment que la lumière vacilla, projetant d'étranges lueurs mouvantes sur les murs. Immobile, je n'esquissai aucun mouvement, incapable de détacher mon regard du sol. La terreur me quitta progressivement, faisant place à la surprise, au respect et à la compassion, car les sons émis par la créature allongée sur le calcaire venaient de nous révéler une terrible vérité : ma victime, l'étrange habitant de l'antre insondable, était, ou avait été un jour, un homme !!!

L'ALCHIMISTE

The Alchemist – 1916 (1908)

Traduction par Paule Pérez.

Tout en haut d'une colline verdoyante, aux flancs plantés des arbres noueux d'une forêt des premiers âges, s'élève le vieux château de mes ancêtres. Pendant des siècles, il a servi de demeure et de fief à notre fière lignée, dont l'ancienneté dépasse celle des remparts moussus qui ont dominé, jadis, la rude et sauvage campagne environnante. Ses anciennes tours, qui portent les stigmates des bourrasques essuyées pendant des générations et qui s'effritent aujourd'hui sous l'inexorable et puissante pression du temps, faisaient partie, au Moyen Âge, de l'une des plus formidables et redoutables forteresses de France. Du haut de ses tours à mâchicoulis et de ses remparts, des barons, des comtes, et même des rois avaient été tenus en échec, et jamais ses spacieuses salles d'armes n'avaient retenti du pas de l'envahisseur.

Mais les choses ont bien changé depuis l'époque féodale. L'austérité a remplacé les fastes d'antan. Trop fiers de leur nom pour se livrer au commerce, mes aïeux se sont petit à petit séparés de leurs biens. Même le château n'a pas été épargné : ses murs s'effritent, le parc est envahi par les herbes folles, les douves sont à sec et les tourelles menacent de s'effondrer. À l'intérieur, les planchers défoncés, les tapisseries passées, les lambris dévorés par les vers racontent notre lugubre histoire, celle d'une splendeur déchue.

Au fur et à mesure que les siècles passaient, l'une après l'autre les quatre grandes tours tombèrent en ruine, jusqu'au jour où il n'en resta plus qu'une, où s'abritaient les rares descendants des seigneurs autrefois tout-puissants de ces lieux. Ce fut dans l'une des grandes et lugubres pièces de cette dernière tour que moi, Antoine, le dernier des malheureux et maudits comtes de C…, je vis le jour, il y a de cela quatre-vingt-dix ans.

Les premières années de ma vie mouvementée, je les passai entre ces murs et dans ces forêts sombres, ainsi que dans les ravins et les grottes sauvages du flanc de la colline. Je n'ai jamais connu mes parents. Mon père avait été tué à l'âge de trente-deux ans, un mois avant ma naissance, par la chute d'une pierre qui s'était détachée de l'un des créneaux du château. Et ma mère était morte en me donnant le jour. Mon éducation fut confiée à un vieux serviteur très intelligent qui répondait au nom de Pierre. J'étais enfant unique, et ma solitude était encore aggravée par le fait que mon tuteur me tenait résolument à l'écart des enfants des paysans dont les demeures sont

éparpillées dans la plaine, au pied de la colline.

À l'époque, Pierre me disait que cette règle s'imposait, parce que ma naissance me plaçait très au-dessus de cette compagnie plébéienne. Maintenant, je sais que son but véritable était de m'empêcher d'apprendre ce qui se racontait la nuit à voix basse au coin du feu, dans les chaumières, sur la terrible malédiction qui pesait sur notre famille. Isolé et livré à moi-même, je passai de longues heures de mon enfance à lire les anciens volumes qui remplissaient la bibliothèque poussiéreuse du château, et à errer dans les bois fantomatiques de la colline. Très tôt, je devins mélancolique. Seul, ce qui avait trait à la nature mystérieuse et à l'occultisme m'intéressait.

Je ne parvins pas à connaître grand-chose de ma famille, mais le peu que j'en appris m'affecta profondément. Peut-être devais-je ce trait curieux aux réticences manifestes de Pierre à parler des miens, mais toujours est-il que je ne pouvais entendre prononcer le nom de ma lignée sans trembler d'effroi.

À mesure que je grandissais, je pus placer bout à bout les fragments de renseignements que j'avais péniblement réussi à arracher des lèvres de mon vieux précepteur. Son récit faisait état de circonstances qui m'avaient toujours semblé étranges, mais que je trouvais, maintenant, inquiétantes. Je veux parler de l'âge précoce auquel tous les comtes de notre lignée avaient trouvé la mort. J'avais jusqu'alors pensé que nous étions une famille d'hommes à la vie particulièrement brève, mais je me mis à réfléchir à ces décès prématurés et à établir des liens entre eux et les divagations du vieillard, qui parlait souvent de la malédiction qui, depuis des siècles, avait empêché les tenants du titre de dépasser trente-deux ans.

Le jour de mon vingt et unième anniversaire, le brave Pierre me remit un manuscrit qui, me dit-il, avait été transmis de père en fils depuis de nombreuses générations. Son contenu m'apparut très inquiétant et l'examen de ce document confirma mes plus horribles appréhensions. À cette époque-là, ma croyance dans le surnaturel était absolue ; sinon, comment expliquer que je n'aie pas rejeté avec dédain cette incroyable histoire ?

Le parchemin était daté du XIIIe siècle, quand le vieux château était au summum de sa puissance. Il évoquait le portrait d'un personnage qui avait jadis habité nos terres. C'était un homme de grand mérite, quoique sa condition le plaçât à peine au-dessus d'un paysan. Il s'appelait Michel, mais on l'avait surnommé le « Mauvais » à cause de sa sinistre réputation. Il connaissait, en effet, les terribles secrets de la magie noire et de l'alchimie. Et comme il avait étudié bien au-delà de ce que lui permettait son état, ses recherches sur la pierre philosophale ou l'élixir de vie éternelle terrorisaient les villageois. Michel le Mauvais avait un fils, Charles, un garçon aussi versé que lui

dans les sciences occultes et qui répondait au sobriquet de « Sorcier ». Les deux hommes vivaient complètement en marge du village et on les soupçonnait de se livrer aux pratiques les plus odieuses. On disait, par exemple, que le vieux Michel avait brûlé sa femme en sacrifice au diable et l'enlèvement inexpliqué de plusieurs enfants de paysans leur était imputé. Pourtant, dans la sombre nature du père et du fils, il y avait un rayon rédempteur d'humanité. Le vieil homme adorait son fils et le jeune homme avait pour son père un amour mystique.

Une nuit, le château connut une grande animation, à la suite de la disparition du jeune Godfrey, le fils du comte Henri. À la tête de son escorte, le père désespéré conduisait lui-même les recherches. Il arriva ainsi chez les sorciers, où il trouva Michel le Mauvais penché au-dessus d'un large chaudron en ébullition. Aveuglé par le désespoir, furieux, perdant complètement le contrôle de ses nerfs, il saisit violemment le vieillard par le col. Quand il relâcha son étreinte, sa victime avait cessé de vivre. Au même moment, ses serviteurs lui annoncèrent dans la joie que le jeune Godfrey venait d'être retrouvé dans l'une des chambres désaffectées du château. Mais il était trop tard pour le pauvre Michel, qui était mort pour rien.

Tandis que le comte et ses hommes s'éloignaient de l'humble demeure de l'alchimiste, la silhouette de Charles le Sorcier apparut derrière les arbres. Il apprit ainsi, par les bavardages des serfs attirés par cette agitation, ce qui venait de se passer. Il parut tout d'abord indifférent au destin de son père, puis s'avançant lentement à la rencontre du comte, il prononça d'une voix terne, et pourtant terrifiante, cette épouvantable malédiction :

« Que jamais aucun noble de ta race meurtrière ne vive jusqu'à un âge plus avancé que le tien », dit-il.

À ces mots, il tira de sa tunique une fiole d'un liquide incolore qu'il lança au visage du meurtrier de son père. Puis il disparut derrière le rideau d'encre de la nuit.

Le comte mourut instantanément, sans un mot. Il fut enterré le jour suivant. Il avait à peine plus de trente-deux ans. Bien que des bandes de paysans eussent sillonné les bois voisins et les prairies alentour, on ne retrouva jamais la trace du Sorcier. Puis le temps estompa le souvenir de cette malédiction dans l'esprit de la famille du comte Henri. Lorsque Godfrey, cause involontaire de cette tragédie et porteur du titre, fut tué au cours d'une partie de chasse, par une flèche, à l'âge de trente-deux ans, personne ne fit le moindre rapprochement entre sa fin et la prédiction de Charles. Mais quand, quelques années plus tard, son jeune fils Robert fut trouvé mort sans cause apparente dans un champ voisin, les vieux paysans ne manquèrent pas de noter cette coïncidence troublante : il avait, lui aussi, trente-deux ans. Louis, le fils de Robert, fut retrouvé

noyé dans un fossé au même âge fatidique. L'inquiétante nécrologie se poursuivait ainsi jusqu'à nos jours. Les Henri, les Robert, les Antoine et les Armand, tous furent arrachés à leurs vies heureuses et vertueuses à l'âge qu'avait leur malheureux ancêtre lorsqu'il fut assassiné.

Si j'en croyais cette chronique, il me restait donc tout au plus onze ans d'existence. Ma vie, qui me paraissait sans intérêt jusqu'alors, me devint à chaque jour passé à explorer les sortilèges de la magie noire, plus précieuse. Coupé du monde comme je l'étais, la science moderne n'avait exercé sur moi aucune influence. Je passais tous mes loisirs, ainsi qu'avaient dû le faire, au Moyen Âge, le vieux Michel et son fils Charles, à acquérir la science démonologique et alchimique. J'avais beau lire tous les documents que je pouvais compulser, nulle part je ne trouvais trace de l'incroyable malédiction qui pesait sur ma famille. Dans mes rares moments de lucidité, j'allais même jusqu'à invoquer une cause naturelle pour expliquer tous ces décès, attribuant la mort prématurée de mes ancêtres aux descendants du sinistre Charles le Sorcier. Mais renseignements pris, l'alchimiste ne semblait pas avoir eu d'héritier. Je me remis donc à mes études, cherchant désespérément une formule magique qui libérerait ma race de cette infernale fatalité. De toute façon, une chose était certaine : je ne me marierais pas. Comme j'étais le dernier membre vivant de notre maison, la malédiction finirait ainsi avec moi. Lorsque j'atteignis l'âge de trente ans, le vieux Pierre fut rappelé dans l'autre monde. Seul, je l'ensevelis sous les pierres de la cour, là où il avait tant aimé se promener. Devenu l'unique occupant de cette grande bâtisse, mes craintes s'apaisèrent progressivement. Mon esprit cessa ses vaines protestations contre un sort inéluctable, et j'en vins même à ne plus craindre la fin qui avait été celle de tous mes aïeux.

À partir de ce moment-là, je passai le plus clair de mon temps à explorer les salles et les tours abandonnées du château, ce que, par crainte, je n'avais jamais fait dans ma jeunesse. Certaines de ces pièces n'avaient pas reçu de visite d'un être humain depuis plus de quatre siècles. J'y découvris de nombreux et curieux objets, des meubles couverts d'une poussière séculaire, pourris par l'humidité, et des toiles d'araignée en quantité incroyable. D'énormes chauves-souris aux ailes osseuses étaient les seules occupantes de la demeure. Je me mis à tenir un compte minutieux de mon âge en jours et en heures. Chacun des mouvements du balancier de la massive pendule de la bibliothèque m'ôtait une seconde de vie. J'approchais ainsi du moment que j'appréhendais depuis si longtemps. Comme la plupart de mes ancêtres avaient été emportés un peu avant d'atteindre l'âge du comte Henri lors de sa mort, je m'attendais à tout instant à rencontrer le trépas. Quelle serait ma mort ? Sous quelle forme la malédiction se présenterait-elle ? Je l'ignorais, bien sûr, mais je n'étais pas décidé à

la subir passivement. Elle ne trouverait pas en moi une lâche victime. En attendant, je me remis avec ardeur à fouiller les recoins du vieux château. Ce fut au cours de la plus longue de mes investigations, moins d'une semaine avant l'heure de ma fin, d'après mes calculs, que se produisit l'événement qui devait être pour moi le plus important de ma vie.

Après avoir passé la plus grande partie de la matinée à monter et descendre les escaliers d'une tour en ruine, j'explorai dans l'après-midi les niveaux inférieurs, qui me conduisirent dans ce qui aurait pu aussi bien être une remise médiévale qu'un dépôt plus récent de munitions. En traversant lentement le passage recouvert de salpêtre, au pied du dernier escalier, je découvris, à la lueur tremblante de ma torche, un mur lisse et humide qui m'obstruait le chemin. J'allais retourner sur mes pas, lorsque mon regard tomba sur une trappe garnie d'un anneau, juste devant moi. Pris de curiosité, je réussis non sans difficultés à soulever la pièce de bois, qui s'ouvrit sur un trou noir d'où s'exhalèrent des vapeurs si malsaines, qu'elles firent vaciller mon brandon. Dès que la flamme, que j'abaissai vers les ténèbres, se remit à brûler normalement, j'aperçus le sommet d'un escalier de pierre dans lequel je m'engageai. Les marches étaient nombreuses et menaient vers un étroit passage qui devait être situé très bas sous terre. Le couloir, assez long, se terminait par une massive porte de chêne toute suintante d'humidité, et qui résista fermement à tous les efforts que je fis pour l'ouvrir. De guerre lasse, j'interrompis mes infructueux essais. J'avais à peine fait quelques pas vers l'escalier que soudain j'éprouvai l'un des chocs les plus violents et les plus bouleversants qui se puissent imaginer. Au moment où je m'y attendais le moins, la lourde porte s'ouvrit lentement derrière moi, en grinçant affreusement sur ses gonds rouillés. Sur le coup, je fus absolument incapable d'analyser mes réactions, tant je tremblais de frayeur. Quand enfin je me tournai vers l'endroit d'où était venu le bruit, mes yeux jaillirent presque de leurs orbites au spectacle qui s'offrit à eux. Là, dans l'embrasure de l'ancienne porte gothique, se tenait un être humain. Il était vêtu d'une longue tunique sombre et d'une calotte comme on en portait au Moyen Âge. Sa barbe abondante était d'un brun intense et son front beaucoup plus haut que la moyenne. Ses joues creuses étaient marquées de profonds sillons de rides et ses longues mains noueuses, semblables à des griffes, étaient d'une blancheur de marbre, comme je n'en avais encore jamais vu chez un homme.

La silhouette, d'une maigreur squelettique, était étrangement voûtée, et comme perdue dans les plis volumineux de l'anachronique vêtement. Mais le plus étrange de tout, c'étaient les yeux, deux abîmes d'obscurité, parfaitement semblables, qui exprimaient une profonde intelligence, mais dont la cruauté paraissait inhumaine. Et ces yeux étaient maintenant fixés sur moi, transperçant mon âme de leur haine, et me

clouant sur place. Enfin, l'homme se mit à parler d'une voix sépulcrale qui me glaça jusqu'à l'os. La langue qu'il employait était une forme de bas latin utilisée par les hommes les plus instruits de l'époque féodale. Celle-ci ne m'était pas étrangère, en raison de mes recherches poussées sur les travaux des alchimistes et des démonologistes anciens. La singulière créature évoqua la malédiction qui planait sur ma race et m'apprit ma fin prochaine. Après avoir retracé le crime commis par mon ancêtre sur la personne du vieux Michel le Mauvais, elle s'appesantit longuement sur la vengeance de Charles le Sorcier. Elle me raconta comment, après s'être échappé à la faveur de la nuit, le jeune Charles était revenu bien des années plus tard pour tuer l'héritier Godfrey, à l'aide d'une flèche, juste avant qu'il n'atteigne l'âge où son père avait péri. À l'insu de tous, il était retourné vivre dans la propriété et s'était installé ici même, dans cette vieille chambre souterraine abandonnée. Robert, le fils de Godfrey, il l'avait terrassé dans un champ en le forçant à avaler du poison. Puis il avait tué le fils de Robert, et aussi le fils du fils de Robert, et ainsi de suite, jusqu'à ce jour. Depuis des siècles, il veillait scrupuleusement à ce que fussent remplis les termes cruels de sa malédiction vengeresse.

Mais il y avait là un mystère que je ne comprenais pas. Comment Charles le Sorcier, qui avait dû mourir il y avait plusieurs centaines d'années, avait-il pu frapper aussi régulièrement tous mes ascendants ? L'homme, pendant ce temps-là, parlait avec complaisance des recherches alchimiques très poussées que les deux sorciers, le père et le fils, surtout Charles d'ailleurs, avaient effectuées sur un élixir qui devait assurer à celui qui l'absorberait la vie et la jeunesse éternelles. Son enthousiasme était tel que, pendant un moment, son terrible regard noir perdit de sa cruauté. Mais d'un seul coup, ses yeux brillèrent d'une façon hallucinante, et, avec un sifflement comparable à celui d'un serpent, l'étranger brandit une fiole de verre avec l'évidente intention de m'assassiner ainsi que, six cents ans plus tôt, Charles le Sorcier l'avait fait pour mon ancêtre. Poussé par l'instinct de conservation, je rompis brusquement le charme qui me tenait immobile et lançai, avec force, ma torche vers la créature menaçante. La fiole se brisa sur la pierraille tandis que la tunique du meurtrier s'embrasait avec rapidité en jetant une lueur fantomatique sur l'horrible scène. Le cri de terreur et de rage impuissante qui s'échappa des lèvres du mourant dépassa en abomination ce que mes nerfs ébranlés pouvaient supporter. Et je m'écroulai, sans connaissance, sur le sol fangeux.

Lorsque je revins à moi, l'obscurité était totale ; tremblant de peur au souvenir de ce que je venais de voir, j'hésitai à pousser plus avant mes investigations, mais finalement, la curiosité l'emporta sur la terreur. Qui donc, me demandai-je, pouvait être ce diabolique personnage ? Comment avait-il réussi à pénétrer dans la tour ?

Pourquoi essayait-il de venger avec tant d'ardeur la mort de Michel le Mauvais ? Et surtout, comment, depuis la mort de Charles le Sorcier, s'était exercée à travers les siècles la terrible malédiction ?

Sachant que celui que je venais d'abattre était l'homme qui devait me faire disparaître, je me sentis complètement délivré de mes craintes passées. Mais maintenant que j'étais libéré, je brûlais du désir d'en apprendre davantage sur le destin cruel qui avait poursuivi ma famille, et qui avait fait de ma jeunesse un cauchemar sans fin. Je trouvai dans mes poches un briquet à silex avec lequel j'allumai la seconde torche que je portais sur moi. Sa pâle lumière me révéla d'abord la silhouette déformée et sombre du mystérieux étranger. Ses yeux terrifiants étaient à présent clos. M'en détournant, je poussai la lourde porte gothique pour entrer dans la pièce. J'y découvris une espèce de laboratoire d'alchimiste. Il y avait dans un coin un tas de métal jaune, scintillant avec éclat à la lueur de la torche. Peut-être était-ce de l'or, mais encore sous le coup de l'émotion, je remis cet examen à plus tard. À l'autre bout de la pièce, je trouvai une ouverture qui débouchait dans l'un des nombreux ravins de la forêt. C'était par là que l'inconnu avait pénétré dans le château. En revenant sur mes pas, je passai près de l'étranger, lorsqu'il me sembla entendre un faible gémissement. Médusé, je me tournai pour examiner le corps calciné et tout recroquevillé sur le sol. Alors, brusquement, les yeux épouvantables, plus noirs encore que le visage brûlé dans lequel ils brillaient, s'agrandirent démesurément avec une expression que je fus incapable d'interpréter. Les lèvres craquelées essayèrent de former des mots que j'avais du mal à saisir. Je distinguai pourtant le nom de Charles le Sorcier, les mots « année » et « malédiction » furent également prononcés par la bouche déformée, mais je n'arrivais pas encore à trouver un sens à ces mots incohérents. Comme, manifestement, je ne comprenais pas la signification des paroles prononcées, les yeux noirs me fixèrent à nouveau, diaboliquement. Désarmé par les efforts de mon adversaire, je restai devant lui, immobile, tremblant d'effroi. Tout à coup, ce misérable corps fut animé d'un dernier sursaut. Soulevant sa tête du sol humide et rocailleux, il recouvra la parole pour hurler, dans un dernier souffle, ces mots qui, depuis, hantent mes jours et mes nuits :

« Insensé ! vociféra-t-il. Tu n'as pas deviné mon secret ? N'as-tu pas suffisamment d'intelligence pour reconnaître la volonté qui a perpétré la terrible malédiction qui depuis six cents ans pèse sur ta famille ? Ne t'ai-je pas parlé de l'élixir de la vie éternelle ? Ni de nos secrètes découvertes en alchimie ? *Je te le dis, c'est moi ! Moi ! Moi ! qui ai vécu six cents ans pour assouvir ma vengeance, car je suis Charles le Sorcier ! »*

CONTES ET NOUVELLES

Préface

UN BANC D'ESSAI POUR L'INSPIRATION DE LOVECRAFT

C'est en 1896, à l'âge de six ans, que Lovecraft écrit ses premières histoires [1] placées sous le signe du mystère et du surnaturel. Ces tentatives effectuées pour le plaisir, sans finalité de publication, trouvent leur apogée en 1908 dans *L'Alchimiste,* un texte qui, par ses qualités, mérite la comparaison avec la production d'un écrivain plus âgé et plus expérimenté.

Comme s'il lui suffisait de s'être prouvé qu'il avait atteint la maturité d'un professionnel, cet écrivain de dix-huit ans pose alors la plume. Ayant perdu tout intérêt pour la fiction, il renonce même à poursuivre les chroniques scientifiques astronomiques qu'il donnait depuis deux ans aux journaux locaux. Tout au plus consentira-t-il à écrire quelques poèmes de circonstance comme la pièce *Providence en l'an 2000 :*

À quoi occupe-t-il son temps, reclus dans l'ombre de sa mère et de ses tantes, dans l'asile douillet du 598 Angell Street ? Il n'a pas d'amis ni de relations, ne participe à aucune activité sociale et a abandonné définitivement l'école secondaire. Un peu comme si, après avoir démontré qu'il pouvait faire aussi bien que les autres, il avait décidé de vivre en marge d'eux. Il passe ses journées à lire et à vivre dans un autre monde, celui de la science-fiction. Il l'a découvert dans les livres de H.-G. Wells et de Jules Verne. Il en cherche les prolongements dans les productions spectaculaires de revues bon marché ; les « pulps » [2] ou revues à quatre sous. Il est chaque mois l'acheteur assidu de *The Cavalier, All Story Magazine* (qui publie *Princesse de Mars* et *Tarzan des singes*, de E.R. Burroughs) et *The Argosy*.

Acheteur assidu mais à l'esprit critique. En septembre 1913, dans le courrier des lecteurs de *The Argosy*, il s'en prend à l'un des auteurs favoris de la revue. Il s'ensuit une polémique qui s'étale pendant des mois. Elle va lui permettre d'entrer en relations épistolaires, en mars 1914, avec un des intervenants, Edward F. Daas. Celui-ci lui ouvrira une fenêtre sur la vie sociale en lui révélant un univers dont Lovecraft était loin de soupçonner l'existence : le monde du « journalisme amateur », en réalité des écrivains amateurs. Dépourvus de toutes ambitions professionnelles – et de toutes

illusions quant aux possibilités de voir un éditeur publier leurs œuvres sous forme de livres – ces écrivains s'expriment pour le plaisir – comme le fait Lovecraft entre six et dix-huit ans – par la voie du « journalisme amateur ». C'est-à-dire qu'ils s'infligent mutuellement la lecture de leurs œuvres dans des colloques et congrès avant de les publier dans les « journaux » auto-édités. En fait, des petites revues ou fanzines qu'ils s'échangent gratuitement et dans lesquels ils s'invitent mutuellement à s'exprimer.

Lovecraft bondit par la porte que lui a ouverte E.F. Daas et s'inscrit le 6 avril 1914 à la fédération dont il est l'un des animateurs, la United Amateur Press Association (Association de la presse amateur unie). Invité à fournir un texte probatoire, il extrait de ses tiroirs l'une des deux dernières nouvelles qu'il ait conservées : *L'Alchimiste*. Il paraîtra dans le bulletin officiel de la fédération, *The United Amateur (L'Amateur uni)* en novembre 1916. Ce texte attire l'attention de l'un des membres les plus actifs de l'association, Paul W. Cook qui imprime lui-même son propre fanzine, *The Vagrant*. Il demande à Lovecraft d'écrire pour celui-ci une autre nouvelle fantastique. Mais Lovecraft n'a nullement l'intention de se remettre à écrire de la fiction. Comme le montre la suite de sa collaboration à la presse amateur, et le contenu de son propre fanzine *The Conservative,* il a surtout envie de s'exprimer par des essais ou des poèmes.

Pour être agréable à Cook, il lui envoie donc la seule nouvelle qui reste dans ses tiroirs : *La Bête dans la caverne,* écrite en 1905. Sa lecture ne fait que confirmer à Cook, vieux routier du journalisme amateur, une évidence qui échappe encore à tout le monde. Les efforts de Lovecraft pour prendre part à la comédie littéraire dont se délectent ses confrères, gaspillent une énergie qu'il ferait mieux de consacrer au fantastique, véritable expression de son génie. Cook se déplace même jusqu'à Providence pour mieux convaincre Lovecraft de son point de vue. C'est tout naturellement dans *The Vagrant* que paraîtront les deux premières nouvelles fantastiques écrites par Lovecraft après dix ans de silence : *Dagon* et *La Tombe*.

Dagon marque le début de la lente genèse du mythe de Cthulhu. Peut-être se serait-elle accélérée si un grain de sable n'était venu en contrarier l'accomplissement. En septembre 1919, à la lecture de *Time and the Gods,* Lovecraft découvre l'univers onirique et raffiné de lord Dunsany, peuplé de cités harmonieuses. Deux mois plus tard, après avoir entendu une conférence de Dunsany à Boston, il rédige *Le Bateau blanc,* le premier d'une dizaine de texte [3] dus à son admiration pour l'auteur de *Time and the Gods*. Lovecraft ne parviendra à se délivrer de cette influence qu'en la sublimant dans *À la recherche de Kadath* [4] en 1926 : l'année où il rédige *L'Appel de Cthulhu…*

Au total, après l'impulsion donnée par W. Paul Cook, Lovecraft rédigera en vingt ans, cent-quatre contes ou nouvelles dont trois ou quatre atteignent la dimension du roman. Une œuvre de dimension très honnête, sachant que dans la même période, l'auteur a rédigé plusieurs dizaines de milliers de lettres, consacré beaucoup de temps (articles, réunions, congrès, tâches matérielles) au « journalisme amateur » ; et gâché son talent et son temps en des travaux de « révision » ingrats et mal payés : autrement dit il servait de nègre aux clients et amis dont il redressait les textes boiteux. Parmi ces travaux de nègre (à une exception près, il ne les a jamais cosignés), certains étaient moins ingrats que les autres car ils consistaient à améliorer, développer et parfois à réécrire entièrement à sa guise des histoires fantastiques. Elles sont actuellement au nombre de trente-cinq [5], mais la liste, de temps en temps, s'allonge grâce aux recherches de S.T. Joshi.

On trouve encore dans la production des années 1917-1936, une demi-douzaine de contes étrangers au fantastique [6]. Ils nous rappellent que l'inventeur du *Necronomicon* ne manquait pas d'humour et savait rendre un pastiche plus vrai que l'original. Enfin, une fois déduits les vingt titres rattachés plus ou moins au mythe de Cthulhu, la production diverse se réduit à trente et un textes. Leur conception s'étend de *La Tombe* (rédigé en juin 1917) au *Défi d'outre-espace* (rédigé en août 1935). En réalité, la production de « divers », de plus en plus négligée au profit du mythe de Cthulhu, n'est significative que de 1917 à 1926. Ensuite, elle comprend un seul texte en 1927 *(Le Peuple ancien)* ; aucun de 1928 à 1932 ; un en 1933 *(Le Clergyman maudit)* ; deux en 1934 *(Le Livre, La Chose dans la clarté lunaire)* ; et un dernier en 1935.

Cet ensemble hétéroclite n'en est pas moins révélateur de la palette thématique de Lovecraft et de l'errance de son inspiration en quête du mythe de Cthulhu. On a l'impression que l'auteur en a ressenti l'approche sans pouvoir le définir, dans au moins dix textes. *Par-delà le mur du sommeil* (1919) : le thème de la possession psychique sera repris dans *Dans l'abîme du temps*. *La Transition de Juan Romero* (1919) : l'existence d'entités souterraines, non humaines, malfaisantes. *Le Temple* (1920) : première ébauche, avant *Dagon,* d'un culte sous-marin que l'auteur rattachera au mythe dans *Le Cauchemar d'Innsmouth*. *Arthur Jermyn* (1920) voit effleurer le thème de la révélation d'une souillure et d'une dégénérescence ancestrales dont la cause sera attribuée, à « Ceux du Dehors » dans *L'Affaire Charles Dexter Ward, Le Cauchemar d'Innsmouth, Le Monstre sur le seuil*. *De l'Au-delà* (1920) : révélation de l'existence invisible, dans notre environnement, de « démons venus des étoiles », dont le héros déchaîne la malfaisance grâce à sa machine. *L'Image dans la maison déserte* (1920) : première apparition d'Arkham, la ville-clé de l'univers mythique.

Herbert West réanimateur (1921-1922) : ce roman en quatre épisodes respecte la technique narrative du feuilleton : résumés des chapitres précédents, emphase, suspense… Et renouvellement raté du thème de *Frankenstein.* L'auteur le reprendra avec plus de bonheur, dans une perspective non plus scientifique mais occultiste, et en le rattachant au mythe – dans *L'Affaire Charles Dexter Ward. La Maison maudite* (1924) : une reconduction convaincante du thème usé de la maison hantée, dans une optique non plus spiritualiste mais matérialiste. Avec le recul, on ne peut s'empêcher de penser que les monstres qui ont succédé aux fantômes ressemblent beaucoup aux démons des étoiles et autres créatures abominables révélées deux ans plus tard par *L'Appel de Cthulhu… Horreur à Red Hook* (1925) : tentative de modernisation d'un culte diabolique qui trouvera son aboutissement et son intégration au mythe dans *La Maison de la sorcière* et *L'Affaire Charles Dexter Ward. Le Modèle de Pickman* (1926) : ce peintre – un des rares initiés à avoir pu lire le Necronomicon – fixe sur sa toile des monstruosités indicibles. Et le narrateur de se demander où il a trouvé ses modèles… La réponse, pour le lecteur qui, depuis, a eu la révélation du mythe, est évidente.

Quelques textes, trop conformes aux conventions du fantastique classique n'appellent aucun commentaire si ce n'est qu'on distingue parfois une influence d'Edgar Poe dans la manipulation du macabre, du délire ou de l'angoisse : *La Tombe, L'Indicible, La Tourbière hantée, Lui, Dans le caveau, La Peur qui rôde, La Musique d'Erich Zann.* L'influence de Poe est plus manifeste encore dans *Je suis d'ailleurs,* version inversée du *Masque de la mort rouge,* et dans *Air froid,* variante sur les méfaits de la chaleur déjà démontrés dans *Le Cas de M. Valdemar. Les Rats dans le mur* offre la vision lovecraftienne, très réussie, de *La Chute de la maison Usher.* De même, *Le Modèle de Pickman* constitue une interprétation sur le mode fantastique du *Chef-d'œuvre inconnu* d'Honoré de Balzac. Un texte qui a marqué Lovecraft.

Bien que la genèse du mythe occulte un peu trop le reste de son œuvre, les contes et nouvelles sont précieux, notamment pour retracer les sources lointaines de l'inspiration de Lovecraft.

Francis LACASSIN

[1] Ceux de ces textes ayant survécu ont été regroupés sous le titre *Premiers Contes*.

[2] *Pulp* ou *Pulp Magazine :* publications à bon marché imprimées sur du papier de pulpe de bois – d'où leur nom – plus ou moins spécialisées dans le récit policier, le western, la science-fiction et les « histoires vraies » sentimentales ou sensationnelles. Leurs auteurs sont les *pulp-writers*. Les *pulps* sont très populaires, ils ont leur culture, leurs spécialistes et des collectionneurs fanatiques.

[3] On les trouvera regroupés sous le titre *La Malédiction de Sarnath*.

[4] Cf. dans *Démons et merveilles*.

[5] Cf. *L'Horreur dans le musée et autres révisions*.

[6] Cf. *Parodies et pastiches*.

LA TOMBE

The Tomb - 1922 (1917)

Traduction par Paule Pérez.

« *Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam* [1]. »

VIRGILE

En faisant le récit des circonstances qui m'ont entraîné dans cet asile de fous, je sais que ma situation présente un doute – bien naturel – sur l'authenticité de mon histoire. Il est très malheureux que l'ensemble de l'humanité ait une vision mentale trop limitée pour peser avec patience et intelligence des phénomènes isolés, éprouvés seulement par quelques individus au psychisme particulièrement pénétrant, et qui, par leur exceptionnelle sensibilité, se situent bien au-delà de l'expérience commune.

Des hommes doués intellectuellement savent qu'il n'y a pas de différence nette entre le réel et l'irréel, que les choses ne nous apparaissent qu'à travers la délicate synthèse physique et mentale qui s'opère subjectivement en chacun de nous. Mais le matérialisme prosaïque de la majorité condamne comme folie les éclairs de voyance qui déchirent, chez certains, le voile habituel de l'empirisme banal.

Mon nom est Jervas Dudley, et depuis ma plus tendre enfance, je suis un rêveur et un visionnaire. Suffisamment riche de naissance pour échapper au travail, et, de par mon tempérament, inapte aux études formelles et aux distractions sociales de mon entourage, j'ai toujours vécu dans des domaines situés en dehors du monde visible, employant ma jeunesse et mon adolescence à lire des ouvrages anciens, fort peu connus, et à vagabonder sans but dans les champs et les bois proches de ma demeure ancestrale.

La signification que j'ai découverte dans ces livres et ces promenades n'est sûrement pas celle qu'y trouvaient alors les garçons de mon âge. Il ne faut pas que je m'étende là-dessus, car un discours détaillé confirmerait les cruelles calomnies que certains de mes surveillants, furtivement, murmurent sur mon intelligence. Je me dois de raconter les événements tels quels, sans essayer d'en analyser les causes.

J'ai donc dit que je vivais à l'écart du monde visible, mais non que je vivais seul. Car personne n'en est capable. Le manque de compagnie vivante conduit inévitablement les solitaires à la fréquentation d'objets inanimés, ou qui le sont devenus.

Près de chez moi s'étend une étrange vallée boisée, aux profondeurs crépusculaires,

au creux de laquelle je passais des heures entières à lire, penser, rêver.

Tout enfant, j'avais fait mes premiers pas le long de ses pentes moussues, et c'est au pied de son grand chêne noueux que m'assaillirent les premières chimères de mon enfance.

Je m'y rendais pour lier connaissance avec les dryades, maîtresses de ces arbres, et il me fut souvent donné de contempler leurs danses sauvages sous les rayons déclinants de la lune. Mais ce n'est pas maintenant qu'il me faut évoquer ces souvenirs.

Je parlerai seulement de la tombe solitaire, dans le recoin le plus sombre des fourrés, à flanc de coteau. La tombe déserte des Hyde, une famille ancienne et de haut rang dont le dernier descendant direct avait été enterré là, obscurément, plusieurs décennies avant ma propre naissance. La sépulture est taillée dans un vieux granit rongé par les intempéries, et que le brouillard et l'humidité ont décoloré depuis des générations. Creusée dans la pente de la vallée, la tombe n'est visible que lorsqu'on se trouve en face de son entrée. La porte en pierre, massive, effrayante, recouverte de dépôts visqueux, s'appuie sur des gonds de fer rouillé. Elle est maintenue étrangement entrebâillée par des chaînes et des cadenas de fer, selon la mode macabre qui date d'un demi-siècle. La demeure de la famille dont les membres reposaient là entourait autrefois la pente où se trouve la tombe, mais il y a déjà fort longtemps, elle fut ravagée par la foudre et les flammes.

C'est à voix basse, anxieusement, que les vieux habitants de la région évoquent parfois, sous le terme mystérieux de « colère divine », cet orage de minuit qui détruisit le triste château. C'est cette allusion étrange qui, tout au long de ma jeunesse, fit croître la fascination que le tombeau avait toujours exercée sur moi. Seul un homme avait péri dans cet incendie. Quand le dernier des Hyde fut enterré dans ce caveau de famille silencieux et obscur, c'est de très loin que l'urne funèbre contenant ses cendres parvint à sa dernière demeure. Car la famille, après la catastrophe, avait quitté la région.

Jamais je n'oublierai cet après-midi où je trébuchai pour la première fois sur cette maison de la mort, à demi enfouie dans l'ombre. C'était en plein été, à l'époque où l'alchimie de la nature transforme le paysage champêtre en un tableau éclatant, en une palette de verts, où les sens enivrés se laissent envahir par les vagues houleuses de verdure humide et par les odeurs subtiles qui montent de la terre et des plantes. Dans de tels lieux, l'esprit perd son objectivité, le temps et l'espace deviennent futiles, irréels, des échos d'un passé oublié, d'avant l'histoire, viennent frapper avec insistance la conscience captivée.

Tout le jour, j'avais erré à travers les bosquets de la vallée. À dix ans, je connaissais déjà beaucoup de merveilles que la foule ignorait, et, à certains égards, j'avais atteint une surprenante maturité. Après m'être frayé un chemin entre deux massifs de bruyère sauvage, je me trouvai brusquement à l'entrée du caveau, ne sachant rien encore de la nature de ma découverte. Les sombres blocs de granit, la porte, si curieusement entrouverte, les motifs funéraires au-dessus de la porte ne m'effrayèrent pas le moins du monde. Car j'avais lu maintes fois déjà des descriptions de tombeaux effroyables, et mon imagination fertile en avait suscité de plus sinistres encore. Mais en raison de mon tempérament particulier, je m'étais tenu à l'écart des cimetières. L'étrange habitacle de pierre que j'avais découvert n'était pour moi qu'une source d'intérêt et de méditation.

Je scrutai à travers l'entrebâillement de la porte l'intérieur froid et humide, et, pendant mon attentive observation, naquit en moi, non pas la notion de mort ou de décadence, mais une bien étrange impulsion. Un désir fou, irraisonné, me fascinait en face de cet enfer de réclusion. Poussé par une voix surgie sans doute de l'âme hideuse de la forêt, je résolus de m'enfoncer dans l'obscurité qui me faisait signe, au mépris des lourdes chaînes qui me barraient le passage. Dans la lumière déclinante du jour, je secouai avec fracas, l'un après l'autre, les obstacles rouillés qui entravaient mon chemin, afin de pousser la porte de pierre et tenter de glisser mon corps mince dans cet espace. Mais en vain. Devant mon échec, ma curiosité se transforma en colère. Au crépuscule, je décidai de rentrer chez moi, mais j'avais auparavant, dans ma rage, juré à tous les dieux du petit bois que, quelque jour, *à n'importe quel prix*, je pénétrerais dans la pénombre du sépulcre, dans ces glaciales profondeurs qui semblaient m'appeler.

Le médecin à la barbe gris fer qui vient tous les jours dans ma chambre a dit une fois à un visiteur que cette décision avait marqué le début de ma pitoyable monomanie. Mais je préfère laisser le jugement final à mes lecteurs, qui se prononceront lorsque je leur aurai tout raconté.

J'employai vainement les mois qui suivirent ma découverte à tenter de faire sauter le cadenas compliqué du caveau, et à me livrer à de subtiles recherches sur l'histoire de l'édifice. Beaucoup de renseignements précieux parvinrent à mes oreilles de gamin attentif. Mais je gardai le plus absolu secret sur ce que je savais et sur ce que j'avais décidé d'entreprendre.

Je dois à la vérité de dire que les informations que je recueillis ne me surprirent ni ne m'effrayèrent. Mes convictions intimes sur la vie et la mort m'avaient amené à opérer un vague rapprochement entre la terre froide et les corps vivants, et je sentais

que la grande et sinistre famille du château incendié était en quelque sorte représentée dans les pans de pierre que je cherchais à explorer. Les murmures sur les rites magiques et les fêtes impies qui, autrefois, avaient eu lieu dans le château disparu, entretenaient ma lancinante attirance pour cette tombe, devant laquelle, jour après jour, je restais assis, des heures durant.

Une fois, j'introduisis une bougie par l'étroit passage de l'entrée, mais je ne pus rien apercevoir, excepté un escalier de pierre humide qui descendait au-dessous du niveau de la terre. J'éprouvais une sorte d'enchantement à humer l'odeur répugnante de l'endroit, qui, singulièrement, semblait évoquer au fond de moi des souvenirs enfouis dans un passé au-delà de toute mémoire, remontant sans doute à une époque où je ne possédais pas encore le corps que j'habite à présent.

Au cours de l'année qui suivit ma découverte, je lus, dans mon grenier, plein de livres, une traduction des *Vies* de Plutarque. En me plongeant dans l'histoire de Thésée, je fus très impressionné par le passage où il est question de cette grosse pierre sous laquelle étaient inscrits les signes du destin du héros, pierre d'un poids tel que celui-ci devait, pour la soulever, avoir atteint une force suffisante, c'est-à-dire un âge où ce destin se serait déjà accompli. Cette légende eut pour effet de diminuer ma grande impatience à pénétrer dans le tombeau, car je compris que mon heure n'était pas arrivée. Plus tard, me persuadai-je, j'aurais acquis la force ou l'ingéniosité qui me rendrait capable d'ouvrir cette porte. Pour le moment, il me fallait me conformer aux impératifs du Destin.

À la suite de quoi mes regards scrutateurs à travers le portail humide se firent moins insistants, et je consacrai le plus clair de mon temps à d'autres recherches, tout aussi étranges. Je me levais parfois, calmement, au milieu de la nuit, pour aller parcourir les cimetières et autres lieux funéraires, dont mes parents m'avaient toujours tenu éloigné. Ce que j'y faisais, je ne saurais le dire, parce que je ne suis pas sûr de la réalité de ces choses, mais je sais que le lendemain de chacune de mes promenades nocturnes je surprenais mon entourage par les connaissances que je possédais et que les miens avaient oubliées depuis des générations. Un de ces jours-là, je scandalisai la communauté par une opinion bizarre que je m'étais forgée à propos de l'enterrement du riche et célèbre chevalier Brewster, un chroniqueur local qui avait été enterré en 1711 et dont la pierre tombale, en ardoise, supportait un crâne sculpté et des os disposés en croix, qui partaient en poussière. Dans un moment de puérile imagination, je déclarai que non seulement l'entrepreneur de pompes funèbres Goodman Simpson avait dérobé les élégants souliers d'argent, les bas de soie et les sous-vêtements de satin du défunt, mais que le chevalier lui-même, mis en bière encore vivant, s'était retourné deux fois dans son cercueil recouvert d'un tumulus le

lendemain de son enterrement.

Cependant, l'idée d'entrer dans le tombeau ne m'avait jamais quitté. Car mes recherches généalogiques m'avaient révélé une vérité aussi excitante qu'inattendue : mes propres ancêtres paternels avaient un lien de parenté – si ténu fût-il – avec la famille prétendument éteinte des Hyde. Dernier rejeton de la race paternelle, j'étais donc moi-même le dernier de cette lignée mystérieuse.

Je commençai à penser que cette tombe était *mienne*, et j'attendais avec une plus vive impatience l'heure où la Destinée m'autoriserait à accéder de l'autre côté de la porte de pierre, à descendre dans l'obscurité l'escalier de pierre gluante.

J'avais pris l'habitude d'écouter attentivement près du portail, dans le tranquille silence de minuit. Peu à peu j'atteignais ma majorité. Au cours des ans, j'avais défriché le petit fourré à flanc de coteau qui dominait la tombe, formant autour d'elle une couronne de bosquets. La végétation était peu à peu devenue comme les murs et le toit d'un berceau de verdure. Ainsi je m'étais construit un Temple qui n'était qu'à moi, et dont la porte fermée constituait le reliquaire. Je m'étendais là, sur le sol moussu, rêvant à des choses étranges et singulières.

La nuit de ma première révélation fut une nuit étouffante. J'avais dû m'endormir de fatigue, parce que j'eus la nette impression de m'éveiller d'un profond sommeil lorsque j'entendis les voix. J'hésite à les qualifier, à parler de leurs accents et de leurs timbres. Je dirai seulement qu'elles avaient une prononciation et qu'elles employaient un vocabulaire bien particuliers. Je pus y reconnaître les nuances du dialecte de la Nouvelle-Angleterre, depuis les syllabes peu élégantes des colons puritains, jusqu'à la rhétorique précise d'il y a cinquante ans. Tous ces éléments se mêlaient dans cette conversation des ténèbres. Mais cela, je ne le remarquai qu'après coup. Sur le moment, mon esprit fut tout simplement fasciné par un autre phénomène – si éphémère que je ne saurais jurer de sa réalité. Je venais d'apercevoir, me sembla-t-il, une *lumière* qui avait été éteinte à la hâte dans les profondeurs du tombeau.

Je ne pense pas avoir été aucunement frappé de stupeur, mais je sais que cette nuit-là quelque chose en moi a *changé*, d'une façon définitive.

En retournant chez moi, je me dirigeai sans hésiter vers un coffre qui pourrissait dans le grenier, et dans lequel je trouvai la clef qui le lendemain me permit sans encombre de franchir l'obstacle qui avait si longtemps entravé mon désir.

Ce fut dans la douce lumière d'un après-midi finissant que j'entrai pour la première fois dans le caveau. J'étais comme ensorcelé et mon cœur bondissait dans une

exultation quasi maladive.

Après avoir fermé la porte derrière moi, je descendis les marches ruisselantes, à la lumière d'une faible bougie. J'eus immédiatement l'impression de connaître le chemin, et malgré le grésillement de la bougie, dû à l'atmosphère viciée de l'endroit, je m'y sentais singulièrement à l'aise.

Regardant autour de moi, j'aperçus plusieurs dalles de marbre qui supportaient des cercueils. Quelques-uns d'entre eux étaient scellés et intacts, d'autres au contraire avaient pour ainsi dire disparu, il n'en restait plus que les poignées d'argent et les plaques, isolées au milieu de curieux tas de poussière blanchâtre.

Sur une plaque, je pus lire le nom de sir Geoffrey Hyde, qui était venu du Sussex en 1640, et était mort ici quelques années plus tard.

Dans une alcôve se trouvait un coffre vide, bien conservé, décoré des lettres d'un nom qui me fit à la fois sourire et trembler. Une impulsion bizarre me poussa à grimper sur la dalle étroite, à éteindre ma bougie et à m'étendre dans la boîte vide.

Dans la lumière grise de l'aube, je sortis en chancelant du caveau, et bouclai la chaîne derrière moi. Je n'étais plus tout à fait un jeune homme, car vingt et un hivers avaient déjà refroidi ma délicate charpente.

Des villageois matinaux, qui assistèrent à mon retour, s'étonnèrent des signes de satisfaction évidente, de divertissement enjoué qu'ils constataient pour une fois chez un homme réputé sombre et solitaire.

Ce jour-là je ne me montrai pas à mes parents avant d'avoir consacré quelques heures à un sommeil réparateur.

À partir de ce jour, chaque nuit je me rendis à la tombe. Je vis, j'entendis, j'accomplis des choses que je dois oublier. Ma manière de parler fut la première à subir un changement et je me mis soudain à employer force archaïsmes dans mes propos, ce que mes proches ne manquèrent pas de relever aussitôt.

Plus tard, je devins encore plus audacieux, plus brutal, et mon comportement, peu à peu, devint celui d'un homme qui connaît la vie, phénomène fort surprenant, lorsqu'on songe à la réclusion dans laquelle s'était déroulée mon existence. Ma réserve s'effaça pour laisser place à la volubilité, à l'aisance d'un Chesterfield, ou encore au cynisme impie d'un Rochester. Je fis brutalement étalage d'une érudition toute particulière, qui ne correspondait plus à la science monacale à laquelle je m'étais consacré dans ma jeunesse. Je couvrais des pages entières d'épigrammes improvisées, qui rappelaient celles de Jay, de Prior et des rimeurs de la reine Anne.

Un matin, au petit déjeuner, une catastrophe se produisit lorsque je me mis à réciter, avec des accents avinés, un morceau extrait d'une chanson du temps des George qui n'avait jamais été couchée par écrit, et qui donnait à peu près ceci :

Venez ici, compagnons, avec vos gobelets de bière,
Et buvons à l'heure présente tant qu'il est encore temps.
Empilez des montagnes de bœuf sur vos assiettes,
Car c 'est le boire et le manger qui seuls nous réconfortent.
Remplissez vos verres, car la vie passe vite ;
Quand vous serez sous terre
Vous ne boirez plus à la coupe de votre roi ni de votre maîtresse.
On dit qu'Anacréon avait le nez pivoine,
Mais qu'importe un nez rouge si l'on est bienheureux,
Dieu me damne, je préfère être écarlate tant que je suis ici.
Que blanc comme un lis et mort depuis un an.
Alors, Betty, ma mignonne, donne-moi un baiser ;
En enfer il n'y a pas de fille d'aubergiste comme toi.
Le jeune Harry qui se tient aussi droit qu'il le peut
Va bientôt perdre sa perruque et rouler sous la table,
Mais remplissez vos verres et faites-les circuler ;
Mieux vaut être sous table que sous terre ;
Faites bombance et amusez-vous pendant que vous buvez.
Sous six pieds de poussière il est moins aisé de rire ;
Que le diable m'emporte, je peux à peine marcher
Et que je sois damné si je tiens debout.
Holà, dis à Betty d'apporter une chaise,
Je vais essayer de rentrer chez moi, car ma femme n 'est pas là.
Aide-moi donc, je ne peux pas me tenir,
Mais tant que je suis à la surface des terres, je suis heureux.

C'est à cette époque-là que naquit ma terreur de l'orage et des flammes. Je me mis à en éprouver un sentiment d'effroi insoutenable qui me contraignait à me réfugier dans les recoins les plus isolés de la demeure paternelle quand le ciel se faisait menaçant. Si cela se passait pendant la journée, l'une de mes cachettes préférées était la cave en ruine du château qui avait brûlé. En imagination, je me la représentais telle qu'elle avait dû être.

Mais ce que je craignais depuis fort longtemps finit bien un jour par se produire. Mes parents, inquiets des changements survenus dans le comportement de leur unique enfant, se mirent – dans des intentions exclusivement bienveillantes – à espionner mes actes. Ayant depuis ma plus tendre enfance veillé moi-même sur tous mes secrets, ne les confiant jamais à quiconque, je n'avais soufflé mot à personne de mes visites à la tombe. À présent, dans ma course à travers les dédales du bosquet, il me fallait prendre garde à semer un éventuel poursuivant. Je gardais sur moi la clef du caveau, que j'avais attachée à un cordon perpétuellement pendu à mon cou. Jamais je ne revenais du sépulcre avec une chose que j'avais pu y trouver.

Un matin, alors qu'en sortant de la tombe je refaisais surface à la lumière du jour, et refermais la chaîne, j'aperçus, au fond d'un fourré voisin, le visage redouté d'un observateur. La fin de mon aventure approchait, sans nul doute, puisque le but de mes pérégrinations nocturnes venait d'être révélé. L'homme ne m'aborda pas, et je me dépêchai de rentrer, afin de surprendre le récit qu'il ferait à mon père. Mes séjours dans la tombe allaient-ils être dévoilés au monde ? Imaginez combien ma surprise fut agréable lorsque j'entendis cet espion raconter à voix basse que j'avais passé la nuit dans la charmille qui entourait la sépulture. Par quel miracle l'observateur avait-il pu ainsi se tromper ? J'étais à présent convaincu d'être protégé par une puissance surnaturelle. Cette assurance accrut mon audace, car je décidai de me rendre désormais à la tombe tranquillement, pour ainsi dire à découvert, puisque j'étais persuadé que personne au monde ne pouvait m'y voir pénétrer. Pendant une semaine, je goûtai avec plénitude la joie de ces plaisirs charnels que je dois taire, quand soudain la chose se produisit. Oui, cette nuit-là, j'aurais dû me garder de mettre le nez dehors. Car les nuages avaient la couleur d'orage, tandis qu'une lueur infernale montait du marais. Le ciel tout entier était menaçant. L'appel des morts lui-même avait changé. Ce soir-là, il ne venait plus de la tombe, mais de la cave calcinée au sommet de la colline.

Comme je sortais d'un fourré et abordais la plaine qui s'étend devant les dernières ruines de l'antique demeure, il se produisit ce que toute ma vie j'avais attendu. Sous le brumeux clair de lune, je distinguai la demeure disparue depuis un siècle, qui se dressait à nouveau, dans toute sa splendeur. Toutes les fenêtres étaient illuminées de bougies, tandis que, dans la longue allée, de luxueuses voitures à chevaux déversaient les plus hauts personnages de l'aristocratie bostonienne, et que, richement vêtue, une assemblée nombreuse de gentilshommes poudrés arrivait à pied des demeures voisines. Je me mêlai à cette foule, sachant au fond de moi que j'étais l'hôte et non point l'invité. De l'intérieur me parvenaient des bruits de musique endiablée, des rires joyeux. Le vin coulait à flots. Je reconnus plusieurs visages que j'avais déjà vus à

demi dévorés ou rongés par la mort et la décomposition. Au milieu de cette foule excitée et sans retenue, j'étais le plus déchaîné. Je déversais des torrents de blasphèmes et, dans mes plaisanteries choquantes, je faisais fi des lois humaines, divines, cosmiques.

Soudain un bruit d'orage résonna plus fort encore que nos cris, et la foudre vit voler le toit en éclats et répandit la panique au milieu de cette tapageuse compagnie. Des langues de flammes et de suffocantes fumées s'engouffrèrent dans la maison. Les noceurs, frappés de terreur devant cette calamité dont la violence semblait surnaturelle, s'enfuirent en hurlant dans la nuit. Je restai seul, cloué sur mon siège, dans un effroi inconnu. Puis une autre terreur m'envahit. Réduit en cendres, je vis mon corps dispersé aux quatre vents. Cela signifiait que *jamais je ne reposerais dans la tombe des Hyde*. Ce cercueil, pourtant, ne m'était-il point destiné ? N'avais-je pas le droit de reposer éternellement parmi les descendants de sir Geoffrey Hyde ?

Je réclamerais mon héritage même si mon âme devait errer des siècles durant à la recherche d'une autre enveloppe charnelle pour la représenter dans l'alcôve vacante du caveau. Non ! *Jervas Hyde* ne connaîtrait jamais le triste sort de Palinur !

Tandis que le fantôme de la maison en flammes s'estompait devant moi, je me sentis saisi par deux hommes forts. L'un d'eux était l'espion du fourré. Je hurlai et me débattis comme un forcené pour échapper à leur puissante poigne. Il tombait une pluie torrentielle, et des éclairs zébraient l'horizon. Mon père, dévoré de chagrin, était tout près de moi. Tandis que je criais à ces hommes de me déposer dans ma tombe, mon père leur demanda de me traiter avec la plus grande douceur.

Un cercle noir, sur le sol de la cave en ruine, indiquait l'endroit où la foudre avait frappé. Là, quelques villageois curieux trouvèrent une petite boîte ancienne, ouvragée, que la foudre avait déterrée. Ce coffret, dont les attaches avaient été brisées sous le choc, contenait des papiers, des objets précieux, mais lorsque les villageois en firent l'inventaire sous mes yeux, une chose me fascina. C'était une miniature sur porcelaine reproduisant un jeune homme qui portait une élégante perruque bouclée, et dont les initiales étaient J. H. Son visage, j'aurais pu tout aussi bien le reconnaître dans mon miroir.

Le lendemain, on m'étendit dans cette pièce où les fenêtres ont des barreaux, mais un vieux domestique simple et dévoué m'a donné des renseignements importants. Il m'a appris par exemple que personne ne croit en mes récits. Mon père affirme que je n'ai jamais franchi le portail enchaîné, et que le cadenas rouillé n'a pas été touché depuis plusieurs décennies. Il prétend même que tout le village connaissait mes expéditions nocturnes. Tout le monde m'avait, paraît-il, vu assoupi sous la tonnelle

près de la façade lugubre. Je m'insurge contre ces assertions gratuites, mais je n'ai aucune preuve pour les contredire : j'ai perdu la clef du cadenas au cours de la nuit d'orage. Mon père se persuade que tout ce que je sais du monde des défunts, je l'ai appris dans les vieux livres de la bibliothèque familiale.

Sans la présence de mon vieux serviteur Hiram, je serais à présent convaincu de ma folie.

Mais Hiram, pour qui j'ai toujours éprouvé une vive affection, me garde sa confiance. C'est lui qui m'a aidé à rendre publique une partie de mon histoire. Il y a une semaine, il a fait sauter la chaîne du portail de fer, et a descendu les marches de la tombe, s'éclairant d'une lanterne. Sur une dalle, dans une niche, il a trouvé un vieux cercueil vide dont la plaque ternie porte le prénom « Jervas ».

Ils m'ont promis que je serais enseveli dans ce cercueil, dans cette tombe.

[1] Qu’au moins dans la mort je repose en une demeure paisible » (Enéide, livre VI).

SOUVENIR

Memory – 1919

Traduction par Jean-Paul Mourlon.

La lune exécrable, déjà sur le déclin, luit faiblement, et, de ses minces cornes, fraie un chemin à sa lumière, à travers le feuillage mortel des grands upas de la vallée de Nis. Mais elle n'en atteint pas les profondeurs, là où se meuvent des formes qu'il vaut mieux ne pas voir. Une végétation luxuriante en recouvre les pentes ; des lianes maléfiques et des plantes grimpantes rampent parmi les pierres des palais en ruine, enlaçant étroitement les colonnes brisées, les étranges monolithes, soulevant les dalles de marbre mises en place par des mains oubliées. De petits singes sautillent dans les arbres gigantesques qui poussent au milieu des cours effondrées, tandis que des serpents venimeux et des créatures squameuses, dépourvues de nom, entrent et sortent en ondulant des cryptes profondes.

Vastes sont les pierres endormies sous leur couvre-lit de mousse humide, et puissants étaient les murs dont elles sont tombées. Leurs bâtisseurs les avaient érigés pour toujours, et en vérité ils font encore noble usage, car le crapaud gris a élu domicile juste en dessous.

Tout au fond de la vallée coule la rivière Thom, dont les eaux limoneuses sont chargées d'herbes. Elle jaillit de sources ignorées, et traverse des grottes souterraines, aussi le Démon de la Vallée ignore-t-il pourquoi ses flots sont rouges, et où ils vont.

Le Génie qui habite dans les rayons de la lune lui parla, disant : « Je suis vieux, et j'oublie tant de choses. Dis-moi le nom de ceux qui bâtirent ces ouvrages de pierre, parle-moi de leur apparence et de leurs agissements. » Et le Démon répondit : « Je suis le Souvenir, et la science du passé m'est familière, mais moi aussi je me fais vieux. Ces êtres étaient comme les eaux de la rivière Thom : incompréhensibles. De leurs actes, je ne me rappelle rien : ils n'avaient pas grand sens. De leur apparence, je me souviens vaguement : elle était semblable à celle des singes dans les arbres. Mais leur nom, je me le rappelle parfaitement : il rimait avec celui de cette rivière. Ces êtres d'autrefois s'appelaient les hommes. »

Et le Génie s'envola vers les minces cornes de la lune, tandis que le Démon observait avec attention un petit singe perché sur un arbre qui poussait au milieu d'une cour effondrée.

PAR-DELÀ LE MUR DU SOMMEIL

Beyond the Wall of Sleep – 1919 (1919)

Traduction par Jacques Papy et Simone Lamblin.

Je me suis souvent demandé si la majorité du genre humain prend jamais le temps de réfléchir à la signification, formidable parfois, des rêves et du monde obscur auquel ils appartiennent. Bien que la plupart de nos visions nocturnes ne soient peut-être rien d'autre que de vagues et bizarres reflets de nos expériences à l'état de veille – n'en déplaise à Freud avec son symbolisme puéril – il en reste néanmoins dont le caractère dépaysant et éthéré ne permet aucune interprétation banale, et dont l'effet vaguement provocateur et inquiétant évoque la possibilité de brefs aperçus dans une sphère d'existence mentale non moins importante que la vie physique, et pourtant séparée d'elle par une barrière pratiquement infranchissable. D'après mon expérience, je ne puis douter que cet homme qui a perdu sa conscience de Terrien séjourne en réalité dans une vie autre et incorporelle, d'une nature fort différente de la vie que nous connaissons, et dont ne demeurent au réveil que les souvenirs les plus fragiles et les plus confus. De ces souvenirs flous et fragmentaires, on peut tirer beaucoup de déductions mais peu de preuves. On devine que dans la vie des rêves, le matériel et le vivant ne sont pas nécessairement immuables ; et que le temps et l'espace n'existent pas tels que les saisit notre moi éveillé. Je pense quelquefois que cette existence moins matérielle est notre vie véritable, et que notre vaine présence sur le globe terraqué est elle-même le phénomène secondaire ou simplement virtuel.

Ce fut d'une rêverie juvénile pleine de spéculations de ce genre que j'émergeai un après-midi de l'hiver 1900-1901, lorsqu'on amena dans l'établissement public de psychopathologie où j'exerçais les fonctions d'interne l'homme dont le cas, depuis, n'a jamais cessé de me hanter. Il fut inscrit sous le nom de Joe Slater, ou Slaader, et il avait le type caractéristique d'un montagnard des Catskill ; un de ces rejetons étranges et repoussants d'une race paysanne primitive de colons, que près de trois siècles d'isolement dans les repaires accidentés d'une campagne peu fréquentée avaient plongés en une sorte de dégénérescence barbare, au lieu qu'ils progressent comme leurs congénères plus heureux des districts fortement peuplés. Chez ces gens bizarres, équivalents exacts de l'élément décadent des « petits Blancs » du Sud, il n'est ni loi ni morale, et leur niveau mental est probablement inférieur à celui de n'importe quel autre groupe américain de souche.

Joe Slater, qui arriva dans notre établissement sous la garde vigilante de quatre

agents de police, et qui fut décrit comme très dangereux, ne présentait assurément aucun signe de ce naturel redoutable quand je l'aperçus pour la première fois. Malgré une taille au-dessus de la moyenne et un corps plutôt vigoureux, il avait l'allure ridicule d'un inoffensif idiot, avec ses petits yeux larmoyants d'un bleu pâle et sans vie, les poils rares d'une barbe jaune hirsute, non taillée, et la lourde lèvre inférieure qu'il laissait pendre mollement. On ne connaissait pas son âge, car chez ces gens-là, il n'existe ni archives familiales ni liens permanents de parenté ; mais d'après la calvitie à l'avant du crâne et le mauvais état des dents, le médecin-chef inscrivit que l'homme avait la quarantaine.

Les documents médicaux et légaux nous apprirent tout ce qu'on pouvait recueillir sur son cas : vagabond, chasseur et trappeur, cet homme avait toujours paru étrange aux yeux de ses primitifs compagnons. La nuit, il dormait habituellement plus qu'il n'est normal, et souvent à son réveil il parlait de choses inconnues, de façon si bizarre qu'il inspirait la crainte même au cœur d'une populace sans imagination. Non que son langage eût une forme exceptionnelle, car il n'employait jamais que le patois corrompu de son entourage ; mais le ton et la teneur de ses propos étaient d'une si mystérieuse extravagance que nul ne pouvait les écouter sans frayeur. Il était lui-même, en général, aussi terrifié et déconcerté que ses auditeurs, et une heure après son réveil il oubliait tout ce qu'il avait dit, ou du moins tout ce qui l'avait poussé à parler comme il l'avait fait ; retombant dans un état normal de semi-amabilité bovine propre aux autres montagnards.

À mesure que Slater vieillissait, disait-on, ses aberrations matinales devenaient peu à peu plus fréquentes et plus violentes ; jusqu'à ce que, un mois environ avant son arrivée à l'établissement, survînt l'affreux drame qui entraîna son arrestation par les autorités. Un jour, vers midi, après un profond sommeil commencé dans une débauche de whisky aux environs de cinq heures l'après-midi précédent, l'homme s'était réveillé tout à coup, avec des hurlements si horribles et si prodigieux qu'ils avaient attiré plusieurs voisins dans sa cabane – immonde porcherie où il vivait avec une famille aussi indescriptible que lui. Se ruant dehors dans la neige, il avait dressé ses bras vers le ciel et entrepris une série de bonds pour s'élever tout droit en l'air ; ce faisant, il criait sa résolution d'atteindre certaine « grande, grande cabane avec du brillant au toit, aux murs et par terre et la drôle de musique bruyante tout là-bas ». Alors que deux hommes de taille moyenne s'efforçaient de le maîtriser, il s'était débattu de toute sa force et sa rage de fou, braillant son désir, son besoin de trouver et tuer cette « chose qui reluit et tremble et rit ». Enfin, après avoir abattu provisoirement d'un brusque coup de poing l'un de ses gardiens, il s'était jeté sur l'autre dans une transe démoniaque de folie sanguinaire, vociférant comme un diable

qu'il allait « bondir en l'air là-haut en brûlant sur son passage tout ce qui l'arrêterait ».

Famille et voisins s'étaient alors sauvés, pris de panique, et quand les plus courageux revinrent, Slater avait disparu, laissant derrière lui une sorte de bouillie inidentifiable qui, une heure plus tôt, était un homme vivant. Aucun des montagnards n'osa le poursuivre, et il est probable qu'ils se seraient félicités de le savoir mort de froid ; mais lorsque, plusieurs matins plus tard, ils entendirent au loin ses cris venant d'un ravin, ils durent admettre qu'il avait réussi à survivre et que, d'une manière ou d'une autre, il faudrait s'en débarrasser. S'ensuivit alors une expédition de secours armée qui devint (quel qu'ait pu être son premier but) un détachement du shérif, quand un des membres rarement populaires de la police montée repéra par hasard les chercheurs, puis les interrogea et finit par se joindre à eux.

Le troisième jour, Slater fut retrouvé sans connaissance dans un arbre creux, et mené à la prison la plus proche, où des aliénistes venus d'Albany l'examinèrent dès qu'il eut retrouvé ses sens. Il leur raconta une histoire toute simple. Il s'était, disait-il, endormi un après-midi à peu près au coucher du soleil après avoir beaucoup bu. Il s'était retrouvé au réveil debout dans la neige devant sa cabane, les mains pleines de sang, avec à ses pieds le cadavre mutilé de son voisin, Peter Slater. Horrifié, il était parti à travers bois en un vague effort pour fuir la scène de ce qui avait dû être son crime. À part cela, il semblait ne rien savoir, et l'interrogatoire habile de ses enquêteurs ne put en tirer aucun élément de plus.

Cette nuit-là, Slater dormit paisiblement, et il s'éveilla le lendemain matin sans symptôme particulier sinon un certain changement d'expression. Le Dr. Barnard, qui avait observé le patient, crut remarquer dans les yeux bleu clair une lueur singulière, et dans les lèvres molles une fermeté presque imperceptible, comme celle d'une résolution intelligente. Mais, sollicité, Slater retomba dans l'habituelle apathie du montagnard, et ne fit que répéter ce qu'il avait dit la veille.

Le troisième matin, l'homme eut sa première crise de folie. Après avoir manifesté une certaine agitation dans son sommeil, il explosa en un transport si violent qu'il fallut les efforts de quatre hommes pour lui passer la camisole de force. Les aliénistes écoutèrent très attentivement ses paroles car leur curiosité avait été vivement alertée par les histoires suggestives, bien que généralement contradictoires et incohérentes, de sa famille et de ses voisins. Slater délira pendant plus d'un quart d'heure, jasant dans son dialecte d'homme des bois au sujet de verts édifices de lumière, d'océans d'espace, de musique étrange, de montagnes et de vallées ombreuses. Mais il insistait surtout sur une mystérieuse entité flamboyante qui tremblait, riait et se moquait de lui.

Ce personnage immense et vague semblait lui avoir fait beaucoup de mal, et son désir suprême était de le tuer en une revanche triomphale. Pour l'atteindre, disait-il, il s'élancerait à travers des abîmes de vide, *brûlant* tous les obstacles qui se dresseraient sur son chemin. Ainsi se pressaient ses paroles, jusqu'au moment où avec une soudaineté incroyable, il se tut. Le feu de la démence s'éteignit dans ses yeux, et avec un morne étonnement, il regarda ceux qui l'interrogeaient et demanda pourquoi il était attaché. Le Dr. Barnard déboucla le harnais de cuir et ne le remit pas avant la nuit, quand il eut réussi à persuader Slater de le revêtir de son propre gré, pour son bien. L'homme avait alors reconnu qu'il disait parfois des choses étranges, et sans savoir pourquoi.

Pendant une semaine, deux nouvelles crises se produisirent, mais les médecins en apprirent peu de chose. Ils méditèrent longuement sur la *source* des visions de Slater, car puisqu'il ne savait ni lire ni écrire et n'avait apparemment jamais entendu de légende ou de conte de fées, sa magnifique imagerie était tout à fait inexplicable. Qu'elle ne pût venir d'aucun mythe ou récit romanesque, c'était particulièrement évident étant donné que le malheureux aliéné ne s'exprimait que dans son parler tout simple. Il divaguait sur des choses qu'il ne comprenait pas et ne pouvait interpréter ; des choses qu'il prétendait avoir vécues, mais qu'il n'avait pu apprendre d'aucun récit ordinaire ou logique. Les aliénistes conclurent bientôt que des rêves anormaux étaient à la base des troubles ; des rêves dont le caractère impressionnant pouvait momentanément dominer tout à fait, à l'état de veille, l'esprit de cet homme fondamentalement inférieur. Slater fut jugé pour meurtre, en bonne et due forme, acquitté pour cause d'aliénation mentale, et confié à l'établissement où j'occupais une si modeste fonction.

J'ai dit que j'étais un inlassable observateur de la vie onirique, et l'on imagine donc avec quelle ardeur je me consacrai à l'étude du nouveau patient dès que je me fus bien informé des données de son cas. Il semblait sentir en moi une certaine sympathie, en raison sans doute de l'intérêt que je ne pouvais dissimuler, et de la douceur avec laquelle je l'interrogeais. Non qu'il m'ait jamais reconnu pendant ses crises, tandis que je me penchais, retenant mon souffle, sur ses évocations incohérentes mais cosmiques ; il me connaissait bien, en revanche, dans ses heures calmes, quand, assis près de sa fenêtre à barreaux, il tressait des paniers de paille et d'osier, en soupirant peut-être après la liberté de la montagne dont il ne jouirait jamais plus. Jamais sa famille ne venait le voir ; elle avait probablement trouvé un chef temporaire, selon l'usage des montagnards décadents.

Je ressentis peu à peu un émerveillement confondant devant les conceptions insensées et fabuleuses de Joe Slater. L'homme lui-même était lamentablement

inférieur par la mentalité comme par le langage ; mais ses visions éclatantes de titan, même décrites en un jargon barbare et incohérent, étaient de celles que seul un esprit supérieur ou même exceptionnel pouvait concevoir. Comment, me demandais-je souvent, l'imagination pesante d'un dégénéré des Catskill pouvait-elle faire apparaître des spectacles dont la jouissance même dénotait une secrète étincelle de génie ? Comment ce lourdaud d'un pays perdu aurait-il acquis ne fût-ce que l'idée de ces royaumes étincelants du rayonnement et de l'espace célestes sur lesquels Slater déchaînait l'emphase de son délire ? De plus en plus, j'inclinais à croire que dans la navrante personnalité qui s'humiliait devant moi gisait le noyau déséquilibré d'une chose qui passait ma compréhension ; et dépassait infiniment la compréhension de mes collègues scientifiques et médecins, plus expérimentés mais moins imaginatifs.

Et pourtant je ne pouvais obtenir de cet homme rien de précis. De toute mon enquête il résultait : que dans une sorte de vie onirique semi-corporelle Slater errait ou flottait à travers de resplendissants et prodigieux vallons, prairies, jardins, cités et palais de lumière, dans une contrée sans limites et inconnue de l'homme ; que là il n'était ni paysan ni dégénéré, mais une créature d'importance et d'une vie éclatante, se déplaçant fièrement, avec autorité, et contrecarrée seulement par certain ennemi mortel, qui semblait un être de structure visible bien qu'éthérée, sans avoir apparemment forme humaine, car Slater n'en parlait jamais comme d'un homme ou quoi que ce soit d'autre qu'une *chose*. Cette *chose* avait fait à Slater un mal atroce mais innommé, que le fou (s'il était fou) brûlait de venger.

Des allusions de Slater à leurs relations, je conclus que lui et la *chose* lumineuse s'étaient rencontrés sur un pied d'égalité ; que dans son existence onirique, l'homme était lui-même une chose lumineuse de la même race que son ennemi. Cette impression était confirmée par ses fréquentes mentions de *vol à travers l'espace* et de *brûler* tout ce qui entraverait son avance. Ces idées, cependant, étaient formulées en termes paysans tout à fait insuffisants à les rendre, et ceci m'amena à conclure que s'il existait vraiment un monde onirique, on n'y utilisait pas le langage oral comme moyen de transmission de la pensée. Se pouvait-il que l'âme rêveuse qui habitait ce corps inférieur luttât désespérément pour exprimer des choses que la langue hésitante de la stupidité était inapte à prononcer ? Se pouvait–il que je sois en présence d'émanations intellectuelles qui expliqueraient le mystère si j'apprenais seulement à les découvrir et les déchiffrer ? Je ne dis rien de tout cela aux médecins plus âgés, car l'âge mûr est sceptique, cynique et peu enclin à accueillir les idées neuves. D'ailleurs, le directeur de l'établissement m'avait récemment fait observer d'un ton paternel que je me surmenais et que mon esprit avait besoin de repos.

J'étais depuis longtemps persuadé que la pensée humaine est faite essentiellement

de mouvement atomique ou moléculaire, convertible en ondes de l'éther ou énergie rayonnante comme la chaleur, la lumière et l'électricité. Cette conviction m'avait conduit très tôt à envisager la possibilité d'une communication télépathique ou mentale au moyen d'un dispositif approprié, et pendant mes années d'université j'avais monté un ensemble d'appareils émetteurs et récepteurs assez semblables aux engins encombrants utilisés pour la télégraphie sans fil à ce stade rudimentaire qui précéda la radio. J'en avais fait l'essai avec un camarade, mais n'obtenant aucun résultat, je les avais bientôt rangés avec tout un bric-à-brac scientifique pour m'en servir éventuellement plus tard.

Alors, dans mon désir intense d'explorer la vie onirique de Joe Slater, je recherchai ces appareils et passai plusieurs jours à les remettre en état de marche. Quand ils furent prêts de nouveau je ne manquai aucune occasion de les essayer. Chaque fois qu'éclatait la violence de Slater, je fixais l'émetteur sur son front et le récepteur sur le mien, en effectuant sans cesse des réglages délicats à la recherche de toutes sortes d'hypothétiques longueurs d'onde d'énergie intellectuelle. Je n'imaginais que très vaguement comment les impressions de pensée, même si leur transmission était réussie, pourraient éveiller dans mon cerveau une réponse intelligente, mais j'étais certain de savoir les détecter et les interpréter. Je continuai donc mes expériences, sans pourtant en révéler la nature à qui que ce fût.

Tout arriva le 21 février 1901. Lorsque je regarde en arrière à travers les années je me rends compte à quel point cela semble irréel, et je me demande parfois si le vieux Dr. Fenton n'avait pas raison d'attribuer tout cela à mon imagination échauffée. Je me souviens qu'il m'écouta avec beaucoup de bonté et de patience quand je le lui racontai, mais ensuite il me donna un calmant et fit en sorte que je parte en congé pour un semestre dès la semaine suivante.

En cette nuit fatidique, j'étais terriblement agité et inquiet, car en dépit des soins excellents qu'il avait reçus, Joe Slater était manifestement mourant. Peut-être se languissait-il de la liberté des montagnes, ou peut-être le tumulte de son cerveau était-il devenu trop violent pour sa constitution plutôt apathique ; quoi qu'il en soit, la flamme de la vie vacillait faiblement dans le corps délabré. Il s'assoupit vers la fin et, à la tombée de la nuit, s'abandonna à un sommeil agité.

Je ne lui mis pas la camisole de force comme on le faisait d'habitude quand il dormait, car il me parut trop faible pour être dangereux, même s'il s'éveillait encore une fois en pleine crise avant de s'éteindre. Mais j'ajustai sur sa tête et la mienne les deux pôles de ma « radio » cosmique, espérant contre tout espoir un premier et dernier message du monde onirique dans le peu de temps qui restait. Il y avait avec

nous dans la cellule un infirmier, individu médiocre qui ne comprit pas le but de l'appareil, ni ne songea à s'enquérir de mes intentions. À mesure que les heures passaient, je vis sa tête endormie s'affaisser lourdement, mais je ne le dérangeai pas. Bercé moi-même par la respiration rythmée du bien portant et du mourant, je dus m'assoupir un peu plus tard.

Le son d'une étrange mélodie lyrique fut ce qui m'éveilla. Accords, vibrations, extases harmoniques se répondaient passionnément de tous côtés, tandis que devant mes yeux ravis éclatait le prodigieux spectacle de la suprême beauté. Des murs, des colonnes et des architraves de feu vivant flamboyaient, brillant de mille feux autour de l'endroit où je flottais, semblait-il, dans les airs, se prolongeant vers le ciel jusqu'à la hauteur infinie d'un dôme voûté d'une indescriptible splendeur. Se mêlant à ce déploiement de magnificence architecturale, ou plutôt, l'éclipsant parfois en une rotation kaléidoscopique, passaient des aperçus de vastes plaines et d'attrayantes vallées, de hautes montagnes et de grottes accueillantes, parées de tous les attraits délectables du paysage que mes yeux enchantés pouvaient imaginer, entièrement formées pourtant de quelque entité rayonnante, éthérée, plastique, dont la texture participait autant de l'esprit que de la matière. Dans ma contemplation je m'aperçus que mon propre cerveau possédait la clef de ces métamorphoses enchanteresses ; car chaque vue qui réapparaissait était celle que je désirais le plus admirer. Dans ce royaume élyséen je ne résidais pas en étranger, car chaque image, chaque son m'étaient familiers ; comme ils l'avaient été avant pendant d'innombrables éternités, et le seraient encore pour les éternités à venir.

Puis l'aura resplendissante de mon frère de lumière s'approcha et s'entretint avec moi, d'âme à âme, en silence et parfaite communion de pensée. C'était l'heure du triomphe tout proche, car mon semblable-dans-l'être n'échappait-il pas enfin à l'humiliation d'un esclavage périodique ? N'y échappait-il pas à tout jamais et ne se préparait-il pas à poursuivre l'oppresseur maudit jusqu'aux régions extrêmes de l'éther, et à exercer sur lui l'ardeur d'une vengeance cosmique qui ferait trembler les sphères ? Nous flottâmes ainsi un certain temps, puis je m'aperçus que les objets autour de nous s'estompaient un peu et disparaissaient, comme si quelque force me rappelait sur terre où je n'avais pas le moindre désir d'aller. La forme près de moi sembla elle aussi subir un changement, car peu à peu elle acheva son discours et se prépara à quitter la scène, s'effaçant devant mes yeux un peu moins vite que les autres objets. Quelques pensées encore s'échangèrent, et je compris que l'être lumineux et moi étions rappelés en esclavage, mais pour mon frère de lumière ce serait la dernière fois. La pitoyable enveloppe planétaire étant presque anéantie, dans moins d'une heure mon compagnon serait libre de pourchasser l'oppresseur le long de la Voie

lactée et au-delà des plus lointaines étoiles jusqu'aux confins de l'infini.

Un choc très net sépare ma dernière impression du décor lumineux en train de s'effacer et mon brusque réveil, un peu honteux, lorsque, me redressant dans mon fauteuil, je vis la silhouette du mourant bouger vaguement sur le lit. Joe Slater s'éveillait en effet, probablement pour la dernière fois. En l'observant de plus près, je m'aperçus que sur les joues cireuses luisaient des taches de couleur qui ne s'y étaient jamais trouvées. Les lèvres aussi semblaient différentes : fermement serrées comme par l'énergie d'un caractère plus fort que n'avait été celui de Slater. Enfin tout le visage se tendit, et la tête aux yeux clos s'agita en tous sens.

Sans réveiller l'infirmier endormi, je rajustai le serre-tête légèrement dérangé de ma « radio » télépathique afin de capter le message d'adieu que le rêveur pourrait avoir à transmettre. Tout à coup, la tête se tourna vivement dans ma direction et les yeux s'ouvrirent, me causant une telle stupeur que je ne pus détourner les miens de ce que je vis. L'homme qui avait été Joe Slater, le dégénéré des Catskill, me regardait avec deux yeux lumineux, éclatants, dont le bleu semblait étrangement plus intense. Ni folie ni dégénérescence dans ce regard-là, et je sentis sans le moindre doute que je contemplais un visage derrière lequel il y avait un esprit agissant d'un ordre supérieur.

À ce moment, mon cerveau prit conscience que, de l'extérieur, une ferme influence s'exerçait sur lui. Fermant les yeux pour concentrer plus profondément ma réflexion, je fus récompensé par la certitude positive que *mon message mental tant cherché était enfin arrivé*. Chaque idée transmise se formait rapidement dans mon esprit, et, bien qu'aucun langage réel ne fut employé, j'avais une telle habitude d'associer conception et expression qu'il me semblait recevoir le message en anglais courant.

« Joe Slater est mort », dit la voix impressionnante d'un envoyé de par-delà le mur du sommeil. Mes yeux ouverts scrutaient le lit de souffrance avec une étrange horreur, mais les yeux bleus maintenaient leur calme regard, l'expression restait animée, intelligente. « Mieux vaut qu'il soit mort, car il était incapable d'assumer l'intelligence agissante d'une entité cosmique. Son corps grossier n'a pas pu supporter les ajustements nécessaires entre la vie éthérée et la vie sur la planète. Il était trop animal et trop peu homme ; pourtant c'est à travers son insuffisance que tu en es venu à me découvrir, car les âmes cosmiques et planétaires ne devraient normalement jamais se rencontrer. Il a vécu dans mon tourment et ma prison diurne pendant quarante-deux de vos années terrestres.

« Je suis une entité comme celle que tu deviens toi-même dans la liberté du sommeil sans rêve. Je suis ton frère de lumière et j'ai flotté avec toi dans les vallées

resplendissantes. Il ne m'est pas permis de parler de ton moi véritable à ton moi terrestre à l'état de veille, mais nous sommes tous des vagabonds des vastes espaces et des voyageurs des siècles. L'année prochaine, peut-être résiderai-je dans cette Égypte que vous appelez « ancienne », ou dans le cruel empire de Tsan Chan qui doit venir dans trois mille ans. Nous avons dérivé toi et moi jusqu'aux mondes qui tournoient autour d'Arcturus la rouge, et habité les corps des insectes philosophes qui rampent fièrement sur la quatrième lune de Jupiter. Que le moi terrestre sait peu de chose de la vie et de son ampleur ! Et qu'il doit en effet en savoir peu pour sa propre quiétude ! »

« De l'oppresseur, je ne peux rien dire. Vous autres sur terre avez dû sans le savoir ressentir sa présence lointaine – vous qui sans le connaître avez à la légère nommé ce phare scintillant *Algol, l'Étoile du Démon*. C'est pour affronter et vaincre l'oppresseur que j'ai lutté en vain depuis des éternités, entravé par les pesanteurs matérielles. Ce soir je pars telle une Némésis porteuse d'une juste vengeance, d'un embrasement cataclysmique. *Cherche-moi dans le ciel tout près de l'Étoile du Démon. »*

« Je ne puis t'en dire davantage, car le corps de Joe Slater devient froid et rigide, et sa cervelle grossière cesse de vibrer à mon gré. Tu as été mon seul ami sur cette planète – la seule âme qui m'ait deviné et cherché dans la dépouille répugnante qui gît sur ce lit. Nous nous reverrons – peut-être dans les brumes rayonnantes de l'épée d'Orion, peut-être sur un plateau désolé de l'Asie préhistorique, peut-être ce soir-même dans des rêves que tu oublieras, ou peut-être sous quelque autre forme dans une éternité, quand le système solaire aura été anéanti. »

À ce moment, les ondes de pensée cessèrent brusquement, et les yeux clairs du rêveur – ou dois-je dire du mort ? – commencèrent à devenir vitreux. Dans une semi-hébétude, je m'approchai du lit et tâtai son poignet, que je trouvai froid, rigide et sans pulsations. Les joues cireuses blêmirent de nouveau, et les lèvres épaisses se relâchèrent, découvrant les crocs hideusement pourris de Joe Slater le dégénéré. Frissonnant, je tirai une couverture sur l'horrible visage, et réveillai l'infirmier. Puis je quittai la cellule et regagnai ma chambre en silence. J'éprouvais le besoin impérieux et inexplicable d'un sommeil dont je ne me rappellerais pas les rêves.

Que dire de plus ? Quel simple récit scientifique peut se vanter d'un tel effet d'éloquence ? Je me suis contenté de rapporter certaines choses que je considère comme des faits, vous laissant le soin de les interpréter à votre guise. Comme je l'ai déjà reconnu, mon supérieur, le vieux Dr. Fenton, nie la réalité de tout ce que j'ai raconté. Il jure que j'étais à bout de tension nerveuse, et que j'avais grand besoin du

long congé payé qu'il m'a si généreusement accordé. Il me certifie sur son honneur professionnel que Joe Slater n'était qu'un vulgaire paranoïaque, dont les idées fantastiques venaient sans doute des frustes contes populaires qui se transmettaient de génération en génération, même dans les communautés les plus décadentes. Mais il a beau dire, je ne puis oublier ce que j'ai vu dans le ciel la nuit qui suivit la mort de Slater. De peur que vous ne me preniez pour un témoin prévenu, une autre plume doit ajouter ce dernier témoignage qui vous apportera peut-être l'ultime péripétie que vous attendez. Je cite mot pour mot la déclaration suivante concernant l'étoile *Nova Persei*, dans l'article de l'éminent professeur Garrett P. Serviss, qui fait autorité en astronomie :

Le 22 février 1901, une nouvelle étoile remarquable a été découverte par le Dr. Anderson d'Edinburgh, *à peu de distance d'Algol*. Aucune étoile n'avait été observée à cet endroit auparavant. En vingt-quatre heures la nouvelle venue était devenue si brillante qu'elle éclipsait Capella. Une semaine ou deux plus tard elle avait visiblement perdu son éclat, et au bout de quelques mois on la discernait à peine à l'œil nu.

LA TRANSITION DE JUAN ROMERO

The Transition of Juan Romero – 1944 (1919)

Traduction par Paule Pérez.

Sur les événements qui se déroulèrent les 18 et 19 octobre 1894 à la mine de Norton, je préférerais garder le silence [1].

Pourtant, aujourd'hui, en ces dernières années de ma vie, je sens qu'il me faut, par devoir envers la Science, faire renaître en ma mémoire ces souvenirs chargés d'une indicible terreur.

Avant de mourir, je dirai ce que je sais de la « transition » – si j'ose dire – de Juan Romero. Il n'est pas nécessaire que mon nom ou mes origines soient livrés à la postérité. Je crois même qu'il est préférable de les taire. Car un homme qui émigre – pour les États-Unis ou les colonies – laisse volontairement son passé derrière lui. Ce que je fus jadis n'a du reste aucun rapport avec cette histoire, si ce n'est que, durant mon service dans l'armée des Indes, je goûtais la compagnie des professeurs indigènes à barbe blanche plus que celle de mes compagnons d'armes. Les mystères de l'Orient suscitaient en moi une véritable passion. Mais les déboires de l'existence m'emmenèrent loin de cette terre. J'ai refait ma vie dans les grands espaces du Far West américain, empruntant dès mon arrivée un nom de famille courant ici, sans signification particulière.

Au cours de l'été et de l'automne 1894, j'habitais dans la région des mornes Cactus Mountains. Je travaillais là, comme simple ouvrier, à la fameuse mine de Norton, dont la découverte, quelques années plus tôt, avait entièrement transformé cette région désertique en un chaudron bouillonnant d'existences sordides.

Un gisement d'or, profondément enfoui sous un lac de montagne, avait enrichi au-delà de toute espérance le vieux prospecteur qui l'avait découvert. À présent, le travail y était intensif, car la société qui avait racheté la mine faisait forer des galeries à tour de bras. Le rendement était si élevé que les mineurs employés sur le terrain constituaient une véritable armée, nombreuse et hétéroclite, qui creusait nuit et jour les souterrains rocheux. Le chef des travaux, un certain Mr. Arthur, évoquait souvent la singulière géologie du lieu. Il prévoyait une extension des galeries, et faisait des supputations sur l'avenir de gigantesques sociétés minières. Les qualités aurifères du terrain, selon lui, étaient le fruit du travail de l'eau. Il escomptait, du reste, mettre prochainement au jour une nouvelle mine.

Ce fut peu de temps après mon arrivée que Juan Romero débarqua parmi nous. Il faisait partie de ces nombreuses bandes de Mexicains qui passaient la frontière. Il avait un visage frappant. Quoique ses traits fussent de type peau-rouge, ils étaient d'une extraordinaire pureté, et sa peau était remarquablement claire. Il ne ressemblait pas davantage aux indigènes de l'endroit. Péon silencieux qui se levait au point du jour pour fixer extatiquement le soleil, il n'évoquait en rien l'image du conquistador castillan, ni du pionnier américain. Non, c'était l'Aztèque aristocratique des temps anciens qui tendait ses bras vers l'astre du jour, accomplissant un rite millénaire dont il ignorait lui-même la signification.

À dire vrai, seul son visage exprimait une certaine aristocratie. Sale, inculte, Romero se sentait à l'aise avec ses compatriotes au teint basané. Il était issu, je l'appris par la suite, de la classe la plus humble de l'échelle sociale de son pays. Enfant, il avait été trouvé dans une cabane de montagne, seul survivant d'une épidémie qui avait anéanti les habitants de la région. Près de cette hutte, à côté d'une étrange fissure rocheuse, gisaient deux squelettes rongés par les vautours. Probablement tout ce qu'il restait de ses parents. Personne ne connaissait leur nom. Aussi furent-ils vite oubliés. La hutte, du reste, s'effondra bientôt, et une avalanche s'abattit sur la crevasse.

Élevé par un voleur de bétail mexicain, qui lui avait donné son nom, Juan différait peu de ses compagnons.

Romero me manifestait une certaine sympathie, qui était due sans aucun doute à la bague hindoue que je portais pendant nos heures de repos. Comment était-elle venue en ma possession ? Je n'en saurais rien dire. Elle était en tout cas le dernier bien qui me rattachât à un chapitre désormais clos de ma vie. Pour moi, ce bijou n'avait donc pas de prix. L'étrange Mexicain lui témoignait un immense intérêt, qui ne ressemblait en rien à la convoitise. Ses vénérables hiéroglyphes semblaient remuer, au fond de son esprit rustre, quelques vagues réminiscences d'un lointain passé. Il était pourtant impossible qu'il eût vu quelque chose de semblable auparavant.

Quelques semaines après mon arrivée, Juan Romero était en quelque sorte devenu mon serviteur, en dépit de la similitude de notre situation professionnelle. Notre conversation était limitée, car il ne connaissait que quelques mots d'anglais, et quant à moi, j'eus l'occasion de constater que l'espagnol appris à Oxford n'avait rien de commun avec le dialecte de la Nouvelle-Espagne.

L'événement dont je me fais le narrateur ne fut précédé d'aucun signe annonciateur.

Malgré l'intérêt que je portais à Romero, je ne m'attendais en aucune manière à l'explosion qui se produisit.

Les études géologiques avaient abouti à la décision d'étendre la mine en profondeur. Mais le chef des travaux s'attendait à trouver au fond un roc si solide qu'il fit placer une forte charge de dynamite. Romero et moi-même n'avions aucun rôle à tenir dans cette opération. C'est pourquoi nous n'apprîmes ce qui se passa que par le récit que les autres nous en firent. La charge, sans doute plus puissante que nous ne le pensions, sembla ébranler la montagne entière. Sur les pentes, les fenêtres de nos baraquements volèrent en éclats sous le choc, tandis que dans les galeries des mineurs furent projetés à terre par le souffle de l'explosion. Le lac Jewel se souleva comme sous l'effet d'une tempête.

On découvrit bientôt qu'un nouvel abîme s'ouvrait, infini, au lieu précis de la déflagration. Un abîme incommensurable, aux proportions si monstrueuses qu'aucune lampe ne pouvait l'éclairer convenablement. Stupéfaits, les foreurs s'entretinrent avec le chef des travaux, qui ordonna qu'on apporte jusqu'au gouffre des rouleaux de corde, et qu'on les y dévide jusqu'à en atteindre le fond.

Peu de temps après, les ouvriers se présentèrent à notre chef, pour lui rendre compte de l'échec de leur tentative. Quoique avec respect, ils affirmèrent leur refus d'y retourner, voire de continuer à travailler dans la mine, tant que le gouffre ne serait pas remblayé. Manifestement, ce qui arrivait dépassait la compétence de chacun de nous, car il était apparu que ce gouffre n'avait pas de fond. Le maître des travaux ne leur fit aucun reproche. Il réfléchit longuement, ce jour-là, avant d'établir ses plans pour le lendemain. L'équipe de nuit ne fonctionna pas. Sur le coup de deux heures du matin, un coyote solitaire poussa un hurlement lugubre sur la montagne. Du chantier, un chien lui répondit. Un orage se préparait au-dessus de la chaîne de montagnes, et des nuages aux contours étranges se bousculaient dans un ciel brouillé. La lune gibbeuse s'efforçait en vain de briller à travers les couches de nuages.

La voix de Romero, couché sur le lit au-dessus du mien, me réveilla. Une voix excitée, tendue, anxieuse :

« *Madre de dios*, s'écria-t-il. *El sonido ! Ese sonido ! Oiga Ud ! Lo oye Ud ?* Ce bruit ? »

Je prêtai l'oreille, me demandant de quel bruit il voulait parler : le coyote, le chien, l'orage ? Ce dernier augmentait en violence à mesure que s'amplifiaient les sifflements du vent. On pouvait voir les éclairs à travers la fenêtre.

J'interrogeai le Mexicain, pour savoir ce qui le terrorisait ainsi.

« *El perro ? El vento ? El coyote ?* »

Romero ne répondit pas. Mais il commença à murmurer avec terreur :

« *El ritmo, Señor, el ritmo de la tierra !* Ce battement dans les entrailles de la terre ! »

Alors j'entendis aussi ce bruit. Je l'entendis, oui, et me mis aussitôt à frissonner, sans savoir pourquoi.

Loin, très loin au-dessous de moi, il y avait effectivement un rythme, très faible, et qui pourtant nous parvenait malgré les aboiements du chien, le coyote et la tempête. Il était indescriptible. Peut-être ressemblait-il un peu au ronflement des moteurs d'un grand bateau – mais il n'était pas aussi mécanique.

À l'écouter, il me sembla qu'il avait quelque chose de vivant, de conscient. Ce qui m'impressionna le plus fut son éloignement.

Tout à coup Romero bondit de son lit et se posta devant moi pour fixer ma bague, qui, à chaque éclair d'orage, brillait d'étranges lueurs. Puis son regard se tourna vers le puits de la mine. Je me levai à mon tour, et nous restâmes tous deux immobiles un long moment, tous les sens en éveil, tandis que le rythme inquiétant semblait perdre de sa vigueur.

Alors, comme par une attirance indépendante de notre volonté, nous fîmes quelques pas vers la porte, dont les claquements, dans cette tourmente, nous rassuraient, car ils ne suggéraient que de terrestres réalités.

Le chant, dans les profondeurs – c'est à un chant que le rythme ressemblait à présent – se fit plus puissant, et nous nous sentîmes irrésistiblement poussés par la tempête vers l'ouverture béante du puits.

Nous ne rencontrâmes aucune créature vivante, car les équipes de nuit étaient au repos. Les hommes devaient être au campement de Dry Gulch, ils murmuraient sans aucun doute d'inquiétantes rumeurs à l'oreille des garçons de comptoir.

Un carré de lumière jaune apparut à la cabine du surveillant. Je me demandais comment celui-ci avait supporté le bruit. C'est alors que je vis Romero avancer. Je le suivis aussitôt. Comme nous descendions vers le puits, le son sembla se compliquer. Il me sembla reconnaître une sorte de cérémonie orientale, pleine de battements de tambourins et de voix qui chantaient.

Ainsi que vous le savez, j'ai vécu longtemps en Inde.

Romero et moi avancions parmi les madriers et les échelles qui jonchaient le sol. Nous allions vers la chose qui nous attirait, sans pouvoir maîtriser notre peur. À un moment, je pensai avoir perdu la raison. Je me demandais comment nous trouverions notre chemin sans le secours d'aucune torche, et je m'aperçus que l'anneau à mon

doigt brillait d'éclairs surnaturels, diffusant dans l'air un halo pâle, humide et lourd. C'est alors que Romero, sans me prévenir, après avoir descendu l'une des nombreuses échelles, se mit à courir, me laissant seul.

Des notes nouvelles, étranges, avaient produit sur lui un effet extraordinaire. Dans un cri sauvage, il s'élança éperdument dans la caverne. Comme un fou, il trébucha le long des plates-formes, et dégringola les échelles. Aussi épouvanté que je fusse, il me restait encore suffisamment de clairvoyance pour remarquer que ses paroles m'étaient devenues absolument incompréhensibles. Des polysyllabes avaient remplacé son mélange coutumier de mauvais espagnol et de bas anglais. Je ne reconnus parmi ces mots que celui de *Huitzilopotchli*.

Plus tard, je retrouvai ce mot dans les œuvres d'un grand historien [2] et ce rapprochement me fit frissonner.

Le moment culminant de cette horrible nuit fut complexe, mais assez bref. Il eut lieu juste au moment où j'atteignais la dernière galerie. De l'obscurité qui s'étendait devant moi monta un dernier cri du Mexicain, suivi d'un ensemble de sonorités si terrifiantes que je crus ne point survivre à cette expérience.

À ce moment précis, il me sembla que toutes les horreurs, toutes les monstruosités cachées de la terre s'étaient réunies dans un suprême effort pour anéantir la race humaine.

Soudain la lueur de ma bague disparut et je perçus une nouvelle lumière, quelques yards devant moi, en contrebas, car j'étais arrivé au gouffre qui rougeoyait et qui de toute évidence avait englouti l'infortuné Romero.

Je m'avançai et scrutai l'abîme, devenu à présent un pandémonium de flammes et de tumulte. Je ne vis d'abord qu'une aveuglante lumière. Puis des formes m'apparurent et je vis… était-ce Juan Romero ? Ô mon Dieu, je n'ose dire ce que je vis !…

Quelque pouvoir divin ôta de ma vue ce spectacle affreux, fit s'évanouir le tintamarre. Dans un bruit que pourraient produire deux univers entrant en collision dans l'espace, le chaos se produisit et je tombai sans connaissance.

Je ne sais comment poursuivre mon récit. Mais je m'efforcerai pourtant d'achever ce que j'ai commencé. Quand je me réveillai, je me retrouvai sain et sauf sur ma couche. Par les vitres de ma fenêtre je pouvais apercevoir la lueur rouge de l'aurore. Sur une table gisait un corps sans vie. Mon compagnon était entouré d'un groupe d'ouvriers et du médecin du camp. Les hommes discutaient de cette étrange mort qui avait frappé le Mexicain pendant son sommeil, et qui était apparemment en rapport

direct avec l'orage qui avait ébranlé la montagne. Son décès semblait naturel, et l'autopsie pratiquée sur le défunt ne nous apprit rien de particulier. Il apparut que ni Romero ni moi-même n'avions quitté le baraquement durant la nuit, et que nous n'avions pas même été réveillés par les coups de tonnerre fracassants qui avaient retenti au-dessus des chantiers. Selon quelques ouvriers qui étaient descendus dans la mine, l'orage avait provoqué l'effondrement de nombreuses galeries, et muré le gouffre béant qui la veille avait inspiré tant de craintes. Lorsque je demandai au surveillant quels bruits il avait entendus avant la foudre, il me cita le coyote, le chien et le hurlement du vent dans la montagne. Sa parole est digne de confiance. À la reprise du travail, notre chef, Arthur, réunit autour de lui des hommes particulièrement sûrs, et leur demanda d'effectuer quelques recherches à l'emplacement du gouffre comblé. Ils obéirent sans ardeur, et procédèrent à un forage profond. Les résultats furent curieux. La veille, ce qui avait constitué la voûte du gouffre était de faible épaisseur. À présent, les perforeuses se heurtaient à ce qui semblait être une roche solide et sans limites. Comme on ne trouvait rien d'intéressant, et surtout pas d'or, le chef des travaux mit fin aux recherches. Mais lorsqu'il se rassit à son bureau, je pus lire, sur son visage, une expression de grande perplexité.

Il reste encore dans cette affaire un élément très mystérieux, que je dois également relater. Peu après mon réveil, le matin qui suivit l'orage, je m'avisai, avec surprise, que l'anneau hindou avait disparu de mon doigt. Malgré l'attachement que je lui vouais, j'en ressentis un certain soulagement. Si l'un de mes compagnons l'a dérobé, il a réussi à lui trouver une extraordinaire cachette. En effet, en dépit des annonces et d'une enquête de police, la bague ne fut jamais retrouvée.

Je doute cependant que ce vol ait été commis par de mortelles mains. Car, lors de mon séjour en Inde, j'ai appris beaucoup de choses étranges. Mon opinion sur cette histoire varie selon les moments. Dans la journée, mon humeur me pousse à penser que tout cela n'était qu'un rêve. Mais parfois, les jours d'automne, vers deux heures du matin, lorsque le hurlement du vent et des bêtes prend d'inquiétantes résonances, il monte en moi, des profondeurs insondables de mon être, le souvenir d'un rythme que je connais.

Je songe alors que la transition de Juan Romero fut terrible, en vérité.

[1] Lovecraft, quand il présentait le texte à ses amis, le faisait toujours précéder de la note suivante : « Voici une leçon de précision scientifique à l'attention des lecteurs de science-fiction. Je viens de consulter les phases de la lune pour octobre 1894, afin de découvrir quand une lune gibbeuse était visible à deux heures du matin, et j'ai changé les dates pour que cela coïncide ! »

[2] Prescott, *La Conquête du Mexique*.

LE TERRIBLE VIEILLARD

The Terrible Old Man - 1921 (1920)

Traduction par Jacques Parsons.

Il entrait dans les projets d'Angelo Ricci, Joe Czanek et Manuel Silva de rendre visite au Terrible Vieillard. Ce vieil homme habitait absolument seul, près de la mer, dans une maison très ancienne de Water Street ; il avait la réputation d'être excessivement riche et en même temps excessivement débile ; ensemble de circonstances très attirant pour des hommes qui pratiquent la profession de Messrs. Ricci, Czanek et Silva, c'est-à-dire bel et bien le cambriolage.

Les habitants de Kingsport disent et pensent sur le compte du Terrible Vieillard bien des choses qui le mettent généralement à l'abri des entreprises de gentlemen tels que Mr. Ricci et ses collègues, malgré le fait, presque certain, qu'il dissimule quelque part dans sa demeure vénérable et décrépie une fortune d'une importance à décourager toute tentative d'estimation. C'est, à dire vrai, un très étrange personnage ; on suppose qu'il fut dans sa jeunesse capitaine au long cours dans les mers des Indes ; il est si vieux que personne ne peut se souvenir de cette époque, si taciturne que peu nombreux sont les gens qui connaissent son véritable nom. Parmi les arbres noueux plantés sur le devant de sa maison en ruine il avait une collection de vieilles pierres coloriées, groupées d'une si curieuse façon qu'on eût dit des idoles rassemblées dans quelque sombre temple d'Orient. Cette exposition faisait fuir de terreur la plupart des petits garçons qui aimaient bien, pourtant, venir brocarder le Terrible Vieillard sur ses cheveux blancs, sa barbe blanche, qu'il portait exagérément longs, ou à lancer traîtreusement divers projectiles dans les petits carreaux de ses fenêtres ; mais il y avait d'autres choses pour terrifier à leur tour les gens moins jeunes et plus curieux qui, parfois, s'approchaient furtivement de la maison afin d'essayer de voir au travers de l'épaisse couche de poussière qui recouvrait les vitres. Ces gens prétendaient avoir vu sur une table, dans une pièce par ailleurs vide, au rez-de-chaussée, un grand nombre de flacons assez particuliers contenant chacun un petit morceau de plomb suspendu par un fil, comme un pendule. D'après eux, le Terrible Vieillard parlait à ces bouteilles en les appelant chacune par un nom tel que Jack, Scarface, Long Tom, Spanish Joe, Peters et Mate Ellis. Dans la bouteille interpellée le petit pendule de plomb s'animait d'oscillations bien définies qui constituaient comme une réponse. Ceux qui avaient vu une fois ce vieil homme long et décharné, ce Terrible Vieillard tenir ces conversations un peu curieuses ne venaient plus l'espionner. Mais Angelo

Ricci, Joe Czanek et Manuel Silva n'étaient pas de Kingsport. Ils appartenaient à ce nouvel apport étranger et hétérogène qui est venu se déposer à l'extérieur du cercle enchanté de la Nouvelle-Angleterre, où se conservent mœurs et traditions. Ils ne voyaient dans le Terrible Vieillard qu'une ruine croulante et désarmée, qui ne pouvait se déplacer sans l'aide de sa canne noueuse et dont les mains décharnées tremblaient d'une manière pitoyable. À leur manière ils étaient même assez tristes pour ce vieux bonze abandonné, mal vu de ses voisins, que tout le monde évitait et après qui les chiens aboyaient d'une étrange façon. Mais les affaires sont les affaires et pour un cambrioleur qui prend son métier à cœur, un homme très affaibli par l'âge qui n'a pas de compte en banque et qui paie à la boutique du village ses menus achats en pièces espagnoles d'or et d'argent frappées depuis deux siècles, constitue un attrait et représente un défi.

Pour leur visite, Messrs. Ricci, Czanek et Silva choisirent la nuit du 11 avril. Mr. Ricci et Mr. Silva devaient entrer en conversation avec le pauvre vieux monsieur, cependant que Mr. Czanek les attendait, eux et leur fardeau métallique présumé, dans Ship Street, à proximité de la porte ménagée dans le haut mur qui marquait la limite du domaine de leur hôte, avec une conduite intérieure. C'est le désir d'éviter des explications oiseuses, au cas d'une intervention inopinée de la police, qui avait inspiré ces plans — ils devaient assurer une retraite sans incident et peu remarquée.

Suivant un plan arrêté à l'avance, les trois aventuriers partirent séparément, dans le but d'éviter, par la suite, des soupçons inspirés par la malveillance. Messrs. Ricci et Silva se retrouvèrent dans Water Street, près de la porte principale du vieil homme ; ils n'aimaient pas beaucoup cette façon qu'avait la lune d'éclairer les pierres coloriées à travers les jeunes branches des arbres noueux, mais ils avaient des soucis trop pressants pour s'arrêter à des considérations de pure superstition. Ils appréhendaient à l'avance comme déplaisante la tâche qui consisterait à faire sortir le Terrible Vieillard de son mutisme afin d'obtenir de lui des renseignements sur l'or et l'argent qu'il avait pu cacher, car les capitaines au long cours parvenus à un âge avancé deviennent singulièrement roublards et entêtés. Toutefois, celui-ci était particulièrement vieux et affaibli, tandis qu'eux, les visiteurs, étaient au nombre de deux. Messrs. Ricci et Silva excellaient dans l'art de rendre bavards les plus réticents ; de plus, les cris d'un homme faible et d'âge exceptionnellement vénérable peuvent être facilement étouffés. Ils s'approchèrent donc de la seule fenêtre éclairée, pour entendre le Terrible Vieillard parler sur un ton bêtifiant à ses flacons et à ses pendules. Ils se masquèrent et frappèrent très courtoisement à la porte de chêne qui gardait la trace de bien des intempéries.

L'attente paraissait très longue à Mr. Czanek ; il s'agitait sans répit dans la conduite

intérieure arrêtée près de la porte de derrière du Terrible Vieillard sur Ship Street. Il était d'un naturel particulièrement sensible ; il n'avait pas aimé les cris affreux qu'il avait entendus, venant de la vieille maison, peu après l'heure prévue pour le début de l'opération. N'avait-il pas recommandé à ses collègues d'être aussi doux que possible avec le vieux capitaine, si touchant, au fond ? Il surveillait avec nervosité cette étroite porte de chêne ménagée dans le haut mur de pierre recouvert de lierre. Il consultait fréquemment sa montre et s'étonnait de voir l'heure ainsi avancer. Le vieil homme était-il mort avant d'avoir révélé sa cachette, ce qui avait entraîné la nécessité de recherches approfondies ? Mr. Czaneck n'aimait pas attendre aussi longtemps dans l'obscurité, et en un pareil lieu. Alors, il entendit un bruit de pas, un léger martèlement de semelles sur le chemin, de l'autre côté de la porte. Ce fut ensuite un bruit de clef dans la serrure rouillée et il vit la lourde porte étroite s'ouvrir de l'intérieur. Il dut écarquiller les yeux pour essayer d'apercevoir, à la lueur sinistre de l'unique réverbère, ce que ses collègues rapportaient de cette maison sinistre dont la silhouette s'estompait en arrière, tout en étant si proche. Quand sa vision devint nette, ce n'était pas du tout ce qu'il attendait : ses collègues n'étaient pas là ; il y avait seulement le Terrible Vieillard, appuyé tranquillement sur sa canne noueuse, le visage barré d'un hideux sourire. Mr. Czanek n'avait jamais remarqué la couleur de ses yeux ; il vit alors qu'ils étaient jaunes.

Il suffit de faits minimes pour émouvoir la population des petites villes. C'est pour cette raison que les gens de Kingsport n'ont cessé de parler, pendant ce printemps et l'été qui suivit, de trois cadavres non identifiés, rejetés par la mer. Ils portaient d'affreuses blessures, on les aurait crus lacérés par d'innombrables coutelas et en même temps cruellement déchirés par on ne sait combien de talons de bottes.

Certaines gens parlaient de choses aussi banales que cette automobile abandonnée dans Ship Street et de certains cris tout à fait inhumains, poussés probablement par un animal errant ou par quelque oiseau migrateur, que des citoyens encore éveillés à cette heure tardive, avaient pu entendre une nuit. Mais le Terrible Vieillard ne manifesta aucun intérêt pour ces racontars futiles de village. Quand on est très âgé et débile on se montre doublement réservé. En outre, un capitaine au long cours accablé par les ans doit, aux jours lointains de sa jeunesse oubliée, avoir été témoin de quantité de choses beaucoup plus bouleversantes encore.

LE TEMPLE

The Temple - 1925 (1920)

Traduction par Paule Pérez.

Manuscrit trouvé sur la côte du Yucatan

En ce 20 août 1917, moi, Karl Heinrich, comte d'Altberg-Ehrenstein, lieutenant-commandant du sous-marin U-29 de la flotte impériale allemande, je m'apprête à introduire dans une bouteille cet ultime message écrit à partir d'une certaine position sur l'océan Atlantique dont j'ignore les coordonnées exactes, mais qui vraisemblablement se situe à 25° de latitude nord, 35° de longitude ouest, et où mon bateau vient de faire naufrage.

J'accomplis ce dernier acte dans le désir d'informer le public d'un fait inhabituel. Je ne survivrai certainement pas pour pouvoir en parler moi-même.

Mon sous-marin a été coulé, comme je l'ai déjà dit. Mais les circonstances où je me trouve sont à la fois si extraordinaires et si menaçantes que mon inébranlable volonté germanique en est fortement atteinte.

Au cours de l'après-midi du 18 juin, ainsi que nous l'avons signalé par radio au sous-marin U-61, en route pour Kiel, nous avons torpillé le cargo anglais *Victory* parti de New York pour Liverpool, à 45°16' de latitude nord, 28°34' de longitude ouest. L'équipage avait été autorisé à quitter le navire en canot afin de rendre plus dramatique le film que nous tournions des événements pour les archives de l'Amirauté. Le bateau sombra spectaculairement, la proue la première, la poupe dressée au-dessus des vagues, tandis que la coque s'enfonçait droit dans l'eau. Notre caméra ne manqua aucun détail, et je regrette qu'un si bon document cinématographique ne doive jamais atteindre Berlin. Après quoi nous coulâmes les canots de sauvetage avec nos fusils, puis ce fut la plongée.

Lorsque notre sous-marin refit surface au coucher du soleil, nous découvrîmes sur le pont le corps d'un marin. Ses mains étaient étrangement accrochées au garde-fou. Le pauvre garçon était jeune, le teint mat, très beau. Un Italien, ou un Grec, probablement, qui, sans aucun doute, avait fait partie de l'équipage du *Victory*. Il avait cherché refuge sur le bateau même qui avait dû détruire le sien – victime avec tant d'autres de l'injuste guerre d'agression que ces cochons d'Anglais ont déclarée à

notre patrie. Nos hommes le fouillèrent et trouvèrent dans la poche de sa veste un étrange morceau d'ivoire gravé, représentant un jeune visage couronné de lauriers. Mon second, le lieutenant Klenze, pensant que cet objet était ancien et d'une grande valeur artistique, s'en empara et se l'appropria. Comment cette tête sculptée avait-elle pu devenir la propriété d'un homme d'équipage, personne ne le saura jamais.

Tandis que le cadavre était jeté par-dessus bord, deux incidents se produisirent, semant le trouble au milieu de nos marins. Comme on traînait le corps vers le bastingage, les yeux du mort, fermés jusque-là, s'écarquillèrent. Plusieurs hommes affirmèrent alors que le mort avait fixé ironiquement les deux matelots qui étaient penchés au-dessus de lui, Schmidt et Zimmer. Le bosco Müller, un homme âgé, qui de ce fait aurait dû se montrer raisonnable, mais qui en vérité est un crétin d'Alsacien superstitieux, fut tellement frappé de ce prétendu regard qu'il observa la chute du corps. Il jura ses grands dieux qu'après s'être un moment enfoncé dans l'eau, le marin s'était redressé, avait étiré ses membres et s'était éloigné rapidement vers le sud en nageant sous l'eau. Klenze et moi-même n'apportâmes aucun crédit à cette démonstration de crédulité paysanne, et nous décidâmes de punir nos hommes, et particulièrement ce Müller.

Le lendemain, une partie de l'équipage était malade. De toute évidence, ils souffraient de la tension nerveuse que leur imposait notre long voyage. Ils avaient fait d'affreux cauchemars. Nombre d'entre eux semblaient hébétés, frappés d'une étrange langueur. Après m'être assuré qu'il n'y avait pas là simulation, je leur permis de prendre du repos. Et comme la mer était agitée, nous descendîmes à une profondeur où les vagues nous gênaient moins. Nous nous trouvions relativement au calme, il n'y avait, pour troubler notre route, qu'un énigmatique courant océanique orienté vers le sud, et qui ne figurait sur aucune de nos cartes de bord. Les plaintes des malades, bien qu'agaçantes à la longue, ne semblaient pas démoraliser outre mesure le reste de l'équipage, aussi n'appliquâmes-nous point les mesures extrêmes. Notre plan était de rester dans ces eaux afin d'intercepter le paquebot *Dacia*, dont nos agents new-yorkais nous avaient annoncé le passage.

Lorsqu'en fin d'après-midi nous émergeâmes, la mer était calmée. À l'horizon nord, on apercevait la fumée d'un navire de guerre, mais nous en étions suffisamment éloignés pour ne pas nous inquiéter de cette présence, d'autant que notre bâtiment était très aisément submersible. Ce qui nous angoissait davantage, c'étaient les discours de Müller, qui se faisaient de plus en plus violents à mesure que la nuit tombait. Il avait retrouvé une détestable mentalité infantile, et racontait dans un étrange babil qu'il voyait des cadavres à travers les hublots. Ces êtres, prétendait-il, le fixaient intensément. Il disait reconnaître en eux les victimes de nos exploits victorieux. De

plus, ajoutait-il, ils étaient menés par le jeune marin jeté par-dessus bord. Son récit était tellement sinistre qu'après l'avoir sévèrement fouetté, nous le fîmes mettre aux fers. Les hommes eurent beau montrer leur mécontentement, nous pensions qu'il était nécessaire de faire observer la discipline. Nous rejetâmes aussi la requête d'une délégation conduite par Zimmer, qui désirait que la figurine d'ivoire fut lancée à la mer.

Le 20 juin, les matelots Bohm et Schmidt, qui avaient été la veille au nombre des malades, devinrent fous furieux. Je regrettai de n'avoir pas inclus dans mon équipage un officier médecin, car les vies allemandes sont précieuses. Les divagations des deux hommes troublaient à ce point la discipline générale que j'appliquai la solution extrême. L'équipage l'accepta de très mauvaise grâce, mais elle sembla toutefois calmer Müller – qui par la suite ne nous causa plus aucun souci. Ce soir-là nous le relâchâmes, et il retourna sans un mot à ses besognes habituelles.

La semaine suivante, dans l'attente du *Dacia*, nous étions tous très nerveux. Cette tension s'accrut lorsque nous eûmes constaté la disparition de Müller et de Zimmer, qui s'étaient probablement suicidés, harassés par les visions terrifiantes qui les avaient poursuivis des jours durant. Personne cependant ne les avait réellement vus se jeter par-dessus bord. Je me sentais presque débarrassé de Müller, car, même dans sa période de silence, sa présence avait fortement affecté l'équipage. Maintenant chacun restait taciturne, comme si, les uns et les autres, nous avions un terrible secret à garder. Les malades étaient nombreux. Le lieutenant Klenze avait du mal à supporter la pression des profondeurs et s'irritait au moindre détail. Les dauphins notamment, qui se rassemblaient toujours plus nombreux autour de l'U-29, l'agaçaient beaucoup, ainsi que la force croissante des courants mystérieux qui nous faisaient dériver vers le sud.

Il nous apparut alors que nous avions manqué le *Dacia*. De tels échecs ne sont pas rares, et je fus, en mon for intérieur, satisfait, puisque je pouvais désormais rentrer à Wilhelmshaven.

Le 28 juin, à midi, nous mîmes le cap vers le nord-est, et, en dépit de quelques collisions assez comiques avec des masses inhabituelles de dauphins, nous fûmes bientôt dans la bonne direction.

L'explosion de la chambre des machines à deux heures du matin, fut pour nous tous une étonnante surprise, car les hommes, qui n'avaient jamais négligé leur tâche un seul instant, n'avaient jusqu'alors, constaté aucune défaillance mécanique. Lorsque le lieutenant Klenze s'y engouffra, il trouva le réservoir de combustible et la plupart des appareils complètement détruits. Raabe et Schneider, les deux mécaniciens, avaient

été tués sur place. Notre situation était grave. Certes, les régénérateurs chimiques d'atmosphère étaient intacts, nous pouvions utiliser les réserves d'air comprimé et les accumulateurs pour plonger ou remonter, mais il nous était devenu impossible de propulser ou de diriger le sous-marin. Chercher le salut à bord des canots de sauvetage, cela revenait à nous livrer à l'ennemi impitoyable de notre grande nation germanique.

Le lendemain après-midi un vol compact d'oiseaux de mer, venus du sud, nous survola, et l'océan alors devint furieux. Après avoir fermé les écoutilles, nous attendîmes les événements et, très vite, nous prîmes conscience de la nécessité de replonger, si nous ne voulions pas être submergés par les vagues. Nos réserves d'air comprimé diminuaient à vue d'œil, nous souhaitions éviter de gaspiller nos ressources en électricité, mais nous n'avions pas le choix. Du reste, nous ne nous enfonçâmes pas profondément. Au bout de quelques heures, ayant constaté que la mer s'était calmée, je décidai de refaire surface. Mais le mécanisme de remontée s'était détérioré. Malgré l'ardeur de nos mécaniciens, il refusa de fonctionner.

Cet emprisonnement sous-marin eut le don d'épouvanter les hommes, qui se mirent à marmonner des choses déplaisantes sur Klenze, car son obstination à garder la plaquette d'ivoire les contrariait. Il ne nous fut possible d'obtenir le calme que lorsque nous les eûmes menacés de nos revolvers. Afin de les occuper et de les rassurer, nous leur avions donné l'ordre de s'acharner sur les machines, bien que cela fut parfaitement inutile.

Klenze et moi-même dormions à tour de rôle. Ce fut durant mon sommeil, vers cinq heures du matin, le 4 juillet, que la mutinerie éclata. Les six cochons de matelots qui nous restaient, se doutant que nous étions perdus, avaient piqué une crise de rage folle lorsque, deux jours auparavant, nous avions refusé de nous rendre à un navire américain. Ils déliraient depuis, nous abreuvant d'injures, rugissant comme de vils animaux qu'ils étaient, brisant sans discernement meubles et matériel. Ils évoquaient sans trêve le visage du jeune homme qui les avait prétendument regardés avant de s'enfuir à la nage, et ils maudissaient à longueur de journée la figurine de Klenze. Celui-ci, un Rhénan mou et efféminé, semblait paralysé. Il se révéla inefficace.

Je finis par abattre les six hommes. C'était devenu nécessaire. Après quoi, je m'assurai qu'ils avaient tous été touchés à mort. Nous jetâmes les cadavres à travers le double sas. Désormais, Klenze et moi étions les seuls occupants du sous-marin. Mon second, très tendu, buvait immodérément. Il fut décidé entre nous que nous resterions en vie aussi longtemps que possible, en utilisant le stock abondant de nos provisions et nos réserves d'oxygène. Les boussoles et tous les appareils de mesure

avaient été détruits. Nous ne pouvions plus définir notre position que d'une façon approximative. Par chance, nous possédions dans nos accumulateurs des réserves d'électricité, pour les projecteurs et notre éclairage intérieur. En regardant par les hublots, nous n'apercevions jamais autre chose que les troupes de dauphins, qui nageaient parallèlement à notre dérive. Sur le plan scientifique, ces dauphins-là m'intéressaient, car tous les spécialistes savent que le *Delphinus delphis* commun, qui est un mammifère cétacé, ne peut subsister longtemps sans air. Or, en surveillant étroitement l'un de ces nageurs deux heures durant, je pus constater qu'il ne refaisait jamais surface.

À mesure que le temps passait, Klenze estima que nous dérivions toujours vers le sud et que nous nous enfoncions de plus en plus profondément. Nous nous consacrâmes à l'étude de la flore et de la faune marines, car j'avais emporté dans mes bagages personnels de nombreux livres sur ce sujet. Mon compagnon manquait de culture. Son esprit, qui n'était pas celui d'un Prussien, se perdait dans des considérations sans intérêt. Il était très troublé par l'approche de notre mort inéluctable, et je le surprenais souvent à prononcer des paroles de remords à l'égard des hommes, des femmes, des enfants que nous avions envoyés par le fond. Au bout de peu de temps, il apparut franchement déséquilibré. Des heures durant, il fixait la figurine d'ivoire, et délirait sur les choses perdues et oubliées sous les eaux. Parfois, à titre d'expérience psychologique, je l'encourageais dans ses rêveries, pour écouter ses interminables citations poétiques et ses récits de naufrages. J'étais malheureux pour lui, car il est toujours triste de voir souffrir un Allemand. Mais je jugeai qu'il n'était pas le compagnon avec lequel il m'eût convenu de mourir. Car je suis un homme fier, je sais comment ma patrie honorera ma mémoire, je sais que je servirai de modèle aux jeunes générations.

Le 9 août, nous vîmes le fond, sur lequel nous dirigeâmes aussitôt un puissant projecteur. C'était une plaine ondulante jonchée d'algues et de coquillages. Elle était parsemée de petits objets recouverts d'herbes marines et incrustés de nacre, et qui, selon KJenze, étaient des épaves antiques, gisant dans leur tombe. Il fut cependant surpris par un pic de matière solide, d'un diamètre de deux pieds, qui s'élevait au-dessus du lit de l'océan de plus de quatre pieds, avec des côtés plats et des surfaces lisses qui formaient, en se rencontrant, des angles très obtus. Pour ma part, je pensai que ce pic était une simple protubérance, mais Klenze me soutenait qu'il y voyait des signes gravés. Au bout d'un moment, il se mit à trembler en détournant ses yeux de ce paysage sous-marin, comme terrorisé. Pour se justifier, il me déclara que la vastitude des grands espaces, l'obscurité, l'éloignement et le mystère de ces abîmes océaniques l'avaient mené au bout de ses forces. Il était fatigué, physiquement et moralement,

c'est un fait, et désormais inutilisable. Mais moi, qui suis un Allemand de pure race, je pus encore remarquer deux choses : primo, que l'U-29 supportait la pression d'une façon magnifique ; secundo, que ces étranges dauphins nous suivaient toujours, à une profondeur où l'existence d'organismes aussi évolués est considérée comme impossible par les naturalistes. J'avais certainement, du reste, surestimé cette profondeur. Mais je savais que nous étions descendus assez longtemps et assez bas pour être sûr de ce que j'avançais.

C'est le 12 août, à 3 h 15 du matin, que Klenze devint fou. Il s'était rendu dans la tour pour se servir du projecteur. Je le vis faire irruption, le visage complètement défait, dans la bibliothèque, où je m'étais installé. Il se mit alors à crier, avec une emphase étonnante :

« *Il* appelle ! *Il* appelle. Je *l'*entends ! Nous devons y aller. »

Tandis qu'il parlait, il prit sur la table la figurine d'ivoire, l'enfouit dans sa poche, saisit ma main et essaya de m'entraîner vers le pont. En un éclair je compris que son projet était d'ouvrir le sas, et de plonger avec moi dans les eaux, commettant à la fois un crime et un suicide. Je tentai de le calmer, mais il devint de plus en plus violent :

« Venez *maintenant*, n'attendons pas, il sera trop tard. Il vaut mieux se repentir tout de suite et se voir pardonner aussitôt, plutôt que de défier et être condamné. »

Je décidai de changer d'attitude, et lui déclarai qu'il était en train de perdre la raison.

« Si je suis fou, hurla-t-il alors, c'est merveilleux ! Puissent les dieux avoir pitié d'un homme qui dans sa dureté peut garder son sang-froid devant une mort aussi atroce. Venez, soyez fou, pendant qu'*il* demande grâce encore ! »

Son explosion de révolte semblait l'avoir quelque peu soulagé : à la fin de sa déclaration, il s'était calmé. Il me pria de le laisser sortir seul, si je ne voulais pas le suivre. C'était un Allemand, certes. Mais un Rhénan, et fou par surcroît. En acceptant sa requête je me débarrassais de celui qui n'était plus un compagnon, mais une constante menace. Je lui demandai de me remettre sa figurine d'ivoire avant son grand départ, mais cela le fit éclater d'un rire si étrange que je n'insistai pas. Je m'informai auprès de lui, afin de savoir s'il désirait laisser un souvenir à sa famille, une mèche de cheveux, par exemple, au cas où je me tirerais de là. Il repartit de son rire singulier.

Klenze grimpa à l'échelle, et je manipulai les leviers qui l'envoyèrent à la mort qu'il s'était choisie. Lorsqu'il fut sorti du bateau, je balayai l'eau avec mon projecteur pour l'apercevoir une dernière fois. Car je voulais savoir si la pression l'aplatirait,

comme il eût été logique, ou si, au contraire, à l'instar de ces extraordinaires dauphins, il allait rester intact. Je ne réussis pas à voir mon dernier compagnon, car les dauphins s'étaient amassés autour du sous-marin.

Ce soir-là, j'ai regretté de n'avoir pas dérobé la figurine d'ivoire dans la poche de ce pauvre Klenze, car son souvenir me fascinait. Je ne pouvais effacer de ma mémoire cette tête jeune et belle, couronnée de feuilles, bien que, de nature, je ne sois guère artiste. De plus, j'étais un peu fâché de n'avoir personne à qui parler. Klenze, bien que n'ayant pas mon intelligence, c'était mieux que personne. Je dormis assez mal cette nuit-là, et finis par me demander quand, exactement, tout cela finirait. Quoi qu'il advînt, j'avais encore, pensais-je, une chance d'être sauvé.

Le lendemain, je recommençai, à l'aide du projecteur, mes investigations sous-marines. Au nord, la vue était la même que depuis plusieurs jours, mais je constatai que la dérive de l'U-29 avait perdu de la vitesse. Quand je dirigeai le faisceau lumineux vers le sud, je remarquai qu'au loin le fond océanique s'inclinait en pente raide, et qu'il était jalonné à intervalles réguliers de nombreux blocs de pierre, qui semblaient disposés de manière à former un tracé bien précis. Je dus ajuster le projecteur pour bien éclairer ces lieux en contrebas. Dans mes manipulations, un fil se détacha et je perdis encore plusieurs minutes à le réparer. Mais la lumière finit par revenir, inondant la vallée sous mes yeux.

Je ne suis pas d'un naturel émotif, mais mon étonnement fut grand lorsque je contemplai ce que la lumière électrique révélait à ma vue. J'ai beau avoir été élevé dans le respect prussien de la *Kultur*, je n'en fus pas moins abasourdi devant cette fresque de la géologie et de la tradition au fond des océans. Un grand nombre d'édifices, à différents stades de conservation, et dont la plupart étaient en ruine, s'étendait devant moi. Leur architecture, qui ne relevait d'aucun style précis, était admirable. Certains d'entre eux étaient en marbre, et brillaient sous les feux du projecteur. Le plan général de ce paysage était, en fait, celui d'une grande ville au cœur d'une étroite vallée avec de nombreux temples isolés et des villas sur les pentes. Les toits s'étaient effondrés et les colonnes brisées, mais l'ensemble n'en gardait pas moins un air de splendeur ancienne, immémoriale, que rien ne pouvait effacer.

Confronté avec l'Atlantide, que jusque-là j'avais tenue pour un mythe, je devins le plus audacieux des explorateurs. Au fond de cette vallée, une rivière avait coulé autrefois. Car je distinguais, dans ces ruines, les restes de ponts, de terrasses et de quais, naguère, sans doute, gais et verdoyants. Dans mon enthousiasme, je devins presque aussi idiot et sentimental que le pauvre Klenze, et je mis longtemps à m'apercevoir que l'U-29 se posait lentement sur la cité engloutie, comme un avion sur

la terre ferme. Je ne découvris pas tout de suite, non plus, que le groupe de dauphins avait disparu.

Deux heures après, mon submersible reposait sur une vaste place pavée, à proximité de la muraille rocheuse de la vallée. D'un côté je pouvais admirer la ville entière, descendant de la place vers le lit d'une ancienne rivière. De l'autre côté, tout près de moi, se trouvait la façade, richement ornée, parfaitement conservée, d'une grande bâtisse, très certainement un temple, taillée dans le roc. Je ne puis faire que des suppositions sur ce bâtiment cyclopéen. La façade gigantesque semble recouvrir une vaste galerie, car ses fenêtres sont larges et nombreuses. Au centre s'ouvre une grande porte, à laquelle on accède par un escalier impressionnant, entouré d'exquis bas-reliefs représentant des bacchanales. Il y a aussi de grandes colonnes et des frises décorées de sculptures d'une indéniable beauté. Celles-ci reproduisent manifestement des scènes pastorales, ou des processions de prêtres et de prêtresses, portant d'étranges emblèmes rituels pour l'adoration d'un dieu.

Cet art est d'une perfection éblouissante, d'une inspiration très voisine de celle de la Grèce antique, et pourtant très originale. Une telle impression d'ancienneté s'en dégageait, qu'on l'aurait cru antérieur encore à l'art de la civilisation qui fut elle-même l'ancêtre de la Grèce. Tout ce qui s'étendait sous mes yeux était de la même pierre que la colline, et celle-ci avait dû servir de carrière. Après des milliers d'années, tout cela restait intact, inviolé dans la nuit infinie du gouffre marin.

Je ne saurais dire combien d'heures j'ai passées devant cette admirable cité, ses maisons, ses ponts, sa beauté et son mystère. Je savais que ma fin était proche, mais la curiosité me dévorait. Je promenais sans cesse la lumière de mon projecteur. Quelques nouveaux détails m'apparurent, mais il m'était impossible de voir au-delà de la porte entrouverte du temple. Au bout d'un certain temps, je me résignai à éteindre mon projecteur dont l'intensité faiblissait. Mais, chose étrange, moins je pouvais contempler, et plus mon désir d'en savoir davantage s'aiguisait. Je brûlais d'envie de faire l'exploration de la ville antique. Une pensée me revenait constamment à l'esprit : en tant qu'Allemand, je me devais de fouler le premier ces chemins millénaires et oubliés.

Je sortis un scaphandre de plongée profonde, je me munis d'une lampe portative et d'un générateur d'oxygène. C'est au prix de multiples efforts, soutenu par mon avide curiosité, que je parvins à ouvrir seul le double sas. Mais je savais que je triompherais de n'importe quel obstacle grâce à mon habileté, à mes connaissances techniques et scientifiques ; je marcherais dans la ville morte.

En effet, ce fut le 16 août que j'effectuai ma première sortie. Avec peine, je me suis

ménagé un chemin qui m'a mené au lit de la rivière. Il n'y avait là aucun squelette, et pas la moindre trace de restes humains. Mais je ramassai quantité de statuettes et de pièces de monnaie. Je ne puis en parler en cet instant, mais je tiens à faire part de ma stupéfaction devant une culture qui connut son épanouissement à une époque où l'Europe était habitée par les hommes des cavernes et où il n'y avait personne encore sur les rives du Nil. Que d'autres, guidés par mon manuscrit (si jamais on le recueille un jour), trouvent une explication plausible à ce mystère, que je ne puis, dans ma situation, que signaler. Je retournai à mon bateau ce jour-là, lorsque ma torche faiblit, bien décidé à visiter le temple le lendemain.

Le 17 août, à ma grande déception, je dus remettre mon ambitieux projet, car je réalisai que les matériaux nécessaires à la recharge de ma lampe portative avaient été détruits lors de la mutinerie de juillet. J'eus du mal à dominer ma rage, mais mon bon sens germanique m'interdisait de m'aventurer à l'intérieur de ce temple obscur, qui pouvait se révéler comme étant le repaire d'un horrible monstre marin, ou bien encore un labyrinthe où j'eusse risqué de me perdre. Tout ce que je pus faire, ce fut de diriger sur la porte le projecteur déclinant du sous-marin. Je sortis alors. J'escomptais bien ainsi admirer les bas-reliefs du monument. Mais ce fut en vain : le toit même n'était plus visible. Mon investigation dut s'arrêter là. De plus, pour la première fois de ma vie, je ressentis de la terreur. Je commençai à comprendre quels sentiments avaient envahi le pauvre Klenze, car, tandis que le temple m'attirait de plus en plus, ses abîmes aqueux m'épouvantaient. De retour dans mon bateau, j'éteignis les lumières et m'installai dans l'obscurité pour réfléchir./*R*/

Je passai ainsi tout le samedi 18 dans le noir, tourmenté par des pensées et des souvenirs qui menaçaient de l'emporter sur ma volonté de fer germanique. Klenze était devenu fou, il avait péri avant de connaître ce fantôme fantastique d'un passé incroyablement lointain. Il m'avait supplié de le suivre… Mes nerfs étaient mis à rude épreuve, et pourtant, je résolus de chasser ces tourments propres seulement aux faibles.

Cette nuit-là, je ne pus fermer l'œil, et rallumai le projecteur, au mépris de ce que ce geste pouvait me coûter. Dans ma soif d'en voir davantage, j'aurais préféré avoir plus de réserves en électricité qu'en air et en vivres. Je songeai à me donner la mort, et restai longtemps à contempler mon pistolet automatique. Je finis par m'endormir sans éteindre la lumière. Le lendemain matin, j'ouvris les yeux dans l'obscurité. Les batteries étaient mortes. Je grattai plusieurs allumettes, et me pris à me reprocher désespérément mon imprévoyance.

Je restai longtemps sans lumière, très calme. Comme je considérais ma fin

inévitable, mon esprit développa une image à demi consciente qui eût fait trembler un individu plus faible que moi, ou plus superstitieux : *le visage du dieu rayonnant dans les sculptures du temple était le même que celui de la figurine d'ivoire trouvée sur le cadavre du jeune marin, et que Klenze avait emportée au fond des mers.*

Cette coïncidence m'intrigua, mais ne me terrifia pas pour autant. Mon esprit était ébranlé, mais mon sens du rationnel m'interdisait d'expliquer ce qui est singulier et complexe par le court-circuit du Surnaturel. Les circonstances étaient troublantes, mais rien ne m'autorisait à établir quelque corrélation hasardeuse entre ma condition présente et ce qui s'était passé sur le bateau depuis l'affaire du *Victory.* Ayant besoin de repos, je pris un sédatif et je m'endormis. Dans mes rêves, il me sembla entendre des cris humains et voir des visages morts se presser contre les hublots. Dans la foule de ces têtes, il y avait celle, vivante, ironique et moqueuse, du jeune homme de la figurine d'ivoire.

Aujourd'hui, je dois être prudent en rédigeant ces notes, car je suis très ébranlé, et désormais les hallucinations se mêlent aux faits réels. Psychologiquement, mon cas est très intéressant, et je regrette de ne pouvoir être examiné par un spécialiste allemand compétent en la matière. Car dès que mes yeux se sont ouverts, j'ai éprouvé un puissant désir d'aller visiter le temple. Ce désir ne cesse de croître, bien que, automatiquement, je lui résiste en lui opposant ma peur de ce monde inconnu. Puis survint une impression de *lumière* dans les ténèbres aquatiques, et il me sembla avoir vu une sorte de lueur phosphorescente par le hublot qui donne sur le temple. Cela excita ma curiosité, car je sais qu'il n'existe aucun organisme sous-marin capable d'émettre une telle luminosité. Mais avant même que je pusse observer cela soigneusement, survint un troisième phénomène, si étrange qu'il acheva de me faire douter de tous mes sens. Il s'agissait cette fois d'une illusion auditive. Des sonorités rythmées, mélodieuses, comme si un chant avait pu parvenir jusqu'à moi à travers les parois absolument insonorisées du sous-marin. Convaincu que mes sens étaient abusés, j'absorbai une forte dose de bromure de sodium, qui sembla dissiper ces perceptions auditives. Mais la phosphorescence persistait, et j'eus peine à réprimer mon envie puérile d'aller jusqu'aux hublots pour en chercher l'origine. Elle se faisait pourtant de plus en plus réelle, puisque grâce à elle, à présent, je pouvais distinguer autour de moi des objets familiers, comme le verre maintenant vide, dans lequel j'avais absorbé mon calmant. Quelques instants auparavant, ce verre était encore invisible. Je traversai la pièce pour aller le toucher. Il se trouvait effectivement à l'endroit où j'avais cru le voir. Je compris que la lumière était donc soit réelle, soit l'effet d'une hallucination si forte que je ne pouvais la dissiper. Aussi, abandonnant toute résistance, suis-je monté dans la tour. Peut-être était-ce un autre sous-marin, qui

me sauverait la vie ?

Je ne voudrais pas que le lecteur considère ce qui va suivre comme une vérité objective. Puisque les événements que je vais décrire dépassent la loi naturelle, ils sont certainement la création subjective de mon esprit surmené. Arrivé dans la tour, je m'aperçus que la mer elle-même était beaucoup moins lumineuse que je ne l'avais cru. Il n'y avait alentour aucun animal, aucun végétal phosphorescent, et la ville était fondue dans les ténèbres, invisible. Ce que je vis n'était pas spectaculaire, ni grotesque ni terrifiant, et pourtant cela me fît perdre le reste de confiance que j'avais en moi-même : *la porte et les fenêtres du temple sous-marin construit à même la colline rocheuse rayonnaient d'une lumière intermittente, comme si, à l'intérieur, une flamme puissante brûlait devant un autel.*

Ce qui suit est pur chaos. En fixant cette porte, ces fenêtres, je devins la proie de visions si extravagantes, que je ne puis même en faire le récit logique. Il me sembla, par exemple, distinguer des objets à l'intérieur du temple. Des objets à la fois mouvants et immobiles. Il me sembla entendre à nouveau les chants étranges qui m'étaient déjà parvenus. Mes terreurs se concentraient sur le souvenir du jeune garçon venu de la mer, et sur la figurine d'ivoire dont l'image se répétait sur les frises et les colonnes. Je songeai au pauvre Klenze, à son corps au fond des eaux. Il m'avait prévenu de quelque chose, et il n'y avait pas pris garde. Mais il n'était qu'un faible Rhénan, incapable de supporter les ennuis qu'un Prussien endure aisément.

Le reste est très simple. Mon impulsion à visiter le temple est devenue une irrésistible attirance à laquelle je ne puis m'opposer plus longtemps. Ma volonté allemande a perdu le contrôle de mes actes. C'est une semblable folie qui poussa mon second, tête nue, sans protection, dans l'océan. Mais je suis un Prussien, un homme sensé, et j'utiliserai jusqu'à la fin ce qu'il me reste de volonté. Quand il m'est apparu que je devais y aller, j'ai revêtu mon scaphandre. Je m'apprête à confier cette relation hâtive à une bouteille, dans l'espoir qu'un jour elle parviendra au monde.

Je n'éprouve aucune crainte. Les prophéties du pauvre Klenze me laissent indifférent. Ce que j'ai vu ne peut être vrai. Tout ceci vient de ce que je n'ai plus d'air et que je suffoque. La lumière du temple est simple illusion, et je vais mourir calmement, comme un Allemand, dans les profondeurs noires et oubliées. Le rire démoniaque que j'entends vient de mon esprit épuisé.

Aussi vais-je ajuster avec soin mon scaphandre et marcher hardiment vers ce sanctuaire primitif. Vers ce secret silencieux des flots insondés, des siècles innombrables.

FAITS CONCERNANT FEU ARTHUR JERMYN

Facts Concerning the Late Arthur Jermyn and His Family - 1920 (1920)

Traduction par Yves rivière.

I

La vie est une chose hideuse, et à l'arrière-plan, derrière ce que nous en savons, apparaissent les lueurs d'une vérité démoniaque qui nous la rendent mille fois plus hideuse. La science, dont les terribles révélations déjà nous accablent, sera peut-être l'exterminatrice définitive de l'espèce humaine – en admettant que les êtres appartiennent à des espèces différentes – et si elle se répandait sur la terre, nul cerveau n'aurait la force de supporter les horreurs insoupçonnées qu'elle tient en réserve. Si nous savions ce que nous sommes en réalité, nous agirions comme sir Arthur Jermyn qui, un soir, après s'être arrosé de pétrole, mit le feu à ses vêtements. Nul ne s'avisa de déposer dans une urne ses restes carbonisés ni d'édifier un monument à sa mémoire ; les documents trouvés après sa mort, ainsi qu'un certain « objet » contenu dans une caisse, donnèrent, à tout le monde le désir d'oublier. Parmi ceux qui le connaissaient, certains même déclarent qu'il n'a jamais vécu.

Arthur Jermyn s'enfuit dans la lande et se suicida après avoir vu cet « objet », venu d'Afrique. C'est cet « objet » et non l'aspect insolite de sa personne qui le poussa à mettre fin à ses jours. Nombreux sont ceux qui, s'ils avaient eu la physionomie étrange d'Arthur Jermyn, n'auraient pas aimé la vie ; mais lui, poète et savant, ne s'en était guère soucié. Il avait la science dans le sang : son arrière-grand-père, sir Robert Jermyn, baronnet, avait été un anthropologue estimé et son trisaïeul, sir Wade Jermyn, l'un des premiers explorateurs du Congo, avait laissé des travaux pleins d'érudition sur les tribus et la faune de ces régions et sur ce qu'il pensait de leur antiquité. Le zèle intellectuel du vieux sir Wade avait vraiment confiné à la folie. L'étrangeté de ses conjectures sur une civilisation préhistorique blanche au Congo lui valut force moqueries lors de la publication de ses *Observations sur quelques régions de l'Afrique*. En 1765, l'intrépide explorateur fut enfermé chez les fous, à Huntingdon.

La folie était le triste apanage de tous les Jermyn, et l'on se réjouissait qu'ils ne fussent pas nombreux. La famille n'avait qu'une branche, dont Arthur était le dernier rejeton. Sinon, on ne sait comment il aurait réagi quand l'« objet » arriva. Les Jermyn n'avaient jamais eu l'air normal – ils étaient légèrement difformes – mais Arthur était

le plus mal loti. Pourtant on voyait à Jermyn House de vieux portraits de famille, datant d'avant sir Wade, qui montraient d'assez beaux visages. Sir Wade fut sans aucun doute le premier des Jermyn à subir les atteintes de la folie. Ses récits terrifiants sur l'Afrique faisaient à la fois la joie et l'horreur de ses amis. Les trophées et les spécimens de sa collection, d'autre part, n'étaient pas de ceux qu'un homme normal eût aimé rassembler et conserver. Mais surtout la réclusion quasi orientale dans laquelle il tenait sa femme était bien la marque d'un esprit dérangé. Celle-ci, disait-il, fille d'un négociant portugais qu'il avait connu en Afrique, n'aimait pas les manières anglaises. Il l'avait ramenée de là-bas, avec leur fils nouveau-né, après son second voyage, le plus long. Lorsqu'il partit pour la troisième fois, elle l'accompagna et ne revint pas. Personne ne l'avait jamais vue, pas même les domestiques, car elle était d'un naturel violent et singulier. Pendant son bref séjour à Jermyn House, elle demeura dans une aile isolée de la maison, où seul son mari s'occupait d'elle. La sollicitude de sir Wade envers sa famille était en vérité des plus curieuses : lorsqu'il retourna en Afrique, il ne permit à personne de prendre soin de l'enfant, sauf à une affreuse négresse originaire de Guinée. À son retour, après la mort de lady Jermyn, il assuma lui-même entièrement l'éducation de l'enfant.

Or, la conversation de sir Wade, surtout lorsqu'il avait bu, incitait fortement ses amis à le croire fou. Il parlait du Congo, où la lune éclaire des scènes étranges et des spectacles sauvages ; d'une ville abandonnée ceinte de remparts gigantesques et remplie de colonnes ; et d'un interminable escalier de pierre, humide et silencieux, descendant vers des salles voûtées pleines de trésors et d'extraordinaires catacombes. Au XVIII^e^ siècle, siècle des lumières, de tels propos paraissaient insensés dans la bouche d'un homme instruit. Plus bizarres encore étaient ses divagations sur les êtres vivants qui hantaient cet endroit : créatures appartenant moitié à la jungle et moitié à la ville sans âge, créatures fabuleuses qu'un Pline lui-même aurait décrites avec scepticisme. Elles auraient surgi lorsque les grands singes eurent envahi la ville morte, détruisant ses remparts et ses colonnes, ses salles voûtées et ses sculptures primitives. Pourtant l'espèce de plaisir trouble avec lequel sir Wade, une fois définitivement revenu en Angleterre, parlait de tout cela donnait le frisson. Il s'étendait avec complaisance, surtout après son troisième verre à *La Tête du Chevalier*, sur ce qu'il avait trouvé dans la jungle, sur la vie qu'il avait menée dans d'étranges ruines connues de lui seul. Finalement, il se mit à parler de ces fameuses créatures vivantes sur un tel ton qu'on dut l'interner. Une fois enfermé dans une cellule garnie de barreaux, à Huntingdon, il ne témoigna que peu de regrets. Son humeur avait singulièrement changé dans les derniers temps : depuis que son fils était sorti de la première enfance, il se plaisait de moins en moins chez lui, et semblait même craindre de s'y trouver. *La Tête du Chevalier* était devenue son quartier général et lorsqu'on

l'enferma, il fit montre d'une espèce de reconnaissance, comme s'il se sentait protégé. Il mourut au bout de trois ans.

Philip, fils de Wade Jermyn, était un personnage extrêmement curieux. En dépit d'une forte ressemblance physique avec son père, son aspect et son comportement étaient, sur beaucoup de points, si grossiers, que tout le monde le fuyait. S'il n'avait pas hérité la folie de son père, comme on aurait pu le craindre, il était totalement stupide et sujet à de brefs accès de violence auxquels il ne pouvait résister. Il était petit, mais extrêmement fort, et d'une agilité incroyable. Douze ans après être devenu l'héritier du titre, il épousa la fille de son garde-chasse, qui, disait-on, était d'origine gitane. Mais avant même la naissance de son fils, il s'engagea dans la marine comme simple matelot, mettant ainsi le comble au dégoût qu'inspiraient au monde et ses mœurs et son mariage. On retrouva sa trace à la fin de la guerre de l'Indépendance américaine : matelot sur un navire qui faisait le commerce avec l'Afrique, il s'était acquis une réputation de grimpeur et de lutteur, mais il finit par disparaître, une nuit que son bateau était à l'ancre près des côtes congolaises.

Chez le fils de sir Philip Jermyn, la bizarrerie de la famille, maintenant reconnue, prit un tour étrange et fatal. Grand, assez bien fait en dépit de certaines anomalies de proportion, doué d'une sorte de grâce orientale, Robert Jermyn débuta dans la vie comme savant et chercheur. C'est lui qui, le premier, étudia scientifiquement l'immense collection rapportée d'Afrique par son grand-père et qui rendit le nom des Jermyn aussi célèbre dans le domaine de l'ethnologie que dans celui de l'exploration. Marié en 1815 à une fille du troisième vicomte Brightholme, sir Robert eut trois enfants, dont jamais l'aîné ni le benjamin ne parurent en public, en raison de leur déficience physique et mentale. Attristé par tous ces malheurs familiaux, le savant chercha consolation dans le travail et fit deux longues expéditions dans le Centre africain. En 1848, son second fils, Nevil, personnage particulièrement antipathique qui semblait mêler la brutalité de Philip Jermyn à la morgue des Brightholme, s'enfuit avec une fille du commun, une danseuse. Il revint au bout d'un an, veuf et père d'un enfant, Alfred, et sir Robert lui accorda son pardon. Alfred devait être le père d'Arthur Jermyn.

D'après ses amis, cette série de chagrins dérangea l'esprit de sir Robert Jermyn. Pourtant, à l'origine du drame, il n'y eut sans doute qu'un simple détail de folklore africain. Le vieux savant avait recueilli une foule de légendes chez les Ongas, tribus voisines de l'endroit que son grand-père et lui-même avaient exploré : il espérait ainsi expliquer les étranges récits de sir Wade sur une ville abandonnée peuplée de créatures hybrides. On découvrait dans les écrits de l'aïeul une certaine logique qui laissait entendre que son imagination déréglée avait été excitée par certains mythes

indigènes. Le 19 octobre 1852 on vit arriver à Jermyn House l'explorateur Samuel Seaton, porteur de documents recueillis chez les Ongas. Il lui semblait que certaines légendes ayant trait à une ville grise peuplée de singes blancs soumis à l'autorité d'un dieu blanc, pourraient avoir quelque valeur aux yeux d'un ethnologue. Au cours de la conversation, il fournit probablement de nombreux détails supplémentaires dont nous ne connaîtrons jamais la nature, puisque la tragédie éclata immédiatement. Lorsque sir Robert sortit de sa bibliothèque, il laissait derrière lui le cadavre de l'explorateur, qu'il avait étranglé de ses propres mains ; puis, avant qu'on eût pu l'arrêter, il avait massacré ses trois enfants : les deux qu'on n'avait jamais vus et celui qui était rentré après sa fugue. Nevil Jermyn mourut mais réussit à sauver la vie de son fils âgé de deux ans, que le vieillard, dans sa folie meurtrière, s'apprêtait à tuer également. Après plusieurs tentatives de suicide, sir Robert, qui refusait obstinément d'articuler une parole, fut interné et mourut d'apoplexie deux ans après.

Sir Alfred Jermyn n'avait pas encore quatre ans lorsqu'il devint baronnet, mais ses goûts ne répondaient guère à son titre. À vingt ans, il s'était joint à une troupe d'artistes de music-hall et, à trente-six, avait abandonné femme et enfant pour suivre un cirque ambulant américain. Sa mort fut atroce. Parmi les animaux du cirque se trouvait un énorme gorille, d'une couleur plus claire que la moyenne, d'un naturel remarquablement facile et que les artistes aimaient beaucoup. Il fascinait tout particulièrement Alfred Jermyn et parfois tous deux passaient des heures à se contempler de part et d'autre des barreaux de la cage. De temps à autre, Jermyn obtenait la permission de dresser l'animal, étonnant le public et ses camarades par les tours qu'il lui faisait faire. Un matin, à Chicago, pendant que Jermyn et l'animal répétaient un numéro de boxe extraordinairement adroit, le gorille porta au dompteur amateur un coup d'une force prodigieuse, le blessant à la fois dans son corps et dans sa dignité. Les membres du « plus extraordinaire spectacle du monde » n'aiment guère parler de ce qui arriva ensuite : ils ne s'attendaient pas au hurlement aigu et inhumain que poussa sir Alfred Jermyn et la surprise les cloua au sol quand ils le virent saisir à deux mains son adversaire maladroit, le jeter sur le sol de la cage et mordre férocement la gorge velue. Le gorille fut pris au dépourvu, mais il se ressaisit rapidement et, avant que le dompteur habituel eût pu intervenir, ce qui avait été le corps d'un baronnet n'était déjà plus reconnaissable.

II

Arthur Jermyn était le fils de sir Alfred Jermyn et d'une danseuse de music-hall dont nul ne connaissait l'origine. Lorsque sir Alfred abandonna sa famille, la mère amena

l'enfant à Jermyn House où il ne restait plus personne pour s'opposer à sa présence. Elle avait quelque idée de ce que devait être un gentilhomme et veilla à ce que son fils reçût la meilleure éducation possible, compte tenu du peu d'argent dont elle disposait. Les ressources familiales étaient maintenant bien modestes et Jermyn House était dans un état lamentable, mais le jeune Arthur aimait la vieille demeure et ce qu'elle contenait. Il ne ressemblait guère aux autres Jermyn : c'était un poète et un rêveur. Quelques familles des environs prétendaient que c'était le sang latin de l'épouse portugaise de sir Wade, que nul n'avait jamais vue, qui devait se manifester en lui de la sorte ; mais en général, on tournait en dérision son sens de la beauté, l'attribuant à sa mère, la danseuse, qui n'avait jamais été reçue dans le monde. La délicatesse d'Arthur Jermyn était d'autant plus remarquable que son aspect était plus repoussant. La tournure des Jermyn avait toujours eu un je-ne-sais-quoi de bizarre et de rebutant. Cela atteignit, chez Arthur, une intensité troublante. Il est difficile de dire exactement à quoi il ressemblait, mais son expression, la forme de son visage et la longueur de ses bras faisaient frissonner de dégoût ceux qui le voyaient pour la première fois.

L'esprit et le caractère de sir Arthur étaient en contraste frappant avec son aspect physique. Intelligent et cultivé, il obtint à Oxford les plus hautes distinctions et semblait capable de faire revivre la renommée intellectuelle de sa famille. Malgré un tempérament plus poétique que scientifique, il projetait de continuer l'œuvre de ses ancêtres dans le domaine de l'ethnologie et des antiquités africaines, en utilisant l'admirable collection de sir Wade. Son esprit imaginatif le poussait à s'intéresser à la civilisation préhistorique à laquelle l'explorateur fou avait cru si profondément. Il forgeait des récits sans fin ayant trait à la ville morte citée dans les notes et les ouvrages de sir Wade. Il éprouvait, vis-à-vis de la race inconnue des hybrides de la jungle, un attrait mêlé de terreur. Il pensait que ces élucubrations avaient peut-être une base réelle et désirait faire la lumière sur les faits récents qu'avaient connus son grand-père et Samuel Seaton.

En 1911, après la mort de sa mère, Arthur Jermyn décida de poursuivre ses recherches jusqu'à la dernière limite. Il vendit une partie de ses domaines pour avoir de l'argent, monta une expédition et s'embarqua pour le Congo. Ayant obtenu des autorités belges un groupe de guides, il passa un an dans le pays des Ongas et des Kaliris, découvrant plus d'éléments d'informations qu'il n'en espérait. Chez les Kaliris, il rencontra un chef d'un certain âge, appelé Mwanu, qui non seulement possédait une excellente mémoire, mais encore une grande intelligence et un intérêt marqué pour les vieilles légendes de sa tribu. Le vieillard confirma tous les récits qu'avait entendus Jermyn, ajoutant sa propre version à l'histoire de la cité perdue et des grands singes blancs.

Selon Mwanu, la ville grise et les créatures hybrides n'existaient plus, les N'bangus les ayant anéanties de nombreuses années auparavant. Après avoir détruit la plupart des édifices et massacré tous les êtres vivants, ils avaient emporté la momie de la déesse, pour laquelle ils étaient venus. Cette déesse, qu'adoraient les étranges hybrides, avait la forme d'un singe blanc ; d'après la tradition congolaise, c'était l'image d'une princesse qui avait régné sur ces créatures à l'aspect simiesque. Ce que celles-ci avaient pu être, Mwanu n'en avait aucune idée, mais il croyait que c'étaient elles qui avaient construit la ville aujourd'hui détruite. Jermyn ne put se former aucune opinion, mais, par des questions précises, réussit à reconstituer la légende de la déesse.

La princesse, disait cette légende, devint la femme d'un dieu blanc venu de l'ouest. Après avoir régné longtemps ensemble, ils quittèrent la ville après la naissance de leur fils et n'y revinrent que plusieurs années après. Puis la princesse mourut et son divin époux fit embaumer son corps qui fut placé dans un temple de pierre, où on le vénérait. Et ensuite il s'en retourna. À partir de ce point, la légende semblait présenter trois variantes. D'après la première, il ne se passait plus rien, mais le corps embaumé de la déesse devenait un gage de supériorité pour la tribu, quelle qu'elle soit, qui la posséderait, et c'est pourquoi les N'bangus s'en étaient emparé. La seconde décrivait le retour du dieu et sa mort au pied du tombeau de son épouse. La troisième avait trait au retour de leur fils, parvenu à l'âge d'homme (ou de singe, ou de dieu, suivant le cas), mais ignorant son identité. Il était évident que l'imagination des Noirs avait tiré parti au maximum des événements qui pouvaient avoir servi de base à cette extravagante légende.

Arthur Jermyn, persuadé de l'existence de la ville décrite par sir Wade, ne fut guère étonné lorsque, au début de 1912, il se trouva devant ce qui en restait. Elle avait dû être moins grande qu'on ne le prétendait ; pourtant les pierres éparses prouvaient qu'elle n'avait pas été un simple village nègre. Malheureusement, on ne put découvrir aucune sculpture et les membres de l'expédition n'étaient pas assez nombreux pour dégager le seul passage qui semblait mener aux salles voûtées décrites par sir Wade. On questionna tous les chefs indigènes sur les singes blancs et la déesse, mais c'est à un Européen qu'il appartint de compléter les éléments d'information fournis par le vieux Mwanu. Mr. Verhaeren, agent commercial belge au Congo, déclara qu'il pouvait non seulement savoir où se trouvait la déesse, dont il avait vaguement entendu parler, mais encore se la procurer – les N'bangus jadis si puissants, étant maintenant soumis au gouvernement du roi Albert, se laisseraient facilement amener à se séparer du fétiche. Quand Jermyn s'embarqua pour l'Angleterre, ce fut donc avec l'espoir triomphant de recevoir dans quelques mois une inestimable relique archéologique,

capable de confirmer les plus étranges récits de son trisaïeul ; ou plutôt les plus étranges récits qu'il eût lui-même entendus. Les paysans, voisins de Jermyn House, en connaissaient sans doute de plus étranges encore : leurs ancêtres avaient écouté parler sir Wade à *La Tête du Chevalier*.

Arthur Jermyn attendit patiemment la caisse promise par Mr. Verhaeren tout en étudiant avec un zèle accru les manuscrits laissés par le fou, son ancêtre. Peu à peu il se sentait très proche de sir Wade et recherchait les traces de sa vie non seulement en Afrique mais aussi en Angleterre. On avait beaucoup parlé de sa mystérieuse épouse, toujours enfermée, mais il ne restait aucun souvenir tangible de son passage à Jermyn House. Arthur, se demandant comment un tel effacement lui avait été imposé, ou permis, pensait que la folie de son mari en était la cause principale. Il savait que sa trisaïeule, à ce qu'on disait, était la fille d'un marchand portugais installé en Afrique : ayant, par atavisme, l'esprit positif et ne connaissant que superficiellement le Continent noir, elle avait dû tourner en dérision les récits de son mari, chose que celui-ci n'était pas homme à pardonner. Emmenée en Afrique, peut-être malgré elle, par un mari décidé à prouver la véracité de ses dires, elle y était morte. Tout en se livrant à de telles réflexions, Jermyn ne pouvait s'empêcher de sourire de leur futilité, un siècle et demi après la mort de ses curieux ancêtres.

En juin 1913, il reçut une lettre de Mr. Verhaeren, qui racontait la découverte de la déesse embaumée. C'était, affirmait le Belge, un objet des plus extraordinaires, un objet qu'il était impossible à un profane de classer. Seul un savant serait capable de décider s'il s'agissait d'un être humain ou d'un singe, et cette décision serait malaisée en raison du mauvais état de l'« objet ». Le temps et le climat du Congo ne sont pas favorables aux momies, en particulier quand le travail a été fait par un amateur, comme cela paraissait le cas. Autour du cou de la créature, on avait trouvé une chaîne d'or avec un médaillon armorié, seul vestige, sans doute, d'un malheureux voyageur pris par les N'bangus, et placé là comme amulette. Dans ses commentaires, Mr. Verhaeren faisait malicieusement allusion à une ressemblance, ou plutôt il se demandait, avec un étonnement amusé, quel effet les traits de la momie produiraient sur son correspondant. Mais il prenait trop intérêt à l'aspect scientifique du problème pour se perdre en considérations oiseuses. La déesse, écrivait-il, arriverait, dûment emballée, un mois environ après réception de la lettre.

La caisse, arrivée à Jermyn House le 3 août 1913, dans l'après-midi, fut portée immédiatement dans la vaste pièce qui abritait les spécimens africains, disposés par les sirs Robert et Arthur. La suite des événements nous est connue par les papiers et les objets qu'on examina plus tard, mais surtout par les récits des domestiques, dont le plus cohérent et le plus complet est celui de Soames, le vieux majordome. Suivant ce

digne serviteur, sir Arthur, d'abord, fit sortir tout le monde de la pièce ; puis des bruits de marteau et de tenailles ne tardèrent pas à prouver qu'il s'était mis en devoir d'ouvrir la caisse. Ensuite, on n'entendit plus rien pendant un certain temps. Combien de temps exactement, Soames n'aurait su le dire, mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un hurlement affreux se faisait entendre, poussé, sans aucun doute possible, par Jermyn. Aussitôt après, on le vit sortir en courant de la pièce et se précipiter vers le devant de la maison, comme s'il eût été poursuivi par un ennemi féroce. L'expression de son visage, déjà assez effrayante en temps normal, défiait toute description. En approchant de la porte d'entrée, il sembla frappé d'une idée, retourna brusquement sur ses pas et finit par s'élancer dans l'escalier de la cave. Les domestiques, qui s'étaient massés en haut des marches, ne virent point revenir leur maître. D'en bas venait seulement une odeur de pétrole. Lorsqu'il fit nuit, on entendit gratter à la porte qui menait dans la cour, et un garçon d'écurie aperçut Arthur Jermyn. Le pétrole dont ses vêtements étaient imprégnés répandait une odeur nauséabonde. Il sortit furtivement et disparut dans la lande obscure qui entourait la maison. Puis, dans un paroxysme d'horreur, ce fut la fin : une étincelle jaillit, puis une flamme, et bientôt une colonne de feu, qui avait été un homme, s'éleva jusqu'au ciel. La famille des Jermyn n'existait plus.

Pourquoi ne recueillit-on point les restes carbonisés d'Arthur Jermyn ? À cause de ce qu'on trouva dans la caisse : la momie de la déesse, hideuse, desséchée et rongée, était visiblement celle d'un singe blanc, d'une espèce ignorée, moins velue que les autres, et beaucoup plus proche de l'être humain. En fait, cet air humain était presque choquant. Une description détaillée serait assez déplaisante, mais deux détails cependant sont à citer, car ils concordent de manière frappante avec certaines notes prises par sir Wade au cours de ses expéditions et avec certaines légendes congolaises. D'abord, les armoiries gravées sur le médaillon étaient celles des Jermyn ; ensuite la remarque malicieuse de Mr. Verhaeren quant à une certaine ressemblance s'appliquait horriblement, abominablement, au visage sensible d'Arthur Jermyn, descendant de sir Wade Jermyn et de son épouse inconnue. Les membres de l'Institut royal d'anthropologie brûlèrent la momie et jetèrent ses cendres dans un puits. Quelques-uns d'entre eux refusent d'admettre qu'Arthur Jermyn ait jamais existé.

DE L'AU-DELÀ

From Beyond - 1934 (1920)

Traduction par Paule Pérez.

L'horrible changement qui se produisit en mon meilleur ami, C. Tillinghast, dépasse l'imagination. Nous étions restés deux mois et demi sans nous voir, depuis le jour où il m'avait expliqué vers quel but tendaient ses recherches physiques et métaphysiques. Quand il avait répliqué à mes remontrances craintives en me jetant hors de son laboratoire dans un accès de rage, j'avais compris qu'il resterait à présent cloîtré dans son laboratoire en compagnie de cette maudite machine électrique, mangeant peu, éloignant de lui ses domestiques. Toutefois je n'avais pas pensé qu'une brève période de dix semaines pourrait modifier, défigurer à ce point une créature humaine. Il n'est guère agréable de voir un homme corpulent s'émacier brusquement, de constater que sa peau devient jaunâtre, que ses yeux s'enfoncent, se cernent et prennent des lueurs inquiétantes, que son front se couvre de veines et de rides et que ses mains sont agitées d'un tremblement convulsif. Et si l'on ajoute à cela une saleté repoussante, un manque de soins évident, chez un homme en d'autres temps méticuleux et impeccable, la découverte est bouleversante. C'est pourtant ainsi que C. Tillinghast m'apparut la nuit où son message incohérent me ramena à sa porte après des semaines d'exil.

C'était donc lui ce spectre qui tremblait en me faisant entrer, une bougie à la main, et qui jetait des regards furtifs par-dessus son épaule, comme s'il craignait la présence de choses invisibles dans cette vieille maison solitaire, à l'écart de Benevolent Street. Il eût été faux de dire que C. Tillinghast avait étudié la science et la philosophie. On devrait abandonner ces recherches périlleuses aux esprits froids et impersonnels. Tillinghast avait été naguère la proie de l'échec, de la solitude et de la mélancolie. Mais maintenant, je savais qu'il avait réussi, je l'avais prévu dix semaines auparavant, quand il avait décrit avec enthousiasme ce qu'il était sur le point de découvrir. Il était alors très excité :

« Que savons-nous, avait-il déclaré d'une voix pédante et fébrile, du monde, de l'univers qui nous entoure ? les moyens que nous possédons pour recevoir des impressions sont ridiculement peu nombreux, et notre connaissance des objets qui nous environnent est infiniment restreinte. Nous ne voyons les choses que de notre propre point de vue, et n'avons aucune idée de leur vraie nature. Avec cinq faibles sens, nous prétendons appréhender le cosmos complexe et sans limites, alors que d'autres êtres, qui possèdent un éventail de sens plus large, plus fort, ou différent,

peuvent percevoir des univers entiers de matière, d'énergie et de vie, qui sont à portée de notre main, et qui ne peuvent pourtant jamais être détectés par nos organes sensitifs. J'ai toujours pensé que de tels mondes inaccessibles existent, près de nous. Maintenant je crois que j'ai trouvé le moyen de franchir les barrières qui nous en séparent. Je ne plaisante pas. D'ici à vingt-quatre heures, cette machine émettra des ondes qui agiront sur des organes inconnus en nous-mêmes et qui sont atrophiés. Ces ondes nous ouvriront des perspectives inconnues. Nous verrons enfin à quoi hurlent les chiens la nuit, et ce qui fait dresser les oreilles des chats après minuit. Nous verrons tout cela, et d'autres choses qu'aucune créature vivante n'a encore vues. Nous traverserons le temps, l'espace et ses dimensions, et sans bouger, nous pourrons scruter le cœur de la Création. »

Quand il parla ainsi, je lui fis des reproches, car je le connaissais suffisamment pour me sentir plus effrayé qu'amusé. Il devint fou de rage et me chassa de chez lui. À présent il n'était pas moins fanatique, mais son désir de parler avait vaincu son ressentiment, et il m'avait écrit d'une manière impérative.

En pénétrant dans la demeure de mon ami transformé soudainement en une gargouille tremblante, je me sentis pris d'une terreur insondable. Les paroles exprimées dix semaines auparavant semblaient s'être matérialisées dans l'obscurité qui régnait dans la maison. Je frémis en entendant la voix creuse et altérée de mon hôte. J'aurais souhaité voir les domestiques, mais il prétendit s'être séparé d'eux depuis trois jours. Il me parut curieux que le vieux Gregory eût abandonné son maître sans prévenir un ami aussi fidèle que moi. Mais mes craintes disparurent bientôt tant ma curiosité grandissait. Je ne pouvais que faire des suppositions sur ce que Tillinghast attendait de moi, mais je ne doutais pas qu'il eût à me confier quelque secret important. Auparavant, j'avais protesté contre son intrusion anormale dans l'impensable. À présent qu'il avait de toute évidence réussi, je partageais presque son état d'esprit, malgré le prix que sa victoire semblait lui avoir coûté. Je suivis dans la maison vide la bougie tremblante que cette caricature d'homme tenait à la main. L'électricité avait été coupée. J'en demandai la raison :

« Ce serait trop… Je n'oserais pas », murmura mon guide.

Et il continua de murmurer. Je notai cette nouvelle manie. Cela ne lui ressemblait pas de marmonner tout seul. Nous pénétrâmes dans le laboratoire, et j'observai cette détestable machine électrique qui émettait une lueur malsaine, sinistre et violette. Elle était reliée à une puissante batterie chimique, mais semblait ne recevoir aucun courant, car je me souvenais qu'à son stade expérimental elle ronronnait quand elle était en marche. Tillinghast me déclara que cette lueur permanente n'était pas électrique au

sens où je l'entendais. Il me fit asseoir à gauche de la machine, et tourna un bouton quelque part sous les lampes. Le crépitement commença, puis se mua en sifflement, pour se terminer en un doux bourdonnement. Pendant ce temps, la luminosité augmenta, diminua de nouveau, puis prit une teinte pâle et indéfinissable que je ne puis décrire. Tillinghast, qui m'observait, remarqua ma surprise.

« Savez-vous ce que c'est ? chuchota-t-il. *C'est de l'ultraviolet*. »

Il hocha curieusement la tête :

« Vous pensiez que l'ultraviolet était invisible ? Il l'est, mais *à présent* vous pouvez le voir, ainsi que d'autres choses invisibles. Écoutez-moi. Les ondes qui proviennent de là éveillent un millier de sens endormis en nous, les sens qui nous ont été légués par des siècles d'évolution de l'état d'électron à l'état d'organisme. J'ai vu la *vérité*, et j'ai l'intention de vous la faire voir. Vous vous demandez quel aspect elle aura, je vais vous le dire. »

Tillinghast s'assit en face de moi, éteignit sa bougie, et me regarda avec une effrayante fixité.

« Vos oreilles, d'abord, vont recevoir un grand nombre d'impressions. Vous avez entendu parler de la glande pinéale ? Je ris à l'idée de ce qu'en pensent les dupes et les disciples de Freud. Cette glande est le plus grand des organes des sens. *Je l'ai découvert.* C'est comme une vue sans fin qui transmettrait les images au cerveau. Si vous êtes normal, c'est ainsi que vous devriez le percevoir. Vous aurez la preuve de *l'au-delà. »*

Je regardai autour de moi l'immense pièce mansardée, faiblement éclairée par des rayons que l'œil ordinaire ne peut voir. Les coins éloignés étaient dans l'ombre, et l'endroit tout entier était entouré d'un halo irréel qui invitait l'imagination aux phantasmes. Pendant le temps où Tillinghast resta silencieux, je me vis dans un temple peuplé de dieux morts depuis longtemps, un édifice à peine imaginable, aux innombrables colonnes de pierre noire qui s'élevaient d'un sol de dalles humides jusqu'à des hauteurs nuageuses, hors de mon champ de vision. L'image fut très nette un instant, puis laissa place graduellement à quelque chose de bien plus horrible : une solitude absolue, un espace infini, où l'on ne voit ni n'entend rien. Le néant semblait s'être établi, et rien d'autre.

Je ressentis une frayeur puérile, qui me poussa à sortir de ma poche le revolver que je portais sur moi en permanence depuis la nuit où l'on m'avait attaqué à East Providence. C'est alors que, venu des régions les plus profondes du lointain, le *son* fit doucement son apparition. Il était très faible, avec de subtiles vibrations assurément

musicales. Mais il portait une certaine connotation de brutalité qui me le fit ressentir comme une torture délicate sur tout le corps. Simultanément, un courant d'air froid passa devant moi, venu de la même direction que le bruit. Comme j'attendais en retenant ma respiration, je constatai qu'à la fois le son et le courant d'air augmentaient, me donnant l'impression d'être ligoté sur des rails à l'approche d'une locomotive gigantesque. Je me mis à parler à Tillinghast, et ce faisant, toutes ces impressions inhabituelles disparurent brusquement. Je vis seulement l'homme, la machine phosphorescente et l'appartement sombre. Tillinghast souriait sardoniquement en regardant le revolver que j'avais sorti presque inconsciemment. Mais à son expression, je fus convaincu qu'il en avait entendu et vu autant que moi, si ce n'est plus. Je lui dis à voix basse ce que j'avais ressenti, et il m'ordonna de rester aussi calme et réceptif que possible.

« Ne bougez pas, ordonna-t-il. Car dans ces rayons *on peut nous voir de la même façon que nous pouvons voir.* Je vous ai dit que les domestiques étaient partis, mais je ne vous ai pas dit *comment.* Cette femme de ménage stupide a allumé la lumière en bas après que je l'eus avertie de ne pas le faire – et les fils ont capté des vibrations concordantes. Ça a dû être terrible, je pouvais entendre ses cris jusqu'ici, malgré ce que je voyais et entendais d'une autre direction. Plus tard, ce fut assez horrible de trouver ce tas de vêtements épars dans la maison. Les vêtements de Mrs. Updike étaient à côté du commutateur d'entrée ; c'est ainsi que je sus ce qui s'était passé. Ils ont été tous atteints. N'ayez crainte. Aussi longtemps que nous ne bougerons pas, nous serons en sécurité. Rappelez-vous que nous avons affaire à un monde terrifiant dans lequ*el nous sommes pratiquement sans défense. Ne bougez surtout pas.* »

Le double choc de la révélation et de l'ordre qu'il venait de me donner me paralysèrent, et dans ma terreur mon esprit s'ouvrit de nouveau aux impressions venues de ce que Tillinghast appelait *l'au-delà.* J'étais maintenant dans un tourbillon de sons et de mouvements, avec des images confuses devant les yeux. Je voyais les contours flous de la pièce, mais d'un point de l'espace semblait se déverser une colonne bouillonnante de formes ou de nuages non identifiables, pénétrant par le toit sur ma droite. Puis j'eus de nouveau l'impression d'être dans un temple, mais cette fois-ci les colonnes atteignaient un océan de lumière qui envoyait un rayon aveuglant là où se dressait la colonne nuageuse que j'avais vue auparavant.

La scène, ensuite, devint un kaléidoscope, et, dans ce désordre de visions, de sons et d'autres sensations non identifiables, je sentis que j'étais sur le point de me dissoudre, de perdre ma forme solide. Je me souviendrai toujours de ce moment particulier. Je crus un instant regarder un fragment de ciel nocturne, rempli de sphères brillantes et tournoyantes, et tandis qu'il s'éloignait, je vis que les soleils brillants

formaient une constellation, une galaxie d'une forme déterminée : celle du visage ravagé de C. Tillinghast. À un autre moment, je sentis ces énormes objets mouvants me frôler, et même traverser mon corps supposé solide, et je crus voir Tillinghast les regarder comme si ses sens mieux entraînés pouvaient les saisir visuellement. Je me souvins de ce qu'il avait dit sur la glande pinéale, et je me demandai ce qu'il voyait de cet œil surnaturel. Soudain, j'eus la sensation d'être moi-même en possession d'une vue accrue. Au-dessus du chaos de lumière et d'ombre, s'éleva une image qui, bien qu'imprécise, avait des éléments de consistance et de permanence. Quelque chose de vaguement familier, car la partie inhabituelle était superposée à la scène terrestre habituelle, de la même manière qu'une image de film peut être projetée sur le rideau peint d'un théâtre. Je vis le laboratoire, la machine électrique et la silhouette de Tillinghast en face de moi, mais dans l'espace inoccupé par les objets familiers, il n'y avait pas une parcelle qui fut vide. Des formes indescriptibles, à la fois vivantes et inanimées, étaient mêlées dans un désordre repoussant, et auprès de chaque objet connu il y avait des univers d'entités inconnues. Il semblait que toute chose connue entrât dans la composition des choses inconnues, et vice versa. Parmi les objets animés, il y avait des monstruosités gélatineuses et noires, qui tremblotaient mollement selon les vibrations de la machine. Il y en avait à profusion, et je vis à ma grande horreur qu'elles se chevauchaient, qu'elles étaient à moitié fluides et capables de se traverser mutuellement, et aussi de traverser les corps que nous tenons pour solides.

Les choses ne restaient jamais immobiles, mais semblaient toujours flotter. Quelquefois, elles semblaient se dévorer, l'agresseur se jetant sur sa victime et la faisant disparaître instantanément. En frissonnant, je me rendis compte de ce qui avait fait disparaître les malheureux domestiques, et, tout en essayant d'observer les autres caractéristiques de ce monde nouvellement visible, qui nous entoure d'une manière invisible, je ne pouvais chasser cette pensée de mon esprit. Mais Tillinghast m'avait surveillé, et il se mit à parler :

« Vous les voyez, vous les voyez ces choses qui flottent autour de vous et vous traversent à chaque instant de votre existence, vous voyez ces créatures qui forment ce que les hommes appellent l'air pur et le ciel bleu. N'ai-je pas réussi à abattre les barrières, ne vous ai-je pas montré des mondes qu'aucun être vivant n'a jamais vus ? »

Je l'entendis crier à travers le chaos épouvantable, et regardai le visage sauvage qui était tout près du mien. Ses yeux lançaient des éclairs, et il me fixait avec ce que je reconnus être une haine implacable. La machine grésillait d'une manière inquiétante.

« Vous pensez que ces formes flottantes ont fait disparaître les domestiques ? Insensé… Elles sont inoffensives. Mais les serviteurs ont disparu, n'est-ce pas ? Vous avez essayé de m'arrêter. Vous m'avez découragé quand j'avais justement besoin de tous les encouragements possibles. Vous aviez peur de la vérité cosmique, espèce de lâche ! Mais maintenant, je vous tiens. Qu'est-ce qui a fait disparaître les domestiques ? Qu'est-ce qui les a fait hurler si fort ? Vous ne savez pas, hein ?… Mais vous allez le savoir. Regardez-moi. Écoutez ce que je vous dis. Pensez-vous qu'il existe vraiment des choses comme le temps et la magnitude ? Vous vous imaginez que la forme et la matière existent. Je vous le dis, j'ai atteint des profondeurs que votre cervelle étroite ne peut même pas se représenter. J'ai dépassé les limites de l'infini, et j'ai ramené des démons venus des étoiles. J'ai chevauché les ombres qui galopent d'univers en univers pour semer la mort et la folie. L'espace m'appartient, vous entendez ? Les choses me poursuivent maintenant, ces choses qui dévorent et qui dissolvent, mais je sais comment les éviter. C'est vous qu'elles auront, comme elles ont eu les domestiques. Vous bougez, cher ami ? Je vous ai dit qu'il était dangereux de bouger. Je vous ai sauvé jusqu'ici en vous disant de rester tranquille, je vous ai sauvé pour que vous puissiez voir encore autre chose et pour que vous m'écoutiez. Si vous aviez bougé, elles se seraient jetées sur vous depuis longtemps. N'ayez crainte, elles ne vous feront pas de mal. Elles n'ont pas fait de mal aux domestiques. C'est leur vision qui a fait hurler ces pauvres diables. Mes créatures ne sont pas belles, car elles viennent d'endroits où les critères esthétiques sont très différents. La désintégration est tout à fait indolore. Je vous le certifie, mais je veux que vous les voyiez. Je les ai quasiment vues, mais j'ai su m'arrêter. Vous êtes curieux ? J'ai toujours su que vous n'étiez pas un esprit scientifique. Vous tremblez, hein ? Vous tremblez de voir ces choses ultimes que j'ai découvertes. Eh bien ! Pourquoi ne bougez-vous pas ? Vous êtes fatigué ? Ne vous en faites pas, mon ami, car elles arrivent. Regardez, regardez, maudit bougre ! Regardez juste par-dessus votre épaule gauche… »

Ce qu'il reste à raconter est très bref, et peut-être le savez-vous déjà d'après le récit qu'en ont fait les journaux. La police entendit un coup de feu dans la maison du vieux Tillinghast, et nous découvrit là. Tillinghast mort, moi inconscient. Ils m'arrêtèrent parce que j'avais un revolver à la main, mais me relâchèrent trois heures après, quand ils eurent découvert que Tillinghast était mort d'apoplexie et que le coup de feu avait été dirigé contre la machine, maintenant en mille morceaux sur le sol du laboratoire. Je ne parlai pas de ce que j'avais vu, car je craignis que l'officier de police ne se montrât sceptique. Mais les quelques indications que je donnai au docteur lui donnèrent à penser que j'avais sans aucun doute été hypnotisé par un fou vindicatif. Je voudrais bien croire le docteur. Cela calmerait mes nerfs ébranlés, si je pouvais oublier ce que je sais maintenant de l'air et du ciel qui m'entourent ! Je ne me sens

jamais tout à fait seul ni tout à fait à l'aise, et la sensation affreuse d'être suivi m'assaille quelquefois quand je suis fatigué. Ce qui m'empêche de croire le docteur, c'est un fait très simple : la police n'a jamais retrouvé les corps des domestiques que C. Tillinghast a, dit-on, assassinés.

L'IMAGE DANS LA MAISON DÉSERTE

The Picture in the House – 1919 (1920)

Traduction par Jacques Parsons.

Ceux qui sont à la recherche de l'horreur hantent les pays étrangers et lointains. Les catacombes de Ptolémée, les mausolées sculptés des pays de cauchemar, voilà ce qu'il leur faut. Ils escaladent au clair de lune les tours des châteaux ruinés de la vallée du Rhin, descendent en chancelant des marches couvertes de toiles d'araignées au milieu de pierres éparses, vestiges de cités d'Asie dont le nom a sombré dans l'oubli. Les bois hantés, les montagnes désolées sont leurs sanctuaires, ils flânent autour des monolithes sinistres dans des îles désertes. Mais le véritable amateur de terreur, celui qui trouve la justification de son existence dans la recherche d'un frisson nouveau, insurpassable, ne connaît rien de mieux que les fermes isolées dans les bois de la Nouvelle-Angleterre. Les éléments les plus sombres – solitude, ignorance, absurdité – concourent à l'instauration d'une atmosphère hideuse qui touche à la perfection.

Le spectacle le plus affreux est offert par les petites maisons de bois nu à l'écart des routes fréquentées, généralement tapies sur un versant humide couvert d'herbe ou adossées à quelque roche gigantesque affleurant la surface. Elles se trouvent là depuis deux cents ans ou davantage ; pendant ce temps les plantes grimpantes ont tout envahi, les arbres ont développé leurs frondaisons en surface et en épaisseur. Elles sont presque cachées sous des luxuriances de verdure qui n'obéissent à aucune discipline, protégées sous des linceuls d'ombre ; mais les fenêtres à petits carreaux semblent toujours vous lancer des regards sinistres à travers l'immobilité de la mort, qui éloigne la folie parce qu'elle étouffe le souvenir de l'inexprimable.

Dans ces maisons ont vécu des générations de gens étranges, comme le monde n'en a jamais vu de semblables. Possédés par une croyance ténébreuse et fanatique qui les a fait bannir du sein de leurs semblables, leurs ancêtres étaient venus chercher la liberté dans la nature sauvage. Les rejetons d'une race aventureuse se développèrent ainsi à l'abri des tracasseries de leurs compatriotes mais se réfugièrent dans un consternant esclavage à l'égard des sombres fantasmes de leurs propres esprits. La vitalité de ces Puritains qui se trouvaient à l'écart des lumières de la civilisation prit des chemins étranges ; dans leur isolement, leur besoin morbide de pénitence, la lutte pour la vie qu'ils étaient obligés de mener contre une Nature inflexible, il se trouva que certains traits sombres de leur caractère remontèrent sournoisement des profondeurs préhistoriques de leur ascendance nordique. Pratiques par nécessité,

rigides par philosophie, ces gens ne se souciaient guère d'esthétique quand il s'agissait de pécher. Ils faisaient des écarts comme il arrive à tous les mortels, mais l'intransigeance de leurs principes les conduisait à rechercher avant tout le secret ; ils se souciaient donc de moins en moins de la beauté de ce qu'ils avaient à dissimuler. Seules les maisons figées, silencieuses, endormies au fond des bois peuvent dire tout ce qui se cache depuis les premiers temps, mais elles ne sont pas communicatives, elles répugnent à secouer la somnolence qui les aide à oublier. On estime parfois qu'il serait charitable d'abattre ces maisons car elles doivent souvent rêver.

C'est dans un édifice éprouvé par le temps et répondant à cette description que je fus contraint de pénétrer un après-midi de novembre 1896 par une pluie si abondante et si glacée qu'il convenait de gagner n'importe quel abri plutôt que d'y rester exposé. Je voyageais depuis un certain temps parmi les populations de la vallée de Miskaton, en quête de documents généalogiques ; en raison de l'éloignement de mes objectifs, des sinuosités de mon itinéraire et du côté problématique de l'entreprise dans son ensemble, j'avais trouvé commode d'utiliser la bicyclette malgré la saison avancée. Je me trouvais à cet instant sur une route apparemment abandonnée que j'avais choisie comme étant la plus courte pour me rendre à Arkham, surpris par un orage en un lieu éloigné de toute agglomération et n'ayant devant moi aucun refuge possible que cette antique et rebutante maison de bois dont les fenêtres obscurcies par la poussière me faisaient des clins d'yeux entre deux ormes massifs dépouillés de leurs feuilles, au pied d'une colline rocheuse. Bien qu'éloignée de tout vestige de route, cette bâtisse me fit, dès le premier coup d'œil, une impression défavorable. À dire vrai, les édifices vraiment sains ne prennent pas, pour examiner le voyageur, cette expression sournoise et hautaine ; au cours de mes recherches généalogiques j'avais fait connaissance avec des légendes d'un autre siècle qui m'avaient inspiré des préventions contre les endroits de ce genre. Mais les éléments déchaînés ont triomphé de mes hésitations et, sans plus tergiverser, je poussai ma machine le long du sentier envahi par les herbes jusqu'à la porte close qui n'évoquait pour moi rien de particulièrement accueillant.

J'avais en quelque sorte admis que la maison était vide d'habitants, mais en approchant je cessai d'en être aussi sûr : les sentiers étaient en effet envahis par les herbes, mais ils subsistaient encore partiellement, ce qui écartait l'idée d'un abandon total. Au lieu d'essayer d'ouvrir la porte, je frappai donc ; je perçus au même instant une sorte de trépidation que j'eus de la peine à m'expliquer. Pendant que j'attendais sur la dalle grossière et moussue qui tenait lieu de seuil, j'examinai les fenêtres et l'imposte et remarquai que les vitres, bien qu'obscurcies par la saleté, n'étaient pas brisées. Malgré son isolement, son air abandonné, cette maison devait être encore

habitée. Cependant, comme je n'obtenais pas de réponse, après une nouvelle tentative faite en appelant, j'essayai de faire fonctionner la serrure rouillée et je m'aperçus qu'elle n'était pas fermée. La porte ouvrait sur un petit vestibule ; sur les murs, le plâtre s'écaillait et il se dégageait de là une odeur légère mais particulièrement abominable. J'entrai avec ma bicyclette et refermai la porte. Devant moi s'amorçait un escalier étroit, flanqué d'une petite porte qui menait probablement à la cave. A gauche et à droite il y avait des portes closes qui conduisaient vraisemblablement aux pièces du rez-de-chaussée.

J'appuyai ma monture contre un mur, ouvris la porte de gauche et entrai dans une petite chambre basse de plafond prenant jour par deux fenêtres poussiéreuses et meublée de la plus sommaire façon. C'était apparemment une sorte de salon, garni d'une table et de plusieurs chaises, égayé par le tic-tac d'une pendule très ancienne placée sur l'immense cheminée. Livres et papiers y étaient peu nombreux et avec l'obscurité qui régnait je ne pouvais même pas lire les titres. Ce qui m'intéressait, c'était un aspect archaïque uniforme, visible jusque dans le moindre détail. J'avais trouvé la plupart des maisons de la région riches en reliques du passé, mais ce qu'il y avait de curieux dans cette pièce, c'était que tous les objets sans exception étaient anciens ; je ne pus y découvrir un seul objet plus récent que l'époque révolutionnaire. Si le mobilier avait été moins pauvre, on se serait trouvé au paradis du collectionneur.

Tandis que je passais en revue cet étrange appartement, je sentais croître la répugnance qu'avait déclenchée en moi le sinistre aspect extérieur de cette maison. Je n'aurais pu d'aucune façon définir ce qui m'inspirait de la crainte ou du dégoût ; mais il y avait dans l'atmosphère un relent d'impiété et d'affreuse grossièreté datant d'un âge révolu, et la trace de secrets qu'il valait mieux laisser se perdre. Je n'avais aucune envie de m'asseoir, j'allais et venais, examinant les divers objets qui m'avaient frappé. Ma curiosité se porta tout d'abord sur un livre de taille moyenne posé sur la table ; son aspect était si antique que je m'étonnai de le trouver dans un lieu qui n'était ni un musée ni une bibliothèque. Il était relié en cuir avec des ferrures et se trouvait en excellent état de conservation. C'était également un ouvrage qu'on ne s'attendait pas à trouver dans une maison aussi modeste. Mon étonnement s'accrut quand j'eus ouvert le livre et examiné la page de titre ; il s'agissait d'une véritable rareté, tout simplement la description par Pigafetta, de la région du Congo, rédigée en latin d'après les notes du navigateur Lopex et imprimée à Francfort en 1598. J'avais souvent entendu parler de cet ouvrage, avec ses curieuses illustrations des frères De Bry, si bien que, pendant un moment, tout à mon envie de le feuilleter, j'oubliai mon malaise. Ces gravures vraiment intéressantes, étaient issues de l'imagination des artistes et de descriptions inexactes, car on y voyait des nègres à la peau blanche avec

tous les caractères de la race caucasienne. J'aurais vite refermé ce livre si une circonstance banale n'était pas venue bouleverser mes nerfs fatigués et faire renaître cette sensation d'inconfort dont j'avais souffert. Ce qui me troublait, c'était la tendance persistante de ce volume à s'ouvrir de lui-même à la planche XII qui représentait avec une affreuse minutie une boutique de boucher chez les cannibales anziques. Ma susceptibilité à l'égard d'une chose aussi dérisoire m'inspirait une certaine honte, mais je n'y pouvais rien, ce dessin me bouleversait, surtout quand je le rapprochais des descriptions sur les pratiques gastronomiques des Anziques qui s'y trouvaient jointes.

Tourné vers un casier voisin, j'étais en train d'examiner son maigre contenu : une Bible du XVIII^e^ siècle, un *Voyage du pèlerin* de la même époque, illustré de bois grotesques et imprimé par le spécialiste en almanachs Isaiah Thomas, un ouvrage massif de Cotton Mather en très mauvais état, *Magnolia Christi Americana* et quelques autres livres à peu près de la même ancienneté, quand j'entendis, à ne pas m'y tromper, un bruit de pas dans la pièce au-dessus. Comme je n'avais obtenu aucune réaction en frappant à la porte d'entrée, je fus un peu interloqué ; puis je me dis que celui que j'entendais marcher venait à peine de sortir d'un profond sommeil ; je fus donc un peu moins surpris d'entendre descendre l'escalier en faisant craquer les marches. Le pas était lourd, mais, ce que je n'aimais pas, c'est qu'en dépit de cette lourdeur, c'était le pas de quelqu'un qui n'avance qu'avec d'infinies précautions. En entrant dans la pièce j'avais refermé la porte. Après un instant de silence pendant lequel l'autre devait être en train d'examiner ma bicyclette je l'entendis fourrager dans la serrure et je vis le battant de la porte s'ouvrir lentement.

Il y avait sur le seuil un personnage dont l'étrange aspect m'aurait fait pousser les hauts cris si je n'avais pas été retenu par ma bonne éducation. Très âgé, en haillons, avec une grande barbe blanche, le physique et la contenance de mon hôte ne pouvaient inspirer qu'un mélange d'étonnement et de respect. Il devait bien mesurer six pieds de haut et malgré sa vieillesse et sa pauvreté il était large et vigoureux en proportion. Son visage, presque entièrement dissimulé par une longue barbe montant haut sur les joues, paraissait anormalement coloré et moins ridé qu'on n'aurait pu s'y attendre ; sur son vaste front retombait une mèche de cheveux blancs clairsemés par l'âge. Le regard de ses yeux bleus, mais quelque peu injectés de sang, paraissait inexplicablement pénétrant et fulgurant. Mais, n'eût été son aspect affreusement négligé, cet homme aurait pu paraître aussi distingué qu'il était impressionnant. Ce côté mal tenu le rendait rebutant malgré son visage et son allure. J'aurais pu difficilement dire comment il était vêtu, car je ne voyais en lui qu'un amoncellement de haillons au-dessus de lourdes bottes montantes ; et sa malpropreté défiait toute description.

L'apparence de cet homme, la crainte instinctive qu'il inspirait développaient en moi comme de l'inimitié ; si bien que je ne fus pas loin de sursauter de surprise en ayant l'impression d'une incongruité insolite quand il me désigna un siège et s'adressa à moi d'une voix fluette, mais empreinte d'un respect cajoleur, avec toutes les prévenances que l'on doit à un hôte. Il avait une très curieuse façon de parler, dans un dialecte yankee très accentué que je croyais disparu depuis longtemps ; il s'assit devant moi et je ne cessai de l'étudier. « Pris par la pluie, n'est-ce pas ? Content que vous ayez été près de la maison et que vous ayez eu la sagesse d'entrer. Je pense que je devais dormir, car je ne vous ai pas entendu – je ne suis plus jeune et j'ai besoin d'énormément de sommeil. Vous voyagez pourquoi ? Je n'ai plus vu beaucoup de gens sur cette route depuis qu'ils ont supprimé le relais d'Arkham. »

Je lui répondis que je me rendais précisément à Arkham et je lui présentai mes excuses pour mon intrusion dans son domicile ; puis il poursuivit :

« Heureux de vous voir, mon jeune monsieur, les visages nouveaux sont rares par ici. Je parie que vous venez de Boston, n'est-ce pas ? Je n'y ai jamais été mais je reconnais un homme de la ville tout de suite – nous en avons eu un comme maître d'école en 84 mais il est parti brusquement et nous n'avons plus entendu parler de lui… »

Le vieillard émit alors une sorte de ricanement et ne répondit pas à ma demande d'explication. Il paraissait être d'excellente humeur en tous cas pour quelqu'un d'excentrique au point de se montrer dans un pareil accoutrement. Il bavarda un instant, passant d'un sujet à l'autre avec une bonne humeur mêlée de quelque fébrilité quand je fus pris de l'envie de lui demander comment il avait pu découvrir un livre aussi rare que le *Regnum Congo* de Pigafetta. L'effet produit sur moi par ce livre ne s'était pas atténué, et j'éprouvais quelques hésitations à en parler ; mais, ce qui est assez curieux, c'est que je surmontai toutes les vagues frayeurs qui s'étaient accumulées en moi depuis que j'avais jeté sur cette maison mon premier coup d'œil. À mon grand soulagement, ma question ne parut pas le moins du monde déplacée et le vieil homme se mit à y répondre sans contrainte et avec volubilité.

« Oh ! ce livre africain ? Le capitaine Ebenezer Holt m'a vendu ça en 68 – il a été tué à la guerre. »

Le nom d'Ebenezer Holt me fit dresser l'oreille. Je l'avais rencontré dans mes travaux généalogiques mais dans aucun document postérieur à la révolution. Je me demandai si mon hôte ne pourrait pas m'être de quelque secours dans la tâche que je poursuivais et je décidai de lui en parler. Il poursuivit :

« Ebenezer commandait un bateau de commerce à Salem depuis des années et il

ramassait toutes sortes de curiosités dans les ports. Il a eu ça à Londres, je crois, car il aimait aussi faire des achats dans les boutiques. J'ai été chez lui sur la colline, une fois, pour vendre des chevaux quand j'ai vu ce livre. J'aimais beaucoup les images, alors il me l'a donné en échange d'autre chose. C'est un curieux livre – tenez, laissez-moi chercher mes lunettes… »

Le vieux fouilla dans ses haillons et en sortit une paire de lunettes crasseuses extraordinairement vieilles, munies de verres octogonaux et de branches d'acier. Il les chaussa, saisit le volume et se mit à le feuilleter amoureusement.

« Ebenezer pouvait en lire des passages… c'est du latin, mais moi je ne sais pas. Deux professeurs qui sont venus ici m'en ont lu un peu, et Passon Clark, celui dont on dit qu'il s'était noyé dans l'étang. Vous sauriez m'en donner une idée ? »

Je lui répondis que j'en étais capable et je traduisis à son intention l'un des derniers paragraphes. Si je me trompais, il n'était pas assez savant pour me reprendre, car il manifestait une joie enfantine à écouter ma traduction. Son voisinage devenait de plus en plus incommodant, mais je ne voyais aucun moyen d'y échapper sans l'offenser. Le goût puéril que ce vieillard ignorant manifestait à l'égard des images, dans un livre qu'il ne savait pas lire, m'amusait beaucoup, et je me demandais jusqu'à quel point il était capable de mieux déchiffrer les quelques livres anglais qui ornaient la pièce. Cette manifestation de candeur atténua sensiblement la vague appréhension que j'avais éprouvée jusque-là et je souris en entendant mon hôte poursuivre son bavardage :

« Curieux comme les images peuvent faire réfléchir. Prenez celle-ci et regardez sur le devant. Avez-vous déjà vu des arbres comme ça, avec de grandes feuilles qui s'agitent en haut et en bas ? Et ces hommes – ça ne peut pas être des nègres – c'est un comble. Un genre d'Indiens je pense, même s'ils vivent en Afrique. Certaines de ces créatures ont l'air de singes, ou bien moitié hommes moitié singes, mais je n'ai jamais entendu parler de rien de pareil à celui-ci. »

Il désignait une créature fabuleuse imaginée par l'artiste, qu'on aurait pu décrire comme une sorte de dragon avec une tête d'alligator.

« Mais maintenant je vais vous montrer ce qu'il y a de mieux plus loin vers le milieu… »

Il se mit à parler d'une voix mieux assurée, ses yeux brillaient d'un éclat nouveau ; mais ses mains tâtonnantes bien que paraissant encore plus maladroites se tiraient très bien du rôle qu'il leur assignait. Le livre s'ouvrit presque de lui-même, comme s'il avait été fréquemment consulté à cet endroit, sur la douzième planche évoquant le

spectacle repoussant d'une boutique de boucher chez les cannibales anziques. Mon malaise reparut, mais je n'en laissai rien paraître. Ce qu'il y avait de particulièrement bizarre, c'était que l'artiste avait représenté les Africains exactement comme des Blancs. Les membres et les quartiers accrochés aux murs de la boutique étaient affreux à voir, et le boucher, muni de sa hache, hideux et incongru. Mais mon hôte paraissait goûter ce spectacle autant que je le trouvais pour ma part détestable.

« Qu'en pensez-vous, vous n'avez jamais rien vu de semblable par ici, hein ? Quand j'ai eu ça sous les yeux, j'ai dit à Eb Holt : "C'est quelque chose qui vous remue et qui active la circulation." Quand je lisais les textes de Schripter sur la façon de tuer de certaines tribus, comme les Midianites, ça me donnait des idées, mais ça n'évoquait pas d'images. Là, on peut voir comment ça se passe – je pense que c'est un péché, mais, est-ce que ce n'est pas dans le péché que nous sommes nés, les uns et les autres, et que nous vivons ? Ce gars qu'on découpe me donne chaque fois le frisson, mais je ne peux pas m'empêcher de le regarder. Vous voyez le boucher qui lui coupe les pieds ? Sa tête est sur l'établi, un bras à côté ; l'autre, à côté du billot. »

Tandis que l'homme, en proie à une extase révoltante, marmonnait ces mots, son visage prenait une expression indescriptible, mais le ton de sa voix baissait, plutôt que de s'élever. Quant à mes propres sensations, elles étaient quasiment impossibles à décrire. Toute la terreur vaguement ressentie remontait avec une vigueur accrue, je prenais conscience du dégoût intense que m'inspirait ce vieillard croulant et repoussant. Il était incontestablement fou ou bien au moins partiellement pervers. Il parlait dans un souffle, d'une voix rauque plus effrayante qu'un cri. Je ne pouvais m'empêcher de trembler en l'entendant.

« Comme je disais, c'est curieux ce que les images déclenchent de pensées. Vous ne savez pas, mon jeune monsieur, je suis plutôt un brave homme. Quand j'ai eu le livre d'Eb, je me suis mis à le regarder souvent, spécialement après avoir entendu, un dimanche, les discours excités de ce gros bonnet de Passon Clark.

« Un jour, j'ai essayé quelque chose – allons, mon jeune monsieur, ne faites pas la mauviette –, je regardais simplement l'image avant de tuer un mouton pour l'apporter au marché – tuer le mouton ensuite, c'était comme qui dirait plus amusant… »

La voix du vieil homme baissait encore de niveau, par moment c'était à peine si elle restait audible. Je prêtais l'oreille au bruit de la pluie, aux vibrations des fenêtres aux petits carreaux crasseux, et notai un grondement annonçant l'approche d'un orage, insolite en cette saison. Il y eut un éclair terrifiant, un coup de tonnerre vint ébranler la fragile maison jusque dans ses fondations, mais l'homme poursuivit son discours à mi-voix sans avoir l'air de s'en apercevoir.

« Tuer des moutons, c'était plus drôle d'un sens, mais, vous comprenez, pas tout à fait *satisfaisant*. C'est curieux à quel point une envie irrésistible peut facilement s'emparer de vous. Puisque vous adorez le Tout-Puissant, jeune homme, n'en parlez à personne, mais je vous jure par Dieu que cette image a commencé à me donner envie de *nourritures vivantes que je ne pouvais ni élever ni acheter*. Allons, restez là, où allez-vous donc ?… Je ne faisais rien, je me demandais seulement l'effet que cela me ferait si je le faisais. On dit que la viande donne du sang et de la chair, vous infuse une vie nouvelle, si bien que je me demandais si elle ne ferait pas vivre un homme de plus en plus longtemps, puisque *c'est la même chose*… »

Mais je ne connus jamais la suite de ce monologue à voix basse. L'interruption ne fut pas la conséquence de ma frayeur, ni de l'aggravation subite de la tempête, dont la fureur était pourtant telle que je m'attendais à tout moment à rouvrir les yeux sur un désert de ruines calcinées. Elle résulta d'un événement très simple bien qu'en quelque sorte inhabituel.

Le livre restait ouvert à plat devant nous, l'illustration répugnante sous nos yeux. Au moment où le vieillard prononçait ces mots : « c'est la même chose », j'entendis le bruit à peine perceptible de quelque chose qui tombait, et qui apparut sur le papier jauni. Je pensai à une goutte de pluie, ayant traversé un toit manquant d'étanchéité, mais la pluie n'est pas rouge. Sur l'image représentant la boucherie des cannibales anziques venait de gicler une petite tache rouge brillante, qui ajoutait une impression de vie à l'horreur de la gravure. Le vieil homme la vit et s'arrêta de parler avant même que l'horreur peinte sur mon visage ne l'eût rendu nécessaire ; il la vit et jeta aussitôt un rapide coup d'œil au plafond au-dessus duquel s'étendait la pièce qu'il avait quittée une heure auparavant. Je suivis son regard et j'aperçus sur le plâtre grossier et vétuste une tache irrégulière et humide, d'un rouge cramoisi, qui s'étendait à vue d'œil. Je ne bronchai pas mais me contentai de fermer les yeux.

Un instant plus tard, retentit le plus démesuré de tous les coups de tonnerre, et la foudre balaya cette maison maudite aux secrets indicibles, m'apportant l'oubli qui pouvait seul sauver ma raison.

LA RUE

The Street – 1920 (1920)

Traduction par Paule Pérez.

D'aucuns pensent que les choses et les lieux ont des âmes et d'autres pensent qu'ils n'en ont pas. Quand à moi, je ne saurais dire, mais il faut que je vous parle de la Rue. Des hommes forts et courageux animaient cette Rue. Ils étaient du même sang que nous et arrivaient des îles Bénites, de l'autre côté de la mer. Tout au début, la Rue n'était qu'un sentier parcouru par les porteurs d'eau faisant la navette entre la source située dans les bois et les maisons près de la plage. Puis, au fur et à mesure que le hameau s'agrandit, des nouveaux venus construisaient au nord des cabanes de rondins ou de chêne dont le côté orienté vers la forêt était recouvert de maçonnerie pour résister aux flèches enflammées des Indiens. Quelques années plus tard, d'autres émigrants commencèrent à bâtir des cabanes sur le côté de la Rue. À cette époque, des hommes graves, aux chapeaux coniques, toujours armés de mousquetons, marchaient dans la Rue. Il y avait également leurs femmes, coiffées de bonnets, et leurs calmes enfants. Le soir, tout ce petit monde s'asseyait auprès d'immenses foyers pour lire ou parler. Les choses qu'ils disaient et qu'ils développaient étaient très simples, mais elles leur redonnaient du courage et de la vigueur. Elles les aidaient à vaincre la forêt et à labourer les champs. Les enfants entendaient raconter les actions des Anciens et leurs lois, et surtout, ils écoutaient inlassablement parler de cette chère Angleterre dont ils ne pouvaient se souvenir, puisqu'ils ne l'avaient jamais connue. Il y eut une guerre, et ensuite les Indiens de la région cessèrent de troubler la Rue. Tous ces hommes laborieux connurent la prospérité et le bonheur. Leurs enfants vivaient dans le confort. D'autres familles arrivèrent de la mère Patrie pour s'installer de chaque côté de la Rue. Et les enfants des enfants des pionniers, ainsi que ceux des nouveaux arrivés, grandirent. Le hameau devenait une ville, et l'une après l'autre, les cabanes laissèrent la place aux maisons. Construites de brique et de bois, avec des marches de pierre, des perrons garnis de fer forgé, des portes surmontées de fenêtres en éventail, elles étaient faites pour abriter plusieurs générations. À l'intérieur, il y avait des cheminées sculptées, de jolis escaliers, des meubles agréables, de la porcelaine et de l'argenterie raffinées provenant de la mère Patrie. C'est ainsi que la Rue catalysait les rêves d'un peuple jeune. Plus ses habitants devenaient beaux et forts, plus la Rue s'en réjouissait. Là où auparavant on ne trouvait que la puissance et le courage, le goût et la science faisaient maintenant leur apparition. Littérature, peinture et musique pénétrèrent dans les foyers, et les jeunes gens allèrent à l'université, construite au

nord de la plaine. Au lieu du chemin poudreux, il y avait des pavés sur lesquels roulaient des carrosses dorés et où galopaient des chevaux de race. Les trottoirs étaient en brique, avec des anneaux pour y attacher les montures. Les hommes portaient l'épée et la perruque blanche.

Il y avait de nombreux arbres dans cette Rue : ormes, chênes, érables. En été, tout n'était que douce verdure et gazouillis d'oiseaux. Derrière les maisons, il y avait les jardins de roses, ceinturés de murs, séparés par des allées bordées de haies, décorés de cadrans solaires, et où, le soir, la lune et les étoiles brillaient de bien jolie façon, tandis que les bourgeons odorants luisaient d'humidité. Au milieu des guerres, des catastrophes et des transformations, la Rue continuait de prospérer. Une fois, presque tous les jeunes gens partirent en même temps : beaucoup ne revinrent jamais. Ce fut à cette époque qu'on amena le vieux drapeau et qu'on le remplaça par un nouveau, rayé et étoilé. Bien que l'on parlât alors de grands changements, la Rue n'en fut pas affectée, car ses habitants restaient pareils à eux-mêmes, et continuaient à s'intéresser aux mêmes choses familières.

Et les arbres abritaient toujours les chants d'oiseaux. Et le soir, la lune et les étoiles se penchaient toujours sur les bourgeons avides de fraîcheur, dans les jardins de roses, entourés de murs. Puis il n'y eut plus d'épées, ni de carrosses, ni de perruques dans la Rue. Comme les hommes semblaient étranges, avec leurs cannes et leurs cheveux coupés couverts d'un chapeau de castor ! Des bruits nouveaux parvenaient du fond de l'horizon. Ils ressemblaient à des halètements et venaient principalement de la rivière, située à un mile de là. Plus tard, d'autres sons inconnus, des vrombissements s'ajoutèrent à ceux que l'on connaissait déjà. L'air n'était peut-être pas aussi pur que jadis, mais l'atmosphère du lieu, elle, restait la même. Elle ne changea pas plus lorsqu'on se mit à creuser la chaussée près des maisons pour y mettre d'étranges tuyaux et y planter de hauts mâts supportant de curieux câbles. Puis vinrent les jours sombres, où beaucoup de ceux qui avaient connu la Rue ne la reconnurent pas, et où ceux qui ne la connaissaient pas apprirent à la connaître. Les nouveaux venus avaient des voix rauques et stridentes et leurs visages étaient déplaisants. Certains Anciens partirent. Mais la Rue eut encore un sursaut de fierté lorsqu'une nouvelle génération de soldats, vêtus de bleu, partit, marchant au pas. Une fois encore de nombreux jeunes gens ne revinrent pas. Au fil des ans, de nouveaux malheurs s'abattirent sur la Rue. Elle n'avait maintenant plus aucun arbre. Ses jardins de roses avaient été remplacés par des bâtiments laids et bon marché qui s'élevaient le long de rues parallèles. Malgré les ravages causés par le temps, les tempêtes, les vers, les maisons anciennes subsistaient, car elles avaient été construites pour abriter plusieurs générations. De nouveaux visages firent leur apparition dans la Rue : des

visages sinistres, basanés, aux traits grossiers et aux regards furtifs. Ces hommes parlaient une langue inconnue et inscrivaient des signes connus ou inconnus sur la plupart des maisons abandonnées. Des charrettes à bras encombraient les ruisseaux, une odeur nauséabonde, indéfinissable, s'installa en ces lieux, et l'atmosphère ancienne s'endormit d'un long sommeil.

Une grande excitation se produisit un jour dans la Rue. La guerre et la révolution faisaient rage de l'autre côté de l'océan. Une dynastie s'était effondrée, et ses sujets dégénérés arrivaient en masse vers l'Ouest, sans que l'on connût leurs intentions. Beaucoup d'entre eux s'installèrent dans les maisons abandonnées qui avaient naguère connu le chant des oiseaux et le parfum des roses. Puis l'Ouest s'éveilla et se joignit à la mère Patrie dans sa lutte titanesque pour la civilisation. Au-dessus de la Cité, le vieux drapeau pavoisait depuis peu aux côtés du récent, et d'un autre plus simple, aux trois glorieuses couleurs. Mais ces drapeaux ne flottaient pas au-dessus de la Rue, car il n'y régnait plus que la peur, la haine et l'ignorance. De nouveau, des jeunes gens partirent, mais pas de la même façon que leurs prédécesseurs. Il manquait quelque chose. Ces fils des jeunes gens du bon vieux temps et qui partaient, vêtus d'uniformes de couleur olivâtre, avec la même détermination que leurs ancêtres, venaient d'endroits éloignés et ne connaissaient ni la Rue ni son rayonnement passé. Au-delà des mers il y eut une grande victoire, et la plupart des soldats revinrent triomphalement. Puis ce fut la prospérité. Mais dans la Rue régnaient toujours la peur, la haine et l'ignorance. Beaucoup d'étrangers venus de lointaines contrées logeaient à présent dans les anciennes maisons, et les jeunes hommes qui étaient revenus de la guerre ne les habitaient plus. Parmi ces étrangers sinistres et basanés, il y avait quand même quelques visages semblables à ceux qui avaient façonné la Rue et créé son atmosphère. Ils se ressemblaient, oui et non, car il y avait dans leurs yeux à tous une inquiétante lueur malsaine, chargée d'envie, d'ambition cachée, d'esprit de vengeance ou d'une énergie mal employée. L'agitation et la trahison furent utilisées par quelques-uns qui projetèrent de porter un coup fatal à l'Ouest, afin de s'emparer ensuite du pouvoir de la même façon que certains criminels avaient agi dans le pays misérable et glacé dont ils étaient issus. Et le cœur de cette conspiration était situé dans la Rue. Ses maisons branlantes regorgeaient de révolutionnaires étrangers et résonnaient des échos de stratèges et des discours de ceux qui attendaient impatiemment le jour où enfin parleraient le sang, le feu et les armes. La police s'intéressait bien à eux, mais elle n'était pas en mesure de prouver grand-chose. Ses espions rôdaient autour de la boulangerie Petrovitch, de la sordide école d'économie moderne de Rifkine, du Club du cercle social et du café de la Liberté. C'était là que se rassemblaient un grand nombre de ces agitateurs. Ils parlaient à voix basse, et toujours dans des langues étrangères.

Les vieilles maisons, ces maisons qui avaient jadis été construites par de solides colons et dont les jardins de roses scintillaient sous la lune, étaient encore debout. La science des Anciens défiait le temps. Parfois un poète solitaire ou un voyageur venait les voir en essayant d'imaginer leur gloire disparue. Mais poètes et voyageurs étaient peu nombreux. La rumeur publique prétendait que ces maisons abritaient les chefs d'une vaste bande de terroristes qui, un certain jour, donneraient le signal de massacres qui ruineraient l'Amérique, et détruiraient du même coup toutes les anciennes et belles traditions que la Rue avait aimées. Des tracts et des affichettes flottaient dans les caniveaux répugnants. Ces imprimés, traduits en plusieurs langues, étaient des incitations au crime et à la rébellion. Les citoyens étaient invités à fouler aux pieds les lois et les vertus que leurs pères avaient exaltées, à étouffer l'âme de la vieille Amérique, tout ce qui, pendant quinze cents ans, avait été synonyme de Liberté, de Justice et d'Équité anglo-saxonne. On disait que les hommes basanés qui avaient élu domicile dans les édifices délabrés de la Rue étaient les instigateurs d'une immonde révolution ; que sur un seul ordre, des milliers d'étranges bêtes sans cervelle sortiraient des taudis de milliers de Cités, brûlant, massacrant et saccageant tout sur leur passage, jusqu'à ce que les traces du labeur des Anciens aient complètement disparu. Voilà ce qui se disait et ce qui se répétait, et nombreux étaient ceux qui redoutaient la fatidique date du 4 juillet à laquelle les affiches faisaient allusion. Malgré cela, on ne parvenait pas à trouver de coupables. Personne n'aurait su dire, au juste, quelles arrestations auraient pu décapiter ce sombre complot. À plusieurs reprises, des équipes de policiers vêtus de bleu fouillèrent en vain les maisons. À la fin, ils renoncèrent à faire respecter la loi et à maintenir l'ordre, et ils abandonnèrent la ville à son destin.

Dans son triste sommeil, la Rue semblait hantée par le songe de ces jours anciens où les hommes qui portaient des mousquetons et des chapeaux coniques faisaient la navette entre la source située dans le bois et les maisons près de la plage. Mais rien ne pouvait plus empêcher la catastrophe de se produire. Les sinistres hommes basanés attendaient leur heure.

La Rue continua à dormir d'un sommeil incertain, jusqu'à ce que, une nuit, des hordes d'hommes aux yeux brillants de haine et d'espérance se rassemblent à la boulangerie Petrovitch, à l'école d'économie moderne de Rifkine, au Club du cercle social, au café de la Liberté, et ailleurs. D'étranges messages furent transmis par des câbles clandestins, et on parla beaucoup aussi des messages émis. Mais on ne sut vraiment ce qui s'était passé que bien après ces événements, quand l'Ouest fut sauvé du danger. Les hommes aux uniformes olivâtres ne réussirent pas à percer les secrets des sinistres et habiles hommes basanés, mais ils se souviendront toujours de cette

nuit où beaucoup d'entre eux furent envoyés à l'aube dans la Rue, pour une mission bien différente de celle à laquelle ils s'attendaient. On se rappelle que ce repaire d'anarchistes était d'une extrême vétusté et que les maisons dévastées par les ans, les tempêtes et les vers, tenaient à peine debout. Mais quand même, les événements qui se déroulèrent au cours de cette nuit d'été étonnèrent par leur radicale soudaineté. Le phénomène fut des plus étranges – quoique très simple. En effet, un peu après minuit, sans le moindre avertissement, les ans, les tempêtes et les vers eurent raison de la Rue. Toutes les maisons s'effondrèrent en même temps et il ne resta rien debout, à l'exception de deux vieilles cheminées et d'un pan de mur en brique. Il n'y eut aucun survivant.

Un poète et un voyageur, mêlés à la foule qui était venue contempler le désastre, racontèrent d'étranges histoires. Le poète disait qu'aux heures qui précèdent l'aube il avait vu se dessiner, au-dessus des ruines à peine distinctes dans la lumière des réverbères, un autre paysage où lui étaient apparus un clair de lune, de belles maisons, des ormes, des chênes et des érables. Et le voyageur, lui, déclarait qu'au lieu de l'odeur pestilentielle qui régnait d'habitude en ces lieux, flottait là comme un délicat parfum de roses épanouies.

Mais quel crédit peut-on porter aux rêves d'un poète et aux récits d'un voyageur ?

Il en est qui pensent que les choses et les lieux ont une âme et d'autres qui pensent qu'ils n'en ont pas. Quant à moi, je ne saurais dire, mais je vous ai parlé de la Rue.

EX OBLIVIONE

Ex Oblivione - 1921 (1920 ou 1921)

Par Ward Phillips.
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Quand la fin me paraissait proche, et que les hideux petits riens de l'existence commençaient à me rendre fou, comme les gouttes d'eau que les tortionnaires laissent tomber sans fin en un point du corps de leur victime, j'aimais le refuge irisé du sommeil. Je trouvais dans mes rêves un peu de la beauté que j'avais vainement cherchée dans la vie, et me promenais dans de vieux jardins et des bois enchantés.

Une fois, dans le vent doux et parfumé, j'entendis l'appel du Sud, et naviguai sans fin, languissamment, sous des étoiles inconnues.

Une fois, tandis que tombait la pluie douce, je glissai en barque le long d'un fleuve souterrain sans soleil, pour arriver dans un autre monde au crépuscule pourpre, aux tonnelles irisées, aux roses immortelles.

Une autre fois, je marchai dans une vallée dorée, qui menait à des ruines et à des bosquets ombreux, et se terminait par un grand mur couvert de plantes grimpantes, et percé d'une petite porte de bronze.

Je marchais souvent à travers cette vallée, m'arrêtant de plus en plus longtemps dans la demi-lumière spectrale où des arbres gigantesques se tordaient grotesquement, et le sol gris et humide s'étendait d'un tronc à l'autre, découvrant parfois les pierres tachées de moisissures de temples enfouis.

Au bout d'un certain temps, quand la grisaille et la monotonie des jours d'éveil devinrent de moins en moins supportables, il m'advint de dériver, dans le sommeil de l'opium, à travers la vallée et les bosquets ombreux, me demandant comment je pourrais en faire mon séjour éternel, que je n'aie plus à revenir en rampant dans un monde terne, dépourvu d'intérêt et de couleurs nouvelles. Et comme je regardais la petite porte dans la puissante muraille, je sentis qu'au-delà s'étendait une contrée de rêve d'où on ne revenait jamais une fois qu'on y était entré.

Aussi, chaque nuit, je m'efforçais en rêve de trouver le loquet de la porte dans le vieux mur couvert de lierre, mais il était redoutablement bien dissimulé. Et je me disais que le royaume qui s'étendait au-delà n'était pas seulement plus durable, mais aussi rayonnant et plus délicieux.

Puis, une nuit, dans la cité des rêves de Zakarion, je trouvai un papyrus jauni rempli des paroles des sages qui vivaient là autrefois, et étaient trop sensés pour être jamais nés dans le monde de l'éveil. On y lisait bien des choses concernant le monde du rêve, et parmi elles des allusions à une vallée dorée, à un bosquet sacré parsemé de temples, à une haute muraille percée d'une petite porte de bronze. Quand je vis cela, je sus qu'il parlait des décors que je hantais, et lus donc tout au long le papyrus jauni.

Plusieurs des sages évoquaient les fastueuses merveilles au-delà de la petite porte qu'on ne pouvait franchir deux fois, mais d'autres n'y voyaient qu'horreur et déception. Je ne savais que croire, et désirais pourtant, de plus en plus fort, entrer pour toujours dans le pays inconnu ; car le doute et le secret sont les plus puissants des leurres, et aucune horreur ne pouvait être plus atroce que la torture quotidienne de la banalité. Aussi, quand j'appris quelle drogue permettait d'ouvrir la porte et de la traverser, je résolus d'en prendre dès que je m'éveillerais.

La nuit dernière, j'ai absorbé la drogue, flottant rêveusement dans la vallée dorée et les bosquets ombreux ; et cette fois, quand je fus parvenu au pied de la vieille muraille, j'ai vu que la petite porte de bronze était ouverte. D'au-delà venait une lueur qui éclairait bizarrement les arbres tordus gigantesques et les sommets des temples enfouis, et je m'y glissai en chantant, impatient des splendeurs du pays dont je ne reviendrais jamais.

Mais, comme la porte s'ouvrait plus grande encore, et que la magie de la drogue et du rêve me poussait à la franchir, je compris que spectacles et splendeurs prenaient fin ; car il n'y avait dans ce royaume ni terre ni mer, rien que le vide blanc de l'espace illimité. Aussi, plus heureux que je n'avais jamais osé l'être, je me perdis de nouveau dans l'infini primitif de l'oubli de cristal, dont le Démon de la vie m'avait rappelé pour une heure brève et désolée.

LA TOURBIÈRE HANTÉE

The Moon-Bog - 1926 (1921)

Traduction par Yves Rivière.

Denys Barry est parti, pour quel effroyable et lointain royaume, je l'ignore. J'étais là pendant la dernière nuit qu'il ait passée parmi les hommes, et je l'ai entendu hurler au moment où « la chose » est venue le prendre. Mais en dépit de recherches longues et minutieuses, personne, dans le comté de Meat, ni les habitants ni la police, n'a jamais pu retrouver sa trace ni celle des autres. Et maintenant, je frémis de terreur en entendant coasser les grenouilles dans les marais ou en me trouvant au clair de lune dans un endroit isolé.

C'est en Amérique, où il avait fait fortune, que je m'étais lié avec Denys Barry et je le félicitai vivement lorsqu'il racheta le vieux château de Kilderry, endormi près de la tourbière. Jadis, au temps où ils étaient les maîtres de Kilderry, ses ancêtres avaient habité ce château bâti par eux, mais il y avait bien longtemps de cela et la vaste demeure, vide depuis des générations, tombait lentement en ruine. Barry m'écrivit souvent après son retour en Irlande : sous sa direction, disait-il, les tours se remettaient debout une à une et le château de pierre grise retrouvait son antique splendeur ; le lierre grimpait comme autrefois le long des murs restaurés et les paysans le bénissaient pour avoir, avec son or gagné au-delà des mers, ramené le bon vieux temps. Mais un jour les ennuis vinrent et au lieu de le bénir, les paysans s'enfuirent comme pour échapper à une malédiction. C'est à ce moment qu'il m'écrivit pour me prier d'aller le voir. Il était bien seul dans le château : personne à qui parler, à part les nouveaux domestiques et les ouvriers qu'il avait fait venir du nord.

À l'origine de tous ces ennuis, me confia Barry dès le premier soir, il y avait la tourbière. C'était l'été et j'étais arrivé à Kilderry par un magnifique coucher de soleil ; l'or du ciel éclairait le vert des collines et des futaies et le bleu de la tourbière sur laquelle, là-bas, scintillait, au milieu d'une petite île, une étrange ruine dorée semblable à un spectre. Les paysans de Ballyhough m'avaient prévenu : ils prétendaient que Kilderry était hanté et je frissonnai involontairement en voyant s'embraser les hautes tours du château. La voiture de Barry m'attendait à la gare de Ballyhough (Kilderry est loin de la ligne du chemin de fer) et les villageois, sans s'occuper de la voiture ni du chauffeur, un homme du Nord, étaient venus me parler à voix basse dès qu'ils avaient appris que j'allais à Kilderry. Et le soir, Barry entreprit de m'expliquer tout cela.

Les paysans avaient quitté Kilderry parce que Barry était sur le point d'assécher la tourbière. Certes il aimait profondément l'Irlande, mais l'Amérique ne l'en avait pas moins marqué : il détestait voir perdre ce magnifique espace d'où l'on pourrait tirer non seulement de la tourbe mais encore de nouvelles terres, et les légendes et les superstitions du pays ne le touchaient pas. Lorsque les paysans refusèrent de l'aider puis, devant sa détermination, s'en allèrent à Ballyhough avec armes et bagages, il ne fit qu'en rire et les remplaça par des ouvriers venus du nord. Quand ses domestiques le quittèrent à leur tour, il les remplaça de même. Mais la vie était bien triste avec tous ces gens qui lui étaient étrangers. C'est pourquoi il m'avait demandé de venir.

En apprenant pourquoi les gens du pays s'étaient enfuis, je me mis à rire moi aussi, car leurs craintes étaient du genre le plus vague, le plus étrange et le plus absurde qui soit. Elles avaient trait à une légende d'après laquelle un esprit funeste, protecteur de la tourbière, séjournait dans l'étrange ruine que j'avais aperçue sur l'îlot au coucher du soleil. On racontait que des lumières y dansaient par des nuits sans lune et qu'un vent froid y soufflait alors que la nuit était chaude. Il était également question d'une ville de pierre imaginaire ensevelie sous la surface marécageuse et d'esprits planant au-dessus de l'eau. Parmi ces légendes, il y en avait une qui revenait souvent et qui faisait l'unanimité absolue : d'après elle, l'homme qui oserait toucher à l'immense marais rougeâtre ou l'assécher serait maudit. Il y avait des secrets, disaient les paysans, qu'il ne fallait pas dévoiler ; des secrets cachés depuis que la peste avait frappé les enfants de Partholan aux jours fabuleux que l'Histoire ignore. Il est dit dans le *Livre des Envahisseurs* que ces fils des Grecs avaient tous été ensevelis à Tallaght, mais les vieillards de Kilderry prétendaient qu'une ville avait été épargnée grâce à la déesse de la lune, sa protectrice ; c'est pourquoi seules les collines boisées la recouvraient quand les hommes de Nemed étaient venus de Scythie dans leurs trente vaisseaux.

Tels étaient les racontars qui avaient poussé les villageois à quitter Kilderry et je ne m'étonnai guère que Barry eût refusé de les écouter. Cependant il s'intéressait beaucoup à l'archéologie et se proposait d'examiner soigneusement la tourbière une fois asséchée. Il avait souvent visité la ruine blanche de l'îlot : elle était visiblement très ancienne et ressemblait fort peu à ce qu'on trouve généralement en Irlande ; mais elle était trop délabrée pour révéler l'époque de sa splendeur. Les travaux d'assèchement allaient bientôt commencer ; les ouvriers venus du nord allaient dépouiller la tourbière interdite de sa mousse verte et de sa bruyère rougeâtre. On ne verrait plus les minuscules ruisseaux pavés de coquillages ni les calmes étangs bleus bordés de roseaux.

Le voyage avait été fatigant et lorsque Barry, qui avait parlé une partie de la nuit,

eut achevé son récit, je tombais de sommeil. Un domestique me conduisit à ma chambre, située dans une tourelle éloignée surplombant le village, la tourbière et la plaine voisine. De mes fenêtres, je voyais, éclairées par la lune, les maisons silencieuses qui, depuis que les paysans s'étaient enfuis, abritaient les hommes du Nord. Je voyais également l'église paroissiale avec sa flèche ancienne et là-bas, de l'autre côté de la tourbière, la ruine sur son îlot, blanche et brillante comme un spectre. Au moment de m'endormir, je crus entendre au loin de faibles sons primitifs et vaguement musicaux qui, par l'état d'agitation où ils me mirent, influencèrent mes rêves. Mais le lendemain à mon réveil, je fus convaincu que je m'étais trompé, car les visions que j'avais eues étaient bien plus extraordinaires que les sons d'un pipeau dans la nuit. Fasciné par les légendes que Barry m'avait rapportées, j'avais erré en songe dans une ville imposante située dans une vallée fertile, où tout, rues et statues de marbre, villas et temples, sculptures et inscriptions, attestait la gloire de la Grèce. Quand je racontai mon rêve à Barry, nous en rires tous deux, mais c'est moi qui riais le plus fort ; lui-même était préoccupé : en effet les ouvriers qu'il avait fait venir du nord s'étaient, pour la deuxième fois, réveillés fort tard, lentement et avec difficulté, se conduisant comme s'ils n'avaient pris aucun repos ; or l'on savait qu'ils étaient tous couchés de bonne heure la veille au soir.

Le matin et l'après-midi, je me promenai seul dans le village ensoleillé, parlant de temps en temps aux ouvriers inoccupés, pendant que Barry s'affairait aux derniers préparatifs. Ces hommes n'étaient guère heureux et presque tous avaient l'air tourmentés par un rêve dont le souvenir leur échappait. Je leur racontai le mien. Ils s'y intéressèrent seulement quand je fis allusion aux airs mystérieux que j'avais cru entendre. Ils me lancèrent alors un curieux regard et me dirent qu'eux aussi se souvenaient vaguement d'une musique étrange.

Le soir, au cours du dîner, Barry m'annonça que les travaux d'assèchement commenceraient le lendemain. J'en fus heureux car, tout en regrettant de voir disparaître la mousse et la bruyère, les ruisseaux et les étangs, je désirais de plus en plus vivement découvrir les antiques secrets enfouis sous la tourbe. Cette nuit-là, mes rêves de pipeaux et de péristyles connurent une fin brutale et inquiétante : je vis la cité de la vallée frappée par la peste, puis les collines boisées s'écroulèrent et ensevelirent les cadavres dans les rues. Seul échappa à la destruction le temple d'Artémis, au sommet de la colline, où gisait la vieille Cléis, prêtresse de la lune, une couronne d'ivoire sur sa chevelure d'argent.

J'ai dit que je m'éveillai brusquement, en proie à la terreur. Pendant quelques instants, je ne sus si je dormais ou si je veillais, car mes oreilles résonnaient encore du son des pipeaux ; mais voyant se dessiner sur le sol, sous les rayons glacés de la

lune, les contours d'une fenêtre gothique, j'estimai que je devais être éveillé dans ma chambre de Kilderry ; puis une horloge éloignée sonna deux heures et je n'eus plus aucun doute. Le son lointain des pipeaux continuait à me parvenir, jouant des airs sauvages et mystérieux, évocateurs de danses de faunes sur le lointain Ménale. Enervé, incapable de dormir, je me levai d'un bond et me mis à arpenter la pièce. C'est par hasard que j'allai à la fenêtre du nord, d'où je voyais le village endormi et la plaine au bord de la tourbière. Je n'avais nulle envie de porter plus loin mes regards, car je désirais surtout retrouver le sommeil ; mais le son des pipeaux ne cessait de me tourmenter et il me fallait faire ou voir quelque chose. Comment aurais-je pu soupçonner ce dont j'allais être témoin ?

Dans l'immense plaine baignée par le clair de lune, je contemplai un spectacle que nul mortel, l'ayant vu, ne pourrait oublier. Au son des flûtes de roseau, dont l'écho me parvenait à travers la plaine, un groupe de silhouettes fantastiques tournoyait follement, perdu dans une danse effrénée. Je pensai aux habitants de la Sicile antique qui dansaient près du Cyané, sous la lune de juin en l'honneur de Déméter.

La vaste plaine, le clair de lune argenté, les ombres dansantes et par-dessus tout le son aigu et monotone des pipeaux produisaient sur moi un effet presque paralysant. Malgré mon effroi, je remarquai cependant que la moitié de ces danseurs infatigables, mécaniques eût-on dit, étaient les ouvriers que j'avais crus endormis, tandis que l'autre moitié se composait d'étranges créatures aériennes vêtues de blanc, d'une nature indécise, mais qui devaient être de pâles et pensives naïades venues des sources hantées de la tourbière. Je ne sais combien de temps je demeurai à contempler ce spectacle du haut de ma fenêtre, dans la tourelle isolée, avant de sombrer dans un sommeil sans rêve, dont me tira le soleil matinal.

Ma première pensée, à mon réveil, fut de faire part de mes craintes et de mes observations à Denys Barry, mais à la vue des rayons du soleil qui traversaient la fenêtre de l'est, je fus convaincu de l'irréalité de ce que j'avais vu. Je suis parfois sujet à d'étranges visions, mais je n'ai jamais la faiblesse d'y croire ; en cette occasion, je me contentai de questionner les ouvriers qui, réveillés très tard, ne conservaient aucun souvenir de la nuit précédente, à part celui, très vague, de la musique. Cette histoire de pipeaux fantômes me tourmentait beaucoup et je me demandais si les grillons d'automne n'étaient pas venus en avance pour troubler la nuit et hanter les rêves des hommes. Un peu plus tard, en voyant Barry examiner ses plans dans la bibliothèque (les travaux devaient commencer le lendemain) j'éprouvai pour la première fois un soupçon de cette peur qui avait chassé les paysans. Pour une raison inconnue, je tremblais à l'idée de voir détruire l'antique tourbière et les secrets qu'elle recélait, et j'imaginais de terribles spectacles ensevelis dans ses profondeurs

obscures et insondables.

Il me paraissait insensé de vouloir faire la lumière sur de tels secrets. Je fus pris d'un brusque désir de trouver un motif pour quitter le château et le village. J'allai jusqu'à entretenir Barry de ces questions sans en avoir l'air, mais il éclata de rire et je n'osai continuer. Aussi gardai-je le silence lorsque le soleil couchant inonda de sa lumière les collines lointaines, pendant que Kilderry se transformait en un brasier rouge et doré qui semblait de fâcheux présage.

Les événements de la nuit furent-ils réels ou imaginaires ? Je ne le saurai jamais avec certitude. Ils dépassent incontestablement tout ce qu'on peut imaginer sur terre ou dans l'univers. Mais comment expliquer normalement ces disparitions que personne n'ignore plus maintenant ? Je me retirai de bonne heure, vaguement alarmé, incapable pendant un long moment de trouver le sommeil, dans le mystérieux silence de la tour. Il faisait très sombre, car la lune était à son décours et ne devait pas se lever avant le petit matin. Étendu sur mon lit, je pensais à Denys Barry et au sort qui attendait la tourbière une fois le jour venu. J'eus tout à coup une envie folle de me sauver dans la nuit, de prendre la voiture de Barry et de m'enfuir à Ballyhough, loin des terres menacées. Mais je m'endormis avant de mettre mon projet à exécution et revis en rêve la ville de la vallée, froide et morte sous un linceul d'ombre hideuse.

Ce fut sans doute le son aigu des pipeaux qui m'éveilla mais je ne m'en rendis pas compte tout de suite. Quand j'ouvris les yeux, j'étais couché le dos à la fenêtre de l'est, celle qui donnait sur la tourbière ; c'est de ce côté que la lune devait se lever, je m'attendais donc à voir sa lumière se refléter sur le mur d'en face, mais je ne pouvais prévoir le spectacle qui m'attendait : il y avait bien de la lumière sur le mur, mais ce n'était pas celle de la lune. Venant de la fenêtre gothique, une aveuglante lumière rouge, merveilleuse et terrible à la fois, baignait la pièce. Mon premier mouvement fut étrange en l'occurrence, mais ce n'est que dans les romans qu'on accomplit les gestes dramatiques et attendus. Au lieu de chercher à découvrir la source de cette clarté surnaturelle, j'évitai, en proie à une terreur panique, de porter mes regards vers la fenêtre et je tirai maladroitement mes couvertures, dans le vague dessein de m'en servir pour me sauver. Je me rappelle aussi avoir saisi mon revolver et mon chapeau, mais, avant la fin de l'aventure, je les avais perdus tous les deux, sans avoir tiré un seul coup de feu ni m'être coiffé. Au bout d'un instant, la fascination qu'exerçait sur moi cette lueur rouge prit le pas sur la peur et je me glissai jusqu'à la fenêtre de l'est pour voir ce qui se passait dehors. Le gémissement des pipeaux déchaînés remplissait le château et le village tout entiers.

Au-dessus de la tourbière, une lumière éblouissante, provenant de la ruine de l'îlot,

coulait à flots, écarlate et sinistre. Quant à l'aspect de la ruine elle-même, comment le décrire ? Je devais être fou en cet instant : je la voyais se dresser, intacte et splendide, entourée de colonnes majestueuses ; l'entablement, où se reflétaient des flammes, semblait traverser le ciel comme celui d'un temple situé au sommet d'une montagne. Au son perçant des pipeaux vint soudain se joindre un roulement de tambour. Étreint par l'angoisse, je crus discerner des formes dansantes dont la silhouette grotesque se détachait sur le marbre lumineux. L'impression était inouïe, et je serais resté indéfiniment en contemplation, ayant peine à en croire mes yeux, si, à ma gauche, le son des pipeaux n'avait paru brusquement s'enfler. Tremblant d'une peur curieusement mêlée d'extase, je traversai la pièce circulaire pour aller à la fenêtre du nord, d'où l'on découvrait le village et la plaine. Alors mes yeux se dilatèrent de surprise, comme s'ils ne venaient pas déjà de contempler un spectacle surnaturel : dans la plaine inondée d'une épouvantable lumière rouge, avançait un cortège de créatures comme on en voit dans les cauchemars.

D'une allure mi-glissante mi-flottante, les naïades vêtues de blanc retournaient lentement vers les eaux tranquilles et la ruine de l'îlot, groupées comme les danseuses des cérémonies antiques. Guidées par le son détestable d'invisibles pipeaux et obéissant à un rythme mystérieux, elles faisaient signe, de leurs bras onduleux et translucides, à la foule des ouvriers qui les suivaient comme des chiens, d'une démarche d'aveugles ou de fous, entraînés, semblait-il, par une force diabolique, maladroite mais irrésistible.

Au moment où les naïades, dans leur marche inexorable, approchaient de la tourbière, je vis sortir du château, par une porte située très au-dessous de ma fenêtre, une nouvelle file d'êtres zigzagants et titubants, tels des hommes ivres. Ils traversèrent à tâtons la cour et une partie du village et rejoignirent dans la plaine la colonne trébuchante. En dépit de la distance, je reconnus aussitôt les domestiques venus du nord. C'est ainsi que je discernai la silhouette difforme du cuisinier, dont la laideur même devenait indiciblement tragique en cet instant. Et toujours l'horrible son des pipeaux, que suivait celui des tambours. Arrivées près de l'eau, les naïades y entrèrent une à une, gracieuses et muettes, et les autres, sans ralentir un instant, les y suivirent maladroitement et disparurent dans un jaillissement de bulles malsaines, à peine visibles dans cette lumière écarlate. Lorsque le gros cuisinier, le dernier de ces pathétiques traînards, se fut enfoncé lourdement dans l'étang funeste, les pipeaux et les tambours se turent, les rayons aveuglants qui venaient de la ruine s'éteignirent brusquement et le village maudit demeura vide et lamentable sous les pâles rayons de la lune nouvelle.

J'avais maintenant l'impression de me débattre dans un chaos indescriptible. Ne

sachant si j'étais fou ou sain d'esprit, endormi ou éveillé, je ne fus sauvé que grâce à un engourdissement miséricordieux. Je crois m'être donné le ridicule d'adresser des prières à Artémis, Latone, Déméter, Perséphone et Pluton. Tous les souvenirs classiques de ma jeunesse me remontaient aux lèvres et l'horreur de la situation faisait renaître en moi des superstitions bien cachées. Je me rendais compte que j'avais été le témoin de la disparition totale d'un village et je savais que j'étais seul dans le château avec Denys Barry, dont l'audace était à l'origine de cette malédiction. En pensant à lui, de nouvelles terreurs m'assaillirent et je me laissai tomber à terre, non pas évanoui mais accablé. Puis je sentis le vent glacial qui entrait par la fenêtre de l'est, du côté où s'était levée la lune, et tout à coup, j'entendis au-dessus de moi des hurlements qui ne tardèrent pas à atteindre une intensité et un caractère tels que les mots manquent pour les décrire et que je suis près de m'évanouir en y pensant. Tout ce que je puis dire, c'est que l'être qui les poussait avait naguère été mon ami.

Le vent sans doute et les hurlements me firent revenir à moi en cet instant atroce. Je me souviens ensuite d'une course folle par des salles et des corridors noirs comme de l'encre et, la cour une fois traversée, d'une fuite éperdue dans la nuit. On me retrouva à l'aube, errant au voisinage de Ballyhough. Mon esprit était égaré, mais les horreurs que j'avais vues ou entendues d'abord n'étaient pas ce qui me tourmentait le plus. Quand lentement je revins à moi, je fis allusion à deux faits qui s'étaient produits au cours de ma fuite, deux faits sans signification et qui pourtant continuent à me hanter quand je suis seul près d'un marécage, ou la nuit au clair de lune.

Fuyant le château maudit, j'entendis, en longeant la tourbière, un bruit qui en soi n'avait rien d'extraordinaire et que pourtant je n'avais jamais entendu à Kilderry. Les eaux stagnantes, complètement privées, jusque-là, de toute vie animale, débordaient maintenant d'une horde d'énormes grenouilles visqueuses dont les cris aigus et incessants contrastaient étrangement avec leur taille. Brillantes, vertes et bouffies, elles semblaient contempler le clair de lune. Je suivis le regard de la plus grosse et de la plus hideuse d'entre elles et, pour la seconde fois, je fus témoin d'un spectacle qui me mit hors de moi.

Allant directement de l'étrange ruine de l'îlot jusqu'à la lune, s'étendait un faible rayon lumineux, sans aucun reflet. Dans ma fièvre, je crus voir monter lentement, sur ce blême chemin, une ombre mince et convulsée, une ombre vague et qui luttait, dans d'effroyables contorsions, contre d'invisibles démons qui semblaient l'entraîner. Cette ombre hideuse semblait à mon esprit égaré un portrait monstrueux, une inconcevable caricature de cauchemar, une effigie sacrilège de celui qui avait été Denys Barry.

JE SUIS D'AILLEURS

The Outsider - 1926 (1921)

Traduction par Yves Rivière.

Cette nuit-là le Baron rêva plus d'un malheur ;
Et tous ses hôtes guerriers, parmi les ombres et les formes
De sorcière, de démon, et gros ver de cercueil,
Furent hantés de longs cauchemars.

KEATS

Malheureux celui auquel les souvenirs d'enfance n'apportent que crainte et tristesse. Misérable celui dont la mémoire est peuplée d'heures passées dans de vastes pièces solitaires et lugubres aux tentures brunâtres et aux alignements obsédants de livres antiques, et de longues veilles angoissées dans des bois crépusculaires composés d'arbres absurdes et gigantesques, chargés de lianes, qui, en silence, poussent toujours plus haut leurs bras sinueux. Tel est le lot que les dieux m'ont accordé – à moi, l'étonné, le banni, le déçu, le brisé. Et pourtant je me sens étrangement satisfait et m'accroche farouchement à ces souvenirs flétris lorsque mon esprit, pour un moment, menace d'aller au-delà, chercher ce qui est *autre*.

Point ne sais où je suis né, mais le château était infiniment vieux et infiniment affreux, plein de passages obscurs et de hautes voûtes où l'œil, lorsqu'il se hasardait vers elles, ne décelait que nuit et toiles d'araignées. Les pierres dans les couloirs gauchis semblaient toujours atrocement humides, et il régnait partout une odeur maudite, odeur de charniers toujours renouvelés par les générations qui meurent. Il n'y faisait jamais jour ; il m'arrivait parfois d'allumer des chandelles et de chercher longtemps dans leur flamme fixe et immobile un soulagement ou un secours ; dehors non plus il n'y avait pas de soleil, car ces arbres haïssables s'élevaient bien au-dessus de la plus haute et de la plus inaccessible des tours. Il y avait pourtant une tour noire qui montait au-dessus des arbres dans le ciel inconnu de l'au-delà de la nuit, mais elle était à moitié en ruine et l'on ne pouvait y monter qu'au prix d'une escalade presque impossible le long de sa muraille lisse.

J'ai dû vivre des années dans cet endroit, mais je ne peux mesurer le temps. Des êtres ont dû veiller sur moi et prévoir mes besoins ; pourtant je ne peux me souvenir d'aucune personne à l'exception de moi-même, de rien de vivant en dehors de mes compagnons silencieux, les rats, les chauves-souris et les araignées. Je pense que la personne, quelle qu'elle fut, qui veilla sur mes premières années devait être d'un âge

incroyablement avancé, car ma première conception d'un être animé ressemble à une caricature de moi-même, déformée, réduite, et pourrissante comme le château même. Pour moi, il n'y avait rien d'horrible dans les os et les squelettes qui jonchaient certaines des cryptes de pierre, profondément enfouies sous les fondations. C'est incroyable, mais j'associais ces choses à la vie quotidienne, et les prenais pour plus naturelles que les images colorées d'êtres vivants que je rencontrais dans nombre de mes livres moisis. C'est dans ces ouvrages que j'ai appris tout ce que je sais. Je n'ai pas eu de précepteur pour me guider, pour me conduire, et je n'ai pas souvenir d'une voix humaine au cours de toutes ces années, pas même de la mienne – car si j'ai lu des livres qui parlaient du langage, je n'ai jamais essayé de parler à voix haute. Mon aspect physique, je n'y pensais jamais non plus, car il n'y avait pas de miroirs dans ce château, et je me considérais moi-même, automatiquement, semblable à ces êtres jeunes que je voyais dessinés et peints dans les livres. Et je me croyais jeune parce que j'avais peu de souvenirs.

Dehors, par-delà les douves putrides, sous les arbres sombres et muets, souvent je m'allongeais et restais à rêver pendant des heures à ce que j'avais lu dans les livres et, plein de nostalgie, m'imaginais mêlé à quelque foule joyeuse et gaie dans le monde ensoleillé qui débutait au-delà de l'interminable forêt. Une fois, j'essayai de fuir cette forêt, mais plus je m'éloignai du château, plus l'ombre moite s'alourdissait et plus l'air se chargeait d'une terreur enveloppante ; affolé, je retournai sur mes pas, éperdu de panique à l'idée que je ne pourrais retrouver mon chemin dans ce labyrinthe de silence obscur.

Ainsi, tout au long d'interminables crépuscules je rêvais et j'attendais ; j'attendais je ne sais quoi. Mais dans ma solitude noire, mon désir de clarté devint si fort et si poignant que je n'étais plus capable de me détendre, de me reposer, et que je tournais toujours mes regards et tendais toujours mes mains avides vers cette tour en ruine, sombre et solitaire, qui montait, au-dessus de la forêt, jusqu'au ciel inconnu de l'au-delà. Finalement, je me résolus à faire l'escalade de cette tour, dussé-je y périr ; car mieux valait voir le ciel, quitte à en mourir, que vivre sans jamais connaître le jour.

Dans le crépuscule moite, je montai donc les degrés de pierre usés par les siècles jusqu'au dernier, et, ensuite, entamai la dangereuse ascension en m'aidant de saillies précaires aux jointures des pierres. Epouvantable, affreux et lisse, ce puits de pierre morte, un puits d'encre, fissuré, désert, sinistre avec ses chauves-souris étonnées dont j'éveillais les ailes silencieuses. Mais plus affreuse et plus angoissante encore la lenteur de ma progression ; car j'avais beau monter et monter, au-dessus de moi l'obscurité ne s'éclarcissait point ; une nouvelle terreur grandit en moi, celle que suscite la pourriture maudite et vénérable. Des frissons m'ébranlaient et je me

demandais pourquoi je n'atteignais pas la lumière ; j'aurais baissé les yeux si je l'avais osé. J'imaginai un moment que la nuit devait être tombée d'un coup sur moi ; en vain, de la main, je tâtonnai pour essayer de rencontrer l'embrasure de la fenêtre par laquelle je pourrais me pencher et savoir à quelle hauteur j'étais déjà parvenu.

Mais tout à coup, après plusieurs éternités passées à me traîner, collé à la paroi de ce précipice concave et affolant, ma tête heurta quelque chose de dur, et je compris que je venais d'atteindre le toit ou tout au moins quelque palier. Toujours dans le noir, je levai une main et tâtai l'obstacle. Je m'aperçus qu'il était de pierre, et immuable. C'est alors que j'entrepris cette aventure odieuse, faire le tour du donjon, m'accrochant aux faibles prises que m'offrait la muraille grasse ; finalement ma main, à force de quêtes, sentit en un endroit l'obstacle remuer. Je me hissai, poussant de la tête la dalle ou la porte, car je me retenais des deux mains dans cet effort délirant. Aucune lumière ne se coula par la fente, et, mes mains une fois glissées de l'autre côté de la surface, je compris que mon ascension était, cette fois, terminée. Car cette dalle servait de trappe, permettant d'accéder à une aire de surface plus grande que celle de la tour, en bas ; c'était certainement le plancher d'une vaste chambre de guet. Je m'introduisis lentement par l'ouverture, et voulus essayer d'empêcher la lourde dalle de retomber en place, mais échouai. En me laissant tomber sur la pierre lisse, j'avais à l'oreille l'écho sonore de sa retombée ; j'espérai que le moment venu, je pourrais de nouveau la forcer.

M'imaginant alors à une hauteur prodigieuse, bien au-dessus des plus hautes branches de la forêt maudite, je me redressai lourdement et fouillai la nuit de mes mains, à la recherche de fenêtres afin de pouvoir, pour la première fois, poser les yeux sur le ciel, la lune et les étoiles dont m'avaient parlé mes livres. Mais sur tous ces points je fus déçu : car tout ce que je rencontrai, ce furent d'interminables alignements de profondes étagères de marbre, chargées de longues et inquiétantes boîtes que je touchai en frissonnant. Et je réfléchissais, et je me demandais de plus en plus quels étaient donc ces innommables secrets qu'enfermait depuis des temps et des temps cette pièce retranchée du château. Par surprise, mes mains sentirent l'embrasure d'une porte fermée par un vantail de pierre sculpté de ciselures étranges. Je voulus l'ouvrir ; elle était bien close. Dans un ultime sursaut de volonté, je m'acharnai et sentis finalement le battant venir à moi. Et c'est alors que me vint la plus pure extase que j'aie jamais connue ; brillant calmement derrière une grille aux contours élaborés, au-dessus de quelques marches surplombant la porte que je venais d'ouvrir, je vis la lune, pleine, radieuse, telle que je ne l'avais jamais vue hors de mes rêves et de vagues visions que je n'osais baptiser du nom de souvenirs.

Croyant avoir atteint la cime dernière du château, je me précipitai en haut de ces

marches, de l'autre côté de la porte. À ce moment précis, la lune fut voilée d'un nuage. Je trébuchai, et cherchai de nouveau, lentement, mon chemin dans la nuit. Il faisait encore très sombre lorsque je parvins à la grille – que je palpai avec soin ; elle n'était pas fermée à clef, mais je ne l'ouvris pas, par crainte de tomber du haut de l'altitude inimaginable à laquelle je devais me trouver. La lune sortit.

Le plus démoniaque de tous les chocs vient de l'inattendu le plus insondable ou de l'impensable le plus fou. Rien que j'eusse jamais connu ne pouvait se comparer à la terreur qui m'emplit au brusque spectacle que j'eus devant les yeux, et au sentiment des mystères qu'il impliquait. Le spectacle en lui-même était aussi simple que paralysant, et ce n'était rien d'autre que ceci : au lieu d'un panorama vertigineux de sommets d'arbres s'étendant au pied d'une hauteur sublime, ce que j'avais devant moi, à mon niveau, de l'autre côté de la grille, ce n'était rien d'autre que le *sol,* la terre ferme, peuplée en cet endroit de dalles de marbre et de colonnes, à l'ombre d'une vieille église de pierre dont la flèche ruinée rutilait comme un spectre sous la pâle lumière de la lune.

À moitié conscient, j'ouvris la grille et titubai sur le sentier de gravier blanc qui partait dans deux directions. Mon esprit, noyé par le choc et le chaos, était toujours rongé du besoin de lumière ; le fantastique mystère lui-même qui venait de surgir ne réussit pas à lui faire oublier son objet, à infléchir la course de mon destin. Je ne savais pas, et ne m'en souciais pas, si j'étais aux prises avec la folie, le rêve ou la magie ; mais j'étais plus que jamais déterminé à contempler la clarté et la joie, quel que dût en être le prix. Je ne savais ni qui j'étais ou ce que j'étais, ni l'endroit où je pouvais me trouver ; mais je continuais à marcher en aveugle, devant moi, et en même temps se levait lentement dans mon esprit une sorte de souvenir latent aussi bien qu'horrible qui soustrayait au hasard le choix de ma route. Par une arche, je quittai ce domaine des dalles et des colonnes, et m'aventurai dans la campagne ouverte, suivant parfois la route visible mais parfois la quittant aussi, bizarrement, pour traverser des prés où des ruines sporadiques signifiaient la présence oubliée d'un chemin d'autrefois. À un certain moment, il m'en souvient, je traversai à la nage un fleuve rapide, à l'endroit où d'antiques piles de maçonnerie moussues et ruinées demeuraient les seuls vestiges en cet endroit d'un pont depuis longtemps disparu.

Deux heures au moins s'écoulèrent avant que j'eusse atteint ce qui devait être mon but, un château vénérable couvert de lierre, au sein d'un parc cerné d'un bois épais, atrocement familier et pourtant empreint pour moi d'une incompréhensible étrangeté. Les douves étaient pleines, et plusieurs des tours trop connues étaient démolies, tandis qu'on avait édifié de nouveaux bâtiments, de nouvelles ailes, pour confondre le spectateur. Mais ce que je vis avec le plus d'intérêt et de joie, ce furent les fenêtres

ouvertes, merveilleusement scintillantes de lumières et d'où me parvenaient les sons d'une fête joyeuse. M'avançant vers une porte-fenêtre, je regardai à l'intérieur : j'aperçus une compagnie aux atours curieux en train de s'amuser, de rire et de s'ébattre bruyamment. Sans doute n'avais-je jamais entendu le son de la voix humaine, car je ne compris que vaguement ce qui se disait. Certaines des têtes semblaient avoir des expressions qui réveillaient en moi des évocations et des souvenirs incroyablement anciens ; d'autres personnes m'étaient totalement étrangères.

Je pénétrai par cette porte dans la pièce brillamment illuminée, et, ce faisant, passai au même moment, de l'espoir le plus heureux aux convulsions du désespoir le plus noir, à la prise de conscience la plus poignante. Le cauchemar s'empara immédiatement de moi ; dès que j'entrai, j'assistai à l'une des manifestations les plus terrifiantes qu'il m'ait jamais été donné de voir. À peine avais-je passé le seuil que s'abattit sur toute l'assemblée une terreur brutale, que n'accompagna pas le moindre signe avant-coureur, mais d'une intensité impensable, déformant chaque tête, tirant de chaque gorge ou presque les hurlements les plus horribles. Tout le monde s'enfuit aussitôt, et dans les cris et la panique, plusieurs personnes tombées en convulsions furent emportées loin de là par leurs compagnons affolés. J'en vis même plusieurs se cacher les yeux de leurs mains et courir de la sorte, aveugles et inconscients, se cognant aux murs, aux meubles, avant de disparaître par l'une des nombreuses portes de la salle.

Ces cris me glacèrent : et je restai un moment comme paralysé dans la clarté éblouissante de cet endroit, seul, incrédule, gardant à l'oreille l'écho lointain de l'envol des convives terrifiés, et je tremblais à la pensée de ce qui devait rôder à côté de moi, invisible. Au premier coup d'œil rapide que je jetai, la pièce me parut déserte, mais, en m'approchant de l'une des alcôves, j'eus l'impression d'y deviner une sorte de présence, l'ombre d'un mouvement derrière le cadré doré d'une porte ouverte qui menait à une autre pièce assez semblable à celle dans laquelle je me trouvais. M'approchant de cette arche, je perçus plus nettement cette présence, et finalement, tandis que je poussais mon premier et dernier cri – une ululation spectrale qui me crispa presque autant que la chose horrible qui me la fit pousser – j'aperçus, en pied, effrayant, vivant, l'inconcevable, l'indescriptible, l'innommable monstruosité qui, par sa simple apparition, avait pu transformer une compagnie heureuse en une troupe craintive et terrorisée.

Je ne peux même pas donner l'ombre d'une idée de ce à quoi ressemblait cette chose, car elle était une combinaison horrible de tout ce qui est douteux, inquiétant, importun, anormal et détestable sur cette terre. C'était le reflet vampirique de la pourriture, des temps disparus et de la désolation ; le phantasme, putride et gras

d'égouttures, d'une révélation pernicieuse dont la terre pitoyable aurait dû pour toujours masquer l'apparence nue. Dieu sait que cette chose n'était pas de ce monde – ou n'était plus de ce monde – et pourtant au sein de mon effroi, je pus reconnaître dans sa matière rongée, rognée, où transparaissaient des os, comme un grotesque et ricanant travesti de la forme humaine. Il y avait, dans cet appareil pourrissant et décomposé, une sorte de qualité innommable qui me glaça encore plus.

J'étais presque figé, mais non incapable d'effectuer un effort pour m'enfuir. Je titubai en arrière, sans pour autant parvenir à rompre le charme sous lequel me tenait ce monstre sans voix et sans nom. Mes yeux, ensorcelés par ces orbites vitreuses qui se vrillaient ignominieusement dans les miennes, mes yeux se refusaient à se fermer ; certes, et j'en remercie le ciel, la vision qu'ils me transmettaient était voilée, et, le moment du premier choc passé, je ne distinguais qu'indistinctement cet objet terrible. J'essayai de conjurer cette vision en portant ma main devant mon visage, mais mes nerfs étaient dans un tel état que mon bras ne répondit qu'imparfaitement à ma volonté. Cette tentative me fit à moitié perdre l'équilibre et je basculai en avant et trébuchai de plusieurs pas pour éviter de tomber. Je me rendis soudainement compte, dans un moment d'agonie, que la répugnante charogne était à *quelques pouces* de moi ; il me semblait en entendre la sifflante et caverneuse respiration. Presque fou, j'eus encore la force de tendre le bras pour écarter la fétide apparition si proche de moi, quand, dans une seconde où les cauchemars du cosmos rejoignirent les accidents du présent, *mes doigts entrèrent en contact avec la patte pourrissante et ouverte du monstre sous cet encadrement d'or.*

Non, ce ne fut pas moi qui hurlai ; tous les vampires sataniques qui chevauchent les vents nocturnes hurlèrent pour moi, en même temps que, dans l'espace de cette même seconde, s'effondrait d'un seul coup sur mon esprit la cataracte, l'avalanche annihilante des souvenirs, et que se rouvrait, à m'en déchirer l'âme, ma mémoire. En cette seconde, je compris tout ce qui avait été ; je me souvins de ce qui avait précédé le château effrayant avec ses arbres, et je reconnus l'altier édifice dans lequel je me trouvais ; et je reconnus, et rien ne fut plus terrible, l'abominable malédiction qui ricanait devant moi en même temps que je rompais le contact de mes doigts souillés avec les siens.

Mais le cosmos recèle aussi bien le baume que l'amertume, et ce baume est le népenthès. Dans l'horreur suprême de cette seconde, j'oubliai ce qui m'avait horrifié, et l'explosion de cette mémoire nocturne s'évanouit dans un chaos d'images, s'estompant en échos toujours plus lointains. Dans un rêve, dans un cauchemar, je m'enfuis en courant de cet endroit hanté et maudit, je courus, rapide autant que silencieux, vers la lumière de la lune. Je retrouvai le cimetière peuplé de marbre,

descendis les degrés, mais la dalle de pierre était impossible à ouvrir. Et je ne le regrettai pas, car j'avais haï cet antique château et ses arbres impossibles. Maintenant, je chevauche les vents de la nuit, avec les vampires moqueurs et amicaux, et joue le jour parmi les catacombes de Nephren-Ka dans la vallée secrète et close de Hadoth, près du Nil. Je sais que la lumière ne m'est pas destinée, sauf celle de la lune sur les roches tombales de Neb, et qu'aucune gaieté ne me revient sinon les fêtes sans nom de Nitokris, sous la Grande Pyramide ; et pourtant dans ma nouvelle condition, dans ma nouvelle liberté, j'accueille presque avec le sourire l'amertume d'être autre.

Car quoique le népenthès ait mis la main sur moi, je sais pour toujours que je suis d'ailleurs, un étranger en ce monde, un étranger parmi ceux qui sont encore des hommes. Et cela je le sais du moment où j'ai tendu la main vers cette abomination dressée dans le grand cadre doré, depuis que j'ai porté mes doigts vers elle et que j'ai touché *une surface froide et immuable de verre lisse.*

LA MUSIQUE D'ERICH ZANN

The Music of Erich Zann - 1922 (1921)

Traduction par Yves Rivière.

J'ai examiné des plans de la ville avec le plus grand soin et pourtant jamais je n'ai pu retrouver la rue d'Auseil. Mes recherches ne se sont pas limitées aux plans actuels, car je sais que les noms changent. Au contraire, j'ai plus que longuement interrogé tous les témoignages anciens sur la ville, et j'ai personnellement exploré tous les quartiers, quels que fussent leurs noms, qui pouvaient receler une rue d'Auseil. Mais malgré tous mes efforts, il me faut humblement avouer que je n'ai pu, que je ne peux retrouver ni la maison, ni la rue, ni le quartier de cette ville, où, pendant les derniers mois de ma précaire existence d'étudiant en métaphysique à l'université, j'entendis la musique d'Erich Zann.

Que ma mémoire soit défaillante, je ne m'en étonne pas ; car mon équilibre, physique et mental, subit de rudes coups pendant toute l'époque de mon séjour rue d'Auseil, et je sais fort bien que je n'ai fait venir en cet endroit aucune des rares personnes que je connais. Mais le fait que je ne puisse pas retrouver cet endroit est à la fois curieux et inquiétant, car il se trouvait à moins d'une demi-heure de marche de l'université, et se distinguait par des traits si particuliers que toute personne l'ayant vu une fois était incapable de l'oublier. Je n'ai jamais rencontré une seule personne qui connût la rue d'Auseil.

La rue d'Auseil se trouvait de l'autre côté d'un fleuve sombre, bordé d'immenses entrepôts de brique aux fenêtres opaques, et franchi par un lourd pont de pierre noirâtre. L'air était toujours gris et presque obscur près de ce fleuve, comme si la fumée des usines proches y empêchait en permanence le soleil de percer. Ce fleuve émettait aussi une odeur chargée de relents douteux que je n'ai jamais sentis autre part, et qui pourront peut-être un jour me permettre de le retrouver car je les reconnaîtrais immédiatement. Au-delà du pont, d'étroites ruelles pavées, longées de grilles. Et on montait ensuite, doucement d'abord, puis très vite : on était arrivé à la rue d'Auseil.

Je n'ai jamais vu de rue aussi étroite et aussi raide que la rue d'Auseil. C'était presque une escalade ; elle était fermée à tous véhicules, coupée d'escaliers par endroits, et bouchée à son sommet par un mur élevé et couvert de lierre. Son revêtement changeait en cours de route : par endroits de vastes dalles ; en d'autres des pavés ; en d'autres encore une terre battue à laquelle s'accrochait comme elle pouvait

une végétation d'un vert grisâtre. Les maisons qui bordaient la rue étaient hautes, avec des toits pointus, incroyablement vieilles, et toutes penchaient de la façon la plus fantasque qui fût, en avant, en arrière ou de côté. Par endroits, deux maisons se faisant face s'inclinaient l'une vers l'autre formant une sorte de pont au-dessus de la rue, ce qui l'empêchait naturellement d'être bien claire. Il y avait aussi quelques passerelles jetées à hauteur d'étage d'une maison à l'autre.

Les habitants de cette rue me firent une impression profonde. Au début, je pensai que c'était parce qu'ils paraissaient tous silencieux et secrets, mais plus tard je compris que c'était parce qu'ils étaient tous très vieux. Je suis incapable de dire ce qui m'a amené à vivre dans une pareille rue : je n'étais pas moi-même lorsque j'y emménageai. J'avais vécu jusqu'alors dans des endroits misérables d'où mon manque d'argent m'avait toujours fait partir : je finis par tomber sur cette bâtisse chancelante de la rue d'Auseil tenue par Blandot le paralytique. C'était la troisième maison à partir du bout de la rue, et de loin la plus haute de toutes.

Ma chambre se trouvait au cinquième étage ; la seule qui y fut occupée, car la maison était presque vide. La nuit de mon arrivée, j'entendis, venant des mansardes au-dessus de moi, une étrange musique, et le lendemain j'interrogeai le vieux Blandot. Il me répondit que c'était un vieil Allemand qui jouait de la viole, un homme muet, étrange, qui signait du nom de Erich Zann et qui le soir faisait partie d'un pauvre orchestre d'opéra ; et il ajouta que Zann, ayant la manie de jouer la nuit après son retour du théâtre, avait choisi cette mansarde isolée, dont l'unique fenêtre, ménagée dans le toit, était le seul endroit d'où l'on pouvait voir, par-dessus l'énorme mur se dressant au bout de la rue, l'autre versant de la colline et le panorama qui s'étendait au-delà.

Par la suite, j'entendis Zann chaque nuit, et, bien qu'il m'empêchât de dormir, je me sentis progressivement hanté par la bizarrerie de sa musique. Quoique ignorant presque tout de cet art, j'étais convaincu qu'aucune de ses harmonies ne pouvait entretenir le moindre rapport avec une musique déjà entendue ; et j'en conclus que le vieil homme était un compositeur hautement original. Plus j'écoutais, plus j'étais fasciné, et finalement, au bout d'une semaine, je me décidai à faire la connaissance du vieux musicien.

Un soir qu'il revenait de son travail, je lui adressai la parole dans le couloir : je lui dis que j'aimerais le connaître et l'écouter jouer. C'était un vieil homme mince, petit, courbé en deux, avec des vêtements râpés, des yeux bleus, une tête caricaturale qui faisait penser à celle d'un satyre, et un crâne presque chauve ; à mes premiers mots, il parut à la fois furieux et effrayé. Mais mon bon vouloir était si évident qu'il finit par

se radoucir ; et, grognant vaguement, il me fit signe de le suivre dans l'escalier noir, craquant, branlant, qui menait chez lui. Sa chambre – il n'y en avait que deux sous ce toit pointu – donnait sur l'ouest, dans la direction du haut mur sur lequel se terminait la rue. Déjà très grande, son extraordinaire abandon, sa nudité presque totale la faisaient paraître immense. En fait de mobilier, il n'y avait qu'un lit de fer étroit, un nécessaire de toilette ébréché, une petite table, une grande bibliothèque, un pupitre à musique métallique, et trois fauteuils vieillots. Sur le plancher, en désordre, des cahiers de musique. Les murs étaient faits de planches nues qui sans doute n'avaient jamais connu le crépi ; la poussière omniprésente, les innombrables toiles d'araignées évoquaient un endroit désert et inhabité. L'univers esthétique d'Erich Zann hantait de toute évidence les lointains cosmos de l'imagination.

Me faisant signe de m'asseoir, le muet ferma la porte, poussa le gros verrou de bois et alluma une bougie, en plus de celle qu'il tenait à la main. Puis il sortit sa viole de son étui dévoré par les mites, et, finalement, son instrument en main, il s'installa dans le moins inconfortable des fauteuils. Il ne se servit pas de son pupitre, et, sans me proposer de choix et jouant de tête, il me ravit pendant plus d'une heure avec des morceaux que je n'avais jamais entendus ; des morceaux qui devaient être de sa propre invention. Les décrire avec exactitude est impossible à une personne ignorant tout de la musique. C'était une sorte de fugue avec des reprises véritablement merveilleuses, mais je remarquai surtout l'absence totale de ces accords bizarres que j'avais entendus de ma chambre les autres nuits.

Ces notes ensorcelantes, je m'en souvenais, et je me les étais souvent fredonnées et sifflotées, pour autant que j'en avais été capable, si bien que lorsque le musicien posa son archet, je lui demandai s'il voulait bien m'en rejouer quelques passages. À ma question, les traits de mon hôte à la tête de satyre perdirent subitement le calme quelque peu indifférent qu'ils avaient revêtu pendant tout le récital, et parurent trahir ce curieux mélange de colère et de frayeur que je leur avais vu lorsque j'avais abordé le vieillard pour la première fois. Pendant un moment, peu respectueux des sautes d'humeur de la vieillesse, je voulus insister, et j'essayai même de piquer cet hôte au tempérament instable en lui sifflant un des airs que j'avais entendus la nuit précédente. Mais je ne m'entêtai pas longtemps dans cette voie ; dès que le vieux musicien eut reconnu ce que je sifflais, ses traits se déformèrent brutalement, possédés par un sentiment défiant l'analyse, en même temps qu'il levait sa longue main froide et osseuse pour me fermer la bouche et imposer silence à cette imitation maladroite. Et le regard craintif qu'il jeta en direction de la fenêtre solitaire, aveuglée par un rideau, comme s'il redoutait l'arrivée d'un intrus, me donna une preuve supplémentaire de sa bizarrerie ; c'était doublement absurde puisque la mansarde était bien plus haute que

les toits des maisons voisines, par conséquent inaccessible, le seul endroit, le concierge me l'avait dit, d'où il était possible d'apercevoir ce qu'il y avait de l'autre côté du mur fermant la rue.

Ce regard jeté par le vieil homme me remit à l'esprit cette remarque de Blandot, et, non sans une certaine malice, je voulus aller contempler le vaste et vertigineux panorama des toits baignés par la lune, de la ville illuminée, que l'on devait découvrir de l'autre côté de la colline et que, seul de tous les habitants de la rue d'Auseil, ce vieux musicien grincheux pouvait voir. J'allai à la fenêtre et j'en aurais tiré les rideaux anonymes si le vieillard, dans une rage terrorisée comme je ne lui en avais pas encore vue, ne s'était précipité sur moi. Empoignant mes vêtements pour me faire reculer, il me fit clairement comprendre qu'il entendait me mettre à la porte. Dégoûté de cet hôte impossible, je lui demandai sèchement de me lâcher, ajoutant que j'allais partir sur-le-champ. Il me laissa aussitôt, et, voyant que j'étais blessé et furieux, sa propre colère parut s'apaiser. Il posa à nouveau la main sur moi, cette fois-ci dans un geste amical, et m'obligea à m'asseoir dans un fauteuil ; puis, avec une sorte d'expression songeuse, il alla s'asseoir à la table encombrée et, armé d'un crayon, se mit à couvrir une page d'un français laborieux.

Le papier qu'il me tendit finalement était un appel à ma tolérance et à mon oubli des offenses. Zann me disait qu'il était âgé, solitaire, et sujet à d'étranges terreurs et à des troubles nerveux non sans rapport avec son art et avec d'autres choses aussi. Il était très heureux que je fisse venu l'écouter, espérait que je reviendrais, et que je consentirais à oublier ses excentricités. Mais il ne pouvait pas jouer à une personne étrangère les harmonies qui m'avaient frappé, et il ne pouvait pas supporter que quelqu'un d'autre lui en parlât ; de même, il ne pouvait supporter qu'une autre personne touchât aucun objet dans cette chambre. Il ne s'était pas rendu compte, jusqu'au moment où je l'avais abordé dans le couloir, que je pouvais l'entendre jouer de ma chambre, et il me demandait si je voulais bien prier Blandot de me donner une autre chambre à un étage inférieur, d'où je ne pourrais pas l'entendre pendant la nuit. Il était disposé, avait-il enfin écrit, à me défrayer des dépenses supplémentaires.

Au fur et à mesure que je lisais avec peine ce français exécrable, je sentis ma mauvaise humeur à l'égard du vieil homme s'apaiser. Il était atteint de troubles physiques et mentaux, comme moi ; et mes études en métaphysique m'avaient enseigné la tolérance. Dans le silence qui régnait alors, on entendit un léger bruit venant de la fenêtre – le vent nocturne qui, sans doute, faisait battre le volet ; mais, pour une raison ou pour une autre, je sursautai presque aussi violemment qu'Erich Zann. Dès que j'eus terminé son message, je lui donnai une poignée de main et le quittai, en ami.

Le jour suivant, Blandot me donna une chambre moins économique au troisième étage, entre l'appartement d'un vieil usurier et la chambre d'un tapissier respectable. Personne n'habitait au quatrième étage.

Mais au bout de peu de temps, je me rendis compte que Zann était loin d'éprouver un désir aussi réel de me voir qu'il avait paru le manifester lors qu'il m'avait supplié de quitter son étage. Non seulement il ne me demanda pas d'aller lui rendre visite, mais, lorsque je le fis, il sembla mal à l'aise et joua d'un air distrait. Ceci se passa naturellement la nuit – le jour, il dormait et ne recevait personne. Ma sympathie pour lui évidemment ne s'en trouva pas renforcée, et pourtant cette mansarde et cette étrange musique semblaient exercer sur moi une fascination curieuse, mais de plus en plus marquée. J'éprouvais un désir presque insurmontable d'aller regarder par cette fenêtre, par-dessus le mur, le versant invisible de la colline, les toits et les flèches luisantes qui devaient s'y trouver. Un jour, je montai à la chambre solitaire à l'heure du théâtre, en l'absence de Zann, mais sa porte était fermée à clef.

Je réussis néanmoins à surprendre le jeu solitaire et nocturne du vieil homme muet. Au début, je montai sur la pointe des pieds jusqu'à mon ancien cinquième étage. Ensuite, mon audace s'accentuant, je m'avançai jusqu'aux dernières marches de l'escalier grinçant qui menait à la mansarde. Là, dans ce couloir étroit, devant cette porte bloquée, le trou de la serrure bouché, j'entendis plus d'une fois des bruits qui me remplissaient d'une anxiété indéfinissable – crainte d'un mystère vague, d'une trouble énigme ; non pas que ces sons fussent désagréables à l'oreille ; ils ne l'étaient pas mais ils étaient animés de vibrations qui ne rappelaient absolument rien de connu sur terre, et à certains moments, assumaient une qualité réellement symphonique que, même par l'imagination, je ne pouvais mettre sur le compte du musicien seul. Il n'y avait aucun doute, Erich Zann était un génie exceptionnel. Tandis que les semaines s'écoulaient, le jeu devenait toujours plus sauvage, et le vieux musicien faisait preuve d'absences toujours plus nettes en même temps que d'une pitoyable volonté de passer inaperçu. Il refusait systématiquement de me recevoir, et se détournait de moi chaque fois que nous nous croisions dans l'escalier.

Puis, une nuit, alors que j'écoutais à sa porte, j'entendis la viole insensée porter ses harmonies jusqu'à un déferlement chaotique : c'était un pandémonium qui aurait pu me faire douter de ma précaire santé mentale, si ne m'était parvenue de derrière cette porte condamnée la preuve atroce que le drame était bien réel – ce pleur épouvantable, inarticulé, ce sanglot que seul un muet peut émettre, et qu'il ne pousse que dans les moments de terreur ou d'angoisse les plus effrayants. Je frappai fébrilement au vantail mais ne reçus aucune réponse. Je restai à attendre dans ce couloir obscur, tremblant de froid et de crainte ; mais je perçus enfin les tristes efforts

du musicien qui essayait de se relever en s'aidant d'un des fauteuils. Pensant qu'il venait de reprendre conscience après s'être évanoui, je recommençai à frapper à la porte tout en lui criant mon nom pour le rassurer. J'entendis Zann tituber jusqu'à la fenêtre, fermer les volets et la vitre, puis revenir, péniblement, à la porte, et, enfin, d'une main tremblante, m'ouvrir. Cette fois, la joie qu'il montrait à me voir était authentique ; son visage encore crispé s'éclaira en me reconnaissant ; il agrippa les pans de ma veste, comme un enfant les jupes de sa mère.

Agité de frissons pathétiques, le vieil homme m'obligea à m'asseoir dans un fauteuil tandis qu'il se laissait tomber dans un autre ; sa viole et son archet gisaient à terre, abandonnés. Il resta assis un long moment, sans rien faire, hochant bizarrement la tête, et, curieusement, comme s'il était en train d'écouter quelque chose, avec autant d'intensité que de crainte. Il parut enfin satisfait de ce qu'il entendit, ou n'entendit pas, et, s'installant dans le fauteuil qui faisait face à la table, il m'écrivit quelques lignes sur une feuille de papier qu'il me tendit, puis il retourna à la table et se remit à écrire, d'une main fébrile et pressante. La note qu'il m'avait passée m'implorait au nom de la pitié humaine, et de ma propre curiosité, d'attendre qu'il eût fini d'écrire : il me ferait un compte rendu détaillé en allemand de toutes les merveilles et de toutes les horreurs qui l'obsédaient. J'attendis ; le crayon du vieil homme courait sur le papier.

Environ une heure plus tard, alors que j'attendais toujours, regardant les feuillets couverts d'une écriture fiévreuse s'empiler les uns sur les autres, je vis soudain Zann se contracter comme sous l'effet d'un choc très violent. Il n'y avait pas à en douter, il fixait bien la fenêtre obstruée par les rideaux, l'oreille tendue, en transes. Puis j'eus vaguement l'impression d'entendre moi-même un son. Rien d'horrible, mais bien plutôt comme une note musicale merveilleusement sombre, infiniment distante, comme en aurait pu lancer un musicien d'une des maisons voisines, ou d'une retraite située au– delà du grand mur par-dessus lequel je n'avais toujours pas pu regarder. Sur Zann en tout cas, l'effet fut terrible ; abandonnant son crayon, il se leva brusquement, s'empara de sa viole et commença à rompre le silence nocturne de la musique la plus folle qui me soit jamais parvenue aux oreilles pendant les nuits passées de l'autre côté de sa porte.

Il serait inutile d'essayer de décrire ce que fut le jeu d'Erich Zann pendant ces heures-là. Plus effrayant que tout ce que j'avais jamais entendu en cachette, car maintenant je pouvais voir l'expression de sa figure et je me rendis compte, cette fois-ci, qu'il était animé par la terreur la plus réelle. Il essayait de faire du bruit, de chasser quelque chose, de noyer quelque chose – mais quoi ? Je ne pouvais l'imaginer, mais ce devait être redoutable. Son jeu était fantastique, délirant, hystérique, et pourtant il conserva jusqu'à la fin ces qualités de génie suprême que je

savais appartenir à cet étrange vieillard. Je reconnaissais l'air – une sorte de danse hongroise échevelée que l'on jouait beaucoup dans les théâtres, et je me dis, un moment, que pour la première fois j'entendais Zann jouer la musique d'un autre compositeur.

Toujours plus forte, toujours plus forte et plus sauvage montait la supplication de cette viole désespérée. Le joueur était en nage, inondé d'une transpiration inquiétante ; il se démenait comme un automate, fixant toujours fébrilement la fenêtre fermée. À travers cette musique indicible, je pouvais presque deviner des satyres et des bacchantes masqués qui dansaient, qui tourbillonnaient au sein d'abîmes insondables peuplés de nuées et sillonnés d'éclairs. Puis j'eus l'impression d'entendre une note plus haute et plus régulière, et qui, elle, ne provenait pas de la viole ; une note moqueuse, calme, volontaire, et qui venait de très loin vers l'ouest.

À ce moment précis, le volet se mit à battre sous l'effet d'une bourrasque qui venait de se lever dans la nuit, comme pour répondre à la musique folle jouée dans la chambre. La viole déchaînée de Zann se surpassa, émettant des sons dont je ne l'aurais jamais crue capable. Le volet battait toujours plus fort, il se déverrouilla et se mit à buter alternativement contre la fenêtre et contre le mur. Puis les vitres se fracassèrent sous ces ébranlements répétés et un vent glacé s'engouffra dans la pièce ; les bougies vacillèrent et s'envolèrent de la table les feuilles de papier sur lesquelles Zann avait commencé à me confier son horrible secret. Je me tournai vers lui et m'aperçus qu'il avait perdu connaissance. Ses yeux bleus sortaient de leurs orbites, vitreux, aveugles, et la mélodie hystérique n'était plus qu'une sorte d'orgie folle et mécanique dont aucun mot ne saurait donner le moindre aperçu.

Une rafale plus violente que les autres souleva le manuscrit et l'emporta vers la fenêtre. Dans un essai désespéré, je voulus me lancer à la poursuite des feuilles tourbillonnantes, mais elles avaient disparu dans la nuit avant que j'eusse pu atteindre la fenêtre béante. Il me revint alors en mémoire ma vieille envie de regarder par cette fenêtre, la plus haute de la plus haute maison de la rue d'Auseil, d'où l'on pouvait apercevoir le versant de l'autre côté du mur, et la ville endormie à ses pieds. Il faisait nuit, mais les lumières de la ville brûlaient encore à cette heure, et je m'attendais à les voir à travers la pluie et le vent. Pourtant, quand je regardai de cette mansarde aérienne, quand je regardai, le dos tourné aux bougies clignotantes et au hurlement vers la nuit de cette viole incroyable, je ne vis rien : pas de ville étalée en bas, pas de lumières familières dans des rues mille fois arpentées, rien ; seul l'infini d'un espace sans fond ; d'un espace inimaginable vibrant de musique et de mouvement, ne ressemblant à rien de ce qui pouvait exister sur cette terre. Et au moment même où je contemplais ce spectacle, empli d'une sainte terreur, le vent souffla les deux bougies,

me laissant seul dans cette mansarde solitaire, au sein d'une obscurité sauvage et impénétrable, avec, devant moi, ce chaos, ce pandémonium, et, derrière moi, le délire démoniaque de la viole hurlant à la lune.

Je trébuchai à reculons dans le noir, n'ayant rien qui m'eût permis de rallumer les bougies, me cognai contre la table, renversai un fauteuil, cherchant à tâtons l'endroit d'où provenait la musique interdite. Nous sauver, Erich Zann et moi, je pouvais le tenter, quels que fussent les pouvoirs auxquels j'avais à faire face. Un moment, je crus sentir quelque chose de froid me frôler ; je hurlai, mais mon cri je ne l'entendis même pas moi-même par-dessus la viole en démence. Tout à coup, toujours dans l'obscurité, l'archet me frôla, et je compris que j'étais tout près du musicien. Avançant les bras, je rencontrai le dos du fauteuil de Zann, tâtonnai, trouvai son épaule, la secouai pour le faire revenir à lui.

Il ne réagit pas, et la viole continua à grincer, sans marquer de pause. Je posai ma main sur la tête de Zann, interrompis son branlement mécanique ; je criai dans l'oreille du vieillard qu'il nous fallait à tout prix fuir les choses inconnues qu'éveille la nuit. Mais il ne me répondit pas, ne ralentit pas le rythme de sa musique inexprimable, et pendant ce temps, d'étranges tourbillons d'air semblaient danser dans la nuit et l'orgie sonore. Lorsque ma main rencontra l'oreille de Zann, je frémis, sans comprendre pourquoi – jusqu'à ce que j'aie touché, palpé la tête impossible ; cette tête glacée, raide, immobile, dans laquelle des yeux vitreux saillaient dans le noir, fixés sur le vide. Puis, par une sorte de miracle, je trouvai la porte avec son verrou de bois, et je m'enfuis comme un fou loin de cette chose aux yeux vitreux, immobile dans le noir, et de la mélodie vampirique de cette viole maudite dont l'ardeur me parut croître encore au moment où je la quittai.

J'ai dévalé, quatre à quatre, sans rien voir, les interminables escaliers de cette bâtisse obscure ; dévalé sans m'en rendre compte cette rue étroite, antique, raide, coupée de marches, bordée de maisons chancelantes ; trébuché sur les pavés inégaux des rues basses, jusqu'au fleuve putride enserré entre ses murs aveugles ; j'ai couru enfin jusqu'à l'autre bout du pont immense confondu dans la nuit, jusqu'aux avenues, jusqu'aux boulevards larges et rassurants que nous connaissons ; ces souvenirs atroces traînent encore dans ma mémoire. Et je me rappelle aussi qu'il n'y avait pas de vent cette nuit-là, que la lune brillait et que toutes les lumières de la ville clignotaient.

Malgré toutes mes recherches, malgré toutes mes enquêtes, je n'ai jamais pu, depuis, retrouver la rue d'Auseil. Et je ne le regrette qu'à demi, qu'il s'agisse du fait en lui-même ou de la perte, dans d'impensables abîmes, des feuillets denses qui seuls pourraient expliquer la musique d'Erich Zann.

HERBERT WEST, RÉANIMATEUR

Herbert West Reanimator - 1922 (1921-1922)

Traduction par Paule Pérez.

Ce récit est divisé en six chapitres correspondant aux six épisodes publiés de février à juillet 1922 dans Home Brew. *De ce fait on trouve au début de chaque chapitre un bref résumé des événements précédents qui permettait au lecteur de ce fanzine de se remettre en mémoire ce qu'il avait lu un mois auparavant.*

I.

De Herbert West, qui fut mon ami à l'université comme à la ville, je ne puis parler sans une irrépressible terreur. Cela est dû davantage au travail étrange auquel il avait consacré sa vie qu'à la manière sinistre dont il a disparu voici peu de temps.

Ses recherches ont commencé il y a plus de dix-sept ans, alors que nous étions tous deux élèves de troisième année de médecine à l'université Miskatonic d'Arkham. Tant que nous étions ensemble, ses expériences diaboliques me fascinaient ; or, j'étais son plus proche compagnon.

Aujourd'hui il est mort et le charme maléfique est rompu. Ma frayeur n'en est que plus grande. Les souvenirs ont toujours quelque chose de plus inquiétant que la réalité.

Le premier incident qui survint pendant notre amitié fut le plus grand choc que je ressentis jamais et c'est à contrecœur que je le raconte.

West, au cours de nos études, s'était déjà signalé par son étrange théorie sur la nature de la mort. Celle-ci, selon lui, pouvait être vaincue artificiellement.

Sa pensée, tournée en dérision par nos professeurs et nos condisciples, reposait sur le caractère essentiellement mécanique de la vie. Il voulait agir sur la machine organique de l'homme par une action chimique appliquée après l'arrêt des processus naturels.

Au cours de ses expériences sur des êtres animés, il avait tué un nombre incroyable de lapins, de cobayes, de chats, de chiens et de singes. Il représentait, pour l'université, un véritable fléau. À plusieurs reprises, il était parvenu à observer des signes de vie sur des animaux prétendus morts. Des signes faibles et parfois des

signes intenses.

Mais il dut bientôt s'avouer que le perfectionnement de ses procédés exigerait une vie entière de recherches.

Puis il s'aperçut que le même traitement agissait différemment sur des espèces vivantes distinctes. Pour aller de l'avant et progresser, il lui fallait trouver des sujets humains. C'est là que, pour la première fois, il se heurta ouvertement aux autorités de l'université. Ce fut le doyen de la faculté de médecine en personne, le généreux et savant Dr. Alian Halsey, dont les travaux en faveur des paralytiques sont célèbres, qui lui interdit la poursuite de ses expériences. J'avais toujours montré une tolérance exceptionnelle envers les recherches de mon ami, et nous discutions souvent de ses théories, dont les ramifications et les corollaires étaient presque infinis.

Je partageais son avis, selon lequel toute vie est un processus chimique et physique, la prétendue « âme » étant un mythe. Mon ami croyait que la réanimation artificielle d'un mort ne dépendait que de l'état des tissus, et que, à moins que la décomposition n'ait déjà commencé son œuvre, un cadavre pourvu de tous ses organes pouvait, grâce à des mesures appropriées, être réintégré dans ce curieux processus qu'on appelle la vie. West se rendait parfaitement compte que la vie physique ou intellectuelle pourrait alors être affectée par une légère détérioration des cellules du cerveau, extrêmement sensible, due même à une brève période de mort.

Au début il avait espéré découvrir un élément qui rendrait la vitalité avant la mort effective, et seuls ses échecs répétés sur les animaux lui avaient démontré que les mouvements de la vie naturelle étaient incompatibles avec ceux de la vie artificielle.

Il se mit alors à rechercher des spécimens extrêmement frais, injectant ses solutions immédiatement après l'extinction de la vie. C'est ce détail qui rendit les professeurs sceptiques, car ils pensaient que la mort véritable ne s'était pas produite. Ils ne s'attardèrent pas à examiner le problème d'une manière plus rationnelle. Ce fut peu de temps après que les professeurs lui eurent interdit ses travaux que West me confia sa résolution de se procurer des corps frais par différents moyens pour continuer en secret ses expériences.

L'entendre discuter des « différents moyens » était assez effrayant, car à l'université nous ne nous étions jamais procuré de spécimens anatomiques par nous-mêmes. Chaque fois que la morgue ne pouvait répondre à la demande, deux Noirs se chargeaient de l'affaire, et on les interrogeait rarement.

West était alors un jeune homme petit et mince, aux traits délicats, portant lunettes, aux cheveux blonds, aux pâles yeux bleus et à la voix douce, et il était étrange de

l'entendre discuter des mérites respectifs du cimetière de Christ Church et de la fosse commune, parce que pratiquement tous les corps de Christ Church étaient embaumés, ce qui compromettait ses recherches. À cette époque, j'étais son assistant actif et enthousiaste, je l'aidais à prendre toutes ses décisions, non seulement en ce qui concernait notre approvisionnement en corps, mais aussi pour trouver un endroit convenant à notre macabre besogne. Ce fut moi qui pensai à la ferme déserte des Chapman, derrière Meadow Hill, où nous installâmes au rez-de-chaussée une salle d'opération et un laboratoire pourvus de rideaux sombres pour dissimuler nos activités nocturnes.

Nous avions pris d'infinies précautions pour que d'éventuels promeneurs ne pussent apercevoir quelque lueur insolite. La moindre imprudence nous eût conduits à la catastrophe.

Si l'on nous découvrait, nous étions convenus de dire que nous avions installé là un laboratoire chimique. Peu à peu, nous équipâmes notre refuge scientifique avec du matériel acheté à Boston, ou subrepticement emprunté à l'université. Nous nous procurâmes également quelques pelles et pioches, pour les nombreux enterrements que nous allions avoir à faire dans la cave. A la faculté, on utilisait de coutume un incinérateur, mais cet appareil nous eût coûté trop cher. La présence des cadavres était un problème constant, même lorsqu'il s'agissait de ceux des petits cobayes utilisés par West dans sa chambre à la Cité universitaire. Tels des vampires, nous étions à l'affût du moindre décès, et surveillions sans cesse la chronique nécrologique locale. Nous exigions de nos spécimens des qualités particulières. Il nous fallait, en effet, des cadavres enterrés aussitôt après la mort, n'ayant subi aucun traitement pour leur préservation, de préférence non atteints de malformations, et avec tous leurs organes. Nous préférions travailler, par conséquent, sur les victimes d'accidents.

De nombreuses semaines durant, nous restâmes sans sujet d'expérience convenable, malgré nos entretiens avec les autorités et le personnel hospitalier à qui nous rendions visite au nom de l'université. Car nous avions découvert que l'université avait priorité de choix si bien que nous allions devoir rester à Arkham pendant l'été, durant la période des vacances, où les cours étaient réduits.

Enfin, la chance nous sourit, car un jour nous eûmes vent d'un corps presque idéal dans la fosse commune, un jeune ouvrier vigoureux qui s'était noyé le matin précédent dans l'étang de Summer, et avait été enterré aux frais de la ville sans délai ni embaumement. Cet après-midi-là, nous allâmes voir la nouvelle tombe, et décidâmes de nous mettre au travail peu après minuit. Ce fut une tâche assez répugnante, même si, à ce moment-là, nous ne ressentions pas encore cette horreur particulière pour les

cimetières que nos expériences ultérieures allaient provoquer en nous. Nous prîmes des pelles et des lanternes à huile (car si les torches électriques existaient déjà, elles n'étaient pas aussi satisfaisantes que les lampes à tungstène d'aujourd'hui). Déblayer la terre fut une tâche longue et sordide qui aurait pu être poétiquement funèbre si nous avions été des artistes et non des scientifiques. Nous fûmes contents lorsque nos pelles heurtèrent le bois. Quand le cercueil fut complètement découvert, West descendit, enleva le couvercle et sortit le corps. Je descendis également, et nous hissâmes le cadavre hors de la tombe, puis nous nous efforçâmes de rendre à l'endroit son apparence première.

Tout cela nous rendait assez nerveux, et surtout la silhouette raide et le visage vide de notre premier butin. Nous parvînmes à effacer toutes traces de notre passage. Quand nous eûmes remis en place la dernière pelletée de terre, nous enfouîmes le spécimen dans un sac de toile, et nous marchâmes vers la vieille ferme, de l'autre côté de Meadow Hill.

Sur une table de dissection improvisée, à la lueur d'une puissante lampe à acétylène, il apparut que le spécimen, qui n'avait pas encore l'air d'un cadavre, avait été un jeune homme vigoureux et apparemment sans imagination, de type plébéien, aux épaules larges, aux yeux gris et aux cheveux bruns. Un animal en bonne santé, sans complications psychologiques et ayant possédé probablement la physiologie la plus simple et la plus saine. Maintenant, les yeux fermés, il paraissait dormir, mais les tests savants de mon ami ne laissèrent aucun doute sur sa mort.

Nous avions enfin ce que West avait toujours désiré : un mort de l'espèce idéale, prêt à subir l'injection de la solution préparée selon ses calculs précis et ses théories sur la vie humaine.

Nous étions très tendus. Nous savions qu'il y avait très peu de chances de succès total, et nous ne pouvions nous empêcher de craindre les effets aberrants d'une réanimation partielle. Nous étions inquiets de l'état mental de la créature et de ses éventuelles impulsions, car dans les moments qui avaient suivi la mort, quelques cellules cérébrales extrêmement délicates pouvaient s'être détériorées. Moi-même, j'avais encore de curieuses notions sur l'« âme » telle que la conçoit la tradition, et je ressentais de l'angoisse à l'idée des secrets révélés par quelqu'un qui reviendrait de la mort.

Je me demandai ce que ce jeune homme tranquille pouvait avoir vu dans les sphères inaccessibles de l'au-delà et ce qu'il pourrait raconter si on le ramenait à la vie. Par bonheur ces questions ne me préoccupèrent pas longtemps, car je partageais en grande partie le matérialisme de mon ami. Il était plus calme que moi tandis qu'il injectait

une grande quantité de son liquide dans la veine du bras du cadavre et, faisait immédiatement une ligature.

L'attente fut éprouvante, mais West ne faiblit pas. De temps en temps il appliquait son stéthoscope et constatait l'absence de résultat. Au bout de trois quarts d'heure sans le moindre signe de vie, il déclara, déçu, que la solution était inadéquate, mais il décida de tirer profit de cette occasion pour essayer de changer la formule avant de se débarrasser du corps. Nous avions creusé l'après-midi même une tombe dans la cave. Nous devions agir avant l'aurore. Il ne fallait commettre aucune imprudence. D'ailleurs le corps ne serait plus très frais la nuit suivante.

Emportant donc la lampe à acétylène, nous laissâmes notre hôte silencieux sur la table dans l'obscurité, et concentrâmes notre énergie à préparer une nouvelle solution. West recomposa sa mixture avec un soin presque fanatique.

L'horrible événement se produisit soudain de façon tout à fait inattendue.

J'étais en train de verser quelque chose dans un tube, et West s'affairait au-dessus de la lampe à alcool qui faisait office de bec Bunsen dans cette maison dépourvue de gaz, quand, de la pièce noire que nous avions quittée, se firent entendre les cris les plus démoniaques que nous eussions jamais entendus. Le chaos de l'enfer n'aurait pas été plus épouvantable s'il avait laissé échapper l'agonie des damnés, car dans cette cacophonie inconcevable étaient réunis toute la terreur surnaturelle et le désespoir suprême d'une créature animée. Ce n'était pas humain – il n'est pas dans le pouvoir de l'homme d'émettre de tels sons –, et sans plus penser à notre activité, ni à nos éventuelles découvertes, nous bondîmes vers la fenêtre comme des bêtes traquées, renversant les tubes, la lampe et les cornues, nous ruant comme des fous dans les ténèbres de la nuit. Je pense que nous hurlions à en perdre la voix, tandis que nous courions comme des insensés vers la ville ; mais en atteignant les faubourgs, nous nous maîtrisâmes suffisamment pour avoir l'air de fêtards attardés revenant péniblement d'une nuit d'orgie. Nous ne nous séparâmes pas et nous nous glissâmes dans la chambre de West, où nous restâmes à chuchoter à la lueur de la lampe à gaz, jusqu'à l'aube. Nous eûmes le temps de nous calmer un peu à l'aide de théories rationnelles et de plans de recherche, si bien que nous nous endormîmes enfin, au lever du jour, et n'assistâmes point aux cours. Mais ce soir-là, deux articles dans le journal, sans aucun lien entre eux, nous empêchèrent de trouver le sommeil. La vieille maison abandonnée des Chapman avait inexplicablement brûlé, et était réduite en cendres. Cela, nous le comprîmes parfaitement à cause de la lampe que nous avions renversée. Deuxième nouvelle : on avait essayé d'ouvrir une tombe récente dans la fosse commune, et la terre semblait avoir été labourée par des ongles, sans aucun

outil.

Cela nous ne le comprîmes pas, car nous avions soigneusement égalisé la terre sur la tombe.

Dix-sept années durant, après cet événement, West regarda fréquemment par-dessus son épaule, en déclarant qu'il entendait des pas dans son dos. Aujourd'hui, il a disparu.

II. LE DÉMON DE LA PESTE

Je n'oublierai jamais cet été horrible d'il y a seize ans, où comme un malfaiteur fuyant des fins fonds de l'Ebis, la typhoïde se répandit dans Arkham. C'est à cause de ce fléau satanique que l'on se souvient de cette année. La terreur aux ailes de chauve-souris rôda sur les amoncellements de cercueils, dans les tombes du cimetière de Christ Church.

Mais pour moi cette époque est marquée par une autre terreur, plus horrible encore, et que je suis seul à connaître maintenant que West a disparu. Lui et moi suivions les cours d'été à la faculté de médecine de l'université Miskatonic, et mon ami avait acquis une certaine célébrité à cause de ses sinistres expériences.

Après le massacre scientifique d'innombrables petits animaux, ses recherches bizarres avaient été interrompues sur l'ordre de notre doyen, mais West avait poursuivi certaines expériences secrètes dans sa chambre. Un jour terrible et inoubliable, il avait sorti un corps de sa tombe, dans la fosse commune, pour l'emporter dans une ferme abandonnée derrière Meadow Hill. J'étais avec lui, et je le vis injecter dans les veines immobiles l'élixir qui, pensait-il, restaurerait dans une certaine mesure les processus chimiques et physiques de la vie. Cela s'était terminé d'une façon horrible dans un délire de terreur que nous finîmes par attribuer à nos nerfs surmenés – mais West n'avait jamais pu, par la suite, se délivrer de la sensation d'être suivi et traqué.

Le corps n'était pas suffisamment frais, et l'incendie de la vieille maison nous avait empêchés de l'enterrer à nouveau. Nous aurions préféré le savoir sous terre. Après cette expérience, West avait interrompu ses travaux quelque temps.

Mais bientôt il recommença à importuner les professeurs de l'université, en insistant pour qu'on lui permît d'utiliser la salle de dissection et des spécimens humains frais pour des travaux qu'il estimait de la plus haute importance. Ses désirs ne furent pas exaucés. Le doyen Halsey ne se laissa pas fléchir et les autres

professeurs l'approuvèrent.

Dans cette théorie de la réanimation, ils ne voyaient rien d'autre que les divagations d'un jeune exalté, dont la frêle silhouette, les cheveux blonds, les yeux bleus protégés par des lunettes et la voix douce ne laissaient pas soupçonner la froide et presque diabolique puissance mentale. Je le revois encore tel qu'il était, et j'en frissonne. Son visage ne donnait pas l'impression de vieillir.

Et à présent il y a eu cet accident à Sefton et West a disparu.

Il avait eu une vive altercation avec le Dr. Halsey, vers la fin de notre dernière année d'études, ce qui lui avait causé plus de tort qu'au doyen. Il estimait être retardé inutilement dans un travail de la plus haute importance. Un travail qu'il poursuivrait bien entendu ultérieurement, mais qu'il désirait entreprendre tant qu'il avait encore les facilités exceptionnelles de l'université. Que les aînés, liés par des traditions, méprisent ses résultats sur les animaux, et persistent à nier toute possibilité de réanimation, cela l'écœurait.

Le jeune homme logique qu'était West n'avait pas suffisamment de maturité pour comprendre les limites mentales du type « docteur-professeur » – produit de générations de puritanisme poétique, bienveillant, consciencieux, parfois gentil et aimable, mais toujours étroit, intolérant, prisonnier des traditions et manquant d'ouverture.

West, qui était très jeune d'esprit malgré ses étonnantes connaissances scientifiques, avait peu de patience avec le bon Dr. Halsey et ses érudits collègues. Il nourrissait un ressentiment grandissant, en même temps que le désir de prouver de façon éclatante et théâtrale, ses théories à ces hommes respectables mais obtus. Comme la plupart des jeunes gens, il se laissait aller à des rêveries de vengeance, de triomphe, et finalement de pardon magnanime.

C'est alors que le fléau surgit, grimaçant et mortel, venu des cavernes cauchemardesques de Tartarie. West et moi avions obtenu nos diplômes quand il commença à se manifester. Mais nous étions restés aux cours d'été pour faire des travaux supplémentaires, si bien que nous étions à Arkham lorsqu'il se déchaîna sur la ville.

Bien que diplômés, nous n'avions pas encore le droit d'exercer. Cependant, on nous pria instamment de nous mettre au service de la communauté, car le nombre des cas augmentait. La situation était presque sans issue, et les morts se produisaient trop fréquemment pour permettre aux entrepreneurs de pompes funèbres de venir à bout de leur tâche. Les enterrements sans embaumement avaient lieu en toute hâte, et même le

cimetière de Christ Church était bondé de cercueils de morts non embaumés. West y pensa souvent. Quelle ironie du sort ! Tant de spécimens frais, et pourtant aucun qui fut utilisable pour ses recherches persécutées !… Nous étions terriblement surmenés et le gigantesque effort mental et nerveux qu'il fournissait rendait mon ami morbidement songeur.

Mais les adversaires de West n'étaient pas moins harcelés de devoirs accablants. L'université était pratiquement fermée, et tous les docteurs de la faculté de médecine étaient requis pour combattre le fléau de la typhoïde.

Le Dr. Halsey, en particulier, s'était distingué par son esprit de sacrifice, mettant son habileté de praticien et toute son énergie au service de cas que beaucoup de ses confrères abandonnaient. Un mois ne s'était pas écoulé que le courageux doyen était devenu un héros, quoiqu'il semblât inconscient de sa renommée tandis qu'il luttait pour ne pas succomber à la fatigue physique et au surmenage nerveux. West ne pouvait retenir son admiration pour le courage de son ennemi, mais il n'en était que plus décidé à lui prouver la véracité de ses surprenantes doctrines. Profitant de la désorganisation de la faculté et des règlements sanitaires municipaux, il réussit, une nuit, à faire entrer clandestinement dans le laboratoire de dissection un corps fraîchement décédé, et en ma présence il lui injecta sa solution modifiée.

La « chose » *ouvrit réellement les yeux*, mais fixa seulement le plafond avec un air d'horreur à vous pétrifier l'âme, avant de retomber dans une inertie d'où rien ne put la faire sortir. West déclara que le cadavre avait été trop affecté par la chaleur de l'été. Cette fois-là, nous faillîmes nous faire prendre avant d'avoir incinéré le corps, et West envisagea de renoncer à cette audacieuse utilisation du laboratoire de la faculté.

Le point culminant de l'épidémie fut atteint en août. West et moi étions pour ainsi dire morts, et le Dr. Halsey mourut effectivement le 14. Tous les étudiants assistèrent, le 15, à ses hâtives funérailles et offrirent une gerbe impressionnante, quoique plus petite que celles des citoyens d'Arkham et des autorités de la ville. Ce fut presque une affaire publique, car le doyen avait été un bienfaiteur. Après l'enterrement, nous étions tous assez déprimés, et passâmes l'après-midi au bar de Commercial House. C'est là que West, bien que frappé par la mort de son principal adversaire, nous glaça en nous reparlant de ses fameuses théories. La plupart des étudiants rentrèrent chez eux ou se rendirent à leurs obligations tandis que le soir s'avançait. Mais West me persuada de l'aider à « passer une nuit mémorable ». Sa logeuse nous vit arriver, vers deux heures du matin, avec un troisième homme entre nous. Elle déclara à son mari que nous avions manifestement bien bu et bien mangé… Apparemment, cette mégère acariâtre avait raison, car vers trois heures du matin toute la maison fut réveillée par

des cris provenant de la chambre de West, où, lorsqu'on enfonça la porte, on nous découvrit tous les deux inconscients, sur le tapis taché de sang, battus, griffés et meurtris, entourés de débris des éprouvettes et des instruments de West. Seule une fenêtre ouverte révélait ce qu'il était advenu de notre agresseur, et beaucoup se demandèrent dans quel état on allait le trouver après le fantastique saut de deux étages qu'il avait dû faire. Il y avait d'étranges vêtements dans la pièce. En reprenant conscience, West prétendit qu'ils n'appartenaient pas à l'étranger, mais qu'ils étaient des spécimens gardés pour des analyses bactériologiques sur la transmission des germes de maladies. Il donna l'ordre de les brûler aussitôt que possible. À la police, nous déclarâmes tous deux ignorer l'identité de notre tardif compagnon. C'était, dit West nerveusement, un étranger sympathique que nous avions rencontré dans un bar. Nous nous étions bien amusés, et ni West ni moi-même ne désirions que notre compagnon eût des ennuis.

La même nuit eut lieu le second événement horrible d'Arkham, qui, à mes yeux, éclipse celui de l'épidémie.

Le cimetière de Christ Church fut la scène d'un meurtre atroce : un veilleur fut griffé à mort, et ses blessures firent naître un doute quant à leur origine. Étaient-elles le fait d'un homme ? La victime avait été vue en vie bien après minuit, et c'est à l'aube qu'on découvrit le cadavre. Le directeur d'un cirque de la ville voisine fut interrogé, mais il jura qu'aucune bête ne s'était échappée dans la nuit. Ceux qui découvrirent le corps notèrent une trace de sang qui conduisait jusqu'à la fosse commune, où une petite mare de sang stagnait sur le ciment juste devant la grille d'entrée. Une trace plus légère les conduisit jusque dans les bois, mais se perdit bientôt. La nuit suivante, des démons dansèrent sur les toits d'Arkham et un vent de folie surnaturelle souffla. Une malédiction s'était emparée de la ville déjà enfiévrée, malédiction qui, selon certains, était plus grave que l'épidémie. On murmura qu'il s'agissait de la personnification même du fléau.

Dans huit maisons, une chose innommable pénétra et sema la mort dans son sillage. En tout, dix-sept corps furent retrouvés mutilés après le passage de ce monstre sadique et silencieux. Quelques personnes l'avaient entrevu dans l'obscurité. Elles dirent qu'il était blanc et ressemblait à un singe difforme, ou à un monstre anthropomorphe. Il n'avait pas laissé derrière lui tout ce qu'il avait attaqué, car il avait eu faim. Il avait tué quatorze personnes. Trois de ses victimes se trouvaient encore dans des maisons frappées par la maladie. Elles étaient déjà mortes.

La troisième nuit, des équipes de chercheurs conduites par la police le capturèrent dans une maison de Crâne Street, près de l'université de Miska tonic. On avait

soigneusement organisé les recherches, au moyen du téléphone, et lorsqu'une personne du quartier de l'université fit savoir qu'elle entendait gratter contre une fenêtre fermée, le filet fut aussitôt mis en place. Grâce aux précautions et à l'alerte générale, il n'y eut que deux victimes de plus, et la capture s'effectua sans incident grave. La « chose » fut finalement touchée par une balle et transportée à l'hôpital local, dans l'excitation et le dégoût général./*E*/

Car il s'agissait bien d'un *homme*. C'était incontestable, malgré ses yeux nauséeux, ses traits simiesques, son absence de voix et sa sauvagerie démoniaque. On pansa sa blessure et l'individu fut envoyé à l'asile psychiatrique de Sefton, où il se cogna la tête seize ans durant contre les murs de sa cellule matelassée jusqu'à la récente mésaventure au cours de laquelle il s'échappa.

Pour les enquêteurs, le moment le plus horrible fut encore celui où, la face du monstre ayant été nettoyée, ils constatèrent son incroyable ressemblance avec le martyr érudit que la ville venait de perdre et qui avait payé son dévouement de sa personne, feu le Dr. Allan Halsey, l'ancien doyen de notre faculté, enterré depuis trois jours.

L'horreur et le dégoût atteignirent alors, en Herbert West et en moi-même, une insoutenable intensité. Ce soir, je frissonne en y songeant, plus encore que le matin où West, à travers ses bandages, murmura cette phrase terrifiante :

« Bon sang, il n'était pas *tout à fait* assez frais. »

III. SIX COUPS DE FEU AU CLAIR DE LUNE

Il n'est pas courant de tirer six coups de feu à la suite alors qu'un seul suffirait. Mais il faut avouer que toute l'existence de Herbert West avait un caractère d'exception. Par exemple, il est peu commun qu'un jeune médecin se trouve contraint de dissimuler les raisons qui ont guidé le choix de sa résidence et de son cabinet. Ce fut pourtant le cas de mon ami. Lorsque nous eûmes tous deux obtenu nos diplômes universitaires, nous nous installâmes comme praticiens de médecine générale, tout en prenant soin de ne pas dire que nous avions choisi notre demeure pour sa situation isolée. Elle se trouvait en outre à proximité de la fosse commune. Ce choix était lié aux recherches extrêmement impopulaires que nous poursuivions. Extérieurement, nous n'étions que des médecins, mais sous cette apparence se cachaient des desseins d'une envergure infiniment plus ambitieuse. Car l'essence de la vie de West était une quête parmi les royaumes ténébreux et interdits de l'inconnu, dans lesquels il espérait découvrir le secret de la vie, et redonner à l'argile froide des cimetières une animation perpétuelle.

Une telle recherche exige d'étranges matériaux et en particulier des cadavres frais : pour pouvoir s'approvisionner selon ses besoins, il faut donc vivre discrètement, dans un endroit peu éloigné des lieux d'enterrement.

J'avais rencontré West en faculté, et j'avais été le seul à témoigner de la sympathie pour ses hideuses expériences. J'étais devenu peu à peu son inséparable assistant, et maintenant que nous avions quitté l'université, nous restions ensemble. Ce ne fut pas facile de trouver des débouchés pour deux nouveaux médecins associés, mais finalement, les autorités universitaires nous firent obtenir un cabinet à Bolton, ville industrielle proche d'Arkham. Les usines Worsted de Bolton sont les plus importantes de la vallée du Miskatonic, et leurs employés polyglottes ne sont pas des clients très appréciés des médecins locaux. Nous choisîmes notre maison très soigneusement, nous décidant enfin pour un cottage délabré, près de l'extrémité de Pond Street, à cinq numéros du voisin le plus proche, et séparé de la fosse commune locale par une prairie, traversée elle-même par une bande de forêt étroite et dense. La distance était supérieure à ce que nous aurions souhaité, mais nous ne pouvions trouver de maison plus proche, tout en restant dans le quartier de l'usine.

Nous n'étions pas trop mécontents, cependant, car il n'y avait personne entre nous et notre sinistre source d'approvisionnement. Il fallait un peu marcher, mais nous pouvions traîner nos spécimens silencieux sans être dérangés.

Nous fûmes surpris d'avoir tout de suite une aussi large clientèle. Les ouvriers de l'usine étaient plutôt turbulents, et en plus de leurs efforts physiques, leurs querelles fréquentes au couteau nous donnaient beaucoup de travail. Mais ce qui absorbait vraiment nos esprits, c'était le laboratoire secret que nous avions installé dans la cave – le laboratoire avec la longue table sous la lampe électrique, où, aux petites heures du matin, nous injections souvent les différentes solutions de West dans les veines des corps que nous amenions de la fosse commune. West faisait des expériences passionnées pour trouver ce qui remettrait en mouvement un homme mort, mais il se heurtait aux obstacles les plus grands. La solution devait être différente pour chaque cas. Tout ce qui servait pour les cobayes ne pouvait pas servir pour les êtres humains, et les différents spécimens demandaient d'importantes modifications. Les corps devaient être très frais, car la plus petite décomposition des tissus cérébraux faussait la réanimation. Oui, le problème essentiel était de trouver des corps suffisamment frais. West avait eu des expériences horribles, pendant ses recherches universitaires secrètes, avec des cadavres d'une fraîcheur douteuse. Les résultats d'une réanimation partielle ou imparfaite étaient bien plus redoutables que les échecs, et nous avions tous deux des souvenirs atroces de ces événements. Depuis notre première expérience démoniaque, dans la ferme abandonnée de Meadow Hill, nous sentions une vague

menace, et West, qui était par bien des aspects une espèce d'automate calme, blond, aux yeux bleus, à l'esprit scientifique, avouait souvent, en frissonnant, qu'il avait l'affreuse sensation d'être poursuivi – illusion psychologique due à ses nerfs ébranlés, mais renforcée par le fait indéniablement inquiétant qu'au moins l'un des spécimens que nous avions ranimés était encore en vie. C'était un terrifiant carnivore enfermé dans une cellule matelassée. Il y en avait un autre – notre premier cobaye – dont nous n'avions jamais connu le sort exact. Nous eûmes plus de chance avec les spécimens de Bolton. Cela faisait à peine une semaine que nous étions installés quand nous nous procurâmes un accidenté la nuit même de son enterrement. Nous réussîmes à lui faire ouvrir les yeux, dans lesquels nous pûmes discerner une expression étonnamment rationnelle, mais l'effet de la solution s'arrêta là. L'homme avait perdu un bras – si le corps avait été intact, nous aurions probablement mieux réussi. Entre cette expérience et le mois de janvier, nous fîmes trois autres tentatives ; l'une fut un échec total, la seconde provoqua des mouvements musculaires assez marqués, et la dernière fut plutôt effrayante ; car le cadavre se leva et émit un son. Puis vint une période où la chance nous fit défaut. Il y eut moins d'enterrements, et ceux qui avaient lieu concernaient des spécimens trop malades ou trop abîmés pour nous être utiles. Nous nous tenions au courant de toutes les morts et des conditions dans lesquelles elles se produisaient.

Une nuit du mois de mars, cependant, nous obtînmes par hasard un spécimen qui ne venait pas de la fosse commune. À Bolton, l'esprit puritain avait interdit les combats de boxe. Mais des rencontres clandestines avaient communément lieu parmi les ouvriers d'usine, et, à l'occasion, des professionnels peu connus étaient même invités. En cette tardive nuit d'hiver, un match avait eu des résultats désastreux, et deux Polonais craintifs étaient venus nous voir en murmurant des paroles inquiètes. Nous les suivîmes dans une grange abandonnée, où ce qu'il restait d'une foule d'étrangers apeurés regardait en silence une forme noire sur le sol. Le match avait eu lieu entre Kid O'Brien, un gaillard empoté, agité à présent de tremblements – avec un nez busqué qui ne ressemblait pas à un nez irlandais –, et Buck Robinson, « la Fumée de Harlem ». Le Noir avait été mis KO, et un rapide examen nous permit de conclure qu'il demeurerait ainsi pour l'éternité. Il était laid et ressemblait à un gorille, avec des bras anormalement longs (que je ne pus m'empêcher d'appeler des pattes de devant), un visage qui faisait penser aux secrets innommables du Congo et aux battements du tam-tam sous une lune mystérieuse. Il devait avoir l'air encore pire de son vivant, mais le monde contient tant de laideur ! La foule pitoyable était apeurée, car ils ne savaient pas ce que la loi leur réservait si l'affaire n'était pas étouffée. Les hommes furent reconnaissants à West lorsque celui-ci, malgré mon involontaire frisson, leur proposa de les débarrasser en secret de la chose. Pour une raison que je

connaissais trop bien…

Nous entrâmes dans la maison par la porte de derrière, descendîmes l'objet dans la cave et le préparâmes pour l'expérience. Nous avions très peur de la police, bien que nous eussions soigneusement minuté notre voyage pour éviter la seule patrouille du secteur. Le résultat fut peu passionnant. Car notre butin resta insensible à chaque solution que nous injectâmes dans ses bras morts, solutions préparées pour des expériences réservées à des spécimens de race blanche. C'est pourquoi, comme l'aube approchait dangereusement, nous fîmes ce que nous avions fait avec les autres : nous traînâmes la chose à travers champs jusqu'au petit bois à côté du cimetière, et l'enterrâmes dans une tombe que nous réussîmes tant bien que mal à creuser dans le sol gelé. La tombe était peu profonde, mais aussi bonne que celle qui nous avait servi pour le spécimen précédent – celui qui s'était levé et avait émis un son. À la lueur de nos lanternes, nous la recouvrîmes de feuilles et de racines, à peu près certains que la police ne la trouverait pas dans une forêt si sombre et si dense. Le jour suivant, j'eus peur des autorités, car un patient nous rapporta des rumeurs sur un combat et une mort suspects. West avait un autre sujet d'inquiétude, car il avait été appelé dans l'après-midi pour un cas qui s'était terminé de façon alarmante. Une Italienne était devenue hystérique à la suite de la disparition de son enfant, un gamin de cinq ans qu'on n'avait pas revu depuis le matin et qui n'était pas rentré le soir. Elle présentait des symptômes très inquiétants. L'enfant avait déjà disparu plusieurs fois, sa crise était donc inexplicable. Mais les paysans italiens sont très superstitieux et cette femme semblait aussi effrayée par des présages que par des faits. Elle était morte vers sept heures du soir, et son mari, perdant la tête, avait essayé de tuer West, à qui il reprochait de ne pas l'avoir sauvée. Des amis l'avaient retenu quand il avait sorti un poignard, et West était parti au milieu de ses cris inhumains, de ses malédictions et de ses serments de vengeance. Dans son chagrin, l'homme semblait avoir oublié son enfant, que l'on n'avait toujours pas retrouvé dans la nuit. On parla de faire des recherches dans les bois, mais la plupart des amis de la famille étaient occupés à habiller le cadavre de la femme et à calmer le mari. La tension nerveuse de West avait dû être énorme. La pensée de la police et de l'Italien fou pesait lourdement sur nos esprits.

Nous nous couchâmes vers onze heures, mais ne dormîmes pas bien. Bolton avait des effectifs de police étonnamment importants pour une si petite ville, et je ne pouvais pas m'empêcher de redouter les conséquences si on découvrait l'affaire de la nuit précédente. Cela signifierait la fin de notre travail, et peut-être même la prison pour nous deux. Je n'aimais pas du tout les rumeurs qui couraient au sujet de ce combat. L'horloge sonnait trois heures et la lune m'éblouissait ; je me retournai sans

me lever pour tirer le store. C'est alors qu'un grattement régulier se produisit à la porte de derrière. Je demeurai immobile, un peu interdit, lorsque j'entendis West frapper à ma porte. Il était en robe de chambre et en pantoufles et tenait un revolver et une lampe électrique. À voir cette arme, je conclus qu'il pensait plus à l'Italien fou qu'à la police.

« Nous ferions mieux d'aller voir tous les deux, chuchota-t-il. Il ne servirait à rien de ne pas répondre, et ce peut être un client. Cela ressemblerait bien à l'un de ces idiots de frapper à la porte de derrière. »

Nous descendîmes donc l'escalier sur la pointe des pieds avec une crainte à demi justifiée. Le grattement continua et s'amplifia. Quand nous nous trouvâmes devant la porte, je la déverrouillai prudemment, puis l'ouvris brusquement, et, tandis que la lune révélait la silhouette, West commit un acte étrange. Sans craindre d'attirer l'attention et d'amener sur nous les recherches de la police – ce qui ne se produisit pas grâce à l'isolement de notre maison –, mon ami déchargea les six cartouches de son revolver sur le visiteur nocturne, et cela brusquement, intempestivement et sans nécessité apparente. Car ce visiteur n'était ni l'Italien ni la police. Se détachant hideusement contre la lune spectrale, il avait une silhouette gigantesque, difforme, cauchemardesque ; c'était une apparition sur quatre pattes, aux yeux vitreux d'un noir d'encre, couverte de moisissures, de feuilles, de racines, répugnante, avec des plaques de sang séché, tenant entre ses dents luisantes un objet blanc comme neige, cylindrique, avec au bout une petite main.

IV. LE CRI DU MORT

Le cri d'un mort attisa en moi la terreur dans laquelle West et moi-même avons vécu les dernières années de notre compagnonnage. Mais ce ne fut pas de l'homme mort que j'eus peur.

West, dont j'étais l'associé et l'assistant, était animé d'un intérêt scientifique qui allait bien au-delà de la routine habituelle d'un médecin de campagne. C'est pourquoi, quand il s'était installé à Bolton, il avait choisi une maison isolée près de la fosse commune. Pour dire les choses crûment, le seul intérêt de West était l'étude secrète des phénomènes de la vie et de la mort en vue de ranimer les morts par l'injection d'une solution revivifiante. Pour ces expériences macabres, il était nécessaire d'avoir un approvisionnement constant en corps humains très frais. Car la plus petite décomposition endommageait irrémédiablement les cellules du cerveau. Nous avions découvert que la solution devait être composée de manière différente selon les types

d'organismes. Nous avions tué d'innombrables lapins et cobayes, mais ces pistes ne menaient à rien. West n'avait jamais complètement réussi, car il n'avait pu se procurer de corps suffisamment frais ; ce qu'il voulait, c'étaient des corps où la vie venait de s'éteindre, des corps dont toutes les cellules fussent intactes, et qui fussent capables de recevoir l'impulsion qui les ramènerait à ce type d'activité qu'on appelle la vie. Nous avions espéré que cette seconde existence artificielle pourrait être rendue perpétuelle par des injections répétées, mais nous avions appris que la vie naturelle ne répondait pas à cette excitation. Pour réaliser cette activité artificielle, la vie véritable devait avoir cessé – les spécimens devaient être frais, mais bel et bien morts.

Ces recherches macabres avaient commencé lorsque nous étions étudiants. Nous croyions à la nature entièrement mécanique de la vie. Cela, c'était sept années plus tôt. Mais West avait l'air à peine vieilli. Il était blond, rasé de près, il avait la voix douce et portait des lunettes. Seul, parfois, l'éclair de ses yeux bleu acier pouvait révéler le fanatisme croissant de sa personnalité sous la pression de ces terribles recherches.

Nos expériences avaient souvent été des plus horribles et les résultats des réanimations défectueux. Des masses molles provenant de l'argile des cimetières avaient été galvanisées par des injections de la solution vitale, et avaient réagi par des mouvements morbides, non naturels et indépendants du cerveau. L'une de ces choses avait émis un cri propre à ébranler le système nerveux ; une autre s'était relevée avec violence, nous avait assommés et avait exercé bien des ravages avant d'être capturée et placée derrière les barreaux d'un asile ; une autre encore, une répugnante monstruosité africaine, avait réussi à sortir de sa tombe peu profonde et avait commis un meurtre – West avait dû l'abattre. Comme nous n'avions pu obtenir de corps suffisamment frais pour qu'ils fassent preuve de raison une fois ranimés, nous avions obligatoirement créé des créatures terrifiantes. Il était assez inquiétant de penser qu'un ou peut-être deux de nos monstres étaient encore en vie. Cette pensée nous hanta jusqu'à ce que, enfin, West disparût dans des conditions épouvantables.

Mais à l'époque de ce cri, dans le laboratoire que nous avions installé au fond de la cave de notre cottage isolé, nos craintes étaient liées à la difficulté d'obtenir des spécimens frais. West était plus avide que moi, si bien qu'il me semblait presque qu'il regardait avec convoitise tous les êtres vivants doués d'une bonne santé.

C'est en juillet 1910 que notre malchance commença à tourner. J'avais effectué un séjour chez mes parents en Illinois, et à mon retour, je trouvai West dans un état d'exaltation étrange. Il avait très probablement résolu, me dit-il, avec excitation, le

problème de la fraîcheur, grâce à une nouvelle méthode, celle de la conservation artificielle. Je savais qu'il travaillait sur un nouveau procédé d'embaumement, et ne fus pas surpris d'apprendre qu'il avait découvert quelque chose. Mais jusqu'à ce qu'il m'en eût donné les détails, je me demandai en quoi cette méthode pourrait nous aider, puisque l'état douteux de nos spécimens était dû aux délais qui s'écoulaient entre leur mort et le moment où nous nous les procurions.

West était parfaitement conscient de cela. Il avait composé sa formule d'embaumement pour l'utiliser dans le futur plutôt que dans l'immédiat, et s'en remettait au destin pour que celui-ci nous apportât de nouveau un cadavre très frais, non enseveli, comme celui du Noir.

Le sort nous fut enfin favorable et nous finîmes par nous procurer un cadavre dont la décomposition n'avait pas encore commencé. West ne s'aventura pas jusqu'à prédire ce qui se passerait lors de la réanimation. Cette expérience serait une étape importante de nos recherches, et il avait gardé le corps pour mon retour afin que nous pussions ensemble assister au spectacle. West me dit comment il avait obtenu le spécimen. C'était un homme vigoureux, un étranger bien habillé qui était descendu du train pour traiter des affaires avec l'usine de Bolton. Sa marche à travers la ville avait été longue, et quand le voyageur s'était arrêté devant chez nous pour demander le chemin des usines, son cœur avait déjà été soumis à rude épreuve. Il avait refusé un remontant, et était tombé raide mort un moment après. Le corps avait semblé à West un cadeau du ciel. Dans sa brève conversation, l'homme avait révélé qu'il était étranger à Bolton, et la fouille de ses poches nous apprit qu'il s'agissait d'un certain Robert Leavitt, de Saint Louis, apparemment sans famille susceptible de faire des recherches sur sa disparition. Si cet individu ne pouvait être ramené à la vie, personne ne serait au courant de notre expérience. Nous enterrions, en effet, nos cobayes dans une forêt épaisse qui s'étendait entre la maison et la fosse commune. Mais si nous réussissions, notre glorieuse renommée serait établie à jamais. C'est pourquoi, sans attendre, West avait injecté dans le poignet du cadavre le liquide qui le maintiendrait frais jusqu'à mon arrivée. La présence d'un cœur peu solide, qui dans mon esprit compromettait le succès de notre expérience, ne semblait guère gêner West. Il espérait obtenir enfin une étincelle de raison, et peut-être une créature vivante normale. Donc, dans la nuit du 18 juillet 1910, West et moi étions dans le laboratoire de la cave et observions une forme blanche et silencieuse sous la lumière aveuglante de la lampe. La formule d'embaumement avait parfaitement fait son effet, car fasciné par la vue du corps vigoureux qui depuis deux semaines n'avait pas encore atteint la rigidité, je demandai à West de m'assurer qu'il était vraiment mort. Assurance qu'il me donna sans hésiter, en me rappelant que la solution de réanimation n'était jamais utilisée sans précautions

préalables, puisqu'elle restait sans effet si la mort n'était pas absolue.

Tandis que West procédait aux préliminaires, je restai impressionné par la complexité de sa nouvelle expérience, complexité si grande qu'il ne pouvait se fier à une autre main que la sienne. M'interdisant de toucher le corps, il injecta d'abord une solution dans le poignet, juste à côté de l'endroit où il avait injecté le liquide d'embaumement. Selon lui, cela devait neutraliser la formule et permettre au corps de revenir à une relaxation normale pour que la solution de réanimation pût agir avec efficacité. Peu après, un changement et un vague mouvement semblèrent se produire dans les membres ; West jeta violemment une sorte d'oreiller sur le visage qui se convulsait, et le maintint jusqu'à ce que le cadavre fut immobile et prêt pour notre expérience de réanimation. L'exalté effectua encore quelques tests pour s'assurer de l'absence totale de vie, se déclara satisfait, et finalement injecta dans le bras gauche une quantité soigneusement mesurée de l'élixir vital, préparé pendant l'après-midi avec plus de soin que lors de nos premiers tâtonnements, du temps où nous étions encore à l'université.

Je ne parviens pas à exprimer l'anxiété et l'impatience avec lesquelles nous attendîmes les résultats sur ce premier spécimen réellement frais, le premier dont nous pouvions attendre qu'il parlât, d'une manière rationnelle, pour nous raconter peut-être ce qu'il avait vu de l'autre côté du gouffre insondable. West était matérialiste. Il ne croyait pas à l'existence de l'âme et attribuait tous les effets de la conscience à des phénomènes physiques. C'est pourquoi il n'attendait aucune révélation sur les mystères et les abîmes de l'au-delà. Théoriquement, je n'étais pas en complet désaccord avec lui, mais instinctivement quelques résidus de la foi primitive de mes ancêtres me revenaient. Si bien que je ne pouvais m'empêcher de regarder le corps avec une certaine appréhension. De plus, je ne pouvais chasser de ma mémoire ce cri horrible et inhumain que nous avions entendu la nuit où nous avions fait notre première expérience, dans la ferme déserte d'Arkham.

Il s'écoula peu de temps avant que je visse que la tentative ne serait pas un échec total : un peu de couleur revint sur les joues, jusque-là blanches comme de la craie, et s'étendit sous la barbe couleur de sable. West, qui tenait le pouls du poignet gauche, hocha brusquement la tête d'une manière significative, et presque simultanément une buée se forma sur le miroir incliné vers la bouche du cadavre. Puis quelques mouvements spasmodiques agitèrent les muscles. On put alors entendre la respiration et voir la poitrine se soulever. Je regardai les paupières fermées et crus qu'elles s'agitaient. Elles s'ouvrirent enfin, découvrant les yeux gris, calmes et vivants, mais encore dénués d'intelligence et même de curiosité. En proie à quelque lubie fantastique, je chuchotai des questions aux oreilles qui se coloraient, des questions sur

l'autre monde, que sa mémoire pouvait encore avoir présent à l'esprit. La terreur qui s'ensuivit les a depuis, chassées de mon esprit, mais je crois que la dernière que je lui répétai fut :

« Où avez-vous été ? »

Je ne sais toujours pas si je reçus une réponse, car aucun son ne sortit de la bouche bien dessinée ; mais je suis certain qu'à ce moment les lèvres minces remuèrent silencieusement, formant des syllabes que je compris ainsi : « Seulement maintenant », si toutefois cette phrase a quelque sens. À ce moment, dis-je, j'étais convaincu et j'exultais : nous avions atteint notre grand objectif et, pour la première fois, un cadavre ranimé avait prononcé distinctement des mots dictés par la raison. L'instant d'après, le triomphe ne fit plus de doute. La solution avait vraiment accompli, du moins temporairement, sa mission : rendre aux morts une vie rationnelle et douée de langage. Mais ce triomphe suscita en moi la plus grande de toutes les horreurs – non pas envers la chose qui parla, mais envers l'action dont j'avais été témoin et pour l'homme avec lequel j'étais professionnellement associé. Car ce corps si frais, qui reprenait enfin entièrement conscience d'une manière terrifiante, les yeux dilatés au souvenir de la dernière minute de sa vie, se mit à agiter les bras comme pour se défendre contre un danger mortel ; et, retombant brusquement dans une seconde inconscience finale et sans retour, il jeta un cri qui résonnera éternellement dans mon cerveau douloureux :

« Au secours ! Arrière, maudit démon aux cheveux filasse ! ne me touche plus avec cette maudite aiguille ! »

V. L'HORREUR VENUE DES OMBRES

Nombreux sont ceux qui ont relaté des choses épouvantables sur les champs de bataille de la Grande Guerre, sans jamais les publier. Certains de ces récits m'ont dégoûté, certains m'ont donné une nausée épouvantable, tandis que d'autres m'ont fait frissonner d'effroi. Pourtant, je me crois capable de relater la plus horrible de toutes les horreurs, la plus bouleversante, la plus surnaturelle et la plus incroyable. En 1915, j'étais médecin et j'avais le grade de lieutenant d'un régiment canadien des Flandres, l'un des nombreux régiments américains à précéder l'entrée du gouvernement dans cette bataille gigantesque. Je ne m'étais pas engagé dans l'armée de ma propre initiative, mais à la suite de l'engagement d'un homme dont j'étais l'assistant inséparable, le célèbre chirurgien de Bolton, le Dr. West. Il s'était montré désireux de servir comme chirurgien dans une grande guerre, et quand l'occasion s'était présentée,

il m'avait entraîné avec lui presque contre mon gré. Pour de nombreuses raisons, j'aurais été content que la guerre nous séparât, raisons qui m'avaient fait trouver la compagnie de West et sa façon de pratiquer la médecine insupportables. Lorsqu'il partit pour Ottawa et obtint, grâce à l'influence d'un confrère, sa nomination de major, je ne pus résister à l'insistance d'un homme bien décidé à ce que je l'accompagne.

Quand je dis que le Dr. West était désireux de servir à la guerre, je n'implique pas qu'il était particulièrement belliqueux ou soucieux de la sauvegarde de la civilisation. Il avait été, de tout temps, une machine intellectuelle aussi froide que la glace. Mince, blond, les yeux bleus et portant lunettes. Je pense qu'en secret il méprisait mes élans d'enthousiasme martial. Il était venu chercher quelque chose dans les Flandres embrasées par la guerre. Pour l'obtenir, il avait dû se faire militaire. Ce qu'il cherchait en fait, c'était, ni plus ni moins, une abondante source d'hommes fraîchement tués et à tous les stades de l'amputation. West avait besoin de corps frais. La clientèle à la mode qui avait si rapidement bâti sa renommée après son arrivée à Bolton ignorait tout de ses travaux, mais je ne les connaissais que trop bien, car j'étais son meilleur ami et son seul assistant depuis nos études. C'était à cette époque qu'il avait entrepris ses terribles expériences, d'abord sur de petits animaux, puis sur des corps humains. Il injectait une certaine solution dans les veines de ses cadavres qui, s'ils étaient suffisamment frais, réagissaient d'étrange manière. Il avait eu beaucoup de mal à découvrir la formule appropriée, car il s'était révélé que chaque type d'organisme nécessitait un stimulant spécialement adapté. La terreur s'emparait de lui quand il pensait à ses échecs partiels, aux monstres innommables nés de solutions imparfaites ou de corps insuffisamment frais. Un certain nombre des produits de ses échecs étaient vivants – l'un était dans un asile, tandis que les autres avaient disparu –, et en pensant à des éventualités virtuellement impossibles, mais concevables, il frissonnait souvent sous son apparente impassibilité.

West avait bientôt découvert que la fraîcheur absolue était la première exigence. C'est pourquoi il avait eu recours à des expédients effrayants et contre nature pour voler des corps. À l'université et pendant les premières années d'exercice de notre profession dans la ville industrielle de Bolton, j'éprouvais pour lui une sorte d'admiration et de fascination, mais au fur et à mesure que ses méthodes se faisaient plus audacieuses, je me mis à éprouver une terreur lancinante. Je n'aimais pas la manière dont il regardait les individus en bonne santé, et puis un événement cauchemardesque s'était produit dans le laboratoire de la cave, où j'avais appris que le spécimen qu'il avait réussi à se procurer avait été tué par lui. Ce fut la première fois qu'il réussit à faire renaître la pensée rationnelle dans un cadavre, et ce succès, dû à un acte répugnant, l'avait endurci. Je n'ose pas parler de ses méthodes dans les

cinq années qui suivirent. Seule la peur me fit rester auprès de lui, et je vis des scènes qu'il est humainement impossible de relater. Peu à peu, j'en vins à penser que West lui-même était plus horrible que tout ce qu'il faisait j'eus un jour la révélation que ce qui avait été jadis une ardeur scientifique normale employée à prolonger la vie avait peu à peu dégénéré en une curiosité morbide et macabre, en une jouissance secrète devant les cadavres. Son intérêt devint un goût pervers et infernal pour tout ce qui était anormalement repoussant et malsain ; il se réjouissait calmement de monstruosités artificielles qui auraient fait mourir de peur et de dégoût la plupart des hommes sains d'esprit. Il devint derrière sa pâle façade d'intellectuel un Baudelaire dégénéré de l'expérimentation physique, un Héliogabale des tombes. Il prenait des risques sans broncher, commettait des meurtres imperturbablement. Je pense qu'il atteignit le summum quand il réussit à prouver que l'on pouvait recréer la vie douée de raison. Il avait cherché à conquérir de nouveaux domaines en se lançant dans des expériences de réanimation de parties du corps. Il avait des idées incroyables sur les propriétés d'indépendance des cellules organiques et des tissus nerveux séparés de leur système physiologique naturel. Il avait obtenu certains résultats préliminaires sous forme de tissus artificiellement nourris, obtenus à partir des œufs d'un reptile tropical indescriptible couvés presque à terme. Il était impatient de tirer au clair deux problèmes biologiques :

1) Est-il possible d'obtenir une certaine quantité de conscience ou d'actions raisonnables sans le cerveau, en partant de la moelle épinière et des différents centres nerveux ?

2) N'existe-t-il pas un lien intangible, distinct des cellules, reliant entre elles les parties, séparées par la chirurgie, de ce qui était auparavant un seul organisme vivant ?

Toutes ces recherches exigeaient une quantité prodigieuse de chair humaine fraîchement tuée, et voilà pourquoi West s'était engagé dans la Grande Guerre.

L'événement fantastique se produisit à minuit, au mois de mars 1915, dans un hôpital militaire, derrière les lignes, à Saint-Eloi. Je me demande encore si cela n'a pas été autre chose qu'un rêve démoniaque de delirium. West avait un laboratoire privé dans une pièce de l'édifice provisoire qui ressemblait à une grange. Pour l'obtenir, il avait prétendu qu'il cherchait de nouvelles méthodes pour le traitement des cas de mutilation jusque-là sans espoir. Là, il travaillait comme un boucher au milieu de ces matériaux ensanglantés – je ne pouvais pas m'habituer à la légèreté avec laquelle il manipulait et classait certains objets. En diverses occasions, il accomplit réellement des prodiges de chirurgie pour les soldats, mais son plaisir principal était

d'une espèce beaucoup moins publique et philanthropique. On entendait souvent des bruits dans ce laboratoire. Et fréquemment des coups de revolver, ce qui n'était pas, bien sûr, anormal sur un champ de bataille, mais pour le moins inhabituel dans un hôpital. Les spécimens réanimés du Dr. West n'étaient pas destinés à une longue existence ni à un large public. En plus du tissu humain, West utilisait une grande quantité de tissus de reptiles embryonnaires. C'était mieux que le tissu humain pour maintenir la vie dans des fragments sans organe, et c'était à présent devenu l'activité principale de mon ami. Dans un coin sombre du laboratoire, dans un curieux incubateur, il conservait une grande quantité de cette matière cellulaire de reptiles.

Cette nuit-là, nous eûmes un splendide spécimen – un homme à la fois physiquement vigoureux et d'une intelligence si grande qu'il possédait certainement un système nerveux fort sensible. Ironie du sort, c'était l'officier qui avait aidé West à obtenir sa nomination et qui allait devenir notre partenaire. De plus il avait jadis secrètement étudié la théorie de la réanimation avec West.

Le major Éric Moreland Chapham Lee, DSO, était le plus grand chirurgien de notre division ; il avait été assigné au secteur Saint-Eloi quand les nouvelles du violent combat étaient parvenues au quartier général. Il était venu dans un avion piloté par l'intrépide Ronald Hill et avait été abattu juste au-dessus de son point de destination. La chute avait été terrible et spectaculaire. Hill en était méconnaissable. La catastrophe nous rendit le grand chirurgien pratiquement décapité, mais le reste du corps était intact. West s'était avidement emparé de la chose sans vie qui avait été jadis son ami et son compagnon d'études. Je frissonnai quand il eut fini de séparer la tête du corps, et qu'il l'eut placée dans le récipient diabolique des tissus reptiliens, pour la conserver en vue d'expériences futures. Je frémis quand il se prépara à traiter le corps décapité sur la table d'opération. Il lui injecta du sang frais, ligatura des veines et des nerfs à l'endroit du cou dépourvu de tête, et recouvrit la hideuse ouverture avec une greffe de peau prélevée sur un spécimen non identifié qui avait porté un uniforme d'officier. Je savais ce qu'il voulait : voir si ce corps hautement organisé pouvait sans sa tête montrer quelques signes de l'activité mentale qui avait distingué Éric Moreland. Autrefois chercheur en réanimation, ce tronc silencieux était à présent appelé, de façon macabre, à servir de cobaye. Je revois encore West sous la sinistre lumière électrique, en train d'injecter sa solution dans le bras du corps décapité. Je ne peux décrire la scène – je défaillirais si j'essayais, car c'est la folie qui régnait dans cette pièce : fragments de chair, pots de sang, débris humains jusqu'à hauteur de cheville sur le sol gluant, avec des éléments de reptiles bourgeonnants, faisant des bulles, mijotant sur le spectre bleuâtre et tremblotant d'une faible flamme dans un coin rempli d'ombres. Le spécimen, observa West, était doté d'un splendide

système nerveux. Il en attendait beaucoup. Lorsque quelques mouvements spasmodiques commencèrent à apparaître, je lus l'intérêt fiévreux de West sur son visage. Il était prêt, je crois, à voir la preuve de sa conviction, à savoir que la conscience, la raison, la personnalité peuvent exister indépendamment du cerveau, que l'homme ne possède pas de centre connecteur, et qu'il n'est qu'une mécanique de matières nerveuses, chaque section formant une entité plus ou moins grande.

Par cette triomphale démonstration, West allait reléguer le mystère de la vie dans la catégorie des mythes.

Le corps s'agitait de plus en plus ; sous nos yeux avides, il commença à se soulever d'une manière effrayante. Les bras remuèrent dans tous les sens, les jambes en firent autant et plusieurs muscles se contractèrent. Puis la chose sans tête lança ses bras dans un mouvement qui était sans aucun doute celui du désespoir – un désespoir intelligent, apparemment suffisant pour prouver, toutes les théories de West. Les nerfs se remémoraient les derniers actes de l'existence de cet homme, la lutte pour s'échapper de l'avion qui tombait.

Ce qui suivit, je ne le saurai jamais avec certitude. Il se peut que cela ait été une hallucination causée au même instant par la destruction soudaine et totale du bâtiment sous un obus allemand – qui peut l'affirmer, puisque West et moi-même avons été les seuls survivants connus ? West préférait cette version avant sa récente disparition, mais il y avait des moments où il ne pouvait le croire, car il était étrange que nous eussions eu tous deux la même hallucination. L'événement en lui-même fut très simple, seules ses implications en font une chose remarquable. Le corps, sur la table, s'était relevé, en tâtonnant d'une façon aveugle et terrifiante et nous entendîmes un son. Je n'appellerai pas ce son une voix, car c'était trop horrible. Et pourtant son timbre n'était pas ce qu'il y avait de plus atroce, pas plus que son message – elle avait simplement hurlé : « Saute, Ronald, pour l'amour de Dieu, saute ! » Mais ce son provenait du grand récipient couvert dans ce coin ignoble et grouillant d'ombres noires.

VI. LES LÉGIONS DES TOMBES

Lorsque le Dr. West disparut, il y a un an, la police me pressa de questions. Ils me soupçonnaient de cacher quelque chose, et peut-être même des choses graves, mais je ne pouvais leur dire la vérité, car ils ne m'auraient pas cru. Ils savaient, bien sûr, que West s'était livré à des activités qui dépassent l'imagination ordinaire, car ces terrifiantes expériences sur la réanimation s'étaient faites sur une trop grande échelle

pour que le secret total fut préservé ; mais la catastrophe finale, propre à ébranler l'esprit, comportait des éléments si démoniaques que je doute encore de la réalité de ce que j'ai vu. J'étais l'ami le plus proche de West et son unique assistant. Nous nous étions rencontrés bien des années auparavant à la faculté de médecine, et j'avais participé à ses recherches dès le début. Il avait longuement essayé d'améliorer une solution qui, injectée dans les veines d'un mort récent, le ramènerait à la vie. Travail qui exigeait une abondance de cadavres frais et par conséquent impliquait les actions les plus contraires à la nature. Les produits de certaines expériences étaient encore plus choquants – des masses effroyables de chairs mortes, mais que West avait ramenées, dépourvues de cerveau, à un état d'animation aveugle. C'étaient les résultats qu'il obtenait habituellement, car, pour réveiller le cerveau, il était nécessaire d'avoir des spécimens assez frais pour qu'aucune détérioration n'ait affecté les délicates cellules nerveuses. Ce besoin de cadavres frais avait causé la ruine morale de West. Ils étaient difficiles à obtenir, et un jour il s'était procuré un spécimen encore vivant et en bonne santé. Une brève lutte, une seringue et un alcaloïde puissant l'avaient transformé en un cadavre tout frais, et l'expérience avait réussi pendant un bref moment ; mais West en était ressorti avec une âme insensible et durcie et un regard froid qui parfois observait avec une sorte d'estimation hideuse les hommes dont le cerveau était particulièrement sensible et le corps particulièrement vigoureux. Vers la fin, j'eus à mon tour peur de lui, car il se mit à me regarder de cette façon. Les gens ne semblaient pas remarquer son regard, mais ils notaient ma frayeur, et après sa disparition ils se livrèrent aux soupçons les plus absurdes. En réalité, West avait plus peur que moi. Ses recherches abominables le contraignaient à une vie de dissimulation, hantée d'ombres menaçantes. D'une part il avait peur de la police, mais quelquefois aussi sa nervosité était plus profonde et plus vague ; elle se rapportait à certaines choses indescriptibles dans lesquelles il avait injecté une vie morbide et qu'il n'avait pas vues disparaître ensuite. Il mettait habituellement fin à ses expériences avec un revolver, mais à plusieurs reprises, il n'avait pas été assez rapide. Il y eut ce premier spécimen sur la tombe duquel on découvrit des traces de griffes, il y eut aussi le corps de ce professeur qui avait perpétré des actes de cannibalisme avant d'être capturé et d'être jeté, non identifié, dans une cellule d'asile où il se frappa la tête contre les murs pendant seize ans.

Il est beaucoup moins facile de parler des autres survivants éventuels de ces expériences, car dans les années qui suivirent, le zèle scientifique de West avait dégénéré en manie malsaine et fantastique, et il avait utilisé son pouvoir à réanimer non des corps entiers, mais des fragments de corps ou des membres assemblés à une matière organique autre que humaine. C'était devenu vraiment monstrueux au moment où il disparut et on ne peut pas faire allusion à bon nombre de ces expériences. La

Grande Guerre, dans laquelle nous servîmes tous deux en tant que chirurgiens, avait développé ce penchant. West éprouvait une vague crainte envers ses créatures. Et cette crainte complexe venait en partie simplement de ce qu'il savait que ces monstres innommables existaient, mais aussi de ce qu'ils pourraient lui infliger des blessures dans certaines circonstances. Leur disparition ajoutait encore à l'horreur de la situation – car West ne connaissait le sort que d'un seul d'entre eux, celui qui était à l'asile.

Puis il y avait une crainte encore plus subtile – une sensation éminemment fantastique résultant d'une expérience curieuse qu'il fit dans l'armée canadienne en 1915. West, dans le feu d'une bataille violente, avait réanimé un médecin de ses amis qui connaissait ses expériences et était capable d'en effectuer lui-même. L'homme avait été décapité dans un accident d'avion et West avait entrepris des recherches sur les possibilités d'intelligence du corps. Il touchait au succès juste au moment où le bâtiment avait été démoli par un obus allemand. Le tronc avait bougé avec intelligence, et, si incroyable que cela paraisse, nous étions tous deux sûrs et certains que des sons articulés étaient venus de la tête coupée qui gisait dans un coin sombre du laboratoire. L'obus nous avait épargnés, mais West ne s'était jamais senti complètement certain que nous étions les deux seuls survivants. Il faisait des suppositions effrayantes sur les actes possibles d'un médecin sans tête qui aurait eu le pouvoir de ranimer les morts. La dernière résidence de West se trouvait dans une vénérable maison très élégante qui dominait l'un des vieux cimetières de Boston. Il avait choisi cet endroit pour des raisons purement symboliques et esthétiques, puisque la plupart des tombes dataient de l'époque coloniale et présentaient par conséquent peu d'intérêt pour un savant qui recherchait des corps très frais. Le laboratoire était dans une cave secrètement construite, qui contenait un vaste incinérateur pour se débarrasser discrètement des corps ou des fragments de corps qui résultaient des expériences et des amusements sacrilèges de son propriétaire. En creusant la cave, les ouvriers avaient découvert une partie de bâtiment extrêmement ancienne, sans aucun doute reliée au vieux cimetière, mais trop profonde pour communiquer avec aucune des sépultures connues. Après avoir fait des calculs, West conclut que ce devait être une chambre secrète située sous la tombe des Averills, où le dernier enterrement avait eu lieu en 1768. J'étais avec lui lorsqu'il étudia les murs suintants et nitreux mis à nu par les pelles des ouvriers, et je me préparais à ressentir l'émotion macabre qui accompagnerait la découverte des secrets de ces tombes séculaires, mais pour la première fois, l'hésitation de West vainquit sa curiosité naturelle. Il ne fut pas fidèle à sa nature perverse, car il ordonna qu'on laissât cette maçonnerie intacte et qu'on la recouvrît de plâtre. C'est ainsi que jusqu'à la terrible nuit finale elle demeura une partie des murs du laboratoire secret.

Je parle de la décadence de West, mais je dois ajouter qu'elle était purement mentale.

Extérieurement, il resta le même jusqu'à la fin – froid, calme, mince, les cheveux blonds, les yeux bleus, portant lunettes, un jeune homme que les années et les craintes n'avaient pas marqué. Il paraissait calme, même lorsqu'il pensait à cette tombe ouverte et qu'il regardait par-dessus son épaule. Même lorsqu'il songeait au monstre Carnivore qui griffait et mordait derrière ses barreaux, à Sefton. La fin de West débuta un soir, alors que nous étions ensemble dans son bureau. Il lisait son journal en face de moi. Un titre l'avait frappé, et il semblait qu'une patte géante émergeait de seize années en arrière. Quelque chose d'effroyable, d'incroyable s'était produit à l'asile, à cinquante kilomètre de là. Au petit matin, un groupe d'hommes avait pénétré silencieusement dans l'hôpital, et leur chef avait réveillé les surveillants. C'était un militaire menaçant qui parlait sans remuer les lèvres, et dont la voix presque ventriloque semblait reliée à une grande valise noire qu'il portait avec lui. Son visage dénué d'expression était d'une beauté éclatante, mais il avait frappé le directeur quand la lumière du hall l'avait éclairé, car c'était un visage de cire avec des yeux de verre peint. Quelque accident terrible avait dû lui arriver. Un homme plus grand guidait ses pas, une carcasse repoussante dont la face bleuâtre semblait à moitié dévorée par une maladie inconnue. L'interlocuteur avait demandé la garde du monstre cannibale qui était enfermé là. Quand cela lui fut refusé, il donna le signal de l'attaque. Les démons battirent, piétinèrent, mordirent tous les surveillants qui ne s'étaient pas enfuis, en tuèrent quatre, et réussirent finalement à libérer le monstre. Celles des victimes qui pouvaient parler de l'événement sans devenir hystériques jurèrent que les créatures s'étaient conduites moins comme des hommes que comme des automates sans cerveau commandés par leur chef au visage de cire. Quand les secours arrivèrent, toute trace des hommes et de leur capture insensée avait disparu. Du moment où il lut cet article, West resta comme paralysé jusqu'à minuit. À minuit, on sonna à la porte, ce qui le fit sursauter de terreur. Tous les domestiques étaient endormis, si bien que j'allai ouvrir. Comme je le dis plus tard à la police, il n'y avait pas de voiture dans la rue, mais seulement un groupe d'individus bizarres qui portaient une grande boîte carrée qu'ils déposèrent dans l'entrée, après que l'un d'entre eux eut marmonné d'une voix étrange :

« Exprès.– Port payé. »

Ils s'éloignèrent d'un pas saccadé, et, tandis que je les regardais partir, j'eus l'étrange impression qu'ils s'en retournaient vers le vieux cimetière qui s'étendait derrière la maison. Quand je claquai la porte derrière eux, West descendit les escaliers et regarda la boîte. Elle faisait à peu près deux pieds de côté, et portait le

nom et l'adresse de West. Elle portait également l'inscription : « De la part d'Éric Moreland Chapham Lee, Saint-Eloi – Flandres. » Plusieurs années plus tôt, dans les Flandres, un hôpital frappé par un obus s'était écroulé sur le corps décapité et réanimé du Dr. Chapham Lee, et sur la tête qui avait, nous sembla-t-il, émis des sons articulés. West n'était même pas agité. Son état était plus effrayant. Il dit rapidement :

« C'est la fin, mais brûlons d'abord ceci. »

Nous descendîmes la chose dans le laboratoire, l'oreille aux aguets. Je ne me souviens pas des détails – on peut imaginer dans quel état d'esprit je me trouvais –, mais c'est un odieux mensonge de dire que c'est le corps de West que je mis dans l'incinérateur.

Nous y déposâmes la boîte sans l'avoir ouverte, nous fermâmes la porte et nous mîmes l'appareil en marche. Aucun son ne sortit de la boîte. Ce fut West qui remarqua le premier le plâtre qui se détachait de cette partie du mur où l'on avait recouvert la maçonnerie de l'ancienne tombe. J'allais m'enfuir, mais il m'arrêta. C'est alors que je vis une petite ouverture noire, et que je sentis un vent malsain et glacial, ainsi que l'odeur venue des entrailles en putréfaction de la terre. Il n'y avait aucun bruit, mais juste à ce moment l'électricité s'éteignit, et je vis, se découpant sur la phosphorescence de quelque monde infernal, une horde de choses silencieuses et lentes que seule la folie pouvait créer. Leurs contours étaient humains, à moitié humains, en partie humains ou tout à fait inhumains. La horde était grotesque, hétérogène. Ils retiraient les pierres du mur séculaire, calmement, une par une. Quand la brèche devint suffisamment large, ils pénétrèrent dans le laboratoire en file indienne, conduits par une chose dont la tête magnifique était de cire. Une sorte de monstruosité aux yeux fous, qui se trouvait derrière le chef, saisit Herbert West ; celui-ci ne résista pas et ne dit pas un mot, puis ils se jetèrent tous sur lui et le mirent en pièces, sous mes yeux, emportant ses débris sous cette voûte souterraine d'abominations fabuleuses. La tête de West fut emportée par le chef au visage de cire, qui portait l'uniforme d'un officier canadien. Et tandis que la tête de West disparaissait, je vis les yeux bleus derrière les lunettes briller pour la première fois d'une émotion visible. Les domestiques me trouvèrent sans connaissance le matin suivant. West avait disparu. L'incinérateur ne contenait que des cendres non identifiables. Les détectives m'ont interrogé, mais que puis-je dire ? Ils n'établiront aucun lien entre toutes ces tragédies, ni avec les hommes qui portaient la boîte, dont ils nient jusqu'à l'existence. Je leur ai parlé du souterrain et ils m'ont montré en riant le plâtre intact du mur. Alors je me suis tu. Ils supposent que je suis fou, ou meurtrier – et je suis probablement fou. Mais je ne serais pas fou si ces maudites légions des tombes n'avaient pas été si silencieuses.

HYPNOS

Hypnos - 1923 (1922)

Traduction par Paule Pérez.

> À propos du sommeil, aventure sinistre de tous les soirs, on peut dire que les hommes s'endorment journellement avec une audace qui serait inintelligible si nous ne savions qu'elle est le résultat de l'ignorance du danger.
>
> BAUDELAIRE

Si l'univers porte en son sein des dieux pleins de pitié, que ceux-ci veillent sur moi au long de ces heures où ni ma volonté ni les drogues n'ont la force de me retenir sur le bord de l'abîme du sommeil.

Sans appel, la mort est compatissante. Mais celui qui renaît des profondeurs infernales de la nuit sait, dans son hébétude, que la paix vient de l'abandonner pour toujours.

Fou que je fus, lorsque je décidai — avec frénésie — de plonger dans les mystères dont l'homme n'avait encore jamais percé la signification. Fou aussi mon ami — fou, ou dieu ? — mon seul ami, qui m'entraîna dans cette quête, et m'y dépassa, pour finir dans des terreurs qui peuvent encore, un jour ou l'autre, devenir miennes.

Nous avons fait connaissance, je m'en souviens, dans une gare de chemin de fer, où il était le point de mire d'une troupe de curieux. Il se trouvait dans un état d'inconscience totale, après être tombé, victime d'une sorte de convulsion qui avait laissé son frêle corps vêtu de noir dans une étrange rigidité. Je pense qu'il approchait alors de la quarantaine, car son visage aux joues creuses était marqué de rides profondes, tout en étant d'un ovale pur et d'une indéniable beauté. De plus, quelques touches de gris éclaircissaient son épaisse chevelure ondulée et sa courte barbe drue, qui avaient dû, en d'autre temps, être du plus sombre des noirs corbeau. Il avait le front blanc comme les marbres de Pentélie, si vaste qu'on eût dit celui d'un dieu.

Je pensai aussitôt, dans mon émoi de sculpteur, que cet homme était un faune de la Grèce antique, surgi des fouilles d'un temple en ruine et projeté je ne sais comment dans notre triste monde pour y subir l'épreuve du froid et l'usure dévastatrice du temps. Lorsqu'il ouvrit ses immenses yeux noirs, je sus à la lumière de son regard profond qu'il serait désormais mon unique ami — je n'en avais jamais eu jusqu'alors —, car je compris que ces yeux avaient pleinement contemplé la grandeur et la terreur des royaumes qui se trouvent au-delà de la conscience commune et de la réalité. De

ces royaumes que j'avais chéris en imagination, mais cherchés en vain. Aussi, alors que d'un geste j'écartais la foule, je lui déclarai qu'il lui fallait venir chez moi, car il devait se faire le professeur et le guide de mes recherches en mystères insondables. Il acquiesça d'un simple mouvement de la tête. Plus tard, je découvris dans sa voix la musique des violes profondes et des sphères de cristal. Nous devisions ensemble jour et nuit, tandis que je sculptais des bustes de lui, ou que je gravais dans l'ivoire des miniatures de son visage, pour en immortaliser les expressions.

De nos études, il n'est pas possible de parler, car elles n'avaient de point commun avec nulle autre chose de ce monde tel qu'il est conçu par l'esprit humain.

Elles participaient de cet univers sans conscience, obscure entité, plus vaste et plus terrifiant que toute chose concevable, qui se trouve au-delà de la matière, du temps, de l'espace, et dont on ne peut appréhender l'existence que dans certaines formes du sommeil — ces rêves au-delà du rêve que ne fait jamais le commun des mortels, et qui n'arrivent qu'une ou deux fois au cours de la vie des imaginatifs. À notre réveil, ce qu'il nous restait de ce cosmos se perdait en nous comme se perd dans l'air ambiant la bulle de savon soufflée par un bouffon : une fois émise dans l'atmosphère, elle perd contact avec son origine.

Les hommes de science s'en doutent peu, ils ignorent même, pour la plupart, qu'il en est ainsi. Quelques savants ont tenté d'interpréter ces rêves. Les dieux ont ri. Un homme aux yeux d'Oriental a déclaré que le temps et l'espace sont relatifs. Les hommes ont ri à leur tour. Mais même celui-là n'avait fait qu'émettre des suppositions. J'ai voulu aller plus loin. J'ai essayé. Mon ami, lui aussi, a essayé. Il a réussi en partie. Puis nous avons fondu nos tentatives et, à l'aide de drogues exotiques, nous avons poursuivi des rêves terribles et interdits, à l'intérieur de notre studio au sommet de la tour d'un manoir du comté de Kent.

Parmi les douleurs que j'endure à présent, la plus intolérable est mon incapacité à m'exprimer. Ce que j'ai appris et vu au cours de ces heures d'explorations impies ne peut se raconter, car aucun langage ne comporte les symboles qui rendraient compte de ces expériences. En effet, du début à la fin, nos découvertes furent exclusivement de l'ordre des sensations. Des sensations sans aucun rapport tangible avec les impressions que le système nerveux humain peut enregistrer. C'était bel et bien des sensations, mais elles comportaient des éléments temporels et spatiaux stupéfiants — des choses qui, au cœur d'elles-mêmes, ne possédaient aucune existence distincte ni définie.

Dans le meilleur des cas, le langage humain ne peut transcrire que le caractère général de nos expériences, et ce, en les appelant plongeons ou vols planés. Car à

chacune de nos périodes de révélation, une partie de notre esprit s'évadait soudain du réel et du présent, pour voler précipitamment vers les abîmes brutaux, obscurs et terrifiants, déchirant parfois quelques obstacles, toujours les mêmes — nuages informes, vapeurs visqueuses.

Durant ces vols ténébreux et immatériels, nous étions parfois solitaires et parfois réunis. Lorsque nous partions ensemble, mon ami me précédait toujours de très loin. Je pouvais appréhender sa présence en dépit de l'amorphisme où nous baignions, car une image de lui me hantait constamment au cours de ces voyages : flottant dans une lueur dorée, son visage aux joues étrangement pleines et juvéniles, au regard brûlant, au front olympien, aux cheveux sombres et à la barbe naissante.

Nous ne prenions aucune note au long de nos expériences, car le temps lui-même nous était devenu la plus pure des illusions. Je sais seulement que quelque chose de bien singulier dut se passer, car nous en arrivâmes à constater, émerveillés, que les marques des ans n'apparaissaient plus sur nos visages.

Nos propos devinrent impies, voire monstrueusement ambitieux. Aucun dieu, aucun démon n'a jamais encore aspiré à remporter les victoires que nous évoquions à voix basse. Je tremble lorsque j'en parle, et je n'ose être explicite. Je dois pourtant à la vérité de dire que mon ami coucha une fois sur le papier le souhait qu'il craignit de formuler de vive voix, ce qui me fit brûler précipitamment la feuille blasphématoire, et regarder avec terreur à travers la fenêtre grande ouverte sur le ciel étoilé. Je suppose — c'est seulement une supposition — qu'il avait projeté de soumettre à sa domination le cours de l'univers visible, et plus que cela encore : il voulait que la terre et les étoiles se déplacent selon ses ordres et que la destinée de toute chose vivante lui appartienne. J'affirme — j'en fais le serment — que je ne partageais pas ses aspirations. Quoi que mon ami ait pu dire ou écrire pour signifier le contraire, cela doit être considéré comme faux, car je ne suis pas homme à risquer l'enjeu de ces sphères innommables qui seules peuvent garantir le succès accompli de son entreprise.

Vint une nuit où des vents accourus d'espaces inconnus nous firent tournoyer dans le vide sans limites au-delà de la pensée et du concept. D'affolantes perceptions nous assaillirent. Perceptions de l'Infini qui provoquèrent en nous d'étranges spasmes de joie, bien que, aujourd'hui, je sois incapable à la fois de me souvenir pleinement de ces sensations et de décrire le peu dont je me souviens. Lorsque nous eûmes traversé sans encombres une série d'obstacles gluants, je sentis que nous avions été emportés dans des royaumes infiniment plus lointains que ceux que nous avions connus auparavant.

Mon ami avait une large avance sur moi dans cet océan d'azur vierge, et je pus lire une excitation funeste sur l'image — souvenir de son visage flottant, lumineux, à l'expression trop jeune. Soudain cette figure devint sombre, elle disparut rapidement, et je me sentis projeté contre un obstacle que je ne parvins pas à franchir. Semblable aux autres, il était cependant incalculablement plus dense. C'était une masse dure et pour ainsi dire collante — si tant est que de tels termes puissent être appliqués à des qualités analogues dans un monde immatériel.

J'étais allé buter contre une barrière que mon ami, lui, avait dépassée sans difficulté. Je me débattais pour aller le rejoindre lorsque l'effet de la drogue que j'avais absorbée parvint à son terme. J'ouvris alors les yeux, et, dans le coin du studio qui me faisait face, je vis mon compagnon pâle, encore inconscient, l'air hagard, et dont les traits marmoréens étaient empreints d'une sauvage beauté sous la lumière vert et or de la lune.

Après un bref laps de temps, il bougea. Puisse le ciel m'éviter désormais le spectacle auquel j'assistai alors. Je ne puis vous raconter comment il se mit à hurler, ni quelles visions de l'enfer inconnu étincelèrent un instant dans ses yeux noirs écarquillés de terreur. Je peux seulement dire que je perdis connaissance. Je restai évanoui jusqu'à ce qu'il s'éveille lui-même et me secoue, dans son besoin immédiat de trouver quelqu'un pour écarter de son âme ses tourments d'horreur et de désolation.

Ce fut la fin de nos recherches volontaires dans les cavernes du rêve. Terrorisé, écrasé, tremblant et grave, mon ami, qui avait franchi la barrière, me dit qu'il ne nous faudrait plus désormais nous aventurer dans ces royaumes. Il n'avait pas le courage de me décrire ce qu'il avait vu. Mais il déclara, en toute connaissance de cause, que nous devions dormir le moins possible, même si nous devions user de médicaments pour nous tenir éveillés. Il avait parfaitement raison, et je connus bientôt l'indicible peur, qui se mit à m'envahir chaque fois que je glissais dans l'inconscience.

Au sortir de ces assoupissements inévitables et de courte durée, je paraissais toujours plus vieux, tandis que mon ami, lui aussi, vieillissait de façon inquiétante.

Il est horrible pour un homme de suivre les rides qui se forment sur son propre visage, et de constater que ses cheveux blanchissent à vue d'œil. Nous changeâmes notre mode de vie. Jusqu'alors, mon ami, qui ne me confia jamais ni son nom ni ses origines, avait vécu en reclus. Il se mit soudain à abhorrer notre solitude. La nuit, il refusait de rester seul, et la compagnie de quelques personnes ne suffisait pas à le calmer. Seule une foule nombreuse et joyeuse pouvait l'apaiser. Aussi en arrivâmes-nous à hanter les groupes de jeunes. Là, si notre apparence et notre âge nous attiraient

des quolibets, ils étaient pour mon ami moindre souffrance que la solitude. Il avait tout particulièrement peur de se trouver dehors quand les étoiles se mettaient à briller, et il se mettait alors à lancer d'inquiets regards vers le ciel, comme s'il y cherchait la trace d'une chose monstrueuse. Il ne fixait pas toujours le même endroit du firmament : la direction de son regard changeait avec les heures et les saisons. Au printemps, son regard se tournait vers le nord-est ; en été presque au-dessus de nos têtes ; en automne, vers le nord-ouest et, en hiver, vers l'est — seulement au petit matin.

Les soirs de plein été le plongeaient dans une terreur sans nom.

Au bout de deux ans, je finis par comprendre que ses peurs devaient se rapporter à quelque chose de précis. J'en déduisis qu'il fixait sur la voûte céleste une tache qui changeait de place selon les saisons, et je découvris que cette région du ciel était celle de la constellation Corona Borealis.

Nous avions loué un studio à Londres. Nous ne nous séparions pas un seul instant, mais nous ne parlions jamais de ce temps où, ensemble, nous avions tenté de connaître les mystères de l'au-delà. Nous étions plus vieux, usés par les stupéfiants, par notre constante tension nerveuse, et par notre vie d'anciennes débauches.

La calvitie n'avait point épargné mon ami. Sa barbe et le peu de cheveux qui lui restaient étaient devenus blancs comme neige. Nous avions remporté une étonnante victoire sur le sommeil, puisque nous dormions à peine une heure ou deux par nuit.

Puis vint un mois de janvier plein de brouillard et de pluie. Nous n'avions plus d'argent pour acheter de la drogue. J'avais vendu toutes mes statues et mes miniatures, et je n'avais plus la force de travailler le marbre et l'ivoire. En eussé-je eu l'énergie qu'elle fut du reste restée sans écho, car le goût de donner forme à la matière m'avait abandonné.

Nous avons terriblement souffert. Une nuit, mon ami sombra dans un étrange sommeil. Il émettait une sorte de râle profond, et il me fut impossible, des heures durant, de le réveiller. La scène est restée gravée en mon souvenir dans tous ses détails : notre mansarde obscure sous les toits battus par la pluie ; le tic-tac de notre pendule et celui, plus faible, de nos montres-bracelets, sur la table de nuit ; le claquement d'un volet de l'immeuble ; au loin, les rumeurs de la ville assourdies par la pluie et le brouillard ; et, le pire, cette respiration lourde, profonde, sinistre, qui semblait mesurer les moments d'une terreur surnaturelle, l'agonie d'un esprit en perdition dans les sphères interdites, inimaginables, infiniment lointaines.

À mesure que je veillais mon ami, la tension monta en moi, et je fus assailli d'une foule d'images mentales. J'entendis une horloge sonner quelque part — ce n'était pas

la nôtre, car elle n'avait pas de carillon —, et ma rêverie morbide s'y alimenta. Horloge : temps : espace : infini. Puis mon esprit réintégra notre demeure. Au-dessus du toit, du brouillard, de la pluie et de l'atmosphère elle-même, Corona Borealis s'éleva au nord-est. La constellation que mon ami avait semblé redouter et dont le demi-cercle d'étoiles devait déjà, invisible à nos yeux, inonder de sa lumière rougeoyante les abîmes infinis de l'azur. Soudain mes oreilles sensibilisées perçurent un bruit nouveau, bourdonnement lent et insistant venu des lointains. Clameur monotone et moqueuse, l'appel venait du nord-est.

Mais ce n'est pas cette plainte lointaine qui m'ôta toute initiative, et laissa dans mon âme de telles marques d'effroi que je ne les oublierai jamais. Non, ce n'est pas elle qui me fit trembler de tous mes membres en poussant de tels hurlements que les voisins et la police accoururent pour briser la porte. Ce n'est pas ce que j'entendis, mais bien plutôt ce que je vis. Car dans cette chambre fermée, sombre, aux fenêtres protégées de rideaux, venait de poindre, depuis l'obscure région du Nord-Est, une horrible lumière d'or rouge. Le faisceau lumineux traversa les fenêtres, se dirigea droit sur la tête du dormeur, comme pour y déposer ses rayons maléfiques. L'image — le souvenir de son visage — m'apparut une fois de plus, telle qu'elle s'était présentée à moi au cours de nos voyages dans les abîmes de l'espace et du temps, lorsque mon ami laissait loin derrière lui la frontière de toutes les choses secrètes pour pénétrer dans les cavernes profondes et interdites du cauchemar.

Comme je le regardais, je vis sa tête se dresser, ses yeux noirs se révulser d'effroi, et ses lèvres amincies s'entrouvrir sur un cri trop effrayant pour retentir. C'est alors que, sur cette figure macabre, brillante et surnaturelle, se grava une expression de terreur telle que ni le ciel ni la terre ne pourront plus jamais m'en dévoiler.

Tandis que le bruit s'amplifiait sans cesse en s'approchant de notre antre, je ne prononçai pas un mot, et tentai de remonter à la source maudite de cette clameur, qui était aussi celle du funeste rayon de lumière où baignait l'image folle de mon ami. Ce que je vis dans un éclair me fit sombrer dans une crise d'épilepsie qui ameuta voisins et policiers. Jamais, au grand jamais, je ne pourrai conter ce que je vis, et même si j'essayais de toutes mes forces, je ne suis pas sûr que le souvenir qui m'en reste représente bien cette vision dont je sais seulement qu'elle fut atroce. Cette tête immobile non plus, car si elle en a connu plus que moi, elle ne parlera plus jamais. Mais désormais je garderai toujours un œil rivé sur l'insatiable et ironique Hypnos, seigneur du sommeil, afin de me protéger des puissances délirantes du Savoir et de la Philosophie.

J'ignore en fait ce qui s'est passé exactement. Car non seulement mon esprit fut

déséquilibré par cette chose étrange et hideuse mais celui des autres fut tout de suite saisi par l'oubli, qui était pour eux le seul rempart contre la folie.

Ils ont déclaré, je ne sais pourquoi, que je n'avais jamais eu d'ami. Que seuls l'art, la philosophie, le vice avaient rempli ma vie tragique. Cette nuit-là, les voisins et les policiers s'occupèrent de moi, et le médecin m'administra un calmant. Personne ne comprit quel genre de cauchemar venait d'avoir lieu. Mon ami terrassé ne leur inspira non plus aucune pitié, mais ce qu'ils trouvèrent sur le lit de notre studio les émerveilla au point qu'ils se mirent à chanter mes louanges. Maintenant, j'ai une réputation que je ne mérite pas, que je méprise même, tandis que je reste assis des heures durant, désespéré. Je suis chauve aujourd'hui, ratatiné, ma barbe est devenue grise. Je me sens paralysé, les drogues ont fini par me désaxer, me briser. Le temps qu'il me reste à vivre, je le consacre à l'adoration et à la contemplation de l'objet découvert.

Ils se refusent à croire que j'ai vendu la dernière de mes œuvres et regardent avec extase cette chose muette que m'a léguée le rayon de lumière.

C'est tout ce qu'il me reste de cet ami qui a fait de moi une épave : une tête de marbre magnifique, digne des plus grands sculpteurs hellènes, d'une jeunesse intemporelle. Le beau visage porte une barbe fournie et ondulée, des lèvres souriantes, des cheveux longs et bouclés, un front olympien, couronné de pavots. Ils disent que ce visage obsédant, c'est moi qui l'ai sculpté, et qu'il me représente à vingt-cinq ans. Mais sur son socle de marbre est gravé un seul nom en lettres grecques : Hypnos.

LA PEUR QUI RÔDE

The Lurking Fear - 1923 (1922)

Traduction par Yves Rivère.

I. L'OMBRE SUR LA CHEMINÉE

Il y avait de l'orage dans l'air, la nuit où je me rendis à la maison abandonnée du Mont des Tempêtes pour y découvrir « la peur qui rôde ». Je n'étais pas seul, car la témérité ne se mêlait pas encore, chez moi, à cet amour du grotesque et de l'horrible qui a fait de moi un éternel errant, en quête de ce qu'il y a de plus étrange et de plus terrible dans la littérature et dans la vie. Deux hommes robustes et fidèles m'accompagnaient. Ils avaient une longue habitude de ce genre d'expéditions, auxquelles ils convenaient parfaitement et je les avais fait venir le moment venu.

Nous avions quitté le village discrètement, à cause des journalistes qui ne cessaient d'y rôder depuis la panique affreuse du mois précédent, lorsque était venue cette vision de cauchemar, la mort rampante. Plus tard, pensais-je, ils pourraient me servir ; mais je ne voulais pas d'eux en ce moment. Plût à Dieu que je les eusse laissés effectuer ces recherches eux-mêmes ! Je n'aurais jamais été obligé de porter si longtemps ce secret, et de le porter seul, de crainte que le monde ne me croie fou, ou ne sombre dans la folie à cause des implications démoniaques de tout cela. Si je me suis résolu à parler, c'est que j'ai peur que l'obsession ne me mène à la démence, et maintenant je voudrais n'avoir jamais rien caché. Je suis seul à connaître la vérité sur la peur qui rôdait dans la montagne fantomatique et déserte.

Après des miles de forêt vierge et de collines, notre petite voiture n'eut pas la force de monter la dernière pente boisée. La nuit, sans la foule habituelle des enquêteurs, l'aspect du pays était encore plus sinistre que d'ordinaire ; aussi fumes-nous souvent tentés d'allumer les phares à acétylène, qui risquaient pourtant d'attirer l'attention. Ce paysage n'était vraiment pas agréable une fois la nuit tombée, et je crois que j'aurais remarqué son apparence morbide même en ignorant tout de la peur qui y rôdait. Il n'y avait pas de bêtes sauvages – elles se tiennent coites au voisinage de la mort. Les vieux arbres frappés par la foudre semblaient étrangement grands et tordus, et le reste de la végétation épais et chargé de fièvres, tandis que de curieux monticules et de petits tertres hérissaient la terre volcanique couverte d'herbes folles, évoquant des serpents et des crânes humains de proportions gigantesques.

Les journaux avaient publié des récits circonstanciés de la catastrophe qui, pour la première fois, avait attiré l'attention du monde sur la région. C'est par eux que j'appris, très tôt, que la peur rôdait depuis plus d'un siècle sur le Mont des Tempêtes. C'est une colline perdue, isolée dans cette partie des Catdkills à peine touchée jadis par la civilisation hollandaise, dont les seuls vestiges sont constitués par de rares maisons et une population montagnarde dégénérée habitant de pitoyables hameaux. Les hommes normaux sont rarement allés dans ces parages avant la formation de la police d'État, et même maintenant les patrouilles y sont rares. La peur cependant est de tradition depuis longtemps dans les villages voisins. C'est le principal sujet de conversation des pauvres montagnards, lorsqu'il leur arrive de quitter leur vallée pour échanger des corbeilles, tressées à la main, contre les objets de première nécessité que ni la chasse ni l'élevage ni leurs mains ne peuvent leur procurer. La peur rôdait sans cesse dans la maison des Martense. Abandonnée, évitée de tous, elle se dressait au sommet de la colline en pente douce à qui la fréquence des orages a valu le nom de Mont des Tempêtes. Depuis plus de cent ans, la vieille maison de pierre, entourée d'arbres, était le sujet de récits extravagants, incroyablement hideux, dont le thème était la mort, sous la forme d'un colossal démon, silencieux et rampant, qui sortait l'été. On répétait en gémissant qu'après la tombée de la nuit il s'emparait des voyageurs solitaires : parfois il les emportait, parfois aussi il les laissait sur place, affreusement déchiquetés et rongés. On prétendait également que des traces de sang menaient à la maison abandonnée. D'après certaines personnes, c'était le tonnerre qui faisait sortir le démon de sa retraite ; d'après d'autres, au contraire, le tonnerre était sa voix même.

Personne, hormis les gens de la forêt, n'avait cru à ces contes variés et contradictoires qui décrivaient de manière incohérente et délirante le démon à peine entrevu. Pourtant personne, fermier ou villageois, ne doutait que la maison des Martense fut hantée par un vampire. L'histoire locale interdisait d'ailleurs d'en douter, bien qu'on n'en eût jamais eu la preuve. Pourtant nombreux étaient ceux qui s'étaient livrés à des recherches, après avoir entendu de la bouche des montagnards des récits particulièrement forts. Les aïeules savaient des contes étranges sur le spectre des Martense. Elles parlaient de la bizarre dissymétrie des yeux qui était un trait héréditaire de la famille ; de sa longue et curieuse histoire ; du crime enfin qui l'avait vouée à la malédiction.

La catastrophe qui m'avait incité à me rendre sur place était la brutale et sinistre confirmation des plus étranges de ces légendes. Une nuit d'été, après un orage d'une violence sans précédent, le pays fut mis en émoi par les montagnards en proie à une terreur panique, qu'on ne pouvait attribuer à des hallucinations. Ces pauvres êtres

hurlaient et frémissaient au souvenir de l'innommable terreur qui avait fondu sur eux. Personne ne mit leurs paroles en doute. Ils n'avaient rien vu, d'ailleurs, mais les cris provenant d'un des hameaux prouvaient assez que le démon rampant était passé.

Le matin, des habitants du village et des policiers à cheval suivirent les montagnards à l'endroit où, disaient-ils, la mort était venue. La mort y était, en effet. Dans l'un des villages, le sol s'était creusé comme sous l'effet de la foudre, emportant plusieurs de ces taudis malodorants. À ce dommage matériel s'ajoutait une dévastation organique qui le rendait insignifiant ; l'endroit avait peut-être abrité soixante-quinze personnes ; on n'y voyait plus âme qui vive.

La terre en folie était couverte de sang et de débris humains qui n'exprimaient qu'avec trop de force les ravages exercés par des dents et des griffes démoniaques ; pourtant, aucune trace ne partait du lieu du carnage. Personne ne fit de difficulté pour admettre qu'il s'agissait d'un animal monstrueux et nul n'osa suggérer qu'il s'agissait peut-être d'un de ces crimes sordides qui se commettent parfois dans les communautés décadentes. On finit cependant par le dire, lorsqu'on apprit que vingt-cinq personnes n'étaient pas au nombre des cadavres. Même ainsi, il était difficile d'expliquer l'assassinat des cinquante victimes par cet autre tiers. Mais il restait qu'une nuit d'été, le feu du ciel avait laissé, en tombant dans le village maudit, cinquante cadavres horriblement rongés, mutilés et déchiquetés. Dans leur émotion, les gens du pays y virent un rapport avec la maison des Martense, bien qu'elle fût distante de plus de trois miles. Les policiers, plus sceptiques, n'examinèrent que rapidement la maison au cours de leurs investigations et, constatant qu'elle était entièrement abandonnée, ne s'en occupèrent plus. Mais les gens du pays l'inspectèrent avec le plus grand soin ; on retourna tout dans la maison, on sonda les mares et les ruisseaux, on battit les buissons, on fouilla la forêt voisine. Tout fut vain ; le démon n'avait pas laissé d'autre trace que cette destruction.

Dès le second jour de l'enquête, l'affaire avait été complètement exposée par les journaux dont les correspondants ne cessaient de parcourir le Mont des Tempêtes. Ils décrivaient la maison, avec grand luxe de détails, et tentaient d'élucider le mystère en interrogeant les vieillards du pays. Je suivis d'abord le récit de ces horreurs avec nonchalance, car je suis un connaisseur en la matière, mais au bout d'une semaine, ayant décelé une atmosphère troublante, je me mêlai, le 5 août 1921, aux journalistes qui emplissaient l'hôtel de Lefferts Corner, le village le plus proche du Mont des Tempêtes, qui servait de quartier général aux enquêteurs. Au bout de trois semaines, le départ des journalistes me donna la liberté de mettre sur pied une expédition fondée sur l'enquête minutieuse à laquelle je m'étais livré en attendant.

Donc, par une nuit d'été déchirée de lointains roulements de tonnerre, je quittai la voiture silencieuse et montai, avec mes deux compagnons armés, jusqu'au sommet couvert de bosses du Mont des Tempêtes ; les rayons de ma lampe électrique éclairaient les murs d'un gris spectral que laissaient entrevoir les chênes géants, dans la solitude nocturne.

La maison, vaste et massive, produisait une impression de terreur vague que le jour même ne dissiperait pas ; malgré tout je n'hésitai pas, puisque j'étais venu pour vérifier une hypothèse. À mon avis, le tonnerre faisait sortir le démon mortel de sa cachette ; et que ce démon fut un être matériel ou une vapeur pestilentielle, j'avais bien l'intention de le voir.

J'avais déjà fouillé la maison de fond en comble, aussi mon plan était-il tout prêt. J'avais décidé de m'installer, pour faire le guet, dans ce qui avait été la chambre de Jan Martense, dont le meurtre occupe tant de place dans les légendes du pays. Il me semblait que l'appartement de cette ancienne victime était celui qui convenait le mieux à mes projets. La pièce, d'environ vingt pieds, contenait, comme les autres, tout un fatras, vestige du mobilier d'autrefois. Située au second étage, à l'angle sud-est de la maison, elle était éclairée par deux fenêtres sans vitres ni volets, une grande à l'est et une petite à l'ouest. En face de la plus grande se dressait une immense cheminée hollandaise, revêtue de carreaux de faïence illustrant l'histoire du Fils prodigue ; en face de la petite fenêtre, un vaste lit avait été aménagé dans le mur.

Les roulements du tonnerre, bien qu'assourdis par les arbres, allaient en augmentant. Je mis au point mon plan. Je commençai par fixer côte à côte, au bord de la grande fenêtre, les trois échelles de corde que j'avais apportées. Je savais, pour les avoir essayées, qu'elles permettaient d'atterrir sur l'herbe en un endroit commode. Puis, aidé de mes deux compagnons, j'allai chercher dans une pièce voisine un grand lit à colonnes que je traînai latéralement contre la fenêtre. Après l'avoir recouvert de branches de sapin, nous nous y étendîmes, nos automatiques à portée de la main. L'un de nous devait veiller, pendant que les deux autres se reposeraient. De quelque côté que vînt le démon, notre fuite était assurée : s'il venait de l'intérieur de la maison, nous devions nous sauver par les échelles de corde ; s'il venait de l'extérieur, il nous restait la porte et l'escalier. D'après ce qui était déjà arrivé, nous ne pensions pas qu'il nous poursuivrait jusque-là, même en mettant les choses au pire.

Je veillai de minuit à une heure. À ce moment, malgré l'atmosphère sinistre de cette maison, le tonnerre et les éclairs, je fus pris d'une étrange somnolence. J'étais allongé entre mes deux compagnons, George Bennett du côté de la fenêtre et William Tobey du côté de la cheminée. Celle-ci me fascinait étrangement, je n'arrivais pas à en

détacher mes regards. Bennett dormait, saisi apparemment de la même curieuse somnolence que moi, et je désignai Tobey pour monter la garde ; pourtant lui aussi commençait déjà à dodeliner de la tête.

Le tonnerre, de plus en plus fort, avait dû influencer mes rêves ; mon bref sommeil fut plein de visions d'apocalypse. Je m'éveillai à moitié, sans doute parce que Bennett, en dormant, avait jeté son bras en travers de ma poitrine. Je n'étais pas suffisamment éveillé pour voir si Tobey s'acquittait convenablement de ses devoirs de guetteur. Cependant j'étais très anxieux ; jamais la présence du mal ne m'avait oppressé à ce point. Je dus me rendormir, car c'est d'un chaos plein de fantasmes que j'émergeai lorsque des cris hideux déchirèrent la nuit, des cris tels que je n'en avais jamais entendu ni même imaginé.

Au milieu de ces cris, la terreur et l'angoisse frappaient du fond de l'âme aux portes d'ébène de l'oubli, follement et sans espoir. Je m'éveillai pour entrer dans un univers de folie rouge, plein de démons moqueurs, et je crus descendre dans un abîme de terreur inconcevable. Il n'y avait pas de lumière, mais, sentant le vide à ma droite, je compris que Tobey était parti, Dieu seul savait où. Sur ma poitrine reposait encore le bras lourd du dormeur de gauche.

Puis vint cet éclair destructeur qui ébranla la montagne tout entière, illumina les recoins les plus profonds de la forêt séculaire, et fendit le plus vieux des arbres tordus. L'éclair démoniaque d'une monstrueuse boule de feu réveilla brusquement le dormeur et, à la lueur qui venait de la fenêtre, j'aperçus brusquement son ombre sur l'immense cheminée d'où je n'avais pu détacher mon regard. Que je sois encore vivant et sain d'esprit est un miracle que je ne puis comprendre. Non, je ne le puis, car l'ombre que je voyais sur cette cheminée n'était ni celle de George Bennett ni celle d'aucune créature humaine, mais une anomalie prodigieuse, un blasphème vivant, sorti du fond de l'enfer, une abomination sans forme et sans nom que l'esprit se refuse à concevoir et que la plume est impuissante à décrire.

L'instant d'après, je me retrouvai seul dans la maison maudite, tremblant et hurlant de peur. George Bennett et William Tobey étaient partis sans laisser de traces, ni même de lutte. Nul n'a plus jamais entendu parler d'eux.

II. UN PASSANT DANS LA TEMPÊTE

Après cette épouvantable aventure dans la maison cernée par la forêt, je restai couché quelques jours, à bout de nerfs, dans ma chambre d'hôtel de Lefferts Corner. Je ne sais plus comment je parvins à retrouver la voiture, à la mettre en marche et à

regagner le village sans être vu ; je me rappelle seulement les arbres titanesques aux branches tourmentées, les roulements de tonnerre démoniaques, et les ombres venues d'au-delà du Styx sur les monticules qui parsemaient la région.

À force de réfléchir, en tremblant, à l'ombre que j'avais vue sur la cheminée et dont l'aspect défiait la raison, je compris que j'avais mis au jour une au moins des horreurs suprêmes de l'univers, une de ces flétrissures sans nom des ténèbres extérieures dont nous entendons parfois les faibles grouillements au bord extrême de l'espace et contre lesquelles notre vision limitée nous a miséricordieusement immunisés. L'ombre que j'avais vue, j'osais à peine l'analyser ou l'identifier... La « chose » s'était allongée cette nuit-là entre la fenêtre et moi et, frémissant de terreur, je ne pouvais rejeter le désir instinctif de savoir ce que c'était. Si seulement elle avait grogné, ou aboyé, ou ri même, il me semble que cette impression de hideur insondable aurait disparu. Mais non, c'est en silence qu'elle avait posé sur moi son bras lourd, ou sa jambe... Il s'agissait évidemment de quelque chose d'organique... Jan Martense, dont nous avions envahi la chambre, était enterré près de la maison... Il me fallait retrouver Bennett et Tobey, s'ils étaient encore en vie... Pourquoi l'ombre les avait-elle emportés, m'épargnant seul ?... Dormir est si accablant et rêver si horrible...

Au bout de quelques jours, je me rendis compte que, si je ne voulais pas m'effondrer complètement, il me fallait raconter mon histoire à quelqu'un. J'avais déjà décidé de poursuivre mes recherches, car il me semblait, dans mon innocence, que l'incertitude était pire que tout, même si la vérité était terrible. Aussi je me résolus à ce qui me semblait la meilleure solution : choisir un confident et retrouver les traces de la « chose » qui avait fait disparaître mes deux compagnons et dont j'avais vu se profiler l'ombre de cauchemar.

Les gens que je connaissais le mieux à Lefferts Comer étaient les journalistes. Quelques-uns d'entre eux étaient restés pour recueillir les derniers échos de la tragédie, et c'est parmi eux que je décidai de choisir un compagnon. Plus je réfléchissais, plus mes préférences m'entraînaient vers un certain Arthur Munroe, brun et maigre, âgé de trente-cinq ans environ, que son éducation, ses goûts, son intelligence et son caractère semblaient annoncer comme un homme qui ne se laisserait pas arrêter par des idées conventionnelles.

Un après-midi du début de septembre, je lui racontai mon histoire. Je vis tout de suite qu'il l'écoutait avec intérêt et sympathie ; lorsque j'eus fini, sa façon d'analyser le problème dénotait une grande acuité d'esprit et un excellent jugement. Il me donna, en outre, des conseils fort judicieux : selon lui, il fallait suspendre les opérations à la maison Martense jusqu'à ce que nous possédions davantage de détails historiques et

d'éléments géographiques. Sur son initiative, nous parcourûmes le pays à la recherche d'informations concernant la famille Martense. Un homme nous communiqua le journal intime de son aïeul, admirablement révélateur, et nous eûmes de longs entretiens avec les rares montagnards que la terreur n'avait pas fait fuir. Nous décidâmes de faire précéder notre tâche principale — l'examen complet et définitif de la maison, à la lumière de son histoire détaillée — d'un examen également complet et définitif des lieux associés aux différentes tragédies rapportées par la légende.

Les résultats de ces examens ne furent guère concluants au début ; l'ensemble pourtant paraissait indiquer une tendance significative : à savoir que toutes ces horreurs avaient eu lieu en général dans des endroits relativement proches de la maison abandonnée, ou reliés à elle par des parties de forêt où la végétation trop riche avait quelque chose de morbide. Il y avait, il est vrai, des exceptions. En fait, le massacre qui avait attiré l'attention du monde sur la région s'était produit dans un espace sans arbres, aussi éloigné de la maison que de la forêt.

Sur l'apparence et la nature du démon, on ne pouvait rien tirer des villageois effrayés et stupides. Ils le qualifiaient à la fois de serpent et de géant, de démon de la foudre et de chauve-souris, de vautour et d'arbre en marche. Pour nous, nous pensions qu'il s'agissait d'un organisme vivant très sensible aux phénomènes électriques des orages. Bien que certains récits fissent allusion à des ailes, il nous semblait, en raison de son aversion pour les grands espaces vides, que la créature en question devait probablement marcher. La seule objection valable était la rapidité avec laquelle elle avait dû se déplacer pour accomplir tous les actes qui lui étaient attribués.

Lorsque nous connûmes mieux les montagnards, nous les trouvâmes, par beaucoup de côtés, étrangement sympathiques. Ils étaient simples comme des bêtes, retournant d'ailleurs doucement à l'état animal, en raison de leur malheureuse hérédité et de leur isolement abêtissant. Malgré leur crainte des étrangers, ils s'habituèrent à nous peu à peu et finalement nous apportèrent une aide non négligeable lorsque, au cours de nos recherches, nous entreprîmes de battre les fourrés et de démolir tous les murs intérieurs de la maison. Quand nous leur demandâmes de nous aider à retrouver Bennett et Tobey, ils montrèrent un chagrin sincère : ils voulaient bien collaborer avec nous, mais ils savaient que mes malheureux compagnons avaient, comme les leurs, quitté définitivement ce monde ; nous étions convaincus de la mort et de la disparition des hommes du village, ainsi que de l'extermination des bêtes sauvages. Nous nous préparions avec appréhension à d'autres tragédies.

Au milieu d'octobre, nous fûmes étonnés d'avoir avancé si peu. Les nuits étaient claires, il ne s'était rien passé, et la vanité de nos recherches, pourtant complètes,

nous faisait presque considérer « la peur qui rôde » comme un être immatériel. Nous redoutions la venue du froid qui nous empêcherait de poursuivre nos recherches, puisque, de l'avis général, le démon se tenait toujours tranquille en hiver. Aussi fut-ce avec une sorte de hâte désespérée que nous nous livrâmes, pour la dernière fois, à un examen en plein jour dans le hameau frappé par l'horreur, abandonné maintenant par les montagnards, tant ils en avaient peur.

Le village maudit n'avait jamais eu de nom lui-même. Il s'étendait depuis longtemps dans une faille sans arbres située entre deux sommets appelés respectivement Cone Mountain et Maple Hill. Il était plus proche de celui-ci que de l'autre, quelques-unes des frustes demeures étant, en réalité, creusées dans le flanc de Maple Hill. Il se trouvait à près de deux miles au nord-ouest de la base du Mont des Tempêtes, et à trois environ de la maison au milieu des chênes. Entre le hameau et la maison, il y avait bien deux miles et quart entièrement déserts, du côté du hameau ; la plaine était à peu près nue ; seuls s'y dressaient quelques monticules, semblables à des serpents, et la maigre végétation se composait d'herbe et de plantes desséchées. En examinant la topographie, nous avions fini par conclure que le démon avait dû venir par Cone Mountain, qui se prolongeait au sud par un bois jusqu'à une courte distance de l'éperon ouest du Mont des Tempêtes. Nous fîmes remonter la trace du soulèvement de terrain jusqu'à un éboulement venant de Maple Hill : la foudre, tombant sur un grand arbre isolé, avait fait sortir le monstre.

En inspectant pour la vingtième fois chaque pouce du village maudit, Arthur Munroe et moi étions à la fois découragés et saisis d'une vague et nouvelle appréhension. Il était singulier, même pour des gens habitués à l'effroi et au mystère, de se trouver devant un endroit aussi dépourvu d'indices après des événements aussi accablants. Nous marchions, sous un ciel qui devenait couleur de plomb, animés de ce zèle tragique et sans but que provoque l'impression mêlée de la futilité et de la nécessité de l'action. Nous revîmes tout avec un soin minutieux, entrant de nouveau dans toutes les chaumières, fouillant chaque trou de la montagne à la recherche de cadavres, inspectant chaque pouce du sol épineux pour voir s'il ne recelait pas quelque faille ou quelque caverne, mais tout cela sans résultat. Pourtant, comme je l'ai déjà dit, nous éprouvions une crainte vague, comme si de gigantesques griffons aux ailes de chauve-souris nous contemplaient par-delà les abîmes transcosmiques.

L'après-midi s'avançait et on y voyait de moins en moins ; le tonnerre se fit entendre tout à coup au-dessus du Mont des Tempêtes. Cela nous émut, naturellement, mais moins que s'il avait fait complètement nuit. En tout cas nous espérions de toutes nos forces que l'orage continuerait une fois la nuit venue, et nous abandonnâmes nos recherches pour nous diriger vers le plus proche hameau habité : nous demanderions à

un groupe de montagnards de nous accompagner. Malgré leur timidité, en effet, quelques jeunes gens étaient assez rassurés par notre autorité protectrice pour nous promettre leur concours.

Nous étions à peine partis que des torrents de pluie se mirent à tomber avec une telle violence qu'il fallut bientôt chercher un abri. Le ciel était si sombre qu'on se serait cru en pleine nuit, mais, guidés par les éclairs et par notre connaissance intime du terrain, nous ne tardâmes pas à atteindre, en trébuchant, la cabane la moins perméable du hameau : c'était un assemblage hybride de planches et de rondins, dont la porte et l'unique fenêtre minuscule donnaient sur Maple Hill. Nous réussîmes à barricader la porte pour nous protéger du vent et de la pluie, et à assujettir le grossier volet de bois que nos fréquentes fouilles nous avaient appris à trouver. C'était lugubre de rester dans cette obscurité, assis sur des caisses ; heureusement nous avions nos pipes et, de temps à autre, nous éclairions la cabane avec nos lampes de poche. Par moments, nous voyions les éclairs par des fissures du mur. Le temps était si extraordinairement sombre que chaque éclair était bien visible.

Cette veillée dans l'orage me rappelait les moments affreux que j'avais connus sur le Mont des Tempêtes. Mon esprit se mit à retourner le problème qui ne cessait de se présenter à lui depuis cette nuit de cauchemar. Je me demandais, une fois de plus, pourquoi le démon, en approchant des trois dormeurs, soit de l'intérieur soit de l'extérieur, d'abord s'était emparé des hommes qui reposaient sur les côtés, laissant celui du milieu jusqu'à la fin, au moment où la boule de feu l'avait fait fuir. Pourquoi n'avait-il pas saisi ses victimes dans la succession qui se présentait, moi-même étant le second, quelle que fut la direction d'où il venait ? Avec quels tentacules démesurés saisissait-il ses proies ? Ou encore, savait-il que c'était moi le chef, me réservant pour un destin pire que celui de mes compagnons.

Perdu dans mes réflexions, j'entendis brusquement, comme pour les intensifier, le bruit terrible de la foudre qui tombait tout à côté, immédiatement suivi de celui d'une avalanche. En même temps, le vent s'éleva. On eût dit d'abord des hurlements de loup, s'enflant peu à peu pour se terminer en ululements. Nous eûmes la certitude que l'arbre isolé de Maple Hill avait été frappé de nouveau et Munroe se dirigea vers la petite fenêtre pour s'assurer des dégâts. Lorsqu'il ôta le volet, le vent et la pluie s'engouffrèrent dans la cabane, avec un bruit assourdissant, et je ne pus saisir ses paroles. Il se pencha au-dehors, essayant de percer le mystère de la nature en délire.

Peu à peu le vent s'apaisa et cette obscurité exceptionnelle diminua : l'orage allait finir. J'avais espéré qu'il durerait jusqu'à la nuit pour favoriser nos recherches, mais un furtif rayon de soleil apparut derrière moi, ôtant toute vraisemblance à cette idée.

Je dis à Munroe que nous ferions bien d'avoir un peu de lumière, même si la pluie devait reprendre, puis je déverrouillai la porte et l'ouvris. Dehors, le sol n'était plus qu'une masse informe de boue, de flaques d'eau et de petits monticules de terre provenant du dernier éboulement ; Je ne voyais rien, cependant, qui justifiât l'intérêt de mon compagnon, toujours penché à la fenêtre et muet. Je traversai la pièce et lui touchai l'épaule, mais il ne bougea pas ; je le secouai en manière de plaisanterie et le fis tourner : je sentis alors la terreur me mordre comme un cancer venu du fond des âges et des abîmes insondables de la nuit éternelle.

Car Arthur Munroe était mort. Et dans ce qui restait de sa tête rongée et creusée, il n'y avait plus de visage.

III. LA VÉRITÉ SUR LA LUEUR ROUGE

La nuit du 8 novembre 1921, au milieu des hurlements de la tempête, j'étais seul et je creusais, comme un dément, dans la tombe de Jan Martense. J'avais commencé à creuser dans l'après-midi, parce qu'un orage se préparait ; et maintenant qu'il faisait nuit, et que l'orage grondait au-dessus des feuilles à l'épaisseur étrange, j'étais heureux.

Je crois que j'avais eu l'esprit passablement dérangé par ce qui était arrivé le 5 août : l'ombre monstrueuse dans la maison, la fatigue, la déception, et enfin, au mois d'octobre, ce que j'avais vu au hameau pendant l'orage. Après ce dernier évènement, j'avais creusé une fosse pour un homme dont je ne comprenais pas la mort ; je savais que les autres ne comprendraient pas non plus. Aussi leur laissai-je croire qu'Arthur Munroe avait tout simplement disparu. On chercha partout, mais en pure perte. Les montagnards, eux, auraient pu comprendre, mais je n'osai pas les effrayer encore. Je semblais moi-même étrangement insensible. Le choc que j'avais éprouvé dans la maison sur la colline avait ébranlé mon cerveau ; j'étais obsédé par la recherche de ce monstre qui avait pris dans mon esprit des proportions gigantesques, recherche que le tragique destin d'Arthur Munroe me fit jurer de garder secrète.

Le décor de l'endroit où je creusais aurait suffi à ébranler les nerfs d'un homme ordinaire. Des arbres sinistres, de taille anormale et d'aspect grotesque, me contemplaient d'en haut comme les colonnes de quelque temple infernal, assourdissant le bruit du tonnerre et celui du vent, laissant passer quelques rares gouttes de pluie. Là-bas, au-delà des troncs meurtris, illuminés par de faibles éclairs, se dressaient les pierres humides et couvertes de lierre de la maison abandonnée ; un peu plus près s'étendait le jardin hollandais, aux allées et aux massifs pollués par une végétation

surabondante, blanche, fétide et corrompue, qui n'avait jamais reçu la pleine lumière du jour. Tout près se trouvait le cimetière familial où des arbres difformes étendaient leurs branches folles, pendant que leurs racines, soulevant hideusement les dalles, suçaient les sucs vénéneux du sous-sol. De temps en temps, au-dessous du brun manteau de feuilles qui pourrissaient et suppuraient dans l'obscurité de cette forêt antédiluvienne, je pouvais déceler les contours sinistres de ces petits monticules qui semblaient caractéristiques de cette région meurtrie par la foudre.

C'est l'Histoire qui m'avait amené à cette tombe ancienne.

L'Histoire, en fait, était tout ce qui restait, maintenant que tout le reste avait sombré dans un satanisme dérisoire. Je croyais alors que cette peur qui rôdait n'était pas une chose matérielle, mais un fantôme aux crocs de loup qui chevauchait les éclairs à minuit. Je croyais, en raison des nombreuses traditions locales que j'avais recueillies au cours de mes recherches en compagnie d'Arthur Munroe, que ce fantôme était celui de Jan Martense, mort en 1762. C'est pourquoi, comme un dément, je creusais dans sa tombe.

La maison des Martense fut bâtie, en 1670, par Gerrit Martense, riche négociant de la Nouvelle-Amsterdam, qui haïssait le changement apporté par la souveraineté britannique. Il avait fait élever cette magnifique demeure dans une forêt isolée dont la solitude vierge et le décor étrange lui plaisaient. Sa seule déception était la fréquence des orages d'été. En choisissant cette colline pour y bâtir sa demeure, Mynheer Martense avait attribué ces phénomènes à une particularité de cette année-là, mais avec le temps il s'aperçut que l'endroit y était décidément sujet. À la fin, les orages lui donnant mal à la tête, il meubla une cave où il pût se retirer pour échapper à leur vacarme infernal.

On en sait moins encore sur les descendants de Gerrit Martense que sur lui-même, puisque tous furent élevés dans la haine de la civilisation britannique et rompirent avec les colons qui l'avaient acceptée. Ils menaient une vie extrêmement retirée, et les gens disaient que leur isolement leur avait fait l'esprit lourd et la parole difficile. Physiquement, ils présentaient une certaine particularité héréditaire : ils avaient les yeux vairons, l'un étant généralement bleu et l'autre brun. Leurs contacts sociaux se firent de plus en plus rares et, à la fin, ils prirent femmes dans les familles des serviteurs du domaine. Une grande partie de cette nombreuse famille dégénéra, s'en alla de l'autre côté de la vallée et se mêla à la population bâtarde qui devait produire cette race de pitoyables montagnards. Les autres s'accrochèrent obstinément à la demeure de leurs ancêtres, de plus en plus ancrés dans l'esprit de clan, de plus en plus taciturnes et de plus en plus sensibles aux orages.

La plupart de ces renseignements parvinrent au monde extérieur par l'entremise de Jan Martense le jeune, personnage aventureux qui s'engagea dans l'armée des colons quand la nouvelle de la Convention d'Albany parvint au Mont des Tempêtes. Ce fut le premier des descendants de Gerrit Martense à voir le monde. Lorsqu'il revint, en 1760, après six ans de campagnes, son père, ses oncles et ses frères lui vouèrent la même haine qu'à un étranger, en dépit des yeux qu'il avait vairons comme tous les Martense. Il ne se sentait plus la force de partager les préjugés de sa famille ; les orages même de la montagne ne réussissaient plus à l'exciter comme autrefois. Au contraire, le pays le déprimait, et dans ses lettres à un ami d'Albany, il s'ouvrait fréquemment de son projet de quitter le toit paternel.

Au printemps de 1763, cet ami d'Albany, John Clifford, s'inquiéta du silence de son correspondant, surtout étant donné les circonstances et l'atmosphère querelleuse qui régnait chez les Martense.

Décidé à rendre lui-même visite à Jan, il s'en alla à cheval dans la montagne. D'après son journal intime, il arriva au Mont des Tempêtes le 20 septembre et trouva la maison dans un grand état de délabrement. Les Martense, êtres taciturnes, aux yeux étranges, le rebutèrent par leur allure animale et négligée et lui dirent, de leur voix rauque, que Jan était mort. Ils précisèrent qu'il avait été tué par la foudre, l'automne précédent, et qu'il était enterré dans le jardin mal entretenu situé en contrebas. Ils lui montrèrent la tombe, nue, sans fleurs ni inscription. Les Martense déplurent à Clifford et leur comportement éveilla ses soupçons : une semaine plus tard, il revint avec une bêche et une pioche pour fouiller le cimetière. Il découvrit ce à quoi il s'attendait : un crâne horriblement écrasé, comme s'il avait reçu un coup violent. Dès son retour à Albany, Jonathan Clifford accusa ouvertement les Martense de l'assassinat de leur parent.

On manquait de preuves légales, mais l'histoire se répandit rapidement dans la campagne, et depuis ce temps les Martense furent tenus à l'écart. Personne ne voulait avoir affaire à eux et leur lointaine demeure, considérée comme maudite, était fuie de tout le monde. Ils réussirent cependant à ne dépendre de personne et à vivre des produits de leur domaine ; parfois des lumières venues de la lointaine colline attestaient qu'ils étaient toujours là. On les vit jusque vers 1810, mais les derniers temps, elles se faisaient de plus en plus rares.

Pendant ce temps, il se formait à propos de la maison et de la montagne un ensemble de légendes diaboliques. On n'en évita que plus assidûment la maison, et la tradition s'accrut de tous les mythes imaginables. Personne n'alla au Mont des Tempêtes jusqu'en 1816, date à laquelle les montagnards finirent par remarquer qu'il

n'y avait plus jamais de lumières. On y fît alors une expédition en groupe et l'on trouva la maison abandonnée et en ruine.

Comme on ne découvrit pas le moindre squelette, on en déduisit que les Martense étaient partis avant de mourir. Ce départ semblait déjà ancien et des hangars improvisés montraient que la famille avait dû être très nombreuse les derniers temps. Son niveau de vie était tombé très bas, comme le prouvaient le mobilier délabré et l'argenterie dépareillée, qui devaient être inutilisés déjà longtemps avant le départ des propriétaires. Malgré ce départ on continua à avoir peur de la maison hantée. Cette peur s'intensifia lorsque des histoires de plus en plus étranges naquirent parmi les montagnards dégénérés. Abandonnée, redoutée et associée à jamais au fantôme de Jan Martense, telle elle était encore, cette nuit où je creusais dans sa tombe.

J'ai dit que je creusais comme un dément, et c'est vrai. J'avais eu tôt fait de déterrer le cercueil de Jan Martense — il ne contenait plus que de la poussière et du salpêtre — mais, dans mon désir forcené d'exhumer son fantôme, je fouillais maladroitement et sans méthode au-dessous de l'endroit où il avait reposé. Dieu seul sait ce que je m'attendais à trouver. J'avais seulement l'impression que je creusais dans la tombe d'un homme dont le fantôme rôdait la nuit.

Je ne puis dire à quelle profondeur monstrueuse j'atteignis avec ma bêche ; bientôt mes pieds traversèrent le sol et je tombai dans un trou. Étant donné les circonstances, c'était un événement prodigieux ; l'existence d'un souterrain confirmait mes théories les plus folles. Ma lanterne s'était éteinte dans ma chute, mais je tirai ma lampe de poche et examinai le tunnel qui s'étendait à l'infini dans deux directions opposées. Il était largement assez vaste pour qu'un homme s'y glissât ; bien que nul être sain d'esprit ne s'y fut risqué en un pareil moment, j'oubliai le danger, la raison, et le souci de la propreté, dans mon idée fixe de faire sortir le démon de sa cachette. Je pris la direction de la maison et me glissai avec témérité dans l'étroit boyau J'avançais rapidement en rampant, tâtonnant comme un aveugle et ne me servant que rarement de ma lampe.

Quelle langue pourrait décrire ce spectacle ? Un homme, perdu dans les entrailles de la terre, avançait en se tordant, respirant avec peine, grattant le sol comme un fou, dans les détours ensevelis de cette obscurité sans âge. Le temps était aboli, je ne me souciais plus du danger, j'avais même oublié le dessein que je poursuivais. Certes il y a là quelque chose d'ignoble, mais c'est pourtant ainsi que la chose se passa. À la fin, le souvenir même de la vie s'effaça et je ne fis plus qu'un avec les taupes et les larves des profondeurs. Ce ne fut vraiment que par accident que j'appuyai sur le bouton de ma lampe électrique, de sorte qu'elle se mit à briller mystérieusement dans le boyau

de terre desséchée qui continuait à se tordre et s'allonger devant moi.

J'avançais sans doute depuis un certain temps, et ma pile était presque à bout de course, lorsque, le couloir remontant brusquement, je dus changer ma manière d'avancer. Je levai les yeux, nullement préparé à voir briller au loin deux reflets démoniaques de ma lampe expirante, deux reflets d'une luminosité funeste sur laquelle le doute n'était pas permis, éveillant en moi des souvenirs vagues et affolants. Je m'arrêtais automatiquement, mais n'eus pas l'intelligence de retourner sur mes pas. Les yeux approchaient, et pourtant, de la créature à laquelle ils appartenaient, je ne distinguais qu'une griffe ; mais quelle griffe ! Puis, très loin au-dessus de ma tête, j'entendis un craquement que je reconnus : c'était le tonnerre de la montagne, saisi d'une fureur hystérique. Je remontais déjà depuis quelque temps, et la surface maintenant n'était plus très loin. Au bruit assourdi du tonnerre, ces yeux continuaient de me fixer avec une méchanceté froide.

Dieu merci, j'ignorais alors ce que c'était, sinon je serais mort. Mais je fus sauvé par le tonnerre qui avait appelé cette chose, car, après une attente atroce, éclata du ciel invisible un de ces coups de foudre dirigés contre la montagne et dont j'avais remarqué çà et là les répercussions, sous forme d'entailles dans la terre meurtrie, et de météorites de tailles diverses. Avec une rage cyclopéenne, la foudre déchira le sol au-dessus de ce puits damné, m'aveuglant et m'assourdissant, sans cependant me faire perdre complètement connaissance.

Dans le chaos de terre glissante et mouvante, je griffai et me débattis, jusqu'au moment où la pluie, tombant sur mon visage, me ranima ; je m'aperçus alors que j'étais revenu à la surface dans un endroit qui m'était familier, une pente abrupte et sans arbre de la montagne. D'autres éclairs illuminèrent le sol défoncé et les restes du bizarre petit tertre qui s'étendait depuis le sommet boisé, mais il n'y avait rien dans ce chaos qui me révélât l'endroit d'où j'étais sorti du souterrain mortel. Mon cerveau également était un chaos, mais en apercevant au loin une lueur rouge, je compris par quelle horreur je venais de passer.

Lorsque, deux jours plus tard, les montagnards me dirent ce que signifiait cette lueur rouge, je ressentis une horreur plus grande encore que celle qui déjà m'avait assailli dans le souterrain à la vue de la griffe et des yeux, car ce qu'elle impliquait était accablant. Dans un hameau éloigné de vingt miles, une orgie de terreur avait suivi le coup de foudre qui m'avait ramené à la surface, et une chose sans nom était tombée d'un arbre dans une cabane au toit branlant.

Elle avait eu le temps de frapper, mais les gens du pays, fous de rage, avaient mis le feu à la cabane avant qu'elle eût pu s'échapper. Cela s'était passé au moment même

où la terre s'était effondrée sur la créature à yeux et à griffes.

IV. L'HORREUR DANS LES YEUX

Un homme qui, sachant ce que je savais sur le Mont des Tempêtes, chercherait à découvrir seul la peur qui y rôdait, serait anormal. Que deux au moins des phénomènes qui donnaient corps à cette peur fussent détruits ne donnait qu'une mince garantie de sécurité physique et mentale dans cet Achéron diabolique et multiforme. Je n'en continuai pas moins mes recherches, mon zèle augmentant à mesure que les événements devenaient de plus en plus monstrueux.

Lorsque, deux jours après mon effroyable aventure dans cette crypte où j'avais vu les yeux et la griffe, j'appris qu'à vingt miles de là, un nouveau meurtre avait été commis au moment même où les yeux me regardaient, j'éprouvai les convulsions véritables de la terreur. Ce que j'éprouvais était un mélange de peur, de stupeur et de fascination, si intime qu'il en était presque agréable. Parfois, dans les affres du cauchemar, lorsque les puissances invisibles vous font tourbillonner au-dessus des toits d'étranges cités mortes vers l'abîme grimaçant de Nis, c'est un soulagement et presque un plaisir de hurler sauvagement et de se jeter volontairement dans le noyau hideux des rêves et de sombrer dans les gouffres sans fond. Il en était de même pour ce cauchemar vivant du Mont des Tempêtes. Découvrir qu'il y avait en réalité deux monstres m'avait donné un désir fou de plonger dans le sol même de ce pays maudit et, de mes mains nues, de faire sortir de la terre empoisonnée la mort qui en couvrait chaque pouce.

Dès que je pus, j'allai voir la tombe de Jan Martense et creusai vainement au même endroit. Un grand éboulement avait effacé toute trace du passage souterrain, et la pluie avait tellement repoussé la terre dans l'excavation que je ne savais plus jusqu'à quelle profondeur j'avais creusé. Je me rendis également au hameau où la créature de mort avait été brûlée ; je ne fus guère payé de mes peines. Dans les cendres de la cabane tragique, je trouvai plusieurs ossements, mais aucun apparemment ne se rapportait au monstre. Les montagnards prétendaient qu'il n'y avait eu qu'une seule victime, mais à mon avis ils se trompaient, puisque à côté d'un crâne d'homme entier se trouvait un autre fragment d'os qui, sans nul doute, avait également fait partie d'un crâne humain. Bien qu'on eût vu tomber le monstre, nul ne pouvait dire à quoi il ressemblait ; ceux qui l'avaient vu disaient simplement que c'était un démon. Examinant l'arbre où il s'était tapi, je ne vis aucune marque particulière. J'essayai de retrouver des traces dans la forêt obscure, mais cette fois je ne pus supporter la vue de ces fûts à l'air malsain, de ces racines semblables à des serpents qui se tordaient méchamment avant

de s'enfoncer dans le sol.

Puis je me mis en devoir d'examiner, une fois de plus, le hameau abandonné où la mort avait sévi davantage et où Arthur Munroe avait vu quelque chose que la mort l'avait empêché de décrire. Bien que mes recherches précédentes eussent été vaines en dépit de leur minutie, j'avais maintenant de nouveaux éléments d'information à éprouver. Mon horrible circuit dans la tombe m'avait convaincu que l'une au moins de ces créatures était souterraine. Cette fois, le 14 novembre, mes recherches concernèrent spécialement les flancs de Cone Mountain et de Maple Hill qui donnaient sur le malheureux hameau, et j'apportai une attention particulière à la terre meuble de la région où s'était produit l'éboulement sur Maple Hill.

L'après-midi ne m'apporta rien de nouveau et le crépuscule survint au moment où, de Maple Hill, je contemplais le hameau et le Mont des Tempêtes, de l'autre côté de la vallée. Le coucher de soleil avait été magnifique et la lune montait, presque entière, déversant sa lumière argentée sur la plaine, la montagne et les monticules qui s'élevaient çà et là. C'était un décor paisible et idyllique mais, sachant ce qu'il cachait, je me prenais à le haïr. Oui, je haïssais la lune moqueuse, la plaine hypocrite, la montagne pourrie et ces monticules empreints d'une alliance malfaisante avec des puissances cachées et tourmentées.

Là, comme je regardais vaguement le paysage au clair de lune, mon regard fut attiré par quelque chose de singulier dans la nature et la disposition de certains éléments topographiques. Sans avoir de notions bien précises de géologie, dès le début j'avais été intrigué par les monticules et les tertres qui couvraient la région. J'avais déjà remarqué qu'ils étaient nombreux autour du Mont des Tempêtes, et moins fréquents dans la plaine que sur la montagne elle-même. L'existence d'un glacier préhistorique expliquait sans doute cette moindre résistance aux caprices et à la fantaisie du sol. Maintenant, devant les ombres sinistres qui s'allongeaient au clair de lune, je me rendais compte clairement que les points et les lignes du réseau de monticules étaient étrangement en rapport avec le sommet du Mont des Tempêtes. Le sommet était sans doute un centre d'où rayonnaient indéfiniment et irrégulièrement les lignes et les rangées de monticules, comme si la demeure des Martense eût étendu des tentacules de terreur visibles. Cette idée de tentacules me fit passer sur l'échine un frisson incompréhensible, et je cessai d'analyser les raisons qui m'avaient incité à les prendre pour des phénomènes glaciaires.

Plus je réfléchissais, plus cette interprétation me semblait fausse, et brusquement de nouvelles idées se firent jour en moi : j'apercevais d'horribles et grotesques analogies entre l'aspect du sol et ce que j'avais vu lors de mon aventure souterraine.

Sans m'en rendre compte, je me mis à répéter des mots sans suite : « Mon Dieu... les taupinières... Il faut fouiller tout cet infernal endroit... Combien... Cette nuit-là, à la maison abandonnée... elles ont saisi Bennet et Tobey d'abord... de chaque côté de moi... » Puis, frémissant, je me mis à creuser dans le monticule le plus proche de moi, à creuser avec désespoir et jubilation à la fois, à creuser comme un fou, lorsque enfin je criai de saisissement quand je découvris un tunnel ou un boyau, exactement semblable à celui où j'avais rampé pendant cette nuit démoniaque.

Je me rappelle ensuite m'être mis à courir, bêche en main ; c'était affreux, cette course au clair de lune. Je traversai à toute allure des prés couverts de monticules, franchis d'un bond les crevasses malsaines et sans fond de la montagne hantée, et criant, haletant, je bondis à la maison maudite ; là, je me mis à creuser comme un fou dans toutes les parties de la cave étouffée par la bruyère, pour trouver le centre et le cœur de cet exécrable univers de monticules. Je me rappelle avoir éclaté de rire en rencontrant l'entrée du tunnel : un trou situé à la base de la cheminée ancienne. Il y poussait des herbes épaisses dont l'ombre prenait un aspect terrifiant à la lumière de l'unique bougie que, par hasard, j'avais sur moi. Quelle créature était tapie au fond de cette fourmilière d'enfer, attendant le tonnerre pour sortir, je l'ignorais. Deux hommes étaient morts, peut-être avait-ce été aussi sa fin. Mais il me restait ce désir brûlant d'atteindre le secret le plus intime de ce démon que je continuais à considérer comme une créature bien définie, matériel et organique.

J'hésitai quelques minutes : allais-je me mettre immédiatement à explorer le souterrain, seul, à la lueur de ma lampe de poche, ou devais-je d'abord rassembler un groupe de montagnards pour me prêter main-forte ? Mes réflexions furent interrompues par un brusque coup de vent venu de l'extérieur qui, en éteignant ma bougie, me laissa dans l'obscurité la plus complète. La lumière de la lune ne traversait plus les crevasses et les ouvertures situées au-dessus de moi ; saisi d'une douloureuse appréhension, j'entendis le roulement sinistre et éloquent du tonnerre. Une multitude d'idées confuses s'empara de moi, et je me dirigeai à tâtons vers le coin le plus reculé de la cave. Mon regard, cependant, ne pouvait se détourner de l'horrible ouverture située à la base de la cheminée. Par moments, lorsque la faible lumière des éclairs, traversant les herbes au-dehors, illuminait les fentes du mur, j'apercevais les briques croulantes et les mauvaises herbes qui y croissaient. J'étais consumé d'un mélange de crainte et de curiosité qui allait croissant. Qu'est-ce que la tempête allait faire surgir ? À la lumière d'un éclair plus violent, j'allai m'installer derrière une touffe épaisse, au travers de laquelle je pourrais voir sans être vu.

Si le ciel est miséricordieux, un jour il effacera de ma mémoire le souvenir de ce que je vis ; il me laissera atteindre en paix ma dernière heure ; le sommeil me fuit et,

quand il tonne, les narcotiques sont mon seul recours. La « chose » surgit brusquement. Rien ne l'annonçait. J'entendis d'abord, venant de profondeurs inconcevables, un bruit de galopade, un halètement infernal, un grondement sourd, et enfin je vis sortir, par l'ouverture située à la base de la cheminée, un jaillissement de vie multiple et repoussante, un flot abominable et ténébreux de corruption organique, mille fois plus hideux que les conjurations les plus noires de la folie et de la morbidité. Grouillante, bouillonnante, houleuse, écumante comme de la bave de serpent, s'étendant comme une maladie infectieuse, cette horreur sans nom sortait de ce trou béant, et débordait de la cave par toutes les issues possibles pour se répandre dans les maudites forêts nocturnes et semer la terreur, la maladie et la mort.

La « chose » n'était pas une : elle se composait d'une infinité de créatures. Dieu sait combien il y en avait, des milliers sans doute, et voir leur flot à la lueur intermittente des éclairs était affreux. Lorsqu'elles se furent suffisamment essaimées pour être aperçues comme des organismes distincts, je vis qu'il s'agissait de singes nains et velus, ou de démons, caricatures monstrueuses d'une tribu animale. Leur silence était abominable. C'est à peine si j'entendis un cri lorsque l'une des créatures, avec l'habileté que donne une longue habitude, s'empara d'un de ses compagnons plus faibles pour s'en repaître. D'autres attrapèrent ce qui restait pour le manger goulûment. Alors, en dépit du vertige que me causaient la peur et le dégoût, la curiosité fut la plus forte : pendant que le dernier des monstres s'écoulait et quittait ce lieu infernal d'un cauchemar inconnu, je sortis mon automatique et tirai. Le coup de feu fut couvert par l'éclat du tonnerre.

Des ombres torrentielles, rouges et visqueuses, se poursuivaient, haletant et glissant, dans les corridors infinis du ciel violet et zébré d'éclairs... fantasmes sans forme, dessins d'un kaléidoscope vampirique... forêt de chênes monstrueusement nourris dont les racines en forme de serpent se tordaient, aspiraient d'innommables sucs dans la terre grouillante de démons cannibales... tentacules en forme de tertres, nés d'un noyau souterrain de pourriture perverse... éclairs de folie sur des murs couverts de lierre malsain... galeries démoniaques étouffées par une végétation putride...

Au bout d'une semaine, je me trouvai suffisamment remis pour faire venir d'Albany une équipe d'ouvriers qui fit sauter à la dynamite la maison des Martense et tout le sommet du Mont des Tempêtes. Ils écrasèrent tous les monticules visibles, détruisirent certains arbres trop florissants dont l'existence même était une insulte à l'équilibre de l'esprit. Tout ce lieu maudit disparut dans l'oubli. Après cela, je retrouvai un peu de sommeil. Mais je ne goûterai jamais un vrai repos tant que je me rappellerai cet indicible secret de la peur qui rôde. Il continuera à me hanter ; qui sait en effet si des

phénomènes analogues ne se produisent pas dans le monde entier ? Qui, sachant ce que je sais, peut penser calmement aux cavernes inexplorées et à ce qui peut en sortir ? Je ne puis plus voir une entrée de métro ou un puits sans frémir... Pourquoi les médecins ne me donnent-ils pas quelque chose pour dormir, ou pour me calmer tout à fait quand il tonne ?

Ce que je vis cette nuit-là, à la lueur des éclairs, après avoir tiré sur cette chose rampante et sans nom était si simple, qu'une minute presque s'écoula avant que j'eusse pu comprendre. C'est alors que je me mis à délirer.

La « chose » donnait la nausée, répugnant gorille blanchâtre aux crocs jaunes et pointus et à l'épaisse fourrure : c'était le stade final de la dégénérescence d'un mammifère, l'effroyable résultat d'alliances consanguines et de cette nutrition cannibale, aérienne et souterraine, le cœur de tout ce chaos, de ce grondement, de cette peur grinçante qui rôdent à l'arrière-plan de la vie. L'être, en expirant, m'avait regardé. Ses yeux avaient la même bizarrerie que ceux que j'avais aperçus dans le souterrain et qui avaient remué en moi de vagues souvenirs. L'un de ses yeux était bleu, l'autre marron. C'étaient les yeux vairons de la maison Martense dont parlait la légende, et je compris, muet d'une horreur bouleversante, ce qui était advenu de cette famille disparue, de cette famille terrible et sensible au tonnerre, de la sinistre famille Martense.

CE QU'APPORTE LA LUNE

What The Moon Brings - 1923 (1922)

Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Je déteste la lune — j'en ai peur ; quand elle brille sur certaines scènes qui nous sont chères, elle les rend parfois inquiétantes et hideuses.

C'était en cet été spectral : la lune brillait sur le vieux jardin où je me promenais ; l'été spectral aux fleurs narcotiques, aux mers de feuillage humide, qui procurent des rêves insensés aux multiples couleurs. Alors que je marchais le long du ruisseau de cristal, j'y aperçus des rides étonnantes, tachées de lumière jaune, comme si des courants furieux entraînaient ces eaux placides jusqu'à d'étranges océans qui ne sont pas de ce monde. Étincelantes et muettes, brillantes et sinistres, ces eaux maudites par la lune se hâtaient vers je ne sais quel but ; tandis que, des rives abritées, des fleurs de lotus blanches voletaient l'une après l'autre dans l'air chargé d'opium, et tombaient avec désespoir dans le ruisseau, passant en tourbillonnant de façon horrible sous les arches du pont sculpté, et regardant en arrière avec la sinistre résignation de calmes visages morts.

Et comme je courais le long du rivage, écrasant d'un pied imprudent les fleurs endormies, rendu fou par la peur de choses inconnues et l'attrait des visages morts, je vis que sous cette lune le jardin n'avait pas de fin ; car, là où, de jour, se trouvaient des murs, ne s'étendaient maintenant que de nouvelles perspectives d'arbres et de sentiers, de fleurs et d'arbrisseaux, d'idoles de pierre et de pagodes, et les méandres du ruisseau tacheté de jaune passaient le long des rives herbeuses sous de grotesques ponts de marbre. Et les lèvres des visages morts chuchotaient tristement, m'ordonnant de les suivre, et je ne cessai de marcher jusqu'à ce que le courant devienne un fleuve, et n'atteigne, au milieu de marais de roseaux agités et de plages de sable luisant, le rivage d'une vaste mer sans nom.

La lune abhorrée brillait sur cette mer, et sur ces vagues silencieuses flottaient d'étranges parfums. Comme j'y voyais disparaître les visages de lotus, je regrettai de n'avoir pas de filets pour les capturer, et apprendre d'eux les secrets de ce que la lune imposait à la nuit. Mais, quand elle disparut à l'ouest, et que la marée paisible se retira loin du lugubre rivage, je vis sous la lumière de vieux clochers que les vagues découvraient presque, et de blanches colonnes gaiement décorées de festons d'algues vertes. Et sachant que tous les morts s'étaient rassemblés en ce lieu englouti, je tremblai, et ne voulus plus parler aux visages de lotus.

Et pourtant, lorsque je vis, au loin sur la mer, un condor noir descendre du ciel pour chercher le repos sur un vaste récif, je l'aurais volontiers interrogé, pour lui demander des nouvelles de ceux que j'avais connus quand ils vivaient. C'est ce que j'aurais voulu savoir, s'il n'avait été si loin, si loin, et je le perdis de vue dès qu'il s'approcha de ce gigantesque récif.

Je regardai donc, sous la lune qui s'affaissait, la marée se retirer, et vis luire les clochers, les tours et les toits de cette ville morte et ruisselante. Et, comme je la contemplais, mes narines s'efforcèrent de se fermer face à l'odeur infecte du monde des morts, qui chassait celle du parfum ; car en vérité, on avait rassemblé en ce lieu oublié la chair de tous les cimetières, pour que de gras vers marins la rongent et s'en repaissent.

La lune était maintenant suspendue juste au-dessus de ces horreurs, mais les vers venus de la mer n'ont pas besoin d'elle pour se nourrir. Tandis que j'observais sur l'eau les rides qui trahissaient leurs contorsions, je fus parcouru d'un frisson glacé venu de là où le condor était allé, comme si mon corps avait perçu une nouvelle horreur avant que mes yeux l'aperçoivent.

Et mon corps n'avait pas tremblé sans raison, car, lorsque je levai les yeux, les eaux avaient encore baissé, découvrant largement le récif dont je n'avais jamais vu que le bord. Je compris alors que ce n'était rien d'autre que la couronne, de basalte noir, d'une idole répugnante. Son front monstrueux brillait maintenant sous la faible lumière de la lune, et ses ignobles pieds fourchus devaient, des milliers de mètres plus bas, battre la vase démoniaque. Je criai, criai, craignant que son visage caché ne se dresse au-dessus des eaux, et que ses yeux ne se portent sur moi après que la lune jaune, traîtresse et fourbe, se fut enfuie.

Et pour échapper à cette horreur implacable je plongeai avec joie, et sans hésiter, dans les bas-fonds puants où, parmi les murs couverts d'algues et les rues englouties, de gras vers marins se régalent de la chair des morts.

LES RATS DANS LES MURS

The Rats in the Walls - 1924 (1923)

Traduction par Jacques Papy, Simone Lamblin et Isabelle Emin.

Le 16 juillet 1923, je m'installai au prieuré d'Exham quand le dernier ouvrier eut terminé son travail. La restauration avait été une tâche formidable, car il restait peu de chose de l'édifice abandonné, sinon une ruine, telle une coquille vide ; mais parce qu'il avait été la résidence de mes ancêtres, je ne regardai pas à la dépense. L'endroit était inhabité depuis le règne de Jacques Ier, lorsqu'une tragédie d'un caractère profondément odieux, bien qu'en grande partie inexpliquée, s'abattit sur le maître, cinq de ses enfants et plusieurs domestiques ; et contraignit à l'exil, dans une aura de soupçons et de terreur, le troisième fils, mon ancêtre en ligne directe et seul survivant de la famille abhorrée. Cet unique héritier ayant été accusé de meurtre, le domaine était revenu à la Couronne, et le coupable présumé n'avait fait aucune tentative pour se disculper ou recouvrer ses biens. Ebranlé par une horreur plus grande que celle de la conscience ou de la loi, et poussé par le seul impérieux désir d'arracher de sa vue comme de sa mémoire la demeure ancestrale, Walter de la Poer, onzième baron Exham, s'enfuit en Virginie, où il fonda la famille qui, au siècle suivant, prit le nom de Delapore.

Le prieuré d'Exham était resté vacant, bien qu'attribué plus tard à la famille Norrys et très étudié en raison de son architecture curieusement composite ; une architecture qui comportait des tours gothiques reposant sur une infrastructure saxonne ou romane, dont les fondations à leur tour appartenaient à un ordre ou un mélange d'ordres plus antiques encore : romain, et même druidique ou gallois, à en croire la légende. Ces fondations étaient très singulières, car elles se perdaient d'un côté dans le calcaire massif du précipice au bord duquel le prieuré dominait une vallée désolée, à trois miles à l'ouest du village d'Anchester. Architectes et archéologues se plaisaient à examiner cette étrange relique des siècles oubliés, mais les campagnards la détestaient. Ils l'avaient détestée des centaines d'années auparavant, quand mes ancêtres y habitaient, et la détestaient maintenant, sous la mousse et les moisissures de l'abandon. Je n'avais pas vécu à Anchester un jour entier, que je me savais déjà issu d'une lignée maudite. Cette semaine, les ouvriers ont fait sauter le prieuré d'Exham, et s'emploient à faire disparaître les traces de ses fondations.

Les données purement statistiques de ma généalogie m'étaient connues depuis toujours ; ainsi que l'arrivée aux colonies de mon premier ancêtre américain, dans

d'étranges circonstances. Néanmoins, j'ignorais complètement les détails, du fait des réticences systématiques constamment observées chez les Delapore. À la différence de nos voisins planteurs, nous nous vantions rarement de nos aïeux croisés ou d'autres héros du Moyen Âge et de la Renaissance ; aucune tradition non plus n'était transmise, sauf ce qui pouvait être consigné dans l'enveloppe scellée qu'avant la guerre civile tout chef de famille laissait à son fils aîné, à ouvrir après son décès. Nos sujets de gloire avoués dataient de l'émigration ; ceux d'une lignée virginienne fière, honorable, plutôt réservée et distante.

Pendant la guerre, nos biens furent anéantis et notre existence bouleversée par l'incendie de Carfax, notre domaine sur les rives de la James. Mon grand-père, très âgé, périt dans les flammes, et avec lui l'enveloppe qui nous reliait tous au passé. Encore aujourd'hui, je me rappelle le sinistre, tel que je le vis alors, à l'âge de sept ans, avec les vociférations de l'armée fédérale, les cris des femmes, et les gémissements des nègres en prières. Mon père se battait, défendant Richmond, et après beaucoup de formalités, nous pûmes, ma mère et moi, franchir les lignes pour le rejoindre. La guerre finie, nous gagnâmes le Nord, d'où ma mère était originaire ; j'atteignis l'âge d'homme, la maturité et enfin la fortune avec le flegme d'un bon Yankee. Nous n'avons jamais su, ni mon père ni moi, ce que contenait notre enveloppe héréditaire, et, me fondant dans la grisaille de la vie des affaires au Massachusetts, je perdis tout intérêt pour les mystères assurément enfouis aux racines de mon arbre généalogique. Si j'en avais soupçonné la nature, comme j'aurais de grand cœur laissé le prieuré d'Exham à sa mousse, ses chauves-souris et ses toiles d'araignées !

Mon père mourut en 1904, mais sans léguer aucun message, à moi ou à mon fils unique, Alfred, orphelin de mère, âgé de dix ans. Ce fut cet enfant qui inversa l'ordre habituel des informations familiales ; alors que je ne pouvais lui fournir que des suppositions plaisantes à propos du passé, ses lettres m'apprirent de fort intéressantes légendes ancestrales quand la dernière guerre le conduisit en Angleterre, en 1917, comme officier d'aviation. Les Delapore semblaient avoir eu une histoire étonnante, voire sinistre, car un ami de mon fils, le capitaine Edward Norrys, du Royal Flying Corps, qui habitait à Anchester près de notre demeure familiale, racontait certaines superstitions paysannes dont peu de romanciers auraient pu égaler le fantastique et l'invraisemblance. Norrys lui-même, bien sûr, ne les prenait pas au sérieux ; mais elles amusaient mon fils, qui y trouvait de bons sujets pour sa correspondance avec moi. Ce sont ces légendes qui attirèrent certainement mon attention sur mon héritage transatlantique, et me décidèrent à acheter et restaurer le domaine familial, que Norrys avait fait visiter à Alfred dans son pittoresque abandon, et qu'il offrait de lui procurer pour un prix extrêmement raisonnable car son oncle en était l'actuel propriétaire.

J’acquis le prieuré d’Exham en 1918, mais je fus presque aussitôt détourné de mes projets de restauration par le retour de mon fils gravement mutilé. Pendant les deux années qu’il vécut encore, je n’eus d’autre souci que de le soigner, ayant même confié à des associés la direction de mes entreprises. En 1921, je me retrouvai endeuillé et sans but, industriel retiré des affaires et plus très jeune ; alors je résolus d’occuper la fin de mes jours à ma nouvelle propriété. À Anchester, où je me rendis en décembre, je fus reçu par le capitaine Norrys, jeune homme aimable et grassouillet qui avait eu beaucoup d’estime pour mon fils, et m’apporta son aide en réunissant plans et anecdotes pour me guider dans la future restauration. Je vis sans émotion le prieuré lui-même, fouillis de ruines médiévales couvertes de lichen et criblées de nids de corbeaux, dangereusement perchées au bord d’un précipice, sans planchers ni autres structures intérieures, sauf les murs de pierre des tours indépendantes.

Lorsque j’eus peu à peu reconstitué l’image de l’édifice tel qu’il avait été quand mes ancêtres l’avaient abandonné trois siècles plus tôt, je commençai à embaucher des ouvriers pour la reconstruction. Je dus chaque fois aller au-delà des environs immédiats, car les villageois d’Anchester éprouvaient à l’égard des lieux une haine et une crainte presque inconcevables. Ce sentiment était si fort qu’il se communiquait parfois aux travailleurs du dehors, entraînant de nombreuses désertions ; et il semblait viser autant le prieuré que ses anciens occupants.

Mon fils m’avait dit qu’on l’avait plus ou moins évité lors de ses visites parce qu’il était un de la Poer, et je me vis moi-même frappé d’un ostracisme indéfinissable, pour le même motif, tant que je n’eus pas convaincu les paysans que j’ignorais presque tout de mon héritage. Même alors, leur antipathie bourrue m’obligea à recueillir la plupart des traditions locales par l’intermédiaire de Norrys. Ce que les gens ne pouvaient pas me pardonner, c’était peut-être de venir restaurer un symbole qui leur faisait horreur ; car, à tort ou à raison, ils voyaient dans le prieuré rien moins qu’un repaire de démons et de loups-garous.

En rapprochant les récits recueillis par Norrys des études de plusieurs érudits qui avaient examiné les ruines, je conclus que le prieuré d’Exham se trouvait à l’emplacement d’un temple préhistorique ; construction druidique ou prédruidique qui avait dû être contemporaine de Stonehenge [1]. Il était probable qu’on y avait célébré des rites indescriptibles ; et de fâcheuses histoires couraient sur le transfert de ces rites dans le culte de Cybèle introduit par les Romains. Des inscriptions encore lisibles dans la cave présentaient des lettres bien reconnaissables comme : « DIV… OPS… MAGNA… MAT… » signe de la *Magna Mater* dont le culte sinistre avait été jadis vainement interdit aux citoyens romains. La troisième légion d’Auguste avait établi son camp à Anchester, comme en témoignent de nombreux vestiges ; le temple de

Cybèle, disait-on, était splendide et fréquenté par une foule d'adorateurs qui célébraient des cérémonies innommables sous la direction d'un prêtre phrygien. Les récits ajoutent que la chute de la vieille religion ne mit pas fin aux orgies du temple, mais que les prêtres survécurent dans la foi nouvelle sans avoir réellement changé. On prétendait aussi que les rites n'avaient pas disparu avec la puissance romaine, et que certains Saxons, ajoutant aux restes du temple, et lui donnant le plan général qu'il garda par la suite, en firent le centre d'un culte redouté dans la moitié de l'Heptarchie [2]. Vers 1000 avant Jésus-Christ, une chronique mentionne le lieu comme un important prieuré de pierre abritant un ordre monastique étrange et puissant, et ceint de vastes jardins qui n'avaient pas besoin de murs pour tenir à distance le peuple effrayé. Il ne fut jamais détruit par les Danois, mais après la conquête normande, il avait dû décliner considérablement car il n'y eut aucune opposition lorsque Henry III accorda le domaine à mon ancêtre Gilbert de la Poer, premier baron d'Exham en 1261.

Jusqu'à cette date, aucun bruit malveillant ne courait sur ma famille, mais il dut alors se produire quelque incident bizarre. Une chronique fait état, en 1307, d'un de la Poer « maudit de Dieu », tandis que les légendes villageoises n'ont à rapporter que mal et peur panique au sujet du château élevé sur les fondations du vieux temple et du prieuré. Les contes de veillées étaient les plus sinistres et les plus effrayants du fait de leurs sous-entendus inquiétants et de leur trouble imprécision. Ils représentaient mes ancêtres comme une race de démon héréditaires auprès desquels Gilles de Retz et le marquis de Sade sembleraient de malheureux débutants, insinuant à mots couverts qu'ils étaient responsables de telle ou telle disparition parmi les villageois depuis plusieurs générations.

Les pires, apparemment, étaient les barons et leurs descendants directs ; du moins, c'est à leur sujet qu'on chuchotait le plus. Si un héritier révélait des tendances plus saines, disait-on, il mourait jeune et mystérieusement pour faire place à un autre rejeton plus représentatif. On prétendait qu'un culte secret était célébré en famille, présidé par le maître de maison, et parfois limité à certains membres. Culte manifestement fondé sur le tempérament plus que sur l'hérédité, car plusieurs y furent admis par alliance. Lady Margaret Trevor de Cornouailles, épouse de Godfrey, second fils du cinquième baron, devint le croquemitaine préféré des enfants de toute la contrée, et l'héroïne démoniaque d'une vieille ballade particulièrement horrible, toujours vivante près de la frontière galloise. Conservée aussi dans la chanson populaire, bien que sur un thème différent, se trouve l'atroce histoire de lady Mary de la Poer qui, peu après son mariage avec le comte de Shrewsfield, fut tuée par son mari et sa belle-mère ; les deux assassins furent absous et bénis par le prêtre à qui ils

confessèrent ce qu'ils n'osaient pas répéter à la face du monde.

Ces mythes et ballades, si caractéristiques d'une grossière superstition, m'inspiraient une grande répulsion. Leur persistance, et leur rapprochement avec une si longue lignée de mes ancêtres, étaient particulièrement préoccupants alors que les accusations de pratiques monstrueuses évoquaient fâcheusement le souvenir du seul scandale connu dans mes ascendants immédiats : le cas de mon cousin, le jeune Randolph Delapore de Carfax, qui s'en alla chez les nègres et devint prêtre vaudou après son retour de la guerre du Mexique.

J'étais beaucoup moins troublé par les rumeurs plus vagues de plaintes et hurlements dans la vallée stérile, balayée par le vent, au pied de la falaise calcaire ; les puanteurs du cimetière après les pluies de printemps ; la blanche créature qui se débattait en criant, piétinée par le cheval de sir John Clave, une nuit dans un champ solitaire ; et le domestique devenu fou après ce qu'il avait vu au prieuré, en plein jour. Autant de banales histoires de fantômes, et j'étais à l'époque un sceptique déclaré. Les histoires de paysans disparus étaient plus difficiles à nier, bien que peu significatives étant donné les mœurs médiévales. Une curiosité trop vive entraînait la mort, et plus d'une tête coupée avait été exposée publiquement sur les bastions, aujourd'hui disparus, autour du prieuré d'Exham.

Quelques-uns de ces récits, extrêmement pittoresques, me faisaient regretter de n'avoir pas, dans ma jeunesse, étudié davantage la mythologie comparée. Une croyance voulait, par exemple, qu'une légion de diables aux ailes de chauves-souris vînt chaque nuit au prieuré mener un sabbat de sorcières — peut-être leur appétit expliquait-il la surabondance de légumes vulgaires qu'on récoltait dans les vastes jardins. Plus frappant que tout, l'épopée dramatique des rats : l'armée galopante d'une immonde vermine avait surgi hors du château trois mois après la tragédie qui le vouait à l'abandon, armée maigre, ignoble, vorace qui, balayant tout devant elle, avait dévoré volaille, chats, chiens, pourceaux, moutons et même deux malheureux êtres humains, avant d'épuiser sa furie. Autour de cette mémorable horde de rongeurs gravite tout un cycle de mythes particuliers, car elle se répandit parmi les maisons du village, semant sur son passage la malédiction et l'horreur.

Telles étaient les traditions qui m'assaillirent tandis que je poursuivais, avec une obstination d'homme vieillissant, la restauration de ma demeure ancestrale. Il ne faut pas croire un instant que ces légendes formaient l'essentiel de mon climat psychologique. J'étais sans cesse, d'autre part, applaudi et encouragé par le capitaine Norrys et les archéologues qui m'entouraient pour me seconder. Quand tout fut terminé, plus de deux ans après, je contemplai les vastes salles, les murs lambrissés,

les plafonds voûtés, les fenêtres à meneaux et les larges escaliers avec un orgueil qui compensait amplement les dépenses prodigieuses que cela représentait. Chaque détail du Moyen Âge était habilement reproduit, et les parties neuves se mariaient parfaitement avec les murs et les fondations d'origine. La résidence de mes pères étant achevée, j'avais hâte de restaurer dans le pays la renommée de la lignée qui s'éteignait avec moi. J'allais m'y installer définitivement, et prouver qu'un de la Poer (car j'avais repris l'orthographe première) n'était pas fatalement un démon. Ma satisfaction grandissait peut-être à l'idée que, si le prieuré d'Exham restait purement médiéval, l'intérieur entièrement neuf était débarrassé de l'ancienne vermine et de tous les fantômes d'autrefois.

Comme je l'ai dit déjà, j'emménageai le 16 juillet 1923. Ma maisonnée comprenait sept domestiques et neuf chats, une espèce que j'affectionne particulièrement. Le plus âgé, Négrillon, sept ans, était venu avec moi de ma maison de Bolton, Massachusetts ; les autres s'y étaient ajoutés alors que je vivais avec la famille du capitaine Norrys, pendant la restauration du prieuré. Cinq jours durant, notre vie s'écoula dans le plus grand calme, et je passai presque tout mon temps à mettre de l'ordre dans les vieux documents familiaux. Je possédais maintenant des comptes rendus détaillés sur la tragédie finale et la fuite de Walter de la Poer, qui devaient, à mon sens, être l'objet des papiers héréditaires perdus dans l'incendie de Carfax. Mon ancêtre semblait être accusé, avec quelque raison, d'avoir tué dans leur sommeil tous les autres membres de sa maisonnée, sauf quatre domestiques complices, deux semaines environ après une découverte bouleversante qui avait modifié toute sa conduite, mais dont il n'avait fait, sinon allusivement, part à personne, excepté peut-être aux serviteurs qui l'aidèrent ; après quoi il avait fui hors d'atteinte de la justice.

Ce massacre délibéré d'un père, de trois frères et deux sœurs, fut pardonné de la plupart des villageois, et traité par la loi avec tant de négligence que son auteur put gagner la Virginie avec honneur, sans dommage et sans déguisement ; le sentiment général, exprimé à mots couverts, étant qu'il avait purgé le pays d'une malédiction immémoriale. Quelle découverte avait déclenché un acte aussi terrible, j'avais peine même à l'imaginer. Walter de la Poer devait connaître depuis des années les bruits sinistres qui couraient sur sa famille, ce n'est donc pas cette source qui lui aurait apporté une impulsion nouvelle. Avait-il donc été témoin de quelque épouvantable rite antique, ou surpris un symbole terrifiant et révélateur au prieuré ou à proximité ? En Angleterre, il avait la réputation d'un jeune homme doux et timide. En Virginie, il ne paraissait ni dur ni amer, mais plutôt tourmenté et craintif. Dans le journal d'un autre gentilhomme aventureux, Francis Harley de Bellview, il apparaît comme un homme exceptionnellement juste, honorable et délicat.

Le 22 juillet se produisit le premier incident qui, jugé de peu d'importance sur le moment, prend une signification surnaturelle par rapport aux événements qui suivirent. Sa banalité le rendait presque négligeable, et on ne pouvait guère le remarquer étant donné les circonstances ; il faut rappeler que je me trouvais dans un bâtiment pratiquement refait à neuf, à part les murs, et entouré d'un personnel de domestiques pondérés, si bien que toute crainte eût été absurde quel que fut le lieu. Ce que je me rappelai par la suite, c'est seulement que mon vieux chat noir, dont je connaissais si bien les humeurs, manifestait une inquiétude et une nervosité tout à fait en contradiction avec son tempérament. Il rôdait de pièce en pièce, agité et troublé, flairant constamment les murs qui faisaient partie de l'ancienne construction gothique. Je sais combien cela paraît banal — tel le chien, inséparable des histoires de revenants, qui grogne toujours avant que son maître voit l'apparition dans son suaire mais je ne peux, objectivement, le supprimer.

Le lendemain, un domestique se plaignit de l'excitation des chats dans toute la maison. Il vint me trouver dans mon bureau, une haute pièce exposée à l'ouest, au second étage, avec une voûte à nervures, des boiseries de chêne noir, et une triple fenêtre gothique donnant sur la falaise calcaire et la vallée désolée ; alors même qu'il me parlait, je vis la silhouette de geai de Négrillon qui rampait le long du mur ouest, grattant les panneaux neufs appliqués sur la pierre ancienne. Je dis à l'homme qu'il devait se dégager de la vieille maçonnerie une odeur ou une émanation bizarre, imperceptible aux sens humains mais affectant les organes délicats des chats, même à travers les nouveaux lambris. J'en étais sincèrement persuadé, et, quand le serviteur suggéra la présence de souris ou de rats, je fis remarquer qu'il n'y avait pas eu là de rats depuis trois cents ans et que même les mulots de la campagne environnante ne risquaient guère de se trouver dans ces hauts murs, où on ne les avait jamais vus s'aventurer. L'après-midi, j'allai voir le capitaine Norrys, et il m'assura qu'une invasion de mulots au prieuré, aussi soudaine et sans précédent, était tout à fait invraisemblable.

Cette nuit-là, comme d'habitude me passant de valet, je me retirai dans la chambre de la tour ouest que je m'étais réservée. On y accédait depuis le bureau par un escalier de pierre et une courte galerie — l'un en partie ancien, l'autre complètement restaurée. La pièce était ronde, très haute et sans boiseries, tendue de tapisseries que j'avais choisies moi-même à Londres. M'assurant que Négrillon était avec moi, je fermai la lourde porte gothique et me couchai à la lumière des lampes électriques qui imitaient si habilement les chandelles, enfin j'éteignis et m'affalai sur le lit sculpté au baldaquin supporté par quatre colonnes, le vénérable chat à sa place habituelle à mes pieds. Je ne tirai pas les rideaux et regardai par l'étroite fenêtre nord en face de moi.

Il y avait dans le ciel une vague clarté d'aurore, et les délicats ajours de la fenêtre s'y découpaient agréablement.

À un moment donné, je dus m'endormir doucement, car je me rappelle la nette impression que j'eus de sortir de rêves étranges quand le chat abandonna brutalement son attitude paisible. Aux pâles feux de l'aurore, je le vis, la tête tendue en avant, les pattes antérieures sur mes chevilles et les deux autres étirées derrière lui. Il regardait intensément un point du mur un peu à l'est de la fenêtre, un point où mon œil ne discernait rien, mais sur lequel je concentrai alors toute mon attention. L'observant ainsi, je m'aperçus que Négrillon ne s'agitait pas sans raison. La tapisserie bougeait-elle réellement ? Je pense que oui, très légèrement. Mais ce que je peux jurer, c'est que j'entendis par-derrière un bruit sourd et distinct comme d'une galopade de rats ou de souris. En un instant le chat bondit d'un seul élan sur la tapisserie qui faisait écran, et elle s'affaissa sous son poids, mettant à nu un vieux mur de pierre humide, réparé ici et là par les restaurateurs, sans la moindre trace de rongeurs en maraude. Négrillon se mit à arpenter le parquet à grand train devant cette partie du mur, enfonçant ses griffes dans la tapisserie tombée à terre, essayant parfois d'insérer une patte entre le mur et le plancher de chêne. Il ne trouva rien et au bout d'un moment regagna d'un air las sa place à mes pieds. Je n'avais pas bougé, mais je ne me rendormis pas cette nuit-là.

Au matin, j'interrogeai tous les domestiques : aucun n'avait rien remarqué d'anormal, sinon que la cuisinière se rappelait le comportement d'un chat demeuré sur le rebord de sa fenêtre. Ce chat s'était mis à hurler à une heure indéterminée de la nuit, réveillant la cuisinière qui n'avait eu que le temps de le voir filer comme un trait par la porte ouverte, jusqu'au bas de l'escalier. Je m'assoupis à l'heure de midi, et je retournai dans l'après-midi chez le capitaine Norrys, qui porta un extrême intérêt à ce que je lui racontai. Ces incidents curieux, si insignifiants et pourtant si étranges, flattaient son goût du pittoresque, et lui rappelèrent certains souvenirs des traditions locales de fantômes. La présence des rats nous rendait franchement perplexes, et Norrys me prêta quelques pièges et du *Paris green* [3] que je fis en rentrant placer par les domestiques aux endroits stratégiques.

Accablé de sommeil, je me couchai de bonne heure, mais je fus tourmenté des plus horribles rêves. Il me semblait voir, depuis une immense hauteur, une grotte crépusculaire, pleine d'ordure à hauteur de genou, où un porcher démoniaque à barbe blanche poussait devant lui avec son bâton un troupeau de bêtes fongoïdes, flasques, dont l'aspect m'emplissait d'une indicible répulsion. Puis comme il s'arrêtait et semblait s'endormir sur sa tâche, un formidable essaim de rats s'abattit sur l'abîme empesté et se mit à dévorer les bêtes et l'homme avec.

Je fus brusquement réveillé de cette vision terrifiante par les mouvements de Négrillon, qui avait dormi à mes pieds selon sa coutume. Cette fois, je n'eus pas à m'interroger sur la cause de ses grondements, de ses crachements, et de la crainte qui lui faisait enfoncer ses griffes dans mes chevilles, inconscient de leur effet ; tout autour de la chambre les murs grouillaient d'un bruit écœurant : glissement de vermine, de rats féroces et gigantesques. Aucune aurore maintenant pour éclairer la tapisserie — la partie tombée avait été replacée —, mais je n'étais pas effrayé au point de ne pouvoir allumer l'électricité.

Au moment où les ampoules s'illuminaient, je vis une ondulation hideuse parcourir toute la tapisserie, entraînant ses motifs assez étranges dans une singulière danse macabre. Ce mouvement disparut presque aussitôt, et le son avec lui. Sautant du lit, je sondai la tapisserie avec le manche d'une bassinoire qui se trouvait là et en soulevai un panneau pour voir ce qu'il y avait dessous : rien d'autre que le mur de pierre réparé ; même le chat avait perdu son sentiment aigu de présences anormales. Quand j'examinai le piège circulaire qu'on avait placé dans la chambre, je m'aperçus que toutes les entrées avaient fonctionné sans qu'il reste trace de ce qui avait été pris et s'était échappé.

Il n'était plus question de dormir, aussi j'allumai une chandelle, ouvris la porte et sortis dans la galerie pour gagner les marches qui menaient à mon bureau, Négrillon sur mes talons. Mais nous n'avions pas atteint les degrés de pierre que le chat filait devant moi et disparaissait dans l'antique escalier. Descendant à mon tour les marches, je perçus soudain des bruits dans la grande salle au-dessous ; bruits sur la nature desquels je ne pouvais me méprendre. Les murs lambrissés de chêne grouillaient de rats en rondes galopantes, tandis que Négrillon courait en tous sens avec la fureur d'un chasseur déçu. Arrivé en bas, j'allumai, ce qui, cette fois, ne fit pas décroître le tapage. Les rats continuèrent leur sarabande, par ruées si violentes et si nettes que je finis par reconnaître à leur mouvement une orientation précise. Ces bêtes, en foules apparemment inépuisables, s'étaient lancées dans une fantastique migration, depuis des hauteurs invraisemblables jusqu'à des profondeurs vraisemblablement, ou invraisemblablement, lointaines.

J'entendis alors des pas dans le couloir et au bout d'un moment deux domestiques ouvrirent la lourde porte. Ils cherchaient à travers la maison la cause mystérieuse d'une agitation qui avait jeté tous les chats affolés et grondants dans divers escaliers pour aller s'accroupir en miaulant devant la porte close de la cave. Je leur demandai s'ils avaient entendu les rats, mais ils répondirent par la négative. Et j'allais attirer leur attention sur les bruits dans la boiserie, quand je m'aperçus qu'ils avaient cessé. Je descendis avec les deux hommes jusqu'à la porte de la cave, mais les chats

s'étaient déjà dispersés. Je résolus d'explorer plus tard la crypte au-dessous, mais pour l'instant je fis simplement le tour des pièges. Tous avaient joué et pourtant tous étaient vides. Convaincu que personne n'avait entendu les rats, sauf les félins et moi, je restai dans mon bureau jusqu'au matin, plongé dans de profondes réflexions et me remémorant tous les fragments de légende que j'avais exhumés concernant la maison que j'habitais.

Je dormis un peu au cours de la matinée, installé dans le seul fauteuil confortable de la bibliothèque, que ma conception médiévale du mobilier n'avait pu bannir. Plus tard, je téléphonai au capitaine Norrys, qui vint aussitôt m'aider à explorer la crypte. Nous n'y trouvâmes absolument rien d'inquiétant, bien qu'il nous fut impossible de réprimer un frisson à l'idée que cette voûte avait été construite de la main des Romains. Les arches surbaissées et les piliers massifs étaient romains — non du roman tardif de Saxons maladroits, mais du classicisme austère et harmonieux du temps des Césars ; en effet, les murs étaient couverts d'inscriptions familières aux archéologues qui avaient à plusieurs reprises examiné les lieux, par exemple : « P. GETAE PROP… TEMP… DONA… » et « L. PRAEC… VS… PONTIFI… ATYS… »

La référence à Atys me fit frémir car j'avais lu Catulle et j'avais une idée des rites odieux du dieu oriental, dont le culte était si souvent mêlé à celui de Cybèle. Nous tentâmes, Norrys et moi, à la lueur des lanternes, d'interpréter des dessins bizarres presque effacés sur certains blocs de pierre en forme de rectangles irréguliers, généralement considérés comme des autels, mais nous n'en pûmes rien tirer. Nous nous rappelions qu'un motif, sorte de soleil rayonnant, impliquait aux yeux des érudits une origine non romaine, ce qui donnait à penser que ces autels avaient simplement été empruntés par les prêtres romains à un temple plus ancien, peut-être aborigène, édifié sur le même site. Sur l'un de ces blocs, quelques taches brunes m'intriguèrent. Le plus grand, au centre de la salle, portait sur sa face supérieure des traces rappelant le feu — probablement des holocaustes.

Voilà ce que nous vîmes dans cette crypte devant la porte de laquelle les chats avaient miaulé, et où nous décidâmes alors Norrys et moi de passer la nuit. Les domestiques y descendirent des lits de fortune, je leur recommandai de ne pas se soucier des activités nocturnes des chats, et Négrillon fut accueilli autant pour son aide que pour sa compagnie. Nous décidâmes de garder hermétiquement close la grande porte de chêne — une réplique moderne, avec des fentes d'aération ; puis, ces dispositions prises, nous nous couchâmes, gardant les lanternes allumées, pour attendre ce qui pourrait bien se passer.

La salle souterraine s'enfonçait très profondément dans les fondations du prieuré, et

certainement très bas dans le mur de la falaise calcaire en surplomb qui dominait la vallée désolée. À n'en pas douter, c'était là le but de la bousculade inexpliquée des rats, mais je n'aurais su dire pourquoi. Tandis que nous reposions ainsi dans l'attente, ma veille fut par instants mêlée de rêves confus dont me tiraient les mouvements inquiets du chat couché à mes pieds. Ces rêves n'étaient pas bénéfiques mais ressemblaient affreusement à celui de la nuit précédente. Je revis la grotte crépusculaire, et le porcher avec ses innommables bêtes fongoïdes vautrées dans l'ordure, et plus je les regardais, plus elles me semblaient proches et distinctes — au point que je pouvais presque discerner leurs traits. Alors je vis nettement les traits flasques de l'une d'elles — et je m'éveillai avec un tel cri que Négrillon sursauta, tandis que le capitaine Norrys, qui n'avait pas dormi, riait à perdre haleine. Il aurait ri bien davantage — ou peut-être moins — s'il avait su ce qui m'avait fait crier. Mais moi-même je ne m'en souvins que plus tard. Le comble de l'horreur paralyse souvent la mémoire, miséricordieusement.

Norrys m'éveilla lorsque le phénomène se reproduisit. Il me tira du même rêve effroyable en me secouant doucement et en me pressant d'écouter les chats. Il y avait en effet de quoi, car au-delà de la porte close, en haut des degrés de pierre, c'était un vrai cauchemar de hurlements félins et de crissements de griffes, tandis que Négrillon insoucieux de ses congénères du dehors courait comme un fou le long des murs nus, dans lesquels j'entendais le même déchaînement de rats fugitifs qui m'avait dérangé l'autre nuit.

Une terreur intense monta alors en moi car il y avait là des anomalies qu'aucun fait normal ne pouvait vraiment expliquer. Ces rats, s'ils n'étaient pas le fruit d'un délire que je partageais seul avec les chats, devaient se creuser un chemin et se glisser dans les murs romains que j'avais crus faits de blocs de calcaire massifs… À moins peut-être que l'action de l'eau pendant plus de dix-sept siècles y ait percé des galeries tortueuses que le corps des rongeurs avait à la longue dégagées et élargies… Mais même ainsi, l'horreur spectrale n'en demeurait pas moins ; car si ces vermines étaient vivantes, pourquoi Norrys n'entendait-il pas leur répugnant tapage ? Pourquoi me pressait-il d'observer Négrillon et d'écouter les chats au-dehors, et pourquoi ces suppositions extravagantes et vagues sur ce qui pouvait les avoir excités ?

Quand j'eus réussi à lui raconter, le plus rationnellement possible, ce que je croyais entendre, mon oreille enregistra la dernière impression atténuée de la galopade ; laquelle se retirait toujours plus bas, bien au-dessous de cette salle souterraine, la plus profonde de toutes, jusqu'à ce qu'il semblât que toute la falaise fut criblée de rats en chasse. Au lieu de se montrer sceptique comme je m'y attendais, Norrys parut profondément troublé. Il me signala d'un geste que les chats à la porte avaient cessé

leur vacarme, comme s'ils renonçaient aux rats ; tandis que Négrillon, dans un nouvel accès d'agitation, griffait avec fureur la base du grand autel de pierre au centre de la pièce, plus près du lit de Norrys que du mien.

Ma terreur de l'inconnu fut à son comble. Il se passait une chose stupéfiante, et je vis que le capitaine, plus jeune, plus fort et sans doute plus naturellement matérialiste que moi, était tout aussi bouleversé peut-être à cause de son intime familiarité, depuis toujours, avec les légendes locales. Nous ne pûmes, sur le moment, que regarder le vieux chat noir gratter la base de l'autel avec de moins en moins d'ardeur, non sans m'adresser parfois un regard et un miaulement persuasifs comme il le faisait d'ordinaire pour me demander une faveur.

Norrys posa alors une lanterne près de l'autel pour examiner l'endroit où Négrillon mettait la patte ; s'agenouillant en silence, il arracha les lichens séculaires qui reliaient le bloc massif préromain et le sol de mosaïque. Il ne trouva rien et allait abandonner ses efforts lorsque je remarquai un détail banal qui me fît frissonner, bien qu'il n'impliquât rien de plus que ce que j'avais déjà imaginé. Je le lui dis, et nous observâmes ensemble le phénomène presque imperceptible, fascinés par la signification de cette découverte soudaine. Rien que ceci : la flamme de la lanterne posée près de l'autel vacillait, légèrement mais sans aucun doute, sous l'effet d'un courant d'air qui ne l'atteignait pas auparavant, et dont l'origine était incontestablement la fissure entre sol et autel que Norrys avait dégagée en ôtant les lichens.

Nous passâmes le reste de la nuit dans le bureau brillamment éclairé, à discuter fébrilement de ce qu'il fallait faire. La découverte d'une crypte plus profonde que la construction romaine la plus basse connue sous cette maudite demeure — quelque caveau échappé à la curiosité des archéologues pendant trois siècles — aurait suffi à nous passionner sans aucun arrière-plan sinistre. En l'occurrence, notre intérêt devenait double ; et nous hésitions, nous demandant s'il fallait abandonner notre recherche et laisser le prieuré pour toujours, par prudence superstitieuse, ou satisfaire notre goût de l'aventure et braver les horreurs qui pouvaient nous attendre dans des profondeurs inconnues. Au matin, nous avions transigé, en décidant d'aller à Londres réunir un groupe d'archéologues et de scientifiques capables d'éclaircir le mystère. Il faut ajouter que, avant de quitter la crypte, nous avions vainement tenté de déplacer l'autel central, que nous regardions désormais comme la porte d'un nouvel abîme d'indicible terreur. Quel secret ouvrirait cette porte, il appartenait à des hommes plus sages que nous de le découvrir.

Pendant plusieurs jours, à Londres, nous exposâmes, le capitaine Norrys et moi, les

faits, nos conjectures et les anecdotes légendaires à cinq éminents spécialistes, à qui nous pouvions faire confiance pour respecter toute révélation sur ma famille que les futures explorations pourraient entraîner. Nous les trouvâmes pour la plupart peu enclins à l'ironie, mais au contraire vivement intéressés et sincèrement bienveillants. Il est inutile de les nommer tous, mais je citerai parmi eux sir William Brinton, dont les fouilles dans l'antique Troade firent en leur temps grand bruit dans le monde. Lorsque nous prîmes le train pour Anchester, je me sentis tout au bord de révélations effroyables, impression qu'on peut rapprocher de la mine endeuillée de beaucoup d'Américains apprenant la mort soudaine du Président à l'autre bout du monde.

Le soir du 7 août, nous arrivâmes au prieuré d'Exham, où les domestiques m'assurèrent qu'il ne s'était rien passé d'anormal. Les chats, même le vieux Négrillon, avaient été tout à fait calmes ; et aucun piège n'avait bougé dans la maison. En attendant les recherches qui devaient commencer le lendemain, je fis donner à tous mes invités des chambres bien aménagées. Je me retirai moi-même dans ma propre tour, Négrillon couchant à mes pieds. Le sommeil vint vite, mais des rêves hideux m'assaillirent. Une vision de banquet romain comme celui de Trimalcion, avec une chose monstrueuse servie sur un plat couvert. Puis ce fut l'odieux cauchemar, toujours le même, du porcher et de son immonde troupeau dans la grotte crépusculaire. Pourtant, quand je m'éveillai, il faisait plein jour et j'entendais en bas les fruits familiers de la maison. Les rats, vivants ou fantômes, ne m'avaient pas dérangé ; et Négrillon dormait paisiblement. Je constatai en descendant la même tranquillité partout ; un spécialiste du groupe, un nommé Thornton, féru de parapsychologie, attribua assez absurdement cette circonstance au fait que j'avais enfin vu ce que certaines forces avaient voulu me montrer.

Tout était prêt maintenant, et à onze heures du matin nous descendîmes tous les sept, munis de puissantes torches électriques et de matériel de fouille, dans la crypte dont nous verrouillâmes la porte derrière nous. Négrillon nous accompagnait car les chercheurs ne voyaient aucune raison de dédaigner sa sensibilité et tenaient très vivement à sa présence en cas de manifestations inexplicables de rongeurs. Nous consacrâmes peu de temps aux inscriptions romaines et aux symboles mystérieux des autels car trois des érudits les avaient déjà vus et tous connaissaient leurs caractéristiques. L'attention se porta essentiellement sur le monumental autel central, et en moins d'une heure, sir Brinton l'avait fait basculer en arrière sous l'action d'un contrepoids d'un modèle inconnu.

Ce fut alors la révélation d'une telle horreur qu'elle nous eût accablés si nous n'y avions été préparés. À travers une ouverture presque carrée dans le sol dallé, jonchant un escalier de pierre si prodigieusement usé qu'il n'était plus guère en son centre

qu'un plan incliné, apparaissait un abominable monceau d'ossements humains ou à demi humains. Ceux qui gardaient leur organisation de squelettes avaient des attitudes de terreur panique, et tous portaient les marques de dents de rongeurs. Les crânes ne révélaient qu'extrême débilité, crétinisme ou nature primitive quasi simiesque. Au-dessus de ces degrés sinistrement encombrés, un passage voûté s'enfonçait, apparemment creusé au ciseau dans la masse rocheuse, et laissant circuler un courant d'air. Ce n'était pas l'exhalaison soudaine et délétère d'un caveau fermé, mais une brise fraîche et assez pure. Notre pause fut de courte durée, et nous commençâmes en tremblant à déblayer un chemin au bas des marches. C'est alors que sir William, examinant les parois travaillées, fit la remarque singulière que le passage, d'après l'orientation des coups de ciseau, avait été creusé *d'en bas*.

Je dois maintenant être très prudent et peser mes mots.

Après avoir dégagé quelques marches au milieu des ossements rongés, nous vîmes de la lumière devant nous ; non pas une phosphorescence mystérieuse, mais la clarté du jour qui ne pouvait venir que de fissures inconnues dans la falaise surplombant la vallée désolée. Qu'elles soient restées inaperçues du dehors, cela n'avait rien d'étonnant, car non seulement la vallée est totalement inhabitée mais la falaise est si haute et si abrupte que seul un aéronaute pourrait l'étudier en détail. Quelques pas de plus et nous eûmes littéralement le souffle coupé par ce que nous vîmes ; si littéralement que Thomton, le chercheur en métapsychique, s'évanouit bel et bien dans les bras de l'homme stupéfait qui se trouvait derrière lui. Norrys, son visage joufflu absolument pâle et défait, ne poussa qu'un cri inarticulé ; quant à moi, j'émis, je crois, une sorte de soupir ou de sifflement en posant une main sur mes yeux. Derrière moi, le seul qui fut mon aîné dans le groupe grommela un banal « Mon Dieu ! » de la voix la plus fêlée que j'aie jamais entendue. Sur sept hommes cultivés, seul sir William Brinton garda son sang-froid ; ce n'était que plus méritoire car, marchant en tête, il devait avoir tout vu le premier.

Une grotte crépusculaire, d'une hauteur prodigieuse, s'étendait à perte de vue ; un monde souterrain de mystère sans limites suggérant les pires horreurs. Il y avait là des constructions et autres vestiges architecturaux — d'un seul coup d'œil terrifié j'aperçus un étrange ensemble de tumulus, un cercle barbare de monolithes, une ruine romaine à voûte basse, un lourd bâtiment saxon, et un édifice primitif anglais en bois —, mais tout cela éclipsé par le macabre spectacle qu'offrait la surface du sol. Sur une grande étendue s'étalait autour de l'escalier un enchevêtrement monstrueux d'ossements humains ou, du moins, aussi humains que ceux des degrés de pierre. Telle une mer écumeuse, les uns dispersés, mais d'autres entièrement ou partiellement articulés en squelettes ; ces derniers toujours dans des attitudes de frénésie

démoniaque, suggérant qu'ils se débattaient contre quelque menace, ou qu'ils étreignaient d'autres formes avec des intentions cannibales.

Lorsque le Dr. Trask, l'anthropologue, se pencha pour différencier les crânes, il découvrit un mélange dégénéré qui le déconcerta totalement. Ils étaient pour la plupart inférieurs à l'homme de Piltdown dans l'échelle de l'évolution, mais toujours nettement humains. Beaucoup appartenaient à un niveau plus élevé, et très peu avaient été d'un type exceptionnellement sensible et évolué. Tous les os étaient rongés, le plus souvent par des rats, mais aussi quelque peu par les autres membres du troupeau semi-humain. Il s'y mêlait quantité de minuscules os de rats — soldats tombés de l'armée meurtrière qui avaient clos l'épopée séculaire.

Je m'étonne qu'un seul d'entre nous ait survécu et gardé sa raison après cette journée hideuse de découverte. Ni Hoffmann ni Huysmans n'auraient pu concevoir une scène plus incroyablement extravagante, plus furieusement répugnante et d'un grotesque plus gothiquement barbare que cette grotte crépusculaire où nous titubions tous les sept, chacun trébuchant de révélation en révélation, et tâchant pour l'instant présent de ne pas songer à ce qui s'était passé là trois cents, ou mille ou deux mille ans plus tôt. C'était l'antichambre de l'enfer, et le malheureux Thornton s'évanouit pour la seconde fois quand Trask lui dit que certains des squelettes avaient dû être des quadrupèdes pendant au moins les vingt dernières générations.

L'horreur vint s'ajouter à l'horreur quand nous entreprîmes d'interpréter les vestiges architecturaux. Les créatures quadrupèdes — ainsi que leurs recrues occasionnelles de la catégorie bipède — avaient été parquées dans des enclos de pierre, d'où elles avaient dû s'échapper dans leur dernier délire de faim ou de terreur des rats. Il y en avait eu de grands troupeaux, engraissés manifestement par des légumes grossiers dont les restes formaient une sorte d'ensilage toxique au fond d'énormes cuves de pierre plus anciennes que Rome. Je comprenais maintenant pourquoi mes ancêtres avaient fait cultiver de si vastes jardins — plût au Ciel que je l'oublie jamais ! Quant à la raison d'être des troupeaux, je n'eus pas besoin de la demander.

Sir William, debout dans la ruine romaine, traduisit à haute voix à la lueur de sa lampe le rituel le plus atroce que j'aie jamais connu ; et nous apprit quel était le régime du culte antédiluvien que les prêtres de Cybèle avaient découvert et fondu avec le leur. Norrys, habitué pourtant aux tranchées, ne marchait plus droit quand il sortit de l'édifice primitif anglais. C'était une boucherie et une cuisine — ce à quoi il s'attendait —, mais il ne supporta pas de voir en cet endroit des instruments anglais familiers, et d'y lire des graffiti dont certains dataient de 1610. Je ne pus me résoudre

à pénétrer dans cet édifice — dont les activités démoniaques n'avaient pris fin que sous la dague de mon ancêtre Walter de la Poer.

Je me hasardai en revanche dans la construction saxonne basse, dont la porte de chêne était tombée, et j'y trouvai une effroyable rangée de dix cellules de pierre munies de barreaux rouillés. Trois étaient occupées de squelettes de haut rang, dont l'un portait à son index décharné une chevalière à mes propres armes. Sir William découvrit sous la chapelle romaine une crypte contenant des cellules beaucoup plus anciennes, mais elles étaient vides. Dessous encore, dans un caveau bas, des cases contenant des ossements rangés en bon ordre, certaines gravées de terribles inscriptions parallèles en latin, en grec et en langue de Phrygie. Cependant, le Dr. Trask avait ouvert l'un des tumulus préhistoriques et mis au jour des crânes à peine plus humains que celui d'un gorille, et qui portaient d'indescriptibles idéogrammes. Mon chat allait et venait, impassible, au milieu de toutes ces horreurs. Je le vis une fois perché monstrueusement au faîte d'une montagne d'ossements, et je me demandai quels secrets pouvaient bien se cacher derrière ses yeux jaunes.

Ayant saisi un tant soit peu les épouvantables révélations de ce domaine crépusculaire — dont mon rêve récurrent m'avait apporté le hideux présage — nous nous dirigeâmes vers les profondeurs apparemment sans limites de cette caverne ténébreuse où aucun rayon de lumière venant de la falaise ne pouvait pénétrer. Nous ne saurons jamais quels invisibles mondes infernaux s'ouvrent, béants, au-delà du court chemin que nous fîmes, car il fut estimé que de tels mystères ne valent rien au genre humain. Mais nous avions à portée de main largement de quoi nous retenir, car à peine avions-nous fait quelques pas que les projecteurs nous montraient cette infinité maudite de fosses où les rats avaient festoyé, et dont, quand elles avaient soudain cessé d'être approvisionnées, la féroce armée rongeuse s'était détournée pour se jeter d'abord sur les troupeaux vivants de bêtes affamées, puis surgir du prieuré dans cette historique orgie de dévastation que les paysans n'oublieront jamais.

Dieu ! Ces ténébreuses fosses à charogne, pleine d'os sciés et rongés, de crâne ouverts ! Ces abîmes de cauchemar bourrés de squelettes pithécanthropoïdes, celtes, romains et anglais, depuis d'innombrables siècles impies. Certains étaient combles et nul n'aurait su dire leur profondeur. D'autres, à la lumière des torches, paraissaient sans fond et hantés de chimères indicibles. Qu'étaient devenus, me disais-je, les rats infortunés qui avaient trébuché dans de tels pièges au cours de leurs obscures expéditions en ce sinistre Tartare ?

Une fois, mon pied vint à glisser au bord d'un de ces puits horriblement béants, et j'eus un instant de terreur extatique. Je dus m'absorber dans une assez longue rêverie,

car je ne vis plus, de tout le groupe, que le dodu capitaine Norrys. Alors des lointains infinis, d'un noir d'encre, vint un bruit que je crus reconnaître, et je vis mon vieux chat noir filer devant moi, tel un dieu ailé d'Égypte, droit dans le gouffre illimité de l'inconnu. Mais je le suivis de près, car une seconde plus tard, il n'y avait aucun doute : c'était la galopade fantastique de ces rats diaboliques, toujours en quête de nouvelles horreurs, et résolus à me conduire jusqu'aux bouches grimaçantes des cavernes du centre de la terre, où Nyarlathotep, le dieu fou sans visage, hurle aveuglément dans les ténèbres, aux sons aigus de deux joueurs de flûte, amorphes et idiots.

Ma lampe s'éteignit mais je courais toujours. J'entendais des voix, de longs cris et des échos, mais par-dessus tout montait doucement l'impie, l'insidieuse galopade, montant en douceur, comme un cadavre raidi et boursouflé remonte à la surface d'un fleuve huileux qui coule sous d'interminables ponts d'onyx vers une mer noire et putride.

Quelque chose me heurta — une chose molle et rebondie. Ce devait être les rats ; l'armée visqueuse, gélatineuse, vorace, qui se régale des morts et des vivants… Pourquoi les rats ne dévoreraient-ils pas un de la Poer comme un de la Poer dévore des nourritures interdites ?… La guerre a dévoré mon fils, qu'ils soient tous maudits… et les Yankees ont dévoré Carfax par les flammes, brûlé l'aïeul Delapore et le secret… Non, non, vous dis-je, ce n'est pas moi, ce berger démoniaque dans la grotte crépusculaire ! Ce n'était pas la figure bouffie d'Edward Norrys que je vis sur l'être flasque et fongoïde ! Qui prétend que je suis un de la Poer ? Il vivait, mais mon enfant est mort !… Est-ce qu'un Norrys aura les terres d'un de la Poer… C'est du vaudou, je vous le dis… ce serpent tacheté… Allez au diable, Thomton, je vous apprendrai à vous évanouir devant ce qu'a fait ma famille !… Par la morbleu, faquin, je vais t'en faire goûter… M'oserais-tu ainsi férir ?… *Magna Mater ! Magna Mater ! Atys… Dia ad aaghaidh 's ad aodann… agus bas dunach ort ! Dhonas 's dholas ort, agus leat-sa !…Ungl… ungl… rrrlh… chchch…*

C'est là ce que j'ai dit, paraît-il, quand on me trouva au bout de trois heures dans le noir ; on me trouva accroupi dans les ténèbres sur le corps à demi dévoré du capitaine Norrys, tandis que mon propre chat me sautait à la gorge pour la déchirer. À présent, on a fait exploser le prieuré d'Exham, on m'a enlevé Négrillon, et je suis enfermé à Hanwell dans cette pièce derrière des barreaux ; d'effroyables rumeurs circulent au sujet de mon hérédité et de ce qui m'est arrivé. Thomton est dans la chambre voisine, mais on m'empêche de lui parler. On essaie aussi d'étouffer la plupart des faits concernant le prieuré. Quand je parle du pauvre Norrys, on m'accuse d'une action hideuse, mais il faut qu'on sache que je ne l'ai pas commise. Qu'on le sache bien : ce

sont les rats ; les rats rampants et trottinants dont les galopades ne me laisseront plus jamais dormir ; les rats démoniaques qui courent derrière le capitonnage de ces murs et veulent m'entraîner en bas vers des horreurs plus monstrueuses que je n'en ai encore connu ; les rats que les autres n'entendent jamais ; les rats, les rats dans les murs.

[1] Monument mégalithique, dans le sud de l'Angleterre, probablement consacré au culte solaire. (NdT.)

[2] On appelle ainsi parfois les sept anciens royaumes angles et saxons de Grande-Bretagne du VIe et IXe siècle.(NdT.)

[3] Arséniate de cuivre utilisé comme pigment et comme insecticide.(NdT.)

L'INDICIBLE

The Unnamable - 1925 (1923)

Traduction par Yves Rivière.

Nous étions assis sur une pierre tombale abandonnée, vieille de trois siècles, par une fin d'après-midi d'automne, dans le vieux cimetière d'Arkham, et l'indicible occupait nos pensées. Les yeux fixés sur le saule géant de ce territoire réservé aux morts, dont les puissantes racines, puis le tronc, avaient presque englouti une dalle indéchiffrable, je m'étais permis une remarque bien personnelle sur les sucs fétides autant que subtils que l'inexorable réseau nourricier de l'arbre devait distiller de la terre séculaire de cet ossuaire ; mon ami s'était moqué de ce qu'il avait appelé des enfantillages et m'avait répondu que puisque aucun ensevelissement n'avait eu lieu en cet endroit depuis plus d'un siècle, la terre ne pouvait rien receler que de parfaitement normal. De plus, avait-il ajouté, ma préoccupation constante de ce que j'appelais les choses « innommables » et « indicibles » trahissait en moi un esprit fort puéril, non sans rapport avec ma réussite plus que relative dans le métier d'écrivain que je m'étais choisi. J'aimais trop terminer mes histoires sur des spectacles ou des bruits qui paralysaient les facultés de mes héros, et leur enlevaient toujours le courage, les moyens ou la force de raconter ce par quoi ils étaient passés. Nous ne connaissons les choses, avait-il dit, que par l'intermédiaire de nos cinq sens ou de nos intuitions religieuses, et, par conséquent, il est impossible de parler sérieusement d'un objet ou d'un spectacle que ne peuvent expliquer clairement les définitions solides qu'offrent les faits aussi bien que les doctrines admises des théologies – de préférence du reste la théologie congrégationaliste, tout en acceptant les transformations, les adaptations imposées par la tradition ou par sir Arthur Conan Doyle.

J'avais souvent partagé de longues heures pâles avec cet ami, Joël Manton, en discussions interminables. Docteur de l'East High School, né à Boston, élevé dans cette ville, il en partageait l'indifférence caractéristique et satisfaite de toute la Nouvelle-Angleterre à l'égard des harmoniques les plus délicats du monde sensible. Selon lui, et c'était le point de vue qu'il défendait, seules nos expériences normales et objectives ont une signification esthétique, et le rôle de l'artiste est moins de susciter des émotions fortes à l'aide de l'action, de l'extase ou de la stupeur que d'entretenir un intérêt calme et permanent, un jugement sain chez le lecteur à l'aide de transcriptions exactes et détaillées de la vie quotidienne. Il s'élevait tout particulièrement contre mon souci du mystique et de l'inexpliqué. Car, quoique

croyant bien plus que moi, à un certain point de vue, au surnaturel, il refusait de le tenir suffisamment ordinaire et fréquent pour avoir droit d'intéresser le travail littéraire. Qu'un esprit pût trouver ses joies les plus hautes dans des échappées originales, aux antipodes de la routine de tous les jours, et dans des combinaisons aussi frappantes que neuves de ces images que l'habitude et la lassitude, à force de les faire repasser dans le sillon ébréché et usé de la normale, ont dépouillées de tout élément vivant, voilà qui était impensable pour cet esprit clair, pratique et éminemment logique. Pour lui, toute chose, tout sentiment avait des dimensions, des propriétés, des causes et des effets bien déterminés ; et quoiqu'il eût vaguement conscience du fait que l'esprit parfois nourrit des visions et des sensations d'une nature beaucoup moins géométrique, classifiable et utilisable, il se croyait justifié à tracer une frontière arbitraire, et à tenir pour quantité négligeable tout ce qui ne peut être vécu et pleinement compris par l'homme de la rue. De plus, il était pratiquement certain que rien ne pouvait être vraiment « indicible ». Cela ne lui paraissait pas sérieux.

Quoique parfaitement conscient de la futilité d'une discussion sur l'imaginaire ou la métaphysique en face du solide bon sens d'un citoyen normal de nos contrées, quelque chose dans ce décor et dans le moment fit naître en moi une humeur querelleuse plus marquée qu'à l'ordinaire. Ces dalles d'ardoises à moitié délitées, ces arbres patriarcaux, les toits en croupe de la vieille cité, autrefois familière aux sorcières, qui s'étendait autour de moi, tout cela se combina pour me pousser à entreprendre la défense de mon travail. Même, je ne tardai guère à lancer mes troupes en territoire ennemi. En vérité, la contre-attaque n'était pas bien difficile, car je savais que Joël Manton, en fait, se souvenait plus qu'à moitié de mille superstitions de vieilles femmes que toutes les personnes sophistiquées ont oubliées depuis longtemps. Croyance, par exemple, que des agonisants peuvent apparaître subitement de l'autre côté du monde, ou que des têtes d'autrefois peuvent laisser leur marque sur les vitres à travers lesquelles elles ont regardé pendant toute leur vie. Accorder foi à ces rumeurs dignes de la campagne, insistai-je, attestait sa foi en l'existence de substances fantomatiques sur la terre, différentes de leurs contreparties matérielles bien que liées à elles. Ce qui supposait le droit de croire en des phénomènes inexplicables par les concepts courants ; car si un homme mort peut transmettre son image tangible et visible de l'autre côté du monde, ou lui faire enjamber le cours des siècles, comment serait-il absurde d'imaginer que des demeures abandonnées peuvent être peuplées de choses bizarres mais sensibles ou que les vieux cimetières bruissent de l'intelligence terrible et désincarnée des générations disparues ? Et comme l'esprit, pour pouvoir provoquer toutes les manifestations qui lui sont attribuées, ne peut se plier aux lois qui régissent la matière, pourquoi serait-il grotesque d'imaginer des choses mortes douées

d'une vie psychique et possédant des formes ou des absences de forme qui seraient pour les humains ordinaires foncièrement, terriblement innommables ? Le « bon sens », opposé à ces notions, déclarai-je à mon ami non sans quelque chaleur, n'est qu'une méprisable et pitoyable absence d'imagination et de souplesse mentale.

Le crépuscule maintenant avait étendu sur nous son manteau d'ombre, mais ni Joël ni moi n'éprouvions le besoin ou l'envie d'arrêter là cette discussion. Manton paraissait toujours aussi insensible à ce que je lui disais, et plus que disposé à me réfuter, animé comme il l'était par cette confiance en sa propre opinion, responsable, en grande partie, de sa réussite dans sa carrière d'enseignant. Et moi, de mon côté, j'étais trop certain de ce que j'avançais pour craindre la défaite. L'obscurité s'approfondissant, les lumières commencèrent à scintiller derrière quelques-unes des fenêtres au loin, mais nous ne bougions pas. Nous étions, soit dit en passant, fort bien assis sur notre tombe, et je savais que mon ami, prosaïque comme il l'était, ne s'inquiéterait pas de la profonde fissure ménagée dans l'antique assemblage de brique, pétri par les racines, qui se trouvait juste derrière nous, non plus que de la dense obscurité que valait à l'endroit la proximité d'une bâtisse du XVII^e^ siècle, branlante et déserte, dressée entre nous et la rue éclairée la plus proche. Donc, dans la nuit, près de cette fosse à demi ouverte, et de cette maison sans occupant, nous parlâmes de l'« indicible ». Et lorsque mon ami eut fini, en riant, de réfuter mes arguments, je lui dévoilai les preuves incroyables sur lesquelles j'avais bâti la nouvelle qui avait à ce point excité son hilarité.

Ce récit, je l'avais appelé « La Fenêtre d'en haut », et il avait paru dans le numéro de janvier 1922 de *Whispers*. En nombre d'endroits, et surtout dans le sud et près de la côte Pacifique, on avait dû retirer des stands les exemplaires de cette publication, à la suite de plaintes pusillanimes, mais malheureusement nombreuses. En Nouvelle-Angleterre, on ne s'était pas laissé impressionner ; on s'était contenté de hausser les épaules devant ce qu'on avait appelé mes « extravagances ». Tout d'abord, avait-on dit, la chose était biologiquement impossible ; ce n'était qu'un de ces contes de vieilles femmes qu'on se chuchote dans les campagnes et que Cotton Mather avait été assez crédule pour inclure dans ses *Magnalia Christi Americana*, ouvrage grotesque d'ailleurs ; du reste, les preuves étayant ce récit étaient si faibles et si douteuses que même Mather n'avait pas osé désigner clairement la localité où était censée s'être passée cette histoire à donner le frisson. Quant à la suite que j'avais donnée à ce récit, elle était parfaitement invraisemblable ; elle trahissait tout simplement l'écrivaillon travaillé par une imagination surchauffée et hanté par la spéculation systématique. Mather avait seulement dit que cette chose était née, mais il fallait vraiment n'être qu'un méprisable amateur de sensationnel pour avoir songé à la faire grandir et

regarder, la nuit, par les fenêtres des gens, et se cacher dans la mansarde d'une maison, en chair et en os, pour que finalement, des siècles plus tard, un être humain la distingue à une fenêtre, et soit par-dessus le marché incapable de décrire ce qui a fait soudain blanchir ses cheveux. Tout cela n'était que de la bouillie pour les chats, et mon ami Manton ne m'avait guère caché son avis. Mais je lui racontai ce que j'avais découvert dans un vieux journal intime tenu entre 1706 et 1723, retrouvé par moi dans des papiers de famille à moins d'un mile de l'endroit où nous étions assis en ce moment. Je le lui dévoilai et la réalité indiscutable des cicatrices qui marquaient la poitrine et le dos de mon ancêtre et que décrivait ce journal. Je lui parlai aussi des craintes qui s'étaient répandues à cette époque dans la région ; les générations se les étaient transmises et je lui parlai de la folie nullement mystique qui avait emporté le jeune homme qui, en 1793, avait pénétré dans une maison abandonnée pour y examiner les traces qu'il y soupçonnait.

C'avait été une affaire assez horrible – rien d'étonnant si l'« Âge puritain » du Massachusetts fait encore frissonner les étudiants sensibles. On connaît tellement mal ce qui se cachait alors derrière ces apparences – et le peu qu'on en connaît, c'est une purulence hideuse lorsqu'on l'aperçoit, putride, à la faveur des aperçus vampiriques qui en sont parfois offerts. La terreur plus que devinée derrière l'empire des sorcières, jette un jour horrible sur ce qui peut germer dans le cerveau torturé de l'homme ; mais ceci n'est encore qu'un détail insignifiant. Il n'y avait pas de beauté alors ; il n'y avait pas de liberté – ce qui nous reste de l'architecture et des objets de la vie quotidienne en ce siècle en témoigne, ainsi que les sermons venimeux de ses prêtres hargneux. Nous savons que ce qui se cachait à l'intérieur de cette camisole d'acier rouillé, c'était hideur aphasique, perversion sans fin, et diabolisme vrai. Là vraiment se situa l'apothéose historique de l'innommable.

Cotton Mather, dans son anathème, au démoniaque tome sixième de ses œuvres que personne ne doit lire la nuit tombée, n'a pas mâché ses mots. Aussi inflexible qu'un prophète juif, plus ferme dans son laconisme que nul n'a pu l'être depuis son temps, il dénonce la Bête qui avait donné naissance à ce qui était plus qu'une bête et moins qu'un homme – la chose à l'œil douteux – et l'être pitoyable, hurlant et ivre qu'on avait pendu parce que lui aussi possédait cet œil incertain. Cela, il le dit sans détour, mais sans laisser toutefois deviner ce qui s'est passé par la suite. Peut-être qu'il n'en savait rien, mais peut-être aussi que, le sachant, il n'a rien osé en dire. Et d'autres l'ont su qui n'ont rien osé en dire – rien ne donne la raison de ces murmures tenaces, de ce verrou fermant la porte de l'escalier menant à la mansarde de cette demeure, demeure d'un vieillard sans enfant, brisé, amer, celui qui avait dressé une dalle d'ardoise vierge près d'un tombeau ; et pourtant ce que l'on devinait derrière ces faits

et légendes assez vagues suffisait à refroidir le sang le plus profond.

Tout se trouvait dans ce journal antique que j'ai découvert ; tous les sous-entendus furtifs, tous les comptes rendus secrets de choses à l'œil souillé aperçues derrière des fenêtres par les nuits sombres, ou dans des champs déserts près des bois. Ce quelque chose qui s'empara de mon ancêtre dans une sombre allée au creux d'un val, qui lui laissa des traces de cornes sur la poitrine et de griffes sur le dos. Et lorsqu'on examina les empreintes laissées par la chose dans la poussière remuée, on y découvrit les marques mélangées de sabots fourchus et de pattes vaguement anthropoïdes. Un jour, un messager du service postal relata qu'il avait vu un vieil homme qui pourchassait en criant une chose effrayante, boiteuse et sans nom sur Meadow Hill, aux heures vagues qui précèdent l'aube, et nombreux furent ceux qui le crurent. Aucun doute, on raconta des choses bien bizarres, par cette nuit solitaire de 1710, sur ce vieil homme sans enfant et brisé, lorsqu'on l'enterra dans la crypte, derrière sa propre maison, en face de la dalle d'ardoise sans inscription. On ne déverrouilla jamais la porte allant à la mansarde et on abandonna toute la maison comme elle était, vide et redoutée. Et par la suite, chaque fois qu'on entendait des bruits venant de cette maison, on se parlait tout bas, on tremblait, avec l'espoir que le verrou de l'escalier tiendrait bon. Puis cet espoir lui-même mourut lorsque l'horreur se manifesta au presbytère ; et il n'y eut alors aucune âme vivante qui n'en portât la marque, vivante ou morte. Petit à petit, au fur et à mesure que les années s'écoulaient, la légende pourtant prit les allures d'un conte de fée – j'imagine que la chose, à supposer qu'elle eût été vivante, était morte. Le souvenir qui longtemps traîna derrière elle fut atroce, et d'autant plus atroce qu'il était plus secret.

Pendant le cours de mon récit, mon ami s'était enfoncé dans un silence de plus en plus profond, et je vis que ce que je venais de lui raconter avait fait impression sur lui. Il ne rit pas lorsque je me tus, mais d'une voix assez sérieuse au contraire me pria de lui donner d'autres détails sur le jeune homme qui était devenu fou en 1793, et dont j'avais fait le héros de ma nouvelle. Je lui expliquai pourquoi ce jeune homme était allé voir cette maison que l'on évitait ; j'ajoutai qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il s'y fut intéressé, puisque aussi bien il croyait que les vitres gardent la mémoire des personnes qui ont longtemps regardé à travers. Ce jeune homme était allé examiner les fenêtres de cette horrible mansarde parce qu'on lui avait dit que quelqu'un avait vu des choses derrière ; et il en était revenu hurlant et fou.

Manton, pendant que je parlais, resta silencieux, comme réfléchissant, mais petit à petit son tour d'esprit analytique reprit le dessus. Il dit, pour le plaisir de discuter, qu'il devait y avoir eu réellement quelque créature inconnue, mais il me rappela qu'il n'y a aucune raison pour que les plus morbides perversions de la nature soient

innommables ou indescriptibles aux yeux de la science. Je le félicitai autant de sa clarté d'esprit que de son entêtement, mais lui fournis alors quelques révélations supplémentaires que j'avais glanées en allant voir de vieilles personnes. Ces légendes fantomatiques et plus tardives, lui dis-je clairement, faisaient allusion à des apparitions monstrueuses, plus effarantes que tout être organique. Des apparitions de formes bestiales et gigantesques, par moments visibles et en d'autres seulement tangibles, flottant dans l'air par les nuits sans lune, hantant la vieille maison, la crypte qui se trouvait derrière elle, et les alentours de ce tombeau abrité maintenant par un jeune arbre qui avait poussé à côté de la dalle illisible. Que l'être qui se trouvait à l'origine de ces apparitions eût jamais éventré ou étouffé une personne humaine, comme l'affirmaient des traditions invérifiables, il était difficile de le dire ; quoi qu'il en fut, il avait laissé derrière lui une impression puissante et permanente. Il faisait encore trembler les plus âgés des autochtones ; mais les générations plus récentes l'avaient pratiquement oublié – peut-être du reste que le souvenir s'en effaçait à force de n'être plus évoqué. D'un autre côté cependant, dans la mesure où l'on voulait juger l'affaire d'un point de vue esthétique, les émanations psychiques des humaines pouvant être grotesques et caricaturales, quelle représentation logique pouvait rendre compte d'une nébulosité aussi informe et aussi infâme que le spectre d'une horreur pernicieuse et inorganique, à soi seul un blasphème putride à l'égard de la nature ? Conçue à partir du cerveau mort d'un cauchemar hybride, est-ce qu'une horreur aérienne de ce genre ne pouvait pas constituer, dans toute sa réalité haïssable, l'exquis, l'atroce « innommable » ?

Il devait être fort tard. Une chauve-souris étonnamment silencieuse me frôla, et je crois qu'elle passa tout près de Manton, car, quoiqu'il fût noyé dans l'obscurité, je le sentis lever le bras. Puis il prit la parole.

« Mais est-ce que la maison où se trouve cette fenêtre et cette mansarde, dit-il, existe toujours, abandonnée ?

— Oui, lui répondis-je. Je l'ai vue.

— Et est-ce que vous y avez trouvé quelque chose – dans la mansarde ou ailleurs ?

— Des ossements, sous le toit. C'est peut-être ce que ce jeune homme avait découvert. Il était si sensible qu'il ne lui en fallait pas plus pour devenir fou. Si ces ossements provenaient tous du même être, ce devait être une folle monstruosité. Ç'aurait été un crime que de laisser ces débris au jour ; je suis revenu plus tard dans cette maison avec un sac et les ai enfouis dans la tombe qui se trouve derrière la maison. Elle présentait une fissure assez large que j'ai utilisée. Ne vous imaginez pas que j'aie agi comme un gamin. Si vous aviez vu ce crâne – il avait des cornes longues

de dix centimètres, et en même temps une tête et une mâchoire assez proche de la vôtre ou de la mienne. »

J'avais réussi. Enfin, je sentais Manton, qui s'était rapproché de moi, frissonner pour de bon. Mais sa curiosité était plus aiguillonnée que jamais.

« Et les vitres des fenêtres ?

— Il n'y en avait plus une seule. Une des fenêtres avait perdu son cadre, aucune des autres n'avait conservé la moindre trace de vitre ; vous savez, ces petits carreaux comme on en faisait autrefois, ces croisillons, avaient déjà disparu en 1700. À mon avis, il y avait plus d'un siècle que ces vitres avaient été brisées. C'était peut-être l'œuvre de ce jeune homme dont je vous ai parlé. À condition qu'il soit monté jusque-là ; La légende ne le dit pas. »

Manton réfléchissait.

« J'aimerais bien voir cette maison, Carter. Où se trouve-t-elle ? Vitres ou pas vitres, j'aimerais bien la visiter un petit peu. Et aussi la tombe où vous avez caché ces ossements, et aussi cet autre tombeau qui ne porte pas d'inscription. Tout cela doit être quelque peu terrifiant.

— Vous l'avez vue avant que la nuit tombe. »

Mon récit avait été plus efficace que je n'avais cru, car à ces paroles, à cet effet assez innocent, mon ami sauta en l'air, s'écartant brusquement de moi, et poussa une sorte de cri hoquetant qui traduisait parfaitement son état d'esprit. Ce fut un cri bizarre, et d'autant plus bizarre qu'on y répondit. En même temps que l'écho s'en apaisait, j'entendis comme un craquement dans l'obscurité dense, et compris tout de suite que c'était une fenêtre à croisillons qui s'ouvrait dans la vieille maison qui nous abritait de son ombre. Comme toutes les autres embrasures étaient depuis longtemps sans battants, je sus aussitôt que c'était la fenêtre démoniaque de la mansarde, la fenêtre sinistre et sans vitres qui venait de grincer.

Puis tomba sur nous un courant d'air glacé mais violent et délétère, provenant de cette même direction inquiétante, qui fut suivi d'un hurlement perçant poussé juste à côté de moi toujours assis sur cette tombe abandonnée et pernicieuse, où dormaient un homme et un monstre en un seul être. Une seconde plus tard, j'étais chassé de mon siège macabre par la poussée affolante d'une entité invisible mais d'une taille qui devait être gigantesque et d'une nature impossible à préciser ; oui, je fus balayé comme une feuille et je me retrouvai étalé sur le ventre, sur le terreau travaillé par la circulation silencieuse des racines d'arbres, dans ce cimetière inhumain, tandis que de la tombe elle-même s'élevait un vacarme sourd de respirations étranglées et

tourbillonnantes, à un point tel que mon imagination peupla aussitôt l'obscurité pourtant impénétrable de légions dantesques de damnés informes et impensables. Il y eut comme un maelström d'un vent desséchant, glacé, puis comme un fracas de briques et de maçonnerie qu'on ébranlait ; mais heureusement j'avais perdu conscience avant d'être en état de me rendre compte de la signification de ces bruits.

Manton, quoique plus petit que moi, possède plus de résistance physique ; tous deux nous rouvrîmes les yeux presque au même moment, bien que ses blessures fussent beaucoup plus graves que les miennes. Nos lits se touchaient, et quelques secondes après avoir repris connaissance, nous savions que nous étions au Saint Mary's Hospital. Des médecins faisaient un demi-cercle autour de nous, animés d'une curiosité intense, avides de réveiller notre mémoire et tout prêts à nous raconter ce qui nous était arrivé. C'est ainsi que nous entendîmes parler de ce fermier qui nous avait trouvés tous les deux dans un champ isolé, de l'autre côté de Meadow Hill, à un mile du vieux cimetière, à l'endroit où s'était élevé autrefois, paraît-il, un abattoir. Manton avait sur la poitrine deux blessures fort vilaines, avec des coupures et des griffures moins profondes dans le dos. Quoique moins gravement, j'étais néanmoins couvert de marques et de contusions dont la nature était inexplicable. On y trouvait même l'empreinte d'un sabot fourchu. De tout évidence, Manton en savait plus long que moi, mais il ne dit absolument rien aux médecins stupéfaits et passionnés, tant qu'on ne lui eût pas dit au juste ce que nous avions. Alors il déclara que nous avions été chargés par un taureau vicieux ; mais comment aurions-nous pu préciser où l'animal se trouvait ?

Quoi qu'il en soit, quand les médecins et les infirmières nous eurent quittés, je lui soufflai cette question d'une voix blanche :

« Mais, Seigneur, Manton, *qu'est-ce que c'était donc ?* Ces cicatrices – est-ce que c'était *ça ?* »

Et j'étais trop épuisé pour sauter de joie lorsqu'il me répondit à mi-voix, ce qui ne m'étonna pas tellement :

« Non, cela n'avait aucun rapport. C'était partout – une sorte de gélatine – de gelée – et qui pourtant avait des formes – mille formes si horribles… dépassant toute description. Il y avait des yeux – et une souillure… C'était la fosse, c'était le maelström, c'était l'abomination ultime. Carter, *c'était l'indicible !...* »

LA MAISON MAUDITE

The Shunned House – 1937 (1924)

Traduction par Yves Rivière.

I

L'ironie participe, souvent même, aux pires horreurs. Elle entre parfois directement dans la texture des événements : d'autre fois elle n'intervient que dans leurs rapports fortuits avec les êtres et les lieux. Je n'en voudrais pour preuve que ce qui est arrivé dans la vieille ville de Providence où, vers 1840, Edgar Allan Poe avait coutume de venir lorsqu'il faisait une cour désespérée à cette excellente poétesse, Mrs. Whitman. Poe descendait généralement au Manoir – dans la rue des Bienfaits – (devenu la célèbre *Auberge de la Boule d'Or* qui a abrité Washington, Jefferson et La Fayette) et sa promenade favorite le menait vers le nord chez Mrs. Whitman et, de là, au cimetière voisin de Saint-John dont l'amoncellement de pierres tombales datant du XVIIIe siècle le fascinait.

Or, et c'est l'ironie de la chose, au cours de ces promenades si fréquentes, le grand maître mondial de l'horreur et de l'insolite devait passer devant une maison située du côté est de la rue, vieille bâtisse crasseuse, perchée sur le contrefort d'une colline abrupte, flanquée d'un grand jardin en friche remontant à l'époque où cette région n'était guère civilisée. Il ne semble pas qu'il ait jamais écrit sur cet endroit ni qu'il en ait parlé. Il ne semble pas non plus qu'il l'ait jamais remarqué. Et pourtant cette maison, pour les deux personnes qui possédaient quelques informations à son sujet, égale ou dépasse en horreur les inventions les plus étonnantes du génie qui passait si souvent devant elle sans la noter et se dresse comme un symbole de tout ce qui est indiciblement hideux.

Cette maison était (et demeure) le genre de construction qui capte l'attention des curieux. Ferme ou à moitié ferme à l'origine, elle ressemble aux maisons coloniales de la Nouvelle-Angleterre au milieu du XVIIIe siècle (demeure cossue, toit en pente, deux étages dominés par un grenier sans lucarnes, porche géorgien, lambrissée à l'intérieur selon le goût du temps). Exposée au sud, décorée d'un pignon, ancrée jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée dans l'épaule de la colline qui se dresse à l'est, elle révèle, du côté de la rue, l'intimité de ses fondations. Ce type de construction, il y a plus d'un siècle et demi, épousait la courbe de la route. Car la rue des Bienfaits

(tout d'abord baptisée rue de Derrière) serpentait entre les tombes des premiers pionniers et fut rectifiée après qu'on eut transféré les corps au cimetière du Nord. On put alors couper, sans offenser personne, à travers les enclos, jadis propriétés des vieilles familles.

Au début, le mur occidental se trouvait à quelque vingt pieds au-dessus d'une pelouse qui descendait jusqu'à la route. Mais l'élargissement de la rue, à l'époque de la révolution, réduisit cet espace et révéla les fondations, de sorte qu'il fallut construire un soubassement en brique qui, murant la cave du côté de la rue, fut percé d'une porte et de deux fenêtres au niveau du trottoir. Lorsqu'il y a un siècle, celui-ci fut établi, la pelouse disparut complètement. Edgar Allan Poe, dans ses promenades, ne devait apercevoir qu'une simple surface de briques grisâtres dominée, à environ dix pieds, par la masse vieillotte de la maison à bardeaux.

La propriété elle-même escaladait la colline et s'étendait jusqu'à la rue Wheaton. L'espace situé au sud de cette maison qui donnait sur la rue des Bienfaits dominait bien entendu le trottoir et formait une terrasse bordée d'un grand mur de pierre humide et moussu, troué d'un perron étroit qui menait à l'intérieur par une sorte de canyon. On apercevait alors un gazon pelé, des murs de brique visqueux, des jardins à l'abandon où traînaient des urnes en ciment ébréchées, des bouilloires rouillées tombées de trépieds en bambou. Des accessoires du même genre décoraient la porte d'entrée vermoulue, surmontée d'une imposte brisée, flanquée de pilastres ioniques pourris et d'un fronton triangulaire branlant.

Tout ce que je sus, dans mon enfance, de la maison maudite, c'est qu'on y mourait comme des mouches. C'est pourquoi, me dit-on, les premiers propriétaires avaient déménagé, une vingtaine d'années après l'avoir construite. Cette maison était manifestement malsaine, sans doute à cause de l'humidité et des champignons qui poussaient dans la cave, de l'odeur fétide qui s'en dégageait, des courants d'air dans les couloirs ou des miasmes dans l'eau du puits. Tout cela n'était guère encourageant et faisait l'objet de commentaires appropriés de la part des personnes que je connaissais. Mais ce sont les notes prises par mon vieil oncle, le Dr. Elihu Whipple, qui me révélèrent en détail les présomptions vagues qui s'étaient formées chez les domestiques et les petites gens de l'époque, présomptions qui ne transpirèrent guère et se trouvaient bien oubliées quand Providence devint une véritable capitale vers laquelle affluaient les immigrants.

Il est de fait que cette maison ne fut jamais considérée, par la grande majorité des habitants, comme vraiment « hantée ». On ne parlait pas de bruits de chaînes, de courants d'air glacés, de lumières qui s'éteignent ou de visages qui apparaissent aux

vitres. Les plus audacieux se risquaient parfois à dire que cette maison « n'avait pas de chance », mais ils n'en disaient guère plus. Ce qu'on ne pouvait contester, c'est qu'un nombre imposant de personnes y mouraient ou plus précisément y *étaient mortes,* puisqu'au terme d'un certain nombre d'aventures étranges qui s'y étaient déroulées soixante années plus tôt, cette maison était abandonnée, faute de locataires. Ses habitants n'y étaient pas morts de mort violente. Il semblait plutôt qu'ils y avaient perdu peu à peu leur vitalité, de sorte que chacun d'entre eux avait succombé, plus tôt qu'il n'aurait dû, à certaines faiblesses de son tempérament. Mais ceux qui n'étaient pas morts avaient éprouvé, à des degrés variables, une sorte d'anémie ou de consomption, parfois un déclin de leurs facultés mentales qui prouvait bien l'insalubrité de l'édifice. Les maisons voisines, il convient de le souligner, ne semblaient pas le moins du monde affectées des mêmes désordres.

C'est du moins ce que j'avais appris avant que mon enquête obstinée amenât mon oncle à me communiquer les notes qui nous décidèrent à entreprendre nos hideuses recherches. Dans mon enfance, la maison maudite était vide, cernée de vieux arbres stériles et noueux, d'une pelouse envahie de hautes herbes aux formes fantastiques et d'une végétation au dessin cauchemardesque qui emplissait la terrasse où les oiseaux ne s'attardaient guère. Avec mes camarades, nous passions en hâte devant cette maison et je me rappelle encore nos terreurs enfantines, non seulement devant l'étrangeté morbide de cette végétation sinistre, mais également devant l'atmosphère et l'odeur épouvantables de cette maison ruinée dont nous forcions souvent la porte d'entrée pour éprouver des frissons. Les petites vitres étaient pour la plupart brisées et une atmosphère indicible de désolation suintait des lambris écaillés, des volets branlants, du papier qui pendait des murs, du plâtre qui tombait par plaques, de l'escalier gémissant et des bribes de mobilier qui s'y trouvaient encore. La poussière et les toiles d'araignées ne faisaient qu'ajouter à l'aspect effrayant de l'ensemble et il fallait être bien courageux pour entreprendre l'ascension de l'échelle qui menait au grenier, un long grenier étayé de poutres, éclairé par des œils-de-bœuf situés à l'extrémité des pignons, envahi d'épaves, armoires, fauteuils, rouets sur lesquels s'était déposée la poussière des ans en un linceul festonné qui leur donnait des formes monstrueuses et diaboliques.

Mais, réflexion faite, le grenier n'était pas la partie la plus horrible de l'édifice. C'était la cave humide et suintante qui suscitait en nous la répulsion la plus forte, bien qu'elle fut située au-dessus du niveau de la rue et qu'un mur de brique percé de fenêtres et d'une porte la séparât du trottoir où passaient les voisins. Nous étions toujours pris entre le désir d'y venir pour éprouver une fascination spectrale et celui de l'éviter, de peur de compromettre notre santé morale. L'odeur qui imprégnait

l'ensemble de la maison y était plus forte qu'ailleurs. D'autre part, nous abhorrions les champignons blancs qui, par les étés pluvieux, poussaient subitement sur le sol moisi. Ces champignons, aussi grotesques que la végétation de la cour, avaient des formes vraiment horribles. C'étaient de repoussantes parodies d'agarics et de « pipes indiennes » dont nous n'avions jamais vu les modèles. Ils pourrissaient très vite et, avant de disparaître, émettaient une légère phosphorescence. C'est pourquoi les gens qui d'aventure passaient par là la nuit croyaient apercevoir des feux follets derrière les vitres brisées de ces fenêtres diaboliques aux émanations fétides.

Même dans nos fantaisies les plus folles d'Halloween nous ne visitions jamais cette cave la nuit, mais au cours de certaines de nos visites diurnes nous pouvions remarquer le phénomène de phosphorescence, surtout par les jours sombres et humides. Nous avions également le sentiment de percevoir un élément plus subtil, un élément fort étrange qui ne pouvait être tout au plus qu'une suggestion. Je veux parler d'une sorte de dessin nébuleux et blanchâtre sur le sol battu, un vague dépôt mobile de terreau ou de salpêtre que nous croyions parfois pouvoir détecter au milieu des moisissures, à proximité de l'énorme cheminée de la cuisine souterraine. De temps à autre, nous avions le sentiment que ces dessins ressemblaient étrangement à une forme humaine recroquevillée en chien de fusil, bien que généralement cette ressemblance fut factice ; très souvent ce dépôt blanchâtre n'était guère apparent. Un après-midi pluvieux où cette illusion était particulièrement forte et où, de plus, j'avais cru percevoir une sorte d'exhalaison jaunâtre et chatoyante s'élever de la tache nitreuse vers la cheminée béante, je m'ouvris de mes soupçons à mon oncle. Il sourit de ma remarque, mais son sourire me sembla empreint d'une certaine compréhension. J'appris plus tard qu'une idée du même genre circulait dans les récits que se faisaient les petites gens d'autrefois, idée qu'évoquaient également les formes « lupesques » et vampiriques de la fumée dans la grande cheminée, les formes étranges des racines noueuses qui crevaient les murs ébranlés des fondations et poussaient leurs ramifications jusque dans la cave.

II

Quand je devins homme, mon oncle me communiqua les notes et les faits qu'il avait réunis au sujet de la maison maudite. Le Dr. Whipple était un médecin traditionaliste et fort équilibré de la vieille école et, malgré tout l'intérêt qu'il manifestait pour cette maison, il n'avait guère envie d'orienter les préoccupations d'un jeune homme vers l'anormal. Il estimait que, compte tenu de la nature du bâtiment et de ses propriétés manifestement insalubres, il n'y avait rien d'anormal. Mais il avait compris que le

pittoresque même qui éveillait son propre intérêt risquait, dans l'imagination d'un enfant, de créer toute une suite de phantasmes dangereux.

Ce médecin célibataire était un vieil homme à cheveux blancs, toujours rasé de près ; historien remarquable, il s'était souvent lancé dans des controverses avec des tenants de la tradition comme Sidney S. Rider et Thomas W. Bicknell. Il n'avait qu'un domestique et vivait dans une maison géorgienne dont la porte d'entrée était décorée d'un heurtoir et dont le perron était muni d'une rampe en fer. Cette demeure était accrochée au flanc abrupt de la rue du Palais de justice, à proximité de l'ancien tribunal et d'une maison coloniale où son grand-père (cousin du fameux corsaire, le capitaine Whippel, qui avait incendié, en 1722, le *Gasptée,* goélette armée de Sa Majesté) avait voté, le 4 mai 1776, en faveur de l'indépendance de la colonie de Rhode Island. Autour de lui, dans la bibliothèque humide au plafond bas, aux lambris blancs et moisis, à la cheminée sculptée, aux fenêtres couvertes de vigne vierge, subsistaient les vestiges et les chroniques de cette vieille famille où l'on retrouvait de nombreuses allusions à la maison maudite de la rue des Bienfaits. Cet endroit maudit ne se trouve pas très loin, car la rue court derrière le tribunal, au sommet de la colline escarpée où s'étaient installés les premiers colons.

Lorsque, à force d'insister, ma curiosité d'adulte extorqua à mon oncle les histoires dont je cherchais à percer le mystère, il étala devant moi une étrange chronique. Cette longue histoire, statistique et rébarbative dans sa généalogie, contenait cependant toute une suite d'horreurs tenaces et de malveillances surnaturelles qui m'impressionnèrent encore plus qu'elles n'avaient impressionné le bon médecin. Des événements isolés se recoupaient d'une manière étrange et des détails apparemment sans liaison contenaient des myriades de possibilités hideuses. Une nouvelle et irrésistible curiosité s'empara de moi et je compris qu'auprès d'elle, ma quête enfantine avait été bien faible et désordonnée. La première révélation me lança dans une recherche exhaustive et éperdue qui se révéla désastreuse pour moi-même et pour les miens, car mon oncle insista pour m'accompagner dans l'enquête que j'avais entreprise, et au terme d'une nuit dans cette maison, il n'en revint pas. Je me sens bien seul sans cet homme merveilleux dont toute la vie ne fût qu'un tissu de vertus honorables, de bon goût, de gentillesse et d'érudition. J'ai fait élever une urne de marbre à sa mémoire dans le cimetière de Saint-John que Poe aimait tant : petit bois et grands saules sur la colline où les pierres tombales se pressent entre la masse vétuste de l'église, les maisons et les murs de la rue des Bienfaits.

L'histoire de la maison, noyée dans une marée de dates, ne contenait rien de macabre, qu'il s'agît de sa construction ou de la famille honorable et cossue qui l'avait érigée. Cependant, dès le début, une sorte de calamité, dont les événements ne

devaient que trop bien confirmer la nature, s'était manifestée. L'histoire, soigneusement rapportée par mon oncle, commence avec la construction des fondations en 1763 et le récit en suit les différentes phases en détail. La maison maudite, semble-t-il, fut d'abord habitée par William Harris et sa femme Rhoby Dexter et leurs enfants : Elkanah, né en 1755, Abigail, née en 1757, William Junior, né en 1759 et Ruth, née en 1761. Harris était un grand marchand et armateur qui faisait commerce avec les Indes occidentales et travaillait avec la maison Obadiah Brown et neveux. Après la mort de Brown en 1761, la nouvelle entreprise de Nicholas Brown et Cie fit de lui le propriétaire du brick *Prudence,* construit dans les arsenaux de Providence, navire de cent vingt tonneaux qui lui permit de posséder la maison qu'il désirait depuis le début de son mariage.

Le site qu'il avait choisi dans le nouveau quartier à la mode de la rue de Derrière, au flanc de la colline qui dominait le quartier populeux de Cheapside, répondait à ses désirs et la maison elle-même était digne du quartier. C'était le maximum de ce que pouvait se permettre une fortune moyenne. Harris n'avais pas tardé à y emménager avant la naissance de son cinquième enfant. Ce garçon naquit en décembre, mais il était mort-né. Aucun autre enfant ne devait naître dans cette maison pendant un siècle et demi.

Au mois d'avril suivant, tous les enfants tombèrent malades et Abigail et Ruth moururent avant le mois de mai. Le Dr. Job Hives diagnostiqua une sorte de fièvre enfantine, mais d'autres virent dans ces deux décès une sorte de consomption irrémédiable. Cette maladie en tout cas devait être contagieuse, car Hannah Bowen, l'une des deux domestiques, en mourut au mois de juin. Eli Lideason, l'autre servante, se plaignait constamment d'une sorte de faiblesse. Elle serait bien revenue à la ferme de son père, à Rehoboth, si elle ne s'était prise d'affection pour Mehitabel Pierce, qui avait été engagé après la mort d'Hannah. Lui-même mourut l'année suivante ; ce fut une bien triste année, puisqu'elle entraîna également la mort de William Harris, affaibli par le climat de la Martinique où son commerce l'avait retenu de longs mois au cours de la précédente décennie.

Sa veuve, Rhoby Harris, ne résista pas à cette catastrophe et le décès de son aînée Elkanah, deux ans plus tard, compromit définitivement son équilibre mental. En 1768, elle contracta une espèce de folie légère et vécut désormais cantonnée à l'étage. Sa sœur aînée, Mercy Dexter, qui n'était pas mariée, vint s'occuper d'elle. Mercy était une femme osseuse et assez laide, d'une forte constitution, mais sa santé déclina dès son arrivée. Elle était fort dévouée à sa malheureuse sœur et avait une affection particulière pour le seul neveu qui lui restait, William, qui, jadis robuste bébé, était devenu un jeune homme maladif et chétif. Cette année-là la servante Mehitabel mourut

et l'autre domestique, Preserved Smith, quitta la maison sans donner d'explication logique ou du moins en racontant des histoires à dormir debout et en se plaignant de la puanteur de l'endroit. Pendant quelque temps, Mercy ne put s'assurer le concours d'aucun domestique, car sept morts et un cas de folie, le tout en l'espace de cinq ans, avaient donné naissance à des bruits et des bavardages qui devaient ensuite prendre corps. Elle finit cependant par s'attacher une servante venue d'ailleurs, Anne White, femme maussade qui avait vécu dans ce qui était alors Kingstown et qui est devenu la ville d'Exeter, et un brave homme de Boston qui s'appelait Zenas Low.

C'est Anne White qui, la première, répandit des bruits sinistres sur la maison. Mercy aurait mieux fait de ne pas engager une personne du pays de Nooseneck, car ce village perdu dans les bois était alors, comme aujourd'hui, la proie des superstitions les plus folles. En 1892, les gens d'Exeter exhumèrent un cadavre et brûlèrent cérémonieusement son cœur en vue d'éviter certaines prétendues visites dangereuses à l'hygiène et à la paix publiques ; on imaginera sans peine quelles pouvaient être les idées qui avaient cours dans ce village en 1768. Anne avait la langue bien pendue et, au bout de quelques mois, Mercy la renvoya et la remplaça par une femme gentille et fidèle, de Newport, Maria Robbins.

Cependant, la pauvre Rhoby Harris demeurait, dans sa folie, la proie des rêves et des phantasmes des plus hideux. Parfois, ses cris devenaient intolérables et des heures durant, elle poussait des hurlements horribles qui obligeaient son fils à aller vivre chez son cousin, Peleg Harris, dans le sentier du Presbytère, près des nouveaux bâtiments du collège. Le garçon semblait se bien trouver de ce séjour et si Mercy avait été aussi pratique que bien intentionnée, elle l'aurait définitivement confié à son cousin. La tradition hésite à répéter ce que Mrs. Harris hurlait dans ses rages. Ou plutôt elle nous rapporte des récits tellements extravagants que leur absurdité même les rend irrecevables. Il semble absurde, en effet, qu'une femme qui n'avait que des rudiments de français ait pu hurler pendant des heures des mots dans cette langue ou que cette même personne, isolée mais surveillée, se plaignît d'être mordue et dévorée par une chose qui la regardait fixement. En 1772, le domestique Zenas mourut et lorsque Mrs. Harris fut informée de ce décès, elle lança un éclat de rire comme on ne lui en avait jamais entendu. L'année suivante, elle mourut et fut enterrée au cimetière du Nord, à côté de son mari.

Lorsque la guerre avec la Grande-Bretagne éclata en 1775, William Harris, malgré ses seize ans et sa faible constitution, réussit à s'engager dans l'armée d'observation sous les ordres du général Greene. À partir de ce moment-là, la santé lui revint et la gloire lui sourit. En 1780, capitaine des forces du Rhode Island à New Jersey sous les ordres du colonel Angell, il rencontra et épousa Phebe Hetfield, d'Elisabethtown,

qu'il ramena à Providence lorsqu'il fut démobilisé, l'année suivante.

Le retour du jeune capitaine ne fut pas sans tristesse. La maison, il est vrai, était toujours bien tenue ; on avait élargi la rue qui ne s'appelait plus rue de Derrière mais rue des Bienfaits. Cependant, Mercy Dexter, jadis d'une constitution à toute épreuve, était victime d'une étrange dépression ; maintenant toute courbée, elle faisait pitié ; sa voix était devenue caverneuse, sa pâleur effrayante et la seule servante qui lui restait était affectée des mêmes symptômes. À l'automne de 1782, Phebe Harris donna naissance à une fille mort-née et, le 15 mai suivant, Mercy Dexter quitta ce monde après une vie bien remplie, austère et vertueuse.

William Harris, finalement convaincu de la nature radicalement malsaine de sa demeure, se décida à l'abandonner et à y renoncer à jamais. Ayant trouvé une habitation temporaire où abriter sa famille, à la nouvelle *Auberge de la Boule d'Or,* il entreprit de faire construire une maison plus belle, rue Westminster, dans ce quartier de la ville qui se trouve de l'autre côté du Grand Pont. C'est là que son fils Dutee naquit en 1785. La famille y demeura jusqu'au moment où des nécessités professionnelles les ramenèrent de ce côté-ci du fleuve et de la colline, rue Angeli, dans un nouveau quartier à l'est, où feu Archer Harris bâtit une somptueuse demeure, au toit malheureusement hideux, en 1876. William et Phebe succombèrent tous deux à l'épidémie de fièvre jaune de 1797, mais Dutee fut élevé par son cousin Rathbone Harris, le fils de Peleg.

Rathbone, qui avait l'esprit pratique, loua la maison de la rue des Bienfaits, malgré le désir qu'avait William de l'abandonner. Considérant qu'il était de son devoir envers son pupille de faire fructifier tous les biens de l'enfant, il ne tint guère compte des morts et des maladies qui s'étaient abattues sur ses habitants, ni de l'aversion croissante dont cette maison faisait l'objet. On peut croire qu'il fut un peu mortifié lorsqu'en 1804 la municipalité lui ordonna de brûler du soufre, du goudron et du camphre dans cette demeure, en raison de la mort douteuse de quatre personnes qui avaient, pensait-on, succombé à l'épidémie de fièvre jaune. On prétendait que la maison avait une odeur de miasmes.

Dutee lui-même ne fut guère attaché à cette maison, car il devint corsaire et se distingua sur le *Vigilant*, sous les ordres du capitaine Cahoone, dans la guerre de 1812. Il revint sain et sauf, se maria en 1814 et devint père cette nuit mémorable du 23 septembre 1815 où une grande tempête poussa les eaux de la baie sur la moitié de la ville et entraîna jusque dans la rue Westminster, un grand sloop dont les mâts vinrent presque cogner aux fenêtres des Harris, affirmant symboliquement que le nouveau-né Welcome était fils de marin.

Welcome mourut avant son père, mais glorieusement, à Fredericksbourg, en 1862. Ni lui ni son fils Archer ne se préoccupèrent de la maison maudite. Ils la considéraient comme une charge, impossible à louer, peut-être à cause de son humidité, de sa puanteur et de sa vieillesse. En fait, elle ne fut jamais louée après une série de morts dont le paroxysme se situe en 1861 mais que les malheurs de la guerre effacèrent. Carrington Harris, le dernier des héritiers mâles, n'y voyait qu'une épave légendaire non dépourvue de pittoresque, jusqu'au jour où je lui dis ce que j'en savais. Il avait l'intention de la démolir et de construire en la place une maison de rapport, mais, après m'avoir entendu, il décida de la garder, de la moderniser et de la louer. Il n'éprouva aucune difficulté à le faire. L'horreur en était passée.

III

On imagine aisément à quel point je fus touché par la chronique historique des Harris. Tout au long de cette chronique je croyais voir régner un mal tenace, différent de tout ce que j'avais jamais connu. Un mal manifestement inhérent à la maison et non pas à la famille. Cette impression fut confirmée par un ensemble systématique de faits indépendants, notés par mon oncle, légendes rapportées par les bavardages des domestiques, articles de journaux, copies de permis d'inhumer rédigés par les médecins, etc. Je ne puis songer à reproduire ici ces documents fort nombreux, car mon oncle était passionné d'histoire et s'intéressait beaucoup à la maison maudite. Je puis toutefois dégager certains points particuliers qui méritent d'être notés par leur répétition et la diversité de leurs origines. Ainsi, les bavardages des domestiques semblaient tous attribuer à la *cave* malodorante et humide une part prépondérante dans cette influence maléfique. Certains serviteurs, et surtout Anne White, n'utilisaient pas la cuisine de la cave ; et au moins trois légendes fort précises insistaient sur la forme quasi humaine et diabolique des racines d'arbres et des moisissures qui s'y trouvaient. Ces récits m'intéressèrent vivement, étant donné ce que j'avais noté moi-même dans mon enfance, mais j'avais le sentiment que la plupart de ces rapports avaient été, dans chaque cas, obscurcis par ce qu'y ajoutaient les traditions locales concernant les histoires de fantômes.

Anne White, nourrie des superstitions d'Exeter, avait fait le récit le plus extravagant, et en même temps le plus logique. Elle prétendait que sous la maison devait être enterré un de ces vampires (cadavres qui gardent leur forme humaine en se nourrissant du sang et du souffle des vivants) dont les légions hideuses libèrent la nuit les formes ou les esprits prédateurs. Pour détruire un vampire, on doit, disent les grand-mères, l'exhumer et brûler son cœur ou du moins y planter un pieu. Et

l'insistance obstinée qu'avait mise Anne White à fouiner dans la cave avait fini par provoquer son renvoi.

Cependant, ses récits trouvaient une large audience et étaient d'autant plus aisément acceptés que la maison avait été érigée sur un terrain jadis utilisé comme cimetière. À mes yeux, leur intérêt dépendait moins de ces circonstances que du fait troublant qu'ils recoupaient certains autres indices, plaintes du domestique Preserved Smith qui avait précédé Anne et n'avait jamais entendu parler d'elle (il prétendait que quelque chose « buvait son souffle » la nuit) ; permis d'inhumer des victimes de la fièvre de 1804, établis par le Dr. Chad Hopkins, révélant que les quatre personnes décédées n'avaient plus une goutte de sang ; passages obscurs des délires de la pauvre Rhoby Harris, se plaignant de dents aiguisées, d'une présence aux yeux vitreux, à demi visible.

Aussi sceptique que je sois devant ces superstitions, elles produisirent néanmoins sur mon esprit une sensation bizarre, renforcée par deux coupures de journaux relatives à des morts qui s'étaient produites, à de longues années d'intervalle, dans la maison maudite. L'une de la *Gazette de Providence et des environs* du 12 avril 1815, et l'autre, de *La Chronique quotidienne* du 27 octobre 1845. Chacune de ces coupures rapportait en détail une circonstance particulièrement macabre dont la répétition était étonnante. D'après elles, dans les deux cas, les agonisants, en 1845 une brave vieille dame du nom de Stafford, en 1845 un instituteur d'une quarantaine d'années nommé Eleazur Durfee, subirent une horrible métamorphose. Considérant d'un œil vitreux la gorge du médecin qui les soignait, ils essayèrent de la mordre. Le phénomène le plus troublant, et qui mit un terme à la location de la maison, fut une série de morts dues à l'anémie et précédées de folies progressives au cours desquelles les malades essayaient d'attenter par ruse à la vie de leurs parents en leur mordant le cou et les poignets.

Ceci se passait en 1860 et 1861, alors que mon oncle venait de commencer à pratiquer la médecine. Avant de partir pour le front, il avait entendu ses collègues évoquer cette affaire. L'élément vraiment inexplicable était la manière dont les victimes (personnes ignorantes, car on ne pouvait plus alors louer la maison méphitique et maudite qu'à des personnes de cette classe) balbutiaient des malédictions en français, langue qu'elles n'avaient certainement pas apprise. On songea alors à la pauvre Rhody Harris, morte depuis près d'un siècle, et mon oncle en fut si ému qu'il commença à réunir des documents historiques sur la maison après avoir entendu, quelque temps après son retour de la guerre, le récit authentique des Drs. Chase et Whitmarsh. Je me rendais bien compte que mon oncle avait beaucoup réfléchi à cette affaire et se félicitait de la curiosité ouverte et sympathique que je témoignais et qui lui permettait d'évoquer avec moi une question dont d'autres se

seraient contentés de rire. Son imagination ne l'avait pas entraîné aussi loin que la mienne, mais il avait le sentiment que cette maison suscitait des débauches mentales et pouvait servir le propos de quiconque entendait explorer le domaine du grotesque et du macabre.

Pour ma part, j'étais enclin à considérer le sujet avec un profond sérieux et je me mis immédiatement non seulement à contrôler les preuves, mais à accumuler tous les faits que je pus réunir. Je m'entretins avec le vieux Archer Harris, alors propriétaire de la maison, à plusieurs reprises avant sa mort en 1916 ; j'obtins de lui et de sa sœur Alice des preuves authentiques de la véracité des documents réunis par mon oncle, mais lorsque je leur demandai quels rapports cette demeure avait bien pu avoir avec la France ou la langue française, ils s'avouèrent tout aussi intrigués et ignorants que moi. Tout ce que miss Alice put me dire, c'est que son grand-père, Dutee Harris, avait entendu parler de quelque chose qui n'était qu'un indice. Le vieux marin, qui avait survécu à la mort de son fils Welcome pendant deux ans, n'avait pas connu lui-même cette légende, mais il se souvenait que sa première gouvernante, la vieille Maria Robbins, avait vaguement entendu parler de quelque chose qui aurait pu donner un sens étrange au délire français de Rhoby Harris qu'elle avait si souvent entendue au cours des derniers jours que cette malheureuse avait passés sur terre. Maria avait vécu dans la maison maudite de 1769 à 1783, date à laquelle la famille avait déménagé, et elle avait assisté à l'agonie de Mercy Dexter. Un jour, elle y avait fait allusion devant le petit Dutee et lui avait rapporté un détail étrange de cette agonie. Mais il n'avait pas tardé à tout oublier, se rappelant seulement que c'était quelque chose d'étrange. De plus, l'héritière avait du mal à se souvenir de cet entretien. Son frère et elle ne s'intéressaient pas autant à la maison que le fils d'Archer, Carrington, propriétaire actuel, avec qui je m'entretins, après mon expérience.

Ayant obtenu de la famille Harris toutes les informations qu'elle pouvait me donner, je me mis à étudier les documents municipaux et l'histoire de la ville avec un sérieux et une attention supérieurs à ceux qu'avait déployés mon oncle en semblables circonstances. Je voulais connaître parfaitement l'histoire de la maison depuis le début de la colonisation, en 1636 ou même auparavant, et retrouver, si possible, toutes les légendes indiennes du Narragansett pour étayer les faits. Je m'aperçus, dès le début de mes recherches, que ce terrain avait fait partie d'une longue bande de lotissements accordés à l'origine à John Throckmorton ; c'était l'un des nombreux lotissements analogues qui, partant de la rue de la Ville, le long du fleuve, escaladaient la colline jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui la rue de l'Espoir. Le lotissement de Throckmorton avait été ensuite divisé en plusieurs parcelles. J'étudiai plus particulièrement la région où devait passer plus tard l'ex-rue de

Derrière, rue des Bienfaits. On disait que sur cet emplacement se trouvait jadis le cimetière des Throckmorton ; mais en étudiant les documents de plus près, je m'aperçus que les tombes avaient toutes été transférées très tôt au cimetière du Nord, sur la route de l'ouest qui mène à Pawtucket.

Puis, soudain, je découvris (par un hasard extraordinaire, puisqu'il ne se trouvait pas dans le corps des documents et aurait aussi bien pu m'échapper) un document qui éveilla mon intérêt, car il recoupait plusieurs des éléments les plus étranges de cette histoire. Il s'agissait du bail d'un petit lopin de terre accordé en 1697 à un certain Étienne Roulet et à sa femme. Voilà que l'élément français apparaissait, élément français doublé d'un élément d'horreur que ce nom même évoquait, à la suite des lectures les plus étranges et les plus bizarres que j'aie jamais faites. Je me mis à étudier fébrilement la configuration de la commune, telle qu'elle existait lorsqu'on avait rectifié la rue de Derrière, entre 1747 et 1758. Je découvris une chose à laquelle je m'attendais à moitié : là où se trouvait maintenant la maison maudite, les Roulet avaient installé leur cimetière, derrière une petite maison à un étage avec grenier, mais il ne subsistait aucune trace d'un transfert de leurs tombes. Ce document se terminait dans la plus grande confusion et il me fallut écumer la société historique de Rhode Island et la bibliothèque Shepley avant de découvrir un indice relatif à Étienne Roulet. Je finis par découvrir quelque chose d'une importance tellement monstrueuse que je me mis immédiatement à explorer la cave de la maison maudite avec une minutie passionnée.

Il semble que les Roulet soient arrivés en 1696 de Greenwich, sur la côte occidentale de la baie de Narragansett. C'étaient des hugenots de Caude qui avaient éprouvé de grandes difficultés à obtenir de la municipalité de Providence la permission de s'installer en ville. Ils étaient fort impopulaires à Greenwich où ils étaient arrivés en 1686, après la révocation de l'édit de Nantes, et la rumeur publique prétendait que cette antipathie n'était pas due seulement à des préjugés raciaux et nationaux ou à des controverses terriennes qui opposent d'autres pionniers français à leurs rivaux anglais, controverses que même le gouverneur Andros était bien incapable d'apaiser. Mais leur protestantisme passionné, trop passionné, murmuraient certains, et leur détresse manifeste lorsqu'ils avaient été virtuellement chassés du village avaient fini par leur obtenir un asile. Et Étienne Roulet, moins apte à cultiver les champs qu'à lire des ouvrages étranges et à inventer de curieux dessins, reçut un poste administratif au dépôt du port, à Pardon Tillinghast, au bas de la rue de la Ville. Il y avait eu une sorte d'émeute par la suite (quelque quarante ans plus tard, après la mort du vieux Roulet), après quoi personne ne semblait avoir entendu parler de cette famille.

Pendant plus d'un siècle, se souvenant des Roulet, on avait passionnément évoqué la mémoire de ceux qui avaient troublé la vie paisible d'un port de Nouvelle-Angleterre. C'était Paul surtout, le fils d'Étienne, garçon taciturne dont la conduite désordonnée avait sans doute provoqué l'émeute qui avait déshonoré sa famille, qui faisait l'objet des discussions. Bien que Providence ne partageât pas les erreurs qu'inspirait à ses voisins puritains la sorcellerie, les vieilles femmes disaient fort librement que ses prières n'étaient guère orthodoxes. Tout ceci avait sans aucun doute contribué à donner naissance à la légende dont s'était fait l'écho la vieille Maria Robbins. Quel rapport elle pouvait avoir avec les délires français de Rhoby Harris et des autres habitants de la maison maudite, seules l'imagination ou de futures découvertes pourraient le dire. Je me demandais combien de ceux qui avaient entendu ces légendes comprenaient le lien supplémentaire avec le terrible que mes nombreuses lectures m'avaient fourni. Ce fait divers, redoutable dans les annales de l'horreur morbide, raconte l'histoire de *Jacques Roulet de Caude* qui, en 1589, fut condamné à mort pour activité démoniaque, mais ensuite sauvé du bûcher par le Parlement de Paris et interné dans un asile d'aliénés. On l'avait trouvé couvert de sang et de lambeaux de chair dans un bois, peu après qu'un enfant eut été dévoré par deux loups. L'un de ceux-ci s'était enfui, sain et sauf. C'était à coup sûr une de ces bonnes légendes qu'on se raconte au coin du feu, pleine de sous-entendus quant aux noms et aux lieux. Mais je me dis que les habitants de Providence ne risquaient guère d'en avoir entendu parler. Dans l'hypothèse contraire, la coïncidence des noms aurait entraîné des décisions impitoyables dues à la peur. En fait, quelques chuchotements n'auraient-ils pas suffi à provoquer l'émeute qui chassa les Roulet de la ville ?

Je me mis alors à visiter l'endroit maudit de plus en plus souvent. J'étudiai la végétation malsaine qui poussait dans le jardin, je sondai les murs de la maison et j'explorai chaque pouce du sol de la cave. Finalement, avec la permission de Carrington Harris, j'introduisis une clef dans la porte de la cave qui ouvrait sur la rue des Bienfaits, de manière à gagner ainsi plus rapidement le monde extérieur qu'en passant par l'escalier obscur, le rez-de-chaussée et la porte d'entrée. En cet endroit où s'amassaient des ténèbres morbides, je me livrais à mes explorations, des après-midi entiers, tandis que la lumière du soleil filtrait par la porte envahie de toiles d'araignées, à quelques pas seulement du trottoir paisible. Rien de nouveau ne récompensait mes efforts. C'étaient toujours la même humidité déprimante, de vagues indices d'odeurs méphitiques, des traces de salpêtre sur le sol et j'imagine que bien des passants intrigués devaient me regarder par les vitres brisées.

Finalement, sur la suggestion de mon oncle, je décidai d'explorer ce lieu la nuit. Un soir de tempête, à minuit, je pénétrai, armé d'une torche électrique, dans la cave pour

étudier, sur le sol moisi, les formes torturées des champignons à demi phosphorescents. L'atmosphère des lieux avait abattu mon courage ce soir-là et je ne fus guère surpris lorsque j'aperçus, ou crus apercevoir, parmi les dépôts blanchâtres, l'esquisse assez nette d'une forme humaine recroquevillée en chien de fusil. Je m'en doutais depuis longtemps. La fermeté du dessin cependant était étonnante et, en observant de plus près, je crus voir la fine exhalaison jaunâtre qui m'avait tant étonné par un après-midi pluvieux, bien des années auparavant.

Elle s'élevait au-dessus de la tache anthropomorphique du terreau, près de la cheminée. C'était une vapeur subtile, maladive, quasi lumineuse qui, suspendue dans l'air humide, semblait se diluer en une forme vague et repoussante et, devenue nuageuse, montait dans la grande cheminée noire, pour ne laisser dans son sillage qu'une puanteur horrible. Horrible vraiment, d'autant plus que je connaissais l'histoire de ce lieu. Refusant de m'enfuir, je regardai la forme s'évanouir et, tandis que je l'observais, je m'aperçus qu'elle me regardait à son tour d'un air vorace, avec des yeux plus imaginables que visibles. Lorsque je rapportai ce phénomène à mon oncle, il fut fortement troublé et, au bout d'une heure d'intense réflexion, il prit une décision irrévocable. Considérant l'importance de ces faits et le sens de notre enquête, il voulut que nous éprouvions, et si possible détruisions, l'horreur qui régnait dans cette maison en veillant tous deux plusieurs nuits de suite, si besoin était, dans cette cave moisie et maudite.

IV

Le mercredi 25 juin 1919, après avoir fait part de notre projet à Carrington Harris, sans toutefois lui révéler nos soupçons, mon oncle et moi-même transportâmes dans la maison maudite deux fauteuils pliants, un lit de camp et un certain nombre de lourds et complexes instruments scientifiques. Nous les disposâmes dans la cave pendant le jour, obstruâmes les fenêtres avec du papier et décidâmes de revenir le soir, pour notre première veille. Nous avions fermé à clef la porte qui menait de la cave au rez-de-chaussée. Comme nous avions la clef qui ouvrait la porte de la rue, nous allions pouvoir laisser là les appareils fort coûteux et fragiles que nous nous étions procurés secrètement et à grand prix, aussi longtemps que nos veilles devraient durer. Nous avions l'intention de passer la nuit en prenant le quart toutes les deux heures, moi d'abord, mon oncle ensuite. Celui qui ne veillerait pas se reposerait sur le lit.

La résolution avec laquelle mon oncle se procura les instruments au laboratoire de Brown University et à l'arsenal de la rue Cranston, et prit d'instinct la direction de cette aventure, fut un merveilleux exemple de la vitalité et de la résistance d'un

vieillard de quatre-vingt-un ans. Elihu Whipple avait toujours observé les règles d'hygiène qu'il recommandait à ses malades et je pense qu'il serait toujours des nôtres, sans l'événement que je vais rapporter. Deux personnes seulement se doutent de ce qui s'est passé, Carrington Harris et moi-même. Je dus lui raconter l'histoire : il était le propriétaire de la maison et il fallait bien qu'il sût ce qu'il en était. De plus, nous nous étions ouverts à lui de notre projet et j'espérais qu'après la mort de mon oncle, il comprendrait la situation et m'aiderait à fournir au public les explications nécessaires. Il pâlit, mais accepta de m'aider et décida qu'il pourrait désormais louer la maison sans danger.

Prétendre que nous n'étions pas inquiets, par cette nuit pluvieuse où nous prîmes notre première veille, serait une bravade ridicule. Nous n'étions pas, comme je l'ai dit, puérilement superstitieux, mais nos études scientifiques et nos méditations nous avaient enseigné que l'univers connu à trois dimensions ne comprend qu'une infime partie de tout le cosmos de substance et d'énergie. Dans cette perspective, le poids des preuves fournies par de nombreuses sources authentiques démontrait l'existence tenace de certaines forces très puissantes et d'une malignité exceptionnelle à l'égard des hommes. Dire que nous croyions véritablement aux vampires et aux loups-garous serait une déclaration inconsidérée. Il conviendrait plutôt de dire que nous n'étions pas disposés à nier la possibilité de certaines modifications insolites et peu connues de la force vitale et de la matière atténuée. Elles apparaissent rarement dans l'espace à trois dimensions, à cause de leur rapport plus intime avec d'autres unités spatiales ; pourtant elles sont assez proches des frontières de notre univers pour se manifester parfois dans des circonstances telles que nos sens, impropres à cette perception, ne nous permettront sans doute jamais de les comprendre.

En bref, il nous semblait, à mon oncle et à moi, qu'un ensemble de phénomènes inéluctables démontrait la présence larvée d'une certaine influence dans la maison maudite. Cette influence pouvait être imputable à l'un ou l'autre des malheureux pionniers français, morts deux siècles auparavant, et opérer à ce jour selon les lois inconnues du mouvement atomique et électronique. Que la famille Roulet eût présenté une affinité anormale pour les lieux extérieurs de l'entité, pour les sombres sphères qui n'inspirent aux gens normaux que répulsion et terreur, ce qu'on savait d'eux semblait le prouver. Les émeutes qui s'étaient déroulées vers 1730 n'avaient-elles pas mis en branle certaines forces cinétiques dans la cervelle morbide de l'un ou de plusieurs d'entre eux (et surtout du sinistre Paul Roulet), forces qui survivaient obscurément aux squelettes et continuaient à fonctionner dans un espace à plusieurs dimensions, suivant les lignes originales de forces commandées par une haine inexpiable envers la collectivité qui les entourait ? Ce n'était pas là sûrement une

impossibilité chimique ou physique, à la lumière d'une science qui nous a révélé les théories de la relativité et de l'action intra-atomique. On pourrait aisément supposer un noyau étranger de substance ou d'énergie, informe ou de forme inimaginable, maintenu vivant par des ponctions imperceptibles ou immatérielles faites dans la force vitale, le tissu corporel et les fluides d'êtres immédiatement vivants dans lesquels il pénètre et dans le tissu desquels il s'insinue. Ce noyau pourrait être franchement hostile ou n'obéir qu'à des raisons aveugles de subsistance personnelle. Quoi qu'il en soit, un monstre de ce genre doit nécessairement, dans notre vision des choses, être considéré comme une anomalie ou une intrusion que tout homme, défenseur de la vie, de la santé et de l'équilibre mental de ses frères humains, doit s'attacher à éliminer.

Ce qui nous troublait le plus, c'était notre ignorance totale de l'aspect sous lequel se manifesterait la chose. Aucune personne sensée ne l'avait jamais vue et peu d'entre elles l'avaient vraiment sentie. Ce pouvait être une énergie pure, une forme éthérée, étrangère au royaume de la substance, ou un être partiellement matériel ; une masse plastique équivoque et inconnue, capable de se transformer à volonté en approximation nébuleuse des états solide, liquide, gazeux, ou fractionnée en particules. La tache anthropomorphique des moisissures sur le sol, la forme de la vapeur jaunâtre, la courbe des racines d'arbres dans certaines des vieilles légendes, tout contribuait à la présenter comme une reproduction plus ou moins lointaine de la forme humaine. Mais, pour aussi représentative ou permanente qu'ait pu être cette ressemblance, personne ne pouvait l'affirmer avec certitude.

Nous avions conçu deux armes pour la combattre. Un grand tube de Crookes, adapté à la circonstance, mû par de puissantes batteries à accumulateurs, muni d'écrans et de réflecteurs spéciaux, au cas où la forme s'avérerait intangible et à l'abri de toute arme autre que les radiations d'éther. Et deux lance-flammes comme on en utilisa lors de la Grande Guerre, au cas où elle s'avérerait en partie matérielle et vulnérable par des moyens mécaniques. Car, semblables aux paysans superstitieux d'Exeter, nous étions prêts à brûler son cœur, si elle avait un cœur à brûler. Ces armes offensives furent placées dans la cave, en des positions soigneusement calculées par rapport au lit de camp, aux fauteuils, et à l'endroit, devant la cheminée, où le terreau avait pris ces formes étranges. Ces moisissures, soit dit en passant, étaient à peine visibles quand nous disposâmes nos meubles et nos instruments, et aussi quand nous revînmes ce soir-là pour veiller. Un instant, je me demandai même si je les avais vues d'une manière plus précise ; mais alors je songeai aux légendes.

Notre veillée dans la cave commença à dix heures. Au fur et à mesure que la nuit s'écoulait, nous renoncions à l'espoir d'une révélation. Une lueur timide, filtrant des lampadaires battus par la pluie sur le trottoir, et une faible phosphorescence,

provenant des champignons qui couvraient le sol, révélaient la pierre suintante des murs d'où toute trace de chaux avait disparu, le sol humide, fétide, rempli de moisissures, couvert de champignons obscènes, les vestiges pourrissants de ce qui avait été jadis des tabourets, des chaises, des tables et d'autres meubles devenus informes, les lourdes planches et les poutres massives du plafond de la cave, la porte décrépie qui donnait accès aux autres pièces de la maison, l'escalier de pierre délabré, muni d'une rampe en bois vermoulu, la cheminée caverneuse de briques noircies où des morceaux de fer rouillés révélaient la présence, jadis, de crochets, de chenêts, de broches, de poulies ; et une porte ouvrant sur un four, à quoi il convient d'ajouter notre lit de camp, nos fauteuils pliants, ainsi que les lourds et complexes instruments de mort que nous avions apportés.

Au cours de mes précédentes explorations, nous avions laissé la porte de la rue ouverte ; ainsi, une retraite immédiate et commode nous était ménagée au cas où nous ne pourrions nous rendre maîtres des manifestations. Nous pensions que notre présence nocturne ne manquerait pas d'exciter l'entité maligne qui était tapie en ces lieux, et que, bien préparés, nous pourrions régler son compte à cette chose, à l'aide de l'une ou l'autre de nos armes, dès que nous l'aurions reconnue et suffisamment observée. Nous n'avions aucune idée du temps qu'il nous faudrait pour susciter ou détruire cette chose. Nous avions bien pensé, assurément, que notre aventure était loin d'être de tout repos. Car personne ne pouvait dire de quelle force disposerait la chose. Mais nous pensions que le jeu en valait la chandelle et nous nous étions lancés dans cette entreprise tout seuls, sans l'ombre d'une hésitation. Nous savions, en effet, que tout recours à une aide extérieure n'eût fait que nous exposer au ridicule et risquer de compromettre le succès de notre expérience. Telles étaient nos dispositions d'esprit quand nous conversions fort tard cette nuit-là, jusqu'au moment où la fatigue de mon oncle me fit penser qu'il devait s'étendre pour dormir deux heures.

Une sorte de peur me fit frissonner tandis que j'attendais tout seul le petit matin. Je dis tout seul, car quelqu'un qui veille près d'un dormeur est en fait tout seul. Peut-être plus seul qu'il ne le pense. Mon oncle respirait lourdement ; sa respiration était scandée par la pluie à l'extérieur et soulignée par un autre bruit énervant de gouttes qui tombaient quelque part dans la maison, car cette demeure, humide, même par temps sec, devenait, sous la tempête, assez semblable à un marécage. J'observais la maçonnerie délabrée des vieux murs à la lueur des champignons phosphorescents et des rayons de lumière affaiblie qui passaient par les fenêtres obturées. Puis, lorsque l'atmosphère déprimante de l'endroit m'excéda, j'ouvris la porte et regardai dans la rue, posant mon regard sur des lieux familiers et humant l'air frais. Il ne se passa rien qui récompensât ma veille. Je me mis à bâiller plusieurs fois ; la fatigue l'emportait

sur la peur.

Soudain, un mouvement de mon oncle, dans son sommeil, attira mon attention. Il s'était retourné plusieurs fois sur son lit au cours de la première demi-heure, mais maintenant, il respirait avec difficulté et poussait parfois un soupir qui ressemblait plutôt à un gémissement étouffé. Je braquai ma torche électrique sur lui et m'aperçus qu'il s'était retourné de l'autre côté. Je me levai, me dirigeai de l'autre côté du lit et éclairai son visage pour voir s'il éprouvait quelque douleur. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux me surprit, chose assez curieuse, étant donné sa banalité. Ce devait être simplement le rapport entre ce spectacle et la nature sinistre de notre quête et de l'endroit où nous étions, car ce que je vis n'avait en soi rien d'effrayant ou d'anormal. L'expression du visage de mon oncle, troublé sans doute par les rêves étranges que notre situation lui inspirait, révélait une grande agitation et ne lui ressemblait pas le moins du monde. Il était d'ordinaire fort calme et bienveillant : or, voici qu'une série d'émotions semblait s'emparer de lui. Je crois que c'est surtout cette *variété* d'émotions qui me troubla particulièrement. Mon oncle haletait et se retournait, de plus en plus troublé, les yeux maintenant mi-clos ; il semblait avoir perdu son identité et incarner plusieurs hommes ; on eût dit qu'il s'était en quelque sorte aliéné.

Tout à coup, il commença à murmurer et je frissonnai en regardant sa bouche et ses dents. Les mots qu'il prononçait furent d'abord indistincts, puis j'y reconnus en sursautant quelque chose qui me remplit d'une terreur glaciale, jusqu'au moment où je me souvins de l'étendue de ses connaissances et des interminables traductions qu'il avait faites d'articles anthropologiques et archéologiques de *La Revue des Deux Mondes*. Car le vénérable Elihu Whipple marmonnait *en français* et les quelques phrases que je pus reconnaître semblaient se rapporter aux mythes ésotériques qu'il avait adaptés du fameux pédiodique parisien.

Soudain la sueur envahit le front du dormeur, il se dressa brusquement, à moitié éveillé. Ses bribes de français se transformèrent en un cri anglais et il s'écria d'une voix rauque : « Mon souffle, mon souffle ! » En suite de quoi, il s'éveilla complètement. Son visage reprit une expression normale et mon oncle, me prenant la main, commença à me raconter un rêve qui, lorsque j'en compris l'essentiel, me remplit de terreur.

Il avait commencé par entrer dans une série toute normale d'images oniriques. Puis une scène s'était déroulée dont l'étrangeté n'avait aucun rapport avec ses lectures. Il se trouvait dans ce monde sans y être : une confusion géométrique ténébreuse dans laquelle on pouvait apercevoir les éléments d'objets familiers entrant dans des combinaisons inusitées et troublantes. C'était comme un ensemble désordonné de

tableaux surimprimés les uns aux autres, une disposition dans laquelle les principes mêmes du temps et de l'espace semblaient se diluer et se télescoper de la manière la plus illogique. Dans ce tourbillon kaléidoscopique d'images fantasmagoriques surgissaient parfois, pour ainsi dire, des instantanés d'une singulière netteté, mais d'une hétérogénéité incroyable.

Un moment, mon oncle crut qu'il gisait dans une fosse inconsidérément ouverte, bordée d'une foule de visages furieux, encadrés de boucles désordonnées et coiffés de tricornes, qui lui faisaient les gros yeux. Puis, il eut le sentiment de se trouver à l'intérieur d'une maison, d'une vieille maison apparemment, dont les détails et les habitants se métamorphosaient constamment. Il n'avait aucune certitude quant aux visages et aux meubles, ni même à la pièce, car les portes et les fenêtres paraissaient subir les conséquences de ce flux au même titre que des objets plus mobiles. C'était étrange, vraiment étrange, et mon oncle m'en parla presque timidement, comme s'il craignait de n'être pas cru, lorsqu'il déclara que parmi ces visages insolites, beaucoup avaient les traits des Harris. Et tout ce temps-là, il éprouvait une sensation personnelle d'étouffement, comme si quelque présence insinuante s'était logée dans son corps et essayait de s'emparer des sources mêmes de sa vie. Je frissonnai en songeant à ces sources de vie, usées par quatre-vingt-une années de fonctionnement continu, en conflit avec des forces inconnues dont un organisme même plus robuste et plus jeune n'aurait su se rendre maître. Mais je me dis, ensuite, que les rêves ne sont que des rêves, et que ces visions gênantes n'étaient au plus que la réaction de mon oncle aux préoccupations et préparatifs qui nous avaient absorbés récemment, à l'exclusion de toute autre chose.

Sa conversation ne tarda pas à dissiper le sentiment d'étrangeté que j'avais éprouvé et, au bout d'un certain temps, je cédai au sommeil. Mon oncle semblait tout à fait réveillé et fort heureux de prendre la garde à son tour, bien que son cauchemar ne lui eût pas accordé les deux heures de répit auxquelles il avait droit.

Je ne tardai pas à sombrer dans le sommeil et je fus immédiatement la proie de rêves fort troublants. J'éprouvai une solitude cosmique et abyssale ; des forces hostiles se dressaient de toutes parts sur la prison où j'étais confiné ; j'avais l'impression d'être ligoté, bâillonné et assailli par les cris sonores de multitudes qui, au loin, avaient soif de mon sang. Le visage de mon oncle m'apparut sous un jour moins plaisant que dans la réalité et je me souviens des nombreuses luttes futiles que j'entrepris pour essayer de crier. Ce ne fut pas un sommeil agréable et pendant une seconde je ne regrettai pas le cri qui perça les barrières du rêve et me dressa sur mon lit, brusquement alerté ; j'aperçus devant moi les objets qui m'entouraient en relief et plus nets qu'ils ne l'étaient d'habitude dans l'univers réel.

V

Je m'étais endormi, le dos tourné au fauteuil sur lequel était assis mon oncle, de sorte qu'en me réveillant brusquement, je vis la porte qui menait à la rue, la fenêtre au nord, le mur, le plancher et le plafond du côté nord de la pièce, le tout photographié avec une netteté morbide dans mon esprit, dans une lumière plus vive que n'en émettaient la lueur des champignons ou les rayons de la rue. Ce n'était pas une lumière forte, ni même assez forte : elle n'était certainement pas assez dense pour permettre la lecture, mais elle projetait l'ombre du lit et de mon corps sur le plancher et elle avait une nuance jaunâtre d'une intensité pénétrante qui évoquait quelque chose de plus fort que la luminosité. Je perçus ce phénomène et m'en alarmai, bien que deux autres de mes sens fussent également alertés. J'avais toujours aux oreilles l'écho de ce cri déchirant et mes narines se révulsaient devant la puanteur qui envahissait les lieux. Mon esprit, aussi vif que mes sens, reconnut immédiatement la gravité de ces éléments insolites et, presque automatiquement, je bondis et me retournai pour saisir les instruments de mort qui devaient se trouver sur les moisissures, devant la cheminée. En me retournant, je redoutai ce que j'allais voir, car le cri que j'avais entendu ne pouvait avoir été poussé que par mon oncle et j'ignorais contre quelle menace je devrais le défendre et me défendre.

Cependant, le spectacle qui s'offrit à ma vue fut pire que tout ce que j'avais rêvé. Il y a des horreurs qui dépassent l'horreur, et j'étais en présence de ces paroxysmes hideux et cauchemardesques que le cosmos réserve aux malheureux qu'il veut maudire. Sur le sol infesté de champignons s'élevait un corps lumineux et vaporeux, jaune et morbide, qui se liquéfiait et grandissait dans des proportions gigantesques, prenait la forme vague d'un être, mi-humain mi-monstre, à travers lequel j'apercevais la cheminée. Cet être était tout en yeux, comme un loup moqueur, et sa tête rugueuse, semblable à celle d'un insecte, se diluait au sommet en une fine vapeur brumeuse et putride qui se déroulait dans la pièce, avant de passer dans la cheminée. Je dis que j'ai vu cette chose, mais ce n'est qu'en recomposant consciemment la scène que j'ai réussi finalement à en discerner les formes abominables. Sur l'instant ne m'apparut qu'un nuage, vaguement phosphorescent, d'horreurs spongieuses, enveloppant et dissolvant en une matière horriblement plastique le seul objet sur lequel mon attention était concentrée. Cet objet était mon oncle, le vénérable Elihu Whipple, qui, les traits noircis et décrépits, ricanait, balbutiait et étendait des doigts dégouttants vers moi comme pour me déchirer, en proie à la fureur que cette horreur avait provoquée.

Je dus à mon expérience de ne pas sombrer dans la folie. Je m'étais préparé à ce moment crucial et c'est à cet entraînement inconscient que je dus mon salut.

Comprenant que cette malignité liquéfiée n'avait aucune substance que pût affecter la matière ou la chimie matérielle, je renonçai au lance-flammes qui se trouvait à ma gauche et déclenchai le courant du tube de Crookes en dirigeant vers la scène de ce blasphème immortel les plus fortes radiations d'éther que le génie humain puisse capter dans l'espace et dans les fluides de la nature. Il y eut une vapeur bleuâtre, un crachotement saccadé et la phosphorescence jaunâtre s'estompa, mais je compris que cet évanouissement n'était dû qu'au contraste et que les ondes émises par ma machine n'avaient aucun effet.

Alors, au cœur de ce spectacle démoniaque, j'aperçus une nouvelle horreur qui fît monter un cri à mes lèvres et me repoussa en titubant par la porte ouverte, vers la rue paisible, peu soucieux des terreurs abominables que je pouvais déchaîner sur le monde ou des jugements que je risquais de m'attirer. Dans ce sombre mélange de bleu et de jaune, le corps de mon oncle avait commencé à se liquéfier d'une manière révulsante. Il est impossible de décrire l'essence de cette liquéfaction, ni les degrés de métamorphose que révélait son visage et que seule la folie pourrait concevoir. Il devenait à la fois diable et multitude, charnier et cavalcade. À la lueur des rayons mêlés et incertains ce visage gélatineux prenait une douzaine, une vingtaine, une centaine de formes, s'enfonçait en grimaçant dans le sol sur un corps qui fondait comme du suif, caricature parfaite de légions étranges et pourtant familières.

Je vis les traits de tous les Harris, hommes, femmes, adultes, enfants, puis les traits des vieux et des jeunes, des raffinés et des brutes, des amis et des ennemis. Pendant une seconde, surgit une contrefaçon dégradée d'une miniature de la pauvre Rhody Harris que j'avais vue au musée de l'École de dessin, puis je crus apercevoir le visage osseux de Mercy Dexter, telle que je me la rappelais d'après un tableau dans la maison de Carrington Harris. C'était plus effrayant que tout ce qu'on pouvait imaginer. Vers la fin, un curieux mélange de visages de serviteurs et de bébés apparut près du sol spongieux, où une flaque de graisse verdâtre s'épaississait, et les traits grimaçants semblaient se combattre et cherchaient à retrouver l'expression habituelle à mon oncle. J'aime à croire qu'il existait encore en cet instant-là et qu'il essayait de me dire adieu. Je crois que je hoquetai moi-même un adieu, la gorge sèche, en trébuchant dans la rue. Un petit filet de graisse me suivit par la porte, sur le trottoir lavé de pluie.

Le reste est obscur et monstrueux. Pas une âme dans la rue pluvieuse, personne au monde à qui j'osasse raconter ce qui s'était passé. Je déambulai au hasard, passai devant la colline du collège et l'Athénée, descendis la rue Hopkins, traversai le pont, entrai dans le quartier des affaires où de grands édifices semblaient me protéger, comme les éléments matériels du monde moderne protègent les hommes du

merveilleux malsain d'autrefois. Puis, l'aube grise parut, tout humide, à l'est : et la vieille colline, avec ses vénérables clochers, se détacha sur le ciel et m'attira vers le lieu où je devais poursuivre ma terrible tâche. Et je finis par y aller : trempé, tête nue, perdu dans la lumière du petit matin, je repassai l'abominable porte de la rue des Bienfaits que j'avais laissée entrouverte, et qui continuait à battre mystérieusement devant les premières femmes de ménage auxquelles je n'osai adresser la parole.

La flaque de graisse avait disparu, car ce sol était spongieux. Devant la cheminée ne subsistait aucun vestige de la forme gigantesque et recroquevillée. Je regagnai le lit, les fauteuils, les instruments, mon chapeau abandonné et le canotier de mon oncle. J'étais dans un univers brumeux où j'avais peine à discerner le rêve de la réalité. Puis, la conscience me revint et je compris que j'avais été témoin de choses plus horribles encore que je n'en avais rêvé. Je m'assis et essayai de recomposer, aussi bien que la logique le permettait, ce qui s'était passé et me demandai comment mettre un terme à cette horreur si vraiment elle s'était produite. Ce n'était pas une matière, ni de l'éther, ni rien que pût concevoir l'esprit humain. Quoi d'autre alors qu'une émanation exotique, une vapeur vampirique, semblable à celle dont les paysans d'Exeter prétendent qu'elle erre dans certains cimetières ? C'était, selon moi, l'explication. Je contemplai de nouveau, devant la cheminée, le sol où les moisissures de salpêtre avaient adopté une forme étrange. Au bout de dix minutes, ma décision était prise : saisissant mon chapeau, je rentrai chez moi. Je pris un bain, déjeunai, commandai par téléphone une pique, une bêche, un masque à gaz, six bonbonnes d'acide sulfurique, ordonnai de livrer le tout le lendemain matin à la porte de la cave de la maison maudite de la rue des Bienfaits, après quoi j'entrepris de dormir. Comme je n'y parvenais pas, je me mis à lire et à écrire des vers saugrenus pour lutter contre mon humeur.

À onze heures, le lendemain matin, je me mis à bêcher. Il faisait un beau soleil et j'en étais heureux. J'étais encore seul, car si je redoutais l'horreur inconnue que je recherchais, je craignais encore plus d'en parler à quiconque. Par la suite, je racontai l'histoire à Harris, poussé par la nécessité et aussi parce qu'il avait entendu les vieilles gens raconter des histoires de ce genre, ce qui ne le prédisposait guère à me croire. En retournant le terreau puant devant la cheminée, tandis que ma bêche faisait sourdre un suintement visqueux et jaunâtre sur les champignons blancs qu'elle tranchait en deux, je tremblais à l'idée de ce que j'allais peut-être découvrir. Certains secrets enfouis au cœur de la terre sont néfastes aux hommes et je pensais bien être sur le point d'en surprendre un.

Mes mains tremblaient, mais je continuais à bêcher. Au bout d'un moment, je m'arrêtai, debout dans la fosse que j'avais creusée. À mesure que je creusais ce trou,

qui avait environ deux mètres carrés, la puanteur ne faisait qu'augmenter. Je n'eus plus aucun doute sur la chose diabolique que j'allais rencontrer et dont les émanations avaient voué cette maison à la malédiction pendant un siècle et demi. Je me demandais à quoi ça ressemblerait, quelles seraient sa forme et sa substance, quelles dimensions elle aurait prises à force de sucer la vie pendant des siècles. Finalement, je sortis du trou et rejetai le tas de terre sur deux côtés, puis disposai au bord de l'excavation les grandes bonbonnes d'acide, de manière à pouvoir, au moment opportun, les vider rapidement dans la fosse. Après quoi je rejetai la terre des deux autres côtés. Je travaillais plus lentement. Lorsque l'odeur se précisa, je coiffai le masque à gaz. J'étais presque à bout de forces en m'approchant de la chose indicible qui devait se trouver au fond de ce puits.

Soudain, ma bêche heurta une substance plus molle que la terre. Je frissonnai et faillis sortir du trou dans lequel j'étais enfoncé jusqu'au cou, mais le courage me revint. J'enlevai encore un peu de terre à la lumière de ma torche électrique. La matière que j'avais découverte était visqueuse et vitreuse ; c'était une sorte de gelée semi-putride, congelée et translucide. Continuant à bêcher, je pus observer, par une crevasse, cette forme tassée. La surface découverte était énorme, à peu près cylindrique. C'était une sorte d'énorme tuyau de poêle d'un blanc bleuâtre, replié sur lui-même, et qui, dans son diamètre le plus grand, atteignait une cinquantaine de centimètres. Je continuai à bêcher, puis brusquement je bondis hors du trou pour échapper à cette chose dégoûtante. Je débouchai rapidement les lourdes bonbonnes et les renversai précipitamment, avec leur contenu corrosif, l'une après l'autre, dans ce charnier, sur cet objet anormal et impensable dont j'avais vu le *coude* titanesque.

Le maelström aveuglant de vapeur jaune verdâtre qui s'éleva en bourrasque de la fosse tandis que s'infiltraient les flots d'acide, je m'en souviendrai toujours. Sur la colline, les gens parlent encore du jour jaune où des fumées virulentes et pestilentielles s'élevèrent du dépotoir de l'usine, au bord du fleuve de Providence, mais je sais quelle est leur erreur. Ils parlent aussi de l'affreux rugissement qui, au même moment, sortit d'une canalisation bouchée ou d'un collecteur de gaz, mais je pourrais, là aussi, si je l'osais, les détromper. C'était indicible et je ne vois pas comment j'ai survécu à cette expérience. Je me suis évanoui, après avoir vidé la quatrième bonbonne, car les fumées avaient commencé à pénétrer sous mon masque. Mais lorsque je revins à moi, je m'aperçus que du trou ne montait plus aucune vapeur.

Je vidai les deux dernières bonbonnes sans rien noter de particulier et, au bout d'un certain temps, je crus possible de refermer la fosse. Quand j'eus terminé, le crépuscule était tombé, mais la terreur n'habitait plus la maison. L'humidité était moins fétide, les champignons étranges n'étaient plus qu'une sorte de poudre grisâtre,

inoffensive, qu'on pouvait balayer sur le sol. Une des pires terreurs de cette terre avait péri. L'enfer, s'il existe, venait de recevoir enfin l'âme démoniaque d'un être néfaste. En aplatissant la dernière pelletée de terre, je versai la première des nombreuses larmes que je devais à la mémoire de mon oncle bien-aimé.

Au printemps suivant, les herbes étranges ont cessé de pousser dans le jardin en terrasse de la maison maudite, peu après que Carrington Harris l'eut louée. Cette maison est toujours aussi spectrale, mais son étrangeté me fascine, et j'éprouverai un soulagement mêlé de regrets quand on l'abattra, pour construire à la place un magasin de mauvais goût ou une banale maison de rapport. Les vieux arbres stériles de la cour ont commencé à donner de petites pommes douces et, l'année dernière, les oiseaux sont venus se nicher dans leurs branches noueuses.

HORREUR À RED HOOK

The Horror at Red Hook - 1927 (1925)

Traduction par Paule Pérez.

Il y a des démons du mal comme du bien autour de nous, et je crois que nous vivons et que nous nous mouvons dans un monde inconnu, dans un lieu où il y a des cavernes, des ombres, et des habitants au début de leur évolution. Il se peut que l'homme retrouve un jour le chemin de l'ancien savoir, et je suis convaincu qu'un savoir redoutable survit encore.

ARTHUR MACHEN.

I

Quelques semaines plus tôt, au coin d'une rue du village de Pascoag (Rhode Island), un piéton, grand, puissamment bâti, et de belle apparence, devint par sa conduite singulière un sujet de discussion. Il descendait, semble-t-il, la colline par la route venant de Chepachet. En arrivant dans l'artère principale de l'agglomération, où plusieurs immeubles réservés aux affaires contribuent à lui donner un air important, il avait tourné à gauche. À cet endroit, sans aucune provocation apparente, il agit d'une surprenante façon. Après avoir fixé pendant une seconde le plus grand des bâtiments, il se mit à pousser des hurlements terrifiés et hystériques, puis il détala dans une course éperdue, qui se termina par une chute au carrefour suivant. Ramassé et épousseté par des mains obligeantes, il parut conscient, indemne, et de toute évidence remis de son attaque nerveuse. Il balbutia alors quelques explications embarrassées, concernant les épreuves qu'il avait subies, puis les yeux baissés, il reprit le chemin de Chepachet sans se retourner. Il paraissait étrange qu'un incident de cette sorte survînt à un homme aussi grand, aussi robuste, à l'air aussi normal et capable. Le mystère ne fut pas élucidé par les remarques d'un témoin qui avait reconnu en lui le locataire d'un fermier des environs de Chepachet.

L'homme était un détective de New York, du nom de Thomas F. Malone, en congé de longue maladie ; une maladie survenue à la suite d'une mission exceptionnelle, concernant une affaire sordide qui tourna au tragique. Plusieurs très vieux bâtiments de brique s'étaient effondrés au cours d'une descente de police à laquelle il avait participé. Quelque chose dans la mort des prisonniers et de ses compagnons m'avait d'ailleurs particulièrement frappé. Lui-même éprouvait une intense horreur pour tout

bâtiment qui pouvait suggérer, même de loin, ceux qui s'étaient écroulés, si bien que, finalement, les psychiatres lui en avaient interdit la vue pendant une période indéfinie.

Un médecin de la police, qui possédait de la famille à Chepachet, avait cité ce petit hameau de maisons coloniales de bois comme un endroit idéal de convalescence. C'est là que le détective s'était installé, après avoir promis de ne jamais s'aventurer dans les rues bordées de bâtiments de brique sans en avoir reçu l'autorisation du spécialiste de Woonsocket, à qui il avait été confié. Cette promenade jusqu'à Pascoag pour acheter des magazines avait été une erreur, et le malade avait payé cher sa désobéissance : peur, contusions et humiliation. Les bonnes langues de Chepachet et de Pascoag étaient au courant de tout cela, et les psychiatres les plus éminents s'étaient penchés sur son cas.

Malone avait d'abord tout raconté aux spécialistes, mais il s'était arrêté en constatant qu'il se heurtait à une profonde incrédulité. Après cela, il se tint coi. Il ne protesta pas quand il fut généralement admis que la chute de quelques vieux immeubles du quartier Red Hook de Brooklyn, où avaient péri plusieurs officiers de police courageux, avait détruit son équilibre nerveux. Il avait trop travaillé, disait-on, en essayant de nettoyer ces nids de désordre et de violence. Certains éléments de l'enquête étaient déjà suffisamment frappants, et en toute conscience, la tragédie inattendue fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. C'était une version édulcorée que tout le monde acceptait. Et parce que Malone n'était pas un être simple, il se rendit compte qu'il valait mieux s'en tenir là. Confier à des gens dépourvus d'imagination une horreur dépassant l'imagination humaine, telle que l'abomination de maisons, de quartiers, et de villes rongés par la lèpre et le cancer, d'un mal venu de mondes anciens, eût été une provocation susceptible de le faire enfermer dans une cellule matelassée. En homme sensé, malgré son mysticisme, Malone préférait à cela un séjour campagnard.

Il avait l'intuition des Celtes pour les choses étranges et cachées, mais l'œil rapide du logicien pour ce qui, extérieurement, ne lui paraissait pas convaincant. Ce mélange l'avait entraîné assez loin au cours des quarante-deux années de son existence, et conduit dans des endroits étranges pour un homme né dans une villa géorgienne près du parc Phoenix, et qui avait fait ses études à l'université de Dublin. À présent, lorsqu'il revoyait ses souvenirs épouvantables, Malone se félicitait de garder pour lui le secret de ce qui était capable de changer un combattant sans peur en un névrosé agité. Ce ne serait pas la première fois que ses sensations bizarres resteraient inexpliquées ; et le fait même de s'être plongé dans les abîmes polyglottes du monde souterrain de New York n'était-il pas une lubie qui dépassait toute explication rationnelle ?

Comment parler aux gens prosaïques de la sorcellerie antique et de merveilles accessibles seulement aux yeux sensibles ? Comment évoquer ce chaudron empoisonné de toutes les drogues apportées par des époques redoutables qui mélangent leur venin et perpétuent leurs terreurs obscènes ? Il avait vu la flamme verte infernale du mystère secret dans cette confusion braillarde et évasive d'envies extérieures et de blasphèmes intérieurs, et il avait souri quand tous les New-Yorkais qu'il connaissait s'étaient gaussés de son récit. Ces gens cyniques avaient fait de l'esprit, se moquant de lui dans sa poursuite fantastique des mystères indéchiffrables, et ils l'avaient assuré qu'à notre époque New York n'était plus que médiocrité et vulgarité. L'un d'entre eux avait parié une forte somme qu'il ne pourrait pas tirer un article de cette histoire pour la revue de Dublin. Ecrire une histoire vraiment intéressante sur la pègre de New York ? Maintenant, en réfléchissant, il sentait que l'ironie du sort avait justifié les paroles de cet augure, tout en réfutant secrètement leur signification. L'horreur qu'il avait perçue ne pouvait constituer une histoire, car, de même que le livre cité par le critique allemand de Poe, « *es lässt sich nicht lesen »,* elle non plus ne se laisserait pas lire.

II

Pour Malone, le sens du mystère sous-jacent de l'existence était toujours présent. Dans sa jeunesse, il avait senti la beauté cachée et l'extase des choses, et il avait été un poète. Mais la pauvreté, le chagrin et l'exil avaient tourné son regard vers des directions plus obscures et il avait frémi aux implantations du mal dans le monde qui l'environnait. La vie quotidienne était devenue pour lui une fantasmagorie d'ombres macabres, tantôt brûlante de pourritures cachées, dans le plus pur style de Beardsley, tantôt laissant deviner la terreur derrière les formes et les objets les plus banals, comme dans les compositions les plus subtiles de Gustave Doré.

Il considérait normal que bien des gens de la plus haute intelligence se rient des mystères les plus profonds, car, pensait-il, si les esprits supérieurs étaient placés en contact direct avec les secrets préservés par les cultes anciens, les anomalies qui en résulteraient, non seulement pourraient détruire le monde, mais menaceraient l'intégrité même de l'Univers. Toutes ces réflexions étaient sans aucun doute morbides, mais une logique aiguë et le sens de l'humour rétablissaient la balance. Il était satisfait de laisser ces notions demeurer des visions à moitié oubliées, et de pouvoir jouer avec elles. Sa crise d'hystérie ne se produisit que lorsque le devoir le plongea dans l'enfer d'une révélation trop brutale et trop insidieuse pour qu'il pût y échapper. Il était affecté depuis quelque temps à la section de police de Buther Street,

à Brooklyn, lorsque l'affaire de Red Hook éclata. Red Hook est un dédale de taudis près de l'ancien quai, en face de Governor's Island, avec des rues sales s'élevant du débarcadère jusqu'à l'endroit surélevé où les ruines de Clinton et de Court Street conduisent vers Borough Hall. Les maisons sont pour la plupart de brique datant du premier quart du XIXe siècle, et quelques-unes des allées et des ruelles les plus obscures ont cette antique saveur que les conventions littéraires appellent « dickensienne ». La population est extrêmement variée et mystérieuse. Des éléments syriens, espagnols, italiens et noirs s'y mélangent avec ceux de la proche banlieue scandinave et américaine. C'est une tour de Babel bruyante et malpropre, qui fait entendre d'étranges cris en réponse aux clapotis des vagues huileuses sur les pontons glissants et aux litanies monstrueuses des sifflets du port.

Ici, il y a bien longtemps, le paysage était très différent. Des marins aux yeux clairs habitaient des intérieurs arrangés avec goût et parcouraient les rues que bordent les grandes maisons de la colline. On peut trouver les restes de ce bonheur ancien dans les formes de certaines constructions, la grâce de quelques églises, et les preuves d'un art original dans certains détails épars : un escalier usé, une porte abîmée, une paire de colonnes rongées par le temps ou le fragment d'un espace jadis vert avec une rampe de fer tordue et rouillée. Les maisons sont généralement en pierre solide, et parfois une coupole aux nombreuses fenêtres s'élève pour rappeler des jours où les familles des capitaines et des armateurs observaient la mer.

De ce fouillis de putréfaction matérielle et spirituelle, les blasphèmes d'une centaine de dialectes assaillent le ciel. Des hordes de rôdeurs avancent en titubant, criant et chantant le long des rues et des allées. Des mains furtives éteignent les lumières, tirent les rideaux, et des faces basanées, marquées par le péché, disparaissent des fenêtres quand des visiteurs s'aventurent jusque-là. La police désespère d'y ramener l'ordre, et essaye plutôt d'élever des barrières pour protéger le monde extérieur de la contagion. Au bruit des patrouilles répond une sorte de silence spectral. Les sujets appréhendés ne font jamais de confidences. Quand aux délits, ils sont aussi variés que les dialectes locaux. Ils vont de l'introduction frauduleuse du rhum et des interdits de séjour, en passant par divers stades d'illégalités et de vices obscurs, jusqu'aux meurtres et aux crimes les plus horribles. Que ces offenses à la loi ne soient pas plus fréquemment sanctionnées par la police est à mettre sur le compte de la capacité de dissimulation de cet étrange quartier. Il entre à Red Hook plus de gens qu'il n'en sort – ou du moins qu'il n'en sort par le côté qui donne sur la ville –, et ceux qui sont les moins loquaces sont ceux qui partent le plus vite. Malone trouva dans cet état de choses un vague relent de mystères plus terribles que ceux dénoncés par les prêtres et les philanthropes. Il était conscient, comme

quelqu'un qui réunit l'imagination à la connaissance scientifique, que les gens d'aujourd'hui, dans des conditions spéciales, ont tendance à reprendre instinctivement dans leur vie quotidienne les schémas les plus sombres d'une sauvagerie à demi simiesque. Il avait souvent observé avec un frisson d'anthropologue, les processions chantantes et blasphémantes de jeunes hommes aux yeux rougis et aux visages grêlés qui marchaient dans les petites heures du matin. On voyait continuellement de tels groupes, soit en faction au coin des rues, soit dans des portes cochères, jouant distraitement sur des instruments à bon marché. Parfois amorphes, parfois très excités, il leur arrivait d'engager d'indécents dialogues dans les cafés de Borough Hall. Quelquefois aussi, ils conversaient à voix basse autour de vieux taxis garés près des anciennes maisons branlantes, aux volets hermétiquement clos. Cela l'effrayait et le fascinait plus qu'il n'osait le dire à ses collègues, car il croyait y voir le rituel monstrueux d'une filiation ésotérique, un plan ancien, malveillant et cryptique, tout à fait au-delà et en deçà de la masse sordide des faits, des habitudes et des lieux dont la liste était soigneusement répertoriée par la police. Ils devaient être, pensait-il, les héritiers d'une tradition primitive et choquante, les détenteurs d'un culte oublié, les officiants de cérémonies plus anciennes que l'humanité. Leur cohérence et leur précision le suggéraient, comme aussi l'ordre que l'on soupçonnait derrière les apparence de leur désordre sordide. Il n'avait pas lu pour rien des traités comme celui de miss Hurray : *Le Culte de la sorcellerie en Europe occidentale.* Il savait que dernièrement encore, certaines pratiques avaient survécu parmi les paysans et les gens sournois. Il s'agissait d'un système organisé, clandestin et terrifiant, qui descendait des sombres religions antérieures au monde aryen, et connu dans les légendes populaires sous le nom de messes noires et de sabbat des sorcières. Il ne supposait pas un seul instant que les vestiges infernaux de la vieille magie et des cultes asiatiques de la fertilité avaient complètement disparu, mais il se demandait souvent à quel point certains d'entre eux n'étaient pas plus anciens et plus sombres que les plus terribles légendes.

III

Ce fut l'affaire Robert Suydam qui entraîna Malone au cœur des événements de Red Hook. Suydam était un vieil érudit descendant d'une ancienne famille hollandaise. Il vivait péniblement de ses rentes et habitait la maison spacieuse, mais mal entretenue, que son grand-père avait construite à Flatbush. Ce village n'était alors qu'un groupe de maisons coloniales entourant le clocher couvert de lierre de l'église réformée et son cimetière néerlandais clos par une rampe de fer. Dans cette demeure isolée, à l'écart de Mortensen Street, au milieu d'une cour entourée d'arbres vénérables,

Suydam avait vécu en reclus volontaire pendant environ soixante ans, à l'exception d'une période de huit années qu'il avait passées dans l'Ancien Monde. Ses moyens ne lui permettaient pas d'avoir des domestiques, et rares étaient les visiteurs admis dans sa solitude. Il recevait ses quelques relations dans l'une des trois pièces du rez-de-chaussée qu'il gardait en état – une vaste bibliothèque très haute de plafond, dont les murs étaient couverts de livres écornés, d'un aspect pesant, archaïque et vaguement repoussant. La croissance de la ville et son absorption par le quartier de Brooklyn n'avaient eu aucune signification pour Suydam, qui avait été lui-même oublié par la ville. Les gens âgés le remarquaient encore dans les rues, mais pour la population plus jeune il n'était qu'un vieil homme étrange et corpulent dont les cheveux blancs en désordre, les joues mal rasées, les vêtements noirs élimés et la canne à pommeau d'or ne suscitaient rien de plus qu'un regard amusé.

Malone ne l'avait jamais rencontré jusqu'à ce que sa mission l'amenât sur cette affaire. Il avait cependant entendu parler de lui indirectement comme d'un expert en superstition médiévale. Un jour, il avait eu l'intention de consulter l'un de ses ouvrages sur la Cabale et la légende de Faust dont un ami lui avait parlé, mais l'édition était épuisée.

Suydam devint une « affaire » lorsque des parents éloignés s'efforcèrent d'obtenir un jugement de la cour sur son intégrité mentale. Leur attitude sembla étrange aux gens du dehors, mais l'action ne fut vraiment entreprise qu'après une observation prolongée et des discussions pénibles. Elle était fondée sur certains changements curieux survenus dans sa façon de parler et dans ses habitudes, sur ses allusions à des choses surprenantes et sa fréquentation du voisinage mal famé de Brooklyn. Avec les années, il était devenu de plus en plus négligé de sa personne. Il errait maintenant comme un véritable mendiant. Ses amis humiliés le rencontraient de temps en temps dans les stations de métro, et près des bancs proches de Borough Hall, où il conversait avec des groupes d'étrangers basanés, à la mine patibulaire. Quand il ouvrait la bouche, c'était pour dire des incohérences sur de prétendus pouvoirs illimités et pour répéter avec des clins d'œil entendus des mots ou des noms mystiques comme « Séphiroth », « Ashmodaï » et « Samaël ». L'enquête révéla qu'il gaspillait ses revenus en achetant de curieux volumes importés de Londres et de Paris et qu'il entretenait un sordide appartement en sous-sol, dans le quartier de Red Hook, où il passait pratiquement toutes ses nuits à recevoir de curieuses délégations de truands et d'étrangers. Il se célébrait là, apparemment, un curieux cérémonial. Les détectives chargés de le suivre rapportèrent que des cris et des chants étranges, ainsi que les piétinements filtraient de ces rites nocturnes. Malgré les orgies courantes et abondantes dans ce quartier, ils frissonnaient au souvenir de la sauvagerie inhabituelle

qui présidait à ces rencontres. Toutefois, lorsque l'affaire fut plaidée, Suydam réussit à conserver sa liberté. Devant les juges, ses manières se firent courtoises et raisonnables. Il admit l'étrangeté de sa conduite ainsi que l'extravagance de son langage, en mettant cela sur le compte de son excessive passion pour la recherche et l'étude. Il était, confia-t-il, engagé dans un travail sur certaines particularités de la tradition européenne qui exigeait des recherches poussées sur les chants et les danses folkloriques des groupes étrangers. L'insinuation qu'une société secrète faisait pression sur lui, comme le prétendaient ses parents, était une absurdité. Elle montrait à quel point sa famille méconnaissait ses travaux. Triomphant grâce à son calme et à ses explications, il quitta le tribunal sans être inquiété. Les détectives Corlears et Van Brunts, payés par les Suydam, furent renvoyés à d'autres tâches.

C'est à ce moment qu'un groupe d'inspecteurs fédéraux et de policiers, Malone étant du nombre, entra en scène. Les services officiels avaient suivi l'affaire Suydam avec intérêt, prêtant même assistance aux détectives privés. Ils avaient ainsi découvert que les nouveaux compagnons de Suydam comptaient parmi les criminels les plus endurcis des ruelles de Red Hook. Au moins un tiers d'entre eux étaient fichés et avaient commis des délits assez graves : vols, désordre sur la voie publique, immigration clandestine.

En réalité, on pouvait dire, sans crainte de mentir, que les fréquentations du vieux savant rassemblaient les plus importants trafiquants de drogue asiatiques du quartier. Dans les bas quartiers grouillants de Parker Place, devenus célèbres depuis, et où Suydam avait son logement en sous-sol, s'était développée une colonie très étrange d'individus aux yeux bridés. Ils utilisaient pour communiquer entre eux l'alphabet arabe, mais la plupart des Syriens d'Atlantic Avenue les évitaient soigneusement. On avait bien essayé de les renvoyer sous prétexte qu'ils n'étaient pas en règle, mais la loi est lente à se mouvoir, et les forces de l'ordre ne s'attaquaient pas à Red Hook sans y être contraintes par une campagne de presse ou toute autre formule de pression.

Ces créatures se rendaient dans une église de pierre en ruine, utilisée le mercredi comme salle de bal, et qui élevait ses contreforts gothiques près de l'endroit le plus sale du bord de mer. Elle était de confession catholique, mais les prêtres de Brooklyn ne lui reconnaissaient plus aucune authenticité depuis que les policiers avaient découvert qu'elle était, la nuit, le théâtre d'une étrange animation. Des notes basses et fêlées émanaient d'un orgue caché sous terre, alors que l'église était vide et obscure, et souvent même des hurlements et des battements de tambours semblaient accompagner quelque mystérieux office.

Suydam, interrogé, dit qu'il croyait que le rite était un résidu de christianisme

nestorien, teinté de chamanisme du Tibet. La plupart de ces gens, supposait-il, étaient de race mongole, originaires du Kurdistan, ou d'un pays voisin. Malone ne put s'empêcher de se rappeler que le Kurdistan est le pays des Yezids, derniers descendants des Perses, adorateurs du diable. L'enquête révéla également que les immigrants clandestins entraient à Red Hook en nombre toujours croissant. Ils arrivaient, grâce à la complicité de matelots, à échapper aux inspecteurs de police chargés de la surveillance. Ils se répandaient dans Parker Place et s'installaient sur la colline où ils étaient accueillis fraternellement par d'autres curieux individus. Leurs silhouettes trapues, grotesquement affublées de vêtements américains criards, apparurent de plus en plus nombreuses parmi les natifs et les gangsters nomades de la section de Barough Hall, jusqu'à ce que enfin il fut nécessaire de les recenser, de les rassembler et de les livrer aux autorités fédérales et à la police de la ville.

IV

Les méthodes policières sont variées et ingénieuses. Malone, grâce à des promenades discrètes, à des conversations anodines, à des offres opportunes de rasades d'alcool et à des entrevues judicieuses avec des prisonniers effrayés, apprit un certain nombre de faits au sujet de ce curieux et menaçant mouvement. Les nouveaux arrivants étaient bien des Kurdes, ils parlaient un dialecte obscur qui restait une énigme pour la philologie. Ceux qui travaillaient étaient en majorité des manœuvres sur les docks, colporteurs sans licence, serveurs dans les restaurants grecs ou crieurs de journaux. Comme la plupart d'entre eux n'avaient pas de revenus déclarés, ils se trouvaient forcément impliqués dans des entreprises malhonnêtes parmi lesquelles la fraude et le vol étaient les délits les moins graves.

Ils étaient arrivés ici dans des bateaux à vapeur et des cargos de toutes sortes. Débarqués en cachette les nuits sans lune, ils montaient à bord de pinasses amarrées à un certain quai et empruntaient un canal caché qui menait à un mouillage souterrain et secret, juste sous une maison. Malone ne put localiser ni ce quai, ni ce canal, ni cette maison, car les souvenirs de ses indicateurs étaient extrêmement confus et leurs explications incompréhensibles, même pour les interprètes les plus chevronnés. Il n'eut pas plus de succès en cherchant à savoir quelles étaient les raisons de cette importation systématique. Les hommes taisaient prudemment l'endroit exact d'où ils venaient, tout comme ils cachaient la façon dont ils avaient été touchés par l'organisation qui les avait amenés jusqu'ici. La seule chose qu'il remarqua, c'est que plus il insistait pour connaître le but de leur présence, plus ces singuliers individus semblaient pris de panique.

Les gangsters d'autres races étaient également réticents. Tout ce que l'on put savoir, c'est qu'un dieu, ou un grand prêtre, leur avait promis des pouvoirs inouïs, une puissance surnaturelle, et la domination d'un étrange pays.

La présence des nouveaux venus et des vieux malfaiteurs aux réunions nocturnes de Suydam était attentivement surveillée par la police, qui apprit bientôt que le vieil original avait dû louer des appartements supplémentaires pour y loger tous les invités qui connaissaient son mot de passe. Il occupait ainsi trois maisons entières, et hébergeait en permanence bon nombre de compagnons bizarres.

Robert Suydam passait maintenant de moins en moins de temps dans sa maison de Flatbush. Il ne s'y rendait apparemment que pour y prendre des livres. Son visage et ses manières avaient atteint un stade alarmant de sauvagerie. Malone l'interrogea deux fois, mais à chaque fois il se heurta à un mur de silence. L'homme prétendait tout ignorer de ces complots ou mouvements mystérieux. Il n'avait aucune idée de la façon dont les Kurdes avaient débarqué, ni de ce qu'ils voulaient. Son travail consistait à étudier tranquillement le folklore de tous les immigrants du quartier – travail où la police n'avait légitimement rien à voir. Malone profita de sa visite pour faire part à Suydam de son admiration pour la vieille brochure qu'il avait écrite jadis sur la Cabale et autres mythes, mais le vieil homme ne se radoucit pas pour autant. Il sentait une intrusion et éconduisit fermement son visiteur. Le détective, dégoûté, abandonna la partie et se tourna vers d'autres sources d'information.

Ce que Malone aurait découvert s'il avait pu travailler en permanence sur cette affaire, personne ne le saura jamais. Quoi qu'il en soit, un stupide conflit entre les autorités fédérales et celles de la ville interrompit l'enquête pendant plusieurs mois, et l'inspecteur fut occupé à d'autres tâches. Mais même de loin, il continua de s'intéresser à cette curieuse affaire. Il ne manqua pas d'être surpris, pendant la période d'enlèvements qui bouleversa New York, en apprenant que le savant jusqu'alors si négligé de sa personne s'était complètement métamorphosé.

Un beau jour on le vit à Borough Hall avec le visage rasé, les cheveux coupés et un costume impeccable. Chaque jour qui suivit on put remarquer une amélioration : son regard se fit plus éclatant, son langage plus brillant, et il perdit peu à peu la corpulence qui l'avait déformé pendant si longtemps. Maintenant, on lui donnait fréquemment moins que son âge. Sa démarche était souple, ses gestes vifs, et il semblait avoir retrouvé une seconde jeunesse, car ses cheveux devinrent curieusement plus foncés sans rien qui suggérât la teinture.

Au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, il s'habillait d'une façon de moins en moins désuète, et, pour finir, il surprit ses nouveaux amis en rénovant et en redécorant

sa propriété de Flatbush, qu'il utilisa pour une série de réceptions où il invita toutes ses connaissances, sans oublier ses lointains parents qui avaient récemment essayé de le faire interner. Certains vinrent par curiosité, d'autres par devoir, mais tous furent charmés par la grâce et la civilité de l'ancien ermite. Il avait, dit-il, accompli la plus grande partie du travail qui lui incombait, et comme il venait justement d'hériter d'un vieil ami d'Europe, il allait pouvoir terminer sa tâche et passer le temps qui lui restait à vivre sans soucis.

On le vit de moins en moins à Red Hook, et de plus en plus dans la société à laquelle il appartenait par sa naissance. La police nota que les gangsters organisèrent de fréquentes réunions dans la vieille église de pierre qui faisait salle de bal, mais qu'ils semblaient délaisser l'appartement en sous-sol de Parker Place, quoique ce lieu et ces annexes fussent toujours hantés par d'étranges et sordides créatures.

Puis deux incidents se produisirent, fort éloignés l'un de l'autre, il est vrai, mais tous deux présentaient aux yeux de Malone un grand intérêt pour l'affaire. L'un fut l'annonce discrète, dans le journal *Eagle,* des fiançailles de Robert Suydam et de miss Cornelia Gerritsen, de Bayside, une jeune femme d'un excellent milieu, et parente éloignée de son futur époux, et l'autre fut la descente de police effectuée dans l'église, à la suite de rumeurs selon lesquelles on avait vu le visage d'un des enfants kidnappés à une fenêtre du sous-sol.

Malone participait à cette descente. Il inspecta l'endroit avec beaucoup d'attention, mais ne trouva rien. En fait, le bâtiment était complètement désert lorsqu'il fut investi. Pourtant, le détective fut vaguement troublé par ce qu'il découvrit à l'intérieur. Il y avait surtout des panneaux grossièrement peints qui ne lui disaient rien de bon. Ces panneaux représentaient des visages sacrés avec des expressions sardoniques bizarrement terrestres.

Il n'apprécia pas non plus l'inscription grecque sur le mur, au-dessus du pupitre. C'était une ancienne incantation qu'il avait un jour découverte quand il était encore étudiant à Dublin, et qui, une fois traduite, donnait ceci :

Ô ami et compagnon nocturne, toi qui te réjouis des hurlements des chiens et du sang versé, toi qui erres parmi les ombres entre les tombes, toi qui te délectes du sang et sèmes la terreur chez les mortels, Gorgo, Mormo, Lune aux mille visages, accepte nos sacrifices favorablement.

Après avoir lu cela, il frissonna et pensa vaguement à l'orgue aux notes basses et fêlées qui avait été entendu sous l'église, certains soirs. Il frissonna de nouveau en voyant de la rouille sur le bord d'un bassin de métal près de l'autel, et s'interrompit

nerveusement lorsque ses narines crurent déceler une odeur étrange et macabre, non loin de lui. Le souvenir de cet orgue le hantait. Avant de partir, il explora la cave avec la plus grande attention, mais n'y trouva rien. Ce lieu était particulièrement odieux.

Au moment du mariage du Suydam, la vague d'enlèvements était devenue un scandale dans la presse. La plupart des victimes étaient des enfants issus de classes sociales défavorisées, et le nombre croissant des disparitions avait déclenché un sentiment de colère violente. Les journaux réclamaient une action de la police et, une fois de plus, le poste de Buther Street envoya ses hommes à Red Hook pour y trouver des indices et des preuves susceptibles de faire arrêter ces criminels. Malone fut content d'être de nouveau sur la piste, et se félicita d'avoir à effectuer un raid dans l'une des maisons de Suydam à Parker Place. On n'y retrouva toutefois aucun des enfants volés, malgré les rumeurs de cris, et une écharpe rouge, ayant appartenu à l'un d'entre eux, qu'on trouva dans le voisinage. Pourtant, les peintures et les inscriptions grossières qui ornaient les murs en ruine de la plupart des pièces convainquirent le détective qu'il était sur la piste de quelque chose d'extraordinaire. Les peintures étaient effrayantes. Elles représentaient des monstres hideux, de toutes formes et de toutes tailles, et des parodies de silhouettes humaines, impossibles à décrire. Les inscriptions étaient en rouge, et comportaient des caractères arabes, grecs, latins et hébraïques. Malone put déchiffrer la plupart d'entre elles, mais ce qu'il réussit à lire était en une sorte de grec ancien hébraïsé, et suggérait la plus terrible des invocations au diable de l'époque de la décadence alexandrine :

HEL – HELOYM – SOTHER – EMMANVEL – SABOTH – AGLA – TETRAGRAMMATON – AGYROS – OTHEOS – ISCHYROS – ATHANATOS – IEHOVA – ADONAI – SADAY – HOMONION – MESSIAS – ESCHEREHEYE.

Des cercles et des pentacles apparaissaient et révélaient sans aucun doute les étranges croyances et les inclinations de ceux qui habitaient ces sordides endroits. Puis dans la cave, on découvrit quelque chose de très bizarre – une pile de lingots d'or recouverte négligemment d'un morceau de toile. Leur surface brillante portait des hiéroglyphes étranges, semblables à ceux qui ornaient les murs. Pendant le raid, les policiers ne rencontrèrent qu'une résistance passive des Orientaux aux yeux bridés qui jaillissaient de toutes les portes. Ne trouvant rien qui pût constituer une preuve, ils quittèrent les lieux.

Le commissaire du quartier écrivit à Suydam pour lui conseiller de faire plus attention à ses locataires et à ses protégés, car la rumeur publique grandissait.

V

Puis il y eut le mariage, en juin, immédiatement suivi de l'affaire à sensation.

Flatbush nageait ce matin-là dans l'euphorie. Des voitures décorées encombraient les rues proches de la vieille église hollandaise, ornée d'un dais allant du portail jusqu'à la chaussée. Aucun événement local ne surpassa le mariage Suydam-Gerritsen en pompe et en faste. Les noms de ceux qui accompagnèrent les époux jusqu'au quai d'embarquement, s'ils n'étaient pas parmi les plus célèbres, n'en figuraient pas moins au Bottin mondain. À dix-sept heures, on agita les mouchoirs, et le lourd transatlantique commença à glisser le long de l'embarcadère, tourna lentement le nez vers l'océan, se détacha de son remorqueur, et se dirigea vers les vastes espaces marins qui conduisent aux merveilles de l'Ancien Monde. À la nuit, le bateau était sorti du port, et les passagers attardés sur le pont contemplaient les étoiles qui se reflétaient sur l'océan sans rides. Personne ne pourra dire si c'est le cargo ou le cri qui attira en premier l'attention, probablement les deux événements se produisirent-ils en même temps, mais il est inutile de se perdre en conjectures. Le cri s'échappa de la cabine de Suydam, et le steward qui enfonça la porte aurait pu raconter des choses horribles s'il n'était pas devenu fou. Quoi qu'il en soit, il hurla encore plus fort que les victimes, et ensuite se mit à parcourir le bateau en geignant faiblement, jusqu'à ce qu'on le maîtrisât et qu'on le mît aux fers. Le docteur du bord, qui entra dans la cabine et alluma un instant plus tard, ne perdit pas la raison, mais ne raconta à personne ce qu'il avait vu. Bien après ces événements, il les confia tout de même à Malone, lorsqu'il entra en relation avec lui à Chepachet.

Il y avait eu meurtre, strangulation, mais il est nécessaire de dire que la marque de griffes, sur la gorge de Mrs. Suydam, ne pouvait pas avoir été laissée par son mari ni par une main humaine. Sur le mur blanc de la cabine, un mot en lettres de feu brilla pendant quelques instants, mot qui, répété de mémoire, semblait se rapprocher des sinistres lettres chaldéennes composant le vocable : « Lilith ». Toutes ces choses cependant disparurent très vite. Quant à Suydam, on dut tout d'abord interdire l'entrée de sa cabine pour essayer de se faire une idée de ce qui s'était passé, mais le docteur affirma à Malone qu'il ne l'avait pas vu. En effet, lorsqu'il avait pénétré sur les lieux du crime, le hublot ouvert avait été caché à sa vue, avant qu'il n'eût allumé, par une certaine phosphorescence. Pendant un instant, il crut entendre, dans la nuit, au-dehors, l'écho lointain d'un ricanement diabolique étouffé, sans toutefois apercevoir aucune forme distincte. Il était certain de ce qu'il avançait et n'en voulait comme preuve qu'il était toujours parfaitement sain d'esprit.

C’est alors que le cargo attira l’attention. Une barque passa au large et une horde de brigands basanés et insolents, en uniformes d’officiers, envahit le bateau qui s’était provisoirement immobilisé. Ces hommes exigèrent Suydam ou son corps. Ils étaient au courant de son voyage, et, pour certaines raisons, ils savaient qu’il allait mourir.

Le pont du capitaine ressemblait à un vrai pandémonium. Entre le rapport du docteur sur la cabine et les exigences de l’équipage du cargo, même le marin le plus sage et le plus calme ne savait plus que penser. Tout à coup, le chef de la bande, un Arabe avec une bouche négroïde horrible, produisit un papier sale et froissé qu’il tendit au capitaine. C’était un singulier message signé de Robert Suydam :

En cas de mort soudaine ou d’accident inexpliqué, prière de me remettre, sans poser de questions, moi ou mon corps, entre les mains du porteur de cette missive. Tout pour moi, et peut-être pour vous, dépend du respect absolu de ces conditions. Les explications viendront plus tard. Ne me faites pas défaut en cette occasion. – Robert Suydam.

Le capitaine et le docteur échangèrent un regard, et ce dernier murmura quelque chose à l’oreille du premier. Finalement, ils obtempérèrent à cette demande et conduisirent leurs hôtes indésirables dans la cabine du drame.

Le docteur évita le regard du capitaine tandis qu’il déverrouilla la porte. Il laissa entrer les curieux marins, et attendit, inquiet, qu’ils ressortissent avec le fardeau. Le corps, qui avait été soigneusement préparé, était enveloppé dans des draps qui le dissimulaient aux regards des curieux. Les hommes le firent passer par-dessus bord et l’emportèrent dans leur embarcation.

Le bateau se remit en marche. Le docteur ainsi qu’un envoyé des services funèbres du bateau arrangèrent la cabine des Suydam et rendirent les derniers devoirs à la morte. Une fois encore, le médecin fut obligé de se montrer réticent dans ses explications et de cacher la vérité. Quand l’homme des pompes funèbres lui demanda pourquoi il avait entièrement vidé Mrs. Suydam de son sang, il omit de répondre qu’il n’en était rien, pas plus qu’il ne fit remarquer la place vacante, sur l’étagère, à l’endroit réservé aux médicaments, ni l’odeur dans l’évier qui révélait ce qu’on avait fait du contenu originel des flacons. Pourtant, il avait bien remarqué que les poches de ces hommes, si c’étaient des hommes, étaient bizarrement gonflées quand ils avaient quitté le navire.

Deux heures plus tard, le monde entier, par radio, savait tout ce qu’il fallait savoir sur cette horrible affaire.

VI

Ce même soir de juin, sans avoir eu vent de ce qui s'était passé en mer, Malone était en mission dans les ruelles de Red Hook. Une agitation soudaine s'était emparée de l'endroit. Les hommes avaient été convoqués là par « téléphone arabe », ou quelque chose de ce genre. Ils s'étaient rassemblés autour de l'église et des maisons de Parker Place, comme s'ils attendaient quelque chose. Trois enfants venaient de disparaître, des petits Norvégiens aux yeux bleus, des rues voisines de Gowanus, et le bruit courait que de vigoureux Vikings du quartier étaient prêts à faire justice eux-mêmes. Depuis des semaines, Malone avait exhorté ses collègues à entreprendre un nettoyage général du quartier. Impressionnés par cet élément nouveau qui parlait plus à leur bon sens que les descriptions d'un rêveur de Dublin, les policiers s'étaient mis d'accord pour frapper un grand coup. L'agitation et l'ambiance de cette soirée furent le facteur décisif qui détermina leur action. À minuit, un commando formé d'hommes de trois postes de police fit irruption dans Parker Place et ses environs. Des portes furent enfoncées, et des traînards arrêtés. Les pièces éclairées à la bougie vomirent une foule incroyable, composée d'étrangers en robes bariolées, mitres et autres accoutrements inexplicables. Dans la mêlée, on perdit beaucoup de choses, car des objets furent lancés dans des puits et des odeurs révélatrices furent étouffées par la combustion soudaine d'encens au parfum très pénétrant. Mais il y avait des éclaboussures de sang partout, et Malone frissonnait chaque fois qu'il approchait d'un brasier ou d'un autel encore fumant.

Il voulait voir plusieurs endroits immédiatement, mais il donna d'abord la préférence à l'appartement en sous-sol de Suydam. Un messager lui avait appris que l'église en ruine était complètement vide. L'appartement, pensa-t-il, lui révélerait sans doute des traces du culte dont le savant en sciences occultes était de toute évidence devenu le chef. Plein d'espoir, il fouilla les pièces moisies, notant leur odeur vaguement charnelle. Il examina les curieux livres, les instruments, les lingots d'or et les bouteilles aux bouchons de verre éparpillés sur le sol. Soudain, un chat efflanqué, noir et blanc, se glissa entre ses jambes et le fit trébucher, renversant en même temps une cornue à moitié pleine d'un liquide rouge. Le choc qu'il en éprouva fut intense, et, aujourd'hui encore, Malone n'est pas certain de ce qu'il a vu. Mais dans ses rêves, il revoit encore ce chat déguerpir, avec des malformations monstrueuses. Puis il découvrit une porte fermée à clef et chercha quelque chose pour l'enfoncer. Un lourd tabouret se trouvait à proximité, c'était plus que suffisant pour les vieux panneaux de bois. Une fente se produisit et s'élargit. Enfin la porte céda. Un tourbillon hurlant de vent glacial jaillit de l'abîme, portant avec lui toutes les odeurs d'un gouffre sans fond. Une force aspirante qui ne venait ni du ciel ni de la terre enveloppa le détective

paralysé et l'entraîna par l'ouverture béante dans des espaces incommensurables remplis de chuchotements, de plaintes et de ricanements moqueurs. Bien sûr, c'était un cauchemar. Tous les spécialistes le lui ont affirmé, et il n'a jamais pu prouver le contraire. Et d'ailleurs, il aurait préféré qu'il en fut ainsi, car alors le spectacle des vieux taudis de brique et des sombres visages étrangers ne lui rongerait pas l'esprit de cette manière. Mais à ce moment-là, il ne rêvait pas, et rien n'effacera jamais le souvenir des cryptes obscures, des arcades titanesques, des silhouettes difformes et infernales qui avançaient à grands pas en serrant contre elles des choses à moitié dévorées dont les fragments encore vivants imploraient pitié ou riaient sataniquement. Des odeurs d'encens et de putréfaction se joignaient dans un mélange nauséeux. Dans l'air noir se mouvaient, au sein d'une masse nébuleuse, à demi visibles, des éléments sans forme et dotés d'yeux. Quelque part, une eau sombre et poisseuse clapotait contre des quais d'onyx. À un moment, le tintement tremblant de petites cloches résonna pour saluer le ricanement fou d'une créature nue et phosphorescente. Celle-ci nagea en direction du bord, se glissa jusqu'à la rive, rampa et grimpa pour s'accroupir, avec un air sardonique, à l'arrière-plan, sur un piédestal doré et sculpté. Des avenues noires et sans fin semblaient rayonner dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'on s'aperçût enfin que l'on se trouvait là aux sources mêmes d'une lèpre destinée à frapper et engloutir les cités et les nations.

Le mal cosmique avait pénétré ici et s'était nourri de rites impies. Il avait commencé sa sinistre marche macabre, qui devait nous réduire tous à l'état de monstres couverts de moisissures, trop hideux même pour mériter une sépulture. C'est là que Satan tenait sa cour babylonienne, et c'est dans le sang des enfants innocents que les membres lépreux de la phosphorescente Lilith étaient lavés. Des incubes et des succubes hurlaient les louanges de Hécate, tandis que des agneaux sans tête adressaient leurs bêlements à la *Magna Mater*. Des chèvres sautaient au son de petites flûtes aiguës, et des aegipans [1] couraient sans trêve après des faunes déformés sur des rochers bosselés comme des crapauds enflés. Moloch et Ashtaroth n'étaient pas absents, car dans cette quintessence de toutes les damnations, les limites de la conscience étaient abolies, et l'imagination de l'homme se donnait libre cours dans tous les domaines de l'horreur et dans toutes les dimensions interdites que le mal avait le pouvoir de créer. Le monde et la nature étaient impuissants contre de tels assauts, surgis des puits descellés de la nuit, et aucun signe ni aucune prière ne pouvait faire échec à cette vague d'abomination.

Soudain, un rayon de lumière apparut au milieu de ces phantasmes, et Malone entendit un bruit de rames parmi les blasphèmes de choses qui auraient dû être mortes. Un bateau, avec une lanterne à la proue, apparut. Après qu'on l'eut amarré à un anneau

de fer du quai, il vomit plusieurs hommes sombres portant un grand fardeau enveloppé de draps qu'ils portèrent jusqu'à la forme nue et phosphorescente, sur le piédestal sculpté et doré. La chose ricana et lança des coups de patte sur le drap. Puis les hommes le rabattirent et soutinrent devant le piédestal le cadavre gangrené d'un vieil homme corpulent aux joues non rasées et aux cheveux blancs en broussaille. La chose phosphorescente ricana de nouveau. Les hommes sortirent alors des bouteilles de leur poche et badigeonnèrent de rouge les pieds, après quoi ils donnèrent les bouteilles à boire à la chose. Tout à coup, venu des arcades de l'avenue illimitée, on entendit le son démoniaque d'un orgue impie qui, dans un grondement, fit résonner les rires de l'enfer de ses notes basses et fêlées. En un instant, chacune des entités mouvantes fut électrisée. Elles formèrent immédiatement une procession cérémoniale. Puis la horde cauchemardesque se mit à glisser au son de cette étrange musique – chèvres, satyres, aegipans, incubes, succubes, lémures, crapauds tordus, chiens hurlants et éléments sans forme, tous conduits par l'abominable chose phosphorescente et nue, qui avançait maintenant à grands pas, insolemment, portant dans ses bras le cadavre aux yeux creux du vieil homme. Les étranges hommes basanés dansaient à l'arrière du cortège, et toute la colonne sautait et bondissait dans une folie dionysiaque. Malone trébuchait loin derrière eux, en proie au délire, se demandant dans quel monde il se trouvait. Enfin, il s'effondra sur la pierre froide et humide, haletant et frissonnant, tandis que l'orgue démoniaque diminuait d'intensité et que les épouvantables hurlements de la procession insensée disparaissaient peu à peu. Il était encore vaguement conscient de chants horribles et de croassements ignobles dans le lointain. De temps en temps, un gémissement ou un hurlement de dévotion cérémoniale parvenait jusqu'à lui, lorsque s'éleva d'un seul coup l'épouvantable incantation grecque dont il avait lu le texte au-dessus du pupitre de l'église en ruine.

Ô ami et compagnon nocturne, toi qui te réjouis des hurlements des chiens (là, un hurlement horrible se fit entendre) *et du sang versé* (là, des sons innommables se joignirent à des cris morbides), *toi qui erres parmi les ombres entre les lombes* (là, un soupir se fit entendre), *qui te délectes du sang et sèmes la terreur chez les mortels* (succession de cris aigus d'une myriade de gorges), *Gorgo* (repris par les assistants), *Mormo* (répété avec extase), *Lune aux mille visages* (soupirs et notes de flûtes), *accepte nos sacrifices favorablement. »*

Tandis que s'achevait l'incantation, un cri général s'éleva et des sifflements couvrirent presque les sons de l'orgue fêlé. Puis un soupir s'échappa des gorges sans nombre, et ces quelques mots furent aboyés et bêlés :

« *Lilith, grande Lilith, regarde le Marié. »*

Les cris s'intensifièrent. On entendit le bruit d'une lutte, et les pas rapides d'une silhouette qui courait. Le son se rapprocha, et Malone se dressa sur son coude pour voir. La luminosité de la crypte, après avoir diminué, augmentait à présent. C'est alors qu'apparut dans un halo démoniaque la forme fuyante de ce qui n'aurait dû ni courir, ni sentir, ni respirer : le cadavre gangrené du vieil homme corpulent aux yeux vitreux. Derrière lui courait la chose nue, phosphorescente et ricanante, et encore plus loin derrière, on pouvait voir s'essouffler des hommes à la peau sombre, ainsi que la redoutable foule des profondeurs malodorantes. Le cadavre prenait de l'avance sur ses poursuivants, et semblait se concentrer sur un but précis, le piédestal doré et sculpté dont l'importance nécromantique était apparemment très grande. Encore un moment, et il allait réussir. Dans un dernier sursaut d'énergie, Robert Suydam, le cadavre aux yeux fixes, atteignit son but et triompha. L'effort avait été énorme, mais il avait tenu bon. Maintenant, sa carcasse, après s'être écroulée sur le sol, se transformait en tas gélatineux de pourriture. Le piédestal qu'il avait poussé dans sa chute vacilla et plongea dans les eaux épaisses, toutes proches, en faisant jaillir une dernière lueur d'or sculpté, tandis qu'il s'enfonçait lourdement dans les golfes insondables du Tartare profond. À cet instant également, toute cette scène d'horreur disparut aux yeux de Malone. Il perdit connaissance au milieu d'un grondement de tonnerre qui sembla ensevelir tout l'univers du Mal.

VII

Le rêve de Malone eut lieu avant qu'il eût appris la mort de Suydam et ce rêve, curieusement, se trouva complété par plusieurs faits aussi réels qu'étranges.

Les trois vieilles maisons de Parker Place, pourries depuis longtemps, s'effondrèrent sans raison apparente alors que la moitié des policiers et la plupart des prisonniers étaient à l'intérieur. Un grand nombre d'entre eux furent tués sur le coup. Il y eut quelques rescapés dans le sous-sol et les caves, Malone était du nombre. Il se trouvait juste au-dessous de la maison de Robert Suydam. Cela, personne n'est disposé à le nier, car on le retrouva inconscient, au bord d'une mare noire, à côté d'un enchevêtrement de chairs pourries et d'ossements, que l'on identifia, grâce à une prothèse dentaire, comme étant le corps de Suydam. L'affaire était simple. C'était là, en effet, que le canal souterrain des contrebandiers aboutissait. On pensa donc que les hommes n'avaient pris Suydam sur le bateau que pour le ramener chez lui. Les policiers en conclurent que Suydam était de toute évidence le chef d'une organisation d'immigrants clandestins. Quant au docteur, les explications de la police ne le

satisfirent pas, mais il n'insista pas. Les détectives remarquèrent encore qu'un tunnel clandestin reliait la fatale maison à une crypte située sous l'église. Cette crypte n'était accessible que par un étroit passage secret creusé dans le mur nord de l'église. Une fois dans la pièce, ils firent des trouvailles effrayantes. L'orgue fêlé était là, ainsi qu'une vaste chapelle voûtée avec des bancs de bois, et un autel de forme curieuse. Les murs contenaient de petites cellules, et, dans dix-sept d'entre elles, on trouva – c'est horrible à dire – des prisonniers solitaires, enchaînés, dans un état d'idiotie totale, parmi lesquels quatre mères avec leurs enfants. Les enfants moururent peu après avoir été exposés à la lumière, et les docteurs affirmèrent que c'était ce qui pouvait leur arriver de mieux.

Avant de boucher les canaux, on les draina avec soin, et on y trouva une quantité prodigieuse d'ossements brisés de toutes tailles. Il était clair que l'épidémie d'enlèvements avait eu son épicentre sous cette maison. Mais seuls deux des prisonniers survivants purent être impliqués légalement dans cette affaire. Quant au piédestal sculpté et doré, si souvent mentionné par Malone comme étant de la plus haute importance occulte, il ne fut jamais retrouvé. On nota seulement qu'il y avait un endroit sous la maison de Suydam où le canal s'enfonçait soudain dans un puits très profond, impossible à draguer. On le barra à une extrémité et on le cimenta à l'autre lorsque les caves des nouvelles maisons furent construites.

La police, satisfaite d'avoir détruit un dangereux gang de fous et de contrebandiers, remit également tous les Kurdes suspects non condamnés entre les mains de la police fédérale. Avant de les déporter, on découvrit sans erreur possible qu'ils appartenaient au clan Yezidi des adorateurs du diable.

Le cargo et son équipage demeurèrent un mystère, mais des détectives désabusés sont prêts à le traquer où qu'il se trouve pour l'empêcher de continuer sa tâche nuisible. Malone pense que ces policier cyniques font preuve d'un manque évident d'imagination et qu'ils ne trouveront pas plus le bateau fantôme que des explications concrètes à cette affaire. Il est tout aussi amer à l'égard de la presse, qui n'a vu là que matière à sensations morbides. Les journalistes se sont contentés d'évoquer un culte sadique mineur, qu'ils auraient pu nommer « l'horreur du cœur même de l'Univers ».

Malone est content de pouvoir se reposer maintenant à Chepachet. Il attend dans le calme que ses nerfs se soient détendus et que le temps transforme graduellement sa terrible expérience du royaume de la réalité en celle d'un lointain pittoresque et semi-mythique.

Robert Suydam repose près de son épouse dans le cimetière de Greenwood. Aucune cérémonie funèbre ne fut célébrée sur ces étranges dépouilles. Les parents

sont reconnaissants de l'oubli rapide dans lequel toute l'affaire sombra. Il n'a jamais d'ailleurs été légalement prouvé qu'il y ait eu une relation entre le savant et les atrocités commises à Red Hook. La mort du vieil homme éteignit l'action judiciaire et sa propre fin est rarement évoquée. Les Suydam espèrent que la postérité ne se souviendra de lui que comme d'un original solitaire, occupé de magie inoffensive et de folklore.

À Red Hook, c'est toujours pareil. Suydam est venu et parti. La peur qui s'était installée dans le quartier est revenue après avoir disparu. L'esprit du mal et du sordide continue de planer sur les vieilles maisons de brique, et des bandes de rôdeurs paradent encore devant des fenêtres où des lueurs et des visages tordus apparaissent et disparaissent.

L'horreur, vieille comme le monde, est comme une hydre aux mille têtes, et les cultes de la nuit sont enracinés profondément. L'âme de la bête est omniprésente. Les habitants de Red Hook, aux yeux rougis, aux visages grêlés, chantent, jurent et hurlent encore tandis qu'ils se faufilent de gouffre en gouffre. Personne ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont. Comme auparavant, il entre plus de gens à Red Hook qu'il n'en sort. On murmure que de nouveaux canaux conduisent sous terre à certains centres de trafic d'alcool, et d'autres choses moins faciles à mentionner.

L'église est maintenant une salle de bal. D'étranges visages apparaissent la nuit aux fenêtres. Dernièrement, un policier a laissé entendre que la crypte murée avait été creusée de nouveau pour un but indéterminé. Qui sommes-nous, pour combattre ces poisons plus anciens que l'histoire et l'humanité ?

Malone ne frissonne pas sans raison – car pas plus tard que l'autre jour, un officier a surpris une vieille sorcière aux yeux bridés qui enseignait à un petit enfant quelques chuchotements en patois :

Ô ami et compagnon nocturne, toi qui te réjouis des hurlements des chiens et du sang versé, toi qui erres parmi les ombres entre les tombes, toi qui te délectes du sang et sèmes la terreur chez les mortels, Gorgo, Mormo, Lune aux mille visages, accepte nos sacrifices favorablement.

[1] Dans la mythologie, divinité champêtre que l’on représente avec des cornes à la tête, des pieds de chèvre et une queue.

LUI

He - 1926 (1925)

Traduction par Paule Pérez.

Je le vis par une nuit sans sommeil, tandis que je marchais désespérément pour sauver ma raison et mon âme. Il apparaissait que ma venue à New York avait été une erreur. Là où j'avais cherché l'émerveillement et l'inspiration, dans le labyrinthe de vieilles rues serpentant sans fin, de cours, places et quais abandonnés à d'autres cours, places et quais tout aussi perdus et dans les modernes tours cyclopéennes et les pinacles babyloniens dressés sous la lune à son déclin, je n'avais découvert qu'un horrible sentiment d'horreur et d'oppression qui menaçait de me dominer, de me paralyser, de m'annihiler.

La désillusion était venue peu à peu. En arrivant dans la ville, je l'avais aperçue dans le crépuscule, du haut d'un pont, s'élevant majestueusement au-dessus de l'eau. Ses pics et ses pyramides incroyables se dressaient dans la nuit comme des fleurs. Teintée par des brumes violettes, la cité jouait délicatement avec les nuages flamboyants et les premières étoiles du soir. Puis elle s'était éclairée, fenêtre après fenêtre. Et sur les flots scintillants, où glissaient des lanternes oscillantes et où les cornes d'appel émettaient d'étranges harmonies, le panorama ressemblait à un firmament étoilé, fantastique, baigné de musiques féeriques. Il paraissait posséder toutes les merveilles réunies de Carcassonne, de Samarcande, de l'Eldorado et de toutes les cités glorieuses et fabuleuses. Peu après, je me laissai entraîner dans ces anciennes rues si chères à mon imagination, dans ces allées, dans ces passages étroits et tortueux où des rangées de briques rouges, éclairées de petites lucarnes au-dessus d'entrées à colonnes, avaient pu passer des carrosses dorés et des chaises à porteurs lambrissées. Et dans ce premier contact, que j'avais souhaité pendant si longtemps, je pensais avoir enfin atteint le cœur des trésors qui me conduiraient vers la poésie.

Mais il n'y aurait ni réussite ni bonheur. Là où la lune m'avait donné l'illusion de la beauté et du charme, la lumière crue du jour ne me révéla que le sordide, l'aspect étranger et l'elephantiasis de la pierre qui grimpe et s'étale.

Un flot de gens se déversait dans ces rues qui ressemblaient à des gorges de torrent. C'étaient des étrangers trapus et basanés, aux visages durs, aux yeux étroits, des étrangers rusés, sans rêves, sans lien de parenté avec les décors autour d'eux. Ils n'avaient aucun point commun avec l'homme aux yeux bleus de l'ancien peuple des colons, qui gardait au fond du cœur l'amour des chemins verdoyants et des blancs

clochers des villages de la Nouvelle-Angleterre.

Ainsi donc, au lieu de la poésie que j'avais espérée, je ne trouvai que le frisson du vide et une solitude indicible. C'est dans cet état d'esprit que je découvris l'effrayante vérité que personne jusqu'alors n'avait jamais osé envisager – l'intouchable secret des secrets. Cette cité de pierre n'est pas la continuation normale du vieux New York, comme Londres l'est du vieux Londres, et Paris du vieux Paris. Elle est morte. Son corps, imparfaitement embaumé, est infesté de curieuses choses animées, qui ne sont que le reflet de celles qui l'animaient lorsqu'il était en vie. Après avoir fait cette découverte, je cessai de dormir tranquille. Mais une sorte d'apaisement résigné me revint lorsque je pris peu à peu l'habitude d'éviter les rues durant le jour et de ne sortir qu'à la nuit, quand l'obscurité ramène ce qui subsiste encore du passé et que les vieilles portes blanches se remémorent les silhouettes altières qui les franchissaient jadis. Ainsi donc, je parvins quand même à écrire quelques poèmes, et je me retins de retourner chez moi et les miens, de peur d'avoir l'air de ramper indignement, tel un vaincu.

Une nuit sans sommeil, alors que j'errais à travers la cité, je rencontrai l'homme. C'était dans l'une de ces cours bizarres et cachées du quartier de Greenwich, où j'avais élu domicile, ayant entendu dire qu'il était le refuge naturel des artistes et des poètes. Au début, les vieilles rues, les maisons, les petites places et les squares inattendus m'avaient charmé. Lorsque je découvris que les artistes et les poètes n'étaient que des brailleurs pleins de prétention, je décidai quand même d'y demeurer, par amour des choses vénérables que je m'efforçais de replacer dans leur cadre originaire. La nuit était avancée, et les fêtards avaient disparu. J'étais seul parmi les rues, et je songeais aux curieux arcanes que des générations avaient dû perpétuer en ces lieux. Cela permettait à mon âme de subsister, et me procurait certaines de ces visions et rêveries auxquelles aspirait le poète qui vivait au plus profond de moi-même.

L'homme me rencontra vers deux heures, par un brumeux matin d'août, tandis que je traversais une enfilade de cours faisant partie d'un réseau continu d'allées pittoresques. J'en avais vaguement entendu parler, mais je m'étais rendu compte qu'elles ne figuraient sur aucune carte contemporaine. Le simple fait qu'elles fussent oubliées me les avait rendues plus chères, et c'est pourquoi je les avais cherchées avec tant d'ardeur. Maintenant que je les avais découvertes, ma curiosité était décuplée. Quelque chose dans leur disposition laissait supposer une grande originalité. Les allées se faufilaient obscurément entre de hauts murs blancs et des locaux déserts, ou se glissaient sans aucun éclairage sous des passages voûtés ; tout cela semblait ignoré des hordes d'étrangers, et jalousement gardé par des artistes

furtifs et peu communicatifs dont les actions évitaient toute publicité. Il m'adressa la parole, sans que je l'y eusse invité, après avoir observé l'état d'esprit dans lequel j'étudiais certaines portes à marteau, au-dessus des escaliers à rampe de fer, sous la lueur blafarde des fenêtres losangées faiblement éclairées. Son visage était dans l'ombre. Il portait un chapeau à large bord qui allait parfaitement avec la cape démodée qui l'enveloppait. Je me sentis mal à l'aise, avant même qu'il m'adressât la parole. Sa silhouette était très longiligne, d'une maigreur presque squelettique, et sa voix se révéla extraordinairement douce, caverneuse, bien que peu profonde. Il m'avait, dit-il, remarqué plusieurs fois lors de mes promenades, et il en avait déduit que nous avions le même amour pour les vestiges du passé. N'accepterais-je pas d'être guidé par une personne ayant une longue habitude de ces explorations et possédant des informations très poussées sur ces lieux ?

Comme il parlait, j'aperçus un instant son visage dans le rayon jaune qui émanait d'une fenêtre mansardée. Il avait un aspect ancien, noble, et même beau, et il portait l'empreinte d'un lignage et d'un raffinement inhabituels en ces temps et lieux. Pourtant, l'homme m'inquiétait presque autant qu'il m'attirait. Peut-être son visage était-il trop pâle, ou trop dénué d'expression, ou trop insolite dans ce décor ? Toujours est-il que mon malaise persistait. Néanmoins, je le suivis, car en ces sombres jours, ma quête de beauté ancienne et de mystère était tout ce qui me permettait de faire vivre mon âme, et je considérai que le Destin me faisait une faveur insigne en me permettant de rencontrer quelqu'un dont les recherches secrètes semblaient beaucoup plus poussées que les miennes.

Pendant quelque temps, l'homme à la cape garda le silence. Nous marchâmes une longue heure, sans qu'il prononçât de mots inutiles. Il faisait seulement de brefs commentaires sur les noms anciens, les dates et les changements. Il me guidait par signes et par de larges gestes tandis que nous nous glissions dans des ouvertures, traversions des couloirs sur la pointe des pieds, escaladions des murs de brique ; et même, une fois, nous nous mîmes à ramper sous un passage voûté dont la largeur et les sinuosités finirent par effacer les dernières notions d'orientation que j'avais réussi à conserver. Ce que nous voyions était très ancien et magnifique, ou du moins donnait cette impression dans les quelques lueurs isolées qui l'éclairaient, et je n'oublierai jamais les colonnes ioniennes branlantes et les pilastres élancés, les poteaux de fer des enclos surmontés d'urnes, les fenêtres à linteaux et les soupiraux décoratifs, qui semblaient devenir de plus en plus curieux au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans ce dédale sans fin d'un passé inconnu.

Nous ne rencontrâmes âme qui vive et, le temps passant, les fenêtres éclairées se firent extrêmement rares. Les réverbères avaient d'abord été à huile, puis à bougies.

Enfin, après avoir traversé une horrible cour obscure, où mon guide dut me conduire de sa main gantée, nous arrivâmes jusqu'à une étroite porte de bois située dans une portion de ruelle éclairée uniquement par une lanterne toutes les sept maisons. Ces lanternes de métal avaient un aspect incroyablement colonial. La ruelle montait en pente abrupte, et son extrémité était obstruée par le mur couvert de lierre d'une propriété privée, au-delà duquel je pus apercevoir une pâle coupole et les sommets d'arbres s'agitant contre la vague lueur du ciel. Dans ce mur, il y avait une petite porte de chêne noir cloutée, basse et voûtée, que l'homme se mit en devoir d'ouvrir avec une lourde clef. Après avoir suivi une allée de gravier, nous grimpâmes un escalier de pierre jusqu'à l'entrée de la maison.

Nous entrâmes, et, ce faisant, je faillis me trouver mal à cause du relent de moisi qui me frappa les narines, et qui semblait être le fruit de siècles de pourriture. Mon hôte ne sembla pas le remarquer, et par politesse, je gardai le silence tandis qu'il me guidait en haut d'un perron, dans un hall, puis dans une pièce que j'entendis fermer à clef derrière nous. Après quoi il tira les rideaux des trois fenêtres losangées, à peine visibles dans le ciel qui commençait à s'éclairer, et, se dirigeant vers la cheminée, il alluma avec un briquet à silex deux bougies d'un candélabre à douze branches, tout en m'enjoignant de parler à voix basse. Nous nous trouvions dans une bibliothèque spacieuse, bien meublée et lambrissée, du début du XVIII^e^ siècle, avec de magnifiques frontons de porte, une délicate corniche dorique et un manteau de cheminée splendidement sculpté. Au-dessus des étagères pleines de livres, il y avait, accrochés aux murs, d'excellents portraits de famille. Tout était cependant terni, voire énigmatique, et présentait une ressemblance indéniable avec l'homme qui me faisait maintenant signe de m'asseoir sur une chaise à côté d'une gracieuse table ancienne. Avant de prendre place en face de moi, de l'autre côté de la table, mon hôte hésita un moment, comme s'il était embarrassé. Puis retirant prestement ses gants, son chapeau à large bord et sa cape, il me révéla théâtralement son costume de l'époque géorgienne, le jabot, les culottes de soie, et les chaussures à boucles que je n'avais pas encore remarquées. S'asseyant alors lentement dans une chaise à dossier en forme de lyre, il se mit à me fixer intensément. Sans son chapeau, il paraissait extrêmement âgé, et je me demandai si ce n'était pas cette longévité singulière qui avait été, tout à l'heure, l'une des raisons de mon trouble. Enfin, il se mit à parler de sa voix basse, creuse et soigneusement feutrée. J'eus de grandes difficultés à le suivre, mais je l'écoutai, fasciné et inquiet.

« Vous êtes en face, monsieur, commença mon hôte, d'un homme très excentrique, qui ne doit présenter aucune excuse quand à son vêtement à quelqu'un de votre intelligence et de vos goûts. En pensant à des époques meilleures, je n'ai pas eu de

scrupules à assumer leurs habitudes et à adopter leurs costumes et leurs façons, pratique qui n'offense personne si elle est suivie sans ostentation. J'ai eu de la chance de pouvoir conserver la demeure rurale de mes ancêtres, malgré l'expansion de deux villes, d'abord Greenwich, construite après 1800, et puis New York vers 1830. Il y a beaucoup de raisons qui ont poussé ma famille à garder jalousement cet endroit, et je n'ai pas failli à cette obligation. Le seigneur qui vécut ici dès 1768 étudia certaines sciences et fit quelques découvertes, toutes en relation étroite avec des influences provenant de cet endroit précis, et méritant d'être gardées avec le plus grand soin. Je vais à présent vous dévoiler certains des effets étranges de ces sciences et découvertes, mais sous le sceau du secret le plus strict. Je crois que je peux me fier suffisamment à mon intuition des hommes pour savoir que je n'ai rien à craindre de vous et de votre indiscrétion. »

Il s'arrêta. J'acquiesçai de la tête. J'ai dit que j'étais inquiet, mais rien n'était plus mortel pour mon âme que l'univers informe et grossier de New York. Quel que fut cet homme, un inoffensif excentrique ou un détenteur de sciences dangereuses, je n'avais pas d'autre choix que de lui obéir et d'assouvir ma curiosité avec ce qu'il m'offrirait. J'écoutai donc.

« Mon ancêtre, continua-t-il doucement, avait découvert qu'il existe des propriétés remarquables dans la volonté de l'homme. Des propriétés qui lui permettent non seulement d'exercer un pouvoir sur ses propres actions et sur celles des autres, mais aussi sur toutes les forces et les substances de la nature, et sur de nombreux éléments et de nombreuses dimensions dépassant la nature elle-même. Dois-je dire qu'il faisait fi de l'inviolabilité d'éléments aussi considérables que le temps et l'espace, et qu'il utilisait les rites de certains Peaux-Rouges qui jadis campaient sur cette colline ? Les Indiens avaient d'ailleurs été furieux lors de la construction de cette maison, et ils avaient insisté pour y revenir à chaque pleine lune. Pendant des années, ils escaladèrent le mur de la propriété, chaque fois que cela leur était possible, pour s'y livrer furtivement à certains actes. Mais en 1768, le nouveau seigneur les surprit et fut stupéfait de ce qu'il vit. Il décida donc de conclure un marché avec eux et de leur accorder le libre accès au terrain, en échange de l'explication de la signification profonde de ce qu'ils y faisaient. Il apprit que leurs aïeux tenaient cette coutume d'une part d'ancêtres peaux-rouges, et de l'autre d'un vieux Hollandais de l'époque des Etats généraux. Peut-être ce seigneur leur servit-il, intentionnellement ou non, un bien mauvais rhum, toujours est-il qu'une semaine après avoir appris ce secret, il en était le seul dépositaire. Vous, monsieur, vous êtes le premier étranger à qui je raconte cette histoire, mais puisque vous êtes aussi avide de choses passées, je crois que je peux sans crainte vous parler de ce secret. »

Je frissonnai en entendant l'homme s'exprimer peu à peu dans un dialecte venu d'une autre époque. Il reprit :

« Ce que le seigneur avait appris de ces sauvages n'était en fait qu'une petite parcelle de la science qu'il parvint à acquérir. Il n'avait pas été à Oxford pour rien, ni étudié en vain avec un ancien chimiste et astrologue de Paris. Bref, il fut convaincu que le monde tout entier n'est que la fumée de nos cerveaux. Le vulgaire, disait-il, n'a aucune prise sur lui, mais le sage peut le traiter comme un simple nuage de tabac de Virginie. Nous pouvons donc faire de nous ce que nous voulons, et chasser ce que nous ne voulons pas. Je n'irai pas jusqu'à dire que tout cela est entièrement vrai, mais c'est suffisamment vrai pour donner de temps à autre un beau spectacle. Vous serez sans doute intéressé par les images que vous allez découvrir sur l'époque que vous chérissez tant. Je vous prie cependant de retenir toute frayeur face à ce que j'ai l'intention de vous faire voir. Venez près de la fenêtre, et restez calme. »

Mon hôte me prit alors la main et me conduisit à l'une des deux fenêtres de la pièce malodorante. Au premier contact de ses doigts sur ma peau, mon sang se figea. Sa chair, bien que sèche et ferme, était comme de la glace, et je faillis m'arracher à son emprise, mais je pensai aussitôt au néant et à l'horreur de la réalité quotidienne, et du même coup je fus prêt à endurer n'importe quoi. Une fois près de la fenêtre, l'homme écarta les rideaux de soie jaune et m'obligea à regarder vers les ténèbres extérieures. Pendant un instant, je ne vis rien d'autre qu'une myriade de petites lueurs qui dansaient au loin, très loin. Puis comme pour répondre à un geste imperceptible de la main de mon hôte, un éclair de chaleur illumina la scène et je vis une mer de feuillages luxuriants remplacer l'océan de toits que j'avais eu devant les yeux. Sur ma droite, l'Hudson luisait sournoisement, et devant moi, je vis le scintillement malsain d'un vaste marais salant constellé de lucioles agitées. La lueur s'éteignit, et un sourire diabolique illumina la face curieuse du vieux nécromancien.

« C'était avant mon époque – avant même l'époque du nouveau seigneur. Essayons une fois encore. »

Je me sentis défaillir, et je regrettai presque la modernité de cette ville maudite.

« Dieu tout-puissant ! murmurai-je. Vous pouvez réaliser cela pour n'importe quelle époque ? »

Et tandis qu'il hochait la tête, et que je me cramponnais aux rideaux pour ne pas tomber, il fit un autre geste. De nouveau il y eut un éclair, mais cette fois sur une scène plus proche de notre siècle. C'était Greenwich, Greenwich tel qu'il avait existé avec çà et là un toit ou une rangée de maisons comme nous en voyons aujourd'hui, mais avec d'agréables allées verdoyantes et de l'herbe. Le marécage brillait encore, et, aux

confins du village, j'aperçus les clochers de ce qui était alors New York. Je respirai très fort, pas tant à cause du spectacle même qu'en raison des possibilités que mon imagination essayait de contenir avec effroi.

« Pouvez-vous… osez-vous… allez-vous plus loin ? »

Je parlai avec crainte, et je pense qu'il la partagea une seconde, mais son sourire diabolique revint, et il ajouta :

« Loin ? Ce que j'ai vu vous transformerait en statue de pierre ! Arrière, arrière… Avant, avant, regarde, piailleur stupide ! »

Et en aboyant cette phrase dans un souffle, il fit un nouveau geste, amenant dans le ciel un éclair encore plus aveuglant que les précédents. Pendant trois secondes entières, je fus ébloui par la clarté démoniaque, et en même temps je découvris une scène qui me tourmentera à jamais dans mes rêves. Je vis les cieux grouillants d'étranges choses volantes, et au-dessous une infernale cité noire faite de pierres géantes, avec des pyramides sacrilèges s'élevant sauvagement vers la lune, et des lumières diaboliques venant de fenêtres innombrables. Et grouillant de manière répugnante sur des falaises aériennes, je vis les hommes jaunes aux yeux obliques qui habitaient cette cité. Ils étaient vêtus d'horribles robes orange et rouges et dansaient comme des fous au son de tam-tams enfiévrés, du claquement de crotales obscènes et du gémissement délirant des trompes assourdies des bateaux, dont le chant funèbre ininterrompu montait et descendait, ondulant comme les vagues d'un océan de bitume.

Je vis ce spectacle, dis-je, et entendis, comme avec l'oreille de l'esprit, la cacophonie blasphématoire qui l'accompagnait. C'était l'aboutissement hurlant de toute l'horreur que cette cité-cadavre avait suscitée dans mon esprit. Oubliant toutes les consignes de silence, je me mis soudain à hurler, tandis que mes nerfs lâchaient et que les murs oscillaient autour de moi. Puis tandis que l'éclair subsistait, je m'aperçus que mon hôte lui aussi tremblait de frayeur. Il vacilla, s'agrippa aux rideaux comme je l'avais fait précédemment, et agita la tête dans tous les sens, comme un animal traqué. Dieu sait qu'il avait des raisons, car tandis que l'écho de mes cris s'évanouissait, j'entendis un autre son si diaboliquement suggestif que seule ma sensibilité paralysée me permit de garder mes sens. C'était un craquement régulier et furtif venant de l'escalier, de l'autre côté de la porte, comme si une horde montait, pieds nus, ou chaussée de souliers de peau. Il me semblait aussi que l'on agitait prudemment et intentionnellement le loquet de cuivre qui brillait faiblement à la lueur de la bougie. Le vieil homme eut un mouvement convulsif et cracha dans ma direction en éructant ces mots, tandis qu'il oscillait en se cramponnant au rideau jaune :

« La pleine lune ! Maudit sois-tu, chien glapissant ! Tu les as appelés, et ils sont

venus me chercher ! Les pieds morts chaussés de mocassins ! Que Dieu vous damne, démons rouges ! Mais je n'ai pas empoisonné votre rhum ! Non, je n'ai pas empoisonné votre rhum ! N'ai-je pas respecté vos rites ? Soyez maudits ! Laissez-moi ! Lâchez ce loquet ! »

À ce moment, trois coups lents et délibérés ébranlèrent les panneaux de la porte. Une écume blanche se forma aux lèvres du magicien en proie à la panique. Sa peur, muée en désespoir, fit place à un regain de rage contre moi. Il fit un pas en direction de la table au bord de laquelle j'essayais de reprendre mon équilibre, et, tirant les rideaux auxquels il s'accrochait, il laissa pénétrer dans la pièce le flot de clarté de la pleine lune. Alors, dans ces rayons verdâtres, les bougies pâlirent et leur lueur s'attarda sur les lambris rongés par les vers, sur le plancher qui s'affaissait, sur le manteau de la cheminée délabrée, sur l'ameublement branlant et sur les draperies en lambeaux. La lueur s'étendit également sur le vieil homme, et je le vis se racornir et noircir tandis qu'il essayait de me déchirer de ses griffes de vautour. Seuls ses yeux demeurèrent entiers. Ils brillaient d'un éclat incandescent qui augmentait au fur et à mesure que le visage se carbonisait et s'éteignait.

Les coups redoublaient contre la porte. La chose noire qui me faisait face n'était plus qu'une tête avec des yeux, essayant vainement de se tortiller dans ma direction, en crachant de temps en temps des jets de fiel. Des chocs rapides étaient maintenant assenés contre les panneaux vermoulus, et je vis luire un tomahawk qui fendit le bois en pièces. Je ne bougeai pas, j'étais pétrifié. Tout hébété, je vis la porte voler en morceaux, et déverser un flux informe et colossal d'yeux brillants et démoniaques. Une curieuse substance d'encre, épaisse comme un flot d'huile, fit éclater une cloison pourrie, renversa une chaise sur son passage, s'écoula sous la table et traversa toute la pièce pour atteindre l'endroit où se trouvait la tête noircie dont les yeux de braise me fixaient encore. Elle se referma autour de cette tête, l'engloutit, la submergea et repartit, sans me toucher, par le même chemin : la porte noire et l'escalier branlant.

Soudain, le plancher céda totalement et je glissai dans la chambre obscure du dessous, à moitié étouffé par les toiles d'araignées, prêt à défaillir de terreur. La lune verte, brillant par les fenêtres cassées, me montra la porte du couloir à demi ouverte et, tandis que je me relevais du sol jonché de plâtras et que je m'extirpais des débris du plafond, je vis passer un horrible torrent de noirceur criblé de centaines d'yeux maléfiques et phosphorescents. Il cherchait la porte de la cave. Quand il l'eut trouvée, le sol de la pièce s'effondra à son tour, comme celui de la pièce supérieure. Un fracas assourdissant fut suivi par la chute le long de la fenêtre ouest de quelque chose qui avait dû être la coupole.

Je me ruai alors dans le couloir jusqu'à la porte d'entrée. Incapable de l'ouvrir, je saisis une chaise, brisai une fenêtre et sautai en toute hâte sur la pelouse abandonnée où le clair de lune dansait parmi les herbes et les ronces.

Le mur était élevé, et toutes les portes étaient verrouillées. Mais à l'aide d'une pile de boîtes qui gisaient dans un coin, je parvins à m'y hisser et m'agrippai à une grande urne de pierre qui le surmontait.

Dans mon épuisement, je regardai autour de moi, et je ne vis que d'étranges murs, des fenêtres, et des vieux toits.

La ruelle en pente par laquelle j'étais venu n'était visible nulle part, et le peu que je discernais disparut rapidement dans la brume venue du fleuve. Soudain, l'urne à laquelle je me retenais se mit à trembler, comme si elle partageait mon vertige, et l'instant d'après, mon corps plongeait en avant vers je ne savais quel destin.

L'homme qui me découvrit me dit que j'avais dû ramper un bon moment malgré mes fractures, car des traces de sang s'étendaient aussi loin qu'il avait eu le courage de regarder.

La pluie les effaça bientôt, et les rapports ne mentionnèrent rien d'autre que ma découverte dans un endroit inconnu, à l'entrée d'une petite cour noire derrière Perry Street.

Je n'ai jamais tenté de retourner vers ces labyrinthes ténébreux, et je ne conseillerais à aucun homme sain d'esprit d'y aller. Je ne sais aucunement de qui ou de quoi cette créature âgée était faite, mais je répète que la cité est morte et qu'elle est remplie d'horreurs insoupçonnées. Où cet être est-il parti ? Je n'en sais rien, mais moi, je suis retourné chez nous, en Nouvelle-Angleterre, dans la belle campagne caressée chaque soir par les brises marines parfumées.

DANS LE CAVEAU

Int the Vault - 1925 (1925)

Traduction par Jacques Parsons.

Dédié à C. W. Smith,
qui suggéra l'idée de la situation dramatique centrale.

Il n'y a rien de plus absurde, à mon point de vue, que la psychologie des foules avec sa tendance à tout ramener à des phénomènes simples et normaux. Prenez comme décor la campagne américaine, comme personnage un entrepreneur de pompes funèbres lourdaud et plaisantin, évoquez une mésaventure survenue dans une tombe par suite d'une négligence et le lecteur moyen va s'attendre à ce qu'on lui narre un récit bouffon et rassurant. Dieu sait pourtant si l'histoire désagréable que la mort de George Birch me permet de conter fait par certains côtés paraître dérisoires les plus sombres tragédies.

Birch sortit diminué de l'épreuve, il dut changer de métier en 1881, mais il n'en parlait que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement. Son vieux médecin, le Dr. Davis, mort depuis des années, n'en parlait pas davantage. Il était généralement admis que le choc subit et l'infirmité résultant de cette épreuve étaient la conséquence d'un faux pas malencontreux ; Birch s'était enfermé dans le caveau provisoire du cimetière de Peck Valley ; il y était resté neuf heures et n'avait pu en sortir que par des moyens brutaux et déplaisants ; cela était incontestablement vrai, mais, vers la fin de sa vie, au cours de ses crises de délire éthylique, cet homme me soufflait à l'oreille d'autres détails plus sombres. Il s'ouvrait à moi parce que j'étais son médecin et probablement aussi par besoin de trouver un autre confident, depuis la mort de Davis. Il était célibataire et ne se connaissait aucun parent.

Avant 1881, Birch était l'entrepreneur de pompes funèbres de Peck Valley ; c'était, même pour un membre de cette corporation, un individu particulièrement insensible et fruste. Les pratiques que je lui ai entendu attribuer seraient incroyables aujourd'hui, tout au moins dans une ville ; et les habitants de Peck Valley auraient été quelque peu secoués s'ils avaient connu les principes moraux un peu élastiques de cet artiste funéraire, sur des questions telles que la propriété des parures destinées à la présentation du défunt, dès l'instant où elles étaient cachées par le couvercle du

cercueil et sur le respect dû aux locataires défunts de ces réceptacles dont les dimensions n'avaient peut-être pas toujours été calculées avec la précision désirable, quand il s'agissait de les y loger et d'y adapter leurs membres. Pour être tout à fait clair, Birch était négligent, dépourvu de toute sensibilité, détestable sur le plan professionnel, mais ce n'était pas un méchant homme. Il était seulement grossier dans ses plaisanteries comme dans son travail – étourdi, sans soin, ivrogne, comme le prouve du reste l'accident facilement évitable dont il fut la victime ; il était dépourvu de ce minimum d'imagination qui permet au premier venu de ne pas franchir les limites du bon goût.

Je ne suis pas un narrateur exercé et je ne sais donc pas très bien par où commencer l'histoire de Birch. Je pense qu'il faut prendre pour point de départ ce mois de décembre 1880, qui fut si rigoureux ; le sol était durci par le gel et les fossoyeurs s'aperçurent qu'il leur faudrait attendre le printemps pour pouvoir se mettre à creuser de nouvelles tombes. Par bonheur, le village était peu important et la mortalité faible ; il fut donc possible d'assurer à toutes les créatures inanimées confiées aux bons soins de Birch un asile provisoire dans l'unique caveau d'attente que possédait le cimetière, et qui était fort vétuste. Le mauvais temps ne fit que rendre encore plus profonde la léthargie de l'entrepreneur de pompes funèbres. C'était comme s'il avait voulu se surpasser dans le sens de la négligence. Il n'avait jamais entassé, en les heurtant les uns contre les autres, des cercueils plus fragiles et plus mal équarris, ni aussi manifestement négligé les soins à donner à la serrure rouillée du caveau provisoire, dont il ouvrait et fermait la porte avec une nonchalance assortie de brutalité.

Le printemps finit par se montrer : les tombes furent laborieusement creusées pour loger la récolte du moissonneur sinistre, soit les neuf locataires silencieux du dépôt mortuaire.

À contrecœur, excédé à l'avance par ces transferts et ces inhumations, Birch commença son travail par une aigre matinée d'avril, mais il s'arrêta un peu avant midi, car il s'était mis à tomber une pluie assez drue qui semblait agacer son cheval ; il n'avait eu le temps de porter à sa dernière demeure qu'un seul corps, celui d'un nonagénaire, Darius Peck, dont la tombe était proche du caveau provisoire. Il décida de commencer le lendemain matin par un petit vieux, Matthew Fenner, dont la sépulture était également proche ; mais, en réalité, il fut amené à remettre de trois jours la suite de son travail, jusqu'au vendredi saint, qui tombait le 15 avril. Comme il n'était pas du tout superstitieux, il ne prit pas garde à ce détail ; mais ensuite, il refusa à tout jamais d'entreprendre quoi que ce soit d'important en ce néfaste sixième jour de la semaine. Les événements de cette soirée ont certainement provoqué chez Birch un changement profond.

Dans l'après-midi du vendredi 15 avril, Birch prit donc le chemin du caveau, tenant par la bride son cheval attelé à sa charrette, pour opérer le transfert de Matthew Fenner. Il n'était pas tout à fait à jeun, il l'admit plus tard ; cependant il n'avait encore rien bu, en comparaison de ce qu'il dut absorber par la suite pour oublier certaines choses. Il était simplement un peu éméché et assez peu attentif, au point d'indisposer son cheval, une bête très sensible ; pendant qu'il l'entraînait sournoisement vers le caveau, l'animal ne cessait de hennir, de piaffer, d'encenser, tout à fait comme la dernière fois, quand il l'avait cru incommodé par la pluie. Le temps était clair, mais un vent violent venait de s'élever ; en déverrouillant la porte de fer et en pénétrant dans le caveau ménagé à flanc de coteau, Birch n'était pas mécontent de se mettre à l'abri. Un autre que lui n'aurait peut-être pas trouvé tellement à son goût l'humidité et l'odeur de ce réduit où se trouvaient entassés tant bien que mal huit cercueils : mais, à cette époque, Birch était encore dépourvu de toute sensibilité ; il était uniquement préoccupé d'assigner à chaque cercueil la tombe qui lui était destinée. Il avait oublié les critiques formulées par les parents de Hannah Bixby : ils avaient voulu faire transférer ses restes dans le cimetière de la ville où ils venaient de s'installer eux-mêmes et avaient été très surpris de trouver sous la pierre tombale le cercueil du juge Capwell.

Il faisait assez sombre, mais Birch avait bonne vue ; il ne commit pas l'erreur de prendre le cercueil d'Asaph Sawyer qui ressemblait pourtant beaucoup à celui de Matthew Fenner. Il l'avait tout d'abord destiné à ce dernier, puis, dans un curieux élan de sentimentalité, de reconnaissance pour le petit vieillard qui s'était montré si bon et si généreux cinq ans auparavant quand il avait été déclaré en faillite, il l'avait écarté comme disgracieux et peu résistant. Il avait travaillé pour le vieux Matt avec tout le soin et toute l'habileté dont il était capable. Par la suite, dans un esprit d'économie bien compréhensible, il avait utilisé son laissé-pour-compte à l'intention d'Asaph Sawyer qui venait de mourir de fièvre maligne. Sawyer était loin d'être sympathique ; il courait mainte histoire sur son esprit férocement vindicatif et sa rancune tenace à l'égard de gens qu'il considérait à tort ou à raison comme lui ayant fait du mal. Birch n'avait donc éprouvé aucun scrupule à lui attribuer ce cercueil hâtivement fait, qu'il était en train de mettre de côté pour trouver celui de Fenner.

Il venait à peine d'identifier ce dernier quand le vent ferma brutalement la porte, le plongeant dans une obscurité encore plus profonde. L'étroite imposte ne laissait filtrer qu'une lumière avare, la cheminée d'aération ménagée dans le haut pratiquement rien ; il en était donc réduit à tâtonner parmi ces longues boîtes, sans respect pour leur contenu, dans sa marche hésitante vers la porte. Dans une pénombre funèbre, il agita en tous sens les poignées rouillées, fit pression sur les panneaux de fer, en se

demandant pourquoi ce portail massif était devenu soudain aussi récalcitrant. Il se mit en même temps, réalisant le tragique de sa situation, à crier à tue-tête, comme si son cheval resté au-dehors avait pu répondre autrement qu'en hennissant avec indifférence. La serrure, laissée depuis longtemps sans entretien, s'était évidemment brisée, laissant le croque-mort négligent pris au piège dans le caveau, victime de sa propre insouciance.

Il devait être environ trois heures et demie quand cela lui arriva. Birch, qui était flegmatique et pratique, ne cria pas longtemps ; il se mit à la recherche d'outils qu'il se rappelait avoir entrevus dans un coin du caveau. Il n'est pas certain qu'il fut tellement frappé par l'horreur et l'étrangeté atroce de sa situation, mais le simple fait d'être emprisonné loin de tout endroit fréquenté suffisait à le mettre au comble de l'exaspération. Sa journée de travail se trouvait malencontreusement interrompue ; à moins qu'un promeneur ne vînt à passer par hasard, il risquait d'avoir à rester là toute la nuit et peut-être plus longtemps. Parvenu au tas d'outils, il choisit un marteau et un ciseau et, enjambant les cercueils, retourna à la porte. L'air commençait nettement à se vicier, mais il n'y prenait pas garde ; il s'acharnait, un peu au jugé, sur le métal massif et corrodé de la serrure. Il aurait donné cher pour disposer d'une lanterne ou d'un bout de bougie ; il en était réduit à fourrager dans cette serrure sans presque rien y voir, et du mieux qu'il pouvait.

Quand il eut compris que le mécanisme refuserait de céder, au moins devant des outils aussi dérisoires maniés par un opérateur qui n'y voyait pas clair, Birch chercha d'autres issues. Le caveau avait été creusé au flanc d'une colline, si bien que la cheminée d'aération traversait plusieurs pieds de terre ; il ne pouvait donc rien en attendre. Cependant, au-dessus de la porte était ménagée, dans une façade de brique, une imposte se limitant à une simple fente, mais qui pouvait être élargie par un travailleur énergique. Il se creusa longtemps la tête pour trouver un moyen d'y accéder. Il n'y avait dans ce caveau rien qui ressemblât à une échelle et les niches ménagées au fond et sur les côtés, destinées à recevoir des cercueils, mais que Birch ne se donnait pas souvent la peine d'utiliser, ne donnaient aucun moyen d'accéder à la partie située au-dessus de la porte. Les cercueils offraient la seule possibilité ; il réfléchit longuement à la meilleure façon de les disposer pour obtenir des marches. Trois d'entre eux entassés les uns sur les autres permettraient d'atteindre l'imposte, mais il y parviendrait mieux avec quatre. Les boîtes étaient bien régulières et pouvaient être empilées comme des blocs ; il étudia la façon de disposer les huit cercueils afin d'obtenir, avec la meilleure stabilité, une plate-forme facile à escalader sur une hauteur correspondant à quatre de ces boîtes. En tirant ses plans il ne pouvait s'empêcher de regretter que les degrés de l'escalier projeté n'eussent pas été

construits un peu plus solidement. Avait-il suffisamment d'imagination pour déplorer en même temps qu'ils ne fussent pas vides ? Rien n'est plus douteux.

Il décida finalement d'en placer trois parallèlement au mur comme première assise, de mettre ensuite deux couches de deux cercueils et de couronner l'édifice au moyen d'une seule bière. Cette disposition permettrait une ascension relativement facile et donnerait la hauteur désirée. Mieux encore, il utiliserait seulement deux cercueils à la base comme première assise de l'édifice, ce qui lui permettrait d'en conserver un de disponible pour le cas où son escalade nécessiterait en réalité une hauteur supérieure. Le prisonnier peinait ainsi dans la demi-obscurité, soulevant sans cérémonie ces restes inertes afin d'édifier degré par degré sa tour de Babel en miniature. Plusieurs cercueils se fendirent sous l'effet de ces manipulations et il décida de conserver pour le haut le cercueil solidement construit du petit Matthew Fermer afin de s'assurer, pour y poser les pieds, une plateforme aussi solide que possible. Dans la pénombre il dut plutôt se fier au toucher pour choisir le bon et à vrai dire il le découvrit presque accidentellement : il lui tomba sous la main comme sous l'effet d'une volonté mystérieuse après qu'il l'eut, par erreur, placé tout d'abord à côté d'un autre sur la troisième couche.

La tour fut enfin terminée ; il s'assit sur la première marche de son édifice sinistre pour reposer ses bras endoloris. Après cette courte pause, muni de ses outils, il gravit les marches avec précaution jusqu'au moment où l'étroite imposte se trouva à la hauteur de sa poitrine. L'ouverture était encadrée de briques ; il se proposait d'en faire sauter un certain nombre au ciseau ; il parviendrait probablement assez vite à se frayer ainsi un passage suffisant. Dès les premiers coups de marteau le cheval se mit à hennir sur un ton qu'on aurait pu prendre pour encourageant aussi bien qu'ironique. Les deux interprétations étaient également appropriées : la résistance inattendue de cet encadrement de briques constituait un commentaire sardonique sur la vanité des entreprises humaines, mais elle nécessitait en même temps des efforts qui méritaient d'être stimulés de toutes les façons possibles.

La nuit tomba et Birch besognait toujours. Il devait travailler au jugé car des nuages étaient venus voiler la lune ; les progrès étaient encore lents, mais il se sentait encouragé par l'étendue des brèches qu'il avait réussi à ménager dans le haut et le bas de l'imposte. Il pourrait, il en était sûr, être sorti vers minuit ; mais, et cela était bien dans son caractère, rien de superstitieux ne venait se mêler à cette pensée. Aucune considération sur l'heure, le lieu, les compagnons qui gisaient sous ses pieds ne venait le troubler ; il taillait dans les briques avec calme, en jurant quand un éclat lui sautait au visage, ou au contraire en se gaussant quand il allait atteindre le cheval qui, de plus en plus énervé, piaffait auprès du cyprès. Vint le moment où le trou fut assez grand

pour lui permettre d'essayer de temps à autre de passer au travers, en s'agitant au point de faire osciller les cercueils placés sous ses pieds et de leur faire émettre des craquements sinistres. Il n'aurait pas besoin, d'après ce qu'il put constater, d'ajouter un élément supplémentaire à son échafaudage pour atteindre le niveau requis : le trou se trouvait à la hauteur convenable et pourrait être utilisé dès que ses dimensions le permettraient.

Il devait être au moins minuit lorsque Birch décida qu'il pouvait passer à travers l'imposte. Éreinté, couvert de sueur, malgré de fréquents arrêts, il redescendit au niveau du sol et s'assit un instant sur l'un des premiers cercueils pour rassembler ses forces avant de se livrer à ses contorsions finales et sauter à l'extérieur. Le cheval, qui avait probablement faim, hennissait sans relâche et d'une manière un peu inquiétante, au point de lui faire souhaiter vaguement de cesser de l'entendre. Il était – cela paraîtra curieux – assez peu enthousiaste à l'approche de la délivrance ; il n'était pas loin d'appréhender le dernier effort à fournir, car il éprouvait déjà cette lourdeur indolente qui accompagne l'approche de l'âge mûr. En escaladant à nouveau les cercueils dont le bois commençait à se fendre, il se sentait, avec angoisse, subitement bien lourd ; tout particulièrement lorsque, parvenu au sommet, il entendit un craquement encore plus sinistre, qui trahissait le déchirement irrémédiable du bois. Il avait, semble-t-il, fait un faux calcul en choisissant le cercueil le plus solide pour couronner l'édifice ; car dès qu'il eut pesé de tout son poids sur le couvercle vermoulu, celui-ci céda, le faisant tomber cinquante centimètres au-dessous sur quelque chose qu'il préférait ne pas essayer de se représenter. Rendu fou par le vacarme ou par la puanteur qui jaillit jusqu'à l'extérieur, le cheval poussa un rugissement, plutôt qu'un hennissement, et s'élança dans la nuit, entraînant derrière lui la charrette dans un terrifiant bruit de ferraille.

Dans cette situation angoissante, Birch était trop déprimé pour pouvoir se glisser aisément à travers l'imposte élargie, mais il rassembla ses forces en vue d'un essai délibéré. Il s'agrippa aux bords de l'ouverture et tenta de se soulever ; à ce moment, chose étrange, il se sentit retenu, comme si une traction s'était exercée sur ses deux chevilles. Un instant après, il faisait, pour la première fois ce soir-là, connaissance avec la peur ; en dépit de tous ses efforts, il ne pouvait se libérer de l'étreinte incompréhensible, implacable, qui maintenait ses pieds prisonniers. D'affreuses douleurs, comme celles qui seraient causées par des blessures cruelles, lui traversaient les mollets ; dans son esprit une terreur hallucinante entrait en conflit avec un matérialisme indéfectible qui lui faisait penser à tout ce qu'on est susceptible de trouver dans une vieille caisse brisée : éclats de bois, vieux clous, etc. Peut-être hurla-t-il. En tout cas il donna de furieux coups de pied, se débattit frénétiquement et

cela presque sans s'en apercevoir, car il était à demi évanoui.

C'est l'instinct qui guida ses contorsions au travers de l'imposte, puis dans sa reptation sur le sol humide quand il s'y fut laissé tomber lourdement. Il ne pouvait apparemment pas marcher ; la lune se leva sur un affreux spectacle : il se traînait, les chevilles sanglantes, vers la maison du gardien du cimetière, ses doigts s'accrochaient à la terre noire avec une hâte irréfléchie, tandis que son corps ne répondait qu'avec cette lenteur affolante de celui qui est poursuivi par les phantasmes issus d'un cauchemar. Il n'était cependant poursuivi par personne ; il était seul et bien vivant quand il gratta faiblement à la porte d'Armington, le gardien, et que celui-ci vint lui ouvrir.

Armington fit étendre Birch sur un lit vacant et envoya son jeune fils Edwin chercher le Dr. Davis. Le blessé avait toute sa conscience mais ne tenait que des propos décousus ; il murmurait par exemple : « Oh ! mes chevilles », « Laisser partir ! », ou bien « … enfermé dans la tombe ». Le docteur arriva, muni de sa trousse, posa quelques questions insidieuses, débarrassa le patient de ses vêtements, de ses souliers et de ses chaussettes. Les blessures intriguaient vivement le vieux médecin, puis il finit par avoir presque peur : les deux chevilles étaient lacérées d'une manière terrifiante dans la région du tendon d'Achille. Son interrogatoire dépassa le cadre médical ; ses mains tremblaient tandis qu'il pansait les membres mutilés ; il se hâta de les bander, comme s'il avait été pressé de ne plus voir ces plaies.

Les questions que posa Davis étaient inspirées par l'inquiétude mais aussi par la terreur. Elles auraient pris un tour très étrange s'il s'était agi d'un praticien se cantonnant dans le domaine clinique ; il tenta en effet de tirer peu à peu du croque-mort, malgré son état faiblesse, un récit minutieux de son affreuse mésaventure. Il était assez curieusement préoccupé de savoir si Birch était sûr – absolument sûr – de l'identité de l'occupant du cercueil placé au sommet de l'édifice, comment il l'avait choisi, comment il avait pu s'assurer dans le noir qu'il s'agissait bien de celui de Fenner, comment il l'avait distingué de sa réplique de qualité inférieure appartenant au méchant Asaph Sawyer. Le solide cercueil de Fenner se serait-il effondré aussi facilement ? Le praticien installé depuis longtemps dans ce village avait naturellement assisté aux obsèques respectives de Fenner et de Sawyer, après les avoir soignés l'un et l'autre pendant leur dernière maladie. Il s'était même demandé, à l'enterrement de Sawyer comment ce fermier vindicatif avait pu tenir allongé dans une boîte si semblable à celle du minuscule Fenner.

Le Dr. Davis partit au bout de deux longues heures ; il insista pour obtenir de Birch l'engagement d'affirmer en toutes circonstances que ses blessures avaient été

occasionnées exclusivement par de vieux clous et des éclats de bois. Qu'aurait-on pu prouver ou faire croire d'autre, ajoutait-il. Mais il était préférable d'en dire le moins possible et de ne laisser aucun autre médecin soigner ces plaies. Birch se conforma à cet avis pendant le reste de son existence, tout au moins jusqu'au moment où il me fît son récit. Quand je vis les cicatrices – bien qu'anciennes et commençant à s'effacer – je reconnus qu'il avait fait preuve de sagesse. Les grands tendons ayant été endommagés, il était resté boiteux ; mais je crois qu'il boitait beaucoup plus gravement de l'intellect. Le fonctionnement de son esprit, autrefois logique et flegmatique, avait subi une déviation irréversible. Cela faisait pitié d'observer ses réactions à certaines allusions fortuites, par exemple lorsqu'on prononçait devant lui des mots comme « vendredi », « tombe », « cercueil », ou même des vocables moins directement évocateurs. Son cheval terrifié était rentré à la maison mais son esprit également terrifié n'en avait pas fait de même. Il changea de métier ; cependant il ne cessait d'être rongé intérieurement. Peut-être était-ce simplement de la peur, mais il pouvait s'y mêler une sorte de remords tardif inspiré par des irrégularités passées. La boisson, à laquelle il s'adonnait pour se soulager, ne faisait naturellement qu'aggraver son état.

Cette nuit-là, en quittant Birch, le Dr. Davis avait pris une lanterne et s'était dirigé vers le vieux dépôt mortuaire. La lune éclairait des fragments de briques éparpillés et la façade mutilée ; la serrure de la grande porte obéit sans difficulté à une pression légère. Cuirassé par les épreuves subies autrefois dans les amphithéâtres de dissection, le médecin entra et regarda en maîtrisant la nausée que ce spectacle et cette odeur provoquaient en lui, sur le plan physique aussi bien que sur celui de l'esprit. Il poussa un cri et peu après eut un hoquet de surprise encore plus effrayant. Il bondit jusqu'à la loge du gardien et, enfreignant toutes les règles, il réveilla son patient en le secouant ; puis, d'une voix frémissante, il lui glissa dans le tuyau de l'oreille une suite de phrases qui lui firent le même effet qu'autant de gouttes de vitriol :

« C'était le cercueil d'Asaph, Birch, comme je le pensais, exactement. J'ai reconnu sa denture, avec ce vide à la mâchoire supérieures ; pour l'amour de Dieu, ne montrez jamais ces blessures ! Le corps était en assez mauvais état, mais, si j'ai jamais vu pareille expression vindicative sur un visage – ou sur ce qui fut un visage !… Vous savez quel démon de la vengeance l'habitait – comment il a ruiné le vieux Raymond trente ans après leur procès pour une affaire de bornage, comment au mois d'août il a tué à coups de pied un jeune chien qui avait voulu le mordre un an auparavant… C'était le diable incarné, et je crois bien que cette folie du talion pourrait défier le temps et la mort ! Dieu ! je n'aurais pas aimé être en butte à sa colère !

» Pourquoi avez-vous fait cela, Birch ? C'était une crapule et je ne vous reproche pas de lui avoir donné un cercueil de rebut. Mais vous allez toujours beaucoup trop loin. Il suffisait de faire une économie d'une manière ou d'une autre, mais vous saviez à quel point le vieux Fermer était petit.

» De ma vie je n'oublierai ce spectacle. Vous avez dû donner de furieux coups de pied car le cercueil d'Asaph était tombé sur le sol. Sa tête était brisée, tout était bouleversé. J'ai vu bien des spectacles affreux, mais là, il y avait quelque chose de trop. Œil pour œil ! Grands dieux ! Birch, mais vous n'avez eu que ce que vous méritiez ! Le crâne m'a retourné l'estomac, mais il y avait pire : *ces chevilles coupées net pour le mettre à la dimension du cercueil de Matt Fenner laissé pour compte…* »

AIR FROID

Cool Air - 1926 (1928)

Traduction par Yves Rivière.

Vous me demandez de vous expliquer pourquoi je crains l'air froid, pourquoi je tremble plus que les autres dès que j'entre dans une pièce froide, et parais malade, pris de nausées, lorsque la fraîcheur du soir s'insinue sous la chaleur d'un après-midi de fin d'automne. Il y en a qui disent que je réagis au froid comme d'autres à une mauvaise odeur ; je suis bien le dernier à les démentir. Ce que je vais faire maintenant, c'est vous rendre compte de l'incident le plus abominable qui me soit jamais arrivé et vous laisser le soin de juger, de dire s'il existe une explication satisfaisante à ces réactions qui vous étonnent.

C'est une erreur que d'imaginer l'abominable associé toujours indissolublement à l'obscurité, au silence et à la solitude. Moi, je l'ai rencontré dans la clarté d'un milieu d'après-midi, au sein d'une métropole trépidante, alors que je me trouvais soumis à la promiscuité que garantit une pension meublée de la catégorie la plus ordinaire, entouré de ma triste propriétaire et de deux hommes robustes. Au printemps de 1923, j'avais réussi à tirer quelques commandes à des périodiques, travaux aussi peu lucratifs que fastidieux, et me trouvais dans la ville de New York ; incapable évidemment de payer un loyer élevé, je m'étais mis à dériver de meublés en meublés, tous aussi détestables les uns que les autres, à la recherche de la chambre qui combinerait propreté acceptable, mobilier relativement décent et prix plus raisonnable. Je m'aperçus vite que je tombais irrémédiablement de Charybde en Scylla, mais finis néanmoins par trouver une maison située dans la 14e Rue Ouest, qui me déplut un peu moins que les précédentes.

C'était un immeuble de grès, à quatre étages, construit sans doute quelque temps avant 1850, meublé de cheminées de marbre et de boiseries dont la splendeur fatiguée attestait une ancienne opulence suivie d'un déclin rapidement précipité. Dans les chambres, grandes, hautes de plafond, décorées d'un papier impossible et de corniches de plâtre d'une complexité grotesque, dominaient une odeur de moisi et des relents de cuisine lointaine. Mais les planchers étaient frottés, les draps supportables, et l'eau chaude n'était que rarement froide ou coupée, si bien que j'en vins à considérer cet endroit comme une tanière assez propice à l'hibernation, en attendant de me retrouver capable de vivre. La propriétaire, dame traînant savate, une Espagnole presque barbue répondant au nom de Herrero, avait le bon goût de

m'épargner ses bavardages ou ses considérations personnelles sur l'heure à laquelle j'éteignais l'électricité dans ma chambre, laquelle donnait sur le palier du troisième étage ; et mes colocataires étaient des gens aussi tranquilles et aussi discrets qu'on pouvait les rêver, des Espagnols la plupart, dont le niveau de vie était à peine supérieur au minimum vital. En définitive, seul le vacarme des voitures dans l'artère sur laquelle donnaient mes fenêtres se révéla un souci majeur.

J'habitais dans cet endroit depuis trois semaines à peu près quand eut lieu le premier incident bizarre. Un soir, il était à peu près huit heures, j'entendis comme une sorte de clapotis contre mon plafond. Dans ma chambre régnait brusquement l'odeur âcre de l'ammoniaque. Regardant autour de moi, je m'aperçus qu'un coin du mur était taché ; un liquide en dégouttait sur le plancher ; l'inondation provenait de l'endroit du plafond le plus proche de la rue. Soucieux de prendre le mal à sa racine, je me précipitai en bas pour avertir la propriétaire des ennuis qui m'arrivaient. Elle m'assura que les choses seraient vite remises en ordre.

« C'est le Dr. Munoz, expliqua-t-elle en escaladant l'escalier devant moi, il a renversé ses drogues. Il est trop malade pour pouvoir se soigner – il est de plus en plus malade – et il ne veut pas qu'on l'aide. Il est très bizarre dans sa maladie. Toute la journée il prend des bains avec des odeurs bizarres ; il ne faut pas qu'il s'agite ou qu'il ait chaud. Il fait tout son ménage tout seul – sa petite chambre est pleine de bouteilles et de machines, et il n'exerce pas la médecine. Mais il était célèbre autrefois – mon père avait entendu parler de lui à Barcelone – encore récemment il a arrangé le bras du plombier. Il ne sort jamais, que sur le toit, et c'est mon fils Esteban qui lui apporte sa nourriture, son linge, ses médicaments et toutes ses drogues. Seigneur, tout cet ammoniaque qu'il prend pour avoir froid ! »

Mrs. Herrero disparut en direction du quatrième étage ; quant à moi, je me retirai dans ma chambre. Quelques instants plus tard, l'ammoniaque cessa de couler, et, tandis que j'épongeais mon plancher et ouvrais la fenêtre pour évacuer l'odeur, j'entendis de nouveau, au-dessus de moi, les pas lourds de ma propriétaire. Aucun bruit ne venait jamais de chez ce Dr. Munoz, hormis des grondements qui faisaient penser à quelque mécanisme mû par un moteur à explosion. Il marchait toujours à pas feutrés. Un moment je me demandai quelle pouvait être sa maladie, et si son refus systématique d'entrer en contact avec l'air extérieur ne procédait pas tout simplement d'une manie sans grand fondement. Il y a, me dis-je gravement, quelque chose de terriblement poignant dans le sort d'une personne éminente qui a sombré.

Et j'aurais bien pu ne jamais faire la connaissance du Dr. Munoz sans la crise cardiaque qui me serra la poitrine un début d'après-midi alors que j'étais en train

d'écrire dans ma chambre. Les médecins m'avaient averti du danger de ces attaques, et je savais qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Me souvenant de ce que m'avait dit ma propriétaire des soins apportés par l'invalide au plombier, je me traînai jusqu'à l'étage supérieur et frappai faiblement à la porte qui correspondait à la mienne. Une voix curieuse, qui semblait venir de la droite, me répondit en bon anglais, me demandant mon nom et la raison de ma visite ; lorsque j'eus fourni les renseignements qu'on me demandait, la porte contiguë à celle où j'avais frappé s'ouvrit.

Un souffle d'air froid me gifla le visage ; quoique cette journée fut l'une des plus chaudes de la fin juin, je frissonnai en passant le seuil du grand appartement. La décoration était somptueuse autant que de bon goût ; elle me surprit, dans ce temple de la malpropreté et du désordre. Un lit escamotable remplissait son rôle diurne de divan, et des meubles d'acajou, des rideaux opulents, de vieux tableaux et une bibliothèque à vous en faire venir l'eau à la bouche, tout évoquait plutôt le cabinet d'études d'un homme de qualité que la chambre à coucher d'une pauvre maison meublée. Je compris que la pièce située au-dessus de mon logement – la « petite chambre » avec les bouteilles et les machines dont avait parlé Mrs. Herrero – était tout simplement le laboratoire du médecin ; et que ses quartiers d'habitation se trouvaient dans la pièce voisine, cossue avec ses confortables alcôves ; elle était flanquée d'une salle de bains, dont les placards recelaient et masquaient tous les ustensiles de la vie quotidienne. Le Dr. Munoz, c'était évident, était un homme cultivé, de goût et de bonne naissance.

Le petit homme qui se trouvait devant moi était admirablement proportionné ; ses vêtements, quoiqu'un peu guindés, étaient d'une coupe parfaite qui lui allait à merveille ; une tête très distinguée, une expression supérieure mais dépourvue de toute arrogance, un collier de barbe coupé court et gris fer ; un pince-nez à l'ancienne mode encadrait des yeux sombres et vivants et surmontait un nez aquilin qui donnait une sorte d'apparence mauresque à une physionomie typiquement ibéro-celte. Des cheveux épais, bien coiffés, attestant les visites régulières d'un coiffeur, séparés par une raie impeccable au-dessus d'un front puissant. Cet ensemble dégageait l'impression d'une intelligence rare et d'une nature bien supérieure à la moyenne.

Néanmoins, dès la première vision que j'eus du Dr. Munoz au sein de cette atmosphère glacée, j'éprouvai une répugnance que rien dans l'aspect de mon hôte ne pouvait justifier. Seuls les reflets livides de son teint et la froideur de sa main pouvaient donner un fondement physique à ce sentiment, et pourtant même ces données pouvaient très bien s'expliquer, si l'on consentait à se souvenir que cet homme était un malade. C'était peut-être aussi ce froid bizarre qui atténuait ma bonne impression. La

température en effet était bien au-dessous de la normale pour une journée si chaude, et tout ce qui est anormal suscite l'aversion, la méfiance et la crainte.

Mais j'eus tôt fait d'oublier mes réticences pour admirer l'extrême habileté de cet étrange médecin, habileté dont je ne tardai pas à me rendre compte, et pourtant ses mains, tremblantes et glacées, semblaient parfaitement mortes. Il comprit immédiatement ce dont j'avais besoin, et m'administra ses soins avec la suprême dextérité d'un grand maître. Pendant tout ce temps, me réconfortant d'une voix délicatement modulée quoique sans timbre, il me disait qu'il était l'ennemi le plus acharné qui fut de la Mort, qu'il avait perdu sa fortune en même temps que ses amis à mener des expériences bizarres dont l'objet était d'anéantir la Grande Faucheuse. On sentait en lui le fanatique bien intentionné. Il monologua longtemps de la sorte, presque comme un vieillard radoteur, tout en m'auscultant et me donnant plusieurs médicaments qu'il alla chercher dans son petit laboratoire. De toute évidence, le voisinage d'une personne de son milieu lui paraissait un heureux dérivatif dans cet environnement douteux, et c'est cela sans doute qui faisait naître en lui le besoin d'évoquer le souvenir de ses années plus fortunées.

Sa voix, si elle était étrange, en tout cas était apaisante. Sa respiration me restait inaudible tandis qu'il m'adressait des phrases bien tournées, d'une exquise urbanité. Il essayait de détourner mon esprit de mes soucis personnels en me parlant de ses théories et de ses expériences. Et je me rappelle qu'il me consola avec tact de ma faiblesse cardiaque en me répétant que la volonté et la conscience sont plus puissantes que la vie organique elle-même, si bien qu'à une enveloppe physique précaire, mal développée, un traitement scientifique de ses qualités propres peut fournir une animation fondée sur le système nerveux malgré toutes les défectuosités fonctionnelles ou même les lacunes que présente l'arsenal normal des organes. Il se faisait fort, me dit-il presque en plaisantant, de m'apprendre un jour à vivre, ou tout au moins à posséder une sorte d'existence consciente, sans cœur. Pour lui, il souffrait d'un ensemble de maladies qui exigeaient un régime très complexe dont un froid permanent était l'un des éléments. Toute élévation notable de la température, si elle se prolongeait, pouvait lui être fatale. Il parvenait à maintenir dans son appartement une température égale – de douze degrés centigrades – grâce à un système de refroidissement par absorption à ammoniaque, et c'était le moteur à explosion de ses pompes que j'avais souvent entendu dans ma chambre, à l'étage inférieur.

Ma crise une fois calmée, avec une rapidité merveilleuse, je quittai cette pièce, glacé et frissonnant, disciple convaincu en même temps qu'admirateur sincère de ce reclus aux dons si étonnants. Telle fut la première des fréquentes visites que j'allais lui faire, mais équipé désormais de chandails et d'un pardessus ; je l'écoutais me

parler de ses recherches secrètes, des résultats presque surnaturels qu'il avait obtenus, et je tremblais quelque peu en examinant les volumes antiques et mystérieux qui composaient sa bibliothèque. Je peux ajouter en passant que mon hôte me guérit presque complètement de ma maladie, et pour toujours, grâce à sa science intelligente. J'ai le sentiment, encore aujourd'hui, qu'il ne méprisait pas entièrement les incantations médiévales, étant donné que pour lui ces formules secrètes mettaient en éveil des stimuli psychologiques rares, capables presque certainement d'exercer des effets assez imprévus sur la substance d'un système nerveux ayant perdu la faculté d'envoyer les pulsations vitales dans les organes. Je fus très frappé de ce qu'il me dit du vieux Dr. Torres, de Valence, avec qui il avait partagé ses premières expériences et qui avait réussi à le tirer, dix-huit ans plus tôt, d'une maladie extrêmement grave, qui était responsable de ses infirmités actuelles. Ce vénérable praticien, du reste, n'avait pas plus tôt sauvé son collègue que lui-même succombait au redoutable ennemi qu'il venait de combattre avec un tel succès chez son prochain. Peut-être la tension avait-elle été trop forte, car le Dr. Munoz me fît clairement comprendre – quoique à voix basse et sans me donner de détails – que la thérapeutique utilisée sortait nettement de l'ordinaire et comportait des procédés que n'auraient certainement pas accueillis avec le sourire les galiénistes respectables du monde traditionnel.

Mais en même temps que les semaines passaient, je remarquai avec peine que mon nouvel ami régressait physiquement, lentement mais irrémédiablement, comme l'avait bien vu du reste Mrs. Herrero. Les nuances livides de son teint s'accentuaient, sa voix devenait toujours plus caverneuse et indistincte, ses mouvements musculaires étaient moins bien coordonnés, et son esprit et sa volonté témoignaient d'une résistance et d'un esprit d'initiative qui allaient sans cesse décroissant. Du reste, aucun des détails de ce lent et si triste processus de vieillissement ne semblait lui échapper à lui non plus, et peu à peu son expression, sa conversation même se chargèrent d'une amère ironie qui fit revivre en moi un sentiment rappelant la subite répulsion que j'avais éprouvée à son égard la première fois que je l'avais vu.

Il lui venait soudain de bizarres caprices ; il se découvrait un amour insolite pour les épices exotiques et l'encens égyptien, à tel point qu'au bout de peu de temps sa chambre évoquait le sépulcre souterrain de quelque pharaon dans la vallée des Rois. Cependant il lui fallait toujours plus d'air froid ; avec mon aide, il étendit le réseau de tubes à refroidissement dans sa chambre et modifia ses pompes de façon à augmenter le débit de ses appareils et à maintenir la température intérieure à zéro degré, et finalement à moins trois. Il faisait évidemment moins froid dans le laboratoire et dans la salle de bains, pour éviter que l'eau gelât et que les réactions chimiques fussent interrompues. Le locataire de la chambre voisine s'étant plaint de l'air glacé qui lui

venait de la porte de communication, j'aidai mon ami à fixer contre le battant de cette porte une lourde tenture isolante. Une sorte d'horreur toujours plus grande, une expression morbide et lointaine semblaient s'être emparées de lui. Il parlait tout le temps de la mort, mais il avait un grand rire caverneux lorsqu'on évoquait devant lui, le plus délicatement possible, des choses telles que l'enterrement ou les dernières dispositions.

En fin de compte, il devenait un compagnon plus que déconcertant, macabre. Pourtant, reconnaissant comme je l'étais à celui qui m'avait guéri, je ne pouvais me résoudre à l'abandonner aux étrangers entre les mains desquels il serait tombé si j'avais manqué ; je veillais soigneusement à tous ses besoins, mettant sa chambre en ordre, emmitouflé dans une cape épaisse que j'avais achetée spécialement à cette intention. Comme je faisais la plus grande partie de ses achats, je ne pouvais m'empêcher d'avoir des sursauts d'étonnement en lisant les listes de produits chimiques qu'il me demandait d'aller chercher aux laboratoires des pharmaciens.

Il semblait régner dans son appartement une atmosphère de panique toujours plus forte et parfaitement inexplicable. La maison tout entière, comme je l'ai dit, dégageait une odeur de moisi, mais celle qui imprégnait sa chambre était pire et cela malgré tous les épices, l'encens et les âcres vapeurs chimiques de ces bains qu'il prenait maintenant presque constamment, et qu'il exigeait de prendre sans témoins. Je me rendais compte que cette odeur devait avoir un rapport avec sa maladie, et je frissonnais, seul avec moi-même, en me demandant ce qu'elle pouvait être. Mrs. Herrero faisait le signe de la croix chaque fois qu'elle le rencontrait. Elle me l'abandonna sans scrupules, interdisant même à son fils Esteban de continuer à faire des courses pour lui. Quand je lui proposai de consulter d'autres médecins, le malade eut une crise de rage à la limite de ses forces. De toute évidence, il devait éviter les efforts physiques et les émotions violentes, et pourtant, sa volonté et sa force vitale se sclérosant plutôt qu'elles ne s'évanouissaient, il refusait systématiquement de rester dans son lit. Puis la lassitude de cette première période fit place à un retour de son ancien esprit d'entreprise, et il parut tout prêt à braver plus audacieusement que jamais toutes les gémonies de la mort, peut-être parce qu'il sentait se poser chaque jour un peu plus sur son corps les griffes de cette éternelle ennemie. Il avait pratiquement abandonné toute habitude de manger, habitude qui du reste, chez lui, n'avait jamais été plus qu'un rite sommaire. Seule sa puissance mentale semblait l'empêcher de sombrer dans l'écroulement total.

Puis, il se mit à rédiger, des heures durant, de longs documents qu'il scellait soigneusement et me recommandait ensuite, avec mille détails, de transmettre après sa mort à un certain nombre de personnes dont il me donna les noms ; pour la plupart,

c'étaient des lettrés des Indes occidentales, mais il y avait aussi dans sa liste un médecin français, célèbre autrefois, et que je croyais mort depuis longtemps, mais au sujet duquel avaient couru les bruits les plus fantastiques. En fait, je brûlai tous ces papiers sans les envoyer ni les ouvrir. L'aspect et la voix de mon ami devenant véritablement effrayants, sa présence insupportable, un jour de septembre, un homme qui était venu réparer la lampe de son bureau l'aperçut à l'improviste et tomba en crise d'épilepsie. Crise que mon ami, du reste, soigna d'une manière extraordinaire, me donnant ses instructions tandis que lui-même restait invisible. Ce malade, chose bizarre, avait connu toutes les terreurs de la Grande Guerre sans jamais avoir été victime d'une telle attaque.

Puis, vers le milieu d'octobre, l'horreur des horreurs tomba sur nous avec une brutalité stupéfiante. Une nuit, vers onze heures, la pompe de l'appareil à compression tomba en panne et trois heures plus tard, le système de refroidissement avait cessé de fonctionner. Le Dr. Munoz m'appela à grands coups de talon dans mon plafond. Je m'acharnai fébrilement à réparer l'appareil tandis que mon hôte jurait d'une voix dont la sonorité morte et caquetante défie toute description. Mes efforts d'amateur n'aboutirent à rien. J'allai chercher le mécanicien d'un garage voisin, ouvert la nuit, mais il me dit qu'on ne pourrait rien faire avant le matin, car il fallait remplacer un piston de la pompe. La rage et la terreur de l'ermite moribond prirent alors des proportions grotesques, mais qui me firent craindre de le voir perdre toutes les ressources physiques qui pouvaient lui rester. Un moment, dans une sorte de crise, il enfouit ses yeux derrière ses mains et se précipita dans la salle de bains. Il en ressortit, tâtonnant, la tête bandée : j'avais vu ses yeux pour la dernière fois.

Il faisait maintenant nettement moins froid dans l'appartement. Vers cinq heures, le docteur se retira dans la salle de bains non sans m'avoir auparavant ordonné de veiller à ce qu'on lui fournît, sans la moindre interruption, toute la glace que l'on pourrait se procurer dans des drugstores ou les cafés ouverts. Au retour de quelque voyage inutile, ou quand je déposais devant la porte de la salle de bains le résultat de ma quête, je pouvais entendre chaque fois comme un bruit de barbotement, et une voix, toujours plus épaisse, hurlait toujours le même ordre : « Encore plus ! Encore plus ! » Finalement le jour, qui promettait d'être chaud, se leva ; les boutiques s'ouvrirent l'une après l'autre. En désespoir de cause je demandai à Esteban soit d'aller chercher de la glace pendant que j'essayerais de trouver un piston, soit d'aller lui-même chercher le piston. Mais, obéissant aux instructions de sa mère, il refusa systématiquement de rien faire.

En fin de compte, j'engageai un clochard douteux, que je rencontrai au coin de la 8e Avenue, pour veiller à ce que mon patient eût toute la glace qui lui était nécessaire ; il

irait la chercher dans une petite boutique où je le présentai. Ceci fait, je m'attaquai à la recherche du piston, en même temps qu'à celle d'hommes de l'art qui fussent capables de le monter. Tâche interminable ; à l'image de mon ermite, j'étais presque malade de rage, en voyant les heures s'écouler dans cette course affolée, dans ces séries de coups de téléphone inutiles ; je ne pris même pas le temps de manger ; ce fut une course éperdue, de boutique en boutique, ici et là, toujours plus loin, en métro, en taxi. Vers midi, néanmoins, je finis par trouver un magasin, au diable, qui possédait les pièces dont j'avais besoin, et vers une heure et demie, cet après-midi-là, je rentrai enfin dans la maison meublée avec tout l'équipement nécessaire, suivi de deux mécaniciens robustes et intelligents. J'avais fait tout ce que j'avais pu, et j'espérais qu'il n'était pas trop tard.

Mais une terreur noire et sourde avait pénétré avant moi dans l'immeuble. La maison était en proie à un tumulte innommable, et au-dessus du vacarme des voix terrorisées, j'entendis un homme qui priait à haute voix, et d'une voix de basse. Il y avait des choses redoutables dans l'air, on le sentait, et les locataires murmuraient de bouche à oreille, égrenant leurs chapelets que les poussait à réciter l'odeur provenant de la porte du docteur, toujours systématiquement fermée à clef. Le clochard que j'avais requis s'était enfui en criant, les yeux fous, aussitôt après avoir rapporté sa deuxième provision de glace. Peut-être était-ce le résultat d'une curiosité excessive. Il ne pouvait naturellement pas avoir fermé derrière lui la porte à clef ; maintenant, pourtant, elle était condamnée de l'intérieur. Aucun son ne nous venait plus de l'appartement, à l'exception d'une sorte de bruit de gouttes épaisses et lourdes qui tombaient pesamment, et sur la nature desquelles on n'osait pas s'interroger.

Après quelques secondes de discussion avec Mrs. Herrero et les mécaniciens, malgré la crainte qui me rongeait jusqu'à la moelle des os, je pris la décision d'enfoncer la porte. Mais la propriétaire heureusement trouva le moyen de faire tomber la clef de l'extérieur, à l'aide d'un fil de fer. Auparavant nous avions ouvert toutes les portes de toutes les chambres de l'étage, et toutes les fenêtres de la maison. Nous protégeant le nez avec des mouchoirs, tremblants, nous pénétrâmes enfin dans cette pièce maudite, orientée au sud, où brillait le chaud soleil du début de l'après-midi.

Une sorte de traînée sombre et graisseuse passait sous la porte de la salle de bains entrouverte, allait jusqu'au vestibule, et, de là, au bureau où s'était formée une mare à faire frémir. Quelque chose était griffonné au crayon, d'une écriture tremblante, sur un morceau de papier atrocement marbré, comme par les griffes elles-mêmes qui avaient tracé ces derniers mots dans l'urgence du désespoir. Et, de là, la piste menait au lit, où elle mourait d'une façon que je ne saurais dire.

Ce qui se trouvait, ou ce qui s'était trouvé sur ce lit, je ne peux même pas entreprendre de le décrire ; songer à cette idée me tue. Mais je le compris en m'emparant de ce papier gras, en le lisant, avant d'y mettre le feu. Je le devinai au sein de mon intime frayeur tandis que la propriétaire et les deux mécaniciens, pris de panique, s'enfuyaient de cet endroit maudit, pour aller balbutier d'incohérents récits au commissariat de police. Et les mots nauséeux de ce message me parurent presque impossibles à accepter par ce chaud soleil, et dans cette lumière dorée, tandis que l'on entendait le bruit des voitures et des camions et la clameur qui montait de la 14e Rue ; et pourtant, je dois avouer que ce que je lus à ce moment-là, je le crus. Est-ce que je le crois encore maintenant ? Franchement, je ne saurais le dire. Il y a des choses à propos desquelles il vaut mieux ne pas réfléchir, tout ce que je peux dire, c'est que je hais l'odeur de l'ammoniaque, et que je m'évanouis au moindre courant d'air froid.

« La fin, disait ce griffonnage atroce, la fin est là. Il n'y a plus de glace. L'homme a jeté un coup d'œil à l'intérieur, et il s'est sauvé. Il fait plus chaud à chaque minute, les tissus ne peuvent pas tenir. J'imagine que vous avez compris ce que je voulais dire à propos de la volonté et de la conservation du corps après que les organes ont cessé de fonctionner. C'était parfait en théorie, mais ne pouvait durer indéfiniment. Il y a eu une détérioration progressive que je n'avais pas prévue. Le Dr. Torres l'avait compris, mais le choc l'a tué. Il ne pouvait supporter ce qu'il avait à faire ; il était contraint de m'enfermer dans un endroit aussi sombre qu'étrange, où il pût s'occuper de ma matière et me faire revenir à la vie. Mais les organes refusèrent de se remettre à travailler. Il fallait le réaliser à ma façons – par la voie que je préconisais : la préservation artificielle. *Car, comprenez-vous, je suis mort il y a aujourd'hui dix-huit ans.* »

LE MODÈLE DE PICKMAN

Pickman's Model - 1927 (1926)

Traduction par Yves Rivière.

Ne croyez pas que je sois fou, Eliot. Nombre de gens ont des préjugés encore plus bizarres. Pourquoi ne pas vous moquer du grand-père d'Oliver, qui refuse de monter en auto ? Si je n'aime pas ce satané métro, ça me regarde ; et d'ailleurs, nous sommes arrivés plus vite en taxi. Autrement, il nous aurait fallu remonter la colline à pied depuis Park Street.

Je sais bien que je suis plus irritable que lorsque nous nous sommes vus l'an dernier, mais il est inutile de discourir là-dessus. Il y a de nombreuses raisons à cela, Dieu le sait, et j'ai l'impression que j'ai bien de la chance de n'être pas fou. Pourquoi voulez-vous m'appliquer le troisième degré ? Vous n'aviez pas besoin de poser tant de questions.

Bon ! eh bien, si vous voulez savoir, après tout, pourquoi pas ? Peut-être est-ce nécessaire d'ailleurs, puisque vous n'avez cessé de m'écrire comme un père chagriné, depuis que je me suis mis à ne plus fréquenter l'Art Club et à éviter Pickman. Maintenant qu'il a disparu, il m'arrive de retourner au club, mais je n'ai plus les nerfs aussi solides.

Non, je ne sais pas ce qu'est devenu Pickman et je n'ai nulle envie d'y songer. Vous avez peut-être cru que j'avais des renseignements particuliers quand j'ai cessé de le voir – et que c'est pour cela que je ne veux pas penser à l'endroit où il est allé. Que la police trouve ce qu'elle pourra, et ce ne sera pas grand-chose, si l'on en juge par le fait qu'elle ignore tout de la vieille maison de North End qu'il avait louée sous le nom de Peters. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de pouvoir la retrouver et je ne sais pas si j'essaierais, même en plein jour. Oh ! oui, je sais bien, ou plutôt j'ai peur de savoir, pourquoi il l'a gardée ; nous allons y venir. Je crois qu'avant que j'aie terminé, vous aurez compris pourquoi je n'en parle pas à la police : elle me demanderait de l'y conduire. Mais je ne pourrais pas y retourner, même si je connaissais le chemin. Il y avait là quelque chose… Maintenant je ne peux plus prendre le métro, ni même (moquez-vous de moi si vous voulez) descendre dans une cave.

Vous ne vous figurez tout de même pas, j'imagine, que j'ai rompu avec Pickman pour les mêmes raisons stupides que le Dr. Reid, ou Joe Minot, ou Rossworth ? Ils sont craintifs comme des vieilles filles. L'air morbide ne me choque pas ; et lorsqu'un

homme a le génie de Pickman, je trouve que c'est un honneur de le connaître, quelle que soit la tendance de son art. Boston n'a jamais eu de plus grand peintre que Richard Upton Pickman. Je l'ai dit tout de suite, je le dis encore, et je ne suis jamais revenu sur mon jugement, même lorsqu'il eut exposé son *Repas du vampire*. Vous vous rappelez que c'est à cette occasion que Minot a rompu avec lui.

Voyez-vous, il faut beaucoup d'art et beaucoup de compréhension de la nature pour faire des trucs comme ceux de Pickman. Le premier barbouilleur de magazine venu peut flanquer de la peinture au hasard, comme un sauvage, et appeler ça « Cauchemar » ou « Sabbat de sorcières » ou « Portrait du Diable », mais seul un grand peintre peut faire quelque chose d'effrayant et qui ait l'air vrai. C'est que seul un véritable artiste connaît vraiment l'anatomie du terrible ou la physiologie de la peur – le genre précis de proportions et de traits en rapport avec des instincts latents ou des souvenirs de terreur venus du fond des âges, ou encore les contrastes de couleur et de lumière indispensables pour ranimer le sens de l'étrange quand il est endormi. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi un Fuseli vous donne vraiment le frisson, alors que les illustrations d'une méchante histoire de fantômes vous font simplement rire. Un homme comme ça est capable de saisir quelque chose au-delà de la vie et de nous le faire sentir, l'espace d'une seconde. Doré avait ce don-là ; Sime l'a ; Angarola de Chicago l'a ; et Pickman l'a eu comme nul avant lui ne l'a jamais eu et comme (le ciel m'entende) nul ne l'aura jamais plus.

Ne me demandez pas ce qu'ils voient. Vous savez, dans l'art en général, il y a toute la différence possible entre les choses vivantes, faites d'après nature ou d'après un modèle, et la camelote qu'un fretin de marchands bâcle dans un atelier vide. Eh bien, je dirais qu'un vrai peintre maudit possède une sorte de vision qui transforme ses modèles, ou qui fait surgir, du monde spectral dans lequel il vit, quelque chose d'équivalent à un décor véritable. En tout cas il réussit à produire des résultats qui diffèrent des rêves à bon marché du simulateur comme les œuvres du peintre d'après nature diffèrent des élucubrations de celui qui a appris le dessin par correspondance. Si jamais j'avais vu ce qu'a vu Pickman – mais non ! Tenez, buvons avant d'approfondir. Seigneur ! je ne serais plus en vie si j'avais vu ce qu'a vu cet homme – si c'était un homme !

Vous vous rappelez que Pickman excellait à peindre les visages. Je crois bien que, depuis Goya, personne n'a si bien réussi à faire entrer l'enfer dans l'ensemble des traits ou l'expression d'un visage. Et, avant Goya, il faut remonter aux sculpteurs du Moyen Âge qui ont fait les gargouilles de Notre-Dame et du Mont-Saint-Michel. Ils croyaient à toutes sortes de choses – et peut-être les voyaient-ils aussi, car le Moyen Âge a connu d'étranges moments. Je me rappelle qu'un jour, l'année qui a précédé

votre départ, vous avez demandé à Pickman où diable il avait pris de pareilles idées et de pareilles visions. Il vous a répondu par un rire désagréable, n'est-ce pas ? C'est un peu à cause de ce rire que Reid a rompu. Reid, vous comprenez, venait de se lancer dans la pathologie comparée. Il était plein de suffisance, il avait ses idées sur la signification biologique et évolutionniste de tel ou tel symptôme physique ou mental. Il disait que Pickman le dégoûtait de plus en plus chaque jour et finissait même par l'effrayer, que ses traits et son expression évoluaient peu à peu d'une manière qui ne lui plaisait guère, d'une manière qui n'avait rien d'humain. Il parlait de traitement et déclarait que Pickman devait être anormal et excentrique au dernier degré. Je suppose que vous avez dit à Reid – si vous avez parlé de cela dans vos lettres – que les tableaux de Pickman avaient agi sur ses nerfs et son imagination. Je me rappelle le lui avoir dit moi-même à ce moment-là.

Mais la raison de ma rupture avec Pickman n'est pas là, ne l'oubliez pas. Au contraire, mon admiration pour lui ne fit que croître, car ce *Repas du vampire* était une réussite prodigieuse. Comme vous savez, le club ne voulait pas l'exposer et le musée des Beaux-Arts refusait d'accepter ce don ; et je puis ajouter que personne ne voulait l'acheter, aussi Pickman le garda-t-il chez lui jusqu'à son départ. Maintenant, il est dans la maison de son père, à Salem ; vous savez que Pickman appartient à une vieille famille de Salem, et que parmi ses ancêtres il y a eu une sorcière, pendue en 1692.

Je pris l'habitude de rendre souvent visite à Pickman, surtout lorsque j'eus commencé à prendre des notes en vue d'une monographie consacrée à l'art morbide. C'est sans doute son œuvre qui m'en donna l'idée ; en tout cas je trouvai auprès de lui une foule de documents et de suggestions quand j'entrepris de développer mon étude. Il me montra tous les tableaux qu'il avait chez lui, y compris quelques esquisses à la plume qui, j'en suis sûr, l'auraient fait chasser du club si certains de ses membres les avaient vues. Je ne tardai pas à devenir l'un de ses fervents admirateurs et je passai des heures à l'écouter, comme un écolier, émettre des théories artistiques et des spéculations philosophiques assez folles pour le mener à l'asile de Danvers. Mon admiration, jointe au fait qu'un nombre croissant de gens lui tournaient le dos, l'incita à se confier beaucoup à moi. Un soir, il insinua que si je savais tenir ma langue et si je n'étais pas trop timoré, il me montrerait quelque chose d'assez inhabituel, quelque chose d'un peu plus fort que tout ce qu'il avait chez lui.

« Vous comprenez, me dit-il, il y a des choses qui ne conviennent pas à Newbury Street, qui y sont déplacées, qui ne peuvent même pas y être conçues, d'ailleurs. C'est mon métier de saisir les harmoniques de l'âme, et vous ne les trouverez pas dans ce quartier de parvenus, dans ces rues construites sur de la terre artificielle. Back Bay

n'est pas Boston, ce n'est rien du tout encore ; cet endroit n'a pas eu le temps de rassembler des souvenirs ou d'attirer les esprits… Si jamais il y a des fantômes ici, ce sont les fantômes domestiqués d'un marécage salé et d'une petite baie : mais moi, ce que je veux, ce sont des fantômes humains, des fantômes d'êtres suffisamment organisés pour s'être penchés sur l'enfer et avoir compris le sens de ce qu'ils ont vu.

» Le seul endroit habitable pour un artiste, c'est North End. Un esthète qui serait sincère s'accommoderait des taudis pour l'amour des traditions populaires. Par Dieu, mon cher, est-ce que vous ne voyez pas que ces endroits-là n'ont pas été simplement *faits,* qu'en réalité ils ont *poussé ?* Des générations y ont vécu l'une après l'autre et y sont mortes ; et cela à une époque où les gens ne craignent pas de vivre, de s'émouvoir et de mourir. Savez-vous qu'il y avait un moulin à Copp's Hill en 1632 et que la moitié des rues actuelles furent percées en 1650 ? Je puis vous montrer des maisons qui se dressent là depuis deux siècles et demi, et ce qu'elles ont vu ferait tomber en poussière une maison moderne. Qu'est-ce que nos contemporains savent de la vie et des forces qu'elle recèle ? Vous dites que l'aventure des sorcières de Salem fut une chimère, mais je gage que ma trisaïeule aurait pu vous raconter pas mal de choses. On l'a pendue à Gallows Hill sous le regard hypocrite de Cotton Mather. Mather, le diable l'emporte, craignait que quelqu'un ne réussît à se libérer de cette époque maudite et monotone. Je voudrais qu'on lui eût jeté un sort ou qu'on vienne lui sucer le sang la nuit !

» Je peux vous montrer une maison qu'il a habitée et une autre où il craignait d'entrer en dépit de l'audace qu'il affectait en paroles. Il savait des choses qu'il n'a pas osé mettre dans son stupide *Magnolia* ou dans ses *Merveilles du monde invisible,* œuvre puérile s'il en fut. Dites-moi, savez-vous que l'ensemble de North End comprenait tout un réseau de souterrains faisant communiquer certaines maisons les unes avec les autres et avec le cimetière et la mer ? On pouvait bien poursuivre les gens et les persécuter. Il se passait chaque jour des choses hors de la portée des juges et, la nuit, on entendait des rires impossibles à situer.

» Voyons mon cher, sur dix maisons bâties avant 1700 et encore intactes, sans qu'on ait rien enlevé, je parie que dans huit je peux vous montrer dans la cave quelque chose de bizarre. Il ne se passe guère de mois qu'on n'apprenne par les journaux que des ouvriers ont trouvé des portes murées, des puits sans issue dans telle ou telle maison en cours de démolition. L'an dernier, en passant dans le métro aérien, on en voyait une près de Hencham Street. Il y avait là des sorcières et ce que leurs formules suscitaient, des pirates avec leur butin, des contrebandiers et des corsaires ; et je vous le dis, les gens savaient vivre et reculer les limites de la vie, autrefois ! Ce monde-ci n'était pas le seul qui s'offrait à un homme audacieux et avisé. Pouah ! quand on voit

ce qui se passe ajourd'hui, avec des cerveaux assez pâles pour qu'un club de soi-disant artistes tombe en transes si un tableau va au-delà de ce que peut supporter une femmelette de Bacon Street !

» La seule chose qui rachète notre époque est qu'elle est fichtrement trop stupide pour fouiller de près dans le passé. Qu'est-ce que les archives, les plans et les guides vous disent de North End ? Bah ! A première vue, je vous garantis que je puis vous mener dans une quarantaine de petites rues et autant de lacis de petites ruelles dont moins de dix personnes vivantes connaissent l'existence, à part les étrangers qui y grouillent. Et qu'est-ce que ces métèques en savent ? Non, Thurber, toutes ces vieilles demeures font des rêves somptueux, elles regorgent de merveilles, d'horreurs et de miracles hors du commun. Pourtant il n'y a pas une âme vivante pour les comprendre ou en tirer profit. Ou plutôt si, il y en a une, une seule – car moi, je n'ai pas été fouiller le passé pour rien.

» Ces sortes de choses vous intéressent, n'est-ce pas ? Et si je vous disais que j'ai là-bas un autre atelier, où je puis saisir l'esprit nocturne de cette horreur antique et peindre des choses auxquelles je ne pourrais même pas penser à Newbury Street ? Bien entendu, je n'en ai jamais parlé à ces vieux fous du club. Reid, maudit soit-il, va déjà chuchoter partout que je suis une espèce de monstre, que je retourne à toute allure à l'état animal. Oui, Thurber, il y a longtemps que je pense qu'il faut peindre la terreur d'après nature, comme la beauté. C'est pourquoi je me suis livré à quelques explorations dans des lieux où j'avais des raisons de croire qu'elle demeurait, la terreur.

» Ma maison, je ne crois pas que trois hommes d'ici l'aient vue. Ce n'est pas tellement loin du métro, en fait, mais c'est à des siècles de distance par l'esprit. Je l'ai choisie à cause de sa cave où l'on voit un curieux puits de brique – comme ceux dont je vous parlais tout à l'heure. Elle est à demi en ruine, ce qui fait que personne d'autre ne voudrait y habiter, et je détesterais vous avouer le prix ridicule que je paie. Les fenêtres sont obturées mais elles ne m'en plaisent que davantage, puisque je n'ai pas besoin de la lumière du jour pour ce que je fais. Je peins dans la cave quand l'inspiration est très forte, mais j'ai d'autres pièces meublées au rez-de-chaussée. Le propriétaire est un Sicilien et je la lui loue sous le nom de Peters.

» Voyons, si vous vous sentez de force, je vais vous y emmener ce soir. Je crois que les tableaux vous plairont, car, comme je vous l'ai dit, je me suis laissé aller. Ce n'est pas une grande expédition : j'y vais parfois à pied car je ne veux pas attirer l'attention en arrivant en taxi dans un pareil endroit. Nous pouvons prendre le métro aérien à South Station, descendre à Battery Street, et de là nous n'en aurons pas pour

longtemps à pied. »

Eh bien, Eliot, après ce discours, tout ce que j'ai pu faire, ç'a été de m'empêcher de courir pour attraper le premier taxi que nous avons pu trouver. À South Station, nous l'avons quitté pour prendre le métro, et vers minuit, nous descendions l'escalier de Battery Street et nous débouchions sur les vieux quais au-delà de Constitution Wharf. Je ne me rappelle plus les rues qui se croisaient, je ne puis vous dire laquelle nous avons prise, je sais seulement que ce n'était pas Greenough Lane.

Enfin, nous avons obliqué pour remonter une rue déserte, la plus sale et la plus vieille que j'aie vue de ma vie, où l'on devinait des pignons menaçant ruine, des fenêtres brisées à petits carreaux, et d'antiques cheminées à moitié démolies qui se découpaient sur le ciel éclairé par la lune. Je ne crois pas qu'il y eût là trois maisons ne datant pas de l'époque de Cotton Mather – je suis certain d'en avoir aperçu au moins deux avec un étage en saillie, et je crus voir un moment la silhouette d'un toit pointu, d'un type presque oublié. Pourtant, d'après les antiquaires, il n'en reste plus à Boston.

De cette petite rue, où il y avait tout de même un peu de lumière, nous avons tourné à gauche dans une rue encore plus étroite et tout aussi silencieuse, mais complètement obscure ; un moment, je crois, nous avons tourné vers la droite en décrivant un angle obtus.

Peu de temps après, Pickman tira une lampe de poche et éclaira une porte sans âge, à dix panneaux, affreusement vermoulue. Il l'ouvrit et me fit entrer dans un vestibule abandonné, orné de lambris de chêne sombre, jadis magnifique dans leur simplicité, et qui évoquaient l'époque d'Andros, de Phipps et de la sorcellerie. Puis il me fit passer par une porte à gauche, alluma une lampe à pétrole et me dit de me mettre à l'aise.

Je dois dire, Eliot, que je suis à peu près ce que l'homme de la rue appellerait un « dur », mais je vous avouerai que ce que je vis sur les murs de cette pièce me fit un drôle d'effet. C'étaient des toiles de lui, vous comprenez – celles qu'il ne pouvait ni peindre ni même montrer à Newbury Street – et il avait bien raison de dire qu'il s'était « laissé aller ». Allons ! encore un verre ! Moi, il m'en faut un, en tout cas !

Il est inutile que j'essaie de vous dire à quoi ressemblaient ces tableaux. L'impression d'horreur et de sacrilège, l'aversion, l'aversion affreuse et inconcevable et la répulsion morale qu'ils provoquaient venaient de simples touches que les mots sont incapables de préciser. Il n'y avait rien là de la technique exotique d'un Sidney Sime, rien des paysages trans-saturniens et des champignons lumonaires qu'utilise Clark Ashton Smith pour glacer le sang ; les fonds étaient surtout des vieux cimetières, des forêts profondes, des falaises près de la mer, des tunnels de brique,

d'antiques salles lambrissées, ou de simples voûtes de maçonnerie. Le cimetière de Copp's Hill, qui n'était certainement pas très éloigné de la maison, était l'un des thèmes familiers.

La folie et la monstruosité résidaient dans les personnages situés au premier plan, car l'art morbide de Pickman était avant tout celui d'un portraitiste démoniaque. Ces personnages étaient rarement tout à fait humains, mais l'écart présentait différents degrés, souvent ils étaient proches de l'humanité. La plupart des corps, grossièrement bipèdes, étaient légèrement penchés en avant, et ils avaient une physionomie vaguement canine. La plupart semblaient faits d'une espèce de caoutchouc. Pouah ! Je les vois encore. Que faisaient-ils ? Ne me demandez pas d'être trop précis. En général ils mangeaient, je ne vous dirai pas quoi. Ils étaient parfois représentés en groupe dans un cimetière ou un souterrain, et souvent semblaient se disputer ce qu'ils avaient volé ou trouvé. Et quelle expression infernale Pickman donnait aux êtres qui se partageaient ces charognes ! Parfois on les voyait sauter la nuit par une fenêtre ouverte, ou encore accroupis sur la poitrine de dormeurs, les prenant à la gorge. L'une des toiles les montrait attroupés en cercle, hurlant devant le cadavre d'une sorcière qui se balançait à Gallows Hill, et dont le visage mort avait une forte ressemblance avec les leurs.

Mais n'allez pas vous figurer que c'est l'horreur du thème et du décor qui m'acheva. Je ne suis pas un gosse de trois ans, et déjà j'en avais vu d'autres. Non. C'étaient les visages, Eliot, ces visages maudits, qui semblaient se moquer du spectateur, comme s'ils eussent été vivants. Par Dieu, mon cher, je crois en vérité qu'ils l'étaient ! Les tableaux de cet immonde sorcier avaient réveillé les flammes de l'enfer et son pinceau, telle la baguette d'une fée Carabosse, avait suscité des créatures de cauchemar. Donnez-moi cette bouteille, Eliot !

L'une des toiles s'appelait *La Leçon* – Que le ciel me pardonne de l'avoir vue ! – Ecoutez. Pouvez-vous imaginer ces innommables créatures, semblables à des chiens, assises en rond dans un cimetière et apprenant à un petit enfant à se nourrir comme elles ? Vous connaissez ce vieux mythe d'après lequel les fées laissent leurs propres enfants dans les berceaux, à la place des nouveau-nés dont elles s'emparent. Pickman montrait là ce qui arrive à ces enfants volés – comment ils sont élevés – et c'est alors que je pris conscience peu à peu d'une hideuse ressemblance entre les personnages humains et les autres. Par degrés, dans la morbidité, Pickman établissait un lien ironique entre les créatures carrément animales et l'être humain dégradé, un lien d'évolution. Les créatures semblables à des chiens avaient une origine humaine !

Je n'avais pas plus tôt commencé à me demander ce qu'ils faisaient de leurs

propres petits abandonnés chez les hommes, que j'aperçus un tableau qui répondait précisément à cette préoccupation. Il représentait un ancien intérieur puritain : assise dans une pièce aux poutres apparentes éclairée par des fenêtres à petits carreaux, une famille écoutait le père lire un passage des Ecritures. Tous les visages, sauf un, exprimaient la noblesse et le respect ; mais celui-là reflétait une moquerie infernale. C'était celui d'un homme jeune, apparemment fils de ce père profondément religieux, en réalité un enfant des créatures immondes, laissé en échange d'un nouveau-né ; et, comble d'ironie, Pickman avait donné à ce visage une ressemblance très nette avec le sien.

À ce moment, Pickman avait allumé une lampe dans une pièce voisine et, courtois, me tenait la porte ouverte, me demandant si je voulais voir ses *Etudes modernes*. Je n'avais guère pu lui exprimer mon avis jusque-là – j'étais muet de peur et de dégoût –, mais je crois qu'il comprenait parfaitement et prenait cette attitude pour un compliment. Et maintenant, je veux encore vous assurer, Eliot, que je ne suis pas une poule mouillée qui pousse des cris devant ce qui sort de l'ordinaire. J'ai déjà un certain âge, je suis blasé sur beaucoup de points et il me semble que vous m'avez assez vu en France pour savoir que je ne suis pas facilement terrassé. Rappelez-vous aussi que je venais à peine de reprendre mon souffle et que je commençais tout juste à m'habituer à ces horribles tableaux qui transformaient la Nouvelle-Angleterre de l'époque coloniale en une sorte d'annexe de l'enfer. Eh bien, la pièce suivante m'arracha de véritables cris et je dus m'accrocher à la porte pour ne pas m'effondrer. Dans la première pièce, ce que cette meute de vampires et de sorcières bouleversait, c'était le monde de nos ancêtres. Ici, l'horreur pénétrait au cœur de notre vie même.

Par Dieu, on peut dire que cet homme savait peindre ! Dans l'une de ces études, intitulée *Accident de métro*, un troupeau de ces créatures ignobles, surgies de je ne sais quelle catacombe, avait pénétré par un trou dans la station de Bolyston Street et attaquait la foule sur le quai. Une autre toile mettait en scène un bal à Copp's Hill au milieu des tombes, dans le décor actuel ; il y avait aussi un grand nombre de scènes situées dans des caves, où des monstres grimaçants se glissaient en rampant par des trous et des fissures de la maçonnerie et s'accroupissaient derrière des tonneaux ou des chaudières, attendant que leur première victime descendît l'escalier.

Dans un autre tableau, particulièrement répugnant, on voyait Beacon Hill en coupe. Là des armées de monstres méphitiques, grouillant comme des fourmis, se répandaient dans les trous du sol. On en voyait aussi danser dans les cimetières actuels. Mais voici ce qui me causa le plus grand choc : dans une salle voûtée, des quantités énormes de ces bêtes se pressaient autour de l'une d'elles qui tenait un guide connu de Boston qu'elle était visiblement en train de lire tout haut. Toutes désignaient un certain

passage, et tous les visages semblaient tellement convulsés d'un rire épileptique et sonore que je m'imaginais presque en entendre l'écho diabolique. Le tableau s'intitulait : *Holmes, Lowell et Longfellow sont enterrés au mont Aubum.*

Je me remis peu à peu et m'adaptai tant bien que mal à cette seconde pièce où régnaient le satanisme et la morbidité. Je voulus examiner les raisons de mon dégoût. D'abord, me disais-je, si ces tableaux sont repoussants, c'est à cause du manque total d'humanité et de la cruauté endurcie qu'ils révèlent chez Pickman. Il faut être un ennemi juré de tout le genre humain pour prendre tant de plaisir à la torture de la chair et de l'esprit, à la dégradation de l'homme. D'autre part, la grandeur de cet art était terrifiante. Le talent du peintre était convaincant. En voyant les tableaux, on voyait les démons eux-mêmes et on en avait peur. Et le curieux de l'histoire était que Pickman n'obtenait pas ses effets par des procédés. Il n'y avait rien de flou, de déformé ni de stylisé ; les contours étaient précis, vivants, les détails presque laborieusement rendus. Et les visages !

Il ne s'agissait pas là d'une simple vision d'artiste ; c'était l'enfer lui-même, vu par un œil rigoureusement objectif. C'était cela, par le ciel ! Pickman n'était ni un fantaisiste, ni un romantique. Il n'essayait même pas de rendre l'aspect éphémère, bouillonnant et prismatique des rêves ; non : froidement, sardoniquement, il peignait un monde d'horreur stable, mécanique et organisé, qu'il voyait pleinement, brillamment, objectivement et sans défaillance. Dieu sait ce qu'a pu être ce monde et en quel lieu Pickman avait bien pu apercevoir ces formes impies qui y bondissaient, rampaient ou grouillaient ; mais quelle qu'eût été la source de son inspiration, une chose en tout cas était sûre : Pickman était, dans tous les sens du terme – par la conception et l'exécution – un réaliste ; un réaliste total, laborieux, presque scientifique.

Mon hôte me menait maintenant à la cave, dans ce qui constituait son véritable atelier, et je me raidis dans l'attente des nouvelles émotions que me promettaient les toiles inachevées. En arrivant au bas de l'escalier humide, il dirigea les rayons de sa lampe de poche vers un coin du vaste espace qui s'ouvrait à côté de nous, révélant la margelle d'un vaste puits creusé dans le sol de terre battue. En m'approchant, je constatai qu'il avait environ cinq pieds de diamètre, des murs d'un bon pied d'épaisseur et qu'il dépassait le niveau du sol de six pouces. Tout cela, bien solide, était un travail du XVII^e^ siècle, ou je me trompais fort. C'était de cela, me dit Pickman, qu'il m'avait longuement parlé ; le puits était une des entrées de ce réseau de tunnels qui creusait la colline. Je remarquai en passant qu'il n'était pas muré et qu'un lourd disque de bois le recouvrait. Pensant à tout ce qu'on pouvait associer à ce puits si toutes les allusions de Pickman n'étaient pas simple rhétorique, je frissonnai

légèrement ; à sa suite, je tournai, montai une marche, franchis une porte étroite et me trouvai dans une pièce d'assez belles dimensions, garnie d'un plancher et meublée comme un atelier. Une lampe à acétylène l'éclairait suffisamment.

Les tableaux inachevés reposaient sur des chevalets ou s'entassaient contre les murs. Aussi abominables que ceux du rez-de-chaussée, ils illustraient la méthode scrupuleuse de l'artiste. Certaines scènes étaient ébauchées avec un soin extrême et des traits au crayon révélaient la minutie de Pickman dans la recherche de la perspective et des proportions. C'était vraiment un grand peintre ; je continue à le proclamer, même sachant tout ce que je sais. Je remarquai, sur une table, un appareil photographique assez important. Pickman me dit qu'il s'en servait pour prendre des fonds et pouvoir peindre en atelier, au lieu de se déplacer avec tout son attirail pour reproduire telle ou telle vue de la ville. Il estimait qu'une photo était aussi bonne, pour un travail soutenu, qu'un décor ou un modèle réels, et il y avait régulièrement recours.

Il y avait quelque chose de troublant dans ces immondes esquisses et les monstruosités inachevées qui me lorgnaient de tous les coins de la pièce ; quand Pickman brusquement dévoila une immense toile, demeurée dans un coin obscur, je ne pus, pour un empire, m'empêcher de pousser un hurlement, le second de la soirée. Il fut renvoyé par l'écho répercuté sur les voûtes de cette cave antique et je dus lutter contre la réaction qui allait se traduire par un accès de rire inextinguible. Dieu miséricordieux ! Eliot, je ne sais ce qui était réel et ce qui n'était qu'imagination fébrile. Il ne me semble pas que la terre puisse contenir un pareil rêve.

C'était un blasphème colossal et sans nom, aux yeux rouges et fulgurants, qui tenait dans ses griffes osseuses une chose qui avait été un homme, et lui rongeait la tête comme un enfant ronge un sucre d'orge. Il avait l'air accroupi, et on avait l'impression qu'il allait, d'un instant à l'autre, lâcher sa proie et se mettre en quête d'un morceau plus savoureux. Mais, de par tous les diables, ce n'est pas tellement le thème du tableau qui le rendait si effroyable ; non, ce n'était pas cela, ni la face de chien avec ses oreilles pointues, ses yeux injectés de sang, son nez aplati et ses lèvres bavantes. Ce n'étaient pas non plus les griffes squameuses, ni le corps pétri de moisissure, ni les pieds à moitié fourchus, rien de tout cela, bien que n'importe lequel de ces détails eût été suffisant pour conduire à la folie un homme impressionnable.

C'était la technique, Eliot – cette technique maudite, impie, contre nature ! Aussi vrai que je vis, nulle part ailleurs je n'ai vu le souffle de la vie si intimement mêlé à la toile ! Le monstre était là, dévorant, et ses yeux lançaient des éclairs, et je savais que seule une interruption des lois de la nature permettait à un homme de peindre

pareille chose sans un modèle – sans quelque coup d'œil sur le monde d'en bas que nul mortel, à moins d'être vendu au Malin, n'a jamais vu.

Un morceau de papier roulé était fixé au tableau par une punaise : une photo, sans doute, d'après laquelle Pickman s'apprêtait à peindre un fond aussi hideux que la créature de cauchemar qu'il devait rehausser. J'allais le prendre pour le regarder, quant tout à coup je vis Pickman sursauter comme s'il avait reçu un coup de feu. Depuis que mon hurlement avait éveillé dans la cave obscure des échos inhabituels, il écoutait avec une intensité particulière ; maintenant il semblait frappé d'une crainte qui, sans être comparable à la mienne, avait un caractère plus physique que spirituel. Il tira son revolver et me fit signe de me taire, puis il sortit de la pièce en fermant la porte derrière lui.

Je crois que je demeurai un instant comme paralysé. Prêtant l'oreille, il me sembla entendre quelque part une faible galopade, toute une série de cris aigus et de coups sourds dans une direction que je n'arrivais pas à localiser. Je frémis à l'idée qu'il devait s'agir d'énormes rats. Puis un bruit assourdi me parvint, qui me donna la chair de poule. C'était un claquement rapide et hésitant, que les mots sont impuissants à décrire. On aurait dit un morceau de bois très lourd retombant sur de la brique, ou de la pierre. Du bois sur de la pierre ? À quoi donc cela me faisait-il penser ?

Le bruit reprit de plus belle ; je perçus une vibration, comme si le bois était tombé de plus haut que la première fois, puis un grincement, suivi d'un cri inarticulé poussé par Pickman ; et enfin la décharge assourdissante de six balles de revolver ; un dompteur aurait ainsi tiré en l'air pour effrayer ses lions. J'entendis encore un gémissement, un cri rauque, un bruit sourd, et de nouveau le bruit du bois retombant sur la brique. Enfin la porte s'ouvrit et j'avoue qu'à ce moment, je tressaillis violemment. Pickman reparut, son arme fumante à la main, maudissant les rats énormes qui infestaient le vieux puits.

« Le diable sait ce qu'ils mangent, Thurber, dit-il avec une grimace, car ces souterrains touchent au cimetière, aux antres des sorcières et à la mer. Mais quelle que soit leur nourriture, ils ont dû se trouver à court, car ils étaient terriblement désireux de sortir. Votre cri les a agités, je crois. Il vaut mieux prendre des précautions dans ces vieilles demeures. Nos amis les rongeurs en sont le seul inconvénient et pourtant il m'arrive de penser qu'ils en sont au contraire le seul élément positif, pour ce qui est de l'atmosphère et de la couleur locale. »

Eh bien, Eliot, c'est ainsi que se termina cette aventure nocturne. Pickman m'avait promis de me montrer son refuge et il avait tenu parole, Dieu seul sait pourquoi. Il me fit sortir de cet enchevêtrement de petites nielles, par un autre chemin, semble-t-il, car

lorsque nous aperçûmes un réverbère, nous nous trouvions dans une rue presque familière, avec ses rangées monotones d'immeubles de location et de vieilles maisons. C'était Charter Street, mais sur le moment, j'étais trop ému pour m'en rendre compte. Il était trop tard pour reprendre le métro, nous revînmes à pied par Hanover Street. Je me rappelle bien ce retour. Nous tournâmes de Tremont Street dans Beacon Street et Pickman me laissa au coin de Joy Street, d'où je rentrai chez moi. Ce fut la dernière fois que je lui parlai.

Pourquoi j'ai rompu avec lui ? Un peu de patience ; attendez que j'aie sonné pour le café. Nous avons pas mal bu déjà, mais moi en tout cas j'ai besoin de me soutenir. Non, ce n'est pas à cause des tableaux que j'ai vus là-bas ; et pourtant je vous jure qu'ils suffisaient à l'empêcher d'être reçu dans les neuf dixièmes des maisons et des clubs de Boston, et je suppose que vous ne vous étonnerez plus de me voir fuir le métro et les caves. C'est à cause… de quelque chose que je trouvai dans ma poche le lendemain matin. Vous savez, ce rouleau de papier épinglé au tableau monstrueux de la cave, ce que je croyais être la photo d'un décor quelconque que Pickman voulait utiliser comme fond de tableau pour le monstre. Mon dernier motif de terreur était survenu au moment où j'allais le dérouler, et sans doute l'avais-je inconsciemment froissé et glissé dans ma poche. Mais voici le café ; prenez-le noir, Eliot, si vous m'en croyez.

Oui, c'est à cause de ce bout de papier que j'ai rompu avec Pickman. Richard Upton Pickman, le plus grand artiste que j'aie jamais connu, et l'être le plus vil qui ait jamais franchi les limites de la vie pour plonger dans les abîmes de la folie et du mythe. Eliot, le vieux Reid avait raison : Pickman n'était pas vraiment humain. Ou bien il était né dans un étrange royaume d'ombres, ou bien il avait trouvé moyen de franchir la porte interdite. Cela revient au même maintenant, puisqu'il est parti – retourné dans l'obscurité fabuleuse qu'il aimait hanter. Là, laissons s'éteindre le lustre.

Ne me demandez pas de vous expliquer ou même d'émettre une théorie sur ce papier que j'ai brûlé. Ne me demandez pas non plus ce que cachait en réalité ce grouillement de taupes que Pickman semblait si désireux d'attribuer à des rats. Il y a des secrets, voyez-vous, qui nous viennent peut-être de l'époque des sorcières de Salem, et Cotton Mather fait allusion à des choses plus étranges encore. Vous savez à quel point les tableaux de Pickman paraissaient ressemblants ; tout le monde se demandait où il allait chercher de pareils visages.

Eh bien, le rouleau de papier n'était pas la photo d'un paysage, finalement. Il représentait le monstre que Pickman était en train de peindre sur cette toile affreuse.

C’était le modèle dont il se servait – et le fond était tout simplement le mur de la cave-atelier. Mais par Dieu, Eliot, cette photo avait été faite *d’après nature !*

LE PEUPLE ANCIEN

The Very Old Folk – 1940 (1927)

Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Providence, 2 novembre 1927

Cher Melmoth,

… Ainsi donc vous voilà occupé à fouiller le passé obscur de Varius Avitus Bassianus ? Fi ! Il y a peu de gens que je déteste davantage que ce maudit petit rat syrien !

Récemment, j'ai moi-même été ramené à l'époque romaine par la lecture de *L'Enéide* de James Rhoade [1], traduction dont je n'avais encore jamais pris connaissance, et qui est plus fidèle à l'auteur que toutes celles que j'ai lues – y compris celle de feu mon oncle, le Dr. Clark, restée à l'état de manuscrit. Cette brève diversion virgilienne, et les idées vagues que faisait naître la veille de la Toussaint, avec ses sabbats de sorcières dans les collines, produisirent en moi, dans la nuit de lundi dernier, un rêve romain d'une clarté et d'un éclat si divins, chargé d'une horreur latente si forte, qu'en vérité je pense bien en faire usage un de ces jours dans un texte de fiction. Des songes de ce genre n'étaient pas rares du temps de ma jeunesse – tribun militaire, je suivais pendant la nuit le divin César à travers toute la Gaule –, mais ils avaient pris fin depuis si longtemps que celui-là m'a incroyablement impressionné.

Cela se passait dans la minuscule ville provinciale de Pompaelo[2], au pied des Pyrénées, par une ardente soirée. On devait être aux derniers moments de la République[3], car la province était encore gouvernée par un proconsul sénatorial, et non par le légat prétorien d'Auguste, la veille des calendes de novembre[4]. Au nord de la bourgade se dressaient les collines, tachetées d'écarlate et d'or ; et le soleil couchant brillait, énigmatique et rouge, sur les plâtres et les pierres grossières, fraîchement taillées, du forum empli de poussière, comme sur les parois de bois du cirque, tous deux installés un peu en retrait à l'est. Des groupes de citoyens s'entassaient dans les rares rues pavées, émus par un vague malaise qu'ils ne pouvaient définir : colons romains aux larges sourcils, indigènes romanisés à l'épaisse crinière, et frappants mélanges des deux – tous vêtus des mêmes toges de

laine à bon marché. Je venais moi-même de descendre d'une litière, que les porteurs illyriens semblaient avoir amenée en hâte de Calagurris, traversant l'Ebre pour aller vers le sud. J'étais apparemment un questeur de province nommé L. Caelius Ruftis, appelé là par le proconsul, P. Scribonius Libo, venu de Tarasco[5] quelques jours auparavant. Le tribun militaire Sex. Asellius commandait les soldats de la cinquième cohorte et de la douzième légion ; et Cr. Balbutius, le légat de toute la région, avait également quitté Calagurris, où il avait son quartier général.

Notre réunion avait pour objet une chose horrible qui rôdait sur les collines. Terrifiés, tous les habitants de la ville avaient réclamé la présence d'une cohorte envoyée de Calagurris. C'était la Terrible Saison de l'automne, et le féroce peuple des montagnes s'affairait à préparer les effroyables cérémonies que seules de vagues rumeurs faisaient connaître dans les villes. C'était un peuple très ancien, qui vivait très haut dans les collines, et parlait une langue incertaine que les Vascones ne comprenaient pas. Ses membres ne se montraient que rarement ; mais, plusieurs fois par an, ils envoyaient de petits messagers jaunes, aux yeux bigles (ressemblant à des Scythes[6]), qui commerçaient par gestes avec les marchands. Et, chaque printemps et chaque automne, ils sacrifiaient sur les crêtes à des rites infâmes, terrorisant les villages par leurs hurlements et par leurs feux. Toujours au même moment – la nuit précédant les calendes de mai, et celle d'avant les calendes de novembre. Juste avant, des citadins disparaissaient pour ne jamais reparaître. On chuchotait que les bergers et les fermiers indigènes étaient plutôt bien disposés envers ce peuple ancien – et que plus d'une hutte couverte de chaume était vide dès avant minuit lors de ces deux ignobles sabbats.

Cette année-là, la terreur était grande, car chacun sait que la colère du peuple ancien allait s'abattre sur Pompaelo. Trois mois plus tôt, cinq petits messagers louchons étaient descendus des collines, et trois d'entre eux avaient été tués au cours d'une rixe sur le marché. Les deux autres étaient repartis dans leurs montagnes sans mot dire – *et durant l'automne aucun villageois n'avait disparu.* Cette impunité ne présageait rien de bon. Le peuple ancien n'avait pas pour habitude d'épargner ses victimes lors du sabbat. Tout cela était trop beau pour être vrai, et les habitants du lieu avaient peur.

Un battement de tambour résonnait, depuis des jours, dans les collines, et l'édile Tib Annaeus Stilpo (dont le sang était, pour moitié, celui d'un indigène) se décida finalement à réclamer à Balbutius l'envoi d'une cohorte qui viendrait à bout du sabbat tenu pendant l'horrible nuit. Le légat lui avait opposé un refus irréfléchi ; les craintes des villageois étaient sans fondement, et les rites détestables des montagnards ne sauraient inquiéter le peuple romain, tant que nos propres citoyens n'étaient pas

menacés. Je semblais être un ami intime de Balbutius, et m'étais montré d'un avis contraire ; affirmant que j'avais étudié de très près le savoir interdit de la magie noire, et que je croyais le peuple ancien capable de lancer d'innommables sorts sur la ville, qui, après tout, était une colonie romaine et abritait nombre de nos citoyens. Helvia, la mère de l'édile, était une pure Romaine, fille d'Helvius Cinna, parti avec l'armée de Scipion. Aussi envoyai-je un esclave – un petit Grec alerte nommé Antipater – porter des lettres au proconsul ; et Scribonius, consentant à m'écouter, avait ordonné à Balbutius de faire partir pour Pompaelo la cinquième cohorte commandée par Asellius. Elle pénétrerait dans les collines au crépuscule, la veille des calendes de novembre, afin de disperser toutes les infâmes bacchanales qu'elle rencontrerait et ramènerait à Tarraco les prisonniers qu'elle ferait à cette occasion, lors de la prochaine session judiciaire du propréteur. Mais Balbutius protesta, et il s'ensuivit de nouveaux échanges de lettres.

J'avais tant écrit au proconsul qu'il en était venu à s'intéresser sérieusement à ces choses horribles, sur lesquelles il voulait enquêter personnellement. Il s'était enfin rendu à Pompaelo, suivi de ses serviteurs et de ses licteurs ; les rumeurs qu'il recueillit le troublèrent profondément, et il renouvela fermement son ordre d'écraser les participants au sabbat. Désireux de discuter avec quelqu'un qui connaissait le sujet, il m'ordonna de suivre la cohorte d'Asellius. De son côté, Balbutius nous accompagna également, pour défendre un avis opposé : car il pensait sincèrement que des opérations militaires trop violentes feraient naître une dangereuse agitation chez les Vascones – qu'ils soient citadins ou membres des tribus. Aussi nous retrouvâmes-nous tous dans le mystérieux crépuscule des montagnes d'automne : le vieux Scribonius Libo dans sa toge prétexte – la lumière dorée se reflétait sur son crâne chauve et poli, comme sur les rides de son profil d'aigle ; Balbutius, revêtu d'une cuirasse et d'un casque étincelants, serrant les lèvres avec ostentation, pour bien montrer son désaccord, le jeune Asellius, avec ses jambières polies et son air supérieur ; et ce curieux mélange de citadins, de légionnaires, de membres de tribus, de paysans, de licteurs, d'esclaves et de serviteurs. Apparemment, je portais moi-même une toge commune, et rien ne me distinguait des autres.

Et partout se faisait sentir le poids de l'épouvante. Les citadins, comme les villageois, osaient à peine parler à voix haute ; les hommes de l'entourage de Libo, sur place depuis une semaine, donnaient l'impression de partager un peu de cette crainte sans nom. Le vieux Scribonius lui-même gardait un air préoccupé, et les voix fortes de ceux qui, comme nous, venaient d'arriver, paraissaient étrangement déplacées, comme si elles retentissaient dans un lieu marqué par la mort, ou dans le temple d'un dieu inconnu. Nous entrâmes dans le prétoire pour y parler sérieusement.

Balbutius fit part de ses objections, appuyé par Asellius, qui semblait porter aux indigènes un profond mépris, tout en estimant peu judicieux de les provoquer. Tous deux soutinrent que mieux valait s'attirer le mécontentement d'une minorité de colons et d'indigènes romanisés en se gardant d'agir, que de se heurter à la majorité – paysans et membres des tribus – en réduisant par la force ces effroyables rites. De mon côté, je renouvelai ma demande d'intervention et offris de me joindre à la cohorte pour toute expédition qu'elle pourrait entreprendre. Je fis remarquer que les barbares Vascones étaient, au mieux, turbulents et peu sûrs, et que des affrontements avec eux se produiraient tôt ou tard, quoi que nous fassions ; dans le passé, ils n'avaient jamais représenté une menace sérieuse pour nos légions ; et il serait mal venu que les représentants du peuple romain acceptent de prendre en compte des barbares dans la détermination de mesures que la justice et le prestige de la République exigeaient. Au demeurant, la bonne administration d'une province dépendait avant tout de la sécurité et de la bonne volonté des éléments civilisés, dans les mains desquels reposaient le commerce et la prospérité du lieu, et dont les veines charriaient une forte part de notre sang italien. Bien que, du point de vue du nombre, ils ne constituent qu'une minorité, ils étaient un facteur de stabilité, auquel on pouvait se fier, et leur coopération permettrait de lier la destinée de cette province à celle de l'Empire du sénat et du peuple romains. C'était à la fois un devoir et un avantage que de leur offrir la protection due aux citoyens romains ; fut-ce au prix (ici je jetai un regard sarcastique à Balbutius et à Asellius) de troubles sans lendemain, et de l'arrêt des jeux de dames et des combats de coqs au camp de Calagurris.

J'étais certain qu'un danger réel menaçait la ville et les habitants de Pompaelo. J'avais lu de nombreux rouleaux de parchemin venus de Syrie, d'Égypte, des mystérieuses cités étrusques[7], parlé longuement avec le prêtre, assoiffé de sang, de Diane d'Aricie, dans son temple au milieu des forêts qui bordent le lac du bois d'Aricie[8]. Du haut des collines pouvaient être proférés, durant le sabbat, des sorts effroyables, qui ne devraient pas être tolérés dans les territoires occupés par le peuple romain ; laisser se dérouler de telles cérémonies serait indigne de ceux dont les aïeux, sous le consulat d'A. Postumius, avaient exécuté tant de citoyens romains, parce qu'ils prenaient part aux bacchanales – ce que rappelait, gravé sur le bronze et visible aux yeux de tous, le sénatus-consulte *De Bacchanalibus*.

Une cohorte suffirait à venir à bout du sabbat, à condition qu'elle intervienne à temps – avant que le déroulement des rites puisse faire surgir quoi que ce soit qu'une lance ne soit capable d'affronter. Il suffirait d'arrêter les participants, et épargner les simples spectateurs atténuerait considérablement le ressentiment que pourraient éprouver tous ceux qui, dans les campagnes, se montraient favorables à ces

cérémonies. En bref, les principes, comme les exigences politiques, réclamaient des actions résolues ; et je ne pouvais douter que Publius Scribonius, toujours soucieux de la dignité et des obligations du peuple romain, n'ait à cœur d'envoyer là-bas la cohorte que j'accompagnerais, en dépit de toutes les objections que Balbutius et Asellius – en vérité, ils parlaient plus en provinciaux qu'en vrais Romain – jugeraient bon de multiplier.

Le soleil était maintenant très bas, et toute la ville semblait enveloppée d'un éclat irréel et pervers. Le proconsul M. Scribonius nous signifia son approbation de mes paroles, et m'intégra à la cohorte avec le rang provisoire de centurion primipile ; Balbutius et Asellius donnèrent leur accord – le second de moins bonne grâce que le premier.

Comme le crépuscule tombait sur les collines automnales, le battement, régulier et hideux, d'étranges tambours se fit entendre au loin. Il suivait un rythme terrifiant. Quelques légionnaires hésitèrent un instant, mais des ordres très fermes les ramenèrent dans les rangs, et bientôt la cohorte s'avança à travers la plaine située à l'est du cirque. Libo comme Balbutius insistèrent pour nous accompagner ; mais nous eûmes beaucoup de difficulté à trouver un guide du cru qui acceptât de nous indiquer les chemins menant à la montagne. Finalement, un nommé Vercellius, fils de purs Romains, consentit à nous conduire par-delà le pied des monts. Nous nous mîmes en marche dans le crépuscule, tandis que sur notre gauche la mince faucille d'argent de la lune brillait au-dessus des bois.

Nous étions fort inquiets de savoir que *le sabbat aurait lieu de toute façon.* On avait dû, dans les collines, apprendre l'arrivée de la cohorte ; une telle rumeur restait alarmante, même avant que la décision ait été prise – et pourtant les sinistres tambours résonnaient comme auparavant. On aurait dit que, pour une raison particulière, la présence ou l'absence des forces du peuple romain laissaient les célébrants également indifférents.

Le bruit se fit plus fort encore quand nous pénétrâmes dans un passage qui montait vers les collines. Ses pentes boisées, très raides, nous enserraient étroitement des deux côtés ; et nos torches oscillantes y faisaient apparaître des troncs aux formes fantastiques. Tous allaient à pied, à l'exception de Libo, de Balbutius, d'Asellius, de moi-même et de deux ou trois centurions ; mais, le chemin se faisant encore plus difficile, nous dûmes abandonner nos chevaux. Une escouade de dix hommes resta en arrière pour les garder, bien qu'il y eût peu de chances de croiser une bande de voleurs en cette nuit de terreur. Nous croyions parfois discerner une forme furtive dans les bois qui nous entouraient ; et, au bout d'une demi-heure d'ascension, la piste

se fit si étroite et raide que la progression d'un nombre aussi important d'hommes – plus de trois cents en tout – devint atrocement difficile.

C'est alors, avec une brusquerie qui nous horrifia, que nous entendîmes un cri affreux monter d'en bas. Il venait des chevaux attachés : ils avaient *hurlé* – non pas henni, *hurlé* – sans que nous puissions savoir pourquoi, faute de lumière ou d'appels lancés par leurs gardiens. Au même moment, des feux de joie apparurent devant nous sur toutes les crêtes ; l'épouvante semblait tapie aussi bien devant que derrière nous. Nous tournant vers notre guide, le jeune Vercellius, nous n'aperçûmes qu'une masse effondrée, baignant dans une mare de sang. Il tenait encore en main la courte épée qu'il avait arrachée de la ceinture du soldat D. Vinulanus, et il y avait sur son visage une telle expression de terreur que les vétérans les plus endurcis pâlirent à sa vue. Il s'était tué quand les chevaux avaient hurlé… lui qui, né dans cette région, y avait vécu toute sa vie et savait ce qu'on murmurait à propos des collines.

Toutes les torches commençaient à faiblir, et les cris des légionnaires apeurés se mêlaient aux hurlements incessants des chevaux. L'air fraîchit nettement, plus brutalement qu'il n'est courant en cette veille de novembre, et semblait agité d'atroces ondulations que je ne pouvais m'empêcher de relier aux battements d'énormes tambours. Toute la cohorte restait à l'arrêt ; et, comme nos lumières vacillaient, j'aperçus ce que je crus être des formes fantastiques, que soulignait dans le ciel la faible lueur de la Voie lactée, à travers laquelle brillaient Persée, Cassiopée, le Cygne et les Céphéides.

Soudain toutes les étoiles disparurent du ciel – même, devant nous, Deben et Véga, si lumineuses, ainsi que, dans notre dos, Altaïr et Fomalhaut. Les torches s'éteignirent en même temps, et il ne subsista plus, au-dessus de notre cohorte hurlante, que les horribles flammes perverses des brasiers allumés sur les hautes crêtes : d'un rouge diabolique, et sur lesquelles se découpaient les silhouettes démentes, colossales, de monstres sautillants, tels que jamais prêtre phrygien ou grand-mère campanienne n'a pu en évoquer dans les plus absurdes de ses récits.

Ce démoniaque battement de tambours s'enfla encore, jusqu'à couvrir les cris des hommes et des chevaux, tandis qu'un vent glacé descendait des hauteurs interdites, pour se lover, avec une lenteur et une présence abominables, autour de chacun de nos hommes. Bientôt toute la cohorte se débattit en hurlant dans l'obscurité, comme si elle endurait le destin de Laocoon et de ses fils[9]. Seul le vieux Scribonius Libo semblait résigné. Il proférait, au milieu des clameurs, des mots que j'entends encore : « *Malitia velus – Malitia vêtus est… venit… tandem venit*[10]*…* »

À ce moment je me réveillai. C'était le rêve le plus fort que j'aie fait depuis des

années, qui s'abreuvait à des puits, depuis longtemps abandonnés et oubliés, menant au subconscient. Il n'existe aucun témoignage permettant de connaître la destinée de cette cohorte ; mais la ville, au moins, survécut – car les encyclopédies précisent que Pompaelo existe ! encore aujourd'hui, sous le nom espagnol de Pamplona – Pampelune…

Bien à vous dans la Suprématie gothique,

G. JULIUS VERUS MAXIMINUS.

[1] Rhoade donna de l'épopée de Virgile une traduction versifiée, qui parut pour la première fois au début du siècle.

[2] Cela situerait la ville quelque part au nord-ouest de la Barcelone actuelle.

[3] Dans les faits, la République prit fin avec la victoire d'Auguste sur Antoine à Actium (31 septembre 31 av. J.-C.), bien qu'Auguste n'ait pris le titre de *princeps* que le 16 janvier de l'an 27 av. J.-C.

[4] C'est-à-dire le 31 octobre, les calendes étant le premier jour du mois.

[5] C'est à dire la Tarragona actuelle, qui se trouve sur la côte, au sud de Barcelone.

[6] Peuples vivant dans une région englobant la Crimée actuelle, et qui étaient connus depuis la période grecque (voir Hérodote, III, 1) pour leurs mœurs barbares.

[7] C'est-à-dire en Italie du Nord. Pour les Anciens, comme pour nous, les Étrusques restèrent et restent une énigme ; personne ne peut dire avec certitude d'où ils viennent (Hérodote, 1,94, a peut-être raison de voir en eux une colonie fondée par la Lydie, en Asie Mineure, aux environs du VIIIe siècle av. J.-C.), et leur langue, qui n'a pas encore été déchiffrée, n'appartient pas au groupe indo-européen.

[8] Ce temple, dont les ruines existent encore, se trouve à environ vingt-cinq kilomètres au sud-est de Rome.

[9] Prince et prêtre troyen qui, après s'être opposé en vain à l'entrée du cheval de Troie dans les murs de la ville, périt de façon atroce avec ses deux fils : deux énormes serpents vinrent de la mer pour les étouffer et leur infliger des morsures mortelles. Virgile en donne une émouvante description dans l'*Enéide*, II, 40-56, 199-233

[10] « La malice… la vieille malice… est venue… est enfin venue… »

LE CLERGYMAN MAUDIT

The Evil Clergyman – 1939 (1933)

Traduction par Paule Pérez.

Ce fut un homme grave, au regard intelligent, aux vêtements sobres et à la barbe grise, qui m'introduisit dans la mansarde. Il me parla ainsi :

« *Il* a vécu ici, en effet, et je vous déconseille de toucher à quoi que ce soit. Votre curiosité vous rend irresponsable. Nous ne venons jamais de nuit dans cette chambre, et ce n'est que pour respecter ses dernières volontés que nous conservons tel quel cet endroit. Vous connaissez son œuvre. Alors qu'il était pratiquement parvenu au terme de ses expériences, cette société abominable est intervenue. Aussi, nous ignorons où il est enterré. Personne n'a pu atteindre les membres de cette secte, pas même les hommes de loi. J'espère que vous quitterez la place lorsque la nuit sera tombée. Je vous demanderai en outre de laisser sur la table cet objet qui ressemble à une boîte d'allumettes. Nous ne savons pas ce qu'il représente, mais nous soupçonnons qu'il a un rapport avec ce qu'il a fait. Nous allons même jusqu'à éviter de le regarder fixement. »

Au bout d'un moment, l'homme me quitta. La mansarde était sale et poussiéreuse. Malgré ses meubles sommaires, quelque chose en elle affirmait que celui qui l'avait habitée n'était pas coutumier des taudis. Une étagère d'ouvrages classiques et théologiques couvrait un pan de mur, une autre bibliothèque contenait des traités de magie : Paracelse, Albertus Magnus, Trithemius, Hermes Tris, Borellus, et d'autres textes, écrits dans un alphabet étrange, que je ne parvins pas à déchiffrer. La pièce comportait un placard. Sa seule issue était la trappe qui s'ouvrait sur un escalier raide. Les fenêtres étaient des œils-de-bœuf, et les poutres de chêne noirci révélaient leur grand âge. Bref, cette maison appartenait au vieux monde. Où me trouvais-je ? Cette ville, assurément, n'était pas Londres. Selon moi, c'était un petit port. Le curieux objet posé sur la table me fascinait. J'en connaissais l'usage. Je sortis de ma poche une torche électrique – ou quelque chose de semblable – et fis quelques essais anxieux. La lumière n'en était pas blanche, mais violette. Elle avait plutôt l'aspect d'une lueur radioactive que celui d'une lumière véritable. Je ne m'en servais pas, en fait, comme d'une lampe ordinaire. En effet, je possédais une lampe électrique ordinaire dans une autre poche.

Il commençait à faire nuit et les vieux toits et les cheminées avaient une étrange allure, vus à travers la minuscule fenêtre. Rassemblant tout mon courage, je calai

contre un livre, sur la table, le petit objet. Puis je dirigeai dessus les rayons de la lumière violette. Elle se rapprochait plus, à présent, d'une pluie de petites particules violettes, que d'un rayon continu. Tandis que ces parcelles de lumière frappaient la surface de verre, au centre du curieux objet, elles produisirent un craquement, comme celui des étincelles traversant un tube de vide.

La surface de verre sombre émit une lueur rosâtre, et une vague silhouette blanche parut prendre forme en son centre. C'est alors que je constatai que je n'étais plus seul dans cette pièce. Je remis le projecteur dans ma poche. Mais le nouveau venu ne parla pas, et je ne perçus aucun bruit dans les moments qui suivirent. Comme si cette scène eût été une pantomime. Le nouveau venu et ses compagnons, cependant, étaient des êtres de grande stature. Le premier, un homme mince et sombre, de taille moyenne, était revêtu du costume ecclésiastique de l'Église anglicane. Il avait une trentaine d'années, le teint verdâtre et, malgré des traits agréables, le front anormalement haut. Ses cheveux noirs étaient bien coupés, soigneusement peignés, et il était rasé de près, quoique sa barbe, très foncée, marquât son menton d'une ombre bleuâtre. Il portait des lunettes sans monture, avec des branches d'acier. Il n'était pas si différent, somme toute, des autres hommes d'Église britanniques de ma connaissance, mais il avait le front plus haut, la peau plus sombre, l'expression plus intelligente – et aussi plus subtilement *diabolique*.

Avant que j'eusse eu le temps de prévenir son geste, il avait déjà lancé tous ses livres de magie dans la cheminée qui se trouvait dans un recoin de la pièce, et que je n'avais pas aperçue, tant elle était dissimulée par l'inclinaison de la mansarde. Les flammes dévorèrent les volumes, dans un mélange étonnant de couleurs étranges et d'odeurs affreuses.

Parmi les hommes qui apparurent alors, j'en remarquai un qui portait le rabat et la culotte courte d'un évêque. Ils semblaient à la fois haïr et craindre le premier arrivant et celui-ci paraissait éprouver à leur égard le même sentiment. Une expression sardonique figeait son visage, mais je pus voir que sa main droite tremblait tandis qu'elle agrippait le dessus d'une chaise. L'évêque désigna la bibliothèque vide et la cheminée (où les flammes venaient de s'éteindre). Le premier arrivant eut un sourire narquois, et tendit la main gauche vers le petit objet sur la table. Alors, toute l'assistance recula d'effroi. La procession des ecclésiastiques disparut peu à peu le long de l'escalier, après avoir franchi la trappe. En partant, ils eurent tous des gestes menaçants à notre intention. L'évêque fut le dernier à quitter les lieux.

Quand nous fûmes seuls, le premier arrivant se dirigea vers un placard, d'où il retira un rouleau de corde. Grimpant sur une chaise, il attacha une extrémité de la

corde à un crochet fixé sur l'étagère centrale en chêne noir, et fit un nœud coulant avec l'autre extrémité. Comprenant qu'il voulait se pendre, je m'avançai pour tenter de l'en dissuader. En me voyant il s'interrompit, et me contempla avec une étrange expression de triomphe qui me déconcerta. Il descendit lentement de la chaise, pour s'approcher de moi, un rictus diabolique au coin de ses lèvres minces.

Je me sentis soudain en danger de mort, et sortis aussitôt de ma poche mon fameux projecteur. Car, je ne sais pourquoi, quelque chose me disait qu'il servirait à ma défense. Je le braquai sur son visage. Ses traits jaunis prirent une couleur violette, puis devinrent tout roses. Son exultation satanique se mua en une attitude de terreur profonde. Battant brutalement l'air de ses bras, il recula, en trébuchant. Il se trouvait près de la trappe ouverte. Je criai pour l'avertir. Mais il ne m'entendit pas. L'instant d'après, il tomba à la renverse dans cette ouverture béante et disparut.

Avec circonspection, je m'approchai de la trappe. Me penchant au-dessus de l'escalier, je constatai qu'il n'y avait en contrebas aucun corps écrasé. Par contre, j'aperçus une foule de gens accourant vers moi avec des lanternes. Le charme du silence et des phantasmes était rompu. J'entendais à nouveau des sons humains, et ce que je voyais avait nos habituelles trois dimensions. Quel bruit les avait donc attirés ? Les deux personnes qui se trouvaient à la tête de la troupe (de simples villageois) s'arrêtèrent, pétrifiées, en me voyant – l'une d'entre elles se mit à hurler :

« Quoi ! quoi ! Encore ! »

Prise de panique, la troupe entière s'enfuit. Seul un homme resta. Je reconnus en lui le barbu qui m'avait conduit en ce lieu. Debout, seul, une lanterne à la main, il attendait. Il semblait fasciné, mais non effrayé. Il me rejoignit dans la mansarde.

« Ainsi, dit-il, vous ne l'avez pas laissé tranquille. Je sais ce qui est arrivé. Cela s'est déjà produit une fois, mais l'homme a eu peur, il s'est tiré une balle. Vous n'auriez jamais dû le faire revenir. Vous savez ce qu'il veut. Quelque chose de terrible est arrivé, sans aller assez loin cependant pour porter atteinte à votre personnalité. Si vous gardez votre sang-froid, et si vous acceptez d'apporter certains changements dans votre vie, vous pourrez continuer à jouir de l'existence. Mais vous ne pourrez pas vivre ici. Je ne pense pas non plus que la vie de Londres vous convienne. Je vous conseille de gagner l'Amérique. Ne tentez plus aucune expérience ici. Cela ne ferait qu'aggraver la situation. Vous ne vous en êtes pas mal tiré, mais partez immédiatement. Et remerciez le ciel. Je vais essayer d'être franc avec vous. Il s'est produit un certain changement dans votre apparence. On pouvait s'y attendre. Mais si vous quittez ce pays vous pourrez vous y habituer. Venez, il y a un miroir à l'autre bout de la pièce. Bien que vous ne soyez pas repoussant, attendez-vous à un

choc. »

Comme je tremblais de peur, l'homme à la barbe dut me soutenir pour m'accompagner jusqu'à la glace. Un homme mince, à la peau sombre, de taille moyenne, vêtu de l'habit de l'Église anglicane, portant des lunettes sans monture à branches d'acier qui brillaient sous un front anormalement haut : *le premier arrivant silencieux qui avait brûlé ses livres*.

Pour le reste de ma vie, au moins en apparence, j'allais devoir être cet homme !

LE LIVRE

The Book – 1938 (1934)

Traduction par Paule Pérez.

Mes souvenirs sont très confus. Je n'arrive absolument pas à préciser où ils commencent, car parfois il me semble que j'ai déjà un nombre d'années incommensurable derrière moi, tandis qu'à d'autres moments je pense que mon présent n'est qu'un point isolé dans un infini gris et sans forme. Je ne sais même pas comment je pourrai communiquer ce message. Tout en étant conscient que je suis en train d'écrire, j'ai la vague impression qu'une médiation étrange, et sans doute terrible, sera nécessaire pour permettre à ce message d'être entendu là où je le désire. Mon identité, elle aussi, est étonnamment incertaine. J'ai le sentiment d'avoir subi un grand choc dû à la multiplicité monstrueuse de mes cycles d'expériences uniques et incroyables. Ces expériences ont eu leur origine dans ce livre tout rongé par les vers. Il me souvient de l'avoir trouvé dans un endroit à peine éclairé, tout proche de la rivière noire et huileuse où stagnent toujours d'épaisses nappes de brouillard. C'était un lieu très ancien dont tous les murs, jusqu'au plafond, étaient couverts d'étagères chargées de volumes à demi pourris. Il y avait des livres dans toutes les pièces et dans tous les coins. Certains étaient serrés dans des boîtes grossières, d'autres en tas, à même le sol. C'est dans l'un d'eux que je découvris la combinaison. Je ne connus jamais le titre de cet ouvrage, car les premières pages manquaient. Lorsque je le ramassai, il s'ouvrit comme de lui-même vers la fin, et ce que j'y aperçus m'excita grandement. C'était une liste de choses à faire et à dire, où je reconnus une formule interdite et noire, comme celles que j'avais lues dans les écrits ésotériques d'anciens cabalistes à la recherche des secrets de l'Univers. Ce que j'avais entre les mains, c'était le guide, la clef, dont les mystiques rêvent depuis les premiers âges de l'humanité, pour entrer dans l'au-delà, dans le domaine de l'insondable. Pendant des siècles, les hommes avaient essayé, en vain, de retrouver cette formule, qui était là, dans ce livre très ancien. Ce n'était pas une presse à imprimer qui avait tracé en grandes lettres redoutables ces phrases latines, mais la main d'un moine à demi fou. Lorsque j'avais emporté ce document, le vieil homme ricaneur avait fait un étrange geste de la main, et je sentais encore son regard narquois peser sur mes épaules. Il n'avait pas voulu accepter d'argent, mais ce ne fut que bien plus tard que je compris pourquoi.

Tandis que je me hâtais au travers des ruelles tortueuses et embrumées qui longent

le quai, j'eus l'impression inquiétante d'être suivi furtivement par un bruit de pas étouffés. De part et d'autre de la rue, les maisons branlantes et séculaires semblaient revenir à la vie. Elles m'apparaissaient méchantes et maléfiques, comme si un courant d'intentions malignes avait brusquement surgi du sol. Il me semblait que les murs, les pignons de brique moisie, de plâtre et de poutres couverts de champignons, et les fenêtres semblables aux facettes de diamants avaient les yeux fixés sur moi, et s'avançaient à ma rencontre pour mieux m'écraser. Je n'avais lu que le dernier fragment de l'incantation blasphématoire avant de refermer le livre pour l'emporter dans ma demeure. J'habitais une grande maison silencieuse, et je crois bien que j'avais une famille. Je sais qu'il y avait de nombreux domestiques, mais je ne me rappelle plus en quelle année tout cela s'est passé, car j'ai vécu depuis bien des siècles d'aventures, et j'ai complètement perdu la notion du temps. Vers minuit, j'allai donc m'enfermer, tout pâle d'émotion, dans le grenier que je m'étais spécialement installé pour mes travaux secrets. À la lueur d'une bougie dont la cire tombait goutte à goutte, troublé seulement par les carillons des clochers voisins, je me mis à lire ce manuscrit avec avidité. J'écoutais le tintement de ces carillons avec une particulière intensité comme si j'avais peur de déceler, parmi les notes habituelles, un son venu d'outre-tombe. Mais la première bizarrerie se produisit sous la forme d'un grattement venu de la fenêtre la plus haute, de celle qui dominait tous les toits de la ville. À ce moment-là, je lisais à haute voix le neuvième paragraphe de la première partie du document, et je compris tout de suite ce que cela signifiait. Ce grattement m'apprenait que je venais de franchir le seuil du domaine des ombres, et que je ne serais plus jamais seul. En fait, j'entrais dans un tourbillon où le temps et les images étaient complètement déformés. À l'aube, je m'aperçus que la décoration des murs et des étagères s'était transformée, que la pièce n'était plus la même. Par la suite, je ne reconnus plus jamais rien du monde dans lequel j'étais né. Présent, passé, avenir, tout se mélangeait. Des objets naguère familiers me semblaient tout à coup étrangers, tant ma vision des choses s'était élargie. À partir de cette période, je fus transporté dans un rêve fantastique où les formes m'étaient, au mieux, à moitié connues, mais le plus souvent totalement inconnues. Chaque huis que je franchissais m'entraînait plus loin et plus profondément dans la fantasmagorie. Il me devenait de plus en plus difficile de reconnaître les objets usuels de la sphère étroite qui avait été la mienne, si longtemps. Ce que je voyais autour de moi, personne d'autre ne le voyait. Et de peur que l'on ne me prît pour un fou, je restais seul, à l'écart de l'agitation des humains. Les chiens me redoutaient, car ils sentaient l'ombre qui toujours marchait à mes côtés. Je passais mon temps à lire des livres oubliés et secrets, et des manuscrits de sorcellerie qui m'entraînaient, tandis que je franchissais sans cesse de nouveaux seuils, vers le cœur des cosmos inconnus.

Je me souviens d'une nuit où je fis cinq cercles de feu concentriques sur le sol, et où, debout dans celui du milieu, je récitai l'une des monstrueuses litanies apportés par le message de Tartarie. D'un seul coup les murs fondirent, et un souffle noir m'emporta au travers d'espaces gris, insondables, à des miles au-dessus des sommets acérés de mystérieuses montagnes. Après une obscurité complète, la lumière de myriades d'étoiles forma de monstrueuses constellations. Je survolais une plaine verdâtre où je discernais maintenant les tours tortueuses d'une monstrueuse cité. Je n'avais jamais rien vu ou lu ou rêvé de semblable. Tandis que je descendais vers le centre de la ville, je vis un immense bâtiment de pierre. Une peur horrible m'étreignit. Je hurlai, me débattant pour ne pas m'écraser sur lui. Après un moment d'inconscience, je me retrouvai dans le grenier, étendu de tout mon long sur les cinq cercles phosphorescents. Ce voyage ne fut ni plus ni moins étrange que ceux que j'avais faits précédemment. Mais ma terreur avait été plus violente. J'avais été trop près de ces abîmes terrifiants de l'au-delà. Par la suite, je fus plus prudent dans mes incantations, car je n'avais pas le moindre désir d'être définitivement coupé du monde et plongé dans des gouffres inconnus d'où je ne pourrais jamais revenir…

LA CHOSE DANS LA CLARTÉ LUNAIRE

The Thing in the Moonlight – 1941 (1934)

Traduction par Paule Pérez.

Morgan n'est pas un homme de lettres. En fait, il n'est même pas capable de parler anglais d'une façon correcte. C'est la raison qui m'a poussé à m'interroger sur ce qu'il a écrit, alors que les autres en ont ri. Le soir où c'est arrivé, il était seul. Brusquement, un impérieux besoin d'écrire l'envahit ; saisissant un stylo, il se mit à tracer les lignes suivantes :

Je m'appelle Howard Philipps. J'habite 66, College Street, à Providence (Rhode Island). Le 24 novembre 1927, je ne sais évidemment pas en quelle année nous sommes en ce moment, je suis tombé dans un sommeil peuplé de rêves et je ne me suis plus jamais réveillé. Ces rêves ont commencé dans un marais sombre et couvert de brume, sous un ciel gris d'automne, et au nord d'une falaise escarpée couverte de lichens. Poussé par je ne sais quelle force obscure, j'escaladais la paroi d'un précipice vertigineux, lorsque mon attention fut attirée par les noires ouvertures béantes d'innombrables terriers qui s'enfonçaient profondément dans les entrailles du plateau rocheux. Pendant mon escalade, il m'apparut que certains endroits du passage que je prenais étaient si sombres qu'ils m'empêchaient de voir les terriers, à supposer qu'il y en eût. En un lieu particulièrement obscur, je sentis la peur me gagner. C'était comme si une subtile et impalpable émanation était sortie du gouffre pour s'emparer de mon esprit. Dans la totale obscurité, je n'eus pas l'occasion de vérifier si mes appréhensions étaient fondées. Poursuivant mon effort, j'émergeai enfin sur une plate-forme pierreuse couverte de mousse, éclairée par un pâle rayon de la lune, qui avait remplacé l'astre du jour déclinant. Il n'y avait autour de moi aucun signe de vie, mais je fus tout de suite sensible à un bruit singulier qui montait des bruissements du fétide marais d'où j'arrivais. Après avoir marché quelque temps, je découvris des rails rouillés et des poteaux rongés de vers qui supportaient encore des fils distendus de trolleybus. En suivant la voie, j'arrivais bientôt devant un tramway jaune. Il portait le numéro 1852. C'était un véhicule de type commun, à deux étages, et qui avait été utilisé régulièrement entre les années 1900 et 1910. Il était vide, en état de marche, prêt à partir. L'absence du chauffeur devait être sans doute de courte durée, car le moteur tournait doucement, faisant tressauter le frein serré. Intrigué, je montai dans la cabine pour donner de la lumière. Il n'y avait aucune manette de contrôle. Abasourdi,

j'allais m'asseoir dans une voiture, lorsque j'entendis l'herbe clairsemée bruisser sur ma gauche. Deux silhouettes sombres apparurent dans le clair de lune. Ces deux créatures portaient les casquettes réglementaires de la compagnie des tramways, et il était évident qu'il s'agissait du contrôleur et du chauffeur de ce véhicule. Brusquement, l'un d'eux renifla avec une acuité bizarre, leva son visage vers le ciel, et se mit à hurler à la lune. L'autre se laissa immédiatement tomber à quatre pattes et courut en direction de la voiture. Je bondis dehors comme un fou, et filai à perdre haleine sur le plateau, jusqu'à ce que je m'écroule, épuisé, sur le sol. Ce n'était pas la vue du contrôleur courant à quatre pattes qui m'avait tant effrayé, c'était celle du chauffeur, car son visage n'était qu'un cône blanc terminé par un tentacule rouge sang.

J'avais beau savoir que ce n'était qu'un rêve, cela me fut infiniment désagréable. Depuis cette nuit d'épouvante, je n'ai cessé de prier pour me réveiller. En vain !

Je devins donc l'un des habitants de cet univers cauchemardesque. Ma première nuit se dissipa avec l'aube. J'errai sans but à travers des terres marécageuses et solitaires. Quand la nuit revint, j'errais encore, espérant me réveiller. Mais soudain écartant les roseaux, je vis l'ancien trolleybus, et, à côté de lui, une chose au visage en cône, qui levait la tête vers le ciel et hurlait à la lune. Et chaque jour il en est de même. Et chaque nuit je me retrouve en ce lieu d'horreur. J'essaye de rester immobile lorsque la nuit vient, mais je dois marcher dans mon sommeil, car chaque fois que j'ouvre les yeux, j'ai devant moi cette chose atroce, hurlant à la lune pâle. Et chaque fois je m'enfuis, courant comme un dément.

Dieu ! quand vais-je me réveiller ?

Voilà ce que Morgan a écrit. Je vais me rendre 66, College Street, à Providence, mais j'ai peur de ce que je pourrais y découvrir.

LE DÉFI D'OUTRE-ESPACE

The Challenge from Beyond - 1935 (1935)

Par Catherine L. Moore, Abraham Merritt, H. P. Lovecraft, Robert E. Howard et Franck B. Long.
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Les passages en caractères italiques signalent qu'un nouvel auteur prend la plume.

L'ordre de rédaction est le suivant : C. L. Moore, A. Menitt, H. P. Lovecraft, Robert E. Howard, Franck Belknap Long.

George Campbell ouvrit sur l'obscurité des yeux embrumés de sommeil, et resta plusieurs minutes à fixer, depuis l'entrée de sa tente, la pâle nuit d'août avant de pouvoir se demander ce qui l'avait réveillé. Il y avait, dans l'air vif et pur de ces forêts canadiennes, un soporifique plus puissant que n'importe quelle drogue. Campbell se tint immobile un moment, revenant avec lenteur aux frontières du sommeil, conscient d'une exquise fatigue, d'une sensation inhabituelle d'avoir fait usage de tous ses muscles, désormais parfaitement détendus. C'étaient les meilleurs moments des vacances, après tout – le repos après la peine, au milieu de la nuit douce et claire.

Comme son esprit plongeait à nouveau dans l'oubli, il se répéta avec volupté, une fois de plus, que trois longs mois de liberté l'attendaient. Libéré des villes, de la monotonie, de l'enseignement, de l'université, des étudiants dépourvus du moindre intérêt pour la géologie qu'il leur enfonçait de force dans la tête afin de gagner son pain quotidien. Libéré de…

D'un seul coup la délicieuse somnolence qui l'entourait fut réduite à néant. Venu du dehors, un bruit de fer-blanc entrechoqué rompit le silence. George Campbell se redressa maladroitement et s'empara de sa lampe de poche, puis éclata de rire et la remit en place, fouillant des yeux l'obscurité au milieu de laquelle une petite créature de la nuit, anonyme et sombre, rôdait parmi les boîtes de conserve renversées de ses réserves. Il étendit un bras très long, cherchant un projectile à tâtons autour de l'entrée de la tente. Ses doigts se refermèrent sur une grosse pierre qu'il ramena vers lui, prêt à la lancer.

Mais il n'en fit rien. L'objet ramassé dans le noir était si bizarre… Carré, aussi lisse que le cristal, avec des coins arrondis, très mats. De toute évidence, quelque

chose de fabriqué. La surface en était si surprenante au toucher que, de nouveau, il se mit en quête de sa lampe de poche, dont il projeta le faisceau sur la pierre qu'il tenait en main.

Le sommeil le quitta tout à fait quand il vit ce qu'il venait de saisir par hasard. Ce cube étrange et lisse était aussi transparent que du cristal de roche. Du quartz, bien évidemment, mais pas sous sa forme habituelle de cristaux hexagonaux. D'une manière ou d'une autre – mais Campbell ne pouvait deviner comment –, on lui avait donné la forme d'un cube, d'environ six pouces de côté, mais incroyablement usé ; le cristal, si dur, s'était émoussé, à tel point que les arêtes avaient disparu, et que le tout prenait l'apparence d'une sphère – à l'issue, sans doute, d'innombrables années, impossibles à compter.

Le plus curieux, cependant, restait cette forme qu'il apercevait confusément au centre du cristal. C'était un petit disque fait d'une matière inconnue, de couleur pâle, dont la surface laissait voir des caractères gravés, en forme de coins, et qui rappelaient vaguement l'écriture cunéiforme.

George Campbell fronça les sourcils et se pencha pour considérer de plus près l'énigme qu'il tenait en main, vaguement surpris. Comment avait-on pu inclure un tel objet dans du cristal de roche pur ? De vieilles légendes lui revinrent à l'esprit : le quartz, disaient-elles, n'est rien d'autre que de l'eau qui a gelé trop fort pour pouvoir fondre ensuite. De la glace – des caractères cunéiformes – oui, ce type d'écriture ne venait-il pas des Sumériens, descendus du Nord, au tout début de l'Histoire, pour s'établir en Mésopotamie ? Puis le bon sens reprit le dessus et il éclata de rire. La formation du quartz remonte aux premières périodes géologiques de la Terre, quand elle se réduisait encore à une fournaise de roches en fusion. La glace date de bien plus tard – des millions d'années plus tard.

Et pourtant… cette écriture… Tracée par l'homme, très certainement, bien que les caractères en soient peu familiers, exception faite d'une lointaine ressemblance avec les graphismes cunéiformes. Ou bien se pouvait-il qu'en plein paléozoïque il ait existé des créatures capables de graver ces formes mystérieuses sur le disque enrobé de quartz qu'il tenait ? Ou encore… une chose comme celle-ci serait-elle tombée de l'espace, comme un météore, plongeant dans la roche encore en fusion ? Se pourrait-il que ?…

Il se reprit fermement et sentit ses oreilles s'échauffer devant l'exubérance de sa propre imagination. Le silence, la solitude et le curieux objet qu'il avait en main conspiraient pour jouer un tour à son bon sens. Il haussa les épaules et posa le cristal à côté de son sac de couchage, puis éteignit la torche. Peut-être, une fois le jour venu,

aurait-il la tête assez claire pour donner une réponse à des questions qui, en ce moment, paraissaient insolubles.

Mais le sommeil ne vint pas facilement. En particulier, lorsqu'il avait éteint la lumière le cube avait paru briller un instant, comme pour la retenir, avant de disparaître dans l'obscurité. Ou peut-être se trompait-il. Peut-être ses yeux éblouis avaient-ils cru voir, à tort, la lumière le quitter comme à regret, et luire dans ses profondeurs avec une étrange insistance.

Il resta longtemps étendu, mal à l'aise, revenant sans cesse sur ces questions sans réponses. Ce cube venu d'un passé insondable, de l'aube de l'Histoire, peut-être, constituait un défi qui ne le laisserait pas dormir. *(C.L.M.)*

Il demeura ainsi, lui sembla-t-il, des heures durant. Cette lumière prolongée, qui paraissait si réticente à disparaître, occupait son esprit. On aurait dit que quelque chose au cœur du cube s'éveillait, se mouvait d'un air somnolent, pour retrouver brusquement toute sa lucidité… et s'attacher tout entier à lui.

Pure fantaisie ! Il s'agita avec impatience et ralluma sa lampe électrique de façon à voir sa montre. Pas loin d'une heure du matin – trois heures encore avant l'aube. Le rayon de lumière tomba vers le cube. Il l'y maintint plusieurs minutes, puis éteignit, et observa.

Aucun doute désormais. Comme ses yeux se faisaient peu à peu à l'obscurité, il vit que l'étrange cristal brillait, en son centre, de minuscules lueurs fugitives, semblables aux feux du saphir. Elles venaient, apparemment, du disque pâle aux inquiétantes inscriptions. Le disque lui-même grandissait… les caractères changeaient de forme… le cube semblait plus gros… Était-ce une illusion causée par les infimes parcelles de lumière ?

Il entendit un son – ou plutôt le fantôme d'un son, comme celui produit par les cordes d'une harpe que pincerait un spectre. Il se pencha plus avant. Cela venait du cube…

Il y eut un cri aigu dans les fourrés, une agitation de corps, suivie d'un cri plaintif d'agonie, comme celui d'un enfant dans les affres de la mort, qui prit fin presque aussitôt. Une infime tragédie de la vie sauvage – le tueur et sa proie. Campbell s'avança sans rien voir. De nouveau il éteignit sa torche et jeta un coup d'œil en direction de la tente. Il y avait sur le sol un faible reflet bleu. Le cube. Il se pencha pour le ramasser, puis, obéissant à une sorte d'obscure mise en garde, retint sa main.

Et, de nouveau, il constata que la lumière allait disparaître. Les infimes lueurs couleur saphir clignotaient par à-coups, et refluaient vers le disque dont elles étaient

issues. Il n'émettait plus aucun son.

Campbell s'assit, observant la luminescence croître et décroître, pour devenir de plus en plus faible. Il comprit que deux éléments rendaient possible le phénomène : le faisceau de sa lampe, et sa propre attention, concentrée sur le cube. Son esprit devait se déplacer le long du rayon lumineux et se fixer sur le disque, s'il voulait accroître le rythme de celui-ci. Jusqu'à ce que… quoi ?

Il ressentit un froid glacé, comme si un esprit étranger entrait en contact avec le sien. Un extra-terrestre, il en était sûr. Surmontant sa répugnance, il prit le cube et l'emporta dans la tente. L'objet n'était ni froid ni tiède : tout au plus en éprouvait-il le poids. Il le déposa sur la table, en évitant de l'éclairer de sa lampe, puis marcha vers l'entrée et referma le rabat.

Revenant vers la table, il dressa le fauteuil pliant et dirigea, aussi exactement que possible, le faisceau lumineux sur le cube. Il tourna toute sa volonté, toute sa concentration, sur le disque, ainsi qu'il venait de le faire avec la lumière.

Comme pour obéir à un ordre, les lueurs couleur saphir se mirent à brûler. Jaillissant du disque, elles se répandirent dans le cube de cristal puis battirent en retraite, baignant le disque et ses inscriptions. De nouveau celles-ci changèrent de forme, bougeant, avançant et reculant dans la lumière bleue. Ce n'étaient plus des signes cunéiformes, mais des choses… des objets…

Il entendit le murmure de la musique, les cordes des harpes que l'on pinçait. Le son se fit de plus en plus fort, et maintenant le cube tout entier vibrait selon son rythme. Les parois de cristal parurent fondre, pour se transformer en une brume faite de poussière de diamant. Et le disque lui-même grandissait… Les formes se modifiaient, se divisant ou se multipliant, comme si l'on venait d'ouvrir une porte à travers laquelle se niaient des légions de spectres. À chaque pulsation la lumière se faisait plus aveuglante.

Il se sentit envahi par la panique, et, tentant de libérer son regard et sa volonté, éteignit sa lampe. Mais le cube n'avait désormais plus besoin du rayon lumineux… et Campbell ne pouvait plus se détacher… se détacher ? Il fut comme aspiré par le disque, qui était maintenant un globe, dans lequel des formes innommables dansaient sur une musique dont le vif éclat baignait tout.

Il n'y avait plus de tente. Rien qu'un immense rideau de brume étincelante, derrière lequel brillait le globe…

Il se sentit attiré à travers cette brume, aspiré par elle ainsi que par un vent déchaîné, jusqu'à ce globe. *(A. M.)*

Comme la lumière, brouillée par les nuées, des soleils de saphir se faisait de plus en plus vive, les contours du globe vacillèrent pour se dissoudre en un chaos bouillonnant. Sa pâleur, sa musique, son mouvement se fondirent avec le brouillard, qui prit la couleur de l'acier, tandis qu'il se mettait à onduler rythmiquement. Et les soleils, eux aussi, vinrent se mêler peu à peu à l'infinité grise qu'animait une pulsation sans forme.

Pendant ce temps, la sensation de déplacement vers l'avant, vers l'extérieur, se fit incroyablement, intolérablement rapide. Aucune notion, purement terrestre, de vitesse ne s'appliquait plus, et Campbell comprit que, dans la réalité physique, un tel vol aurait provoqué la mort immédiate de tout être humain. Même ainsi – dans cette hypnose, ou dans ce cauchemar, atroce et diabolique –, cette impression, quasi visuelle, de passage en trombe, semblable à celui d'un météore, paralysait son esprit. Le vide grisâtre et palpitant ne comportait aucun point de référence possible ; mais il sentit pourtant qu'il approchait, puis dépassait, la vitesse de la lumière. Pour finir, il perdit conscience – et une obscurité miséricordieuse engloutit tout.

Les pensées de George Campbell lui revinrent d'un seul coup, au milieu des ténèbres les plus impénétrables. Combien de temps – d'années, d'éternités – avait pu s'écouler depuis sa traversée du vide grisâtre, il ne pouvait le savoir. Il comprit simplement qu'il paraissait ne pas souffrir. À vrai dire, l'absence complète de toute sensation physique semblait même être le trait marquant de sa situation. L'obscurité en était un peu moins noire – comme pour suggérer qu'il était plutôt un esprit privé de corps, au-delà de toute sensation physique, qu'un être corporel dont les sens seraient privés de leurs objets de perception coutumiers. Il pouvait penser, avec une acuité et une rapidité presque surnaturelles – sans pourtant avoir la moindre idée de ce qui lui arrivait.

Instinctivement, Campbell comprit qu'il n'était plus dans la tente. Sans doute, il aurait pu échapper à un cauchemar pour se réveiller dans un monde aussi noir ; mais ce ne pouvait être le cas. Pas de lit de camp sous lui, pas de mains pour toucher les couvertures, la toile, la lampe électrique qui aurait dû être à côté de lui – aucune sensation de froid dans l'air –, pas de rabat à travers lequel jeter un coup d'œil sur la pâle nuit qui l'entourait… quelque chose n'allait pas, pas du tout.

Revenant mentalement en arrière, il songea au cube fluorescent qui l'avait hypnotisé – et à tout ce qui avait suivi. Il s'était rendu compte que son esprit s'en allait, sans pouvoir le retenir. Une panique brutale l'avait saisi au dernier moment – une peur inconsciente, bien plus profonde que celle inspirée par la lueur démoniaque. Elle venait de l'irruption soudaine d'un très vieux souvenir – mais lequel ? Certaines

cellules de son cerveau avaient semblé reconnaître dans le cube quelque chose de familier – qui se chargeait d'une obscure terreur. Il s'efforça de se rappeler ce dont il s'agissait.

Cela lui revint peu à peu. Autrefois – il y avait bien longtemps, dans le cadre de ses études de géologie –, il avait lu quelque chose à ce sujet, qui concernait ces inquiétants fragments d'argile, objet de bien des controverses, qu'on appelait les tessons d'Eltdown. On les avait extraits, trente ans plus tôt, de couches précarbonifères du sud de l'Angleterre. Leurs formes, les marques qu'ils portaient semblaient si bizarres que certains érudits refusèrent d'y voir des objets naturels, et se lancèrent dans de folles conjectures relatives à leur origine. De toute évidence, ils venaient d'une époque à laquelle aucun être humain ne pouvait exister sur le globe – mais leur apparence comme leurs motifs restaient déconcertants. C'est à cette occasion qu'ils reçurent leur nom.

Campbell, pourtant, n'avait pas lu dans les écrits d'un scientifique d'esprit rassis cette référence à un globe de cristal contenant un disque. Sa source était infiniment moins crédible, mais bien plus passionnante. Vers 1912, un clergyman du Sussex, très versé dans les sciences occultes – le révérend Arthur Brooke Winters-Hall –, avait déclaré avoir identifié les inscriptions des tessons d'Eltdown avec certains des « hiéroglyphes préhumains » si prisés de quelques cercles ésotériques, et publié à compte d'auteur ce qui se voulait une « traduction » – que les écrivains préoccupés d'occultisme citaient encore fréquemment avec beaucoup d'éloges. Cette « traduction » – une brochure d'une ampleur surprenante, quand on songe au nombre réduit de « tessons » – comprenait également un récit, censé être d'origine préhumaine, où se trouvait la référence qui, désormais, terrifiait Campbell.

L'histoire disait que vivait sur un monde extra-terrestre – et, pour finir, sur bien d'autres – une puissante race d'êtres semblables à des vers, dont les connaissances et la maîtrise de la nature surpassaient tout ce que notre imagination peut concevoir. Ils avaient, assez tôt, dominé l'art des voyages interstellaires, et, exterminant les races qu'ils rencontraient, peuplé chaque planète habitable de leur galaxie.

Au-delà des limites de celle-ci – qui n'était pas la nôtre – ils ne pouvaient se déplacer eux-mêmes ; mais, dans leur quête de la domination de l'espace, comme du temps, ils découvrirent le moyen de franchir par l'esprit certains gouffres transgalactiques. Ils mirent au point d'étranges objets – des cubes dont la source d'énergie restait inconnue, qui contenaient des talismans hypnotiques, enfermés dans des enveloppes sphériques faites d'une matière ignorée, capable de résister aux aléas de l'espace. Ces cubes pouvaient être expulsés violemment au-delà des limites de leur

univers, et ne répondaient qu'à l'attraction de la matière solide.

Ces objets – dont certains parviendraient, forcément, sur divers mondes inhabités de l'extérieur – formaient les ponts d'éther nécessaires à la communication mentale. La friction atmosphérique consumait l'enveloppe protectrice, laissant le cube à nu, ce qui en favoriserait la découverte par les êtres intelligents vivant sur la planète où il était tombé. Par sa nature même, il attirerait et retiendrait leur attention, et cela, joint à l'action de la lumière, suffirait à mettre en branle ses propriétés particulières.

L'esprit de celui qui trouverait le cube serait attiré à l'intérieur par le pouvoir du disque, et envoyé, sur un fil d'énergie obscure, par-delà d'énormes abysses galactiques, jusqu'au monde lointain des vers qui exploraient l'espace. Reçu dans l'une des machines auxquelles chaque cube est relié, il resterait suspendu, sans corps ni sensations, avant d'être examiné par l'un des membres de cette race, et vidé de tout son contenu par un processus d'échange compliqué. L'esprit de l'investigateur occuperait alors l'étrange machine, abandonnant son corps à un prisonnier. Puis, dans un nouvel échange, il se rendrait, par-delà les espaces infinis, dans le corps de son captif, vide et inconscient, perdu dans un monde transgalactique – animant de son mieux un organisme étranger, pour explorer cet univers nouveau en revêtant l'apparence de l'un de ses habitants.

Une fois cette exploration menée à bien, l'aventurier reviendrait en faisant usage du cube et de son disque – et parfois l'esprit captif pourrait revenir sain et sauf dans son monde lointain. Mais la race dominante ne se montrait pas toujours aussi magnanime. Parfois, quand ils rencontraient des êtres susceptibles de maîtriser le voyage dans l'espace, les vers se servaient du cube pour asservir et détruire des milliers d'esprits, et n'hésitaient pas à annihiler tous leurs adversaires, en faisant des explorateurs les principaux agents d'anéantissement.

Dans d'autres circonstances, ils occupaient de façon permanente telle ou telle planète transgalactique – supprimant les esprits capturés, comme les autres habitants, avant de s'établir dans des corps peu familiers. La civilisation mère, toutefois, ne pouvait pas être intégralement reproduite car le monde ainsi conquis ne contenait pas toujours les matières premières nécessaires à leurs activités. Les cubes, par exemple, ne pouvaient être créés que sur leur planète natale.

Seuls quelques-uns des innombrables cubes envoyés dans l'espace parvinrent quelque part, souvent sur un monde inhabité – car il était évidemment impossible de leur assigner, dès l'origine, une destination précise. Trois seulement, précisait le récit, avaient réussi à se poser, dans notre univers, sur des planètes peuplées. Le premier au bord de la galaxie, il y a deux mille milliards d'années ; le deuxième non

loin de son centre, il y a trois milliards d'années ; et le dernier – le seul dont on sache qu'il ait pénétré notre système solaire – avait atteint la Terre il y a cent cinquante millions d'années.

Le Dr. Winters-Hall lui consacrait l'essentiel de sa « traduction ». Quand il parvint sur notre planète, écrivait-il, elle était alors dominée par une race gigantesque, en forme de cône, qui surpassait tous ses prédécesseurs, comme ses successeurs, par ses réalisations et ses pouvoirs mentaux – si avancée, que, pour explorer le cosmos, elle savait envoyer des esprits dans l'espace aussi bien que *dans le temps*. Aussi put-elle se faire une idée de ce qui s'était passé lors de la chute du cube sur la Terre, quand certains individus commencèrent, après l'avoir contemplé, à souffrir de perturbations mentales.

Les dirigeants de la race comprirent que ces sujets si profondément transformés abritaient désormais des envahisseurs, et les supprimèrent – au prix de l'exil définitif, par-delà l'espace, des esprits captifs. Ils avaient déjà fait l'expérience de changements encore plus surprenants. Puis, grâce à l'exploration mentale de l'espace et du temps, ils se firent une idée approximative de ce que représentait le cube, et le dissimulèrent soigneusement aux regards et à la lumière, le conservant comme une menace. Ils ne souhaitaient pas détruire un objet si riche de potentiel expérimental. De temps à autre, un aventurier téméraire et sans scrupules parvenait furtivement à y accéder et à affronter ses périlleux pouvoirs, en dépit des conséquences – mais de telles affaires se voyaient toujours découvertes, et résolues de façon définitive.

Le seul résultat négatif de cette maléfique incursion fut que les vers apprirent des exilés quel avait été le sort de leurs explorateurs sur Terre, et conçurent une haine violente pour notre planète et toutes ses formes de vie. Ils l'auraient anéantie s'ils l'avaient pu, et, de fait, lancèrent d'autres cubes dans l'espace, dans l'espoir fou de l'atteindre en un lieu non protégé – mais cela ne se produisit jamais.

Les Terriens en forme de cône conservèrent le cube dans un mausolée particulier, à la fois comme relique et comme futur sujet d'expériences, jusqu'à ce que, après des milliers et des milliers d'années, il fut perdu dans le chaos de la guerre, et la destruction de la cité polaire dans laquelle ils le tenaient sous bonne garde. Quand, il y a cinquante millions d'années, ils envoyèrent leurs esprits dans l'avenir infini, afin d'échapper à un péril sans nom venu de l'intérieur de la Terre, nul ne savait plus où se trouvait le sinistre cube.

C'est selon le savant occultiste ce que disaient les tessons d'Eltdown. La précision minutieuse de sa description du cube terrifiait Campbell. Chaque détail concordait : les dimensions, l'apparence, le disque central couvert de hiéroglyphes, les effets

hypnotiques. Comme il retournait sans fin le problème dans l'obscurité, il en vint à se demander si tout ce qu'il avait traversé depuis sa découverte de l'objet – et son existence même – ne se réduisait pas à un cauchemar suscité par un souvenir inconscient et capricieux de ce texte absurde et charlatanesque. Si oui, il devait y être encore plongé ; car son état actuel, où il semblait dépourvu de corps, n'avait rien de naturel.

Campbell n'aurait pu dire combien de temps il s'absorba dans ses réflexions et ses souvenirs confus. Tout était si irréel que les cadres habituels perdaient toute signification. Cela lui parut durer une éternité – mais peut-être ne fut-ce pas réellement long, avant que se produisît une brutale interruption. Ce qui advint fut aussi étrange et inexplicable que l'obscurité qui l'avait précédé. Il y eut comme une sensation – de l'esprit, plutôt que du corps –, et d'un seul coup Campbell sentit ses pensées balayées, ou aspirées, de façon tumultueuse et chaotique, sans qu'il puisse les maîtriser.

Ses souvenirs se levèrent en masse, avec une totale incohérence. Tout ce qu'il savait – son existence personnelle, ses habitudes, ses expériences, ses connaissances, ses rêves, ses idées – lui fut arraché en un instant, avec une rapidité et une profusion si invraisemblables qu'il fut incapable de garder trace de quoi que ce soit. L'étalage de tout son contenu mental devint une cascade, une avalanche, un tourbillon – aussi horrible et vertigineux que son vol à travers l'espace où le cube l'avait attiré. Il finit par perdre conscience et par sombrer dans l'oubli.

Un autre vide impossible à mesurer – puis un mince filet de sensations. Physiques, cette fois, et non plus mentales. Une lumière couleur de saphir, et un grondement lointain. Des impressions tactiles – il pouvait se rendre compte qu'il était étendu de tout son long sur quelque chose, bien qu'une telle posture fît naître en lui un sentiment étrange. Il ne pouvait réconcilier la pression de la surface qui le soutenait avec les limites de son propre corps – ou du corps humain en général. Il s'efforça de bouger les bras, mais sans résultat. Il ne parvint à provoquer que de vaines contractions nerveuses sur toute l'étendue de ce qui semblait être son organisme.

Il essaya d'ouvrir plus grands les yeux, sans pouvoir en contrôler le mécanisme. La lumière couleur de saphir lui apparaissait floue et diffuse, et il se montrait incapable de la focaliser volontairement. Graduellement, pourtant, des images visuelles curieuses, très indécises, commencèrent à se faire jour en lui. Ce qui lui parvenait ainsi ne lui était guère familier, mais au moins pouvait-il relier grossièrement ses sensations à ce qu'il appelait jusqu'alors vision. Comme elles se faisaient plus stables, Campbell comprit qu'il devait encore subir les affres du cauchemar.

Il semblait se trouver dans une salle immense, de hauteur moyenne. De chaque côté – et apparemment il pouvait voir des quatre côtés simultanément –, de hautes fentes étroites, qui paraissaient servir à la fois de portes et de fenêtres. D'étranges tables basses, ou des piédestaux, mais aucun meuble d'allure ou de dimensions normales. Des flots de lumière saphir s'engouffraient par les fentes, laissant apercevoir les murs et les toits de bâtiments fantastiques, qui ressemblaient à des cubes empilés. Entre les fentes, des panneaux verticaux porteurs d'inscriptions inquiétantes. Il fallut un certain temps à Campbell pour comprendre pourquoi ils le mettaient si mal à l'aise – et pour voir que certains d'entre eux portaient des hiéroglyphes tout à fait semblables à ceux du disque contenu dans le cube de cristal.

Pourtant le cauchemar était ailleurs. Cela commença par la chose vivante qui venait d'entrer par l'une des fentes, et se dirigeait vers lui en portant une boîte de métal aux proportions bizarres, aux parois brillantes comme des miroirs. Elle n'avait rien d'humain – rien de cette Terre, ni même des rêves et des mythes de l'Homme. C'était un ver, ou une chenille, gigantesque, de couleur gris pâle, à peu près aussi large qu'un homme, mais deux fois plus long, avec une tête – apparemment sans yeux – en forme de disque, bordée de cils, et pourvue d'un orifice central de teinte pourpre. Il glissait sur ses pattes arrière, tandis que la partie avant se dressait verticalement – deux autres paires de pattes faisant office de bras. Un curieux peigne mauve ornait sa crête dorsale, et une queue en éventail, formée d'une membrane grise, terminait sa masse grotesque. Un anneau de pointes flexibles, rouges, entourait son cou, et de leur contorsion naissaient des cliquetis et des vibrations, émis selon un rythme régulier.

C'était vraiment le cauchemar à l'état pur – les caprices de la folie dans ce qu'ils ont de plus absurde. Mais, si George Campbell plongea de nouveau dans l'inconscience, ce ne fut pas à cause de cette délirante vision. Il fallut pour cela quelque chose de plus – l'insupportable touche finale. Comme le ver anonyme s'avançait, avec sa boîte étincelante, l'homme étendu saisit à la surface de celle-ci, semblable à un miroir, un reflet fugace de ce que devait être son propre corps. Pourtant – et cela expliquait d'horrible façon le caractère désordonné et peu familier de ses sensations –, il ne le reconnut pas sur les parois de métal poli. C'était la masse, gris pâle et répugnante, d'une grosse chenille. *(H. P. L.)*

Il émergea de son dernier accès d'inconscience en comprenant parfaitement où il se trouvait. Son esprit était prisonnier du corps de l'un des terrifiants habitants d'une planète étrangère, tandis que, quelque part de l'autre côté de l'univers, le sien abritait la personnalité du monstre.

Il lutta victorieusement contre une terreur irraisonnée. Du point de vue du cosmos,

pourquoi sa métamorphose devrait-elle l'épouvanter ? La vie et là conscience sont les seules réalités de l'univers. La *Forme* n'a aucune importance. Son corps actuel ne paraissait hideux que selon des critères terrestres. La peur et le dégoût disparurent, noyés par l'excitation que faisait naître une aventure colossale.

Après tous, son ancien corps n'était rien d'autre qu'une cape que l'on rejette au moment de mourir. Sa vie d'autrefois ne lui inspirait guère d'effusions sentimentales. Que lui avait-elle apporté jusque-là, sinon la pauvreté, la peine et la frustration ? Celle qui se présentait à lui ne pourrait, de toute façon, lui proposer moins. L'intuition lui souffla qu'elle lui offrirait plus – beaucoup plus.

Avec cette honnêteté qui n'est possible que lorsque l'existence est réduite à ses éléments de base, il se rendit compte que seuls les plaisirs physiques de son ancienne vie lui laissaient un souvenir agréable. Mais il avait, depuis longtemps, épuisé toutes les possibilités de cette enveloppe terrestre. La Terre ne pourrait rien, plus rien, lui promettre de nouveau. Ce corps étranger tout neuf laissait présager des joies nouvelles et inconnues.

Une exaltation sans bornes s'empara de lui. Il était désormais un homme sans monde, libéré de toutes les conventions, de toutes les inhibitions de la Terre ou de cette étrange planète, libéré de toutes les contraintes artificielles de l'univers. Un dieu ! Avec une sinistre ironie, il pensa à son corps qui se déplaçait au milieu de l'agitation de la Terre, tandis qu'un monstre extra-terrestre regardait par les yeux de George Campbell comme par des fenêtres, observant des gens qui se seraient enfuis aussitôt s'ils avaient su.

Qu'il marche sur la Terre, massacrant et détruisant tout son soûl ! Pour George Campbell, cette planète et ses peuples n'avaient plus, désormais, aucune signification. Il n'y était qu'un non-être parmi des milliards d'autres, maintenus en place par une gigantesque accumulation de conventions, de lois, de coutumes, condamnés à vivre et à mourir dans la même bauge ! sordide. Mais, d'un bond aveugle, il s'était élevé au-dessus de la multitude. La mort ? Non : une nouvelle naissance – celle d'un esprit pleinement développé, dont la liberté rendait dérisoire la captivité sur Yekub.

Il tressaillit. Yekub ! Le nom de cette planète – mais comment le connaissait-il ? Puis il comprit, et apprit le nom de celui dont il occupait le corps – Tothe. Les souvenirs profondément enfouis dans le cerveau de celui-ci se répandirent en lui, comme des ombres du savoir que Tothe possédait. Gravés dans les replis cérébraux, ils s'adressaient confusément à George Campbell, tels des instincts implantés en lui. Sa conscience humaine s'en empara pour les traduire et lui montrer le chemin, non seulement de la sauvegarde et de la liberté, mais aussi de la puissance que réclamait

son âme, réduite à ses instincts primitifs. Il ne vivrait pas sur Yekub comme un esclave, mais comme un roi ! Tout comme les anciens barbares qui s'étaient assis sur les trônes des empires altiers.

Il dirigea son attention vers ce qui l'entourait. Il était toujours étendu sur ce qui ressemblait à un sofa, au milieu de la brume qui emplissait cette pièce fantastique, et l'homme-ver se dressait devant lui, tenant un objet de métal poli et agitant les pointes de son cou. Il lui parlait, réalisa Campbell, qui comprenait vaguement, grâce aux processus mentaux de Tothe implantés en lui, et savait également que la créature n'était autre que Yukth, maître suprême de la science.

Mais il n'y prit pas garde, car il venait de concevoir un plan désespéré, si étranger aux modes de pensée de Yekub que Yukth n'aurait pu le saisir. Rien ne l'y préparait. Comme Campbell, il voyait le fragment de métal pointu posé sur la table près d'eux, mais pour lui cela n'était qu'un instrument scientifique, et il ne se doutait même pas qu'on puisse s'en servir comme d'une arme. Seul l'esprit terrestre de Campbell pouvait en avoir l'idée, et, au cours des événements qui suivirent, il imposa au corps de Tothe des mouvements qu'aucun être de Yekub n'avait jamais accomplis.

Campbell s'empara de la pointe de métal et frappa, déchirant sauvagement les chairs. Yukth battit en retraite et s'effondra, tandis que ses entrailles se répandaient sur le sol. Aussitôt Campbell se rua vers une porte, à une vitesse stupéfiante qui le grisait – premier aperçu de ses nouvelles sensations physiques.

Il courait, guidé uniquement par la connaissance instinctive contenue dans les réflexes de Tothe, comme porté par une conscience séparée propre à ses jambes. Le corps de son hôte l'entraînait le long d'un itinéraire qu'il avait suivi des milliers de fois du temps où l'esprit de Tothe l'animait.

Il courut le long d'un corridor incurvé, gravit un escalier en colimaçon, franchit une porte sculptée – et l'instinct qui l'avait mené là lui dit qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Il était dans une pièce circulaire, surmontée d'un plafond en forme de dôme, d'où provenait une lumière d'un bleu livide. Du sol couleur d'arc-en-ciel s'élevait une étrange structure à gradins, dont chacun était d'une teinte différente. Au sommet, un cône pourpre laissait échapper une brume de fumée bleue, dirigée vers une sphère qui flottait dans l'air, et brillait comme de l'ivoire translucide.

Les souvenirs de Tothe expliquèrent à Campbell que c'était là le dieu de Yekub, bien que le peuple de cette planète eût oublié, depuis des millions d'années, pourquoi il l'adorait et le redoutait. Un ver-prêtre se tenait entre lui et l'autel, que jamais aucune main n'avait effleuré. Le toucher eût représenté un blasphème qu'aucun être de Yekub n'aurait pu concevoir. Le prêtre resta pétrifié de terreur jusqu'à ce que l'arme

de Campbell lui ôtât la vie.

Sur ses pattes de chenille, Campbell gravit les degrés de l'autel, ignorant ses frémissements soudains, les changements qui affectaient la sphère flottante, la fumée qui maintenant bouillonnait en épaisses nuées bleues. Un sentiment de toute-puissance l'enivrait. Il ne craignait pas plus les superstitions de Yekub que celles de la Terre. Une fois en possession du globe il serait roi de la planète. Il avança la main pour s'emparer de la sphère – qui n'était plus couleur d'ivoire, mais rouge comme le sang *(R. E. H.)*

Le corps de George Campbell sortit de la tente dans la pâle nuit d'août. Il avançait d'une démarche lente et vacillante entre les arbres énormes, suivant un chemin semé d'aiguilles de pin. L'air était vif et froid. Le ciel ressemblait à un bol renversé, aux parois d'argent semées de poussière d'étoiles. Très loin, au nord, une aurore boréale étendait ses banderoles de feu.

La tête de l'homme en marche se balançait hideusement d'un côté à l'autre. Des coins de sa bouche molle pendaient d'épais fils d'écume ambrée, qui flottaient dans la brise nocturne. Il se tint tout d'abord bien droit, comme un humain aurait pu le faire ; mais, alors qu'il s'éloignait de la tente, son allure se modifia. Son torse s'inclina lentement, tandis que ses bras se recroquevillaient.

Dans un autre univers, très loin dans l'espace, la chenille qui était désormais George Campbell serrait contre elle un dieu aux formes rouges comme du sang, et courait, avec des frémissements d'insecte, à travers une salle couleur arc-en-ciel. Elle franchit de massifs portails pour déboucher sous la lumière de soleils inconnus.

Titubant entre les arbres, dans une attitude qui faisait penser aux mouvements saccadés d'un loup-garou, le corps de George Campbell marcha vers une destinée dont il n'avait pas conscience. Il se dirigea vers une vaste étendue d'eau miroitante, tandis que les griffes de ses longs doigts balayaient les feuilles éparses sur le tapis d'aiguilles de pin.

Dans un autre univers peuplé de vers, par-delà la galaxie, George Campbell, tenant en l'air le dieu rouge et rond, s'avançait entre des blocs cyclopéens de pierre noire, vers de longues avenues plantées de fougères.

Tout près du lac vers lequel marchait, poussé par l'instinct, un corps d'homme guidé par l'esprit d'un ver, on entendit dans les fourrés le cri rauque d'un animal. Des dents humaines plongèrent dans la douce fourrure, déchirant la chair. Un petit renard argenté, fou de terreur, planta frénétiquement ses crocs dans un poignet velu qu'il déchiqueta pendant que jaillissait son propre sang. Le corps de George Campbell se

redressa lentement, les lèvres aspergées de sang chaud. Il progressa vers les eaux du lac, agitant bizarrement les bras.

Des milliers de vers se prosternèrent dans la poussière scintillante au passage de la créature vermiforme qui abritait dorénavant l'esprit de George Campbell. Un pouvoir divin semblait émaner de son corps qui ondulait avec lenteur. Il était en marche vers le trône d'un empire spirituel qui transcenderait tous les royaumes de la Terre.

Un trappeur titubait de fatigue dans les épaisses forêts qui, sur Terre, entouraient la tente d'où était sorti l'être qui habitait le corps de George Campbell. Il parvint près des eaux miroitantes du lac et aperçut quelque chose de sombre qui y flottait. Il s'était perdu dans les bois toute la nuit, et la lassitude l'enveloppait comme une chape de plomb dans la lumière du petit matin.

Mais cette forme était une énigme qu'il ne pouvait ignorer. Allant au bord de l'eau, il s'agenouilla dans la boue molle, et se pencha en avant en direction de la masse flottante, qu'il ramena lentement vers le rivage.

Très loin dans l'espace, un ver qui tenait un dieu rouge et luisant monta sur un trône aussi brillant que Cassiopée, sous un ciel inconnu peuplé d'hyper-soleils. La grande déité qu'il portait parcourait son enveloppe vermiforme, consumant tout reste d'animalité dans le brasier aveuglant d'une spiritualité surhumaine.

Sur Terre, le trappeur fixa avec une indicible horreur la face velue et noirâtre du noyé. C'était un visage bestial, aux traits anthropoïdes répugnants, et de l'ichor noir sortait de sa bouche tordue.

« Celui qui s'est emparé de ton corps dans les abysses du Temps ne pourra s'en faire obéir, dit le dieu rouge. Aucun être de Yekub ne peut contrôler le corps d'un être humain.

» Sur toute la surface de la Terre, les créatures vivantes se déchirent entre elles, et se repaissent avec une innommable cruauté de ceux qui leur sont le plus proches. Aucun esprit de ver ne peut espérer commander à un corps humain dès que celui-ci brûle d'un désir de massacre. Seuls des esprits comme les vôtres, instinctivement conditionnés à l'issue de dix mille générations, parviennent à garder sous le joug de telles pulsions. Ton corps se détruira sur la Terre en recherchant le sang de ses frères animaux, ou l'eau fraîche où il se vautrera tout à son aise. Il en viendra à s'anéantir, car l'instinct de mort est plus puissant chez lui que l'instinct de vie, pour pouvoir enfin retourner à la vase dont il provient. »

C'est ainsi que, dans un lointain segment du continuum spatio-temporel, s'exprima le dieu rouge et rond, parlant à George Campbell qui, lavé de tout désir humain, se

tenait assis sur un trône, régnant sur un peuple de vers avec plus de sagesse, de bienveillance et de bonté que n'en eurent jamais ceux qui régnèrent sur les empires des hommes. *(F.B.L.)*

L'HORREUR DANS LE MUSÉE
ET AUTRES RÉVISIONS

Préface

LE DÉPANNEUR DU FANTASTIQUE

La notoriété de Lovecraft tient surtout aux vingt textes célébrant le mythe de Cthulhu et un peu moins aux quelque trente et un textes non consacrés à celui-ci. Il est, par contre, une partie de l'œuvre de Lovecraft méconnue – elle portait rarement sa signature – et mal famée : car produite en collaboration avec une quinzaine de personnes diverses. Au total trente-cinq [1] contes et nouvelles et un roman (*Le Tertre*) que Lovecraft qualifiait pudiquement de « révisions », ou « travaux de révision ».

De 1918 jusqu'à sa mort en 1937, il a employé une bonne partie de son temps à améliorer l'œuvre des autres : redresseur de textes boiteux, dépanneur d'imaginations en détresse, vivante prothèse d'écrivains handicapés par une difficulté d'expression, professeur de rédaction ; « nègre » d'imposteurs en quête d'une consécration, et aussi conseiller d'authentiques écrivains dont il a aidé le talent à s'épanouir.

Pourquoi tant de temps et d'énergie distraits au profit d'œuvres peut-être méritoires mais qui le détournaient de la sienne ? Alors que la cosmogonie et les mythes de Cthulhu offraient à son imagination tant d'espaces qu'elle n'a pas eu le temps de meubler. Alors qu'il a laissé tant de fragments inachevés.

Peut-être ce contact ingrat avec des productions balbutiantes représentait-il pour le solitaire de Providence le seul exutoire laissé à son affectivité et même le seul moyen de communication possible avec ses semblables. Peut-être sublimait-il une paternité refoulée en aidant la création à émerger d'une matière informe ; peut-être trouvait-il un stimulant, une récompense, une réponse à ses propres problèmes, à révéler des personnalités encore hésitantes et à accoucher des talents. Sa propre explication est la plus banale et la moins convaincante qui soit. Il écrivait le 3 décembre 1929 à Clark Ashton Smith étonné de le voir perdre son temps en travaux anonymes : « La seule raison pour laquelle j'effectue ce genre de choses, est que le paiement est absolument certain, alors que mon œuvre personnelle signée dépend d'une incertitude de l'acceptation ou du rejet [2]. »

Explication difficile à récuser complètement. L'impératif financier a servi d'alibi déterminant à son comportement même s'il ne l'explique pas. Du moins pas entièrement : à cette époque, Lovecraft avait pour seuls revenus fixes les intérêts de divers billets à ordre datant de 1911, garantis par une hypothèque sur une carrière de pierre de Manton Avenue. Ces intérêts lui assuraient un revenu de quinze dollars par semaine. Et il ne savait rien faire d'autre qu'écrire.

Comment recrutait-il les élèves soucieux de recevoir l'enseignement du talent ? Au plus profond de sa détresse financière, en 1924-1925 lorsqu'il habitait New York, il insérait des annonces publicitaires dans les journaux et diffusait des circulaires. Mais la majeure partie de sa clientèle provenait de l'association d'aspirants écrivains et poètes amateurs à laquelle il avait adhéré le 6 avril 1914, The United Amateur Press Association : ces amateurs allaient occuper de 1918 à 1937 une grande place dans l'emploi du temps et les finances de Lovecraft. Mais les œuvres à améliorer – poésie surtout – appartenaient rarement au fantastique ; le seul genre qui aurait rendu à Lovecraft la corvée moins pesante.

Parmi ses clients les plus fidèles et les plus prolifiques, il comptait un certain David Bush qui l'inondait de copie à ravaler et à ravauder : discours, textes de conférences, essais et, hélas, poèmes. Une lettre du réviseur à sa mère, en date du 17 mars 1921, évoque cette tâche avec un humour qui n'en diminue pas le caractère fastidieux : « Je suis tout juste en train de prendre mon souffle avant de plonger dans l'océan glacé de l'œuvre de Bush – il m'a envoyé une nouvelle commande urgente qui doit me rapporter une somme considérable ; mais je ne m'y mettrai pas ce soir. Il faut être frais et dispos pour venir à bout de ses impossibilités. Il a joint à sa commande une nouvelle circulaire sur lui et son œuvre, avec une nouvelle photographie qui le fait paraître plus humain. Je pense te l'envoyer pour que tu voies, retoume-la-moi éventuellement. Le gars s'est amélioré dans son aspect, et il a certainement une liste formidable de sujets de conférences ; mais comme "poète", il est pire que jamais. »

Une lettre du 14 juin 1922 à Anne Renshaw est entièrement consacrée à un portrait ironique de ce client curieux – mais nourricier – qui se prétendait encore l'apôtre de la « nouvelle pensée », l'évangéliste de la psychologie dynamique, après avoir été équilibriste cycliste dans un cirque, interprète de Shakespeare… et clergyman. Le pain que mangeait Lovecraft était, certains jours, bien dur à gagner.

Il préférait, de beaucoup, s'adonner (et parfois gratuitement) à la correction de textes à caractère fantastique avec un zèle et un désintéressement tels qu'il en faisait ses œuvres personnelles… mais publiées sous le nom du client. Ce sont les contes et nouvelles rassemblés en partie par August Derleth sous le titre *L'Horreur dans le*

musée, en 1970.

La première révision de ce genre, auquel l'inventeur du *Necronomicon* ait travaillé, concernait une poétesse membre de L'United Amateur, une demoiselle Winifred Virginia Jackson, de Boston. Lovecraft mettait dans ses talents de grands espoirs (que partageait sa mère, Sarah Lovecraft) ; mais que la postérité n'a pas ratifiés. Elle serait totalement inconnue sans leur collaboration.

Ils entretenaient, de plus, des rapports très amicaux. Lovecraft alla même la visiter à Boston. En mars 1931, lors d'une soirée celtique donnée dans cette ville, il vit paraître, dans l'appartement pavoisé de banderoles vertes, miss Jackson toute de vert vêtue, la coiffure également enrubannée de vert. Les invités ayant été priés de se rallier à cette couleur, Lovecraft s'en tira en arborant une vieille cravate de la teinte requise ; il la jugeait un peu passée mais elle fut passable.

La première allusion à la révision d'un texte à caractère fantastique apparaît dans la correspondance de Lovecraft le 21 mai 1920. Une longue lettre, consacrée à la vie nocturne et folle de l'imagination, s'ouvre par le récit d'un rêve fait la veille. Comme son correspondant, Reinhardt Kleiner, ne paraît pas reconnaître à cette source d'inspiration la place qui lui est due, le prophète de Cthulhu lui donne un exemple concret : « Des rêveurs authentiquement fantastiques, je n'en ai découvert qu'un – en l'occurrence miss Jackson – dans le domaine de la littérature amateur. Je vous joindrai, sous réserve de me le retourner, le récit d'un rêve de miss Jackson survenu au début de 1919 et que j'utiliserai quelque jour comme trame d'une histoire d'horreur [3], comme *La Verte Prairie* basée sur un rêve plus ancien que je crois vous avoir déjà montré. Ce rêve plus ancien avait ceci d'extraordinairement singulier que j'en avais fait moi-même un exactement semblable, sauf que le mien ne se prolongeait pas si loin. Ce fut seulement quand j'ai relaté mon rêve que miss J. en a relaté un similaire et l'a plus complètement développé. L'ouverture de *La Verte Prairie* a été décrite d'après mon propre rêve, mais après avoir entendu l'autre, je l'ai incorporé dans l'histoire que j'ai développée à partir de là… Je ne comprends pas que vous soyez insensible à ces choses irréelles. »

L'année suivante, il fera, à partir du cas de Winifred Jackson, le portrait-robot de l'écrivain amateur, souvent imaginatif mais inapte à s'exprimer.

Le 4 juin 1921, « en l'absence de nouvelles productions », il envoie à Franck Belknap Long deux révisions auxquelles il a mis la main.

« Les deux contes en question, *La Verte Prairie* et *En rampant dans le chaos*, ont été écrits à partir des idées de la poétesse amateur Winifred Jackson qui possède probablement la plus vaste et la plus singulière imagination dans le domaine du

journalisme amateur, et qui sera un jour célèbre dans le monde entier.

« […] Elle échoue dans la technique de la prose, de là elle ne peut utiliser des idées d'histoire qu'avec la collaboration d'un technicien. Ces idées sont en général étranges et, à l'extrême, terribles et si curieusement comparables à mes propres conceptions que j'arrive à les développer et les exprimer – dans quelques exemples réalisés à partir d'elles – avec si peu de différence que le résultat ne montre aucun signe de la dualité d'auteurs. De tels récits sont publiés sous les pseudonymes « Elizabeth Berkeley et Lewis Theobald Junior ». *La Verte Prairie* est le plus ancien des deux contes ci-joints, et a une histoire curieuse. Il commence par moi – la scène de la forêt et du bord de mer étant en fait un rêve de moi, à partir duquel j'ai écrit le premier paragraphe de l'histoire juste comme un fragment isolé destiné à servir de base à un récit ultérieur. Le paragraphe était une simple impression ou une touche de couleur. Plus tard, au cours d'une discussion sur la littérature d'imagination, je l'ai fait lire à miss Jackson qui était surprise de découvrir qu'il correspondait exactement à un de ses rêves – un rêve qu'elle avait poursuivi beaucoup plus loin que le mien. Devant la relation de son rêve et sa description schématique de la scène supposée, j'ai décidé d'abandonner mon projet personnel, et j'ai développé le thème jacksonien en ajoutant l'aérolithe quasi réaliste issu de ma propre imagination. W.P. Cook se propose d'imprimer *La Verte Prairie* mais Dieu seul sait quand… »

« La Verte Prairie » ne parut que six ans plus tard, en 1927, dans le bulletin amateur *The Vagrant* dont Cook était l'imprimeur et le rédacteur en chef. Ses difficultés financières n'empêchaient pas Lovecraft de secourir gratuitement les clients devenus à ses yeux des amis : surtout s'ils écrivaient du fantastique. Il y a peu de chance qu'il ait exigé des honoraires d'une jeune dame de New York, Sonia Shifirkine, veuve d'un certain monsieur Greene et propriétaire d'un magasin d'articles de mode qui battait de l'aile : il l'épousa. Quittant sa ville natale de Providence, il vécut avec elle à New York de mars 1924 à avril 1926. À cette date, il retourna à Providence. Le divorce fut prononcé au début de 1929.

Sonia Greene ayant détruit les lettres de Lovecraft, on ne sait de leur collaboration littéraire que ce qu'elle a bien voulu dire. Il en a survécu deux textes, *Horreur à Martin Beach*, rebaptisé mal à propos *Le Monstre invisible*, et *Quatre Heures*. Le premier surtout porte la marque indéniable du « réviseur ». L'entité maléfique, qui hale dans les profondeurs marines – ou pêche – une dizaine d'hommes accrochés à son filet, ne semble qu'un bras. Un bras dont Lovecraft découvrira cinq ans plus tard le propriétaire : le Grand Cthulhu qui rêve et attend dans son palais sous les eaux.

« Le Monstre invisible » a paru dans les colonnes de *Weird Tales* peu après la

fondation de cette revue en 1923. Sonia Davis est le premier écrivain amateur de la clientèle de Lovecraft à accéder (sans doute grâce à son intervention) à un stade professionnel. Souvent, il ne se bornait pas à améliorer un texte boiteux, il le présentait et le vantait à la rédaction de *Weird Tales* auprès de laquelle il était bien introduit. Double service dont bénéficia, entre autres, le jeune Clifford Martin Eddy, pour quatre de ses nouvelles.

Eddy fut dès l'origine un protégé de Lovecraft et un témoin irremplaçable de sa vie. Habitant comme lui Providence, il était le fils d'une amie de Sarah Lovecraft, mère de l'écrivain. Cette relation conduisit le jeune homme et sa femme Muriel à adhérer dès septembre 1918 à l'association United Amateur Press dont Lovecraft était le zélé propagandiste. Mais ils ne se rencontrèrent pas avant l'été 1923 : début d'une grande amitié. Eddy avait le privilège d'accompagner Lovecraft dans sa quête de paysages et décors dont le fantastique aurait échappé à d'autres, aveuglés par la réalité.

Détail curieux : Clifford Eddy tentait lui aussi de gagner sa vie par des travaux de révision et également par des travaux de dactylographie. Bien qu'ayant déjà publié des nouvelles à l'époque de leur rencontre, Eddy n'avait jamais pu forcer les portes de *Weird Tales* , ses tentatives dans le domaine du fantastique ayant été repoussées. Alors intervint celui qui, auprès de ses jeunes correspondants, se proclamait leur « oncle Theobald » et, dans le cas de Eddy, son « père adoptif ». Le 20 octobre 1923, Lovecraft écrit à sa « belle-fille », Muriel Eddy : « Voici, enfin, *Le Mangeur de spectres* amendé, j'ai confiance que sa tournure donnera satisfaction à Mr. Eddy. J'ai apporté deux ou trois corrections mineures à la version que j'avais déjà révisée, si bien que tel que c'est, il devrait être réellement acceptable par un rédacteur en chef. J'espère fermement que Baird [4] le prendra – en fait, je suis prêt à parier qu'il le fera. »

Pari tenu et gagné, comme le confirme une lettre du 28 octobre 1923 à James Morton. Elle révèle comment étaient rétribués les travaux de révision accomplis pour Eddy :

« J'ai pu obtenir de Mr. Baird l'acceptation de deux récits de mon fils adoptif Eddy qu'il avait d'abord rejetés. Au vu des corrections que je leur ai apportées, il a manifesté de lui-même le désir de les insérer dans de prochains numéros ; ils sont intitulés respectivement *Cendres* et *Le Mangeur de spectres*. En échange de mes services de révision, Eddy dactylographie mes propres manuscrits selon le sacro-saint double interligne [5] ; labeur particulièrement pénible à ma sensibilité.

« Mais il me faut en rester là avec mes remarques, car je dois faire un somme en prévision de cet après-midi ; malgré ce froid diabolique, je me suis engagé à rendre

visite à mon fils Eddy, à East-Providence, pour contribuer à sa toute dernière fiction, une étude plaisante et morbide sur la nécrophilie hystérique, intitulée *Le Nécrophile*. »

Eddy ayant l'avantage de demeurer dans la même ville que son « père adoptif », la révision de ses textes était précédée d'une critique verbale. Eddy rapportait ainsi celle relative à *Sourd, muet et aveugle*. « Il était mécontent de l'intervention de la note trouvée sur la machine à écrire à la fin du récit, par le protagoniste de ses aventures inquiétantes, et du paragraphe final qui paraissait dactylographié par un de ses persécuteurs. Après plusieurs consultations à ce sujet et après un nombre égal de tentatives de ma part pour le convaincre du bien-fondé de ma position, il accepta finalement de récrire le dernier paragraphe. »

La collaboration Eddy-Lovecraft allait se répéter en 1926 dans le domaine de la non-fiction, grâce à un livre commandé par l'illusionniste Harry Houdini. La participation du dernier consistait à signer et baptiser l'ouvrage : *Le Cancer de la superstition*. Un vrai travail de nègre : le magicien de music-hall l'avait octroyé à Lovecraft en récompense du zèle mis à s'acquitter d'une précédente « révision ».

Pour apprécier la souplesse et même l'enthousiasme de Lovecraft envers Houdini, il faut avoir en mémoire la célébrité dont ce monstre sacré jouissait dans le premier quart du XX^e^ siècle. Ehrich Weiss à l'état civil, il avait choisi son nom de scène en hommage à l'illusionniste célèbre du XIX^e^ siècle : Eugène Robert-Houdin. Connu dans le monde entier comme « le roi de l'évasion », l'Américain se laissait enfermer, presque entièrement nu, dans une cellule grillée, menottes aux poignets, ligoté de chaînes et, toujours, se libérait.

Auteur – ou plutôt signataire – de divers ouvrages sur la magie et l'insolite, Houdini avait interprété trois films à épisodes. Dans le premier, diffusé en France en 1916 sous le titre *Houdini, le maître du mystère*, il affrontait un chef-d'œuvre de la quincaillerie cinématographique : un robot, chargé d'inspirer une terreur de fer-blanc aux spectateurs peu blasés de l'époque. Dans cette même bande, il répétait un exploit accompli dans le port de New York : on le tassait, enchaîné de la tête au pieds, dans un coffre scellé et jeté dans des eaux profondes : il en émergeait quelques minutes plus tard, frais et dispos.

Qu'il accomplît ses exhibitions dans une prison aimablement prêtée, dans le port de New York ou sur la scène d'un music-hall, Harry Houdini attirait les foules. Collaborer avec lui, c'était recueillir les miettes de sa gloire et bénéficier d'un lancement inespéré. Alors, on comprend mieux l'enthousiasme de Lovecraft, écrivant le 14 février 1924 à Frank Belknap Long :

« Oui, mon enfant, *Weird Tales* va certainement montrer un tas de travail de votre vieux Grandpa ! Un boulot entièrement nouveau – récrire un étrange récit que le magicien Houdini a relaté oralement à Henneberger [6] ; un récit à amplifier et à mettre en forme pour apparaître comme la collaboration de "Houdini et H. P. Lovecraft". Henneberger demandait une réponse télégraphique soit que j'accepte ou non le boulot et la promesse de PAIEMENT IMMÉDIAT à livraison ! J'ai câblé mon acceptation et suis en ce moment à pied d'œuvre en train de me familiariser avec la topographie du Caire et de Gizeh, localité où est située l'aventure alléguée – et spécialement avec le singulier endroit souterrain situé entre le Sphinx et la seconde pyramide et connu comme "la tombe de Campbell". »

Après un exposé de l'incident dont Houdini prétendait avoir été le héros avec sa femme, le réviseur, excité par le sujet, se laissait aller à rêver tout haut : « Des heures plus tard, il ressort chancelant et le cœur secoué par des incidents si abominables qu'il hésite à en parler. Ce sera mon boulot d'inventer ces incidents et de leur donner ma touche la plus macabre. Encore que je ne sache pas jusqu'où je peux aller ; d'après un échantillon de l'histoire d'Houdini que Henneberger m'a envoyé, je juge que le magicien essaie de faire passer ces événements à la Munchausen pour des aventures authentiques. Il est suprêmement égotiste, comme on peut le voir d'un coup d'œil. De toute façon, je pense pouvoir en tirer des choses gentiment abominables, d'autres cavernes, insoupçonnées, sous la première, une lueur embrasant le mort embaumé, ou une fin épouvantable pour les guides arabes qui semaient la terreur chez Notre Héros. Peut-être se mettent-ils en momies pour effrayer Houdini et donc pénétrer sous cet aspect dans la crypte. Ensuite on les trouve morts avec des empreintes de griffes sur la gorge qui ne peuvent pas avoir été faites par les mains de Houdini. Plus Houdini me laissera de latitude et mieux l'intrigue évoluera – je vais demander à Henneberger de m'en dire le plus possible sur ce comédien universel. »

Alléché par la promesse d'une prime de cent dollars (il vivait avec soixante par mois), Lovecraft poursuivit avec conscience sa documentation pour parvenir au résultat relaté au même correspondant le 25 février 1924 : « Et maintenant, ayez pitié de votre grand-papa Théobald qui, vers le 1er mars doit remettre entre les mains de Henneberger une histoire qu'il n'a pas encore commencé d'écrire ! Inshalla ! Mes investigations égyptiennes dans les bibliothèques prouvent indubitablement que l'histoire d'Houdini est entièrement une imposture et qu'il n'y a aucun temple enfoui sous le plateau des pyramides de Gizeh. Cela signifie que je dois inventer un temple souterrain inconnu – et en même temps respecter littéralement la Vraisemblance sur laquelle Henneberger insiste. C'est du travail coriace… ».

Il s'en acquitta fort bien ; le résultat parut dans *Weird Tales* en mai-juin-juillet

1924 sous le titre *Prisonnier des pharaons*… mais sous la seule signature d'Houdini.

Cinq semaines plus tard, le 30 mars 1924, Lovecraft expliquait à sa tante Mrs. F. C. Clark :

« Quoi qu'il en soit, ma correspondance et mon œuvre non professionnelle ont été grandement négligées par suite de la commande urgente de trois chapitres d'un livre sur la superstition en Amérique. Miss Tucker [7] n'a probablement pas réussi à réunir la somme de documents nécessaires à l'approche d'un tel thème même avec l'apparence d'un cadre adéquat – mais je suis déterminé à faire de mon mieux. C'est, bien entendu, une gageure car nul ne peut dire si un éditeur désirera le publier tant que les chapitres suivant les trois offerts en exemple ne seront pas faits ; mais à tout prendre, je pense que la beauté de l'enjeu justifie le risque. D'ailleurs, maintenant que je m'y suis mis, je désire vraiment écrire la chose pour mon propre plaisir. »

Il s'agissait d'une nouvelle commande d'Houdini, bien faite pour flatter l'érudition du réviseur. Au retour d'une tournée de conférences, le magicien avait pris connaissance du premier travail de Lovecraft avant de le signer. Et, satisfait, il lui avait passé cette grosse commande à exécuter en deux étapes. Un travail préliminaire consistait à dresser un plan détaillé de l'ouvrage et à écrire les trois premiers chapitres pour arracher l'accord d'un éditeur. Celui-ci obtenu, il resterait à écrire le livre en entier. « L'auteur » lui avait déjà donné pour titre *Le Cancer de la superstition*.

Gros travail, supposant d'abord d'énormes recherches. Avec l'accord d'Houdini, Lovecraft se faisait assister par son protégé de Providence. Eddy était chargé d'écrire le brouillon de chaque chapitre sur les indications de Lovecraft qui lui donnerait ensuite une forme définitive.

Pour des raisons non précisées, ce travail préliminaire n'était pas achevé, deux ans plus tard lorsqu'en octobre 1926 Houdini tomba malade puis mourut. De ce projet ambitieux, il ne reste que le plan détaillé des douze chapitres prévus, et le premier d'entre eux, *The Genesis of Superstition*, rédigé par Eddy et corrigé par Lovecraft. Entre-temps celui-ci avait reçu de nouvelles commandes de l'illusionniste, selon une lettre écrite à Wilfrid Blanch Talman le 11 octobre 1926 :

« […] Je suis plus occupé que jamais avec le travail de révision que je viens de faire pour Houdini, le prestidigitateur bien connu. Je lui avais déjà fourni de la copie auparavant ; mais la semaine dernière, il se produisait à Providence et en a profité pour me confier un gros tas de copie qui exigeait une constante consultation. C'était la première d'une campagne contre l'astrologie ; cela étant de mon domaine (j'ai mené ma propre campagne à ce sujet en 1914), j'ai pris assez de plaisir à piocher ces

indications, quoique ce fût un travail de bête, qui m'a forcé à travailler continuellement jusqu'au soir de son départ, en dormant très peu. S'il ne met pas knok-out tous les charlatans contemplateurs d'étoiles, je serai profondément désappointé. Mon prochain boulot pour le sorcier bouillonnant est un article sur la sorcellerie qui me fait me lamenter avec une intensité redoublée pour ne pas avoir donné un coup d'œil au livre de Wait ! »

Houdini s'était fait une spécialité de redresseur de torts dans le domaine de l'occulte en démasquant les charlatans de l'astrologie et les imposteurs du spiritisme.

Quinze jours plus tard, Lovecraft annonçait sans s'en douter la fin de la croisade et la sortie d'Houdini, à Frank Belknap Long : « Je suis en train d'affronter la plus trépidante réincarnation de David V. Bush qu'on puisse imaginer. Mon néo-Bush est notre insaisissable ami Houdini qui était ici au début du mois et m'a mené un train d'enfer pour que je lui prépare un article contre l'astrologie à finir avant son départ – une affaire de cinq jours ; pour lequel j'ai reçu la rémunération pas tellement méprisable de soixante-quinze vrais dollars. Il dit qu'il a encore un monceau de choses à me faire exécuter, et il a essayé d'obtenir que je le rencontre à Detroit, à ses frais, pour parler de choses et d'autres – mais je lui ai affirmé que je peux réaliser de meilleures affaires dans l'enceinte de ma ville natale. Je viens de voir dans le journal qu'Houdini a eu un accident de santé – qui a dû survenir juste après la dernière lettre qu'il m'a envoyé – aussi j'imagine qu'il y aura une accalmie [8] dans les négociations. »

S'il manque toujours d'argent, l'année suivante, Lovecraft ne manque pourtant pas de travail alimentaire – c'est-à-dire de « révisions ». Mais il exécute ces corvées avant tant de conscience qu'il ne parvient pas à les bâcler, leur consacre trop de temps et doit renoncer à accroître cette source de profits. Comme il l'avoue en décembre 1927 à Frank Belknap Long : « Quant aux révisions, je n'ai pas encore mis d'annonces bien que j'aie été plusieurs fois sur le point de le faire. Je suis si désespérément lent pour faire du bon travail que je suis incapable de tenir tête à tout ce que je souhaiterais faire – d'un point de vue financier – et le fait que quelques personnes me soumettent une production continue ne m'oblige plus à accroître ma clientèle. Si jamais je mets des annonces, je récolterai plus de clients que mon cerveau lent pourra en affronter, auquel cas je devrai vous appeler à l'aide.

« Et je viens précisément vous demander de l'aide au sujet du vieux Dolph ! »

Celui que Lovecraft appelait « le vieux Dolph », dans ses moments de bonne humeur, et « le vieux Hun » dans le cas contraire, était le docteur Gustav Adolph Danziger, en littérature ; Adolpho de Castro. Il avait appâté le réviseur en lui offrant

une édition rare d'un ouvrage inclus par Ambrose Bierce, en 1906, dans ses œuvres complètes : l'adaptation d'un roman allemand de Richard Voss, *Le Moine et la fille du bourreau*. Cadeau accompagné de la précision que Bierce s'était approprié cette adaptation alors qu'il s'était borné à corriger le texte de De Castro !

Dolphie n'avait pas à craindre un tel détournement de la part de Lovecraft. Il lui avait donné à réviser ce que l'auteur de Cthulhu jugeait « un livre entier plein de nouvelles exécrables – publié et oublié il y a vingt-cinq ans – en vue d'une seconde édition qu'il désire mettre à flot à la faveur d'un tapage publicitaire en relation avec de nouvelles informations sur la mort de Bierce. Et si tout se passe bien, il est possible qu'il me demande de l'aide pour un livre de souvenirs sur Bierce. Pauvre vieil Ambrose – les déterreurs de cadavres s'en repaissent ! » (lettre du 22 décembre à Farnsworth Wright).

Sans doute tout se passa bien, car le 19 avril 1928, Clark Ashton Smith essuyait ses gémissement : « […] J'ai entre les mains les vieux souvenirs de De Castro pour une possible révision. Ils regorgent d'anecdotes sur la faune littéraire de San Francisco ; mais c'est radoteur et encombré d'une matière qui a de lointains rapports avec Bierce, si bien que ça suppose un énorme travail de refonte… Je n'accepterai pas le boulot à moins de pouvoir y apporter les aménagements conservables, car ça va être un casse-tête. »

August Derleth est trahi par sa mémoire lorsqu'il écrit, en préface au recueil des révisions de Lovecraft, que celui-ci, parfois lassé des corvées qu'il accomplissait dans le domaine de la littérature générale ou de la poésie, « ne s'est jamais plaint d'avoir à écrire une histoire appartenant au domaine du fantastique et du macabre ». C'est pourtant un texte de ce genre commis par Adolpho de Castro qui, pour la première fois, l'a fait sortir de son habituelle sérénité même nuancée d'ironie. D'où l'appela l'aide de Frank Belknap Long qu'il lançait en décembre 1927. Il se plaignait ainsi du « vieux Hun » : « Il est trop chichiteux pour faire que son travail soit payant pour moi – car sa production est illisible, sa capacité de payer maigre, et ses exigences de révision – après sa première version – illimitées. J'ai brisé la monotonie traînassante d'un machin que j'ai rebaptisé *Le Dernier Examen de Clarendon* ; et après que je lui ai envoyé d'un air las le résultat d'un mois entier d'anémie cérébrale, le vieux marcheur a renvoyé la balle en exigeant des changements importants (basés entièrement sur les nouvelles idées que j'avais injectées !) qui auraient entraîné à nouveau un gros travail et sans supplément de rémunération. C'en était trop. Je lui ai jeté à la figure tout son détestable machin, accompagné de son chèque minable et d'un dollar pour couvrir les frais d'envoi qu'il avait acquittés – mais il a pris tout ça du bon côté et m'a retourne chèque et dollar d'un geste noble et généreux !

Maintenant – toute réflexion faite – il a décidé de conserver l'histoire telle que je l'avais arrangée. Vaya con Dios, Don Adolpho – Voici un réviseur qui ne provoquera aucune controverse pour réclamer la paternité de cette bouillie pour les chats ! »

À lire aujourd'hui *Le Dernier Examen*, on reconnaît l'intervention de Lovecraft à des mots de passe qu'il sema commme le Petit Poucet (« Yog-Sothot », « Nyarlathotep », « Alhazred », « Shub-Niggurath »). Ils ne débouchent que sur l'ennui, le cœur n'y était pas.

Déplaisante exception : en général, il éprouvait beaucoup de plaisir et de zèle à jouer les « Docteur fantastique », dès qu'un texte de ce genre boitait quelque part. Et il ne répugnait pas au dialogue ni à la controverse quand il avait un interlocuteur digne de lui. Par exemple, Wilfrid Blanch Talman, l'auteur des *Deux Bouteilles noires*. En avril 1926, après lecture d'une nouvelle intitulée *Chetwode Arms*, Lovecraft lui avait fait des suggestions exprimées de façon un peu tarabiscotées mais si judicieuses que Talman lui demanda ses services pour le récit suivant. Faute de pouvoir la citer en entier, voici seulement le début de la lettre par laquelle, le 21 juin, Lovecraft commentait sa collaboration : « *Deux Bouteilles noires*, commence de façon très prometteuse et je continue à penser qu'il vaut mieux laisser Hoffman raconter l'histoire. Les éléments qu'il a à transmettre plutôt qu'à raconter sont bien entendu considérables ; mais pas plus, je pense, que dans beaucoup d'autres contes de genre similaire par les meilleurs auteurs. Cependant, à vous de juger et de choisir entre la première et la troisième personne. La partie vraiment importante de mes suggestions porte purement sur la scène centrale et le point culminant qu'il vaut mieux développer à travers Hoffman seul, plutôt qu'à travers les trois visiteurs suivants comme indiqué dans votre synopsis sommaire. Cette simplification et concentration des événements à partir d'un personnage central auquel s'identifie le lecteur me paraît l'étape la plus essentielle dans le renforcement de l'intrigue.

« Pour ce que j'ai fait au manuscrit je suis sûr que vous ne trouverez rien qui porte atteinte à vos sentiments de créateur. Mes modifications sont chaque fois purement verbales et toutes dans le but de polir le style et le rendre plus coulant. Je n'ai pas été prodigue de mots trop expressément sinistres, parce que mon expérience me dit que ces choses doivent être employées avec sobriété de façon à préserver leur pouvoir. Il n'y a que dans un essai de prose poétique qu'ils pourraient être parsemés librement – et votre style est avant tout celui d'une narration directe plutôt que d'une atmosphère impressionniste. Gardez vos mots intenses pour le point culminant – vous en aurez besoin – sans les déflorer par un emploi précédent. Commencez à poser la couleur quand Hoffman s'approche de l'église au crépuscule et voit les tombes de Slott et Vanderhoof – placez sur cette approche une menace contenue un peu comme le début

de *La Maison Usher* de Poe. »

Sans doute Talman dut-il résister – l'amour-propre d'auteur aidant – avant d'admettre les conseils et changements du réviseur. Leur acceptation finale n'empêchait pas celui-ci de considérer son intervention utile avec la plus grande modestie (octobre 1926) : « J'ai été heureux de voir *Les Bouteilles noires* achevées […]. Quant à votre hésitation à suivre mes révisions et suggestions – j'apprécie pleinement que vous ressentiez chacune d'elle comme un morceau d'expression artistique originale et non comme un moyen de produire des altérations déconcertantes dans votre manuscrit. De toute façon, ce conte, comme je vous l'ai dit à la première lecture du synopsis l'été dernier, peut aussi bien être pris comme un exemple entièrement académique – un exercice typique, un sujet de leçon illustrant certains principes de composition qui n'auraient pu être convenablement démontrés d'une autre façon que par cette effective, visible, concrète transformation du canevas et du texte tels qu'ils étaient rédigés. Mais même dans cet exemple, je ne juge pas ma participation suffisante pour mériter le titre de co-auteur ; d'où je vous incite à publier l'histoire sous votre seul nom. »

Lovecraft ne péchait pas par prétention ni même par goût de la notoriété, c'est manifeste. Sa seule récompense, outre le plaisir d'avoir donné force et vie à des œuvres balbutiantes, était de les signer à la manière des peintres anonymes du Moyen Âge et de la Renaissance qui se représentaient à l'arrière-plan ou dans le coin de leur tableau. À partir du moment où les mythes de Cthulhu ont levé dans son œuvre, il s'est amusé à en jeter les graines dans ses « révisions » sous forme d'incantations ou de mots de passe qui révélaient son intervention aux quelques amis et initiés.

Il s'en explique ainsi (le 14 août 1930) auprès de Robert Ervin Howard, le créateur de Conan le Cimmérien : « […] Quant aux solennelles citations du cycle des mythes de Cthulhu, Yog-Sothot, R'lyeh, Nyarlathotep, Nug, Yep, Shub-Niggurath, etc. – laissez-moi vous avouer que tout cela est une concoction synthétique de mon cru, comme le panthéon populeux et varié créé par lord Dunsany dans *The Gods of Pegana*. La raison de leur présence dans l'œuvre du Dr. de Castro est que ce monsieur est un des mes clients en révision – dans les contes duquel j'ai fourré ces allusions par pure plaisanterie. Si quelques autres de mes clients parviennent à placer leurs œuvres à *Weird Tales* , vous trouverez peut-être une expansion accrue du culte d'Azathoth, Cthulhu, et des Grands Anciens ! »

Le Livre d'Eibon et Shub-Niggurath, « le Bouc aux Mille Chevreaux », cités dans *L'Homme de pierre*, s'accompagnent du *Necronomicon* dans *L'Horreur dans le musée, Surgi du fond des siècles, Le Journal d'Alonzo Typer* – et se renforcent de

Cthulhu dans *La Chevelure de Méduse* et *Le Tertre*. Mais ces signes de reconnaissance, par leur seule résonance poétique déclenchée aux points culminants, ont la vertu d'amplifier la dimension d'histoires – qui, sans eux, n'auraient pas décollé d'un macabre classique. Ces signes leur ouvrent l'espace cosmique hanté par les mythes de Cthulhu… Même résumée à quelques mots d'un charme incantatoire, l'intervention de Lovecraft ne serait donc pas négligeable.

On discernerait mal l'étendue et les mérites de sa collaboration si l'on prenait trop à la lettre la modestie de Lovecraft. Même lorsqu'il se borne à polir le style, nuancer l'atmosphère, remettre en ordre le récit et graduer le drame, fouetter ou concentrer l'intrigue – chez William Lumley, Clifford Eddy, Robert Barlow, Wilfrid B. Talman, Elizabeth Berkeley –, Lovecraft se conduit plus en co-auteur qu'en correcteur. Et que dire, alors, des histoires où il apporte ses trouvailles personnelles, où font irruption l'univers et les personnages des mythes de Cthulhu, jusqu'à l'image même du dieu à tête de pieuvre, par exemple dans *L'Horreur dans le musée* ?

Il faut sans doute que la part de Lovecraft soit plus que déterminante, démesurée, pour que ce modeste, se départant de sa discrétion habituelle, écrive à Donald Wandrei (16 mars 1928) : « […] Si vous voyez dans *Weird Tales* une histoire intitulée "La Malédiction de Yig", vous saurez que toute l'histoire et une partie de l'intrigue sont de moi. » À Clark Ashton Smith (début octobre 1929) : « […] Si vous désirez voir une nouvelle histoire qui est pratiquement de moi, lisez "La Malédiction de Yig" dans le nouveau *Weird Tales* , à la suite de vos vers. » Il poursuit par ces précieuses indications : « L' "auteur", Mrs. Reed [Zealia Bishop], est une cliente pour laquelle [Frank Belknap] Long et moi avons fait des tas de travail, et cet échantillon est presque un morceau de composition originale de ma part du fait que tout ce dont je disposais était un ensemble de notes décrivant un couple de pionniers, l'attaque du mari par les serpents, l'éclatement de son cadavre dans l'obscurité, et la folie subséquente de sa femme – Toute l'intrigue et les motivations du présent conte sont de moi – j'ai inventé le dieu-serpent, la malédiction, le prologue et l'épilogue, le détail sur l'identité du cadavre, et les séquelles monstrueuses. À toutes fins utiles, c'est une histoire à moi – mais non la toute dernière, car ensuite j'ai écrit *L'Abomination de Dunwich*. »

En dehors d'une légitime satisfaction d'auteur – même anonyme –, ce conte rapporta peu à Lovecraft. Par lettre du 9 mars 1928, il le facturait à sa cliente vingt dollars, mais comme il rendait le travail manuscrit – ayant horreur de taper à la machine – il réduisait la somme à 17,50 dollars. Maigre recette pour une œuvre aussi remarquable dans l'invention que dans l'expression. Dans la même lettre, il commentait ainsi sa participation : « Ci-joint – comme vous pouvez le voir –

l'histoire de serpents terminée, que j'ai décidé d'appeler *La Malédiction de Yig*. La divinité en question est entièrement issue de ma théogonie imaginaire – comme Dunsany, j'adore inventer des dieux, des démons et des choses merveilleuses apparentées. Toutefois les Indiens avaient certainement un dieu-serpent ; comme chacun le sait, le fabuleux grand maître et civilisateur des cultures préhistoriques mexicaines (appelé Quetzalcoatl par les groupes aztèques et Kukulcan par les Mayas) était un serpent à plumes […].

« Quant à la couleur locale, je me suis rapporté entièrement à vos réponses à mon questionnaire ainsi qu'aux descriptions livresques de l'Oklahoma que j'ai pu trouver. J'espère fermement que j'ai évité de graves erreurs et que j'ai réussi à restituer un peu de l'aspect général de la région. En dactylographiant ce manuscrit prenez garde aux bévues d'ordre géographique (presque inévitables dans le cas d'un rédacteur ne résidant pas sur place) et faites-moi savoir quand vous en trouverez. Je corrigerai tout ce qui me sera signalé. Certains points étaient plutôt obscurs – comme la provenance du bois de charpente utilisé pour construire la cabane. Je pense avoir eu raison de déduire de diverses descriptions que l'Oklahoma est très montagneux dans l'est, et pas entièrement démuni de riches étendues boisées ; les plaines vastes et poussiéreuses étant surtout caractéristiques de la moitié occidentale. »

On voit de quelle méticulosité Zealia Bishop a bénéficié pour la « révision » de son œuvre, accompagnée d'un efficace service après-vente. La cliente avait tout lieu d'être satisfaite… et les lecteurs aussi ! Et pourtant Lovecraft se surpassa avec sa commande suivante, *Le Tertre* qu'il porta aux dimensions d'un roman, emporté par la dynamique d'un sujet qui ne devait pourtant plus grand-chose au synopsis fourni. Les étapes de cette création désintéressée sont retracées dans plusieurs lettres ; dont deux à Clark Ashton Smith, mis dans la confidence car Lovecraft avait emprunté une de ses créatures, Tsathoggua, le dieu-crapaud à la sombre fourrure, pour l'ajouter au panthéon monstrueux du *Tertre*.

« Le boulot de "révision" que j'effectue actuellement est la composition d'une histoire originale à partir d'un simple photographe me commandant le sujet et le milieu, pas même le germe d'une intrigue […]. Un canevas de Mrs. Reed devant s'intituler *Le Tertre* – avec le cadre de l'Oklahoma de "Yig", mais avec des ramifications s'étendant à d'anciens mondes blasphématoires et une race d'êtres descendus des étoiles avec le Grand Cthulhu. » (Lettre à C. A. Smith, 3 décembre 1929.)

« Le prétendu auteur projetait de considérer l'histoire comme une simple histoire de tertre hanté avec une paire d'Indiens fantômes par là-dessus ; mais j'ai décidé

immédiatement qu'une telle chose serait insupportablement fade et plate. En conséquence, je me suis mis à faire du tertre la porte d'entrée d'un monde souterrain oublié et primitif – le foyer d'une ancienne race déchue et timorée, coupée de la surface de la terre depuis l'engloutissement de la fabuleuse Atlantide et de la Lémurie. Au cours du récit, j'introduis un homme qui descend dans l'abîme – un Espagnol de l'expédition de Coronado en 1541 – et un autre, de l'époque actuelle, qui *commence* une descente mais remonte *très vite* à la surface après avoir *vu une certaine chose.* » (Lettre à Elizabeth Toldridge, 20 décembre 1929.)

« Tsathoggua a fait une telle impression sur mon imagination que je viens de l'utiliser dans la "révision" (c'est-à-dire le "travail de nègre") que je suis en train d'effectuer – parlant de choses en relation avec son culte avant qu'il apparaisse à la *surface* de la terre. Comme vous le savez, mon récit concerne un monde inférieur d'une incroyable antiquité au-dessous de la région des tertres et pueblos du sud-ouest des États-Unis, et la visite faite là en 1541-1545 par un des hommes de Coronado – Panfilio de Zamacona y Nuñez. L'endroit est éclairé par une radiation bleue due à la force magnétique et à la radioactivité ; il est peuplé par des protohumains primitifs apportés des étoiles par le Grand Cthulhu – une race oubliée et déchue qui s'est coupée elle-même du monde supérieur quand l'Atlantide et la Lémurie ont été englouties. *Mais il y avait une race d'êtres infiniment plus vieux qu'eux sur la terre* – les sauriens quadrupèdes des cavernes rouges de Yoth qui s'entrouvraient sous les cavernes bleues de K'n-yan. Quand les premiers hommes vinrent de K'n-yan, ils trouvèrent les restes archéologiques de Yoth et se livrèrent avec curiosité à des conjectures sur eux. Au moment où j'introduis notre ami Tsathoggua, l'explorateur espagnol est entré dans K'n-yan et a rencontré un groupe d'indigènes pacifiques conduits par un certain Gee'-Hthaa-Ynn, et il est escorté jusqu'à la grande ville de Tsath monté sur un quadrupède cornu et à demi humain. » (Lettre à C. A. Smith, 19 décembre 1929.)

Le résultat final était loin, très loin du paragraphe initial proposé par Zealia Bishop. Parti d'une légende indienne de l'Oklahoma concernant un tertre hanté par deux fantômes familiers et presque vénérables, Lovecraft a propulsé l'intrigue au-delà de l'espace et du temps, dans une dimension de l'imaginaire où ni l'horreur ni l'étrange ne connaissaient de règles. Il pouvait, à bon droit, écrire à C. M. Eddy en lui envoyant le manuscrit du *Tertre* pour qu'il le dactylographie : « C'est un roman court dont je suis en réalité l'auteur, mon boulot consistant à écrire quelque histoire à propos d'un tertre hanté par deux fantômes près de Binger, Oklahoma – une légende ayant cours là-bas.

« Si j'ai réussi ou non, à vous de juger. »

Les « révisions » ne constituent pas le seul prolongement de l'œuvre personnelle de Lovecraft. Celle-ci se poursuit jusque dans les écrits de ses amis. Et d'une manière plus directe que par ses conseils et critiques : par les cadeaux qu'il leur faisait. Sa correspondance avec de jeunes débutants est parsemée d'idées ou de canevas qu'il leur abandonnait avec la même générosité dont bénéficiaient les « révisés ».

Entre autres exemples, le rêve sur le monde de l'antiquité romaine dont le récit emplit deux longues lettres de novembre et décembre 1927. Il en fit cadeau, le 20 février 1929, à son jeune protégé new-yorkais, Frank Belknap Long.

« Une autre chose dont vous pouvez vous servir est ce rêve hispano-romain que je vous ai décrit il y a eu un an en octobre. Je ne me mettrai probablement jamais à l'écrire, aussi si vous pouvez retrouver la lettre qui le contient, la chose est à votre disposition. » Acceptant la contribution de Lovecraft, F. B. Long en a fait le centre de son roman « L'Horreur venue des collines » paru dans *Weird Tales* en janvier-février-mars 1931.

On peut répartir les révisions de Lovecraft en trois groupes selon son degré d'intervention.

— Lorsqu'il se borne à amender le style et à remanier le récit sans bouleverser sa structure, et sans faire appel à sa propre imagination, si n'est en citant les noms relatifs aux mythes de Cthulhu. Entrent dans cette catégorie : les quatre textes de C. M. Eddy (*Le Nécrophile, Le Mangeur de spectres, Cendres, Sourd, muet et aveugle*) ; *Deux Bouteilles noires*, de W. B. Talman ; les deux textes de Sonia Greene (*Horreur à Martin Beach, Quatre Heures*) ; deux des cinq nouvelles de Hazel Heald, *L'Homme de pierre, L'Horreur dans le cimetière ; Les Serviteurs de Satan* de Robert Bloch, *Les Sortilèges d'Aphlar* de D. W. Rimel.

— Lorsque son apport personnel, rhétorique et thématique, fait de lui un véritable co-auteur. Les deux textes d'Elizabeth Berkeley (*En rampant dans le chaos, La Verte Prairie*) ; *Le Journal d'Alonzo Typer*, de William Lumley ; trois des récils de Hazel Heald (*L'Horreur dans le musée, La Mort ailée, Surgi du fond des siècles*) ; *Dans les murs d'Eryx*, de Kenneth Sterling ; *Cosmos effondrés* de Robert Barlow ; les nouvelles de H. S. C. Whitehead ; *L'Arbre sur la colline*, et *Le Déterré* de D. W. Rimel. Et – bien que le réviseur ait refusé toute paternité – les deux textes d'Adolpho de Castro (*Le Dernier Examen, L'Exécuteur des hautes œuvres*).

— Enfin, les cas où l'apport initial du client est si mince, tellement éloigné du résultat final, que Lovecraft peut être considéré comme le seul et véritable auteur. Ce qu'il affirme d'ailleurs, dans sa correspondance. Les trois textes signés par Zealia Bishop (*La Malédiction de Yig, Le Tertre, La Chevelure de Méduse*) ; *Prisonnier*

des pharaons, écrit pour Harry Houdini.

Nègre littéraire ou accoucheur de talents ? Le dilemme reste entier mais il ne saurait empêcher l'éditeur de réintégrer dans l'œuvre de Lovecraft ces textes qui, à un degré ou à un autre, lui appartiennent indéniablement.

Francis LACASSIN

[1] La liste continue de s'allonger grâce à la perspicacité de S.T. Joshi qui a analysé les milliers de lettres inédites de Lovecraft.

[2] Les lettres de Lovecraft sont citées d'après l'édition Arkham House partiellement traduite chez Christian Bourgois en 1979.

[3] Il s'agit de *En rampant dans le chaos*, paru quelques mois plus tard dans le bulletin de l'association The United Amateur.

[4] Rédacteur en chef de *Weird Tales* à cette époque.

[5] *Weird Tales* avait refusé certains de ses manuscrits, parce que non dactylographiés selon les normes exigées par la revue.

[6] Le propriétaire de *Weird Tales*.

[7] L'obligeante secrétaire d'une revue voisine de *Weird Tales* devenue l'amie de la femme de Lovecraft.

[8] Une accalmie définitive : Houdini est mort quelques jours plus tard.

LA VERTE PRAIRIE

The Green Meadow - 1927 (1919)

Par Lewis Theobald Jr. (HPL) et Elisabeth Neville Berkeley.
Traduction par Jacques Parsons.

INTRODUCTION

Le très singulier récit ou compte rendu d'impressions qu'on va lire fut découvert dans des conditions si extraordinaires qu'elles méritent d'être consignées en détail. Le mercredi 27 août 1913, à huit heures et demie du soir, la population du petit village côtier de Potowonket, Maine, USA, fut réveillée par un coup de tonnerre accompagné d'un éclair aveuglant ; et les gens qui se trouvaient près du rivage virent une énorme boule de feu surgir des cieux pour tomber dans la mer, à une faible distance, en faisant jaillir une prodigieuse colonne d'eau. Le dimanche suivant, un groupe de pêcheurs composé de John Richmond, Peter B. Carr et Simon Canfield prirent dans leur chalut et halèrent jusque sur la plage une masse métallique pesant cent quatre-vingts kilos et ressemblant (selon les dires de M. Canfield) à un morceau de mâchefer. La plupart des habitants s'accordèrent à dire que cette masse pesante n'était autre que la boule de feu tombée du ciel quatre jours auparavant ; et le Dr. Richard Jones, l'autorité scientifique locale, admit que ce devait être un aérolithe ou météorite. En détachant des fragments pour les envoyer à un spécialiste de Boston aux fins d'analyse, le Dr. Jones découvrit, pris dans cette masse semi-métallique, l'étrange livre contenant l'histoire qu'on va lire et qui est toujours en sa possession.

Comme aspect extérieur, sa découverte ressemble à un carnet ordinaire, d'environ cinq pouces sur trois, et comportant trente feuilles. Au point de vue matière, cependant, il présente de nettes particularités. La couverture est apparemment faite d'une substance pierreuse de couleur foncée, inconnue des géologues et incassable, quel que soit le moyen mécanique employé. Aucun réactif chimique ne semble avoir d'action sur cette substance. Les feuilles sont très semblables, sauf qu'elles sont d'une couleur plus claire, et si minces qu'elles en deviennent flexibles. L'ensemble est relié par un procédé que ne comprennent pas très bien ceux qui l'ont étudié : il permet en tout cas à la substance des feuilles d'adhérer à celle de la couverture. Ces substances ne peuvent actuellement être séparées, et les feuilles ne peuvent se plier, quelle que soit la force qu'on déploie. Le texte est en *grec de la plus pure qualité classique* et plusieurs savants spécialistes de la paléographie déclarent que les caractères sont

tracés dans une écriture manuscrite utilisée vers le second siècle avant J.-C. Il y a peu de chose dans ce texte qui permette d'en déterminer la date. Pour ce qui est du moyen mécanique utilisé, on peut seulement dire, sans aller plus loin, qu'il devait ressembler beaucoup à celui qui consiste à écrire sur une ardoise à l'aide d'un crayon spécial. Au cours des tentatives d'analyse effectuées par feu le professeur Chambers, de Harvard, plusieurs pages, principalement vers la conclusion du récit, ont subi, avant d'avoir pu être déchiffrées, des frottements qui les ont complètement effacées. Il en est résulté une perte pour ainsi dire irréparable. Ce qui subsiste du contenu de ce carnet a été transcrit en caractères grecs modernes par le paléographe Rutherford, et soumis sous cette forme aux traducteurs.

Le professeur Mayfield, de l'Institut de technologie du Massachusetts, qui a examiné des échantillons de cette pierre étrange, déclare qu'il s'agit d'un véritable météorite ; cette opinion n'est pas confirmée par le Dr. Von Winterfeld d'Heidelberg (interné en 1918 comme dangereux ressortissant ennemi). Le professeur Bradley de l'université Columbia se tient sur un terrain moins dogmatique ; il souligne la présence, en grandes quantités, dans ces échantillons, de certaines substances complètement inconnues et met en garde contre des conclusions hâtives, du fait qu'aucune classification n'est encore possible.

L'endroit où ce livre étrange a été trouvé, sa nature, le message qu'il contient, constituent dans l'ensemble un problème si considérable qu'aucune explication n'a pu seulement être proposée. Le texte, dans la mesure où il a été conservé, est traduit ici aussi littéralement que notre langue le permet, dans l'espoir qu'un lecteur pourra mettre le doigt sur une interprétation et apporter ainsi une solution à l'un des plus grands mystères scientifiques de ces dernières années.

E.N.B. – L.T., Juin.

LE RÉCIT

C'était un endroit exigu, et je m'y trouvais seul. D'un côté, au-delà d'une bande de gazon ondulant d'un vert vif, il y avait la mer : bleue, étincelante, houleuse ; elle dégageait des vapeurs grisantes. Si abondante était cette exhalaison qu'elle me donnait, à dire vrai, l'impression d'une fusion entre la mer et le ciel, car le ciel était du même bleu étincelant. De l'autre côté, il y avait la forêt, presque aussi antique que la mer, et s'étendant à l'infini vers l'intérieur des terres. Elle était très sombre, car les

arbres étaient d'une taille monstrueuse, luxuriants, et incroyablement nombreux. Leurs troncs géants étaient d'un vert affreux qui se mêlait étrangement à l'étroite bande de gazon sur laquelle je me tenais. Plus loin, à une certaine distance de chaque côté de l'endroit où je me trouvais, l'étrange forêt s'étendait jusqu'au bord de l'eau, en cachant le rivage et bordant complètement l'étroite bande de gazon. Quelques arbres, remarquai-je, plongeaient même leurs racines dans l'eau ; comme s'ils s'étaient insurgés contre toute barrière opposée à leur progression.

Je n'apercevais aucun être humain, aucun signe indiquant qu'il y en ait jamais eu avant moi. J'étais cerné par la mer, le ciel, les bois, qui s'étendaient jusqu'à des régions sortant des limites de mon imagination. Il n'y avait pas non plus le moindre bruit, à part celui du vent dans les branches, et de la mer.

Seul dans cet endroit silencieux, je me mis à trembler ; bien que je ne sache point comment j'étais arrivé là, que je puisse à peine me rappeler mon nom et mon rang, j'avais l'impression que je deviendrais fou si je ne pouvais comprendre ce qui me guettait. Je me rappelai des choses que j'avais apprises, que j'avais rêvées, imaginées, auxquelles j'avais aspiré dans je ne sais quelle autre existence lointaine. Je pensai aux longues nuits pendant lesquelles j'avais contemplé les étoiles de ce ciel et invoqué les dieux en les conjurant de ne pas permettre à mon âme libérée de traverser les gouffres immenses qui étaient inaccessibles à mon corps. J'évoquai les blasphèmes antiques et de terribles plongeons dans l'univers des atomes de Démocrite. Mais, à la remontée de ces souvenirs, je frissonnai de plus belle, en proie à une profonde terreur, car je me savais seul – horriblement seul. Seul, mais cependant proche d'impulsions des sens d'une nature vague et vaste ; et je priai pourtant de ne jamais comprendre ni rencontrer pareilles sollicitations. Dans le bruit que faisaient en se balançant les branches verdoyantes, je croyais pouvoir déceler une sorte de haine malfaisante et de triomphe démoniaque. Cela me frappait parfois comme un affreux colloque entre des choses terrifiantes, inconcevables, dissimulées à moitié derrière les troncs verts, couverts d'écailles, des arbres ; cachées à ma vue, mais non à ma conscience. La plus oppressante des sensations était celle d'une sinistre aliénation. Je voyais bien autour de moi des objets dont je pouvais dire le nom : arbres, herbe, mer et ciel, mais j'avais l'impression que leurs rapports avec moi n'étaient pas les mêmes que ceux que j'avais connus dans une autre vie, dont je ne me souvenais que confusément, avec les arbres, l'herbe, la mer et le ciel. Je ne pouvais dire en quoi consistait cette différence, cependant je frémissais de terreur lorsqu'elle m'apparaissait.

Et alors, en un point où je n'avais tout d'abord discerné rien d'autre que la mer recouverte de brume, je vis la Verte Prairie. Bien que séparée de moi par une vaste

étendue d'eau bleue agitée de vaguelettes ourlées de soleil, elle me paraissait étrangement proche. Je jetai souvent vers les arbres un coup d'œil furtif par-dessus mon épaule droite, mais je préférai regarder la Verte Prairie, qui me faisait un effet étrange.

C'était au moment où mes yeux étaient fixés sur cette singulière bande de terrain que j'ai senti pour la première fois le sol bouger sous mes pieds. Cela commença par une sorte de palpitation qui faisait penser à une action consciente et diabolique. Puis le fragment de berge sur lequel je me trouvais se détacha du rivage gazonné et se mit à s'éloigner, entraîné lentement par quelque courant d'une force irrésistible. Je ne bougeai pas, étonné et frappé que j'étais par un phénomène sans précédent. Mais je restai figé jusqu'au moment où un large chenal se fut ouvert entre moi et la terre boisée. Alors je m'assis, plongé dans une sorte d'hébétude, et je regardai à nouveau les rayons frisants du soleil dans l'eau et la Verte Prairie.

Derrière moi, les arbres et les choses qu'ils avaient peut-être cachées semblaient dégager une menace sans limites. Cela, je le savais sans avoir besoin de me retourner, car plus je m'habituais au décor, moins j'en arrivais à dépendre des cinq sens auxquels je devais jusque-là me fier exclusivement. Je savais que la forêt verte aux écailles me haïssait, et cependant, à présent, je n'étais plus sous sa menace, puisque mon fragment de rivage m'entraînait au loin.

Mais, un péril dissipé, un autre se dressait devant moi. Des morceaux de terrain se détachaient constamment de l'île flottante qui me supportait, si bien que la mort ne pouvait plus, en tout cas, être très éloignée. Même à cet instant je croyais avoir l'impression que la mort ne serait plus la mort pour moi, car je me retournai de nouveau pour surveiller la Verte Prairie, envahi par un curieux sentiment de sécurité qui contrastait étrangement avec l'horreur que j'éprouvais en général.

C'est alors que j'entendis, à une énorme distance, le bruit d'une chute d'eau. Il ne s'agissait pas d'une cascade banale comme j'en avais connu. C'était un peu ce qu'on aurait pu entendre dans le lointain pays des Scythes si toute la Méditerranée s'était déversée dans un gouffre insondable. C'était dans la direction de ce bruit que mon île, qui rétrécissait, se dirigeait et j'en étais satisfait, cependant.

Loin en arrière se produisaient des choses étranges et terribles ; des choses que je me retournai pour voir, mais qui me firent frissonner ensuite. Dans le ciel, des formes sombres et vaporeuses planaient d'une manière fantastique, s'attardant au-dessus des arbres et ayant l'air de relever le défi des branches ondulantes et vertes. Alors une brume épaisse s'éleva de la mer pour aller rejoindre les formes qui peuplaient le ciel, et le rivage devint invisible pour moi. Bien que le soleil – quel soleil ? je l'ignorais –

ait illuminé brillamment l'eau autour de moi, la terre que j'avais quittée semblait être devenue le théâtre d'une tempête démoniaque où s'affrontaient la volonté des arbres infernaux et de ce qu'ils dissimulaient et celle du ciel bleu et de la mer. Quand la brume se dissipa, je ne vis plus que le ciel bleu et la mer bleue, car il n'y avait plus ni terre ni arbres.

C'est en cet instant que mon attention fut attirée par un *chant* sur la Verte Prairie. Jusque-là, comme je l'ai dit, je n'avais rencontré aucun signe de vie humaine ; mais à présent parvenait à mes oreilles un chant maléfique sur l'origine et la nature duquel on ne pouvait apparemment pas se tromper. Les paroles étaient complètement impossibles à distinguer, mais ce chant éveilla en moi une suite particulière d'associations ; me revinrent en mémoire des vers vaguement inquiétants que j'avais jadis traduits d'un livre égyptien, et qui, pour leur part, avaient été transcrits d'un papyrus de l'antique Meroé. Des vers, que j'aurais peur de répéter, traversaient mon cerveau ; des vers parlant de choses de la plus haute antiquité et de formes de vie datant d'une époque où notre Terre était excessivement jeune. De choses qui pensaient, se déplaçaient, étaient vivantes et que pourtant ni les dieux ni les hommes ne considéraient comme vivantes. C'était un livre étrange.

En écoutant, je devenais progressivement conscient d'une circonstance qui ne m'avait jusque-là intrigué que dans mon subconscient. À aucun moment ma vue n'avait distingué d'objets précis dans la Verte Prairie, une impression de verdure fraîche et homogène représentait la totalité de ma perception. À présent, cependant, je vis que le courant allait faire passer mon île à une faible distance du rivage ; si bien que je pourrais en apprendre davantage sur cette terre et sur le chant qui s'y faisait entendre. La curiosité que j'éprouvais à l'idée d'apercevoir les chanteurs avait atteint un niveau élevé, mais il s'y mêlait quelque appréhension.

Des débris de gazon continuaient à se détacher de la minuscule bande de terrain qui me transportait, mais je ne regrettais pas leur disparition ; car je sentais que je ne devais pas mourir avec le corps (ou l'apparence de corps) que j'avais l'air de posséder. Que tout ce qui me concernait, même la vie et la mort, était pure illusion ; que j'étais libéré des liens de la mortalité et de l'entité corporelle, pour devenir une chose libre, sans lien avec quoi que ce fut. J'avais de tout cela une quasi-certitude. De l'endroit où je me trouvais, je ne savais rien, sauf l'impression que ce ne pouvait être la planète Terre qui m'avait jadis été si familière. Mes sensations, à part une sorte de terreur hallucinante, étaient celles d'un voyageur embarqué dans un voyage d'exploration sans fin. Pendant un moment je pensai aux pays et aux êtres que j'avais laissés derrière moi, et aux voies étranges par lesquelles je pourrais un jour leur conter mes aventures, même si je ne revenais jamais.

J'avais à présent flotté très près de la Verte Prairie, si bien que les voix étaient claires et distinctes ; mais malgré mes connaissances en langues je n'étais pas en mesure d'interpréter parfaitement les paroles de ces chants. Elles m'étaient à dire vrai familières, comme je l'avais vaguement senti quand je me trouvais plus loin, mais en dehors d'une sensation vague et effrayante de déjà entendu, je ne pouvais rien saisir. Une très extraordinaire *qualité* des voix – que je suis incapable de décrire – m'effraya et me fascina sur-le-champ. Mes yeux pouvaient à présent discerner diverses choses au milieu de la verdure envahissante – des rochers couverts d'une mousse d'un vert vif, des arbustes d'une hauteur considérable et des formes de grande taille, moins faciles à définir, qui semblaient se déplacer ou vibrer d'une façon particulière au milieu des bosquets. Le chant dont j'étais si anxieux d'apercevoir les exécutants paraissait plus intense aux endroits où ces formes étaient plus nombreuses et plus nettement en mouvement.

Et alors, tandis que mon île glissait plus près et que le bruit de la lointaine chute d'eau s'amplifiait, je vis clairement *l'origine* du chant et, l'espace d'un instant horrible, je me rappelai tout. De ces choses je ne peux, je n'ose pas parler car par elles se trouvait révélée l'abominable solution de tout ce qui m'avait intrigué ; et cette solution vous rendrait fous, comme elle m'a presque rendu fou moi-même… Je sais maintenant quelle transformation j'avais subie, comme l'avaient subie certains autres êtres qui avaient été des hommes, il fut un temps ! et j'ai connu le cycle sans fin du futur auquel aucun être comme moi ne peut échapper… Je vivrai à jamais, je serai conscient à jamais, bien que mon âme implore les dieux de lui accorder la mort et l'oubli… Tout est devant moi : au-delà du torrent assourdissant s'étend la terre de Stethelos, où les jeunes hommes sont infiniment vieux… La Verte Prairie… J'enverrai un message à travers l'abîme horrible et incommensurable…

(À partir d'ici le texte devient illisible.)

EN RAMPANT DANS LE CHAOS

The Crawling Chaos – 1920 (1920)

Par Lewis Theobald Jr. (HPL) et Elisabeth Neville Berkeley.
Traduction par Jacques Parsons.

On a beaucoup écrit sur les plaisirs et les souffrances procurés par l'opium. Les extases et les horreurs de De Quincey, les *Paradis artificiels* de Baudelaire ont été décrits et interprétés avec un art qui les a immortalisés et tout le monde connaît la beauté, l'aspect terrifiant et mystérieux de ces royaumes obscurs dans lesquels est transporté le rêveur inspiré. Mais malgré tout ce qu'on en a dit, personne n'a encore osé suggérer la *nature* des fantasmes qui se déroulent dans l'esprit, ou indiquer la *direction* des routes inouïes dont le participant est irrésistiblement entraîné à suivre le parcours flamboyant et dépaysant. De Quincey fut emporté en Asie, ce continent foisonnant d'ombres nébuleuses dont l'impressionnante antiquité est telle que « le grand âge de la race et du nom domine le sens de la jeunesse chez l'individu », mais il n'a pas osé aller plus loin. Ceux qui y *sont* vraiment allés sont rarement revenus ; lorsqu'ils ont reparu, ils sont restés silencieux ou bien ils étaient complètement fous. Je n'ai pris de l'opium qu'une fois – l'année de la peste, lorsque les médecins cherchaient à atténuer les souffrances dont ils étaient impuissants à soigner la cause. Le mien, qui était épuisé d'horreur et de fatigue, avait forcé la dose, et j'ai voyagé vraiment très loin. J'ai fini par en revenir et par survivre, mais mes nuits sont peuplées d'étranges souvenirs et je n'ai plus jamais permis à un médecin de me prescrire à nouveau de l'opium.

Pendant le traitement, les douleurs et le martèlement que je ressentais dans la tête étaient tout à fait insupportables. Je ne me souciais absolument pas de l'avenir ; m'échapper par la guérison, l'inconscience ou la mort était tout ce qui m'intéressait. J'étais en partie délirant, si bien qu'il est difficile de situer le moment de transition exact, mais je crois que l'effet a commencé à se manifester peu après que ce martèlement ait cessé d'être douloureux. Comme je l'ai dit, j'avais reçu une dose trop forte ; les réactions étaient donc loin d'être normales. L'impression de tomber, curieusement dissociée de l'idée de pesanteur ou de direction, était dominante ; il y avait cependant, subsidiairement, celle de foules invisibles d'une incalculable profusion, des foules de différentes natures, mais ayant toutes avec moi un rapport plus ou moins net. Parfois, je ne croyais plus tellement tomber moi-même, mais j'avais plutôt l'illusion de voir l'univers, ou les siècles, tomber devant moi. Soudain, ma douleur cessait, et je commençais à associer le martèlement à une force extérieure

plutôt qu'intérieure. La sensation de chute avait également disparu pour céder la place à celle d'un repos inconfortable, temporaire. Et en prêtant l'oreille de plus près, le martèlement devenait celui de la vaste et insondable mer, dont les lames colossales et sinistres venaient bouleverser une plage désolée à la suite d'une tempête gigantesque. Alors, je rouvrais les yeux.

Pendant un instant, l'entourage me parut confus, comme une image qu'on ne peut arriver à mettre au point, mais, peu à peu, je me rendais compte que je me trouvais seul dans une belle et étrange chambre éclairée par de nombreuses fenêtres. Je ne pouvais me faire une idée de la nature exacte de cet appartement, car mes pensées étaient encore loin d'être en place mais je remarquais des tapis et des draperies de diverses couleurs, des tables aux formes compliquées, des fauteuils, des divans, des canapés, des vases raffinés et des ornements qui donnaient une impression d'exotisme sans être réellement d'un pays étranger. Je notai ces détails, bien qu'ils ne soient pas restés longtemps à la surface de mon esprit. Une crainte de l'inconnu, à donner le vertige, se répandait lentement mais inexorablement dans les couches supérieures de ma conscience et prenait le pas sur tout le reste ; une crainte d'autant plus grande que j'étais incapable de l'analyser et semblant s'associer à une menace furtive ; cela ne concernait pas la mort, mais une chose sans nom, dont on n'avait jamais entendu parler et indiciblement plus horrible et répugnante.

Ensuite je compris que le symbole qui excitait ma terreur était l'affreux martèlement qui se répercutait sans répit, en battements affolants, sur mon cerveau épuisé. Cela semblait provenir d'un point situé en dehors et au-dessous de l'édifice dans lequel je me trouvais, et s'associer aux images mentales les plus terrifiantes. Il me semblait que quelque scène ou quelque objet horrible se dissimulait derrière les murs tendus de soie et j'hésitais à regarder à travers les fenêtres en plein cintre et grillagées qui s'ouvraient d'une manière si déconcertante dans les deux sens.

En voyant que ces fenêtres comportaient des volets, je les fermai tous, mais, ce faisant, je détournai les yeux pour ne pas voir ce qu'il y avait à l'extérieur. Ensuite, grâce à un briquet à pierre que je trouvai sur l'une des petites tables, j'allumai les nombreuses bougies plantées dans des appliques de style arabe accrochées aux murs. Les volets clos et la lumière artificielle donnaient une impression de sécurité qui, jusqu'à un certain point, me calma les nerfs. Cependant je ne parvenais pas à faire taire ce martèlement monotone. À présent que j'étais plus calme, ce bruit devenait aussi fascinant qu'effrayant et j'éprouvais le désir d'en trouver l'origine, en dépit de mes réticences encore puissantes. J'ouvris une portière sur le côté de la pièce le plus proche du martèlement, je découvris un petit couloir tendu de tissus somptueux aboutissant à une porte sculptée et à une fenêtre en encorbellement. J'étais

irrésistiblement attiré vers cette fenêtre, mais je me sentais en même temps retenu avec autant de force par des appréhensions mal définies. En approchant, je vis dans le lointain un tourbillon d'eau chaotique. Une fois que j'y fus parvenu et que j'eus regardé des deux côtés, le tableau prodigieux de ce qui m'entourait me sauta aux yeux avec une force entière et dévastatrice.

C'était un spectacle comme je n'en avais jamais vu et que personne de vivant ne peut avoir vu, sauf dans le délire de la fièvre ou l'enfer de l'opium. Le bâtiment s'élevait sur une pointe très étroite – ou sur ce qui était *à présent* une pointe – au moins trois cents pieds au-dessus de ce qui avait dû être peu de temps auparavant un tourbillon bouillonnant d'eaux déchaînées. De chaque côté de la maison s'ouvrait un précipice de terre rouge que ces eaux venaient récemment de creuser tandis que devant moi les vagues terrifiantes continuaient à rouler effroyablement, en mordant sur la terre avec une affreuse monotonie et sans se hâter. À un mile ou davantage se soulevaient et retombaient des lames menaçantes d'au moins cinquante pieds de haut et à l'horizon lointain des nuages noirs fantomatiques aux contours grotesques planaient comme des vautours de mauvais augure. Les vagues étaient sombres, pourpres, presque noires, et s'attaquaient à la boue rouge friable du rivage comme des mains avides et rudes. Je ne pouvais me défendre d'avoir l'impression que quelque esprit maritime malfaisant avait déclenché une guerre d'extermination contre la terre ferme, poussé peut-être par le ciel furieux.

Revenant à la longue de la stupeur dans laquelle ce spectacle anormal m'avait plongé, je me rendis compte que le danger physique que je courais était sérieux. Sous mes yeux, le rivage avait reculé de plusieurs pieds et il ne s'écoulerait peut-être pas longtemps avant que la maison ne s'effondre, entraînée par le terrain miné, dans le gouffre terrible que battaient les vagues. En conséquence, je me hâtai de gagner l'autre côté de l'édifice ; je découvris une porte, sortis immédiatement, et refermai grâce à une clef de forme bizarre que j'avais trouvée à l'intérieur. Je voyais à présent une plus grande étendue de l'étrange région qui m'entourait et remarquai une curieuse division qui semblait exister dans l'océan hostile et le firmament. De chaque côté du promontoire régnaient des conditions différentes. À ma gauche quand j'étais tourné vers l'intérieur des terres, il y avait une mer qui se soulevait légèrement, avec de grandes vagues vertes qui roulaient paisiblement sous un soleil éclatant. Il y avait dans la nature et la position du soleil quelque chose qui me fit frissonner, mais je ne pus sur le moment, et je ne peux toujours pas dire ce que c'était. À ma droite il y avait également la mer, mais elle était bleue, calme, avec seulement de petites ondulations, tandis que le ciel au-dessus était sombre et le rivage, battu par les vagues, blanc plutôt que rouge.

Je reportais alors mon attention sur la terre ferme, et découvris une chose qui me causa une nouvelle surprise ; car la végétation ne ressemblait à rien que j'aie vu et dont j'aie jamais lu la description. Elle était apparemment tropicale ou au moins subtropicale – conséquence de l'intense chaleur de l'atmosphère. Je croyais parfois établir d'étranges analogies avec la flore de mon pays natal, en m'imaginant que des plantes et des arbustes bien connus pouvaient prendre de telles formes sous l'influence d'un changement radical de climat ; mais les palmiers géants et omniprésents étaient nettement d'un autre pays. La maison que je venais de quitter était très petite – à peine plus grande qu'un cottage – mais le matériau utilisé était évidemment du marbre, son architecture était bizarre et composite, supposant une curieuse fusion des formes occidentales et orientales.

Il y avait aux angles des colonnes corinthiennes, mais le toit de tuiles rouges ressemblait à celui d'une pagode chinoise. Depuis la porte s'étendait vers l'intérieur des terres un sentier d'un sable singulièrement blanc, d'environ cinq pieds de large et bordé de chaque côté par des palmiers majestueux et par des arbustes et plantes à fleurs impossibles à identifier. Il allait vers le côté du promontoire où la mer était bleue et la rive plutôt blanche. En bas de ce sentier je ressentis une impulsion m'engageant à fuir, comme si j'avais été poursuivi par quelque esprit malfaisant sorti de l'océan dont les vagues se brisaient plus bas. Au début, il montait légèrement, et je parvins à une crête peu élevée. Je regardai le paysage que je venais de laisser derrière moi ; le cottage, les eaux sombres, la mer verte d'un côté, bleue de l'autre, et une malédiction innommée et innommable s'étendant sur le tout. Je ne l'ai jamais revu et je me demande souvent… Après ce dernier coup d'œil je partis à grands pas et je passai en revue le panorama qui s'étendait devant moi vers l'intérieur des terres.

Le sentier, comme je l'ai indiqué, suivait le rivage qui se trouvait à droite quand on s'enfonçait à l'intérieur. Devant et sur la gauche j'apercevais à présent une resplendissante vallée sur des centaines et des centaines d'hectares recouverte d'herbes tropicales qui se balançaient plus haut que ma tête. Presque à la limite de ma vision se trouvait un palmier colossal qui m'attirait et me fascinait. Dès ce moment l'émerveillement et le fait d'être sorti de cette péninsule riche en périls avaient largement dissipé ma peur, mais, tandis que je faisais une pause et me laissais tomber de fatigue sur le bord du sentier, que j'enfonçais distraitement les mains dans le sable chaud d'un blanc doré, je fus saisi par une impression de danger nouvelle et intense. Une certaine terreur dont l'origine paraissait se dissimuler dans les grandes herbes bruissantes s'ajoutait à celle de la mer au martèlement diabolique ; je me mis à crier à haute voix et sans suite : « Tigre ? Tigre ? Est-ce un tigre ? Bête ? Bête ? Est-ce une bête dont j'ai peur ? » Mon esprit revenait, en vagabondant, à une très ancienne

histoire classique de tigres que j'avais lue ; je m'efforçai de retrouver le nom de l'auteur, mais j'éprouvai des difficultés. Et puis, en pleine terreur, la mémoire me revint, l'histoire était de Rudyard Kipling ; et ce qu'il y avait de grotesque à le traiter d'auteur très ancien ne me vint pas à l'esprit. J'aurais voulu avoir le volume contenant cette histoire et j'étais presque reparti en direction du cottage pour le chercher lorsque mon bon sens revenu et l'attrait du palmier me retinrent./*H*/

Aurais-je pu ou non résister à cette attirance me faisant m'en retourner s'il n'y avait pas eu la fascination qu'exerçait le grand palmier en sens inverse, je ne sais. Cette dernière attraction était maintenant la plus forte, si bien que je quittai le sentier et descendis à quatre pattes le versant de la vallée malgré ma terreur de l'herbe et des serpents qu'elle pouvait receler. Je décidai de me battre pour conserver la vie et ma raison aussi longtemps que possible, contre les menaces de la mer ou de la terre, bien que j'aie eu quelquefois peur d'être vaincu, lorsque l'affolant bruissement de cette herbe étrange venait s'ajouter à l'irritant et persistant martèlement des lames lointaines. Je m'arrêtai fréquemment, me bouchai les oreilles pour m'accorder une trêve, mais sans pouvoir jamais barrer complètement le chemin à ce bruit détestable. Il fallut des siècles, m'a-t-il semblé, pour parvenir à me hisser jusqu'à ce palmier attirant et à m'étendre, bien tranquille, dans son ombre protectrice.

Survint ensuite une série d'incidents qui me transportèrent aux deux extrêmes de l'extase et de l'horreur. Incidents que je ne peux me remémorer sans trembler et que je n'ose pas essayer d'interpréter. Dès que j'eus rampé sous le feuillage en surplomb du palmier, un jeune enfant, d'une beauté telle que je n'en avais jamais vu de semblable, se laissa tomber des branches. Bien que vêtu de haillons et couvert de poussière, cet être avait toutes les apparences d'un faune ou d'un demi-dieu et, dans l'ombre épaisse de l'arbre, il semblait émettre une luminosité. Il tendait la main en souriant, mais avant que j'aie pu me lever et lui parler, j'entendis chanter au-dessus de ma tête la plus exquise des mélodies ; une harmonie sublime, éthérée, de notes aiguës et graves. Pendant ce temps le soleil avait plongé à l'horizon et dans la demi-obscurité je vis qu'une auréole irisée entourait la tête de l'enfant. Alors, d'une voix argentine, il s'adressa à moi : « C'est la fin. Ils sont descendus des étoiles à travers le crépuscule. À présent tout est accompli et au-delà des ruissellements d'étoiles d'Arinurie nous trouverons la béatitude à Téloé. » Tandis que l'enfant parlait, j'apercevais une douce luminescence à travers les feuilles du palmier et, en me levant, je saluai deux êtres que je savais être les chefs du chœur que j'avais entendu. Ce devaient être un dieu et une déesse, car aucun mortel ne peut être aussi beau. Ils me prirent les mains, et me dirent :

« Viens, mon enfant, tu as entendu ces voix, tout va bien. À Téloé, au-delà de la

Voie lactée et des constellations d'Arinurie, se trouvent des villes d'ambre et de chalcédoine. Et sur leurs dômes aux multiples facettes brillent les images d'étoiles étranges et magnifiques. Sous les ponts d'ivoire de Téloé coulent des fleuves d'or liquide sur lesquels naviguent les embarcations du plaisir cinglant vers Cytharion la fleurie, dans les Sept Soleils. Et à Téloé ainsi que sur Cytharion c'est le domaine de la jeunesse, de la beauté, du plaisir ; on n'y entend que les rires, les chants et le son du luth. Seuls les dieux habitent Téloé aux rivières d'or, mais tu vivras parmi eux. »

J'écoutais, transporté, et soudain je constatai un changement dans ce qui m'entourait. Le palmier qui, si peu de temps auparavant, donnait de l'ombre à mon corps exténué, était à présent à une certaine distance sur ma gauche et notablement au-dessous de moi. Je flottais incontestablement dans l'atmosphère, accompagné non seulement par l'étrange enfant et le couple rayonnant, mais par une foule sans cesse croissante de jeunes garçons et de vierges à moitié luminescents, couronnés de feuillages, dont les cheveux s'agitaient au vent et dont le visage exprimait la joie. Nous montâmes lentement de conserve, comme portés par une brise parfumée venant, non de la terre, mais de la nébuleuse dorée, et l'enfant murmurait à mon oreille qu'il me fallait toujours regarder vers le haut, vers les sentiers de lumière, et jamais en arrière dans la direction de la sphère que je venais de quitter. Les jeunes garçons et les vierges chantaient à présent, en s'accompagnant au luth, de suaves strophes de vers chorïambiques. Je me sentais environné d'une paix et d'un bonheur plus profonds que je n'en avais imaginé de ma vie, lorsque l'intervention brutale d'un son unique vint modifier mon destin et ébranler mon âme. À travers les accents transportants des chanteurs et des joueurs de luth, comme pour se moquer, avec un ensemble démoniaque, le détestable martèlement de cet affreux océan se mit à monter des golfes qui se trouvaient en contrebas. Tandis que ces lames noires battaient leur message dans mes oreilles, j'oubliai les paroles de l'enfant et je regardai vers le bas jusqu'à ce décor funeste dont je croyais m'être échappé.

En bas, à travers l'éther, je voyais la terre maudite tourner, tourner toujours ; des mers furieuses et agitées par les tempêtes rongeaient les rivages sauvages et désolés et lançaient de l'écume jusqu'au sommet des tours des cités désertées. Et sous une lune effrayante apparaissaient des spectacles que je ne pourrai jamais décrire, que je ne pourrai jamais oublier ; désert d'argiles cadavériques, jungles de ruines et de décadence, là où s'étendaient jadis les plaines peuplées et les villages de mon pays natal, maelströms écumants là où s'élevaient jadis les temples imposants bâtis par mes ancêtres. Autour du pôle nord montait la vapeur de marécages où poussait une végétation infecte et d'où s'échappaient des vapeurs méphitiques, sifflant devant l'attaque des vagues montant sans cesse des profondeurs frémissantes en roulant et en

bouillonnant. Alors une grande explosion retentit dans la nuit et en travers du désert des déserts apparut une déchirure fumante. L'océan noir continuait d'écumer et de ronger, de dévorer le désert de chaque côté, et la cassure centrale ne cessait de s'élargir.

À présent il ne restait plus de terre à part le désert, et l'océan fumant continuait à ronger, à ronger sans cesse. Immédiatement je crus que la mer paraissait avoir peur de quelque chose, des dieux sombres de l'intérieur des terres, par exemple, qui sont plus puissants que le malfaisant dieu des eaux, mais même dans ce cas, il ne pouvait plus reculer ; et le désert avait trop souffert pour que ces vagues de cauchemar puissent les aider à présent. L'océan rongea donc ce qu'il restait de la terre et se déversa dans le gouffre fumant, abandonnant ainsi tout ce qu'il avait jamais conquis. Il se retira de nouveau des terres nouvellement inondées, découvrant la mort et la pourriture ; et de son lit antique et immémorial il s'écoula d'une manière répugnante, découvrant des secrets enfouis dans la nuit des temps nocturnes, des années où le Temps était jeune et où les dieux n'étaient pas encore nés. Au-dessus des vagues s'élevaient des clochers, des flèches élancées dont on se souvient. La lune déposait des lis pâles de lumière sur Londres morte, et Paris surgissait de sa tombe humide pour être sanctifié par de la poussière d'étoiles. Alors s'élevèrent des flèches et des monolithes qui étaient élancés mais dont on ne se souvenait pas ; de terribles flèches et monolithes de terres dont les hommes n'ont jamais su que c'étaient des terres.

Il n'y avait plus aucun martèlement à présent, mais seulement le grondement surnaturel et le sifflement d'eaux s'engouffrant dans la brèche. La fumée sortant de cette cassure s'était changée en vapeur, et en s'épaississant, arrivait presque à cacher le monde. Elle me desséchait la figure et les mains et quand je regardai l'effet produit sur mes compagnons, je m'aperçus qu'ils avaient tous disparu. Alors ce fut très soudainement la fin et je ne sus plus rien jusqu'au moment où je m'éveillai sur un lit de convalescent. Le nuage de vapeur s'élevant du golfe de Pluton finit par me cacher toute la surface, tout le firmament se déchira alors dans une subite agonie de folles réverbérations qui secoua l'éther. Cela se produisit dans un holocauste aveuglant, assourdissant, de feu, de fumée, et de tonnerre qui pulvérisa la pâle lune au moment où elle se précipitait dans le vide.

Quand la fumée se fut dissipée, et quand j'essayai de tourner les yeux vers la terre, je ne vis sur le fond d'étoiles froides et capricieuses que le soleil à son déclin et les pâles planètes en deuil à la recherche de leur sœur.

LA POÉSIE ET LES DIEUX

Poetry and the Gods – 1920 (1920)

Par Henry Paget Lowe (HPL) et Anna Helen Crofts.
Traduction par Paule Pérez.

Juste après la fin de la guerre, par une soirée d'avril humide et triste, Marcia, dans son vaste salon du XXe siècle, se retrouva seule. Seule avec ses aspirations, ses désirs secrets. Seule avec ses intimes pensées, qui, nées dans cette pièce, s'échappaient vers l'Orient, vers les oliveraies de la lointaine Arcadie, qu'elle n'avait entrevue que dans ses rêves. Elle était entrée ici, l'esprit ailleurs, avait éteint les lustres illuminés, et reposait à présent sur un moelleux divan, ayant gardé pour toute clarté la lueur d'une petite lampe verte aussi apaisante qu'un rayon de lune à travers le feuillage d'une tonnelle.

Habillée d'une robe du soir noire et décolletée, elle avait toutes les apparences d'un produit de la civilisation moderne. Ce soir, pourtant, elle avait conscience de l'abîme incommensurable qui séparait son âme de tout ce qui l'entourait. Cela provenait-il de l'atmosphère étrange de sa maison, demeure froide où les relations étaient constamment tendues, où les habitants restaient, les uns pour les autres, des étrangers ? Ou alors était-elle, par un curieux anachronisme du destin, née trop tôt, ou trop tard, trop loin, en tout cas, des lieux que son esprit chérissait, pour se trouver jamais en harmonie avec les laideurs de la réalité contemporaine ? Pour chasser cette nostalgie qui l'envahissait, elle prit une revue sur la table près d'elle, en quête de quelque poème qui apaiserait son inquiétude. Car la poésie était un calmant pour son esprit. La plupart du temps, elle adoucissait ses tourments. Parfois, pourtant, les vers les plus beaux flottaient en son âme comme un frais nuage de laideur et d'opacité stérile, telle la poussière sur une vitre au travers de laquelle on tente d'admirer un magnifique coucher de soleil. Tournant distraitement les pages de la revue, comme pour y chercher un trésor inestimable, elle tomba soudain sur quelque chose qui dissipa sa langueur. Il sembla qu'une image précise, qu'une vision de rêve l'eût menée plus près de son but insaisissable. Il s'agissait seulement d'un fragment de vers libres, ce compromis pitoyable du poète qui ne parvient pas à maîtriser la divine mélodie des rimes. Ce morceau, pourtant, était imprégné de la musique primitive du barde qui vit et sent intensément, en quête de l'extase. Sans régularité, il naissait de ses mots, comme spontanément, une harmonie ailée qu'elle n'avait pas rencontrée dans les poèmes classiques et traditionnels qu'elle connaissait. Tandis qu'elle continuait à lire, tout ce qui l'entourait s'estompa peu à peu. Bientôt, il ne flotta plus

autour d'elle que les brumes du rêve, brouillards pourpres parsemés d'étoiles, hors du temps, où seuls se promènent les dieux et les rêveurs.

Lune sur le Japon
Lune papillon blanc
Que rêvent au chant du coucou
Les Bouddhas aux lourdes paupières.
Blanches ailes des papillons lunaires
Battant sur les ruelles de la ville
Réduisant au silence les inutiles mèches des sonores lanternes
Au creux des mains des filles.

Lune sur les Tropiques
Bourgeon aux courbes blanches
Offrant lentement ses pétales à la chaleur du ciel.

L'air est rempli de senteurs et de sons langoureux
Une flûte dans la nuit
Égrène sa musique d'insecte sous le pétale de lune incurvé des cieux.

Lune sur la Chine
Lune fatiguée sur la rivière du ciel
Le mouvement de la lumière dans ces saules
C'est l'éclat de milliers de poissons argentés
Dans les eaux sombres
Les mosaïques des tombes et les temples en ruine
Brillent tels des perles
Le ciel se peuple de nuages
Luisantes écailles d'un dragon.

Dans les brumes du rêve, la lectrice appelait les étoiles en mouvement. Dans la joie de sa lecture, elle avait senti naître une ère nouvelle de chants, elle avait reconnu Pan. Les yeux mi-clos, elle répétait les mots dont la mélodie semblait se cacher derrière cette poésie en prose. Ainsi, les cristaux dissimulés au fond d'un ruisseau avant

l'aurore scintillent triomphalement au point du jour.

Lune sur le Japon
Lune papillon blanc…

Lune sur les Tropiques
Bourgeon aux courbes blanches
Offrant lentement ses pétales à la chaleur du ciel
L'air est rempli de senteurs et de sons langoureux…

Lune sur la Chine
Lune fatiguée sur la rivière du ciel…

Venue des brumes, la silhouette d'un jeune homme resplendissait comme celle d'un dieu. Il portait un casque, un caducée, des sandales ailées et sa beauté n'avait rien de terrestre.

Trois fois il agita, devant les yeux de la dormeuse, la baguette que Apollon lui avait donnée en échange de la conque mélodieuse aux neuf cordes. Il plaça sur son front une guirlande de myrtes et de roses. Hermès alors parla :

« O nymphe, toi dont la beauté dépasse celle des célestes Altantides et des trois sœurs aux cheveux d'or ! Chérie par Aphrodite, sanctifiée par Pallas, tu as découvert le secret des dieux, qui réside dans le chant et la beauté. O prophétesse plus digne d'amour que la Sibylle de Cumes quand Apollon vint la connaître, tu as parlé d'un âge nouveau. Car Pan soupire et s'impatiente de voir autour de lui les petits faunes couronnés de roses et les satyres anciens. Dans tes désirs tu as deviné que les dieux ne sont jamais morts. Ils ne font, tu le sais, que rêver dans les jardins fleuris de lotus des Hespérides, au-delà du pourpre Occident.

« Voici qu'approche maintenant le jour de leur éveil. Bientôt périront la laideur et le froid, car ils régneront à nouveau sur l'Olympe.

« Déjà, près de Paphos, la mer a bouillonné d'une écume que seuls les cieux antiques ont déjà contemplée. La nuit, sur l'Hélicon, les bergers entendent murmurer des mélodies à demi oubliées. Au crépuscule, les bois et les champs frémissent et l'océan immémorial laisse entrevoir des spectacles étranges au clair de lune. Les

dieux sont patients. Ils ont dormi longtemps, mais n'ont rien perdu de leur puissance. Nul homme, nul géant ne pourrait leur lancer de défi. En Tartarie, les Titans se tordent d'effroi, et sous l'Etna en flammes, gémissent les enfants d'Uranus et de Géa. Le jour approche où l'homme devra répondre des siècles d'incroyance. Dans leur sommeil, les dieux ont gagné en bonté. Aussi ne le précipiteront-ils pas dans le gouffre destiné aux blasphémateurs. Leur vengeance dissipera les ténèbres, le mensonge et la laideur qui ont obscurci l'esprit de l'homme. Et sous le règne de Saturne, auquel ils offriront des sacrifices, les mortels vivront dans la joie et la beauté. Cette nuit, ô toi, tu connaîtras la faveur des dieux. Tu verras sur le Parnasse les songes que des siècles durant ils ont envoyés sur Terre, pour prouver leur constante existence. Car les poètes sont les rêves des dieux. A chaque siècle l'un d'entre eux a chanté sans le savoir le message des jardins de lotus au-delà de l'Occident. »

Hermès souleva la jeune rêveuse dans ses bras et l'emporta à travers les cieux.

Des brises venues du sommet de l'Aïolas les menèrent au-dessus des mers chaudes et parfumées. Ils se trouvèrent soudain devant Zeus, tenant sa cour sur le Parnasse. À la droite de son trône d'or, se trouvaient Apollon et les Muses, et à sa gauche, Dionysos couronné de lierre et les Bacchantes resplendissantes de plaisir.

Marcia n'avait jamais vu, même dans ses rêves de l'au-delà, pareille merveille. Cependant, elle ne fut pas trop éblouie par cet étonnant spectacle, comme elle l'eût été dans l'Olympe sublime. Car dans cette cour moins altière le père des dieux avait atténué son éclat, afin que les yeux des mortels pussent en supporter la vision.

À l'entrée de la caverne corycienne, tout ornée de lauriers, six personnages étaient assis en rond. Ils ressemblaient à des hommes, mais leur allure était celle des dieux. La jeune fille se souvint d'avoir vu leurs portraits et les reconnut. Ils n'étaient autres que le divin Homère, Dante, l'immortel Shakespeare, Milton, l'explorateur du Chaos, Goethe le cosmique et Keats, le bien-aimé des Muses. C'étaient eux, les messagers des dieux, chargés de dire aux hommes que Pan n'était pas mort. Car ce n'est que dans la poésie que les dieux parlent aux hommes.

Le Maître du Tonnerre parla :

« Enfant de ma lignée immortelle, en vérité tu es ma fille ! Regarde sur ces trônes d'ivoire nos messagers augustes. C'est par eux que dans les paroles et les écrits des hommes subsistent les traces de la beauté divine. Longtemps nous avons rêvé dans les jardins fleuris de lotus. Le moment approche où nos voix ne seront plus silencieuses. Le temps du réveil et du changement arrive. Phaéton, une fois de plus, a conduit son char, très bas dans le ciel, ravageant les champs, asséchant les cours d'eau. En Gaule, les nymphes solitaires, aux cheveux en désordre, pleurent auprès des fontaines taries.

Au bord des rivières les pins sont devenus rouges du sang des hommes. Arès et son équipage ont quitté les Hespérides à leur tour. Deimos et Phœbus se sont gavés de paradis artificiels. Tellus se ronge de chagrin, et les visages des mortels sont semblables à ceux des Érinyes. Au milieu du chaos notre plus jeune messager s'apprête à annoncer sa venue. C'est lui que nous avons choisi pour fondre en un ensemble glorieux toute la beauté que le monde a connue. Ses mots se feront l'écho de la sagesse et de la bonté du passé. C'est lui qui proclamera notre retour. Nos guides ont été ces hommes que tu vois assis à l'entrée de la grotte corycienne. Dans leurs chants tu reconnaîtras les notes sublimes qui sont notre marque. Écoute bien leurs paroles. L'un après l'autre ils vont chanter pour toi. De nouveau tu entendras ces notes dans la poésie future qui viendra apporter en ton âme plaisir et paix. Mais il te faudra attendre de longues années encore. Comme Alphée qui enfouit ses eaux dans l'âme d'Helias resurgit dans la lointaine Sicile sous la forme de la cristalline Aréthuse, ainsi chaque note qui réintégrera son antre secret t'apparaîtra plus tard, après ton retour sur la Terre. »

Alors Homère se leva, le plus ancien des bardes. Il prit sa lyre et chanta son hymne à Aphrodite. Marcia ne connaissait pas le grec, mais elle perçut dans ce message le rythme secret qui n'a point besoin d'interprète.

Les chants de Dante et de Goethe fendirent l'azur de leurs mélodies merveilleuses.

Des accents connus résonnèrent enfin aux oreilles de la rêveuse. C'était le Cygne d'Avon, autrefois dieu parmi les hommes, aujourd'hui dieu parmi les dieux :

Écris, écris que du cours sanglant de la guerre,
Mon seigneur bien-aimé, ton cher enfant se hâte de rentrer.
Bénis-le dans sa demeure,
Tandis que je sanctifierai son nom à distance.

Des accents plus familiers encore se firent entendre lorsque Milton, qui avait recouvré la vue, déclama ces vers immortels :

Laisse ta lampe apparaître vers le minuit au sommet d'une tour solitaire
D'où je puisse deviner la Grande Ours avec Hermès trois fois grand
Ou déchiffrer le langage de Platon pour découvrir les mondes que l'esprit immortel recèle.

L'esprit qui délaisse son enveloppe corporelle
Laisse parfois s'échapper la splendide tragédie parée de ses atours,
Au nom de Thèbes, du Péloponnèse ou de Troie la divine.

Enfin ce fut le tour du jeune Keats :

Les mélodies que l'on entend sont douces,
Mais celles que l'on n 'entend pas sont plus douces encore.
Aussi, doux pipeaux, jouez…
Lorsque cette génération se sera écoulée,
Tu assisteras aux malheurs d'autres que nous-mêmes.
Fidèle ami de l'homme, à qui tu expliqueras :
« La vérité est dans la beauté, la beauté dans la vérité.
C 'est tout ce que tu sais de la Terre,
tout ce que tu as besoin de savoir. »

Le chanteur s'arrêta. Alors la déesse aux doigts de rose se prosterna aux pieds du Maître du Tonnerre :

« Seigneur, s'écria-t-elle, il est temps que j'ouvre les portes de l'Orient. »

Phœbus, tendant sa lyre à Calliope, son épouse, décida de partir pour le Palais du Soleil, semblable à un joyau, où les coursiers attelés au char doré du jour piaffaient déjà d'ardeur et d'impatience.

Zeus descendit de son trône et posa sa main sur la tête de Marcia :

« Ma fille, lui dit-il, l'aube approche à présent. Retourne sur la Terre avant le réveil des mortels. Ne pleure pas, car l'ombre des croyances mensongères disparaîtra bientôt du monde. Guette sans relâche l'arrivée de notre messager. Il t'apportera la paix et le réconfort. »

Quand Zeus eut prononcé ces mots, Hermès reprit tendrement la jeune fille dans ses bras et l'emporta vers les étoiles qui s'éteignirent au-dessus des mers inconnues.

Beaucoup d'années ont passé depuis que Marcia a rêvé des dieux du Parnasse. Ce

soir, elle est assise sur le divan du salon, dans la pénombre, mais elle n'est pas seule. Son inquiétude a disparu. Car près d'elle se tient celui qu'elle attendait. Il est là, le jeune poète parmi les poètes, aux pieds duquel le monde entier se prosterne. Il dit un texte que jamais personne n'a entendu, mais qui apportera aux hommes les rêves qui régnaient sur le monde avant que le grand Pan ne s'endorme en Arcadie, avant que les grands dieux ne se retirent dans les jardins fleuris de lotus des Hespérides, au-delà de l'Occident.

Dans les cadences subtiles de cette mélodie, l'esprit de Marcia vient de trouver l'apaisement. Elle vient de reconnaître les plus belles notes d'Orphée de Thrace, ces notes qui savaient émouvoir même les pierres et les arbres des rives de l'Hèbre.

Le chanteur s'est tu et, le cœur battant, attend le jugement de Marcia. Que pourrait-elle dire sinon que ces mots, cette mélodie sont dignes des dieux ?

Tandis qu'elle parle, apparaît à nouveau la vision du Parnasse, et la puissante sonorité d'une voix lointaine :

« Ces paroles guideront tes pas vers le bonheur. Et dans ces rêves de beauté, ton esprit trouvera ce à quoi il aspire. »

HORREUR À MARTIN BEACH

The Invisible Monster - 1923 (1922)

Par Sonia Greene (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Je n'ai jamais entendu une explication satisfaisante, même approximativement, de l'horreur de Martin Beach. Malgré le grand nombre de témoins, il n'y a pas deux récits qui concordent. Et les témoignages recueillis par les autorités locales contiennent les contradictions les plus stupéfiantes.

Cette imprécision nébuleuse est peut-être naturelle si l'on tient compte du caractère sans précédent de l'horreur elle-même, de la terreur presque paralysante qui s'est emparée de tous ceux qui l'ont vue, des efforts déployés par l'élégante auberge Wavecrest Inn pour faire taire la publicité résultant de l'article du professeur Alton : *Les pouvoirs hypnotiques sont-ils limités à ce qui est reconnu comme humain ?*

Malgré tous ces obstacles je m'efforce de présenter ici une version cohérente ; car j'ai assisté à cet événement affreux et je crois qu'il faut le connaître en raison des possibilités inquiétantes qu'il suggère. Martin Beach est plus connu comme station balnéaire, mais je frissonne en y pensant. À dire vrai, je ne peux plus à présent regarder l'océan sans frissonner.

Le Destin n'est pas toujours dépourvu d'un sens du drame et de la gradation des effets, car le terrible événement du 8 août 1922 a suivi de peu une période d'excitation réduite et agréablement riche en miracles à Martin Beach. Le 17 mai, l'équipage du bateau de pêche *Alma*, de Gloucester, sous les ordres du capitaine James P. Orne, tuait, après une lutte de près de quarante heures, un monstre marin dont la taille et l'aspect ont provoqué la plus grande émotion dans les milieux scientifiques et ont conduit certains spécialistes de Boston à prendre toutes dispositions en vue de sa naturalisation.

L'objet avait quelque cinquante pieds de long, il était d'une forme approximativement cylindrique, et son diamètre était d'environ dix pieds. Il n'y avait pas moyen de se tromper : ses caractères essentiels le désignaient comme un poisson à branchies ; mais avec certaines variantes curieuses, telles que la présence de pattes de devant rudimentaires et de pieds à six doigts à la place des nageoires pectorales, qui provoquaient les spéculations les plus étendues. Son extraordinaire gueule, sa peau épaisse couverte d'écailles, son œil unique, profondément enfoncé, étaient des

merveilles à peine moins remarquables que ses dimensions colossales ; et quand les naturalistes déclarèrent qu'il s'agissait d'un organisme infantile, qui ne pouvait pas être vieux de plus de quelques jours, l'intérêt du public atteignit un niveau extraordinaire.

Le capitaine Orne, avec un sens des affaires bien yankee, se procura un bateau dont la coque était assez grande pour contenir l'objet et organisa l'exhibition de sa prise. Grâce à un judicieux travail de menuiserie, il monta en fait un excellent musée maritime ; il cingla vers le sud en direction du riche district de villégiature de Martin Beach, jeta l'ancre devant l'embarcadère de l'hôtel, et fit une abondante moisson de droits d'entrée.

Le merveilleux intrinsèque de la chose, l'importance qu'elle revêtait dans l'esprit de nombreux savants visiteurs venant de loin comme de près, se combinèrent pour en faire la sensation de la saison. On comprenait bien qu'il était absolument unique — unique à un degré scientifiquement révolutionnaire. Les naturalistes avaient clairement montré qu'il différait radicalement du poisson immense, de proportions similaires, capturé au large de la côte de Floride ; bien qu'étant l'hôte de profondeurs presque incroyables, peut-être des milliers de pieds, son cerveau et ses principaux organes indiquaient un développement étonnamment vaste et hors de proportion avec tout ce qui se rattache à la gent poisson.

Le 20 juillet au matin, l'émotion fut portée à son comble par suite du naufrage du vaisseau et de son étrange trésor. Pendant la tempête de la nuit précédente, il avait rompu ses amarres et disparu à jamais de la vue des hommes, emportant le gardien qui avait couché à bord en dépit du temps menaçant. Le capitaine Orne, soutenu par d'importants intérêts d'ordre scientifique et aidé par de nombreux bateaux de pêche de Gloucester, entreprit une croisière de recherches approfondies et exhaustives ; sans autre résultat que d'alimenter l'intérêt et les conversations. Le 7 août tout espoir était abandonné. Le capitaine Orne était revenu à Wavecrest Inn pour remettre en train ses affaires à Martin Beach et conférer avec certains scientifiques qui étaient restés là. L'horrible chose se produisit le 8 août.

On était au crépuscule, les oiseaux de mer gris planaient à proximité du rivage, la lune qui se levait commençait à tracer un chemin étincelant à travers les eaux. Il est important de se rappeler le décor, car la moindre impression a son importance. Sur la plage il y avait pas mal de promeneurs et quelques baigneurs attardés ; des flâneurs venus d'une colonie de vacances installée dans de petites maisons modestes sur une colline verdoyante assez loin vers le nord, ou de l'auberge adjacente, perchée sur la falaise, dont les tours imposantes proclamaient l'allégeance à la richesse et à la

grandeur.

À une distance d'où l'on pouvait encore bien voir il y avait un autre groupe de spectateurs, les clients installés dans la véranda de l'auberge, au plafond élevé, éclairée par des lanternes, et qui semblaient apprécier la musique de danse venant de la somptueuse salle de bal de l'intérieur. Ces spectateurs, au nombre desquels se trouvaient le capitaine Orne et les confrères de son groupe scientifique, rejoignirent le groupe de la plage ! avant que l'horreur n'aille très loin ; de même que beaucoup de clients de l'auberge. Il ne manquait certes pas de témoins, si confuses qu'aient pu être leurs histoires, par peur et faute d'être sûrs d'avoir bien vu.

On n'a pas de témoignage exact sur l'heure à laquelle la chose débuta, bien que la majorité des gens aient déclaré que la lune, bien ronde, était à « environ un pied » des vapeurs qui flottaient bas au-dessus de l'horizon. Ils parlent de la lune parce que ce qu'ils ont vu semble avoir avec elle un rapport subtil — une sorte de ride sur l'eau furtive, décidée, menaçante qui roulait en partant de l'horizon et en suivant le chemin brillant de rayons lunaires réfléchis, et qui paraissait cependant s'effacer avant d'atteindre le rivage.

Beaucoup de gens ne remarquèrent cette ride qu'à la réflexion, par suite des événements ultérieurs. Mais elle semble avoir été très marquée, différente par la hauteur et sa façon de se mouvoir des vagues normales qui l'entouraient. Certains la qualifiaient de *rusée* et *réfléchie*. Au moment où elle venait mourir discrètement au loin près des récifs noirs, un cri de mort surgit de l'océan coupé de striures lumineuses ; un hurlement d'angoisse et de désespoir qui provoquait la pitié tout en ayant l'air de la moquer.

Les premiers à répondre à ce cri, ce furent deux sauveteurs de service. De solides gaillards en costume de bain blanc, avec leur fonction indiquée en lettres rouges sur leur poitrine. Habitués pourtant au sauvetage et aux cris des gens qui se noient, ils ne purent rien reconnaître de familier dans ce hurlement lugubre ; cependant, leur sens du devoir leur fit négliger l'étrangeté du cri et ils procédèrent comme ils en avaient l'habitude.

Ils se hâtèrent de s'emparer d'un matelas pneumatique, qu'ils avaient en permanence sous la main, avec le rouleau de corde qui s'y trouvait fixé ; l'un d'eux suivit en courant rapidement le rivage jusqu'à l'endroit où s'amassait la foule ; de là, après l'avoir fait tournoyer pour prendre de l'élan, il lança le disque creux au loin, dans la direction d'où le bruit était venu. Le coussin disparut dans les vagues et la foule attendait avec curiosité de voir le malheureux qui se trouvait exposé à un si grand danger, impatiente de voir le sauvetage s'effectuer grâce à cette grosse corde.

Mais ce sauvetage ne tarda pas à se révéler comme une affaire peu rapide et peu facile ; en tirant de toutes leurs forces sur la corde, les deux gardiens musclés ne pouvaient bouger l'objet qui se trouvait à l'autre bout. Au contraire ils s'aperçurent que l'objet en question tirait dans la direction exactement opposée avec une force égale et même supérieure à la leur. En quelques secondes ils furent terrassés et entraînés dans l'eau par l'étrange force qui s'était emparée de la corde de sauvetage.

L'un d'eux, en reprenant ses esprits, appela immédiatement au secours des gens faisant partie de la foule amassée sur le rivage, en leur lançant le reste de la corde ; en un moment les gardes étaient secondés par tous les hommes les plus robustes, parmi lesquels, au premier rang, se trouvait le capitaine Orne. Plus d'une douzaine d'hommes vigoureux étaient à présent en train de haler l'énorme corde, et cependant sans aucun résultat.

Plus fort ils tiraient, plus fort tirait à l'autre extrémité cette chose étrange, et comme ils ne laissaient faiblir leur traction ni d'un côté ni de l'autre, la corde prit la rigidité de l'acier sous cet effort énorme. Ceux qui participaient à ce véritable combat, aussi bien que les spectateurs, étaient dès cet instant rongés de curiosité : quelle était cette force qui se dissimulait dans la mer ? L'idée d'un homme en train de se noyer avait été depuis longtemps écartée ; on parlait à présent de baleines, de sous-marins, de monstres, et de démons. L'humanité avait d'abord conduit les sauveteurs, l'attrait du merveilleux les maintenait à leur tâche ; et ils halaient avec une détermination farouche pour éclaircir le mystère.

On arriva finalement à cette conclusion : le matelas pneumatique avait dû être avalé par une baleine. Le capitaine Orne, en sa qualité de chef tout désigné, cria à ceux qui se trouvaient sur la plage qu'il fallait aller chercher un bateau pour s'approcher du léviathan invisible, le harponner et l'amener à terre. Plusieurs hommes se préparèrent aussitôt à partir à la recherche de l'embarcation convenable, tandis que les autres venaient remplacer le capitaine à la corde, puisque sa place logique était avec l'équipage quel qu'il fut, qu'on allait constituer pour embarquer à bord de ce bateau.

Sa propre idée sur la situation était très large, et n'était en aucune façon limitée aux baleines, puisqu'il avait affaire à un monstre tellement plus étrange. Il se demandait ce qu'auraient pu être le comportement et les possibilités d'un adulte appartenant à l'espèce dont ils avaient vu un représentant de cinquante pieds de long qui, on le comprenait à présent, n'était en fait qu'un jeune. Alors, se produisit avec une terrifiante soudaineté un fait crucial qui changea complètement le tableau : de l'étonnement on passa à l'horreur. Travailleurs et spectateurs en furent paralysés de terreur. En se retournant pour laisser sa place à la corde, le capitaine Orne s'aperçut

que ses mains étaient maintenues en place par une force incompréhensible ; en un instant, il se rendit compte qu'il lui était impossible de lâcher le câble. On comprit immédiatement ses ennuis et chacun de ses compagnons vérifia sa propre situation : même résultat. Le fait était indéniable : tous les sauveteurs étaient liés par une force mystérieuse au câble qui, lentement, affreusement, sans répit, les halait jusqu'à la mer.

Ce fut une horreur laissant chacun sans voix. Les spectateurs eux-mêmes étaient pétrifiés, incapables de bouger, livrés à une complète incohérence dans leurs idées. Leur état de complète démoralisation se reflète dans les divergences de leurs récits, dans les excuses embarrassées qu'ils donnèrent pour expliquer une inertie qu'on aurait pu imputer à l'indifférence. J'étais du nombre, et je suis au courant.

Après quelques cris affolés et de vains gémissements, les sauveteurs succombèrent eux-mêmes à cette influence paralysante et, en face de ces forces inconnues, gardèrent le silence et se réfugièrent dans le fatalisme. Ils étaient là dans le clair de lune blême, tirant en aveugles, résistant à un destin fantomatique, se balançant avec monotonie en avant, en arrière, à mesure que l'eau montait, tout d'abord jusqu'à leurs genoux, à leurs hanches ensuite. La lune était en partie cachée par un nuage ; dans la pénombre cette rangée d'hommes animés d'un balancement ressemblait à quelque sinistre mille-pattes géant, se débattant dans l'étreinte d'une mort sournoise.

Le câble était de plus en plus tendu, à mesure qu'augmentait l'effort de traction exercé aux deux extrémités, les grèves étaient bouleversées par les vagues se soulevant sans que rien ne les arrête. La marée avançait lentement jusqu'à ce que le sable qui, tout récemment encore, était le domaine d'enfants rieurs et d'amoureux se parlant à l'oreille, soit englouti sous le flux inexorable. La foule des spectateurs pris de panique recula à l'aveuglette quand l'eau commença à lui submerger les pieds ; la ligne terrifiante des sauveteurs se balançait horriblement en essayant d'avancer ; ils se trouvaient à présent à une bonne distance des spectateurs. Le silence était complet.

La foule avait gagné un refuge hors de l'atteinte de la marée ; elle regardait, muette et fascinée, sans proférer la moindre parole — conseil ou encouragement — sans tenter d'apporter la moindre assistance. Il y avait dans l'air la terreur de fléaux menaçants tels que le monde n'en avait jamais connus jusque-là, et qui atteignait au cauchemar.

Les minutes s'étiraient en heures, le serpent de torses humains oscillants s'apercevait encore au-dessus des flots qui montaient rapidement. Il ondulait suivant un rythme ; lentement, affreusement, marqué par le Destin. Des nuages plus épais passaient à présent devant la lune ascendante, et le chemin lumineux tracé sur les flots s'était presque effacé.

La ligne serpentine de têtes se tordait dans la pénombre ; de temps à autre, on voyait luire faiblement le visage livide d'une victime qui se retournait. Les nuages pâles s'amoncelaient de plus en plus vite dans le ciel noir, jusqu'à ce que, finalement, de leurs bords furieux émergent des langues acérées de feu galvanique. Il y eut des roulements de tonnerre, d'abord faibles, puis ne tardant pas à s'amplifier, jusqu'à atteindre une intensité assourdissante, affolante. Le point culminant atteint, il y eut une explosion qui, en se répercutant, secoua la mer et la terre. Aussitôt après, un nuage creva avec violence, inondant le monde obscurci, comme si les cieux s'étaient entrouverts pour livrer passage à des cataractes vengeresses.

En l'absence de pensée consciente et cohérente, les spectateurs agirent instinctivement. Ils opérèrent leur retraite en gravissant les marches taillées dans la falaise et menant à la véranda de l'hôtel. Des rumeurs étaient parvenues aux oreilles des clients restés à l'intérieur, si bien que les réfugiés trouvèrent un état de panique presque égal au leur. Je crois que quelques paroles terrifiées furent prononcées, mais je ne puis en être sûr.

Parmi les résidents de l'hôtel il y en eut un petit nombre pour regagner leurs chambres ; les autres restèrent pour assister à l'immersion rapide des victimes, tandis que la rangée de têtes ballottées par les vagues qui progressaient apparaissait encore à la lueur capricieuse des éclairs. Je pense encore à ces têtes, et à leurs yeux exorbités ; des yeux qui pouvaient bien refléter toute la terreur, la panique, le délire d'un univers malfaisant — toute la tristesse, le péché, le malheur, les espérances anéanties et les désirs inassouvis, l'affreuse peur et l'angoisse, brûlant du feu éternel des enfers, dans la douleur et le supplice de l'âme.

Tandis que je regardais au-delà de ces têtes, je m'imaginai que je voyais encore un autre œil ; un œil unique, également flamboyant, mais exprimant une intention si révoltante pour mon esprit que la vision s'effaça bientôt. Immobilisée dans les griffes d'un démon inconnu, la file des damnés était entraînée ; leurs cris silencieux étouffés, leurs prières non formulées n'étaient connus que des démons des vagues noires et du vent de la nuit.

Du ciel en furie surgit soudain un cataclysme démentiel dans un vacarme satanique tel que le coup de tonnerre précédent paraissait dérisoire en comparaison. La voix du ciel retentit au milieu du feu tombant des nues et répandant une lumière aveuglante. Elle lançait tous les blasphèmes de l'enfer, et l'agonie commune à toutes les âmes perdues se fondait en un seul grondement apocalyptique d'un tumulte cyclopéen assez violent pour déchirer la planète. C'était la fin de la tempête, car la pluie cessa avec une soudaineté insolite et bientôt, la lune promenait à nouveau ses rayons blafards sur

une mer étrangement apaisée.

Il n'y avait plus, à présent, de têtes dansant sur l'eau. La mer était calme et déserte, brisée seulement, au loin, par les vaguelettes mourantes de ce qui ressemblait à un remous, dans le chenal éclairé par la lune d'où ce cri étrange était sorti pour la première fois. Mais tandis que je suivais du regard, avec une imagination enfiévrée et des sens surmenés, cette bande traîtresse, miroitant d'un reflet argenté, vinrent frapper mes oreilles, surgis des insondables abysses, les vagues et sinistres échos d'un éclat de rire.

CENDRES

Ashes - 1924 (1923)

Par Clifford Martin Eddy Jr. (et HPL non crédité).
Traduction par Stéphane Bourgoin.

« Bonjour, Bruce. Je ne t'ai pas vu depuis longtemps. Entre ! » J'ouvris la porte, et il me suivit dans la pièce. Sa silhouette gigantesque et décharnée se laissa choir curieusement dans le fauteuil que je lui indiquai ; il faisait tournoyer son chapeau entre ses doigts nerveux. Ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites lançaient un regard d'homme traqué, et il jetait des coups d'œil furtifs autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose qui se cacherait afin de le surprendre. Son visage était hagard et dénué de couleur. Les coins de sa bouche étaient agités de tics nerveux.

« Qu'est-ce qui se passe, mon ami ? On dirait que tu viens de rencontrer un fantôme. Reprends-toi ! »

Je me dirigeai vers le bar portable et lui versai un verre de vin du carafon. « Bois ça ! »

Il l'avala d'un seul trait et recommença à jouer avec son chapeau.

« Merci, Prague… Je ne suis pas dans mon état normal ce soir.

– En effet ! Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Malcolm Bruce se tortilla, mal à l'aise, sur son fauteuil.

Je l'observai en silence pendant un moment, me demandant ce qui pouvait bien l'affecter à ce point. Je le connaissais comme étant un homme aux nerfs solides et à la volonté de fer. Le trouver dans un tel état s'avérait, pour le moins, inhabituel. Je lui tendis des cigares et il en choisit un sans même l'examiner.

Ce n'est qu'après avoir allumé son second cigare que Bruce brisa le silence. Sa nervosité avait apparemment disparu. Une fois de plus, il avait l'expression volontaire et indépendante que je lui connaissais depuis longtemps.

« Prague, commença-t-il, je viens juste de vivre l'expérience la plus étrange et la plus atroce qu'un individu ait pu éprouver. Je ne sais si j'oserai te la raconter ou pas, par peur que tu ne penses que je suis devenu fou… et je ne t'en voudrai certainement pas s'il en était ainsi ! Mais tout ce que je vais te dire est vrai, jusqu'au moindre mot ! »

Il fit une pause dramatique et exhala quelques ronds de fumée. Je souris. De nombreux récits horrifiants avaient ainsi commencé. Il devait y avoir quelque point faible dans ma personnalité qui inspirait de telles confidences chez mes interlocuteurs. Et pourtant, malgré mon intérêt pour l'étrange et le danger, doublé de mon désir de visiter des contrées lointaines, je menais l'existence prosaïque et sédentaire d'un homme d'affaires.

« Aurais-tu entendu parler du professeur Van Allister ? s'enquit Bruce.

— Tu ne veux pas dire Arthur Van Allister ?

— Si ! Alors tu le *connais ?*

— Bien sûr que oui ! Et ce depuis qu'il a démissionné de son poste de professeur de chimie à l'université pour bénéficier de plus de temps pour ses expériences. Je l'ai même aidé à dresser des plans pour son laboratoire insonorisé situé au dernier étage de son domicile. Puis il devint tellement occupé par ses satanées expériences qu'il ne trouva plus le temps de cultiver des relations amicales !

— Si tu te souviens bien, Prague, lors de notre séjour à l'université, je m'étais intéressé moi aussi de très près à la chimie ? »

J'acquiesçai, et Bruce continua :

« Il y a quatre mois de cela je cherchais du travail. Van Allister passa une annonce pour engager un assistant et j'y répondis. Il se rappela de moi du temps de l'université, et je parvins à le convaincre que mes connaissances en chimie s'avéraient suffisantes pour mériter un bout d'essai.

» Une jeune femme, une Miss Marjorie Purdy, s'occupait des besognes de secrétariat. Elle était aussi jolie qu'elle se montrait efficace dans son travail. Elle aidait quelque peu Van Allister dans ses recherches, et je découvris rapidement qu'elle y prenait un intérêt certain. Elle passait même pratiquement tout son temps de loisir avec nous dans le laboratoire.

» Il était donc naturel que notre camaraderie se transformât en une solide amitié. Je commençais à dépendre d'elle pour m'aider lors d'expériences délicates quand le professeur était trop occupé. Je ne parvins jamais à la prendre en défaut. Cette jeune femme se montrait aussi à l'aise en chimie qu'un poisson dans l'eau !

» Il y a deux mois environ, Van Allister fit installer un mur de séparation dans le laboratoire afin de mener ses recherches dans le plus grand des secrets. Il nous indiqua que si celles-ci aboutissaient, il deviendrait un homme des plus célèbres. Il refusa nettement de nous en dire plus.

» À partir de ce moment, Miss Purdy et moi travaillions seuls quasiment tout le temps. Pendant des journées entières, le professeur se retirait dans sa moitié de laboratoire, n'apparaissant même pas pour prendre ses repas.

» Ce qui voulait dire également que nous avions plus de temps à passer ensemble. Notre amitié s'épanouit. Je ressentis une admiration grandissante pour cette mince jeune femme qui semblait parfaitement heureuse de se mouvoir parmi les flacons les plus malodorants, revêtue de blanc de la tête aux pieds et portant des gants de caoutchouc.

» Avant-hier, Van Allister nous fit venir dans son coin de travail. " Je suis enfin parvenu au bout de mes efforts ", annonça-t-il, en nous montrant un petit flacon contenant un liquide incolore. " J'ai ici ce qui peut être considéré comme la plus grande découverte de la chimie depuis toujours. Je vais en prouver l'efficacité devant vos yeux. Bruce, voudriez-vous m'apporter un des lapins, s'il vous plaît ? "

» Je me rendis dans la réserve et lui ramenai un des lapins que nous gardions pour nos besoins d'expérimentation. Il déposa l'animal dans une petite boîte de verre juste assez grande pour le contenir et en referma le couvercle. Puis il plaça un entonnoir dans un trou percé dans le haut de la boîte et nous nous rapprochâmes pour regarder l'expérience de plus près. Il déboucha le flacon et en déversa le contenu dans la prison du lapin. " Maintenant, nous allons voir si mes semaines de travail ont été couronnées de succès ! "

» Miss Purdy poussa un petit cri, et je me frottai les yeux pour m'assurer qu'ils ne me trompaient pas. Car, là où quelques instants auparavant se trouvait encore un lapin vivant et terrifié, *il ne restait plus qu'un tas de cendres blanches !*

» Le professeur Van Allister se tourna vers nous avec un air de satisfaction suprême. Ses yeux s'irradiaient d'une joie de goule dans laquelle Miss Purdy et moi ne fûmes pas sans remarquer une touche de folie. Quand il parla, il adopta un ton princier : " Bruce… et vous aussi, Miss Purdy… cela a été votre privilège d'assister au premier essai réussi d'une préparation qui va révolutionner le monde. Elle réduira instantanément en de fines cendres tout ce qui entrera en contact avec elle, exception faite du verre ! Pensez donc aux possibilités. Une armée équipée de bombes de verre remplies de ma solution pourrait annihiler le monde ! Bois, métal, pierre, briques… *tout*... serait balayé ; ne laissant pas plus de traces que ce lapin avec lequel je viens d'expérimenter… juste un tas de cendres blanches ! "

» Je jetai un coup d'œil à Miss Purdy. Son visage était devenu aussi blanc que le vêtement qu'elle portait. Nous observions Van Allister alors qu'il transférait ce qui restait du lapin dans une petite bouteille en y collant soigneusement une étiquette.

J'admets bien volontiers que mon âme était glacée quand il nous demanda de le laisser continuer ses recherches dans sa moitié du laboratoire.

» Au dehors, les nerfs de Miss Purdy lâchèrent. Elle chancela et serait tombée si je ne l'avais pas rattrapée dans mes bras. Le fait de ressentir son corps chaud serré contre le mien brisa mes dernières résistances. Je jetai toute prudence aux orties et la serrai fortement contre ma poitrine. Je pressai mes lèvres contre les siennes, jusqu'à ce que ses yeux s'ouvrent. Je m'aperçus alors que mon amour était partagé. Après une délicieuse éternité, nous revînmes sur terre pour nous rendre compte que le laboratoire n'était pas l'endroit idéal pour de telles effusions. À tout moment, Van Allister pouvait sortir de sa retraite et s'il venait à découvrir notre amour… dans son présent état d'esprit… je n'osai imaginer ce qui se passerait.

» Pendant le reste de la journée, j'agis comme dans un rêve. Je m'étonne encore d'avoir pu accomplir quoi que ce soit. Mon corps travaillait tel un automate, une machine bien huilée, remplissant les tâches que l'on attendait de lui ; tandis que mon esprit vagabondait au loin.

» Marjorie resta occupée à des travaux de secrétariat jusqu'au soir, et pas une seule fois je ne levai les yeux vers elle jusqu'à l'accomplissement de mes expériences.

» Cette nuit-là, nous nous abandonnâmes au bonheur de notre amour tout neuf. Prague, je me souviendrai de cette nuit pendant le restant de mes jours ! Le moment le plus heureux fut quand Marjorie accepta de devenir ma femme. La journée d'hier fut également un grand bonheur. Nous nous retrouvâmes côte à côte pour travailler de concert. Cette journée fut suivie par une nouvelle nuit d'amour. Et Marjorie me rendait bien ma flamme. Elle se donnait à moi sans la moindre réserve.

» Vers midi, aujourd'hui, j'avais besoin de quelque chose afin de poursuivre une expérience ; aussi je sortis pour me rendre à la droguerie. Quand je revins au laboratoire, Marjorie n'y était plus. Je cherchai son chapeau et son manteau qui avaient également disparu. Le professeur ne s'était pas montré depuis son expérience avec le lapin et s'était enfermé dans son laboratoire. Je questionnai les serviteurs, mais personne ne l'avait vue quitter la maison. Aucun message n'avait été laissé pour moi.

» Alors que l'après-midi touchait à sa fin, je devins de plus en plus anxieux. Avec l'arrivée de la soirée, je n'avais toujours pas eu de nouvelles. Toute pensée d'un travail quelconque avait été depuis longtemps oubliée. J'arpentai la pièce comme un ours en cage. Chaque sonnerie du téléphone ou coup de sonnette me faisait vainement bondir. Chaque minute s'écoulait comme une heure, chaque heure semblait une éternité.

» Bon Dieu, Prague ! Tu ne peux imaginer mes souffrances ! Des hauteurs vertigineuses de l'amour, je basculais dans les abîmes les plus sombres du désespoir. Je conjurais les visions les plus atroces quant à son sort. Toujours pas de nouvelles. Il me semblait avoir vécu une éternité, mais, en regardant ma montre, je m'aperçus qu'il n'était que sept heures et demie, quand le valet de chambre de Van Allister me signifia que le professeur désirait me rencontrer.

» Je n'avais guère envie de discuter d'expériences quelconques, mais comme je me trouvais sous son toit, je ne pouvais qu'accéder à sa requête. L'entrée de son laboratoire était entrouverte. Il me demanda de le rejoindre en fermant la porte derrière moi. Dans mon état d'esprit, je remarquai le moindre détail. Au centre de la pièce, une boîte de verre de la taille d'un cercueil reposait sur une table de marbre. Elle était presque entièrement remplie du même liquide incolore qu'avait contenu le flacon, il y a deux jours.

» A gauche de la table, sur un tabouret se trouvait un vase fraîchement étiqueté. Je ne pus réprimer un frisson en constatant qu'il contenait des cendres blanches. Puis, je remarquai quelque chose qui faillit stopper les battements de mon cœur ! Sur une chaise située dans un coin de la pièce, je vis le chapeau et le manteau de ma promise… la femme que j'avais juré d'aimer et de protéger pour toujours ! La tête me tourna et mon âme se glaça quand je compris la vérité. Il n'y avait qu'une seule explication. *Les cendres de ce vase étaient celles de Marjorie Purdy !*

» Le monde s'arrêta en cet instant et je devins fou, complètement fou ! Je me rappelle que je saisis le professeur à la gorge. Malgré son âge, il possédait une force égale à la mienne. De plus il avait l'avantage d'avoir également du sang-froid. Petit à petit, il me força à entrer dans le cercueil de verre. Quelques secondes encore et je ne tarderais guère à rejoindre la femme que j'avais aimée. Je trébuchai contre le tabouret et mes doigts se refermèrent sur le vase rempli de cendres. Dans un dernier effort surhumain, je le levai au-dessus de ma tête et en fracassai le crâne de mon adversaire ! Son bras relâcha son emprise et il s'effondra sur le sol.

» Agissant par impulsion, je le saisis à bras le corps et le déposai dans ce coffre de mort ! Un instant et tout fut terminé. Professeur et liquide avaient tous deux disparu et, à leur place, on distinguait un petit tas de cendres blanches !

» Alors que je regardai les résultats de mon acte, mon délire cessa et je me retrouvai face à face avec la froide et dure réalité : j'avais tué de sang-froid un être humain. Un calme inhabituel s'empara de moi. Je savais qu'il n'y avait pas le moindre indice contre moi, excepté le fait que j'avais été le dernier à voir le professeur vivant. Rien ne restait sauf des cendres !

» J'enfilai mon manteau et mon chapeau, indiquai au valet de chambre que le professeur ne désirait pas être dérangé et que je sortais pour le restant de la soirée. Dehors, tout mon calme s'envola. Mes nerfs étaient en lambeaux. Je ne sais où j'errai, jusqu'à ce que je me retrouve enfin devant la porte de ton appartement.

» Prague, il fallait que je parle à quelqu'un. Je devais soulager mon cœur de ce poids qui me pesait. Je savais pouvoir te faire confiance, mon ami ; aussi t'ai-je raconté toute la vérité. Me voici… fais de moi ce que tu veux. La vie n'offre plus d'attraits pour moi, maintenant que Marjorie… est partie ! »

La voix de Bruce se brisa sous l'empire de l'émotion. Je me penchai par-dessus la table pour le regarder dans les yeux, effondré dans le fauteuil. Puis, je me levai et me dirigeai vers mon ami qui sanglotait, la tête entre les mains.

« Bruce ! »

Malcolm Bruce leva les yeux.

« Bruce, écoute-moi. *Es-tu certain que Marjorie Purdy soit morte ?*

— Si j'en suis sûr… »

Ses yeux s'écarquillèrent à ma suggestion, et il bondit de son fauteuil.

« Exactement. »

Je continuai.

« Es-tu certain que les cendres contenues dans le vase étaient bien celles de Marjorie Purdy ?

— Eh, dis donc, Prague ! Que veux-tu dire ?

— Alors, tu n'en es *pas* certain. Tu as vu son chapeau et son manteau sur la chaise et dans ton état d'esprit, tu as tout de suite sauté sur une conclusion : *les cendres sont celles de Marjorie… Le professeur l'a tuée…* et ainsi de suite. Maintenant, est-ce que Van Allister t'a *dit* quelque chose ?

— Je ne m'en souviens plus. J'étais devenu fou.

— Alors viens avec moi. Si elle n'est pas morte, elle doit se trouver quelque part dans la maison. Nous finirons bien par la retrouver ! »

Dans la rue, nous parvînmes à héler un taxi, et, quelques instants plus tard, le valet de chambre nous laissait pénétrer dans la maison. Bruce nous fit entrer dans le laboratoire avec sa clé.

Mes yeux examinèrent la pièce. Près de la fenêtre, on distinguait une porte close. Je m'en approchai et tentai vainement de l'ouvrir.

« Où mène-t-elle ?

— C'est juste une antichambre où le professeur entrepose ses appareils.

— De toute façon, nous allons l'ouvrir. »

Sur ces paroles, je reculai de quelques pas et administrai un coup de pied à hauteur de la serrure qui céda.

Bruce, avec un cri inarticulé, se précipita vers un coffre d'ébène. Il choisit une clé de son trousseau, l'inséra dans le cadenas et souleva le couvercle avec des mains tremblantes.

« Elle est là, Prague… vite ! Aide-moi à l'amener à l'air libre ! »

Ensemble, nous portâmes le corps évanoui dans le laboratoire. Bruce prépara rapidement un breuvage qu'il porta aux lèvres de la jeune femme, la forçant à l'avaler. Une seconde dose et ses yeux s'ouvrirent lentement.

Son regard abasourdi parcourut la pièce pour finalement s'arrêter sur Bruce ; ses yeux s'illuminèrent alors de joie.

Plus tard, après les premiers instants de retrouvailles, elle nous raconta son histoire :

« Après que Malcolm fut sorti, cet après-midi, le professeur me fit venir dans son laboratoire. Comme cela arrivait souvent, je ne me doutais de rien et, pour gagner du temps, j'emportai mon manteau et mon chapeau avec moi. Il referma la porte et, sans le moindre avertissement, m'agressa par derrière. Il me maîtrisa et m'attacha les membres. C'était inutile de me bâillonner, car le laboratoire est totalement insonorisé. Puis il amena un énorme chien et le réduisit en cendres devant mes yeux épouvantés. Il déposa les cendres dans le vase du tabouret. Il se rendit dans l'antichambre et s'empara du cercueil de verre qui se trouvait dans le coffre d'ébène. Il mélangea suffisamment de liquide pour remplir le cercueil de verre jusqu'à ras bord. Puis il m'indiqua qu'il ne lui restait plus qu'à tenter une seule expérience… sur un être humain ! »

Elle frissonna à l'évocation de ce souvenir.

« Il me parla du privilège qui était le mien de servir ainsi la science pour une aussi noble cause. Ensuite, il m'informa calmement qu'il t'avait sélectionné pour être le sujet de son expérience et que je devais lui servir de témoin ! Sur cette révélation, je

perdis connaissance.

» Le professeur devait craindre une intrusion quelconque car, à mon réveil, je me retrouvai allongée dans ce coffre. Il faisait une chaleur d'enfer ! Chaque respiration brûlait mes poumons. Je pensais à toi, Malcolm. Je me demandais quel serait mon avenir sans toi ! Je priais même pour qu'il me tue également ! Ma gorge se desséchait de plus en plus… tout redevint noir devant mes yeux. Quand je m'éveillai, ce fut pour me retrouver parmi vous. »

Sa voix devint un chuchotement, à peine audible :

« Où… où se trouve le professeur ? »

Bruce l'amena silencieusement devant la table de marbre. Elle trembla à la vue du cercueil de verre. Toujours sans proférer la moindre parole, Bruce ouvrit le couvercle et, prenant dans sa main une poignée de cendres blanches, il les laissa glisser lentement entre ses doigts !

LE MANGEUR DE SPECTRES

The Ghost-Eater - 1924 (1923)

Par Clifford Martin Eddy Jr. (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Folie lunatique ? Un peu de fièvre ? Je voudrais pouvoir le croire ! Mais quand je me trouve seul après la tombée de la nuit dans les endroits déserts où m'entraînent mes vagabondages, que j'entends, à travers ces espaces vides à l'infini, les échos démoniaques de ces hurlements et de ces grondements, et ce bruit abominable d'ossements broyés, je frissonne à nouveau au souvenir de cette terrible nuit.

À cette époque j'en savais moins qu'aujourd'hui sur la forêt, bien que la nature sauvage m'ait toujours autant sollicité. Jusqu'à ce soir-là j'avais toujours eu soin de recourir à un guide, mais les circonstances m'avaient contraint à faire un essai de ma propre habileté. C'était au cœur de l'été dans le Maine, et, malgré l'urgente nécessité où je me trouvais de partir de Mayfair pour être à Glendale le lendemain à midi, je ne pus trouver personne qui accepte de me piloter. À moins de prendre la longue route traversant Petewisset, qui ne me permettrait pas d'arriver à temps, il me fallait traverser d'épaisses forêts. Cependant toutes les fois que je demandais un guide je me heurtais à un refus ou à une vague échappatoire.

En étranger que j'étais, il me semblait curieux que tout le monde ait à m'opposer de mauvais prétextes. Il y avait trop d'« affaires importantes » en train pour un village aussi endormi, et je savais que les habitants mentaient. Mais ils avaient tous des « devoirs impérieux », ou ils le prétendaient. Et ils ne faisaient rien de plus que de me garantir que le chemin à travers bois était simple, en allant toujours vers le nord, et ne présentait pas l'ombre d'une difficulté pour un jeune garçon vigoureux. En partant au petit matin, affirmaient-ils, je pourrais arriver à Glendale vers le coucher du soleil et j'éviterais d'avoir à passer une nuit dehors. Même à ce moment-là, je n'avais aucun soupçon. Le programme me semblait bon, et je résolus d'essayer de le réaliser tout seul, en laissant ces villageois paresseux hésiter à leur guise. J'aurais probablement tenté l'aventure, même si j'avais eu des soupçons. Car la jeunesse est entêtée, et depuis mon enfance je m'étais contenté de rire des superstitions et des contes de bonnes femmes.

Si bien qu'avant que le soleil ne soit haut j'étais parti à travers les arbres, à grands pas dansants, mon déjeuner à la main, un automatique dans ma poche, et ma ceinture bourrée de gros billets craquants. D'après la distance et connaissant la vitesse à

laquelle je me déplaçais, je me voyais arrivant à Glendale un peu après le coucher du soleil. Mais je savais que si j'étais obligé de passer la nuit par suite de quelque erreur de jugement, j'avais toute une expérience de campeur pour m'en sortir. D'autre part, je n'avais pas réellement besoin d'arriver à destination avant le lendemain midi.

C'est le temps qui bouleversa mes plans. À mesure que le soleil montait, la chaleur de ses rayons se faisait de plus en plus sentir, même à travers les plus épais feuillages, et à chaque pas, il me faisait perdre un peu de mon énergie. Vers midi, mes vêtements étaient transpercés de sueur et malgré mes résolutions, je me sentais faiblir. En m'enfonçant davantage dans les bois, je trouvai la piste gravement obstruée par des broussailles et en bien des endroits, presque effacée. Il devait y avoir des semaines – peut-être des mois – que personne n'avait emprunté ce chemin ; et je commençais à me demander si, après tout, j'allais pouvoir réaliser mon programme.

À la fin, comme je m'étais mis à avoir grand-faim, je cherchai l'endroit où il y avait l'ombre la plus épaisse, et j'entrepris de manger le déjeuner que l'hôtel m'avait préparé. Il y avait quelques sandwiches quelconques, un morceau de pâté avancé et une bouteille de vin très léger ; un menu en aucune façon somptueux mais que quelqu'un qui touchait comme moi au dernier degré de l'épuisement et mourant de chaleur devait plutôt considérer comme le bienvenu.

Il faisait trop chaud pour que je trouve le moindre soulagement à fumer, et je ne sortis donc pas ma pipe. Dès mon repas terminé, je m'étendis plutôt de tout mon long sous les arbres, dans l'intention de profiter de quelques instants de repos avant d'aborder la dernière étape de mon voyage. Je pense que j'avais été idiot de boire ce vin ; car, si léger qu'il fit, il se révéla suffisant pour achever le travail que cette journée étouffante et épuisante avait entamé. Mon programme prévoyait quelques instants de simple détente, et cependant, après avoir eu à peine un bâillement d'avertissement, je sombrai dans un sommeil profond.

Quand je rouvris les yeux, je me trouvais au sein de la pénombre. Le vent me caressait les joues, il me fit rapidement recouvrer toutes mes facultés. En regardant le ciel, je vis avec appréhension que des nuages noirs y couraient, et commençaient à former un mur noir continu, présage d'un orage violent. Je savais dès cet instant que je ne pourrais parvenir à Glendale avant le matin, mais la perspective d'une nuit passée dans les bois – ma première nuit de camping solitaire dans la forêt – me parut très désagréable dans ces conditions éprouvantes. Je décidai presque aussitôt de poursuivre mon chemin au moins pendant un moment, dans l'espoir de trouver quelque abri avant que la tempête ne se déchaîne.

L'obscurité se répandait sur les bois comme une épaisse couverture. Les nuages, de

plus en plus bas, devenaient plus menaçants, le vent s'intensifia jusqu'à atteindre la violence d'un véritable ouragan. Au loin, un éclair illumina le ciel, suivi d'un grondement menaçant qui faisait penser à une poursuite animée d'intentions mauvaises. Je sentis alors une goutte de pluie sur ma main tendue ; et bien que continuant à marcher machinalement, je me résignai à l'inévitable. Un moment plus tard, j'apercevais la lumière ; celle d'une fenêtre qu'on voyait à travers les feuilles des arbres et l'obscurité. Désireux avant tout de trouver un abri, je me hâtai de me diriger de ce côté ; plût à Dieu que j'aie fait demi-tour pour prendre la fuite !

Il y avait une sorte de clairière mal définie sur le bord le plus éloigné de laquelle se dressait un bâtiment adossé à la forêt vierge. Je m'attendais à trouver une hutte ou une cabane de rondins, mais je m'arrêtai net, surpris de trouver une petite maison de deux étages, nette et de bon goût. D'après son architecture, elle devait dater de soixante-dix ans, mais son état dénotait l'entretien le plus attentif. À travers les vitres de l'une des fenêtres du rez-de-chaussée on voyait briller une lumière ; je me précipitai dans cette direction, stimulé par une seconde goutte de pluie, en traversant la clairière. Puis je frappai fort à la porte dès que j'eus gravi les marches du perron.

Une voix grave et agréable répondit avec une rapidité surprenante :

« Entrez ! »

Je poussai la porte qui n'était pas verrouillée, entrai dans un vestibule sombre recevant quelque lumière d'une porte ouverte à droite qui donnait sur la pièce dont la fenêtre était éclairée et les murs tapissés de livres. En fermant derrière moi la première porte je ne pus m'empêcher de remarquer une odeur particulière dans cette maison ; légère, fugitive, à peine définissable et qui faisait un peu penser à celle des animaux. Mon hôte, me dis-je, doit être chasseur ou trappeur, et c'est là qu'il exerce son métier.

L'homme qui avait parlé était assis dans un vaste fauteuil confortable à côté d'une table de milieu recouverte de marbre, une longue robe de chambre grise enveloppait son corps mince. La lumière d'une puissante lampe d'Argand faisait ressortir ses traits, et tandis qu'il m'examinait avec curiosité je l'observai également avec la même attention. Il était d'une beauté frappante, avec un visage mince et soigneusement rasé, des cheveux blonds, brillants, bien brossés, des sourcils longs et réguliers qui se rejoignaient au-dessus du nez oblique, des oreilles bien formées plantées bas et très en arrière de la tête, et de grands yeux gris expressifs presque lumineux tant ils étaient animés. En souriant pour me souhaiter la bienvenue, il fît apparaître de solides dents blanches magnifiquement régulières ; quand il me désigna un siège, je fus frappé par la finesse et la minceur de ses mains, avec leurs longs doigts effilés dont les ongles

rouges, en forme d'amande, étaient légèrement recourbés et soigneusement manucures. Je ne pus m'empêcher de me demander pourquoi un homme d'une personnalité aussi attrayante avait ainsi choisi la vie d'un reclus.

« Excusez mon indiscrétion, me risquai-je à dire, mais j'ai abandonné l'espoir d'atteindre Glendale avant le matin, un orage menace et m'engage à me mettre en quête d'un abri. »

Comme pour corroborer mes dires, il y eut au même instant un éclair aveuglant, un roulement de tonnerre qui se répercuta, et ce fut le début d'une pluie torrentielle qui fouettait rageusement les vitres.

Mon hôte semblait oublier les éléments et me répondit avec encore un sourire. Sa voix était apaisante et bien timbrée, ses yeux avaient un calme presque hypnotique.

« Vous êtes le bienvenu dans la mesure de l'hospitalité que je puis vous offrir, car je crains que cela n'aille pas très loin. Je boite, si bien qu'il faudra vous débrouiller pour le service. Si vous avez faim, vous trouverez un tas de choses dans la cuisine, un tas de nourritures, mais pas de cérémonies ! »

Je crus détecter une très légère trace d'accent étranger dans sa façon de parler, mais il s'exprimait sans aucune faute de vocabulaire ou de syntaxe.

En se levant, il déploya sa taille impressionnante, puis se dirigea vers la porte de sa longue démarche claudicante ; je remarquai les énormes bras velus qui se balançaient à ses côtés, contrastant étrangement avec la délicatesse de ses mains.

« Venez, suggéra-t-il, prenez la lampe. Je peux aussi bien me tenir dans la cuisine qu'ici. »

Je le suivis dans le vestibule et la pièce qui se trouvait de l'autre côté et, sur ses instructions, je dévalisai la pile de bois qui se trouvait dans un coin, et le placard fixé au mur. Quelques instants plus tard, quand le feu eut bien pris, je lui demandai si je devais préparer le repas pour deux ; mais il refusa aimablement.

« Il fait trop chaud pour manger, me dit-il. Et puis, j'ai pris un petit quelque chose avant votre arrivée. »

Après avoir lavé la vaisselle de mon repas solitaire, je m'assis un moment en fumant ma pipe avec satisfaction. Mon hôte me posa quelques questions sur les villages environnants, mais sombra dans un mutisme morose quand il eut appris que je n'étais pas du pays. Tandis qu'il était là à rêver en silence, je ne pouvais me défendre de lui trouver une certaine étrangeté ; il avait quelque chose de difficilement analysable qui faisait penser à un étranger. En tout cas, j'en étais tout à fait sûr, il me

tolérait à cause de l'orage plutôt qu'il ne m'accueillait dans un sincère désir de m'offrir l'hospitalité.

Quant à l'orage, il paraissait presque s'être calmé de lui-même. Au-dehors il commençait déjà à faire plus clair, car, derrière les nuages, il y avait pleine lune, et la pluie se réduisait à une averse banale. Je me disais qu'après tout, j'aurais peut-être pu reprendre mon chemin. Idée que je suggérai à mon hôte.

« Mieux vaut attendre jusqu'à demain matin, me fit-il remarquer. Vous dites que vous êtes à pied, et il y a trois bonnes heures de trajet avant d'arriver à Glendale. J'ai deux chambres là-haut, et si vous acceptez de tester, vous serez le bienvenu dans l'une d'elles. »

Il y avait dans cette invitation une sincérité qui dissipa les doutes que j'avais pu conserver au sujet de son hospitalité et je conclus que ses silences devaient être le résultat d'un long isolement loin de ses semblables, dans cette nature sauvage. Après être resté sans rien dire le temps de fumer trois pipes consécutives, je me mis finalement à bâiller.

« Cette journée a été assez épuisante, reconnus-je, et je pense que je ferais mieux de me préparer à aller me coucher. Je veux être debout, vous savez, et même parti dès le lever du soleil. »

Mon hôte agita le bras en direction de la porte, à travers laquelle je pouvais voir le vestibule et l'escalier.

« Prenez la lampe, me recommanda-t-il, je n'en ai pas d'autre, mais ça m'est égal de rester dans le noir, vraiment. Quand je suis seul, je ne l'allume même pas, la moitié du temps. Il est difficile de se procurer du pétrole par ici, et je vais si rarement au village. Votre chambre est celle qui se trouve à droite, en haut de l'escalier. »

Je pris la lampe ; une fois dans le vestibule, je me retournai pour lui souhaiter bonne nuit. Je pus voir ses yeux luire, comme phosphorescents dans la pièce que je venais de quitter et qui se trouvait à présent plongée dans l'obscurité. Cela me rappela un peu la jungle, l'espace d'un instant, et le cercle d'yeux qu'on voit parfois luire, au-delà de la zone éclairée par le feu de camp. Puis je montai l'escalier.

En arrivant au deuxième, j'entendis mon hôte traverser en boitant le palier pour gagner l'autre chambre située au-dessous ; il se déplaçait dans l'obscurité avec la sûreté d'un hibou. À dire vrai, il n'avait guère besoin de lampe. L'orage était terminé. En entrant dans la chambre qui m'avait été attribuée, je la trouvai illuminée par les rayons de la pleine lune qui entraient par la fenêtre située au midi, non munie de rideaux, et qui se répandaient sur le lit. Je soufflai la lampe et laissai la maison dans

l'obscurité, à part les rayons de la lune. Je sentis alors l'odeur âcre qui restait distincte de celle du pétrole, l'odeur quasi animale que j'avais remarquée en arrivant dans cet endroit. J'allai à la fenêtre, l'ouvris toute grande, respirai profondément l'air pur et frais de la nuit.

Je commençais à me déshabiller quand je m'arrêtai presque aussitôt, en pensant à ma ceinture contenant l'argent qui était toujours à sa place autour de ma taille. Peut-être, me dis-je en me ravisant, vaudrait-il mieux ne pas me presser ou être trop confiant ; j'ai lu des histoires d'hommes qui saisissent une occasion pour dévaliser ou même assassiner l'étranger à qui ils ont donné asile. J'arrangeai donc le lit de telle sorte qu'on puisse croire qu'il y avait un dormeur sous les couvertures. Je tirai l'unique fauteuil dans un endroit obscur où il se trouvait dissimulé, bourrai à nouveau ma pipe et l'allumai, m'assis pour me reposer ou guetter selon les circonstances.

Je ne pouvais pas être resté assis longtemps lorsque mes oreilles sensibles captèrent le bruit de pas montant l'escalier. Et les vieilles histoires de propriétaires brigands me revinrent avec toute leur fraîcheur quand, un moment plus tard, il se révéla que ces pas étaient nets, forts et provenaient de quelqu'un qui ne prenait aucune précaution pour dissimuler sa présence ; tandis que la démarche de mon hôte, telle que je l'avais entendue du haut de l'escalier, était légère et claudicante. Je secouai les cendres de ma pipe et la glissai dans ma poche. Puis, saisissant mon automatique et le tirant de ma poche, je quittai mon fauteuil, traversai la pièce sur la pointe des pieds et m'accroupis, les nerfs tendus, dans un coin où la porte me dissimulerait en s'ouvrant.

Elle s'ouvrit en effet. Dans le faisceau de lune entra un homme que je n'avais jamais vu. Grand, épaules larges, distingué. Son visage se dissimulait à moitié derrière une barbe fournie taillée en carré et son cou était enfoui dans un de ces cols-cravates noirs très hauts depuis longtemps démodés en Amérique. C'était incontestablement un étranger. Comme il ne pouvait être entré dans la maison à mon insu, cela me dépassait nettement, et je ne pouvais pas croire non plus un instant qu'il se soit caché dans l'une des deux chambres ou dans l'entrée se trouvant en dessous. Tandis que je le regardais avec attention à la lumière de la lune il me sembla que je pouvais voir directement à travers son corps ; mais ce n'était peut-être qu'une illusion provoquée par la surprise.

Remarquant le désordre du lit, mais négligeant toutefois l'arrangement tendant à faire croire qu'il était occupé, l'étranger marmonna en aparté quelques mots dans une langue étrangère et se mit à se dévêtir. Il lança ses habits sur le fauteuil que je venais de libérer, puis il se glissa dans le lit, tira les couvertures sur lui et en une ou deux minutes sa respiration avait pris une régularité dénotant un sommeil profond.

Ma première pensée fut d'aller chercher mon hôte et de lui demander une explication, mais une seconde plus tard j'estimai préférable de m'assurer que l'incident n'était pas d'un bout à l'autre une pure illusion, causée après coup par mon sommeil dans les bois sous l'empire du vin. Je me sentais encore faible et prêt à défaillir, et malgré mon dîner récent j'avais aussi faim que si je n'avais rien mangé depuis le déjeuner.

J'allai au lit, l'atteignis, saisis l'épaule de l'homme endormi. J'eus de la peine à réprimer un cri de folle frayeur et d'étonnement abasourdi. Je retombai en arrière, le pouls battant à toute vitesse et les yeux dilatés. *Car mes doigts avaient traversé l'homme endormi et n'avaient saisi que le drap se trouvant en dessous !*

Une analyse complète de mes sensations discordantes et confuses serait utile. On ne pouvait toucher cet homme, pourtant je pouvais toujours le voir là, entendre sa respiration régulière, regarder son visage à moitié tourné sous les draps. Et alors, comme j'étais certain de ma folie ou de mon état d'hypnose, j'entendis d'autres pas dans l'escalier ; légers, feutrés, comme ceux d'un chien, claudicants, montant en trottinant, hop, hop, hop… Et de nouveau cette odeur âcre, à présent deux fois plus forte. Étourdi et somnolent, je me tapis une fois de plus derrière la porte ouverte en guise de protection, secoué jusqu'à la moelle des os, mais résigné à présent à n'importe quel sort connu ou sans nom.

Alors, dans le faisceau de cette étrange lumière lunaire, bondit la forme décharnée d'un grand loup gris. Boiteux, aurais-je dû dire, car l'une de ses pattes arrière restait en l'air, comme si elle avait été blessée par quelque balle perdue. La bête tourna la tête vers moi, et au même instant, le pistolet échappa à mes doigts crispés et tomba en faisant du bruit mais sans que cela se remarque. Cette succession d'horreurs croissantes paralysa rapidement ma volonté et ma conscience, car les yeux *qui flamboyaient vers moi dans cette tête infernale étaient les yeux gris phosphorescents de mon hôte et ils étaient semblables à ce qu'ils étaient quand ils m'avaient fixé à travers l'obscurité de la cuisine.*

Je ne sais toujours pas s'il me vit. Les yeux se détournèrent de moi pour aller vers le lit et regardèrent avec une expression gloutonne la forme spectrale qui dormait là. Alors, la tête se renversa en arrière et du gosier de ce démon jaillit le plus bouleversant hurlement que j'aie jamais entendu ; un hurlement violent, à donner la nausée, un hurlement de loup, qui arrêta les battements de mon cœur. La forme étendue sur le lit s'agita, ouvrit les yeux et s'écarta de ce qu'elle voyait. L'animal s'accroupit en tremblant et alors… tandis que la silhouette éthérée poussait un hurlement d'angoisse et de terreur humaine, un hurlement de mortel qu'aucun fantôme de légende

ne pourrait contrefaire, il s'élança droit sur la gorge de sa victime. Ses dents blanches, solides, régulières luisaient au clair de lune au moment où elles se refermèrent sur la veine jugulaire du phantasme hurlant. Le hurlement se termina en un gargouillement de suffocation sanglante, et les yeux humains terrifiés devinrent vitreux.

Ce hurlement m'avait fait passer à l'action, en une seconde j'avais amassé mon automatique et vidé son contenu sur la monstruosité lupine qui se trouvait devant moi. *Mais j'entendis le bruit mat que faisait chaque balle quand elle venait se loger, sans avoir rien rencontré d'autre, dans le mur d'en face.*

Mes nerfs cédèrent. Une fureur aveugle me lança vers la porte, et cette terreur aveugle me poussa à jeter ce seul regard en arrière qui me permit de voir que le loup avait planté les dents dans le corps de sa proie. Vinrent alors cette impression sensorielle culminante et la pensée bouleversante à laquelle elle donna naissance. C'était le même corps *à travers* lequel j'avais passé la main quelques instants auparavant… et cependant, tandis que je plongeais dans cet escalier de noir cauchemar, *je pouvais entendre broyer des os.*

Comment je trouvai la piste menant à Glendale, ou comment je trouvai le moyen de la traverser, je pense que je ne le saurai jamais. Je ne sais qu'une chose : le lever du soleil me trouva sur la colline à l'orée des bois avec le village surmonté de son clocher s'étendant à mes pieds, et la ligne bleue des Cataqua scintillant au loin. Sans chapeau, sans manteau, la figure couleur de cendre et aussi mouillé de transpiration que si j'avais passé la nuit dehors sous l'orage, j'hésitai à entrer dans le village tant que je n'eus pas retrouvé au moins un semblant de sang-froid. Finalement je trouvai mon chemin en descendant les collines et à travers les rues étroites avec leurs trottoirs dallés et leurs portes de style colonial jusqu'à ce que je parvienne à Lafayette House, dont le propriétaire me regarda avec méfiance.

« D'où viens-tu si tôt, fiston ? Et pourquoi cet air ravagé ?

— J'arrive de Mayfair à travers bois.

— Tu… es… venu… à travers… les bois du Diable… *la nuit dernière*... et… *tout seul ? »*

Le vieil homme me regardait avec un drôle d'air où l'horreur alternait avec l'incrédulité.

« Pourquoi pas ? répondis-je. Je ne pouvais pas arriver à temps par Potowisset, et il fallait que je sois ici pas plus tard que midi aujourd'hui.

— Et la nuit dernière, c'était *la pleine lune !*… Mon Dieu ! Il me regardait avec curiosité. Tu as vu quelque chose de Vassili Oukranikov ou du comte ?

— Dites, est-ce que j'ai l'air aussi simple d'esprit ? Qu'est-ce que vous êtes en train d'essayer de faire… Vous moquer de moi ? »

Mais son intonation était aussi grave que celle d'un prêtre quand il répondit :

« Tu dois être nouveau venu dans ces parages, fiston. Sinon, tu aurais tout su sur les bois du Diable, la pleine lune, Vassili et tout le reste. »

Je me sentais tout sauf désinvolte, je savais cependant que je ne devais pas paraître sérieux après mes premières remarques.

« Allez-y… je sais que vous mourez d'envie de me raconter. Je suis comme un âne : tout oreilles. »

Et il me raconta la légende à sa façon sèche, en la dépouillant de sa vitalité et de son caractère convaincant, parce qu'elle manquait de couleur, de détail, d'atmosphère. Mais pour moi, il n'était pas besoin de vitalité ou de force convaincante que tout poète pourrait avoir donnée. Rappelez-vous ce à quoi j'avais asssisté, et rappelez-vous que je n'avais jamais entendu parler de ce comte sauf *après* que j'aie connu cette expérience et que j'aie fui la terreur de ces os de fantôme broyés.

« Il y avait un certain nombre de Russes échelonnés entre ici et Mayfair. Ils étaient arrivés de Russie après certains troubles causés par les nihilistes. Vassili Oukranikov était l'un d'entre eux, un garçon grand, mince, beau avec des cheveux blonds brillants et de très belles manières. On disait toutefois que c'était un serviteur du diable, un loup-garou et un mangeur d'hommes.

» Il s'était construit une maison dans les bois à environ un tiers du chemin entre ici et Mayfair et il y vivait tout seul. À chaque instant, un voyageur quittait les bois avec un conte assez étrange d'après lequel il aurait été poursuivi par un gros loup aux yeux brillants et humains, comme ceux d'Oukranikov. Une nuit quelqu'un lâcha au petit bonheur un coup de fusil au loup, et la fois suivante, en arrivant à Glendale, le Russe boitait. Cela régla la question. Il n'y avait plus à présent de simples soupçons, mais des faits solides.

» Alors il envoya un messager au comte à Mayfair – il s'appelait Feodor Tchernevsky et il avait acheté en haut de State Street la vieille maison Fowler au toit en croupe – pour lui demander de venir le voir. Tout le monde mit le comte en garde, car c'était un bel homme et un splendide voisin, mais il répondit qu'il pouvait très

bien veiller sur lui-même. C'était la nuit de la pleine lune. C'était un brave s'il en fut, et tout ce qu'il fit, ce fut de dire à quelques-uns des hommes qu'il avait dans les parages de le suivre jusque chez Vassili s'il ne reparaissait pas à une heure convenable. Ils l'ont fait, et tu me dis, fiston, que tu as traversé ces bois pendant toute la nuit ?

— Bien sûr, que je vous l'ai dit, – j'essayais de prendre un air nonchalant – je ne suis pas comte et je suis ici pour raconter l'histoire !… Mais qu'ont trouvé les hommes dans la maison d'Oukranikov ?

— Ils ont trouvé le corps du comte, lacéré, fiston, et un loup gris décharné juché dessus, les mâchoires ruisselant de sang. Tu peux deviner qui était le loup. Et les gens disent qu'à chaque pleine lune… mais, fiston, tu n'as rien vu ni rien entendu ?

— Rien du tout, papa ! Et dites donc, qu'est devenu le loup… ou Vassili Oukranikov ?

— Eh bien, fiston, on l'a tué, on l'a farci de plomb et enterré dans la maison et puis on a tout brûlé… Tu sais que tout cela s'est passé il y a soixante ans, alors que j'étais un petit gamin, mais je m'en souviens comme si c'était hier. »

Je me détournai avec un haussement d'épaules. Tout cela était si curieux, si absurde et artificiel à la pleine lumière du jour. Mais quelquefois lorsque je suis seul après la tombée du jour dans des endroits déserts, et que j'entends les échos démoniaques de ces hurlements et de ces grondements, et ces affreux broiements d'ossements, je frissonne de nouveau à l'évocation de cette nuit effrayante.

LE NÉCROPHILE

The Loved Dead - 1924 (1923)

Par Clifford Martin Eddy Jr. (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Il est minuit. Avant l'aube ils me trouveront et m'emmèneront dans une cave noire où je languirai interminablement, tandis que des désirs insatiables rongeront mes parties vitales, dessécheront mon cœur jusqu'à ce que, pour finir, je ne fasse plus qu'un avec la mort que j'aime.

Mon siège est la fosse fétide d'une tombe ancienne ; mon pupitre est l'envers d'une pierre tombale usée, devenue lisse par l'érosion des siècles. Ma seule lumière me vient des étoiles et d'un mince croissant de lune, et pourtant j'y vois aussi clair qu'en plein midi. Autour de moi, de chaque côté, des sentinelles sépulcrales gardent des tombes abandonnées, les pierres tumulaires décrépites, renversées, gisent, à moitié cachées par des amas de végétation pourrissante et malodorante. Au-dessus du reste, se profilant sur le ciel vivant, un monument majestueux dresse sa flèche austère et effilée, comme le chef fantomatique d'une horde de Lémures. L'air est alourdi par les odeurs méphitiques des champignons, de la terre fangeuse, mais, pour moi, ce sont les parfums de l'Elysée. C'est immobile – d'une terrifiante immobilité – il y règne un silence dont la profondeur même annonce le solennel et le hideux. Si je pouvais choisir mon habitation ce serait au cœur de quelque cité de ce genre, au milieu des chairs en putréfaction et des ossements tombant en poussière. Car leur proximité fait passer des frissons extatiques à travers mon âme, fait courir le sang stagnant à travers mes veines et oblige mon cœur envahi par la torpeur à battre avec une joie délirante, car la présence de la mort, c'est pour moi la vie.

Ma première enfance n'a été qu'une longue, prosaïque et monotone apathie. D'un ascétisme strict, pâle, blême, d'une taille au-dessous de la normale, sujet à des accès prolongés de morosité morbide, j'étais mis en quarantaine par les jeunes gens en bonne santé, normaux, de mon âge. Ils me traitaient de trouble-fête, de vieille femme, sous prétexte que je n'éprouvais aucun intérêt pour les jeux brutaux et enfantins auxquels ils se livraient, ni aucun élan pour y participer, si je l'avais désiré.

Comme tous les villages de la campagne, Fenham avait sa part de potins colportés par des langues de vipères. Les imaginations indiscrètes mettaient mon tempérament léthargique au niveau d'une anomalie repoussante ; les gens me comparaient à mes parents, hochaient la tête d'un air dubitatif et de mauvais augure en constatant

l'énorme différence. Certains parmi les plus superstitieux déclaraient ouvertement que j'avais été échangé au moment où j'étais en nourrice tandis que d'autres qui connaissaient un peu mes ancêtres attiraient l'attention sur les rumeurs vagues et mystérieuses concernant le père de mon arrière-grand-oncle qui avait été brûlé sur le bûcher comme nécromant.

Si j'avais vécu dans une ville plus importante, avec plus d'occasions d'entretenir des relations convenables de camaraderie, j'aurais peut-être surmonté cette tendance précoce à vivre en reclus. Quand j'atteignis l'âge de la puberté je devins encore plus sombre, plus morbide, plus apathique. Ma vie manquait de but. Je semblais subir l'emprise de quelque chose qui émoussait mes sens, paralysait mon développement, retardait mes activités, me laissait insatisfait pour des raisons dont je ne me rendais pas compte.

J'avais seize ans quand j'assistai pour la première fois à un enterrement. C'était à Fenham un événement social de première importance, car notre ville était connue pour la longévité de ses habitants. Quand, en outre, ces funérailles étaient celles d'un personnage aussi connu que mon grand-père, on pouvait en toute certitude affirmer que les habitants de la ville se déplaceraient *en masse* pour venir rendre à sa mémoire l'hommage qui convenait. Cependant je ne vis pas approcher la date de la cérémonie avec un intérêt même latent. Tout ce qui tendait à me tirer de mon inertie habituelle ne représentait pour moi que la perspective d'un trouble apporté à ma tranquillité physique et mentale. Pour répondre à l'insistance de mes parents, principalement pour me faire bénéficier d'une trêve de leurs condamnations faites sur un ton caustique pour ce qu'ils avaient choisi d'appeler mon attitude peu filiale, j'acceptai de les accompagner.

L'enterrement de mon grand-père, à part le volumineux apport d'hommages floraux, n'avait rien qui sorte de l'ordinaire. Mais c'était, rappelez-vous, mon initiation aux rites solennels célébrés en pareille occasion. Quelque chose dans l'obscurité de cette chambre, avec le cercueil oblong drapé de noir, ces masses accumulées de fleurs odoriférantes, les démonstrations de douleur des villageois assemblés, me fit sortir de mon indifférence habituelle et retint mon attention. Tiré d'une rêverie momentanée par un coup que ma mère m'assenait de son coude pointu, je la suivis à travers la chambre pour m'approcher du cercueil où gisait mon grand-père.

Pour la première fois, je me trouvais face à face avec la Mort. Je posai les yeux sur ce visage calme et placide avec sa multitude de rides, et je ne vis rien qui pût causer un tel chagrin. Bien au contraire, mon grand-père me paraissait satisfait sans limites, débonnaire. Je me sentais gagné par une étrange exaltation qui ne semblait pas en

rapport avec la situation. Cette sensation avait pris possession de moi si lentement, si sournoisement que je pus à peine préciser le moment où cela avait commencé. Quand je revis mentalement cette heure funeste il me semble que cette sensation a dû trouver son origine dans ma première vision de la scène funèbre en question, et ensuite, silencieusement, consolider son emprise d'une manière subtile et insidieuse. Une influence sinistre et maléfique qui semblait se dégager du cadavre me maintenait dans un état de fascination magnétique. Mon être tout entier me paraissait chargé d'une force électrisante et extatique, et je me sentais me redresser sans intervention consciente de ma volonté. Mes yeux essayaient de voir derrière les paupières closes du mort et de lire quelque message secret qu'elles auraient dissimulé. Mon cœur fit un bond subit de joie impie, martela mes côtes avec une énergie démoniaque comme pour se libérer du confinement dans lequel ma frêle enveloppe le maintenait. Une sensualité sauvage, impudique, satisfaisante pour l'âme, m'envahit. Une fois de plus une poussée vigoureuse du coude maternel me remit en mouvement. Je m'étais approché du cercueil drapé de noir d'une démarche pesante ; je m'en éloignai avec une légèreté nouvellement révélée.

J'accompagnai le cortège jusqu'au cimetière ; tout mon être physique était pénétré par cette influence mystique et vivifiante. C'était comme si j'avais bu à grands traits quelque élixir exotique, une abominable décoction préparée d'après les formules blasphématoires trouvées dans les archives de Belial.

Les gens de la ville étaient si absorbés par la cérémonie que le changement radical intervenu dans mon comportement passa inaperçu de tous, sauf de mon père et de ma mère. Mais au cours de la quinzaine qui suivit, les redresseurs de torts du village trouvèrent un nouvel aliment dans mon changement d'attitude, et avec leur langue de vitriol, ils s'en emparèrent. Cependant, à la fin de cette quinzaine, ce stimulus commença à perdre de son efficacité. Un ou deux jours plus tard, j'étais tout à fait retombé dans ma langueur passée, sans avoir cependant retrouvé la complète et envahissante insipidité du passé. Antérieurement il y avait une absence totale de désir de sortir de cette mollesse ; à présent, j'étais troublé par une agitation vague et indéfinissable. Extérieurement, j'étais redevenu moi-même, et les spécialistes du scandale se tournèrent vers un sujet plus attirant. S'ils avaient seulement imaginé la véritable raison de ma jubilation, ils m'auraient évité comme une chose répugnante et lépreuse. J'aurais imaginé quelle puissance exécrable se trouvait à l'origine de ma brève période d'exaltation que je me serais pour toujours cloîtré à l'écart du monde et serais resté jusqu'à la fin de mes jours dans la solitude du pénitent.

La tragédie prend souvent la forme de trilogie. Malgré la longévité proverbiale des gens de notre ville, les cinq années qui suivirent amenèrent le décès de mes parents.

Ce fut d'abord le tour de ma mère, dans un accident tout à fait imprévu. Ma douleur était si sincère que je fus honnêtement surpris de voir son caractère poignant tourné en dérision et contredit par un sentiment presque oublié, une extase suprême et diabolique. Une fois de plus, mon cœur bondit dans ma poitrine d'une manière folle, se mit à battre au rythme d'un marteau à bascule, à envoyer un sang bouillant dans mes artères, avec une ardeur fulgurante. Je secouai de mes épaules le manteau harassant de la stagnation, mais seulement pour le remplacer par le fardeau infiniment plus horrible du désir repoussant et impie. Je ne quittais pas la chambre mortuaire où gisait le corps de ma mère, mon âme était assoiffée du nectar diabolique qui semblait saturer l'atmosphère de la chambre plongée dans l'obscurité. Chaque bouffée inhalée me fortifiait, me soulevait jusqu'aux cimes de la satisfaction séraphique. Je savais pourtant que ce n'était qu'une sorte de délire de drogué qui se dissiperait bientôt et me laisserait d'autant plus affaibli par son pouvoir maléfique, cependant je ne pouvais pas plus maîtriser mon désir ardent que démêler les nœuds gordiens de l'écheveau de mon destin déjà enchevêtré.

Je savais également que, par suite d'une étrange malédiction satanique, ma vie dépendait de la mort pour sa force agissante ; qu'il y avait dans la façon dont j'étais fait une singularité : je ne réagissais qu'au voisinage terrifiant de quelque corps inanimé. Quelques jours plus tard, mû par un désir frénétique de ce poison abominable dont dépendait la plénitude de mon existence, j'interrogeai l'unique entrepreneur de pompes funèbres de Fenham sur la possibilité d'être engagé par lui comme une sorte d'apprenti.

Le choc qu'il avait subi à la mort de ma mère avait visiblement affecté mon père. Je crois que si j'avais à tout autre moment émis l'idée que je pourrais embrasser une telle carrière, il aurait refusé avec la dernière énergie. Mais dans les dispositions où il se trouvait, après une courte réflexion, il fit un signe de tête approbateur. Je n'imaginais guère qu'il ferait l'objet de ma première leçon pratique !

Lui aussi mourut subitement à la suite d'une affection cardiaque insoupçonnée. Mon patron octogénaire fit de son mieux pour essayer de me dissuader d'entreprendre la tâche difficile à imaginer consistant à embaumer son corps, et il ne remarqua pas l'éclair de ravissement qui apparut dans mes yeux quand j'eus finalement réussi à l'amener à partager mon épouvantable point de vue. Je n'ai pas l'espoir de pouvoir exprimer les pensées coupables, indicibles, qui se pressèrent en vagues tumultueuses et passionnées lorsque, le cœur battant, je travaillai sur cette argile inanimée. Un amour inégalable était la note dominante de ces concepts, un amour plus grand – beaucoup plus grand – que je n'en aie jamais éprouvé pour lui de son vivant.

Mon père n'était pas un homme riche, mais il possédait assez de biens terrestres pour lui assurer une indépendance confortable. En ma qualité de seul héritier, je me trouvai dans une position assez paradoxale. Pendant ma prime jeunesse rien ne m'avait préparé à affronter le monde moderne, cependant la vie primitive menée à Fenham avec l'isolement qui en était le corollaire avait encore émoussé mes réactions. À dire vrai, la longévité des habitants réduisait à néant le seul mobile que j'avais eu en souscrivant ce contrat d'apprentissage.

Après avoir réglé la succession, il me fut facile d'obtenir la résiliation de mon contrat et je partis pour Bayboro, une ville située à quelque soixante-quinze kilomètres. Une fois là, mon apprentissage me mit en situation favorable. Je n'eus aucun mal à prendre des contacts utiles et à me faire désigner comme assistant de la Gresham Corporation, groupe qui exploitait les plus vastes salons funéraires de la ville. J'obtins même de coucher dans l'établissement, car le voisinage des morts était déjà devenu pour moi une obsession.

Je m'appliquai à ma tâche avec un zèle peu commun. Aucun cas n'était trop affreux pour ma sensibilité impie et je devins rapidement maître dans la profession que je m'étais choisie. Chaque nouveau cadavre apporté dans l'établissement signifiait l'accomplissement d'une promesse de bonheur impie, une récompense infâme ; le retour de ce tumulte extatique dans les artères qui transformait une tâche anodine en mission de dévotion et d'amour, et cependant chaque assouvissement réclamait son tribut. J'en vins à appréhender le retour de journées qui ne m'apporteraient pas de mort à dévorer des yeux, et à prier tous les dieux obscènes des abysses les plus profondes d'amener une mort rapide et certaine chez de nombreux habitants de la ville.

Vinrent alors les nuits au cours desquelles une silhouette commença à se glisser subrepticement à travers les rues des faubourgs, plongés dans les ténèbres. Des nuits d'un noir d'encre pendant lesquelles la lune de minuit était cachée par des nuages bas et lourds. C'était une silhouette furtive qui se confondait avec les arbres, jetait à la dérobée des coups d'œil par-dessus son épaule ; une silhouette attelée à quelque mission maléfique, Après une expédition de ce genre, les journaux du matin étalaient tout au long, au bénéfice de leur clientèle avide de sensations, les détails de quelque crime de cauchemar ; colonne sur colonne d'exultation malsaine et colorée à propos d'atrocités abominables ; paragraphe sur paragraphe de solutions impossibles, de soupçons contradictoires. J'éprouvais d'un bout à l'autre un sentiment suprême de sécurité, car qui irait, ne serait-ce qu'un instant, suspecter l'employé d'un entrepreneur de pompes funèbres, chez qui la mort est considérée comme une affaire de tous les jours, de chercher un assouvissement à ses innommables penchants dans le

meurtre de sang-froid de ses semblables. Je préparais chaque crime avec une minutie de maniaque, je variais la façon de donner la mort de telle sorte que personne n'aurait jamais été imaginer que ces crimes étaient tous l'œuvre de la même paire de mains ensanglantées. À la suite de chaque équipée nocturne c'était une heure extatique de plaisir, malsain et sans mélange ; un plaisir toujours rehaussé par la perspective d'en voir peut-être la source délicieuse, soumise ensuite à mes bons soins dans le cadre de mes occupations régulières. Ce plaisir redoublé et suprême m'a été quelquefois accordé. Oh ! souvenir rare et délicieux !

Pendant les longues nuits où je restais à l'abri de mon sanctuaire, j'ai été incité par le silence du mausolée à imaginer des moyens nouveaux et impossibles à dire de manifester mon affection aux morts que j'aimais, aux morts qui me donnaient la vie !

Un matin, Mr.Gresham arriva beaucoup plus tôt que d'habitude… pour me trouver allongé sur une dalle froide, plongé dans un profond sommeil de vampire, entourant de mes bras le corps nu, roidi, d'un cadavre fétide ! Il me sortit de mes rêves salaces : ses yeux exprimaient un mélange d'horreur et de pitié. Avec douceur mais fermeté, il me dit que je devais quitter la maison, que mes nerfs étaient surmenés, que j'avais besoin de me reposer longtemps des tâches rebutantes qu'exigeait ma profession, qu'en ma qualité de jeune homme impressionnable j'étais trop profondément affecté par l'affreuse atmosphère qui m'entourait. Comme il était loin de se douter des désirs démoniaques qui m'avaient aiguillonné dans le sens de mes dégoûtantes infirmités ! Je fus assez sage pour comprendre qu'en discutant je n'aurais pu que fortifier l'idée qu'il se faisait de ma tendance à la folie. Il était bien préférable de partir plutôt que de le pousser à découvrir le mobile qui commandait mes actes.

Ensuite, je n'osai pas rester longtemps dans le même endroit de crainte qu'un acte manifeste vienne révéler mon secret aux yeux d'un monde sans indulgence. J'allai de ville en ville, de village en village. Je travaillai dans des morgues, aux alentours de cimetières ; une fois dans un four crématoire ; dans tous les endroits qui pouvaient me donner la possibilité d'approcher les morts que j'adorais.

Vint la guerre mondiale. Je fus l'un des premiers à traverser l'océan, l'un des derniers à revenir. Quatre années d'enfer, de charogne rouge sang… le limon écœurant des tranchées envahies par la pluie et la pourriture… l'éclatement assourdissant des obus hystériques… le sifflement monotone des balles sardoniques… les fontaines de feu déchaînées charriant des flammes comme le fleuve Phlégethon… les émanations suffocantes des gaz toxiques… les restes grotesques des corps écrasés et lacérés… quatre années de satisfactions transcendantes.

Chez tout errant il y a une impulsion latente à retourner au décor de l'enfance.

Quelques mois plus tard je traversais les abords familiers de Fenham. Des fermes vides et pillées bordaient les routes secondaires, tandis que les années avaient amené une régression équivalente dans la ville proprement dite. Quelques maisons à peine étaient occupées, mais parmi elles celle que j'avais autrefois appelée ma maison. L'allée pleine de broussailles, obstruée par les mauvaises herbes, les carreaux cassés, l'état d'abandon dans lequel étaient restés les hectares s'étendant par-derrière, tout apportait une confirmation muette des racontars qu'une enquête prudente m'avait permis de recueillir : la maison abritait à présent un ivrogne dissolu qui tirait de maigres ressources de menus travaux que lui confiaient quelques voisins par sympathie pour la femme maltraitée et l'enfant sous, alimenté qui partageaient son sort. Le charme accompagnant l'environnement de ma jeunesse avait complètement disparu ; alors, abusé par une pensée téméraire, je dirigeai immédiatement mes pas vers Bayboro.

Les années avaient là aussi amené des changements, mais en sens inverse. La petite ville dont j'avais gardé le souvenir avait presque doublé de dimensions en dépit de la dépopulation résultant de l'état de guerre. Je cherchai instinctivement l'endroit où je travaillais antérieurement ; je le trouvai mais avec un nom que je ne connaissais pas, accolé aux mots « Successeur de… » au-dessus de la porte. L'épidémie d'influenza avait en effet emporté Mr. Gresham, pendant que les gars étaient de l'autre côté de l'Atlantique. Dans un accès de fatalisme je demandai du travail. Avec un certain tremblement je me référai à mes débuts sous la direction de Mr. Gresham, mais mes craintes étaient sans fondement. Mon ancien employeur avait emporté dans la tombe le secret de ma conduite immorale. Une vacance se présenta opportunément et je me réinstallai sur-le-champ.

Vinrent alors des souvenirs fugitifs mais obsédants de nuits rouges consacrées à des pèlerinages impies, en même temps qu'un irrépressible désir de renouer avec ces joies illicites. J'abandonnai toute prudence et me lançai dans une série de débauches damnables. Une fois de plus la presse du dimanche accueillit avec empressement une matière à sa mesure dans les détails diaboliques de mes crimes, les compara aux semaines rouges d'horreur qui avaient atterré la ville des années auparavant. Une fois de plus la police lança son filet et, empêtrés dans ses plis, il n'y avait que… le vide !

Ma soif du nectar empoisonné des morts prit les proportions d'un feu dévorant et je me remis à écourter les intervalles séparant mes exploits odieux. Je me rendais compte que je m'aventurais sur un terrain dangereux, mais un désir démoniaque m'avait pris dans ses tentacules torturants et me poussait en avant.

Pendant tout ce temps mon esprit se fermait de plus en plus à toute influence autre

que la satisfaction de mes désirs insensés. De petits détails d'une importance vitale pour quiconque se lance dans des escapades aussi pernicieuses m'échappèrent. D'une façon ou d'une autre, dans quelque endroit que ce fut, il m'arrivait de laisser une vague trace, un indice insaisissable mais ne suffisant pas à justifier une arrestation, susceptible cependant d'orienter les soupçons dans ma direction. Je me sentais espionné, mais j'étais incapable d'endiguer ce besoin grandissant que j'avais ; il me fallait de plus en plus de morts pour stimuler mon âme apathique.

Vint alors la nuit où le sifflet strident de la police me fit sortir de ma contemplation démoniaque sur le corps de ma dernière victime, un rasoir ensanglanté encore serré dans la main. D'un mouvement plein de dextérité, je refermai le rasoir et le glissai dans la poche de ma veste. Les matraques des policiers jouaient du tam-tam sur la porte. Je défonçai la fenêtre avec une chaise, en remerciant le Destin d'avoir choisi pour m'y installer l'un des districts où les loyers étaient les moins chers. Je me laissai tomber dans une allée crasseuse au moment où des silhouettes vêtues de bleu faisaient irruption à travers la porte défoncée. Par-dessus des clôtures branlantes, à travers des cours minables, en passant devant des maisons délabrées et misérables, en descendant des rues étroites et pauvrement éclairées, je m'enfuyais. Je pensai immédiatement aux marais plantés d'arbres qui se trouvaient de l'autre côté de la ville et s'étendaient sur cinquante miles jusqu'aux faubourgs de Fenham. Si je pouvais atteindre ce but j'y serais provisoirement en sécurité. Avant l'aube je plongeai tête baissée dans ce terrain désert et de mauvais augure, en trébuchant sur les racines pourries d'arbres à moitié morts dont les branches dénudées s'étendaient comme des bras grotesques qui auraient essayé de me retarder en faisant semblant de m'enlacer.

Les démons dépendant des lieux infâmes à qui j'avais adressé mes prières idolâtres doivent avoir guidé mes pas à travers ces marais menaçants. Une semaine plus tard, blême, dépenaillé, amaigri, je me cachais dans les bois à un mile de Fenham. Jusqu'ici j'avais évité mes poursuivants, mais je n'osais me montrer, car, je le savais, l'alerte avait dû être donnée par radio. J'espérais vaguement qu'ils avaient perdu ma trace. Après la première nuit de frénésie je n'avais plus entendu de voix étrangères, plus de bruit de branches cassées par des corps massifs dans les fourrés. Peut-être avaient-ils conclu que mon corps était caché dans une mare stagnante ou avait disparu à jamais dans ce marécage qui engloutit tout sans rien laisser échapper.

Mes organes vitaux étaient tenaillés par la faim, mon gosier était sec et parcheminé sous l'effet de la soif. Cependant, l'insupportable faim de mon âme pour le stimulus que je ne trouvais que dans le voisinage de la mort était bien pire. Cette réminiscence délicieuse faisait frissonner mes narines. Je ne pouvais plus me faire d'illusion et croire que ce désir était un simple caprice de mon imagination surchauffée. Je savais à

présent qu'il faisait partie intégrante de ma vie ; que si j'en étais privé je m'éteindrais comme une lampe sans combustible. Je rassemblai tout ce qui pouvait me rester d'énergie pour me mettre en mesure de satisfaire cet appétit maudit. Malgré le péril que mon initiative me faisait courir, je me levai pour partir en reconnaissance, en contournant les ombres protectrices comme une apparition hideuse. Une fois encore j'éprouvais cette sensation étrange d'être dirigé par quelque satellite invisible de Satan. Cependant même mon âme, tout imprégnée de péché qu'elle fût, se révolta un moment quand je me trouvai devant ma maison natale, l'ermitage où s'était écoulée ma jeunesse.

Alors ces souvenirs troublants s'effacèrent. Ils firent place à un désir voluptueux et envahissant. Derrière les murs délabrés de cette vieille maison reposait ma proie. Un moment plus tard, j'avais remonté l'une des fenêtres délabrées et escaladé son appui. Je prêtai l'oreille un moment, tous mes sens en alerte, tous les muscles bandés pour agir. Le silence me rassura. D'une démarche de félin je traversai les pièces qui m'étaient familières jusqu'à ce que des ronflements sonores m'indiquent l'endroit où j'allais trouver un apaisement à mes souffrances. Je m'accordai de pousser un soupir d'extase par anticipation et j'ouvris en la poussant la porte de la chambre à coucher. D'une démarche de panthère j'allai à la forme étendue, les membres écartelés dans la stupeur de l'ivrogne. La femme et l'enfant – où étaient-ils ? – bon, ils pouvaient attendre. Mes doigts crochus s'agrippèrent à sa gorge.

Quelques heures plus tard, j'étais de nouveau le fugitif, mais une force toute neuve s'était infusée en moi. Trois formes silencieuses dormaient et ne se réveilleraient jamais. Ce n'est qu'au moment où la lumière crue eut pénétré dans ma cachette que je me représentai les inévitables conséquences de mon soulagement inconsidérément acquis. Dès maintenant les corps doivent avoir été découverts. Le policier rural le plus obtus établira à coup sûr un rapprochement entre ma fuite de la ville voisine et cette tragédie. En outre, pour la première fois j'ai été assez peu précautionneux pour laisser des preuves tangibles de mon identité, mes empreintes digitales sur le cou du dernier des morts. Toute la journée j'ai frissonné d'appréhension nerveuse. Le simple craquement d'une branche morte sous mes pieds faisait naître des images qui me terrifiaient. Cette nuit, protégé par l'obscurité, j'ai contourné Fenham et me suis dirigé vers les bois qui s'étendent de l'autre côté. Avant l'aube est arrivé le premier indice précis de reprise de la poursuite, les chiens aboyant au loin.

Tout au long de la nuit je me suis hâté de fuir, mais vers le matin je pouvais déjà sentir décliner mes forces artificiellement acquises. L'heure du midi amena l'appel le plus insistant de cette malédiction contagieuse, je savais que j'allais m'écrouler sur place si je n'éprouvais pas une fois encore cette ivresse étrange qui ne me vient qu'au

contact de la mort que j'aime. J'avais parcouru un vaste demi-cercle. Si je continuais devant moi, à minuit je me trouverais dans le cimetière où, des années auparavant, j'avais inhumé mes parents. Je le sentais avec certitude, mon seul espoir était d'atteindre ce but avant d'être rejoint. En adressant une prière silencieuse aux démons qui avaient dirigé ma destinée, j'orientai mes pas pesants vers mon dernier refuge.

Dieu ! Se peut-il que douze heures seulement se soient écoulées depuis que je suis parti pour mon sanctuaire des spectres ? Chacune de ces heures m'a paru une éternité. Mais à présent j'ai reçu une splendide récompense. Les odeurs méphitiques de ce lieu abandonné sont un encens pour mon âme souffrante !

Les premières lueurs grises de l'aube apparaissent à l'horizon. Mes oreilles exercées captent déjà l'aboiement lointain des chiens ! Ce n'est plus qu'une question de minutes. Ils vont me trouver et m'enfermer pour toujours à l'écart du monde. Je passerai le reste de mon existence ravagé de désirs jusqu'au moment où j'irai, enfin, rejoindre les morts que j'aime !

Ils ne me prendront pas ! Une voie de salut s'ouvre devant moi ! C'est le choix d'un lâche, peut-être, mais il vaut mieux – beaucoup mieux – que des mois interminables de souffrances sans nom. Je vais laisser derrière moi ce récit afin que quelqu'un comprenne les raisons qui ont guidé ce choix.

Le rasoir ! Je l'avais oublié. Il est niché dans ma poche depuis que je me suis enfui de Bayboro. Sa lame tachée de sang luit étrangement à la lumière déclinante de ce mince croissant de lune. Une coupure en travers de mon poignet gauche et c'est la délivrance assurée…

Des gouttes de sang frais et chaud font des dessins grotesques sur les dalles crasseuses et décrépites… des hordes de fantômes se répandent sur les tombes dégradées… des doigts de fantômes me font signe… des fragments éthérés de mélodies jamais écrites s'élèvent dans un crescendo céleste… des étoiles lointaines dansent, comme si elles étaient ivres, dans un accompagnement démoniaque… mille marteaux minuscules frappent de hideuses dissonances sur des enclumes à l'intérieur de mon cerveau livré au chaos… les fantômes gris des esprits assassinés paradent devant moi dans un silence ironique… des langues brûlant d'une invisible flamme frappent la marque de l'enfer sur mon âme malade… Je… ne… peux plus… écrire…

PRISONNIER DES PHARAONS

Imprisoned with the Pharaons - 1924 (1924)

Par Harry Houdini (en réalité par HPL).
Traduction par Paule Pérez.
Ce texte, connu sous ce titre, avait à l'origine un titre different, donné par Lovecraft : Under the Pyramids.

Le mystère appelle le mystère. Depuis que mon nom a été associé à des situations inexplicables, je me suis trouvé aux prises avec des récits et des circonstances liés dans l'esprit des gens à ma réputation et à mes activités. La plupart de ces événements ne présentaient aucun intérêt, mais certains d'entre eux ont été pourtant dramatiques. Si quelques-uns m'ont aussi procuré des expériences singulières et dangereuses, d'autres enfin m'ont entraîné à faire des recherches scientifiques et historiques très poussées. J'ai toujours parlé de ces événements en toute liberté et je continuerai à le faire, mais il en est un dont j'hésitais à parler jusqu'à présent, et que je relate ici uniquement à cause de l'investigation des éditeurs de ce magazine, qui ont eu vent de cette histoire par la rumeur familiale.

Ce sujet, jusque-là inabordé, a trait à la visite privée que j'ai effectuée en Égypte, il y a quatorze ans, et dont j'ai ensuite évité de parler pour plusieurs raisons. D'une part je ne veux pas tirer profit de certains faits véridiques, de circonstances apparemment inconnues des milliers de touristes qui se pressent autour des pyramides, ni d'un secret si bien gardé par les autorités du Caire. De l'autre, j'hésite à relater un incident où mon imagination délirante a dû jouer un grand rôle. Ce que j'ai vu, ou ce que j'ai cru voir, ne s'est sans doute pas produit. Il est probable que j'ai été la victime et le jouet de l'atmosphère étrange qui m'entourait. Mes visions, amplifiées par l'état d'excitation dans lequel je me trouvais à la suite de circonstances déjà exceptionnelles, suffirent évidemment à m'entraîner, en cette nuit fatale et si lointaine, dans cette aventure.

En janvier 1910, je venais de terminer un contrat en Angleterre et d'en signer un autre pour une tournée dans des théâtres australiens. Comme on m'avait accordé suffisamment de temps pour le trajet, je résolus d'en tirer le maximum de profit. C'est ainsi qu'accompagné de ma femme, je voyageai agréablement sur le continent et m'embarquai à Marseille sur le vapeur *Malwa* qui allait à Port-Saïd. De là, je me proposais de visiter les principaux lieux historiques de la Basse-Égypte avant de partir pour l'Australie.

Le voyage fut agréable et agrémenté par les nombreux incidents qui advinrent à un magicien qui se trouvait à bord. J'avais bien l'intention, afin de sauvegarder ma tranquillité, de conserver l'incognito, mais je fus amené à me trahir, à cause de ce confrère magicien qui cherchait à éblouir les passagers avec des tours très ordinaires, ce qui amena chez moi le désir de le surpasser, m'obligeant ainsi à révéler mon nom. Je mentionne cet épisode à cause des conséquences que cela devait entraîner par la suite, conséquences que j'aurais dû prévoir avant de dévoiler ma profession à une cargaison de touristes en route pour la vallée du Nil. Le résultat fut que mon identité fut connue partout où je me rendis, ce qui nous priva, ma femme et moi, du calme que nous recherchions. Alors que j'avais entrepris cette croisière pour aller à la découverte de curiosités, c'était moi, maintenant, qui étais l'objet de la curiosité des autres.

Venus en Égypte à la recherche du pittoresque et du surnaturel, nous fûmes assez déçus quand le bateau jeta l'ancre à Port-Saïd. Des dunes de sable, des bouées flottant sur des eaux basses et une petite ville européenne morne, sans aucun intérêt, exception faite pour la statue de Lesseps, nous rendirent impatients d'arriver enfin aux hauts lieux touristiques. Nous décidâmes donc de nous rendre au Caire, puis aux pyramides, et d'aller ensuite prendre le bateau pour l'Australie à Alexandrie, ce qui nous permettrait de visiter les sites gréco-romains de cette vieille métropole.

Le trajet en chemin de fer, long de quatre heures et demie, fut supportable. Nous vîmes une grande partie du canal de Suez, que nous suivîmes jusqu'à Ismaïlia, et nous eûmes un avant-goût de l'Égypte ancienne en apercevant le canal restauré du Moyen-Empire. Nous découvrîmes le Caire dans le soir qui tombait. Constellation scintillante, qui nous éblouit quand nous arrivâmes à la grande gare centrale.

Mais une fois de plus, nous fûmes déçus, car tout ce que nous vîmes était européen, mis à part les costumes et la foule. Un métro prosaïque conduisait à une place encombrée de voitures, de taxis et de tramways, ruisselant de lumières sur toutes les constructions, et principalement sur le théâtre où l'on m'avait vainement demandé de me produire et dans lequel je me rendis par la suite en spectateur, et qui avait été récemment rebaptisé le Cosmographe américain. Nous prîmes un taxi qui suivit des rues larges et élégantes, et nous descendîmes à l'hôtel Shepherd. Au milieu du service impeccable du restaurant, des ascenseurs et du luxe anglo-américain de l'ensemble, l'Orient mystérieux et le passé immémorial paraissaient très lointains.

Le jour suivant, toutefois, nous projeta en plein cœur d'une atmosphère digne des Mille et Une Nuits. Et dans les rues sinueuses, et dans les perspectives exotiques du Caire, le Bagdad de Haroun al-Rachid semblait renaître. Guidé par notre Baedeker,

nous avions longé les jardins Ezbekiyeh, à la recherche du quartier indigène, quand nous acceptâmes les services d'un cicerone bruyant, qui, malgré la suite des événements, se révéla un maître dans son genre. Ce n'est que plus tard que je me rendis compte que j'aurais dû demander un guide diplômé. L'homme était un individu glabre, à la voix curieusement basse, relativement propre. Il ressemblait à un pharaon, se faisait appeler Abdul Reis el-Drogman et paraissait avoir beaucoup d'autorité sur les gens de sa sorte ; par la suite, la police déclarai ne pas le connaître, et ajouta que Reis était un nom utilisé par toute personne jouissant d'un peu d'influence, tandis que Drogman n'était apparemment rien d'autre que la grossière déformation du mot utilisé pour désigner le responsable des groupes de touristes, *dragoman*. Abdul nous conduisit vers les merveilles dont nous avions seulement entendu parler et rêvé. Le vieux Caire est par lui-même un livre d'histoire et un songe. Labyrinthe de ruelles étroites, parfumées de secrets épicés, balcons mauresques et fenêtres en saillie se rejoignant presque au-dessus des rues, embouteillages avec des cris étranges, des claquements de fouet, des chariots qui grincent, des pièces d'argent qui tintent et des ânes qui braient, kaléidoscope de vêtements de toutes couleurs, de voiles, de turbans et de tarbouches. Des porteurs d'eau et des derviches, des chiens et des chats, des diseurs de bonne aventure et des barbiers s'y croisent. Et par-dessus tout cela, le gémissement des mendiants aveugles accroupis sous les porches et les appels sonores des muezzins dans les délicats minarets qui se détachent sur un ciel d'un bleu profond et immuable.

Les bazars couverts et plus calmes ne nous parurent pas moins attirants. Aromates, parfums, encens, tapis, soieries, cuivres. Le vieux Mahmoud Suleiman assis en tailleur au milieu de ses bouteilles poisseuses pendant que des jeunes réduisaient en poudre de la moutarde dans le sommet évidé d'une colonne corinthienne – venue peut-être de Héliopolis, où Auguste avait placé l'une de ses trois légions égyptiennes. L'Antiquité commençait à se mêler à l'exotisme. Puis nous vîmes toutes les mosquées et le musée, et nous nous efforçâmes de ne pas laisser les délices que nous dispensait l'Arabie s'effacer devant les charmes plus mystérieux de l'Égypte pharaonique qui émanaient des trésors inestimables du musée. Ce devait être le couronnement de notre visite, et pour l'instant nous accordions toute notre attention aux gloires médiévales des califes, dont les magnifiques tombeaux-mosquées forment une nécropole féérique à la lisière du désert d'Arabie.

Abdul nous dirigea, le long du Sharia Méhémet-Ali, jusqu'à Babel-Azab, l'ancienne mosquée du sultan Hassan, flanquée de tours derrière lesquelles s'élève une route escarpée et bordée de murailles, qui conduit à la puissante citadelle construite par Saladin avec les pierres des pyramides oubliées. Le soleil se couchait

quand nous entreprimes l'ascension. Nous fîmes le tour de la mosquée moderne de Méhémet-Ali et contemplâmes du haut du parapet le Caire surnaturel, le Caire tout doré avec ses dômes sculptés, ses minarets élancés et ses jardins flamboyants.

Le grand dôme romain du nouveau musée dominait la ville, et au-delà, de l'autre côté du cours jaune et mystérieux du Nil, se cachaient les sables menaçants du désert de Libye.

Le soleil rougeoyant s'abaissa sur l'horizon, amenant avec lui la fraîcheur du crépuscule égyptien. Et tandis qu'il restait en équilibre sur le bord du monde, comme cet ancien dieu de Héliopolis, Rê-Harakhte, nous vîmes se détacher, en contre-jour sur son holocauste vermeil, les noirs contours des pyramides de Gizeh, déjà vieilles d'un millénaire quand Toutankhamon monta sur son trône d'or, dans la lointaine Thèbes. Alors nous sûmes que nous en avions fini avec le Caire sarrasin et qu'il nous fallait maintenant goûter les mystères plus profonds de l'Égypte ancienne – le noir Kern de Rê et d'Amon, d'Isis et Osiris.

Le matin suivant, nous visitâmes les pyramides. Nous primes une Victoria pour nous rendre dans l'île de Chizereh, reliée à la côte ouest par un petit pont anglais. Nous nous dirigeâmes le long de la route côtière, entre de grandes rangées de lebbakhs, et nous dépassâmes le grand jardin zoologique des faubourgs de Gizeh. Puis, nous enfonçant dans l'intérieur vers Sharia-El-Haram, nous traversâmes une région de canaux boueux et de villages indigènes misérables, jusqu'à ce que l'objet de notre déplacement nous apparût, émergeant des brouillards de l'aube, et se reflétant dans les mares qui bordaient la route. Quarante siècles, comme l'avait dit ici même Napoléon à ses soldats, nous contemplaient.

La route s'éleva brusquement, et nous atteignîmes la plate-forme de transfert entre la station de trolley et l'hôtel Mena House. Abdul Reis, qui avait acheté nos tickets pour les pyramides, semblait s'être entendu avec les Bédouins criards et agressifs qui habitaient un village de torchis non loin de là. Il réussit non seulement à les tenir à distance, alors qu'ils importunaient tous les voyageurs, mais il obtint une excellente paire de chameaux, prenant pour lui-même un âne, et confia la conduite de nos bêtes à un groupe d'hommes et de garçons plus dispendieux qu'utiles. La distance à parcourir était si courte que les chameaux étaient à peine nécessaires, mais nous ne regrettâmes pas d'ajouter à notre expérience cette forme peu rassurante de transport dans le désert.

Les pyramides, qui s'élevaient sur un haut plateau rocheux, faisaient partie d'une série de cimetières royaux et aristocratiques, construits dans le voisinage de la capitale morte, Memphis, sur cette rive du Nil, un peu au sud de Gizeh. Memphis avait connu son apogée entre 3400 et 2000 ans av. J.-C. La plus grande des pyramides, qui

est la plus proche de la route moderne, a été construite par le roi Khéops ou Khufu vers 2800 ans av. J.-C. Elle s'élève à plus de quatre cent cinquante pieds de hauteur. Au sud-ouest, on trouve successivement la seconde pyramide, construite une génération plus tard par le roi Khéphren, qui est plus petite que la précédente, mais qui semble pourtant plus grande, parce qu'elle est construite sur un terrain élevé ; et la troisième pyramide est celle du roi Mykérinos, nettement plus modeste, qui fut édifiée vers 2700 ans av. J.-C. Au bord du plateau, et à l'est de la deuxième pyramide, image que Khéphren a sans doute voulu laisser de lui au monde, se dresse le Sphinx monstrueux – muet, sardonique, et sage pour l'éternité.

En plusieurs endroits, on trouve des pyramides plus petites et des ruines de pyramides mineures. Et tout le plateau est constellé de tombes de dignitaires d'un rang inférieur au rang royal. Les dernières étaient à l'origine caractérisées par des *mastabas,* ou constructions de pierre qui ressemblaient à des bancs, tels qu'on en a trouvé dans d'autres cimetières de Memphis, et dont le plus beau spécimen est celui de la tombe de Perneb au Metropolitan Muséum de New York. Mais à Gizeh, tous ces vestiges ont disparu, victimes du temps et des pillards. Et seules des cavités creusées dans le roc, remplies de sable ou dégagées par les archéologues, subsistent pour attester de leur existence antérieure.

Chaque tombe avait une chapelle, où les prêtres et les parents offraient de la nourriture et des prières au défunt. Les chapelles des petites tombes sont enfermées dans leurs *mastabas* de pierre, mais les chapelles mortuaires des pyramides, où les pharaons sont enterrés, étaient des temples distincts, construits à l'est de la pyramide, et reliés par un passage à un vestibule principal, ou propylée, au bord du plateau rocheux.

La chapelle centrale qui conduit à la seconde pyramide, à moitié enfouie sous les sables, a une ouverture souterraine au sud-est du Sphinx. Une solide tradition lui a donné le nom de « Temple du Sphinx », ce qui se justifie si le Sphinx représente vraiment Khéphren, le bâtisseur de la seconde pyramide. Il existe des récits qui font mention d'un Sphinx antérieur à Khéphren, mais personne ne connaîtra jamais les traits de son visage, puisque le monarque les a remplacés par les siens, afin que les hommes puissent regarder le colosse sans effroi. C'est dans ce temple central que la statue grandeur nature de Khéphren, en diorite, à présent au musée du Caire, fut trouvée. Cette statue m'impressionna beaucoup, et quand je la vis, en 1910, l'édifice était presque entièrement enfoui dans le sol, et son entrée était condamnée la nuit. C'était des Allemands qui étaient responsables des travaux, et la guerre ou d'autres événements ont pu les interrompre. Je donnerais cher pour savoir ce qu'il est advenu d'un certain puits, dans une galerie transversale, où des statues du Pharaon ont été

trouvées juxtaposées à celles de babouins. C'était des rumeurs qui circulaient parmi les Bédouins mais Le Caire resta muet à ce propos.

La route que nous suivions sur nos chameaux ce matin-là s'incurvait brusquement devant le siège de la police, la poste, la pharmacie et les boutiques sur la gauche. Elle plongeait ensuite vers le sud-est, en formant une boucle qui cernait le plateau rocheux, et qui s'arrêtait face au désert, juste au pied de la grande pyramide. Nous dépassâmes cette construction cyclopéenne, longeant la face est qui surplombe une vallée de pyramides plus petites, au-delà desquelles le Nil éternel scintille à l'est et le désert éternel brille à l'ouest. Les trois grandes pyramides semblaient toutes proches. La plus grande, dépourvue de son enveloppe extérieure, laissait voir ses énormes pierres, tandis que les autres étaient encore couvertes, çà et là, du revêtement qui leur donnait autrefois un aspect lisse et fini.

Maintenant, nous descendions vers le Sphinx, et nous demeurâmes silencieux sous le charme de ses terribles yeux sans regard. Sur le large poitrail de pierre, nous discernâmes vaguement l'emblème de Rê-Karakhte, avec lequel on confondit le Sphinx dans une dynastie ultérieure. Bien que le sable recouvrît la plaque qui se trouvait entre les gigantesques pattes, nous nous remémorâmes ce que Thoutmôsis IV y avait inscrit, et le songe qu'il avait eu quand il n'était encore que prince. Ce fut alors que le sourire du Sphinx nous mit vaguement mal à l'aise. Nous commençâmes à nous interroger sur la légende des passages souterrains situés sous la créature monstrueuse, passages qui conduisent à des profondeurs auxquelles personne n'ose faire allusion. Ces abîmes sont reliés à des mystères plus anciens que les dynasties que nous mettons au jour et qui ont un rapport sinistre avec la présence persistante de dieux anormaux, à têtes d'animaux, dans les anciens panthéons de la région du Nil. C'est alors que je me posai une question dont la signification tragique ne m'apparut pas avant bien longtemps. D'autres touristes commençaient à nous dépasser, et nous nous rendîmes cinquante yards plus loin, au sud-est, à l'entrée du temple du Sphinx que j'ai déjà signalée comme la grande entrée du passage menant à la chapelle mortuaire de la seconde pyramide. Une importante partie de ces vestiges était encore enfouie dans les sables. Tout en descendant de ma monture et en empruntant un passage moderne pour atteindre le couloir d'albâtre et la grande salle à piliers, j'eus l'impression que Abdul et l'employé allemand ne nous montraient pas tout ce qu'il y avait à voir. Après cela nous fîmes le circuit conventionnel des pyramides, visitant la deuxième pyramide et les ruines de sa chapelle mortuaire à l'est, la troisième et ses pyramides miniatures au sud, ainsi que la chapelle en ruine à l'est, les tombes rocheuses des IVe et Ve dynasties et la fameuse tombe de Campbell, dont l'orifice obscur s'enfonce à cinquante-trois pieds sous terre, jusqu'à un sarcophage sinistre que l'un de nos chameliers débarrassa

du sable qui le recouvrait après une descente vertigineuse au bout d'une corde.

Des cris nous parvinrent de la Grande Pyramide, où des Bédouins entouraient un groupe de touristes pour leur proposer d'assister à l'ascension rapide du monument. Le record de vitesse de la montée et de la descente est de sept minutes. Mais de nombreux indigènes avides d'argent nous assurèrent qu'ils pouvaient le faire en cinq minutes, si on leur donnait un large *bakchich*. Il n'y eut aucun amateur. Abdul nous emmena lui-même au sommet de l'édifice, ce qui nous permit d'avoir une vue d'une splendeur inégalée. Il y avait là, non seulement Le Caire lointain et lumineux entouré de collines violettes et or, mais aussi toutes les pyramides de la région de Memphis, d'Abu Roash au nord jusqu'à Dashur au sud. La pyramide à degrés de Sakkara, qui marque le passage de la *mastaba* à la pyramide véritable, apparaissait distinctement, et de manière attirante, au loin, dans le sable. C'est près de ce monument de transition que la tombe célèbre de Perneb fut découverte, à près de quatre cents miles au nord de la vallée rocheuse de Thèbes où dort Toutankhamon. De nouveau, l'admiration me laissa sans voix. La perspective d'intemporalité et les secrets que chacun de ces vieux monuments semblait contenir me remplissaient de respect et d'un sens de l'immensité que je n'avais jamais éprouvé auparavant. Fatigués par nos ascensions, et agacés par des Bédouins importuns, dont les actions semblaient un défi à toutes les règles du bon goût, nous négligeâmes de pénétrer dans les passages étroits des pyramides. Nous vîmes cependant quelques touristes audacieux se préparer à entrer dans le boyau suffocant du puissant mémorial de Khéops. Après avoir renvoyé notre garde du corps local, et l'avoir surpayé, nous rentrâmes au Caire avec Abdul Reis. Mais l'après-midi, nous nous prîmes à regretter de ne pas avoir été plus courageux. On racontait tant de choses fascinantes sur ces souterrains ! Des choses qui ne figuraient évidemment pas dans les guides. Ne disait-on pas qu'il y avait un grand nombre de souterrains dont les entrées avaient été hâtivement murées et dissimulées par certains archéologues discrets qui avaient commencé à les explorer ? Bien entendu, ces rumeurs ne reposaient sur rien de précis, mais il était tout de même curieux que l'on empêchât d'une façon permanente les visiteurs de pénétrer de nuit dans les pyramides, et qu'on leur interdît le jour l'accès des salles inférieures de la crypte de la Grande Pyramide.

Peut-être, dans ce dernier cas, craignait-on l'effet psychologique, le sentiment qu'aurait le visiteur de se sentir enfoui sous ce bloc gigantesque de maçonnerie, cela joint au fait qu'il lui aurait fallu ramper dans un étroit boyau, que le moindre traquenard ou le plus petit accident pourrait obstruer. Toute cette histoire semblait à la fois si étrange et si attirante que nous décidâmes dès que possible de retourner sur le plateau des pyramides. Cette occasion s'offrit à moi bien plus tôt que je ne l'attendais.

Ce soir-là, les touristes de notre groupe, encore épuisés par l'exténuant programme de la journée, décidèrent de se reposer. Je sortis donc avec Abdul Reis pour refaire une promenade dans le pittoresque quartier arabe. Je l'avais déjà vu dans la journée, mais je désirais examiner les ruelles et le bazar à la nuit tombée, quand les ombres profondes et les douces lueurs de la lumière ajoutent à la splendeur du cadre. La foule se faisait plus rare, mais l'endroit était encore animé et bruyant, lorsque nous tombâmes sur un groupe de Bédouins en train de festoyer dans le souk Nakhasin, le bazar des ouvriers du cuivre. Celui qui semblait leur chef, un jeune homme arrogant aux traits lourds et au tarbouche insolemment penché, nous remarqua et reconnut manifestement avec déplaisir mon guide, homme compétent, mais hautain et méprisant. Peut-être, pensai-je, en voulait-il à son sourire, à cette étrange reproduction du rictus du Sphinx que j'avais souvent remarquée avec une irritation amusée, ou peut-être n'aimait-il pas la voix basse et sépulcrale d'Abdul. En tout cas, l'échange d'injures ancestrales devint rapidement très vif. Et bientôt Ali Ziz, comme on l'appelait quand on ne lui donnait pas de nom plus méprisant, commença à tirer violemment le vêtement d'Abdul, ce qui engendra immédiatement une réponse brutale qui dégénéra en une vigoureuse empoignade, au cours de laquelle les antagonistes perdirent leur sacro-saint couvre-chef. Cette rixe serait probablement devenue plus grave si je n'étais pas intervenu pour les séparer de force.

Ma médiation, qui sembla tout d'abord mal acceptée des deux côtés, réussit finalement à imposer une trêve. Les belligérants rengainèrent leur colère d'un air morose et remirent de l'ordre dans leurs vêtements. Avec une dignité aussi profonde qu'elle fut soudaine, tous deux conclurent un curieux pacte d'honneur, qui, je l'appris bientôt, est une coutume cairote remontant à la plus haute Antiquité. Ils allaient régler leur différend par un combat de boxe nocture au sommet de la Grande Pyramide, après le départ du dernier amateur de clair de lune. Chacun des combattants devait réunir une équipe de témoins, et la rencontre, une succession de rounds se déroulant de la manière la plus civilisée possible, devait avoir lieu à minuit. Tout ce programme m'excitait beaucoup. Le combat lui-même promettait d'être spectaculaire, et la pensée de cette scène au sommet de l'antique construction dominant le plateau antédiluvien, sous la lune blême des premières heures pâles du matin, mettait en branle toutes les fibres de mon imagination. À ma demande, Abdul fut tout à fait d'accord pour m'intégrer dans son groupe de témoins. Je l'accompagnai donc, pendant le restant de la soirée, dans différents repaires du quartier le plus « chaud » de la ville, principalement au nord-est de Ezbekiyeh, où il rassembla une formidable bande de coupe-jarrets. Peu après neuf heures, notre groupe, monté sur des ânes qui portaient des noms aussi royaux ou aussi propres à rappeler des souvenirs aux touristes que Ramsès, Mark Twain, J.P. Morgan et Minnehaha, sillonnait le dédale des rues à la

fois orientales et occidentales. Nous passâmes le Nil, boueux et couvert de mâts, sur le pont aux lions de bronze, et gagnâmes au petit galop la route de Gizeh. Le voyage nous prit un peu plus de deux heures. En arrivant à destination, nous croisâmes les derniers touristes qui revenaient, saluâmes l'ultime trolley de la journée, et nous fûmes enfin seuls avec la nuit, le passé et la lune spectrale. Alors nous aperçûmes les vastes pyramides à l'extrémité de l'avenue, macabres et chargées d'une étrange et atavique menace que je n'avais pas remarquée en plein jour. Même la plus petite d'entre elles avait quelque chose d'effrayant. N'était-ce pas celle où l'on avait enterré vivante la reine Nitocris, de la VIe dynastie, la subtile reine Nitocris, qui avait invité un jour tous ses ennemis à un festin dans un temple situé en contrebas du Nil, et qui les avait noyés en faisant ouvrir les vannes ? Je me souvins que les Arabes murmuraient d'étranges choses au sujet de Nitocris et évitaient la troisième pyramide à certains quartiers de la lune. Et c'est probablement en songeant à elle que Thomas Moore écrivit ces quelques lignes reprises par les bateliers de Memphis :

La nymphe souterraine qui réside parmi les gemmes sans soleil et les joyaux cachés – la Dame de la Pyramide.

Malgré notre célérité, Ali Ziz et son groupe nous avaient précédés, car nous vîmes les silhouettes de leurs ânes se détacher sur le plateau désertique de Kafrel-Haram. Nous nous étions dirigés vers un sordide campement arabe, près du Sphinx, évitant la route régulière qui mène à Mena House où des policiers ensommeillés et inefficaces auraient pu nous voir et nous interpeller. Là, les Bédouins laissèrent, près des tombes de pierre des courtisans de Khéphren, les chameaux et les ânes, et nous conduisirent parmi les rochers ensablés jusqu'à la Grande Pyramide. Les Arabes grimpèrent allègrement sur les flancs de l'édifice rongés par le temps. Abdul Reis m'offrit une aide dont je n'eus pas besoin.

Ainsi que la plupart des voyageurs le savent, le véritable sommet de cette construction a été depuis longtemps érodé par les vents et il forme une plate-forme d'environ douze yards carrés. C'est sur ce plateau fantastique et sous l'œil sardonique de la lune que se déroula le combat. Mis à part les cris poussés par les spectateurs, il ressemblait à tous ceux auxquels j'avais assisté précédemment dans les clubs sportifs. Coups, feintes, parades, le combat fut bref, et malgré mes doutes quant aux méthodes utilisées, je ressentis une sorte de fierté de propriétaire quand Abdul Reis fut déclaré vainqueur.

La réconciliation fut incroyablement rapide, et au milieu des chansons, des

déclarations d'amitié et des toasts qui suivirent, j'avais du mal à réaliser que deux hommes venaient de se battre. Au bout d'un moment, j'eus l'impression d'être le centre des conversations. D'après mes rudiments d'arabe, je compris que mes compagnons discutaient de mes performances professionnelles et de mes capacités à m'échapper de tous les endroits où l'on pouvait m'enfermer. Je fus surpris d'apprendre qu'ils me connaissaient aussi bien, mais je décelai chez eux une certaine hostilité et beaucoup de scepticisme à l'égard de mes exploits. Peu à peu, j'eus la révélation que l'ancienne magie de l'Égypte n'avait pas disparu sans laisser de traces. Les fragments d'une étrange science secrète et de pratiques religieuses survivaient encore subrepticement parmi les fellahs, au point que les exploits d'un étrange sorcier ou magicien sont encore contestés et ressentis comme un affront. Je pensai que mon guide à la voix basse, Abdul Reis, ressemblait fort à un vieux prêtre égyptien ou à un pharaon, ou à un sphinx souriant, et cela me rendit mal à l'aise.

Soudainement, quelque chose se produisit, qui en un éclair prouva la justesse de mes réflexions et me fit maudire la stupidité avec laquelle j'avais accepté les événements de la nuit, sans me rendre compte qu'ils n'avaient été que des prétextes. Brusquement, en réponse à un signe discret d'Abdul, toute la bande de Bédouins se jeta sur moi. Et à l'aide de grosses cordes, ils m'eurent bientôt attaché, plus solidement que je l'ai jamais été, sur scène ou ailleurs, au cours de ma vie. Je commençai à me débattre, mais je me rendis bientôt compte qu'un homme seul ne pouvait tenir tête à une vingtaine de barbares vigoureux. Mes mains furent liées derrière mon dos, mes genoux pliés au maximum, et mes poignets et mes chevilles furent solidement attachés avec des cordes serrées. Un bâillon étouffant fut enfoncé dans ma bouche et on me plaça un bandeau sur les yeux. Puis tandis que les Arabes me portaient sur leurs épaules et descendaient le long de la pyramide, j'entendis les sarcasmes de mon guide, qui prenait un malin plaisir à se moquer de moi. Il m'assura que mes pouvoirs magiques allaient bientôt être mis à l'épreuve et qu'ils effaceraient sûrement toute trace de l'assurance que j'avais acquise précédemment au cours des épreuves que j'avais affrontées en Amérique et en Europe. L'Égypte, me rappela-t-il, est très ancienne. Elle est remplie de mystères et d'antiques pouvoirs que les experts d'aujourd'hui ne peuvent pas même concevoir.

À quelle distance et dans quelle direction m'emmena-t-on ? Je ne saurais le dire. J'étais hors d'état de faire une estimation précise. Je sais cependant que ce ne fut pas bien loin, puisque mes geôliers n'accélérèrent jamais le pas, et qu'ils me portèrent sur leurs épaules un temps étonnamment court. Je frissonne encore toutes les fois que je pense à Gizeh et à son plateau. Mais j'avais à ce moment-là d'autres raisons de me sentir oppressé, car mes ravisseurs, me posant sur une surface que je reconnus pour

être de sable plutôt que de roc, me passèrent une corde autour de la poitrine et me traînèrent sur quelques pieds jusqu'à une espèce de puits dans lequel ils me poussèrent assez brutalement. Pendant ce qui me sembla être des siècles, je me cognai contre les parois de pierre irrégulières d'un petit boyau, que je pris pour l'une des nombreuses sépultures du plateau.

L'horreur de ma situation s'aggravait à chaque seconde. Qu'une descente à travers les rochers puisse être aussi longue sans atteindre le cœur même de la planète ou qu'une corde puisse être assez longue pour me balancer dans ces profondeurs maudites, et apparemment sans fond, des entrailles de la Terre, cela me paraissait inconcevable. Je sais à quel point la notion du temps peut devenir trompeuse lorsque l'on est hors de son contexte normal, mais j'étais tout à fait sûr d'avoir conservé tous mes esprits et de ne pas exagérer la cruelle réalité dans laquelle je me trouvais. Ma terreur augmentait proportionnellement à la vitesse de ma chute. À présent, les Arabes dévidaient la longue corde très rapidement, et je m'égratignai cruellement contre les parois rudes et resserrées du puits. Mes vêtements étaient en lambeaux, et je saignais abondamment. Une menace à peine définie assaillit tout à coup mes narines. C'était une odeur pénétrante d'humidité et de pourriture, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais senti auparavant. Puis le cataclysme mental se produisit. Ce fut horrible, hideux au-delà de toute description, parce que tout se passa dans l'âme, et il est impossible d'en donner les détails. C'était l'extase d'un cauchemar, et le point culminant du démoniaque. Sa soudaineté fut apocalyptique et satanique – à un moment, je plongeais douloureusement dans ce puits étroit qui me torturait de ses millions de dents, et à un autre j'étais en train de flotter sur des ailes de chauve-souris dans les gouffres de l'enfer ; je m'élevais vertigineusement vers les pinacles sans limite de l'éther froid, puis plongeais à perdre haleine vers des nadirs nauséabonds. Je rends grâces à Dieu d'avoir fait sombrer dans le néant les furies de ma conscience qui déchiraient mon esprit comme des harpies. Ce répit, si bref fut-il, me donna la force physique et morale d'endurer les épreuves encore plus grandes de panique cosmique qui m'attendaient.

Peu à peu, je repris mes sens après cette interminable chute dans l'espace stygien. Ce processus fut infiniment douloureux et coloré de rêves fantastiques dans lesquels ma condition, pieds et poings liés, revenait souvent. La nature exacte de ces cauchemars était très nette, tandis que je les vivais, mais s'estompa dans ma mémoire presque immédiatement. J'en fus bientôt réduit à faire appel à des réminiscences pour expliquer les événements terribles, réels ou imaginaires, qui suivirent. Je rêvai que j'étais sous l'emprise d'une énorme patte, une patte jaune, poilue, à cinq griffes,

surgie de la terre pour me saisir et m'écraser. Et quand je m'arrêtai à réfléchir sur cette patte, il me sembla que c'était l'Égypte. Dans le rêve, je revis les événements des semaines précédentes et je me sentis entraîné, subtilement et insidieusement, par un esprit diabolique de la sorcellerie ancienne du Nil, par un esprit qui était en Égypte avant l'Homme, et qui sera toujours là quand l'Homme aura disparu.

Je vis l'horreur de ce que l'Antiquité égyptienne avait de plus affreux, et je découvris la monstrueuse alliance qu'elle avait depuis toujours établie avec les tombeaux et les temples des morts. Je vis des processions fantômes de prêtres aux têtes de taureaux, de faucons, de chats et d'ibis, qui défilaient interminablement dans des labyrinthes souterrains et des propylées titanesques, auprès desquelles l'homme n'est qu'un insecte, offrant des sacrifices innommables à des dieux indescriptibles. Des colosses de pierre marchaient dans la nuit sans fin et conduisaient des hordes d'androsphinx ricanants jusqu'aux berges de fleuves d'obscurité aux eaux stagnantes. Et derrière tout cela, je vis la malveillance indicible de la nécromancie primaire, noire et amorphe, me cherchant goulûment à tâtons dans l'obscurité pour étouffer en moi l'esprit qui avait osé l'imiter. Dans mon cerveau endormi, un mélodrame de haine et de sinistre poursuite prit forme. Je perçus l'âme noire de l'Égypte qui me désignait et m'appelait en d'inaudibles chuchotements. Elle m'attirait et m'entraînait irrésistiblement jusqu'aux catacombes pharaoniques sans âge.

Puis les visages du songe commencèrent à prendre des apparences humaines, et je vis mon guide Abdul Reis en tunique royale, avec le sourire méprisant du Sphinx. Et je sus que ses traits étaient ceux de Khéphren le Grand, ceux de la face du Sphinx. Et je regardai la longue main, maigre et rigide, de Khéphren, cette main que j'avais vue sur la statue de diorite au musée du Caire. Je m'étonnai de ne pas hurler quand je vis qu'elle était celle d'Abdul Reis… Cette main ! C'était le froid et l'étau du sarcophage… La glace et l'étreinte mortelle de l'Égypte ancienne. L'Égypte des nécropoles et de la nuit… Cette patte jaune… Les choses étranges que l'on chuchote au sujet de Khéphren…

Mais à ce moment précis, je commençai à m'éveiller, ou du moins à sortir de l'état comateux dans lequel je me trouvais. Je me souvins du combat au sommet de la pyramide, de la traîtrise des Bédouins et de leur attaque, de ma descente effrayante au bout d'une corde dans des profondeurs rocheuses insondables, de mon plongeon vertigineux et insensé dans un vide glacé aux relents de putréfaction. J'eus la sensation d'être à présent étendu sur un sol de pierre humide, mes liens pénétrant cruellement dans ma chair. Il faisait très froid, et il me sembla qu'un léger courant d'air passait au-dessus de moi. Les contusions et les coupures provoquées par les parois hérissées du puits rocheux me faisaient énormément souffrir, et la douleur était encore avivée

par ce souffle d'air. Le simple fait de rouler sur moi-même suffisait à me faire passer par les affres de la souffrance la plus intolérable. En me tournant, je me sentis retenu d'en haut par la corde qui m'avait descendu. Je n'avais aucune idée de la profondeur à laquelle je me trouvais. Je savais que l'obscurité autour de moi était totale ou presque, puisque aucune lueur ne traversait le bandeau que j'avais sur les yeux.

Il me semblait que je me trouvais dans un espace très vaste, peut-être me trouvais-je dans la chapelle d'entrée souterraine de Khéphren le Vieux, dans le temple du Sphinx ? Peut-être était-ce un couloir intérieur que les guides ne m'avaient pas montré pendant ma visite du matin, et d'où je pourrais facilement m'échapper, si je retrouvais le chemin de l'entrée condamnée. Ce serait un parcours difficile, mais pas pire que celui que j'avais déjà effectué. La première étape consistait à me débarrasser de mes liens, de mon bâillon et de mon bandeau. Cela, je le savais, ne serait pas une tâche bien difficile, puisque des experts plus habiles que ces Arabes avaient essayé sur moi toutes les espèces connues de liens, sans réussir jamais à me prendre en défaut.

Puis il me vint à l'idée que les Arabes pourraient bien aller m'attendre à l'entrée pour m'attaquer, dès qu'ils s'apercevraient que je m'étais libéré de leur corde. Cela, bien entendu, en admettant que le lieu de mon emprisonnement fut bien le temple du Sphinx de Khéphren. L'ouverture dans le toit, où qu'elle donnât, ne devait pas se trouver très loin de l'entrée normale. Je n'avais remarqué aucune ouverture de ce genre pendant ma visite de la journée, mais je savais que l'on peut très facilement passer à côté de ces cavités enfouies dans le sable sans les voir. En réfléchissant à toutes ces choses, tandis que j'étais prostré sur le sol de pierre et ligoté, j'oubliais presque les horreurs de ma descente abyssale et des chocs qui m'avaient mis dans le coma si peu de temps auparavant. Ma seule pensée était de réussir à me jouer des Arabes. Je décidai donc de me libérer de mes liens aussi vite que possible, en évitant de tirer sur la corde, ce qui eût trahi immédiatement mes efforts. Mais cette décision fut plus vite prise que réalisée. Quelques essais préliminaires me prouvèrent qu'il était impossible de tenter quoi que ce fut sans effectuer des mouvements violents. Cela attira l'attention des Bédouins, car je sentis les rouleaux de corde tomber sur moi. Apparemment, ils avaient compris que j'essayais de me libérer et ils avaient laissé tomber l'extrémité de la corde, se hâtant probablement vers l'entrée véritable du temple pour guetter traîtreusement ma sortie.

Cette idée fut bientôt balayée, et toutes mes appréhensions premières d'horreur surnaturelle et de mystère démoniaque s'accrurent par une circonstance qui prit une signification de plus en plus effrayante au fur et à mesure que j'élaborais mon plan philosophique. J'ai dit que la corde s'empilait sur moi. À présent, je me rendais compte qu'elle continuait à s'amonceler, d'une manière tout à fait inconcevable pour

une corde de longueur normale. Elle prit de la puissance, et devint une avalanche de chanvre s'amoncelant sur le sol et m'ensevelissant à moitié sous ses rouleaux qui se multipliaient rapidement. Bientôt, je fus complètement submergé, et je suffoquai tandis que les circonvolutions sans cesse croissantes m'enterraient et m'étouffaient. Mes sens vacillèrent de nouveau, et j'essayai en vain de lutter contre cette menace inéluctable. Ce qui me troublait le plus, ce n'était pas tant le fait que j'étais torturé au-delà de l'endurance humaine, ni que la vie et la respiration me quittaient lentement, mais c'était de saisir *ce que la longueur surnaturelle de cette corde impliquait.* J'étais bien à une profondeur inconnue et incalculable. Ma descente sans fin et ma chute vertigineuse à travers l'espace avaient donc réellement eu lieu. Je me trouvais sans doute étendu, désarmé, dans quelque caverne sans nom, au cœur de la planète. Cette soudaine prise de conscience de l'épouvante ultime fut insupportable. Et pour la deuxième fois, je sombrai dans un oubli miséricordieux.

Quand je dis oubli, cela ne signifie pas que je n'avais pas de rêves. Au contraire, mon absence de l'univers conscient était marquée par des visions de l'horreur la plus indicible. Dieu ! Si seulement je n'avais pas lu autant de choses sur l'égyptologie avant de venir dans ce pays qui est la source de toute obscurité et de toute terreur ! Ce deuxième accès d'inconscience emplit de nouveau mon esprit endormi des secrets terrifiants et archaïques du pays. Par un détestable hasard, mes rêves tournaient autour des anciennes notions des morts et de leurs séjours dans l'âme *et dans le corps,* par-delà ces tombes mystérieuses qui étaient plus des maisons que des sépultures. Je me remémorai, dans des rêves dont il est heureux que je ne me souvienne pas, la construction particulière et compliquée des sépulcres égyptiens, et les doctrines extrêmement bizarres et étranges qui avaient présidé à leur construction.

La mort et les morts étaient l'unique pensée de ce peuple. Ils croyaient en la résurrection du corps, et l'embaumaient avec un soin particulier, en préservant les organes vitaux dans des jarres hermétiquement fermées à côté du corps. Ils croyaient également en deux autres éléments, l'âme, qui après avoir été jugée par Osiris, résidait au pays des Élus, et l'obscur et sinistre *ka,* ou principe de vie, qui errait dans les mondes supérieurs et inférieurs d'une manière horrible, exigeant de temps en temps l'accès aux corps préservés, consommant les nourritures apportées par les prêtres et les parents à la chapelle mortuaire, et parfois – comme on le murmurait – emportant le corps, ou son double de bois qui était toujours enterré à ses côtés, et se livrant à des pratiques malsaines et particulièrement répugnantes.

Pendant des milliers d'années, ces corps demeuraient magnifiquement enfermés, leurs yeux vitreux fixant le plafond quand ils n'étaient pas visités par le *ka,* attendant le jour où Osiris ferait revivre à la fois le *ka* et l'âme, et conduirait les légions raides

des morts hors des demeures souterraines du sommeil. Ce serait une résurrection glorieuse, mais toutes les âmes n'étaient pas choisies, et toutes les tombes n'étaient pas inviolées, de telle sorte qu'il fallait s'attendre à des erreurs grotesques et à des anomalies épouvantables. Même aujourd'hui, les Arabes parlent à voix basse de réunions non sanctifiées et de cultes inavouables dans les abysses oubliés, que seuls les *ka* invisibles et ailés et des momies sans âme peuvent visiter.

Les légendes les plus glaçantes sont celles qui ont trait à certains produits pervers de la prêtrise décadente : des momies faites de l'assemblage artificiel de troncs et de membres humains avec des têtes d'animaux à l'imitation des dieux anciens. À toutes les époques de l'Histoire, les animaux sacrés étaient embaumés de façon que les taureaux, les chats, les ibis, les crocodiles sorciers puissent un jour revenir en pleine gloire. Mais ce n'est que dans la période décadente que des Égyptiens réunirent l'humain et la bête en une même momie, à une époque où ils ne comprenaient plus les droits et prérogatives du *ka* et de l'âme. On ne parle pas, du moins publiquement, de ce qui est arrivé à ces momies composées, et il est certain qu'aucun égyptologue n'en a jamais trouvé. Les bruits que les Arabes font courir sont très fantaisistes, et ne peuvent pas être pris sérieusement en considération. Ils disent même que le vieux Khéphren – celui du Sphinx, de la seconde pyramide et du temple béant – vit dans les profondeurs de la terre, ayant épousé la reine vampire Nitocris, et qu'il règne sur les momies qui ne sont ni hommes ni bêtes.

C'était donc de Khéphren, de son épouse et de ses étranges armées de morts hybrides que je rêvais, et c'est pourquoi je suis content que les formes exactes de mes rêves aient disparu de ma mémoire. Ma vision la plus horrible était en rapport avec une question que je m'étais posée le jour précédent, en regardant l'énigmatique sculpture du désert, quand je m'étais demandé à quelle profondeur inconnue le temple qui s'élevait à ses côtés devait être secrètement relié à elle. Cette question, alors si innocente et incongrue, prenait dans mon rêve une importance qui lui donnait un caractère d'obsession frénétique et hystérique… *Quelle anomalie énorme et repoussante représentait le Sphinx à l'origine ?* Mon deuxième réveil, si réveil il y eut, fut marqué par le souvenir d'une horreur profonde. Et pourtant, ma vie avait été plus remplie d'aventures que celle du commun des mortels. Souvenez-vous que j'avais perdu conscience sous une cascade de corde dont la longueur révélait la profondeur cataclysmique de ma position. Maintenant, ayant recouvré l'usage de mes sens, je ne sentais plus le poids qui pesait sur moi, et en roulant sur moi-même, je me rendis compte que tout en étant encore bâillonné et aveuglé, quelque chose ou *quelqu'un avait complètement emporté les rouleaux de chanvre qui m'étouffaient.* La signification de cet événement ne me vint que peu à peu, et je pense que j'aurais de

nouveau perdu conscience si je n'avais pas déjà à ce moment-là atteint un tel état d'épuisement émotionnel qu'une horreur de plus ou de moins ne faisait plus aucune différence. J'étais seul… mais avec *quoi ?*

Avant que je pusse me torturer avec de nouvelles questions ou faire un nouvel effort pour me libérer de mes liens, un autre élément devint manifeste. Des douleurs que je n'avais pas ressenties jusque-là me déchiraient les bras et les jambes, et j'avais l'impression d'être couvert d'une quantité de sang séché bien supérieure à celle que j'avais perdue. Ma poitrine semblait percée de centaines de blessures, comme si un ibis cruel et titanesque m'avait frappé à coups de bec. Sans aucun doute, la puissance qui avait retiré la corde m'était hostile et avait commencé à m'infliger de terribles blessures, mais elle avait été obligée de s'arrêter. Et pourtant mes sensations étaient exactement le contraire de celles auxquelles on aurait pu s'attendre. Au lieu de m'enfoncer dans un désespoir sans nom, je me sentis prêt à l'action. À présent j'étais sûr que les forces du mal étaient des éléments physiques qu'un homme sans peur peut affronter d'égal à égal.

Encouragé par cette pensée, je tirai sur mes liens et j'utilisai l'habileté d'une vie entière pour me libérer comme je l'avais si souvent fait sous les projecteurs et les applaudissements des foules. Les détails familiers du processus d'évasion commencèrent à me revenir, et maintenant que la longue corde avait disparu, je commençai à croire que ces horreurs suprêmes avaient été des hallucinations et qu'il n'y avait jamais eu d'ouverture terrifiante, d'abîme sans fond ou de corde interminable. Après tout, étais-je bien dans le temple d'entrée de Khéphren, près du Sphinx, et les Arabes ne s'étaient-ils pas introduits furtivement pour me torturer tandis que j'étais étendu sans défense ? En tout cas, je devais me libérer. Que j'arrive seulement à me lever, délivré de mes liens et de mon bâillon, avec les yeux ouverts pour percevoir la moindre lueur, je prendrais un vrai plaisir à me battre contre des ennemis perfides !

Combien de temps je mis à me délivrer de mes entraves, je ne pourrais le dire, cela prit probablement plus longtemps que lors de mes exhibitions, car j'étais blessé, épuisé, et affaibli par les épreuves que j'avais subies. Quand, finalement, je fus libre, et que je pus respirer un air glacé, humide et putride, d'autant plus horrible que je n'avais plus l'écran du bâillon ou du bandeau pour me protéger, je découvris que j'étais trop épuisé et torturé de crampes pour me mouvoir immédiatement. Je restai donc étendu, essayant d'étirer mon corps recroquevillé et engourdi, pendant un temps indéfini, forçant ma vue à essayer de percer les ténèbres pour m'orienter.

Petit à petit, mes forces et ma souplesse me revinrent, mais mes yeux ne

distinguaient rien. En vacillant sur mes jambes, je scrutai vainement autour de moi pour ne rencontrer que l'obscurité, aussi profonde que celle qui m'avait entouré quand j'avais mon bandeau. Je remuai mes jambes, couvertes de sang séché sous mon pantalon en lambeaux, et je découvris que je pouvais marcher. J'hésitai sur la direction à prendre. Il était évident que je ne pouvais pas partir au hasard, et courir le risque de m'éloigner de l'ouverture que je cherchais. C'est pourquoi je m'arrêtai, pour essayer de déterminer la direction du courant d'air frais, fétide, que je n'avais cessé de sentir. Supposant que l'endroit d'où il provenait était l'entrée probable de cet abîme, je m'efforçai de garder ce repère et de marcher dans cette direction.

J'avais emporté ce soir-là une boîte d'allumettes et même une petite lampe électrique, mais bien sûr les poches de mes vêtements déchirés et en lambeaux étaient vides à présent. Tandis que je marchais prudemment dans l'obscurité, le courant d'air se fit plus fort et plus marqué, jusqu'à ce que, enfin, je le perçoive comme la tangible émanation d'une vapeur détestable, provenant de quelque orifice, comme la fumée du génie s'échappant de la jarre du pêcheur dans le conte oriental. L'Orient… L'Égypte… Vraiment, ce noir berceau de la civilisation avait toujours été la source d'horreurs et de merveilles indicibles ! Plus je réfléchissais à la nature de ce vent caverneux, plus grandissait mon inquiétude, car j'avais cherché son origine et je m'apercevais maintenant que de toute évidence cette émanation putride n'avait aucun rapport avec l'air pur du désert de Libye. Ainsi donc, j'avais marché dans la mauvaise direction !

Après un moment d'hésitation, je décidai de ne pas retourner sur mes pas. Si je m'éloignais du courant d'air, je n'aurais plus de repère, car le sol de pierre inégal ne présentait pas de configurations distinctes. Si toutefois je suivais la trace de ce courant bizarre, j'arriverais sans aucun doute à un orifice quelconque d'où je pourrais peut-être contourner les murs pour atteindre le côté opposé de cette caverne cyclopéenne où il était impossible de se diriger. Je savais parfaitement que je pouvais échouer. J'avais lieu de croire que c'était une partie du temple de Khéphren inconnue des touristes, et il me vint à l'idée que cette caverne était peut-être bien inconnu des archéologues eux-mêmes, et que seuls les perfides Arabes qui m'avaient emprisonné en connaissaient l'existence. Si c'était le cas, existait-il une issue vers les parties connues ou vers l'air libre ?

Quelle preuve avais-je, d'ailleurs, que je me trouvais dans le temple d'entrée ? Pendant quelques secondes, mes idées les plus folles me revinrent, et je pensai à ce mélange vivace d'impressions, la descente, la suspension dans l'espace, la corde, mes blessures et les rêves. Était-ce la fin de mon existence, cet instant que je vivais était-il le dernier ? Je ne pouvais répondre à aucune de ces questions, mais je continuai à me

les poser jusqu'à ce que le destin, pour la troisième fois, me fit sombrer dans l'oubli. Cette fois, il n'y eut pas rêve, car la soudaineté du choc ne me laissa pas le temps de penser. Trébuchant sur une marche inattendue à l'endroit où le courant d'air nauséabond devenait particulièrement fort, je fus précipité la tête la première au pied d'un escalier de pierre monumental, dans un gouffre d'horreur. Je dois ma survie à la réalité et à la résistance merveilleuse de l'organisme humain. Souvent, lorsque je me remémore cette nuit, je sens que ces trois évanouissements ont quelque chose de véritablement *humoristique* ; leur répétition rappelait les mélodrames de cinéma de l'époque. Bien entendu, il est possible que ces trois événements ne se soient pas produits et que toutes les péripéties de ce cauchemar souterrain n'aient été qu'une suite de songes qui commença avec le choc de ma chute dans l'abîme et se termina dans la fraîcheur apaisante de l'air libre, lorsque je me retrouvai étendu sur les sables de Gizeh, au pied du grand Sphinx.

Je préfère croire en cette dernière explication, et je fus content d'apprendre de la police que la barrière fermant le temple d'entrée de Khéphren avait été trouvée entrebâillée, et qu'il existait une grande ouverture sur la surface du plateau. Je fus content également que les docteurs déclarent que mes blessures étaient dues uniquement à mon enlèvement, à ma lutte pour me libérer et aux épreuves que j'avais endurées… Diagnostic très apaisant. Et pourtant, je sais qu'il y a quelque chose qui va au-delà des apparences. Cette chute extraordinaire m'a laissé un souvenir beaucoup trop vivace pour être négligé, et il est étrange que personne n'ait jamais été capable de trouver un homme répondant à la description de mon guide Abdul Reis el-Drogman, le guide à la voix d'outre-tombe, dont le sourire ressemblait à celui du roi Khéphren.

Je me suis éloigné de mon récit dans le vain espoir sans doute d'éviter de raconter l'incident final, cet incident qui, très certainement, a dû être une hallucination. Mais j'ai promis de le relater, je ne manquerai pas à cette promesse. Quand je repris mes sens, ou que j'eus l'impression de reprendre mes sens après cette chute en bas de l'escalier de pierre, j'étais tout aussi seul et dans l'obscurité qu'auparavant. Le souffle nauséabond était à présent putride, mais j'avais suffisamment réussi à m'y accoutumer pour pouvoir le supporter stoïquement. À l'aveuglette, je commençai à m'éloigner en rampant de l'endroit d'où provenait la puanteur, et de mes mains en sang je palpai les dalles colossales d'un pavage gigantesque. Ma tête heurta un objet dur, et quand je le touchai, je me rendis compte que c'était le pied d'une colonne, une colonne d'une grandeur incroyable dont la surface était couverte d'hiéroglyphes géants, que mes doigts reconnurent aisément. Continuant à ramper, je rencontrai d'autres colonnes titanesques, éloignées de façon incompréhensible. Soudainement,

mon attention fut attirée par quelque chose qui avait frappé mon ouïe, avant que j'eusse repris vraiment conscience : d'un lieu situé encore plus bas, dans les entrailles de la terre, parvenaient certains *sons* cadencés et précis qui ne ressemblaient à rien de ce que j'avais entendu jusque-là. Je sentis intuitivement qu'ils étaient très anciens. Ils étaient produits par un groupe d'instruments que mes connaissances de l'égyptologie me permit d'identifier : flûte, sambuque, sistre et tympan. Le rythme de cette musique me communiqua un sentiment d'épouvante bien plus puissant que toutes les terreurs du monde, une terreur bizarrement détachée de ma personne et ressemblant à une espèce de pitié pour notre planète qui renferme dans ses profondeurs tant d'horreurs. Les sons augmentèrent de volume et je les sentis s'approcher. Que tous les dieux de l'Univers s'unissent pour m'éviter d'avoir à entendre quelque chose de semblable à nouveau ! Je commençai à percevoir le piétinement morbide et multiplié de créatures en mouvement. Ce qui était horrible, c'était que des démarches aussi dissemblables pussent avancer avec un ensemble aussi parfait, les monstruosités venues du plus profond de la Terre devaient s'être entraînées pendant des milliers d'années pour défiler de cette manière. Marchant, boitant, cliquetant, rampant, sautillant, tout se faisait au son horriblement discordant de ces instruments infernaux. Dieu m'ôte de la mémoire le souvenir de ces légendes arabes : les momies sans âme… le rendez-vous des *ka* errants… les *momies composites* conduites dans les caves d'onyx par le roi Khéphren et son épouse vampire Nitocris…

Le piétinement s'approchait – que le ciel m'épargne le son de ces pieds, de ces pattes, de ces sabots et de ces talons –, qui commençait à devenir distinct sur les dalles immenses et hors d'atteinte du soleil ; une étincelle jaillit dans le souffle empuanti, et je me dissimulai derrière la masse énorme d'une colonne cyclopéenne pour échapper un moment au spectacle des millions de pieds qui s'avançaient vers moi, portant des monstruosités immondes, inhumaines et sans âge. Les étincelles se multiplièrent, le piétinement et le rythme discordant devinrent assourdissants. Dans la tremblante lumière rouge se déroulait une scène si impressionnante que, de surprise, j'en oubliai ma peur et ma répulsion. La base des colonnes, tellement grandes que la tour Eiffel en comparaison eût semblé minuscule, était recouverte d'hiéroglyphes gravés par des mains monstrueuses, dans ces cavernes où la lumière du jour ne pouvait plus être qu'un lointain et inimaginable souvenir. Je ne *regarderai* pas ces choses en marche. Je pris cette décision désespérée en entendant craquer leurs jointures, et en respirant leur souffle miteux. Encore heureux qu'ils ne parlassent pas. Mais, mon Dieu ! leurs torches projetaient des ombres incroyables sur la surface des gigantesques colonnes. Des hippopotames ne devraient pas avoir des mains humaines ni porter des torches… Des hommes ne devraient pas avoir des têtes de crocodile ! J'essayai de détourner la tête, mais les ombres, les bruits, la puanteur étaient partout.

Puis je me rappelai quelque chose que j'avais l'habitude de faire lorsque, petit garçon, j'avais des cauchemars, et je me mis à me répéter : « C'est un rêve, c'est un rêve ». Mais cela ne me fut d'aucune utilité. Il ne me restait plus qu'à fermer les yeux et à prier. Je me demandai si je reverrais jamais le monde, et de temps en temps j'ouvrais furtivement les yeux pour essayer de discerner autre chose que ces colonnes sans fin et ces ombres d'une grandeur anormale et horrible. La lueur des torches, qui se multipliaient, brillait maintenant, et à moins que cet endroit infernal ne fut dépourvu de murs, je ne tarderais pas à découvrir un point de repère. Mais je dus refermer les yeux quand je me rendis compte du nombre des objets qui étaient rassemblés ici et lorsque j'aperçus un être sans tête s'avancer solennellement et régulièrement dans le vestibule. Un gargouillement de cadavres, un murmure de morts emplirent l'atmosphère, empoisonnée par les vapeurs de naphte et de bitume. Mes yeux ouverts malgré moi entrevirent l'espace d'un instant une scène qu'aucun être humain ne pourrait même imaginer sans être pris de panique et mourir de peur. Les créatures avaient marché cérémonieusement dans la direction du souffle, et la lumière de leurs torches révéla les têtes courbées de ceux qui avaient des têtes. Ils étaient en train d'adorer une grande ouverture béante et obscure qui descendait presque à perte de vue, et qui était flanquée à angles droits de deux escaliers géants dont les extrémités disparaissaient dans l'ombre… L'un de ceux-ci était sans aucun doute celui dans lequel j'étais tombé.

Les dimensions de l'ouverture étaient proportionnées à celles des colonnes : une maison ordinaire s'y serait perdue, et un bâtiment public aurait pu y tenir. Sa surface était tellement grande que l'on ne pouvait en faire le tour qu'en déplaçant son regard. Les créatures lançaient des objets devant cette immense porte béante, et de toute évidence, d'après leurs gestes, il s'agissait de sacrifices ou d'offrandes. Khéphren était leur chef, le roi Khéphren au sourire sardonique, ou bien était-ce le guide Abdul Reis, couronné d'or, psalmodiant des formules sans fin, de la voix creuse des morts. À côté de lui était agenouillée la belle reine Nitocris ; je la vis de profil pendant quelques instants et je remarquai que la partie droite de son visage avait été dévorée par des rats ou d'autres vampires. Je fermai à nouveau les yeux quand je vis quels étaient les objets qui étaient jetés en offrande à l'ouverture fétide. Il me vint à l'idée, à en juger par l'ampleur de ce culte, que la divinité qui se dissimulait là devait être importante. Était-ce Osiris ou Isis, Horus ou Anubis, ou quelque dieu inconnu ? Il existe une légende selon laquelle des autels et des monuments gigantesques furent élevés à l'Inconnu avant même que les dieux connus fussent adorés.

Et maintenant, tandis que j'observais ces choses sans nom occupées à célébrer leur culte sépulcral, l'idée de l'évasion s'empara de moi. L'endroit était sombre, et les

colonnes projetaient de l'ombre. Tandis que toute cette foule cauchemardesque était en extase, il me serait peut-être possible de me faufiler jusqu'à l'extrémité de l'un des escaliers. M'en remettant au destin et à mon habileté, j'essayai de m'échapper. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je pouvais me trouver, et pendant un moment je trouvai comique de songer à m'évader de ce que je savais être un rêve. Etais-je dans l'un des royaumes cachés et insoupçonnés du temple de Khéphren, ce temple qui depuis des générations s'appelle le Temple du Sphinx ? J'en étais réduit à des conjectures, mais j'étais décidé à remonter vers l'air libre, si mon esprit et mon corps me le permettaient.

En rampant, je commençai à m'approcher de l'escalier de gauche, qui me semblait plus accessible. Je ne pourrais décrire les sensations de cette reptation, mais on peut facilement les imaginer si l'on pense que je devais constamment faire attention à la lueur des torches agitées par le vent. Je ne devais pas être surpris. Le bas de l'escalier était, comme je l'ai dit, dans l'ombre et s'élevait de façon vertigineuse au-dessus de l'ouverture titanesque. J'étais maintenant assez éloigné de la horde bruyante, dont le spectacle me glaçait malgré la distance.

Je réussis enfin à atteindre les marches et commençai mon ascension. Je me tenais le plus prés possible du mur, sur lequel je remarquai les plus horribles décorations. Les monstres étaient bien trop occupés par leur liturgie pour faire attention à moi. L'escalier était gigantesque et raide, taillé dans de grands blocs de porphyre, comme pour les pieds d'un géant. La crainte d'être découvert et la douleur que cet exercice raviva dans mes blessures s'allièrent pour faire de cette ascension une torture inoubliable. J'avais l'intention, en atteignant le sommet, de continuer à grimper tout l'escalier que je trouverais à cet endroit, je ne voulais pas m'arrêter pour jeter même un dernier regard à ces abominations putrides qui s'agenouillaient à soixante-dix ou quatre-vingts pieds au-dessous de moi, mais une brusque reprise de ce gargouillis de cadavres et de ce chœur assourdissant de morts se produisit alors que j'avais presque atteint le sommet de l'escalier, m'obligeant à observer prudemment ce qui se passait au-dessous de moi.

Les monstres saluaient quelque chose qui émergeait de l'ouverture nauséabonde pour saisir les offrandes infernales qui lui avaient été servies. C'était une masse assez lourde, jaunâtre et velue, agitée d'une espèce de tremblement nerveux. Elle était presque aussi grande qu'un hippopotame, et d'une curieuse forme. Elle n'avait pas de cou, mais cinq têtes séparées émergeant d'un tronc grossièrement cylindrique : la première et la cinquième étaient très petites, la seconde moyenne, la troisième et la quatrième étaient les plus grosses. De ces têtes émanaient de curieux tentacules rigides qui saisirent avidement les grandes quantités de nourriture innommable

placées devant l'ouverture. De temps en temps, la chose effectuait un bond et retournait dans son antre d'une bizarre façon. Son mode de locomotion était si inexplicable que je la fixai avec fascination, souhaitant la voir émerger davantage de cette caverne située sous moi.

C'est alors qu'elle sortit, et, à sa vue, je me détournai et grimpai à toute vitesse, dans l'obscurité, l'escalier qui se trouvait derrière moi. J'escaladai presque sans les voir des marches incroyables, des échelles et des plans inclinés vers lesquels ne me guidait aucune logique ou aucun sens humain, et que je dois reléguer à jamais dans le monde des rêves, par manque de preuves. Ce doit avoir été un rêve, car sinon l'aube ne m'aurait jamais trouvé en train de respirer sur le sable de Gizeh, au pied de la figure au sourire sardonique, éclairé par l'aurore, du Grand Sphinx.

Le Grand Sphinx ! Dieu ! Cette question oiseuse qui m'était venue au soleil du matin précédent… *En sculptant le Sphinx à l'origine, quelle gigantesque et répugnante monstruosité avait-on voulu représenter ?* Maudite soit la vue, que ce soit en rêve ou non, qui m'a révélé la suprême horreur : le dieu inconnu de la Mort qui pourlèche ses colossales babines dans l'abîme insoupçonné, nourri de hideuses bouchées par des absurdités sans âme, qui ne devraient pas exister. Le monstre à cinq têtes qui en émerge… Le monstre à cinq têtes aussi grand qu'un hippopotame… Le monstre à cinq têtes et qui n'est que sa patte de devant.

Mais j'ai survécu, et je sais que ce n'était qu'un rêve.

QUATRE HEURES

Four O'Clock – 1949 (1924 ou 1925)

Par Sonia Greene.
Traduction par Jacques Parsons.

Vers deux heures du matin, je sus que cela arrivait. Les grands silences noirs des profondeurs de la nuit me le dirent, et un criquet monstrueux, stridulant avec une insistance trop affreuse pour être dépourvue de signification, m'en apporta la certitude. Il faut que ce soit à quatre heures – à quatre heures, dans la demi-obscurité qui précède l'aube, exactement comme il a dit que ce serait. Précédemment je n'y avais pas tellement cru, parce que les prophéties des fous vindicatifs doivent être rarement prises au sérieux. En outre, il n'était pas juste de me rendre responsable de ce qui lui était arrivé à quatre heures cet autre matin ; cette terrible matinée dont je garderai toute ma vie le souvenir. Et quand il avait fini par mourir et qu'il avait été enterré dans le vieux cimetière juste devant mes fenêtres au soleil levant, de l'autre côté de la route, j'étais sûre que sa malédiction ne pourrait me nuire. N'avais-je pas vu le limon à présent sans vie dont il avait été fait maintenu bien au fond par d'énormes pelletées de terre ? Ne pouvais-je avoir l'assurance que ses os tombant en poussière seraient impuissants à attirer le malheur sur ma tête à une échéance aussi précise : jour et heure ? Telles avaient été mes pensées jusqu'à cette nuit éprouvante ; cette nuit d'incroyable chaos, de certitudes ébranlées, et de mauvais présages non précisés.

J'avais été me coucher de bonne heure, espérant sottement m'assurer au moins quelques heures de sommeil en dépit de la prophétie qui me hantait. À présent, l'heure était si proche que je trouvais de plus en plus difficile de conjurer les vagues terreurs qui stagnaient depuis toujours sous mes pensées conscientes. Les draps frais calmaient mon corps fiévreux, mais je ne pouvais rien trouver pour apaiser mon esprit encore plus enfiévré ; je restais éveillée, en proie à l'agitation, mal à l'aise, j'essayais une position puis une autre, dans un effort désespéré pour bannir, en m'assoupissant, cette idée affreusement obsédante : *cela doit arriver à quatre heures*.

Cette terrible insomnie était-elle due à ce qui m'entourait ? À la localité fatale où je séjournais à nouveau après tant d'années ? Pourquoi, me demandais-je alors avec amertume, avais-je permis que les circonstances me fassent revenir, cette nuit entre toutes les nuits, dans cette maison dont je me souvenais si bien, dans cette chambre dont je me souvenais si bien, dont les fenêtres orientées à l'est donnaient sur la route

déserte et, au-delà, sur le vieux cimetière de campagne ? Sur mon écran intérieur chaque détail de cette nécropole sans prétention se dessinait – sa clôture blanche, sa stèle de granit ressemblant à des fantômes, les auras flottant çà et là de ceux dont les vers faisaient leur nourriture. Finalement, l'intensité de mes possibilités de représentation conduisit ma vision à des profondeurs plus éloignées et plus interdites. Sous l'herbe mal entretenue, je vis les formes silencieuses des choses d'où viennent les auras – les dormeurs calmes, les choses pourrissantes, les choses qui se sont frénétiquement débattues dans leur cercueil avant que le sommeil ne vienne, les os paisibles à toutes les étapes de la désintégration depuis le squelette complet et cohérent jusqu'à la poignée de poussière indistincte. C'est la poussière que j'enviais le plus. Alors ce fut une terreur renouvelée lorsque mon imagination rencontra *sa* tombe. Je n'osais pas laisser ma pensée s'égarer dans cette sépulture et j'aurais hurlé si quelque chose n'était pas venu détourner la puissance maligne qui attirait ma vision mentale. C'était un brusque coup de vent, soufflant on ne sait d'où, au sein de la nuit calme, qui décrocha le volet de la fenêtre la plus proche, le renvoya en claquant avec une violence qui me fit sursauter, et démasqua, en me permettant de l'apercevoir de mes vrais yeux, le cimetière ancien lui-même, dans la lumière spectrale d'une lune du petit matin.

Je parle de cette bouffée de vent comme de quelque chose de bénéfique, tout en sachant à présent qu'elle ne l'était qu'à titre provisoire et comme pour se moquer. Car je n'avais pas plus tôt embrassé des yeux ce décor de clair de lune que je pris conscience d'un nouveau présage, cette fois trop net pour pouvoir être rangé au nombre des fantasmes sans contenu et qui surgit d'entre les tombes de l'autre côté de la route. Ayant jeté avec une appréhension instinctive un coup d'œil dans la direction de l'endroit où *il* gisait et tombait en poussière – endroit que me cachait le châssis de ma fenêtre – j'aperçus, en tremblant de tous mes membres, l'approche de quelque chose d'indescriptible qui arrivait d'un air menaçant de cette même direction ; une masse vague, vaporeuse, informe, d'un blanc grisâtre, faite d'une substance jusqu'à présent imprécise et inconsistante, mais dont la potentialité terrifiante et cataclysmique augmentait à chaque instant. J'aurais pu essayer d'éluder la question en voyant là un phénomène météorologique naturel, mais son caractère de mauvais augure et *intentionnel* s'imposa peu à peu à moi au milieu de nouveaux frissons d'horreur et d'appréhension. Si bien que je fus à peine prise au dépourvu lorsque, peu de temps après, cette chose parvint à son point culminant. Son caractère voulu et maléfique était en même temps confirmé. Cela s'entoura d'une préfiguration symbolique et affreuse du dénouement. C'était aussi simple que menaçant. À chaque instant la vapeur s'épaississait, s'entassait et finit par prendre un aspect presque tangible. Cependant la surface tournée vers moi devenait peu à peu circulaire, et nettement concave. En même

temps la chose cessait lentement d'avancer et se dressait au bout du chemin, comme un fantôme. En la voyant là, frémissant légèrement dans l'air humide de la nuit, sous cette lune peu engageante, je pus voir que cette chose avait la forme d'un gigantesque cadran de *pendule* déformé et blafard.

Ce fut ensuite une succession démoniaque d'événements atroces. La partie inférieure droite de ce cadran vaporeux prit le contour d'un être noir et formidable, sans forme, et que je n'apercevais qu'à moitié, mais qui avait cependant quatre griffes proéminentes se tendant vers moi avec voracité – des griffes évoquant par leur forme et leur situation une fatalité malfaisante, car elles présentaient trop distinctement cette forme redoutable, et en même temps occupaient sans erreur possible la position exacte du chiffre IV sur ce cadran tremblant, de mauvais augure. Ensuite cette monstruosité sauta ou se glissa hors de la surface concave du cadran et se mit à approcher de moi, mue par un moyen de locomotion inexpliqué. Les quatre griffes, longues, minces et rectilignes étaient à présent terminées, je le voyais, par des tentacules filiformes et dégoûtants, dont chacun avait sa propre intelligence. Sans répit, ils avançaient à tâtons, d'abord lentement, puis à une vitesse progressivement croissante, jusqu'à ce que l'étrange tournoiement dont ils étaient animés me rende presque folle. Pour mettre l'horreur à son comble, des bruits subtils et incompréhensibles rompaient le silence de la nuit plus profonde que jamais, et je commençai à les entendre. Amplifiée mille fois, ce fut une seule voix qui me rappelait l'heure abhorrée : *quatre heures*. Je tentai sans succès de tirer vers moi le couvre-pieds pour l'étouffer. En vain j'essayai de la couvrir de mes cris. J'étais muette et paralysée, mais toujours affreusement consciente de la moindre image, du moindre bruit qui n'étaient pas naturels, dans ce calme annihilant, sous cette lune maudite. À un moment, je réussis à m'enfouir la tête sous les couvertures – au moment où le criquet stridulait ces mots abominables : *quatre heures* et menaçait de me faire perdre l'esprit – mais cela ne fit qu'aggraver ma terreur, les cris de cette détestable créature venaient à présent me meurtrir comme les coups d'un marteau-pilon géant.

Alors, tandis que ma tête quittait cette inutile protection, mes yeux rencontrèrent pour leur supplice un spectacle d'un diabolisme accru. Sur le mur fraîchement peint de mon appartement, comme s'ils avaient été appelés par le monstre à tentacules sorti de la tombe, une myriade d'êtres dansaient en me narguant : noirs, gris, blancs, ils étaient comme seul peut en imaginer un être abandonné de Dieu. Certains étaient infiniment petits ; d'autres couvraient de vastes surfaces. Jusque dans le moindre détail, ils avaient chacun une personnalité grotesque et horrible ; dans leur forme générale et malgré ces différences de taille, ils étaient tous conformes au même type de cauchemar. De nouveau, j'essayai d'écarter les monstruosités qui hantaient cette

nuit, mais aussi inutilement que précédemment. Les choses qui dansaient sur le mur augmentaient et diminuaient de taille, s'approchaient et s'éloignaient selon les figures de leur danse morbide et menaçante. Et toutes avaient le même aspect, celui d'un démon à visage en forme de cadran ; toutes marquaient la même heure fatale : *quatre heures*.

Tous mes efforts pour secouer ce délire dont j'étais cernée sans répit étant ainsi déjoués, je regardai une fois de plus la fenêtre sans volet et je revis le monstre sorti de la tombe. Il avait été jusque-là horrible ; il était devenu indescriptible. Cette créature, issue d'abord d'une substance indéterminée, était faite à présent d'un feu rougeoyant et maléfique ; elle agitait d'une manière repoussante ses quatre griffes à tentacules – indicibles langues de flamme vivante. Cela me regardait, me regardait sans arrêt dans la nuit ; en ricanant, en se moquant ; tantôt avançant, tantôt reculant. Alors, dans le silence et les ténèbres, ces quatre griffes de feu firent des gestes d'invite à l'adresse de leurs acolytes du mur pour qu'ils se joignent à elles dans une danse démoniaque. Elles avaient l'air de battre la mesure de cette affreuse sarabande jusqu'à ce que tout se transforme en un tourbillon vampiresque de bonds, de piaffements, de glissades ; d'un air narquois, sarcastique et en même temps menaçant, c'était une mesure à *quatre temps* que ces monstres battaient.

Quelque part, j'entendis le vent matinal qui se mettait à frémir ; cela commença très loin et se rapprocha en passant au-dessus de la mer mystérieuse et des marais qui répandent les miasmes générateurs de fièvre ; d'abord faiblement, puis de plus en plus fort jusqu'à ce que ce murmure incessant dégénère en une cacophonie diluvienne de bruissements et de vrombissements apportant avec elle la menace, toujours affreuse, toujours la même : *quatre heures, quatre heures*, QUATRE HEURES. Avec la même monotonie, cela commença par une plainte pour aboutir à un grondement assourdissant, faisant penser à une cataracte gigantesque, puis, après avoir atteint un maximum, se mit à décroître. En repartant au loin, cette cacophonie laissait dans mes oreilles sensibles une vibration comme après le passage d'un train rapide et lourdement chargé ; cela s'accompagnait d'une peur paralysante, à laquelle son intensité même conférait une sorte d'apaisement résigné.

La fin est proche. Bruits et visions ne font plus qu'un vaste maelström chaotique de menace mortelle, bruyante, dans lequel viennent se fondre toutes les « quatre heures » abominables et impies qui ont sonné depuis des temps immémoriaux, et toutes celles qui sonneront jusqu'à la consommation des siècles. Le monstre flamboyant avance à présent, ses tentacules de charogne effleurent mon visage, ses serres se recourbent avec avidité en avançant vers ma gorge. À la fin je peux voir sa face à travers les vapeurs phosphorescentes et tournoyantes en suspension au-dessus du cimetière et,

ravagée par l'angoisse, je m'aperçois que c'est essentiellement une caricature affreuse, colossale, ressemblant à une gargouille, de *sa* figure – de la figure de celui dont la tombe est là, en face de moi. Je sais à présent que mon destin est irrévocable ; que les menaces furieuses du fou étaient en réalité les malédictions diaboliques d'un démon puissant, et que mon innocence ne constituerait aucune protection contre sa volonté malfaisante à la recherche d'une vengeance sans motif. Il est décidé à se faire payer avec usure ce qu'il a souffert à cette heure spectrale ; à m'entraîner hors du monde vers des royaumes que seuls connaissent les fous et les possédés du démon.

Tandis que, parmi les foisonnements des flammes de l'enfer et les cris des damnés, ces griffes brûlantes s'avançaient avec des intentions meurtrières vers ma gorge, j'entendis le petit vrombissement d'une pendulette posée sur la cheminée. Pour m'annoncer qu'elle était sur le point de sonner l'heure que ne cesse d'énoncer de sa voix caverneuse, de sa voix de mort, le monstre surgi de la tombe, le monstre railleur, sarcastique, croassant qui se trouve en face de moi – l'heure maudite, infernale : *quatre heures*.

SOURD, MUET ET AVEUGLE

Dead, Dumb and Blind - 1925 (1924)

Par Clifford Martin Eddy Jr. (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Le 28 juin 1924, à midi légèrement passé, le Dr. Morehouse arrêta sa voiture devant la maison Tanner et quatre hommes en descendirent. L'immeuble de pierre, parfaitement entretenu et repeint, se trouvait près de la route et s'il n'y avait pas eu ce marécage derrière, il n'aurait fait penser à rien de fâcheux. La porte d'un blanc impeccable se voyait à quelque distance de la route dont elle était séparée par une pelouse bien peignée ; au moment où le docteur et ses compagnons approchaient, on pouvait constater que le lourd portail était grand ouvert. Seule, la contre-porte était fermée. La proximité de la maison avait imposé aux quatre hommes une sorte de silence nerveux, car on ne pouvait se défendre d'une certaine terreur en imaginant ce qui pouvait guetter à l'intérieur. Cette terreur s'apaisa nettement lorsque les arrivants eurent entendu distinctement le bruit de la machine à écrire de Richard Blake.

Moins d'une heure auparavant, un homme adulte s'était enfui de la maison, sans chapeau, sans manteau, en hurlant. Il était tombé sur le seuil de son plus proche voisin, à environ huit cents mètres, en balbutiant des mots incohérents : « maison », « sombre », « marais », « chambre ». Le Dr. Morehouse n'avait pas eu besoin d'être poussé à intervenir quand il eut appris qu'un homme affolé, la bave aux lèvres, s'était rué hors de la vieille demeure Tanner sur le bord du marais. Il savait que quelque chose arriverait lorsque les deux hommes avaient pris possession de cette maison de pierre maudite : l'homme qui s'était enfui, et son maître, Richard Blake, le poète de Boston, le génie qui était parti pour la guerre avec tous ses sens, tous ses nerfs alertes et qui en était revenu dans l'état où il se trouvait actuellement ; toujours de bonne humeur bien qu'à moitié paralysé, allant toujours en chantant parmi les spectacles et les sons nés de l'imagination vivante, bien que coupé à jamais du monde physique parce que sourd, muet et aveugle.

Blake se complaisait aux traditions étranges et aux allusions faisant frissonner concernant la maison et ses précédents occupants. Ce genre de tradition effrayante était un actif imaginaire que son état physique ne le privait pas de goûter. Il avait souri devant les pronostics des indigènes superstitieux. À présent, avec son unique compagnon parti dans un paroxysme dément de terreur panique, tandis que lui-même restait sans défense devant la chose, quelle qu'elle fût, qui avait causé cette peur,

Blake pouvait avoir moins d'occasions de se complaire et de sourire ! Telles étaient, du moins, les réflexions du Dr. Morehouse en face du problème de celui qui s'était enfui. Il avait rendu visite à l'habitant de la chaumière, interloqué, pour l'aider à débrouiller l'affaire. Les Morehouse étaient une vieille famille de Fenham, et le grand-père du docteur était l'un de ceux qui avaient brûlé le corps de l'ermite Simeon Tanner en 1819. Même après tant de temps, le médecin pourtant endurci ne pouvait éviter un chatouillement de l'épine dorsale devant tout ce qui avait un rapport quelconque avec cette incinération, devant les conclusions naïves des campagnards ignorants sur une difformité légère et sans signification du défunt. Il savait que ce chatouillement était stupide car de légères protubérances osseuses sur le devant du crâne ne veulent rien dire et s'observent souvent chez les hommes chauves.

Parmi les quatre hommes qui se trouvaient dans la voiture du docteur et qui, finalement, tournèrent vers cette maison effrayante des visages résolus, il y eut un singulier échange de vagues légendes et de lambeaux de commérages à moitié furtifs qu'ils tenaient de grand-mères curieuses, légendes et insinuations rarement répétées et presque jamais confrontées systématiquement. Ils remontèrent jusqu'en 1692, lorsqu'un Tanner périt à Salem sur Gallows Hill à la suite d'un procès de sorcellerie, mais ils ne commencèrent à voir les choses de plus près qu'à partir de l'époque où la maison fut construite – en 1747 – bien que l'aile ait été ajoutée plus récemment. Même à cette époque les racontars n'étaient pas nombreux, car si étranges qu'aient été tous les Tanner, c'est seulement le dernier, le vieux Simeon, qui fut désespérément redouté. Il fit des adjonctions à ce qu'il avait hérité – des adjonctions horribles, chuchotait-on –, fit murer les fenêtres de la chambre située au sud-est, dont le mur situé à l'est donnait sur le marais. C'était son bureau et sa bibliothèque, il y avait une porte à double épaisseur et renforcée. Elle avait été brisée à coups de hache pendant cette nuit terrible de l'hiver 1819 lorsque la fumée empestée avait été refoulée de la cheminée et lorsqu'on avait trouvé là le corps de Tanner, avec cette expression sur le visage. C'est en raison de cette expression – et non pas à cause des deux protubérances osseuses sous les cheveux blancs touffus – qu'on avait brûlé le corps, les livres, et les manuscrits qu'il avait dans cette pièce. Cependant, la courte distance qui les séparait de la maison Tanner fut couverte avant que de nombreux faits historiques aient pu être évoqués.

Le docteur, chef du détachement, ouvrit la contre-porte et entra dans l'entrée voûtée et l'on remarqua en même temps que le bruit de la machine à écrire se taisait subitement. Deux des hommes crurent au même instant sentir un vague courant d'air froid surprenant avec cette grande chaleur, mais par la suite, ils refusèrent d'en jurer. Le hall était parfaitement en ordre comme du reste les différentes pièces qu'ils

explorèrent en cherchant le bureau où ils pensaient trouver Blake. L'écrivain avait meublé sa maison en style colonial d'un goût exquis ; et bien que n'ayant qu'un seul domestique mâle, il avait réussi à la maintenir dans un parfait état de propreté.

Le Dr. Morehouse guida ses hommes de pièce en pièce, à travers les portes grandes ouvertes, en passant sous les passages voûtés, et trouva finalement la bibliothèque ou bureau qu'il cherchait, une belle pièce du rez-de-chaussée exposée au midi, contiguë au bureau autrefois redouté de Simeon Tanner, aux murs garnis de livres que le domestique lui communiquait grâce à un ingénieux alphabet de touches, et les volumineux volumes imprimés en braille que l'auteur lui-même lisait grâce à la sensibilité du bout de ses doigts. Richard Blake était naturellement là, assis, assis comme d'habitude devant sa machine, une pile de feuilles, fraîchement tapées, éparpillées sur la table et le sol, mais l'une d'elles se trouvant encore sur la machine. Il avait cessé de travailler, semblait-il, avec quelque soudaineté ; peut-être à cause d'un frisson qui lui avait fait remonter le col de sa robe de chambre ; et sa tête était tournée vers la porte de la pièce adjacente d'une manière singulière de la part d'un homme complètement coupé du monde extérieur parce qu'il ne voit ni n'entend.

Après s'être approché en se plaçant de manière à apercevoir le visage de l'écrivain, le Dr. Morehouse devint très pâle et fit signe aux autres de rester en arrière. Il lui fallut du temps pour se calmer et écarter toute possibilité d'illusion atroce. Il n'avait plus besoin de spéculer sur les raisons qui avaient fait brûler le vieux Siemon Tanner, par cette nuit d'hiver, à cause de l'*expression* qui s'y était peinte, car il y avait ici une chose que seul un esprit bien discipliné pouvait affronter. Le défunt Richard Blake, dont la machine n'avait tu son nonchalant cliquetis qu'au moment où ces hommes entraient dans la maison, avait, malgré sa cécité, vu quelque chose, et en avait été affecté. Il n'y avait rien d'humain dans son regard, ni dans la vision morbide qui avait impressionné ces grands yeux bleus, injectés de sang, fermés depuis six ans à toute image venue du monde extérieur. Avec l'expression d'horreur qu'aurait eue un voyant, ces yeux étaient fixés sur la porte du vieux bureau de Simeon Tanner, où le soleil baignait des murs autrefois recouverts d'un linceul de ténèbres, maintenu par des briques obstruant les fenêtres. Et le Dr. Morehouse eut le vertige en voyant que, malgré l'éblouissante lumière du jour, les pupilles d'encre de ces yeux étaient dilatées, autant que des yeux de chat dans l'obscurité.

Le docteur ferma les yeux aveugles qui le fixaient, avant de permettre aux autres de voir le visage du cadavre. Entre-temps, il examinait la forme privée de vie avec une diligence fébrile, mettant en œuvre la technique la plus scrupuleuse, malgré la vibration de ses nerfs et ses mains qui tremblaient presque. De temps en temps il communiquait une partie de ses résultats, de peur qu'ils ne le conduisent à des

spéculations plus inquiétantes qu'il ne convient. Ce n'est pas à la suite d'une parole qu'il aurait prononcée, mais du fait qu'une observation perspicace fut faite spontanément par un autre : cet homme murmura quelque chose sur les cheveux noirs ébouriffés du cadavre et l'éparpillement des papiers. Il ajouta que tout s'était passé comme si un violent coup de vent était venu par la porte ouverte à laquelle le mort faisait face ; alors que, bien que les fenêtres autrefois murées avaient été grandes ouvertes pour laisser entrer l'air tiède du mois de juin, il y avait eu à peine un léger souffle de vent de toute la journée.

Quand l'un des hommes commença à ramasser les feuilles du manuscrit nouvellement écrit telles qu'elles se trouvaient posées sur la table et le sol, le Dr. Morehouse l'arrêta d'un geste inquiet. Il avait vu la feuille restée sur la machine, il s'était hâté de l'en retirer et de la mettre dans sa poche après avoir pâli de nouveau pour en avoir lu une ou deux phrases. Cet incident l'engagea à ramasser lui-même les feuilles et à les fourrer telles quelles dans une poche intérieure sans s'arrêter à les arranger. Et même ce qu'il avait lu le terrifia moitié moins que ce qu'il venait à présent de remarquer, la différence subtile dans le toucher et la force de frappe qui distinguaient les feuilles qu'il avait ramassées de celle qu'il avait trouvée sur la machine. Cette impression nébuleuse qu'il ne pouvait pas séparer de cette autre circonstance horrible qu'il s'appliquait si bien à cacher aux hommes qui avaient entendu le cliquetis de la machine moins de dix minutes auparavant – la circonstance qu'il essayait même d'écarter de son propre esprit jusqu'au moment où il pourrait être seul, à se reposer dans les profondeurs accueillantes de son fauteuil Morris. On peut juger de la frayeur qu'il ressentit en considérant ce qu'il brava pour se retenir de le dire. En plus de trente années d'exercice de sa profession il n'avait jamais considéré un médecin légiste comme quelqu'un à qui on pouvait cacher un fait ; cependant, pendant toutes les formalités qui suivirent, personne n'a jamais su que lorsqu'il examinait le cadavre de cet homme au regard figé, contorsionné, aveugle, il avait vu sur-le-champ que *la mort était survenue au moins une demi-heure avant la découverte du corps*.

Le Dr. Morehouse ferma ensuite la porte extérieure et conduisit le petit détachement dans les moindres recoins de l'ancien bâtiment, à la recherche de tout indice susceptible d'éclaircir directement la tragédie. Jamais résultat ne fut plus complètement négatif. Il savait que la trappe du vieux Simeon Tanner avait été démontée dès que les livres et le corps du reclus eurent été brûlés et que la deuxième cave et le tunnel sinueux creusé sous le marécage avaient été comblés dès qu'ils avaient été découverts, quelque trente-cinq ans plus tard. À présent, il ne voyait rien d'anormal qui soit venu récemment remplacer ces choses et toute la maison se faisait

seulement remarquer par une netteté sans anomalie, fruit d'une restauration, d'une modernisation faite avec beaucoup de goût, et d'un parfait entretien.

Il téléphona au shérif à Fenham pour qu'il convoque le médecin légiste de Bayboro ; il attendit l'arrivée du premier qui, dès qu'il fut là, insista pour faire prêter serment à deux des hommes présents afin qu'ils lui servent d'adjoints, en attendant l'arrivée du médecin. Le Dr. Morehouse, sachant que c'est une fumisterie et une futilité que d'avoir affaire aux officiels, ne put retenir un sourire de biais en partant avec le villageois chez qui le fugitif avait trouvé asile.

Ils trouvèrent le malade excessivement faible, mais conscient et assez calme. Le Dr. Morehouse avait promis au shérif d'essayer d'obtenir de lui tous les renseignements possibles, et de les lui transmettre ensuite. Il entama donc avec calme et tact une sorte d'interrogatoire. L'autre s'y prêta dans un état d'esprit raisonnable et avec bonne volonté. Le seul obstacle provenait de défaillances de mémoire. Le calme de cet homme devait venir en grande partie d'une providentielle incapacité à se souvenir, car tout ce qu'il put dire, c'était que, se trouvant avec son maître dans le bureau de celui-ci, il avait cru voir la pièce voisine soudainement plongée dans le noir, cette pièce où, depuis plus de cent ans, la lumière du soleil avait remplacé la demi-obscurité provenant de fenêtres murées. Ce souvenir même, dont il doutait d'ailleurs à moitié, avait gravement secoué ses nerfs déjà à bout et ce fut avec la plus grande douceur et les plus grandes précautions que le Dr Morehouse lui annonça la mort de son maître, victime de la façon la plus naturelle d'une faiblesse cardiaque imputable à ses terribles blessures de guerre. L'homme fut très éprouvé, car il était d'un grand dévouement pour son maître infirme ; mais il promit de faire preuve de courage et d'amener le corps à Boston, dans la famille de ce dernier, dès que le médecin légiste aurait terminé son enquête de pure forme.

Le médecin, après avoir satisfait d'une manière aussi vague que possible la curiosité du maître de la maison et de son épouse, et leur avoir demandé avec insistance de garder le malade avec eux en le tenant éloigné de la maison Tanner jusqu'au moment où il partirait avec le corps, rentra chez lui en tremblant de plus en plus d'énervement. Il allait être enfin libre de lire le manuscrit dactylographié du mort et recueillir au moins un indice sur ce que pouvait être la chose infernale qui avait défié ces sens brisés de la vue et de l'ouïe et pénétré de si désastreuse façon jusqu'à l'intelligence fragile qui rêvait au sein des ténèbres et du silence. Il savait que ce serait une affreuse et terrible lecture et il ne se hâtait pas de commencer. Non, il rangea très posément sa voiture dans le garage, se mit à l'aise en endossant une robe de chambre, posa des sédatifs et des fortifiants sur un meuble à côté du fauteuil où il se proposait de s'installer. Même ensuite, il perdit encore visiblement du temps à

classer lentement les feuilles dans l'ordre des numéros en évitant de jeter sur leur contenu le moindre regard qui lui aurait permis de comprendre quoi que ce fut.

Nous savons tous l'effet que la lecture de ce document produisit sur le Dr. Morehouse. Personne d'autre que lui ne l'aurait jamais lu si sa femme ne l'avait pas ramassé une heure plus tard, alors que le docteur gisait inerte dans son fauteuil, respirant lourdement et incapable de répondre aux coups frappés à sa porte assez fort pour réveiller un pharaon momifié. Bien que tel qu'il est ce document soit terrible, en particulier dans l'évident *changement de style* intervenant près de la fin, nous ne pouvons nous défendre de croire que, pour le médecin, versé dans les légendes, il ait présenté *quelque horreur supplémentaire et surpassant tout le reste,* que personne d'autre n'aura jamais l'infortune de ressentir comme lui. Certainement, l'opinion générale à Fenham est que, familiarisé largement avec les radotages des vieilles gens, et ayant entendu dans sa prime jeunesse les contes que lui narrait son grand-père, il a puisé là une documentation particulière à la lumière de laquelle l'affreux récit de Richard Blake acquiert une signification nouvelle, claire et bouleversante, presque insupportable pour un esprit normal. Cela expliquerait la lenteur avec laquelle il s'est remis, en cette soirée de juin, ses réticences à permettre à sa femme et son fils de lire le manuscrit, la mauvaise grâce singulière avec laquelle il s'est rallié à leur décision de ne pas brûler un document terrifiant mais remarquable et, par-dessus tout, la précipitation qu'il mit à faire l'acquisition de la vieille propriété Tanner, détruire la maison à la dynamite, abattre les arbres du marécage jusqu'à une bonne distance de la route. Sur l'ensemble du sujet il conserve à présent une réserve inflexible, et il est certain que la connaissance de choses dont il vaut mieux que le monde se passe disparaîtra avec lui.

Le manuscrit ci-annexé a été copié grâce à l'amabilité de Floyd Morehouse, Esq., fils du médecin. Quelques rares omissions, indiquées par des astérisques ont été faites, dans l'intérêt de la tranquillité d'esprit du public. D'autres sont dues aux incertitudes du texte lorsque la frappe de l'auteur qui semblait taper à la vitesse de l'éclair, sombre tout à coup dans l'incohérence ou l'ambiguïté. En trois endroits, où les lacunes sont assez bien élucidées par le contexte, un travail de rétablissement a été tenté. Du *changement de style* intervenant vers la fin, il valait mieux ne rien dire. Il est sûrement plausible d'attribuer le phénomène, au point de vue du contenu comme de l'aspect matériel de la dactylographie, aux tourments et aux défaillances d'esprit d'une victime dont les épreuves passées n'étaient rien à côté de celles qu'elle devait maintenant affronter. Des cerveaux plus audacieux sont libres d'apporter leurs propres déductions.

Voici donc le document, écrit dans une maison maudite par un cerveau fermé aux

spectacles et aux bruits du monde, abandonné, seul et sans préparation à la merci et aux moqueries de puissances que nul homme doué de la vue et de l'ouïe n'a jamais affrontées. En contradiction avec tout ce que nous connaissons de l'univers à travers la physique, la chimie, la biologie, cela sera classé par un esprit logique parmi les produits étranges de la démence, une démence communiquée comme par sympathie à l'homme qui à l'époque s'est rué hors de la maison. Et en vérité, c'est ainsi que cela peut très bien être considéré aussi longtemps que le Dr. Morehouse observera le même silence.

LE MANUSCRIT

Des doutes vagues du dernier quart d'heure deviennent maintenant des terreurs bien définies. Pour commencer, je suis tout à fait convaincu qu'il est arrivé quelque chose à Dobbs. Pour la première fois depuis que nous sommes ensemble, il n'a pas répondu à mes appels. Comme mes coups de sonnette répétés étaient restés sans effet, je me suis dit que la sonnette devait être détraquée, mais j'ai frappé sur ma table avec une vigueur capable de réveiller tous les passagers de la barque de Charon. J'ai cru d'abord qu'il s'était échappé de la maison pour respirer un peu d'air pur, car il avait fait une chaleur accablante pendant toute la matinée, mais cela ne ressemble pas à Dobbs de s'éloigner pendant si longtemps sans s'assurer d'abord que je n'aurai besoin de rien. Cependant c'est ce qui s'est passé d'inusité pendant les quelques dernières minutes qui m'a confirmé dans ce soupçon : son absence était indépendante de sa volonté. C'est le même événement qui me pousse à jeter sur le papier mes impressions et mes conjectures dans l'espoir que cela suffise à me délivrer d'une appréhension sinistre de tragédie imminente. Bien que je tente de le faire, je ne peux libérer mon esprit de légendes en relation avec cette vieille demeure, simples superstitions auxquelles ne peuvent se complaire que des cerveaux atrophiés et pour lesquelles je ne gaspillerais pas une pensée si seulement Dobbs était là.

À travers les années pendant lesquelles j'ai été coupé du monde que j'ai connu, Dobbs a été mon sixième sens. À présent, pour la première fois depuis que je me trouve dans cet état, je réalise toute l'étendue de mon impotence. C'est Dobbs qui compensait mes yeux qui ne voient pas, mes oreilles inutiles, mon gosier aphone et mes jambes paralysées. Il y a un verre d'eau sur la table de ma machine à écrire. Sans Dobbs pour le remplir quand il sera vide, mon sort sera celui de Tantale. Peu de gens sont venus dans cette maison depuis que nous l'habitons, il y a peu de choses en

commun entre des campagnards bavards et un paralytique qui ne les voit ni ne les entend, qui ne peut pas leur parler… il peut se passer des jours avant que quelqu'un paraisse. Seul… avec rien d'autre que mes pensées pour me tenir compagnie. Pensées qui n'ont en rien été apaisées par les sensations de ces dernières minutes. Et puis, je n'aime pas ces sensations car elles transforment de plus en plus de simples racontars de village en imagerie fantastique qui affecte mes émotions d'une manière tout à fait particulière et presque sans précédent.

Depuis que j'ai commencé à écrire il me semble que des heures se sont écoulées, mais je sais qu'il ne peut s'agir que de quelques minutes, car j'ai simplement placé cette nouvelle feuille sur ma machine. L'acte machinal consistant à mettre le papier en place, si bref qu'il ait été, m'a permis de reprendre contrôle sur moi-même. Je peux peut-être écarter ce sentiment d'approche du danger assez longtemps pour pouvoir raconter ce qui s'est déjà passé.

Au début c'était comme un simple frémissement, un peu semblable au tremblement qui secoue un immeuble d'habitations à bon marché quand un lourd camion frôle le trottoir. Mais cette maison n'est pas construite en matériaux légers. Je suis peut-être hypersensible à de telles choses et il est possible que je laisse mon imagination me jouer des tours ; mais il me semblait que cet ébranlement était plus accentué juste en face de moi, et mon fauteuil fait face à l'aile sud-ouest ; à l'écart de la route, directement dans la ligne du marécage à l'arrière de la propriété ! Bien que cela ait été dû peut-être à une illusion, ce qui suivit ne peut pas être nié. Cela me rappelait les moments où j'ai senti la terre trembler sous mes pieds à la suite de l'éclatement de très gros obus ; des cas où j'ai vu des navires lancés en l'air comme de la balle d'avoine devant la furie d'un typhon. La maison tremblait comme les cendres de Dwergar, dont la voix est l'écho des forêts, dans les cribles du monde nébuleux de Niflheim. Chaque lame du parquet frissonnait sous mes pieds comme une créature souffrante. Ma machine à écrire tremblait au point que je pouvais imaginer les touches en train de vibrer sous l'effet de la terreur.

Un court instant, et c'est terminé. Tout est redevenu aussi calme qu'avant. Trop calme, même ! Il semble impossible qu'une telle chose puisse se produire et laisse tout exactement dans le même état. Non, pas exactement, je suis profondément convaincu qu'il est arrivé quelque chose à Dobbs ! C'est cette certitude, s'ajoutant à ce calme anormal, qui aggrave la crainte prémonitoire dont je me sens peu à peu envahi. La peur ? Oui, bien que j'essaie de me raisonner pour me convaincre qu'il n'y a rien dont on puisse avoir peur. Les critiques ont apprécié et condamné à la fois ma poésie à cause de ce qu'ils appellent ma vive imagination. Dans un moment comme celui-ci, je me déclare de tout cœur d'accord avec ceux qui la disent « trop vive ».

Rien ne peut tourner tellement mal, ou bien…

De la fumée ! Juste une légère trace de fumée sulfureuse, mais mes narines très exercées ne peuvent s'y tromper. Si légère, à vrai dire, qu'il m'est impossible de déterminer si elle vient d'une partie de la maison ou si elle passe par la fenêtre de la chambre voisine, qui donne sur le marécage. L'impression devient rapidement plus nette. Je suis sûr, à présent, que cela ne vient pas du dehors. Des visions vagabondes du passé, des décors sinistres d'autres temps, défilent devant moi, dans une récapitulation stéréoscopique. Une usine en feu… des cris hystériques de femmes terrifiées, emprisonnées par des murs de flammes ; une école incendiée… des cris pitoyables d'enfants pris au piège, des escaliers qui s'effondrent, un théâtre qui brûle… Babel frénétique de gens pris de panique se battant pour se libérer par-dessus des planchers qui s'écroulent ; et, planant sur le tout d'impénétrables nuages de fumée noire, nocive, malfaisante, qui polluent le ciel paisible. L'air de la chambre est saturé de vagues épaisses, lourdes suffocantes… à chaque instant je m'attends à sentir les flammes brûlantes lécher avec avidité mes jambes inutiles… Les yeux me piquent… mes oreilles bourdonnent… Je tousse, je m'étouffe en essayant de libérer mes poumons des fumées âcres comme l'éther rappelant l'odeur de l'ocype [1]… de la fumée comme il ne s'en trouve qu'associée aux épouvantables catastrophes… fumée caustique, puante, méphitique, à travers laquelle filtre une abominable odeur de chairs brûlées.

Une fois de plus, je me trouve seul en face de ce calme de mauvais augure. La brise bienvenue qui caresse mes joues fait rapidement renaître mon courage évanoui. Cela est clair, la maison ne peut pas être en feu, car le moindre vestige de cette fumée torturante a disparu. Je ne peux en déceler la moindre trace, bien qu'ayant reniflé comme un chien de chasse. Je commence à me demander si je ne deviens pas fou ; si ces années de solitude ne m'ont pas détraqué l'esprit, mais le phénomène a été trop net pour me permettre de le ranger au nombre des simples hallucinations. Fou ou pas fou, je ne peux concevoir ces choses que comme réelles et dès l'instant où je les catalogue ainsi, je ne peux aboutir qu'à la seule conclusion logique. En elle-même la conclusion suffit à bouleverser votre stabilité mentale. L'admettre, c'est reconnaître la vérité des rumeurs superstitieuses que Dobbs a recueillies des villageois et a transcrites pour permettre à mes doigts sensibles de les lire, racontars sans substance que mon esprit matérialiste condamne instinctivement comme insanités !

Je voudrais que cessent ces bourdonnements d'oreilles ! C'est comme si des musiciens fantômes jouaient un duo de tambour sur mes tympans torturés. Je suppose que c'est simplement une réaction aux sensations de suffocation que je viens de connaître. Encore quelques bouffées profondes de cet air rafraîchissant…

Quelque chose… il y a quelque chose dans la chambre ! Je suis aussi sûr de ne plus être seul que si je pouvais vérifier de mes yeux cette présence que je sens d'une manière tellement infaillible. C'est une impression tout à fait semblable à celle que j'ai eue en jouant des coudes pour me frayer un passage dans une rue envahie par la cohue – la notion précise que des yeux me distinguent du reste de la foule en me lançant un regard assez intense pour impressionner mon attention subconsciente – la même sensation, mais multipliée par mille. Qui cela peut-il être ? Qu'est-ce que cela peut être ? Après tout, mes craintes sont peut-être sans fondement, cela veut peut-être dire simplement que Dobbs est de retour. Non… ce n'est pas Dobbs. Comme je m'y attendais, le tam-tam a cessé dans mes oreilles et un faible chuchotement a attiré mon attention… la signification irrésistible de la chose vient juste de s'enregistrer dans mon cerveau désorienté… *Je peux entendre !*

Ce n'est pas une seule voix chuchotante, mais beaucoup ! Des bourdonnements lascifs de mouches à viande… Des vrombissements sataniques d'abeilles libidineuses… sifflements sibilants de reptiles obscènes… chœur de chuchotements qu'aucun gosier humain ne pourrait chanter ! Cela augmente de volume… la chambre résonne de chants démoniaques, discordants, monotones et grotesquement sinistres… un chœur diabolique répétant des litanies impies… péans de souffrance méphistophélique accordés sur la musique des âmes gémissantes… un hideux crescendo de pandémonium païen…

Les voix qui m'entourent s'approchent de plus en plus de mon fauteuil. Le chant s'est arrêté brusquement et le chuchotement s'est transformé en sons intelligibles. Je me torture les oreilles pour distinguer les mots. Plus près… et encore plus près. Ils sont clairs, à présent, trop clairs ! Il eût mieux valu avoir mes oreilles bloquées à jamais plutôt que d'être obligé d'entendre leurs emphatiques discours infernaux…

Révélations impies de Saturnales avilissantes pour l'âme… imaginations vampiresques de débauches dévastatrices… corruption profane d'orgies cabiriennes… menaces maléfiques de punitions inimaginables…

Il fait froid. Un froid qui n'est pas de saison ! Comme inspirée par les présences démoniaques qui me persécutent, la brise, si amicale il y a quelques minutes, siffle maintenant avec fureur à mes oreilles, un vent glacé arrive avec force du marécage et me refroidit jusqu'aux os.

Si Dobbs m'a abondonné, je ne l'en blâme pas. Je ne prends pas la défense de la lâcheté ni de la poltronnerie, mais il y a des choses… J'espère seulement que son sort n'a été en rien pire que le fait d'être parti à temps !

Mon dernier doute s'en est allé. Je suis doublement content, à présent, de m'être

cramponné à cette décision d'écrire mes impressions… non pas que je m'attende à ce que qui que ce soit me comprenne… ou me croie… cela a été un soulagement à la tension affolante résultant de cette attente de chaque nouvelle manifestation d'anomalie psychique, sans rien pouvoir faire. À mon point de vue, il n'y a que trois partis à prendre : fuir cet endroit maudit et passer les années torturantes qui s'étendent devant moi à essayer d'oublier, mais fuir, ça *je ne le peux pas*. Consentir à une abominable alliance avec des forces si malignes que, pour elles, le Tartare ressemblerait à une antichambre du Paradis, mais *je ne consentirai pas*. Mourir… j'aimerais beaucoup mieux que mon corps soit écartelé membre par membre plutôt que de contaminer mon âme dans un troc barbare avec de tels émissaires de Belial…

Il m'a fallu arrêter un moment pour souffler sur mes doigts. La chambre est froide, du froid fétide de la tombe… un engourdissement apaisant m'envahit… Je dois secouer cette lassitude ; elle mine ma détermination de mourir plutôt que de céder aux sollicitations insidieuses… Je jure, à nouveau, de résister jusqu'à la fin… cette fin qui, je le sais, ne peut plus être bien loin…

Le vent est plus glacé que jamais, si cela est possible… un vent chargé de la puanteur des choses mort-vivantes… Ô Dieu miséricordieux qui m'a pris la vue !… Un vent si froid qu'il brûle là où il devrait glacer… il s'est transformé en sirocco brûlant…

Des doigts invisibles m'agrippent… des doigts de fantôme qui n'ont pas la force de m'arracher à ma machine… des doigts glacés qui m'entraînent dans l'infâme tourbillon du vice… doigts de démon qui m'attirent dans la fosse d'aisances de l'éternelle iniquité, pour m'y faire sombrer… des doigts de mort qui me coupent la respiration et font sentir à mes yeux aveugles qu'ils doivent brûler de douleur… points glacés pressant mes tempes… protubérances dures, osseuses, semblables à des cornes… le souffle boréal d'un être mort depuis longtemps baise mes lèvres fiévreuses et brûle ma gorge brûlante d'une flamme gelée…

Il fait noir… ce ne sont pas les ténèbres de longues années de cécité… l'impénétrable obscurité de la nuit où plonge le péché… la noirceur de poix du Purgatoire…

Je vois… *spes mea Christus* !… C'est la fin.

* * *

Il est impossible à une intelligence mortelle de résister à une force qui dépasse l'imagination. Il n'est pas possible à un esprit immortel de conquérir ce qui a sondé les profondeurs et fait de l'immortalité un passage. La fin ? Non ! Ce n'est que le bienheureux commencement…

[1] Cet insecte doit son nom à la rapidité de sa course qui supplée au faible développement de ses ailes. L'ocype odorant est l'espèce la plus grande. Dès qu'il se voit inquiété, il redresse toute la partie postérieure du corps et répand par l'anus un liquide blanc laiteux d'une odeur forte et désagréable. (NdE.)

DEUX BOUTEILLES NOIRES

Two Black Bottles - 1927 (1926)

Par Wilfred Blanch Talman (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Parmi les rares habitants qui restent à Daalbergen, ce sinistre petit village des monts Ramapo, tous ne croient pas que mon oncle, le vieux Johannes Vanderhoof soit vraiment mort. Certains estiment qu'il doit être suspendu quelque part entre le ciel et l'enfer à cause de la malédiction du vieux sacristain. S'il n'y avait pas eu ce vieux magicien, il pourrait être encore en train de prêcher dans la petite église humide, de l'autre côté du marais.

Après ce qui m'est arrivé à Daalbergen, je ne suis pas loin de partager l'opinion des villageois. Je ne suis pas sûr que mon oncle soit mort, mais je suis tout à fait sûr qu'il n'est pas vivant sur cette Terre. Il n'y a aucun doute, le vieux sacristain qui était en même temps fossoyeur l'a enterré autrefois, mais actuellement, il n'est pas dans cette tombe. Je le sens presque derrière moi lorsque j'écris, pour m'empêcher de dire la vérité sur ces étranges événements survenus à Daalbergen il y a tant d'années.

Quand je suis arrivé à Daalbergen pour répondre à une convocation, on était le 4 octobre. La lettre, venant d'un ancien membre de la congrégation de mon oncle, me disait que le vieil homme était décédé et qu'il laissait une petite propriété dont je pourrais hériter, en ma qualité de seul parent vivant. Après avoir atteint le petit hameau perdu après une série de changements éreintants sur des lignes d'intérêt local, je parvins à l'épicerie de Mark Haines, rédacteur de la lettre, qui me fit entrer dans une petite pièce de derrière, privée d'air, pour me faire un récit particulier concernant la mort de Johannes Vanderhoof.

« Vous devez faire attention, Hoffman, me dit Haines, quand vous rencontrerez ce vieux sacristain, Abel Foster. Il a partie liée avec le diable, aussi vrai que vous êtes là. C'est Sam Pryor, en passant près du vieux cimetière il y a deux semaines, qui l'a entendu chuchoter des choses aux morts qui sont là. C'était pas bien qu'il parle comme ça, et Sam affirme mordicus qu'il y avait une voix qui lui répondait, une sorte de demi-voix, caverneuse et étouffée, comme si elle sortait de la terre. Y en a d'autres, aussi, qui pourront vous en causer : ils l'ont vu devant la tombe du vieux Dominie Slott – celle qui est juste à droite contre le mur de l'église – se tordant les mains et causant à la mousse qui est sur la tombe comme si c'était le vieux Dominie lui-même. »

Le vieux Foster, me dit Haines, était arrivé à Daalbergen environ dix ans plus tôt et il avait été immédiatement engagé par Vanderhoof pour s'occuper de la vieille église de pierre humide où la plupart des villageois se rendaient pour prier. À part Vanderhoof, personne ne semblait l'aimer car sa présence faisait penser à des choses étranges. Quand les fidèles arrivaient à l'église, il lui arrivait de se tenir à la porte ; les hommes lui rendaient avec froideur son salut servile, tandis que les femmes passaient vite devant lui, en tenant leurs jupes pour éviter de le frôler. Pendant la semaine on pouvait le voir en train de tondre l'herbe du cimetière, d'arranger les fleurs autour des tombes, en chantonnant de temps en temps et en parlant tout seul. Rares étaient ceux qui ne remarquaient pas l'attention particulière qu'il portait à la tombe du révérend Guilliam Slott, premier pasteur de la paroisse en 1701.

Ce n'est pas très longtemps après l'installation de Foster dans le village que les désastres ont commencé. Vint d'abord la faillite de la mine de la montagne qui employait la plus grande partie des hommes du village. Le filon de minerai de fer était épuisé ; beaucoup de gens émigrèrent vers des localités plus favorisées, tandis que ceux qui étaient propriétaires de vastes terrains dans le voisinage se mirent à la culture et réussirent à tirer de maigres récoltes des pentes rocailleuses des collines. Vint alors l'époque où des désordres se produisirent à l'église. On disait tout bas que le révérend Johannes Vanderhoof avait fait un pacte avec le diable et que c'était son culte à lui qu'il prêchait dans la maison de Dieu. Ses sermons étaient devenus étranges et grotesques, ils dégageaient un relent sinistre que les gens ignorants de Daalbergen ne comprenaient pas. Il les ramenait par-dessus des siècles de peur et de superstition à des régions où sévissaient des esprits hideux, invisibles, peuplait leurs imaginations de vampires qui hantaient leurs nuits. Un par un, les fidèles quittèrent la congrégation, tandis que les anciens et les membres du conseil de fabrique insistaient vainement auprès de Vanderhoof pour qu'il change le sujet de ses sermons. Le vieil homme promettait sans cesse d'obtempérer mais il paraissait asservi par une puissance supérieure qui l'obligeait à se plier à sa volonté.

Géant par la stature, Johannes Vanderhoof était connu pour être de cœur faible et timide et cependant la menace d'être expulsé ne lui fît pas renoncer à ses sermons fantastiques jusqu'au moment où il ne resta plus qu'une poignée infime de fidèles pour l'écouter le dimanche matin. En raison de la faiblesse des finances, on s'aperçut qu'il était impossible de faire appel à un nouveau pasteur et au bout de peu de temps, aucun villageois n'osait plus s'aventurer à proximité de l'église et du presbytère attenant. Partout on craignait ces spectres courroucés avec qui Vanderhoof avait apparemment partie liée.

Mon oncle, d'après ce que me dit Mark Haines, avait continué à habiter le

presbytère parce que personne n'avait le courage de lui dire de déménager. Nul ne l'a plus revu, mais le soir, on voyait des lumières dans le presbytère et il en apparaissait même dans l'église de temps en temps. On chuchotait dans la ville que Vanderhoff prêchait régulièrement dans l'église tous les dimanches matin sans s'apercevoir que sa congrégation n'était plus là pour l'écouter. Il n'avait que le vieux sacristain qui logeait dans le sous-sol de l'église, pour s'occuper de lui et Foster rendait visite une fois par semaine à ce qui subsistait du quartier commerçant du village pour faire ses provisions. Il avait perdu l'habitude de s'incliner avec servilité devant tous ceux qu'il rencontrait, mais il paraissait au contraire animé d'une haine démoniaque et mal dissimulée. Il ne parlait à personne, à part les quelques mots nécessaires à ses emplettes et promenait de gauche à droite des yeux malveillants en marchant dans la rue, avec sa canne qui explorait le pavé inégal. Courbé et ratatiné par son grand âge, sa présence pouvait être réellement ressentie par quiconque se trouvait près de lui, si puissante était cette personnalité qui, disaient les gens de la ville, avait fait accepter par Vanderhoof le diable comme maître. Personne à Daalbergen ne doutait qu'Abel Foster fût à l'origine de la malchance de la ville, mais personne n'osait lever le petit doigt contre lui ou ne pouvait même approcher de lui sans un tremblement de terreur. On ne prononçait jamais son nom à haute voix, pas plus que celui de Vanderhoof. Toutes les fois qu'on abordait la question de l'église située de l'autre côté du marais, c'était à voix basse ; et si la conversation avait lieu la nuit, les gens ne cessaient de regarder par-dessus leur épaule pour s'assurer que rien d'informe ou de sinistre ne sortait des ténèbres pour tendre l'oreille.

Le cimetière continuait à être aussi bien tenu que lorsque l'église était en service, les fleurs entourant les tombes étaient aussi bien soignées que par le passé. On voyait de temps en temps le vieux sacristain y travailler, comme s'il avait été encore payé de ses services et ceux qui avaient l'audace de s'aventurer à proximité disaient qu'il entretenait une conversation continuelle avec le diable et avec les esprits qui rôdaient à l'intérieur du cimetière.

Un matin, continua Haines, on vit Foster creuser une tombe à l'endroit où le clocher de l'église projette son ombre dans l'après-midi, avant que le soleil ne disparaisse derrière la montagne en plongeant tout le village dans la pénombre. Ensuite, la cloche de l'église, silencieuse depuis des mois, sonna d'une manière solennelle pendant une demi-heure. Et, au coucher du soleil, ceux qui regardaient de loin virent Foster apporter un cercueil du presbytère sur une brouette, le faire descendre dans la tombe avec un semblant de cérémonie et remettre la terre dans le trou.

Le sacristain vint au village le lendemain matin, en avance sur son programme hebdomadaire et de bien meilleure humeur que d'habitude. Il semblait disposé à

parler, il signala que Vanderhoof était mort la veille et qu'il avait enterré son corps à côté de celui de Dominie Slott, près du mur de l'église. Il souriait de temps en temps et se frottait les mains avec une joie déplacée et injustifiable. Il était évident qu'il prenait un plaisir pervers et diabolique à la mort de Vanderhoof. Les villageois avaient conscience d'une étrangeté supplémentaire dans sa présence et l'évitaient autant qu'ils le pouvaient. Vanderhoof parti, ils se sentirent moins en sécurité que jamais, car le vieux sacristain était libre à présent de lancer ses sorts les plus pernicieux sur la ville depuis l'église située de l'autre côté du marécage. Murmurant quelque chose dans une langue que personne ne comprenait, Foster repartit en sens inverse en suivant la route qui franchissait le marais.

C'est à ce moment-là que Mark Haines se souvint d'avoir entendu Johannes Vanderhoof parler de moi comme étant son neveu. En conséquence, Haines me fit prévenir, dans l'espoir que je pourrais savoir quelque chose qui aiderait à tirer au clair le mystère entourant les dernières années de mon oncle. Cependant, je garantis à celui qui m'avait fait venir que je ne savais rien de mon oncle ni de son passé, sauf que ma mère avait parlé de lui comme d'un homme ayant un physique de géant, mais très peu de courage et de force de volonté.

Après avoir entendu tout ce que Haines avait à me dire, je remis dans sa position verticale ma chaise que j'avais renversée en arrière et je consultai ma montre. On était à la fin de l'après-midi.

« À quelle distance se trouve l'église ? demandai-je. Vous croyez que je peux y arriver avant le coucher du soleil ?

— Bien sûr, mon gars, qu'vous allez pas vous risquer là-bas à la nuit ! Pas là ! »

On pouvait voir le vieux trembler de tous ses membres. Il se leva à moitié de sa chaise et me tendit avec hésitation une main décharnée.

« Voyons, c'est une pure folie ! » s'écria-t-il.

Je ris en moi-même de ses craintes et lui fis savoir que, advienne que pourra, j'étais décidé à voir le vieux sacristain le soir même et à approfondir cette histoire le plus rapidement possible. Je n'avais pas l'intention de prendre pour argent comptant les superstitions de paysans ignorants. J'étais convaincu en effet que tout ce que je venais d'entendre n'était qu'une suite d'événements et que les gens trop imaginatifs de Daalbergen en étaient venus à établir une relation entre ces faits et leur malchance. Je n'éprouvais aucun sentiment de crainte ni d'horreur.

Voyant que j'étais résolu à atteindre la maison de mon oncle avant la tombée de la nuit, Haines me fit entrer dans son bureau et me donna à contrecœur les quelques

indications nécessaires, tout en insistant de temps à autre pour me faire changer d'avis. Quand je partis, il me serra la main comme s'il ne devait jamais me revoir.

« Prenez garde que le vieux diable Foster ne vous attrape pas ! ne cessait-il de me recommander. Je ne m'approcherais de lui la nuit ni pour or ni pour argent. Non, môssieur ! »

Il réintégra sa boutique en secouant solennellement la tête et je suivais déjà une route conduisant aux faubourgs de la ville.

Il me fallut marcher environ deux minutes avant d'apercevoir le marais dont Haines avait parlé. La route, bordée par une clôture passée au lait de chaux, traversait le grand marécage qui était couvert de touffes de broussailles plongeant dans le limon détrempé et visqueux. Une odeur de mort et de décomposition emplissait l'atmosphère, et même dans cet après-midi ensoleillé, on pouvait voir de petits rubans de vapeur s'élever de cet endroit malsain.

Arrivé à l'autre extrémité du marais, je tournai brusquement, comme on m'avait dit de le faire, pour prendre l'embranchement de gauche venant de la grand-route. Il y avait, remarquai-je, plusieurs maisons dans le voisinage ; à peine un peu mieux que des huttes, elles traduisaient l'extrême pauvreté de leurs occupants. La route passait là, sous les branches pendantes d'énormes saules qui interceptaient presque complètement les rayons du soleil. J'avais encore dans les narines l'odeur méphitique du marécage, l'air était humide et très frais. Je hâtai le pas pour sortir le plus vite possible de ce tunnel sinistre.

Je me retrouvai bientôt dans la lumière. Le soleil, boule rouge au-dessus de la crête de la montagne, commençait à plonger et là, à une certaine distance devant moi, baignée dans cette lumière couleur de sang, se dressait l'église isolée. Je commençais à éprouver cette étrangeté dont Haines m'avait parlé, ce sentiment de peur qui faisait que tous les habitants de Daalbergen évitaient l'endroit. Cet édifice de pierre trapu, l'église, avec son clocher carré, ressemblait à une idole devant laquelle les tombes qui l'entouraient auraient été prosternées pour l'adorer. Leur partie supérieure cintrée évoquait les épaules de quelqu'un agenouillé, tandis que les bâtiments crasseux et gris du presbytère dominaient le tout comme une apparition.

En embrassant ce décor du regard, j'avais un peu ralenti mon allure. Le soleil était à présent en train de disparaître très rapidement derrière la montagne et je me sentis glacé par l'air humide. Je remontai mon col et je plongeai en avant. Mon attention fut attirée soudain et je relevai la tête. Dans l'ombre portée par le mur de l'église, il y avait quelque chose de blanc, une chose qui ne paraissait pas avoir de forme définie. En m'approchant, j'écarquillai les yeux et je vis que c'était une croix de bois neuf,

surmontant un tertre de terre récemment remuée. Cette découverte me fit à nouveau frissonner. Je me rendis compte que ce devait être la tombe de mon oncle, mais quelque chose me disait qu'elle n'était pas comme les tombes qui l'entouraient. Elle n'avait pas l'air d'une tombe morte. D'une certaine façon impondérable, elle paraissait vivante, si l'on peut dire pareille chose d'une tombe. Tout près, je le vis en m'approchant, il y avait une autre tombe, un vieux tertre avec une croix de pierre tombant en ruine. La tombe de Dominie Slott, me dis-je, en me rappelant l'histoire de Haines.

Il n'y avait pas signe de vie dans les parages. Dans un début de pénombre, je gravis la petite éminence sur laquelle se trouvait le presbytère et je frappai vigoureusement à la porte. Pas de réponse. Je fis le tour de la maison, regardai aux fenêtres. Tout cela me paraissait désert.

Les montagnes peu élevées avait fait tomber la nuit avec une soudaineté déconcertante à l'instant même où le soleil s'était trouvé complètement caché. Je me rendais compte que je ne pouvais guère voir à plus de quelques pieds devant moi. En explorant très soigneusement le terrain, je contournai un coin de la maison, et je m'arrêtai, en me demandant ce que j'allais faire à présent.

Tout était silencieux. Pas un souffle de vent, aucun de ces bruits qu'on entend d'habitude et qui sont causés par les promenades nocturnes des animaux. J'avais depuis un instant oublié toute crainte mais, devant ce calme sépulcral, mes appréhensions reparurent. Je voyais déjà l'air peuplé d'esprits fantomatiques qui se dressaient autour de moi, en rendant l'air irrespirable. Je me demandais, pour la centième fois, où pouvait bien être le vieux sacristain.

En restant là, m'attendant plus ou moins à voir quelque démon sinistre surgir des ténèbres, je remarquai deux fenêtres éclairées dans le clocher de l'église. Je me rappelai alors ce que Haines m'avait dit : Foster logeait dans le sous-sol de l'église. J'avançai avec précaution dans l'obscurité et je trouvai une porte de côté de l'église entrebâillée.

L'intérieur dégageait une odeur de moisi et d'humidité. Tout ce que je touchais était recouvert d'une couche de moisissure glacée et visqueuse. Je grattai une allumette et me mis à explorer pour découvrir, si possible, comment on pouvait entrer dans le clocher. Soudain, je m'arrêtai pile.

Un fragment de chanson proféré d'une voix forte, obscène, pâteuse, une voix d'ivrogne, montait. L'allumette me brûlait les doigts, je la lâchai. Deux petits points de lumière perçaient les ténèbres sur le mur de l'église le plus éloigné et au-dessous, d'un côté, je pouvais voir une porte se détacher, avec des crevasses qui laissaient

filtrer la lumière. Le chant s'arrêta aussi brusquement qu'il avait commencé et ce fut de nouveau le plus profond silence. Mon cœur me martelait la poitrine, le sang battait à mes tempes. Si je n'avais pas été pétrifié de terreur, je me serais immédiatement enfui.

Sans prendre la peine de gratter une autre allumette, je cherchai mon chemin en tâtonnant à travers les bancs jusqu'au moment où je me trouvai en face de la porte. La sensation de dépression qui m'avait envahi était si profonde que je croyais agir dans un rêve. Mes actes étaient presque involontaires.

La porte était verrouillée, je m'en aperçus en essayant de tourner le bouton. Je donnai des coups de poing pendant un certain temps, mais je n'obtins aucune réponse. Le silence était toujours aussi complet. J'explorai le pourtour de la porte, découvris les gonds, en retirai les pivots et laissai la porter tomber devant moi. Une lumière diffuse se répandait sur un escalier raide. Il y avait une écœurante odeur de whisky. Je pouvais à présent entendre quelqu'un bouger dans la pièce du clocher se trouvant au-dessus. Je me risquai à pousser un léger cri d'avertissement, je crus entendre un grognement me répondre et je grimpai les marches avec précaution.

Le premier coup d'œil que je jetai sur cet endroit impie fut à dire vrai saisissant. Eparpillés dans la petite pièce, il y avait sous une épaisse couche de poussière de vieux livres et de vieux manuscrits, des objets étranges d'une ancienneté presque incroyable. Sur des étagères montant jusqu'au plafond se trouvaient d'horribles choses contenues dans des flacons et des bouteilles de verre : des serpents, des lézards, des chauves-souris. De la poussière, de la moisissure, des toiles d'araignée recouvraient le tout. Au centre, derrière une table sur laquelle étaient posés une chandelle allumée, une bouteille de whisky presque vide et un verre, se tenait un personnage immobile au visage maigre, décharné, ridé, dont les yeux méchants semblaient vouloir me transpercer. Je reconnus en un instant Abel Foster, le vieux sacristain. Tandis que je m'avançais lentement et avec crainte vers lui, il resta sans bouger ni dire mot.

« Mr. Foster ? » demandai-je, tremblant d'une peur irraisonnée en entendant l'écho de ma voix dans cette pièce confinée. Je me demandais s'il ne s'était pas grisé au point de devenir complètement insensible et je contournai la table pour venir le secouer.

Au seul contact de mon bras sur son épaule, l'étrange vieil homme bondit de son siège d'un air terrifié. Ses yeux me fixaient toujours du même regard ahuri. En agitant les bras comme des fléaux, il recula.

« Non ! s'écria-t-il. Ne me touchez pas ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! »

Je voyais qu'il était non seulement ivre, mais frappé d'une sorte de terreur sans nom. Je pris un ton apaisant pour lui dire qui j'étais et ce qui m'amenait. Il parut vaguement comprendre et se renfonça dans son siège, effondré, sans bouger.

« J'ai cru que vous étiez lui, murmura-t-il. J'ai cru que vous étiez lui qui revenait chercher cette chose. Il a essayé de sortir… essayé de sortir depuis que je l'ai mis là-dedans. »

Subitement sa voix s'éleva jusqu'au niveau du cri, il se cramponna à sa chaise.

« Peut-être qu'il est sorti à présent ! Peut-être qu'il est sorti ! »

Je regardai autour de nous, m'attendant à moitié à voir quelque forme spectrale monter l'escalier.

« Qui est peut-être sorti ? m'informai-je.

— Vanderhoof ! dit-il d'une voix stridente. La croix qui est sur sa tombe ne cesse de tomber la nuit ! Tous les matins, la terre est remuée et devient plus difficile à tasser de nouveau. Il sortira de nouveau. Il sortira et je n'y pourrai rien. »

Je l'obligeai à se rasseoir et je m'installai sur une caisse près de lui. Il tremblait, en proie à une terreur mortelle, la salive s'écoulait de la commissure de ses lèvres. De temps en temps, j'éprouvais cette sensation d'horreur que Haines m'avait décrite quand il me parlait du vieux sacristain. Vraiment, il y avait quelque chose d'étrange chez cet homme. À présent, sa tête était retombée sur sa poitrine et il paraissait plus calme, tout en marmonnant des choses.

Je me levai brusquement et allai ouvrir une fenêtre pour chasser les relents de whisky et l'odeur moisie des choses mortes. La lumière diffuse d'une lune qui venait de se lever rendait les choses situées plus bas à peine visibles. De la position que j'occupais dans le clocher, je pouvais seulement voir la tombe de Johannes Vanderhoof et, en la regardant, je clignai des yeux. La croix avait bougé. Je me rappelais qu'une heure auparavant elle était verticale. Je fus de nouveau pris de terreur. Je me retournai rapidement. Foster était assis dans son fauteuil et me surveillait. Son regard paraissait plus normal qu'un instant plus tôt.

« Alors comm' ça, vous êtes le neveu de Vanderhoof, marmonna-t-il d'une voix nasillarde. Bien, vous pourriez aussi bien être au courant de tout. Avant longtemps, il sera revenu après moi, dès qu'il aura pu sortir de cette tombe qu'est là. Autant que vous sachiez tout. »

Sa terreur semblait avoir disparu. Il paraissait résigné à quelque destin horrible qu'il s'attendait à voir se dessiner d'un instant à l'autre. Sa tête retomba encore une

fois sur sa poitrine et il reprit de sa voix nasillarde et monotone :

« Vous voyez tous ces livres et tous ces papiers ? Eh bien, c'était autrefois ceux de Dominie Slott, Dominie Slott qui était ici il y a de ça des années. Toutes ces choses ont un rapport avec la magie, la magie noire, que ce vieux Dominie connaissait avant de venir dans le pays. Là-bas, ils les brûlaient et les faisaient bouillir dans l'huile pendant des heures pour leur apprendre à savoir des choses comme ça, voilà c'qu'ils faisaient. Mais le vieux Slott savait et il allait pas le dire à personne. Non, monsieur, le vieux Slott prêchait ici il y a des générations et il venait ici et il étudiait dans ces livres et il se servait des choses mortes dans les flacons et prononçait des formules magiques et des choses, mais il permettait à personne de le savoir. Non, personne ne le savait, à part Dominie Slott et moi.

— Vous ? éructai-je en me penchant vers lui à travers la table.

— C'est-à-dire, après qu'il m'eut appris. »

Quand il me répondit, sa figure laissait paraître des rides de fourberie.

« J'ai trouvé toute cette camelote ici quand je suis devenu le sacristain de l'église et je lisais tout ça quand j'étais pas à mon travail. Et j'ai bientôt tout su. »

Le vieil homme continuait de sa voix chantante et moi, j'écoutais, bouche bée. Il me parla de la façon d'apprendre les formules difficiles de démonologie, de façon à pouvoir, par des incantations, jeter des sorts aux êtres humains. Il avait célébré les horribles rites occultes de sa religion infernale, en appelant l'anathème sur la ville et ses habitants. Rendu fou par ses désirs, il essaya de soumettre l'église à son emprise, mais la puissance de Dieu était trop grande. Il s'aperçut que Johannes Vanderhoof était un esprit faible, il l'ensorcela de telle sorte qu'il se mit à prêcher d'étranges sermons qui frappèrent de terreur les âmes simples des campagnards. Grâce à la place qu'il occupait dans cette pièce du clocher, disait-il, derrière un tableau représentant la tentation du Christ qui ornait le fond de l'église, il pouvait voir Vanderhoof pendant qu'il prêchait, à travers des trous qui, dans le tableau, correspondaient aux yeux du diable. Terrifiés par les choses étranges qui se produisaient dans son sein, les membres de la congrégation s'en allèrent les uns après les autres et Foster fut en mesure de faire ce qu'il lui plaisait avec l'église et avec Vanderhoof.

« Mais, qu'est-ce que vous avez fait de lui ? » lui demandai-je d'une voix caverneuse alors que le sacristain s'était arrêté dans sa confession.

Il éclata de rire, en rejetant la tête en arrière dans une joie d'homme saoul.

« Je lui ai pris son âme ! hurla-t-il sur un ton qui me fit trembler. J'ai pris son âme

et je l'ai mise dans une bouteille, une petite bouteille noire ! Et lui, je l'ai enterré ! Mais il n'a pas son âme et il ne peut aller ni au ciel ni en enfer ! Alors, il revient la chercher. Il est en train d'essayer de sortir de sa tombe. Je peux l'entendre se frayer un chemin à travers la terre, il est tellement fort ! »

À mesure que le vieil homme poursuivait son histoire, j'étais de plus en plus convaincu qu'il me disait la vérité et qu'il n'était pas seulement en train de divaguer dans les vapeurs de l'ivresse. Chaque détail correspondait à ce que Haines m'avait dit. La peur prenait peu à peu possession de moi. Avec ce vieux sorcier en train de rire à gorge déployée d'un rire démoniaque, j'étais tenté de dévaler l'étroit escalier et de quitter un voisinage maudit. Pour me calmer, je me levai et allai regarder encore une fois à la fenêtre. Mes yeux faillirent jaillir de leurs orbites quand je vis que la croix surmontant la tombe de Vanderhoof avait penché d'une manière perceptible depuis la dernière fois que je l'avais regardée. Elle était à présent inclinée de quarante-cinq degrés !

« Ne pouvons-nous pas déterrer Vanderhoof et lui rendre son âme ? » demandai-je, presque à bout de souffle, avec l'impression qu'il fallait se hâter de faire quelque chose.

Le vieil homme, terrifié, se leva de son fauteuil.

« Non, non, non ! hurla-t-il. Il me tuerait ! J'ai oublié la formule et s'il sort, il sera vivant, mais sans âme. Il nous tuera tous les deux !

— Où est la bouteille qui contient son âme ? » demandai-je en m'avançant sur lui d'un air menaçant.

Je sentais qu'une chose épouvantable était sur le point de se produire et je devais faire tout ce que je pouvais pour l'empêcher.

« Je ne vous le dirai pas, jeune drôle ! » dit-il en grondant.

Je sentis plutôt que je ne vis une lueur étrange dans ses yeux, alors qu'il reculait dans un coin de la pièce.

« Et ne me touchez pas, sinon vous le regretteriez ! »

J'avançai d'un pas et je remarquai sur un tabouret bas, derrière lui, deux bouteilles noires. Foster murmura quelques mots particuliers d'une voix basse et chantante. Tout devint gris devant mes yeux ; j'eus l'impression d'avoir à l'intérieur de mon corps quelque chose qui se trouvait attiré vers le haut et qui essayait de parvenir au niveau de mon gosier. Je sentais mes genoux faiblir.

Je me penchai en avant, je saisis le sacristain à la gorge et, de ma main libre,

j'essayai d'atteindre les bouteilles posées sur le tabouret. Mais le vieil homme tomba en arrière, donna un coup de pied au tabouret ; une bouteille tomba par terre, tandis que je saisissais l'autre. Il y eut une flamme bleue, une odeur sulfureuse se répandit dans la pièce. Du petit tas de verre brisé s'éleva une vapeur blanche qui sortit par la fenêtre avec le courant d'air.

« Le diable t'emporte, canaille ! » dit une voix qui paraissait à la fois faible et éloignée.

Foster, que j'avais lâché au moment où la bouteille se brisait, était accroupi contre le mur, il paraissait plus petit et plus ratatiné qu'auparavant. Son visage tournait lentement au noir verdâtre.

« Le diable t'emporte ! dit à nouveau une voix qu'on entendait a peine, comme si elle était sortie de ses lèvres. Je suis fait ! Celle qui était là-dedans c'est la mienne ! Dominie Slott me l'a prise il y a deux cents ans ! »

Il glissait lentement vers le plancher, en me regardant avec haine, mais ses yeux s'éteignaient rapidement. Sa chair passa du blanc au noir, ensuite au jaune. Je vis avec horreur que son corps semblait s'effriter et que ses vêtements tombaient pour former des plis vides.

La bouteille que je tenais à la main devenait chaude. Je la regardai, terrifié. Elle émettait une légère phosphorescence. Figé par la terreur, je posai la bouteille sur la table, mais je ne pouvais en détacher mes yeux. Il y eut un silence de mauvais augure, cette lueur devint plus vive, puis arriva à mes oreilles, très distinctement, un bruit de terre qui s'éboule. En essayant vainement de reprendre ma respiration, je regardai par la fenêtre. La lune était maintenant assez haut dans le ciel et, grâce à sa lumière, je pus voir que la nouvelle croix se trouvant sur la tombe de Vanderhoof était complètement tombée. De nouveau, ce fut un bruit de gravier qui s'écoule et, incapable de me contrôler plus longtemps, je descendis l'escalier en titubant et je trouvai mon chemin pour sortir. Je courus à travers un chemin inégal, en tombant de temps à autre, en proie à une terreur abjecte. Quand j'eus atteint le pied de la butte, à l'entrée de ce tunnel obscur formé par les saules, j'entendis derrière moi un terrible grondement. Je me retournai, je regardai du côté de l'église. Son mur réfléchissait le clair de lune et, se profilant dessus, il y avait une ombre noire, géante, répugnante, qui sortait en grimpant de la tombe de mon oncle et qui, d'une démarche gauche et macabre, partait en direction de l'église.

J'ai raconté mon histoire à un groupe de villageois dans le magasin de Haines le lendemain matin. En écoutant mon récit, ils se regardaient, échangeaient de petits sourires, je le remarquai, mais quand je proposai qu'ils m'accompagnent à l'endroit

en question, ils trouvèrent diverses excuses pour ne pas y aller. Il y avait, semblait-il, une limite à leur crédulité mais ils ne se souciaient pas de prendre des risques. Je leur dis que j'irais seul, mais je dois avouer que cette perspective ne m'enchantait pas.

Au moment où je quittais le magasin, un vieil homme avec une longue barbe blanche courut derrière moi et me prit le bras.

« J'irai avec toi, mon gars, dit-il. Il me semble bien que j'ai une fois entendu mon grand-père raconter quelque chose sur le sort du vieux Dominie Slott. Un drôle de vieux bonhomme qu'il était, d'après ce que j'ai entendu dire, mais Vanderhoof était pire. »

Quand nous sommes arrivés, la tombe de Johannes Vanderhoof était ouverte et vide. Bien sûr, cela aurait pu être des violateurs de sépultures, nous étions tous les deux d'accord là-dessus et cependant… Dans le clocher, la bouteille que j'avais laissée sur la table était partie, mais les morceaux de celle qui s'était brisée étaient sur le plancher. Et sur le tas de poussière jaune et de tissus chiffonnés qui avait été autrefois Abel Foster, on voyait d'immenses marques de pas.

Après avoir jeté un coup d'œil aux livres et aux papiers répandus dans la pièce du clocher, nous les avons descendus pour les brûler, comme quelque chose de malpropre et d'impie. À l'aide d'une bâche trouvée dans le sous-sol de l'église, nous avons comblé la tombe de Johannes Vanderhoof et, à la réflexion, nous sommes retournés chercher la croix tombée et nous l'avons jetée dans les flammes.

Les vieilles femmes disent que maintenant, quand la lune est pleine, on voit marcher dans le cimetière une silhouette gigantesque et désorientée qui serre contre elle une bouteille et qui poursuit un but dont elle ne se souvient pas.

LE DERNIER EXAMEN

The Last Test - 1928 (1927)

Par Adolphe de Castro.
Traduction par Yves Rivière.

Il y a peu de gens qui connaissent les dessous de l'affaire Clarendon, ou qui savent même qu'elle a des dessous dont n'ont pas parlé les journaux. Ce fut un événement sensationnel à San Francisco dans les jours qui ont précédé l'incendie, à cause de la panique et du danger menaçant qui l'ont accompagné et aussi en raison de ses liens étroits avec le gouverneur de l'État. Le gouverneur Dalton, rappellera-t-on, était le meilleur ami de Clarendon et a par la suite épousé sa sœur. Ni Dalton ni Mrs. Dalton ne discuteraient de cette pénible affaire, mais les faits ont d'une façon ou d'une autre transpiré en dehors d'un cercle limité. Mais pour cette raison, et s'il ne s'était pas écoulé des années qui ont conféré une sorte de flou et d'impersonnalité aux acteurs, on hésiterait encore avant de plonger dans des secrets qui, à l'époque, furent rigoureusement conservés.

La nomination du Dr. Alfred Clarendon comme directeur médical du pénitencier de San Quentin en 1895 fut accueillie dans toute la Californie avec le plus vif enthousiasme. San Francisco avait enfin l'honneur de donner asile à l'un des plus grands biologistes et médecins de l'époque. On pouvait s'attendre à voir se rassembler les plus grands maîtres de la pathologie venus du monde entier pour étudier ses méthodes, profiter de ses avis et du résultat de ses recherches, apprendre à faire face à leurs problèmes locaux. Du jour au lendemain, ou presque, la Californie allait devenir un centre d'études médicales ayant un rayonnement et une réputation mondiaux.

Le gouverneur Dalton, désireux de diffuser cette nouvelle en lui donnant sa pleine signification, veilla à ce que la presse publie d'amples exposés sur le nouveau titulaire de ce poste et lui rende les honneurs qui lui étaient dus. Des photographies du Dr. Clarendon et de son nouveau domicile près de la maison voisine d'Old Goat Hill, des aperçus sur sa carrière et ses divers titres honorifiques, des exposés de vulgarisation sur ses principales découvertes scientifiques furent tous présentés dans les principaux quotidiens de Californie, au point que le public sentit en quelque sorte rejaillir sur lui l'honneur fait à un homme qui, après les travaux sur le choléra en Inde, la peste en Chine, et toutes sortes de maladies familiales dans d'autres pays, allait enrichir bientôt l'univers de la médecine d'une antitoxine d'une importance

révolutionnaire – une antitoxine de base combattant à sa source même le principe fébrile, et assurant ainsi le contrôle définitif de la fièvre et sa suppression sous toutes ses formes.

À l'arrière-plan de cette nomination il y avait une longue histoire ne manquant pas de romanesque, d'amitié précoce, de longue séparation et de retrouvailles dramatiques. James Dalton et la famille Clarendon avaient été amis à New York dix ans auparavant – amis et même plus qu'amis, puisque la sœur unique du docteur, Georgina, était la bien-aimée du jeune Dalton tandis que le docteur lui-même avait été son associé le plus intime et presque son protégé à l'époque du collège et de l'université. Le père d'Alfred et de Georgina, un pirate de Wall Street de la vieille race la plus impitoyable, avait bien connu le père de Dalton ; si bien que, pour tout dire, il avait fini par le dépouiller de tout ce qu'il possédait dans un affrontement mémorable à la Bourse, l'espace d'un après-midi. L'aîné des Dalton, ayant perdu tout espoir de rétablir sa situation et désireux de donner à son fils unique adoré le bénéfice de son assurance, n'avait pas tardé à se faire sauter la cervelle ; mais James n'avait pas cherché à user de représailles. C'était dans les règles du jeu, tel était son point de vue ; et il ne voulait aucun mal au père de la jeune fille qu'il avait l'intention d'épouser et du scientifique en herbe dont il avait été le protecteur et l'admirateur tout au long de leurs années de camaraderie et d'études. Il se tourna plutôt vers le droit, s'établit petitement et le moment venu, demanda au « vieux Clarendon » la main de Georgina.

Le vieux Clarendon refusa avec fermeté en proclamant qu'aucun avocat pauvre et débutant n'était digne de devenir son gendre ; et une scène d'une grande violence s'était déroulée. James, plein d'énergie, avait quitté la maison et la ville après avoir dit enfin au vieux flibustier couvert de rides ce qui aurait dû lui être dit depuis longtemps. En moins d'un mois il était lancé dans la vie de la Californie et dans une ascension qui devait le conduire, après maintes bagarres contre les coteries et les politiciens, au poste de gouverneur de l'État. Ses adieux à Alfred et Georgina avaient été brefs et il n'avait jamais connu la suite de la scène dans la bibliothèque des Clarendon. Il n'avait manqué que d'un jour l'annonce du décès du vieux Clarendon dans une crise d'apoplexie, ce qui changea tout le cours de sa carrière. Au cours des dix ans qui suivirent il n'écrivit pas à Georgina. Il connaissait sa loyauté à l'égard de son père, il attendait que sa situation et sa fortune soient capables de faire tomber tous les obstacles à leur union. Il n'avait pas non plus donné de nouvelles à Alfred dont la calme indifférence devant l'affection et le culte du héros se fondait sur la conscience de son destin et l'indépendance du génie. Avec une constance rare même à cette époque, il avait travaillé et progressé en ne pensant qu'à son avenir. Il était resté

célibataire, avec la conviction intuitive que Georgina attendait elle aussi.

Sur ce point, Dalton ne fut pas déçu. En se demandant peut-être pourquoi elle ne recevait aucune nouvelle, Georgina ne connut d'autre roman que ceux du rêve et de l'attente. Avec le temps elle se trouva accaparée par les responsabilités nouvelles résultant de l'ascension de son frère. La carrière d'Alfred ne démentait pas les promesses de sa jeunesse ; ce garçon élancé gravit sans rien dire les degrés de la science avec une vitesse et une constance presque étourdissantes. Mince, ascétique, avec un pince-nez à monture d'acier, une barbe brune taillée en pointe, le Dr. Clarendon était une autorité à vingt-cinq ans et une célébrité internationale à trente. Avec cette négligence des hommes de génie, il restait indifférent aux affaires du monde et il comptait sur sa sœur pour prendre soin de lui et tenir sa maison ; il se félicitait au fond de lui-même du fait qu'en souvenir de James elle se soit abstenue de contracter une autre alliance plus solide.

Georgina s'occupait des affaires et de la maison du grand bactériologiste, elle était fière des pas de géant qu'il faisait dans la lutte contre la fièvre. Elle supportait ses excentricités avec patience, calmait ses poussées occasionnelles de fanatisme, arrangeait les différends qui surgissaient parfois entre ses amis et lui, qui ne cachait pas son profond mépris pour tout ce qui n'était pas son idée fixe, son dévouement à la vérité pure et à ses progrès. Aux yeux des gens ordinaires, Clarendon était, par moments, incontestablement irritant ; car il ne se lassait jamais de déprécier les services rendus à l'individu en les opposant à ceux qui concernaient l'ensemble du genre humain, de critiquer les hommes de science qui laissaient leur vie domestique ou leurs intérêts extérieurs interférer avec leur recherche scientifique considérée comme but en soi. Ses ennemis le trouvaient assommant ; mais ses admirateurs, respectant l'enthousiasme chauffé à blanc avec lequel il travaillait, avaient presque honte d'avoir pour leur part des buts et des aspirations extérieurs à la sphère de la connaissance divine et sans mélange.

Les voyages du docteur l'emmenaient loin, et Georgina l'accompagnait en général lorsqu'ils étaient relativement courts. Trois fois, cependant, il l'avait emmenée dans des excursions lointaines et solitaires vers des lieux étranges où l'entraînaient ses études sur les fièvres exotiques et certains fléaux à moitié fabuleux. Il savait en effet que la plupart des maladies de la Terre ont pris naissance dans les pays inconnus de la mystérieuse et immémoriale Asie. Il avait chaque fois ramené d'étranges souvenirs qui accentuaient la note d'excentricité de sa maison. Un de ces souvenirs – et non des moindres – était constitué par tout un personnel inutilement nombreux de serviteurs tibétains recueillis quelque part en U-tsang pendant une épidémie dont personne au monde n'avait entendu parler, mais au cours de laquelle Clarendon avait découvert et

isolé le germe de la fièvre noire. Ces hommes, plus que la plupart des Tibétains et visiblement peu à leur place dans le monde extérieur, étaient d'une telle maigreur squelettique qu'on se demandait si le docteur n'avait pas essayé d'évoquer grâce à eux les modèles anatomiques de ses années d'études. Leur aspect dans ces larges robes de soie noire des prêtres de Boupa dont il avait choisi de les affubler était de la plus grande excentricité. Il y avait dans leurs mouvements un sérieux, un silence, une raideur qui accentuaient leur aspect fantastique et donnaient à Georgina l'impression étrange et inquiétante d'avoir pénétré dans l'univers de *Vathek* ou des *Mille et Une Nuits*.

Mais le plus curieux de tous était son factotum ou son infirmier, que Clarendon appelait Surama et qu'il avait ramené en rentrant d'un long séjour en Afrique du Nord au cours duquel il avait étudié certaines fièvres récurrentes étranges au milieu des mystérieux Touaregs sahariens, qui d'après une vieille légende archéologique descendraient de la race primitive de l'Atlantide, disparue. Surama, homme d'une grande intelligence et d'une érudition apparemment inépuisable, était d'une minceur maladive analogue à celle des serviteurs tibétains ; sa peau basanée, parcheminée, était si tendue sur son crâne chauve et son visage imberbe que chaque détail ressortait d'une manière assez effrayante. Cette ressemblance avec une tête de mort était accentuée par des yeux noirs incandescents et mats, enfoncés à une telle profondeur qu'on n'apercevait en général qu'une paire d'orbites noires et vides. Malgré son visage impassible, il paraissait, à la différence du subordonné idéal, faire de grands efforts pour cacher le peu des émotions qu'il éprouvait. Au contraire, il faisait régner une atmosphère contagieuse d'ironie ou d'amusement accompagnée à certains moments d'un rire grave, guttural, rappelant celui d'une tortue géante qui vient de mettre en pièces un animal à fourrure et qui regagne la terre. Il paraissait de race caucasienne mais ne pouvait pas être classé d'une manière plus précise. Certains amis de Clarendon lui trouvaient une ressemblance avec un Hindou de haute caste malgré son parler sans accent, tandis que d'autres étaient d'accord avec Georgina – qui ne l'aimait pas – quand elle disait qu'une momie du pharaon, miraculeusement ramenée à la vie, ferait un jumeau très convenable pour ce squelette sardonique.

Dalton, absorbé dans ses batailles politiques difficiles et se tenant à l'écart des intérêts de l'Est en raison de l'indépendance propre à la vieille région de l'Ouest, n'avait pas suivi l'ascension météorique de son ancien camarade. Clarendon n'avait, en réalité, jamais entendu parler de quelqu'un d'aussi loin de l'univers scientifique qu'il avait choisi que le gouverneur. Disposant de moyens d'existence indépendants et même importants, les Clarendon étaient depuis des années restés fixés dans leur vieille demeure de Manhattan sur la 19e Rue Est, dont les fantômes devaient regarder

nettement de travers Surama, les Tibétains, et leurs bizarreries. Alors, en raison du désir du docteur de transporter ailleurs la base de ses observations médicales, le grand changement était subitement intervenu : ils avaient traversé le continent et adopté une existence de reclus à San Francisco. Ils avaient acheté la vieille maison des Bannister près de Old Goat Hill, avec vue sur la baie, et ils avaient installé leur étrange maisonnée dans une relique croulante à toit mansardé de style milieu de l'époque victorienne et parvenue de la ruée vers l'or, plantée au milieu de terrains entourés de murs élevés dans une région restée à moitié suburbaine.

Le Dr. Clarendon, bien que plus heureux qu'à New York, se sentait pourtant encore gêné par le manque de possibilités d'appliquer et d'essayer ses théories pathologiques. Il était si peu mondain qu'il n'avait jamais songé à tirer parti de sa réputation pour accéder à une fonction publique ; mais il se rendait de plus en plus compte que seule la direction médicale d'une institution gouvernementale ou charitable – prison, maison de retraite, hôpital – lui donnerait un champ d'action suffisamment large qui lui permette de compléter ses recherches et de réaliser ses découvertes pour le plus grand bien de l'humanité et de la science dans son ensemble.

Il était alors tombé par pur hasard sur James Dalton un après-midi à Market Street, alors que le gouverneur sortait en trombe du Royal Hôtel. Georgina était avec lui. Ils s'étaient presque instantanément reconnus et le climat dramatique de la réunion s'en était trouvé accentué. Ils ignoraient l'un comme l'autre leurs progrès mutuels et cela avait donné lieu à de longues explications et histoires. Clarendon était heureux de découvrir qu'il avait comme ami un fonctionnaire d'une telle importance. Dalton et Georgina, en échangeant bien des regards, retrouvaient, toujours aussi vive, la tendresse de leurs jeunes années. Une amitié renaissante les conduisit à se faire des visites fréquentes et les incita à des échanges de confidences de plus en plus poussées.

James Dalton apprit le besoin de soutien politique de son protégé d'autrefois et chercha, fidèle à son rôle de protecteur remontant à l'époque du collège et de l'université, des moyens de donner au « petit Alf » la situation et le champ d'action qui lui étaient nécessaires. Il avait, cela est vrai, de larges pouvoirs de nomination ; mais les attaques constantes et les empiétements de la législature l'obligeaient à ne les exercer qu'avec la plus grande discrétion. Cependant, à peine trois mois après cette rencontre inattendue, le poste le plus important de l'État, dépendant d'une institution, devint vacant. Après avoir soigneusement pesé tous les éléments du problème, et conscient du fait que les réalisations et la réputation de son ami justifiaient les récompenses les plus substantielles, le gouverneur se sentit finalement libre d'agir. Il y eut peu de formalités, et le 8 octobre 1895, le Dr. Alfred Schuyler Clarendon devint directeur médical du pénitencier de l'État de Californie à Saint-Quentin.

En un peu plus d'un mois, les espoirs des admirateurs du Dr. Clarendon se trouvèrent largement réalisés. Des changements radicaux de méthode amenèrent l'efficacité des services médicaux à un niveau auquel on n'aurait jamais osé rêver. Ses subordonnés n'étaient naturellement pas exempts de toute jalousie, mais ils étaient obligés de reconnaître les résultats miraculeux obtenus grâce à la haute direction d'un vrai grand homme. Vint alors l'époque où la simple estime aurait pu devenir de la reconnaissance fervente grâce à une conjonction providentielle de temps, de lieu et d'homme ; car un matin, le Dr. Jones vint trouver son nouveau chef avec un visage grave pour lui annoncer qu'il venait de découvrir un cas qu'il ne pouvait pas ne pas reconnaître comme identique à cette fièvre noire dont Clarendon avait isolé et classifié le germe.

Le Dr. Clarendon ne fît montre d'aucune surprise mais garda les yeux sur la page qu'il était en train d'écrire.

« Je sais, dit-il sur un ton égal. J'ai aperçu ce cas hier. Je suis heureux que vous l'ayez diagnostiqué. Mettez l'homme dans une salle à part, bien que je ne considère pas cette fièvre comme contagieuse. »

Le Dr. Jones, dont l'opinion personnelle était que cette maladie était contagieuse, fut heureux de cette recommandation ; il se hâta d'exécuter l'ordre. Quand il revint, Clarendon se leva pour sortir, en déclarant son intention de se charger seul du traitement de ce cas. Déçu dans son désir d'étudier les méthodes et la technique du grand homme, le jeune médecin regarda son patron s'en aller à grands pas vers la salle d'isolement où il avait mis le patient, en critiquant en lui-même ce nouveau traitement plus vivement qu'à aucun moment, depuis que l'admiration avait remplacé chez lui la jalousie initiale.

Arrivé à la salle, Clarendon se hâta d'y entrer, jeta un coup d'œil au lit et recula pour voir jusqu'où l'évidente curiosité du Dr. Jones l'avait conduit. Alors, voyant que le couloir était toujours vide, il ferma la porte et se mit à examiner le malade. L'homme était un condamné d'un genre particulièrement répugnant ; il semblait torturé par les affres de l'agonie. Ses traits étaient effroyablement contractés, ses genoux remontés avec raideur dans l'état de désespoir muet d'un sujet accablé de douleur. Clarendon l'étudia de près, releva ses paupières étroitement closes, prit son pouls et sa température, et finalement, après avoir dissous un comprimé dans de l'eau, introduisit la solution entre ses lèvres. Peu de temps après, l'attaque sembla décliner, comme on put le voir par la décontraction du corps, le retour d'une expression normale ; la respiration redevint régulière. Alors, en lui frottant doucement les oreilles, le docteur lui fit ouvrir les yeux. Il y avait de la vie dans ces yeux, qui se

déplacèrent d'un côté à l'autre, mais ils manquaient de cette flamme dans laquelle nous avons coutume de voir le reflet de l'âme. Devant l'apaisement résultant de ses soins, Clarendon eut un sourire, car il se sentait soutenu par la puissance d'une science capable de tout faire. Il y avait longtemps qu'il connaissait cette maladie et il avait arraché le patient à la mort dans l'espace d'un instant. Une heure plus tard, cet homme serait mort – et cependant Jones avait vu ces symptômes pendant des jours avant de les déceler, et les ayant décelés, il ne savait pas ce qu'il fallait faire.

Cependant, la victoire de l'homme sur la maladie ne peut pas être parfaite. Clarendon, en garantissant aux condamnés faisant office d'infirmiers que cette fièvre n'était pas contagieuse, avait fait baigner, frictionner le malade à l'alcool, et l'avait fait mettre au lit ; mais on lui dit le lendemain matin que la partie était perdue. L'homme était mort après minuit à la suite d'une affreuse agonie, avec de tels cris et de telles contractions de la face que les infirmiers en avaient presque été pris de panique. Le docteur accueillit ces nouvelles avec son calme habituel, quels qu'aient pu être ses sentiments scientifiques, et il donna l'ordre d'enterrer le cadavre dans la chaux vive. Puis, en haussant les épaules avec philosophie, il fit sa tournée habituelle dans le pénitencier.

Deux jours plus tard, la prison était de nouveau frappée. Cette fois, trois hommes furent immédiatement touchés et il n'y avait pas à cacher le fait qu'une épidémie de fièvre noire était en route. Clarendon, qui avait soutenu si fermement sa théorie selon laquelle la maladie n'était pas contagieuse, souffrit d'une nette perte de prestige et fut très gêné par le refus des infirmiers choisis parmi les forçats bien notés de soigner ces malades. Il n'y avait pas chez eux le dévouement de ceux qui ne cherchent en fait de récompense que celle de l'âme, qui se sacrifient dans l'intérêt de la science et de l'humanité. C'étaient des condamnés qui ne servaient comme infirmiers qu'en raison de privilèges qu'ils n'auraient pas obtenus sans cela. Ils préféraient renoncer à ces privilèges quand ils en trouvaient le prix trop élevé.

Mais le docteur restait maître de la situation. Après avoir conféré avec le directeur de la prison et envoyé des messages urgents à son ami le gouverneur, il fit en sorte que des récompenses spéciales en argent et sous forme de remises de peine soient offertes aux condamnés assurant un service dangereux d'infirmiers ; grâce à cette méthode, il réussit à recruter bon nombre de volontaires. À présent, il était armé pour l'action et rien ne pourrait porter atteinte à son équilibre ou ébranler sa résolution. De nouveaux cas venant s'ajouter aux premiers ne provoquèrent pas chez lui autre chose qu'un petit mouvement sec de la tête, et il semblait ignorer la fatigue quand il allait rapidement d'un chevet à l'autre, sur toute l'étendue de cette vaste maison vouée à la tristesse et à la souffrance. Plus de quarante cas se déclarèrent en moins d'une semaine et il fallut

faire venir des infirmiers de la ville. Désormais Clarendon ne rentrait plus chez lui que très rarement, il dormait souvent sur un matelas dans les bureaux de la direction, il se donnait toujours entièrement au service de la médecine et du genre humain, dans un oubli complet de lui-même.

Vinrent alors les premiers bruits concernant cette tempête qui devait sous peu dévaster San Francisco. La nouvelle allait sortir et la menace de fièvre noire se répandit sur la ville comme le brouillard venant de la baie. Les reporters, entraînés à professer la doctrine « du sensationnel avant tout », firent des débauches d'imagination et triomphèrent lorsqu'ils finirent par être en mesure de présenter un cas dans le quartier mexicain qu'un médecin local – plus avide d'argent, peut-être, que soucieux de vérité ou de l'intérêt public – catalogua comme fièvre noire.

Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. À la pensée de la mort qui rôdait si près d'eux, les habitants de San Francisco furent pris de folie collective et partirent dans cet exode resté historique dont le pays tout entier allait bientôt entendre parler grâce aux nouvelles transmises par les câbles télégraphiques surchargés. Ferry-boats et bateaux à rames, vapeurs d'excursions et chaloupes, trains et tramways, bicyclettes et charrettes, camions de déménagement, tombereaux, tous ces moyens de locomotion furent assaillis en un instant et durent assurer leur service dans un affolement complet. Les habitants de Sausalito et de Tamalpais, qui s'étendaient en direction de San Quentin, se joignirent aux fuyards ; tandis que les habitations à Oakland, à Berkeley et Alameda grimpèrent jusqu'à des prix fabuleux. Des colonies entières de tentes jaillirent du sol, des villages improvisés bordaient les grandes routes surchargées allant vers le sud de Millbrae à San José. Beaucoup de gens allèrent se réfugier chez des amis à Sacramento, tandis que le reliquat de ces habitants secoués par la peur, ceux qui étaient contraints de rester en arrière pour différentes raisons, ne pouvait faire guère plus que de maintenir le fonctionnement des services essentiels de la ville agonisante.

Les affaires, à part celles des charlatans avec leurs « remèdes infaillibles » et leurs « préventifs » à utiliser contre la fièvre, tombèrent rapidement à zéro. Au début, les cafés proposaient des « boissons-remèdes », mais ils s'aperçurent bientôt que la populace préférait être dupée par des charlatans d'un aspect plus professionnel. Dans les rues étrangement silencieuses, les gens se dévisageaient pour déceler d'éventuels symptômes du fléau, les boutiquiers se mirent de plus en plus à refuser de servir les clients, chacun d'eux pouvant représenter une nouvelle menace de fièvre. La machinerie légale et judiciaire commença à se désintégrer, du fait que les avocats et les magistrats cédaient les uns après les autres à la tentation de s'enfuir. Les médecins eux-mêmes désertaient en grand nombre, invoquant souvent leur besoin de vacances

en montagne et au bord des lacs, dans la partie septentrionale de l'État. Les écoles, les universités, les théâtres et les cafés, les bars et les restaurants fermaient les uns après les autres. En une semaine, San Francisco fut contrainte à la prostration et à l'inertie ; seuls fonctionnaient encore les services de l'eau, de la lumière et de l'énergie mais à un régime réduit de moitié ; ne sortaient plus que des journaux squelettiques et une parodie de transports était assurée par des chevaux et des funiculaires.

On était au point le plus bas. Cela ne pouvait pas durer longtemps, car le courage et l'esprit d'observation ne sont tout de même pas complètement morts dans le genre humain ; tôt ou tard, l'absence de toute épidémie étendue de fièvre noire en dehors de San Quentin deviendrait un fait trop évident pour être nié, en dépit de plusieurs cas véritables et du fait certain que la fièvre typhoïde s'était répandue parmi les gens qui campaient sous les tentes plantées en banlieue dans de mauvaises conditions sanitaires. Les chefs de rubrique et les rédacteurs en chef des journaux de la ville se réunirent pour entreprendre une action commune ; ils s'assurèrent l'appui des mêmes rédacteurs qui avaient encouru une si lourde responsabilité dans le déclenchement de ces troubles. Ils leur demandèrent d'utiliser à présent leur tendance « sensation avant tout » à des fins constructives. Ils publièrent ainsi des éditoriaux et des interviews fictifs dans lesquels on précisait que le Dr. Clarendon s'était rendu maître de la maladie et qu'il était rigoureusement impossible que l'épidémie se propage en dehors des murs de la prison. La répétition des mêmes arguments dans des journaux à gros tirage fit son œuvre et peu à peu des paroles conciliantes redressant la situation furent prononcées. Le courant fut progressivement remonté, d'abord sous forme d'un mince filet d'eau mais qui ne tarda pas à grossir pour se transformer en un torrent tumultueux. L'un des premiers symptômes d'amélioration fut le démarrage d'une controverse journalistique d'un ton volontairement acrimonieux, dans laquelle on essayait de blâmer ceux qui étaient, croyait-on, responsables de la panique. Les médecins qui rentraient de ces vacances si opportunes, fortifiés et vaguement méfiants, commencèrent à s'attaquer à Clarendon. Ils affirmaient au public qu'ils auraient aussi bien que lui tenu la fièvre en échec, mais le critiquaient de ne pas faire davantage pour se rendre maître de la situation à l'intérieur de San Quentin.

Clarendon, affirmaient-ils, avait laissé mourir beaucoup plus de malades qu'il était nécessaire. Le premier novice venu sait comment on fait échec à la contagion de la fièvre. Si ce savant reconnu ne l'avait pas fait, c'est parce qu'il avait, cela est clair, choisi pour des motifs d'ordre scientifique, d'étudier les stades finaux de la maladie, plutôt que de prescrire le traitement convenable et de sauver les patients. Cette politique, insinuaient-ils, convient peut-être assez bien quand on a affaire à des meurtriers purgeant une condamnation dans une institution pénitentiaire, mais serait

déplacée à San Francisco, où la vie est encore considérée comme un bien précieux et sacré. Ils continuèrent donc ainsi et les journaux étaient heureux de publier ce qu'ils écrivaient, puisque la violence de la campagne, à laquelle le Dr. Clarendon ferait sans aucun doute écho, aiderait à dissiper la confusion et à restaurer la confiance au sein du peuple.

Le Dr. Clarendon ne répondit pas. Il se contenta de sourire, tandis que son singulier infirmier Surama se laissait aller à ricaner de sa voix grave de tortue. Il était pour l'instant plus souvent chez lui si bien que les reporters commencèrent à assiéger la porte du grand mur que le docteur avait fait ériger autour de sa maison, au lieu d'infester le bureau du directeur, à San Quentin. Cependant, les résultats n'étaient pas plus brillants ; car Surama constituait une barrière infranchissable entre le docteur et le monde extérieur – même après que les reporters aient réussi à pénétrer dans l'enceinte. Les journalistes réussissant à entrer par la porte principale avaient un rapide aperçu sur le singulier entourage de Clarendon et faisaient de leur mieux pour présenter une description de Surama et des étranges Tibétains squelettiques. Chaque nouvel article apportait, naturellement, sa dose d'exagération et l'opération se soldait en définitive par une nette contre-publicité pour le grand médecin. La plupart des gens ont horreur de ce qui change leurs habitudes et ceux qui, par centaines, auraient pu excuser le manque de cœur ou l'incompétence étaient prêts à condamner le mauvais goût que traduisait le choix du collaborateur ricanant et des huit Orientaux en robes noires.

Au début du mois de janvier, un jeune homme particulièrement tenace venant de l'*Observer* escalada, à l'arrière de la propriété de Clarendon, les huit pieds du mur d'enceinte en brique et se mit à inspecter l'extérieur de la maison que des arbres empêchaient de voir du devant. D'un coup d'œil rapide, il grava tout dans son esprit : la roseraie, les volières, les cages des animaux dans lesquelles on pouvait voir et entendre toutes sortes de mammifères depuis les singes jusqu'aux cobayes, le bâtiment massif en bois abritant la clinique, avec des barreaux aux fenêtres à l'angle nord-ouest de la cour et lança des regards inquisiteurs sur tout l'enclos de mille pieds carrés qui constituait le domaine privé du docteur. Un grand article était en gestation et il se serait échappé sans encombre s'il n'y avait pas eu les aboiements de Dick, le saint-bernard géant, adoré de sa maîtresse, Georgina Clarendon. Surama, rapide dans ses réflexes, avait saisi le jeune homme au collet avant qu'il ait pu esquisser une protestation ; un instant après, il le secouait comme un fox-terrier fait d'un rat et le traînait à travers les arbres jusqu'à la cour d'entrée et la grille principale.

D'une voix entrecoupée et tremblante, il essaya de donner des explications et de demander à voir le Dr. Clarendon. Mais en vain. Surama se contentait de ricaner et de

tirer sa victime en avant. Soudain, une véritable frayeur s'empara du jeune journaliste tiré à quatre épingles. Il aurait voulu désespérément que cette créature d'un autre monde consentît à parler, ne fut-ce que pour prouver qu'elle était faite de chair et de sang, qu'elle appartenait à notre planète. Il en était malade, et il luttait pour ne pas regarder les yeux qui devaient se trouver, il le savait, au fond de ces orbites noires béantes. Bientôt, il entendit la grille s'ouvrir et il se sentit violemment projeté au-dehors ; un instant plus tard, il reprenait brutalement conscience des réalités terrestres en atterrissant dans l'eau et la boue du fossé que Clarendon avait fait creuser sur toute la longueur du mur. La peur fit place à la rage lorsqu'il entendit la lourde grille se refermer, il se leva et tendit le poing vers cette porte rébarbative. Au moment où il se retournait pour s'en aller, il entendit un léger bruit derrière lui ; à travers un petit guichet ménagé dans la porte il sentit la présence des yeux enfoncés de Surama et il entendit les échos d'un ricanement caverneux, à vous glacer le sang dans les veines.

Ce jeune homme, estimant avec peut-être quelque raison qu'il avait subi un traitement plus rude qu'il ne le méritait, prit la résolution de se venger de tous les habitants de cette maison, responsables des mauvais traitements qui lui avaient été infligés. Il prépara donc en conséquence une interview fictive avec le Dr. Clarendon, censée se dérouler dans le bâtiment de la clinique. Il décrivait minutieusement les souffrances d'une douzaine de malades atteints de la fièvre noire qu'il voyait, dans son imagination, étendus sur des couchettes alignées les unes à côté des autres. Son coup de maître était l'évocation particulièrement pathétique d'un malheureux mourant de soif et haletant désespérément pour avoir de l'eau ; tandis que le médecin tenait un verre de liquide pétillant juste à la limite de sa portée, dans une tentative scientifique pour déterminer l'effet que pouvait avoir ce supplice de Tantale sur l'évolution de la maladie. Cette invention était suivie d'un commentaire insinuant, si respectueux en apparence qu'il en devenait doublement venimeux. Le Dr. Clarendon, disait l'article, est sans aucun doute le plus grand savant du monde et il ne poursuit qu'un but à la fois ; mais la science ne va pas de pair avec la santé de l'individu et on n'aimerait pas voir se prolonger et s'aggraver une très grave affection dont on souffre à seule fin de satisfaire le désir d'un chercheur, d'éçlaircir un aspect d'une vérité abstraite. La vie est trop courte pour qu'on puisse l'admettre.

Dans l'ensemble, l'article était diaboliquement adroit, et il réussit à remplir neuf lecteurs sur dix d'horreur à l'égard du Dr. Clarendon et de ses prétendues méthodes. D'autres journaux se hâtèrent de reproduire ces articles en les amplifiant, en saisissant la perche qui leur était tendue. Ils commencèrent ainsi une série d'interviews « bidon » qui s'étendaient sur toute la gamme de la fantaisie diffamatoire. En aucun cas, cependant, le docteur ne s'abaissa à élever une contradiction. Il n'avait pas de

temps à perdre avec les idiots et les menteurs et ne se souciait guère de l'estime d'une racaille qu'il méprisait. Lorsque James Dalton lui exprima ses regrets dans un télégramme et lui offrit son appui, Clarendon répondit avec une sécheresse presque grossière. Il ne prenait pas garde aux aboiements des chiens et ne pouvait perdre son temps à les museler. Et il ne songeait pas à remercier quiconque venait se mêler d'une question à laquelle il ne daignait pas faire attention. Sans dire un mot, méprisant, il continuait à accomplir ses devoirs avec une tranquille équanimité.

Mais l'incendie allumé par le jeune reporter avait fait son œuvre. San Francisco était de nouveau pris de folie, et cette fois, d'une folie à base de colère autant que de peur. On avait été jusqu'à perdre de vue ce que signifie un jugement de sang-froid ; il ne se produisit pas de second exode, mais on vit s'instaurer le règne du vice et de l'insouciance nés du désespoir ; cela faisait penser à un phénomène analogue qui s'était produit au Moyen Âge pendant les épidémies de peste. La haine soulevait les gens contre l'homme qui avait découvert la maladie, qui luttait pour s'en rendre maître et un public sans cervelle oubliait, dans ses efforts pour attiser les flammes du ressentiment, les grands services qu'il avait rendus à la science. Dans leur aveuglement, ils avaient l'air de le haïr lui-même, plutôt que le fléau qui s'était mis à sévir dans leur ville habituellement balayée par la brise et, de ce fait, très saine.

Alors le jeune reporter, jouant le rôle d'un Néron dans l'incendie qu'il avait allumé, ajouta une touche personnelle pour couronner l'ensemble. Il se rappelait le traitement indigne que lui avait fait subir l'infirmier cadavérique, il prépara un article magistral sur la maison et l'entourage du Dr. Clarendon en donnant la vedette à Surama, dont, disait-il, le seul aspect inspirait une telle terreur qu'il était capable de déterminer chez la personne la mieux portante l'apparition de n'importe quel genre de fièvre. Il essayait de présenter le ricaneur décharné comme aussi ridicule que terrible, mais il réussissait peut-être mieux cependant, pour ce qui est du deuxième qualificatif, car l'idée même de se trouver à proximité de cette créature le submergeait d'horreur. Il récoltait toutes les rumeurs qui pouvaient courir sur le Dr. Clarendon, qu'il allait chercher jusque dans les profondeurs impies où l'avaient conduit ses études, et il insinuait que si Clarendon l'avait vraiment découvert dans l'Afrique séculaire et secrète, ce ne pouvait être qu'en un lieu où sévit l'impiété.

Georgina, qui suivait les journaux de près, était ulcérée de ces attaques contre son frère, mais James Dalton, qui venait souvent chez elle, faisait de son mieux pour la réconforter. Il y mettait de la chaleur et de la sincérité ; car il désirait non seulement consoler la femme qu'il aimait, mais donner la mesure du respect qu'il avait toujours éprouvé pour le génie un peu rêveur qui avait été le plus intime camarade de sa jeunesse. Il dit à Georgina que la grandeur ne peut jamais être à l'abri des traits lancés

par les envieux. Il énumérait la liste des grands esprits qui avaient été mis plus bas que terre par les gens du vulgaire. Ces attaques, faisait-il remarquer, constituaient la preuve la plus authentique de sa supériorité bien affirmée.

« Mais ces attaques font tout de même du mal, répliqua-t-elle, et d'autant plus que, je le sais, Alf en souffre, malgré l'indifférence qu'il essaie d'afficher. »

Dalton lui baisa la main d'une façon qui à cette époque ne faisait pas démodé entre gens de bonne naissance.

« Et cela me fait mille fois plus de mal, sachant que cela vous fait du mal à vous et à Alf. Mais ne vous faites pas de souci, Georgie, nous nous soutiendrons mutuellement et nous franchirons ce mauvais pas ! »

Alors, il se trouva que Georgina en vint à se reposer de plus en plus sur la force de ce gouverneur solide comme l'acier, avec sa mâchoire carrée, qui avait été son soupirant lorsqu'ils étaient jeunes tous les deux, et à lui confier de plus en plus l'objet de ses craintes. Les attaques de la presse et l'épidémie n'étaient pas tout. Il y avait des choses concernant le personnel de la maison qui ne lui plaisaient pas. Surama, d'une cruauté qui devait autant à la nature humaine qu'à l'animal, l'emplissait d'une répulsion absolument indicible. Et elle ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression qu'il causait à Alfred un tort certain, bien que difficile à préciser. Elle n'aimait pas non plus les Tibétains et trouvait très extraordinaire que Surama pût leur parler. Alfred ne voulait pas lui dire qui était ou ce qu'était Surama, mais il lui avait expliqué un jour, en hésitant un peu, qu'il était beaucoup plus âgé qu'on n'aurait pu l'imaginer, qu'il s'était rendu maître de secrets, qu'il avait poursuivi des expériences conçues de manière à faire de lui un collègue d'une valeur phénoménale pour n'importe quel scientifique qui chercherait à pénétrer les secrets profondément cachés de la Nature.

Le malaise qu'il sentait chez Georgina poussait Dalton à faire des visites encore plus fréquentes chez Clarendon, bien que sa présence ne fût guère appréciée par Surama, il s'en rendait compte. Lorsqu'il le faisait entrer, les yeux de fantôme, enfoncés dans leurs orbites, de l'infirmier squelettique le regardaient toujours d'une façon particulière et souvent, après avoir refermé la grille quand Dalton se retirait, il ricanait sur un ton monocorde d'une façon qui lui donnait la chair de poule. Pendant ce temps, le Dr. Clarendon paraissait oublier tout ce qui ne concernait pas son travail à San Quentin où il allait tous les jours à bord de sa chaloupe, seul avec Surama qui tenait le gouvernail pendant que le docteur lisait ou classait ses notes. Dalton se félicitait de ces absences régulières, car elles lui donnaient constamment l'occasion de se remettre à courtiser Georgina. Quand il s'attardait un peu, et qu'il rencontrait Alfred, celui-ci l'accueillait toujours très amicalement, en dépit de son habituelle

réserve. Peu à peu les fiançailles de James et de Georgina se précisaient, et ils n'attendaient plus qu'une occasion favorable pour en parler à Alfred.

Le gouverneur, d'un caractère entier en toute chose, d'une loyauté inébranlable dans son rôle de protecteur, ne ménagea pas sa peine quand il fut question de faire de la propagande en faveur de son vieil ami. La presse et les personnages officiels sentirent le poids de son influence, et il parvint même à intéresser les scientifiques de l'Est, parmi lesquels nombreux furent ceux qui vinrent en Californie pour étudier le fléau et faire une enquête sur le bacille antifièvre que Clarendon isolait et perfectionnait si rapidement. Ces médecins et ces biologistes, cependant, n'obtinrent pas les renseignements qu'ils désiraient ; si bien qu'ils furent plusieurs à partir avec une mauvaise impression. Il y en eut plus d'un qui rédigea des articles hostiles à Clarendon, en l'accusant d'adopter une attitude antiscientifique et visant la popularité, et en insinuant qu'il gardait ses méthodes secrètes dans le désir, contraire aux devoirs de sa profession, d'en tirer en définitive un profit personnel.

D'autres, heureusement, étaient plus libéraux dans leurs jugements ; ils écrivirent des articles enthousiastes sur Clarendon et sur l'œuvre qu'il accomplissait. Ils avaient vu les malades et avaient pu juger de la façon merveilleuse qu'il avait de tenir la terrible maladie à sa merci. Le secret qu'il conservait sur son antitoxine était, à leurs yeux, tout à fait justifiable, car sa diffusion dans le public sous une forme imparfaite ferait obligatoirement plus de mal que de bien. Ils étaient nombreux à connaître déjà Clarendon. Il leur faisait une impression plus profonde que jamais. Ils n'hésitaient pas à le comparer à Jenner, à Lister, à Pasteur, à Metchnikoff, à tous ceux qui avaient entièrement consacré leur existence au service de la pathologie et de l'humanité. Dalton conservait avec soin, à l'intention d'Alfred, toutes les revues qui parlaient de lui en termes flatteurs, et il les lui apportait lui-même, ce qui lui donnait une occasion de voir Georgina. Ces publications ne produisaient pas, cependant, un très grand effet : un sourire de dédain, c'était tout. Clarendon les passait en général à Surama ; un ricanement caverneux et déplaisant concluait sa lecture et constituait le contrepoint à l'amusement ironique du docteur.

Un certain lundi soir, au début du mois de février, Dalton arriva avec l'intention bien arrêtée de demander à Clarendon la main de sa sœur. C'est Georgina elle-même qui le fit entrer. Tandis qu'ils s'avançaient vers la maison, Dalton s'arrêta pour caresser le gros chien qui se précipitait vers lui et lui posait affectueusement les pattes sur la poitrine. C'était Dick, le saint-bernard que Georgina adorait, et Dalton était heureux de sentir qu'il avait gagné l'affection d'un animal qui comptait tellement pour elle.

Dick était fou de joie. Il fit faire presque demi-tour au gouverneur en pesant sur lui de tout son poids ; en même temps, il aboyait doucement et brièvement ; puis il se précipita vers la clinique en passant entre les arbres. Il ne disparut pas, cependant, mais ne tarda pas à s'arrêter et à regarder derrière lui, en poussant un léger jappement comme s'il avait voulu que Dalton le suivît. Georgina, désireuse avant tout d'obéir aux caprices de son chien favori, de ce colosse débonnaire et joueur, fit signe à James de voir ce qu'il voulait. Ils marchèrent derrière lui, lentement, tandis que, rassuré, il trottait vers le fond de la cour, là où le sommet du bâtiment de la clinique se détachait sur le ciel étoilé, au-dessus du grand mur de brique.

Un rai de lumière apparaissait autour des épais rideaux : Alfred et Surama étaient au travail. De l'intérieur jaillit soudain un cri faible et étouffé, comme celui qu'aurait poussé un enfant – c'était un appel plaintif : « Maman ! Maman ! ». Sur ce, Dick se mit à aboyer, tandis que James et Georgina sursautaient nettement. Puis Georgina sourit, car elle se rappelait les perroquets que Clarendon avait toujours là pour ses expériences. Elle caressa la tête de Dick soit pour lui pardonner de les avoir trompés, elle et Dalton, soit au contraire pour le consoler d'avoir été lui-même trompé.

Ils s'en allèrent lentement vers la maison. Dalton fit part à Georgina de sa résolution de parler le soir même à Alfred de leurs fiançailles, et Georgina ne formula aucune objection. Elle savait que son frère serait loin d'être enchanté de perdre une compagne et un soutien fidèle, mais elle pensait que son affection ne mettrait aucun obstacle à son bonheur.

Plus tard ce même soir, Clarendon entra dans la maison d'un pas élastique et avec un air moins sinistre que de coutume. Dalton, trouvant cet entrain de bon augure, sentit se raffermir son courage tandis que le docteur lui serrait vigoureusement la main en s'écriant avec bonne humeur : « Alors, Jimmy, que dit-on en politique, cette année ? » Il jeta un coup d'œil à Georgina, qui sortit sans mot dire ; les deux hommes s'assirent et commencèrent à bavarder de sujets généraux. Dalton s'avançait petit à petit vers son objectif, lui rappelant en passant bien des souvenirs de leur jeunesse ; il en vint finalement au point crucial :

« Alf, je voudrais épouser Georgina. Avons-nous votre bénédiction ? »

Dalton scrutait attentivement le visage de son vieil ami. Il y vit passer comme une ombre. Les yeux noirs lancèrent un éclair, puis se voilèrent à nouveau parce qu'il se contraignait à retrouver sa placidité. La science ou l'égoïsme avaient donc finalement le dessus !

« Vous me demandez une chose impossible, James. Georgina n'est plus le papillon sans but dans la vie qu'elle était il y a quelques années. Elle est enrôlée au service de

la vérité et de l'humanité, à présent, et sa place est ici. Elle a décidé de consacrer sa vie à mon œuvre – à tenir ma maison, sans quoi mon travail ne serait pas possible. Elle ne peut se dérober à ce devoir pour céder à un caprice personnel. »

Dalton attendit pour voir s'il avait terminé. Toujours le même fanatisme : l'humanité s'opposant à l'individu. Et le docteur allait permettre à ce fanatisme de gâcher la vie de sa sœur. Alors, il tenta de lui répondre.

« Mais voyons, Alf, vous voulez dire que Georgina, en particulier, est indispensable à votre travail au point de vous mettre dans l'obligation de faire d'elle une martyre et une esclave ? Ayez un peu plus le sens des proportions, mon vieux ! S'il s'agissait de Surama ou de quelqu'un d'intimement mêlé à vos expériences, ce serait peut-être différent ; mais tout compte fait, Georgina n'est pour vous qu'une maîtresse de maison. Elle m'a promis d'être ma femme et elle dit qu'elle m'aime. Avez-vous le droit de la couper de la vie qui est la sienne ? Avez-vous le droit…

— Ça suffit, James ! Le visage de Clarendon était crispé et blanc de colère. Que j'aie ou non le droit de diriger ma propre famille, cela n'est pas l'affaire d'un étranger.

— Un étranger !… vous pouvez dire cela à un homme qui… Dalton en étouffait presque, mais la voix d'acier du docteur l'interrompit à nouveau.

— Un étranger dans ma famille, et à partir de maintenant, un étranger dans ma maison. Dalton, votre présomption va un peu trop loin ! Bonsoir, gouverneur ! »

Et Clarendon sortit de la pièce à grandes enjambées, sans même lui tendre la main.

Dalton hésita un moment, sans bien savoir ce qu'il devait faire, mais à ce moment, Georgina entra. On voyait à son visage qu'elle avait parlé à son frère, et Dalton, dans un mouvement impétueux, lui prit les deux mains.

« Eh bien, Georgie, qu'en dites-vous ? Je crains bien que vous n'ayez à choisir entre Alf et moi. Vous connaissez mes sentiments – vous les avez toujours connus, déjà du temps où c'était à votre père que je me heurtais. Quelle est votre réponse, cette fois-ci ? »

Il marqua un temps pour lui laisser le temps de répondre.

« James, mon très cher, croyez-vous que je vous aime ? »

Il fit signe que oui, en lui serrant les mains, plein d'espoir.

« Alors, si vous m'aimez, vous attendrez un peu. Ne faites pas attention à la brutalité d'Alf. Il est à plaindre. Je ne peux pas tout vous dire pour le moment, mais

vous savez à quel point je suis préoccupée pour lui… avec les fatigues causées par son travail, les critiques dont il est l'objet, la surveillance et le caquetage de cet horrible Surama ! Je crains qu'il ne finisse par craquer… il montre des symptômes de fatigue, il faut être de la famille pour s'en rendre vraiment compte. Moi, je m'en aperçois, car, de toute ma vie, je n'ai cessé de l'observer. Actuellement, il change – il se courbe lentement sous les fardeaux qu'il doit assumer – et il compte sur son excessive brusquerie pour le dissimuler. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas, mon très cher ? »

Elle cessa de parler, Dalton fit un nouveau signe d'acquiescement, en pressant sur sa poitrine l'une des mains de Georgina. Alors, elle conclut :

« Promettez-moi donc d'être patient, mon très cher. Je dois rester près de lui. Il le faut ! Il le faut ! »

Dalton resta un moment sans parler, mais il inclina la tête comme dans une sorte de salut. Il y avait chez cette femme dévouée plus de vertu et de force de caractère qu'il n'aurait cru pouvoir en trouver chez aucun être humain. En face de tant d'amour et de loyauté, il ne pouvait insister.

Ils prirent tristement congé l'un de l'autre en peu de mots. Les yeux bleus de James étaient embués, si bien qu'il vit à peine l'infirmier décharné qui ouvrait la porte de la rue. Lorsqu'elle se fut refermée sur lui, il entendit le ricanement qu'il était arrivé à reconnaître si bien, et qui, chaque fois, le glaçait. Il sut ainsi que Surama était là, ce Surama dont Georgina disait qu'il était le mauvais génie de son frère. Dalton s'éloigna d'un pas ferme, décidé à rester vigilant, et à agir au premier signe de difficulté.

Pendant ce temps, l'épidémie faisant toujours les frais des conversations, San Francisco éprouvait des sentiments violemment opposés à Clarendon. En réalité, les cas signalés à l'extérieur du pénitencier étaient extrêmement rares. Ils se limitaient presque exclusivement aux basses classes de Mexicains dont la mauvaise hygiène favorisait la propagation de toutes les maladies. Mais cela suffisait aux politiciens et au peuple pour y voir une confirmation du bien-fondé des attaques menées contre le docteur. Voyant que Dalton continuait à soutenir indéfectiblement Clarendon, les mécontents, des théoriciens de la médecine, des âmes damnées des salles d'hôpitaux, tournèrent leur attention vers la législature d'État ; avec beaucoup de finesse ils firent l'union des anticlarendonistes et des vieux ennemis du gouverneur, en se préparant à faire voter une loi – avec une majorité à l'abri du veto qui aurait transféré l'autorité, pour les nominations aux postes d'importance secondaire dans les organismes de bienfaisance, du chef de l'exécutif aux différents bureaux et commissions intéressés.

Personne ne se dépensait plus dans les couloirs pour faire passer cette mesure que le chef des assistants de Clarendon, le Dr. Jones. Il avait toujours été jaloux de son supérieur et il voyait maintenant une occasion de faire tourner les événements dans le sens qui lui convenait. Il remerciait le destin qui avait voulu qu'il fut lié avec le président du conseil de surveillance de la prison. C'était à cette circonstance qu'il devait sa position actuelle. La nouvelle loi, si elle passait, signifierait certainement le déplacement de Clarendon et son remplacement par Jones. Il travaillait donc très énergiquement dans ce sens, avec le souci de son propre intérêt. Jones avait tout ce qui manquait à Clarendon – politicien de naissance, opportuniste sycophante travaillant avant tout à son avancement, et pour la science accessoirement. Il était pauvre, aspirait à une situation bien rémunérée, tout le contraire du savant fortuné et indépendant qu'il cherchait à supplanter. Avec ruse et persévérance, il travaillait comme un rat à miner la position du grand biologiste, son patron ; un beau jour, il fut récompensé : il apprit que la loi avait été votée. À partir de ce moment, le gouverneur n'avait plus le pouvoir de faire des nominations aux institutions d'État, et la direction médicale de San Quentin était à la disposition du conseil de surveillance de la prison.

Clarendon négligeait singulièrement cette agitation des milieux entourant la législature. Entièrement absorbé par des questions d'administration et de recherche, il ne voyait rien de la trahison de « cet âne de Jones » qui travaillait à ses côtés, il restait sourd à tous les racontars du bureau du directeur. De sa vie, il n'avait lu un journal, et en interdisant à Dalton l'entrée de sa maison, il avait rompu le dernier lien véritable qu'il avait conservé avec le monde extérieur et ce qui s'y passait. Avec la naïveté d'un reclus, il n'avait jamais considéré que sa position pouvait manquer de sécurité. Constatant la loyauté de Dalton, la façon qu'il avait eue de tout lui pardonner, même ses torts les plus graves, comme on l'avait vu dans ses rapports avec le vieux Clarendon qui avait acculé son père au suicide à la suite d'opérations de bourse, la possibilité d'une destitution par la volonté du gouverneur était naturellement hors de question ; et dans son ignorance des choses de la politique, le docteur ne pouvait envisager un changement soudain d'autorité qui aurait pu mettre en d'autres mains la question de son maintien ou de son déplacement. Sur quoi, il se contenta de sourire de satisfaction lorsque Dalton partit pour Sacramento, convaincu qu'il était que sa situation à San Quentin et celle de sa sœur comme personne chargée de tenir sa maison étaient l'une et l'autre à l'abri de tout ennui. Il avait l'habitude d'avoir ce qu'il voulait, il s'imaginait qu'il avait toujours la chance avec lui.

Au cours de la première semaine de mars, un ou deux jours après l'entrée en vigueur de la nouvelle loi, le président du conseil de surveillance de la prison vint faire une visite à San Quentin. Clarendon était sorti, mais le Dr. Jones fut heureux de

faire les honneurs à son auguste visiteur – qui, soit dit en passant, était son oncle –, de lui montrer la vaste infirmerie, sans oublier la salle des fiévreux que les campagnes de presse et de panique avaient rendue si célèbre. Converti à ce moment-là, malgré lui, à l'idée de Clarendon d'après laquelle la fièvre n'était pas contagieuse, Jones garantit à son oncle, en souriant, qu'il n'avait rien à craindre et l'encouragea à inspecter en détail les malades – tout spécialement un affreux squelette, qui avait été jadis un géant énorme et vigoureux et qui, insinua-t-il, était en train de mourir lentement et dans de grandes souffrances parce que Clarendon refusait de lui administrer le traitement qui convenait.

« Vous voulez donc dire, s'écria le président, que le Dr. Clarendon refuse que l'on donne à cet homme ce dont il a besoin, sachant que cela pourrait lui sauver la vie ?

— Exactement, répondit sur un ton sec le Dr. Jones qui s'arrêta aussitôt parce que la porte venait de s'ouvrir. Celui qui entra n'était autre que Clarendon lui-même. Ce dernier adressa à Jones un signe de tête glacial et examina ce visiteur inconnu de lui d'un air désapprobateur.

— Docteur Jones, dit-il, vous saviez, je crois que ce malade ne doit absolument pas être dérangé. Et n'ai-je pas dit qu'aucun visiteur ne devait être admis, sauf sur autorisation spéciale ? »

Mais le président l'interrompit avant que son neveu ait pu faire les présentations.

« Excusez-moi, docteur Clarendon, mais dois-je comprendre que vous refusez d'administrer à cet homme le traitement qui le sauverait ? »

Clarendon l'examina d'un air froid et reprit sur un ton sec et tranchant :

« Voici une question déplacée, monsieur. C'est moi qui commande ici, et les visites ne sont pas autorisées. Veuillez quitter cette pièce sur-le-champ. »

Le goût du drame que pouvait avoir au fond de lui-même le président se trouva sollicité. Il répondit donc avec plus de solennité et de hauteur qu'il n'aurait été nécessaire.

« Vous ne paraissez pas savoir à qui vous avez affaire, monsieur. S'il y a quelqu'un qui commande ici, ce n'est pas vous, mais moi. Vous êtes en train de parler au président du conseil de surveillance de la prison. Je dois dire, en outre, que je considère votre maintien en activité comme une menace pour la santé des prisonniers. Je dois en conséquence demander votre licenciement. Dès maintenant c'est le docteur Jones qui assure la direction et si vous désirez rester en fonctions jusqu'à votre destitution en bonne et due forme, vous voudrez bien recevoir vos instructions de

lui. »

Ce fut le grand moment dans la carrière de Wilfred Jones. La vie ne lui avait jamais accordé un tel triomphe, nous devons le reconnaître. Après tout, il était mesquin, mais pas méchant homme et il avait obéi au code de l'homme mesquin en faisant passer ses propres intérêts avant toute autre considération. Clarendon restait immobile, il regardait celui qui parlait comme s'il l'avait pris pour un fou, jusqu'à ce que l'air de triomphe qui se peignit sur le visage du Dr. Jones l'eût convaincu, une seconde plus tard, qu'il se passait en effet quelque chose d'important. Il répondit avec une politesse glacée :

« Je ne doute pas que vous soyez ce que vous prétendez être ; monsieur. Mais malheureusement j'ai été nommé par le gouverneur de l'État et je ne peux donc être révoqué que par lui. »

Le président et son neveu se regardaient d'un air perplexe, car ils ne s'étaient pas rendu compte du degré que pouvaient atteindre l'ignorance et la candeur. Le plus âgé des trois hommes prit la situation en main et s'expliqua.

« Si j'avais constaté que les rapports dont j'ai pris connaissance étaient injustes à votre égard, conclut-il, j'aurais attendu pour intervenir. Mais le cas de ce pauvre homme et votre arrogance ne m'ont pas laissé le choix. Dans ces conditions… »

Mais le Dr. Clarendon l'interrompit d'une voix plus tranchante que jamais.

« Dans ces conditions, je suis actuellement le directeur en exercice et je vous demande de quitter cette salle sur-le-champ. »

Le président devint tout rouge et explosa.

« Écoutez-moi, monsieur, savez-vous à qui vous parlez ? Je vais être obligé de vous chasser d'ici, pour vous apprendre à être d'une telle impertinence ! »

Mais il eut juste le temps de finir sa phrase. Catapulté par sa haine, le frêle homme de science se précipita les deux poings en avant dans un élan de force surnaturelle dont personne ne l'aurait cru capable. Et si sa force était surnaturelle, la précision de son punch ne l'était pas moins. Un champion du ring n'aurait pu obtenir un résultat aussi net. Les deux hommes – le président et le Dr. Jones – furent heurtés de plein fouet. L'un en pleine figure, l'autre à la pointe du menton. Ils tombèrent, puis restèrent sur le sol immobiles et inconscients. Cependant, Clarendon ayant à présent l'esprit parfaitement clair, complètement maître de lui-même, prit son chapeau et sa canne, et s'en fut rejoindre Surama dans la chaloupe. Ce n'est qu'une fois assis dans le bateau et lorsque celui-ci fut en marche, qu'il donna libre cours à la terrifiante colère qui le

possédait. Alors, le visage contracté, il appela les malédictions des étoiles et des espaces interstellaires ; si bien que Surama lui-même ne put s'empêcher de frissonner, de faire un geste très ancien dont il n'est question dans aucun livre d'histoire, et oublia même de ricaner.

Georgina pansa de son mieux les blessures de son frère. Il était rentré chez lui dans un état d'épuisement complet, aussi bien mental que physique. Il s'était laissé tomber sur le divan du fumoir. Dans cette pièce obscure, la sœur fidèle avait appris, par bribes, la nouvelle la plus incroyable. Elle lui prodigua sur-le-champ les consolations les plus tendres. Elle lui fit comprendre quel tribut important, bien qu'inconscient, à sa grandeur, représentaient les attaques dont il était l'objet, les persécutions qu'on lui infligeait, et pour finir, sa destitution. Il avait essayé d'adopter l'attitude indifférente qu'elle lui recommandait, et il y serait parvenu si sa dignité personnelle avait été seule en jeu. Mais être privé de ses possibilités de recherches scientifiques, c'était plus qu'il ne pouvait supporter de sang-froid. Il ne cessait de soupirer en se disant que trois mois encore d'études dans cette prison lui auraient probablement donné finalement le bacille qu'il cherchait depuis si longtemps et qui aurait fait d'une fièvre, quelle qu'elle fut, une chose appartenant au passé.

Alors Georgina essaya d'un autre moyen pour le réconforter. Elle lui dit que le conseil de la prison le ferait redemander si l'épidémie de fièvre ne déclinait pas, ou si elle repartait avec une violence accrue. Mais cette méthode se révéla également inefficace. Clarendon ne lui répondit que par une suite de petites phrases amères, ironiques, et à moitié dépourvues de signification, dont le ton montrait clairement jusqu'à quelle profondeur le désespoir et le ressentiment avaient plongé leurs racines.

« Décliner ? Repartir ? Oh ! Elle déclinera parfaitement bien ! Du moins, ils estimeront qu'elle a décliné. Ils penseront n'importe quoi, peu importe ce qui arrivera ! Des yeux d'ignorants ne voient rien, et les bousilleurs ne sont jamais des découvreurs. La vérité scientifique n'apparaît pas aux gens de cette sorte. Et ils s'intitulent médecins. Et la meilleure, imagine-toi, c'est que cet âne de Jones me remplace ! »

Il s'arrêta pour pousser un ricanement moqueur, puis partit d'un éclat de rire si démoniaque que Georgina en eut le frisson.

Vinrent alors des jours d'une grande tristesse chez Clarendon. Une véritable dépression, sans recours, s'était installée dans l'esprit habituellement infatigable du docteur. Il aurait même refusé toute nourriture si Georgina ne l'avait pas forcé. Sur la table, son gros cahier d'observations restait obstinément fermé, et sa petite seringue d'or de sérum antifièvre – un ingénieux dispositif de sa création, avec réservoir

attenant, fixé à une large bague d'or et un système particulier agissant par simple pression – restait, inutilisée, dans une petite boîte de cuir posée à côté. Toute vigueur, toute ambition, tout désir d'étude et d'observation semblaient être morts en lui ; il ne posait aucune question concernant sa clinique, où des centaines de cultures microbiennes attendaient dans leurs tubes soigneusement classés qu'il veuille bien s'occuper d'elles.

Les innombrables animaux élevés en vue d'expériences s'ébattaient, actifs et bien nourris, au soleil de ce début de printemps. En traversant la roseraie pour se rendre auprès de leurs cages, Georgina avait l'impression d'être entourée d'une curieuse atmosphère de bonheur. Elle savait pourtant à quel point ce bonheur pouvait être tragiquement passager ; car le début de nouveaux travaux ne tarderait pas à faire de ces petites créatures des martyrs involontaires de la science. Le sachant, elle y trouvait une sorte de compensation à l'inaction de son frère, et elle insistait pour qu'il continue à prendre un repos dont il avait tellement besoin. Les huit serviteurs tibétains s'affairaient toujours silencieusement, avec la même efficacité impeccable. Et Georgina veillait à ce que la bonne tenue de la maison ne souffre pas du repos pris par le maître.

L'étude et les ambitions grandioses étaient mises de côté. En pantoufles et robe de chambre, indifférent à tout, Clarendon se contentait de se laisser traiter comme un petit enfant par Georgina. Il répondait à ses attentions maternelles et un peu mièvres par un sourire lent et triste, mais il ne manquait jamais d'obéir à ses conseils et à ses précipitations. Une sorte de bonheur vague et désenchanté s'empara de la maisonnée apathique, et la seule note discordante venait de Surama. Il était vraiment malheureux, il regardait souvent d'un œil sombre et plein de ressentiment la sérénité radieuse de Georgina. Sa seule joie venait de l'agitation des expériences ce qui lui manquait, c'était l'habitude qu'il avait prise d'aller saisir les animaux sacrifiés, de les rapporter à la clinique serrés dans ses griffes, de les contempler d'un œil brûlant, rêveur et même avec des ricanements tandis qu'ils sombraient peu à peu dans le coma final, avec des yeux grands ouverts, bordés de rouge, une langue gonflée sortie d'une gueule couverte d'écume.

La vue des animaux dans leurs cages, insouciants, semblait le plonger dans le désespoir. Ayant trouvé le docteur apathique et peu disposé à commencer à travailler, il s'en allait en marmonnant à voix basse et en lançant des regards furieux accompagnés d'imprécations contre toute chose. Puis, il s'en retournait d'un pas félin dans son repaire du sous-sol ; de là, on entendait sa voix monter dans des rythmes graves, étouffés, d'une étrangeté blasphématoire et faisant penser à des chants rituels qui mettaient mal à l'aise.

Tout cela portait sur les nerfs de Georgina, mais en aucune façon aussi gravement que la lassitude perpétuelle de son frère. La persistance de cet état l'alarmait, et elle perdait peu à peu cette bonne humeur qui avait provoqué des réactions chez l'infirmier. Elle était elle-même très informée des questions médicales ; elle trouvait donc l'état du docteur extrêmement peu satisfaisant du point de vue d'un aliéniste ; et elle appréhendait à présent son absence d'intérêt pour les choses et l'activité, autant qu'elle s'était tout d'abord inquiétée de son zèle fanatique et de son travail excessif. Est-ce que cette mélancolie latente n'allait pas transformer cet homme naguère d'une intelligence brillante en imbécile inoffensif ?

C'est alors que, vers la fin de mai, se produisit un changement subit. Georgina se rappellera toujours les moindres détails qui l'avaient accompagné. Des détails aussi banals que cette boîte, livrée la veille à Surama, portant le cachet de la poste d'Alger, et dégageant une odeur très désagréable ; et l'orage violent et soudain, comme il y en a très rarement en Californie, qui éclata cette nuit-là, tandis que Surama psalmodiait ses chants rituels derrière la porte verrouillée de son sous-sol, d'une voix monotone de poitrine plus forte et plus intense que d'habitude.

Il faisait du soleil, elle avait été dans le jardin cueillir des fleurs pour la salle à manger. En rentrant dans la maison, elle aperçut son frère : il était dans la bibliothèque, assis devant sa table, complètement habillé. Tour à tour, il consultait ses notes dans un épais cahier d'observations et il écrivait de nouvelles indications d'une écriture ferme et alerte. Il était plein de vitalité, il y avait une élasticité satisfaisante dans ses mouvements, qu'il tourne une page ou saisisse un livre de l'autre côté de son vaste bureau. Ravie et rassurée, Georgina se hâta de déposer ses fleurs dans la salle à manger et de revenir. Mais, quand elle fut de retour dans la bibliothèque, son frère avait disparu.

Naturellement, elle savait qu'il devait être au travail à la clinique, et elle se réjouit à la pensée que tout s'était remis en place : il avait retrouvé son état d'esprit ancien, il reprenait la poursuite de ses anciens objectifs. Elle se rendait compte de l'inutilité qu'il y aurait eu à remettre pour lui l'heure du déjeuner, si bien qu'elle prit son repas toute seule et lui mit quelque chose au chaud pour le cas où il reviendrait à un moment quelconque. Mais il ne revint pas. Il rattrapait le temps perdu et il se trouvait encore dans la grande clinique bâtie en massives planches jointes au moment où elle partit faire un tour dans la roseraie.

Elle se promenait au milieu des fleurs odorantes quand elle vit Surama qui choisissait des animaux pour une expérience. Elle aurait préféré ne pas remarquer sa présence, car il lui donnait toujours le frisson. La crainte qu'il lui inspirait rendait la

vue de Georgina plus perçante et son ouïe plus fine quand il s'agissait de lui. Il faisait toujours le tour de la cour nu-tête, et sa calvitie totale accentuait terriblement sa ressemblance avec un squelette. Elle entendit alors un léger ricanement : il extrayait d'une cage fixée au mur un petit singe, enfonçait ses longs doigts osseux dans les flancs velus avec tant de cruauté que la pauvre bête poussa un cri de terreur angoissée. Ce spectacle la rendit malade, elle interrompit sa promenade. Dans son for intérieur, elle se révoltait contre l'ascendant que cet individu avait pris sur son frère ; elle se disait avec amertume que maître et serviteur avaient presque interverti leurs rôles.

La nuit tomba sans que Clarendon soit rentré. Georgina en conclut qu'il devait être engagé dans l'une de ses longues suites d'expériences qui lui faisaient perdre la notion du temps. Elle était consternée à l'idée de se retirer dans sa chambre sans avoir pu parler avec lui de son rétablissement soudain mais, finalement, trouvant inutile d'attendre davantage, elle lui écrivit un mot plein de bonne humeur, qu'elle déposa sur la table de la bibliothèque, devant son fauteuil, puis elle alla se mettre au lit.

Elle n'était pas encore tout à fait endormie quand elle entendit la porte de l'extérieur s'ouvrir et se refermer. Finalement, la séance n'avait pas duré toute la nuit ! Décidée à aller veiller à ce que son frère ait de quoi dîner avant d'aller se coucher, elle se releva, enfila un peignoir, descendit dans la bibliothèque. Ayant entendu des voix de l'autre côté de la porte entrouverte, elle s'arrêta. Clarendon et Surama étaient en train de parler, et elle attendit le départ de l'infirmier.

Cependant, celui-ci ne paraissait guère disposé à s'en aller ; et, à vrai dire, le ton chaleureux de la conversation montrait que les interlocuteurs étaient absorbés dans un entretien qui risquait de se prolonger. Sans avoir l'intention d'écouter, elle ne pouvait éviter de saisir au vol une phrase de temps à autre ; elle ne tarda pas à se rendre compte qu'il y avait à l'arrière-plan de cette conversation quelque chose de sinistre qui lui faisait peur, sans être pour elle tout à fait clair. La voix de son frère, nerveuse, incisive, retenait son attention avec une persistance qui la mettait mal à l'aise.

« Mais en tout cas, disait-il, nous n'avons pas assez d'animaux pour un jour de plus et vous savez combien il est difficile de s'approvisionner convenablement en s'y prenant si peu de temps à l'avance. Cela paraît stupide de gaspiller tant d'efforts à faire des essais comparatifs sur de la camelote lorsque l'on peut avoir des spécimens humains en prenant juste un peu plus de précautions. »

Georgina eut le cœur soulevé à l'évocation de ce que cela pouvait représenter, et se rattrapa au portemanteau pour retrouver son équilibre. Surama répondit de sa voix grave et caverneuse qui semblait fait écho à tout ce qu'il y avait eu de maléfique dans mille siècles et sur mille planètes.

« Doucement, doucement… quel enfant vous faites ! Quelle hâte, quelle impatience ! Vous ne laissez pas aux choses le temps de se faire ! Quand vous aurez vécu autant que moi, au point qu'une vie entière semble ne durer qu'une heure, vous ne vous ferez pas autant de mauvais sang pour un retard d'un jour, d'une semaine ou d'un mois ! Vous travaillez trop vite. Vous avez dans les cages tous les spécimens que vous pouvez désirer pour toute une semaine si vous travaillez à une allure raisonnable. Vous pourriez même commencer sur le matériel plus ancien si vous étiez sûr de ne pas le surmener.

— Ne vous occupez pas de ma précipitation ! répondit l'autre sur un ton bref. J'ai mes méthodes. Je ne tiens pas à utiliser notre matériel si je peux l'éviter, car je les préfère tels qu'ils sont. Et de toute façon vous feriez bien d'être prudent – vous savez quels couteaux ces roublards portent sur eux. »

On entendit alors le ricanement caverneux de Surama.

« Ne vous faites pas de mauvais sang pour cela. Les brutes mangent, n'est-ce pas ? Bon, je peux vous en avoir un chaque fois que vous en aurez besoin. Mais allez doucement – le gosse parti, il n'y en a plus que huit, et à présent que vous avez perdu San Quentin, il sera difficile d'en trouver d'autres sur le marché. Je vous donnerai le conseil de commencer par Tsanpo… tel qu'il est, il vous est le moins utile de tous et… »

Mais Georgina n'en entendit pas davantage. Clouée au sol par une affreuse terreur causée par ce qu'elle avait entendu, elle faillit s'effondrer sur place et elle eut toutes les peines du monde à gravir les escaliers pour remonter dans sa chambre. Que préparait Surama, ce monstre, ce démon du mal ? Sur quel chemin entraînait-il son frère ? Quelles choses affreuses se cachaient derrière ces phrases sibyllines ? Des fantômes de noirceur, chargés de menaces, dansaient par milliers devant ses yeux ; elle se laissa tomber sur son lit sans avoir le moindre espoir de réussir à s'endormir. Une pensée se détachait des autres avec une netteté diabolique ; lorsqu'elle vint assaillir de nouveau son esprit avec une violence redoublée, elle fut à deux doigts de hurler. Et puis la nature, plus clémente qu'elle ne s'y attendait, finit par intervenir. Elle ferma les yeux, perdit conscience, et ne se réveilla que le lendemain matin, sans qu'aucun nouveau cauchemar soit venu prendre la suite de celui qu'avaient provoqué ces paroles entendues malgré elle.

Le lendemain matin, le soleil amena une détente. Ce qui se passe pendant la nuit quand on est fatigué ne parvient souvent au niveau de la conscience que sous des aspects déformés. Georgina pouvait constater que son cerveau devait avoir donné d'étranges couleurs à des lambeaux d'une conversation médicale banale. Supposer

que son frère – fils unique du noble Francis Schuyler Clarendon – ait pu se rendre coupable de sacrifices sauvages au nom de la science, équivaudrait à une injure faite à leur sang, et elle décida de s'abstenir de faire mention de son escapade à l'étage inférieur, de crainte qu'Alfred ne tourne en ridicule ses idées fantastiques.

Quand elle arriva devant la table du breakfast, Clarendon l'avait déjà quittée et elle fut au regret de ne pas avoir, plus que la veille, la possibilité de le féliciter pour la reprise de son activité pleine et entière. Elle prit tranquillement son petit déjeuner, servi par la vieille Margarita, la cuisinière mexicaine, sourde comme un pot, en lisant le journal du matin ; puis elle s'assit près de la fenêtre du salon donnant sur la grande cour pour faire un peu de couture. Tout était silencieux, elle pouvait voir que toutes les cages des animaux avaient été vidées, jusqu'à la dernière. On avait servi la science, et la fosse de chaux vive avait recueilli tout ce qui restait des jolies petites créatures qui avaient été bien vivantes. Ce massacre l'avait toujours profondément affectée, mais elle ne s'était jamais plainte, parce qu'elle savait que tout cela était fait dans l'intérêt du genre humain. Elle était la sœur d'un savant, c'était, se disait-elle, comme si elle avait été la sœur d'un soldat qui tue pour protéger ses compatriotes des coups de l'ennemi.

Après le déjeuner, Georgina reprit sa place à côté de la fenêtre ; elle cousait depuis un certain temps quand le bruit d'un coup de pistolet venant de la cour lui fit lever les yeux, follement inquiète. Pas loin de la clinique, elle vit alors la silhouette inquiétante de Surama, revolver au poing. Sa figure de squelette était contractée dans une étrange expression. Son ricanement s'adressait à un personnage vêtu d'une robe de soie noire, tapi sur le sol, un long couteau tibétain à la main. C'était le serviteur qu'on appelait Tsanpo. En reconnaissant son visage contracté, elle se rappela avec horreur ce qu'elle avait entendu malgré elle la veille au soir. Le soleil se reflétait sur la lame bien polie ; soudain, le revolver de Surama cracha de nouveau. Cette fois, le couteau tomba de la main du Mongol et Surama eut un regard de convoitise pour sa proie tremblante et désemparée.

Alors Tsanpo, jetant un rapide coup d'œil à sa main indemne et au couteau tombé sur le sol, évita avec agilité l'infirmier qui s'approchait sournoisement et partit comme une flèche en direction de la maison. Cependant il n'était pas assez rapide pour Surama. Celui-ci n'eut qu'un bond à faire pour se saisir de lui, en le prenant par l'épaule et en l'écrasant à moitié. Le Tibétain essaya un instant de se débattre, mais Surama le saisit comme un animal par la peau du cou et l'emporta vers la clinique. Georgina l'entendit ricaner et accabler l'homme de sarcasmes dans sa propre langue ; elle vit le visage du Jaune se contracter de terreur. En se rendant compte soudain, contre sa volonté, de ce qui se passait, elle fut terrassée par une immense horreur et

elle s'évanouit. C'était la deuxième fois en vingt-quatre heures.

Quand elle reprit connaissance, la pièce était inondée par la lumière dorée d'une fin d'après-midi. En ramassant sa corbeille à ouvrage et les différents objets qui s'étaient éparpillés dans sa chute, elle se demanda un instant si elle n'avait pas été victime d'une hallucination. Mais elle ne tarda pas à se convaincre que la scène ayant causé son évanouissement n'était que trop tragiquement réelle. Ses pires craintes devenaient alors d'affreuses vérités. Ce qu'il fallait faire, rien dans son expérience passée ne pouvait le lui dire ; et elle était vaguement satisfaite que son frère ne se montre pas. Elle devait lui parler, mais pas tout de suite. Pour l'instant, elle ne pouvait rien dire à personne. En pensant avec des frissons aux choses monstrueuses qui se préparaient derrière les fenêtres à barreaux de la clinique, elle se glissa dans son lit pour y passer une longue nuit d'insomnie angoissée.

Le lendemain, en se levant, les traits décomposés, Georgina aperçut le docteur pour la première fois depuis son rétablissement. Il s'affairait d'un air préoccupé, en faisant la navette entre la maison et la clinique. L'entrevue qu'elle appréhendait ne risquait guère d'avoir lieu, et Clarendon ne remarqua même pas l'air épuisé de sa sœur, et son comportement hésitant.

Au cours de la soirée, elle l'entendit dans la bibliothèque parler tout seul d'une manière qui ne lui était absolument pas coutumière ; elle sentit qu'il était dans un grand état de fatigue qui pourrait amener le retour de son état d'apathie. Elle entra dans la pièce, tenta de le calmer sans faire allusion à aucun sujet brûlant, et mit de force une tasse de bouillon réconfortant devant lui. Finalement, elle lui demanda avec douceur ce qui le mettait dans cet état de détresse, et elle attendit sa réponse avec anxiété, en souhaitant lui entendre dire que c'était le traitement auquel avait été soumis le pauvre Tibétain qui l'avait horrifié et rendu malade.

Quand il répondit, il y avait dans sa voix une nuance d'irritation. « Ce qui me met dans cet état ? Dieu tout-puissant, Georgina, qu'est-ce qui ne *le ferait pas* ? Regarde les cages, et tu verras si tu peux me poser pareille question. Nettoyées – entièrement vidées –, il ne reste plus un seul spécimen. Et une série de cultures bactériennes des plus importantes incubant dans leurs tubes sans un changement capable d'amener une once d'amélioration ! Des jours de travail gâchés – tout un programme retardé – cela suffit à rendre un homme fou ! Comment pourrai-je arriver à quoi que ce soit si je ne peux pas trouver quelques sujets convenables ? »

Georgina lui caressait le front.

« Je crois que tu devrais prendre un peu de repos, Al, mon très cher. »

Il s'écarta d'elle.

« Du repos ? Elle est bien bonne ! Elle est vraiment bien bonne ! Qu'est-ce que j'ai fait d'autre que de me reposer, à végéter, à regarder dans le vide depuis cinquante ans, ou cent, ou mille ans ? Au moment même où j'allais sortir des nuages, il faut que je vienne à manquer de sujets – et maintenant on me dit de retomber dans mon état de stupeur bégayante ! Mon Dieu ! Et pendant tout ce temps-là, quelque voleur sournois est probablement en train de travailler sur mes données et se prépare à me devancer en s'attribuant le mérite de mon travail. Je vais être coiffé au poteau – un idiot quelconque disposant de sujets convenables va gagner le prix, alors qu'une semaine supplémentaire avec des moyens de travail même à moitié convenables m'aurait conduit au triomphe ! »

Le ton de sa voix s'élevait sur un ton plaintif, et l'on sentait à l'arrière-plan une sorte de fatigue mentale qui ne plaisait pas à Georgina. Elle répondit avec douceur, mais pas au point de laisser apparaître le ton apaisant qu'on emploie en face d'un psychopathe.

« Mais tu es en train de te tuer à force de soucis et de tension nerveuse. Si tu es mort, comment espères-tu pouvoir travailler ? »

Il lui adressa un sourire qui ressemblait à une grimace.

« Je ne pense pas qu'une semaine ou un mois de plus – je n'ai pas besoin de davantage – m'achèverait définitivement, et ce qu'il adviendra de moi ou de quelqu'un d'autre n'a pas, en fin de compte, une grande importance. C'est la science qu'il s'agit de servir – la science – la cause austère de la connaissance humaine. Je suis comme les singes, les oiseaux, les cobayes que j'emploie – un simple rouage de la machine, qui doit être utilisé au bénéfice de l'ensemble. Il est nécessaire de les tuer – moi aussi, il peut être nécessaire que je meure –, qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que la cause que nous servons n'en vaut pas la peine ? »

Georgina poussa un soupir. Pendant un moment, elle se demanda si, après tout, cette série ininterrompue de meurtres se justifiait.

« Mais, es-tu absolument sûr que ta découverte représentera pour l'humanité un bienfait tel que tous ces sacrifices s'en trouveront justifiés ? »

Les yeux de Clarendon lancèrent des éclairs inquiétants.

« L'humanité ? Que diable, qu'est-ce que l'humanité ? La science ! Des benêts ! Simplement des individus entassés les uns sur les autres ! L'humanité, une masse d'aveugles crédules, c'est bon pour les prédicateurs. L'humanité est faite pour les

riches prédateurs qui évaluent en dollars et cents. Pour le politicien qui voit en elle un pouvoir collectif à utiliser à son profit. Qu'est-ce que l'humanité ? Rien ! Dieu merci, cette grossière illusion ne dure pas ! Ce que vénère un homme adulte c'est la vérité – le savoir – la science – la lumière – le voile déchiré – le recul de l'ombre. Le Savoir, qui écrase tout sur son passage ! La mort fait partie de notre rituel. Nous devons tuer – disséquer –, détruire – , et tout cela dans l'intérêt de la découverte – c'est le culte de l'ineffable lumière. La déesse Science l'exige. Nous essayons un poison dont nous doutons en donnant la mort. Comment faire autrement ? Aucune pensée égoïste – seul le savoir – il faut connaître l'effet produit. »

Sa voix s'affaiblissait peu à peu, comme sous l'effet d'une fatigue passagère, et Georgina eut un léger frisson.

« Mais c'est affreux, Al ! Tu ne devrais pas avoir de pareilles pensées ! »

Clarendon eut un rire sardonique, qui éveillait dans l'esprit de sa sœur d'étranges et répugnantes associations.

« Affreux ? Tu trouves affreux ce que je dis ? Il faudrait que tu entendes Surama ! Laisse-moi te dire, les prêtres de l'Atlantide connaissaient des choses qui te feraient mourir de terreur si tu en apprenais même une parcelle. Le savoir était déjà le savoir il y a cent mille ans, lorsque nos ancêtres en particulier erraient de leur démarche traînante de demi-singes qui ne savaient pas encore parler, dans les immensités de l'Asie ! On en sait quelque chose dans la région du Hoggar – on colporte à ce sujet des rumeurs sur les sommets lointains du Tibet – et j'ai autrefois entendu parler d'un vieil homme qui, en Chine, allait rendre visite à Yog-Sothoth… »

Il pâlit, et il fit dans l'espace, de son index tendu, un signe étrange. Georgina était sincèrement inquiète, mais constatant que les propos de son frère prenaient un tour moins fantastique, elle se calma un peu.

« Oui, cela peut être affreux mais c'est également merveilleux. La poursuite de la connaissance, je veux dire. Certainement il ne s'y mêle aucun sentiment vulgaire. Est-ce que la Nature ne tue pas – régulièrement et sans remords – et il n'y a que les idiots pour trouver cela affreux. Ces meurtres sont nécessaires. C'est pour la gloire de la science. Nous en apprenons quelque chose et nous ne pouvons sacrifier ces acquisitions au sentiment. Entends-tu les clameurs des sentimentaux contre la vaccination ? Ils ont peur qu'elle ne provoque la mort des enfants ! Eh bien, même si cela était ? Comment pourrions-nous découvrir autrement les lois auxquelles obéit la maladie en question ? En ta qualité de sœur d'un savant, tu aurais mieux à faire que de débiter ces niaiseries sentimentales. Tu devrais m'aider dans mon travail au lieu de me gêner !

— Mais Al, dit Georgina en protestant, je n'ai pas la moindre intention de te gêner dans ton travail. N'ai-je pas toujours essayé de t'aider de mon mieux ? Je suis ignorante, je suppose, et je ne peux pas t'apporter une aide bien active ; mais du moins, je suis fière de toi – fière à mon propre compte et au compte de toute la famille – et j'ai toujours essayé d'aplanir le chemin sous tes pas. Tu as bien voulu le reconnaître plus d'une fois. »

Clarendon la regardait avec une vive attention.

« Oui, dit-il et, d'une voix saccadée, il continua après s'être levé et en traversant la pièce à grandes enjambées : tu as raison. Tu as toujours essayé de m'aider de ton mieux. Tu vas peut-être avoir l'occasion de m'aider encore une fois. »

Georgina le vit disparaître par la grande porte de la maison, et elle le suivit dans la cour. À quelque distance de là, une lanterne brillait à travers les arbres. En s'approchant, ils virent Surama penché sur une grande masse étendue par terre. Clarendon, avançant d'un pas, poussa un bref grognement mais Georgina, ayant vu ce que c'était, se précipita en poussant un cri perçant. C'était Dick, le grand saint-bernard, couché par terre, immobile, les yeux rouges, la langue pendante.

« Il est malade, Al ! s'écria-t-elle. Fais quelque chose pour lui, vite ! »

Le docteur regarda Surama qui venait de dire quelque chose dans une langue inconnue d'elle.

« Emportez-le à la clinique, ordonna-t-il. J'ai peur que Dick ait attrapé la fièvre. »

Surama souleva le chien comme il avait fait la veille pour le pauvre Tsanpo et l'emporta sans un mot jusqu'au bâtiment situé à côté du mail. Cette fois-ci, il ne ricanait pas, mais regardait Clarendon avec une anxiété qui paraissait sincère. Georgina avait presque l'impression que Surama demandait au docteur de sauver son animal favori.

Cependant, Clarendon ne fit pas mine de suivre ; il resta sans bouger pendant un moment, puis partit lentement en direction de la maison. Etonnée d'une telle insensibilité, elle ne cessait de le supplier au sujet de Dick, mais sans résultat. Ne prêtant aucune attention à ses prières, il partit directement pour la bibliothèque et se mit à lire un passage d'un gros livre ancien qui était resté ouvert sur la table, retourné. Il s'assit là, elle posa la main sur son épaule, mais il ne dit pas un mot et ne tourna pas la tête. Il se contentait de continuer sa lecture. Georgina jeta un regard curieux par-dessus son épaule et se demanda en quel alphabet étrange ce volume, à reliure ornée de fers dorés, pouvait bien être composé.

Un quart d'heure plus tard, assise dans le salon vide et sonore se trouvant de l'autre côté du hall, seule dans l'obscurité, Georgina prit une décision. Quelque chose de grave se passait – exactement quoi, et jusqu'à quel point, elle osait à peine se l'avouer à elle-même. Il était temps pour elle d'appeler à son secours une force supérieure. Ce devait naturellement être James. Il était puissant et capable, sa sympathie, son affection lui montreraient ce qu'il convenait de faire. Il avait toujours connu Al, il comprendrait.

Il était déjà un peu tard, mais Georgina avait décidé d'agir. De l'autre côté du hall, il y avait de la lumière dans la bibliothèque. Elle regarda d'un air ardent la porte d'entrée, tout en prenant silencieusement un chapeau et en quittant la maison. Une fois sortie de la maison lugubre et des dépendances peu avenantes, il y avait très peu à marcher pour arriver à Jackson Street ; elle eut la chance d'y trouver une voiture pour la conduire au bureau du télégraphe de la Western Union. Une fois là, elle rédigea avec soin un message pour James Dalton à Sacramento, dans lequel elle le priait de venir immédiatement à San Francisco pour une affaire présentant pour eux tous une très grande importance.

Dalton fut franchement embarrassé par ce message inopiné de Georgina. Il n'avait plus eu de nouvelles des Clarendon depuis cette soirée orageuse de février au cours de laquelle Alfred l'avait prié de se considérer comme indésirable dans sa maison ; et de son côté, il s'était soigneusement abstenu d'entrer en communication avec eux, même quand il aurait eu envie de leur exprimer sa sympathie à la suite du renvoi sommaire du docteur. Il s'était durement battu pour déjouer les manœuvres des politiciens et conserver le pouvoir de nomination et il était amèrement ulcéré d'assister à l'éviction d'un homme qui, en dépit de leur brouille récente, représentait toujours à ses yeux l'idéal accompli de la compétence scientifique.

À présent, en face de cet appel nettement terrifié, il ne pouvait pas imaginer ce qui avait bien pu se passer. Il savait cependant Georgina incapable de perdre la tête et d'envoyer un signal de détresse sans objet. Il ne perdit donc pas de temps, mais prit l'Overland quittant Sacramento dans l'heure suivante, se rendit immédiatement à son club et fit porter à Georgina un mot dans lequel il lui annonçait qu'il était en ville, et entièrement à sa disposition.

Cependant la situation s'était un peu apaisée chez les Clarendon, malgré le mutisme persistant du docteur et son refus absolu de s'intéresser à l'état du chien. Des ombres maléfiques semblaient partout présentes, et disposées à s'épaissir, mais pour le moment, il y avait une éclaircie. Georgina fut réconfortée de recevoir le message de Dalton et d'apprendre qu'il était là, tout près. Elle lui fit dire qu'elle l'appellerait dès

que la nécessité s'en ferait sentir. Au milieu de cette tension qui s'aggravait, quelque vague élément de compensation semblait se faire jour et Georgina se dit finalement que cela était dû à l'absence de ces Tibétains décharnés dont les manières sournoises et ondulantes, l'aspect gênant par son exotisme, lui avaient toujours déplu. Ils s'étaient subitement évanouis ; et la vieille Margarita, la seule domestique visible qui fut restée dans la maison, lui dit qu'ils aidaient leur maître et Surama à la clinique.

Le lendemain matin – le 28 mai – jour dont elle se souviendrait longtemps – le ciel était sombre et menaçant. Georgina sentait que ce calme précaire ne se prolongerait plus longtemps. Elle ne vit pas du tout son frère, mais elle savait qu'il était à la clinique en train de travailler très assidûment malgré la pénurie de sujets d'expérience qu'il déplorait. Elle se demandait comment allait le pauvre Tsanpo, s'il avait été vraiment soumis à une inoculation sérieuse, mais il faut avouer qu'elle se souciait davantage de Dick. Elle était anxieuse de savoir si Surama avait fait quelque chose pour ce chien fidèle, en face de l'indifférence étrangement insensible de son maître. L'apparente sollicitude de Surama, le soir où avait commencé la crise, l'avait grandement impressionnée, et lui avait inspiré le plus vif sentiment de bienveillance qu'elle eût jamais éprouvé pour cet infirmier détesté. À présent, à mesure que la journée s'avançait, elle s'aperçut qu'elle pensait de plus en plus à Dick ; jusqu'au moment où ses nerfs exténués, trouvant dans ce seul détail une sorte de résumé symbolique de toute l'horreur qui pesait sur la maisonnée, cessèrent de pouvoir supporter cette indécision.

Jusque-là, elle avait toujours respecté la volonté impérieuse d'Alfred de ne jamais être approché ou dérangé à la clinique. Mais, à mesure que s'avançait ce fatal après-midi, sa résolution de forcer la barrière devenait de plus en plus ferme. Finalement, elle sortit d'un air décidé, traversa la cour et entra dans le vestibule, dont la porte n'était pas fermée à clef, du bâtiment interdit avec l'intention bien arrêtée de trouver où se trouvait le chien ou d'apprendre la raison du mutisme de son frère.

Comme d'habitude, la porte intérieure était fermée ; mais derrière on entendait le bruit d'une conversation animée. N'ayant obtenu aucune réponse en frappant, elle manœuvra le bouton de la porte aussi bruyamment qu'elle le put, mais la discussion continua néanmoins. Les voix étaient celles de Surama et de son frère. Elle restait là, essayant d'attirer leur attention, elle ne put donc éviter de saisir quelques mots au passage. Le destin l'obligeait pour la seconde fois à écouter aux portes ; et une fois de plus ce qu'elle entendait semblait de nature à mettre à l'épreuve son équilibre mental et son endurance nerveuse jusqu'à leurs plus extrêmes limites. Alfred et Surama, cela était clair, étaient en train de se quereller avec une violence croissante et le sujet de leur discussion aurait suffi à faire naître en elle les craintes les plus folles, à

confirmer ses pires appréhensions. La voix de son frère s'élevait jusqu'au niveau le plus dangereux de la tension fanatique.

« Vous, allez au Diable ! Vous êtes bien placé pour me parler d'abandon, de modération ! Qui a mis tout cela en train, de toute façon ? Est-ce que j'avais la moindre idée de ce qu'étaient vos maudits dieux diaboliques et votre monde des temps reculés ? Avais-je jamais, dans ma vie, pensé à vos damnés espaces au-delà des étoiles et à votre Nyarlathotep, qui rampe dans le chaos ? J'étais un scientifique normal, que le Diable vous emporte, jusqu'au moment où j'ai commis la folie de vous sortir de vos souterrains, vous et vos diaboliques secrets de l'Atlantide. Vous m'avez poussé et à présent, vous entendez m'arrêter dans mon élan ! Vous restez là, à flâner sans rien faire, à me dire d'aller lentement alors que vous pourriez aussi bien aller me chercher des sujets d'expérience. Vous savez joliment bien que je ne sais pas où trouver ce genre de choses, tandis que vous vous y êtes fait la main depuis l'époque où la Terre n'existait pas encore. C'est bien de vous, sale cadavre ambulant, de déclencher une chose que vous ne voulez ou ne pouvez pas terminer ! »

Le rire maléfique de Surama éclata alors.

« Vous êtes fou, Clarendon. C'est la seule raison pour laquelle je vous laisse continuer à divaguer alors que je pourrais vous expédier en enfer dans l'espace de trois minutes. C'est assez, et vous avez eu certainement assez de matériel pour un novice de votre niveau. Vous avez eu tout, et je ne vous procurerai plus rien, de toute façon ! Vous n'êtes plus qu'un maniaque en cette matière, à présent ! – quelle chose moche et folle d'aller sacrifier jusqu'au chien favori de votre pauvre sœur, quand vous auriez aussi bien pu l'épargner ! Vous ne pouvez pas voir un être vivant sans avoir envie de lui planter dans le corps l'aiguille de cette seringue d'or. Non ! Dick a dû aller rejoindre le jeune garçon mexicain – là où Tsanpo et les sept autres ont été envoyés – où sont tous les animaux ! Quel élève ! Vous n'êtes plus amusant du tout – vous avez perdu la tête. Vous vous proposez de contrôler les choses et ce sont les choses qui vous contrôlent. J'en ai presque terminé avec vous, Clarendon. J'ai cru que vous aviez quelque chose en vous, mais non. Le moment approche pour moi d'essayer quelqu'un d'autre. Je crains que vous ne soyez obligé de partir ! »

Le docteur hurla une réponse dans laquelle la terreur et la frénésie se faisaient jour.

« Faites attention, vous ! Il y a des pouvoirs qui peuvent s'opposer à vos pouvoirs. Ce n'est pas pour rien que j'ai été en Chine, et il y a dans l'*Al Azif* d'Alhazred des choses qu'on ne connaissait pas dans l'Atlantide ! Nous sommes mêlés tous les deux à des choses dangereuses, mais n'allez pas croire que vous connaissez toutes mes ressources. Et la Némésis de Flamme ? J'ai parlé au Yémen avec un vieil homme qui

était revenu vivant du Désert Cramoisi – il avait vu Irem, la Ville des Colonnes, il s'était prosterné devant les autels souterrains de Nug et de Yeb – Iä ! Shub-Niggurath ! »

La voix de fausset de Clarendon fut interrompue par le ricanement grave de l'infirmier.

« Taisez-vous, imbécile ! Croyez-vous que vos idioties grotesques soient de quelque poids avec moi ? Des mots et des formules – qu'est-ce qu'ils signifient pour quelqu'un qui détient la substance qui se trouve derrière eux ? Nous sommes à présent dans un monde matériel, soumis à des lois matérielles. Vous avez votre fièvre, j'ai mon revolver. Vous n'aurez pas de sujets d'expérience et je n'aurai pas la fièvre tant que je vous aurai devant moi avec cette arme entre nous ! »

C'est tout ce que Georgina put entendre. La tête lui tournait, elle sortit du vestibule en chancelant pour reprendre sa respiration dans l'air de l'extérieur. Elle voyait que la crise avait fini par éclater et que le secours devait maintenant arriver rapidement si l'on voulait que son frère soit sauvé des gouffres inconnus de la folie et du mystère. Elle rassembla toutes ses ressources d'énergie, réussit à regagner la maison, à entrer dans la bibliothèque, à griffonner à la hâte une lettre et à la faire porter à James Dalton par Margarita.

Après le départ de la vieille femme, Georgina n'eut plus que la force de traverser la pièce pour aller s'effondrer sur le divan et sombrer dans une sorte de demi-stupeur. Elle crut rester ainsi pendant des années. Elle n'avait conscience que du jeu fantastique de la demi-lumière qui montait en rampant des coins de cette grande pièce sinistre, elle était obsédée par les milliers de formes nébuleuses qui défilaient dans son cerveau torturé, étouffé, avec une certaine pompe colorée. Le crépuscule laissa la place à la complète obscurité, mais l'hallucination subsistait. Elle entendit quelqu'un marcher d'un pas ferme dans le hall, entrer dans la pièce et fouiller dans la boite d'allumettes. Tandis que les becs du lustre à gaz s'allumaient les uns après les autres son cœur faillit s'arrêter de battre, mais elle vit alors que le nouvel arrivant était son frère. Soulagée jusqu'au fond de son cœur de voir qu'il était toujours vivant, elle laissa échapper un soupir involontaire, profond, venant de loin, frémissant et finit par sombrer dans une bienfaisante inconscience.

En entendant ce soupir, Clarendon, inquiet, se tourna vers le divan et fut secoué au-delà de toute expression d'y voir sa sœur, pâle et inanimée. Sa figure était d'une pâleur mortelle qui le bouleversa de terreur jusqu'au plus profond de lui-même, il tomba à genoux à côté, tout près d'elle, prenant soudain conscience de ce que signifierait pour lui la disparition de Georgina. Dans sa quête incessante de la vérité,

il avait depuis longtemps perdu l'habitude de pratiquer sa profession de médecin, il n'avait plus l'instinct que possède le praticien des premiers soins à donner à un malade. Il ne savait faire autre chose que de l'appeler par son nom, de lui frictionner machinalement les poignets, tandis que la crainte et le chagrin prenaient possession de lui. Alors, il pensa à de l'eau, courut dans la salle à manger chercher une carafe. En trébuchant dans une obscurité qui semblait receler des choses vaguement terrifiantes, il mit quelque temps à trouver ce qu'il cherchait. Finalement il saisit la carafe d'une main tremblante et revint en toute hâte pour lancer le liquide froid sur le visage de Georgina. La méthode était brutale mais efficace. Elle se secoua, poussa un second soupir, et finit par ouvrir les yeux.

« Tu es vivante ! » s'écria-t-il en posant sa joue contre celle de Georgina et en lui caressant la tête d'un geste maternel. Elle était presque heureuse de s'être évanouie, car cet incident semblait avoir rompu l'enchantement qui pesait sur l'étrange Alfred et lui avoir ramené son frère. Lentement, elle reprit la position assise et essaya de le rassurer.

« Je vais très bien, Al. Donne-moi simplement un verre d'eau. C'est un péché de la gaspiller ainsi – sans compter que tu as abîmé ma blouse ! Est-ce ainsi qu'on doit se comporter chaque fois que votre sœur fait la sieste ? Tu n'avais pas besoin d'imaginer que j'allais être malade, car je n'ai pas de temps à perdre avec de pareilles bêtises ! »

On voyait par l'expression des yeux d'Alfred que le discours froid, plein de bon sens, qu'elle lui avait tenu, avait porté ses fruits. L'état de panique dans lequel se trouvait son frère se dissipa en un instant et fut remplacé par une expression vague, calculatrice, comme si quelque merveilleuse possibilité venait de lui apparaître. Tandis qu'elle surveillait sur le visage de son frère la succession des vagues subtiles de la ruse et de la satisfaction, elle se sentait de moins en moins certaine que la façon employée par elle pour le rassurer ait été judicieuse et avant qu'il ait pu parler, elle se mit à frissonner sous l'effet d'une cause inconnue. Un instinct médical aigu lui donnait presque à penser que le temps pendant lequel il avait recouvré la raison touchait à sa fin et qu'il était redevenu une fois de plus un fanatique de la recherche scientifique que rien ne pouvait arrêter. Il y avait quelque chose de morbide dans la rapidité qu'avaient ses yeux de se rétrécir lorsqu'elle parlait de bonne santé sans y attacher d'importance. Que pensait-il ? Jusqu'à quelle extrémité anormale sa passion de l'expérimentation était-elle sur le point d'être poussée ? Où fallait-il rechercher la signification spéciale de la pureté de son sang et de l'éclat absolument impeccable de ses organes ? Cependant, Georgina ne fut pas troublée pendant plus d'une seconde par toutes ces hésitations ; elle était parfaitement naturelle et dépourvue de tout soupçon en sentant les doigts fermes de son frère lui tâter le pouls.

« Tu es un petit peu fiévreuse, Georgie, dit-il, d'une voix précise, contenue avec effort, tandis qu'il la regardait dans les yeux, dans une attitude professionnelle.

— Allons, c'est idiot, répondit-elle. Je vais très bien. On croirait que tu es à l'affût de patients atteints de la fièvre dans le seul but de faire valoir ta découverte ! Ce *serait* poétique, toutefois, si tu pouvais administrer une preuve définitive et présenter une démonstration en guérissant ta propre sœur. »

Clarendon sursauta violemment, d'un air coupable. Avait-elle soupçonné son désir secret ? Avait-il parlé tout seul à haute voix ? Il la regarda de près et vit qu'elle n'avait aucun soupçon de la vérité. Elle lui adressa un sourire plein de douceur en le regardant droit dans les yeux et lui caressa la main, tandis qu'il se tenait debout à côté du divan. Il prit alors dans la poche de sa veste une petite boîte de cuir rectangulaire, en sortit une seringue d'or, qu'il se mit à tripoter d'un air pensif, en faisant aller et venir le piston dans le cylindre.

« Je me demande, commença-t-il avec un ton sentencieux et suave, si tu serais réellement désireuse d'aider la science pour – une chose de ce genre – si le besoin s'en faisait sentir ? Si tu aurais assez de dévouement pour t'immoler à la cause de la médecine comme la sœur de Jephtah, en quelque sorte, à condition que tu saches que ce sacrifice signifierait l'accomplissement de mon œuvre, lui permettrait d'atteindre à l'absolue perfection ? »

Georgina surprit dans les yeux de son frère un étrange scintillement auquel il était impossible de se tromper, et elle comprit qu'en définitive ses pires appréhensions étaient fondées. Il n'y avait plus rien à faire pour l'instant que de le faire tenir tranquille à toute éventualité et de faire des prières pour que Margarita ait trouvé James Dalton à son club.

« Tu parais fatigué, cher Al, dit-elle avec douceur. Pourquoi ne prendrais-tu pas un peu de morphine pour pouvoir goûter un repos dont tu as tellement besoin ? »

Il lui répondit après avoir fait sournoisement semblant de réfléchir.

« Oui, tu as raison, je suis épuisé, comme toi. Nous avons l'un et l'autre besoin de faire un bon somme. La morphine est exactement ce qu'il nous faut – attends-moi, le temps que j'aille remplir la seringue et nous prendrons l'un et l'autre la dose convenable. »

Sans cesser de tripoter la seringue vide, il sortit de la pièce à pas feutrés. Georgina regarda autour d'elle, sans but, désespérée, l'oreille tendue pour déceler toute possibilité d'obtenir du secours. Elle crut entendre de nouveau Margarita dans la cuisine du sous-sol, elle se leva pour sonner, et tâcher d'apprendre le sort qui avait

été réservé à son message. La vieille servante répondit immédiatement à son appel et déclara qu'elle avait remis le message au club plusieurs heures auparavant. Le gouverneur Dalton était sorti, mais l'employé de la réception avait promis de lui remettre la lettre dès son arrivée.

Margarita redescendit l'escalier de son pas de canard, mais Clarendon ne reparaissait toujours pas. Que faisait-il ? Que machinait-il ? Elle avait entendu claquer la porte extérieure, elle savait donc qu'il devait se trouver à la clinique. Avec cet esprit vacillant qui caractérise la folie, avait-il oublié son intention primitive ? L'attente devenait presque insupportable, et Georgina devait serrer les dents pour s'empêcher de hurler.

La tension fut finalement rompue par la sonnette de la porte d'entrée, qui se fit entendre simultanément dans la maison et dans la clinique. Elle entendit le pas félin de Surama quittant la clinique pour aller ouvrir. Et alors, avec un soupir de soulagement presque hystérique, elle entendit la voix ferme et familière de Dalton en conversation avec le sinistre assistant de Clarendon. Elle se leva, faillit trébucher en allant à sa rencontre quand elle l'eut vu se profiler dans l'ouverture de la porte de la bibliothèque. Pendant un moment, aucune parole ne fut prononcée ; il lui baisait la main avec la courtoisie de la vieille école. Alors Georgina partit dans un torrent d'explications précipitées, voulut lui dire tout ce qui s'était passé, tout ce qu'elle avait entr'aperçu et entendu malgré elle, tout ce qu'elle craignait et suspectait.

Dalton écoutait d'un air grave et compréhensif ; il fut d'abord ahuri, puis cette attitude laissa progressivement la place à l'étonnement, à la sympathie et à une froide résolution. Le message qui s'était trouvé entre les mains d'un employé négligent avait été légèrement retardé et lui avait été remis à un moment tout indiqué puisqu'il se trouvait au fumoir, en train d'assister à une discussion assez animée au sujet précisément de Clarendon. Un de ses camarades de club, le Dr. MacNeil avait apporté un journal médical contenant un article bien fait pour troubler le scientifique si dévoué à sa tâche. Dalton venait de demander à garder le journal pour s'y reporter par la suite, quand le message lui fut enfin transmis. Abandonnant le plan qui s'était formé de lui-même de mettre le Dr. MacNeil dans la confidence au sujet d'Alfred, il réclama sur-le-champ son chapeau et sa canne et, sans perdre un instant, prit un cab pour se faire conduire chez Clarendon.

Surama, d'après ce qu'il s'imagina, parut inquiet en le reconnaissant, bien qu'il ait ricané comme d'habitude en repartant vers la clinique. Dalton se rappellerait toujours la démarche et le ricanement de Surama lors de cette soirée sinistre car il ne devait jamais revoir cette créature d'un autre monde. Au moment où le ricaneur pénétrait

dans le vestibule de la clinique, ses gargouillements caverneux et gutturaux semblaient se mêler à des roulements de tonnerre atténués venant de loin.

Lorsque Dalton eut entendu tout ce que Georgina avait à dire, et appris qu'on attendait d'un instant à l'autre le retour d'Alfred, muni de sa seringue pleine de morphine, il décida qu'il valait mieux qu'il parle seul à seul avec le docteur. Il conseilla à Georgina de regagner sa chambre en attendant la suite des événements, et se mit à arpenter la bibliothèque plongée dans la pénombre, en passant en revue les étagères de livres et en écoutant les pas nerveux de Clarendon sur le sentier de la clinique, à l'extérieur. Les coins de la vaste pièce étaient obscurs malgré le lustre, plus Dalton regardait de près les livres de son ami, moins le choix qu'il en avait fait lui plaisait. Ce n'était pas la bibliothèque équilibrée d'un médecin comme les autres, d'un biologiste, ou bien d'un homme ayant une culture générale. Il y avait trop de volumes sur des thèmes douteux et en marge ; de sombres spéculations, des rituels interdits du Moyen Âge, et d'étranges mystères exotiques dans des alphabets connus ou inconnus, appartenant à d'autres civilisations.

Le grand cahier d'observations placé sur la table était lui aussi malsain. L'écriture avait un caractère névrotique, et l'esprit dans lequel les notes étaient rédigées était loin d'être rassurant. De longs passages étaient écrits en caractères grecs peu lisibles. Dalton appela à la rescousse, pour les traduire, tous ses souvenirs linguistiques. Il eut un brusque sursaut et se mit à regretter de ne pas avoir mis plus de conscience dans ses démêlés avec Xénophon et Homère, au collège. Il y avait là quelque chose qui n'allait pas – de la façon la plus affreuse – et le gouverneur se laissa tomber mollement dans le fauteuil placé à côté de la table, tandis qu'il se plongeait de plus en plus profondément dans le grec barbare du docteur. Il y eut alors un bruit, assez proche pour le faire sursauter et il fit un bond avec nervosité, une main s'étant posée sur son épaule.

« Quelle est la raison de cette intrusion ? Puis-je vous le demander ? Vous auriez pu exposer votre affaire à Surama. »

Clarendon, l'air glacé, restait debout à côté du fauteuil, la petite seringue d'or à la main. Il paraissait très calme et raisonnable et Dalton imagina un instant que Georgina devait avoir exagéré son état. Comment, en outre, un helléniste aussi rouillé que lui pouvait-il être sûr du sens de ces notes en grec ? Le gouverneur décida de se montrer très prudent dans son entrevue, et remercia la chance de lui avoir fourni le prétexte spécieux qui se trouvait dans la poche de son veston. Il était très froid et sûr de lui quand il se leva pour répondre.

« Je pensais que vous ne vous souciiez pas de voir certaines choses étalées devant

l'un de vos subordonnés, mais j'ai estimé que vous deviez cependant prendre immédiatement connaissance de cet article. »

Il tendait à Clarendon le magazine que lui avait remis le Dr. MacNeil.

« À la page 542, vous voyez ce titre : *La Fièvre noire vaincue par un nouveau sérum.* L'article est du Dr Miller, de Philadelphie – et il estime qu'il vous a dépassé avec votre traitement. Ils en discutaient au club, et MacNeil trouvait l'exposé très convaincant. Moi, qui suis un profane, je n'ai pas la prétention d'en juger. Mais à toute éventualité, j'ai pensé que vous ne deviez pas manquer l'occasion de digérer la chose pendant qu'elle est toute fraîche. Si vous êtes occupé, bien entendu, je ne veux pas vous déranger… »

Clarendon l'interrompit sur un ton tranchant.

« Je vais faire une piqûre à ma sœur – elle n'est pas très bien –, mais, en revenant, je regarderai ce qu'a à dire ce charlatan. Je connais Miller – sale plagiaire sans compétence – et je ne pense pas qu'il ait assez de cervelle pour me voler mes méthodes en partant du peu qu'il a pu en voir. »

Dalton eut soudain une poussée d'intuition l'avertissant que Georgina ne devait pas recevoir la piqûre que son frère se proposait de lui faire. Il y avait là quelque chose d'inquiétant. D'après ce qu'elle avait dit, Alfred devait avoir mis un temps anormalement long à la préparer, beaucoup plus long qu'il n'aurait été nécessaire pour faire dissoudre un comprimé de morphine. Il prit la décision de retenir son hôte aussi longtemps que possible et d'en profiter pour examiner son attitude avec plus ou moins de subtilité.

« Je suis désolé que Georgina soit souffrante. Êtes-vous sûr que cette piqûre lui fasse du bien ? Qu'elle ne lui causera aucun dommage ? »

Clarendon eut un sursaut nerveux. Dalton comprit qu'il avait touché un point sensible.

« Lui causer quelque dommage ? s'écria-t-il. Ne soyez pas absurde ! Vous savez que Georgina doit être dans le meilleur état de santé possible – vraiment le meilleur, je dirais – afin de servir la science comme une Clarendon doit le faire. Elle, du moins, se rend compte de ce que c'est que d'être ma sœur. Pour elle, quand il s'agit de travailler sous mes ordres, aucun sacrifice n'est trop lourd. Elle est une prêtresse de la vérité et de la découverte comme j'en suis le prêtre. »

Il marqua une pause dans cette tirade proférée d'une voix stridente. Il avait l'œil dilaté ; il était comme hors d'haleine. Dalton pouvait voir que son attention avait été

momentanément détournée.

« Mais voyons un peu ce que ce damné charlatan peut avoir à dire, poursuivit-il. S'il croit sa rhétorique pseudo-médicale capable de prendre en défaut un véritable médecin, il est encore plus simple d'esprit que je ne l'imaginais ! »

Clarendon chercha avec nervosité et finit par trouver la bonne page. Il était toujours debout, tenant sa seringue serrée dans la main, et il se mit à lire. Dalton se demandait ce qu'étaient les faits réels. MacNeil lui avait garanti que l'auteur était un pathologiste du plus haut standing et que, malgré les erreurs que pouvait contenir cet article, l'esprit qui l'avait conçu était puissant, érudit, rigoureusement honorable et sincère.

Dalton ne quittait pas le docteur des yeux pendant qu'il lisait. Il vit pâlir ce visage mince, encadré d'une barbe. Les grands yeux étincelaient, les pages craquaient à mesure que les longs doigts minces les serraient davantage. La sueur perlait sur le front haut, d'un blanc ivoire, là où les cheveux commençaient déjà à s'éclaircir. Clarendon se laissa tomber, haletant, dans le fauteuil que son visiteur venait de libérer, pour continuer à dévorer ce texte. On entendit alors un hurlement féroce comme celui d'une bête traquée. Clarendon se laissa tomber en avant sur la table, de ses bras étendus il balaya livres et papiers, sa conscience s'éteignit comme une flamme soufflée par le vent.

Dalton se précipita pour venir en aide à son ami ; il souleva ce corps mince et le remit dans son fauteuil. Il aperçut la carafe sur le sol à côté du divan, il lança un peu d'eau sur ce visage contracté, et fut récompensé en voyant les grands yeux s'ouvrir lentement. C'étaient à présent les yeux d'un homme jouissant de toute sa raison – creusés, tristes, mais incontestablement des yeux d'homme sensé. Dalton se sentit épouvanté par cette tragédie dont il constatait les manifestations, mais dont il ne pourrait jamais espérer ou oser sonder la profondeur.

La seringue dorée était toujours serrée dans la main maigre. Clarendon, ayant pris une profonde inspiration en frissonnant, desserra les doigts et se mit à examiner l'objet brillant qui roulait sur sa paume. Puis il se mit à parler lentement avec l'ineffable tristesse du désespoir total, absolu.

« Merci, Jimmy. Je vais tout à fait bien. Mais il y a beaucoup à faire. Vous me demandiez il y a un instant si cette piqûre de morphine ferait du mal à Georgina. Je suis en mesure de vous dire à présent qu'elle ne lui en fera pas. »

Il fit tourner un petit écrou de la seringue, posa un doigt sur le piston et en même temps tira de sa main gauche sur la peau de son propre cou. Dalton poussa un cri de terreur, mais avec la vitesse de l'éclair, la main droite de Clarendon avait déjà injecté

sous sa peau le contenu du cylindre.

« Seigneur Dieu, Al, qu'avez-vous fait ? »

Clarendon sourit avec douceur – un sourire de paix et de résignation, bien différent du rictus sardonique qu'il avait vu sur son visage depuis ces dernières semaines.

« Il faut que vous sachiez Jimmy, si vous avez toujours le jugement qui vous a permis d'accéder aux fonctions de gouverneur. Vous avez dû, d'après mes notes, reconstituer assez de choses pour vous rendre compte qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Avec les notes que vous avez obtenues en grec, du temps de l'université Columbia, je pense qu'il n'y a pas grand-chose qui vous ait échappé. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est vrai.

» James, je n'aime pas me décharger sur quelqu'un d'autre, mais il est normal que je vous dise que c'est Surama qui m'a fait m'engager sur cette voie. Je ne peux pas vous dire qui – ou ce qu'il est, parce que je ne le sais pas très bien moi-même, et ce que je sais ce sont des choses qu'aucun être doué de toute sa raison ne doit connaître. Mais je dirai que je ne le considère pas comme un être humain dans la complète acception du terme, et je ne suis pas sûr qu'il soit vivant dans le sens où nous l'entendons.

» Vous croyez que je suis en train de vous dire des inepties. Je voudrais que ce soit vrai, mais tout cet affreux gâchis est diablement réel. J'ai débuté dans la vie avec un esprit et des intentions nets. Je voulais débarrasser le monde de la fièvre. J'ai essayé et j'ai échoué – et je prends Dieu à témoin que je regrette de n'avoir pas eu le courage d'avouer cet échec. Ne vous laissez pas tromper par mes discours sur la science, James… *Je n'ai découvert aucune antitoxine et je ne me suis jamais trouvé même à mi-chemin du but.*

» Ne prenez pas cet air bouleversé, mon vieux ! Un vétéran des luttes politiques comme vous doit avoir déjà vu bien des gens jeter le masque. Je vous le dis, je n'ai jamais eu même le commencement d'une guérison. Mais mes études m'ont entraîné dans des endroits étranges et j'ai eu simplement la chance maudite d'écouter les histoires de gens encore plus étranges. James, si jamais vous voulez le bien d'un homme, dites-lui de se tenir à l'écart des lieux antiques et cachés de la Terre. Les vieilles eaux stagnantes sont dangereuses – il y a là des choses qui ne font aucun bien aux gens bien portants. J'ai trop parlé avec de vieux prêtres et de vieux mystiques et j'en suis venu à espérer réaliser par des moyens interdits ce que je ne pouvais atteindre par les voies autorisées.

» Je ne peux pas vous dire exactement ce que j'entends par là, car si je le faisais, je

ne vaudrais pas mieux que les prêtres de jadis qui ont fait ma ruine. Tout ce que j'ai besoin de dire, c'est qu'après avoir connu leur enseignement, j'ai frissonné à la pensée des épreuves qu'avait traversées le monde. Le monde est effroyablement ancien, James, et il y a eu des chapitres entiers de son histoire qui ont été vécus et refermés avant l'aube de notre vie organique et des périodes géologiques en rapport avec elle. C'est une pensée terrifiante – tous ces cycles d'évolution oubliés avec des êtres vivants, des races, une sagesse, des maladies, tous ils ont vécu et disparu avant même que la première amibe ne s'agite dans les mers tropicales dont nous parle la géologie.

» Je disais "disparus", mais ce n'était pas tout à fait ma pensée. Cela aurait été mieux ainsi, mais cela ne l'a pas été exactement. Dans certains endroits, les traditions se sont conservées – je ne peux pas vous dire comment – et certaines formes de vie archaïque ont réussi à lutter à travers les millénaires dans des endroits cachés. Il y avait des cultes, vous savez – l'Atlantide était la couche chaude où se conservait la vie. C'était un terrible endroit. Si le ciel est miséricordieux, personne ne fera jamais surgir cette horreur des profondeurs.

» Cependant, l'Atlantide possédait une colonie qui ne fut pas submergée. Lorsque vous gagnez la confiance d'un des prêtres touaregs en Afrique, il y a des chances pour qu'il vous raconte des histoires à ce sujet – des contes terribles qui se rattachent à ce que vous entendrez dire parmi les lamas fous et les vachers de Tartarie sur les plateaux secrets d'Asie. Quand je fus parvenu sur le plus grand de ces plateaux, j'entendis toutes les histoires rapportées par la rumeur publique, ou chuchotées. Ce que c'était, vous ne le saurez jamais, mais cela concerne quelqu'un ou quelque chose qui a surgi d'une époque incroyablement éloignée et qu'on peut faire revivre – ou à qui on peut donner à nouveau l'apparence de la vie – grâce à certains procédés qui n'étaient pas très clairs pour l'homme qui m'en a parlé.

» Ecoutez, James, malgré ce que je vous ai avoué au sujet de la fièvre, vous savez que je ne suis pas un si mauvais docteur. J'ai durement bûché la médecine et j'en ai retenu à peu près autant que n'importe qui – peut-être un peu davantage parce que là-bas, au Hoggar, j'ai fait une chose qu'aucun prêtre n'a été capable de faire. On m'a conduit les yeux bandés dans un endroit qui était resté muré pendant des générations – et j'en ai ramené Surama.

» Doucement, James ! Je sais ce que vous avez envie de dire. Comment sait-il tout ce qu'il sait ? – Pourquoi parle-t-il anglais – ou n'importe quelle autre langue, sans aller plus loin – sans accent ? – Pourquoi est-il venu avec moi ? Et ainsi de suite. Je ne peux pas vous dire cela, mais je peux vous dire qu'il saisit les idées, les images et

les impressions avec quelque chose d'autre que son cerveau et ses sens. Il m'est utile, ainsi qu'à mes travaux scientifiques. Il m'a dit des choses, il m'a ouvert des horizons. Il m'a appris à célébrer le culte de dieux antiques, antérieurs à toute chose, maléfiques, il m'a tracé la route menant à un but terrible sur lequel je ne peux vous fournir le moindre indice. N'insistez pas, James – c'est pour protéger votre raison et la raison du monde entier !

» Cet être est en dehors de toutes les limites. Il est lié aux étoiles et à toutes les forces de la Nature. Ne croyez pas que je suis encore fou, James – je vous jure que non ! J'ai entr'aperçu trop de choses pour pouvoir douter. Il m'a fait connaître des plaisirs nouveaux qui étaient des formes de son culte remontant aux âges les plus reculés, et le plus grand de tous fut la fièvre noire.

» Mon Dieu, James ! Vous n'apercevez pas dès maintenant le fond de tout cela ? Persistez-vous à croire que la fièvre noire est venue du Tibet, et que c'est là que j'ai appris ce qu'était cette maladie ? Servez-vous de votre cerveau, mon vieux ! Regardez cet article de Miller qui est devant vous ! Il a trouvé une antitoxine de base qui fera disparaître toute fièvre avant un demi-siècle quand les autres hommes auront appris à la modifier pour répondre aux différentes formes de maladie. Il m'a coupé l'herbe sous les pieds, détruit mes espoirs de jeunesse – réalisé ce que j'aurais donné ma vie pour réussir – détourné le vent de toutes les voiles honnêtes que j'aie jamais tendues devant la brise de la science ! Vous vous étonnez que son article m'ait donné un choc ? Vous étonnez-vous qu'il me fasse sortir de ma folie en me ramenant aux vieux rêves de ma jeunesse ? Trop tard ! Trop tard ! Mais pas trop tard pour en sauver d'autres !

» Je pense qu'à présent, je divague un peu. Vous savez… la piqûre. Je vous ai demandé pourquoi vous n'avez pas saisi les faits concernant la fièvre noire. Comment auriez-vous pu ? Est-ce que Miller n'a pas dit qu'il avait guéri sept cas au moyen de son sérum ? Question de diagnostic, James. Il pense seulement que c'est la fièvre noire. Je peux lire entre les lignes. Ici, mon vieux, page 551, se trouve la clef de toute l'affaire. Relisez le passage.

» Vous voyez, n'est-ce pas ? Les cas de fièvre *de la côte du Pacifique* n'ont pas réagi à son sérum. Ces cas l'ont embarrassé. Ils ne ressemblaient même pas à aucune véritable fièvre qu'il connût. Eh bien, c'étaient *mes* cas ! C'étaient les *vrais* cas de fièvre noire ! Et il ne peut pas y avoir sur la Terre d'antitoxine qui guérisse la fièvre noire !

» Comment est-ce que je le sais ? *Parce que la fièvre noire n'est pas de cette Terre !* Elle est de *quelque part ailleurs,* James – et Surama est seul à savoir d'où,

parce qu'il l'a apportée ici. Il *l'a apportée et je l'ai répandue !* Voilà le secret, James ! C'est toute la raison pour laquelle je désirais cette nomination – c'est tout ce que j'aie jamais fait – *simplement répandre la fièvre que je portais dans cette seringue d'or et dans la plus terrible seringue à piston actionné par une bague que vous voyez à mon index !* La science ? Un leurre ! Je voulais tuer, tuer, et tuer ! Une simple pression de mon doigt et la fièvre noire était inoculée. Je voulais voir des êtres vivants se tordre de douleur, se contorsionner, hurler, l'écume aux lèvres. Une simple pression sur le piston de la seringue et je pouvais les regarder mourir, et je ne pouvais plus vivre ni penser si je n'en avais pas énormément à regarder ainsi. C'est pourquoi je piquais tout ce que je voyais au moyen de cette maudite aiguille creuse. Animaux, criminels, enfants, domestiques – et ensuite cela aurait été… »

La voix de Clarendon se brisa, et il se recroquevilla nettement dans son fauteuil.

« Cela… cela, James, était… ma vie. Surama en était responsable – Il m'a appris, m'a obligé à continuer jusqu'au moment où je n'ai plus pu m'arrêter. Alors… alors, ce fut trop, *même pour lui*. Il essaya de m'arrêter. Imagination – *lui* essayant d'arrêter qui que ce soit, pareillement engagé ! Mais à présent, j'ai mon dernier sujet. C'est ma dernière expérience. Bon sujet, James – je suis bien portant – diaboliquement bien à présent. Ironique, que diantre, cependant – la folie a disparu à présent, si bien qu'il n'y aura plus rien d'amusant à assister à l'agonie ! Cela ne peut pas… ne peut pas… »

Le docteur fut secoué par un violent frisson de fièvre, Dalton était affligé en même temps qu'horrifié – stupéfait de ne pouvoir laisser paraître son chagrin. Jusqu'à quel point l'histoire d'Alfred était-elle un pur non-sens et quelle part de vérité de cauchemar elle comportait, il était incapable de le dire ; mais dans tous les cas, il sentait que cet homme était plus une victime qu'un criminel, et avant tout, c'était un camarade d'enfance, et le frère de Georgina. Les souvenirs des jours anciens lui revenaient comme dans un kaléidoscope. Le « petit Alf », la cour à Phillips Exeter – le quadrilatère à Columbia – la bataille avec Tom Cortland quand il sauva Alf d'une sévère correction… Il soutint Clarendon jusqu'au divan et lui demanda avec douceur ce qu'il pouvait faire pour lui. Rien. À présent, Alfred ne pouvait plus parler qu'à voix basse, mais il demanda le pardon pour toutes ses offenses et confia sa sœur à son ami.

« Vous… vous la rendrez heureuse… dit-il dans un hoquet. Elle le mérite. Martyre… d'un mythe ! Trouvez-lui des compensations, James. Ne… lui… en dites… pas plus qu'il n'est nécessaire ! »

Sa voix n'était plus qu'un murmure, il sombra dans la stupeur. Dalton sonna, mais Margarita était couchée, si bien qu'il appela Georgina dans l'escalier. Son pas était

ferme, mais elle était très pâle. Le cri poussé par Alfred l'avait durement secouée, mais elle avait confiance en James. Elle continua même à avoir confiance en lui quand il lui montra la forme inconsciente étendue sur le divan et lui demanda d'aller se reposer dans sa chambre, sans se préoccuper du bruit qu'elle pourrait entendre. Il ne tenait pas à ce qu'elle soit le témoin de l'affreux spectacle du délire qui allait certainement se produire, mais il lui demanda de donner à son frère un dernier baiser d'adieu. Il était étendu, calme et silencieux, il ressemblait beaucoup au petit garçon qu'il avait été. Elle le quitta ainsi – ce génie étrange, lunaire, visionnaire, qu'elle avait si longtemps choyé, et l'image qu'elle emporta de lui était très apaisante.

Dalton devait conserver une image plus pénible. Ses craintes concernant le délire n'étaient pas vaines et pendant toutes les heures sombres du milieu de la nuit, il contint de toutes ses forces les contorsions déchaînées du malade qui souffrait comme un fou. Il ne répétera jamais ce qu'il a entendu, sortant de ces lèvres gonflées, en train de noircir. Depuis, il n'a plus jamais été le même homme et il sait que quiconque a entendu pareilles choses ne peut plus être tout à fait l'homme qu'il était antérieurement. Si bien que dans l'intérêt même du monde, il n'ose pas parler et il remercie Dieu que son ignorance de profane sur certains sujets rende obscures et dépourvues pour lui de signification la plupart des révélations qu'il eut à recueillir.

Vers le matin, Clarendon s'éveilla et reprit conscience. Il se mit à parler d'une voix assurée.

« James, je ne vous ai pas dit ce qu'il fallait faire – à tous points de vue. Effacez ces notes en grec et envoyez mon cahier de notes au Dr. Miller. Toutes mes autres notes, également, que vous trouverez dans mes dossiers. Il est aujourd'hui la grande autorité – son article en donne la preuve. Votre ami du club avait raison.

» Mais tout ce qui se trouve dans la clinique doit disparaître. *Tout sans exception, mort, vivant, ou… autrement.* Tous les fléaux de l'enfer sont dans ces flacons, sur les étagères. Brûlez-les – brûlez tout – si quelque chose échappe, Surama répandra la mort noire sur toute la surface du monde. *Et avant tout, brûlez Surama !* Ce… cette *chose* – ne doit pas respirer l'air salubre du ciel. Vous savez à présent – ce que je vous ai dit –, vous savez pourquoi une telle entité ne peut pas être tolérée sur la Terre. Ce ne sera pas un meurtre – Surama n'est pas un être humain – si vous êtes toujours aussi pieux, James, je n'aurai pas besoin d'insister. Rappelez-vous le vieux texte : "Tu ne permettras pas à une sorcière de vivre"… ou quelque chose comme cela.

» *Brûlez-le, James !* Ne lui permettez pas de ricaner devant la torture de la chair mortelle. Je dis bien, *brûlez-le* – la Némésis de Flamme – c'est tout ce qui peut l'atteindre, James, à moins que vous ne le surpreniez pendant son sommeil et ne lui

enfonciez un épieu dans le cœur… Tuez-le, extirpez-le – *débarrassez la dignité de l'univers de sa pourriture de primitif... la pourriture que j'ai tirée de son sommeil séculaire…* »

Le docteur s'était redressé sur son coude, sa phrase s'était achevée sur un ton strident et perçant. Cependant l'effort était trop violent et il sombra très soudainement dans un coma profond et sans agitation. Dalton lui-même, qui n'avait plus peur de la fièvre à présent qu'il savait que le terrible germe n'était pas contagieux, arrangea les bras et les jambes d'Alfred sur le divan et jeta un lainage léger sur la forme fragile. Après tout, cette horreur était peut-être, pour une grande part, exagération et délire ? Est-ce que le vieux docteur MacNeil ne pourrait pas à la longue le tirer de là ? Le gouverneur faisait tous ses efforts pour rester éveillé, il arpentait la pièce d'un pas rapide, mais ses forces avaient été mises à une trop dure épreuve pour qu'il pût appliquer une telle méthode. Une seconde de repos dans le fauteuil devant la table lui fit perdre l'initiative et peu après, en dépit de ses bonnes intentions, il était profondément endormi.

Il eut soudain dans les yeux une lumière éblouissante. Dalton sursauta et crut un instant que l'aube était venue. Mais ce n'était pas cela ; il se frotta les yeux et s'aperçut que la clinique brûlait. De l'autre côté de la cour, les planches épaisses flambaient, ronflaient, craquaient en lançant des étincelles vers le ciel, dans le plus stupéfiant des holocaustes. C'était vraiment la « Némésis de Flamme » que Clarendon avait réclamée, et Dalton avait l'impression que des combustibles étrangers étaient en cause dans cet embrasement beaucoup plus violent que tout ce qu'aurait pu donner du sapin ou du séquoia. Il jeta un regard inquiet du côté du divan, mais Alfred n'était plus là. Il se leva, alla appeler Georgina, la rencontra dans le hall. La montagne de feu qu'il avait devant lui l'avait complètement réveillé.

« La clinique est en train de brûler ! s'écria-t-elle. Et Al ? Comment va-t-il ?

— Il a disparu… disparu pendant que je m'étais endormi ! » répondit Dalton en tendant un bras secourable vers la forme qui, de faiblesse, commençait à perdre l'équilibre.

Il la guida avec douceur dans l'escalier jusqu'à sa chambre ; il lui promit de se mettre immédiatement à la recherche d'Alfred, mais Georgina secouait la tête tandis que les flammes venant du dehors projetaient une lueur fantomatique à travers la fenêtre du palier.

« Il doit être mort, James. Il n'aurait jamais pu vivre, en ayant retrouvé la raison, et en sachant ce qu'il savait. Je sais quelles choses affreuses étaient en train. C'est mon frère, mais… c'est mieux ainsi. »

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

Soudain, par la fenêtre ouverte, on entendit un ricanement grave et hideux, les flammes se dégageant de la clinique incendiée prirent un contour nouveau jusqu'à ressembler à des personnages de cauchemar sans nom, cyclopéens. James et Georgina s'arrêtèrent un moment, hésitants, et regardèrent, la respiration coupée, par la fenêtre du palier.

Alors, jailli du ciel, un éclair vint frapper avec une terrible précision la ruine embrasée en son milieu. Le ricanement caverneux cessa et fut remplacé par un jappement ululant faisant croire à la présence de mille vampires et loups-garous plongés dans les tourments. Cela s'éteignit, prolongé par de longs échos réverbérés, et lentement, les flammes reprirent leur forme normale.

Les spectateurs ne bougeaient pas, mais ils attendirent que la colonne de feu se soit réduite à une lueur de feu qui couve. Ils se félicitaient de l'indolence qui avait empêché les pompiers de se précipiter en groupe, et de la présence du mur qui écartait les badauds. Ce qui était arrivé n'était pas fait pour les yeux du commun, trop de secrets intimes de l'Univers s'y trouvaient impliqués.

Dans l'aube pâlissante, James parlait à Georgina avec douceur. Celle-ci ne pouvait que poser la tête sur sa poitrine et sangloter.

« Mon cœur, je crois qu'il a expié. Il a dû mettre le feu, vous savez, pendant que je dormais. Il m'avait dit que tout devait être brûlé : la clinique, tout ce qu'elle contenait, y compris Surama. C'était le seul moyen de sauver le monde des horreurs inconnues qu'il avait déchaînées sur lui. Il le savait, et il a fait ce qu'il avait de mieux à faire.

» C'était un grand homme, Georgie. Ne l'oublions jamais. Nous devons être toujours fiers de lui, car il a commencé par vouloir aider l'humanité. Tout en lui était démesuré, y compris ses fautes. Je vous en dirai davantage un jour. Ce qu'il a fait, en bien ou en mal, personne ne l'avait fait avant lui. Il a été le premier et le dernier à faire tomber certains voiles, et même Apollonios de Tyane se place après lui. Mais nous ne devons pas parler de tout cela. Nous devons nous souvenir de lui comme du petit Alf que nous avons connu – comme du petit garçon qui voulait se rendre maître de la science médicale et vaincre la fièvre. »

Dans l'après-midi, les pompiers explorèrent méthodiquement les ruines. Ils y découvrirent deux squelettes auxquels adhéraient encore des débris de chair noircis – deux squelettes seulement, grâce aux fosses remplies de chaux vive qui n'avaient pas été touchées. L'un des deux était celui d'un homme ; le cas de l'autre était encore

l'objet de discussions entre les biologistes de la côte. Ce n'était pas exactement le squelette d'un singe, ni d'un saurien, mais il présentait des caractères troublants appartenant à une chaîne d'évolution dont on ne retrouve aucune trace en paléontologie. Chose assez étrange, le crâne noirci était d'aspect très humain et rappelait Surama ; mais le reste des ossements défiait toute conjecture. Un vêtement bien coupé aurait pu donner à un tel corps l'apparence d'un homme.

Cependant, les ossements humains étaient bien ceux de Clarendon. Personne ne mit ce fait en doute, et le monde entier pleura la mort prématurée du plus grand médecin du siècle ; du bactériologiste dont le sérum universel contre la fièvre aurait éclipsé de loin l'antitoxine analogue du Dr. Miller s'il avait vécu assez longtemps pour l'amener à la perfection. Une grande part des derniers succès de Miller, à vrai dire, est attribuée aux notes que lui a léguées l'infortuné, disparu dans les flammes. Il ne subsiste pour ainsi dire rien de leur vieille rivalité, de leur haine mutuelle, et le Dr. Wilfred Jones lui-même s'est vanté, on le sait, d'avoir été associé aux recherches du pionnier disparu.

James Dalton et son épouse Georgina ont toujours observé une réserve que l'on peut fort bien attribuer à la modestie et à leur deuil. Ils ont publié certaines notes en hommage à la mémoire du grand homme, mais ils n'ont jamais confirmé ou infirmé la rumeur publique ou les rares allusions à des faits appartenant au merveilleux dont on sait qu'un très petit nombre de penseurs subtils ont parlé à mots couverts. C'est très lentement et discrètement que les faits ont filtré. Dalton a probablement laissé entrevoir la vérité au Dr. MacNeil et cette bonne âme n'avait guère de secrets pour son fils.

Les Dalton ont, dans l'ensemble, mené une vie très heureuse ; car les terreurs qui avaient, dans le passé, obscurci leur horizon, sont à présent oubliées et un solide amour mutuel leur a créé un monde tout neuf. Il y a cependant de petits détails, dont personne ne songerait à se plaindre, qui, curieusement, les troublent encore. Ils ne peuvent supporter les gens maigres et dont la voix dépasse certaines limites dans le registre grave, et Georgina pâlit dès qu'elle entend un ricanement guttural. Le sénateur Dalton a horreur de l'occultisme, des voyages, des piqûres et des alphabets inconnus que l'on trouve la plupart du temps difficiles à unifier. En outre, il y a encore des gens pour lui reprocher d'avoir détruit d'une façon absolue et appliquée une aussi vaste proportion des livres du docteur.

Cependant MacNeil a paru se rendre compte. C'est un homme simple et il a dit une prière au moment où le dernier des livres étranges d'Alfred Clarendon a été réduit en cendres. Et personne parmi ceux qui ont jeté un coup d'œil dans ces livres en

comprenant de quoi il s'agissait n'aurait pu souhaiter qu'un seul mot soit retranché de cette prière.

LA MALÉDICTION DE YIG

The Curse of Yig - 1929 (1928)

Par Zealia Brown Reed (Zealia Bishop, et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

En 1925 je me rendis dans l'Oklahoma, à la recherche d'histoires de serpents et j'en suis revenu avec une frayeur pour ces reptiles qui me durera jusqu'à la fin de mes jours. Je reconnais que c'est idiot, puisqu'il y a des explications naturelles à tout ce que j'ai vu et entendu, mais cette terreur ne m'en possède pas moins. S'il n'y avait rien eu d'autre que la vieille histoire, je n'aurais pas été aussi durement secoué. Mon travail comme ethnologue spécialisé dans les questions concernant les Indiens d'Amérique m'a cuirassé contre tous les genres d'extravagances légendaires et je connais des Blancs qui pourraient battre les Peaux-Rouges à leur propre jeu quand on en vient aux inventions fantaisistes. Mais, je ne puis oublier ce que j'ai vu de mes yeux à l'asile de fous de Guthrie.

J'y ai été parce que certains colons pris parmi les plus anciens m'avaient dit que j'y trouverais quelque chose d'important. Ni les Indiens ni les Blancs ne discuteraient les légendes du dieu-serpent dont j'ai trouvé la trace. Les nouveaux arrivants attirés par le boom du pétrole, naturellement, ne connaissaient rien de ces questions, tandis que les Peaux-Rouges et les vieux pionniers étaient visiblement terrifiés quand je leur en parlais. Six ou sept personnes au plus ont parlé de l'asile et encore en veillant à ne pas élever la voix. Mais ces derniers disaient que le Dr. McNeill pouvait me montrer une relique terrible et me dire tout ce que je désirais savoir. Ce docteur pouvait expliquer pourquoi Yig, ce demi-humain père des serpents, provoque la terreur et fait fuir dans le centre de l'Oklahoma, et pourquoi les vieux colons frissonnent quand on évoque le secret des orgies des Indiens qui rendent épouvantables les journées et les nuits d'automne avec les percussions ininterrompues des tam-tams dans les lieux déserts.

C'est comme un chien de chasse prenant le vent que j'arrivai à Guthrie, car j'avais passé bien des années à recueillir des documents sur l'évolution du culte du serpent chez les Indiens. J'avais toujours eu l'impression, d'après ce qu'on pouvait avec un peu de netteté sentir de sous-jacent dans la légende et l'archéologie, que le grand Quetzalcoatl – le serpent-dieu débonnaire des Mexicains avait eu un prototype plus ancien et plus noir ; et au cours de ces derniers mois j'en avais eu presque la preuve à la suite d'une série de recherches dans une région s'étendant du Guatemala aux

plaines de l'Oklahoma. Mais tout cela restait incomplet, c'était simplement une invitation à des recherches plus approfondies, mais de l'autre côté de la frontière le culte du serpent s'entourait de crainte et de clandestinité.

Il semblait à présent qu'une nouvelle et abondante source de documentation était sur le point de jaillir et je cherchai le chef de l'asile avec une ardeur que je ne tentais pas de dissimuler. Le Dr. McNeill était un petit homme rasé de près d'un âge plutôt avancé. Je vis immédiatement en l'entendant parler et en observant son comportement qu'il était d'une érudition considérable dans bien des domaines étrangers à sa profession. Grave et hésitant au premier exposé de mon propos, il prit une expression pensive en examinant avec soin mes références et les lettres d'introduction que m'avait données aimablement un vieil agent ex-indien.

« Ainsi, vous avez étudié la légende de Yig, hein ? dit-il sur un ton sentencieux. Je sais que beaucoup de nos ethnologues de l'Oklahoma ont essayé d'établir une corrélation entre cette légende et Quetzalcoatl, mais je ne crois pas qu'aucun d'entre eux ait tracé aussi bien les échelons intermédiaires. Vous avez fait un travail remarquable pour un homme aussi jeune que vous paraissez l'être et vous méritez certainement que nous vous fassions bénéficier de toute la documentation que nous pourrons vous donner.

» Je ne pense pas que le vieux major Moore ni aucun des autres vous ait dit ce que nous avons ici. Ils n'aiment pas en parler, ni moi non plus. C'est très tragique et très horrible, mais c'est tout. Je refuse de le considérer en rien comme surnaturel. Il y a à son sujet une histoire que je vous raconterai après vous l'avoir montré, une histoire triste et diabolique, mais que je ne qualifierai pas de magique. Elle prouve seulement le pouvoir qu'exerce sur certaines gens le fait de croire. Je reconnais qu'il y a des moments où je ressens un frisson qui n'est pas exclusivement physique, mais dans la journée, j'attribue tout cela aux nerfs. Je ne suis plus tout jeune, hélas !

» Pour en venir au vif du sujet, la chose que j'ai ici est ce que vous pourriez appeler une victime de la malédiction de Yig, une victime vivante au sens physique du terme. Nous ne laissons pas la masse des infirmières le voir, bien que, pour la plupart, elles sachent que cela est là. Il y a juste deux vieux types bien équilibrés qui ont charge de le nourrir et d'entretenir son logement. Il y en avait trois, mais ce brave vieux Stephens est décédé il y a quelques années. Je pense que je vais devoir utiliser assez prochainement un nouveau groupe ; ou changer beaucoup, car, à nos âges, nous ne pouvons pas durer éternellement. La morale qui prévaudra dans un proche avenir nous permettra peut-être de lui accorder une libération impitoyable.

» Avez-vous vu, quand vous montiez l'allée, cette fenêtre isolée du sous-sol avec

une vitre en verre dépoli ? C'est là que se trouve la chose en question. Je vous y emmène dès à présent. Vous n'avez besoin de faire aucun commentaire. Regardez simplement à travers le panneau mobile de la porte et remerciez le ciel qu'il n'y ait pas davantage de lumière. Ensuite je vous raconterai l'histoire, ou ce que j'ai pu en reconstituer. »

Nous descendîmes l'escalier très tranquillement ; en suivant les couloirs de ce sous-sol apparemment désert, nous ne parlions pas. Le Dr. McNeill déverrouilla une porte d'acier peinte en gris, mais c'était seulement une cloison derrière laquelle se trouvait un autre couloir. Puis nous avons fini par nous arrêter devant une porte marquée B 116, nous avons ouvert un petit panneau d'observation que nous ne pouvions utiliser qu'en nous haussant sur la pointe des pieds, et donné plusieurs coups de poing sur le métal peint comme pour réveiller le locataire, quel qu'il fût.

Une vague puanteur s'était dégagée par l'ouverture au moment où le docteur l'avait démasquée et j'eus l'impression que les coups qu'il avait frappés avaient provoqué une sorte de réponse faible et sifflante. Finalement il me fit signe de le remplacer devant le voyeur et je m'exécutai avec un tremblement sans fondement et qui augmentait. La fenêtre de verre dépoli, munie de barreaux, était au niveau du sol à l'extérieur et ne laissait pénétrer qu'une lumière faible et hésitante ; et je dus regarder dans cette tanière malodorante pendant plusieurs secondes avant de voir ce qui rampait et se tortillait sur le sol recouvert de paille, tout en poussant de temps à autre un sifflement faible et dépourvu de signification. Alors le contour noyé dans l'ombre commença à se préciser et je vis que cette chose qui se tortillait avait quelque lointaine ressemblance avec une forme humaine couchée sur le ventre. Je me rattrapai à la poignée de la porte pour essayer de ne pas m'évanouir.

L'objet qui bougeait sous nos yeux avait presque la taille d'un être humain, et était complètement nu. Il était rigoureusement dépourvu de poils, et son dos d'une couleur plutôt fauve paraissait vaguement squameux, dans cette lumière vague et spectrale.

Autour des épaules la chose était brunâtre et tachetée, la tête était très curieusement plate. Comme elle la levait pour siffler dans ma direction, je vis que les petits yeux noirs percés en vrille étaient abominablement anthropoïdes, mais je ne pus supporter de les examiner longtemps. Ils me fixaient avec une persistance horrible, si bien que je me hâtai de refermer le panneau et de laisser cette créature se tortiller dans tous les sens, sans être vue, dans sa paille emmêlée et sous cette lumière crépusculaire. J'ai dû défaillir un peu, car je vis que le docteur me tenait doucement le bras en me guidant vers l'extérieur. Je ne cessais de bégayer :

« M… mais, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que c'est ? »

Je m'étendis devant lui dans un fauteuil confortable de son bureau personnel et le Dr. McNeill me raconta l'histoire. Le cramoisi et l'or de la fin de l'après-midi avaient été remplacés par le violet du crépuscule, mais j'étais toujours assis, horrifié, incapable de bouger. Chaque sonnerie du téléphone, chaque bourdonnement du vibreur me faisaient mal, j'aurais pu maudire les infirmières et les internes qui frappaient de temps à autre et faisaient passer le docteur dans le premier bureau. La nuit vint et je fus heureux que mon hôte allume tous les éclairages. Tout savant que je fusse, mon zèle pour la recherche était à moitié oublié au milieu de ces poussées de terreur à vous couper le souffle. Le petit garçon à qui on raconte à voix basse des histoires de sorcières au coin de la cheminée doit éprouver quelque chose de semblable.

« Il semblerait que Yig, le serpent-dieu des tribus des plaines centrales – qui se trouve probablement à l'origine de Quetzalcoatl ou Kukulcan, plus méridionaux –, était un démon étrange à moitié anthropomorphique d'un caractère hautement arbitraire et capricieux. Il n'était pas complètement mauvais, mais habituellement bien disposé à l'égard de ceux qui lui témoignaient un respect convenable ainsi qu'à ses enfants les serpents ; mais à l'automne, il devenait d'une voracité anormale et l'on devait l'écarter au moyen des rites qui convenaient. C'est pourquoi les tam-tams ne cessaient d'être martelés, semaine après semaine, en août, septembre, octobre dans la région de Pawnee, Wichita et Caddo ; et pour cette même raison les sorciers faisaient des bruits étranges comportant des percussions et des sifflements ressemblant curieusement à ceux des Aztèques et des Mayas.

» La caractéristique principale de Yig était son dévouement sans réserve à ses enfants, un dévouement si grand que les Peaux-Rouges avaient presque peur de se protéger contre les serpents à sonnette venimeux qui infestaient la région. Des contes terrifiants et transmis en secret faisaient allusion à sa vengeance sur la personne de mortels qui le narguaient ou qui faisaient du mal à sa progéniture rampante. La méthode qu'il choisissait consistait à métamorphoser sa victime, après les tortures qui convenaient, en serpent tacheté.

» Dans l'ancien temps, sur le territoire indien, continuait le docteur, on n'entourait pas Yig de tant de secret. Les tribus des plaines, moins prudentes que les nomades du désert et les Pueblos, parlaient tout à fait librement de leur légendes et des cérémonies d'automne avec les premiers agents indiens et laissaient se répandre, à travers les régions avoisinantes d'établissements des Blancs, une quantité considérable de légendes. La grande peur se déclencha en quatre-vingt-neuf, à l'époque de la ruée vers les terres, lorsque la rumeur d'incidents extraordinaires s'était répandue et ces rumeurs avaient été confirmées par des preuves qui semblaient affreusement tangibles. Les Indiens disaient que les nouveaux Blancs ne savaient pas comment se comporter

avec Yig et ensuite les colons en arrivèrent à prendre cette théorie pour argent comptant. Maintenant, aucun homme de l'ancien temps du milieu de l'Oklahoma, blanc ou rouge, ne pouvait être amené à dire un mot, à part de vagues allusions, sur le serpent-dieu. Cependant, après tout, ajoutait le docteur, en insistant d'une façon presque inutile, la seule horreur vraiment authentifiée appartenait au domaine de la tragédie pitoyable plutôt que de l'ensorcellement. C'était entièrement matériel et cruel – même dans la dernière phase qui avait provoqué tant de discussions. »

Le Dr. McNeill marqua un temps pour s'éclaircir la voix avant d'aborder son histoire particulière et je ressentis un frisson comme lorsque au théâtre le rideau se lève.

« Cela avait commencé lorsque Walker Davis et sa femme Audrey avaient quitté l'Arkansas pour s'installer dans les concessions nouvellement ouvertes pendant le printemps de 1889 et la fin était survenue dans le pays des Wichitas, au nord du fleuve Wichita dans ce qui est à présent le pays de Caddo. Il y a là maintenant un petit village qu'on appelle Binger, et qui est traversé par le chemin de fer ; mais autrement l'endroit a moins changé que d'autres parties de l'Oklahoma. C'est encore une région de fermes et de ranches – très fertile à cette époque –, car les grands champs pétrolifères se trouvent relativement loin.

» Walker et Audrey étaient arrivés du comté Franklin dans les Ozarks dans un chariot bâché, avec deux mules, un chien très vieux et incapable, du nom de Wolf, et leurs ustensiles de ménage. C'étaient des gens des collines typiques, assez jeunots et peut-être un peu plus ambitieux que la plupart ; ils espéraient en échange de leur dur travail un rendement meilleur que ce qu'ils avaient obtenu en Arkansas. Ils étaient tous les deux minces, osseux. L'homme blond, yeux gris, la femme petite et plutôt brune, avec des cheveux noirs et raides laissant supposer un léger mélange de sang indien.

» En général, ils n'avaient rien de particulièrement remarquable et, sauf sur un point, leur histoire aurait pu ne pas être différente de celle de milliers d'autres pionniers qui avaient afflué à ce moment-là dans le pays. Ce point, c'était la peur presque maladive que Walker avait des serpents. Certains l'attribuaient à des causes prénatales, d'autres disaient qu'elle provenait d'une sombre prophétie sur sa mort par laquelle une vieille squaw avait voulu le terrifier quand il était tout petit. Quelle que fût la cause, l'effet était très marqué ; car, en dépit du courage qu'il affichait en général, la seule allusion à un serpent le faisait défaillir et pâlir, la simple vue d'un spécimen même minuscule produisait chez lui un choc le menant parfois sur le bord de la crise de convulsions.

» Les Davis s'embarquèrent au tout début de l'année, dans l'espoir d'être rendus

sur leurs terres pour les labours du printemps. Le voyage était lent. Les routes étaient mauvaises dans l'Arkansas, tandis que dans le Territoire il y avait de grandes étendues de collines successives et de landes rouges, sablonneuses sans routes d'aucune sorte. Le terrain devenant plus plat, le changement que cela présentait avec les montagnes de leur pays natal les déprimait plus, peut-être, qu'ils ne s'en rendaient compte, mais ils trouvèrent les gens des agences indiennes très affables, tandis que la plupart des Indiens installés leur paraissaient amicaux et polis. De temps en temps ils rencontraient un camarade pionnier avec qui ils échangeaient généralement des plaisanteries un peu crues et exprimaient leur rivalité amicale.

» Étant donné la saison, on ne voyait pas beaucoup de serpents, si bien que Walker n'eut pas à souffrir de son infirmité. Aux premières étapes du voyage, en outre, il n'y eut pas de légendes indiennes sur les serpents pour venir le troubler ; car les tribus transplantées du sud-est ne partageaient pas les croyances plus primitives de leurs voisins occidentaux. Comme par une fatalité, il y avait à Okmulgee dans le pays Creek un homme blanc qui donna aux Davis le premier aperçu des croyances concernant Yig ; aperçu qui eut sur Walker un effet curieusement fascinant et qui l'amena à poser ensuite très librement ses questions.

» Avant longtemps la fascination de Walker s'était transformée en terreur de la pire espèce. Chaque fois qu'ils campaient pour la nuit, il prenait les précautions les plus extraordinaires. Il débroussaillait partout où il trouvait de la végétation, il évitait les endroits rocheux toutes les fois qu'il le pouvait. Le moindre bouquet d'arbustes rabougris, toutes les failles dans les grands rochers plats lui paraissaient à présent susceptibles de dissimuler des serpents de l'espèce la plus dangereuse, tandis que tout personnage humain ne faisant pas ostensiblement partie d'une concession ou d'un convoi d'émigrants lui apparaissait comme un serpent-dieu en puissance jusqu'à ce qu'il se soit aperçu du contraire en l'examinant de près. Par bonheur il ne se produisit dans cette partie de leur parcours aucune rencontre troublante pour secouer davantage ses nerfs.

» En approchant du pays Kickapoo ils trouvèrent de plus en plus difficile d'éviter de camper à proximité des rochers. Finalement cela cessa complètement d'être possible et le pauvre Walker en fut réduit à l'expédient puéril consistant à psalmodier quelques-unes des incantations campagnardes anti serpents qu'il avait apprises dans son enfance. Deux ou trois fois ils avaient aperçu réellement un serpent et cela ne l'aida pas à conserver son sang-froid.

» Au vingt-deuxième soir du voyage un vent violent rendit impératif, pour la protection des mules, de camper dans un endroit aussi abrité que possible. Audrey

persuada son mari de profiter d'une falaise qui s'élevait d'une matière peu courante au-dessus du lit desséché d'un ancien affluent de la Canadian River. Il n'aimait pas le côté rocheux de l'endroit, mais accepta pour cette fois de faire exception à la règle. Il conduisit les animaux à contrecœur vers la pente protectrice, car la nature du sol n'aurait pas permis au chariot d'approcher.

» Pendant ce temps, Audrey, examinant les rochers à proximité du chariot, remarqua le reniflement singulier de leur vieux chien fatigué. Elle prit un fusil, partit derrière lui et ne tarda pas à remercier sa bonne étoile d'avoir devancé Walker dans sa découverte. Car il y avait là, nichée entre deux blocs de rocher, une chose qu'il n'aurait pas été bon pour Walker de voir. On ne voyait qu'un morceau lové sur lui-même, mais cela comprenait peut-être jusqu'à trois ou quatre éléments séparés, c'étaient des choses qui grouillaient paresseusement et qui ne pouvaient être que des serpents à sonnette nouveau-nés dans leur nid.

» Préoccupée avant tout d'éviter à Walker un choc éprouvant, Audrey n'hésita pas à agir. Elle saisit solidement le fusil par le canon et donna à plusieurs reprises des coups de crosse sur les choses qui se tortillaient. Cela lui inspirait une vive répugnance, mais n'atteignait pas le niveau de la véritable peur. Finalement elle put constater que sa tâche était accomplie. Elle se retourna pour nettoyer la massue improvisée dans le sable rouge et l'herbe sèche qui se trouvait à côté. Elle se dit qu'elle devait recouvrir le nid avant que Walker ne revienne, ayant mis les mules à l'attache. Le vieux Wolf, toute vieille relique chancelante issue du croisement d'un chien de berger et d'une lignée de coyote qu'il était, s'était volatilisé, et elle craignit qu'il n'eût été chercher son maître.

» Ses craintes étaient fondées, car elle entendit aussitôt un bruit de pas. En une seconde, Walker avait tout vu. Audrey fit un geste pour le rattraper au cas où il se serait évanoui, mais il vacilla, rien de plus. Alors l'expression de pure frayeur qui s'était peinte sur sa face exsangue se transforma lentement en un mélange de crainte et de colère ; et il se mit à faire des reproches à sa femme d'une voix tremblante.

"Pour l'amour du Ciel, Aud, mais qu'est-ce qui t'a pris de faire ça ! N'as-tu pas entendu tout ce qu'on t'a dit sur ce diable-serpent Yig ? Tu aurais dû me le dire, et on serait partis. Tu ne sais pas qu'il y a un dieu-démon qui se venge quand tu fais du mal à ses enfants ? Pourquoi crois-tu que les Indiens font toutes ces danses et battent leurs tambours en automne ? Ce pays est maudit, je peux te le dire, presque tous ceux à qui on a parlé depuis qu'on est ici ont dit pareil. Yig commande ici et il sort à chaque automne pour choisir ses victimes et les transformer en serpents. Pourquoi, Aud, aucun Indien de l'autre côté de la Canadian n'accepterait de tuer un serpent ni pour or

ni pour argent ? Dieu sait le mal que tu t'es fait à toi, ma fille, en écrasant toute une nichée d'enfants de Yig. Il t'aura, c'est sûr, tôt ou tard, à moins que je puisse acheter un charme à l'un de ces sorciers indiens. Il t'aura, Aud, aussi sûr qu'il y a un Dieu au ciel… Il viendra pendant la nuit et te transformera en un serpent rampant et tacheté !"

» Pendant toute la fin du voyage, Walker ne cessa de l'accabler de reproches terrifiés et de prophéties. Ils traversèrent la Canadian River près de Newcastle et peu après ils rencontrèrent les premiers des véritables Indiens des plaines qu'ils aient vus, un parti de Wichitas sauvages, dont le chef leur parla librement sous l'influence du whisky qu'ils lui avaient offert et apprit au pauvre Walker une interminable formule magique de protection en échange d'une bouteille d'un quart du même liquide qui apporte l'inspiration. Vers la fin de la semaine le site choisi dans le pays Wichita était atteint et les Davis se hâtèrent de tracer leurs limites et d'exécuter le labour de printemps avant même de commencer à construire une cabane.

» La région était plate, terriblement venteuse, pauvre en végétation naturelle, mais, cultivée, elle promettait d'être très fertile. Des affleurements de granit tranchaient par endroits sur un sol de grès rouge désagrégé, et ça et là, un grand rocher plat s'étendait à la surface du sol comme un plancher fait de la main de l'homme. Il semblait y avoir très peu de serpents, ni de tanières possibles pour eux. Si bien qu'à la fin Audrey persuada Walker de bâtir leur cabane composée d'une seule pièce sur une vaste pierre nue lisse et plate. Avec un tel sol et avec un foyer de bonne dimension on pouvait défier les temps les plus humides – mais il devint bientôt évident que l'humidité n'était pas le caractère saillant du secteur. Des troncs furent amenés dans le chariot, de la ceinture boisée la plus proche, à bien des miles en direction des montagnes Wichita.

» Walker bâtit sa cabane à grande cheminée et sa grange rudimentaire avec l'aide d'autres colons, bien que le plus proche se trouvât à plus d'un mile. En échange il aida à des travaux similaires ceux qui l'avaient aidé, si bien que de nombreux liens d'amitié s'établirent entre les nouveaux voisins. Il n'y avait pas de ville digne de ce nom plus proche qu'El Reno, à trente miles ou davantage par le chemin de fer en direction du nord-est ; et au bout de quelques semaines seulement la population de ce secteur était devenue très unie malgré sa grande dispersion. Les Indiens, dont un petit nombre s'était mis à s'installer dans des ranchs, étaient pour la plupart inoffensifs, bien que quelquefois querelleurs lorsqu'ils étaient emportés par le stimulant liquide qui bravait toutes les interdictions gouvernementales pour parvenir jusqu'à eux.

» De tous leurs voisins les Davis trouvèrent que Joe et Sally Compton, qui, comme eux, venaient de l'Arkansas, étaient les plus serviables et présentaient avec eux le

plus d'affinités. Sally vit toujours, elle est à présent connue sous le nom de Grandma Compton, et son fils Clyde, qui était alors un bébé qu'on porte dans les bras, est devenu l'un des personnages dirigeants de l'Etat. Sally et Audrey se rendaient souvent visite car leurs cabanes n'étaient distantes que de deux miles ; et pendant les longs après-midi du printemps et de l'été elles se racontaient plus d'un conte du vieil Arkansas et plus d'un potin sur leur nouveau pays.

» Sally était très compatissante pour la faiblesse de Walker à l'égard des serpents, mais elle fit peut-être plus pour aggraver que pour traiter la nervosité qu'Audrey contractait parallèlement du fait des incessantes prières et prophéties de celui-ci au sujet de la malédiction de Yig. Elle avait un répertoire peu commun d'affreuses histoires de serpents et produisait une impression particulièrement lugubre avec son chef-d'œuvre reconnu, l'histoire d'un homme du comté de Scott qui avait été mordu par toute une horde de serpents à sonnette, simultanément, et que le venin avait fait gonfler si monstrueusement que son corps avait fini par éclater en produisant une détonation. Inutile de le dire, Audrey ne rapporta pas cette anecdote à son mari, et elle supplia les Compton de veiller à ne pas la répandre dans le voisinage. Il faut dire à l'éloge de Joe et de Sally qu'ils exaucèrent cette prière avec la plus complète exactitude.

» Walker sema son maïs de bonne heure et au milieu de l'été gagna encore du temps en engrangeant une belle récolte de foin provenant des prairies naturelles de la région. Avec l'aide de Joe Compton il creusa un puits qui donnait en quantité modérée une eau excellente, mais il projetait de forer par la suite un puits artésien. Il n'eut pas à affronter beaucoup de menaces de la part des serpents et rendit sa terre aussi inhospitalière que possible pour ces visiteurs rampants. Très fréquemment il allait à cheval jusqu'au groupe de huttes coniques couvertes de chaume qui constituait le village principal des Wichitas, et il parlait longuement avec les anciens et les chamans du serpent-dieu et des moyens de calmer son courroux. Des talismans étaient toujours prêts à être échangés contre du whisky, mais la plus grande partie des renseignements qu'il recueillait étaient loin d'être rassurants.

» Yig est un grand dieu. C'est un sorcier malfaisant. Il n'oublie rien. En automne ses enfants ont faim et sont déchaînés, Yig lui aussi a faim et est déchaîné. Toutes les tribus font des charmes contre Yig dès que la saison de la récolte du maïs arrive. On lui donne du maïs, on danse les danses qu'il faut au son de la petite flûte, de la crécelle et du tambour. On ne cesse de marteler les tambours pour éloigner Yig, on implore l'aide de Tirawa, dont les enfants sont les hommes, comme les serpents sont les enfants de Yig. C'est mauvais que la squaw de Davis ait tué les enfants de Yig. Quand arrivera la récolte du maïs, que Davis dise les formules magiques un grand

nombre de fois. Yig est Yig. Yig est un grand dieu.

» Vers l'époque de la récolte du maïs, Walker avait réussi à mettre sa femme dans un déplorable état nerveux. Ses prières, les incantations qu'on lui avait apprises étaient devenues intolérables ; et quand débutèrent les cérémonies rituelles des Indiens, on commença à entendre, amené de loin par le vent, le martèlement incessant des tam-tams, un sinistre fond sonore. Ce vacarme étouffé qui ne cessait de se répandre par-dessus les vastes plaines rouges était affolant. Cela ne cesserait donc jamais ? Jour et nuit, semaine après semaine, les tam-tams se répondaient inlassablement, avec autant de persistance que les vents chargés de poussière rouge qui apportaient leur vacarme. Audrey en était plus excédée que son mari, car lui y voyait, comme compensation, une protection. C'est dans le sentiment qu'il avait là un puissant et intangible rempart contre le mal qu'il rentra sa récolte de maïs, prépara cabane et étable pour l'hiver qui s'annonçait.

» L'automne fut d'une douceur anormale et sauf pour leur cuisine rudimentaire, les Davis n'eurent guère à utiliser leur âtre de pierre que Walker avait construit avec tant de soin. Il y avait dans ces nuages de poussière brûlante quelque chose d'insolite qui affectait les nerfs de tous les colons, mais avant tout d'Audrey et de Walker. L'idée d'une malédiction du serpent qui planait et les rythmes étranges, incessants des tambours indiens, là-bas, au loin, se combinaient dangereusement et n'importe quel élément bizarre venant s'y ajouter rendait la situation tout à fait intolérable.

» En dépit de cet état de tension, plusieurs petites fêtes réunirent les gens dans la cabane des uns ou des autres dès que la récolte fut terminée. Dans le monde moderne ces rites curieux de la moisson, aussi anciens que l'agriculture humaine, étaient ainsi conservés avec naïveté. Lafayette Smith, qui venait du Missouri du Sud et avait une cabane à environ trois miles à l'est de celle de Walker était un violoniste très passable ; et les airs qu'il jouait firent beaucoup pour permettre aux assistants d'oublier le martèlement monotone et lointain des tam-tams. Alors la Toussaint approcha et les colons projetèrent une autre festivité, qui cette fois-ci, le savaient-ils seulement, avait une origine plus reculée que l'agriculture elle-même. Le terrible Sabbat des Sorcières des pré-aryens primitifs, maintenu vivant à travers les siècles dans l'obscurité des bois secrets à minuit, et laissant encore paraître un aspect vaguement terrible sous un masque moderne de comédie et de légèreté. La veille de la Toussaint tombait un jeudi et les voisins furent d'accord pour que leurs premières réjouissances se déroulent chez les Davis.

» C'est le 31 octobre que prit fin la vague de chaleur. Le matin, le ciel était gris et plombé, vers midi les vents, qui n'avaient pas cessé, d'abord desséchants, devinrent

aigres. Les gens se mirent à frissonner d'autant plus qu'ils n'étaient pas préparés à ce rafraîchissement. Le vieux chien de Walker Davis, Wolf, se traîna péniblement à l'intérieur de la maison pour prendre place à côté de l'âtre. Mais les tambours lointains continuaient à se faire entendre, et la population blanche était toujours aussi disposée à célébrer les rites prévus. Dès quatre heures de l'après-midi, les chariots commencèrent d'arriver à la cabane des Walker. Et dans la soirée, après un barbecue mémorable, le violon de Lafayette Smith invita la compagnie, passablement nombreuse, à de grandes réjouissances chorégraphiques et grotesques dans la pièce unique, qui était de bonne taille, mais pleine de monde. Les plus jeunes se permirent les aimables niaiseries de saison ; de temps à autre le vieux Wolf se mettait à hurler sur un ton de mauvais augure, lugubre à vous donner la chair de poule en entendant un glissando particulièrement spectral du violon aigre de Lafayette, instrument qu'il n'avait encore jamais entendu. Cependant, la plupart du temps, ce vétéran fatigué dormait au milieu de la joie générale, car il avait dépassé l'âge de s'intéresser activement aux choses et vivait de ses souvenirs. Tom et Jennie Rigby avaient amené leur colley Zeke, mais les deux chiens ne fraternisaient pas. Il y avait quelque chose qui mettait Zeke mal à l'aise. Il ne cessa de flairer à la ronde pendant toute la soirée, avec curiosité.

» Audrey et Walker faisaient un beau couple quand ils dansaient. Grandma Compton aime encore se rappeler comme ils dansèrent ce soir-là. Leurs ennuis semblaient provisoirement oubliés. Walker, rasé de près, pomponné, était tiré à quatre épingles d'une manière surprenante. Vers dix heures tout le monde ressentant une saine fatigue, les invités commencèrent à prendre congé, famille par famille, au milieu de fortes poignées de mains et en se congratulant sur le bon temps qu'on avait passé ensemble. Tom et Jennie pensaient que les hurlements étranges que Zeke poussait en les suivant jusqu'à leur chariot étaient dus à son regret d'avoir à rentrer à la maison. Cependant Audrey disait qu'il devait être troublé par ces tam-tams lointains, car ce martèlement était certainement désagréable, après ces réjouissances.

» La nuit était très froide. Pour la première fois Walker mit une grosse bûche dans l'âtre et la couvrit de cendres pour qu'elle tienne jusqu'au matin. Le vieux Wolf se traîna à proximité du foyer rougeoyant et ne tarda pas à sombrer dans son coma habituel. Audrey et Walker, trop fatigués pour penser à des talismans et à des sortilèges, se laissèrent tomber dans leur lit de sapin grossièrement raboté et avant que le réveil bon marché posé sur la cheminée ait avancé de trois minutes, ils étaient endormis. Et de très loin, le martèlement rythmé de ces diaboliques tam-tams continuait à leur parvenir, porté par le vent frais de la nuit. »

Arrivé à ce point de son récit, le Dr. McNeill s'arrêta pour ôter ses lunettes,

comme si un voile tendu devant le monde extérieur avait été susceptible de donner plus de netteté à ses réminiscences.

« Vous allez bientôt vous rendre compte, dit-il, que j'ai rencontré énormément de difficultés à reconstituer ce qui s'était passé après le départ des invités. Au début, j'ai été très long à y parvenir. »

Après un silence, il reprit son récit.

« Audrey avait des rêves terribles auxquels Yig était mêlé. Il lui apparaissait sous l'aspect de Satan tel qu'il est représenté sur les gravures bon marché qu'elle avait pu voir. Elle était, à vrai dire, en plein cauchemar quand elle se réveilla en sursaut pour trouver Walker déjà réveillé, et assis dans le lit. Il semblait prêter l'oreille avec attention et la fît taire sans élever la voix quand elle lui demanda ce qui l'avait réveillé.

» "Écoute, Aud ! dit-il à voix basse. Est-ce que tu n'entends pas quelque chose qui chante, qui bourdonne, qui bruit ? Tu ne crois pas que ce sont les criquets d'automne ?"

» En effet, on entendait distinctement à l'intérieur de la cabane un bruit comme celui qu'il décrivait. Audrey essaya de l'analyser. Elle fut impressionnée par un élément immédiatement horrible et en même temps familier, qui planait à la limite de ses souvenirs. Et en second plan, réveillant une pensée affreuse, le martèlement monotone des tam-tams dans le lointain, arrivait sans trêve à travers les plaines obscures sur lesquelles la lune à son deuxième quartier s'était levée.

"Walker… en supposant… que ce soit… la malédiction de Yig ?"

» Elle pouvait le sentir trembler.

» "Non, mon petit, je ne crois pas qu'il vienne comme ça. Il est constitué comme un homme, sauf si tu le regardes de près. C'est ce que dit le chef Aigle-Gris. C'est quelque vermine qui est venue, chassée par le froid du dehors, pas des criquets, je pense, mais quelque chose du même genre. Il faut que je les trouve et les écrase avant qu'ils avancent trop ou arrivent au buffet."

» Il se leva, chercha la lanterne qui était pendue à sa portée et fouilla dans la boîte d'allumettes clouée sur le mur à côté de la lanterne. Audrey s'assit dans le lit et regarda la flamme de l'allumette grandir pour devenir la lueur fixe de la lanterne. Alors, tandis que leurs yeux commençaient à embrasser l'ensemble de la pièce, les chevrons mal équarris furent secoués avec la même frénésie que celle du hurlement qu'ils poussèrent simultanément. Car le sol plat et rocheux, apparaissant sous cette

illumination nouvelle, n'était plus qu'une seule masse tachetée de brun de serpents à sonnette grouillants, rampant vers le feu et tournant même leurs têtes repoussantes pour menacer celui qui portait là lanterne et qui était paralysé par la terreur.

» Audrey ne vit cela que l'espace d'un instant. Les reptiles étaient de toutes les tailles, en nombre incalculable et appartenaient vraisemblablement à plusieurs espèces différentes ; et même pendant qu'elle regardait, deux ou trois serpents reculèrent leur tête comme pour se préparer à piquer Walker. Elle ne s'évanouit pas, c'est Walker en tombant par terre qui éteignit la lanterne et la plongea dans l'obscurité. Il n'avait pas crié une seule fois, il était paralysé par la terreur et il tomba comme frappé par une flèche silencieuse qu'un arc, qui n'était pas bandé par une main humaine, aurait décochée. Pour Audrey l'univers se mit à tourner sur lui-même d'une manière fantastique, en se mêlant au cauchemar d'où elle avait été tirée en se réveillant en sursaut.

» Il lui était impossible de faire le moindre mouvement volontaire, elle avait perdu en effet toute volonté et tout sens de la réalité. Elle retomba inerte sur l'oreiller, espérant se réveiller bientôt. Pendant quelque temps le sentiment de ce qui s'était réellement passé ne parvenait pas jusqu'à son esprit. Alors, petit à petit, elle se mit à soupçonner qu'elle était réellement éveillée ; et elle fut bouleversée par la montée d'un mélange de panique et de chagrin qui la fit hurler longtemps en dépit de l'inhibition qui la rendait muette.

» Walker était mort et elle n'avait rien pu faire pour le secourir. Il était mort des serpents, exactement comme le lui avait prédit la vieille sorcière quand il était petit. Le pauvre Wolf n'avait rien pu faire, lui non plus, il n'avait probablement même pas été tiré de sa torpeur sénile. Et à présent ces choses rampantes devaient être en train de la chercher, elles se glissaient dans l'obscurité, à chaque instant un peu plus près, elles étaient peut-être en ce moment en train de s'enrouler autour des pieds du lit et de glisser sur les couvertures de laine brute. Sans avoir conscience de rien, elle se glissa sous les draps et se mit à trembler.

» Ce devait être la malédiction de Yig. Il avait envoyé ses enfants monstrueux la nuit de la Toussaint ; et ils ont pris Walker le premier. Pourquoi ne pas s'être attaqué directement à elle, n'était-elle pas seule quand elle avait tué les petits serpents ? Elle pensa alors à la forme de malédiction décrite par les Indiens. Elle n'aurait pas été tuée, simplement changée en serpent tacheté. Pouah ! Elle serait donc comme ces choses qu'elle avait aperçues sur le sol, ces choses que Yig avait envoyées la chercher pour l'enrôler dans leurs rangs ! Elle essaya de marmonner une formule magique que Walker lui avait enseignée, mais elle ne pouvait pas émettre un son.

» Le tic-tac bruyant du réveil se détachait sur le fond des tam-tams lointains, affolants. Les serpents mettaient bien du temps, faisaient-ils exprès de traîner pour éprouver ses nerfs ? À chaque instant, elle croyait sentir une pression persistante, insidieuse sur les couvertures, mais chaque fois, il se trouvait que c'étaient les contractions involontaires de ses nerfs surmenés. Le réveil faisait entendre son tic-tac dans l'obscurité et un changement se produisit lentement dans ses pensées.

» Ces serpents ne pouvaient pas mettre si longtemps ! Ce ne pouvaient pas être des messagers de Yig, après tout, mais simplement des serpents comme tous les autres qui nichaient sous le roc et avaient été attirés par le feu. Ils ne venaient peut-être même pas pour elle, peut-être s'étaient-ils rassasiés sur le pauvre Walker. Où étaient-ils à présent ? Partis ? Lovés près du feu ? Continuant à ramper sur le corps de leur victime ? La pendule faisait entendre son tic-tac et les tambours lointains continuaient à retentir.

» À la pensée que le corps de son mari gisait là, dans cette obscurité d'encre, un frisson d'horreur purement physique parcourut le corps d'Audrey. Cette histoire de Sally Compton à propos de l'homme du comté de Scott ! Lui aussi avait été piqué par une nichée de serpents à sonnette et que lui était-il arrivé ? Le poison avait fait pourrir les chairs et dilaté le corps et pour finir, cette chose gonflée avait éclaté d'une manière horrible, en faisant un bruit abominable d'explosion. Qu'est-ce qui était étendu là, sur le sol de rocher ? Instinctivement, elle sentit qu'elle se mettait à prêter l'oreille à quelque chose de trop horrible pour qu'elle puisse le nommer en elle-même.

» La pendule faisait son tic-tac, en conservant cette sorte de rythme moqueur, sardonique, celui du martèlement lointain apporté par le vent nocturne. Elle aurait voulu avoir une pendule à sonnerie pour savoir combien de temps durerait cette veille affreuse. Elle maudissait sa dureté qui l'avait retenue de s'évanouir et se demandait quelle sorte de soulagement l'aube lui apporterait, après tout. Les voisins passeraient probablement, sans aucun cloute quelqu'un viendrait. La trouveraient-ils jouissant encore de toute sa raison ? En jouissait-elle encore pour l'instant ?

» En écoutant avec une attention maladive, Audrey s'était immédiatement aperçue de quelque chose qu'elle devait vérifier avec toute la force de sa volonté avant d'y croire ; et elle ne savait pas si, une fois vérifiée, cette chose devait être accueillie comme favorable ou déplorable. Le martèlement lointain des tam-tams indiens avait cessé.

» Après tout, elle ne goûtait pas ce silence nouveau et soudain. Il s'entourait de quelque chose de sinistre. Le tic-tac bruyant de la pendule semblait anormal dans ce

silence nouveau. Capable enfin de se mouvoir consciemment, elle écarta les couvertures de son visage et regarda dans l'obscurité en direction de la fenêtre. Le temps avait dû s'éclaircir après le coucher de la lune, car elle voyait l'ouverture carrée se détacher distinctement sur un fond de ciel étoilé.

» Alors, sans avertissement, se produisit ce bruit révoltant, indescriptible – pouah ! – le bruit mat de la peau crevée et du poison qui s'échappe dans le noir. Dieu ! Les obstacles qui lui interdisaient de parler sautèrent et la nuit sombre se mit à renvoyer les hurlements frénétiques, déchaînés d'Audrey.

» Le choc ne lui fit pas perdre conscience. Quel bienfait s'il en avait été ainsi, pourtant ! En entendant les échos de ses cris, Audrey voyait toujours en face d'elle la fenêtre carrée, émaillée d'étoiles et elle entendait le tic-tac de cette pendule effrayante, présage d'un destin funeste. Entendait-elle un autre bruit ? Cette fenêtre carrée était-elle toujours un carré parfait ? Elle n'était pas en état de vérifier le témoignage de ses sens ou de discerner entre la réalité et l'hallucination.

» Non…, cette fenêtre n'était pas un carré parfait. Quelque chose empiétait sur le bord inférieur. Et le tic-tac de la pendule n'était pas non plus le seul bruit de la chambre. Il y avait, incontestablement, une respiration lourde qui n'était ni la sienne ni celle du pauvre Wolf. Wolf dormait très silencieusement et sa respiration sifflante quand il était éveillé ne pouvait être confondue avec rien. Audrey vit alors, se détachant sur les étoiles, la silhouette sombre et démoniaque de quelque anthropoïde, la masse ondulante d'une tête et d'épaules gigantesques qui s'avançaient maladroitement vers elle.

"Y'aaaah ! Y'aaaah ! Va-t'en, diable-serpent ! Va-t'en, Yig ! Je ne voulais pas les tuer. Je craignais qu'il n'ait peur d'eux. Non, Yig, non ! Je n'étais pas allée tuer tes enfants… ne viens pas me chercher… ne me change pas en serpent tacheté !"

» Mais la tête et les épaules à moitié informes allaient toujours vers le lit en tanguant, dans le plus grand silence.

» Tout se détraqua instantanément dans la tête d'Audrey ; en une seconde, l'enfant terrifiée se transforma en folle furieuse. Elle savait où se trouvait la hache, pendue contre le mur, à l'un de ces clous tout près de la lanterne. Facile à atteindre, elle pouvait la trouver dans l'obscurité. Avant qu'elle ait pris plus ample conscience des choses, la hache se trouvait entre ses mains et elle rampait vers le pied du lit, en direction de cette tête et de ces épaules monstrueuses qui se rapprochaient à chaque instant. S'il y avait eu même un semblant de lumière, sa figure n'aurait pas été agréable à voir.

» "Attrape ça, toi ! et ça, et ça, et ça, et ça !"

» Elle riait à présent d'un rire strident, et ses éclats de voix étaient de plus en plus aigus à mesure qu'elle voyait les étoiles, de l'autre côté de la fenêtre, céder la place à cette lueur pâle qui annonce l'aube. »

Le Dr. McNeill épongea la transpiration sur son front et remit ses lunettes. J'attendais qu'il reprenne et comme il restait silencieux, je demandai d'une voix faible :

« Elle vivait ? L'a-t-on retrouvée ? A-t-on eu une explication ? »

Le docteur s'éclaircit la voix.

« Oui, elle vivait…, si l'on veut. Et on a eu une explication. Je vous ai dit qu'il n'y avait pas de sorcellerie dans tout ça, simplement une horreur cruelle, pitoyable, mais matérielle.

» C'est Sally Compton qui a tout découvert. Elle était venue à cheval jusqu'à la cabane des Davis, le lendemain après-midi, pour reparler avec Audrey de la petite fête quand elle remarqua qu'il ne sortait pas de fumée de la cheminée. C'était curieux. Le temps était redevenu très tiède, mais à pareille heure, Audrey préparait toujours un repas. Les mules faisaient dans la grange le bruit de bêtes qui ont faim et pas de trace du vieux Wolf qui, habituellement, se chauffait au soleil devant la porte à son endroit favori.

» Dans l'ensemble, Sally n'aimait pas l'aspect de l'endroit. C'est donc avec timidité et en hésitant qu'elle mit pied à terre et frappa. Elle n'obtint aucune réponse mais attendit un peu avant d'essayer d'ouvrir la porte rudimentaire faite de rondins refendus. Le loquet, apparemment, n'était pas tiré ; elle poussa lentement la porte. Alors, devant le spectacle, elle recula, le souffle coupé, et s'accrocha au montant de la porte pour recouvrer son équilibre.

» Une affreuse odeur s'échappa dès qu'elle eut ouvert la porte, mais ce n'était pas cela. C'était ce qu'elle voyait. Car, dans cette cabane plongée dans la demi-obscurité, des choses monstrueuses s'étaient passées et trois vestiges effrayants restaient sur le sol pour épouvanter et déconcerter le spectateur.

» Près du foyer éteint se trouvait le grand chien, des lésions violettes sur la peau, causées par la gale et le grand âge, et la carcasse entièrement gonflée sous l'action du venin du serpent à sonnette. Il avait dû être piqué par une légion de reptiles.

»À droite de la porte se trouvaient les restes, complètement hachés, de ce qui avait dû être un homme, vêtu d'une chemise de nuit avec, dans une main crispée, les débris

d'une lanterne. Il n'y avait sur lui aucune trace de morsures de serpents. À côté, se trouvait la hache ensanglantée, abandonnée.

« Se tortillant sur le sol, il y avait une chose repoussante à l'œil vide qui avait été une femme, mais qui n'en était plus que la caricature, muette et folle. Tout ce que cette chose pouvait faire, c'était siffler, siffler, siffler. »

Le docteur et moi nous épongions sur notre front des gouttes de sueur. Il versa quelque chose d'un flacon posé sur son bureau, en but une gorgée et m'en tendit un autre verre. Je pus seulement suggérer en tremblant, d'un air stupide :

« Ainsi, la première fois, Walker s'était simplement évanoui – les hurlements l'avaient fait revenir à lui et la hache avait fait le reste ?

— Oui. (Le Dr. McNeill parlait bas.) Mais il devait tout de même sa mort aux serpents. La peur avait joué de deux manières, elle l'avait fait s'évanouir, elle l'avait conduit à faire ingurgiter par sa femme des histoires folles qui l'avaient amenée à frapper quand elle avait cru voir le démon-serpent. »

Je réfléchis un moment.

« Et Audrey…, la façon que la malédiction de Yig a eue, semble-t-il, de se manifester sur elle n'est-elle pas curieuse ? Je suppose que cette impression de serpents sifflant lui avait été profondément inculquée.

— Oui. Au début. Elle a eu des moments de lucidité, qui se firent de plus en plus rares. En poussant, ses cheveux étaient devenus blancs à la racine et par la suite, ils se mirent à tomber. La peau se couvrit de taches et quand elle est morte… »

Je l'interrompis en sursautant.

« Elle est morte ? Alors, qu'est-ce que c'était que… cette chose que j'ai vue en bas ? »

Le Dr. McNeill prit un ton grave.

« C'est ce qui est né d'elle neuf mois plus tard. Il y en avait trois de plus – dont deux encore pires –, mais celui-ci est le seul à avoir vécu. »

L'HORREUR VENUE DES COLLINES

The Horror from the Hills – 1931 (1929)

Par Franck Belknap Long (et HPL non crédité).
Traduction par Jean-Daniel Brèque.

I. LA VENUE DE LA BÊTE DE PIERRE

Dans une longue pièce au plafond bas, ornée d'antiquités égyptiennes, gréco-romaines, crétoises et assyriennes, un jeune homme mince et d'apparence insouciante était assis et fredonnait un air joyeux. Comme rien dans son aspect ni dans ses manières ne suggérait l'érudit – il portait des vêtements de tweed gris d'une coupe estudiantine, une chemise à large col rayée de bleu et une cravate chamarrée – les non-initiés avaient tendance à ne voir en lui qu'un intrus dans son propre bureau. Il arrivait que des visiteurs entrassent sans prévenir en l'appelant « jeune homme », et cela au moins vingt fois par semaine, pour le prier de transmettre quelque message à un supérieur inexistant. Avant qu'il ne les renseignât, personne parmi eux ne se doutait, n'aurait pu imaginer, qu'il était le gardien légitime des objets qui l'entouraient ; et alors même qu'il leur révélait son identité, ils l'examinaient avec méfiance et le soupçonnaient même de se moquer d'eux.

Le nom de ce jeune homme était Algernon Harris, et ses diplômes d'études supérieures obtenus à Yale et à Oxford le plaçaient bien à l'écart du commun des mortels. Mais il fallait mettre à son crédit une certaine discrétion : il ne faisait jamais étalage de son érudition et n'avait pas succombé à l'impulsion (presque toujours irrésistible chez un jeune universitaire) d'ajouter la mention Ph. D. sur la page de garde de son premier livre.

C'était ce livre qui avait attiré sur lui l'attention admirative des directeurs du Manhattan Muséum of Fine Arts et qui avait entraîné sa nomination, décidée à l'unanimité, au poste de Conservateur du Département d'Archéologie, poste où il avait succédé à feu Halpin Chalmers lorsque celui-ci avait pris sa retraite l'année précédente. [1]

En moins de six mois, le jeune Harris s'était complètement familiarisé avec les devoirs et les responsabilités inhérents à sa charge, et il était en train de devenir le conservateur le plus efficace que le musée eût jamais employé. Son enthousiasme enfantin, la passion de savoir qui l'animait étaient tels que ses collaborateurs amenés

à partir en expédition les contractaient comme s'il s'était agi d'une sorte de fièvre, et s'élançaient dans toutes les directions, mettant leurs existences d'érudits et d'hommes de science à la merci des tribus qui peuplaient des régions où l'étranger était toujours regardé avec méfiance et courait toujours le risque de déchaîner la foudre sur lui.

Et à présent ils revenaient, depuis plusieurs jours maintenant, parfois avec une expression hagarde sur le visage et une fois ou deux, malheureusement, durement marqués par des expériences anormales. La tragédie qui avait frappé Symons était un cas exemplaire. Symons était un spécialiste de la dynastie Chang, et il s'était trouvé dans l'obligation d'abandonner son œil gauche et une partie de son nez dans un temple bouddhique près d'un endroit appelé Fen Chow Fu. Mais lorsque Algernon l'avait interrogé, il n'avait pu que murmurer quelque chose au sujet d'un petit visage méchant, aux yeux de cadavre, qui le fixait sans cesse dans un brouillard pourpre. Et Francis Hogarth, quant à lui, avait perdu quelque quarante kilos ainsi qu'un bras droit en parfait état de fonctionnement quelque part entre le Lac Rudolph et Navaisha, dans le Soudan anglo-égyptien.

Mais ces quelques incidents inexplicables, et donc regrettables d'un point de vue scientifique, étaient plus que compensés par les trésors archéologiques que les explorateurs triomphants ramenaient pour les déposer, pourrait-on dire, aux pieds d'Algernon. Il y avait des miroirs d'origine gréco-bactrienne et des tigres-dragons (ou *too-tiehs*) miniatures venus de la Chine centrale, datant d'au moins deux cents ans avant Jésus-Christ, d'énormes sphinx en diorite venus de la vallée du Nil, des vases aux motifs géométriques provenant de la Grèce mycénienne, des poteries ciselées de Messine et de Syracuse, des toiles et des fuseaux des lacs suisses, des linteaux sculptés du Yucatan et de Mexico, des monolithes mayas et manabis de dix pieds de haut, des Vénus paléolithiques trouvées dans des cavernes des Pyrénées, et même une série de tablettes bilingues en latin et hamite, objets d'une grande rareté découverts sur le site de Carthage.

Il n'est pas surprenant qu'un rassemblement aussi splendide ait eu une influence immodérée sur Algernon et l'ait amené à se conduire comme un jeune étudiant en période de « bizuthage ». Il s'adressait aux auxiliaires en les appelant par leur prénom, leur tapait vigoureusement sur l'épaule chaque fois qu'ils avaient l'occasion de l'approcher, et errait au hasard dans l'immeuble, en proie à des rêveries extatiques. Sa conduite, déjà inappropriée à ses fonctions, devint telle que même les directeurs en furent gênés, et il est peu probable que quoi que ce soit, sinon l'arrivée de Clark Ulman, eût pu lui faire reprendre ses esprits.

Peut-être Ulman était-il conscient de l'effet qu'aurait son retour, car il téléphona

d'abord pour en avertir Harris. Il avait apparemment entendu parler du succès des autres expéditions, et devait se détester pour la fausse note qu'il allait introduire dans le concert. Algernon, on l'a vu, était perdu dans ses rêves et fredonnait, et la sonnerie du téléphone près de lui fut le premier signe annonciateur du retour d'Ulman. Décrochant l'écouteur avec hâte, il le pressa contre son oreille et fit sur un ton saccadé : « Qu'est-ce que c'est ? »

Il y eut un silence. Puis la voix d'Ulman, étonnamment aiguë, l'obligea à éloigner l'écouteur de son oreille :

« J'ai le dieu, Algernon, et j'arrive directement avec lui. J'ai trois hommes pour m'aider. Il est haut de plus de trois pieds et aussi lourd que du granit. Oh, c'est une bien étrange et répugnante chose, Algernon. C'est un objet impie. J'insiste pour que vous le détruisiez !!

— Comment ? (L'incrédulité rendait la voix d'Algernon aiguë.)

— Vous pourrez le photographier et l'étudier, mais vous devez le détruire. Vous comprendrez quand vous verrez ce… *ce que je suis devenu !* »

Il y eut un bruit de sanglots, tandis qu'Algernon s'efforçait de comprendre ce que son correspondant insinuait.

« Il a fait descendre sa malédiction sur moi – sur moi… »

Les sourcils froncés, Algernon remit l'écouteur en place et commença à parcourir la pièce, en proie à une certaine agitation. « L'éléphant-dieu de Tsang » murmura-t-il pour lui-même. « L'horreur que découvrit Richardson avant… avant d'être empalé. Incroyable. Ulman a traversé le plateau désertique à pied – il est allé un peu plus loin que les tombes de Steelbrath, de Talman, de McWilliams, de Henley et de Holmes. Richardson avait juré que la caverne était gardée jour et nuit par des anormalités jaunes. Je suis sûr que c'est là l'expression qu'il a utilisée – des anormalités sans visage – des adorateurs sub-humains à peine anthropomorphes, ligués avec quelque sorcellerie cruelle. Il prétendait qu'ils parcouraient des cercles tout autour de l'idole sur leurs mains et leurs genoux, et qu'ils participaient à des rites si immondes qu'il n'osait pas les décrire.

» Son évasion fut un vrai miracle. Il a fait preuve d'un courage extraordinaire et d'une endurance surhumaine lorsqu'ils le torturèrent, et ce fut simplement parce qu'ils n'arrivaient pas à le tuer que le prêtre fut impressionné. Un homme qui peut encore injurier et maudire ses tortionnaires après trois jours de supplice et d'agonie doit nécessairement être un grand magicien et un faiseur de miracles. Mais cela n'aurait pas pu se produire une deuxième fois. Une telle chance n'aurait pu échoir à Ulman. Il

était trop frêle – une seule journée sur leur croix l'aurait achevé. Ils ne l'auraient jamais relâché et couvert de fleurs pour l'adorer comme une sorte de substitut à leur éléphant-dieu. Richardson avait prédit qu'aucun autre homme blanc ne pourrait pénétrer vivant dans la caverne. Et quant à en sortir…

» Je ne peux pas m'imaginer comment Ulman a pu réussir. S'il a rencontré quelques-uns des hommes-bêtes décrits par Richardson, ce n'est pas étonnant qu'il se soit effondré au téléphone. "Détruisez la statue !" Imaginez cela ! C'est de la folie pure ! Il est évident qu'Ulman est dans un état d'excitation nerveuse tel qu'il nous faudra le prendre avec des pincettes ! »

On frappa à la porte.

« Je ne veux pas être dérangé ! cria Algernon, irrité.

— Nous avons un paquet pour vous, monsieur. Le concierge nous a dit de l'amener ici.

— Oh, d'accord. Je vais vous signer le bon. »

La porte s'ouvrit en grand et trois hommes pauvrement vêtus pénétrèrent dans la pièce, soufflant et peinant sous leur lourde charge.

« Posez-le là » dit Algernon en indiquant un emplacement derrière son bureau.

Les trois hommes s'exécutèrent avec une célérité qui le stupéfia.

« Est-ce Mr. Ulman qui vous envoie ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. » L'homme avait l'air soulagé. « Le pauvre bougre vous fait dire qu'il sera ici dans une demi-heure. »

Algernon eut un sursaut :

« Que me racontez-vous là ? questionna-t-il. En quoi Mr Ulman est-il un "pauvre bougre" ? Je serais curieux de l'apprendre. »

Le porteur remua sur ses jambes, mal à l'aise : « C'est à cause de sa figure. Il y a quelque chose qui ne va pas. Il la garde cachée et ne veut pas qu'on la voie.

— Bon Dieu ! murmura Algernon. Ils l'ont mutilé !

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? Qu'avez-vous dit ? »

Avec un certain effort, Algernon se reprit : « Rien. Vous pouvez partir à présent. Le concierge vous donnera un dollar. Je vais l'appeler pour le lui dire. »

Les hommes sortirent en silence. Aussitôt que la porte se fut refermée derrière eux,

Algernon se rua vers le centre de la pièce et commença à arracher l'emballage qui recouvrait l'objet posé sur le sol. Il travaillait avec une répugnance manifeste, et le dégoût qui se lisait dans ses yeux se transforma en horreur lorsque l'idole massive fut dégagée.

Les mots sont impuissants pour décrire cette chose terrible. L'idole était pourvue d'une trompe et de deux grandes oreilles asymétriques, ainsi que de deux énormes défenses prenant naissance aux coins de la bouche. Mais ce n'était pas un éléphant. En fait, sa ressemblance avec un éléphant était au mieux sporadique et superficielle, en dépit de certains points de similarité indéniables. Ses oreilles étaient pourvues de *palmes* et de *tentacules*, sa trompe se terminait par un disque brillant d'au moins un pied de diamètre, et ses défenses, qui s'entremêlaient pour se confondre à la base de la statue, étaient translucides comme du cristal de roche.

Le piédestal sur lequel l'idole était accroupie était en onyx noir ; la statue elle-même, à l'exception de ses défenses, avait apparemment été ciselée à partir d'un seul bloc de pierre, et elle était tachée, érodée et décolorée à tel point qu'on l'aurait dite couverte de sanie.

La chose était assise, raide. Ses avant-bras étaient pliés au niveau du coude, et des mains – elle avait des mains humaines – étaient posées sur ses genoux, les paumes tournées vers le ciel. Elle était large et carrée d'épaules, et sa poitrine et son ventre énormes s'avançaient à la rencontre de sa trompe. Elle avait l'air aussi tranquille qu'un bouddha, aussi énigmatique qu'un sphinx, et aussi menaçant qu'une gorgone ou un basilic. Algernon ne pouvait pas identifier la pierre dans laquelle elle avait été taillée, et ses reflets verdâtres l'intriguaient et le mettaient mal à l'aise.

Il resta debout durant un instant, fixant inconfortablement la statue dans ses petits yeux méchants. Puis il frissonna et, prenant une cape de laine sur un porte-manteau, il en recouvrit intégralement cette chose qui lui répugnait.

Ulman arriva sans se faire annoncer. Il pénétra en silence dans la pièce et posa une main tremblante sur l'épaule d'Algernon.

« Eh bien, Algernon, comment allez-vous ? murmura-t-il. Je… je suis content d'être de retour. Le simple fait de revoir un vieil ami… me fait du bien. Je pensais… mais non, ça n'a pas d'importance. J'allais vous demander si vous connaissiez un bon docteur, mais peut-être… je… je… »

Surpris, Algernon regarda par-dessus son épaule et droit dans les yeux de son ami. Il ne pouvait voir que ses yeux, car le reste du visage d'Ulman était dissimulé par une écharpe de soie noire.

« Clark ! s'exclama-t-il. Par Dieu, mais vous m'avez fait peur ! »

Se levant rapidement, il envoya sa chaise tournoyer contre le mur et agrippa affectueusement les épaules de son ami :

« Comme je suis content de vous revoir, Clark, dit-il d'une voix chaude et cordiale. C'est bon de – eh bien, qu'y a-t-il ? »

Ulman était tombé à genoux, s'étouffait et suffoquait en essayant de reprendre son souffle.

« J'aurais dû vous avertir de ne pas me toucher, gémit-il. Je ne supporte pas… que l'on me touche.

— Mais pourquoi donc…

— Les blessures n'ont pas guéri, sanglota-t-il. Il ne veut pas qu'elles guérissent. Il vient chaque nuit pour poser… le disque sur elles. Je ne peux pas supporter que l'on me touche. »

Algernon hocha la tête en signe de sympathie :

« J'imagine ce par quoi vous êtes passé, Clark, dit-il. Vous devez prendre des vacances. J'aurai un entretien avec les directeurs à votre sujet, et ce dès demain. Au vu de tout ce que vous avez accompli pour nous, je suis sûr de pouvoir au moins vous obtenir quatre mois. Vous pourriez partir en Espagne et finir vos *Aperçus sur la préhistoire*. L'anthropologie paléontologique est une science reposante, Clark. Vous oublierez tout des complexités de la recherche archéologique ordinaire lorsque vous commencerez à fouiner parmi des os et des artefacts qui n'ont pas été dérangés depuis le pleistocène. »

Ulman s'était relevé et fixait le mur en face de lui.

« Vous me croyez devenu… irresponsable ? »

La tristesse envahit les yeux d'Algernon :

« Non, Clark, je pense que vous souffrez seulement d'hallucinations, de nature non psychotique, et qui seront j'en suis sûr vite oubliées. Parfois, des circonstances ou des événements à la limite du supportable peuvent occasionner des hallucinations, alors même que la santé mentale du sujet n'est pas en danger, et si l'on considère ce que vous avez subi…

— Ce que j'ai subi ! Ulman releva la phrase. Est-ce que cela vous intéresserait de savoir exactement ce qu'ils m'ont fait ? »

Algernon hocha la tête, les yeux rivés à ceux de son ami.

« Oui, Clark. Je veux tout entendre.

— Ils ont dit que je devais accompagner Chaugnar Faugn dans le monde.

— Chaugnar Faugn ?

— Tel est le nom sous lequel ils *le* révèrent. Quand je leur ai dit que je venais des États-Unis, ils m'ont répondu que le Grand Chaugnar avait *voulu* que je sois son compagnon.

» "*Il* doit être emporté", expliquèrent-ils, "et *Il* doit être nourri. Si *Il* est bien nourri et si on *L'*emmène au-delà du soleil levant, *Il* possédera le monde. Et alors, toutes les choses qui vivent à présent dans le monde, toutes les créatures, toutes les plantes et les pierres, seront dévorées par le Grand Chaugnar. Toutes les choses qui sont et qui ont été cesseront alors d'être, et le Grand Chaugnar remplira tout l'espace de son unicité. Il dévorera même ses frères, ses frères qui descendront des montagnes en se consumant d'extase quand *Il* les appellera". Ils n'ont pas exactement utilisé ce terme, car "extase" est un mot très sophistiqué et particulier à notre langue. Mais c'est ainsi qu'on peut le mieux le rendre. À leur façon aberrante, ils étaient tout le contraire d'un peuple non-sophistiqué.

» Je n'ai pas protesté quand ils m'ont expliqué cela. C'était exactement le genre d'occasion que j'avais espérée. J'avais étudié le livre de Richardson, voyez-vous, et j'y avais lu entre les lignes assez de choses pour me convaincre que les adorateurs de Chaugnar Faugn commençaient à se lasser de lui. Ce n'est pas une déité agréable à fréquenter. Elle a certaines habitudes regrettables et assez perverses. »

L'horreur envahissait peu à peu les yeux d'Ulman.

« Excusez ma légèreté. Quand on tressaille au bord de l'abîme, il n'est pas toujours recommandé de se défaire de son ironie. Si je me laissais aller à être sérieux pendant un instant, si je laissais la… ce que je crois, ce que je sais être la vérité derrière ce que je suis en train de vous raconter, si je laissais cela prendre forme et se préciser dans mon esprit, je crois que je deviendrais fou. Contentons-nous donc de qualifier ses habitudes de regrettables.

» Comme je vous le disais, j'avais deviné juste en pensant que les gardiens de Chaugnar Faugn n'étaient pas exactement enthousiastes à la perspective de le conserver indéfiniment. *Il* commettait… des déprédations. Des gardiens disparaissaient durant la nuit, ne laissant que leurs vêtements derrière eux, et en examinant ceux-ci, on y découvrait des restes assez horribles.

» Mais quel que soit le désir qu'aura un sauvage de se débarrasser de son dieu, la chose n'est pas toujours faisable. Ce serait le comble de la folie que d'envoyer une déité omnipotente faire un voyage sans aucune justification valable. Un dieu en colère peut se venger même s'il est de l'autre côté du monde. Et c'est pourquoi certains barbares qui se trouvent pourvus d'un dieu qu'ils redoutent et détestent sont obligés de le supporter indéfiniment.

» La seule chose susceptible de les aider serait une légende – quelque tradition orale ou écrite qui leur permettrait d'envoyer leur ogre faire ses bagages sans trop le rendre furieux. Les adorateurs de Chaugnar Faugn avaient une telle légende. À une certaine époque, que la prophétie laissait heureusement dans le vague, la déité devait être emmenée dans le vaste monde. Elle devait partir pour posséder le monde dans sa gloire éternelle, et il était aussi écrit que ceux qui lui montreraient le chemin seraient à jamais protégés de sa colère.

» Je connaissais l'existence de cette légende, et lorsque je lus Richardson et découvris quel personnage déplaisant était ce dieu, je décidai de risquer une traversée du plateau désertique de Tsang.

— Vous l'avez traversé à pied ? l'interrompit Algernon avec une admiration non déguisée.

— Il n'y avait pas de chameaux disponibles, répondit Ulman. J'y suis allé à pied. Le quatrième jour, ma réserve d'eau s'est épuisée et j'ai été obligé de m'ouvrir une veine du bras. Le cinquième jour j'ai commencé à voir des mirages – probablement d'une nature purement hallucinatoire. Le septième jour – il s'interrompit et fixa Algernon – le septième jour, je me suis nourri des excréments de chiens sauvages. »

Algernon frissonna :

« Mais vous êtes arrivé à la caverne ?

— Je suis arrivé à la caverne. Les… gardiens sans visage dont parlait Richardson m'ont trouvé en train de délirer en rampant sur le sable à moins d'un mile à l'ouest de leur sanctuaire. Ils m'ont fait reprendre mes esprits en chauffant une pierre à blanc et en la déposant sur ma poitrine. Si le grand prêtre n'était pas intervenu, j'aurais été traité comme Richardson.

— Bon dieu !

— Le grand prêtre s'appelait Chung Ga et était d'une amabilité diabolique. Il m'a amené dans la caverne et m'a présenté à Chaugnar Faugn.

» Vous trouverez Chaugnar ici » continua Ulman en désignant la forme enveloppée

de laine qui gisait sur le sol, « et je vous laisse imaginer l'effet qu'a pu avoir la vision de cette chose, accroupie au fond d'une caverne puante et obscure, sur un homme qui n'avait pas mangé depuis trois jours.

» Je me suis mis à raconter de drôles de choses à Chung Ga. Je lui confiai que Chaugnar Faugn le Grand n'était pas seulement une statue sans vie, mais un dieu universel remplissant tout l'espace – qu'il avait créé le monde en un seul instant, simplement en exhalant son souffle, et que lorsqu'il déciderait d'inspirer, le monde disparaîtrait. "Il a aussi créé cette caverne, m'empressai-je d'ajouter, et vous a choisi comme prophète."

» Le prêtre me fixa curieusement quelques instants, sans rien dire. Puis il s'approcha du dieu et se prosterna devant lui : "Chaugnar Faugn, entonna-t-il, l'Acolyte Blanc a confirmé que tu es sur le point de devenir un dieu universel remplissant tout l'espace. Il te mènera en sécurité dans le vaste monde, et te nourrira jusqu'à ce que tu n'aies plus besoin de lui. La prophétie de Mu Sang s'accomplit, gloire à lui !"

» Il resta plusieurs minutes agenouillé aux pieds de l'idole. Puis il se leva et s'approcha de moi : "Demain, tu partiras avec Chaugnar le Grand, dit-il. Tu deviendras le compagnon de Chaugnar et celui qui le nourrit."

» Je sentis une vague de gratitude envers cet homme me submerger. Même dans l'état d'épuisement où je me trouvais, je me rendis compte que j'avais eu une chance insolente. "Je le servirais avec joie, murmurai-je, si seulement je pouvais manger un peu."

» Chung Ga hocha la tête. "Je veux que tu manges à ta faim, dit-il. Si tu dois nourrir Chaugnar le Grand, tu dois consommer une grande variété de fruits. Et la chair des animaux. Du sang rouge – le sang rouge est le lait de Chaugnar. Sans lui, mon dieu souffrirait des tortures que l'homme ne peut concevoir. Il est impossible que l'homme comprenne les souffrances que peut endurer un dieu."

» Il frappa sur un tambour, et immédiatement je trouvai devant moi un bol en bois rempli à ras bord de jus de grenade.

» "Bois, et bois bien, pressa-t-il. J'ai mes raisons de croire que Chaugnar Faugn sera affamé cette nuit."

» J'étais si affamé que je prêtai à peine attention à ses paroles, et durant un quart d'heure je consommai sans discrimination tout ce que l'on avait déposé devant moi – des herbes aux senteurs écœurantes, du lait de brebis, et du sang d'antilope fraîchement tuée.

» Le prêtre m'observait en silence. Enfin, lorsque je ne pus plus rien avaler, il se dirigea vers un coin de la caverne et en revint avec une paillasse. "Tu as fait honneur à ton souper, murmura-t-il, et je te souhaite de faire des rêves agréables."

» Puis il se retira et je rampai vers le matelas pour m'y étendre avec gratitude. Mes forces étaient complètement épuisées, et les dangers auxquels je devais encore faire face, la proximité de l'horrible Chaugnar Faugn et la possibilité que le prêtre n'ait fait que jouer la comédie et retourne sur ses pas pour venir me tuer, tout cela je l'oubliai, pressé par un violent désir de repos qui tenait du délire. Étendu sur le matelas, je me relaxai, fermai les yeux et tombai presque aussitôt dans un sommeil profond.

» Je me réveillai en sursaut, en proie à l'étrange impression de ne plus être seul dans la caverne. Avant même que j'eusse ouvert les yeux, je savais que quelque chose d'infiniment mauvais était accroupi sur le sol près de moi. Je pouvais l'entendre respirer dans les ténèbres, et sa puanteur me faisait retenir mon souffle dans la gorge.

» Doucement, très doucement, j'entrepris de me redresser. Une masse énorme descendit soudain sur ma poitrine et me cloua au sol. Je tendis la main pour la dégager et rencontrai une résistance insurmontable. Un mur solide, quelque chose de visqueux et d'implacable se dressa pour m'affronter dans les ténèbres.

» En un instant je fus réveillé et appelai frénétiquement au secours. Mais personne ne vint. Et alors même que je criais, le mur descendit droit sur moi et reposa sur ma poitrine. Une odeur de corruption exsudait de celui-ci, et lorsque je l'agrippai de mes doigts, il émit un gargouillement profond dont le volume alla crescendo jusqu'à éveiller des échos dans le plafond bas.

» La chose me maintenait par les bras, et plus je me débattais et me tordais, plus son étreinte devenait douloureuse. Elle s'intensifia jusqu'à ce que le simple fait de respirer devînt une torture, jusqu'à ce que ma chair palpitât de douleur. Je me remuais, je me tordais et me mordais les lèvres dans un paroxysme d'horreur.

» Et puis soudain, la pression se relâcha et je pris conscience que deux yeux, des yeux blancs comme ceux d'un poisson, des yeux qui ne cillaient pas, me fixaient à travers les ténèbres, avec une expression de truculence. En proie à une douleur sans nom, je me relevai et mes mains parcoururent mon torse et mes bras. Mes doigts rencontrèrent une substance chaude et humide, et il m'apparut dans un éclair hideux que la chose s'était gorgée de mon sang ! Cette révélation manqua d'ébranler mon esprit. En un instant, j'étais prêt à bondir, essayant avec désespoir de ne pas succomber à la panique, mais sachant au fond de moi que j'allais livrer une bataille que j'étais destiné à perdre.

» Une terreur sans nom s'était abattue sur moi, et mon désir d'échapper à cette obscénité vampirique devint si irraisonné que je battis en retraite en direction même du trône de Chaugnar Faugn.

» Dans les ténèbres, il me semblait énorme, tel un refuge ou un sanctuaire. Il me vint l'idée folle que, si je parvenais à escalader le trône et à grimper jusqu'au giron du dieu, l'horreur rampante cesserait de s'acharner sur moi. La créature était sans aucun doute maléfique, mais je refusais de lui accorder plus qu'une intelligence purement animale. Même en cet instant de péril redoutable, alors que je rampais en tremblant vers le fond de la caverne, mon esprit travaillait à rationaliser son existence.

» C'était sans aucun doute, me disais-je, quelque survivant cavernicole de l'âge des reptiles – quelque atavisme anormal, un prédateur qui n'avait pas senti la nécessité d'avancer et de suivre le cours de l'évolution. Il est plus que probable que tous les animaux vertébrés au-dessus des poissons et des amphibiens soient originaires d'Asie, et j'avais pris sur moi-même de me rendre dans la partie la plus sauvage de ce continent primitif. Après tout, était-il si étonnant que j'eusse rencontré, dans cette caverne noire et inaccessible, sur un plateau virtuellement inhabité, un reptile prédateur doué de la capacité de cet animal des plus hideux, de ce suceur de sang – la chauve-souris vampire des tropiques ?

» Cette ratiocination n'était qu'à la limite de l'horrible, et son élaboration me soutint et justifia mon errance désespérément maladroite en quête d'une certitude quelconque, jusqu'à ce que j'atteignisse le trône de Chaugnar le Grand. J'ai bien peur que mon incapacité à soupçonner la vérité jusqu'à cet instant n'ait été complètement idiote. Il n'y avait qu'une explication à ce qui m'était arrivé. Mais ce ne fut pas avant que je n'accomplisse en fait l'ascension du trône et cherchasse des mains la forme du dieu dans les ténèbres que la vérité fondit sur moi.

» Pendant un instant je restai immobile, accroupi sur le trône de pierre, hurlant intérieurement, sentant les ténèbres se resserrer autour de moi comme un linceul. Puis j'entrepris de descendre rapidement. Mais, à peine avais-je remué la jambe droite que quelque chose de lourd et de lent entra en collision avec le socle du trône. Toute la structure en fut ébranlée et je fus précipité au sol.

» Je refuse de m'attarder sur ce qui survint après cela. Il y a des expériences trop révoltantes pour qu'on les relate sans sombrer dans la folie. Si je devais vous raconter de quelle façon cette horreur commença lentement à grimper, vous conter comment elle souleva enfin sa masse pesante et muqueuse jusqu'au sommet de son trône, et de quelle façon je sentis sur moi le souffle de son haleine nauséeuse, les quelques doutes que j'ai sur mon état de santé mentale seraient rapidement dissipés.

» Je ne vous décrirai pas non plus de quelle manière elle me saisit dans ses mains cadavériques, ni comment elle me serra et m'étreignit contre elle, et comment je faillis m'évanouir au contact de l'ordure qui suintait de sa gueule. Elle finit par se lasser de ce jeu et, après avoir enfoncé ses ongles noirs dans ma gorge et ma poitrine jusqu'à ce que la douleur devînt insupportable, elle eut un soudain accès de colère et me précipita au pied du trône.

» La chute m'étourdit, et je demeurai couché sur les pierres pendant quelques minutes, vaguement conscient d'un murmure furtif dans les ténèbres. Puis, peu à peu, ma vision s'éclaircit et, guidés par je ne sais quelle influence nébuleuse et sinistre, mes yeux jurent attirés vers le haut et s'arrêtèrent sur le piédestal d'où j'avais chu, et sur la masse énorme et noueuse de Chaugnar Faugn, qui faisait onduler sa trompe en un mouvement obscène que l'aube me permettait de distinguer.

» Il n'est pas surprenant que Chung Ga, lorsqu'il me découvrit en train de délirer au seuil de la caverne, ait été obligé de m'amener au jour et de me nourrir de force, à grandes cuillerées d'un vin vivifiant qui coula comme un nectar dans ma gorge desséchée. S'il y eut quelque chose d'inexplicable dans ce qui suivit ce hideux cauchemar, ce fut la façon dont il accueillit mon récit des événements de la nuit.

» Il hocha la tête en signe de sympathie lorsque je lui racontai ce qui m'était arrivé sur le trône, et m'assura que cet incident s'accordait parfaitement avec les prophéties de Mu Sang. "J'avais peur, dit-il, que Chaugnar le Grand ne vous acceptât pas comme compagnon et nourricier – qu'il vous détruisît comme il a détruit ses gardiens – davantage de gardiens que vous ne pourriez l'imaginer, car un dieu ne se préoccupe pas des motivations qui sont les nôtres."

» Il me contempla avec une certaine intensité durant un moment. "Vous devez me considérer comme un sauvage superstitieux, un barbare grotesque. Seriez-vous surpris si je vous disais que j'ai passé huit ans en Angleterre et que je suis diplômé de l'université d'Oxford ?"

» Je ne pus que le fixer avec incrédulité durant un long moment, mais la venue à la vie de Chaugnar Faugn avait été si incroyable et si terrible que cette moindre merveille ne me fit pas grande impression, et mon incrédulité s'estompa rapidement. S'il m'avait dit qu'il avait un œil au milieu du dos, ou une queue de dix-huit pieds qu'il tenait enroulée autour de sa taille, je ne pense pas que j'aurais montré la moindre surprise. En fait, je crois que seul un cataclysme d'amplitude universelle eût réussi à me faire quitter mon état, dans lequel j'étais prêt à accepter n'importe quelles révélations, même celles d'une nature qui m'aurait fait les écarter d'un haussement d'épaules dans des circonstances ordinaires.

» "Peut-être cela vous étonne-t-il de penser que j'aie pu choisir de vivre en cet endroit, au milieu de ces primitifs repoussants de saleté et que j'aie pu menacer si froidement vos compatriotes." Une expression maligne pénétra dans son regard. "Richardson était un brave. Même Chaugnar Faugn fut ému par son courage. Il ne fit aucun geste, n'émit aucune protestation lorsque nous lui enfonçâmes des pieux dans les mains et l'empalâmes. Durant trois jours, il nous défia en hurlant. Puis Chaugnar alla vers lui dans la nuit et le libéra.

» "Soyez sûr qu'à partir de cet instant nous lui accordâmes toute la considération qui lui était due. Mais pour en revenir à ce que vous nommeriez sans aucun doute mon attitude perverse et atavique, pourquoi pensez-vous que j'ai choisi de servir Chaugnar ?"

» Le rappel de ce qu'il avait fait à Richardson avait éveillé en moi un ressentiment confus mais violent. "Je ne sais pas, murmurai-je. Il y a chez certains hommes des dons pour le mal…"

» "Je vous en prie, épargnez-moi votre opprobre ! s'exclama-t-il. C'était Chaugnar le Grand qui parlait par ma voix et qui a décrété le sort de Richardson. Je ne suis que l'intermédiaire et l'instrument de Chaugnar. Mes ancêtres l'ont servi durant des générations, et je n'ai jamais tenté de me soustraire à des devoirs qui me furent délégués alors que le monde n'était qu'une pensée dans l'esprit de mon dieu. Je suis allé en Angleterre et j'ai acquis un peu de la culture décadente de l'Occident simplement pour pouvoir servir encore plus dignement Chaugnar.

» "N'allez pas imaginer, ne serait-ce qu'un instant, que Chaugnar est un dieu bénéfique. Vous autres Occidentaux avez conçu certaines notions selon lesquelles les relations entre les personnes seraient de nature bénigne. Vous présumez de la signification cosmique de notions telles que la vérité, la tendresse, la générosité, le courage et l'honneur, et vous imaginez bizarrement qu'un dieu qui est au-delà du bien et du mal, et ainsi irréductible à votre *éthique*, ne peut pas être omnipotent.

» "Mais comment savez-vous que les lois qui régissent le cosmos sont des lois de bonté ? Comment savez-vous que l'univers est l'ami de l'homme ? Même au simple niveau de la vie sur cette sphère, il n'y a rien qui valide cette hypothèse. Chaugnar le Grand est un dieu terrible, un dieu cosmique et nullement anthropomorphique. Sa nature est celle des brumes de feu et de la boue primitive, et avant qu'il ne s'incarnât dans le temps, il contenait en lui-même le passé, le présent et l'avenir. Rien n'était et rien ne sera, mais toutes choses sont. Et Chaugnar était la somme de toutes les choses qui sont."

» Je demeurai silencieux, et une sorte de compassion apparut dans sa voix. Je pense

qu'il s'était rendu compte que je n'avais nulle envie de discuter métaphysique avec lui et de couper des cheveux en quatre sur des paradoxes transcendantaux.

» "Chaugnar Faugn, continua le prêtre, n'a pas toujours vécu en Orient. Il y a des milliers d'années, il habitait avec ses Frères une caverne en Europe occidentale, et il a créé à partir de la chair des crapauds une race aux formes courtes et sombres pour le servir. Ces formes ressemblaient à celles des hommes par l'apparence de leur corps, mais elles étaient muettes et leurs pensées étaient les pensées de Chaugnar. Nul homme ne visita la caverne où vivait Chaugnar, car cette grotte longue et tortueuse occupait tout un flanc de montagne dans la mystérieuse région des Pyrénées, et ses alentours étaient hantés par d'abominables présences. Deux fois par an, Chaugnar dépêchait ses serviteurs dans les villages environnants afin qu'ils lui ramenassent la nourriture que son ventre réclamait. Les jeunes hommes et les jeunes filles choisis étaient conservés grâce à des épices et mis en réserve dans la caverne en attendant que Chaugnar les réclamât. Et les hommes des villages offraient leurs premiers-nés en sacrifice aux flammes et priaient leurs petits dieux futiles dans l'espoir d'apaiser la colère des serviteurs de Chaugnar.

» "Mais il vint un jour dans ces collines des hommes pareils à des dieux, des hommes robustes aux visages d'aigle qui portaient sur leurs boucliers le signe de Rome l'invincible. Ils escaladèrent les montagnes à la poursuite des serviteurs de Chaugnar et éveillèrent dans l'esprit de ceux-ci un sombre pressentiment.

» "Il est vrai que ses Frères réussirent sans difficultés à exterminer les cohortes impies – et ce massacre fut terrible – avant qu'elles n'atteignissent la caverne, mais Chaugnar redouta que des rumeurs de cette tentative de sacrilège n'amenassent de nouvelles légions des bâtisseurs d'empire dans les collines, et que son sanctuaire ne résistât pas à cette invasion.

» "Alors, il réunit un conclave et débattit avec ses Frères de la nécessité de fuir. Rome n'était qu'un rêve dans l'esprit de Chaugnar, et il aurait pu la détruire en un instant, mais s'étant incarné dans le temps, il ne souhaitait pas avoir recours à la violence tant que les prophéties ne se seraient pas accomplies.

» "Chaugnar et ses Frères conversaient par transfert de pensée, dans un idiome qui nous serait incompréhensible, et il serait à la fois inutile et dangereux de tenter de répéter le contenu exact de leur discours. Mais il est écrit dans la prophétie de Mu Sang que Chaugnar le Grand parla *à peu près* ainsi :

Nos serviteurs nous porteront vers l'Orient

jusqu ’au continent des origines
et là, nous attendrons la venue de l’Acolyte Blanc.

» "Ses Frères protestèrent : *Nous sommes en sûreté ici,* affirmèrent-ils. *Nul ne tentera désormais d’escalader ces montagnes, car le sort de Pompelo sera toujours présent dans l’esprit des prophètes jusqu ’à ce que Rome ne soit plus qu ’un songe, comme le sont déjà Ninive à la pâleur de lune et Ur encerclée de Méduses.*

» "À ces mots, Chaugnar le Grand frémit de colère et affirma sa volonté de partir seul pour le continent des origines et de laisser ses Frères s’occuper de la menace romaine. Il leur dit :

Quand les lignes du Temps s’évanouiront,
moi seul m’élèverai dans la gloire.
Je vous dévorerai tous avant de monter vers les autels sombres.
Quand approchera l’heure de la transfiguration, vous descendrez des montagnes,
en proie à la soif cosmique
de Ce-Qui-Ne-Doit-Pas-Être-Dit, mais,
alors même que vos corps appelleront le sacrement
de la dissolution du Temps, je les consommerai.

» "Puis il appela ses serviteurs et leur ordonna de l’amener en cet endroit. Et il fit naître Mu Sang des entrailles d’une guenon et lui dicta ses prophéties sur du parchemin impérissable, et il laissa son corps aux soins de mes ancêtres."

» Je me levai avec difficulté. "Laissez-moi quitter cet endroit, suppliai-je. Je respecte vos croyances et vous donne ma parole que je ne chercherai jamais à revenir. Vos secrets sont en sûreté avec moi. Mais laissez-moi partir…"

» Le visage de Chung Ga s’emplit de pitié. "Il est écrit dans la prophétie que vous devez être le compagnon de Chaugnar et l’accompagner en Amérique. Dans quelques jours, il éprouvera à nouveau le désir de se nourrir. Vous devrez l’alimenter sans trêve.

» "Je suis malade, plaidai-je. Je ne peux pas porter Chaugnar Faugn et traverser le plateau."

» "Je demanderai aux gardiens de vous assister, murmura Chung Ga. Vous serez transporté jusqu’aux portes de Lhassa, et de Lhassa à la côte, et ce en moins d’une

semaine, par une caravane qui vous offrira tout le confort voulu."

» Je me rendis compte alors qu'il me serait impossible de partir sans Chaugnar. "Très bien, Chung Ga, dis-je. Je me soumets à la prophétie. Chaugnar sera mon compagnon et je le nourrirai avec toute la diligence voulue."

» L'accent peu sincère de mon discours n'échappa pas à Chung Ga. Il s'approcha tout près de moi et me regarda dans les yeux. "Si vous tentez de vous débarrasser de mon dieu, me prévint-il, ses Frères descendront des montagnes et vous réserveront un sort indescriptible."

» Peut-être vit-il que je n'étais pas entièrement convaincu, car il ajouta, sur un ton encore plus menaçant : "Il a posé sur vous la marque et le sceau d'un sacrement de dissolution de la chair. Détruisez-le, et le sacrement sera consommé en un instant. La chair de votre corps se noircira et fondra comme goudron au soleil. Vous deviendrez une masse bouillonnante de corruption." »

Ulman s'interrompit, un éclair de tourment indicible dans les yeux.

« Mon histoire s'arrête à peu près là, Algernon. Les gardiens me conduisirent à Lhassa, et quinze jours plus tard j'atteignis le golfe du Bengale, accompagné par une cinquantaine de mendiants, des hommes émaciés, en haillons, venant des temples d'obscurs villages indiens. Quelque chose dans la caravane les avait attirés. Et durant le voyage du Bengale à Hong-Kong, les membres de l'équipage, Indiens et Tibétains, s'introduisaient la nuit dans ma cabine et me contemplaient. Jamais auparavant je n'avais vu des visages humains ainsi déformés par la terreur superstitieuse.

» N'imaginez pas un seul instant que je ne partageais pas leur horreur pour la chose que j'étais forcé d'accompagner. Je ne cessais d'avoir la tentation de la porter sur le pont et de la balancer à la mer. Seuls le souvenir de l'avertissement de Chung Ga et la crainte de ce qui pourrait m'arriver si je n'en tenais pas compte m'en dissuadèrent. Je restai donc auprès d'elle, comme enchaîné et soumis.

» Ce ne fut pas avant plusieurs semaines, lorsque j'eus laissé l'océan Indien et une bonne partie du Pacifique derrière moi, que je découvris combien j'avais été inconscient de tenir compte de ses menaces. Si j'avais résolument jeté Chaugnar à l'eau, la honte et la terreur ne se seraient jamais abattues sur moi ! »

La voix d'Ulman devenait de plus en plus aiguë, au bord de l'hystérie : « Chaugnar Faugn est un être horrible et mystérieux, un être repoussant, obscène et maléfique, mais quelle preuve ai-je de son omnipotence ? Chung Ga m'a peut-être menti. Chaugnar n'est peut-être qu'une extension ou une distorsion de l'inanimé. Peut-être qu'un *processus* hideux, que la science occidentale n'a encore ni observé ni expliqué,

est à l'œuvre dans des endroits reculés de notre planète et y produit de telles diaboliques anomalies. Peut-être existe-t-il, en parallèle avec la vie protoplasmique, une autre forme de vie, aberrante et cachée – la "sentience" révoltante des pierres, des formes terreuses, parasites bestiaux qui s'agitent en présence de l'homme.

» Cuvier ne croyait-il pas à l'existence d'un nombre infini de "créations" et non pas à une seule ? Ne disait-il pas que, lorsque la Terre s'est refroidie après avoir quitté le soleil, une succession de phénomènes vitaux était apparue à sa surface ? Même si nous devons admettre que le développement de la vie protoplasmique à partir de formes simples a été continu et ordonné, ce que Cuvier niait stupidement, n'est-il pas concevable cependant qu'un autre cycle d'évolution ait précédé celui dont nous sommes le sommet ? Un cycle non protoplasmique ?

» Que nous acceptions la théorie "planétisimale", ou bien l'une des trois ou quatre nouvelles théories sur la formation de la Terre, il nous est permis de croire que la Terre s'est refroidie rapidement en une masse compacte après la réunion de ses composantes dans l'espace, et que la stabilité de sa croûte était à même de supporter des entités animales il y a un, deux, peut-être cinq milliards d'années de cela.

» Je ne prétends pas que la vie *telle que nous la connaissons* ait été possible durant les premières phases de consolidation planétaire, mais est-il déraisonnable de postuler que des êtres doués d'intelligence et de volonté auraient pu évoluer dans une direction parallèle à celle de la vie cellulaire ? La vie que nous connaissons est bâtie autour de liaisons complexes de substances telles que la chlorophylle et le protoplasme, mais est-ce que cela élimine la possibilité d'une évolution vers d'autres formes ?

» Qu'est-ce qui nous assure que les pierres ne pensent pas, que la terre sous nos pieds n'a pas été pourvue à un moment donné d'une intelligence hideuse ? Des cycles entiers d'évolution ont peut-être eu lieu sur cette planète avant que les plus primitives des cellules "vivantes" n'aient évolué à partir de la boue des mers chaudes.

» Il y a peut-être eu des âges de… d'expériences ! Il y a trois milliards d'années, dans la fournaise irradiée qu'était la Terre en train de se condenser, qui sait quelles formes monstrueuses étaient en train de ramper… ou de marcher ?

» Et comment savons-nous qu'il n'y a pas de survivants de cette époque ? Comment savons-nous que d'autres processus ne sont pas encore à l'œuvre, forgeant sous les étoiles du ciel la matière inorganique pour en faire des formes d'une malveillance primitive ?

» Et n'est-il pas alors inévitable qu'une telle forme issue du fond des âges soit

devenue à mes yeux l'apothéose de tout ce qui est démoniaque, maudit et impie, et que je lui aie reconnu les attributs de la divinité, et imaginé dans un moment de folie qu'elle était indestructible ? J'aurais dû la précipiter dans les profondeurs de la mer et courir le risque de voir se réaliser la prophétie de Chung Ga. Car même si elle s'était révélée omnipotente et omnisciente en m'accablant de sa fureur ou en appelant ses Frères pour me détruire, ma souffrance aurait été indicible mais n'aurait duré qu'un moment. »

La voix d'Ulman s'était élevée pour devenir un cri : « Je me serais éteint dans les ténèbres si je n'avais fait face qu'à la fureur de Chaugnar Faugn. Ce n'est pas la fureur mais la persévérance de Chaugnar qui a souillé la chair de mon corps, et qui a noirci et flétri mon âme, jusqu'à ce que grandisse dans mon cœur la haine envers tout ce que le monde nous offre de joie et de sérénité. »

La voix d'Ulman se brisa net et, durant un instant, la pièce demeura silencieuse. Puis, dans un mouvement convulsif du bras, il dévoila son visage.

Il se trouvait à peu près au centre du bureau, et la lumière de la fenêtre est illuminait avec une clarté hideuse ce qui restait de sa figure. Mais Algernon resta muet, bien que la vue de son ami fut suffisamment repoussante pour arracher des cris à un mort. Il s'agrippa au bureau en tremblant et attendit que son ami continuât de parler.

« Il est revenu vers moi alors que je dormais, et il a bu tout son soûl. Je me suis réveillé au matin pour découvrir que ma chair était devenue fétide et comme pourrie, et que mon visage… mon visage…

— Oui, Clark, je comprends. La voix d'Algernon vibrait de compassion. Je vais vous apporter un peu de cognac. »

Les yeux d'Ulman s'éclairèrent d'une horrible lueur.

« Me croyez-vous ? hurla-t-il. Me croyez-vous quand je vous dis que c'est Chaugnar qui est la cause de… de ceci ?! »

Algernon secoua lentement la tête :

« Non, Clark. Chaugnar Faugn n'est rien d'autre qu'une idole de pierre, sculptée par un artiste asiatique au talent exceptionnel, bien qu'il ait été quelque peu primitif d'un certain point de vue. Je crois que Chung Ga vous a gardé sous l'influence de quelque drogue puissante jusqu'à ce qu'il eût… jusqu'à ce qu'il eût déchiqueté votre visage ; je crois aussi qu'il vous a hypnotisé et qu'il vous a suggéré chaque détail de l'histoire que vous venez de me raconter. Je crois également que vous êtes encore sous l'emprise de cette hypnose.

— Quand j'ai embarqué à Calcutta, il n'y avait rien d'anormal à mon visage ! cria Ulman.

— C'est bien concevable. Mais quelque suppôt du prêtre a pu alors vous administrer la drogue et accomplir l'opération à bord du bateau. Je ne peux que deviner ce qui est arrivé, bien sûr, mais il est évident que vous êtes la victime de quelque charlatanerie. Je suis allé en Inde, Clark, et j'ai un profond respect pour les talents d'hypnotiseurs des Orientaux. Il est terrible et incroyable de voir ce qu'un Hindou ou un Tibétain peut accomplir par simple suggestion.

— J'avais peur… j'avais peur que vous doutiez de moi ! La voix d'Ulman était aiguë jusqu'à en être presque inaudible. Mais je vous jure… »

Il ne termina jamais sa phrase. Une pâleur hideuse envahit le visage de l'archéologue, sa mâchoire s'affaissa et ses yeux furent envahis par un éclair de panique. Pendant une seconde, il resta debout, les mains à la gorge, comme un homme en proie à une crise d'épilepsie.

Puis quelque chose, quelque force invisible, sembla le faire reculer. Suffoquant, il s'appuya contre le mur et tendit les bras dans un geste d'appel : « Ôtez-moi ça ! » sanglota-t-il. « Je ne peux plus respirer. Je ne peux… »

Poussant un cri, Algernon bondit vers lui, mais avant qu'il ne fut arrivé à ses côtés, l'infortuné s'était écroulé sur le sol en gémissant et en se tordant de façon particulièrement répugnante.

II. L'ATROCITÉ DANS LE MUSÉE

Algernon Harris sortit de la station de métro sise au coin la 59e Rue et de la 5e Avenue et commença à arpenter le trottoir d'un pas nerveux, juste devant une grande pancarte jaune portant l'indication décourageante : « Arrêt d'autobus supprimé ». Harris était fort désireux de prendre le bus et il était évident, vu la façon dont il fit signe au premier qui vint à passer, qu'il ne s'était absolument pas rendu compte qu'il s'était posté du mauvais côté de la rue. En fait, ce ne fut pas avant que quatre bus fussent passés devant lui qu'il s'aperçut de son erreur pour se propulser dans la direction du véritable arrêt.

Algernon Harris était anormalement et tragiquement énervé. Mais même un homme au bord de l'effondrement nerveux peut rester poli de manière superficielle, et il n'est pas surprenant qu'il ait salué son supérieur officiel, le docteur George Francis Scollard, lorsqu'il l'aperçut assis bien en vue sur un siège, ni qu'il lui ait souri en

répondant aimablement aux questions que cette éminente personne lui adressa en rafales.

« J'ai reçu votre télégramme hier, dit le président du musée des Beaux-Arts de Manhattan, et j'ai attrapé le premier train. Suis-je en retard pour l'enquête ? »

Algernon hocha la vête : « Le coroner – un type du nom de Henry Weigal – a pris ma déposition et a prononcé son verdict sur place. Le corps d'Ulman était dans un tel état qu'aucun délai n'était permis. Jamais je n'avais imaginé que… que la putréfaction pourrait se faire aussi rapidement. »

Scollard fronça les sourcils. « Et le verdict ?

— Crise cardiaque. Le coroner a été très affirmatif : l'angoisse et le choc sont les seules causes de l'effondrement d'Ulman.

— Mais vous m'avez dit que son visage était horriblement défiguré.

— Oui. Il avait été rendu repoussant par… par la chirurgie plastique. Weigal fut en proie à une vive agitation jusqu'à ce que je lui eus expliqué qu'Ulman était tombé lors de ses explorations archéologiques aux mains d'un chirurgien oriental au talent sûr mais aux goûts sadiques. Je lui ai expliqué que beaucoup de nos explorateurs rentraient légèrement défigurés et qu'Ulman n'avait fait que subir une variante quelque peu exagérée du martyre habituel.

— Et vous croyez que la chirurgie plastique suffit à expliquer les changements répugnants que vous m'avez décrits dans votre lettre : l'allongement choquant du nez du pauvre diable, l'aplatissement et l'élargissement de ses oreilles ?… »

Algernon grimaça : « Je dois le croire, monsieur. Il est impossible d'envisager une autre explication sensée. L'assistant du coroner était un peu incrédule au début, jusqu'à ce que Weigal lui fît remarquer quel déplorable précédent ils créeraient rien qu'en insinuant que ce phénomène n'avait aucune explication pathologique : "Nous ferions le jeu des spiritualistes, lui a-t-il expliqué. Un officier de police n'a pas à émettre une hypothèse que le bureau du magistrat fédéral désapprouverait. Les journaux bondiraient sur une telle chose et l'exploiteraient à outrance. Mr. Harris nous a fourni une explication qui me semble rendre compte des faits de façon adéquate et, avec votre permission, je rendrai un verdict de mort naturelle". »

Le président toussota et s'agita sur son siège : « Je suis heureux d'apprendre que le coroner voit les choses de cette façon. Si nous avions eu affaire à un individu récalcitrant qui aurait élevé des objections, nous en aurions retiré une malencontreuse publicité. Je frissonne chaque fois que je vois une référence au musée dans la presse à

sensation. Ce sont toujours les aspects morbides et sensationnels de notre travail qui retiennent l'attention des journalistes, et ils ne se soucient jamais de respecter les faits. »

Le docteur Scollard resta un moment silencieux. Puis il s'éclaircit la gorge et répéta, d'une façon un peu plus emphatique, la question qu'il avait posée à Algernon : « Mais vous avez écrit dans votre lettre que le nez d'Ulman vous avait révolté et rendu malade – qu'il était devenu une sorte de trompe verdâtre et répugnante, d'environ un pied de long, et qu'elle avait continué à bouger quatre heures durant après que le cœur d'Ulman eût cessé de battre. Est-ce que… est-ce qu'une opération expliquerait cette répugnante anomalie ? »

Algernon poussa un long soupir : « Je ne peux nier que j'ai été étonné, révulsé et… et effrayé. De telle façon que je n'ai tenté en rien de dissimuler mon état au coroner. Je n'ai pas pu rester dans la pièce quand ils ont examiné le corps.

— Et cependant vous avez réussi à convaincre le coroner de prononcer un verdict de mort naturelle !

— Vous m'avez mal compris, monsieur. Le coroner *voulait* prononcer un tel verdict. Mon explication n'a fait que lui fournir une hypothèse à laquelle se raccrocher. Je tremblais de tous mes membres lorsque je leur ai soumis cette explication, et il a dû lui apparaître comme évident que nous nous trouvions en présence de quelque chose d'impensable. Mais sans l'explication de la chirurgie plastique, nous n'aurions pu nous raccrocher à rien !

— Et donneriez-vous toujours votre aval à une telle explication ?

— Maintenant plus que jamais. Et je n'aurais plus aucune hésitation à présent, car j'ai réussi à me convaincre qu'un chirurgien doué d'un talent miraculeux aurait pu effectuer la transformation que je vous ai décrite dans ma lettre.

— Un talent miraculeux ?

— Je n'utilise ce mot que dans son sens vulgaire. Quand on considère les progrès accomplis dans le domaine de la chirurgie plastique ces dix dernières années, surtout en Angleterre et aux États-Unis, il est impossible de douter que la forme humaine ne devienne prochainement une cire malléable sous les scalpels de nos chirurgiens, et que n'apparaissent parmi nous des créatures aux corps déformés de façon si grotesque que la superstition leur attribuera une origine surnaturelle.

»Et nous ne pouvons pas envisager autre chose qu'un "miracle" de la chirurgie pour expliquer l'horreur que ce pauvre Ulman était devenu sans tomber dans le domaine

douteux de l'extra-physique. Chacun de nous sait que les glandes endocrines déterminent de façon extensive la croissance et la formation de notre corps. Un changement dans la quantité ou la qualité de leurs sécrétions pourrait bouleverser le fonctionnement du mécanisme du corps humain. On a vu se produire des changements terribles et impensables lors de maladies produites par une instabilité glandulaire. Nous pensions jadis que la croissance du corps s'interrompait de façon invariable à l'âge de vingt-et-un ou vingt-deux ans, mais nous savons à présent qu'elle peut se poursuivre jusqu'à l'âge mûr, et même jusqu'aux portes de la vieillesse, et qu'elle ne se traduit pas toujours par une simple augmentation en taille ou en stature.

» Vous avez sans doute entendu parler de l'acromégalie, cette affection glandulaire très rare qui occasionne des déformations hideuses. Elle est caractérisée par une croissance anormale du crâne et du visage, ainsi que des os des extrémités du corps, et ses victimes deviennent rapidement de tragiques caricatures d'humanité. Le visage tout entier prend une apparence plus massive, mais la croissance anormale se manifeste surtout dans la région des maxillaires. Dans des cas exceptionnels, le visage a pu atteindre une longueur d'un pied. Mais ce n'est pas tant la taille que le caractère primitif du visage qui écarte les victimes de cette maladie hideuse du genre humain. Les traits non seulement se déforment, mais prennent un aspect quasi-simiesque, et au fur et à mesure de l'avancement de la maladie, le crâne lui-même devient semblable à celui d'un singe. En bref, les victimes de l'acromégalie deviennent rapidement impossibles à distinguer des premiers types d'hommes, nos ancêtres primitifs et brutaux, tels l'*Homo Neanderthalensis,* ou bien encore cette énorme caricature aux larges arcades sourcilières que l'on a découverte à Broken Hill, en Rhodésie, et que sir Arthur Keith a appelée "la physionomie la plus répugnante de toute la galerie des hominidés fossiles".

» L'acromégalie est peut-être une indication de l'origine de l'homme encore plus certaine que tous les "chaînons manquants" exhumés par les anthropologues. Elle prouve de façon incontestable que nous portons encore dans notre corps les mécanismes de régression évolutive, et que lorsque quelque chose interfère avec le fonctionnement normal de nos glandes, nous avons tendance à retourner, du moins physiquement, à notre état d'aborigène.

» Et puisque nous savons qu'une simple insuffisance, ou encore une trop grande abondance, de sécrétions glandulaires peut causer des changements aussi dévastateurs, peut transformer un homme en Néanderthal ou en grand singe, qu'y a-t-il d'inexplicable dans la métamorphose que j'ai observée chez ce pauvre Ulman ?

» Quelque diable oriental qui n'était qu'en avance de dix ans sur l'Occident dans le

domaine de la chirurgie plastique, et qui possédait une connaissance des mécanismes glandulaires simplement égale à celle des docteurs Noel Paton ou Schafer aurait pu aisément commettre une pareille abomination. Ou bien supposez, comme je l'ai insinué tout à l'heure, qu'il n'y ait pas eu opération, que ce démon sait tellement de choses sur notre système glandulaire qu'il peut faire régresser des hommes sur l'échelle des temps, les renvoyer dans le brouillard des origines – jusqu'avant l'ère des grands singes, celle des mammifères primitifs, celle des dinosaures, jusqu'à leurs ancêtres les plus lointains ! Supposez – c'est une idée horrible, je le sais – supposez qu'une créature ressemblant à ce qu'Ulman est devenu a été notre ancêtre, supposez qu'il y a cent millions d'années, une gigantesque forme batracienne pourvue d'appendices ressemblant à des trompes nageait dans les mers chaudes des origines, ou bien s'étirait sur les rivages permiens ! »

Mr. Scollard se retourna brusquement et tirailla sur la manche de son subordonné : « Il y a foule devant la porte du musée, dit-il. Regardez-moi ça ! »

Algernon eut un sursaut et se leva rapidement pour appuyer sur le bouton d'arrêt au-dessus de la tête de son compagnon.

« Il nous faudra marcher, murmura-t-il d'un air contrit. J'aurais dû faire attention aux numéros des maisons. »

Son pessimisme s'avéra fondé. Le bus continua son chemin le long des blocs et ne s'arrêta qu'après avoir longé quatre d'entre eux, et de manière si abrupte que Mr. Scollard fut contraint de s'asseoir sur le giron spacieux d'une femme d'un certain âge qui lui fit comprendre sa désapprobation d'un regard furieux.

« J'ai bien envie de vous signaler, hurla-t-il au conducteur alors qu'il conduisait son imposante personne en direction du trottoir. J'ai bien envie…

— N'y pensez plus, monsieur. Algernon posa sa main sur le bras de son compagnon en signe d'apaisement. Nous n'avons pas le temps de discuter. Il s'est passé quelque chose d'horrible au musée. Je viens de voir deux policiers entrer dans l'immeuble. Et ces hommes en train de faire les cent pas sur le trottoir d'en face sont des journalistes. Il y a Wells du *Tribune* et Thompson du *Times*, et… »

Mr. Scollard agrippa le bras de son subordonné : « Dites-moi, demanda-t-il, avez-vous… avez-vous *exposé* la statue ? »

Algernon hocha la tête :

« Je l'ai fait amener dans la niche K de l'aile C la nuit dernière. Après l'enquête sur ce pauvre Ulman, j'ai été assiégé par les journalistes. Ils voulaient tout savoir sur

ce fétiche, et bien entendu j'ai dû leur dire qu'il finirait par être exposé. Si je ne les avais pas assurés que les désirs du public sur ce point seraient respectés, je les aurais eus à mes trousses pendant des semaines.

» Hier après-midi, il y avait un article là-dessus dans chaque journal. Le *New-Graphic* a consacré sa première page à cette histoire. Je suis resté à mon bureau jusqu'à onze heures, et durant toute la soirée, toutes les trente secondes, un crétin hystérique me téléphonait pour savoir quand j'allais exposer la chose, et il me demandait si elle était aussi répugnante que sur la photographie, il voulait savoir de quelle pierre elle était faite et… Oh mon Dieu ! J'étais trop énervé pour supporter cela indéfiniment et j'ai décidé qu'il valait mieux satisfaire la curiosité du public et lui permettre de voir la chose dès aujourd'hui. »

Les deux hommes se dirigeaient vers le musée à pas pressés.

« De plus, il n'y avait aucune raison pour que je la garde dans mon bureau. Je l'avais fait photographier et mesurer, et je savais qu'Harrison et le Smithsonian n'en prendraient pas un moulage de plâtre avant la semaine prochaine. Je ne pouvais choisir un endroit plus sûr que la niche K. La statue est protégée par un cordon et n'est qu'à deux pas de la porte. Cinney peut la voir depuis son poste de garde dans le couloir. »

Lorsqu'Algernon et Mr. Scollard atteignirent la porte du musée, l'ampleur de la foule avait atteint des proportions alarmantes. Ils durent se frayer un chemin à travers une cohue d'hommes et de femmes excités qui ralentissaient leur avance à coups de coudes et avec peu de respect pour leur dignité. Et même une fois parvenus dans le vestibule, ils furent repoussés sans la moindre courtoisie.

Un policier roux leur lança un regard sauvage de derrière ses lunettes et les arrêta d'un geste menaçant.

« Sortez d'ici ! hurla-t-il. Si vous n'avez pas de carte de police, vous devez sortir ! »

— Qu'est-il arrivé ici ? demanda Algernon sur un ton empreint d'autorité.

— Un type a été tué. Si vous n'avez pas de carte… »

Algernon lui mit une carte de visite sous le nez :

« Je suis le conservateur du département d'archéologie, affirma-t-il avec colère. Je pense avoir le droit d'entrer dans mon propre musée. »

Le ton de l'officier s'adoucit sensiblement :

« Ouais, ça va, je pense. Le chef m'a dit de laisser entrer les gars qui travaillaient ici. Et votre copain ?

— Vous pouvez aussi le laisser entrer, murmura Algernon avec un sourire. C'est le président du musée. »

Le policier ne sembla pas étonné outre mesure. Il regarda Mr. Scollard avec suspicion pendant un instant. Puis il haussa les épaules et leur laissa le passage.

Un assistant les accueillit avec un air agité lorsqu'ils eurent franchi la porte tournante :

« C'est horrible, monsieur, » dit-il en s'adressant à Mr. Scollard. « Cinney a été assassiné… au couteau, monsieur. Il est déchiqueté et mutilé. Je ne l'aurais pas reconnu sans ses vêtements. Il ne reste plus rien de son visage. »

Algernon pâlit : « Quand… quand est-ce arrivé ? »

L'assistant secoua la tête :

« Je ne saurais le dire, monsieur. Cela a dû se passer la nuit dernière, mais j'ignore quand exactement. Nous nous en sommes âperçus lorsque Mr. Williams a dévalé les escaliers les mains en sang. C'était à huit heures du matin, il y a donc environ deux heures. Je venais juste d'arriver, et tous les autres assistants étaient dans le vestiaire en train d'enfiler leurs uniformes. Enfin, tous sauf Williams. Williams arrive une demi-heure avant tout le monde. Il aime arriver plus tôt et bavarder avec Cinney avant l'ouverture. »

Le visage de l'assistant respirait la terreur, et il continua de parler avec une certaine difficulté :

« J'ai été le seul à le voir descendre les marches. J'étais là, et dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il allait d'un côté à l'autre de l'escalier et se cramponnait aux rampes pour ne pas tomber. Et son visage était blanc comme un linge. »

Les yeux d'Algernon ne quittaient pas le visage de l'assistant :

« Continuez, dit-il.

— Lorsqu'il m'a vu, il a ouvert tout grand la bouche. Comme s'il voulait crier mais n'y arrivait pas. Il est resté muet. »

L'assistant s'éclaircit la gorge :

« Je croyais qu'il n'atteindrait jamais le bas de l'escalier et j'ai appelé les autres

dans le vestiaire pour venir m'aider.

— Qu'est-il arrivé alors ?

— Il n'a pas pu parler pendant longtemps. Un des gars lui a donné un peu de whisky, et on est simplement resté là à l'apaiser. Mais il tremblait de tout son corps et il n'y avait pas moyen de le maintenir tranquille. Il n'arrêtait pas de tourner et retourner sa tête vers l'escalier. Il avait de la bave aux lèvres. C'était horrible.

« "Que se passe-t-il, Jim ? je lui ai dit. Qu'as-tu vu ?

» – Le serpent de l'enfer ! il a répondu. L'horrible familier du démon !" Il a dit d'autres choses que je ne peux pas vous répéter, monsieur. Je suis un homme respectueux de Dieu, et il y a des blasphèmes qu'il vaut mieux oublier après les avoir entendus. Mais voilà ce qu'il a dit quand il eut fini de parler du serpent de l'enfer. Il a dit : "Cinney est étendu là-haut et il n'y a plus une goutte de sang dans ses veines."

» Nous avons grimpé l'escalier à toute allure quand il nous a dit ça. On ne savait pas exactement ce qu'il avait voulu dire, mais vu le sang sur ses mains, on se doutait qu'il s'était passé quelque chose d'horrible. Ça confirmait ce qu'on redoutait, monsieur… si vous voyez ce que je veux dire. »

Algernon hocha la tête :

« Et vous avez trouvé Cinney… mort ?

— C'était pire que ça, monsieur. Tout noirci et recroquevillé, on aurait dit qu'il portait des vêtements trop larges pour lui de quatre tailles. Son visage n'était *plus là*, monsieur… comme dévoré. Nous l'avons ramassé… il n'était guère plus lourd qu'un garçonnet… et nous l'avons étendu sur un banc dans le couloir C. Je n'ai jamais vu autant de sang de ma vie… le sol en était glissant. Et le gros animal de pierre que vous nous avez fait porter dans la niche K la nuit dernière en était tout dégoulinant, surtout sa trompe. Ça m'a rendu malade. Je n'aime pas la vue du sang.

— Vous croyez que quelqu'un a attaqué Cinney ?

— Ça en avait bien l'air, Mr. Harris. Comme si on lui avait sauté dessus avec un couteau. Ça devait être un couteau sacrément long… un vrai couteau de boucher. C'est pas joli à dire comme ça, monsieur, mais c'est ainsi que je l'ai pensé. Comme si on l'avait pris pour une carcasse de mouton.

— Et qu'avez-vous remarqué d'autre en l'examinant ?

— On ne l'a pas beaucoup examiné. On l'a juste laissé étendu sur le banc jusqu'à ce qu'on ait appelé la police. C'est Mr. Williamson qui leur a parlé, monsieur – une

lueur de soulagement éclaira ses yeux. La police nous a dit de ne plus toucher au corps, ce qui nous allait très bien. Il n'y en avait pas un parmi nous pour vouloir rester près de ce pauvre Mr. Cinney.

— Et qu'a fait la police en arrivant ici ?

— Ils nous ont posé un bon million de questions dingues, monsieur ! Est-ce que Mr. Cinney avait été défiguré durant la guerre ? Avait-il l'habitude de porter un masque sur son visage ? Et avait-il reçu des lettres de menaces de la part d'Hindous ou de Chinois ? Et quand nous leur avons répondu que non, ça a paru les effrayer : "Ce n'est pas un meurtre, ont-ils dit, nous avons affaire à quelque chose de pas naturel. Mais ce doit être un meurtre. Tout ce que nous avons à faire est de mettre la main sur le Chinois." »

Algernon ne désirait pas en entendre davantage. Poussant brutalement l'assistant, il bondit vers l'escalier qu'il grimpa quatre à quatre. Mr. Scollard, le visage de cendre, le suivit.

Ils furent accueillis dans le couloir par un homme grand et dégingandé, vêtu de façon négligée, qui les arrêta avec un rictus et un torrent d'invectives :

« Où croyez-vous aller comme ça ? demanda-t-il. Est-ce que je n'ai pas donné des ordres pour que personne ne monte ici ? Je n'ai rien à déclarer. Vous êtes vraiment trop fouineurs. Si vous voulez des détails sur cette affaire, attendez dehors jusqu'à ce qu'on ait fini de questionner les assistants.

— Ecoutez, dit Algernon avec impatience. Ce monsieur est le président du musée et il a parfaitement le droit d'aller où bon lui semble. »

L'homme s'excusa :

« Je croyais que vous étiez des journalistes, murmura-t-il, gêné. Nous n'avons rien trouvé qui ressemble à un indice, même de loin, mais ces types n'arrêtent pas de surgir ici toutes les dix minutes pour nous mettre sur le gril. Ils sont pires que des avocats. Venez par ici, monsieur. »

Il les conduisit au-delà d'un petit groupe d'assistants, de photographes et d'experts en anthropométrie, vers le côté nord du couloir :

« Voilà le corps, » dit-il en désignant une forme enveloppée d'un drap qui gisait sur un banc près d'une fenêtre. « Je vous serais reconnaissant d'examiner le visage de ce pauvre diable, gentlemen. »

Algernon branla du chef et, soulevant un coin du drap, jeta un coup d'œil sur ce qui restait du visage de Mr. Cinney. Puis, frissonnant, il céda la place à Mr. Scollard. Il

est à mettre au crédit de Mr. Scollard que celui-ci ne poussa pas de hurlement. Seul un léger tremblement de sa lèvre inférieure trahit la révulsion qui l'envahit.

« On l'a trouvé étendu sur le sol il y a environ deux heures, expliqua le détective. Mais le type qui l'a trouvé n'est pas ici. Ils l'ont mis dans une camisole de force à Bellevue et il n'a pas l'air d'être en état de nous aider. Il n'arrêtait pas de hurler que quelque chose était sorti de l'enfer quand on l'a mis dans l'ambulance. C'est ça qui a attiré la foule.

— Vous ne pensez pas que Williams aurait pu faire ça ? murmura Algernon.

— Pas une chance. Mais il a vu l'assassin, j'en suis sûr, et si on pouvait le faire parler… Il se tourna brusquement vers Algernon. Vous semblez en savoir beaucoup là-dessus, monsieur.

— Seulement ce qu'on nous a raconté en bas. Nous avons parlé avec un des assistants et il nous a raconté au sujet de Williams… et du Chinois. »

Les yeux du policier s'éclairèrent :

« Le Chinois ? Quel Chinois ? Y a-t-il donc un Chinois mêlé à tout ça ? C'est ce que j'ai toujours pensé, mais je n'avais pas de preuve.

— J'ai bien peur de m'être mal exprimé, dit Algernon. C'était à votre Chinois que je faisais allusion. Willy nous a dit que vous pensiez qu'il vous suffirait d'attraper un Chinois pour résoudre toute l'affaire. »

Le policier secoua la tête :

« Ce n'est pas aussi simple que ça, affirma-t-il. Nous n'avons aucune preuve qu'un Chinois soit coupable. Cela aurait pu être un Japonais, un Hindou ou même un habitant des îles des mers du Sud. C'est-à-dire, si on mange du riz dans les mers du Sud !

— Du riz ? Algernon fixa le policier avec incrédulité.

— C'est cela. Dans un bol, avec des baguettes. Je n'y connais rien en… euh, en *eternalogie,* mais je devine que ces baguettes sont d'origine asiatique. »

Il sortit quelques instants pour revenir avec un bol en bois et deux longues baguettes.

« Ces taches sombres près du bord sont du sang, expliqua-t-il en tendant l'objet macabre à Algernon. Même le riz est tout taché de sang. » Algernon frissonna et passa le bol à Scollard qui faillit le faire tomber tant il était impatient de le rendre au policier.

« Où l'avez-vous trouvé ? demanda le président dans un murmure effaré.

— Par terre, près du grand éléphant de pierre. C'est là que Cinney a été tué. L'éléphant est couvert de sang… enfin, si c'est bien là un éléphant.

— Ce n'est pas à proprement parler un éléphant, dit Algernon.

— Ouais, quoi que ce soit, ça ne nous dira pas à quoi ressemblait l'assassin de Cinney. Je donnerais mes doigts de pied s'il pouvait parler.

— Il ne parle pas, dit Algernon sur un ton ferme.

— Je ne plaisantais pas, dit le policier. Je faisais simplement remarquer que cet éléphant pourrait nous donner des informations utiles sur un meurtre aussi horrible. »

Algernon accepta cette remontrance en silence.

« Il n'y a aucun doute à avoir : un Chinois, un Hindou ou quelque étranger cinglé s'est introduit ici la nuit dernière, s'est assis devant cet éléphant et a commencé à manger du riz. Peut-être était-il d'humeur pieuse et a-t-il pris la bête pour un de ses dieux païens. Ça ressemble assez à une idole orientale… du genre féroce, comme on en voit dans les vitrines de Chinatown. »

Algernon sourit ironiquement : « Mais il est certainement unique », murmura-t-il. Le policier acquiesça :

« Ouais. Plus grand et plus laid, mais ça ressemble à une statue païenne. Je parierais qu'on a adoré ce truc jadis. En Inde ou en Chine, je ne saurais dire. Mais il en a certainement l'air.

— Oui, admit Algernon. Il s'inscrit indubitablement dans la tradition de l'art religieux. En dépit de sa laideur, cet objet a toutes les caractéristiques d'une divinité orientale bénigne.

— Il n'y a rien de plus dangereux que de déranger un Jaune quand il fait ses prières, continua le policier. J'ai participé à des descentes dans Chinatown, et je le sais. Maintenant, voilà ce qui est arrivé selon moi : Cinney est debout à son poste dans le couloir, et soudain il entend le Chinois marmonner et parler tout seul. Il est bien sûr effrayé et il se précipite sur lui avec sa lampe de poche, là même où un ange n'oserait pas se rendre. La lumière heurte l'œil du Chinois et tout explose.

» Eclairer un Chinois en train de faire ses dévotions dans le noir, c'est comme approcher une allumette d'une tonne de TNT. Alors le Chinois se rue sur le pauvre garçon avec son couteau. Il se considère offensé dans sa religion, il n'est pas vraiment lui-même, il pense venger une insulte faite à son idole. »

Algernon branla du chef avec impatience :

« Il y a peut-être quelque chose à dire en faveur de votre théorie, sergent. Mais il y a beaucoup de choses qu'elle n'explique pas. Qu'est-ce donc que Williams a pu voir ?

— Rien d'autre que Cinney gisant mort dans le couloir. Rien d'autre que Cinney qui le regardait sans son visage et cet horrible animal païen qui le fixait, la bouche couverte de sang. »

Algernon sursauta :

« La bouche couverte de sang ?

— Sûr ! La bouche, la trompe et les défenses. Jamais vu autant de sang de ma vie. Voilà ce que Williams a vu. Pas étonnant que ça l'ait ébranlé. »

Il y eut soudain du bruit dans le couloir. Quelqu'un sanglotait et suppliait de manière violente à quelques pas de l'endroit où les trois hommes se trouvaient. Le policier se retourna et ordonna :

« Qui que ce soit, amenez-le ici ! »

Il y eut un cri déchirant et deux policiers en civil apparurent à un coude du couloir avec un minuscule Oriental en larmes qu'ils tenaient à bras-le-corps.

« Le Chinois ! » dit Scollard avec étonnement.

Pendant une seconde, le policier fut trop étonné pour bouger et son immobilité encouragea le Chinois, qui se libéra de ses gardiens pour venir se prosterner aux pieds d'Algernon.

« Vous êtes mon ami, sanglota-t-il. Vous êtes homme bon. Je vous ai vu dans rêve vert de feu. Je rêve que quand grand animal vert descendu des montagnes, je vous vois vous et Gautama Siddharta. Grand animal vert voulait du sang… voulait du sang très fort. Dans rêve Gautama Siddharta dire : "Ils veulent toi ! Ils ont décidé de faire de toi feu noir !"

» J'ai dit : "Non ! *Par pitié* !" J'ai dit. Puis Gautama Siddharta laissa choir joyau de sagesse. "Va à *Musée.* Va à grand *Musée,* grand bâtiment rond, et grand animal vert mangera vite. Il te mangera vite… avant de faire de l'Américain feu noir."

» Toute la nuit resté ici. Toute la nuit dit : "Dévore-moi, je t'en supplie". Puis bouge, bouge très vite ! Embrasse très fort Américain. Très mauvais ! Américain crie très fort et grand animal vert boit tout son sang. »

Le petit Oriental pleurait sans retenue. Algernon se baissa et le remit doucement sur ses pieds. « Quel est votre nom ? » demanda-t-il dans l'espoir de le calmer. « Où habitez-vous ?

— Moi patron grande blanchisserie en bas de la rue, murmura le Chinois. Nom Hsieh Ho. Moi bon, comme vous.

— Où êtes-vous allé quand… quand l'éléphant s'est animé ? »

La lèvre inférieure du Chinois fut prise d'un tremblement convulsif :

« Caché derrière grande dame blanche. »

Malgré la gravité de la situation, Algernon ne put retenir un sourire. La « grande dame blanche » était une statue de Vénus Erycine, si énorme qu'elle occupait presque la totalité de la niche K. C'était un refuge idéal, mais il y avait quelque chose d'incongru à imaginer un Chinois en un tel endroit. Cependant un des policiers confirma le fait :

« C'est comme ça qu'on l'a trouvé, chef. Il était couché sur le dos, en train de grogner, de gémir et de faire des grimaces au plafond. C'est notre homme, c'est sûr. On lui aura arraché la vérité dans cinq minutes ! »

Le sergent-chef acquiesça : « Pour sûr. Mettez-lui les menottes, Jim. »

Avec regret, Algernon rendit Hsieh Ho à ses gardiens :

« Je vous suggère de le traiter avec douceur, dit-il. Il a eu le malheur d'assister à une exagération horrible et imprévisible de ce qu'Eddington appellerait l'élément hasardeux de la nature. Mais il est aussi innocent que Mr. Scollard, ici présent. »

Le policier haussa les sourcils : « Je ne vous suis pas, monsieur. Nous suggérez-vous de ne le retenir qu'en tant que témoin ? »

Algernon hocha la tête : « Si vous essayez de lui appliquer votre horrible "troisième degré", vous aurez à en répondre devant mon avocat. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais jeter un coup d'œil à la niche K. »

Le policier eut un rictus de colère. Il avait bien envie d'envoyer Algernon au diable, mais le ton d'autorité dans sa voix lui fit rentrer ses invectives dans la gorge et, avec un haussement d'épaules, il escorta le groupe jusqu'à Chaugnar Faugn.

Le baptême dans le sang sied à certains dieux. Si les silhouettes gracieuses des dieux du panthéon grec venaient à nous apparaître avec du sang sur leurs tuniques, nous reculerions avec horreur, mais nous manquerions d'être totalement convaincus par l'apparition du terrible Mitra ou d'Huitzilopochitli le dévoreur de cœurs s'ils

n'étaient pas tachés par les fruits du sacrifice.

Algernon ne regarda pas Chaugnar Faugn tout de suite. Il étudia le sol de marbre à côté de la base de l'idole et essaya de discerner avec précision l'endroit où l'on avait trouvé Cinney. Cette tentative fut infructueuse. Il y avait des taches sombres sur un carreau ou deux, et elles étaient presque toutes de la même taille.

« C'est ici que nous avons trouvé le corps, dit le policier avec impatience. Juste sous la trompe de l'éléphant. »

Le sang d'Algernon se glaça dans ses veines. Lentement, très lentement, car il redoutait de faire face à ce qui se trouvait devant lui, il leva les yeux jusqu'à ce qu'ils fussent au niveau de l'épaule du policier. Celle-ci lui dissimulait une partie de Chaugnar Faugn, mais il pouvait apercevoir le côté droit de la chose et sa trompe hideuse. Il resta muet. Il ne bougea même pas. Mais le sang reflua de ses lèvres, les laissant de marbre.

Mr. Scollard fixait son subordonné avec des yeux terrifiés :

« On dirait que… que vous… bon Dieu, mon ami, qu'y a-t-il ?

— La trompe a bougé ! La voix d'Algernon vibrait de terreur. La trompe a bougé depuis hier. C'est horrible ! Mais il n'y a pas d'erreur. Hier elle était verticale, et aujourd'hui elle est légèrement soulevée. »

Mr. Scollard eut un hoquet d'étonnement :

« En êtes-vous sûr ? dit-il. Etes-vous absolument certain que la trompe n'était pas dans cette position lorsque le dieu est arrivé ici ?

— Oui, oui. Pas avant aujourd'hui. Personne ne l'a remarqué avec toute cette agitation, mais si vous appelez les assistants… non ! »

Le président avait commencé à s'exécuter, mais il se retint.

« Je n'aurais pas dû suggérer cela, murmura Algernon à l'oreille de Mr. Scollard. Il ne faut pas interroger les assistants. Ceci est trop horrible, inexplicable et… et dément. Nous devons cacher cela aux journaux, trouver une solution en secret. Je connais quelqu'un qui pourra nous y aider. La police en est incapable, c'est évident »

Le policier les regardait d'un air apitoyé :

« Messieurs, vous feriez mieux de sortir d'ici, dit-il. Vous n'avez pas l'habitude de pareils spectacles. Quand j'ai débuté dans ce petit jeu, j'ai commis plein d'erreurs. Par exemple, je ne pouvais pas supporter la vue d'un cadavre. J'avais l'habitude de presser les choses quand il n'y avait aucun besoin de se hâter, ce qui est la pire des

fautes que l'on puisse commettre au stade des examens préliminaires. »

Avec un certain effort, Algernon se maîtrisa :

« Vous avez raison, sergent, dit-il. Mr. Scollard et moi nous rendons compte que cette affaire est un peu trop brutale pour que nous puissions l'envisager froidement. Aussi allons-nous nous retirer selon votre suggestion. Mais je dois à nouveau vous mettre en garde : réfléchissez-y à deux fois avant de traiter ce pauvre Hsieh Ho comme un assassin. »

Dans le couloir, il attira Mr. Scollard vers lui et lui dit quelques mots à voix basse. Puis il s'approcha du policier et lui tendit une carte :

« Si vous avez besoin de moi dans l'immédiat, vous me trouverez à cette adresse, dit-il. Mr. Scollard retourne chez lui, à Brooklyn. Vous trouverez son numéro de téléphone dans l'annuaire, mais j'espère que vous ne le dérangerez pas sans raison grave. »

Le détective branla du chef et lut à haute voix l'adresse qui figurait sur la carte : « Dr Henry C. Imbert, F.R.S., F.A.G.S. Un ami à vous ? » demanda-t-il avec impertinence.

Algernon acquiesça : « Oui, sergent. La plus haute autorité des États-Unis en matière d'ethnologie. Vous avez entendu parler de lui ? »

Au grand étonnement d'Algernon, le sergent acquiesça :

« Oui. Je me suis un peu intéressé à l'*éternalogie* une fois. C'était il y a deux ans, j'étais sur une affaire bizarre : une vieille dame avait été butée par une flèche empoisonnée, et on lui a demandé conseil. Il connaît son affaire, c'est sûr. Il nous a donné la solution dès qu'il a vu le cadavre. Il nous a dit que c'était un petit nègre qui avait fait le coup… un de ces pygmées d'Afrique dont on entend souvent parler. On a suivi le tuyau et on a trouvé l'assassin juste au moment où il allait donner une cigarette au cyanide au petit gars. Il avait trouvé le pygmée en Afrique, l'avait caché dans une chambre d'Houston Street et il l'envoyait buter et voler des vieilles dames. Le pygmée était agile comme un singe et pouvait grimper le long d'une gouttière en dix secondes. S'il n'y avait pas eu Imbert, on n'aurait jamais attrapé son patron. »

Mr. Scollard et Algernon descendirent ensemble l'escalier, mais ils se séparèrent dans le vestibule, le président continuant en direction de l'entrée du musée, toujours envahie par la foule, à la recherche d'un bus, alors qu'Algernon se dirigeait vers son bureau dans l'aile ouest.

« Lorsque Imbert verra cela, murmura Algernon en prenant sur son bureau en

désordre une photographie de Chaugnar Faugn, il sera l'ethnologue le plus troublé que cette planète ait vu depuis le pleistocène. »

III. UNE DIGRESSION ARCHÉOLOGIQUE

« Cette silhouette m'est totalement inconnue, dit le docteur Imbert. Je ne connais rien dans la mythologie africaine ou asiatique qui y ressemble. »

Il grimaça et rendit la photographie à son jeune visiteur, qui la posa sur l'accoudoir de son fauteuil.

« Je dois confesser, poursuivit-il, qu'elle m'intrigue et me met mal à l'aise. Cette chose est complètement archéologique, si vous voyez ce que je veux dire. Ce n'est pas le genre de chose que quelqu'un pourrait… imaginer. »

Harris acquiesça : « Je ne pense pas que j'aurais pu moi-même l'imaginer. Sans être entraîné, guidé par quelqu'un qui aurait effectivement posé les yeux sur cela, il serait très difficile de concevoir quelque chose d'aussi… d'aussi…

— *Typé*, intervint le docteur Imbert. Je pense que c'est le mot que vous cherchiez. Cette *chose* est l'incarnation symbolique de tout l'héritage d'un peuple en matière d'imagination. C'est un composite, comme les épopées d'Homère ou le sphinx de Gizeh. C'est le genre de manifestation artistique que l'on attendrait de la part d'une peuplade primitive, une création collective. C'est si pervers, si diabolique, si contradictoire dans sa conception qu'il est difficile de concevoir un individu donné en train de s'asseoir quelque part dans le monde et de créer cela à partir de sa seule imagination. Je vous concède qu'un artiste inhabituellement doué serait *capable* de l'imaginer, mais je doute qu'une telle obscénité puisse jamais prendre forme dans un esprit humain sans *raison d'être*[2]. Et nulle personne habitant un pays civilisé ne pourrait faire l'expérience du besoin, du désir, d'imaginer une telle chose, et encore moins de lui donner une expression concrète.

» La maladie mentale, bien sûr, pourrait en être la cause, mais les prétendus rêves d'interprétation des psychotiques sont presque toujours d'une nature prévisible. Quelque grotesques et absurdes qu'ils puissent parfois être, on y retrouve constamment certaines images, lesquelles sont indiscutablement signifiantes. Elles suivent un ordre bien précis et sont des représentations grossières et déformées d'objets ou de personnes. Les morbidités qui leur donnent naissance ont été étudiées et classées, et un psychiatre connaissant son métier peut habituellement les déchiffrer. Si vous avez examiné des dessins provenant d'une institution pour malades mentaux, vous aurez remarqué la manière dont les mêmes motifs reviennent sans cesse, ainsi

que le manque *total* d'imagination de ces "œuvres" d'un point de vue artistique et sophistiqué.

» Bien sûr, il est vrai que les créations folkloriques des peuplades primitives sont des incarnations ou des symboles de préoccupations humaines, souvent exprimées de façon radicale ou imaginative, et qu'elles sont parfois si éloignées de ce qu'on est en droit de prévoir que même un expert est obligé de baisser les bras.

» J'ai toujours pensé que la plupart des monstruosités majeures et mineures qui figurent de façon si voyante dans les panthéons des races barbares – les serpents à plumes, les prêtres à têtes d'animaux, les sphinx grimaçants, etc. – sont des conceptions synthétiques. Supposons, par exemple, qu'une tribu de barbares raisonnablement évolués soit animée par l'impulsion sociale unique de l'agriculture en collectivité et soit amenée à symboliser cet idéal dans quelque fétiche colossal destiné à suggérer à la fois la fertilité et la fraternité – par exemple, une grande *Magna Mater* de pierre, avec les bras grands ouverts pour embrasser tous les hommes, quelles que soient leur classe ou leur condition. Supposons ensuite que l'agriculture communautaire acquière une mauvaise réputation et que la tribu devienne obsédée par des rêves de conquête guerrière. Qu'arrive-t-il alors ? Sur un fond de tam-tams et de tambours de guerre, la Déesse Mère est transfigurée. On place une lance entre ses bras ouverts, on transforme l'expression de son visage, qui de bienveillant devient féroce, on cisèle des incisions dans ses joues, on enduit de peinture rouge ses bras, sa poitrine et ses épaules, et enfin on enlève ses oreilles. Laissez passer une génération, et la démoniaque déesse de la guerre sera transformée en autre chose. Peut-être en un symbole de la débauche la plus sauvage.

» Au bout d'une centaine d'années, le fétiche originel sera devenu une monstrueuse caricature, un témoignage gravé dans la pierre des pensées et des émotions de plusieurs générations.

» C'est le travail de l'ethnologue et de l'archéologue de déchiffrer de tels témoignages, et si un homme de science est suffisamment instruit et diligent, il peut, comme vous le savez, fournir une raison à toute particularité de configuration. Des érudits compétents ont restitué, de façon approximative, le développement ou la régression de nombreux groupes raciaux dans les domaines de l'éthique et de l'esthétique, simplement en étudiant et en comparant leurs objets de culte, et il n'existe pas de science plus fructueuse que l'idolographie.

» Mais l'ethnologue tombe parfois sur un os, sur un dieu ou une déesse si diabolique, si grotesque ou si répugnant qu'il est impossible de le relier ou de l'associer même avec les plus brutales des régressions tribales. C'est un fait bien

connu que les races humaines sont moins susceptibles d'avancer que de tourner en rond sur la route de l'évolution, et que les idoles et les fétiches qui furent originellement conçus dans des intentions nobles deviennent souvent avec le temps des incarnations du bestial ou de l'obscène. Certains des objets de culte dégradés que l'on trouve maintenant chez les *bushmen* d'Afrique et chez les aborigènes d'Australie ont pu être beaucoup moins révoltants il y a dix ou quinze mille ans de cela. Il est impossible de prévoir les abîmes dans lesquels peut descendre une race donnée, non plus que les transformations qui peuvent advenir à ses objets "sacrés".

» Et c'est ainsi que nous rencontrons à l'occasion des formes sur lesquelles nous hésitons à spéculer, des formes si viles, et d'une façon si *compliquée*, qu'elles n'ont même pas d'analogues en mythologie comparée. Votre fétiche est de cette nature. Il est, comme je vous l'ai dit, d'une nature indubitablement archéologique et il est complètement différent – bien que je vous accorde une ressemblance superficielle – des images oniriques déformées que l'on trouve chez les psychotiques et les artistes surréalistes. Seule la lente dissolution d'une identité raciale, s'étendant sur un grand nombre d'années, aurait pu selon mon opinion causer une anomalie aussi horrible. »

Il s'avança et tapota le genou d'Algernon : « Vous ne m'avez pas raconté son histoire, reprocha-t-il. La réticence est commune chez les archéologues, dont elle est la prérogative, mais pour un homme aussi jeune, vous y êtes bien anormalement habitué. »

Algernon rougit jusqu'à la racine des cheveux : « En fait, je ne suis que rarement réticent, dit-il. Au musée, on pense que je parle trop. J'ai une façon d'agir qui est assez exubérante et qui est complètement dépourvue de formalisme, ce qui désole parfois Mr. Scollard. Mais cette affaire est tellement en dehors de toute expérience normale que j'ai eu peur de mettre votre crédulité à l'épreuve en vous en faisant un compte rendu. »

Le docteur Imbert eut un sourire : « Vos livres prouvent que vous êtes un érudit prudent et honnête, dit-il. Je ne pense pas que je sois amené à mettre en doute la véracité de quoi que ce soit que vous me racontiez.

— Très bien, dit Algernon. Mais je vous demanderai de vous abstenir de juger avant d'avoir entendu toutes les preuves. On peut concevoir des explications rationnelles pour chacun des incidents que je vais décrire, mais quand on les considère dans leur ensemble, ils forment une énigme horriblement dévastatrice. »

Très brièvement, sans aucune affectation ni hésitation, Algernon rapporta tout ce qu'il savait et tout ce qu'il supposait et suspectait au sujet de la chose dont l'image s'offrait dans toute son horreur sur le papier posé en face de lui.

Le docteur Imbert l'écouta en silence. Mais ses yeux s'éclairaient de terreur au fur et à mesure qu'il l'écoutait.

« Je doute de pouvoir vous aider, dit-il lorsque Algernon eut terminé. Ceci transcende toute mon expérience. »

Il y eut un silence. Puis Algernon parla sur un ton pressant et désespéré : « Mais qu'allons-nous faire ? Vous avez bien quelque chose à suggérer ! »

Le docteur Imbert se leva en tremblant : « Oui. Je connais quelqu'un qui pourra peut-être vous aider. C'est un reclus, un psychique. Une intelligence magnifique, mais obsédée par les mystères et le mysticisme. J'accorde peu de foi à de telles choses. Pour moi, c'est dégrader son talent que de le faire. Mais je vous conduirai à lui. Dieu sait que vous avez des ennuis – cela au moins est évident – et cet homme sera peut-être capable de suggérer quelque chose. Son nom est Roger Little. Vous avez sûrement entendu parler de lui. C'était un détective. Et un excellent détective : psychologue, érudit, rusé. Rien à voir avec les détectives de roman. »

Algernon acquiesça en signe de compréhension : « Allons le voir tout de suite. »

IV. L'HORREUR SUR LES COLLINES

Ce fut pendant qu'Algernon et le docteur Imbert se dirigeaient vers la résidence de Roger Little, ayant pris le métro en direction de Queens, que l'Horreur fut révélée au monde. Un premier compte rendu de sa manifestation initiale était parvenu à une agence de presse américaine sous la forme d'un flash venu d'Espagne, et tous les journaux new-yorkais lui avaient consacré un article dans leur édition du soir. Le *News-Graphic* publia le plus troublant d'entre eux, surtout en raison de ses implications. Un rédacteur de cet entreprenant journal avait supposé que les atrocités se distinguaient par quelque chose d'outré, quelque chose d'inexplicable et, choisissant son vocabulaire avec un soin inhabituel, il avait réussi à communiquer à ses lecteurs peu sophistiqués une sensation de terreur et de choc.

Sous une manchette composée en caractères d'un demi-pouce de haut, qui disait MASSACRE HORRIBLE DANS LES PYRÊNÉES, il avait écrit :

« Les autorités sont complètement dépassées. Qui aurait pu souhaiter assassiner quatorze simples paysans ? On les a retrouvés au crépuscule sur le versant de la montagne. Ils étaient allongés en rang, très calmes, très pâles. Silencieux et pâles sous le doux ciel d'Espagne. Autour d'eux, sur la neige fraîchement tombée, des traces, bizarres et inexplicables. Un homme n'aurait pas laissé des traces larges de trois pieds. Et pourquoi les victimes étaient-elles allongées en rang ? Quelle sorte de violence a pu les séparer de leurs têtes, les saigner à blanc et les laisser là, nus

et bien alignés ? »

V. LE RÊVE DE LITTLE

« Quelqu'un a été assassiné et vous avez besoin de mes conseils, murmura Roger Little sur un ton las. Vous désirez l'avis d'un reclus excentrique et d'un âge avancé, qui a cessé de s'occuper d'affaires criminelles. Je cite un article qui n'est pas paru dans le *New Yorker*. » Il regardait fixement le feu et la lumière qui se répandait dans la pièce à partir du foyer illuminait les traits durs de son visage de telle façon qu'Algernon en restait muet d'étonnement.

« Une présence positivement satanique, murmura-t-il pour lui-même. La réplique exacte d'un sorcier issu du *Malleus Maleficarum*. Au XVe siècle on l'aurait brûlé vif. »

« Le meurtre, reprit Little, est devenu une forme d'art dégénérée et synthétique, et même les chefs-d'œuvre les plus audacieux de l'école contemporaine sont composés à partir d'ingrédients médiocres maladroitement combinés. Les hommes ne vivent plus désormais dans la crainte de l'inconnu, et cette désintégration irrémédiable et abyssale de l'âme que le sage appelle toujours le mal psychique a cessé de motiver nos atrocités majeures. La colère, la jalousie et le désir bas de la richesse matérielle sont de pitoyables substituts émotionnels à l'égoïsme solitaire et pervers qui inspira les plus grands crimes des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Lorsque les hommes tuaient avec la certitude qu'ils mettaient leurs âmes immortelles en danger, lorsque le corps humain était considéré comme un tabernacle pour quelque chose de supérieur – ou d'inférieur – à l'humain, alors le crime d'assassinat prenait des proportions épiques et sacrilèges. La simple découverte d'un cadavre mutilé à une époque où les hommes croyaient encore à quelque chose – ou au moins en – quelque chose – remplissait chacun de terreur et de crainte respectueuse. Les hommes, les femmes et les enfants se réfugiaient derrière les portes barricadées et les plus dévots se mettaient à genoux, se signaient, allumaient des cierges et chantaient des exorcismes.

» Mais à notre époque de décadence, lorsqu'un homme est assassiné, la société se contente de hausser les épaules et abandonne l'affaire à la police. Qu'est-ce que la police a à faire d'un sacrement du mal accompli en notre monde ? La sensation d'un mal virtuellement insurmontable, d'une peur primitive et irraisonnée, que le meurtre laissait autrefois dans son sillage, et la jouissance esthétique intense qu'éprouvaient certains individus à la simple étude de tels crimes considérés comme des œuvres d'art perverses et diaboliques, tout cela n'a pas d'équivalent dans l'expérience contemporaine. Et c'est ainsi que les assassins modernes commettent des crimes

banals ; tuent de façon prosaïque et presque avec indifférence, sans se douter qu'ils détruisent plus que la vie de leurs infortunées victimes. Et les gens continuent de vaquer à leurs occupations, et il ne leur déplaît apparemment pas de croiser ces sacrilèges dans les théâtres, les restaurants et le métro. »

Algernon s'agita sur sa chaise : « Mais le problème que nous vous soumettons est encore plus pétri de surnaturel que toutes les atrocités de l'âge de la Foi. Il transcende l'expérience quotidienne. Si vous voulez bien m'écouter pendant que je… »

Little secoua la tête : « J'ai écrit des livres – plusieurs livres – décrivant des douzaines de cas de possession, de revenants, d'immolations, de divinations et de transformations. J'ai confirmé la réalité du *concubitus daemonum* ; j'ai démontré de façon irréfutable l'existence des vampires, des succubes et des lamies, et je me suis glissé sans hésiter dans les bras de femmes mortes depuis cinq siècles. »

Il frissonna : « Mais ce dont j'ai fait l'expérience dans cette pièce même n'est que l'ombre fugace et entr'aperçue de l'horreur qui rampe dans l'espace sans dimension. Dans mes rêves, j'ai entendu le son nauséeux de ses flûtes et j'ai vu, durant un instant terrible, les rets et les pièges dans lesquels elle attrape les hommes.

— Si vous êtes convaincu qu'une telle horreur existe…, commença Algernon. Mais Little ne le laissa pas achever.

— La plupart de mes lecteurs n'ont pas été convaincus par mes livres, car cela les dérangerait de penser que je ne suis pas dérangé mentalement, continua-t-il rapidement. Érudit et brillant, mais aussi fou que Bruno, qui fut brûlé vif pour avoir refusé de garder pour lui ses spéculations sur la nature de l'univers. »

Il se leva, en proie à une vive agitation : « Aussi ai-je définitivement renoncé à recueillir des faits et à tenter de les mettre en corrélation, dit-il. Désormais, je déguiserai mes convictions sous la forme de fables. Je vais écrire un roman. L'art de la fiction, considéré comme un révélateur de vérités essentielles, a d'innombrables avantages que le discours détaché et impersonnel ne peut avoir. Le romancier peut *petit à petit* familiariser ses lecteurs avec des doctrines nouvelles et stupéfiantes, en évitant de les choquer et de les faire reculer vers la confortable coquille de leurs croyances conventionnelles. Il peut les empêcher de succomber à leurs préjugés avant qu'ils n'aient compris le quart des vérités qu'il a l'intention de leur révéler. De plus, l'artiste peut être plus éloquent que le savant et tellement plus persuasif, et on ne soulignera jamais suffisamment que l'éloquence n'est pas tant efficace à convaincre les gens de ce que certaines choses qui sont évidemment fausses sont momentanément vraies, qu'elle ne l'est lorsqu'il s'agit de leur faire découvrir la vérité ultime dissimulée sous les distorsions de la réalité, qui peuvent faire échec à la raison chez

des esprits dominés par la paresse intellectuelle et la peur de l'inconnu. Les désirs et les souhaits de l'être humain sont si éloquents qu'il est certain que l'éloquence doit être utilisée pour les combattre. Et c'est pourquoi le simple savant est impuissant à convaincre les autres de ce qu'il sait être la vérité.

« Il ne se rend pas compte que des vérités nouvelles doivent être présentées à l'esprit humain de façon originale et vive, comme dans une initiation à un mystère ou dans un sacrement, et que chaque échec fait décroître la chance de les voir un jour acceptées, de telle sorte qu'une civilisation entière pourrait s'effondrer avant que l'on ne trouve quelqu'un disposant d'une imagination et d'une éloquence suffisantes pour prendre ces vérités, déjà énoncées une ou deux fois et rapidement oubliées en raison de la répugnance avec laquelle l'homme du commun traite les faits qu'on ne fait que lui réciter, et pour les habiller de tissus de splendeur et de terreur, pour les relier avec les étoiles lointaines, le vent qui souffle au-dessus de l'eau et tous les mystères qui seront dans toutes les choses jusqu'à la fin des temps. »

Les yeux de Little étaient brillants : « Je suis décidé, dit-il, à écarter le voile aussi courageusement que le fit Blake lorsqu'il décrivit un nouveau ciel et une nouvelle terre, à façonner un vêtement si séduisant que la révélation ultime restera cachée jusqu'à ce qu'un charme soit jeté qui empêchera tout recul, toute soumission à la peur. »

Il s'interrompit soudain, comme si son esprit enfiévré avait repris brusquement conscience de l'endroit où il se trouvait et des personnes qui l'entouraient : « J'ai déliré, sans aucun doute. Comme Blake, comme Poe, comme Gérard de Nerval, je suis toujours en proie à des rêves et à des visions. Et pour des hommes posés, calmes et objectifs devant la réalité quotidienne, sceptiques devant le reste, de telles visions, de tels aperçus, sont incompréhensibles. Et sans aucun doute, messieurs, vous êtes en train de vous apitoyer sur moi et de vous demander si je serais très offensé de vous voir vous lever et prétexter un rendez-vous urgent pour vous en aller. Mais si seulement vous saviez.

» Il y a des choses venues du *dehors* qui nous observent, qui épient nos actions insignifiantes, nos agissements grotesques. Des hommes ont disparu. Vous le savez, n'est-ce pas ? Des hommes ont disparu devant leur domicile ; à midi, en pleine lumière. Des entités maléfiques et inconnaissables, des *pêcheurs* venus de l'extérieur, ont laissé choir leurs tentacules, leurs filets, leurs nasses invisibles, et des hommes et des femmes ont été emportés dans les ténèbres palpitantes. Une ombre a semblé passer devant eux, a semblé les envelopper durant un instant et ils ont disparu. Et d'autres sont devenus fous en assistant à de telles scènes.

» Lorsqu'un homme gravit les marches d'un escalier, il ne s'ensuit pas inévitablement qu'il parvienne à son sommet. Lorsqu'un homme traverse une rue, un champ ou une place, il n'est pas dit qu'il atteigne l'autre côté. *J'ai vu des ombres étranges dans le ciel.* D'autres mondes débordant sur le nôtre ? Je sais qu'il existe d'autres mondes, mais peut-être ne se recoupent-ils pas dans *notre* dimension. Peut-être que des choses venues de mondes à quatre, cinq ou six dimensions, des choses dont les formes nous sont invisibles, dont les visages nous sont voilés, descendent et prennent… instantanément, sans merci. Peut-être se nourrissent-elles de nous ? Peut-être notre cerveau leur sert-il de pâture ? Quelques hommes ont entr'aperçu la vérité durant un instant de terreur, au milieu de leurs rêves. Mais il faut une patience et une discipline infinies et des années d'étude, pour établir un contact, même momentané, à l'état conscient, avec ces formes sans substance qui scintillent abominablement dans le vide, un million de milliards d'années-lumière au-delà de la plus lointaine des nébuleuses spirales.

» Et cependant je… peux y arriver. Et vous, dit-il en riant, vous venez me trouver pour me parler d'un petit meurtre ordinaire. »

Pendant un instant, la pièce resta silencieuse. Puis Algernon se leva, le visage éclairé par les flammes qui s'élevaient du foyer.

« Un petit meurtre ordinaire, dites-vous ! s'exclama-t-il. Mais pour moi, il est plus hideux, plus étranger à notre monde et à notre esprit que tous vos pêcheurs cosmiques et toutes vos "intrusions" venues de l'au-delà. »

Little secoua la tête : « Non, dit-il, je ne peux pas croire que vous n'exagérez pas. Il est si facile aux hommes d'une intelligence exceptionnelle de succomber aux terreurs et aux pressentiments des personnes ordinaires. Imaginatifs sur un plan concret, mais plus aveugles et plus stupides que des bêtes sur un plan cosmique. Je suis sûr que je pourrais résoudre votre puzzle avec le niveau le plus superficiel de mon esprit éveillé, ce petit esprit conscient qui est si faible, si futile qu'il ne peut appréhender rien qui ne soit au-delà de ce que le corps peut manger, boire et porter.

— Si je n'avais pas vu, dit Algernon sur un ton décidé, si je n'avais pas vu une masse de pierre bouger, faire ce que l'inanimé n'a jamais accompli durant tous les âges pendant lesquels la raison de l'homme l'a vu, je douterais sérieusement de votre raison. Il serait malhonnête pour moi de prétendre le contraire.

— Une pierre qui a bougé, dites-vous ? » Peur la première fois, l'intérêt de Little s'éveilla et une lueur apparut dans ses yeux.

« Oui, dans la forme où quelque chose – la nature primitive, peut-être, il y a des

âges – l'a moulée. Elle a bougé dans la nuit, lorsque je n'étais pas là pour la garder. Lorsque Chaugnar Faugn… »

Il s'arrêta soudain et resta muet. Little avait bondi de sa chaise en poussant un cri et son visage était exsangue, ses lèvres ouvertes sur une terreur muette.

« Que se passe-t-il ? » demanda le docteur Imbert. Algernon pâlit, ne sachant comment agir devant un comportement si étrange. Car Little semblait possédé, comme un mystique qui serait devenu fou à tel point qu'on ne pouvait s'attendre qu'à une explosion de violence, qui ne serait que la première si on ne le maîtrisait pas immédiatement. Mais il s'effondra enfin dans le siège qu'il avait quitté si brusquement et ses joues retrouvèrent un peu de leurs couleurs.

« Pardonnez-moi, murmura-t-il d'une voix brisée. Un tel comportement était inexcusable. Mais quand vous avez mentionné Chaugnar Faugn, j'ai été pris pendant un instant d'une terreur mortelle. »

Il inspira profondément : « Ce rêve était si clair que mon esprit a instantanément rejeté toute interprétation symbolique ou allégorique. Ce nom spécialement. Chaugnar Faugn. J'étais certain que quelque chose, quelque part, le portait ; que le sort horrible de Publius Libo sur les collines était réel mais, je l'espérais, ne nous concernait pas. Quelque chose de passé, sûrement, une horreur appartenant à l'ancien monde, qui ne devait jamais revenir… » Il s'interrompit brusquement, apparemment perdu dans ses pensées. « Racontez-moi cela », dit-il finalement.

Les lèvres pâles, Algernon raconta une fois de plus l'histoire de Chaugnar Faugn telle qu'elle lui avait été narrée par Ulman, ajoutant à son caractère horrible par des intuitions et des hypothèses qui n'étaient dues qu'à lui. Little écouta en silence, les lèvres serrées, le visage rigide comme un masque ; seules les veines de ses tempes palpitaient, trahissant l'agitation intérieure qui était la sienne. Lorsque Algernon conclut sa narration, l'horloge placée au-dessus de la cheminée, une haute horloge noire, ornée d'ailes sur ses côtés et d'une araignée de mer peinte sur son cadran, sonna l'heure : onze coups égaux furent émis, brisant le silence qui s'était instauré un instant dans la pièce. Algernon frissonna, plein d'appréhension devant l'heure tardive, redoutant qu'en son absence Chaugnar Faugn pût bouger à nouveau.

Mais à présent, Little avait repris la parole et luttait péniblement pour empêcher sa voix de devenir un murmure.

« J'ai fait ce rêve à la Toussaint, commença-t-il, et par ses détails, la vivacité de ses couleurs et l'impression de menace qui s'en dégageait, il surpasse tous les songes de ce genre que j'ai faits ces dernières années. Il prit forme lentement et commença au

moment où je quittais l'atrium de ma maison pour la bibliothèque aux murs couverts de parchemins afin d'échapper au bruit d'une fontaine, pour se poursuivre par une discussion animée mais amicale avec un homme de trente-cinq ans, robuste, à la bouche ferme et à la carrure impressionnante, aux traits typiquement romains, vêtu de la tenue quelque peu encombrante d'un légat en service actif. Les impressions que j'avais quant à mon identité et au lieu dans lequel je me trouvais furent si longues à se développer et restèrent si nébuleuses que la source en reste incertaine, mais elles me semblent maintenant avoir été présentes dès le début.

» L'endroit n'était pas Rome, ni même l'Italie, mais la petite ville de Calagurris, située sur la rive septentrionale du fleuve Iberus, en Hispanie. L'époque était celle de la République, car la province était encore gouvernée par un proconsul au lieu d'un légat de l'empereur. J'étais un homme d'un âge et d'une stature à peu près identiques aux miens. J'étais vêtu d'une toge de couleur jaune, bordée des deux bandes rouges de l'ordre équestre. Mon nom était L. Caelius Rufus et mon rang semblait être celui de questeur provincial. J'étais sûrement un pur Romain, né en Italie, car la province de Caligurris m'était totalement étrangère et je la considérais comme une colonie. Mon invité était Cnaeus Balbutius, légat de la XII^e^ légion, dont le camp se trouvait à l'extérieur de la ville, sur les rives du fleuve. La maison dans laquelle je le recevais était une villa située sur le flanc septentrional d'une colline sise au milieu de la ville, et elle dominait celle-ci ainsi que la rivière.

» Il semble que vivait à cette époque et à cet endroit, cachée dans les Pyrénées, une race étrange, un peuple d'hommes courts et noirauds, ne ressemblant en rien aux Gaulois et aux Celtibères, aux traits et au langage différents, qui s'adonnaient à des rites terribles deux fois par an, aux calendes de mai et de novembre.

» Lorsque le crépuscule venait, ils allumaient des feux sur les collines et frappaient sans s'arrêter sur d'horribles tambours durant toute la nuit. Avant ces orgies, il y avait toujours des disparitions dans les villages et on ne retrouvait jamais les victimes. On pensait qu'elles étaient enlevées pour servir de sacrifices, mais nul n'osait faire d'enquête et on finit par considérer ces disparitions bisannuelles comme un tribut périodique, tel celui de sept jeunes garçons et sept jeunes filles qu'Athènes était forcée d'accorder chaque année au roi Minos de Crète et au Minotaure.

» La tribu des Vascones, et même certains des paysans semi-romanisés qui vivaient sur les collines étaient soupçonnés de complicité par les habitants de Pompelo. Une fois par an – en été, lorsque certains d'entre eux venaient se livrer au troc avec les marchands –, on apercevait ces hommes noirs : *Miri Nigri,* c'était le nom qu'on leur donnait dans mon rêve. Ils semblaient dépourvus de la parole et concluaient leurs

affaires par gestes.

» L'été précédent, les petits hommes étaient venus troquer comme d'habitude – ils étaient cinq –, mais s'étaient trouvés mêlés à une bagarre générale lorsque l'un d'eux avait tenté de torturer un chien pour son amusement. Durant l'échauffourée, deux d'entre eux avaient été tués et les trois autres avaient régagné les collines avec des expressions particulièrement maléfiques sur le visage. C'était à présent l'automne, *et le quota habituel de villageois n'avait pas disparu.* Il était anormal que les *Miri Nigri* eussent ainsi décidé d'épargner Pompelo. Il était évident qu'ils devaient réserver un sort terrible à la ville tout entière et que quelque chose d'horrible se produirait durant la nuit de sabbat où ils feraient résonner leurs tambours en hurlant et en dansant sur le flanc de la montagne. La peur rôdait dans Pompelo et l'édile Mela était venu à Calagurris pour demander que l'on envoyât une cohorte dans les collines lors de la nuit de sabbat pour interrompre les rites obscènes avant que la cérémonie ne fût achevée. Mais Balbutius lui avait ri au nez et avait refusé de lui céder. Il pensait qu'il serait maladroit de la part de l'administration romaine de se mêler des querelles locales. C'est ainsi que Mela avait été obligé de venir à moi. Je le rassurai du mieux que je pus et lui promis de l'aide, et il retourna à Pompelo rasséréné, au moins en partie.

» Avant d'écrire au proconsul, j'avais pensé qu'il valait mieux discuter avec Balbutius lui-même, aussi avais-je été le voir dans son camp, ne l'y avais pas trouvé et avais laissé à un centurion un message par lequel je l'invitais à me rendre visite. À présent, il était ici et venait de me réaffirmer sa conviction de l'inutilité d'une intervention de notre part. Notre administration se trouverait compliquée par le ressentiment des indigènes, qui serait inévitable si nous tentions de supprimer un rite pour lequel ils éprouvaient une sympathie mal dissimulée.

» Je semblais avoir beaucoup lu au sujet des rites sinistres de certaines races barbares inconnues, car je me rappelle avoir ressenti une impression de fatalité monstrueuse et avoir tenté de mon mieux de persuader Balbutius de mettre fin à ce sabbat. Je répliquai à ses objections que le peuple romain n'avait pas coutume de se laisser impressionner par les désirs des barbares lorsque des citoyens romains étaient en danger et qu'il ne devait pas oublier que Pompelo, si petit qu'il fut, avait le statut légal de colonie. La bonne volonté des tribus vasconnes était au mieux incertaine, ajoutai-je, et la confiance et l'amitié des villageois romanisés, dans les veines desquels, après trois générations de colonisation, coulait plus qu'un peu de notre propre sang, étaient une affaire d'une importance beaucoup plus grande, dont dépendait la bonne marche du gouvernement de la province sur lequel reposait la sécurité de l'Empire romain. De plus, mes recherches me donnaient des raisons de

croire que les appréhensions des habitants de Pompelo étaient fondées et qu'il se tramait dans les collines un mal funeste que Rome se devait de contenir. Je finis en disant qu'il me surprenait fort de constater le laxisme de ceux dont les ancêtres n'avaient pas hésité à mettre à mort nombre de citoyens romains pour avoir participé aux orgies célébrées au nom de Bacchus et avaient ordonné que soit gravé dans le bronze et exposé au public le *Senatus Consulte de Bacchanalibus*.

» Mais je ne parvins pas à convaincre Balbutius. Il me quitta avec courtoisie mais ne changea pas d'avis. Aussi pris-je sans tarder une plume rouge pour écrire une lettre au proconsul Libo, la scellai et envoyai un esclave jeune et robuste, un Grec nommé Antipater, la porter à Tanaco.

» Le lendemain matin, je partis à pied, descendis la colline et traversai la ville aux rues étroites et pavées, aux murs hauts et blancs et aux échoppes bariolées. La foule était nombreuse et pittoresque : légionnaires de toutes races, colons romains, Celtibères, indigènes romanisés, Carthaginois romanisés ou ibérisés, métis de toutes sortes. Je ne parlai qu'à une personne, un Romain nommé Aebutius dont je ne me rappelle rien. Je visitai le camp – vaste étendue cerclée d'un mur de terre de dix pieds de haut et parsemée de huttes de bois alignées – et je me rendis au prétoire pour dire à Balbutius que j'avais écrit au proconsul. Il fut aimable mais toujours inflexible. Plus tard, je rentrai chez moi, lus dans mon jardin, pris un bain, dînai, parlai avec ma famille et allai me coucher. J'eus plus tard un cauchemar *à l'intérieur de mon rêve,* centré sur un sombre et terrible désert aux ruines de pierres cyclopéennes sur lesquelles planait une présence maléfique.

» Le lendemain, vers midi, alors que j'étais en train de lire dans le jardin, l'esclave grec revint avec une lettre scellée de Libo. Je brisai le sceau et lus :

» P. SCRIBONIVS L. CAELIO. S.O. SI TV VALES VALEO. QVAE SCRIPSISTI AVDIVI. NEC ALIAS PVTO [3].

» En un mot, le proconsul était de mon avis, connaissait lui aussi les *Miri Nigri* et envoyait à la cohorte l'ordre de se rendre sur l'heure à Pompelo et d'avancer à marche forcée afin d'atteindre le village menacé la veille des calendes fatidiques. Il me priait de l'accompagner en raison de ma connaissance de ces rites mystérieux et me déclarait son intention de se joindre à l'expédition, ajoutant qu'il était sur le point de se mettre en route et qu'il serait à Pompelo avant nous.

« Je ne perdis pas une seconde et me précipitai vers le camp pour remettre ses ordres à Balbutius, et je dois dire qu'il prit sa défaite avec bonne grâce. Il décida d'envoyer la V^e^ cohorte, sous les ordres de Sextus Asellius, et manda ce légat, un jeune homme mince et élancé, aux cheveux frisés, portant comme c'était alors la mode

un collier de barbe. Asellius se déclara hostile à cette expédition mais n'osa pas discuter ses ordres. Balbutius me dit que la cohorte aurait franchi le pont sur l'Iberus dans moins d'une heure et je me précipitai chez moi afin de me préparer à la longue marche qui m'attendait.

» Je me vêtis d'une lourde panule et demandai qu'on m'amenât une litière et six porteurs illyriens ; j'atteignis le pont avant la cohorte. Enfin je vis arriver à ma gauche les aigles d'argent qui étincelaient au soleil et Balbutius, qui avait décidé au dernier moment de venir en personne, m'apparut sur son cheval. Il accompagna mon équipage au-devant des troupes lors du passage du pont et nous pénétrâmes ensemble dans la plaine pour partir en direction de la ligne violacée des collines dont on distinguait à peine la forme. Il n'y eut pas d'arrêt prolongé durant cette marche et nous dûmes nous contenter de quelques sommes brefs et de quelques haltes rapides, durant lesquelles nous nous restaurions avec des galettes et du fromage. Le plus souvent, Balbutius chevauchait à côté de ma chaise (la cohorte provenait d'un régiment d'infanterie mais lui et Asellius étaient montés) et devisait avec moi, mais il m'arrivait parfois de lire le *De re rustica* de M. Portius Caton et un manuscrit hideux rédigé en grec, dont la simple vue ou même le contact me faisait frémir mais dont je ne puis me rappeler le moindre mot.

» Le lendemain nous atteignîmes les maisons blanches de Pompelo et tremblâmes devant la peur qui régnait sur le village. À l'est de celui-ci se trouvait un grand amphithéâtre de bois et à l'ouest commençait une vaste plaine. Le village était bâti en terrain plat, mais la silhouette menaçante des Pyrénées s'élevait au nord, semblant plus proche qu'elle ne l'était en réalité. Scribonius Libo et son secrétaire, Q. Trebellius Pollio, nous avaient précédés et ils nous accueillirent au forum, accompagnés de l'édile Mela. Libo, Pollio, Mela, Balbutius, Asellius et moi nous dirigeâmes vers la curie (un bel immeuble récemment bâti orné d'un portique corinthien) et discutâmes des décisions à prendre ; et je vis que le proconsul était avec moi cœur et âme.

» Mais Balbutius et Asellius continuèrent de contester et la discussion fut parfois tendue. Libo était un vieil homme tout à fait admirable et il insista pour aller dans les collines avec nous afin de découvrir les horribles révélations de la nuit. Mela, qui était mort d'effroi, promit des chevaux à ceux d'entre nous qui n'étaient pas montés. Il fit quand même preuve de courage, car il manifesta l'intention de nous accompagner.

» Il est impossible ne serait-ce que de suggérer l'impression de terreur atroce qui pesait sur cette phase de mon rêve.

» Il n'existait sûrement rien de plus maléfique que cette sensation qui planait sur le

village maudit alors que le soleil couchant jetait des ombres longues et menaçantes dans le crépuscule écarlate. Les légionnaires prétendaient avoir entendu des bruits furtifs produits par des présences invisibles qui se déplaçaient dans la sinistre forêt environnante. Il fallait parfois allumer une torche durant quelques instants afin que les trois cents hommes effrayés ne se dispersent pas, mais l'expédition ne fut le plus souvent qu'une sinistre marche à travers les ténèbres. Une portion de ciel boréal était visible à travers les coteaux terribles, pareils à des falaises, qui nous encerclaient, et je repérai la chaise de Cassiopée et la poudre dorée de la *Via lactea.* Loin, loin devant nous, au-dessus de nous, semblant se confondre avec les cieux, les contours des pics lointains se laissaient entrevoir et chacun d'eux était surmonté d'une flamme impie. Et durant tout ce temps, le battement infernal et monstrueux des tambours résonnait sans arrêt.

» Enfin, le chemin devint trop escarpé pour les chevaux et les six d'entre nous qui étaient montés durent mettre pied à terre. Nous laissâmes les chevaux attachés dans un bosquet de chênes et en confiâmes la garde à une dizaine d'hommes, bien que, le ciel m'en soit témoin, ce ne fut pas une nuit ni un endroit à attirer les voleurs ! Puis nous continuâmes notre chemin à grand-peine, avançant en trébuchant souvent, parfois obligés de grimper à la force du poignet des coteaux quasiment verticaux. Soudain, un bruit derrière nous fit s'arrêter net chaque homme, comme s'il venait d'être touché par une flèche. Le bruit venait des chevaux que nous venions de quitter et il ne cessait pas. Les chevaux n'étaient pas en train de geindre mais de pousser des hennissements stridents. Ils hennissaient, fous d'une terreur qui n'était pas de ce monde. Aucun bruit ne vint des hommes que nous avions laissés avec eux. Les chevaux continuaient de hennir et les soldats autour de nous commencèrent à trembler, à gémir et à balbutier des bribes de prières aux dieux de Rome, aux dieux de l'Orient et aux dieux des barbares.

» Puis on entendit un bruit de lutte suivi d'un cri, venant de l'avant-garde de la colonne, et Asellius demanda une torche en bégayant. Il y avait une silhouette prostrée gisant dans une mare de sang luisante qui allait en s'élargissant et nous vîmes à la faible lueur de la torche que c'était le jeune guide Accius. Il s'était donné la mort à cause du bruit qu'il venait d'entendre. Lui qui était né et avait grandi au pied de ces terribles collines, lui qui avait écouté les rumeurs de leurs secrets, savait pourquoi les chevaux avaient henni. Et parce qu'il le savait, il s'était emparé de l'épée du soldat le plus proche, le centurion P. Vibulanus, et se l'était enfoncée dans le torse jusqu'à la garde.

» À ce moment, le chaos s'installa dans notre groupe lorsque les hommes qui n'étaient pas pétrifiés de terreur remarquèrent quelque chose. *Le ciel s'était éteint*

comme une bougie. On ne voyait plus Cassiopée et la *Via lactea* brillait entre les collines, mais les ténèbres absolues régnaient derrière les sommets illuminés des pics lointains. Et les chevaux continuaient de hennir ; et les tambours continuaient de résonner, sans arrêt, sans trêve.

» Un rire dément s'éleva de la sombre forêt des coteaux et nous vîmes danser des silhouettes autour des feux, des silhouettes bondissantes et terribles, qui n'étaient ni des hommes ni des animaux mais des amalgames diaboliques des deux, des choses aux larges oreilles et aux longues trompes sinueuses qui hurlaient, psalmodiaient et bondissaient dans la nuit sans ciel. Et un vent glacé se coula autour de nous, venu de l'abîme, jusqu'à ce que la panique nous fît nous ressaisir et nous débattre tels Laocoon et ses fils dans l'étreinte du serpent.

» À la lueur des quelques torches tremblotantes, je vis des choses terribles. Des légionnaires se piétinaient à mort et hurlaient plus horriblement que les chevaux. Parmi ceux qui se trouvaient autour de moi, Trebellius Pollion avait disparu depuis longtemps et je vis Mela écrasé par la lourde *caliga* [4] d'un colosse aquitain. Balbutius était devenu fou et ricanait en récitant un vieux poème fescennin [5] appris durant son enfance. Asellius tentait de se trancher la gorge, mais le vent le maintenait immobile et impuissant et il ne pouvait que crier encore et encore au milieu des hennissements des chevaux, du rire dément, du bruit des tambours et des cris des ombres colossales qui s'agitaient autour des feux.

» J'étais moi-même comme pétrifié, impuissant comme une statue, incapable de bouger ou de parler. Seul le vieux Publius Libo, le proconsul, se révéla assez fort pour faire face à la situation en digne Romain ; Publius Scribonius Libo, qui avait survécu à la guerre contre Jugurtha, contre Mithridate et aux guerres sociales ; Publius Libo, trois fois préteur et trois fois consul de la République, dans l'atrium duquel se trouvaient les esprits ancestraux d'une centaine de héros. Lui et lui seul conserva voix humaine, celle d'un général et d'un triomphateur. Je le revis, à la lueur incertaine de ces horribles torches, au milieu de ce pandémonium de damnés terrifiés. Je l'entends encore prononcer ses derniers mots, je le revois se drapant dans sa toge avec la dignité d'un Romain et d'un consul : "*Malitia vetus… Malitia vetus est… venit… tandem venit* [6]…"

» Puis les coteaux qui nous cernaient commencèrent à se rapprocher parmi ces bruits déments. Les collines, ces terribles collines vivantes, se refermaient sur leur proie. Les *Miri Nigri* avaient invoqué leurs dieux hors du néant.

» Enfin capable de crier, je me réveillai trempé de sueur.

» Calagurris, comme vous le savez sans doute, est une ville de l'Hispanie romaine

qui a vraiment existé. Elle est célèbre pour avoir été le berceau du rhétoricien Quintillien. J'ai consulté un dictionnaire classique et j'ai découvert que Pompelo avait également existé et que ce village subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Pampelone, dans les Pyrénées. »

Il s'arrêta de parler et les trois hommes restèrent silencieux un moment. Puis Algernon dit : « Le Chinois aussi a fait un rêve étrange. Il a parlé de l'horreur sur les montagnes ; de grandes choses qui descendaient des collines au crépuscule. »

Little hocha la tête : « En général, les Mongols sont d'excellents psychistes, dit-il. J'en ai connu plusieurs dont les pouvoirs de clairvoyance étaient supérieurs à ceux d'un adepte du yoga, qui est pourtant capable de précognitions stupéfiantes.

— Et pensez-vous que le rêve de Hsieh Ho ait été une prophétie ? murmura Imbert.

— Oui. Un *dérangement* monstrueux va se produire. Ce qui est resté somnolent pendant deux mille ans va de nouveau s'éveiller et les "grandes choses" vont descendre de leur horrible repaire sur les collines d'Espagne pour se diriger vers les villes, appelées par la volonté de Chaugnar Faugn. Nous prenons ici conscience de l'existence de forces primordiales, horribles et secrètes, qui grouillent au cœur de l'existence, avec l'antique horreur cachée que les Grecs et les Romains dissimulaient sous la forme symbolique de l'homme-bête : *celui qui se nourrit, celui qui est Tout.* Les Grecs le connaissaient, car cette horreur quittait son repaire pour ravager le monde, se dirigeant vers l'est à travers l'Europe, pataugeant jusqu'à la taille dans la sombre mer Ionienne, recouvrant Debus, Samothrace et la lointaine Crète de son ombre monstrueuse. Sa taille était nimbée d'une écume d'étoiles ; des soleils et des constellations brillaient dans ses yeux. Mais son souffle apportait la folie, son étreinte la mort. Celui qui se nourrit… celui qui est Tout. ».

Le téléphone se mit soudain à sonner de façon déconcertante. Tendant une main tremblante, Little agrippa l'appareil et le colla à sa joue. « Allô, murmura-t-il. Qui est-ce ? Qu'y a-t-il ?

— Ici, le musée de Manhattan. Les mots résonnèrent à son oreille de façon sinistre. Mr. Algernon Harris est-il là ? Je viens d'appeler chez le docteur Imbert et on m'a donné votre numéro.

— Oui, Harris est ici. La voix de Little était vibrante d'appréhension. Je vous, le passe. »

Il tendit l'appareil à Harris et retomba, épuisé, dans son fauteuil. Pendant un moment, Harris conversa à voix basse, puis une expression d'incrédulité horrifiée apparut sur son visage. Lorsqu'il reposa l'appareil sur son socle, sa main tremblait. Il

se dirigea d'un pas hésitant vers la cheminée et demeura un instant à contempler le foyer, les mains agrippées au rebord, si crispées que ses phalanges en étaient blanches. Quand il se retourna, son regard était consterné.

« Chaugnar Faugn a disparu ! cria-t-il. Chaugnar Faugn a quitté le musée ! Personne ne l'a vu partir et l'imbécile qui m'a appelé pense que c'est un voleur qui l'a emporté. Ou peut-être un assistant. Mais *nous,* nous savons que c'est peu probable.

— J'en ai peur, dit Little d'une voix sombre.

— Tout est de ma faute, reprit Algernon. J'aurais dû insister pour qu'une patrouille surveille la niche. J'aurais dû au moins leur expliquer que quelqu'un pourrait tenter de voler Chaugnar Faugn, même si l'histoire d'Ulman devait rester secrète. »

Il secoua la tête, frustré et impuissant.

« Non… non… Cela n'aurait servi à rien. Un veilleur de nuit aurait été impuissant à lutter contre pareille horreur. Chaugnar Faugn l'aurait détruit en un instant de la façon la plus hideuse. Et à présent il court en liberté ! »

Il se dirigea vers la fenêtre et fixa le contour lointain des toits de Manhattan, au-delà du port. « Il rôde là-bas ! » cria-t-il en désignant la cité du doigt. « Il est quelque part, tapi dans les ténèbres, alerte et impatient, se préparant à… » Il s'interrompit brusquement, comme si la vision que son esprit venait de former était trop horrible pour être contemplée.

Little se leva et posa une main apaisante sur le bras d'Algernon.

« Je n'ai pas dit que je ne pourrais pas vous aider, dit-il. Bien que Chaugnar Faugn soit une terrible menace, il n'est pas aussi omnipotent que le pensait Ulman. Lui et ses frères sont des incarnations d'une entité hyperdimensionnelle très ancienne et très malveillante. Appelez cela un principe, si vous voulez, un principe tellement contraire à la vie telle que nous la connaissons qu'il peut devenir pareil à une tumeur anarchique, aussi destructrice que le cancer, si le cancer pouvait s'introduire dans des tissus sains par voie chirurgicale et continuer de croître et de proliférer jusqu'à ce que le moindre vestige de tissu sain eût été détruit. Mais c'est un cancer dont je peux retarder la croissance. Et si je réussis, je peux le renvoyer à son lieu d'origine, au-delà de l'univers galactique, je peux l'arracher à jamais de notre univers tridimensionnel. Si j'avais su que cette horreur rôdait encore dans les Pyrénées, je m'y serais rendu il y a des mois, *pour la renvoyer d'où elle vient.* Oui, et bien que la seule pensée de cette horreur me remplisse d'une indicible répulsion, je serais parti.

» Je ne suis pas, continua-t-il, un simple théoricien rêveur. Bien que je sois par

tempérament prédisposé aux spéculations de nature mystique ; j'ai forgé une arme bien concrète et efficace destinée à combattre les horreurs cosmiques. Si vous voulez bien me suivre dans mon laboratoire, je vais vous montrer quelque chose qui devrait vous rendre confiance dans la capacité que l'esprit humain a à réagir lorsqu'il est confronté à son choix ultime : survivre ou plonger éternellement dans la nuit et les ténèbres sans fin. »

VI. LA MACHINE SPATIO-TEMPORELLE

Le laboratoire de Roger Little était éclairé par une seule lampe, à la lueur bleutée, enchâssée dans le béton de son plancher. Des mécanismes d'une infinie diversité étaient alignés le long des murs ou étalés sur de longues tables, ou encore se balançaient lentement, accrochés au haut plafond en forme de dôme. Toutes ces machines étincelantes dans cette atmosphère bleue semblaient issues d'un autre temps, comme un aperçu fugitif de l'alchimie et de la magie d'un lointain futur dans lequel les sphères, les condensateurs et les tiges métalliques auraient remplacé les crocodiles empaillés et les élixirs bouillonnants.

Tous ces appareils étaient stupéfiants, mais il s'en trouvait un parmi eux, si extraordinaire par sa taille et sa complexité qu'il dominait tous les autres et attira l'attention d'Algernon. Celui-ci semblait incapable de quitter l'objet des yeux. C'était un étrange amalgame de sphères et d'hémisphères, de grands globes bleutés entourés de nuages, de demi-globes et de quarts de globe dont les surfaces convergeaient de façon fantastique. De tous ces globes étaient issus, suivant des angles grotesques, des croissants métalliques aux extrémités convergentes.

Pour l'imagination toujours en éveil d'Algernon, l'objet prenait un aspect quasi reptilien. « On dirait une face de crapaud, dit-il. Pustuleuse et bestiale. »

Little acquiesça : « Un triomphe de la laideur mécanique, n'est-ce pas ? Et cependant les anciens Grecs l'auraient déifiée, spécialement Archimède. Il l'aurait placée au-dessus de toutes ses coniques et de toutes ses paraboles.

— Quelle est sa fonction ? demanda Algernon.

— Une fonction sublime : c'est une machine spatio-temporelle. Mais je ne voudrais pas expliciter davantage avant de vous avoir montré comment elle marche. Je voudrais que vous étudiiez sa surface lorsqu'elle passe dans le non-euclidien. Lorsque vous aurez aperçu une figure à quatre dimensions, vous serez prêts à concéder, je pense, que les performances que je lui prête ne sont pas extravagantes. Je ne connais rien de plus efficace pour lutter contre un excès de scepticisme. J'étais la

Critique de la raison pure personnifiée jusqu'à ce que je voie une *sphère écorchée* ; alors je suis devenu très humble et plein de révérence envers ce qu'on ne peut que *soupçonner*.

» Regardez. » Il s'avança, saisit un levier et, d'un mouvement rapide, mit la machine en marche. Tout d'abord, les petites sphères et les croissants commencèrent à tourner sur eux-mêmes rapidement et les grandes sphères plus lentement ; puis les grandes sphères accélérèrent leur mouvement tandis que les petites s'arrêtaient presque ; et enfin grandes et petites sphères tournèrent à l'unisson. Puis les sphères s'arrêtèrent brusquement, mais seulement pour un instant, alors que leur mouvement semblait se transmettre aux croissants en révolution. Puis les croissants s'immobilisèrent et les sphères se mirent à bouger, suivant un rythme variable, de plus en plus vite, et leur mouvement sembla se communiquer aux croissants. Ensuite, croissants et sphères commencèrent à se mouvoir de concert, de plus en plus vite, jusqu'à ce que la masse totale semblât se fondre en une forme paradoxale, révoltante, impensable : un sphéroïde avec une face non-euclidienne, un blasphème géométrique qui était à la fois borné et infini, convexe et concave.

Algernon regarda la chose avec horreur : « Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est que cela ? cria-t-il.

— Vous êtes en train d'observer une figure en quatre dimensions, dit Little d'une voix égale. Calmez-vous. »

Rien ne se passa pendant un moment, puis une lumière d'un vert aveuglant rayonna du centre de la figure déformée pour aller frapper le mur opposé, dessinant sur le ciment un disque parfait.

Mais le mur ne fut éclairé que l'espace d'une seconde. D'un mouvement abrupt, Little releva le levier et la lueur s'estompa avant de disparaître.

« Un moment de plus et le mur se serait écroulé », dit-il.

Fasciné, Algernon observa le sphéroïde incroyable qui devenait indistinct ; il le vit disparaître peu à peu à mesure que les sphères réapparaissaient.

« Cette lumière, dit Little exultant, renverra Chaugnar Faugn à travers le temps. Elle renversera son caractère *aléatoire*, le désincarnera et le bannira à jamais.

— Mais je ne comprends pas, murmura Algernon. Qu'entendez-vous par *aléatoire ?*

— Je veux dire par là que cette machine peut agir sur l'entropie ! Il y avait de l'exaltation dans la voix de Little.

— L'entropie ? ricana Algernon. Je ne suis pas sûr de comprendre. Je sais que le terme d'entropie figure en thermodynamique, bien sûr, mais je…

— Je vais vous expliquer, dit Little. Vous êtes bien sûr familier des rudiments de la physique einsteinienne et vous savez que le temps est *relativement* sans direction fixe, que la façon dont nous percevons les événements naturels n'est pas une loi cosmique et que la conviction que nous avons de nous diriger vers le futur est une pure illusion, conditionnée par notre existence humaine sur cette planète particulière et par les limitations qui nous sont imposées par nos cinq sens. Nous divisons le temps en passé, présent et avenir, mais en réalité la séquence temporelle d'un événement dépend entièrement de l'endroit d'où il est observé. Des événements qui ont eu lieu il y a des milliers d'années sur cette planète ne sont pas en fait arrivés pour un observateur hypothétique situé à des milliards et des milliards d'années-lumière de nous. Ainsi, en nous plaçant au niveau cosmique, nous ne pouvons pas dire d'un événement qu'il a eu lieu et n'aura plus jamais lieu, ou encore qu'il est sur le point d'avoir lieu et n'a jamais eu lieu avant, car ce qui est pour nous "avant" est "après" pour des intelligences localisées ailleurs dans l'espace et le temps.

» Mais bien que les divisions du temps qui nous sont familières soient purement arbitraires, il existe un principe omniprésent dans la nature qui est appelé entropie et qui, comme Eddington l'a fait remarquer, fournit au temps une sorte de direction empirique. L'univers pris dans son intégralité semble "s'épuiser". Il y a un consensus chez les astronomes selon lequel les soleils, les planètes et les électrons sont constamment en train de s'effondrer, de devenir de plus en plus *désorganisés*. Il y a des milliards d'années, un mystérieux principe dynamique, que sir James Jeans a comparé au doigt de Dieu, a parcouru l'espace primitif et créé l'univers stellaire dans un état d'intégration quasi parfaite, a formé un système si hautement organisé qu'il ne s'y trouvait que la plus infime manifestation du hasard. L'élément du hasard dans la nature est l'élément incertain : celui qui apporte la désorganisation, la désintégration, la fin.

» Supposons que deux hommes mécaniques, deux robots, se renvoient l'un à l'autre une balle. Le processus peut durer indéfiniment, car ces créatures mécaniques ne se fatiguent pas et il n'y a rien pour faire dévier la balle de sa course. Mais supposons maintenant qu'un oiseau entre en collision avec la balle et change sa trajectoire de façon qu'elle manque la main du robot qui devait la recevoir. Que se passe-t-il alors ? Les deux robots commencent à se comporter de façon grotesque. Privés de la balle, leurs bras s'agitent dans le vide, décrivant des courbes de plus en plus amples, jusqu'à ce que, peut-être, ils trébuchent et tombent l'un sur l'autre. Le hasard, l'élément incertain, a pénétré dans leur cosmos organisé et ils ont cessé de

fonctionner.

» Cette tendance qu'ont les systèmes complexes à se désintégrer, qu'a tout ce qui est parfaitement équilibré à aller de travers, est appelée l'entropie. C'est l'entropie qui fournit une direction au temps et qui, en détruisant les nébuleuses, provoque la naissance des planètes issues de matrices stellaires. C'est l'entropie qui refroidit les grandes sphères plus chaudes que Bételgeuse, plus brûlantes qu'Arcturus, et cela partout, dans l'immensité cosmique, les réduisant à l'état de poussières chaotiques et stériles.

» C'est l'élément de hasard qui est en train de détruire petit à petit l'univers stellaire. Dans un cercle allant sans cesse s'agrandissant, avec une malice sans cesse croissante (si l'on peut qualifier de maligne une force, une tendance…), il mène son œuvre de chaos. Il fait penser à un grain de sable lâché dans les interstices d'une grande machine compliquée. Ce grain crée un petit problème qui à son tour en engendre un plus grand, et ainsi de suite, *ad infinitum.*

» Et avec chaque événement survenu sur cette Terre depuis qu'elle a quitté le soleil, il y a eu un accroissement de cet élément de hasard. Ainsi pouvons-nous "situer" de façon légitime les événements dans le temps. Des événements qui ont eu lieu il y a des dizaines de milliers d'années peuvent se produire *maintenant* pour des intelligences localisées ailleurs, et des événements encore à naître, si je puis dire, peuvent déjà exister dans une autre dimension de l'espace-temps. Mais si un événement terrestre est très désorganisé et présente un aspect très décadent, même notre hypothétique observateur éloigné saurait qu'il a eu lieu à une période tardive de l'évolution cosmique et qu'une série d'événements plus heureux, dans laquelle l'élément incertain était moins apparent, l'a sans doute précédé dans le temps. En bref, cette sensation du passage du temps dont nous avons l'expérience lors de notre vie quotidienne est due à notre perception intuitive de la dégradation continue de la structure de l'univers. Tout ce qui "se passe", chaque événement, est une manifestation objective de la détérioration continue et universelle de la matière. »

Algernon hocha la tête : « Je vous comprends. Mais est-ce que cela ne contredit pas tout ce que nous avons appris à associer au mot "évolution" ? Cela signifie que ce n'est pas un avancement, mais plutôt une dégénérescence *inhérente* qui a caractérisé tous les processus naturels depuis le commencement des temps. Pouvons-nous appliquer cela à l'homme ? Voudriez-vous suggérer… »

Little haussa les épaules ! « On ne peut que spéculer. Il est possible que la théologie médiévale n'ait pas eu tort, que saint Augustin, le docteur Angélique, et Abélard aient raisonné correctement, que l'homme ait été jadis pareil aux anges et

qu'il ait rejoint la nature dégénérescente à cause d'un refus délibéré de la grâce céleste. Peut-être a-t-il, par un mystérieux et incompréhensible acte de volonté, détourné son visage de son Créateur et laissé le Mal l'envahir, peut-être a-t-il fait de son âme un aimant pour attirer tout ce que le cosmos comprend de maléfices. Peut-être Ulman était-il dans le vrai en identifiant Chaugnar au Lucifer de la mythologie du Moyen Âge.

— Est-ce bien le moment d'entamer une discussion théologique ? s'exclama Imbert sur un ton de reproche.

— Sûrement pas, reconnut Little. Mais j'ai pensé qu'il était souhaitable de définir certaines… possibilités. Je ne voudrais pas que vous imaginiez que je considère l'intrusion de Chaugnar Faugn dans notre monde comme un événement scientifiquement explicable dans un sens facilement dogmatique.

— Peu m'importe la façon dont vous l'envisagez, affirma Algernon, du moment que vous réussissez à l'anéantir, En ce qui concerne la religion, je suis un agnostique convaincu. Mais l'univers est suffisamment mystérieux pour justifier de la part de personnes intelligentes des spéculations divergentes quant à la nature ultime de la réalité.

— Je suis tout à fait d'accord, dit Little. Je ne faisais que remarquer que la science moderne, prise isolément, a des limites bien définies.

— Et cependant, vous vous proposez de combattre cette… cette horreur avec l'aide de la science ! s'exclama Imbert.

— Avec une application concrète des concepts de la mathématique transcendantale, le corrigea Little. Et de tels concepts ne sont empiriques que du point de vue scientifique. J'ai conscience que la science peut être définie grossièrement comme une accumulation systématisée de tendances et de principes mais, pour parler d'un point de vue classique, sa fonction première est de dégager une certaine idée de la nature et de la réalité par les moyens de la logique inductive. Et cependant la physique mathématique a renoncé à l'induction aussi résolument que les érudits et savants médiévaux à l'époque des troubadours. Elle insiste pour affirmer que nous devons prendre pour point de départ l'axiome universel selon lequel nous ne pouvons jamais connaître avec certitude la nature véritable d'un objet quelconque et que n'importe quelle "vérité" déduite de généralités empiriques n'aura qu'une valeur de guide mystique et sera au mieux simplement indicatrice, et encore d'une façon grossière, de la direction dans laquelle nous nous déplaçons ; de toute façon, il s'agit d'une sorte de sacrement, donc de quelque chose de supérieur à la "connaissance" dogmatique de la science du XIXe siècle. Les spéculations des physiciens contemporains ressemblent

davantage à des poèmes et à des psaumes qu'à autre chose. Elles renferment des concepts plus outrés et plus fantastiques que tout ce que vous pouvez trouver chez Poe, Hawthorne ou Blake. »

Il s'avança et saisit la machine à renverser l'entropie par son cou globulaire : « Deux hommes peuvent facilement la transporter », dit-il tout en la soulevant à quelques pouces du sol pour la soupeser. « Nous pouvons la braquer sur Chaugnar Faugn à partir d'une voiture.

— S'il reste sur les routes, intervint Algernon. Nous ne pourrons pas le suivre sur un escalier d'incendie ou dans une forêt, si nous restons en voiture.

— J'y ai pensé. Il pourrait se cacher pendant des jours dans Central Park ou dans Inwood ou dans Van Cortland Park, ou encore dans les bois au nord de la ville. Mais nous n'envisagerons cette possibilité qu'en dernier ressort. » Son expression était tendue, mais il parlait d'une voix calme et décidée. « En cas d'urgence, nous pourrions nous passer de la voiture, dit-il. Sur terrain plat, deux hommes portant la machine pourraient avancer rapidement. »

« Nous devons nous dépêcher, reprit-il après un moment. C'est le jour de congé de mon chauffeur, mais je vais prendre un taxi et aller moi-même chercher ma voiture au garage. » Il se tourna vers Algernon : « Si vous voulez vous rendre utile, tâchez de localiser Chaugnar Faugn. »

Algernon le regarda avec étonnement : « Mais comment… ? » dit-il.

« Cela ne devrait pas être difficile. Entrez en contact avec la police. Le bureau des ambulances. Demandez-leur s'ils n'ont pas reçu des appels au secours d'un caractère inhabituel, n'importe quoi de sensationnel. Si Chaugnar a frappé à nouveau, ils le sauront. »

Il montra du doigt un téléphone dans un coin du laboratoire et quitta celui-ci d'un pas pressé.

VII. UN REMÈDE AU SCEPTICISME

Lorsque Algernon eut fini de téléphoner, il alluma une cigarette avec un calme délibéré et traversa le laboratoire jusqu'à l'endroit où Imbert était assis. Seul le tremblement de sa lèvre trahissait une agitation qu'il avait du mal à contrôler : « Il y a eu cinq appels urgents, dit-il, tous en provenance du même quartier de la ville, entre les 35e et 48e Rues. »

Imbert pâlit : « Et… et des morts ? »

Algernon acquiesça : « Des morts, oui… Deux ambulances viennent juste de rentrer.

— Combien de victimes ?

— Ils ne savent pas encore. Il y avait cinq corps dans la première ambulance : trois hommes, une femme et une petite fille, une petite Noire. Tous horriblement mutilés. Ils sont comme pris de folie là-bas. Le type qui m'a parlé voulait savoir ce que je savais exactement, pourquoi je l'avais appelé ; il s'est mis à crier, puis il a craqué et a éclaté en sanglots.

— Mon Dieu !

— Il n'y a rien que nous puissions faire tant que Little n'est pas rentré, dit Algernon.

— Et ensuite ? Que croyez-vous que nous puissions faire à ce moment ?

— La machine… » commença Algernon, mais il n'alla pas plus loin. Il n'avait pas le courage de formuler oralement ce qu'il pensait de la machine de Little et les doutes qu'il entretenait à son sujet. Il était nécessaire de croire en cette machine, d'avoir confiance en la sagacité de Little, une confiance entière. Il aurait été désastreux de douter en un pareil moment de leur réussite : ensemble, Little et sa machine mettraient fin à jamais à la menace horrible de Chaugnar Faugn. Mais défendre une telle conviction de façon rationnelle, s'engager avec confiance sur une simple conviction intuitive, c'était une autre histoire.

« Vous savez parfaitement que Little n'est pas entièrement équilibré, affirma Imbert, et que ce serait de la folie que d'accorder foi à ses assertions. Il désigna la machine d'un geste : cette chose n'est qu'une machine hypnotique. Ingénieuse, je vous l'accorde : elle peut induire un sommeil superficiel avec une rapidité que je n'aurais pas crue possible ; mais elle est résolument tridimensionnelle. Elle suscite l'éveil du subconscient, lequel croit tout ce qu'on lui raconte, et induit une somnolence temporaire tandis que Little murmure : "Vous avez devant vous une figure en quatre dimensions. Vous avez devant vous une figure en quatre dimensions." De telles paroles trompeuses ne sont pas difficiles à imposer lorsque l'esprit est dans un état de rêverie.

— Je préférerais ne pas en discuter, murmura Algernon. Je ne peux pas croire que la figure que nous avons vue était seulement une supercherie. C'était trop horrible, trop incroyable. Et rappelez-vous : nous avons vu la même chose. Je vous ai observé

à ce moment : vous aviez l'air vraiment malade. Et il est impossible qu'il y ait eu hypnotisme collectif. Deux hommes ne peuvent pas répondre de la même manière à la suggestion. Nous avons vu *tous deux* une figure en quatre dimensions, une figure impossible.

— Mais qui vous dit que nous avons vu la même figure ? Nous avons pu réagir de façon différente à la suggestion de Little. L'hypnotisme de groupe est possible en ce sens. J'ai vu quelque chose de dérangeant et vous aussi, mais cela ne prouve pas que nous n'ayons pas été hypnotisés.

— Je vais vous en convaincre ! s'exclama Algernon. Une machine spatio-temporelle de cette nature n'est pas théoriquement inconcevable, car cela fait des années que les physiciens spéculent sur la possibilité de renverser l'entropie dans des portions isolées de matière. Regardez maintenant ! »

Délibérément, il se dirigea vers la machine et actionna le levier.

VIII. CE QU'IL ADVINT DANS LE LABORATOIRE

Algernon prit appui sur son coude afin de se lever et contempla avec horreur le trou béant dans le mur en face de lui. C'était un grand trou circulaire aux bords déchiquetés, à travers lequel la silhouette des immeubles de Manhattan luisait faiblement, comme une gravure sous verre. Ses tempes battaient douloureusement ; sa langue était sèche, gonflée et collée à son palais.

Quelqu'un se tenait debout au-dessus de lui. Ce n'était pas Imbert, car Imbert portait des lunettes. Et le visage de cet homme était vierge de verres ; c'était un ovale flou mais d'un blanc uni. Algernon se souvint confusément que Little ne portait pas de lunettes. Cet homme, donc, était Little, et non Imbert. Cela lui revenait à présent. Il avait cherché à convaincre Imbert que la machine n'était pas un hypnotiseur mécanique. Il l'avait mise en marche et ensuite… Bon Dieu ! Qu'était-il arrivé ensuite ? Quelque chose que ni l'un ni l'autre n'avait anticipé. Une explosion ! Mais tout d'abord, pendant un bref instant, ils avaient vu la figure. Et la lumière. Et Imbert et lui avaient été trop effrayés ; trop effrayés pour l'arrêter. Comme tout devenait clair à présent. Ils étaient restés pendant un instant face au mur, trop stupéfaits pour éteindre la machine. Et puis Little avait surgi dans la pièce et avait poussé un cri d'alarme, un cri frénétique.

« Aidez-moi, je vous en prie », dit faiblement Algernon.

Little se baissa et le saisit par les épaules : « Du calme, maintenant », commanda-t-

il en le guidant vers une chaise. « Vous n'êtes pas blessé. Vous vous sentirez mieux dans un instant. Imbert aussi est indemne. Un éclat de plâtre l'a frappé à la tempe et lui a laissé une vilaine coupure, mais ce ne sera rien.

— Mais… qu'est-il arrivé ? Algernon fit un geste impuissant en direction du trou dans le mur. Je me souviens qu'il y a eu une explosion et que… que vous nous avez crié quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous ai crié de vous reculer, vous étiez trop près du mur. Un moment de plus et le sol se serait écroulé lui aussi et vous auriez fait une vilaine chute, une chute dont vous ne vous seriez peut-être pas relevés. »

Il eut un sourire narquois et tapota l'épaule d'Algernon.

« Essayez de vous calmer. Je vais vous servir un whisky avec du soda.

— Mais qu'est-il arrivé exactement ? insista Algernon.

— La lumière a fait décroître le caractère aléatoire du mur, l'a renvoyé à travers le temps. Je vous avais prévenu que le mur s'écroulerait si la lumière l'atteignait pendant plus d'un instant. Mais il vous fallait tenter l'expérience.

— Je suis désolé, dit Algernon honteux. J'ai bien peur d'avoir démoli votre appartement.

— Cela n'a pas grande importance. Bien sûr, il est assez bizarre de voir ses secrets exposés au grand jour, mais mon propriétaire arrangera ça. » Il regarda Algernon avec curiosité. « Pourquoi avez-vous fait cela ? » demanda-t-il.

— Pour convaincre Imbert. Il disait que la machine n'était qu'un hypnotiseur mécanique.

— Je vois. Imbert pensait que j'étais un peu dérangé.

— Pas exactement. Je pense qu'il voulait vous croire…

— Mais ne le pouvait pas. Eh bien, je ne puis le blâmer. Il y a cinq ans, j'aurais moi aussi douté, j'aurais ri et affiché mon mépris. J'approuve les sceptiques. On peut leur faire confiance lorsqu'on a réussi à les convaincre que des choses impensables et grotesques *peuvent* se produire. Je doute que, même maintenant, Imbert puisse concéder qu'il s'agit d'une machine à renverser l'entropie, mais vous pouvez être sûr que son respect pour elle s'est accru. À présent, il suivra mes instructions sans hésiter. Et je veux que vous fassiez de même. Nous devons agir en accord total ou nous serons vaincus avant même d'être passés à l'action. »

Algernon se mit soudain à trembler : « Nous n'avons pas un instant à perdre !

s'exclama-t-il. Je suis entré en contact avec la police juste avant que vous ne reveniez : on envoie des ambulances un peu partout dans la ville. Chaugnar a commencé à frapper… » Algernon s'était levé et se précipitait vers la porte.

« Stop ! On ne pouvait désobéir à la voix de Little. Nous devons attendre Imbert. Il est dans la salle de bains, en bas, en train de soigner sa blessure. »

À regret, Algernon revint sur ses pas.

« Un retard de quelques minutes n'a pas grande importance, continua Little dont la voix était maintenant étonnamment calme. La tâche qui nous attend est si hideuse que nous devrions être reconnaissants de ce répit.

— Mais Chaugnar est peut-être en train de tuer en ce moment même ! protesta Algernon. Et nous restons là assis et laissons des vies humaines…

— Disparaître ? Peut-être. Mais en ce moment même, à travers le monde, d'autres vies disparaissent, victimes de maladies que les hommes pourraient prévenir s'ils consentaient à se remuer un peu. Il eut un long soupir. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir, mon ami. Ce répit est nécessaire à nos nerfs. Essayez de considérer la situation de façon raisonnée. Si nous voulons faire disparaître ce cancer qu'est Chaugnar Faugn, nous aurons besoin d'être aussi calmes que des chirurgiens. Nous devons endurcir notre volonté, ôter de notre esprit toute considération hystérique ou sentimentale.

— Mais il va faire des milliers de victimes ! protesta Algernon. Dans ces rues si fréquentées…

— Non. Little secoua la tête. Il n'est plus dans les rues. Il a quitté la ville.

— Comment le savez-vous ?

— Il y a eu un massacre sur la côte, près d'Asbury Park. Je me suis arrêté un instant aux bureaux du *Brooklyn Standard* en revenant du garage. L'équipe de nuit était en effervescence. Ils sont en train de préparer pour ce matin une édition spéciale à sensation. Et j'ai découvert autre chose, il y a eu un massacre semblable en Espagne ! Si nous n'avions pas été ici en train de parler, nous l'aurions su. Tous les journaux en ont parlé, il y a quelques heures. À présent, ils sont en train de comparer les dépêches et demain tout le monde sera au courant de la menace. Ce que je redoute, c'est l'hystérie collective.

— L'hystérie collective ?

— Oui. Demain, la ville va devenir folle. Il y aura des bousculades, des émeutes. La superstition et la terreur aveugle culminent toujours en des actes de violence. Des

centaines de gens vont devenir fous et se mettre à piller et à détruire. Il y aura plus de victimes que n'en a fait Chaugnar.

— Mais nous pouvons, nous *devons* faire quelque chose !

— J'ai dit que nous attendrions simplement le docteur Imbert. »

Little se dirigea vers la fenêtre est et contempla un instant le ciel qui s'éclaircissait. Puis il revint vers Algernon : « Vous sentez-vous mieux ? lui demanda-t-il. Vous êtes-vous ressaisi ?

— Oui, murmura Algernon. Je me sens mieux.

— Bien. »

La porte s'ouvrit et Imbert entra. Son visage était défait et d'une pâleur mortelle, mais une expression de soulagement éclaira ses yeux quand ils se posèrent sur Algernon : « J'avais peur que vous ne soyiez blessé, s'écria-t-il. Nous avons été fous d'expérimenter cette… cette chose.

— J'ai bien peur, hélas, que nous ne devions recommencer. »

Imbert acquiesça ! « Je suis prêt à me joindre à vous. Que voulez-vous que nous fassions ?

— Je désirerais que vous et Harris descendiez cette machine et la mettiez dans ma voiture. J'aurais besoin d'une lampe et de quelques autres objets. Je ne serai pas long… »

IX. L'HORREUR FRAPPE

« Nous devons le rattraper avant qu'il n'atteigne le carrefour ! » cria Little.

Ils roulaient à vive allure le long du rivage, atteignant une vitesse de plus de cinquante-cinq miles à l'heure sur une route longue et tortueuse qui serpentait entre des remparts de sable. Ils étaient entourés de dunes énormes et majestueuses entre lesquelles ils apercevaient par moments les étoiles matinales se reflétant sur les eaux sombres de l'océan. L'isthme en forme de fer à cheval s'étendait sur six miles dans la mer avant de revenir vers la côte du New Jersey. À l'endroit où il changeait de direction se trouvait un carrefour où étaient placés bien en évidence deux poteaux indicateurs. L'un indiquait la direction de la masse côtière, l'autre celle d'une lande touffue, marécageuse et impénétrable, assaillie par l'océan, une terre incertaine dans laquelle n'importe qui ou n'importe quoi pouvait se cacher indéfiniment.

Et c'était vers cette retraite que Chaugnar se précipitait. Durant des heures, la voiture de Little l'avait poursuivi sur les routes goudronnées qui longeaient la côte du New Jersey, avait franchi des ponts et des viaducs, avait traversé des étendues sablonneuses, en suivant toujours une ligne droite allant d'Asbury Park à Atlantic City, puis avait obliqué vers l'intérieur, pour revenir ensuite vers la côte et se trouver à présent en cet endroit balayé par les embruns de l'Atlantique et complètement désert, à l'exception de quelques cabanes de pêcheurs et d'une vaste congrégation de mouettes.

Chaugnar Faugn s'était déplacé avec une rapidité incroyable, dès l'instant où ils l'avaient découvert tapi dans l'ombre, sous un établissement de bains publics désert à Long Branch, et l'avaient éclairé de leur lampe : ils l'avaient vu s'éveiller alors et s'éloigner en trébuchant dans les ténèbres. Le moindre de ses mouvements était lourd de menaces.

Par deux fois, il s'était immobilisé sur la route et les avait laissés s'approcher, levant même une fois le bras contre eux en un geste de défiance. Et ce fut seulement en cette occasion que la machine leur sauva la vie. Chaugnar ne pouvait supporter sa lumière et quand Little avait dirigé le rayon sur les flancs de la créature, le grand corps obscène s'était soulevé en frissonnant et un horrible cri strident avait jailli de ses lèvres épaisses. Puis il était reparti, ses jambes larges et charnues se déplaçant aussi vite que des pistons, le portant si rapidement que la voiture pouvait à peine le suivre.

Mais ses traces étaient toujours restées visibles, car une phosphorescence en émanait qui éclairait sa fuite. Et on pouvait toujours entendre son cri rauque, plein d'une fureur et d'une haine indicibles. Et ils pouvaient aussi le suivre grâce à sa puanteur, car l'air qu'il traversait acquérait une odeur acide, se chargeant d'une abomination impossible à décrire.

« Il est infiniment vieux, cria Little en manœuvrant la voiture autour d'une dune battue par l'océan. Aussi vieux que la croûte terrestre. Sinon il se serait effondré. Vous avez vu comment l'établissement de bains s'est écroulé, comment les coquillages autour de lui se sont dissous et évanouis. Ce n'est que son âge qui le sauve.

— La lumière est restée braquée sur lui pendant cinq minutes ! s'exclama Algernon. L'excitation rendait sa voix rauque. Et il est toujours en vie. Que pouvons-nous faire ?

— Nous devons le coincer et maintenir la lumière braquée sur lui pendant plusieurs minutes. Pour le renvoyer, il nous faut faire décroître son caractère aléatoire d'un milliard d'années. Il est resté ce qu'il est en substance pendant tout ce temps. Sinon

plus.

— Combien d'années terrestres la machine couvre-t-elle en une minute ? cria Imbert.

— Impossible à préciser. Cela fonctionne différemment selon la nature de l'objet. Les métaux, la pierre, le bois, ont tous des rythmes entropiques différents. Mais, en gros, elle devrait renverser une entropie d'un milliard d'années terrestres en à peu près dix à quinze minutes.

— Le voilà ! cria Algernon. Il a atteint le carrefour. Regardez ! »

Imbert colla son visage contre le pare-brise constellé d'embruns et aperçut la forme de Chaugnar que sa phosphorescence illuminait, à quatre cents yards d'eux, et alors même qu'il la discernait de ses yeux écarquillés, la distance entre la créature et le véhicule diminua de cinquante yards.

« Il ne bouge plus ! cria Little. Il s'était à moitié levé de son siège et agrippait le volant comme s'il s'était agi d'un animal rétif. Il nous attend. Allumez la lumière, vite ! Pour l'amour de Dieu ! Nous sommes presque sur lui ! »

Algernon s'agenouilla dans les ténèbres et chercha le levier à tâtons. Le ronflement du moteur s'intensifia lorsque Little appuya furieusement sur l'accélérateur. « La lumière, vite ! » Little hurlait presque.

Les doigts d'Algernon trouvèrent enfin le levier et il le souleva brusquement. Ils entendirent le bourdonnement des sphères en mouvement. « Il bouge de nouveau. Mon Dieu, il bouge ! »

Algernon se redressa en tremblant : « Où est-il ? cria-t-il. Je ne le vois pas !

— Il se dirige vers le marais ! cria Little. Regardez. Droit devant, par ici. » Il désigna du doigt un endroit propre du pare-brise. Tendant le cou, presque hystérique, Algernon distingua une masse phosphorescente qui se déplaçait sur la plus étroite des deux routes formant le carrefour.

D'un mouvement brusque du volant, Little fit prendre le virage à la voiture et décoller l'odomètre. La route devenait plus étroite et plus accidentée au fur et à mesure qu'ils avançaient et la voiture tanguait dangereusement. « Attention ! prévint Algernon. Nous allons nous renverser. Vous devez ralentir.

— Non, dit Little d'une voix que l'inquiétude rendait sèche. Nous ne pouvons plus ralentir à présent. »

La lumière issue de la machine fouillait les ténèbres devant eux. « Gardez-la

braquée sur la route, cria Little. Elle détruirait un homme en un instant. »

À présent, ils pouvaient sentir le marécage. Une odeur puissante et salée de vase stagnante et de mollusques en putréfaction flottait vers eux, poussée par le vent. Une lueur jaune et blafarde pointait faiblement à l'est. Devant eux, une tortue traversa lentement la route et s'évanouit en un éclair.

« Vous avez vu ? hurla Little. C'est comme ça que Chaugnar disparaîtrait s'il n'était pas aussi vieux que la Terre.

— Préparez-vous à freiner », lui répondit Algernon.

Le bout de la route était maintenant en vue. Après une descente de cinquante yards, elle se terminait dans une étendue de sable à moitié submergée par endroits. La masse phosphorescente de Chaugnar s'arrêta un instant sur un monticule de sable. Puis il se dirigea rapidement vers un terrain plat, les bras légèrement écartés, le corps ondulant d'étrange façon, comme s'il était stupéfié par l'océan.

Little dirigea la voiture vers le bord de la route et freina brusquement. « Sortez ! Tous les deux ! » hurla-t-il.

Algernon descendit de voiture et resta un instant appuyé à la porte, tremblant de tous ses membres. Puis, dans un brusque accès d'énergie, il sursauta et commença à déplacer la machine, tandis qu'Imbert luttait vaillamment pour l'aider.

Il y eut un hurlement issu de la créature qui avançait dans le marais. Algernon se rapprocha de Little et lui agrippa fermement le bras. « Ne ferions-nous pas mieux d'attendre ici ? » demanda-t-il, la gorge nouée par l'émotion. « Il semble redouter l'océan. Nous pourrions nous retrancher ici et l'attaquer avec la lumière lorsqu'il reviendra.

— Non. La réponse de Little était pleine d'emphase. Nous n'avons pas une seconde à perdre. Il pourrait s'enliser. Il est trop massif pour marcher dans la boue sans se trouver immobilisé. Nous le forcerons à aller dans le marais. »

Résolument, il fit signe à ses compagnons de l'aider à soulever et à porter la machine. À l'est, l'aurore s'étendait alors que les trois hommes avançaient en trébuchant sur la lande désolée, portant une forme luisante qui était le salut de la planète.

Ils pénétrèrent dans les marécages, tremblant de terreur mais poussés par une détermination qui leur faisait oublier toute prudence. Chaugnar poussa alors un cri strident et profond, un bruit qui frappa l'oreille d'Algernon de façon si menaçante qu'il eut désespérément envie de laisser choir la machine et de courir à la voiture.

Mais la voix de Little s'éleva au-dessus du hurlement obscène de la créature ? « Ne vous arrêtez pas un instant ! cria-t-il. Nous devons l'empêcher de faire demi-tour vers la route. Dans un instant, il va changer de direction. Le sol devient de plus en plus mouvant. Il va être obligé de faire demi-tour. »

Leurs souliers s'enfonçaient dans les herbes mouillées tandis que la lumière verdâtre émise par la machine effaçait tout sur son chemin, sauf la boue elle-même, qui bouillonnait et se soulevait, rajeunie de dix mille ans en un instant. Et soudain, la chose se retourna et leur fit face.

Dans la boue jusqu'aux genoux, elle se retourna, ses flancs luisants palpitant de fureur, sa trompe volumineuse hideusement soulevée, semblable à un démon sorti des flammes. Pendant un instant, elle les domina de sa silhouette menaçante, symbole de tout ce qui était horrible et maléfique, cyclope tumescent exsudant un suint immonde. Puis la lumière l'atteignit et elle recula avec un tremblement convulsif de toute sa masse. Bien qu'à moitié enlisée, elle battit en retraite et ses hurlements devinrent des râles, tels qu'aucune bête n'en avait jamais émis durant tous les âges de la Terre.

Puis, insensiblement, elle commença à se transformer. Alors que la lumière la touchait et l'enveloppait, elle commença indiscutablement à se flétrir et à s'assombrir.

« Maintenez la lumière bien braquée ! » hurla Little, la voix brisée par l'angoisse, les traits figés en une expression de répugnance suprême.

Algernon et Imbert continuèrent d'avancer en portant la machine, aussi écœurés que Little par ce qu'ils voyaient, mais soutenus à présent par la levée de toute incertitude quant aux possibilités de l'invention de Little.

Et à présent, ce qui avait pris forme terrestre en des temps immémoriaux commença à se désincarner de façon horrible ; et devant leurs yeux se déroula un drame si révoltant qu'il mettait la raison en péril. Une horreur incandescente rejeta son enveloppe d'argile et retraça d'une façon indiciblement vague l'histoire de son évolution. Chaugnar ne s'était pas incarné de façon instantanée, mais par étapes lentes, fantastiques et nauséeuses. Pour accéder à l'état de divinité, il avait dû dévorer, non pas tout d'abord des hommes, car il n'y avait pas d'hommes lorsqu'il gisait étendu sur la croûte terrestre, mais des entités aussi maléfiques que lui, fruits d'indicibles enfantements cosmiques. Car, avant que la Terre ne fût refroidie, elle avait attiré des cieux une sinistre progéniture. Attirées par l'holocauste qui s'y déroulait, ces créatures étaient descendues sur Terre et Chaugnar les avait dévorées sans répit.

Et à présent, alors que ce qui était arrivé au commencement se déroulait à nouveau, ces blasphèmes étaient dégorgés et leur horreur défilait au-dessus de la forme sinistre

de Chaugnar. Enfin, celui-ci se transforma ; et de silhouette bestiale devint une masse gélatineuse, parcourue de filaments d'une pâle incandescence. Pendant un instant, il flotta au-dessus du marécage, comme il avait flotté au commencement des temps, lorsqu'il avait surgi de par-delà l'univers stellaire pour venir pervertir l'homme par sa présence. Puis les flammes s'évanouirent et rien ne resta, sinon un vent froid qui soufflait du large le long de l'estuaire.

Little poussa un cri et Algernon lâcha la machine pour tomber à genoux sur le sol humide. Imbert lui aussi lâcha la machine mais prit soin auparavant de baisser le levier.

Pendant un instant seulement leur victoire parut acquise. Car avant que les sphères eussent fini de tourner sur la machine, avant même que la lumière eût disparu de la lande, l'horreur qui avait été Chaugnar Faugn se reforma dans le ciel au-dessus d'eux.

Indescriptible, il flottait dans la brume grisâtre, sa masse amplifiée mille fois, sa longue trompe sinueuse s'agitant lentement d'avant en arrière.

Pendant un instant, il les domina de son regard venimeux. Puis, comme un coureur, il se baissa et se pencha en avant, et ses mains se dirigèrent vers ces petites silhouettes qu'il détestait. Il était toujours en train de les chercher lorsqu'il s'évanouit dans les lueurs de l'aube encore incertaine.

X. L'EXPLICATION DE LITTLE

Cinq jours s'étaient écoulés depuis que Chaugnar Faugn avait été rejeté dans le temps. Algernon et Little se trouvaient dans le laboratoire de ce dernier et discutaient de la destruction de l'horreur autour d'une cafetière remplie de café noir.

« Vous pensez donc que la dernière manifestation que nous avons perçue était une suite d'émanations spectrales, sans substance physique.

— Peut-être pas entièrement, répondit Little. Une odeur de putréfaction en émanait. Je considérerais ce phénomène comme une suite de regroupements ténus plutôt qu'une apparition au sens strict du terme. Chaugnar était incarné depuis si longtemps dans la forme hideuse qui nous était familière que son intelligence désincarnée a pu se reformer en une sorte de mimésis poreuse avant de retourner dans sa sphère hyperdimensionnelle. Notre machine renversait l'entropie si rapidement qu'il est possible que de petits fragments de son corps aient survécu et que ceux-ci, grâce à un effort intense de volonté, aient été regroupés et *amplifiés*. Je veux dire par là qu'il a pu prendre ces petits fragments et augmenter leur porosité dans des proportions telles

qu'ils ont produit l'apparition cyclopéenne que nous avons observée. Toute matière, vous le savez, est extrêmement poreuse, et si je pouvais ôter tout le "vide" de votre corps, vous rétréciriez jusqu'à atteindre la taille d'une tête d'épingle. »

Algernon branla du chef et resta un instant silencieux. Puis il se leva, posa sa tasse de café sur le rebord de la fenêtre et alla près de Little : « Nous étions d'accord, dit-il, pour ne plus discuter de Chaugnar jusqu'à… eh bien, jusqu'à ce que nous soyons dans des dispositions d'esprit plus sereines qu'il y a quelques jours. Je pense que c'était là une sage décision. Mais je suis à présent si certain que ce dont nous avons été témoins n'était pas une illusion que je dois vous demander de répondre *honnêtement* à deux questions. Je ne m'attends pas à une explication exhaustive et complètement satisfaisante, car je suis conscient que vous n'êtes pas vous-même entièrement certain de la véritable nature de Chaugnar. Mais vous avez au moins formulé une hypothèse et il y a beaucoup de choses que vous ne m'avez pas dites et que je pense avoir mérité de savoir.

— Que désirez-vous savoir ? La voix de Little était hésitante, contrainte même.

— Qu'est-ce qui a détruit l'horreur des Pyrénées ? Pourquoi n'y a-t-il plus eu de massacres après… après cette nuit-là ? »

Little sourit tristement : « Avez-vous oublié les flaques de boue noirâtre qui furent découvertes sur la neige à neuf cents pieds au-dessus du village, trois jours après que nous ayons fait disparaître Chaugnar ?

— Vous voulez dire que… »

Little hocha la tête : « Les "frères" de Chaugnar, sans aucun doute. Ils ont suivi Chaugnar, mais ont laissé derrière eux, comme leur maître, quelques souvenirs. De petites flaques circulaires de boue en putréfaction, un superflu de pourriture qui a, je ne sais comment, résisté à l'action de la machine.

— Vous voulez dire que votre machine a exercé son action renversatrice d'entropie à l'autre bout du monde ? »

Little secoua la tête : « Je veux simplement dire que Chaugnar Faugn et ses frères démoniaques étaient *liés* de façon hyperdimensionnelle et que nous les avons détruits simultanément. Il y a un axiome, commun à pratiquement toutes les philosophies spéculatives fondées sur la physique actuelle et les concepts des mathématiques non-euclidiennes, qui dit que nous ne pouvons percevoir les véritables *relations* des objets dans le monde extérieur, que, puisque nos sens ne peuvent percevoir que trois dimensions, nous ne pouvons appréhender les liens hyperdimensionnels qui existent entre eux.

» Si nous pouvions voir ces objets (des hommes, des arbres, des chaises, des maisons…) sur un niveau quadridimensionnel, par exemple, nous remarquerions des connexions que nous ne soupçonnons pour l'instant absolument pas. Votre chaise, pour prendre un exemple au hasard, est peut-être reliée au rebord de la fenêtre derrière vous ou… ou à l'immeuble de Woolworth. Ou bien vous et moi ne sommes peut-être que des fragments infinitésimaux de quelque monstre gigantesque occupant une vaste étendue de l'espace-temps. Peut-être n'êtes-vous qu'une excroissance sur son dos et ne suis-je qu'un cheveu sur sa tête (je parle par métaphore, bien entendu, puisque dans les dimensions supérieures de l'espace-temps ne peuvent exister d'analogues aux objets terrestres), ou encore vous, moi, tous les hommes et toutes les choses de la Terre, toutes les particules de matière, ne sommes peut-être qu'un fragment de cette immense entité. Si quoi que ce soit arrivait à cette entité, nous souffririons *tous les deux* mais, comme le monstre nous serait invisible, personne (du moins nulle personne dotée des simples organes de perception de l'homme) ne soupçonnerait que nous souffrons parce que nous faisons partie de *lui*. Pour un observateur tridimensionnel, nous paraîtrions souffrir pour des raisons différentes et notre *solidarité* invisible et hyperdimensionnelle demeurerait totalement insoupçonnée.

» Si deux personnes étaient ainsi jointes de façon hyperdimensionnelle, comme deux frères siamois, et si l'une était détruite par une machine analogue à celle que nous avons utilisée contre Chaugnar Faugn, l'autre serait anéantie simultanément, bien que se trouvant à l'autre bout du monde. »

Algernon fit une grimace d'incompréhension.

« Mais pourquoi ce lien serait-il invisible ? En supposant que Chaugnar Faugn et les horreurs des Pyrénées aient été liés ensemble de façon hyperdimensionnelle, soit parce qu'ils faisaient partie d'un même monstre, soit parce qu'ils ne faisaient qu'*un* dans la sphère hyperdimensionnelle, pourquoi cette connexion nous serait-elle invisible ?

— Eh bien… peut-être y verrez-vous plus clair à l'aide d'une analogie. Si vous étiez une entité à *deux* et non pas trois dimensions, et si, lorsque vous observez des objets autour de vous (chaises, maisons, animaux), vous ne perceviez que leur longueur et leur largeur, vous ne pourriez concevoir de façon intelligible leurs relations à d'autres objets dans la dimension que vous ne pouvez appréhender : la dimension de l'*épaisseur*. Seule une portion d'un objet tridimensionnel ordinaire vous serait visible et vous ne pourriez que deviner l'apparence qu'il aurait si on lui ajoutait une dimension. Et dans cette dimension pour vous imperceptible, il pourrait être lié à mille autres objets et vous ne soupçonneriez jamais l'existence d'un tel lien. Vous

percevriez des centaines de surfaces planes autour de vous, toutes isolées, et vous ne pourriez jamais imaginer qu'elles forment un même objet en trois dimensions.

» Vous vivriez dans un monde à deux dimensions et, lorsque des objets tridimensionnels y pénétreraient, vous seriez inconscient de leur véritable apparence objective, ou relativement inconscient, car vos perceptions demeureraient valables tant que vous resteriez dans votre monde à deux dimensions.

» Nos perceptions du monde à trois dimensions sont seulement valables pour ce monde ; pour une entité à quatre, cinq, voire six dimensions, nos conceptions d'objets extérieurs seraient grotesques. Et nous savons que de telles entités existent, Chaugnar Faugn en était une. Et à cause de sa nature hyperdimensionnelle, il était lié à l'horreur des collines d'une façon que nous étions incapables de percevoir. Nous pouvons percevoir les connexions quand elles ont une longueur, une largeur et une épaisseur, mais lorsqu'on leur ajoute une nouvelle dimension, elles sortent de notre champ, précisément de la même façon qu'un objet solide passe hors du champ d'un observateur situé dans une dimension inférieure. Ai-je clarifié les choses pour vous ? »

Algernon acquiesça : « Je le crois, non, j'en suis sûr. Mais j'aimerais vous poser une autre question. Croyez-vous que Chaugnar Faugn soit un esprit transcendant doué d'une incorporalité surnaturelle ou bien juste… juste une entité matérielle ? Je veux dire, est-ce que le prêtre rencontré par Ulman avait raison, est-ce que Chaugnar était une incarnation du principe unifié des mystères brahmaniques, le sinistre Grand Tout des théosophes et des occultistes, ou bien simplement le produit d'une évolution physique située sur un plan qui nous est incompréhensible ? »

Little but lentement une gorgée de café et inclina la tête, comme s'il rassemblait ses convictions pour un débat : « Je crois vous avoir dit une fois, dit-il enfin, que je ne croyais pas que Chaugnar Faugn pût être détruit par un agent moins transcendantal que celui que nous avons utilisé. Il n'était certainement ni protoplasmique ni minéral et nul engin, mécanique ou basé sur des concepts relativistes, n'aurait pu causer la dissolution que nous avons observée. Une machine à infra-rouges, par exemple, ou un cyclotron, auraient été impuissants à le faire disparaître. Et pourtant, malgré le caractère transcendantal de son enveloppe charnelle, en dépit du fait que même sa forme ait été façonnée d'une substance non terrestre et bien que nous ne puissions formuler aucune conception quant à sa forme dans la sphère multidimensionnelle où il se trouve à présent, je pense qu'il est, tout comme nous, une créature bien définie, une entité matérielle. Une entité issue de mondes incroyablement éloignés et de dimensions impies, mais une créature, pas un créateur, une créature obéissant à des

lois inexorables et occupant une place bien définie dans le cosmos.

» En un sens, nous ne pourrons jamais comprendre qu'il ait acquis la capacité de s'incarner dans des dimensions inférieures à la sienne et de s'y déplacer. Mais je ne crois pas qu'il ait possédé les attributs d'un dieu. Il n'était ni bienveillant ni maléfique, mais simplement amoral, une forme de vie vampirique venue d'au-delà de l'univers stellaire, égarée par hasard dans notre petit monde à trois dimensions. Une porte se trouve peut-être ouverte et non gardée…

— Mais pensez-vous qu'il ait vraiment créé une race d'hommes pour le servir, que les *Miri Nigri* aient été façonnés avec de la chaux d'amphibiens primitifs ? »

Little fronça les sourcils : « Je ne sais pas. Les conditions qui régnaient il y a deux milliards d'années, lorsque la Terre se refroidissait, ont pu être telles que des créations de cette nature aient anticipé le processus d'évolution biologique qui nous est familier. Et nous pouvons être sûrs que Chaugnar Faugn, avec ses dons mystérieux, aurait pu façonner des protohumains s'il l'avait voulu, qu'il aurait même pu les façonner à partir des essaims de micro-organismes qui erraient au gré des marées dans les océans primitifs. »

Little baissa la voix et fixa Algernon du regard : « Un jour, murmura-t-il, Chaugnar pourrait revenir. Nous l'avons renvoyé dans le temps, mais dans cinq mille ans, dans cent mille ans, il pourrait revenir. Son retour sera annoncé par des rêves, car lorsque ses frères se sont agités dans les collines d'Espagne, Hsieh-Ho et moi-même avons été troublés par des présages de l'au-delà. Chaugnar a communiqué avec les esprits des hommes endormis et il fera de même s'il revient, car l'homme n'est pas isolé parmi les créatures terrestres mais lié à tout ce qui se meut dans la continuité hyperdimensionnelle. »

[1] Les circonstances de la mort de Halpin Chalmers sont relatées dans *Les Chiens de Tindalos*.

[2] En français dans le texte.

[3] P. Scribonius à L. Caelius salut. Si tu vas bien, j'en suis heureux. Je me porte bien moi aussi. J'ai réfléchi à ce que tu m'as écrit et je n'en juge pas autrement. » (NdE.)

[4] Chaussure de soldat romain. (NdT.)

[5] Vers fescennins : poésie grossière et licencieuse (NdE.)

[6] La vieille malignité… la vieille malignité… est venue… est enfin venue… » (NdE.)

LE TERTRE

The Mound – 1940 (1929)

Par Zealia Bishop.
Traduction par Jacques Parsons.

I

C'est seulement depuis ces quelques dernières années que la plupart des gens ont cessé de penser à l'Ouest comme à une terre nouvelle. Je suppose que l'idée a gagné du terrain parce que notre civilisation particulière s'est trouvée être là-bas une chose nouvelle. Mais les explorateurs d'aujourd'hui creusent sous la surface du sol et en ramènent des chapitres entiers sur la vie qui s'est développée et a décliné ensuite dans ces plaines et sur ces montagnes avant le début de l'histoire écrite. Nous ne pensons rien d'un village pueblo vieux de 2 500 ans et cela nous émeut à peine quand les archéologues font remonter la culture paléolithique du Mexique à 17 000 ou 18 000 avant Jésus-Christ. Nous entendons parler de choses plus anciennes encore. D'hommes primitifs contemporains, d'animaux disparus, connus seulement aujourd'hui par quelques fragments d'ossements ou par leur représentation sur des objets façonnés, si bien que le concept de nouveauté s'efface assez rapidement. Les Européens saisissent mieux que nous, d'après des courants de vie successifs, le sens de l'antiquité immémoriale et des dépôts profonds. Il y a seulement deux ans, un auteur britannique parlait de l'Arizona comme d'une « région lunaire très charmante à sa façon, nue et vieille, une terre antique et déserte. »

Je crois pourtant avoir un sens plus profond de l'antiquité stupéfiante, presque horrible de l'Ouest que n'importe quel Européen. Cela vient d'un incident survenu en 1928. Un incident que je voudrais écarter comme comportant trois quarts d'hallucination, mais qui a laissé dans ma mémoire une impression si terriblement profonde que je ne peux pas m'en débarrasser très facilement. C'était dans l'Oklahoma, où m'envoie constamment mon travail d'ethnologue spécialisé dans les tribus indiennes d'Amérique et où il m'est arrivé de tomber sur des questions diaboliquement étranges et déconcertantes. Ne vous y trompez pas : l'Oklahoma est beaucoup plus qu'un État de la frontière peuplé de pionniers et de promoteurs. Il y a là de vieilles, vieilles tribus avec de vieux, vieux souvenirs ; et lorsque les tam-tams retentissent incessamment à l'automne sur ces plaines endormies, les esprits des hommes sont dangereusement attirés tout près des choses primitives dont on ne parle

qu'à mi-voix. Je suis blanc et assez occidental moi-même, mais j'aimerais qu'on sache que les rites de Yig, le Père des Serpents, peuvent me donner en n'importe quelle occasion un véritable frisson. J'en ai trop vu et trop entendu pour me montrer « sophistiqué » en pareille matière.

J'étais allé dans l'intérieur de l'Oklahoma pour faire des recherches, établir des rapprochements à propos de nombreux récits de fantômes, très répandus parmi les colons blancs, mais comportant un grand apport indien et, j'en étais sûr, appartenant originairement à une tradition indigène. Bien que paraissant plats et prosaïques dans la bouche des Blancs, ils portaient une marque qui les apparentait à quelques-uns des aspects les plus riches et les plus obscurs de la mythologie indienne. Dans la trame de ces récits, jouaient un grand rôle les vastes tertres, déserts, paraissant artificiels, qui se trouvent dans la partie occidentale de l'État, et tous comportaient des apparitions d'un aspect et d'un accoutrement excessivement étranges.

Le plus répandu et l'un des plus anciens atteignit une véritable popularité en 1892, quand un shérif gouvernemental ayant pénétré dans la région des tertres en poursuivant des voleurs de chevaux en revint avec une suite de récits de batailles nocturnes de cavalerie entre de grandes armées de spectres invisibles, batailles qui faisaient intervenir la ruée des sabots et des pieds, les bruits sourds des coups, le cliquetis du métal sur le métal, les cris étouffés des guerriers, la chute des corps, qu'ils soient d'hommes ou de chevaux. Cela se passait au clair de lune, son cheval en fut aussi effrayé que lui-même. Les bruits persistèrent pendant une heure d'affilée ; nets, mais atténués cependant, comme si le vent les apportait de loin et sans être accompagnés de la vue des armées elles-mêmes. Plus tard, Willis apprit que le point de départ de ces bruits était un lieu notoirement hanté, évité par les colons aussi bien que par les Indiens. Beaucoup de gens avaient vu, ou entrevu, les guerriers à cheval dans le ciel ; et avaient fourni des descriptions peu claires et assez ambiguës. Les colons décrivaient les combattants fantômes comme des Indiens ; n'appartenant cependant à aucune tribu connue, vêtus de costumes et munis d'armes des plus singuliers. Ils allèrent même jusqu'à dire qu'ils ne pouvaient pas être sûrs que les chevaux fussent de véritables chevaux.

Les Indiens, d'autre part, ne semblaient pas revendiquer les spectres comme étant des leurs. Ils en parlaient comme de « ce peuple », « le peuple ancien » ou bien « ceux qui habitent en dessous ». Et ils semblaient les tenir en trop grande vénération assortie de terreur pour en parler beaucoup. Aucun ethnologue n'avait pu obtenir d'aucun narrateur qu'il s'arrête à une description spécifique de ces êtres et apparemment personne ne les avait vus très clairement. Les Indiens avaient un ou deux proverbes concernant ces phénomènes, disant que les hommes très vieux font un très grand

esprit ; pas aussi vieux, pas aussi grand ; plus vieux que tous les temps, alors l'esprit est si grand qu'il touche à la chair ; ces vieilles gens et ces vieux esprits se mélangent et deviennent semblables.

À présent tout cela, ce sont naturellement des « vieux trucs » pour un ethnologue : cela s'apparente aux légendes tenaces sur les riches cités enfouies et les races ensevelies qui abondent chez les Indiens pueblo et ceux des plaines et qui trompèrent, il y a des siècles, Coronado dans sa vaine recherche de la fabuleuse Quivira. Ce qui m'attirait dans l'Oklahoma occidental, c'était quelque chose de beaucoup plus précis et tangible : un conte local et bien déterminé qui, bien que réellement ancien, était entièrement nouveau pour le monde extérieur de la recherche ; et qui comportait les premières descriptions claires des fantômes qu'il faisait intervenir. Il s'y ajoutait une émotion supplémentaire dans le fait qu'il venait de la ville écartée de Binger, dans le comté de Caddo, un endroit que je connaissais depuis longtemps comme étant le théâtre d'un événement terrible et partiellement inexplicable en relation avec le vieux mythe du dieu-serpent.

Vu de l'extérieur, le conte était extrêmement naïf et simple ; il était axé sur un énorme tertre isolé ou une petite colline qui s'élevait au-dessus de la plaine à cinq ou six cents mètres à l'ouest du village, un tertre que certains considéraient comme naturel, tandis que d'autres croyaient à une sépulture ou à une estrade servant à des cérémonies, édifiée par des tribus préhistoriques. Le tertre, disaient les villageois, était constamment hanté par deux personnages indiens qui apparaissaient à tour de rôle. Un vieil homme qui arpentait le sommet de l'aube au crépuscule, sans se soucier du temps qu'il faisait, était sujet à de brèves disparitions ; la nuit, il était remplacé par une squaw qui tenait une torche, dont la flamme bleue brillait sans interruption jusqu'au matin. Quand il y avait de la lune, la silhouette de la femme indienne se distinguait assez bien ; elle présentait une particularité que plus de la moitié des observateurs s'accordaient à reconnaître : elle n'avait pas de tête.

Au point de vue des mobiles et du caractère relativement fantomatique des deux apparitions, l'opinion locale était divisée. Certains prétendaient que l'homme n'était pas du tout un fantôme, mais un Indien vivant qui avait tué et décapité une squaw pour lui prendre son or, et l'avait enterrée quelque part sur le tertre. D'après les défenseurs de cette théorie, il parcourait l'éminence, en proie à un véritable remords, prisonnier de l'esprit de sa victime qui, après la tombée de la nuit, prenait une forme visible. Mais d'autres, plus constants dans leur croyance aux fantômes, soutenaient que l'homme et la femme en étaient ; l'homme avait tué la femme et s'était suicidé très longtemps après. Ces versions et d'autres variantes de moindre importance semblent avoir eu cours depuis la colonisation du pays Wichita en 1889. Elles furent, d'après

ce qu'on m'a dit, confirmées à un point étonnant par des phénomènes qui continuent à se produire et que tout le monde peut observer pour son propre compte. Peu d'histoires de fantômes comportent des preuves aussi patentes et j'avais hâte de voir quelles merveilles de bizarrerie pouvaient bien m'attendre dans ce petit village obscur, si loin des sentiers battus par la foule et du projecteur impitoyable de la connaissance scientifique. Si bien que, vers la fin de l'été de 1928, je partis pour Binger. Dans le train qui se traînait en hésitant, dans un bruit de ferraille, sur une voie unique, à travers un paysage de plus en plus désert, je rêvais déjà à d'étranges mystères.

Mon train entra en gare de Binger à la tombée de la nuit. Je me sentis assez perdu et mal à l'aise, coupé des choses normales et de tous les jours quand il partit vers le sud, sans moi, en laissant échapper sa vapeur. Le quai de la gare était encombré de flâneurs curieux, qui paraissaient avoir tous hâte de me diriger dès que je me fus renseigné sur l'homme pour qui j'avais des lettres d'introduction. On me conduisit le long d'une rue principale banale dont le sol rugueux était rouge à cause de la pierre dominante dans la région, le grès, et je fus laissé à la porte de celui qui devait m'offrir l'hospitalité. Ceux qui avaient pris ces dispositions pour moi avaient bien fait les choses car Mr. Compton était un homme d'une haute intelligence et un notable du lieu, tandis que sa mère qui vivait avec lui et était connue familièrement sous le nom de « Grandma Compton » appartenait à la première génération de pionniers. Une véritable mine d'anecdotes et de folklore.

Ce soir-là, les Compton résumèrent pour moi toutes les légendes qui circulaient parmi les gens du village, prouvant que le phénomène que j'étais venu étudier était en vérité important et déconcertant. Les fantômes, semblait-il, étaient acceptés comme une chose presque évidente par tout le monde à Binger. Deux générations étaient nées et avaient grandi en ayant sous les yeux cet étrange tumulus isolé et ces silhouettes s'agitant sans répit. Le voisinage du tertre inspirait la peur et on évitait d'y passer si bien que le village et les fermes ne s'étaient pas étendus dans sa direction en quarante années d'exploitation ; cependant des individus aventureux les avaient fréquemment visités. Certains étaient revenus en disant n'avoir vu absolument aucun fantôme en abordant la terrifiante colline ; d'une façon ou d'une autre, la sentinelle isolée s'était éloignée et avait disparu avant qu'ils ne parviennent sur les lieux, en leur laissant le loisir d'escalader la pente rapide et d'explorer le plateau au sommet. Il n'y avait rien là-haut, disaient-ils, simplement une surface raboteuse couverte de broussailles. Ils n'avaient aucune idée de l'endroit où avait pu aller se mettre le guetteur indien. Il devait, disaient-ils à la réflexion, avoir descendu la pente et s'être arrangé d'une façon ou d'une autre pour s'échapper dans la plaine sans être aperçu ; pourtant il n'y

avait en vue aucun abri commode. De toute façon, il ne semblait pas y avoir d'ouverture dans le tertre ; ils avaient abouti à cette conclusion après une exploration approfondie des fourrés et des hautes herbes sur les deux versants. Dans quelques cas, certains chercheurs pris parmi les plus sensibles déclaraient avoir ressenti une sorte de présence invisible restreignant leurs mouvements, mais ils ne pouvaient rien dire de plus précis. C'était simplement comme si l'air s'était épaissi devant eux dans la direction qu'ils voulaient emprunter. Inutile de dire que ces explorations audacieuses furent toutes menées de jour. Rien n'aurait pu conduire un être humain, quel qu'il fût, Blanc ou Rouge, à s'approcher de cette éminence sinistre après la tombée de la nuit. Et, à dire vrai, aucun Indien n'aurait songé à le faire, même sous un soleil de feu.

Mais, ce n'était pas des récits de ces explorateurs sains d'esprit que la terreur essentielle du tertre aux fantômes avait pris naissance. En vérité, leur expérience aurait été typique que le phénomène n'aurait pas pris, et de loin, une pareille importance dans les légendes locales. Ce qu'il y avait de pire, c'était le fait que beaucoup d'autres chercheurs étaient revenus singulièrement diminués aux points de vue mental et corporel, ou bien n'étaient pas revenus du tout.

Le premier de ces cas s'était produit en 1891, lorsqu'un jeune homme, du nom de Heaton, était parti avec une bêche pour voir quels secrets cachés il pourrait déterrer. Il avait entendu de la bouche des Indiens des contes étranges et il avait ri du rapport négatif d'un autre jeune homme qui avait été sur ce tertre et n'avait rien trouvé. Heaton avait surveillé le tertre à la lunette d'approche depuis le village pendant que l'autre effectuait son exploration ; et quand ce dernier approchait du point en question, il vit la sentinelle indienne disparaître délibérément dans le tumulus comme s'il existait au sommet une trappe et un escalier. L'autre jeune homme n'avait pas remarqué comment l'Indien avait disparu et avait simplement constaté qu'il n'était plus là en arrivant sur le tertre.

Lorsque Heaton fit sa propre expédition, il décida d'aller jusqu'au fond du mystère et les observateurs postés dans le village le virent attaquer activement à la hache les arbustes qui poussaient au sommet du tertre. Puis ils virent sa silhouette disparaître lentement ; elle fut de longues heures avant de redevenir visible jusqu'à la tombée de la nuit, et la torche de la squaw sans tête brillait alors d'une lueur fantomatique sur l'éminence lointaine. Deux heures environ après la nuit, il rentra au village en titubant, ayant perdu sa bêche et d'autres objets lui appartenant, et d'une voix perçante, il se lança dans un monologue de propos délirants et sans suite. Il parlait en hurlant de gouffres effrayants, de monstres, de sculptures et de statues terribles, de ravisseurs inhumains et de tortures délirantes et d'autres anomalies fantastiques trop complexes et chimériques pour qu'il pût seulement s'en souvenir.

« Vieux ! Vieux ! Vieux ! ne cessait-il de dire en gémissant. Grand Dieu, ils sont plus vieux que la terre et ils sont venus ici de quelque part ailleurs – ils savent ce que vous pensez, ils vous font savoir ce qu'ils pensent – ils sont moitié homme, moitié spectre – esclaves morts – folie – Ïa ! Shub-Niggurath ! – cet homme blanc – Oh ! mon Dieu, qu'est-ce qu'ils lui faisaient !… »

Quand il mourut, Heaton était l'idiot du village depuis environ huit ans. Depuis l'épreuve qu'il avait subie, il y avait encore eu deux cas de folie du tertre et trois de disparition totale. Immédiatement après le retour de Heaton, devenu fou, trois hommes désespérés et décidés étaient allés ensemble sur la colline isolée, puissamment armés, munis de bêches et de pioches. Les guetteurs du village virent le fantôme de l'Indien se dissiper au moment où les explorateurs se rapprochaient et ensuite, ils les virent escalader le tertre et commencer à explorer à la ronde à travers les broussailles. Presque aussitôt, ils s'évanouirent dans le néant et on ne les a plus jamais revus. Un guetteur, muni d'un télescope particulièrement puissant, crut voir d'autres formes se matérialiser vaguement à côté des malheureux et les entraîner à l'intérieur du tertre ; mais cette déclaration ne fut jamais corroborée. Inutile de dire qu'il n'y eut aucune expédition de recherches après ces disparitions et que pendant bien des années, le tertre ne fut absolument pas visité.

Ce ne fut qu'après que les incidents de 1891 aient été complètement oubliés qu'on se mit à penser à de nouvelles explorations. Ainsi, vers 1910, un garçon trop jeune pour se rappeler les horreurs d'autrefois fit une excursion à l'endroit maudit et ne trouva rien du tout.

Vers 1915, la terreur et les légendes affolantes de 91 s'étaient largement effacées pour se fondre dans les banales histoires de fantômes sans imagination qui subsistaient encore, c'est-à-dire qu'elles étaient effacées parmi la population blanche. Dans la réserve voisine, il y avait de vieux Indiens qui réfléchissaient beaucoup et tenaient leur propre conseil. Vers cette époque, il y eut une nouvelle vague de curiosité active et d'esprit aventureux et plusieurs hardis chercheurs firent le voyage du tertre et en revinrent. Vint alors le voyage de deux visiteurs de l'est des États-Unis armés de bêches et de tout un attirail ; deux archéologues amateurs ayant des rapports avec une petite université et qui avaient fait de nombreuses études chez les Indiens. Personne ne suivit du village cette expédition, mais aucun d'entre eux n'en revint. L'expédition de recherches qui partit ensuite, dont faisait partie mon hôte Clyde Compton, ne trouva rien d'anormal sur le tertre.

L'expédition suivante fut l'aventure solitaire du vieux capitaine Lawton, un pionnier aux cheveux gris qui avait contribué à mettre la région en exploitation dès

1889, mais qui n'y était jamais retourné. Il se rappelait le tertre et la fascination qu'il avait exercée sur lui au long des années. Maintenant qu'il jouissait d'une retraite confortable, il était résolu à faire un essai pour résoudre cette énigme de toujours. Familiarisé depuis longtemps avec la mythologie indienne il avait acquis des idées un peu plus étranges que celles des simples villageois et il avait fait des préparatifs pour pouvoir procéder à des fouilles approfondies. Il fit l'ascension du tertre dans la matinée du jeudi 11 mai 1916, suivi à la jumelle par plus de vingt personnes postées dans le village et dans la plaine avoisinante. Sa disparition fut très soudaine et se produisit au moment où il attaquait les fourrés à l'aide d'un outil à défricher. Personne n'était capable d'en dire davantage : à un moment donné, il était là, et l'instant d'après, il avait cessé d'y être. Pendant une semaine, on n'eut aucune nouvelle de lui à Binger et puis, au milieu de la nuit, se traîna dans le village l'objet à propos duquel on continue encore aujourd'hui à discuter avec âpreté.

Cette chose dit qu'elle était – ou avait été – le capitaine Lawton, mais elle paraissait nettement plus jeune, jusqu'à quarante ans de moins que le vieil homme qui avait escaladé le tertre. Ses cheveux étaient d'un noir de jais et son visage, bien que tordu par une indicible terreur, n'avait pas trace de rides. Mais il rappelait très étrangement à Grandma Compton le capitaine tel qu'il était en 89. Ses pieds étaient coupés aux chevilles et les moignons avaient une cicatrice tellement propre et nette que cela en était presque incroyable si cet être était vraiment l'homme qui marchait encore sur ses deux jambes une semaine auparavant. Il balbutiait des choses incompréhensibles et ne cessait de répéter comme pour se rassurer lui-même sur sa propre identité :

« George Lawton, George B. Lawton. »

De l'avis de Grandma Compton, les choses qu'il balbutiait rappelaient étrangement les hallucinations du pauvre jeune Heaton en 91 ; il y avait cependant quelques différences de peu d'importance.

« La lumière bleue !… La lumière bleue !…, marmonnait-il, toujours là-bas, avant qu'il y ait aucun être vivant… Plus ancien que les dinosaures… toujours les mêmes, seulement plus faibles…, jamais mourir…, rêvant et rêvant et rêvant…, les mêmes gens, moitié homme et moitié gaz… Le mort qui marche et marche et marche… Oh ! ces bêtes, ces licornes à moitié humaines…, maisons et villes d'or…, vieux, vieux, vieux, plus vieux que le temps…, descendent des étoiles… Grand Cthulhu – Azathoth – Nyarlathotep – attendre, attendre… »

Cet être mourut ayant l'aube.

Il y eut naturellement une enquête et les Indiens de la réserve furent

impitoyablement mis sur le gril. Mais ils ne savaient rien, ils n'avaient rien à dire. Du moins, personne n'avait rien à dire sauf le vieil Aigle-Gris, un chef wichita que son âge – plus d'un siècle – mettait au-dessus des terreurs du vulgaire. Il fut le seul à daigner grommeler un conseil.

« Tu les laisses tranquilles, homme blanc. Pas bons ces gens. Tout en dessous ici, tout en dessous là-bas, eux les anciens. Yig, père puissant des serpents, lui là-bas. Yig est Yig. Tirawa, père des hommes, lui, là-bas. Tirawa est Tirawa. Pas mourir. Pas vieillir. Juste même chose que l'air. Juste vivre et attendre. Un jour ils sortent ici, vivent et combattent. Construire une hutte de boue. Apportent de l'or, ils en ont beaucoup. Partent et font de nouvelles maisons. Moi eux. Toi eux. Alors, viennent les grandes eaux. Tout change. Personne ne sort, on ne laisse entrer personne. Entrez, pas sortir. Tu les laisses tranquilles, tu n'as pas mauvaise médecine. Homme rouge sait, il n'est pas pris. Homme blanc se mêle, lui pas revenir. Évite petites collines. Pas bon. Aigle-Gris a dit. »

Si Joe Norton et Rance Weelock avaient tenu compte de l'avis du vieux chef, ils seraient probablement ici aujourd'hui ; mais ils n'en ont pas tenu compte. C'étaient de grands lecteurs et des matérialistes, ils n'avaient peur de rien dans le ciel ou sur la terre. Et ils croyaient que certains démons avaient un quartier général secret à l'intérieur du tertre. Ils étaient déjà venus sur le tertre et à présent, ils y retournaient pour venger le vieux capitaine Lawton, se vantant d'y arriver, dussent-ils démolir complètement le tertre. Clyde Compton les suivait avec une paire de jumelles à prismes et il les vit contourner la base de la colline sinistre. Évidemment, ils avaient l'intention d'explorer leur territoire très graduellement et très minutieusement. Les minutes passaient, ils ne reparaissaient pas. Et on ne les a jamais revus.

Une fois de plus le tertre inspira une terreur panique et seule l'excitation causée par la Grande Guerre put la faire passer à l'arrière-plan du folklore de Binger. Il ne reçut aucune visite de 1916 à 1919 et il aurait continué à en être ainsi sans l'audace diabolique de certains jeunes gens rentrant après avoir servi en France. De 1919 à 1920, cependant, il y eut une véritable épidémie de visites du tertre parmi les jeunes vétérans prématurément durcis ; une épidémie qui faiblit, les jeunes gens en question revenant les uns après les autres, sans aucun mal et plein de mépris. Vers 1920 – les êtres humains ont la mémoire si courte – le tertre était devenu presque un sujet de plaisanterie ; et l'histoire anodine de la squaw assassinée commença à remplacer les récits plus noirs chuchotés par les uns et les autres. Alors, deux jeunes gens téméraires – deux frères – les frères Clay, particulièrement dépourvus d'imagination et des durs, décidèrent d'aller déterrer la squaw et l'or pour lequel le vieil Indien l'avait tuée.

Ils partirent par un après-midi de septembre, vers l'époque où les tam-tams indiens commencent chaque année leur martèlement continuel sur toute l'étendue des plaines recouvertes de poussière rouge. Personne ne les suivait du regard ni à la jumelle et leurs parents attendirent plusieurs heures avant de s'inquiéter de ne pas les voir revenir. Alors, on donna l'alarme et on monta une expédition de recherches, puis on se résigna à nouveau au mystère, dans le silence et le doute.

Mais l'un d'eux finit par revenir. C'était Ed, l'aîné. Ses cheveux et sa barbe couleur de paille étaient devenus d'un blanc d'albinos sur deux pouces à partir de la racine. Il avait sur le front une étrange cicatrice, une sorte d'hiéroglyphe marqué au fer rouge. Trois mois après qu'il eut disparu avec son frère Walker, il rentra furtivement dans sa maison pendant la nuit ; il ne portait rien d'autre qu'une couverture décorée d'une curieuse façon ; il la jeta dans le feu dès qu'il eut enfilé des vêtements lui appartenant. Il dit à ses parents que lui et Walker avaient été capturés par des Indiens étranges – ni Wichitas ni Caddos – gardés prisonniers quelque part vers l'ouest. Walker était mort sous la torture, lui avait réussi à s'échapper, mais à quel prix ! Son expérience avait été particulièrement terrible, il ne pouvait pas encore en parler. Il avait besoin de se reposer et de toute façon, cela n'aurait rien valu de donner l'alarme ni d'essayer de retrouver ces Indiens pour les punir. Ils n'étaient pas de ceux qu'on peut prendre et châtier et il était particulièrement important dans l'intérêt de Binger, du monde dans son ensemble, qu'on ne les poursuive pas jusque dans leur repaire secret. Il était un fait, c'est qu'ils n'étaient pas du tout ce qu'on pourrait vraiment appeler des Indiens ; il s'en expliquerait par la suite. Pour le moment, il avait besoin de repos. Mieux valait ne pas réveiller le village en annonçant son retour ; il allait monter à l'étage et dormir. Avant de gravir l'escalier branlant pour monter dans sa chambre, il prit un bloc et un crayon sur la table de la pièce de séjour et un pistolet automatique dans le tiroir du bureau de son père.

La détonation retentit trois heures plus tard. Ed Clay s'était logé une balle dans la tempe avec un pistolet serré dans sa main gauche, en laissant sur la table boiteuse placée à côté de son lit une feuille de papier portant seulement quelques lignes d'écriture. À l'origine, il avait dû en écrire beaucoup plus long comme on put le constater ensuite par le bout de crayon coupaillé qui fut retrouvé ainsi que par les papiers brûlés dont son réchaud était plein. Il avait finalement décidé de ne pas dire ce qu'il savait et de s'en tenir à de vagues allusions. Le morceau qui subsistait n'était qu'une mise en garde démente griffonnée d'une écriture bizarrement renversée – les divagations d'un esprit dérangé par les épreuves – et il était ainsi conçu (texte assez surprenant de la part de quelqu'un qui avait toujours été un esprit impassible et positif) :

« Pour l'amour des dieux, n'allez jamais auprès de ce tertre, il fait partie d'une sorte de monde si diabolique et si ancestral qu'on ne peut pas en parler. Moi et Walker y avons été et nous avons été pris dans la chose, simplement fondus à certains moments et reconstitués après et le monde extérieur est impuissant à l'égard de ce qu'ils peuvent faire – ceux qui vivent toujours jeunes à leur guise et vous ne pouvez pas dire si ce sont réellement des hommes ou juste des fantômes – et ce qu'ils font, on ne peut pas en parler et ceci est simplement une entrée – on ne peut pas dire la taille de la chose entière – après ce que nous avons vu, je ne veux plus vivre. La France, ce n'était rien à côté de cela, et voir ces gens vous maintient toujours à l'écart. Et Dieu sait s'ils voyaient le pauvre Walker comme il était à la fin.

À vous de tout mon cœur. »

ED CLAY

À l'autopsie, on découvrit que les organes du jeune Clay étaient, à l'intérieur de son corps, transposés de droite à gauche comme s'il avait été retourné. S'il en avait toujours été ainsi, personne n'aurait pu le dire à l'époque mais on apprit ensuite d'après les dossiers de l'armée que lorsque Ed avait passé la visite au moment de sa libération en mai 1919, il était parfaitement normal. Y avait-il eu une erreur quelque part, ou bien quelque métamorphose sans précédent s'était-elle produite ? Cette question n'est toujours pas réglée, comme d'ailleurs celle qui concerne sa cicatrice en forme d'hiéroglyphe sur le front.

Ce fut la fin des explorations du tertre. Pendant les huit dernières années, personne n'a approché de cet endroit et à la vérité, peu nombreux sont les gens qui ont osé le regarder à la jumelle. De temps en temps, les gens ont continué à jeter un regard nerveux vers la colline isolée qui se dresse au milieu de la plaine quand elle se détache sur le ciel de l'ouest et à frissonner en voyant la petite tache noire qui va et vient dans la journée et le feu follet scintillant qui danse la nuit. La chose était prise pour argent comptant comme un mystère qui ne devait pas être sondé et d'un commun accord, les gens du village évitaient le sujet. C'était, après tout, très facile de passer loin de la colline ; car l'espace était illimité dans toutes les directions et la vie d'une communauté se déroule toujours suivant des sentiers battus. Le côté du village correspondant au tertre ne comportait pas de sentier, il n'était traversé par aucune piste, comme s'il s'était agi d'une étendue d'eau, d'un marécage ou d'un désert. Et c'est un curieux commentaire sur le flegme et la pauvreté d'imagination de l'animal humain que le fait que les avertissements qu'on chuchote à l'oreille des enfants et des étrangers pour qu'ils s'écartent du tertre aient sombré rapidement une fois de plus dans le conte sans relief d'un fantôme de meurtrier indien et de la squaw, sa victime. Seuls, les hommes des tribus de la réserve, les gens pensifs de l'ancien temps tels que Grandma Compton, se rappelaient les harmoniques de perspectives sacrilèges et de

profonde menace cosmique qui entouraient les divagations de ceux qui étaient rentrés changés et détraqués.

Il était très tard, et il y avait longtemps que Grandma Compton était montée se coucher lorsque Clyde eut terminé son récit. Je savais à peine quoi penser de ce casse-tête terrifiant, mais je me révoltais à la moindre idée d'entrer en conflit avec un sain matérialisme. Quelle influence avait amené la folie, ou la tendance à s'enfuir et à partir à l'aventure chez des gens qui avaient aussi nombreux visité le tertre ? Bien que très impressionné, j'étais aiguillonné plutôt que découragé. Je devais sûrement aller au fond des choses aussi bien que je le pourrais si je gardais la tête froide et une détermination inébranlable. Compton vit mes dispositions et secoua la tête d'un air préoccupé. Puis, il me fit signe de le suivre dehors.

Nous passâmes de la maison à pans de bois dans la calme rue de côté ou sente, nous avons fait quelques pas à la lueur d'une lune d'août décroissante pour aller vers l'endroit où les maisons se clairsemaient. La lune à son deuxième quartier était encore basse et n'avait pas fait disparaître un grand nombre d'étoiles du ciel ; si bien que je pouvais voir non seulement les traînées lumineuses d'Altaïr et de Véga se dirigeant vers l'ouest mais le scintillement surnaturel de la Voie lactée, tandis que je franchissais du regard une vaste étendue de terre et de ciel dans la direction que m'avait désignée Compton. Alors, tout d'un coup, j'ai vu une étincelle qui n'était pas une étoile, une étincelle bleuâtre qui se déplaçait et scintillait près de l'horizon en se détachant sur la Voie lactée et qui paraissait d'une façon vague, plus maléfique et pernicieuse que n'importe quoi sur la voûte s'étendant au-dessus. Un moment après, il devenait clair que cette étincelle venait du sommet d'une éminence éloignée dans la plaine étendue et faiblement éclairée ; et je me retournai pour poser une question à Compton.

« Oui, me répondit-il, c'est la lumière bleue du fantôme et c'est le tertre. Il n'y a pas dans l'histoire une nuit où nous ne l'ayons vue et il n'y a pas à Binger une âme vivante qui accepterait de traverser la plaine dans cette direction. C'est une sale affaire, jeune homme et si vous êtes sage, vous laisserez cela tranquille. Mieux vaut décommander vos recherches, fiston, et vous atteler à une des autres légendes indiennes que nous avons par ici. Nous avons largement de quoi vous occuper, Dieu sait ! »

II

Mais, je n'étais pas d'humeur à écouter des conseils. Compton m'avait donné une

chambre agréable, mais je ne pus fermer l'œil, attendant avec impatience le lendemain matin et des chances de voir le fantôme du grand jour, de pouvoir interroger les Indiens de la réserve. J'avais l'intention de faire le tour de la question lentement et complètement, de me munir de tous les documents disponibles, d'origine blanche et rouge, avant d'entamer aucune véritable investigation archéologique. Je me levai et m'habillai à l'aube et quand j'entendis les autres bouger, je descendis. Compton préparait le feu de la cuisine tandis que sa mère était occupée au garde-manger. Quand il me vit, il me fit un signe de tête et au bout d'un moment m'invita à sortir dans un soleil radieux. Je savais où nous allions et en suivant le sentier avec lui je m'écarquillais les yeux à regarder vers l'ouest par-dessus la plaine.

Là-bas, il y avait le tertre, d'un aspect très curieux, dont la régularité faisait penser à quelque chose d'artificiel. Il devait avoir de trente à quarante pieds de haut, et cent yards de largeur du nord au sud. Il n'était pas aussi large d'est en ouest, me dit Compton, mais d'après lui, il accusait le contour d'une ellipse assez mince. Il y avait été, je le savais, et en était revenu sans dommages plusieurs fois. En examinant le bord qui se profilait sur le ciel bleu foncé de l'ouest, j'essayais de suivre ses légères irrégularités et je fus frappé par l'impression qu'il y avait dessus quelque chose qui se déplaçait. Mon pouls s'accéléra un peu et je saisis rapidement les puissantes jumelles que Compton m'offrait sans se démonter. Je les mis hâtivement au point et tout d'abord je ne vis qu'un fouillis de broussailles sur le bord du tertre et puis quelque chose entra dans le champ.

C'était, à ne pas s'y tromper, une forme humaine et je sus immédiatement que je voyais le « Fantôme indien » de jour. Je ne m'attardai pas à le détailler, mais ce personnage grand, mince, vêtu d'une robe noire avec des cheveux noirs retenus par un bandeau, une figure couleur de cuivre couturée, sans expression, un nez aquilin, ressemblait plus à un Indien que tout ce que j'avais déjà pu voir dans mon expérience passée. Et cependant, mon œil entraîné d'ethnologue me fit immédiatement constater qu'il s'agissait d'un Peau-Rouge comme on n'en avait jusqu'ici jamais rencontré dans l'Histoire, d'une créature appartenant à une vaste variation raciale et à un courant culturel entièrement différent. Les Indiens modernes sont brachycéphales : ils ont la tête ronde ; et l'on ne peut pas trouver de crânes allongés, ou dolichocéphales, nulle part, sauf dans les gisements antiques de Pueblo datant de 2 500 ans et davantage. Cependant le caractère dolichocéphale de cet homme était tellement marqué que je le reconnus aussitôt même à une si grande distance et dans le champ incertain d'une paire de jumelles. Je vis, également, que les motifs de sa robe s'apparentaient à une tradition décorative entièrement différente de tout ce que nous connaissons dans l'art indigène du sud-ouest. Il portait de même des ornements de métal brillant et au côté

une courte épée ou une arme du même genre, le tout forgé dans un style absolument étranger à tout ce dont j'avais jamais pu entendre parler.

Tandis qu'il allait et venait sur le sommet du tertre, je le suivis à la jumelle pendant plusieurs minutes, en notant la qualité kinesthésique de sa démarche et la noblesse de son port de tête ; et il naissait en moi la conviction persistante que cet homme, quel qu'il pût être, n'était certainement pas un sauvage. Il était le produit d'une civilisation, je le sentais d'instinct, mais je ne pouvais deviner laquelle. À la longue, il finit par disparaître derrière le bord le plus éloigné du monticule, comme s'il avait descendu la pente opposée invisible pour nous. Et je laissai retomber les jumelles en éprouvant un curieux mélange de sentiments, intrigué en tout cas.

Compton me regardait d'un air interrogateur et je fis un signe de tête qui n'engageait à rien.

« Qu'en pensez-vous ? se hasarda-t-il à me demander. C'est ce que nous avons vu toute notre vie ici, à Binger. »

À midi, je me trouvais à la réserve indienne en train de parler avec le vieil Aigle-Gris qui, par quelque miracle, était encore vivant, bien que devant approcher de cent cinquante ans. C'était un personnage étrange, impressionnant, que ce chef sévère, intrépide de sa race qui avait parlé avec des hors-la-loi et des trafiquants vêtus de daim à franges et des personnages officiels français en culotte et tricorne et j'étais heureux de voir que je semblais lui être sympathique en raison de la déférence que je lui témoignais. Cependant, cette sympathie devint malheureusement un obstacle dès qu'il eut compris ce que je désirais ; car tout ce qu'il put faire, ce fut de me mettre en garde contre les recherches que j'étais sur le point d'entreprendre.

« Toi, bon garçon, pas t'occuper cette colline. Mauvaise médecine. Plein de démons là-bas, en dessous, qui te prennent quand tu creuses. Tu ne creuses pas, pas de mal. Tu vas creuser, tu ne reviens pas. La même chose avec mon fils, la même chose avec mon père et le père de mon père. Tout le temps, l'Indien il marche dans le jour, la squaw sans tête elle, marche la nuit. Tout le temps depuis que les hommes blancs avec des vêtements de métal sont venus du couchant et en bas grand fleuve, de très loin – trois, quatre fois plus loin que Aigle-Gris, deux fois plus que les Français – tout pareil après alors. Plus loin que ça, personne va près des petites collines ni des vallées profondes avec des cavernes de pierre. Encore plus loin, ces anciens sans habits viennent faire villages. Apportent beaucoup d'or. Moi eux. Toi eux. Alors grandes eaux arrivent. Tout change. Personne sort, personne entre. Entrer, pas sortir. Eux pas mourir – ne deviennent pas vieux comme Aigle-Gris avec vallées sur figure et neige sur la tête. La même chose que l'air, un homme, un esprit. Mauvaise médecine.

Quelquefois la nuit, un esprit sort sur une moitié homme, moitié cheval avec corne et se bat où les hommes autrefois se sont battus. Les fait partir. Pas bon. Toi bon garçon, va-t'en et laisse les anciens tranquilles. »

C'est tout ce que je pus obtenir du vieux chef et les autres Indiens ne disaient rien non plus. Mais si j'étais troublé, Aigle-Gris l'était visiblement encore davantage ; car il éprouvait d'une façon évidente un véritable regret à la pensée que j'allais pénétrer dans une région qui lui inspirait une pareille terreur. Comme je m'apprêtais à quitter la réserve, il m'arrêta pour un dernier adieu cérémonieux et une fois de plus il s'efforça de me faire promettre d'abandonner mes recherches. Quand il vit que c'était inutile, il sortit avec une certaine timidité un objet d'une sacoche de daim et il me le tendit très solennellement. C'était un disque de métal usé mais finement gravé d'environ deux pouces de diamètre, curieusement forgé et perforé, suspendu à un lacet de cuir.

« Tu pas promettre, alors Aigle-Gris peut pas dire ce qui t'attend. Mais si quelque chose aide, c'est bonne médecine. Vient de mon père, qui l'a eue de son père, qui l'a eue de son père, toujours en remontant, jusqu'à Tirawa, le père de tous les homme. Mon père, il dit : "Tu évites les anciens, tu évites les petites collines et les vallées avec cavernes de pierre. Mais si les anciens ils viennent te chercher, alors tu leur montres cette médecine. Ils savent. Ils l'ont faite il y a longtemps. Ils regardent, alors peut-être ils ne font pas aussi mauvaise médecine." Eux pas bons. Pas dire ce qu'ils font. »

Tout en parlant, Aigle-Gris me passait l'objet autour du cou et je vis que c'était en vérité un très curieux objet. Plus je le regardais, plus je m'émerveillais car non seulement il était fait d'une matière lourde, sombre, brillante, mais le travail en était absolument étrange et complètement inconnu. Autant que je pus voir, l'un des côtés portait un serpent modelé d'une manière exquise ; l'autre côté était décoré d'une sorte de pieuvre ou autre monstre à tentacules. Il y avait également quelques hiéroglyphes à moitié effacés, qu'aucun archéologue ne put identifier, ni même situer approximativement. Avec la permission d'Aigle-Gris, j'ai fait ensuite examiner soigneusement ce disque par des experts, historiens, anthropologues, géologues et chimistes mais je ne réussis qu'à les déconcerter. Il défie la classification et l'analyse. Les chimistes parlaient d'un alliage de métaux inconnus d'un poids atomique élevé, un géologue suggéra que cette substance pouvait avoir une origine météorique, être tombée des gouffres inconnus des espaces interstellaires. Qu'il ait vraiment sauvé ma vie, ma raison ou mon existence comme être humain, je ne peux pas tenter de l'affirmer, mais Aigle-Gris en est convaincu. Il l'a de nouveau entre les mains, à présent, et je me demande s'il a quelque chose à voir avec son âge

extraordinaire.

En regagnant le village, j'essayai d'obtenir un peu plus d'histoires sur le tertre, mais je ne rencontrai que des racontars excités et de l'opposition. C'était vraiment flatteur de voir à quel point les gens manifestaient de la sollicitude à l'égard de ma sécurité, mais il me fallut écarter leurs remontrances presque frénétiques. Je leur montrai le talisman d'Aigle-Gris, mais nul d'entre eux n'en avait entendu parler jusque-là, ni vu quoi que ce fut qui y ressemble même de loin. Ils étaient d'accord sur le fait que cela pouvait être une relique indienne et s'imaginaient que les ancêtres du vieux chef avaient dû l'obtenir de quelque trafiquant.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient me détourner de mon projet de voyage, les citoyens de Binger firent, avec tristesse, ce qu'ils purent pour m'aider à m'équiper. Je savais avant mon arrivée quel genre de travail il faudrait faire et j'avais déjà pris avec moi la plus grande partie du matériel nécessaire ; machette et couteau de tranchées pour éclaircir les fourrés et creuser, torches électriques pour le cas où il y aurait une phase de l'opération qui se déroulerait sous la terre, corde, jumelles, mètre à ruban, microscope et divers accessoires pour cas imprévus ; en fait, tout ce qui peut être confortablement emporté dans un sac commode. À cet équipement, j'ajoutai seulement le lourd revolver que le shérif m'obligea à prendre, ainsi que la pioche et la pelle qui, pensais-je, pourraient faciliter mon travail.

Je décidai d'emporter ces derniers objets accrochés à mon épaule par une grosse corde ; car je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'avais aucun espoir de recruter des aides ou des compagnons d'exploration. Le village avait l'intention, sans aucun doute, de me suivre à l'aide de tous les télescopes et lunettes d'approche disponibles ; mais on n'enverrait aucun citoyen à même un mètre de distance sur cette plaine plate qui s'étendait jusqu'à la colline isolée. Mon départ était fixé au lendemain matin de bonne heure et pendant tout le reste de la journée, je fus traité avec le respect timoré et gêné que les gens témoignent à un homme qui s'en va au-devant d'un destin immanquablement funeste.

Quand le matin arriva, nuageux mais non menaçant, le village tout entier sortit pour me voir prendre mon départ à travers la plaine où le vent balayait la poussière. Mes jumelles me montraient l'homme isolé arpentant le tertre de son pas habituel et je résolus de ne pas le perdre de vue pendant toute la durée de mon approche. Au dernier moment, je fus oppressé par un vague sentiment de crainte et j'étais assez faible et fantasque pour laisser le talisman d'Aigle-Gris se balancer sur ma poitrine, bien en vue des êtres ou fantômes qui auraient pu avoir tendance à le remarquer. Je dis au revoir à Compton et à sa mère, je partis d'un bon pas, malgré le sac que je tenais à la

main gauche, malgré la pioche et la pelle qui se balançaient dans mon dos en rendant un son métallique. Je tenais mes jumelles à la main droite pour jeter de temps en temps un coup d'œil au promeneur silencieux. En approchant du tertre, je vis cet homme très clairement et m'imaginai que je pouvais découvrir une expression infiniment maléfique et décadente sur ses traits couturés et imberbes. Je fus également surpris de constater que son carquois, doré et rutilant, était orné d'hiéroglyphes ressemblant beaucoup à ceux du talisman inconnu que je portais. Tout le costume et la parure de cette créature révélaient une habileté manuelle raffinée et la civilisation. Alors, trop brusquement, je le vis se mettre à descendre le versant du tertre le plus éloigné et disparaître. Quand j'arrivai sur place, environ dix minutes après mon départ, il n'y avait personne.

Inutile de relater comment je passai la première partie de mes recherches, à regarder l'ensemble du tertre, à en faire le tour, en prenant des mesures, en reculant pour le voir sous différents angles. Il m'avait formidablement impressionné quand je m'en suis approché et il semblait y avoir dans son contour trop régulier une sorte de menace latente. C'était la seule éminence d'une nature quelconque qui se fût trouvée sur cette large plaine unie ; et je ne pouvais pas douter un instant que ce ne fût un tumulus artificiel. Les côtés escarpés ne paraissaient pas comporter de cassure et ne portaient aucune trace d'occupation humaine ni de passage. Il n'y avait pas le moindre sentier pour mener au sommet ; et, chargé comme j'étais, je ne parvins à me hisser qu'au prix de grandes difficultés. Quand j'attaignis le sommet, je découvris un plateau elliptique à peu près uni d'environ trois cents pieds sur cinquante ; uniformément recouvert d'une herbe drue et de fourrés épais entièrement incompatibles avec la présence continuelle d'une sentinelle marchant de long en large. Cette constatation me causa un véritable choc, car elle prouvait sans discussion que le « Vieil Indien », tout vivant qu'il parût, ne pouvait être autre chose qu'une hallucination collective.

Je regardai autour de moi avec infiniment de perplexité et d'inquiétude, je jetai un regard plein de regret sur le village et sur la masse de points noirs qui, je le savais, représentait la foule des spectateurs. J'essayai mes jumelles sur eux et je vis qu'ils étaient en train de m'étudier avec curiosité au moyen des leurs. Pour les rassurer j'agitai ma casquette en l'air en leur donnant la démonstration d'une insouciance que j'étais loin d'éprouver. Alors, je me mis au travail, déposai pioche, pelle et sac. Je sortis la machette de ce dernier et je me mis à éclaircir le fourré. C'était un travail fatigant ; de temps à autre je ressentais un frisson curieux, comme si une bouffée de vent perverse se levait pour entraver mes mouvements avec une dextérité qui semblait marquer une intention délibérée. Par moments, on aurait dit que, pendant que je travaillais, une force pour ainsi dire tangible me repoussait en arrière ; on aurait

presque pu croire que l'air s'épaississait devant moi ou que des mains sans forme me serraient les poignets. Mon énergie semblait s'épuiser sans produire les résultats cherchés, ce qui ne m'empêchait tout de même pas de faire quelques progrès.

Dans l'après-midi, j'avais clairement constaté que vers l'extrémité nord du tertre, il y avait une légère dépression en forme de cuvette dans la terre où s'enchevêtraient les racines. Cela pouvait ne rien vouloir dire, mais cela aurait été un bon endroit par où commencer quand j'en viendrais à creuser et je le notai en moi-même. En même temps, je remarquai une autre chose très particulière – c'est-à-dire que le talisman indien qui se balançait à mon cou semblait se comporter étrangement en un point situé à environ dix-sept pieds au sud-est du creux en question. Son mouvement giratoire se modifiait toutes les fois qu'il m'arrivait de me pencher à proximité de ce point, il allait vers le sol, comme attiré par quelque magnétisme existant dans le terrain. Plus je notais ce phénomène, plus j'en étais frappé, jusqu'au moment où je décidai d'entreprendre ce travail préliminaire : creuser là sans plus attendre.

En retournant le sol avec mon couteau de tranchées, je ne pouvais m'empêcher de m'étonner de la minceur relative de la couche de terrain rouge dans cette région. Dans son ensemble, le terrain était entièrement constitué par du grès rouge, mais en ce point, je trouvais une couche de moins d'un pied de profondeur d'un étrange terreau noir. C'était le même sol que celui qu'on trouve dans les mystérieuses vallées profondes plus loin vers l'ouest et le sud, et il avait sûrement été apporté d'une grande distance à l'époque préhistorique à laquelle remontait le tertre. J'étais agenouillé, je creusais et je sentais le cuir enroulé autour de mon cou se tendre de plus en plus vigoureusement à mesure que quelque chose qui se trouvait dans le sol semblait attirer davantage le lourd talisman métallique. Je sentis alors mes outils heurter une surface dure et je me demandai s'il y avait en dessous une couche de roche. Je fouillai avec mon couteau et je constatai qu'il n'en était rien. Au contraire, à ma vive surprise, je fis une trouvaille qui éveilla en moi un intérêt fébrile : je ramenai à la surface un objet lourd de forme cylindrique, couvert d'une épaisse couche de moisissure, d'environ un pied de long sur quatre pouces de diamètre, auquel mon talisman adhérait comme s'il avait été enduit de colle. Je débarrassai cet objet de la couche de terreau noir qui le recouvrait et je découvris ainsi des sculptures qui accentuèrent mon étonnement et mon énervement. Le cylindre tout entier, extrémités comprises, était recouvert de dessins et d'hiéroglyphes ; et je vis avec un énervement croissant qu'ils appartenaient à la même tradition inconnue que ceux du talisman d'Aigle-Gris et ceux des ornements de métal jaune du fantôme aperçu à travers mes jumelles.

Je m'assis, j'achevai le nettoyage du cylindre magnétique au moyen du gros velours à côtes de mon pantalon et je remarquai qu'il était fait du même métal lourd, brillant et

inconnu que le talisman – c'était là, sans aucun doute, l'origine de ce singulier phénomène d'attraction. Les sculptures et ciselures étaient très étranges et très horrifiantes : des monstres sans nom et des dessins insidieusement chargés de maléfices, le tout exécuté avec la plus grande habileté et soigneusement fini. Tout d'abord, je ne pouvais trouver à cet objet ni queue ni tête, et je le tenais sans savoir qu'en faire jusqu'au moment où je découvris qu'à une extrémité il pouvait se séparer en deux. Je cherchai alors désespérément un moyen de l'ouvrir et je finis par découvrir que, tout simplement, le bout se dévissait.

Le couvercle fit des difficultés pour bouger, mais il finit par se détacher en laissant s'échapper une curieuse odeur aromatique. Le seul contenu du tube était un gros rouleau d'une matière jaunâtre ressemblant à du papier et recouverte de caractères verdâtres. L'espace d'une seconde, j'éprouvai un frisson indicible en m'imaginant que je tenais la clef écrite donnant accès à des mondes ancestraux inconnus et à des gouffres situés en dehors du temps. Presque immédiatement, cependant, je m'aperçus en déroulant une extrémité que le manuscrit était en espagnol, mais un espagnol cérémonieux, pompeux, datant d'un temps très reculé. À la lueur dorée du soleil couchant, je regardai l'en-tête et le premier paragraphe, en essayant de déchiffrer l'écriture déplorable, sans ponctuation, de ce personnage disparu. Quel genre de relique était-ce ? De quel genre était la découverte que je venais de faire par hasard ? Les premiers mots déclenchèrent en moi une nouvelle poussée d'énervement et de curiosité, car au lieu de me détourner de ma recherche initiale, cette trouvaille consolidait d'une manière surprenante ma résolution de poursuivre précisément ces efforts.

Le rouleau jaune à l'écriture verte comportait tout d'abord une fière formule d'identification et un appel cérémonieux et désespéré à la confiance qu'il convenait de faire aux incroyables révélations qui suivaient :

« RELATO DE PANFILO DE ZAMACONA Y NUNEZ. HIDALGO DE LUARCA EN ASTURIAS, TOGANTE AL MUNDO SOTERRANEO DE XINAIAN A. D. MDXL V : En el nombre de la santissima Trinida, Padre, Hijo, y Espiritu-Santo, tres personas distintas y un solo. Dios verdadero, ye da la santissima Virgen muestra Señora, YO. PANFILO DE ZAMACONA. HIJO DE PEDRO GUZMAN Y ZAMACONA. HIDALGO, Y DE LA DONA YNES ALVARADO Y NUNEZ, DE LUARCA, EN ASTURIAS. jura para que todo que deco esta verdadero como sacramento… »

Je m'arrêtai un instant pour réfléchir au sens prodigieux de ce que j'étais en train de lire : « Récit de Panfilo de Zamacona y Nunez, gentilhomme, de Luarca en Asturies, au sujet du Monde Souterrain de Xinaian, 1545… » Cela était trop, à coup sûr, pour

que je puisse me le faire immédiatement entrer dans la tête. Un monde souterrain, de nouveau cette idée persistante qui se faisait jour à travers tous les contes des Indiens et tout ce que disaient ceux qui étaient revenus du tertre. Et la date : 1545. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? En 1540, Coronado et ses hommes avaient quitté le Mexique en allant vers le nord pour s'enfoncer dans les pays sauvages, mais n'étaient-ils pas revenus en 1542 ? Je parcourus la partie dévidée du rouleau et, presque aussitôt, je tombai sur le nom de Francisco Vasquez de Coronado. Celui qui avait écrit ce texte était l'un des hommes de Coronado, cela était clair, mais que faisait-il dans ce pays reculé, trois ans après le retour de son expédition ? Il fallait lire plus avant car j'appris grâce à un autre coup d'œil que ce qui restait encore roulé était simplement un résumé de la marche de Coronado vers le nord, ne différant sur aucun point essentiel de ce qu'on apprend dans l'Histoire.

C'est seulement le déclin du jour qui m'a arrêté avant que j'aie pu en dérouler davantage et lire plus loin, et dans mon impatience, mon étonnement, j'avais presque oublié d'avoir peur de l'arrivée de la nuit dans cet endroit sinistre. Les autres, toutefois, pensaient toujours aux choses terrifiantes qui me guettaient, car j'entendis un appel lancé très fort, mais de loin, par un groupe d'hommes qui s'étaient rassemblés à la sortie de la ville. Je répondis à leur appel, remis le manuscrit dans son cylindre étrange, auquel s'accrochait encore le disque suspendu à mon cou jusqu'à ce que je le détache et l'emballe, ainsi que mes petits accessoires, pour me préparer au départ. Je laissai la pioche et la pelle pour le travail du lendemain, pris mon sac, dégringolai la pente raide du tertre, et un quart d'heure après j'étais de retour au village en train de donner des explications et de montrer ma trouvaille. L'obscurité tombait, je regardai de nouveau le tertre que j'avais quitté depuis si peu de temps et je vis en frissonnant que la torche bleuâtre de la squaw-fantôme nocturne avait commencé à briller.

C'était dur d'attendre pour reprendre le récit de l'Espagnol de jadis ; mais je savais qu'il me fallait la tranquillité et le temps nécessaire pour en faire une bonne traduction et je remis donc, à contrecœur, ce travail pour le courant de la nuit. Je promis aux gens de la ville un rapport clair sur mes trouvailles pour le lendemain matin, je leur donnai tout le loisir d'examiner le bizarre cylindre qui donnait tant à penser. J'accompagnai Clyde Compton chez lui et montai dans ma chambre pour me mettre à la traduction dès que possible. Mon hôte et sa mère avaient grande hâte d'entendre mon récit, mais j'estimai qu'il valait mieux attendre que j'aie moi-même complètement assimilé le texte et que je puisse leur en donner l'essentiel avec concision et sans m'interrompre.

J'ouvris mon sac à la lueur d'une unique ampoule électrique, je repris le cylindre et constatai qu'instantanément le magnétisme attirait le talisman indien sur sa surface

sculptée. Les dessins brillaient d'un éclat maléfique sur ce métal inconnu au brillant magnifique et je ne pus retenir un frisson en examinant les formes anormales et blasphématoires, ciselées avec une habileté raffinée, qui semblaient me regarder. Je regrette de ne pas les avoir soigneusement photographiées mais, peut-être, est-ce aussi bien ainsi. Je ne suis vraiment heureux que d'une chose, c'est de ne pas avoir identifié sur le moment la chose à tête de pieuvre accroupie sur la plupart des cartouches décorés, et qui, dans le manuscrit, était désignée sous le nom de « Tulu ». Je l'ai dernièrement associé, ainsi que les légendes se trouvant dans le manuscrit et présentant un rapport avec elle, à toutes sortes d'histoires récemment découvertes sur le monstrueux Cthulhu, dont on ne parle nulle part, une horreur qui est venue des étoiles alors que la Terre, toute jeune, n'était encore qu'à moitié formée. Si j'avais connu la connexion en question, je n'aurais pas pu rester dans la même pièce que cet objet. Quant au motif secondaire, un serpent semi-anthropomorphe, je le situai presque aussitôt comme étant un prototype des représentations de Yig, Quetzalcoatl et Kukulkan. Avant d'ouvrir le cylindre, je fis l'épreuve de ses pouvoirs magnétiques sur d'autres métaux que celui dont était fait le disque d'Aigle-Gris, mais je ne constatai aucune attraction. Ce n'était pas le magnétisme commun qui se manifestait dans ce fragment morbide de mondes inconnus et le rattachait à son espèce.

Finalement, je sortis le manuscrit et commençai ma traduction en notant à mesure un résumé synoptique en anglais. De temps en temps, je déplorais de ne pas avoir de dictionnaire espagnol, en particulier lorsque je tombais sur un mot ou une construction particulièrement obscurs ou archaïques. Cela donnait une impression d'ineffable étrangeté d'être ainsi ramené par ma quête continuelle à près de quatre siècles en arrière, sous le règne d'Henry VIII, à une époque où mes ancêtres, gentilshommes du Somerset et du Devon, se trouvaient encore dans leur pays d'origine, bien loin d'imaginer que l'aventure conduirait les hommes de leur lignée en Virginie et dans le Nouveau Monde. Cependant, ce Nouveau Monde recelait déjà le même mystère que le tertre qui, pour le moment, constituait ma sphère d'activité et mon horizon. Le sentiment de retour en arrière était d'autant plus fort que j'avais instinctivement l'impression que le problème qui nous était commun, à l'Espagnol et à moi, appartenait à de telles abysses en dehors du temps, à une éternité impie et d'un autre monde, que les malheureux quatre cents ans qui nous séparaient n'étaient rien en comparaison. Il suffit d'un simple coup d'œil à ce cylindre monstrueux et insidieux pour me faire réaliser l'existence des gouffres vertigineux qui s'ouvraient entre tous les hommes de la Terre connue et les mystères primitifs qu'il représentait. Devant ce gouffre, Panfilo de Zamacona et moi, nous nous tenions côte à côte. Exactement comme nous aurions pu nous tenir côte à côte, Aristote et moi, Chéops et moi.

III

Zamacona parlait peu de sa jeunesse à Luarca, petit port tranquille sur la baie de Biscaye. Cadet de sa famille, il avait eu une jeunesse orageuse ; en 1532, à l'âge de vingt ans, il était parti pour la Nouvelle-Espagne. Plein de sensibilité et d'imagination, il avait écouté bouche bée les rumeurs qui couraient sur les riches cités et les mondes inconnus du nord, et spécialement le récit du franciscain, le frère Marcos de Niza, qui en 1539 revenait d'un voyage avec des récits étincelants sur la fabuleuse Cibola, ses grandes villes ceintes de murs, aux maisons de pierre à terrasses. En entendant parler de l'expédition projetée par Coronado pour aller à la recherche de ces merveilles et de merveilles plus grandes encore qui, disait-on à voix basse, se trouvaient au-delà dans le pays des buffles, le jeune Zamacona réussit à être au nombre des trois cents hommes triés sur le volet qui devaient y participer. Il partit vers le nord en 1540 avec les autres.

L'histoire a conservé le récit de cette expédition : comment il se trouva que Cibola n'était autre chose que le misérable village pueblo de Zuni ; comment Niza fut renvoyé au Mexique en disgrâce à cause de ses exagérations extravagantes ; comment Coronado fut le premier à voir le Grand Canon ; comment à Cicuye, sur le Pecos, il entendit l'Indien qu'on appelait El Turco parler de la contrée riche et mystérieuse de Quivira, loin au nord-est, où abondaient l'or, l'argent, les buffles ; où coulaient des fleuves de deux lieues de largeur. Zamacona parla brièvement du camp d'hiver de Tiguex sur le Pecos et du départ vers le nord en avril, lorsque le guide indigène se révéla comme un traître et fit s'égarer le détachement au milieu d'une contrée où l'on ne trouvait que des chiens de prairie, des étangs salés et des tribus de nomades chasseurs de bisons.

Lorsque Coronado licencia le gros de son armée et fit sa marche finale de quarante-deux jours avec un détachement réduit et sélectionné, Zamacona trouva le moyen d'en faire partie. Il parle du pays fertile et des grands ravins avec des arbres visibles seulement du bord de leurs rives escarpées. Il dit comment les hommes se nourrissaient exclusivement de viande de buffle. Il mentionne alors le point le plus éloigné atteint par l'expédition, probablement le pays décevant de Quivira avec ses villages composés de grandes maisons, ses ruisseaux et ses rivières, sa terre noire fertile, ses prunes, ses noix, ses raisins et ses mûres, ses Indiens qui cultivent le maïs et savent travailler le cuivre. Il est fait allusion en passant à l'exécution d'El Turco, le guide indigène infidèle, et mention de la croix que Coronado a dressée sur la rive du fleuve au cours de l'automne 1541 et portant cette inscription : « C'est ce point qu'a atteint le grand général Francisco Vasquez de Coronado. »

Cette Quivira hypothétique s'étend vers le quarantième degré de latitude nord et j'ai vu encore tout récemment que l'archéologue de New York, le Dr Hodge, l'a identifiée avec le cours du fleuve Arkansas à travers le district Barton and Price au Kansas. C'est la vieille patrie des Wichitas, avant que les Sioux ne les rejettent dans ce qui est actuellement l'Oklahoma et quelques-uns des sites de villages de huttes ont été fouillés pour rechercher des objets travaillés. Coronado procéda à des explorations considérables dans les environs, attiré ici et là par des rumeurs persistantes concernant de riches cités et des mondes cachés, qui circulaient à outrance parmi les Indiens. Ces indigènes du nord semblaient avoir plus peur que les Indiens du Mexique et se montrer plus réticents qu'eux quand il s'agissait de parler de ces villes et de ces pays : toutefois, ils paraissaient en même temps pouvoir en révéler beaucoup plus que les Mexicains ne voulaient ou n'osaient le faire. Leur imprécision exaspérait le chef espagnol et après bien des recherches décevantes, il se mit à se montrer très sévère à l'égard de ceux qui lui rapportaient des racontars. Zamacona, plus patient que Coronado, trouvait les histoires particulièrement intéressantes ; et il apprit assez de la langue pour tenir de longues conversations avec un jeune Indien appelé Charging Buffalo, que sa curiosité avait conduit dans des endroits beaucoup plus étranges qu'aucun de ceux dans lesquels ses camarades de tribu avaient l'audace de pénétrer.

C'est Charging Buffalo qui parla à Zamacona des curieuses portes de pierre, des grilles ou des entrées de cavernes au fond de certains de ces profonds ravins escarpés et boisés que le parti avait remarqués pendant sa marche vers le nord. Ces ouvertures, disait-il, sont dans leur plus grande partie cachées par la végétation ; et depuis des éternités, il y en a peu par lesquelles on soit passé. Ceux qui ont été là où elles conduisent ne sont jamais revenus ; dans quelques rares cas ils sont revenus fous ou curieusement estropiés. Mais tout cela était légende car on ne connaissait personne qui ait été au-delà d'une distance limitée à l'intérieur d'aucune de ces excavations, aussi loin que remontaient les souvenirs des grands-parents des hommes vivants les plus âgés. Charging Buffalo lui-même était probablement allé plus loin que qui que ce fût et il en avait vu assez pour exciter à la fois sa curiosité et sa rapacité à l'égard de l'or qui, disait-on, se trouvait en dessous.

À la suite de l'ouverture par laquelle il avait pénétré, il y avait un long couloir qui montait et descendait follement, qui tournait et qui était couvert de terrifiantes sculptures de monstres et d'horreurs comme aucun homme n'en avait jamais vues. Ensuite, après on ne sait combien de miles de virages et de descentes, il y avait un jaillissement terrible de lumière bleue et le couloir débouchait sur un monde bouleversant et infernal. Sur ce monde l'Indien ne voulait pas en dire davantage,

simplement il avait vu quelque chose qui l'avait fait s'enfuir en toute hâte. Mais les villes d'or doivent se trouver quelque part en dessous ajoutait-il, et peut-être un homme blanc, avec la magie du bâton à tonnerre, réussirait-il à y parvenir. Il ne dirait pas au grand chef Coronado ce qu'il savait, car Coronado ne voulait plus écouter aucun Indien. Oui, il pouvait montrer le chemin à Zamacona si l'homme blanc acceptait de quitter le détachement et de se laisser conduire par lui. Mais il n'entrerait pas dans le trou avec l'homme blanc. C'était mauvais là-dedans.

L'endroit se trouvait à environ cinq journées de marche vers le sud, près de la région des grands tertres. Ces buttes de terre avaient un rapport avec le monde maléfique qui s'étendait au-dessous. C'étaient probablement d'anciens passages par lesquels on y accédait et qui avaient été comblés, car autrefois les Anciens d'en dessous avaient eu des colonies à la surface et avaient fait partout du commerce avec les hommes et même dans les pays qui avaient disparu sous les grandes eaux. C'est lorsque ces pays avaient été engloutis que les Anciens s'étaient enfermés en dessous et avaient refusé d'avoir affaire aux hommes de la surface. Les réfugiés venant des terres englouties leur avaient dit que les dieux de la terre extérieure étaient contre les hommes et qu'aucun homme ne pouvait survivre sur la terre extérieure à moins d'être lui-même un démon lié aux dieux du mal. C'est pourquoi ils avaient coupé toute communication avec les gens de la surface et ils faisaient des choses effrayantes à quiconque s'aventurait dans leurs habitations inférieures. Autrefois, il y avait des sentinelles aux différentes ouvertures, mais après des siècles elles ont cessé d'être nécessaires. Il n'y a pas beaucoup de gens qui se soucient des Anciens et les légendes les concernant auraient probablement disparu s'il n'y avait pas eu de temps en temps des fantômes pour rappeler leur existence. Il semble que l'ancienneté infinie de ces créatures les ait amenées étrangement près de la frontière de l'esprit, si bien que leur émanation spectrale était plus communément fréquente et vivace. En conséquence, la région des grands tertres était souvent bouleversée par des batailles nocturnes de spectres rappelant celles qui s'étaient déroulées à l'époque où les ouvertures n'étaient pas encore fermées.

Les Anciens eux-mêmes étaient à moitié des fantômes, à la vérité, on disait qu'ils ne vieillissaient plus et que leur espèce ne se reproduisait pas, mais ils voguaient éternellement dans un état intermédiaire entre la chair et l'esprit. Le changement, toutefois, n'était pas complet, parce qu'ils devaient respirer. C'était parce que le monde souterrain avait besoin d'air que les ouvertures donnant sur les vallées profondes n'étaient pas bloquées comme l'avaient été les ouvertures des tertres. Ces ouvertures, ajoutait Charging Buffalo, avaient probablement pour point de départ des fissures naturelles de la terre. On chuchotait que les Anciens étaient venus des étoiles

lorsque le monde était tout jeune et étaient allés à l'intérieur pour construire des villes d'or massif parce qu'on ne pouvait pas, à cette époque, vivre à la surface de la terre, qui ne s'y prêtait pas. Ils étaient les ancêtres de tous les hommes mais cependant personne ne pouvait savoir de quelle étoile ils venaient, ou de quel endroit situé au-delà des étoiles. Leurs villes cachées étaient encore pleines d'or et d'argent, mais les hommes feraient mieux de les laisser tranquilles parce qu'elles étaient protégées par une magie très puissante.

Ils possédaient des bêtes effrayantes, ayant un vague soupçon de sang humain, qu'ils chevauchaient et qu'ils employaient à d'autres usages. Ces animaux, insinuaient les gens, étaient carnivores et, comme leurs maîtres, avaient une préférence pour la chair humaine, si bien que, bien que les Anciens ne se soient pas reproduits, ils avaient une sorte de classe d'esclaves à moitié humains qui servaient aussi à nourrir la population humaine et animale. Cette classe avait été très curieusement recrutée et elle était complétée par une seconde classe esclave de cadavres réanimés. Les Anciens savaient transformer un cadavre en un automate qui pouvait durer presque indéfiniment et, dirigé par un influx psychique, accomplir n'importe quel travail. Charging Buffalo disait que les gens étaient parvenus à communiquer uniquement par transmission de pensées ; à mesure que s'écoulaient des éternités de découvertes et d'études, on en était arrivé à considérer le langage comme rudimentaire et inutile, sauf lorsqu'il s'agissait de prier ou d'exprimer ses émotions. Ils adoraient Yig, le père vénéré des serpents, et Tulu, l'entité à tête de pieuvre qui les avait amenés des étoiles ; ils apaisaient l'une et l'autre de ces monstruosités par des sacrifices humains offerts d'une certaine manière que Charging Buffalo ne se souciait pas de décrire.

Zamacona était fasciné par le conte de l'Indien. Il résolut aussitôt de l'accepter comme guide jusqu'à la porte mystérieuse du ravin. Il ne croyait pas ce qu'on racontait sur les étranges procédés attribués par la légende au peuple caché car les expériences du détachement avaient été plutôt décevantes au point de vue des mythes indigènes des terres inconnues. Mais il sentait qu'un champ de découverte de richesses et d'aventures devait en vérité se trouver au-delà des couloirs aux étranges sculptures qui s'enfonçaient dans le sein de la terre. Tout d'abord, il avait pensé persuader Charging Buffalo de raconter son histoire à Coronado – en lui offrant sa protection contre tous les effets du scepticisme irascible du chef – mais il décida par la suite qu'une aventure solitaire serait préférable. S'il n'avait recours à l'aide de personne, il n'aurait pas à partager ce qu'il trouverait, mais pourrait peut-être devenir un grand découvreur possédant des richesses fabuleuses. Le succès ferait de lui un personnage plus grand que Coronado lui-même, peut-être plus grand que quiconque en Nouvelle-Espagne, y compris le puissant vice-roi Don Antonio de Mendoza.

Le 7 octobre 1541, tout près de minuit, Zamacona quitta subrepticement le camp espagnol, près du village de huttes, et retrouva Charging Buffalo pour entreprendre leur long voyage vers le sud. Il s'était chargé le moins possible, il ne s'était muni ni de son casque, ni de sa cuirasse, trop pesants. Le manuscrit dit très peu de chose sur les détails du voyage, mais Zamacona raconte son arrivée au grand ravin le 13 octobre. La descente de la pente recouverte de bois touffus ne prit pas beaucoup de temps ; l'Indien eut du mal à situer la porte de pierre cachée par la végétation, mais l'endroit fut finalement trouvé. C'était une très petite ouverture pour une porte, formée de montants monolithiques en grès et d'un linteau portant les traces de sculptures presque effacées et devenues indéchiffrables. Sa hauteur atteignait peut-être sept pieds et sa largeur à peine un peu plus de quatre pieds. Sur les montants, des trous avaient été ménagés, ce qui donnait à penser qu'il y avait eu là une porte ou une grille pivotant sur des gonds, mais tout vestige en avait disparu.

À la vue de ce gouffre noir, Charging Buffalo manifesta une grande terreur, il laissa tomber en grande hâte son paquet de ravitaillement. Il avait pourvu Zamacona d'une bonne quantité de torches résineuses et de vivres, il l'avait guidé honnêtement et bien ; mais il refusait de prendre sa part de ce qui les attendait. Zamacona lui donna les babioles qu'il avait mises de côté pour cette occasion et obtint sa promesse de revenir dans la région un mois plus tard ; il lui montrerait alors le chemin conduisant vers le sud aux villages Pecos. Un rocher dominant la plaine au-dessus d'eux fut choisi comme lieu de rendez-vous. Le premier arrivé installerait le camp en attendant l'autre.

Dans le manuscrit, Zamacona exprime un étonnement mêlé d'un vague regret pour la faculté qu'avait l'Indien d'attendre au rendez-vous, car lui-même n'aurait jamais pu en faire autant. Au dernier moment Charging Buffalo essaya de le dissuader de faire son plongeon dans les ténèbres, mais il ne tarda pas à voir l'inutilité de ses efforts et il lui fit du geste des adieux stoïques. Avant d'allumer sa première torche et de passer par l'ouverture avec son sac lourdement chargé, l'Espagnol regarda la forme élancée de l'Indien qui grimpait rapidement et avec un certain soulagement au milieu des arbres. Son dernier lien avec le monde était rompu – cependant il ne savait pas qu'il ne verrait plus jamais aucun être humain, au vrai sens du terme.

Zamacona ne ressentit aucune prémonition fâcheuse immédiate en entrant dans ce passage de mauvais augure bien qu'ayant été dès le début environné d'une atmosphère bizarre et malsaine. Le passage, légèrement plus haut et plus large que l'ouverture, était, sur bien des yards, un tunnel horizontal de maçonnerie gigantesque, au sol pavé de lourdes pierres plates, orné de sculptures grotesques sur granit et de blocs de grès sur les parois et sur le plafond. Les sculptures devaient être en vérité repoussantes et terribles, à en juger par la description de Zamacona. D'après lui, elles avaient trait

pour la plupart à ces deux êtres monstrueux, Yig et Tulu. Elles ne ressemblaient à rien de ce que l'aventurier avait jamais vu auparavant, mais il ajoutait que, de tout ce qu'on pouvait voir dans le monde extérieur, ce qui s'en rapprochait le plus c'était l'architecture indigène du Mexique. Au bout d'une certaine distance, le tunnel commençait à plonger rapidement et des rochers naturels irréguliers apparaissaient des deux côtés. Le passage ne semblait artificiel que partiellement et la décoration se limitait à des cartouches de place en place, ornés de bas-reliefs grotesques.

À la suite d'une énorme descente dont, à certains endroits, le côté abrupt donnait naissance à un grave danger de glissade et de dégringolade, le passage devenait excessivement incertain dans sa direction et variable dans son tracé. À certains moments, il se rétrécissait au point de n'être plus qu'une fente ou bien il était si bas qu'il devenait nécessaire de s'accroupir et même de ramper, tandis qu'à d'autres, il s'élargissait au point de constituer des cavernes de bonne dimension ou des suites de cavernes. La main de l'homme, c'était visible, n'était intervenue que peu dans cette partie du tunnel ; cependant, à l'occasion, un cartouche sinistre, un hiéroglyphe sur la paroi ou un passage latéral bloqué venaient rappeler à Zamacona que c'était en vérité la grande route oubliée depuis des siècles menant à un univers incroyable et primitif de choses vivantes.

Pendant trois jours, autant qu'il ait pu s'en rendre compte, Panfilo de Zamacona joua des pieds et des mains pour monter, descendre, aller à gauche, à droite, en cercle, mais toujours en définitive pour s'enfoncer vers la sombre région de la nuit paléogène. De temps en temps, il entendait un être secret des ténèbres marcher à petits pas précipités ou s'élever d'un coup d'aile sur son passage et dans une autre occasion seulement, il entrevit une énorme chose décolorée qui le fit trembler. La qualité de l'air était la plupart du temps très tolérable ; bien qu'il ait rencontré par moments des régions fétides, tandis qu'une grande caverne hérissée de stalactites et de stalagmites entretenait une humidité déprimante.

Cette caverne, lorsque Charging Buffalo y était parvenu, avait été pour lui une barrière sérieuse ; depuis, les dépôts de calcaire, accumulés au cours des siècles, avaient fait se dresser de nouvelles colonnes sur le chemin des tout premiers habitants des gouffres. Cependant, l'Indien avait frayé un passage, si bien que Zamacona ne rencontra aucun obstacle. Il était inconsciemment réconforté de pouvoir se dire que quelqu'un d'autre, venant du inonde extérieur, était déjà passé par là, et les minutieuses descriptions de l'Indien avaient supprimé pour lui l'élément de surprise et d'inattendu.

Bien plus, Charging Buffalo, connaissant l'existence du tunnel, l'avait muni d'une

ample provision de torches pour l'aller et le retour et il ne courait aucun danger de se perdre dans l'obscurité. Zamacona campa à deux reprises ; il fit chaque fois un feu dont la fumée parut être convenablement emportée par la ventilation naturelle.

Au moment qu'il considérait comme étant la fin du troisième jour (bien que sa chronologie, au jugé dont il paraît si sûr, ne mérite en aucun cas la confiance qu'il lui porte) Zamacona se trouva en face de la prodigieuse descente et de la montée également prodigieuse qui lui faisait suite et que Charging Buffalo décrit comme étant la dernière partie du tunnel. En certains points du début, des traces d'une amélioration artificielle étaient décelables ; et à plusieurs reprises la pente rapide avait été rendue plus facile à gravir grâce à des marches grossièrement taillées. La torche faisait apparaître de plus en plus de sculptures sur les parois et finalement la lueur donnée par la résine parut se mêler à une lumière plus faible et plus diffuse ; c'était le moment où Zamacona remontait, après avoir descendu le dernier escalier. À la longue, l'ascension prit fin et un passage horizontal de maçonnerie artificielle avec des blocs sombres de basalte s'ouvrit droit devant lui. Il n'avait plus besoin de torche à présent, car toute l'atmosphère irradiait une lumière bleuâtre quasi électrique qui vacillait comme celle d'une aurore boréale. C'était l'étrange lumière du monde de l'intérieur qu'avait décrite l'Indien. Un moment après, Zamacona sortait du tunnel pour se trouver sur une pente rocheuse et nue qui montait au-dessus de lui jusqu'à un ciel impénétrable, foisonnant de coruscations bleuâtres et descendait vertigineusement au-dessous de lui jusqu'à une plaine apparemment illimitée, ensevelie dans une brume également bleuâtre.

Il était enfin parvenu au monde inconnu et, d'après son manuscrit, il est clair qu'il passa en revue ce paysage sans forme avec autant de fierté et d'exaltation qu'en éprouvait son compatriote Balboa, embrassant du regard, du haut du pic inoubliable de Darien, le Pacifique qu'il venait de découvrir. Arrivé en cet endroit, Charging Buffalo avait fait demi-tour, mû par la terreur de quelque chose qu'il n'avait décrit que vaguement et évasivement comme un troupeau de vilaines bêtes, qui n'étaient ni des chevaux, ni des buffles, mais qui ressemblaient aux montures chevauchées la nuit par les esprits du tertre, mais Zamacona, lui, ne pouvait pas être détourné par de pareilles vétilles. Au contraire, il était gagné par une étrange fierté ; car il avait assez d'imagination pour savoir ce que cela signifiait d'être seul dans un monde inférieur, inexplicable, et dont l'existence n'était soupçonnée par aucun autre homme blanc.

Le sol de cette grande colline, qui remontait derrière lui et qui descendait en pente raide devant lui, était d'un gris sombre, semé de rochers, dépourvu de végétation et probablement d'origine basaltique ; avec en outre quelque chose qui l'apparentait à un autre monde et qui donnait à Zamacona l'impression d'être un intrus sur une planète

inconnue. La vaste plaine qui s'étendait très loin, à des milliers de pieds devant lui, ne présentait aucun accident de terrain qu'il pût distinguer ; principalement en raison du fait qu'elle paraissait voilée sur une grande surface par une vapeur bleuâtre faisant des volutes. Mais l'aventurier n'était pas tant impressionné par la plaine, la colline, le nuage que ce ciel aux coruscations bleues et lumineuses. Il éprouvait la sensation de se trouver en face d'un mystère et d'une merveille suprême. Il n'aurait pas pu dire ce qui pouvait créer ce ciel à l'intérieur d'un monde. Il avait entendu parler des aurores boréales, il en avait même vu une ou deux. Il arriva à la conclusion que cette lumière souterraine était vaguement apparentée à ce phénomène. Un point de vue que les modernes peuvent parfaitement partager ; on peut cependant supposer avec quelque vraisemblance que la radioactivité y joue aussi un rôle.

Derrière Zamacona, l'entrée du tunnel qu'il venait de suivre était comme un gouffre sombre, encadré par une porte de pierre ressemblant beaucoup à celle qu'il avait franchie en quittant le monde du dessus, sauf que celle-ci était en basalte gris noirâtre au lieu d'être, comme l'autre, faite de grès rouge. Il y avait d'abominables sculptures, très bien conservées, répliques, peut-être, de celles du portail extérieur que le temps avait largement dégradées. L'absence d'érosion dans l'endroit où il se trouvait maintenant plaidait en faveur d'un climat sec et tempéré. En vérité, l'Espagnol commençait déjà à noter la délicieuse stabilité d'une température printanière comme caractéristique de l'atmosphère intérieure de la terre. Sur les montants de pierre on voyait la trace de logements de gonds, mais il ne subsistait réellement ni porte, ni grille, ni vestiges. Il s'assit pour se reposer et réfléchir. Il allégea son sac en retirant des vivres et des torches en quantité suffisante pour la traversée du tunnel en sens inverse. Il les dissimula près de l'ouverture sous un petit tas de pierres ramassées parmi les fragments de rocher dont le sol était couvert. Puis, après avoir réajusté son fardeau ainsi allégé, il entama sa descente en direction de cette plaine éloignée. Il se préparait à pénétrer dans une région qu'aucun être vivant appartenant à l'extérieur de la terre n'avait explorée depuis un siècle ou davantage, où aucun homme blanc n'était jamais allé et d'où, à en croire la légende, aucune créature n'était jamais revenue en possession de toute sa raison.

Zamacona descendait à grands pas alertes la pente raide, interminable. Son avance était parfois gênée à cause des débris de roches qui le faisaient trébucher ou de la descente trop rapide. La distance qui le séparait de la plaine ensevelie sous la brume devait être énorme, car après bien des heures de marche, elle ne semblait pas s'être rapprochée. Derrière lui, il y avait toujours la grande colline qui se perdait vers le haut en une mer aérienne de coruscations bleuâtres. Le silence régnait partout ; si bien que ses propres pas, le bruit que faisaient en tombant les pierres qu'il avait déplacées

frappaient ses oreilles avec une netteté saisissante. C'est à une heure qu'il considérait comme environ midi qu'il aperçut pour la première fois les traces anormales de pas qui lui firent penser aux terribles insinuations de Charging Buffalo, à sa fuite précipitée et à son horreur étrangement persistante.

Le sol, à cause des débris de roches dont il était semé, présentait toutes sortes d'embûches, mais en un certain point, un passage relativement horizontal avait amené l'accumulation de détritus et la formation d'une sorte d'arête, tandis qu'une vaste surface de terre gris foncé était de ce fait complètement dénudée parmi des traces indiquant qu'un troupeau nombreux avait erré sans but, Zamacona découvrit les empreintes anormales. Il faut considérer qu'il ne pouvait pas les décrire plus exactement, mais le manuscrit fait apparaître beaucoup plus de terreur vague que d'observation judicieuse. Ce qui effraya au juste l'Espagnol ne peut être induit que de ses allusions ultérieures à ces animaux. Il parle de ces empreintes comme « n'étant ni des sabots, ni des mains, ni des pieds, ni précisément des pattes et n'étant pas non plus grandes au point que leur taille inspire de l'inquiétude ». Pourquoi exactement et depuis combien de temps ces choses se trouvaient là, voilà qui n'est pas facile à deviner. Il n'y avait pas de végétation visible, il était donc hors de question que des bêtes pussent paître là. Mais naturellement, si elles étaient carnivores, elles auraient pu aussi bien chasser des animaux plus petits dont leurs propres traces auraient pu recouvrir les empreintes.

En se retournant sur ce plateau pour examiner les hauteurs dominantes, Zamacona crut déceler les traces d'une grande route en lacets qui avait autrefois mené du tunnel à la plaine au-dessous. On ne pouvait avoir une impression d'ensemble de cette ancienne grande route qu'en embrassant un large panorama, car depuis longtemps, elle était cachée par un amoncellement de débris de rocher ; mais l'aventurier n'en avait pas moins la certitude qu'elle avait existé. Probablement cela n'avait jamais été une grande route soigneusement pavée ; car le tunnel plus petit auquel elle aboutissait ne ressemblait guère à une grande avenue conduisant au monde extérieur. En choisissant un chemin direct pour la descente, Zamacona n'avait pas suivi son cours sinueux, bien qu'ayant pu le traverser une ou deux fois. Son attention ainsi mise en éveil, il regarda devant lui pour voir s'il ne pouvait pas trouver sa trace en descendant vers la plaine ; et finalement, il se dit qu'il le pouvait. Il résolut d'en examiner la surface la prochaine fois qu'il la traverserait et peut-être de continuer à la suivre jusqu'au bout de son trajet s'il pouvait le distinguer.

Après avoir repris son voyage, Zamacona parvint quelque temps après sur ce qu'il crut être une courbe de la route primitive. Il y avait des vestiges d'aménagement et de quelques tentatives primitives de revêtement, mais il n'en restait pas assez pour que

cette route mérite d'être suivie. En fouillant le sol avec son épée, l'Espagnol fit sortir quelque chose qui brillait dans cette lumière bleue éternelle et fut ému de trouver une sorte de pièce ou de médaille d'un métal inconnu, sombre, poli, portant sur chaque face des dessins hideux. C'était pour lui entièrement inconnu et déconcertant et, d'après sa description je ne doute pas qu'il se soit agi d'un deuxième exemplaire du talisman que m'avait donné Aigle-Gris près de quatre siècles plus tard. Il le mit dans sa poche après un long et minutieux examen, continua sa route et, finalement, planta sa tente à une heure qu'il estima devoir être le soir dans le monde extérieur.

Le lendemain, Zamacona se leva de bonne heure et reprit sa descente à travers ce monde éclairé de bleu, ce monde de brume, de désolation et de silence surnaturel. À mesure qu'il avançait, il finissait par pouvoir discerner quelques détails sur la plaine lointaine : arbres, buissons, rochers, une petite rivière qui apparaissait, venant de la droite et qui tournait pour aller vers l'avant en un point situé à gauche de ce qu'on croyait devoir être son cours. Cette rivière semblait être franchie par un pont se rattachant à la route qui descendait ; l'explorateur put, en faisant très attention, retrouver le trajet de la route s'étendant au-delà en ligne droite à travers la plaine. Finalement, il crut même déceler des villes s'échelonnant le long de ce ruban rectiligne ; des villes dont la lisière gauche arrivait à la rivière et la franchissait parfois. Lorsque cela se produisait, il vit, en descendant, qu'il y avait toujours trace de ponts qui étaient en ruine ou qui subsistaient. Il était à présent au milieu d'une végétation rare et herbeuse et il vit qu'au-dessous de lui cette végétation s'épaississait de plus en plus. La route était à présent plus facile à suivre, du fait que sa surface décourageait l'herbe de pousser tandis que le sol plus meuble la retenait. Les fragments de rochers étaient moins fréquents et l'étendue aride qui se trouvait derrière lui paraissait rébarbative par contraste avec le milieu dans lequel il se trouvait.

C'est ce jour-là qu'il vit la masse indécise se déplacer sur la plaine éloignée. Depuis la première fois qu'il avait vu de sinistres empreintes de pas, il n'en avait pas rencontré d'autres, mais il y avait dans cette masse qui se déplaçait lentement et délibérément quelque chose de particulier qui le rendit malade. Il n'y avait qu'un troupeau de ruminants pour se déplacer exactement de la sorte et après avoir vu les empreintes, il n'éprouvait nullement le désir de rencontrer les êtres qui les avaient laissées. Cependant, la masse en mouvement n'était pas proche de la route et sa curiosité, sa rapacité à l'égard de cet or fabuleux étaient grandes. En outre, qui pourrait réellement juger d'après des empreintes vagues, embrouillées ou d'après les déclarations déformées par la terreur d'un Indien ignorant ?

En s'écarquillant les yeux pour examiner cette masse mouvante, Zamacona s'aperçut de plusieurs autres choses intéressantes. D'abord, certaines parties de ce

qui était des villes – il n'y avait plus à s'y tromper – scintillaient curieusement dans la lumière bleue voilée. Autre constatation, en dehors des villes, plusieurs des structures, scintillant de la même manière mais plus isolées, s'échelonnaient çà et là le long de la route et sur la surface de la plaine. Elles paraissaient nichées dans des bouquets de végétation et celles qui se trouvaient à l'écart de la route lui étaient reliées par de petites avenues. Aucun signe de vie, aucune fumée n'étaient visibles dans l'entourage d'aucune des villes ni des bâtiments. Finalement, Zamacoria s'aperçut que la plaine n'avait pas une surface indéfinie, bien que les brumes bleues qui la dissimulaient à moitié eussent pu le laisser supposer. Elle était limitée au loin par une rangée de collines basses, en direction d'une brèche à laquelle semblaient conduire le fleuve et la route. Tout cela – en particulier le scintillement de certains clochetons dans les villes – était devenu très brillant lorsque Zamacona avait planté son second camp dans le courant de la journée où brillait sans fin une lumière bleue. Il remarqua de même les nuées d'oiseaux qui volaient très haut, mais il ne pouvait reconnaître clairement l'espèce à laquelle ils appartenaient.

Le lendemain après-midi – pour utiliser, comme le manuscrit le faisait constamment, le langage du monde extérieur – Zamacona parvint à la plaine silencieuse et traversa la rivière, au cours tranquille, sur un pont de basalte noir, curieusement sculpté et en bon état de conservation. L'eau était claire, elle contenait des poissons d'un aspect totalement étrange. La route était maintenant pavée et pratiquement envahie d'herbes folles et de plantes rampantes ; son tracé était par endroits souligné par de petites colonnes portant des symboles obscurs. La surface gazonnée s'étendait de chaque côté, avec ici et là un bouquet d'arbres ou d'arbustes et avec des fleurs bleuâtres indéfinissables qui poussaient en désordre un peu partout.

De temps en temps, un mouvement brusque de l'herbe indiquait la présence de serpents. Après plusieurs heures de trajet, le voyageur parvint à un bosquet de vieux chênes verts semblant originaires d'ailleurs, qui, il le savait pour l'avoir vu de loin, protégeait l'un des édifices isolés au toit brillant. Parmi la végétation qui s'y était accrochée, il vit les colonnes couvertes de sculptures hideuses, appartenant à un portail de pierre s'éloignant de la route ; et peu après, il se frayait un passage à travers les bruyères au-dessus d'un chemin pavé en damier et incrusté de mousse, bordé d'arbres énormes et de colonnes basses monolithiques.

Finalement, dans cette lumière verte atténuée, il aperçut la façade du bâtiment, croulante et indiciblement vieille. Un temple, à n'en pas douter. C'était un amoncellement de bas-reliefs écœurants qui représentaient des décors, des êtres, des objets et des cérémonies qui ne pouvaient certainement pas trouver leur place sur cette planète ni sur aucune autre, peuplée de gens sains d'esprit. En parlant de ces choses

Zamacona fait montre pour la première fois de cette hésitation choquée et pieuse qui diminue la valeur d'information du reste de son manuscrit. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que le fanatisme catholique de la Renaissance espagnole ait si complètement imprégné sa pensée et ses sentiments. La porte de l'édifice était grande ouverte, l'intérieur, qui ne comportait pas de fenêtre, était plongé dans une complète obscurité. Zamacona maîtrisa la répugnance qu'avaient fait naître en lui les sculptures murales, sortit son briquet, alluma une torche lumineuse, écarta le rideau formé par les plantes grimpantes et franchit hardiment le seuil inquiétant.

Ce qu'il vit le plongea pendant un moment dans une stupéfaction totale. Ce n'était pas la poussière et les toiles d'araignée accumulées pendant des siècles, le volettement de choses ailées, les sculptures murales à hurler d'horreur, la forme bizarre de nombreux bassins et brasiers, le sinistre autel en forme de pyramide, creuse à sa partie supérieure, ou la chose monstrueuse à tête de pieuvre faite d'un métal étrange, sombre qui le regardait, accroupie, somnolente sur son piédestal orné d'hiéroglyphes, qui lui ôtèrent même la possibilité de pousser un cri de surprise. Ce n'était rien d'aussi surnaturel que tout cela, mais simplement le fait que, exception faite de la poussière, des toiles d'araignée, des choses ailées et de la gigantesque idole à l'œil d'émeraude, chaque parcelle de matière qu'on apercevait était de l'or pur et incontestablement massif.

Même le manuscrit, rédigé après que Zamacona eut appris que l'or est le métal de construction le plus répandu dans ce monde intérieur qui en contient des filons et des veines inépuisables, reflète l'excitation frénétique dont fut pris le voyageur en tombant soudain sur la véritable source de toutes les légendes indiennes des villes d'or. Pendant un instant, il perdit la possibilité de se livrer à une observation détaillée, mais ses facultés lui revinrent quand il sentit une secousse caractéristique dans la poche de son pourpoint. En remontant à la source de cette impression, il se rendit compte que le disque de métal étrange qu'il avait trouvé sur la route abandonnée était vivement attiré par la grande idole à tête de pieuvre et à l'œil d'émeraude, juchée sur son piédestal. Il savait désormais qu'elle était faite du même métal inconnu, venu d'ailleurs. Il devait apprendre par la suite que cette curieuse substance magnétique – aussi étrangère au monde intérieur qu'au monde extérieur des hommes – est le seul métal précieux existant dans les gouffres éclairés par la lumière bleue. Personne ne sait ce que c'est, ni où on le trouve dans la nature. La quantité qui existe sur cette planète a été apportée en même temps que le peuple que le grand Tulu, le dieu à tête de pieuvre, a amené sur la terre. Sa seule source connue était certainement un stock d'objets fabriqués existant antérieurement, en particulier un grand nombre d'idoles cyclopéennes. On n'a jamais pu le situer ni l'analyser et même son magnétisme ne

s'exerce qu'à l'égard de lui-même. C'était le métal rituel suprême du peuple caché, son usage était réglementé par la coutume de telle manière que ses propriétés magnétiques ne puissent causer aucun inconvénient. Un alliage très légèrement magnétique de ce métal avec des métaux de base tels que le fer, l'or, l'argent, le cuivre ou le zinc, a constitué la seule base monétaire du peuple caché pendant une certaine période de son histoire.

Les réflexions de Zamacona sur cette étrange idole et son magnétisme furent interrompues par une terrible poussée de terreur ; pour la première fois dans ce monde silencieux, il entendit un roulement très net et qui, évidemment, se rapprochait. Il n'y avait pas à se tromper sur sa nature. C'était un troupeau de grands animaux qui chargeait dans un bruit de tonnerre. En se rappelant la panique de l'Indien, les empreintes de pas et la masse mouvante aperçue au loin, l'Espagnol eut un frisson de terreur anticipée. Il n'analysa pas sa position ou la signification de cette ruée d'animaux volumineux, mais il céda simplement à un besoin élémentaire de protection. Les troupeaux qui chargent ne s'arrêtent pas pour trouver des victimes dans des lieux obscurs et, sur la terre extérieure, Zamacona n'aurait été que peu ou pas du tout inquiété dans un édifice aussi massif et protégé par un bosquet. Cependant, quelque instinct faisait naître en lui une profonde terreur, très particulière. Il regardait autour de lui avec une extrême nervosité pour chercher des moyens de se mettre à l'abri.

Il n'y avait aucun refuge utilisable dans ce vaste intérieur doré ; il eut l'impression qu'il devait fermer la porte inutilisée depuis longtemps, qui était toujours suspendue à ses gonds d'autrefois et rabattue sur le mur intérieur. Des détritus, les plantes grimpantes, la mousse du dehors avaient pénétré par l'ouverture, si bien qu'il dut se servir de son épée pour se frayer un passage jusqu'au grand portail d'or. Mais il réussit à faire ce travail très rapidement, mû par la peur que lui causait le bruit qui se rapprochait. Le martèlement des sabots s'était encore intensifié et était devenu plus menaçant au moment où il se mit à secouer la porte ; et pendant un moment, ses craintes atteignirent une intensité délirante, à mesure que diminuait l'espoir de décoller la porte dont le métal était encrassé depuis des siècles. Enfin, avec un grincement, la porte commença à répondre aux efforts qu'il déployait avec une vigueur juvénile, il s'ensuivit une suite de tractions et de poussées. Le succès arriva enfin au milieu du grondement des sabots invisibles martelant le sol ; la lourde porte d'or se ferma, laissant Zamacona dans une obscurité complète à l'exception d'une torche unique allumée, coincée dans un trépied supportant une vasque. Il y avait un loquet, et l'homme effrayé rendit grâce à son saint patron parce qu'il fonctionnait encore.

Le fugitif ne connut la suite que par les bruits qu'il entendit. Quand le grondement

devint très proche, il prit la forme de pas distincts, comme si le bosquet de chênes verts avait obligé le troupeau à ralentir son allure et à se disperser. Mais les pieds continuaient à s'approcher et il devint évident que les bêtes avançaient au milieu des arbres et entouraient les murs du temple aux sculptures hideuses. Zamacona trouva quelque chose de très alarmant et de déroutant dans leur façon curieuse de choisir délibérément cet itinéraire. Il n'aimait pas non plus les bruits de pas traînants qui s'entendaient même à travers les épais murs de pierre et la lourde porte d'or. La porte grinça une fois d'une manière sinistre sur ses gonds archaïques, comme si elle avait eu à subir une forte poussée mais, par bonheur, elle résista. Alors, après un intervalle qui lui parut interminable, il entendit des pas qui se retiraient et il se rendit compte que ses visiteurs inconnus s'en allaient. Comme les troupeaux ne paraissaient pas très nombreux, il aurait peut-être été sans danger de s'aventurer dehors au bout d'une demi-heure et même plus tôt ; mais Zamacona ne prenait pas de risques. Il ouvrit son paquetage, prépara son camp sur le sol du temple pavé de tuiles dorées. La grande porte était toujours fermée à titre de précaution contre tous ceux qui pouvaient venir. Ensuite, il sombra dans un sommeil plus profond que tout ce qu'il aurait pu connaître au-dehors, dans les espaces éclairés à la lumière bleue. Il ne s'occupa même pas de la masse infernale, à tête de pieuvre, du grand Tulu, fait d'un métal inconnu et regardant avec des yeux de poisson, d'un vert de mer, accroupi dans l'obscurité au-dessus de lui sur son piédestal couvert d'hiéroglyphes monstrueux.

Plongé dans l'obscurité pour la première fois depuis qu'il avait quitté le tunnel, Zamacona dormit profondément et longtemps. Il dut faire mieux que récupérer le sommeil qui lui avait manqué lors de ses deux campements précédents, lorsque la lumière irradiée sans interruption par le ciel l'avait maintenu éveillé malgré sa fatigue, car une grande distance était couverte par ces autres êtres vivants tandis qu'il reposait, plongé dans un salutaire sommeil sans rêves. Il était bon qu'il dorme profondément ; en effet, quand il aurait repris conscience, il allait devoir affronter bien des choses étranges.

IV

Ce qui finit par réveiller Zamacona, ce furent des coups frappés à la porte comme un roulement de tonnerre qu'il aurait d'abord entendu dans ses rêves, puis qui dispersa les dernières brumes de l'hébétude dès qu'il eut compris ce que c'était. Il n'y avait pas d'erreur possible, ces coups bien nets, péremptoires, avaient une origine humaine. Ils étaient apparemment donnés avec un objet métallique, sous l'impulsion d'une pensée consciente ou d'une volonté. Au moment où l'homme en train de se réveiller se

mettait péniblement sur pied, le son d'une voix aiguë vint compléter la mise en scène. C'était, prononcée d'une manière qui ne manquait pas d'une certaine musicalité, une formule que le manuscrit tente de transcrire ainsi : « *Oxi, oxi, ginathcan yca relex* ». Considérant comme certain que ses visiteurs étaient des hommes et non des démons et se disant qu'ils n'avaient aucune raison de les considérer comme un ennemi, Zamacona décida de les affronter ouvertement et sur-le-champ. En conséquence, il manipula le loquet antique jusqu'à ce que la porte d'or s'ouvre en grinçant sous la poussée de ceux qui se trouvaient à l'extérieur.

Tandis que pivotait le lourd portail, Zamacona se trouva en face d'un groupe d'une vingtaine d'individus dont l'aspect n'avait rien d'inquiétant. Ils avaient l'air d'Indiens, bien que leurs robes, leurs ornements et leurs armes, pleins de goût, n'aient pas ressemblé à ce qu'il avait pu voir dans les tribus de l'autre monde. Quant à leurs visages, ils présentaient bien des différences subtiles avec le type indien. Une chose était claire, c'était qu'ils n'avaient aucune intention de se montrer hostiles sans motif. Car, au lieu de le menacer, d'une façon quelconque, ils se contentèrent de le sonder du regard d'un air attentif et significatif, comme s'ils avaient espéré ainsi établir entre eux une sorte de communication. Plus se prolongeait cet examen, plus il avait l'impression d'en apprendre sur leur compte et sur la nature de leur mission ; car, bien que personne n'ait parlé depuis leurs injonctions ayant précédé l'ouverture de la porte, il se rendait compte peu à peu qu'ils étaient venus de la grande ville se trouvant au-delà de ces collines peu élevées, montés sur des animaux et que c'étaient précisément ceux-ci qui les avaient avisés de sa présence. Il comprenait aussi qu'ils ne savaient pas au juste à quelle catégorie d'homme il appartenait, ce qu'il était venu faire en ces lieux, mais qu'ils avaient une certitude : il devait avoir un rapport avec ce monde extérieur dont ils avaient de très vagues souvenirs et qu'ils visitaient parfois au cours de rêves étranges. Il ne pouvait pas expliquer comment il avait pu lire tout cela dans le regard de deux ou trois chefs ; cependant, il apprit pourquoi quelques instants après.

En attendant, il essaya de s'adresser à ses visiteurs en dialecte wichita dont Charging Buffalo lui avait appris des rudiments. N'ayant pas réussi à obtenir une réponse parlée, il fit la même épreuve successivement avec l'aztèque, l'espagnol, le français, le latin, il ajouta même des bribes estropiées de grec, de galicien, de portugais et du patois de sa patrie, les Asturies, qui lui revenaient en mémoire. Mais tout cet attirail polyglotte, la totalité de son stock linguistique, fut encore incapable de provoquer une réponse. Cependant, après qu'il se fut arrêté, plongé dans la perplexité, l'un des visiteurs se mit à parler dans une langue entièrement inconnue et assez fascinante dont, par la suite, l'Espagnol eut toutes sortes de difficultés à transcrire les

sons. Voyant son incapacité à le comprendre, celui qui venait de parler désigna d'abord ses propres yeux, puis son front et encore une fois ses yeux, comme s'il avait voulu l'enjoindre de le regarder pour recueillir ce qu'il avait l'intention de lui transmettre.

Zamacona obéit et se trouva rapidement en possession de certains renseignements. D'après ce qu'il apprit ainsi, ce peuple conversait à présent par transmission de pensée sans intervention de la voix. Cependant, il avait autrefois utilisé une langue parlée qui se perpétuait dans la langue écrite et à laquelle il continuait à recourir par respect de la tradition ou bien lorsqu'un sentiment puissant exigeait de s'exprimer spontanément. Il pouvait les comprendre simplement en concentrant son attention sur leurs yeux ; et il pouvait répondre en formant une image mentale de ce qu'il voulait exprimer, et en projetant sa substance dans son regard. Lorsque celui qui communiquait avec lui par le truchement de la pensée s'arrêta, l'invitant apparemment à répondre, Zamacona essaya de son mieux de suivre la méthode prescrite, mais ne parut pas réussir très brillamment. Si bien qu'il fit un signe de tête et essaya de dire qui il était et de parler de son voyage, en ayant seulement recours aux gestes. Il leva le doigt, comme pour désigner le monde extérieur, puis ferma les yeux et imita une taupe en train de creuser. Ensuite, il ouvrit les yeux et désigna le sol, pour indiquer sa descente de la grande rampe. À titre d'expérience, il ajouta un ou deux mots articulés à sa mimique, par exemple, il se désigna d'abord, puis fit de même avec tous ses visiteurs et il dit « *un hombre* ». Ensuite, il se désigna lui seul et articula très soigneusement son nom : « Panfilo de Zamacona. »

Avant la fin de cette conversation étrange, une grande quantité de renseignements avaient déjà été échangés. Zamacona avait commencé à apprendre à projeter sa pensée et avait de même appris plusieurs mots du langage parlé archaïque de la région. Ses visiteurs, d'autre part, avaient enregistré bien des rudiments de vocabulaire élémentaire espagnol. Leur propre langue ancienne était totalement différente de ce que l'Espagnol avait déjà pu entendre. Cependant, bien longtemps après, il s'était trouvé sur le point d'aller imaginer qu'elle avait une parenté extrêmement lointaine avec l'aztèque, comme si cette langue en avait été une corruption très avancée, ou avait présenté les traces d'une infiltration très subtile de mots empruntés. Le monde souterrain, comme l'apprit Zamacona, portait un nom antique enregistré dans le manuscrit comme « Xinaian », mais qui, d'après les explications complémentaires et les signes diacritiques du rédacteur, serait probablement mieux figuré pour des oreilles anglo-saxonnes par le phonème « K'n-yan ».

Il n'y a rien de surprenant à ce que cet entretien préliminaire n'ait pas été au-delà

des points essentiels, mais ceux-ci étaient de la plus haute importance. Zamacona apprit que le peuple de K'n-yan était d'une antiquité presque infinie, et qu'il était venu d'une région lointaine de l'espace où les conditions physiques ressemblent beaucoup à celles de la Terre. Tout cela était naturellement entré à présent dans le domaine de la légende ; et on n'était pas en mesure de dire quelle part de vérité elle contenait, jusqu'où allait en réalité le culte voué à cet être à tête de pieuvre qu'on appelait Tulu qui, suivant la tradition, les avait amenés jusque-là et qui continuait à être vénéré pour des motifs d'ordre esthétique. Mais ils connaissaient l'existence du monde extérieur, ils constituaient en réalité la souche d'origine qui l'avait peuplé dès que la croûte terrestre avait commencé à permettre de s'y établir. Entre les ères glaciaires, ils avaient connu à la surface de la terre des civilisations remarquables, en particulier celle qui se développa à proximité du pôle Sud, près de la montagne Kadath.

À une certaine époque infiniment éloignée dans le passé, la plus grande partie du monde extérieur s'était enfoncée sous l'Océan, si bien qu'il n'y eut bientôt plus que quelques réfugiés pour donner des nouvelles de K'n-yan. Cela était sans aucun doute dû au courroux des démons de l'espace, hostiles à la fois aux hommes et aux dieux des hommes, car il y avait des rumeurs concernant une submersion infiniment antérieure ayant englouti les dieux eux-mêmes, y compris le grand Tulu, qui était encore prisonnier et en train de rêver dans les souterrains envahis d'eau de Relex, la ville à moitié cosmique. Aucun homme, qui n'est pas esclave des démons de l'espace, prétendait-on, ne pouvait vivre longtemps sur la terre extérieure ; et on était persuadé que tous les êtres qui y restaient devaient avoir des contacts maléfiques. En conséquence les relations avec les pays du soleil et de la lumière des étoiles avaient été brusquement coupées. Les accès souterrains à K'n-yan, ou du moins ceux dont on pouvait se souvenir, étaient bloqués ou soigneusement gardés. Et tous les intrus étaient traités comme des espions et des ennemis dangereux.

Mais cela remontait loin. À mesure que les siècles passaient, il y eut de moins en moins de visiteurs pour K'n-yan et bientôt, les sentinelles cessèrent d'être maintenues aux accès qui furent débloqués. Les masses populaires oublièrent, sauf ce qui subsistait à travers des souvenirs déformés, les mythes et quelques rêves très singuliers, l'existence même d'un monde extérieur. Tandis que les gens cultivés ne cessaient jamais de se rappeler les faits essentiels. Les derniers visiteurs qui aient jamais été signalés, il y a des siècles, n'avaient même pas été traités en espions des démons. On avait depuis longtemps cessé d'ajouter créance aux vieilles légendes. On les avait questionnés avec insistance sur les fabuleuses régions de l'extérieur ; car à K'n-yan, la curiosité scientifique était vive. Les mythes, les souvenirs, les rêves, les fragments historiques concernant la surface de la terre avaient souvent tenté les

savants et les avaient amenés à deux doigts d'entreprendre une expédition, mais, jusqu'ici, ils n'en avaient pas eu l'audace. La seule chose qu'on demandait à de tels visiteurs, c'était de s'abstenir de s'en retourner et d'aller informer le monde extérieur de l'existence véritable de K'n-yan. Car, après tout, on ne pouvait pas être sûr de ces pays de l'extérieur. Ils convoitent l'or et l'argent, ils pourraient se révéler comme des intrus extrêmement gênants. Ceux qui avaient obéi à cette injonction avaient vécu heureux, bien que malheureusement peu de temps et avaient dit sur leur monde extérieur tout ce qu'ils pouvaient dire, assez peu, cependant, car leurs comptes rendus étaient si fragmentaires et si contradictoires qu'on ne pouvait guère savoir ce qu'il fallait croire et ce qu'il fallait mettre en doute. On souhaitait qu'il en vienne davantage. Quant à ceux qui avaient désobéi et tenté de s'échapper, il leur était arrivé des choses désagréables. Zamacona lui-même était le bienvenu, car il paraissait être un homme de tout premier ordre et en savoir sur le monde extérieur beaucoup plus que ceux qui étaient venus avant lui et dont on ait conservé le souvenir. Il pouvait leur en apprendre beaucoup et ils espéraient qu'il prendrait son parti d'être contraint de rester là sa vie durant.

Bien des choses que Zamacona apprit sur K'n-yan au cours de cette première conversation le laissèrent sans voix. Il sut par exemple que, pendant les quelques millénaires qui venaient de s'écouler, on était venu à bout du problème de la vieillesse et de la mort. Les hommes ne voyaient décliner leurs forces et ne mouraient qu'à la suite de violences ou parce qu'ils désiraient qu'il en fut ainsi. En se rendant maître du système, on pouvait rester aussi jeune qu'on le désirait au point de vue physiologique et même devenir immortel ; et la seule raison pour laquelle ils acceptaient de vieillir, c'était la sensation agréable que cela leur procurait dans un monde où sévissent la stagnation et la banalité. Ils pouvaient facilement redevenir jeunes quand l'envie leur en prenait. Il n'y avait plus de naissances, sauf dans des buts expérimentaux, puisqu'une population importante s'était révélée inutile aux yeux d'une race dominante qui contrôlait la nature et les organismes rivaux de la même façon les uns que les autres. Beaucoup de gens, cependant, choisissaient de mourir au bout d'un certain temps ; du fait qu'en dépit des efforts les plus ingénieux pour inventer des plaisirs nouveaux, l'épreuve de la prise de conscience devenait trop triste pour les âmes sensibles, en particulier pour celles chez qui le temps et la satiété avaient émoussé l'instinct de conservation et les émotions qui s'y apparentent. L'âge des membres du groupe qui se trouvait devant Zamacona s'échelonnait entre cinq cents et quinze cents ans ; et plusieurs d'entre eux avaient déjà vu des visiteurs de la surface, mais leurs souvenirs étaient un peu effacés par le temps. Ces visiteurs, soit dit en passant, avaient souvent essayé de reproduire à leur profit la longévité de la race souterraine ; mais ils n'y avaient réussi que partiellement, en raison des différences

que l'évolution avait fait naître durant le million ou les deux millions d'années de séparation des deux races.

Ces différences dues à l'évolution apparaissaient d'une manière encore plus frappante dans une autre particularité, beaucoup plus extraordinaire encore que le miracle de l'immortalité. C'était l'aptitude qu'avait le peuple de K'n-yan à établir l'équilibre entre la matière et l'énergie abstraite, même lorsqu'il s'agissait des corps d'êtres vivants, par la seule force d'une volonté entraînée selon une certaine technique. En d'autres termes, en faisant l'effort convenable, un homme cultivé de K'n-yan pouvait se dématérialiser et se rematérialiser ou bien, grâce à un effort en quelque sorte plus important et une technique plus subtile, en faire de même avec n'importe quel objet de son choix ; en réduisant la matière à l'état de particules libres et en combinant à nouveau ces particules, sans aucun dommage. Si Zamacona n'avait pas répondu aux coups frappés à la porte par ses visiteurs, il aurait pu voir la chose s'opérer d'une façon parfaitement déconcertante, car c'était seulement l'effort à fournir et la complication du procédé qui avaient retenu les vingt hommes de passer en chair et en os à travers la porte d'or sans même prendre la peine de frapper.

Cet art était beaucoup plus ancien que celui de la vie perpétuelle et il pouvait être enseigné jusqu'à un certain point, mais cependant pas jusqu'à la perfection, à n'importe quelle personne intelligente. Dans les siècles passés, des rumeurs concernant cette question avaient touché le monde extérieur. Elles survivaient dans les traditions secrètes et les légendes concernant les fantômes. Les hommes de K'n-yan s'étaient amusés des contes primitifs et imparfaits sur les esprits que leur avaient apportés les transfuges du monde extérieur. Dans la vie pratique, ce principe avait certaines applications industrielles, mais était en général négligé à cause de l'absence d'un stimulant poussant à son emploi. La forme principale sous laquelle il survivait avait un rapport avec le sommeil lorsque, dans un but d'excitation, bien des connaisseurs en rêves y ont recours pour raviver les couleurs de leurs vagabondages de visionnaires. À l'aide de cette méthode, certains rêveurs rendaient même des visites à moitié matérielles à un étrange royaume nébuleux de tertres et de vallées éclairés d'une lumière changeante dont quelques-uns croyaient que c'était le monde extérieur oublié. Ils s'y rendaient sur leurs montures et, dans un siècle de paix, revivaient les glorieuses batailles de leurs ancêtres. Quelques philosophes pensaient que dans des cas de ce genre, ils se fondaient en réalité avec les forces immatérielles laissées derrière eux par ces ancêtres guerriers eux-mêmes.

Le peuple de K'n-yan habitait la grande ville de Tsath aux murs élevés, de l'autre côté des montagnes. Autrefois plusieurs races avaient habité l'intégralité du monde souterrain, qui s'étendait jusqu'à d'insondables abysses et qui, outre la région à la

lumière bleue, comportait une région éclairée par une lumière rouge appelée Yoth, où des reliques d'une race non humaine et encore plus ancienne ont été découvertes par des archéologues. Dans le cours des siècles, cependant, l'homme de Tsath avait soumis les autres habitants et les avait réduits en esclavage. Il les avait croisés avec certains quadrupèdes à cornes de la région à la lumière rouge, dont les connaissances semi-humaines étaient très particulières et qui, tout en comportant un certain élément créé artificiellement, pouvaient être plus ou moins les descendants dégénérés des êtres qui avaient laissé ces vestiges très anciens. Les siècles passant, les inventions mécaniques rendant la vie extrêmement facile, il se produisit une concentration de la population dans la ville de Tsath, si bien que le reste de K'n-yan devint relativement désert.

Il était plus facile de vivre dans un seul endroit et il n'y avait pas de raison pour conserver une population envahissante. Beaucoup des vieux appareils mécaniques étaient encore en usage, bien que d'autres aient été abandonnés quand on avait pu voir qu'ils ne réussissaient pas à donner du plaisir, ou qu'ils n'étaient pas nécessaires à une race plus réduite en nombre et dont l'énergie mentale permettait de gouverner beaucoup d'organismes industriels inférieurs et semi-humains. Cette nombreuse classe d'esclaves était extrêmement composite, elle descendait d'ennemis autrefois vaincus, de transfuges du monde extérieur, de cadavres curieusement galvanisés de manière à pouvoir servir et des membres naturellement inférieurs de la race dirigeante de Tsath. Le type du dirigeant lui-même était devenu nettement supérieur grâce à des croisements sélectionnés et à une évolution sociale, la nation ayant traversé une période de démocratie industrielle idéaliste qui donnait à tous des possibilités égales et ainsi, en amenant au pouvoir ceux qui étaient naturellement intelligents, drainait les masses de toute leur force vitale. L'industrie, considérée comme fondamentalement futile sauf pour la satisfaction des besoins essentiels et l'assouvissement des désirs auxquels on ne peut se soustraire, était devenue très simple. Le confort physique était assuré grâce à une mécanisation urbaine, suivant un plan standardisé et aisément suivi ; et les autres besoins élémentaires étaient satisfaits par l'agriculture scientifique et l'élevage du bétail. Les grands voyages avaient été abandonnés, les gens étaient revenus aux bêtes à cornes, à moitié humaines, au lieu de conserver cette profusion d'engins de transport en or, argent et acier qui, à une certaine époque, avaient sillonné la terre, les eaux et les airs. Zamacona avait peine à croire que de telles choses aient jamais existé ailleurs que dans les rêves, mais on lui dit qu'il pourrait en voir des spécimens dans les musées. Il pourrait également voir les ruines d'autres dispositifs magiques importants à une journée de voyage de là, dans la vallée de Do'Hna, dans laquelle la race s'était répandue pendant la période de surpopulation. Les villes et les temples de cette plaine qui s'étendait sous ses yeux étaient d'une époque beaucoup

plus reculée et lorsque les hommes de Tsath accédèrent à la suprématie, ils n'étaient plus que des sanctuaires religieux et des musées d'antiquités.

Tsath était une sorte d'État communautaire ou semi-anarchique ; la coutume, plutôt que la loi, régissait la façon dont les choses devaient jour après jour s'organiser. Cela était rendu possible par l'expérience séculaire et l'ennui paralysant de cette race dont les désirs et les besoins étaient limités aux désirs et besoins physiques fondamentaux et aux sensations nouvelles. Une tolérance séculaire qui n'avait pas encore été minée par une réaction croissante avait aboli toutes les illusions sur les valeurs et les principes et rien n'était recherché ni attendu qu'une observation aussi fidèle que possible de la coutume. Tout ce qu'on voulait obtenir, c'était que les empiétements mutuels de ceux qui recherchaient le plaisir ne paralysent pas la vie de la communauté. L'organisation par famille avait été supprimée depuis longtemps, la distinction entre les sexes au point de vue civil et social avait disparu. La vie quotidienne était organisée selon des cadres rituels. L'ivresse, la torture des esclaves, le rêve éveillé, les orgies gastronomiques et émotionnelles, les exercices religieux, les expériences de dépaysement, les discussions artistiques et philosophiques et ainsi de suite, en constituaient les principales occupations. La propriété, principalement la terre, les esclaves, le cheptel, les participations à l'entreprise collective de la ville de Tsath, les lingots de métal magnétique Tulu, ancien étalon monétaire universel, était attribuée sur des bases très complexes qui prévoyait la répartition égale d'une certaine somme entre tous les hommes libres. La pauvreté était inconnue, le travail consistait seulement en quelques devoirs d'ordre administratif imposés selon un système compliqué de tests et de sélection. Zamacona éprouva des difficultés à décrire des conditions de vie si différentes de ce qu'il avait connu antérieurement ; ce passage de son manuscrit pose des problèmes particulièrement embarrassants.

L'art et l'intellectualité, semblait-il, avaient atteint à Tsath des niveaux très élevés ; puis, ils avaient sombré dans l'indifférence et la décadence. La prédominance de la machine avait, à une certaine époque, brisé l'essor de l'esthétique normale, en faisant intervenir une tradition géométrique dépourvue de vie et stérilisant l'expression authentique. Cette tendance ne tarda pas à être dépassée, mais elle avait laissé son empreinte sur toutes les tentatives d'ordre pictural ou décoratif. Si bien qu'à l'exception des figurations religieuses conventionnelles, il n'y avait que peu de profondeur ou de sentiment dans n'importe quelle œuvre récente. Des reproductions archaïques d'œuvres anciennes avaient été jugées de beaucoup préférables pour la satisfaction générale. La littérature était hautement individuelle et analytique, au point d'être totalement incompréhensible pour Zamacona. La science avait été profonde et précise, elle embrassait tout, à l'exception de la seule astronomie. En dernier lieu,

cependant, elle se désagrégeait. Les gens trouvaient en effet de plus en plus inutile de surmener leur esprit pour se rappeler l'affolante variété de ses détails et de ses ramifications. On estimait plus raisonnable d'abandonner les plus profondes spéculations et de limiter la philosophie aux formes conventionnelles. La technologie, naturellement, obéissait au doigt et à l'œil. L'Histoire était de plus en plus négligée, mais il y avait dans les bibliothèques des chroniques du passé exactes et abondantes. C'était toujours un sujet intéressant et il y aurait beaucoup de gens pour se réjouir de l'apport inédit de Zamacona en fait de connaissance du monde extérieur. En général, toutefois, la tendance moderne était orientée vers la sensation plutôt que vers la pensée ; si bien que les hommes étaient à présent plus estimés pour avoir inventé de nouvelles distractions que pour avoir préservé de l'oubli des faits du passé ou avoir fait reculer la frontière du mystère cosmique.

La religion éveillait à Tsath un intérêt primordial, bien que très peu de gens aient vraiment cru au surnaturel. Ce qu'on désirait, c'était l'exaltation esthétique et émotionnelle engendrée par les états d'âme mystiques et les rites sensuels qui entouraient la foi ancestrale si colorée. Les temples du Grand Tulu, esprit d'harmonie universelle symbolisé sous l'aspect du dieu à tête de pieuvre qui a amené tous les hommes des étoiles, étaient les édifices les plus riches de K'n-yan. Tandis que les sanctuaires mystérieux de Yig, le principe vital symbolisé comme étant le Père de tous les Serpents, étaient presque aussi riches et remarquables. Le moment venu, Zamacona en apprit beaucoup sur les orgies et les sacrifices ayant un lien avec cette religion, mais paraissait pieusement réticent à les décrire dans son manuscrit. Pour sa part, il n'avait jamais pris part à aucune de ces cérémonies, sauf à celles qu'il avait prises par erreur pour des perversions de sa propre foi. Et il ne perdit jamais une occasion d'essayer de convertir le peuple à cette foi de la Croix que les Espagnols espéraient rendre universelle.

Dans la religion contemporaine de l'apogée de Tsath, dominait une vénération renaissante et presque authentique pour le métal Tulu, rare, sacré, cette substance sombre, brillante, magnétique qu'on ne trouvait nulle part dans la nature, mais qui avait toujours été présente à côté des hommes sous la forme d'idoles et d'accessoires hiératiques. Depuis les temps les plus reculés, le simple fait de le voir pur de tout alliage avait inspiré le respect tandis que toutes les archives sacrées et les litanies étaient conservées dans des tubes faits de cette matière sous sa forme la plus pure. À présent, tandis que l'esprit critique analytique s'émoussait du fait qu'on négligeait la science et l'intellectualité, le peuple se mettait à tisser de nouveau autour de ce métal la même trame de superstition mêlée de terreur qui avait existé dans les temps très anciens.

Une autre fonction de la religion, c'était le contrôle du calendrier, produit d'une époque où le temps et la vitesse étaient considérés comme des fétiches essentiels dans la vie émotionnelle de l'homme. Des périodes où la veille alternait avec le sommeil, périodes abrégées ou interverties suivant l'humeur et la commodité et rythmées par les battements de queue du Grand Yig, le Serpent, correspondaient très approximativement aux jours et aux nuits terrestres ; bien que les sensations éprouvées par Zamacona lui aient fait comprendre qu'ils auraient dû, en réalité, être deux fois plus longs. L'année, mesurée par le changement périodique de peau de Yig, était égale à environ un an et demi du monde extérieur. Quand il rédigea son manuscrit, Zamacona se croyait en parfaite possession du mécanisme de ce calendrier, d'où la confiance avec laquelle il indique la date de 1545. Mais rien ne permet de savoir, d'après ce moment, si sa confiance était pleinement justifiée.

Tandis que le porte-parole du détachement de Tsath recueillait ses renseignements, Zamacona sentait croître sa répulsion et son inquiétude. Ce n'était pas seulement ce qui se disait, mais l'étrange façon de le dire, par télépathie, et le fait de laisser entendre clairement que le retour dans le monde extérieur serait impossible, qui faisaient regretter à l'Espagnol d'être descendu dans cette région de magie, d'anomalies et de décadence. Mais il savait que la seule politique à adopter était celle qui consistait à accepter de bon cœur et, par conséquent, à décider de coopérer à tous les projets de ses visiteurs et de leur fournir tous les renseignements qu'ils pourraient désirer. Eux, de leur côté, étaient fascinés par les documents sur le monde extérieur qu'il s'apprêtait, en hésitant, à leur communiquer.

C'était, en réalité, le premier contingent de renseignements dignes de foi sur la surface de la terre qu'ils obtenaient depuis l'époque, vieille de siècles et de siècles, où des réfugiés étaient venus d'Atlantide et de Lémurie, car tous les émissaires postérieurs appartenaient à des groupes restreints et localisés n'ayant aucune notion du monde en général : Mayas, Toltecs et Aztèques en mettant les choses au mieux et les tribus tout à fait ignorantes des plaines. Zamacona était le premier Européen qu'ils voyaient et le fait qu'il était jeune, brillant et instruit lui conférait une valeur supplémentaire très importante comme source de connaissances. Les visiteurs du détachement manifestaient, le souffle coupé, tout l'intérêt qu'ils prenaient à ce qu'il réussissait à leur communiquer. Il était clair que son arrivée allait faire beaucoup pour ranimer l'intérêt déclinant de Tsath, ville fatiguée, à l'égard des questions de géographie et d'histoire.

La seule chose qui paraissait déplaire aux hommes de Tsath, c'était le fait que des étrangers curieux et aventureux commençaient à affluer dans ces parties du monde supérieur où se trouvent les passages menant à K'n-yan. Zamacona leur parla de la

fondation de la Floride et de la Nouvelle-Espagne et leur expliqua bien clairement qu'une grande partie du monde était agitée par le ferment de l'aventure et de la découverte : les Espagnols, les Portugais, les Français et les Anglais. Tôt ou tard, le Mexique et la Floride se réuniraient pour ne former qu'un seul grand empire colonial et alors il deviendrait difficile de maintenir les nouveaux arrivants dans l'ignorance de ce qu'on racontait sur l'or et l'argent des gouffres. Charging Buffalo était au courant du voyage de Zamacona à l'intérieur de la terre. En parlerait-il à Coronado ou ferait-il, d'une façon ou d'une autre, parvenir un rapport au grand vice-roi, quand il ne trouverait pas le voyageur au rendez-vous convenu ? Les visages de ses visiteurs laissèrent paraître de l'inquiétude pour le maintien du secret et la sécurité de K'n-yan et Zamacona apprit par transmission de pensée que, désormais, des sentinelles allaient être certainement placées de nouveau aux passages non bloqués conduisant au monde extérieur et dont les hommes de Tsath pouvaient se souvenir.

V

La longue conversation de Zamacona s'était déroulée dans la pénombre verte du bosquet à la porte du temple. Quelques-uns des hommes étaient étendus dans les herbes et sur la mousse à côté du sentier à moitié disparu, tandis que les autres, comprenant l'Espagnol et le porte-parole principal du détachement Tsath, étaient assis sur les colonnes basses, monolitiques qui jalonnaient çà et là les abords du temple. Un jour terrestre presque entier avait dû s'écouler pendant ce colloque, car Zamacona avait ressenti plusieurs fois le besoin de nourriture et pris quelques provisions dans son paquetage, tandis que certains membres du détachement Tsath allaient chercher des vivres sur la route, là où ils avaient laissé leurs montures. À la fin, le chef du détachement interrompit la conversation et indiqua que le moment était venu de regagner la ville.

Il y avait, affirma-t-il, plusieurs montures sans cavalier dans la cavalcade et Zamacona pourrait en utiliser une. La perspective de monter l'un de ces animaux hybrides peu engageants, qui, à en croire la légende, se nourrissaient d'une façon si inquiétante et dont la seule vue avait provoqué la panique et la fuite de Charging Buffalo, n'était en aucune façon rassurante pour le voyageur. De plus, il était très troublé par un autre détail : l'intelligence apparemment surnaturelle avec laquelle certains membres du détachement de la veille avaient fait part de sa présence aux hommes de Tsath et amené là des membres de cette expédition. Mais Zamacona n'était pas un lâche ; il suivit donc hardiment les hommes qui descendaient le sentier envahi d'herbes pour retrouver la route où les attendaient leurs montures.

Et cependant, il ne put retenir un cri de terreur en voyant ce qu'il vit après avoir franchi les grands pylônes couverts de plantes grimpantes et en se trouvant sur la route ancienne. Il ne s'étonnait plus que le Wichita curieux se fut enfui, pris de panique et il dut fermer un moment les yeux pour ne pas perdre la raison. Il est dommage qu'un certain sentiment de réticence pieuse l'ait empêché de décrire complètement dans son manuscrit ce spectacle sans nom. Toujours est-il qu'il fait simplement allusion à l'aspect morbide et repoussant de ces grandes choses blanches aux mouvements décousus, avec une fourrure noire sur le dos, une corne rudimentaire au milieu du front et des traces incontestables de sang humain ou anthropoïde sur leur mufle au nez plat et aux lèvres saillantes. C'étaient, déclare-t-il plus loin dans son manuscrit, les plus terribles entités objectives qu'il ait jamais vues dans sa vie, à K'n-yan ou dans le monde extérieur. Et la qualité spécifique de la terreur suprême qu'ils inspiraient ne tenait à aucune caractéristique reconnaissable et possible à décrire. Ce qui troublait principalement, c'étaient qu'ils n'étaient pas complètement des produits de la nature. Les hommes du détachement remarquèrent la frayeur de Zamacona et s'empressèrent de le rassurer autant qu'ils le purent. Ces bêtes ou *gyaa-yothn*, expliquèrent-ils, étaient certainement de curieuses choses, mais elles étaient en réalité très inoffensives. La viande qu'elles mangeaient n'était pas celle d'êtres intelligents de la race dominante, mais seulement celle d'une classe particulière d'esclaves qui avait, pour une grande part, cessé d'être tout à fait humaine et qui, à dire vrai, constituait la principale réserve de viande de K'n-yan. Elles avaient – elles ou leurs principaux ancêtres – été trouvées à l'état sauvage parmi les ruines cyclopéennes du monde déserté de Yoth, éclairé à la lumière rouge qui s'étend sous le monde éclairé de bleu de K'n-yan. Qu'elles soient partiellement humaines paraissait tout à fait clair ; mais les savants ne pourraient jamais savoir à coup sûr si elles étaient réellement les descendantes d'entités disparues qui avaient vécu et régné sur ces ruines étranges. Le fondement principal d'une pareille hypothèse était le fait, bien connu, que les habitants disparus de Yoth étaient des quadrupèdes. On savait au moins cela d'après les très rares manuscrits et les sculptures découverts dans les caves de Zin, sous la plus grande ville de Yoth, dont il ne reste que des ruines. Mais, on a également appris par ces manuscrits que les êtres vivants de Yoth disposaient de l'art de produire synthétiquement la vie et avaient créé, pour les détruire ensuite, plusieurs races d'animaux industriels et de transport conçus pour être efficaces, dans le cours de leur histoire, sans parler de leur façon de fabriquer, pendant leur longue période de décadence, toutes sortes de formes vivantes fantastiques pour procurer de l'amusement ou des sensations inédites. Les êtres de Yoth avaient sans aucun doute des parentés reptiliennes et la plupart des physiologistes de Tsath reconnaissent que ces bêtes avaient beaucoup évolué dans le sens reptilien avant d'être croisées avec la

classe esclave mammifère de K'n-yan.

Panfilo de Zamacona y Nunez monta pour de bon l'une de ces bêtes morbides de Tsath et vint se placer à côté du chef de la caravane, qu'on appelait Gll'-Hthaa-Ynn et qui s'était montré très actif dans leur précédent échange de renseignements. Zamacona confirmait ainsi par son attitude la réputation d'intrépidité de ces Espagnols de la Renaissance qui conquirent la moitié du monde inconnu. L'allure de ce *gyaa-yothn* lourdaud – tout répugnant qu'il fut – était régulière et égale à un point surprenant, et le siège était très confortable. Aucune selle n'était nécessaire et l'animal semblait n'avoir même pas besoin d'être guidé. Le cortège se déplaçait à vive allure, ne s'arrêtait que dans certaines villes abandonnées et devant des temples que Zamacona était curieux de voir et que Gll'-Hthaa-Ynn était prêt à montrer avec obligeance en donnant des explications. La plus grande de ces villes, B'graa, était une merveille d'or finement ouvragé et Zamacona étudia avec un vif intérêt cette architecture aux curieux ornements. Les monuments avaient une tendance à être élevés et élancés, avec des toits hérissés de nombreux clochetons. Les rues étaient étroites, sinueuses et, par endroits, escarpées d'une manière pittoresque, mais Gll'-Hthaa-Ynn dit que les villes plus récentes de K'n-yan étaient beaucoup plus spacieuses et d'un tracé régulier. Et ces vieilles villes de la plaine présentaient des vestiges de murs rasés, rappelant les temps très anciens où elles avaient été successivement conquises par les armées de Tsath, à présent dispersées.

Sur tout le parcours, il n'y eut qu'une chose que Gll'-Hthaa-Ynn ait montrée de sa propre initiative, au prix d'un détour d'environ un mile dans un chemin de traverses envahi par les ronces. C'était un temple massif, simple, formé de blocs de basalte noir sans la moindre sculpture et ne contenant qu'un piédestal d'onyx, sans rien dessus. Ce que cet édifice avait de remarquable, c'était son histoire, car il représentait un lien avec un monde antique fabuleux auprès duquel un vestige yoth même indéchiffrable semblait dater de la veille. Il avait été construit à l'imitation de certains temples décrits dans les souterrains de Zin, pour honorer une très terrifiante idole représentant un crapaud noir découvert dans le monde à la lumière rouge et appelé Tsathoggua dans les manuscrits yothiques. C'était un dieu puissant et largement adoré et, après son adoption par le peuple de K'n-yan, il avait donné son nom à la ville qui devint par la suite la plus importante de la région. La légende yothique disait qu'il était originaire d'un mystérieux royaume intérieur situé au-dessous du monde éclairé à la lumière rouge, un royaume noir habité par des êtres ayant un système nerveux particulier, car il n'y avait aucune lumière, mais qui avait connu de grandes civilisations et des dieux puissants avant même que les quadrupèdes reptiliens de Yoth aient pris naissance. Il y avait à Yoth de nombreuses images de Tsathoggua qui, disait-on, étaient toutes venues

du royaume intérieur noir et qui, d'après ce que supposaient les archéologues yothiques, représentaient la race de ce royaume, éteinte depuis des siècles. Le royaume noir qui portait le nom de N'kai dans les manuscrits yothiques avait été exploré aussi complètement que possible par ces archéologues et ses cavités ou terriers creusés dans la pierre avaient donné naissance à des spéculations à n'en plus finir.

Lorsque les hommes de K'n-an découvrirent le monde éclairé à la lumière rouge et déchiffrèrent ses étranges manuscrits, ils reprirent à leur compte le culte de Tsathoggua et emportèrent toutes les terrifiantes images du crapaud dans le pays de la lumière bleue, ils les recueillirent dans des sanctuaires de basalte extrait des carrières yoth comme celui que Zamacona voyait en ce moment. Ce culte fut florissant jusqu'à rivaliser presque avec les cultes ancestraux de Yig et de Tulu et une branche de la race le transporta même dans le monde extérieur ou les images les plus petites finirent par trouver un sanctuaire à Olathoe, dans le pays de Lomar à proximité du pôle Nord terrestre. Le bruit courait que ce culte du monde extérieur a survécu même après que la nappe de glace et les Gnophkehs velus eurent détruit Lomar, mais on ne savait rien de bien précis à K'n-yan sur ce genre de sujets. Dans ce monde de lumière bleue, le culte se termina brutalement, même si l'on supporta que le nom de Tsath fut conservé.

Ce qui mit fin à ce culte, ce fut l'exploration partielle du royaume noir de N'kai sous le monde de la lumière rouge de Yoth. D'après les manuscrits yothiques, aucune vie ne subsistait sur N'kai, mais quelque chose avait dû se passer au cours des siècles situés entre l'époque de Yoth et l'arrivée des hommes sur la terre ; quelque chose qui n'était peut-être pas dépourvu de corrélation avec la fin de Yoth. Il y avait eu probablement un tremblement de terre, qui ouvrit des chambres inférieures du monde sans lumière, fermé pour arrêter les incursions des archéologues yothiques ; ou peut-être, une juxtaposition encore plus effrayante d'énergie et d'électrons, absolument inconcevable pour un esprit de vertébré quel qu'il soit, s'était-elle produite. En tout cas, lorsque les hommes de K'n-yan étaient descendus dans les gouffres noirs de N'kai, munis de grands projecteurs atomiques, ils avaient trouvé des êtres vivants, des êtres vivants qui glissaient le long de canaux creusés dans la pierre et qui adoraient des images d'onyx et de basalte représentant Tsathoggua. Mais ce n'étaient pas des crapauds comme lui. Ils étaient bien pires, c'étaient des tas amorphes de limon noir visqueux qui pouvait prendre temporairement une forme convenant à un but déterminé. Les explorateurs de K'n-yan ne s'attardèrent pas à faire des observations détaillées et ceux qui s'échappèrent vivants scellèrent le passage qui menait de la Yoth à la lumière rouge dans les gouffres inférieurs. Alors toutes les images de Tsathoggua existant au pays de K'n-yan furent dissoutes dans l'éther par les rayons désintégrateurs

et son culte fut aboli à jamais.

Des siècles et des siècles plus tard, lorsque les peurs naïves se trouvèrent dépassées et remplacées par la curiosité scientifique, on se rappela les vieilles légendes de Tsathoggua et de N'kai. Un détachement d'explorateurs convenablement armés et équipés descendit à Yoth pour trouver la porte fermée des gouffres noirs et voir ce qui pouvait bien se trouver en dessous. Mais ils ne réussirent pas à trouver cette porte et dans les siècles qui suivirent, aucun homme n'a pu la découvrir. De nos jours, il y a des gens qui doutent de l'existence de ces gouffres mais les quelques rares savants qui peuvent encore déchiffrer les manuscrits yothiques considèrent leur témoignage comme valable, bien que les rapports intermédiaires de K'n-yan, comportant le récit de l'unique expédition terrifiante à l'intérieur de N'kai, laissent la place à bien des questions. Certaines religions plus récentes tentèrent d'effacer le souvenir de l'existence de N'kai et sanctionnèrent gravement le fait qu'on en parle. Mais, au moment de l'arrivée de Zamacona à K'n-yan, ces menaces n'avaient pas encore été prises au sérieux.

Tandis que la cavalcade rejoignait la vieille route et s'approchait de la chaîne de montagnes peu élevées, Zamacona s'aperçut que la rivière était très proche, sur la gauche. Un peu plus tard, comme le terrain se relevait, le cours d'eau entra dans une gorge, traversa les collines, tandis que la route franchissait la coupure à un niveau plutôt plus élevé, tout près du bord. C'est à peu près à ce moment qu'il y eut une légère ondée. Zamacona remarqua les gouttes qui tombaient çà et là, mêlées à de la bruine. Il leva les yeux pour examiner l'atmosphère lumineuse bleue, mais il n'observa aucune diminution de cet étrange rayonnement. Gll'-Hthaa-Ynn lui dit alors que de telles condensations de vapeur d'eau amenant des précipitations n'étaient pas rares et qu'elles ne diminuaient jamais la luminosité de la voûte qu'ils avaient au-dessus de la tête. Une sorte de brume, en vérité, planait continuellement au-dessus des terres basses de K'n-yan et compensait l'absence totale de nuages.

La pente légère du défilé permit à Zamacona, en regardant derrière lui, d'apercevoir le panorama de la plaine antique et désertée comme il l'avait vu de l'autre côté. Il semble avoir apprécié son étrange beauté et avoir vaguement regretté de la quitter ; car il dit avoir été invité par Gll'-Hthaa-Ynn à accélérer l'allure de sa monture. Quand il regarda de nouveau dans le sens de leur progression, il s'aperçut que la crête qu'allait franchir la route était très proche ; le chemin envahi par les herbes montait en pente raide et se perdait dans le vide, et dans cette irradiation bleue. Le tableau était sans aucun doute hautement impressionnant – une paroi verte, escarpée, sur la droite, à sa gauche une gorge profonde où coulait la rivière et au-delà un autre mur montagneux et vert ; devant eux, la mer bouillonnante de coruscations

bleuâtres dans laquelle venait se fondre le sentier qui montait. Venait alors la crête elle-même et, en même temps, le monde de Tsath qui s'étendait devant eux dans un panorama saisissant.

Zamacona retint sa respiration devant cette vaste étendue de paysage habité, car c'était un jaillissement de constructions et d'activité qui dépassait tout ce qu'il avait jamais vu et tout ce à quoi il avait pu rêver. La pente descendante de la colline elle-même était parsemée de petites fermes relativement peu serrées les unes contre les autres avec, par endroits, un temple. Mais au-delà, s'étendait une immense plaine recouverte d'un damier de terrains cultivés, irrigués par des canaux étroits que le fleuve alimentait et traversés par de larges routes tracées avec une rigueur géométrique, pavées de blocs d'or et de basalte. De grands câbles d'argent supportés par des piliers d'or reliaient les immeubles bas, isolés et les groupes de maisons s'élevant çà et là, tandis qu'en certains endroits, on pouvait voir des rangées de piliers en partie écroulés et ne supportant plus aucun câble. Une certaine agitation montrait qu'on était en train de labourer les champs et en quelques endroits, Zamacona vit que les hommes faisaient tirer leur charrue par ces quadrupèdes répugnants, à moitié humains.

Mais le plus ahurissant, c'était cette accumulation de flèches et de clochetons qui s'élevaient jusque très loin à travers la plaine et qui chatoyaient comme des fleurs fantomatiques dans l'éclatante lumière bleue. Tout d'abord, Zamacona crut voir une montagne couverte de maisons et de temples, ressemblant à l'une des villes pittoresques de son Espagne, bâties à flanc de colline, mais en regardant à nouveau, il s'aperçut qu'il n'en était rien. C'était une ville de plaine, mais composée de tours s'élançant vers le ciel et disposées de telle sorte que leur contour était vraiment celui d'une montagne. Au-dessus flottait une curieuse brume grisâtre à travers laquelle la lumière bleue scintillait en s'enrichissant de reflets venus de ces millions de minarets d'or. Après avoir jeté un coup d'œil à Gll'-Hthaa-Ynn, Zamacona sut que c'était la monstrueuse, gigantesque et toute-puissante cité de Tsath.

Au moment où la route tournait pour se diriger vers la plaine, Zamacona ressentit une sorte de malaise et l'impression de quelque chose de maléfique. Il n'aimait pas sa monture ou le monde capable de donner naissance à une telle bête et il n'aimait pas l'atmosphère qui planait au-dessus de cette ville de Tsath, au loin. Lorsque la cavalcade passait au voisinage de l'une ou l'autre de ces petites fermes, l'Espagnol remarquait ces formes qu'on voyait travailler les champs ; il n'aimait pas leurs mouvements, leurs proportions ou les mutilations qu'il put observer sur la plupart. De plus, il n'aimait pas la façon dont certains de ces êtres étaient parqués dans des enclos ou leur façon de brouter la verdure touffue. Gll'-Hthaa-Ynn indiqua que ces êtres

faisaient partie de la classe esclave et que leurs gestes étaient contrôlés par le patron de la ferme. Celui-ci les hypnotisait le matin pour leur faire enregistrer tout ce qu'ils auraient à faire dans le courant de la journée. C'étaient des machines semi-conscientes et leur rendement industriel approchait de la perfection. Ceux qui se trouvaient dans les enclos étaient des spécimens inférieurs, catalogués comme bétail.

En arrivant dans la plaine, Zamacona vit des fermes plus grandes et remarqua le travail presque humain effectué par les repoussants *gyaa-yothn* cornus. Il observait de même ceux dont la forme était plus humaine et qui s'affairaient le long des sillons. Il éprouva une curieuse frayeur et du dégoût à l'égard de certains dont les mouvements étaient plus mécaniques que ceux des autres. Ceux-là, expliqua Gll'-Hthaa-Ynn, étaient ces hommes qu'on appelait les *y'm-hhi* – des organismes qui étaient déjà morts mais qui avaient été mécaniquement réanimés à des fins industrielles, au moyen de l'énergie atomique et de la force de la pensée. La classe esclave ne bénéficiait pas de l'immortalité des hommes libres de Tsath, si bien qu'avec le temps le nombre de *y'm-hhi* était devenu très important. Ils étaient d'une fidélité de caniches mais ils n'étaient pas aussi dociles aux commandements donnés par la pensée que l'étaient les esclaves vivants. Ceux que Zamacona trouvait les plus répugnants étaient ceux dont les mutilations étaient les plus étendues, certains étaient complètement dépourvus de tête, tandis que d'autres avaient subi des ablations singulières et apparemment capricieuses, des distorsions, des transpositions et des greffes en différents endroits. L'Espagnol ne réussissait pas à comprendre, mais Gll'-Hthaa-Ynn lui expliqua clairement que c'étaient des esclaves ayant servi à l'amusement du peuple dans l'une de leurs vastes arènes. Car les hommes de Tsath étaient connaisseurs en fait de sensations délicates et avaient besoin d'un apport constant de stimuli nouveaux et inédits pour réveiller leurs instincts somnolents. Sans être en aucune façon d'une délicatesse exagérée, Zamacona était loin d'être favorablement impressionné par ce qu'il voyait et entendait.

Tandis qu'il s'approchait davantage, la vaste métropole lui apparut comme vaguement horrible dans son étendue monstrueuse et sa hauteur inhumaine. Gll'-Hthaa-Ynn expliqua que les parties supérieures des grandes tours n'étaient pas utilisées, et que beaucoup avaient été abattues pour éviter le tracas à avoir à les entretenir. La plaine entourant la zone urbaine d'origine était couverte d'habitations plus récentes et plus petites qu'on préférait aux anciennes tours, dans bien des cas. De l'ensemble de cette masse d'or et de pierre, un ronronnement monotone d'activité se répandait sur la plaine, tandis que des cavalcades et des convois de chariots ne cessaient d'entrer et de sortir sur les routes pavées d'or ou de pierre.

Plusieurs fois, Gll'-Hthaa-Ynn s'arrêta pour montrer à Zamacona une chose

particulièrement intéressante, en particulier les temples de Yig, Tulu, Nug, Yeb, de Celui-dont-on-ne-doit-pas-dire-le-Nom qui jalonnaient la route à intervalles irréguliers, chacun étant protégé, selon l'usage de K'n-yan, par son bosquet. Ces temples, à la différence de ceux qui se trouvaient dans la plaine abandonnée au-delà des montagnes, étaient encore utilisés ; des fidèles ne cessaient de monter et de descendre en grand nombre. Gll'-Hthaa-Ynn fit entrer Zamacona dans chacun d'entre eux et l'Espagnol assista à ces rites subtilement orgiaques avec un mélange de fascination et de répulsion. Les cérémonies à la gloire de Nug et de Yeb l'écœurèrent particulièrement, à un tel point en vérité qu'il s'abstint de les décrire dans son manuscrit. On rencontra un temple noir et bas de Tsathoggua mais il avait été transformé en sanctuaire de Shub-Niggurath, la Mère-de-Tous, l'épouse de Celui-qui-ne-doit-pas-être-Nommé. Cette divinité était une sorte d'Astarté sophistiquée et son culte frappa ce catholique pieux comme suprêmement odieux. Ce qu'il aimait le moins, c'étaient les sons d'un caractère émotionnel émis par les célébrants, sons discordants dans une race qui avait cessé d'utiliser le langage parlé dans la pratique quotidienne.

Tout près des faubourgs resserrés de Tsath et nettement dans l'ombre portée par ses tours terrifiantes, Gll'-Hthaa-Ynn désigna un monstrueux bâtiment circulaire devant lequel étaient alignées d'énormes foules. C'était dit-il, l'un des nombreux amphithéâtres où des sports curieux étaient présentés au peuple blasé de K'n-yan, pour lui procurer des sensations inédites. Il était sur le point de s'arrêter et d'introduire Zamacona derrière cette vaste façade courbe, quand l'Espagnol, se rappelant les corps mutilés aperçus dans les champs, se récusa énergiquement. C'était le premier de ces conflits amicaux entre goûts différents qui devaient donner au peuple de Tsath la conviction que leur invité se conformait à des règles bizarres et étroites.

En elle-même, la ville de Tsath était un réseau de rues étranges et antiques. En dépit d'une sensation grandissante d'horreur et de dépaysement, Zamacona fut captivé par ses suggestions de mystère et de merveille cosmique. Le gigantisme vertigineux de ses tours intimidantes, le jaillissement d'une vie déchaînée dans ses avenues bien décorées, les curieuses sculptures des portes et des fenêtres, les étranges panoramas entr'aperçus d'une place à balustres et de rangées de terrasses géantes, la brume grise enveloppante qui semblait faire pression sur les rues semblables à des gorges, à la manière d'un plafond bas, tout concourait à créer un sentiment d'expectative aventureuse comme il n'en avait jamais connu auparavant. On l'emmena aussitôt dans une réunion de hauts fonctionnaires qui se tenait dans un palais d'or et de cuivre précédé d'un parc entretenu comme un jardin et décoré de fontaines ; il fut pendant un

certain temps soumis à un interrogatoire serré et amical, dans une salle voûtée, ornée de fresques aux vertigineuses arabesques. On attendait beaucoup de lui, il pouvait le voir, dans le genre renseignements historiques sur la Terre de l'extérieur ; mais en revanche, tous les mystères de K'n-yan lui seraient révélés. Le seul inconvénient grave, c'était cette règle inexorable d'après laquelle il ne pourrait plus jamais retourner dans le monde du soleil et des étoiles, et de l'Espagne, qui était le sien.

On établit pour le visiteur un programme quotidien qui prévoyait une répartition judicieuse du temps entre différents genres d'activité. Il devait y avoir des conversations avec des gens instruits dans différents endroits, des leçons dans diverses branches de tradition tsathique. Des périodes réservées aux recherches lui seraient consenties avec libéralité, toutes les bibliothèques de K'n-yan, aussi bien laïques que sacrées, lui seraient ouvertes toutes grandes dès qu'il serait en possession de la langue écrite. Il devrait assister aux cérémonies religieuses et aux spectacles – sauf en cas d'objection particulière de sa part – et un grand laps de temps serait réservé au plaisir éclairé, à la recherche d'un chatouillement émotionnel qui constitue le but et le noyau de la vie quotidienne. On lui attribuerait une maison dans la banlieue ou un appartement dans la ville, il serait initié et introduit dans l'un de ces vastes groupes d'affectation comprenant bien des femmes de noble naissance et de la plus grande beauté, exaltée par toutes les ressources de l'art et qui, dans les derniers temps, avaient pris à K'n-yan la place des groupes familiaux. Plusieurs *gyaa-yothn* à cornes lui seraient fournis pour ses transports et ses promenades, dix esclaves vivants au corps intact assureraient le service de sa maison, le protégeraient des voleurs, des sadiques et des religieux orgiaques de grands chemins. Il y avait bien des dispositifs mécaniques dont il pourrait apprendre l'usage, mais Gll'-Hthaa-Ynn allait lui donner sur-le-champ des instructions concernant les principaux.

Se trouvant sur le point de choisir un appartement de préférence à une villa de banlieue, Zamacona fut libéré par les hauts fonctionnaires avec une grande courtoisie et toutes sortes de cérémonies et conduit à travers plusieurs rues splendides jusqu'à un édifice orné de sculptures, ressemblant à une falaise et comportant soixante-dix à quatre-vingts étages. On avait déjà fait des préparatifs en prévision de son arrivée et dans un vaste appartement du rez-de-chaussée, composé de salles voûtées, des esclaves étaient occupés à installer des tentures et des meubles. Il y avait des tabourets laqués et incrustés de métaux précieux, des divans de coin en velours et en soie, des poufs et des rangées interminables de casiers en bois de teck et en ébène contenant des cylindres de métal abritant quelques-uns des manuscrits qu'il allait lire bientôt, des classiques courants comme on trouvait dans tous les appartements de la ville. Des pupitres avec de grandes piles de membranes – du papier, des pots de

pigment, principalement vert, avec un jeu de brosses et d'autres accessoires de papeterie – se trouvaient dans toutes les pièces. Des appareils à écriture mécanique étaient placés sur des trépieds d'or ornés ; des globes à énergie logés dans le plafond répandaient sur le tout une vive lumière bleue. Il y avait des fenêtres, mais à ce niveau très bas, elles ne donnaient guère de lumière. Dans certaines chambres, il y avait des bains perfectionnés, tandis que la cuisine était un labyrinthe de dispositifs techniques. On dit à Zamacona que les provisions étaient apportées par le réseau de passages souterrains qui s'étendait sous Tsath et qui avait comporté autrefois de curieux moyens de transport mécaniques. Au niveau du sous-sol, il y avait une étable pour les bêtes et l'on montrerait bientôt à Zamacona comment trouver le plus proche passage pour gagner la rue. Avant qu'il ait terminé son inspection, le personnel permanent d'esclaves arriva et lui fut présenté. Et peu après, vinrent les quelque six hommes libres et femmes nobles de son futur groupe d'affection qui devaient être ses compagnons pendant plusieurs jours, en contribuant de toutes les manières possibles à son instruction et à son amusement. À leur départ, un autre groupe viendrait les remplacer et ainsi de suite par roulement parmi un groupe d'une cinquantaine de personnes.

VI

Panfilo de Zamacona y Nunez partagea ainsi pendant quatre ans la vie de la sinistre cité de Tsath dans le monde inférieur de K'n-yan et sa lumière bleue. Tout ce qu'il apprit, vit et fit, n'est pas – cela est clair – rapporté dans son manuscrit. Car il était paralysé par une pieuse réticence quand il se mettait à écrire dans sa langue maternelle, l'espagnol, et il n'osait pas tout consigner. Il y avait beaucoup de choses qu'il ne pouvait voir sans répulsion, beaucoup qu'il se retenait soigneusement de voir, de faire ou de manger. Pour ce qui était des autres, il en était quitte pour égrener fréquemment son chapelet. Il explora le monde de K'n-yan dans son entier, y compris les villes-machines abandonnées de la période intermédiaire sur la plaine de Nith envahie par les ajoncs, et opéra une descente dans le monde de Yoth éclairé de rouge pour visiter les ruines cyclopéennes. Il fut témoin de prodiges d'habileté manuelle et de machinerie qui lui coupèrent le souffle, il assista à des métamorphoses humaines, dématérialisations, rematérialisations, réanimations qui lui firent faire force signes de croix. Ses possibilités mêmes d'étonnement étaient émoussées par l'abondance de merveilles nouvelles qui lui étaient présentées quotidiennement.

Mais plus il restait, plus il avait envie de s'en aller, car la vie intérieure de K'n-yan était fondée sur des impulsions qui se trouvaient clairement en dehors de son

rayon d'action. À mesure qu'il progressait dans la connaissance de l'histoire, il comprenait davantage ; mais comprendre ne faisait qu'aggraver son dégoût. Il avait l'impression que le peuple de Tsath était une race perdue et dangereuse, plus dangereuse pour elle-même qu'elle ne s'en doutait. Son besoin frénétique et croissant de guerre à la monotonie et de recherche de la nouveauté la conduisait rapidement à un précipice de désintégration et d'horreur absolue. Sa visite, il pouvait le voir, avait aggravé l'inquiétude de ce peuple ; en faisant naître en lui la crainte d'une invasion extérieure, mais aussi en inspirant à beaucoup de gens le désir de partir pour aller faire connaissance avec ce monde extérieur différent qu'il leur décrivait. Avec le temps, il nota une tendance croissante dans le peuple à recourir à la dématérialisation comme à un amusement ; si bien que les appartements et les amphithéâtres de Tsath devinrent un véritable sabbat de sorcières consacré aux transmutations, aux passages dans un autre siècle, aux expériences sur la mort, aux projections. Avec les progrès de l'ennui, de l'inquiétude, il le voyait bien, la cruauté, la ruse, la révolte gagnaient rapidement du terrain. Il y avait de plus en plus d'anomalies cosmiques, de plus en plus de curiosité sadique, de plus en plus d'ignorance et de superstition et de plus en plus de désir de s'évader de la vie physique pour gagner un état à moitié spectral de dispersion électronique.

Cependant, tous ses efforts pour s'en aller n'aboutirent à rien. La persuasion était inopérante, des procès répétés le prouvaient ; cependant le désenchantement des classes supérieures les retinrent au début d'en vouloir à leur hôte de son désir avoué de s'en aller. Au cours d'une année, qu'il situe comme étant 1543, Zamacona fit une véritable tentative pour s'échapper à travers le tunnel par lequel il était entré dans K'n-yan, mais après un voyage épuisant à travers la plaine déserte, il rencontra dans le passage obscur des forces qui le découragèrent de faire de nouvelles tentatives dans cette direction. Dans le but d'entretenir son espérance et de garder présente à l'esprit l'image de son pays, il commença vers cette époque à faire des copies rudimentaires du manuscrit relatant ses aventures ; il se plaisait à transcrire les vieux mots espagnols tant aimés et les lettres de l'alphabet romain qui lui étaient si familières. Il s'imaginait qu'il pourrait, d'une façon ou d'une autre, faire passer le manuscrit dans le monde extérieur ; et pour convaincre ses camarades, il se décida à l'introduire dans l'un des cylindres de métal Tulu utilisé pour les archives sacrées. Cette substance magnétique, venue d'ailleurs, ne pouvait faire autrement que de donner confirmation de l'incroyable histoire qu'il avait à raconter.

Mais, même en dressant ses plans, il n'avait réellement pas grand espoir d'établir jamais le contact avec la surface de la terre. Chacun des passages connus, il le savait, était gardé par des forces auxquelles il valait mieux ne pas s'opposer. Sa tentative

d'évasion n'avait rien arrangé, car il pouvait voir grandir à présent l'hostilité à l'égard du monde extérieur qu'il représentait. Il espérait qu'aucun autre Européen ne trouverait son chemin pour entrer, car il était possible que les nouveaux arrivants ne s'en tirent pas aussi bien que lui. Il avait été lui-même une source de documentation qu'on choyait, si bien qu'il avait bénéficié d'un statut privilégié. D'autres, considérés comme moins nécessaires, risquaient d'être traités d'une façon assez différente. Il se demandait même ce qu'il adviendrait de lui lorsque les sages de Tsath le considéreraient comme vidé de faits nouveaux ; et dans un but d'autodéfense, il se mit à procéder d'une manière plus graduelle dans ses causeries sur l'histoire de la Terre, en donnant toutes les fois qu'il le pouvait l'impression qu'il tenait encore en réserve de vastes connaissances.

Il y avait autre chose qui mettait en danger le statut de Zamacona à Tsath : sa curiosité persistante à l'égard du gouffre ultime de N'kai, au-dessous de Yoth, à la lumière rouge, dont les cultes religieux dominants de K'n-yan avaient de plus en plus tendance à nier l'existence. En explorant Yoth, il avait vainement tenté de trouver l'entrée bloquée ; et plus tard, il expérimenta les arts de la dématérialisation et de la projection, dans l'espoir de réussir à projeter sa conscience, de la faire descendre dans les gouffres que ses yeux physiques étaient incapables de découvrir. Sans arriver jamais à être compétent en cette matière, il réussit cependant à obtenir une série de rêves monstrueux et funestes dans lesquels, croyait-il, étaient inclus quelques éléments d'une projection réelle dans N'kai ; rêves qui choquèrent et troublèrent énormément les dirigeants du culte de Yig et de Tulu quand il les leur raconta et que des amis lui conseillèrent de cacher plutôt que de les exploiter. Avec le temps, ces rêves devinrent très fréquents et affolants ; ils contenaient des choses qu'il n'osait pas rapporter dans son manuscrit principal, mais il en prépara un compte rendu spécial à l'usage de certains hommes cultivé de Tsath.

Cela a peut-être été malheureux ou bien au contraire un bienfait que Zamacona ait été bridé par toutes ces réticences et ait réservé tant de thèmes et de descriptions à des manuscrits annexes. Le document principal laisse beaucoup à deviner sur les façons de faire détaillées, les coutumes, les pensées, la langue et l'histoire de K'n-yan, aussi bien que pour se faire une image exacte de l'aspect visuel et de la vie quotidienne de Tsath. On reste également embarrassé sur la question des motivations réelles du peuple ; son étrange passivité, son lâche pacifisme, sa terreur obséquieuse devant le monde extérieur ; ces êtres étaient pourtant en possession de l'énergie atomique et de dispositifs de dématérialisation, qui les auraient rendus invincibles s'ils avaient seulement pris la peine d'organiser des armées comme dans l'ancien temps. Il est évident que le K'n-yan était très avancé sur le chemin de la décadence, en réagissant

avec un mélange d'apathie et d'hystérie contre la vie standardisée et minutée, d'une régularité absurde, que la machine avait amenée pendant sa période intermédiaire. Même les coutumes grotesques et rebutantes, les modes de pensée et de sentiment peuvent être ramenés à cette origine ; car dans ses recherches historiques, Zamacona a trouvé la trace d'époques disparues au cours desquelles K'n-yan avait professé des idées ressemblant beaucoup à celles de la période classique et de la Renaissance dans le monde extérieur, avait possédé un caractère national et un art riches de ce que les Européens considèrent comme la dignité, la bonté, la noblesse.

Plus Zamacona étudiait ces questions, plus il avait d'appréhensions pour l'avenir. Il voyait en effet que la désintégration générale, sur le plan moral et sur le plan intellectuel, était un mouvement aux origines terriblement profondes qui s'accélérait d'une manière menaçante. Même au cours de son séjour, les indices de décomposition s'étaient multipliés. Le rationalisme dégénérait de plus en plus dans le sens de la superstition fanatique et orgiaque, axée sur une adoration cupide du métal magnétique Tulu et la tolérance se décomposait régulièrement pour se transformer en une série de haines frénétiques, particulièrement à l'égard du monde extérieur sur le compte duquel il avait enseigné tant de choses aux savants. À certains moments, il avait presque peur qu'un jour le peuple ne sorte de son apathie séculaire et de son incohérence pour se tourner, comme une bande de rats désespérés, contre ses pays inconnus qui se trouvaient au-dessus de leurs têtes et ne balaie tout devant lui grâce à ses pouvoirs scientifiques curieusement conservés. Mais, pour le moment, le peuple combattait par d'autres moyens son ennui et cette sensation de vide : en multipliant ses hideux exutoires émotionnels, en cherchant des diversions de plus en plus folles et anormales. Les arènes de Tsath devaient être des endroits maudits et inimaginables, Zamacona n'en avait jamais approché. Et ce que ces êtres deviendraient dans un siècle, ou même dans une décennie, il n'osait pas y penser. Au cours de ces jours-là, le pieux Espagnol se signa et égrena son chapelet plus souvent encore que de coutume.

Au cours de l'année 1545, ou de l'année qu'il considérait comme telle, Zamacona entama ce qu'on peut très bien considérer comme ses tentatives pour quitter K'n-yan. La nouvelle occasion qui se présentait avait une origine inattendue : une femme de son groupe d'affection qui avait conçu pour lui un curieux attachement individuel, fondé sur quelque souvenir héréditaire remontant à l'époque où le mariage et la monogamie étaient en faveur à Tsath. Sur cet être du sexe féminin, une noble d'une beauté très moyenne et d'une intelligence tout au plus quelconque, et qui s'appelait T'la-yub, Zamacona prit le plus extraordinaire ascendant. Il finit par la convaincre qu'elle devait l'aider à s'échapper, en lui promettant qu'elle pourrait l'accompagner. La chance se révéla d'une grande importance dans le cours des événements. T'la-yub

était issue d'une très ancienne famille de seigneurs des portes qui avait conservé des traditions orales sur au moins un passage menant au monde extérieur et que la masse du peuple avait oubliées même à l'époque de la grande fermeture. Un passage menant à un tertre qui se dressait sur les plaines plates de la Terre et qui n'avait, par conséquent, jamais été bouché ni gardé. Elle lui expliqua que les seigneurs des portes n'étaient ni des gardiens ni des sentinelles, mais seulement des propriétaires ayant des pouvoirs rituels et économiques, à moitié féodaux et à moitié barons par leur statut, à une époque qui avait précédé les restrictions des échanges avec la surface. Sa famille était tellement réduite à l'époque de la fermeture que leur barrière avait été complètement négligée. Ensuite, le principe même de son existence avait été caché comme une sorte de secret héréditaire, source de fierté, donnant la sensation de puissance tenue en réserve, pour compenser les impressions de richesse et d'influence évanouies qui les irritaient d'une manière si constante.

Zamacona, qui à présent travaillait fébrilement à mettre son manuscrit en forme, pour le cas où il lui arriverait quelque chose, décida de ne prendre avec lui pour son voyage que cinq charges de bêtes de somme d'or sans alliage dans la forme des petits lingots utilisés pour les décorations secondaires, assez, avait-il calculé, pour faire de lui, dans son monde, un personnage aux pouvoirs illimités. Il s'était plus ou moins endurci à la vue des monstrueux *gyaa-yothn* pendant les quatre années qu'il avait passées à Tsath, si bien qu'il ne recula pas devant l'idée d'en utiliser ; cependant, il prit la résolution de les tuer, de les enterrer et de cacher l'or, dès qu'il aurait atteint le monde extérieur ; il savait en effet que le moindre coup d'œil jeté par un Indien moyen sur l'une de ces créatures l'aurait rendu complètement fou. Par la suite, il pourrait monter l'expédition qui conviendrait pour transporter son trésor au Mexique. Il permettrait peut-être à T'la-yub de partager ses richesses, car elle ne manquait pas absolument d'attraits. Mais il pourrait peut-être s'arranger pour qu'elle vive avec les Indiens des plaines, puisqu'il n'était pas spécialement disposé à conserver des liens avec la manière de vivre de Tsath. Comme épouse, naturellement, il choisirait une dame d'Espagne ; ou en mettant les choses au pire, une princesse indienne originaire du monde extérieur et d'un passé normal et approuvé. Mais, pour l'instant, T'la-yub devait être utilisée comme guide. Quant au manuscrit, il le porterait sur lui, enfermé dans un cylindre confectionné dans le métal sacré et magnétique Tulu.

L'expédition elle-même est évoquée dans l'additif au manuscrit de Zamacona, écrit plus tard et d'une écriture qui présente des signes de tension nerveuse.

L'expédition fut montée avec les plus grandes précautions ; on choisit une période de repos et l'on partit aussi vite que possible dans les couloirs faiblement éclairés qui s'étendaient sous la ville. Zamacona et T'la-yub, déguisés en esclaves, chargés d'un

sac de provisions, conduisant par la bride cinq bêtes de somme, furent facilement pris pour des travailleurs ordinaires. Ils se maintinrent le plus longtemps possible dans la voie souterraine, en utilisant une longue branche peu fréquentée qu'avaient jadis suivie les transports mécaniques conduisant au faubourg de L'thaa, à présent en ruine. Ils gagnèrent la surface parmi les ruines de L'thaa, traversèrent ensuite aussi vite que possible la plaine déserte de Nith, éclairée de bleu, en direction de la chaîne de collines basses de Grh-yan. Là, dans les broussailles enchevêtrées, T'la-yub trouva l'entrée inutilisée depuis longtemps et à moitié légendaire du tunnel oublié ; une chose qu'elle n'avait vue qu'une fois, des siècles auparavant, lorsque son père l'avait amenée pour lui montrer ce monument élevé à la gloire de leur famille. Ce fut difficile d'obtenir des *gyaa-yothn* chargés de se frayer un chemin à travers les planches rampantes et les bruyères qui obstruaient l'entrée et l'une de ces bêtes se mit dans un état de rébellion qui devait avoir de graves conséquences. Elle quitta le détachement et retourna à Tsath sur ses abominables pelotes, emportant sa charge d'or et tout le reste.

Ce fut un travail de cauchemar de fouiller à la lueur des torches à rayons bleus vers le haut, vers le bas, en avant, au-dessus, à travers un tunnel humide, resserré, qui n'avait été foulé par aucun pied depuis des siècles avant la submersion de l'Atlantide ; et en un certain point, T'la-yub dut pratiquer son art inquiétant de la dématérialisation sur elle-même, Zamacona et les bêtes de somme, afin de franchir un point complètement bloqué par des dépôts de terre. Ce fut pour Zamacona une expérience terrible ; bien qu'il ait été souvent témoin de dématérialisations sur d'autres et qu'il l'ait pratiquée sur lui-même dans le cadre d'une projection onirique, il ne s'y était jamais encore trouvé entièrement soumis. Mais T'la-yub excellait dans les arts de K'n-yan et elle accomplit la double métamorphose en parfaite sécurité.

Ensuite, ils reprirent leur affreux cheminement à travers des cryptes horrifiantes hérissées de stalactites, guettés à tous les tournants par de monstrueux personnages sculptés. Ils campaient puis progressaient pendant un laps de temps que Zamacona évaluait à environ trois jours, mais qui était probablement plus bref. Ils arrivèrent finalement dans un endroit très étroit où les parois naturelles ou seulement légèrement équarries laissaient la place à des murs de maçonnerie entièrement édifiés par la main de l'homme et sculptés de bas-reliefs terrifiants. Après un mile de montée rapide, ces murs se terminaient par deux vastes niches, d'un côté et de l'autre, dans lesquelles étaient accroupies de monstrueuses images de Yig et de Tulu incrustées de salpêtre, qui se regardaient l'une l'autre à travers le passage, comme elles s'étaient regardées dès les toutes premières années de la jeunesse du monde humain et n'avaient cessé de le faire. À cet endroit, le couloir s'ouvrait sur une prodigieuse salle circulaire,

voûtée, construite par l'homme, entièrement recouverte d'horribles sculptures et laissant apparaître à l'autre bout un passage, également voûté, menant au pied d'un escalier. T'la-yub savait d'après les récits de famille que cet escalier devait être très proche de la surface de la terre, mais elle n'aurait pas pu dire jusqu'à quel point. Le détachement s'installa. Ils espéraient que ce serait là leur dernier campement dans le monde souterrain.

C'est certainement plusieurs heures plus tard que le cliquetis métallique et le bruit de pas des animaux réveillèrent Zamacona et T'la-yub. Une lueur bleuâtre se répandait, venant de l'étroit passage entre les statues de Yig et de Tulu et en un instant, la vérité leur sauta aux yeux. L'alarme avait été donnée à Tsath ; comme cela fut révélé par la suite, le responsable était le *gyaa-yothn* qui s'en était retourné après avoir refusé de franchir l'entrée du tunnel bouchée par les bruyères. Et un détachement de poursuivants était venu sans tarder pour arrêter les fugitifs. Toute résistance était visiblement inutile et ils n'en opposèrent aucune. Les douze cavaliers s'appliquèrent à se montrer polis et l'on s'en retourna sans qu'un mot soit prononcé ni une pensée transmise d'un côté comme de l'autre.

Ce fut un voyage sinistre et déprimant ; le supplice d'avoir à procéder, au passage obstrué, à une dématérialisation, puis à une rematérialisation était d'autant plus terrible qu'il n'y avait plus désormais l'espoir et l'heureuse perspective qui avaient fait passer l'opération à l'aller. Zamacona entendit ceux qui l'avaient capturé discuter du déblaiement imminent de cet endroit par des radiations intensives, puisque, dorénavant, on devrait poster des sentinelles à la barrière extérieure, inconnue jusqu'ici. Il ne serait pas bon de laisser ceux qui arriveraient de l'extérieur pénétrer dans le passage car, dans ce cas, ceux qui réussiraient à s'en retourner sans avoir subi le traitement approprié auraient pu avoir un aperçu de l'immensité de ce monde intérieur et éprouver la curiosité d'y revenir en nombre. Depuis l'arrivée de Zamacona, pour ce qui était des autres passages, des sentinelles devaient être postées sur tout leur parcours, jusqu'à la dernière porte vers l'extérieur. Ces sentinelles étaient recrutées parmi les esclaves, les morts-vivants ou *Y'm-bhi,* ou dans la classe des hommes libres déchus. L'Espagnol avait prédit l'invasion des plaines américaines par des milliers d'Européens et tous les passages devenaient ainsi une source de danger possible. Ils devaient donc être sévèrement gardés jusqu'à ce que les techniciens de Tsath aient pu mettre assez d'énergie de côté pour préparer leur occlusion définitive, dissimulant jusqu'à l'entrée, comme ils avaient déjà fait pour de nombreux passages à une époque plus ancienne et plus dynamique.

Zamacona et T'la-yub furent jugés par trois *gn'agn* du tribunal suprême dans le palais de cuivre et d'or, derrière le parc aux jardins et aux fontaines. On rendit à

l'Espagnol sa liberté à cause des renseignements d'importance vitale sur le monde extérieur qu'il avait encore à communiquer. On lui dit de regagner son appartement et de retourner à son groupe d'affection, de continuer à vivre comme auparavant, à recevoir des délégations de savants, conformément au dernier emploi du temps qu'il était en train de suivre. On ne lui imposerait aucune mesure restrictive de liberté tant qu'il demeurerait paisiblement à K'n-yan, mais il était bien précisé qu'une nouvelle tentative d'évasion marquerait la fin de cette mansuétude. Zamacona sentit une certaine ironie dans les paroles que le chef *gn'agn* prononça au moment où ils se séparèrent : tous ses *gyaa-yolhn,* y compris celui qui s'était révolté, lui seraient rendus.

T'la-yub connut un sort moins heureux. Il n'y avait aucune raison de la garder, son ascendance tsathique donnait à son geste le caractère d'une trahison plus grave que cela n'avait été le cas pour Zamacona ; on la livra donc aux curieuses distractions qui se déroulaient dans l'arène ; et ensuite, sous une forme plus ou moins mutilée et à demi dématérialisée, on en ferait une *y'm-bhi* ou cadavre-esclave animé ; elle ferait partie des sentinelles gardant le passage dont elle avait dévoilé l'existence. Zamacona ne tarda pas à apprendre, non sans éprouver des serrements de cœur de regret qu'il n'avait guère prévus, que la pauvre T'la-yub avait quitté l'arène après avoir subi bien des mutilations et avoir été, en particulier, privée de sa tête et qu'elle avait été postée comme garde la plus proche de l'extérieur sur le tertre dans lequel on avait constaté que ce passage se terminait. Elle était, lui avait-on dit, gardienne de nuit ; sa tâche automatique était de prévenir au moyen d'une torche tous ceux qui venaient d'avoir à s'écarter ; et si les intrus n'obtempéraient pas, de donner l'alarme à une petite garnison de douze esclaves morts *y'm-bhi* et de six hommes libres vivants, mais partiellement dématérialisés, qui se trouvaient dans une pièce circulaire, voûtée. Elle travaillait, lui avait-on dit, en liaison avec une sentinelle de jour, un homme libre vivant qui avait choisi ce poste de préférence à d'autres formes de châtiments, pour certains délits contre l'État. Zamacona savait naturellement depuis longtemps que la plupart des sentinelles des principales portes étaient des hommes libres pareillement déchus.

Bien que d'une manière indirecte, une chose lui apparaissait clairement : en ce qui le concernait, la sanction d'une nouvelle tentative d'évasion serait son affectation à une porte comme sentinelle ; mais sous la forme d'esclave mort-vivant, *dey'm-bhi,* et après un traitement dans l'amphithéâtre encore plus spectaculaire que celui qu'avait subi T'la-yub, d'après ce qu'on disait. On lui laissait entendre qu'il serait réanimé – ou tout au moins que des fragments de son corps le seraient – pour garder une fraction intérieure du passage. Bien en vue des autres, à un endroit où son corps

tronqué pourrait servir de symbole permanent du prix que se paie la trahison. Mais, ajoutaient ses informateurs, il était inconcevable, bien sûr, qu'il coure un pareil risque. Tant qu'il resterait paisiblement à K'n-yan, il continuerait à être un personnage libre, privilégié, respecté.

Et cependant, Panfilo de Zamacona finit par s'exposer au sort qu'on lui avait décrit comme tellement funeste. À dire vrai, il ne s'attendait pas réellement à le subir ; mais la nervosité qui apparaît dans la dernière partie de son manuscrit exprime clairement qu'il était prêt à l'affronter. Ce qui lui donnait finalement l'espoir de s'échapper sain et sauf de K'n-yan, c'étaient les progrès qu'il avait réalisés vers la maîtrise de l'art de la dématérialisation. Il l'avait étudié pendant des années, il en avait appris encore davantage dans les deux occasions où il s'y était trouvé soumis, il se sentait de plus en plus apte à l'utiliser de lui-même et efficacement. Le manuscrit fait état de plusieurs expérimentations notables de cet art – des succès de moindre importance obtenus dans son appartement – et traduit l'espoir qu'éprouvait Zamacona d'être bientôt capable de prendre la forme spectrale en accédant à l'invisibilité complète et en restant dans cet état aussi longtemps qu'il le désirerait.

Une fois parvenu à cette étape, se disait-il, la sortie vers l'extérieur lui était ouverte. Bien entendu, il ne pourrait pas emporter d'or, mais il lui suffisait de s'échapper. Il pourrait, toutefois, dématérialiser et emporter avec lui son manuscrit contenu dans le cylindre de métal Tulu, même si cela lui coûtait un effort supplémentaire, car ce compte rendu, cette preuve, devait parvenir au monde extérieur, à toutes fins utiles. Il connaissait à présent le passage à emprunter. Si seulement il pouvait le franchir dans un état de dissociation atomique, il ne voyait pas comment une personne ou une force quelconque pourrait détecter sa présence ou l'arrêter, le seul risque à courir, c'était qu'il ne puisse pas conserver d'un bout à l'autre sa forme spectrale. C'était le péril constant, comme il l'avait appris d'après ses expériences. Mais, dans une vie aventureuse, est-ce qu'on ne doit pas toujours risquer la mort et même pire ? Zamacona était un gentilhomme de la vieille Espagne, du même sang que ces hommes qui ont affronté l'inconnu et forgé la moitié de la civilisation du Nouveau Monde.

Pendant bien des nuits après avoir pris cette ultime résolution, Zamacona pria saint Pamphile et d'autres saints, ses gardiens, et égrena son rosaire. La dernière phrase portée dans son manuscrit qui, vers la fin, prend de plus en plus la forme d'un journal est simplement celle-ci : *Es mas tarde de lo que pensaba, tengo que marcharme*… (Il est plus tard que je ne le crois, je dois partir.) Ensuite, il n'y a plus que le silence et les conjectures – un témoignage, comme la présence même de ce manuscrit et tout ce que pourrait apporter ce manuscrit, ce à quoi il pourrait mener.

VII

Quand je levai les yeux, après avoir, à moitié stupéfait, terminé ma lecture et achevé de prendre mes notes, le soleil matinal était déjà haut dans le ciel. L'ampoule électrique brûlait toujours, mais mon esprit tourbillonnant était bien loin du monde réel, du monde extérieur moderne. J'étais, je le savais, dans ma chambre, chez Clyde Compton, à Binger, mais sur quels aperçus monstrueux étais-je tombé ? Etait-ce une supercherie ou la chronique d'un cas de folie ? Si c'était une supercherie, datait-elle d u XVIe siècle ou d'aujourd'hui ? À mes yeux, qui n'étaient pas complètement dépourvus d'expérience, la date du manuscrit paraissait authentique ; quant au problème posé par cet étrange cylindre de métal, je n'osais même pas y penser.

De plus, quelle explication monstrueusement exacte ce manuscrit donnait des phénomènes déconcertants qui se produisaient sur le tertre, des gestes apparemment dépourvus de signification et paradoxaux des fantômes, aussi bien diurne que nocturne, des cas étranges de folie et de disparition ! C'était même une explication d'une *vraisemblance* diabolique, *cohérente* et maléfique, si l'on peut admettre l'incroyable. Ce devait être une révoltante mystification montée par quelqu'un qui connaissait toute la légende du tertre. Il y avait même une pointe de satire sociale dans la description de cet incroyable monde inférieur, fait d'horreur et de décomposition. C'était sûrement l'ingénieuse contrefaçon d'un homme cultivé et cynique, quelque chose comme les croix de plomb du Nouveau-Mexique, qu'un farceur avait enterrées et qu'il prétendit ensuite avoir découvertes, en affirmant que c'étaient des vestiges laissés par des colons venus d'Europe dès le début du Moyen Âge.

En descendant prendre mon petit déjeuner, je ne savais que dire à Compton et à sa mère aussi bien qu'aux curieux qui commençaient déjà à me rendre visite. Toujours dans le brouillard, je tranchai le nœud gordien en leur donnant quelques aperçus d'après les notes que j'avais prises et en balbutiant quelques mots desquels il ressortait que je considérais cette chose comme un faux subtil et ingénieux, déposé là par quelque explorateur du tertre. Quand j'eus donné connaissance de l'essentiel du manuscrit, tout le monde parut partager cette opinion. Il était curieux de constater comme l'atmosphère devint plus sereine dès l'instant où l'on a pu penser que quelqu'un avait fait une blague à une autre personne. Cela était vrai de tout le petit groupe assistant à ce petit déjeuner comme de tous les gens de Binger à qui la discussion fut rapportée. Nous avons tous provisoirement oublié que l'histoire connue et récente du tertre contenait des mystères aussi étranges que tout ce que pouvait contenir le manuscrit et toujours aussi éloignés d'une solution acceptable.

Lorsque je demandai des volontaires pour m'accompagner dans une nouvelle visite

du tertre, ce fut le retour des craintes et des hésitations. J'aurais voulu une importante équipe de fouilles, mais l'idée de se rendre dans cet endroit peu engageant ne paraissait pas exciter la population de Binger plus que la veille. Je sentais pour ma part monter en moi comme une horreur en regardant le tertre et la tache mobile qui était, je le savais à présent, la sentinelle de jour ; car, en dépit de tout mon scepticisme, je ne pouvais me débarrasser des choses morbides que contenait le manuscrit. Elles donnaient à tout ce qui avait un rapport avec cet endroit une signification nouvelle et monstrueuse. Je ne pus absolument pas me décider à regarder dans mes jumelles la tache mobile. Par contre, je me mis en route avec une sorte de bravoure que l'on a dans les cauchemars, lorsque, sachant que l'on rêve, on plonge désespérément dans des horreurs encore plus denses, pour en finir le plus vite possible. Ma pioche et ma pelle étaient restées là-bas, je n'avais donc à prendre que mon sac et quelques menus objets. Je mis dans mon sac l'étrange cylindre et son contenu, sentant vaguement que je pourrais peut-être trouver quelque chose qui mérite d'être comparé avec un passage quelconque du texte espagnol en lettres vertes. Même une adroite mystification peut être fondée sur une caractéristique exacte du tertre qu'un précédent explorateur aurait découverte et ce métal magnétique était diablement étrange ! Le mystérieux talisman d'Aigle-Gris pendait toujours à mon cou, retenu par son lacet de cuir.

En marchant vers le tertre, je ne le regardai pas très attentivement, mais quand je l'atteignis, personne n'était en vue. En recommençant mon escalade de la veille, j'étais troublé par la pensée de ce qui *pouvait* se trouver près de moi si, par miracle, une partie quelconque du manuscrit était seulement à moitié vraie. Dans ce cas, ne pouvais-je m'empêcher de me dire, l'hypothétique Espagnol Zamacona devait avoir à peine atteint le monde extérieur qu'il avait subi quelque désastre ; peut-être une rematérialisation involontaire. Dans ce cas, il devait avoir été saisi par la sentinelle, quelle qu'elle fût, qui se trouvait de service à ce moment-là, ou bien l'homme libre déchu, ou bien, ironie suprême, T'la-yub elle-même, celle qui avait préparé sa première tentative d'évasion et l'y avait aidé et, dans la lutte qui avait suivi, le cylindre contenant le manuscrit pouvait très bien être tombé sur le sommet du tertre, avoir été oublié, s'être ensuite enterré peu à peu pour rester là pendant près de quatre siècles. Mais, ajoutais-je en franchissant la crête, on ne doit pas penser à des choses aussi extravagantes. Cependant, s'il y avait *vraiment* quelque chose de vrai dans l'histoire, quel destin monstrueux que celui vers lequel Zamacona avait été entraîné… L'amphithéâtre… La mutilation… Une tâche à accomplir quelque part dans ce tunnel humide, couvert de salpêtre, comme mort-vivant… Un fragment mutilé de cadavre agissant comme sentinelle intérieure automatique…

C'est un choc réel qui chassa de ma tête cette spéculation morbide ; car, en promenant un regard circulaire sur le sommet elliptique, je m'aperçus aussitôt que ma pioche et ma pelle m'avaient été dérobées. C'était une péripétie donnant à réfléchir et déconcertante, surtout en raison des réticences que semblaient opposer les gens de Binger au principe même d'une visite du tertre. Ces réticences étaient-elles feintes et tous les plaisantins du village s'étaient-ils gaussés à l'avance de ma déconvenue en me voyant partir dix minutes auparavant ? Je pris mes jumelles et explorai la foule de badauds rassemblée à la lisière du village. Non, ils n'avaient pas l'air d'attendre le moindre coup de théâtre. Cependant, toute l'affaire n'était-elle pas au fond une plaisanterie colossale à laquelle étaient mêlés tous les gens du village et de la réserve, légendes, manuscrit, cylindre et tout ? Je pensai à la façon dont j'avais vu la sentinelle à distance pour me rendre compte ensuite qu'elle s'était évanouie d'une manière inexplicable. Je pensai aussi au comportement du vieil Aigle-Gris, au discours et aux expressions de physionomie de Compton et de sa mère, à la terreur de la plupart des gens de Binger, à laquelle il était impossible de se tromper. Dans l'ensemble, cela pouvait être difficilement une mystification à la dimension du village. La peur et le problème étaient sûrement réels, mais il devait évidemment y avoir à Binger un ou deux diables audacieux et blagueurs qui s'étaient rendus subrepticement sur le tertre et qui s'étaient enfuis en emportant mes outils.

Tout le reste, sur le tertre, était dans l'état où je l'avais laissé : broussaille coupée par ma machette, légère dépression circulaire vers l'extrémité nord et le trou que j'avais creusé à l'aide de mon couteau de tranchée pour extraire le cylindre magnétique. Estimant que c'eût été faire aux plaisantins de Binger un trop grand honneur que de m'en retourner pour chercher une autre pioche et une autre pelle, je décidai de réaliser au mieux mon programme avec la machette et le couteau de tranchée qui se trouvaient dans mon sac. Je les en sortis et je me mis en devoir d'élargir la dépression en forme de bol qui avait frappé mes regards et dont je m'étais dit que ce pouvait être une ancienne entrée pour pénétrer dans le tertre. Ce faisant, j'eus comme l'impression qu'un coup de vent se mettait soudain à souffler vers moi, comme je l'avais déjà remarqué la veille, impression qui paraissait plus marquée et faisait encore plus penser à des mains invisibles, sans forme, qui, posées sur mes poignets, m'auraient empêché de progresser dans mon travail de coupe de plus en plus profonde du sol rouge encombré de racines, pour atteindre la couche de limon noir se trouvant au-dessous. Le talisman que je portais autour du cou paraissait se balancer étrangement au gré de la brise, non pas dans une seule direction, comme lorsqu'il avait été attiré par le cylindre enfoui, mais vaguement, d'une manière incohérente tout à fait incompréhensible.

Alors, sans que rien le laisse absolument prévoir, la terre noire entremêlée de racines qui se trouvait sous mes pieds se mit à s'effondrer en craquant et en même temps, j'entendais, loin au-dessous de moi, un bruit léger de choses qui s'infiltraient et qui tombaient. Le vent, ou les forces, ou les mains qui m'empêchaient d'avancer semblaient à présent agir depuis l'endroit même où se produisait cet effondrement et j'avais l'impression qu'ils m'aidaient en me poussant tandis que je m'écartais du trou pour éviter d'être entraîné dans un éboulement. Je me penchai par-dessus le bord du trou, je taillai à coups de machette l'enchevêtrement de racines et de limon aggloméré et je sentis de nouveau ces forces qui s'opposaient à moi, mais elles n'eurent à aucun moment l'intensité suffisante pour arrêter mon travail. Plus je coupais de racines, plus je sentais de choses s'infiltrer dans les profondeurs. Finalement le trou commença à s'approfondir de lui-même et je vis la terre s'infiltrer dans une vaste cavité qui s'était creusée en-dessous, de manière à laisser apparaître une ouverture de bonne taille lorsque les racines qui retenaient la terre eurent été coupées. Quelques coups de machette en vinrent à bout et la dernière barrière céda dans un effondrement et une montée d'air curieusement froid et semblant venir d'ailleurs. Sous le soleil du matin, bâillait une large ouverture d'au moins trois pieds carrés, qui laissait apparaître le sommet d'une série de marches de pierre qui descendaient et sur lesquelles la terre de l'éboulement continuait à s'écouler. Enfin, mes recherches avaient abouti ! Avec le soulagement d'avoir réalisé ce que je cherchais et qui, pour le moment, compensait presque ma peur, je remis dans mon sac le couteau de tranchée et la machette, saisis ma puissante torche électrique et me préparai à une invasion triomphale, solitaire et entièrement inconsidérée de ce monde inférieur fabuleux que j'avais découvert.

Il fut assez difficile de descendre les premières marches tant à cause de la terre éboulée qui les recouvrait qu'en raison d'un curieux courant d'air arrivant d'en dessous. Le talisman que j'avais autour du cou se balançait étrangement et je commençais à déplorer la disparition du carré de lumière du jour que j'avais, encore tout à l'heure, au-dessus de ma tête. La torche électrique faisait apparaître des murs humides, tachés d'humidité et incrustés, taillés dans d'énormes blocs de basalte ; de çà, de là, je croyais déceler quelque vestige de sculpture sous les dépôts de salpêtre. Je serrais mon sac plus étroitement, j'étais heureux de sentir dans la poche de droite de ma veste le poids réconfortant du revolver du shérif. Au bout d'un moment, le couloir commença à tourner d'un côté et de l'autre et l'escalier se révéla comme dégagé de tout obstacle. Les sculptures des murs n'étaient pas complètement reconnaissables et je frissonnai en voyant à quel point ces figures grotesques ressemblaient aux monstrueux bas-reliefs représentés sur le cylindre que j'avais trouvé. Les vents et les forces contraires continuaient à se déchaîner contre moi dans de mauvaises intentions ; à un ou deux tournants, je m'imaginai à moitié voir

apparaître à la lueur des torches des formes minces et transparentes qui n'étaient pas tellement différentes de la sentinelle que mes jumelles m'avaient permis d'apercevoir. Quand j'eus atteint ce niveau de chaos visuel, je m'arrêtai un moment pour me ressaisir. Je ne voulais pas laisser mes nerfs prendre le dessus au début de ce qui allait être sûrement une expérience éprouvante et le régal archéologique le plus important de ma carrière.

Mais j'aurais préféré ne pas m'être arrêté juste à cet endroit, car mon attention se trouva de ce fait fixée sur quelque chose de profondément bouleversant. Ce n'était qu'un petit objet, posé tout près du mur sur l'une des marches qui se trouvaient un peu plus bas, mais cet objet était tel qu'il soumit ma raison à une pénible épreuve et appela une série de spéculations particulièrement alarmantes. Que l'ouverture qui se trouvait au-dessus de moi ait été fermée à l'égard de toutes les formes matérielles depuis des générations, cela était parfaitement évident d'après la croissance des racines d'arbustes et l'accumulation de sol éboulé ; cependant, l'objet que j'avais devant moi ne datait évidemment *pas* d'un grand nombre de générations. Car c'était une torche électrique tout à fait semblable à celle dont j'étais muni, bosselée et entartrée par cette humidité de tombe, mais néanmoins parfaitement reconnaissable. Je descendis quelques marches, la ramassai, l'essuyai sur ma veste rugueuse. L'une des bandes de nickel portait gravés un nom et une adresse et dès que j'ai pu lire, je les ai reconnus en sursautant. On lisait donc : « Jas C. Williams, 17, Trowbridge St. , Cambridge, Mass. » Je savais que cette torche appartenait à l'un des deux audacieux professeurs qui avaient disparu le 28 juin 1915. Il y avait seulement treize ans et cependant je venais à peine de traverser les dépôts de terrain accumulés au long des siècles ! Comment cet objet était-il venu là ? Une autre entrée, ou bien y avait-il quelque chose après tout dans cette idée démente de dématérialisation et de rematérialisation ?

Je descendais toujours l'escalier en pas de vis qui paraissait interminable, le doute, l'horreur pesaient de plus en plus lourdement sur moi. Cette chose ne s'arrêterait-elle donc jamais ? Les sculptures devenaient de plus en plus distinctes et prenaient un caractère narratif qui me mit à deux doigts de la panique quand je reconnus de nombreuses correspondances, auxquelles on ne pouvait se tromper, avec l'histoire de K'n-yan telle qu'elle était ébauchée dans le manuscrit que je transportais dans mon sac. Pour la première fois, je commençai à me demander si cela avait été bien raisonnable d'entreprendre cette descente et s'il ne vaudrait pas mieux revenir à l'air libre avant de rencontrer quelque chose qui ne me permettrait pas de revenir en possession de toute ma raison. Mais je n'hésitai pas longtemps car, en bon Virginien, je sentais le sang de mes ancêtres guerriers et gentilshommes aventuriers protester

contre l'idée de me retirer devant un péril connu ou inconnu.

Ma descente devint plutôt plus rapide que plus lente et j'évitai d'étudier les terribles bas-reliefs et gravures en creux qui m'avaient énervé. Tout de suite, je vis devant moi une ouverture voûtée et je compris que le prodigieux escalier s'était enfin terminé. Mais, tandis que je m'en apercevais, je sentais monter en moi une horreur grandissante car il y avait sous mes yeux, béante, une vaste crypte voûtée dont l'aspect ne m'était à présent que trop familier, un vaste espace circulaire répondant jusque dans le moindre détail à la salle aux parois recouvertes de sculptures que Zamacona décrit dans son manuscrit.

L'ÉXÉCUTEUR DES HAUTES ŒUVRES

The Electric Executioner – 1930 (1928)

Par Adolpho de Castro (Gustav Adolf Danziger, et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Pour quelqu'un qui n'a jamais eu à affronter le danger d'une exécution légale j'ai une assez étrange horreur de la chaise électrique considérée comme objet. À dire vrai, j'estime que le sujet me donne un frisson plus violent que ceux qu'il donne, en plus grand nombre, à l'homme qui est passé en jugement pour un crime passible de la peine de mort. La raison en est la suivante : j'associe cet objet à un incident remontant à quarante ans, un incident très étrange qui m'a mené tout près du bord du gouffre sombre de l'Inconnu.

En 1889, j'étais expert-comptable et enquêteur pour le compte de la Tlaxcala Mining Cy de San Francisco, qui exploitait plusieurs petites concessions d'argent et de cuivre dans les montagnes de San Mateo, au Mexique. Il y avait eu quelques ennuis à la mine n° 3, qui avait un directeur-adjoint revêche, sournois, du nom d'Arthur Feldon. Le 6 août, la société recevait un télégramme lui annonçant que Feldon avait décampé, emportant archives, valeurs et papiers privés et laissant d'une façon générale les registres du personnel et la situation financière dans la plus grande confusion.

C'était un coup dur pour la société ; vers la fin de la soirée, le président McComb m'appela dans son bureau et me donna des ordres tendant à récupérer ces papiers à tout prix. On risquait, il le savait, de graves inconvénients. Je n'avais jamais vu Feldon et on ne disposait que de photographies très quelconques. De plus, la date de mon mariage avait été fixée au jeudi de la semaine suivante, soit neuf jours plus tard, pas davantage, si bien que je ne mettais naturellement aucun empressement à être expédié au Mexique dans une chasse à l'homme de durée indéterminée. Cependant l'urgence était telle que McComb se sentait justifié à me demander de partir sur-le-champ ; et de mon côté, je me disais qu'une acceptation immédiate de ma part aurait une influence favorable sur ma situation dans le sein de la compagnie.

Je devais partir le soir même, en utilisant le wagon privé du président jusqu'à Mexico, après quoi j'emprunterais un chemin de fer à voie étroite jusqu'aux mines. Dès mon arrivée, Jackson, le deuxième sous-directeur, me donnerait tous les détails et tous les indices éventuels. Et les recherches commenceraient sans délai, à travers les montagnes, le long des côtes ou parmi les chemins détournés menant à Mexico selon

les circonstances. Je partis avec la résolution farouche de régler l'affaire – avec succès – le plus rapidement possible ; je calmais mon mécontentement en évoquant mon retour rapide, rapportant les papiers et ramenant le coupable, et un mariage qui deviendrait ainsi comme une cérémonie triomphale.

Après avoir prévenu ma famille, ma fiancée, et mes principaux amis, fait hâtivement mes préparatifs de voyage, je rencontrai le président McComb à huit heures du soir au dépôt de la Southern Pacific, reçus de lui des instructions écrites et un carnet de chèques, et partis dans sa voiture accrochée au train transcontinental de huit heures quinze se dirigeant vers l'est. Le voyage qui commençait ainsi paraissait destiné à être sans événements, et après une bonne nuit de sommeil, je savourai le confort de la voiture privée qu'on avait eu la délicate pensée de me réserver. Je lus avec soin mes instructions écrites, je dressai des plans visant à la capture de Feldon et à la récupération des documents. Je connaissais très bien la région de Tlaxcala – bien mieux, très probablement, que l'homme disparu – d'où certains avantages en ma faveur, à moins qu'il n'ait déjà emprunté le chemin de fer.

D'après la note qui m'avait été remise, Feldon avait depuis quelque temps causé des soucis au directeur Jackson. Il agissait hypocritement et il travaillait sans contrôle dans le laboratoire de la Compagnie à des heures irrégulières. Il était vivement soupçonné de s'être compromis avec un patron mexicain et plusieurs péons dans des vols de minerai. Mais bien que les indigènes aient été congédiés, il n'y avait pas assez de preuves pour justifier une mesure positive à l'égard de cet employé subtil. En vérité, malgré son esprit cachottier, il semblait y avoir plus de méfiance que de culpabilité dans le comportement de cet homme. Il prenait une attitude agressive, il parlait comme si c'était la Compagnie qui le trompait et non pas lui qui trompait la Compagnie. La surveillance visible de ses collègues, écrivait Jackson, semblait l'irriter de plus en plus ; et à présent il avait quitté le bureau en emportant tout ce qui pouvait présenter de l'importance. On ne pouvait faire aucune supposition sur l'endroit où il se trouvait. Cependant, le télégramme final de Jackson suggérait les pentes sauvages de la Sierra de Malinche ; ce pic, élevé en pain de sucre, se dressait au milieu d'une région riche en légendes. Les voleurs indigènes étaient, disait-on, des environs.

À El Paso, où nous sommes arrivés à deux heures du matin le lendemain de notre départ, mon wagon privé fut détaché du train transcontinental et accroché à une machine spécialement commandée par télégramme pour l'emmener vers le sud, jusqu'à Mexico. Je continuai à somnoler jusqu'à l'aube et pendant toute la journée du lendemain, je m'impatientai devant le paysage plat du désert de Chihuahua. Le personnel du train m'avait dit que nous devions arriver à Mexico le vendredi à midi,

mais je pus bientôt constater que des retards sans nombre nous faisaient perdre des heures précieuses. Il y avait des attentes sur une voie de garage tout au long du trajet sur une voie unique, et de temps à autre, une boîte d'essieu qui chauffait ou quelque autre difficulté venait encore bouleverser l'horaire.

À Torreon, nous avions six heures de retard et c'est seulement un peu avant huit heures le vendredi soir que – de douze heures pleines en retard sur le tableau de marche – le conducteur consentit à accélérer pour essayer de rattraper un peu du temps perdu. Mes nerfs étaient à bout, et je ne pouvais, désespéré, qu'arpenter le wagon. Finalement, je m'aperçus que cette accélération avait été chèrement payée, car en moins d'une demi-heure, les symptômes indiquant qu'une boîte d'essieu s'était mise à chauffer apparaissaient dans ma propre voiture ; si bien qu'après une attente affolante le personnel décida qu'il convenait d'examiner à fond tous les roulements après avoir fait un bond à une vitesse réduite au quart de l'allure normale pour gagner la première station possédant des ateliers, la ville industrielle de Queretaro. C'était le comble et j'étais à deux doigts de piétiner d'impatience comme un enfant. En réalité, je me surprenais parfois à pousser le bras de mon fauteuil, comme pour essayer d'activer la marche du train qui se déplaçait à une allure d'escargot.

Il était presque dix heures du soir quand nous entrâmes en gare de Queretaro. Je passai une heure à m'exaspérer sur le quai de la gare pendant qu'on faisait passer mon wagon sur une voie de garage pour être examiné par une douzaine de mécaniciens indigènes. Finalement, ils me dirent que le travail était trop compliqué pour eux, car le boggie avant nécessitait des pièces de rechange qu'on ne pouvait pas trouver avant Mexico. En vérité, tout semblait se liguer contre moi et je grinçais des dents en pensant à Feldon qui s'éloignait de plus en plus, qui était peut-être à Vera Cruz avec toutes facilités pour embarquer à bord d'un bateau ou à Mexico avec ses possibilités ferroviaires. Et pendant ce temps-là, de nouveaux retards m'immobilisaient sans que je ne puisse rien faire. Bien entendu, Jackson avait prévenu la police dans toutes les villes voisines, mais je constatais avec tristesse que cela ne menait pas à grand-chose.

Le mieux que je pouvais faire, ne tardai-je pas à constater, était de prendre l'express de nuit régulier pour Mexico, qui part d'Aguas Calientes et s'arrête cinq minutes à Queretaro. Il serait là à une heure du matin sauf retard et devait arriver à Mexico samedi à cinq heures du matin. En prenant mon billet, je m'aperçus que le train serait composé de wagons à compartiments du style européen au lieu des voitures américaines longues avec leurs rangées de fauteuils à deux places. On les avait beaucoup utilisés dans les débuts des chemins de fer mexicains, en raison des intérêts des constructeurs européens dans les premières lignes ; et en 1889, le Mexican Central en faisait encore rouler un bon nombre sur les parcours les moins

longs. D'habitude, je préfère les voitures américaines, car j'ai horreur d'avoir des gens en face de moi ; mais pour une fois, je me félicitais d'être dans l'une de ces voitures étrangères. À une telle heure de la nuit, j'avais toutes les raisons d'espérer avoir un compartiment pour moi seul, et dans mon état de fatigue nerveuse et d'hypersensibilité cette solitude serait la bienvenue, aussi bien que le siège confortablement rembourré, ses accoudoirs et appuie-tête moelleux, sur toute la largeur de la voiture. Je pris un billet de première, allai rechercher ma valise dans le wagon spécial rangé sur la voie de garage, télégraphiai au président McComb et à Jackson pour leur faire savoir ce qui était arrivé, et m'installai dans la gare pour attendre l'express de nuit avec autant de patience que me le permettraient mes nerfs épuisés de fatigue.

Par miracle, le train n'avait qu'une demi-heure de retard ; mais même ainsi, cette attente solitaire dans la gare était presque venue à bout de mon endurance. Le conducteur, en me faisant monter dans mon compartiment, me dit qu'il espérait rattraper son retard et arriver dans la capitale à l'heure prévue. Je m'installai confortablement sur le siège dans le sens de la marche, en m'étirant les membres et dans l'espoir de rester là tranquillement pendant trois heures et demie d'affilée. La lumière venant d'une lampe à huile placée au-dessus de ma tête était doucement atténuée et je me demandai si je pourrais, malgré mon anxiété et ma tension nerveuse, prendre au passage quelques instants d'un sommeil dont j'avais grand besoin. Quand le train se mit en marche, j'avais l'impression d'être seul, et j'en étais sincèrement heureux. Mes pensées allaient de l'avant à ma volonté, et je hochais la tête selon le rythme de la suite de wagons, qui s'accélérait.

Alors, soudain, je m'aperçus qu'en fait je n'étais pas seul dans la voiture. Dans le coin qui me faisait face, en diagonale, recroquevillé sur lui-même, de sorte qu'on ne voyait pas son visage, était assis un homme mal vêtu, d'une taille inhabituelle, que la lumière faible ne m'avait pas jusque-là permis d'apercevoir. À côté de lui sur la banquette il y avait une énorme valise culottée et bourrée que ses mains curieusement minces tenaient étroitement serrée, même pendant son sommeil. La locomotive ayant poussé un sifflement aigu en franchissant une courbe ou un aiguillage, le dormeur eut un sursaut nerveux dans son demi-sommeil qui restait vigilant. Il releva la tête et révéla un visage beau, encadré d'une barbe et visiblement anglo-saxon, avec des yeux sombres et brillants. En me voyant, il se réveilla complètement et je fus surpris par l'expression farouche et presque hostile de son regard. Il n'y a pas de doute, me dis-je, il regrette ma présence, alors qu'il avait espéré avoir le compartiment pour lui seul pendant tout le parcours ; exactement comme j'avais été moi-même désappointé de découvrir une présence étrangère dans ce compartiment mal éclairé. Le mieux qu'il

aurait pu faire, cependant, c'eût été d'accepter la situation de bonne grâce. Si bien que je voulus demander à cet homme d'excuser mon intrusion. Il semblait être un compatriote américain et nous aurions pu nous sentir mieux à l'aise après un échange de civilités. Alors nous aurions pu nous laisser mutuellement en paix pendant le reste du voyage.

À ma surprise, l'étranger ne répondit pas un mot à mes avances. Au contraire, il ne cessa de me dévisager d'un air furieux et presque inquisiteur, écarta mon offre embarrassée d'un cigare d'un mouvement nerveux, de côté, de sa main libre. Son autre main était toujours cramponnée à sa grande valise usée et l'ensemble de sa personne semblait irradier quelque obscure malignité. Au bout d'un certain temps, il se tourna brusquement vers la fenêtre, bien qu'il n'y ait rien eu à voir dans l'épaisse obscurité qui régnait au-dehors. Assez curieusement, il avait l'air de regarder avec autant d'attention que s'il y avait eu vraiment quelque chose à voir. Je décidai de le laisser à ses caprices et à ses méditations sans l'importuner davantage. Je m'enfonçai donc dans mon siège, rabattis sur mon visage le bord de mon feutre souple et fermai les yeux en faisant un effort pour faire venir ce sommeil sur lequel j'avais à moitié compté.

Je n'avais pas dû somnoler très longtemps ni très profondément quand mes yeux se rouvrirent comme pour répondre à l'action d'une force extérieure. Je les refermai avec une certaine détermination, recommençai à chercher le sommeil, mais sans aucun résultat. Une influence occulte semblait s'appliquer à me maintenir éveillé. Je levai donc la tête, je fis des yeux le tour du compartiment faiblement éclairé pour voir si rien ne clochait. Tout paraissait normal, mais je remarquai que l'étranger assis dans le coin en face de moi me regardait avec la plus vive attention, avec attention mais sans la bienveillance ou la cordialité qui aurait laissé supposer un changement dans son attitude depuis le début maussade. Cette fois, je n'essayai pas d'engager la conversation, mais je me renversai en arrière dans la pose que j'avais prise antérieurement pour dormir. En fermant à moitié les yeux pour le cas où je me serais de nouveau assoupi et cependant en continuant à le surveiller avec curiosité sous le bord baissé de mon chapeau.

Tandis que le train, dans un bruit de ferraille, poursuivait sa route à travers la nuit, je vis une métamorphose subtile et graduelle s'opérer dans l'expression de cet homme qui m'examinait. Évidemment satisfait de me voir dormir, il laissait paraître sur son visage un curieux mélange d'émotions, dont la nature semblait n'avoir rien de rassurant. La haine, la crainte, le triomphe et le fanatisme apparaissaient par intermittence sur le contour de ses lèvres, aux coins de ses yeux, tandis que son regard luisait d'une rapacité et d'une férocité alarmantes. Soudain, l'idée me vint que cet

homme était fou, et dangereusement.

Je ne vais pas prétendre que je n'étais pas profondément et complètement terrifié quand j'ai vu où les choses en étaient. J'étais inondé de sueur des pieds à la tête et j'avais beaucoup de mal à conserver mon attitude détendue et somnolente. La vie avait alors bien des attraits pour moi et l'idée d'avoir affaire à un maniaque de l'homicide – peut-être armé et certainement vigoureux à un point extrême – était consternante et terrifiante. Mon infériorité dans un affrontement quel qu'il fût était énorme ; car l'homme était une sorte de géant, évidemment soumis à un entraînement athlétique, tandis que j'avais toujours été plutôt frêle ; et j'étais alors presque épuisé à force d'anxiété, d'insomnies et de tension nerveuse. C'était indéniablement un mauvais moment pour moi et je sentais assez proche une mort horrible en constatant la folie furieuse qui se faisait jour dans les yeux de cet étranger. Des événements de mon passé revenaient à la surface de ma conscience comme en guise d'adieu, exactement comme un homme en train de se noyer voit, dit-on, au tout dernier moment, resurgir toute son existence devant lui.

J'avais naturellement mon revolver dans la poche de mon veston, mais le moindre mouvement que j'aurais fait pour le saisir et le tirer de ma poche aurait été immédiatement vu de lui. De plus, si j'arrivais à le prendre en main, rien ne dit l'effet que cela pourrait avoir sur le maniaque. Même si je tirais sur lui une ou deux fois, il pourrait avoir encore assez de force pour me reprendre l'arme et disposer de moi comme il l'entendrait. Ou bien s'il était armé lui-même, il pourrait me tirer dessus ou me donner un coup de couteau sans avoir à essayer de me désarmer. Seul un homme de bon sens peut être intimidé par la menace d'un pistolet, la complète indifférence du fou à l'égard des conséquences lui confère une force et une agressivité surhumaines. Que cet étranger installé dans le coin en face de moi ait été sur le point de se lancer dans une action meurtrière, ses yeux flamboyants, les contractions de ses muscles faciaux ne permettaient pas d'en douter un instant.

J'entendis soudain sa respiration devenir haletante d'énervement, je vis sa poitrine se soulever sous l'influence d'une excitation croissante. Le moment d'étaler son jeu était tout proche et j'essayais désespérément de trouver ce que j'avais de mieux à faire. Sans cesser de simuler le sommeil, je fis glisser progressivement ma main droite vers la poche contenant mon pistolet. Pendant ce temps, je ne cessais de surveiller le fou pour voir s'il ne se rendait pas compte de ma manœuvre. C'est malheureusement ce qui se passa presque avant que ce fait ait été trahi par son expression. D'un bond incroyable de soudaineté et d'agilité pour un homme de sa taille, il se trouva sur moi avant que j'aie pu me rendre compte de ce qui m'arrivait. Sa silhouette se détachait et se penchait en avant comme celle de l'ogre de la légende ;

il m'immobilisa d'une main puissante et de l'autre, il me devança en s'emparant du revolver. Après l'avoir pris dans ma poche et transféré dans la sienne, il me lâcha avec un air de mépris, sachant très bien que sa force me mettait entièrement à sa merci. Alors il se redressa de toute sa taille – sa tête touchait presque le plafond du wagon – et il me regarda de toute sa hauteur avec des yeux où la rage avait rapidement laissé la place à un mépris condescendant et à un air calculateur de vampire.

Je ne bougeai pas et au bout d'un moment, l'homme reprit sa place en face de moi ; avec un affreux sourire, il ouvrit sa grande valise bourrée et en sortit un objet d'un aspect particulier – une assez grande cage de fil semi-flexible, tissée un peu comme le masque du batteur au base-bail, mais dont la forme ressemblait davantage à celle d'un masque de plongée. Sa partie supérieure était reliée à un cordon dont l'autre extrémité était restée dans la valise. Il traitait cet appareil avec une tendresse évidente, il l'avait posé sur ses genoux et me regardait de nouveau en humectant d'un mouvement de langue presque félin ses lèvres ourlées de barbe. Alors, il parla pour la première fois, d'une voix grave, enjouée, douce et cultivée à un point qui contrastait étonnamment avec ses vêtements grossiers en velours côtelé et son aspect d'homme mal tenu.

« Vous avez de la chance, monsieur. Vous allez être le premier. Vous allez entrer dans l'Histoire en qualité de premier bénéficiaire d'une remarquable invention. Aux immenses conséquences sociologiques. Je vais, comme qui dirait, faire briller ma lumière. J'émets continuellement des radiations, mais personne ne s'en doute. À présent, vous, vous allez savoir. Un cobaye intelligent. Des chats et des baudets. Ça a même marché avec un baudet… »

Il marqua un temps. Son visage barbu entama un mouvement convulsif rigoureusement synchronisé avec une rotation de toute la tête. C'était comme s'il avait voulu secouer l'influence nébuleuse de quelque médium faisant obstruction, car à la suite de ce geste, son expression devint plus claire ou plus subtile ; ce changement dissimulait une folie devenue plus évidente sous une expression aimable laissant à peine paraître un air sournois. Je saisis immédiatement la différence et risquai un mot pour voir si je ne pourrais pas orienter son esprit dans une direction plus inoffensive.

« Vous semblez avoir là un merveilleux instrument, autant que je puisse en juger. Voudriez-vous me dire comment vous avez été amené à l'inventer ? »

Il fit signe que oui.

« Par simple réflexion logique, mon cher monsieur. Je me suis inspiré des besoins de notre époque et j'ai agi en conséquence. D'autres que moi auraient pu en faire autant s'ils avaient eu un esprit aussi puissant – c'est-à-dire capable d'une concentration aussi soutenue que le mien. J'avais la conviction – la volonté

puissante –, qui fait tout. Je me suis rendu compte, comme jamais personne ne l'avait encore fait, de l'obligation impérative qu'il y a à faire disparaître tout le monde de cette terre avant le retour de Quetzalcoatl et j'ai également compris la nécessité de le faire élégamment. J'ai horreur de la boucherie quelle qu'elle soit, et la pendaison est d'une grossière barbarie. Vous le savez, l'an dernier, la législature de l'État de New York a adopté le principe de l'électrocution pour l'exécution des condamnés à mort, mais l'appareil qu'on avait en vue est aussi primitif que la première locomotive de Stephenson ou le premier moteur électrique de Davenport. Je connaissais un meilleur moyen, je le leur ai dit, mais ils n'y ont pas pris garde. Mon Dieu, quels idiots ! Comme si je n'avais pas su tout ce qu'il y a à savoir sur les hommes, la mort, l'électricité – comme savant, comme homme, comme jeune garçon… technicien, ingénieur… soldat de fortune… »

Il se renversa en arrière, ses yeux se rétrécirent.

« J'étais dans l'armée de Maximilien il y a vingt ans et même davantage. On allait m'anoblir. Mais ces salauds de métèques l'ont tué et j'ai dû rentrer chez moi. Mais je suis revenu, reparti, revenu. J'habite à Rochester, dans l'État de New York… »

Ses yeux prirent une expression encore plus sournoise, il se pencha en avant, effleura mon genou d'une main qui, comme par un paradoxe, était très délicate.

« Je suis revenu, disais-je et j'ai été plus en profondeur qu'aucun d'entre eux. Je déteste les métèques, mais j'aime les Mexicains ! Une devinette ? Écoutez-moi, mon jeune ami, vous ne pensez tout de même pas que le Mexique est vraiment espagnol, non ? Mon Dieu, si vous connaissiez les tribus que je connais ! Dans les montagnes – dans les montagnes – Anahuac – Tenochtitlan – les Anciens… »

Sa voix se mua en une sorte de mélopée qui avait un côté musical :

« Iä ! Huitzipotchli !… Nahuatlacatl ! Sept, sept, sept ? Xochimilca, Chalca, Tepaneca, Acolhua, Tlahuica, Tlascalteca, Azteca ! Iä ! Iä ! J'ai été aux sept cavernes de Chicomoztoc, mais personne ne saura ! Je vous le dis *parce que vous ne le répéterez jamais… »*

Il se redressa et reprit le ton de la conversation.

« Je vous surprendrais en vous disant tout ce qu'on apprend dans ces montagnes. Huitzilopotchli revient… On ne peut en douter. N'importe quel péon au sud de Mexico pourra vous le dire. Mais je n'avais l'intention de rien faire à ce sujet. Je rentrais chez moi, comme je vous le disais, à chaque instant, et j'allais faire bénéficier la société de mon exécuteur électrique lorsque cette maudite législature d'Albany a adopté l'autre système. Une plaisanterie, monsieur, une plaisanterie ! Le fauteuil de

grand-père – assis au coin du feu – Hawthorne… »

L'homme ricanait, dans une parodie morbide de la bonne humeur.

« Eh bien, monsieur, j'accepterais d'être le premier homme à m'asseoir dans leur sacré fauteuil et à sentir passer leur courant de deux fois rien. Je ne ferais pas la danse de la grenouille ! Et ils s'attendent à tuer les assassins avec ça ! Décoration du Mérite… tout ! Mais alors, jeunes gens, j'ai vu l'inutilité – l'illogisme qui ne rime à rien, en quelque sorte – qu'il y avait à ne tuer qu'un petit nombre de gens. Tout le monde est meurtrier, on tue les idées, on dérobe les inventions, on m'a dérobé la mienne en regardant, en regardant, en regardant… »

L'homme s'étranglait ; il s'arrêta et je pris pour parler un ton apaisant.

« Je suis sûr que votre invention était de loin la meilleure et on finira probablement par l'utiliser. »

Je n'agissais pas évidemment avec encore assez de tact, car sa réponse traduisit un renouveau d'irritation.

« Sûr, n'est-ce pas ? Charmante, apaisante, prudente assurance ! Je me fous pas mal de ce dont vous vous souciez… *mais vous ne tarderez pas à savoir* ! Eh bien ! le diable vous emporte, tout le bien qu'on tirera jamais de cette chaise électrique m'aura été volé. Le fantôme de Nezahualpilli me l'a dit sur la montagne sacrée. Ils ont regardé, et regardé, et regardé… »

Il s'étrangla de nouveau et eut l'une de ces mimiques dans lesquelles sa tête et les traits de son visage étaient secoués simultanément. Cela parut le calmer provisoirement.

« Ce dont mon invention a besoin, c'est d'essais. Cette invention est… ici. Le capuchon de fil ou filet de tête est flexible, et se passe facilement. Le collier maintient sans étouffer. Les électrodes sont en contact avec le front et la base du cervelet, tout ce qui est nécessaire. Arrêtez le fonctionnement de la tête, qu'est-ce qui peut continuer à marcher ? Ces idiots d'Albany, avec leur fauteuil de chêne sculpté, croyaient avoir besoin de construire un appareil allant de la tête aux pieds. Les idiots ! Ils ne savent donc pas qu'on n'a plus besoin de tirer dans le corps d'un homme quand on lui a traversé le cerveau ? J'ai vu des hommes mourir au combat. Je sais mieux. Et leur stupide circuit à haute tension, dynamos, tout ce qui s'ensuit. Pourquoi n'ont-ils pas vu ce j'ai fait avec un accumulateur ? Personne n'en a entendu parler, personne ne sait. Je suis le seul à détenir le secret. Moi, et eux si je choisis de les mettre au courant… Mais il me faut des sujets d'expérience, des sujets. *Savez-vous qui j'ai choisi pour être le premier ?* »

J'essayai de la jovialité, en embrayant rapidement sur la cordialité sérieuse, comme sédatif. Penser rapidement et trouver les mots qu'il fallait, cela pouvait encore me sauver.

« Eh bien, il y a un tas de sujets excellents parmi les politiciens de San Francisco, d'où je viens ! Ils ont besoin de votre traitement, et j'aimerais vous aider à l'introduire ! Mais, réellement, je me crois, à dire vrai, capable de vous aider. J'ai une certaine influence à Sacramento et si vous rentrez aux Etats-Unis avec moi lorsque j'aurai terminé mes affaires au Mexique, je veillerai à ce que vous obteniez une audience. »

Il répondit avec sobriété et politesse.

« Non, je ne peux pas retourner là-bas. J'ai juré de ne pas le faire lorsque ces criminels d'Albany ont refusé mon invention, m'ont fait surveiller par des espions, puis s'en sont emparés. Mais il me faut des sujets américains. Ces métèques sont maudits et ce serait trop facile ; et les Indiens pur-sang – les véritables descendants du serpent à plumes – sont sacrés et inviolés, sauf comme victimes de sacrifices convenables… et même ceux-là doivent être mis à mort suivant un certain cérémonial. Je dois avoir des Américains sans retourner là-bas, et il sera fait, au premier homme choisi par moi, un honneur extraordinaire. Savez-vous qui ce sera ? »

J'essayais désespérément de gagner du temps.

« Oh ! s'il n'y a que cela, je vous trouverai une douzaine de Yankees de tout premier ordre dès que nous serons arrivés à Mexico ! Je sais où il y des tas de mineurs modestes dont la disparition passera inaperçue pendant des jours et des jours… »

Mais il me coupa net en prenant soudain un air d'autorité qui était nouveau et n'était pas exempt d'une véritable dignité.

« Ça ira comme ça… nous avons assez tourné autour du pot. Levez-vous et tenez-vous droit, comme un homme. Vous êtes le sujet que j'ai choisi et dans l'autre monde, vous me remercierez de l'honneur que je vous fais, exactement comme la victime d'un sacrifice remercie le prêtre de la faire accéder à la gloire éternelle. Un nouveau principe, aucun autre homme vivant n'a rêvé d'une telle batterie et il est possible qu'on ne tombe plus sur cette solution, dût-on faire des expériences pendant mille années. Savez-vous que les atomes ne sont pas ce qu'ils ont l'air d'être ? Idiots ! Un siècle après ceci un benêt quelconque se demanderait encore si je devais laisser le monde vivre ! »

Comme je m'étais levé sur son ordre, il déroula quelques mètres supplémentaires

de cordon de la valise et se mit debout à côté de moi. Il tendait vers moi le casque de fil électrique maintenu dans ses deux mains, une expression de réelle exaltation se faisait jour sur son visage tanné et encadré de barbe. Pendant un instant il ressembla à un mystagogue ou à un hiérophante grec radieux.

« Ici, ô Jeunesse… une libation ! Vin du cosmos – nectar des espaces interstellaires – Linos – Iacchus – Ialemus – Zagreus – Dionysos – Atys – Hylas – jaillis d'Apollon et tués par les chiens d'Argos – semence de Psamathe – enfant du soleil – Évoé ! Évoé ! »

Il psalmodiait de nouveau et cette fois son esprit semblait être remonté au niveau de ses souvenirs classiques datant du collège. Dans ma position debout, je remarquai le signal d'alarme au-dessus de ma tête et je me demandais si je pouvais l'atteindre en faisant un geste censé répondre ostensiblement à son humeur portée au cérémonial. Cela méritait d'être essayé, si bien qu'en répétant en contre-chant « Évoé ! », je lançai les bras en avant et en haut d'une manière tout à fait rituelle, espérant pouvoir tirer le signal avant qu'il ait le temps de s'en apercevoir. Mais ce fut inutile. Il avait saisi mon intention et il dirigea une main vers sa poche droite où se trouvait mon revolver. Les paroles étaient inutiles et nous restâmes ainsi un moment, comme des statues. Puis il dit avec calme :

« Dépêchez-vous ! »

De nouveau, mon esprit partit frénétiquement à la recherche d'une voie de salut. Les portières ne sont pas verrouillées dans les trains mexicains, je le savais ; mais mon compagnon pouvait aisément me devancer si j'essayais d'en ouvrir une et de sauter. En outre, notre vitesse était telle que, dans cet ordre d'idées, le succès aurait été aussi fatal que l'échec. La seule chose à faire était de gagner du temps. Sur les trois heures et demie de trajet, une bonne partie s'était déjà écoulée et dès que nous serions arrivés à Mexico, la présence de gardes et de policiers dans la gare assurerait pour un temps ma sécurité.

Il y aurait, me disais-je, deux périodes distinctes pour le retarder par des moyens diplomatiques. Si je pouvais l'amener à différer le moment où il me ferait coiffer le capuchon, ce serait autant de temps de gagné. Naturellement, je n'étais pas convaincu que cet appareil soit véritablement mortel ; mais j'en savais assez sur le compte des fous pour comprendre ce qui arriverait au cas où il ne fonctionnerait pas. À sa déception, viendrait s'ajouter un sens démentiel de ma responsabilité dans cet échec qui le conduirait à faire des recherches plus ou moins approfondies pour trouver des influences correctrices. Je me demandais jusqu'où allait exactement sa crédulité et si je pouvais d'ores et déjà émettre une prophétie d'échec qui ferait que cet échec même

me conférerait la qualité de voyant ou d'initié, ou même peut-être de dieu. J'avais une teinture suffisante de mythologie mexicaine pour que cela vaille la peine d'essayer ; cependant, je devais d'abord tenter d'utiliser d'autres influences pour retarder les choses et laisser la prophétie intervenir comme une révélation subite. Si j'arrivais à me faire passer pour un prophète ou une divinité en arriverait-il finalement à m'épargner ? Pourrais-je « m'en sortir » comme étant Quetzalcoatl ou Huitzilopothli ? Tout pour faire traîner les choses jusqu'à cinq heures, heure de notre arrivée probable à Mexico.

Mon premier « atermoiement » était le vieux truc du testament. Tandis que le maniaque recommençait à m'engager à me presser, je lui parlai de ma famille et du mariage que je me proposais de contracter ; je lui demandai la faveur de laisser un message par lequel je disposerais de mon argent et de mes effets. S'il voulait bien me prêter un peu de papier et accepter de poster ce que j'allais écrire, je pourrais, disais-je, mourir plus paisiblement et avec plus de bonne volonté. Après quelque réflexion, il me donna son acceptation, il pêcha un bloc dans sa valise, me le tendit solennellement au moment où je me rasseyais. Je sortis un crayon, en brisai adroitement la mine en le sortant, d'où un nouveau retard pendant qu'il cherchait le sien. En me le donnant, il prit mon crayon à la mine brisée et entreprit de le tailler au moyen d'un grand canif à manche de corne qui se trouvait sous sa veste, passé dans sa ceinture. Évidemment, je n'aurais pas obtenu un bien grand profit à casser la mine une seconde fois.

Ce que j'ai écrit, je peux aujourd'hui difficilement me le rappeler. C'était en grande partie du charabia, composé de lambeaux de littérature pris au hasard et dont je me souvenais, quand je ne pouvais penser à rien d'autre. J'écrivais d'une manière aussi illisible que possible, mais sans que ce gribouillage cesse d'être de l'écriture ; car je savais qu'il y avait des chances pour qu'il examine le résultat avant de commencer son expérience. Je savais comment il aurait réagi en face d'un non-sens flagrant. L'épreuve était terrible et je m'irritais à chaque instant de la lenteur du train. Dans le passé j'avais souvent sifflé un galop allègre sur le « tac » rapide des roues sur les rails, mais à présent le tempo semblait s'être ralenti jusqu'au rythme d'une marche funèbre, ma marche funèbre, me disais-je avec un sourire lugubre.

Ma ruse marcha jusqu'à ce que j'aie couvert plus de quatre pages. À la fin, le fou tira sa montre et me dit que je n'avais plus que cinq minutes. Que devais-je faire ensuite ? Je me hâtais de rédiger la conclusion de mon testament quand une autre idée me vint. Je terminai par un paraphe et lui tendis les feuillets terminés, qu'il fourra négligemment dans la poche gauche de son veston. Je lui rappelai alors l'existence de mes amis de Sacramento qui seraient si intéressés par son invention.

« Est-ce que je ne devrais pas vous donner une lettre d'introduction pour eux ? lui dis-je. Est-ce que je ne devrais pas faire un croquis signé et une description de telle sorte qu'ils vous accordent une entrevue cordiale ? Ils peuvent faire de vous un homme célèbre, vous savez, et il n'est pas douteux qu'ils adoptent votre méthode pour l'État de la Californie s'ils en entendent parler par quelqu'un comme moi, qu'ils connaissent et en qui ils ont confiance. »

J'adoptais cette tactique pour le cas où ses pensées d'inventeur déçu l'éloigneraient du côté religions aztèques de sa manie pour un moment. Quand il y reviendrait, me disais-je, je me lancerais dans la « révélation » et la « prophétie ». Le plan fonctionna, car ses yeux brillèrent pour exprimer son assentiment empressé, bien qu'il m'ait dit avec brusquerie que je devais me hâter. Il continua de vider la valise, en sortit un amas de verre et de bobines auxquelles était fixé le fil du casque, en débitant un feu roulant de commentaires trop techniques pour que je puisse les suivre, mais apparemment très plausibles et directs. Je faisais semblant de noter tout ce qu'il disait, en me demandant si cet étrange appareil était réellement une batterie d'accumulateurs. Est-ce que je recevrais une légère décharge quand il appliquerait le dispositif ? L'homme parlait comme un véritable électricien. Il était certainement à son affaire quand il décrivait son invention et je pus remarquer qu'il n'était plus aussi impatient. La grisaille de l'aube qui m'apportait l'espoir rougissait déjà à travers les fenêtres avant qu'il ait terminé et je finis par avoir l'impression que mes chances de m'en tirer étaient devenues vraiment tangibles.

Mais lui aussi voyait apparaître l'aube et il recommença à lancer des regards furieux. Il savait que le train devait arriver à Mexico à cinq heures et il allait certainement entreprendre une action rapide si je n'arrivais pas à obnubiler son jugement par des idées absorbantes. Il se leva d'un air décidé, déposa la batterie sur le siège à côté de la valise ouverte quand je lui rappelai que je n'avais pas tracé l'indispensable croquis. Je le priai de tenir le casque à la main de sorte que je puisse le faire figurer à côté de la batterie. Il se rassit en rechignant et m'exhorta plusieurs fois à me hâter. Au bout d'un moment, je m'arrêtai pour lui demander un renseignement, m'enquérir de la façon dont la victime était placée pour l'exécution et comment on la maîtrisait quand il lui arrivait de se débattre.

« Eh bien, me dit-il, le criminel est étroitement ligoté à un poteau. Qu'il remue plus ou moins la tête, cela n'a pas d'importance, car le casque s'adapte étroitement et serre encore davantage quand le courant passe. Nous tournons la manette lentement… vous voyez ici, c'est un dispositif soigneusement conçu et comportant un rhéostat. »

Les terres labourées et des maisons apparaissant de plus en plus nombreuses à la

lumière de l'aube indiquaient que nous approchions enfin de la capitale.

« Mais, dis-je, je dois dessiner le casque en place sur une tête humaine aussi bien qu'à côté de la batterie. Ne pourriez-vous pas le coiffer un instant pour me permettre de le dessiner sur votre tête ? Les journaux, aussi bien que les personnages officiels, demanderont tout cela, et ils tiennent absolument à ce que tout soit complet. »

J'avais, par chance, touché un point plus sensible que je n'avais prévu ; car en entendant parler de journaux, les yeux du fou se remirent à briller.

« Les journaux ? Oui, que diable, vous pouvez même obtenir des journaux qu'ils m'écoutent ! Ils se sont tous moqués de moi et n'ont pas voulu imprimer un mot. Allons ! dépêchons ! Pas une seconde à perdre !

« Et à présent, qu'ils soient maudits, ils imprimeront des images ! Je reverrai votre croquis pour le cas où vous auriez commis quelque erreur, il doit être exact à tout prix. La police vous trouvera ensuite, elle dira comment ça fonctionne. Un article d'*Associated Press*... confirmé par votre lettre… gloire immortelle… Dépêchez-vous, je vous dis… dépêchez-vous, que diable ! »

En approchant de la ville, la voie devenait plus mauvaise, le train accusait du roulis et de temps en temps, nous étions secoués d'une façon déconcertante. Ce fut pour moi une excuse pour casser encore une fois la mine du crayon, mais le maniaque me tendit naturellement le mien, qu'il avait taillé entre-temps. Mon premier stock de ruses était près d'être épuisé et je sentais que, dans peu d'instants, j'allais être obligé de me prêter à la pose du casque. Nous nous trouvions encore à un bon quart d'heure du terminus et le moment n'était pas loin où je devrais orienter mon compagnon vers l'aspect religieux de la question et lancer la divine prophétie.

Je rassemblai les bribes de mythologie nahuan-aztèque que je pouvais connaître, je jetai soudain crayon et papier pour me mettre à psalmodier.

« Ïa ! Ïa ! Tloquenahuaque, Toi Qui contiens Tout en Toi-même ! Toi, aussi, Ipalnemoan, par Qui Nous Vivons ! J'entends, j'entends ! Je vois ! je vois ! Serpent qui porte l'Aigle, salut ! Un message ! Huitzilopotchli, ton tonnerre se répercute dans mon âme ! »

Devant ces invocations, le maniaque regarda d'un air incrédule à travers son étrange masque, son beau visage refléta la surprise et la perplexité, qui laissèrent bientôt la place à l'inquiétude. Son esprit parut cesser un instant de fonctionner pour repartir sur un autre plan. Il leva les mains et entonna son chant comme dans un rêve.

« Mictlanteuctli, Seigneur, un signe ! Un signe de l'intérieur de ta caverne sombre !

Ïa ! Tonatiuh-Metzli ! Cthulhu ! Ordonne et j'obéirai ! »

Dans tout ce charabia, il y avait un mot qui faisait vibrer dans ma mémoire une corde étrange. Parce qu'on ne le rencontre jamais dans aucun texte imprimé concernant la mythologie mexicaine ; je l'avais pourtant entendu par hasard plus d'une fois dans la bouche de péons travaillant dans les mines de Tlaxcala appartenant à ma firme. Il semblait appartenir à un rituel excessivement secret et antique ; car, il existait des réponses caractéristiques qu'on devait faire à voix basse ; je les avait entendues de temps à autre et elles étaient inconnues de ceux qui étudient dans les universités. Ce maniaque devait avoir passé beaucoup de temps avec les péons des collines et les Indiens, comme il le disait ; car ces formules non écrites ne pouvaient pas avoir été trouvées dans les livres. En me rendant compte de l'importance qu'il devait attacher à ce jargon doublement ésotérique, je décidai de l'atteindre en son point le plus vulnérable et de lui faire les réponses en jargon qu'utilisaient les indigènes.

« Ya-R'lyeh ! Ya-R'lyeh ! m'écriai-je. *Cthulhu fhtaghn ! Nigurat-Yig ! Yog-Sothot… »*

Mais je n'ai jamais eu l'occasion de terminer. Transporté dans un état d'épilepsie religieuse par la réponse exacte que son subconscient n'attendait probablement pas réellement, le fou tomba à genoux par terre, baissa à plusieurs reprises sa tête coiffée du casque de fil, en la tournant à gauche et à droite. À chaque rotation ses saluts se faisaient plus accentués et je pouvais entendre sortir de ses lèvres écumantes, sur un ton monocorde qui s'enflait rapidement, cette simple syllabe : « Tue, tue, tue ! » Je m'aperçus que j'avais dépassé mon objectif : ma réponse avait libéré en lui une folie croissante qui allait, avant que le train n'ait atteint la gare, le mener au point où l'on met à mort.

Tandis que l'amplitude de ses mouvements rotatifs s'augmentait progressivement, le mou qui subsistait dans le cordon de son casque ne cessait naturellement pas de diminuer. À présent, en proie à un délire extatique qui lui faisait tout oublier, il se mit à décrire des tours complets, si bien que le cordon s'enroula autour de son cou et commença à tirer sur ses connexions avec la batterie posée sur le siège. Je me demandais ce qu'il ferait lorsque l'inévitable se produirait et que la batterie se trouverait entraînée sur le sol et probablement détruite.

Alors, soudain ce fut le cataclysme. La batterie, lancée par-dessus le bord de la banquette par une dernière gesticulation du maniaque à l'apogée de sa crise, tomba en effet ; mais elle ne parut pas s'être complètement brisée. Non, d'après ce que mon œil put saisir en un instant trop fugitif, c'était le rhéostat qui avait subi le véritable choc, si bien que la manette fut instantanément placée à la position correspondant au courant

maximum. Et ce qu'il y avait de merveilleux, c'est qu'il y *avait* vraiment du courant. L'invention n'était pas le simple produit d'une imagination démentielle.

Je vis une lueur aveuglante d'un bleu d'aurore boréale, j'entendis un hululement déchirant plus affreux que tous les cris qui avaient pu être poussés au cours de ce voyage dément, horrible, je sentis l'odeur nauséabonde de la chair grillée. C'était tout ce que pouvait supporter ma conscience exténuée, et je sombrai immédiatement dans l'oubli.

À Mexico, quand le chef de train me rappela à la conscience, je trouvai une foule rassemblée sur le quai autour de la porte de mon compartiment. Comme je poussais un cri involontaire, les visages qui se pressaient aux alentours prirent un air curieux et dubitatif ; et je fus heureux que le chef de train écarte tout le monde, à part le docteur tiré à quatre épingles qui se frayait un passage jusqu'à moi. Mon cri était tout à fait naturel et il avait été déclenché par quelque chose de plus que le spectacle bouleversant du sol du wagon, tel que je m'attendais à le trouver. Ou bien, devrais-je dire, par quelque chose *de moins* parce qu'en vérité il n'y avait absolument rien par terre.

Et il n'y avait rien, dit le chef de train, lorsque, ayant ouvert la portière, il m'avait trouvé inanimé à l'intérieur du compartiment. Mon billet était le seul qui eût été vendu pour ce compartiment et j'étais la seule personne qu'on y ait trouvée. Moi et ma valise, rien de plus. J'avais été seul pendant tout le voyage depuis Queretaro. Chef de train, médecin, spectateurs se touchèrent le front d'un air significatif en réponse aux questions dont je les pressais avec insistance.

Tout cela n'avait-il été qu'un rêve, ou bien étais-je vraiment fou ? Je me rappelai mon anxiété, mes nerfs surmenés et je frissonnai. Grâce à l'employé et au médecin, je me libérai de la foule des curieux, je pris un fiacre en chancelant et me fis conduire à la Fonda Nacional. Après avoir télégraphié à Jackson et à la mine je dormis jusque dans l'après-midi pour essayer de me remettre d'aplomb. Je m'étais fait réveiller à une heure, à temps pour prendre le chemin de fer à voie étroite conduisant à la mine, mais, en me levant, je trouvai un télégramme sous ma porte. Il était de Jackson et m'annonçait que le matin même, on avait trouvé Feldon mort dans la montagne. La nouvelle était arrivée à la mine vers dix heures. Les papiers étaient en sécurité et le bureau de San Francisco avait été mis au courant. Ainsi, tout ce voyage, cette hâte énervante, ce supplice mental éprouvant, avaient été inutiles !

Sachant que McComb s'attendrait à recevoir un rapport direct de moi malgré la tournure prise par les événements, j'envoyai pour m'annoncer un nouveau télégramme et je pris tout de même le chemin de fer à voie étroite. Quatre heures plus tard, dans un

bruit de ferraille, j'étais jeté à la gare de la mine n° 3 où Jackson m'attendait pour me souhaiter la bienvenue. Il était tellement absorbé par l'affaire de la mine qu'il ne remarqua pas mon air encore tout secoué et flapi.

Le récit du directeur fut bref : il le fit en me conduisant à la cabane où gisait le corps de Feldon, en haut de la colline, au-dessus de l'*arrastra*. D'après ce qu'il m'a dit, Feldon avait toujours été un personnage étrange, sombre, même lors de son engagement, un an auparavant. Il travaillait à un dispositif mécanique secret, se plaignait d'être continuellement espionné, il était d'une familiarité déplacée avec les travailleurs indigènes. Mais il connaissait certainement le travail, le pays et les gens. Il faisait de longs trajets à l'intérieur des collines, là où habitaient les péons et prenait même part à certaines de leurs cérémonies païennes ancestrales. Il faisait allusion à des secrets inquiétants et d'étranges pouvoirs aussi souvent qu'il se vantait de son habileté de mécanicien. Dernièrement, son état s'était rapidement détérioré ; il était devenu soupçonneux vis-à-vis de ses collègues à un degré maladif et sans aucun doute, lorsque ses fonds furent bas, il devint le complice de ses amis indigènes dans les vols de minerai. Il avait besoin de sommes d'argent d'importance suspecte pour une raison ou pour une autre, il recevait constamment des envois de laboratoires et de fournisseurs de machines de Mexico et des Etats-Unis.

Quant à sa disparition finale avec toutes les archives, c'était seulement une vengeance pour ce qu'il qualifiait d'« espionnage ». Il était certainement tout à fait fou, car il avait traversé le pays pour gagner une caverne secrète sur le versant sauvage de la Sierra de Malinche où aucun Blanc n'habite et avait fait là des choses étonnamment curieuses. Cette caverne, qu'on n'aurait jamais découverte sans la tragédie finale, était pleine de vieilles idoles aztèques hideuses et d'autels ; ceux-ci étaient couverts d'ossements noircis provenant de sacrifices récents et d'une nature suspecte. Les indigènes ne voulaient rien dire – en vérité, ils juraient ne rien savoir –, mais il était facile de voir que cette caverne était un ancien lieu de rendez-vous pour les leurs et que Feldon avait participé dans la plus large mesure à leurs pratiques.

L'endroit n'avait été découvert par ceux qui procédaient aux recherches qu'à cause des chants psalmodiés et du cri final. Il était tout près de cinq heures ce matin-là, et après avoir campé toute la nuit le détachement avait commencé à faire ses paquets et à se préparer à rentrer aux mines les mains vides. Alors, quelqu'un avait entendu dans le lointain de vagues rythmes et avait compris que l'un des pernicieux chants rituels indigènes anciens était hurlé d'un endroit désert sur le versant de la montagne en forme de pain de sucre. Ils entendirent les mêmes noms d'autrefois – Mictlanteuctli, Tonatiuh-Metzli, Cthulhu, Ya-R'lyeh et tous les autres –, mais la chose curieuse c'était que quelques mots anglais s'y trouvaient mêlés. Du véritable anglais d'homme

blanc et non pas l'argot de métèque. Se guidant d'après ce bruit, ils s'étaient hâtés de gravir le versant de montagne embroussaillé qui y menait lorsque après une accalmie le hurlement avait repris tout près d'eux. C'était une chose terrible, aucun d'entre eux n'en avait jamais entendu de pire. Il semblait y avoir aussi de la fumée, on sentait une odeur âcre et malsaine.

Quand ils tombèrent sur la caverne, son entrée était obstruée par un écran de broussailles, des prosopis, mais laissait à présent sortir des nuages d'une fumée fétide. L'intérieur était éclairé, l'affreux autel et les images grotesques apparaissaient à la lueur clignotante de chandelles qui devaient avoir été changées moins d'une demi-heure auparavant ; et sur le sol recouvert de cailloux gisait l'horreur qui avait fait reculer la foule. C'était Feldon, la tête brûlée jusqu'à en être calcinée par un étrange dispositif qui lui était glissé dessus, une sorte de cage en fil métallique reliée à une batterie d'accumulateurs plutôt détériorée qui était visiblement tombée d'un vase d'autel voisin pour atterrir sur le sol. En voyant cela, les hommes échangèrent des coups d'œil, en pensant à l'« exécuteur électrique » que Feldon s'était toujours vanté d'avoir inventé, cette chose que tout le monde avait rejetée, mais en s'efforçant de la piller et de la copier. Les papiers étaient en sécurité dans la valise de Feldon, placée à côté, ouverte, et une heure plus tard, la colonne de secours repartait vers le n° 3 avec un fardeau macabre sur un brancard improvisé.

C'était tout, mais c'était assez pour me faire pâlir et défaillir tandis que Jackson me faisait passer devant l'*arrastra* pour gagner la cabane où gisait, disait-il, le corps. Car je n'étais pas dépourvu d'imagination et je ne savais que trop bien dans quel cauchemar infernal cette tragédie s'encastrait, en quelque sorte. Je savais ce que je verrais derrière la porte entrebâillée autour de laquelle les mineurs curieux se rassemblaient et je ne bronchai pas quand mes yeux aperçurent la forme du géant, les vêtements grossiers en velours côtelé, les mains étrangement délicates, les mèches de barbe brûlées et la machine infernale elle-même, la batterie légèrement endommagée, le casque noirci par la combustion de ce qui se trouvait à l'intérieur. La grande valise gonflée ne me causa aucune surprise et je ne réagis que devant deux choses : les deux feuilles de papiers pliées qui sortaient de la poche gauche du mort. À un moment où personne ne regardait je tendis la main et me saisis de ces deux papiers qui ne m'étaient que trop familiers et je les chiffonnai dans ma main sans oser regarder l'écriture. Je ne puis que regretter aujourd'hui qu'une sorte de peur panique m'ait, cette nuit-là, poussé à les brûler en détournant les yeux. Ils auraient donné la preuve de quelque chose ou de son contraire, mais à ce point de vue, j'aurais encore pu en obtenir une autre en posant des questions au coroner au sujet du revolver qu'il prit ensuite dans la poche droite de cette veste, qui bâillait. Je n'ai jamais eu le courage de

l'interroger parce que, après la nuit passée dans le train, mon propre revolver avait disparu. En outre, le crayon que j'avais dans ma poche portait les traces d'une taille grossière et hâtive très différente de celle, fort précise, que j'avais obtenue le vendredi après-midi grâce à la machine qui se trouvait à bord du wagon privé du président McComb.

Finalement je rentrai chez moi toujours perplexe, ce qui était peut-être un bienfait. Quand j'arrivai à Queretaro, le wagon privé était réparé, mais je ne fus vraiment soulagé qu'en traversant le Rio Grande pour arriver dans El Paso et entrer aux Etats-Unis. Le mariage différé fut célébré la semaine suivante.

Quant à ce qui s'est réellement passé au cours de cette nuit, comme je l'ai dit, simplement, je n'ose pas faire d'hypothèses à ce sujet. Au départ, ce Feldon n'avait pas toute sa raison, et il avait entassé sur cette folie toutes sortes de traditions aztèques préhistoriques sur la sorcellerie que personne n'a aucun droit de connaître. Il était réellement un génie de l'invention, et cette batterie devait être quelque chose de sérieux. J'ai appris par la suite que dans les années passées, il avait été mis à l'écart par la presse, le public et les potentats de l'industrie. Trop de déceptions, cela ne vaut rien pour une certaine catégorie d'hommes. De toute façon, une combinaison d'influences peu orthodoxes intervenait. À propos, il avait vraiment été soldat sous les ordres de Maximilien.

Lorsque je raconte mon histoire, la plupart des gens me traitent de menteur. D'autres la rattachent à la psychopathologie – et Dieu sait à quel point j'étais en effet malade d'épuisement – tandis que d'autres encore parlent d'une sorte de « projection astrale ». Le zèle que j'ai mis à vouloir rejoindre Feldon a certainement envoyé mes pensées devant moi dans sa direction et avec toute cette magie indienne, il a dû être le premier à le reconnaître et à les capter.

Était-il dans ce wagon de chemin de fer ou bien étais-je, moi, dans cette caverne sur la montagne hantée à la forme de cadavre ? Que me serait-il arrivé, si je ne l'avais pas retardé comme j'ai réussi à le faire ? J'avoue que je n'en sais rien et je ne suis pas sûr d'avoir envie de le savoir. Je ne suis jamais retourné au Mexique et comme je l'ai dit en commençant, je n'aime pas entendre parler d'exécutions sur la chaise électrique.

LE PIÈGE

The Trap - 1932 (1931)

Par Henry Saint-Clair Whitehead (et HPL non crédité).
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

C'est un certain jeudi matin de décembre que tout commença avec cet inexplicable mouvement que je crus discerner dans mon antique miroir de Copenhague. J'eus l'impression que quelque chose remuait – quelque chose qui se reflétait dans la glace, bien que je fusse seul dans la pièce. Je m'interrompis un instant, regardai avec attention, puis, estimant que ce ne devait être qu'une illusion, entrepris de nouveau de me coiffer.

J'avais découvert le miroir, couvert de poussière et de toiles d'araignée, dans une annexe d'un domaine abandonné dans la région nord, faiblement peuplée, de Santa Cruz, aux îles Vierges, d'où je l'avais rapporté aux États-Unis. Après plus de deux siècles passés dans un climat tropical, le verre en était trouble, et la bordure dorée très abîmée au sommet ; aussi fis-je remettre en place les parties manquantes avant de déposer le tout dans une réserve, avec le reste de mes affaires.

Et maintenant, quelques années plus tard, je me retrouvais, moitié hôte, moitié précepteur, dans l'école privée de mon vieil ami Browne, sur une colline venteuse du Kentucky. J'occupais une aile vide de l'un des dortoirs, et disposais de deux pièces séparées par un vestibule. Le vieux miroir, soigneusement placé entre deux matelas, avait été déballé dès mon arrivée, et installé en grande pompe dans le salon, sur une commode en bois de rose qui me venait de mon arrière-grand-mère.

La porte de ma chambre faisait face à celle du salon, et j'avais remarqué qu'en regardant dans la glace de mon armoire je pouvais voir le grand miroir par-delà les deux portes – ce qui revenait à contempler un vestibule multiplié à l'infini, mais qui irait toujours en diminuant. Ce jeudi matin, je crus y apercevoir un vague mouvement, bien qu'il fût toujours vide – mais, comme je l'ai dit, je cessai très vite d'y penser.

Quand j'arrivai au réfectoire, tout le monde se plaignait du froid, et j'appris que le chauffage de l'école était momentanément en panne. Très sensible aux basses températures, et peu soucieux d'affronter ce jour-là une salle de classe glaciale, j'invitai mes élèves à venir dans mon salon pour un cours improvisé devant la cheminée – suggestion qu'ils accueillirent avec enthousiasme.

La leçon terminée, l'un des garçons, nommé Robert Grandison, me demanda la

permission de rester, car il n'avait pas de cours ce matin-là – ce que je lui accordai de bon cœur. Il s'assit pour étudier dans un fauteuil devant le feu.

Au bout d'un moment, cependant, il changea de place et s'éloigna de la cheminée, où je venais de remettre du bois. D'où j'étais, je remarquai qu'il regardait fixement le miroir trouble, et, cherchant ce qui l'intéressait tant, je me souvins de l'incident du matin. Le temps passa, et il gardait les yeux fixes, fronçant les sourcils.

Je finis par lui demander, d'un ton très calme, ce qui retenait son attention. Lentement, les sourcils toujours froncés, il se tourna vers moi et répondit d'un ton prudent :

« Ce sont les inégalités du verre – ou quelque chose comme ça, monsieur Canevin. Je constatais qu'elles semblent toutes provenir du même point. Regardez – je vais vous montrer de quoi il s'agit. »

Se levant, il alla vers le miroir, et plaça son doigt sur un point en bas à gauche de la glace.

« C'est ici, monsieur, très exactement », dit-il en pivotant dans ma direction.

Il se peut que, ce faisant, il ait exercé une pression sur le verre. Il retira brusquement sa main, semblant faire un effort, et émit un faible « Aïe », puis fixa le miroir d'un air perplexe.

« Que se passe-t-il ? dis-je en me levant pour m'approcher.

— Oh, je… (Il parut embarrassé.) Je… On dirait que… c'est comme si j'avais mis mon doigt dedans. C'est… euh… absurde, monsieur, mais… euh… c'était une sensation très particulière. »

Robert avait un vocabulaire étonnant pour un garçon de quinze ans.

Je m'avançai et lui demandai de me montrer l'endroit exact.

« Vous allez penser que je suis idiot, monsieur, dit-il d'un air gêné, mais d'ici je ne peux le dire avec certitude. Du fauteuil cela paraissait tout à fait clair. »

Très intéressé, j'allai m'y asseoir, et fixai le point qu'il m'avait indiqué sur le miroir. Aussitôt la chose me « sauta aux yeux ». Impossible de s'y méprendre : vues de la position que j'occupais, toutes les volutes du verre paraissaient converger, comme des fils tenus par une seule main, et qui rayonneraient à partir du même endroit.

Me levant, je me dirigeai vers le miroir, mais ne pus y apercevoir cette curieuse tache. Apparemment, elle n'était visible que sous certains angles. Observée

directement, cette partie de la glace ne reflétait rien – je ne pouvais y voir mon visage. De toute évidence, je me voyais poser un petit problème d'optique.

J'entendis résonner la cloche de l'école, et Robert Grandison, fasciné, dut partir en toute hâte, me laissant seul avec ma bizarre énigme. Je relevai les stores, traversai le vestibule et cherchai le reflet de la tache dans le miroir de mon armoire. Je finis par l'y trouver, l'observai avec une intense attention, et de nouveau discernai quelque chose qui faisait penser au « mouvement ». Je tendis le cou, et enfin la chose me « sauta aux yeux ».

Ce vague « mouvement » était maintenant beaucoup plus net et marqué – une sorte d'effet de torsion, de tournoiement, très semblable à un minuscule, mais puissant, tourbillon, à une trombe, ou à un tas de feuilles mortes dansant ensemble dans le vent au-dessus d'une pelouse. Il évoquait le double mouvement de la Terre – sur elle-même, et autour du Soleil –, comme si les spirales venaient se jeter sans fin en direction du même point à l'intérieur du verre. Passionné, bien que réalisant que ce devait être une sorte d'illusion d'optique, je perçus un effet de *succion* bien précis, et songeai aux explications embarrassées de Robert : « C'est comme si j'avais mis mon doigt dedans. »

Un léger frisson glacé me parcourut. Il y avait là quelque chose qui valait indiscutablement la peine qu'on s'y intéresse, et comme je songeais à examiner la question de plus près, je me souvins de l'expression songeuse de Robert Grandison quand la cloche de l'école l'avait appelé en classe. Obéissant, il était passé dans le vestibule, en regardant par-dessus son épaule, et je décidai de le faire participer aux recherches que je pourrais entreprendre pour élucider ce petit mystère.

De graves événements relatifs au même Robert, néanmoins, ne tardèrent pas à chasser, pendant un certain temps, toute idée du miroir de mon esprit. Je fus absent tout l'après-midi, et ne revins qu'au moment de l'appel de cinq heures et demie – un rassemblement général auquel tous les élèves devaient obligatoirement assister. Arrivant là dans l'idée d'emmener Robert chez moi pour un nouvel examen du miroir, je constatai, avec une surprise dépitée, qu'il était absent – chose, de sa part, tout à fait inexplicable. Ce soir-là, Browne m'apprit sa disparition : toutes les recherches – dans les dortoirs, et dans le gymnase, comme aux environs – étaient demeurées vaines, bien que toutes ses affaires, et notamment ses vêtements de ville, soient restées en place.

Personne ne l'avait rencontré dehors, ou dans l'un des groupes d'élèves partis en promenade l'après-midi. Des appels téléphoniques auprès de tous les fournisseurs de l'école n'apportèrent rien. En bref, personne ne l'avait vu depuis la fin des cours à deux heures et demie, à l'instant où il empruntait l'escalier qui menait à sa chambre au

dortoir numéro 3.

Quand nous comprimes pour de bon qu'il avait disparu, toute l'école fut bouleversée. Browne, étant le directeur, devait en porter le poids, hébété devant un événement aussi inattendu et sans précédent dans son établissement. On apprit que Robert n'était pas rentré chez lui, en Pennsylvanie, et les élèves et les professeurs lancés à sa recherche dans la campagne neigeuse qui entourait l'école revinrent bredouilles. Il semblait s'être purement et simplement évaporé.

Ses parents arrivèrent le surlendemain, dans l'après-midi. Ils prirent les choses avec calme, bien qu'évidemment la catastrophe les eût profondément ébranlés. Browne paraissait vieilli de dix ans ; mais il était impossible de faire quoi que ce soit. Le quatrième jour, tout le monde s'accordait à dire que le mystère restait complet. Mr. et Mrs. Grandison prirent à contrecœur le chemin du retour, et le lendemain commencèrent les vacances de Noël.

Les élèves, comme les professeurs, s'en allèrent, ne songeant plus qu'aux fêtes de fin d'année ; et seuls Browne, sa femme et les domestiques me tinrent compagnie dans ce vaste bâtiment. Abandonné par ses occupants, il ressemblait vraiment à une coquille vide.

Cet après-midi là, assis devant la cheminée, je réfléchis à la disparition de Robert et échafaudai toutes sortes de théories pour en rendre compte. Le soir, j'y avais gagné un violent mal de tête, et me contentai donc d'un souper léger. Puis, après une marche à grands pas autour de l'école, je retournai dans mon salon et me colletai une fois de plus avec mes pensées.

Un peu après dix heures, je me réveillai dans mon fauteuil, engourdi et glacé, après un petit somme durant lequel j'avais laissé mourir le feu. Je me sentis mal à mon aise, bien qu'animé par un sentiment très particulier d'attente et même d'espoir. Bien entendu, cela concernait le problème qui me tourmentait. Une idée absurde me vint, au sortir de cet assoupissement inopiné : l'impression tenace qu'un Robert Grandison, grêle et à peine reconnaissable, s'efforçait désespérément de communiquer avec moi. Je me mis au lit, l'esprit empli d'une conviction formelle : le jeune homme était toujours vivant.

Ceux qui savent que j'ai longtemps vécu aux Antilles, où se sont produits des événements demeurés sans explication – je les suivis de près –, ne seront pas surpris de me voir prêter foi à de telles intuitions. Ils ne s'étonneront pas non plus que je me sois endormi avec un désir pressant d'entrer en contact par la pensée avec le jeune garçon disparu. Les scientifiques les plus posés n'hésitent pas à affirmer, avec Freud, Jung et Adler, que le subconscient, durant le sommeil, est remarquablement ouvert aux

impressions venues de l'extérieur, bien qu'elles soient rarement préservées après l'éveil.

Si l'on s'avance plus loin en tenant pour acquise l'existence de forces télépathiques, il s'ensuit que celles-ci doivent agir plus intensément encore sur un dormeur ; si je devais recevoir un message précis de Robert, ce serait donc au milieu du sommeil le plus profond. Certes, il se pourrait que j'oublie tout, une fois réveillé ; mais la connaissance de certaines méthodes de discipline mentale, glanée à divers endroits peu connus de la planète, me permet de retenir ce genre de choses avec beaucoup d'acuité.

Je dois m'être endormi immédiatement, et si j'en juge par la vigueur de mes rêves, comme par l'absence d'intervalles d'éveil, mon sommeil fut très profond. Je me réveillai à sept heures moins le quart. Il subsistait encore en moi diverses impressions venues, j'en étais sûr, du monde du rêve. Une image occupait mon esprit : celle de Robert Grandison, étrangement transformé en un garçon d'une morne couleur bleu sombre, tirant sur le vert ; il s'efforçait désespérément de communiquer avec moi par le moyen de la parole, mais se heurtait pour ce faire à d'insurmontables difficultés. Une curieuse barrière spatiale semblait se dresser entre nous, comme un mur invisible et mystérieux qui nous déroutait complètement.

J'avais vu Robert de loin, aurait-on dit, et pourtant, bizarrement, il paraissait en même temps se tenir tout près de moi. Il était à la fois plus grand et plus petit que dans la vie réelle, et sa taille apparente variait *directement,* et non *inversement*, quand, pendant la conversation, il se déplaçait, en avant ou en arrière. En effet, il grandissait, au lieu de rapetisser, lorsqu'il reculait ou s'écartait, et vice versa ; comme si, en ce qui le concernait, les lois de la perspective se trouvaient inversées. Son apparence restait diffuse et brouillée – on aurait dit qu'il n'avait plus de contours permanents ; et les anomalies de couleur et de vêtements me plongèrent tout d'abord dans un abîme de perplexité.

Au cours de mon rêve, ses efforts pour me parler avaient finalement abouti à un résultat audible, bien que sa voix semblât anormalement plate et empâtée. Un moment, je fus incapable de comprendre ce qu'il disait, et, bien que plongé dans le sommeil, me torturai l'esprit pour savoir où il était, ce qu'il essayait de proférer, et pourquoi sa façon de parler demeurait si indéchiffrable et malaisée. Puis, peu à peu, je parvins à discerner des mots et des phrases, dont la première suffit à faire naître une folle excitation dans mon esprit endormi, tandis que s'établissait enfin une certaine communication mentale qui n'avait pu, jusqu'alors, prendre forme consciente, tant tout cela paraissait insensé.

Je ne sais combien de temps, perdu dans le sommeil, j'écoutai ces mots hésitants, mais des heures entières durent s'écouler pendant que mon interlocuteur, qui me semblait étrangement loin, trébuchait sur chacune des phrases de son récit. Je saisis à cette occasion un fait dont je ne puis espérer convaincre personne, faute de preuves irréfutables, mais dont j'étais tout prêt à admettre – dans le rêve comme après mon réveil –, la véracité, en raison de mon expérience du surnaturel. Le jeune homme, tout en éructant péniblement, observait, de toute évidence, les changements qui se lisaient sur mon visage ; car lorsque je parvins à le comprendre un tant soit peu, sa physionomie s'éclaira et montra des signes de gratitude et d'espoir.

Toute tentative pour donner une idée du message de Robert, tel qu'il subsistait en moi quand je me réveillai brusquement dans ma chambre glacée, m'amène à un point de mon récit où je suis contraint de choisir mes mots avec le plus grand soin. Tout cela est si difficile à faire comprendre que l'on risque de s'y perdre pour de bon. J'ai déjà dit que s'était établie entre nos esprits une connexion que la raison m'avait, jusque-là, interdit de formuler consciemment. Je n'hésiterai pas à préciser qu'elle était liée au vieux miroir de Copenhague, dont les mouvements que j'y avais décelés, les spirales, l'impression de succion avaient exercé, sur Robert comme sur moi-même, une si inquiétante fascination.

Ma conscience avait auparavant rejeté ce que mon intuition aurait voulu lui souffler : mais elle ne pouvait plus, désormais, repousser d'aussi incroyables conséquences. Ce qui, dans *Alice*, n'est qu'une simple fantaisie, m'apparut comme la réalité même. Ce miroir était bel et bien doté d'un maléfique pouvoir d'aspiration tout à fait anormal. Celui qui, dans mon rêve, luttait pour me parler, témoignait suffisamment que cet objet violait toutes les certitudes connues de l'expérience humaine, et les lois sans âge gouvernant les trois dimensions qui nous sont familières. C'était bien autre chose qu'un miroir – une porte ; un piège ; un chemin vers des recoins obscurs de l'espace, inaccessibles aux habitants de notre univers visible, qu'on ne pouvait exprimer que dans les termes de la géométrie non euclidienne la plus complexe. *Et, d'une façon incroyable, Robert Grandison était passé de notre monde dans le miroir, et restait emmuré là en attendant sa délivrance.*

Il est significatif qu'en me réveillant je n'aie nourri aucun doute sérieux sur la véracité de ce qui m'était ainsi révélé. Tous mes instincts me certifiaient que j'avais réellement discuté avec un Robert transdimensionnel, et non rêvé toute l'histoire en partant des réflexions que je me faisais sur sa disparition, ainsi que des illusions d'optique du miroir. Cela était pour moi aussi assuré que ces certitudes instinctives dont chacun reconnaît la validité.

Le récit qui m'avait été fait était parfaitement incroyable. Le vieux miroir exerçait sur Robert – je l'avais observé le matin de sa disparition – une intense fascination. Tout au long des heures de classe, il n'eut de cesse de revenir dans mon salon pour l'examiner de plus près. Il arriva chez moi après la fin des cours, aux environs de deux heures vingt, alors que j'étais parti en ville. Constatant mon absence, et sachant que je ne me formaliserais pas de son geste, il entra, se dirigea droit vers le miroir, se plaça devant, et entreprit d'étudier l'endroit où, comme nous l'avions remarqué, les spirales semblaient converger.

Et puis, brusquement, il fut saisi d'un besoin irrépressible d'y placer sa main. Il obéit à contrecœur, et, ce faisant, ressentit aussitôt cette bizarre sensation d'aspiration, presque douloureuse, qui l'avait tant intrigué le matin même. Immédiatement après – sans transition, avec une sorte de torsion qui lui parut déformer et broyer chaque os et chaque muscle de son corps, sectionner et comprimer tous ses nerfs –, il avait été soudainement *tiré à travers* pour se retrouver *à l'intérieur*.

Une fois arrivé là, cette atroce douleur le quitta d'un coup. Il eut l'impression qu'il venait de naître – ce qui se voyait à chaque tentative de faire quelque chose : marcher, se pencher, tourner la tête, parler à voix haute. Son corps tout entier lui semblait former un ensemble incohérent.

De telles sensations se dissipèrent au bout d'un temps assez long, et son organisme redevint un tout organisé, et non plus une somme d'éléments mal assortis. Parler restait cependant très difficile, sans doute en raison de la complexité de l'opération, qui impliquait la mise en œuvre d'organes, de muscles et de tendons très différents. D'un autre côté, ses pieds s'adaptèrent vite aux conditions nouvelles.

Toute la matinée je retournai ce problème qui défiait la raison, reliant tout ce que j'avais vu et entendu, laissant de côté un scepticisme bien naturel chez un homme sensé, et réfléchissant aux moyens de libérer Robert de son incroyable prison. Ce faisant, un certain nombre de points déroutants me devinrent clairs – ou, du moins, plus clairs.

La couleur de Robert, par exemple. Je l'ai dit, son visage et ses mains étaient d'un bleu sombre tirant sur le vert ; et j'ajouterai que sa veste bleu marine avait pris une couleur jaune citron très pâle, tandis que son pantalon restait du même gris neutre. Comme j'y réfléchissais une fois réveillé, je compris que cela obéissait aux mêmes principes que le renversement de perspective qui, lorsque Robert reculait, le faisait paraître plus grand, et plus petit quand il approchait. Dans cette dimension inconnue, chaque détail de couleur était le contraire exact de la teinte normale dans la vie

quotidienne. En physique, le bleu et le jaune, le rouge et le vert sont des complémentaires typiques, et mêlés, donnent du gris. La peau de Robert était d'un chamois un peu rosé, dont l'opposé est le bleu sombre verdâtre que j'avais vu. Sa veste bleue était devenue jaune, tandis que son pantalon demeurait gris. Ce dernier point me déconcerta jusqu'à ce que je me souvienne que le gris, mélange de couleurs opposées, est à lui-même son propre opposé, puisqu'il ne peut en avoir.

Je comprenais aussi pourquoi Robert s'exprimait d'une voix si plate et si déformée – comme sa gaucherie et ce sentiment, dont il se plaignait fort, d'avoir un corps dont les parties seraient comme mal ajustées. Ce fut, au début, une véritable énigme mais, après y avoir beaucoup réfléchi, je finis par en venir à bout. Là encore c'était le fait de la fameuse *inversion* qui affectait la perspective et les couleurs. Quiconque se retrouve dans la quatrième dimension doit nécessairement être inversé de cette façon – y compris en ce qui concerne les pieds et les mains. Il doit en être de même pour tous les organes doubles : narines, oreilles, yeux. Robert s'exprimait donc avec un appareil vocal – langue, dents, cordes vocales – inversé ; aussi ne fallait-il pas s'étonner qu'il ait tant de mal.

À mesure que la matinée s'écoulait, le sentiment que j'avais de la cruelle véracité et de l'urgence terrifiante de la situation révélée par le rêve ne fit que croître. Je devais absolument faire quelque chose, mais me rendais compte, cependant, qu'il était inutile de chercher de l'aide. Une histoire comme la mienne, qui ne reposait que sur un rêve, ne pourrait me valoir que le ridicule, ou des soupçons quant à ma santé mentale. Et, à vrai dire, que pouvais-je faire, aidé ou non, avec les médiocres renseignements obtenus durant la nuit ? Je reconnus enfin qu'il me faudrait davantage d'informations avant même de réfléchir à un moyen de libérer Robert. Cela ne serait possible qu'à travers les conditions favorables du rêve, et je fus réconforté de songer que, selon toute probabilité, le contact télépathique reprendrait dès que je sombrerais de nouveau dans un profond sommeil.

Je m'endormis cet après-midi-là, après un repas au cours duquel, en me contrôlant rigoureusement, je réussis à dissimuler à Browne et à son épouse les pensées tumultueuses qui se bousculaient dans ma tête. J'avais à peine fermé les yeux qu'une faible image télépathique commença d'apparaître : et je compris vite, à ma grande excitation, qu'elle était identique à la précédente, et même un peu plus distincte ; quand elle se mit à parler, je parvins à comprendre davantage de mots.

La plupart de mes déductions du matin se virent confirmées à cette occasion, quoique notre discussion ait été mystérieusement interrompue bien avant mon réveil. Robert avait semblé s'inquiéter peu avant que notre communication prît fin, mais il eut

le temps de me dire que, dans son étrange prison transdimensionnelle, les couleurs, comme les relations spatiales, étaient bel et bien inversées – le noir devenait blanc, les dimensions apparentes croissaient avec l'éloignement, et ainsi de suite.

Il avait également laissé entendre que, tout en étant en parfaite forme physique, et disposant de toutes ses facultés, la plupart de ses fonctions vitales semblaient suspendues. Il lui était ainsi inutile de se nourrir – phénomène infiniment plus surprenant que l'inversion généralisée des objets et des attributs, dans la mesure où celle-ci s'expliquait très bien en termes purement mathématiques. Autre information importante : l'entrée du miroir constituait la seule sortie possible vers notre monde, mais elle était obturée de façon permanente, et définitivement scellée.

Robert me rendit de nouveau visite cette nuit-là ; au cours de son incarcération, de tels messages, reçus à intervalles irréguliers alors que je dormais, l'esprit en attente, ne cessèrent pas. Il faisait pour communiquer des efforts désespérés et souvent pitoyables ; parfois le lien télépathique faiblissait, tandis qu'à d'autres moments la fatigue, l'excitation, ou la peur d'être interrompu faisaient obstacle à ses paroles.

Il est sans doute préférable de présenter comme un tout cohérent ce que le jeune homme me confia lors de nos contacts mentaux, en y ajoutant de-ci de-là certains faits en rapport direct avec sa libération. L'information télépathique restait fragmentaire, parfois indéchiffrable ; je ne cessai pourtant de l'examiner en détail tout au long de trois fiévreux jours ; regroupant l'ensemble, réfléchissant avec une hâte intense, car c'était tout ce dont je disposais si je voulais jamais ramener le jeune homme dans notre monde.

Le lieu quadridimensionnel dans lequel Robert se retrouvait n'était pas, comme dans la science-fiction, un domaine inconnu, infini, peuplé de visions fantastiques et d'habitants étranges ; mais bien plutôt la projection de certaines parties de notre univers dans une direction, ou un aspect de l'espace, inaccessible en temps normal. Monde curieusement fragmentaire impalpable, réduit à des scènes apparemment sans rapport entre elles, qui se fondaient les unes dans les autres ; leurs détails ne pouvant, de toute évidence, être confondus avec tel ou tel objet attiré dans le vieux miroir, comme cela était arrivé à Robert. Ces scènes faisaient penser aux paysages du rêve, ou aux images de lanterne magique – des impressions visuelles fugitives, dont le jeune homme ne faisait pas vraiment partie, et qui formaient une sorte d'arrière-plan panoramique, d'environnement éthéré contre lequel, ou au milieu duquel, il se déplaçait.

Il ne pouvait toucher aucun de leurs éléments – arbres, murs, meubles –, mais se montrait tout à fait incapable de dire s'ils étaient immatériels ou reculaient chaque

fois qu'il tentait de s'en approcher. Tout semblait fluide, changeant, irréel. Il croyait marcher sur la surface inférieure de la scène elle-même – plancher, chemin, pelouse ou autre –, mais à l'examen cela se révélait toujours être une illusion. Ses pieds se heurtaient constamment à la même force de résistance, ainsi que ses mains, dès qu'il s'efforçait de se baisser. Il ne pouvait décrire le sol, ou le plan sur lequel il avançait, que comme une pression à peu près abstraite, qui faisait contrepoids à sa propre gravité. Il n'avait aucune impression réellement tactile. De surcroît, il paraissait exister une force de lévitation, d'ampleur limitée, qui permettait certains changements d'altitude : il pouvait ainsi passer peu à peu d'un niveau inférieur à un autre, plus élevé, sans être capable pour autant de grimper un escalier.

Pour aller d'une scène à une autre il fallait glisser à travers une zone d'ombre confuse, où les détails de chacune d'elles se mêlaient. Toutes se caractérisaient par l'absence d'objets transitoires, et par l'apparition, ambiguë ou peu claire, de meubles et d'éléments de végétation. Leur éclairage était diffus, déroutant, et, bien entendu, les couleurs inversées – l'herbe devenait rouge vif, les troncs d'arbre blancs, le ciel jaune, avec des formes nuageuses blanches et grises, les murs de brique verts – donnaient à toute chose une allure incroyablement grotesque. Quel que soit le point de la Terre où le miroir se trouve suspendu, les heures du jour et de la nuit subissaient une inversion du même ordre.

Le caractère hétérogène de ces scènes intrigua Robert jusqu'au moment où il comprit qu'elles se réduisaient aux lieux longuement reflétés dans le miroir. Cela expliquait leurs limites, très arbitraires, comme l'absence surprenante d'objets déplaçables, et le fait que tous les extérieurs fussent bordés par des contours de portes ou de fenêtres. Le verre pouvait enregistrer ces spectacles intangibles à l'issue d'une longue exposition, sans par ailleurs être en mesure d'absorber corporellement quoi que ce soit ; Robert était arrivé là par un processus bien particulier, et tout à fait différent.

Mais – pour moi, du moins – l'aspect le plus incroyable de ce phénomène aberrant restait le rapport de ces scènes illusoires au monde réel qu'elles représentaient – rapport qui violait de monstrueuse façon toutes les lois connues de la physique. J'ai dit que le miroir enregistrait des images de lieux différents, mais, à proprement parler, c'est inexact. Chacune était en réalité une authentique projection en quatre dimensions, quasi permanente, de l'endroit en question ; et chaque fois que Robert se dirigeait vers tel ou tel point de l'une d'elles – ainsi dans celle de ma chambre, quand il m'envoyait ses messages télépathiques –, *il était en fait sur terre, dans le lieu défini,* bien que soumis à certaines contraintes d'ordre spatial qui interdisaient toute communication sensorielle, dans quelque direction que ce fût, entre lui et la représentation

tridimensionnelle de l'endroit dont il s'agissait.

D'un point de vue purement théorique, un prisonnier du miroir aurait pu se rendre en quelques instants en n'importe quel point du globe – à condition qu'il ait déjà été reflété par la glace. Cela devait également être valable pour des lieux où elle n'avait pas été suspendue assez longtemps pour qu'ils puissent être enregistrés avec une netteté suffisante ; ils se réduisaient alors à une zone d'ombre pratiquement dépourvue de forme. Il y en avait une, d'un gris neutre, hors des scènes proprement dites, qui paraissait sans limites ; mais Robert ne put s'en assurer, et n'osa pas s'y aventurer très loin, de peur de se perdre à jamais, dans ce monde comme dans le nôtre.

Il m'apprit en premier lieu qu'il n'y était pas seul. Plusieurs personnes se trouvaient là, toutes vêtues de costumes d'autrefois : un homme d'âge mûr, corpulent, avec un catogan et des culottes de velours, qui parlait très bien l'anglais, mais avec un fort accent Scandinave ; une petite fille assez belle, dont les cheveux très blonds semblaient d'un bleu sombre luisant ; deux Noirs, apparemment muets, dont les traits contrastaient violemment avec la blancheur de leur peau, à la couleur inversée ; trois jeunes gens ; une jeune femme, un tout petit enfant, presque un bébé ; et un Danois maigre et âgé, dont l'allure, bien particulière, trahissait une intelligence perverse. Il s'appelait Alex Holm, et portait le pantalon collant de satin, la veste évasée et la volumineuse perruque carrée en vogue il y a plus de deux siècles. C'était à lui que tous les autres devaient de se retrouver là. Aussi habile dans l'art de la magie que dans le travail du verre, il avait, il y a très longtemps, créé cette bizarre prison dimensionnelle dans laquelle lui-même, ses esclaves et ceux qu'il avait choisi d'inviter, ou plutôt d'attirer là, étaient emmurés, sans pouvoir sortir, tant que durerait le miroir.

Holm était né au début du XVII^e^ siècle et avait d'abord mené, avec beaucoup de compétence et de succès, la vie d'un verrier de Copenhague. Ses produits connaissaient une grande renommée – surtout les grands miroirs destinés aux salles de réception. Mais l'esprit audacieux qui avait fait de lui le meilleur artisan de son temps lui permit aussi de porter ses ambitions bien au-delà. Il s'irritait des limites posées aux connaissances et aux facultés humaines. Il en vint à chercher de sombres moyens de les surmonter, et y réussit plus qu'il n'est bon pour un simple mortel.

Il aspirait à quelque chose de semblable à l'immortalité, et le miroir était le moyen de parvenir à ses fins. L'étude approfondie de la quatrième dimension n'a pas commencé de nos jours, avec Einstein ; et Holm, plus que versé dans toutes les sciences de son temps, savait qu'entrer, sous forme corporelle, dans ce repli caché de l'espace, l'empêcherait de mourir, au sens physique du terme. D'après ses recherches,

le principe de réflexion était, de façon certaine, le point d'accès principal à toutes les dimensions entourant les trois qui nous sont familières ; et le hasard fit tomber entre ses mains un très ancien fragment de miroir, dont il pensait pouvoir mettre en œuvre les propriétés mystérieuses. Une fois « à l'intérieur » de ce miroir – et tant que celui-ci serait protégé de la destruction et des injures du temps –, la « vie » pourrait (du point de vue de la forme et de la conscience) se voir indéfiniment prolongée.

Holm réalisa donc un miroir magnifique, dont la grande valeur assurerait la préservation. Il y fondit habilement l'étrange objet spiralé qu'il s'était procuré, et, ayant ainsi construit son refuge (ou son piège), entreprit d'assurer son entrée et ses futures conditions d'existence. Il aurait avec lui des serviteurs et des compagnons ; à des fins d'expérience, il fit d'abord passer dans le miroir deux esclaves noirs ramenés des Antilles. On ne peut qu'imaginer ce qu'il ressentit à observer cette première démonstration concrète de l'exactitude de ses théories.

Sans aucun doute un homme aussi savant n'ignorait pas que sortir de notre univers, pour une période supérieure à la durée de vie normale de ceux qui seraient enfermés là, se solderait par une dissolution immédiate à la première tentative de revenir dans le monde réel. Mais, cet inconvénient (et la destruction du miroir) mis à part, les prisonniers resteraient à jamais tels qu'ils étaient en entrant. Ils ne vieilliraient plus, et n'auraient besoin ni de manger ni de boire.

Pour rendre sa prison un peu plus tolérable, il y fit parvenir certains livres, de quoi écrire, une chaise et une table aussi solides que possible, et quelques autres accessoires. Il savait que les images reflétées, ou absorbées par le miroir ne seraient pas réelles, mais se borneraient à s'étendre autour de lui, comme l'arrière-plan des rêves. Le grand moment vint en 1687, lors de son propre passage, qu'il dut aborder avec un mélange de terreur et de triomphe : en cas d'incident, il devrait faire face à l'épouvantable perspective d'entrer sans fin dans l'obscurité d'innombrables dimensions.

Durant plus d'un demi-siècle il demeura seul en compagnie de ses esclaves, sans pouvoir s'attacher de nouveau compagnon, mais, plus tard, il perfectionna sa méthode télépathique, qui consistait à visualiser certaines portions du monde extérieur entourant le miroir, dans l'entrée duquel il attirait ses victimes. Poussé par le désir d'appuyer sur la « porte », Robert s'était retrouvé à l'intérieur de cette façon. Seule la télépathie permettait de telles visualisations, puisque aucun des habitants du miroir ne pouvait voir le monde des hommes situé de l'autre côté.

En vérité, Holm et ses compagnons menaient une vie bien étrange. Le miroir était resté plus d'un siècle devant le poussiéreux mur de pierre du bâtiment où je l'avais

retrouvé, et Robert était donc le premier à y pénétrer après toute cette période. Son arrivée constituait un véritable événement, car il apportait avec lui des nouvelles du monde extérieur qui durent vivement impressionner les plus réfléchis de ceux qui vivaient là. De son côté, si jeune qu'il fût, il ressentit avec force l'étrangeté de cette rencontre avec des gens qui avaient vécu aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

On ne peut se faire qu'une vague idée de la mortelle monotonie de leur existence. Comme je l'ai dit, cet univers se limitait aux lieux longuement reflétés par le miroir ; mais, en raison des dommages infligés à la surface du verre par des climats tropicaux, beaucoup de ces endroits avaient pris un aspect étrange et trouble. Certains d'entre eux restaient agréables et lumineux, et c'est là que la petite compagnie se réunissait ordinairement. Mais aucune de ces scènes ne pouvait faire longtemps illusion : tout y était irréel, intangible, et souvent de contours tout à fait vagues. Quand venaient les fastidieuses périodes d'obscurité, la coutume était de s'abandonner aux souvenirs, aux réflexions, aux conversations. Chacun des membres de cette assemblée aussi bizarre que pathétique gardait intacte sa propre personnalité, qui ne changerait plus, puisque insensible désormais aux effets temporels de l'espace extérieur.

Exception faite des vêtements des prisonniers, le nombre d'objets inanimés contenus dans le miroir était très restreint, et se limitait essentiellement à ceux qu'Holm avait apportés avec lui. Les autres se passaient de meubles, puisque le sommeil et la fatigue avaient disparu avec les autres fonctions vitales. On ne notait la présence d'aucune forme inférieure de vie animale.

Robert obtint la plus grande part de ces informations grâce à Herr Thiele, celui qui parlait anglais avec l'accent Scandinave. Ce Danois de noble prestance l'avait pris en sympathie, et bavardait énormément. Les autres lui témoignaient la même affabilité courtoise, et Holm lui-même, qui semblait bien disposé à son égard, lui confia notamment certains détails relatifs à la porte d'entrée du piège.

Toutefois, le jeune garçon, comme il me l'expliqua plus tard, avait assez de bon sens pour ne jamais tenter d'entrer en rapport avec moi quand Holm était dans les environs : il le vit apparaître à deux reprises alors qu'il communiquait mentalement, et préféra s'interrompre aussitôt. À aucun moment je ne fus en mesure de voir l'univers derrière la surface du miroir ; l'image de Robert, réduite à sa forme corporelle et à ses vêtements, restait purement télépathique, comme l'image sonore de sa voix hésitante (et la visualisation qu'il avait de moi), sans jamais mettre en œuvre une vue réellement transdimensionnelle. Si pourtant il avait disposé des puissants pouvoirs télépathiques de Holm, il aurait pu transmettre quelques images très nettes, en plus de sa propre personne.

Bien entendu, tout au long de cette période, je ne cessai de rechercher désespérément un moyen de le libérer. Le quatrième jour – le neuvième après sa disparition –, je trouvai brusquement la solution. Tout bien considéré, la méthode que j'appliquai laborieusement n'était pas très compliquée, bien que je ne puisse dire à l'avance si elle réussirait ; et tout échec aurait des conséquences effroyables. Tout dépendait du fait qu'on ne pouvait sortir de là depuis le miroir lui-même : si Holm et ses prisonniers y demeuraient enfermés en permanence, la libération devait forcément venir de l'extérieur. Il me fallait également prévoir ce que deviendraient les habitants de ce petit monde, et Holm en particulier. Ce que Robert m'avait dit de lui ne me paraissait pas très rassurant ; et je n'avais aucune envie de le laisser errer dans mon appartement, prêt, une fois de plus, à donner libre cours à son esprit pervers. Les messages télépathiques ne précisaient pas clairement ce qui arriverait à ceux qui étaient entrés dans le miroir depuis si longtemps.

Restait enfin un dernier problème – mineur, certes – en cas de réussite : comment ramener Robert dans notre monde sans avoir à expliquer l'inexplicable ? En cas d'échec, mieux valait n'avoir aucun témoin, ce qui m'interdirait toute relation crédible des faits, si, malgré tout, je parvenais à mes fins. Moi-même, je jugeais tout cela complètement absurde, dès que je laissais mon esprit se détourner des données que mes rêves me présentaient de façon si contraignante.

Quand j'eus réfléchi, autant que je le pus, à tous ces problèmes, je me procurai une grande loupe dans le laboratoire de l'école, et étudiai minutieusement chaque millimètre carré de cette zone peuplée de spirales qui correspondait vraisemblablement à l'ancien miroir dont Holm s'était servi. Même ainsi, je ne pus déterminer avec certitude où il s'arrêtait, et où commençait la surface due au sorcier danois ; mais, après un long examen, je parvins à définir une limite conjecturale, de forme ovale, que je soulignai, avec beaucoup de soin, d'un trait de crayon gras. Je me rendis ensuite à Stamford, où je me procurai un solide coupe-verre à molette ; j'avais en effet dans l'idée de séparer l'ancien miroir, doté de pouvoirs magiques, du reste de la glace.

L'étape suivante consista à déterminer l'heure la plus appropriée pour le déroulement de l'expérience. Je me décidai finalement pour deux heures et demie du matin – à la fois parce que cela me permettrait de travailler sans être dérangé, et représentait aussi l'« opposé » de quatorze heures trente, moment où Robert avait dû entrer dans le miroir. Cette sorte d'« opposition » pouvait, ou non, avoir une certaine valeur : l'heure choisie était en tout cas aussi bonne qu'une autre, et sans doute meilleure.

Je me mis finalement au travail, la nuit succédant au dixième jour de la disparition de Robert, après avoir baissé tous les stores de mon salon, et fermé à clé la porte du vestibule. Suivant avec le plus grand soin, sans même oser respirer, l'ellipse que j'avais tracée, je découpai la section ainsi délimitée à l'aide de la molette d'acier de mon instrument. Le verre, épais d'un pouce et demi, se fendit d'un seul coup sous la ferme pression que j'exerçais. La découpe terminée, je renouvelai l'opération, en pénétrant plus profondément encore.

Puis, aussi précautionneusement que possible, je soulevai le lourd miroir de la commode où il reposait, et l'inclinai contre le mur vers lequel je tournai la glace, détachant deux des lames, minces et étroites, clouées à l'arrière. À l'aide de la lourde poignée de bois du coupe-verre, je heurtai doucement la zone que j'avais découpée.

Elle tomba aussitôt sur le tapis de Boukhara. J'ignorais ce qui allait se passer, mais je m'attendais à tout, et, involontairement, pris une profonde inspiration. Par souci de commodité, j'étais alors à genoux, le visage tout près de l'ouverture que je venais de pratiquer ; comme je respirais, une forte odeur *poussiéreuse* remplit mes narines – une odeur qui ne pouvait se comparer à aucune de celles que je connaissais. Puis tout ce qui apparaissait dans mon champ de vision devint subitement d'un gris terne, tandis que je me sentais écrasé par une force invisible qui interdisait à mes muscles de fonctionner.

Je me souviens de m'être agrippé de mon mieux au rebord du rideau le plus proche de moi, et de l'avoir senti se détacher de ses fixations. Puis je tombai lentement sur le sol, englouti par l'obscurité de l'oubli.

Quand je repris conscience, j'étais étendu sur le tapis de Boukhara, jambes en l'air. La même odeur poussiéreuse, hideuse et inexplicable, remplissait la pièce. Mes yeux me transmirent l'image de Robert Grandison, debout devant moi. C'était lui – en chair et en os, et de couleur normale –, qui tenait mes jambes haut levées, afin de faire circuler le sang jusqu'à ma tête, comme on le lui avait appris au cours de secourisme. Je restai un moment sans pouvoir proférer un mot, à cause de l'odeur suffocante, et de ma propre stupéfaction, qui se transforma en sensation de triomphe. Alors seulement je redevins capable de bouger et de parler de façon cohérente.

Je levai une main hésitante et l'agitai faiblement en direction de Robert.

« Tout va bien, mon bon, murmurai-je, vous pouvez laisser aller mes jambes. Merci encore. Je vais bien, maintenant, je crois. C'est cette odeur qui m'étouffait, enfin, je crois. Ouvrez la fenêtre, voulez-vous – en grand – à partir du bas. Voilà – merci. Non – laissez le store baissé tel qu'il est. »

Je parvins à me relever – la circulation du sang repartait par à-coups –, et me redressai en m'accrochant au dos d'un fauteuil. Je me sentais encore un peu assommé, mais un courant d'air très froid venu de la fenêtre eut vite fait de me remettre d'aplomb. Je m'assis dans le fauteuil et regardai Robert, qui s'avançait vers moi.

« D'abord, dis-je en hâte, Robert – les autres – Holm ? Que leur est-il arrivé quand j'ai ouvert la… sortie ? »

Il s'arrêta au milieu de la pièce et me fixa d'un air grave.

« Je les ai vus disparaître peu à peu – dans le néant –, monsieur Canevin, répondit-il avec solennité ; et tout avec eux. Il ne reste plus rien "à l'intérieur" » monsieur – grâce à Dieu – et grâce à vous ! »

Le jeune homme, cédant enfin à la terrible pression qu'il avait endurée tout au long de onze jours horribles, s'effondra brusquement, comme un enfant, et se mit à pleurer hystériquement, à longs sanglots secs et étouffés.

Je le pris dans mes bras, le déposai sur mon divan, jetai une couverture sur lui, puis m'assis à côté et posai sur son front une main apaisante.

« Calmez-vous, mon petit », dis-je avec douceur.

Son accès d'hystérie, bien compréhensible, cessa aussi soudainement qu'il était venu, tandis que je lui exposais mes plans pour le ramener à l'école sans problèmes. Comme je m'y attendais, le caractère passionnant de la situation et le besoin de camoufler l'incroyable vérité derrière une explication rationnelle captivèrent son imagination ; il finit par se lever avec impatience pour me donner les détails relatifs à sa libération, et écouter mes directives. Il était, semble-t-il, dans la « zone de projection » de ma chambre à coucher, au moment où j'ouvris la sortie ; aussi avait-il émergé dans cette pièce, sans comprendre qu'il se retrouvait enfin « dehors ». Puis, entendant le bruit d'une chute, il s'était précipité ici, pour me découvrir évanoui sur le tapis.

Je ne mentionnerai que rapidement comment je m'y pris pour donner un tant soit peu de vraisemblance au retour de Robert – comment je le fis sortir furtivement par la fenêtre, revêtu d'un sweater et d'un vieux chapeau qui m'appartenaient, pour l'emmener jusqu'à la route dans ma voiture, que j'avais fait démarrer avec précaution, lui faire répéter une fable que j'avais mise au point, et comment je revins pour apprendre à Browne que je l'avais retrouvé. J'expliquai que, l'après-midi de sa disparition, il marchait seul sur la route quand deux jeunes gens lui proposèrent une promenade en voiture ; pour plaisanter, et malgré toutes ses protestations, ils l'emmenèrent bien au-delà de Stamford. Sautant hors du véhicule à un feu rouge, il

avait été renversé par une voiture qui venait en sens inverse – pour se réveiller, dix jours plus tard, dans la demeure de ceux qui l'avaient heurté. Quand il apprit quel jour on était, il avait aussitôt téléphoné à l'école ; étant le seul éveillé, j'avais pris la communication et m'étais empressé d'aller le chercher en voiture, sans prendre le temps d'avertir qui que ce fut.

Browne prévint immédiatement les parents de Robert, sans mettre en doute mon récit, et s'abstint d'interroger le jeune homme, tant celui-ci paraissait épuisé. On convint qu'il se reposerait à l'école, sous la surveillance experte de Mme Browne, ancienne infirmière. Bien entendu, j'eus l'occasion de le voir souvent pendant le reste des vacances de Noël, et pus ainsi combler certaines lacunes du récit fragmentaire qu'il m'avait fait en rêve.

Parfois nous doutions presque de la véracité de notre histoire ; nous demandant si nous ne partagions pas tous deux la même illusion monstrueuse provoquée par le caractère hypnotique du miroir, et si, en fait, l'accident de voiture n'était pas authentique. Mais chaque fois que nous en étions tentés, un souvenir abominable nous dissuadait : pour moi, celui de Robert, avec sa voix déformée et ses couleurs inversées ; pour lui, le spectacle fantastique de ces gens d'autrefois, de ces scènes oubliées, qu'il avait observés. Et puis le souvenir commun de cette horrible odeur de poussière… Nous savions ce qu'elle signifiait : la dissolution instantanée de tous ceux qui étaient entrés, il y a un siècle ou plus, dans une dimension inconnue.

Il existe, de surcroît, deux types de preuves plus convaincantes. Les premières viennent de mes recherches, dans les annales danoises, de tout ce qui pouvait concerner Axel Holm. Il avait laissé bien des traces dans les témoignages écrits, comme dans le folklore ; de nombreuses visites dans les bibliothèques, et les entretiens que j'eus avec plusieurs érudits danois me permirent de jeter une certaine lumière sur sa détestable renommée. Qu'il me suffise de dire que ce miroitier de Copenhague, né en 1612, était un luciférien notoire, dont les agissements, comme la disparition définitive, firent l'objet de controverses inquiètes il y a plus de deux siècles. Il brûlait du désir de tout connaître et de venir à bout des limites imposées à l'humanité – aussi s'était-il plongé depuis l'enfance dans l'occultisme et l'étude des questions interdites.

Il passait pour appartenir à une confrérie de sorciers ; et le vaste savoir contenu dans les vieux mythes scandinaves – avec Loki l'Astucieux et Fenris le Maudit – n'eut bientôt plus de secrets pour lui. Il visait des objectifs étranges, dont on savait peu de choses – assez, cependant, pour en reconnaître le caractère démoniaque. On dit de source sûre que ses deux aides noirs – des esclaves originaires des Antilles

danoises – devinrent muets peu après qu'il les eut achetés ; et qu'ils disparurent peu avant qu'il en fasse de même.

Il semble que, vers la fin d'une vie déjà longue, l'idée d'un miroir d'immortalité ait germé en lui. On chuchotait à l'époque qu'Holm avait en sa possession un miroir enchanté d'une incroyable antiquité – dérobé, ajoutait-on, à un sorcier de ses amis, qui le lui avait confié pour qu'il le polisse.

Le miroir en question – aussi puissant, disait la rumeur, que l'égide de Minerve ou le marteau de Thor – était un petit objet de forme ovale, surnommé le « miroir de Loki », chargé de pouvoirs magiques ; parmi lesquels celui de prévoir l'avenir proche et de montrer ses ennemis à celui qui le possédait.

Nul, parmi le peuple, ne doutait qu'il n'ait, entre les mains d'un magicien de grand savoir, d'autres propriétés, encore plus puissantes ; et même certaines personnes cultivées accordaient une créance apeurée aux affirmations selon lesquelles Holm avait entrepris de l'incorporer dans un miroir d'immortalité de plus grande taille. Sa disparition en 1687, suivie de la vente et de la dispersion de ses biens, donna naissance à des légendes fantastiques toujours plus vivaces. À vrai dire, c'était le genre d'histoires dont on ne peut que rire, tant qu'on n'en possède pas la clé ; pour moi, qui me souvenais de mes rêves, et disposais du témoignage de Robert Grandison, elle confirmait sans ambiguïté tous les ahurissants prodiges qui s'étaient déployés tout près de nous.

Mais, comme je l'ai dit, je peux encore arguer d'une autre preuve – quoique d'un caractère très différent. Deux jours après sa délivrance, alors que Robert, déjà presque rétabli, plaçait une bûche dans la cheminée, je remarquai chez lui une certaine maladresse de mouvements, qui fît naître en moi une idée obsédante. L'appelant à mon bureau, je lui demandai abruptement de prendre un encrier – et fus à peine surpris de constater qu'il obéissait en se servant de la main gauche, bien qu'il eût toujours été droitier. Sans l'alarmer, je le priai de bien vouloir déboutonner sa veste et de me laisser écouter son rythme cardiaque. Je me rendis compte, en posant mon oreille contre sa poitrine – mais je ne lui en fis part que quelque temps après – que *son cœur battait désormais à droite.*

Il était pourtant entré droitier dans le miroir, tous les organes internes en position normale. Cette inversion durerait sans aucun doute toute sa vie. Une telle transformation, impossible à nier, montrait bien que ce passage d'une dimension à l'autre n'avait pas été une illusion. S'il y avait eu une sortie naturelle dans le miroir, Robert aurait vraisemblablement subi une nouvelle inversion pour revenir dans notre monde parfaitement normal – comme pour la couleur de sa peau et de ses vêtements.

Le délivrer de force, toutefois, eut très certainement des conséquences inattendues ; les dimensions ne purent se corriger elles-mêmes, comme ç'avait été le cas pour les fréquences chromatiques.

Je n'avais pas seulement *ouvert* le piège de Holm ; je l'avais *détruit ;* quelques-unes des inversions durent disparaître lors de l'évasion de Robert. Il est important de noter qu'à ce moment il ne ressentit aucune douleur comparable à celle éprouvée lors de son arrivée. Si j'avais procédé de manière plus brutale, je tremble à la pensée des douleurs monstrueuses qui, par la suite, auraient pour toujours été les siennes. J'ajouterai qu'après ma découverte j'examinai les vêtements qu'il portait quand il était prisonnier du miroir, pour constater, comme je m'y attendais, que les poches, les boutons et tous les détails correspondants avaient eu aussi connu ce genre d'inversion.

En ce moment même, le miroir de Loki, tel qu'il tomba sur mon tapis de Boukhara, repose sur une liasse de documents placée sur mon bureau, ici à Saint Thomas, vieille capitale des Antilles danoises – devenues aujourd'hui les îles Vierges américaines. Plusieurs collectionneurs de verre de Sandwich [1] ont déjà cru y reconnaître un fragment dépareillé de ce vénérable matériau américain. Je me dis pourtant que mon presse-papiers est une relique d'un métier infiniment plus subtil et plus ancien. Je me garde bien, pour autant, de détromper les amateurs.

[1] L’une des plus anciennes colonies de peuplement du Massachusetts. (NdT.)

CASSIUS

Cassius - 1931 (1930)

Par Henry Saint-Clair Whitehead (et HPL non crédité).
Traduction par Gérard Coisne.

Mon majordome, Stephen Penn, dirigeant le personnel de ma demeure de Charlotte Amalie, n'était pas, à strictement parler, natif de Saint Thomas. Penn était originaire de l'île voisine de Saint John. Il porte l'un des plus vieux noms des Antilles, bien qu'il ne reste plus aujourd'hui aucun homme blanc répondant à cet honorable patronyme.

Les pérégrinations de Stephen, cependant, ne s'étaient pas limitées à la traversée depuis Saint John – incidemment, c'est le décor authentique de *L'Île au trésor*, de R.L. Stevenson – qui se trouve à un peu plus d'une journée de voyage de la capitale des îles Vierges. Stephen avait bourlingué un peu partout, ce qui voulait dire qu'il avait été jusqu'à la Trinité ou, peut-être, la Guyane britannique, et avait parcouru tout l'archipel, ce chapelet d'anciens sommets de montagnes englouties au cours d'un gigantesque cataclysme préhistorique et qu'un géographe à l'imagination fertile a appelé un jour l'Arc d'Ulysse. Si l'humble Stephen Penn avait ainsi accompli maints périples, c'était en raison de son amour de la mer. Il avait servi à bord de plusieurs navires et appris son métier de majordome sous l'autorité de divers stewards.

Tandis qu'il faisait l'apprentissage de la vie, Stephen avait noué de nombreuses relations. L'un de ses amis, un Noir mince et bien bâti, au teint ivoirin et âgé d'une trentaine d'années, avait pour nom Brutus Hellman. Ce Brutus, à l'instar de Stephen, s'était établi à Saint Thomas comme domestique. En fait, c'était Stephen qui lui avait suggéré l'idée de quitter son île natale, l'île britannique d'Antigua, pour venir tenter sa chance dans les îles Vierges américaines. Stephen lui avait trouvé sa première place à Charlotte Amalie, dans la maison d'un officier de marine.

Stephen devait se sentir plus ou moins responsable de cet ami de longue date, car lorsque Brutus perdit brusquement sa place à la suite de la maladie soudaine et du rapatriement de son patron par les services sanitaires de la Marine, au milieu de la saison d'hiver, Stephen vint me trouver et me demanda d'engager son ami Brutus, qui travaillerait uniquement « pour le logement et la nourriture », le temps de trouver un nouvel emploi.

J'accédai volontiers à cette requête. Je savais que Brutus était un excellent

domestique. J'étais heureux de lui rendre service et de faire ainsi plaisir à Stephen, à l'humeur toujours agréable et à la compétence sans défaut, et, par la même occasion, d'ajouter un serviteur aussi zélé au modeste train de ma maison de célibataire. Je convins d'une rémunération un peu plus substantielle que ce qui avait été demandé, et Brutus Hellman ajouta ses services avisés à ceux de l'admirable Stephen. Je fus remarquablement bien servi, cette saison-là, et jamais je n'eus à regretter ce que les deux hommes appelaient « ma grande bonté ! »

Brutus entreposa donc ses modestes biens dans l'une des cases des domestiques, dans les communs situés au fond de l'arrière-cour, et, peu de temps après, j'eus de nouveau l'occasion de faire quelque chose pour lui. Une nouvelle fois, ce fut Stephen qui vint m'exposer le problème de son ami. Brutus, semblait-il, devait subir une opération mineure et, comme le font tous les Noirs, ils avaient tous les deux longuement discuté de la question, et décidé de venir me demander, à moi leur présent maître, d'arranger la chose.

Et c'est ce que je fis, avec l'aide de mon ami, le Dr. Pelletier, le chirurgien-chef de notre hôpital naval, considéré dans les cercles de la Marine comme le meilleur homme des services de santé. Je n'avais pas demandé de précisions sur les troubles dont souffrait Brutus. Stephen avait surtout insisté sur l'opération elle-même, laissant dans l'ombre bien des détails, et je n'avais pas pu dire grand-chose au Dr. Pelletier.

Il est tout à fait possible que si le Dr. Pelletier n'avait pas dû aller à Porto Rico, le jeudi de cette même semaine, cette histoire, l'un des cas les plus étranges qu'il m'ait été donné de rencontrer, n'aurait jamais été écrite. Si Pelletier, résolu à embarquer à onze heures, n'avait pas quitté la salle d'opération tout de suite après en avoir terminé avec Brutus, un peu après huit heures du matin, et n'avait pas laissé à ses assistants le soin de refermer la plaie bénigne que Brutus avait à l'aine, alors cette incroyable affaire, que je peux seulement qualifier de « persécution » acharnée à la perte du malheureux Brutus Hellman, n'aurait jamais eu lieu.

Ce fut le mercredi, vers deux heures de l'après-midi, que je téléphonai au Dr. Pelletier pour lui demander de pratiquer une intervention sur Brutus.

« Envoyez-le-moi cet après-midi, avait-il répondu. Je pourrai l'examiner vers cinq heures et commencerai l'opération tôt demain matin. Je pars pour San Juan à onze heures, pour une semaine. »

Je le remerciai et montai faire ma sieste, après avoir demandé à Stephen de transmettre ces instructions à Brutus, lequel partit pour l'hôpital une heure plus tard. Il en sortit le dimanche après-midi suivant, entièrement remis de son opération.

Celle-ci n'avait d'ailleurs été qu'une intervention mineure, consistant simplement en l'extraction d'une sorte de tumeur. Il me remercia d'avoir intercédé en sa faveur en venant m'annoncer, le dimanche soir, sous la véranda où j'étais occupé à lire, que le dîner était prêt.

Le samedi matin, la veille du jour du retour de Brutus, je découvris quelque chose de très curieux dans un coin sombre de l'arrière-cour, près des trois petites cases du côté nord. Ces cases étaient inoccupées, sauf celle de droite, qui était pour l'heure celle de Brutus. Stephen, comme la cuisinière, la blanchisseuse et la fille de cuisine, vivaient quelque part en ville.

J'étais donc en train d'inspecter la cour, pavée de dalles anciennes. Je constatai qu'elle était propre et bien entretenue, et avait été désherbée et récemment balayée. Les trois cases de pierre des domestiques avaient été passées au blanc de chaux et brillaient comme des gâteaux glacés dans le soleil du matin. Je contemplai cette partie de ma propriété en approuvant de la tête, car j'aime que chaque chose soit en bon ordre. Je jetai un coup d'œil entre les allées qui séparent les maisonnettes de deux pièces. Je ne vis pas la moindre toile d'araignée. Puis j'examinai la case de droite, celle de Brutus Hellman, qu'un passage étroit séparait du haut mur d'enceinte de vieilles briques hollandaises. Là, presque au pied du mur, j'aperçus par terre ce que je pris tout d'abord pour un jouet cassé qu'un enfant avait jeté là, probablement, pensai-je, en le lançant par-dessus le mur.

On aurait dit une maison de poupée, qui, à supposer qu'on l'ait bien jetée de la sorte, était retombée de guingois. Cela ressemblait vaguement à l'une de ces curieuses ruches de jadis, qu'on peut encore voir à l'occasion dans les îles les plus reculées des Petites Antilles. Mais il ne pouvait s'agir d'une ruche. C'était beaucoup trop petit.

Ma curiosité légèrement éveillée, je fis quelques pas dans l'allée. Vu de plus près, le curieux petit objet méritait un examen plus attentif. C'était, bien qu'exécutée dans un style plutôt grossier, la reproduction d'une hutte de village africain, au toit de chaume circulaire et conique : Le chaume, me doutai-je, avait dû constituer l'essentiel d'un de ces balais faits de fines brindilles liées ensemble. Les « murs » de la petite cabane étaient un mélange hétéroclite de petits bouts de bois, parmi lesquels je reconnus trois crayons à la mine de graphite rongée et le manche cassé d'une brosse à dents. Ces détails serviront à indiquer la taille de l'objet et à justifier ma conviction initiale selon laquelle il s'agissait d'un jouet d'enfant plutôt habilement fait. Comment une telle chose était-elle arrivée dans ma cour, à moins d'avoir été jetée par-dessus le mur, c'était un mystère tout à fait secondaire. La petite hutte, du sol au sommet de paille, mesurait environ huit pouces de haut. Sa largeur pouvait atteindre dix pouces.

Ma première réaction fut de la ramasser et de l'examiner de plus près, puis je voulus la jeter dans la corbeille grillagée, à l'autre bout de la cour, où Stephen brûlait régulièrement les papiers sales et les détritus. Ce n'était qu'un jouet brisé et il n'était pas question que cela vienne entacher la propreté immaculée de ma cour. Puis je me souvins du bambin de la blanchisseuse, un enfant de six ou sept ans, très noir de peau et silencieux, qui venait parfois jouer tranquillement dans la cour pendant que sa robuste maman travaillait avec ardeur, penchée sur un baquet installé sur un tabouret près de la porte de la cuisine, d'où elle pouvait échanger un flot continuel de commérages avec la cuisinière.

Alors je me ravisai. Très probablement, cette petite hutte de paille était l'un des plus beaux jouets du gosse. Avec l'idée plaisante de faire une surprise au petit Esculape, c'était le nom du garçon, je sortis une piécette – l'équivalent de dix *cents* – dans l'intention de la cacher à l'intérieur de la minuscule maisonnette.

Je m'accroupis et glissai la pièce dans la fente de l'entrée. Au même instant, quelque chose jaillit brusquement de l'intérieur et me pinça méchamment le gras du pouce et de l'index.

Naturellement, je fus surpris. Je retirai vivement mes doigts et me redressai en hâte. Il y avait une souris, peut-être même un rat, là-dedans ! J'examinai mes doigts ; ils ne portaient aucune marque. La peau n'était pas déchirée. Les petites dents pointues avaient heureusement manqué leur prise lorsque le rongeur avait voulu me mordre, moi qui violais le temple de son intimité. Intrigué, je quittai l'allée et regagnai la cour ensoleillée, quelque peu troublé par ce *contretemps* [1] lilliputien, et décidai de demander à Stephen de faire en sorte que cet affreux rongeur ait disparu lorsque le petit Esculape viendrait reprendre son jouet.

Mais, comme j'atteignais les marches de la véranda, j'entendis la voiture de mon ami le colonel Lorriquer s'arrêter devant la maison. Dans ma hâte de souhaiter la bienvenue à ces visiteurs matinaux et, plus tard, en acceptant l'invitation de Mrs. Lorriquer à venir dîner le soir même et jouer au bridge, la petite hutte et son hôte déplaisant me sortirent complètement de la tête.

Je n'y repensai que quelques jours plus tard, lorsque se déclenchèrent les premiers incidents de ce qui devait être l'un des événements les plus inexplicables, les plus terrifiants et les plus effroyables de toute ma vie.

Ma véranda est un endroit très agréable où venir prendre le frais le soir, excepté à cette période du printemps où les papillons de nuit éclosent par myriades, et ce durant plusieurs jours d'affilée, empêchant de s'asseoir au-dehors dans tout endroit éclairé qui n'est pas protégé.

Néanmoins, à l'époque où se situe cette histoire, c'était encore trop tôt pour les papillons et, le dimanche soir où Brutus revint de l'hôpital, un groupe de quatre personnes, y compris moi-même, avait pris place sous la véranda.

Il y avait Arthur Carswell, venu de Haïti pour une brève visite, Mrs. Spencer, veuve et fille du colonel Lorriquer, et son amie, Mrs. Squire. Nous avions dîné une heure auparavant au *Grand Hôtel*, où Carswell nous avait invités et, après être venus prendre le café chez moi, nous étions sortis, en quête « d'un peu d'air », en cette soirée de février plutôt lourde et étouffante. Assis sous la véranda, nous parlions de sujets et d'autres, et chacun hésitait en son for intérieur à regagner la moiteur de la maison pour la partie de carte projetée.

Il était neuf heures, autant que je m'en souvienne. La nuit était très calme. Au-dessus de nous, dans un ciel sans nuages d'un indigo lumineux, les étoiles des tropiques brillaient tels d'énormes joyaux. L'odeur douce et entêtante des jasmins blancs et des tubéreuses embaumait l'air. Aucun bruit, hormis une remarque occasionnelle et nonchalante de l'un ou de l'autre d'entre nous, ne venait rompre la douceur enchanteresse et apaisante de la nuit.

Puis, tout à coup, sans aucun avertissement et d'une façon si soudaine que Carswell et moi nous levâmes brusquement, l'exquise perfection de la soirée fut brisée net par un cri épouvantable, un véritable hurlement de terreur.

Ce cri inaugura ce qui devait être, quand je repense à cette période, les jours les plus déroutants, les plus éprouvants et les plus noirs dont je puisse me souvenir, moi qui n'ai pourtant pas mené une existence de rentier. Pour qualifier cette époque, une formule m'est restée à l'esprit, une phrase qui décrit parfaitement ce que je ressentais : ce fut le « règne de la terreur ».

Carswell et moi, courant dans la direction d'où avait retenti le hurlement, nous élançâmes vers les cases des domestiques. Ainsi que je l'ai déjà dit, seule l'une d'elles était occupée. Lorsque nous arrivâmes dans l'arrière-cour, nous vîmes une faible lumière – celle de la lampe à huile de Brutus – dessiner une large bande verticale par l'entrebâillement de la porte de sa case. Nous nous y précipitâmes comme vers un phare et nous ruâmes à l'intérieur.

Son verre à moitié déboîté, comme si on avait voulu l'allumer à la hâte, la lampe à la flamme fuligineuse éclairait faiblement une scène étrange. Plié en deux et assis sur le bord de son lit, les draps rejetés et repoussés à la diable, Brutus grelottait de peur, le visage d'un gris terne et cendreux dans cette lumière fumeuse, le dos rond et les bras serrés autour des genoux. Entre ses doigts crispés, coulait un filet de sang qui avait taché les draps et formait une petite flaque sur le sol de pierre de la case.

Brutus, geignant lugubrement, se balançait d'avant en arrière, les genoux ramenés contre la poitrine. La lampe continuait à fumer, empuantissant l'atmosphère, tandis que, de façon incongrue, apportés par la nuit en de lourdes nappes entêtantes, les parfums des fleurs tropicales se déversaient à flots par la porte ouverte et se mêlaient curieusement à l'odeur âcre de la mèche charbonneuse.

Carswell alla jusqu'à la lampe, redressa le verre et baissa la flamme. Elle cessa d'enfumer la pièce et l'air de la case devint plus respirable après qu'il fut allé ouvrir les volets de la grande fenêtre que Brutus, comme la plupart des Noirs des Antilles, avait fermés pour se protéger de « l'air de la nuit » avant de se mettre au lit.

Immédiatement, je me précipitai vers Brutus qui n'avait pas cessé de geindre, et je l'obligeai à s'allonger sur le lit. Je déchirai l'un des draps et, à l'aide d'une large bande de tissu, bandai l'affreuse petite blessure qu'il avait à la cheville, juste à l'extrémité du tibia. Je serrai le bandage improvisé et le flot de sang s'interrompit. Sans doute réconforté par cette aide opportune, Brutus cessa de gémir et tourna son visage cendreux vers moi.

« Vous l'avez vu, maître ? » demanda-t-il, se mordant les lèvres pour ne plus trembler.

Je n'accordai guère d'attention à cette question. A vrai dire, c'est à peine si je l'entendis, occupé que j'étais à étancher le sang. Brutus en avait déjà perdu une quantité considérable et mon bandage grossier était destiné à mettre fin à l'hémorragie. Au lieu de lui répondre, je me tournai vers Carswell, qui se tenait debout à mes côtés, attentif et prêt à se rendre utile.

« Courez jusqu'à la salle de bains, vous voulez bien, Carswell ? Dans l'armoire à pharmacie, vous trouverez des bandages ainsi qu'un flacon de Mercurochrome. » Carswell s'en alla aussitôt accomplir cette mission et je m'assis, tenant mes mains fortement serrées autour de la jambe de Brutus, juste au-dessus du pansement improvisé. Il répéta alors sa question et, cette fois, je prêtai l'oreille à ses propos.

« Vu quoi, Brutus ? » demandai-je en le regardant vraiment pour la première fois – droit dans les yeux, je veux dire. Jusqu'ici, j'avais consacré toute mon attention à sa blessure.

De toute évidence, Brutus était terrifié.

« La… la bête, maître », dit Brutus.

Je m'assis au bord du lit et le regardai fixement. J'étais, comme vous devez le penser, passablement intrigué.

« Une bête, Brutus ? » demandai-je très calmement, presque doucement. Une telle terreur s'était emparée de mon second domestique que je pensais, pour le moment du moins, qu'il convenait de le traiter comme un enfant effrayé.

« La bête-la qu'attaqué moin, maîte, expliqua-t-il.

— À quoi ressemblait-elle ? répliquai-je. Veux-tu dire qu'elle est encore ici… dans cette chambre ? »

À ces mots, Brutus faillit défaillir. Son regard se révulsa et ses iris disparurent presque. Il se mit à trembler de la tête aux pieds, comme s'il avait soudain très froid. Je lâchai sa jambe – le sang ne coulerait plus, j'en étais sûr, avec le bandage que je lui avais fait – et je ramenai les draps sur Brutus, le bordant soigneusement. Je pris ses mains molles dans les miennes et les frottai doucement.

À cet instant, Carswell revint, apportant le matériel de premier secours. Il le déposa sans un mot sur le lit et resta debout à côté de moi, regardant Brutus en secouant lentement la tête.

« Et si nous lui faisions boire un peu de cognac ? demandai-je. Il est plutôt abattu, j'en ai peur. Il tremble comme une feuille.

— C'est la réaction, fit remarquer calmement Carswell. J'y avais d'ailleurs pensé. » Cet excellent homme sortit une petite flasque de la poche de sa veste, l'ouvrit et versa une rasade dans le petit capuchon d'argent qui servait de bouchon.

Je soulevai la tête de Brutus de son oreiller. Il claquait des dents de façon audible. Au moment où je versais le cognac entre ses lèvres, j'entendis un mouvement furtif sous le lit, et quelque chose, un petit animal sombre à l'aspect sinistre, de la taille d'une mangouste, jaillit comme une flèche de sa cachette, bondit vers la porte et disparut au-dehors dans la nuit. Sans un mot, Carswell s'élança à sa poursuite, vira sèchement sur la gauche et passa en courant devant la fenêtre ouverte. Je lâchai le bouchon vide, laissai hâtivement retomber la tête de Brutus sur l'oreiller et me précipitai au-dehors. Carswell était déjà à l'autre bout de la rangée de cases et promenait la lueur de sa torche dans l'allée étroite où j'avais trouvé la minuscule hutte africaine. Je courus le rejoindre.

« La bête a réussi à s'enfuir », dit-il laconiquement.

Je restai à côté de lui sans dire un mot, la main posée sur son épaule. Il éclaira les coins et les recoins du passage, mais il n'y avait rien, rien de vivant. La bête avait eu amplement le temps de se glisser dans un coin sombre et de disparaître dans quelque cachette appropriée, ou même d'escalader le mur de l'arrière-cour. Carswell braqua

finalement le faisceau de sa torche sur la petite hutte, qui était toujours dans l'allée.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. On dirait un jouet d'enfant.

— C'est ce que j'ai d'abord cru lorsque je l'ai découvert, répondis-je. Je pense que cela appartient au fils de la blanchisseuse. »

Nous nous avançâmes dans l'allée. Elle n'était pas tout à fait assez large pour nous permettre de marcher de front, et Carswell dut me suivre. Je retournai la petite hutte du bout du pied. Il n'y avait rien en dessous. Qu'elle ait pu servir de cachette à l'animal était une pensée qui, je dois le dire, nous était venue simultanément à Carswell et à moi. Mais l'animal, mangouste ou autre, avait pris la poudre d'escampette.

Nous revînmes à la case et trouvâmes Brutus quelque peu remis de ses frayeurs. Il ne tremblait plus et ses yeux étaient plus calmes à présent. Le réconfort de notre présence et le pansement avaient produit leur effet, et il entreprit de nous remercier pour ce que nous avions fait pour lui.

Aidé par Carswell, j'enlevai délicatement mon bandage de fortune. Le sang autour de cette vilaine morsure – car c'était une morsure, avec des marques de dents facilement reconnaissables sur les bords déchiquetés de la plaie – s'était coagulé. L'hémorragie avait cessé. Nous versâmes du Mercurochrome sur la plaie pour éviter l'infection et j'entourai la cheville blessée de Brutus de deux rouleaux entiers de bandes de triple épaisseur. Puis, après l'avoir rassuré et tranquillisé, nous le laissâmes, la lampe brûlant toujours comme il en avait exprimé le désir, et retournâmes auprès des dames.

Notre partie de bridge fut, comme vous pouvez le penser, assez décousue, Mrs. Spencer et Mrs. Squire ayant été considérablement bouleversées par ce qui s'était passé, et nous l'abrégeâmes au plus vite. Carswell reconduisit Mrs. Spencer chez elle et je raccompagnai Mrs. Squire jusqu'au bas de la colline, au *Grand Hôtel* où elle passait l'hiver cette année-là.

Il était presque minuit lorsque je rentrai, après m'être attardé sur le chemin du retour, l'esprit préoccupé par cet incident. Je décidai d'aller voir comment se portait Brutus avant de me coucher. Je montai d'abord à ma chambre, chargeai un petit pistolet automatique et redescendis pour me diriger vers les cases. La lumière brûlait toujours et Brutus ne dormait pas, car il répondit immédiatement comme je frappais à la porte.

J'entrai et lui parlai pendant quelques minutes. Je lui laissai le pistolet, qu'il plaça sous son oreiller. En le quittant, je m'arrêtai sur le pas de la porte et lui dis :

« Comment cet animal – la "chose" qui t'a attaqué, Brutus – a-t-il pu pénétrer ici, alors que tout était soigneusement fermé ? »

Brutus répondit qu'il avait également réfléchi à ce problème et qu'il en était arrivé à la conclusion que la « bête » avait dû se cacher dans sa case avant qu'il ne se retire pour la nuit et ferme porte et fenêtre. Il avoua ne pas se sentir à l'aise avec la fenêtre ouverte telle que Carswell et moi l'avions laissée.

« Mais, voyons, tu dois avoir de l'air durant ton sommeil. Tu ne voudrais pas que ta case soit barricadée comme la cabane d'un paysan ? » demandai-je pour le taquiner gentiment. Brutus eut un large sourire.

« Non, maîte, dit-il lentement. Moin pas avoi peû des jumbees ! Non, moin y en avoi plutôt ça dans l'sang. Moin tout fermer d'instinct ! D'un aute côté, maîte, maint'nant qu'la bête est patie, pt'être qu'on pou'ait fe'mer la fenête ? Comme ça, li pou'ait plus en'ter pou fai du mal à moin. »

Je lui affirmai que la plus agile des mangoustes aurait toutes les peines du monde à grimper le long du mur de la case, lisse et passé à la chaux, pour entrer par cette fenêtre. Brutus sourit mais secoua la tête.

« Ça pas êt' mangouste, cette bête-là, pas rat non plus, maîte, fit-il observer en se pelotonnant sous les draps.

— Que penses-tu que c'était, alors ? demandai-je.

— Lu Bon Dieu seul savoi, maîte », répondit-il énigmatiquement.

J'étais arrivé au milieu de la cour, après avoir quitté Brutus, lorsque mes oreilles furent assaillies par l'une de ces combinaisons de cris perçants et de grognements étouffés que John Masefield [2] a qualifié de prélude d'une tragédie animale au creux des buissons de la campagne anglaise, par une nuit d'été où brille la lune. Un bref et cruel combat – deux petits animaux s'affrontant à mort, se battant pour de la nourriture – se déroulait non loin de là. Je m'arrêtai, les sens aiguisés au plus haut point par ce qui venait de se passer dans la case de Brutus, et écoutai ce duel sans pitié. À cet instant, les cris aigus de la mêlée cessèrent brusquement. L'un des combattants avait apparemment abandonné la lutte. Des grognements persistèrent néanmoins, durant quelques instants, et je ne pus m'empêcher de frissonner involontairement. C'étaient des bruits sourds, les bruits ordinaires que fait un animal. Pourtant il y avait en eux quelque chose de si sauvage qu'ils ne semblaient pas appartenir à un représentant de notre faune antillaise, d'échelle relativement réduite.

Cette pensée me cloua sur place. Je sentis un frisson glacé me parcourir l'échine, sous ma veste de coutil blanc !

Je me retournai, presque sans hésitation, attiré malgré moi vers la scène du combat. Les grognements avaient cessé, et je perçus alors, dans le calme de cette nuit splendide, baignée par le clair de lune et rafraîchie par la douceur de la brise, un bruit de chair déchirée absolument horrible ! C'était affreux, abominable et parfaitement répugnant. Je m'arrêtai de nouveau, quelque peu ébranlé, je dois l'avouer, et les nerfs à fleur de peau. J'étais maintenant tout près de ces bruits macabres. Et ce fut soudain le silence – complet, total, absolu !

Je m'avançai vers la scène de ce petit drame, le faisceau de ma torche balayant ce coin de la cour près de la petite allée.

Le rayon lumineux découvrit la victime presque immédiatement et je crus voir, sans pouvoir en être sûr, à la limite de mon champ de vision, le vainqueur s'enfuir à la hâte. La victime était des plus ordinaires. C'était le corps, palpitant encore faiblement, d'un gros rat bien nourri. L'animal gisait dans la cour, à l'extérieur de l'allée, son sang formant une large mare sur les dalles de pierre – une scène absolument sinistre. Curieux, j'examinai le rat mort. Cette vile créature avait dû succomber après une attaque d'une violence inouïe. Il avait été égorgé, éventré, et réduit en charpie d'une horrible façon. Je retournai jusqu'à la case de Brutus, entrai et m'emparai d'un de nos maigres journaux locaux, empilés sur une commode. Puis, hochant la tête en souriant à l'adresse de Brutus, je me dirigeai une nouvelle fois vers la scène du carnage. Une idée m'était venue. J'étalai le journal, y fis glisser du pied le corps du rat et, ramassant le journal, emportai le rat mort jusqu'à la case de Brutus. Je remontai la mèche de la lampe que je posai près de son lit.

« Est-ce l'animal qui t'a attaqué, Brutus ? demandai-je. Si c'est le cas, tu me sembles avoir été bel et bien vengé ! »

Brutus grimaça et regarda attentivement l'animal éventré.

« Non, maîte, dit-il lentement. Ça pas êt' un rat qu'attaqué moi. Gadez sa goge, maîte. Li égo'gé' une zoreille à l'aute ! Non, maîte. Moin plutôt penser, d'apès l'appa'ence du bobo [3], qu'la bête-la qu'a z'est'opié ma jambe êt' la même qu'a écha'pé ce rat ! »

Et, de fait, à en juger par l'aspect du rat, Brutus avait sans doute raison.

J'enveloppai le rat dans le journal, dis bonsoir une fois de plus à Brutus, emportai le paquet avec moi et le jetai dans la poubelle de métal dans laquelle on brûle les ordures ménagères tous les matins. Puis j'allai me coucher.

Il était quatre heures passé de trois minutes lorsque je fus arraché de mon lit confortable et d'un profond sommeil par une série de coups de feu tirés avec le petit automatique que j'avais laissé à Brutus. J'enfilai mon peignoir en hâte, glissai mes pieds dans mes pantoufles, et descendis au rez-de-chaussée en courant, les yeux encore à demi noyés de sommeil. Je traversai la cuisine, ce qui était le chemin le plus court, et sortis pour courir jusqu'à la case de Brutus. Lorsque j'entrai, le pistolet déchargé, qu'il tenait toujours à la main et pointait vers la fenêtre ouverte, fumait encore.

« Tu l'as touché ? m'écriai-je.

— Oui, maîte, répondit Brutus en abaissant son arme. Moin penser l'avoi eu, maîte. Souplé, gadez su le bo'd d'ia fenête-la. Y doit y avoi du sang. »

Je m'exécutai et découvris que l'adresse au tir de Brutus était meilleure que je ne me l'étais imaginé lorsque je lui avais confié le pistolet. En tout cas, il avait tiré les sept balles du chargeur, mais apparemment, une seule avait fait mouche. Une simple petite goutte de sang frais tachait l'appui de la fenêtre, une traverse de bois peint en blanc. Il n'y avait pas d'autres traces de l'attaquant et le faisceau de ma lampe ne me livra aucun nouvel indice. Le mur de la case était d'un blanc immaculé. A moins que la bête n'ait eu des ailes… Quelque chose m'effleura soudain le front, quelque chose de léger et de délicat. Je tendis la main et mes doigts se refermèrent sur ce qui ressemblait à un morceau de corde. Je braquai le faisceau de ma lampe dans cette direction et aperçus une mince tige de liane. Je tirai dessus, mais elle était solidement accrochée quelque part sur le toit. Je sortis de la case avec l'une des chaises de Brutus que je plaçai sous la fenêtre, contre le mur. Je montai sur la chaise et éclairai l'avant-toit de chaume. L'extrémité de la branche de liane était enroulée autour d'une petite saillie de la gouttière, juste au-dessus de la fenêtre.

L'animal, apparemment, était très astucieux : il avait eu recours à cette méthode artificielle pour perpétrer sa seconde attaque de la nuit. À l'intérieur, Brutus, quelque peu surexcité par son exploit, avait beaucoup de mal à me décrire exactement sur quoi il avait tiré.

« On au'ait dit un crapaud, maîte, affirma-t-il. Moin bien éveillé quand la bête-la est tombée su le bo'd d'ia fenête, et moin avoi tout l'temps pou viser, maîte. »

Ce fut tout ce que je réussis à tirer de lui. J'essayai de m'imaginer un animal qui ressemblait à un crapaud, capable de venir à bout de l'un de nos rats féroces et de l'éventrer en emportant ses entrailles, sans parler de la branche de liane noueuse, lancée depuis le toit jusqu'à la fenêtre ouverte, capable en outre d'infliger des blessures comme celle de la cheville de Brutus. Cela me fut impossible. Mais le

« règne de la terreur » avait commencé, pas d'erreur !

Ressassant tous ces faits dans mon esprit tandis que j'écoutais Brutus m'assurer de la précision de son tir, il me vint soudain à l'idée, poussé par une impulsion plutôt curieuse, je dois l'admettre, d'appeler la « science » à notre aide, car l'animal avait fort bien pu laisser un indice aisément reconnaissable, quelque chose qui, convenablement interprété, pourrait dissiper ce mystère grandissant.

Je retournai à la maison, allai jusqu'à la salle de bains, fouillai dans mon armoire à pharmacie, puis regagnai la case de Brutus avec une paire de lamelles de microscope. Je les frottai sur la tache de sang encore frais sur le bord de la fenêtre et retournai me coucher, dans l'intention de soumettre l'échantillon demain matin à l'aide-laborantin du Dr. Pelletier.

J'allai moi-même porter les plaquettes et demandai au Dr. Brownell de procéder à une analyse afin de déterminer, parmi tout l'éventail de la faune antillaise, à quel animal appartenait ce sang. Cet après-midi, peu après l'heure de la sieste, le jeune médecin me téléphona. Il y avait indéniablement dans sa voix quelque chose d'ironique que je ne lui connaissais pas jusque-là, et ce fut d'un ton visiblement enjoué qu'il me parla.

« Où vous êtes-vous procuré cet échantillon, Mr. Canevin ? me demanda-t-il. J'avais cru comprendre qu'il s'agissait du sang d'un petit animal.

— Oui, dis-je, tout à fait. Ce sang a-t-il quelque chose de particulier ?

— Eh bien… déclara-t-il lentement, d'un ton plutôt railleur. Oui, et non. La seule chose bizarre c'est que c'est… du sang humain, probablement le sang d'un Noir. »

Je le remerciai en marmonnant et, en réponse à sa question, lui dis que je ne désirais pas que l'échantillon me soit renvoyé ; après quoi nous raccrochâmes.

Le mystère, me semblait-il, s'épaississait, pour employer le langage traditionnellement de mise en pareils événements étranges ! Ce sang était certainement celui de Brutus. Il avait beau être affirmatif, jurant qu'il avait touché le maraudeur sur le point de se glisser dans sa chambre, tout cela ne devait être que vantardise et pure imagination ! Pourtant, même en admettant qu'il s'agissait du sang de Brutus – cette goutte que j'avais si soigneusement récupérée entre mes deux lamelles de verre ne pouvait en effet appartenir à personne d'autre – comment diable avait-il pu faire pour laisser du sang sur l'appui de la fenêtre, d'accès malaisé et haut perchée ? Ce sang coulant de sa cheville blessée, probablement. Dans quel but cet homme m'aurait-il menti de la sorte ? En outre, il avait vraiment tiré sur quelque chose… le pistolet fumait encore lorsque j'étais entré dans sa chambre. Et cette branche de liane ? Que

fallait-il en penser ?

Les conclusions du Dr. Brownell rendaient toute l'affaire encore plus compliquée qu'elle ne l'avait été auparavant. La science, que j'avais si joyeusement invoquée, avait seulement servi à rendre ce mystère encore plus épais et plus inexplicable.

Parfaitement rétabli, si ce n'est une légère claudication, Brutus reprit son service dès le lendemain. En réponse à mes questions, il me répéta mot pour mot qu'il avait tiré sur quelque chose, tout comme il me l'avait affirmé aux petites heures du matin. Un détail, dans ses explications, pouvait même expliquer la présence de la liane. La bête, déclara-t-il, avait semblé se *laisser choir* du toit jusque sur le rebord de la fenêtre. Il était alors réveillé ; aussitôt, il s'était emparé du pistolet glissé sous l'oreiller et avait ouvert le feu.

Rien ne se passa durant la journée ; en fait, tout au long du règne de la terreur, comme je l'ai appelé, il n'arriva jamais rien de fâcheux tant qu'il faisait jour. Ce soir-là, peu après vingt heures, Brutus se retira et Stephen, qui l'avait accompagné jusqu'à sa case, vint m'informer que, suivant ma suggestion, ils avaient tous deux procédé aux recherches les plus minutieuses afin de débusquer le moindre animal susceptible de se cacher dans la case. Ils n'avaient rien trouvé et Brutus, la fenêtre ouverte mais munie d'une solide moustiquaire qu'on avait posée dans la journée, n'avait pas tardé à s'endormir. Stephen avait soigneusement refermé la porte de la case derrière lui, s'assurant que le loquet était bien tiré.

L'attaque de cette nuit – je ne dormais que « d'un œil » – ne se produisit pas avant deux heures du matin. Cette fois, Brutus n'eut pas le temps de se servir de son arme, et lorsque je bondis de mon lit, tout était déjà terminé. En fait, ce fut Brutus, m'appelant doucement depuis la cour, à 2 h 15, qui me fit me lever et me précipiter à la fenêtre.

« Oui, dis-je. Qu'y a-t-il, Brutus ?

— Vous d'mandé moin vous p'évenir si y avait du nouveau, m'expliqua-t-il, planté sous mes fenêtres.

— C'est juste ! Que se passe-t-il ? Attends, Brutus ; je descends », ajoutai-je en enfilant rapidement mon peignoir et mes pantoufles.

Brutus m'attendait à la porte de la cuisine, une main sur sa joue gauche, tenant un mouchoir roulé en boule. Même au clair de lune, je pus voir que ce pansement de fortune était d'un rouge brillant. Il avait, semblait-il, été victime d'une nouvelle attaque. Je le fis entrer et monter au premier pour le soigner. Trois estafilades lui balafraient la joue gauche. « Moin éveillé en su'saut, y a un qua't d'heû, pa une violente douleur, maîte. Moin d'essé adans mon lit et recevoi deux autes coups

d'g'iffes, au beau milieu d'la joue », m'expliqua-t-il.

Il avait seulement vu la bête s'enfuir et se laisser tomber au pied de son lit. Après une fouille hâtive pour retrouver l'attaquant, il avait sagement entrepris d'étancher le sang qui ruisselait sur son visage. Puis, tremblant de tous ses membres, il avait traversé la cour et était venu se poster sous mes fenêtres.

Les trois entailles qui lui tailladaient la joue, de dimension et d'apparence similaires, avaient manifestement été infligées par un instrument fin et pointu. Le premier coup de griffe, pensait Brutus, avait été le plus brutal ; il lui avait non seulement déchiré les lèvres, comme les deux autres, mais lui avait également grièvement écorché la gencive de la mâchoire supérieure, juste au-dessus de la canine. Je continuai à lui parler tout en soignant ses plaies. « Alors tu penses que la bête était cachée dans ta chambre ? »

« Sans doute possible, maîte, répondit Brutus. Li pas pouvoi ent'er pou sauter su moin, pas possible, la po'te bien fe'mée et la moustiquai'e toujours en place, maîte. »

Le pauvre garçon tremblait de la tête aux pieds, à la fois de peur et du choc éprouvé, et je le raccompagnai jusqu'à sa case. Il n'avait pas allumé sa lampe. C'est à la seule lumière de la lune qu'il avait vu son assaillant disparaître au pied du lit. Il avait pris son mouchoir et s'était rué en pyjama jusque dans la cour.

J'allumai la lampe, décidant de faire poser l'électricité dès le lendemain, et avec l'aide de Brutus, fouillai la pièce de fond en comble. Il n'y avait, apparemment, rien de caché nulle part ; d'ailleurs il n'y avait pas beaucoup d'endroits où l'animal aurait pu se dissimuler. Brutus ne possédait que peu de choses, et l'ameublement était modeste encore que suffisant.

Quel que soit l'animal qui avait attaqué Brutus, nul doute qu'il avait agi avec fourberie et détermination.

Brutus se remit au lit et, après être resté un moment assis près de lui, je baissai l'éclairage de la lampe, fermai la porte et m'en allai.

Brutus ne se montra pas, le lendemain matin, et Stephen, après être allé aux renseignements, vint me retrouver sous la véranda, sur le coup de neuf heures. Son visage était aussi gris que la cendre. Il avait trouvé Brutus inconscient, baignant dans son sang et portant, le long du muscle pectoral, à la jointure de l'épaule et du bras droit, une longue et profonde blessure. Le pauvre garçon avait apparemment perdu des pintes de sang. J'appelai un médecin et courus jusqu'à la case.

Brutus était conscient lorsque j'arrivai, mais tellement affaibli par la perte de tout

ce sang qu'il était incapable de parler. Par terre, près du lit, où il avait apparemment roulé, je vis un couteau de poche ordinaire ; la grande lame était couverte et maculée de sang. C'était vraisemblablement l'instrument avec lequel il avait été blessé.

Le médecin, peu après son arrivée, déclara qu'une transfusion sanguine était nécessaire, et cette opération fut accomplie sur place à onze heures. Stephen y contribua pour partie et un jeune Noir de la ville, payé pour la circonstance, fournit le reste. Après quoi, et ayant absorbé un bouillon chaud et revigorant, Brutus fut en mesure de nous dire ce qui s'était passé.

Malgré ses appréhensions, il s'était endormi aussitôt après mon départ et, curieusement, n'avait pas été réveillé par une attaque menée contre lui mais par le grondement de tambours *rada* [4] quelque part dans les collines derrière la ville, où des Noirs devaient, sans aucun doute, « faire de la magie », événement fort commun dans toutes les îles des Antilles dominées par le vaudou. Mais ce n'était pas, s'il fallait l'en croire, un réveil ordinaire.

Non, car là, par terre, à côté de son lit, *dansant au rythme lointain des tambours*, il l'avait vue… la bête !

Que Brutus ait eu une vague idée de l'identité de son assaillant, c'était quelque chose que j'avais déjà fortement soupçonné, avant qu'il ne reçoive ces trois graves blessures. Cette impression m'était venue en rassemblant cinq ou six petits détails épars, comme par exemple sa certitude de ne pas avoir été mordu par une mangouste ou un rat, et son « du Bon Dieu seul savoi », quand je lui avais demandé de me décrire la bête.

À présent je comprenais, tout à fait clairement, que Brutus savait quelle sorte de créature s'était dissimulée dans sa chambre. Et comme pour renforcer cette conviction, je réalisai à cet instant, déduction qu'il avait faite avant moi et possibilité à laquelle nous n'avions pas pensé, que la bête avait dû se cacher sous une latte branlante du plancher, sous le lit, échappant ainsi à nos précédentes recherches.

Mais amener Brutus à le dire, la seule personne à savoir ce qui s'était passé, c'était une tout autre affaire. Il n'y a pas, je pense, d'être humain aussi têtu et obstiné qu'un Noir antillais, une fois qu'il a décidé de se taire sur un sujet donné ! Et sur celui-ci, semblait-il, Brutus avait décidé de ne pas parler. Nous eûmes beau le presser de questions, le cajoler, le supplier et même y aller de quelques larmes, ainsi que le tenta plusieurs fois Stephen en raison de leur vieille amitié, nous ne réussîmes pas à tirer de lui le moindre aveu concernant l'aspect ou le nom de la bête. J'usai pour ma part de tous les arguments de la logique et du bon sens qui se présentaient à mon esprit rationnel d'homme blanc. J'arguai qu'il devait veiller sur sa propre santé, je désirais

ardemment le protéger et il lui fallait absolument coopérer ; bref, j'assénai dans son esprit obtus tout ce qui me semblait aller dans son propre intérêt, ajoutant que nous avions sa santé à cœur, tout autant que lui. Stephen, ainsi que je l'ai déjà dit, mouilla même ses exhortations de quelques trémolos ! Mais rien n'y fit et tous ces efforts de notre part s'avérèrent totalement vains. Brutus refusa catégoriquement d'ajouter un seul mot à ce qu'il avait déjà dit. Il s'était réveillé au son de l'écho étouffé des tambours qui battaient au loin. Il avait vu la bête danser par terre à côté de son lit. Il s'était, semblait-il, évanoui sous le choc, sans préciser la nature de ce choc, et ne savait rien d'autre, jusqu'à ce qu'il revienne lentement à lui, très affaibli, entre la visite de Stephen et la mienne, peu de temps après.

Le mal, si l'on peut dire, était moindre qu'on aurait pu le penser de prime abord. Les profondes et larges blessures, apparemment infligées à l'aide de son propre couteau – qui était resté posé, tout à fait par hasard, sur un petit tabouret à côté de son lit – avaient été pratiquées dans la longueur du muscle pectoral, et non en travers. Autrement, le pauvre diable aurait probablement perdu l'usage de son bras. Le plus grand préjudice qu'il avait subi lors de cette dernière et très sérieuse attaque avait été la perte d'une grande quantité de sang, et celle-ci, grâce au donneur de sang que j'avais engagé et à l'amitié de Stephen qui avait fourni le complément, n'avait pratiquement eu aucune conséquence.

Néanmoins, qu'il parle ou qu'il se taise, je me devais de faire quelque chose pour Brutus. Je ne pouvais pas le laisser ainsi exposé au danger alors qu'il était à mon service et vivait sous mon toit ; des mesures devaient être prises, de toute urgence.

L'électricité fut installée dans l'après-midi et une poire fut placée à portée de main, à côté de son lit. Plus tard dans la journée, Stephen ramena de son logis en ville, à l'aide d'une charrette tirée par un âne, son propre lit qu'il installa dans la chambre de Brutus, et un petit coffre contenant la majeure partie de ce qu'il possédait, qu'il plaça dans la case voisine, récemment nettoyée et meublée. Si l'animal renouvelait son attaque cette nuit, il aurait affaire non seulement à Brutus, mais également à Stephen.

Avant même d'emménager au fond de la cour, Stephen fit une découverte qui contribua à éclaircir un peu le mystère. Il trouva, coincé sous cette latte disjointe où la bête s'était réfugiée, l'objet avec lequel on avait agressé Brutus. Il me l'apporta, encore couvert de sang séché. C'était une reproduction grossière, en miniature, d'une *assegai* africaine, ou lance de combat, bref une sagaie. Elle était faite d'une de ces perches de bois dur, dont se servent d'ordinaire les bouchers, et la pointe en était constituée par un éclat de verre, comme on pouvait en ramasser n'importe où. Le morceau de verre, et c'était ce qui causait sa ressemblance avec une *assegai*, était très

exactement et soigneusement fixé à l'extrémité fourchue du bâton avec du fil à pêche. Tout compte fait, cette *assegai* de fabrication artisanale était une œuvre des plus méritoires.

Le matin suivant cette dernière attaque contre Brutus, entre ma visite et l'arrivée du médecin accompagné de l'homme venu donner son sang, j'avais enfin trouvé le temps de m'asseoir à mon bureau, désireux de parvenir à quelques conclusions à la lueur des faits que je connaissais déjà. Cela m'avait permis de progresser et d'avancer quelques hypothèses. Lorsque, plus tard, Brutus, de nouveau en état de parler, avait mentionné l'épisode de la bête dansant sur le sol de sa chambre au rythme des tambours, dans la lueur du clair de lune qui entrait à flots par l'écran de la moustiquaire et éclairait la petite pièce, j'étais arrivé à une sorte de vague décision. Laissez-moi récapituler les étapes – elles sont très brèves – de mon raisonnement.

Les faits, tels que je les notai sur le papier ce jour-là, se présentaient de la façon suivante. Ou bien Brutus Hellman était fou, et il avait inventé ces « attaques », se blessant lui-même pour quelque obscure raison ; ou bien la bête était dotée d'attributs peu communs chez les rongeurs ! Je mis les deux groupes de faits côte à côte et les comparai.

Carswell et moi avions réellement vu la bête s'enfuir de la case en courant, la nuit où s'était produite la première attaque. Quelque chose, probablement le même animal, avait déchiqueté un gros rat. Le même animal avait sauvagement mordu Brutus à la cheville. D'après la description de ce dernier, cela ressemblait à un « crapaud ». Ces quatre faits semblaient indiquer un petit animal, dont nous ne connaissions ni l'espèce ni les motivations !

D'un autre côté, il y avait une série de faits divergents. La bête s'était servi de moyens mécaniques, les nœuds et les vrilles d'une branche de liane, pour pénétrer dans la chambre de Brutus par la fenêtre. Elle avait utilisé un instrument pointu, qu'on avait retrouvé par la suite, et qui s'était révélé être un objet de fabrication artisanale. À nouveau, plus tard, elle avait utilisé le couteau de Brutus pour sa dernière attaque. Tout cela semblait désigner un animal comme un petit singe. Cette théorie se trouvait renforcée par la forme des morsures sur la jambe de Brutus et sur la gorge du rat.

Cependant, ce n'était pas un singe, de toute évidence. La bête ressemblait à un crapaud. Un crapaud est très différent de toute espèce connue de singe, et il n'y avait à cette époque, autant que je sache, aucun singe sur l'île de Saint Thomas.

J'ajoutai à cette série de faits deux autres détails. Le sang supposé être celui de la créature s'était avéré, après l'analyse, être du sang humain. Cette seule circonstance permettait d'envisager sérieusement l'hypothèse de la maladie mentale. D'un autre

côté, cela semblait impensable que Brutus ait laissé le sang frais, que j'avais moi-même fait glisser sur mes lamelles de verre, sur le rebord de la fenêtre où je l'avais trouvé. Néanmoins, il pouvait l'avoir fait, si sa « folie » était telle qu'elle incluait des canulars particulièrement élaborés ou de semblables mystifications. Il avait très bien pu déposer la goutte de sang, prélevée de son propre corps à l'aide d'une aiguille, à cet endroit, avant de tirer les sept balles de son pistolet. C'était possible, mais, connaissant Brutus, je savais que c'était improbable et, pour tout dire, parfaitement absurde.

Le dernier détail était la petite hutte « africaine ». D'une certaine façon, elle semblait cadrer avec la lance *assegai*. Ces deux objets allaient ensemble, à l'évidence.

C'était un enbrouillamini, un puzzle. Plus je confrontais et comparais ces indices, plus la situation devenait impossible.

Bien, il restait une porte ouverte, malgré tout. Je décidai de la franchir et de voir où elle me menait. J'envoyai chercher Stephen. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la transfusion sanguine. Je voulais un peu du sang de Brutus pour une nouvelle analyse, mais ce devait être du sang prélevé avant la transfusion. Stephen vint voir ce que je désirais.

« Stephen, dis-je, je veux que tu mettes de côté les vêtements sales de Brutus et que tu m'apportes ici l'un des draps ensanglantés que tu as enlevés de son lit. »

Stephen me regarda avec des yeux ronds mais exécuta sans broncher cette requête insolite. Il m'apporta le drap de Brutus. À l'un des coins, il y avait un gros caillot de sang coagulé. J'en détachai un fragment encore frais et le mis entre deux lamelles de verre. Cela fait, je grimpai dans mon automobile et fonçai vers l'hôpital où je demandai le Dr. Brownell.

Je lui donnai les deux plaques de verre et lui demandai d'effectuer une analyse afin de comparer ce sang avec l'échantillon que je lui avais donné deux jours plus tôt. J'étais inquiet car je ne savais pas si on avait gardé la fiche des résultats de l'analyse précédente, ceci étant une affaire privée qui ne faisait pas partie de la routine de l'hôpital. Mais on avait conservé la fiche, et le Dr. Brownell eut l'obligeance de faire cette analyse séance tenante. Une demi-heure après être entré dans le laboratoire, il se présentait à nouveau devant moi.

« Voici les résultats, dit-il. Les deux échantillons proviennent indiscutablement de la même personne, probablement un Noir. Ils sont pratiquement identiques. »

Le sang supposé être celui de la bête était en fait celui de Brutus. En conséquence,

il y avait lieu de croire que Brutus avait perdu la raison.

Parvenu à cette nécessaire conclusion, je tentai d'expliquer les faits qui restaient. Malheureusement, ils ne cadraient avec aucune des solutions que j'avais envisagées ! Brutus avait pu, pour quelque motif insensé, s'infliger lui-même ces trois blessures. Mais Brutus n'avait pas fabriqué la hutte « africaine », que j'avais trouvée avant qu'il soit revenu de l'hôpital. Ce n'était pas lui non plus, probablement, qui avait attaché cette liane à l'extérieur de la fenêtre. Il n'avait certainement pas tué ce rat, et n'avait pas pu « inventer » la créature que Carswell et moi avions vue, quoique vaguement, s'enfuir de sa case la nuit où s'était produite la première attaque.

À ce point de mes cogitations, je n'étais plus sûr de rien, excepté ce que j'avais vu de mes propres yeux ; et tous ces faits discordants que j'avais couchés sur le papier, dans l'ordre précis où ils s'étaient déroulés.

Je dois ajouter à cela que, la nuit qui suivit la dernière attaque contre Brutus, il ne se passa absolument rien. Ni lui, ni Stephen, dormant côte à côte dans leurs deux lits, ne furent dérangés à aucun moment.

Je regrettai vivement l'absence du Dr. Pelletier. J'avais besoin de quelqu'un comme lui à qui parler. Carswell ne pouvait répondre à mes questions. Personne ne le pouvait. J'avais besoin de Pelletier, de son esprit incisif, de sa formation scientifique, de sa vaste connaissance des Antilles et de son absence d'idées préconçues concernant tous ces faits, où que ceux-ci puissent mener l'investigateur. J'avais le plus grand besoin de Pelletier, en vérité !

Mais Pelletier était à Porto Rico.

Un autre détail, apparemment tout à fait étranger à la question, peut être ajouté à tous ceux que je viens de rapporter… ces faits incongrus qui semblaient n'avoir aucun rapport entre eux et se contredire d'une façon qui me laissait perplexe. Ce détail me fut relaté par Stephen, et il consistait simplement en un nom, un nom propre. Selon Stephen, Brutus avait répété ce nom de nombreuses fois, tandis que, sous l'effet de l'hypothermie causée par la transfusion sanguine qu'il avait subie, il s'était tourné et retourné dans son lit une grande partie de la nuit. Ce nom était, dans un sens, singulièrement approprié, de la part de Brutus, même si l'on pouvait difficilement soupçonner le pauvre garçon de connaître la moindre bribe d'histoire romaine ou les œuvres de William Shakespeare !

Car ce nom était… Cassius [5] !

Je suppose que quiconque portant ce prénom, Brutus, doit finir, un jour ou l'autre, par apprendre l'existence du compagnon du premier Brutus. Les deux noms vont

naturellement de pair, comme Damon et Pythias [6], David et Jonathan ! Cependant, je ne touchai mot de tout cela à Brutus.

J'étais sur le quai de béton, devant les bâtiments de la Marine, longtemps avant que le *Grèbe* n'arrive de San Juan, le jeudi matin, une semaine après l'opération pratiquée sur Brutus.

Je voulais avoir l'avis de Pelletier le plus tôt possible. Tout près, au bout de la file d'attente qui s'étirait le long du mur du bâtiment de la Marine, était garée ma voiture, Stephen au volant. J'avais téléphoné au domestique de Pelletier, lui disant qu'il n'avait pas besoin d'aller chercher son maître. J'avais décidé de le faire moi-même, afin d'obtenir tous les renseignements, toutes les explications que Pelletier pourrait m'offrir, tout en le reconduisant chez lui à travers la ville, parmi les rues en lacet de Denmark Hill, où était située sa maison.

Mon imposant ami, un dur à cuire d'une grande bonté, chirurgien à l'esprit pénétrant, doué de facultés d'analyse exceptionnelles, dont les mains habiles avaient si souvent frôlé les limites mêmes de la mort dans sa salle d'opération, me put cependant m'accompagner tout de suite, à sa descente du bateau. Je dus attendre plus de vingt minutes, tandis que d'autres, qui avaient des choses plus urgentes à lui demander, s'entretenaient avec lui. Enfin il prit congé de ces « personnalités » et s'installa avec peine sur le siège arrière de ma voiture, à côté de moi. Parmi ceux qui l'avaient retardé, je reconnus les docteurs Roots et Maguire, tous deux chirurgiens navals.

Je n'avais pas fini de lui narrer les malheurs qui s'étaient abattus sur Brutus lorsque nous arrivâmes chez lui, tout en haut de Denmark Hill. Je dis à Stephen de m'attendre et continuai mon récit à l'intérieur de la maison, pendant que le majordome de Pelletier défaisait ses valises. Pelletier m'écouta dans un silence total, posant seulement de temps à autre une question pertinente. Lorsque j'eus fini, il se laissa tomber dans son fauteuil, les yeux clos.

Il ne dit rien pendant plusieurs minutes. Puis, les yeux toujours fermés, il leva et agita légèrement une grosse main disgracieuse, cette main d'une habileté fantastique lorsqu'elle tenait un scalpel. Et il se mit à parler, très lentement, en choisissant ses mots :

« Le Dr. Roots m'a parlé d'un incident singulier, sur le quai.

— Oui ? fis-je.

— Oui », dit-il. Puis il redressa son corps massif dans son grand fauteuil, ouvrit les yeux et me regarda bien en face. « Roots m'a dit que la tumeur – c'était une

excroissance parasitaire – que j'ai retirée de la hanche de votre domestique la semaine dernière, a disparu. Après avoir refermé la plaie et fait remonter ce garçon à sa chambre, Roots a voulu pratiquer quelques analyses en laboratoire. C'était une tumeur tout à fait inhabituelle. J'y reviendrai dans un instant. Mais lorsqu'il a voulu procéder aux examens, plus de tumeur ! Elle avait disparu. Aidé par l'infirmière, Mrs. Charles, il a entrepris des recherches minutieuses mais n'a pu la retrouver. C'est l'une des choses pour lesquelles il est venu m'attendre ce matin, afin de me mettre au courant. » Pelletier s'interrompit de nouveau, me regardant d'un air interrogateur, comme s'il m'étudiait avec attention, puis il reprit :

« J'ai cru vous entendre dire que la bête, comme vous l'appelez, courait toujours dans la nature. »

Les incroyables implications que laissaient suggérer l'annonce de la disparition de la « tumeur » retirée du corps de Brutus et la dernière question du médecin m'abasourdirent quelques instants. Était-il réellement en train de supposer que… ? Je le dévisageai d'un air interdit.

« Oui, dis-je, elle court toujours. Et le pauvre Brutus est barricadé dans sa case. Ainsi que je vous l'ai dit, j'ai moi-même soigné ses plaies. Il refuse absolument de retourner à l'hôpital. Il reste étendu et se contente de marmonner, le visage gris de peur.

— Hum, répondit le Dr. Pelletier. Quelle taille avait la bête, selon vous, d'après ce que vous avez pu voir brièvement et les marques qu'elle a laissées ?

— Oh, je dirais qu'elle était aussi grosse que, disons, un rat, répondis-je. Et toute noire. Nous l'avons aperçue, la première nuit, Carswell et moi. Elle a déboulé de sous le lit de Brutus et s'est quasiment jetée sous nos pieds lorsque cette horrible histoire a débuté. »

Le Dr. Pelletier hocha lentement la tête. Puis il fit une autre remarque, apparemment anodine :

« J'ai pris le petit déjeuner ce matin à bord du *Grèbe*. Pouvez-vous m'accorder l'hospitalité à midi ? me demanda-t-il en regardant sa montre.

— Bien sûr, répondis-je. Pensez-vous que…

— Chaque chose en son temps », dit-il en se levant.

Nous nous mîmes immédiatement en route. Le docteur informa ses domestiques qu'il ne serait pas de retour pour le déjeuner, à treize heures, et Stephen, qui nous avait conduits jusqu'en haut de la colline, nous ramena en bas. Arrivés chez moi, nous

allâmes directement jusqu'à la case de Brutus. Pelletier parla gentiment au pauvre garçon tout en examinant ses affreuses blessures. Il enleva la plupart des pansements et les remplaça par de nouveaux qu'il prit dans sa trousse noire. Après en avoir terminé, il m'entraîna au-dehors.

« Vous avez très bien fait, Canevin, fit-il remarquer d'un ton pensif, de n'avoir appelé personne et d'avoir soigné ces plaies vous-même. Ce que les gens ne savent pas… ne peut pas leur faire de mal ! Montrez-moi, ajouta-t-il, par où s'est enfuie la bête, la première nuit. »

Je lui indiquai le chemin et nous nous y dirigeâmes, Pelletier ouvrant la marche, sa trousse à la main. Parvenu au coin de la case, il examina du regard la venelle séparant la case du grand mur de la cour. La petite maison miniature, à présent quelque peu démantibulée, gisait à l'endroit où je l'avais laissée. Pelletier ne pénétra pas dans l'allée et se contenta d'examiner l'étrange petite hutte de loin.

« Hum », fit-il observer en plissant le front et en fronçant les sourcils. Puis il se retourna brusquement vers moi.

« Je suppose qu'il a dû vous venir à l'esprit que la bête vivait là-dedans ? demanda-t-il d'un air de défi.

— Oui… naturellement, surtout lorsqu'elle a voulu me mordre les doigts. Je suis revenu ici trois ou quatre fois avec une lampe, après chacune des attaques, pour être précis. Je l'ai même ramassée pour essayer de voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

— Et vous n'avez pas vu l'animal, conclut-il en hochant la tête avec sagacité.

— Non, confirmai-je.

— Montons jusqu'à la véranda, dit-il, et je vous dirai ce que je pense. »

Nous y allâmes et, posant sa trousse, le Dr. Pelletier se laissa tomber dans un fauteuil qu'il fit gémir et craquer sous son poids, tandis que j'allais commander les habituels préliminaires antillais du repas.

Quelques minutes plus tard, il me dit ce qu'il avait en tête, ainsi qu'il l'avait promis. Il commença par une question, la dernière, en vérité, que quiconque possédant une once de raison aurait trouvé pertinente en une pareille occasion.

« Savez-vous quelque chose sur les jumeaux, Canevin ? me demanda-t-il.

— Les jumeaux ? m'exclamai-je. Les jumeaux ! » J'étais fort surpris. Je ne me serais jamais attendu à une question sur les jumeaux.

« Eh bien… lui dis-je, soutenant son regard grave. Seulement ce que tout le monde

sait, je suppose. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de jumeaux ?

— Il y a deux sortes de jumeaux, Canevin, et je ne parle pas de la différence provenant du fait qu'ils peuvent être séparés ou liés à la naissance – le type siamois ou les jumeaux ordinaires. Je veux parler de quelque chose de plus essentiel qu'une division formelle ou des catégories accidentelles ; il faut aller au-delà de ces distinctions. Non, les deux sortes de jumeaux auxquels je fais référence sont respectivement appelés, en termes médicaux, "monozygotes" et "dizygotes", selon qu'ils sont issus d'une seule cellule ou de deux.

— C'est une distinction, intervins-je, faite par Johannes Lange dans son étude sur le prédéterminisme criminel, son ouvrage *Crime and Destiny*. Les jumeaux issus d'un seul ovule, affirme-t-il, ont des personnalités et des motivations identiques. Si l'un est un voleur, l'autre ne pourra que le devenir ! Il se propose également de démontrer – et cet âne pompeux de Haldane dans sa préface suit tout à fait son raisonnement – qu'il ne saurait en ce cas y avoir de libre arbitre, que le cours de la destinée humaine est déterminé à l'avance et qu'on ne peut y échapper, une sorte de calvinisme scientifique, en somme.

— C'est précisément cela, dit-il. Quoi qu'il en soit, vous comprenez une telle distinction. » Je le regardai, toujours quelque peu intrigué.

« Oui, dis-je, néanmoins je ne vois pas ce que ces théories viennent faire dans le cas de Brutus.

— Je vais vous le dire, répondit-il de son ton neutre et à sa façon habituelle d'aller droit du but. Je vous dirai même, Canevin, que votre bête est indubitablement le "jumeau siamois", le frère parasite, que j'ai retiré du corps de Brutus Hellman jeudi dernier, et qui a ensuite disparu de la salle d'opération. De même, selon toute évidence, je serais enclin à croire qu'il s'agit d'un jumeau "dizygote". Cela n'arrive, dans le cas de jumeaux "liés", qu'une fois sur dix millions de naissances ! »

Il se tut puis me regarda. Pour ma part, après une déclaration aussi stupéfiante, faite avec autant de calme et d'un ton si totalement dénué de passion, je ne pus rien faire d'autre que de me laisser aller dans ma chaise et de regarder mon invité d'un regard inexpressif. J'étais tellement surpris que j'étais incapable de prononcer un mot. De toute façon, je n'aurais rien pu dire, car Pelletier se remit à parler, développant sa thèse.

« Rassemblons les faits connus, Canevin. C'est la méthode scientifique, la seule méthode satisfaisante, lorsqu'on est confronté à une situation comme celle-ci. Cela ne devrait pas présenter trop de difficultés. Bon, allons-y. Tout d'abord, après chaque

attaque, vous n'avez jamais trouvé la bête dans cette petite hutte de paille, n'est-ce pas ?

— Non », réussis-je à murmurer, la bouche étrangement sèche. Par son effet totalement inattendu, sa totale et radicale étrangeté, l'exposé de Pelletier m'avait laissé sans voix. Un nom, Cassius, surgit à mon esprit. Ce sang identique…

« Si la bête était, mettons, un rat, continua-t-il, ainsi que vous l'avez supposé lorsqu'elle a voulu vous mordre les doigts, elle aurait dû, aussitôt son attaque perpétrée contre Brutus, courir se réfugier dans son trou. L'instinct de fuite, vous comprenez. Bref, elle aurait dû aller se terrer. Mais elle ne l'a pas fait. Vous avez examiné plusieurs fois la petite hutte et la bête n'était pas à l'intérieur, bien qu'elle ait semblé courir dans cette direction, lorsque vous l'avez vue s'enfuir, la première fois. Au contraire, lorsqu'elle vous a mordu les doigts, elle était déjà à l'intérieur, *avant qu'elle se doute qu'on allait la poursuivre*. Cela nous donne un indice, une piste, vous voyez ? La bête possède un degré d'intelligence bien supérieur à celui d'un simple rongeur. Avez-vous compris ce point important, Canevin ? La bête, anticipant la poursuite, a cherché à éviter la capture en déjouant instinctivement les manœuvres de l'adversaire. Elle a bien couru jusqu'à son trou, mais elle n'y est entrée qu'après le départ de son poursuivant. Vous avez saisi ? »

J'approuvai du menton, ne désirant pas l'interrompre. C'était avec avidité que je l'écoutais à présent exposer sa théorie. Il reprit le fil de son discours :

« Considérons maintenant ces plaies, ces morsures sur le corps de Brutus. Elles n'ont pu être causées par un petit animal des bois, un rongeur, tel qu'un rat ou une mangouste. Non, ces marques de dents sont celles de – eh bien, disons, d'un marmouset ou d'un petit singe, ou alors, Canevin, d'un être humain incroyablement petit ! »

Pelletier et moi nous nous regardâmes, assis l'un en face de l'autre. Après un laps de temps considérable, je fus à nouveau capable de hocher la tête à son adresse.

« Le point suivant à considérer, avant d'envisager quelque chose de plus profond, Canevin, est *la couleur* de la bête. Vous l'avez vue. Cela n'a duré qu'un instant, ainsi que vous l'avez dit, mais cela a été suffisant pour que vous ayez une idée précise de sa couleur. Eh bien ?

— En effet, dis-je lentement. Elle était aussi noire que du charbon.

— Alors, voilà un point définitivement établi, déclara-t-il avec une note sentencieuse dans la voix, le scientifique prenant le pas. Une loi biologique incontestable fait qu'il est scientifiquement prouvé, en cas de métissage entre race

blanche ou assimilée et race noire ou négroïde, que la descendance n'est jamais aussi noire que le plus noir des parents. La légende du "bébé noir", aberration génétique que produirait parfois le métissage entre parents mulâtres et quasi blancs est une histoire de croque-mitaine, Canevin, pure foutaise ! Cela ne se passe pas du tout ainsi. Cela ne *peut pas* arriver. C'est une impossibilité génétique, mon cher. Bien que largement répandue, cette croyance entre dans la même catégorie que celle des autruches qui s'enfouiraient la tête dans le sable en pensant qu'on ne les voit plus ! C'est comparable au mythe des Amazones ! En fait, ces "Amazones", ces guerrières de l'Antiquité, étaient des Scythes aux cheveux longs. Bon Dieu, Canevin, autant croire aux lutins que d'avaler de telles couleuvres ! »

Pelletier s'était enflammé au cours de cette déclaration d'orthodoxie biologique. Il me lança un regard fulgurant, du moins l'interprétai-je ainsi, et alluma une nouvelle cigarette. Il tira quelques bouffées préliminaires, comme pour se donner le temps de la réflexion, puis reprit :

« Bien sûr, vous voyez tout ce que cela implique, Canevin, me demanda-t-il, à présent quelque peu calmé.

— Cela tendrait à prouver, répondis-je, puisque Brutus est d'un teint très clair, que l'un de ses parents était noir et l'autre, sans doute, beaucoup moins. Peut-être même était-il de race blanche.

— En gros, c'est cela, approuva-t-il. Et l'autre conséquence, en cas de jumeaux ? Je vous écoute…

— Ils devaient être "dizygotes", même s'ils sont nés "attachés", dis-je lentement, tandis que cette conclusion s'imposait clairement à moi, après le discours introductif de Pelletier. Autrement, bien sûr, s'ils étaient de l'autre type, monocellulaire ou "monozygote", ils auraient eu tous les deux la même couleur de peau, héritée soit du parent noir, soit du parent blanc.

— Précisément, s'exclama Pelletier. Maintenant…

— Vous avez parlé d'autre chose, l'interrompis-je. De faits plus sérieux, avez-vous dit. Que…

— J'allais justement y venir, Canevin. En réalité, je pense à deux choses. Tout d'abord, pourquoi la "créature" a-t-elle dégénéré, après la naissance sans aucun doute, s'il n'y avait pas eu un processus de dégénérescence prénatal ? Ils devaient avoir à peu près la même taille, à la naissance, du moins je le suppose. Pourquoi l'un d'eux s'est-il atrophié, réduit à un petit homuncule rabougri, pendant que son jumeau, Brutus Hellman, parvenait normalement jusqu'à l'âge adulte ? Ces problèmes

soulèvent bien des questions, Canevin. La "créature" était cyanosée, toute recroquevillée, virtuellement morte tout en restant attachée.

— Voyons, essayons de voir un peu plus clair dans tout cela, lâchai-je.

— Que voulez-vous dire ? » répliqua Pelletier.

Je hochai la tête et restai assis en silence pendant quelques instants, m'efforçant de transformer ce que j'avais en tête en phrases cohérentes afin de m'exprimer correctement.

« J'entrevois deux possibilités, commençai-je. L'une et l'autre pèsent d'un même poids dans la balance. Premièrement, un dérèglement hormonal, très tôt après la conception. C'est l'hypophyse, n'est-ce pas, qui assure le déroulement normal de la croissance ? Si cette glande cesse de fonctionner avant de produire son plein effet, au bout de deux années d'existence, par exemple, vous obtenez un nain. Si, d'un autre côté, elle fonctionne trop longtemps, une fois sa tâche normale effectuée, vous obtenez un géant. L'enfant continue de grandir et devient de plus en plus grand. Ai-je raison, jusqu'ici ? Je suppose que l'ablation a sorti la "créature" de son coma.

— Vous marquez un point ! s'exclama Pelletier, agitant le chef à mon adresse. Continuez ; quoi d'autre ? Il y a naturellement de nombreux cas où une hémorragie importante se termine en coma.

— Il faut supposer en second lieu, répondis-je, que Brutus avait la plus forte constitution, et qu'il a surpassé son jumeau. Cela ne semble pas très scientifique, mais de telles choses se produisent, à ce que j'ai cru comprendre. Mises à part ces deux explications possibles, je ne m'avancerai pas à hasarder d'autres hypothèses.

— Je pense que ces deux causes ont joué dans ce cas précis, commenta Pelletier d'un ton pensif. Mais, ayant moi-même pratiqué cette opération, voyez-vous, je pense que je peux ajouter un troisième élément, Canevin. Purement conjectural, d'ailleurs. Il me faut l'admettre franchement, mais une circonstance frappante m'y autorise. Je vais y revenir tout à l'heure. Bref, Canevin, je suppose – mon instinct me le dit – que depuis le début, tout à fait inconsciemment, bien sûr, et selon un processus spontané visant à surpasser son jumeau en croissance, *Brutus a absorbé l'essentiel de la nourriture de l'autre*.

» On peut arriver à une telle conclusion de plusieurs façons. L'allaitement des premiers jours, par exemple ! La mère – c'est elle, sans aucun doute, le parent noir – fière de son enfant : "clair" [7], l'aura vraisemblablement favorisé, s'occupant presque toujours de lui en priorité. Il y a, en outre, des effets réciproques plus ou moins obscurs, certains équilibres à respecter, entre des jumeaux anatomiquement

liés. Dans ce cas, Dieu seul sait comment, cet "équilibre" a été perturbé, les échanges ne s'effectuant plus régulièrement, si vous préférez voir les choses de cette façon. La mère, également, de qui le jumeau sombre devait probablement tenir, était très certainement une femme de faible constitution. L'autre parent, au teint plus clair, était probablement plus robuste, physiquement. Mais quoi qu'il en soit, nous savons que Brutus a grandi normalement, et je sais, du fait de l'opération, que la tumeur que je lui ai enlevée était en réalité son frère jumeau, dégénéré au point de n'être qu'un homoncule apparemment dépourvu de vie, une simple excroissance de Brutus, quelque chose qui, apparemment, *avait complètement perdu tout ce qui faisait son humanité foncière*. Pour tout vous dire, Canevin, la "créature" était devenue une simple tumeur qu'il fallait extraire chirurgicalement, comme un kyste [8].

— C'est une idée terrifiante, dis-je lentement, après un instant de silence. Mais, apparemment, c'est la seule façon d'expliquer, euh… les faits ! Maintenant, dites-moi, s'il vous plaît, quelle est cette "circonstance frappante" dont vous avez parlé et sur laquelle vous étayez votre, hum, théorie ?

— Ce sont les *motivations* de cette "créature", Canevin, répondit-il d'un ton grave, en supposant, bien sûr, que nous ayons raison – que j'aie raison – en admettant, faute d'une meilleure hypothèse, que ce que j'ai enlevé du corps de Brutus était toujours vivant, et qu'elle s'est ensuite "échappée" ; eh bien si nous admettons tout cela, étant donné tout ce que nous savons, je dirai que nous touchons le fond !

— Grand Dieu… les *motivations* ! chuchotai-je presque. Mais c'est affreux, Pelletier. C'est même positivement horrible. Cette "chose" est devenue, définitivement et irrémédiablement, une véritable horreur. Des motivations… chez une telle créature ! Vous avez raison, mon vieux. Psychologiquement parlant, nous "touchons le fond", comme vous dites.

— Et humainement parlant », ajouta Pelletier d'une voix très calme.

Stephen survint à cet instant et annonça que le déjeuner était servi. Il était une heure de l'après-midi. Nous rentrâmes et mangeâmes plutôt silencieusement. Comme Stephen apportait le dessert, Pelletier lui demanda :

« Savez-vous si le père de Brutus était blanc, Stephen ?

— Li était mécanicien su un navire de comme'ce anglais, mussieu.

— Et qui était sa mère ? insista Pelletier.

— Li vit adans l'île d'Antigua, mussieu, répondit aussitôt Stephen, où li toujou viv'e. Moin bien li connaîte. Brutus li toujou voyé pa'tie de ses gages, mussieu, t'ès

réguliè'ment. Quand-est-ce Brutus naîte, li lavait lu linge des équipages et gagnait bien sa vie. Jôdi-la, la pauve femme plus qu'une pauve zinvalide, mussieu. Li jamais été t'es fo'te d'toute façon.

— Je dirai donc que c'est une femme de race noire ? » fit remarquer le docteur, souriant à Stephen.

Stephen, qui est un jeune homme brun de taille moyenne, un « zambo [9] », comme on dit dans les îles Britanniques comme Saint Kitts, Montserrat et Antigua, eut un large sourire, découvrant deux rangées de magnifiques dents brillantes.

« Mussieu, la manman de Brutus êt' d'la même couleu que ce compère-là », répondit-il en touchant de son index le beau nœud papillon noir qui tranchait sur la blancheur neigeuse de sa livrée immaculée. Pelletier et moi échangeâmes un regard, tout en souriant à la petite plaisanterie de Stephen.

Sous la véranda, aussitôt après le déjeuner, et avoir pris le café, nous en revînmes au curieux thème que Pelletier appelait les « motivations ». Mise à part l'idée bizarre d'attribuer des pensées à une créature quasi humaine de la taille d'un rat, le problème était évident. La créature avait attaqué Brutus à plusieurs reprises, avec un acharnement implacable, et si ses tentatives brutales et répétées n'avaient pas pleinement produit leur effet, c'était uniquement en raison de sa taille réduite et de son relatif manque de forces. Même ainsi, elle était parvenue à faire sombrer un homme dans la force de l'âge, sa victime, dans un état mental proche de la folie.

Quelles obscures pensées s'étaient-elles déclenchées et accumulées, dans un but de pure destruction, dans l'organe primitif et dégénéré qui servait de cerveau à cette chose ? Combien de semaines épouvantables, de mois et d'années, avait-elle passés à ruminer de façon plus ou moins consciente, réduite à une existence larvaire, simple prolongement du corps du frère normal, exécré instinctivement ? Quelle haine sauvage consumait cette personnalité minuscule et ténébreuse ? Quels instincts imprévisibles, profondément enfouis dans ses gènes, étaient-ils entrés en jeu – comme le prouvait la construction de la hutte typiquement africaine où la chose avait élu domicile – lorsque, après la séparation, elle avait retrouvé toute sa conscience ? À l'aide de sa liberté récemment acquise, elle avait décidé de donner libre cours à toute la haine, froide et impitoyable, qu'elle éprouvait pour celui qui lui avait volé la possibilité de se développer normalement, qui lui avait volé jusqu'à sa vie ! Et les instincts tortueux et contrariés qui animaient cette créature s'étaient cristallisés en un désir irrépressible, en une dévorante soif de vengeance !

Je frissonnai à mesure que tout cela se faisait de plus en plus clair dans mon esprit, tandis que je me formais, indistinctement, une sorte d'image mentale de cet être.

Pelletier se remit à parler. Je chassai les pensées qui m'absorbaient pour l'écouter. Je notai qu'il avait l'air grave et déterminé…

« Nous devons mettre un terme à toute cette affaire, Canevin, déclara-t-il. Oui, il faut en finir. »

Lorsque je repense à cette époque fiévreuse, depuis ce premier dimanche soir où les attaques avaient commencé, il me semble que j'avais eu tout d'abord l'idée de capturer et d'éliminer ce que mon esprit ne se représentait plus autrement que comme la « Chose ». Mais il me vint ensuite une idée nouvelle et, à vrai dire, très étrange, en totale contradiction avec le projet de meurtre que j'avais initalement conçu. Il s'agissait de la conviction quasi irréfutable que la Chose avait été à l'origine – quelle que soit la façon dont on puisse l'appeler maintenant – un être humain. En tant que tel, connaissant les habitudes des Noirs des Petites Antilles comme je les connaissais, cette chose avait, indiscutablement, été reçue dans le sein de l'Église lors de la cérémonie du baptême. Cette créature défiant l'imagination, naguère simple excroissance du corps de Brutus, avait été, *était à présent*, s'il fallait en croire les enseignements de l'Église, chrétienne. Cette idée avait jailli dans mon esprit en même temps que s'éclairaient plusieurs autres aspects de la situation, dont j'avais pris conscience grâce à la stimulante discussion que je viens de rapporter.

C'était une idée plutôt affligeante pour quelqu'un qui, comme moi, n'avait pas oublié les leçons de sa jeunesse et n'avait jamais trouvé nécessaire, en ces temps de bouleversement moral, de douter de sa religion, encore moins de l'abandonner. L'une des conséquences de la destruction de cette chose, après sa capture problématique, était que sa mort resterait comme une tache gênante sur ma conscience, car, aussi loin que cet être avait pu s'écarter de son statut originel de fils de Dieu, d'héritier du royaume des Cieux, il demeurait, d'une obscure façon, une créature humaine et chrétienne. Il s'en trouvera certains, sans doute, pour juger mes scrupules totalement ridicules, et pour mettre l'accent sur l'absolue nécessité de faire cesser ce déchaînement de violence diabolique, sans la moindre référence à des considérations de prime abord artificielles et secondaires. Nonobstant cet aspect de notre problème immédiat, la solennelle injonction de Pelletier : « Nous devons mettre un terme à toute cette affaire » pesait lourdement sur mon esprit fatigué. Il faut se rappeler que je venais de vivre une semaine éprouvante.

Je mentionne ces « scrupules » uniquement pour mettre en relief, en un sens, ce qui s'est passé après que Pelletier eut établi devant quelle nécessité nous nous trouvions confrontés.

Tandis que nous discutions de la conduite à adopter, je jugeai inutile d'en faire part

à Pelletier. J'étais naturellement intimement convaincu du bien-fondé de la capture de la Chose. Ce qu'on en ferait ensuite pouvait attendre.

Nous étions parvenus à la conclusion certaine que la Chose se reposait pendant la journée dans la petite « hutte » qu'elle avait, semblait-il, construite pour son usage. Ses attaques, à ma connaissance, avaient toujours eu lieu la nuit. Si nous avions vu juste, la capturer serait une affaire relativement simple. J'avais parmi mon équipement, quelque part dans la maison, un petit filet de pêche, une de ces épuisettes que j'utilisais à l'occasion, quand j'emmenais des invités pêcher en mer, du côté de Congo ou de Levango Beach. Je finis par mettre la main dessus. Elle était intacte, ayant été récemment réparée, et il n'y avait pas le moindre trou dans les mailles serrées, destinées à capturer et à retenir les petits poissons qu'on utilise ensuite comme appât vivant.

Ainsi armés, et mettant à exécution le plan que nous venions d'arrêter, nous décidâmes d'aller faire un tour du côté des communs. Pour plus de précision, nous allions nous engager dans l'escalier menant de la véranda à l'arrière-cour, lorsque nos oreilles furent assaillies par une série de cris perçants… des cris d'enfant !

Je me ruai au bas des marches, les descendant quatre à quatre. Pelletier, plus lourd que moi, me suivit autant que le lui permettaient sa carrure et sa corpulence. Lorsque j'arrivai au coin de la maison, une scène étrange s'offrit à mes regards. Cette scène, fidèlement reproduite par un dessinateur de talent, semblerait sans doute des plus comiques. Imaginez le petit Esculape, le bambin de la blanchisseuse, les yeux presque sortis de la tête, ses petites jambes noires brillant sous ses vêtements en désordre, hurlant de peur et poussant des cris à vous glacer le sang dans les veines, traversant la cour comme une flèche pour aller se réfugier auprès de sa mère, à côté du baquet de lessive près de la porte de la cuisine, vivante incarnation de l'horreur et de la peur, véritable masque d'épouvante, guignol tragique glacé par l'effroi !

Et comme on le comprenait, ce pauvre petit négrillon, car il était poursuivi par une horreur cauchemardesque, ressemblant à un crapaud noir et difforme, qui bondissais lancée à ses trousses, la langue – rouge – pendant de la balafre de sa gueule étroitement fendue, et les lèvres – minuscules et bleuâtres – retroussées en un grondement féroce sur une rangée de dents meurtrières qui scintillaient hideusement au plein soleil de l'après-midi. C'était la Chose. Le petit Esculape savait fort bien se servir de ses jambes, maigres mais déjà longues, et il courait comme un fou, emporté par la panique. Il distança facilement la Chose, qui se propulsait en avant par une succession de bonds coulés, comme un crapaud, utilisant indifféremment ses mains ou ses bras, ainsi que de curieuses jambes décharnées, bancales mais puissantes.

Ce spectacle, qui aurait paru grotesque aux yeux de toute personne, ignorant l'histoire et l'identité de la Chose, me rendit positivement malade. Ma première impulsion fut de me cacher le visage dans les mains, à la vue de ce tableau d'épouvante. Je sentis des nausées monter en moi et je fus pris de vertige. Les hurlements de la blanchisseuse ajoutèrent à la confusion, durant une seconde ou deux, tandis que j'hésitais et ralentissais le pas, les cris de la cuisinière et de la fille de cuisine, se greffant sur ceux du bambin, rendirent cette cacophonie encore plus infernale. Le petit Esculape, les vêtements plaqués au corps par la violence de sa fuite éperdue, disparut au coin de la maison pour aller se réfugier dans la sécurité toute relative de la cuisine. Comme je l'appris un peu plus tard, il jouait dans la cour lorsqu'il avait trouvé la petite hutte, dans l'allée obscure et peu fréquentée. Il s'était baissé et l'avait ramassée. La « Chose » – c'était le terme précis employé par l'enfant pour la décrire – dormait, roulée en boule, à l'intérieur de la maisonnette. Se dressant sur ses jambes cagneuses, elle avait bondu vers le gamin avec un grognement de rage.

Ensuite, l'instinct de conservation et les excellentes jambes d'Esculape avaient résolu son problème. Il s'était rué à l'intérieur de la cuisine et avait trouvé immédiatement refuge sur un bahut, hors d'atteinte de ce démon malfaisant, ressemblant à une grande grenouille noire, qui le talonnait et qui, sans aucun doute, hanterait ses rêves pour le restant de son existence. Voilà pour le petit Esculape, qui n'a, heureusement, plus aucun rôle à jouer dans cette histoire.

Ainsi que je l'ai dit, j'étais indécis. Mais j'hésitai un instant seulement, si bien que le Dr. Pelletier n'eut pas le temps de me rattraper. Je m'élançai, mon épuisette à la main, dans l'intention de couper la route à la Chose. Je comptais l'intercepter et l'emprisonner dans les mailles de mon filet. Cela ne devait pas être très difficile, vu sa petitesse et la longueur relativement réduite de ses bras et de ses jambes. Après l'avoir rendu inoffensive, il serait temps de considérer le problème ultime que posait son « élimination » !

Mais je dus réviser mes plans. Au moment où le négrillon s'engouffrait par la porte de la cuisine, le chat de ma cuisinière, un chasseur de souris à la réputation bien établie dans tout le voisinage, et de surcroît, bien que je ne l'aie pas clairement compris sur l'instant, l'instrument de cette Providence qui était responsable de mes « scrupules », surgit au beau milieu de cette scène avec la violence, la précision et l'habileté confondantes qui caractérisent les félins dans chacun de leurs mouvements.

Junius, puisque tel était son nom, se prélassait sagement au soleil – selon un rituel depuis longtemps établi –, au bord de la gouttière qui court sous l'avant-toit des trois cases. Attiré par les cris discordants de l'enfant et des trois femmes, hurlant chacun

dans un registre différent, il s'était levé, s'était étiré quelques instants, puis avait finalement tourné la tête pour regarder ce qui se passait en bas…

L'élan du bond du chat arrêta instantanément la course de la Chose, la renversa et l'envoya rouler de tout son long ; simultanément, vingt griffes rétractiles et acérées s'enfoncèrent dans le petit corps gisant sur le sol.

La Chose ne bougea jamais plus. Une façon plus miséricordieuse de mourir aurait été difficile à imaginer.

Sans grande difficulté, nous réussîmes à éloigner Junius de sa proie. Junius et moi entretenons les rapports les plus amicaux. Il me laissa donc prendre le petit corps, à présent flasque et inerte, sans protester le moins du monde, puis il s'assit à l'endroit où il se trouvait, se léchant les pattes et lissant sa fourrure ébouriffée.

Et ce fut ainsi, de manière tout à fait inattendue et sans la moindre intervention de notre part, que Pelletier et moi assistâmes au dénouement soudain et tragique de ce qui me semble être l'une des affaires les plus inquiétantes et les plus insolites qui soit jamais sortie du cerveau pervers de Satan, lequel rôde inlassablement sur terre afin de causer le malheur des hommes.

Cette nuit-là, sous une dalle de l'allée, tout près de l'endroit où j'avais découvert l'étrange habitation de la Chose, j'enterrai le petit corps mutilé et racorni de cet incroyable et grotesque homuncule qui avait été jadis le frère jumeau de Brutus, mon domestique. En considération des scrupules dont j'ai déjà parlé, et parce que, selon toute vraisemblance, ce petit corps étrange que je déposai doucement dans son dernier lieu de repos avait été celui d'un chrétien, je récitai la prière des morts. C'était peut-être, et cela l'a sans doute été, dans un sens, un acte stupide de ma part, mais j'aime à croire que j'ai fait ce qu'il convenait de faire.

Commentaire de H. P. Lovecraft [10]

« (…) En ce qui concerne l'histoire des jumeaux (*Cassius* de Henry Whitehead) j'étais partagé entre deux plans possibles. Dans l'un, le monstre s'échappait comme le voulait Whitehead, mais il serait beaucoup plus terrible et bien moins humain. Je le ferais plus grand et il effraierait plus les gens que Cassius. En fait, j'essaierais de laisser entendre qu'une force extérieure ou un démon s'est emparé de ce corps déformé et sans cerveau, le poussant à des actes étranges dont la motivation serait apparemment délibérée mais certainement pas d'ordre humain. Le clou de la nouvelle serait une dramatique révélation de cette occupation du monstre par une présence extérieure, liée sans doute à la destruction spectaculaire de la créature d'une façon ou d'une autre. Mon histoire n'aurait rien de la légèreté ni de l'humour de celle de Whitehead : elle serait sinistre et terrible d'un bout à l'autre. Voilà donc pour un plan. L'autre auquel je pensais était bien plus humain : en fait, sans aucun élément surnaturel. L'idée était de rendre le rapport entre l'homme et sa réplique miniature beaucoup plus complexe et plus obscur qu'aucun médecin ne l'avait imaginé. L'opération destinée à les séparer est pratiquée mais elle débouche sur une horreur et une tragédie imprévues. Car, semble-t-il, le cerveau de l'homme encombré de ce jumeau se trouve seulement dans le jumeau miniature… si bien que l'opération a produit un monstre hideux, d'un pied de haut, avec le cerveau aiguisé d'un homme et un homme bien développé, mais avec le cerveau atrophié d'un idiot. Je comptais à partir de cette situation développer toute une intrigue mais, devant l'ampleur de la tâche, je n'ai pas encore beaucoup avancé. J'avais l'idée de concevoir un monstre nain qui assumerait la garde de ce beau jumeau sans cerveau et qui s'efforcerait de l'hypnotiser de façon qu'il parle à sa place et qu'il agisse comme son substitut pour le monde extérieur. Je voulais le voir réussir pour qu'au bout d'un an apparaisse dans la société un homme beau et brillant, qui ne se sépare jamais d'une petite sacoche et qui manifeste un grand affolement lorsqu'il court le danger d'en être séparé. C'est, bien sûr, le jumeau sans cerveau qui sert maintenant de porte-parole et de façade extérieure à ce monstre intelligent qui le dirige par hypnotisme depuis l'abri de la sacoche. Après cela, je n'avais rien décidé. Une possibilité était qu'un accident détruisit la sacoche, provoquant l'effondrement de l'idiot et peut-être sa mort. Une autre était de montrer l'homme devenir célèbre, mais qu'au bout du compte ce fut le corps idiot qui meure dans des circonstances qui ne permettraient pas de dissimuler cette mort. Le jumeau intelligent vit toujours, mais comment peut-il maintenant garder son secret ? Il parviendra peut-être à dissimuler le corps mais comment peut-il poursuivre l'œuvre qui lui a donné la gloire (disons comme écrivain, comme peintre ou comme savant)

alors que l'homme célèbre est censé être mort ? Je n'en étais pas encore arrivé à la solution de ce problème – je n'avais même pas encore décidé que le problème se posait – lorsque Whitehead commença à insister pour que nous collaborions, et je finis par lui donner ce plan à développer à sa guise. D'où *Cassius*. Voilà maintenant qu'après des années l'idée me vient d'une autre alternative. Je pourrais faire que la mort de l'idiot dans le corps du bel homme fut dissimulée et imaginer que le monstre l'embaume et le montre assis dans un fauteuil – comme s'il était vivant mais paralysé. Il pourrait sembler parler – d'une voix frêle et un peu étrange qu'on penserait due à la paralysie – grâce à l'habile utilisation d'un ventriloque. Puis une horrible révélation pourrait se faire, avec une douzaine de variantes possibles. L'embaumement pourrait être imparfait, si bien que l'homme censé être vivant présenterait des signes de décomposition. Ou bien on pourrait remarquer que malgré le passage des années il ne vieillit pas. Pour écrire une histoire comme celle-là, je commencerais sans doute par la fin, c'est-à-dire que l'essentiel de l'action concernerait la phase finale, le moment où le prétendu paralytique commence à éveiller les soupçons. Les antécédents de l'histoire, l'opération, etc., seraient subtilement évoqués en flash-back. La révélation se ferait de façon très progressive et en ménageant le suspense ; et le dernier coup de théâtre laisserait le lecteur dans l'incertitude. Reste à voir si je le ferai jamais. Ce ne serait assurément pas une redite de Cassius, car ma conception est dans son esprit comme dans ses détails radicalement différente de celle de Whitehead. Ce dernier me poussait à essayer, mais j'estimais que mieux valait laisser passer un peu de temps. Je crois avoir dit quelque part que l'idée de la nouvelle m'était venue après avoir vu un cas de jumeaux au développement anormal dans une baraque de monstres à une fête foraine à New York (le musée Herbert dans la 42e Rue Ouest). L'homme en question – un Italien intelligent qui, je ne sais pourquoi, se présentait sous le nom français de "Jean Libéra" – avait sur l'abdomen une petite excroissance anthropoïde qui, lorsqu'on la découvrait, était absolument horrible. Habillé, il avait simplement l'air d'un homme qui a un peu de "brioche". Pour autant que je sache, il vit toujours et continue à s'exhiber. Il avait un air si raffiné que je m'interrogeais sur les raisons qui l'incitaient à se laisser exploiter en tant que monstre et que je me demandais ce qu'il ferait si un coup de chance lui retirait le besoin de se livrer à une activité aussi répugnante. La première chose qu'il ferait, à mon avis, serait de se faire enlever cette excroissance et ce fut le point de départ de mon histoire. C'était en 1924 ou 1925. L'amusant aujourd'hui c'est ceci : des années plus tard, après que j'eusse donné l'idée à Whitehead et alors que j'attendais la parution de *Cassius*, je racontai par hasard cette histoire à mon vieil ami Arthur Leeds de New York, qui a eu de nombreux rapports avec des galeries de monstres et autres entreprises foraines. Imaginez ma surprise quand il me dit qu'il connaissait bien Libéra, que l'homme de

son vrai nom s'appelait Giovanni Libéra, que c'était un Italien fort intelligent, qu'il s'intéressait à tout ce qui touchait au bizarre et que, figurez-vous, il apprécie surtout ma contribution à *Weird Tales !!!!!* Quelle coïncidence ! Leeds allait lui parler de *Cassius*, mais je le priai de n'en rien faire car il trouverait peut-être délicat (malgré son métier) d'être utilisé de cette façon. À l'époque (1930) Leeds devait me présenter à Libéra ; mais je ne sais quel contretemps l'en empêcha, si bien que la rencontre n'eut jamais lieu. Cela m'aurait sûrement fait une drôle d'impression de rencontrer en chair et en os le germe d'un de mes personnages… la chair de deux corps, ou d'un corps et demi, si on préfère ! »

[1] En français dans le texte.

[2] John Masefield (1878-1967), poète, romancier et auteur dramatique anglais. (NdT.)

[3] En créole, blessure, plaie. (NdT.)

[4] C'est à dire les tambours qui scandent les cérémonies vaudou. (NdT.)

[5] Brutus, l'assassin de César (« Toi aussi, mon fils ! »), malgré l'aide de Cassius (qu'il qualifia de *dernier des Romains*), autre conjuré, fut vaincu par Antoine et Octave dans la plaine de Philippes (42). Avant de se suicider (en s'empalant sur son épée) il eut le temps de prononcer une dernière parole historique, « Vertu, tu n'es qu'un mot ! », ayant sans doute deviné tout le parti que le théâtre allait pouvoir tirer d'une vie comme la sienne. (NdT.)

[6] Noms de deux Grecs de Syracuse, célèbres pour leur amitié. Lorsque Pythias fut condamné à mort, Damon se livra en otage, le temps que Pythias puisse mettre ses affaires en ordre avant de mourir. (NdT.)

[7] En créole, un enfant est dit bien sôti ou mal sôti (bien sorti/mal sorti), selon qu'il est de peau plus claire et de cheveux moins crépus que ses parents. (NdT.)

[8] Bizarrement, une tumeur s'appelle en créole chais étrangè (chair étrangère). (NdT.)

[9] Enfant issu de parents mulâtres et noirs, parfois de parents indiens ou noirs, un mulâtre étant lui-même issu de parents noirs et blancs. (NdT.)

[10] Extrait d'une lettre à Duane W. Rimel, 12 septembre 1934. Traduit de l'américain par Jean Rosenthal.

BOTHON

Bothon – 1946 (1930)

Par Henry Saint-Clair Whitehead.
Traduction par Simone Lamblin.

Powers Meredith, prenant sa douche avant le dîner, dans la salle de bains attenant à sa chambre, à son club de New York City, laissa tomber la savonnette sur le sol carrelé. Se baissant pour la ramasser, il se cogna vivement le côté de la tête contre la paroi de marbre. D'où une contusion très douloureuse qui enfla presque aussitôt en une bosse appréciable. Meredith dîna au grill ce soir-là. N'ayant ensuite aucun rendez-vous, il alla s'installer dans la paisible bibliothèque du club, vide à cette heure, avec un livre récent près d'une lampe de lecture doucement voilée.

De temps en temps, une légère et involontaire pression de sa tête contre le dossier du siège capitonné de cuir lui rappelait désagréablement son accident dans la douche. Répété plusieurs fois, cela devint agaçant, et Meredith pour l'éviter prit une autre position, les jambes étendues sur l'un des bras rebondis du gros fauteuil.

Personne n'entra dans la bibliothèque. De légers cliquetis venaient de la salle de billard proche où deux hommes jouaient, mais, absorbé dans son livre, il n'y prêta pas attention. Le seul son perceptible était, au-dehors, celui de la pluie fine et régulière. Son murmure apaisant et ininterrompu pénétrait par les autres fenêtres entrouvertes. Pris par son livre, il lisait toujours.

Comme il tournait la quatre-vingt-seizième page, à l'instant précis de cette brève et presque insensible rupture du fil de l'histoire qu'impliquait ce geste machinal, il entendit un bruit sourd, formidable, comme une énorme déflagration venant manifestement d'une distance considérable. Cette sorte de grondement profond et retentissant qui accompagnerait la destruction simultanée de plusieurs pâtés de maisons.

Soudain vigilant, un doigt dans le livre gardant sa page, il guetta, horrifié, les suites – quelque extraordinaire fracas de maçonnerie qui s'écroule.

Après plusieurs instants d'appréhension, l'esprit entièrement occupé à cette écoute attentive, il l'entendit, et presque avec soulagement. Ce fut le roulement grondant d'innombrables tonnes de maçonnerie effondrée ; croulant, croulant ; à l'évidence, sans aucun doute, le lointain tonnerre de quelque destruction catastrophique. Il lâcha son livre et, obéissant à sa réaction instinctive la plus forte, il sauta littéralement sur

ses pieds et se dirigea vers la porte.

Dévalant l'escalier, il ne rencontra personne. Au vestiaire, deux autres membres du club bavardaient courtoisement en prenant leurs tickets. Meredith leur jeta un coup d'œil, surpris de leur indifférence. Il bondit jusqu'à l'entrée, puis sortit dans la rue, où il s'arrêta. Une rue vide ! Comme il poussait avec impatience la lourde porte à tambour, un portier impassible nota sa sortie sur le tableau des membres du club, près de son comptoir. Meredith eut une pensée fugitive pour la sentinelle de Pompéi ! Machinalement, il tourna bien sûr à droite, du côté d'où le bruit terrifiant lui avait semblé venir. Il s'était imaginé des rues grouillant de gens frappés d'horreur et se pressant vers l'ouest ; une ruée folle de pompes à incendie au son rauque et métallique, gagnant l'ouest par les voies à grande circulation ; des pelotons de police au pas de course dans la même direction, en rangs bien disciplinés. Il s'attendait un peu à voir une lueur sanglante incendier le ciel du côté de l'Hudson.

Chose étrange, décevante lui sembla-t-il et presque inquiétante, il n'y avait rien de tout cela. La pluie, réduite maintenant à un simple crachin, faisait miroiter l'asphalte des reflets d'innombrables lumières légèrement déformées. Vers Broadway montait une clameur, c'était sûr. Son esprit aux aguets s'en saisit avidement. Mais comme il l'analysait, machinalement, elle se ramena à un son familier, grossi et renforcé à présent par la sortie des théâtres. Ce n'était que le chahut composite de onze heures du soir à Time Square.

Le long de la 6e Avenue, qu'il atteignit à grands pas, sinon en courant, un flot multicolore d'innombrables taxis manœuvrait pour se faufiler dans le tourbillon de la circulation nocturne autour de l'Hippodrome. Au tournant, une silhouette solitaire attirait le regard ; un policeman en ciré et casqué, balançant ses longs bras efficaces telle une paire de sémaphores automatiques, dirigeait habilement ce trafic hypersensible et rampant, silencieux sur sa multitude de pneus, n'était le concert perpétuel et grondant des ricanements de changements de vitesse et des protestations de freins. Devant Meredith, indécis à présent au bord du trottoir, quantité de piétons affairés se bousculaient avec indifférence. À son étonnement grandissant, ils semblaient tous également insensibles, totalement insouciants de ce qui, croyait-il, ne pouvait être qu'un des désastres majeurs des temps modernes.

Profondément bouleversé, au comble de la perplexité et chancelant sous cette impression d'absurdité tout à fait inexplicable, il repartit en direction du club. Il était complètement perdu, son esprit au point mort comme sa raison elle-même avait cessé de fonctionner. Il chercha refuge, pour trouver au plus tôt quelque soulagement mental, dans des explications rassurantes – la terrible explosion qu'il avait entendue avait pu,

bien sûr, se produire à une très grande distance. À pareille échelle, il est malaisé de préciser la source ou la direction du son. L'extrémité inférieure de l'île de Manhattan pouvait s'être effondrée. Il avait lu de temps en temps, comme tout le monde, diverses prédictions de ce genre de catastrophe dans les articles pseudo-scientifiques que publiaient régulièrement ici et là les journaux du dimanche dans leur partie magazine. Cette énorme pression pro-gravitationnelle, en perpétuel accroissement, du fait des gratte-ciel accumulés – le poids presque incalculable de ces amoncellements d'acier et de pierre empiétant de plus en plus sur les capacités de soutènement incalculées de la couche inférieure du soubassement de l'île – l'imprudent minage de ce soubassement massif par de plus en plus de souterrains et de métros !

Idée nouvelle, possible explication : la soudaine explosion de l'une des grandes installations industrielles au-delà de l'Hudson dans le New Jersey ! Tout ce territoire était à l'ouest et il y avait à l'intérieur du pays beaucoup d'usines de ce genre. L'une d'elles, fabrique de munitions, avait sauté pendant la guerre. Il se souvint que la déflagration, bien qu'à quelque vingt miles de là, avait pulvérisé les vitres jusqu'à New York City.

Arrivé à la hauteur de l'entrée du club, il hésita, un pli profond ridant son front soucieux, monta les marches d'un pas indécis et entra. Il fit halte au bureau du portier. Non, cet automate en livrée, toute son attention concentrée comme toujours sur son travail, n'était au courant de rien. Ni l'employé plutôt endormi au comptoir des cigares.

« Faites-moi monter une "spéciale dernière" s'il en sort, je vous prie », demanda Meredith à l'autre employé au bureau du courrier. Il prit l'ascenseur jusqu'à sa chambre, complètement désorienté.

Une demi-heure plus tard, tandis qu'il reposait dans son lit, tout éveillé et tâchant de mettre de l'ordre dans ses pensées quant aux aspects divers et insolites de cette étrange affaire, il prit soudain conscience d'une rumeur lointaine, faible et confuse, résultant apparemment de plusieurs bruits mêlés. Le genre de son qu'aurait pu produire sous l'effet d'une violente excitation collective une foule énorme à une très grande distance. L'élément le plus frappant en était le profond, doux et insistant mélange de voix innombrables. Et au travers se faisait jour une dominante – une note d'horreur. Ce bruit, positivement, lui glaça le sang. C'était horrible, sinistre. Il se retrouva à l'écoute, retenant son souffle, toutes ses facultés tendues pour saisir cette distante, étouffée et terrible clameur de terreur et de désespoir.

Quand s'était-il endormi, il n'en avait aucun souvenir, mais au réveil le lendemain matin planait sur son esprit une ombre tenace d'épouvante, qui ne se dissipa

entièrement qu'après son bain, lorsqu'il commença à s'habiller. Il n'entendit aucun bruit en s'éveillant.

Pas de « spéciale » à la porte de sa chambre et un peu plus tard au petit déjeuner, il ouvrit et parcourut en vain plusieurs journaux, avec un sentiment grandissant de surprise, à la recherche de n'importe quel récit de catastrophe qui eût pu causer de tels bruits. La portée s'en amplifiait pour lui de façon bouleversante. Il avait bel et bien perçu la preuve convaincante, indubitable d'un cataclysme – *dont personne ne savait rien* !

Il se raisonna, écartant délibérément le nuage d'une sorte de terreur glacée qui saisissait son cœur d'un frisson, comme d'un froid intérieur. Il y avait toutes sortes de nouvelles dans les journaux ce matin-là. Il parcourut les titres – crimes de violence ; exécution d'un assassin célèbre ; le tremblement de terre de Tokyo ; plusieurs divorces ; un important combat de boxe ; les crises simultanées de deux cabinets européens. Mais absolument rien qui se rapporte à ce que lui seul, apparemment, avait entendu.

D'étranges rêves aux détails enfuis, effacés, une mémoire vague et accablante demeurant seule à présent, assombrissaient son esprit sous la forme d'un souvenir intense, horrible. Il avait été un de ceux qu'avait touchés intimement, de façon vraiment poignante, quelque énorme désastre, extrême, presque cosmique. L'épouvantable chose, dont le souvenir flou et inquiétant avait marqué son esprit et son cœur de ces rêves agités, terrifiants, n'était pas – et ceci était absolument clair pour sa conscience éveillée –, elle n'était pas achevée. C'était comme si, dans l'état de rêve, il avait vécu – et cette phase aussi en était très nette et indiscutable, gravée dans son esprit – une vie extraordinairement colorée, intense et active dans une grande communauté urbaine, où la certitude absolue d'une catastrophe proche et inévitable était une menace évidente, et ce cataclysme, dont tous étaient informés, avait porté au point d'ébullition toute l'activité et l'état d'esprit de cette collectivité où il s'était trouvé, et dans laquelle, semblait-il, il avait longtemps vécu en situation désavantageuse, très difficile pour lui.

Le seul élément d'horreur et de trouble qui subsistait, colorant puissamment ce sentiment menaçant de destruction et de terreur paralysante qui avait assombri ses heures de veille, était un son – un grondement énorme, assourdissant, bouleversant pour les nerfs, comme le tumulte grandissant et lourd de menaces de toutes les eaux du monde.

Beaucoup plus vague, un souvenir visuel, celui d'une image entrevue, persistait tout au fond de l'esprit de Meredith, lié et comme appartenant au cadre général de ses

rêves affreux. Il avait subi, en quelque sorte, une contrainte physique dans ses rêves. C'est à travers de grands murs massifs tout autour de lui qu'était parvenu à son oreille le grondement étouffé et redoutable de la catastrophe imminente. Et sa conscience éveillée n'était pas entièrement délivrée de ce qu'il avait vu par une ouverture garnie de barreaux : un ciel rouge flamboyant et de hautes tours aperçues qui chancelaient, accompagnées de détonations à fendre l'âme, sur cet abominable fond sonore du grondement surnaturel d'un océan déchaîné, bouleversant, proche mais invisible.

Usant au mieux de sa raison, il s'efforça de justifier ces rêves d'horreur en attribuant leurs traits essentiels à sa lecture des comptes rendus détaillés du grand séisme survenu dans la capitale japonaise, catastrophe qui avait suscité l'effroi et la sympathie de tout le monde civilisé. Telle était, se dit-il, l'explication nécessaire et évidente de tels songes. Ils avaient eu sur son esprit un effet si intense et frappant que sans attacher pourtant au fait aucune signification, il lui fallut répéter pour lui-même cette démarche rassurante d'explication banale et matérielle, encore et encore, tout le long d'une journée teintée de l'obsession toujours renaissante, inéluctable de ces rêves nocturnes de terreur, d'horreur et d'imminent anéantissement.

Ce soir-là, il avait rendez-vous avec sa fiancée Lois Harding pour aller dîner et danser. Miss Harding le trouva préoccupé et lui dit qu'il travaillait trop. Il était tard quand il rentra ensuite chez lui, au club. Physiquement fatigué, il s'endormit immédiatement après s'être couché. Le lendemain matin c'était dimanche. La salle de lecture était pleine et, après un petit déjeuner tardif, il monta son livre dans sa chambre pour en lire la suite en paix. Il y fut bientôt absorbé. Un peu plus tard, son attention fut attirée par le claquement d'un volet que la brise faisait battre. Agacé, il interrompit sa lecture avec l'intention de se lever pour attacher le volet.

Comme il détournait les yeux de son livre, ainsi qu'une partie de son attention, il entendit soudain un nouveau bruit. Ce fut exactement comme si une porte insonorisée s'était brusquement ouverte. Ce nouveau son, différent, passa la porte imaginaire sous la forme du vacarme composite d'une lointaine bataille. Les détails étaient flous, mais pas au point d'entamer sa certitude qu'il entendait un combat, l'élément secondaire ou d'accompagnement dans l'effet d'ensemble étant un bruit d'incendie – le crépitement et le grondement d'une flamme bouillonnante, dévorante, exubérante, incontrôlable. Et en arrière-plan de ces composantes sonores, avec de nouveau ce caractère de terreur collective des rêves bien inscrit dans la mémoire, le roulement profond, sous-jacent, dominant d'une mer sauvage et sans merci.

Une image mentale lui vint aussitôt à l'esprit, l'« atmosphère » visuelle précise de ces rêves dans la nuit de vendredi. Tandis qu'il écoutait, fasciné, lui revint et grandit

en lui une terreur froide et paralysante. Il n'était plus question maintenant de l'arrêter. C'était la peur de *ce qui ne peut être relié à aucune expérience antérieure* ; la peur de l'inconnu ; la terreur d'un anéantissement certain et imminent.

Une sueur froide, soudain, perlait à son front. Il fut secoué d'une vague appréhension de nausée. Il distinguait à présent les inflexions, les stridences, les cris de la bataille ; le choc d'un assaut contre une horde qui se défend ; le heurt des armes.

Le volet claqua de nouveau contre le chambranle de la fenêtre. Il revint d'un coup dans le cadre familier de sa chambre. Il se sentait faible et mal à l'aise. Il se leva, quelque peu chancelant, traversa la chambre jusqu'à la salle de bains et dans un bruyant éclaboussement, lava ses mains tremblantes et son visage. N'importe quoi pour chasser les bruits affreux, obsédants de ce monde imprévisible ; ce *no man's land* de destruction déchirante qui venait projeter dans son esprit ses échos de désastre cosmique.

Soudain il s'arrêta, de nouveau à l'écoute, pressant une serviette entre ses mains frémissantes. Mais il n'« entendait » plus rien maintenant, rien que le claquement du volet dans la brise fraîche qui entrait par la fenêtre ouverte. Il pendit la serviette à son support de porcelaine et revint à son fauteuil. Il avait vu son visage, livide, dans le miroir de la salle de bains.

L'heure était trop matinale pour déjeuner, mais il lui fallait d'urgence être là où sont les gens, même des serveurs, ceux-là qui n'ont pas les oreilles hantées !

Pour rester plus longtemps en compagnie du vieux Cavanagh, seul autre convive à cette heure, Meredith mangea davantage. Ce repas matinal exceptionnellement lourd le rendit somnolent et il s'étendit après déjeuner sur un canapé devant l'une des deux cheminées dans la salle de lecture alors inoccupée, où il tomba aussitôt dans un sommeil agité.

Il s'éveilla un peu avant trois heures, éreinté, et revenant à la conscience de l'état de veille, il commença à « entendre », d'abord très distinctement, puis avec une force et une clarté grandissantes comme si une main ferme ouvrait un haut-parleur, ce même bruit d'incendie et de conflit humain, avec le grondement menaçant et sinistre d'une rage imprévisible d'océan tonnant.

Alors, le vieux Cavanagh, qui sommeillait sur l'autre canapé, se leva péniblement avec une lenteur sénile accompagnée de « hum » et de « ha », et se mit pesamment en marche pour traverser la pièce jusqu'à lui.

Meredith se ressaisit, rejetant l'idée que sa santé mentale se perdait dans une sorte d'imbécillité, et se redressa ; mais, son compagnon le vit bien, il était encore blême et

avait les traits tirés. Le vieux Cavanagh se laissa choir près de lui sur le canapé. Le visage affable et fleuri du vieux monsieur s'emplit d'une émotion inquiète. Les yeux lui sortaient de la tête. Sa bouche béait mollement.

« Pour l'amour de Dieu, qu'avez-vous ? » demanda-t-il.

Un intérêt bienveillant émanait de la mine altérée du vieil homme. Meredith, comme si un ressort en lui s'était détendu, balbutia son incroyable histoire, sous le regard attentif du vieillard, qui de temps en temps hochait la tête avec sympathie.

« Hum ! Extrêmement bizarre ! » commenta-t-il quand Meredith eut fini. Il sortit puis alluma posément un énorme cigare dont il se mit à tirer des bouffées. Il semblait réfléchir tandis que tous deux, assis côte à côte, gardaient plusieurs minutes un lourd silence. Enfin, il parla.

« Vous êtes bouleversé, mon garçon, naturellement. Mais vous entendez tout ce qui se passe autour de vous, n'est-ce pas ? Votre ouïe véritable est parfaite, donc. Hum ! cette autre "audition" ne s'éveille et ne dure que lorsque tout est absolument silencieux. La première fois, vous lisiez ici ; la deuxième fois vous étiez au lit ; la troisième lisant de nouveau ; cette fois – si je ne ronflais pas – vous étiez encore tout à fait au calme. Faisons un essai à présent. Restez parfaitement tranquille et je ferai de même. Voyons si vous entendez quelque chose. »

Ils se turent une fois de plus, et Meredith pendant un moment ne perçut aucun son étrange. Puis, comme le silence s'épaississait, survint de nouveau ce composé sonore qui évoquait implacablement le combat, le meurtre et la mort violente. Il fit à Cavanagh un signe de tête muet et, sur l'acquiescement murmuré du vieil homme, tout bruit cessa brusquement.

Il fallut presser Meredith pour le décider à consulter un spécialiste de l'oreille. Les médecins, lui rappela Cavanagh, gardent le silence sur tout ce qui est bizarre ou gênant. Secret professionnel…

Ils allèrent ensemble en ville cet après-midi-là chez le docteur Gatefield, spécialiste éminent. Le médecin écouta l'histoire sans mot dire, avec une attention toute professionnelle. Puis il examina l'ouïe de Meredith à l'aide de divers instruments délicats. Il émit enfin une opinion.

« Nous avons l'habitude de différents "bruits d'oreille", Mr. Meredith. Dans certains cas, la position d'une artère trop proche du tympan produit des sons "mugissants". Il en est d'autres, analogues. J'ai éliminé tous ceux de cette espèce. Votre organisme physique est en excellent état, et remarquablement fin. Votre ouïe est sans défaut. C'est un cas pour un psychiatre.

» Comprenez-moi bien ! Je ne suggère aucun trouble mental. Mais je vous recommande le docteur Cowlington. Ceci paraît être un cas typique de ce qu'on appelle parfois "clairaudiance", ou quelque chose comme cela, sa spécialité ; non la mienne. L'équivalent auditif de la "clairvoyance", vous voyez ce que je veux dire. La "seconde vue" n'est pas sans lien avec les yeux, naturellement, mais elle est mentale, bien qu'il y ait souvent quelque arrière-plan physique. Je n'ai pas l'expérience de ces phénomènes. J'espère que vous suivrez mon conseil et que vous accorderez au docteur Cowling…

— Parfait ! interrompit Meredith. Où habite-t-il ? Je ferais aussi bien d'en finir tout de suite. »

Le docteur Gatefield montra des traces de sympathie sous ses dehors professionnels plutôt glacials. Il laissa tomber le diagnostiqueur pour devenir un gentleman obligeant et courtois. Il téléphona à son confrère psychiatre, puis surprit à la fois Meredith et Cavanagh en les accompagnant chez le docteur Cowlington. Le psychiatre se révéla un personnage grand, maigre et plutôt bienveillant, avec de grosses lunettes compliquées sur un nez proéminent et de fines mèches couleur de sable dans un fouillis d'épis. Il témoigna dès le début un vif intérêt pour le cas. Après avoir entendu l'histoire de Meredith et le rapport du spécialiste, il soumit le patient à un examen de plus d'une heure, d'où celui-ci, avec l'impression d'avoir été plus ou moins disséqué, tira néanmoins un considérable soulagement.

Il fut décidé que Meredith s'arrangerait immédiatement pour prendre plusieurs jours de congé et venir chez le docteur Cowlington où il resterait « en observation ». Il arriva chez le docteur le lendemain matin et on lui donna une pièce agréable à l'étage, avec beaucoup de livres et un canapé confortable où il pourrait, en position allongée suggéra le médecin, passer à lire la plupart de ses heures de veille.

Le lundi et le mardi, Meredith qui désormais, après les habiles assurances du docteur Cowlington, n'était plus bouleversé par l'« audition » des bruits étranges, écouta soigneusement tout ce qui lui parvint de ce qui semblait un autre monde – et combien agité ! Il « entendit », en « écoutant » durant de longues périodes que n'interrompait aucune distraction auditive, le drame d'une grande communauté dans l'étreinte paralysante de la peur luttant pour sa vie collective – contre une ruine inévitable, imminente et atroce.

Il entreprit, à peu près à ce moment-là, sur la suggestion du docteur Cowlington, de noter par écrit la « syllabation » des cris et des appels, du mieux qu'il le pouvait, en éléments purement phonétiques. Les sons ne correspondaient à aucun langage qu'il connût. Les mots et les phrases étaient brouillés et déformés par le tumulte incessant

des eaux en colère. Tel était invariablement et continuait à être l'arrière-plan constant et caractéristique de tous les sons qu'il avait perçus durant ses périodes d'écoute passive et silencieuse. Mots et phrases restaient entièrement inintelligibles. Ses notes ne ressemblaient à rien que lui ou Cowlington pussent rattacher à aucune langue moderne ou ancienne. Lu à haute voix, ce n'était que charabia.

Ces termes inconnus furent étudiés très sérieusement par le docteur Cowlington, Meredith lui-même et pas moins de trois professeurs d'archéologie et de philologie comparée, dont l'un, l'archéologue, était un ami de Cowlington, et les deux autres furent convoqués par ses soins. Tous ces experts de langues anciennes et obsolètes écoutèrent avec la plus grande courtoisie la tentative d'explication de Meredith quant à la composition des sons – la plupart étaient des cris de guerre que Meredith prit pour des fragments de prières désespérées, certains de ces éléments lui étant parvenus sous forme de hurlements grossiers et rauques – et avec le plus grand intérêt ses essais pour les reproduire oralement. Ils étudièrent ses notes avec le soin le plus méticuleux. Le jugement fut unanime et même catégorique de la part du philologue le plus jeune et le plus dogmatique. Ces sons étaient totalement en contradiction avec, et entièrement différents de tout langage connu, y compris le sanscrit, l'indo-iranien et même les langues parlées conjecturales telles que l'akkadien et le sumérien. Les syllabes transcrites ne correspondaient à rien en aucun langage connu, ancien ou moderne. Et d'aucune manière ils n'étaient japonais.

Les trois professeurs prirent congé, le philologue le plus jeune témoignant presque ouvertement sa conviction que Meredith était légèrement dérangé ou bien qu'il essayait de le faire marcher ! Meredith et le psychiatre, le docteur Cowlington, reprirent la liste après le départ des experts. Ils durent convenir que les mots entendus étaient probablement uniques dans l'histoire du langage humain. Meredith avait écrit :

« Iï, Iï, Iï, Iï ; – R'ly-eh ! – Ieh nya, – Ieh nya ; – zoh, zoh-an-nuh ! » Ces mots étranges et divers autres tout aussi barbares se présentaient le plus souvent comme des exclamations monosyllabiques. Seul un groupe de mots semblait former quelque chose comme un fragment de discours continu, ou une phrase, et Meredith avait réussi à le saisir plus ou moins intact et à le noter par écrit – « Iôth, Iôth, – natcal-o, do yan kho thut-thut. »

Il y avait beaucoup d'autres cris, et à ce qu'il croyait, des prières désespérées, tout aussi insolites et étrangers aux sentiers battus du langage humain reconnu que ceux qu'il avait notés.

C'est peut-être bien à cause de sa concentration sur ce problème des mots retrouvés – son propre intérêt à ce sujet étant naturellement encouragé par celui du docteur

Cowlington et des trois experts – que les impressions rêvées de Meredith devinrent à ce moment même, et brusquement, d'une acuité manifeste. Ces rêves avaient été constants et suivis depuis leur début, quelques nuits plus tôt, mais cette nuit-là, après la recherche assez poussée sur les mots et les syllabes, Meredith commença sérieusement, pour ainsi dire, à éclaircir avec une soudaineté stupéfiante ce qu'était sa situation dans l'étrange ville des flammes et des conflits, de la confusion et de l'océan mugissant. L'impression du rêve cette nuit-là fut si totalement vraie, si nettement identique aux conditions de l'état de veille, si entièrement libre de la trouble pénombre qui accompagne les cauchemars, qu'il en ressentit brusquement une sueur froide le long du dos lorsque, allant prendre sa douche, il s'arrêta au milieu de sa chambre, confronté sans avertissement à la question inattendue qui surgit dans son esprit : « Laquelle des deux est ma vraie vie !? »

Tout ce qui lui restait mentalement du sommeil de cette nuit était clairement et positivement présent à son esprit. Il lui semblait en fait n'avoir pas dormi ; n'être pas sorti de l'habituel repos nocturne pour retrouver le cadre familier d'un réveil matinal. C'était plutôt comme s'il était passé brutalement d'une vie bien précise dans une autre ; comme si, ce qui lui arriva par la suite, il était passé d'un théâtre (où son intérêt pour telle scène avait si complètement absorbé son attention qu'il s'y était identifié comme l'un des personnages) à la vie sans aucun rapport de Time Square à la sortie des spectacles.

Un des aspects essentiels de cette situation n'était pas seulement que la succession des expériences rêvées ait été continue, avec des déductions de temps pour les périodes intermédiaires de ces jours passés ici dans la paisible demeure du docteur Cowlington ; ce n'était pas seulement cela, si extraordinaire que lui semblât cette prise de conscience. Les expériences rêvées presque consécutives *avaient été les événements de ces derniers jours dans une vie de trente-deux ans*, vécus dans les mêmes milieu et civilisation dont la situation catastrophique, telle qu'il l'avait observée, semblait présager la fin sinistre.

Pour exposer clairement ce qu'il avait conclu de cette dernière nuit d'expérience rêvée, il était donc un certain Bothon, général des forces militaires de la grande région de Ludekta, province du sud-ouest du continent d'Atlantis, qui avait été colonisé, comme le savait bien tout écolier atlantéen, quelque dix-huit cents ans plus tôt par une série d'émigrations issues de la terre mère. La langue naacal – avec des variantes mineures analogues aux différences entre l'américain et l'« anglais anglais » – était le langage commun aux deux continents. De son Ludekta natal, le général Bothon avait fait plusieurs voyages à la terre mère. Le premier à Ghua, province centrale orientale, une sorte de grande randonnée juste après avoir, à vingt-deux ans, terminé ses études

professionnelles au collège militaire de Ludekta. Il était ainsi familier par expérience, comme l'étaient beaucoup d'autres Atlantéens cultivés des classes supérieures, de la civilisation hautement développée de la terre mère. Ces contacts culturels avaient été favorisés par sa seconde visite et améliorés par la suite, peu de temps avant la période actuelle des expériences rêvées, quand, à trente et un ans, Bothon déjà général avait été envoyé comme ambassadeur à Aglad-Dho, capitale commune des provinces confédérées du Sud-Est de Yish, Knan et Buathon, l'un des postes diplomatiques les plus importants stratégiquement, et la seconde confédération provinciale de la terre mère.

Il n'avait servi que quatre mois dans ses fonctions d'ambassadeur avant d'être rappelé brusquement sans explications, mais comme il l'avait découvert en rentrant chez lui, à la requête de l'empereur lui-même, transmise en privé. Il n'encourut au retour aucun blâme de ses supérieurs diplomatiques. Ces requêtes impériales n'étaient pas une nouveauté. Ces gentilshommes, en réalité, ignoraient absolument les motifs de la décision impériale. On ne leur avait donné aucune explication, mais il n'y avait eu aucun blâme de l'empereur.

Le général Bothon connaissait très bien ces raisons, encore qu'il les gardât strictement pour lui-même. À la vérité, il n'y en avait qu'une, ainsi qu'il en était vivement et tout à fait conscient.

Les obligations de sa charge l'avaient retenu assez fréquemment à Alu, la capitale continentale, métropole du monde civilisé. Là, dans la grande cité d'Alu, étaient réunis, venus de toutes les régions connues du globe, les diplomates, artistes, philosophes, négociants et capitaines de navires. Là, dans les grands entrepôts de pierre massive et le long des innombrables quais s'entassaient les marchandises du monde – étoffes et parfums, animaux étranges pour le plaisir des curieux non voyageurs. Là dans les éventaires et les marchés sans fin il y avait des soies et des lainages teints ; tubas et cymbales, crécelles et lyres ; bois précieux et accessoires pour la toilette – strigiles et petits blocs de stéatite curieusement gravés à la main, et d'innombrables huiles pour rafraîchir la barbe et oindre le corps. Il y avait des tuniques, des sandales, des ceintures et des lanières de divers cuirs souples et parfumés. On y exposait des meubles sculptés et finement ouvrés – étincelants miroirs polis de cuivre, d'étain, d'acier, lits d'une infinité de styles et de dessins, coussins de plume de cygne, tables d'un travail simple ou raffiné, ou incrustées de volutes de métal affleurant à leur surface ; marqueterie de bois contrastants – chaises et tabourets, armoires, coffres et repose-pieds. Il y avait une foule d'objets décoratifs – écrans de cheminée, axes pour les rouleaux de parchemin, pincettes, abat-jour de peaux animales grattées ; lampes en métal de toute sorte, et huiles végétales

d'éclairage en cruches de terre cuite de diverses tailles et formes. Il y avait de la nourriture et des vins, des fruits séchés et du miel de différentes saveurs ; des grains et des viandes séchées, des pains d'orge et de blé en nombre incalculable. On trouvait, dans la grande rue des armuriers, massues, haches, épées, dagues de toutes les sortes et façons du monde ; des armures de plates [1] et de mailles – hauberts et jambières, bassinets, et des étagères couvertes de rangées et de rangées des lourds casques et plates réglementaires pour les combattants, comme Bothon lui-même en commandait par milliers.

On pouvait y voir et examiner de luxueux baldaquins et les litières raffinées où les esclaves des riches portaient leurs maîtres à travers les rues étroites et les larges avenues aérées d'Alu. Des tapis en une profusion de tailles, de formes et de dessins ; tapis de la lointaine Lemuria, d'Atlantis et des Antilles tropicales, et des régions montagneuses de la terre mère elle-même, auxquels avaient travaillé devant leurs métiers des milliers d'habiles tisserands ; grossiers tapis de feutre et somptueux tapis de soies éclatantes des pays du Sud où poussent les mûriers ; tapis encore, et fines et douces étoffes diversement tramées, faites de la laine des agneaux et de la longue toison soyeuse des moutons de montagne.

Alu, centre de la culture mondiale, abritait les philosophes avec leurs groupes de disciples, petits ou grands, exposant leurs systèmes au coin des rues et dans les jardins publics, disputant à perte de vue des fins de l'homme, du souverain bien et de l'origine des choses matérielles. D'énormes bibliothèques contenant l'essence de tout ce qui avait été écrit sur la science, la religion, les techniques et les arts sans nombre de la civilisation de quarante mille années. Dans les temples de la religion, les grands prêtres expliquaient les principes de vie, des collèges de prêtres approfondissant constamment l'étude des mystères des quatre principes ; enseignant au peuple les applications infinies de ces questions ésotériques à leur conduite et à leur vie quotidienne.

L'ambassadeur Bothon avait pénétré le plus souvent possible dans ce trésor fascinant d'une grande civilisation. Son excellent milieu familial, son propre caractère et ses qualités personnelles, ses fonctions officielles, tout cela faisait de lui un hôte de choix chez les membres de la cour impériale et de la haute société d'Alu.

Jeune homme sensible, dont la vie, avant sa nomination comme ambassadeur, s'était passée surtout dans le rude apprentissage de ses devoirs militaires puis la poursuite rigoureuse de ceux-ci tandis qu'il montait rapidement en grade par un dur travail au camp et sur le champ de bataille au cours de ses nombreuses campagnes dans l'armée régulière de Ludekta, le général Bothon fut charmé de tant de hautes relations. Très tôt

il découvrit en lui-même, croissant à grands pas, le puissant désir, bien naturel, d'un genre de vie auquel ses origines et sa réussite lui donnaient amplement droit, mais dont l'avaient jusqu'alors privé les exigences incessantes d'obligations militaires presque ininterrompues.

Bref, l'ambassadeur de Ludekta en vint à désirer très vivement le mariage, avec quelque dame de son propre milieu et, si possible de cette métropole d'Alu, si raffinée et de vaste culture ; une dame qui saurait présider avec grâce sa résidence d'ambassadeur ; qui, lorsque arriverait le terme de ses fonctions, reviendrait avec lui à son Ludekta natal en Atlantis, y orner à jamais la belle demeure à laquelle il songeait pour le moment où, un peu plus tard, il se retirerait de l'armée de Ludekta et s'installerait tel un sénateur dans le genre de vie qu'il prévoyait en son âge mûr.

Il avait été à la fois heureux et malheureux de tomber amoureux pour de bon. La dame, qui répondait à ses ferventes avances, était la Netvissa Ledda, fille du Netvis Toldon, frère de l'empereur. Le bon côté de cet amour intense et subit, qui suscita les commentaires de toute la société d'Alu, était celui, tout humain, d'un accord pratiquement parfait entre eux deux. Leur attirance mutuelle était devenue presque du jour au lendemain une solide estime l'un pour l'autre. Quelques jours plus tard, ils étaient profondément épris. Humainement, c'était la perfection même. Toutes les conditions, sauf une, et ceci sur un point purement artificiel, promettaient une union idéale.

Le seul obstacle à ce mariage, cependant, était par malheur insurmontable. La Netvissa Ledda, nièce de l'empereur, appartenait de droit à la classe sociale la plus élevée de l'empire. Le rang et la dignité de Netvis venait immédiatement après la royauté elle-même, et dans le cas de la famille du Netvis Toldon, participait de la royauté. Devant ce fait, fondamental dans la tradition immémoriale de l'empire, l'ambassadeur, le général Bothon de Ludekta – bien que gentilhomme de très hautes compétences, personnalité et fortune, dont les annales familiales remontaient à mille ans dans un passé indistinct avant la colonisation d'Atlantis, dont la réputation ne le cédait à personne dans l'empire – le général Bothon était un roturier. Comme tel, selon la règle inflexible qui régnait à la cour d'Alu, il était à jamais inéligible. Le mariage était absolument hors de question.

L'empereur, appelé à régler cette délicate affaire, fut expéditif, comme on achève par pitié une créature douloureuse, blessée à mort. Il prit la seule voie qui lui soit ouverte en la circonstance, et le général Bothon, n'ayant d'autre choix que la soumission à une requête impériale qui avait force de loi, prit le bateau pour Ludekta, laissant à Alu derrière lui le plus grand et le plus cher espoir de sa vie,

irrémédiablement brisé.

Quant à la conduite, par la suite, du général Bothon, récemment ambassadeur de Ludekta à Aglad-Dho, elle eut trois motivations très précises. La première et la plus évidente fut la profondeur, la puissance et la sincérité de son amour pour la Netvissa Ledda. Il la désirait plus que tout au monde ; et l'âme fière de Bothon fut cruellement torturée et déchirée par la séparation soudaine, inattendue et arbitraire qu'entraîna la requête impériale. Le voyage d'Aglad-Dho à Ludekta, traversant les deux parties des grands océans du globe, les canaux navigables et les lacs qui partageaient le continent sud de l'hémisphère occidental, prit sept semaines. Pendant ce temps d'inaction forcée, l'amer chagrin de Bothon et sa profonde déception se concrétisèrent sous l'effet d'une réflexion prolongée, inévitable en de telles circonstances. Le général Bothon arriva à Ludekta dans un état d'esprit tel qu'il était prêt à tout, pourvu qu'il s'agît d'action. Cet état d'esprit fut le second des facteurs déterminants. Le troisième fut la satisfaction immédiate de son désir d'activité. Pendant son voyage de retour, les esclaves des fabriques, monstres à vrai dire moins qu'humains, les Gyaa-Hua hideusement simiens, avaient fomenté une révolte. Elle s'était propagée, lorsque Bothon arriva, à travers toute la province de Ludekta. L'État avait grand besoin de l'efficace intervention du plus jeune et plus brillant de ses généraux et son accueil quand il débarqua fut davantage celui d'un sauveur du pays que d'un diplomate pratiquement disgracié.

Dans cette campagne, qu'il mena avec la plus extrême rigueur et un succès militaire complet, Bothon jeta une énergie débordante que ses plus fervents admirateurs ludektaniens eux-mêmes n'avaient pas prévue. À l'issue d'une expédition intensive de moins de trois semaines, cette dangereuse rébellion totalement écrasée et les meneurs des Gyaa-Hua pendus à de grands crocs par les muscles du cou en rangées effroyables le long des murs de la ville, de chaque côté de la porte voûtée des fortifications, le général Bothon se retrouva le héros de Ludekta et l'idole de ses troupes admiratives. De discipline stricte, l'attitude des officiers et des hommes de l'armée régulière de Ludekta envers ce général avait été fondée jusqu'ici sur le respect de ses hautes compétences. Il bénéficiait maintenant d'une sorte de culte à cause de cette dernière et brillante campagne. Cela avait été un *tour de force* [2].

Sans doute eût-il été promu de toute façon du fait de son succès, mais ce qui décida vraiment le sénat ludektanien à lui offrir le commandement suprême de l'armée fut le discours aux troupes de Tarba, le généralissime vieillissant. Le vieux Tarba termina son remarquable panégyrique en déposant d'un geste théâtral son bâton, emblème du commandement suprême, sur la grande table de marbre devant le sénateur président.

Bothon se trouva brusquement investi de ce culte qui mènerait l'État à consentir à tout ce que pourrait suggérer son héros. Il était alors au commandement suprême de la plus importante armée de tout le continent d'Atlantis ; l'armée, grâce surtout à sa propre valeur, probablement la mieux entraînée, et l'unité de combat la plus efficace à l'époque.

Sous l'effet combiné de ces diverses raisons et de sa nouvelle autorité, le général Bothon prit une décision. Le onzième jour après son entrée triomphale dans la capitale, quarante-sept vaisseaux de guerre ludektaniens équipés de neuf, leurs rameurs esclaves renforcés par une réserve de Gyaa-Hua, choisis pour la puissance et l'endurance de leurs corps de brutes, toute la flotte dotée de voiles de cuir neuves, avec à leur bord la fleur de l'armée ludektanienne, prirent la mer en direction de l'ouest, vers Alu, sous le commandement du général Bothon.

Ce fut précisément à l'époque où cette flotte de guerre parvint au large des côtes de la grande cité d'Alu que commencèrent des perturbations naturelles sans précédent dans tout le territoire de la terre mère. Elles n'étaient comparables à rien de ce que rapportaient les chroniques de la capitale, soigneusement conservées sur l'ardoise et le parchemin, et qui remontaient à des milliers d'années.

Le premier présage de ces calamités menaçantes fut une teinte cuivrée qui remplaça le bleu du ciel. Sans aucun signe prémonitoire, la longue lame de fond de cet océan occidental se changea brusquement, en même temps que la couleur de l'eau tournait à une sorte de brique gris, en courtes vagues clapotantes, coiffées d'embruns. Elles firent tanguer les grandes galères de guerre elles-mêmes assez violemment pour briser beaucoup d'avirons. Le vent, à la consternation de plusieurs des capitaines de Bothon, paraissait venir de tous les côtés à la fois ! Dans certains cas, il arracha les lourdes voiles de cuir à leurs bagues et leurs chevilles de cuivre. Dans d'autres, il les fendit tout net comme si on les avait tranchées avec des lames aiguisées.

Sans se laisser intimider par ces phénomènes et les rapports de ses augures, qui avaient observé les signes et sacrifié en hâte moutons et volailles en une série de divinations pour mettre si possible au compte des éléments une réception si défavorable, la volonté indomptable de Bothon imposa à sa flotte un débarquement en bon ordre. Il envoya sur-le-champ à l'empereur lui-même son général le plus gradé en guise de héraut, accompagné d'une importante garde d'honneur. Il avait écrit de sa propre main sur des tablettes d'ardoise ses exigences, sous forme d'une série d'alternatives. L'empereur était prié de le recevoir comme généralissime des forces armées de Ludekta, et de consentir à son mariage immédiat avec la Netvissa Ledda ; ou bien lui, Bothon, mettrait aussitôt le siège devant Alu et prendrait la dame de son

cœur par la force des armes.

Le message priait l'empereur de choisir la première solution. Il mettait aussi en avant et dans les termes héraldiques protocolaires la dignité de la vieille famille des Bothon.

L'empereur avait été très gravement contrarié par ce défi, ainsi qu'il choisit de le considérer. Il sentit outragées sa fonction et sa dignité. Et fit crucifier toute la délégation de Bothon.

Le siège d'Alu commença instantanément sous le menaçant ciel de cuivre, accompagné d'une série de petits grondements sismiques. Non seulement de mémoire d'homme vivant, mais comme l'indiquaient les chroniques pendant son histoire tout entière depuis des milliers d'années, aucune manifestation d'hostilité ne s'était produite contre la grande cité d'Alu, en tant que métropole du monde civilisé. Il n'était jamais venu à l'esprit de personne, même de loin, qu'on pût entreprendre contre elle rien de tel que cette terrible campagne du fameux général Bothon de Ludekta. Son attaque fut si foudroyante que les corps torturés des membres de la délégation à l'empereur n'avaient pas encore cessé de se convulser sur leurs rangées de croix lorsqu'il pénétra, à la tête de ses légionnaires bien entraînés, jusqu'à l'intérieur de l'enceinte du palais impérial qui s'élevait au cœur de la grande cité.

Il n'y avait pratiquement pas eu de résistance. Cette expédition accélérée eût pu se terminer triomphalement en vingt minutes, l'empereur probablement capturé avec tous les gardes de son palais et sa maison, la Dame Ledda protégée par son ardent amoureux, et l'objectif de la campagne entièrement réalisé, sans ce que le vocabulaire juridique moderne eût appelé « la main de Dieu », c'est-à-dire une catastrophe naturelle.

Les secousses sismiques prémonitoires qui avaient accompagné cette invasion militaire aboutirent, en cet instant de la progression de l'armée, à un cataclysme terrifiant. Les rues pavées de pierre s'ouvrirent sur de grandes crevasses béantes. D'énormes édifices s'abattirent bruyamment tout autour des Ludektaniens triomphants et sur eux. Le général Bothon à la tête de ses troupes, stupéfait, assourdi et violemment précipité sur le sol, resta conscient assez longtemps pour voir les trois quarts de sa suite fidèle engloutis, brisés, déchirés, écrasés en lambeaux inidentifiables de chair sanglante : et cet holocauste fut rapidement et miséricordieusement dérobé à sa vue défaillante par le nuage de poussière de millions de tonnes de maçonnerie en ruine.

Il se réveilla dans le plus profond cachot du donjon dans la citadelle d'Alu.

Entrant sans bruit dans la chambre de Meredith vers dix heures du matin, le docteur Cowlington, qui avait pris certaine décision pendant la nuit, amena paisiblement son premier entretien avec son patient en observation sur le sujet qui avait le plus occupé son esprit depuis leur conférence de la veille à propos des bizarreries linguistiques que Meredith avait notées.

« J'ai pensé que je pourrais très bien vous parler d'une chose tout à fait extraordinaire que j'observai voici sept ou huit ans. J'étais alors premier interne à l'hôpital d'État du Connecticut pour les aliénés. J'y travaillai deux ans sous la direction du docteur Floyd Haviland avant de prendre une clientèle privée. Nous avions à l'hôpital quelques patients personnels, et l'un d'eux dont j'étais particulièrement chargé était un monsieur d'un certain âge qui était venu nous voir de son plein gré, à cause de l'énorme réputation de Haviland. Ce monsieur, que j'appellerai "Smith", n'était aliéné ni légalement ni de fait. Son problème, qui avait perturbé très sérieusement sa vie et ses affaires, serait habituellement rangé dans les hallucinations. Il resta chez nous près de deux mois. Comme patient volontaire de l'établissement, et ayant de la fortune, il avait un appartement privé. Il était normal à tous égards, sauf quant à son absorbant souci de ce que j'ai appelé ses hallucinations. En contact quotidien avec lui pendant cette période, j'acquis la conviction *que Mr. Smith ne souffrait d'aucune sorte de trouble hallucinatoire*.

» J'ai diagnostiqué – et le docteur Haviland en fut d'accord avec moi – que ce patient, Smith, *souffrait mentalement des suites d'une mémoire ancestrale*.

» Un tel cas est si rare qu'on peut pratiquement le dire unique. Le psychiatre moyen pourrait travailler toute sa vie dans sa spécialité sans en rencontrer un seul. Il y a cependant des cas répertoriés. Nous réussîmes à renvoyer notre malade chez lui dans un état mental presque tout à fait normal. Comme il arrive parfois dans les troubles mentaux, sa quasi-guérison s'opéra en lui faisant clairement comprendre notre diagnostic – agissant sur son esprit par l'affirmation répétée et très ferme qu'il n'était dément dans aucun sens du terme, et que son état, bien qu'inhabituel, ne sortait pas du champ et des limites de la complète normalité.

— Ce devait être un cas intéressant », dit Meredith. Sa réponse n'était dictée par rien de plus qu'un désir d'être courtois. Car il avait l'esprit plein des affaires du général Bothon, maintenant furieux dans sa prison ; l'esprit tourmenté, anxieux du sort de ses soldats survivants ; dans les yeux ce regard flamboyant, atténué par la distance de sa prison colorée par le feu ; l'esprit torturé et son ouïe sensible neutralisée par l'incessant, affreux grondement de cette mer implacable. Lui, Meredith, pour des raisons beaucoup trop profondes qui échappaient à sa propre analyse, était tout à fait

incapable de raconter au docteur Cowlington ce qui s'exprimait dans ses rêves. Tous ses instincts élémentaires les plus obscurs l'en avertissaient, bien qu'inconsciemment : quoi qu'il pût dire maintenant, il était impossible qu'on le crût ! Le docteur Cowlington, regardant son patient, vit les traits tirés et marqués comme d'une tension mentale écrasante ; et dans les yeux, l'expression d'un repli intérieur que, professionnellement parlant, il n'aima pas. Il réfléchit un instant avant de poursuivre, redressé sur son siège, les jambes croisées, le bout des doigts joints en une attitude quelque peu professorale :

« À vrai dire, Meredith, j'ai insisté sur le fait que celui que j'appelle Smith n'était fou d'aucune manière car je crois devoir vous en dire davantage : la nature de ses apparentes "hallucinations" rejoignait, par un détail frappant, votre propre cas. Je n'entends pas vous inquiéter le moins du monde quant à votre parfaite santé mentale ! Pour tout dire, Mr. Smith "se rappelait", de façon assez vague et confuse, certaines phases de ces souvenirs ancestraux dont j'ai parlé, et pouvait reproduire certains termes d'une langue inconnue, apparemment préhistorique. Meredith… » Le médecin se tourna vers son patient attentif, et le regardant les yeux dans les yeux : « … *trois ou quatre des mots de Smith sont identiques aux vôtres* !

— Bon Dieu ! » s'écria Meredith, tout à fait réveillé à présent. Puis, après un instant d'inquiétude :

« Quels sont ces mots, docteur ? Les avez-vous notés ?

— Oui, je les ai là », répondit le psychiatre, en sortant de sa poche de poitrine une mince liasse de papiers.

Meredith avait quitté son fauteuil et se penchait aussitôt sur l'épaule du médecin, bien avant que Cowlington n'ait mis ses papiers en ordre. Il regardait avidement les mots et les phrases soigneusement dactylographiés sur plusieurs feuillets de papier ministre ; puis il écouta avec une attention presque frémissante tandis que le docteur Cowlington reproduisait minutieusement les sons de ces termes insolites. Enfin, prenant les feuillets et revenant à son fauteuil, il lut tout ce qui avait été noté, prononçant les mots, tout bas, ses lèvres remuant à peine.

Il était pâle et tremblait de la tête aux pieds quand il se leva et tendit d'une main frémissante la mince liasse à son propriétaire. Le docteur Cowlington le regarda avec inquiétude, sa conscience professionnelle alertée, ses craintes renaissant quant à l'opportunité de son expérience : soumettre ainsi brusquement cet ancien cas à l'attention de son patient. Il se sentit, s'il s'était soucié de traduire en mots son impression, un peu dérouté. Malgré sa longue et attentive pratique des troubles mentaux, nerveux et « limites », il ne parvenait pas à mettre son doigt perspicace de

spécialiste sur celle des émotions connues, simples et complexes, qui possédait à cette minute ce malade si intéressant.

Il aurait été perplexe bien davantage encore s'il avait su. Car Meredith, parcourant les étranges babillages du malade Smith, avait reconnu tous les mots et les phrases, et était tombé sur celle-ci :

« Notre bien-aimé Bothon a disparu. »

Le docteur Cowlington, jugeant avec raison qu'il pourrait être déraisonnable de prolonger cet entretien exceptionnel, conclut sagement que Meredith retrouverait plus aisément son équilibre et son humeur habituelle s'il restait seul pour démêler ce qui l'obsédait alors, se leva doucement et se dirigea vers la porte de la chambre.

Mais il s'arrêta un instant avant de quitter la pièce et se retourna vers l'homme, maintenant absorbé en lui-même, qui reposait sur un confortable canapé. Meredith, semblait-il, n'avait même pas remarqué le mouvement du médecin. Son esprit, à l'évidence, était tourné vers l'intérieur. Il avait entièrement oublié ce qui l'entourait.

Et le docteur Cowlington, dont l'attitude professionnelle, acquise pendant des années au contact de gens anormaux, n'avait pas totalement effacé un naturel bienveillant, nota avec une certaine émotion que des larmes non réprimées étaient clairement visibles dans les yeux sans regard de son patient.

Rappelé une heure plus tard dans la chambre de Meredith par une infirmière de sa maison, le docteur Cowlington trouva son pensionnaire revenu à son habituelle urbanité.

« Je vous ai demandé de monter un moment, docteur, commença Meredith, parce que je voudrais savoir s'il existe quelque chose que vous donneriez à un patient pour l'endormir. » Puis avec un sourire d'excuse : « Les seules choses que je connaisse sont la morphine et le laudanum ! Je ne m'y connais guère en médecine et, naturellement, vous ne voudriez pas me donner un de ceux-là, pas plus que je ne voudrais en prendre. »

Le docteur Cowlington reprit son attitude professorale. Il réfléchit rapidement à cette demande inattendue. Il prit en considération combien son histoire à propos du malade, Smith, avait semblé bouleverser Meredith. Il s'abstint volontairement de demander pourquoi Meredith voulait un somnifère. Puis il hocha la tête.

« J'utilise couramment une préparation très simple, dit-il ; elle ne crée pas d'accoutumance ; à base de chloral, drogue assez dangereuse ; mais telle que je l'emploie pour mes malades, combinée avec un sirop aromatique et diluée dans un

demi-verre d'eau, cela marche très bien. Je vais vous en faire monter tout de suite et vous le prendrez vous-même. Rappelez-vous, s'il vous plaît : quatre cuillerées à thé de sirop est la dose maximum. Deux suffiront probablement. Jamais plus de quatre à la fois et pas plus d'une dose par vingt-quatre heures. »

Le docteur Cowlington se leva, se pencha sur Meredith et il examina l'endroit où il s'était cogné la tête contre le mur de marbre de sa douche. L'ecchymose était encore gonflée. Le médecin passa légèrement les doigts dessus.

« Cela commence à diminuer, observa-t-il. C'est juste au bord postérieur de la protubérance mastoïde de l'os temporal. Vous avez de la chance, je pense, de n'avoir pas eu à subir l'opération de la mastoïdite. Une contusion sur le réseau de petits os feuilletés qui sont dessous est toujours un risque, vous savez. »

Le médecin sourit aimablement, hocha de nouveau la tête en regardant Meredith, puis se disposa à partir. Meredith l'arrêta au moment où il quittait la pièce.

« Oui ? fit le docteur interrogatif en se retournant, la main sur la poignée de la porte.

— Je voulais vous demander », dit Meredith – et le perspicace Cowlington soupçonna une légère note discordante dans le ton de son patient –, « je voulais vous demander si vous accepteriez de me mettre en rapport avec la personne que vous appelez Smith. »

Le médecin secoua la tête. « Je suis désolé, Mr. Smith est mort il y a deux ans. »

Au bout de dix minutes, l'infirmière apporta un petit plateau. Il y avait dessus un gobelet, une petite cuiller et un flacon de huit onces [3], fraîchement préparé, d'un sirop rougeâtre, agréable au goût.

Vingt minutes plus tard, Meredith, qui avait transigé à trois cuillerées, était profondément endormi sur son lit ; et le général Bothon, tout au fond de la grande citadelle d'Alu, se tenait en équilibre au centre du sol de pierre lisse du donjon, prêt à bondir dans n'importe quelle direction ; tandis qu'autour de lui le fracas déchirant des millions de tonnes de maçonnerie lézardée et croulante de la citadelle elle-même le rendait sourd à tous les autres sons, sauf à la violence incessante et incroyablement menaçante de l'océan complètement déchaîné. L'éclat sanglant des feux, venant du dehors, s'intensifiait manifestement. Des détonations terrifiantes parvenaient coup sur coup aux oreilles de Bothon. Comme on le devinait aisément, les habitants d'Alu faisaient sauter le centre de leur grande cité pour freiner la progression de l'effroyable incendie qui faisait rage depuis des jours et des nuits et qu'il était impossible de maîtriser. À l'homme aux aguets dans cette prison, ces détonations

semblaient faibles, à vrai dire, comparées aux écroulements atroces des différentes parties de la citadelle elle-même et du perpétuel et presque insoutenable grondement de l'océan.

Brusquement, le choc qu'il attendait se produisit. Le sol de pierre céda sous ses pieds et s'affaissa sur sa droite. Pivotant sur lui-même il bondit dans la direction opposée, s'appuyant au mur du cachot, les mains et les bras tendus au-dessus de sa tête, le cœur battant avec violence, ne respirant que par grands halètements et souffle convulsif, tandis que l'air autour de lui, suffocant, étouffé par le tremblement de terre, s'appauvrissait en une soudaine et accablante raréfaction. Puis le mur massif en face de lui se fendit du haut en bas sur une trouée béante ; et un nuage plus suffocant encore de poussière blanche saupoudra aussitôt tout l'espace lorsque le plafond éclata en morceaux.

Étouffant, suffoquant, luttant pour garder son souffle et sa vie, le général Bothon baissa les bras, se retourna vers ce fantastique effondrement et chercha à tâtons son chemin sur un sol à présent instable dans le faible espoir de découvrir une issue pour s'échapper. Il escalada un monceau escarpé de débris à travers le nuage gris de la poussière en suspens là où quelques secondes plus tôt il y avait eu un robuste sol de maçonnerie. Il se fraya un passage dans les nuages plus épais de pierre pulvérisée qui traînait et s'accumulait, contourna les bords irréguliers de trous béants, monta et descendit péniblement des tas de décombres, loin de l'endroit où s'était dressé le mur du donjon qui l'avait emprisonné, plus loin, toujours en avant avec courage, vers ce vague objectif de liberté.

Enfin, les ressources de son corps puissant presque épuisées, lui-même n'étant plus, des cheveux aux sandales, que du gris compact à force de poussière agglomérée, ses yeux deux cavités rouges torturées, sa bouche et sa gorge, une seule douleur fulgurante, son cœur et ses poumons prêts à éclater, le général Bothon émergea de la dernière montagne de décombres qui avait été la citadelle d'Alu et se retrouva au coin de l'une des plus grandes places publiques de la ville.

Pour la première fois depuis le début de son évasion de ce piège mortel, indemne sauf une longue estafilade qu'il s'était faite, dans l'obscurité, en haut de la cuisse droite contre le bord dur et coupant d'un gros bloc de granit, à peine capable de voir et de respirer, Bothon marcha soudain sur quelque chose de mou et d'élastique. Il s'arrêta. Voyant mal, il s'accroupit et tâta avec ses mains, à travers l'épaisse couche de poussière. C'était le corps d'un homme vêtu d'une cotte de mailles. Le général Bothon poussa, douloureusement, un soupir de satisfaction. Il retourna le cadavre en le libérant de plusieurs livres de poussière, et glissa la main le long de la ceinture de

cuir cloutée de cuivre à laquelle était attachée une courte et pesante hache de guerre. Il la tira de son fourreau. Puis, sentant sous ses doigts la tunique de soie du mort, il en déchira un grand morceau pour nettoyer ses yeux, sa bouche et débarrasser de leur enduit de poussière et de sueur son visage, ses bras et ses mains. Il prit enfin sur le cadavre une lourde bourse de cuir. Il se rendit compte que ce coin où il avait découvert son bienfaiteur inconnu était un lieu à l'écart où la poussière avait dissimulé le corps aux pillards ou aux horribles soins des vampiriques Gyaa-Hua ; des foules de ces créatures, libérées comme il l'avait été de leur rigoureuse réclusion, avaient ajouté aux horreurs de la ville leurs balbutiements bestiaux et leurs festins innommables sur les dépouilles des victimes, il resta un moment allongé à côté du soldat mort sur la douce poussière, le temps d'un bref répit, pour reposer les tissus de son corps, laisser ses glandes lacrymales et salivaires se réadapter à leurs fonctions normales, de manière à soulager un peu la douleur cuisante de sa bouche, de son nez et de ses yeux.

Dix minutes plus tard, il se releva, essuya ses lèvres et les larmes qui maintenant s'épanchaient librement de ses yeux apaisés, s'étira vigoureusement, essaya la lourde hache en trois ou quatre coups qui sifflèrent dans l'air quelque peu éclairci, épousseta et rajusta ses vêtements, rattacha enfin la lanière défaite d'une sandale. Le général Bothon, endurci aux épreuves purement physiques par ses nombreuses années de discipline militaire, était redevenu lui-même. Il était maintenant libre au centre d'Alu. Bien armé. Un grand élan d'énergie monta en lui. Il s'orienta ; puis, se tournant avec un instinct aussi sûr que celui de l'abeille qui retourne à la ruche, dans la direction qu'il avait choisie, il s'en fut, du pas allongé et sans hâte d'un légionnaire ludektanien, tout droit au palais impérial.

Bothon avait enfin résolu dans son esprit une question qui l'avait beaucoup préoccupé pendant les quelques jours de sa captivité. Pourquoi l'avait-on laissé seul et sans l'inquiéter dans sa prison ; nourriture et eau renouvelées à intervalles réguliers selon la routine ordinaire de la citadelle ? Pourquoi, en un mot, ayant été capturé par les gens de l'empereur tandis qu'il gisait, inconscient, dans l'enceinte du palais impérial, n'avait-il pas été crucifié sur l'heure ? Son esprit perspicace en avait découvert la raison dans l'affreux bouleversement de la mer en furie et les bruits terrifiants de la cité détruite. L'empereur avait été bien trop occupé par ces catastrophes pour ordonner même le châtiment du coupable d'une attaque armée, contre la métropole du monde, telle qu'on n'en avait jamais vue dans toute la longue histoire de la terre mère.

Contournant les énormes murailles extérieures, Bothon parvint enfin à l'entrée monumentale du palais. Cette construction formidable, aux murs de soutènement de

huit pieds d'épaisseur, se dressait, intacte et superbe. Sans aucune hésitation, il se mit à gravir les nombreuses et larges marches qui menaient directement aux magnifiques portes de cuivre, d'or et de porphyre. Devant ces portes, impeccablement rangés sous les ordres d'un officier, dont la cuirasse légère laissait apparaître la tunique bleue des gardes personnels de l'empereur, se tenaient une bonne douzaine de soldats armés. L'un d'eux, sur un mot de l'officier, se précipita au bas des marches pour repousser l'intrus. Bothon l'abattit d'un seul coup foudroyant et continua de monter. Là-dessus, un ordre hurlé de l'officier lança sur lui toute la troupe en formation serrée. Bothon s'arrêta et, attendant que le premier ne soit plus que deux marches au-dessus de lui, sauta légèrement à sa droite. Puis, comme les quatre premiers soldats le dépassaient dans l'élan de leur charge, Bothon de nouveau bondit en arrière, sa lourde hache sifflant réellement cette fois tandis qu'il surprenait le flanc de la troupe à coups implacables, brefs et rapides. Avant d'avoir pu se reprendre, l'officier et cinq de ses hommes étaient couchés, morts, sur les degrés. Laissant le reste démoralisé se regrouper comme ils pouvaient, Bothon sauta les dernières marches, franchit la grande entrée et de deux coups mortels de sa hache, de droite et de gauche, se débarrassa des deux sentinelles postées à l'intérieur.

L'accès du palais étant à présent totalement libre, Bothon s'élança par les salles familières et les vastes galeries jusqu'au cœur de la résidence impériale d'Alu.

Pendant qu'il traversait la toute dernière, qui menait à la partie du palais occupée par le Netvis Toldon, frère de l'empereur, et sa famille, Bothon s'avisa brusquement que la violence assourdissante de l'incessant grondement marin, et la clameur fracassante de la ville s'étaient atténuées. Son ouïe, après tant de jours d'indicible tintamarre, s'était, se dit-il, forcément adaptée à l'assaut perpétuel de ces vacarmes mêlés. Se pourrait-il qu'elle cède à présent sous une tension si persistante ? Il repoussa cette idée comme tout à fait improbable. De toute évidence, les terrifiantes clameurs continuaient, mais cette atténuation générale et manifeste de leur action restait à expliquer. Baisse de vitalité à cause de sa blessure à la cuisse ? Sa longue expérience militaire avait suggéré en premier cette possible solution. Son bon sens écarta de son esprit, ainsi que le problème lui-même. Des objectifs trop importants sollicitaient son énergie pour qu'il se tourmente l'esprit avec un problème d'acoustique.

En trente secondes, il eut repéré l'entrée des appartements du Netvis Toldon et passé la porte.

Il trouva la famille allongée autour de la table en fer à cheval dans la salle à manger car c'était l'heure du dîner. Il s'arrêta sur le seuil, accueilli par une rangée semi-

circulaire de regards surpris, et salua profondément le Netvis Toldon.

« Je vous conjure de pardonner cette intrusion, mon seigneur Netvis. Elle serait inexcusable en d'autres circonstances, à une époque plus favorable. » L'aristocrate, complètement confondu, ne répondit rien, le regard fixe, en proie à une stupéfaction paralysante. Alors la dame bien-aimée de son cœur, la Netvissa Ledda, quitta sa place à la table de son père, les yeux agrandis d'émerveillement et, avec la conscience de ce que cette étonnante intrusion pouvait signifier, son charmant visage prit soudain la nuance des roses aluanes. Elle regarda son ancien amoureux devenu un héros, son âme tout entière dans ses yeux.

« Venez, ma Dame Ledda ! » dit vivement Bothon, et légère comme une biche, la Netvissa Ledda courut à lui.

Il prit son bras, très calmement, et avant que les membres réunis de la famille des Toldon soient revenus de leur stupeur, tous deux prirent en hâte le couloir en direction de l'entrée du palais.

Soudain, venant du premier tournant devant eux, s'élevèrent des bruits d'hommes armés, pressant le pas et des voix impératives lançant des ordres militaires. Ils s'arrêtèrent, attentifs et Bothon saisit sa hache de la main droite, passant devant la Dame Ledda pour affronter tout ce qui pourrait surgir d'un instant à l'autre.

Mais la Netvissa Ledda posa une main ferme sur son bras gauche. « Par ici, vite ! » murmura-t-elle et elle le mena jusqu'à un étroit passage dans le grand couloir, à gauche. Ils le prirent aussitôt ; à peine franchi un tournant brusque, ils entendirent la garde se précipiter dans la grande galerie, et une voix impérieuse ordonner : « À l'appartement de mon seigneur le Netvis Toldon ! »

L'étroit passage les conduisit au-delà des cuisines et arrière-cuisines pour finir devant une petite porte qui donnait sur une cour. L'ayant rapidement traversée, ils débouchèrent sur une place à l'ouest du palais et, bien avant qu'aucun poursuivant ait pu repérer leur trace, se fondirent dans l'énorme foule qui remplissait les larges avenues d'Alu.

Bothon reprit alors la direction de leur fuite, avec quelques mots à voix basse pour remercier sa compagne de son aide opportune depuis le palais jusqu'à la liberté des rues. Continuant son chemin à travers une place voisine plus importante, il rejoignit le coin écarté, comblé de débris, où il avait découvert son arme. On n'était pas encore au crépuscule d'un soir de la mi-été et rien ne viendrait troubler sa vue perçante.

Oui, il l'avait deviné à la qualité du morceau de tunique soyeuse dont il avait essuyé ses yeux douloureux. Le mort était bien un des officiers des légions impériales.

Il fit asseoir la Dame Ledda sur un bloc de granit et lui demanda de prévenir toute intrusion dans leur relative intimité, puis s'agenouillant aussitôt près du cadavre il s'activa auprès de lui avec énergie, de ses deux mains adroites.

Au bout de deux minutes bien remplies, la Netvissa Ledda, prévenue par un léger contact à l'épaule, leva les yeux et vit son amoureux, pour qui elle avait sans hésiter abandonné tout le reste de ce qui lui était cher dans la vie, vêtu de la tête aux pieds de l'uniforme, de l'armure et de l'équipement d'un Elton de la légion impériale du Faucon.

Puis ils partirent en hâte, côte à côte vers le sud, à travers la grande place aux effroyables ruines, jusqu'à l'une des riches demeures épargnées, devant laquelle quatre esclaves noirs comme le charbon, dans la livrée de leur maison, posaient à terre une élégante litière.

Comme ils approchaient du luxueux véhicule, un citoyen corpulent en descendit, qui les dévisagea d'un air interrogateur, sa première crainte manifeste d'être molesté s'effaçant lorsqu'il reconnut la nièce de l'empereur et l'uniforme d'une légion impériale.

« Nous sollicitons le prêt de votre litière, mon Seigneur, dit Bothon.

— Très volontiers », répondit le citoyen, en souriant d'un air suffisant, flatté de cette formule de politesse.

Bothon exprima ses remerciements chaleureux, tendit la main à sa compagne pour l'installer dans la litière, distribua une poignée de pièces d'argent aux quatre esclaves et indiqua sa destination au Nègre qui se tenait près du brancard avant gauche. Enfin il monta lui-même et ferma les rideaux de soie rouge.

Les solides brancards fléchirent et grincèrent lorsque le poids fut hissé sur les quatre épaules musculeuses, puis la litière quitta en se balançant la résidence de son propriétaire toujours saluant et souriant, pour se diriger vers le territoire militaire où l'on abritait et gardait les vaisseaux rapides de l'armée régulière aluane.

« Vous avez pu constater que je vous ai confié totalement mon impériale personne », remarqua la Netvissa Ledda en souriant. Elle était parfaitement informée des motifs de la requête impériale qui avait renvoyé Bothon à Ludekta, et de la première invasion contre la métropole aluane. « Je n'ai pas même demandé quelle est notre destination !

— Mon intention, répondit gravement Bothon, est de chercher refuge au nord-ouest. Je suis maintenant convaincu, je vous le dis franchement, ma bien-aimée, que la

prédiction de Bal, seigneur de Fields, quant à la destruction de la terre mère, n'est pas simplement un classique à étudier comme nous le fîmes dans notre enfance, un exercice de rhétorique. Ici, tout autour de nous le prouve. Bien plus, mes quatre augures me mirent en garde contre les périls du continent avant que je conduise mes galères de guerre jusque sur les plages d'Alu. Les quatre grandes forces, répétaient-ils, étaient de connivence dans ce but. Ne les voyons-nous pas, ne les entendons-nous pas à l'œuvre ? Le feu fait rage dans le pays ; la terre tremble effroyablement ; des vents tels qu'on n'en vit jamais sur la planète, à moins que les vieilles chroniques ne mentent ! L'eau dont le bouleversement dépasse toute expérience connue, n'est-ce pas vrai, ma bien-aimée ? Ne suis-je pas contraint de parler si haut pour être entendu au milieu de ce tumulte infernal ? »

La Dame Ledda hocha la tête, grave à son tour.

« Beaucoup sont devenus sourds au palais, dit-elle. Où pourrons-nous trouver refuge ?

— Nous partons cette nuit même pour les grandes montagnes d'A-Wah-Ii, répondit Bothon, si toutefois les quatre grandes forces nous accordent un char de guerre. Et pour cela, votre anneau, ma bien-aimée. »

La Dame Ledda acquiesça de nouveau, en signe de compréhension, et retira du médius de sa main droite l'anneau portant les deux soleils et l'étoile à huit branches, auquel elle avait droit comme membre de la famille royale. Bothon le prit et le glissa au petit doigt de sa main droite.

La sentinelle de garde devant les quartiers de l'officier commandant le terrain militaire du dépôt des approvisionnements aluans salua le soi-disant commandant Elton de la légion du Faucon, qui descendait de l'élégante litière devant l'entrée de cette résidence militaire. L'Elton s'adressa à lui dans les formes réglementaires. Il parut évident à la sentinelle que cet officier était en service commandé.

« Informez immédiatement le Ka-Kalbo Netro de l'arrivée de l'Elton Barko, de la légion du Faucon, accompagnant un membre de la famille impériale en exil. Je réquisitionne un char de guerre pour deux personnes, et des rations d'officier pour une durée de quatorze jours, avec la réserve de médicaments d'une trousse complète pour les hommes. Mon mandat : le sceau impérial. Voyez ! »

La sentinelle salua l'anneau de l'empereur, marqué du soleil et de l'étoile, répéta les ordres comme un bon automate, salua l'Elton de la légion du Faucon et partit au pas de course chercher le commandant, le Ka-Kalbo Netro.

Le Ka-Kalbo arriva promptement en réponse à cette injonction. Il salua le sceau

impérial et, comme un Ka-Kalbo est supérieur en grade de tout un échelon à un Elton, il fut salué dans toutes les règles conformément à l'usage militaire par l'Elton Barko de la légion du Faucon, officier dont il n'avait pas encore personnellement fait la connaissance. En dix minutes, la Netvissa Ledda avait été cérémonieusement conduite et installée sur son siège dans le char de guerre réquisitionné, et l'Elton Barko avait pris place à côté d'elle. Alors, la douzaine de mécaniciens en sueur, qui avaient exécuté en un temps record les ordres de leur commandant, saluant en un garde-à-vous impeccable, le char de guerre démarra au grand galop, le conducteur debout maniant sa longue lanière avec des sonores claquements sur le dos des chevaux, tandis qu'à l'arrière du grand char le guide des chevaux de réserve sifflait continuellement les quatre bêtes de relais qui galopaient derrière. La litière vide, ses porteurs récompensés de nouveau d'une autre pleine poignée de pièces par ce généreux officier, repartit aussitôt par les rues et les places chargées de poussière, vers la résidence de son propriétaire.

Les hauteurs de A-Wah-Ii, au nord-ouest, offraient, pensa Bothon, quelques chances de protection contre la Submersion, autrefois prédite, du continent. Ces montagnes imposantes seraient au moins parmi les dernières à couler, en supposant, selon l'hypothèse des scientifiques de la terre mère, que les zones gazeuses explosent, détruisant le soubassement sous-marin de ce grand pays de la plus ancienne et plus noble civilisation du globe.

Peu après le lever du jour et très précisément selon la carte et les explications minutieuses du consciencieux Ka-Kalbo Netro, le char s'arrêta au centre d'un grand plateau, au quart de son itinéraire. La région alentour était totalement inhabitée. Ils y étaient relativement en sécurité, dans une contrée peu éprouvée par les séismes et pas du tout par les incendies. Le mugissement du vent du nord incommoda sérieusement la Netvissa Ledda. Botton le remarqua à peine. Il était maintenant convaincu que son ouïe s'affaiblissait.

Ils mangèrent, dormirent puis reprirent leur voyage à midi après avoir rangé les provisions et changé les chevaux à présent reposés.

Leurs quatre jours de route, toujours vers le nord-ouest, furent sans histoire. Le conducteur du char avançait avec régularité. Le quatrième jour, alors que la boule cuivrée du soleil fumant approchait puis touchait un horizon plat, ils aperçurent pour la première fois les hauts sommets d'A-Wah-Ii, objectif d'une possible immunité.

Le docteur Cowlington se tenait, l'air soucieux, près du lit de Meredith quand celui-ci s'éveilla au milieu de la matinée. Il avait dormi vingt heures. Pourtant, ce que

le médecin imaginait comme « l'état mental » de son patient se trouva si parfaitement normal et son entrain si évident après son sommeil prolongé, que le docteur Cowlington se rassura et renonça à son projet de retirer le flacon de somnifère. Manifestement, il avait eu un excellent effet sur Meredith.

Étendu sur le canapé juste avant le déjeuner, dans son attitude habituelle de détente, Meredith cessa soudain de lire et posa son magazine. Il s'était avisé qu'il n'avait rien « entendu » du tumulte d'Alu pendant cette période de veille. Il se redressa, perplexe. Bothon, se rappela-t-il, n'entendait plus que faiblement les bruits autour de lui, coïncidence étrange et peut-être significative.

Il tâta la contusion derrière son oreille droite. Elle n'était plus douloureuse, même légèrement. Il pressa fermement l'endroit du bout des doigts. Il était maintenant à peine sensible au toucher.

Après le déjeuner, il apprit au docteur Cowlington l'apparente disparition de ce que le spécialiste Gatefield avait appelé sa « clairaudiance ».

« Votre ecchymose s'estompe », dit le médecin d'un air entendu. Il examina le bord extérieur de la zone temporale.

« Je le crois, dit-il en hochant la tête. Votre ouïe secondaire est apparue avec votre choc à la tête. À mesure que celle-ci disparaît, l'obscure stimulation de votre système auditif qui était responsable de votre faculté d'"entendre" ces sons diminue en même temps. Vous ne pouviez probablement "entendre" alors qu'un bruit prodigieux de là-bas. Dans un jour ou deux, je parie que vous n'entendrez plus rien et vous pourrez rentrer chez vous ! »

Et, dans l'heure, le « bruit prodigieux » était là pour de bon. Il interrompit une fois de plus la paisible lecture de Meredith comme si l'on avait ouvert la porte insonorisée.

Il s'y ajoutait une curieuse image mentale secondaire. Comme si Meredith en personne, toujours à travers l'étrange rapport de sa personnalité avec celle du général Bothon, était debout sur les hauteurs de Tharan-Yud, dominant Alu, la ville ravagée. La colère déchaînée des vagues monstrueuses accompagnait le grondement à présent titanesque de la terre malfaisante, la destruction totale des constructions cyclopéennes d'Alu, tandis que la grande cité s'écroulait et disparaissait sous ses yeux terrifiés. À ces horreurs infernales s'ajoutaient le ronflement de la flamme dévorante et la cacophonie désespérée, hystérique des millions de condamnés aluans.

Vint enfin un son, tel le bâillement véritable du plus profond gouffre liquide de la terre, et le soleil lui-même, haut dans le ciel, fut occulté par la gigantesque muraille

verte de la mort en marche. La mer se dressa et retomba sur Alu la maudite, noyant à jamais les hurlements de désespoir, les cris aigus et les balbutiements des Gyaa-Hua toujours mâchonnant, enfin détournés de leur répugnant festin – sifflements, grondements, clameurs, gémissements, déchirements, bouillonnements – cacophonie pire que les oreilles humaines n'en peuvent supporter, spectacle de totale dévastation, plus accablant que l'homme n'en peut affronter, et vivre.

Meredith fut saisi d'une miséricordieuse stupeur lorsque les eaux de Mu-Iadon se refermèrent pour toujours sur la terre mère, et comme il perdait connaissance, il se retrouva une fois encore dans cette paisible chambre – loin du spectacle de la plus terrible catastrophe du monde, et tandis que Bothon marchait à côté de la Dame Ledda le long d'un ravin boisé, à A-Wah-Ii, sûr refuge, parmi les arbres chargés de fruits ; non plus, semblait-il, sur les imposants sommets de ces nobles montagnes, mais dans une *île,* près d'un rivage où déferlait en mugissant un océan brun, visqueux, gorgé d'une boue qui avait été l'humus de la terre mère.

« Nous sommes hors de danger ici, paraît-il, mon cher Bothon, dit la Netvissa Ledda. Allongeons-nous et dormons, car je suis très lasse. »

Après avoir un moment veillé tandis que la Dame Ledda reposait, endormie, Bothon se coucha près d'elle et tomba aussitôt dans le sommeil profond et sans rêve de l'extrême épuisement.

Meredith s'éveilla sur son canapé. La pièce était obscure, et quand il se leva, alluma les lumières et regarda sa montre, il s'aperçut qu'il était quatre heures du matin. Il se dévêtit, se mit au lit et se réveilla trois heures plus tard sans avoir rêvé.

Un monde et une ère s'étaient achevés dans un cataclysme dont il avait été le témoin.

La contusion sur sa tête avait disparu, ainsi que le constata le docteur Cowlington plus tard dans la matinée.

« Je pense que vous pouvez rentrer chez vous maintenant, dit le médecin de son ton professoral. Au fait, Meredith, quel était, si elle en avait, le nom de votre "terre mère" ?

— Nous l'appelions "Mu" », répondit Meredith.

Le docteur garda le silence un instant ; puis il hocha la tête. Il avait réfléchi.

« C'est ce que je pensais, dit-il gravement.

— Pourquoi ? demanda Meredith intrigué.

— Parce que Smith l'appelait ainsi », répondit le docteur.

Meredith rentra chez lui cet après-midi-là, l'esprit en repos. Il n'a pas eu de retour de « clairaudiance » ; ni aucune reprise de ces rêves impressionnants si pareils à la vie.

Il est probablement, depuis que « Smith » est mort, la seule personne qui connaisse de première main l'existence, la haute civilisation et l'ultime anéantissement de cet énorme continent du Pacifique, terre mère de toutes les civilisations suivantes du monde, dont les traces sont multiples, dont des fragments bien matériels survivent sur la belle Hawaii, où Bothon et la Dame Ledda se promenèrent par les ravins pleins de fruits ; sur l'île de Pâques à l'ombre des images sacrées ; dans le Ponape [4] mégalithique qui rumine en secret sous le soleil torrentiel de Polynésie. Là, du sein de cette mer indigo, voici des millénaires, partit la puissante Mu, qui colonisa le monde et lui imposa son ordre impérial depuis Alu, la grande cité, jusqu'à ce que les quatre grandes forces conspirent pour mettre fin à sa gloire en une ruine cataclysmique.

[1] Chacun des éléments d’une armure métallique rigide. (NdT.)

[2] En français dans le texte.

[3] Huit onces équivalent à deux cent vingt-sept grammes.

[4] Île volcanique de Polynésie (Carolines) que Lovecraft cite volontiers. (NdT.)

LA CHEVELURE DE MÉDUSE

Medusa's Coil – 1939 (1932)

Par Zealia Bishop.
Traduction par Jacques Parsons.

Le trajet en voiture en direction du cap Girardeau m'avait fait traverser un pays que je connaissais très peu et tandis qu'en cette fin d'après-midi on baignait dans une lumière dorée de rêve, je me rendis compte que je devais demander mon chemin si je voulais arriver à la ville avant la nuit. Je ne me souciais pas d'errer dans ces plaines basses désertes de la partie sud du Missouri après la chute du jour, car les routes étaient mauvaises et le froid de novembre assez redoutable dans un roadster découvert. De plus, des nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon. Je regardai donc autour de moi, parmi les longues ombres grises et bleues qui striaient les champs plats et brunâtres, dans l'espoir d'apercevoir quelque maison où je pourrais m'adresser pour obtenir des renseignements.

C'était un pays désert et abandonné, mais je finis par découvrir un toit dans un bouquet d'arbres, sur ma droite, près de la petite rivière ; peut-être à huit cents bons mètres de la route et probablement possible à atteindre par quelque sentier ou allée dans lequel j'allais m'engager. En l'absence de toute habitation plus proche, je résolus de tenter ma chance ; et je fus heureux lorsque les buissons bordant la route laissèrent apparaître les ruines d'une voûte d'entrée en pierre sculptée, recouverte de plantes grimpantes mortes et desséchées, bouchée par des ronces, ce qui expliquait pourquoi je n'avais pu repérer le sentier à travers les champs, lorsque j'avais tout d'abord regardé de loin. Je vis que je ne pouvais pas entrer avec la voiture. Je la rangeai donc bien soigneusement près de l'entrée – où un chêne vert touffu la protégerait en cas d'averse et j'entrepris la longue marche qui devait me conduire à la maison.

En traversant ce sentier envahi par la végétation, dans la pénombre qui s'amassait, j'avais un net pressentiment, résultant probablement de l'aspect de décrépitude de l'entrée et du début de l'allée. Des sculptures des vieux piliers de pierres, j'induisais que cet endroit avait été autrefois une propriété jouissant de la dignité de manoir. Et je pouvais voir clairement que l'allée s'enorgueillissait à l'origine de deux rangées de tilleuls, dont quelques-uns étaient morts, tandis que les autres avaient perdu toute identité particulière, noyés qu'ils étaient dans la végétation environnante.

Tandis que j'avançais péniblement, des chardons et des avoines folles

s'accrochaient à mes vêtements ; je commençais à me demander si après tout cet endroit était habité. Étais-je parti dans une recherche vaine ? Je fus tenté un moment de rebrousser chemin et d'essayer une autre ferme plus loin sur le bord de la route, lorsque la vue de la maison qui se dressait devant moi éveilla ma curiosité et stimula mon esprit d'aventure.

Il y avait quelque chose de fascinant et de provocant dans l'édifice décrépit, entouré d'arbres, qui se dressait devant moi car il évoquait des dimensions et une élégance en faveur d'une époque disparue et un cadre beaucoup plus méridional. C'était la maison typique de plantation en bois du modèle classique au début du XIX^e^ siècle, avec deux étages et demi, un grand portique ionique dont les colonnes atteignaient le niveau du grenier et soutenaient un fronton triangulaire. Son état de décrépitude était très avancé et évident. L'une des grandes colonnes, dégradée, était tombée par terre tandis que la terrasse supérieure s'affaissait dangereusement. D'autres corps de bâtiment, d'après ce que je pouvais en juger, avaient existé à côté.

En gravissant les larges degrés de pierre jusqu'au porche bas et la porte sculptée aux quatre panneaux transparents, je me sentais nettement nerveux et me préparais à allumer une cigarette, mais j'y renonçai en voyant à quel point tout ce qui m'entourait était sec et inflammable. Sans être convaincu que la maison fut abandonnée, j'hésitais cependant à violer sa dignité sans frapper ; je tirai donc sur le marteau de fer rouillé jusqu'à ce que j'arrive à le faire bouger et frappai ensuite prudemment, mais en ayant cependant l'impression que j'allais secouer la maison et la faire tomber en ruine. Je n'obtins aucune réponse ; cependant, je sollicitai une fois de plus cet engin lourd et grinçant, autant pour rompre ce silence de mauvais aloi et faire disparaître ce sentiment de solitude que pour réveiller un habitant éventuel de ces ruines.

Quelque part à proximité de la rivière, j'entendis le chant mélancolique d'une colombe et le bruit de l'eau courante lui-même semblait faiblement audible. À moitié plongé dans un rêve, je saisis le loquet antique, me mis à l'agiter et donnai finalement une nette secousse à la porte à six panneaux. Elle n'était pas fermée, je m'en aperçus presque aussitôt ; elle était collée, les gonds grinçaient, mais je la poussai pour l'ouvrir et entrai en même temps dans un vaste hall obscur.

Mais un moment après avoir pris cette résolution, je la regrettai. Ce n'était pas qu'une légion de spectres m'ait attendu dans la pénombre de vestibule poussiéreux à l'ameublement fantomatique Empire, mais parce que je venais d'apprendre que l'endroit n'était pas du tout désert. Il y eut un craquement dans le vaste escalier tournant et le bruit de pas hésitants qui descendaient avec lenteur. Je vis alors une haute silhouette voûtée se détacher un instant sur la grande baie du palier.

Ma première terreur fut rapidement dissipée et tandis que le personnage en question descendait les dernières marches, j'étais prêt à accueillir le maître de maison dont j'avais violé l'intimité. Dans la demi-obscurité, je le vis chercher une allumette. On vit une lueur, il allumait une petite lampe à pétrole posée sur une console branlante près du pied de l'escalier. La faible lumière fit apparaître la silhouette voûtée d'un vieil homme très grand, émacié, à la tenue en désordre, mal rasé et ayant malgré tout le maintien et l'expression de physionomie d'un gentleman.

Je n'attendis pas qu'il parle, mais commençai immédiatement à expliquer ma présence.

« Vous me pardonnerez d'être entré ainsi, mais comme en frappant je n'avais obtenu aucune réaction, j'ai cru que personne n'habitait ici. J'aurais voulu connaître le chemin le plus court pour aller à cap Girardeau. Je pensais être rendu avant la nuit, mais à présent, naturellement… »

Je m'arrêtai, l'homme se mit à parler avec exactement les intonations cultivées auxquelles je m'attendais et un accent plein de moelleux, incontestablement du Sud, comme la maison qu'il habitait.

« Vous devez m'excuser, plutôt, de ne pas être venu ouvrir plus rapidement quand vous avez frappé. Je vis très retiré et habituellement, je n'attends pas de visites. Je vous ai pris d'abord tout simplement pour quelqu'un qui recherche des antiquités. Quand vous avez frappé de nouveau, je suis parti pour ouvrir, mais je ne suis pas très bien portant et je dois me déplacer très lentement, en raison d'une névrite de la colonne vertébrale, un cas très ennuyeux.

» Quant à être rendu en ville avant la nuit, c'est impossible. La route sur laquelle vous vous trouvez n'est ni la meilleure ni la plus courte. Ce que vous devez faire, c'est prendre la première route véritable que vous trouverez à votre gauche après avoir franchi l'entrée. Il y a trois ou quatre sentiers que vous pouvez négliger, mais vous ne pouvez pas manquer la véritable route à cause du grand saule qui se trouve à droite, juste en face.

» Une fois que vous avez tourné, laissez passer deux routes et tournez à droite dans la troisième. Ensuite… »

Rendu perplexe par ces indications compliquées, déroutantes en vérité pour quelqu'un qui ignore complètement la région, je ne pus m'empêcher de l'interrompre.

« Je vous prie, comment pourrai-je trouver tous ces points de repère dans une obscurité totale, sans jamais y avoir été antérieurement et avec seulement une paire de phares quelconque pour me dire ce qui est une route et ce qui n'en est pas une ? En

outre, je pense que nous allons avoir assez prochainement un orage et ma voiture est découverte. Il semblerait que je sois mal parti si je veux arriver ce soir à cap Girardeau. Le fait est que je ne pense pas avoir raison d'essayer. Je n'aime pas m'imposer, mais à cause des circonstances, ne pensez-vous pas que vous pourriez me donner asile pour la nuit ? Je ne vous dérangerai en rien. Donnez-moi simplement un coin où je puisse dormir jusqu'au lever du jour et je m'en contenterai. Je peux laisser la voiture sur la route, là où elle est. L'humidité ne l'abîmera pas. »

Tandis que je faisais cette demande sans autre préambule, je pouvais voir le visage du vieil homme perdre son expression initiale de résignation tranquille et prendre un air étrange, surpris.

« Dormir ici ? »

Il semblait si étonné que je dus répéter ma demande.

« Oui, pourquoi pas ? Je vous garantis que je ne vous dérangerai nullement. Que puis-je faire d'autre ? Je suis un étranger par ici, les routes forment un labyrinthe dans l'obscurité et je parierais qu'elles vont être transformées en torrents avant une heure… »

Cette fois, ce fut le tour de mon hôte de m'interrompre et je pus ainsi constater la qualité particulière de sa voix grave, musicale.

« Un étranger…, bien sûr, vous devez en être un, sinon l'idée ne vous viendrait pas de dormir ici ; vous ne songeriez pas un instant même à venir ici. Les gens ne viennent pas ici, de nos jours. »

Il marqua un temps, et mon désir de rester en décupla, grâce au sentiment du mystère auquel ces paroles laconiques donnèrent naissance. Il y avait quelque chose d'insolite dans cet endroit et cette odeur insidieuse de moisi semblait dissimuler des millions de secrets. Je remarquai encore une fois l'extrême décrépitude de tout ce qui m'entourait ; elle était visible même à la faible lueur de l'unique petite lampe. Il faisait un froid lamentable et je constatai avec regret qu'aucun système de chauffage ne semblait avoir été prévu ; cependant, si grande était ma curiosité que je continuais à désirer très ardemment rester pour apprendre quelque chose sur le reclus et sa sinistre demeure.

« Vous pouvez rester si vous y tenez vraiment. À ma connaissance, il ne peut rien vous arriver de fâcheux. D'autres prétendront que certaines influences particulièrement indésirables se font sentir ici. Quant à moi, j'y reste parce que j'y suis obligé. »

Ma curiosité s'en trouvait encore aiguisée. Je me préparai à prendre mon hôte au mot. Comme il m'avait fait signe de le suivre, je montai lentement derrière lui à l'étage supérieur. Il faisait très sombre à présent, un léger clapotis à l'extérieur m'indiquait que la pluie qui menaçait était venue. Je me serais contenté de n'importe quel abri, mais celui-ci était doublement le bienvenu à cause des aperçus que je pouvais avoir sur le côté mystérieux de cet endroit et de son propriétaire. À l'amateur impénitent de fantastique que je suis, aucun refuge ne pouvait mieux me convenir.

Il y avait au second étage une chambre de coin un peu moins mal tenue que le reste de la maison et c'est là que mon hôte me conduisit. Il posa sa lampe et en alluma une autre plutôt plus grande. D'après la propreté de la chambre et ce qu'elle contenait, d'après les livres rangés le long des murs, je pouvais voir que j'avais deviné juste en me disant que cet homme avait du goût et était de bonne naissance. C'était un ermite, un excentrique, pas de doute, mais il était cultivé, il portait de l'intérêt aux questions intellectuelles. Il me désigna un siège. J'entamai la conversation sur des sujets généraux et je fus heureux de découvrir qu'il n'était pas du tout taciturne. En tout cas, il paraissait content d'avoir quelqu'un à qui parler et il n'essaya pas de détourner la conversation sur des sujets personnels.

Il était, d'après ce que j'appris, Antoine de Russy, d'une lignée très ancienne de planteurs de Louisiane puissants et cultivés. Plus d'un siècle auparavant, son grand-père et un fils plus jeune avaient émigré vers le Missouri du sud et fondé une nouvelle exploitation à la manière ancestrale, c'est-à-dire avec prodigalité. Ils avaient construit cette maison à colonnes et l'avaient entourée de toutes les dépendances convenant à une grande plantation. Il y eut, à une époque, jusqu'à deux cents Noirs dans les huttes bâties à l'arrière, sur le terrain plat qui a été envahi depuis par le fleuve. Les entendre rire, chanter, jouer du banjo le soir, c'était connaître le charme le plus complet d'une civilisation et d'un ordre social à présent tristement éteints. Devant la maison, là où été plantés depuis, tels des gardiens, les grands chênes et les grands saules, il y avait une pelouse comme un vaste tapis vert, sans cesse arrosée et entretenue, traversée par des sentiers empierrés bordés de fleurs. À son époque, Riverside (c'était le nom de la propriété) était une demeure charmante et idyllique ; et mon hôte en avait gardé le souvenir à une époque où subsistaient encore bien des traces de sa splendeur.

Il pleuvait à présent, des trombes d'eau frappaient le toit peu sûr, les murs, les fenêtres, faisaient pénétrer des gouttes à travers des milliers de crevasses et de lézardes. L'humidité tombait sur le plancher, venant d'endroits insoupçonnables, le vent qui s'intensifiait faisait battre les volets en train de pourrir, que leurs gonds ne maintenaient plus. Mais je ne m'en souciais pas, je ne pensais même pas à mon roadster dehors sous les arbres, car je sentais venir une histoire. Incité aux

réminiscences, mon hôte fit tout de même mine de me conduire à ma chambre, mais ne cessait de se remémorer des jours meilleurs, le temps passé. Je voyais que je n'allais pas tarder à apprendre pourquoi il vivait seul dans cet endroit antique que ses voisins croyaient plein d'influences indésirables. Sa voix était très musicale et son récit ne tarda pas à prendre un tour qui ne me faisait courir aucun risque de m'endormir.

« Oui, Riverside a été construit en 1816, mon père y est né en 1818. Il est mort jeune, si jeune que je me souviens à peine de lui. En 64, il a été tué à la guerre – 7e Régiment d'infanterie de Louisiane – car il était rentré dans sa vieille maison pour s'enrôler. Mon grand-père était trop vieux pour se battre. Cependant, il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans et il aida ma mère à m'élever. Une bonne éducation, de plus, je leur rends cet hommage. Nous avons toujours eu des traditions solides, une haute conception de l'honneur et mon grand-père veilla à ce que je grandisse comme avaient grandi les Russy, génération après génération, depuis les Croisades. Nous n'étions pas complètement ruinés et nous avons trouvé le moyen de vivre très confortablement après la guerre. J'ai été dans un bon collège en Louisiane et ensuite à Princeton. Plus tard, j'étais capable d'exploiter la plantation sur une base assez profitable, mais vous voyez ce que c'est devenu.

» Ma mère est morte quand j'avais vingt ans et mon grand-père deux ans plus tard. Ensuite, je me suis senti assez seul. Et en 85, j'ai épousé une cousine éloignée de La Nouvelle-Orléans. Les choses auraient été différentes si elle avait vécu, mais elle est morte à la naissance de mon fils Denis. Alors, je n'eus plus que Denis. Je n'essayai pas de me remarier et consacrai tout mon temps à ce garçon. Il me ressemblait, ainsi qu'à tous les Russy, brun, grand et mince, avec un très sale caractère. Je le soumis au même entraînement que celui auquel mon grand-père m'avait soumis, mais il n'avait pas besoin d'un grand entraînement quand il s'agissait de questions d'honneur. C'était inné en lui. Jamais vu un pareil courage. Tout ce que j'ai pu faire pour l'empêcher d'aller à la guerre contre l'Espagne quand il avait onze ans ! Un jeune diable romanesque, trop imbu de principes élevés – vous les appelez victoriens, maintenant – pas de mauvais sang à se faire pour obtenir qu'il laisse les filles noires tranquilles. Je l'ai envoyé au collège où j'avais été moi-même, et à Princeton, également. Il était de la classe 1909.

» Finalement, il décida d'être médecin et alla passer un an à Harvard pour suivre des cours. Alors, il lui est venu l'idée de continuer la vieille tradition française de la famille et insista pour que je l'envoie à la Sorbonne. Je l'ai fait, et avec une certaine fierté, sachant pourtant combien je me sentirais seul quand il serait si loin. Plût à Dieu que je ne l'aie pas fait ! Je croyais que c'était pour un garçon le moyen le plus sûr d'habiter Paris. Il avait une chambre rue Saint-Jacques, près des facultés au Quartier

latin mais à en croire ses lettres et le témoignage de ses amis il ne frayait pas du tout avec les joyeux lascars. Les gens qu'il connaissait, c'étaient plutôt de jeunes garçons éloignés de chez eux, des étudiants sérieux, des artistes, qui pensaient plus à leur travail qu'à prendre des attitudes sensationnelles et à peindre la ville en rouge.

» Mais, naturellement, il y avait un tas de garçons qui se trouvaient sur une sorte de ligne de partage entre les études sérieuses et le diable : les esthètes, les décadents, ceux qui faisaient des expériences sur la vie et les sensations. Naturellement, Denis prit parti contre un grand nombre d'entre eux et observa beaucoup leur manière de vivre. Ils avaient toutes sortes de cercles et de cultes délirants : imitation de l'adoration du diable, fausses messes noires, et ainsi de suite. Dans l'ensemble, cela ne devait pas leur faire grand mal, pour la plupart, ils ont probablement tout oublié en un an ou deux. L'un de ceux qui étaient le plus enfoncés dans ces trucs étranges était un garçon que Denis avait connu en classe, à ce propos, j'avais moi-même connu son père, Frank Marsh de La Nouvelle-Orléans. Disciple de Lafcadio Hearn, de Gauguin et de Van Gogh, abrégé des années quatre-vingt-dix et des revues jaunes. Pauvre diable, il avait tout ce qu'il faut pour devenir un artiste, avec ça.

» Marsh était le plus ancien ami de Denis à Paris. Si bien que, tout naturellement, ils se virent beaucoup, pour parler du bon vieux temps à la Saint-Clair Academy, et ainsi de suite. Le garçon m'écrivit longuement à ce sujet et quand il me parlait du groupe de mystiques que Marsh fréquentait, je n'y voyais pas grand mal. Il semble qu'il y ait eu une sorte de culte de la magie préhistorique égyptienne et carthaginoise qui faisait rage parmi les bohèmes de la rive gauche ; une chose qui n'avait pas grand sens et qui avait la prétention de remonter aux sources oubliées de la vérité cachées dans les civilisations perdues d'Afrique. Le grand Zimbabwe, les villes mortes de l'Atlantide dans la région du Hoggar au Sahara et qui comportait tout un charabia en relation avec les serpents et les cheveux humains. Du moins, j'appelais alors ça du baragouin à l'époque. Denis citait Marsh lorsqu'il parlait des choses étranges qui se dissimulent derrière la légende des mèches de cheveux de Méduse qui sont des serpents et derrière le mythe ptoléméen de Bérénice, qui offrit ses cheveux pour sauver celui qui était à la fois son frère et son époux. Chevelure qui est devenue dans le ciel la constellation *Coma Berenices*.

» Je ne crois pas que cette affaire ait fait grande impression sur Denis tant qu'il n'eut pas rencontré chez Marsh, le soir de cette étrange cérémonie rituelle, la prêtresse du culte en question. La plupart des fidèles étaient de jeunes garçons. Mais à la tête se trouvait une jeune femme qui s'était donné le nom de *Tanit-Isis* en ajoutant que le vrai – son nom dans sa plus récente incarnation, comme elle disait – était Marceline Bédart. Elle prétendait être la fille de la main gauche du marquis de

Chameaux et semblait avoir été à la fois artiste de second ordre et modèle de peintre avant d'adopter cette profession plus lucrative, la magie. Quelqu'un disait qu'elle avait vécu un certain temps aux Antilles, à la Martinique, je pense, mais elle était très réservée sur les sujets qui la concernaient. Une grande affectation d'austérité et de piété faisait partie de son personnage et je ne pense pas que les étudiants plus expérimentés aient pris cela très au sérieux.

» Mais, Denis, lui, était loin d'être expérimenté et il m'écrivit dix longues pages dithyrambiques sur la déesse qu'il avait découverte. Si je m'étais seulement rendu compte de sa simplicité, j'aurais peut-être fait quelque chose, mais, je n'ai jamais pensé qu'un tel engouement de jeunot ait pu signifier grand-chose. J'avais la certitude absurde que le respect de lui-même qu'avait Denis, très chatouilleux sur le chapitre de l'honneur, et de la fierté qu'il avait de sa famille le mettraient toujours à l'abri des plus sérieuses complications.

» À mesure que le temps passait, ses lettres commençaient à me rendre nerveux. Il parlait de plus en plus de sa Marceline, de moins en moins de ses amis ; et il commençait à parler de la façon "cruelle et stupide" que ces derniers avaient de refuser de la présenter à leurs mères et sœurs. Il semble ne lui avoir posé aucune question sur son compte à elle et je suis sûr qu'elle l'avait abreuvé de légendes romanesques concernant son origine, ses révélations divines et le manque d'égards dont elle était la victime de la part des gens. Je pus voir à la longue que Denis avait rompu avec son entourage et passait le plus clair de son temps avec cette séduisante prêtresse. Sur la demande qu'elle lui en avait faite spécialement, il ne parlait jamais à sa bande de vieux amis de leurs continuelles rencontres, si bien que personne n'avait jamais tenté de mettre fin à cette liaison.

» Je suppose qu'elle le croyait fabuleusement riche ; car il avait un air de patricien et les gens d'une certaine classe sociale croient que les Américains de l'aristocratie sont toujours riches. En tout cas, elle pensait probablement que c'était une chance exceptionnelle de contracter une alliance authentique de la main droite avec un jeune homme réellement très présentable. Lorsque ma nervosité devint visible, il était trop tard. Le garçon l'avait épousée légalement. Il écrivit qu'il laissait tomber ses études et qu'il amenait sa femme à Riverside. Il ajoutait qu'elle avait fait un grand sacrifice en renonçant à sa situation dirigeante dans le culte magique et que, dorénavant, elle ne serait plus qu'une jeune femme de la société – une personne privée – la future maîtresse de Riverside, la mère des Russy à naître.

» Eh bien, monsieur, j'ai pris la chose du mieux que j'ai pu. Je savais que les Européens sophistiqués ont des bases d'estimation différentes des nôtres vieux

Américains et de toute façon, je n'avais rien appris de défavorable sur le compte de cette jeune femme. Un côté charlatan, peut-être, mais pourquoi nécessairement quelque chose de pire ? Je suppose qu'à l'époque, dans l'intérêt du garçon, j'ai essayé de rester aussi naïf que possible sur ces questions. Cela était clair, pour un homme de bon sens, il n'y avait rien d'autre à faire que de laisser Denis tranquille tant que sa nouvelle femme se conformerait aux manières d'être des Russy. Laissons-lui l'occasion de faire ses preuves, peut-être ne choquerait-elle pas la famille au point où certains le craignaient. Si bien que je n'élevai aucune objection, je ne demandai aucune pénitence. La chose était faite et je restais disposé à accueillir le jeune homme, quelle que soit celle qu'il nous amènerait.

» Ils arrivèrent ici trois semaines après le télégramme annonçant le mariage. Marceline était belle et je voyais très bien comment le jeune homme avait pu devenir fou d'elle. Elle avait de bonnes manières et je crois encore aujourd'hui qu'elle devait avoir un peu de sang aristocratique. Elle n'avait pas, apparemment, beaucoup plus de vingt ans ; de taille moyenne, assez mince et aussi gracieuse qu'une tigresse dans ses attitudes et ses mouvements. Son teint était olivâtre foncé, ses yeux grands et très noirs. Elle avait de petits traits classiques et réguliers, bien que pas assez nets pour mon goût, et la plus singulière chevelure d'un noir de jais qu'il m'ait jamais été donné de voir.

» Je n'étais pas surpris qu'elle ait fait entrer cette question dans son culte magique, car avec une pareille profusion de cheveux, l'idée avait dû lui venir tout naturellement. Remontés, il lui donnaient l'air de quelque princesse orientale dans un dessin d'Aubrey Beardsley. Lui tombant dans le dos, ils lui arrivaient bien au-dessous des genoux et ils brillaient à la lumière comme s'ils avaient été doués d'une vitalité indépendante, magique. En voyant, en étudiant sa chevelure, j'aurais presque pensé de moi-même à Méduse ou Bérénice sans qu'on me le suggère.

» Je croyais quelquefois qu'ils bougeaient légèrement et tendaient à s'arranger d'eux-mêmes en nattes ou en tresses distinctes, mais c'était peut-être pure illusion. Elle les brossait sans arrêt et semblait les enduire d'une certaine préparation. J'ai eu une fois l'impression, une impression bien curieuse, bien bizarre, que c'était une chose vivante qu'il lui fallait nourrir de quelque étrange manière. Tout cela était parfaitement absurde, mais aggravait ma sensation de gêne à son sujet et au sujet de ses cheveux.

» Car je ne peux nier que je n'arrivais pas à l'aimer complètement, malgré tous mes efforts. Il y avait en elle quelque chose d'impondérable qui m'écartait et je ne pouvais m'empêcher de faire des associations morbides et macabres sur tout ce qui avait un

rapport avec elle. Son teint évoquait l'idée de Babylone, de l'Atlantide, de la Lémurie et les terribles dominations oubliées d'un monde d'une antiquité reculée ; ses yeux m'impressionnaient parfois comme ceux d'une créature païenne de la forêt et d'une déesse animale trop incommensurablement antique pour être pleinement humaine ; et ses cheveux – ce foisonnement dense, exotique, suralimenté de jais huileux – vous faisaient frissonner comme aurait pu le faire un grand python noir. Il n'était pas douteux qu'elle se rendait compte de mon attitude involontaire que j'essayais pourtant de dissimuler, et elle faisait comme si elle ne s'apercevait de rien.

» Cependant, l'engouement du garçon durait. Il était prosterné devant elle, littéralement. Il exagérait toutes les petites galanteries de la vie quotidienne à un degré écœurant. Elle semblait le payer de retour, bien que j'aie remarqué un effort conscient pour s'obliger à reproduire ses enthousiasmes et ses extravagances. Ne serait-ce que cela, je la crus désagréablement surprise quand elle apprit que nous n'étions pas aussi riches qu'elle l'espérait.

» Tout compte fait, c'était une vilaine affaire. Je voyais monter à la surface des choses attristantes. Denis était à moitié hypnotisé par son amour enfantin et il commença à se détacher de moi en sentant que j'étais réservé sur le compte de sa femme. Cela évolua sur plusieurs mois et je vis que j'étais en train de perdre mon fils unique, ce garçon qui avait été le centre de toutes mes pensées et de tous mes soins depuis vingt-cinq ans.

» Pendant ces premiers mois, Marceline paraissait être une assez bonne épouse ; nos amis l'accueillirent sans discussion et sans poser de questions. J'étais toujours nerveux, cependant, à propos de ce que certains des jeunes garçons habitant Paris pourraient écrire chez eux lorsque la nouvelle du mariage serait connue. Malgré le goût de la jeune femme pour le secret, cela ne pourrait pas se cacher éternellement ; à dire vrai, Denis avait écrit à quelques-uns de ses amis les plus intimes, en stricte confidence, dès qu'il s'était installé avec elle à Riverside.

» Je me mis à rester de plus en plus souvent seul dans ma chambre en prenant ma mauvaise santé comme excuse. C'est à peu près vers cette époque que mon actuelle névrite de la colonne vertébrale commença à me faire souffrir. Denis ne semblait pas remarquer ce qui n'allait pas, ou bien ne prenait aucun intérêt à moi, à mes habitudes, à mes affaires ; et cela me faisait du mal de voir à quel point il devenait insensible. Je perdis peu à peu le sommeil et souvent, pendant la nuit, je me torturais l'esprit pour trouver ce qu'il y avait réellement – ce qui m'éloignait de ma nouvelle bru et la faisait même paraître vaguement horrible à mes yeux.

» Ce qui est étrange, c'est que les seuls qui aient paru partager mon malaise étaient

les domestiques. Les gens de couleur qui vivaient autour de la maison étaient très maussades dans leur attitude à son égard et en quelques semaines, tous, sauf quelques-uns qui étaient solidement attachés à la famille, étaient partis. Ceux-ci, le vieux Scipion et sa femme Sarah, la cuisinière Delilah et Mary, la fille de Scipion, étaient aussi polis qu'ils le pouvaient, mais laissaient pleinement paraître que leur nouvelle maîtresse commandait leur travail plutôt que leur affection. Ils restaient le plus possible à l'écart dans la partie de la maison qui leur était réservée. McCabe, notre chauffeur blanc, admirait avec insolence plutôt que de se montrer hostile ; et une autre exception, c'était une vieille femme zoulou, qu'on disait être arrivée d'Afrique plus de cent ans auparavant, qui avait été une espèce de chef dans sa petite cabane, comme une sorte de pensionnée de la famille. Toutes les fois que Marceline passait auprès d'elle, la vieille Sophonisbe faisait une révérence et une fois, je l'ai vue embrasser le sol où sa maîtresse avait posé le pied. Les Noirs sont des animaux superstitieux et je me demandais si Marceline n'avait pas été raconter à nos domestiques quelques-unes de ses bêtises mystiques pour triompher de leur évidente antipathie.

» Eh bien, c'est ainsi que les choses se passèrent pendant près de six mois. Puis, au cours de l'été 1916, il commença à se passer des choses. Vers le milieu de juin, Denis reçut une lettre de son vieil ami Frank Marsh, qui venait d'avoir une sorte de dépression nerveuse. Il aurait souhaité se reposer à la campagne. La lettre portait le cachet de La Nouvelle-Orléans, car Marsh avait quitté Paris pour rentrer dans notre pays en sentant la catastrophe imminente ; cela ressemblait assez clairement à une demande d'invitation de notre part. Marsh, bien entendu, savait que Marceline était là, et demandait très courtoisement de ses nouvelles. Denis était triste d'apprendre ses ennuis et lui répondit sur-le-champ de venir pour séjourner aussi longtemps qu'il le voudrait.

» Marsh est venu et j'ai été secoué en remarquant à quel point il avait pu changer depuis que je l'avais vu dans sa prime jeunesse. C'était un garçon petit et maigrichon, avec des yeux bleus et un menton sans forme ; et à présent, je pouvais voir les effets de la boisson et de je ne sais quoi d'autre dans ses paupières bouffies, les pores de son nez dilatés, les rides profondes autour de la bouche. Je reconnais qu'il avait pris très au sérieux son affectation de décadence et s'était arrangé pour ressembler autant qu'il le pouvait à Rimbaud, Baudelaire ou Lautréamont. Et pourtant délicieux, extrêmement sensible à la couleur, à l'atmosphère, aux noms de choses ; admirablement, profondément éveillé et avec tout l'acquis d'une expérience consciente dans des domaines obscurs, de la vie et des sensations de choses devant lesquelles nous passons sans que la plupart d'entre nous soupçonne même leur existence.

» J'étais heureux de sa visite, car j'avais l'impression qu'elle nous aiderait à rétablir dans la maison une atmosphère normale. Et c'est le résultat qu'elle parut avoir en effet tout d'abord. Car, comme je l'ai dit, Marsh était d'un commerce très agréable. C'était un artiste sincère et profond comme je n'en ai pas connu d'autre et je crois certainement que rien ne comptait pour lui sur la terre à part la perception et l'expression de la beauté. Quand il voyait une chose d'un grand raffinement, ou bien en créait une, ses yeux se dilataient à un tel point que les iris de couleur claire disparaissaient presque complètement, laissant deux mystérieux puits noirs dans ce visage émacié, délicat, de craie ; des puits noirs ouvrant sur des mondes étranges dont aucun de nous ne pouvait rien deviner.

» Quand il arriva ici, cependant, il n'avait aucune chance de montrer cette tendance ; car il était – comme il le dit à Denis – tout à fait fini. Il semble qu'il ait eu beaucoup de succès comme artiste bizarre – tel que Fussli, Goya, Sime, Clark Ashton Smith – mais il s'était soudain trouvé hors course. L'univers de choses ordinaires qui l'entourait avait cessé de détenir quoi que ce fut où il pût découvrir une beauté assez intense et poignante pour réveiller ses facultés créatrices. Il s'était déjà trouvé dans cet état, mais cette fois il ne pouvait inventer aucune sensation ou expérience nouvelle, étranges ou en dehors de tout qui lui apporte l'illusion nécessaire de beauté inconnue ou d'expectative d'aventures stimulantes. Il était Durtal ou Des Esseintes au point le plus bas de leur curieuse orbite.

» À l'arrivée de Marsh, Marceline était absente. La perspective de le voir venir n'avait guère enthousiasmé la jeune femme, qui n'avait pas voulu décliner une invitation d'amis qui leur demandaient à tous les deux de venir les voir à Saint-Louis. Denis était naturellement resté pour recevoir son invité et Marceline était allée seule chez ces amis. C'était la première fois qu'ils étaient séparés et j'espérais que cet entracte aiderait à dissiper cette sorte d'hébétude qui le ridiculisait. Marceline ne montra aucune précipitation à revenir, mais sembla au contraire prolonger son absence autant qu'elle le put. Denis supporta cette absence mieux qu'on aurait pu s'y attendre de la part d'un mari aussi épris. Il paraissait presque être redevenu lui-même quand il se mit à parler avec Marsh des jours anciens et à essayer de secouer son apathie d'esthète.

» C'était Marsh qui paraissait le plus impatient de voir la jeune femme. Parce qu'il croyait peut-être que son étrange beauté, ou quelque aspect du mysticisme qui s'était introduit dans le culte magique qu'elle avait à une époque célébré, l'aiderait à réveiller son intérêt pour les choses et à lui donner un nouveau départ dans le domaine de la création artistique. Il n'avait pas de mobile moins noble, j'en étais absolument certain d'après ce que je connaissais du caractère de Marsh. Malgré toutes ses

faiblesses, c'était un gentleman et cela m'avait à vrai dire réconforté de penser qu'il désirait venir ici parce que la facilité avec laquelle il avait accepté l'hospitalité de Denis prouvait qu'il n'existait aucune raison pour l'en empêcher.

» Lorsque Marceline finit par rentrer, je pus voir que Marsh était profondément affecté. Il n'essaya pas de la faire parler de la chose bizarre qu'elle avait si définitivement abandonnée, mais il ne réussissait pas à cacher la puissante admiration qui tenait ses yeux – à présent dilatés de cette curieuse façon pour la première fois depuis le début de son séjour – rivés continuellement sur elle tant qu'elle se trouvait dans la pièce. Elle, cependant, paraissait gênée plutôt que flattée par cet examen continuel. C'est-à-dire que c'est l'impression qu'elle donna au début car ce sentiment qu'elle éprouvait se dissipa en peu de jours et les laissa tous les deux dans un état de cordiale et volubile communauté de vues. Je pouvais voir Marsh l'étudier constamment quand il ne se croyait pas observé et je me demandais pendant combien de temps ce serait seulement l'artiste et non l'homme primitif qui serait mis en éveil par ses charmes mystérieux.

» Denis éprouva naturellement une certaine irritation du fait de la tournure que les choses prenaient, bien que se rendant compte que son invité était un homme d'honneur et que, dans leur parenté de mystiques et d'esthètes, Marceline et Marsh avaient naturellement des intérêts communs et des questions à discuter et qu'un homme plus ou moins conventionnel pouvait ne pas avoir à y prendre part. Il n'en voulait à personne de quoi que ce fût, mais regrettait simplement que son imagination fut trop limitée et traditionnelle pour lui permettre d'avoir avec Marceline le même genre d'entretien que Marsh. À ce point de l'évolution des choses, je me mis à voir mon fils davantage. Avec sa femme occupée ailleurs, il avait le temps de se souvenir qu'il avait un père prêt à l'aider en face de n'importe quelle difficulté.

» Nous nous asseyions souvent dans la véranda à regarder Marsh et Marceline monter ou descendre l'allée à cheval, ou jouer au tennis sur le court qui se trouvait au sud de la maison. Ils s'entretenaient le plus souvent en français, langue que Marsh, qui n'avait pourtant pas plus d'un quart de sang français, parlait plus couramment que Denis ou moi. L'anglais de Marceline, toujours grammaticalement correct, s'améliorait rapidement au point de vue de l'accent ; mais elle prenait visiblement plaisir à retrouver sa langue maternelle. Tandis que nous regardions le couple bien assorti qu'ils formaient, je pouvais voir les muscles des joues et du cou de mon garçon se raidir ; cela ne l'empêchait pas le moins du monde d'être pour Marsh un hôte idéal, et un mari attentionné pour Marceline.

» Tout cela se passait généralement dans l'après-midi ; car Marceline se levait très

tard, prenait son petit déjeuner au lit et il lui fallait énormément de temps pour se préparer à descendre. C'était pendant ces heures de la matinée que Denis et Marsh se voyaient vraiment et échangeaient les confidences intimes qui entretenaient leur amitié en dépit de la contrainte imposée par la jalousie.

» Eh bien, c'est au cours d'une de ces conversations matinales sur la véranda que Marsh fit la proposition qui amena le dénouement. J'étais alité, mais j'avais pu descendre m'étendre sur le sofa du grand salon près de la baie. Denis et Marsh étaient tout près au-dehors ; je ne pouvais donc éviter d'entendre ce qu'ils disaient. Ils avaient parlé d'art, des éléments curieux, capricieux dont un artiste doit s'entourer pour l'inciter à produire une oeuvre ayant des mérites, lorsque Marsh quitta brusquement les principes abstraits pour aborder leur application personnelle, sous une forme qu'il devait avoir en tête depuis le début.

» "Je suppose, disait-il, que personne ne peut dire ce qu'il y a dans certaines scènes, certains objets qui en fait des stimuli esthétiques pour certains individus. À la base, il doit y avoir naturellement quelque relation avec ce que chaque homme a pu accumuler dans son inconscient comme associations d'idées. Car il n'y a pas deux hommes qui aient la même échelle de sensibilité et de réponses. Pour certains d'entre nous les choses ordinaires ont cessé d'avoir aucune signification émotionnelle ou imaginative, mais deux personnes ne réagissent jamais de la même façon à une chose extraordinaire identique. Prenez moi, par exemple… Je sais, Denny, que je peux vous dire cela parce que vous avez un esprit intact à un degré surnaturel, net, objectif et ainsi de suite. Vous ne vous méprendrez pas. Le fait est que je crois savoir ce qu'il faut pour remettre mon imagination au travail. J'en avais une vague idée depuis l'époque où nous nous sommes trouvés ensemble à Paris, mais j'en ai la certitude à présent. C'est Marceline, mon vieux ; ce visage, ces cheveux et la suite d'images nébuleuses dont ils suscitent l'apparition. Pas seulement la beauté visible – bien que Dieu sait si elle n'est pas mal partagée sous ce rapport mais quelque chose de particulier, d'individuel, qui ne peut s'expliquer. Savez-vous, au cours de ces quelques jours qui viennent de s'écouler, j'ai ressenti l'existence d'un stimulus de ce genre avec une telle netteté que je crois honnêtement que je pourrais me surpasser. Si je pouvais saisir de la couleur et une toile au moment précis où son visage et ses cheveux réveillent mon imagination et lui font ourdir une trame. Il y a dans tout cela quelque chose d'étrange et d'extra-terrestre, qui se trouve en relation avec ce que Marceline représente de nébuleux et d'ancestral. Je ne sais pas jusqu'où elle a été quand elle vous a parlé de cet aspect de sa personnalité, mais je puis vous assurer qu'il est très riche. Elle a des liens merveilleux avec l'extérieur."

» Quelque changement dans l'expression de physionomie de Denis a dû retenir

l'autre de poursuivre car il y eut un long silence avant la reprise du dialogue. J'étais complètement dérouté car je ne m'attendais pas à une explication aussi directe et je me demandais ce que pouvait bien penser mon fils. Mon cœur se mit à battre avec violence et je me torturais les oreilles dans l'intention tout à fait avouée d'écouter ce qui se disait. Alors, Marsh reprit.

» "Bien entendu, vous êtes jaloux – je sais l'effet que peut produire une déclaration telle que celle que je viens de vous faire – mais je peux vous jurer que vous n'avez pas lieu de l'être."

» Denis n'ayant rien répondu, Marsh poursuivit.

» "À dire vrai, je ne pourrais jamais être amoureux de Marceline – je ne pourrais même pas être pour elle un ami affectionné dans le sens le plus chaleureux du terme. Allons, au diable tout cela, je me sens hypocrite d'avoir parlé tous ces jours-ci avec elle comme je l'ai fait. Le cas est simplement celui-ci : un aspect de sa moitié m'hypnotise d'une certaine manière – exactement comme l'autre moitié vous hypnotise d'une façon plus normale. Je vois quelque chose en elle – ou pour être exact au point de vue psychologique, à travers elle, au-delà d'elle – que vous ne voyez pas du tout. Quelque chose qui fait surgir de gouffres oubliés une vaste procession de formes et qui me donne l'envie de peindre des choses incroyables dont le contour se dissipe à l'instant même où j'essaie de les examiner avec clairvoyance. Ne vous y trompez pas, Denny : votre femme est une créature magnifique, un foyer splendide où convergent des forces cosmiques, qui a le droit d'être qualifié de divin si quelque chose en ce bas monde est fondé à être ainsi désigné !"

» Je sentis que sur ce point, la situation s'éclaircissait, car l'étrangeté abstraite du sentiment que Marsh venait d'expliquer, plus la flatterie dont il gratifiait Marceline, ne pouvait manquer de désarmer et d'apaiser quelqu'un d'aussi amoureusement fier de son épouse que Denis. Marsh saisit certainement lui aussi le changement car il paraissait plus confiant en continuant.

» "Il faut que je la peigne, Denny, je dois peindre ces cheveux et vous ne le regretterez pas. Il y a dans cette moitié quelque chose qui transcende le mortel, qui transcende le beau…"

» Il marqua un temps et je me demandai à quoi Denis pouvait bien penser. L'intérêt de Marsh n'était-il que celui de l'artiste ou bien était-il simplement épris, comme Denis l'avait été ? J'avais pensé, quand ils étaient en classe, qu'il avait envié mon fils et je sentais obscurément qu'il pouvait en être de même aujourd'hui. D'autre part, quelque chose dans ce discours sur le stimulus artistique rendait un son étonnamment juste ; si bien que, plus je pesais le pour et le contre, plus j'avais tendance à prendre

les choses pour argent comptant. Il semblait en être de même pour Denis, également, car bien que sa réponse, faite à voix basse, m'ait échappé, j'aurais pu dire, d'après l'effet qu'elle produisit, qu'elle avait été affirmative.

» On entendit le bruit qu'on fait en donnant à quelqu'un une claque dans le dos, puis un discours reconnaissant de Marsh que j'ai été long à me rappeler :

» "C'est chic, Denny ; et comme je vous l'ai dit, vous n'aurez jamais à le regretter. Dans un sens, je fais cela à moitié pour vous. Quand vous le verrez, vous serez un autre homme. Cela vous ramènera où vous en étiez, cela vous réveillera et vous apportera une sorte de salut mais vous ne pouvez pas voir encore ce que je veux dire. Rappelez-vous seulement notre vieille amitié et n'allez pas vous imaginer que je ne suis plus le même vieil oiseau !"

» Je me levai avec perplexité et je les vis tous les deux traverser la pelouse, en se tenant le bras. Qu'avait bien pu vouloir dire Marsh par cette façon étrange et presque menaçante de le rassurer ? À mesure que mes craintes se trouvaient apaisées dans une direction, elles resurgissaient dans une autre. Quel que fût l'angle sous lequel j'envisageais les choses, cela me faisait l'effet d'être une assez sale histoire.

» Mais les choses n'en démarrèrent pas moins. Denis fit ménager des châssis vitrés dans le toit d'une pièce du grenier et Marsh envoya chercher tout un matériel de peinture. Tout le monde était assez excité par l'aventure et, pour ma part, j'étais plutôt heureux de cette initiative susceptible de dissiper la tension qu'on sentait couver.

« Les séances de pose commencèrent bientôt. Nous les avons tous prises très au sérieux, car d'après ce que nous pouvions voir, Marsh les considérait comme des événements artistiques de la plus haute importance. Denis et moi-même, nous circulions dans les parages de la maison comme s'il s'y était passé quelque chose de sacré.

» Cependant, avec Marceline, il en allait tout autrement, je ne tardai pas à m'en apercevoir. Quelles qu'aient pu être les réactions de Marsh aux séances de poses, les siennes étaient péniblement évidentes. De toutes les façons possibles, elle trahissait un penchant franc et banal pour l'artiste et elle repoussait les démonstrations d'affection de Denis toutes les fois qu'elle l'osait. Ce qui était curieux, c'est que je le remarquai plus que Denis lui-même ; j'essayai de combiner un plan pour éviter que ce garçon ne se fasse du mauvais sang tant qu'on n'avait pas pu régler la question. Il était inutile qu'il s'énerve si l'on pouvait l'éviter.

» Finalement, je décidai que Denis ferait mieux de s'éloigner tant que subsisterait ce désagréable état de choses. Dans ce but, je pourrais représenter assez bien ses

intérêts ; tôt ou tard Marsh, ayant terminé son tableau, s'en irait. L'idée que je me faisais du sentiment de l'honneur chez Marsh était telle que je ne m'attendais pas à une évolution plus regrettable. Lorsque l'affaire serait terminée, et que Marceline aurait oublié sa dernière toquade, il serait temps de reprendre Denis en main.

» J'écrivis donc une longue lettre à mon agent commercial et financier à New York et concoctai un plan prévoyant que le garçon serait appelé là-bas pour un séjour d'une durée indéterminée. Je lui fis écrire par cet agent que nos affaires nécessitaient absolument que l'un de nous se rende dans l'est et, bien entendu, ma maladie interdisait que ce fût moi. Il fut arrangé qu'une fois Denis à New York, il trouverait des raisons suffisamment plausibles pour l'occuper aussi longtemps que j'estimerais utile qu'il reste éloigné.

» Ce plan fonctionna à la perfection et Denis partit pour New York sans éprouver le moindre soupçon. Marceline et Marsh allèrent avec lui en voiture jusqu'au cap Girardeau où il prit le train de l'après-midi pour Saint-Louis. Ils rentrèrent à la tombée de la nuit et tandis que McCabe rentrait la voiture, je les entendis parler sur la véranda. Cette fois, je décidai d'écouter volontairement ; je descendis donc au grand salon et m'étendis sur le sofa à côté de la baie.

» Tout d'abord, je ne pouvais rien entendre, puis, très vite il y eut un bruit de chaise déplacée, suivi d'un bruit de respiration courte et sifflante, d'une sorte d'exclamation inarticulée et choquée de Marceline. J'entendis alors Marsh parler d'une voix contrainte, presque solennelle.

» "J'aurais plaisir à travailler…, ce soir si vous n'êtes pas trop fatiguée."

» La réponse était du même ton choqué que son exclamation. Comme lui, elle parlait anglais.

» "Oh Frank ! Vous ne pensez donc qu'à ça ? Toujours travailler ! Ne pouvons-nous pas nous asseoir simplement dehors devant ce merveilleux clair de lune ?"

» Il répondit avec impatience ; sa voix trahissait un certain mépris qui se faisait jour sous l'enthousiasme artistique.

» "Clair de lune ! Bon Dieu, quelle sentimentalité bon marché ! Pour une personne supposée sophistiquée, vous vous raccrochez à quelques-uns des boniments les plus grossiers qui se soient jamais échappés des romans populaires. Vous avez l'art à portée de la main, et il faut que vous alliez penser à la lune ! À moins qu'elle ne vous rappelle la danse de la Rose-Croix que vous faisiez la nuit, à Auteuil, autour des colonnes. Diable ! avec quels yeux ronds vous arriviez à vous faire regarder par ces jobards ! Mais non, je suppose que vous avez à présent laissé tomber tout cela. Plus

de magie de l'Atlantide, plus de rites de la chevelure de serpents pour Madame de Russy ! Je suis le seul à me rappeler les choses d'autrefois, celles qui descendaient sur les remparts de Zimbabwe en passant par les temples de Tanit. Mais, je ne serai pas frustré de ce souvenir – tout cela est contenu dans ce que je peins sur ma toile – cette chose qui va capter le merveilleux et cristalliser les secrets de soixante-quinze mille ans."

» Marceline l'interrompit d'une voix chargée d'émotions diverses.

» "C'est vous qui faites du sentiment à bon marché, maintenant ! Vous savez très bien qu'il vaut mieux laisser où elles sont ces vieilles histoires. Vous auriez mieux fait de faire attention si jamais je me mettais à entonner les vieux chants rituels ou à essayer d'évoquer ce qui se cache derrière Yuggoth, Zimbabwe et R'lyeh. Je vous croyais plus de bon sens ! Vous manquez de logique. Vous voudriez me voir m'intéresser à cette précieuse peinture que vous faites, et pourtant, vous ne me laissez jamais la voir. Toujours cette draperie noire ! C'est moi qu'elle représente – je ne pense pas que cela aurait une grande importance, si je la voyais."

» Cette fois, Marsh l'interrompit. Sa voix était curieusement coupante et épuisée.

» "Non. Pas maintenant. Vous la verrez le moment venu. Vous dites que c'est vous. Oui, c'est exact, mais c'est davantage. Si vous saviez, vous ne seriez pas si impatiente. Pauvre Denis ! Mon Dieu, c'est une honte !"

» Mon gosier se dessécha soudain : ses paroles atteignaient le niveau de la fébrilité. Qu'est-ce que Marsh pouvait bien vouloir dire ? Je vis soudain qu'il s'était arrêté et qu'il entrait seul dans la maison. J'entendis claquer la porte de devant et écoutai ses pas pendant qu'il gravissait l'escalier. Dehors, dans la véranda, on pouvait toujours entendre la respiration lourde, furieuse de Marceline. Je m'éloignai, le cœur malade, sentant qu'il y avait des choses graves à découvrir avant je puisse en toute sécurité laisser Denis rentrer.

» Après cette soirée, la tension dans la maison était encore pire qu'avant. Marceline avait toujours vécu de flatterie et de flagornerie, le choc causé par ces quelques mots brusques de Marsh était plus que ne pouvait supporter son caractère.

» Personne ne pouvait plus vivre avec elle dans la maison car le pauvre Denis parti, elle donna libre cours à sa grossièreté à l'égard de tout le monde. Quand elle ne pouvait trouver personne à l'intérieur avec qui se quereller, elle allait dans la cabane de Sophonisbe et passait des heures à parler avec l'étrange vieille femme zoulou. Tante Sophy était la seule qui se roulait à ses pieds d'une manière assez abjecte pour lui convenir et lorsqu'une fois j'essayai de surprendre leur conversation, j'entendis

Marceline parler à voix basse de *secrets antiques,* de Kadath *inconnu* tandis que la négresse se balançait de çà, de là dans son fauteuil en émettant de temps à autre des sons articulés signifiant le respect et l'admiration.

» Mais rien ne pouvait rompre son engouement de chien fidèle pour Marsh. Elle lui parlait avec aigreur et d'un air maussade et pourtant elle obéissait de plus en plus à ses moindres désirs. C'était très commode pour lui puisqu'il pouvait à présent la faire poser toutes les fois qu'il avait envie de peindre. Il essayait de lui témoigner de la reconnaissance pour sa bonne volonté, mais je croyais pouvoir déceler une sorte de mépris ou même de dégoût sous sa politesse appliquée. Pour ma part, je haïssais franchement Marceline ! Il était inutile à cette époque de qualifier mon attitude de simple antipathie : c'eût été beaucoup trop doux. J'étais certainement heureux que Denis se trouve au loin. Ses lettres insuffisamment fréquentes, et de loin, à côté de ce que j'aurais désiré, trahissaient de la lassitude et des soucis.

» En arrivant à la mi-août je compris d'après les remarques de Marsh que le portrait était presque achevé. Son humeur paraissait de plus en plus sardonique, bien que le caractère de Marceline se fût un tout petit peu amélioré, car la perspective de voir le tableau chatouillait sa vanité. Je me rappelle encore le jour où Marsh déclara qu'il aurait complètement terminé en moins d'une semaine. Marceline s'illumina d'une façon visible, non sans m'avoir gratifié d'un regard vaniteux. On aurait dit que ses cheveux en torsade s'étaient visiblement serrés autour de sa tête.

» "Il faut que je sois la première à le voir ! dit-elle sur un ton sec. Puis, en souriant à Marsh, elle ajouta : Et s'il ne me plaît pas, je le mets en pièces !"

» Le visage de Marsh prit pour lui répondre l'expression la plus curieuse que je lui aie jamais vue.

» "Je ne peux pas garantir votre goût, Marceline, mais je vous jure que ce sera magnifique ! Non pas que je veuille me reconnaître beaucoup de mérite, l'art se crée de lui-même et cette chose devait être faite. Attendez un peu !"

» Pendant les jours qui suivirent, j'eus d'étranges et fâcheux pressentiments, comme si l'achèvement du tableau avait signifié une sorte de catastrophe plutôt qu'un soulagement. D'autre part, Denis ne m'avait pas écrit, et mon agent à New York disait qu'il projetait un voyage à la campagne. Je me demandais ce qui résulterait de tout cela. Quel curieux mélange d'éléments, Marsh et Marceline, Denis et moi ! Comment tous ces personnages réagiraient-ils finalement les uns sur les autres ? Lorsque mes appréhensions devenaient trop graves, j'essayais de les mettre sur le compte de mon infirmité, mais l'explication ne m'a jamais complètement satisfait.

» Eh bien, la bombe explosa le mardi 26 août. Je m'étais levé à l'heure habituelle, j'avais pris mon petit déjeuner, mais je n'étais pas bon à grand-chose à cause de ma douleur dans la colonne vertébrale. Ces derniers temps, j'avais été très gêné, j'étais obligé de prendre des opiats lorsque cela devenait par trop intolérable. Il n'y avait personne d'autre en bas, à part les domestiques, mais je pouvais entendre Marceline bouger dans sa chambre. Marsh dormait dans le grenier à côté de son atelier et il avait pris l'habitude de travailler si tard le soir qu'il était rarement levé avant midi. Vers dix heures, la douleur me terrassa et je pris une double dose d'opiat avant d'aller m'étendre sur le sofa du salon. La dernière personne que j'aie entendue, c'était Marceline qui allait et venait au-dessus de ma tête. Pauvre créature, si j'avais su ! Elle devait se pavaner devant le miroir en pied et s'admirer. C'était bien d'elle, vaniteuse d'un bout à l'autre, se délectant de sa propre beauté comme elle se délectait de tous les petits luxes que Denis pouvait lui offrir.

» Je ne me suis réveillé qu'un peu avant le coucher du soleil ; je sus aussitôt depuis combien de temps je dormais en voyant la lumière dorée et les ombres allongées dehors, devant la fenêtre. Il n'y avait personne dans les parages, une sorte de menace planait sur toutes choses. Cependant, de très loin, je croyais entendre venir un hurlement étouffé, sauvage et intermittent dont la qualité s'entourait d'une légère mais déconcertante familiarité. Je ne crois guère aux prémonitions psychiques, mais dès le départ, j'étais affreusement mal à l'aise. Il y avait eu des rêves, mêmes pires que ceux que j'avais eus plusieurs semaines auparavant ; et cette fois, ils paraissaient atrocement liés à quelque réalité noire et suppurante. Il y avait partout un air empoisonné. Ensuite, je me suis dit à la réflexion que certains sons avaient dû filtrer à travers mon inconscient pendant ces heures où j'avais dormi sous l'influence de la drogue. Cependant, ma douleur s'était beaucoup atténuée, je me levai et marchai sans difficulté.

» Je commençai à m'apercevoir assez vite qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Marsh et Marceline pouvaient être allés monter à cheval, mais quelqu'un aurait dû être en train de dîner dans la cuisine. Non, il n'y avait que le silence, sauf ce vague hurlement ou gémissement lointain et lorsque je tirai le cordon de sonnette à l'ancienne mode pour appeler Scipion, personne ne répondit. Alors, regardant à tout hasard en l'air, je vis la tache qui s'étendait sur le plafond, une tache rouge vif qui devait venir du plancher de la chambre de Marceline.

» En un instant, j'oubliai mon dos paralysé et me précipitai à l'étage au-dessus pour découvrir le pire. Tout ce qu'il y a sous le soleil traversait mon esprit à toute vitesse tandis que je me battais avec la porte gonflée par l'humidité de cette chambre silencieuse et le plus atroce de tout, c'était ce terrible sentiment d'accomplissement

maléfique et de fatalité attendue. J'avais toujours su, cela me frappait, que ces horreurs sans nom étaient en train de s'amonceler ; que quelque chose de profondément malfaisant avait pris pied sous mon toit et qu'il ne pourrait en résulter que le sang et la tragédie.

» La porte finit par céder et j'entrai en titubant dans la grande chambre tout obscurcie par les branches des grands arbres qui poussaient devant les fenêtres. Pendant un moment, je ne pus que défaillir sous l'effet de la vague odeur maléfique qui atteignit immédiatement mes narines. Alors, tournant le bouton électrique et regardant autour de moi, j'aperçus sur le tapis jaune et bleu une atrocité sans nom.

» Cela était étendu la face contre le sol dans une grande mare de sang noir, caillé et au milieu de son dos nu, il y avait l'empreinte sanglante d'un pied humain chaussé. Du sang avait éclaboussé partout, sur les murs, le mobilier, le sol. Mes genoux m'abandonnèrent en face de ce spectacle, je dus me rattraper à une chaise et m'y laisser tomber. La chose avait évidemment été un être humain, bien que son identité n'ait pas été facile à établir d'emblée puisque cela n'avait pas de vêtements et que la plus grande partie des cheveux avait été hachée et arrachée du cuir chevelu avec une brutalité sans nom. C'était d'une couleur ivoire foncé et je sus que ce devait avoir été Marceline. L'empreinte du pied sur le dos faisait paraître la chose infernale. Je ne pouvais même pas imaginer l'étrange, répugnante tragédie qui s'était déroulée pendant que je dormais dans la pièce au-dessous. Quand je levai la main pour essuyer mon front ruisselant, je vis que du sang s'était collé à mes doigts. Je frissonnai, puis me rendis compte qu'il devait provenir du bouton de la porte que le meurtrier inconnu avait refermée en s'en allant. Il avait emporté son arme, semblait-il, car aucun instrument susceptible de donner la mort n'était en vue.

» En étudiant le sol, je vis qu'une ligne d'empreintes gluantes comme celle qui se trouvait sur le corps conduisait de celui-ci à la porte. Il y avait une autre trace sanglante, et d'un genre moins facilement explicable : une ligne continue assez large, comme le chemin tracé par un immense serpent. J'en conclus d'abord que ce devait être la trace de quelque chose que le meurtrier avait traîné derrière lui. Alors, notant la façon dont certaines empreintes paraissaient être en surimpression, je fus bien forcé de croire que cela se trouvait là lorsque le meurtrier était parti. Mais quelle entité rampante avait pu se trouver dans cette chambre avec la victime et son assassin, et s'en aller, le crime commis, avant le meurtrier ? Au moment où je me posais cette question, je crus entendre de nouveau ce gémissement lointain et atténué.

» Finalement, en me tirant de cette léthargie causée par l'horreur, je me remis sur mes pieds et commençai à suivre les empreintes. Qui était le meurtrier je ne pouvais

même pas l'entrevoir et je ne pouvais pas non plus essayer d'expliquer l'absence des domestiques. J'avais vaguement eu l'impression qu'il me fallait monter chez Marsh dans le grenier, mais avant d'avoir vu que la traînée sanglante m'y conduisait. Était-il lui-même l'assassin ? Était-il devenu fou sous l'influence de cette situation morbide et avait-il été atteint de folie meurtrière ?

» Dans le couloir du grenier, la traînée s'estompait, les empreintes disparaissaient en se mélangeant avec la couleur sombre du tapis. Cependant, je pouvais encore distinguer l'étrange pas unique de l'entité qui était passée la première et cela me conduisait droit à la porte fermée de l'atelier de Marsh pour disparaître sous cette porte, à égale distance des deux montants du chambranle. Évidemment, cela avait franchi le seuil au moment où la porte était grande ouverte.

» Le cœur défaillant, j'essayai le bouton et trouvai la porte non fermée. Je l'ouvris, je m'arrêtai dans la lumière blafarde venant du nord pour voir quel nouveau cauchemar pouvait bien m'attendre. Il y avait certainement quelque chose d'humain sur le plancher et je tendis la main vers le bouton pour éclairer le lustre.

» Mais quand la lumière se fit je quittai des yeux le sol et cette horreur – c'était Marsh, pauvre diable ! – pour fixer mon regard avec frénésie et incrédulité sur la chose vivante qui se blottissait et regardait dans l'ouverture de la porte donnant sur la chambre de Marsh. C'était une chose hirsute à l'œil flamboyant, recouverte d'une croûte de sang séché et tenant à la main une machette meurtrière qui était habituellement accrochée au mur du bureau. Et en cet instant atroce, je la reconnus comme quelqu'un que je croyais à plus de quinze cents kilomètres. C'était mon propre fils, Denis, ou plutôt le débris dément qui avait été Denis.

» Ma vue parut rendre une vague lueur de raison – ou au moins de mémoire – au pauvre garçon. Il se redressa et se mit à lancer la tête dans toutes les directions comme pour essayer de se libérer d'une influence accaparante. Je ne pouvais articuler une parole, mais je remuais les lèvres, en faisant un effort pour retrouver ma voix. Mes yeux s'arrêtèrent un moment sur la forme étendue par terre, devant le chevalet dissimulé sous d'épaisses draperies – la forme à laquelle menait l'étrange traînée de sang et qui semblait prise dans les spires d'un objet sombre, ressemblant à une corde. Le déplacement de mon regard produisit apparemment une certaine impression sur le cerveau déréglé du garçon, car il se mit soudain à marmonner d'une voix rauque, dans un souffle, des choses dont je fus bientôt capable de saisir le sens.

» "Il a fallu que je l'extermine…, elle était le diable ! ce qu'il y a de plus haut chez les prêtresses du Mal – la vermine issue du puits – Marsh le savait, il a essayé de me mettre en garde. Ce bon vieux Franck ! Je ne l'ai pas tué, bien que prêt à le faire avant

de m'en rendre compte. Mais je suis descendu là-bas et je l'ai tuée, alors cette chevelure maudite…"

» J'écoutais, plongé dans l'horreur. Denis s'étrangla, s'arrêta et reprit.

» "Tu n'étais pas au courant…, ses lettres devenaient bizarres et je savais qu'elle était avec Marsh. Alors, elle a presque cessé d'écrire. Il ne parlait jamais d'elle, j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, j'ai pensé que je devais revenir pour trouver ce que c'était. Je ne pouvais pas te dire, ta façon de faire aurait tout révélé. Je voulais les surprendre. Arrivé ici aujourd'hui vers midi, venu en taxi, renvoyé tous les domestiques de la maison, laissé les serviteurs agricoles tranquilles, car de leurs cabanes, on n'entend rien. Dit à McCabe d'aller me chercher certaines choses à cap Girardeau et de ne revenir que le lendemain. J'ai fait prendre la vieille voiture par tous les Nègres et je les ai fait conduire à Bend Village par Mary pour prendre un peu de vacances, je leur ai dit que nous allions à une espèce de pique-nique et que nous n'avions besoin de personne pour nous servir. Je leur ai dit qu'ils feraient mieux de passer la nuit avec le cousin d'oncle Scipion qui tient cette pension de famille pour Nègres."

» À présent, Denis devenait tout à fait cohérent et je faisais un grand effort pour saisir jusqu'au moindre mot. Il me semblait entendre de nouveau ce gémissement sauvage, lointain mais, pour l'instant, le récit occupait la première place.

» "Je t'ai vu dormir dans le salon, j'ai espéré que, peut-être, tu ne te réveillerais pas. Alors, je suis monté silencieusement à l'étage au-dessus pour chasser Marsh et… cette femme !"

» Le garçon frissonna ; il évitait de prononcer le nom de Marceline. Je vis en même temps ses yeux se dilater à l'instant même où jaillissait ce cri au loin. Cependant, rien ne venait confirmer l'impression que j'avais eue qu'il m'était familier.

» "Elle n'était pas dans sa chambre. J'ai été dans l'atelier. La porte était fermée, j'entendais des voix à l'intérieur. Je n'ai pas frappé, j'ai simplement fait irruption et je l'ai trouvée en train de poser pour le tableau. Nue, mais avec cette chevelure diabolique ruisselant autour d'elle. Et faisant à Marsh toutes sortes d'œillades tendres. Il avait à moitié détourné son chevalet de la porte, si bien que je ne voyais pas le tableau. Quand je me montrai, ils furent pas mal secoués l'un et l'autre. Marsh laissa tomber son pinceau. Fou de colère, je lui dis qu'il allait devoir me montrer le portrait. Alors, il se calma peu à peu, me dit que la toile n'était pas complètement achevée ; il lui fallait encore un ou deux jours. À ce moment-là, je pourrais la voir. Quant à elle, elle ne l'avait pas encore vue. Ça ne prenait pas avec moi. Je fis un pas, mais il laissa tomber le rideau de velours avant que j'aie pu voir. Il se serait battu

pour ne pas me laisser regarder, mais…, quant à elle, elle s'approcha à son tour et vint se placer à côté de moi. Elle dit qu'elle devait voir. Frank s'emballa terriblement et, comme j'avais tenté de toucher au rideau, il me décocha un coup de poing. Je le lui rendis, avec l'impression de l'avoir mis hors de combat. C'est moi qui fus alors presque mis hors de combat par le hurlement que poussa cette créature. Elle avait écarté de ses mains la tenture et aperçu ce que Marsh avait peint. Je pivotai sur place et la vis se ruer comme une folle hors de la pièce. *Alors, j'ai vu, moi aussi, le tableau !"*

» Quand il arriva ici, des éclairs de folie flamboyaient de nouveau dans les yeux du jeune homme. Je crus un instant qu'il allait se précipiter sur moi avec sa machette. Mais, après un silence, il reprit un peu possession de lui-même.

» "Oh Dieu ! Quelle chose ! Ne la regarde jamais ! Brûle-la avec les tentures qui sont autour et jette les cendres dans le fleuve ! Marsh savait, il me mettait en garde. Il savait ce que c'était, ce que cette femme, cette panthère tachetée, cette gorgone, cette lamie, tout ce que tu voudras, représentait en réalité. Il avait essayé de me mettre sur la piste depuis le jour où je l'avais rencontrée à Paris dans son atelier, mais cela ne pouvait pas se dire avec des mots. Quand on chuchotait des horreurs sur son compte, je croyais que les gens voulaient lui faire du tort, mais ce tableau a capté le secret dans son entier, le monstrueux arrière-plan dans son ensemble ! Dieu, mais Frank est un artiste ! Cette œuvre est la plus grande qu'un être humain ait jamais produite depuis Rembrandt ! C'est un crime de la brûler, mais ce serait un crime encore plus grand de lui permettre d'exister, exactement comme cela aurait été un affreux péché de laisser vivre plus longtemps ce démon femelle. Dès que je l'ai vue, j'ai compris aussitôt ce qu'elle était, quel rôle elle jouait dans le secret terrifiant qui nous vient de Cthulhu et des Anciens, ce secret qui a été presque balayé quand l'Atlantide a sombré, mais qui a été conservé à moitié vivant dans les traditions secrètes, les mythes allégoriques et fugitifs, les cultes qui se célèbrent à minuit. Elle était la chose véritable. Il n'y avait aucun faux-semblant. Quelle bénédiction s'il y en avait eu un ! C'était l'ombre antique, hideuse, que les philosophes n'osaient jamais appeler par son nom, la chose à laquelle il est fait allusion dans le *Necronomicon,* qui est symbolisée par les colosses de l'île de Pâques.

» Elle croyait que nous ne pourrions jamais percer le mystère, que le front des mensonges tiendrait jusqu'à ce que nous ayons vendu nos âmes immortelles. Et elle avait à moitié raison, elle aurait fini par m'avoir. Elle se contentait d'attendre. Mais Frank, ce bon vieux Frank, elle n'en serait pas venue à bout. *Il savait ce que tout cela signifiait, et il l'a peint.* Je ne suis pas étonné qu'elle soit partie en hurlant dès qu'elle l'a vu. Ce n'était pas fini, mais Dieu sait, *cela suffisait.*

» Je sus alors que je devais la tuer, la tuer, elle, faire disparaître tout ce qui avait un rapport avec elle. C'était une pourriture qu'un sang humain bien portant ne pouvait supporter. C'était quelque chose d'autre, également, mais tu ne le sauras jamais si tu brûles le tableau sans le regarder.

» J'allai en titubant jusqu'à sa chambre, armé de cette machette que j'avais trouvée ici, sur le mur, en laissant Frank toujours inanimé. Cependant, il respirait encore, je savais que je ne l'avais pas tué et j'en remerciai le ciel.

» Je l'ai trouvée devant le miroir, en train de natter ses maudits cheveux. Elle s'est retournée comme une bête sauvage et s'est mise à vomir sa haine pour Marsh. Le fait qu'elle ait été amoureuse de lui (je le savais) ne faisait qu'aggraver les choses. Pendant une minute, je ne pus bouger ; elle a été à deux doigts de m'hypnotiser complètement. Alors, j'ai pensé au tableau et le charme a été rompu. Elle l'a lu dans mes yeux et elle a dû aussi remarquer la machette. À part un fauve de la jungle, je n'ai jamais vu personne ressembler à cela. Elle s'est ruée sur moi, ses griffes de léopard en avant, mais j'étais trop rapide. J'ai lancé la machette et tout a été fini."

» Denis fut encore un fois obligé de s'arrêter. Je voyais la transpiration ruisseler sur son front à travers les éclaboussures de sang. Mais, au bout d'un moment, il reprenait d'une voix rauque.

» "J'ai dit que c'était fini – mais Dieu ! dans une certaine mesure, c'était à peine commencé. J'avais l'impression d'avoir combattu les légions de Satan, et j'ai posé le pied sur le dos de la chose que j'avais annihilée. J'ai vu alors *cette monstrueuse natte de cheveux noirs raides commencer à se tordre et à se tortiller toute seule.*

» J'aurais dû le savoir. C'est dans tous les vieux contes. Ces sacrés cheveux ont une vie propre, à laquelle on ne peut mettre fin en tuant la créature elle-même. Je savais qu'il me fallait les brûler, si bien que je me suis évertué à les détacher avec la machette, Dieu ! quel travail diabolique ! Durs – comme des fils de fer – mais j'y suis arrivé. Et ce fut répugnant, la façon que cette grosse natte a eue de se tordre et de se débattre entre mes mains.

» Vers le moment où j'eus coupé ou arraché la dernière mèche, j'ai entendu l'épouvantable gémissement venant de derrière la maison. Cela continue, ça va et ça vient. Je ne sais pas ce que c'est, mais ce doit être issu de cette affaire infernale. Ça ressemble à moitié à quelque chose que je devrais connaître mais que je ne peux pas situer. Cela m'a énervé la première fois que je l'ai entendu et, dans ma frayeur, j'ai laissé tomber la natte détachée. Alors, j'ai encore eu plus peur car, une seconde plus tard, la natte s'était retournée contre moi et commençait à me frapper méchamment avec l'une de ses extrémités qui s'était nouée de manière à former une tête grotesque.

Je l'ai coupée avec la machette et elle s'est détournée. Alors, quand j'ai eu repris mon souffle, j'ai vu cette chose monstrueuse ramper sur le plancher comme un grand serpent noir. Pendant un moment, je n'ai rien pu faire, mais quand elle eut disparu à travers la porte, je réussis à reprendre mon sang-froid et à la suivre en titubant. Je voyais la large traînée sanglante, elle conduisait à l'étage supérieur. Elle m'a amené ici et je veux bien être maudit si je ne l'ai vu à travers la porte, frappant le pauvre Marsh plongé dans la stupeur, à la façon d'un serpent à sonnette atteint de folie furieuse, comme il m'avait frappé moi-même, puis s'enroulant autour de son corps comme aurait fait un python. Il avait commencé à revenir à lui, mais cet abominable serpent l'avait attrapé avant qu'il ne soit sur ses pieds. Je savais que toute la haine de cette femme était derrière lui, mais je n'avais pas la force de l'arracher de là. J'essayai, mais c'était trop pour moi. Même la machette n'y faisait rien – je ne pouvais la balancer convenablement sans risquer de mettre Frank en pièces. Je vis donc ces spires monstrueuses se serrer, le pauvre Frank écrasé sous mes yeux jusqu'à ce que mort s'ensuive, et pendant tout ce temps, ce terrible hurlement étouffé continuait d'arriver de quelque part, au-delà des champs.

» C'est tout. J'ai tiré le rideau de velours sur le tableau en souhaitant qu'il ne soit jamais plus soulevé. Cette chose doit être brûlée. Je ne pouvais arracher la tresse du cadavre de ce pauvre Frank. Elle s'accrochait à lui comme une sangsue et paraissait avoir en même temps la faculté de bouger. C'était comme si cette corde serpentine de cheveux éprouvait une sorte d'amour pervers pour l'homme qu'elle avait tué, elle s'accrochait à lui. Il faudra brûler le pauvre Frank en même temps que cette tresse, mais pour l'amour de Dieu, n'oublie pas de vérifier que cela est réduit en cendres ! Cela et le tableau. Ils doivent partir tous les deux. La sécurité du monde l'exige !"

» Il est possible que Denis ait dit d'autres choses à voix basse, mais une nouvelle poussée de gémissements lointains le coupa net. Nous sûmes pour la première fois ce que c'était car le vent tournant à l'ouest finit par nous apporter des paroles articulées. Nous aurions dû le savoir depuis longtemps car des bruits analogues étaient souvent venus de la même source. C'était Sophonisbe, l'ancienne sorcière zoulou toute ridée qui s'était prise d'adoration pour Marceline, et qui se lamentait dans sa cabane d'une façon qui apportait un couronnement à la longue suite d'horreurs de cette tragédie de cauchemar. Nous pouvions entendre, l'un et l'autre, quelques-unes des choses qu'elle hurlait ; nous savions que des liens secrets et primitifs unissaient cette sorcière sauvage à cette héritière des secrets antiques qui venait d'être extirpée. Quelques-uns des mots qu'elle employait trahissaient son intimité avec la tradition démoniaque et des profondeurs.

» *"Ïa ! Ïa ! Shub-Niggurath ! Ya-R 'lyeh ! N'gagi n 'bulu bwana n 'lolo !* Ya, yo,

pauv' mamsel' Tanit, pauv' mamsel' Isis ! Messeu Ctoulou, viens hors de l'eau chercher ta fille…, elle est mo'te ! Elle est mo'te ! Il n'y a plus de madame, plus, Messeu Ctoulou, Vieille Sophy, elle sait ! Vieille Sophy elle a pas pris la pierre noire du Grand Zimbabwe dans le vieil'Afrique ; Vieille Sophy elle danse pas au clai' de lune autour Pier' crocodile avant que N'bangus lui apprenne et la vende aux gens du bateau ! Plus de Tanit ! Plus d'Isis ! Plus de sorcière pour entretenir le feu sur la grande pierre ! *Ya ! Yo ! N'gagi n 'bulu bwana n 'lolo ! Ïa ! Shub-Niggurath !* Elle mo'te ! Vieil' Sophy sait."

» Ce n'était pas la fin des gémissements, mais c'était tout ce que j'avais le courage d'entendre. D'après l'expression de physionomie de mon garçon, ces gémissements avaient dû lui rappeler quelque chose d'effrayant et la crispation de sa main sur le manche de la machette ne faisait rien présager de bon. Je savais qu'il était désespéré et je me précipitai pour le désarmer avant qu'il ait pu en faire davantage.

» Mais il était trop tard. Un vieillard avec un mauvaise colonne vertébrale ne compte pas pour grand-chose au point de vue physique. Il y eut lutte, mais il s'était tué avant que beaucoup de secondes se soient écoulées. Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas essayé de me tuer, moi aussi. Ses dernières paroles prononcées en haletant avaient trait à la nécessité d'effacer tout ce qui avait eu un rapport avec Marceline, soit par le sang, soit par le mariage.

» Je m'étonne encore de ne pas être devenu sur-le-champ complètement fou, ou bien dans les moments et les heures qui suivirent. Il y avait devant moi le corps de mon garçon, le seul être humain que j'aie eu à chérir, et à dix pieds de là, devant ce chevalet voilé, le corps de son meilleur ami, avec, entouré autour de lui, une tresse d'une indicible horreur. À l'étage au-dessous, il y avait le cadavre scalpé du monstre femelle sur le compte de qui j'étais à moitié prêt à croire n'importe quoi. J'étais trop étourdi pour analyser la probabilité de l'histoire des cheveux et même si je ne l'avais pas été, le hurlement sinistre venant de la cabane de tante Sophy aurait suffi à calmer mes hésitations.

» Si j'avais été sage, j'aurais fait exactement ce que m'avait dit de faire ce pauvre Denis. J'aurais brûlé la peinture et la tresse étreignant le corps, sans manifester la moindre curiosité mais j'étais trop secoué pour être sage. Je suppose que j'ai marmonné des choses idiotes sur le corps de mon fils, je me rappelai ensuite que la nuit touchait à sa fin et que les domestiques seraient de retour dans la matinée. Il était évident qu'une affaire comme celle-ci ne pourrait jamais être expliquée ; je savais que je devrais dissimuler les choses et inventer une histoire.

» La tresse de cheveux entourant Marsh était une chose monstrueuse. Je n'osais pas

y toucher et plus je m'attardais à regarder, plus horrible était ce que je voyais. Une chose me fit sursauter. Je ne veux pas dire ce que c'était, mais elle explique partiellement le besoin qu'avaient les cheveux de Marceline d'être nourris, et elle utilisait à cette fin des huiles étranges.

» Je décidai enfin d'enterrer les trois cadavres dans la cave, avec de la chaux vive et je savais en avoir dans la réserve. Ce fut une nuit de travail infernal. Je creusai trois tombes – celle de mon garçon très loin des deux autres parce que je ne voulais pas qu'il soit près ni du corps ni des cheveux de la femme. J'étais désolé de ne pouvoir détacher la tresse enroulée autour du pauvre Marsh. Ce fut un travail terrible de les descendre tous à la cave. J'utilisai des couvertures pour transporter la femme et le pauvre diable entouré de la tresse. Il me fallut alors aller chercher deux tonneaux de chaux dans la réserve. Dieu doit m'avoir donné des forces, car non seulement je les ai transportés, mais j'ai rempli les trois tombes sans anicroche.

» Je transformai un peu de chaux vive en lait de chaux. J'ai dû prendre un escabeau et mettre en état le plafond du salon qui avait été traversé par le sang. Et je brûlai presque tout ce que contenait la chambre de Marceline, je frottai le plancher, les murs, et les gros meubles. Je lavai l'atelier du grenier également, la traînée et les empreintes qui y conduisaient. Et je ne cessais pendant ce temps d'entendre la vieille Sophy gémir au loin. Cette créature devait être possédée du diable pour pouvoir donner de la voix ainsi. Mais elle hurlait toujours d'étranges choses. C'est pourquoi les Nègres des champs n'ont pas eu peur et ne se sont pas montrés curieux : cette nuit-là. Je fermai la porte de l'atelier et pris la clef dans ma chambre. Puis, j'ai brûlé dans le foyer tous mes vêtements souillés. À l'aube, la maison tout entière avait repris un aspect parfaitement normal du moins pour un œil non prévenu. Je n'avais pas osé toucher au chevalet voilé, mais je me proposais de m'en occuper par la suite.

» Eh bien, les domestiques sont rentrés le lendemain et je leur ai dit que tous les jeunes gens étaient partis pour Saint-Louis. Aucun ouvrier agricole ne paraissait avoir vu ni entendu quoi que ce fût et dès le lever du soleil, les gémissements de la vieille Sophonisbe s'étaient tus. Ensuite, elle a pris l'attitude d'un sphinx et elle n'a jamais dit un mot de ce qui s'était passé dans son cerveau de sorcière pendant la journée et la nuit précédentes.

» Ensuite, je prétendis que Denis, Marsh et Marceline étaient retournés à Paris et je me fis envoyer discrètement par une agence des lettres de là-bas – des lettres que j'avais préparées en contrefaisant mon écriture. On m'annonça ainsi pendant la guerre les morts de Marsh et de Denis, et ensuite que Marceline était entrée au couvent. Heureusement, Marsh était un orphelin et par ses manières excentriques, il s'était

aliéné l'affection de ses parents qui habitaient la Louisiane. Les choses auraient pu s'arranger beaucoup mieux pour moi si j'avais été assez raisonnable pour brûler le tableau, vendre la plantation et renoncer à essayer de diriger mes affaires avec un esprit ébranlé et surmené. Vous voyez où ma folie m'a conduit. Les récoltes de plus en plus déficitaires, la main-d'œuvre qui s'en va peu à peu, la maison qui tombe en ruine et moi-même vivant en ermite, cible toute trouvée pour des douzaines d'histoires colportées dans le voisinage. Personne ne vient ici aujourd'hui après la tombée de la nuit, ou à n'importe quelle heure quand ce n'est pas indispensable. C'est pourquoi j'ai su que vous deviez être un étranger.

» Et pourquoi est-ce que je reste ici ? Je ne peux pas vous en donner toutes les raisons. Elles sont trop étroitement liées à des choses qui se trouvent sur l'extrême bord de la saine réalité. Il n'en aurait pas été ainsi, peut-être, si je n'avais pas regardé le tableau. J'aurais dû faire ce que m'avait dit mon pauvre Denis. J'avais honnêtement l'intention de le brûler quand je cuis monté dans cet atelier fermé à clef une semaine après ces horreurs, mais j'ai commencé par regarder, et ça a tout changé.

» Non… Inutile de dire ce que j'ai vu. Vous pouvez, dans un certain sens, voir par vous-même tout à l'heure ; bien que le temps et l'humidité aient fait leur œuvre. Je ne pense pas que cela puisse vous faire du tort si vous y jetez un coup d'œil, mais pour moi, c'était différent. Je savais trop ce que tout cela signifiait.

» Denis avait raison, c'est le plus grand triomphe de l'art humain depuis Rembrandt, bien que le tableau soit resté inachevé. J'ai saisi cela dès le début et je sus que le pauvre Marsh avait justifié là sa philosophie décadente. Il était à la peinture ce que Baudelaire a été pour la poésie, et Marceline était la clef qui a permis de libérer son génie intime.

» Quand j'ai écarté les tentures, la chose m'a presque frappé de stupeur – avant que j'aie compris même à moitié ce que représentait l'ensemble. Vous savez, ce n'est un portrait que partiellement. Marsh disait assez vrai quand il laissait entendre qu'il ne peignait pas seulement Marceline, mais en même temps, ce qu'il voyait à travers et au-delà d'elle.

» Naturellement, elle s'y trouvait – elle était la clef du tableau, dans un certain sens – mais son personnage ne constituait qu'un point dans une vaste composition. Elle était nue, à l'exception de ce hideux réseau de cheveux enroulé autour d'elle. Elle était à moitié assise à moitié étendue sur une sorte de banc ou de divan, sculpté de motifs étrangers à toute tradition décorative connue. Elle avait à la main une coupe d'une forme monstrueuse d'où s'écoulait un liquide dont la couleur était telle que je n'ai pas réussi jusqu'à présent à le situer ou à le classifier.

» Le personnage et le divan se trouvaient au premier plan à gauche du décor le plus étrange que j'aie jamais vu de ma vie. Je pense que cela voulait suggérer que ce décor dans son ensemble était une sorte d'émanation de l'esprit de cette femme ; cependant, cela suggérait aussi quelque chose d'exactement opposé : cela aurait été une image maléfique ou une hallucination déclenchée par le décor lui-même.

» Je ne peux pas vous dire à présent si c'est un extérieur ou un intérieur, si ces infernales voûtes cyclopéennes sont vues du dehors ou du dedans, s'il y a vraiment de la pierre sculptée ou seulement un foisonnement de fongosités morbides. La géométrie de l'ensemble est absolument folle, on aperçoit les angles aigus et obtus complètement confondus.

» Eh Dieu ! Les formes de cauchemar qui flottent tout autour dans cette pénombre perpétuelle et démoniaque ! Ces horreurs outrageantes qui restent tapies et qui guettent, qui tiennent un sabbat de sorcières avec cette femme comme grande prêtresse ! Les choses noires et velues qui ne sont pas tout à fait des boucs – la bête à tête de crocodile avec trois pattes et une rangée dorsale de tentacules, et les Aegipans au nez aplati qui dansent suivant une figure que connaissaient les prêtres d'Égypte et qu'ils qualifiaient de maudite !

» Cependant la scène ne se passait pas en Égypte mais *derrière l'Égypte* ; derrière même l'Atlantide ; derrière la fabuleuse Mu et la Lémurie à laquelle on ne fait allusion dans les mythes qu'à voix basse. C'était la source de toute l'horreur de cette terre et le symbolisme ne montrait que trop clairement à quel point Marceline en faisait partie intégrante. Je crois que ce doit être l'indicible R'lyeh, qui n'a pas été construit par des créatures de notre planète, Marsh et Denis en parlaient dans l'ombre, à voix basse. Dans le tableau, la scène se passe sous l'eau, à une grande profondeur, bien que tout le monde semblât respirer librement.

» Eh bien, je ne pouvais que regarder et frissonner ; finalement, je vis que Marceline me surveillait subrepticement de ses yeux qui apparaissaient sur la toile comme monstrueux, dilatés. Ce n'était pas simple superstition, Marsh avait réellement saisi quelque chose de son horrible vitalité dans ses symphonies de lignes et de couleurs ; si bien qu'elle continue à ruminer des pensées, regarder fixement et haïr, exactement comme si la plus grande partie d'elle-même ne se trouvait pas dans la cave, sous la chaux vive. Et c'était pire que tout *lorsque certaines de ces mèches de cheveux serpentines nées d'Hécate se mettaient à se détacher de la surface et à s'avancer à tâtons à travers la pièce, dans ma direction !*

» C'est alors que je connus la dernière et définitive horreur, que je compris que j'étais à jamais un gardien et un prisonnier. Elle était la chose d'où étaient sorties les

premières légendes obscures de Méduse et des Gorgones et quelque chose dans ma volonté ébranlée avait été saisi et pétrifié. Jamais plus je ne serai à l'abri de ces mèches serpentines qui s'avançaient en ondulant, les mèches du tableau et celles qui dormaient sous la chaux à côté des tonneaux de vin. Trop tard je me rappelai les histoires sur le caractère soi-disant indestructible, même après des siècles d'inhumation, des cheveux des morts.

» Depuis, ma vie n'a plus été qu'horreur et esclavage. La peur de ce qui sommeille dans la cave me guettait toujours. En moins d'un mois, les Nègres commençaient à chuchoter à propos du grand serpent noir qui, la nuit, rampait près des tonneaux et du fait curieux que la trace laissée par lui sur le sol conduisait à un autre endroit situé à environ six pieds de là. Finalement, je dus tout déménager dans une autre partie de la cave, car on ne pouvait obtenir d'aucun Noir qu'il approche de l'endroit où l'on voyait le serpent.

» Alors, les ouvriers agricoles commencèrent à parler du serpent noir qui rendait visite à la vieille Sophonisbe dans sa cabane toutes les nuits après minuit. L'un d'eux m'a montré sa trace et pas très longtemps après, j'ai découvert que tante Sophy elle-même s'était mise à rendre d'étranges visites à la cave de la grande maison, à s'y attarder, à marmonner des choses pendant des heures à l'endroit précis où aucun des autres Noirs ne consentait à aller. Dieu, mais comme j'ai été heureux quand cette vieille sorcière est morte ! Je crois honnêtement qu'elle avait été prêtresse d'une tradition antique et terrible, là-bas en Afrique. Elle a dû vivre jusqu'à près de cent cinquante ans.

» Quelquefois, la nuit, je crois entendre une chose glisser dans la maison. Il y a un drôle de bruit dans l'escalier, là où les planches ne tiennent plus très bien, et alors le loquet de ma chambre se met à faire du bruit comme sous une pression venant de l'intérieur. Je garde toujours ma porte fermée, naturellement. Il y a certains matins où je crois sentir une odeur écœurante dans les couloirs et où je remarque dans la poussière des planchers une vague trace qu'on croirait laissée par une corde. Je sais que je dois garder les cheveux qui sont sur le tableau, car si quoi que ce soit leur arrivait, il y a dans cette maison des entités qui exerceraient à coup sûr une terrible vengeance. Je n'ose même pas mourir ; car la vie et la mort ne font qu'un pour ceux qui se trouvent dans les griffes de ce qui sort de R'lyeh. Quelque chose se trouvera justement là pour punir ma négligence. La chevelure de Méduse m'a eu, et il en sera toujours de même. N'ayez jamais rien à faire avec l'horreur secrète et ultime, jeune homme, si vous attachez de la valeur à votre âme immortelle. »

Au moment où le vieillard terminait son histoire, je vis que la petite lampe brûlait

depuis longtemps sans huile et que la grande était presque vide. L'aube ne devait plus être loin, je le savais ; et mes oreilles me faisaient savoir que l'orage était terminé. L'histoire m'avait maintenu dans une demi-stupeur et j'avais presque peur de regarder la porte, de crainte qu'elle ne révèle la présence d'une pression intérieure provenant d'une source impossible à dire. Il aurait été difficile de décider ce qui avait le plus de prise sur moi : l'horreur véritable, l'incrédulité ou bien une sorte de curiosité morbide à l'affût du fantastique. J'étais totalement incapable de parler et je devais attendre de mon hôte que ce soit lui qui rompe le silence.

« Voulez-vous voir… la chose ? »

Sa voix était très faible et hésitante et je vis qu'il était extrêmement sérieux. De mes différentes émotions, c'est la curiosité qui prit le dessus et j'acquiesçai silencieusement. Il se leva, alluma une bougie sur une table voisine, la tint haut devant lui et ouvrit la porte.

« Suivez-moi. Montons. »

J'appréhendais d'avoir à affronter de nouveau ces couloirs moisis, mais la fascination calma mes angoisses. Les lames du parquet grinçaient sous nos pas, et une fois, je fus pris de tremblements en croyant voir dans la poussière, à côté de l'escalier, une vague ligne ressemblant à la trace d'une corde.

L'escalier du grenier était bruyant et branlant, plusieurs marches manquaient. J'étais heureux d'avoir besoin de regarder attentivement où je posais le pied, car cela me donnait une excuse pour ne pas regarder autour de nous. Dans le couloir du grenier il faisait un noir d'encre ; il était envahi de toiles d'araignée, il y avait deux centimètres de poussière sauf sur la trace qui aboutissait à une porte sur la gauche tout au fond. En remarquant les fragments pourris d'un épais tapis, je pensais aux autres pieds qui l'avaient foulé pendant des décades et des décades, à ceux-là et aussi à une chose qui n'avait pas de pieds.

Le vieillard me conduisit tout droit à l'extrémité du passage ainsi tracé et se battit une seconde avec le loquet rouillé. Maintenant que je sentais le tableau si près, j'étais terrifié, mais il était trop tard pour reculer. Mon hôte m'introduisait bientôt dans l'atelier désert.

La lueur de la bougie était très faible, mais elle suffisait pour nous faire apparaître l'essentiel. Je remarquai le plafond bas et en pente, l'énorme lucarne qui avait été élargie, les objets anciens, les trophées suspendus aux murs et surtout, au centre, le grand chevalet recouvert de son voile. Russy se dirigeait vers lui ; il écarta la draperie de velours sur le côté opposé à celui où je me trouvais et, sans dire mot, me

fit signe d'approcher. Il me fallut beaucoup de courage pour obéir, surtout en voyant, à la lueur vacillante de la bougie, les yeux de mon guide se dilater dès qu'il les eut posés sur la toile dévoilée. Mais là encore, la curiosité fut la plus forte ; je fis le tour pour aller me placer à côté de lui. Alors, je vis l'atroce chose.

Je ne m'évanouis pas, mais aucun lecteur ne pourra réaliser l'effort qu'il me fallut déployer pour l'éviter. Je poussai un cri, mais m'arrêtai net en voyant l'air terrifié qui se peignait sur le visage du vieillard. Comme je m'y étais attendu, la toile était déformée, moisie et devenue rugueuse à force d'avoir été exposée à l'humidité et de n'avoir pas été entretenue. Mais, malgré tout cela, je pouvais déceler les monstrueux témoignages d'étrangeté cosmique et maléfique qui apparaissaient à travers le contenu morbide de cette scène indicible, à la géométrie pervertie.

C'était bien comme avait dit le vieillard : un enfer de voûtes et de colonnes où se mêlaient les messes noires et les sabbats de sorcières et j'étais hors d'état de deviner ce que l'artiste aurait pu ajouter à son œuvre en l'achevant. La décrépitude n'avait fait qu'aggraver la hideur totale de son symbolisme maléfique ; car les parties les plus détériorées par le temps représentaient précisément celles qui, dans la nature – ou dans ce royaume extra-cosmique qui singe la nature –, auraient été les plus sujettes à la dégradation ou à la désintégration.

La summum de l'horreur était naturellement atteint par Marceline ; en voyant ces chairs bouffies, décolorées, je m'étais fait l'idée extravagante qu'il existait peut-être un lien obscur, occulte, entre le corps représenté sur la toile et celui qui gisait dans la chaux, sous le sol de la cave. Peut-être, au lieu de le détruire, la chaux avait-elle conservé le cadavre, mais aurait-elle pu protéger ces yeux noirs, mauvais, qui me fixaient en se moquant de moi, du fond de leur enfer peint ?

Mais, il y avait autre chose, à propos de cette créature, que je ne pouvais manquer de remarquer, une chose que Russy n'avait pas pu formuler, mais qui avait peut-être quelque chose à voir avec le désir de Denis de tuer tous ceux de son sang qui avaient demeuré sous le même toit qu'elle. Que Marsh l'ait su ou que le génie qui était en lui l'ait traduit à son insu dans sa peinture, personne ne pourrait le dire. Mais Denis et son père n'auraient pas pu le savoir tant qu'ils n'avaient pas vu le tableau.

Ce qui surpassait tout en horreur, c'était le flot de cheveux noirs qui recouvraient le corps en décomposition, *mais qui, eux, n'étaient pas le moins du monde atteints par la décrépitude.* Tout ce que j'avais pu entendre dire à ce sujet était amplement vérifié. Il n'avait rien d'humain, ce flot de noirceur serpentine, en forme de corde, sinueux, à moitié huileux, à moitié crêpé. Une vie ignoble, indépendante s'affirmait dans chaque spire, chaque torsion qui n'était pas naturelle, et le fait que les bouts retournés fissent

penser à d'innombrables têtes de reptiles n'était ni illusoire ni accidentel.

L'atroce chose me retenait comme un aimant. J'étais sans réaction et ne m'étonnais plus du mythe de la Gorgone dont le regard pétrifiait tous ceux qu'il rencontrait. Puis, je crus voir un changement apparaître sur cette chose. Les traits, à l'expression sournoise, bougèrent d'une façon perceptible, si bien que le menton en décomposition tomba, et les lèvres épaisses, bestiales, découvrirent ainsi une rangée de crocs jaunes pointus. Les pupilles des yeux diaboliques se dilatèrent, tandis que les yeux eux-mêmes semblaient ressortir. Et les cheveux… ces cheveux maudits ! *Ils avaient commencé à bouger et à onduler d'une manière perceptible, leurs têtes de serpents se tournaient toutes vers Russy et s'agitaient comme si elles s'étaient préparées à mordre !*

Je perdis aussitôt la raison ; avant de savoir ce que je faisais je tirai mon revolver et envoyai une décharge de six balles blindées d'acier dans cette toile outrageante. La chose tomba immédiatement en pièces, le cadre lui-même quitta le chevalet pour tomber avec fracas sur le sol couvert de poussière. Mais cette horreur étant ainsi anéantie, une autre se présentait à moi dans la personne de Russy dont les hurlements affolés en voyant le tableau disparaître étaient aussi terribles que ce tableau lui-même.

Avec un cri à peine articulé : « Dieu ! à présent, vous l'avez fait ! » le vieillard frénétique m'a violemment saisi le bras et a commencé à m'entraîner hors de la pièce et dans l'escalier branlant. Dans son affolement, il avait laissé tomber la bougie, mais l'aube était proche et un peu de lumière grisâtre commençait à filtrer à travers les vitres couvertes de poussière. Je trottai et trébuchai à plusieurs reprises, mais à aucun moment mon guide ne ralentit son allure.

« Courez ! hurlait-il. Courez si vous tenez à la vie ! Vous ne savez pas ce que vous venez de faire ! Je ne vous ai jamais tout dit ! Il y avait des choses que je devais faire, *le tableau m'a parlé et me l'a dit.* Je devais le garder, le protéger…, à présent, le pire peut arriver ! *Elle et sa chevelure vont sortir de leur tombes, Dieu sait dans quel but !*

» Dépêchez-vous, mon vieux ! Pour l'amour de Dieu, partons d'ici pendant qu'il en est encore temps. Si vous avez une voiture, emmenez-moi avec vous à cap Girardeau. Cette chose finira peut-être par m'avoir de toute façon, mais je veux lui en donner pour son argent. Sortons d'ici…, vite ! »

En arrivant au rez-de-chaussée, je commençai à entendre un martèlement lent, curieux, venant de derrière la maison, suivi du bruit d'une porte qui se fermait. Russy n'avait pas entendu ce premier bruit sourd, mais l'autre parvint à son oreille et lui arracha le plus terrible hurlement qui ait jamais retenti dans un gosier humain.

« *Oh Dieu… grand Dieu… c'était la porte de la cave… Elle arrive…* »

À ce moment-là, j'étais en train de me battre désespérément contre le loquet rouillé et les gonds affaissés de la grande porte de devant, avec presque autant de frénésie que mon hôte, maintenant que j'entendais les pas lents et pesants qui approchaient des pièces inconnues situées sur le derrière de ce manoir maudit. La pluie nocturne avait fait gonfler les planches de chêne et la lourde porte, collée, résistait avec encore plus de vigueur que la veille au soir, quand j'avais forcé l'entrée.

Quelque part, une planche craqua sous le pied de celui qui marchait, quel qu'il fût, et ce bruit sembla faire disparaître le dernier vestige de raison qui pouvait subsister chez ce malheureux vieillard. Avec un rugissement de taureau furieux, il me lâcha et fit un plongeon vers la droite, à travers la porte ouverte d'une pièce qui me paraissait être un salon. Une seconde après, au moment précis où je réussissais à ouvrir la porte du devant et m'échappais moi-même, j'entendis un bruit de verre brisé et je compris qu'il avait sauté par la fenêtre. Au moment où je bondissais hors du porche affaissé pour entamer ma course folle dans la longue allée envahie d'herbes folles, je crus percevoir un bruit sourd de pas décidés qui ne me suivaient pas, mais qui continuaient, lourdement, et qui franchissaient la porte du salon aux toiles d'araignée.

En plongeant imprudemment à travers les herbes et les bruyères de cette allée abandonnée, je ne regardai derrière moi que deux fois. Je dépassai les tilleuls en train de mourir et les chênes nains grotesques, dans la pâleur grise d'une aube nuageuse de novembre. La première fois que je regardai, ce fut lorsque cette odeur âcre parvint à mes narines ; je me dis alors que la bougie de Russy avait dû tomber par terre dans l'atelier du grenier. Mais à ce moment-là, j'étais en sécurité près de la route, en un point élevé d'où le toit de la maison déjà éloignée était clairement visible au-dessus des arbres qui l'entouraient ; et exactement comme je m'y attendais, d'épais nuages de fumée s'élevaient en tourbillons des lucarnes du grenier et montaient vers le ciel plombé. Je remerciai les pouvoirs de la création de ce qu'une malédiction immémoriale soit sur le point d'être balayée par le feu et effacée de la surface du globe.

Mais, un instant après, ce fut mon second regard en arrière qui me permit de voir deux autres choses, des choses qui détruisirent, pour sa plus grande part, le soulagement que j'avais éprouvé et qui me donnèrent un choc suprême dont je ne me remettrai jamais. J'ai dit que je me trouvais en un point élevé de l'allée et que de là, on voyait une grande partie de la plantation située derrière moi. Ce panorama comprenait non seulement la maison et ses arbres mais une partie du terrain plat situé sur le bord du fleuve, abandonné et partiellement submergé et plusieurs virages de

l'allée envahie par les herbes que je m'étais tellement pressé de franchir. Dans ces derniers endroits, je voyais à présent des choses ou des présomptions de choses – dont je souhaiterais ardemment pouvoir nier l'existence.

C'était un cri lointain et étouffé qui m'avait fait me retourner à nouveau et, ce faisant, je vis la trace d'un mouvement sur la plaine gris sombre, marécageuse, située derrière la maison. À cette distance, les silhouettes humaines sont très petites. Je pensais cependant que ce mouvement mettait en jeu deux personnages, un poursuivant, un fugitif. J'ai même cru voir la silhouette habillée de sombre se trouvant en tête rattrapée et saisie par la silhouette nue et chauve placée en deuxième position – rejointe, saisie et traînée avec violence dans la direction de la maison maintenant en flammes.

Mais, je ne pus assister à la suite car un spectacle plus rapproché s'imposa immédiatement à mon attention – comme un mouvement, au sein des broussailles, en un point qui se trouvait à quelque distance en arrière le long de l'allée déserte. *À ne pas s'y tromper, les herbes, les buissons et les bruyères se balançaient comme aucun vent n'aurait pu les balancer ; ils se balançaient comme si, lancé à ma poursuite, un gros serpent rapide s'était tortillé sur le sol dans un but déterminé.*

C'était tout ce que je pouvais supporter. Je suis parti comme un fou vers la porte, indifférent aux déchirures de mes vêtements et aux égratignures sanglantes sur ma peau et j'ai sauté dans le roadster rangé sous le grand chêne vert. Il faisait peine à voir : crotté, inondé par la pluie, mais la mécanique était indemne et je n'eus aucune difficulté à mettre en marche. Je partis à l'aveuglette dans la direction vers laquelle il était tourné. Je n'avais rien d'autre en tête que de sortir au plus tôt de cette terrifiante région de cauchemars et de démons malfaisants – de me trouver ailleurs aussi vite que possible et d'aller aussi loin que le permettrait ma réserve d'essence.

À trois ou quatre miles, un fermier me héla, un brave type à la voix traînante, entre deux âges, et d'une grande intelligence naturelle. Je fus heureux de ralentir et de lui demander des renseignements, malgré l'étrange aspect que je savais avoir. L'homme m'indiqua de bonne grâce le chemin de cap Girardeau et me demanda d'où je venais à une heure aussi matinale et dans un tel état.

Pensant qu'il valait mieux en dire le moins possible, je lui dis simplement que j'avais été surpris par la pluie de la nuit et m'étais réfugié dans une ferme voisine, et qu'ensuite, en essayant de retrouver ma voiture, je m'étais égaré dans les fourrés.

« Dans une ferme, hein ? je me demande bien chez qui c'était. Y a rien de c'côté qu'Him Ferris en face de Berker's Crick et c'est tout à vingt miles à la ronde. »

J’eus un sursaut et me demandai quel nouveau mystère ceci faisait présager, puis je demandai à celui qui me renseignait s’il avait vu la grande maison de plantation en ruine dont l’ancienne grille borde la route, pas loin d’ici.

« Drôle que vous vous souveniez de ça, étranger ! Mais cette maison n’est plus là, aujourd’hui. Elle a brûlé il y a cinq ou six ans – et on a bien raconté quelques drôles d’histoires à ce propos. »

Je frissonnai.

« Vous voulez dire Riverside, la maison du vieux Russy. C’était curieux d’y aller, il y a quinze ou vingt ans. Le fils du vieux a épousé une fille d’ailleurs et quèqu’gens ont trouvé qu’c’était une sacrée drôle de garce. Ils n’aimaient pas les airs qu’elle prenait. Alors elle et le gars ils sont partis tout d’un coup et plus tard, le vieux il a dit qu’il avait été tué à la guerre. Mais certains Nègres laissaient entendre de drôles de choses. Le bruit a couru dernièrement que le vieux était tombé amoureux de la fille et qu’il l’avait tuée et le garçon avec. Cet endroit était, ça c’est sûr, hanté par un serpent noir, que ça veuille dire ce que ça peut.

» Alors, il y a cinq ou six ans, le vieux a disparu et la maison a brûlé. Certains disent qu’il a brûlé avec la maison. C’était un matin succédant à une nuit de pluie, juste comme aujourd’hui, quand des tas de gars ont entendu un terrible hurlement de l’autre côté des champs, c’était la voix du vieux Russy. Quand ils se sont arrêtés pour regarder ils ont vu la maison s’en allant en fumée comme en un clin d’œil, la maison, en tout cas était entièrement comme de l’amadou, pluie ou pas. Personne n’a jamais revu le vieux, mais de temps en temps, on dit que le fantôme de ce gros serpent noir rampe aux alentours.

» Qu’est-ce que vous comprenez à ça de toute façon ? Vous aviez l’air de connaître l’endroit. N’avez-vous jamais entendu parler de Russy ? Qu’est-ce que vous croyez qu’il y avait de pas normal chez cette fille que le jeune Denis a épousée ? Elle faisait frissonner tout le monde en quelque sorte, elle semait la haine, mais vous n’auriez pas pu dire pourquoi. »

J’essayais de réfléchir, mais c’était pour le moment au-dessus de mes forces. La maison avait brûlé des années auparavant ? Alors, où avais-je passé la nuit et dans quelles conditions ? Et pourquoi savais-je ce que je savais de ces histoires ? Et pendant que je pensais à tout cela, je vis un cheveu sur la manche de ma veste : le cheveu court et gris d’un homme âgé.

À la fin, j’ai continué ma route sans rien dire. Mais j’ai insinué que les racontars faisaient du tort à ce pauvre vieux planteur qui avait tellement souffert. Je dis bien

clairement – comme si j'avais parlé d'après des rapports authentiques recueillis auprès d'amis – que s'il y avait quelqu'un à blâmer pour les ennuis survenus à Riverside, c'était la femme, Marceline. Elle n'était pas faite pour les mœurs du Missouri, dis-je, et c'était dommage que Denis l'ait épousée.

Je n'en dis pas davantage, car j'avais l'impression que les Russy, avec leur orgueil, leur culte de l'honneur, leur susceptibilité chatouilleuse, n'auraient pas aimé que je m'étende davantage. Ils en avaient assez supporté, Dieu sait, sans que le voisinage risque de deviner quel démon sorti des enfers, quelle Gorgone issue des horreurs des temps très anciens, était venue souiller leur nom resté sans tache depuis des siècles.

Il n'aurait pas non plus été convenable que les voisins connussent cette autre horreur que mon hôte étrange d'une nuit n'avait pu se résoudre à me raconter, cette horreur qu'il avait dû apprendre comme je l'avais apprise d'après des détails dans le chef-d'œuvre perdu de l'infortuné Frank Marsh.

Cela aurait été trop affreux qu'ils apprissent que celle qui fut pour un temps l'héritière de Riverside – cette gorgone ou lamie maudite dont les tresses abominables, crêpées, serpentines devaient, encore maintenant, s'enrouler avec une avidité de vampires autour du squelette d'un artiste, dans une tombe pleine de chaux vive, sous les fondations d'une maison incendiée, faisait secrètement, mais sans erreur possible, partie de la descendance des créatures rampantes les plus primitives de Zimbabwe. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait eu des liens avec Sophonisbe, la vieille sorcière car, dans une proportion, il est vrai, trompeusement faible, Marceline était une créature répugnante, bestiale et ses ancêtres étaient venus d'Afrique.

L'HOMME DE PIERRE

The Man of Stone - 1932 (1932)

Par Hazel Heald (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Ben Hayden avait toujours été un garçon obstiné ; dès qu'il eut entendu parler de ces statues étranges que l'on trouvait parmi les sommets les plus élevés des Adirondacks, rien ne put l'empêcher d'aller voir. J'étais depuis des années son ami intime, nous étions en toutes circonstances aussi inséparables qu'Oreste et Pylade. Si bien que lorsque Ben eut pris la ferme résolution d'y aller… eh bien ! je n'eus rien d'autre à faire que de courir derrière lui, comme un chien fidèle.

« Jack, me dit-il, tu connais Henry Jackson, qui habitait une hutte là-bas, au-delà de Lake Placid à cause de cette vilaine tache qu'on voyait sur la radio de ses poumons ? Eh bien, il est rentré l'autre jour, presque guéri, mais avec énormément de choses à dire sur des circonstances étranges, diaboliques, qu'il a connues là-haut. Il est tombé là-dessus d'un coup et il ne peut avoir la certitude qu'il ne s'agit pas simplement d'une sculpture bizarre ; mais son impression de malaise subsiste tout autant.

» Un jour, il était, semble-t-il, à la chasse. Il est passé devant une caverne sur le seuil de laquelle se tenait quelque chose qui ressemblait à un chien. Au moment où il s'attendait à l'entendre aboyer, il a regardé de nouveau, et il a vu que cette chose n'était pas du tout vivante. C'était un chien de pierre – une image si parfaite, jusqu'au moindre poil, qu'il ne put trancher la question de savoir s'il s'agissait d'une statue exécutée avec une habileté surnaturelle, ou d'un animal pétrifié. Il avait presque peur de le toucher, mais après s'y être décidé, il se rendit compte qu'il était sûrement en pierre.

» Au bout d'un moment, il s'arma de courage et entra dans la caverne – là il éprouva un choc encore plus violent. À peu de distance, il y avait une autre silhouette de pierre ou quelque chose qui y ressemblait – mais, cette fois, il s'agissait d'un homme. Il était étendu par terre, sur le côté. Il était vêtu, et sur son visage se peignait un étrange sourire. Cette fois, Henry ne s'attarda pas à le manipuler, mais courut droit au village que tu connais, Moutain Top. Il posa naturellement des questions, mais il n'en fut guère plus avancé. Il s'aperçut qu'il abordait un sujet brûlant, car les gens du pays se contentaient de secouer la tête, de croiser les doigts, et de marmonner des allusions à un certain "Dan le Fou" – ou quelque chose comme cela.

» C'en était trop pour Jackson, si bien qu'il rentra plusieurs semaines avant la date qu'il s'était fixée. Il me raconta tout, connaissant mon goût pour l'étrange – et chose assez curieuse, je pus retrouver un souvenir qui se raccordait assez nettement avec son récit. Est-ce que tu te souviens d'Arthur Wheeler, ce sculpteur tellement réaliste que les gens avaient fini par le qualifier de "photographe à trois dimensions" ? Je crois que tu l'as un peu connu. Eh bien, c'est un fait, il a fini par aller lui-même dans cette région des Adirondacks. Il y passé beaucoup de temps, puis il a disparu. Jamais plus entendu parler de lui. À présent si l'on trouve dans ces parages des statues de pierre qui ressemblent à des hommes et à des chiens, il me semble qu'elles pourraient être son œuvre – peu importe ce que les paysans disent, ou refusent de dire, à leur sujet. Naturellement, un garçon nerveux comme Jackson pourrait facilement se troubler et perdre la tête en face de semblables objets ; mais j'ai examiné un tas de choses avant de me décider à partir.

» En fait, Jack, je monte là-haut pour examiner l'ensemble de la question – et tu viens avec moi. Cela représenterait une chose énorme de découvrir Wheeler – ou l'une quelconque de ses œuvres. De toute façon, l'air de la montagne nous fera du bien. »

Ainsi, moins d'une semaine plus tard, après un long voyage en train et un parcours en autobus cahotant, nous arrivions à Mountain Top vers la fin d'un après-midi de juin inondé de soleil. Le village ne comportait que quelques petites maisons, un hôtel et un magasin vendant de tout devant lequel l'autobus nous arrêta ; mais nous savions que cet établissement se révélerait probablement comme une mine de renseignements dans le genre de ceux que nous recherchions. Le groupe habituel de flâneurs désœuvrés était rassemblé autour des marches ; lorsque nous nous fûmes présentés comme des estivants à la recherche d'un logement ils en eurent beaucoup à nous recommander.

Nous avions prévu de ne faire aucune recherche jusqu'au lendemain, mais Ben ne put résister à la tentation de risquer quelques questions vagues et prudentes quand il eut remarqué la loquacité sénile de l'un des flâneurs mal vêtus. D'après son expérience antérieure, Jackson sentait qu'il aurait été inutile de commencer par des allusions aux étranges statues ; mais il décida de citer Wheeler comme quelqu'un que nous aurions connu, ce qui nous donnait le droit de nous intéresser à son sort…

La foule parut mal à l'aise lorsque Sam cessa de tailler un bout de bois qu'il avait à la main pour se mettre à parler. Même ce vieil homme de la montagne qui allait pieds nus se roidit en entendant prononcer le nom de Wheeler et Ben éprouva les plus grandes difficultés à tirer de lui une réponse cohérente.

« Wheeler ? finit-il par dire d'une voix sifflante d'asthmatique. Oh oui ! ce type

passait son temps à faire sauter les rochers et à les tailler pour en faire des statues. Alors, comme ça, vous le connaissiez, hein ? Eh bien il n'y a pas grand-chose qu'on puisse vous dire et c'est peut-être encore trop. Il a habité dans les collines la cabane de Dan le Fou – mais pas très longtemps. Il y a eu un moment où il en a eu assez, Dan, c'est-à-dire. Il tournait autour de la femme de Dan et lui faisait du boniment, jusqu'au moment où le vieux diable s'en est aperçu. Du plat qu'il lui faisait, je suppose. Mais il a repris subitement le trimard et personne ne l'a plus jamais revu. Dan a dû lui parler carrément – c'est pas le genre de type à se mettre à dos, Dan ! Il vaut mieux se tenir à l'écart, les gars, car les types ne sont pas bons, de ce côté-ci des collines. Dan était de plus en plus de mauvaise humeur et on ne le voyait plus par ici. Sa femme non plus. Je pense qu'il l'avait bouclée de façon que personne ne puisse lui faire de l'œil ! »

Après quelques autres remarques, Sam reprit son travail, Ben et moi nous échangeâmes un coup d'œil. À coup sûr, il y avait là une nouvelle piste qui méritait d'être suivie activement. Nous décidâmes de descendre à l'hôtel, et nous nous y installâmes aussi vite que nous le pûmes ; nous projetions de nous enfoncer dès le lendemain dans la région sauvage des collines.

Nous sommes partis au lever du soleil ; nous portions chacun un sac tyrolien chargé de provisions et des outils dont nous pourrions avoir besoin. La journée que nous avions en perspective contenait presque une invite stimulante. Il y avait seulement, sous-jacent, un vague contre-courant de mauvais augure. Notre route de montagne abrupte devint rapidement raide et pleine de virages, si bien que nous n'avons pas tardé à avoir très mal aux pieds.

Au bout d'environ deux miles, nous avons quitté la route, en franchissant un mur de pierre sur notre droite près d'un grand orme et en coupant en diagonale en direction d'une pente plus rapide, d'après le plan et les directives que Jackson nous avait préparés. Le trajet à travers les bruyères était pénible, mais nous savions que la caverne ne pouvait plus être très éloignée. Finalement nous sommes tombés tout d'un coup sur l'ouverture – une crevasse noire, encombrée de broussailles ; à un endroit où le sol se relevait brusquement, et, à côté, près d'une mare peu profonde creusée dans le roc, une petite silhouette se tenait, rigide, comme si elle avait voulu rivaliser avec sa propre et étrange pétrification.

C'était un chien gris – ou une statue de chien – et lorsque le cri de surprise que nous poussâmes ensemble se fut éteint, nous ne savions pas très bien ce que nous devions en penser. Jackson n'avait nullement exagéré, et nous ne pouvions croire que la main d'un sculpteur ait pu réussir à produire une chose aussi parfaite. Chaque poil de la

fourrure magnifique de cet animal se distinguait, ceux du dos étaient hérissés comme s'il avait été surpris par une chose inconnue. Ben, en se décidant enfin à effleurer la délicate fourrure de pierre, laissa échapper une exclamation.

« Dieu Tout-Puissant, Jack, mais il est impossible que ce soit une statue ! Regarde – tous ces petits détails, et la façon qu'ont les poils d'être plantés ! Il n'y a rien ici de la technique de Wheeler ! C'est un vrai chien – comment il a pu se trouver dans un état pareil ? Dieu seul le sait. Exactement comme de la pierre – touche-le toi-même. Crois-tu possible qu'un gaz étrange s'échappe parfois de la caverne et donne ce résultat sur un animal vivant ? Nous aurions dû étudier de plus près les légendes locales. Et si ceci est – ou a été – un vrai chien, alors l'homme qui se trouve à l'intérieur doit être lui aussi réel. »

C'est avec une grande solennité – authentique – et presque de la crainte que nous nous sommes mis finalement, Ben en tête, à ramper sur les mains et les genoux pour franchir l'ouverture de la caverne. Ce passage n'atteignait même pas un mètre de large ; ensuite la grotte s'étendait dans toutes les directions pour former une pièce humide, plongée dans la pénombre, dont le sol était jonché de détritus et de cailloux. Pendant un moment nous sommes restés sans pouvoir distinguer grand-chose ; puis, nous nous sommes mis debout, nous avons écarquillé les yeux et nous avons peu à peu distingué une silhouette couchée dans une partie de la grotte encore plus obscure. Ben promenait partout sa torche électrique, mais il hésita un moment à la braquer sur cette forme étendue. Nous étions à peu près sûrs que cette chose de pierre avait autrefois été un homme et il y avait là une certaine cause de malaise.

Ben s'étant enfin décidé à braquer dans cette direction le faisceau de sa torche, nous avons vu que l'objet en question était couché sur le côté, et nous tournait le dos. On voyait clairement qu'il était fait de la même matière que le chien de l'entrée, mais subsistaient sur lui les vestiges d'un vêtement de sport en gros tissu rugueux, qui tombait en poussière et n'était pas pétrifié. Nous étions prêts à subir un choc, nous nous sommes donc approchés avec le plus grand calme pour examiner l'objet de plus près. Ben le contourna pour examiner le visage tourné de l'autre côté. Mais rien ne le préparait à ce qu'il allait voir en dirigeant sa torche sur ce visage de pierre. Le cri qu'il poussa était donc entièrement excusable ; lorsque j'eus bondi à ses côtés pour voir à mon tour, je ne pus m'empêcher d'y faire écho. Cela n'avait pourtant rien d'affreux ni de terrifiant en soi. C'était seulement le fait d'avoir reconnu ces traits : sans l'ombre d'un doute, ce visage figé dans l'immobilité de la pierre, avec son expression à moitié effrayée, à moitié amère, avait appartenu à une vieille connaissance à nous : Arthur Wheeler.

Mus par quelque instinct, nous sommes sortis de la caverne en chancelant, puis en rampant, nous avons descendu la pente couverte de broussailles jusqu'à un endroit où l'on ne voyait plus ce sinistre chien de pierre. Nous ne savions que penser, nos esprits brassaient les conjectures et des appréhensions. Ben, qui avait bien connu Wheeler, était particulièrement bouleversé ; il semblait rassembler des indices qui m'avaient échappé.

Pendant notre halte sur la pente verdoyante, il ne cessait de répéter : « Pauvre Arthur, pauvre Arthur ! », mais je ne me rappelai ce que nous avait dit le vieux Sam Poole sur les ennuis qu'avait eus Wheeler avant sa disparition qu'après l'avoir entendu murmurer : « Dan le Fou. » Le temps d'un éclair, l'idée nous effleura que l'hôte jaloux aurait pu être responsable de la présence de Wheeler dans cette caverne, mais cette pensée s'évanouit aussi vite qu'elle avait pris naissance.

Ce qui nous intriguait le plus concernait le phénomène lui-même. Nous étions complètement dépassés par cette question ; quelle émanation gazeuse, quelle vapeur issue d'une substance minérale avait pu provoquer ce changement en relativement peu de temps ? La pétrification normale, nous le savions, est un processus chimique supposant le remplacement très lent de substances par d'autres. Il lui faut beaucoup de temps pour s'accomplir ; et pourtant, il y avait ici deux images de pierre qui avait été des êtres vivants – du moins Wheeler était dans ce cas – quelques semaines auparavant. Il était inutile de faire des conjectures. Il ne nous restait, cela était clair, qu'à aviser les autorités en leur laissant le soin de découvrir ce qu'elles pourraient. Mais Ben avait toujours cette arrière-pensée concernant Dan le Fou. De toute façon, nous sommes retournés, en nous agrippant, jusqu'à la route ; une fois là, Ben ne prit pas la direction du village, mais regarda vers les hauteurs dans la direction où le vieux Sam avait dit que se trouvait la cabane de Dan. C'était la deuxième maison après le village, avait dit le vieux vagabond asthmatique ; elle se trouvait sur la gauche, loin de la route dans un épais taillis de chênes rabougris. Avant que j'aie eu le temps de m'en apercevoir, Ben m'entraînait pour me faire remonter la route sablée, passer devant une ferme crasseuse et pénétrer dans une région de plus en plus sauvage.

Il ne me vint pas à l'idée de protester, mais j'éprouvais la sensation d'une menace qui se précisait à mesure que se raréfiaient les indices familiers de l'agriculture et la civilisation. Finalement s'ouvrit à notre gauche un sentier étroit et mal entretenu, tandis qu'apparaissait au-delà d'un bouquet d'arbres souffreteux, à moitié morts, le toit pointu d'un bâtiment sordide aux murs et aux volets sans peinture. Ce devait être la cabane de Dan le Fou, et je m'étonnai que Wheeler ait pu choisir un endroit aussi peu engageant pour y installer son quartier général. J'appréhendais d'avoir à gravir ce

sentier rebutant envahi de mauvaises herbes, mais Ben avançant d'un pas décidé, je ne pouvais rester en arrière. Il cognait déjà vigoureusement, à la porte branlante qui sentait le moisi.

Il n'obtint aucune réponse, et il y eut dans l'écho qui répondit aux coups frappés par lui quelque chose qui me donna des frissons. Sans se troubler, il se mit sur-le-champ à faire le tour de la cabane à la recherche d'une fenêtre non fermée. À sa troisième tentative, il en trouva une, à l'arrière de cette misérable cabane, qui lui parut susceptible de s'ouvrir. Après un coup d'épaule et un saut alerte, il se trouva à l'intérieur et m'aida à entrer à sa suite.

La pièce dans laquelle nous nous trouvions était pleine de blocs de granit et de calcaire, de ciseaux de sculpteur et de modèle en terre glaise, et nous comprîmes sur-le-champ que c'était l'ancien atelier de Wheeler. Jusque-là nous n'avions rencontré aucun signe de vie. Il flottait partout une odeur de poussière de très mauvais augure. Il y avait à notre gauche une porte ouverte. On accédait évidemment par là à une cuisine, sur le côté de la maison où se remarquait une cheminée. Ben la franchit, soucieux de découvrir tout ce qui pourrait concerner le dernier domicile de son ami. Il était très en avance sur moi quand il franchit le seuil, si bien que je ne pus voir immédiatement ce qui le fit s'arrêter net et pousser à voix basse une exclamation horrifiée.

Un moment plus tard, je voyais à mon tour, et je criais sans plus pouvoir m'en empêcher que dans la caverne. Car ici, dans cette cabane éloignée des gouffres souterrains qui auraient pu dégager des gaz étranges et donner naissance à d'étranges simulacres, il y avait deux personnages de pierre dont je sus immédiatement qu'ils ne pouvaient pas avoir été taillés par le ciseau d'Arthur Wheeler. Dans un fauteuil mal dégrossi devant le foyer, maintenu dans cette position par la lanière d'un long fouet de cuir vert, il y avait la forme d'un homme – pas soigné, âgé, avec une expression d'horreur insondable peinte sur sa vilaine figure pétrifiée.

À côté de lui, sur le sol, était étendue une femme ; gracieuse, avec un visage très jeune, d'une grande beauté et qui semblait exprimer une satisfaction sardonique ; près de sa main droite tendue il y avait un grand seau de fer-blanc, sali à l'intérieur comme par un dépôt noirâtre.

Nous ne fîmes rien pour nous approcher de ces deux corps pétrifiés d'une manière inexplicable, et nous n'échangeâmes pas d'autres paroles que les conjectures les plus simples. Que ce couple de pierre ait été celui que formaient Dan le Fou et son épouse, nous ne pouvions guère en douter, mais expliquer l'état dans lequel ils se trouvaient, c'était une tout autre affaire. En promenant autour de nous des regards horrifiés, nous comprîmes la soudaineté avec laquelle le dénouement de cette scène était intervenu

– malgré l'épaisse couche de poussière, la pièce avait été apparemment laissée en l'état où elle se trouvait à la suite de banales occupations ménagères.

Le seul détail pouvant démentir cette interprétation se remarquait sur la table de la cuisine. Au milieu, bien dégagé comme pour attirer à coup sûr l'attention, se trouvait un cahier peu épais, fatigué, maintenu en place par un entonnoir en fer-blanc, de bonne dimension. Ben s'avança pour lire et vit aussitôt qu'il s'agissait d'une sorte d'agenda avec des notes datées, écrites d'une main maladroite et peu exercée. Les tout premiers mots fixèrent mon attention, et moins de dix secondes plus tard, Ben, la respiration coupée, était en train de dévorer le texte, tandis que je suivais avec avidité par-dessus son épaule. Sans cesser de lire, nous sommes passés dans l'autre pièce, pour trouver une atmosphère un peu moins macabre. Bien des choses restées obscures devenaient à présent terriblement claires pour nous, et nous tremblions, en proie à des émotions complexes.

Voici ce que nous avons lu – et ce que le coroner a lu après nous. Le public a trouvé dans les journaux populaires une faible partie de l'horreur véritable que ce simple original représenta pour nous tandis que, seuls dans cette cabane vermoulue au milieu des collines sauvages, nous nous posions toutes sortes de questions, avec ces deux choses de pierre monstrueusement anormales se dissimulant dans le silence de mort de la pièce voisine. Lorsque nous eûmes terminé, Ben mit le cahier dans sa poche avec un geste exprimant quelque répulsion et ses premiers mots furent : « Partons d'ici. »

Sans un mot, avec nervosité, nous avons regagné en chancelant le devant de la maison, ouvert la porte et entamé le long trajet menant au village. Dans les jours qui suivirent, il y eut bien des déclarations à faire, bien des réponses à donner aux questions qu'on nous posait. Je ne crois pas que nous puissions, ni Ben, ni moi, nous débarrasser jamais des séquelles de cette expérience éprouvante. Pas plus que certaines autorités locales et quelques reporters de la ville qui se sont rassemblés dans le voisinage, bien qu'ils aient brûlé un certain livre et des papiers trouvés dans le grenier, détruit une quantité considérable de matériel dans la partie la plus profonde de cette sinistre caverne à flanc de colline. Mais voici le texte :

5 novembre. – Mon nom est Daniel Morris. Dans la région on m'appelle « Dan le Fou » parce que je crois à des pouvoirs auxquels personne ne croit plus de nos jours. Quand je monte à Thunder Hill pour célébrer la fête des Renards ils croient que je suis fou – sauf les gens de l'arrière-pays à qui je fais peur. Ils essaient de me retenir de sacrifier le Bouc Noir la veille de la Toussaint et m'empêchent toujours de

célébrer le Grand Rite qui ouvrirait la barrière. Ils devraient mieux savoir, car ils n'ignorent pas que, du côté de ma mère, je suis un Van Kauran et tout le monde, sur cette rive-ci de l'Hudson, peut dire quelle tradition ont transmise les Van Kauran. Nous descendons de Nicholas Van Kauran, le sorcier, pendu à Wijtgaart en 1587, et dont tout le monde sait qu'il a conclu un pacte avec l'Homme Noir.

Quand ils ont brûlé sa maison, les soldats n'ont pu mettre la main sur son *Livre d'Eibon*. Quand il se rendit à Rensselacrwyck et plus tard traversa le fleuve pour aller à Esopus, son petit-fils William Van Kauran l'emporta avec lui. Demandez à n'importe qui à Kinsgton ou Hurley ce que peuvent faire les descendants de William Van Kauran à ceux qui se mettent sur leur chemin. Demandez-leur aussi si mon oncle Hendrik ne s'est pas arrangé pour conserver le *Livre d'Eibon* quand ils l'ont chassé de la ville et qu'il a remonté le fleuve jusqu'ici avec sa famille.

J'écris ceci et je continuerai – parce que je veux que les gens sachent la vérité lorsque je ne serai plus là. Je crains aussi de devenir vraiment fou si je ne consigne pas les choses noir sur blanc. Tout se ligue contre moi, et si cela continue, il faudra que j'utilise les secrets du *Livre* et que j'invoque certaines Puissances. Il y a trois mois, ce sculpteur Arthur Wheeler est venu à Mountain Top ; on me l'a envoyé parce que je suis le seul ici à tout savoir excepté l'agriculture, la chasse, et l'exploitation des estivants. Ce type a paru intéressé par ce que j'avais à dire et a fait un arrangement pour descendre ici moyennant treize dollars par semaine, nourriture comprise. Je lui ai donné la chambre de derrière à côté de la cuisine pour entreposer ses blocs de pierre et faire sa sculpture. J'ai pris un arrangement avec Nate Williams pour qu'il l'aide à faire sauter le roc et pour qu'il hale les gros blocs jusqu'ici avec un traîneau et un attelage de bœufs.

Cela se passait il y a trois mois. À présent je sais pourquoi ce maudit fils de l'enfer s'est installé aussi rapidement. Ce n'est pas du tout à cause de ma conversation, mais des charmes de Rose mon épouse, la fille aînée de Osborn Chandler. Elle a seize ans de moins que moi, elle ne cesse de faire les yeux doux aux garçons de la ville. Mais nous avons toujours réussi à bien nous entendre jusqu'à l'arrivée de ce rat puant ; même si elle refusait de m'assister dans la célébration des Rites de la Toussaint et de la Croix. Je vois à présent que Wheeler le lui fait au sentiment. Il la rend si amoureuse de lui qu'elle ne me regarde presque plus ; je suppose qu'il essaiera de s'enfuir tôt ou tard avec elle.

Mais il agit lentement comme tous ces chiens bien polis, mais rusés et j'ai du temps pour réfléchir à ce que je dois faire. Ils ne se doutent ni l'un ni l'autre que je soupçonne quelque chose, mais bientôt ils comprendront tous les deux que cela ne

paie pas de violer l'intimité de la maison d'un Van Kauran. Je leur promets beaucoup de nouveauté dans ce que je vais faire.

25 novembre. – Thanksgiving Day ! Le jour d'actions de grâces ! Voici une assez bonne plaisanterie ! Quand j'aurai terminé ce que j'ai commencé, il y a quelqu'un à qui je devrai des remerciements. Il n'y a aucun doute : Wheeler est en train d'essayer de me prendre ma femme. Pour le moment, toutefois, je vais le laisser dans son rôle de locataire. Descendu la semaine dernière le *Livre d'Eibon* trouvé dans la vieille malle d'oncle Hendrik au grenier. Cherché quelque chose de bien qui ne nécessite pas de sacrifice que je ne peux pas célébrer par ici. Je veux que cela liquide ces deux traîtres sournois, mais, en même temps, ne me cause aucun ennui. S'il y a par la même occasion un soupçon de drame, cela n'en sera que mieux. J'ai pensé évoquer l'émanation de Yoth, mais cela nécessite le sang d'un enfant et il faut que je prenne garde aux voisins. La Pourriture Verte paraît prometteuse, mais ce serait un peu désagréable pour moi aussi bien que pour eux. Il y a certains spectacles et certaines odeurs que je n'aime pas.

10 décembre. – Eurêka ! J'ai fini par trouver ! La vengeance est douce – et ceci est la perfection ! Wheeler, le sculpteur – c'est trop merveilleux ! Oui, c'est vrai, ce sale hypocrite va produire une statue qui se vendra plus vite que tout ce qu'il a pu sculpter ces dernières semaines ! Un réaliste, hein ? Ces nouvelles statues n'en manqueront pas, de réalisme ! J'ai trouvé la formule dans une note manuscrite en face de la page 679 du *Livre*. D'après l'écriture j'estime qu'elle est de la main de mon arrière-grand-père Bareut Picterse Van Kauran – celui qui a disparu de New Platz en 1839. *Iä ! Shub-Niggurath !* Le Bouc aux Mille Chevreaux !

Pour tout dire, j'ai trouvé un moyen de changer ces ignobles rats en statue de pierre. C'est ridiculement simple et cela s'apparente en réalité à la pure chimie plutôt qu'aux Pouvoirs Extérieurs. En m'assurant de la drogue qui convient, je peux préparer un breuvage qu'on fera passer pour du vin fait à la maison, et une bonne lampée devrait venir à bout d'un être ordinaire qui n'est pas un éléphant. Cela revient à une sorte de pétrification infiniment accélérée. Cela envoie dans tout l'organisme des sels de calcium et de baryum qui remplacent les cellules vivantes par une substance minérale si rapidement que rien ne peut l'arrêter. Ce doit être l'une de ces choses que mon arrière-grand-père a eues au Grand Sabbat sur le Pain de Sucre dans les Catskill. Il se passait des choses étranges là-bas. Je crois avoir entendu parler d'un homme qui, à New Platz – Squire Hasbrouck –, avait, en 1834, été métamorphosé en pierre ou

quelque chose comme cela. C'était un ennemi des Van Kauran. La première chose que je dois faire, c'est de commander les cinq produits chimiques dont j'ai besoin à Albany et à Montréal. Ensuite, tout mon temps pour expérimenter. Lorsque tout est terminé j'embarque toutes les statues et je les vends comme œuvres de Wheeler pour payer ses notes en souffrance ! Il a toujours été un réaliste et un égoïste – ne serait-il pas naturel qu'il fasse un autoportrait en pierre et qu'il utilise ma femme comme modèle pour une seconde statue – comme il le fait en réalité depuis quinze jours ? Je parie que le public sera trop abruti pour demander de *quelle carrière* est sortie cette pierre étrange !

25 décembre. – Noël. Paix sur la terre, et ainsi de suite !

Ces deux cochons se font les yeux doux comme si je n'existais pas. Ils doivent me croire sourd, abruti, et aveugle ! Bon. Le sulfate de baryum et le chlorure de sodium ont été livrés d'Albany jeudi dernier, et les acides, les catalyseurs et les instruments doivent arriver de Montréal d'un jour à l'autre. Les moulins des dieux – et tout cela ! Je ferai le travail dans la caverne d'Allen près du dépôt de bois du bas, et en même temps je ferai au vu de tout le monde du vin dans la cave d'ici. Il faudra une excuse pour offrir une nouvelle boisson – et bien qu'il ne soit pas nécessaire de dresser trop de plans pour flouer ces benêts à l'esprit dérangé. La difficulté ce sera de faire boire du vin à Rose, parce qu'elle prétend ne pas l'aimer. Toutes les expériences sur les animaux, je les ferai en bas dans la caverne, personne ne songe à y aller en hiver. De toute façon, pour justifier le temps que j'y passe, je couperai un peu de bois. Une ou deux petites charges rentrées le lanceront sur une fausse piste.

20 janvier. – C'est un travail plus difficile que je ne pensais. Les proportions ont une grande importance. Les produits sont arrivés de Montréal, mais il m'a fallu passer une nouvelle commande pour pouvoir améliorer mes dosages et je fais venir une lampe à acétylène. En bas, dans le village, ils commencent à se montrer curieux. J'aurais bien voulu que le bureau des colis exprès ne se trouve pas dans le magasin de Steenwyck. J'essaie différents mélanges sur les moineaux qui viennent boire et se baigner dans la mare devant la caverne – quand elle n'est pas gelée. Quelquefois cela les tue, mais quelquefois aussi, ils s'envolent. C'est clair, j'ai dû négliger une réaction importante. Je pense que Rose et ce parvenu vont tirer le maximum de mon absence mais je peux me permettre de les laisser faire. Mon succès final ne fait aucun doute.

11 février. – J'ai fini par y arriver ! J'ai mis dans la mare – qui aujourd'hui est bien fondue – une nouvelle dose. Le premier oiseau qui a bu a culbuté comme si on lui avait tiré dessus. Je l'ai ramassé un instant après, il était devenu un véritable morceau de pierre, jusqu'à la moindre plume, la plus petite griffe. Aucun muscle n'a changé depuis le moment où il s'est posé pour boire ; il a donc dû mourir dès l'instant où un peu de drogue est arrivé dans son estomac. Je ne m'attendais pas à une pétrification aussi rapide. Mais l'expérience sur un moineau ne permet pas de se rendre compte du résultat qu'on obtiendrait sur un gros animal. Il me faut quelque chose de plus volumineux pour faire un essai, car il me faut la bonne concentration pour le moment où j'en donnerai à ces cochons. Je pense que Rex, le chien de Rose, fera l'affaire. Je l'emmènerai la prochaine fois et je raconterai qu'il a été pris par un loup gris. Elle tient beaucoup à lui, mais je ne serais pas fâché de lui donner une raison de larmoyer un peu avant la grande expiation. Je dois faire attention à l'endroit où je range ce cahier. Rose va quelquefois fureter dans les endroits les plus invraisemblables.

15 février. – Ça brûle ! Essayé sur Rex. Ça a marché admirablement avec une dose simplement double. J'ai préparé cela dans la mare et je l'ai fait boire. Il avait l'air de savoir que quelque chose d'étrange lui était arrivé, car il s'est hérissé et il a grondé, mais il était transformé en un morceau de pierre avant d'avoir pu tourner la tête. Il fallait une solution plus forte et pour un être humain, il la faudrait plus forte encore. Je crois tenir le bon bout, et je suis pour ainsi dire prêt pour ce salaud de Wheeler. La drogue ne paraît pas avoir de goût, mais pour plus de sûreté je la parfumerai avec le vin nouveau que je suis en train de faire à la maison. Je voudrais être absolument sûr de son absence de goût, de manière à pouvoir la donner à Rose dans de l'eau sans être obligé d'insister pour lui faire boire du vin. Je les prendrai séparément. Wheeler ici dehors et Rose à la maison. Je viens de préparer une solution forte et j'ai débarrassé le devant de la caverne de tous les objets étranges. Rose a gémi comme un petit chien quand je lui ai dit qu'un loup avait emporté Rex, et Wheeler a fait entendre un gargouillis plein de compassion.

1er mars. – Iä R'lyeh ! Gloire au Seigneur Tsathoggua ! J'ai fini par avoir ce rejeton de l'Enfer ! Je lui ai dit que j'avais trouvé une nouvelle veine de calcaire friable en bas de ce chemin et il m'a couru derrière comme un chien jaune qu'il est ! J'avais sur la hanche une bouteille de drogue aromatisée au vin, et une fois arrivé ici, il a été content d'en boire une lampée. Il a tout avalé sans sourciller et il a été terrassé sur place avant que j'aie pu compter jusqu'à trois. Mais il sait que j'ai eu ma

vengeance car je lui ai fait une figure à laquelle il n'a pas pu se tromper. Au moment où il basculait j'ai vu une lueur de compréhension sur son visage. En deux minutes, il était changé en pierre.

Je l'ai tiré dans la caverne et j'ai remis Rex dehors, Ce chien aux poils hérissés contribuera à tenir les gens à l'écart. Cela va être bientôt la saison des chasseurs de printemps et de plus, il y a ce sacré tubard du nom de Jackson dans une cabane sur l'autre versant de la colline, qui va fouiner partout dans la neige. Je ne voudrais pas qu'on découvre déjà mon laboratoire et mon magasin ! En rentrant j'ai dit à Rose que Wheeler avait trouvé au village un télégramme le rappelant d'urgence chez lui. Je ne sais pas si elle m'a cru ou non, mais c'est sans importance. Pour sauvegarder les apparences, j'ai fait un paquet des affaires de Wheeler et les ai descendues en bas de la colline, en disant que j'allais les expédier. Je les ai jetées dans le puits asséché de la maison abandonnée de Rapelye. À présent, au tour de Rose !

Mardi 3. – Je n'ai pas pu faire boire de vin à Rose. J'espère que cette drogue est assez dépourvue de goût pour que lorsque je l'aurai mélangée à de l'eau, Rose ne remarque rien. J'ai essayé d'en mettre dans du thé et du café, mais il se forme un précipité. Si je l'emploie dans de l'eau, il faudra que je diminue la dose et que je me fie à une action plus progressive. Mr. et Mrs. Hoog sont arrivés à l'improviste à midi, et j'ai eu beaucoup de mal à éviter que la conversation ne vienne sur le départ de Wheeler. Il ne faut pas que le bruit coure que nous avons parlé de son rappel à New York quand tout le monde sait qu'il n'est arrivé aucun télégramme et qu'il n'est pas parti par le car. Rose a dans tout cela une attitude bien curieuse. Il va falloir que je me dispute avec elle et que je l'enferme au grenier. Le meilleur moyen c'est d'essayer de lui faire boire de ce vin drogué – et si elle marche, ça n'en sera que mieux.

7 *mars.* – J'ai commencé avec Rose. Elle ne voulait pas boire le vin, si bien que j'ai pris un fouet et l'ai menée au grenier. Elle ne redescendra pas vivante. Je lui fais passer deux fois par jour un plat de viande et du pain, tout cela très salé, et un seau d'eau légèrement additionnée de drogue. La nourriture salée devrait la faire beaucoup boire et l'effet ne peut plus se faire attendre longtemps. Je n'aime pas la façon dont elle pousse des cris au sujet de Wheeler lorsque je suis devant la porte. Le reste du temps elle est complètement silencieuse.

9 mars. – Comme cette drogue est longue à prendre possession de Rose, c'est

joliment extraordinaire. Il faut que je la prépare plus concentrée – elle n'en sentira probablement jamais le goût avec le sel que je lui fais absorber. Bon, si ça n'arrive pas à triompher d'elle, il y a d'autres moyens d'y parvenir. Mais je voudrais tellement mener à bien cette combinaison de la statue ! Été ce matin dans la caverne et tout est bien là-bas. J'entends quelquefois les pas de Rose au-dessus de ma tête à travers le plafond, et j'ai l'impression qu'ils deviennent de plus en plus traînants. La drogue agit certainement, mais elle est trop lente. Pas assez forte. Désormais, je vais rapidement augmenter la dose.

11 mars. – C'est très étrange. Elle est encore vivante, et elle bouge toujours. Mardi soir je l'ai entendue qui tripotait une fenêtre. Je suis donc monté et je l'ai fouettée. Elle semble plus lugubre que terrifiée, et ses yeux paraissent gonflés. Mais elle ne pourrait jamais se laisser tomber sur le sol de cette hauteur et il n'y a pas d'endroit par lequel elle puisse se laisser descendre. Cette nuit, j'ai eu des rêves car son pas lent et traînant sur le plancher me porte sur les nerfs. Par moments j'ai l'impression qu'elle s'attaque à la serrure de la porte.

15 mars. – Toujours vivante malgré l'augmentation de la dose. Il y a là quelque chose d'étrange. À présent elle rampe et ne marche plus très souvent. Mais le bruit de cette reptation est horrible. Elle secoue également les fenêtres et tripote la porte. Si cela continue, il faudra que je l'achève à coups de fouet. Je commence à avoir très sommeil. Je me demande si Rose n'était pas plus ou moins sur ses gardes. Mais elle doit boire la drogue. Cette somnolence est anormale… Je crois que la fatigue agit sur moi. J'ai sommeil…

(Ici l'écriture en pattes de mouche tourne au gribouillage informe, puis laisse la place à une lettre d'une écriture plus ferme, évidemment féminine, trahissant une grande tension émotionnelle.)

16 mars – 4 heures du matin. – Ceci est ajouté par Rose C. Morris, sur le point de mourir. Prévenez s'il vous plaît mon père, Osborne E. Chandler, Route 2, Mountain Top, N. Y. Je viens de lire ce que cette bête sauvage a écrit. J'avais la certitude qu'il avait tué Arthur Wheeler, mais j'ignorais comme avant d'avoir lu ce terrible cahier. Je sais à présent à quoi j'ai échappé. J'avais remarqué le drôle de goût de l'eau, si bien qu'après avoir goûté la première gorgée, j'ai cessé d'en prendre. J'ai tout jeté par la fenêtre. Cette première gorgée m'a paralysée à moitié, mais je peux encore

aller et venir. La soif était terrible, mais je mangeais le moins possible de nourriture salée et j'ai pu me procurer un peu d'eau en installant quelques vieilles casseroles et assiettes qui se trouvaient ici, aux endroits où le toit avait des fuites.

Il y a eu deux grandes pluies. J'ai cru qu'il essayait de m'empoisonner mais je ne savais pas à quoi ressemblait le poison. Ce qu'il a écrit à son sujet et au mien est un mensonge. Nous n'avons jamais été heureux ensemble et je ne crois l'avoir épousé que parce qu'il m'avait envoûtée comme il savait le faire. Je pense qu'il nous a hypnotisés, mon père et moi, car il a toujours été haï, craint, soupçonné d'avoir conclu des pactes maudits avec le Diable. Mon père l'a appelé une fois l'Allié du Diable, et il avait raison.

Personne ne saura jamais les épreuves que j'ai connues en étant sa femme. Ce n'était pas de la simple cruauté commune – Dieu sait pourtant à quel point il était cruel –, et il lui arrivait fréquemment de me battre avec un fouet de cuir. Cela allait plus loin, plus loin que ne pourra jamais le comprendre quelqu'un vivant à notre époque. C'était une créature monstrueuse, et il pratiquait toutes sortes de cérémonies infernales célébrées par la famille de sa mère. Il a essayé de me faire participer à la célébration des cérémonies – et je n'ai même pas osé avoir un aperçu de ce qu'elles étaient. Je ne voulais pas, si bien qu'il me battait. Ce serait blasphémer de dire ce qu'il essayait de me faire faire. Je peux affirmer qu'il était déjà un meurtrier à cette époque, car je sais le sacrifice qu'il a célébré une nuit à Thunder Hill. Il était sûrement l'Allié du Diable. J'ai essayé quatre fois de m'enfuir ; mais il m'a toujours reprise et alors, il me battait. Il faut ajouter qu'il exerçait sur mon esprit – et même sur celui de mon père – une sorte d'emprise.

À propos d'Arthur Wheeler, il n'y a rien dont je puisse avoir honte. Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre, mais en tout bien, tout honneur. J'ai été traitée par lui avec bonté pour la première fois depuis que j'avais quitté mon père, et il voulait m'aider à sortir des griffes de ce démon. Il avait eu plusieurs conversations avec mon père, et il allait m'aider à partir pour l'ouest. Après mon divorce, nous nous serions mariés.

Depuis que cette brute m'a enfermée au grenier j'ai formé le projet de sortir et d'en finir avec lui. Je gardais toujours le poison pendant la nuit pour le cas où je pourrais m'échapper, le surprendre endormi et le lui faire prendre d'une façon ou d'une autre. Au début il se réveillait facilement lorsque je travaillais sur la serrure de la porte ou examinais l'état des fenêtres, mais ensuite, il commença à être plus fatigué et à dormir plus profondément. Je pouvais toujours reconnaître à son ronflement s'il était endormi.

Ce soir il s'est endormi si vite que j'ai forcé la serrure sans le réveiller. J'ai eu énormément de peine à descendre l'escalier à cause de ma paralysie partielle, mais j'y parvins. Je l'ai trouvé ici, avec la lampe allumée, endormi devant la table, près du cahier dans lequel il avait écrit. Dans le coin, était appuyé le long fouet de cuir vert qu'il avait si souvent utilisé pour me battre. Je m'en servis pour le ligoter à sa chaise de sorte qu'il ne puisse bouger un muscle. Je lui liai le cou de manière à pouvoir, sans qu'il résiste, lui faire ingurgiter n'importe quoi.

Il s'éveilla au moment où je terminais et je crois qu'il a vu ce qui l'attendait. Il hurla des choses effrayantes et esssaya de déclamer des formules mystiques, mais je le bâillonnai au moyen d'un torchon pris sur l'évier. Puis je vis ce cahier dans lequel il avait écrit et je m'arrêtai pour le lire. Le choc fut terrible, j'ai failli m'évanouir quatre ou cinq fois. Mon esprit n'était pas préparé à des choses semblables. Ensuite j'ai parlé à ce démon pendant deux ou trois heures de suite. Je lui dis tout ce j'aurai voulu pouvoir lui dire pendant mes longues années d'esclavage, et un tas d'autres choses ayant un rapport avec ce que je venais de lire dans cet horrible cahier.

Quand j'ai eu terminé, il paraissait presque violet, et je crois qu'il délirait à moitié. Alors, j'ai pris un entonnoir sur le buffet et après lui avoir ôté son bâillon, je le lui ai enfoncé dans la bouche. Il savait ce que j'allais faire, mais il ne pouvait pas m'en empêcher. J'avais apporté le seau d'eau empoisonnée, et, sans éprouver l'ombre d'un remords, j'en ai versé une bonne moitié dans l'entonnoir.

La dose devait être très forte, car je vis presque aussitôt cette brute se roidir et prendre un aspect de pierre gris terne. Au bout de dix minutes je savais qu'il était transformé en pierre compacte. Je ne pouvais supporter l'idée de le toucher, mais, lorsque je sortis l'entonnoir de sa bouche, il fit entendre un *tintement* horrible. J'aurais voulu pouvoir infliger à cet allié du diable une mort plus pénible, plus lente, mais c'était sûrement celle qui lui convenait le mieux.

Il ne me reste plus grand-chose à dire. Je suis à demi paralysée, et Arthur étant mort, je n'ai plus rien qui me retienne à la vie. Je vais terminer ce qui a été commencé en buvant le reste du poison après avoir mis ce cahier dans un endroit où l'on ne manquera pas de le trouver. Dans un quart d'heure je serai une statue de pierre. Mon seul souhait, c'est d'être enterrée à côté de la statue qui fut Arthur, lorsqu'on l'aura découverte dans la caverne où ce démon l'a laissée. Le pauvre Rex, si confiant, devra reposer à nos pieds. Je ne me soucie pas de ce qu'il adviendra du démon de pierre ligoté sur le fauteuil…[1]

[1] *The Man of Stone* est la première histoire qu'ait publiée Mrs. Heald. Elle a été révisée par Lovecraft dans des proportions plutôt moindres que ses histoires plus récentes. Le 30 septembre 1944, Mrs. Heald écrivait : « Lovecraft m'a aidée pour cette histoire autant que pour les autres, et a vraiment récrit des paragraphes entiers. Il faisait la critique des paragraphes les uns après les autres, notait en marge des remarques au crayon, puis me les faisait recommencer jusqu'à ce qu'ils lui plaisent. » Il y a là une preuve concluante de ce fait : le travail de révision de Lovecraft se divise nettement en deux parties – une révision purement professionnelle de la langue et de la ponctuation ; et certaines histoires, en nombre réduit, auxquelles il s'était lui-même intéressé vivement et avait réussi à infuser un peu de sa personnalité littéraire. (NdT.)

L'HORREUR DANS LE MUSÉE

The Horror in the Museum - 1933

Par Hazel Heald (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

I

C'était une curiosité mitigée qui avait conduit pour la première fois Stephen Jones au Rogers' Museum. Quelqu'un lui avait parlé de ce curieux endroit souterrain dans Southwark Street, sur l'autre rive de la Tamise où l'on exposait des choses en cire tellement plus horribles que les pires effigies de Mrs. Tussaud. Il y était allé en flânant un jour d'avril pour voir jusqu'à quel point il serait déçu. Et, chose étrange, il ne fut pas déçu. Il y avait là quelque chose de différent et de particulier, après tout. Bien entendu, les habituels lieux communs sanglants étaient représentés : Landru, le Docteur Crippen, Mrs. Demers, Rizzio, Lady Jane Grey, une série interminable de victimes mutilées de la guerre et de la révolution et des monstres tels que Gilles de Rais et le Marquis de Sade. Mais il y avait d'autres choses qui l'avaient fait respirer plus vite et rester jusqu'à la sonnerie annonçant la fermeture. L'homme qui avait réuni cette collection ne pouvait pas être un saltimbanque ordinaire. Il y avait de l'imagination – et même une sorte de génie maladif – dans quelques-unes de ces figures.

Il avait appris ensuite des choses sur George Rogers. Il avait fait partie de l'équipe Tussaud, mais il avait eu quelques ennuis qui avaient amené sa révocation. On avait des doutes sur son équilibre mental, il y avait des histoires de formes un peu folles, de culte secret, bien que par la suite le succès remporté par son musée en sous-sol ait émoussé certaines critiques tout en rendant plus acérées les pointes insidieuses des autres. La tératologie, l'iconographie du cauchemar étaient ses passe-temps préférés et il avait même eu la prudence de dissimuler certaines de ses effigies choisies parmi les pires dans une petite salle réservée aux adultes. C'est cette sorte de réduit qui avait tellement fasciné Jones. Il y avait là des choses hybrides et pesantes que seule l'imagination peut engendrer, modelées avec une habileté diabolique, et coloriées d'une façon horriblement réaliste.

Certaines étaient les personnages des mythes bien connus : gorgones, chimères, dragons, cyclopes et tous leurs congénères générateurs de frissons. D'autres étaient

tirées des cycles plus noirs et chuchotés furtivement de la légende souterraine : la noire Tsathoggua sans forme, Cthulhu aux nombreux tentacules, le proboscidien Chaugnar Faugn et d'autres évoquant des blasphèmes auxquels on ne fait allusion qu'à mi-voix et provenant de livres interdits tels que le *Necronomicon,* le *Livre d'Eibon*, ou l'*Unaussprechlichen Kulten* de Von Junzt. Mais les pires étaient des créations entièrement originales de Rogers et représentaient des formes qu'aucun conte de l'Antiquité n'avait jamais osé suggérer. Plusieurs étaient de hideuses parodies de formes que nous connaissons dans la vie organique, tandis que d'autres semblaient empruntées aux rêveries fébriles d'autres planètes et d'autres galaxies. Les peintures les plus déchaînées de Clark Ashton Smith pourraient en suggérer quelques-unes, mais rien ne pourrait suggérer l'effet de poignante, de repoussante terreur résultant de leur grande dimension, de l'exécution d'une habileté démoniaque, et des éclairages d'une adresse diabolique sous lesquels ils étaient présentés.

Stephen Jones, en connaisseur désœuvré du bizarre en art, avait cherché à rencontrer Rogers lui-même dans le bureau-atelier crasseux se trouvant derrière la pièce voûtée du musée, une crypte à l'aspect inquiétant éclairée pauvrement par des fenêtres en forme de fentes horizontales et poussiéreuses ménagées dans le mur de briques au niveau des anciens pavés d'une cour qui se trouvait maintenant cachée. C'était là que les figures étaient réparées, ou même complètement faites dans certains cas. Des bras, des jambes, des têtes et des torses de cire étaient étalés dans un beau désordre sur différents établis, tandis que sur des étagères des perruques emmêlées, des dents à l'aspect féroce, des yeux vitreux et fixes étaient éparpillés sans ordre. Des costumes de toutes sortes étaient pendus à des portemanteaux et dans un renfoncement se trouvaient de grandes piles de gâteaux de cire couleur chair et des planches couvertes de pots de couleurs et de pinceaux de tous modèles. Au milieu de la pièce se trouvait un grand fourneau avec fondoir utilisé pour préparer la cire destinée au modelage. Son foyer était surmonté d'une énorme cuve de fer montée sur pivots avec un bec permettant de verser la cire fondue sans avoir même à l'effleurer d'un doigt.

Dans cette crypte effrayante il y avait d'autres objets moins faciles à décrire, des fragments isolés d'entités problématiques qui, assemblés, devenaient les fantômes du délire. À une extrémité se trouvait une porte de bois massif fermée par un cadenas d'une taille inusitée et sur laquelle était peint un symbole très particulier. Jones, qui avait eu accès autrefois au terrible *Necronomicon*, eut un frisson involontaire en reconnaissant ce symbole. Cet entrepreneur de spectacles, se dit-il à la réflexion, doit avoir en vérité une culture d'une importance déconcertante dans un domaine noir et équivoque.

Et la conversation de Rogers ne lui apporta aucune déception. L'homme était grand,

mince, assez peu soigné, il avait de grands yeux noirs, incandescents dans un visage blême et habituellement mal rasé. Il n'en voulut pas à Jones de son intrusion, mais parut au contraire heureux de l'occasion de se confier à un homme intéressé par les mêmes choses que lui. Sa voix était singulièrement grave et sonore. Elle était d'une véhémence réprimée qui confinait à la fébrilité. Jones ne s'étonnait plus que bien des gens l'aient pris pour un fou.

À chaque visite – à mesure que les semaines s'écoulaient, ces rencontres avaient pris peu à peu un caractère régulier – Jones avait trouvé Rogers plus communicatif et plus confiant. Dès le début il y avait eu des indices de croyances et de pratiques étranges de la part de l'entrepreneur de spectacles, et par la suite – malgré la présentation de quelques curieuses photographies corroborant ses dires – ces indices s'étaient développés sous la forme d'histoires dont l'extravagance était presque comique. C'est au cours d'une soirée de juin, alors que Jones avait apporté une bouteille de bon whisky et incité son hôte à parler librement, que les discours réellement déments firent leur première apparition. Antérieurement, il y avait eu des histoires assez violentes – récits de voyages mystérieux au Tibet, dans le centre de l'Afrique, le désert d'Arabie, la vallée de l'Amazone, en Alaska et dans certaines îles peu connues du Pacifique Sud, plus la prétention d'avoir lu des livres monstrueux et à moitié légendaires tels que des fragments du Pnakotique préhistorique et les chants Dhol attribués au maléfique et non humain Leng – mais dans tout cela il n'y avait rien eu d'aussi incontestablement dément que ce qu'il avait recueilli au cours de cette soirée du mois de juin sous l'influence du whisky.

Pour parler clairement, Rogers s'était mis à se vanter vaguement d'avoir découvert dans la nature certaines choses que personne n'avait trouvées avant lui et d'avoir rapporté des preuves tangibles de ses dires. À en croire ces propos d'ivrogne il avait été plus loin qu'aucun autre dans l'interprétation des livres obscurs et primitifs qu'il avait étudiés et avait été conduit par eux dans certains endroits reculés où étaient cachées d'étranges survivances, survivances de millénaires et de cycles d'évolution antérieurs à l'humanité et dans certains cas en relation avec d'autres dimensions et d'autres mondes, avec qui la communication était fréquente dans les temps oubliés ayant précédé l'apparition de l'homme. Jones trouvait merveilleuse une imagination capable d'évoquer de telles notions et se posait des questions sur ce qu'avait pu être au juste l'histoire mentale de Rogers. Est-ce que son travail au milieu des extravagances morbides de Mrs. Tussaud avait été le point de départ de ces vagabondages de l'imagination, ou bien cette tendance était-elle innée, si bien que le choix de son métier n'aurait été au contraire que l'une de leurs manifestations ? En tout cas, le travail auquel se livrait cet homme était seulement très intimement lié à ces

notions. Même à présent, il n'y avait pas à se tromper sur la tendance de ses allusions les plus noires sur les monstruosités cachées derrière le rideau de la petite salle « Réservée aux adultes ». Sans se soucier du ridicule, il essayait de sous-entendre que ces anomalies démoniaques n'étaient pas toutes artificielles.

C'est le franc scepticisme de Jones, l'amusement dont il fit montre devant ces affirmations gratuites qui arrêtèrent les progrès de leur intimité. Rogers, c'était clair, se prenait très au sérieux ; car dès cet instant, il devint morose et vindicatif. Il ne continuait à tolérer la présence de Jones que dans l'intention tenace de faire tomber ce mur d'incrédulité polie et condescendante. Les histoires terribles, les allusions à des rites et à des sacrifices s'adressant à des dieux sans nom d'autrefois suivaient leur cours. De temps en temps, Rogers conduisait son invité derrière le rideau et faisait ressortir des particularités qu'il était difficile d'attribuer à la main de l'homme, même la plus habile. Jones, étrangement fasciné, continuait ses visites, mais il savait avoir perdu l'estime de son hôte. À certains moments il cherchait à complaire à Rogers en faisant semblant d'approuver quelque allusion ou assertion un peu folle, mais l'entrepreneur de spectacles n'était que rarement trompé par cette tactique.

La tension atteignit son maximum plus tard en septembre. Un après-midi, Jones était passé au musée comme de coutume, il errait dans les couloirs faiblement éclairés dont les horreurs lui étaient à présent familières quand il entendit, venant approximativement de l'atelier de Rogers, un bruit très particulier. D'autres que lui l'avaient entendu également, et avaient sursauté avec nervosité aux échos répercutés par ce grand sous-sol voûté. Les trois gardiens échangèrent un étrange regard ; l'un d'eux, un garçon brun, taciturne, ayant l'air d'un étranger, que Rogers employait toujours comme réparateur et aide-dessinateur, eut un sourire qui parut intriguer ses collègues et qui irrita très nettement un certain côté des sensibilités de Jones. C'était l'aboiement ou le hurlement d'un chien qui ne pouvait être dû qu'à la plus vive terreur associée à une grande souffrance. Ce cri d'angoisse exacerbée était déchirant à entendre ; dans ce décor anormal et grotesque il devenait doublement affreux. Jones se rappelait que les chiens n'étaient pas admis dans le musée.

Il allait se diriger vers la porte conduisant à l'atelier lorsque l'employé brun l'arrêta d'un mot et d'un geste.

« Mr. Rogers, dit l'homme d'une voix douce teintée d'une sorte de léger accent, qui prenait tout de suite un ton d'excuse légèrement sardonique, est sorti en donnant l'ordre de ne laisser entrer personne dans l'atelier en son absence. Quant à cet aboiement, il venait sans aucun doute de la cour située derrière le musée. Le voisinage était plein de chiens bâtards qui faisaient souvent, en se battant, un bruit gênant. Il n'y

avait de chiens nulle part à l'intérieur du musée. Mais si Mr. Jones désirait voir Mr. Rogers, il pourrait le joindre juste avant l'heure de fermeture. »

Jones grimpa donc aussitôt les vieilles marches de pierre conduisant dans la rue et examina avec curiosité des parages crasseux. Les maisons voisines décrépites, menaçant ruine, étaient en vérité très anciennes. D'abord habitations, elles avaient pour la plupart été transformées en magasins et en entrepôts. Certaines comportaient des pignons rappelant le style Tudor. Une légère puanteur de miasmes flottait sur toute cette région. À côté de la maison crasseuse dont le sous-sol abritait le musée il y avait une voûte basse percée à côté d'une allée sombre et pavée de cailloux ronds. Jones y entra avec le vague désir de trouver la cour située derrière l'atelier et de régler l'affaire du chien d'une manière qui le tranquillise. La cour était plongée dans la pénombre de cette fin d'après-midi. Elle était bordée à l'arrière par des murs encore plus hideux que les façades croulantes de ces affreuses vieilles maisons de la rue, et, comme elles, menaçant ruine. Pas un chien en vue, et Jones se demandait comment les suites de ce tumulte effréné avaient pu disparaître aussi complètement et aussi vite.

Malgré la déclaration de l'employé d'après laquelle aucun chien n'était entré dans le musée, Jones jeta un coup d'œil nerveux sur les trois petites fenêtres de l'atelier du sous-sol, des rectangles étroits, horizontaux, tout près du trottoir envahi par les herbes, avec des vitres très sales qui rappelaient les yeux d'un poisson mort vous regardant d'un air indifférent et comme pour vous éloigner. À droite de ces fenêtres quelques marches usées menaient à une porte pleine et solidement verrouillée. Une vague impulsion lui commanda de s'accroupir sur le sol humide de galets brisés et de jeter un coup d'œil à l'intérieur, pour le cas où les épais stores verts, manœuvres par de longues cordelettes descendant jusqu'à une hauteur où l'on pouvait les atteindre, n'auraient pas été tirés. La surface extérieure de ces vitres était couverte d'une épaisse couche de saleté. Il l'essuya avec son mouchoir et s'aperçut que rien ne venait obstruer son champ de vision.

La cave était si obscure qu'on ne pouvait distinguer grand-chose, mais les différents accessoires grotesques sur lesquels travaillait Rogers se profilaient çà et là, devant les yeux de Jones qui essayait les fenêtres les unes après les autres. Il semblait évident que personne ne se trouvait à l'intérieur. Cependant, en regardant à travers la fenêtre la plus à droite – celle qui était la plus rapprochée de l'entrée de l'allée – il vit tout au fond de l'appartement une lueur qui le fit s'arrêter, interloqué. Il n'y avait aucune raison pour qu'une lumière se trouve là. C'était un côté intérieur de la pièce, et il ne se rappelait aucune lumière électrique ou au gaz à proximité. En y regardant une deuxième fois il put préciser la forme de la surface éclairée : un grand rectangle vertical. Une idée lui vint alors. C'était dans cette direction qu'il avait toujours

remarqué la lourde porte munie de ce cadenas d'une dimension anormale, cette porte qui ne s'ouvrait jamais et au-dessus de laquelle était grossièrement badigeonné ce hideux symbole occulte tiré de documents fragmentaires sur une magie très ancienne et interdite. Elle devait être actuellement ouverte et il y avait une lumière à l'intérieur. Toutes ses spéculations antérieures sur la question de savoir où menait cette porte, et sur ce qui se trouvait derrière, revenaient à la surface en lui causant une inquiétude triplée.

Jones erra sans but autour de cet endroit sinistre jusqu'à ce qu'il soit près de six heures ; il retourna alors au musée et demanda à voir Rogers. Il aurait eu de la peine à dire pourquoi il désirait si particulièrement voir cet homme à ce moment précis, mais il devait y avoir dans son subconscient des doutes au sujet de ce terrible hurlement de chien, impossible à situer, entendu dans l'après-midi, et sur la lumière dans l'embrasure de la porte fermée en général par un lourd cadenas. Les employés s'en allaient au moment où il arrivait et il eut l'impression qu'Orabona – l'employé brun à l'air étranger – le regardait avec une expression ressemblant à de l'amusement sournois, et réprimé. Il ne goûta pas beaucoup ce regard bien qu'il ait vu le garçon en question en lancer un semblable à son patron dans bien des occasions.

La salle d'exposition voûtée, complètement déserte, paraissait macabre, mais il la traversa à grands pas et frappa à la porte du bureau-atelier. On fut long à répondre, il entendait pourtant à l'intérieur un bruit de pas. Finalement, il réitéra et il y eut un bruit de serrure. La porte ancienne à six panneaux s'ouvrit avec difficulté et en grinçant pour révéler la silhouette avachie, à l'œil fiévreux, de George Rogers. Dès le début, il fut clair que le montreur de curiosités n'était pas dans son état normal. Il y eut dans sa façon de l'accueillir un curieux mélange d'hésitation et d'exultation méchante et sa conversation s'orienta aussitôt sur les extravagances les plus affreuses et les plus incroyables.

Dieux survivants d'un lointain passé, sacrifices sans nom, horreurs non artificielles de l'alcôve réservée, toutes les vantardises habituelles, mais formulées avec une confiance qui s'affirmait tout particulièrement. Il était évident, se disait Jones, que la folie du pauvre garçon gagnait du terrain. De temps à autre, Rogers lançait un coup d'œil furtif à la lourde porte fermée intérieurement par le cadenas, au fond de la pièce, ou à un morceau de grosse toile goudronnée qui se trouvait, non loin, sur le sol, et sous laquelle un petit objet semblait couché. Jones devenait de plus en plus nerveux, et il se sentit devenir peu à peu aussi hésitant à parler des choses anormales de l'après-midi qu'il avait tout d'abord eu hâte de le faire.

La basse aux résonances sépulcrales de Rogers faillit se casser sous l'effet de

l'excitation causée par ses allées et venues fiévreuses dans la pièce.

« Vous rappelez-vous, s'écria-t-il, ce que je vous ai dit à propos de cette ville d'Indochine en ruine, où vécurent les Tcho-Tchos ? En voyant les photographies vous aviez bien dû admettre que j'y avais été, même si vous avez pu penser que ce nageur allongé avait été modelé par moi dans de la cire en pleine obscurité. Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu, se contorsionnant dans les étangs souterrains…

» Eh bien, c'est encore plus fort. Je ne vous en avais jamais parlé, parce que je voulais avoir tout terminé avant de faire la moindre déclaration. Quand vous aurez vu les instantanés, vous comprendrez que la photographie n'avait pas pu être truquée et j'imagine que j'ai un autre moyen de prouver que *ce* n'est pas l'une de mes créatures de cire. Vous ne l'avez jamais vu, car mes expériences ne me permettraient pas de *le* laisser exposé. »

Le montreur de prodiges jeta un étrange regard à la porte cadenassée.

« Tout cela vient de ce long rituel dans le huitième fragment des *Manuscrits pnakotiques*. Quand je l'ai eu exécuté, j'ai vu qu'il ne pouvait avoir qu'une signification. Il y avait des choses dans le nord avant le pays de Lomar – avant l'apparition de l'espèce humaine – et c'en était une. Il nous a fallu faire tout le chemin jusqu'en Alaska et en remontant le Nootak à partir de Fort-Morton, mais la chose était là, comme je savais qu'elle y serait. De grandes ruines cyclopéennes, sur des hectares. Il en restait moins que nous ne l'avions espéré, mais après trois millions d'années, à quoi peut-on s'attendre ? Et les légendes des Eskimaux n'étaient-elles pas toutes dans la bonne direction ? Nous ne pouvions pas emmener un des mendiants avec nous et nous avons dû faire en traîneau tout le voyage de retour jusqu'à Nome à cause des Américains. Orabona ne valait rien sous ce climat qui le rendait morose et haineux.

» Je vous dirai plus tard comment nous l'avons trouvé. Quand nous eûmes cassé la glace entourant les pylônes de la ruine centrale, l'escalier était exactement tel que nous savions qu'il serait. Il y avait encore quelques sculptures et il n'y eut aucune difficulté à empêcher les Yankees de nous suivre à l'intérieur. Orabona tremblait comme une feuille, vous ne le croiriez jamais d'après la façon dont ce sacré insolent se conduit par ici. Il en savait assez sur les traditions antiques pour être bel et bien terrifié. La lumière éternelle n'était plus là, mais nos torches nous en faisaient voir assez. Nous avons vu les ossements des autres qui étaient venus avant nous, il y a des siècles, quand le climat était doux. Certains de ces os appartenaient à des espèces que vous n'imagineriez jamais. Au troisième niveau nous avons trouvé le trône d'ivoire dont les fragments de textes parlaient tellement, et je peux aussi bien vous dire qu'il

n'était pas vide.

» La chose qui était sur ce trône ne bougeait pas, et nous sûmes alors qu'il *lui* fallait être nourrie d'un sacrifice. Mais nous ne voulions pas *la* réveiller à présent. Mieux valait *l'*emporter d'abord à Londres. Orabona et moi nous sommes remontés à la surface pour chercher la grande boîte, mais après *l'*avoir mise dedans, nous n'avons pas pu *lui* faire monter les trois étages. Ces marches n'étaient pas faites pour des êtres humains et leur taille nous déroutait. De toute façon, c'était diaboliquement lourd. Il nous fallait faire descendre les Américains pour qu'ils *le* sortent de là. Ils n'étaient pas très empressés à l'idée de pénétrer dans ces lieux, mais, bien entendu, ce qu'il y avait de pire était bien en sécurité à l'intérieur de la caisse. Nous leur avons dit que c'était un lot d'ivoires sculptés, des trucs archéologiques ; après avoir vu le trône sculpté ils nous ont probablement crus. C'est un miracle qu'ils n'aient pas soupçonné l'existence d'un trésor caché et demandé à partager. Ils ont dû ensuite raconter d'étranges histoires dans la région de Nome. Je doute cependant qu'ils soient jamais retournés dans ces ruines, même pour le trône d'ivoire. »

Rogers marqua un temps, fouilla un peu partout dans son bureau et sortit une enveloppe d'épreuves photographiques de bonne taille. Il en retira une qu'il mit face impressionnée tournée en dessous, devant lui, puis il passa le reste à Jones. L'endroit était certainement étrange : collines recouvertes de glace, traîneaux à chiens, hommes habillés de fourrures et vastes ruines écroulées sur un fond de neige, des ruines dont on peut difficilement expliquer les contours bizarres et les énormes blocs de pierre. Une photo prise au flash montrait une incroyable salle intérieure avec des sculptures extraordinaires et un curieux trône dont les proportions ne pouvaient pas avoir été conçues pour un occupant humain. Les sculptures de cette maçonnerie gigantesque, murs élevés et, dans le haut, voûtes de forme particulière, étaient principalement symboliques et comprenaient à la fois des dessins complètement inconnus et certains hiéroglyphes cités mystérieusement dans les légendes interdites. Au-dessus du trône se profilait le même terrible symbole qui était peint à présent sur le mur de l'atelier au-dessus de la porte massive cadenassée. Jones lança un regard nerveux à cette porte close. Assurément, Rogers était allé dans d'étranges endroits et avait vu d'étranges choses. Cependant cette peinture intérieure démente pouvait facilement être un truquage, emprunté à un décor de théâtre, très habile. On ne doit pas se montrer trop crédule. Mais Rogers poursuivait :

« Eh bien, nous avons expédié la caisse de Nome et nous sommes arrivés à Londres sans encombre. C'était la première fois que je rapportais une chose qui avait une chance de revenir à la vie. Je ne *l'*ai pas exposé parce qu'il y avait des choses plus importantes à faire pour *lui*. *Il* avait besoin de la nourriture du sacrifice par *qu'il* était

un dieu. Naturellement je ne pouvais *lui* procurer le genre de sacrifices auxquels *il* était habitué de *son* temps, car de telles choses n'existent plus. Mais il y avait d'autres choses qui pourraient convenir. Le sang est la vie, vous savez. Même les lémures et les esprits élémentaires qui sont plus vieux que la Terre arrivent quand le sang des hommes ou des animaux leur est offert dans les conditions voulues. »

L'expression qui se peignait sur le visage du narrateur était de plus en plus alarmante et repoussante, si bien que Jones s'agitait involontairement sur sa chaise. Rogers parut remarquer la nervosité de son invité et il continua avec un sourire nettement maléfique.

« Je *l'*ai depuis l'année dernière et je n'ai jamais cessé d'essayer des rites et des sacrifices, Orabona ne m'a jamais été d'un grand secours, car il a toujours été opposé à l'idée de *le* réveiller. Il *le* hait, probablement parce qu'il a peur de ce qu'*il* arrivera à signifier. Il ne quitte pas son pistolet pour se protéger, idiot, comme s'il existait une protection humaine contre *lui.* Si jamais je le vois tirer son pistolet, je l'étrangle. Il veut que je *le* tue et que j'en fasse une effigie. Mais je m'en tiens à mes plans et j'irai jusqu'au bout en dépit de tout ce que peuvent dire des lâches comme Orabona et les sacrés sceptiques ricaneurs tels que vous, Jones ! J'ai célébré les rites et procédé à certains sacrifices *et la semaine dernière la transition s'est produite.* Le sacrifice a été… accepté et apprécié ! »

Rogers se lécha littéralement les lèvres, tandis que Jones se raidissait mal à l'aise. Le montreur de prodiges marqua un temps et se leva, traversa la pièce pour s'approcher du morceau de toile goudronnée que Jones avait si souvent regardé. Il se pencha, et tout en parlant, saisit un coin de la toile.

« Vous avez assez ri de mon œuvre, à présent il est temps de vous mettre en face de certains faits. Orabona me dit que vous avez entendu un chien hurler dans ces parages au cours de l'après-midi. *Savez-vous ce que cela signifiait ? »*

Jones sursauta. En dépit de toute sa curiosité il aurait été heureux de s'en aller sans avoir plus de lumière sur le point qui l'avait tellement intrigué. Mais Rogers était inexorable ; il commença à soulever le coin de la toile. En dessous gisait une masse écrasée, presque informe que Jones fut lent à classer. Était-ce là une chose qui avait été vivante et qui s'était trouvée aplatie, vidée de son sang, ponctionnée en mille endroits et transformée en un amas monstrueux d'os brisés et de chairs meurtries ? Au bout d'un moment, Jones se rendit compte de ce que cela devait être. C'était ce qu'il restait d'un chien, un chien qui avait peut-être été de grande taille et d'une couleur blanchâtre. Il n'était plus possible d'identifier sa race, car les déformations s'étaient produites de maintes façons indicibles et hideuses. La plus grande partie des poils

avait été brûlée comme sous l'effet de quelque acide très mordant et la peau exposée à l'air, exsangue, était criblée d'innombrables blessures ou incisions circulaires. La forme de torture pouvant donner de pareils résultats dépassait l'imagination.

Électrisé par une indignation qui prenait le pas sur son dégoût grandissant, Jones bondit en poussant un cri :

« Ignoble sadique… espèce de dément… vous faites une chose comme cela et vous avez l'audace de parler à un homme normal ! »

Rogers laissa tomber la toile avec un ricanement venimeux et se tourna vers son invité qui s'approchait. Il parla avec un calme inhabituel.

« Comment, espèce d'idiot, vous croyez donc que c'est *moi* qui ai fait cela ? Et allons donc ! Ce n'est pas humain et cela n'a pas pas la prétention de l'être. Sacrifier, c'est simplement offrir. Je *lui* ai donné le chien. Ce qui est arrivé, c'est *son* œuvre, et non la mienne. *Il* avait besoin de la nourriture de l'offrande. *Il* l'a prise à *sa* manière. Mais laissez-moi vous montrer a quoi *il* ressemble. »

Comme Jones restait là, hésitant, l'orateur retourna à son bureau et prit la photographie qu'il avait posée, image en dessous, sans la montrer. À présent il la lui tendait avec un regard étrange. Jones la prit et jeta un coup d'œil presque machinal. Au bout d'un instant le visiteur regarda d'un œil plus pénétrant et parut plus absorbé car la force entièrement satanique de l'objet représenté avait un effet presque hypnotique. Certainement Rogers s'était surpassé en modelant l'affreux personnage de cauchemar que l'appareil photographique avait fixé. La chose était l'œuvre d'un génie étrange et infernal et Jones se demandait quelle serait la réaction du public quand elle serait exposée. Une chose aussi hideuse n'avait aucun droit d'exister, la simple contemplation de cette chose, une fois terminée, avait probablement achevé de détraquer l'esprit de celui qui l'avait faite et l'avait conduit à l'adorer par des sacrifices brutaux. Une raison solide pouvait seule résister à l'insidieuse suggestion tendant à faire croire que cette chose blasphématoire était – ou avait été – une forme morbide et exotique de vie réelle.

La chose de la photographie était tapie ou se balançait sur ce qui semblait être une adroite reproduction du trône aux sculptures monstrueuses représenté sur l'autre étrange photographie. La décrire en employant les mots du vocabulaire courant aurait été impossible, car rien qui lui corresponde, même approximativement, n'avait jamais pu naître dans l'imagination d'un esprit sain. C'était une chose qui avait peut-être l'intention de présenter un vague rapport avec les vertébrés de cette planète, bien qu'on n'ait pu en être sûr. Sa masse était cyclopéenne car, même accroupi, il avait presque deux fois la taille d'Orabona que l'on voyait à côté de lui. En regardant de

plus près on pouvait observer qu'il avait plus ou moins les caractéristiques des vertébrés supérieurs.

Il avait un torse presque globulaire avec six membres longs et sinueux terminés par des pinces de crabe. De la partie supérieure, un autre globe subsidiaire faisait saillie en avant comme une bulle ; un triangle composé de trois yeux fixes de poisson, une trompe longue d'un pied visiblement flexible, un système latéral distendu analogue à des ouïes donnaient à penser qu'il s'agissait d'une tête. La plus grande partie du corps était couverte de quelque chose qui passait tout d'abord pour de la fourrure mais qu'un examen plus attentif révélait comme étant une dense profusion de minces tentacules noirs ou filaments suceurs, terminés chacun par une bouche faisant penser à la tête d'un aspic. Sur la tête et au-dessous de la trompe, les tentacules avaient tendance à être plus longs et plus épais, et marqués de raies en spirale rappelant la chevelure de serpents de Méduse. Dire qu'une telle chose pouvait avoir une *expression* semble paradoxal ; cependant Jones avait l'impression que ce triangle d'yeux saillants de poissons, cette trompe portée obliquement, tout cela exprimait un mélange de haine, de rapacité, et d'étrange cruauté incompréhensible au genre humain parce qu'il se combinait à d'autres émotions qui n'étaient pas de ce monde ni de ce système solaire. Rogers, se disait-il, devait avoir déversé dans cette chose d'une anormale bestialité toute sa folie malfaisante et tout son étrange génie de sculpteur. La chose était incroyable, et cependant la photographie prouvait son existence.

Rogers interrompit ses rêveries.

« Eh bien… qu'en pensez-vous ? Maintenant vous demandez-vous encore qui a écrasé le chien et l'a saigné à blanc par un million de bouches ? *Il* avait besoin de nourriture, et *il* en aura encore besoin. C'est un dieu et je suis le premier prêtre de *sa* hiérarchie du dernier jour, Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreaux ! »

Jones laissa tomber la photographie avec dégoût et pitié.

« Ecoutez, Rogers, ça ne marche pas. Il y a des limites, vous savez. C'est un très beau travail, tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas bon pour vous. Il vaut mieux que vous ne le voyiez plus, laissez Orabona le briser en morceaux et tâchez de ne plus y penser. Et laissez-moi aussi déchirer cette affreuse photographie. »

Avec un ricanement, Rogers reprit vivement la photo et la remit dans le tiroir de son bureau.

« Idiot… vous croyez encore qu'*il* est truqué ! Vous croyez encore que je *l'*ai fait, et vous croyez encore que mes personnages ne sont rien d'autre que de la cire inanimée ! Eh bien, tant pis pour vous, vous allez savoir ! Pas tout de suite parce qu'il

se repose après le sacrifice, mais un peu plus tard. Oh, oui !… vous ne pourrez plus alors douter de *son* pouvoir.

Rogers regardait la porte intérieure cadenassée. Jones reprit son chapeau et sa canne qu'il avait posés sur un établi voisin.

« Très bien, Rogers, remettons cela à plus tard. Il faut que je m'en aille à présent, mais je repasserai demain après-midi. Réfléchissez à ce que je vous ai dit et voyez si mon avis ne vous paraît pas raisonnable. Demandez également à Orabona ce qu'il en pense. »

Rogers montra littéralement les dents comme une bête sauvage.

« Vous devez partir maintenant, hein ? Vous avez peur, malgré tout ! Vous avez peur, malgré tous vos discours de bravache ! Vous dites que ces effigies ne sont que de la cire, et cependant vous vous enfuyez quand je commence à vous apporter la preuve qu'elles n'en sont pas. Vous êtes comme ces gens qui relèvent mon défi : ils n'oseraient pas passer la nuit dans le musée. Ils viennent avec un certain courage, mais au bout d'une heure ils se mettent à hurler et à donner des coups partout pour qu'on les sorte de là ! Vous voulez que je demande à Orabona, hein ? Vous deux… toujours contre moi ! Vous voulez renverser *son* trône terrestre qui s'annonce ! »

Jones gardait son calme.

« Non, Rogers, personne n'est contre vous. Et je n'ai pas peur de vos figures, mais j'admire votre adresse. Nous sommes tous les deux assez nerveux ce soir, et j'imagine qu'un peu de repos nous fera du bien. »

De nouveau Rogers s'opposa au départ de son visiteur.

« Pas peur, hein ? Alors pourquoi avez-vous si grande hâte de vous en aller ? Ecoutez… oseriez-vous ou n'oseriez-vous pas rester seul ici dans le noir ? Pourquoi tant vous hâter si vous ne croyez pas en *lui ?* »

Rogers paraissait avoir été pris d'une nouvelle idée, et Jones le surveillait de près.

« Eh bien ! je ne suis pas particulièrement pressé, mais que gagnerions-nous à ce que je reste seul ici ? Qu'est-ce que cela prouverait ? Ma seule objection, c'est que ce n'est pas très confortable pour y dormir. Quel bien cela pourrait-il nous faire à l'un et à l'autre ? »

Cette fois c'était Jones qui avait une idée, il poursuivit sur un ton conciliant :

« Écoutez-moi, Rogers. Je viens de vous demander ce que cela prouverait que je reste ici, quand nous le savons tous les deux. Cela prouverait que vos effigies ne sont

pas autre chose que des effigies et que vous ne devriez pas laisser votre imagination prendre le chemin qu'elle suit depuis quelque temps. Supposons que *je reste,* en effet. Si je tiens le coup jusqu'au matin, accepterez-vous d'envisager les choses sous un angle nouveau, de prendre trois mois de vacances par exemple et de permettre à Orabona de détruire votre nouvelle création ? Allons, voyons… est-ce que cela n'est pas correct ? »

Il était difficile de déchiffrer l'expression du montreur de prodiges. Il était évident qu'il pensait vite, et que des diverses émotions qui étaient en conflit dans son esprit, c'était le triomphe malfaisant qui prenait le dessus. Il répondit d'une voix étranglée :

« Assez correct ! *Si vraiment vous tenez le coup*, je suivrai votre conseil. Mais vous devez tenir. Nous allons dîner et revenir. Je vous enfermerai dans la salle d'exposition et je rentrerai chez moi… Demain matin j'arriverai avant Orabona – il vient une demi-heure avant les autres – et je verrai comment vous êtes. Mais n'essayez que si vous êtes *très* sûr de votre scepticisme. D'autres se sont récusés, vous avez cette possibilité. Et je suppose que des coups frappés à la porte extérieure ne pourraient venir que d'un agent de police. Vous n'aimerez peut-être pas autant cela au bout d'un moment… vous serez dans la même maison, mais pas dans la même pièce que *lui*. »

Tandis qu'ils sortaient par la porte de derrière donnant sur la cour crasseuse, Rogers prit avec lui le morceau de toile goudronnée, chargée de son horrible fardeau. Vers le milieu de la cour il y avait un trou d'homme. Rogers en souleva tranquillement le couvercle. Ce geste lui paraissait familier à en donner le frisson. Toile goudronnée et fardeau, tout cela sombra dans l'oubli d'un cloaque aux multiples ramifications. Jones eut un frisson et s'écarta presque de la silhouette émaciée qui se trouvait à ses côtés, quand ils arrivèrent dans la rue.

D'un consentement mutuel, ils ne dînèrent pas ensemble, mais convinrent de se retrouver à onze heures devant le musée.

Jones appela un taxi. Après avoir franchi Waterloo Bridge et en approchant du Strand brillamment éclairé, il commença à respirer plus librement. Il dîna dans un café tranquille, puis se rendit chez lui à Portland Place pour prendre un bain et se munir de quelques objets. Il se demandait distraitement ce que pouvait bien faire Rogers. Il avait entendu dire que celui-ci possédait sur Walworth Road une grande maison sinistre, pleine de livres obscurs et interdits, de tout un attirail occulte et d'images de cire qu'il n'avait pas cru bon d'exposer. Orabona, avait-il également compris, occupait dans la même maison un logement séparé.

À onze heures Jones trouva Rogers attendant à la porte du sous-sol sur Southwark

Street. Peu de paroles furent échangées, mais on sentait dans chacune d'elles une tension menaçante. Ils convinrent que seule la salle d'exposition voûtée abriterait le veilleur, et Rogers n'insista pas pour que ce dernier s'installe dans le réduit spécial, réservé aux adultes, des horreurs suprêmes. Le montreur de prodiges, après avoir éteint toutes les lumières grâce aux interrupteurs placés dans l'atelier, ferma la porte de cette crypte au moyen de l'une des clefs d'un trousseau très chargé. Sans qu'ils se soient serré la main, il franchit la porte de la rue, la referma à clef derrière lui et remonta les marches usées pour regagner le trottoir. En entendant s'éloigner son pas, Jones comprit que sa longue et fastidieuse veille avait commencé.

II

Plus tard, dans la complète obscurité de cette grande cave voûtée, Jones maudissait la naïveté puérile qui l'avait amené là. Pendant la première demi-heure, il n'avait cessé d'allumer de temps en temps sa lampe de poche, mais à présent, rester assis dans le noir sur l'un des bancs réservés aux visiteurs était devenu plus épuisant pour les nerfs. Chaque fois qu'il allumait, le faisceau lumineux tombait sur quelque objet morbide, grotesque, une guillotine, un monstre hybride sans nom, une figure barbue chargée de maléfices, un cadavre dont le cou tranché laissait échapper des fleuves de sang. Jones savait qu'aucune réalité sinistre ne s'attachait à ces choses, mais après cette première demi-heure, il préférait ne pas les voir.

Pourquoi avait-il été se soumettre aux caprices de ce fou, il avait peine à l'imaginer. Il aurait été beaucoup plus simple de le laisser tranquille ou d'appeler un psychiatre. À la réflexion, c'était probablement par solidarité entre artistes. Il y avait tant de génie en Rogers qu'il méritait de bénéficier de toutes les possibilités d'être aidé à se libérer dans le calme de sa manie envahissante. Un homme qui pouvait imaginer et réaliser les choses évoquant la vie d'une manière aussi incroyable n'était sûrement pas éloigné de la véritable grandeur. Il avait l'imagination d'un Sime ou d'un Gustave Doré jointe à l'habileté minutieuse et scientifique d'un Blatschka. À dire vrai, il avait fait pour le monde du cauchemar ce que les Blatschka, avec leurs modèles de plantes merveilleusement exacts, sur verre magnifiquement travaillé et coloré, avaient fait pour le monde de la botanique.

À minuit, les douze coups d'une horloge éloignée lui parvenant à travers l'obscurité le réconfortèrent, comme le message d'un monde extérieur qui continuait à vivre. La salle voûtée du musée était comme une tombe, effrayante par sa complète solitude. Même une souris aurait constitué une présence réconfortante. Cependant Rogers s'était une fois vanté de ce que, « pour certaines raisons », ni les souris ni même les insectes

ne venaient jamais à proximité de cet endroit. C'était très curieux, mais cela semblait vrai. L'immobilité et le silence étaient presque complets. Si seulement quelque chose faisait du bruit ! Il traîna les pieds, faisant naître des échos qui émergèrent d'un silence fantomatique absolu. Il toussa, mais il y eut quelque chose de moqueur dans les réverbérations saccadées qui en résultèrent. Il ne pouvait tout de même pas se mettre à parler tout seul. Cela aurait signifié une désorganisation du système nerveux. Le temps semblait s'écouler avec une lenteur anormale et déconcertante. Il aurait pu jurer que des heures s'étaient écoulées depuis la dernière fois qu'il avait dirigé sur sa montre le faisceau de sa lampe de poche, et minuit venait seulement de sonner.

Il aurait préféré que ses sens ne fussent pas de cette sensibilité presque naturelle. On aurait dit que, dans cette obscurité et ce silence, quelque chose était venu les aiguiser, si bien qu'ils répondaient aux plus subtiles sollicitations, à peine assez fortes pour mériter le nom d'impressions véritables. On aurait dit que, par instants, ses oreilles captaient un susurrement vague, fugitif, qu'on ne pouvait pas *tout à fait* identifier comme le murmure nocturne des rues misérables de l'entourage, et il pensait à des choses vagues et sans rapport comme la musique des sphères et la vie inconnue, inaccessible, des autres dimensions faisant pression sur la nôtre. Rogers se livrait souvent à des spéculations sur ce genre de questions.

Les taches flottantes de lumière passant devant ses yeux noyés dans l'obscurité semblaient avoir tendance à adopter de curieuses symétries de forme et de mouvement. Il s'était souvent posé des questions sur ces étranges rayons émanant de gouffres insondés qui scintillent devant nos yeux en l'absence de toute lumière terrestre, mais il n'en avait jamais connu qui se comportent comme celles-ci. Il leur manquait l'absence paisible de but des taches lumineuses ordinaires, laissant supposer la présence d'une volonté et d'un but étrangers à toute conception terrestre.

Il y eut alors quelque chose qui faisait penser à de curieux mouvements. Rien n'était ouvert et malgré l'absence de courants d'air, Jones avait l'impression que l'atmosphère de la pièce n'était pas rigoureusement immobile. Il y avait d'imperceptibles changements de pression, pas assez net pour faire penser aux coups de patte immondes d'esprits élémentaires invisibles. Il faisait anormalement frais, également. Il n'aimait rien de tout cela. L'air avait un goût salé, comme s'il s'était trouvé mélangé à la saumure des eaux des sombres profondeurs souterraines et il y avait comme le soupçon d'une odeur ineffable de moisi. Dans la journée, il n'avait jamais remarqué que les figures de cire aient une odeur. Même en cet instant, cette bouffée reçue ne ressemblait pas à l'odeur que devraient avoir des figures de cire. Cela ressemblait davantage à l'odeur des spécimens se trouvant dans un muséum d'histoire naturelle. C'était curieux, si l'on pensait aux affirmations de Rogers d'après

lesquelles ces figures n'étaient pas toutes artificielles. À vrai dire, c'était probablement cette affirmation de la part de ce dernier qui avait conduit sa propre imagination à donner naissance à ce soupçon d'ordre olfactif. On doit se garder des excès d'imagination, n'étaient-ce pas des choses de ce genre qui avaient rendu fou le pauvre Rogers ?

Mais le vide absolu de cet endroit n'en était pas moins terrifiant. Même les lointaines sonneries de cloches semblaient provenir de l'autre rive des golfes cosmiques. Cela rappelait à Jones la photographie démente que Rogers lui avait montrée, la salle aux extravagantes sculptures avec le trône, que l'autre avait prétendu faire partie d'une ruine vieille de trois millions d'années dans les solitudes inaccessibles et maudites de l'Arctique. Rogers avait peut-être été en Alaska, mais cette image n'était certainement rien d'autre qu'un décor de théâtre. Il ne pouvait normalement en être autrement avec toutes ces sculptures et ces terribles symboles. Et cette forme monstrueuse qui était supposée avoir été trouvée sur un trône, quel délire d'imagination malade ! Jones se demandait à quelque distance il se trouvait au juste de ce chef-d'œuvre démentiel en cire… on le gardait probablement derrière cette lourde porte massive cadenassée conduisant quelque part hors de l'atelier. Mais cela ne servirait à rien de rêver sur une image de cire. La pièce où il se trouvait n'était-elle pas remplie de choses analogues dont quelques-unes étaient à peine moins horribles que le redoutable « CELA » ? Et de l'autre côté d'un rideau de toile mince, sur la gauche, se trouvait l'alcôve « Réservée aux adultes » avec ses fantômes sans nom du délire.

Le voisinage de ces innombrables formes de cires commença à porter de plus en plus sur les nerfs de Jones à mesure que passaient les quarts d'heure. Il connaissait si bien le musée qu'il ne pouvait se débarrasser, même dans l'obscurité totale, des images auxquelles il était habitué. À vrai dire, l'obscurité avait pour résultat de surimpressionner aux images lui revenant en mémoire certains harmoniques imaginaires très bouleversants. On aurait cru que la guillotine craquait, que la figure barbue de Landru – le meurtrier de cinquante épouses – se tordait dans des expressions de monstrueuse menace. De la gorge tranchée de Mrs. Demers un hideux gargouillement paraissait sortir, tandis que la victime sans tête ni jambes d'un meurtrier dépeceur essayait d'approcher de plus en plus sur ses moignons sanglants. Jones commença à fermer les yeux pour voir si cela ferait disparaître les images, mais il s'aperçut que c'était inutile. En outre, quand il fermait les yeux, le dessin étrange et voulu des taches lumineuses s'accentuait et devenait plus bouleversant.

Et puis soudain, il se mit à tenter de garder les images hideuses qu'il avait d'abord essayé de chasser. Il essayait de les garder parce qu'elles laissaient la place à de plus

hideuses qu'elles. Malgré lui sa mémoire commençait à reconstituer les choses blasphématoires entièrement extrahumaines qui rôdaient dans les coins obscurs, et ces formations hybrides et boursouflées qui glissaient et avançaient en se contorsionnant dans sa direction comme si elles avaient voulu l'encercler. Le noir Tsathoggua se transforma d'une gargouille semblable à un crapaud qu'il était en une longue ligne sinueuse munie de centaines de pattes rudimentaires et une goule décharnée, caoutchouteuse, déploya ses ailes comme pour devancer et plaquer au sol celui qui la surveillait. Jones se cramponna pour s'empêcher de hurler. Il savait qu'il était en train de revenir aux traditionnelles horreurs de son enfance et il résolut d'employer sa raison d'homme fait pour tenir les fantômes à distance. Cela l'aida quelque peu – il s'en aperçut – de faire fonctionner de nouveau sa lampe de poche. Si effrayantes que fussent les images qu'elle dévoilait, elles étaient encore moins horribles que celles que faisait naître son imagination dans l'obscurité complète.

Mais il y avait des inconvénients. Même à la lueur de sa torche, il ne pouvait s'empêcher de suspecter un tremblement léger et furtif d'une partie de la toile séparant la terrible alcôve « Réservée aux adultes » du reste de la salle. Il savait ce qui se trouvait de l'autre côté, et il eut un frisson. L'imagination évoquait les formes révoltantes du fabuleux Yog-Sothoth, une accumulation de globes irisés, mais formidable par la malignité qu'il suggérait. Qu'était cette masse maudite qui flottait lentement vers lui en bondissant sur la séparation lui barrant le chemin ? Une petite bosse dans la toile, là-bas sur la droite, faisait penser à la corne acérée de Gnoph-keh, la chose poilue mythique des glaces du Groenland, qui marche parfois sur deux pattes, quelquefois sur quatre et quelquefois encore sur six pattes Pour faire sortir ce fatras de sa tête, Jones marcha hardiment vers l'alcôve infernale avec sa torche brûlant sans arrêt. Bien entendu, aucune de ses terreurs n'était fondée. Cependant, les longs tentacules faciaux du grand Cthulhu n'étaient-ils pas réellement en train de s'agiter, lentement et insidieusement ? Il savait qu'ils étaient flexibles, mais il ne s'était pas rendu compte que le déplacement d'air résultant de son avance suffisait à les mettre en mouvement.

Il retourna au siège qu'il occupait précédemment à l'extérieur de l'alcôve et laissa les taches de lumière symétriques faire ce qu'elles pouvaient faire de pire. L'horloge lointaine sonna un coup. Pouvait-il n'être qu'une heure ? Il dirigea sur sa montre le faisceau de sa lampe de poche et vit que c'était en effet l'heure exacte. Ce serait vraiment dur d'attendre le matin. Rogers serait là vers huit heures, avant même Orabona. Il y aurait de la lumière dehors dans le sous-sol principal bien avant cette heure-là, mais personne ne pouvait arriver jusqu'à lui en venant de là. Toutes les fenêtres de ce sous-sol avaient été murées à l'exception des trois petites qui faisaient

face à la cour. Une assez désagréable attente, tout compte fait.

Ses oreilles étaient le siège de la plus grande partie des hallucinations à présent, car il aurait pu jurer qu'il entendait des pas furtifs et malgré tout pesants dans l'atelier, derrière la porte fermée à clef. Il n'avait que faire de penser à cette horreur non exposée que Rogers appelait *Cela*. La chose était contagieuse. Elle avait rendu fou celui qui l'avait faite, et maintenant son image suffisait à déclencher des terreurs imaginaires. Cela se trouvait évidemment derrière cette porte cadenassée de bois épais. Ces pas étaient certainement pure imagination.

Il crut alors entendre la clef tourner dans la serrure de la porte de l'atelier. Il alluma sa torche et ne vit rien d'autre que la porte ancienne à six panneaux dans une position normale. Il essaya de nouveau l'obscurité et ferma les yeux, mais il y eut alors une illusion éprouvante de craquement, cette fois ce n'était pas la guillotine, mais le bruit d'une porte, celle de l'atelier, qu'on aurait ouverte, lentement, furtivement. Il ne voulait pas hurler. Une fois qu'il aurait crié, il serait perdu. Il y avait à présent, parfaitement perceptible, un bruit de pas feutrés ou de pieds traînés, et cela avançait lentement dans sa direction. Il devait garder son contrôle. Ne l'avait-il pas fait lorsque ces apparitions avaient essayé de le cerner ? Le bruit de pieds traînés se rapprochait, et sa résolution faiblissait. Il ne hurla pas mais il se contenta d'une simple mise en demeure :

« Qui va là ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

Il n'y eut pas de réponse, mais le bruit se poursuivit. Jones ne savait pas ce qui lui faisait le plus peur : allumer sa torche ou rester dans le noir pendant que la chose s'avançait vers lui. Cette chose était différente, il le sentait profondément, des autres terreurs de la soirée. Ses doigts et sa gorge étaient animés de mouvements spasmodiques. Garder le silence était impossible et l'incertitude résultant de la complète obscurité était ce qu'il y avait de plus intolérable. De nouveau il cria, au comble de la nervosité.

« Halte ! Qui va là ? »

En même temps il allumait sa torche. Mais, paralysé par ce qu'il avait vu, il laissa tomber sa lampe et il hurla, non pas une mais plusieurs fois.

Avançant vers lui dans le noir, il y avait une forme noire géante, abominable, qui n'était pas complètement un singe, ni complètement un insecte. Sa fourrure était lâche sur sa charpente et l'embryon de tête qu'il avait, rugueux, à l'œil mort, se balançait, comme ivre, d'un côté et de l'autre. Ses pattes de devant étaient tendues, avec des serres largement écartées et l'ensemble du corps était roidi dans une attitude de

méchanceté meurtrière malgré l'absence d'expression de sa face. Après les hurlements et le retour de l'obscurité, cela bondit et en un instant Jones était cloué au sol. Il n'y eut pas lutte car l'indiscret s'était évanoui.

L'évanouissement de Jones n'avait pu durer qu'un court instant, car la chose sans nom le tirait comme aurait fait un singe quand il se mit à reprendre connaissance. Ce qui commença à le réveiller complètement, ce furent les bruits que faisait la chose, ou plutôt, la voix avec laquelle il les faisait. Cette voix était humaine et lui était familière. Seul un être vivant pouvait se trouver derrière les accents rauques et fiévreux des incantations qu'il adressait à une horreur inconnue.

« Iä ! Iä ! hurlait cette chose. Je viens, ô Rhan-Tegoth, je viens avec la nourriture. Tu as longtemps attendu, tu as été mal nourri, mais maintenant tu vas avoir ce qui a été promis. Cela et davantage, car, au lieu d'Orabona, ce sera quelqu'un d'un rang élevé qui a douté de toi. Tu l'écraseras et le saigneras, lui et tous ses doutes, et tu en deviendras fort. Et à jamais parmi les hommes il restera comme un mouvement à ta gloire. Rhan-Tegoth, infini et invincible, je suis ton esclave et ton grand prêtre. Tu as faim, et j'y pourvoirai. J'ai déchiffré le signe et je t'ai conduit en avant. Je te nourrirai de sang, et tu me nourriras de puissance. Iä ! Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreaux ! »

En un instant, toutes les terreurs de la nuit tombèrent comme un manteau qu'on dépouille. Il était redevenu maître de son esprit, car il connaissait le péril tout à fait terrestre et matériel auquel il avait affaire. Il n'y avait pas de monstre fabuleux, mais un fou dangereux. C'était Rogers, revêtu de quelque déguisement de cauchemar de son invention, et sur le point d'offrir un terrifiant sacrifice au dieu maléfique qu'il avait fabriqué en cire. Ce qui était clair, c'était qu'il avait dû entrer dans l'atelier par la cour de derrière, endosser son déguisement, et qu'ensuite il s'était avancé pour saisir sa victime bel et bien prise au piège et anéantie par la terreur. Sa force était prodigieuse et s'il fallait le réduire à l'impuissance, on devait agir vite. Comptant sur la confiance que le fou mettait dans son état d'inconscience, il décida de la prendre par surprise, pendant que son étreinte était relativement relâchée. Il sentait un seuil sous ses pieds et il comprit qu'il entrait dans l'atelier où régnait une complète obscurité.

Avec la vigueur que confère une terreur mortelle Jones se redressa en abandonnant la position à moitié couchée qu'il avait été contraint de prendre. Pendant un instant il fut libéré des mains du maniaque stupéfait et un moment plus tard un coup heureux risqué dans l'obscurité lui permit de saisir de ses deux mains la gorge de Rogers, curieusement dissimulée par son déguisement. Mais au même instant, ce dernier

s'accrochait de nouveau à lui et sans autres préliminaires, ils se trouvèrent dans un corps à corps désespéré où chacun s'efforçait de sauver sa peau. L'entraînement athlétique de Jones était, sans aucun doute, sa seule chance de salut ; car son assaillant libéré par sa folie de toute inhibition du genre *fair-play,* décence ou même instinct de conservation, était un engin de destruction sauvage aussi formidable qu'un loup ou une panthère.

L'affreuse mêlée qui se poursuivait dans l'obscurité était ponctuée de temps en temps par des cris gutturaux. Le sang jaillissait, les vêtements étaient lacérés et Jones finit par sentir sous ses doigts le cou du maniaque, débarrassé de son masque de fantôme. Il ne dit pas un mot, mais utilisa la moindre parcelle de son énergie à la défense de sa vie. Rogers ruait, donnait des coups de tête, mordait, griffait et crachait, et trouvait cependant la force de hurler de temps en temps de vraies phrases. La plus grande partie de son discours était en jargon rituel, plein de références à *Cela* ou *Rhan-Tegoth*, et pour les nerfs surmenés de Jones, c'était comme si ces cris étaient les échos de ronflements et d'aboiements démoniaques venant d'une énorme distance. Vers la fin, ils roulèrent ensemble sur le sol, renversant les établis, heurtant les murs et les fondations de briques du fourneau-fondoir central. Jusqu'à la toute dernière minute Jones ne pouvait être sûr de s'en tirer, mais la chance finit par jouer en sa faveur. Un coup de genou dans la poitrine de Rogers amena une détente générale et un moment plus tard, il était vainqueur.

Bien qu'à peine capable de se tenir debout, Jones se leva et alla en trébuchant chercher sur les murs l'interrupteur électrique, car sa torche avait disparu, en même temps que la plus grande partie de ses vêtements. Pendant ces recherches il traînait derrière lui son adversaire inanimé car il craignait une attaque soudaine quand le fou reviendrait à lui. Il trouva la boîte et tâtonna jusqu'à ce qu'il ait repéré le bon interrupteur. Alors, l'atelier plongé dans un désordre indescriptible fut soudain illuminé et il entreprit de ligoter Rogers avec des cordes et des ceintures qu'il ne lui fut pas difficile de trouver. Le déguisement de ce dernier – ou ce qu'il en restait – semblait fait d'une étrange qualité de cuir. Pour une raison ou une autre son contact donnait à Jones la chair de poule et il paraissait dégager une odeur étrangère, une odeur de rance. Dans les habits normaux que Rogers portait en dessous, il y avait son trousseau de clefs, dont le vainqueur exténué s'empara comme étant son passeport final pour la liberté. Les volets des petites fenêtres en forme de fentes étaient tous tirés, il les laissa ainsi.

Jones lava les traces de sang, vestiges de la bataille, sur un évier qui se trouvait là opportunément, puis il passa, parmi les vêtements qu'il trouva sur les portemanteaux, ceux qui semblaient avoir l'aspect le plus ordinaire et lui allaient le moins mal. Il

essaya la porte de la cour, s'aperçut qu'elle était fermée par un bec-de-cane qui ne nécessitait pas l'emploi d'une clef pour s'ouvrir de l'intérieur. Il garda cependant le trousseau pour pouvoir entrer quand il reviendrait avec du renfort car, pour parler net, la chose à faire, c'était d'appeler un aliéniste. Il n'y avait pas de téléphone au musée, mais il ne lui faudrait pas beaucoup de temps pour trouver un restaurant ou un pharmacien ouvert toute la nuit qui l'aurait. Il avait presque ouvert la porte quand un torrent d'affreuses injures venant de l'autre extrémité de la pièce lui apprit que Rogers – dont les blessures visibles se limitaient à une longue et profonde estafilade en travers de la joue gauche – avait repris connaissance.

« Idiot ! Rejeton de Noth-Yidik et effluve de K'thun ! Fils du chien qui hurle dans le maelström d'Azathoth ! Tu aurais été sacré et immortel et maintenant tu *le* trahis, *lui* et *son* prêtre ! Prends garde… parce qu'*il* a faim ! Cela aurait été Orabona, ce damné chien tricheur prêt à se tourner contre moi et *Lui*... mais je te donne le meilleur à la place. À présent, vous devez vous tenir sur vos gardes, tous les deux, car *il* n'est pas commode quand *il* n'a pas *son* prêtre.

» Iä ! Iä ! La vengeance est proche ! Sais-tu que tu aurais été immortel ? Regarde le foyer ! Le feu est prêt à être allumé, il y a de la cire dans la marmite. J'aurais fait de toi ce que j'ai fait de ces formes autrefois vivantes. Hei ! Toi qui prétendais que toutes mes effigies étaient en cire, tu serais devenu toi-même une effigie de cire ! Le foyer était tout prêt ! Quand *il* aurait été rassasié, quand tu serais devenu comme le chien que je t'ai montré, j'aurai rendu immortels les fragments de ton corps, aplatis et ponctionnés ! La cire s'en serait chargée. N'avais-tu pas dit que j'étais un grand artiste ? De la cire dans tous les pores… sur chaque pouce carré de ton corps… Iä ! Iä ! Et pour toujours ensuite le monde aurait regardé ta carcasse écrasée et se serait demandé comment j'avais pu imaginer et réaliser une pareille chose. Hei ! et le tour d'Orabona serait venu, et d'autres encore à sa suite… et ainsi, ma famille de cire aurait grandi !

» Chien… est-ce que tu persistes à croire que je *faisais* toutes mes effigies ? Pourquoi ne pas dire *conservais* ? Tu sais maintenant dans quels lieux étranges j'ai été, et les choses étranges que j'en ai rapportées. Lâche… tu n'aurais jamais pu regarder en face le tueur dont j'ai revêtu la dépouille pour te faire peur… la simple vue de lui quand il était vivant, ou même le fait d'y penser avec tous les détails t'aurait tué instantanément de frayeur ! Iä ! Iä ! *il* attend, affamé, le sang qui est la vie ! »

Rogers, prenant appui contre le mur, se balançait çà et là, dans ses liens.

« Voyez-vous, Jones… si je vous laisse partir, est-ce que vous en ferez autant pour

moi ? Il faut que *son* grand prêtre s'occupe de *lui*. Orabona suffira à le maintenir en vie… et quand ce sera fini, je rendrai immortels dans la cire les fragments de son corps pour permettre au monde entier de les voir. Cela aurait pu être vous, mais vous avez décliné cet honneur. Je ne vous importunerai plus avec ça. Laissez-moi partir et je partagerai avec vous la puissance qu'*il* m'apportera. Iä ! Iä ! Grand est Rhan-Tegoth ! Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! *Il* est en train de mourir de faim là-bas, derrière cette porte, et s'*il* meurt, les Anciens ne pourront jamais revenir. Hei ! Hei ! Laissez-moi partir ! »

Jones se contentait de secouer la tête ; bien que les imaginations de ce forain l'aient révolté. Rogers, qui contemplait à présent comme un fou la lourde porte cadenassé, se cognait sans cesse la tête contre le mur de briques, ruait de ses pieds liés solidement aux chevilles. Jones craignait qu'il ne se blesse et il s'avança pour l'attacher plus solidement à quelque chose de fixe. Et se contorsionnant, Rogers s'écarta de lui et lança une série de hululements frénétiques dont le caractère absolument, monstrueusement, inhumain était terrifiant, et dont le simple volume était à lui seul presque incroyable. Il paraissait impossible qu'un gosier humain pût émettre des sons aussi intenses et aussi perçants. Jones avait l'impression que si cela continuait il n'aurait pas besoin de téléphone pour demander du renfort. Il ne s'écoulerait pas beaucoup de temps avant qu'un agent de police vienne voir ce qui se passait, même en tenant compte du fait qu'il n'y avait pas dans ce quartier désert d'entrepôts, de voisins pour entendre.

« Wza-y 'ei ! Wza-y'ei ! hurlait le fou. *Y'kaa haa bho… ii, Rhan-Tegoth… Cthulhu fthagn… Ei ! Ei ! Ei ! Ei !… Rhan-Tegoth, Rhan-Tegoth, Rhan-Tegoth ! »*

L'homme étroitement ligoté, qui s'était mis à s'avancer en se contorsionnant sur le plancher encombré, atteignit la lourde porte cadenassée et se mit à se cogner la tête bruyamment contre cette porte. Jones appréhendait d'avoir à l'attacher plus solidement, et regrettait d'être si fatigué par la lutte précédente. Les suites affectaient affreusement ses nerfs et il commençait à sentir le retour des indicibles malaises qu'il avait subis dans l'obscurité. Tout ce qui concernait Rogers et son musée était si diaboliquement morbide et évoquait tellement de sombres perspectives au-delà de l'existence ! Il était affreux de penser au chef-d'œuvre en cire de ce génie anormal qui devait, à cet instant même, être là, à guetter, tout près, derrière la lourde porte cadenassée.

Et à présent, quelque chose se passait qui fit courir un nouveau frisson le long de l'épine dorsale de Jones et se hérisser tout son système pileux – y compris le duvet imperceptible qui poussait sur le dos de ses mains – sous l'influence d'une frayeur

impossible à cataloguer. Rogers avait brusquement cessé de hurler et de se cogner la tête contre la porte massive et faisait des efforts pour s'asseoir, la tête penchée d'un côté, comme pour écouter attentivement quelque chose. Un sourire de triomphe diabolique se répandit aussitôt sur son visage et il se remit à parler d'une façon intelligible. C'était cette fois un chuchotement rauque qui contrastait étrangement avec son hurlement de stentor antérieur :

« Ecoutez, idiot ! Ecoutez bien ! *Il* m'a entendu, et *il* vient. Vous ne pouvez donc pas entendre le bruit d'éclaboussures qu'*il* fait en sortant de *sa* cuve, là-bas, à l'extrémité de la rampe ? J'ai creusé profondément, parce qu'il n'y avait rien de trop bien pour *lui*. *Il* est amphibie, comme vous le savez, vous avez vu *ses* ouïes sur la photo. *Il* est arrivé sur la Terre, venant de Yuggoth couleur gris de plomb, où les villes se trouvent sous la mer chaude et profonde. *Il* ne peut pas se tenir debout ici – il est trop grand – il doit s'asseoir ou s'accroupir. Donnez-moi mes clefs, nous devons *le* faire entrer et nous agenouiller devant *lui*. Et puis nous sortirons pour trouver un chien ou un chat – ou peut-être un homme ivre – afin de *lui* donner la nourriture dont *il* a besoin. »

Ce n'était pas ce que disait le fou, mais la façon qu'il avait de le dire qui ébranlait Jones si gravement. La folle et complète confiance, la sincérité de ce chuchotement de dément étaient horriblement contagieuses. L'imagination, stimulée de la sorte, pouvait découvrir une menace agissante dans la diabolique figure de cire qui les guettait, invisible, derrière cette lourde planche. À fixer cette porte dans un état de fascination impie, Jones finit par remarquer qu'elle présentait plusieurs fentes distinctes, bien qu'aucune trace de violence n'ait été visible de ce côté. Il se demandait quelles dimensions avait la pièce ou le cabinet qui se trouvait derrière, et comment la figure de cire était installée. L'idée de maniaque d'une cuve et d'une rampe d'accès était aussi ingénieuse que tout ce qu'il avait imaginé d'autre.

Alors, en un instant, Jones perdit complètement la possibilité de respirer. La ceinture de cuir qu'il avait prise pour attacher plus solidement Rogers tomba de ses mains sans force, une série de frissons lui parcourut le corps de la tête aux pieds. Il aurait pu savoir que cet endroit le rendrait fou comme il avait rendu Rogers fou, et à présent, il *était* vraiment fou. Il l'était, car il donnait asile à des hallucinations plus étranges qu'aucune de celles qui l'avaient assailli dans la première partie de la nuit. Le fou le sommait d'entendre le clapotement d'un monstre mythique dans une cuve derrière cette porte… et à présent, que Dieu lui vienne en aide, *il l'entendait effectivement !*

Rogers vit le spasme d'horreur arriver au niveau du visage de Jones et le

transformer en un masque de terreur figée. Il dit d'une voix caquetante :

« Enfin, espèce d'idiot, vous y croyez ! Enfin, vous savez ! Vous *l'*entendez et *il* vient ! Donnez-moi les clefs, idiot… nous devons *lui* rendre hommage et *le* servir ! »

Mais Jones n'en était plus à prêter attention à aucune parole humaine, démente ou non. Une phobie paralysante le maintenait dans un état d'immobilité et de demi-conscience, des images folles traversaient comme une fantasmagorie son imagination désemparée. Il y *avait* un bruit d'éclaboussure. Il y *avait* des pas feutrés ou traînés, comme en feraient de grosses pattes humides sur une surface solide. Quelque chose *était en train* de s'approcher. À travers les fentes de cette porte de cauchemar filtrait et arrivait jusqu'à ses narines une affreuse puanteur animale ressemblant à celle des cages des mammifères dans le jardin zoologique de Regent's Park, et en même temps différente.

Il ne savait pas si Rogers parlait ou non. Toute réalité s'était effacée, il était une statue obsédée par des rêves et des hallucinations si peu naturels qu'ils en devinrent presque objectifs et éloignés de lui. Il crut entendre un reniflement ou un ronflement venant de l'espace inconnu qui se trouvait derrière cette porte et quand un aboiement retentissant assaillit tout d'un coup ses oreilles, il ne put avoir la certitude qu'il venait du fou étroitement ligoté dont l'image flottait, indécise, dans sa vision ébranlée. La photographie de cette maudite chose de cire qu'il n'avait pas vue continuait de hanter sa conscience. Pareille chose n'avait pas le droit d'exister. Cela ne l'avait-il pas rendu fou ?

Il en était là de ses réflexions quand une nouvelle preuve de sa folie vint l'assaillir. Quelque chose, croyait-il, était en train de fourrager avec le loquet de la lourde porte cadenassée. Cela tapotait, griffait, faisait pression sur les planches. On entendait un bruit sourd sur le bois massif, cela devenait de plus en plus fort. La puanteur était horrible. Et à présent l'assaut de l'intérieur contre cette porte était un martèlement malfaisant, déterminé, comme des coups de bélier. Il y eut un craquement inquiétant, un bruit d'éclats qui se détachent, un jaillissement d'odeurs immondes, une planche qui tombait, *une patte noire se terminant par une pince de crabe*…

« Au secours ! Au secours ! Que Dieu me vienne en aide !… Ah ! Aaaaaaa ! »

En faisant un gros effort Jones est aujourd'hui capable de se rappeler l'explosion soudaine de sa terreur paralysante en une fuite instinctive et frénétique. Cette fuite a dû présenter une curieuse ressemblance avec celles qu'on vit dans les cauchemars les plus éperdus et les plus insensés. Car il semble avoir franchi d'un bond la crypte en désordre, ouvert d'une poussée la porte extérieure qui se referma seule derrière lui en claquant, et se verrouilla de même, monté les marches de pierre trois par trois, couru

frénétiquement et sans but pour sortir de cette cour au pavé humide et à travers les rues sordides de Southwark.

Ses souvenirs s'arrêtent là. Jones ne sait pas comment il est rentré chez lui et il n'y a aucune preuve qu'il ait pris un taxi. Il a probablement couru sur tout le parcours, mû par un instinct aveugle, franchi Waterloo Bridge, suivi le Strand et Charing Cross, remonté Haymarket et Regent Street jusqu'à proximité de chez lui. Il était encore vêtu d'un étrange mélange de costumes empruntés au musée quand il eut repris suffisamment conscience pour pouvoir appeler le médecin.

Une semaine plus tard les spécialistes des nerfs lui permirent de se lever et d'aller prendre l'air.

Mais il n'avait pas dit grand-chose à ces spécialistes. Sur l'ensemble de l'expérience qu'il venait de vivre flottait un voile de folie et de cauchemar et il sentait que la seule chose à faire, c'était de n'en point parler. Quand il fut levé, il parcourut avec attention tous les journaux qui s'étaient accumulés depuis cette nuit atroce, mais il n'y trouva aucune allusion à quelque chose d'anormal concernant le musée. Dans quelle proportion, après tout, cela appartenait-il à la réalité ? Où finissait la réalité et commençait le rêve morbide ? Est-ce que son esprit était tombé en pièces, entièrement, dans cette sombre salle d'exposition et toute la bataille avec Rogers était-elle un fantasme de la fièvre ? Cela l'aiderait à se mettre d'aplomb s'il pouvait tirer au clair quelques-uns des points les plus affolants. Il *devait* avoir vu cette maudite photographie représentant l'image de cire qu'on appelait « Cela » car aucun autre cerveau que celui de Rogers ne pouvait avoir conçu pareille abomination.

Il laissa s'écouler une quinzaine avant de trouver le courage de retourner à Southwark Street. Il y alla dans le milieu de la matinée, à l'heure où règne la plus grande activité saine et équilibrée autour des boutiques, des entrepôts antiques et croulants. L'employé de l'entrée fit un signe de tête aimable pour montrer qu'il le reconnaissait au moment où il rassemblait son courage pour pénétrer dans l'établissement, et dans la salle voûtée du sous-sol un employé porta la main à sa casquette avec bonne humeur. Tout avait peut-être été un rêve. Oserait-il frapper à la porte de l'atelier et chercher Rogers ?

C'est alors qu'Orabona s'avança pour l'accueillir. Son visage brun et lisse était quelque peu sardonique, mais n'avait rien d'inamical d'après l'impression qu'il en eut. Il parlait avec un léger accent.

« Bonjour, Mr. Jones. Voici quelque temps qu'on ne vous a pas vu ici. Vous vouliez voir Mr. Rogers ? Je suis désolé, mais il n'est pas à Londres. Il a été appelé en Amérique pour affaires et il a dû partir. Oui, cela a été très soudain. C'est moi qui

m'occupe de tout, ici et à la maison. Je m'efforce de maintenir le standing de l'établissement au niveau où Mr. Rogers l'a porté, et cela jusqu'à son retour. »

L'étranger sourit, peut-être par simple affabilité. Jones ne savait pas très bien quoi répondre mais il réussit à balbutier quelques questions sur la façon dont les choses s'étaient passées le lendemain de sa dernière visite. Orabona en parut extrêmement amusé, et il prit beaucoup de temps pour formuler ses réponses.

« Oh oui, Mr. Jones, le 28 du mois dernier. Je m'en souviens pour de multiples raisons. Le matin, avant l'arrivée de Mr. Rogers, comprenez-vous, j'ai trouvé l'atelier dans un affreux désordre. Il y a eu énormément de… ménage… à faire. Il a fallu faire… des heures supplémentaires, voyez-vous. Un important spécimen nouveau a subi sa deuxième cuisson. J'ai tout pris en main lorsque je suis arrivé.

» Ce spécimen était difficile à préparer. Mais, bien entendu, Mr. Rogers m'avait appris beaucoup de choses. C'est, comme vous savez, un très grand artiste. Quand il est arrivé il m'a aidé à compléter le spécimen – il m'a aidé très efficacement, je vous assure – mais il ne tarda pas à partir sans prendre congé du personnel. Comme je vous l'ai dit, il a été appelé soudainement. Il y avait en train d'importantes réactions chimiques. Elles ont provoqué de grands bruits – en fait il y a eu dans la cour des charretiers qui se sont imaginé avoir entendu plusieurs coups de pistolet – idée vraiment amusante !

» Quant au nouveau spécimen – c'est une affaire très regrettable. C'est un grand chef-d'œuvre, conçu et réalisé, vous comprenez, par Mr. Rogers. Il s'en occupera en rentrant. »

De nouveau, Orabona sourit.

« La police, vous savez. Nous l'avons exposé il y a une semaine, et il y a eu deux ou trois évanouissements. Un pauvre garçon a eu en le voyant une crise d'épilepsie. Vous comprenez, c'est un tout petit peu… plus fort… que le reste. Plus grand, ne serait-ce que cela. Bien entendu il était dans la salle réservée aux adultes. Le lendemain, deux hommes de Scotland Yard l'ont regardé et ont dit que c'était trop morbide pour être exposé. Ils ont dit que nous devions le retirer. C'est une grande honte – un tel chef-d'œuvre – mais je ne me suis pas trouvé fondé à en appeler aux tribunaux en l'absence de Mr. Rogers. Il n'aimerait pas qu'on fasse une telle publicité avec la police actuellement… mais quand il rentrera… quand il rentrera… »

Pour une raison quelconque Jones sentait monter une vague de malaise et de répulsion. Mais Orabona poursuivait.

« Vous êtes un connaisseur, Mr. Jones. Je suis sûr de ne violer aucune loi en vous

proposant de le voir à titre privé. Il est possible, bien entendu cela dépendra de ce que souhaite Mr. Rogers, que nous détruisions ce spécimen un jour ou l'autre, mais ce serait un crime. »

Jones éprouvait une grande tendance à refuser de voir et à prendre la fuite, mais Orabona l'avait pris par le bras et le conduisait, avec un enthousiasme d'artiste. L'alcôve des adultes, pleine d'horreurs sans nom, était vide de visiteurs. Au fond, dans un coin, le rideau d'une grande niche était tiré. C'est de ce côté que s'avançait l'assistant, en souriant.

« Il faut que vous sachiez, Mr. Jones, que le titre de ce spécimen est "le Sacrifice de Rhan-Tegoth" ».

Jones sursauta violemment, mais Orabona ne parut pas le remarquer.

« Ce dieu sans forme et colossal appartient à certaines légendes obscures qu'a étudiées Mr. Rogers. Entièrement absurdes, bien sûr, comme vous l'avez si souvent affirmé à Mr. Rogers. On suppose qu'il est venu de l'espace extérieur, et qu'il a vécu dans l'Arctique il y a trois millions d'années. Il traitait d'une manière particulièrement horrible les créatures qu'on lui offrait en sacrifice, comme vous le verrez. Mr. Rogers l'a fait diaboliquement vrai et la figure de la victime est traitée avec le même réalisme.

Jones tremblait à présent avec violence, il se cramponna à la barre de cuivre se trouvant devant la niche munie de son rideau. Il tendit presque la main pour arrêter Orabona quand il vit le rideau commencer à s'ouvrir, mais une impulsion contraire le retint. L'étranger eut un sourire triomphant :

« Regardez ! »

Bien que cramponné à la barre, Jones chancela.

« Dieu ! grand Dieu ! »

De dix bons pieds de haut, en dépit de son attitude accroupie, traînante, exprimant une malignité cosmique, apparut une monstruosité d'une incroyable horreur, s'élançant d'un trône cyclopéen en ivoire couvert de sculptures grotesques. Dans la paire centrale de ses six pattes elle portait une chose broyée, aplatie, déformée, exsangue, criblée d'un million de piqûres, et brûlée par endroits par quelque acide mordant. Seule la tête mutilée de la victime, pendant à l'envers sur le côté, était là pour témoigner qu'il s'agissait d'une chose qui avait été humaine.

Le monstre lui-même n'avait pas besoin de titre pour quiconque avait vu certaine photographie infernale. Cette épreuve abominable n'avait été que trop fidèle ;

cependant elle ne pouvait être chargée de toute l'horreur que dégageait la réalité gigantesque. Le torse globulaire, quelque chose en forme de bulle qui faisait penser à une tête, les trois yeux de poisson, la trompe longue d'un pied, les ouïes en excroissance, la monstrueuse prolifération de suçoirs ressemblant à des aspics, les six membres sinueux avec leurs pattes noires et leurs pinces de crabe, Dieu ! la familiarité de cette patte noire se terminant par une pince de crabe !…

Le sourire d'Orabona était parfaitement odieux. Jones eut la respiration coupée et regarda cette hideuse exhibition avec une fascination croissante qui le plongeait dans la perplexité et le bouleversait. Quelle horreur à moitié révélée le retenait et l'obligeait à continuer de regarder et à chercher à voir les détails ? C'est ce qui avait rendu Rogers fou… Rogers, artiste suprême… disait que ces choses n'étaient pas artificielles…

Il situa alors la chose qui le retenait. C'était la tête écrasée, en cire, pendante, de la victime et un certain détail. Cette tête n'était pas complètement dépourvue de visage, et ce visage lui était familier. Il ressemblait au visage de fou du pauvre Rogers. Jones l'examina de plus près, sans très bien savoir ce qui l'y poussait. N'était-il pas naturel de la part d'un égoïste fou de modeler ses propres traits dans son chef-d'œuvre ? Y avait-il là plus que ce que la vision subconsciente avait saisi ou supprimé par pure terreur ?

La cire de la figure mutilée avait été maniée avec une dextérité sans bornes. Ces piqûres, avec quelle perfection ne reproduisaient-elles pas les myriades de blessures infligées à ce pauvre chien ? Mais il y avait quelque chose de plus. Sur la joue gauche on pouvait remarquer une irrégularité qui ne semblait pas faire partie du plan général, comme si le sculpteur avait essayé de recouvrir un défaut de son premier modelage. Plus Jones le regardait plus il en était mystérieusement horrifié, et alors, soudain, il se rappela un détail qui porta son horreur à son comble. Cette nuit affreuse, la bataille, le fou ligoté, *et la longue, profonde estafilade sur la joue gauche du vrai Rogers vivant…*

Jones, relâchant son étreinte désespérée sur la barre, sombra dans un évanouissement total.

Orabona souriait toujours.

LA MORT AILÉE

The Winged Death - 1934 (1933)

Par Hazel Heald (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

I

L'Orange Hotel se trouve dans High Street, près de la gare du chemin de fer, à Bloemfontein, Afrique du Sud. Le dimanche 24 janvier 1932, dans une chambre du troisième étage, il y avait quatre hommes qui tremblaient de terreur. L'un était George C. Titteridge, propriétaire de l'hôtel ; l'autre l'officier de police Ian De Witt, du commissariat central ; le troisième était Johannes Bogaert, le coroner du lieu ; le quatrième, et apparemment le moins bouleversé du groupe, était le Dr. Cornelius Van Keulen, le médecin légiste attaché au coroner.

Sur le plancher, très en vue, d'une manière peu agréable en raison surtout de l'étouffante chaleur estivale, il y avait le cadavre d'un homme – mais ce n'était pas de lui que ces quatre hommes avaient peur. Leurs regards allaient de la table, sur laquelle se trouvaient des objets curieusement rassemblés, au plafond, dont la surface sans aspérités portait d'énormes lettres tracées à l'encre d'une main tremblante, on ne savait comment. Et, à chaque instant, le Dr. Van Keulen jetait un regard furtif sur le cahier relié de cuir fatigué qu'il tenait dans sa main gauche. L'horreur ressentie par ces quatre personnages semblait se répartir également entre le cahier, les mots griffonnés au plafond et une mouche morte d'un aspect particulier qui flottait dans un flacon d'ammoniaque posé sur la table. Il y avait aussi sur cette table un encrier ouvert, une plume, un bloc-notes, une trousse de médecin, un flacon d'acide chlorhydrique et un verre d'un quart de litre plein d'un produit noir, du peroxyde de manganèse.

Le cahier relié de cuir fatigué était le journal du mort qui gisait sur le sol. Il avait permis d'établir sur-le-champ que le nom qu'il avait signé sur le registre de l'hôtel, Frederick N. Mason, Mining Properties, Toronto, Canada, n'était pas le sien. Il y avait d'autres choses – terribles – que ce livre éclaircissait aussi ; et d'autres encore beaucoup plus terrifiantes auxquelles il faisait d'atroces allusions sans les rendre claires ni même tout à fait croyables. C'était la demi-conviction de ces quatre hommes, préparés par une existence passée tout près des secrets noirs et bien

enracinés de la mystérieuse Afrique, qui les faisait frissonner si violemment en dépit de la chaleur cuisante de janvier. Le cahier n'était pas grand, ce qui y était porté l'avait été d'une jolie écriture fine qui, cependant, devenait négligée et nerveuse vers la fin. Les notes avaient d'abord été jetées irrégulièrement sur le papier, puis devenaient finalement quotidiennes. Appeler cela un journal n'aurait pas été tout à fait exact, car un seul aspect des activités de l'intéressé s'y trouvait relaté. Le Dr. Van Keulen reconnut le nom du défunt à l'instant même où il ouvrait le cahier. C'était l'un de ses éminents confrères qui s'était largement occupé de questions africaines. Un moment après, il fut horrifié de trouver son nom lié à un crime ignoble resté officiellement inexpliqué, et dont les journaux parus quatre mois plus tôt étaient pleins. À mesure qu'il avançait dans sa lecture, son horreur, sa terreur, sa répulsion et son état de panique s'accentuaient.

Voici, dans l'essentiel, le texte que le docteur lut à haute voix dans cette chambre sinistre et de plus en plus puante ; pendant ce temps, les trois hommes qui l'entouraient avait de la peine à respirer, s'agitaient sur leurs sièges, lançaient des regards terrifiés vers le plafond, la table, la chose étendue sur le sol, et en échangeaient entre eux :

Journal de Thomas Slauenwitt, docteur en médecine

Concerne la punition de Henry Sargent Moore, docteur en philosophie, de Brooklyn, New York, professeur de biologie des invertébrés à l'université Columbia, New York, N. Y. Note préparée pour être lue après ma mort, pour la satisfaction de rendre public l'accomplissement de ma revanche, qui pourrait autrement ne jamais m'être imputée, même si elle réussit.

5 janvier 1929. – Je suis maintenant fermement résolu à tuer le Dr. Henry Moore, et un récent incident m'a montré comment je devrai m'y prendre. Désormais, je suivrai une ligne d'action cohérente. C'est pourquoi j'entreprends la rédaction de ce journal.

Il est à peine nécessaire de rappeler les circonstances qui m'ont amené à prendre cette décision, car la partie informée du public est familiarisée avec tous les faits importants. Né à Trenton, New Jersey, le 12 avril 1885, je suis le fils du Dr. Paul Slauenwite, originaire de Pretoria, Transvaal, Afrique du Sud. J'étudiai la médecine conformément à la tradition de ma famille et sous l'impulsion de mon père (mort en 1916, pendant que je servais en France dans un régiment sud-africain) je me

spécialisai dans les maladies africaines. Après avoir obtenu mon diplôme à Columbia j'ai passé beaucoup de temps à effectuer des recherches qui m'ont mené à Durban, Natal, et jusqu'à l'équateur.

À Mombassa j'ai mis au point ma théorie nouvelle concernant la transmission et l'évolution de la fièvre récurrente, aidé, mais très superficiellement, par les travaux de l'ancien médecin du gouvernement, sir Norman Sloane, que je trouvai dans la maison où je logeai. Lorsque je publiai les résultats que j'avais obtenus, je devins, du premier coup, célèbre et je me mis à faire autorité. On me présenta comme probable ma nomination à un poste presque suprême dans le service de Santé d'Afrique du Sud, et même au titre de chevalier. Le tout étant subordonné à ma naturalisation, si bien que je pris les mesures nécessaires pour l'obtenir.

Survint alors l'incident pour lequel je suis sur le point de tuer Henry Moore. Cet homme, qui était mon camarade d'études, mon ami depuis des années en Amérique et en Afrique, prit délibérément le parti de saper mes légitimes prétentions à la propriété de ma théorie ; sous prétexte que sir Norman Sloane m'aurait devancé dans des détails essentiels et sous-entendant que j'en avais probablement trouvé dans ses papiers plus que je ne le déclarais dans mon exposé. Pour étayer cette accusation absurde, il produisit certaines lettres personnelles de sir Norman qui montraient en vérité que mon aîné avait exploré le même terrain que moi et qu'il n'aurait pas tardé à publier ses résultats s'il n'avait pas été surpris par une mort soudaine. Cela, je ne pouvais faire autrement que de l'admettre, avec regret. Ce que je ne pouvais excuser, c'était d'essayer par jalousie de me faire soupçonner d'avoir volé la théorie de sir Norman dans ses papiers. Le gouvernement britannique a eu assez de bon sens pour ignorer ces assertions calomnieuses, mais il refusa ma nomination à moitié promise et mon accession au titre de chevalier, sous prétexte que ma théorie, originale à mon point de vue, n'était pas nouvelle en fait.

Je ne fus pas long à m'apercevoir que ma carrière en Afrique était nettement entravée ; pourtant, j'y avais mis tous mes espoirs, au point de renoncer à la nationalité américaine. Une froideur très nette à mon égard commença à se manifester au sein du gouvernement établi à Mombassa, spécialement parmi ceux qui avaient connu sir Norman. C'est alors que je décidai de rendre la pareille à Moore, tôt ou tard ; mais je ne savais pas encore comment. Il avait été jaloux de ma célébrité rapide et il avait tiré avantage de sa correspondance ancienne avec sir Norman pour me nuire. Et cela de la part de l'ami que j'avais moi-même incité à s'intéresser à l'Afrique – que j'avais fait travailler et inspiré jusqu'à ce qu'il accède à sa petite réputation actuelle de spécialiste de l'entomologie africaine. Même à présent, cependant, je n'irai pas nier que ses acquisitions soient profondes. Je l'ai fait, et en

retour, il a ruiné ma carrière. Maintenant – un jour ou l'autre – je le détruirai.

En voyant que je perdais du terrain à Mombassa, je me suis tourné vers la situation que j'occupe actuellement, à M'gonga, à cinquante miles seulement de la ligne d'Ouganda. C'est un comptoir pour l'achat du coton et de l'ivoire, comportant seulement huit hommes blancs en dehors de moi. Un trou épouvantable ; presque à l'équateur, infesté de toutes les fièvres connues de l'humanité. Des serpents et des insectes venimeux partout, des Noirs atteints de maladies dont personne n'a jamais entendu parler en dehors des facultés de médecine. Mais mon travail n'est pas pénible et j'ai toujours eu énormément de temps pour dresser des plans concernant Henry Moore. Cela m'amuse de mettre son *Diptères d'Afrique centrale et du Sud* en vedette dans ma bibliothèque. Je suppose qu'il est réellement le manuel consacré – on l'utilise à Columbia, Harvard et au Wisconsin – mais mes suggestions personnelles sont à la base de la moitié de ses meilleurs passages.

La semaine dernière j'ai rencontré la chose qui m'a fait prendre ma décision sur la façon de tuer Moore. Un détachement de l'Ouganda nous a amené un Noir atteint d'une curieuse maladie que je ne peux pas encore diagnostiquer. Il était en léthargie, il avait une température très basse, et il traînait les pieds d'une façon particulière. Les autres avaient pour la plupart peur de lui ; ils disaient qu'un sorcier lui avait jeté quelque sort ; mais Gobo, l'interprète, disait qu'il avait été piqué par un insecte. Ce qu'était cet insecte, je ne puis l'imaginer, car il a seulement sur le bras une légère marque rouge vif, cernée de violet. Un aspect fantomatique. Je ne m'étonne pas que les boys l'attribuent à la magie noire. Il semble qu'ils aient déjà rencontré des cas de ce genre, et ils disent qu'il n'y a rien à faire.

Le vieux N'Kuru, l'un des Galla du comptoir, dit que cela doit être la morsure d'une mouche-démon : ses victimes s'épuisent progressivement et finissent par trépasser. Alors si l'insecte survit, il s'empare de son âme et de sa personnalité. Il voltige à la ronde avec tous ses goûts, ses dégoûts, sa conscience. Curieuse légende, et je ne connais pas d'insecte local assez terrible pour qu'on puisse la lui attribuer. J'ai donné à ce Noir malade – qui s'appelle Mevana – une bonne dose de quinine, j'ai pris un échantillon de son sang pour l'examiner, mais je n'ai pas fait grand progrès. Il y a certainement là un germe étrange, mais je ne peux pas l'identifier, même très approximativement. Ce qu'il y a de plus voisin ce serait le bacille qu'on trouve chez les bœufs, les chevaux, les chiens qui ont été piqués par la mouche tsé-tsé ; mais la mouche tsé-tsé n'infecte pas les êtres humains et de toute façon, nous sommes trop au nord.

Cependant, la chose importante, c'est que j'aie décidé comment je tuerai Moore. Si

cette région de l'intérieur possède des insectes aussi venimeux que le disent les indigènes, je vais m'arranger pour qu'il en reçoive une expédition d'une origine qu'il ne pourra suspecter, avec toutes sortes d'assurances sur leur innocuité. Je compte sur lui pour envoyer au diable toute précaution quand l'occasion se présente d'étudier une espèce inconnue, et alors nous verrons comment agira la nature ! Il ne devrait pas être difficile de trouver un insecte qui terrifie les Noirs à ce point. Voir d'abord comment cela tourne pour le pauvre Mevana – et ensuite trouver mon messager de mort.

7 janvier. – Mevana ne va pas mieux ; je lui ai pourtant injecté toutes les antitoxines connues de moi. Il a des crises de tremblements, au cours desquelles il tient des discours terrifiés et extravagants ; il parle du chemin que va prendre son âme à sa mort pour passer dans le corps de l'insecte qui l'a piqué. Mais pendant les accalmies, il reste plongé dans une sorte de demi-stupeur. Le cœur est encore bon, il est possible que je l'en sorte. Je vais m'y employer, car il pourra probablement me guider mieux que personne jusqu'à la région où il a été piqué.

En attendant je vais écrire au Dr. Lincoln, mon prédécesseur ici, car Allen, le chef du comptoir, dit qu'il a une connaissance approfondie des maladies locales. S'il y a un homme blanc au courant de ce qui concerne la mouche de la mort, ce doit être lui. Actuellement, il est à Nairobi, mais un coureur noir devrait me rapporter sa réponse dans une semaine – en utilisant le chemin de fer sur la moitié du parcours.

10 janvier. – État du patient stationnaire, mais j'ai trouvé ce que je voulais ! Un vieux volume de rapports sanitaires locaux que je me suis hâté de parcourir en attendant des nouvelles de Lincoln. Il y a trente ans, une épidémie a tué en Ouganda des milliers d'indigènes et on l'a attribuée avec certitude à une mouche peu répandue appelée *glossina palpalis* – une sorte de cousine germaine de la *glossina marsitans,* ou tsé-tsé. Elle vit dans les buissons sur le bord des lacs et des rivières, et se nourrit du sang des crocodiles, des antilopes et des grands mammifères. Lorsque ces animaux ont le germe de la trypanosomiase, ou maladie du sommeil, elle se l'inocule et, après une incubation de trente et un jours, devient le siège d'une infection aiguë. Ensuite, pendant soixante-quinze jours, sa piqûre est inévitablement mortelle pour tout homme ou animal.

Sans aucun doute, ce doit être la « mouche-démon » dont parlent les Noirs. Je sais à présent dans quelle direction je me dirige. Espérons que Mevana s'en tirera. Je devrais avoir des nouvelles de Lincoln dans quatre ou cinq jours. Le plus difficile, ce sera de faire parvenir les mouches à Moore sans qu'il les reconnaisse. Avec son

maudit côté scolaire et bûcheur, ce serait bien de lui de tout connaître à leur sujet depuis qu'elles ont été décrites pour la première fois.

II

15 janvier. – J'ai à l'instant des nouvelles de Lincoln qui confirme tout ce que disent les comptes rendus au sujet de *glossina palpalis*. Il a un remède pour la maladie du sommeil qui a réussi dans un grand nombre de cas à condition de ne pas être administré trop tard. Injections intramusculaires de tryparsamide. Comme Mevana a été piqué il y a environ deux mois, je ne sais pas si ça va marcher. Mais Lincoln dit qu'on connaît des cas qui ont trainé pendant dix-huit mois, il n'est donc pas impossible que ce ne soit pas trop tard. Lincoln m'a envoyé un peu de sa drogue et je viens je faire à Mevana une piqûre bien tassée. Dans un état de stupeur à présent. On lui a amené du village sa principale épouse mais il ne la reconnaît même pas. S'il se rétablit, il pourra certainement me montrer où sont les mouches. C'est un grand chasseur de crocodiles, d'après les rapports, et il connaît l'Ouganda comme sa poche. Je lui ferai une autre piqûre demain.

16 janvier. – Mevana paraît un peu plus brillant aujourd'hui, mais son rythme cardiaque se ralentit un peu. Je vais continuer les injections, mais sans insister.

17 janvier. – Le rétablissement se précise vraiment aujourd'hui. Mevana ouvre les yeux et donne des indices de conscience réelle, bien que restant un moment étourdi après la piqûre. J'espère que Moore ne connaît pas la tryparsamide. Il y a beaucoup de chances que non, car il n'est guère orienté du côté de la médecine. La langue de Mevana semble paralysée, mais je m'imagine que cela va passer si seulement je peux le réveiller. Est-ce que je n'aimerais pas faire moi-même un bon somme, mais pas de cette nature.

25 janvier. – Mevana presque guéri ! Dans une semaine, il pourra m'emmener dans la jungle. Il était terrifié la première fois qu'il a abordé le sujet… la mouche prenant sa personnalité après sa mort… mais il s'est finalement rasséréné quand je lui ai dit qu'il allait recouvrer la santé. Sa femme, Ugowe, prend bien soin de lui à présent, et je peux un peu me reposer. Ensuite, au tour des messagers de la mort !

3 février. – Mevana se porte bien à présent et je lui ai parlé d'une chasse aux mouches. Il a peur d'aller près de l'endroit où il a été piqué mais je joue sur la reconnaissance que je lui inspire. En outre, il a l'idée que je peux le prémunir contre la maladie aussi bien que j'ai pu le soigner. Son cran ferait honte à un homme blanc – il ira, sans aucun doute. Je peux partir en disant au chef de comptoir que le voyage a pour objectif un travail sur la santé publique dans la région.

12 mars. – Enfin en Ouganda ! J'ai cinq boys en dehors de Mevana, mais ils sont tous Galla. On ne peut engager de Noirs du lieu pour venir à proximité de cette région à cause des bavardages concernant ce qui est arrivé à Mevana. Cette jungle est un endroit pestilentiel. De tous côtés se dégagent des vapeurs chargées de miasmes. Tous les lacs paraissent stagnants. À un endroit nous avons découvert des vestiges de ruines cyclopéennes que même les Galla évitent par un grand détour. Ils disent que ces mégalithes datent d'une époque antérieure à l'apparition de l'homme. C'étaient des repaires ou des avant-postes des « Pêcheurs d'Ailleurs » – quel que soit le sens de ces mots – et des dieux malfaisants Tsadogwa et Cthulhu. On dit qu'ils ont encore aujourd'hui une influence maléfique et un certain rapport avec les mouches-démons.

15 mars. – Arrivés ce matin au lac Mlolo, où Mevana a été piqué. Un endroit infernal, recouvert d'une écume verte, infesté de crocodiles. Mevana a installé un piège à mouches en mailles très fines avec pour appât de la viande de crocodile. L'entrée est très étroite ; une fois à l'intérieur la proie ne sait pas comment en sortir. Ces mouches sont aussi stupides que dangereuses ; elles sont également friandes de viande fraîche et attirées par un bol de sang. J'espère que nous allons pouvoir en faire une bonne provision. J'ai décidé de faire mes expériences avec elles, en trouvant un moyen de changer leur apparence de telle sorte que Morris ne les reconnaisse pas. Je peux éventuellement les croiser avec une autre espèce et produire un hybride dont les aptitudes à transmettre l'infection ne soient pas diminuées. Nous verrons. Je dois attendre, mais, à présent, je ne suis pas pressé. Quand je serai prêt je me ferai envoyer par Mevana de la viande infectée pour nourrir mes messagers de mort – et alors, en route pour la poste. Il ne devrait pas être difficile de trouver cette viande, car ce pays est véritablement infesté.

16 mars. – J'ai eu de la chance. Deux cages pleines. Cinq spécimens vigoureux avec des ailes étincelantes comme des diamants. Mevana est en train de les faire passer dans une grande boîte dont le couvercle est fait de mailles très serrées. Je

pense que nous les avons attrapés dans le minimum de temps. Nous pouvons les emporter à M'gonga sans difficulté. En nous munissant d'une bonne provision de viande de crocodile pour leur nourriture. Il n'est pas douteux que ces mouches soient toutes – ou pour la plupart – déjà infectées.

20 avril. – Rentré à M'gonga, occupé au laboratoire. J'ai demandé au Dr. Joost à Pretoria quelques mouches tsé-tsé pour des expériences d'hybridation. Si ce croisement marche, il doit produire quelque chose d'assez difficile à reconnaître, et cependant tout aussi dangereux que *palpalis.* Si ça ne marche pas, j'essaierai d'autres diptères de l'intérieur et j'ai écrit au Dr. Vandervelde à Nyangwe pour lui demander quelques spécimens du Congo. Finalement je ne serai pas obligé de demander à Mevana de m'expédier une nouvelle provision de viande contaminée car je m'aperçois que je peux conserver presque indéfiniment dans des tubes des germes de *Trypanasoma gambiensis,* prélevés sur la viande que nous nous sommes procurée le mois dernier. Le moment venu, j'ensemencerai un peu de viande fraîche, j'en ferai absorber une bonne dose par mes messagers ailés – et je leur souhaiterai *bon voyage !*

18 juin. – Les mouches tsé-tsé envoyées par Joost sont arrivées aujourd'hui. Les cages pour la reproduction étaient prêtes depuis longtemps et je suis en train à présent d'opérer des sélections. J'ai l'intention d'utiliser les rayons ultra-violets pour accélérer le cycle. J'ai heureusement le dispositif nécessaire dans mon matériel normal. Naturellement je ne dis à personne ce que je suis en train de faire. L'ignorance des rares hommes se trouvant ici me permet de dissimuler facilement mes objectifs et de faire semblant d'étudier simplement les espèces existantes pour des raisons médicales.

29 juin. – Le croisement est fertile ! Bons dépôts d'œufs mercredi dernier, et maintenant, j'ai quelques larves excellentes. Si l'insecte parfait a un aspect aussi étrange que ces larves, je n'ai besoin de rien d'autre. Je prépare des cages séparées et numérotées pour les différents spécimens.

7 juillet. – Les nouveaux hybrides sont éclos ! Pour ce qui est de la forme, le déguisement est excellent, mais le reflet des ailes fait encore penser à *palpalis.* Le thorax évoque vaguement les rayures de la tsé-tsé. Légères différences d'un individu à l'autre. Je les nourris tous de viande de crocodile infectée et lorsqu'ils auront acquis

le pouvoir de contamination, je les essaierai sur certains des Noirs, par accident, naturellement, du moins en apparence. Il y a tant de mouches modérément venimeuses par ici que cela est facile à faire sans éveiller de soupçons. Je lâcherai un insecte dans la salle à manger munie de moustiquaires serrées, au moment où Batta, mon boy, sert le petit déjeuner, en prenant bien garde moi-même. Lorsque l'insecte aura rempli son office, je le capturerai ou l'écraserai – chose facile en raison de sa stupidité – ou je l'asphyxierai en remplissant la pièce de chlore. Si ça ne marche pas la première fois, j'essaierai de nouveau jusqu'à ce que je réussisse. J'aurai naturellement de la tryparsamide sous la main pour le cas où je me ferais moi-même piquer – mais je ferai très attention pour l'éviter, car aucun antidote n'est absolument sûr.

10 août. – Pouvoir de contamination acquis. Trouvé moyen de faire piquer Batta dans de bonnes conditions. Attrapé la mouche sur lui, remise dans sa cage. Calmé la douleur avec de la teinture d'iode, et le pauvre diable est tout à fait reconnaissant pour le service que je lui ai rendu. Demain, j'essaierai un spécimen différent sur Gamba, le coursier du comptoir. Ce seront les seules expériences que je me hasarderai à faire ici, mais si j'ai besoin d'en faire d'autres, j'emporterai quelques spécimens à Ukala et recueillerai des observations complémentaires.

11 août. – Pas réussi à avoir Gamba, mais repris la mouche vivante. Batta semble aller aussi bien que d'habitude, il n'a pas mal dans le dos à l'endroit où il a été piqué. Je dois attendre avant d'essayer de nouveau d'avoir Gamba.

14 août. – Le colis d'insectes provenant de Vandervelde arrive enfin. Sept espèces complètement différentes, dont quelques-unes plus ou moins venimeuses. Je les nourris bien pour le cas où le croisement avec la tsé-tsé ne marcherait pas. Quelques-uns de ces jeunes gens paraissent très différents de *palpalis,* mais l'ennui, c'est qu'ils pourraient ne pas donner avec elle un croisement fertile.

17 août. – J'ai eu Gamba cet après-midi, mais j'ai dû tuer la mouche sur lui. Elle l'a piqué à l'épaule gauche. J'ai pansé la piqûre, et Gamba est aussi reconnaissant que Batta. Aucun changement dans l'état de Batta.

20 août. – État de Gamba sans changement jusqu'à présent – de même pour Batta. J'expérimente une nouvelle forme de déguisement pour obtenir un supplément

d'hybridation. Une sorte de teinture pour changer le reflet, dont tout le monde parle, des ailes de *palpalis*. Une couleur bleuâtre vaudrait mieux, quelque chose que je pourrais vaporiser sur tout un lot d'insectes. Je vais commencer par examiner des produits tels que les bleus de Prusse et Tumbull, des sels de fer et des cyanures.

25 août. – Batta s'est plaint aujourd'hui d'avoir mal dans le dos. Il est possible que les choses prennent tournure.

3 septembre. – Ai réalisé de bons progrès dans mon expérience. Batta présente des signes de léthargie, et dit que son dos lui fait mal sans arrêt. Gamba commence à ressentir une légère douleur dans l'épaule où il a été piqué.

24 septembre. – Batta va de plus en plus mal, et commence à avoir peur, à cause de sa piqûre. Pense que ce doit être la mouche-démon et m'a supplié de la tuer – car il m'a vu la remettre en cage – jusqu'à ce que je lui affirme qu'elle était morte depuis longtemps. Il a dit qu'il ne voulait pas qu'au moment de sa mort, son âme passe dans le corps de l'insecte. Je lui fais des piqûres d'eau pour lui maintenir le moral. La mouche conserve évidemment toutes les caractéristiques de *palpalis*. Gamba est lui aussi très abattu, il présente les mêmes symptômes que Batta. Je vais peut-être prendre la décision de lui donner sa chance en lui administrant de la tryparsamide, car l'effet produit par la mouche me semble suffisamment établi. Cependant, j'abandonnerai Batta à son sort, car je veux avoir une idée approximative du temps qu'il faut pour atteindre le dénouement.

Les expériences de teinture se poursuivent dans de bonnes conditions. Un isomère du cyanure de fer, additionné de sels de potassium, est soluble dans l'alcool et, vaporisé sur les insectes, donne en effet splendide. Il teint les ailes en bleu sans modifier sensiblement la couleur sombre du thorax, et cela tient à l'eau. Avec ce déguisement, je crois pouvoir utiliser les hybrides actuels de la tsé-tsé sans me soucier de procéder à d'autres expériences. Malgré sa vivacité d'esprit, Moore ne pourrait reconnaître une mouche à ailes bleues avec la moitié du thorax de tsé-tsé. Naturellement, je tiendrai cette histoire de teinture rigoureusement secrète. On ne devra jamais par la suite pouvoir établir la moindre connexion entre ces mouches bleues et moi.

9 octobre. – Batta est en léthargie et a gardé le lit. Voici deux semaines que je donne de la tryparsamide à Gamba ; et j'imagine qu'il va se rétablir.

25 octobre. – Batta est très bas, Gamba presque bien.

18 novembre. – Batta est mort hier. Il est arrivé une chose étrange qui m'a fait vraiment frissonner en pensant aux légendes transmises par les indigènes et aux frayeurs de Batta lui-même. Quand, après sa mort, je suis retourné au laboratoire, j'ai entendu dans la cage 12, contenant la mouche qui avait piqué Batta, le plus étrange bourdonnement et le bruit d'une grande agitation. L'animal paraissait en proie à une véritable frénésie, mais s'arrêta dès que j'apparus. Il s'est posé sur la toile métallique et m'a regardé de la plus étrange façon. Il faisait passer les pattes au travers comme s'il avait été désorienté. Quand je suis revenu après avoir dîné avec Allen, il était mort. Évidemment il était devenu fou furieux et s'était heurté aux parois de la cage au point de se tuer.

Il est certainement étrange que cela se soit produit au moment précis où Batta mourait. Si un Noir avait assisté à la scène, il l'aurait immédiatement attribuée à l'introduction dans son corps de l'âme du pauvre diable. Avant longtemps je ferai partir mes hybrides teints en bleu. Le taux d'accidents mortels de l'hybride, s'il doit y avoir une différence, semble légèrement supérieur à celui de *palpalis* de pure race. Batta est mort trois mois et huit jours après l'inoculation, mais bien entendu, il y a toujours une grande marge d'incertitude. Je regrette presque de ne pas avoir laissé Gamba aller jusqu'au bout.

5 décembre. – Occupé à combiner comment je pourrai faire parvenir mes messagers à Moore. Il faut que je les fasse passer pour un envoi provenant de quelque entomologiste s'occupant de recherche ayant lu ses *Diptères d'Afrique centrale et du Sud* et supposant qu'il pourrait être intéressé par l'étude de ces espèces « nouvelles et impossibles à identifier ». Il devrait y avoir également l'assurance que cette mouche à ailes bleues est inoffensive, comme l'établit la longue expérience des indigènes. Moore ne prendra aucune précaution, et l'une des mouches l'aura sûrement tôt ou tard, sans qu'on puisse dire quand exactement.

Il faudra que je m'en remette aux lettres de mes amis de New York – ils continuent à parler de temps à autre de Moore – pour me tenir au courant des premiers résultats, et je pense bien cependant que les journaux annonceront sa mort. Avant tout, je ne dois

manifester aucun intérêt pour ce cas. J'expédierai les mouches au cours d'un voyage, mais il ne faudra pas que je sois reconnu en le faisant. La meilleure chose ce sera de prendre de longues vacances à l'intérieur, de me laisser pousser la barbe, d'expédier le paquet à Ukala en y passant comme un entomologiste en visite, et de revenir ici après m'être rasé.

12 avril 1930. – De retour à M'gonga après mon long voyage. Tout s'est passé à merveille, avec une précision d'horloge. Ai expédié les mouches à Moore sans laisser de trace. Pris vacances de Noël le 15 décembre, et suis parti immédiatement avec la drogue appropriée. Préparé un excellent emballage postal avec de la place pour y ajouter un peu de viande de crocodile infectée comme nourriture pour les messagers. Vers la fin février, j'avais assez de barbe pour la tailler à la Van Dyck.

Ai fait mon apparition à Ukala le 9 mars. Tapé une lettre à Moore sur la machine du comptoir. Ai signé « Nevil Wayland-Hall », nom supposé d'un entomologiste de Londres. Je crois avoir pris le ton qu'il fallait, intérêt en qualité de confrère scientifique, et ainsi de suite. Ai pris avec beaucoup d'art un air détaché pour insister sur la « complète innocuité » des spécimens. Personne n'a rien soupçonné. Me suis rasé dès que j'ai eu atteint la brousse, si bien que lorsque je serai rentré il n'y aura aucune inégalité de bronzage. Me suis passé de porteurs indigènes sauf pour une petite partie de marécages, je peux faire des merveilles avec un simple havresac, et mon sens de l'orientation est bon. Une chance que je sois habitué à ce genre de voyage. Ai expliqué mon absence prolongée en invoquant une atteinte de fièvre et quelques erreurs de direction en traversant la brousse.

Mais maintenant se présente la partie la plus difficile au point de vue psychologique : attendre des nouvelles de Moore sans laisser paraître la moindre préoccupation. Naturellement, même pendant le temps où le venin est encore virulent, il peut encore y échapper et ne pas être piqué, mais avec son insouciance, il n'a qu'une chance sur cent pour que cela arrive. Je ne regrette rien ; après ce qu'il m'a fait, il le mérite, et bien davantage.

30 juin 1930. – Hourrah ! La première étape est franchie ! Je viens tout à fait par hasard d'entendre Dyson de Columbia dire que Moore avait reçu d'Afrique quelques nouvelles mouches à ailes bleues, et qu'il est joliment embarrassé ! Pas question de piqûre, mais si je connais les façons qu'a Moore de bâcler le travail comme je crois les connaître, cela ne saurait tarder !

27 août 1930. – Lettre de Morton, de Cambridge. Il dit que Moore écrit qu'il se sent très à plat, et fait allusion à une piqûre à la nuque, faite par un curieux insecte qu'il a reçu comme spécimen nouveau vers le milieu de juin. Ai-je réussi ? Apparemment Moore n'établit pas de rapports entre la faiblesse qu'il ressent et cette piqûre. Si c'est la bonne drogue, alors Moore a été piqué en plein milieu de la période où l'insecte transmet l'infection.

12 septembre 1930. – Victoire ! Une autre ligne de Dyson dit que Moore est vraiment dans un état alarmant. À présent il attribue sa maladie à la piqûre que lui a faite un insecte dont l'identité l'intrigue profondément, aux alentours du 19 juin. Il essaie d'entrer en contact avec un certain « Nevil Wayland-Hall » qui lui a expédié le colis d'insectes. Sur la centaine que je lui ai envoyée environ vingt-cinq semblent lui être arrivés vivants. Quelques-uns se sont échappés au moment où il a été piqué, mais plusieurs larves sont sorties des œufs pondus depuis la date d'expédition. Il est, d'après Dyson, en train de faire soigneusement incuber ces larves. Quand elles seront parvenues à l'état d'insectes parfaits, je suppose qu'il identifiera l'hybridation de tsé-tsé *palpalis*, mais ça ne l'avancera plus beaucoup à présent. Il se demandera, cependant, pourquoi les ailes bleues ne sont pas transmises héréditairement !

8 novembre 1930. – Des lettres d'une demi-douzaine d'amis parlent de la grave maladie de Moore. Dyson est venu aujourd'hui. Il dit que Moore nage complètement sur la question des hybrides obtenus à partir des larves et qu'il commence à croire que les parents doivent leurs ailes bleues à un procédé artificiel. Il doit garder le lit en permanence, à présent. On ne dit pas s'il utilise la tryparsamide.

13 février 1931. – Pas tellement bon ! Moore sombre, ne semble pas connaître de remède, mais je crois qu'il soupçonne quelqu'un. Le mois dernier j'ai reçu de Morton une lettre très froide, dans laquelle il ne parle pas de Moore ; et à présent Dyson écrit – lui aussi un peu gêné – que Moore est en train de bâtir des théories sur l'ensemble de l'affaire. Il a fait des recherches par télégrammes pour trouver « Wayland-Hall » à Londres, Ukala, Nairobi, Mombassa et en d'autres endroits et il n'a naturellement rien trouvé. J'estime qu'il a dit à Dyson qui il soupçonnait, mais jusqu'à présent Dyson n'y croit pas. Je crains que Morton y croie, lui.

Je vois qu'il vaut mieux dresser un plan pour partir d'ici et changer d'identité pour

de bon. Quelle fin pour une carrière qui partait si bien ! Je crois que je retournerai en Afrique du Sud et d'ici là, je vais tranquillement verser des fonds à mon propre crédit « Frederick Nasmyth Mason, de Toronto, Canada, courtier en concessions minières ». Je vais déposer une nouvelle signature. Si je n'ai pas besoin de franchir le pas, je pourrai facilement transférer à nouveau les fonds au bénéfice de ma personnalité actuelle.

15 août 1931. – La moitié d'une année s'est écoulée, et les choses restent encore en suspens. Dyson et Morton – aussi bien que plusieurs autres amis – semblent avoir cessé de m'écrire. Le Dr. James de San Francisco a de temps à autre des nouvelles d'amis de Moore ; il dit que celui-ci ne sort plus pour ainsi dire du coma. Depuis mai, il ne peut plus marcher. À peine pouvait-il parler, et c'était pour se plaindre d'avoir froid. À présent il ne le peut plus du tout et il a pourtant encore des éclairs de conscience. Sa respiration est courte et rapide, on l'entend jusqu'à une certaine distance. Il ne fait pas de doute qu'il soit rongé par *Trypanosoma gambiense* mais il résiste mieux que les Noirs de la région. Batta n'a tenu que trois mois et huit jours et Moore a déjà survécu plus d'un an à sa piqûre. Entendu le mois dernier des bruits au sujet de recherches intensives dans la région d'Ukala pour découvrir « Wayland-Hall ». Je ne crois pas avoir à m'inquiéter pour le moment, cependant, parce qu'il n'y absolument rien qui puisse établir un lien entre cette affaire et moi.

7 octobre 1931. – C'est enfin terminé ! Des nouvelles dans la *Mombassa Gazette.* Moore est mort en septembre après une série de crises de tremblements et avec une température largement inférieure à la normale, Question réglée ! J'ai dit que je l'aurais, et je l'ai eu ! Il y avait un article de trois colonnes sur sa longue maladie et sa mort, sur les recherches vaines en vue de trouver « Wayland-Hall ». De toute évidence, Moore occupât en Afrique une place plus importante que je ne l'aurais imaginé. L'insecte qui l'a piqué a été maintenant parfaitement identifié d'après les spécimens survivants et les larves ayant subi leur métamorphose ; la teinture des ailes est également détectée. Il est universellement admis que les mouches ont été préparées et expédiées dans l'intention de tuer. Moore, semble-t-il, a fait part de certains soupçons à Dyson, mais ce dernier – ainsi que la police – gardent le secret en l'absence de preuve. Le cas de tous les ennemis de Moore a été examiné soigneusement. *Associated Press* laisse entendre qu'« une enquête, mettant peut-être en cause un médecin éminent, actuellement à l'étranger, suivra. »

Tout à fait à la fin du compte rendu, un détail me fait frissonner à cause des

légendes rapportées par les Noirs et à la suite de la façon dont la mouche était devenue folle au moment où Batta mourait. Il s'agit sans aucun doute d'une invention d'un journaliste à sensation. Il semble qu'un incident étrange se soit produit le soir de la mort de Moore. Dyson avait été réveillé par le bourdonnement d'une mouche aux ailes bleues, qui s'envola immédiatement par la fenêtre, et cela juste avant que l'infirmière annonce au téléphone depuis le domicile de Moore, à des kilomètres, à Brooklyn, que ce dernier venait de rendre l'âme.

Mais ce qui a pour moi le plus d'importance, c'est le côté africain de l'affaire. Les gens d'Ukala se rappellent l'étranger barbu qui a tapé la lettre et envoyé le paquet, et la police passe le pays au peigne fin pour retrouver les Noirs qui auraient pu le porter. Je n'en ai pas utilisé beaucoup, mais si les officiers interrogent les Ubandes qui m'ont fait traverser la jungle N'Kini, j'aurais à donner plus d'explications que je n'en ai envie. Il semblerait que le moment soit venu pour moi de disparaître ; je crois que je donnerai demain ma démission et que je me préparerai à gagner des régions inconnues.

9 *novembre 1931*.– Dur travail pour obtenir qu'on accepte ma démission, mais la lettre me libérant est enfin arrivée aujourd'hui. Je ne veux pas aggraver les soupçons en décampant sur-le-champ. Le semaine dernière James m'a parlé de la mort de Moore, mais il ne m'a rien dit de plus que ce que j'avais pu lire dans les journaux. Les gens de son entourage à New York paraissent assez réservés sur les détails, bien qu'ils parlent tous d'une enquête en cours. Pas de nouvelles d'aucun de mes amis de l'est. Moore doit avoir fait naître autour de lui quelques soupçons avant de perdre conscience, mais il n'a pas pu apporter un iota de preuve.

Toutefois je ne prends pas de risques. Jeudi je pars pour Mombassa, et de là j'embarquerai sur un paquebot qui longe la côte jusqu'à Durban. Ensuite, je disparaîtrai, mais peu après, le courtier en concessions minières Frederick Nasmyth Mason, de Toronto, fera son apparition à Johannesburg.

Que mon journal prenne fin ici. Si en définitive je continue à ne pas être soupçonné, il atteindra après ma mort le but que je m'étais tout d'abord fixé, en révélant ce qui serait autrement resté ignoré. Si, d'autre part, ces soupçons se matérialisent et persistent, il confirmera et clarifiera des charges vagues, et comblera bien des lacunes importantes et embarrassantes. Naturellement, si je rencontre le danger sur mon chemin, il faudra que je le détruise.

Bon, Moore est mort, comme il le méritait amplement. Maintenant, le Dr. Thomas Slauenwite est mort, lui aussi. Et quand le corps appartenant antérieurement à Thomas

Slauenwite sera mort, le public pourra prendre connaissance de ce compte rendu.

III

15 janvier 1932. – Une année nouvelle et, à contrecœur, je rouvre ce journal. Cette fois je n'écris que pour soulager mon esprit car il serait absurde d'imaginer que le dossier n'est pas définitivement clos. Je suis installé au Vaal Hotel, Johannesburg, sous mon nouveau nom, et personne n'a jamais, jusqu'ici, mis en doute mon identité. J'ai eu quelques conversations d'affaires sans suite pour continuer à jouer mon rôle de courtier dans les mines, et je crois pouvoir réellement travailler dans cette partie. Plus lard j'irai à Toronto pour recueillir quelques témoignages étayant mon passé fictif.

Mais ce qui me préoccupe, c'est cet insecte qui est entré dans ma chambre aujourd'hui vers midi. Naturellement j'ai eu toutes sortes de cauchemars il n'y a pas longtemps à propos de mouches bleues, mais on ne pouvait pas ne pas s'y attendre en raison du surmenage nerveux auquel j'avais été soumis. Cependant cette chose était quelque chose de réel, constaté à l'état de veille et je suis totalement incapable de l'expliquer. Cela a bourdonné autour de ma bibliothèque pendant un bon quart d'heure, et a déjoué toutes mes tentatives pour l'attraper ou le tuer. La chose la plus étrange, c'était sa couleur et son aspect, car il avait les ailes bleues et était à tous points de vue l'exacte reproduction de mes hybrides messagers de mort. Comment cela pourrait-il en être réellement un, je ne le sais certainement pas. Je me suis débarrassé de tous les hybrides – contaminés ou non – que je n'avais pas expédiés à Moore, et je peux me rappeler qu'il n'y a eu aucune évasion.

Cela peut-il être une hallucination totale ? Ou bien l'un des spécimens qui se sont échappés à Brooklyn quand Moore a été piqué aurait-il pu trouver son chemin pour revenir en Afrique ? Il y avait cette histoire absurde de la mouche bleue qui avait réveillé Dyson lorsque Moore est mort, mais après tout, la survivance et le retour de l'un de ces êtres n'est pas impossible. Il est parfaitement plausible que le bleu soit resté fixé à leurs ailes, également, parce que le pigment que j'avais combiné était presque aussi solide qu'un tatouage. Par élimination, cela semblerait être la seule explication rationnelle ; il est pourtant très curieux que ce sujet soit venu aussi loin vers le sud. C'est peut-être une sorte d'instinct héréditaire appartenant à la lignée des tsé-tsé et les poussant à revenir au pays natal. Après tout, il appartient par ce côté à l'Afrique du Sud.

Je dois me tenir sur mes gardes pour éviter d'être piqué. Le venin d'origine – si c'est réellement l'une des mouches ayant échappé à Moore – a naturellement perdu sa

virulence depuis un temps infini ; mais le sujet doit s'être alimenté en venant d'Amérique, il peut très bien avoir traversé l'Afrique centrale et contracté une nouvelle possibilité de contamination. À dire vrai c'est plus que probable ; car la moitié de son hérédité le ferait naturellement retourner en Ouganda retrouver tous les germes de Trypanosomiase. Il me reste encore un peu de tryparsamide. Je n'ai pu me résoudre à détruire ma trousse médicale malgré ce qu'elle pouvait avoir de compromettant, mais depuis que j'ai lu d'autres travaux sur la question je ne suis plus aussi sûr qu'autrefois de l'efficacité de cette drogue. Elle donne la possibilité de lutter – elle a certainement sauvé Gamba – mais il y a de grandes probabilités d'échec.

Ce serait d'une étrangeté diabolique que cette mouche soit justement venue dans ma chambre plutôt que dans n'importe quel autre endroit dans l'immense Afrique ; ce serait vouloir faire jouer les coïncidences au-delà de toute vraisemblance. Je pense que si elle revient, je la tuerai certainement. Je suis surpris qu'elle m'ait échappé aujourd'hui, car habituellement ces animaux sont extrêmement stupides et faciles à attraper. Est-ce que cela ne pourrait pas, après tout, être pure illusion ? Certainement la chaleur me déprime depuis quelque temps comme jamais auparavant, même en Ouganda.

16 janvier. – Est-ce que je deviens fou ? La mouche est revenue vers midi, et se conduit d'une manière si anormale que cela n'a plus pour moi ni queue ni tête. Il n'y a qu'une illusion de ma part qui puisse rendre compte de ce que ce fléau bourdonnant a l'air de faire. Il est sorti on ne sait d'où et a été tout droit à ma bibliothèque, en tournoyant sans fin devant un exemplaire des *Diptères d'Afrique centrale et du Sud* de Moore. De temps en temps il se posait sur le haut ou le dos du volume, occasionnellement il se lançait vers moi et battait en retraite avant que j'aie pu le frapper avec un papier plié. On n'a jamais entendu parler de rien de pareil de la part des diptères africains qui sont d'une stupidité notoire. Pendant près d'une demi-heure j'ai essayé d'attraper cette chose maudite, mais il a fini par s'en aller par la fenêtre en passant à travers un trou de la moustiquaire que je n'avais pas remarqué. À certains moments je pouvais imaginer qu'il se moquait délibérément de moi en venant à portée de mon arme pour ensuite se dégager adroitement en s'en allant de côté au moment où j'allais l'atteindre. Il faut que je me raccroche solidement à ma conscience.

17 janvier. – Ou je suis fou, ou le monde est soumis à quelque soudaine suspension des lois des probabilités telles que nous les connaissons. Cette maudite mouche est

sortie on ne sait d'où un peu avant midi et a commencé à bourdonner autour de mon exemplaire des *Diptères* de Moore sur mon étagère. De nouveau j'ai essayé de l'attraper et l'expérience d'hier s'est renouvelée. Finalement ce fléau s'est dirigé vers l'encrier ouvert sur ma table et s'y est trempé, juste les pattes et le thorax, en gardant les ailes en dehors. Alors il s'est envolé vers le plafond et s'y est posé. Il a commencé à ramper suivant une courbe et en laissant une traînée d'encre. Ensuite il a fait un petit saut et a tracé une tache isolée séparée de la traînée. Ensuite il s'est laissé tomber carrément devant ma figure et a disparu en bourdonnant avant que j'aie pu l'atteindre.

Dans toute cette affaire il y a quelque chose qui me frappe comme monstrueusement sinistre et anormal, plus que je ne pourrais me l'expliquer à moi-même. Quand je regardai sous différents angles la trace d'encre laissée sur le plafond, elle me sembla de plus en plus familière et tout à coup, je commençai à me rendre compte qu'elle avait la forme d'un point d'interrogation absolument parfait. Quel graphisme pouvait être plus malicieusement approprié ? C'est un miracle que je ne me sois pas évanoui. Jusqu'à présent le personnel de l'hôtel ne l'a pas remarqué. Je n'ai pas vu la mouche de tout l'après-midi et de toute la soirée, mais je maintiens mon encrier hermétiquement fermé. Je pense que l'épisode de la mort de Moore me travaille et me donne des hallucinations morbides. Peut-être n'y a-t-il pas du tout de mouche ?

18 janvier. – Dans quel étrange enfer de cauchemar vivant suis-je plongé ? Ce qui s'est produit aujourd'hui est une chose qui ne pourrait pas arriver normalement… *et pourtant un employé de l'hôtel a vu les marques au plafond et en reconnaît la réalité.* Vers onze heures du matin tandis que je travaillais sur un manuscrit, quelque chose s'est précipité sur l'encrier pendant une seconde et est reparti avant que j'aie pu voir ce que c'était. J'ai levé les yeux et j'ai vu cette mouche infernale sur le plafond comme l'autre fois, en train de ramper en traçant des courbes et des traits. Je ne pouvais rien faire, mais je pliai un journal et le gardai à portée de la main pour attraper cet animal s'il volait à proximité. Après avoir parcouru plusieurs fois le plafond il vola dans un coin sombre et disparut. Je levai les yeux vers la surface de plâtre deux fois maculée et je pus voir que la nouvelle traînée d'encre formait à ne pas s'y tromper un énorme chiffre 5 !

Devant cette vague de menaces sans nom que je ne pouvais préciser complètement je restai un moment presque inconscient. Puis je fis appel à mon esprit de décision et repris l'initiative. J'allai chez le pharmacien acheter un peu de colle et d'autres choses pour préparer un piège collant, ainsi qu'un second encrier. Je rentrai dans ma

chambre, remplis le nouvel encrier de la mixture collante, le posai là où se trouvait l'ancien, en le laissant ouvert. Puis je tentai de me concentrer sur un livre. Vers trois heures, j'entendis de nouveau l'insecte maudit et je le vis tournoyer autour du nouvel encrier. Il descendit jusqu'à la surface collante mais n'y toucha pas ; ensuite il se dirigea droit sur moi, mais battit en retraite avant que j'aie pu l'atteindre. Ensuite il alla jusqu'à la bibliothèque et tournoya autour du traité de Moore. Il y a quelque chose de profondément diabolique dans la façon dont l'intrus rôde autour de ce livre.

Ce qu'il y a eu de pire s'est produit à la fin. Abandonnant le livre de Moore, l'insecte vola vers la fenêtre ouverte et se mit à se cogner contre la moustiquaire suivant un certain rythme. Il y avait une série de coups, puis une série de traits d'égale longueur et une autre pause, et ainsi de suite. Il y avait dans cette démonstration quelque chose qui me fit rester immobile pendant deux minutes, mais ensuite j'allai à la fenêtre en essayant de tuer cette bête nuisible. Comme d'habitude, rien à faire. Il se contenta de voler à travers la chambre jusqu'à une lampe et il se mit à battre le même tam-tam sur l'abat-jour de carton rigide. Je ressentais un vague désespoir, je me mis à fermer toutes les portes, ainsi que la fenêtre dont le grillage avait ce trou imperceptible. Il me semblait très nécessaire de tuer cet être opiniâtre dont l'acharnement était en train de me mettre rapidement l'esprit à l'envers. Puis, en comptant inconsciemment, je commençai à m'apercevoir que chaque série de coups en comportait exactement *cinq*.

Cinq, le même chiffre que la chose avait tracé à l'encre sur le plafond dans la matinée ! Pouvait-on concevoir une connexion ? Cette idée était folle, car elle supposait une intelligence humaine et une connaissance des chiffres chez la mouche hybride. Une intelligence humaine… est-ce que cela ne nous ramenait pas aux légendes les plus primitives des Noirs de l'Ouganda ? Et cependant, il y avait cette intelligence diabolique à m'éviter qui contrastait avec la stupidité habituelle de l'espèce. Tandis que je mettais de côté mon journal plié et m'asseyais, en proie à une horreur croissante, l'insecte s'éleva en bourdonnant et disparut à travers un trou du plafond, à l'endroit où le tuyau du chauffage montait dans la chambre au-dessus.

Ce départ ne m'apaisa pas, car mon esprit s'était embarqué dans une suite de réflexions terribles et désordonnées. Si cette mouche était douée d'une intelligence humaine, d'où lui venait-elle ? Y avait-il quelque vérité dans la notion qu'avaient les indigènes et d'après laquelle ces animaux héritaient la personnalité de leurs victimes après la mort de celles-ci ? Dans ce cas, de qui était la personnalité endossée par cette mouche ? En raisonnant j'étais arrivé à la conclusion que cette mouche devait être l'une de celles qui s'étaient échappées de chez Moore au moment où il avait été piqué. *Était-ce le messager de mort qui avait piqué Moore ? Dans ce cas, que me*

voulait-il ? Que me voulait-il en tout cas ? Envahi par une sueur froide, je me remémorai le comportement de la mouche qui avait piqué Batta lorsque ce dernier était mort. Est-ce que la personnalité de sa victime était venue remplacer la sienne ? Et puis il y avait ce sensationnel compte rendu journalistique à propos de la mouche qui avait réveillé Dyson à l'instant même de la mort de Moore. Quant à la mouche qui s'acharnait sur moi, pouvait-il y avoir en elle une personnalité humaine attachée à une vengeance ? La façon dont elle voltigeait autour du livre de Moore ! Je me refusai à y penser plus avant. Je me mis immédiatement à me figurer que cet animal était bel et bien infecté, et de la façon la plus virulente. Avec cette volonté malfaisante et délibérée, si évidente dans chacun de ses actes, elle s'était certainement chargée exprès des bacilles les plus mortels de toute l'Afrique. Mon esprit, profondément bouleversé, tenait à présent pour certaines les qualités humaines de cet animal.

Je téléphonai alors à la réception en demandant qu'un ouvrier vienne boucher le trou autour du tuyau du radiateur, et toutes les autres fissures qui pouvaient exister dans ma chambre. Je prétendis être tourmenté par les mouches, et celui qui me répondit parut compatir à mes malheurs. Quand l'ouvrier arriva, je lui montrai les traces d'encre sur le plafond et il en reconnut la présence sans difficulté. Elles sont donc réelles ! La ressemblance avec un point d'interrogation et avec un chiffre 5 l'intrigua et le fascina. Il finit par boucher tous les trous qu'il put trouver, répara le grillage de la moustiquaire, si bien que je peux à présent garder les deux fenêtres ouvertes. Il m'a évidemment trouvé un peu excentrique, surtout que pendant qu'il était dans ma chambre, aucun insecte n'était visible. Mais je n'en suis plus là. Jusqu'ici la mouche ne s'est pas montrée ce soir. Dieu sait ce que c'est, ce qu'elle veut, ou ce que je vais devenir !

19 janvier. – Je suis complètement submergé par l'horreur. *La chose m'a touché.* Quelque chose de monstrueux et de démoniaque est à l'œuvre autour de moi, victime sans défense. Ce matin, comme je remontais après avoir pris mon petit déjeuner, ce démon ailé issu de l'enfer s'est précipité dans la chambre en passant par-dessus ma tête et a commencé à se cogner contre la moustiquaire comme hier. Cette fois-ci, cependant, chaque série ne comportait que *quatre* coups. Je me suis précipité à la fenêtre et j'ai essayé de l'attraper mais, comme d'habitude, il m'a échappé, a voltigé au-dessus du traité de Moore, en bourdonnant d'un air moqueur. Ses organes vocaux sont limités, mais j'ai remarqué que ses courtes périodes de bourdonnement arrivaient par séries de quatre.

J'étais dès cet instant certainement devenu fou, car je lui criai : « Moore Moore,

pour l'amour de Dieu, que voulez-vous ? » Au même instant, l'animal cessa brusquement de tournoyer, vint vers moi, fit un lent et gracieux plongeon en l'air, ressemblant un peu à un salut. Puis il retourna au livre. Du moins, c'est ce que j'ai cru voir, mais je ne me fie plus au témoignage de mes sens.

Et alors ; la pire des choses s'est produite. J'avais laissé ma porte ouverte, espérant que, si je ne réussissais pas à l'attraper, le monstre s'en irait. Mais vers onze heures et demie je refermai la porte, pensant qu'il était parti. Je m'installai pour lire. À midi précis je sentis un chatouillement sur la nuque, mais quand j'y portais la main, je ne trouvai rien. Un moment plus tard je sentis de nouveau ce chatouillement et avant que j'aie pu bouger, cet innommable suppôt de l'enfer arrivant de derrière moi se montra, fit un autre de ces plongeons moqueurs et gracieux en l'air, et s'envola à travers le trou de la serrure que je n'aurais jamais cru assez grand pour lui livrer passage.

La chose m'a touché, il n'y a aucun doute. Elle m'a touché sans me faire de mal, et je me rappelai alors, glacé par une frayeur subite, que Moore avait été piqué *sur la nuque à midi*. Depuis, aucune nouvelle intrusion, mais j'ai bouché le trou des serrures avec du papier et je vais avoir toujours un journal plié tout prêt à être utilisé chaque fois que j'ouvrirai la porte pour sortir ou entrer.

20 janvier. – Je ne peux pas entièrement croire au surnaturel, mais je crains néanmoins d'être perdu. L'affaire me dépasse. Aujourd'hui un peu avant midi ce démon a fait son apparition devant la fenêtre, à *l'extérieur* et a recommencé à frapper ses coups ; mais cette fois par séries de *trois*. Quand je suis allé à la fenêtre, il s'est envolé et il a disparu. Je suis encore assez résolu pour prendre une nouvelle mesure défensive. J'ai retiré des fenêtres les panneaux tendus de toile métallique, je les ai enduits sur les deux faces de la préparation collante déjà utilisée dans l'encrier puis, je les ai remis en place. S'il tente une nouvelle séance de tam-tam, ce sera la dernière !

Le reste de la journée s'est passé dans le calme. Pourrai-je supporter cette expérience sans devenir fou ?

21 janvier. – À bord du train de Bloemfontein. Je suis en déroute. La chose est victorieuse. Elle est douée d'une intelligence diabolique contre laquelle tous mes dispositifs restent sans effet. Elle est apparue ce matin devant la fenêtre, *mais elle n'a pas touché la moustiquaire collante.* Elle est partie sans se poser et elle a commencé

à bourdonner en décrivant des cercles – deux à la fois – suivis d'une pause en l'air. Après plusieurs démonstrations de ce genre, elle est partie et a disparu au-dessus des toits de la ville. Mes nerfs sont tout près du point de rupture, car ces *suggestions de nombres* se prêtent à une horrible interprétation. Lundi, cette chose insistait sur le chiffre *cinq*. Mardi, c'était *quatre*. Mercredi, *trois* ; et aujourd'hui, c'est *deux*. *Cinq, quatre, trois, deux*… Que cela peut-il être, sinon un monstrueux et impensable *compte à rebours des jours* ? Dans quel but, seules les puissances maléfiques de l'univers peuvent le savoir. J'ai passé tout l'après-midi à faire mes malles, à empaqueter mes affaires, et à présent j'ai pris l'express de nuit pour Bloemfontein. La fuite est peut-être inutile, mais que puis-je faire d'autre ?

22 janvier. – Installé à l'Orange Hotel, Bloemfontein – confortable et excellent – mais l'horreur m'a suivi. J'avais fermé toutes les portes et les fenêtres, bouché le trou des serrures, cherché toutes les fissures possibles, baissé les stores, mais un peu avant midi j'ai entendu frapper un coup mat à l'un des panneaux grillagés. J'ai attendu. Après une longue pause, ce fut un autre coup. Une seconde pause, et encore un coup isolé. Je relevai le store et je vis la mouche maudite, comme je m'y attendais. Elle décrivit en l'air, lentement, un grand cercle, puis disparut. J'étais comme une loque, je dus m'allonger sur le divan. *Un !* Tel était le contenu du message du monstre pour aujourd'hui. *Un* coup, *un* cercle. Cela voulait-il dire qu'il me restait *un* jour avant de subir un destin qu'il valait mieux ne pas imaginer ? Devais-je m'enfuir à nouveau, ou me retrancher dans cette chambre après l'avoir hermétiquement fermée ?

Après une heure de repos, je me sentis en mesure d'agir ; je me fis livrer d'abondantes provisions de nourriture en boîtes et en paquets, en même temps que du linge et des serviettes. Demain, sous aucun prétexte, je n'entrebâillerai seulement une porte ou une fenêtre. Le Noir qui m'a apporté les provisions et le linge m'a regardé d'un drôle d'air, mais je ne me soucie plus de paraître excentrique, ni même fou. Je suis harcelé par des puissances plus redoutables que le sens du ridicule. Après avoir reçu mes provisions, je passai en revue chaque millimètre carré des murs et bouchai toutes les ouvertures, même microscopiques, que je pus découvrir. C'est seulement après que je me sentis capable de goûter un véritable sommeil.

(Ici l'écriture devient irrégulière, nerveuse, très difficile à déchiffrer)

23 janvier. – Il n'est pas tout à fait midi et je sens que quelque chose de terrible est sur le point d'arriver. Je n'ai pas dormi aussi tard que je m'y était attendu, bien que n'ayant pour ainsi dire pas eu un instant de repos dans le train la nuit précédente. Levé de bonne heure, j'ai eu du mal à me concentrer sur quoi que ce soit, lecture ou écriture. Ce lent compte à rebours, avec son intention bien précise, dépasse les limites de ce que je puis supporter. Je ne sais pas ce qui est dérangé, la nature ou ma tête. Jusqu'à environ onze heures, j'ai fait très peu de chose, à part marcher de long en large dans la chambre.

Alors, j'entendis un bruissement au milieu des paquets de vivres qu'on m'a apportés hier, et sous mes yeux, cette mouche démoniaque en est sortie en rampant. Je me saisis d'un objet plat et malgré ma terreur panique j'ai essayé de l'atteindre, mais sans plus de résultats que d'habitude. Lorsque je m'avançais, cette horreur aux ailes bleues repartait pour aller se réfugier sur la table où j'avais entassé mes livres, et se poser pendant une seconde sur les *Diptères d'Afrique centrale et du Sud*, de Moore. Je la suivis, elle s'envola jusqu'à la cheminée, se posa sur le cadran à proximité du chiffre 12. Avant que j'aie eu le temps de penser à ce que j'allais faire, elle avait commencé à ramper autour du cadran, très lentement, délibérément, dans la direction des aiguilles. Elle passa sous celle des minutes, descendit et remonta, passa sous l'aiguille des heures et finalement vint s'arrêter exactement au chiffre 12. Là, elle se souleva en agitant les ailes avec un bruit de bourdonnement.

Est-ce un présage ? Je deviens aussi superstitieux que les Noirs. Il est à présent un peu plus de onze heures. Est-ce que midi marque la fin ? Je n'ai plus qu'un dernier recours qui me vint à l'esprit au moment où je me trouvais au comble du désespoir. Je regrette de ne pas y avoir pensé plus tôt. En me rappelant que ma trousse contenait les deux produits permettant de préparer du chlore, j'ai décidé de remplir la chambre de ce gaz mortel et d'asphyxier ainsi l'insecte. Pendant ce temps, je me protégerai grâce à un mouchoir imbibé d'ammoniaque. Ce masque rudimentaire neutralisera probablement le dégagement caustique de chlore jusqu'à ce que l'insecte ait péri, ou soit tout au moins possible à écraser. Mais je dois faire vite. Comment être sûr que cette chose ne va pas subitement se lancer sur moi avant la fin de mes préparatifs ? Je ne dois plus m'arrêter dans la rédaction de ce journal.

Plus tard. – Les deux produits – acide chlorhydrique et peroxyde de manganèse – sont sur la table, prêts à être mélangés. J'ai noué le mouchoir sur mon nez et ma bouche, j'ai sous la main un flacon d'ammoniaque pour le maintenir imbibé jusqu'à ce que le chlore ait disparu. J'ai calfeutré les deux fenêtres. Cependant, je

n'aime pas le comportement de ce démon hybride. Il reste sur la pendule, mais il rampe très lentement en arrière, à partir du 12 pour aller à la rencontre de l'aiguille des minutes qui avance progressivement.

Est-ce la dernière fois que j'écris dans ce journal ? Il serait inutile d'essayer de nier ce que je soupçonne. Trop souvent une parcelle de vérité incroyable se dissimule derrière la plus extravagante et la plus fantastique des légendes. Est-ce la personnalité d'Henry Moore qui essaie de m'atteindre par l'intermédiaire de ce démon aux ailes bleues ? Est-ce la mouche qui l'a piqué et qui a par conséquent donné asile à sa conscience quand il est mort ? S'il en est ainsi et s'il me pique, est-ce que ma personnalité va déplacer celle de Moore, pour pénétrer dans ce corps bourdonnant lorsque je viendrai ensuite à mourir de cette piqûre ? Peut-être, cependant, n'est-il pas obligatoire que je meure même s'il arrive à me piquer. Il subsiste toujours une chance avec la tryparsamide. Et je ne regrette rien. Moore devait mourir, peu importent les conséquences.

Un peu plus tard. – La mouche s'est arrêtée sur le cadran près de la position « moins le quart ». Il est maintenant onze heures et demie. J'imbibe à saturation le mouchoir qui est sur mon visage et je garde le flacon à portée de la main pour applications ultérieures. Ces notes seront les dernières avant que je mélange l'acide et le peroxyde de manganèse et libère le chlore. Je ne dois pas perdre de temps, mais cela me détend de coucher des notes sur le papier. À part cela, j'ai perdu depuis longtemps toutes mes raisons de le faire. La mouche semble s'agiter, et l'aiguille des minutes s'en approche. À présent, le chlore…

Fin du journal

Le dimanche 24 janvier 1932, des coups répétés frappés à sa porte n'ayant amené aucune réponse de la part de l'excentrique occupant la chambre 303 à l'Orange Hôtel, un domestique noir entra avec son passe et ressortit aussitôt en courant et en poussant des cris de terreur dans l'escalier pour dire à l'employé de la réception ce qu'il avait trouvé. Celui-ci, après avoir prévenu la police, fit venir le directeur. Ce dernier accompagna le constable De Witt, le coroner Bogaert et le Dr. Van Keulen jusqu'à la chambre tragique.

L'occupant de cette chambre était étendu mort sur le sol, la figure tournée vers le haut, et recouverte d'un mouchoir dégageant une forte odeur d'ammoniaque. Sous cette

protection ses traits exprimaient une vive et totale frayeur qui se communiqua aux spectateurs. Sur la nuque le Dr. Van Keulen découvrit une piqûre d'insecte virulente – rouge foncé, cernée de violet – qui faisait penser à une mouche tsé-tsé ou à quelque chose de moins inoffensif. Un examen a montré que la mort devait être attribuée à une défaillance cardiaque déterminée par une terrible et étrange frayeur plutôt qu'à la piqûre elle-même. Cependant une autopsie ultérieure a révélé que le germe de la *trypanosomiase* avait été introduit dans l'organisme.

Sur la table se trouvaient plusieurs objets : un cahier relié en cuir fatigué contenant le journal qui vient d'être décrit, une plume, un bloc, un encrier ouvert, une trousse médicale portant des initiales en or « T.S. », des flacons d'ammoniaque et d'acide chlorhydrique, un verre d'un quart de litre environ plein d'un produit noir, du peroxyde de manganèse. Le flacon d'ammoniaque exigea un deuxième examen car il semblait contenir autre chose que le liquide. En regardant de plus près, le coroner s'aperçut que cet occupant étranger était une mouche.

Il s'agissait apparemment d'une sorte d'hybride avec de vagues affiliations à la mouche tsé-tsé, mais ses ailes – vaguement bleues malgré l'action de l'ammoniaque concentrée – posaient un problème insoluble. Il y avait là quelque chose qui éveilla dans l'esprit du Dr. Van Keulen le vague souvenir d'une chose qu'il avait lue dans un journal, souvenir que le journal ne devait pas tarder à confirmer. La partie inférieur du corps de l'insecte semblait avoir été tachée d'encre, si profondément que même l'ammoniaque ne l'avait pas blanchie. L'insecte était peut-être tombé dans l'encrier, mais les ailes étaient intactes. Cependant, comment avait-il pu tomber dans le flacon d'ammoniaque au goulot étroit ? On aurait dit que cet animal y était entré en rampant, commettant ainsi un véritable suicide !

Mais la chose la plus étrange, ce fut ce que le constable De Witt, en procédant à une inspection générale, remarqua sur le plafond blanc uni au-dessus de leurs têtes. En l'entendant crier, les trois autres suivirent son regard, même le Dr. Van Keulen qui depuis quelque temps parcourait le cahier relié de cuir fatigué avec une expression où se mêlaient l'horreur, la fascination, et l'incrédulité. Cette chose qui se trouvait sur le plafond, c'était une série de traces d'encre tremblées, en désordre, comme aurait pu en faire en rampant un insecte imbibé d'encre. Tout le monde pensa immédiatement aux taches qui se trouvaient sur la mouche si étrangement découverte dans le flacon d'ammoniaque.

Mais ce n'étaient pas des traces d'encre ordinaires. Même un premier coup d'œil révélait en elles quelque chose de familier au point d'en être obsédant, mais un examen fait de plus près arracha des exclamations de surprise et d'étonnement aux

quatre observateurs. Le coroner Bogaert promena instinctivement un regard circulaire dans la chambre pour voir s'il s'y trouvait un instrument qui aurait permis à un être humain de tracer ces marques désordonnées, à moins que ce ne fût par exemple en entassant des meubles. N'ayant rien découvert de semblable, il se remit à promener en l'air un regard curieux et presque terrifié.

Car il n'y avait pas à en douter, ces taches d'encre formaient des lettres bien précises de l'alphabet, des lettres arrangées de manière cohérente pour former des mots. Le docteur fut le premier à les déchiffrer et les autres, le souffle coupé, l'écoutaient lire à haute voix le message apparemment insensé et si incroyablement griffonné en un endroit qu'aucune main humaine n'aurait pu atteindre :

« Voyez mon journal – Ça m'a d'abord eu – Je suis mort – Alors j'ai vu que j'étais dans cette chose – Les Noirs ont raison – D'étranges pouvoirs dans la nature – Maintenant je vais noyer ce qui est resté. »

Au milieu du silence embarrassé qui suivit, le Dr. Van Keulen entreprit la lecture à haute voix du journal relié en cuir fatigué.

SURGI DU FOND DES SIÈCLES

Out of the Eons - 1935 (1933)

Par Hazel Heald (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

Manuscrit trouvé dans les papiers de feu Richard H. Johnson, docteur en philosophie, conservateur du Cabot Museum of Archeology, Boston, Mass.

I

Il n'est pas vraisemblable que personne à Boston – ou n'importe quel lecteur éveillé d'ailleurs – oublie jamais l'étrange affaire du Cabot Museum. La publicité donnée par les journaux à cette momie infernale, les rumeurs anciennes et terribles plus ou moins en relation avec elle, la vague d'intérêt morbide et les activités du culte au cours de l'année 1932, le destin effrayant des deux intrus le 1er décembre de cette année-là, tout concourait à constituer l'un de ces mystères classiques qui sont perpétués comme légendes à travers des générations et qui deviennent les noyaux de cycles complets de spéculations horrifiantes.

Tout le monde semble se rendre compte, également, que quelque chose de vital et d'indiciblement hideux a été supprimé des comptes rendus destinés au public de ces horreurs arrivées à leur point culminant. Ces premières insinuations inquiétantes sur la *condition* de l'un des deux corps furent écartées et ignorées trop brutalement, et les singulières *modifications* de la momie n'ont pas eu la suite que leur valeur au point de vue de l'information aurait normalement exigée. Les gens ont également trouvé curieux que la momie n'ait jamais été remise dans sa boîte. Dans cette époque où l'on est expert en taxidermie, l'excuse d'après laquelle son état de désintégration rendait son exposition impraticable paraissait particulièrement faible.

En ma qualité de conservateur du musée, je suis en mesure de révéler tous les faits passés sous silence, mais je ne le ferai pas de mon vivant. Il y a de par le monde et l'univers des choses qu'il vaut mieux que la majorité ignore, et je ne me suis pas départi de la position que nous avons tous prise à l'époque de l'horreur : personnel du musée, médecins, journalistes et policiers. En même temps il paraissait convenable qu'une affaire d'une telle importance scientifique et historique ne soit pas complètement passée sous silence, d'où cet exposé que j'ai préparé à l'usage des étudiants sérieux. Je vais le placer parmi divers papiers à examiner après ma mort et

je m'en remets à mes exécuteurs testamentaires du soin de décider ce qu'ils en feront. Certaines menaces et des événements insolites survenus au cours de ces dernières semaines m'ont porté à croire que ma vie – et celle d'autres fonctionnaires du musée – court un certain péril en raison de l'inimitié de plusieurs cultes secrets largement répandus, parmi des fidèles, asiatiques, polynésiens, et des mystiques de tous genres ; il est par conséquent possible que le travail des exécuteurs testamentaires ne soit pas remis à une date très lointaine.

(Note de l'exécuteur testamentaire : Le Dr. Johnson est mort subitement et assez mystérieusement d'une crise cardiaque le 22 avril 1933. Wantworth Moore, taxidermiste du musée, avait disparu vers le milieu du mois précédent. Le 18 février de la même année, le Dr. William Minot, qui supervisait une dissection en relation avec l'affaire, avait été poignardé dans le dos et était mort le lendemain.)

Le véritable début de l'horreur, je suppose, se situe en 1879 – longtemps avant que je ne prenne mes fonctions de conservateur – lorsque le musée fit l'acquisition de cette effrayante, inexplicable momie, cédée par l'Orient Shipping Company. Sa découverte était en elle-même mystérieuse et pleine de menaces : elle provenait d'une crypte d'une origine inconnue et d'une antiquité fabuleuse sur un morceau de terre surgi soudain du fond du Pacifique.

Le 11 mai 1878, le capitaine Charles Weatherbee du cargo *Eridanus,* parti de Wellington, Nouvelle-Zélande, pour se rendre à Valparaiso, Chili, avait aperçu une nouvelle île qui ne figurait sur aucune carte et qui était évidemment d'origine volcanique. Elle avait émergé d'un seul coup sous la forme d'un tronc de cône. Les hommes d'une équipe de débarquement, sous les ordres du capitaine Weatherbee, notèrent les indices d'une submersion prolongée sur les pentes raboteuses qu'ils escaladèrent, tandis qu'au sommet se remarquaient des traces de destruction récente, comme sous l'effet d'un tremblement de terre. Parmi les débris éparpillés se trouvaient de grosses pierres auxquelles on avait donné, cela était manifeste, artificiellement une forme ; un examen rapide révéla la présence de vestiges de cette maçonnerie préhistorique cyclopéenne découverte sur certaines îles du Pacifique et constituant un casse-tête archéologique jamais résolu.

Finalement les marins entrèrent dans une crypte de pierre massive, considérée comme ayant fait partie d'un édifice beaucoup plus grand qui à l'origine avait dû être souterrain. C'est dans un des coins que la terrible momie était blottie. Après avoir un instant frôlé la panique – causée en partie par d'étranges sculptures dont les murs

étaient recouverts – les hommes se décidèrent à emporter la momie à bord, mais ils n'y touchèrent qu'avec crainte et à contrecœur. Tout près du corps, comme s'il avait été jadis dans ses vêtements, se trouvait un cylindre d'un métal inconnu contenant un rouleau d'une membrane très fine, d'un blanc bleuâtre, de nature également inconnue, portant des inscriptions dans des caractères particuliers, tracés au moyen d'un pigment grisâtre impossible à identifier. Au centre du vaste sol de pierre se trouvait quelque chose qui faisait penser à une trappe, mais le détachement n'avait pas de matériel assez puissant pour le déplacer.

Le Cabot Museum venait, à l'époque, de s'installer ; ses dirigeants, après avoir lu le maigre rapport de cette découverte, prirent immédiatement leurs dispositions pour faire l'acquisition de la momie et du cylindre. Le conservateur Pickman fit personnellement le voyage de Valparaiso et fréta un schooner pour rechercher la crypte où la découverte avait été faite, mais échoua complètement. À la position exactement repérée de l'île, on ne pouvait rien discerner d'autre qu'une étendue de mer que rien ne venait interrompre et les chercheurs se rendirent compte que les mêmes forces sismiques qui avaient fait soudain surgir cette île l'avaient fait sombrer à nouveau dans les profondeurs liquides où elle avait dormi pendant des siècles et des siècles. Le mystère de cette trappe impossible à bouger ne sera jamais résolu.

La momie et le cylindre restaient cependant. La première fut exposée à partir du début du mois de novembre 1879, dans le hall des momies du musée.

Le Cabot Museum of Archeology, qui se spécialise dans ces vestiges de civilisations antiques et inconnues qui n'appartiennent pas au domaine de l'art, est une petite institution à peine connue, mais très estimée dans les milieux scientifiques. Il se trouve au cœur du district exclusif de Beacon-Hill à Boston, sur Mt-Vernon Street, près de Joy. Il occupe une ancienne demeure privée à laquelle une aile a été ajoutée à l'arrière. Il était une source de fierté pour ses voisins austères jusqu'à ce que ces terribles événements récents lui aient apporté une notoriété indésirable.

La salle des momies située sur le côté ouest de la demeure d'origine (dont les plans furent dressés par Bulfinch et qui fut construite en 1819), au deuxième étage, est à juste titre considérée par les historiens et les anthropologistes comme abritant la plus grande collection d'Amérique de ce genre. On peut trouver là les exemples typiques de l'embaumement égyptien depuis les premiers spécimens Sakkarah jusqu'aux plus récents essais coptes du VIII^e^ siècle ; des momies émanant d'autres civilisations, y compris les spécimens préhistoriques indiens découverts récemment dans les îles Aléoutiennes ; silhouettes de Pompéiens agonisants moulées en plâtre dans les creux tragiques laissés dans les cendres ayant envahi les ruines ; corps momifiés

naturellement provenant des mines et d'autres excavations dans toutes les parties du globe – certaines surprises et ensevelies dans les positions grotesques causées par leur terrible et dernière lutte contre la mort – bref, tout ce qu'on s'attend à trouver dans une collection de ce genre. En 1879, celle-ci était moins étendue qu'aujourd'hui, mais elle était déjà remarquable. Mais cette chose bouleversante venant de la crypte primitive cyclopéenne sur une île éphémère surgie des flots avait toujours été son attraction la plus marquante et du mystère le plus impénétrable.

La momie était celle d'un homme de taille moyenne d'une race inconnue, et avait été fixée dans une attitude particulière, accroupie. La figure, à moitié cachée derrière des mains en forme de griffes, avait une mâchoire inférieure proéminente, tandis que les traits ratatinés exprimaient une terreur si affreuse que peu de spectateurs pouvaient supporter ce spectacle sans broncher. Les yeux étaient fermés, avec des paupières appliquées étroitement sur des globes oculaires apparemment bombés et protubérants. Des touffes de cheveux et de barbe subsistaient et la couleur de l'ensemble était une sorte de gris terne. Au point de vue contexture, la chose était moitié comme du cuir, moitié comme de la pierre ; elle posait ainsi une énigme insoluble aux experts qui essayaient de s'assurer de la façon dont elle avait été embaumée. Par endroits des fragments de sa substance avaient été rongés par le temps et la décomposition. Des tissus d'une matière particulière, avec des traces de dessins inconnus, tenaient encore à l'objet.

On pouvait à peine dire au juste ce qui le rendait aussi horrible et repoussant. Tout d'abord il y avait l'impression subtile et indéfinissable d'une antiquité sans limites et quelque chose d'absolument étranger qui impressionnait comme lorsqu'on plonge le regard depuis le bord d'un gouffre monstrueux dans des ténèbres insondées, mais avant tout c'était l'expression de folle terreur qui se lisait sur cette face prognathe, ridée, à moitié dissimulée. Un tel symbole de terreur infinie, étrangère à l'humain, cosmique, ne pouvait pas ne pas communiquer son émotion au spectateur, au milieu d'un nuage inquiétant de mystère et de vaine conjecture.

Parmi les quelques connaisseurs qui fréquentaient le Cabot Museum, cette relique d'un monde antique et oublié acquit une notoriété de mauvais aloi, bien que l'isolement et la politique de discrétion de l'institution lui aient évité de devenir une célébrité populaire telle que le Géant de Cardiff. Au siècle dernier, la pratique du battage n'avait pas encore atteint le domaine de la science au point où elle a réussi à le faire depuis. Naturellement, des savants de divers genres ont fait de leur mieux pour classer cet objet effrayant, mais sans jamais y parvenir. Les théories d'une civilisation disparue du Pacifique, dont les statues de l'île de Pâques et les constructions mégalithiques de Ponape et de Nan-Matal pourraient être des vestiges, circulaient

largement parmi les étudiants et des journaux scientifiques publiaient des spéculations variées et souvent contradictoires sur l'existence possible d'un continent dont les sommets survivraient sous la forme des milliers d'îles de la Mélanésie et de la Polynésie. La diversité des dates attribuées à cette hypothétique civilisation éteinte – ou continent – fut immédiatement embarrassante et amusante. Cependant quelques allusions qui en donneraient une confirmation surprenante ont été retrouvées dans certains mythes de Tahiti et d'autres îles.

Pendant ce temps l'étrange cylindre et son rouleau déconcertant couvert de hiéroglyphes inconnus, soigneusement conservés à la bibliothèque du musée, recevaient l'attention qu'ils méritaient. Il n'y avait aucun doute : ils avaient un rapport certain avec la momie. Tout le monde se rendait donc compte qu'en éclaircissant le mystère qu'ils présentaient on éluciderait en même temps, selon toute probabilité, le mystère de l'horreur ridée. Le cylindre, de quatre pouces de long sur sept huitième de pouce de diamètre était fait d'un métal étrangement irisé qui défiait complètement l'analyse chimique et semblait insensible à tous les réactifs. Il était étroitement fermé par un couvercle de même substance et portait des motifs gravés de caractères évidemment décoratifs et peut-être aussi symbolique, dessins conventionnels qui semblaient obéir à un système de géométrie particulièrement étranger au nôtre, paradoxal, et plutôt difficile à décrire.

Le rouleau qu'il contenait n'était pas moins mystérieux, il était fait d'une membrane mince, d'un blanc bleuté, impossible à analyser, enroulée autour d'un mince bâton fait du même métal que le cylindre. Déroulé, il avait environ deux pieds de longueur. Les grands hiéroglyphes, nettement tracés à la plume ou au pinceau avec un pigment gris défiant l'analyse, s'étendaient en une ligne étroite vers le centre du rouleau. Ils ne ressemblaient à rien de connu des linguistes et des paléographes et ils ne purent être déchiffrés bien qu'on en ait envoyé des photographies à tous les experts en cette matière.

Il est vrai que certains savants, exceptionnellement versés dans la littérature occultiste et magique, trouvèrent de vagues ressemblances entre certains de ces hiéroglyphes et des symboles primitifs décrits ou cités dans deux ou trois textes très anciens, obscurs et ésotériques tels que le *Livre d'Eibon,* qu'on dit provenir de l'Hyperborée, continent oublié ; les *Manuscrits pnakotiques,* supposés être préhumains ; et le monstrueux *Necronomicon,* ouvrage interdit d'un Arabe fou, Abdul Alhazred. Cependant toutes ces ressemblances étaient sujettes à discussion. En raison de la mésestime dans laquelle sont tenues les études occultes, aucun effort n'a été fait pour faire circuler des copies de ces hiéroglyphes parmi les spécialistes des questions mystiques. Si cela avait été fait dès cette date, la suite de cette affaire aurait pu être

très différente ; à dire vrai, un coup d'œil jeté à ces hiéroglyphes par n'importe quel lecteur de l'horrible ouvrage de Von Junzt, *Cultes sans nom,* aurait permis d'établir un lien significatif, à ne pas s'y tromper. Cependant, à cette époque, les lecteurs de cette monstrueuse infamie étaient extrêmement peu nombreux. Les exemplaires en avaient été incroyablement rares pendant la période s'étendant entre la destruction de l'édition originale de Düsseldorf (1839) et de la traduction de Bridewell (1845) et la publication, par les Golden Goblin Press en 1909, d'une réimpression expurgée. Pratiquement, aucun occultiste, aucun spécialiste des légendes ésotériques d'une antiquité reculée n'a eu son attention attirée sur cet étrange rouleau jusqu'à l'explosion récente due au journalisme à sensation qui a fait atteindre très rapidement à l'horreur son point culminant.

II

Les choses ont ainsi traîné pendant le demi-siècle qui a suivi l'installation de l'effrayante momie dans le musée. Le terrible objet jouissait d'une célébrité locale parmi les Bostoniens cultivés, mais rien de plus ; tandis que l'existence même du cylindre et du rouleau – après dix ans de recherches vaines – avait été pratiquement oubliée. On était si réservé et si conservateur au Cabot Museum qu'aucun reporter, aucun rédacteur d'articles à sensation n'avait jamais pensé à envahir ses locaux ou rien ne se passait pour se lancer à la recherche de sujets capables d'émoustiller la curiosité du grand public.

Le grand battage a commencé au cours du printemps de 1931 lorsqu'un achat en quelque sorte spectaculaire a mis le musée en vedette dans les colonnes des grands quotidiens. Il s'agissait d'objets étranges, de corps inexplicablement bien conservés découverts dans des cryptes au-dessous des ruines presque entièrement disparues et d'une triste célébrité du château de Fausses-Flammes dans l'Aveyron, en France. Fidèle à sa politique d'esbrouffe, le *Boston Pillar* envoya pour couvrir l'incident un rédacteur de son édition du dimanche. Celui-ci étoffa son article par un exposé général et exagéré sur l'institution elle-même. Et ce jeune homme – Stuart Reynolds – fit allusion à la momie sans nom comme susceptible de faire sensation et de surpasser de loin les acquisitions récentes justifiant sa mission. Une teinture de tradition théosophique, un goût particulier pour les spéculations d'écrivains tels que le colonel Churchward et Lewis Spence concernant les continents perdus et les civilisations primitives oubliées, mettaient Reynolds particulièrement en éveil à l'égard d'une relique séculaire telle que la momie inconnue.

Au musée, le reporter se rendit intolérable par des questions constantes et pas

toujours intelligentes, des demandes incessantes pour qu'on déplace des objets se trouvant dans des vitrines afin de mettre les photographes en mesure d'opérer suivant des angles inusités. Dans la bibliothèque du sous-sol, il passait des heures à examiner l'étrange cylindre de métal et sa membrane roulée, en les photographiant sous tous les angles et en prenant des images des hiéroglyphes jusque dans le moindre détail. Il demandait de même à consulter tous les livres ayant un rapport quelconque avec les cultures primitives et les continents engloutis. Il restait trois heures à prendre des notes et ne s'en allait que pour se précipiter à Cambridge dans le but de jeter un coup d'œil – si on l'y autorisait – sur l'abhorré et interdit *Necronomicon* à la Widener Library.

L'article parut le 5 avril dans le *Pillar* du dimanche ; il était agrémenté de photographies de la momie, du cylindre, du rouleau aux hiéroglyphes et rédigé dans ce style particulier, minaudier et infantile que le *Pillar* affecte de prendre pour le bénéfice de sa vaste clientèle, composée de débiles mentaux. Farci d'inexactitudes, d'exagérations, d'affirmations sensationnelles, cet article était justement le genre de choses qui chatouillent les gens sans cervelle et qui stimulent l'intérêt de la masse. Le résultat, c'est que le musée, naguère si tranquille, commença à être envahi de foules de curieux jacassant et regardant d'un œil vide, comme ses galeries imposantes n'en avaient jamais connues.

Malgré la puérilité de l'article, il y avait tout de même aussi des visiteurs cultivés et intelligents. Les photos parlaient d'elles-mêmes. Il arrive également à beaucoup de gens ayant atteint la maturité intellectuelle de jeter accidentellement un coup d'œil au *Pillar*. Je me rappelle un très étrange personnage qui fit son apparition dans le courant novembre, brun, portant un turban, avec une barbe fournie, une voix étudiée, sans naturel, un visage curieusement dépourvu d'expression, des mains grassouillettes protégées par d'absurdes mitaines blanches. Il donna comme adresse une rue sordide du West-End et se faisait appeler « Souhami Chandrapurta ». Ce garçon était incroyablement érudit en sciences occultes. Il parut profondément et sérieusement ému par la ressemblance des hiéroglyphes du rouleau avec certains signes et symboles d'un monde très ancien oublié sur lequel il avait des connaissances intuitives.

Vers le mois de juin, la célébrité de la momie et du rouleau avait gagné des régions très éloignées de Boston. Le musée recevait des demandes de renseignements, d'autorisation de photographier de la part d'occultistes et de savants s'intéressant aux arcanes répartis dans le monde entier. Ce n'était pas non plus très agréable pour notre personnel, puisque nous sommes une institution scientifique sans sympathie particulière pour les rêveurs du fantastique. Cependant, nous répondions poliment à toutes les questions. Comme résultat de ces initiations, il y eut dans *The Occult*

Review un article hautement érudit du fameux mystique de La Nouvelle-Orléans, Étienne-Laurent de Marigny, dans lequel il affirmait la complète identité de quelques-uns des curieux dessins géométriques du cylindre irisé et de plusieurs hiéroglyphes de la membrane enroulée avec certains idéogrammes d'une horrible signification (transcrits d'après les monolithes primitifs ou d'après les rituels secrets de certaines bandes occultes de savants et de dévots ésotériques) reproduits dans le *Black Book* ou *Cultes sans nom* de Von Junzt, ouvrage infernal et supprimé.

De Marigny rappelait la mort épouvantable de Von Junzt en 1840, un an après la publication de ce terrible ouvrage à Düsseldorf et commentait ses sources d'information à vous glacer le sang, et en partie suspectes. Par-dessus tout, il insistait sur le degré extraordinaire auquel étaient applicables les contes avec lesquels Von Junzt établissait des liens pour la plupart des idéogrammes reproduits par lui. Quant au fait que ces contes, dans lesquels étaient expressément mentionnés un cylindre et un rouleau, faisaient penser d'une manière digne d'être remarquée à une relation avec les objets exposés au musée, personne ne pouvait le nier. Cependant, ils étaient d'une telle extravagance, à vous couper le souffle – en supposant des déplacements dans le temps difficiles à croire et de telles anomalies fantastiques d'un monde ancien oublié – qu'on peut beaucoup plus facilement les admirer que leur ajouter créance.

Les admirer, c'est parfaitement ce que le public a fait car la presse du monde entier les a reproduits. Des articles illustrés sont sortis partout, racontant ou se proposant de raconter les légendes du *Livre Noir*, s'étendant sur l'horreur de la momie, comparant les dessins du cylindre et les hiéroglyphes du rouleau aux images reproduites par Von Junzt, et se laissant aller aux théories, aux spéculations les plus déchaînées, les plus sensationnelles et irrationnelles. Le nombre des entrées au musée fut triplé et l'étendue de l'intérêt suscité était attesté par un courrier pléthorique – pour la plus grande partie insensé et superflu – reçu au musée. La momie et son origine constituèrent apparemment pour les gens imaginatifs l'événement marquant de 1931-1932, rivalisant de près avec la dépression. Pour ma part, le principal effet de cette fureur fut de me faire prendre connaissance du monstrueux volume de Von Junzt dans l'édition Golden Goblin. Lecture qui me laissa étourdi et nauséeux ; mais cependant heureux de ne pas avoir eu entre les mains la totale infamie représentée par le texte non expurgé.

III

Les balbutiements archaïques reproduits dans le *Livre Noir* et liés avec des graphismes et des symboles si proches parents de ceux que portaient le cylindre et le

rouleau mystérieux étaient en vérité de nature à fasciner et à inspirer une terreur non négligeable. Franchissant d'un bond un incroyable gouffre temporel – au-delà de tous les continents, civilisations et races connus de nous – ils se rassemblaient autour d'une nation et d'un continent disparus des années embrumées, fabuleuses, de l'aube des temps… ceux auxquels la légende a donné le nom de Mu, et dont les vieilles tablettes rédigées dans la langue primitive Naacal parlent comme prospérant il y a deux cent mille ans, lorsque l'Europe ne donnait asile qu'à des entités hybrides, et lorsque l'Hyperborée disparue célébrait le culte sans nom du noir et amorphe Tsathoggua.

Il était question d'un royaume, ou d'une province, appelé K'naa dans un très ancien pays où les premiers humains avaient trouvé des mines monstrueuses laissées par ceux qui avaient habité là auparavant, vagues incertaines d'entités inconnues qui s'étaient infiltrées en venant des étoiles et qui avaient vécu pendant des siècles sur un monde oublié, naissant. K'naa était un lieu sacré, car de son centre se dressaient vers le ciel les falaises de basalte désertes du Mont Yaddith-Gho, coiffées d'une gigantesque forteresse de pierres cyclopéennes, infiniment plus ancienne que l'humanité et construite par les rejetons étrangers de la sombre planète Yuggoth, qui avait colonisé la terre avant l'apparition de la vie terrestre.

La descendance de Yuggoth avait péri des siècles auparavant, mais avait laissé derrière elle la monstrueuse et terrible chose vivante qui ne peut jamais mourir, ce dieu infernal des démons Ghatanothoa qui était descendu dans les cryptes situées sous cette forteresse de Yaddith-Gho et qui y somnolait éternellement, bien qu'étant invisible. Aucun être humain n'avait jamais gravi les pentes du Yaddith-Gho ni vu cette formidable forteresse sauf de loin, comme un contour éloigné et géométriquement anormal. Cependant la plupart reconnaissaient que Ghatanothoa était toujours là, à se vautrer et se terrer dans des gouffres insoupçonnés sous les murailles mégalithiques. Il y avait toujours ceux qui croyaient qu'on devait faire des sacrifices à Ghatanothoa, de peur qu'il ne rampe hors de ses abysses cachées et n'aille dandiner son horrible corps à travers l'univers des hommes comme il avait fait une fois dans le monde primitif de la lignée de Yuggoth.

Les gens disaient que si on ne lui offrait pas de victimes, Ghatanothoa reviendrait à la lumière du jour et descendrait des falaises de basalte de Yaddith-Gho en apportant la mort à tous ceux qu'il pourrait rencontrer. Car aucun être vivant ne pouvait voir Ghatanothoa, ni une image parfaitement gravée de Ghatanothoa, même petite, sans subir un changement encore plus horrible que la mort. La vue du dieu ou de son image, toutes les légendes de la descendance de Yuggoth sont d'accord sur ce point, signifie paralysie et pétrification d'une nature singulièrement bouleversante : la victime est

transformée en pierre et en cuir à l'extérieur, tandis qu'à l'intérieur le cerveau reste perpétuellement vivant, atrocement immobilisé et emprisonné à travers les siècles, et conscient d'une manière affolante du passage d'interminables époques d'inaction sans recours jusqu'à ce que le hasard et le temps arrivent à achever la décomposition de la coquille pétrifiée et le laisse exposé à la mort. La plupart des cerveaux, bien entendu, deviennent fous longtemps avant que ne survienne cette délivrance différée pendant des siècles. Il n'y avait pas d'yeux humains, disait-on, qui aient jamais aperçu Ghatanothoa, bien que le danger soit à présent aussi grand qu'il l'avait été pour la descendance de Yuggoth.

Et il y avait ainsi à K'naa un culte en l'honneur de Ghatanothoa. Chaque année douze jeunes guerriers et douze jeunes filles lui étaient sacrifiés. Ces victimes étaient offertes et brûlées sur des autels dans le temple de marbre voisin de la base de la montagne, car personne n'osait escalader les falaises de basalte de Yaddith-Gho ou s'approcher de la forteresse cyclopéenne préhumaine qui s'élevait sur sa crête. Vaste était le pouvoir des prêtres de Ghatanothoa, puisque c'était d'eux seuls que dépendait la protection de K'naa et tout le pays de Mu de l'apparition pétrifiante de Ghatanothoa hors de son gîte souterrain inconnu.

Il y avait dans le pays cent prêtres du dieu noir, placés sous l'autorité d'Imash-Mo, le Grand Prêtre qui avait le pas sur le roi Thabou à la fête de Nath, et qui restait fièrement debout tandis que le roi s'agenouillait devant l'autel dhorique. Chaque prêtre avait une maison de marbre, un coffre plein d'or, deux cents esclaves et cent concubines, outre l'immunité à l'égard de la loi civile et pouvoir de vie et de mort sur tous les sujets de K'naa, à l'exception des prêtres du roi. Cependant, malgré ces défenseurs, la peur sévissait toujours de voir Ghatanothoa se glisser hors des profondeurs et descendre en titubant de la montagne avec de mauvaises intentions, pour apporter au genre humain l'horreur et la pétrification. Dans les dernières années, les prêtres interdisaient même aux hommes de deviner ou d'imaginer quel pouvait être son aspect terrifiant.

C'est pendant l'année de la Lune Rouge (que Von Junzt situe à l'an 173 148 av. J.–C.) qu'un être humain a osé pour la première fois défier Ghatanothoa et sa menace sans nom. Cet hérétique hardi était T'yog, Grand Prêtre de Shub-Niggurath et gardien du temple de cuivre du Bouc aux Mille Chevreaux. T'yog avait longtemps réfléchi aux pouvoirs des différents dieux. Il avait eu des rêves étranges et des révélations concernant la vie en ce monde et dans les mondes antérieurs. Finalement il acquit la certitude que les dieux favorables à l'homme pourraient l'aider à combattre les dieux hostiles. Il croyait que Shub-Niggurath, Nug et Yeg, aussi bien que Yig, le dieu-serpent, étaient prêts à se ranger aux côtés de l'homme contre la tyrannie et la

présomption de Ghatanothoa.

Inspiré par la déesse mère, T'yog rédigea une formule étrange dans le Naacal hiératique de son ordre qui, croyait-il, protégerait son possesseur contre le pouvoir pétrifiant du dieu noir. Avec cette protection, se disait-il, il était peut-être possible à un homme hardi d'escalader les redoutables falaises de basalte et d'être le premier des êtres humains à pénétrer dans la forteresse cyclopéenne sous laquelle, disait-on, somnolait Ghatanothoa. Face à face avec le dieu, avec la puissance de Shub-Niggurath et de ses fils de son côté, T'yog s'estimait capable de l'amener à composition, ou tout au moins de délivrer le genre humain de la menace lente de ce dieu somnolent. Une fois l'humanité libérée par ses efforts, il n'y aurait aucune limite aux honneurs auxquels il pourrait prétendre. Tous ceux qui revenaient au prêtre de Ghatanothoa lui seraient obligatoirement transférés ; il n'était pas inconcevable que la royauté ou même la divinité puissent se trouver à sa portée.

Ainsi T'yog écrivit sa formule de protection sur un rouleau en membrane de *phtagon* (d'après Von Junzt, il s'agit d'une peau interne existant chez une espèce éteinte de lézard, le yakith) et enfermé dans un cylindre gravé de *lagh,* le métal apporté de Yuggoth par les Anciens et qui ne se trouve dans aucune mine de la terre. Ce charme, emporté dans sa robe, le protègerait contre la menace de Ghatanothoa, il rétablirait même dans leur état antérieur les victimes pétrifiées du dieu noir si cette entité monstrueuse sortait jamais et commençait ses dévastations. Il se proposait ainsi de gravir la montagne que tout le monde évitait et qui était inviolée par l'homme, de pénétrer dans la citadelle de pierres cyclopéennes aux angles étranges et d'affronter le démon du mal dans sa tanière. Personne ne pouvait deviner ce qui s'ensuivrait ; mais l'espoir d'être le sauveur de l'humanité donnait de la force à sa volonté.

Cependant, il avait compté sans la jalousie des prêtres de Ghatanothoa, soucieux de conserver leurs prérogatives et leur existence choyée. Dès qu'ils entendirent parler de son plan ils lancèrent des clameurs frénétiques contre ce qu'ils appelaient un sacrilège, en disant qu'aucun homme ne pouvait avoir le dessus sur Ghatanothoa et que tout effort pour le supplanter ne ferait que l'inciter à se lancer dans un massacre infernal du genre humain qu'aucun enchantement, aucune intervention des prêtres ne pourrait détourner. Grâce à ces cris de protestation, ils espéraient rendre l'opinion publique hostile à T'yog. Cependant le peuple aspirait tellement à être libéré de Ghatanothoa, avait si grande confiance dans l'habileté et le zèle de T'yog que ces manœuvres n'eurent aucun résultat. Même le roi, qui était habituellement un fantoche entre les mains des prêtres, refusa d'interdire l'audacieux pèlerinage de T'yog.

C'est alors que les prêtres de Ghatanothoa firent par la ruse ce qu'ils n'avaient pas

réussi à faire ouvertement. Une nuit, Imash-Mo, le Grand Prêtre, s'introduisit dans la chambre que T'yog occupait dans le temple et pendant son sommeil lui déroba le cylindre de métal. Il sortit silencieusement le rouleau actif et mit à sa place un autre rouleau très semblable, mais cependant assez différent pour n'avoir aucun pouvoir contre un dieu ou un démon. Après avoir glissé de nouveau le cylindre dans le vêtement du dormeur, Imash-Mo était satisfait, car il y avait bien peu de chances pour que T'yog examine à nouveau le contenu de ce cylindre. Se croyant lui-même protégé par le véritable rouleau, l'hérétique gravirait la montagne interdite pour s'introduire en présence du démon. Ghatanothoa, qui ne serait plus mis en échec par la magie, s'occuperait du reste.

Il n'était plus nécessaire aux prêtres de Ghatanothoa de prêcher contre le défi qui avait été lancé. Que T'yog poursuive son chemin et rencontre son destin. Et les prêtres vénéreraient toujours en secret le rouleau dérobé, le charme véritable et puissant. Il serait transmis d'un Grand Prêtre à son successeur et utilisé à l'avenir dans toute circonstance fâcheuse, lorsqu'il serait nécessaire de contrarier la volonté du dieu-démon. Imash-Mo dormit donc paisiblement pendant le reste de la nuit, avec le vrai rouleau dans un nouveau cylindre qui avait été préparé pour le recevoir.

À l'aube du Jour des Flammes-du-Ciel (appellation non précisée par Von Junzt), T'yog au milieu des prières et des litanies du peuple, avec la bénédiction du roi Thabou sur sa tête, partit à l'assaut de la terrible montagne, un bâton de bois de tlath à la main droite. Dans sa robe se trouvait le cylindre contenant ce qu'il prenait pour le véritable charme, car bien entendu, il n'avait pas découvert l'imposture. Il n'avait pas vu non plus la moindre ironie dans les prières qu'Imash-Mo et les autres prêtres de Ghatanothoa avaient entonnées pour son salut et son succès.

Pendant toute la matinée le peuple resta là, à regarder diminuer la silhouette de T'yog luttant contre les difficultés de cette pente maudite de basalte qu'aucun pied humain n'avait jamais foulée. Un bon nombre d'entre eux restèrent là longtemps après qu'il eut disparu en un point où une corniche contournait la montagne pour aboutir au versant caché. Cette nuit-là, quelques dormeurs aux sens aiguisés crurent entendre un léger tremblement secouer le pic détesté ; tandis que les autres se moquaient d'eux. Le lendemain, ils furent une foule à surveiller la montagne en priant, et en se demandant quand T'yog allait revenir. De même le jour suivant, et le surlendemain. Pendant des semaines on espéra et on attendit, puis, tout le monde se mit à pleurer. Et personne n'a jamais revu T'yog qui aurait délivré le genre humain de ses terreurs.

Par la suite, la présomption de T'yog faisait frissonner et l'on essayait de ne pas penser à la punition que son impiété lui avait value. Et les prêtres de Ghatanothoa

sourirent de ceux qui auraient voulu s'opposer à la volonté du dieu ou mettre en doute son droit à des sacrifices. Plus récemment, le peuple apprit la ruse d'Imash-Mo ; cependant cette révélation n'amena aucun changement dans le sentiment général : il valait mieux laisser Ghatanothoa tranquille. Personne n'osa plus jamais le défier. Et les siècles s'écoulèrent ainsi, un roi succéda à un autre roi, un Grand Prêtre à un autre Grand Prêtre, les nations grandirent et tombèrent en décadence, des continents surgirent de la mer et furent de nouveau submergés. Et au bout de bien des millénaires K'naa fut atteint par la décrépitude, jusqu'à ce que finalement, par une affreuse journée de tempête et de tonnerre, de grondements terrifiants et de lames hautes comme des montagnes, tout le continent de Mu sombre pour toujours dans l'Océan.

Cependant, au cours des siècles plus récents, des fragments des secrets antiques se mirent à filtrer. Dans des terres lointaines se recontrèrent les fugitifs aux visages gris qui avaient survécu à la colère des démons de la mer, et des cieux étrangers absorbèrent la fumée des autels érigés aux dieux et aux démons disparus. Personne ne savait dans quelles profondeurs insondables la montagne sacrée et la forteresse cyclopéenne du terrible Ghatanothoa avaient sombré, mais il y avait encore des gens pour chuchoter son nom et lui offrir des sacrifices innommables de crainte qu'il ne traverse en bouillonnant des lieues d'océans et ne vienne ramper parmi les hommes en semant l'horreur et la pétrification.

Dans l'entourage des prêtres dispersés se développèrent les rudiments d'un culte noir et secret, secret parce que le peuple des continents nouveaux avait d'autres dieux et d'autres démons et ne voyait que maléfices dans les cultes anciens et d'autres origines. Dans le cadre de ce culte bien des choses hideuses se faisaient, bien des objets étranges étaient adorés. On chuchotait qu'une certaine lignée de prêtres clandestins détenait encore le véritable talisman contre Ghatanothoa qu'Imash-Mo avait dérobé à T'yog pendant son sommeil ; cependant il ne restait personne qui pût lire ou comprendre ces syllabes mystérieuses ou même deviner dans quelle partie du monde étaient situés le K'naa disparu, le terrible sommet du Yaddith-Gho, et la forteresse géante du dieu-démon.

Bien qu'il se soit principalement répandu dans ces régions du Pacifique autour desquelles Mu s'était autrefois étendu, il y avait des rumeurs concernant le culte clandestin et détesté de Ghatanothoa dans l'Atlantide au funeste destin, et sur le plateau abhorré de Leng. Von Junzt suppose sa présence dans le royaume souterrain fabuleux de K'nyan et donne des preuves nettes de sa pénétration en Égypte, en Chaldée, en Perse, en Chine, dans les empires sémites oubliés d'Afrique, au Mexique et au Pérou, dans le Nouveau-Monde, du fait qu'il ait eu de solides connexions avec le mouvement des sorciers en Europe, contre lequel furent vainement dirigées les bulles

des papes. L'indignation générale, provoquée par des aperçus sur des rites affreux et des sacrifices sans nom, fit complètement disparaître un grand nombre de ses ramifications. Ce culte se réduisit en fin de compte à une activité souterraine pourchassée, obligée doublement à se cacher, mais pourtant son noyau n'a jamais pu être complètement détruit. Il a toujours survécu d'une manière ou d'une autre, principalement en Extrême-Orient, dans les îles du Pacifique, où ses enseignements reparaissent dans la tradition ésotérique de l'*Arreoi* polynésien.

Von Junzt fait des allusions subtiles et inquiétantes à son contact réel avec ce culte ; si bien qu'au cours de ma lecture j'ai frissonné en pensant aux bruits qui couraient sur sa mort. Il a parlé du développement de certaines idées concernant l'apparition du dieu-démon, qu'aucun être humain à part le trop audacieux T'yog, qui n'est jamais revenu, n'a jamais vu et opposait cette habitude d'en discuter au tabou qui régnait dans le Mu antique contre toute tentative d'imaginer à quoi ressemblait cette horreur. Les murmures terrifiés et fascinés des dévots sur ce sujet étaient particulièrement effrayants. Murmures chargés de curiosité morbide concernant la nature exacte de ce avec quoi T'yog avait pu être mis en présence dans ce terrible édifice préhumain sur les redoutables montagnes aujourd'hui submergées avant que la fin (si c'en était une) n'intervienne, et je me sentais étrangement troublé par les références détournées et insidieuses du savant allemand à cet événement.

À peine moins troublantes étaient les conjectures de Von Junzt sur l'endroit où pouvait se trouver le rouleau dérobé de formules magiques contre Ghatanothoa, et sur l'usage qu'on pouvait désormais en faire. Malgré la conviction que j'avais que toute cette affaire était entièrement du domaine de la légende, je ne pus m'empêcher de frissonner à l'idée d'une résurgence tardive de ce dieu monstrueux et devant le tableau d'une humanité muée soudain en une race de statues anormales, dont chacune contiendrait captif un cerveau vivant condamné à rester conscient sans pouvoir bouger ni être secouru pendant un nombre inconnu de siècles à venir. Le vieux savant de Düsseldorf avait une façon empoisonnée de suggérer plus qu'il ne déclarait et je comprenais pourquoi son livre avait été supprimé dans tant de pays comme étant blasphématoire, dangereux et malsain.

J'étais crispé de répulsion, mais ce texte exerçait sur moi une fascination de mauvais aloi et je ne pus abandonner ma lecture avant de l'avoir terminé. Les prétendues reproductions des dessins et des idéogrammes provenant de Mu ressemblaient d'une façon frappante et merveilleuse aux gravures de cet étrange cylindre et aux caractères tracés sur le rouleau ; tout l'exposé abondait en détails présentant une vague et irritante ressemblance avec ce qui touchait à l'affreuse momie. Le cylindre et le rouleau – la situation dans le Pacifique – l'idée persistante du vieux

capitaine Weatherbee selon laquelle la crypte cyclopéenne où la momie avait été découverte s'était trouvée jadis sous un vaste édifice… j'étais en quelque sorte vaguement content que l'île volcanique ait été submergée avant qu'on ait pu ouvrir ce qu'on prenait pour une lourde trappe.

IV

Ce que j'avais lu dans le *Livre Noir* constituait une préparation diaboliquement adéquate aux nouvelles et aux événements plus récents qui se mirent à s'imposer à mon attention dès le printemps de 1932. Je me rappelle à peine quand au juste les rapports de plus en plus fréquents sur l'action de la police contre les cultes étranges et fantastiques d'Orient et d'ailleurs commencèrent à m'impressionner ; mais, vers le mois de mai ou de juin je me rendis compte qu'il y avait, de par le monde, une surprenante et insolite poussée d'activité de la part d'organisations mystiques bizarres, occultes et ésotériques qui se tenaient habituellement tranquilles et dont on entendait rarement parler.

Je n'aurais vraisemblablement pas rapproché ces comptes rendus des allusions de Von Junzt, ni de la vogue furieuse de la momie et du cylindre du musée dans le grand public s'il n'y avait pas eu certaines syllabes significatives et ressemblances persistantes – sur lesquelles la presse s'était appesantie pour faire sensation – dans les rites et les discours de différents célébrants de cultes secrets livrés à l'attention du public. En tout cas, je ne pouvais m'empêcher de remarquer avec un certain malaise le retour fréquent d'un nom – sous diverses formes corrompues – vers lequel semblait converger tout ce qui concernait le culte et qui visiblement était considéré avec un singulier mélange de respect et de terreur. Quelques-unes des formes citées étaient G'tanta, Tanotah, Than-Tha, Gatan et Ktan-Tah, et il n'était pas besoin des suggestions de mes correspondants occultistes à présent nombreux pour me faire apercevoir dans ces variantes une hideuse et suggestive parenté avec le nom monstrueux transcrit par Von Junzt comme Ghatanothoa.

Il y avait d'autres détails gênants. À chaque instant les rapports mentionnaient de vagues références effrayées à un « véritable rouleau », une chose à laquelle semblaient suspendues des conséquences bouleversantes et dont on disait qu'il se trouvait sous la garde d'un certain « Nagob », que ce soit ce nom-là ou un autre. De même, il y avait une répétition insistante d'un nom ressemblant à Tog, Tiok, Yog, Zob ou Yob et que ma conscience de plus en plus excitée rapprochait involontairement de T'yog, cet hérétique infortuné, suivant le nom qui lui est donné dans le *Livre Noir.* Ce nom était habituellement prononcé dans des phrases absconses telles que : « Il n'y a

personne comme lui », « Il l'a regardé en face », « Il sait tout, bien qu'il ne puisse ni voir ni sentir », « Il en a transmis le souvenir à travers les siècles », « Le vrai rouleau le libérera », « Nagoth détient le vrai rouleau », « Il peut dire où le trouver ».

Il y avait sans aucun doute quelque chose de curieux dans l'air, et je ne fus pas surpris quand mes correspondants occultistes, de même que les journaux à sensation du dimanche se mirent à établir des relations entre les récentes agitations anormales et les légendes de Mu d'une part, et la récente exploitation de la terrifiante momie d'autre part. Les articles largement diffusés dans la première vague de publicité journalistique, avec leur façon d'insister pour établir un lien entre la momie, le cylindre, le rouleau et le conte du *Livre Noir*, et leurs spéculations démentes et fantastiques sur toute l'affaire, avaient très bien pu réveiller le fanatisme latent de centaines de fidèles appartenant à ces groupes insaisissables qui abondent dans notre monde complexe. Et les journaux ne cessaient d'amener de l'eau au moulin, car les articles concernant les agitations religieuses étaient encore plus étendus que la première série d'histoires merveilleuses.

À mesure qu'on avançait dans l'été, les employés remarquèrent un élément nouveau et curieux. Parmi la foule des visiteurs qui après une accalmie ayant suivi la première vague de publicité – étaient de nouveau attirés au musée par un regain de vogue, il y avait de plus en plus souvent des gens à l'allure étrangère et exotique – des Asiates basanés, d'indéfinissables personnages à cheveux longs, et des hommes bruns barbus paraissant mal à l'aise dans des vêtements européens – qui demandaient invariablement la salle des momies et qu'on trouvait ensuite, extasiés, fascinés, en train de contempler le hideux spécimen originaire du Pacifique. Un courant silencieux et sinistre sous-jacent à ce flot d'étrangers excentriques semblait impressionner tous les gardiens et j'étais moi-même assez bouleversé. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux agitations culturelles sévissant justement parmi des exotiques de ce genre, et au rapport de ces agitations avec des mythes tous trop proches de l'effrayante momie et de son cylindre au rouleau.

À certains moments, j'étais tenté de ne plus exposer la momie, spécialement lorsqu'un gardien m'eut dit qu'il avait plusieurs fois aperçu des étrangers qui lui faisaient de curieux salamalecs, et avait vaguement entendu à l'heure où la foule s'éclaircit marmonner des mélopées ressemblant à des chants religieux ou rituels adressés à la momie. L'un des gardiens fut victime d'une curieuse hallucination à propos de l'horreur pétrifiée qui se trouvait bien à part, dans sa boîte de verre ; il prétendait qu'il pouvait discerner de jour en jour certains changements vagues, subtils et infiniment légers dans la flexion crispée des pinces osseuses, dans l'expression affolée de terreur du visage de cuir. Il ne pouvait se défaire de l'affreuse idée que ses

horribles yeux saillants étaient soudain sur le point de s'ouvrir.

C'est au début septembre, lorsque la foule des curieux s'étant éclaircie la salle des momies était parfois vide, qu'eut lieu la tentative pour arriver à la momie en découpant le verre de sa boîte. Le coupable, un Polynésien basané, surpris à temps par un gardien, fut maîtrisé avant qu'il y ait eu le moindre dommage. Soumis à un interrogatoire, il se trouva que c'était un Hawaiien connu pour son activité dans certains cultes clandestins, et affligés d'un épais dossier de police pour célébration de cultes et de sacrifices anormaux et inhumains. Quelques-uns des papiers découverts dans sa chambre étaient intrigants et troublants ; ils comprenaient un grand nombre de feuillets couverts d'hiéroglyphes ressemblant étroitement à ceux du rouleau du musée et du *Livre Noir* de Von Junzt ; mais on ne put l'amener à parler à leur sujet.

Une semaine à peine après cet incident, une autre tentative pour parvenir à la momie – cette fois en sabotant la serrure de sa caisse – aboutit à une seconde arrestation. Le délinquant, un Cinghalais, avait un dossier aussi long et déplaisant que celui de l'Hawaiien pour des activités cultuelles abominables ; il fit montre d'une mauvaise volonté semblable quand il s'agit de parler aux policiers. Ce qui rendait ce cas doublement intéressant dans le sens des questions occultes c'était qu'un gardien l'avait remarqué à plusieurs reprises et entendu adresser à la momie des incantations contenant à ne s'y pas tromper le mot « T'yog » souvent répété. En conséquence, je doublai le nombre de gardiens dans la salle des momies et je leur prescrivis de ne jamais perdre de vue, même pour un moment, ce spécimen désormais célèbre.

Comme on peut l'imaginer, la presse fit beaucoup de bruit autour de ces deux incidents ; elle reprit ses développements sur la primitive et fabuleuse Mu et prétendit hardiment que la hideuse momie n'était autre que T'yog, l'audacieux hérétique, pétrifié par quelque chose qu'il avait vu dans la citadelle préhumaine où il avait pénétré, et gardé intact pendant 175 000 ans d'histoire turbulente de notre planète. On disait avec insistance et répétait de la façon la plus sensationnelle que les dévots étrangers représentaient des cultes issus de Mu et qu'ils adoraient la momie – ou peut-être même essayaient de la rappeler à la vie par leurs charmes et leurs incantations.

Les auteurs exploitaient l'insistance des vieilles légendes à affirmer que le *cerveau* des victimes de Ghatanothoa, pétrifiées, restait conscient et intact – cela servait de point de départ aux spéculations les plus effrénées et les plus improbables. La mention d'un « vrai rouleau » était également l'objet de l'attention qui convenait – la théorie populaire prédominante étant que le charme contre Ghatanothoa qui avait été dérobé à T'yog existait encore quelque part et que les pratiquants de ce culte essayaient de le mettre en contact avec T'yog lui-même dans un but qu'ils connaissaient. Un résultat de

cette exploitation fut qu'une troisième vague de visiteurs se mit à envahir le musée, bouche bée et à contempler la momie infernale qui servait de point de départ à toute cette étrange et troublante affaire.

C'est parmi cette vague de spectateurs – qui, pour un grand nombre, étaient venus à plusieurs reprises – que les racontars concernant les vagues changements survenus dans l'aspect de la momie commencèrent à se répandre. Je suppose – malgré l'idée troublante qu'avait eue ce gardien nerveux quelques mois auparavant – que le personnel du musée était trop habitué à voir constamment des formes étranges pour prêter attention aux détails ; en tout cas, les murmures excités des visiteurs qui finirent par éveiller l'attention des gardiens sur cette mutation subtile qui apparemment progressait. Presque au même instant, la presse s'en emparait, avec les résultats de mauvais goût qu'on imaginera aisément.

Naturellement, j'ai accordé à l'affaire mon attention la plus poussée et, vers le milieu d'octobre, j'eus la certitude qu'une désintégration caractérisée de la momie était en cours. Grâce à l'influence physique ou chimique d'un principe se trouvant dans l'air, les fibres moitié pierre, moitié cuir paraissaient se relâcher graduellement, et causer des variations discernables dans les angles des membres et certains détails d'expression du visage tordu par la frayeur. Après un demi-siècle de parfaite conservation, se produisait une évolution hautement déconcertante ; je fis examiner soigneusement et à plusieurs reprises cet objet macabre par le taxidermiste du musée, le Dr. Moore. Il me rendit compte d'un relâchement et d'un assouplissement généraux. Il administra deux ou trois pulvérisations astringentes, mais n'osa rien tenter de radical par crainte de provoquer un effritement soudain et une décomposition accélérée.

L'effet de cet ensemble de choses sur les foules ébahies fut curieux. Jusque-là toute information sensationnelle répandue par la presse avait amené de nouvelles vagues de visiteurs qui regardaient de tous leurs yeux et chuchotaient, mais à présent – bien que les journaux aient dit des inepties sans fin – le public semblait avoir acquis un sentiment bien net de frayeur qui surpassait même sa curiosité morbide. Il paraissait sentir qu'une ! aura sinistre flottait sur le musée et, d'un niveau élevé, la fréquentation tomba nettement au-dessous de la normale. Cela n'en donna que plus d'importance au flot d'étrangers bizarres qui continuaient à infester l'établissement, toujours aussi nombreux.

Le 18 novembre un Péruvien de race indienne fut atteint d'une étrange crise de nerfs ou d'épilepsie devant la momie. Ensuite, sur son lit d'hôpital, il hurlait : « Il a essayé d'ouvrir les yeux ! » – « T'yog a essayé d'ouvrir les yeux et il m'a regardé ! » À ce

moment je fus sur le point de retirer l'objet de l'exposition publique mais je me fis contrecarrer à une réunion de mes administrateurs, qui étaient très conservateurs. Cependant, je pouvais voir que le musée commençait à acquérir une mauvaise réputation dans son quartier austère et tranquille. Après cet incident je donnai des instructions pour qu'on ne permette de s'arrêter devant la monstrueuse relique du Pacifique que quelques minutes.

C'est le 24 novembre, après la fermeture du musée à cinq heures qu'un des gardiens remarqua que les yeux de la momie s'étaient très légèrement ouverts. Le phénomène était très peu accentué ; un mince croissant de cornée seulement était devenu visible dans chaque œil. Mais il était pourtant du plus haut intérêt. Le Dr. Moore, convoqué d'urgence, se préparait à examiner à la loupe les fragments de globe oculaire ainsi exposés quand cette manipulation eut pour résultat de faire se refermer solidement et complètement les paupières de cuir. Tous les efforts prudents pour les faire se rouvrir échouèrent et le taxidermiste n'osa pas utiliser de procédés énergiques. Quand il me rendit compte de tout cela au téléphone, je sentis monter une terreur difficile à concilier avec la futilité apparente de l'incident. Pendant un moment j'ai pu partager l'impression populaire d'après laquelle quelque démon, un fléau sans forme surgi des profondeurs insondées du temps et de l'espace, était suspendu comme une sombre menace au-dessus du musée.

Deux nuits plus tard un Philippin renfrogné tenta de se faire enfermer dans le musée après la fermeture. Arrêté et emmené au poste de police, il refusa même de donner son nom, et fut retenu comme suspect. Pendant ce temps la surveillance stricte assurée autour de la momie semblait décourager les étranges hordes d'étrangers. Du moins, le nombre de visiteurs exotiques baissa très nettement après la mise en vigueur des ordres de « circuler ».

C'est aux toutes premières heures du matin, le jeudi 1er décembre, qu'on atteignit un terrible point culminant. À une heure environ ce furent d'horribles hurlements de terreur mortelle et d'angoisse venant du musée. Une série de coups de téléphone de voisins affolés fit entrer en scène rapidement et simultanément une escouade de police et plusieurs fonctionnaires du musée, moi compris. Quelques policiers cernèrent le bâtiment tandis que d'autres, accompagnant les fonctionnaires, entrèrent avec précaution. Dans la galerie principale, nous avons trouvé le cadavre du veilleur de nuit, mort par strangulation – un fragment de corde de chanvre indien encore noué autour du cou – et nous nous sommes rendu compte que malgré toutes les précautions prises, un ou plusieurs intrus, animés de noirs desseins, avaient pu pénétrer dans la place. Pour le moment, cependant, un silence de tombe régnait partout et nous avions presque peur de monter jusqu'à l'aile fatale qui devait receler, nous le savions,

l'origine de tout ce désordre. Nous nous sommes sentis un peu rassérénés après avoir donné partout de la lumière en manœuvrant les interrupteurs généraux de la galerie ; nous avons finalement grimpé à contrecœur l'escalier en colimaçon et franchi un passage voûté donnant sur la salle des momies.

V

C'est à partir d'ici que les comptes rendus de cette affaire affreuse ont été censurés, car nous avons tous été d'accord : la connaissance par le public des conditions régnant sur la Terre, impliquées dans ces nouvelles péripéties, ne peut rien donner de bon. J'ai dit qu'avant de monter, nous avions inondé le bâtiment de lumière. À présent, sous les faisceaux frappant les boîtes brillantes et leur macabre contenu, nous vîmes se propager une muette horreur dont les détails déconcertants témoignaient d'événements dépassant complètement notre compréhension. Il y avait eu deux intrus qui, nous l'avons ensuite reconnu, avaient dû se cacher dans le bâtiment avant l'heure de la fermeture, mais ils ne seraient jamais exécutés pour le meurtre du veilleur de nuit. Ils avaient déjà expié.

L'un était birman, et l'autre originaire des îles Fidji. Ils étaient connus l'un et l'autre de la police pour participer à la célébration de cultes effrayants et répugnants. Ils étaient morts, et plus nous les examinions, plus monstrueuse et indicible nous apparaissait la façon dont ils avaient péri. Sur leurs deux visages se peignait une terreur démente et inhumaine comme les policiers les plus endurcis n'en avaient jamais vue. Il y avait cependant de grandes et significatives différences entre l'état des deux corps.

Le Birman gisait effondré contre la boîte de l'indicible momie. Un carré de verre avait été très proprement découpé dans cette boîte. Dans sa main droite, il y avait un rouleau d'une membrane bleuâtre qui, je le vis aussitôt, était couverte d'hiéroglyphes grisâtres – presque une reproduction du rouleau contenu dans l'étrange cylindre de la bibliothèque de l'étage au-dessous, bien qu'une étude ultérieure ait fait apparaître de légères différences. Le corps ne portait aucune trace de violence et devant l'expression désespérée, mortellement angoissée du visage contorsionné, nous ne pouvions aboutir qu'à une seule conclusion : la mort de cet homme avait été causée par une véritable frayeur.

C'était cependant le Fidjien tout proche de lui qui devait nous causer le choc le plus violent. L'un des policiers fut le premier à le toucher et le cri de terreur qu'il poussa provoqua dans l'entourage un nouveau frisson. Nous aurions dû savoir d'après

le gris mortel de cette figure qui avait été noire et qui était tordue par la peur, et de ces mains osseuses – dont l'une était restée crispée sur une torche électrique – qu'il y avait là quelque chose de hideusement anormal. Cependant, aucun d'entre nous n'était préparé à entendre ce que cet effleurement hésitant avait révélé au policier. Même à présent, je ne peux y penser sans atteindre au paroxysme de la peur et de la répulsion. Bref, cet intrus malheureux qui, moins d'une heure auparavant, était encore un solide Mélanésien bien vivant penché sur des démons inconnus était à présent devenu une chose rigide, d'un gris de cendre, transformée en pierre et en cuir, identique à tous points de vue à la relique blasphématoire vieille de siècles et de siècles, accroupie dans la boîte de verre qui venait d'être violée.

Mais ce n'était pas encore ce qu'il y avait de pire. L'état de l'effrayante momie atteignait le summum et accapara notre attention bouleversée avant même que nous nous intéressions aux corps gisant sur le sol. On ne pouvait plus qualifier de vagues et subtils les changements qu'elle avait subis, car des modifications radicales étaient intervenues dans sa posture. Elle s'était affaissée et effondrée en perdant curieusement sa rigidité. Ses pinces osseuses étaient descendues au point de ne plus recouvrir, même partiellement, son visage de cuir, affolé de terreur. Et – Dieu nous vienne en aide ! – *ses yeux saillants et infernaux étaient grands ouverts et paraissaient regarder directement les deux intrus qui étaient morts de terreur ou de quelque chose de pire.*

Ce regard affreux de poisson mort était affreusement hypnotisant et il ne cessa de me hanter pendant tout le temps où nous avons examiné les corps des intrus. Il avait sur nos nerfs une influence affreusement étrange, car nous sentions en quelque sorte une curieuse rigidité s'étendre sur nous et paralyser nos plus simples mouvements – rigidité qui disparut ensuite très étrangement, lorsque nous nous sommes fait passer aux uns et aux autres le rouleau aux hiéroglyphes pour l'examiner. À chaque instant je sentais mon regard irrésistiblement attiré vers ces horribles yeux exorbités et quand je revins les étudier après avoir examiné les cadavres je crus remarquer quelque chose de très singulier sur la surface vitreuse de ces pupilles sombres et merveilleusement conservées. Plus je regardais, plus j'étais fasciné. Je finis par descendre dans mon bureau, malgré l'étrange raideur de mes membres, et j'en remontai une loupe très forte à objectifs multiples. Grâce à cet appareil j'entrepris un examen méticuleux, et à très courte distance, de ces pupilles de poisson, tandis que les autres se rassemblaient autour de moi, plongés dans l'expectative.

J'ai toujours été assez sceptique à propos de la théorie selon laquelle les scènes et les objets se photographieraient sur la rétine en cas de mort ou de coma. Cependant, à peine avais-je regardé à travers la lentille que je réalisai la présence d'une sorte

d'image autre que la réflection de la pièce dans le système optique vitreux et saillant de ce rejeton sans nom des siècles. Il y avait certainement une scène qui se dessinait confusément sur cette rétine vieille de siècles et de siècles et je ne pouvais pas douter du fait qu'il s'agissait de la dernière chose que ces yeux avaient vue du vivant de cet être – il y avait d'innombrables millénaires. Elle s'effaçait régulièrement semblait-il, et je manipulai la loupe pour ajouter un nouvel objectif. Cependant cela devait être exact et net ; même infiniment petit, lorsque – en réponse à quelque charme ou acte maléfique en relation avec leur visite – il s'était trouvé en face de ces intrus qui étaient mortellement terrifiés. Avec la lentille supplémentaire je pouvais distinguer bien des détails antérieurement invisibles et les gens groupés qui m'entouraient étaient suspendus à mes lèvres pendant que j'essayais de leur décrire ce que je voyais.

Car en l'an 1932, un homme de la ville de Boston était en train de regarder quelque chose qui appartenait à un monde inconnu et entièrement différent – un monde qui avait cessé d'exister et qui était sorti de la mémoire normale depuis des siècles et des siècles. Il y avait une vaste pièce – une salle de maçonnerie cyclopéenne – et il me semblait que je la voyais de l'un de ses coins. Sur les murs il y avait des sculptures si hideuses que même sous cette forme d'image imparfaite, leur caractère nettement blasphématoire et leur bestialité me rendaient malade. Je ne pouvais croire que ces choses aient été sculptées par des êtres humains ou que ceux qui les avaient faites aient jamais vu des êtres humains quand ils ont donné forme à ces silhouettes effrayantes qui regardaient l'observateur. Au centre de la salle se trouvait une trappe de pierre colossale, relevée pour permettre la sortie d'un objet venant d'en dessous. Cet objet aurait dû être clairement visible – à dire vrai il devait l'être lorsque les yeux se sont ouverts pour la première fois devant les intrus frappés de terreur – bien que sous ma loupe il n'y eut qu'une tache monstrueuse.

Il se trouvait que lorsque je fis intervenir un grossissement supplémentaire, je n'étudiais que l'œil droit. Un peu plus tard, j'aurais souhaité avec ferveur que mes recherches se fussent arrêtées là. Cependant, j'étais pris du zèle de la découverte et de la révélation et je fis passer mes lentilles puissantes devant l'œil gauche de la momie dans l'espoir de trouver sur cette rétine une image moins effacée. Mes mains tremblantes, et affligées d'une raideur anormale due à une influence obscure, étaient longues à mettre la loupe au point, mais peu de temps après je me rendis compte que l'image était moins effacée que sur l'autre œil. Je vis dans un éclair morbide et à demi distincte l'intolérable chose qui se hissait au travers de cette trappe prodigieuse, dans cette crypte cyclopéenne datant de temps immémoriaux et appartenant à un monde disparu – et je tombai évanoui en poussant un cri inarticulé dont je n'ai même pas honte.

Le temps que je reprenne mes esprits et il n'y avait plus rien dans aucun des deux yeux de la monstrueuse momie. Le sergent Keefe de la police regarda avec ma loupe car je ne pouvais me résoudre à me trouver encore une fois en face de cette entité anormale. Je remerciai les puissances du cosmos de ne pas avoir regardé plus tôt. Il me fallut toute ma volonté et beaucoup de sollicitations pour me faire rendre compte de ce que j'avais aperçu dans ce hideux moment de révélation. À dire vrai, je ne pus parler que lorsque nous nous fûmes tous retrouvés dans mon bureau à l'étage en dessous, hors de la vue de cette chose démoniaque qui ne pouvait pas être. Car j'avais commencé à recueillir les notions les plus terribles et les plus fantastiques sur la momie, avec ses yeux vitreux et saillants. C'est qu'elle était douée d'une sorte de conscience infernale ; elle voyait tout ce qui se passait devant elle et elle essayait en vain de communiquer quelque message effrayant surgi des abîmes du temps. Cela revenait à devenir fou, mais finalement je pensai que je pourrais mieux m'en sortir si je disais ce que j'avais à moitié vu.

Après tout, ce n'était pas long à dire. J'avais vu se glisser et surgir hors de la trappe béante de la crypte cyclopéenne une monstruosité béhémothesque si incroyable que je ne pouvais pas douter de son pouvoir de tuer par sa simple vue. Même aujourd'hui je ne peux entreprendre de l'évoquer par aucun des mots dont je dispose. Je pourrais qualifier cela de gigantesque – tentaculaire – proboscidien – à l'œil de pieuvre – à demi amorphe – plastique – en partie squameux et en partie rugueux – pouah ! Mais rien de ce que je pourrais dire ne serait jamais capable de laisser entrevoir la répugnante horreur, impie, non humaine, extra-galactique, et la malfaisance haïssable et indescriptible de ce rejeton interdit du noir chaos et de la nuit éternelle. Tandis que j'écris ces mots, les images mentales qui s'y associent me font tomber à la renverse, en proie à la nausée. En disant ce que j'avais vu aux hommes qui m'entouraient dans le bureau, il me fallait lutter pour conserver la conscience que j'avais retrouvée.

Mes auditeurs n'étaient pas moins émus que moi. Pendant un bon quart d'heure, personne n'éleva la voix au-dessus du murmure et il y eut des références terrifiées à demi furtives aux légendes terribles du *Livre Noir,* aux récentes histoires des journaux à propos d'agitation cultuelle, et aux récents événements s'étant produits dans le musée. Ghatanothoa… Même sa plus petite image parfaite peut pétrifier… T'yog – le faux rouleau – il n'est jamais revenu – le vrai rouleau qui peut détruire la pétrification complètement ou partiellement – est-ce que cela a survécu ? – Les cultes infernaux – les phrases entendues – « Il n'y en a pas d'autre que lui » – « Il a posé les yeux sur son visage » – « Il sait tout, bien que ne pouvant ni voir, ni sentir » – « Il a transmis le souvenir à travers les siècles » – « Le vrai rouleau le libérera » – « Nagob

détient le vrai rouleau » – « Il peut dire où le trouver ».

Seule la grisaille apaisante de l'aube nous ramena à la raison. Et cette raison fit considérer ce que j'avais vu comme une affaire terminée – une chose qui ne devrait pas être expliquée et à laquelle il ne faudrait plus penser.

Nous n'avons donné à la presse que des comptes rendus partiels et par la suite nous avons collaboré avec les journaux pour apporter d'autres suppressions. Par exemple, lorsque l'autopsie eut révélé que le cerveau et plusieurs autres organes internes du Fidjien pétrifié bien qu'hermétiquement scellés par la pétrification des chairs extérieures étaient restés frais et non durcis – anomalie sur laquelle les médecins restent encore réservés et discutent avec embarras – nous n'avions pas envie de voir se déchaîner une nouvelle fureur. Nous savions trop bien le sort que les journaux à sensation réserveraient à ce détail, nous rappelant ce qui avait été dit sur le cerveau intact et l'état conscient ayant persisté chez les victimes de Ghatanothoa transformées en pierre et en cuir.

Au point où en étaient les choses, les journalistes soulignèrent le fait que l'homme qui tenait le rouleau aux hiéroglyphes – et qui l'avait évidemment lancé à la momie à travers l'ouverture de la boîte – n'était pas pétrifié tandis que l'homme qui ne l'avait *pas* eu à la main l'était. Lorsqu'ils nous demandèrent de faire certaines expériences – appliquer successivement le rouleau sur le corps transformé en pierre et cuir du Fidjien et sur la momie elle-même – nous refusâmes avec indignation d'encourager ces idées superstitieuses. Naturellement, la momie fut soustraite à la vue du public et transférée au laboratoire du musée en attendant un examen réellement scientifique en présence d'une autorité médicale compétente. En nous rappelant les événements antérieurs, nous l'avons fait étroitement garder. Mais même ainsi, le 5 décembre à 2 h 25 du matin on tenta de pénétrer dans le musée. Le déclenchement rapide de la sonnette d'alarme a fait avorter l'entreprise, mais malheureusement le ou les criminels ont pu s'échapper.

Je me félicite vivement qu'aucune allusion à des faits ultérieurs n'ait jamais été portée à la connaissance du public. Je souhaiterais ardemment qu'il n'y ait plus rien à dire. Il y aura des fuites, bien entendu, et si quelque chose m'arrive, je ne sais pas ce que mes exécuteurs testamentaires feront de ce manuscrit. Mais au moins l'affaire ne sera plus désagréablement présente à l'esprit de la foule quand viendra la révélation. En outre, personne ne croira aux faits quand ils seront finalement exposés. C'est ce qu'il y a de curieux avec les masses. Quand leur presse à sensation fait des allusions, elles sont prêtes à tout avaler. Mais lorsqu'une révélation stupéfiante et anormale est vraiment faite, elles l'écartent comme mensongère et en rient. C'est probablement

mieux pour l'équilibre général.

J'avais dit qu'un examen scientifique de l'effrayante momie était projeté. Il y fut procédé le 8 décembre, une semaine exactement après que l'affaire eut atteint son point culminant. Il fut dirigé par l'éminent Dr. Minot William en collaboration avec Wentworth Moore, docteur ès sciences, taxidermiste du musée. Le Dr. Minot avait assisté une semaine auparavant à l'autopsie du Fidjien curieusement pétrifié. Étaient également présents MM. Lawrence Cabot et Dudley Saltonstall du conseil d'administration du musée, les Drs. Mason, Wells et Carver de l'état-major du musée, deux représentants de la presse, et moi-même. Au cours de la semaine, l'état du hideux spécimen n'avait pas visiblement changé, bien qu'un certain relâchement des tissus ait amené la position des yeux ouverts et vitreux à se modifier légèrement de temps en temps. Tous les membres du personnel appréhendaient de regarder cette chose – car l'air qu'elle avait de vous contempler silencieusement et consciemment était devenu intolérable, et il me fallut un gros effort pour me résoudre à assister à l'examen.

Le Dr. Minot arriva peu après une heure de l'après-midi et dans les quelques minutes qui suivirent il entreprit son examen. Une désintégration se produisait à mesure qu'il avançait la main et pour cette raison, et à cause aussi de ce que nous lui avions dit concernant le relâchement progressif du spécimen depuis le 1er octobre, il décida qu'une dissection complète devait être effectuée avant que les tissus ne se détériorent davantage. Les instruments nécessaires se trouvaient dans le matériel du laboratoire et il commença aussitôt. Il poussait à haute voix des exclamations devant la qualité étrange, fibreuse de la substance momifiée grisâtre.

Mais ses exclamations furent encore plus bruyantes quand il opéra sa première incision profonde car il en perla lentement un liquide pourpre, épais, sur la nature duquel – en dépit du nombre infini de siècles séparant l'époque où cette infernale momie était en vie et nos jours – ne pouvait subsister aucun doute. Encore quelques délicats coups de scalpel et divers organes dans un étonnant état de conservation et non pétrifiés apparurent. Ils étaient tous intacts sauf aux endroits où des dégradations subies par la partie extérieure pétrifiée avaient amené des déformations ou des destructions. L'état dans lequel la chose se trouvait ressemblait tellement à ce qui avait été trouvé chez le Fidjien mort de terreur que l'éminent praticien sursauta d'ahurissement. La perfection de ces yeux exorbités et terribles était insolite et leur état exact au point de vue de la pétrification était très difficile à déterminer.

À 3 h 30 la boîte crânienne fut ouverte – et dix minutes plus tard les membres de notre groupe, frappés de stupeur, firent le serment de garder le secret. La seule

exception s'appliquant à des documents aussi protégés que ce manuscrit. Les deux reporters eux-mêmes acceptèrent de bonne grâce de garder le silence. *Car une fois ouvert, le crâne avait révélé la présence d'un cerveau qui avait les pulsations de la vie.*

LE COFFRET SCELLÉ

The Sealed Casket - 1935 (1934)

Par Hazel Heald (et HPL non crédité).
Traduction par Stéphane Bourgoin.

> *...ET IL fut écrit, en ces Temps reculés, qu'Om Oris, le plus puissant des sorciers, prit au piège le démon Avaloth grâce à ses connaissances en magie noire ; car Avaloth avait emprisonné la terre sous une étrange couche de glace et de neige qui rampait comme une créature vivante, toujours plus en direction du sud, avalant les montagnes et les forêts. Et le résultat de cette lutte avec le démon n'est pas connu. Mais des magiciens de cette époque affirment qu'Avaloth, qui n'était pas facilement discernable, ne pouvait être détruit que par une grande chaleur, dont on ne connaissait pas la puissance ; cependant, ces mêmes sorciers indiquaient qu'un jour lointain il serait possible de créer une telle source de chaleur. Et pourtant, en ce temps-là, les champs de glace commencèrent à reculer, avant de disparaître entièrement. La terre fleurit et naquit à nouveau.*
>
> Extrait des *Fragments d'Eltdown*.

Pendant près d'une heure, Wesson Clark avait étudié le coffret scellé, ses yeux de jais se nourrissant avidement des contours de métal grossièrement sculptés. Il reposait devant lui, brillamment éclairé par sa lampe de bureau ; cette lumière qui illuminait d'une pâle luminescence ses traits classiques et calculateurs, tandis que le reste de sa bibliothèque était plongé dans la pénombre. Dehors, un vent froid de mars hurlait et touchait de ses doigts glacés les pignons et les cornières de l'ancienne demeure. Clark retirait un plaisant sentiment de sécurité et de confort de pouvoir ainsi se détendre dans la chaude ambiance de son bureau d'études situé à l'étage, alors que les éléments criaient leur furie au-dehors. Le vieux Simpkins, d'habitude si négligent, n'avait pas oublié de remplir l'antique chaudière et était parti jusqu'au petit matin. Clark se retrouvait seul dans la maison, ainsi qu'il l'avait souhaité pour une telle occasion.

Il sourit quelque peu et chantonna quelques mesures du dernier succès de Gershwin, tandis que son regard revenait se poser sur le coffret. Petit et compact, il mesurait environ un pied de long sur un demi-pied de large, formant un bloc de métal dépoli qui défiait toute identification quant à son ancienneté. Les grossières images gravées à sa surface n'aidaient aucunement à une classification quelconque. Clark échoua dans toutes ses tentatives pour l'assigner à une période artistique reconnue.

Un agréable héritage pour un connaisseur d'antiquités tel que lui. Ce vieux Martucci ne s'était douté de rien, à cette époque. Et pourtant, à certains moments, Clark avait eu des doutes… et des craintes… tandis qu'il continuait ses relations adultérines avec la jeune épouse de Martucci. À présent, cela n'avait guère plus d'importance… puisque le sinistre vieux savant, au sens de l'humour perverti, était décédé. Et Nonna, bien que toujours dotée d'un tempérament de feu latin, lui apparaissait beaucoup moins appétissante, maintenant que tous les obstacles étaient levés. Elle avait également une tendance exagérée à se montrer trop assurée. Clark reconnut les signes. Il sourit ironiquement en étudiant le coffret. Pendant que Martucci vivait encore, Clark avait cultivé son amitié, tout en le trompant de manière fort plaisante ; il avait cependant mené sa conquête amoureuse avec la plus grande discrétion. Mais, à présent, il n'avait plus rien à craindre. Pour l'instant, il en avait assez des charmes surfaits de Nonna. Il se sentait libre de la rejeter, sans la crainte d'une vengeance du suspicieux vieil archéologue. De toute façon, il éprouvait un grand besoin de liberté, afin de pouvoir s'occuper de sa nouvelle conquête. Une femme autrement plus excitante que l'Italienne et dotée d'une fortune qui atteignait des sommets inégalés. Les intentions de Clark s'avéraient très sérieuses sur ce point.

Son sourire s'accentua quand il se souvint de l'étrange clause qui faisait partie du codicille de l'ultime testament de Martucci… la clause qui fut cause de sa possession du coffret :

« Et je lègue à mon très cher ami d'autrefois, Wesson Clark, l'ancien coffre d'Alu-Tor. Je ne peux que fortement lui enjoindre de laisser le sceau de plomb en l'état, comme je l'ai fait moi-même au cours de ces trente dernières années. »

Clark gloussa doucement. Martucci, malgré sa réputation dans les milieux scientifiques, n'avait été qu'un idiot naïf, qui était soupçonné d'avoir trempé dans l'étude des sciences occultes. Il avait gardé le sceau intact ? Et Dieu seul savait quels trésors Clark allait trouver à l'intérieur ! Il avait passé sa vie à creuser la terre pour y amasser une maigre fortune – maintenant presque entièrement dissipée – avec laquelle il avait décidé de se retirer. Et, maintenant, la vraie fortune l'attendait peut-être au sein de ce coffret. Mais l'Italien avait été d'un caractère plutôt étrange, un de ces rares et incompréhensibles personnages qui semblaient n'accorder aucune importance à la possession d'argent. La gloire obtenue par ses découvertes scientifiques, sa quête dans les territoires interdits de l'occulte, son étude cynique de la nature humaine, tout cela lui importait bien plus que des besoins matériels. Il paraissait certain qu'il n'avait jamais ouvert le coffret, car la tache de plomb qui le fermait était noircie par le passage du temps et n'offrait aucun indice d'une telle tentative.

Avec toute l'indolence de sa personnalité sybarite, Clark s'adossa à son fauteuil pour observer son acquisition. Il scruta de près les symboles ondulés et cryptiques qui lui semblèrent vagues et sinueux. Ils ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait jamais vu auparavant ; mais il y avait quelque chose d'indéfinissablement menaçant dans ces lignes sensibles. Elles semblaient faire allusion à une chose *vivante* absolument impossible. Il rit à l'absurdité de cette impression.

Mais, de toute façon, ces symboles étaient fort anciens. Leur grossièreté primitive suggérait une antiquité antérieure à l'alphabet phénicien ou aux inscriptions mayas. Clark regrettait ses connaissances par trop approximatives ; car ici, sans nul doute, il devait se trouver en présence d'une des premières tentatives d'écriture. Il garderait le sceau intact pour le faire examiner par un spécialiste. Peut-être possédait-il une énorme valeur par lui-même. Martucci avait dû le savoir : ses connaissances en épigraphie avaient été considérables et on chuchotait bien volontiers que toutes ses découvertes en ce domaine n'avaient pas été portées à la connaissance publique. Il se pouvait même qu'il ait pu déchiffrer l'inscription, si inscription il y avait. Mais, en attendant, Clark avait bien l'intention d'ouvrir le coffret.

Lui n'aurait pas de scrupules à le faire. C'était tout à fait typique de l'attitude de Martucci de ne pas l'avoir fait lui-même. Mais avait-il réellement cru que Clark agirait de même ? Clark ricana de nouveau.

Cependant, Martucci ne lui avait jamais parlé du coffret, ce qui était plutôt étrange, puisqu'il avait décidé, par voie de testament, de s'en défaire quelques mois avant sa mort. La date du codicille le prouvait. Il voulait sûrement causer une surprise à « son vieil ami », mais Clark ne pouvait quand même pas s'empêcher de trouver étrange l'attitude du vieil Italien qui adorait pourtant discuter d'antiquités et d'artefacts.

De plus, l'expression « d'autrefois » suggérait presque que Martucci suspectait… Mais c'était impossible. Le seul fait d'hériter d'un tel objet prouvait le contraire.

Eh bien, il était temps, maintenant. Il avait suffisamment regardé. Ses yeux noirs s'illuminèrent d'une joie malsaine tandis qu'il se saisissait du lourd coupe-papier en cuivre. Le sceau de plomb était beaucoup plus dur que prévu ; il s'agissait peut-être d'un alliage inconnu. Il força un peu plus et parvint à introduire la pointe entre le sceau et la surface métallique du coffret, mais le plomb refusa de se tordre. Finalement, Clark abandonna et se mit à la recherche d'autres outils. Il revint avec un marteau et referma soigneusement la porte de la bibliothèque derrière lui avant de s'asseoir.

Il se servit du coupe-papier comme d'un levier et, au premier coup de marteau, le sceau céda, laissant voir un métal brillant en dessous. Il ne s'était pas attendu à

trouver une serrure sous le sceau et il avait raison. Évidemment, la boîte était bien trop ancienne pour un tel procédé.

Son cœur battait à rompre dans sa poitrine. Il prit une profonde respiration et inséra la lame sous le couvercle. Un petit coup de levier et cela fut fait. Le couvercle fut soulevé. Le coffret était vide.

Clark en resta bouche bée. Bizarre qu'un coffret soit scellé aussi soigneusement quand il n'y avait rien à garder à l'intérieur. Cela paraissait improbable.

Alors qu'il regardait avec étonnement les surfaces brûlées de l'intérieur de la boîte, il fut conscient d'une vague odeur fétide qui s'insinuait dans ses narines. Il renifla, fronçant son nez de dégoût. Bien que pas très prononcée, l'odeur suggérait vaguement l'émanation charnelle d'une tombe close depuis des temps immémoriaux.

Puis vint le courant d'air froid.

Dans la chaude atmosphère de son bureau, un souffle glacial, chargé d'une brusque accentuation de l'infecte odeur de putréfaction, l'atteignit au visage. Puis disparut presque sur-le-champ.

Clark se leva avant de se rasseoir. Son visage se rida, et il examina soigneusement la porte et les fenêtres qui se tapissaient dans les ténèbres, au-delà du cercle lumineux projeté par la lampe. Il savait qu'elles étaient closes et une sensation d'inquiétude naquit dans sa poitrine, tandis qu'il vérifiait.

Son attention fut attirée par l'odeur de putréfaction qui augmentait petit à petit. Elle envahissait l'atmosphère de la pièce à présent… fétide, moite, humide, méphitique et grotesquement déplacée dans l'air chaud de son bureau. Il se leva lentement, très inquiet, désormais. Le courant d'air glacial le frappa une nouvelle fois en plein visage, telle une brise en provenance d'un sépulcre glacé. Sa tête recula et de la peur se lut dans son regard. Ici, dans cette chambre close d'une demeure où il avait vécu depuis des années, quelque chose d'incroyablement inacceptable, au-delà des cauchemars les plus hideux, était sur le point de se dérouler. Clark s'avança lentement en direction de la porte, puis stoppa subitement.

Un faible bruit venait du coin opposé de la pièce plongée dans l'obscurité, où un épais tapis Sarouk s'arrêtait à trois pieds de distance du mur. Ce bruissement s'insinuait, insidieux et quasiment inaudible… un son qu'aurait pu causer un serpent gigantesque se tortillant sur la partie dénudée du plancher. Et il s'était intercalé entre lui et la porte !

Clark s'était toujours félicité de posséder des nerfs d'acier, mais sa respiration

s'accéléra et la terreur d'un animal traqué s'infiltra dans son cerveau enfiévré. Quelle que soit la nature de cette chose… elle se trouvait, sans le moindre doute, enfermée avec lui et lui barrait volontairement toute possibilité de s'échapper. Elle devait observer ses moindres mouvements avec des yeux froids d'une méchanceté calculatrice. Un tremblement de terreur absolue secoua son corps.

Il se tint immobile au centre de la pièce, tandis que son esprit tentait de trouver une échappatoire quelconque. Il eut le pressentiment de la présence d'une entité bestiale et dépravée au plus haut point. Toute pensée d'évasion quitta son esprit… l'imminence du danger repoussa toute raison. Et pourtant, malgré les vagues de terreur qui battaient à travers sa conscience, il se rendit compte que sa vie – oui, son âme même – était menacée par une horreur cosmique d'une hideuse malveillance.

Avec un gigantesque effort de volonté, il parvint à étouffer l'hystérie qui gagnait en lui, pour reconquérir un semblant de contrôle sur ses nerfs. Ses yeux tentèrent de percer les ténèbres ambiantes. Rien ne bougeait. Quelle odieuse entité se tapissait donc dans ce coffret ? Il ne pouvait le deviner et s'en moquait éperdument. Mais Martucci avait dû le savoir… Martucci, l'homme qui faisait autorité dans le domaine des écrits anciens. Martucci, l'expert en sciences occultes. Martucci savait tout cela. Il avait planifié sa vengeance. Si les morts pouvaient savoir, le vieil homme devait bien rire devant le sort réservé à sa victime !

À présent, Clark sentait de froides vibrations l'entourer. Ses nerfs cédèrent devant une telle abjection. Il recula et, immédiatement, le bruit d'un infâme glissement lui répondit du côté obscur de la pièce. Ses épaules touchèrent le mur auquel il s'adossa. Les sons continuaient, s'approchant lentement. Ils passaient d'un côté à l'autre, avant de se retrouver juste devant lui, très proches. Ses yeux fouillèrent l'obscurité, mais en vain. La présence demeurait toujours invisible. S'il devait faire confiance à ses yeux, il se trouvait seul dans son bureau. Mais il sentait la froide proximité de quelque chose de vivant, quelque chose qui possédait une présence physique indéniable, mais qui ne se devinait que par des sens préhumains, à moitié atrophiés par des siècles d'abandon. En tout cas, cette chose s'appropriait petit à petit toute la chaleur de la pièce et la température s'abaissait très rapidement.

Tout d'un coup, quelque chose se brisa en lui et il se mit à rire. Des paroles incohérentes surgirent de ses lèvres, repoussant ses rires de hyène. Le bureau tourbillonna devant lui et il ne se rendit même pas compte que ses genoux pliaient sous son poids. À nouveau, le vent froid lui effleura le visage de son hideuse putréfaction, terrifiante dans sa proximité. Il en recula la tête, avant de hurler au contact de minces tentacules, froides comme l'espace, qui caressaient sa gorge et son

corps, comme s'il se retrouvait nu devant eux. Une vaste et flasque froideur amorphe s'empara de lui. Il voulut la combattre mais, bien que doux, ce froid le saisit tel de l'acier glacé. Il pouvait sentir les vibrations rythmées d'un être totalement étranger, doté d'une vie incompréhensible… une vie tellement effroyable qu'il hurla encore et encore, alors que son but devenait apparent.

Puis la pièce chavira et il se retrouva soulevé du sol ; le plafond brûlait de flammes minuscules, tandis que l'horreur sans nom l'embrassait de ses tentacules fétides.

Il chutait, à travers d'interminables puits de froideur sombre, vers un marécage sans fond de limon primitif. Un gigantesque bourdonnement emplissait ses oreilles. De monstrueux fantasmes dansaient devant ses yeux et au travers des flammes qui ponctuaient sa descente accélérée.

Puis vint le silence, l'obscurité et l'oubli.

Nourries par le vent, les flammes avaient complètement dévoré la maison, lorsque les pompiers arrivèrent sur les lieux. Il ne restait que des cendres. Naturellement, les enquêteurs écartèrent d'emblée les récits fantaisistes qui faisaient état d'un sifflement d'agonie provenant de la pièce du haut. Le témoignage de Simpkins qui admit avoir oublié d'ouvrir les volets de ventilation accrédita la version de l'accident ; mais, en privé, le coroner avouait son désarroi quant à certains détails découverts lors de l'autopsie du cadavre brûlé de Wesson Clark, qu'un dentiste identifia. Tous les os de son corps avaient été brisés, comme par l'embrassade d'un gigantesque boa constrictor. Mais le mystère le plus insoluble résidait dans *l'absence de la moindre goutte de sang dans les veines et les organes*.

LES SERVITEURS DE SATAN

Satan's Servants – 1949 (1935)

Par Robert Bloch.
Traduction par Marthe Gauthier.
Les autres notes, qui sont de Lovecraft, sont numérotées et réunies à la fin de ce récit.

> « Le règne de Satan à notre époque se manifeste clairement dans le nombre stupéfiant de sorcières que l'on trouve partout. On en découvre actuellement des centaines dans un seul comté ; et, si ce qu'on a dit est vrai, dans un village du nord comptant quatorze foyers, on en trouve autant qui appartiennent à cette maudite engeance. »
>
> COTTON MATHER

I

Il était bien évident que les habitants de Roodsford [1] n'étaient pas arrivés par le *Mayflower* ou tout autre navire apparenté, et qu'ils n'étaient même pas partis du tout d'un port anglais. D'ailleurs, il n'existait aucun témoignage digne de foi de leur débarquement dans cette région désolée de la côte septentrionale. Ils avaient tout simplement pénétré dans cette terre sans se faire remarquer et s'y étaient établis sans charte, ni mandat, ni clause restrictive.

On les laissa tranquilles parce que leur port se trouvait hors de la juridiction zélée de la Massachusetts Bay, *plus exactement* dans le Maine, où le despotisme puritain ne devait s'étendre qu'après 1663. La première mention de l'endroit apparaît dans les *Chronicles of Captain Elias Godworthy, His Trips and Explorations upon the Continent of North America,* éditées chez Haverstock, à Londres [2], en 1672. Le capitaine Elias le décrit comme « un port de pêche de quatorze maisons, dont les habitants ont des mines impies et patibulaires qui s'accordent fort bien avec leurs misérables masures ».

Le bon capitaine n'en avait fait qu'une inspection sommaire en cabotant à bord d'un sloop en route pour les rivages de la Nova Scotia, et personne ne s'était évidemment soucié d'exploiter son témoignage, car le nom de Roodsford ne figure pas dans l'histoire coloniale jusqu'aux atroces journées de sorcellerie de 92. Vint alors une enquête assortie d'une répression.

Ainsi les habitants et les mœurs de Roodsford restèrent un certain temps ignorés de

la grande majorité des gens. Même dans Portsmouth ils ne représentaient qu'une légende désagréable, et à York on évitait d'un commun accord d'y faire la moindre allusion.

Où Gideon Godfrey, de Boston, alla-t-il pêcher son histoire, on l'ignore encore. Sans doute avait-il entendu quelques bribes des étranges rumeurs colportées furtivement par les sauvages ou les marchands [3] qui descendaient de temps à autre le long de la côte avec leurs stocks de fourrures. Ou bien peut-être quelque chose avait-il transpiré des enquêtes plus serrées sur le Maine qui accompagnèrent sa fusion avec la Massachusetts Bay en 1690. Quoi qu'il en soit, Gideon a dû savoir ou soupçonner bien des choses – car ce n'est que par extrême urgence que cet homme de Dieu a pu faire ce qu'il a fait par la suite.

Au début de l'automne 1693, il déménagea avec son barda pour un méchant hameau d'étrangers, en plein cœur d'une contrée désolée, à soixante-dix miles en remontant la côte à vol d'oiseau, et à dix bons miles de plus par un chemin sinueux et plein d'ornières. Il laissait derrière lui une femme, deux enfants, ainsi qu'une chaire importante, pour s'en aller sur son cheval, non invité et non attendu, à Roodsford.

Gideon était un des piliers de l'Église. Ses sermons enflammés, sa dévotion fanatique à la cause des puritains, et son endurance stoïque aux rigueurs et à l'âpreté d'une terre nouvelle étaient cependant démentis par sa mine ascétique et son physique asthénique qui lui donnaient l'allure d'un pasteur dégingandé. Dans ses yeux seuls, ses yeux brûlants au regard indomptable, se lisait l'ardeur qui faisait de lui la véritable incarnation de l'Église orthodoxe de Massachusetts Bay [4] tandis que sur sa monture il partait en croisade chez les sauvages, au fin fond d'une région reculée.

Sa décision fit grand bruit. Bien qu'il eût obtenu le consentement de ses supérieurs, la plupart des gens virent dans son départ une entreprise hasardeuse. Gideon, dirent les personnes raisonnables, était un insensé. Et dans l'esprit de ses aînés il y avait plus d'appréhension que d'approbation.

Quoi qu'il en soit, Gideon Godfrey quittait Boston à cheval, par un beau matin de la fin de septembre 1693, au milieu des lamentations de sa famille et de ses amis. Avant son départ, il avait soumis le tracé de sa route aux sachems Pasquantog, qui savaient tout de la région qu'il allait traverser. Son plan était d'atteindre Newbury pour y passer la nuit, puis de poursuivre sur Portsmouth le lendemain avant de tourner vers l'ouest. À la suite de quoi, à part une courte pause au petit village de York, Gideon chevaucherait tout droit à travers la forêt que ne traversaient pas les rayons du soleil, par des sentiers redoutés autant des colons que des sauvages.

À la vue de ce tracé, les Indiens secouèrent la tête. Une étrange horreur,

chuchotèrent-ils, rampait à travers ces forêts millénaires et cette présence maléfique vous observait du haut des collines menaçantes. Ils le mirent en garde contre le danger de voyager seul, ou de s'aventurer dans les sentiers solitaires de la forêt après la tombée de la nuit. Ils lui conseillèrent de suivre la côte et de s'entourer d'un cercle de feu s'il se trouvait contraint de faire halte à l'écart de tout village entre le crépuscule et l'aube.

Gideon, très désireux d'obtenir davantage de détails sur l'endroit où il allait se rendre, demanda aux Pasquantog ce qu'ils savaient de Roodsford, mais ceux-ci hochèrent la tête et firent semblant de ne pas comprendre ses questions. Wakimis, le doyen des sachems, le pria d'abandonner ce voyage, puis finit par lui fournir deux guides qui voyageraient à pied.

Ainsi s'en allèrent-ils, et, les deux premiers jours, le plan fut très aisément respecté : ils atteignirent Newbury, puis Portsmouth, enfin York.

Le troisième jour à l'aube, ils plongèrent dans un monde inconnu. Une brume bleutée flottait sur les collines à l'ouest, et un brouillard gris sur la mer. Une fraîcheur automnale flottait dans l'air : le sol serait bientôt jonché de feuilles rousses [5]. Après avoir laissé derrière eux Kittery et York, ils obliquèrent vers l'intérieur en dépit des objurgations que les deux guides, réitérant celles de Wakimis, émirent à la vue du ténébreux sous-bois qui les attendait. Bientôt ils ne virent plus la mer, mais continuèrent à entendre le bruit retentissant de ses vagues.

Ils voyageaient maintenant sous le couvert de la forêt. Des ombres bleues tombaient en travers du sentier tortueux, ou se tapissaient, menaçantes, contre les troncs des arbres immémoriaux. Des bruissements inquiétants leur parvenaient de sentes écartées et inextricables, rappelant à Gideon les légendes du sachem à propos de présences obscures dans la forêt. Ils entendirent même une fois comme le rire malveillant d'un maigre filet d'eau, devant lequel les guides reculèrent et le cheval de Gideon hennit pitoyablement. Mais Godfrey, lui, n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Leur sentier les entraînait dans une forêt de plus en plus dense, et ils se trouvaient sans cesse devant des embranchements trompeurs qui, chaque fois, les déconcertaient pendant un certain temps. Ils perdirent ainsi des heures précieuses, à diverses reprises, et Gideon fut bien forcé de constater que le plan qu'il avait conçu pour un voyage en plein jour se révélait décidément irréalisable [6].

Ayant passé à gué, peu après midi, un torrent en pente rapide, ils arrivèrent sur une étendue boisée encore plus angoissante, où le sentier n'était plus qu'une vague ébauche, ensevelie sous la pénombre. Là, tout était silence et clair-obscur, et les voix familières des oiseaux et des petits animaux s'étaient bizarrement tues. D'ailleurs,

toute vie animale, jusqu'aux insectes, semblait singulièrement exclue. La végétation même était étrangement altérée : ni feuilles, ni herbe, ni les habituelles broussailles. Il n'y avait que les grandes ombres noires de vieux arbres atrophiés.

L'un des sauvages murmura que ces bois étaient connus des Pasquantog ; il parla de fissures et de veines dans la terre, autour de certains marais, et d'étranges voix qui répondaient quand les sorciers les invoquaient. Une légende tribale faisait allusion à ces êtres, mi-animaux mi-hommes, qui tenaient des assemblées dans les grottes, et psalmodiaient des formules rituelles au plus profond de la terre. La Glace blanche – ainsi appelait-il les glaciers – avait détruit beaucoup de ces « choses », mais des présences subsistaient encore, cachées et attendant leur heure dans le repaire de la forêt [7]. Telle était la raison pour laquelle mammifères, oiseaux et insectes avaient fui vers des réserves plus sûres, au nord, où la tribu avait coutume de chasser.

« Revenez, maintenant », conseilla le guide. « Bientôt, la nuit sera là, et nous serons perdus. Nous sommes des braves, et vous transportez une médecine puissante dans votre Livre Noir, je sais cela. Mais que peut la magie du Dieu blanc contre les démons qui grondent sous la terre ? »

L'autre guide approuvait anxieusement, et insistait pour qu'ils regagnent au moins la côte, s'ils ne pouvaient revenir à Kittery ou à York avant la nuit.

Gideon écoutait sans desserrer les dents, et sa main tâtonnait à la recherche de la grande Bible dans sa sacoche gauche.

Étreignant le livre contre sa poitrine, il se raidit sur sa selle :

« Écoutez-moi bien », répliqua-t-il, « j'ai l'impression que beaucoup de vérité se trouve dans votre sagesse païenne, car nous sommes sur une terre inconnueetnonconsacrée. IncreaseetCottonMathern'ont-ilspasaffirmé,avec bien d'autres hommes de Dieu et d'éminents théologiens, que cette Amérique estleparadisduDiable ?N'avons-nouspasdécouvertlasorcelleriedanslescentres mêmes de la civilisation, et pendu [8] les sorciers à Boston et à Salem ? Et ces mêmes sorcières et magiciens ne sont-ils pas les serviteurs de Satan qui se sont dernièrementmanifestésdanstoutel'Europe ?

« J'ai eu l'occasion d'acquérir une modeste expérience en la matière. J'étais présent au procès de la fameuse Mary Wright, et j'ai parlé avec un chasseur de sorcières, saint homme de grande réputation, Jeremy Edmunds – celui qui nous a parlé dans ses sermons de la géographie de l'enfer : il a découvert que celui-ci mesure exactement quatre mille trois cent vingt-sept miles de circonférence. C'est lui qui m'a fortement conseillé d'entreprendre ce voyage. »

Tout en parlant, Gideon prenait conscience de son impuissance à communiquer le message d'Edmunds à ces naïfs sauvages. Le grand homme avait en fait parlé très longuement de la menace représentée par la sorcellerie ; de l'immonde fléau qui dévastait désormais autant l'Europe que les colonies. Il avait raconté à Gideon les ravages que provoquaient ces créatures : tempêtes déclenchées sur la mer ; enfants rendus fous ; bétail décimé par des épidémies. Il lui avait décrit les sorcières et leurs familiers : chauves-souris, souris, hiboux, chats, ainsi que des créatures inconnues de tout bestiaire, êtres malfaisants sous forme animale, offertes par le Diable aux sorcières en tant que conseillers tutélaires. Edmunds avait énuméré les diverses épreuves utilisées pour détecter les sorcières : celle de l'eau, la recherche des marques, et tout autre moyen scientifique d'établir la culpabilité.

« Depuis que j'ai été renseigné sur l'étendue de la mainmise de Satan sur cette terre, je n'ai cessé de chercher à découvrir la source de ce danger pour notre peuple », poursuivit Godfrey. Les Indiens écoutaient imperturbablement, mais leurs pieds agités et les regards obliques qu'ils jetaient furtivement sur les ombres environnantes témoignaient de leur malaise.

Gideon tenta de leur expliquer sa mission – comment il avait prêché contre l'Adversaire, entretenu une correspondance considérable avec des chasseurs de sorcières en Angleterre, et eu l'occasion de rencontrer des confréries à Salem, Plymouth, Newport et dans les villages de l'intérieur. Toutes les allusions de la Bible, il les avait étudiées avec un grand zèle, et il s'était procuré auprès de sources secrètes des exemplaires délabrés et écornés de livres aussi singuliers qu'abominables. Il avait lu les pages blasphématoires du sibyllin *Necronomicon* et les étranges versets des *Daemonic Presences* d'Heber avec ses allusions subtiles à la *Fable de l'arbre et du fruit*. Bref, à la manière qui convient au véritable érudit, il s'efforçait sans cesse de dénicher tout ce qui avait été écrit sur le sujet, et il écoutait de même.

L'intérêt de Gideon s'était progressivement déplacé vers l'étude directe de son entourage. Il était à l'affût des rumeurs, recherchait la source des histoires racontées par des fermiers isolés au fin fond des collines. Les mythes indiens aussi lui donnaient à réfléchir – d'incroyables légendes sur des créatures qui avaient hanté les terres de l'ouest et fui à l'arrivée des Blancs. Selon d'anciennes croyances pasquantog, des entités étaient descendues du ciel sur la terre, ou bien avaient rampé hors de leurs cavernes, appelées par des évocations appropriées.

Beaucoup de ces légendes étaient trop fantaisistes pour qu'on y ajoutât foi, mais d'autres recoupaient de manière inquiétante des dogmes chrétiens bien connus.

Des entités cornues, des créatures ailées à sabots, des empreintes de sabots fendus

trouvées dans les marais, des cerfs géants parlant avec des voix d'homme, des êtres noirs dansant dans des gorges boisées au son de tambours provenant du plus profond de la terre : ces choses, les sauvages les redoutaient bien avant les chrétiens. De telles histoires étaient propres à enflammer le zèle tout frais de Gideon – moins cependant que les vrais comptes rendus d'exemples spécifiques qu'il recueillait auprès de voyageurs et de chasseurs fréquentant des hameaux isolés et quasiment inconnus.

En Nouvelle-Angleterre, des villages entiers avaient mystérieusement disparu, à cause non de la famine ou des incursions indiennes, mais par simple évaporation : un jour ils existaient et le lendemain il ne restait qu'un tas de maisons vides. D'autres communautés tenaient une messe noire à minuit lors de la pleine lune, et des enfants de villages avoisinants avaient mystérieusement disparu juste avant la cérémonie. Parfois, le pasteur d'un village voisin arrivait dans une ville et racontait comment il avait été rejeté par ses paroissiens qu'attiraient les pratiques secrètes d'un nouveau culte. On parlait de cérémonies dans lesquelles les Blancs mêlés aux sauvages adoraient un seul et même autel ; de villages isolés poussés soudainement et étonnamment prospères dans des déserts reculés.

Encore plus atroces étaient certains récits que l'on murmurait à voix basse sur d'étranges événements advenus dans des cimetières isolés : tombes éventrées, cercueils apparemment ouverts violemment de l'intérieur, tombeaux qui n'étaient pas assez profonds, ou qui l'étaient trop au contraire, et menaient à des tunnels souterrains.

Ces histoires, et d'autres de la même nature, ainsi que le témoignage écrit qu'il recueillit, augmentèrent régulièrement au cours de l'année que dura l'enquête de Gideon. Mais ses appels aux autorités en faveur d'une croisade dans les terres intérieures demeurèrent lettre morte. Les cours de justice étaient submergées de procès en sorcellerie. Gideon avait beau fulminer, ses sermons appelant à détruire le mal à sa source tombèrent dans des oreilles de sourds. Il finit par comprendre qu'il ne pouvait compter sur aucune aide extérieure pour livrer sa bataille contre l'Adversaire.

« Je n'ai qu'un allié », affirma-t-il en conclusion à ses guides pasquantog. « Le Tout-Puissant me soutient dans ma mission. Car bien que les cours peinent dur contre une poignée de vieillards et de vieilles femmes qui pratiquent la sorcellerie à Salem ou à Boston, c'est ici que couve la source essentielle du mal, dans cette contrée sauvage, tapie dans la forêt et sur ces collines secrètes et muettes. Gallows Hill [9], la colline des gibets, ne peut abriter tous les serviteurs de Satan. C'est la conclusion à laquelle je suis parvenu depuis longtemps.

« J'ai la conviction que, tout comme les fidèles ont leur maison de culte pour se

rassembler et prêcher l'Évangile, de même les suppôts de Satan doivent avoir édifié et *non consacré* un temple à leur usage. Si l'on pouvait le découvrir et aller le détruire, alors les forces du mal seraient anéanties et l'emprise du Diable serait effacée de ce pays.

» J'ai appris récemment l'existence d'un hameau isolé entre une sombre forêt au nord et une côte désolée au sud : Roodsford. Cela a été pour moi une véritable révélation. J'ai tout de suite su que là se trouvait le centre du mal que je cherchais.

» Je suis venu pour le détruire, et ne reviendrai point en arrière. Car le Seigneur est avec moi, et avec vous, et il n'y a rien à redouter. Non, mes amis, nous irons faire ce qui doit être fait. Ne parlons plus de retour jusqu'à ce que notre tâche soit accomplie. »

Tout en disant ces mots, Gideon leva sa Bible en un geste de bénédiction, tandis que, de sa main gauche, il armait son pistolet et le pointait sur les guides pour plus de persuasion.

Ainsi pénétrés de sa conviction, les guides ne présentèrent plus d'objections lorsque Gideon leur enjoignit d'aller de l'avant dans la nuit qui tombait.

En dépit de sa démonstration d'assurance, Gideon avait l'estomac noué sous l'effet d'une vive inquiétude, car il connaissait parfaitement les dangers dans lesquels il allait se fourrer. Presque autant que ses guides, il redoutait l'aspect de cette forêt en pleine nuit et n'était guère rassuré de sentir le corps de son cheval trembler sous lui, comme saisi d'une fièvre soudaine. Mais il avait encore sa Bible et ses prières, plus le maigre réconfort d'une lanterne neuve – qu'il alluma et tendit à celui des Pasquantog qui ouvrait la voie.

Ils se trouvèrent soudain dans une clairière bien dégagée en plein cœur de la forêt. C'est là que, sous un ciel tourmenté faiblement éclairé par une lune cachée sous les étoiles, Gideon Godfrey et ses deux compagnons se préparèrent à passer la nuit. Atteindre Roodsford ce soir-là était manifestement hors de question, et les sauvages parurent curieusement soulagés quand Gideon y renonça et attacha son cheval.

Les Pasquantog ramassèrent en silence du bois sec pour faire un feu, qu'ils allumèrent à la mode indienne, à la base d'un cairn, au centre de la clairière. Suivit un repas frugal de porc salé et de pain de maïs [10] tirés des vastes sacoches de selle de Gideon. Le cheval reçut sa pitance et but, car l'un des guides avait trouvé un ruisseau qui, coulant paresseusement dans l'obscurité, longeait un côté de la clairière, puis on rattacha la bête à un jeune arbre, à l'orée du bois.

Ils parlèrent peu car les mots prononcés se noyaient dans l'immensité silencieuse

de la nuit environnante. Les Pasquantog s'étendirent sur leurs couvertures et adressèrent des prières fiévreuses au grand Manitou. Gideon ne leur prêta pas attention, mais resta seul, assis près de la lanterne, son pistolet en travers des genoux et sa Bible à la main, lisant à voix basse et résolue l'histoire de Jehu, le chasseur de sorcières.

Au bout d'un moment il ferma le livre et le plaça sous sa tête en guise d'oreiller. Il resta un bon moment dans l'obscurité, luttant contre la panique qui s'emparait de lui sous la sinistre couverture de ténèbres ; alors, il décida de dormir, et la longue nuit s'écoula, puis peu à peu l'aube embrasa la cime des arbres géants.

Tout en s'éveillant d'un sommeil peuplé de rêves, il examina minutieusement la clairière d'un œil nouveau. À la faible lueur de la nuit précédente, il n'avait pas remarqué les aspects insolites et *artificiels* de la clairière. Il notait maintenant pour la première fois le gazon uni qui entourait la grande triade de pierres blanches en son centre. Il considéra la forme curieusement géométrique des pierres elles-mêmes. Leurs sommets angulaires soigneusement ébréchés et épointés étaient disposés de manière à reproduire exactement la position des principales étoiles des nuits d'été. Il y avait à la base de ces monolithes des dessins étranges gravés visiblement par la main de l'homme : ébauches grossières ressemblant aux signes et aux symboles que Gideon avait vus dans certains vieux livres sur les coutumes archaïques.

Se pouvait-il qu'il eût choisi de passer la nuit dans l'un des lieux de réunion dont les Indiens avaient parlé avec une telle terreur ? S'il en était ainsi, seules ses prières l'avaient sans doute protégé…

Ainsi méditait Gideon, laissant errer ses yeux sur la clairière, lorsqu'il se redressa brusquement sur son séant : il venait de comprendre qu'il était maintenant le seul occupant de la clairière.

Son cheval et les deux guides avaient disparu.

II

Seul dans cette désolation, Gideon Godfrey se mit à réfléchir. Deux solutions s'offraient à lui – la première étant de revenir sur ses pas pour essayer de rattraper les Pasquantog et son cheval, et reprendre alors son bien en employant la force, ou rentrer avec eux vers la civilisation. L'autre solution, bien sûr, était de continuer seul sur Roodsford.

Un homme sensé eût certainement choisi la première, mais Gideon n'était pas un

homme sensé – c'était un homme de Dieu et, comme tel, il était bien décidé à accomplir jusqu'au bout sa mission. Sans nourriture, sans eau, sans monture et sans guide, il avait la ferme intention de traverser la forêt le jour même et d'atteindre Roodsford avant la tombée de la nuit. Il avait encore son pistolet et sa Bible, ce qui n'était encore rien en comparaison de sa foi !

Il but et fit sa toilette au ruisseau puis, jetant un dernier regard d'adieu à ces curieuses pierres d'autel au milieu de la clairière, il dirigea résolument son regard vers la forêt.

Tandis que Gideon s'enfonçait dans les sentiers mystérieux du repaire solitaire, ses pensées étaient bien loin de là. Il tentait de mettre sur pied un nouveau plan. Son intention première avait été d'entrer dans Roodsford à cheval et de se mettre aussitôt à exorciser l'endroit en utilisant certaines formules efficaces – de celles qu'il avait tirées des volumes interdits sur lesquels il s'était penché avec une telle diligence.

Il avait la certitude d'avoir transcrit des formules d'une puissance redoutable, qui chasserait les scélérats avant qu'ils pussent le maîtriser par la violence physique ou par un procédé magique. Mais il fallait désormais abandonner tout cela, car les copies de ces runes se trouvaient dans l'une des deux sacoches de selle, sur le dos du cheval disparu.

Le soleil montait dans le ciel, et la foi de Gideon en la justesse de sa cause demeurait inébranlable malgré la faim qui lui tenaillait les entrailles. Il dut ralentir son allure en traversant un bosquet d'arbres chevelus qui murmuraient dans la brise matinale comme de vieux sages tenant un mystérieux conseil. Il déboucha ensuite sur la rive d'une large rivière qu'il dut traverser à gué, puis à la nage en se trempant jusqu'aux os et en échappant de justesse à la turbulence des eaux. Le niveau de la mer était haut mais Gideon, au péril de sa vie, parvint à passer de l'autre côté en tenant au-dessus de sa tête sa Bible et son pistolet.

Il ne s'arrêta pas pour faire sécher ses vêtements mais suivit à grandes enjambées la rive opposée, talonné par la faim. Il parcourut ainsi plusieurs miles – dont une grande partie sur de fausses pistes, qu'il lui fallait ensuite reparcourir en sens inverse [11] avant que les rayons obliques du soleil ne trahissent l'approche du soir. Il arriva alors sur le pic saillant d'une colline isolée, émergeant de la forêt qui l'entourait comme la mer eût fait d'une île. C'était là qu'il devait tourner en direction du nord-est, vers la côte. Il pressa le pas afin d'être rendu à destination avant la nuit. Mais l'absence de guide lui fit commettre d'autres erreurs, et il s'écarta plus d'une fois du chemin, si bien que la nuit fut là trop tôt.

D'étranges ombres hantaient ce crépuscule de Nouvelle-Angleterre. Les

exhalaisons soporifiques de l'automne saturaient l'atmosphère, et le paysage luisait à travers un brouillard blême que le vent nocturne faisait lever des eaux et poussait en gémissant vers l'est.

Il faisait nuit lorsque Gideon arriva en vue d'un large bras de mer. Une lune gibbeuse était suspendue au-dessus des eaux enveloppées de brume, et c'est à la pâle lueur qui tombait sur le haut promontoire que Gideon Godfrey aperçut pour la première fois le hameau de Roodsford.

De prime abord, il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'aspect de cette petite agglomération plaquée contre le décor d'une forêt ancestrale. Quatorze maisonnettes à charpente de bois [12] d'un étage, se serraient autour du clocher, effilé comme une aiguille, d'une église rudimentaire aussi prosaïque qu'orthodoxe. Gideon les examina soigneusement et se demanda ce qu'il y avait en elles et dans leur cadre qui n'allait pas. Peut-être était-ce l'inclinaison insensée de leurs gables vers la mer ; peut-être ressentait-il l'étrangeté de l'absence de lumières familières aux fenêtres béantes et sur le quai qui s'avançait sous le promontoire. Mais tout cela était très courant. Gideon regardait de tous ses yeux et méditait sur ce qu'il voyait.

Puis il se rendit compte qu'aucun chemin ne serpentait joyeusement parmi les collines ; aucune silhouette n'évoluait dans l'unique rue. Le village était plongé dans le silence, désolé, solitaire.

Gideon resta un long moment à considérer les lieux, et encore plus longtemps à considérer sa propre situation. Pénétrer dans Roodsford, il le devait. Mais ni une Bible ni un pistolet ne serviraient à mettre en déroute le mal qu'il allait sûrement y rencontrer. Non ; c'était une situation qui demandait ruse et stratagème. Le feu doit être combattu par le feu, et Gideon savait qu'il avait devant lui l'Adversaire, le Père du Mensonge.

Gideon Godfrey, servant du Seigneur, ne serait pas le bienvenu à Roodsford – si la rumeur et la réputation de l'endroit disaient vrai. Mais un étranger, perdu dans la forêt, pouvait y trouver abri. Il pouvait avoir l'occasion de passer quelque temps au hameau, d'observer et d'écouter, d'établir le plan d'une stratégie.

Oui, c'était désormais la seule voie à suivre. Gideon fit quelques pas jusqu'à ce qu'il eût découvert une grosse pierre près du chemin. Là, il s'agenouilla et creusa dans la terre dure une cachette pour sa Bible. Il se releva, serrant dans sa main son pistolet, puis eut une moue désabusée en songeant à son peu d'utilité : il pouvait tirer une fois mais n'aurait ni poudre ni balles pour les fois suivantes. Avec un soupir, il plaça le pistolet sur la Bible, puis recouvrit le tout de terre fluide, et replaça la pierre. Il nota mentalement l'endroit avant de descendre vers le hameau, dans la nuit.

Aucun chien n'aboya à son approche, mais le vent faisait entendre un murmure étrange tandis qu'il approchait de la petite rue tortueuse qui passait au milieu d'une poignée de maisons. La première de celles-ci se dessina sur sa gauche, dans les ténèbres enveloppantes, loin en arrière de la ruelle non pavée. Gideon fit halte et se demanda s'il allait continuer ou non à avancer, puis il haussa les épaules : pour ce qu'il avait l'intention de faire, une maison était aussi bonne qu'une autre. Se présentant comme un voyageur solitaire perdu dans la forêt, il pouvait très bien demander l'hospitalité à la première porte qu'il trouvait sur son chemin.

Gideon s'approcha donc de la porte noire à marteau de fer, entre deux fenêtres closes. Il cogna avec le marteau contre la porte de bois [13], et un bruit retentissant traversa le calme pesant de la rue. Il resta là un long moment, n'entendant rien d'autre que l'écho qui allait en diminuant, puis, avec force grincements, la porte s'ouvrit brutalement.

« Bienvenue », fit une voix dans l'obscurité. « Bienvenue à Roodsford. »

Gideon passa le seuil et pénétra dans un autre monde.

III

Gideon, englouti dans le noir et le silence, tressaillit violemment lorsque l'obscurité fut rompue par la lumière d'une lanterne, et le silence déchiré par le grincement de la porte qui se refermait.

Yeux et oreilles affolés par ces sensations soudaines, Gideon se cuirassa contre une éventuelle révélation. Pourtant rien de ce qu'il avait pu imaginer n'était comparable au choc de la réalité – car il se trouvait maintenant dans une pièce absolument normale d'aspect.

C'était une salle à plafond bas chevronné d'une ferme typique de la Nouvelle-Angleterre, avec sa cheminée de pierre, son mobilier artisanal, son plancher grossier couvert de peaux de bêtes. Le regard scrutateur de Gideon n'observa rien autre que l'aménagement familier de la vie quotidienne dans une contrée isolée ; il nota même un rouet près de la niche de la fenêtre, à sa droite.

Il lui fut tout aussi impossible de détecter quoi que ce fût d'inhabituel dans l'allure générale de son hôte, qui maintenant se tournait vers lui, lanterne en main, avec un sourire accueillant. L'homme qui se tenait devant lui était voûté, son visage était ridé, et il portait une barbe grisonnante. Il leva la tête vers Gideon avec une grimace enjouée et lui tendit une main noueuse.

« Vous m'avez tiré de mon sommeil », fit-il. « Je suis seul ici et j'ai l'habitude de me coucher tôt, car ce n'est pas souvent que des visiteurs m'honorent de leur présence. » Il jeta un regard gêné sur la simplicité de sa chemise et de son haut-de-chausses. « Je dois me débrouiller avec les vêtements que je possède », poursuivit-il, « car il n'y a personne pour veiller à mes besoins. Veuillez excuser mon apparence. »

Gideon fit signe que cela n'avait aucune importance à ses yeux, puis se racla la gorge : « C'est moi qui dois m'excuser. J'ai perdu ma route, je crois bien.

— Nous voyons peu de voyageurs par ici », observa le vieillard, lorgnant de près Gideon. « Vous devez l'avoir bien perdue, effectivement… »

Gideon le dévisagea de même : « Je vous parlerais volontiers de mon voyage », répondit-il en souriant, « mais en ce moment, je suis quelque peu fatigué et plus qu'un peu affamé. »

L'allusion ne passa pas inaperçue.

« Bien entendu. Vous êtes le bienvenu à ma table, et vous passerez la nuit ici. »

C'est ainsi que prosaïquement débuta le séjour de Gideon à Roodsford : en tant qu'invité du vieux Dorcas Frye. Dorcas était un veuf qui était venu s'installer là en 74 ; il vivait seul, chassait et péchait, tenait sa maison. Cela, Gideon l'apprit au cours du premier repas – cela, *et rien de plus*, bien qu'il eût tenté à maintes reprises de faire parler son hôte. Mais Dorcas Frye se montra taciturne et évasif.

En temps ordinaire, Gideon aurait considéré une telle réticence comme normale et naturelle – car il n'était pas dans la manière des puritains de se montrer trop familiers avec les étrangers de passage. Mais, soupçonnant ce qu'il soupçonnait, Gideon vit une signification sinistre dans la répugnance de son hôte à parler de lui-même.

Il n'y avait pourtant rien qui suggérât des secrets cachés ou des mystères jalousement gardés. La maison semblait traditionnelle, Dorcas paraissait un colon d'assez vieille souche, sans méchanceté, et il n'y avait pas la moindre trace d'insolite, jusqu'à ce que…

Il y eut un grattement et un crissement. La cuiller de Gideon résonna contre l'écuelle d'étain tandis qu'il se levait brusquement, mais son agitation n'était rien en comparaison de celle de son hôte. À ce bruit, en effet, le vieux Dorcas sembla frappé de terreur. Et pourtant, dans l'instant fugitif où Gideon s'en rendit compte, il put sentir que cette terreur n'avait pas pour objet ce grattement, ou sa cause : le vieil homme était affolé parce que Gideon *l'avait entendu*.

Un grattement et un crissement. Gideon se tourna vers la porte tout en remarquant

que son hôte ne bougeait pas pour aller l'ouvrir. Au même moment, il comprit pourquoi : la nature même du son lui apprenait que celui-ci ne venait pas de la porte. Quelle que fût la personne, ou l'animal, ou le démon de la nuit qui était en train de racler ses ongles ou ses griffes pour produire ce bruit, l'effet produit n'était pas causé en griffant du bois. C'était le bruit obtenu en griffant du métal ou de la pierre – donc cela ne venait pas de la porte.

Gideon Godfrey balaya la pièce d'un regard circulaire : y avait-il un panneau, un compartiment ? Mais comment eût-il pu y en avoir là, et, qui plus est, de pierre ou de métal ? C'est alors qu'il remarqua la direction du regard de Dorcas Frye. Le vieillard fixait un point du plancher, sous la table.

Le raclement se fit encore plus sonore, jusqu'à devenir une présence tangible dans la pièce. Il n'était plus possible de prétendre ne pas entendre et, un instant plus tard, il devint impossible de prétendre ne pas voir.

Car le plancher *montait*.

Une partie du sol couvert de terre battue bien tassée sous la table était en train de se soulever. Le regard de Gideon, perçant la pénombre, remarqua pour la première fois qu'il y avait là une surface en pierre solide, une surface amovible. Il identifia la forme rectangulaire d'une trappe.

Dorcas était debout et Gideon en fit autant : il se leva et recula vers le mur, car la trappe continuait à monter.

Sans un regard pour son invité, le vieil homme se pencha et tira d'un coup sec le bord de la trappe. Gideon vit un trou noir, semblable à un puits, d'où sortait quelque chose de noir – une noirceur mouvante, réelle, qui était vivante.

Cette noirceur avait une bouche carmin et des crocs jaunes, des yeux rouges et des griffes grises et pointues ; trop grande pour être un chat et trop petite pour un loup, la plupart des gens l'auraient identifiée comme étant une chienne. Mais Gideon savait que ce n'était pas une chienne noire ordinaire – tout spécialiste de la sorcellerie eût pu reconnaître un familier.

La bête émergea de cette sorte de citerne aménagée dans la terre et s'accroupit, haletant et bavant, clignant des paupières devant la lueur des chandelles. Au début, elle semblait ignorante de la présence de Gideon, mais un grondement sourd finit par sortir de la caverne cramoisie qui lui servait de gorge. Dorcas l'agrippa immédiatement par les pattes de devant et la contint, mais le grondement s'accrut en volume et son rythme s'accéléra.

Gideon restait collé au mur. Il se tenait là, écarquillant les yeux devant l'homme et la bête accroupis devant lui ; il se tenait là, écoutant les aboiements de la chienne, sentant la fausseté de toute la scène. Car, à moins qu'il ne fût totalement hébété, il y avait là quelque chose qui sonnait hideusement faux. La cadence du grondement était quasiment celle d'une conversation, et Dorcas penchait la tête tout à fait comme quelqu'un qui *écoute*. La grande chienne grondait et le vieil homme écoutait, puis tous deux s'assirent et se mirent à fixer Gideon.

Maintenant, il savait. Il ne restait aucune place pour le doute. À toute sorcière, tout sorcier ou magicien consacrés au Diable, est assigné un familier ; un diablotin ou un esprit du mal, envoyé par Satan sous forme d'animal pour conseiller, assister et soutenir, pour surveiller et mettre en garde. Nourrie du sang de son maître, la créature le sert et le protège toujours. Celle-là était le familier de Dorcas Frye – la chienne de l'enfer.

Gideon Godfrey savait, et ils savaient qu'il savait. Le moment du faire-semblant était passé pour tous trois. Il ne restait plus qu'à agir. Si Dorcas agissait, ce serait pour libérer l'énorme bête afin qu'elle saute à la gorge de Gideon. Et il allait agir incessamment à moins que…

Gideon parla. « Je vois que j'ai vraiment trouvé un sanctuaire », déclara-t-il.

« Sanctuaire ? » La réponse en écho était une imprécation incrédule dans la bouche de Dorcas Frye, mais il ne libéra pas la chienne.

« Jusqu'à ce que j'aie vu la trappe, je n'étais pas sûr, mais maintenant je sais. » Gideon se força à sourire, mais Dorcas surprit son regard troublé.

« Je ne comprends pas », fit-il. « Je ne suis qu'un simple fermier. Comme vous le voyez, la bête est mal élevée ; elle me sert pour chasser mais je dois l'enfermer le reste du temps. C'est pourquoi j'ai creusé ce puits. »

Gideon voyait l'hésitation de son hôte se manifester dans ses mains noueuses. Petit à petit, elles desserraient leur étreinte autour du cou de la chienne. Dans un instant, si la décision prenait la place de l'hésitation, il laisserait bondir la créature. Gideon se déplaça vivement.

« Écoutez, dit-il. Ce n'est pas la peine de chercher à me tromper. Je sais, sinon je ne serais pas venu à cette heure-là. J'aimerais voir ce qui se trouve sous la maison. » Sans hésiter il se dirigea vers la table, la repoussa, et s'agenouilla près du bord du trou.

Comme il l'avait supposé, des marches grossières avaient été aménagées en

dessous, dans la pente en terre battue. Gideon s'était préparé à surmonter l'obscurité, mais la bouffée méphitique qui venait d'en bas était tout bonnement irrespirable. Pourtant il souriait lorsqu'il jeta un regard à Dorcas et à la chienne par-dessus son épaule :

« Éclairez-moi, ordonna-t-il. Se peut-il que vous ayez peur de m'accompagner ? »

Le sarcasme fut suffisant. Dorcas saisit une chandelle d'une main, et de l'autre tint la chienne par la peau du cou. Lentement, il s'agenouilla et posa les pieds avec précaution, traînant la bête noire derrière lui. Gideon se prépara à les suivre.

Pendant un instant, il lutta contre une furieuse envie de fuir. Il eût été si simple de refermer, en le laissant retomber, le couvercle de pierre, de placer la lourde table en plein dessus, et de s'enfuir dans la nuit. La nuit était sombre et peu engageante certes, mais des ténèbres plus épaisses étaient tapies là-dessous. Ce serait simple, ce serait facile – mais Gideon avait une mission.

Ils descendirent en s'agrippant aux parois : le sorcier ridé, la chienne de l'enfer, l'homme de Dieu descendirent dans le noir d'où l'on ne revient pas. La chandelle projetait des ombres sur les murs de terre : des ombres qui se faufilaient et cabriolaient à leurs manières respectives vers des profondeurs secrètes. Gideon compta cinquante marches, puis sentit du schiste solide sous ses pieds.

Ils étaient maintenant dans un tunnel ; ils le suivirent en silence jusqu'à parvenir dans une vaste salle creusée à même la pierre. L'air était plus frais, humide, et Gideon supposa qu'ils devaient être près du bras de mer.

Dorcas ouvrait le chemin, remorquant la chienne derrière lui, et Gideon suivait. Bientôt, ils contournèrent un angle de la caverne et émergèrent dans le grand centre étincelant de lumière.

L'immense salle était vide, ou le semblait à première vue. Gideon vit une vaste étendue circulaire, une grotte de pierre souterraine, avec environ une douzaine d'entrées secondaires, espacées à intervalles réguliers le long des murs – des entrées semblables à celle par laquelle ils étaient arrivés, et que l'on atteignait visiblement à partir d'autres maisons de la rue située au-dessus, et par les mêmes moyens : trappe et tunnel. Il vit les gravures sur les murs et les reconnut, puis se retourna vers le centre de la caverne et vit l'autel, qu'il reconnut de même comme étant semblable à la pierre de la clairière dans la forêt.

Il y avait deux corps gisant au sommet de la pierre d'autel.

Gideon s'avança, sur ses gardes, les yeux éblouis par la lumière qui, il s'en

apercevait maintenant, venait de cierges logés dans des niches, le long des murs de la grotte. Il s'avança, Dorcas et la chienne sur les talons, épiant, guettant, hésitant. Il y avait quelque chose, à propos des corps sur l'autel, que Gideon voulait vérifier.

À mi-chemin, sur le sol de pierre de la caverne, il s'arrêta. Un bruit soudain assaillait ses oreilles, venant de *derrière* et *dessous* l'autre face de l'autel. C'était un bruit composé de divers sons individuels, une cacophonie de chuintements, couinements, chuchotements, toussotements. Et puis le bruit se matérialisa en un spectacle, au-dessus du bord de l'autel. À son tour, le spectacle était composé de divers éléments.

Un dos velu, noir, arqué… des ailes parcheminées prenant leur essor… une petite queue fouettant l'air… une grimace pleine de crocs… un diadème d'yeux jaunes… un arc de serres recourbées… Ils rampaient vers le sommet de l'autel en une véritable vague : le chat, la chauve-souris, le hibou, le rat, la mégère ricanante sortie tout droit d'un cauchemar. Ils crachaient, grondaient et couvaient de regards mauvais Gideon tandis que celui-ci les reconnaissait pour ce qu'ils étaient : les frères de la chienne qui était derrière lui, les serviteurs, les familiers des sorciers de Roodsford. Ils étaient accroupis sur l'autel, déchirant de leurs griffes et de leurs serres les deux corps – que Gideon ne connaissait que trop ! – qui gisaient là. Ils mettaient en pièces les cadavres tout en considérant Gideon comme s'ils voulaient qu'il s'approchât davantage. Ils sifflaient et le menaçaient des yeux, des dents et des pattes.

Dorcas et la chienne étaient derrière Gideon, qui pouvait entendre le souffle râpeux du vieil homme et le halètement puissant de la bête noire. Il n'y avait rien à faire, sinon examiner l'autel pour reconnaître enfin la vérité.

Les deux êtres là-haut sur l'autel étaient morts, mais Gideon avait reconnu les deux guides indiens qui l'avaient abandonné en pleine forêt.

Traqués, comment ? Tués, comment ? Amenés là pour être sacrifiés, comment ? Et maintenant, ils étaient là pour lui assener le choc de leur identité. Gideon n'arrivait pas à réfléchir. Chacun de ses mouvements était observé : il se trouvait au centre d'un cercle d'yeux jaunes. Puis la voix rauque de Dorcas Frye résonna sous la voûte :

« Vous avez vu. N'avez-vous rien à dire ? »

Gideon resta silencieux. L'instant était critique. Il pensa à une invocation, une prière, chassa cette idée. Ce n'était pas le moment. Mais ce ne serait jamais le moment s'il ne parlait pas… et ne parlait pas bien. Intérieurement, il pria pour être guidé.

Ils l'examinèrent longuement, tandis qu'il se tournait, souriant, vers Dorcas Frye :

« Tout est comme je le désirais, déclara-t-il. Vous avez tué les deux Pasquantog ainsi que le cheval, j'en prends bonne note. Voilà qui est bien. Personne ne devait remarquer mon arrivée. Je vais rester avec vous jusqu'au Sabbat. Vous êtes un serviteur sage et dévoué. »

En entendant ces mots, Dorcas Frye ouvrit de grands yeux. L'allusion au cheval était due à une inspiration de Gideon – et aux mots « Sabbat » et « serviteur », le vieil homme resta bouche bée.

« Qui… qui êtes-vous ? » demanda-t-il dans un souffle. Il y eut un silence dans la caverne tandis qu'il se penchait en avant, attendant la réponse : les créatures de la nuit dévisageaient Gideon, dans l'attente de ce qu'il allait dire.

Gideon sourit et haussa les épaules. Il fit le signe de croix à l'envers :

« Ne me reconnais-tu pas ? demanda-t-il. Je suis le Messager du Maître, envoyé pour préparer sa venue. Je suis Asmodée, prince de l'enfer ! »

IV

Plus tard – beaucoup plus tard – Gideon dormait dans la chambre du premier, sur une couche faite de peaux de daim. Mais non sans avoir auparavant expliqué que sa venue avait pour seul but de mettre à l'épreuve la fidélité à Satan de Dorcas Frye ; non sans avoir délibérément renié son état ; non sans que la chienne lui eût léché servilement les doigts.

Les soixante-dix et quelques habitants de Roodsford avaient été convoqués dans la pièce obscure pour le saluer, et ils avaient porté des toasts avec un vin étrange. Gideon avait adopté le silence et joué le rôle de l'auditeur. Sa décision avait été respectée, et les étrangers qu'il avait rencontrés n'avaient rien trouvé de bizarre ou d'invraisemblable à ce qu'un démon à forme humaine se montrât réservé et exigeant.

Il avait parlé juste assez pour donner à entendre que tout ce qu'il écoutait lui était déjà connu, mais intérieurement il tremblait comme une feuille, et lorsque enfin il trouva le sommeil, ce fut pour sombrer dans une suite de rêves délirants.

Les jours qui suivirent ne furent qu'un renouvellement du cauchemar initial. Gideon jugea prudent de rester l'hôte de Dorcas Frye tout en allant et venant où bon lui semblait, comme il convenait à un prince de l'enfer. Personne n'osait le questionner avec précision, bien que lui posât une foule de questions. Respect et réponse lui étaient toujours accordés, sans aucune difficulté.

Il apprit tout sur le développement de Roodsford, sur le premier débarquement de sa population sur ces rivages mornes et désolés, il y avait si longtemps que cela lui semblait incroyable. Pourtant, comment expliquer autrement la décrépitude de leurs masures, si délabrées et d'une architecture si pauvre à l'extérieur (mais pourvues de passages dérobés souterrains menant aux caves secrètes).

Gideon apprit pourquoi les Indiens avaient fui cette région, mais aussi pourquoi la chasse et la pêche y étaient fructueuses en dépit de la peur des bêtes qui fuyaient prudemment l'endroit ; il apprit également pourquoi les récoltes poussaient en abondance dans un sol pierreux, et d'où provenaient les simples utilisées dans la préparation des charmes et des philtres.

Il y eut ceux qui lui parlèrent des tempêtes provoquées sur la mer et des deux superbes navires qui avaient *sombré* au large de ces rivages. Quelques passagers avaient été sauvés… uniquement pour être sacrifiés ensuite. Ces bateaux leur avaient fourni de la nourriture et des objets luxueux, mais ceux qui l'informaient semblaient par-dessus tout ravis des cadavres que leur avait livrés la mer.

Lorsqu'on lui raconta l'usage qui avait été fait de ces corps, Gideon eut quelque mal à rester impassible, mais le pire était encore à venir.

Il apprit progressivement pourquoi il n'y avait pas d'enfants parmi les habitants de Roodsford, et il s'étonnait qu'il n'y eût pas de cimetière…

Eh bien, une nuit, il découvrit pourquoi.

« C'est bien que tu sois venu », lui dit Dorcas Frye, entre deux lampées du rhum noir et épais qu'il était en train de boire depuis le début de la soirée. « Car, ainsi que le sait ton Maître, nos plans sont près d'aboutir. Longtemps nous avons rongé notre frein sur cette côte désolée, bâtissant pour l'avenir, vivant à l'étroit dans de méchants bouges pour ne pas éveiller la suspicion, et pratiquant notre culte sous terre. Et voilà qu'il approche, le temps du Jugement. »

Gideon acquiesça du chef tandis que le vieillard se versait généreusement un autre gobelet.

« Comme tu le vois, je suis le guide du Coven. En tant que tel, je ne dois de comptes à personne, si ce n'est au Maître lui-même. Je suis honoré que tu aies été envoyé pour m'aider à organiser le Sabbat. Cela signifie que nous sommes prêts. Prêts, enfin ! Prêts à nous lever pour régner. »

Prêts à nous lever pour régner. Gideon tenait enfin sa piste, et il fit parler d'abondance son hôte. D'ailleurs le vieillard ivre ne demandait pas mieux que de se

confier librement.

Il dit que le royaume de Satan devait s'étendre. Cotton Mather ne croyait pas si bien dire quand il avait déclaré que l'Amérique était le paradis des sorcières. Mais elle ne pourrait jamais être dominée par des vieilles femmes ignorantes ou des sorciers de campagne demeurés. Il était vrai que quelques milliers de ces gens vivaient en Nouvelle-Angleterre, mais ils étaient pour la plupart isolés, inorganisés. Ils bornaient leurs activités à quelques tentatives maladroites, mijotant des potions ou jetant des sorts et des infirmités mineures à leurs ennemis. Même les vols au-dessus des collines sauvages couronnées de brume ne servaient absolument à rien, sauf à des divertissements nocturnes et à quelques cérémonies dénuées de sens qui ne pouvaient apporter aucune espèce de plaisir à Satan le Très-Bas.

En outre, la persécution des sorcières avait entraîné une affligeante baisse du culte. Il était temps pour Roodsford d'agir : c'était à cette fin que sa population avait construit et souffert.

Qu'on lançât une bonne fois sur les villes une bande organisée de suppôts se réclamant du Maître : tout céderait devant eux. Il y avait des troubles dans les colonies actuellement : une foule de gens étaient fatigués des restrictions de l'Église et des impôts du roi. Ils se lèveraient si un encouragement leur était donné. Pour les autres, il y avait la peste et autres fléaux, tempête et famine, avec l'aide du Diable.

Cela demandait simplement une action valeureuse. Une incursion dans un village, une descente sur une ville, un empiétement et un engloutissement graduels, et en l'espace d'un an ou deux, le pays serait conquis. Il était bien improbable que la Mère Angleterre intervînt dans les affaires de ses propriétés coloniales récalcitrantes, et même si elle le faisait, il y avait toujours les tempêtes et les procès entachés d'un vice de procédure… et puis, d'étranges créatures dans les fonds vaseux des océans n'attendaient que le moment d'être appelées…

Alors, oui, l'Amérique deviendrait vraiment la terre de Satan ! L'Antéchrist triompherait du royaume des cieux, et la fédération impie du nouveau monde pourrait même, le moment venu, se lever pour châtier les Églises de l'ancien.

« Mais vous êtes si peu nombreux ! » objecta Gideon, sachant en prononçant ces mots qu'il y avait là quelque mystère non révélé.

« Pourtant, tu le vois, nous sommes invulnérables », répondit en gloussant Dorcas Frye. « En cela repose notre force. Lorsque nos ennemis des villes comme des villages en auront pris conscience, ils fuiront devant nous. Tu comprends évidemment comment cela se passera.

— Évidemment », renchérit Gideon.

« Et maintenant nous devons nous préparer pour le Sabbat, nous préparer pour la venue du Maître. Il proclamera le jour de sa Prise du Pouvoir, ordonnera et nous instruira du haut de la Grande Colline. »

Ils étaient invulnérables.

Gideon méditait là-dessus tandis que Dorcas égrenait la litanie de ses projets. Ce serait bientôt la veille de la Toussaint, la nuit sacrificielle. C'est alors qu'ils frapperaient, et pour de bon !

Il y avait plus d'un siècle qu'ils avaient débarqué, et il n'y avait pas d'enfants.

Gideon rassemblait les diverses pièces du puzzle, et Dorcas lui parlait de l'approche de la cérémonie, du sacrifice des bêtes qui attendaient, des enfants à aller enlever au village de Wells.

Ils étaient invulnérables et il n'y avait pas de cimetière à Roodsford.

Gideon considéra attentivement Dorcas, qui parlait comme un homme, buvait comme un homme, offrait l'aspect d'un homme, mais était plus, ou moins, que tout homme vivant.

Vivant. Les habitants de Roodsford étaient des morts vivants.

C'était là le secret. Pour cela, ils avaient vendu leurs âmes à Satan : ils pouvaient vivre, invulnérables, au-delà du temps qui est habituellement imparti à l'homme. En un éclair, Gideon se rappela non seulement l'absence d'enfants, mais la prédominance de vieillards. Il se rappela l'allégresse avec laquelle ils avaient parlé de la récupération des cadavres des noyés – nouvelles demeures pour les âmes perdues, les âmes damnées. Une armée de non-morts serait bientôt sur pied aux quatre coins du pays, semant la terreur et la mort chez les hommes de Dieu. Bientôt. Très bientôt.

« La Nuit du Sabbat, nous saurons », poursuivait Dorcas d'une voix monocorde. Or, Gideon se souvint que la veille du Sabbat n'était plus qu'à trois nuits de là. Il s'excusa peu après, mais pas avant que la lune fût haut dans le ciel au-dessus des collines en dôme [14]. Il savait déjà qu'il avait été désigné à la septième place dans le Coven [15] pour la fameuse nuit, mais il restait encore à réfléchir sur ce qu'il ferait alors.

Tout en se glissant dans l'obscurité en direction des arbres qui se dressaient sinistrement derrière Roodsford, Gideon ne pensait qu'à une chose.

Il n'y avait que trois nuits avant le Sabbat…

V

Le soleil sombrait maussadement à l'ouest, dans les inquiétantes collines, et des ténèbres épaisses s'abattaient sur la Nouvelle-Angleterre. Des prières étaient marmonnées dans dix mille foyers, des services religieux dans une centaine de hameaux, des incantations psalmodiées, et des charmes inscrits sur des amulettes ; les portes étaient barricadées et les églises verrouillées.

N'était-ce pas la fête de la Toussaint, la Nuit du Seigneur noir ? C'était la nuit de la vision de l'Aîné, des sortilèges moisis, de l'onction volante, du cœur arraché à la poitrine, dégouttant de sang, du bœuf noir du sacrifice, de l'enfant en pleurs ravi à son foyer, de la lune cornue, du feu sacrificiel [16].

Dans l'ombre des wigwams, les Pasquantog élevaient d'étranges prières et les squaws marmonnaient d'un air entendu. Des vieilles ratatinées et des grands-pères chenus étaient absents de leurs bouges, et les génisses, tout comme les chats, semblaient avoir disparu. Quant au grand Cotton Mather, il était malade, au lit, avec une colique envoyée par le Diable.

C'était la fête de la Toussaint, les tambours résonnaient sur les collines septentrionales, rythmés et vibrants, scandant les hymnes du Sabbat. Tantôt ils chuchotaient des secrets ensevelis sous les rochers escarpés de la Nouvelle-Angleterre qui étaient vieux quand l'Homme était jeune et que *d'autres* marchaient en traînant les pieds à travers les ténèbres et hurlaient leurs prières dans la nuit d'automne. Tantôt ils poussaient des vociférations qui étaient un défi à toute santé mentale. Parfois encore, ils transmettaient des messages à un auditoire de l'Au-Delà, des invitations à assister aux réjouissances à venir.

Roodsford gisait, désertée, sous la lune sardonique, mais par-delà la forêt, sur la Grande Colline, tous s'étaient rassemblés. Les femmes menant les bœufs, les hommes oints de baumes maléfiques, les célébrants venus de loin rassemblés pour s'accroupir sur la tourbe pourrissante, à l'intérieur du cercle des prières. Tapis et blottis contre eux étaient les hordes à poils, piaffantes, de la nuit : les familiers, les diablotins, progéniture d'Abaddon.

Gideon Godfrey se tenait à côté de l'autel, contemplant l'obscurité qui enveloppait les collines environnantes. L'honneur qui lui était fait était insigne : il était en effet l'un des trois meneurs de bœufs au sacrifice. Les bêtes attachées mugissaient douloureusement et remuaient leurs chefs pesants. Des cierges noirs avaient été fixés à leurs cornes et du musc odorant répandu sur leurs corps lustrés. Leurs sabots étaient dorés, leurs crinières tressées, et ils étaient en train d'inhaler à pleins naseaux la

puanteur de l'onguent sabbatique montant de la foule à demi nue des célébrants, au pied du tertre de l'autel.

Gideon s'estimait heureux d'avoir une place à part avec les bœufs, car les réjouissances battaient maintenant leur plein. Des aboyeurs inconnus jappaient, et les collines leur en renvoyaient les échos. La foule grouillante poussait des cris perçants et des clameurs sauvages, dansait et hurlait en l'honneur de Lucifer au son des tambours, ébranlait le firmament de ses promesses d'une plus grande débauche à venir.

Le vin passait de main en main, on le buvait, on le répandait, on le mêlait au sang. Les torches éclairaient fugacement, puis rendaient à l'ombre, tableau par tableau, maintes scènes d'une célébration obscène. Gideon restait imperturbable auprès des bœufs, et, à son côté, se trouvait Dorcas Frye, la face masquée par une cagoule d'où sortaient des cornes de bouc, symbole de son rôle de Grand Prêtre dans le rituel du Sabbat.

Ni l'un ni l'autre ne parlait. Gideon avait évité Frye depuis trois jours, et il se demandait si le vieil homme soupçonnait ce qu'il avait fait dans la forêt, lorsqu'il était parti furtivement à minuit. Gideon se demandait également s'il avait de son côté un plan, et il attendait, jetant de temps à autre un coup d'œil à la pierre d'autel, sur laquelle un drap noir avait été placé pour recevoir la coupe d'argent et le couteau sacrificiel, lui aussi en argent.

Mais ce n'était plus le moment d'attendre, ni de se poser des questions. Les tambours élaboraient quelque chose dans la nuit. Quelque chose qui palpitait et vibrait, quelque chose qui s'élevait vers le ciel et convoquait. Et voilà que Dorcas montait à l'autel, portant la Couronne de Cornes, et que l'on forçait le premier bœuf, beuglant, à s'agenouiller sous le couteau. L'acte était accompli. La coupe circula, et les tambours entonnèrent une litanie à l'Ancien Berger.

Dorcas Frye se trouvait maintenant seul au sommet de l'autel. Avant le sacrifice des autres bœufs, les sommations devaient être faites.

Dorcas éleva au-dessus de sa tête la coupe et le couteau. Il fit signe aux tambours dans le noir et ils firent aussitôt silence.

Muets, les célébrants s'avancèrent pour venir se rassembler au pied du tertre où se dressait la pierre d'autel. Dorcas s'inclina devant le drap noir et se mit à psalmodier.

Gideon reconnaissait les mots, les syllabes, la mélodie du latin. Mais il ne reconnaissait pas les réponses. Ils consistaient en un roulement de tambour que ne produisaient pas les tambours, un grondement de tonnerre que ne créaient pas les

nuages. C'était un rugissement, sorti de l'intérieur des collines qui les encerclaient. Et il montait au fur et à mesure que la voix de Dorcas montait et que les faces du Coven se levaient dans l'attente de la Venue. Dans un instant…

La voix de Dorcas Frye chancela. Le rythme du grondement de tonnerre rata une cadence. Le vieil homme considéra le drap d'autel noir avec perplexité. Gideon sut que le moment était venu. Il sortit de la pénombre, marcha droit sur l'autel, s'inclina et s'empara en un seul geste du couteau d'argent qui, dans un éclair flamboyant, ouvrit la poitrine de Frye.

Le vieillard recula, frappé de stupeur, et un hurlement jaillit de la foule. Comme ils hésitaient, Gideon frappa de nouveau, mais il ne vit aucune tache de sang apparaître. C'était ce qu'il avait redouté : Dorcas Frye était mort, et cependant vivant.

Il restait une autre solution. Arrachant vivement le drap noir de l'autel, il empoigna l'objet volumineux qui se trouvait dessous : celui même qu'il avait placé là trois nuits auparavant. Il le brandit très haut avant de le laisser retomber sur le crâne cornu de Frye. Il y eut un craquement, celui que produisit l'éclatement des os.

Frye tomba et la cagoule glissa de sa face, révélant le contenu *véreux* d'une chose morte depuis longtemps.

La foule poussa des clameurs, non tant à la vue de l'acte qu'à celle de l'arme employée par Gideon Godfrey – la masse de la grande Bible qu'il était allé déterrer de dessous les pierres où il l'avait ensevelie, puis qu'il était allé poser sur l'autel de Satan.

« Oui ! » La voix de Gideon exultait, couvrant leurs cris. « C'est la Sainte Bible, le Verbe du Dieu vivant. Et je suis son messager, à qui personne ne peut faire de mal ! »

Le tonnerre gronda en écho à ces paroles – le vrai tonnerre cette fois, provenant des nuages tout là-haut. Du ciel tourmenté jaillit l'éclair aveuglant, suivi d'une pluie torrentielle. Et Gideon, criant le nom de son Dieu, descendit de l'autel, frappant et exorcisant tout autour de lui avec sa Bible pour arme – et aucun de ceux qu'il touchait ne pouvait fuir ou lui résister. Il ne restait que des cadavres jonchant le sol autour de l'autel et pourrissant sous la pluie. Gideon combattait comme un forcené contre les démons, combattait contre eux dans les ténèbres, les touchant du verbe divin, marmonnant des prières qui étaient des malédictions, des malédictions qui étaient des prières. Et finalement, tout fut terminé. Il restait seul sur le champ de bataille tandis que le torrent emportait tout, sauf la puanteur fétide de la putréfaction.

Alors, il tomba à genoux et remercia Dieu avant de reprendre la piste qui menait vers le sud. Le lendemain matin se lèverait un jour radieux sur les cimes paisibles de

Portsmouth, et il dirait à tous ces braves gens qu'il s'était perdu et avait erré pendant les longues semaines qui s'étaient écoulées depuis son départ.

De Roodsford et de ses mœurs, du danger évité de justesse, Gideon ne parlerait jamais. Il savait que le village était tombé avec ses habitants, et que les oiseaux et les autres animaux y retourneraient bientôt pour prendre possession d'une terre libérée des ombres d'un épouvantable fléau. La mémoire même de Roodsford ne tarderait pas à s'effacer.

Et c'était comme cela devait être, car, arrive ce qui doit arriver, la sorcellerie était maintenant à jamais brisée en Nouvelle-Angleterre. Les serviteurs de Satan avaient à jamais disparu.

Notes et Commentaires de H. P. Lovecraft
présentés par Robert Bloch

Il y a quelque temps a paru un communiqué officiel suivant lequel il ne reste « plus de récits de Lovecraft, seul ou en collaboration, à publier ». J'étais en train de déplorer cette affligeante nouvelle lorsque je me rappelai avoir écrit en 1935 et donné en lecture à Famsworth Wright, alors éditeur d'ouvrages fantastiques, une nouvelle intitulée *Satan's Servants* qui avait été refusée sous prétexte que l'ossature de l'intrigue était trop maigre pour un récit de cette longueur.

À cette époque, j'étais en correspondance régulière avec H.P. Lovecraft, et nous échangions fréquemment nos manuscrits en cours, puis nos suggestions ou nos commentaires critiques. Aussi lui envoyai-je ma nouvelle refusée, et comme elle se déroulait en Nouvelle-Angleterre, je m'enhardis jusqu'à lui demander s'il voulait bien collaborer avec moi pour une révision.

Comme l'indiquent les passages de sa lettre cités ci-dessous, il refusa une collaboration dans les règles, mais me renvoya mon manuscrit copieusement annoté et corrigé, ainsi qu'une liste immense et exhaustive de suggestions pour une révision.

Je rangeai la nouvelle dans mes dossiers avec la ferme intention de m'attaquer à une nouvelle version quand j'en trouverais le temps et l'envie. Avec les années, les pages se couvrirent de poussière. Je les exhumais de temps à autre lorsque j'avais recours à de la documentation, déplaçant, éliminant les inutilités, et revoyant des

récits et des comptes rendus non publiés. Il y a quelques années, j'utilisai le nom du protagoniste « Gideon Godfrey » lorsque j'écrivis une histoire se déroulant dans un cadre moderne. Mais *Satan's Servants* s'est couvert de poussière durant quatorze longues années jusqu'au moment où je me suis mis à réfléchir sur le triste fait qu'il n'y aurait plus d'histoires de Lovecraft seul, pas plus qu'inspirées, révisées ou partiellement écrites par lui.

Sans réfléchir davantage, je pénétrai dans le cimetière aux éléphants, au fond de mon bureau et, parmi un fatras d'articles, de fragments de nouvelles, de scénarios pour la radio et de rangées d'incunables, je parvins à exhumer les pages jaunies du manuscrit original, avec en marge les annotations de l'écriture familière en pattes de mouche de H.P.L. Je déterrai également son immense lettre, dans laquelle il parlait du projet de révision.

Je décidai de réviser immédiatement cette nouvelle, et parlai de ma décision à August Derleth, le biographe de Lovecraft, lequel suggéra que je le fasse spécialement pour le *Arkham Sampler*, en y incluant une partie de la correspondance, plus certains des commentaires critiques les plus pertinents, sous forme de notes en bas de page. Des extraits de la lettre de Lovecraft suivent, et on trouvera les notes à la fin de cette nouvelle. Il y a là de quoi satisfaire les spécialistes de Lovecraft : ses commentaires reflètent parfaitement l'approche précise et érudite qu'il avait d'un texte qu'il travaillait. Pour ma part, j'ai à maintes reprises été fasciné, au cours de ma révision, par la façon dont certaines phrases ou locutions intercalées par Lovecraft dans mon texte concordait avec celui-ci. En 1935, j'étais délibérément un disciple de ce qu'on a appelé depuis « l'école lovecraftienne » de littérature fantastique. Je doute que celui-là même qui se considérerait comme un « spécialiste de Lovecraft » puisse distinguer ses apports verbaux dans le récit achevé ; la plupart des passages susceptibles d'être identifiés comme du pur Lovecraft sont de moi ; tous ses ajouts ne sont qu'accessoires et se contentent de compléter le texte. Certaines suggestions essentielles concernant l'intrigue ont été incorporées, mais celles-ci ont été à leur tour ré-éditées dans une troisième partie (moi-même, édition de 1949). Car le Robert Bloch de 1935, comme je l'ai tristement découvert au cours de ce travail de révision, est aussi mort que l'est aujourd'hui Howard Phillips Lovecraft. Paix à leurs cendres respectives !

Il ne me reste plus qu'à ajouter qu'il y aura peut-être une autre exhumation du passé. En 1935, j'ai écrit et publié *The Shambler from the Stars*, dédié à H.P.L. Environ un an après, H.P.L. écrivit la suite, *The Haunter of the Dark*, qui m'est dédicacé. J'en fis un personnage de ma nouvelle, et il m'utilisa de même dans la sienne. Par la suite, j'eus l'idée d'écrire une troisième nouvelle pour en faire une trilogie, en commençant là où il avait laissé la sienne. Cette nouvelle, *The Shadow in the Steeple*,

enthousiasma Lovecraft lorsque je lui en eus esquissé les grands traits dans une lettre. Il me conseilla vivement de l'écrire, mais je remis cela à plus tard. Il est possible que je me décide un jour ou l'autre à mener à bien ce projet [17].

Sinon, cette nouvelle est, à ma connaissance, la dernière à laquelle Lovecraft ait participé. Des passages de sa lettre suivent ; puis la nouvelle même. Je passe maintenant la plume à Howard Phillips Lovecraft :

« Et laissez-moi maintenant vous féliciter bien sincèrement, car *Satan's Servants* est une excellente nouvelle que j'ai lue avec un vif plaisir et un intérêt soutenu… Pour ce qui concerne le futur traitement de ce récit, celui-ci demande certainement des retouches et plus de souplesse pour une publication.

» J'ai pris la liberté d'apposer quelques notes en marge et de faire quelques modifications qui m'ont semblé nécessaires d'un point de vue historique et géographique. Elles s'expliquent pour la plupart d'elles-mêmes.

» Il fallait que Roodsford se trouvât hors des limites de Bay Colony au Massachusetts pour la raison que la stricte surveillance qui s'exerçait à l'intérieur de cette unité théocratique sévère n'aurait jamais permis qu'un tel endroit existât. En outre, son emplacement devait être déplacé vers un point sur la côte où la colonisation ne s'était guère implantée. La colonisation s'est emparée très tôt de la Nouvelle-Angleterre et, dès 1690, la région côtière tout entière était dotée de villes florissantes et de fermes presque mitoyennes. Deux générations de vie sédentaire avaient quasiment extirpé toute trace de son aspect sauvage, et, après la guerre du roi Philippe en 1675-76, les Indiens avaient presque disparu.

» Le seul endroit de la côte où un village pourrait exister relativement ignoré serait le Maine – qui ne fut rattaché au Massachusetts qu'en 1663 et qui n'en fît réellement partie qu'en juillet 1690. J'ai décidé de situer Roodsford, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, entre York et Wells. Ci-joint une carte de la Nouvelle-Angleterre (que vous pouvez garder) montrant la nouvelle localisation. Il est aisé de voir que tout voyage dans cette contrée sauvage devait partir de Portsmouth, et non de Boston ou de Salem.

» En ce qui concerne la narration, elle est superbement vivante. Ma seule critique est que Gideon découvre beaucoup trop vite la nature et les horreurs de Roodsford. Il serait bien plus efficace de laisser venir cette révélation *progressivement*, avec une abominable lenteur, après des jours de *soupçons* atroces…

» Soyez très prudent en représentant un langage archaïque (la tendance habituelle est de dépasser le but en rendant la diction trop ancienne). Étudiez l'orthographe de l'époque dans de véritables spécimens d'écrits imprimés du XVIIe siècle. J'ai opéré quelques changements dans votre principal exemple page 1. Pour ce qui concerne le gouverneur Phipps, il n'était pas chasseur de sorcières avant 1692 : c'était un voyageur et un soldat de fortune dont la carrière est intéressante à lire…

» À la fin de l'histoire, je me suis demandé si vous deviez situer l'action avant ou après l'affaire de Salem, qui date de 1692-93. Or, il faut évidemment la situer *après* si vous voulez transmettre l'idée que cette affaire de Roodsford a mis fin à la sorcellerie en Nouvelle-Angleterre. À propos, le sorcier qui a mené les troubles de Salem – le révérend George Burroughs – est arrivé de Wells, dans le Maine, près de notre nouvelle localisation du site de Roodsford. Vous pouvez en faire quelque chose si vous voulez…

» Quant à l'idée de notre collaboration… Cette nouvelle me tente réellement plus que tout ce que j'ai eu l'occasion de lire dernièrement, mais, honnêtement, je me sens incapable de toute collaboration en ce moment, si intéressante soit-elle. Dans certaines circonstances, la collaboration est une tâche plus dure que l'écriture originale. Sa seule justification est l'espoir qu'une idée sera mieux développée qu'elle ne le serait autrement. Mais dans le cas de *Satan's Servants*, je suis certain que vous pouvez développer ce récit aussi bien que moi, et ne me sens donc aucunement coupable en vous suggérant d'essayer. Ces derniers mois, j'ai dû opposer mon veto le plus catégorique – pure légitime défense – à tous les projets de collaboration qui m'ont été proposés alors que tant d'histoires à moi

demandent à cor et à cris à être écrites.

» Mais je répète ce que je viens de vous dire : dans ce cas précis, je suis sûr que je ne fais aucun tort à votre nouvelle en restant au-dehors. Elle est très bien, et vous pouvez la peaufiner aussi bien que n'importe qui d'autre. La description du Sabbat est splendide et l'apogée en est magnifique. La première nécessité est de rendre l'introduction du voyageur aux horreurs plus subtile, plus graduelle.

» Soit dit en passant, je me sens très proche de Gideon car je descends en ligne directe de Godfrey. Le 29 octobre 1732, mon ancêtre Newman Perkins (né en 1711) s'est marié avec Mehitabel, fille de John Godfrey, de Kingstown, Rhode Island. Il nous est loisible de supposer que John est le frère ou le neveu ou encore le cousin de Gideon !

H.P. LOVECRAFT. »

Notes de Lovecraft

Note de l'auteur : Ceci n'est bien entendu qu'une liste partielle des notes de H.P.L. Certaines d'entre elles existent sous forme d'addenda et de phrases qu'il a insérés dans le texte même. D'autres sont des indications pour des changements de mot, des insertions ou des suppressions : toutes ayant été faites dans la nouvelle ici présentée, il m'a semblé inutile de les répéter ici. Et, fidèle à lui-même, H.P.L. a aussi parfois ajouté en marge des commentaires élogieux. Les notes reproduites ici montreront bien l'érudition, la passion de l'exactitude, en fait l'omniscience qui caractérisait Lovecraft.

[1] Le manuscrit original porte le nom de Rood-Ford. H.P.L. suggère « Roodsford », en disant : « Les noms de lieu à trait d'union n'existaient pas en Nouvelle-Angleterre à ses débuts. »

[2] H.P.L. notait que le livre était imprimé à Boston dans mon manuscrit original, et il le changea en Londres, disant : « Je doute que Salem ait eu une presse à imprimer aussi tôt que 1672. D'ailleurs aucun ouvrage de caractère général, non théologique, ne fut imprimé si tôt, nulle part dans les colonies. »

[3] Le « ou les marchands » a été ajouté par H.P.L. qui commente : « Les sauvages ne pratiquaient guère le cabotage. Les Blancs voyageaient énormément. »

[4] H.P.L. remarquait que je parlais d'« Église de Nouvelle-Angleterre » et il le modifia, disant : « Il n'y avait pas d'Église officiellement reconnue en Nouvelle-Angleterre. Les deux colonies puritaines – Massachusetts et Connecticut – appuyaient l'Église orthodoxe, connue finalement sous le terme de *Congregationaliste*. Rhode Island représente une révolte ainsi qu'une répudiation contre cette prédominance théocratique. »

[5] H.P.L. : « Il n'y a pas de feuilles mortes même dans le Maine méridional en octobre. L'apogée du feuillage d'automne en Nouvelle-Angleterre centrale est vers le 10-15 octobre. »

[6] La phrase précédente a été insérée par H.P.L. avec ce commentaire : « Les voyages étaient très lents en 1690. » Et sur l'autre face de la page du manuscrit, il cite les noms de quatre passages par bac, suivis par des estimations du genre de : « À cheval : env. 5 miles/heure. Avec des guides à pied : env. 3 miles/h. Boston-Nemb. : 40 miles. Newb.-Ports : 20 miles. PortsRoodf. : 20 miles. Le temps mis pour aller de Portsmouth à Roodsford devrait être de 8 ou 9 heures, en tenant compte des haltes et des retards. En partant à 6h du matin, avec l'intention d'arriver à 3h de l'après-midi, les retards ajoutent cinq ou six heures de plus – donc une arrivée au crépuscule ou dans la nuit serait correcte. » Voilà un excellent exemple du perfectionnisme de H.P.L.

[7] H.P.L. commente : « Probablement pas d'Indiens en Amérique avant l'ère postglaciaire… mais donnons libre cours à l'imagination ! »

[8] H.P.L. me rappelle ce que j'avais oublié (d'où mon erreur) en changeant un mot et en disant : « Aucun suspect de sorcellerie n'a jamais été *brûlé* en Amérique du Nord. »

[9] H.P.L. : « Gallows Hill, Salem, non appelée ainsi jusqu'à la sorcellerie de 1692. » Comme j'ai révisé la chronologie du récit, il est correct de rappeler cela.

[10] Le manuscrit parlait à l'origine de venaison et de pemmican, mais H.P.L. l'a modifié, disant : « La venaison n'est pas si courante, et le voyage pas assez long pour du pemmican. »

[11] H.P.L. : « Nous devons être prudents avec la géographie en prenant une partie de la côte peu colonisée en 1690. »

[12] Je parlais de maisons de rondins, mais H.P.L. : « Maisons de rondins non utilisées en Nouvelle-Angleterre et jamais aucune croix sur les temples puritains. »

[13] « Panneaux » dans manuscrit : « Pas de portes à panneaux à cette époque dans les petits cottages. »

[14] Orig. « Merrimack Hills ». Mais : « Merrimack trop au sud, ou, dans les parties supérieures, à l'ouest, à moins que l'on parle de voyages sur longues distances. »

[15] H.P.L. a inséré « place dans », disant : « Un coven est une unité locale entière du culte. Roodsford n'en avait qu'un. »

[16] H.P.L. demande : « Dans quelle mesure pensez-vous que la cérémonie de Roodsford soit locale ? C'est un sabbat confiné au seul coven du village ou est-ce que d'autres viennent de loin pour y participer ? Si oui, ajoutez quelque chose sur les voyageurs maudits dans la nuit, loin de chez eux. »

[17] Ces trois nouvelles, "le Visiteur venu des étoiles", "Celui qui hantait les ténèbres" et "l'Ombre du clocher" se trouvent dans Lovecraft, *op. cit.*, Tome I.

« JUSQU'À CE QUE TOUTES LES MERS… »

Till All the Seas - 1935 (1935)

Par Robert H.Barlow (et HPL non crédité).
Traduction par Jacques Parsons.

L'homme se reposait sur le sommet érodé de la falaise, regardant au loin de l'autre côté de la vallée. Ainsi étendu, il pouvait voir à une grande distance, mais sur toute cette étendue desséchée, rien ne bougeait. Rien ne faisait voler la poussière de la plaine, le sable désintégré des lits de rivières depuis longtemps desséchés, où autrefois coulaient les torrents jaillissants, lors de la jeunesse de la Terre. Il n'y avait guère de verdure dans ce monde ultime, étape finale de la présence prolongée de l'homme sur la planète. Pendant d'innombrables siècles la sécheresse et les tempêtes de sable avaient ravagé les continents. Les arbres et les arbustes avaient laissé la place à des arbrisseaux minuscules, rabougris, qui duraient longtemps à cause de leur robustesse ; mais, à leur tour, ils périrent sous l'assaut des herbes coriaces et d'une végétation fibreuse et rude dont l'évolution était étrange.

La chaleur constante, tandis que la Terre se rapprochait du soleil, desséchait et tuait de ses rayons impitoyables. Cela n'était pas venu immédiatement ; il avait fallu de longs siècles pour que l'on sente le changement. Et tout au long de ces premiers siècles, la forme adaptable de l'homme avait suivi une lente mutation et s'était modelée pour convenir à une atmosphère de plus en plus torride. Puis vint le jour où les hommes ne purent plus supporter que difficilement leurs villes brûlantes, et une récession progressive commença, lente, mais marquée. Les villes et les établissements les plus proches de l'équateur avaient été les premiers, naturellement, puis vinrent les autres. L'homme, amolli et épuisé, ne pouvait affronter plus longtemps la chaleur qui augmentait inexorablement. Elle le desséchait sur place et l'évolution était trop lente pour permettre à de nouvelles résistances de se développer en lui.

Ce n'est pourtant pas dès le début que les grandes villes de l'équateur ont été abandonnées aux araignées et aux scorpions. Dans les premières années il y eut beaucoup d'hommes qui restèrent, qui mirent au point de curieux boucliers, d'ingénieuses armures contre la chaleur et l'affreuse sécheresse. Ces âmes intrépides munirent certains immeubles d'écrans protecteurs pour endiguer la progression du soleil, créèrent des refuges, mondes miniatures où aucune armure protectrice n'était nécessaire. Ils conçurent des choses merveilleusement ingénieuses, si bien que pendant un temps les hommes se maintinrent dans les tours en train de se rouiller,

espérant ainsi pouvoir s'accrocher aux vieux continents jusqu'au moment où cette calcination se terminerait. Car ils étaient nombreux à ne pas vouloir croire ce que disaient les astronomes ; ils attendaient le retour du vieux monde tempéré de jadis. Mais un jour, les hommes de Dath, de la nouvelle ville de Niyara, firent des signaux à Yuanario, leur capitale dans les temps immémoriaux, et n'obtinrent aucune réponse des quelques habitants qui y étaient restés. Et quand les explorateurs parvinrent à cette cité millénaire de tours reliées par des ponts, ils n'y trouvèrent que le silence. Il n'y avait même pas l'horreur de la décomposition, car les lézards éboueurs avaient été rapides.

C'est seulement alors que les gens réalisèrent que ces villes étaient perdues pour eux, surent qu'il fallait les abandonner pour toujours à la nature. Les autres colons des terres chaudes s'enfuirent des stations qu'ils avaient courageusement installées, et un silence total régna désormais entre les hautes murailles de basalte de mille cités devenues vides. Finalement rien ne restait de foules compactes et de multiples activités. Sur un fond de déserts sans pluie ne se détachaient plus que les tours calcinées des maisons vides, des usines, des édifices de toutes sortes, reflétant les rayons éblouissants du soleil et se desséchant dans une chaleur de plus en plus intolérable.

Bien des régions avaient cependant échappé encore à la brûlure dévastatrice, si bien que les réfugiés furent bientôt abandonnés dans la vie d'un nouveau monde. Au cours de siècles étrangement prospères, les villes séculaires de l'équateur désertées sombrèrent à moitié dans l'oubli et alimentèrent des fables fantastiques. Peu de gens pensaient à ces tours fantômes en train de pourrir, à ces entassements de murs délabrés et de rues obstruées par les cactus, sombres, silencieux, abandonnés…

Il y eut des guerres, criminelles et prolongées, mais les périodes de paix étaient de plus longue durée. Et toujours, cependant, le soleil dilaté accroissait son rayonnement à mesure que la terre se rapprochait davantage de ce parent ardent. C'était comme si la planète avait eu l'intention de retourner à la source d'où elle avait été arrachée des millénaires auparavant, à travers les accidents de la croissance cosmique.

Au bout de quelque temps, la brûlure s'étendit à l'extérieur en partant de la ceinture centrale. Le Yarat du Sud brûla comme un désert sans habitants – puis ce fut le nord. À Perath et Baling, des cités antiques qui furent habitées pendant des siècles, rien ne bougeait plus que les formes squameuses du serpent et de la salamandre et, à la fin, Loton ne retentissait plus que du bruit que faisaient de temps en temps, en s'écroulant, les flèches chancelantes et les dômes tombant en poussière.

Continue, universelle, inexorable, était la grande éviction de l'homme des royaumes

qu'il avait toujours connus. À l'intérieur de la ceinture touchée et qui s'élargissait, rien n'était épargné ; la déroute ne laissait personne de côté. C'était une tragédie épique, titanesque, dont l'intrigue n'était pas dévoilée aux acteurs, cet abandon total des villes des hommes. Cela prit non pas des années, ni des siècles, mais des millénaires d'impitoyables changements. Et cela continuait toujours, lugubre, inexorable, sauvagement dévastateur.

L'agriculture était dans le marasme, le monde devenait vite trop aride pour que des récoltes soient possibles. On y remédiait par des produits artificiels de remplacement, dont l'usage devint rapidement universel. Et lorsque l'on abandonnait les lieux anciens qui avaient connu les grandes réalisations des mortels, le butin récupéré par les fugitifs était de plus en plus réduit. Les objets représentant la plus grande valeur ou le plus d'importance étaient déposés dans les musées morts – perdus au cours des siècles – et finalement l'héritage d'un passé immémorial fut abandonné. Une dégénérescence à la fois physique et culturelle s'installa à la suite de cette chaleur insidieuse. Car l'homme avait si longtemps vécu dans le confort et la sécurité que cet abandon du décor du passé fut difficile. Et ces événements ne furent pas accueillis avec flegme ; à elle seule leur lenteur était terrifiante. L'avilissement et la débauche devinrent rapidement monnaie courante ; le gouvernement était désorganisé, les civilisations régressaient sans but vers la barbarie.

Lorsque, quarante-neuf siècles après la propagation du fléau venu de la ceinture équatoriale, tout l'hémisphère occidental fut abandonné par ses habitants, le chaos était complet. Il n'y avait aucune trace d'ordre ni de décence dans les derniers épisodes de cette migration titanique, démente, impressionnante. La folie et la frénésie se répandaient parmi eux, les fanatiques poussaient des hurlements annonçant l'imminence d'un Armageddon.

L'humanité n'était plus à présent qu'un pitoyable vestige des races anciennes, fuyant non seulement les conditions prédominantes, mais aussi la dégénérescence même de l'homme. Ceux qui le pouvaient émigrèrent dans les terres du Nord et de l'Antarctique ; les autres traînèrent pendant des années dans une incroyable saturnale, doutant vaguement des désastres qui allaient arriver. Dans la ville de Borligo, il y eut une exécution massive des nouveaux prophètes, après des mois d'espoirs déçus. Ils estimaient que la fuite vers le nord n'était pas nécessaire et ne voulaient plus regarder en face le dénouement qui les menaçait.

La façon dont périrent ces créatures frivoles et inintelligentes qui croyaient pouvoir défier l'univers a dû être en vérité terrible. Mais les villes noircies, calcinées, sont muettes…

Cependant ces événements ne doivent pas être consignés, car il y a des choses plus vastes à considérer que cette chute complexe et sans précipitation d'une civilisation perdue. Pendant une longue période, le moral était au plus bas parmi les quelques hommes courageux qui s'étaient établis sur les rivages arctiques et antarctiques, devenus aussi tempérés que ceux du Yarat méridional dans un passé mort depuis longtemps. Mais là, on avait un répit. Le sol était fertile, et les arts pastoraux oubliés furent remis en honneur. Il y eut, pendant longtemps, un petit abrégé des terres perdues où l'on était satisfait ; cependant là, il n'y avait ni foules nombreuses ni vastes immeubles. Seuls quelques rares vestiges d'humanité survécurent aux siècles de changement et peuplèrent les villages éparpillés de ce monde attardé.

On ne sait pas pendant combien de millénaires cela continua. Le soleil était lent à envahir cette dernière retraite, et, tandis que les siècles passaient, une race saine, vigoureuse se constitua. Elle n'avait aucun souvenir des vieux pays perdus, elle n'en connaissait pas les légendes. Ce nouveau peuple pratiquait quelque peu la navigation, et la machine volante était complètement oubliée. Son matériel était des plus rudimentaires ; sa culture était simple et primitive. Cependant il s'en contentait et acceptait ce climat tiède comme quelque chose de naturel et d'habituel.

Mais à l'insu de ces paysans simples, de nouvelles rigueurs de la nature se préparaient lentement. Les générations passant, les eaux du vaste océan insondé se perdaient lentement, enrichissant l'air et le sol desséché, mais s'enfonçant plus profondément à chaque siècle. Les vagues qui venaient se briser sur la plage scintillaient toujours autant, les remous tourbillonnaient toujours, mais une menace d'assèchement planait au-dessus de toute l'étendue liquide. Cependant ce rétrécissement n'aurait pu être détecté que grâce à des instruments plus délicats que tous ceux que cette race connaissait. Même si le peuple s'était rendu compte de cette contraction, il n'est pas vraisemblable qu'il en soit résulté une grande inquiétude ou un grand trouble, parce que les pertes étaient si peu de chose, les mers si vastes… Quelques pouces seulement pendant bien des siècles, mais pendant bien des siècles s'accroissant…

Si bien que les océans finirent par disparaître ; l'eau devint une rareté sur un globe cuit par le soleil et se desséchant de plus en plus. L'homme s'était lentement répandu sur les continents arctique et antarctique ; les cités équatoriales et beaucoup d'habitations plus récentes étaient tombées dans l'oubli et même sorties de la légende.

Et à présent, la paix était de nouveau perturbée, car l'eau était rare, et ne se trouvait plus que dans des cavernes profondes. Il y en avait assez peu, même de celle-là ; et

les hommes mouraient de soif quand ils s'aventuraient dans des endroits éloignés. Cependant ces terribles changements étaient si lents que dans chaque nouvelle génération on était peu enclin à croire ce qu'on entendait dire par ses parents. Personne ne voulait admettre que la chaleur ait été moindre et l'eau plus abondante dans l'ancien temps, ou accepter l'avertissement d'après lequel viendraient des jours de chaleur et de sécheresse pires. Il en était ainsi même à la fin, lorsqu'il ne restait plus que quelques centaines de créatures humaines haletant à la recherche de leur respiration sous un soleil implacable. Une pitoyable poignée entassée là, sur les innombrables millions qui avaient autrefois habité la planète maudite.

Et les centaines s'amenuisèrent, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus compter les hommes que par dizaines. Ces dizaines d'hommes se cramponnèrent aux cavernes à cause de leur humidité, qui se réduisait pourtant sans cesse, puis ils surent que la fin était proche. Si réduit était leur rayon d'action que personne n'avait jamais vu les minuscules, légendaires vestiges de glace qui subsistaient tout près des pôles de la planète, si même il en restait. Auraient-ils existé et été connus de l'homme, personne n'aurait pu les atteindre à travers de formidables déserts sans pistes. Et ainsi les quelques derniers survivants dépérirent…

Cet enchaînement effrayant d'événements qui dépeuplèrent la terre entière ne peut pas être décrit. Ils s'échelonnent sur une distance trop stupéfiante pour qu'on puisse les décrire ou les jauger. Parmi ceux qui peuplaient la Terre aux temps heureux, des milliards d'années plus tôt, seuls quelques prophètes et quelques fous auraient imaginé ce qui allait survenir, auraient eu la vision de ces terres silencieuses et mortes, de ces fonds sous-marins asséchés depuis longtemps. Les autres auraient douté de la menace de changement pour la planète et de déclin pour la race. Car l'homme s'est toujours pris pour le maître immortel des choses naturelles…

Lorsqu'il eut adouci les derniers moments de la vieille femme, Ull, terriblement étourdi, s'engagea à l'aventure dans les sables éblouissants. Elle était effrayante, si ridée et si sèche, comme des feuilles flétries. Son visage avait la couleur des herbes d'un jaune maladif qui bruissent dans le vent ! brûlant, et elle était épouvantablement vieille.

Mais elle lui avait tenu compagnie ; c'était quelqu'un à qui dire en balbutiant ses vagues terreurs, à qui parler de cette chose incroyable : une camarade qui partageait son espoir d'être secouru par des gens venus de ces autres colonies silencieuses, au-delà des montagnes. Ull ne pouvait croire que personne ne vive ailleurs, car il était jeune et n'avait pas les certitudes des vieux.

Pendant bien des années il n'avait connu que la vieille femme, son nom était Mladdna. Elle était arrivée, ce jour de sa onzième année, lorsque tous les chasseurs étaient allés chercher de la nourriture et n'étaient pas revenus. Ull n'avait pas de mère dont il pût se souvenir et il y avait peu de femmes dans le petit groupe. Quand les hommes disparurent, ces trois femmes, la jeune et les deux vieilles, avaient poussé des cris affreux et avaient longtemps gémi. Alors la jeune était devenue folle et s'était tuée avec un bâton pointu. Les vieilles l'enterrèrent dans un trou peu profond qu'elles creusèrent de leurs ongles, si bien qu'Ull était seul quand Mladdna, qui était encore plus vieille, était arrivée.

Elle marchait en s'aidant d'un bâton noueux, relique sans prix des vieilles forêts, durci et rendu brillant à force de servir. Elle ne dit pas d'où elle venait, mais elle entra en vacillant dans la cabane où la jeune suicidée avait été enterrée. Elle attendit là que les deux autres reviennent, et elles l'acceptèrent avec indifférence.

C'était ainsi que cela s'était passé pendant bien des semaines, jusqu'à ce qu'elles tombent toutes les deux malades, sans que Mladdna puisse les guérir. Étrange que ces deux jeunes aient été touchées tandis qu'elle, infirme et très vieille, survivait ! Mladdna s'était occupée d'elles pendant de longs jours, et à la fin elles moururent, si bien qu'Ull resta seul avec l'étrangère. Il hurla toute la nuit, si bien qu'elle perdit patience et menaça de mourir, elle aussi. Alors, l'écoutant il se calma instantanément, car il ne tenait pas à la solitude complète. Ensuite il vécut avec Mladdna et ils ramassèrent des racines pour manger.

Les dents gâtées de Mladdna ne s'accommodaient pas de cette nourriture, mais ils imaginèrent de la hacher jusqu'à ce qu'elle puisse se débrouiller. Cette routine monotone consistant à récolter et à manger, ce fut l'enfance d'Ull.

À présent il était fort et solide, il était dans sa dix-neuvième année et la vieille femme était morte. Il n'avait plus rien qui le retienne, il décida donc de chercher ces huttes légendaires de l'autre côté des montagnes, et d'aller vivre avec les gens qui les habitaient. Il n'avait rien à emporter pour le voyage. Ull ferma la porte de la cabane – pourquoi, il n'aurait pas su le dire, car il y avait bien des années qu'on ne voyait plus d'animaux – en laissant la femme morte à l'intérieur. À moitié abasourdi et effrayé de son audace, il marcha de longues heures dans les herbes sèches et finit par arriver au pied de la première colline. Vint l'après-midi, il grimpa jusqu'à ce qu'il soit fatigué, et il se coucha dans les herbes. Étendu là, les bras en croix, il réfléchit à beaucoup de choses. Il se posait des questions sur la vie de ces étrangers, passionnément anxieux de rechercher la colonie perdue de l'autre côté des montagnes ; mais à la fin, il s'endormit.

Quand il se réveilla, son visage était baigné de la lumière des étoiles et il se sentit rafraîchi. À présent que le soleil était momentanément parti, il voyageait plus rapidement, en mangeant peu et décidé à se hâter avant que le manque d'eau devienne difficile à supporter. Il espérait atteindre son but en un jour, et échapper ainsi à la soif ; aussi se hâta-t-il sous les étoiles brillantes, courant par moments dans l'air tiède, et à d'autres moments ralentissant à l'allure du trot.

Il continua ainsi jusqu'au lever du soleil ; il était cependant encore entre les petites collines, avec trois grands pics qui se profilaient devant lui. Il se reposa de nouveau à leur ombre. Puis il grimpa pendant toute la matinée ; à midi il atteignit le sommet du premier pic. Là il s'étendit un instant et examina l'espace qui se trouvait avant la chaîne suivante.

Ull se reposait sur le sommet érodé d'une falaise, en regardant au loin, de l'autre côté de la vallée. Couché ainsi, il pouvait voir à une grande distance mais dans toute cette étendue desséchée, il n'y avait rien qui bougeait…

La seconde nuit arriva, et trouva Ull parmi les pics escarpés ; la vallée et l'endroit où il s'était reposé étaient loin derrière lui. Il avait presque dépassé la deuxième chaîne et il se hâtait encore. Ce jour-là, la soif l'avait terrassé, et il regrettait sa folie. Cependant il n'aurait pas pu rester là-bas avec le cadavre, seul dans les prairies. Il essayait de s'en convaincre et se hâtait toujours d'avancer, en peinant. Et à présent quelques pas seulement le séparaient de l'endroit où la falaise se divisait en deux ; il pourrait ainsi voir ce qu'il y avait au-delà. Ull trébuchait avec lassitude sur le chemin pierreux, en se blessant encore davantage. Elle était toute proche devant lui, cette contrée où l'on disait que les hommes avaient vécu, ce pays sur lequel on racontait des histoires quand il était petit. Le chemin avait été long, mais le but en valait la peine. Un rocher d'une énorme circonférence lui obstruait la vue ; il l'escalada avec anxiété. À présent, il pouvait enfin apercevoir à la lueur du soleil couchant sa destination, espérée depuis si longtemps ; sa soif, les douleurs de ses muscles furent oubliées quand il eut la joie d'apercevoir, accroché à la base de la falaise la plus éloignée, un petit groupe de maisons.

Sans vouloir se reposer, aiguillonné par ce qu'il voyait, Ull courut en trébuchant et en rampant sur les huit cents mètres qui lui restaient à franchir. Il croyait distinguer des formes parmi les cabanes rudimentaires. Le soleil était presque couché, ce soleil haïssable et dévastateur qui avait assassiné l'humanité. Il ne pouvait pas encore être sûr des détails, mais bientôt il serait tout près des cabanes.

Elles étaient très vieilles, car des blocs d'argile durent longtemps dans le calme et la sécheresse du monde agonisant. Peu de chose, en vérité, avait changé, sauf les

choses vivantes : les herbes et les derniers hommes.

Devant lui, une porte ouverte se balançait sur des gonds grossiers. Dans la lumière déclinante Ull entra, mort d'épuisement, cherchant douloureusement les figures attendues.

Alors il s'écroula sur le sol en pleurant, car un squelette très ancien et desséché était accoudé sur la table.

Il finit par se lever, rendu fou par la soif, en proie à des douleurs insupportables, souffrant de la plus immense déception qu'un mortel puisse éprouver. Alors, il était donc la dernière chose vivante sur le globe. L'héritage de la Terre était à lui, tous les continents, mais tous d'une égale inutilité pour lui. Il se leva en chancelant, ne regarda pas la vague forme blanche qui luisait dans le clair de lune et passa la porte. Il erra dans le village vide, en cherchant de l'eau, en inspectant tristement cet endroit vide depuis longtemps, préservé comme un spectre par un air sans changement. Ici, il y avait une habitation, là, un endroit simple où des objets étaient fabriqués – de la vaisselle de terre ne contenant que de la poussière et nulle part aucun liquide pour étancher sa soif lancinante.

Et là, au centre de la petite ville, Ull vit la margelle d'un puits. Il savait ce que c'était car Mladdna lui avait raconté des histoires où il en était question. Avec une joie pitoyable il se lança en avant et se pencha sur le bord. Cela marquait enfin le terme de ses recherches. De l'eau – vaseuse, stagnante et peu abondante, mais de l'eau – là, sous ses yeux.

Ull poussa un cri d'animal torturé, chercha à tâtons la chaîne et le seau. Sa main glissa sur le rebord vaseux, il tomba, sa poitrine reposant en travers de la margelle. Il resta là un moment, puis, sans un bruit, son corps fut précipité dans le gouffre noir.

Il y eut un léger bruit d'éclaboussure dans les ténèbres de cette eau peu profonde au moment où il heurtait quelque pierre tombée là de longue date, descellée depuis des siècles du chaperon. Les rides s'effacèrent de la surface de l'eau.

Et maintenant, pour finir, la Terre était morte. Le dernier pitoyable survivant était mort. Tous les milliards d'êtres foisonnants, les siècles lents à s'écouler, les empires et les civilisations du genre humain se résumaient dans cette pauvre forme tordue, et comme tout cela avait été monumentalement dépourvu de signification ! À présent, vraiment, étaient venues la fin et l'apogée de tous les efforts de l'humanité, quelle apogée monstrueuse et incroyable aux yeux de ces pauvres fous pleins de satisfaction des jours de prospérité ! La planète ne connaîtrait plus jamais le bruit de tonnerre que

font les pas de millions d'hommes, ni même la reptation des lézards et le bourdonnement des insectes, car eux aussi étaient partis. À présent était venu le règne des branches desséchées et, à perte de vue, des champs d'herbes épineuses. La Terre, comme sa froide, imperturbable lune, était abandonnée pour toujours au silence et à l'obscurité.

Les étoiles continuent à tourner ; le plan insouciant continuera pendant des infinités inconnues. Ce dénouement banal à un épisode négligeable n'intéresse pas les nébuleuses lointaines ou les soleils nouveau-nés, qui se développent et qui meurent. L'espèce humaine, trop chétive et trop précaire pour avoir une fonction réelle ou un but, était comme si elle n'avait jamais existé. C'est à une telle conclusion qu'avaient conduit les siècles de son évolution laborieuse et risible.

Lorsque le soleil mortellement dangereux darda ses premiers rayons à travers la vallée, il y en eut un qui trouva son chemin jusqu'à la figure lasse d'une silhouette brisée gisant dans le limon [1].

[1] Lovecraft inscrivit en marge de la dernière page de ce manuscrit cette note destinée à Barlow : « En réalité, les insectes et les autres formes de vie dureront sans aucun doute plus longtemps que l'homme et ses confrères mammifères. »

LES SORTILÈGES D'APHLAR

The Sorcery of Aphlar - 1934 (1934)

Par Duane W.Rimel (et HPL non crédité).
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Le conseil des douze, assis sous le dais céleste clouté d'étoiles, ordonna qu'Aphlar soit chassé de Bel-haz-en. Il restait toujours à l'écart, décrétèrent-ils, rêvassant quand la peine aurait dû être son lot. Et ses mystérieuses recherches l'amenaient trop souvent à lire ces obscurs papyrus, venus d'un lointain passé, qui reposaient dans le mausolée gothique, et ne devaient être consultés qu'en de rares occasions bien précises.

Le savoir s'était perdu dans la ville de Bel-haz-en. Les philosophes ne s'asseyaient plus aux carrefours pour offrir au peuple leurs judicieuses paroles ; car l'ignorance aveugle régnait désormais sur les murs sans âge à demi effondrés. Là où abondait autrefois la sagesse des étoiles ne croupissaient plus que la faiblesse et la désolation, qui s'étendaient comme une rouille monstrueuse, tirant des stupides habitants une nourriture infecte. Des eaux de la rivière Oll, dont les méandres descendaient des montagnes d'Azlakka pour longer la vieille cité, montaient souvent des vapeurs pestilentielles qui tourmentaient cruellement les hommes, et les laissaient pâles, proches de la mort. Ils payaient ainsi la perte de la sagesse. Et maintenant le conseil avait chassé de leurs rangs leur dernier sage – le plus grand de tous.

Aphlar erra dans les montagnes qui dominent la ville, et s'installa dans une caverne pour se protéger de la chaleur des étés, comme du froid des hivers. Il y lut en silence ses rouleaux de parchemin, enseignant son infinie sagesse aux hirondelles qui volaient, au vent qui courait dans les rochers. Il restait assis tout au long du jour, observant ce qui se passait en bas, ou traçant d'étranges dessins sur de petits morceaux de pierre pour lesquels il chantait ; il savait qu'un jour des hommes se mettraient en quête de sa retraite afin de le tuer. La fourberie des douze ne l'égarait pas. N'avait-on pas entendu, deux lunes auparavant, les hurlements du dernier sage exilé déchirer la nuit, quand chacun le croyait parti se mettre en sûreté ? N'avait-il pas vu, de ses propres yeux, le corps du prêtre, tué d'un coup d'épée, flotter sur les eaux empoisonnées ? Il savait que, contrairement à ce qu'affirmait le conseil, aucun lion n'aurait pu tuer le vieil Azik. Est-ce qu'un lion frappe avec une épée et abandonne sa proie sans l'avoir dévorée ?

Plusieurs saisons durant, Aphlar se tint assis sur la montagne, contemplant la rivière boueuse, qui se perdait au loin dans la brume de ce pays où jamais quiconque n'était

entré. Il adressait ses sages paroles aux escargots qui rampaient sur le sol tout près de lui. Ils paraissaient comprendre et inclinaient leurs cornes terreuses avant de s'enfoncer de nouveau dans le sol. Par des nuits baignées de lune, il escaladait la colline au-dessus de sa grotte, pour faire d'étranges offrandes au dieu lunaire Alo ; quand les oiseaux de nuit l'entendaient, ils se rapprochaient afin de l'écouter parler à voix basse. Et lorsque des formes ailées traversaient le ciel obscur et se découpaient confusément devant l'astre des nuits, Aphlar se sentait heureux. Ceux à qui il venait de faire signe l'avaient reconnu. Ses pensées restaient toujours lointaines, et il offrait ses prières aux pâles fantaisies du crépuscule.

Puis un jour, un peu après midi, Aphlar se leva et descendit à grands pas entre les rochers de la montagne. Il ne voulait pas prendre garde à la cité corrompue, entourée de murs de pierre, et ses yeux demeuraient fixés sur la rivière. Quand il parvint sur la rive boueuse, il s'arrêta et suivit le courant du regard. Un petit objet flottait près des joncs, et Aphlar le recueillit avec un soin surprenant. Puis, l'enveloppant dans les plis de sa tunique, il regagna sa caverne dans les collines. Toute la journée il s'abîma dans la contemplation de ce qu'il avait rapporté d'en bas ; consultant de temps à autre ses chroniques poussiéreuses, et murmurant d'horribles syllabes tandis qu'il traçait de vagues figures sur un morceau de parchemin.

Cette nuit-là la lune se dressa très haut dans le ciel, mais Aphlar s'abstint de grimper au-dessus de son refuge. De bizarres oiseaux de nuit passèrent devant l'entrée de la grotte, pépièrent de mystérieuse façon, et disparurent dans l'ombre.

Bien des jours s'écoulèrent avant que le conseil lâche ses messagers de mort ; mais cette fois le moment lui parut venu, et sept hommes se glissèrent furtivement dans les collines. Et pourtant ils ne virent pas Aphlar le sage quand ils pénétrèrent dans la caverne. Des brins d'herbe poussaient à l'endroit où il s'asseyait d'habitude. Tout autour gisaient des papyrus indistincts, couverts de vagues figures. Les sept frissonnèrent et s'enfuirent sur-le-champ quand ils les aperçurent, mais, comme le dernier d'entre eux sortait en tremblant, il vit sur le sol une chose ronde inconnue. Il s'en empara, et les autres s'approchèrent, poussés par la curiosité. Ils n'y discernèrent que des symboles étranges qu'ils ne pouvaient déchiffrer, et qui suffirent pourtant à les faire tressaillir, sans qu'ils sachent pourquoi. Celui qui avait trouvé l'objet le jeta en hâte dans le précipice abrupt au bord duquel il se tenait ; mais aucun bruit ne monta des profondeurs. L'homme trembla, redoutant ces choses qu'on se chuchote sans oser les connaître. Puis, quand il eut expliqué que la sphère qu'il avait tenue en main semblait ne rien peser, et qu'elle paraissait flotter en l'air, comme le duvet du chardon, tous s'enfuirent en jurant que le lieu était maudit.

Après leur départ, cependant, un escargot sortit d'une fissure pleine de sable et, rampant avec lenteur, se dirigea vers les brins d'herbe. Et, quand il y parvint, deux cornes terreuses s'étendirent et se tournèrent bizarrement vers le bas, comme impatientes de contempler pour toujours la rivière sinueuse.

LE DÉTERRÉ

The Disinterment – 1937 (1935)

Par Duane W. Rimel.
Traduction par Marie-Joëlle Moll-Bouyat.

Je me réveillai brutalement d'un horrible cauchemar et fixai un regard affolé sur ce qui m'entourait. Puis, à la vue du haut plafond voûté et des étroits vitraux de la chambre de mon ami, un flot de révélations troublantes m'envahit ; et je sus que toutes les espérances d'Andrews s'étaient réalisées. J'étais étendu dans un grand lit dont les colonnes s'élançaient vers le haut dans une perspective vertigineuse ; tandis que, sur les immenses rayonnages qui couvraient les murs de la chambre, reposaient les antiquités et les livres familiers que j'avais toujours vus dans ce coin retiré du vieux manoir croulant où nous avions élu domicile ensemble voilà plusieurs années. Sur une table près du mur trônait un énorme chandelier de facture et de forme très anciennes, et les rideaux légers que j'avais connus avaient été remplacés par d'épaisses tentures noires qui prenaient un faible éclat fantomatique dans la lumière finissante.

Je me rappelai avec effort les événements qui avaient précédé ma retraite forcée dans cette véritable forteresse médiévale. Ils n'étaient pas agréables, et un nouveau frisson me parcourut au souvenir de la couche où j'avais reposé avant celle-ci. La couche que tout le monde avait cru être ma dernière. Les souvenirs cuisants s'attisèrent : d'atroces circonstances m'avaient obligé à choisir entre une mort réelle et une mort hypothétique – suivie d'une réanimation à l'aide de méthodes connues seulement de mon ami, Marshall Andrews. Tout avait commencé à mon retour d'Orient, une année auparavant : j'avais alors découvert avec horreur que j'avais contracté la lèpre au cours de mon séjour à l'étranger. J'avais été conscient de prendre de grands risques en soignant mon frère atteint de ce mal aux Philippines, mais aucun signe de contamination n'était apparu avant mon retour chez moi. C'est Andrews qui en avait fait la découverte et me l'avait cachée le plus longtemps possible ; mais comme nous étions très liés, l'affreuse vérité m'était bientôt apparue.

Aussitôt je fus cantonné dans notre vieille demeure au sommet des rochers escarpés surplombant la ville décrépite de Hampdon, demeure dont je n'étais jamais autorisé à franchir les couloirs moisis et les étranges portes voûtées. C'était une horrible existence, avec cette ombre jaune constamment suspendue au-dessus de moi ; pourtant mon ami me resta toujours fidèle, prenant soin de ne pas contracter la terrifiante maladie, tout en me rendant la vie aussi agréable et confortable que possible. Sa

célébrité de chirurgien, très grande bien que quelque peu sinistre, empêcha toute autorité de découvrir mon mal et de m'exiler.

C'est au bout de presque un an de cette retraite – fin août – qu'Andrews décida de partir aux Antilles pour y étudier les méthodes médicales « autochtones », me dit-il. Je fus laissé aux soins du vénérable Simes, le majordome. Jusque-là, aucun signe extérieur de la maladie ne s'était développé et je jouis d'une existence tolérable bien que presque entièrement solitaire durant l'absence de mon collègue. C'est pendant cette période que je lus plusieurs des volumes qu'Andrews avait acquis au cours de ses vingt années de pratique chirurgicale et que j'appris pourquoi sa réputation, bien que localement très haute, était légèrement trouble. Car ses livres traitaient entre autres d'innombrables sujets hors du commun n'ayant qu'un rapport très lointain avec les connaissances médicales modernes : des traités et articles apocryphes sur des expériences chirurgicales monstrueuses ; des comptes rendus sur les effets étranges de la transplantation glandulaire et du rajeunissement chez l'animal comme chez l'homme ; des brochures sur des essais de greffes de cerveaux et d'autres innombrables spéculations fanatiques non sanctionnées par les médecins orthodoxes. Il apparaissait aussi qu'Andrews était une autorité en matière de médicaments obscurs ; quelques-uns des livres que je parcourus avec difficulté révélaient en effet qu'il avait passé beaucoup de temps à étudier la chimie et à rechercher de nouvelles drogues pouvant être utilisées en chirurgie. Lorsque j'y repense maintenant, ces mémoires m'apparaissent infernalement suggestifs à la lumière des expériences que fit mon ami par la suite.

Andrews fut absent plus longtemps que je ne m'y étais attendu et ne revint qu'au début novembre, presque quatre mois plus tard ; et lorsqu'il arriva enfin, j'étais très impatient de le voir, car mon état était enfin sur le point de devenir apparent. J'avais atteint un stade où je devais rechercher une totale isolation pour éviter d'être découvert. Mais mon impatience n'était rien comparée à son exubérance au sujet d'un certain nouveau projet qu'il avait formé pendant son séjour aux Antilles : un projet qui devait être réalisé à l'aide d'une curieuse drogue dont il avait appris l'existence par un « médecin » indigène d'Haïti. Lorsqu'il m'expliqua que son idée me concernait, je m'alarmai quelque peu ; bien que, dans mon cas, il eût été difficile d'aggraver mon malheur. J'avais même été tenté plus d'une fois de mettre fin à mes tourments d'un coup de revolver ou en sautant dans le vide du haut du toit vers les rochers déchiquetés qu'il surplombait.

Le lendemain de son retour, dans l'intimité du bureau mal éclairé, il me fit part de son projet macabre. Il avait découvert en Haïti une drogue, dont il m'exposerait plus tard la formule, qui provoquait un état de profond sommeil chez quiconque

l'absorbait ; une catalepsie si complète que la mort était imitée de très près, tout réflexe musculaire, y compris la respiration et les battements de cœur, étant momentanément annihilé. Andrews affirmait en avoir vu plusieurs fois la démonstration sur des indigènes. Certains d'entre eux restaient somnolents plusieurs jours de suite, complètement immobiles et en apparence aussi morts qu'on pouvait l'être. Cet état d'animation suspendue, expliqua-t-il encore, tromperait le médecin le plus minutieux dans son examen. Lui-même, d'après toutes les lois connues, serait dans le devoir de déclarer décédé un homme sous l'influence d'une telle drogue. Il ajouta que le corps du patient présentait l'apparence exacte d'un cadavre : une certaine rigidité cadavérique apparaissant même dans les cas prolongés.

Au début, son intention ne m'apparut pas dans toute sa clarté, mais lorsque ses mots se furent revêtus de tout leur sens, je fus saisi d'une faiblesse nauséeuse. Pourtant, d'un autre côté, j'étais soulagé ; car cela représentait au moins un moyen d'échapper à ma malédiction, au bannissement et à la dégradation qu'entraîne ordinairement une mort par la lèpre. En quelques mots, son plan consistait à m'administrer une forte dose de la drogue en question et d'alerter les autorités locales, qui sans délai me déclareraient décédé, puis veilleraient à ce que je fusse enterré dans les plus brefs délais. Il était certain que leur examen hâtif ne permettrait pas la découverte de mes symptômes de lèpre, qui en réalité n'étaient qu'à peine apparus. Un peu plus de quinze mois seulement s'étaient écoulés depuis que j'avais attrapé la maladie, alors que celle-ci met sept ans à détruire sa victime.

Ensuite, disait-il, viendrait ma résurrection. Après mon enterrement dans le cimetière de famille, auprès de ma demeure séculaire et à seulement quelques centaines de yards de son propre domaine ancestral, les mesures appropriées seraient prises. Une fois ma succession réglée et la nouvelle de mon décès suffisamment répandue, il ouvrirait la tombe en secret et me ramènerait à son domicile, toujours en vie et aucunement endommagé par mon aventure. Ce plan paraissait macabre et périlleux, mais il m'offrait mon seul espoir d'une liberté même partielle ; aussi acceptai-je sa proposition, mais non sans une myriade de doutes. Et si l'effet de la drogue cessait pendant que j'étais dans la tombe ? Et si le médecin légiste découvrait l'affreuse ruse et refusait de m'inhumer ? Voilà les hideuses questions qui, parmi d'autres, m'assaillirent avant l'expérience. Bien que la mort eût été la fin de ma malédiction, je la craignais plus encore que le fléau jaune ; je la craignais même alors que je voyais constamment les ailes noires planer au-dessus de moi.

J'eus la chance de me voir épargner l'horreur d'assister à mes propres funérailles et aux rites de mon enterrement. Ils durent, cependant, se passer exactement comme Andrews l'avait prévu, jusqu'à l'exhumation elle-même ; car après absorption du

poison haïtien je sombrai dans un état semi-paralytique puis dans un profond sommeil noir comme la nuit. La drogue m'avait été administrée dans ma chambre et Andrews m'avait dit avant de me la donner qu'il recommanderait au médecin légiste un diagnostic d'arrêt cardiaque dû à un excès de tension nerveuse. Bien entendu, Andrews veilla à ce que je ne fusse pas embaumé et toute l'affaire, jusqu'à mon transfert en secret du cimetière au manoir décrépit, couvrit une période de trois jours. Ayant été enterré en fin d'après-midi le troisième jour, mon corps fut récupéré par Andrews la nuit même. Il avait replacé la terre fraîchement retournée exactement comme l'avaient laissée les fossoyeurs. Le vieux Simes, ayant juré le secret, avait aidé Andrews dans sa tâche macabre.

J'avais ensuite passé une semaine dans mon vieux lit familier. Par suite d'un effet inexpliqué de la drogue, tout mon corps était paralysé et je ne pouvais que bouger la tête imperceptiblement. Tous mes esprits, cependant, étaient en éveil et au bout d'une deuxième semaine je pus m'alimenter normalement. Andrews m'expliqua que mon corps retrouverait peu à peu sa sensibilité d'antan, bien qu'en raison de la lèpre cela risquât de demander un temps considérable. Mon compagnon semblait prendre un grand intérêt à analyser l'évolution quotidienne de mes symptômes et demandait toujours si une sensation s'éveillait dans mon corps.

Plusieurs jours passèrent avant que je pusse contrôler une quelconque partie de mon anatomie et plus longtemps encore avant que la paralysie ne quittât mes membres affaiblis, me permettant de retrouver mes réactions physiques ordinaires. Allongé, les yeux fixés sur ma carcasse engourdie, il me semblait être sous l'effet constant d'un anesthésique. J'avais une impression d'aliénation totale que je ne comprenais pas, car ma tête et mon cou étaient tout à fait en vie et en bonne santé.

Andrews m'expliqua qu'il avait réanimé en premier lieu la moitié supérieure de mon corps et ne pouvait expliquer cette paralysie complète ; toutefois ma condition ne semblait pas l'inquiéter outre mesure, car il faisait preuve depuis le début d'un intérêt diaboliquement vif pour mes réactions et mes réflexes. Il m'arrivait souvent, au cours de silence dans notre conversation, de surprendre un étrange éclat dans son regard fixé sur moi – un éclair d'exultation victorieuse que, chose étrange, il n'exprimait jamais tout haut ; non qu'il ne semblât très heureux de la victoire que j'avais remportée sur la mort. Cependant, il y avait toujours cette horreur à laquelle je devrais faire face dans moins de six ans et qui ajoutait à ma détresse et à ma mélancolie durant les longs jours passés à attendre le retour à la normale de mes facultés physiques. Mais je serais bientôt sur pieds, m'assurait-il, avant longtemps, pour jouir d'une existence que peu d'hommes avaient jamais connue. Ces mots, cependant, ne devaient prendre leur sens véritable et effroyable que quelques jours plus tard.

Au cours de cette affreuse période de prostration, Andrews et moi devînmes presque des étrangers l'un pour l'autre. Il me traitait à présent moins comme un ami que comme un instrument sous ses doigts habiles et avides. Je découvrais en lui des traits de caractère inattendus, de petites pointes de bassesse et de cruauté, apparentes même pour Simes, pourtant endurci, qui me préoccupaient de manière plus qu'inhabituelle. Il faisait souvent preuve d'une extraordinaire cruauté envers les animaux vivants de son laboratoire ; car il travaillait constamment à divers projets secrets de transplantations glandulaires et musculaires sur des cobayes et des lapins. Il employait aussi sa nouvelle potion somnifère dans de curieuses expériences d'animation suspendue. Mais de ces choses il me parlait très peu, bien que Simes laissât souvent échapper de petites remarques qui m'éclairaient quelque peu sur ces activités. Je n'étais pas certain de ce que savait le vieux serviteur, mais il en avait certainement beaucoup appris au contact constant à la fois d'Andrews et de moi-même.

Avec le temps, une sensibilité se mit à envahir mon corps, lentement mais sûrement, et les symptômes de réanimation suscitèrent chez Andrews un intérêt fanatique pour mon cas. Il semblait toujours plus froidement analytique que compatissant envers moi, prenant mon pouls et m'auscultant avec un zèle plus qu'ordinaire. Parfois, au cours de ces examens fébriles, je voyais ses mains trembler légèrement, chose peu commune chez un chirurgien de son talent, mais il ne semblait pas conscient de mon regard. Jamais il ne m'était permis de voir mon corps, ne fût-ce qu'un instant, mais avec le faible retour du sens du toucher, j'étais conscient d'une masse et d'une pesanteur qui au début me parurent gênantes et peu familières.

Peu à peu je recouvrai l'usage de mes mains et de mes bras ; et avec la disparition de la paralysie vint une nouvelle et terrible sensation d'aliénation physique. Mes membres avaient du mal à suivre les ordres de mon esprit et chacun de mes gestes était saccadé et incertain. Si maladroites étaient mes mains qu'il me fallut m'y réhabituer complètement. Cela devait, pensais-je, être dû à ma maladie et à son développement dans mon corps. Ne connaissant pas la manière dont les premiers symptômes affectaient la victime, le cas de mon frère ayant été beaucoup plus avancé, je n'avais aucun moyen d'en juger ; et comme Andrews évitait le sujet, je jugeais plus sage de garder le silence.

Un jour je demandai à Andrews, que je ne considérais plus comme un ami, si je pouvais essayer de changer de position et de m'asseoir dans le lit. Il s'y opposa d'abord avec force, mais ensuite, après m'avoir recommandé de bien garder les couvertures jusqu'au cou pour ne pas risquer d'attraper froid, il m'y autorisa. Cette précaution me parut étrange, car la température était assez douce. Maintenant que la

fin de l'automne faisait place à l'hiver, la pièce était toujours bien chauffée. Une fraîcheur grandissante la nuit et un coin de ciel plombé parfois entraperçu par la fenêtre m'avaient appris le changement de saison ; car aucun calendrier n'ornait jamais les murs branlants. Avec l'aide délicate de Simes, je parvins à m'asseoir, tandis qu'Andrews m'observait froidement de la porte du laboratoire. Mon succès amena un lent sourire sur ses traits grimaçants et il se tourna pour disparaître dans l'embrasure sombre. Son humeur ne faisait rien pour améliorer mon état. Le vieux Simes, d'ordinaire si ponctuel et attentif, était à présent souvent en retard pour s'occuper de moi, me laissant parfois seul plusieurs heures de suite.

Ce terrible sentiment d'aliénation fut accentué par mon nouvel état. Il me semblait que les bras et les jambes sous ma chemise étaient presque incapables de suivre les ordres de mon esprit et tout effort prolongé pour me mouvoir m'épuisait mentalement. Mes doigts, désespérément gourds, étaient totalement étrangers à mon sens intérieur du toucher et je me demandais obscurément si je devrais subir le restant de mes jours la malédiction d'une maladresse causée par ma terrifiante maladie.

Ce fut le soir qui suivit ma semi-guérison que les rêves apparurent. Ils me tourmentaient non seulement la nuit mais aussi le jour. Je me réveillais, hurlant affreusement, de quelque horrible cauchemar auquel je n'osais penser en dehors du royaume du sommeil. Ces rêves consistaient surtout en visions macabres : des cimetières la nuit, des cadavres ambulants et des âmes perdues dans un chaos d'ombre et de lumière aveuglante. C'est leur sinistre réalité qui me perturbait le plus : il semblait que quelque influence intérieure me suggérât ces monstrueuses images de tombes sous la lune et d'interminables catacombes de morts sans repos. Je ne parvenais pas à en situer la source ; et au bout d'une semaine j'étais complètement enfiévré de pensées abominables qui semblaient s'imposer de force à ma conscience.

C'est alors qu'un plan commença à germer dans mon esprit, par lequel je pourrais échapper à l'enfer où j'avais été précipité. Andrews se préoccupait de moins en moins de moi, ne semblant absorbé que par mes progrès et le retour dans mon corps de réactions musculaires normales. Je devenais chaque jour plus convaincu que des actes infâmes étaient perpétrés dans le laboratoire contigu : les cris des animaux étaient atroces et minaient affreusement mes nerfs épuisés. Et je commençais peu à peu à penser qu'Andrews ne m'avait pas sauvé de l'exil dans mon seul intérêt, mais pour quelque raison personnelle et maléfique. Les attentions de Simes se faisaient de plus en plus rares et j'étais convaincu que le vieux serviteur jouait quelque rôle obscur dans un plan satanique : Andrews ne me considérait plus comme un ami, mais comme un sujet expérimental ; et je n'aimais pas du tout la façon dont il jouait avec son scalpel lorsqu'il se tenait dans l'embrasure de la porte et me fixait d'un regard

scrutateur et cauteleux. Je n'avais jamais vu une telle transformation s'opérer sur un homme. Ses traits d'ordinaire très beaux étaient à présent marqués et barbus ; et ses yeux brillaient comme si quelque suppôt de Satan eût regardé à travers eux. Son regard fixe, froid et calculateur, me donnait d'horribles frissons et me déterminait plus que jamais à me libérer de son emprise au plus vite.

J'avais perdu la notion du temps au cours de mon orgie de cauchemars et n'avais aucun moyen de savoir à quel rythme les jours passaient. Les rideaux étaient souvent tirés pendant la journée, la pièce étant éclairée par des cylindres de cire fichés dans le grand chandelier. C'était un cauchemar éveillé d'horreur et d'irréalité ; cependant, au milieu de tout cela, je retrouvai des forces peu à peu. Je prenais toujours des précautions pour répondre aux questions d'Andrews sur le retour de mon contrôle physique, le laissant ignorer qu'une vie nouvelle vibrait en moi, plus grande chaque jour – une force vraiment étrange, mais sur laquelle je comptais pour mener à bien mon projet.

Enfin, par un soir frais où les bougies avaient été éteintes et où un pâle rayon de lune tombait à travers les rideaux sombres sur mon lit, je décidai de me lever et d'accomplir mon plan d'action. Mes geôliers ne s'étaient pas manifestés depuis plusieurs heures et j'étais certain que tous deux dormaient dans les chambres contiguës. Déplaçant avec précaution ma masse encombrante, je m'assis puis me glissai prudemment hors du lit, au sol. Un vertige me saisit un instant et une vague de faiblesse m'envahit tout entier. Mais la force finit par me revenir et en m'agrippant à une colonne du lit je parvins à me mettre debout pour la première fois depuis des mois. Peu à peu une nouvelle force se répandit en moi et j'enfilai la robe de chambre noire que j'avais vue sur une chaise. Elle était très longue mais servait de manteau sur une chemise de nuit. De nouveau j'eus cette impression effrayante d'un manque de familiarité que j'avais ressentie au lit ; à ce sentiment d'aliénation s'ajoutait une grande difficulté à faire fonctionner mes membres comme ils le devaient. Mais je devais me hâter avant que mes forces vacillantes ne me fissent défaut. En dernière précaution vestimentaire, j'enfilai de vieilles chaussures ; mais, bien que j'eusse juré qu'elles étaient à moi, elles semblaient anormalement grandes et j'en conclus qu'elles devaient appartenir au vieux Simes.

Ne voyant aucun autre objet lourd dans la pièce, je me saisis de l'énorme chandelier posé sur la table, sur lequel la lune brillait d'un pâle éclat, et me dirigeai subrepticement vers la porte du laboratoire.

Mes premiers pas furent saccadés et difficiles, et dans la pénombre il m'était impossible d'avancer très vite. Lorsque j'atteignis le pas de la porte, un regard dans

la pièce suivante me révéla mon ancien ami assis dans un énorme fauteuil rembourré, avec à côté de lui un guéridon garni de bouteilles diverses et d'un verre. Il était à demi étendu dans la clarté lunaire qui traversait la grande fenêtre et ses traits bouffis se fendaient d'un sourire figé par l'alcool. Il avait un livre ouvert sur les genoux, l'un des abominables volumes de sa collection privée.

Un long moment, je couvai ce spectacle d'un regard triomphant, puis, m'avançant brusquement, j'abaissai l'arme massive sur son crâne sans protection. Le craquement sourd fut suivi d'un jaillissement de sang et le démon s'affaissa sur le sol, la tête demi-ouverte. Je ne ressentis aucun remords à prendre la vie de cet homme d'une telle manière. Dans les spécimens hideux de sa sorcellerie chirurgicale, à demi visibles et éparpillés dans la pièce, à divers degrés d'achèvement et de conservation, je voyais assez de preuves pour condamner son âme au feu éternel sans que mon aide fût nécessaire. Andrews était allé trop loin dans ses pratiques pour vivre plus longtemps, et en tant que l'un de ses monstrueux spécimens – de cela j'avais à présent l'insupportable certitude – il était de mon devoir de le mettre hors d'état de nuire.

Je me rendis compte que tout ne serait pas si facile pour Simes ; en effet, seule une chance extraordinaire m'avait permis de trouver Andrews inconscient. Lorsque je parvins enfin à la porte de la chambre du serviteur, chancelant d'épuisement, je sus qu'il me faudrait tout ce qui me restait de forces pour mettre fin à l'épreuve.

La chambre du vieil homme était dans une obscurité complète, étant exposée au nord, mais il dut me voir en silhouette dans l'embrasure de la porte comme j'entrais. Il poussa un hurlement rauque et je lançai le chandelier vers lui du pas de la porte. Le projectile heurta quelque chose de mou, faisant dans l'ombre un bruit fangeux, mais le hurlement continua. À partir de ce moment, les événements devinrent brumeux et confus, mais je me rappelle avoir lutté avec l'homme et fini par l'étouffer. Il balbutia une foule d'horreurs avant que je pusse mettre la main sur lui, puis demanda grâce en pleurant entre mes mains meurtrières. J'eus à peine conscience de ma propre force dans ce moment de folie qui laissa l'associé d'Andrews dans le même état que celui-ci.

M'éloignant de la chambre obscure, je titubai jusqu'à la porte de l'escalier, m'écroulai presque en la franchissant, puis parvins, sans trop savoir comment, au rez-de-chaussée. Aucune lampe n'était allumée et, pour seule lumière, quelques rayons de lune filtraient à travers les étroites fenêtres du couloir. Mais, à pas saccadés, je progressai sur les dalles froides et humides, chancelant de faiblesse après ce terrible effort, et atteignis enfin la porte d'entrée après des siècles de tâtonnements et de pas incertains dans l'obscurité.

De vagues souvenirs et des ombres fantomatiques vinrent me hanter dans cet antique corridor : des ombres autrefois amies et compréhensibles, mais devenues à présent étrangères et méconnaissables, qui me firent dévaler les marches usées du perron en proie à un affolement au-delà de la peur. Un moment, j'hésitai dans l'ombre géante du manoir de pierre, le regard sur le sentier baigné de lune qu'il me fallait emprunter pour atteindre la demeure de mes ancêtres, à moins d'un demi-mile de là. Mais le chemin me semblait long, et pendant quelques instants je désespérai de jamais pouvoir le franchir.

Enfin, je saisis un morceau de bois mort pour m'en servir de canne et m'engageai sur la route tortueuse. Devant moi, semblant à peine distant de quelques enjambées sous la lune, se dressait le vénérable manoir où mes ancêtres avaient vécu et étaient morts. Ses tourelles s'élevaient, spectrales dans la faible lumière miroitante, et l'ombre noire projetée sur le flanc de la colline arrondie semblait mouvante et mal assurée, comme celle d'un château de substance irréelle. Là se dressait le monument d'un demi-siècle ; un havre pour toute ma famille, de l'ancienne à la nouvelle génération, que j'avais déserté depuis longtemps pour partager la demeure du fanatique Andrews. Il était désert en cette nuit fatidique et j'espère qu'il le restera toujours.

D'une manière ou d'une autre, je parvins jusqu'à ce lieu ancestral, bien que je n'aie pas le moindre souvenir de la deuxième moitié du trajet. Il me suffisait d'être auprès du cimetière de famille où, parmi les pierres moussues qui s'effritaient, je chercherais l'oubli que j'avais désiré. Comme j'en approchais sous les rayons de lune, l'ancienne familiarité du lieu, si absente durant l'existence anormale que j'avais menée dernièrement, revint me harceler d'une manière tout à fait inattendue. Je m'avançai vers ma propre pierre tombale et l'impression d'un retour au bercail s'amplifia ; en même temps je fus assailli de nouveau par cet horrible sentiment d'aliénation et de désincarnation que je connaissais si bien. J'étais heureux que la fin fut proche ; et je ne pris le temps d'analyser mes émotions qu'un peu plus tard, lorsque toute l'horreur de ma situation m'eut soudain frappé.

Intuitivement, je reconnus ma propre pierre tombale ; car l'herbe avait à peine commencé à pousser entre les mottes de terre. Avec une hâte fébrile je me mis à gratter le monticule, puis à m'attaquer à la terre humide après en avoir ôté l'herbe et les racines. Combien de temps je m'acharnai sur cette terre grasse avant que mes doigts ne rencontrassent le couvercle du cercueil, je ne saurai jamais le dire ; mais la sueur m'inondait et mes ongles n'étaient plus que des crochets inutiles et sanglants.

Enfin je rejetai la dernière poignée de terre et, de mes doigts tremblants, tirai le

lourd couvercle. Il céda un tout petit peu ; et je m'apprêtais à le soulever complètement lorsqu'une odeur fétide et nauséabonde assaillit mes narines. Je me redressai d'un sursaut, horrifié. Quelque idiot avait-il placé ma pierre tombale sur la mauvaise tombe, me faisant déterrer un autre corps ? Car on ne pouvait vraiment pas se tromper sur cette affreuse puanteur. Peu à peu une hideuse incertitude m'envahit et je m'extirpai de la fosse. Un regard sur l'inscription encore fraîche me suffit. C'était bien ma propre tombe… mais quel insensé y avait enterré un autre cadavre ?

Soudain une parcelle de l'innommable vérité s'imposa à mon cerveau. L'odeur, malgré sa putrescence, semblait en quelque sorte familière, horriblement familière… Pourtant ma raison ne pouvait accepter pareille idée. Chancelant et jurant, je me laissai de nouveau tomber dans la cavité obscure et, à la lueur d'une allumette hâtivement frottée, soulevai complètement le couvercle. Alors la lumière s'éteignit, comme étouffée par une main démoniaque, et je me ruai à coups de griffes hors de cette fosse maudite, hurlant, fou de terreur, le cœur soulevé.

Lorsque je repris conscience, j'étais étendu devant la porte de mon manoir ancestral, où j'avais dû me traîner après le hideux rendez-vous du cimetière familial. Je m'aperçus que l'aube était proche et me relevai avec peine, ouvrant devant moi l'antique portail et pénétrant un lieu qui n'avait pas connu de pas humains depuis plus de dix ans. La fièvre ravageait mon corps affaibli et j'arrivais à peine à me tenir debout, mais j'avançai lentement, traversant les pièces moisies faiblement éclairées, et, titubant, entrai dans mon propre bureau, le bureau que j'avais déserté depuis tant d'années.

Lorsque le soleil se sera levé, j'irai jusqu'à l'antique puits sous le vieux saule près du cimetière et j'y précipiterai ma carcasse défigurée. Aucun autre homme ne verra jamais ce blasphème qui a survécu à la vie plus longtemps qu'il n'aurait dû. Je ne sais pas ce que diront les gens quand ils verront ma tombe violée, mais je ne m'en soucierai pas si je puis trouver l'oubli de ce que j'ai vu parmi les pierres croulantes et moussues de ce lieu abhorré.

Je sais à présent pourquoi Andrews était si secret quant à ses actions ; si infernalement possesseur et triomphant après ma mort artificielle. Il avait toujours voulu faire de moi un spécimen, un spécimen de sa plus grande victoire chirurgicale, son chef-d'œuvre de sorcellerie impure… Un exemple d'art perverti que lui seul verrait jamais. Où Andrews se procura cet autre avec lequel j'avais végété, maudit, dans sa demeure décrépite, je ne le saurai probablement jamais ; mais je crains qu'il n'ait été ramené d'Haïti avec son médicament démoniaque. Toujours est-il que ces longs bras poilus et ces horribles jambes courtes me sont étrangers… étrangers à

toutes les lois naturelles et sensées de l'humanité. La pensée que je serai torturé par cet autre durant le reste de ma brève existence est un autre enfer.

À présent je ne puis que pleurer ce qui fut mien ; ce que tout homme béni de Dieu devrait avoir à sa mort ; ce que j'ai vu dans le vieux cimetière au moment effroyable où j'ai soulevé le couvercle du cercueil : mon propre corps, ratatiné, décomposé. Et décapité.

L'ARBRE SUR LA COLLINE

The Tree on the Hill – 1940 (1934)

Par Duane W. Rimel
Traduction par Marie-Joëlle Moll-Bouyat.

I

Au sud-est de Hampdon, au-delà des gorges tortueuses du Salmon, se dresse une chaîne de collines rocailleuses et abruptes qui ont toujours défié tous les efforts des rudes fermiers du cru. Les ravins sont trop profonds et les pentes trop vertigineuses pour permettre autre chose que des transhumances. Lors de ma dernière visite à Hampdon, la région, connue sous le nom de Jardins de l'Enfer, faisait partie de la réserve forestière des Montagnes bleues. Aucune route ne relie ce lieu inaccessible au monde extérieur et les gens des collines vous diront que c'est en vérité un morceau du jardin de Sa Majesté satanique transplanté là. Une superstition locale soutient que cet endroit est hanté – mais par quoi ou par qui, personne ne semble le savoir. Les habitants refusent de s'aventurer dans ses profondeurs mystérieuses, car ils croient aux histoires transmises par les Indiens Nez-Percés, qui évitent cette région depuis des générations : d'après eux, c'est le lieu de récréation de certains démons géants venus d'Ailleurs. Ces histoires m'inspirèrent à l'époque une très grande curiosité.

Ma première excursion dans ces collines – et la dernière, Dieu merci ! – eut lieu à l'époque où je séjournais à Hampdon avec Constantin Theunis pendant l'été 1938. Il écrivait un traité sur la mythologie égyptienne et je me trouvais souvent seul, alors même que nous partagions un modeste chalet rue Beacon, d'où l'on voyait l'infâme Maison du Pirate, construite par Exer Jones plus de soixante ans auparavant.

Le matin du 23 juin me trouva en route parmi ces collines aux formes étranges qui, depuis sept heures du matin, me paraissaient bien ordinaires en vérité. Je devais être à une douzaine de kilomètres au sud de Hampdon et n'avais encore rien remarqué d'inhabituel lorsque, en escaladant une crête herbeuse surplombant une gorge particulièrement profonde, je me trouvai soudain devant une zone totalement dénuée des habituelles herbes sauvages. Elle s'étendait vers le sud, sur de nombreuses collines et vallées. Au début, je supposai que le terrain avait été brûlé l'automne précédent, mais en examinant le sol, je ne trouvai pas trace de feu. Les pentes et les ravins semblaient porter d'affreuses cicatrices de brûlures, comme si quelque

gigantesque torche les eût calcinés, anéantissant toute végétation. Et pourtant il n'y avait nulle trace d'incendie…

Je continuai, foulant une terre riche et noire où ne poussait aucune herbe. Comme je me dirigeais vers le centre approximatif de cette zone désolée, je commençai à remarquer un étrange silence. Il n'y avait ni alouettes ni lapins, et même les insectes semblaient avoir déserté ces lieux. J'atteignis le sommet d'un mamelon élevé et m'efforçai d'évaluer l'étendue de cette région inexplicablement morose. C'est alors que je vis l'arbre solitaire.

Il se dressait sur une colline un peu plus haute que les autres et attirait le regard par son caractère si totalement inattendu. Je n'avais vu aucun arbre depuis des kilomètres : des buissons d'épineux et de micocouliers envahissaient les ravins les moins profonds, mais aucun arbre de taille adulte n'avait été en vue. Étrange, cet arbre sur la crête d'une colline.

Je traversai deux vallées abruptes avant de l'atteindre et une surprise m'attendait. Ce n'était ni un pin, ni un sapin, ni un micocoulier. Jamais, de toute ma vie, je n'en avais vu de semblable et cela ne m'est jamais arrivé depuis, ce dont je rendrai éternellement grâce au Ciel.

Cela ressemblait plutôt à un chêne qu'à autre chose. Le tronc était énorme et noueux, de trois bons pieds de diamètre, et les branches massives s'élançaient à partir de six pieds du sol seulement. Les feuilles étaient rondes et curieusement identiques quant à la taille et à la forme. Cela aurait pu être un arbre peint sur une toile, mais je jure qu'il était vrai. Je saurai toujours qu'il était réel et tangible, malgré ce que Theunis me dit plus tard.

Je me rappelle avoir jugé, d'après le soleil, qu'il devait être environ dix heures du matin, bien que je n'eusse pas regardé ma montre. La température s'élevait et je m'assis un moment à l'ombre bienvenue de l'arbre immense. Puis je considérai l'herbe luxuriante qui poussait à son pied – un autre phénomène singulier lorsque je repensai à la terre stérile que j'avais traversée. Un labyrinthe sauvage de collines, de ravins et d'à-pic m'entourait de toutes parts, bien que la hauteur sur laquelle je me tenais fût sensiblement plus élevée que toute autre à plusieurs miles à la ronde. Je dirigeai mon regard loin vers l'est… et me levai d'un bond, abasourdi d'étonnement. Miroitant au loin à travers une brume bleue se dressaient les monts Bitterroot ! Il n'y a pas d'autre chaîne de sommets enneigés à moins de trois cents miles de Hampdon ; et je savais qu'à cette altitude je n'aurais pas dû les apercevoir du tout. Je gardai plusieurs minutes les yeux fixés sur l'incroyable spectacle ; puis je fus pris de somnolence. Je m'étendis dans l'herbe drue, sous l'arbre. Je me débarrassai de mon

appareil photographique, ôtai mon chapeau et me détendis en regardant le ciel à travers les feuilles vertes. Je fermai les yeux.

Un curieux phénomène se mit alors à m'assaillir ; une sorte de vision vague et brumeuse, aperçue ou rêvée, sans aucune relation, semblait-il, avec quoi que ce fût de familier. Il me semblait voir un grand temple près d'une mer de vase, sous trois soleils qui luisaient dans un ciel rouge pâle. L'immense tombe, ou temple, était d'une couleur anormale, une teinte d'un bleu-violet indéfinissable. De grandes bêtes volaient dans le ciel nuageux et il me semblait entendre le battement de leurs ailes écailleuses. Je m'approchai du temple de pierre : une immense entrée se dressait devant moi. À l'intérieur tournoyaient des ombres qui paraissaient bondir, me guetter sournoisement et chercher à m'attirer au sein de cette horrible zone d'ombre. Je crus entrevoir trois yeux de flamme dans l'espace mouvant d'une embrasure et poussai un hurlement de terreur mortelle. Dans ces profondeurs malsaines, je le savais, était tapie une force totalement destructrice, un enfer pire encore que la mort. Je hurlai à nouveau. La vision s'évanouit.

Je revis les feuilles rondes et le même ciel terrestre. Je tentai de me relever. Je tremblais ; une sueur froide perlait à mon front. J'avais un désir irraisonné de m'enfuir, dans une course folle, loin de cet arbre sinistre sur la colline… Mais je luttai contre cet instinct absurde et m'assis, essayant de reprendre mes esprits. Aucun rêve ne m'avait jamais paru aussi réel, ni aussi terrifiant. Quelle était l'origine de cette vision ? J'avais lu plusieurs des œuvres de Theunis sur l'Égypte ancienne… Je m'épongeai le front et décidai qu'il était l'heure de déjeuner. Mais je n'avais pas faim.

J'eus alors une inspiration. J'allais prendre quelques photographies de l'arbre, pour Theunis. Elles le frapperaient peut-être assez pour lui faire quitter son air blasé habituel. Peut-être lui parlerais-je du rêve… Ouvrant mon appareil photographique, je pris une demi-douzaine d'instantanés de l'arbre et du paysage alentour sous tous les angles. Je pris aussi les sommets étincelant de neige. Je chercherais peut-être à revenir, et cela pourrait m'aider…

Repliant l'appareil, je retournai à mon coussin d'herbe tendre. Le pied de cet arbre portait-il quelque enchantement inhumain ? Je sais que je ne pouvais me décider à le quitter.

Je levai les yeux vers les curieuses feuilles rondes. Je fermai les paupières. Une brise agitait légèrement les branches et leur murmure mélodieux me berçait vers une douce inconscience. Et soudain je revis le ciel rouge pâle et les trois soleils. Le pays des trois ombres ! De nouveau le grand temple m'apparut. J'avais l'impression de

flotter en l'air, comme un esprit désincarné explorant les merveilles d'un monde fou aux dimensions multiples ! Les corniches aux angles biscornus du temple m'effrayaient et je sus qu'aucun homme de la Terre n'avait jamais vu cet endroit, même dans ses rêves les plus insensés.

L'immense entrée béait à nouveau devant moi ; et je fus aspiré à l'intérieur de cette nuée noire et tourmentée. Il me semblait faire face à un espace infini. Je vis un abîme que les mots ne peuvent décrire ; un précipice sombre, sans fond, grouillant de formes et d'entités innommables, de choses appartenant à la folie et au délire, aussi impalpables que la brume de Shamballah.

Mon âme se glaça. J'étais terrifié. Je hurlai, hurlai, sentant la folie me gagner. Puis dans mon rêve je me mis à courir éperdument, en proie à une terreur sans nom, mais ignorant ce que je fuyais… Je quittai ce temple hideux et cet abîme infernal ; et pourtant je savais que je devrais, à moins d'un miracle, y revenir…

Enfin, mes yeux s'ouvrirent brusquement. Je n'étais pas sous l'arbre. J'étais étendu sur une pente rocailleuse, mes vêtements déchirés et défaits. Mes mains étaient en sang. Je me relevai, le corps meurtri de mille flèches. Je reconnus l'endroit : la crête où j'avais aperçu pour la première fois la zone calcinée ! j'avais dû parcourir des miles dans l'inconscience ! L'arbre n'était pas en vue et j'en fus heureux… Même les genoux de mon pantalon étaient déchirés, comme si j'avais fait une partie du trajet en rampant…

Je regardai le soleil. La fin de l'après-midi ! Où étais-je donc allé ? Je sortis ma montre à la hâte. Elle s'était arrêtée à dix heures trente-quatre.

II

« Alors, tu as les instantanés ? » demanda Theunis d'une voix traînante. Mon regard rencontra ses yeux gris, en face de moi, à la table du petit déjeuner. Trois jours avaient passé depuis mon retour des Jardins de l'Enfer. Je lui avais parlé du rêve au pied de l'arbre et il avait ri.

« Oui, répondis-je. Ils sont arrivés hier soir. Je n'ai pas encore eu le temps de les ouvrir. Étudie-les bien, avec attention… s'ils ne sont pas tous ratés. Peut-être changeras-tu d'avis. »

Theunis sourit, sirotant son café. Je lui donnai l'enveloppe intacte et il en brisa rapidement le sceau pour en retirer les photographies. Il jeta un coup d'œil à la première et le sourire disparut de son visage félin. Il éteignit sa cigarette.

« Nom d'une pipe ! Regarde ça ! »

Je m'emparai du rectangle de papier glacé. C'était la première photographie de l'arbre, prise à une distance de quinze à vingt yards. La cause de l'excitation de Theunis m'échappait. L'arbre était là, dressé fièrement sur la colline, avec à son pied la jungle d'herbes folles où je m'étais étendu. Au loin apparaissaient mes montagnes enneigées !

« Voilà ! m'écriai-je. La preuve de mon histoire…

— Mais regarde ! coupa Theunis. Les ombres… Il y en a trois pour chaque pierre, chaque buisson, chaque arbre ! »

Il avait raison… Au pied de l'arbre, incongrûment étalées en éventail, s'étendaient trois ombres qui se chevauchaient. Soudain je pris conscience d'un élément anormal et incohérent dans l'image. Les feuilles étaient trop luxuriantes pour être l'œuvre d'une nature saine, tandis que le tronc était enflé et noueux, ses formes des plus répugnantes. Theunis laissa tomber la photographie sur la table.

« Quelque chose ne va pas, murmurai-je. L'arbre que j'ai vu n'était pas aussi repoussant…

— En es-tu certain ? demanda Theunis d'une voix grinçante. En réalité, tu as peut-être vu beaucoup de choses qui n'apparaissent pas sur cette pellicule.

— Elle en montre plus que je n'en ai vues !

— C'est là le problème. Il y a quelque chose de diablement incongru dans ce paysage ; quelque chose que je ne comprends pas. L'arbre semble suggérer une idée… au-delà de mon entendement… Il est trop flou ; trop incertain ; trop irréel pour être naturel ! »

Il pianota nerveusement sur la table. Il s'empara vivement des autres photographies et les passa rapidement en revue.

Je pris celles qu'il avait laissé tomber et ressentis une impression bizarre d'incertitude et d'étrangeté tandis que j'absorbais du regard chacun de ses détails. Les fleurs et les hautes herbes pointaient dans des angles différents, tandis qu'une partie de l'herbe poussait de la manière la plus stupéfiante. L'arbre semblait trop voilé et embrumé pour être clairement discernable, mais je remarquai les immenses branches et les tiges de fleurs à demi ployées, prêtes à tomber et pourtant suspendues en équilibre. Et les nombreuses ombres qui se chevauchaient… Elles étaient, ces ombres, vraiment troublantes : trop longues ou trop courtes par rapport aux tiges dont elles tombaient pour paraître normales et ordinaires. Le paysage ne m'avait pas choqué le

jour de ma randonnée… Il portait en lui une noire familiarité et une suggestion moqueuse ; quelque chose de tangible, et pourtant aussi distant que les étoiles au-delà de la galaxie.

Theunis revint à la réalité :

« As-tu parlé de trois soleils dans ton long cauchemar ? »

Je hochai la tête, sans comprendre. Puis je réalisai. Mes doigts tremblèrent légèrement comme j'observais à nouveau la photographie. Mon rêve ! Bien sûr…

« Les autres sont exactement pareilles, dit Theunis. La même incertitude : cette *suggestion*. Je devrais parvenir à saisir l'esprit de cette image ; à la voir dans sa vraie lumière, mais elle est trop… Peut-être trouverai-je plus tard, si je la regarde assez longtemps. »

Nous restâmes silencieux quelques instants. Une pensée me vint soudain, suggérée par un étrange, inexplicable désir de revoir l'arbre :

« Refaisons l'excursion. Je pense pouvoir t'emmener là-bas en une demi-journée.

— Tu ferais mieux d'en rester éloigné, répondit Theunis d'un air pensif. Et cela m'étonnerait que tu retrouves le chemin, même si tu le voulais.

— Ridicule, répondis-je. Sans nul doute, avec ces photographies pour nous guider…

— Y as-tu retrouvé le moindre repère familier ? »

Sa remarque avait une résonance troublante. Après avoir examiné soigneusement les instantanés restants, je fus forcé d'admettre qu'il n'y en avait pas.

Theunis marmonna dans sa barbe et tira rageusement sur sa cigarette :

« Une image tout à fait normale, ou presque, d'un endroit qui semble tombé de nulle part. Voir des montagnes à si basse altitude est incroyable… mais, une minute ! »

Il bondit de sa chaise comme un animal pourchassé et disparut de la pièce. Je l'entendis se déplacer dans notre bibliothèque de fortune, jurant comme un charretier. Il réapparut bientôt avec un vieux livre relié de cuir. Theunis l'ouvrit avec respect et se mit à étudier les vieux caractères.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je.

— C'est une des premières traductions anglaises de *La Chronique de Nath,* écrite par Rudolf Jergler, un alchimiste mystique allemand qui a emprunté une partie de son savoir à Hermès Trismégiste, le mage de l'Égypte ancienne. Il y a ici un passage qui

pourrait t'intéresser, te faire comprendre pourquoi cette histoire est encore plus éloignée du naturel que tu ne le soupçonnes. Écoute :

« Ainsi, l'année du Bélier noir, il surgit dans Nath une ombre qui n'aurait pas dû être sur Terre, et qui n'avait aucune forme connue des yeux humains. Et elle se nourrissait des âmes des hommes, ceux qu'elle dévorait étant attirés et aveuglés par des rêves, jusqu'à être submergés dans l'horreur d'une longue nuit. Ils ne voyaient pas ce qui les dévorait : car l'ombre prenait de fausses formes que les hommes connaissent ou dont ils rêvent et seule la liberté semblait les attendre dans le Pays des Trois Soleils. Mais il était dit par les prêtres du Vieux Livre que celui qui parviendrait à voir la véritable forme de l'ombre et à survivre à ce spectacle pourrait échapper à sa malédiction et la renvoyer dans l'abîme sans étoiles où elle avait pris naissance. Cela ne pouvait se faire qu'à l'aide de la Gemme ; c'est pourquoi Ka-Néfer, le Grand Prêtre, conservait cette pierre comme un objet sacré au sein du temple. Et lorsqu'elle fut perdue avec Phrénès, celui qui brava l'horreur et qu'on ne revit plus jamais, le désespoir s'abattit sur Nath. Pourtant l'Ombre finit par partir, rassasiée, et sa faim ne s'éveillera à nouveau que lorsque les cycles ramèneront l'année du Bélier noir. »

Theunis s'arrêta et je le regardai, perplexe. Il parla enfin :

« À présent, Single, je suppose que tu devines la manière dont tout cela est lié. Il est inutile de creuser plus loin dans les traditions primitives qui sont derrière cette affaire, mais je peux te dire que, d'après les vieilles légendes, nous sommes dans la fameuse "Année du Bélier noir", où certaines horreurs issues d'un Ailleurs insondable sont censées venir sur Terre et y faire infiniment de mal. Nous ne savons pas comment elles se manifesteront, mais on a des raisons de penser que des mirages et des hallucinations étranges auront lieu. Je n'aime pas le phénomène dont tu as fait l'expérience : cette histoire, ces photographies. Tout cela est peut-être très malsain et je te conseille de te tenir sur tes gardes. Mais tout d'abord je dois essayer de faire ce que dit le vieux Jergler : tenter de voir la chose sous sa forme réelle. Par bonheur on a retrouvé la Gemme ancienne dont il parle, et je sais où me la procurer. Il faut l'utiliser sur les photographies et voir ce que cela donne.

» C'est un peu comme une lentille ou un prisme, bien qu'on ne puisse prendre de photographies à travers. Une personne ayant une sensibilité particulière pourrait regarder et faire un croquis de ce qu'elle verrait. Il y a un certain danger, et l'observateur risque d'avoir les esprits légèrement secoués, car la forme réelle de l'ombre n'est pas agréable et n'appartient pas à cette Terre. Mais il serait cent fois plus dangereux de ne rien faire. En attendant, si tu tiens à ta vie et à ta raison,

n'approche plus de cette colline, ni de ce que tu crois être un arbre sur son sommet ! »

J'étais plus désarçonné que jamais :

« Comment peut-il y avoir des êtres d'Ailleurs parmi nous ? m'écriai-je. Comment pouvons-nous savoir que de telles choses existent ?

— Tu raisonnes en termes terrestres et limités, dit Theunis. Tu ne crois tout de même pas que notre monde peut servir d'étalon pour mesurer l'univers. Des entités que nous n'imaginons même pas flottent en ce moment même sous notre nez. La science moderne repousse les frontières de l'inconnu et prouve peu à peu que les mystiques n'étaient pas si loin de la vérité… »

Soudain je sus que je ne voulais plus regarder l'image ; je voulais la détruire. Je voulais fuir loin d'elle. Ce que Theunis suggérait était au-delà… Une terreur physique, cosmique s'empara de moi et je m'éloignai en tremblant de la photographie, de peur d'y reconnaître quelque objet…

Je regardai mon ami. Il étudiait le livre ancien, une étrange expression sur son visage. Il se redressa :

« N'en parlons plus pour aujourd'hui. Je suis fatigué de toutes ces questions sans réponses. Il faut que j'obtienne le prêt du cristal auprès du musée qui en a la garde et que je fasse ce qui doit être fait.

— Comme tu voudras, répondis-je. Devras-tu te rendre à Croydon ? »

Il hocha la tête.

« Alors nous rentrerons ensemble », décidai-je.

III

Il est inutile que je détaille les événements de la quinzaine qui suivit. En ce qui me concerne, ce ne fut qu'une longue et épuisante lutte entre un désir insensé de retourner auprès de l'arbre énigmatique qui évoquait rêve et liberté et une terreur panique de ce même objet et de tout ce qui s'y rapportait. Le fait que je n'y sois pas retourné fut moins le résultat de ma volonté que le pur fruit du hasard. Pendant ce temps, je savais Theunis engagé à corps perdu dans quelque recherche des plus étranges, une affaire où était mêlé un mystérieux voyage dont l'aller comme le retour se firent dans le plus grand secret. Par ses allusions, au téléphone, il me fit comprendre qu'il avait pu emprunter quelque part l'objet obscur et primitif mentionné dans l'ancien livre sous le nom de « Gemme » et qu'il s'occupait à mettre au point un moyen de l'appliquer aux

photographies que je lui avait confiées. Il fit des références fragmentaires à la « réfraction », à la « polarisation » et à des « angles inconnus de l'espace et du temps » et m'indiqua qu'il construisait une sorte de boîte ou de chambre noire pour étudier les curieux instantanés à l'aide du cristal.

C'est le seizième jour que je reçus ce surprenant message de l'hôpital de Croydon : Theunis s'y trouvait et voulait me voir immédiatement. Il avait été victime d'une étrange sorte de malaise : il avait été trouvé face contre terre, inconscient, par des amis qui avaient réussi à pénétrer dans sa maison après avoir entendu des cris de souffrance et de peur mortelles. Bien qu'encore très faible, il avait à présent repris conscience et semblait désespérément vouloir me dire quelque chose et me charger d'accomplir certains devoirs importants. Ce furent là toutes les informations que l'on me donna au téléphone de l'hôpital ; et moins d'une demi-heure plus tard j'étais au chevet de mon ami, très impressionné par les sillons que le souci et la tension avaient tracés sur ses traits en si peu de temps. La première chose qu'il fit fut d'éloigner les infirmières pour me parler en grand secret :

« Single, je l'ai vue ! Sa voix était tendue et voilée. Tu dois toutes les détruire… ces images. J'ai renvoyé la Chose en la regardant, mais il vaut mieux que les photographies disparaissent. On ne verra jamais plus cet arbre sur la colline, du moins je l'espère, jusqu'à ce que des milliers d'éons ramènent l'année du Bélier noir. Tu es sauvé à présent… l'humanité est sauvée. »

Il s'arrêta, respirant avec difficulté, puis reprit :

« Ôte la Gemme de l'appareil et mets-la dans le coffre ; tu connais la combinaison. Elle doit retourner à l'endroit d'où elle est venue, car il viendra un temps où elle pourra être nécessaire pour sauver le monde. Je ne peux pas encore partir d'ici, mais je pourrai me reposer si je sais qu'elle est en sécurité. Ne regarde pas à travers la boîte telle qu'elle est maintenant… Cela te mettrait dans le même état que moi. Et brûle ces damnées photographies… celle qui est dans la boîte et les autres… »

Mais Theunis était à présent exténué et les infirmières s'approchèrent pour me faire signe de partir, tandis qu'il se laissait aller contre l'oreiller et fermait les yeux.

Une demi-heure plus tard j'étais chez lui, observant avec curiosité la boîte noire oblongue sur la table de la bibliothèque, près de la chaise renversée. Des papiers éparpillés voletaient dans le courant d'air provenant de la fenêtre ouverte et, près de la boîte, je reconnus avec une sensation bizarre l'enveloppe des photographies que j'avais prises. Il me suffit d'un instant pour examiner la boîte et pour détacher d'une extrémité ma première photographie de l'arbre et de l'autre un étrange morceau de cristal ambré, taillé dans des angles retors et inclassables. Au toucher, le morceau de

verre semblait curieusement tiède et électrisé ; et je dus prendre sur moi-même pour le ranger hors de vue dans le coffre-fort mural de Theunis. Quant à la photographie, lorsque je l'eus en main, elle m'inspira un mélange déconcertant d'émotions contradictoires. Même après l'avoir replacée dans l'enveloppe avec les autres, je ressentis un désir ardent et morbide de la conserver, d'y perdre mon regard et de me précipiter au sommet de la colline, vers son original. Certaines combinaisons de lignes et de formes dans ses détails assaillaient et intriguaient ma mémoire… des images cachées derrière des images… des secrets tapis dans des formes à demi familières… Mais un instinct contraire, dicté par la raison, se manifestait en même temps et me donna la vigueur et la fébrilité d'une peur inconnue, tandis que j'allumais à la hâte un feu dans la cheminée et contemplais l'enveloppe mystérieuse qui se consumait en cendres. Une intuition me soufflait que la Terre avait été purgée d'une horreur au bord de laquelle je tremblais et qui, pour être d'une nature inconnue, n'en était pas moins monstrueuse.

Quant au terrible choc de Theunis, je ne pouvais en deviner la cause de manière cohérente et en fait je n'osais pas l'imaginer trop clairement. Il est remarquable qu'à aucun moment je n'aie eu la moindre tentation de regarder à travers la boîte avant d'en ôter le cristal et la photographie. Ce qui apparaissait dans l'image à travers l'effet de lentille ou de prisme du cristal ancien n'était rien, j'en étais étrangement persuadé, qu'un cerveau normal dût être appelé à affronter. Quoi que ce fut, j'en avais moi-même été très près, entièrement soumis à son enchantement, comme il se dressait, sombre, sur cette colline lointaine, sous la forme d'un arbre et d'un paysage peu familier. Et je n'avais aucun désir de connaître ce à quoi j'avais échappé de justesse.

Puisse mon ignorance être restée entière ! J'en dormirais mieux la nuit. Mais il se trouva que mes yeux s'arrêtèrent avant que j'eusse quitté la pièce sur la pile de feuillets qui s'agitaient doucement sur la table auprès de la boîte noire. Tous étaient vierges, sauf un, mais celui-là portait une grossière esquisse au crayon. Me rappelant soudain les paroles de Theunis à propos d'un croquis que l'on pourrait faire de l'horreur vue à travers le cristal, je m'efforçai de me détourner ; mais la banale curiosité m'empêcha d'écouter la sagesse. Jetant un second regard presque furtif, j'observai la hâte fébrile des coups de crayon et le contour inachevé, interrompu par la syncope du dessinateur terrifié. Alors, pris d'une soudaine audace perverse, je posai franchement mon regard sur le dessin maudit… et je m'évanouis.

Je ne décrirai jamais précisément ce que je vis. Au bout d'un moment je repris conscience, jetai la feuille dans les braises et regagnai ma maison d'un pas chancelant par les rues silencieuses. Je rendis grâce à Dieu de n'avoir pas regardé la photographie à travers le cristal et priai avec ferveur pour oublier la terrible esquisse

de ce que Theunis avait contemplé. Depuis ce jour je n'ai plus jamais été tout à fait le même. Même les plus beaux paysages semblent à présent contenir quelque allusion vague et ambiguë à des blasphèmes innommables qui pourraient s'y cacher et former leur essence trompeuse. Et pourtant, le croquis était si imprécis, si peu révélateur de tout ce que Theunis, d'après les récits qu'il me fit plus tard avec précaution, eut probablement sous les yeux !

Seuls quelques éléments de base du paysage apparaissaient dans le croquis. Ce qui dominait le dessin était une brume vaporeuse et d'apparence étrangère. Chacun des objets, qui auraient pu être familiers se révélait être une partie d'une chose vague, inconnue et totalement différente de ce qui est terrestre, une chose infiniment plus vaste que ce qu'un œil humain peut appréhender et infiniment étrangère, monstrueuse, hideuse d'après ce qu'en laissait deviner le fragment du croquis inachevé.

Là où, dans le paysage lui-même, j'avais vu l'arbre tordu qui semblait presque doué de conscience, il n'apparaissait plus qu'une main ou une serre noueuse et terrible dont les doigts ou les tentacules, affreusement distendus, avançaient à tâtons, semblait-il, vers quelque chose qui était au sol ou dans la direction du spectateur. Et juste sous les doigts contorsionnés et boursouflés, je crus voir dans l'herbe la trace laissée par un homme qui se serait étendu là. Mais l'esquisse était hâtive et je ne pus en être sûr.

L'HORREUR DANS LE CIMETIÈRE

The Horror in the Burying-Ground – 1937 (1935)

Par Hazel Heald.
Traduction par Jacques Parsons.

Lorsque l'autoroute d'État allant à Rutland est fermée, les voyageurs sont obligés d'emprunter la route de Stillwater et de passer par Swamp Hollow. Le paysage est superbe par endroits, mais le trajet a une réputation plutôt mauvaise depuis des années. Il a quelque chose de déprimant, spécialement à proximité de Stillwater même. Les automobilistes se sentent soudain mal à l'aise à cause de la ferme aux volets hermétiquement clos juchée sur le tertre au nord du village et du simple d'esprit à barbe blanche qui hante le vieux cimetière au sud, pour faire, apparemment, la conversation aux occupants de certaines tombes.

Il ne reste plus grand-chose de Stillwater. Le sol est épuisé et la plupart des gens ont émigré vers les localités situées sur l'autre rive du fleuve éloigné ou vers la ville de l'autre côté des collines également lointaines. Le clocher de la vieille église blanche est tombé et la moitié des maisons disséminées, au nombre approximatif de vingt, sont vacantes et se trouvent aux différents stades de la décrépitude. La vie normale se concentre exclusivement autour du bazar et station-service de Peck ; c'est chez lui que s'arrête à présent le curieux pour poser des questions sur la maison aux volets clos et sur l'idiot qui marmonne des choses en s'adressant aux morts.

Après avoir posé leurs questions, les gens s'éloignent, pour la plupart, avec un certain dégoût mêlé d'inquiétude. Ils trouvent les flâneurs loqueteux curieusement déplaisants et pleins d'allusions non précisées quand ils parlent d'événements évoqués d'un passé très ancien. Il y a quelque chose de menaçant, de sinistre dans leur façon de raconter des faits très ordinaires – une tendance paraissant injustifiée à prendre un air évasif, suggestif, confidentiel, à se mettre à certains endroits, à chuchoter d'un air effrayé – qui trouble insidieusement l'auditeur. Les vieux yankees parlent souvent ainsi ; mais dans ce cas, l'air de mélancolie que dégage ce village à moitié croulant, le caractère lugubre de l'histoire racontée donnent à ces manières sombres et réservées une signification supplémentaire. On ressent profondément l'horreur essentielle qui se dissimule derrière le puritain isolé et ses étranges répressions – on l'éprouve et on aspire à s'évader le plus vite possible pour aller respirer un air plus pur.

Les flâneurs murmurent sur un ton ému que la maison aux volets clos est celle de la

vieille miss Sprague – Sophie Sprague, dont le frère Tom a été enterré le 17 juin de l'année 86. Sophie n'a plus jamais été la même depuis ces funérailles – et l'autre chose qui est arrivée le même jour – et elle a fini par rester chez elle tout le temps. Elle ne veut même plus se montrer à présent ; elle laisse des mots sous le paillasson de la porte de derrière et elle se fait livrer ce dont elle a besoin par le fils de Ned Peck. Elle a peur de quelque chose. Avant tout du vieux cimetière de Swamp Hollow. On n'a jamais pu la faire s'en approcher depuis que son frère – et l'autre – y ont été enterrés. Ce n'est pas très étonnant, toutefois, à voir la façon extravagante que ce fou de Johnny Dow a de se comporter. Il rôde autour du cimetière toute la journée et quelquefois le soir, et il prétend parler avec Tom et avec l'autre. Puis il s'en va du côté de la maison de Sophie et il lui crie des choses – c'est pourquoi elle a commencé à garder ses volets fermés. Il dit que des choses arriveront de quelque part pour l'emporter à un moment ou un autre. On est obligé de le faire taire, mais on ne peut pas être trop dur avec le pauvre Johnny. De plus, Steve Barbour a toujours eu son opinion.

Johnny adresse ses discours à deux des tombes. L'une est celle de Tom Sprague. L'autre, à l'extrémité opposée du cimetière, est celle d'Henry Thorndike, qu'on a inhumé le même jour. Henry était l'entrepreneur de pompes funèbres du village – le seul à plusieurs miles à la ronde – et ne s'était jamais plu dans la région de Stillwater. Un gars de la ville venu de Rutland – il avait fréquenté l'université, et il s'était beaucoup instruit dans les livres. Il lisait de drôles de choses dont personne n'avait jamais entendu parler, il mélangeait des produits chimiques dans des buts suspects. Il essayait toujours d'inventer quelque chose de nouveau – un liquide d'une composition inédite pour embaumer les corps ou un drôle de médicament. Certains disaient qu'il avait essayé d'être docteur et que, ayant échoué à ses examens, il avait choisi la meilleure profession après la médecine. Naturellement il n'y avait pas beaucoup de travail pour un entrepreneur de pompes funèbres dans un endroit comme Stillwater, mais il faisait un peu de culture à côté.

Étranges dispositions – morbides – et il buvait en cachette à en juger par le nombre de bouteilles vides dans son tas d'ordures. Pas étonnant que Tom Sprague l'ait haï, l'ait fait blackbouler de la loge maçonnique, et lui ait dit de se tenir tranquille quand il s'était mis à faire la cour à Sophie. Sa façon de faire des expériences sur les animaux était contraire à la nature et aux Écritures. Qui pourrait oublier l'état dans lequel on avait trouvé ce colley ou bien ce qui était arrivé au chat de la vieille Mrs. Akeley ? Ensuite, il y a eu l'affaire du veau du diacre Leavitt, lorsque Tom avait pris la tête d'une bande de gars du village pour aller lui demander des comptes. La chose curieuse, c'est que finalement le veau était revenu à la vie, bien que Tom l'ait trouvé

raide comme un tisonnier. Quelques-uns disaient que c'était pour faire une blague à Tom, mais Thorndike était probablement d'un avis différent, puisqu'il était tombé sous les coups de poing de son ennemi avant que l'erreur soit découverte.

Bien entendu Tom était à moitié ivre à ce moment-là. C'était une méchante brute en tout cas, et sa pauvre sœur était terrifiée par ses menaces constantes. C'est probablement pour cela qu'elle est restée si ravagée par la peur. Ils vivaient seuls tous les deux, et Tom ne la laisserait jamais partir car cela obligerait à partager la propriété. La plupart des gars avaient trop peur de lui pour faire la cour à Sophie – il mesurait plus de cinq pieds dix pouces sans talons –, mais Henry Thorndike était un sournois qui faisait toujours les choses dans le dos des gens. Il n'était pas très beau, mais Sophie ne l'avait tout de même jamais découragé. Minable et affreux comme il était, elle aurait été heureuse d'être libérée de son frère par n'importe qui. Elle n'aurait peut-être jamais cessé de se demander comment se débarrasser de lui après s'être débarrassée de Tom.

Bien, c'était à ce point que les choses en étaient en juin 86. Jusque-là, ce que chuchotent les flâneurs au magasin de Peck n'est pas tellement intolérable ni lugubre ; mais quand ils continuent, l'impression de dissimulation et de tension malveillante s'aggrave. Tom Sprague, semble-t-il, avait coutume de se rendre périodiquement à Rutland pour y faire la bombe et ces absences donnaient à Henry Thorndike d'excellentes occasions. Quand il revenait, il était toujours dans une forme déplorable. Le vieux Dr. Pratt, bien que sourd et à moitié aveugle, ne cessait de le mettre en garde à cause de son cœur, et des dangers de delirium tremens. D'après les cris qu'on entendait et les injures qui pleuvaient, on pouvait toujours savoir quand il était rentré.

C'est le 9 juin – un mercredi, le lendemain du jour où le jeune Joshua Goodenough a terminé son nouveau silo que Tom est parti pour sa dernière et sa plus longue bordée. Il est revenu le mardi suivant, dans la matinée, et les gens qui étaient dans le magasin l'ont vu donner des coups de fouet à son étalon bai, comme il faisait quand il se trouvait sous l'emprise du whisky. Des cris, des hurlements, des injures sortirent ensuite de chez les Sprague, et la première chose qu'ont apprise les gens, ce fut que Sophie courait aussi vite qu'elle le pouvait chez le Dr. Pratt.

En arrivant, le docteur trouva Thorndike chez Sprague. Tom était couché dans sa chambre et avait l'œil fixe et l'écume à la bouche. Le vieux Pratt s'affairait et procédait aux examens habituels. Puis il secoua la tête d'un air solennel et dit à Sophie qu'elle venait de subir la perte la plus douloureuse. Son plus proche et plus cher parent venait de franchir les portes de nacre pour gagner un monde meilleur,

comme tout le monde savait qu'il le ferait s'il ne cessait pas de boire.

Sophie reniflait plus ou moins, chuchotent les flâneurs, mais ne semblait pas tellement désolée. Thorndike se contentait de sourire, peut-être devant ce qu'il y avait d'ironique dans le fait qu'après avoir toujours été son ennemi, il était à présent la seule personne qui pût être de quelque utilité à Thomas Sprague. Il hurla quelque chose à l'oreille du Dr. Pratt – celle qui était à moitié bonne – sur la nécessité de procéder rapidement aux funérailles en raison de l'état dans lequel Tom se trouvait. Des ivrognes dans son genre sont toujours des sujets douteux et tout délai exagéré – quand on n'a à sa disposition que les facilités limitées de la campagne – peut entraîner des conséquences, visuelles ou autres, difficiles à accepter par ceux qui portent le deuil du cher disparu. Le docteur avait murmuré que la carrière d'alcoolique de Tom devait l'avoir embaumé à l'avance assez convenablement, mais Thorndike l'assura du contraire, tout en se vantant en même temps de son habileté et des méthodes de tout premier ordre qu'il avait mises au point au cours de son expérimentation.

C'est ici que les chuchotements des flâneurs deviennent véritablement désagréables. Jusqu'ici l'histoire est habituellement racontée par Ezra Davenport, ou Luther Fry, si le premier est couché avec des engelures comme il a tendance à en avoir pendant l'hiver. Mais à partir d'ici, c'est le vieux Calvin Wheeler qui prend la suite et sa voix a une façon tristement insidieuse de suggérer l'horreur cachée. Si Johnny Dow vient à passer, on s'arrête toujours un instant, car à Stillwater on n'aime pas que Johnny parle trop avec des étrangers.

Calvin vient tout près du voyageur et quelquefois saisit le revers de sa veste d'une main noueuse et constellée de taches brunes tout en fermant à moitié ses yeux d'un bleu délavé.

« Eh bien, monsieur, murmure-t-il, Henry il est rentré chez lui et il a pris ses instruments – Johnny Dow le fou en trimbalait la plupart, parce qu'il faisait toujours des corvées pour Henry – et il dit comme ça que Doc Pratt et Johnny-le-fou devaient l'aider à faire la toilette du corps. Doc disait toujours comme quoi il trouvait qu'Henry parlait trop – à se vanter d'être un bon ouvrier et quelle veine que Stillwater ait un entrepreneur de pompes funèbres attitré plutôt que d'enterrer les gens juste comme ils sont, c'est comme ça qu'ils font, là-bas, à Whiteby.

» "Supposez, qu'il dit, qu'un type soit pris de ces crampes qui paralysent comme on lit dans les journaux. Est-ce qu'un corps aime ça quand on le descend dans la fosse et qu'on commence à lui lancer des pelletées de terre ? Est-ce qu'il aime ça quand il commence à étouffer sous la pierre toute neuve, à gratter s'il a la chance que la force

lui revienne, mais en sachant tout le temps que ça ne sert à rien ? Non, monsieur, moi je vous le dis, c'est une bénédiction que Stillwater ait un bon docteur pour savoir quand un homme est mort et quand il l'est pas, et un entrepreneur de pompes funèbres au courant qui sait arranger un corps pour qu'il reste sans ennui là où on le met."

» C'était ainsi qu'Henry continuait à parler, tout à fait comme il parlait aux restes du pauvre Tom. Et le vieux Dr. Pratt n'aimait pas ce qu'il était capable d'en saisir, même si Henry l'appelait un bon docteur. Johnny-le-fou ne cessait de regarder le corps et ça n'était pas trop agréable, la façon qu'il avait de dire, en larmoyant, des choses comme ça : "Il n'est pas froid, docteur", ou bien "Je vois ses paupières bouger", ou bien "Donnez-moi une seringue de ce qui me fait me sentir bien". Sur ce, Thorndike l'a fait taire, bien que nous sachions tous qu'il avait donné à ce pauvre Johnny l'habitude des drogues. C'est un miracle que le pauvre type ait pu s'en défaire.

» Mais, ce qu'il y eut de pire, d'après le docteur, c'est la façon dont le corps s'est redressé quand Henry a commencé à le remplir de liquide à embaumer. Il s'était vanté de cette magnifique nouvelle formule qu'il avait essayée sur les chats et les chiens ; tout à coup, le corps de Tom s'est mis à se plier en deux comme s'il avait été vivant et s'était préparé à lutter. Mais le docteur dit qu'il était absolument raide, et il savait pourtant comment les cadavres se comportent quand les muscles commencent à se raidir. Eh bien, monsieur, en un mot comme en cent, le cadavre s'est assis et s'est emparé de la seringue de Thorndike de telle sorte que l'aiguille s'est plantée dans Henry lui-même et lui a donné une bonne dose de son propre liquide pour embaumer, si vous voulez tout savoir. Ça a fait très peur à Henry, bien qu'il ait arraché l'aiguille, ait réussi à recoucher le corps et à lui injecter tout le liquide. Il mesurait sans cesse ce qu'il restait de la drogue bien qu'il ait voulu être sûr que c'était assez et n'arrêtait pas de se rassurer parce qu'il ne lui en était pas entré beaucoup dans le corps, mais Johnny-le-fou ne cessait de chanter : "C'est ce que vous avez donné au chien de Lige Hopkins quand il est devenu tout à fait comme s'il était mort, et tout raide et puis qu'il s'est réveillé ensuite. Maintenant vous allez être mort et raide comme Tom Sprague ! Si vous n'en prenez pas beaucoup, rappelez-vous que ça ne commence à agir qu'au bout d'un long moment."

» Sophie, elle, se trouvait en bas, avec des voisins et ma femme Mathilde, celle qu'est morte en trente, était avec eux. Ils étaient tous à essayer de savoir si Thorndike était parti quand Tom était rentré, et si c'était pas de l'avoir trouvé là qui avait mis le pauvre Tom sens dessus dessous. Je peux aussi bien dire qu'il y avait des gens qui trouvaient vraiment drôle que Sophie ne se désole pas davantage et ne s'occupe pas de la façon dont Thorndike avait souri. Il y en avait pour insinuer qu'Henry avait aidé Tom à mourir avec certains de ses liquides drôlement cuisinés et avec ses seringues,

ou que Sophie se tiendrait tranquille si elle le pensait – mais vous savez comment sont les gens quand ils parlent dans le dos de quelqu'un. Nous savions tous la façon presque folle que Thorndike avait de haïr Tom – non sans raison, disons-le – et Emily Barbour disait à ma Mathilde comme quoi Henry avait de la veine d'avoir le vieux docteur Pratt tout de suite là pour donner séance tenante un certificat de décès qui ne laissait aucun doute pour personne. »

Quand le vieux Calvin en arrivait à ce point, il commençait habituellement à marmonner dans sa barbe sale, en désordre, des choses incompréhensibles. La plupart des auditeurs essaient de s'éloigner de lui, et il ne semble pas souvent s'en apercevoir. C'est généralement Fred Peck, qui était un tout petit garçon à l'époque des événements, qui poursuit le récit.

« L'enterrement de Thomas Sprague a eu lieu le jeudi 17 juin, deux jours seulement après le décès. Une pareille hâte fut jugée presque indécente dans ce Stillwater écarté et inaccessible, car de longues distances devaient être couvertes par ceux qui venaient y assister, mais Thorndike avait insisté sur le fait que l'état particulier du défunt l'exigeait. L'entrepreneur de pompes funèbres avait paru nerveux depuis qu'il avait préparé le corps, et on pouvait le voir se tâtant fréquemment le pouls. Le vieux Dr. Pratt pensait qu'il se faisait du mauvais sang au sujet de cette dose de liquide à embaumer qu'il s'était injectée accidentellement. Naturellement, l'histoire de la "toilette" s'était répandue si bien que les assistants étaient doublement enthousiastes à la perspective d'assouvir leur curiosité et de satisfaire leur intérêt morbide.

» Bien que visiblement bouleversé, Thorndike paraissait disposé à remplir ses devoirs professionnels dans un style magnifique. Sophie et d'autres, qui avaient vu le corps, étaient profondément bouleversés par son air parfaitement vivant, et le virtuose mortuaire prenait une garantie supplémentaire sur la qualité de son travail en réitérant certaines injections à intervalles réguliers. Il avait fini par s'attirer, grâce à ses efforts, une sorte d'admiration légèrement réticente de la part des gens de la ville et des visiteurs, bien qu'il ait eu tendance à gâcher cette impression par ses boniments vantards et de mauvais goût. Toutes les fois qu'il se livrait aux fonctions silencieuses de sa charge, il répétait sans cesse ses radotages éternels sur la chance qu'il y avait à posséder un bon entrepreneur de pompes funèbres. Et si Tom avait eu affaire à ces types sans soins qui enterrent leurs clients vivants ? En s'exprimant ainsi, il semblait s'adresser directement au corps. La façon qu'il avait de rabâcher les horreurs d'une inhumation prématurée était véritablement barbare et incommodante.

» Le service fut célébré dans la chambre d'apparat qui sentait le renfermé et qu'on ouvrait pour la première fois depuis le décès de Mrs. Sprague. Le petit harmonium qui

jouait faux gémissait désespérément ; le cercueil posé sur des tréteaux près de la porte du hall était couvert de fleurs à l'odeur entêtante. Tous les records d'affluence étaient visiblement battus. Les gens venus de près et de loin s'étaient rassemblés en grand nombre, et Sophie faisait tous ses efforts pour avoir l'air véritablement désespéré. À certains moments où elle ne s'observait pas, elle paraissait à la fois embarrassée et mal à son aise, elle partageait son attention entre l'entrepreneur de pompes funèbres à l'air fiévreux et le corps de son frère ayant toutes les apparences de la vie. Un lent dégoût pour Thorndike semblait prendre naissance en elle, et les voisins murmuraient sans se gêner qu'elle ne tarderait pas à l'envoyer promener, à présent que Tom n'était plus là – c'est-à-dire, si elle le pouvait, car un client aussi malin n'est pas toujours commode à manier. Mais avec son argent et ses beaux restes, elle pouvait très bien trouver un autre gars qui ferait probablement le nécessaire au sujet d'Henry.

» L'orgue attaquait *Île magnifique de quelque part*. Le chœur de l'église méthodiste ajoutait ses voix lugubres à cette sinistre cacophonie, tout le monde contemplait pieusement le diacre Leavitt – tout le monde, c'est-à-dire sauf le fou, Johnny Dow, qui gardait les yeux rivés sur la forme immobile apparaissant sous la glace du cercueil. Il marmonnait à voix basse.

» Stephen Barbour – de la ferme voisine – était le seul à remarquer la présence de Johnny. Quand il vit l'idiot parler en s'adressant directement au corps, il frissonna. L'autre faisait même des signes stupides avec ses doigts comme pour adresser des reproches à celui qui reposait sous la plaque de verre. Tom, se disait-il, avait envoyé promener à coups de pied le pauvre Johnny plus souvent qu'à son tour, et non sans provocation très probablement. Dans tout cela, il y avait quelque chose qui portait sur les nerfs de Stephen. Il y avait dans l'air une tension contenue, quelque chose d'anormal couvait, qu'il ne pouvait pas expliquer. On n'aurait pas dû admettre Johnny dans la maison – et l'effort apparent de Thorndike pour ne pas regarder le corps était curieux. À chaque instant, l'entrepreneur de pompes funèbres se tâtait le pouls en prenant un drôle d'air.

» Le révérend Silas Atwood débitait sur un ton monocorde et plaintif l'éloge funèbre du défunt – il parlait du glaive de la Mort qui venait trancher les liens unissant un frère et une sœur qui s'adoraient, amenant la consternation dans toute une famille. Plusieurs des voisins échangeaient des regards furtifs sous leurs paupières baissées, tandis que Sophie se mettait, pour de bon, à sangloter avec nervosité. Thorndike vint se mettre à côté d'elle pour essayer de la consoler, mais elle parut, chose curieuse, s'éloigner de lui. Il avait des gestes nettement gênés, et il paraissait ressentir d'une façon aiguë la tension anormale qu'il y avait dans l'air. Finalement, pénétré de son rôle de maître des cérémonies, il s'avança pour annoncer d'une voix sépulcrale qu'on

pouvait voir le corps une dernière fois.

» Lentement les amis et les voisins vinrent défiler devant la bière. Thorndike écarta rudement Johnny-le-fou. Tom semblait reposer en paix. Ce diable d'homme avait été beau à une époque. Quelques sanglots authentiques – et beaucoup d'autres simulés – se firent entendre, bien que la plus grande partie de la foule se contentât de regarder avec curiosité et de chuchoter ensuite. Steve s'attarda longtemps à regarder attentivement le visage figé, et s'éloigna en secouant la tête. Sa femme, Emily, qui le suivait, murmura qu'Henry Thorndike aurait mieux fait de ne pas tant se vanter de son travail, car les yeux de Tom s'étaient ouverts. Au début du service, ils étaient fermés, elle s'était levée et elle avait regardé. Mais ils avaient certainement l'air naturel – pas comme on s'attendrait à les voir au bout de deux jours. »

Quand Fred Peck en arrive là, il a coutume de s'arrêter comme s'il n'avait pas envie de continuer. L'auditeur, également, a tendance à sentir venir quelque chose de désagréable. Mais Peck rassure son auditoire en déclarant que ce qui est arrivé n'est pas aussi mauvais que les gens ont tendance à l'insinuer. Steve lui-même ne traduisait jamais en paroles ce qu'il pouvait avoir pensé, et naturellement, il n'y avait aucun compte à tenir de Johnny-le-fou.

« C'est Luella Morse – la vieille fille nerveuse qui chantait dans les chœurs – qui semble avoir tout déclenché. Elle défilait devant le cercueil comme les autres, mais elle s'arrêta pour regarder d'un peu plus près que les autres n'avaient fait, à part les Barbour. Et alors, sans avertissement, elle poussa un cri déchirant et s'évanouit complètement.

» Naturellement, ce fut immédiatement le chaos et la confusion dans cette chambre. Le vieux Dr. Pratt se fraya un passage pour aller jusqu'à Luella, demanda un peu d'eau pour lui en asperger le visage, les autres se levèrent pour la regarder, ainsi que le cercueil. Johnny Dow psalmodiait à mi-voix : "Il sait, il sait, il entend tout ce que nous disons, il voit tout ce que nous faisons, et on va l'enterrer comme ça", mais personne, à part Steve Barbour, ne s'attarda à essayer de comprendre ses bafouillages.

» Au bout de très peu de temps, Luella commença à revenir à elle ; elle ne put dire exactement ce qui l'avait bouleversée. Elle répétait seulement à voix basse : "Sa façon de regarder… sa façon de regarder." Mais aux yeux des autres, le corps paraissait exactement le même. C'était pourtant une vision macabre, avec ces yeux ouverts et ces couleurs.

» À ce moment, la foule interloquée remarqua une chose qui pour un moment fit sortir Luella et le corps de leurs préoccupations. C'était Thorndike – la foule

paraissait avoir sur lui un effet curieusement mauvais. Il avait, de toute évidence, été jeté par terre au cours de la ruée générale et il essayait de s'asseoir. L'expression de son visage était tout à fait terrifiante, ses yeux devenaient vitreux comme ceux d'un poisson. C'était à peine s'il pouvait parler à haute voix ; mais le râle qui sortait de son gosier exprimait un désespoir indicible que tout le monde remarqua.

» "Emmenez-moi chez moi, vite, et laissez-moi. Ce liquide que j'ai eu dans mon bras par erreur… action sur le cœur… cette sacrée excitation… Trop… attendez… attendez… Je reviendrai, je ne sais pas dans combien de temps… je ne cesserai pas d'être conscient, je saurai ce qui se passe… ne vous y trompez pas…"

» La suite de sa phrase se perdit dans le néant. Le vieux Dr. Pratt lui tâta le pouls, attendit un long moment, et finalement secoua la tête.

» "Inutile de faire quoi que ce soit – il est mort. Le cœur n'est pas bon – et ce liquide qu'il a eu dans le bras devait être une cochonnerie. Je ne sais pas ce que c'est."

» Une sorte d'engourdissement parut gagner tous les assistants. Un second décès dans une chambre mortuaire ! Il n'y eut que Steve Barbour pour penser à rappeler les dernières paroles dites d'une voix étranglée par Thorndike. Était-il vraiment mort, alors qu'il avait dit lui-même qu'il pouvait le paraître sans l'être ? Ne vaudrait-il pas mieux attendre un peu et voir ce qui allait arriver ? Et pendant qu'on y était, quel mal cela ferait-il si le Dr. Pratt examinait Tom Sprague encore une fois avant de l'inhumer ?

» Johnny-le-fou gémissait. Il s'était jeté comme un chien fidèle sur le corps de Thorndike.

» "L'enterrez pas, l'enterrez pas ! Il n'est pas plus mort que le chien de Lige Hopkins ou le veau du diacre Leavitt ne l'étaient quand il les a piqués en plein. Il a une drogue qu'il vous met dedans, mais vous savez tout ce qui se passe et, le lendemain, vous redevenez aussi bien qu'avant. L'enterrez pas – il reviendra à lui sous la terre et il grattera pour sortir ! C'est un brave homme, pas comme Tom Sprague. Que dieu fasse que Tom gratte et étouffe pendant des heures et des heures…"

» Mais, à part Barbour, personne ne prêtait la moindre attention à ce que disait le pauvre Johnny. À dire vrai, ce que Steve lui-même avait dit était tombé dans l'oreille de sourds. L'incertitude sévissait partout. Le vieux Dr. Pratt procédait à des examens définitifs et murmurait des choses à propos de formules de certificats de décès. Plein d'onction Eider Atwood suggérait qu'on fasse quelque chose en vue d'un double enterrement. Thorndike mort, il n'y avait plus aucun entrepreneur de pompes funèbres

de ce côté-ci de Rutland, et cela entraînerait de terribles dépenses d'en faire venir un. Si l'on n'embaumait pas Thorndike mort, avec cette chaleur de juin, personne ne pouvait rien garantir. Et il n'y avait ni parents ni amis pour faire des critiques, à moins que Sophie ne prenne le parti d'en faire – mais Sophie était de l'autre côté de la chambre, silencieuse, regardant fixement et d'une façon presque morbide dans le cercueil de son frère.

» Le diacre Leavitt tenta de rétablir un semblant de décorum, fit transporter le pauvre Thorndike à travers le hall jusqu'au salon et envoya pendant ce temps Zenas Welles et Walter Perkins chez l'entrepreneur de pompes funèbres chercher un cercueil de la bonne dimension. La clef se trouvait dans la poche du pantalon d'Henry. Johnny continuait à gémir et à caresser le corps, Eider Atwood s'occupait de savoir à quelle église appartenait Thorndike – car Henry n'avait jamais assisté aux services locaux. Quand il fut établi que ses parents de Rutland – à présent tous morts avaient été baptistes, le révérend Sislas décida qu'il valait mieux que le diacre Leavitt dise une courte prière.

» C'était un jour de gala pour les fanatiques des enterrements de Stillwater et du voisinage. Même Luella s'était assez remise pour pouvoir rester. Potins murmurés et chuchotés, bourdonnés sans cesser de s'occuper, pendant que quelques retouches étaient apportées au corps de Thorndike qui se refroidissait, se raidissait, pour améliorer sa présentation. Johnny avait été chassé de la maison alors que la plupart des gens reconnaissaient qu'il aurait dû s'y trouver à la première place, mais ses hurlements lointains arrivaient de temps en temps par bouffées macabres.

» Lorsque le corps eut été mis en bière et placé à côté de celui de Thomas Sprague, la silencieuse Sophie, dont l'aspect était presque effrayant, le regarda avec insistance comme elle avait regardé son frère. Elle n'avait plus prononcé un mot depuis un temps dangereusement long et l'expression complexe de son visage défiait toute description ou interprétation. Tandis que les autres se retiraient pour la laisser seule avec les morts, elle réussit à trouver une sorte de diction mécanique, mais personne ne pouvait distinguer les mots, et elle semblait s'adresser alternativement à un corps puis à l'autre.

» Et alors, en atteignant ce qui, aux yeux de quelqu'un arrivant du dehors, aurait pu passer pour le summum de la comédie macabre inconsciente, on renouvela sans s'en soucier, toute la mômerie funéraire de l'après-midi. De nouveau l'orgue bourdonna, le chœur poussa ses lamentations aiguës et déchirantes, de nouveau s'éleva une incantation monotone, et encore une fois, les spectateurs animés d'une curiosité morbide défilèrent devant l'objet macabre – cette fois un double étalage mortuaire.

Quelques personnes parmi les plus sensibles frissonnèrent devant l'ensemble, et de nouveau Stephen sentit quelque chose de sous-jacent qui était horrible, démoniaque, anormal. Dieu, comme ces deux cadavres simulaient la vie… et comme le pauvre Thorndike était dans le vrai quand il ne voulait pas être considéré comme mort… et comme il haïssait Tom Sprague… mais que peut-on faire devant une question de sens commun – un homme mort est un homme mort, et il y avait le vieux docteur Pratt avec ses années d'expérience – si personne d'autre ne se faisait du souci, pourquoi s'en ferait-on ?… Tout ce qui est arrivé à Tom, il l'avait probablement mérité… et si Henry lui avait fait quelque chose, ils étaient quittes à présent… bon, Sophie était enfin libre…

» La procession des gens qui étaient venus regarder allait pour finir en direction du hall et de la porte de sortie. Une fois de plus, Sophie était seule avec les morts. L'aîné des Atwood était sur la route en train de parler au cocher du corbillard qui venait de chez Lee, le loueur de chevaux, et le diacre Leavitt prenait ses dispositions afin d'avoir deux fois plus de gens pour tenir les cordons du poêle. Heureusement le corbillard pourrait contenir deux cercueils. Pas à se presser – Ed Plummer et Ethan Stone étaient partis devant avec des pelles pour creuser la deuxième tombe. Il y aurait dans le cortège trois voitures de location et un certain nombre de voitures privées – inutile d'essayer de maintenir la foule à l'écart des tombes.

» Il y eut alors un hurlement frénétique venant du salon où se trouvaient Sophie et les corps. Sa soudaineté paralysa à moitié la foule et fit renaître la même émotion que lorsque Luella avait crié et s'était évanouie. Steve Barbour et le diacre Leavitt s'apprêtaient à rentrer, mais avant qu'ils aient pu pénétrer dans la maison, Sophie se ruait déjà au-dehors, en sanglotant et en disant :

» "Cette figure à la fenêtre !… Cette figure à la fenêtre !…"

» Au même instant, un personnage à l'œil farouche tournait le coin de la maison ; le cri tragique de Sophie n'avait plus rien de mystérieux. Ce visage à la fenêtre, c'était celui de ce pauvre fou de Johnny, qui se mit à bondir en montrant Sophie du doigt et en hurlant :

» "Elle sait ! Elle sait ! Je l'ai vu sur sa figure quand elle les regardait, quand elle leur parlait ! Elle sait, et elle les laisse aller sous la terre et gratter pour avoir de l'air… Mais ils lui parleront et elle pourra les entendre… ils lui parleront, et lui apparaîtront… et un jour ils reviendront la chercher !"

» Zenas Welles entraîna le simple d'esprit toujours hurlant dans un appentis derrière la maison et l'y enferma de son mieux. On entendait de loin ses cris et les coups qu'il donnait dans la porte, mais personne n'y fit plus attention. On forma le

cortège qui, avec Sophie dans la première voiture, franchit lentement la courte distance séparant le village du cimetière de Swamp Hollow.

» L'aîné des Atwood fit des remarques appropriées au moment où Thomas Sprague était descendu dans la fosse et le temps que ce soit fini, Ed et Ethan avaient terminé la tombe de Thorndike de l'autre côté du cimetière. La foule s'y rendit. Le diacre Leavitt prononça quelques paroles ampoulées et l'on répéta l'opération de descente du cercueil. Les gens avaient commencé à s'éloigner par petits groupes, le fracas des cabriolets était général quand les pelles recommencèrent à voltiger. Pendant que la terre tombait avec un bruit sourd sur le couvercle des cercueils, en commençant par celui de Thorndike, Steve Barbour nota la série d'expressions qui se succédèrent sur le visage de Sophie Sprague. Il ne put les suivre toutes, mais celles qu'il put déceler s'assortissaient, semblait-il, d'une sorte de vague regard triomphant, équivoque, pervers, à demi réprimé. Il secoua la tête. »

C'est ici qu'en général Fred Peck abandonne son récit. « Qu'y a-t-il de plus à dire ? demanda-t-il en effet. Ce fut une sombre tragédie et l'on ne peut guère s'étonner qu'après cela Sophie soit devenue bizarre. » C'est tout ce qu'on entend quand il est tard et que le vieux Calvin Wheeler est rentré chez lui de son pas mal assuré. Quand il est encore là il reprend la parole, avec son chuchotement diablement suggestif et insidieux. Quelquefois ceux qui l'ont entendu craignent de passer ensuite devant la maison aux volets clos ou le cimetière, spécialement après la chute du jour.

« Eh !… eh !… Fred n'était alors qu'un jeunot et il ne se rappelle pas la moitié de ce qui s'est passé ! Vous voulez savoir pourquoi Sophie garde sa maison fermée, et pourquoi ce fou de Johnny continue encore à parler aux morts et à pousser des cris sous les fenêtres de Sophie ? Eh bien, monsieur, je ne sais pas si je sais tout ce qu'il y a à savoir, mais j'entends ce que j'entends. »

Ici le vieux crache sa chique et se penche pour prendre son auditeur par le bouton de sa veste.

« C'est la même nuit, figurez-vous… vers le matin, juste huit heures après les enterrements, que nous avons entendu le premier cri venant de la maison de Sophie. Tous on s'est réveillés – Steve et Emily Barbour et moi –, et Mathilde arrive en toute hâte, en tenue de nuit, et elle trouve Sophie tout habillée et complètement évanouie sur le plancher du salon. Une chance qu'elle n'ait pas fermé à clef. Nous l'avons fait revenir à elle ; elle tremblait comme une feuille et ne voulait pas dire ce qu'elle avait. Mathilde et Emily ont fait ce qu'elles ont pu pour la calmer, mais Steve me chuchotait des choses qui ne me mettaient pas tellement à l'aise. Il s'est trouvé qu'une heure après, quand on s'est dit qu'on allait bientôt rentrer à la maison, Sophie a penché la

tête sur le côté comme si elle avait écouté quelque chose. Et puis, tout d'un coup, elle s'est remise à crier, et elle s'est évanouie une deuxième fois.

» Eh bien, monsieur, je dis ce que je dis et je ne vais pas me mettre à deviner comme aurait fait Steve Barbour s'il avait osé. Il a toujours été de premier ordre pour insinuer des choses… il est mort de pneumonie il y a dix ans de cela…

» Ce qu'on a entendu de si faible, c'était simplement ce pauvre fou de Johnny, bien sûr. Il était à près d'un mile du cimetière et il a dû sortir par une fenêtre de la ferme où on l'avait enfermé – même si le constable Blake prétend qu'il n'est pas sorti cette nuit-là. Depuis ce jour-là il rôde autour des tombes en leur parlant à tous les deux, en criant des malédictions et en donnant des coups de pied au tertre de Tom, en mettant des poésies et des choses sur la tombe d'Henry. Et quand il ne fait pas ça, il rôde sous les fenêtres aux volets clos de Sophie en hurlant que quelque chose va bientôt venir la chercher.

» Elle ne voulait jamais s'approcher du cimetière et à présent elle ne veut même plus sortir de la maison, ni voir personne. Elle s'est mise à dire qu'il y avait une malédiction sur Stillwater, et je veux bien être pendu si elle n'a pas un peu raison, à voir la façon qu'ont les choses de s'en aller à la dérive ces temps-ci. Il y avait certainement quelque chose de bizarre avec Sophie à ce moment-là. Un jour lorsque Sally Hopkins était venue la voir – en 97 ou 98, je pense, il y avait un terrible tapage à ses fenêtres – et pendant tout ce temps-là, Johnny était enfermé en sûreté – du moins le constable Dodge l'a juré et rejuré. Mais je ne marche pas dans leurs histoires sur des bruits qui se produisent tous les 17 juin ou à propos de silhouettes vagues et lumineuses qui essaient d'ouvrir la porte et les fenêtres de Sophie tous les matins vers deux heures.

» Vous voyez, il était environ deux heures du matin quand Sophie a entendu les bruits et elle s'est évanouie deux fois pendant la nuit qui a suivi les obsèques. Steve et moi, et Mathilde, et Emily, nous avons entendu la deuxième fois, faible comme c'était, exactement comme je vous l'ai dit. Et je vous dis encore une fois que ce doit être ce fou de Johnny dans le cimetière, que Jotham Blake prétende ce qu'il voudra. On ne peut pas reconnaître la voix d'un homme de si loin et avec nos têtes pleines de bêtises ça n'a rien d'étonnant que nous ayons pensé qu'il y avait deux voix – et des voix qui n'avaient pas du tout été obligées de parler.

» Steve, il prétend en avoir entendu plus que moi. Je crois vraiment qu'il avait une certaine provision de fantômes. Mathilde et Emily avaient tellement peur qu'elles ne se rappellent pas ce qu'elles ont entendu. Et chose assez curieuse, personne d'autre en ville – s'il y avait des gens réveillés à cette heure indue n'a rien dit au sujet de bruits

qu'il aurait entendus.

» Quoi qu'il en soit, c'était si faible que ça aurait pu être le vent s'il n'y avait pas eu les mots. J'en ai compris un peu, mais je n'ai pas voulu dire que je confirmais tout ce que Steve prétendait avoir compris…

» "Une diablesse"… "tout le temps"… "Henry"… et "vivant" était clair… et aussi "vous savez"… "a dit que vous vous teniez prêt"… "vous débarrasser de lui" et "enterrez-moi"… dans une voix comme changée… Alors il y avait ce terrible "reviendra un jour" – dans un cri rauque comme la mort… mais ne me dites pas que Johnny n'aurait pas pu faire ces bruits…

» Hé là-bas, vous ! Pourquoi partez-vous si vite ? Peut-être je pourrais vous en dire plus si j'avais la tête à ça… »

COSMOS EFFONDRÉS

Collapsing Cosmoses – 1938 (1935)

Par Hammond Eggleston.
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Ce texte inachevé est le fruit d'une collaboration entre Lovecraft et R.H. Barlow. Il s'agit d'une curiosité littéraire, chaque auteur ayant rédigé un paragraphe avant de passer la plume à l'autre, puis de reprendre. Lovecraft a commencé le premier.

Dam Bor colla chacun de ses six yeux aux lentilles du cosmoscope. La peur faisait virer à l'orange ses tentacules nasaux, et ses antennes bourdonnaient avec un bruit rauque tandis qu'il dictait son rapport à l'opérateur placé derrière lui. « Ça y est ! s'écria-t-il. Cette tache dans l'éther ne peut être qu'une flotte spatiale venue de l'extérieur de notre continuum spatiotemporel. Rien de tel n'est jamais apparu auparavant. Ce doit être un ennemi. Donnez l'alarme à la Chambre de Commerce intercosmique. Il n'y a pas de temps à perdre – à cette allure, ils seront ici dans moins de six siècles. Il faut qu'Hak Ni mette immédiatement la flotte en alerte. »

Je levai les yeux du *Windy City Grab-Bag,* qui m'avait jusqu'ici permis de tromper mon ennui au cours des périodes d'inactivité de la Patrouille extragalactique. Le jeune légume de belle prestance, avec qui, depuis ma plus tendre enfance, je partageais mon bol de crème de chenille, et en compagnie duquel j'avais été expulsé de tous les bars de la cité intradimensionnelle de Kastor-Ya, avait vraiment l'air préoccupé, à en juger par son visage couleur lavande. Après qu'il eut donné l'alarme, nous grimpâmes sur nos scooters spatiaux pour nous rendre en toute hâte sur la planète extérieure qui abritait les réunions de la Chambre de Commerce.

Dans la Chambre du Grand Conseil, qui mesurait un peu moins de trois yards carrés (mais le plafond était très haut), étaient rassemblés des délégués venus des trente-sept galaxies de notre univers immédiat. Oll Stof, président de la Chambre et représentant du Soviet de Milliner, leva avec dignité son mufle sans yeux, prêt à s'adresser à la multitude des présents. C'était un organisme protozoaire très évolué, venu de Nov-Kas, qui parlait en émettant par alternance des ondes de chaleur et de froid.

« Messieurs, rayonna-t-il, je dois attirer votre attention sur le terrible péril qui nous menace. »

Chacun applaudit frénétiquement, tandis qu'une vague d'exaltation s'emparait de la

foule multiforme ; ceux qui n'avaient pas de mains agitaient leurs tentacules.

Il poursuivit :

« Hak Ni, grimpez sur l'estrade ! »

Il y eut un silence assourdissant, pendant lequel on entendit un faible encouragement venu des hauteurs vertigineuses de la tribune. Hak Ni, à qui d'innombrables exploits avaient valu de devenir notre chef, escalada l'interminable sommet situé à quelques centimètres au-dessus du sol.

« Mes amis… commença-t-il en raclant éloquemment ses membres postérieurs, ces murs et ces piliers tant aimés ne pleureront point pour moi… (Un de ses nombreux parents l'acclama.) Ne me rappelé-je pas quand… »

Oll Stof l'interrompit.

« Vous avez devancé mes ordres comme mes pensées. Allez, et faites triompher notre chère Intercosmique. »

Deux paragraphes plus tard, dépassant d'innombrables étoiles, nous nous dirigions vers l'endroit où une faible tache de cinq cent mille années-lumière de long marquait la présence de l'ennemi détesté, que nous n'avions pas encore vu. Nous ne savions quels monstres, d'une grotesque difformité, grouillaient parmi les lunes de l'infini, mais il y avait comme une menace inquiétante dans la lueur qui crût rapidement, jusqu'à emplir le ciel tout entier. Bientôt nous parvînmes à y distinguer des objets. Devant mes zones oculaires frappées d'horreur s'étendaient d'innombrables rangées de fusées en forme de ciseaux, dont l'apparence m'était inconnue.

Puis un bruit terrifiant vint des forces ennemies, et j'eus vite fait d'y reconnaître un salut et un défi. En réponse, un frémissement me parcourut, tandis que, toutes antennes dressées, je recevais cette promesse de combat avec ceux qui, venus d'abysses inconnus, faisaient irruption de si monstrueuse façon dans notre paisible univers.

Le bruit évoquait, en plus horrible, celui d'une machine à coudre rouillée. L'entendant, Hak Ni leva un mufle méfiant, et rayonna un ordre aux capitaines de notre flotte. Instantanément, les énormes vaisseaux spatiaux se mirent en ordre de bataille, seules quelques centaines d'entre eux se retrouvant à de nombreuses années-lumière en arrière.

LE JOURNAL D'ALONSO TYPER

The Diary of Alonso Typer – 1938 (1935)

Par William Lumley.
Traduction par Jacques Parsons.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Alonso Hasbrouch Typer, de Kingston, New York, a été vu pour la dernière fois et reconnu le 17 avril 1908 aux alentours de midi, à l'hôtel Richmond, à Batavia. Il était l'unique survivant d'une très ancienne famille du comté d'Ulster et il avait cinquante-trois ans au moment de sa disparition.

Mr. Typer avait fait ses études avec un précepteur puis aux universités Columbia et Heidelberg. Il passa toute sa vie à étudier ; le domaine de ses recherches comprenait bien des territoires obscurs et généralement redoutés aux frontières du savoir humain. Après avoir été refusés par de nombreux éditeurs, ses travaux sur le vampirisme, les fantômes et les phénomènes de poltergeist furent imprimés en édition privée. Il démissionna de la Society of Psychical Research en 1900 après une série de controverses particulièrement violentes.

À différentes époques, Mr. Typer voyagea beaucoup, disparaissant parfois pendant de longues périodes. Il est connu pour avoir visité des localités mystérieuses au Népal, en Inde, au Tibet et en Indochine. Il a passé la plus grande partie de l'année 1899 sur la mystérieuse île de Pâques. Les recherches approfondies menées après la disparition de Mr. Typer ne donnèrent aucun résultat et son héritage fut partagé à New York entre des cousins éloignés.

Le journal présenté ici a, dit-on, été trouvé dans les ruines d'une grande maison de campagne près d'Attica, N. Y., qui avait acquis, avant de s'effondrer, une réputation étrangement sinistre. L'édifice était très ancien, antérieur à l'installation massive des Blancs dans cette région. Elle avait été le domicile d'une famille étrange vivant sur elle-même, les van der Heyl, venue d'Albany en 1746 et curieusement entachée du soupçon de sorcellerie. Le bâtiment datait probablement des environs de 1760.

On sait très peu de chose sur l'histoire des van der Heyl. Ils se tenaient entièrement à l'écart de leurs voisins normaux, employaient des domestiques noirs amenés directement d'Afrique et parlant très peu l'anglais, firent instruire leurs enfants à domicile et dans des universités européennes. Ceux d'entre eux qui se répandirent

dans le monde furent rapidement perdus de vue, non sans avoir auparavant acquis une mauvaise réputation pour leur affiliation à des groupes pratiquant des messes noires et des cultes encore plus inquiétants.

Autour de la maison redoutée s'éleva un village aux maisons disséminées, peuplé d'Indiens et ensuite de renégats de la campagne environnante, qui portaient le nom équivoque de Chorazin. Plusieurs monographies ont été écrites par des ethnologues sur les singulières lignées héréditaires qui firent ensuite leur apparition parmi les villageois mélangés de Chorazin.

Juste derrière le village et en vue de la maison van der Heyl, se trouve une colline escarpée couronnée d'un cercle particulier de pierres levées que les Iroquois ont toujours considérées avec crainte et aversion. L'origine et la nature de ces pierres dont la date, d'après les témoignages d'ordre archéologique et climatérique, doit être fabuleusement reculée, est un problème qui n'a toujours pas été résolu.

À partir de 1795, les légendes colportées par les pionniers récents et la population ultérieure font souvent allusion aux cris étranges et aux chants venant à certaines saisons de Chorazin ainsi que de la grande maison et de la colline de pierres levées. Il y a cependant toutes les raisons de supposer que les bruits ont cessé vers 1872, lorsque toute la maison van der Heyl – domestiques et tout le monde – a disparu soudainement et simultanément.

À partir de cette date la maison fut désertée ; car d'autres événements désastreux – trois décès inexpliqués, cinq disparitions et quatre cas de folie subite – se produisirent lorsque de nouveaux propriétaires et des visiteurs intéressés tentèrent d'y séjourner. La maison, le village et des zones rurales importantes s'étendant des deux côtés retournèrent à l'État et furent, du fait qu'on ne pouvait découvrir d'héritiers van der Heyl, vendus aux enchères. Depuis 1890 environ les propriétaires – successivement feu Charles A. Shields et son fils Oscar S. Shields, de Buffalo ont laissé toute la propriété dans un état de complet abandon, et prévenu tous ceux qui se renseignaient de ne pas visiter la région.

Parmi ceux qui ont approché cette maison au cours de ces quarante dernières années, il y eut principalement des étudiants en sciences occultes, des officiers de police, des journalistes et de curieux personnages de l'étranger. Parmi ceux-ci il y avait un mystérieux Eurasien, probablement originaire de Cochinchine dont la dernière apparition, en proie à une crise d'amnésie et portant des mutilations bizarres, fit l'objet en 1903 d'abondantes informations de presse.

Le journal de Mr. Typer – un livre d'environ six pouces sur trois et demi, en papier rugueux avec une reliure étrangement solide en métal laminé de faible épaisseur – fut

trouvé en possession de l'un des villageois décadents de Chorazin le 6 novembre 1935, par un policier d'État envoyé pour enquêter sur les bruits concernant l'effondrement de la maison déserte des van der Heyl. La maison était bel et bien tombée, évidemment du fait de son âge et de son état de décrépitude, au cours du violent ouragan du 12 novembre. La désintégration était particulièrement complète et aucune recherche ne put être faite dans les ruines pendant plusieurs semaines. John Eagle, le villageois qui détenait le journal – basané, visage simiesque, type indien – dit avoir trouvé le livre près de la surface dès décombres, là où avait dû se trouver une chambre en façade au premier étage.

Le contenu de la maison ne put être identifié que pour une très petite partie. Cependant un caveau aménagé dans le sous-sol, énorme et fait de briques étonnamment solides (dont on dut faire sauter la vieille porte de fer à cause de sa serrure bizarrement décorée et d'une solidité opiniâtre) restait intact et présentait plusieurs caractéristiques déconcertantes. Tout d'abord, les murs étaient couverts de hiéroglyphes grossièrement gravés dans la brique, qui n'avaient pas encore été déchiffrés. Une autre particularité consistait en une énorme ouverture circulaire à l'arrière du caveau, bloquée par un éboulement qu'avait évidemment amené l'effondrement de la maison.

Mais ce qu'il y avait de plus étrange que tout, c'était le dépôt apparemment *récent* sur le sol dallé d'une substance fétide, gluante, d'un noir de poix, s'étendant suivant une ligne irrégulière de un yard environ de large et se terminant d'un côté à l'ouverture circulaire bloquée. Ceux qui furent les premiers à ouvrir ce caveau ont déclaré que l'endroit sentait une odeur rappelant celle du pavillon des reptiles au zoo.

Le journal, qui n'avait apparemment d'autre destination que de couvrir une investigation de la redoutable maison van der Heyl par Mr. Typer le disparu, a été reconnu comme authentique par les experts graphologues. L'écriture trahit des signes de tension nerveuse croissante à mesure qu'on avance vers la fin et devient par endroits presque illisible. Les villageois de Chorazin – dont la stupidité et la taciturnité déroutent tous ceux qui essaient d'étudier la région et ses secrets – ne se rappellent pas avoir distingué Mr. Typer des autres visiteurs téméraires de la maison maudite.

Le contenu du journal est donné ici textuellement et sans commentaire. Comment l'interpréter et qu'en inférer d'autre que la folie du rédacteur, c'est au lecteur d'en décider. Seul l'avenir nous dira quelle valeur il peut avoir pour résoudre un mystère vieux d'une génération. Il peut être remarqué que les généalogistes confirment les souvenirs tardifs de Mr. Typer dans l'affaire Adriaen Sleght.

LE JOURNAL

Arrivé ici vers six heures du soir. Il m'a fallu faire à pied tout le trajet depuis Attica malgré un orage menaçant, car personne n'a voulu me louer un cheval ou une voiture, et je ne sais pas conduire une automobile. L'endroit est encore pire que ce que j'attendais, et j'appréhende ce qui va venir, bien qu'en même temps je sois impatient de connaître le secret. La nuit va venir trop vite – la vieille horreur du sabbat de Walpurgis – et après ce temps passé au pays de Galles je sais ce qu'il faut chercher ici. Quoi qu'il arrive, je ne flancherai pas. Mû par une force sans limites, j'ai donné toute ma vie à la quête des mystères impies. Je ne viens ici que dans ce but, et je ne vais pas me quereller avec le destin.

Il faisait très sombre quand je suis arrivé ici bien que le soleil ne se soit pas le moins du monde couché. Les nuages d'orage étaient les plus denses que j'aie jamais vus et je n'aurais pu trouver mon chemin sans les éclairs. Le village est une petite mare stagnante épouvantable et ses rares habitants ne sont guère que des idiots. L'un d'entre eux m'a salué d'une drôle de façon, comme s'il me connaissait. Je ne vois qu'une faible partie du paysage – simplement une petite vallée marécageuse, de curieux roseaux bruns et des champignons morts, entourés d'arbres décharnés, bizarrement contournés, avec des rameaux dénudés. Mais, derrière le village, se dresse une colline d'aspect sinistre au sommet de laquelle se trouve un cercle de grosses pierres avec une autre pierre au centre. Cela, il n'y a pas de question, est la mauvaise chose primordiale dont V… m'a parlé à propos du N…

La grande maison est située au milieu d'un parc envahi de bruyères au curieux aspect. J'ai eu de la peine à passer au travers, mais quand j'y fus parvenu, le grand âge et la décrépitude du bâtiment faillirent me dissuader d'entrer. L'endroit paraissait crasseux et malsain, je me demandais comment une masse si lépreuse pouvait se tenir. C'est du bois ; et bien que son plan d'origine soit caché sous un enchevêtrement déroutant d'ailes ajoutées à différentes dates, je pense que cela a été bâti à l'origine dans le style colonial de la Nouvelle-Angleterre. C'était probablement plus facile à construire qu'une maison hollandaise en pierre – et alors là, je me rappelle également que la femme de Dirck van der Heyl était de Salem, et fille de l'indicible Abaddon Corey. Il y avait un petit porche à piliers et je pus m'y mettre à l'abri dès que l'orage éclata. C'était une tempête démoniaque – il faisait noir comme en pleine nuit, avec la

pluie qui tombait à verse, du tonnerre et des éclairs comme si c'était la fin du monde, et un vent qui s'accrochait littéralement à moi.

La porte n'était pas fermée à clef, je sortis donc ma torche électrique et entrai. Il y avait des pouces de poussière par terre et sur les meubles ; cela sentait la tombe envahie de moisissures. Un vestibule allait d'un bout à l'autre, et il y avait à droite un escalier en pas de vis.

Je montai péniblement l'escalier et choisis cette chambre sur le devant pour y camper. Tout paraissait meublé, bien que la plus grande partie du mobilier soit en pièces. Cela est écrit à huit heures, après un repas froid tiré de mon sac de voyage. Ensuite les gens du village m'apporteront du ravitaillement ; cependant, ils n'acceptent pas de s'avancer plus près que les ruines de la grille du parc jusqu'à (comme ils disent) plus tard. Je voudrais pouvoir me débarrasser d'un désagréable sentiment de familiarité avec cet endroit.

Plus tard. – J'ai conscience de plusieurs présences dans cette maison. L'une en particulier m'est décidément hostile – une volonté maléfique qui essaie de combattre la mienne et de prendre le dessus. Je ne dois pas autoriser cela un instant, mais employer toutes mes forces pour y résister. C'est abominablement maléfique et absolument non humain. Je pense que cela doit être allié à des pouvoirs extérieurs à la Terre – des pouvoirs dans les espaces derrière le temps et au-delà de l'univers. Cela domine comme un colosse, confirmant ce qui est dit dans les écrits d'Aklo. Il y a une telle sensation de grande taille en liaison avec cela que je me demande si ces chambres peuvent contenir sa masse – et pourtant, il n'a pas de masse visible. Son âge doit être indiciblement grand – d'une manière choquante, indescriptible.

18 avril. – Très peu dormi la nuit dernière. À trois heures du matin, un vent étrange, insinuant, commence à envahir toute la région, en montant sans cesse jusqu'à ce que la maison se balance comme sous l'effet d'un typhon. Alors que je descendais l'escalier pour m'occuper de la grande porte qui s'agitait, l'obscurité prenait des formes à moitié visibles dans mon imagination. Juste au-dessous du palier, j'ai été poussé violemment par-derrière – par le vent, je suppose, bien que j'aie pu jurer avoir vu le contour d'une gigantesque patte noire qui se dissipait au moment où je me retournais. Je n'ai pas manqué ma marche, mais j'ai terminé la descente sans encombre et poussé le lourd verrou de la porte dangereusement secouée.

Je n'avais pas l'intention d'explorer la maison avant l'aube ; mais à présent,

incapable de me rendormir, excité par un mélange de terreur et de curiosité, je n'avais plus envie de remettre mes recherches. Ma puissante torche à la main, je suis parti à travers la poussière jusqu'au grand salon du midi où je savais que se trouveraient les portraits. Ils étaient là, exactement comme avait dit V… et comme je paraissais le savoir également d'une source plus obscure. Certains étaient si noircis et si couverts de poussière que je ne pouvais y discerner que peu de chose, ou rien du tout, mais de ceux que je pouvais repérer je reconnus qu'ils étaient en effet de la détestable lignée des van der Heyl. Certaines des peintures paraissaient faire penser à des figures que j'avais connues ; mais quelles figures au juste, je ne pouvais pas le retrouver.

Les traits de ce terrible hybride de Joris – engendré en 1773 par la plus jeune fille du vieux Dirck – étaient les plus nets de tous ; je pouvais repérer ses yeux verts et son expression de serpent. Chaque fois que j'éteignais la torche ce visage semblait continuer à luire dans le noir jusqu'à ce que je m'imagine à moitié qu'il brillait de lui-même d'une vague lueur verdâtre. Plus je regardais, plus il paraissait maléfique et je me détournai pour éviter d'être halluciné par ces changements d'expression.

Mais je me tournai vers quelque chose de pire. La longue figure austère, les petits yeux rapprochés et les traits porcins le faisaient reconnaître sur-le-champ, même si l'artiste s'était efforcé de faire paraître ce groin aussi humain que possible. C'était ce que V… avait chuchoté. Comme je le contemplais avec horreur, je crus voir les yeux prendre un éclat rougeâtre, pendant un instant le fond parut remplacé par un décor étranger et apparemment déplacé – une dune déserte et lugubre sous un ciel d'un jaune sale, sur laquelle poussait un buisson d'épines noires à l'air sinistre. Craignant pour ma raison, je quittai précipitamment cette galerie maudite pour regagner à l'étage au-dessus le coin débarrassé de sa poussière où j'avais installé mon « camp ».

Plus tard. – Décidé à explorer une partie des ailes du labyrinthe à la lumière du jour. Je ne peux pas me perdre car les empreintes de mes pas sont visibles dans la poussière où l'on enfonce jusqu'à la cheville et je peux reconnaître si nécessaire d'autres pistes. Il est curieux de constater avec quelle facilité j'ai appris à m'y retrouver dans ce dédale de couloirs. Suivi une longue aile orientée vers le nord jusqu'à son extrémité et suis arrivé à une porte fermée, dont je force la serrure. Derrière il y avait une toute petite chambre bourrée de meubles dont les boiseries sont sérieusement mangées aux vers. Sur le mur extérieur, je repérai un espace noir derrière le bois pourri, puis je découvris un étroit passage secret descendant dans des profondeurs inconnues et d'un noir d'encre. C'était une sorte de tunnel sans marches ni rampe, en pente rapide et je me demandais à quoi il avait bien pu servir.

Au-dessus de la cheminée, il y avait un tableau couvert de moisissures. En le regardant de près, je vis qu'il représentait une jeune femme habillée à la mode de la fin du XVIIIe siècle. Le visage est d'une beauté classique, mais avec l'expression la plus démoniaque et maléfique qu'il m'ait été jamais donné de voir chez un être humain. Il n'y a pas seulement la ruse, la rapacité et la cruauté, mais aussi quelque chose de hideux qui dépasse la compréhension humaine ; le tout semble avoir laissé son empreinte sur ces traits délicatement ciselés. En regardant j'avais l'impression que l'artiste – ou le lent processus de la moisissure et de la dégradation – avait donné à ce teint pâle une coloration maladive verdâtre, et quelque chose d'à peine perceptible qui aurait pu faire penser à une peau couverte de très minuscules écailles. Ensuite, je montai au grenier où je trouvai plusieurs coffres pleins de livres étranges – dont beaucoup dans des caractères et une présentation totalement inconnus. L'un de ces livres contenait des variantes de la formule d'Aklo dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Je n'ai pas encore examiné les livres qui se trouvent en bas sur les étagères poussiéreuses.

19 avril. – Il y a certainement ici des présences invisibles, bien que la poussière ne porte pas d'autres empreintes que les miennes. Hier j'avais taillé un passage à travers les bruyères pour aller jusqu'à la grille du parc où l'on dépose mes provisions, mais ce matin je l'ai trouvé bouché. Très étrange, puisque la sève commence à peine à monter dans les buissons. J'ai de nouveau l'impression qu'il y a là, tout près, quelque chose de tellement colossal que les pièces peuvent à peine le contenir. Cette fois-ci je sens qu'une des présences est d'une taille semblable, et je sais à présent que le troisième rituel Aklo – que j'ai trouvé hier dans ce livre au grenier – rendrait cet être solide et visible. Reste à savoir si j'aurais le courage d'essayer cette matérialisation. Les périls sont grands.

La nuit dernière, j'ai commencé à apercevoir des figures et des formes fugaces dans les coins sombres des couloirs et des chambres – figures et formes si hideuses et repoussantes que je n'ose pas les décrire. Elles semblent être d'une substance voisine de celle de cette patte géante qui a essayé de me pousser dans l'escalier avant-hier au soir, et elles doivent être par conséquent des fantômes de mon imagination bouleversée. Ce que je cherche ne ressemblerait pas tout à fait à ces choses. J'ai revu la patte, quelquefois seule, quelquefois avec l'autre, mais j'ai décidé d'ignorer ce phénomène.

Au début de l'après-midi, j'ai exploré la cave pour la première fois. Comme les marches de bois de l'escalier sont complètement pourries, je suis descendu par une

échelle trouvée dans une resserre. L'ensemble n'est qu'une masse d'incrustations de salpêtre avec des tas sans forme marquant les endroits où se trouvaient divers objets qui se sont désintégrés. Tout au bout se trouve un passage étroit qui paraît s'étendre sous l'aile nord où j'ai trouvé la petite chambre verrouillée, et à l'extrémité se trouve un mur massif de briques avec une porte de fer fermée à clef. Ce mur et cette porte font apparemment partie d'une sorte de caveau et ont toutes les caractéristiques d'un travail effectué au XVIIIe siècle – nettement antérieur à la Révolution. Sur la serrure qui, chose curieuse, est nettement plus ancienne que le reste de la partie métallique, sont gravés certains symboles que je ne peux pas déchiffrer.

V… ne m'a pas parlé de ce caveau. Il me met plus mal à l'aise que tout ce que j'ai vu d'autre car chaque fois que je m'en approche je suis pris d'une envie irrésistible d'*écouter* quelque chose. Jusqu'à présent aucun *bruit* fâcheux n'a accompagné mon séjour dans ce lieu maudit. En quittant la cave, je regrettais amèrement que l'escalier ne soit plus là ; car l'ascension de l'échelle m'a paru d'une lenteur affolante. Je ne veux pas redescendre dans cet endroit – et pourtant quelque génie malfaisant me pousse à essayer d'y retourner *la nuit* si je veux apprendre ce qu'il y a à apprendre.

20 avril. – J'ai sondé les profondeurs de l'horreur – simplement pour apprendre qu'il existe des profondeurs encore plus insondables. Hier soir, la tentation était trop forte et au début de la nuit je suis redescendu dans cette cave infernale, couverte de salpêtre, ma torche à la main. J'ai marché sur la pointe des pieds parmi les tas amorphes jusqu'à ce terrible mur de briques et cette porte fermée. Je ne faisais aucun bruit, je me retenais de chuchoter aucune des formules d'incantation que je connaissais, mais je prêtais l'oreille avec la plus vive attention.

Je finis par entendre les bruits venant de l'autre côté de ces tôles, des pas feutrés menaçants et des murmures, comme s'il y avait eu à l'intérieur des animaux de nuit. Alors, il y avait aussi un affreux bruit de glissement, comme celui qu'aurait fait un grand serpent ou un animal marin en traînant ses anneaux monstrueux sur un sol pavé. Presque paralysé de terreur, je regardai l'énorme serrure rouillée, les hiéroglyphes inconnus et mystérieux qui s'y trouvaient gravés. C'étaient des signes que j'étais incapable d'identifier, et quelque chose dans leur technique vaguement mongoloïde faisait penser à une antiquité effrayante et indescriptible. À certains moments, il me semblait que je les voyais luire d'une clarté verdâtre.

Je faisais demi-tour pour m'enfuir, mais je trouvai devant moi cette vision de pattes énormes, des grandes griffes qui semblaient se gonfler et devenaient plus tangibles à mesure que je regardais. Elles s'étendaient en sortant de l'inquiétante obscurité de la

cave, on voyait au-delà apparaître comme le début de membres couverts d'écailles ; une volonté furieuse et malfaisante guidait leurs tâtonnements affreux. Alors j'entendis, venant de derrière moi – à l'intérieur de cet abominable caveau – une nouvelle explosion de bruits étouffés mais se répercutant qui semblaient faire écho à quelque chose comme des coups de tonnerre éloignés. Poussé par cette peur plus grande, j'approchai ma torche électrique des pattes d'ombre et je les vis s'effacer devant le faisceau éclairant à pleine intensité. Alors, je remontai l'échelle en courant, la torche entre les dents et je ne m'arrêtai qu'après avoir regagné mon « camp » de l'étage supérieur.

Comment est-ce que cela se terminera, je n'ose pas l'imaginer. Je suis venu pour chercher et je sais à présent que quelque chose est à ma recherche. Je ne peux pas partir même si je le voulais. Ce matin, j'ai essayé d'aller chercher mes provisions à la grille, mais j'ai trouvé les bruyères étroitement enchevêtrées sur mon chemin. C'était la même chose dans toutes les directions – derrière la maison et de tous les côtés. À certains endroits les plantes grimpantes brunes, barbelées, se sont déroulées jusqu'à des hauteurs étonnantes et forment une haie d'acier qui me bouche toute issue. Les villageois ont quelque chose à voir là-dedans. En rentrant à l'intérieur, j'ai trouvé mes provisions dans le grand vestibule du devant. Mais aucun indice ne m'a permis de savoir comment elles étaient arrivées jusque-là. Je regrette maintenant d'avoir balayé la poussière. Je vais en répandre encore un peu pour voir quelles empreintes on laisse.

Cet après-midi, j'ai lu quelques livres dans la grande bibliothèque sombre du rez-de-chaussée au fond et je me suis mis à soupçonner des choses que je ne peux pas me résoudre à mentionner. Je n'avais jamais vu le texte des *Manuscrits pnakotiques* et les *Élytres d'Eltdown* jusque-là et je ne serais pas venu ici si j'avais su ce qu'ils contenaient. Je crois qu'il est à présent trop tard, car nous ne sommes plus qu'à dix jours du terrible Sabbat. C'est pour cette nuit d'horreur qu'*ils* me tiennent en réserve.

21 avril. – J'ai étudié de nouveau les portraits. Certains portent un nom, et j'en ai remarqué un qui m'a intrigué. C'est une femme au visage mauvais, peint il y a environ deux siècles. Il porte le nom de Trintje van der Heyl Sleght et j'ai la nette impression d'avoir déjà rencontré ce nom de Sleght en relation avec quelque chose de significatif. Alors ce n'était pas horrible mais cela l'est devenu aujourd'hui. Je dois fouiller ma tête pour trouver un indice.

Les yeux de ces tableaux me hantent. Est-il possible que certains d'entre eux émergent plus nettement de leur linceul de poussière, de décrépitude et de

moisissure ? Les sorciers à tête de serpent et de porc me fixent horriblement dans leurs cadres noircis et une douzaine d'autres faces hybrides commencent à me guetter dans les pénombres de l'arrière-plan. Il y a chez eux tous un hideux air de famille et ce qui est humain en eux est encore plus horrible que ce qui ne l'est pas. Je voudrais qu'ils me rappellent moins d'autres figures – des figures que j'ai connues dans le passé. Ils formaient une lignée maudite, et Cornélius de Leyde était le pire de tous. C'est lui qui a abattu la barrière après que son père eut trouvé cette autre clef. Je suis sûr que V… ne connaît qu'une partie de l'horrible vérité, si bien que je suis sans préparation ni défense. Et la lignée avant le vieux Claes ? Ce qu'il a fait en 1591 n'aurait jamais pu être fait sans l'héritage de plusieurs générations maléfiques ou bien un lien quelconque avec l'extérieur. Et les ramifications que cette lignée monstrueuse a poussées en avant ? Sont-elles répandues sur toute la surface de la terre, attendant toutes leur héritage commun d'horreur ? Il faut que je retrouve l'endroit où j'ai jadis noté si spécialement le nom de Sleght.

Je voudrais pouvoir être sûr que ces tableaux restent toujours dans leurs cadres. Depuis plusieurs heures, j'ai vu des présences fugitives, telles que les premières pattes, les visages d'ombres et les formes, mais reproduisant rigoureusement certains des portraits anciens. En quelque sorte je ne peux jamais apercevoir simultanément une présence et le portrait qui lui ressemble. La lumière est toujours défectueuse pour l'une ou pour l'autre, ou bien la présence se produit dans une pièce qui n'est pas celle où se trouve le portrait.

Peut-être, comme je l'avais espéré, les présences ne sont-elles que des créations de l'imagination, mais je ne peux pas en être sûr actuellement. Quelques-unes sont femelles et de la même beauté infernale que le tableau de la petite chambre fermée. Certaines ne ressemblent à aucun portrait que j'ai vu, mais me donnent tout de même l'impression que leurs traits reproduits par la peinture se cachent sans être identifiés, sous la moisissure et la suie des toiles dont je ne peux reconnaître le sujet. Un petit nombre, je le crains désespérément, ont approché de la matérialisation sous la forme solide ou semi-solide – et certaines sont d'une familiarité terrible et inexpliquée.

Il y a une femme qui surpasse tout le reste en éclatante beauté. Ses charmes empoisonnés sont comme une fleur de miel qui pousserait sur le bord de l'enfer. Quand je la regarde de près, elle disparaît, mais seulement pour reparaître ensuite. Son visage a un reflet verdâtre, de temps en temps, j'imagine que je distingue quelque chose de squameux dans sa peau lisse. Qui est-elle ? Cet être est-il celui qui a dû vivre dans la petite chambre fermée, il y a un siècle ou davantage ?

Mes provisions avaient été de nouveau laissées dans l'antichambre sur le devant

– telle sera désormais l'habitude, cela est clair. J'ai répandu de la poussière pour avoir des empreintes, mais ce matin, le hall avait été entièrement balayé par une main inconnue.

22 avril. – J'ai fait aujourd'hui une horrible découverte. J'ai exploré de nouveau le grenier envahi par les toiles d'araignée et j'ai trouvé un coffre sculpté, tombant en poussière – venant certainement de Hollande – plein de livres et de papiers blasphématoires beaucoup plus anciens que tout ce que j'ai trouvé jusqu'à présent. Il y avait un *Necronomicon* en grec, un *Livre d'Eibon* en français des Normands de la Conquête, et une première édition du vieux *De Vermis Mysteriis* de Ludvig Prinn. Mais le manuscrit ancien relié était ce qu'il y avait de pire. Il était en bas latin et de l'écriture étrange, en pattes de mouche de Claes van der Heyl. C'était évidemment un journal ou un carnet de notes tenu par lui entre 1560 et 1580. Quand j'ouvris le fermoir d'argent noirci et feuilletai les pages jaunies, un dessin colorié s'en échappa – la représentation d'une monstrueuse créature ne ressemblant à rien autant qu'à une pieuvre, avec un bec et des tentacules, de grands yeux jaunes et dans son contour une ressemblance lointaine avec un être humain.

Je n'avais jamais vu jusque-là pareille forme de cauchemar aussi parfaitement répugnante. Sur les pattes, les pieds et les tentacules de la tête, se trouvaient de curieuses griffes qui me rappelaient les ombres colossales qui tâtonnaient d'une si horrible manière sur mon passage – tandis que la chose elle-même siégeait sur un grand piédestal du genre trône où étaient inscrits des hiéroglyphes inconnus vaguement apparentés au chinois. Sur l'écriture comme sur l'image, planait une atmosphère si sinistre et profondément maléfique et en même temps subtile que je ne pouvais y voir le produit d'aucun monde ni d'aucune époque. Cette forme monstrueuse devait être plutôt le foyer où se concentrait tout le mal de l'espace sans limites, à travers les siècles passés et à venir – et ces symboles doivent être plutôt de viles icônes sensibles douées d'une vie morbide indépendante et prêtes à jaillir du parchemin pour détruire le lecteur. Je n'avais aucun indice sur la signification de ce monstre et de ces hiéroglyphes, mais je savais qu'ils avaient tous été tracés avec une précision infernale et dans un but inavouable. À mesure que j'étudiais ces caractères impurs, leur parenté avec les symboles gravés sur cette serrure sinistre de la cave devenait pour moi de plus en plus manifeste. Je laissai le tableau dans le grenier car avec une telle chose à côté de moi, le sommeil ne serait jamais venu.

Pendant tout l'après-midi et toute la soirée, je lus le manuscrit du vieux Claes van der Heyl ; ce que j'ai lu assombrira et rendra horrible le temps, quel qu'il soit, qu'il

me reste à vivre. La genèse du monde, et des mondes antérieurs se déroula devant mes yeux. J'ai appris ce qui concerne la ville de Shamballah, construite par les Lémuriens, il y a cinquante millions d'années et cependant toujours inviolée, à l'abri de sa muraille de force psychique dans le désert oriental. J'ai appris ce qui concerne *le Livre de Dzyan*, dont les six premiers chapitres datent d'avant la Terre et qui était vieux lorsque les seigneurs de Vénus sont venus à travers l'espace sur leurs vaisseaux pour civiliser notre planète. Et je vis consigné par écrit pour la première fois, ce nom que d'autres avaient prononcé devant moi à voix basse et que j'avais connu d'une manière plus intime et plus horrible – le nom maudit et redouté de *Yian-Ho*.

En plusieurs endroits, j'étais arrêté par des passages nécessitant une clef. Ensuite, d'après diverses allusions, je compris que le vieux Claes n'avait pas osé concentrer tout son savoir dans un seul livre, mais avait réservé certains points pour un autre. Et un volume ne peut pas être complètement intelligible sans celui qui doit l'accompagner. J'ai donc résolu de trouver le second volume s'il se trouve quelque part dans cette maison maudite. Bien que véritablement prisonnier, je n'ai pas perdu le goût que j'ai toujours eu, ma vie durant, pour l'inconnu. Et je suis décidé à sonder le cosmos aussi profondément que possible avant que la mort arrive.

23 avril. – Fouillé toute la matinée à la recherche du second journal. L'ai trouvé vers midi dans un bureau de la petite chambre fermée à clef. Comme le premier, il est dans le latin barbare de Claes van der Heyl, et il paraît consister en notes séparées se référant à différents passages de l'autre. En le feuilletant, je suis tombé immédiatement sur le nom abhorré de Yian-Ho – Yian-Ho, cette ville perdue et cachée où dorment des secrets vieux de siècles et de siècles, et au sujet de laquelle des souvenirs plus anciens que leur corps se cachent derrière l'esprit de tous les hommes. Il y est répété bien des fois et le contexte est parsemé de hiéroglyphes grossièrement tracés, clairement apparentés à ceux du piédestal dans ce dessin infernal que j'avais vu. Ici, cela est clair, gît la clef de cette forme monstrueuse à tentacules et de son message interdit. Sachant cela, je remontai l'escalier grinçant jusqu'au grenier, domaine des toiles d'araignée et de l'horreur.

Quand j'essayai d'ouvrir la porte de ce grenier, elle résista comme jamais encore elle n'avait fait. Elle déjoua plusieurs tentatives, malgré tous mes efforts et quand elle finit par céder, j'eus la nette impression qu'une forme colossale, invisible, l'avait soudain libérée – une forme qui fut enlevée par des ailes immatérielles mais qu'on pouvait entendre battre distinctement. Quand j'ai retrouvé l'horrible dessin j'eus l'impression de ne pas l'avoir laissé exactement au même endroit. En appliquant la

clef à l'autre livre, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle ne constituait pas un guide direct jusqu'au secret – trop sombre pour n'être gardé que superficiellement. C'était seulement un indice. Il me faudrait des heures – peut-être des jours – pour dégager l'affreux message.

Vivrai-je assez longtemps pour apprendre le secret ? Les membres et les pattes noirs d'ombre hantent ma vue de plus en plus à présent, et paraissent encore plus gigantesques qu'au début. Et je ne suis jamais libéré pour longtemps de ces vagues présences inhumaines dont la masse nébuleuse semble trop grande pour pouvoir être contenue dans les chambres. Et de temps en temps, visages et formes grotesques et évanescents, caricatures des portraits, se rassemblent devant moi dans une confusion déconcertante.

Vraiment, il y a de terribles arcanes primitives de la Terre qu'il vaudrait mieux laisser dans l'inconnu sans les évoquer ; de dangereux secrets qui n'ont rien à faire avec l'homme et que l'homme ne peut apprendre qu'en renonçant à la paix et à la raison ; des vérités chiffrées qui font pour toujours de l'initié un étranger au milieu de ses semblables et l'obligent à marcher seul sur la Terre. Les terribles survivances de choses plus vieilles et plus puissantes que l'homme sont de même. Des choses qui ont d'une manière blasphématoire traversé en désordre les siècles pour parvenir à une époque qui n'était pas faite pour elles. Des entités monstrueuses qui sont restées plongées dans un sommeil sans fin au sein de cryptes incroyables et de cavernes reculées, en marge des lois de la raison et de la causalité, prêtes à être réveillées par tels blasphémateurs qui connaîtraient leurs signes noirs interdits et leurs mots de passe furtifs.

24 avril. – Étudié toute la journée le tableau et la clef dans le grenier. Au coucher du soleil entendu des bruits étranges, d'un genre que je n'avais encore jamais rencontré et qui semblent arriver de très loin. En prêtant l'oreille, je m'aperçus qu'ils devaient venir de cette curieuse colline escarpée avec ce cercle de pierres levées qui se trouve derrière le village à une certaine distance au nord de la maison. J'avais entendu dire qu'il y avait un sentier qui partait de la maison pour aboutir au sommet de cette colline près de ce dolmen. J'avais soupçonné qu'à certaines saisons les van der Heyl avaient de fréquentes occasions de l'utiliser ; mais tout cela était jusque-là resté latent dans mon subconscient. Les bruits actuels consistaient en sons flûtés stridents alternant avec un genre de sifflement ou de chuintement particulièrement hideux, une sorte de musique bizarre et d'ailleurs dont rien dans les annales de la Terre ne saurait rendre compte. C'était très faible, cela s'éteignait vite, mais l'affaire

avait déclenché en moi une suite de réflexions. C'est en direction de la colline que la longue aile du nord au plan incliné mystérieux et le caveau de briques fermé à clef situé au-dessous sont orientés. Peut-il y avoir là une connexion qui m'aurait jusqu'à présent échappé ?

25 avril. – J'ai fait une découverte particulière et bouleversante sur la nature de mon emprisonnement. Attiré vers la colline par une fascination de mauvais aloi, j'ai découvert que les bruyères s'écartaient sur mon passage, *mais seulement dans cette direction*. Il y a une porte en ruine et sous les buissons, sans aucun doute, les traces d'un ancien sentier. Les bruyères s'étendent sur une partie de la montée et tout autour de la colline, bien que le sommet aux pierres levées soit seulement couvert d'une curieuse végétation de mousse et d'herbes chétives. J'ai gravi la colline et j'ai passé là plusieurs heures. J'ai remarqué un vent étrange qui paraît balayer toujours le pourtour des monolithes interdits et qui semble quelquefois murmurer d'une façon curieusement articulée bien qu'incompréhensible.

Ces pierres, par leur couleur et leur contexture, ne ressemblent à rien de ce que j'ai pu voir ailleurs. Elles ne sont ni brunes ni grises, mais plutôt d'un jaune sale tournant au vert maléfique ; elles semblent avoir le côté changeant du caméléon. La contexture rappelle étrangement la peau écaillée du serpent et au toucher elle laisse une odeur nauséeuse inexplicable. Elle est aussi froide et visqueuse que la peau d'un crapaud ou d'un autre reptile. Près du menhir central se trouve un creux singulier entouré d'une bordure de pierres que je ne peux expliquer ; c'était peut-être l'orifice d'un puits ou d'un tunnel bouché depuis longtemps. Quand j'ai essayé de descendre de la colline en des points éloignés de la maison, les bruyères m'ont comme avant empêché de passer. Par contre le sentier menant à la maison était facile à retrouver.

26 avril. – Monté de nouveau sur la colline ce soir. Ai trouvé le murmure du vent beaucoup plus net. Ce bourdonnement presque furieux était devenu tout proche de la véritable parole mais dans un genre vaguement sifflant. Il m'a rappelé l'étrange chant flûté que j'avais entendu venant de loin. Après le coucher du soleil éclata un curieux éclair qui illumina l'horizon au nord, comme si on était prématurément en été. Il fut suivi presque aussitôt d'une curieuse détonation qui se produisit haut dans le ciel pâlissant. Il y avait autour de ce phénomène quelque chose qui me bouleversa profondément et je ne pus me soustraire à l'impression que le bruit se terminait en une sorte de discours sifflant qui n'avait rien d'humain et qui se prolongeait en un rire cosmique guttural. Est-ce que mon esprit s'est mis finalement à chanceler, ou bien ma

curiosité déplacée s'est-elle mise à faire surgir des espaces du crépuscule des horreurs dont jamais on n'avait entendu parler ? Le Sabbat est actuellement tout proche. Comment cela finira-t-il ?

27 avril. – Mes rêves sont enfin sur le point de se réaliser ! Que la vie de mon esprit ou de mon corps soit ou non en jeu, je franchirai la porte ! Mes progrès dans le déchiffrage de ces hiéroglyphes du tableau, d'une importance cruciale, ont été lents, mais, cet après-midi, j'ai mis le doigt sur l'indice final. Vers le soir je connaissais leur signification, et celle-ci ne peut s'appliquer que d'une seule façon aux choses que j'ai rencontrées dans cette maison.

Il y a au-dessous de cette maison – inhumé je ne sais pas en quel endroit – un Ancien qui me montrera la porte par laquelle je devrai entrer et me donnera les signes et les mots perdus dont j'aurai besoin. Depuis combien de temps Il est enterré là, oublié de tous sauf de ceux qui ont dressé les pierres sur la colline et de ceux qui, par la suite, ont cherché cet endroit et bâti cette maison, je ne peux faire à ce sujet aucune supposition. Quand Hendrik van der Heyl est venu en 1638 en Nouvelle-Hollande, il était, sans aucun doute, à la recherche de cette chose. Les hommes de cette Terre ne le savent pas, sauf dans les chuchotements secrets de ceux, rares et secoués de terreur, qui ont trouvé la clef ou en ont hérité. Aucun œil humain ne L'a jamais vu – sauf si les sorciers disparus de cette maison ont fouillé plus profondément qu'on ne l'a pensé.

Avec la connaissance des symboles est venue de même la maîtrise des Septs Signes perdus de la Terreur, et une reconnaissance tacite des hideux et imprononçables Mots de la Terreur. Tout ce qui me reste à accomplir, c'est le Chant qui transfigurera cet Oublié qui est Gardien de la Porte antique. Ce Chant m'étonne beaucoup. Il est composé de sons gutturaux rébarbatifs et de sifflantes incommodantes ne ressemblant à aucune langue que j'aie rencontrée, même dans les plus noirs chapitres du *Livre d'Eibon*. En rendant visite à la colline au moment du coucher du soleil j'ai essayé de le lire à haute voix, mais il a provoqué en réponse un vague et sinistre grondement dans le lointain, et l'on a vu se tordre et tourbillonner comme une chose vivante et malfaisante un nuage de poussière élémentaire. Je ne prononce peut-être pas correctement les syllabes d'ailleurs ou bien peut-être est-ce uniquement pendant le Sabbat – cet infernal Sabbat pour lequel les Pouvoirs de cette maison me retiennent sans aucun doute – que la grande transfiguration peut se produire.

J'ai eu ce matin une étrange poussée de terreur. J'ai pensé un moment que je me rappelais où j'avais vu antérieurement ce nom déconcertant de Sleght et la perspective de voir les choses se réaliser m'a rempli d'une inexprimable horreur.

28 avril. – Aujourd'hui des nuages noirs menaçants se sont levés par intermittence au-dessus du cercle de la colline. J'avais plusieurs fois remarqué des nuages de ce genre, mais leur contour et leur disposition présentent maintenant une signification nouvelle. Ils ressemblent à des serpents, sont fantastiques et curieusement comparables aux formes maléfiques nébuleuses que j'ai vues dans la maison. Ils flottent en cercle autour du dolmen primitif, en tournant plusieurs fois comme s'ils étaient doués d'une vie sinistre et mus par une intention. Je pourrais jurer qu'ils font entendre un chuchotement furieux. Après environ quinze minutes ils s'éloignent lentement, toujours vers l'est, comme les unités d'un bataillon en ordre dispersé. Sont-ce en vérité ceux que Salomon connaissait de longue date – ces êtres géants pleins de noirceur dont le nombre est légion, et dont le pas ébranle la Terre ?

J'ai répété le Chant qui doit transfigurer la Chose Sans Nom. Cependant je suis pris d'étranges frayeurs quand je prononce ces syllabes, même à mi-voix. J'ai rassemblé tous les témoignages et j'ai à présent découvert que le seul chemin pour arriver à Lui passe à travers le caveau fermé à clef. Ce caveau a été construit dans un dessein infernal, et doit recouvrir le souterrain conduisant au Gîte immémorial. Quels sont les gardiens qui mènent à l'intérieur une existence sans fin, qui prospèrent de siècle en siècle grâce à une nourriture inconnue, un fou seul peut faire à ce sujet des conjectures. Les sorciers de cette maison, qui les ont fait venir de l'intérieur de la Terre, ne les ont connus que trop bien, comme le révèlent les bouleversants portraits et les souvenirs que recèle cet endroit.

Ce qui me trouble le plus, c'est le côté limité du Chant. Il évoque l'Être Sans Nom, mais ne fournit aucune méthode pour le contrôle de Ce Qui est évoqué. Il y a naturellement les signes et les gestes généraux, mais il reste à voir s'ils se révéleront efficaces à l'égard d'un tel Être. Cependant, les récompenses sont assez importantes pour justifier qu'on coure n'importe quel danger, et je ne pourrais pas me dérober, même si je le voulais, puisqu'une force inconnue me pousse nettement.

J'ai découvert un nouvel obstacle. Puisque le caveau fermé à clef doit être traversé, il faut en trouver la clef. La serrure est beaucoup trop solide pour être forcée. On ne peut mettre en doute le fait que la clef est dans les parages, mais il ne reste plus beaucoup de temps avant le Sabbat. Je dois chercher activement et à fond. Il faudra du courage pour ouvrir cette porte de fer, car quelles horreurs prisonnières attendent peut-être à l'intérieur ?

Plus tard. – Depuis un ou deux jours, je me suis tenu à l'écart de la cave, mais à la

fin de l'après-midi, aujourd'hui, je suis descendu de nouveau dans ces lieux interdits.

Au début, tout était silencieux, mais en moins de cinq minutes, les pas feutrés et les chuchotements menaçants ont recommencé derrière la porte de fer. Cette fois, ils étaient plus forts et plus terrifiants que la dernière fois et j'ai de même reconnu le glissement qui faisait penser à quelque monstrueuse bête marine – mais, à présent, plus rapide et nerveusement intensifié, comme si la chose essayait de forcer son passage à travers la porte où je me tenais.

Tandis que le bruit de pas devenait plus fort, plus agité et plus sinistre, ces réverbérations infernales et impossibles à identifier que j'avais entendues lors de ma deuxième visite dans la cave ont commencé à résonner au travers. Ces réverbérations étouffées étaient comme un écho venu d'horizons lointains et semblables à des coups de tonnerre. À présent, cependant, leur volume était centuplé, leur timbre était chargé de nouveaux harmoniques terrifiants. Je ne peux mieux comparer ce bruit qu'au grondement de quelque monstre redoutable de l'ère révolue des sauriens, lorsque des horreurs primitives sillonnaient la Terre, et que les hommes-serpents de Valusia posaient les fondations de la magie noire. C'est à un tel grondement – mais enflé jusqu'à un volume assourdissant qu'aucun gosier organique connu ne pourrait atteindre – que ce bruit s'apparentait d'une façon désagréable. Oserai-je ouvrir la porte et affronter l'assaut qui se prépare derrière ?

29 avril. – La clef du caveau est trouvée. Je suis tombé dessus aujourd'hui à midi dans la petite chambre fermée – elle était enfouie sous des détritus dans un tiroir du bureau ancien, comme si on avait tardivement essayé de la cacher. Elle était enveloppée dans un morceau de journal en miettes daté du 31 octobre 1872 ; mais, intérieurement, elle était une première fois enveloppée dans un morceau de peau desséchée – évidemment la peau de quelque reptile inconnu – qui portait un message en bas latin de la même écriture en pattes de mouches que les cahiers que j'avais trouvés. Comme je le pensais, serrure et clef étaient largement plus vieilles que le caveau. Le vieux Claes van der Heyl les tenait prêtes pour un usage qu'il avait ou que ses descendants avaient en vue. De combien elles étaient plus vieilles que lui, je ne pouvais pas l'évaluer. En déchiffrant le message en latin, je tremblais, en proie à un nouvel accès de terreur poignante et de peur sans nom.

« Les secrets des monstrueux Primitifs » – le gribouillage commençait ainsi – « dont les mots abscons relatent les choses cachées existant avant l'apparition de l'homme ; les choses que personne sur la Terre ne devrait apprendre de peur de voir la paix perdue pour toujours, ne seront jamais révélées par moi. À Yian-Ho, cette

ville perdue et interdite vieille d'innombrables siècles, dont remplacement ne doit pas être dit, j'ai été dans la chair véritable de ce corps et personne d'autre parmi les vivants n'y a été. Là, j'ai trouvé, et de là, j'ai emporté ce savoir que je perdrais avec joie, mais cela ne m'est pas permis. J'ai appris à jeter un pont par-dessus un gouffre qui ne devrait pas être franchi et je dois appeler hors de la Terre Ce Qui ne devrait être ni réveillé ni appelé. Et ce qui est envoyé pour me suivre ne dormira pas tant que je n'aurai pas trouvé et fait ce que ceux qui viendront après moi n'auront pas trouvé et fait ce qui doit être trouvé et fait.

» De ce que j'ai éveillé et apporté avec moi, je ne dois pas me séparer à nouveau. Ainsi est-il écrit dans le *Livre des Choses cachées*. Ce qui est parce que je l'ai voulu a enroulé sa forme redoutable autour de moi et – si je ne vis pas assez longtemps pour exécuter les commandements – autour de ces enfants nés et non nés qui viendront après moi, jusqu'à ce que le commandement soit exécuté. Étranges seront peut-être leurs jonctions et terrible l'aide qu'ils pourront réclamer jusqu'à ce que le but soit atteint. La recherche doit se poursuivre dans des terres inconnues et obscures, une maison doit être construite pour les gardiens de l'extérieur.

» Ceci est la clef qui m'a été donnée dans la redoutable ville interdite de Yian-Ho, vieille de siècles et de siècles. La serrure est celle que moi ou les miens doivent placer sur le vestibule de Celui qui doit être trouvé. Et que les Seigneurs de Yaddith viennent à mon secours – ou à celui de qui doit mettre cette serrure en place ou en tourner la clef. »

Tel était le message. Après l'avoir lu, il m'a semblé que je le connaissais déjà. À présent, tandis que je trace ces lignes, la clef est devant moi. Je la regarde avec un mélange de crainte et de désir, et je ne peux trouver de mots pour en décrire l'aspect. Elle est faite du même métal inconnu, légèrement glacé de verdâtre, que la serrure qu'on ne peut mieux comparer qu'à du cuivre terni par le vert-de-gris. Son dessin est d'ailleurs fantastique, et l'extrémité en forme de cercueil de la lourde masse ne laisse subsister aucun doute sur la serrure à laquelle elle devait s'adapter. La poignée forme approximativement une image étrange, non humaine, dont le dessin exact et la nature ne peuvent être indiqués à présent. En la tenant pendant un certain temps il me semblait sentir une vie étrangère, anormale, dans le métal froid – une accélération ou une pulsation trop faible pour être reconnue d'une manière ordinaire.

Sous l'image est gravée une légende effacée par le temps dans ces hiéroglyphes blasphématoires ressemblant à du chinois que je suis arrivé à connaître si bien. Je ne peux distinguer que le début. Ces mots : « Ma vengeance se tient prête… » puis le texte s'efface et devient illisible. Il y a une sorte de fatalité dans le fait que cette clef

ait été trouvée à son heure – car demain soir, c'est le Sabbat infernal. Mais, ce qui est assez étrange, c'est qu'au milieu de cette hideuse attente, cette question du nom de Sleght me tracasse de plus en plus. Pourquoi devrais-je craindre de le trouver lié avec les van der Heyl ?

Nuit de Walpurgis – 30 avril . – L'heure est venue. J'ai veillé la nuit dernière pour voir la clef luire d'une vive irradiation verdâtre – le même vert morbide que j'ai vu ici dans les yeux et sur la peau de certains portraits, sur ces inquiétantes serrure et clef, sur les monstrueux menhirs de la colline, et dans mille autres recoins de ma conscience. Il y avait dans l'espace des murmures stridents – des sifflements chuintants comme ceux du vent autour de ce redoutable menhir. Quelque chose, venant de l'éther glacé, me parlait : « L'heure arrive. » C'est un présage et je ris de mes propres frayeurs. N'ai-je pas les mots de la crainte et les Sept Signes perdus de la Terreur – le pouvoir coercitif de tout Habitant du cosmos ou des espaces inconnus et ténébreux ? Je ne vais pas hésiter plus longtemps.

Le ciel est très sombre, comme si un orage terrifiant était en route – un orage encore plus violent que celui de la nuit de mon arrivée, il y a près de quinze jours. Venant du village, à environ un kilomètre, j'entends monter un curieux et insolite balbutiement. C'est, je pense, parce que ces pauvres idiots dégénérés sont dans le secret, et mènent sur la colline l'affreux Sabbat.

Ici, dans la maison, les ombres s'amassent et s'épaississent. Dans l'obscurité, le ciel devant moi luit d'un reflet verdâtre qui lui est propre. Je n'ai pas encore été à la cave. Il vaut mieux attendre, de peur que le bruit – murmures, pas feutrés, glissements et réverbérations étouffées – ne m'énerve avant que je ne sois en état de déverrouiller la porte fatale.

Je n'ai qu'une idée tout ce qu'il y a de plus générale sur ce que je vais rencontrer, et sur ce que je dois faire. Trouverai-je mon travail dans le caveau même, ou bien dois-je m'enfoncer davantage dans le cœur obscur de notre planète ? Il y a des choses que je ne comprends pas encore – ou, du moins, que je préfère ne pas comprendre – en dépit d'un terrible, croissant et inexplicable sentiment de familiarité ancienne avec cette sinistre maison. Ce toboggan, par exemple, descendant de la petite chambre fermée à clef. Mais, je crois savoir pourquoi l'aile du caveau s'étend en direction de la colline.

6 heures du soir. – En regardant par les fenêtres du nord, je peux voir un groupe de

villageois sur la colline. Ils ne paraissent pas s'apercevoir du ciel qui devient plus bas, et ils creusent près du grand menhir central. Il me vient à l'esprit qu'ils travaillent sur cet endroit creux entouré d'une bordure de pierre qui ressemble à l'entrée d'un tunnel bouchée de longue date. Qu'est-ce qui doit venir ? Dans quelle proportion ces gens ont-ils conservé les rites du vieux Sabbat ? Cette clef luit horriblement – ce n'est pas de l'imagination. Vais-je oser l'utiliser comme il convient ? une autre question m'a grandement bouleversé. En jetant avec nervosité un coup d'oeil sur un livre que je feuilletais dans la bibliothèque, je suis tombé sur une forme plus complète du nom qui me torturait la mémoire si intensément : « Trintje, épouse d'Adriaen Sleght. » Cet *Adriaen* me conduit sur le bord même du souvenir.

Minuit. – L'horreur se déchaîne, mais je ne dois pas faiblir. L'orage a éclaté avec fureur dans un bruit infernal. La foudre est tombée trois fois sur la colline et, malgré cela, les villageois hybrides et difformes se rassemblent à l'intérieur du cercle de pierres levées. Je peux les voir à la lueur des éclairs presque ininterrompus. Les grandes pierres levées se profilent d'une manière inquiétante et il en émane une luminosité d'un vert atténué qui les fait apparaître même en l'absence d'éclairs. Les coups de tonnerre sont assourdissants et ils semblent tous recevoir une horrible *réponse* d'une direction indéterminée. Pendant que j'écris, les gens qui sont sur la colline ont commencé à chanter, hurler et mugir dans une version dégénérée, caricaturale du rituel antique. La pluie tombe à torrents, mais ils bondissent et émettent des sons, transportés dans une sorte d'extase diabolique.

« *Iä Shub-Niggurath ! Le Bouc aux Mille Chevreaux !* »

Mais le pire se passe dans la maison. Même à cette hauteur, j'ai commencé à entendre les bruits venant de la cave. *Ce sont les pas feutrés, et les murmures et le glissement et les réverbérations étouffées à l'intérieur du caveau…*

Les souvenirs vont et viennent. Ce nom *Adriaen Sleght* porte de grands coups étranges à ma conscience. Le beau-fils de Dirck van der Heyl… son enfant, petite-fille du vieux Dirck et arrière-petite-fille d'Abaddon Corey…

Plus tard. – Dieu miséricordieux ! *Je sais enfin où j'ai vu ce nom*. Je sais, et je suis cloué par l'horreur. Tout est perdu…

La clef a commencé à donner une impression de chaleur dans ma main gauche qui la serre avec nervosité. Par moments cette vague accélération, ou cette pulsation est si nette que je peux presque sentir le métal s'agiter. Elle est venue de Yian-Ho dans un dessein terrible et à moi – qui trop tard apprends quel mince filet de sang van der Heyl s'infiltre à travers les Sleght pour pénétrer dans ma lignée – à moi est échue la hideuse tâche d'accomplir ce dessein…

Mon courage et ma curiosité déclinent. Je sais quelle horreur gît derrière la porte de fer. Et si Claes van der Heyl était mon ancêtre… dois-je expier son péché sans nom ? *Je ne l'expierai pas… je le jure* !… (ici l'écriture devient de moins en moins nette)… trop tard – ne peut pas s'en empêcher… les pattes noires se matérialisent… et entraînent vers la cave…

DANS LES MURS D'ERYX

In the Walls of Eryx – 1939 (1936)

Par Kenneth Sterling (et HPL non crédité).
Traduction par Paule Pérez.

Avant de prendre du repos, je vais préparer ces quelques notes pour le rapport que je dois présenter.

Ce que j'ai découvert est si singulier et si contraire à toutes les expériences passées, que cela mérite une description détaillée.

J'atterris sur l'aéroport principal de Vénus le 18 mars, temps terrestre, le 9-VI selon le calendrier de la planète. Je faisais partie de l'équipe de Miller, je reçus mon équipement et une montre adaptée à la rotation légèrement plus rapide de Vénus, et me prêtai à l'entraînement habituel du masque. Au bout de deux jours, je fus déclaré apte à ma mission. Quittant le poste de la Crystal Company à Terra Nova à l'aube du 12-VI, je suivis la route du sud, que Anderson avait tracée sur la carte. Elle était mauvaise, car ces jungles sont toujours à moitié impraticables après la pluie. C'est probablement l'humidité qui donne aux lianes grimpantes cette consistance de cuir : il faut parfois les travailler à la machette pendant dix minutes avant de pouvoir se frayer un passage.

Vers midi, il faisait plus sec. La végétation devint plus souple et caoutchouteuse, et la machette travaillait plus facilement, mais même alors, je ne pouvais avancer très vite. Ces masques à oxygène Carter sont trop lourds, et le simple fait d'en porter un épuise rapidement un homme normalement robuste. Un masque Dubois, avec un réservoir d'éponge au lieu de tubes, donnerait un air aussi bon en pesant deux fois moins. Le détecteur de cristal semblait fonctionner parfaitement, indiquant régulièrement une direction qui concordait avec le relevé d'Anderson. Il est curieux de voir comment le principe d'affinité fonctionne sans le truquage des vieilles « baguettes de divination » que l'on emploie sur terre. Il doit y avoir un grand filon de cristal à moins de mille miles, mais je suppose que ces maudits hommes-lézards le surveillent toujours. Ils pensent probablement que nous sommes ridicules de venir chercher ce minéral sur Vénus, de même que nous les trouvons stupides de patauger dans la boue quand ils en voient un morceau, ou quand ils le gardent sur un piédestal dans leur temple. Si seulement ils pouvaient changer de religion ! Ils n'utilisent jamais leur cristal, si ce n'est pour prier. Toute théologie mise à part, ils pourraient nous laisser prendre tout ce que nous voudrions, et même s'ils apprenaient à les traiter pour

obtenir de l'énergie, il y en aurait plus qu'assez pour leur planète et la Terre réunies. Pour ma part, j'en ai assez de passer à côté des filons et de rechercher des cristaux séparés dans les lits des rivières de la jungle. Parfois, je souhaiterais qu'on balaie tous ces mendiants couverts d'écailles avec une bonne armée venue de chez nous. Une vingtaine de vaisseaux emmèneraient suffisamment de troupes pour faire l'affaire. On ne peut pas appeler ces espèces de choses des hommes, malgré toutes leurs cités et leurs tours. Ils ne savent rien faire d'autre que construire. Ils utilisent des épées et des flèches empoisonnées, et je ne crois pas que leurs prétendues cités aient plus d'importance que des fourmilières ou des barrages de castors. Je me demande même s'ils ont un vrai langage, et tout ce qu'on raconte au sujet de leurs « communications psychologiques » au moyen de tentacules qu'ils ont sur la poitrine me fait l'effet d'être une plaisanterie. Ce qui trompe tout le monde, c'est qu'ils se tiennent debout, mais ce n'est là qu'une ressemblance physique accidentelle avec l'homme terrestre. J'aimerais bien aller dans la jungle de Vénus sans avoir à faire attention à leurs petits groupes ou à esquiver leurs flèches empoisonnées. Ils étaient peut-être corrects avant qu'on commence à leur prendre leurs cristaux, mais maintenant ils sont devenus une véritable plaie. Ils nous décochent des flèches, ils coupent nos conduites d'eau. Je suis de plus en plus persuadé qu'ils ont un sens spécial, comme notre détecteur de cristal. Personne ne les a jamais vus s'attaquer à un homme qui ne porte pas de cristaux sur lui. Vers 1 heure de l'après-midi, une flèche faillit faire tomber mon casque, et je crus un instant que l'un de mes tubes à oxygène avait été percé. Les rusés diables n'avaient fait aucun bruit, et cependant trois d'entre eux m'entouraient. Je les eus tous en tirant en cercle avec mon pistolet à flammes, car malgré leur couleur qui se confond avec la jungle, j'avais réussi à les localiser. L'un d'entre eux faisait huit pieds de haut, et avait un mufle de tapir. Les deux autres ne mesuraient que sept pieds. Ce qui les rend si forts, c'est leur nombre, car un simple régiment de lanceurs de flammes en viendrait rapidement à bout. C'est pourtant curieux qu'ils soient parvenus à établir leur domination sur la planète. Aucune autre créature vivante plus haute que les okmans et les skorahs rampants ou les tukahs volants de l'autre continent n'existe, à moins bien sûr que les cavités du plateau dionéen ne recèlent quelque peuplade inconnue.

Vers 2 heures, mon détecteur vira vers l'ouest, indiquant des cristaux isolés sur ma droite. Cela concordait avec la théorie d'Anderson, et je déviai donc ma route. Le chemin était plus difficile, non seulement parce que le sol s'élevait, mais aussi parce que la vie animale s'intensifiait et que les plantes carnivores se faisaient plus nombreuses. Je continuais à taillader des ugrats, piétinais des skorahs et ma combinaison de cuir était couverte de taches de darohs qui venaient s'écraser sur elle. Le soleil ne séchait pas la boue. À chaque pas, mes pieds s'enfonçaient de cinq à six

pouces, et quand je les retirais on entendait un bruit de succion. J'aimerais que quelqu'un invente, pour ce climat, une combinaison en une matière autre que le cuir. Une étoffe pourrirait, évidemment, mais un tissu métallique fin, indéchirable, comme ce rouleau utilisé pour les documents et qui les met à l'abri de la décomposition… Cela devrait pouvoir se faire. Je mangeai vers 3 heures et demie. Si toutefois on peut appeler manger le fait de glisser des tablettes de nourriture sous son masque.

Peu après, je remarquai un net changement dans le paysage. Les fleurs éclatantes, à l'allure vénéneuse, devenaient spectrales. Tous les contours se mirent à osciller rythmiquement, et des points de lumière brillante apparurent et dansèrent sur le même tempo. Après quoi, la température sembla fluctuer dans un martèlement au rythme particulier. L'univers tout entier semblait battre d'une pulsation profonde et régulière qui emplissait l'espace. Je perdis le sens de l'équilibre, et, pris de vertige, je me mis à tituber, je fermai les yeux et couvris mes oreilles de mes mains, mais cela n'améliora pas la situation. Cependant, mon esprit était encore lucide et, en quelques minutes, je me rendis compte de ce qui s'était passé. J'avais rencontré l'une de ces curieuses plantes à mirages dont tant d'entre nous ont parlé. Anderson m'avait prévenu, et me les avait décrites très précisément – la tige touffue, les feuilles pointues, et les fleurs marbrées dont les exhalaisons gazeuses, génératrices de rêves, arrivent à pénétrer toutes les sortes de masques. En me rappelant ce qui était arrivé à Kailey trois mois auparavant, je fus pris de panique et me mis à courir dans le monde dément et chaotique que les manifestations de la plante avaient tissé autour de moi. Puis je repris mes esprits, et compris que tout ce que je devais faire était de m'éloigner de la source des pulsations en me frayant aveuglément un passage, sans tenir compte de ce qui semblerait tourbillonner autour de moi, jusqu'à ce que je fusse en sécurité, hors du rayon d'action de la plante.

Bien que tout tournât dangereusement, je tentai de me placer dans la bonne direction. Mon itinéraire était loin d'être rectiligne. Peu à peu, les lueurs mouvantes disparurent et le paysage spectral et ondulant commença à reprendre un aspect solide. Quand je fus à nouveau en sécurité, je regardai ma montre, et fus étonné de constater qu'il n'était que 4 h 20.

Toute l'épreuve n'avait duré qu'un peu plus d'une demi-heure. Mais elle m'avait semblé une éternité. Chaque instant de retard, cependant, était fâcheux. J'avais perdu du terrain en m'éloignant de la plante. Je m'élançai maintenant en direction du sommet de la colline indiquée par le détecteur de cristal, rassemblant toute mon énergie pour réaliser un meilleur temps. La jungle était encore épaisse, mais il y avait moins de vie animale. Une fois, une fleur carnivore se referma sur mon pied droit, et le retint si solidement que je dus la réduire en morceaux à l'aide de ma machette.

En moins d'une heure, la jungle se raréfia, et à 5 heures, après avoir traversé une ceinture de buissons de fougères, j'émergeai sur un large plateau couvert de mousse. Ma progression se fit plus rapide, et je vis, à l'oscillation de l'aiguille de mon détecteur, que j'approchais de mon but.

Le terrain s'élevait et se terminait sur une crête. J'atteignis le sommet à 5 h 30. J'aperçus alors devant moi une grande plaine, avec au loin des forêts. C'était sans aucun doute le plateau découvert par Matsugawa, il y a cinquante ans, et qui sur nos cartes porte le nom d'« Eryx », ou de « Hautes terres éryciniennes ». Mais ce qui fit bondir mon cœur, ce fut un petit détail qui ne devait pas être loin du centre géométrique de la plaine. C'était un point de lumière isolé, brillant à travers le brouillard, d'une luminosité perçante, et qui se détachait au milieu des vapeurs jaunâtres du soleil. C'était sans aucun doute le cristal que je recherchais, un objet de la taille d'un œuf de poule, mais contenant assez d'énergie pour chauffer une cité un an durant. Je ne m'étonnai pas, en regardant cette lueur lointaine, que ces misérables hommes-lézards eussent le culte de ces cristaux. Et pourtant, ils n'ont pas la moindre notion de la puissance qu'ils contiennent.

Me mettant à courir, j'essayai d'atteindre aussi vite que possible ce butin inattendu. Et je fus agacé quand la mousse ferme laissa place à une boue parsemée d'herbes et de racines. Mais j'avançai en m'éclaboussant, songeant à peine à regarder s'il n'y avait pas d'hommes-lézards furtifs aux alentours. Tandis que j'avançais, la lumière semblait s'intensifier, et je commençai à y remarquer une particularité. Manifestement, il s'agissait d'un cristal de la plus belle espèce, et ma joie augmentait à chaque pas.

C'est maintenant que je dois faire très attention en écrivant mon rapport, car ce que je vais dire dorénavant concerne des événements sans précédent, quoique heureusement vérifiables. Je courais avec une impatience grandissante, et j'étais à une centaine de yards du cristal, dont la position sur une sorte de monticule, dans cette boue omniprésente, semblait très étrange, lorsqu'un choc soudain frappa ma poitrine et mes poings fermés, me renversant dans la boue. Dans ma chute, je fis un bruit terrible, et ni la mollesse du sol ni la présence d'herbes et de racines fangeuses ne préservèrent ma tête d'un heurt d'une violence inouïe. Pendant un moment, je restai immobile, trop surpris pour réfléchir. Puis je me remis mécaniquement sur mes pieds et commençai à nettoyer ma combinaison de cuir. Je n'avais pas la moindre idée de ce sur quoi j'étais tombé. Je n'avais rien vu qui pût provoquer le choc, et je ne voyais rien encore à présent. Peut-être avais-je tout simplement glissé dans la boue, mais mes poings et ma poitrine douloureuse me firent changer d'avis. Peut-être cet incident n'était-il qu'une illusion provoquée par une plante à mirages cachée. Cela semblait peu probable, puisque je n'avais noté aucun des symptômes et qu'il n'y avait pas trace

de cette végétation en cet endroit. Si j'avais été sur la Terre, j'aurais soupçonné une barrière de force installée par un gouvernement pour barrer une zone interdite, mais dans cette région sans hommes, une telle idée se révélait absurde.

Rassemblant finalement mes esprits, je décidai de mener mon enquête. Tenant ma machette à bout de bras pour qu'elle fût la première à rencontrer cette force étrange, je me dirigeai à nouveau vers le cristal brillant, en faisant très attention. Au troisième pas, je fus arrêté par l'impact de la lame sur une surface solide. Une surface invisible à mes yeux. Après un moment d'hésitation, je repris courage. Étendant mon bras gauche, je vérifiai la présence d'une matière solide invisible, ou l'illusion tactile d'une matière solide devant moi. En déplaçant ma main, je me rendis compte que la barrière s'étendait, qu'elle était lisse comme du verre, sans trace de séparation entre les blocs. Reprenant du nerf pour continuer mon exploration, je retirai mon gant et touchai la chose de ma main nue. C'était en effet dur comme du verre, et la froideur de l'objet contrastait curieusement avec l'atmosphère ambiante. Je tendis mon regard au maximum, pour essayer d'apercevoir une trace de cette substance qui me faisait obstacle. Je ne pus rien discerner. Il n'y avait pas même trace de réfraction, à en juger par l'aspect du paysage qui se trouvait devant moi. Et l'absence de réfraction m'était prouvée par l'absence de l'image du soleil. Une ardente curiosité remplaça tous mes autres sentiments, et j'élargis mes recherches autant que je le pus. Explorant avec mes mains, je découvris que la barrière s'élevait du sol à un niveau hors de ma portée, et qu'elle s'étendait indéfiniment des deux côtés. C'était donc bel et bien un mur.

De nouveau, je pensai à la plante à mirages et aux rêves qu'elle provoque, mais un instant de réflexion chassa cette idée de ma tête. Frappant avec force sur la barrière avec la poignée de ma machette, et lançant des coups avec mes bottes, j'essayai d'interpréter les sons que j'entendais. Ils faisaient penser à ceux que renvoie le ciment, quoique mes mains eussent touché une surface plutôt vitreuse ou métallique. Certainement, j'étais en face de quelque chose qui dépassait toutes mes expériences passées. Logiquement, je devais essayer d'évaluer les dimensions du mur. Le problème de la hauteur serait difficile, sinon insoluble, mais la longueur et la forme pouvaient être plus facilement déterminées. Étendant mes bras et me pressant contre la barrière, je commençai à me déplacer vers la gauche prenant bien soin de garder la même direction. Après plusieurs pas, je pus conclure que le mur n'était pas droit, mais que je suivais une partie des vastes cercles d'une spirale. C'est alors que mon attention fut attirée par quelque chose de différent, en relation avec le cristal encore éloigné, qui avait été le but de ma recherche.

J'ai déjà dit que, même à une distance plus grande, la position de l'objet brillant semblait curieuse, sur son petit monticule. Maintenant, à une centaine de yards, je pus

voir, malgré le brouillard, ce qu'était ce monticule. C'était le corps d'un homme qui portait la combinaison de cuir de la Crystal Company ; il était allongé sur le dos, son masque à oxygène à moitié enfoncé dans la boue quelques yards plus loin. Dans sa main droite convulsivement crispée sur sa poitrine, il y avait le cristal qui m'avait conduit jusque-là, un sphéroïde d'une taille incroyable, si grand que les doigts morts n'arrivaient pas à en faire le tour. De la distance où j'étais, je pus voir que la mort était récente. La décomposition était peu apparente, et je songeai que, sous ce climat, ce détail signifiait que la mort ne remontait pas à plus d'un jour. Bientôt, les terribles mouches famoth commenceraient à s'abattre sur le cadavre. Je me demandai qui était cet homme. Ce n'était sûrement pas quelqu'un que j'avais vu pendant ce voyage. Ce devait être l'un des anciens, absent pour une longue mission, et venu dans cette région indépendamment de l'équipe d'Anderson. Il gisait là, et les rayons du grand cristal émanaient d'entre ses doigts raidis. Pendant cinq bonnes minutes, je demeurai cloué par la surprise et l'appréhension. Une crainte m'assaillit, et une envie déraisonnable de m'en fuir s'empara de moi. Ce ne pouvait pas être l'œuvre de ces hommes-lézards furtifs, car il tenait encore le cristal qu'il avait trouvé. Y avait-il une relation avec le mur invisible ? Où avait-il trouvé le cristal ? L'instrument d'Anderson l'avait indiqué à cet endroit, bien avant la mort de l'homme. Je me mis à considérer la barrière invisible comme quelque chose de funeste et je m'éloignai d'elle en frissonnant. Pourtant, je savais que je devais percer ce mystère, d'autant plus vite que la tragédie était récente. Soudain, faisant un effort pour ramener mon esprit au problème que j'avais à affronter, je conçus un moyen pour mesurer la hauteur du mur, ou du moins découvrir s'il s'élevait indéfiniment ou non. Saisissant une poignée de boue, je laissai l'eau en sortir jusqu'à ce qu'elle prit quelque consistance, et je la lançai en l'air sur la barrière transparente. À une hauteur d'environ quatorze pieds, elle s'écrasa contre la surface invisible, se désintégrant immédiatement et dégoulinant en petits ruisseaux avec une rapidité surprenante. Apparemment, le mur était très élevé. Une deuxième poignée, lancée plus haut, frappa la surface à environ dix-huit pieds du sol et disparut aussi rapidement que la première. Je rassemblai toutes mes forces et me préparai à lancer une troisième poignée aussi haut que je le pourrais ; laissant l'eau s'échapper de la boue et pressant pour qu'elle atteignît son maximum de consistance, je l'envoyai si haut que j'eus peur qu'elle ne rencontrât pas la surface. Mais cette fois-ci, elle passa par-dessus la barrière et tomba de l'autre côté en faisant des éclaboussures. Enfin, j'avais une vague idée de la hauteur du mur, qui devait faire à peu près vingt ou vingt et un pieds. Avec une cloison verticale aussi lisse que du verre, d'une hauteur de dix-neuf ou vingt pieds, l'ascension devenait évidemment impossible. Je devais donc continuer à faire le tour de la barrière, dans l'espoir de trouver une porte, une extrémité ou une interruption quelconque. L'obstacle formait-il un cercle complet ou

une autre figure fermée, ou était-ce simplement un arc ou un demi-cercle ? Je repris mon lent mouvement circulaire vers la gauche, palpant de mes mains la surface invisible, dans l'espoir de trouver une fenêtre ou une petite ouverture. Avant de commencer, j'essayai de repérer ma position en faisant un trou dans la boue, mais celle-ci était trop peu épaisse pour conserver une trace. J'évaluai cependant approximativement l'endroit en remarquant un cycade élevé dans la forêt, qui semblait juste dans l'axe du cristal étincelant à une centaine de yards de là. S'il n'y avait pas de porte ou d'entrée, je pourrais savoir quand j'aurais fait le tour complet du mur. Je n'avais pas beaucoup progressé quand je décidai que l'incurvation représentait un enclos circulaire d'un diamètre d'une centaine de yards. Si le contour était régulier, cela signifierait que le mort était étendu près du mur, à un point situé juste à l'intérieur ou juste à l'extérieur de la barrière ; j'allais bientôt m'en assurer. Comme je contournais lentement l'obstacle, sans trouver de porte, de fenêtre ou d'autre entrée, je décidai que le corps était à l'intérieur. En m'approchant, les traits du mort me semblèrent vaguement troublants, je trouvai quelque chose d'alarmant dans son expression et dans le regard de ses yeux vitreux. Quand je fus tout près, je l'identifiai comme étant Dwight, un vétéran que je n'avais jamais connu personnellement, mais qu'on m'avait désigné au poste l'année précédente. Le cristal qu'il étreignait était certainement une belle prise, le plus grand spécimen que j'eusse jamais vu. J'étais si près du corps que j'aurais pu le toucher s'il n'y avait pas eu la barrière, quand ma main gauche, qui continuait son exploration, rencontra un angle à la surface invisible. En une seconde, je pris conscience qu'il y avait une ouverture d'environ trois pieds de large, qui s'élevait du sol jusqu'à une hauteur hors de ma portée. Il n'y avait pas de porte. Sans hésiter, j'entrai et m'avançai vers le corps qui gisait à angle droit du passage que j'avais franchi et qui semblait être un couloir sans porte. Je fus surpris de découvrir que l'intérieur de ce vaste enclos comportait des séparations. En me penchant pour examiner ce cadavre, je découvris qu'il n'avait pas de blessure. Cela me surprit à peine, puisque la présence du cristal démentait le voisinage des indigènes pseudo-reptiles. Cherchant une cause possible de la mort, mes yeux se posèrent sur le masque d'oxygène qui gisait près des pieds du cadavre. C'était vraiment significatif. Sans cet objet, aucun être humain ne pouvait respirer l'air de Vénus plus de trente secondes, et Dwight, si c'était lui, avait apparemment perdu le sien. Il l'avait probablement bouclé avec négligence, de telle sorte que le poids des tubes avait détaché les brides, chose qui ne se produirait pas avec un masque Dubois, dont le réservoir est en éponge. La demi-minute de sursis avait été trop courte pour permettre à l'homme de se baisser et de récupérer sa protection, ou bien la teneur en cyanogène de l'atmosphère avait été anormalement élevée à ce moment-là. Probablement était-il absorbé dans la contemplation du cristal. Apparemment, il l'avait juste sorti de la

poche de sa combinaison, car celle-ci était déboutonnée. J'entrepris d'extraire l'énorme cristal des doigts du prospecteur mort. Le sphéroïde était plus grand qu'un poing humain et brillait comme s'il eût été vivant dans les rayons rougeoyants du soleil de l'ouest. En touchant la surface phosphorescente, je frissonnai involontairement, comme si, en m'emparant de ce précieux objet, j'eusse reporté sur moi la malédiction qui avait frappé cet homme.

J'enfouis précautionneusement le cristal dans la poche de ma combinaison de cuir. Je n'avais jamais été sujet à la superstition. Plaçant le casque de l'homme mort sur son visage, je me redressai et reculai dans le passage invisible jusqu'à l'entrée de la grande enceinte. Je ne pouvais pas croire un seul instant que des humains eussent pu construire cet édifice. Il n'y a que soixante-douze ans que nos vaisseaux ont atteint Vénus, et les seuls êtres humains sur la planète sont ceux de Terra Nova. La science humaine ne connaît aucune substance solide aussi parfaitement transparente et non réfléchissante. On peut exclure les invasions humaines préhistoriques sur Vénus, si bien qu'il ne reste que la solution d'une construction indigène. Une race oubliée d'êtres évolués aurait-elle précédé les hommes-lézards en tant que maîtres de Vénus ? Malgré leurs cités élaborées, il semblait difficile de créditer les pseudo-reptiles d'une entreprise de cette sorte. Il devait y avoir eu une autre race, des siècles auparavant, dont c'était là peut-être le dernier vestige. D'autres ruines d'une origine analogue seront-elles découvertes par des expéditions futures ? Le but d'une telle construction dépasse les conjectures, mais son matériau étrange et apparemment peu pratique suggère un usage religieux. Me rendant compte de mon incapacité à résoudre ce problème, je décidai que tout ce que je pouvais faire était d'explorer la structure invisible. J'étais convaincu qu'il y avait différentes salles et couloirs qui s'étendaient sur la plaine couverte de boue apparemment ininterrompue, et je pensai qu'une connaissance du plan selon lequel ils étaient disposés me fournirait des indications utiles. C'est pourquoi, reprenant le passage et passant à côté du corps, je commençai à m'avancer le long du couloir vers l'intérieur, d'où le mort était probablement arrivé. Je remis à plus tard une enquête sur les lieux mêmes.

Tâtonnant comme un aveugle, malgré la clarté du soleil, j'avançais lentement. Bientôt le couloir s'incurva brusquement, et commença à former une spirale vers le centre. De temps en temps, ma main découvrait un passage latéral sans porte, et plusieurs fois je rencontrai des carrefours de trois ou quatre avenues divergentes. Dans ces cas-là je suivais toujours la route intérieure, qui semblait être continue. J'aurais tout le temps d'examiner les voies transversales après avoir atteint le centre. Enfin je sentis que le couloir se terminait dans un vaste espace à découvert. En tâtonnant autour de moi, je découvris que j'étais dans une pièce circulaire, d'environ

dix pieds de diamètre, et d'après la position du cadavre par rapport à certains points que j'avais repérés dans la forêt, j'estimai que cette pièce se trouvait approximativement au centre de l'édifice. Cinq couloirs s'ouvraient, en plus de celui par lequel j'étais arrivé. Mais je gardai celui-ci en mémoire, alignant dans mon esprit le corps et un arbre sur l'horizon, tandis que je restais à l'entrée de la chambre. Il n'y avait rien de particulier dans cette pièce, excepté le sol de boue présent partout. Je me demandai si cette partie du bâtiment avait un toit, je recommençai mon expérience en lançant une poignée de boue, et je découvris tout de suite qu'il n'y en avait pas. S'il y en avait eu un, il avait dû tomber depuis longtemps, car aucun débris n'arrêta mes pas. Tandis que je réfléchissais, je fus frappé par le fait que cette structure apparemment primaire était dépourvue de trous, de crevasses ou d'autres marques de ruine… Qu'était-ce, et qu'avait-ce été ?… De quoi était-ce fait ?… Pourquoi n'y avait-il aucune trace de panneaux séparés dans les murs vitreux et étonnamment homogènes ? Pourquoi n'y avait-il pas trace de porte, intérieure ou extérieure ? Je savais seulement que j'étais dans un édifice rond, sans toit, sans porte, fait d'un matériau dur, lisse, parfaitement transparent, non réfléchissant et non réfléchi, d'une centaine de yards de diamètre, avec beaucoup de couloirs et une petite pièce circulaire au centre.

Je ne pourrais rien apprendre d'autre par mes investigations. Je remarquais maintenant que le soleil était très bas à l'ouest, disque d'or rouge, flottant dans un lac écarlate et orange au-dessus des arbres couronnés de brumes de l'horizon. Il fallait donc que je me dépêche si je voulais trouver un endroit sec pour dormir avant qu'il fît sombre.

J'avais décidé longtemps auparavant de camper pour la nuit sur le plateau ferme et couvert de mousse, près de la crête d'où j'avais aperçu le cristal brillant, confiant dans ma chance habituelle pour me préserver d'une attaque des hommes-lézards. Mon opinion avait toujours été que nous devrions voyager par groupes de deux ou plus, pour que l'un de nous pût monter la garde la nuit. Mais le nombre des attaques nocturnes était si faible que la compagnie ne s'en était pas préoccupée. Les créatures couvertes d'écailles semblent avoir des difficultés pour voir dans les ténèbres, même avec leurs torches. Ayant repris le couloir par lequel j'étais arrivé, je me mis en marche pour ressortir de l'édifice. Une exploration plus poussée pouvait encore attendre un jour.

Cherchant mon chemin à tâtons du mieux que je le pus dans le couloir en spirale, avec pour simple repère un vague souvenir des taches d'herbes sur la plaine, je me retrouvai une fois de plus à proximité du cadavre. Il y avait maintenant une ou deux mouches farnoth qui volaient au-dessus du visage couvert par le masque, et je sus que la décomposition allait commencer. Avec un sentiment de dégoût instinctif, je levai

ma main pour chasser cette avant-garde de nécrophages, quand une chose surprenante se produisit. Un mur invisible, arrêtant ma main, m'apprit que, malgré toute mon attention, je n'étais pas revenu au couloir dans lequel gisait le corps. Au lieu de cela, j'étais dans un couloir parallèle, ayant sans aucun doute pris un mauvais virage. Espérant trouver une porte de sortie devant moi, je continuai à avancer, mais je me heurtai à un mur. Il me faudrait donc retourner à la pièce centrale et reprendre mon chemin. Je ne pouvais situer exactement où j'avais commis l'erreur. Je regardai le sol pour voir si par miracle mes traces étaient restées, mais je compris aussitôt que la boue ne conservait pas les empreintes. J'eus peu de difficultés à me retrouver au centre et, une fois là, je réfléchis avec soin sur le chemin correct. J'étais allé trop à droite la première fois. Cette fois-ci, je devrais prendre à gauche quelque part, mais où ? Je le déciderais au dernier moment. En tâtonnant pour la seconde fois, j'étais à peu près sûr que j'étais sur le bon chemin, et j'obliquai à gauche à une jonction que je fus certain de reconnaître. La spirale continuait, et je fis attention de ne pas me perdre dans un des passages adjacents. Bientôt, à ma déception, je vis que j'avais dépassé le corps. Ce passage conduisait au mur extérieur, à un tout autre point. Dans l'espoir qu'une issue existerait dans la moitié de mur que je n'avais pas encore explorée, j'avançai encore, mais je me heurtai pour finir à la barrière solide. De toute évidence, le plan du bâtiment était beaucoup plus complexe que je ne le pensais. Je me demandais maintenant si je devais retourner au centre, ou emprunter quelque couloir latéral qui menât vers le corps. Si je choisissais cette dernière solution, je courais le risque de bouleverser le schéma mental que j'avais de l'endroit où je me trouvais. Par conséquent, il valait mieux que je ne m'y risque pas, à moins de laisser une trace visible derrière moi. Mais cela posait un problème, et je me torturai l'esprit pour trouver une solution. Je n'avais rien sur moi qui pût laisser une marque quelconque, aucun objet dont il me fût possible de me séparer, rien à éparpiller. Mon crayon ne laisserait aucune marque sur le mur invisible, et je ne pouvais semer mes précieuses tablettes de nourriture. Même si je l'avais voulu, il n'y en aurait pas eu assez, et de plus elles se seraient enfoncées instantanément dans la boue. Je fouillai mes poches à la recherche d'un vieux carnet, pour en arracher les pages et les éparpiller sur le sol. En vain : il était tout à fait impossible de déchirer le métal fin et solide du rouleau de documents, que la décomposition ne pouvait attaquer. Dans l'atmosphère particulière de Vénus, je ne pouvais pas me séparer de ma combinaison de cuir, et je ne portais aucun sous-vêtement à cause du climat. J'essayai de barbouiller de boue les murs lisses et invisibles, mais découvris qu'elle disparaissait aussi vite que les poignées que j'avais lancées pour mesurer la hauteur. Finalement, je sortis mon couteau et essayai de graver une ligne sur la surface vitreuse et fantôme, quelque chose que je pusse reconnaître avec ma main même si je ne pouvais pas le voir. Mais ce fut inutile,

car la lame ne put laisser la moindre trace sur le matériau inconnu. Découragé, je recherchai de mémoire la pièce centrale. Il me semblait plus facile de revenir à cette pièce que de m'orienter à partir de l'endroit où j'étais. Et j'eus peu de difficultés à la retrouver. Cette fois-ci, je notai sur mon rouleau tous les virages que je prenais, dessinant un diagramme grossier et hypothétique de ma route, notant tous les couloirs adjacents. C'était évidemment un travail d'une lenteur affolante, puisqu'il fallait tout déterminer par le toucher et que les possibilités d'erreur étaient infinies. Mais je pensais que, au bout du compte, cela serait profitable. Le long crépuscule de Vénus s'épaississait quand j'atteignis la pièce centrale. Mais j'espérais pouvoir gagner la sortie avant la nuit. Comparant mon dessin avec mes souvenirs, je crus avoir repéré mon erreur, et une fois de plus, je me remis en marche, sûr de moi, le long des couloirs invisibles. J'obliquai plus à gauche que lors de mes précédentes tentatives, et j'essayai de noter mes virages sur le rouleau au cas où je me tromperais encore. Dans l'obscurité croissante, je voyais la silhouette du cadavre, sur lequel planait un nuage répugnant de mouches farnoth. D'ici peu de temps, les sificlighs émergeraient de la boue pour achever le macabre travail. Approchant du corps avec quelque répugnance, je me préparai à l'enjamber, quand une soudaine collision avec le mur m'indiqua que je m'étais de nouveau trompé. Je me rendis compte alors clairement que j'étais perdu. La complexité de ce bâtiment était trop poussée pour une solution improvisée, et il me faudrait probablement procéder à une réflexion plus méthodique avant d'espérer en sortir. Pourtant, j'étais impatient de me retrouver au sec avant la nuit totale. C'est pourquoi je retournai une fois de plus au centre, et me mis à faire toute une série d'essais et d'erreurs, prenant des notes à la lueur de ma lampe électrique. Ce faisant, je remarquai avec intérêt qu'elle ne produisait aucun reflet, et pas la moindre réverbération sur les murs transparents qui m'entouraient. Je m'y attendais, car le soleil ne s'était à aucun moment reflété sur le matériau étrange. J'étais encore en train de tâtonner quand l'obscurité devint totale ; une lourde brume cachait la plupart des étoiles et des planètes, mais la Terre était parfaitement visible, point brillant, bleu-vert, au sud-est. C'aurait été une vue magnifique au télescope. Je pouvais même distinguer la lune quand les vapeurs s'atténuaient un peu. Il était impossible de voir le cadavre, mon seul repère, aussi je revins à la pièce centrale après quelques divagations. Il n'y avait rien à faire jusqu'au jour, et il ne me restait qu'à m'arranger de mon mieux ici. Se coucher dans la boue ne serait pas très agréable, mais c'était faisable dans mon vêtement de cuir. Lors d'autres expéditions, j'avais dormi dans de pires conditions ; mon équipement vaincrait ma répugnance.

Me voici donc accroupi dans la boue de la pièce centrale, et écrivant ces notes sur mon journal de bord à la lueur de ma lampe électrique. Il y a quelque chose de presque comique dans cette aventure étrange. Perdu dans un bâtiment sans portes, un

bâtiment que je ne peux pas voir. J'en sortirai probablement demain matin de bonne heure, et je serai de retour à Terra Nova avec le cristal en fin d'après-midi. Incontestablement, celui-ci est magnifique, avec un éclat surprenant, même à la faible lueur de cette lampe. Malgré ma fatigue, le sommeil est long à venir, c'est pourquoi je suis en train d'écrire. Je dois maintenant m'arrêter. Il y a peu de danger à attendre des maudits indigènes dans cet endroit. Ce que j'aime le moins, c'est le cadavre, mais heureusement mon masque à oxygène m'en épargne les pires effets. J'utilise les cubes de chlore très parcimonieusement. Je vais prendre quelques tablettes de nourriture et m'endormir. – À plus tard.

Plus tard, après-midi du 13-VI. – Il y a eu plus d'ennuis que je ne pensais. Je suis encore dans le bâtiment, et il faut que j'agisse rapidement et intelligemment si je veux être au sec cette nuit.

Il m'a fallu longtemps pour m'endormir, et je ne me suis pas réveillé avant midi. J'aurais dormi plus longtemps si le soleil n'avait pas été aussi brûlant. Le cadavre était peu agréable à voir, grouillant de sificlighs et recouvert d'une nuée de mouches farnoth. Quelque chose avait fait tomber le masque du visage, et il valait mieux ne pas regarder. Enfin, je me secouai et me brossai, pris quelques tablettes de nourriture, et mis un nouveau tube de chlorure de potassium dans l'électrolyseur de mon masque. J'utilise ces cubes très lentement, mais j'aimerais en avoir une plus grande réserve. Je me sentais beaucoup mieux, après avoir dormi, et j'espérais sortir du bâtiment très rapidement. En consultant les notes et les dessins que j'avais faits, je fus impressionné par la complexité des couloirs et par la possibilité d'avoir fait une erreur fondamentale. Des six ouvertures qui partaient de la pièce centrale, j'en avais choisi une en croyant que c'était celle par laquelle j'étais entré, au jugé. Quand je me tenais juste à l'entrée, le cadavre, à cinquante yards de là, était juste en ligne avec un certain lepidodendron de la forêt. Maintenant, il apparaissait que cette estimation n'était pas d'une précision suffisante, la distance du corps causant une différence de direction relativement légère par rapport à l'horizon quand on l'observait des ouvertures voisines de celle par laquelle j'étais entré. En outre, l'arbre n'était pas si différent des autres sur l'horizon.

Après vérification, je découvris à mon grand regret que je ne pouvais affirmer avec certitude laquelle des trois ouvertures était la bonne. Est-ce que j'avais traversé une autre série de virages à chaque fois que j'avais essayé de sortir ? Cette fois-ci, j'allais en être sûr. Malgré l'impossibilité de tracer une piste, je pouvais cependant laisser une marque. Si je ne pouvais pas me séparer de ma combinaison, je pouvais,

en revanche, grâce à mon abondante chevelure, abandonner mon casque. Et il était assez grand et assez léger pour rester d'une manière visible à la surface de la boue. C'est pourquoi je retirai l'objet grossièrement hémisphérique et le posai à l'entrée de l'un des couloirs de droite. Je suivrais ce couloir en supposant qu'il était correct, reprenant les virages dont je me souvenais, et notant tout.

Si je ne trouvais pas une issue, j'épuiserais systématiquement toutes les possibilités, et si elles échouaient, j'entreprendrais d'explorer les avenues qui partaient de l'ouverture suivante de la même manière, et j'en ferais de même avec la troisième, si c'était nécessaire. Tôt ou tard, je finirais bien par me retrouver sur la bonne voie, mais je devais faire preuve de patience. En mettant les choses au pire, j'atteindrais peut-être la plaine juste à temps pour passer la nuit au sec.

Les résultats furent assez décourageants, mais ils me permirent d'éliminer l'ouverture de droite en moins d'une heure. Ce couloir semblait ne comporter qu'une succession de culs-de-sac, se terminant chacun à une grande distance du corps, et je m'aperçus très vite qu'il n'en avait pas été ainsi dans mes explorations du jour précédent. Comme auparavant, toutefois, je retrouvai facilement mon chemin vers la pièce centrale. À 1 heure de l'après-midi, je posai mon casque à l'entrée du deuxième couloir, et je me mis à explorer les avenues. Au début, je crus reconnaître les virages, mais je me trouvai bientôt dans un ensemble de couloirs tout à fait inconnu. Je ne pouvais pas même m'approcher du corps, et cette fois-ci j'étais même coupé de la pièce centrale, quoique j'eusse cru avoir noté tous les mouvements que j'avais faits. Il semblait y avoir des croisements et des intersections traîtres et trop subtils pour que je parvinsse à les noter sur mon plan. Je commençai à ressentir un mélange de colère et de découragement. La patience finirait bien sûr par l'emporter, mais je voyais que mes recherches devraient être minutieuses, infatigables et de longue haleine. À 2 heures de l'après-midi, j'étais encore en train d'errer dans d'étranges couloirs, tâtonnant toujours, regardant alternativement mon casque et le cadavre, et prenant des notes avec de moins en moins de confiance et de moins en moins d'espoir. Je maudis la stupidité et la curiosité qui m'avaient attiré dans ce labyrinthe de murs invisibles, en pensant que si je ne m'en étais pas occupé et que j'eusse fait demi-tour aussitôt après avoir pris le cristal du cadavre, j'aurais été maintenant en sécurité à Terra Nova. Soudain, il me vint à l'esprit que je pourrais peut-être, avec mon couteau, creuser un tunnel sous les murs invisibles, et réduire ainsi mon itinéraire jusqu'à l'extérieur, ou vers un couloir conduisant à l'extérieur. Je n'avais aucun moyen de connaître la profondeur des fondations du bâtiment, mais la boue omniprésente prouvait l'absence de tout autre sol que la terre. Fixant le cadavre de plus en plus horrible, je me mis à creuser fiévreusement, avec la lame large et tranchante.

Il y avait environ six pouces de boue à moitié liquide, sous laquelle le sol devenait brusquement plus solide. Ce sol semblait être d'une couleur différente, une argile grisâtre qui ressemblait à celle qu'on trouve près du pôle nord de Vénus. Comme je continuais près de la barrière invisible, je vis que le sol devenait de plus en plus dur. Une boue liquide emplissait l'excavation dès que je retirais l'argile, mais je continuai à travailler. Si j'arrivais à creuser un passage sous le mur, la boue ne m'empêcherait pas de sortir en rampant.

Mais à trois pieds de profondeur, la dureté du sol m'empêcha de creuser davantage. Sa consistance était plus dense que tout ce que j'avais rencontré jusque-là, même sur cette planète. Mon couteau grattait l'argile agglutinée, et les fragments qui en jaillissaient étaient comme des pierres solides ou des morceaux de métal. Finalement, même ce travail devint impossible, et je dus m'interrompre sans avoir pu atteindre le mur. Cet effort, qui avait duré une heure, avait été aussi vain que futile, car il m'avait demandé beaucoup d'énergie et forcé à prendre une autre tablette de nourriture, et à mettre un autre cube de chlore dans le masque à oxygène. Il m'a également obligé à interrompre mes tâtonnements, car je suis encore trop épuisé pour marcher.

Après avoir débarrassé de la boue mes bras et mes mains, je m'assieds pour écrire ces notes, appuyé contre le mur invisible et tournant le dos au corps. Celui-ci est maintenant devenu une masse grouillante de vermine, et l'odeur a commencé à attirer les akmans fangeux de la jungle. Je remarque également que beaucoup d'herbes efjeh de la plaine lancent des tentacules nécrophages vers la chose, mais je ne crois pas qu'elles soient assez longues pour l'atteindre. Je souhaite que des animaux vraiment carnivores comme les skorahs apparaissent, car alors ils sentiront mon odeur et ils ramperont jusqu'à moi. Ces choses-là ont un sens développé de l'orientation. Je pourrais les voir venir et noter approximativement leur itinéraire. Cela me serait sûrement d'une grande utilité. Puis mon revolver me débarrasserait d'eux… Quel rêve ! Maintenant que j'ai écrit ces notes, je vais me reposer un peu, et je reprendrai mes tâtonnements. Aussitôt que je serai revenu à la pièce principale, ce qui devrait être assez facile, j'essayerai l'ouverture de gauche. Peut-être qu'après tout je pourrai sortir avant la nuit ?

La nuit, 13-VI. – Nouvel ennui. Mon évasion sera extrêmement difficile, car il y a des choses que je n'avais pas soupçonnées. Encore une nuit dans la boue, et demain nouvelle bataille pour mes mains. J'interrompis mon repos et je fus debout à 4 heures du matin. Après environ quinze minutes, j'atteignis la pièce centrale, et posai mon casque sur la dernière des trois entrées possibles. M'engageant dans cette ouverture,

il me sembla que ce chemin m'était plus familier, mais je fus interrompu moins de cinq minutes plus tard par un spectacle qui me causa un choc profond. Un groupe de quatre ou cinq de ces détestables hommes-lézards émergeait de la forêt, de l'autre côté de la plaine. À cette distance, je ne pouvais pas les observer distinctement, mais je les vis s'arrêter et se tourner vers les arbres en gesticulant, après quoi ils furent rejoints par une douzaine de congénères. Le groupe se mit en marche vers le bâtiment invisible, et je les étudiai avec attention tandis qu'ils s'approchaient. Je ne les avais jamais vus d'aussi près. Leur ressemblance avec les reptiles était très sensible, mais je savais que c'était seulement une apparence, car ces êtres n'ont aucun point commun avec les reptiles terrestres. De plus près, seules la tête plate et la peau verte et visqueuse comme celle d'une grenouille pouvaient y faire penser. Ils marchaient sur leurs moignons épais, et leurs ventouses faisaient des bruits curieux dans la boue. C'étaient des spécimens tout à fait moyens, de sept pieds de haut, avec de longs tentacules noueux sur la poitrine. Les mouvements de ces tentacules, si les théories de Fogg, Erherg et Jonat sont correctes, ce dont je doutais, mais que je suis beaucoup plus enclin à croire maintenant, indiquaient que ces créatures tenaient une conversation animée. Je sortis mon pistolet à flammes et me tins prêt à soutenir un rude combat. Les chances étaient inégales, mais l'arme me donnait un avantage certain. Si ces êtres connaissaient le bâtiment, ils viendraient jusqu'à moi, et de cette façon m'indiqueraient le moyen d'en sortir, de la même façon que l'auraient fait les skorahs carnivores. J'étais sûr qu'ils m'attaqueraient. Car même s'ils ne pouvaient voir le cristal dans ma poche, ils pouvaient deviner sa présence grâce à leur sens spécial. Pourtant, chose surprenante, ils ne m'attaquèrent pas. Ils s'éparpillèrent et formèrent un vaste cercle autour de moi, à une distance qui indiquait qu'ils étaient tout près du mur invisible. Se tenant en cercle, les créatures me fixaient en silence, agitant leurs tentacules, secouant leurs têtes et faisant des gestes avec leurs membres supérieurs. Au bout d'un moment, j'en vis d'autres sortir de la forêt, qui se joignirent à la foule. Ceux qui se trouvaient près du corps regardèrent brièvement, mais ne firent aucun geste pour le déranger. C'était un spectacle horrible, mais les hommes-lézards avaient l'air d'y être indifférents. De temps en temps, l'un d'entre eux chassait les mouches farnoth avec ses membres ou ses tentacules, écrasait un sificligh, un akman ou une herbe efjeh. Regardant ces nouveaux venus inattendus et grotesques, et me demandant avec inquiétude pourquoi ils ne m'attaquaient pas tout de suite, je perdis un moment la volonté et l'énergie nécessaires pour continuer à rechercher la sortie.

Je me laissai mollement aller contre le mur invisible du passage où je me tenais, laissant ma surprise se perdre peu à peu dans une série de spéculations insensées. Une foule de mystères semblèrent tout à coup prendre une signification sinistre, et je me mis à trembler, saisi d'une crainte que je n'avais jamais connue jusque-là. Je crus

savoir pourquoi ces créatures répugnantes s'étaient rassemblées et attendaient autour de moi. Je crus également avoir enfin découvert le secret de la structure transparente ; le cristal attirant que j'avais capturé, le corps de l'homme qui l'avait saisi avant moi, toutes ces choses commencèrent à prendre une signification menaçante. Ce n'était pas une simple succession de hasards qui m'avait fait perdre mon chemin dans ce labyrinthe de couloirs invisibles et sans toit. Bien loin de là. Sans aucun doute, cet endroit était un véritable dédale, un labyrinthe délibérément construit par ces créatures infernales dont j'avais si stupidement sous-estimé l'intelligence. N'aurais-je pas pu soupçonner cela auparavant, connaissant leur prodigieuse habileté architecturale ? Leur but n'était que trop clair. C'était un piège, un piège destiné à attraper les êtres humains, et le sphéroïde de cristal était l'appât. Ces choses reptiliennes, dans la guerre qu'elles menaient contre les voleurs de cristal, avaient eu recours à la stratégie et utilisaient notre propre cupidité contre nous. Dwight, si toutefois c'était bien son corps qui pourrissait, avait été leur victime. Il avait dû être pris au piège. Le manque d'eau l'avait sans doute rendu fou, et peut-être s'était-il trouvé à court de cubes de chlore. Son masque n'était peut-être pas tombé accidentellement. Le suicide était beaucoup plus plausible. Plutôt que d'attendre une mort lente, il avait préféré en finir en ôtant délibérément son masque et en laissant l'atmosphère mortelle faire son œuvre tout de suite.

L'horrible ironie de son sort résidait dans sa position : il était à peine à quelques pas de l'issue salutaire qu'il n'avait pas réussi à trouver.

Une minute de recherche de plus, et il aurait été sauvé. Et à présent, j'étais pris au même piège. Pris au piège, avec cette horde de curieux spectateurs qui se moquaient de mon sort. Cette seule pensée me rendait fou, et tandis qu'elle s'abattait sur moi, je fus saisi d'un brusque accès de panique qui me fit courir aveuglément dans les couloirs invisibles. Pendant plusieurs instants, je me comportai comme un dément, trébuchant, me cognant, heurtant les murs invisibles, et je m'écroulai finalement dans la boue, pantelant, le corps ensanglanté, le cerveau en déroute.

Ma chute m'apaisa un peu. Si bien que lorsque je me remis lentement sur mes pieds, je pus de nouveau faire fonctionner ma raison. Mes spectateurs agitaient leurs tentacules d'une curieuse façon, qui suggérait le rire, et j'agitai mon poing furieusement dans leur direction. Mon geste sembla augmenter leur joie sauvage. Quelques-uns m'imitèrent maladroitement avec leurs membres supérieurs verdâtres. Honteux, je repris le contrôle de moi-même, j'essayai de rassembler mes facultés et de faire face à la situation. Après tout, je n'étais pas dans une si mauvaise posture. Contrairement à Dwight, je savais quelle était la situation, et un homme averti en vaut deux. J'avais la preuve que l'on pouvait atteindre la sortie, et je ne répéterais pas son

acte de désespoir. Le corps, ou le squelette qu'il serait bientôt, était constamment devant moi comme un guide vers l'ouverture recherchée, et une patience obstinée m'y amènerait certainement si j'agissais avec assez d'intelligence. J'avais cependant le désavantage d'être entouré de ces maudits reptiliens. Maintenant, j'avais compris la nature du piège, dont le matériau invisible prouvait une science et une technologie bien plus avancées que celles de la terre, et je ne pouvais plus sous-estimer l'intelligence et les ressources de mes ennemis. Même avec mon pistolet à flammes, j'aurais du mal à m'en sortir. Je savais pourtant que mon audace et ma rapidité finiraient bien par l'emporter à la longue. Mais d'abord, je devais sortir, à moins d'attirer quelques-unes des créatures ou de les forcer à venir vers moi. Tandis que je préparais mon pistolet et faisais le compte de mon ample réserve de munitions, il me vint à l'idée d'essayer ses effets sur les murs. Aurais-je négligé un moyen possible d'évasion ? Je n'avais aucune idée de la composition chimique de la barrière transparente, mais on pouvait concevoir qu'une flamme la ferait peut-être fondre. Choisissant un endroit en face du corps, je déchargeai mon pistolet à bout portant et touchai avec mon couteau le point d'impact. Rien n'avait changé, j'avais vu la flamme s'étaler quand elle avait rencontré la surface, et je dus reconnaître que mes espoirs avaient été vains. Seule une longue et laborieuse quête de la sortie me sauverait de ce dédale.

Ayant avalé une autre tablette et mis un autre cube dans l'électrolyseur de mon masque, je recommençai ma recherche. Tandis que je m'obstinais, je regardais de temps en temps le cercle silencieux des regards moqueurs, et je remarquai une relève dans les rangs de mes ennemis. De temps en temps, certains d'entre eux retournaient à la forêt, tandis que d'autres arrivaient et prenaient leur place. Plus je réfléchissais à leur tactique, et moins elle me plaisait, car elle me donnait une idée de leur mobile. Ces démons auraient pu s'approcher et m'attaquer à tout moment, mais apparemment ils préféraient observer les efforts que je faisais pour m'échapper. Je ne pouvais pas douter qu'ils jouissaient du spectacle, et cela me fit doublement redouter de tomber entre leurs mains. J'interrompis mes recherches à la nuit, et je m'assis pour me reposer. Je suis en train d'écrire à la lueur de ma lampe, et je vais bientôt essayer de m'endormir. J'espère en sortir demain. Car mes réserves baissent, et les tablettes de lacol remplacent mal l'eau. Je n'oserais pas essayer l'humidité de la boue, car l'eau de ces régions n'est pas potable tant qu'elle n'est pas distillée. C'est pourquoi nous avons construit de longs tuyaux jusqu'aux régions d'argile jaune.

Je n'ai plus tellement de cubes de chlore non plus, et je dois essayer de réduire ma consommation d'oxygène. Ma tentative de l'après-midi pour creuser un tunnel et ma panique ont brûlé une grande quantité d'air. Demain, je réduirai mes efforts physiques

au strict minimum, jusqu'à ce que j'aie affaire aux reptiles. Je dois garder une réserve de cubes pour le voyage de retour à Terra Nova. Mes ennemis sont tout proches, je peux voir le cercle de leurs faibles torches autour de moi. L'horreur qui émane de ces lueurs me tiendra éveillé.

La nuit. 14-VI. – Un autre jour de recherches, et toujours pas d'issue. Je commence à m'inquiéter pour l'eau, car ma gourde est vide. Dans l'après-midi, il a plu à verse, et je suis retourné à la pièce centrale chercher le casque que j'avais laissé comme repère. Je l'ai utilisé comme un bol, recueillant près de deux tasses d'eau. J'en ai bu la plus grande partie et mis le restant dans ma gourde. Les tablettes de lacol sont peu efficaces contre la soif, et j'espère qu'il pleuvra encore cette nuit. Je laisse mon casque retourné pour qu'il recueille un maximum d'eau. Mes tablettes de nourriture sont peu nombreuses, mais ce n'est pas encore inquiétant. Je diminuerai ma ration de moitié à partir de maintenant.

Ce qui m'inquiète le plus, ce sont les cubes de chlore ; la marche de la journée m'en a fait consommer un grand nombre. Je me sens faible, car j'utilise moins d'oxygène. Quelque chose d'infernal règne sur ce labyrinthe. J'aurais pu jurer que j'avais éliminé certains virages avec ma carte. Et pourtant, chaque nouvelle tentative anéantit mes certitudes. Jamais encore je n'avais ainsi constaté à quel point on peut être perdu sans repère visuel. Un aveugle se débrouillerait mieux, mais pour la plupart d'entre nous la vue est le sens le plus important. Je suis profondément découragé. Je peux comprendre ce que le pauvre Dwight a dû ressentir. Son cadavre n'est plus qu'un squelette, et les sificlighs, les akmans et les mouches farnoth ont disparu. Les herbes efjeh dévorent les vêtements de cuir.

Et pendant tout ce temps, ces spectateurs à tentacules sont là à se moquer de moi, à rire et à se réjouir de mon malheur. Encore une journée, et je deviendrai fou si je ne meurs pas d'épuisement. Mais il n'y a rien d'autre à faire que de persévérer. Dwight serait sorti s'il avait continué une minute de plus. Il est également possible que quelqu'un vienne me chercher, bien que ce ne soit que le troisième jour de mon expédition. Mes muscles me font terriblement mal, et je n'arrive pas à récupérer en m'allongeant dans cette détestable boue. La nuit dernière, malgré ma terrible fatigue, je n'ai dormi que par intermittence, et j'ai peur que cette nuit cela ne se reproduise. Je vis dans un cauchemar sans fin, à mi-chemin entre le sommeil et la veille. Ma main tremble et je n'arrive plus à écrire.

Tard dans l'après-midi, 15- VI. – Progrès substantiel. Ça s'améliore. Très faible, ai

peu dormi jusqu'au jour. Puis j'ai dormi jusqu'à midi, mais sans me reposer vraiment. Pas de pluie, la soif m'affaiblit. Ai mangé une autre tablette pour me donner des forces, mais sans eau ça ne m'est pas d'un grand secours. J'ai essayé un peu de l'eau de la boue, mais ça m'a donné une violente nausée, et j'ai encore plus soif qu'avant. Dois économiser les cubes de chlore, et j'étouffe presque par manque d'oxygène. Peux pas marcher la plupart du temps, mais j'arrive à ramper dans la boue. Vers 2 heures de l'après-midi, j'ai cru reconnaître quelques couloirs, et je me suis approché plus près du squelette. Je me suis égaré une fois dans un cul-de-sac, mais j'ai retrouvé la piste principale grâce à ma carte et à mes notes.

Ma tête est faible à cause de la soif, de la suffocation et de l'épuisement, et je n'arrive pas à comprendre ce que j'ai écrit. Les maudites choses vertes continuent à m'observer et à rire avec leurs tentacules. Elles gesticulent d'une manière qui me laisse croire qu'elles sont en train de se livrer à une plaisanterie qui m'échappe.

C'est à 3 heures que j'ai vraiment mis dans le mille. Il y avait une porte que, selon mes notes, je n'avais pas encore passée. Et quand je l'essayai, je découvris que je pouvais ramper vers le squelette. La route formait une sorte de spirale, qui ressemblait beaucoup à celle qui m'avait amené jusqu'à la pièce centrale.

Chaque fois que j'arrivais à un passage latéral ou à une jonction, je gardais l'itinéraire qui semblait se rapprocher le plus de mon premier voyage. Tandis que je continuais mes cercles et que je m'approchais de mon repère, les guetteurs, à l'extérieur, intensifièrent leurs gesticulations incompréhensibles et leurs rires sardoniques et silencieux. De toute évidence, ils voyaient quelque chose d'amusant dans ma progression, comprenant sans doute à quel point je serais sans défense quand je les affronterais. Je les laissai à leur joie, car tout en réalisant mon extrême faiblesse, je comptais sur mon pistolet à flammes et sur ses nombreuses munitions pour me sortir des griffes de ces détestables reptiliens. J'avais repris espoir, mais je n'essayai pas de me lever. Il valait mieux, maintenant, continuer à ramper, et garder mes forces pour affronter les hommes-lézards. J'avançais très lentement, car le danger de m'égarer dans un cul-de-sac était considérable. Mais néanmoins je m'approchais régulièrement de ce tas d'os qui était mon but. Cette perspective me ragaillardit, et pour le moment je cessai de sentir ma douleur et ma soif.

Les créatures étaient toutes massées près de l'entrée. Elles s'agitaient. Bientôt, pensai-je, j'aurais à faire face à la horde tout entière, et également aux renforts qui viendraient de la forêt. Je ne suis qu'à quelques yards du squelette, et je m'arrête pour reprendre ces notes avant de sortir et d'affronter cette bande bruyante. Je suis sûr qu'avec mes dernières forces je pourrai les mettre en fuite. Puis je camperai au sec

sur la mousse du plateau, et au matin je me mettrai en route dans la jungle pour Terra Nova. Je serai satisfait de revoir les hommes. Les dents de ce crâne ont un rictus horrible.

Vers la nuit. 15-VI. – Horreur et désespoir ! Trompé de nouveau ! Après avoir pris ces notes, je me rapprochai du squelette, mais je rencontrai brusquement un mur. Je m'étais trompé une fois de plus, et je me retrouvai où j'avais été trois jours auparavant, lors de ma première tentative pour sortir du labyrinthe. Je restai anéanti dans la boue tandis que les choses verdâtres, à l'extérieur, riaient et gesticulaient. Au bout d'un moment, je repris conscience.

Avec mes dernières forces, je mis un autre cube dans l'électrolyseur, délibérément, sans tenir compte des besoins de mon voyage de retour. L'oxygène frais me revigora un peu. Il semblait que j'étais moins près du pauvre Dwight que la première fois, et je me demandai si je ne me trouvais pas dans un autre couloir un peu plus éloigné. Avec ce faible espoir, je me traînai laborieusement, mais au bout de quelques yards, je me heurtai à une impasse. Ainsi donc, c'était la fin. Trois jours ne m'avaient mené nulle part, et je n'avais plus de forces. Je deviendrais bientôt fou de soif, et je n'avais plus assez de cubes pour me permettre de rentrer. Pourquoi ces êtres de cauchemar s'étaient-ils agglutinés autour de l'entrée ? Pour se moquer de moi. Probablement cela faisait-il partie de la plaisanterie – me faire croire que j'approchais d'une issue alors qu'ils savaient pertinemment que tel n'était pas le cas. Il ne me reste plus beaucoup de temps à vivre, mais je suis résolu à ne pas hâter les choses. Le crâne de Dwight est tourné vers moi, poussé par l'une de ces algues qui sont en train de dévorer sa combinaison de cuir. Le regard de cauchemar de ses orbites vides est fixe comme celui de ces horribles lézards. Cela donne un sens hideux au rictus mort qui découvre ses dents blanches.

Je vais rester immobile dans la boue, et conserver autant d'énergie que je le peux. Ce journal, qui je l'espère tombera entre les mains de ceux qui viendront me chercher, va bientôt être terminé. Quand j'aurai achevé d'écrire, je me reposerai pendant un long moment. Puis lorsque l'obscurité empêchera ces êtres épouvantables de me voir, je réunirai mes dernières forces pour essayer de lancer le rouleau de parchemin métallique par-dessus le mur, dans la plaine. Je ferai attention de l'envoyer à gauche, pour qu'il ne tombe pas au milieu de la bande de créatures gesticulantes. Peut-être qu'il sera perdu à jamais dans la boue, mais peut-être qu'il atterrira dans les algues et finira par tomber entre les mains des hommes. S'il peut être lu, j'espère qu'il avertira les hommes de ce piège. J'espère qu'il apprendra à notre race à laisser ces cristaux

brillants là où ils se trouvent. Ils appartiennent à Vénus. Notre planète n'en a pas vraiment besoin, et je crois que nous avons violé une loi obscure et mystérieuse – une loi venue des profonds arcanes du cosmos. Qui peut dire quelles forces obscures, puissantes, animent ces créatures reptiliennes, qui gardent si férocement leurs trésors ? Dwight et moi-même avons payé, comme d'autres ont payé et paieront. Mais il se peut que ces morts isolés ne soient que le prélude à de plus grandes horreurs. Laissons à Vénus ce qui appartient seulement à Vénus.

Je suis maintenant très près de la mort, et j'ai peur de ne pas avoir la force de lancer le parchemin à la nuit tombée. Si je n'y arrive pas, je suppose que les hommes-lézards s'en empareront, car ils se rendent probablement compte de ce que c'est. Mais ils ne sauront pas que mon message plaide en leur faveur. Maintenant que la fin approche, je me sens plus indulgent envers les choses. À l'échelle cosmique, qui peut dire quelle espèce est plus grande ou approche le plus d'une norme organique spatiale ? La leur, ou la mienne ?

Je viens de sortir le grand cristal de ma poche pour le contempler pendant mes derniers instants. Il brille farouchement et d'une manière menaçante, dans les rayons rouges du jour qui se meurt. La horde gesticulante l'a remarqué. Leurs gestes ont changé d'une manière incompréhensible. Je me demande pourquoi ils restent agglutinés près de l'entrée, au lieu de se concentrer à un point plus proche à l'intérieur du mur transparent. Il fait nuit. Très faible. Ils continuent à rire et à sauter près de l'entrée et ont allumé leurs torches infernales.

Parlent-ils ? J'ai rêvé que j'entendais un son… loin dans le ciel…

RAPPORT DE WELLESLEY MILLER,
commandant du groupe A.

Compagnie du Cristal de Vénus.

Terra Nova, sur Vénus, 16-VI.

Notre agent A-49, Kenton J. Stanfield, 5317, Marshall Street, Richemond (Virginie), a quitté Terra Nova, tôt le matin du 12-VI, pour un court voyage vers un point indiqué par le détecteur. – Retour prévu le 13 ou le 14. – Non rentré au soir du 15. – Avion de reconnaissance F.R.-58, avec cinq hommes sous mes ordres, a pris l'air à 8 heures du soir, pour suivre la route avec le détecteur. L'aiguille n'indiquait

aucun changement par rapport aux lectures précédentes. Avons suivi aiguilles jusqu'aux Hautes terres éryciniennes, avons actionné le puissant phare de recherche pendant tout le trajet. Des fusils à flammes de triple portée et des cylindres de radiation D pouvaient disperser une attaque des indigènes ou un troupeau de skorahs carnivores. Quand nous fumes au-dessus de la plaine d'Eryx, nous vîmes un rassemblement de lumières que nous sûmes être des torches indigènes. Comme nous approchions, ils s'éparpillèrent dans la forêt. Il devait y en avoir une centaine. Le détecteur indiqua un cristal à l'endroit où ils s'étaient groupés. En nous approchant de ce point, nos phares localisèrent des objets sur le sol : un squelette, au milieu des algues efjeh. Un corps à trois yards de là. En faisant descendre l'avion près du corps, un bout de l'aile s'écrasa sur un obstacle invisible. En nous approchant des corps à pied, nous fumes arrêtés par une barrière invisible qui nous surprit énormément. Avançant à tâtons, nous trouvâmes près du corps une ouverture, au-delà de laquelle il y avait un espace avec une autre ouverture qui menait près du squelette. Ce dernier, quoique dépouillé de ses vêtements par les algues, avait à côté de lui l'un des casques de la compagnie. C'était l'agent B-9 – Frédéric N. Dwight –, de la division Kœnig, qui avait quitté Terra Nova depuis deux mois pour une longue mission. Entre le squelette et le corps il semblait y avoir un autre mur, mais nous identifiâmes aisément le second homme comme étant Stanfield. Il tenait un parchemin dans sa main gauche et un crayon dans sa main droite, et devait être en train d'écrire quand la mort le surprit. Aucun cristal n'était visible. Mais le détecteur indiquait un grand spécimen près du corps. Nous parvînmes avec difficulté près du cadavre. Il était encore chaud, et un grand cristal recouvert par la boue gisait à côté de lui. Nous étudiâmes immédiatement le journal qu'il tenait dans sa main gauche, et nous nous préparâmes à prendre des dispositions d'après ses indications. Le contenu de ce parchemin forme le long récit qui précède ce rapport, un récit dont nous avons vérifié les éléments, et que nous ajoutons comme appendice à ce qui a été découvert. La dernière partie de ce récit indique l'approche de la folie, mais il n'y a aucune raison de mettre en cause la véracité du tout. Stanfield est manifestement mort à la fois de soif, de suffocation, de tension cardiaque et de dépression psychologique. Son masque était en place, et fournissait librement de l'oxygène malgré une réserve de cubes dangereusement basse.

Notre avion ayant été endommagé, nous envoyâmes un câble radio et appelâmes Anderson avec l'avion de secours F.G.-7, une équipe de sauveteurs et des explosifs. Au matin, F.R.-58 était réparé, et repartit avec Anderson, avec à son bord les deux corps et le cristal. Nous enterrerons Dwight et Stanfield dans le cimetière de la compagnie et enverrons le cristal à Chicago par le prochain vol à destination de la Terre. Plus tard, nous adopterons la suggestion de Stanfield – celle qu'il formule dans la première partie de son rapport. Nous enverrons suffisamment de troupes pour

exterminer complètement les indigènes. Le terrain étant ainsi dégagé, il n'y a pratiquement pas de limite à la quantité de cristaux que nous pourrons obtenir.

Dans l'après-midi, nous étudiâmes le bâtiment ou le piège invisible avec beaucoup d'attention, l'explorant à l'aide de longues cordes, et préparant une carte détaillée pour nos archives. Nous fûmes très impressionnés par sa conception, et prélevâmes des échantillons de sa substance pour l'analyse chimique. Toutes ces connaissances nous seront utiles quand nous prendrons les différentes villes des indigènes. Notre perceuse à tête de diamant type C a réussi à pénétrer le matériau invisible, et les équipes sont en train de disposer de la dynamite pour tout faire sauter. Il ne restera rien quand nous aurons terminé. L'édifice est une menace à tout trafic aérien.

En examinant les plans du labyrinthe, on ne peut s'empêcher d'être impressionné non seulement par l'ironie du sort de Dwight, mais par celui de Stanfield également : en essayant d'atteindre le corps à partir du squelette, nous ne pûmes trouver aucun accès sur la droite, mais Markheim trouva un passage à quinze pieds de Dwight, et à quatre ou cinq de Stanfield. Au-delà de ce passage, il y avait un long couloir que nous n'explorâmes que plus tard, mais à droite de ce couloir, il y avait un autre passage conduisant directement au corps. Stanfield aurait pu atteindre la sortie en parcourant encore vingt-deux ou vingt-trois pieds, s'il avait trouvé l'ouverture qui était juste derrière lui – ouverture qu'il avait négligée dans son épuisement et son désespoir.

L'OCÉAN DE LA NUIT

Night Ocean – 1936 (1936).

Par Robert H. Barlow.
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Je me rendis à Ellston Beach pour y goûter les plaisirs du soleil et de l'océan, mais aussi pour procurer un peu de repos à mon esprit fatigué. Cette petite ville vit du tourisme durant l'été, et, le reste de l'année, ne présente que des fenêtres vides. Je n'y connaissais personne, et il semblait peu probable d'y être dérangé par qui que ce soit. Ne désirant rien voir d'autre que les vagues venant battre la plage devant ma retraite temporaire, j'en étais ravi.

Je quittai la grande ville une fois achevé mon travail de tout l'été : la vaste peinture murale qui en était le résultat prenait désormais part au concours. En venir à bout m'avait pris le plus clair de l'année, et, une fois nettoyé le dernier pinceau je décidai enfin de me préoccuper un peu de ma santé, et de chercher quelque temps le repos et la solitude. À vrai dire, ce n'est qu'au bout d'une semaine à la plage que je me souvins de l'œuvre dont le succès m'avait paru alors si important. Plus d'angoisse devant les multiples problèmes de couleur et d'ornementation ; plus de peur à l'idée de devoir concrétiser une image mentale, de parvenir cette fois à donner, d'une idée vaguement perçue, la minutieuse esquisse d'un tableau. Et pourtant, ce qui m'arriva plus tard, au bord du rivage solitaire, ne vient peut-être que de cette peur et de cette angoisse. J'ai toujours été un découvreur et un rêveur obstiné ; et qui sait si un tel tempérament ne permet pas d'ouvrir des yeux invisibles sur des êtres et des mondes ignorés ?

Je sais bien que, pour rendre compte de ce que j'ai vu, je dois surmonter mille obstacles exaspérants. Comme ces visions éclatantes qui surviennent quand on plonge dans la vacuité du sommeil, ce que voient les yeux de l'esprit reste plus coloré, plus chargé de sens que lorsque l'on cherche à l'examiner à la lumière de la réalité. Prenez la plume, et la couleur du rêve se fane aussitôt. L'encre avec laquelle on écrit semble se diluer avec le jour, et l'on se rend compte qu'en définitive il est impossible de décrire ces merveilleux souvenirs. C'est comme si notre moi intérieur, affranchi des contraintes du monde réel et de l'objectivité, faisait ses délices d'émotions captives, qu'on étouffe en voulant les traduire hâtivement. Les plus grandes créations de l'homme gisent dans les rêves et les visions, qui ignorent le joug des lignes et des teintes. Des scènes oubliées, des terres plus obscures que le monde enchanté de

l'enfance surgissent dans l'esprit endormi pour y régner sans partage, jusqu'à ce que l'éveil les mette en déroute. On peut y saisir quelque chose de cette splendeur et de ce bonheur que nous recherchons tant, ou une image de beautés très vives, que nous soupçonnons sans les connaître, et qui sont pour nous ce que devait être le Graal aux yeux des preux chevaliers du monde médiéval. Donner forme à ces choses par le moyen de l'art, vouloir rapporter de ce royaume d'ombres et de voiles impalpables quelque trophée pâli réclame autant de maîtrise que de mémoire. Les rêves sont en nous tous ; mais peu de mains peuvent saisir leurs ailes de papillon sans les anéantir.

Mon récit n'a pas cette habileté. Si je le pouvais, je révélerais les vagues événements que j'ai confusément perçus, un peu comme celui qui, scrutant une zone obscure, y discerne des formes dont le mouvement lui échappe. Dans ma peinture murale, désormais rassemblée avec des milliers d'autres dans le bâtiment prévu à cet effet, j'avais pareillement lutté pour saisir un reflet de ce monde peuplé d'ombres fuyantes, y réussissant sans doute bien mieux qu'ici. Mon séjour à Ellston me permettait d'attendre le verdict du jury, et, quand plusieurs jours d'un repos salutaire m'eurent redonné le sens des choses, je découvris que cette fois – en dépit de ces faiblesses qu'un créateur aperçoit toujours clairement –, j'étais vraiment parvenu à retenir, par la ligne et la couleur, quelques fragments arrachés au monde infini de l'imagination. L'aridité de cette quête, la tension qu'elle imposait à toutes mes facultés se révélèrent nuisibles à ma santé, et me conduisirent sur cette plage pour y attendre le résultat final. Désirant être tout à fait seul, je louai (au grand plaisir d'un propriétaire incrédule) une petite maison située à quelque distance d'Ellston même – qui, la saison touchant à sa fin, ne vivait plus que d'une maigre horde de touristes, dont aucun ne m'inspirait le moindre intérêt. Cette maisonnette, noircie par le vent venu de la mer, n'était même pas un satellite de la petite ville, mais demeurait suspendue en dessous, le long de la côte, comme le balancier d'une horloge arrêtée – parfaitement seule au sommet d'une dune de sable envahie par les herbes. Elle se tenait blottie face à l'océan, comme un petit animal tiède, et ses fenêtres sales contemplaient un espace de ciel, de terre et d'eau. Il ne servirait à rien de faire preuve de trop d'imagination dans un récit dont les faits, même arrangés et disposés à la façon d'une mosaïque, sont suffisamment étranges en eux-mêmes ; mais, quand je la vis, la demeure me parut solitaire, et, comme moi-même, consciente de son insignifiance devant la grande mer.

J'occupai les lieux fin août, arrivant un jour avant la date prévue, pour rencontrer une camionnette dont deux hommes de peine déchargeaient les meubles fournis par le propriétaire. Je ne savais pas encore combien de temps je resterais, et, après leur départ, déposai mes légers bagages et fermai la porte à clé (tant je me sentais l'âme

d'un possédant, après des mois passés dans une chambre meublée), pour descendre la colline herbeuse et aller jusqu'à la plage. On avait vite fait d'explorer la maisonnette carrée, qui ne comportait qu'une seule pièce. De chaque côté, deux fenêtres laissaient entrer la lumière en abondance ; la porte semblait avoir été insérée après coup dans le mur qui faisait face à l'océan. Ma retraite avait été construite dix ans auparavant, mais, vu sa distance par rapport à la ville, restait difficile à louer, même en pleine saison, et, dépourvue de cheminée, ne pouvait accueillir personne d'octobre à mai. Elle se trouvait en fait à moins d'un mile d'Ellston, mais paraissait plus éloignée, car une courbe du rivage ne laissait voir, dans la direction de l'agglomération, que des dunes pleines d'herbes.

Je passai ce premier après-midi à savourer le soleil et l'incessante agitation de l'eau – autant de choses dont la paisible majesté rendait lointaine et fastidieuse toute idée de peinture. Mais c'était là une réaction normale, après une longue période consacrée aux mêmes activités, gouvernée par les mêmes habitudes. J'en avais fini avec mon travail et j'étais en vacances. Je ne m'en rendis pas compte sur le coup, mais ce fait se reflétait dans tout ce qui m'entourait, comme dans le complet changement de décor. Le soleil radieux illuminait une mer toujours changeante, dont les vagues, animées d'un mouvement mystérieux, étaient jonchées de ce qui paraissait être du cristal de roche. Une aquarelle aurait peut-être pu rendre cette lumière intolérable qui se concentrait en masses solides, dispersées sur la plage, là où l'eau se mêlait au sable. L'océan gardait sa propre couleur, mais cette luminosité le dominait entièrement, à un point incroyable. Il n'y avait personne alentour, et j'appréciai le spectacle sans que rien sur la plage vienne distraire mon regard. Tous mes sens en étaient affectés, chacun à sa manière, mais parfois il semblait que le grondement des vagues ne fît qu'un avec cette éblouissante clarté, ou qu'elle émanât de la mer elle-même, et non du soleil ; tous deux étant si vigoureux, si insistants, que les impressions qu'ils faisaient naître se confondaient. Curieusement, ni ce jour-là, ni les suivants, je ne vis âme qui vive se baigner aux environs de ma petite maison carrée, bien que le rivage arrondi ait abrité une plage autrement plus tentante que celle d'Ellston, où les vagues étaient toujours parsemées de formes capricieuses. Cela devait sans doute s'expliquer par la distance, et par l'absence d'autres habitations entre ici et la ville. J'ignorais pourquoi on avait jugé inutile d'en bâtir, car de nombreuses constructions étaient éparpillées le long de la côte nord, fixant la mer de leurs yeux vides.

Je nageai jusqu'à la fin de l'après-midi, et plus tard, m'étant reposé, me rendis à pied à Ellston. Quand j'y entrai, l'obscurité dérobait l'océan à ma vue, et j'aperçus, sous les mornes lumières des rues, mille signes d'une vie tout à fait inconsciente du

grand corps, enveloppé de ténèbres, qui gisait si près de là. Il y avait des femmes peintes, aux ornements clinquants, des hommes vieillis, pleins d'ennui – toute une foule de marionnettes absurdes, perchées sur la lèvre du gouffre, sans voir, sans désirer voir ce qui s'étendait au-dessus ou autour d'elles, dans la formidable grandeur des étoiles ou de la mer perdue dans la nuit. J'en suivis le rivage en revenant à la petite maison pauvrement meublée, lançant le faisceau de ma lampe électrique à travers le vide impénétrable et nu. En l'absence de la lune, la faible lumière traçait une barre en travers des murailles tourmentées de la marée ; et je ressentis une émotion inexprimable, née du bruit des eaux comme de la conscience de ma petitesse, à jeter ce mince rayon lumineux sur ce royaume immense, qui n'était pourtant qu'une simple frontière. De ces profondeurs baignées de nuit, dans lesquelles avançaient, perdus dans l'obscurité, des navires que je ne pouvais voir, montait le murmure lointain d'une cohue furieuse.

Quand j'atteignis ma demeure, je m'aperçus que je n'avais croisé personne en revenant d'Ellston, tout en gardant l'impression d'avoir été, pendant tout ce temps, accompagné par l'esprit de la mer solitaire. Il s'incarnait, pensai-je, dans une forme que j'ignorais encore, mais qui allait paisiblement d'un lieu à l'autre, sans que je comprenne de quoi il s'agissait – un peu comme ces acteurs qui attendent en coulisse que vienne le moment d'apparaître devant nous, prêts à déclamer leur rôle sous la brutale lumière des projecteurs. Je finis par chasser ces rêveries et cherchai ma clé pour entrer dans la maisonnette, dont les murs nus me procurèrent un brusque sentiment de sécurité.

Ma chaumière était entièrement séparée de la petite ville, comme si elle avait erré le long de la côte, sans plus pouvoir revenir, et, quand je rentrais chaque soir après souper, je n'y entendais rien de la pénible clameur d'Ellston. Je ne passais généralement que peu de temps dans les rues, bien que parfois j'aille là-bas dans le seul dessein de marcher. L'endroit abritait les innombrables boutiques de souvenirs et les cinémas aux façades prétentieuses qui encombrent les villes de vacances, mais je n'y pénétrais jamais. Seuls les restaurants présentaient un quelconque intérêt. Les gens trouvaient à faire un nombre incroyable de choses inutiles.

Au début les jours ensoleillés se succédèrent. Je me levais tôt, pour contempler le ciel gris où le soleil s'annonçait déjà – promesse peu à peu tenue, tandis que je restais là à observer. Ces aubes étaient froides, et peu colorées par rapport à la clarté uniforme du jour, qui donne à chaque heure l'apparence du midi. Cette grande lumière, si évidente lors de mon arrivée, faisait de chaque journée successive une page jaune dans le livre du Temps. Je remarquai que bien des vacanciers s'agaçaient de ce soleil démesuré, alors que je le recherchais. Après des mois de travail, toujours gris, vivre

dans une région gouvernée par des choses simples – le vent, la lumière, l'eau – fit naître en moi une léthargie aux effets rapides ; et, désireux de poursuivre ce processus de guérison, je passai tout mon temps dehors, ce qui rendit mon humeur indifférente et passive, tout en me donnant une impression de sécurité face à la nuit menaçante. L'obscurité est proche de la mort, comme la lumière de la vie. À travers un héritage vieux de plus d'un million d'années – quand les hommes étaient plus proches de la mer, et quand les créatures dont nous sommes issus s'allongeaient avec langueur dans les eaux profondes, traversées de soleil –, nous recherchons toujours, lorsque nous sommes trop las, le calme apaisant des choses primitives, où nous nous baignons comme l'ont fait ces demi-mammifères qui ne s'étaient pas encore aventurés sur la terre bourbeuse.

La monotonie des vagues me procurait le repos, et je n'avais pas d'autre occupation que d'observer les innombrables sautes d'humeur de l'océan. Les eaux sont agitées de changements incessants – les couleurs et les ombres passent sur elles comme les expressions fugitives d'un visage familier, qui nous sont aussitôt transmises par des sens oubliés. Quand la mer est fiévreuse, se souvenant des navires d'autrefois ensevelis dans ses gouffres, surgit en silence dans nos cœurs un ardent désir d'horizons disparus. Mais quand elle oublie, nous faisons de même. On a beau la connaître, elle garde toujours un air étranger, comme si quelque chose, trop vaste pour prendre forme, se tenait tapi dans l'univers dont elle est l'une des portes. L'océan du matin, que la fine écume de diamant et les nuages bleus et blancs qu'il reflète font luire doucement, a les yeux d'un homme qui s'attarde sur des choses mystérieuses ; et les multiples replis de sa toile, à travers laquelle se précipitent des millions de poissons de couleur, semblent retenir un grand corps oisif, qui bientôt sortira des gouffres immémoriaux pour marcher à grands pas sur la terre.

Pendant de nombreux jours, je fus parfaitement heureux, et me félicitai d'avoir fait choix de la petite maison solitaire, couchée sur les dunes comme un petit animal. Une telle existence m'offrait de nombreuses distractions plaisamment inutiles ; c'est ainsi que je me mis à suivre le bord de la marée (là où les vagues laissaient un contour humide, irrégulier, bordé d'écume évanescente) sur de très longues distances ; et parfois je trouvais de curieux fragments de coquillages dans les débris qu'elle abandonnait. Il en arrivait une masse étonnante sur ce rivage concave, que ma petite maison surplombait, et j'en conclus que certains courants marins, au lieu de se diriger vers la plage d'Ellston, venaient se jeter à cet endroit. Quoi qu'il en soit, mes poches – quand j'en avais – abritaient généralement toutes sortes de déchets, dont je me débarrassais une heure ou deux après, en me demandant pourquoi j'avais cru bon de les ramasser. Une fois, pourtant, je trouvai un petit os que je ne pus identifier, mais

qui ne pouvait être celui d'un poisson ; et je le conservai, avec une grosse perle de métal, aux surprenants motifs gravés avec soin. Ils représentaient une sorte de poisson, sur un fond d'algues stylisées très différentes des formes géométriques ou florales habituelles, et demeuraient très lisibles, malgré des années d'usure dans les vagues. Je n'avais jamais rien vu de tel, et pensai avoir affaire à un objet typique d'une mode ancienne, déjà oubliée – de tels engouements étaient monnaie courante à Ellston.

Au bout d'une semaine, le temps se mit à changer peu à peu. Il passa insensiblement par des phases successives d'assombrissement, si bien qu'à la fin l'atmosphère entière était passée du jour au crépuscule. J'en prenais avant tout conscience par le biais de certaines impressions mentales, et non parce que j'observais ; la petite maison restait solitaire sous le ciel gris, et parfois venait de l'océan un vent brutal chargé d'humidité. Le soleil disparaissait pour de longs moments derrière d'épaisses couches de nuées qui le dérobaient aux regards. Peut-être brillait-il comme avant au-dessus de cet énorme linceul, mais il ne pouvait le traverser. Des heures durant, la plage était prisonnière d'une voûte sans couleur, comme si la nuit tombait en plein jour.

Le vent parfumé avait quelque chose de vivifiant, et fouettait l'océan pour y faire naître de petits tourbillons bouillonnants, mais je me rendis compte que l'eau fraîchissait, ce qui m'interdisait d'y rester aussi longtemps qu'avant. Alors je pris l'habitude de faire de longues marches qui – lorsque je ne pouvais nager – me procuraient l'exercice que je désirais si vivement prendre. Ces randonnées m'amenèrent à parcourir encore plus avant le bord de mer, et, la plage s'étendant sur plusieurs miles au-delà de cette médiocre station balnéaire, il m'advint souvent de me retrouver, le soir venant, sur une langue de sable sans limites. Je rentrais à vive allure, en longeant la marée chuchotante, dont je suivais les contours pour ne pas me perdre en errant à l'intérieur des terres. Parfois, quand ces promenades étaient tardives (ce qu'elles furent de plus en plus), j'arrivais devant la petite maison qui faisait l'effet d'être un messager de la ville ; perdue dans les dunes balayées par les vents, réduite à une tache sombre sur les couleurs morbides du crépuscule, elle paraissait plus solitaire encore qu'en pleine lumière. Mon imagination y voyait un visage muet, tourné vers moi comme pour attendre que je fasse quelque chose. J'ai déjà parlé de l'isolement du lieu, qui, au début, m'enchantait. Mais, en ce bref moment où le soleil déclinait en laissant derrière lui une traînée sanglante, tandis que l'obscurité s'étendait sur tout, comme une ombre sans forme qui grandirait toujours, l'endroit semblait abriter une présence étrangère – impression ou état d'âme, provoqués par le vent violent, le ciel gigantesque et la mer qui bavait ses vagues assombries sur une plage devenue brusquement inquiétante. Je ressentais alors un malaise qui n'avait pas

de cause définie, bien que ma nature renfermée m'ait toujours rendu sensible au silence et à la vieille voix de la nature. Ces doutes, auxquels je ne pouvais donner de nom, ne m'affectèrent pas longtemps ; pourtant, je pense aujourd'hui que peu à peu je pris conscience de l'immense solitude de l'océan, que certains signes – mais jamais rien de plus – rendaient encore plus horrible, en témoignant d'une animation ou d'une présence, qui m'empêchaient d'être parfaitement seul.

Les rues de la ville, bruyantes et jaunes, traversées d'une agitation curieusement irréelle, étaient loin, très loin et, quand je m'y rendais le soir pour dîner (me fiant assez peu à un ordinaire que j'aurais préparé moi-même), j'en vins à prendre soin, de façon tout à fait déraisonnable, de rentrer avant que l'obscurité soit tombée pour de bon, bien que je sois souvent sorti jusqu'à dix heures du soir ou plus. On pensera peut-être que mon comportement était absurde : si j'avais si peur d'elle, pourquoi ne pas l'éviter complètement ? Et l'on me demandera pourquoi je ne m'en allais pas, si la solitude du lieu me déprimait à ce point. Je n'ai pas de réponse à donner, sinon que, quels que soient l'inquiétude, ou le lointain ennui, que j'éprouvais, je sentais, dans de brefs aspects du soleil assombri, dans le vent impatient, asséché par le sel, dans la robe de la mer étendue près de moi, comme un énorme vêtement froissé, quelque chose qui trouvait une part de ses origines en moi-même, ne se montrait que fugacement, et ne m'affectait jamais très longtemps. Pendant ces jours baignés de lumière diamantine, quand les vagues projetaient gaiement leurs crêtes bleues sur le rivage endormi, j'avais peine à croire à ces impressions ; mais il suffisait d'une heure ou deux pour que je les ressente de nouveau, et m'abîme dans le désespoir.

Peut-être de telles sensations n'étaient-elles que le reflet des états d'âme de la mer. La moitié de ce que nous pouvons voir est déjà déformée par l'interprétation qu'en donne notre esprit ; mais des causes externes, purement physiques, suffisent à modeler nombre de nos sentiments. Nous sommes liés à la mer par un simple reflet, ou une ombre, passant sur les vagues ; ce sont comme des signes qu'elle chuchote pour nous faire partager son allégresse ou son chagrin. Elle se remémore sans cesse des choses oubliées ; et ces souvenirs, même si nous ne pouvons en comprendre le sens, nous sont transmis, afin que nous partagions sa gaieté ou son remords. Comme je ne faisais rien, et ne rencontrais personne de connaissance, peut-être étais-je sensible à certaines nuances de ses mystérieux discours, que d'autres n'auraient pas remarquées. L'océan m'avait apporté la guérison : il exigea en récompense de gouverner ma vie tout au long de cette fin d'été.

Cette année-là plusieurs personnes se noyèrent à Ellston et, bien que je n'en entendisse parler que par hasard (tant est grande notre indifférence face à une mort qui ne nous concerne pas, ou dont nous ne sommes pas témoins), je n'ignorais pas que les

circonstances en avaient été particulièrement pénibles. À plusieurs reprises on n'avait retrouvé les noyés – dont quelques excellents nageurs – que bien des jours après, le temps que la hideuse vengeance des profondeurs flagelle leurs corps pourrissants. On aurait dit que la mer les entraînait dans un gouffre, pour les démembrer dans l'obscurité, jusqu'à ce que, satisfaite qu'ils ne puissent plus servir à personne, elle rapporte sur le rivage leurs effroyables dépouilles. Nul ne semblait savoir ce qui provoquait de tels accidents. Leur fréquence inquiétait les moins courageux. Les courants marins n'étaient pas très importants à Ellston, et l'on savait qu'aucun requin ne rôdait aux environs. Je ne pus vérifier si, oui ou non, les corps portaient des traces d'agression, mais les hommes connaissent, et n'aiment guère, cette mort venue d'un lieu immobile et obscur, qui s'avance parmi les vagues pour s'abattre sur le nageur isolé. Il leur faut trouver très vite une explication, même en l'absence de requins. À ma connaissance, personne ne confirma jamais les soupçons qui pesaient sur eux ; et ceux qui, tout le reste de la saison, s'obstinèrent à nager, se méfiaient des marées traîtresses, et non d'animaux marins. À vrai dire, l'automne n'était pas loin, et certains en tirèrent argument pour quitter le bord de la mer, où des gens mouraient, pris au piège, pour se réfugier à l'intérieur des terres où l'on ne peut même pas entendre la rumeur de l'océan. Quand août prit fin, j'avais déjà passé bien des jours à la plage.

L'orage menaçait depuis le 4 septembre ; le surlendemain, quand je sortis dans le vent humide pour marcher un peu, une masse de nuages oppressants, informes et pâles, dominait la mer agitée et couleur de plomb. Le vent lui-même ne soufflait dans aucune direction précise, mais paraissait courir en tous sens d'un air affairé, comme si quelque chose allait se produire – peut-être l'orage attendu depuis si longtemps. J'avais déjeuné à Ellston, et bien que le ciel ait ressemblé au couvercle d'un grand cercueil, je m'aventurai le long de la plage, très loin de la ville comme de ma demeure, que je n'apercevais plus. À mesure que le gris, qui recouvrait tout, se tachetait de charognes pourpres – curieusement brillantes, en dépit de leur teinte sombre –, je me rendis compte que j'étais à plusieurs miles de tout abri. Mais je n'en avais cure : en dépit des cieux obscurs, illuminés de présages inconnus, je sentais mon corps tout entier parcouru d'une curiosité qui le rendait sensible à des formes, à des significations jusque-là incertaines. Un souvenir me vint confusément, suggéré par la ressemblance entre ce décor et celui d'une histoire qu'on m'avait racontée quand j'étais enfant. Ce conte – auquel je n'avais plus pensé depuis des années – parlait d'une femme aimée par le souverain d'un royaume sous-marin, où des créatures semblables à des poissons vivaient dans des récifs aux contours brouillés ; elle fut enlevée par un être barbu, à la peau sombre, couronné d'une sorte de mitre d'évêque, et dont les traits flétris rappelaient ceux d'un singe. Mon imagination gardait le souvenir de ces récifs sous-marins plantés devant l'absence de ciel de ce royaume

obscur et sans couleur ; j'avais oublié le reste de l'histoire, mais cette image me revint brusquement en mémoire alors que j'observais un motif analogue de falaises et de ciel. Le spectacle ressemblait à ce que j'avais rêvé à une époque désormais enfuie – exception faite de vagues impressions capricieuses. Il se peut que quelque chose de ce conte soit demeuré derrière certains souvenirs inachevés, ou certaines significations que suggéraient à mes sens des scènes dont l'intérêt restait en fait à peu près nul. Souvent, nous percevons fugitivement qu'un doux paysage (par exemple), la robe d'une femme au bord d'une route, l'après-midi, ou un arbre dressé, défiant les siècles, contre le ciel pâle du petit matin (les conditions étant plus importantes que l'objet lui-même), recèlent quelque chose de précieux, quelque vertu magique qu'il nous faut saisir. Pourtant la même scène, revue plus tard ou d'un point de vue différent, nous paraît avoir perdu toute sa valeur. Peut-être cela tient-il au fait qu'en réalité elle n'en a aucune, et se borne à suggérera notre esprit quelque chose de très différent, dont nous ne pouvons nous souvenir. Surpris, et ne parvenant pas à appréhender la cause de cet intérêt soudain, nous nous emparons de l'objet qui l'a suscité, et constatons avec surprise qu'il n'a rien qui puisse retenir l'attention. Il en allait de même pour les nuages pourpres, qui avaient l'aspect imposant et mystérieux, des tours d'un vieux monastère au crépuscule, tout en rappelant les récifs du conte de fées. Je m'attendis presque à voir apparaître, dans l'écume souillée des vagues qui semblaient maintenant parsemées de fragments de verre noir, la forme horrible de cette créature à face de singe, coiffée d'une mitre rongée de vert-de-gris, et venue d'un royaume perdu dans un gouffre oublié où la mer remplace le ciel.

Je ne vis pas surgir ce monstre tout droit sorti du domaine de l'imaginaire ; mais, comme le vent glacé tournait, fendant les cieux tel un couteau rouillé, j'aperçus, dans l'obscurité où les nuages et l'eau se confondaient, un objet de couleur grise, semblable à un morceau de bois flotté, qui ballottait confusément dans l'écume. Il se trouvait très loin de moi et, comme il disparut très vite, il se peut que ce n'ait pas été du bois, mais une tortue montée à la surface des flots agités.

Bientôt je me rendis compte que j'étais resté trop longtemps à contempler l'orage qui s'approchait, mêlant à sa grandeur mes rêveries d'autrefois, car il se mit à tomber une pluie glacée, ce qui jeta une obscurité encore plus uniforme sur un décor déjà trop sombre pour l'heure qu'il était. Me hâtant le long du sable gris, je sentis des gouttes froides s'abattre sur mon dos, et en quelques instants mes vêtements furent complètement trempés. D'abord je courus, poussé par ces gouttes sans couleur, suspendues par de longs fils dans le ciel invisible ; mais je compris vite que j'étais trop loin de tout refuge pour y arriver avant d'être mouillé, et, ralentissant l'allure, je revins à la maison comme si j'avais dû marcher sous le soleil. Il n'y avait plus de

raison de se hâter, bien que je n'aie pas musardé comme je le faisais d'habitude. Emprisonné dans des vêtements humides et froids, perdu dans l'obscurité montante et dans le vent qui venait sans arrêt de l'océan, je ne pus retenir un frisson. Pourtant, par-delà la gêne que m'imposait la pluie brutale, il y avait quelque chose de vivifiant dans les masses pourpres des nuages enchevêtrés, comme dans la stimulation des réactions de tout mon corps. Je marchai avec peine le long du couloir gris de la plage, plein d'une joie exultante à l'idée de tenir tête à la pluie (qui ruisselait sur moi, et remplissait mes poches et mes chaussures), comme de l'étrange plaisir que je prenais à voir, là-haut, les cieux morbides planer, de leurs ailes sombres, au-dessus de la mer éternelle et changeante. Plus vite que je ne l'aurais cru, je vis apparaître la petite maison accroupie sous la pluie oblique. Toutes les herbes des dunes de sable se tordaient au rythme du vent frénétique, comme si elles avaient voulu se déraciner pour l'accompagner dans sa course. La mer et le ciel n'avaient pas changé ; le décor restait le même qu'auparavant, mais désormais y était peint un toit voûté, qui semblait se courber sous le poids des assauts de la pluie. Je montai en courant les marches peu sûres, et me jetai dans une pièce sèche, où, surpris, sans m'en rendre compte, d'être enfin à l'abri du vent hargneux, je demeurai immobile un moment, tandis que l'eau dégoulinait de tout mon corps.

Il y avait deux fenêtres sur la façade, comme sur les côtés, et elles donnaient presque directement sur l'océan, qui, je le vis alors, était à demi obscurci par le double voile de la pluie et de la nuit toute proche. Je regardai au-dehors tout en enfilant un ensemble mélangé de vêtements secs, pris sur des cintres et sur une chaise trop encombrée pour pouvoir s'y asseoir. J'étais emprisonné de toutes parts par un crépuscule presque surnaturel, arrivé je ne sais quand à la faveur de l'orage. J'ignorais combien de temps j'étais resté sur ces étendues de sable gris et humide, comme l'heure qu'il était ; mais après quelques recherches, je parvins à retrouver ma montre – heureusement laissée sur place en partant, ce qui lui avait permis d'échapper à l'inondation. Je dus deviner l'heure, entre mes mains que je discernais vaguement, et qui étaient à peine plus visibles que tout ce qui m'entourait. Au bout d'un moment, je réussis à pénétrer l'obscurité (plus forte dans la maisonnette qu'au-delà de la trouble fenêtre) : il était sept heures moins le quart.

Je n'avais vu personne sur la plage en rentrant et, bien entendu, je ne m'attendais pas à apercevoir de nageurs cette nuit-là. Pourtant, quand je regardai de nouveau par la fenêtre, il semblait bel et bien y avoir des formes qui se découpaient sur la suie mouillée du soir. J'en comptai trois, qui se déplaçaient de façon incompréhensible, et une autre tout près de la maison – ce n'était peut-être pas une personne, mais un morceau de bois rejeté par la mer, car désormais les vagues s'abattaient avec fracas.

J'en fus stupéfait, et me demandai dans quel dessein ces individus audacieux s'attardaient dehors par une telle averse. Puis je pensai que, vraisemblablement, ils avaient été surpris par la pluie et avaient renoncé à échapper aux rafales. Poussé par un certain sens de l'hospitalité qui l'emportait sur mon amour de la solitude, j'allai jusqu'à la porte et sortis un instant (me faisant tremper de nouveau, car aussitôt la pluie s'abattit sur moi avec une fureur exaltée) sur le petit porche, gesticulant dans leur direction. Mais ils ne me virent pas, ou ne comprirent pas, car ils s'abstinrent de répondre. Ils demeuraient là, indistincts de l'obscurité, comme s'ils étaient surpris ou attendaient que de nouveau je fasse quelque chose. Il y avait dans leur attitude un peu de cette mystérieuse vacuité, signifiante ou non, que la petite maison portait sur elle en ce morbide crépuscule. J'eus brusquement le sentiment que ces formes immobiles, qui choisissaient de rester sur une plage désertée de tous dans la nuit pluvieuse, cachaient quelque chose de sinistre, et je refermai la porte avec un soudain ennui, qui cherchait vainement à recouvrir une horrible peur – une terreur dévorante jaillie des profondeurs de ma conscience. Un peu après, quand j'allai à la fenêtre, il ne semblait plus rien y avoir dehors, sinon la nuit monstrueuse. Vaguement surpris, et encore plus vaguement inquiet – comme quelqu'un qui n'a rien vu d'alarmant, mais s'effraie de ce qu'il pourra trouver dans la rue obscure qu'il va lui falloir emprunter –, je décidai qu'il était très possible que je n'aie vu personne, et que l'air ténébreux m'avait trompé.

L'aura d'isolement qui entourait le lieu crût encore cette nuit-là, bien que, perdues à l'horizon, une centaine de maisons se dressent sur la plage au nord, dans l'obscurité pluvieuse, jetant une lumière jaune et trouble sur des rues de verre poli, comme des yeux de gobelin reflétés dans une mare huileuse au fond des bois. Mais je ne pouvais les voir, et encore moins les atteindre – n'ayant ni voiture ni moyen de quitter la petite maison accroupie, sauf à marcher dans les ténèbres peuplées de présences –, et je compris brusquement que j'étais, pour ainsi dire, seul avec la mer qui montait et descendait sans que je l'aperçoive dans la brume. Et sa voix s'était changée en un grondement rauque, comme celui de quelque chose qui, blessé, s'agite avant d'essayer de se redresser.

Combattant l'obscurité ambiante au moyen d'une lampe encrassée – car elle s'était glissée par les fenêtres, et restait tapie dans les coins, à me dévisager de façon bizarre –, je me préparai de quoi manger, n'ayant nulle intention d'aller jusqu'à Ellston. Il semblait être incroyablement tard, pourtant il n'était que neuf heures lorsque je me mis au lit. Les ténèbres étaient venues furtivement, très tôt, pendant tout le reste de mon séjour, s'attardant sur tout décor et sur tout événement que je pouvais observer. Quelque chose était sorti de la nuit pour s'installer là – quelque chose qui

demeurerait à jamais indéfinissable, mais qui, en moi, mettait en branle un sens caché, et j'étais comme un animal attendant le bref assaut d'un ennemi.

Le vent souffla durant des heures, et les nappes d'eau du déluge tombèrent sans fin sur les maigres murs qui les séparaient de moi. Il y eut aussi des moments d'accalmie, au cours desquels j'entendais marmonner la mer, et je devinais que de grosses vagues informes se bousculaient dans le blême gémissement des vents, pour venir répandre sur la plage des embruns chargés de sel amer. Je percevais pourtant, dans la monotonie même des éléments déchaînés, comme une note léthargique, un bruit qui, au bout d'un certain temps, me fit sombrer dans un sommeil aussi incolore et gris que la nuit. La mer poursuivit son monologue dément, et le vent ses criailleries ; mais ils se heurtèrent aux murs de l'inconscience, et pendant tout ce temps l'océan fut banni de mon esprit endormi.

L'aube vit apparaître un soleil affaibli – semblable à celui que les hommes, s'il en reste encore, verront quand la Terre sera vieille –, et plus las encore que le ciel voilé et moribond. Faible souvenir de sa propre image, l'astre des jours s'efforça de percer les nuages effilochés et vagues tandis que je m'éveillais, lançant par instants un flot d'or pâle qui se répandait dans mon refuge, au nord-ouest, et, à d'autres, pâlissant jusqu'à n'être plus qu'une balle lumineuse que les dieux auraient oubliée sur la pelouse céleste. Au bout d'un moment, la pluie – qui avait dû tomber toute la nuit – réussit à laver les restes des nuées pourpres qui m'avaient paru ressembler aux récifs du conte de fées. Trompé par le soleil – qui paraissait à la fois se coucher et se lever –, le jour se confondit avec celui d'avant, comme si l'orage, au lieu de précéder une longue période d'obscurité sur le monde, s'était enflé et effondré en un seul après-midi. Reprenant courage, le soleil furtif s'employa de toutes ses forces à dissiper le brouillard, aussi hachuré qu'une fenêtre sale, et le rejeta de son royaume. Le jour, faible et bleu, s'avança à mesure que reculaient ces traînées sales ; la solitude qui m'avait encerclé redescendit dans sa retraite et, sans aller plus loin, s'y tapit pour attendre.

Le soleil avait retrouvé son éclat d'autrefois, et jetait comme avant ses reflets sur les vagues, dont les joyeuses formes bleues battaient cette côte avant que l'homme soit né, et se réjouiraient encore quand il serait oublié dans le sépulcre du Temps. Mis en confiance par ces minces assurances – comme quelqu'un qui croit au sourire amical que lui lance un ennemi – j'ouvris ma porte. Elle tourna sur elle-même, tache noire sur la lumière qui déferlait dans la pièce, et je vis la plage, lavée de toute trace, comme si aucun pas, avant le mien, n'en avait foulé le sable lisse. Avec ce vif ressaisissement de l'esprit qui suit une période dépressive pénible, je sentis – de façon tout à fait passive et involontaire – que ma mémoire était elle aussi lavée de la méfiance, le

soupçon et la peur maladive de toute une vie, tout comme les déchets au bord du rivage ne résistent pas à la forte marée qui les emporte. Une odeur d'herbe, humide et saumâtre, rappelant un peu celle des pages moisies d'un livre, se mêlait à une senteur plus douce, venue des prairies, baignées de soleil, situées à l'intérieur des terres ; je les reçus comme une boisson vivifiante, qui se répandit dans mes veines et en fouetta le sang ; elles semblaient m'apporter quelque chose de leur nature impalpable, et me faisaient flotter, étourdi, dans la brise sans but. Conspirant avec elles, le soleil continua de déverser sur moi, comme la pluie de la veille, une incessante armée de lances éclatantes ; on aurait dit que lui aussi voulait dissimuler cette présence qui se déplaçait là où je ne pouvais la voir, et ne se trahissait que par des assauts négligents sur les frontières de ma conscience, ou par des formes sans consistance, qui me fixaient depuis le vide de l'océan. Le soleil – boule ardente et solitaire dans le tourbillon de l'infini – ressemblait à une horde de phalènes dorées rassemblées autour de mon visage levé. Bouillonnant et blanc, Graal d'incompréhensible feu divin, il me refusait mille mirages pour m'en accorder un. Car il paraissait bel et bien m'indiquer des royaumes chimériques et sûrs, où, si j'en connaissais le chemin, je pourrais errer, rempli de cette curieuse exultation. De telles choses viennent de nous-mêmes, car jamais la Nature n'a cédé un instant ses secrets, et c'est seulement dans l'interprétation des images ainsi suggérées que l'on peut trouver l'extase ou l'ennui, en fonction d'un état d'esprit délibérément provoqué. Et pourtant nous succomberons toujours à ses tentations, croyant un instant pouvoir enfin accéder à la joie qui nous est refusée. C'est de cette façon que la douceur du vent, en ce matin succédant à l'obscurité redoutable (ses allusions maléfiques m'avaient mis plus mal à l'aise que toute menace de danger réel), me chuchota d'anciens mystères, évoquant des plaisirs d'autant plus vifs que je savais n'en pouvoir connaître qu'une partie. Le soleil, le vent, le parfum qui en émanait me parlèrent des fêtes des dieux, aux sens un million de fois plus déliés que ceux de l'homme, et dont les joies sont un million de fois plus subtiles et plus durables. Tout cela, laissaient-ils entendre, serait à moi, pour peu que je m'abandonne entièrement à leur puissance trompeuse ; et le soleil – ce dieu accroupi dans la nudité de sa chair céleste, cette fournaise inconnue, toute-puissante, qu'aucun œil ne pouvait regarder en face – me semblait presque sacré dans l'ardeur de mes sensations fraîchement aiguisées. Il répandait une lumière éthérée, assourdissante, devant laquelle toutes choses, éperdues, devaient se tenir en admiration. Le léopard furtif, dans les gouffres verts de la forêt, doit s'être arrêté un instant pour observer ses rayons dispersés par les feuilles, et tout ce que l'astre nourrit a dû chérir son message en cette radieuse journée. Car, quand il disparaîtra dans les terres lointaines de l'éternité, la Terre restera seule et noire dans l'éternité du vide. Ce matin, au cours duquel je partageai le feu de la vie – ce bref moment de

bonheur préservé des années dévorantes –, était animé d'un présage de choses inconnues, dont jamais on ne pourra écrire le nom.

Comme j'allais vers le village – me demandant de quoi il aurait l'air, après l'indispensable lessivage que lui avait fait subir la pluie laborieuse –, je vis, à environ dix yards de moi, une petite chose assez semblable à une main, prise dans un reflet de soleil humide versé sur elle comme un vin jaune, et que l'écume venait battre sans cesse. Mon bonheur tout neuf céda la place à un dégoût révulsé quand je vis qu'il s'agissait en effet d'un morceau de chair putréfiée, et, très secoué, j'eus le soupçon que ce pourrait bel et bien être une main. Aucun poisson ne pouvait avoir cette forme ; et je crus voir des doigts spongieux réunis par la décomposition. Je retournai la chose du bout du pied, peu soucieux de toucher un objet aussi répugnant, et elle adhéra fermement au cuir de ma chaussure, comme saisie de l'étreinte de la corruption. Elle n'avait plus guère de forme, mais ressemblait trop à ce que je craignais qu'elle fût ; je la poussai dans une vague bouillonnante, qui s'en empara avidement, avec une vivacité dont témoignent rarement ces bordures marines enchevêtrées.

Peut-être aurais-je dû faire part de ma découverte, mais elle restait trop ambiguë pour que cela s'imposât. Comme elle avait été partiellement *dévorée* par un monstre venu des profondeurs, je ne la croyais pas suffisamment identifiable pour tenir lieu de preuve d'une tragédie inconnue, mais concevable. Bien entendu, les nombreuses noyades me vinrent à l'esprit – tout comme d'autres choses vraiment malsaines, dont certaines n'étaient que de simples hypothèses. Quoi qu'ait pu être ce débris délogé par l'orage, qu'il s'agisse d'un poisson ou d'un animal proche de l'homme, je n'en ai jamais parlé jusqu'à maintenant. Et, après tout, rien ne prouvait que la décomposition n'avait pas suffi à lui donner cette forme.

Je me dirigeai vers la ville, rendu malade par la présence d'un tel objet au milieu de l'apparente beauté de la plage si propre, bien qu'elle soit typique de l'indifférence à la mort de la Nature, qui mêle la pourriture à la splendeur, et préfère peut-être la première à la seconde. Une fois arrivé à Ellston, je n'entendis parler d'aucune noyade, ni d'un quelconque drame de la mer, et ne découvris rien dans les colonnes du journal local – le seul que j'aie lu durant mon séjour.

Il est difficile de décrire l'état mental dans lequel me trouvèrent les jours suivants. Toujours sensible à des émotions morbides, dont la sombre angoisse pouvait aussi bien venir de choses étrangères à moi-même, que jaillir des abysses de mon esprit, j'étais guidé par un sentiment qui n'était ni la peur, ni le désespoir, ni rien de ce genre, mais plutôt la conscience de ce que la vie peut avoir de répugnant et de hideux – sentiment qui venait à la fois de moi-même et des mornes réflexions provoquées par

cet objet putréfié qui avait été une main. En de tels moments, mon esprit était un décor de récifs obscurs et de sombres formes mouvantes, comme l'ancien royaume caché que m'avait rappelé le conte de fées. Je ressentais, en de brefs et violents accès de désenchantement, la noirceur gigantesque de cet univers écrasant, dans lequel ma vie, et celle de ma race, ne représentaient rien pour les étoiles brisées ; un univers où toute action était vaine, et l'expression de la douleur elle-même une perte de temps. Les heures au cours desquelles j'avais goûté le bonheur, le bien-être physique, et la santé retrouvée, cédaient maintenant la place (comme si les jours de la semaine précédente avaient définitivement pris fin) à une indolence semblable à celle d'un homme qui ne désire plus vivre. J'étais dévoré par la peur, pitoyable et léthargique, d'un inéluctable destin qui serait, je le savais, l'aboutissement de la haine des étoiles scrutatrices et des énormes vagues noires qui espéraient étreindre mes os – la vengeance de toute la majesté, pleine d'indifférence et d'horreur, de l'océan la nuit.

Un peu de la noirceur et de l'agitation de la mer avait pénétré mon cœur, et je vivais dans un tourment aveugle et irraisonné, très vif, en dépit du vague de ses origines, comme du caractère étrange et arbitraire de son existence vampirique. Je voyais passer devant mes yeux toute la fantasmagorie des nuages pourpres, du surprenant brimborion de métal, de l'écume toujours stagnante, j'éprouvais la solitude de cette maisonnette aux yeux tristes, et la dérision de ce village de pantins. Je n'y allais plus, tant il ne me paraissait être qu'une parodie de la vie. Comme mon âme, il se tenait au bord d'une sombre mer enveloppante – que j'avais appris peu à peu à détester. Et parmi ces images, corrompues et pourrissantes, il y avait celle d'un objet dont les contours humains ne laissaient guère douter de ce qu'il avait été autrefois.

Ces mots hâtivement griffonnés ne pourront jamais donner une idée de la hideuse solitude (je ne désirais même pas la voir s'apaiser tant elle était profondément gravée dans mon cœur) qui s'était insinuée en moi, parlant confusément de choses horribles et inconnues, lesquelles, furtivement, s'en venaient tourner, de plus en plus près, autour de moi. Ce n'était pas la folie : plutôt la conscience extrêmement aiguë de l'obscurité qui s'étend au-delà de notre fragile existence, qu'éclaire un soleil provisoire, à peine plus sûr que nous-mêmes ; la perception très nette de cette insignifiance que peu de gens peuvent affronter, sans devoir ensuite reculer devant la vie qui les entoure ; la certitude que, où que je me tourne, malgré mes efforts pour combattre avec ce que mon esprit conservait de force, je ne pourrais conquérir le moindre pouce de terrain sur l'univers hostile, ni défendre un instant l'existence dont j'avais reçu la garde. Redoutant la mort autant que la vie, accablé d'une crainte sans nom, et pourtant peu désireux de quitter le cadre qui la faisait naître, j'attendais la dévorante horreur – peu importait laquelle – qui se glissait dans l'immense région située au-delà des murs de

la conscience.

C'est ainsi que ce que j'avais obtenu de la mer y était désormais retourné. L'automne arriva. C'est, sur la plage, une période sinistre, que ne signale aucune feuille morte, aucun indice familier. L'homme change, mais pas la mer terrifiante. On ne remarquait guère qu'un fraîchissement des eaux, dans lesquelles je ne me souciais plus d'entrer, et un nouvel assombrissement du ciel, semblable à un linceul, comme si d'énormes masses de neige attendaient de descendre sur les vagues effroyables. Une fois qu'elles auraient commencé de tomber, elles ne s'arrêteraient plus, et se poursuivraient sous le soleil blanc, puis jaune, puis rouge sang, et pour finir sous cet ultime petit rubis qui ne cédera qu'aux futilités de la nuit. Les eaux, si amicales autrefois, me jetaient d'étranges regards ; pourtant, je n'aurais su dire si la noirceur du décor était la simple expression de mes mornes réflexions, ou si l'obscurité en moi trouvait sa cause dans ce que je voyais. Sur la plage, comme sur moi, s'était abattue une ombre, semblable à celle d'un oiseau qui vole en silence au-dessus de nos têtes – un oiseau dont nous ne soupçonnons pas les yeux attentifs, avant d'avoir remarqué son ombre sur le sol, qui reproduit sa forme dans le ciel ; et nous nous redressons brusquement pour constater que quelque chose, invisible jusque-là, décrit des cercles autour de nous.

Nous étions fin septembre, et la ville avait fermé les lieux où une frivolité démente gouvernait des vie inutiles, ravagées par la peur, où des marionnettes fardées se livraient à leurs facéties estivales. Barbouillées de sourires peints, d'expressions hautaines, elles étaient maintenant au rebut, et il restait à peine une centaine de personnes à Ellston. Les bâtiments criards, aux façades de stuc, qui bordaient le rivage, pourraient, de nouveau, s'effondrer en paix sous les rafales de vent. À mesure que le mois avançait jusqu'au jour dont je parle, la lueur d'une aube grise, infernale, crût peu à peu en moi, et je sentis qu'elle serait le lieu d'une quelconque cérémonie de magie noire. Comme celle-ci m'inspirait moins d'effroi que la prolongation de mes horribles soupçons – que les indices, toujours beaucoup trop vagues, de quelque chose de monstrueux, tapi derrière la grande scène c'est avec plus de contemplation que de peur véritable que j'attendis, sans fin, que survienne le jour d'épouvante qui semblait se rapprocher. Nous étions, je le rappelle, fin septembre ; mais je ne puis dire si c'était le 22 ou le 23. De tels détails ont échappé au souvenir de ces événements incomplets – événements dont aucune existence rangée ne devrait être affectée, à cause du caractère odieux de leurs arrière-plans. Je sus, par une instinctive détresse intérieure, que l'heure était proche – phénomène trop profond pour que je puisse l'expliquer. Tout au long du jour j'attendis la nuit avec impatience, si bien que le soleil passa comme un reflet, à peine aperçu, sur des eaux ridées : une journée dont

je ne me rappelle rien.

Il s'était passé beaucoup de temps depuis que cet orage monstrueux avait jeté une ombre sur la plage ; et j'avais décidé, après bien des hésitations sans fondement réel, de quitter Ellston, puisque le froid venait et que je ne pourrais revenir à mon bonheur d'autrefois. Quand arriva un télégramme pour moi (il était resté deux jours dans les bureaux de la Western Union avant qu'on me retrouve, car mon nom ne disait rien à personne), me prévenant que mon œuvre avait été acceptée – l'emportant sur toutes les autres à l'issue du concours –, je me fixai une date de départ. Une telle nouvelle m'aurait, un peu plus tôt, profondément affecté ; je la reçus avec une curieuse apathie. Elle me semblait aussi peu pertinente, aussi peu liée à l'irréalité qui m'entourait, que si elle avait concerné quelqu'un d'autre, inconnu de moi, et destinataire d'un message que j'aurais reçu par erreur. Néanmoins, cela me contraignit à mettre à exécution mes projets, et à quitter la petite chaumière au bord du rivage.

C'est quatre jours seulement avant mon départ que se produisit le dernier de ces événements dont le sens même tenait davantage à la sinistre impression qu'ils faisaient naître, qu'à une menace explicite. La nuit était tombée sur Ellston et sur la côte ; une pile d'assiettes sales témoignait à la fois d'un repas récent, et de mon manque d'ardeur au travail. Assis devant la fenêtre qui donnait sur la mer, j'allumai une cigarette pendant que venait l'obscurité, semblable à un liquide qui remplit peu à peu le ciel, lavant une lune flottante, monstrueusement haute. Son regard, la mer plate au bord du sable luisant, la complète absence d'arbres, de formes, de vie, me firent prendre conscience de l'immensité du lieu. Seules quelques rares étoiles perçaient la voûte céleste, comme pour souligner, par leur petitesse, la majesté du globe lunaire et de la mer toujours changeante.

J'étais demeuré à l'intérieur, redoutant un peu de sortir par une telle nuit chargée de présages funestes, mais j'entendais la mer marmonner les secrets d'un incroyable savoir. Un vent venu de nulle part m'apporta le souffle d'une étrange vie palpitante en quoi s'incarnait tout ce que j'avais ressenti, tout ce que j'avais soupçonné, qui maintenant remuait dans les gouffres du ciel comme sous les vagues muettes. En quel lieu ce mystère s'était-il éveillé d'un horrible sommeil sans âge, je n'aurais pu le dire ; mais, comme celui qui se tient à côté d'un dormeur, et sait qu'il va bientôt sortir de l'inconscience, je m'accroupis près de la fenêtre, face à la lune, tenant à la main une cigarette presque entièrement consumée.

Il passa peu à peu sur ce paysage immobile une brillance que soulignaient les lueurs dans le ciel, et je me sentis toujours plus avide d'observer tout ce qui pourrait se passer ensuite. Les ombres disparaissaient de la plage, et avec elles tout ce qui aurait

pu abriter mes pensées quand viendrait la chose que j'attendais. Il en restait quelques-unes, vides, couleur d'ébène, et sous les cruels rayons de lumière s'étalaient encore quelques fragments d'obscurité. Poussé par une impulsion intérieure, mais surtout, je pense, pour avoir un prétexte de faire dériver le cours de mes réflexions, je me levai et fermai la fenêtre, pour ne plus voir l'interminable spectacle, d'une horrible vigueur, de la lune – morte, désormais, quel qu'ait pu être son passé, et aussi froide que les sépulcres non humains qu'elle accueille parmi les ruines de siècles poussiéreux, plus vieux que les hommes –, et de la mer, peut-être animée d'une vie insoupçonnée, d'une présence menaçante. Je me tins devant les vitres closes, sans qu'aucun autre bruit me parvienne. Les minutes se confondaient avec l'éternité. J'attendais, comme mon cœur effrayé, comme le décor immobile déployé au loin, que vienne un signe de quelque vie ineffable. J'avais placé la lampe sur une boîte, dans le coin ouest de la pièce, mais la lune était plus brillante encore, et ses rayons bleuâtres envahissaient des endroits qui restaient dans l'ombre. L'antique lueur de l'astre silencieux s'étendait sur la plage, comme elle l'avait fait depuis des millions d'années, et j'attendais, dévoré d'une impatience qu'accroissait encore l'absence d'événements comme l'ignorance de ce qu'ils devaient être.

Dehors, devant la petite maison accroupie, la lumière blanche faisait croire à de vagues formes spectrales, dont les mouvements irréels, fantomatiques, semblaient railler mon aveuglement, tout comme des voix qu'on ne pouvait entendre se gaussaient de mon écoute anxieuse. Je demeurai immobile pendant d'interminables moments, comme si le Temps et sa grande cloche avaient glissé dans le néant. Rien, pourtant, ne pouvait m'inquiéter : les ombres ciselées par la lune n'avaient rien de surnaturel, et ne dissimulaient rien à mes yeux. La nuit était silencieuse – je le savais malgré la fenêtre fermée –, et les étoiles restaient fixées lugubrement dans un ciel attentif, d'une sombre grandeur. À ce moment, aucun mouvement – et, aujourd'hui, aucun mot – n'aurait pu exprimer ma situation, ou celle de ce cerveau, torturé par la peur, prisonnier d'un corps qui n'osait rompre le silence, si éprouvant qu'il fût. Comme si j'attendais la mort, et certain que rien ne me permettrait de repousser le péril auquel je faisais face, je me tenais accroupi, une cigarette oubliée à la main. Un monde silencieux miroitait au-delà des fenêtres sales, et, dans un coin de la pièce, une paire d'avirons souillés, placés là avant mon arrivée, montait la garde avec moi. La lampe brûlait sans fin, mais ne donnait qu'une lueur malsaine, couleur de cadavre. Y jetant un coup d'oeil de temps à autre, pour y chercher désespérément de quoi m'occuper l'esprit, je constatai qu'inexplicablement de nombreuses bulles s'élevaient, puis disparaissaient, dans le kérosène dont sa base était remplie. Assez curieusement, sa mèche ne dégageait aucune chaleur. Je réalisai brusquement que la nuit tout entière n'était ni froide ni chaude, mais neutre – comme si toutes les forces naturelles étaient suspendues, et les

lois qui règlent une existence paisible bouleversées.

Alors, avec un éclaboussement silencieux qui transmit, des eaux argentées au rivage, une série d'ondulations répercutées par mon cœur apeuré, une forme émergea en nageant par-delà les brisants. Cela pouvait être celle d'un chien, d'un être humain, ou de quelque chose de plus étrange encore. Peut-être ne savait-elle pas que je l'observais – peut-être n'en avait-elle cure ; mais, comme un poisson difforme, elle traversa le reflet des étoiles et plongea sous les eaux, pour reparaître au bout d'un moment. Cette fois, comme elle était plus près, je pus voir qu'elle portait quelque chose sur l'épaule. Je compris alors que ce ne pouvait être un animal, et qu'il devait s'agir d'un homme, ou de quelque chose de semblable, venu de l'océan et qui se dirigeait vers la terre. Elle nageait avec une horrible aisance.

Comme je l'observais, rempli de peur et de passivité, avec le regard fixe de celui qui attend la mort en sachant qu'il ne pourra lui échapper, le nageur s'approcha du rivage – mais bien trop loin, au sud de la plage, pour que je puisse discerner ses traits ou ses contours. Bondissant de façon bizarre, avançant d'une allure rapide qui faisait jaillir des étincelles d'écume, il émergea et se perdit dans les dunes.

Je fus repris par la peur, qui venait pourtant de me quitter. Un froid entêtant semblait m'entourer, bien que la pièce, dont je n'osais plus ouvrir les fenêtres, fut très mal aérée. Je craignais ce qui pourrait arriver d'horrible si quelque chose devait entrer par une fenêtre restée ouverte.

Ne pouvant plus apercevoir la silhouette, j'eus l'impression qu'elle se tenait quelque part dans l'ombre toute proche, ou me fixait de façon hideuse à travers l'une des vitres que je ne regardais pas. Aussi jetai-je frénétiquement les yeux sur chacune d'elles, redoutant de voir réellement le visage d'un intrus tourné vers moi – bien qu'incapable de m'empêcher d'effectuer cette terrifiante inspection. Mais j'eus beau rester vigilant pendant des heures, il n'y avait plus rien sur la plage.

La nuit passa, et l'étrangeté se mit à décroître – une étrangeté qui s'était levée comme un breuvage de sorcière dans un pot, était montée jusqu'au bord en un instant, s'était arrêtée là, incertaine, pour s'affaisser ensuite, emportant avec elle le message inconnu qu'elle détenait. Comme les étoiles qui, promettant de révéler d'horribles et glorieux souvenirs, nous poussent, par cette duperie, à les adorer, sans plus rien nous transmettre ensuite, j'étais passé effroyablement près de la capture d'un vieux secret qui s'était aventuré non loin des lieux fréquentés par l'homme, et se cachait prudemment juste au-delà des limites du connu. Mais, en définitive, je n'avais rien obtenu. Je ne pus jeter, sur cette chose furtive, qu'un coup d'œil rapide, obscurci par le voile de l'ignorance. Je ne peux même pas imaginer ce qui se serait montré, si

j'avais été plus proche de ce nageur qui se dirigeait vers le rivage, au lieu de gagner l'océan. Je ne sais pas ce qui se serait produit, si le breuvage avait débordé du pot pour se répandre tout autour en une cascade de révélations. Je n'en saurai pas plus.

Aujourd'hui encore j'ignore pourquoi l'océan exerce sur moi une telle fascination. Mais, il est vrai, peut-être aucun d'entre nous ne peut-il répondre à ces questions – elles défient toute explication. Certains hommes – des sages – n'aiment pas la mer, ni ses vagues qui viennent battre les rivages jaunes, ils trouvent bizarre que nous aimions les mystères des profondeurs sans âge et sans limites. Pour moi, cependant, les humeurs de l'océan gardent un charme entêtant et insondable. Il est à présent dans l'écume argentée mélancolique, sous le cadavre cireux de la lune ; il plane au-dessus de l'éternité des vagues silencieuses qui viennent frapper les rivages nus ; il est encore là quand tout reste inerte, sauf ces formes inconnues qui glissent à travers de sombres profondeurs. Quand je contemple ces grandes vagues terrifiantes qui se dressent avec une force colossale, il naît en moi une extase proche de la peur ; et je dois m'humilier devant leur puissance, pour ne pas devoir haïr les eaux grumeleuses et leur accablante beauté.

L'océan est vaste et solitaire, et, de même que toutes choses en proviennent, elles y retourneront. Dans les lointaines profondeurs du temps, plus personne ne régnera sur la Terre, et il n'y aura plus aucun mouvement, sauf dans les eaux éternelles. Elles viendront battre les rivages sombres de leur écume assourdissante, bien qu'en ce monde mourant plus personne ne puisse voir la froide lumière d'un soleil affaibli jouer sur les marées tourbillonnantes et le sable grossier. Il ne subsistera, à la limite des profondeurs, qu'une écume stagnante, où se rassembleront les coquilles et les os des êtres disparus qui vivaient au fond des eaux. Des objets silencieux et mous, privés d'une vie paresseuse, seront ballottés le long des rivages vides. Puis tout sera noir, car pour finir même la lune sur les vagues lointaines disparaîtra. Il ne restera rien en dessus comme au-dessous des eaux sombres. Et, jusqu'à la fin des temps, au-delà de la mort de tous les êtres, la mer continuera de battre à travers la sinistre nuit.

FUNGI DE YUGGOTH
ET AUTRES POÈMES FANTASTIQUES

Préface [1]

CONTINUITÉS

« N'est point mort qui peut éternellement gésir,
Au cours des âges la mort même peut mourir. »

Howard Phillips Lovecraft… H.P.L. (1890-1937)… sans nul doute le plus grand auteur fantastique de ce siècle, remarquable tant par sa vision et sa conception uniques du fantastique que par sa création d'une mythologie et d'une cosmologie originales, d'un univers pratiquement autonome, sans oublier sa topographie très personnelle : les villes d'Arkham, Innsmouth, Kadath, etc., sa bibliothèque « maudite » aux livres interdits, dont le mythique *Necronomicon* que recherchent inlassablement à la fois ses propres personnages et ses lecteurs insatiables. Ou l'aboutissement du mythe, la victoire de la création, plus réelle que la vie elle-même !

Divinités maléfiques, cultes et adorateurs blasphématoires sont l'une des facettes de l'œuvre de Lovecraft. D'autant plus privilégié nous apparaît le cycle de Randolph Carter, à la recherche de Kadath, traversant les Portes de la clé d'argent… un conte de fées se passant au pays de l'horreur… au moyen du rêve.

Le rêve, le grand mot est lâché ! On sait l'importance du rêve dans l'œuvre de Lovecraft, dans sa création, tour à tour moyen et but recherché, dans sa vaste entreprise de construire un autre univers. Le rêve est vital pour lui, il le traque par tous les moyens, faisant basculer sa vie, ses propres valeurs (il dort le jour le plus souvent, et travaille ou se promène dans les mes de Providence la nuit), au profit de la logique – même si elle est illogique – du rêve et de ses conséquences. Il peut alors le projeter dans son œuvre, dans le sens inverse, rétablissant un ordre purement rêvé. Le reflet devient l'image originale. À ce système rêvé s'oppose celui du cauchemar, qui hante aussi le sommeil de Lovecraft. Or, Lovecraft se souvient de ses rêves, de ses cauchemars… ou pense s'en souvenir, donc poursuit son rêve en le vivant sur un second plan, celui de l'écriture… il les couche alors sur le papier pour en faire une

seconde création, une seconde naissance. « *Nyarlathotep* [2] (la nouvelle) a été commencé alors que je n'étais pas encore complètement réveillé », révélait-il dans une lettre adressée à Rheinhart Kleiner en 1921. Les limites sont fragiles, et souvent illusoires, entre la réalité et les songes, entre l'imaginaire et le monde vécu, que Lovecraft efface à plaisir, pour restituer son état visionnaire et ses architectures fantastiques.

Rêve-réalité, rêve-création forment un ensemble, l'un vit de l'autre qui ne peut exister sans le troisième, etc., se nourrissant les uns les autres et se donnant la vie. Telle est la création de Lovecraft, possédant un ordre et une géométrie propres.

Le mythe de Cthulhu et ses clés… d'argent ou d'onyx. Elles sont nombreuses, en effet, et Lovecraft lui-même en fut prodigue, dans sa correspondance notamment, où il se dévoilait à ses correspondants, amis et fidèles, tout en occultant soigneusement certains aspects de sa personnalité et de son œuvre, en un savant jeu de miroirs. Lovecraft ou l'écrivain fantastique face à sa création, et ses poèmes nous semblent être l'une de ces clés les plus révélatrices.

Les poèmes de Lovecraft tiennent une place à part, privilégiée, dans son œuvre. La poésie n'est-elle pas l'expression des rêves par excellence ? Et les poèmes de Lovecraft sont une continuité, un prolongement direct de ses nouvelles, la distance entre l'écrivain et sa création étant réduite au minimum. L'univers est identique, la démarche similaire, de même que les cauchemars et les obsessions. Poèmes et nouvelles présentent les mêmes thèmes, et l'on passe des uns aux autres sans la moindre difficulté. De l'importance primordiale du rêve…

Dans une lettre de 1936 adressée à Virgil Finlay, il rapportait avoir été tourmenté, à l'âge de six ou sept ans, par un cauchemar très particulier, où lui apparaissaient des créatures qu'il appelait les « maigres bêtes de la nuit », influencé sans doute par les illustrations du *Paradis perdu* de Gustave Doré. Trente-quatre ans plus tard, il les choisissait comme thème pour l'un de ses *Fungi*.

On sait que Lovecraft écrivit relativement peu de nouvelles fantastiques (en comparaison de la production prolifique d'un Howard, par exemple) au profit d'une correspondance que certains jugèrent excessive, mais, dès son plus jeune âge, il fut attiré par la poésie, écrivant des odes en l'honneur des dieux grecs ! Et c'est ainsi que, sur une période de trente-sept ans environ, il écrivit plus de deux cents poèmes. La plupart furent publiés dans des fanzines et des revues d'amateurs (*The Tryout, The Vagrant, Drift wind, O-Wash-Ta-Nong, The Fantasy Fan, Phantagraph* , etc.) et repris, principalement dans *Weird Tales*, à partir des années 30.

Quelques remarques préliminaires : *A Pan*, daté de 1902, fut écrit par Lovecraft à

l'âge de douze ans. À propos *d'un village de Nouvelle-Angleterre*… choquera certains par ses relents de racisme et de xénophobie, ou Lovecraft égaré par son amour immodéré pour son pays et un passé à jamais enfoui ! *La Fiancée de la mer* est le seul poème d'amour, tragique, écrit par Lovecraft sans doute à l'âge de vingt-six ans ; fait remarquable, c'est le seul poème où il y a deux personnages. Tous les autres poèmes nous présentent un seul personnage, perdu sans ses rêveries et ses contemplations, en un isolement glacé, Lovecraft lui-même bien évidemment.

Ces poèmes peuvent se ranger en deux catégories : les poèmes, ou contes, fantastiques, et ceux où Lovecraft parle du passé de la Nouvelle-Angleterre, se souvient avec nostalgie d'un monde révolu, à la beauté disparue. Remarquons au passage la présence de la nature dans ces poèmes : les saisons (*Octobre*, *Primavera*), le passage du temps, le rappel d'autres hivers heureux, de l'enfance, bien souvent. Et, tout naturellement, les souvenirs entraînent Lovecraft vers un passé encore plus lointain, au-delà de sa propre vie, vers d'autres dimensions imaginaires, rêvées ou vécues, retrouvant ainsi le fantastique. La boucle est bouclée…

Les *Fungi de Yuggoth* forment la clé de voûte de ces quatre-vingt-sept poèmes vénéneux et maléfiques, les « Fleurs du mal » de Lovecraft. Ces trente-six poèmes ou visions poétiques de l'auteur du *Cauchemar d'Innsmouth* furent écrit entre le 27 décembre 1929 et le 4 janvier 1930. En fait, à cette date, trente-trois sonnets seulement étaient écrits, comme nous le rappelle opportunément Jacques Van Herp dans son étude *Fantastique et mythologie modernes* (qui contenait également la traduction des *Fungi* sous forme de contes et non de vers, publié par « Ides… et autres » en 1978 et réédité en 1985). Lovecraft écrivait à leur propos, dans une lettre adressée à Clark Ashton Smith : « Vous y trouverez […] la suggestion de scènes à demi oubliées ou qu'on ne peut localiser… Ces pseudo-souvenirs vagues et trompeurs m'ont toujours hanté depuis mon enfance… »

Souvenirs de souvenirs ou de rêves lointains, remontant à l'enfance, Lovecraft et Randolph Carter ne font plus qu'un, partant à la recherche de Kadath, le paradis perdu ou le bonheur enfui. C'est sans doute dans ses poèmes que Lovecraft se livre le plus : dans ses *Fungi*, comme dans ses autres poèmes, il parle à la première personne, décrivant Providence, sa ville natale, les vieilles maisons de la Nouvelle-Angleterre, le port, des ruelles. Ou bien il explicite la démarche de ses personnages et le processus de sa création fantastique. Dans les *Fungi*, c'est la découverte d'un livre « maudit », contenant un savoir interdit, une présence menaçante, la fuite, la révélation de l'horreur, ou l'invasion du cauchemar dans la vie réelle. Attirance indicible vers un ailleurs, merveilleux ou terrifiant, fascination des abîmes du Dehors et des Êtres monstrueux qui l'habitent. Comme l'écrivait Van Herp, chaque sonnet est l'esquisse

d'un conte. Et il suffit de quatorze vers à Lovecraft pour entraîner le lecteur dans un monde de cauchemars ou de merveilles à jamais perdues… sauf pour le rêveur ou le poète, ceux qui détiennent la clé d'argent !

La démarche est identique dans les autres poèmes : le narrateur suit une « piste très ancienne » ou une « route aux ornières ». Une colline se dresse devant lui… qu'y a-t-il ensuite ? Il continue et rencontre l'Horreur. Ou bien Lovecraft contemple un village, une vallée, la mer. Il se souvient du passé heureux. Puis la Révélation surgit : le cauchemar et la mort fondent sur le monde. Tout n'était qu'illusion !

Ces poèmes sont empreints d'un profond désespoir, d'un pessimisme noir et d'une nostalgie viscérale. Lovecraft recherche éperdument quelque chose à jamais perdu… son enfance peut-être, le bonheur qui lui a échappé pour toujours, une harmonie inaccessible. Rares sont les instants de paix et de sérénité pour ce rêveur…

Autre continuité… celle du style. Lovecraft ou le poète décadent, à la manière du XVIII^e^ siècle. August Derleth a rappelé les influences poétiques de Lovecraft : Thomas Gray, James Thomson, Edwin Arlington, Robinson et… Poe (qui séjourna à Providence). Phrases tourmentées, souvent alambiquées, mais aux images précieuses et rares, où chaque mot est soigneusement soupesé, mûrement pensé, placé à l'endroit juste, dont la sonorité joue sur le suivant, prolongeant et intensifiant « l'état de rêve ». Un rythme ample, majestueux et musical, un univers poétique de visions fantastiques. C'est pourquoi l'on ne s'étonnera guère de trouver des vers libres dans la traduction française. Il ne saurait être question de rimes (à l'exception d'*Octobre* et de *Psychopompos*), mais d'équivalences, pour restituer au mieux des sonorités et des images, ces trésors qui

Tranchent les liens de l'instant et me laissent libre
De me dresser, seul face à l'éternité.

La barrière entre nouvelles et poèmes est abolie, dans une même quête, à la poursuite du rêve et du fantastique. Ainsi le lecteur peaufine la connaissance de Lovecraft, le poète fou de Providence. Le Sphinx n'en finit pas de mourir et de renaître… pour l'éternité.

Les *Fungi de Yuggoth* et autres poèmes fantastiques sont l'une des réponses à cette quête…

À présent…

C’est l’heure où les poètes frappés par la lune savent
que les Fungi poussent sur Yuggoth…

François TRUCHAUD
Ville-d’Avray
9 janvier 1986

[1] Cette préface de François Truchaud ouvrait le recueil *Fungi de Yuggoth et autres poèmes fantastiques* (Éditions Néo, 1987), qui rassemblait soixante-cinq poèmes de Lovecraft. La présente édition est augmentée de vingt-deux poèmes qui n'avaient encore jamais été traduits.

[2] Cf. la présente édition.

POÈMES FANTASTIQUES

PROVIDENCE

Providence, mai 1927.
Traduction par François Truchaud.

À l'endroit où la baie et la rivière mêlent leurs eaux harmonieusement,
Où s'étendent les coteaux boisés,
Les flèches de Providence se dressent
Vers les cieux antiques.

Dans les sentiers étroits et sinueux
Qui grimpent en haut des pentes et des crêtes,
On peut encore trouver
La magie tranquille des jours oubliés.

Le miroitement d'une imposte, le tintement d'un heurtoir,
La vision fugitive d'une vieille maison de brique…
Ce sont les images et les sons du passé
Où s'attarde le souvenir.

Une volée de marches à la rampe de fer,
Un beffroi élevé.
La flèche d'un clocher, pâle et délicatement ciselée,
Le muret d'un jardin couvert de mousse.

Un cimetière caché, preuve
Du passage éphémère de l'homme,
Un quai pourrissant où des toits en pente
Font le guet, dominant la mer.

Une petite place et une promenade, dont les murs
Ont contemplé plus de quinze décennies,
Abrités dans un berceau de verdure, des chemins pavés
Et dédaignés par la foule.

Des ponts de pierres enjambant des ruisseaux languides,
Des maisons perchées sur la colline,
Et des ruelles emplies de mystères et de rêves
Propices à la méditation.

Les degrés escarpés d'un passage enfoui parmi les plantes,
Où des fenêtres à petits carreaux brillent
Au crépuscule sur un morceau de champ
Laissé en contrebas, par hasard.

Providence, ma ville ! Quelles armées aériennes
Font encore tourner tes girouettes dorées ;
Quels vents ténus et quels fantômes gris
Peuplent toujours tes antiques ailées !

Les carillons du soir comme jadis
Au-dessus de ta vallée résonnent,

Et tes fondateurs sévères dans leurs tombes
Rendent bienheureux ton sol sacré.

SUR UNE COLONNADE GRECQUE DANS UN PARC

On a Grecian Colonnade in a Park, août 1920.
Traduction par Simone Lamblin.

Du vert rivage le marbre étincelant s'élève
Sur la demi-obscurité et la verdure des arbres ;
Au-delà, montent les parfums des fleurs rares
Pour ajouter à la senteur de la brise d'est.

Cette brise, qui s'est jouée aux versants de l'Hymette
Trouve ici la beauté, telle qu'elle la caressait là-bas
Et à ces décors, faits à la ressemblance classique,
Apporte la vieille magie de l'air grec.

Dans le calme crépuscule, à mesure que le bois apaisé
S'assombrit de mystère, obscur et profond,
Des ombres oubliées viennent méditer et rêver,
Éveillées un moment du sommeil élyséen.

Le passé incertain fait signe à travers la porte de marbre,
Imposant et silencieux, distant et divin,
Tandis que l'étang immobile reflète un double
Dans ses profondeurs – océan ombreux et sacré.

Jadis, dans l'obscurité par-delà ce porche de blancheur,

J’entendis le murmure d’un son éthéré,
Et crus voir, comme en quelque lumière fantastique
Un groupe chatoyant, couronné de myrte sylvestre.

Les eaux, aussi, respiraient un étrange enchantement.
Et, spectrales, de vieilles, vieilles pensées se levaient du tombeau ;
Je vis Leucothea, couronnée de fleurs mouillées,
Et le jeune Palaemon hors de sa grotte de corail.

Ce sanctuaire de blancheur, au fond de l’étang transparent,
Sur mon âme jeta un charme irrésistible ;
La sombre porte m’attirait, tandis qu’à mon oreille attentive
Venaient des voix, appelant depuis le passé bien-aimé.

Et maintenant, au soir, s’attarde dans mon âme
Le souvenir obsédant de ce décor serein ;
Tandis que dans mes rêves je me tends vers le but
Où Glaucus m’attend, vêtu de vert tel un fatal esprit des eaux.

Le portique appelle ; par-delà cette porte aquatique
Repose tout le bonheur que mon cœur ait jamais connu ;
Le passé est là – pourtant je reste sur le rivage
Étranger et solitaire, dans le présent glacé.

Ainsi comme les formes pâles près d’autels engloutis
Louent les dieux délaissés d’années lointaines et bénies,
Moi aussi, je reprendrai ces antiques chemins,

Et dans le temple des profondeurs je m'enfoncerai pour dormir.

NOËL D'AUTREFOIS

Old Christmas.
Traduction par Simone Lamblin.

Caput apri defero.
Reddens laudes domino [3]

Foule moderne, toi dont les plaisirs clinquants révèlent
Quels transports laborieux et contraints sont les tiens ;
Dont les passe-temps vides ne contiennent qu'un faux bonheur,
Pâle copie d'une époque plus radieuse que celle-ci :
Suspends tes jeux maladroits, et arrête-toi pour entendre
Parler de la vraie gaieté, de l'entrain du Noël ancien !
Que n'est-il quelque druide, savant en tradition occulte,
Pour me ramener aux décors d'autrefois ;
Garder mon âme errante en des années plus heureuses,
Et me laisser vivre sous le règne vertueux d'Anne :
Réchauffé par l'honnête ardeur d'un pur contentement,
Et partageant la bénédiction de l'allégresse paysanne.
Éveille-toi, muse de Pieria ! [4] et rappelle à ma vue
Les bosquets et les plaines enneigées que connurent mes grands-pères ;
Ramène la route qui serpente et la haie bien taillée
Qui contournait sagement la lisière ombreuse de la forêt :
Fais revivre l'image, et marie adroitement
À tout cela le sortilège subtil d'une veille de Noël !
Prête l'oreille aux joyeux accents d'un chant de la Nativité
Tandis que le coche bondé pour Norfolk file à toute vitesse ;
C'est à peine si la vaste voiture peut contenir
Tous ceux qui rentrent chez eux, leurs voix gaiement à l'unisson ;
Vois ce robuste cocher, dont la face rubiconde
Devient plus rouge à chaque arrêt au bord de la route,
Et les passagers empourprés, les joues embrasées
Par l'air froid et la neige qui doucement tourbillonne.
Regarde là-bas ces gars vigoureux, qui jubilent,

Libérés des classiques, de la férule et des préceptes du maître ;
Lis sur les visages rieurs et les sourires virils
Les gloires à venir de Britannia, notre Île !
Vite volent les roues, prompt claque le fouet ;
Le coche, en tanguant, prend une allure plus vive ;
Sur cette longue route, on vole, majestueusement,
Dépassant en trombe cent hameaux et chaumières ;
On rencontre ici et là un chariot rustique
Tout rempli de houx pour la nuit de fête.
Notre char pesant grince en montant la côte raide,
Atteint le sommet, puis s'en va rejoindre des prés plus bas ;
Sous nos yeux s'étend la ville et ses clochers,
Le regard reconnaissant embrasse l'étendue des terres ;
Entre les nuages qui s'estompent brille la froide clarté lunaire,
Qui dore le tableau de rayons enchantés ;
Sur clochers et toits filtre le doux rayonnement,
Et chaque bosquet en éprouve l'aimable magie.
La voiture roule à présent dans mainte rue pavée,
Où des boutiques bien garnies accueillent l'acheteur économe ;
Un groupe bouche bée escorte notre bruyant équipage,
Et des garnements interpellent le conducteur comme un ami.
L'entrée de la taverne achève enfin notre course,
Là divers réconforts conviennent à nos humeurs diverses ;
Dans la vaste cuisine Apicius découvre
Le jambon et le lard qui réjouissent ses yeux,
Et le gros Lucullus cherche la douce assistance
Du plum-pudding brûlant, du rosbif et de l'ale.
Le majestueux cocher se pavane d'un air pompeux
Tandis que l'on attelle au coche quatre chevaux frais ;
Les voyageurs prennent place l'un après l'autre,
Et le long trajet commence une fois de plus.
Mais avant peu, à travers la bordure d'arbres
L'œil attentif avise une fenêtre éclairée ;
Notre course achevée, nous quittons le coche pesant,
Et les portes du gardien accueillent nos corps lassés :
Ici Granny, la maîtresse de maison, à une ribambelle d'enfants
Répète une fois de plus ses légendes cent fois contées ;
Décrit l'apparition vêtue d'un linceul, au Château,

Et comment le fantôme escalada le mur du jardin.
La vieille desséchée entend avec joie le bruit de nos pas,
Et reçoit son ancienne nichée avec des larmes sincères ;
Chère vieille ridée – fidèle nounou d'antan,
Qui nous berça, et notre père avant !
Bénédiction du foyer ! Quelles extases célestes valent
Les douces joies goûtées dans la maison natale ?
Chaque pierre, chaque poutre consacrée par le passé,
Où des générations innombrables poussèrent leur dernier soupir ;
Pas un pouce de terre partout dans ces arpents
Qui ne porte un symbole de la fierté ancestrale ;
Le parc et le manoir, le mur et la haie nous retracent
L'aura mystérieuse de notre honorable race.
Par les allées bien entretenues nous marchons vite
À la rencontre des lumières de la maison qui brillent là-bas ;
Des bataillons de chiens aboient sur nos pas,
Qui reconnaissent leur maître même dans le noir.
La pleine lune, de ses rayons intermittents,
Se joue sur les pelouses et sur les jardins en terrasses ;
Sur les allées blanches jette des ombres insolites,
Et crée par son éclat un paysage féerique.
Alors s'ouvre grand la porte, d'où vient, flottant,
Un brouhaha joyeux d'innombrables gorges ;
C'est la veille de Noël, et toute la maisonnée
S'unit dans la fête traditionnelle de notre antique lignée :
Maître et serviteur, chacun célèbre le joyeux rite,
Et renouvelle le vœu ancien des saturnales ;
La foule servile s'ébat dans des jeux turbulents,
Les hôtes pondérés goûtent des plaisirs plus calmes.
Les brillantes bougies de Noël illuminent la vaste salle,
Et des brins de houx couronnent chaque pièce ;
Le gui s'étale dans toute sa splendeur,
Pour tenter l'amoureux et prendre au piège la vierge imprudente ;
Mais par-dessus tout, dans sa prestigieuse renommée,
Voyez la grande bûche de Noël et sa flamme éclatante !
La noble souche exhale une puissante ardeur,
Et sur l'air froid de l'hiver elle l'emporte ;
C'est une éternelle promesse du printemps, que le Soleil,

Retourné aux régions nordiques, rapportera.
Nos pères païens fêtaient le jour du solstice,
Et saluaient le soleil qui revenait vers eux tandis que la Nature dormait.
Ils enlaçaient leurs temples simples de plantes toujours vertes
Pour garder en esprit les jours de chaleur à venir :
Les années, passant, imposent des formes élaborées,
Et la fête sans apprêts devient les saturnales ;
Mais bien que la multitude adore le dieu romain,
Les usages anciens subsistent comme avant.
Une époque plus nouvelle encore mêle l'allégresse païenne
Aux rites joyeux de la Nativité chrétienne ;
Toujours fermes sous tous les dehors changeants,
Nous gardons la fête ancestrale d'autrefois !
Clair comme l'éclat que dégage la bûche de Noël
Est l'accueil chaleureux que chaque convive dispense ;
Le *squire* [5] communique, avec une grâce patriarcale,
Une cordiale gaieté, éclairant les cœurs les plus froids ;
Sur la foule mêlée s'étend une bénédiction familiale
Qui réveille la belle humeur des temps anciens :
Voici que s'ébat un joyeux cortège de jeunes et de vieux ;
Tantes, oncles, cousins, parents timides et fiers ;
Le généreux souper chasse tous les soucis,
Et chaque hôte souriant reste en une entente heureuse.
Avec les chants de Noël le toit des jours bénis s'éveille
À la musique du joueur de harpe aux cheveux gris ;
La fête et la joie remplissent la grande demeure,
Pas une seule note discordante de mal n'ose s'immiscer.
Sur le plancher de chêne les enfants découvrent
Dans des jouets de toutes sortes un bonheur extasié ;
Des dons moins simples récompensent la cohue des adultes,
Mais tous partagent l'accord bienheureux du moment.
Alors vient la danse, où chaque école légère
De gigues et de gambades revendique l'empire à son tour ;
L'honnête *squire* y mène son aimable épouse,
Et dans un rigodon entraîne la maison.
« Mol Pately » et la simple *country dance* rivalisent
Avec les derniers pas, légers et vifs, venus de France ;
Terpsichore, ébahie, observe la scène

Et fuit les étranges virages et plongeons ;
Encore est-il là plus d'entrain sincère que dans
Les tours, les pas glissés froids et guindés de Londres !
La danse finie, on monte le large escalier de chêne,
Pour aller se mettre au lit après une prière du soir ;
Dans la nuit silencieuse flotte en pieux refrains
La suave harmonie des chanteurs de Noël [6], aux timides accents :
Ces chœurs, me semble-t-il, rappellent à la terre reconnaissante
Les anges messagers de la naissance du Sauveur !
Ainsi bercés par la chanson limpide, divinement bénie,
La veille de Noël, on plonge doucement dans le repos.
Salut à l'Aube sainte ! où la joie et la paix
Régnent sur le pays, ajoutant à tous les bienfaits ;
Un soleil d'or éveille le parc qui nous entoure,
Et scintille gaiement sur les lacs gelés.
Chaque pelouse givrée, chaque terrasse blanchie miroite
D'une splendeur qui grandit avec les rayons naissants,
Tandis que les carillons d'argent des beaux clochers annoncent
Aux prairies attentives la grande gloire du Messie.
Dans la chapelle familiale on écoute dévotement
Le vertueux *squire* qui lit le message d'allégresse ;
Puis au déjeuner du matin et à la promenade quotidienne,
L'innocence s'amuse de bavardages sans malice ;
Dans les jardins bien tenus on converse à loisir,
Et l'on se répète tout le cher bonheur du temps de Noël.
Alors tinte la cloche du temple au fier clocher
Où le pasteur exerce un bienveillant pouvoir ;
Descendant la longue pente d'un pas recueilli,
On croise des paysans qui remontent de la ville :
Clowns rustiques dans leurs habits du dimanche,
Et tous les visages s'éclairent d'un salut souriant.
Voici le cimetière, où reposent en silence
Les honnêtes villageois des temps révolus ;
D'un sang aussi vaillant naquit jadis la grande Angleterre…
Dieu veuille que l'avenir nous en prodigue encore !
Dans l'église on écoute un sermon fervent,
La chorale au complet entonne une pieuse antienne ;
Les choristes paysans chantent haut et fort,

Possédant en souffle ce qui leur manque en chant.
Le chapelain en robe noire, sans prétendre à l'esprit,
Lit les sages préceptes qu'un autre pasteur écrivit ;
Il ne cherche aucun laurier pour lui-même,
Mais donne à ses ouailles le meilleur de son livre.
Le service achevé, notre cordial *squire*
Lance une invitation à ses humbles amis ;
En groupes maladroits voici que montent au château
Pastoureaux bouche bée et joyeux laboureurs :
Sous le toit du maître ils prennent part au festin
Qui, magnifique, attend les moindres et les humbles ;
Ils animent l'air tranquille de joyeux passe-temps,
Et bénissent leur protecteur pour la chère généreuse.
C'est ainsi que les Romains donnaient en pareille saison
Au serf et à l'esclave saturnienne licence :
Notre race britannique amende l'antique présent
Et traite le paysan avec une affection paternelle.
Assiste-moi, joyeuse muse gastronome, tandis qu'en
Nobles accents je célèbre le porc et le pâté de Noël !
Une plume comme la mienne peut-elle plus qu'à moitié
Évoquer comme il faut la table du banquet ?
Vite au château une foule nombreuse déferle
À l'appel pressant du rouleau à pâtisserie ;
Soucoupes et flacons, coupes et quantité d'assiettes
Dans l'excitation de la fête attendent le festin :
La foule impatiente accorde à contrecœur le bref recueillement
Que le bon *squire* consacre à dire les grâces,
Et chaque bouche exhale un soupir de gratitude
Quand la hure de sanglier en majesté fait son entrée.
Le robuste majordome aux cheveux gris élève pompeusement
Le plat d'argent, en affichant un zèle extrême :
L'encadrent deux domestiques solennels qui portent
Des chandelles resplendissantes avec un soin cérémonieux.
Le plat est tout décoré de romarin,
Et des accents de harpe en soulignent l'heureux effet ;
La foule prête répète une chanson d'Oxford,
Et loue sur le mode ancien la viande rôtie ;
Le latin de collège, plaisant à réciter,

Embellit la fête et aiguise l'appétit.
Mais l'imposant sanglier n'est pas seul à paraître
Pour charmer le palais et satisfaire le goût ;
Des montagnes d'aloyau parsèment le champ damassé,
Et les pâtés de paon dégagent une odeur captivante :
Puddings et jus de viandes, sauces, rôtis et ragoûts,
Enchantent le dîneur et défient la muse !
Vient à présent le corps des serviteurs avec brosse et plateau
Pour débarrasser les restes des agapes ;
Sur la table on pose la coupe de wassail [7],
Pleine d'un nectar préparé selon les vieilles recettes :
À chacun à la ronde passe le bol d'argent.
Pendant que bien haut résonnent les joyeux chants de *wassail* ;
Comme le veut l'ancien usage, chaque invité participe,
Et le riche breuvage éveille un éclat inaccoutumé…
Hélas ! l'homme ne devrait pas être ainsi enclin
À chercher une humeur bachique qui n'est pas la sienne !
Railleries, facéties, histoires se donnent libre cours,
Et les potins inoffensifs jouent leur rôle plaisant ;
Légendes et anecdotes paraissent en bonne place,
Et ne font que s'amplifier en circulant :
Le sérieux chapelain même abandonne sa mine grave.
Et se joint aux autres en cette scène joviale.
Mais la folle gaieté à la longue s'apaise,
Et la jeunesse en bavardant prend son plus doux plaisir ;
On débarrasse la salle, et toute la foule enfantine
Accompagne ses passe-temps d'une amusante chanson.
De la déraison le Supérieur [8] proclame le plein empire,
Et guide les enfants dans leurs jeux d'autrefois.
Des mimes bizarres défilent dans la vaste maison,
Et les temps anciens revivent en leurs costumes ;
Le vieux Père Noël danse main dans la main
Avec un étrange Indien des terres de l'Ouest ;
Des Turcs bousculent des Têtes rondes [9], le cortège factice
Obéit aux lois du règne des festivités saturniennes.
Le joyeux Drury-Lane ne vit jamais pareil spectacle,
Et les masques de Covent-Garden sont ici dépassés :
Espièglerie, drôlerie dans la comique pantomime

Défient la description, déconcertent nos rimes !
Les ombres du soir gagnent plus d'une tête lasse
Et les petits à bout de souffle montent au lit ;
Notre groupe d'aînés s'installe à l'aise au coin du feu,
À conter nos histoires et essayer nos traits d'esprit :
Une paix descend sur toute l'assemblée,
Tandis que la grosse bûche dispense son réjouissant éclat.
À tous les esprits vient une pensée de gratitude
Pour les généreux bienfaits qu'apporta la journée,
Et plus d'un railleur, grandi dans l'air de Londres,
En cette paisible scène émet une prière silencieuse.
Là règne la vertu, et chaque jeune villageois
Jouit du bonheur de sa plaine paternelle ;
Une vie comme celle-ci montre le Ciel bienfaisant
Pour élever l'âme et apaiser l'esprit agité :
Pourquoi nos intelligences modernes refusent-elles avec mépris
Ces royaumes rustiques dont leurs pères étaient si fiers ?
Au-dessus du bosquet givré apparaît la lune,
Dont la douce lumière réconforte le tranquille jardin ;
Les allées qui serpentent, les fontaines, la pelouse
Deviennent, dirait-on, un décor féerique :
Dansant, légère, sur le gazon, une bande d'elfes
Se montre à l'imagination naïve ;
Et les pins amicaux balancent en mesure
Leurs nymphes protectrices attentives au jeu.
Toute la douce image semble animée de grâce,
Et peuplée d'une suave race éthérée :
À travers l'air immobile planent les esprits enchanteurs,
Et se répand la magie du temps de Noël !
Faut-il m'éveiller pour trouver ces visions enfuies.
Le passé mort depuis longtemps, et le bonheur inconnu ?
La saine gaieté et les joies rustiques
Ont-elles disparu avec les fugitives neiges d'antan ?
Époque infortunée ! dont les plaisirs contrastent si mal
Avec les divertissements spontanés du passé ;
Où notre jeunesse languissante en vient à la mélancolie,
Et les enfants indifférents doivent apprendre à s'amuser ;
Dont les arts portent la marque d'un pouvoir en déclin,

Et cachent leur impuissance sous d'excentriques tenues ;
Ne comprends-tu pas que tous tes malheurs viennent
De la fausse ambition, du commerce, de la hâte et de la cupidité ?
Sage est l'homme qui rejette ces temps effervescents,
Sans gravir comme un fou la colline de Plutus [10] ;
Et demeure sur son propre sol héréditaire
Loin des affaires ou des conflits d'avidités ;
Qui reprend la place de son père, et garde son nom
Aux paisibles registres de la renommée paysanne.
Pour un tel homme, le champ du savoir est ouvert,
Et l'art connaît ses portes accueillantes ;
C'est à lui de nourrir la flamme de la raison et de l'esprit,
En transmettant les connaissances anciennes aux temps futurs ;
En préservant le bien que ses ancêtres ont fait avant lui,
À lui d'éloigner du seuil le loup du morne ennui ;
D'attaquer avec adresse toute barbare nouveauté,
Et de ramener la grâce des siècles d'autrefois.
Vous bosquets vénérables ! dont le poète rêveur
D'une lyre nostalgique invoque les chênes plus que centenaires,
De votre position impériale jetez encore un regard
Sur cette race qui fit la grandeur de la vieille Angleterre !
Voyez une fois encore le chaleureux *squire* campagnard
Dont l'âme libérale abritait un feu généreux ;
Dont la domination clémente guidait la masse paysanne,
Et répandait le bien-être dans le pays reconnaissant :
De tels gens, et eux seuls, peuvent ranimer le passé ;
Et garder vivantes les joies de notre bien-aimé Noël ;
En attendant, la muse, dans l'effort du ressouvenir,
Oublie les années, et chante à nouveau ces plaisirs !

DÉCADENCE DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE

New-England Fallen, avril 1912.
Traduction par Simone Lamblin.

Hic, ubi nocturnae Numa constituebat amicae,
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judaeis, quorum cophinus faenunique supellex ;
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est

Arbor, et ejectis mendicat silva Camenis [11].

Juvénal, iii, 12-16.

Quand, voilà longtemps, l'Amérique était jeune,
Et tenue par des fermiers surgis de Grande-Bretagne,
La Nouvelle-Angleterre était pleine de robustes paysans,
Verts étaient ses champs et assidûment labourés.
Mon grand-père John, près d'une colline rocheuse,
Au milieu des pâturages arrosés par un ruisselet miroitant,
Bâtit solidement sa chaumière sans prétention,
Creusa profond son puits, prépara son coin de jardin ;
Fit des abris pour la volaille, des ruches pour les mouches à miel ;
Des étables pour le bétail ; défricha, abattit les arbres.
Il entoura de clôtures les grandes prairies,
De l'aube à la nuit s'étendait son labeur quotidien ;
Chaque printemps, de graines il semait le sol fertile :
Et dans la chaleur de chaque jour de plein été,
Il fauchait le foin, de sa faux aiguisée,
Avec la lune de septembre il moissonnait la récolte mûre,
Dans les rafales de l'hiver on entendait sa hache frapper
Les chênes secoués par le vent et les érables du bois
Qui se dressait, majestueux, sur les pentes de sa colline.
Dans les pâturages verdoyants, débordants de riche terreau,
Ses vaches vigoureuses paissaient en allant et venant ;
Ainsi vivait-il, et dans ses modestes arpents, il était « chez lui ».

La ferme de bois, peinte en blanc de neige.
Était plus large que haute.
Un toit pentu lui faisait une sûre protection ;
En vain dehors les tempêtes épuisaient leur fureur.
Au-dessus s'élevait la cheminée de pierre,
Par où s'échappait la fumée en flots couleur d'encre.
Autour de la porte s'enroulait le lierre tenace ;
Des fleurs éclatantes poussaient dans le jardin ensoleillé.
À l'intérieur, les pièces reluisaient de propreté
Grâce à la bonne épouse de John, l'honnête fermier.
Près du feu le paysan s'asseyait le soir,
Pour écouter le ronronnement de son chat,

Lire à sa femme et à son fils les Saintes Écritures,
Ou regarder par la fenêtre la lune montante.
Son enfant était élevé selon de sages et bonnes maximes.
Il aimait la vertu, craignait le Dieu immortel,
Il rejetait le vice et la folie du monde,
Mais à l'école du district il apprenait la vraie sagesse
De son bienveillant maître, qui de préceptes avisés
Formait et affinait la croissance du jeune âge.
Aucun bas commerce n'encombrait son esprit docile,
Ni les idées frivoles n'étouffaient son intelligence.
Il avait peu d'heures d'étude mais les suivait avec zèle ;
Le jeune homme se pénétrait d'un solide savoir.
Ses heures de loisir se passaient avec discernement ;
Il vivait content dans des plaisirs et des amusements inoffensifs.
Il mûrissait, selon la loi infaillible de la nature ;
Sans connaître de villes ni voir de rues populeuses.
Chaque dimanche, dans son large et robuste cabriolet,
John allait à l'assemblée, louer Dieu au ciel.
Rasé de frais, et avec ses plus beaux habits,
Il chantait les psaumes, en notes joyeuses et vibrantes.
Cherchant, d'un esprit dévot, à sauver son âme,
Tout en faisant à l'église des dons généreux,
D'une oreille attentive il écoutait le prêche,
Les conseils du pasteur, et la parole divine.
Le pasteur était un bienheureux, le plus noble des hommes ;
Sincère était sa foi, son esprit élevé,
Il sauvait les pécheurs, et aimait la création tout entière :
En mots simples, il émouvait aux larmes ses ouailles ;
Inspiré il prêchait, et là-haut les séraphins l'approuvaient.

Le fermier avait peu de besoins, et bien assurés
Par les vaisseaux chargés qui voguaient sur la mer,
Poussés depuis de lointains rivages par les zéphyrs favorables
Jusqu'aux quais qui animaient toutes les villes portuaires.
Sur les docks battus des vents, les yankees étonnés voyaient
Des marins basanés, produits bizarres d'un sang étranger.
Ils redoutaient peu, tout en goûtant la brise,

De voir bientôt leur royaume rempli de ces gens-là ;
Rien ne les mettait en garde, dans leur heureuse ignorance ;
Ils ne savaient pas combien tout irait mal pour leur pays.
Que n'ai-je eu une telle prescience !

Souvent, John le bon fermier s'en allait au village,
Pour approvisionner son cellier, et fournir son étable.
Par les rues ombreuses il gagnait la boutique du village,
Et saluait les paysans groupés autour de la porte.
Il achetait avec sagesse, et d'un cœur honnête
Marchandait les chevaux sur le marché rural.
Puis quand venait la nuit, le chariot prenait le chemin du retour,
Le petit cheval nouvellement acquis trottant derrière.
Et John en chemin, avec une fierté de patriote,
Dans les feux du couchant regardait le paysage.
Les champs cultivés s'étendaient devant ses yeux ;
Le clocher perçait la brume du soir, déjà dense,
Tandis qu'ici et là une ferme coquette montrait
Sa forme blanche près de la route assombrie.
Entre les arbres il voyait un chemin en lacet ;
Ses murs étaient de pierre et moussu son sol.
Les garçons des voisins lui parlaient dans le crépuscule
En ramenant avec leurs chiens le bétail à la maison.
Près du ruisselet se trouvait le moulin à eau ;
La tâche du jour faite, sa lourde roue était immobile.
La paix planait sur les vallées et la colline aux pentes douces.

Bonheur champêtre ! pourquoi ne peux-tu demeurer ?
Pourquoi faut-il que les années apportent le mal à leur suite ?
Pourquoi les fils des paysans ont-ils délaissé le foyer,
Pour errer dans les villes mornes et les pays lointains ?
Pourquoi ont-ils abandonné leurs prairies natales ;
Quitté le bien-être champêtre pour la misère et la stérilité urbaines ?
Pourquoi laisse-t-on les ignobles rustres étrangers
Habiter parmi les collines où tomba la grandeur saxonne ;
Vivre leur vile existence, et s'avilissant dans l'ordure

Comme des singes hantent un palais depuis longtemps ruiné ?

Moins fraîches et vertes semblent à présent nos collines,
L'air est souillé par la fumée des usines ;
Les maisons chancelantes à peine tiennent debout,
Elles tremblent au vent, et croulent faute de soin,
Bien qu'en certaines demeurent de misérables étrangers
Dans une hideuse saleté, et une odeur répugnante.
L'église vide se délabre en pourriture moisie ;
Le haut clocher oscille sur ses bases :
Dans son enclos couvert d'herbe, en un sommeil paisible,
Le pasteur repose, mais nul ne reste pour le pleurer.
Le village retentit de cris étrangers indécents ;
Autour des débits de vin, traîne, les yeux troubles,
Une maudite engeance, qui bafoue le nom d'homme,
Ces gens, pourtant, osent se dire « Américains ».

Les vaisseaux de Nouvelle-Angleterre ne chevauchent plus la mer ;
Les ports autrefois prospères sont tombés dans la pauvreté.
Les ruines des quais pourrissants racontent la légende
Des temps où les yankees servaient la voile qui gonfle au vent.
Les Indes ne livrent plus leurs cargaisons rares ;
L'usine fuligineuse est l'actuel souci de la Nouvelle-Angleterre :
La bruyante usine, que font marcher des paysans étrangers,
Remplace la glorieuse navigation disparue.
Dans les champs arides, les vaches ne meuglent plus ;
Le sol ne connaît pas le sillon de la charrue ;
Les prairies onduleuses sont toutes à l'abandon,
Mouchetées ici et là de quelque ignoble porcherie étrangère.
L'école n'abrite plus de classe affairée ;
Les murs sont abattus, l'herbe étouffe les ruines.
Dans un montant de porte les hirondelles font leur nid ;
Et sur la colline, le maître indulgent repose.
Le chemin moussu est envahi de ronces ;
Les murs de clôture sont des monceaux de pierres informes,
Et à travers les arbres en deuil les vents gémissent de chagrin.

D'où vient cette dévastation du pays,
Ce terrible coup de la main du Tout-Puissant ?
Où est la Nouvelle-Angleterre, celle que nos pères connaissaient,
Où les hommes pieux grandissaient en rudes vertus ?
Où la loi et l'ordre gouvernaient le champêtre royaume,
Et l'honneur à la barre se tenait invaincu ?
Disparue ! avec la noble race qui lui donna la vie,
Et livrée au crime étranger, à ses conflits.
Le fermier saxon fit grande la Nouvelle-Angleterre,
Et en partant, il la laisse à un destin ignoble.
Aucune tribu plus basse ne peut prendre sa place respectée,
Et de pareilles vertus honorer la Nouvelle-Angleterre de jadis.
Ce pouvoir reste enfermé au cœur de la noble race BRITANNIQUE !

Finis

À PROPOS D'UN VILLAGE DE NOUVELLE-ANGLETERRE CONTEMPLÉ AU CLAIR DE LUNE

On a New-England Village Seen by Moonlight, 7 septembre 1913.
Traduction par François Truchaud.

Le village sale et bruyant est endormi ;
L'obscurité et le silence cachent l'usine monstrueuse :
Les chauves-souris mélancoliques montent la garde,
Et les bruits de la populace se sont tus.

Un vent amical, soufflant doucement de la mer,
Un bref instant purifie l'air vicié ;
Une lune amicale, luisant faiblement parmi les arbres,
Masque les ravages accomplis par les années néfastes.

Les serfs étrangers sont soustraits à notre vue affligée ;
L'esprit torturé est soulagé de sa peine ;
L'âme de nos ancêtres règne à nouveau,

Et la Nouvelle-Angleterre de jadis semble revivre.

Un rayon de lune tombant sur la place du village
Éclaire la fontaine et les pelouses désertes ;
Joue sur les bâtisses pourrissant là-bas,
Tout en occultant la triste décadence des lieux.

Cette chaumière rustique, au flanc de la colline,
Ressemble toujours à l'humble demeure d'un pieux fermier ;
La bande sordide, qui l'occupe à présent,
Vautrée dans un profond sommeil, est enveloppée par la pénombre bienfaisante.

Un rai furtif illumine la flèche dressée
Qui couronne le temple où priaient nos aïeux,
Mais, avec sagesse, la lumière ne monte pas plus haut
Et laisse dans l'ombre la croix papiste récemment érigée.

Là où demeurait cette race, sous son autorité bénigne
Le village a prospéré, riche en vertu et en félicité,
Le clair de lune s'attarde et brille près des ifs,
Parmi les tertres et les pierres tombales.

Un cri d'espoir monte : que de nouveaux bienfaits émergent
Des peines qui se confondent avec les temps modernes !
Mais la Contemplation pleure la fin de la Nouvelle-Angleterre,
Et, drapée dans une toile grossière, entonne le chant funèbre pour son pays.

ASTROPHOBOS

Astrophobos, 21 novembre 1917.
Traduction par Simone Lamblin.

Dans le ciel de minuit, brûlant au loin

Dans les profondeurs éthérées,
J’observai une fois avec une ardeur impatiente
Une étoile attirante, dorée ;
Chaque soir elle reparaissait là-haut,
Brillant près du Chariot arctique [12].

De mystérieuses ondes de beauté se mêlaient
Aux somptueux rayons d’or ;
Des visions de félicité en descendaient
Dans une brume élyséenne fleurant la myrrhe ;
Et en accords de lyre se prolongeaient
Les harmonies de lais sur le mode lydien [13]…

Ce sont là (pensais-je) décors de plaisir,
Où résident liberté et béatitude,
Et chaque instant porte un trésor
Chargé du sortilège du lotus,
Et là flotte le rythme fluide
Du luth d’Israfel [14].

Là (me disais-je) rayonnent
Des mondes de bonheur inconnu,
L’Innocence et la Paix enlacées
Devant le trône de l’impériale Vertu ;
Des hommes de lumière y affinent leurs pensées
Plus pures, plus claires que les nôtres.

Ainsi rêvais-je, lorsque sur la vision
S’insinua le rouge délire d’une métamorphose ;
L’espoir dissous en dérision,
La beauté en distorsion étrange ;
Les accords lyriques en fracas fantastique,
Les vues fantomatiques en étendues sans fin.

Pourpre brûlait l’étoile en folie
Comme je la scrutais derrière les rayons ;
Tout était malheur qui n’avait paru que joie
Avant que mon regard ne se brûle à la Vérité ;
Les Cacodémons [15] exultant de démence,
Lorgnaient à travers la scintillation enfiévrée.

Je connais à présent la fable diabolique
Que portait le miroitement d’or ;
Je fuis à présent ce noir pailleté
Qu’avant je contemplais et j’aimais ;
Mais l’horreur, établie et durable,
Hante mon âme à jamais !

COUCHANT

Sunset.
Traduction par Simone Lamblin.

Un jour sans nuages est plus riche à sa fin ;
Une splendeur dorée s’installe sur la prairie ;
Des ombres douces, furtives, suggèrent un frais repos

Au paysage qui s'adoucit, et à la mer qui se calme.

Dans cette lumière plus noble, plus mesurée, plus charmante,
L'âme incline à une félicité plus suave et plus élevée ;
Libérée de l'éblouissement de midi, la vue favorisée
Découvre plus de grâce à la terre et au ciel.

Mais avant que le rayonnement le plus pur n'exalte l'herbe verte,
Ou que le plus bel éclat comble l'attente du bosquet,
Le crépuscule s'assombrit, et le décor éphémère
Ne laisse qu'un souvenir béni d'amour !

À PAN

To Pan, septembre 1902.
Traduction par François Truchaud.

Assis dans un vallon parmi les bois
Près d'un cours d'eau bordé de roseaux
Un jour je méditais, puis je m'assoupis
Et bientôt me mis à rêver.

Du ruisseau une forme se dressa
Mi-homme et mi-bouc,
Des sabots il avait au lieu de pieds
Et une barbe ornait sa gorge.

Sur un pipeau rustique
Cet homme hybride jouait une douce mélancolie
Et j'oubliai tous les besoins terrestres,
Car je savais que c'était Pan.

Nymphes et satyres accoururent
Pour écouter la musique pleine d'entrain.
Trop tôt je me réveillai, hélas,
Et m'en retournai vers les demeures des hommes.
Comme j'aimerais vivre dans les vallons champêtres
Et entendre à nouveau la flûte de Pan.

LA FIANCÉE DE LA MER

The Bride of the Sea.
Traduction par François Truchaud.

Maussades se dressent les falaises escarpées derrière moi,
Sombres sont les sables du rivage s'étendant au loin.
Indistincts sont les sentiers et les rochers qui me rappellent
Tristement ces années d'un Ailleurs à jamais perdu.

L'océan clapote doucement sur les galets polis par les vagues,
En une musique mélodieuse et familière ;
Ici, sa tête tendrement appuyée contre mon épaule,
Je me suis promené avec Unda, la Fiancée de la Mer.

Lumineux était le matin de ma jeunesse lorsque je la rencontrai,
Douce comme la brise soufflant sur l'eau salée.
Bientôt les liens de l'Amour me tenaient enchaîné,
Heureux de lui appartenir, et elle heureuse d'être mienne.

Jamais je ne lui demandai d'où elle venait,
Jamais elle ne m'interrogea sur le lieu de ma naissance :
Joyeux comme des enfants, sans penser ni réfléchir,
Nous goûtions la munificence de l'océan et de la terre.

Une nuit, le clair de lune scintillait parmi les flots,

En haut de la falaise nous nous tenions, dominant les eaux.
Sa chevelure était retenue par une guirlande de fleurs,
Cueillies près de la source dans le bois où voletaient des oiseaux.

Étrangement elle contemplait les vagues au-dessous d'elle,
Charmée par le son ou ravie par la lumière :
Alors les flots lui donnèrent un aspect sauvage,
Sévère comme l'océan et mystérieux comme la nuit.

Avec froideur elle me quitta, stupéfait et en larmes,
Me laissant seul parmi les régions qu'elle avait bénies :
Mi-glissant et mi-rampant, toujours plus bas descendait
Et s'éloignait la douce Unda, en quête de l'océan.

Alors la mer s'apaisa, et le ressac tumultueux
Se changea en une ondulation, comme Unda la belle
Foulait les sables humides, en un salut affectueux,
Me faisait signe, et l'instant d'après, n'était plus là !

Longtemps j'arpentai le rivage où elle avait disparu,
Haut dans le ciel vogua la lune, puis redescendit.
Grise se leva l'aurore, bannissant la triste nuit,
Mais mon cœur était toujours dolent d'une peine infinie.

À travers le vaste monde j'ai recherché ma bien-aimée,
Parcouru les déserts immenses et sillonné les mers lointaines.
Un jour, sur les vagues, tandis que la tempête grondait,
Brilla un beau visage qui apporta calme et sérénité.

Malgré ma fièvre je continuai en trébuchant.
Dépérissant et me languissant, je faisais à peine attention à mon chemin.
Alors je quittai les eaux grondantes
Et revins sur les lieux de mon hier perdu.

Mais regardez ! La lune rouge depuis les brumes de l'océan
Surgit et se montre avec une grandeur inquiétante ;
Étrange est son visage tandis que mon regard torturé
Fixe les étendues illimitées de feu et d'azur.

Depuis la lune jusqu'au rivage où je soupire
Grandit un pont lumineux de vaguelettes et de rayons.
Malgré sa fragilité, comme il serait simple de le suivre,
Depuis la terre jusqu'à l'orbe des rêves d'ambre.

Quel est ce visage apparaissant dans la clarté lunaire ;
Aurais-je enfin retrouvé la jeune fille enfuie ?
Empruntant le pont scintillant, je me dirige
Vers celle dont le doux geste me fait hâter le pas.

Des courants m'environnent, et oscillant avec torpeur,
Loin sur le sentier de la lune je recherche le doux visage.
Avec ardeur je m'avance, mi-haletant et mi-priant,
Et tends les bras vers cette vision de grâce.

Les eaux se referment autour de moi en murmurant.
Lentement la vision radieuse s'approche de moi.
C'est la fin de mes épreuves et mon cœur repose
En paix auprès d'Unda, la Fiancée de la Mer.

NUAGES

Clouds.
Traduction par François Truchaud.

Récemment, j'ai gravi une colline solitaire
Pour observer la fuite éperdue des nuages striés par la lune,
Leurs formes fantastiques roulaient et tournoyaient

Tels les djinns d'un monde spectral.
De légers cirrus occultaient le dôme argenté
Et ondoyaient, semblables à l'écume de l'océan,
Tandis que des formes plus sombres et plus denses
Fuyaient, chassées par un vent démoniaque.
Il me sembla que les vapeurs bouillonnantes prenaient
De temps à autre une apparence redoutable,
Comme si, parmi les brumes indistinctes,
Se mouvaient des silhouettes connues et sinistres.
De l'ouest vers l'est elles s'avançaient…
Un cortège moqueur qui bondissait et dansait.
Telles des Bacchantes se tenant par la main
En une file ininterrompue à travers les régions aériennes.
Des murmures ténus, à peine entendus,
La paix de mon esprit troublèrent,
Suscitant d'horribles pensées qui me poussèrent
À détourner les yeux de cette scène exécrable.
« Ces brumes s'enfuyant rapidement », disaient les murmures,
« Sont les fantômes des espérances, déçues et mortes. »

LA TERRE NOTRE MÈRE

Mother Earth.
Traduction par François Truchaud

Une nuit, me promenant, je descendis
Vers une vallée profonde, silencieuse et humide,
L'air stagnant était imprégné d'une corruption
Et d'une froideur qui me soulevaient le cœur, je défaillais.
Les arbres nombreux de chaque côté
Ressemblaient à une bande d'effroyables goblins
Et les branches se découpant sur le ciel se réduisant
Prenaient des formes que je redoutais… j'ignore pourquoi.
Je m'élançai plus avant, j'avais l'impression de chercher
Confusément une chose perdue comme la joie ou l'espoir.
Pourtant, en dépit de mes efforts,
Je ne trouvai rien, hormis les fantômes du désespoir.

Les murailles se resserraient comme je continuais
Et bientôt, de la lune et des étoiles privé,
J'étais blotti dans une crevasse rocheuse
Si profonde et ancienne que la pierre
Exhalait l'odeur de choses originelles et inconnues.
Mes mains, explorant, s'efforçaient de retrouver
Les traits de la paroi de cette vallée,
Lorsque, au sein de leur floraison, elles semblèrent
Palper des contours terrifiants pour mon esprit.
Mes yeux se plissant aucune forme
N'auraient pu voir ou reconnaître ;
Car ce que je touchais parlait de temps
Trop lointains pour le passage fugace de l'homme.
Les lichens s'accrochant à la roche, moites et blanchis,
M'interdisaient de lire l'histoire très ancienne ;
Mais une eau cachée, suintant doucement,
Chuchota des récits que je n'aurais pas dû connaître.
« Mortel, éphémère et hardi,
De grâce garde pour toi ce que je dis,
Pourtant songe parfois à ce qui a été,
Et aux scènes que ces rochers s'effritant ont contemplées ;
Déjà anciennes avant que ta trace chétive
Survienne dans une moindre splendeur,
Il y eut des créatures vivantes qui vivent encore,
Bien qu'elles semblent mortes pour les êtres humains.
Je suis la voix de la Terre mère,
D'où naissent toutes les horreurs. »

OCÉANUS

Oceanus.
Traduction par François Truchaud.

Parfois je me tiens sur le rivage
Où les peines déversent leur émanation,
Les eaux agitées soupirent et crient
Murmurant des secrets qu'elles n'osent prononcer.

Venant de vallées sans nom, loin dans les profondeurs.
De collines et de plaines qu'aucun homme ne saurait connaître,
La houle mystérieuse et les vagues maussades
Suggèrent, tels des thaumaturges exécrés,
Un millier d'horreurs, grandes en épouvante,
Contemplées par des ères depuis longtemps oubliées.
Ô vents chargés de sel qui parcourez tristement
Les régions abyssales et nues ;
Ô lames courroucées et blafardes qui rappelez
Le chaos que la Terre a laissé derrière elle ;
Je ne vous demande qu'une seule chose :
Laissez à jamais inconnu votre antique savoir !

LES CLOCHES

Bells.
Traduction par François Truchaud.

J'entends les cloches de cette tour imposante ;
Les cloches de l'époque de Yule par une nuit tourmentée ;
Carillonner avec moquerie à cette heure lugubre
Sur un monde convulsé par la cupidité et la peur.

Leurs accents moelleux sur des myriades de toits résonnent ;
Un million d'âmes inquiètes les écoutent ;
Pourtant leur message tombe sur un sol de pierre…
Leur esprit transpercé par l'épée du Temps.

Pourquoi sonnent-elles, imitant les années heureuses
Lorsque le calme et la paix régnaient sur la plaine sereine ?
Pourquoi leurs accords familiers provoquent-ils les pleurs
De ceux qui, peut-être, ne connaîtront jamais plus le bonheur ?

Je vous connaissais bien jadis… il y a si longtemps…
Lorsque l'ancien village dormait à flanc de coteau ;
Alors vos notes résonnaient sur la neige éclairée par les étoiles
Dans la joie, la paix et l'espoir sempiternel.

Par l'imagination, je revois le modeste clocher ;
Les toits en pente, se découpant sombrement sur la lune ;
Les fenêtres gothiques, brillant d'un feu
Qui donne de l'enchantement aux accents d'airain.

Adorable était chaque haie drapée de neige sous les rayons
Ajoutant de l'argent à l'argent de la vallée ;
Gracieux chaque chaumière, chaque sentier et tous les ruisseaux.
Et réjoui l'esprit de l'air embaumé par les pins.

Les gens de la campagne professaient une foi naïve ;
En une humble félicité parmi les collines ils vivaient ;
Leurs cœurs étaient légers, leurs âmes honnêtes en repos,
Savourant les joies simples des mortels.

Mais sur ce paysage se répand une hideuse corruption ;
Une nuée blafarde recouvre la région ;
Des formes démoniaques et sombres flottent au-dessus des bois,
Et devant chaque porte se tiennent des ombres malveillantes.

Le Temps, ce sinistre bouffon, s'avance dans la prairie ;

Sous son pas le contentement se meurt.
Les cœurs qui étaient légers saignent d'une souffrance inconnue,
Et les âmes sans repos proclament son influence pernicieuse.

Conflits et changements fondent sur le monde chancelant ;
Chimères et pensées égarées assaillent le bon sens ;
La confusion sur une race sénile est lancée
Et le crime et la folie rôdent impunément.

J'entends les cloches… les cloches maudites qui se moquent
Et réveillent des souvenirs confus, obsédants et glacés ;
Elles tintent et résonnent par-delà un millier d'enfers…
Démons de la nuit… pourquoi ne pouvez-vous pas vous taire ?

COUCHER DE SOLEIL ET SOIR D'ÉTÉ

A Summer Sunset and Evening.
Traduction par Simone Lamblin.

(Selon le mètre – mais peut-être pas à la manière – du *Poly-Olbion* de Mike Drayton, Esq. [16])

Le soleil rougeoyant sombre derrière la colline pourpre,
Et tout l'ouest peint est plein de cent couleurs.
Les bandes de nuages assombris qui strient le ciel enflammé
Rehaussent le magnifique décor et charment l'œil qui le contemple.
L'ombreux vallon, là-bas, pressent la nuit toute proche ;
Devant, l'étang paisible reflète la lumière qui baisse.
Les chants des oiseaux se taisent avec le soir,
Mais aussitôt les chœurs d'insectes allègent le silence du crépuscule.
Doux sont les accords d'été que la petite foule entonne,
Tandis que les grenouilles dans l'étang aux nénuphars saluent le lever de la lune.

Au loin sur cet immense pin un seul rayon pointe,
Le premier de la brillante armée des cieux pour chasser le jour qui s'en va.
Et chaque ombre qui tombe apporte une nouvelle étoile,
Jusqu'à ce que toute la sphère d'en haut chante un hymne silencieux.
Dans les pâturages qui s'étendent en des lointains invisibles,
Les fleurettes refermées baissent la tête, engourdies par la rosée.
Et tout le décor prend un aspect différent,
Sous la lune qui dore le ruisseau et éveille des accents qui se répondent.
Alors dans le fourré humide la lueur capricieuse de la luciole
Clignote telle une étoile reflétée dans le lac et le paisible courant.
Des branches qui se voûtent au-dessus, le hibou en ululant s'éveille
Et prend majestueusement son vol, en se profilant sur la lune.
Toutes les images et les sons se mêlent pour exalter l'esprit pensif,
Et qui, s'il voit et entend, n'adore pas tout cela réuni ?
L'immense spectacle de la nuit, en le contemplant on révère,
Car le Divin est dans tout, et tout est dans le Divin !

ÉPILOGUE

Regarde la bienveillante Nature dans sa plus douce humeur,
Quand ni le jour ni l'éblouissement solaire ne s'imposent
Quel homme assez borné ne saurait accueillir
Les beautés plus sombres du soir d'été ?
Parbleu ! c'est amortir ma ferveur que de me limiter
Au rythme alexandrin et au vers de Drayton.
Seul la nuit dans le beau bois de Quinsnicket,
Je suivrais volontiers l'élan plus harmonieux de Thomson !

À MISTRESS SOPHIA SIMPLE, REINE DE L'ÉCRAN

To Mistress Sophia Simple, Queen of the Cinema, août 1917.
Traduction par Simone Lamblin.

A nos yeux votre visage animé

Peint pour nous troubler vos joies et vos tristesses ;

On s’émerveille de votre grâce enchanteresse –
Et l’on voudrait que vous ayez appris l’art de jouer !

Vos yeux surpassent les étoiles, nous le jurons ;
Votre bouche est pareille à l’arc de Cupidon ;
À vos joues teintées de rose pas une ride –
Mais pourquoi êtes-vous si suavement stupide ?

Le héros vous regarde avec ravissement
À gagner votre main sans cesse s’efforçant ;
On le prend en pitié – pauvre être sans esprit –
De succomber ainsi victime de vos chichis !

Pourquoi gémirions-nous en vers, cependant,
Parce que vous vous dissimulez si cruellement ?
Pour un seul petit sou, personne
Ne peut s’attendre à voir Kemble ou Woffington ! [17]

UNE ANNÉE DE VOYAGE

A Year Off, 24 juillet 1925.
Traduction par Simone Lamblin.

Si j’avais toute une année de loisir,
Et de l’argent à dépenser sans limite,
Je concevrais un programme pour dépasser
Les exploits les plus fous de la littérature de voyage.

Sur les guides des paquebots j’étancherais ma soif,

Et les cartes du chemin de fer m'instruiraient davantage…
L'Amérique envisagée la première
Pour contenter l'annonceur local.

À travers l'Angleterre et le Continent
Je dresserais un itinéraire à faire honte aux sages,
Attentif dans chaque ville épiscopale
À surprendre la couleur des siècles.

Je ne saurais manquer Paris et Rome ;
Sans le Rhin mon plan ne serait pas complet,
Car on doit faire d'une balade comme cela
Un Tour de l'Europe à la mode ancienne !

Mais ce « grand tour » n'est qu'une bagatelle,
Aussi n'épargnerais-je aucune peine pour apprendre
Comment parcourir au mieux en un vol sans méthode
L'Orient, où brûlent les scheiks et les sables.

Je chercherais les bacs sur le Nil,
Et les tarifs d'autobus pour la visite de La Mecque ;
Les analyses chimiques faites dans les règles
De la fontaine publique où but Rébecca.

Je noterais le parcours de toutes les barges sur le Tibre,
Et je saurais combien on demanderait,
Ce que coûtent les bons hôtels à Bagdad,

Et les taxis jaunes à Damas.

Et j'aurais sûrement sous la main
Les dépliants de cette fameuse excursion
La Route d'Or pour Samarkand,
À travers les ombrages de Bahai et les jardins persans.

Au-delà, je me procurerais les prix du Pullman
Pour Kiao-tcheou et Yokohama,
En prévoyant de passer par le Tibet
Pour badiner avec le Dalaï-Lama.

J'envisagerais de rester aux îles tropicales
Jusqu'à ce que les mélodies de la mer du Sud me lassent,
Et je retiendrais un jour pour le pôle Nord,
Où seul Peary fut avant moi.

Ainsi pourrais-je élaborer des plans – jusqu'au bout
L'année s'écoulerait sans qu'on y prête attention,
Mon argent intact à ma disposition,
Et la folle randonnée à peine nécessaire !

SIR THOMAS TRYOUT

(mort le 15 nov. 1921)

Sir Thomas Tryout.
Traduction par Simone Lamblin.

Au vénérable chat d'un gentleman bizarre de

Massachusetts-Bay, province de Sa Majesté, qui publie un magazine amateur intitulé The Tryout [18]

Le foyer en automne est étrangement froid
Malgré la flamme qui le lèche,
Et toute la gaieté qui rayonnait autrefois
Semble amortie, engourdie et domptée.

Car sur le tapis où naguère sommeillait
Une petite forme de fourrure,
Une place vide à présent s'ouvre
Qu'une simple flambée ne saurait réchauffer.

La plaine et les chemins des bois gelés
Soupirent d'une égale tristesse
Pour celui qui ne peut plus chasser
Avec son œil de traqueur sylvestre.

Et si comme le contaient les Grecs de jadis,
Au cœur des profonds halliers
Habite une foule de dryades et de faunes,
Je suis sûr qu'ils doivent pleurer.

Ils pleurent quand le crépuscule d'automne apporte
Ses souvenirs si pittoresques à voir
De toutes les petites espièglerie
Dont TOM était coutumier.

Ainsi, bien que le monde affairé puisse passer
Sans jamais une trace de larme
Devant le tertre minuscule d'herbe envahissante
Sous la vigne du jardin,

Il est plus d'un œil qui se mouille le soir,
Et plus d'une lassitude pensive
Qui s'émeuvent pour celui qui furtivement disparut
Sous la pluie de novembre.

Aucun sage ne peut suivre le progrès de son âme,
Ou dire seulement si elle vit,
Car la Mort devant notre regard curieux
A dressé un formidable mur.

Pourtant une tendre chimère s'en irait volontiers errer
Vers les beaux séjours d'Hespérie [19],
Où TOM peut toujours ronronner et jouer
Parmi le soleil et les fleurs.

PHAÉTON

Phaeton.
Traduction par Simone Lamblin.

Critique, dont un monde affairé a tué l'âme,
Dont le goût n'est que l'impression du moment,
Ne m'invite plus à retenir mon impatiente plume d'oie
Ou courtiser la multitude en rimes terre à terre,

Ne répète pas que ces passion, bonheur et malheur,
Sentiments rebattus du cœur moyen,
Doivent remplir mes jours, rayonner dans toutes mes visions,
Et vibrer, triomphants, en mon art laborieux.

Laisse l'amant intrépide, qu'aucune pensée ne réveille,
Chanter sa Phyllis, ses espoirs et ses craintes ;
Laisse les lourdauds rivés à la terre partager ces soucis insipides,
Danser de vaine joie et pleurer leurs larmes dérisoires.

Pourquoi me soucierais-je de liens de microcosme
Qui irritent l'âme et étouffent l'esprit,
Quand à travers les nuages miroitent des au-delà qui font signe
Et dont les lumineuses perspectives ridiculisent la petitesse de l'homme ?

L'intelligence lucide peut-elle se tenir satisfaite
Dans les limites de notre race minuscule
Quand sur nos têtes s'ouvre tout grand le ciel étoilé,
Gros des secrets de l'espace insondable ?

AOÛT

August.
Traduction par Simone Lamblin.

Viens, mois riche et doux, dont les charmes épanouis
Sur les prés et les bois répandent leur grâce ;
Dont l'ardeur réchauffe toutes les vallées.

Et réjouit le front reconnaissant de la montagne.

Le blé qui ondule là-bas dans le champ,
Comblé, possède ton chaleureux rayon ;
Tandis que les plaines de trèfle en adoration exhalent
Le libre encens du foin frais coupé.

Le ciel revêt un bleu plus ravissant ;
Le Soleil chevauche fièrement le signe de la Vierge ;
L'alouette à l'aube chante plus suavement ;
Le ruisseau étincelle d'un cristal plus pur.

Le bosquet fleurit avec une profusion tropicale,
Et l'été règne en souverain ;
Précieux est le don des heures matinales
Bien qu'à présent chacune soit à son apogée.

Aux jeunes poètes je laisse le printemps ;
Le divin juin aux amants qui soupirent,
Mais au milieu de joies plus mûres je voudrais vivre,
Et je choisis pour miens les jours d'août !

LA MORT

Death.
Traduction par Simone Lamblin.

Ne crois pas que la Mort attende avec malignité,
Arme des Parques hostiles,

De terrasser le pécheur ;
Elle n'est qu'un chaînon dans le plan de la Nature
Pour relier les progrès successifs de l'homme,
Et couronner la vie achevée.

Toutes choses limitées infailliblement tendent
D'un commencement vers une fin,
Car qu'est le Temps sinon le Changement ?
Quel but pourrait viser le devenir de la vie
Si elle se prolongeait dans le vide
Sur une morne étendue sans limite ?

Quel poète avec grâce pourrait jamais chanter
Le charme écœurant d'un printemps sans fin,
Ou célébrer une éternelle journée ?
Puisque l'homme est au seul Temps accordé,
Le sage doit dans la Mort reconnaître une amie
Et aux lois de la Nature se plier !

AU DRAPEAU AMÉRICAIN

To the American Flag, 1918.
Traduction par Simone Lamblin.

Plis étoilés, dont la splendeur incomparable
Bénit depuis longtemps nos yeux reconnaissants ;
Brillant d'une lumière plus tendre
Que vos rivales dans les cieux,
Flottez comme toujours dans une gloire

Que nul ne peut ternir ni surpasser ;
Gardez sur nos lèvres l'histoire
Que nos pères aimaient raconter !
Que de votre grandeur sans défaillance,
Fier rappel du passé,
Et qui progresse en dignité,
Chaque nouveau rayon éclipse le dernier ;
Hier pour une jeune nation
Vaillamment vous vous déployiez,
Mais aujourd'hui votre constellation
Rayonne au plus haut pour le monde entier !

À UN JEUNE HOMME

To a Youth.
Traduction par Simone Lamblin.

Dédié à Master Galpin, Junior

Enfant instruit, qui portes sur ton front
Le vert laurier de Thessalie,
Héritier de joies juvéniles qui maintenant
Fleurissent au long du chemin parfumé ;
Cueille tes couronnes avec le souci
Des jours d'hiver qui t'attendent ;
Les lauriers, tu ne peux gaiement les porter
Lorsque les roses sont toutes mortes !

Les dryades poursuivent tes pieds légers,

Les muses aiment tes yeux ardents ;
Reste doux comme les dryades,
Deviens sage comme les muses.
Les beautés entourent ton chemin,
Les vertus se pressent autour de ton front ;
Goûte les beautés pour ton esprit,
Étreins les vertus sur ton cœur !

La jeunesse n'est qu'une rapide caresse,
L'âge est long, et morne, et froid ;
Délecte-toi de ce qui charme tes yeux
Dans le printemps de ta vie.
Fleurs et rêves sont à ta portée,
Recueille sagement ce qui durera ;
Les fleurs faneront tout à l'heure,
Les rêves garderont pour toi le passé !

Ainsi le long de la route en fleurs
Va au hasard, léger et libre ;
Elle ne sera pas foulée deux fois
Par tes pas, gentil voyageur.
Les joies sont fugitives – ne les pleure pas trop –
Pour plus tard engrange des souvenirs ;
Puis, sans crainte, plonge dans le sommeil,
Heureux et sans rêves à jamais !

MON PERSONNAGE PRÉFÉRÉ

My Favourite Character.
Traduction par Simone Lamblin.

Il est actuellement de bon ton
    Dans les groupes vaguement artistes et les rendez-vous cultivés
De choisir un favori dans ses lectures quotidiennes.
    En expliquant brillamment les raisons de son choix ;
Mais assurément, ce que je dis là ne saurait blesser que moi,
Car devant ce genre de test, toute idée m'abandonne !

On me dit que certains goûts sont toujours à la mode –
    Sûrs, domestiqués et classiques, même si quelque peu défraîchis ;
Un choix aussi raisonnable ne sera jamais téméraire,
    Convenant aux idées et aux normes archirebattues –
Esmond, David Copperfield ou Hiawatha,
Ou n'importe quoi d'un bon auteur d'enseignement secondaire.

Quelques âmes dissipées affectent avec mépris de contester
    Les préférences convenables de mortels plus modérés,
Et très fières font preuve d'un robuste estomac
    Pour tels sujets épicés cachés derrière des portes verrouillées :
Jurgen, Clerk, Nicholas, damoiselles de Boccace,
Et différentes choses de Joyce, tirées d'*Ulysse*.

Mais si la sincérité n'est pas passée de mode
    En cette époque dégénérée de signification confuse,
On peut en dire long pour ceux dont le cœur est plein

De figures plus modestes de veine et de tendance –
Idoles propres à l'enfance, dont les sages ne savent rien –
Frank Merriwell, Nick Carter et Fred Feamot !

Puis, aussi, difficile aujourd'hui d'échapper aux modernes,
Nos cubistes, brusquement datés d'ici demain,
Esthètes de style 1930 – gens bizarres
Dont le palais est saturé de toute pensée et toute grâce :
Comptez sur eux pour donner quelque informe monstre d'ennui
Tiré de T.S. Eliot ou du *Dial* d'avril dernier !

Maintenant, quant à moi, je ne suis pas homme de savoir
Pour connaître au juste ce que j'aime et pourquoi ;
Les lettres et l'histoire font tourner ma pauvre tête
De sorte qu'elle ne peut retenir durablement aucun choix !
Mon favori ? Fi de l'information imprimée –
Franchement, c'est moi-même que je nommerai !

À TEMPLETON ET AU MONT MONADNOCK

To Templeton and Mount Monadnok.
Traduction par Jacqueline Michaud et Simone Lamblin.

Dans la paix sous le ciel cristallin de l'été,
Voyez les flèches de Templeton qui s'élèvent ;
Autour de la place s'étend la prairie parée de bosquets,
Tandis que des fleurs variées colorent les terres riantes.
Comblé par les beautés de ce domaine béni,
Aucun Goldsmith ne pleurerait longtemps la douce plaine d'Auburn [20]
La grâce champêtre qu'aimait contempler la Vieille Angleterre
Ici s'épanouit à nouveau, transplantée dans la Nouvelle !

Le maïs qui mûrit le long des champs labourés
S'incline sous le soleil et danse avec la brise ;
Dans l'orme majestueux et le chêne plein de force on retrouve
Les gloires durables de la race de Nouvelle-Angleterre.
Le bonheur passé peut-il disparaître d'un tel décor,
Ou la morne décadence affliger le cœur mélancolique ?
Un changement desséchant peut-il effacer les ombres ancestrales,
Et des étrangers vivre là où moururent de robustes Saxons ?
Qu'un sort favorable, dans sa bonté, accorde un sursis,
Et conserve ce vallon dans sa pureté jusqu'à la fin !
Regardez au nord, où la hauteur du Grand Monadnock
Capte l'imagination, et récompense le regard ;
Ces collines striées de roches, notre Nouvelle-Angleterre les donna
Pour façonner ses fils vigoureux et braves.
Antique Monadnock ! Silencieuse colline entourée de pins,
Dont la majesté pourrait émouvoir la plume d'un Whittier [21]
Dont le front lointain inspire une main plus humble ;
Dont la pente pourprée attire le regard extasié ;
Tiens bon, Grande Sentinelle, bien que les nations s'effondrent…
En toi la Nouvelle-Angleterre triomphe de tout !

LE CAUCHEMAR DU POE-ÈTE

Fable

The Poe-et's Nightmare.
Traduction par Simone Lamblin.

Luxus tumultus semper causa est [22]

Lucullus Languish, observateur des cieux,
Connaisseur de pâtés et de toasts au fromage,
Poète par choix et garçon épicier de métier,
(Devenu pessimiste pour avoir trop attendu les honneurs)
Nourrissait un désir secret, celui de pouvoir briller
Par des vers inspirés, et des chansons divines.
Chaque jour son stylo lâchait sans manquer
Une ode, un ou deux chants funèbres dans la boutique,

Mais rien ne touchait en son cœur la corde
Qui vibrait pour la poésie et soupirait pour l'art,
Il tentait chaque soir d'éveiller sa muse timide !
À force d'excès de gâteau et de crème glacée,
Mais bien que le jeune ambitieux fût devenu rêveur
La nymphe aonienne [23] refusait de se montrer.
Au crépuscule parfois il parcourait au loin les cieux
À la recherche d'extases dans l'étoile du soir ;
S'évertuant une nuit à saisir un conte jamais conté
En des profondeurs de cristal – il n'attrapa qu'un rhume.
Ainsi languissait Lucullus de son noble malheur,
Jusqu'à un jour morne où il acheta les œuvres complètes de Poe :
Charmé des attirantes horreurs qui s'y offraient,
Il jura sombrement de courtiser la vierge céleste.
Il rêva du lac d'Auber et des versants du Yaanek,
Entremêlant à ses projets cent Corbeaux.
Non loin du paisible foyer de notre jeune héros,
Se trouve le clair bosquet où il aime aller au hasard.
Bien que boqueteau chétif sur un terrain inoccupé,
Il adore l'endroit, l'appelle sa Tempé [24]
Quand des flaques superficielles parsèment la plaine boisée,
Et débordent sur les talus boueux sous la pluie grise,
Il y voit lacs limpides ou étangs empoisonnés
(Selon le poète qui gouverne alors sa rêverie).
C'est là qu'il vient embrasé du feu de l'Hélicon [25]
Les dimanches où il tourmente la lyre attique.
Et là qu'un après-midi il apporta sa mélancolie,
Décidé à scander un lai de poète sur la destinée.
Le Thésaurus de Roget [26], et un dictionnaire de rimes
Fournirent les échelons par où son esprit s'élève :
Avec cette grave escorte il parcourut le bosquet
Et pria les Faunes pour qu'il se révèle Poe-ète.
Mais, c'est triste à dire, avant que Pégase ait volé bien haut
L'heure du souper non sans attraits approche ;
Notre mélodieux jeune homme, attentif à l'impérieux appel,
Se penche bientôt sur la table chargée de mets.
Bien qu'il eût été trop prosaïque de rapporter
Le détail minutieux de tout ce qu'il mangea

(Ces listes interminables que saute le lecteur pressé,
Tel le fameux catalogue de vaisseaux chez Homère)
Cela nous le jurons : lorsque la séance fut près d'être levée,
Il avait disparu une quantité monstrueuse de gâteau !
Sans tarder à sa chambre le jeune poète se rend,
Et fait sa cour au doux Somnus avec de suaves airs lydiens ;
Par la croisée ouverte il parcourt des yeux la profondeur étoilée,
Et sous le rayonnement d'Orion, il plonge dans le sommeil.
Alors d'un vallon éthéré descend le cortège des elfes
Qui danse chaque minuit sur la plaine endormie,
Pour bénir le juste, ou jeter un sort d'avertissement
À ceux qui ne dînent pas sagement, mais trop bien.
Ils tourmentent le premier diacre Smith, dont le nez rutilant
Vient de ce que Holmes [27] a nommé « l'Élixir Pro » ;
Réunis autour de la couche, ils se moquent de son visage,
Tandis qu'à travers ses rêves glissent d'innombrables serpents
Ensuite le petit peuple entre en bande dans la chambre
Où ronfle notre jeune Endymion, enveloppé de ténèbres :
Un sourire éclaire son visage enfantin, tandis qu'il rêve
De la lune – ou de ce qu'il mangea pour le thé.
L'elfe en chef examine le jeune homme inconscient,
Et sur son corps étend une sorcellerie étrange :
Ces lèvres, qui tout à l'heure ruisselaient de dessert glacé,
Émettent des sons maladroits d'un ton somnolent ;
Enfin elles répètent les fantasmes de leur propriétaire,
Et zézaient en vers blancs cet impressionnant Poe-ème :

* * *

Aletheia Phrikodes
Omnia risus et omnia pulvis et omnia nihil [28].

Des nuages démoniaques, amoncelés en une approche vertigineuse
Du ciel silencieux, étouffaient la nuit menaçante ;
Ne venaient ni les chuchotements habituels du marais,
Ni la voix du vent d'automne sur la lande,

Ni les bruits murmurés du bosquet insomnieux
Dont les noires retraites ne voient jamais le soleil.
Au creux de ce bosquet se trouve une dépression hideuse,
Presque dépouillée d'arbres ; un étang au centre se tapit
Qui n'ose pas un son ; un lac à la surface trouble.
(Bien que rien ne révèle sa teinte, puisque la lumière du jour,
Épouvantée, fuit les talus ombreux de la forêt.)
Tout près, une grotte béante à flanc de colline exhale
De profondeurs insondées, un air stagnant, humide et froid
Qui flétrit les feuilles sur certains arbres chétifs
Qui se dressent là, griffant l'obscurité spectrale
De branches malfaisantes. À ce vallon maudit
Viennent des créatures des bois, rarement pour en repartir :
Une fois je vis, sur une pierre effritée,
Posée tel un autel devant la caverne, une chose,
Je ne la vis pas nettement, mais l'entrevis, qui fuyait.
Dans cette pénombre je médite seul
Plus d'une fois à l'heure lasse de midi, quand dehors !
Un monde m'oublie dans sa gaieté bénie de soleil.
Là hurlent la nuit les loups-garous, et les âmes
De ceux qui m'ont bien connu dans d'autres temps.
Cette nuit pourtant le bosquet ne me parlait pas ;
Ni non plus le marais, ni le vent sur la lande
Ni ne gémissait le vent au bord des toits solitaires
De l'édifice morne et hanté où je repose.
Je craignais de dormir, ou d'éteindre l'étincelle
De la bougie presque consumée près de mon lit.
J'eus peur quand à travers l'espace voûté
De la vieille tour, le tic-tac de la pendule se perdit
Dans un silence si profond et si froid
Que mes dents claquaient – sans produire aucun son.
Puis la lumière vacilla, et tout s'évanouit
Me laissant flotter dans l'étreinte infernale
Des ténèbres incarnées, dont les ailes battantes
Exhalaient des souffles morbides de brume à l'odeur de charnier.
Des choses vagues, invisibles, sans forme, innommées
Se bousculaient dans le vide effervescent
Qui béait, chaotique, descendant en pente vers une mer

D’horreur muette, ignoble de pensées frémissantes.
Je sentais tout cela, et je sentais les regards moqueurs
De l’univers maudit sur mon âme ;
Pourtant rien ne voyais ni n’entendais avant que brille un rayon
D’un éclat terrifiant à travers les cieux pourris,
Jouant sur les décors que je m’efforçais de ne pas voir.
Il me sembla que le lac sans nom, enfin éclairé,
Reflétait des formes, et révélait davantage à l’intérieur
De ces profondeurs épouvantables que jamais on ne vit avant ;
Il me sembla que sortant de la caverne un cortège démoniaque
Plein de grimaces et de simagrées, titubait en un tumulte diabolique ;
Ils portaient entre leurs pattes puantes un chargement
De charogne, provisions pour un festin impie.
Il me sembla que les arbres chétifs, de leurs bras affamés
Tâtonnaient avidement vers des choses que je n’ose nommer ;
Cependant une infection suffocante, spectrale,
Remplit tout le lac, et se fit entendre une vie plus large
D’une hideur immatérielle, éveillée
Dans la totalité à demi sensible du lieu.
Alors s’embrasèrent et le sol et le lac et la grotte et les arbres,
Et les formes mouvantes, et les choses dont on ne peut parler,
D’une phosphorescence telle que les hommes en aperçoivent
Dans les fourrés en putréfaction des marais
Où gisent les rondins pourrissants et règne la fétidité.
Il me sembla qu’une brume de feu drapait d’un pli lumineux
Les traits du bosquet bien présents à ma mémoire,
Tandis que l’éther tourbillonnant portait en courants pleins de remous
La brûlante matière inachevée de mondes naissants
Çà et là à travers un infini
De lumière et de ténèbres, étrangement entremêlées ;
Où toutes les entités étaient conscientes,
Sans les habituelles formes extérieures de la vie.
De ces rapides courants tournoyants, mon âme était,
Libérée de la chair, un élément véritable ;
Je ne me sentais pas moins moi-même, bien que manquant de forme.
Puis la brume disparut, et sur un décor jonché d’étoiles,
Divin et incommensurable, je jetai un regard de terreur sacrée.
Seule dans l’espace, j’aperçus une faible moucheture

De lumière argentée, marquant l'étroit domaine
Que les mortels appellent l'univers sans limites.
De tous côtés, chacune telle une étoile minuscule,
Brillaient d'autres créations, plus vastes que la nôtre,
Et grouillant d'innombrables formes de vie ;
Bien que nous ne les reconnaissions pas comme vies,
Étant bornés aux idées terrestres du modèle humain.
Comme par une nuit sans lune la Voie lactée
En éclat continu expose ses sphères sans nombre
Aux faibles yeux terrestres, chaque sphère étant un soleil :
Ainsi rayonnait l'immense perspective sur mon âme émerveillée ;
Un rideau pailleté, riche de gemmes scintillantes,
Pourtant chacune était un puissant univers de soleils.
Mais comme je regardais, je devinai une voix d'esprit
Dans un langage didactique, bien qu'il ne fût pas une voix,
Sauf qu'il transmettait la pensée. Il m'invita à observer
Que tout l'univers que je voyais Ne formait qu'un atome dans l'infini ;
Dont l'étendue dépasse les royaumes éthérés
De chaleur et de lumière, se déployant jusqu'aux champs lointains
Où prospèrent des mondes invisibles et vagues,
Pleins d'une étrange sagesse et d'une vie mystérieuse,
Et au-delà encore ; à des myriades de sphères de lumière,
A des sphères de ténèbres, à des vides abyssaux
Qui connaissent les pulsations de la force désordonnée.
Gros de ces rêveries, j'observais le surgissement
De l'être sans limites, sans pourtant le secours des yeux,
Car l'esprit ne s'appuie pas sur le support des sens.
La présence enseignante gonflait ma force d'âme ;
Je connaissais toutes choses, mais par la seule intelligence.
La perspective du temps sans fin se développait en ma pensée
Avec son immense spectacle d'incessant changement
Et le perpétuel conflit de la force et du vouloir ;
Je vis couler les siècles en un courant majestueux.
L'origine et la chute passées de l'univers et de la vie ;
Je vis la naissance des soleils et des mondes, leur mort.
Leur transmutation en une flamme limpide,
Leur seconde naissance et leur seconde mort, leur cours
Perpétuel sur la trajectoire interminable des éternités,

Jamais le même, mais renaissant pour servir
Le dessein changeant de la toute-puissance.
Et en observant je compris que l'espace de chaque seconde
Était plus long que toute la vie de notre monde.
Puis mes songeries revinrent à ce grain de poussière
Où ma forme corporelle avait pris naissance ;
Cette particule, née depuis à peine une seconde, qui doit mourir
Dans une autre brève seconde ; cette terre fragile ;
Cet essai mal dégrossi ; ce jouet cosmique
Qui fait notre fierté, race ambitieuse de mites
Et vermine morale ; ces mites impertinentes
Dont l'ignorance se pare d'une vaine pompe,
Et qui prêche à tort et à travers en son illusoire dignité ;
Ces mites qui, apparemment douées de raison, se vantent
D'être le chef-d'œuvre de la Nature, et jouissent,
Stupide chimère, d'être le souci tout particulier
De son mystérieux et souverain pouvoir.
Et comme je m'efforçais de voir la triste sphère
Qui se cachait, perdue dans les tourbillons de l'éther,
Il me sembla que mon âme, accordée à l'infini,
Se refusait à jeter un coup d'œil à cet atome calamiteux ;
Ce malencontreux accident de l'espace ;
Ce globe d'insignifiance, dans lequel
(Me dit mon céleste guide) ne résidait aucune part
Du pouvoir de l'empyrée, mais où se reproduisaient
Les grossières altérations d'une maladie divine,
Le mal suppurant de l'infini ;
La substance malsaine qui s'est donné le nom d'homme :
Cette matière (disait mon guide) comme souvent en jaillit
Sur le vaste tissu de la Création, pour l'importuner
Un bref instant, avant que la mort apaisante
Guérisse le mal que sa naissance avait provoqué.
Ecœuré, je détournai mes pensées accablantes.
Alors le guide éthéré parla d'un ton moqueur,
Me reprochant d'avoir cherché la Vérité ;
Répandant sur mon esprit le mépris fulgurant
De l'intelligence supérieure ; se riant du malheur
Qui déchirait l'essence vitale de mon âme.

Il me sembla qu'il me faisait ressouvenir du temps
Où je quittais mes compagnons pour le bosquet,
Afin d'y méditer dans la solitude et l'obscurité
Sur des choses interdites, et percer le voile
Du bien apparent et de l'apparente beauté
Qui recouvre la tragédie de la Vérité,
Aidant l'humanité à oublier sa triste condition,
Et relevant l'Espoir là où la Vérité l'écraserait.
Il parla, et quand il se tut je crus voir les flammes
Du ciel fumant tourner en de terribles supplices ;
Tourbillonnant en maelströms d'une puissance rebelle,
Bien que liée toujours par des lois que je ne pouvais approfondir.
Cycles et épicycles d'une telle circonférence
Que chacun semblait un cosmos, éblouirent ma vue
Jusqu'à ce que tout devînt un fantomatique et fol embrasement.
Alors explosa à travers l'informel resplendissant
Une trouée d'éclat plus pur, une vision divine,
Plus vaste que tout le vide que l'homme peut concevoir,
Encore qu'étroite ici. Un aperçu des cieux au-delà ;
De créations fantastiques si lointaines et d'une grandeur telle
Que mon guide lui-même prenait un ton de crainte émerveillée.
Porté sur les ailes de la pure immensité,
Un peu du rythme céleste toucha mon âme ;
Me faisant frissonner plus d'horreur que de joie.
L'esprit railla de nouveau mes angoisses humaines,
Et m'attaqua durement pour mes idées présomptueuses ;
Pourtant, changeant alors de ton, il m'invita à scruter
La trouée grandissante qui fendait les murs de l'espace ;
Il me dit de l'interroger pour la dernière fois ;
Il m'ordonna de découvrir la vérité que j'avais tant cherchée ;
Il me mit en demeure d'affronter la Chose indicible,
La Vérité irrévocable de l'entité en mouvement.
Il m'ordonna et m'offrit tout cela – mais mon âme,
S'accrochant à la vie, s'enfuit sans but ni savoir,
Hurlant en silence dans les profondeurs pleines d'échos inarticulés.

* * *

Ainsi hurlait le jeune Lucullus, tout en fuyant
Dans les profondeurs d'échos inarticulés – et il tomba du lit ;
Dans la chambre brille le soleil du matin.
Tandis que le pauvre jeune homme se rappelle ses rêves orageux.
Il sent ses membres douloureux, dont les peines cruelles
Apprennent à son âme que son corps est de nouveau vivant,
Et remercie ses étoiles – ou ses cosmos – ou autres –
De ce qu'il survit à l'étreinte du funeste cauchemar.
Electrisé par la musique des sphères éternelles
(Ou est-ce le réveil qu'il entend ?)
Il jure à tout le Panthéon, du haut en bas,
De ne plus se nourrir de gâteau, ni de pâté, ni de Poe.
Et son humeur mélancolique semble remonter
Alors qu'il regarde le monde d'un œil plus clairvoyant ;
La coupe qu'il croyait trop pleine de lie pour qu'on la vide,
Lui offre assez de vin pour éveiller un rire.
(Tout ceci est métaphore – n'allez pas croire
Que notre ancien Endymion s'adonne aux boissons fortes !)
Le visage épanoui et le cœur plus léger,
Il tourne ses caprices vers les rayons de l'épicier ;
Étrange à dire, il semble enfin trouver
Ses tâches quotidiennes dignes de son esprit.
Depuis que la Vérité s'est révélée un but si haut et périlleux,
Notre poète en cherche un moins éprouvant pour son âme ;
Avec un profond soupir il se rit de ses mornes malheurs,
Et un bon employé naît d'un mauvais poète !
Écoutez bien mon lai, vous autres gribouilleurs
Qui hurlez à la lune en vers neufs et bizarres ;
Qui braillez comme fous pour la céleste étincelle
En mètres courts ou longs, ou sans mètre du tout ;
Retenez votre impétueuse force, en vers ou à l'heure du thé,
Ne faites pas trop de zèle pour ces chimères élevées ;
Réfléchissez, avant de boire le breuvage des Muses,
Aux braves commis ou plombiers que vous pourriez être ;
Craignez de devenir trop frénétiques dans ce vers jaillissant
Que ni sens ni mesure ne sauraient contenir,
De peur, tel le jeune Lucullus Languish, de gémir

Sous vos propres cauchemars Poe-étiques !

COMPLAINTE POUR L'ARAIGNÉE DISPARUE

Lament for the Vanished Spider.
Traduction par Simone Lamblin.

Chère et modeste amie de travail et de jeu,
Dis-moi, vers quelle région t'es-tu enfuie !
Semaine après semaine ta vie laborieuse s'écoulait
Entre ces murs classiques dans un paisible contentement.
Ta noble patience, tels les rayons des muses,
Stimulait mes efforts et rehaussait mes thèmes ;
Avant que j'aie fini par te prendre pour guide,
À mes espoirs et mes desseins étroitement mêlée
Combien tes talents occupaient mes pensées !
Comme sur la page du *Tryout* [29] rayonnait ta magie !
Malgré tes manières calmes et tes discours brefs,
Je pourrais bien te dire « rédacteur en chef » !
Quelqu'un jugerait-il ton rôle léger ou bas,
Douterait-il de l'éclat de ton ardeur céleste ?
Qu'il examine d'un œil perspicace
Les annales des innombrables années passées.
Ce fut une araignée qui secourut le chef de l'Islam
Quand il dut fuir l'ennemi dans une grotte ;
Et la fière Écosse ne saurait mépriser
L'humble animal qui aida son monarque à s'élever.
Même le Hun maudit doit parler en retenant son souffle
De celui qui sauva le vieux Frederick de la mort ;
En bref, on trouve l'araignée trônant en grande pompe,
Amie des neuf muses et gardienne des grands !
Mais toi, compagne éprouvée de mes heures laborieuses –
Où as-tu grimpé avec tous tes pouvoirs magiques ?
Quelle étrange vision de ta cervelle d'araignée
T'a-t-elle poussée à quitter notre misérable sphère de chagrin ?
Chaude était ta demeure, et bien disposé ton repaire ;
Le boire et le manger assurés avec un tendre soin ;

Les mouches savoureuses étaient-elles trop rares et espacées,
Ou le pétrole laissait-il à désirer ?
Je regarde tristement ta résidence vide –
Voyageuse éphémère d'une antique race !
Que ne puis-je, par la singulière puissance de l'imagination
Retrouver tes détours jusqu'à ta retraite cachée ;
Repérer chaque pas secret, et te retrouver
Potentat portant le sceptre au pays des araignées !
Quelles merveilles insoupçonnées peut-il y avoir
Dans ces lointaines provinces de toile et de brume !
Châteaux arachnéens aux douves de rosée ;
Et palais de fées trop petits pour qu'on les voie ;
Ou bien ton empire est-il d'une espèce plus obscure –
Quelque lieu enfoui que le monde a délaissé ?
Possèdes-tu un temple, où tes fils enlacent
La substance effritée d'un front de pharaon,
Ou quelque noir caveau sous le sable mouvant
Où se dressait jadis une ville oubliée ?
À Tyr et à Carthage, à Babylone et Ur,
À Luxor, à Karnak s'agitent tes légions ;
Pour toi et tes pareils a été fait le monde –
Ton règne commence quand le nôtre décline.
Au bas de marches immémoriales, que l'homme ignore,
Tes tribus fileuses voilent plus d'un trône d'or ;
Dieux à tête de bélier ; objets trop obscurs pour qu'on les nomme,
Autels qui autrefois portèrent une flamme impie,
Lions ailés indistincts, faits de roc et de cuivre.
Et tous les trésors que les despotes peuvent amasser –
Ce sont tes territoires, vagabonde disparue
Qui se chauffait hier au soleil d'Haverhill !
Mais tandis que je me lamente, que mon imagination tâtonne,
Dans mon cœur frémit un espoir :
Car Pan, le généreux, qui gouverne le monde printanier,
Souvent rend les bonheurs depuis longtemps perdus :
J'attendrai, content, espérant qu'il ramène
Ma fidèle araignée au retour du printemps !

ODE FUNEBRE DE REGNAR LODBRUG

(chant funèbre du VIIIe siècle… traduit d'Olaus Wormius)

Regnar Lodbrug's Epicedium.
Traduction par Simone Lamblin.

Avec nos épées nous avons combattu !
Tout nouvellement venus au rivage de Gothland
Pour la mise à mort du serpent
Que nous avons conquis sur Thor ( ) [30]
( )
Pour ce haut fait on m'a donné le nom d'homme
Parce que j'ai transpercé la vipère :
Shaggy Breeches depuis cet abattage.
( )
J'ai plongé dans le serpent une lance
D'un métal plus étincelant ( )

Avec nos épées nous avons combattu !
Je n'étais qu'un jeune homme quand vers l'est
Par le chenal d'Oreon
Du sang de notre ennemi par torrents
Nous le ( ) et les loups réjouis ;
Et la buse aux pattes jaunes.
Là l'acier trempé sonna
Sur les casques adverses bien ouvrés.
Une plaie immense était tout l'océan
Et les corbeaux affamés barbotaient
Cherchant leur repas de charogne
Profond dans le sang caillé des soldats morts.

Avec nos épées nous avons combattu !
Avant que nous comptions deux fois vingt ans
Haut nous portions nos lances brillantes
Partout nous entendions notre renom et nos louanges.
Dans l'Est devant le port
(Des barons huit nous vainquîmes ;)

Nous avons gavé l'aigle vorace ;
Des plaies ruisselantes emplissaient l'océan.
Épuisée du combat sans espoir Toute l'armée se dispersait

Avec nos épées nous avons combattu !
Quand dans la Vistule nous entrâmes
Avec nos nefs en ordre de bataille
Nous envoyâmes devers le château de Wotan
Les fiers ennemis Helsingiens.
Alors les pointes d'épée en fureur mordirent ;
Les flots entiers devinrent de sang
La terre fut cramoisie de sang ruisselant ;
L'épée puante avec un bruit retentissant
Fendait les boucliers ; frappait l'armure.

Avec nos épées nous avons combattu !
(Personne ne tomba ce jour-là)
(Jusqu'à ce que sur son vaisseau tombe Herauclus :)
(Avant lui aucun baron plus vaillant)
Ne fendit la mer sur les nefs de combat ;
Jamais après lui ne fut chef
Au cœur plus léger dans la bataille.

Avec nos épées nous avons combattu !
À présent l'armée boucla les ceinturons ;
Les lances volant déchirèrent la poitrine du héros
Les épées frappaient les rocs scarfiens.
Sanglant devint son bouclier dans le massacre
Jusqu'à ce que périt le royal Rofus.
La sueur des mains épuisées et pâles
Dégouttait le long des cottes de mailles.

Avec nos épées nous avons combattu !
Ample butin eurent les corbeaux
Autour des îles indiriennes,

En ce seul jour de combat
(Un seul était peu parmi tant de morts.)
(Le soleil levant brilla sur les lances)
Dans le corps des guerriers abattus.
Les flèches décochées par leurs arcs ;
(Les armes vrombirent dans la plaine de Lano.)
(Longtemps la vierge pleura ce massacre.)

PETIT SAM PERKINS

Little Sam Perkins.
Traduction par Simone Lamblin.

Le vieux jardin semble ce soir
Chargé d'une obscurité plus profonde,
Comme si quelque silencieuse influence de l'ombre
Planait au-dessus dans l'air.

Les graminées oscillent de peines cachées
Tout à fait incapables de les formuler –
En se rappelant depuis hier
Les petites pattes qui les faisaient bouger.

LA PISTE TRÈS ANCIENNE

The Ancient Track.
Traduction par François Truchaud.

Il n'y eut pas de main pour me retenir
La nuit où je trouvai la piste très ancienne
Par-delà la colline, et cherchai à apercevoir
Les champs qui tourmentaient ma mémoire.
Cet arbre, ce mur… je les reconnaissais,
Les toits et les vergers m'étaient familiers
Présents dans mon souvenir
Comme appartenant à un passé fort proche.

Je savais quelles ombres je verrais s'allonger
Lorsque finalement la lune tardive se lèverait
Au-dessus de la Colline de Zaman, pour illuminer
La vallée, dans trois heures à partir de maintenant.
Et lorsque le sentier devint encore plus escarpé,
Semblant s'élancer vers le ciel,
Je n'eus pas peur de ce que je trouverais sans doute
Au-delà de cette crête se découpant sur les ombres.
Je continuai d'un bon pas, la nuit pâlissait
Traversée par cette lumière phosphorescente,
Murs et pignons de fermes brillaient
D'une lueur blafarde, bordant le sentier.
J'aperçus une borne et je la reconnus –
« Deux miles pour Dunwich » – à présent la vue
D'un clocher et de toits lointains
S'offrirait à moi, après dix pas de plus…

Il n'y eut pas de main pour me retenir
La nuit où je trouvai la piste très ancienne,
Et atteignis la crête pour contempler
Une vallée oubliée, une vallée de morts :
Au-dessus de la Colline de Zaman, le croissant
D'une lune maléfique était né,
Pour éclairer les herbes et les vignes vierges poussant
Sur des murs en ruine que je n'avais jamais connus.
Les feux follets dansaient sur champs et marais,
Et des eaux étranges vomissaient une brume
Dont les volutes en forme de griffes raillaient l'idée
Que jadis j'avais pu connaître cet endroit
Je compris trop bien à la vue de cette scène insensée
Que mon cher passé n'avait jamais existé…
Et que je ne me trouvais plus sur le sentier
Descendant vers cette vallée morte depuis longtemps.
Autour de moi la brume… devant, le poudroiement
Du cours des étoiles dans la Voie lactée…
Il n'y eut pas de main pour me retenir
La nuit où je trouvai la piste très ancienne.

L’IDOLE

The Eidolon.
Traduction par François Truchaud.

C’était la nuit à une heure sans nom
Lorsque les chimères en un vol délirant
Tourbillonnent autour du dormeur silencieux
Et se glissent au sein de ses visions inconscientes ;
Lorsque la chair sur son lit terrestre
Gît tel un cadavre et est inhabitée…
Vide de l’âme qui vole librement
À travers les mondes inconnus des yeux au réveil.
La lune cornue au-dessus du clocher
Avec une grâce hideuse s’élevait lentement,
Et dans ses rayons blafards
Grimaçaient les souvenirs de rêves anciens.
Là-haut dans le ciel les signes étoilés
Scintillaient, fantastiques et néfastes,
Tandis que des voix depuis le gouffre béant
M’invitaient à oublier mes peines dans le sommeil.
Cette vision, par une nuit glacée de novembre,
Je devais m’en souvenir par-delà les années.
Sous une autre lune je contemplais
Un paysage aride et décharné,
Des ombres spectrales rampaient sur la lande
Vers des tertres où dormaient des choses mortes.
Le clair de lune blême éclairait sinistrement
Des formes inhabituelles et contrefaites,
Des formes aériennes venues d’étranges royaumes,
Agitant leurs ailes çà et là
Et voletant comme à la recherche fébrile
De quelque lointaine contrée de lumière et de repos.
Au sein de cette sombre assemblée mon regard pouvait discerner
Des êtres appartenant à l’espace éthéré ;
Ils formaient un groupe chaotique,
Venus des sphères immémoriales,

Pourtant avec la même intention et le même désir
De trouver l'idole appelée VIE.
La lune fuligineuse, tel un œil démoniaque
Clignant dans le ciel,
S'élevait et voguait au-dessus de la plaine,
Et entraîna mon esprit dans sa course.
Je vis une montagne, couronnée
De villes majestueuses et immenses,
Dont les habitants, en très grand nombre,
Étaient plongés dans un profond sommeil nocturne.
Et la lune durant de longues heures incertaines
Lorgna des rues désertes et des tours silencieuses.
D'une beauté indicible la montagne apparaissait,
À sa base encerclée par un bois ;
Au bas de sa pente un petit ruisseau scintillant
S'écoulait et dansait dans la lueur spectrale.
Chaque cité adornant ses crêtes
Semblait désireuse de l'emporter sur les autres,
En effet, colonnes sculptées, dômes et temples
Étincelaient, opulents et superbes, au-dessus des plaines.
Alors la lune dans le ciel arrêta sa course
Comme si elle n'était plus un mauvais présage,
Et les foules aériennes comprirent
Que la VIE s'offrait enfin à leurs regards ;
Que la montagne splendide sous leurs yeux
Était la VIE, l'idole si longtemps cherchée !
Mais voyez ! Quels sont ces rayons illuminant le paysage
Comme l'aube chasse et dissipe les ténèbres ?
L'Est est embrasé par une lueur hideuse
Couleur de sang… une lumière crue…
Et la montagne se dresse, grise et spectrale,
La terreur des régions avoisinantes.
Le bois maudit aux arbres tordus
Agite d'effroyables griffes dans la brise,
Et sur la pente le ruisseau suintant
Reflète le jour avec un éclat choquant.
Au faîte de la montagne rampe la lumière de la connaissance,
Souillant les murs lézardés des villes

Où se tordent en des troupes maladroites
Le lézard fétide et le ver.
Tandis que le marbre lépreux dans la lumière
Révèle des sculptures répugnantes et abominables,
Et nombre de temples laissent entendre le péché
Et le blasphème cachés en leurs murs.
« Ô Puissances de la Lumière, de l'Espace et du Savoir,
La vie est-elle grosse d'horreurs aussi immondes ?
Je vous en prie, ne cachez plus le merveilleux projet,
Et montrez la splendeur vivante… l'Homme ! »
Alors dans les rues les maisons vomissent
Une pestilence abjecte, une horde
De choses que je ne peux, que je ne saurais nommer,
Si vile est leur forme, si noire est leur infamie.
Et dans le ciel le soleil au regard mauvais
Se moque en voyant les ravages qu'il a accomplis,
Sans pitié pour les formes vagues qui s'enfuient
Et retournent vers la Nuit éternelle.
« Ô Lande de la MORT, éclairée par la Lune et marquée par des Tertres,
Règne à nouveau ! Ton souffle mortel
Est un baume élyséen pour l'âme
Qui voit la lumière et comprend la vérité. »
Je cherchai à rejoindre la cohorte ailée
Qui fuyait à nouveau vers les ténèbres,
Mais l'Horreur, rongeant mon esprit,
Retint mes pauvres pas chancelants.
Par le rêve j'aurais volontiers fui le jour…
Trop tard, car je m'étais égaré à jamais !

LE LAC DU CAUCHEMAR

The Nightmare Lake.
Traduction par François Truchaud.

Il y a un lac dans la lointaine contrée de Zan,
Au-delà des régions habitées par l'homme,
Où médite, seul et dans un état affreux,

Un esprit mort et affligé ;
Un esprit très ancien et profane,
Lourd d'une mélancolie redoutable,
Qui des eaux ternes et profondes
Fait surgir des vapeurs chargées de pestilence.
Sur ses berges, un bourbier d'argile,
Se vautrent des choses offensantes par leur corruption,
Et les oiseaux étranges qui atteignent ce rivage
Sont inconnus des mortels.
Ici, le jour, brille un soleil ardent
Sur des étendues vitreuses que personne jamais ne contemple,
Et ici, la nuit, les pâles rayons de la lune
S'écoulent vers les profondeurs qui s'entrouvrent en dessous.
Seulement dans les cauchemars il est dit
Quelles scènes se déroulent sous ces rayons lunaires ;
Quelles scènes, trop anciennes pour la vue de l'homme,
Gisent là-bas, englouties dans une nuit sans fin ;
Car, dans ces profondeurs, vont et viennent
Les ombres d'une race sans voix.
Par une nuit exhalant les relents du mal,
J'ai vu ce lac, endormi et tranquille ;
Dans le ciel blafard voguait
Une lune gibbeuse qui brillait et brillait.
J'ai vu ses étendues fangeuses
Et les créatures immondes se vautrant dans ses marécages ;
Lézards et serpents convulsés et mourants ;
Corbeaux et vampires se putréfiant ;
Tous ceux-là, et allant et venant sur les cadavres,
Des insectes nécrophages cherchant leur nourriture.
Comme la lune terrifiante montait dans le ciel,
Occultant et chassant les étoiles,
Je vis les eaux ternes du lac briller
Et apparaître des choses englouties en ses profondeurs.
Là-bas, à des lieues innombrables, luisaient
Les tours d'une ville oubliée ;
Les dômes ternis et les murs couverts de mousse ;
Des flèches aux algues emmêlées et des salles vides ;
Des temples abandonnés et des souterrains d'épouvante,

Et des rues dont l'or n'était pas convoité.
Comme je contemplais la ville engloutie, j'aperçus
Une horde d'ombres sans forme ;
Une horde malsaine qui avançait lentement
Et entourait en une danse hideuse Des sépulcres visqueux,
Proches d'un chemin jamais emprunté.
Sortant de ces tombes une houle monta
Et vint troubler le calme maussade des eaux,
Tandis que des ombres funestes venues de l'espace éthéré
Hurlaient à la face sardonique de la lune.
Alors le lac s'enfonça vers son lit,
Aspiré vers les cavernes des morts,
Bientôt de la terre mise à nu et empestant
S'élevaient en volutes fétides des vapeurs d'une origine délétère.
Tout autour de la cité, presque découverte,
Les ombres monstrueuses dansaient et tournoyaient.
Lorsque, regardez ! en un mouvement soudain s'ouvrirent
Les portes de chaque sépulcre !
Aucune oreille ne doit entendre ; aucune langue ne saurait dire
Quelle horreur sans nom surgit à cet instant.
Je vois ce lac, cette lune grimaçante,
Cette cité et les *choses* en ses murs…
Réveillé, je prie pour que sur cette rive
Le lac du cauchemar ne s'enfonce *jamais plus* !

L'AVANT-POSTE

The Outpost.
Traduction par François Truchaud.

Lorsque le soir rafraîchit le fleuve jaune,

Et que les ombres arpentent les pistes de la jungle,

Le palais de Zimbabwe est brillamment illuminé

Pour un grand roi qui a peur de rêver.

Car, seul entre tous les hommes,
    Il a pénétré dans le marais qu'évitent les serpents ;
    Et, cheminant vers le soleil couchant,
À atteint le veld qui s'étend au-delà.

Nul autre regard ne l'avait jamais contemplé
    Depuis que des yeux furent donnés aux hommes…
    Et là, comme le crépuscule se changeait en nuit,
Il découvrit la tanière de l'Antique Secret.

D'étranges tourelles se dressaient au-delà de la plaine,
    Des murs et des bastions entouraient
    Les dômes lointains qui souillaient le sol
Tels des champignons lépreux après la pluie.

Une lune gibbeuse se leva à contrecœur pour éclairer
    Des étendues où la vie ne pouvait avoir de demeure ;
    Et pâlissant au loin, tours et dômes
Se révélaient sans fenêtres et maléfiques.

Alors celui qui dans son enfance courait sans peur
    Parmi des ruines recouvertes de lianes
    Trembla devant ce qu'il aperçut… car ici
Ne se dressaient pas les vestiges d'une cité des hommes.

Des formes inhumaines, mi-visibles et mi-devinées,
    D'une substance matérielle autant qu'éthérée,

Surgissaient des gouffres sans étoiles béant
Dans le ciel, et descendaient vers ces murailles de pestilence.

Et vers les abîmes depuis ces lieux pestilentiels
Des hordes amorphes s'en retournaient, bouillonnant sombrement,
Serrant dans leurs griffes indistinctes les débris
Des choses que les hommes ont connues et dont ils ont rêvé.

Les antiques Pêcheurs du Dehors…
N'y avait-il pas des histoires racontées par le grand prêtre.
Disant comment ils recherchaient les mondes d'autrefois,
Pour y prendre les richesses convoitées par eux ?

Leurs avant-postes secrets, cernés par l'épouvante,
Méditaient sur un million de mondes dans l'espace ;
Abhorrés par toute race vivante,
Pourtant préservés dans leur solitude.

Transpirant d'effroi, l'homme qui épiait
Repartit vers le marais qu'évitent les serpents,
Afin de se trouver, au lever du soleil,
En sécurité dans le palais où il dormait.

Personne ne le vit partir, ou revenir à l'aube,
Et son corps ne portait aucune marque
De ce qu'il rencontra dans ces ténèbres maudites…
Pourtant de son sommeil toute paix avait fui.

Lorsque le soir rafraîchit le fleuve jaune,
Et que les ombres arpentent les pistes de la jungle,
Le palais de Zimbabwe est brillamment illuminé
Pour un grand roi qui a peur de rêver.

LA ROUTE AUX ORNIÈRES

The Rutted Road.
Traduction par François Truchaud.

Les brumes tristes de l'automne répandent leur fardeau glacé,
Un corbeau frissonne et volette à proximité ;
Parmi les pâturages solitaires serpente la route aux ornières
Bordée d'ormes dénudés qui se découpent sur le ciel.

Ces traces profondément gravées qui s'étendent en silence
Au-delà des dunes fréquentées, jusqu'au bord de la Vision,
Réveillent des pensées secrètes… de désir et de peur…
Et l'imagination hésite devant cette perspective imprécise.

Les ombres s'amoncelant me disaient de me hâter
Le long de ces anciennes ornières jadis empruntées par un grand nombre ;
Un grillon se moqua de moi, de son chant sans joie…
J'avais peur du sentier… j'aurais voulu ne plus le voir !

Pourtant ici, avec sa charrette tirée par des bœufs, plus d'un berger
Avait poursuivi sa course insouciante, sur la route commune ;
Moi qui suis supérieur à ces rustres de la campagne,

Puis-je sur des chemins détournés trouver le jour naissant ?

D'un regard inquisiteur je scrute la lande s'assombrissant ;
Après ce tertre, toutes les félicités m'attendent peut-être ;
Mais toujours l'attirance irrésistible de la route aux ornières
M'oblige à poursuivre sur ce chemin du destin.

Aussi je m'avance à tâtons parmi les arbres sombres
Où ceux qui me précédèrent trouvèrent la nuit mystérieuse ;
Je marche toujours, longeant les prés fanés…
Mais qu'apercevrai-je, au-delà du tournant ?

Des paysages plus beaux que celui-ci, charmant mes pas ?
Le Destin m'accordera-t-il ses bienfaits de choix ?
Qu'y a-t-il devant, pour accueillir mon âme lasse ?
Pourquoi n'ai-je aucune envie de le savoir ?

LE BOIS

The Wood.
Traduction par François Truchaud.

Ils abattirent les arbres et, là où la nuit de la forêt
Noire comme la poix avait caché des choses éternelles,
Ils érigèrent vers le ciel des tours et des édifices de marbre
Bâtissant une cité pour leurs plaisirs.

Blanche et étonnante pour les pays à l'entour
Cette merveilleuse opulence de dômes et de tourelles s'élevait ;

De cristal et d'ivoire, sublimement couronnée
De flèches couvertes de neiges qui ne fondaient pas.

Dans ses salles résonnaient les pipeaux et les sistres,
Et le vin et les orgies apportaient leurs taches écarlates ;
Jamais une voix ne chantait les merveilles de jadis.
Et aucun regard ne contemplait les collines et les plaines.

Les années passèrent, puis, lors d'une nuit pourpre,
Un ménestrel ivre, dans ses couplets insouciants,
Prononça les paroles infâmes qui n'auraient pas dû voir la lumière,
Réveillant les ombres d'une antique malédiction.

Les forêts peuvent disparaître, mais pas les ténèbres qu'elles abritent ;
Aussi, à l'endroit où s'élevait l'orgueilleuse cité,
L'aube frissonnante pas la moindre pierre ne révéla.
Mais fut repoussée par la noirceur d'un bois primitif.

LA MAISON

The House.
Traduction par François Truchaud.

C'est une demeure entourée d'arbres
Sise près d'une colline,
Où les branches chuchotent
De sombres légendes maléfiques ;
Sur des poutres si anciennes
Qu'elles exhalent le souffle des morts,
Rampent des vignes sauvages, vertes et froides,
Trouvant une étrange nourriture ;

Et aucun homme ne connaît les sucs qu'elles aspirent
des profondeurs de leur couche humide et visqueuse.

Dans le jardin poussent
De grandes et magnifiques fleurs,
Dont chaque corolle blafarde répand
Dans l'air un parfum ;
Mais le soleil de l'après-midi
Avec ses rayons obliques et rouges
Semble assombrir ce tableau
Pour le regard curieux,
Et au-dessus de la senteur des fleurs
s'élèvent les odeurs des jours sans nombre.

Les herbes folles ondulent
Sur la terrasse et la pelouse,
Préservant les souvenirs vagues
De choses qui ont disparu ;
Les dalles des allées
Sont recouvertes d'une croûte et mouillées,
Et un esprit étrange s'y promène
Lorsque le soleil rouge s'est couché.
Alors l'âme de celui qui regarde est assaillie
d'images imprécises qu'il oublierait volontiers.

C'était par un jour brûlant du mois de juin
Je me trouvais près de cette maison
Et les rayons dorés de l'heure de midi
Dardaient et brillaient sur la verdure.
Pourtant je frissonnai de froid,
Recherchant fiévreusement la lumière,
Tandis qu'une scène se déroulait devant moi…
Et ma vue franchissant les siècles
Contempla le temps où j'avais vécu ici autrefois

jaillissant tel un éclair au sein de la nuit.

LA CITÉ

The City.
Traduction par François Truchaud.

Elle était dorée et splendide,
Cette cité de lumière ;
Une vision suspendue
Dans les profondeurs de la nuit ;
Une région d'émerveillement et de gloire, dont les temples
étaient de marbre blanc.

Je me souviens de la saison
Elle s'est gravée dans ma mémoire ;
Le temps violent de la déraison,
Les jours engourdissant l'esprit
Lorsque l'Hiver, au manteau blanc et spectral, s'avance
pour torturer et rendre fou.

Plus belle que Zion
Elle brillait dans le ciel
Lorsque les rayons d'Orion
Voilèrent mon regard,
Apportant le sommeil empli des souvenirs incertains
d'instants obscurs et enfuis.

Ses demeures étaient majestueuses,

Adornées de sculptures,
Chacune se dressant avec noblesse
Sur de remarquables terrasses,
Et les jardins étaient lumineux et parfumés
d'étranges merveilles s'y épanouissant.

Les avenues m'attiraient
Par leur perspective sublime ;
De hautes arcades m'assuraient
Qu'autrefois
Je m'étais promené sous elles, en extase et imprégné
du climat d'Halcyon.

Sur la grande place il y avait
Une rangée imposante de statues ;
Des hommes aux longues barbes, à l'air sévère,
Qui avaient commandé de leur vivant…
Mais l'une d'elles était démantelée et brisée,
son visage barbu détruit et disparu.

Dans cette cité resplendissante
Je ne vis aucun mortel,
Mais mon imagination, indulgente
Envers les lois de la mémoire,
S'attarda longuement sur les formes de la grand-place,
et scruta avec crainte leurs traits de pierre.

J’avivai les braises presque éteintes
Qui couvaient dans mon esprit,
Et tâchai de me souvenir
Des éons enfuis ;
Pour parcourir l’infinité librement, et visiter le passé sans limites.

Alors l’effroyable avertissement
Sur mon âme descendit
Tel le matin sinistre
Qui se lève, teinté de rouge,
Et, saisi de panique, je m’éloignai en hâte, fuyant
la connaissance de terreurs oubliées et mortes.

HALLOWE’EN DANS UNE BANLIEUE

Hallowe’en in a Suburb.
Traduction par François Truchaud.

Les clochers sont blancs dans le clair de lune sauvage,
Et les arbres ont un éclat argenté ;
Au-delà des cheminées on voit voler les vampires,
Et les harpies des sphères supérieures,
Qui battent des ailes, rient et lancent des regards féroces.

Car le village mort qui s’étend sous la lune
N’a jamais brillé dans les derniers feux du couchant,
Mais a surgi des abîmes qui abritent les années mortes
Où les rivières de la folie se déversent
Des gouffres dans le puits des rêves.

Un vent glacé souffle parmi les rangées de gerbes de blé
Dans les champs au pâle chatoiement,
Et vient s'enrouler autour des pierres tombales luisantes
Où les goules du cimetière pleurent
Les récoltes flétries et perdues.

Même le souffle des étranges dieux gris du changement
Qui l'ont arrachée au passé
Ne peut accélérer cette heure, lorsqu'une force spectrale
Répand le sommeil sur le trône cosmique,
Et libère le vaste inconnu.

C'est pourquoi s'étendent à nouveau vallons et plaines
Que des lunes depuis longtemps oubliées ont contemplés,
Et les morts bondissent joyeusement dans la lueur blafarde,
S'élançant de la gueule noire de la tombe
Pour faire trembler de peur le monde entier.

Et tout ce que le matin désolé accueillera,
La laideur et la corruption
Des mornes alignements de pierre et de brique,
Un jour s'en ira retrouver le reste,
Et rêvera auprès des ombres sans repos.

Aussi les lémures peuvent aboyer furieusement,
Et les flèches lépreuses se dresser dans les ténèbres ;

Car l'Ancien et le Nouveau pareillement dans le parc
De l'horreur et de la mort sont enfermés,
Pour être déchiquetés par les chiens du Temps.

PRIMAVERA

Primavera.
Traduction par François Truchaud.

Il y a un émerveillement sur la terre et l'eau,
Une étrangeté dans les rameaux et les nervures
Car le ruisseau et le saule bourgeonnant
Sentent le retour de la Présence
Elle est venue à son ancienne façon,
Comme le plus banal des luths l'a chanté,
Mais elle apporte l'ancienne passion,
Qui restera toujours jeune.

Il y a des chuchotements dans les bosquets de l'aurore
Presque terrifiants à entendre.
Tandis que le chœur ténu des étoiles du soir
Est une extase empreinte de peur.
Et la nuit, sur la colline où les spectres se réunissent
Brillent les feux de Walpurgis,
Que le berger solitaire dans la vallée
Aperçoit mais n'ose pas nommer.

Et dans chaque brise sauvage soufflant
Des espaces au-delà du ciel,

Il y a des voix de jadis évoquant
Des régions lointaines et merveilleuses ;
Les jardins à la splendeur radieuse
Qui se trouvent par-delà les mers pourpres,
Les demeures de rêves et de contes
Appartenant aux souvenirs de l'enfance.

Je suis attiré par les aubes calmes
Scintillant sur les pâturages et les crêtes ridées
Où la grive et l'alouette des bois gazouillent
Dans leurs nids près du ruisseau ;
La fumée des chaumières s'élève dans l'air,
Les bourgeons de l'orme sont une promesse d'ombre,
Et un tapis de nouvelle verdure recouvre
Le sol des clairières dans la forêt.

Je suis attiré par les vallons
Méditant dans la lumière dorée et céleste,
Où brillent les tours de castels
Et les toits en pente d'un village ;
Des flèches délicates et lointaines se dressent
Au-dessus de l'entrelacs des branches,
Le ruban d'une rivière est entr'aperçu
Parmi les champs que le paysan laboure.

Je suis attiré par un océan crépusculaire
Léchant les quais d'une ville ancienne,

Où des vaisseaux de rêve sont amarrés
    Et se balancent en un mouvement spectral ;
Les ruelles du port, étroites et sinueuses,
    Vont en montant dans l'obscurité parfumée
De cheminées et de pignons qui se mêlent
    Aux rameaux de vergers en fleurs.

Et lorsque, au-dessus des vagues enchantées,
    La lune et les étoiles apparaissent,
Je suis troublé… tourmenté… hanté…
    Par les rêves d'une année mystérieuse ;
Une année depuis longtemps disparue dans l'aube,
    Lorsque les planètes étaient confuses et pâles,
Les gouffres de l'espace béaient, découvrant
    Des perspectives vites dissipées, promises au néant.

Je suis hanté par les souvenirs
    De pays n'appartenant pas à cette Terre,
De lieux où des formes d'horreur, démentielles
    Et parfaites, étaient engendrées ;
Des pylônes d'onyx s'élevaient
    Vers des cieux à la voûte embrasée,
Des tours et des dômes innombrables
    Au-dessus de torrents en terrasse se dressaient.

Je suis attiré vers ces régions inaccessibles
    En des accents qui sont anciens et connus,

Par un chœur de légions fantomatiques

Qui ont dû m'appartenir autrefois…

Mais cet appel est un charme fugace,

Et la Terre me tient en un esclavage efficace,

C'est pourquoi je n'ai jamais connu la délivrance,

Et ne tiens pas compte de la venue du printemps.

OCTOBRE

October.
Traduction par François Truchaud.

Un visage moelleux, des yeux de fée, vêtu de feuilles aux tons désenchantés,
Voyez Octobre, le mois brun, s'attarder près des gerbes de blé doré ;
Des glands de chêne dans sa guirlande, des fruits et une outre de vin dans ses mains,
Mystérieux pèlerin venu d'un pays lointain sur la route conduisant vers des pays encore plus lointains.

Marchant sans bruit, respirant doucement, sur bois et vallons des sorts jetant,
De grappes pourpres les vignes couronnant, de rouge et d'or les branches ensorcelant ;
Aux faucheurs apportant la satisfaction, la dure moisson terminée
Et dans les maisons en fête les trésors de l'automne engrangés.

Apportant des rêves à tous ceux qui écoutent de son cor les sons enchantés
À l'aube, lorsque les vapeurs de cristal luisent au-delà des collines éloignées,
Et au crépuscule jouant un instant dans la cour de la ferme
Jusqu'à ce que la nuit gemmée d'étoiles et mystérieuse survienne.

Des rêves insaisissables et vagues, aussi fugaces que l'année qui se meurt,
Sont entr'aperçus derrière les rideaux, empreints de joie et de peur ;
Des souvenirs qui enchantent et vous rappellent une scène ou un visage disparus,
Des fantômes, supposons-nous, d'au-delà des mondes et des gouffres de l'espace

venus.

Évoquées comme par nécromancie, des images chéries le regard retiennent ;
Des perspectives de jadis vous assaillent dans une lumière radieuse.
Vers des fermes et des étables oubliées des sentiers frais et sinueux vous entraînent,
Où la fumée montant en spirales rappelle d'autres feux heureux de l'automne.

Je contemple l'orgie flamboyante des chênes et des ormes que je connais,
Et la quiétude rougeoyante de la lueur spectrale du couchant,
La cheminée de la ferme au sein de l'érable écarlate lorgnant,
Et les fruits splendides de la récolte devant la porte déposés.

Légumes de rouge et de jaune tachetés, assortis au ciel ardent ;
Potiron renflé, pomme vermeille, grains de raisin empourprés ;
Et en retrait du verger, où vous invitent les prairies vallonnées,
J'aperçois les épis de maïs entassés et le chaume au loin s'étendant.

Le ciel empli d'un vol vers le sud, des corbeaux sur des gerbes et des meules perchés,
Des bosquets vibrant de trompes sonores, où la meute poursuit le gibier ;
Des bergers chargés de noix et de fagots vers leur cour se dirigeant ;
Bientôt réunis, buvant du cidre et conversant, devant l'âtre se réchauffant.

Le carillon des cloches du village, paisible et vespéral, s'élève dans les airs,
Comme une lumière étrange ruisselle, provenant de la pleine lune austère
Et sauvage au-dessus des collines boisées, miroitant sur les rivières,
Un flot jaune s'écoule de fontaines hantées, dans ses rais dansent des sorcières.

Des images à moitié vues de régions lointaines, des sons à demi entendus d'autres sphères,
Frappent avec insistance les yeux et les oreilles de celui qui se souvient. Des pensées fugaces et des désirs informes, emplis de modération,
Ce sont tes présents, obscur mois d'Octobre, les symboles de ta domination.

Un visage moelleux, des yeux de fée, vêtu de feuilles aux tons désenchantés, Voyez Octobre, le mois brun, s'attarder près des gerbes de blé doré ;
Des glands de chêne dans sa guirlande, des fruits et une outre de vin dans ses mains,
Mystérieux pèlerin venu d'un pays lointain sur la route conduisant vers des pays encore plus lointains.

À UN RÊVEUR

To a Dreamer.
Traduction par François Truchaud.

Je scrute tes traits, calmes et blancs
Sous la lumière de la bougie,
Tes paupières frangées de noir ; derrière leur écran
Il y a des yeux qui ne voient pas les domaines de cette Terre.

Je te regarde et j'aimerais savoir
Sur quels sentiers t'entraînent tes rêves,
Les royaumes fantomatiques que tu contemples
Avec des yeux fermés au monde et à moi-même.

Car moi aussi j'ai contemplé dans mon sommeil
Des choses qui se sont presque effacées de ma mémoire,
Et le souvenir vague me pousse à épier de nouveau
Les scènes se déroulant devant tes yeux.

Moi aussi j'ai connu les cimes de Thok ;
Les vallons de Pnath, où s'attroupent des formes nébuleuses ;
Les caveaux de Zin… et je sais très bien
Pourquoi la lueur de cette bougie t'est nécessaire.

Mais qu'est-ce qui se glisse furtivement
Sur ton visage et tes lèvres barbues ?

Quelle peur affole ton esprit et ton cœur,
Pourquoi ces gouttes de sueur perlant à ton front ?

D'anciennes visions s'éveillent… tes yeux s'ouvrent
Où brillent sombrement les nuées d'autres cieux,
Et comme pour ne pas voir un spectacle démoniaque
Je m'enfuis dans la nuit tourmentée.

DÉSESPOIR

Despair.
Traduction par François Truchaud.

Au-dessus des landes ténébreuses pleurant,
À travers les forêts de cyprès soupirant,
Dans le vent nocturne s'enfuyant follement,

Des formes infernales aux cheveux flottants ;

Dans les branches dénudées craquant,
Près des eaux stagnantes des marais chuchotant,
Au-delà des falaises du littoral sans cesse criant ;

Ce sont les démons maudits du désespoir.

Jadis, je crois m'en souvenir confusément,
Avant que les deux gris de Novembre
Éteignent les braises de ma jeunesse ambitieuse,

Existait une chose nommée béatitude ;

Les cieux, sombres à présent, rayonnaient,
D'or et d'azur, splendides apparemment
Puis j'appris que tout cela n'était qu'un rêve…

La somnolence mortelle d'Hadès.

Mais le cours du Temps, s'écoulant rapidement,

Apporte le tourment de la demi-connaissance…
S'élançant tumultueusement, continuant aveuglément

Au-delà des prairies jamais traversées ;

Et le voyageur, dolent,
Aperçoit la lueur sinistre des feux de la mort,
Entend la plainte du pétrel maléfique

Tandis qu'impuissant, il est entraîné vers la mer.

Des ailes fuligineuses battent dans l'éther ;
Des vautours rongent l'esprit ;
Des choses invisibles volent sans cesse

Noires sur le ciel au regard mauvais.

Les ombres effroyables de l'allégresse enfuie,
Les démons griffus de la tristesse future,
Se confondent en une nuée de folie

Pour recouvrir l'âme à jamais.

Ainsi l'être vivant, seul et sanglotant,
Se débat et connaît les affres de l'angoisse,
Tandis que les répugnantes Furies dérobent

À la nuit et au jour paix et repos.

Mais, au-delà des gémissements et des grincements
De la Vie insupportable, attend
Le doux Oubli, aboutissement

De toutes ces années d'une quête stérile.

NÉMÉSIS

Nemesis.
Traduction par François Truchaud.

Par-delà les portes du sommeil gardées par des goules,

Après les abîmes de la nuit à la lune blafarde,
J’ai vécu des vies sans nombre,
J’ai sondé du regard toutes choses ;
Et je me débats et je crie jusqu’au lever du jour,
Poussé à la folie par l’épouvante.

J’ai tournoyé avec la Terre au commencement des Temps,
Lorsque le ciel était une flamme vaporeuse ;
J’ai vu le sombre univers béant
Où les noires planètes roulaient sans but,
Où elles tourbillonnaient, dans leur horreur inaperçues,
Sans connaissance, lustre ou nom.

J’ai dérivé sur des océans sans fin,
Sous des cieux sinistres aux nuage gris
Que déchiraient les éclairs aux nombreux zigzags,
Qui résonnaient de cris hystériques,
Des gémissements de démons invisibles
Surgissant des eaux verdâtres.

Je me suis élancé tel un daim parmi les arches
Du bois originel et immémorial,
Où les chênes sentaient la présence qui marche
Et s’avance là où aucun esprit n’ose s’aventurer,
Et j’ai fui la chose qui m’entourait, et me lorgnait
Entre les branches mortes au-dessus de moi.

J’ai cheminé près des montagnes percées de cavernes
Qui se dressaient, nues et stériles, au milieu de la plaine.
J’ai bu l’eau souillée par les grenouilles de fontaines
Qui suintaient vers les marécages et l’océan ;
Et dans des lacs brûlants et maudits j’ai vu des choses
Que je n’ai aucune envie de revoir.

J’ai contemplé l’immense palais couvert de lierre,
Je me suis avancé dans sa grande salle déserte,
Où la lune se levant au-dessus des vallées
Éclairait les créatures sur les tapisseries murales ;
D’étranges silhouettes tissées avec disharmonie.
Que je ne supporte pas de me remémorer.

J’ai jeté un regard étonné depuis les fenêtres
Vers les prairies flétries à l’entour,
Vers le village aux nombreux toits frappé par
La malédiction d’une terre cernée de tombes ;
Et devant les alignements d’urnes de marbre blanc j’ai écouté,
Cherchant à déceler un bruit.

J’ai parcouru les caveaux des siècles,
Porté par les ailes de la peur, j’ai survolé
L’Érèbe vomissant de la fumée avec rage ;
Des montagnes enneigées et lugubres ;
Et des royaumes où le soleil du désert consume
Ce qu’il ne peut jamais égayer.

J’étais vieux lorsque les premiers Pharaons montèrent
Sur le trône incrusté de gemmes au bord du Nil ;
J’étais vieux en ces ères incalculables
Où moi, et moi seul, étais vil ;
Et l’Homme, encore non corrompu, vivait dans la félicité
Sur la lointaine île Arctique.

Oh, grand fut le péché de mon esprit,
Et grande est l’étendue de sa condamnation ;
La compassion du Ciel ne saurait la réconforter,
Et elle ne peut trouver de repos dans la tombe ;
Depuis les éons infinis surgissent en battant
Les ailes des ténèbres sans pitié.

Par-delà les portes du sommeil gardées par des goules,
Après les abîmes de la nuit à la lune blafarde.
J’ai vécu des vies sans nombre,
J’ai sondé du regard toutes choses ;
Et je me débats et je crie jusqu’au lever du jour,
Poussé à la folie par l’épouvante.

L’HORREUR DE YULÉ

Yule Horror.
Traduction par François Truchaud.

La neige recouvre le sol
Et les vallées sont glacées,

Une nuit sombre et profonde
Enveloppe et occulte le monde ;
Pourtant une lumière entr'aperçue sur le faîte des collines
Suggère des festins impies
Et très anciens.

La mort est tapie dans les nuages,
La peur rôde au cœur de la nuit,
Car les morts dans leurs suaires
Saluent la fuite précipitée du soleil,
Et entonnent des chants sauvages dans les bois, tandis qu'ils dansent
Autour de l'autel de Yulé, fongueux
Et blanc.

Ce n'est pas une brise terrestre
Qui fait ondoyer la forêt de chênes,
Où les branches malsaines se confondent
Et étouffent en un entrelacs de gui démentiel,
Il s'agit des forces des ténèbres, surgies des tombes
Des Druides oubliés.

À MR. FINLAY, POUR SON ILLUSTRATION DE LA NOUVELLE DE MR. BLOCH, « LE DIEU SANS VISAGE » [31]

To Mr. Finlay, upon his Drawning for Mr. Bloch's Tale.
Traduction par François Truchaud.

Au sein de gouffres obscurs s'agitent les formes de la nuit,
Affamées et hideuses, couronnées d'étranges mitres ;

Des ailes noires battent en un vol fantastique
D'orbe en orbe à travers des abysses sans soleil.

Personne n'ose nommer le cosmos d'où elles accourent,
Ou jeter un regard sur chaque face amorphe,
Encore moins prononcer les mots qui, avec une force irrésistible,
Les attireraient hors des enfers de l'espace du Dehors.

Pourtant ici sur une page notre regard terrifié
Trouve des formes monstrueuses qu'aucun homme ne devrait voir ;
La suggestion de blasphèmes dont le visage
Répand la mort et la folie à travers l'infini.
Quel est cet enlumineur qui, seul, défie les sombres abysses
Et parvient à survivre pour révéler leurs horreurs sans nom ?

OÙ POE SE PROMENA JADIS

Where Once Poe Walked.
Traduction par François Truchaud.

Éternellement méditent les ombres sur ce sol,
Rêvant aux siècles qui se sont enfuis ;
De grands ormes se dressent solennellement près des dalles et des tertres,
Abritant de leur voûte le monde caché d'autrefois.
Sur ce paysage joue la lumière du souvenir,
Et les feuilles mortes chuchotent, évoquant les jours révolus,
Regrettant les images et les sons qui ont disparu.

Triste et solitaire, un spectre se glisse le long
Des allées où ses pas l'ont conduit, de son vivant ;
Un regard ordinaire ne peut l'apercevoir, bien que son chant
Résonne à travers le Temps, empreint d'un charme mystérieux.
Seules les rares personnes connaissant les secrets de la sorcellerie
Entrevoient parmi ces tombes l'ombre de Poe.

VŒUX DE NOËL POUR MRS. PHILLIPS GAMWELL – 1925

Christmas Greeting to Mrs. Phillips Gamwell-1925.
Traduction par Simone Lamblin.

Comme un pigeon lâché au loin sous d'autres cieux
Rejoint le pigeonnier natal à tire-d'aile,
D'un climat barbare [32] que se hâtent mes vœux
Vers toi et Providence en ce temps de Noël.

BRICK ROW

Brick Row, 7 décembre 1929.
Traduction par François Truchaud.

(De vieux entrepôts dans South Water Street, Providence, menacés de démolition au nom du « progrès » esthétique.)

Depuis si longtemps ils se trouvent là…
Brique rouge, toits en pente, se dressant près du port ;
Cheminées se découpant sur un morceau d'air marin,
Et une verte colline montant, saillie après saillie.

Ils s'harmonisent si bien avec l'endroit… ils en font partie
Comme la colline ou le ciel. Ils semblent presque être
Le produit de cette Nature, plus sage que tous les arts,
Qui nous donne les fleurs, les montagnes et la mer.

Nul ne se souvient du temps où ils ne montraient pas
Les lingots étincelants de l'aube, tel un coffre ouvert,
Et n'étaient pas là, à l'approche du crépuscule, pour briller
Des merveilles suggérées de l'Ouest cinglé par le feu.

Ils sont les seuils qui retiennent les lumières du logis,
Les chaînons qui nous relient aux années enfuies ;
Le havre d'apparitions de jadis qui parcourent
Des allées longues et obscures, en quête d'un rivage familier.

Ils recèlent le charme que les années construisent, cellule après cellule
Comme du corail, avec nos vies, notre passé, notre pays ;
La beauté que les rêveurs connaissent et chérissent,
Mais négligée par des regards durs, trop ternes pour comprendre.

Symboles du mode de vie de la Nouvelle-Angleterre d'autrefois,
Ils sont les formes que la beauté doit étreindre
Ici, où une splendeur colorée flamboierait en vain
Par manque d'attaches avec ce que gardent nos souvenirs.

Parfois, la nuit, l'activité des quais et des chantiers
Resurgit faiblement des jours lointains,
Et sur la vieille brique se profilent les mâts de navires
Qui se pressent dans la baie antique, tels des fantômes.

Balles des Bermudes, tours de teck de Malaisie ;
Satins et épices de l'embouchure du Yang-tsé-kiang ;
Le clapotis des vagues, et le grincement à demi entendu
Des filins et des vergues qui se balancent au vent du Sud.

Et, au-delà du port, le murmure de rues anciennes
Et de curieuses ruelles qui gravissent la colline escarpée ;
Le carillon d'anciens clochers… jusqu'à ce que le jour mette en déroute
Fantômes et rêves, apaisant les bruits légers.

Il ne semble pas qu'ils soient partis pour toujours ;
Ou que les antiques flèches de la colline puissent un jour
Chercher ces formes obsédantes par une aube d'hiver

Sans ce décor approprié à leur grâce délicate.

C’est pourquoi, si jamais une époque insensible arrachait
Ces joyaux de la robe simple de la vieille ville,
Je pense que les rues du port sembleraient vides,
Empreintes d’un désenchantement et d’un regret éternels.

Et les étrangers, contemplant le long d’une pelouse ordonnée
Cette charpente de pylônes massifs, s’arrêteraient
Et se demanderaient ce qui ne va pas,
Regrettant l’absence d’une chose vitale qu’ils ne peuvent nommer.

LE MESSAGER

The Messenger.
Traduction par François Truchaud.

La Chose, avait-il dit, viendra cette nuit à trois heures
Depuis l’ancien cimetière au bas de la colline ;
Mais, blotti près de la lueur salutaire d’un feu de chêne,
J’essayais de me convaincre que c’était impossible.
Assurément, méditais-je, c’était une plaisanterie
Imaginée par quelqu’un ne connaissant pas
Le Signe des Anciens, légué depuis bien longtemps,
Qui libère les formes maladroites des ténèbres.
Il n’avait pas voulu dire cela… non… pourtant j’allumai
Une autre lampe comme le Lion gemmé d’étoiles surgissait.
Au-dessus de Seekonk, un clocher sonna
Trois heures… et la lueur du feu diminua peu à peu.
Alors on frappa prudemment à la porte…
Et la vérité démentielle me dévora comme une flamme !

À KLARKASH-TON, SEIGNEUR D’AVEROIGNE [33]

To Klarkash-Ton, Lord of Averoigne.
Traduction par François Truchaud.

Une tour noire comme le Temps se découpant sur des nuées indistinctes ;
Entourant sa base, le bois touffu, sans chemin.
Ombre et silence, mousse et moisissure, recouvrent
Des dalles grises et disloquées qui se dressaient jadis, tels des cromlechs.
Aucun bruit de pas, aucun chant d'oiseau pour réveiller
Les nefs mortelles de la sempiternelle nuit,
Bien que l'air dense soit souvent traversé par le bruissement d'ailes,
Et dans la tour, là-bas, brille une lumière blafarde.

Car ici, à l'écart du monde, demeure quelqu'un dont les mains
Ont façonné d'étranges idoles à faire frissonner de peur ;
Dont les runes gravées en des signes d'épouvante ont enseigné
Quelles choses au-delà des gouffres étoilés rôdent et épient.
Sombre Seigneur d'Averoigne… dont les fenêtres donnent
Sur des abysses de rêves que nul autre regard ne pourrait supporter !

PSYCHOPOMPOS

Psychopompos.
Traduction par François Truchaud.

Je suis Celui qui hurle dans la nuit ;
    Je suis Celui qui gémit dans la neige ;
Je suis Celui qui n'a jamais vu la lumière ;
    Je suis Celui qui vient d'en bas.

Mon char est le char de la Mort ;
    Mes ailes sont les ailes de l'effroi ;
Mon souffle est le souffle du vent du nord ;
    Froides et mortes sont mes proies.

Dans l'Auvergne de jadis, lorsque les écoles étaient médiocres et peu nombreuses,
Et que les paysans ignorants croyaient aux légendes,
Lorsque gens de haute et de petite noblesse évitant le trône de leur monarque
Préféraient leurs châteaux solitaires,
Ainsi vivait un homme de haut rang, dont la forteresse se dressait
Dans le crépuscule silencieux d'un bois séculaire.
Blois était son nom ; sa lignée vaste et remarquable,
Fier témoignage d'un passé honorable ;
Pourtant des bergers indiscrets chuchotaient à l'occasion
Que le Seigneur de Blois était différent des autres hommes.
Sombre et maigre de sa personne, le cheveu luisant,
Des dents étincelantes qu'il montrait trop souvent,
L'œil perçant, le regard furtif et inquisiteur,
Et un accent qui écorchait le doux parler de France ;
Ce seigneur était peu aimé et rarement vu,
Car jamais il ne s'éloignait de ses terres.
Les serviteurs du château, rares, vieux et réservés,
Bien des histoires étranges auraient pu raconter ;
Sur les lieux où leurs parents travaillaient avant eux.
La rumeur s'étendit, comme font les ragots,
Le mystère lui donnant encore plus de piquant ;
Une vie retirée souvent empoisonne les langues,
Et le scandale naît d'une absence de faits.
On disait que ce seigneur plus d'une fois avait été aperçu
Seul à minuit au bord de la rivière.
Avec un aspect si horrible et un regard si étrange
Que les rustauds se signaient en constatant son changement ;
Pourtant aux questions ils ne pouvaient répondre ou dire
Ce que c'était et pourquoi ils tremblaient ainsi.
Blois, comme la rumeur le chuchotait, n'osait prier
Et ne se rendait jamais dans sa chapelle le dimanche ;
Quelle qu'en fût la raison, on savait néanmoins
Que de par sa maison il n'y avait ni prêtre, moine ou chapelain.
Mais si le maître avait très mauvaise renommée,
Sa noble Dame était encore plus haïe et redoutée ;
Aussi sombre que lui, sauvage et arrogante de traits,
Parée d'une grâce étrange et surnaturelle,
La hautaine maîtresse méprisait les vilains

Qui cherchaient à apprendre son origine, mais en vain.
Les vieilles femmes trouvaient ses yeux trop brillants,
Et les enfants frémissaient en entendant son rire ;
Richard, le nain (dont la parole avait peu de poids),
Jurait que son allure était celle d'un serpent,
Tandis que le vieux Pierre (les vieux souvent se trompent)
Lui attribuait tout le mystère entourant son époux.
Plus absurdes encore étaient d'autres rumeurs
Chargées de calomnies et murmurées aux curieux,
Ces allusions perfides, dites le visage baissé
Et à voix basse… ces histoires dont on ne pouvait retrouver la trace ;
Des histoires que la crédulité des vieilles peut inspirer
Bien que de bouche à oreille cent fois répétées.
Ainsi médisances et ragots prétendaient
Que la Dame de Blois avait le mauvais œil ;
Bien plus, laissaient entendre avec effronterie
Qu'en son sein se cachait la sorcellerie ;
La vieille Mère Allard (elle-même à demi sorcière)
Affirmait que le regard de la Dame sur les morts avait un étrange pouvoir.
Ainsi vivait ce couple, comme bien d'autres
Évitant la populace et se dérobant aux regards.
Des paysans ils méprisaient les soupçons vils,
Et demandaient une seule chose… qu'on les laisse tranquilles !

C'est à la Chandeleur, l'époque la plus triste de l'année,
L'automne depuis longtemps parti, et le printemps trop loin pour égayer,
Que petit Jean, le fils du bailli et son héritier,
Tomba malade et mit les médecins au désespoir.
Un enfant si solide que l'on ne pouvait croire
Que la mort l'appelait vers ses rives noires,
Pourtant il gisait sans qu'on en sût la cause
Et les médecins interrogeaient en vain les lois de la Nature.
Mais l'horrible chagrin ne pouvait chasser
Le soupçon obsédant des vieilles aux traits ridés ;
Bien que chuchoté furtivement, il était connu d'une dizaine de gens
Que la Dame de Blois était passée à cheval le jour d'avant ;
Près de la porte elle s'était arrêtée (racontait-on)

Pour poser son regard étrange sur l'enfant jouant dans la maison,
Et ils n'aimèrent pas le sourire maléfique
Qui sembla altérer le sombre et fier visage.
On chuchotait ces choses quand le cri de la mère
Annonça la fin… l'âme innocente s'était envolée ;
Les gens pleurèrent très sincèrement
L'enfant qui dormait auprès des saints et des anges.
Le curé du village ses humbles rites accomplit,
Et le brave Michel prépara le cercueil de bois d'if ;
Autour du corps les cierges sacrés brûlaient,
Les voisins soupiraient, les parents sanglotaient.
Puis chacun regagna sa modeste demeure.
Laissant la mère affligée, folle de douleur.
Profonde était la nuit lorsque dans la vallée
Le roi tempête s'engouffra en des rafales infernales ;
La neige cruelle s'entassait mais, chose étrange à dire,
La foudre scintillait tandis que tombaient les flocons blancs ;
Une hideuse présence semblait s'approcher furtivement,
Et la terreur hurlait dans les coups de tonnerre.
Dans la maison du chagrin les cierges brillaient
Tandis que la pauvre mère ployait sous son fardeau ;
Ses yeux gonflés par les larmes ne pouvaient plus pleurer,
Trop peinée pour voir, trop triste pour trouver le sommeil.
La cloche de l'église sonna trois coups, perçue malgré le vent,
Alors, près de l'enfant sans vie, quelque chose bougea ;
Une chose visqueuse qui se déplaçait maladroitement
Et grimpa sur la table où se trouvait la bière.
En une reptation squameuse elle semblait chercher
Le corps froid que la mort avait laissé.
La mère entend un son… lève les yeux et recouvre ses esprits,
Pourtant trop hébétée pour trembler et crier ;
Elle aperçoit la créature venimeuse et, promptement,
Met fin à ses intentions de goule.
D'un coup de hache elle fracasse la tête du serpent
Et malgré sa douleur pousse des cris de triomphe féroce.
Le reptile en sifflant se glisse et s'enfuit
Pour cacher sa carcasse au cœur de la nuit.

Les semaines passèrent et bientôt la rumeur
Chuchota que le seigneur de Blois avait grandement changé ;
Souvent dans le village il venait, la mine étrange,
Et regardait d'un air absent la foule curieuse.
Mais s'il se montrait plus souvent qu'autrefois
Jamais plus on ne revit sa Dame au regard froid.
Avec le temps bien sûr à ses oreilles parvinrent
Les commérages des villageois ;
Et nul ne fut étonné lorsque, un beau jour,
Il rendit visite au bailli et à son épouse.
Leur histoire douloureuse, jusqu'à sa fin affreuse,
Lui fut contée, en vérité, par chaque ami stupéfait.
Il écouta, puis, la tête basse, s'en alla
Et durant bien des jours on ne le revit pas.

Quand au printemps le soleil réchauffa la terre
Et que le doux zéphyr fit fondre la neige,
À des bergers horrifiés une horreur fut révélée
Sur l'herbe verte d'un champ détrempé.
Là (à demi préservée par l'hiver et le froid)
Gisait, morte avant l'âge, la sombre Dame de Blois ;
Par quelque assassin ignoblement tuée,
Son beau front et ses tempes étaient fracassés.
À regret l'on porta ce lugubre fardeau
Jusqu'au portail de pierre de son ancien château,
Où des serfs en silence reçurent l'horrible chose,
Tremblant de peur, moins stupéfaits qu'affligés ;
Le seigneur contempla sa Dame, le regard flamboyant,
Et frémit de rage plus que d'étonnement.
(Du moins ce fut ce que racontèrent les paysans
À leurs femmes, bouche bée en les écoutant.)
Le village se demanda pourquoi Blois n'avait pas parlé
De la disparition de sa Dame, et ne l'avait pas pleurée,
Et les langues perfides furent légion pour clamer
Que le sombre maître était lui-même à blâmer.
Mais les ragots ne pouvaient résoudre le mystère
D'un crime aussi affreux, et les mois passèrent.

Dans les chaumières on répète l'horrible histoire
Et plus qu'on ne pleure, on s'étonne et s'interroge.
Le soleil s'enfuit bien vite et l'hiver de nouveau
Posa ses griffes de glace sur les monts et les vaux.
Décembre apporta Noël et ses cadeaux,
Et les villageois fêtèrent l'an nouveau.
Mais, à l'approche de la Chandeleur, devant la cheminée,
Les vieilles à voix basse évoquaient le passé.
Personne n'avait oublié cette nuit sombre de terreur
De l'année précédente, lors de la Chandeleur,
Et bien des villageois surveillaient la chaumière
Où vivaient le bailli et son épouse, tristes mais fiers.
Finalement le jour arriva, et le ciel assombri
De sinistres messagers et de nuages de plomb se couvrit ;
Dans les bosquets proches la colère d'Eole grondait
Et un cortège de terreurs apparemment annonçait.
Le bon peuple, sans savoir pourquoi,
Devant la porte du bailli, apeuré, pressait le pas ;
Dans la maison le couple endeuillé sanglotait
En pleurant l'enfant qui pour toujours dormait.
Le soir tombait très vite, une forme hideuse revêtant,
Porté par les ailes de l'orage imminent ;
Des murmures insolites emplissaient la tempête
Et les voyageurs pressés n'osaient tourner la tête.
Follement sur les collines le vent se déchaîna
Et la rivière en crue ses berges agitées cingla ;
Sombre dans la nuit le terrible dieu orage s'avançait
Et glaçait d'effroi le sang de ceux qui l'entendaient ;
Des arbres gigantesques pliaient comme des joncs
Et le laboureur tremblant recherchait sa maison.
Soudain survient une accalmie au cœur de la tempête
Et les vents furieux faiblissent et renoncent à leur quête ;
Là-bas, tout au loin, près du ruisseau baignant les champs,
Retentit un nouveau cri, un sauvage hurlement ;
Les paysans, apeurés et pâles,
Se blottissent dans l'ombre spectrale ;
Chacun a reconnu la vérité à rendre fou,
Car ce son redoutable ne peut provenir que de loups !

Les rustres tendent l'oreille et marmonnent des prières,
Tandis qu'une armée velue plonge dans la rivière.
De l'eau jaillit une meute hurlante
Qui envahit la plaine, telle une horde démente :
Les créatures écumantes, leurs yeux de sang injectés,
D'une voix infernale poussent leur long cri affamé.
Devançant les autres, un puissant monstre sans peur
S'élance et donne des ordres à la bande en fureur ;
Ils obéissent tous à ses commandements hurlés
Et se forment en colonnes, prêts pour la curée ;
Ils dédaignent les bergers terrifiés et silencieux,
Bondissent sur le sol gelé, en un dessein mystérieux.
Les monstres se ruent tout droit sur le village,
Envahissant ses rues avec une vigueur empreinte de rage ;
Par leurs volets mi-clos, les paysans à l'abri
Les regardent passer, terrifiés et surpris.
La meute déchaînée aperçoit enfin son but
Et une clameur assourdissante déchire les nues ;
Les manants stupéfaits voient la meute grossière
Sur un ordre du chef entourer une chaumière ;
La rumeur très vite se répand
Que la maison condamnée est celle de l'intendant !
Les démons l'ont cernée, chose singulière,
Et leur chef féroce d'un bond franchit la barrière ;
Le vent frénétique reprend ses hurlements
Et dans les arbres dénudés gémit follement.
Dans la maison fragile le bailli attend calmement
La horde vorace, aux Parques impartiales se fiant,
Mais sa femme, l'air étrange, se souvient
D'une autre scène et d'un monstre plus ancien ;
Dans le vent qui fait trembler les murs affreusement,
La femme lui raconte l'exaction du serpent :
Alors, comme une horreur sans nom s'empare de leur être,
Le chef aux crocs nus saute par la fenêtre !
Traversant la pièce, par une fureur meurtrière embrasé,
Sur la femme bondit le loup enragé ;
Dans un étrange dessein il traîne sa proie en deuil
Vers l'endroit où naguère se trouvait le cercueil.

De plus en plus sauvage mugit le vent
Déferlant des collines et dans la vallée se ruant ;
La chaumière frémit et dehors, autour d'elle,
La bande démoniaque danse avec une fureur nouvelle.
Rapide comme l'éclair, le vaillant bailli se tient
Au-dessus du loup, une arme à la main.
La hache qui, un an plus tôt, avait si bien servi,
Contre le nouveau monstre fait son œuvre aujourd'hui.
La créature tombe, le crâne fracassé,
Muette comme la mort, gisant sur le côté ;
La femme sauvée, après cette cruelle expérience,
Dans les bras de son mari perd connaissance.
Mais, comme il la soutient, toute la chaumière frémit
Tandis que la tempête se déchaîne avec une violence inouïe ;
Les murs s'écroulent avec fracas, et sur les malheureux
Soufflent les vents démentiels de l'orage furieux.
Les loups alors s'avancent, de leur pas spectral,
La faim et le meurtre se lisant sur chaque gueule effroyable.
Mais, comme ils s'approchent, de l'abominable nuit
L'éclair d'une lumière inattendue jaillit ;
Aux yeux de tous apparaît la scène terrifiante
Et les paysans frissonnent d'une nouvelle épouvante.
Dominant les décombres on voit la cheminée,
Par la vive lueur sa forme intacte est éclairée ;
Au-dessus de l'âtre un autel se dessine,
L'image du Sauveur sur la Croix divine !
Autour du lieu béni, un éclat radieux
Protège les manants de leurs ennemis monstrueux :
Les loups épouvantés par l'étrange lumière
Reculent, s'estompent et disparaissent dans l'air !
Les autres villageois admirent le miracle, stupéfaits,
Et inlassablement égrènent leurs chapelets.
La lumière s'éteint et les vents furieux meurent,
C'est la fin des épouvantes et de l'horreur.
Pâles et meurtris, de leurs murs écroulés,
Sort le bailli avec sa femme aimée.
Des mains douces les aident, et sur tout le village
Une paix singulière descend après l'orage.

L’étonnement et la peur agitent encore le sommeil apaisant
Tandis que la lune luit entre les nuages s’effilochant.
Ici la grand-maman interrompit son bavardage,
À la moitié du récit, s’embrouillant avec l’âge ;
L’invité écoutant, impatient et troublé,
Croit qu’il s’agit de deux histoires mélangées ;
Il aimerait connaître le sort du singulier seigneur
Veuf dont le premier récit relatait les malheurs,
S’étonne que la vieille si vite l’ait oublié
Pour radoter et parler de loups et d’une nuit tourmentée.
La commère, à qui l’on demande une plus grande clarté,
Secoue lentement la tête et recouvre ses esprits égarés ;
Pourtant sur la dernière histoire elle insiste étrangement,
Parlant de loups, de bailli, de miracle et de vents.
Quand (dit-elle) le jour vint, baignant de sa lumière
Les décombres chargés d’horreur de l’humble chaumière,
Les manants qui fouillaient les ruines croulantes
Firent en cet endroit affreux une découverte surprenante.
Une traînée de sang s’éloignait des murs effondrés,
Comme celle laissée par le loup mortellement blessé.
Sur la route et dans les prés la piste sinuait
Pour aller se perdre dans les marais :
Les manants s’en retournèrent, non satisfaits,
Car ce que prennent les sables mouvants, ils ne le rendent jamais.

Une fois de plus la vieille, d’un air avisé,
S’interrompt et regarde un épervier voler ;
L’auditeur, déconcerté, demande avec lassitude
Un indice plus net, une explication à cette attitude.
Avec indulgence la vieille écoute ses prières,
Mais marmonne étrangement à propos du mystère.
Le seigneur ? Ah oui… ce matin-là, inutilement
Ses serviteurs parcoururent la plaine en tremblant ;
Aucun homme ne l’avait vu depuis qu’il était parti
En silence, la veille, au cœur de la nuit.
Un peu plus tard, son cheval, terrifié, les yeux fous,
De la rivière revint, la bride sur le cou.

Son chien fidèle, lui, près des sables mouvants,
Pendant des jours hurla, son chagrin manifestant.
Les manants se taisaient mais n'en pensaient pas moins ;
Les serviteurs cherchèrent partout, mais en vain :
Car le seigneur de Blois (ainsi finit l'histoire)
Jamais ils ne revirent, en proie au désespoir.

CHANSON À BOIRE DE *LA TOMBE*

Drinking Song from The Tomb.
Traduction par Paule Pérez.

Venez ici, compagnons, avec vos gobelets de bière,
Et buvons à l'heure présente tant qu'il est encore temps.
Empilez des montagnes de bœuf sur vos assiettes,
Car c'est le boire et le manger qui seuls nous réconfortent.
Remplissez vos verres, car la vie passe vite ;
Quand vous serez sous terre
Vous ne boirez plus à la coupe de votre roi ni de votre maîtresse.
On dit qu'Anacréon avait le nez pivoine,
Mais qu'importe un nez rouge si l'on est bienheureux,

Dieu me damne, je préfère être écarlate tant que je suis ici,
Que blanc comme un lis et mort depuis un an.
Alors, Betty, ma mignonne, donne-moi un baiser ;
En enfer il n'y a pas de fille d'aubergiste comme toi.
Le jeune Harry qui se tient aussi droit qu'il le peut
Va bientôt perdre sa perruque et rouler sous la table,
Mais remplissez vos verres et faites-les circuler ;
Mieux vaut être sous table que sous terre ;
Faites bombance et amusez-vous pendant que vous buvez.
Sous six pieds de poussière il est moins aisé de rire ;
Que le diable m'emporte, je peux à peine marcher
Et que je sois damné si je tiens debout.
Holà, dis à Betty d'apporter une chaise,
Je vais essayer de rentrer chez moi, car ma femme n'est pas là.
Aide-moi donc, je ne peux pas me tenir,

Mais tant que je suis à la surface des terres, je suis heureux.

FUNGI DE YUGGOTH

Fungi from Yuggoth, 27 décembre 1929 – 4 janvier 1930.
Traduction par François Truchaud.

I

LE LIVRE

The Book

L'endroit était sombre et poussiéreux, à demi perdu
Dans l'entrelacs des anciennes ruelles proches des quais,
Exhalant l'odeur de choses inconnues apportées d'au-delà des mers
Au sein d'étranges volutes de brouillard chassées par les vents d'ouest.
De petits carreaux en losange, obscurcis par la fumée et le gel,
Montraient à peine les livres entassés, pareils à des arbres tourmentés,
Pourrissant du sol au plafond… congères
D'une connaissance antique, tombant en lambeaux, offerte pour un prix dérisoire.

J'entrai, sous le charme, et d'une pile ensevelie sous des toiles d'araignées
Pris le volume le plus proche et le parcourus rapidement,
Tremblant en lisant des mots ignorés qui semblaient contenir
Un monstrueux secret, oublié de tous.
Puis cherchant du regard quelque vieux vendeur à l'esprit cauteleux
Je ne trouvai personne mais entendis un rire.

II

POURSUITE

Pursuit

Je mis le livre sous ma veste, m'efforçant
De le dissimuler en un pareil endroit ;
Puis me hâtai à travers les anciennes rues du port
Tournant souvent la tête et allant d'un pas nerveux.
Des fenêtres maussades et furtives, encastrées dans de vieilles briques branlantes
Me lorgnaient bizarrement comme je passais devant elles,
Et, songeant à ce qu'elles abritaient, je désirai jusqu'à la nausée
Apercevoir un coin de ciel pur et bleu, rédempteur.

Personne ne m'avait vu prendre l'objet… pourtant
Un rire pâle résonnait dans ma tête en proie au vertige.
Je soupçonnai alors quels mondes de la nuit et du mal
Étaient aux aguets dans le volume que j'avais convoité.
La route devint étrange, ainsi que les murs, démentiels…
Et loin derrière moi résonnèrent des pas invisibles.

III

LA CLÉ

The Key

J'ignore quels détours dans la désolation
De ces allées portuaires ignorées me ramenèrent chez moi
Mais sur mon porche je tremblai, livide dans ma hâte
De rentrer et de verrouiller la lourde porte.
Je possédais le livre indiquant la voie secrète
Pour traverser le vide et les écrans suspendus dans l'espace

Tenant en échec les mondes non dimensionnels
Et confinant les éons révolus dans leur propre domaine.

Enfin la clé de ces vagues visions était mienne
Les flèches dans le couchant et les bois crépusculaires
Qui méditent obscurément dans des abîmes au-delà des précisions de cette terre,
Rôdant comme autant de Souvenirs de l'infinitude.
La clé était mienne, mais tandis que j'étais assis là, marmonnant,
Au grenier la fenêtre vibra, presque imperceptiblement.

IV

RECOGNITION

Recognition

Ce jour était revenu où, étant enfant,
J'aperçus – une seule fois – ce creux empli de vieux chênes
Gris où la brume montant du sol enveloppait et étouffait
Les formes avortées que la folie avait souillées.
Je le voyais à nouveau… une herbe abondante et sauvage
Se pressant autour d'un autel dont les signes gravés
Invoquaient Celui Qui N'a Pas de Nom ; vers Lui montaient,
Voici des éons, un millier de fumées depuis de hautes tours impures.

Je vis le corps étendu sur cette pierre moite
Et sus que les choses qui festoyaient là n'étaient pas humaines ;
Je sus que ce monde étrange et gris n'était pas le mien,
Mais Yuggoth, par-delà les gouffres stellaires…
Ensuite le corps lança vers moi un cri d'agonie
Et trop tard je sus que c'était moi !

V

LE RETOUR

Homecoming

Le démon dit qu'il me ramènerait chez moi
Vers le pays pâle et ombreux dont je me souvenais vaguement
Comme d'un endroit élevé aux escaliers et terrasses
Bordés de balustrades de marbre coiffant les vents du ciel,
Tandis que, des lieues plus bas, près d'une mer aux eaux tranquilles,
S'étendait un labyrinthe, allant de dôme en dôme, de tour en tour.
Une fois encore, m'affirma-t-il, je me retrouverais enchaîné
À ces collines anciennes et entendrais le grondement des flots lointains.

Tout cela il me le promit et par les portes du couchant
Il m'emporta rapidement, traversant les lacs de flammes qui nous léchaient,
Passant devant les trônes rouge et or des dieux qui n'ont pas de nom
Et qui poussent des cris de peur devant un destin menaçant.
Puis un gouffre noir avec des bruits de vagues dans la nuit :
« Voilà où se trouvait ta demeure », se moqua-t-il, « quand tu voyais encore ! »

VI

LA LAMPE

The Lamp

Nous trouvâmes la lampe à l'intérieur de ces falaises creuses
Aux signes sculptés qu'aucun prêtre de Thèbes ne déchiffra jamais
Et les effrayants hiéroglyphes de ces cavernes étaient
Un avertissement pour toute créature vivante de l'espèce humaine.
Il n'y avait plus rien… à part un bol d'airain
Contenant les traces d'une huile étrange,

Orné de dessins et de motifs obscurs,
De symboles suggérant vaguement des péchés inconnus.

Les peurs de quarante siècles ne signifiaient rien
Pour nous comme nous emportions notre maigre butin,
Et lorsque nous l'examinâmes dans notre tente obscure
Nous frottâmes une allumette pour essayer l'huile antique.
Elle flamboya – Grand Dieu ! – Mais les formes gigantesques
Que nous entrevîmes dans cet éclair insensé brûlèrent à jamais nos âmes de crainte.

VII

LA COLLINE DE ZAMAN

Zaman's Hill

La grande colline se dressait près de la vieille ville,
Falaise surplombant la fin de la grand-rue.
Immense, verte et boisée, elle regardait sombrement
Vers les clochers au coude de la grand-route.
Deux cents ans plus tôt, on avait chuchoté
Sur ce qui se passait sur cette pente évitée par l'homme…
Des récits de daims étrangement mutilés ou d'oiseaux
Ou encore d'enfants égarés dont les parents n'espéraient plus le retour.

Un jour le postier ne trouva plus le village à cet endroit
Et l'on ne revit jamais plus ses habitants, ni leurs maisons.
Les gens vinrent d'Aylesbury et constatèrent…
Pourtant ils dirent tous au postier qu'il était fou,
De toute évidence, celui-ci affirmant avoir aperçu
Les yeux gloutons de la grande colline et ses mâchoires béantes.

VIII

LE PORT

The Port

À dix miles d'Arkham, j'avais rencontré la piste
Qui suit la falaise au-dessus de Boynton Beach
Et espérais avoir atteint au coucher du soleil
La crête d'où l'on contemplait Innsmouth dans la vallée.
Au loin sur la mer un voilier s'en allait,
Blanc comme des années de vents anciens et cruels pouvaient l'avoir blanchi,

Mais porteur d'un sinistre présage au-delà des mots.
Aussi j'évitai d'agiter la main ou de le saluer.
Des voiliers sortant d'Innsmouth ! Écho de vieilles renommées,
De temps morts depuis longtemps ; à présent une nuit trop rapide
S'approche, mais j'ai atteint la hauteur d'où
Si souvent j'ai examiné la ville lointaine.
Les flèches et les toits sont là… mais regardez ! Les ténèbres
S'abattent sur les ruelles sombres, aussi obscures que la tombe !

IX

LA COUR INTÉRIEURE

The Courtyard

C'était la ville que j'avais connue auparavant ;
La ville ancienne et lépreuse où des foules métissées
Chantent en l'honneur d'étranges dieux et battent des gongs impies
Dans des cryptes sous des ruelles abjectes près du rivage.
Les maisons putréfiées aux yeux de poisson me lorgnaient de côté
Comme elles se penchaient, ivres et à demi animées.

Traversant le monceau d'ordures je franchis la porte
De la sombre cour intérieure où l'homme devait se trouver.

Les murs noirs se refermèrent sur moi et je maudis le ciel à voix haute
Pour être jamais venu en pareille tanière,
Lorsque soudain une vingtaine de fenêtres explosèrent
En une lumière sauvage et grouillèrent de lugubres danseurs :
Folles et muettes orgies de la mort les entraînant
Car aucun corps n'avait de mains ni de tête !

X

LES PIGEONS

The Pigeon-Flyers

Ils m'emmenèrent vers des quartiers lépreux, aux murs de brique décharnés.
Boursouflés par un mal visqueux entassé dans les bâtisses,
Où une foule épaisse et obscène, aux visages tordus,
Adressait des messages à d'étranges dieux et démons.
Un million de feux flamboyaient dans les rues
Et des toits en terrasses quelques oiseaux furtifs et souillés
Cherchaient à s'envoler vers le ciel béant
Tandis que des tambours cachés battaient en un rythme constant.

Je savais que ces feux annonçaient des choses monstrueuses
Et que ces oiseaux de l'espace avaient été *Ailleurs*…
Je devinais vers quelles cryptes de noires planètes ils avaient volé
Et ce qu'ils ramenaient de Thog, sous leurs ailes.
Les autres riaient… puis se turent, soudain muets
En entrevoyant ce que l'un des oiseaux tenait dans son bec maudit.

XI

LE PUITS

The Well

Le fermier Seth Atwood avait plus de quatre-vingts ans
Lorsqu'il essaya de sonder ce puits près de sa porte,
Avec seulement Eb pour l'aider à percer et à creuser.
Nous riions, espérant qu'il retrouverait bientôt la raison.
Mais, à la place, le jeune Eb devint fou, lui aussi,
À tel point qu'on le transporta à l'asile du comté.
Seth ferma la bouche du puits avec des briques aussi tenaces que de la glu…
Puis il entailla une artère de son bras gauche noueux.

Après l'enterrement, nous primes aussitôt la direction
De ce puits et arrachâmes les briques.
Mais nous vîmes seulement une rangée d'échelons en fer
Disparaissant dans un trou obscur, plus profond que nous ne saurions le dire.
Aussi nous remîmes les briques en place, car nous avions trouvé
Le trou trop profond pour qu'une sonde pût en toucher le fond.

XII

CELUI QUI HURLAIT

The Howler

Ils me dirent de ne pas emprunter le sentier de Briggs'Hill
Qui avait été jadis la grand-route menant à Zoar,
Car Goody Watkins, pendu en soixante-quatorze,
Avait laissé après lui une monstrueuse conséquence.
Pourtant je désobéis et embrassai du regard
Le cottage recouvert de vigne vierge, près de la grande pente rocailleuse.

Ormes et cordes de chanvre ne me vinrent pas à l'esprit
Et, curieusement, la maison ne semblait pas délabrée.

M'arrêtant un moment pour contempler le jour déclinant,
J'entendis de faibles hurlements, comme provenant d'une chambre à l'étage,
Lorsque, par les vitres chargées de lierre, un rayon de soleil
Entra et surprit Celui qui hurlait ainsi.
Je l'entrevis… et m'enfuis, terrifié, loin de cet endroit
Et de la créature qui possédait quatre pattes et un visage humain.

XIII

HESPERIA

Hesperia

Le coucher de soleil hivernal, flamboyant au-delà des flèches
Et des cheminées à demi détachées de cette morne sphère,
Ouvre de grandes portes sur quelque année oubliée
Aux splendeurs anciennes et aux désirs divins.
Des miracles à venir brûlent au sein de ces feux ardents,
Chargés d'aventure et entachés de peur ;
Une allée de sphinx mène vers des lyres lointaines
Au travers de murailles et de tours frissonnantes.

C'est le pays où fleurit le sens de la beauté,
Où chaque souvenir inexpliqué a sa source,
Où la grande rivière du Temps entame sa course
Descendant le grand vide au fil des heures éclairées par les étoiles.
Les rêves nous rapprochent de cette contrée… mais un savoir antique
Répète inlassablement que jamais le pas de l'homme n'a souillé ces rues.

XIV

VENTS STELLAIRES

Star-Winds

Il est une heure crépusculaire, à la teinte particulière.
En automne le plus souvent, où le vent venu des étoiles
S'engouffre dans les rues au faîte de la colline. Désertes,
Elles montrent cependant la lumière précoce dans les chambres confortables
Les feuilles mortes dansent d'étranges et fantastiques figures
Et la fumée des cheminées tourbillonne avec une grâce inconnue
Selon des géométries de l'espace du dehors.
Tandis que Fomalhaut épie à travers les brumes du sud.

C'est l'heure où les poètes frappés par la lune savent
Que les *fungi* poussent sur *Yuggoth*, et quels parfums
Et nuances de fleurs prennent possession des continents de Nithon,
Comme n'en connaît aucun de nos pauvres jardins terrestres.
Néanmoins pour chaque rêve que ces vents nous apportent,
Une douzaine des nôtres ils emportent !

XV

ANTARKTOS

Antarktos

Au plus profond de mon rêve le grand oiseau chuchotait étrangement
Me parlant du cône noir au sein des déserts polaires.
Celui-ci se dresse sur la banquise, solitaire et lugubre,
Battu et défiguré par des éons de tempêtes démentielles.
Ici ne court aucune forme de vie terrestre
Seuls de pâles aurores et des soleils maladifs

Brillent sur ce roc creusé de trous, dont les origines primitives
Sont devinées obscurément par les Grands Anciens.

Si les hommes l'apercevaient, ils se demanderaient seulement
Quel étrange caprice de la Nature ils contemplent ;
Pourtant l'oiseau m'a parlé de parties plus vastes
Qui, sous le linceul de glace épaisse d'une lieue, se cachent et méditent.
Dieu vienne en aide au rêveur dont les folles visions montrent
Ces yeux morts enchâssés dans les profondeurs de cristal !

XVI

LA FENÊTRE

The Window

La maison était vieille, avec des ailes enchevêtrées et fantasques,
Dont personne ne connaissait au juste l'étendue.
Dans une petite chambre, au dos de celle-ci,
Il y avait une étrange fenêtre scellée d'une pierre antique.
Là, dans une enfance tourmentée par les rêves, solitaire,
J'avais coutume de venir, lorsque la nuit régnait, vague et sombre,
Ecartant les toiles d'araignées avec une étrange absence
De peur, en proie à un émerveillement toujours croissant.

Plus tard j'y amenai des maçons
Afin de découvrir quelle perspective mes lointains ancêtres avaient fuie.
Comme ils perçaient la pierre, un souffle d'air impétueux
S'engouffra dans la pièce, venant du vide inconnu béant au-delà
Ils prirent la fuite… mais je regardai et trouvai, déployés,
Tous les mondes sauvages que m'avaient révélés mes rêves.

XVII

UN SOUVENIR

Memory

Il y avait de grandes steppes et des plateaux rocheux
S'étendant, presque illimités, dans la nuit étoilée,
Avec d'étranges feux de camp répandant une faible lumière
Sur des bêtes aux clochettes tintantes, en des troupeaux velus.
Loin vers le sud la plaine descendait large et basse
Vers une ligne sombre en zigzag de murailles gisant
Comme un énorme python surgi de l'aube des temps
Que des éons infinis auraient gelé et pétrifié.

Je frissonnai curieusement dans l'air froid et raréfié
Et me demandai où je me trouvais et comment j'étais venu,
Lorsqu'une forme enveloppée dans un manteau, près d'un feu de camp,
Se leva et s'approcha, m'appelant par mon nom.
Regardant le visage mort sous le capuchon,
Je cessai d'espérer… car j'avais compris.

XVIII

LES JARDINS DE YIN

The Gardens of Yin

Au-delà de cette muraille dont l'antique maçonnerie
De ses tours recouvertes de mousse atteignait presque le ciel
Il y aurait des jardins en terrasses, aux fleurs luxuriantes,
Et des vols d'oiseaux, des papillons et des abeilles.
Il y aurait des allées et des ponts enjambant gracieusement
De chauds étangs couverts de lotus, reflétant la corniche du temple

Et des cerisiers aux rameaux et aux feuillages délicats
Se découpant sur un ciel rose traversé de hérons.

Tout serait là, car mes rêves anciens n'avaient-ils pas franchi
Cette porte, vers ce dédale aux lanternes de pierre
Où des ruisseaux nonchalants dévidaient leurs cours sinueux,
Guidés par de vertes vignes pendant de leurs branches ?
Je me hâtai… mais, lorsque le mur se dressa, immense et sévère,
Je découvris qu'il n'y avait plus de porte.

XIX

LES CLOCHES

The Bells

Année après année j'entendais ce tintement faible et lointain
De cloches aux accents profonds apporté par le vent noir de minuit ;
Carillon d'un clocher que je ne pouvais situer,
Mais étrange comme s'il venait d'au-delà un grand vide.
Je cherchai un indice dans mes rêves et souvenirs !
Et songeai à tous les carillons portés par mes visions ;
Ceux de la calme Innsmouth où les blanches mouettes planent
Autour d'un clocher antique qu'autrefois je connus.

Toujours perplexe j'entendais tomber ces notes lointaines
Jusqu'à cette nuit de Mars où la pluie morne et froide m'éclaboussant
Me fit franchir à nouveau les portes du souvenir
Vers les tours anciennes où tintaient les battants déments.
Ils tintaient… mais provenaient des courants sans soleil ;
Qui se déversent à travers des vallées profondes, sur le lit de la mer morte.

XX

LES MAIGRES BÊTES DE LA NUIT

Night-Gaunts

De quelle crypte elles sortent en rampant je ne saurais le dire
Mais chaque nuit je vois ces créatures noires,
Cornues et décharnées, aux ailes membraneuses
Et aux queues portant la barbe bifide de l'Enfer.
Elles arrivent par légions, portées par la houle du vent du nord,
Avec d'obscènes griffes qui titillent et irritent,
Elles me saisissent et m'emportent vers de monstrueux voyages
En des mondes grisâtres au cœur du puits des cauchemars.

Au-dessus des pics déchiquetés de Thok elles passent
Ignorant les cris que je pousse en vain
Et descendent dans les puits inférieurs jusqu'à ce lac obscène
Où les shoggoths boursouflés se vautrent dans un sommeil douteux.
Mais quoi ! Si seulement elles émettaient un son
Ou avaient un visage là où se trouvent les visages !

XXI

NYARLATHOTEP

Nyarlathotep

Et finalement de l'intérieur de l'Égypte
Vint l'étrange Être Noir ; devant lui se courbaient les fellahs.
Silencieux et maigre, énigmatiquement fier,
Et enveloppé d'étoffes rouges comme les flammes du couchant.
Les foules se pressaient alentour, fanatisées et soumises,
Mais en partant ils ne pouvaient répéter ce qu'ils avaient entendu.

Pourtant parmi les nations se répandait la nouvelle terrifiante
Que des bêtes fauves le suivaient et lui léchaient les mains.

Bientôt au fond de la mer commença une naissance pernicieuse,
Des pays oubliés aux flèches d'or recouvertes d'algues ;
Le sol fût crevassé et des aurores démentielles s'abattirent
En tournoyant sur les citadelles tremblantes des hommes.
Alors, écrasant ce qu'il avait eu l'occasion de modeler,
Le Chaos Idiot balaya la poussière de la Terre.

XXII

AZATHOTH

Azathot

Vers le vide sans pensée le démon m'emporta
Au-delà des amas brillants de l'espace dimensionnel
Jusqu'à ce que s'étendît devant moi ni le temps ni la matière
Mais seulement le Chaos, sans forme et sans lieu.
Ici dans les ténèbres le puissant Maître de Tout marmonnait
À propos de choses qu'il avait rêvées mais ne comprenait pas.
Auprès de lui des formes vagues de chauves-souris s'agitaient
Et voletaient en des tourbillons ineptes d'où ruisselaient des rayons de lumière.

Elles dansaient follement, suivant la plainte ténue
D'une flûte craquelée que tenait une patte monstrueuse
D'où sortaient les vagues sans but dont les hasards se confondant
Donnaient à chaque fragile cosmos sa loi éternelle.
« Je suis Son Messager », dit le démon
Tandis qu'avec mépris il frappait son maître à la tête.

XXIII

MIRAGE

Mirage

J’ignore si cela a même existé…
Ce monde perdu flottant obscurément sur le fleuve du Temps…
Et pourtant je le vois souvent, au sein d’un brouillard violet
Et luisant faiblement au fond de quelque vague rêve.
Il y a d’étranges tours et des rivières aux curieuses sinuosités
Des labyrinthes de merveilles et des caveaux emplis de lumière
Et des cieux aux entrelacs flamboyants, pareils à celui qui frissonne
D’un vif désir juste avant une nuit d’hiver.

De grands marais conduisent à un rivage désert, couvert de joncs,
Où des oiseaux immenses tournoient, tandis que, sur une colline battue par le vent,
Se dresse un village ancien, au blanc clocher,
Dont les carillons du soir résonnent encore à mes oreilles.
J’ignore quel est ce pays… et n’ose pas demander
Quand et pourquoi j’y fus… ou y serai.

XXIV

LE CANAL

The Canal

Quelque part dans mon rêve il y a un endroit maudit
Où de grands édifices déserts se pressent
Le long d’un étroit canal, profond et sombre, exhalant
L’odeur de choses effrayantes portées par les courants huileux.
Des allées aux murs anciens se rejoignant presque au-dessus des têtes
Se dévident vers des rues que l’on peut ou non connaître.

Et une faible clarté lunaire répand une lueur spectrale
Sur de longues rangées de fenêtres, sombres et mortes.

Aucun bruit de pas et ce bruit doux
Est celui de l'eau huileuse tandis qu'elle glisse
Sous des ponts de pierre et le long des quais
Dans son chenal profond, vers quelque vague océan.
Aucun être vivant pour dire quand ce fleuve emportera
De ce monde d'argile cette région perdue dans mon rêve.

XXV

SAINT-TOAD

St. Toad's

« Prenez garde au carillon fêlé de Saint-Toad ! » entendis-je crier
Comme je m'élançais vers ces ruelles folles dont le labyrinthe
Obscur et mal défini se dévide au sud
De la rivière où rêvent des siècles anciens.
C'était une silhouette furtive, courbée et en haillons,
En un éclair elle tituba et disparut de ma vue.
Aussi je m'enfonçai dans la nuit, encore plus avant,
Vers l'endroit où se dressaient d'autres lignes de toits déchiquetées et malveillantes.

Aucun guide n'indiquait ce qui rôdait là-bas…
Pourtant j'entendis un autre vieillard hurler :
« Prenez garde au carillon fêlé de Saint-Toad ! » Faiblissant,
Je m'arrêtai, alors une troisième barbe grise coassa avec peur :
« Prenez garde au carillon fêlé de Saint-Toad ! » Épouvanté, je fuis
Jusqu'à ce que, soudain, cette flèche noire se dressât devant moi.

XXVI

LES FAMILIERS

The Familiars

John Whateley vivait à environ un mile de la ville,
Sur les hauteurs où les collines commencent à se presser, compactes.
À en juger par la façon dont il laissait sa ferme péricliter
Nous n'avions jamais pensé que son esprit fût très rapide.
Il passait son temps à étudier des livres étranges
Qu'il avait trouvés dans le grenier de sa demeure,
Jusqu'à ce que de drôles de rides marquent son visage
Et tous les gens disaient ne pas aimer son regard.

Lorsqu'il se mit à gémir la nuit, nous déclarâmes
Qu'il serait préférable de l'enfermer, pour éviter tout mal.
Aussi trois hommes partirent d'Aylesbury, ville proche,
Pour le chercher… ils revinrent seuls et terrifiés.
Ils l'avaient trouvé parlant à deux formes tapies
Qui, à leur approche, s'étaient envolées, déployant de grandes ailes noires.

XXVII

L'ANCIEN PHARE

The Elder Pharos

De Leng où des pics rocheux se dressent, mornes et nus,
Sous de froides étoiles occultées aux yeux humains
Jaillit au crépuscule un unique rai de lumière
Dont les lointains rayons bleutés firent sangloter et prier des bergers.
On dit (mais personne n'y a jamais été) qu'il sort
D'un phare dans une tour de pierre

Où vit seul le dernier des Grands Anciens
Parlant au Chaos dans le battement des tambours.

La Chose, chuchote-t-on, porte un masque de soie
Jaune, dont les replis étranges semblent dissimuler
Un visage qui n'est pas de cette terre, mais personne
N'ose demander quels traits au juste cache le tissu.
Beaucoup, dans la première jeunesse de l'homme, cherchèrent ce phare
Mais ce qu'ils trouvèrent, personne ne l'a jamais su.

XXVIII

ATTENTE

Expectancy

Je ne saurais dire pourquoi certaines choses pour moi
Expriment des merveilles inexplorées à venir,
Ou une fissure dans le mur de l'horizon
Donnant sur des mondes où seuls les dieux peuvent vivre.
C'est une attente vague, inanimée,
Comme de pompes anciennes dont je me souviens à demi
Ou d'aventures sauvages, immatérielles,
Chargées d'extase et libres comme un rêve diurne.

Je la trouve dans les crépuscules et les flèches étranges de cités,
Dans des villages anciens, des bois ou des vallons emplis de brume,
Dans les vents du sud, la mer, les coteaux et les villes éclairées,
Les vieux jardins, les chants à demi perçus et les feux de la lune.
Grâce à ces leurres, la vie vaut la peine d'être vécue
Pourtant, personne n'acquiert ou ne devine ce qu'ils laissent entrevoir en retour.

XXIX

NOSTALGIE

Nostalgia

Chaque année, dans l'éclat pensif de l'automne,
Les oiseaux s'envolent au-dessus d'un océan désert,
Appelant et caquetant dans la hâte joyeuse
D'atteindre un pays que connaît leur mémoire profonde.
De grands jardins en terrasse où s'épanouissent des fleurs éclatantes,
Des rangées de mangues succulentes au goût,
Et des bosquets aux branches entrelacées formant des temples
Au-dessus de frais sentiers… tout cela leurs rêves vagues le leur montrent.

Ils cherchent sur la mer les traces de leur ancien rivage
Et la grande cité aux tours blanches…
Mais seules les eaux désertes s'étendent à l'horizon.
Aussi, une nouvelle fois, ils font finalement demi-tour.
Pourtant au fond des abîmes où se pressent d'étranges polypes
Les tours antiques se souviennent de leur chant à jamais perdu.

XXX

FOND DE PAYSAGE

Background

Je n'ai jamais pu m'attacher aux choses nouvelles et crues
Moi qui vis le jour dans une ville ancienne
Où depuis ma fenêtre les toits compacts descendaient
Vers un port étrange riche en visions.
Des rues aux portails sculptés où les feux du couchant
Noyaient de vieilles fenêtres en éventail et de petits vitraux,

Et des clochers antiques surmontés de girouettes dorées…
Telle fut la perspective qui modela mes rêves d'enfant.

De tels trésors légués par des temps de prudent levain
Ne sauraient être comparés à des apparitions frivoles
Qui volettent et s'agitent d'une manière confuse,
Rencontrant les murailles immuables de la terre et du ciel.
Ils tranchent les liens de l'instant et me laissent libre
De me dresser, seul, face à l'éternité.

XXXI

L'HABITANT

The Dweller

Ceci était déjà vieux quand Babylone était jeune ;
Personne ne savait depuis combien de temps cela dormait sous le tertre.
Où à la fin de notre quête nos pelles trouvèrent
Ces blocs de granit et les ramenèrent au jour.
Il y avait d'énormes pavés et des fondations de murs,
Des dalles craquelées et des statues sculptées afin de montrer
Les créatures fantastiques d'un passé depuis longtemps révolu.
Si ancien que le monde des hommes ne s'en souvenait même plus.

Alors nous vîmes ces marches de pierre descendant
Par une porte obstruée de blocs de dolomite gravés
Vers quelque sombre havre de la nuit éternelle
Où se blottissaient des signes très anciens et des secrets primitifs.
Nous dégageâmes un chemin… pour fuir en une folle retraite,
Lorsque nous entendîmes monter ces pas lourds.

XXXII

ALIÉNATION

Alienation

Sa chair matérielle n'était jamais partie au loin
Car chaque aube le trouvait à sa place habituelle,
Mais chaque nuit son esprit aimait à courir
Parmi les gouffres et les mondes distants du jour ordinaire.
Il avait contemplé Yaddith et gardé sa raison
Il était revenu, indemne, de la région de Ghooric
Lorsque, par une nuit tranquille, à travers l'espace courbe
Fut lancé cet appel ténu venant des abîmes du Dehors.

Ce matin-là, à son réveil, il était devenu un vieil homme
Depuis lors plus rien pour lui ne fut pareil.
Les objets alentour flottaient, nébuleux et indistincts…
Des fantômes trompeurs s'amusant sur quelque plan plus vaste.
Ses parents et amis sont à présent une foule étrangère
Et il cherche en vain à les rejoindre.

XXXIII

APPELS DU PORT

Harbour Whistles

Au-dessus des vieux toits et des flèches souillées du passé
Le port entonne son chant au cœur de la nuit ;
Mâts venus de ports étranges, plages lointaines et blanches,
Et fabuleux océans, rangés en un chœur bigarré
Où chacun est étranger à l'autre et inconnu de lui,
Pourtant tous, sous l'effet d'une force obscure

Venue des abîmes méditant au-delà de la course du Zodiaque,
Se fondent en un mystérieux bourdonnement cosmique.

À travers des rêves ombreux ils font surgir
D'autres formes ombreuses, des allusions et des perspectives,
Échos des vides du Dehors et subtils indices
De choses qu'eux-mêmes sont incapables de définir.
Et toujours dans ce chœur presque indistinct
Nous captons des notes qu'aucun navire terrestre n'a jamais émises.

XXXIV

REPRISE

Recapture

Le chemin descendait vers une sombre lande à demi boisée
Où des rochers à la mousse grisâtre saillaient des moisissures,
Et de curieuses gouttes, inquiétantes et froides,
Sourdaient du sol, provenant des courants invisibles d'en bas.
Il n'y avait pas de vent, pas le moindre bruit
Dans les broussailles enchevêtrées, parmi les arbres aux formes inconnues,
Ni aucune perspective devant moi… lorsque, soudain,
Juste sur mon chemin je vis un tertre monstrueux.

À mi-chemin vers le ciel ses flancs escarpés se dressaient,
Recouverts d'une herbe drue soulignant un escalier en ruines.
Celui-ci escaladait la hauteur inspirant l'effroi
Et ses marches de lave étaient trop grandes pour un pied humain.
Je poussai un cri… et *sus* quelle étoile et quelle année primitive
M'avaient aspiré de la sphère des hommes aux rêves éphémères !

XXXV

ÉTOILE DU SOIR

Evening Star

Je vis cela dans cet endroit caché et silencieux
Où l'ancien bois occulte à demi la prairie.
Cela brillait à travers les splendeurs du couchant…
Mince au premier regard, mais avec un visage s'animant lentement.
La nuit vint, et ce fanal solitaire, teinté d'ambre,
Blessa ma vue comme jamais encore il ne l'avait fait ;
L'étoile du soir, mais grandie un millier de fois
Encore plus obsédante dans ces fourrés et cette solitude.

Elle traça d'étranges dessins dans l'air frémissant…
Demi-souvenirs qui avaient toujours empli mon regard…
Tours immenses et jardins, mers inconnues et cieux
Emplis d'une vie mystérieuse… je ne saurais dire où.
Mais alors je compris qu'à travers le dôme cosmique
Ces rayons m'appelaient de ma demeure lointaine et oubliée.

XXXVI

CONTINUITÉ

Continuity

Il y a dans certaines choses anciennes la trace
D'une mystérieuse essence… plus qu'une forme ou un poids ;
Un éther ténu, indéterminé,
Pourtant lié à toutes les lois du temps et de l'espace.
Un signe faible et voilé de continuités
Que les yeux matériels ne peuvent qu'imparfaitement décrire ;

De dimensions enchâssées, abritant les années enfuies,
Et hors d'atteinte, sauf pour des clés cachées.

Cela me remue surtout lorsque les rayons obliques du couchant
Brillent sur de vieilles fermes nichées à flanc de colline,
Et peignent des couleurs de la vie les formes qui s'attardent encore
Depuis des siècles, pourtant moins un rêve que tout ce que nous connaissons.
Dans cette lumière étrange je ne me sens aucunement distant
De cette masse immuable dont les flancs sont les âges.

[3] J'apporte une tête de sanglier, en rendant grâces au seigneur.

[4] Du pays de Piérie, d'où étaient originaires les muses de Thrace, que les légendes grecques et les poètes nommaient les Piérides. (NdT.)

[5] Ici, gentilhomme campagnard, propriétaire terrien. (NdT.)

[6] Les *Waits* qui selon la tradition anglaise vont de porte en porte en jouant et chantant, la nuit de Noël. (NdT.)

[7] *Wassail Bowl* : bière épicée, traditionnelle au moment de Noël. (NdT.)

[8] *Abbott* : le « pape des fous » dans certaines fêtes médiévales. (NdT.)

[9] Puritains du temps de Cromwell qui portaient les cheveux courts. (NdT.)

[10] Plutus ou Ploutos : dieu grec de la richesse. (NdT.)

[11]
Là où Numa donnait rendez-vous à sa nocturne amie
Maintenant le bois et le temple de la source sacrée sont loués
À des Juifs, dont une corbeille et du foin sont tout le mobilier ;
Car chaque arbre est tenu de payer au trésor public une redevance,
Et, les Muses chassées, la forêt mendie. (NdT.)

[12] Le Petit Chariot de l'hémisphère Nord, dit aussi Petite Ourse. (NdT.)

[13] Lais, petits poèmes lyriques. Mode lydien : un des tons de la musique grecque antique de Lydie, province d'Asie Mineure. (NdT.)

[14] L'archange Raphaël dans la tradition islamique. (NdT.)

[15] Du grec : mauvais esprits. (NdT.)

[16] Michael Drayton, 1563-1631 : poète anglais, dont le *Poly-Olbion* est une sorte de géographie poétique de l'Angleterre. On a parlé à son propos de « dignité pesante comme le carrosse du lord-maire ». (NdT.)

[17] Deux actrices anglaises : Fanny Tremble (1809-1893), et Margaret, dite Peg, Woffington (1714-1750). (NdT.)

[18] *The Tryout* (L'Essai) était la petite revue publiée par Charles W. Smith, à Haverhill, Massachusetts. Ce nom de chat rappelle aussi l'expression américaine *Try it out on the cat*, ou *on the dog*, qui conseille de faire un essai avant de tenter une entreprise risquée. (NdT.)

[19] L'Occident, ou le Couchant, pour les Grecs et les Romains. (NdT.)

[20] Allusion au poème d'Olivier Goldsmith, « Le village abandonné » (1770) : « Doux Auburn, le plus charmant village de la plaine ». En Amérique, une demi-douzaine d'agglomérations portent ce nom en son honneur. (NdT.)

[21] John Greenleaf Whittier (1807 – 1892), fameux poète américain à la vie bien remplie, qu'on a dénommé « le premier chantre de la Nouvelle-Angleterre ». (NdT.)

[22] L'excès est toujours cause de désordre. (NdT.)

[23] Muse d'Aonie, région de la Grèce antique. (NdT.)

[24] Vallée de Thessalie chantée par Virgile. (NdT.)

[25] Mont de Béotie, résidence légendaire des muses (NdT.)

[26] Célèbre dictionnaire de Peter Mark Roget (1779-1869), philologue et médecin anglais. (NdT.)

[27] Oliver Wendell Holmes (1809-1894), écrivain et médecin américain. Voir *Épouvante et surnaturel en littérature*. (NdT.)

[28] Tout est risée, tout est poussière, tout est néant. (NdT.)

[29] *L'Essai*, revue publiée à Haverhill par un ami de Lovecraft. (NdT.)

[30] Ce poème n'a pas été achevé par Lovecraft, d'où les parenthèses matérialisant les passages manquants. (NdE.)

[31] La nouvelle de Robert Bloch, « Le dieu sans visage », est parue dans *Le Démon noir*, anthologie de Stéphane Bourgoin, aux éditions Clancier-Guénaud, en 1983.

[32] C'est l'époque de l'exil douloureux de Lovecraft à New York.

[33] C'est le dernier poème écrit par Lovecraft (dédié à Clark Ashton Smith, bien sûr). Dans une lettre à E. Hoffman Price, datée du 11 janvier 1937, soit un peu plus de deux mois avant sa mort, Lovecraft faisait allusion à ce poème dans les termes suivants : « un hommage qui a jailli spontanément de ma plume, voici deux ou trois semaines, tandis que je relisais certaines des meilleures nouvelles macabres de Smith ». La maladie devait s'emparer de Lovecraft peu de temps après, et il écrivit très peu de choses jusqu'à l'issue fatale. (D'après la note d'August Derleth.)

LE MONDE DU RÊVE

Préface

SUR LE TAPIS VOLANT DU RÊVE

« …Toute vie dans notre cerveau n'est qu'une collection d'images et […] il n'y a pas de différence entre celles qui naissent des objets réels et celles qui naissent de nos rêves intimes pas plus qu'il n'y a de raison de considérer les unes commes supérieures aux autres » (*La Clé d'argent*). En refusant de distinguer onirisme et réalité, Lovecraft livre la deuxième clé de son univers. Un univers dans lequel le créateur comme ses personnages ne cessent de trouver dans le rêve la source de leur inspiration ou de leur comportement.

Bien des thèmes ou personnages de Lovecraft trouvent leur origine dans une vie nocturne à laquelle il s'est éveillé dès l'enfance : il avait quinze ans quand lui sont apparues les « maigres bêtes de la nuit » ou « décharnés de la nuit » qui hanteront indifféremment ses nuits ou son œuvre. Randolph Carter, le héros des épisodes de *Démons et merveilles*, c'est bien Lovecraft comme le confirme le récit du rêve qui a inspiré presque mot pour mot *Le Témoignage de Randolph Carter*. Ce récit est recueilli dans *Rêves et Chimères* parmi d'autres qui ont donné naissance à autant d'histoires. Ce sont : *Souvenir* (1919), *La Verte Prairie* (1920), *Les Chats d'Ulthar* (1920), *Céléphaïs* (1920), *Nyarlathotep* (1920), *Le Clergyman maudit* (1933), *La Chose dans la clarté lunaire* (1934), *Dans l'abîme du temps* (1934-35) ; sans oublier le « rêve romain », fait en 1927, et qui sert de base au roman *L'Horreur venue des collines*.

Non seulement le rêve est à l'origine de la rédaction de certaines histoires mais il a en outre de multiples fonctions au sein même des récits de Lovecraft. Nombreux sont les personnages qui rêvent. Certains personnages voient le rêve modifier radicalement leur comportement. Ne faisant aucune différence entre les images proposées par les objets réels et celles issues des rêves, Jervas Dudley, dans *La Tombe*, vit une existence seconde qui le trompe lui-même. Tandis que le narrateur de *Ex oblivione* se réfugie dans cette existence seconde en connaissance de cause, après avoir demandé à l'opium de lui en ouvrir la porte. Dans les deux cas, il s'agit d'une simple fonction poétique largement illustrée par Théophile Gautier, Charles Nodier ou Edgar Poe.

Plus intéressant est le recours au rêve comme l'expression d'une très réelle identité seconde qui se substitue à celle du sujet : dans *Par-delà le mur du sommeil*, et dans *La Chose dans la clarté lunaire* où le narrateur subit le cauchemar d'un autre, la substitution sera même perfectionnée en permutation.

Cette fonction révélatrice se retrouve, un peu moins colossale mais plus terrifiante, dans un certain nombre d'histoires où le héros peut avoir ainsi connaissance de prémonitions, de dangers, de matérialisations, de forces occultes ou de secrets qui lui auraient été inaccessibles à l'état de veille. Simple avertissement sans frais pour l'imprudent visiteur de *La Maison maudite* de Providence, le rêve devient un instrument d'initiation pour l'étudiant qui habite à Salem *La Maison de la sorcière*. Il est impérativement appelé à participer à un culte que les naïfs théologiens du XVII^e^ siècle croyaient être celui de Satan : en réalité celui de Yog-Sothoth assisté de Nyarlathotep et d'Azathoth.

Le rêve est en effet le moyen par lequel les races déchues qui jadis gouvernaient la terre perpétuent le souvenir de leur existence dans l'âme craintive des hommes. C'est par ce procédé de télégraphie psychique et nocturne qu'elles tentent de persuader certains hommes appartenant à une descendance complice de leur ouvrir les portes des espaces du Dehors dans lesquels ils sont prisonniers.

Dans *L'Appel de Cthulhu*, une vague de cauchemars synchrones provoqués par le dieu sous la mer, aux quatre coins du monde et aux mêmes dates, est qualifiée faute de mieux de « démence ou panique collective ». C'est à la faveur de l'un de ces accès que le jeune sculpteur Wilcox de Providence sculptera un bas-relief orné de hiéroglyphes dont il ignore la signification – bien qu'il les ait tracés lui-même – et qui est la seule représentation connue du Grand Cthulhu. Pour attester l'authencité de sa sculpture, le jeune artiste déclarera qu'il l'a exécutée la nuit précédente « dans douze cités différentes ; et les rêves sont beaucoup plus anciens que Tyr la méditative, le Sphinx contemplatif, ou Babylone aux mille jardins ».

Communication, initiation, production plastique matérialisée : Lovecraft avait repoussé très loin les licences poétiques du rêve que s'étaient accordées avant lui les auteurs fantastiques. Grâce à l'équipée de Randolph Carter dans *À la recherche de Kadath*, il fait du rêve un instrument de téléportation, un tapis volant qui permet au rêveur de glisser d'un univers à l'autre, d'un temps à l'autre en ignorant avec superbe les frontières de la raison et de la chronologie.

Ce défi flamboyant trouve son apogée dans le cycle cartérien de *Démons et Merveilles*, et son point de départ dans une série d'histoires écrites cinq à huit ans plus tôt sous le coup de la découverte de l'œuvre de Dunsany, et regroupées avec *La*

Malédiction de Sarnath. « Vraiment Dunsany m'a influencé plus que quiconque à l'exception de Poe – la richesse de sa langue, son point de vue cosmique, son monde onirique lointain, et son sens délicat du fantastique, tout cela me touche plus que n'importe quoi d'autre dans la littérature moderne. Ma première rencontre avec lui – pendant l'automne de 1919 – a donné un immense élan à ma façon d'écrire ; peut-être le plus grand que j'aie jamais connu… » (lettre du 30 juillet 1923). Il précise : « *Céléphaïs, Sarnath, Iranon, Le Bateau Blanc* et *Les Autres Dieux* […] sont mes œuvres les plus dunsaniennes » (lettre du 10 janvier 1923).

C'est quelques semaines après avoir découvert l'œuvre de lord Dunsany avec *Time and the Gods*, et quelques jours après avoir assisté à une conférence de l'auteur à Boston, que Lovecraft entreprend, au début de novembre 1919, *Le Bateau Blanc*, la première des huit histoires [1] d'inspiration dunsanienne. Ou la seconde ? Deux ans plus tôt, avec *Polaris*, Lovecraft avait écrit une histoire à la Dunsany alors qu'il ignorait jusqu'au nom du maître… Le paradoxe s'estompe si l'on considère que l'inspiration de Lovecraft et celle de Dunsany ont puisé aux même sources : l'antiquité gréco-romaine et l'univers enchanteur des *Mille et Une Nuits*, avec un léger parfum de celtisme. La rencontre avec Dunsany n'a fait que renforcer cette double influence préexistante qui s'exprime désormais dans un style propre à Dunsany. Style à la fois ample et mesuré, appuyé sur des adjectifs lumineux et laudatifs pour décrire un univers où tout respire la propreté et l'harmonie. Des bateaux blancs à la peinture fraîche glissent sans bruit sur des eaux claires et profondes, avant d'aborder à des rives vertes d'où s'échappent des rivières bleues et musicales. Le voyageur se laisse guider volontiers par un oiseau à travers des bosquets et un paysage virgilien, dans une nature agreste qui sert d'écrin à de splendides édifices. Leur construction a fait appel à des matériaux nobles : granit, marbre, porphyre, cristal, or… Les rues qu'ils entourent sont pavées d'onyx, douces aux pas nonchalants des éléphants et des chameaux qui les parcourent en caravanes.

Si par exception une idole inquiétante rappelle les êtres verdâtres aux longues oreilles nés du brouillard, que les occupants de Sarnath ont jetés dans l'oubli – son temple s'élève au milieu de jardins parfumés que la nuit éclairée à profusion par les étoiles plonge dans l'apaisement. Ces toits surmontés de clochers et de dômes dorés qui scintillent sous la lune offrent le tableau d'un âge d'or posthellénique. À Ulthar, comme dans l'ancienne Égypte, c'est l'âge d'or du chat : il est interdit de mettre à mort ce cousin du sphinx.

Pour un Anglais qui y vécut une heure en rêve, avant que sa nourrice ne le réveille au moment où il embarquait sur une galère dorée – Céléphaïs est l'une des portes de cet âge d'or. De rêve en rêve toujours interrompu et repris, cet audacieux finira par

régner à mi-temps sous le nom de Kuranès. Puis à plein temps, quand on retrouvera son cadavre, au pied des falaises d'Innsmouth, dans le gouffre que dissimule « un bouillonnement de splendeurs rosées et azurées ».

C'est en vain qu'Iranon et son compagnon, tous deux le front ceint de feuillages et proprement vêtus de blanc, partent en quête de Oonai, la cité des luths et de la danse. Quand il ne visitent pas de cités merveilleuses, ils chantent celles-ci devant les habitants des villes de granit.

Souvent surgies d'un rêve, ces architectures lovecrafto-dunsaniennes, même bâties de granit d'or ou de marbre, jouissent en fait d'un avenir fragile. Elles composent un monde destiné à mourir quand le dormeur s'éveillera. Un songe doré sonorisé par des accords de luth et par le débit des fontaines. Un fantastique pré-Disneyland : aux antipodes de l'univers cauchemardesque de Cthulhu que la postérité a préféré retenir.

Lovecraft a certainement réalisé que son inspiration se dévoyait dans l'univers féerique de Dunsany. Sous prétexte de sublimer son influence, il a fini par l'exorciser dans le cycle des aventures de Randolph Carter qui voit le songe d'or sombrer peu à peu dans le cauchemar. Cycle hétéroclite, il serait plus homogène si on l'allégeait du *Témoignage de Randolph Carter* pour conserver seulement les trois histoires suivantes, *À la recherche de Kadath, La Clé d'argent, À travers les portes de la clé d'argent*. À moins qu'on ne préfère le rendre plus complet : il faudrait alors y ajouter la première aventure de Carter, *L'Indicible*, et *Le Modèle de Pickman* dont l'artiste vient retrouver ses horribles modèles dans *À la recherche de Kadath*.

À peine entré dans le monde des rêves, Carter y entame sa quête obstinée d'une cité merveilleuse et introuvable. Ce n'est pas Céléphaïs où l'on vient acheter le jade, les fils d'or, les petits oiseaux rouges. Il ne fait que passer dans la splendide cité où règne, dans le palais de cristal rose aux soixante-dix délices, « Kuranès, le seul être qui après avoir atteint les gouffres stellaires en soit revenu sain d'esprit ». Il ne s'attarde pas plus à Ulthar où, pourtant, les chats lui accordent leur amitié et leur protection contre les zoogs, affreux petits monstres sortis du bois enchanté, premiers représentants des espèces abominables qui vont contrarier sa quête.

Le but de cette quête est la cité habitée par les dieux de la Terre, dont le nom apparaît pour la première fois dans *Les Autres Dieux* : « Kadath [située] dans un désert glacé qu'aucun homme ne traverse ». Au lieu de s'y risquer, deux habitants d'Ulthar – Barzai, le sage et son disciple Atal – ont préféré affronter le roc et la glace du pic Hatheg avec l'espoir d'y contempler le visage des dieux. « Au-dessus des brumes du Hatheg, les dieux de la Terre dansent parfois avec leurs souvenirs, car ils savent qu'ils sont en sécurité. Ils aiment venir de Kadath l'inconnue, sur leurs

vaisseaux de nuage, jouer comme dans l'ancien temps, lorsque la Terre était jeune et que les hommes ne gravissaient pas les cimes inaccessibles. »

Lorsque six ans plus tard, faisant l'économie de l'escalade du pic Hatheg, Carter part vers « l'immensité froide où se dresse Kadath, la cité d'onyx », cette ville a pour lui un attrait nouveau : son château déserté par les dieux de la Terre est habité par les Grands Anciens ! Son voyage va se transformer en épopée picaresque dans un univers dont la féerie ne cessera de se déglinguer. Il laisse derrière lui, s'effaçant peu à peu, Ulthar et Céléphaïs, les précédentes cités radieuses lovecrafto-dunsaniennes ; les terrasses de jaspe de Kisan qui descendent en pentes jusqu'au bord de la rivière, « les mille spires dorées de Thran, la cité aux murs d'albâtre et aux quais de marbre devant lesquels se balancent de beaux galions de cèdre ».

Il va trouver au contraire des quais graisseux faits de roches spongieuses auxquels sont amarrés des trirèmes noires dont les écoutilles laissent passer une odeur infecte. Sinistres quais, sinistres villes. Sur des collines déchiquetées et lépreuses se dressent les tours grises et de mauvais présage d'une ville dont les rues pavées de tuiles sont des abîmes infinis de murs gris verticaux et sans fenêtres. Les hautes tours noires de Dylath-Leen, ville de basalte, encadrent les rues sombres et inhospitalières parcourues par des marchands aux petits pieds (en réalité des sabots fourchus dissimulés par la chaussure) coiffés de turbans avec deux bosses pointues « d'un mauvais goût parfaitement abject ». Recouvrent-elles des cornes ou des tentacules ? Ces marchands n'achètent ni fils d'or, ni jade, ni petits oiseaux rouges : uniquement des esclaves noirs vigoureux destinés, de toute évidence, à nourrir les mystérieux rameurs dont la puanteur filtre par de sinistres écoutilles.

Dans cet univers claustrophobe privé de fenêtres, et où des ténèbres de poix recouvrent désormais le ciel qu'éclairait une profusion d'étoiles, on entend retentir de la musique. Mais jouée par quel orchestre… « Certains de ces crapauds sortirent avec un geste dégoûtant des flûtes incrustées d'ivoire et en tirèrent des sons répugnants. »

Le songe doré a vu ses couleurs dunsaniennes peu à peu recouvertes par les teintes sinistres du cauchemar lovecraftien. Les mots qui le décrivaient ont subi l'effet de cette dégradation. De lumineux et laudatifs, les adjectifs sont devenus désespérés et péjoratifs : gélatineux, visqueux, infect, graisseux, affreux, abominable, répugnant, dégoûtant, sinistre, gris, sombre, noir, déchiqueté, lépreux…

La quête, d'abord paisible et dans des décors harmonieux, subit à son tour une implacable dégradation. Carter est enlevé par les marchands. Il découvre à cette occasion que les mystérieux rameurs des trirèmes sont des « choses visqueuses, presque humaines, aux formes de crapauds ». Ses ravisseurs lui font prendre la route

de la Lune par un mystérieux tunnel noir. Il est menacé d'être jeté dans la « cataracte monstrueuse à travers laquelle tous les océans du monde des rêves terrestres se déversent dans le néant de l'abîme et sont projetés à travers des espaces vides vers d'autres mondes, d'autres étoiles et l'affreux néant extérieur à tout univers organisé où le prince des démons, Azathoth, grogne de colère au milieu d'un chaos plein des martèlements et des sifflements de l'infernale danse des Autres Dieux, êtres aveugles, aphones, ténébreux et dénués d'esprit qui ont Nyarlathotep pour âme et messager » (*À la recherche de Kadath*).

Ce péril lui est épargné – au profit de bien d'autres que lui réserve l'abominable plateau de Leng hanté par des monstres qui se réchauffent à des feux alimentés par des morceaux de champignons lunaires et dont la clarté troue la nuit. Faute de pouvoir retourner sur la Terre par la porte du profond sommeil qui se dresse à l'orée du bois enchanté, Carter erre dans Inganok, ville faite d'un ensemble de murs titanesques et de faisceaux de dômes bulbeux. Il s'attarde dans les décombres de Sarkomand, la ville morte, avec ses « ports en ruines surmontées de sphinx, ses pierres titanesques et ses nombreux lions ailés qui se dessinent dans la morbide pénombre des lumineux nuages de la nuit ».

Puis il gagne le pays des vampires, indiqué par une longue jonchée d'os, où l'attend le regretté artiste peintre de Boston, Richard Pickman, devenu un maître vampire. Ses admirateurs se demandaient où il pouvaient bien trouver le modèle des créatures abominables que représentaient ses peintures. Carter pourrait leur donner la réponse car il les a toutes rencontrées.

Et d'abord les « maigres bêtes de la nuit » qui depuis 1896 attendaient l'occasion de passer des cauchemars de Lovecraft à son œuvre de fiction. « Une sorte de bras de caoutchouc glacé le prit alors à la gorge, un autre au pied, il fut soulevé et emporté dans l'espace. Quand il se débattait comme il le fit d'abord instinctivement, elles le pinçaient sauvagement. Elles-mêmes ne faisaient aucun bruit, leurs ailes membraneuses étaient silencieuses. Elles étaient effroyablement froides et humides et glissantes, et leurs pattes pétrissaient de façon abominable. »

Aussi peu ragoûtants sont les bholes (choses visqueuses et longues qui ne peuvent être maintenues au fond de leurs terriers que par l'usage de puissants sortilèges) ; ou les gugs velus et gigantesques. Un seul d'entre eux suffit à nourrir pendant une année toute une communauté de vampires : aussi creusent-ils des tunnels pour atteindre les tombes des gugs plutôt que celles des hommes. Il y a encore les oiseaux shantaks plus gros qu'un éléphant et avec une tête de cheval…

Tels sont les dangers qui guettent Carter sur la sombre route qui mène à Kadath.

Route semée d'embûches entrecoupées d'enlèvements, de batailles, d'impasses et de fausses issues plus véridiques que les vraies. Curieuse quête dont la matérialité s'accomplit selon la dynamique du rêve, certains événements prenant place avant que d'autres ne soient terminés selon un glissement coupé par une chute ou plus rarement par une ascension. Glissement parfois réalisé sous forme de vol horizontal. C'est porté par un vol de vampires et de maigres bêtes de la nuit que Carter s'en ira à la conquête de Kadath l'inaccessible. « Sur un cri de Pickman, toute cette inquiétante armée s'éleva au-dessus des colonnes brisées et des sphinx en ruine de l'originelle Sarkomand, en un nuage de cauchemars… »

L'arrivée du conquérant et de son cortège manquera de la dignité requise. « Ce ne fut pas en grand seigneur du monde des rêves que Randolph Carter accompagné de ses vampires fit son entrée dans la salle du trône des Grands Anciens. Balayée pêle-mêle par une tempête de cauchemar soufflant des étoiles, prisonnière des horreurs invisibles qui peuplent la vastitude nordique, toute cette armée vola, irrémédiablement captive dans la lumière blafarde, et tomba, engourdie, sur le parquet d'onyx lorsqu'un ordre inaudible fit cesser ce vent de frayeur. »

Cet ordre vient du messager des autres dieux lui-même, Nyarlathotep. Sous l'apparence royale d'un pharaon, et avec la démarche orgueilleuse d'un ange déchu, il délivre à Carter un message bien décevant au terme d'une si difficile quête. Les dieux de la Terre ont quitté Kadath pour goûter la douceur magique de la cité merveilleuse que l'imagination de Carter avait idéalisée. Cette cité n'est donc pas Kadath. Mais, à l'insu de Carter lui-même, la cité de son enfance : Boston… En se réveillant dans sa chambre à Boston, et en voyant par la fenêtre le dôme doré du State House, Carter devrait s'étonner qu'un des seigneurs du rêve lui ait conseillé de privilégier les images nées de la réalité aux dépens de celles issues de son imagination nocturne…

L'intervention de Nyarlathotep, et des bholes, l'allusion à Azathoth (« dont aucune bouche n'ose dire le nom à voix haute ») et aux Grands Anciens, ne tissent pas les seuls liens entre l'équipée onirique de Carter et le mythe de Cthulhu. Il nous est dit dans les débuts de la quête que la ville d'Ulthar possède la dernière copie des *Manuscrits pnakotiques* – riches en information sur la Grande Race, apprendrons-nous plus tard dans *Les Montagnes hallucinées*.

Pour ouvrir à nouveau la porte des rêves, Carter utilisera une grande clé d'argent fabriquée en Hyper-Borée (la contrée imaginée par Clark Ashton Smith), apportée dans sa famille par son ancêtre Edmond Carter, l'un des sorciers d'Arkham. Le parchemin qui enveloppe la clé est écrit en r'lyehan « langue qui fut apportée sur Terre par la descendance de Cthulhu, il y a un temps incalculable » (*À travers les*

portes de la clé d'argent). Quant aux signes gravés sur la clé elle-même, ils révèlent à Carter la signification interne de tout un chapitre du *Necronomicon*.

Commencée sous forme d'un songe doré, la quête de l'inaccessible Kadath se poursuit en cauchemar et s'achève à la lisière du mythe de Cthulhu ; Lovecraft est enfin devenu Lovecraft.

Francis LACASSIN

[1] *Polaris* (1917), *Le Bateau Blanc* (1919), *La Malédiction de Sarnath* (1919), *L'Arbre* (1920), *Les Chats d'Ulthar* (1920), *Céléphaïs* (1920), *Les Autres Dieux* (1921), *La Quête d'Iranon* (1921). Réunis sous le titre *La Malédiction de Sarnath*.

LA MALÉDICTION DE SARNATH

POLARIS

Polaris – 1920 (1918)

Traduction par Paule Pérez.

À travers la fenêtre de ma chambre, l'étoile Polaire brille d'une étrange lueur. Pendant les longues heures infernales des ténèbres, elle est là qui étincelle. Et en automne, lorsque les vents mugissent avec rage, lorsque les arbres du marécage, aux feuilles rougeâtres, bruissent dans le petit matin, alors que la corne lunaire pâlit, je m'assieds près de la croisée et contemple l'étoile. Tombant de la voûte céleste, l'éclat de la scintillante Cassiopée vacille au fil des minutes, tandis que Charles Wain, le bûcheron, commence à travailler au milieu de la brume détrempée du marais. Juste avant l'aurore, Arcturus clignote sur le cimetière et, au loin, la chevelure de Bérénice luit, étrange, dans l'est mystérieux. La Polaire, elle, darde ses rayons cendrés et froids sur la terre, clignant hideusement comme un œil fou qui essaie de transmettre un message, mais qui a tout oublié, excepté qu'il avait un message à remettre. Quelquefois, quand le ciel est nuageux, je réussis à dormir.

Je me rappelle la nuit de la grande Aurore, lorsque les reflets de cette lumière démoniaque jouaient sur la fondrière. Un passage de lourds nuages en masqua les rayons, et je m'endormis.

Ce fut dans le dernier halo d'un croissant de lune que j'aperçus, pour la première fois, la Cité. Elle reposait, sereine et engourdie, sur un curieux plateau situé au creux d'un vallon, lui-même entouré de pics insolites. Ses murs, ses tours, ses colonnes, ses dômes et ses trottoirs étaient en marbre blafard. Dans les rues de marbre, des piliers de marbre portaient sur leur partie supérieure les têtes sculptées d'hommes barbus au visage austère. L'air était léger, immobile et chaud. À peine à dix degrés au-dessus du zénith, luisait l'étoile Polaire. Longtemps j'observai la ville, mais le jour ne se leva point. Après que la rougeoyante Aldébaran, qui chatoyait bas dans le ciel, eut accompli un quart de sa route autour de l'horizon, je vis de la lumière et de l'animation dans les maisons et dans les rues. Des silhouettes bizarrement drapées, empreintes d'une grande noblesse, mais qui me parurent immédiatement familières, circulaient sous la pâle lumière de la lune déclinante. Elles s'exprimaient avec sagacité dans un idiome que je comprenais, bien qu'il ne ressemblât à aucune des langues que je connaissais.

Et quand la rouge Aldébaran eut accompli plus de la moitié de sa route, l'obscurité et le silence retombèrent.

Lorsque je m'éveillai, je n'étais plus le même. Ma mémoire avait conservé la vision de la Cité et mon âme s'en était fait un souvenir vague dont la nature m'était incertaine. Par la suite, quand les nuits brumeuses me laissaient dormir, je revis souvent la Cité. Quelquefois, elle m'apparaissait sous les rayons chauds et dorés d'un soleil qui lui non plus ne se couchait pas, mais tournait lentement autour de l'horizon. Par les nuits claires, l'étoile Polaire brillait d'un éclat plus redoutable que jamais.

Graduellement, j'en vins à me demander quelle serait ma place dans cette ville mystérieuse, sur cet étrange plateau perdu au milieu d'étranges pics. Au début, je me contentais d'observer en spectateur intemporel, mais maintenant je désirais m'intégrer à la vie de la Cité, et donner mon avis, tout comme ses habitants, des hommes graves qui chaque jour réglaient leurs affaires sur les places publiques. J'en arrivai même à penser que ce n'était pas un rêve. Car pourquoi cette maison de pierre et de brique située au sommet de la colline, entre un sinistre marécage et un vieux cimetière, pourquoi cette chambre où pénétrait chaque nuit l'étoile Polaire seraient-elles plus réelles que la Cité ?

Une nuit, alors que j'écoutais une conversation qui se déroulait dans un grand parc plein de statues, je perçus un changement, et je compris que j'étais enfin physiquement présent dans la ville. Je ne venais plus en étranger sur le plateau de Sarkia, entre les pics Noton et Kadiphonek, dans les rues d'Olathoe. Mon ami Alos avait pris la parole, et son discours plut à mon âme. C'était celui d'un homme courageux et d'un véritable patriote. Cette nuit-là Daikos avait été destitué et les Inutos reprenaient les hostilités. Cinq ans auparavant, ces infernaux petits êtres jaunes et courtauds étaient venus de l'Ouest inconnu jusqu'aux confins du royaume pour assiéger plusieurs de nos villes. Ils étaient au pied de la montagne, occupant déjà les places fortifiées qui défendaient l'accès du plateau. À moins que chacun d'entre nous n'opposât aux envahisseurs la résistance de dix hommes, nous étions perdus. Ces êtres trapus étaient passés maîtres dans l'art de la guerre. Ils n'avaient pas les mêmes scrupules que nos grands hommes aux yeux gris de Lomar à l'égard des conquêtes brutales.

Alos, mon ami, commandait toutes les forces du plateau, et c'est sur lui que reposait le dernier espoir de notre pays. À cette occasion, il évoqua les dangers qu'il faudrait affronter, et il exhorta les hommes d'Olathoe à se montrer aussi courageux que leurs ancêtres, les vaillants Lomariens, qui avaient victorieusement balayé les Gnophkehs – cannibales aux grands bras et à la longue chevelure – lorsqu'ils avaient été forcés d'évacuer Zobna vers le sud devant la progression d'une immense nappe de glace. Alos me refusa le droit de me battre aux côtés de ses guerriers. Il savait que j'étais faible et sujet à d'étranges malaises lorsque j'étais soumis à des efforts et à des privations. Comme j'avais les yeux les plus perçants de la ville, et ce malgré les

longues heures que je passais chaque jour à étudier les *Manuscrits pnakotiques* et les écrits philosophiques des Pères zobnariens, mon ami, qui ne voulait pas me condamner à l'inaction, se reposa sur moi d'une tâche de la plus haute importance. Il m'envoya comme vigile à la tour de guet de Thapnen. Si les Inutos essayaient de surprendre la garnison de la citadelle par le col du pic Noton, je devais donner le signal de tir à nos soldats, qui sauveraient ainsi la ville d'un désastre immédiat.

J'étais seul dans la tour, car chaque homme valide était requis à la défense des cols. Mon cœur me faisait mal à force d'excitation et (je n'avais pas dormi depuis plusieurs jours) de fatigue. J'aimais Lomar, le pays qui m'avait vu naître, et Olathoe, la cité de marbre, entre les pics Noton et Kadiphonek. J'étais fermement décidé à assumer toutes mes responsabilités.

Mais tandis que je me tenais à l'affût, dans la pièce située au sommet de la tour, j'aperçus la corne lunaire avant son ultime déclin, rouge et sinistre, clignotant à travers les vapeurs qui stagnaient au-dessus de la lointaine vallée de Banof. Par une ouverture du toit, la pâle et scintillante étoile Polaire se mit à frémir comme si elle était vivante et à me provoquer comme un démon tentateur. Il me semblait qu'elle me murmurait de mauvais conseils, m'enjoignant de m'enfoncer dans une somnolence traîtresse, à l'aide de cette litanie au rythme diabolique :

Endors-toi, guetteur, jusqu'à ce que les astres
Aient tourné pendant vingt-six mille ans.
Alors, je reviendrai à l'endroit où je brûle à présent.
D'autres étoiles se lèveront alors dans l'axe du ciel,
Des étoiles qui apaisent et des étoiles qui bénissent
Avec une douce miséricorde.
C'est seulement lorsque j'aurai terminé mon périple
Que le passé viendra frapper à la porte.

Je luttais contre cette incoercible envie de dormir, essayant, en vain, de retrouver dans mes lectures des *Manuscrits pnakotiques* sur la science céleste un sens à ces étranges paroles. Ma tête, lourde et oscillante, tomba sur ma poitrine, et quand j'ouvris à nouveau les yeux, j'étais dans un rêve. Par-dessus les arbres horribles et oscillants d'un marécage de cauchemar, l'étoile Polaire, à travers la fenêtre, me fixait avec un effrayant rictus. Et ce rêve est sans fin.

Parfois, je hurle frénétiquement de honte et de désespoir, suppliant les créatures de

rêve qui m'entourent de me réveiller avant que les Inutos ne franchissent le col de Noton pour prendre la citadelle par surprise. Mais ces créatures sont des démons, elles me disent que je ne rêve pas. Elles se moquent de moi. Elles me tournent en dérision pendant mon sommeil, tandis que l'ennemi jaunâtre et trapu s'infiltre silencieusement dans nos lignes. J'ai failli à mon devoir et j'ai livré la cité de marbre d'Olathoe. J'ai trahi Alos, mon ami, mon chef. Et ces ombres continuent à se gausser de moi. Elles m'affirment que le pays de Lomar n'existe nulle part ailleurs que dans mon imagination ténébreuse, que dans ces contrées où l'étoile Polaire brille haut dans le ciel et où la rouge Aldébaran se déplace bas sur l'horizon, il n'y a jamais eu que glace et que neige depuis des millénaires, et aucun homme, si ce n'est des créatures jaunes et rabougries, flétries par le froid, qu'on appelle « Esquimaux ».

Et pendant que je me tords dans les affres de la culpabilité, essayant convulsivement de sauver la cité pour laquelle le péril augmente de minute en minute, luttant sans espoir pour me débarrasser du rêve de la maison de pierre et de brique dressée sur la colline entre un sinistre marécage et un cimetière, l'étoile Polaire, diabolique et monstrueuse, darde de la voûte ténébreuse ses rayons cendrés et froids, clignant hideusement comme un œil fou qui essaie de transmettre un message, mais qui a tout oublié, excepté qu'il avait un message à transmettre.

LE BATEAU BLANC

The White Ship – 1919 (1919)

Traduction par Paule Pérez.

Je suis Basil Elton, le gardien du phare de North Point, que mon père et mon grand-père ont gardé avant moi. C'est un phare gris, s'élevant assez loin du rivage sur des rochers gluants qui se découvrent seulement à marée basse. Pendant un siècle, les nefs majestueuses des sept mers ont fièrement passé devant lui. À l'époque de mon grand-père, elles étaient fort nombreuses, mais, du temps de mon père, elles l'étaient déjà beaucoup moins. A présent, elles sont si rares que je me sens parfois étrangement seul, comme si j'étais le dernier homme de la planète.

Ces anciens navires aux voiles blanches arrivaient des côtes lointaines, où brille le chaud soleil et où de douces odeurs flottent sur d'étranges jardins et des temples colorés. Les vieux capitaines venaient souvent voir mon grand-père pour lui parler de ces choses qu'il raconta à mon père, et que mon père me racontait pendant les longues soirées d'automne, quand le vent venu de l'est hurlait férocement. Et sur ces choses et sur beaucoup d'autres, j'ai lu des livres que les hommes m'ont donnés quand j'étais jeune et plein de curiosité. Mais il y a bien plus magnifique encore que la science des hommes âgés et celle des livres. C'est la science secrète de l'océan. Bleu, vert, gris, blanc ou noir, calme, agité ou moutonneux, l'océan n'est jamais silencieux. Depuis toujours, je l'observe, je l'écoute et je le connais bien. Au début, il me racontait seulement des histoires simples des plages calmes et des ports voisins, mais, avec les années, il devint plus amical et parla d'autres sujets. De sujets plus étranges et plus lointains dans l'espace et le temps. Parfois, au crépuscule, les vapeurs grises de l'horizon se sont entrouvertes pour me faire découvrir ce qui se trouvait au-delà du monde réel. Et parfois, la nuit, les eaux profondes de la mer sont devenues claires et phosphorescentes pour me permettre d'apercevoir ce qu'il y avait dans leurs profondeurs. Et ces choses que j'ai regardées fréquemment m'ont donné la vision de ce qui a été et de ce qui sera comme de ce qui est, car l'océan est plus ancien que les montagnes, et chargé des souvenirs et des rêves du temps.

C'est du sud que le Bateau Blanc avait coutume de venir quand la lune était pleine et haute dans le ciel. C'est du sud qu'il arrivait glissant doucement et silencieusement sur la mer. Et que la mer fût agitée ou calme, que le vent fût favorable ou hostile, il voguait toujours aussi régulièrement toutes voiles déployées, ses longues rangées d'avirons souquant l'eau au même rythme. Une nuit, j'aperçus sur le pont un homme

barbu et vêtu d'une longue tunique, qui semblait me faire signe d'embarquer pour des rivages lointains et inconnus. Je le revis souvent ensuite, à la pleine lune, et il me faisait toujours signe. La nuit où je répondis à son appel, la lune brillait très vivement. Je traversai les flots jusqu'au bateau grâce à un pont formé de rayons lunaires. L'homme qui m'avait fait signe me souhaita la bienvenue dans une langue mélodieuse qu'il me semblait parfaitement connaître. Les heures qui suivirent furent emplies des chants des rameurs. Nous naviguions vers le sud mystérieux, guidés par la lueur dorée de la lune pleine et moelleuse. Et quand un jour rose se leva, j'aperçus le vert rivage de contrées éloignées, claires et belles, qui m'étaient inconnues. Des terrasses majestueuses, parsemées d'arbres, laissaient voir çà et là des toits blancs et brillants, et les colonnades de temples étranges qui s'élevaient au-dessus de la mer. Tandis que nous approchions de la rive verte, l'homme à la barbe me parla de cette contrée, le pays de Zar, où se trouvent réunis tous les rêves et toutes les pensées de beauté que les hommes ont une fois, puis oublient. Et quand je scrutai de nouveau les terrasses, je m'aperçus qu'il avait dit vrai, car, parmi les spectacles qui s'offraient à moi, il y en avait beaucoup que j'avais déjà vus à travers les brumes, au-delà de l'horizon, et dans les profondeurs phosphorescentes de l'océan. Il y avait aussi des formes et des fantaisies plus splendides que tout ce que j'avais vu auparavant : les visions de jeunes poètes qui étaient morts avant que le monde pût apprendre ce qu'ils avaient vu et ce dont ils avaient rêvé. Mais nous n'abordâmes pas aux prairies vallonnées de Zar, car il est dit que celui qui y pose le pied ne retourne jamais plus dans son pays natal.

Tandis que le Bateau Blanc s'éloignait sans bruit des terrasses et des temples de Zar, nous aperçûmes, au loin, à l'horizon, les tours d'une grande cité. L'homme à la barbe me dit :

« C'est Thalarion, la Cité des Mille Merveilles, c'est là que se trouvent tous les mystères que l'homme a vainement essayé de percer. »

Quand nous fumes plus proches, je vis que cette cité était plus grande que toutes celles dont j'avais rêvé auparavant. Les tours de ses temples pénétraient le ciel, et l'on ne pouvait apercevoir leur sommet. Loin derrière l'horizon s'étendaient de sévères murs gris par-dessus lesquels on ne pouvait apercevoir que quelques toits, étranges et inquiétants, mais décorés de riches frises et de belles sculptures. Je mourais du désir d'entrer dans cette cité à la fois fascinante et repoussante, et suppliai l'homme à la barbe de me débarquer sur la jetée près de l'énorme porte sculptée, Akariel. Mais il refusa, en me disant avec douceur :

« Nombreux sont ceux qui sont entrés dans Thalarion, la Cité des Mille Merveilles, mais aucun n'en est jamais revenu. Car là ne vivent que des démons insensés qui ont

été des hommes, et les rues sont blanches des ossements de ceux qui ont élevé leurs regards sur la déesse Lathi, souveraine de la ville. »

Le Bateau Blanc passa donc devant les murs de Thalarion, et suivit pendant plusieurs jours un oiseau qui volait en direction du sud, et dont le plumage brillant avait la couleur du ciel. Puis nous arrivâmes sur une aimable côte égayée de buissons fleuris de toutes nuances, et où, à perte de vue, on ne voyait que des bocages charmants et des arbres radieux dans un soleil à son zénith. De bosquets qui se trouvaient hors de notre vue, nous parvenaient des bribes de chants et de douces mélodies harmonieuses interrompues de rires si délicieux que, impatient, je pressai les rameurs d'aller plus vite. L'homme à la barbe ne dit pas un mot, mais m'observa tandis que nous approchions du rivage bordé de lis. Soudain, le vent soufflant par-dessus les prairies fleuries et les bois feuillus apporta une odeur qui me fit frémir. Le vent s'amplifia et l'air fut rempli de l'odeur fétide et charnelle des villes frappées par la peste et des cimetières mis à nu. Tandis que nous nous éloignions rapidement de cette côte damnée, l'homme à la barbe parla enfin et dit :

« Ceci est Xura, le pays des Plaisirs Inaccessibles. »

Une fois de plus, le Bateau Blanc suivit l'oiseau du ciel, sur des mers chaudes caressées par des brises légères et aromatiques.

Jour après jour, nuit après nuit, nous continuâmes à voguer et quand la lune était pleine, nous écoutions les chants des rameurs, mélodieux comme cette nuit lointaine où nous avions quitté mon pays natal.

Par un beau clair de lune, nous jetâmes l'ancre dans le port de Sona-Nyl, gardé par des promontoires de cristal jumeaux qui s'élèvent de la mer et se rejoignent pour former une arche resplendissante. C'est le pays de l'Imagination. Nous parvînmes au rivage verdoyant sur un pont doré formé par des rayons de lune. Au pays de Sona-Nyl, il n'y a ni temps, ni espace, ni souffrance, ni mort, et je restai là pendant plusieurs éternités. Les bocages et les prairies sont verts, les fleurs éclatantes et parfumées, les rivières bleues et musicales, les fontaines claires et fraîches. Splendides et majestueux sont les temples, les palais et les cités de Sona-Nyl. Cette contrée n'a pas de limites, car après chaque spectacle de beauté apparaît un autre encore plus beau. Dans la campagne et la splendeur des villes, le peuple heureux vit à sa guise. Tous ses habitants sont doués d'une grâce inaltérable et jouissent d'un bonheur sans nuage.

Pendant les éternités que je passai là, je me promenai avec ravissement dans les jardins où des pagodes biscornues se laissent entrevoir à travers des bouquets d'arbustes, où les blanches allées sont bordées de délicats buissons de fleurs. Je gravis des collines du haut desquelles je pouvais contempler des panoramas d'un

charme exquis, où des villes surmontées de clochers se nichent au creux de vallées verdoyantes, et où les dômes dorés de cités gigantesques miroitent sur l'horizon infini. Et je contemplais au clair de lune la mer scintillante, les promontoires de cristal, et le port tranquille où le Bateau Blanc était ancré. Ce fut encore par une nuit où la lune était pleine, au cours de l'année immémoriale de Tharp, que j'aperçus la silhouette de l'oiseau céleste. Il me faisait signe, et je fus pris du désir de repartir. Alors je parlai à l'homme à la barbe et lui confiai mon envie d'aller rendre visite à la lointaine Cathurie, qu'aucun homme n'a vue, mais que l'on croit être située au-delà des colonnes de basalte de l'ouest. C'est le pays de l'Espérance, et là brillent de tout leur éclat les représentations idéales de ce que nous connaissons ailleurs ; du moins le pense-t-on. Mais l'homme à la barbe me dit :

« Prends garde aux mers périlleuses où — croit-on — Cathurie se trouve. A Sona-Nyl n'existent ni la douleur ni la mort, mais qui peut dire ce qui se trouve au-delà des colonnes de basalte de l'ouest ? »

Le mois suivant j'embarquai sur le Bateau Blanc, et je quittai ce paisible port en compagnie du vieil homme.

L'oiseau du ciel qui nous précédait nous mena jusqu'aux colonnes de basalte de l'ouest, mais cette fois-ci les rameurs n'entonnèrent pas leurs doux chants sous la lune. Je rêvais souvent au pays inconnu de Cathurie, à ses bosquets, à ses splendides palais, et je me demandais quels plaisirs nouveaux m'attendaient.

« Cathurie », me répétai-je, « est la demeure des dieux et le pays des cités d'or innombrables. Les forêts sont de santal et d'aloès, comme les bosquets parfumés de camorin, et dans les arbres les oiseaux colorés gazouillent joyeusement. »

« Sur les montagnes vertes et fleuries, s'élèvent des temples de marbre rose, richement sculptés, et dans leurs cours se trouvent des fontaines d'argent où jaillissent avec une musique exquise les eaux parfumées qui descendent des sources de la rivière Narg. Et les cités de Cathurie sont ceintes de murailles d'or, et leurs rues sont aussi pavées d'or. Dans les jardins de ces cités poussent d'étranges orchidées, et on y trouve des lacs parfumés dont les lits sont de corail et d'ambre. La nuit, les rues et les jardins sont éclairés par des lanternes joyeuses façonnées dans les carapaces à trois couleurs des tortues, et l'on entend les douces notes d'un chanteur et d'un joueur de luth. »

« Et toutes les maisons de Cathurie sont des palais, chacune étant construite sur un canal odorant où coulent les eaux sacrées du fleuve Narg. Les maisons sont de marbre et de porphyre, leurs toits sont d'un or brillant qui reflète les rayons du soleil et rehausse la splendeur des cités, tandis que les dieux pacifiques les contemplent du

sommet de pics éloignés. Plus magnifique que les autres est le palais du grand monarque Dorieb, dont certains disent qu'il est un demi-dieu, et d'autres un dieu. »

« Les hauts murs de son palais sont surmontés d'une multitude de tourelles de marbre. Dans ses vastes vestibules, de grandes foules se rassemblent, et c'est là que sont accrochés les trophées des siècles. Et le toit est d'or pur, posé sur de hauts piliers de rubis et de lapis-lazulis. Et le sol du palais est de verre, sous lequel coulent les eaux illuminées de la rivière Narg, où nagent des poissons multicolores inconnus en dehors de l'exquise Cathurie. »

C'est ainsi que je me représentais Cathurie, mais l'homme à la barbe m'enjoignait toujours de faire demi-tour et de retourner aux rivages heureux de Sona-Nyl, car Sona-Nyl est connue des hommes, tandis que nul n'a jamais vu Cathurie.

Et au trente et unième jour de notre voyage derrière l'oiseau, nous aperçûmes les colonnes de basalte de l'ouest. Elles étaient enveloppées de brouillard pour que personne ne pût voir au-delà d'elles ou apercevoir leur sommet dont on dit qu'il pénètre les cieux.

Et l'homme à la barbe me supplia de nouveau de faire demi-tour. Mais je ne l'écoutais pas, car au-delà du brouillard qui entourait les colonnes, je croyais entendre les notes des chanteurs et des joueurs de luth, célébrant mes louanges, moi qui avais voyagé si loin de la pleine lune, et qui avais vécu au pays de l'Imagination.

Et c'est au son de cette mélodie que le Bateau Blanc s'enfonça dans la brume, entre les colonnes de basalte de l'ouest. Et lorsque la musique s'arrêta, que le brouillard se leva, ce ne fut pas le pays de Cathurie que nous aperçûmes, mais une mer agitée et indomptable, qui entraîna notre esquif sans défense vers un lieu inconnu. Bientôt nos oreilles perçurent le grondement éloigné de chutes d'eau ; et nous distinguâmes sur l'horizon lointain le jaillissement titanesque d'une cataracte monstrueuse, où tous les océans du monde aboutissent pour tomber dans le néant abyssal.

Alors l'homme à la barbe me dit, tandis que les pleurs coulaient sur ses joues :

« Nous avons abandonné le merveilleux pays, et nous ne le reverrons plus jamais. Les dieux sont plus grands que les hommes, et ils ont gagné. »

Et je fermai les yeux avant le choc qui, je le savais, allait se produire, fuyant la vue de l'oiseau céleste qui agitait ses ailes bleues d'un air moqueur.

Après le choc vint l'obscurité, et j'entendis les hurlements d'hommes et de choses qui n'étaient pas humaines. Venus de l'est, des vents soufflèrent en tempête et me glacèrent jusqu'aux os, tandis que j 'étais tapi sur la pierre humide qui avait surgi sous

mes pieds. Puis entendant un autre choc, j'ouvris les yeux et je me retrouvai sur le socle du phare d'où j'étais parti il y avait des éternités. Dans l'obscurité qui s'étendait sous moi, on pouvait distinguer les contours imprécis d'un grand vaisseau qui s'écrasait sur les rochers cruels, et quand je regardai au-delà je vis que, pour la première fois depuis que mon grand-père avait assumé ses fonctions, la lumière s'était éteinte.

Et plus tard dans la nuit, quand j'entrai dans la tour, je vis sur le mur un calendrier qui était resté exactement comme je l'avais laissé le jour où j'étais parti. A l'aube, je descendis de la tour et je cherchai les traces du naufrage sur les rochers, mais tout ce que je trouvai, ce fut un étrange oiseau mort, dont la couleur était aussi bleue que le ciel, et une rame brisée d'une blancheur plus éclatante que l'écume des vagues ou la neige des sommets.

Et depuis ce jour-là, l'océan a cessé de me raconter ses secrets et si, depuis, la lune a brillé, maintes fois, haute et pleine au firmament, le Bateau Blanc venu du sud n'est plus jamais revenu.

LA MALÉDICTION DE SARNATH

The Doom That Came to Sarnath – 1920 (1919)

Traduction par Paule Pérez.

Au pays de Mnar, il existe un lac vaste et tranquille. Aucun fleuve n'y prend sa source, aucun fleuve ne vient s'y jeter. La puissante cité de Sarnath, construite sur ses rives il y a dix mille ans, n'existe plus. Mais bien avant Sarnath, aux prémices de la création du monde, s'élevait sur ce rivage une autre cité, Ib, aussi ancienne que le lac lui-même.

Ib, la cité de pierre grise, était peuplée de laides et étranges créatures. Sur les cylindres de brique de Kadatheron, on peut lire qu'elles étaient de la même couleur verte que le lac brumeux. Elles avaient des yeux proéminents, des lèvres pendantes et charnues, de curieuses oreilles, mais pas de voix. Elles étaient descendues de la lune, par une nuit de brouillard, en même temps que le lac et la cité de pierre grise, Ib. Ces êtres bizarres avaient pour divinité une idole de pierre verte comme la mer, taillée à l'image de Bokrug, le grand lézard aquatique, qu'ils vénéraient en des danses horribles lorsque la lune, en son plein, était gibbeuse. Sur les papyrus d'Ilarnek, on peut lire également qu'ils découvrirent, un jour, les secrets du feu. Les flammes furent soigneusement entretenues pour relever de leur éclat fantastique d'étranges cérémonies. Mais on sait très peu de choses sur les habitants d'Ib. Ils vivaient il y a si longtemps, et notre monde humain est si jeune…

Après quelques millénaires, des hommes firent leur apparition au pays de Mnar. Des bergers basanés, accompagnés de leurs troupeaux laineux, édifièrent Thraa, Ilamek et Kadatheron au bord de la sinueuse rivière Aï. Certaines tribus, plus téméraires que les autres, poussèrent jusqu'au bord du lac dont le sous-sol était fort riche en métaux précieux et y construisirent Sarnath. Installés non loin de la grise cité d'Ib et de ses singuliers habitants, les bergers se prirent d'une haine féroce à l'égard de leurs voisins. Ils n'aimaient pas à les voir se promener le soir autour de leur ville. Ils n'aimaient pas non plus leurs étranges et grises sculptures monolithiques, témoins de l'antériorité de cette civilisation sur la leur. Plus le temps passait et plus les hommes de Sarnath détestaient les habitants d'Ib. Ils les détestaient d'autant plus que ces petits êtres étaient faibles et vulnérables : leurs corps avaient la consistance de la gelée et n'offraient aucune résistance aux jets de pierres ou de flèches.

Un jour, les guerriers de Sarnath décidèrent de détruire Ib. Frondeurs, archers, lanciers, tous marchèrent sur la cité grise, dont ils massacrèrent les habitants. Pour ne

pas avoir à toucher ces étranges créatures, ils poussèrent leurs corps dans le lac à l'aide de longues perches. Puis ils détruisirent systématiquement tout ce qu'ils trouvèrent dans la cité, jetant dans le lac les énormes blocs monolithiques dont la pierre grise ne ressemblait à aucune autre, jusqu'à ce que, enfin, il ne restât plus rien de la très ancienne Ib.

Seule, l'idole de pierre couleur de mer, taillée à l'image de Bokrug, le lézard d'eau, trouva grâce auprès des guerriers, puisqu'ils l'emportèrent avec eux, comme symbole de leur victoire sur les dieux et les gens d'Ib. Mais la nuit qui suivit son entrée dans le temple, il se produisit sur le lac un étrange carrousel lumineux, et, le lendemain, le peuple de Sarnath constata la disparition de l'idole verte, en même temps qu'il découvrait le cadavre du grand prêtre Taran-Ish. Il était étendu au pied de l'autel de chrysolite, le visage déformé par un effrayant rictus de peur. Avant de mourir, il avait écrit, d'une main tremblante, sur l'autel de chrysolite : *Malédiction*.

Après Taran-Ish, il y eut de nombreux grands prêtres à Sarnath, mais jamais on ne retrouva l'idole de pierre couleur de mer. Des siècles s'écoulèrent, Sarnath devint extrêmement prospère. Seuls les prêtres et quelques vieilles femmes se souvenaient du dernier message écrit par Taran-Ish, sur l'autel de chrysolite. Il y avait, à présent, une route reliant Sarnath à Ilarnek. De nombreuses caravanes la prenaient pour venir échanger des métaux précieux, des tissus chatoyants, des bijoux, des livres, des outils pour les artisans, et tous les objets de luxe appréciés des peuples résidant le long et au-delà de la sinueuse rivière Aï. Sarnath devint encore plus belle, plus savante, plus puissante. Elle envoya ses armées conquérir les contrées voisines, jusqu'au jour où il n'y eut plus qu'un roi, sur le trône de Sarnath, pour gouverner tout le pays de Mnar. Sarnath la magnifique était la merveille du monde, l'orgueil de l'humanité tout entière. Ses murs étaient en marbre poli. Ils avaient trois cents coudées de haut et soixante-quinze de large, pour permettre aux chars d'y circuler aisément. Du côté du lac, une grande muraille de pierre verte avait été édifiée pour retenir les immenses vagues qui commémoraient ainsi, curieusement, une fois l'an, la destruction de la cité d'Ib. Lorsqu'on entrait dans la ville, cinquante larges avenues, coupées par cinquante rues, conduisaient du lac aux portes. Elles étaient toutes pavées d'onyx, sauf celles sur lesquelles passaient les chevaux, les chameaux et les éléphants, qui, elles, étaient recouvertes de granit. Chacune des portes de bronze de la ville était flanquée de statues de lions et d'éléphants, travaillées dans une pierre inconnue. Les maisons de Sarnath étaient de brique vernissée et de calcédoine ; chacune possédait un jardin clos de murs et un joli lac cristallin. Elles étaient délicieuses et sans pareilles. Leurs dômes brillants émerveillaient les voyageurs de Thraa, d'Ilamek et de Kadatheron. Et pourtant, ces maisons n'étaient rien à côté de la magnificence des palais, des temples

et des jardins appartenant au vieux roi Zakkar. La plus petite de ses nombreuses demeures était plus merveilleuse que la plus belle résidence de Thraa, d'Ilamek ou de Kadatheron. Ses palais étaient si hauts que, de l'extérieur, ils donnaient l'impression de toucher le ciel. Et lorsque des torches trempées dans l'huile de Dother les éclairaient, leurs murs révélaient de vastes fresques épiques d'une splendeur et d'une richesse inimaginables. Toutes les colonnes de marbre étaient sculptées et les parterres merveilleusement décorés de béryls, de lapis-lazulis, d'escarboucles et d'autres pierres rares, disposées de façon à reproduire d'extraordinaires tapis de fleurs. Il y avait également des fontaines somptueuses, dont les jets d'eau parfumée formaient des ballets d'un raffinement exquis. Quant au trône royal, il reposait sur plusieurs marches au-dessus du sol brillant. Il était tout en ivoire, d'une seule pièce. Plus personne n'aurait su dire d'où avait pu venir cet énorme bloc, mais il avait existé, puisque le trône en témoignait. Il y avait aussi de très nombreuses galeries et des cirques gigantesques où les lions, les éléphants et les hommes s'affrontaient pour le plaisir des rois. Parfois, ces arènes étaient remplies par les eaux du lac pour permettre d'organiser des luttes nautiques entre nageurs, ou entre des hommes et de dangereuses espèces d'animaux aquatiques. Les dix-sept temples de Sarnath ressemblaient à des tours élevées, et lorsqu'on s'en approchait, on s'apercevait qu'ils avaient été construits à l'aide de pierres multicolores absolument inconnues ailleurs. Le plus grand d'entre eux avait mille coudées de haut. C'est là que résidait le grand prêtre, dans un luxe à peine inférieur à celui des princes. C'est là que se réunissaient les foules pour adorer Zo-Kalar et Tamash, les principaux dieux de Sarnath, dont les châsses, enveloppées d'encens, ressemblaient aux trônes des monarques. Les icônes de ces idoles étaient si parfaites, si vivantes, qu'on aurait juré que les Dieux barbus étaient assis là en personne. C'est dans ce temple que se perpétuait la haine de Bokrug, le lézard aquatique. Et c'est là qu'était conservé l'autel de chrysolite sur lequel était inscrite la malédiction de Taran-Ish.

Le vieux roi Zakkar avait aussi fait construire de magnifiques jardins. Ils se trouvaient dans le centre de Sarnath, sur un vaste espace entouré de murs élevés, et surmonté d'un immense dôme de verre à travers lequel le soleil, la lune et les planètes se reflétaient avec éclat et douceur de jour comme de nuit. En été, les jardins étaient rafraîchis par une brise odorante dispensée par d'ingénieux éventails, et, en hiver, un invisible système de chauffage y entretenait une chaleur printanière. Une multitude de ponts enjambaient de petits cours d'eau coulant sur les cailloux colorés. Séparés par de grandes pelouses, les petits ruisseaux, qui traversaient des jardins aux couleurs extrêmement variées, tombaient en cascades dans des mares fleuries de nénuphars. Des cygnes blancs y nageaient paisiblement, bercés par la mélodie des chants d'oiseaux rares qui se confondaient avec celle des eaux. Les rivages verdoyants

s'étageaient en terrasses, ornés çà et là de ceps de vigne, d'arbres en fleurs et de bancs de marbre ou de porphyre. Et il y avait encore des chapelles et des temples plus petits où l'on pouvait se reposer en toute quiétude et prier des dieux plus familiers.

Chaque année, Sarnath commémorait la destruction d'Ib. C'était l'occasion de chanter, boire et danser. Il y avait de nombreuses et importantes réjouissances. Des fêtes animées, où se produisaient des luthistes couronnés de roses de Zokkar, rendaient hommage au courage des anciens, qui avaient exterminé les habitants d'Ib. Les rois, pour maudire les ossements des morts, se penchaient sur le lac qui les renfermait. Au début, les grands prêtres n'aimaient pas ces manifestations de joie sauvage, car, parmi eux, circulaient d'étranges récits. On racontait la disparition de l'icône couleur de mer, et que c'était de peur que Taran-Ish était mort. Du haut de leur tour, disaient-ils, ils apercevaient parfois des lueurs sous les eaux du lac. Mais les années passèrent sans que rien de notoire se produisît. Les prêtres en vinrent à rire de cette histoire, et à se joindre enfin aux orgies des festoyeurs. En vérité, n'avaient-ils point, du haut de leur tour, accompli eux-mêmes le rite ancien et secret de haine contre Bokrug ?

Sarnath vécut un millier d'années dans la richesse et le plaisir. La millième célébration de la destruction d'Ib dépassa en magnificence tout ce que l'imagination pouvait concevoir. On avait préparé ces festivités dix ans durant au pays de Mnar. A cette occasion, des hommes de Thraa, d'Ilarnek et de Kadatheron accoururent, qui sur son cheval, qui sur son chameau ou son éléphant. La veille du grand jour, les princes et les voyageurs avaient planté tentes et pavillons devant les murs de marbre. Dans la salle de banquet, Nargis-Hei, le Roi, ivre du vin vieux des caves de Pnoth, ville conquise, festoyait, entouré de ses nobles. À sa table, on dégustait des mets succulents : paons des lointaines collines d'Implan, talons de chameaux du désert de Bnazie, noix, épices des bocages sydathriens, perles du Mthal, battues par les vagues et dissoutes dans le vinaigre de Thraa. Des cuisiniers chevronnés avaient préparé cent sauces diverses. Mais les plats préférés des convives étaient les grands poissons du lac, servis sur des plats d'or incrustés de rubis et de diamants.

Pendant ce temps, d'autres fêtaient ailleurs ce millénaire. Dans la tour du grand Temple, les prêtres goûtaient eux aussi au plaisir du festin et sous leurs pavillons, au-delà des enceintes, les princes étrangers avaient organisé leurs réjouissances.

Ce fut le grand prêtre Gnaï-Kah qui le premier vit les ombres descendre de la lune gibbeuse vers le lac et le brouillard vert s'élever au-dessus du plan d'eau pour envelopper d'un halo funeste les dômes et les tours de Sarnath, désormais condamnée. Puis ceux qui étaient dans ces tours et autour de la ville virent flotter au-dessus de

l'eau des lumières étranges, tandis que le rocher gris Akurion, qui de coutume se dressait sur les bords du lac, était presque submergé. La peur s'empara des princes d'Ilarnek et de Rokol qui firent démonter leurs tentes et repartirent.

Vers minuit, toutes les portes de bronze de Sarnath s'ouvrirent livrant passage à une foule terrifiée qui envahit la plaine. C'est alors que tous les étrangers prirent la fuite. Sur ces visages terrorisés se lisait la folie que fait naître une insurmontable horreur. Les paroles qui naissaient sur leurs lèvres évoquaient des scènes si affreuses que nul n'osa vérifier leurs dires. Les hommes qui avaient pénétré dans la salle du banquet royal en ressortirent hagards, les yeux révulsés d'effroi. Car Nargis-Hei et sa cour avaient disparu de ces lieux envahis par une horde d'êtres verdâtres, muets, aux yeux proéminents, aux lèvres charnues et pendantes, aux étranges oreilles. Les nouveaux venus s'étaient mis à danser. Ils agitaient des plateaux incrustés de rubis et de diamants, d'où naissaient des flammes. Les princes et les voyageurs qui fuyaient la cité, chevauchant leurs chevaux, leurs chameaux ou leurs éléphants, se retournèrent une dernière fois vers le lac brumeux et virent Akurion, le rocher gris, submergé.

Ceux qui s'étaient sauvés de ces lieux d'épouvante racontèrent à tous leur histoire. Les caravanes évitèrent Sarnath et n'y vinrent plus acquérir ses métaux précieux. Il se passa longtemps avant que des voyageurs y revinssent. Ceux-ci n'étaient point des hommes de Mnar, mais de courageux jeunes gens, blonds aux yeux bleus. Sur le chemin de Sarnath, ces aventuriers trouvèrent le grand lac tranquille, et le rocher gris qui le surplombe. Mais ils ne virent pas la merveille du monde et la fierté de l'humanité. Là où jadis se dressaient des murailles de trois cents coudées et des tours encore plus hautes, s'étendait à présent un rivage marécageux. Là où cinquante millions d'hommes avaient vécu, rampait désormais le lézard aquatique abhorré. Jusqu'aux mines de métaux précieux qui avaient disparu…

Oui, la *malédiction* s'était abattue sur Sarnath.

Mais, enfouie parmi les joncs, on trouva une curieuse idole verte en pierre, une très ancienne sculpture recouverte d'algues marines représentant Bokrug, le grand lézard aquatique. Transportée dans le plus haut temple d'Ilamek, elle est depuis lors adorée, les soirs de lune gibbeuse, dans toutes les cités de Mnar.

L'ARBRE

The Tree - 1921 (1920)

Traduction par Paule Pérez.

Il y a, sur une pente verdoyante du mont Ménale, en Arcadie, une oliveraie dans laquelle se trouve une villa. Toute proche se dresse un mausolée jadis décoré de merveilleuses sculptures, mais qui, comme le reste, est aujourd'hui en ruine. Au pied de la tombe, ses curieuses racines brisant par endroits le bloc de marbre pentélique, s'élève un olivier d'une taille surnaturelle et d'une forme singulière. Il ressemble au corps d'un être humain figé dans son dernier sommeil. L'image est tellement frappante que les habitants du pays évitent de passer par là lorsque la lune brille trop faiblement dans la nuit. Le mont Ménale est connu comme étant l'un des lieux de prédilection du redoutable Pan et de ses nombreux compagnons. Les bergers, hommes simples, sont tous persuadés que cet arbre a quelque lien de parenté avec les sinistres adorateurs de Pan. Pourtant, un vieil apiculteur, vivant non loin de la maison délabrée, m'a conté, lui, une histoire bien différente.

Il y a quelques décennies, la villa de la colline était neuve et dans toute sa splendeur. Deux sculpteurs, Kalos et Musidis, y avaient élu domicile. De la Lydie jusqu'à Naples, la perfection de leur art était célèbre, et personne n'aurait su dire lequel des deux surpassait l'autre. *L'Hermès* de Kalos se trouvait dans un temple de marbre à Corinthe, tandis que *La Pallas* de Musidis était placée au sommet d'une colonne, à Athènes, près du Parthénon. Tout le monde rendait hommage à l'art de Kalos et de Musidis, et s'émerveillait de savoir qu'aucune ombre de jalousie n'était jamais venue troubler leur chaleureuse et fraternelle amitié. Bien que vivant en parfaite harmonie, les deux hommes n'avaient pas le même caractère. Musidis aimait à passer ses nuits à festoyer à Tégée. Kalos, au contraire, préférait rester à la maison, d'où il s'échappait parfois à l'insu de ses esclaves pour aller rêver et méditer dans la fraîcheur de l'oliveraie. C'est là qu'il trouvait l'inspiration, et qu'il créait en imagination les statues aux formes parfaites, qu'il immortaliserait ensuite, palpitantes dans le marbre. Les gens futiles disaient que Kalos venait là pour s'entretenir avec les esprits de l'oliveraie, et que ses œuvres n'étaient que la représentation des formes qu'il avait vues, car il ne faisait jamais appel à des modèles humains. Kalos et Musidis étaient si justement célèbres que personne ne s'étonna lorsque le tyran de Syracuse leur envoya des messagers, pour parler de la très belle statue de Tyché qu'il avait l'intention d'ériger dans sa ville. L'œuvre devrait être de grande taille et aussi

proche que possible de la perfection, car il faudrait qu'elle soit l'une des merveilles du monde, le but du voyageur. Celui qui serait choisi pour accomplir ce travail aurait droit à tous les honneurs, et Kalos et Musidis étaient invités à concourir. Comme leur affectueuse amitié était bien connue, le puissant tyran insista pour qu'ils s'aident et se conseillent mutuellement, au lieu de travailler seuls. Cette collaboration donnerait, sans doute, deux œuvres d'une grande beauté, puisqu'elles seraient conçues en commun par les deux plus grands sculpteurs. Les deux hommes acceptèrent cette proposition avec joie. Dans les jours qui suivirent, les esclaves entendirent d'incessants coups de ciseau. Kalos et Musidis travaillèrent ensemble, mais dérobèrent leurs œuvres aux yeux du public. A part eux, personne ne put voir les deux silhouettes divines taillées avec habileté dans les rudes blocs, informes depuis que le monde est monde.

La nuit, comme autrefois, Musidis fréquentait les banquets de Tégée, tandis que Kalos errait seul dans l'oliveraie. Mais, au bout de quelque temps, Musidis parut préoccupé. C'était curieux, disait-on, que la tristesse vînt s'emparer de quelqu'un qui avait toute chance d'atteindre la consécration suprême. Plusieurs mois s'écoulèrent encore, mais rien dans l'attitude de Musidis ne laissait supposer qu'il se réjouissait de sa situation privilégiée. Enfin, un jour, il se mit à parler de l'étrange maladie de Kalos. Plus personne alors ne s'étonna de sa sombre humeur, car tout le monde savait quels sentiments de profonde amitié liaient les deux hommes. Par la suite, de nombreux visiteurs vinrent s'enquérir de la santé de Kalos. Ils remarquèrent évidemment la pâleur de son visage, mais aussi l'heureuse sérénité de son regard. Musidis, au contraire, tourmenté et anxieux, repoussait tous ses esclaves et ne laissait à nul autre que lui-même le soin de nourrir et de veiller son ami. Dissimulées derrière de lourdes tentures, se trouvaient les deux statues inachevées de Tyché, qui n'avaient pas été touchées depuis longtemps par le malade et son ami. Malgré les soins zélés de Musidis et d'un médecin, la santé de Kalos déclinait. Et plus elle déclinait, plus le malade demandait à être transporté dans l'oliveraie qu'il aimait tant. Il tenait absolument à rester là-bas, tout seul, comme s'il désirait parler à des êtres invisibles. Son ami cédait à toutes ses exigences, mais il avait le cœur gros à l'idée que Kalos éprouvait plus d'affection pour les esprits de l'oliveraie que pour lui-même.

La fin se fit proche, et Kalos se mit à parler de l'au-delà. Musidis, en pleurant, lui promit une sépulture plus belle que le mausolée. Mais Kalos le supplia de ne plus parler de splendeurs de marbre. Un seul désir obsédait maintenant l'esprit du mourant : que l'on enterrât les branches d'un certain olivier avec lui, près de sa tête. Une nuit, alors qu'il reposait seul dans l'obscurité de l'oliveraie, Kalos mourut. Le tombeau de marbre que Musidis, frappé de douleur, sculpta pour son ami bien-aimé,

était d'une inimaginable beauté. Personne d'autre que Kalos n'aurait pu créer de tels bas-reliefs, où étaient représentées toutes les splendeurs de l'Élysée. Et Musidis n'oublia pas de déposer près de la tête de Kalos les branches d'olivier. Quand l'intensité de la douleur de Musidis fit place à la résignation, il se remit avec ardeur à travailler à la statue de Tyché. C'est lui qui aurait tous les honneurs. Sa tâche fut comme une échappatoire à son chagrin, et il travaillait de plus en plus chaque jour, abandonnant les distractions qu'il avait naguère aimées. Il passait ses soirées près de la tombe de son ami, où un jeune olivier avait pris racine à l'endroit même où reposait la tête du mort. La croissance de cet arbre avait été si rapide et sa forme était si étrange que tous ceux qui le regardaient, s'exclamaient de surprise. Musidis semblait fasciné, il éprouvait à la fois de l'attirance et de la répulsion.

Trois ans après la mort de Kalos, Musidis envoya un messager au tyran de Syracuse, et l'on murmura sur l'agora de Tégée que la puissante statue était terminée. À cette époque, l'arbre de la tombe avait atteint des proportions étonnantes, dépassant tous les arbres de son espèce ; une branche singulièrement puissante dominait même l'appartement où travaillait Musidis. Comme beaucoup de visiteurs venaient voir l'arbre prodigieux et admirer le travail de l'artiste, Musidis était rarement seul. Mais il n'était pas gêné par cette foule. Et même, il semblait craindre de rester seul maintenant que son travail absorbant était terminé. Le vent froid des montagnes soufflait sur l'oliveraie et l'arbre de la tombe émettait d'étranges sons, vaguement articulés. Le ciel était sombre le soir où les émissaires du tyran arrivèrent à Tégée. On savait qu'ils allaient chercher la grande statue de Tyché et apporter les honneurs éternels à Musidis. C'est pourquoi on les accueillit très chaleureusement. Dans le courant de la nuit, une violente tempête se déchaîna sur la crête du mont Ménale, et ceux qui habitaient Syracuse furent contents d'être bien à l'abri dans la ville. Ils parlèrent de leur illustre tyran et de la splendeur de sa capitale, et évoquèrent la gloire de la statue que Musidis avait élevée pour lui. Et puis les hommes de Tégée parlèrent de la bonté de Musidis, de son chagrin pour son ami, et ils dirent comment les lauriers qui allaient couronner son art n'arriveraient sans doute pas à le consoler de l'absence de Kalos, qui aurait peut-être porté ces lauriers à sa place. Ils parlèrent de l'arbre qui poussait sur la tombe près de la tête de Kalos. Le vent hurlait horriblement, et ensemble les gens de Syracuse et d'Arcadie adressèrent des prières à Éole.

Quand le soleil se leva le lendemain matin, les proxènes conduisirent les messagers du tyran en haut de la côte, à la demeure du sculpteur, mais le vent de la nuit avait fait d'étranges ravages. Les cris des esclaves s'élevaient sur un spectacle désolant, car plus rien ne restait des colonnades brillantes du vaste vestibule de l'oliveraie où Musidis avait rêvé et travaillé. Seuls quelques murs peu élevés se dressaient encore

tristement, car la lourde branche de l'arbre étrange s'était abattue sur le somptueux péristyle, réduisant la grandiose architecture de marbre à un amas de ruines. Tous demeurèrent abasourdis, regardant alternativement les ruines et le grand arbre sinistre dont l'aspect était si bizarrement humain, et dont les racines s'enfonçaient si curieusement dans le tombeau sculpté de Kalos. Leurs craintes et leurs inquiétudes augmentèrent quand ils pénétrèrent dans l'appartement dévasté, car on ne trouva aucune trace de l'aimable Musidis, ni de la merveilleuse statue de Tyché. Seul le chaos régnait sur ces ruines monstrueuses. Les envoyés des deux cités repartirent fort déçus. Ceux de Syracuse parce qu'ils n'avaient pas de statue à emporter, ceux de Tégée parce qu'ils n'avaient pas d'artiste à récompenser. Toutefois, les Syracusiens réussirent à acquérir, après quelque temps, une splendide statue à Athènes et les Tégéens se consolèrent en élevant sur l'agora un temple de marbre célébrant les dons, les vertus et la piété fraternelle de Musidis.

Mais l'oliveraie est toujours là, ainsi que l'arbre qui pousse sur la tombe de Kalos, et le vieil apiculteur m'a conté que, quelquefois, les buissons murmurent dans le vent de la nuit, répétant sans cesse :

« Oida ! Oida ! — Je sais ! Je sais ! »

LES CHATS D'ULTHAR

The Cats of Ulthar – 1920 (1920)

Traduction par Paule Pérez.

On raconte que dans Ulthar, de l'autre côté de la rivière Skaï, aucun homme n'a droit de tuer un chat. J'en suis d'autant plus convaincu que mes yeux se posent sur celui qui est assis là, ronronnant près du feu. Le chat est un animal mystérieux. Il devine et voit des choses que les humains ne perçoivent pas. N'est-il pas l'âme de l'antique Égypte et le sujet des contes oubliés de Meroe et Ophir ? De plus, il est apparenté au Seigneur de la Jungle, et comme tel, il est l'héritier des secrets de la sombre et inquiétante Afrique. Le Sphinx est son cousin. Il parle le même langage, mais il est plus ancien que lui et il se souvient de ce que le Sphinx a oublié.

À Ulthar, longtemps avant que l'on interdît d'abattre les chats, il y avait un vieux paysan et sa femme qui prenaient plaisir à prendre au piège, pour les tuer, les chats de leurs voisins. Pourquoi se livraient-ils à ce massacre ? Je l'ignore. Beaucoup de gens ont les chats en horreur, et ils ne supportent pas de les voir se glisser furtivement dans les cours et les jardins après le crépuscule. Peut-être ce couple était-il du nombre, toujours est-il qu'ils tuaient tous les chats qui s'approchaient de leur maison. D'après les cris que l'on percevait la nuit, de nombreux villageois pensaient que le couple devait avoir un procédé bien particulier pour se défaire des animaux. Mais ils évitaient soigneusement d'en parler avec le vieil homme et sa femme. Il faut dire que l'expression de leurs deux visages ridés était effrayante. En vérité, si les propriétaires de chats haïssaient ces étranges habitants d'une minuscule chaumière, dissimulée sous des chênes centenaires, derrière une cour abandonnée, ils les craignaient plus encore. Et au lieu de les traiter comme des assassins, ils se contentaient d'empêcher leurs animaux favoris de s'approcher de la maison maudite. Lorsque, à la suite d'une imprudence, un chat disparaissait et que l'on entendait dès la nuit tombée les bruits étranges, il ne restait plus à son maître qu'à se lamenter, ou à se consoler en remerciant le destin que ce ne fut pas l'un de ses enfants qui eût disparu. Car les gens d'Ulthar étaient simples. Ils ne savaient pas d'où les chats étaient originaires. Un jour, une caravane d'étrangers venus du sud pénétra dans les rues étroites et pavées d'Ulthar. Ces voyageurs avaient la peau sombre et ne ressemblaient pas à ceux qui traversaient, deux fois l'an, le village. Pour quelque argent, ils disaient la bonne aventure sur la place du marché, et achetaient avec leurs gains des colliers de verroterie. Personne n'aurait su dire quel était leur pays d'origine. Mais leur

comportement était curieux et leurs singulières prières étonnaient. Sur les flancs de leurs roulottes, ils avaient peint de curieuses silhouettes dont les corps humains portaient des têtes de chats, de faucons, de béliers et de lions. Le chef de la caravane avait sur la tête un bonnet décoré d'une paire de cornes et d'un curieux cercle.

Il y avait, dans cette singulière caravane, un petit garçon orphelin de père et de mère, qui avait reporté toute son affection sur un charmant chaton noir. La peste n'avait pas épargné les siens, mais elle lui avait laissé, quand même, cette petite créature soyeuse pour apaiser son chagrin. Lorsqu'on est très jeune, on peut trouver une consolation à voir gambader joyeusement un petit chat noir. Le garçon, que les gens basanés appelaient Ménès, souriait plus souvent qu'il ne pleurait pendant qu'il jouait avec son petit animal sur les marches d'une roulotte bizarrement peinte. Au troisième matin du séjour des voyageurs à Ulthar, Ménès ne retrouva pas son chaton noir. En le voyant sangloter sur la place du marché, certains villageois lui parlèrent du vieil homme et de sa femme, et des bruits que l'on entendait la nuit près de leur maison. Lorsqu'il eut écouté ces paroles, l'enfant s'arrêta de pleurer et se mit à méditer. Puis il fit une prière. Il tendit les bras vers le soleil, et récita des litanies dans une langue qu'aucun habitant d'Ulthar ne pouvait comprendre. À ce moment-là, les nuages prirent une forme curieuse. Il se formait dans le ciel des silhouettes indistinctes et nébuleuses de plantes exotiques, de créatures hybrides couronnées de cercles entourés de cornes. La nature aime prendre parfois ces figures tourmentées qui impressionnent les imaginatifs. Cette nuit-là, les voyageurs quittèrent Ulthar, et on ne les revit jamais plus.

Le lendemain matin, les villageois s'aperçurent, bouleversés, que les chats avaient disparu. L'animal familier semblait avoir déserté tous les foyers. Petit, grand, gros, noir, gris, jaune, rayé, il n'y avait plus un seul chat dans tout le village. Le vieux Kranon, le bourgmestre, jura que les gens à la peau sombre s'étaient emparés de tous ces animaux pour venger la mort du petit chat de Ménès, et il maudit et la caravane, et le jeune garçon. Mais Nith, le fluet notaire, déclara qu'il s'agissait sans doute encore d'un mauvais tour du vieux villageois et de sa femme, car leur haine des chats empirait de jour en jour. Pourtant, personne n'osa incriminer le sinistre couple. Atal, le fils de l'aubergiste, jura bien qu'il avait vu tous les chats d'Ulthar réunis au crépuscule dans la cour déserte de la chaumière. Mais pouvait-on accorder crédit au récit d'un si jeune garçon ? Celui-ci racontait que tous les chats avaient suivi solennellement deux d'entre eux, comme s'ils accomplissaient un rite inconnu. Mais les villageois, tout en craignant que le vieillard et sa femme eussent envoûté les chats pour les faire mourir, préférèrent ne pas se rendre à la lugubre demeure. Ils attendraient que le couple sorte pour l'accabler de reproches. Ulthar s'endormit en

colère. Mais à l'aube un miracle semblait s'être produit, car les habitants retrouvèrent, à leur réveil, tous les chats du village. Petits, grands, gros, noirs, gris, jaunes, rayés, tous les chats étaient revenus. Ils semblaient gras et luisants, et ils ronronnaient de plaisir. Les citoyens discutèrent de cet événement et s'étonnèrent grandement de cette étrange aventure. Le vieux Kranon répéta que c'était là l'œuvre des gens à la peau basanée, puisqu'il était de notoriété publique que les chats ne revenaient jamais vivants de la chaumière du sinistre couple. Tout le monde tomba d'accord sur le fait que, les chats ne touchant plus à leurs pâtées ni à leurs soucoupes de lait, il y avait là quelque chose de curieux. Pendant deux jours entiers, les chats d'Ulthar refusèrent de toucher à leur nourriture et se chauffèrent au soleil ou près des foyers. Une semaine se passa avant que les villageois remarquent qu'il n'apparaissait plus aucune lumière à la fenêtre de la chaumière, sous les arbres. Puis le fluet Nith déclara que personne n'avait plus vu le vieil homme et sa femme depuis la nuit où les chats avaient disparu. Une semaine plus tard, le bourgmestre surmonta ses craintes pour aller voir ce qui se passait dans la silencieuse demeure. Il prit la précaution d'y aller accompagné de deux témoins : Shang, le forgeron, et Thul, le tailleur de pierre. Lorsqu'ils eurent enfoncé la porte, ils ne trouvèrent que deux squelettes parfaitement nettoyés, et un grand nombre de scarabées étranges qui grouillaient à travers toute la pièce. Cette découverte donna lieu à de nombreuses discussions. Zoth, le juge, se disputait à longueur de temps avec Nith, le fluet notaire. Kranon, Shang et Thul étaient pressés de questions. Même le jeune Atal, le fils de l'aubergiste, fut interrogé à plusieurs reprises et reçut des bonbons en récompense. On parla du vieux villageois et de sa femme, de la caravane et des étrangers à la peau sombre, du petit Ménès et de son chaton noir, des prières de Ménès et du ciel tourmenté, de ce que les chats avaient fait la nuit où la caravane était partie, et de ce qu'on avait trouvé plus tard dans la chaumière, sous les arbres sombres de la cour repoussante. Et, pour finir, les bourgeois instituèrent cette loi remarquable dont les commerçants parlent à Hotheg et les voyageurs à Nir. À savoir qu'à Ulthar aucun homme n'a le droit de tuer un chat.

LES AUTRES DIEUX

The Other Gods - 1933 (1921)

Traduction par Paule Pérez.

Au sommet du pic le plus élevé de la terre, demeurent les dieux qui ne souffrent pas qu'aucun mortel les regarde. Jadis ils habitaient des pics moins élevés, mais les hommes des plaines escaladèrent les pentes rocheuses et neigeuses, poussant les dieux vers les hauteurs, où ils se trouvent à présent.

En quittant leur demeure précédente, ils emportèrent avec eux tout ce qui eût pu les signaler. Ils laissèrent pourtant une sculpture gravée sur le flanc d'une montagne, connue sous le nom de Ngranek.

Ils vivent à présent au pays inconnu de Kadath, dans un désert glacé qu'aucun homme ne traverse, et sont devenus farouches. Sévères, aussi, et alors que jadis ils acceptaient que les hommes les fissent déplacer, ils leur interdisent aujourd'hui de venir, ou, s'ils viennent, de repartir. Il est préférable que les humains ne connaissent pas Kadath, dans le désert glacé, sinon ils tenteraient de s'y rendre.

Parfois, quand les dieux ont la nostalgie de la terre, ils viennent rendre visite dans la nuit calme aux pics qu'ils habitaient autrefois, et ils pleurent doucement en essayant de jouer comme jadis sur les pentes.

Les hommes ont entendu les pleurs des dieux sur Thurai au sommet neigeux, mais ils ont cru que c'était la pluie, et ils ont entendu les soupirs des dieux à l'aube dans les vents plaintifs de Lerion. Les dieux voyagent dans des vaisseaux de nuages, et les sages villageois connaissent des légendes qui les tiennent éloignés de certains pics élevés la nuit, lorsqu'il y a des nuages, car les dieux ne sont pas aussi indulgents qu'autrefois.

À Ulthar, de l'autre côté de la rivière Skai, habitait autrefois un vieil homme désireux de contempler les dieux de la terre. Un homme très érudit, qui connaissait les sept livres cryptiques de la terre, un familier des manuscrits de la ville éloignée et pétrifiée de Lomar. Son nom : Barzai le Sage. Les villageois racontent comment, la nuit d'une éclipse bizarre, il escalada la montagne.

Il savait tant de choses sur les dieux et sur leurs allées et venues, il devinait tellement leurs secrets, qu'on pensait qu'il était lui-même un demi-dieu. Ce fut lui qui conseilla aux bourgeois d'Ulthar de passer leur loi contre le meurtre des chats, et qui

révéla au jeune prêtre Atal où se rendent les chats morts, à minuit, la nuit de la Saint-Jean. Barzai était instruit dans la science des dieux de la terre, et était possédé du désir de voir leur visage. Il pensait que sa grande connaissance des dieux le protégerait de leur colère. Aussi décida-t-il de monter au sommet du Hatheg-Kla élevé et rocheux, une nuit où il était sûr que les dieux y seraient.

Le Hatheg-Kla se trouve dans le désert rocailleux au-delà de Hatheg, dont il porte le nom, et s'élève comme une statue de pierre au fond d'un temple silencieux. Il y a toujours du brouillard autour de son sommet, car les brumes sont les souvenirs des dieux, et les dieux aimaient bien Hatheg à l'époque… Souvent les dieux de la terre rendent visite au Hatheg dans leurs vaisseaux de nuages, répandant de pâles vapeurs sur les pentes tandis qu'ils dansent parmi leurs souvenirs sur le sommet, quand la lune est claire. Les villageois de Hatheg prétendent qu'il est imprudent d'escalader le Hatheg en temps normal, et que c'est un danger de mort que de l'escalader la nuit, quand les pâles vapeurs dérobent le sommet à la lumière de la lune.

Mais Barzai ne les écouta pas quand il arriva d'Ulthar en compagnie du jeune prêtre Atal, qui était son disciple. Atal n'était qu'un fils d'aubergiste, et il avait quelquefois peur, mais le père de Barzai, lui, avait été un seigneur, dans un château ancien, c'est pourquoi Barzai n'avait pas de superstitions aussi ordinaires. Il se moquait des villageois craintifs. Les deux hommes quittèrent la ville et s'enfoncèrent dans le désert de pierres, malgré les lamentations des paysans. La nuit, près de leur feu de camp, ils parlaient des dieux. Ils voyagèrent ainsi pendant plusieurs jours, et virent de loin le mont, majestueux avec son auréole de brume. Le treizième jour, ils parvinrent au pied de la montagne, et Atal fit état de ses craintes. Mais Barzai était vieux et savant, il n'avait pas peur. Audacieusement, il ouvrit la route en escaladant la pente qu'aucun homme n'avait foulée depuis l'époque de Sansu (à qui il est fait allusion avec terreur dans les *Manuscrits pnakotiques)*.

Le chemin était rocheux et rendu dangereux par des crevasses, des rocs et des chutes de pierres. Puis le temps se fit froid et neigeux. Barzai et Atal glissaient et tombaient souvent tandis qu'ils grimpaient avec leurs bâtons et leurs haches. Enfin, l'air se raréfia et le ciel changea de couleur. Les grimpeurs eurent de la difficulté à respirer. Mais ils continuèrent à progresser, émerveillés de l'étrangeté du paysage, excités à l'idée de ce qui arriverait au sommet quand la lune brillerait et que les pâles vapeurs se répandraient.

Pendant trois jours, ils continuèrent à grimper vers le toit du monde, puis ils campèrent pour attendre que la lune se couvrit de nuages. Pendant quatre nuits il n'y eut aucun nuage, et la lune brilla froidement à travers les fines brumes qui entouraient

le sommet silencieux. Puis la cinquième nuit, qui était celle de la pleine lune, Barzai vit des nuées épaisses arriver du nord, et veilla avec Atal pour les voir s'approcher. Elles voguaient, épaisses et mystérieuses, sur un rythme délibérément lent. Elles se disposèrent autour du pic, bien au-dessous des veilleurs, dissimulant la lune et le sommet aux regards. Les deux hommes fixèrent le spectacle une longue heure durant, tandis que les vapeurs tourbillonnaient et que l'écran des nuages s'épaississait.

Barzai connaissait les habitudes des dieux de la terre. Il écoutait avec attention, mais Atal sentait le froid des brumes humides, et il avait peur. Quant Barzai se mit à grimper plus haut et à leur faire signe, Atal mit longtemps à le suivre. Les vapeurs étaient tellement épaisses que le chemin était difficile. Lorsque enfin il se mit en route, Atal voyait à peine la forme grise de Barzai sur la pente, dans la lueur nuageuse de la lune. Barzai était fort en avant, et semblait grimper beaucoup plus facilement qu'Atal, malgré son âge. Il ne craignait pas l'altitude, qui devenait insupportable, et il n'hésitait pas devant les larges crevasses noires qu'Atal avait du mal à sauter. Ils continuèrent donc à monter par-dessus les rocs et les gouffres dangereux, parfois effrayés de l'ampleur du silence des sommets glacés et désolés et des hauteurs de granit. Tout à coup, Barzai disparut à la vue d'Atal, escaladant une paroi qui semblait émerger pour barrer le passage à quiconque n'était pas un admirateur des dieux de la terre. Atal se trouvait bien au-dessous, et se demandait ce qu'il ferait lorsqu'il arriverait à cet endroit, quand il remarqua que la lumière s'était curieusement intensifiée, comme si le sommet sans nuages, rendez-vous des dieux éclairé par la lune, était tout proche. Et tandis qu'il grimpait vers la paroi proéminente et vers le ciel éclairé, une terreur immense s'empara de lui. C'est alors qu'à travers les brumes il entendit la voix de Barzai qui criait avec ravissement :

« J'ai entendu les dieux. J'ai entendu les dieux de la terre chanter sur le Hatheg. Les voix des dieux de la terre sont à présent comme celle de Barzai le Prophète, les brumes sont légères et la lune est brillante, et je verrai les dieux danser au sommet qu'ils ont tant aimé dans leur jeunesse. La sagesse de Barzai l'a rendu plus grand que les dieux de la terre, et contre sa volonté leurs charmes et leurs barrières ne peuvent rien faire. Barzai contemplera les dieux, les dieux orgueilleux, les dieux qui méprisent la vue de l'homme. »

Atal ne pouvait entendre ces voix, mais il était maintenant tout près de la paroi proéminente, et cherchait des prises pour ses pieds. Puis il entendit la voix de Barzai devenir plus forte et plus aiguë.

« La brume est très légère et la lune projette des ombres sur la pente, les voix des dieux de la terre sont fortes, et ils craignent la venue de Barzai le Sage, qui est plus

grand qu'eux. La lueur de la lune vacille, pendant que les dieux dansent. Je vais voir les silhouettes qui dansent et qui sautent à la lueur de la lune, la lumière est plus faible et les dieux ont peur. »

Tandis que Barzai criait ces paroles, Atal progressait vers le sommet comme si les lois de la terre s'inclinait devant d'autres lois plus fortes. Car si le chemin était plus escarpé que jamais, la voie était à présent rendue étrangement facile, et la paroi proéminente fut à peine un obstacle quand il l'atteignit et se laissa glisser sur elle. La lueur de la lune avait diminué, et tandis qu'Atal continuait à monter à travers les brumes, il entendit son compagnon hurler parmi les ombres.

« La lune est sombre et les dieux dansent dans la nuit. Il y a de la terreur dans le ciel, car sur la lune s'est abattue une éclipse qu'aucun livre humain ou divin n'a jamais prédite. Il y a de la magie inconnue à Hatheg, car les cris des dieux effrayés se sont transformés en rires, et les pentes de glace montent dans les cieux noirs vers lesquels je me dirige. Hei ! Hei ! Enfin ! Dans la lueur incertaine, j'aperçois les dieux de la terre. »

C'est alors qu'Atal, glissant vertigineusement sur des escarpements, entendit dans l'obscurité un rire épouvantable mêlé à un cri jamais entendu, si ce n'est dans le Phlégéthon des cauchemars indicibles. Un cri où se reflétaient toute l'horreur et toute l'angoisse d'une vie entière, rassemblées dans un seul moment.

« Les *autres* dieux, les *autres* dieux ! Les dieux des enfers extérieurs qui protègent les faibles dieux de la terre ! Ne regarde pas ! Retourne-t'en ! Ne regarde pas ! La vengeance des abîmes infinis ! Ce gouffre maudit et damné… ! Dieu miséricordieux de la terre !… Je tombe dans le ciel ! »

Et tandis qu'Atal fermait les yeux, se bouchait les oreilles et essayait de descendre pour échapper à l'attraction puissante des hauteurs inconnues, un orage terrible éclata sur le Hatheg, qui réveilla les braves villageois des plaines et les bons bourgeois de Hatheg, Nir et Ulthar, et leur fit contempler à travers les nuages cette étrange éclipse de lune qu'aucun livre n'avait prévue. Quand la lune disparut enfin, Atal était en sécurité sur les glaciers inférieurs de la montagne, hors de la vue des dieux de la terre ou des autres dieux.

Or, il est dit dans les *Manuscrits pnakotiques* que Sansu ne trouva rien d'autre que de la glace et du roc quand il escalada le Hatheg aux premiers âges du monde. Pourtant, quand les hommes d'Ulthar, de Nir et de Hatheg surmontèrent leurs craintes et gravirent la montagne, de jour, à la recherche de Barzai le Sage, ils trouvèrent, gravé dans la pierre du sommet, un curieux symbole cyclopéen de cinquante coudées de large, comme si la roche avait été travaillée par un ciseau titanesque. Et le symbole

ressemblait à ce que les érudits ont vu dans les parties des *Manuscrits pnakotiques* trop anciennes pour être déchiffrées.

On ne retrouva jamais Barzai le Sage, et jamais Atal le saint prêtre ne put prier pour le repos de son âme. Depuis, jusqu'à ce jour, les peuples d'Ulthar, de Nir et de Hatheg ont peur des éclipses, et prient la nuit quand de pâles vapeurs cachent le sommet de la montagne et la lune. Et au-dessus des brumes du Hatheg, les dieux de la terre dansent parfois avec leurs souvenirs, car ils savent qu'ils sont en sécurité. Ils aiment venir de Kadath l'inconnue, sur leurs vaisseaux de nuages, jouer comme dans l'ancien temps, lorsque la terre était jeune et que les hommes ne gravissaient pas les cimes inaccessibles.

CELEPHAÏS

Celephaïs - 1922 (1920)

Traduction par Paule Pérez.

En rêve, Kuranes contempla la cité dans la vallée. La côte s'étendant derrière le pic neigeux qui domine la mer, et les galères aux couleurs gaies qui sortent du port pour aller vers les régions lointaines où le ciel et la mer se rejoignent. Ce fut également en rêve qu'il acquit ce nom de Kuranes, car, lorsqu'il s'éveilla, il constata qu'on l'appelait autrement. Peut-être était-ce pour lui chose naturelle que de rêver d'un nouveau nom, car, dernier descendant d'une famille, et seul parmi les millions d'habitants indifférents de Londres, rares étaient ceux qui lui parlaient pour lui rappeler qui il avait été. Il avait perdu ses terres et son argent, et n'aimait guère les manières des gens qui l'entouraient. Il préférait rêver et transcrire ses rêves. Ceux à qui il montrait ses écrits se moquaient de lui si bien qu'il les garda pour lui seul, et finalement cessa d'écrire. Plus il s'éloignait du monde qui l'entourait, et plus ses rêves devenaient merveilleux : il aurait donc été vain d'essayer de les coucher sur le papier. Kuranes n'était pas moderne, il ne pensait pas de la même façon que ceux qui écrivent. Tandis que ceux-ci s'efforcent de dépouiller la vie des voiles brodés des mythes qui l'entourent, montrant dans sa laideur cette triste chose qu'est la réalité, Kuranes recherchait uniquement la beauté. Quand la vérité et l'expérience n'eurent pas réussi à la lui révéler, il la chercha dans l'imagination et dans l'illusion, et la trouva toute proche, parmi les souvenirs nébuleux des contes et des rêves de son enfance. Enfant, nous écoutons et nous rêvons, nous avons des pensées encore floues, et quand, une fois adultes, nous essayons de les faire revivre en notre mémoire, le poison prosaïque de la vie ternit ces visions. Mais certains d'entre nous s'éveillent la nuit avec d'étranges fantasmes de collines et de jardins enchantés, de fontaines chantant dans le soleil, de falaises dorées qui surplombent des mers calmes, de plaines qui s'étendent jusqu'au pied de cités endormies et de légions de héros qui galopent sur des chevaux blancs caparaçonnés à l'orée de forêts épaisses. Alors, nous savons que nous sommes retournés en arrière, par des portes d'ivoire, dans ce monde merveilleux qui fut le nôtre avant l'âge de raison, qui est celui de la tristesse.

Kuranes revint très brusquement dans l'univers de son enfance. Il avait « revu » la maison où il était né, la vaste demeure de pierre couverte de lierre où treize générations de ses ancêtres avaient vécu et où il avait espéré mourir. Le clair de lune resplendissait, et il était sorti dans la nuit d'été parfumée. Il avait traversé les jardins,

descendu les terrasses, longé l'allée de chênes du parc et marché sur la longue route blanche qui mène au village. Celui-ci semblait ancien. Kuranes se demanda si les toits pointus des petites maisons cachaient le sommeil ou la mort. Dans les rues, une herbe haute poussait. De chaque côté, des fenêtres aux vitres brisées. Kuranes ne s'était pas attardé. Comme poussé vers un but, il avait poursuivi son chemin. Puis il avait été attiré dans une ruelle qui montait aux falaises, et était arrivé, enfin, au précipice, où le village et le monde entier tombaient à pic dans le vide sans écho de l'infini. Là où même le ciel était vide, sans lune et sans étoiles. La foi l'avait poussé à continuer au-dessus du précipice et dans le gouffre, où il était descendu en flottant.

Il avait contemplé des rêves sombres et sans forme, des sphères vaguement éclairées qui pouvaient être des rêves à moitié rêvés, des choses ailées qui riaient et semblaient se moquer de tous les rêveurs de l'univers. Puis une déchirure parut s'ouvrir dans l'obscurité devant lui, et il revit, au loin, la cité dans la vallée, radieuse et étincelante au-dessous de lui, avec la mer et le ciel à l'arrière-plan et une montagne au sommet neigeux près du rivage. Kuranes se réveilla à ce moment précis. Mais il savait déjà que ce qu'il avait vu n'était autre chose que Celephaïs, la vallée de Ooth-Nargai, de l'autre côté des collines de Tanarie, où son esprit était demeuré l'éternité d'une heure par un après-midi d'été, il y avait bien longtemps. Il s'était éloigné de sa nurse et, étendu sur une proche falaise, il avait laissé la chaude brise marine le bercer et l'endormir. Il avait protesté quand on l'avait retrouvé, réveillé, et reconduit à la maison, car, au moment où on l'avait réveillé, il était sur le point de s'embarquer sur une galère dorée vers ces régions attirantes où le ciel et la mer se rencontrent. Et à présent, il était également furieux de s'éveiller, car il avait retrouvé sa fabuleuse cité, après quarante pénibles années.

Trois nuits plus tard, Kuranes revint à Celephaïs. Comme la fois précédente, il rêva d'abord du village endormi et mort, et de l'abîme sur lequel on doit flotter en silence. Puis la déchirure s'ouvrit de nouveau, et il aperçut les minarets scintillants de la cité, il vit les gracieuses galères à l'ancre dans le port bleu, observa les arbres gingko, sur le mont Aran, frémissant sous la brise marine. Mais cette fois il ne fut pas arraché à cette vision, et, comme s'il avait des ailes, il se posa doucement sur une colline herbeuse. Il était vraiment revenu dans la vallée de Ooth-Nargai et dans la splendide cité de Celephaïs.

Au pied de la colline, parmi les herbes parfumées et les fleurs éclatantes, Kuranes marcha. Il franchit le Naraxa torrentueux sur un petit pont de bois, où il avait gravé son nom bien des années auparavant, traversa les bosquets jusqu'au grand pont de pierre à l'entrée de la cité. Rien n'avait vieilli. Les murs de marbre n'étaient pas décolorés et les statues de bronze poli n'étaient pas ternies. Jusqu'aux sentinelles sur

les remparts qui étaient les mêmes, aussi jeunes qu'auparavant. Quand il pénétra dans la cité, passa les portes de bronze et marcha sur les pavés d'onyx, les marchands et les chameliers le saluèrent comme s'il n'était jamais parti, et ce fut la même chose au temple de turquoise de Nath-Horthath, où les prêtres couronnés d'orchidées lui déclarèrent que le temps n'existait pas à Ooth-Nargai et que la jeunesse y était éternelle. Puis Kuranes prit la rue des colonnes pour atteindre la muraille, près de la mer, où se rassemblent commerçants, marins, hommes étranges venus des contrées où la mer et le ciel se rencontrent. Il resta là longtemps, contemplant le port coloré où les vagues scintillaient sous un soleil inconnu et où les galères venues de loin voguaient sur l'eau. Et il contempla aussi le mont Aran, qui s'élevait majestueusement au-dessus de l'océan, avec ses pentes couvertes d'arbres et son blanc sommet touchant le ciel.

Plus que jamais, Kuranes désirait partir sur une galère vers ces lieux lointains dont il avait entendu tant de contes étranges. Il se remit à chercher le capitaine qui avait accepté de l'emmener autrefois. Il trouva l'homme, Athib, assis sur le même coffre d'épices. Ensemble ils ramèrent jusqu'à une galère du port, et, après avoir donné des ordres aux marins, commencèrent à s'éloigner sur la mer houleuse qui conduit au ciel. Plusieurs jours, ils voguèrent au gré des flots, jusqu'à ce que, finalement, ils arrivent là où la mer et la terre se rencontrent. La galère ne s'arrêta pas, mais se mit à flotter aisément dans le bleu du ciel parmi les nuages floconneux et teintés de rose. Et, loin sous la quille, Kuranes pouvait voir des pays étranges, des rivières et des cités d'une beauté extraordinaire, qui s'étendaient, indolents, sous le soleil. Enfin, Athib lui dit que leur voyage approchait de son terme, et qu'ils entreraient bientôt dans le port de Serranian, la cité de marbre rose des nuages, sur la côte éthérée où le vent de l'ouest se mêle au ciel ; mais au moment où les plus hautes tours sculptées de la cité lui apparaissaient, il y eut un bruit quelque part dans l'espace et Kuranes s'éveilla dans sa mansarde de Londres.

Pendant plusieurs mois, ensuite, Kuranes chercha en vain à retrouver Celephaïs et ses galères voguant vers le ciel. Personne dans ses rêves ne fut capable de lui indiquer le chemin de Ooth-Nargai, de l'autre côté des collines de Tanarie. Une nuit, il vola au-dessus de montagnes sombres où brillaient des feux de camp isolés, très éloignés les uns des autres, et où l'on voyait d'étranges troupeaux dont les chefs portaient des clochettes. Dans la partie la plus sauvage de cette contrée inconnue, il découvrit un vieux mur de pierre qui zigzaguait sur les crêtes et les vallées, trop gigantesques pour avoir été construit par des mains d'hommes, et si long qu'on n'en pouvait apercevoir la fin. Au-delà de cette muraille, dans l'aube grise, il parvint dans une contrée de jardins. Au lever du soleil, il y découvrit une telle splendeur de fleurs rouges et blanches, de feuillages et de pelouses vertes, d'allées blanches, de ruisseaux

de diamants, de lacs d'azur, de ponts sculptés, et de pagodes aux toits rouges, que dans son plaisir il en oublia Celephaïs.

Une autre nuit, Kuranes grimpa un interminable escalier en spirale, aux degrés humides, et parvint à la fenêtre d'une tour qui dominait une vaste plaine et une rivière éclairée par la lune. Dans la cité silencieuse qui s'étendait au bord de la rivière, il eut l'impression de contempler un paysage déjà connu. Il serait descendu pour demander la route de Ooth-Nargai, si une aurore inquiétante n'avait surgi d'un endroit lointain, au-delà de l'horizon, révélant la ruine et la vieillesse de la cité, la stagnation de la rivière couverte de roseaux et la mort qui régnait sur ce pays depuis que le roi Kyranatholis, revenu de ses conquêtes, avait subi chez lui la vengeance des dieux.

C'est ainsi que Kuranes chercha en vain la merveilleuse cité de Celephaïs et ses galères qui voguent dans le ciel vers Serranian. Il vit beaucoup de merveilles, et une fois il échappa de justesse au grand prêtre, qu'on ne peut décrire, qui porte un masque de soie jaune sur le visage et vit seul dans un monastère de pierres préhistoriques, sur le plateau désertique et glacé de Leng. Avec le temps, il ne put plus supporter les mornes intervalles du jour, et se mit à acheter des drogues pour augmenter ses périodes de sommeil. Le hachisch l'aida beaucoup et l'envoya une fois dans une partie de l'espace où la forme n'existe pas. Un gaz de couleur violette lui dit que cette partie de l'espace se situait par-delà l'infini. Le gaz n'avait jamais entendu parler de planète ni d'organisme auparavant, mais il identifia Kuranes comme un simple produit de l'infini où la matière, l'énergie et la gravitation existent. Kuranes était maintenant impatient de retrouver Celephaïs et ses minarets, et augmentait ses doses de drogue.

Vint un jour où il se trouva à court d'argent. Puis, par une journée d'été, il fut renvoyé de sa mansarde et erra sans but dans les rues. Au-delà d'un pont, les maisons devinrent de plus en plus minces. C'est là que l'accomplissement se produisit, et qu'il rencontra le cortège venu de Celephaïs, pour l'y conduire définitivement. C'étaient de beaux cavaliers, montés sur des chevaux rouans, revêtus d'armures étincelantes, avec des tabards tissés d'or, aux blasons étranges. Ils étaient si nombreux que Kuranes les prit pour une armée, mais on les avait envoyés en son honneur ; puisque c'était lui qui avait créé Ooth-Nargai dans ses rêves, il allait maintenant être nommé son Dieu régnant pour toujours. Ils lui donnèrent un cheval et le mirent à la tête de la cavalcade, et tous galopèrent majestueusement à travers les plaines du Surrey, jusqu'à la région où Kuranes et ses ancêtres avaient vu le jour. C'était très étrange, mais les cavaliers semblaient remonter le temps au cours de leur galop. Quand il fit sombre, ils voyagèrent plus rapidement, jusqu'à ce qu'ils eussent l'impression de voler. À l'aube incertaine, ils arrivèrent dans un village que Kuranes avait vu vivant dans son enfance, et mort ou endormi dans ses rêves. À présent, il était vivant, et les villageois matinaux

s'inclinèrent très bas quand les cavaliers paradèrent dans la rue et tournèrent dans la ruelle qui se termine dans l'abîme des rêves. Kuranes n'avait pénétré dans cet abîme que la nuit, et il se demanda à quoi il ressemblait le jour. C'est pourquoi il attendait anxieusement d'y parvenir. Juste au moment où il arrivait au bord du précipice, une lueur dorée surgit de l'ouest et enveloppa tout le paysage de vapeurs éclatantes. L'abîme était un chaos bouillonnant de splendeurs roses et azurées, et des voix invisibles chantèrent avec exultation tandis que le cortège des cavaliers plongeait dans le vide et flottait gracieusement au-delà des nuées brillantes. Les cavaliers évoluèrent à l'infini, leurs montures galopant dans l'éther comme sur des sables d'or. Les vapeurs lumineuses s'entrouvrirent alors pour révéler une clarté plus lumineuse, la clarté de la cité de Celephaïs et de la côte qui s'étend derrière elle, du pic neigeux qui domine la mer et des galères aux couleurs gaies qui sortent du port et partent vers les régions éloignées où le ciel et la mer se rejoignent.

Et Kuranes régna alors sur Ooth-Nargai. Il y règne encore, et il y régnera toujours, même si au pied des falaises d'Innsmouth le ressac joue avec le corps d'un vagabond qui a traversé à l'aube le village désert, joue avec ce corps et le jette sur les rochers au pied de la tour Trevor recouverte de lierre, là où un brasseur millionnaire particulièrement odieux jouit des biens d'une noble famille aujourd'hui éteinte.

LA QUÊTE D'IRANON

The Quest of Iranon - 1935 (1921)

Traduction par Paule Pérez.

Un jeune homme, le front ceint d'une couronne de feuilles de vigne posée sur des cheveux blonds brillants de myrrhe, vêtu d'une tunique pourpre déchirée par les bruyères de la montagne, errait dans Teloth, la cité de granit. Les habitants de Teloth, hommes graves à la peau sombre, vivent dans des maisons carrées. Soupçonneux, ils demandèrent à l'étranger d'où il venait, quels étaient son nom et sa fortune. Le jeune homme répondit :

« Je m'appelle Iranon. J'arrive de la lointaine cité d'Aira, dont je n'ai conservé qu'un vague souvenir que je tente de retrouver. Ma vocation consiste à créer de la beauté en perpétuant les évocations de l'enfance. Je chante des hymnes que j'ai appris à Aira. Ma richesse, c'est mes chansons. Elles sont faites de petits souvenirs, de rêves et d'espoirs que je fredonne le soir, dans les jardins, lorsque la lune est douce, et que le vent d'ouest agite les bourgeons de lotus. »

Après avoir entendu cela, les habitants de Teloth se concertèrent. Si le rire et les chansons sont inconnus dans la ville de granit, ces hommes graves regardent parfois, au printemps, du côté des collines karthiennes, en songeant aux luths d'Oonai dont parlent les voyageurs. C'est pourquoi ils prièrent l'étranger de rester et de chanter dans le square devant la tour de Mlin, bien qu'ils n'aimassent ni la couleur de sa tunique déchirée, ni la myrrhe de ses cheveux, ni sa couronne de feuilles de vigne, ni la jeunesse de sa voix d'or.

Le soir, Iranon chanta. Tandis qu'il chantait, un vieil homme pria et un aveugle affirma qu'il voyait une auréole autour de la tête du jeune poète. Mais la plupart des hommes de Teloth bâillèrent. Quelques-uns rirent et d'autres s'endormirent : Iranon ne disait rien d'utile, en ne chantant que ses souvenirs, ses rêves et ses espérances.

« Je me rappelle le crépuscule, la lune et les doux chants qui me berçaient pour m'endormir. De ma fenêtre, je voyais la rue, pleine de lumières dorées, où les ombres valsaient sur des maisons de marbre. Je me rappelle, sur le sol, le carré de lune dont la lueur était différente de toutes les autres, et les visions qui dansaient sur les rayons de l'astre nocturne, quand ma mère chantait pour moi. Je me rappelle, en été, le soleil du matin clair au-dessus des collines colorées, et aussi la douce senteur des fleurs, apportée par le vent du sud qui faisait chanter les arbres.

» Ô Aira, cité de marbre et de béryl, que tes beautés sont nombreuses ! Comme j'aimais les bosquets tièdes et parfumés de l'autre côté du fleuve Nithra ! Et les cascades du petit Kra qui coulait dans la vallée verdoyante ! Dans les bois, et dans cette vallée, les enfants se tressaient mutuellement des guirlandes. Au crépuscule, je faisais d'étranges rêves sous les arbres de la montagne, tandis que je voyais sous moi les lumières de la cité, et le Nithra silencieux réfléchissant un ruban d'étoiles.

» Et cette cité était remplie de palais de marbre veiné et teinté avec des dômes dorés, des murs peints, et des jardins verts décorés de bassins azurés et de fontaines de cristal. Souvent, je jouais dans les jardins, et barbotais dans les bassins. Je m'allongeais pour rêver parmi les fleurs pâles, sous les arbres. Et parfois, au coucher du soleil, je montais la longue rue en pente qui menait à la citadelle et à la terrasse, et de là je contemplais Aira, la cité de marbre et de béryl, splendide dans sa robe d'or flamboyant.

» Je te regrette depuis longtemps, Aira. J'étais encore jeune quand nous connûmes l'exil, mais mon père était ton roi, et je reviendrai vers toi, car c'est ainsi que le Destin en a décidé. Je t'ai cherchée à travers sept contrées, et un jour je régnerai sur tes bois et tes jardins, tes rues et tes palais. Je chanterai pour des hommes qui comprendront mes chants et qui les écouteront sans en rire. Car je suis Iranon, le prince d'Aira. »

Cette nuit-là, les hommes de Teloth logèrent l'étranger dans une étable. Au matin, un archonte vint le trouver pour lui dire d'aller à l'échoppe d'Arthok, le cordonnier, pour être son apprenti.

« Mais je suis Iranon, un chanteur de chansons, dit-il, et je ne me sens pas la vocation de cordonnier.

— Tout le monde doit travailler à Teloth, répondit l'archonte. Ici, c'est la loi.

— Pourquoi travaillez-vous ? répliqua Iranon. N'est-ce pas pour vivre et être heureux ? Et si vous ne travaillez que pour travailler davantage, quand trouverez-vous le bonheur ? La vie n'est-elle pas faite aussi de beauté et de chansons ? Si vous n'admettez pas les chanteurs parmi vous, que ferez-vous alors des fruits de votre labeur ? Un travail sans chansons, c'est comme une dure journée sans fin. La mort elle-même me semble plus agréable. »

Mais l'archonte était morose. Il ne comprit rien à ce discours et réprimanda l'étranger :

« Tu es un curieux jeune homme, et je n'aime ni ton visage ni ta voix. Les paroles que tu prononces sont des blasphèmes, car les dieux de Teloth ont dit que le travail

était bon. Nos dieux nous ont promis un paradis de lumière. Après la mort, nous connaîtrons le repos éternel, et une froideur de cristal où personne ne tourmentera son esprit avec la pensée ou ses yeux avec la beauté. Va chez Arthok, le cordonnier, ou quitte la ville avant le coucher du soleil. Tout le monde ici doit travailler. Chanter n'est que sottise. »

Alors Iranon sortit de l'étable. Il marcha dans les rues étroites, entre les sinistres maisons de granit, à la recherche d'un espace vert, car tout n'était que pierre. Les visages des hommes étaient hostiles et exprimaient la réprobation. Il arriva ainsi au quai de pierre de la lente rivière Zuro, où était assis un petit garçon aux yeux tristes qui contemplait, sur l'eau, les branches aux bourgeons verts apportées par les torrents des collines. L'enfant lui dit :

« N'es-tu pas celui dont parlent les archontes ? Celui qui recherche une lointaine cité dans un beau pays ? Je m'appelle Romnod. Je suis né à Teloth, mais je n'arrive pas encore à m'habituer à la ville de granit. Je me languis chaque jour des bosquets tièdes, des lointains paysages de beauté et des chants. Au-delà des collines karthiennes, il y a Oonai, la cité des luths et de la danse, dont les confidences des voyageurs affirment qu'elle est à la fois attirante et terrible. C'est là-bas que j'irais, si j'étais assez grand pour trouver seul le chemin. C'est là que tu devrais aller. Là, les hommes t'écouteront chanter. Quittons la cité de Teloth et partons ensemble pour les collines printanières. Tu me montreras comment on voyage et je t'écouterai chanter le soir, quand les étoiles, une à une, apportent le rêve dans l'esprit des dormeurs. Peut-être même Oonai, la cité des luths et de la danse, est-elle cette belle Aira que tu recherches ? Allons à Oonai, ô Iranon à la tête d'or, allons là où les hommes répondront à nos désirs. Là où ils nous accueilleront comme des frères, là où personne ne rira ni ne froncera les sourcils à ce que nous dirons.

— Qu'il en soit ainsi, petit, lui répondit Iranon. Si tu aspires à la beauté, il faut quitter la cité de granit et aller au-delà des montagnes. Je ne veux pas te laisser dépérir au bord du Zuro paresseux. Mais ne crois pas que tu trouveras la joie et la compréhension de l'autre côté des collines karthiennes, ni plus loin ni au bout d'un voyage d'un jour, ou d'un an, ou d'un lustre. Écoute, quand j'étais petit comme toi, j'habitais dans la vallée de Narthos, près du glacial Xari, où personne ne prêtait attention à mes rêves. Lorsque je serai plus grand, me disais-je, j'irai à Sinara, sur la côte sud, et je chanterai pour les chameliers souriants, sur la place du marché. Mais quand enfin j'arrivai à Sinara, je ne trouvai que des chameliers ivres et débauchés. Leurs chants étaient différents des miens. Je voyageai ensuite, en barque, sur le Xari, jusqu'à Jaren aux murs d'onyx. Mais les soldats de Jaren se moquèrent de moi, et me chassèrent, si bien que j'errai de cité en cité. J'ai vu Stethelos sous la grande

cataracte, et j'ai contemplé le marécage où s'élevait jadis Sarnath. Je suis allé à Thraa, Ilamek et à Kadatheron, au bord de la sinueuse rivière Aï. J'ai longtemps aussi habité à Olathoe, dans le pays de Lomar. Mais si j'ai eu parfois des auditeurs, ils ont toujours été peu nombreux, et je sais que je ne trouverai le bonheur qu'à Aira, la cité de marbre et de béryl, où mon père était jadis roi. C'est pourquoi nous chercherons Aira. Nous irons visiter la lointaine Oonai, au-delà des collines karthiennes, qui pourrait être Aira, bien que je ne le croie pas. La beauté d'Aira dépasse l'imagination, et personne ne peut en parler sans ravissement, ce qui n'est pas le cas d'Oonai, dont les chameliers parlent d'un air concupiscent. »

Au coucher du soleil, Iranon et le petit Romnod quittèrent Teloth et errèrent longuement parmi les vertes collines et les fraîches forêts. La route était dure et obscure, et elle semblait ne jamais vouloir conduire les voyageurs à Oonai, la cité des luths et de la danse. Chaque soir, quand les étoiles apparaissaient, Iranon chantait Aira et ses merveilles, et Romnod écoutait. Ils étaient amis, heureux, tous les deux à leur façon. Pour se nourrir, ils mangeaient en abondance des fruits et des baies rouges. Le temps passait et ils ne remarquèrent ni l'un ni l'autre que de nombreuses années s'étaient écoulées. Le petit Romnod était devenu grand. Il parlait d'une voix grave, et non plus aiguë, mais Iranon ne veillissait pas. Ses cheveux dorés étaient toujours couverts de feuillages et parfumés d'une résine odorante qu'il trouvait dans les bois. Un jour, Romnod parut plus âgé qu'Iranon, bien qu'il fût très jeune quand son ami l'avait rencontré à Teloth en train de contempler les bourgeonnantes branches vertes flottant près des rives de pierre du paresseux Zuro.

Par une nuit de pleine lune, les voyageurs, en arrivant au sommet d'une montagne, découvrirent la myriade de lumières d'Oonai. Des paysans leur avaient dit qu'ils approchaient, mais Iranon sut que ce n'était pas Aira, sa cité natale. Les lumières d'Oonai étaient dures et crues, tandis que celles d'Aira brillaient aussi doucement et aussi magnifiquement que les rayons de lune sur le sol, près de la fenêtre où la mère d'Iranon chantait jadis des chansons pour l'endormir. Iranon et Romnod descendirent la colline escarpée et gagnèrent Oonai à la recherche d'hommes à qui les chansons et les rêves apporteraient la joie. Lorsqu'ils arrivèrent dans la ville, ils aperçurent des fêtards, des guirlandes de roses autour du cou, qui allaient de maison en maison. Ces hommes, qui écoutèrent les chansons d'Iranon, lui lancèrent des fleurs et l'applaudirent quand il eut fini. Alors, pendant un instant, Iranon crut qu'il avait enfin trouvé ceux qui pensaient et ressentaient la même chose que lui.

Quand l'aurore se leva, Iranon regarda autour de lui avec tristesse : les dômes d'Oonai n'étaient pas dorés, mais gris et lugubres ; la ville était cent fois moins belle que Aira. Les habitants étaient livides à force de débauches, amollis par le vin, et tout

à fait différents des hommes beaux et radieux d'Aira. Mais comme ces gens lui avaient lancé des fleurs en applaudissant ses chansons, Iranon resta, ainsi que son ami, qui aimait l'atmosphère de fête de la ville. Romnod portait des roses et de la myrrhe dans ses cheveux noirs. Iranon chantait la nuit pour les fêtards, mais il ne changeait pas. Couronné de vigne des montagnes, il rêvait toujours aux rues de marbre d'Aira, au cristallin Nithra.

Iranon se produisit un jour dans le palais couvert de fresques du monarque, sur un dais de cristal élevé au-dessus d'un gigantesque miroir. Il chanta avec tant de cœur qu'il donna à ses auditeurs l'impression que le sol reflétait des choses anciennes, très belles, et à demi oubliées, et non des convives congestionnés par le vin qui lui lançaient des roses. Le roi le pria de quitter sa pourpre déchirée, et l'habilla de satin et de tissu d'or, avec des bagues de jade vert et des bracelets d'ivoire teinté. Il le logea dans une chambre dorée et décorée de tapisseries, avec un lit de bois joliment sculpté et couvert de soie brodée de fleurs. Iranon demeura alors à Oonai, la cité des luths et des danses.

On ne sait pas combien de temps Iranon resta à Oonai, mais, un jour, le roi fit venir au palais des danseurs tourbillonnants du désert de Liranie et des joueurs de flûte basanés de Drinen. Ce soir-là, les noceurs lancèrent beaucoup moins de roses à Iranon qu'aux danseurs et aux joueurs de flûte. Peu à peu Romnod, jadis le petit garçon de Teloth, la ville de granit, devenait plus grossier et s'enivrait. Il rêvait de moins en moins et n'écoutait plus avec le même plaisir les chants d'Iranon. Malgré sa tristesse, Iranon continuait à chanter et à rêver d'Aira, la cité de marbre et de béryl.

Puis une nuit, Romnod, alourdi et congestionné, s'éteignit, sur les coussins de soie de sa couche de banquet. Il mourut pendant qu'Iranon, pâle et mince, chantait pour lui-même dans un coin sombre.

Après avoir pleuré son ami et recouvert sa tombe de branches aux bourgeons verts comme les aimait jadis Romnod, Iranon enleva ses vêtements de soie et ses parures, et quitta Oonai, la cité des luths et des danses, sans que personne le remarquât, vêtu seulement de la pourpre déchirée avec laquelle il était arrivé, et le front couronné de vigne fraîche des montagnes.

Au coucher du soleil, Iranon repartait à la recherche de son pays natal et d'hommes qui comprendraient et aimeraient ses chansons et ses rêves. Dans toutes les villes de Cydathrie et dans les contrées au-delà du désert de Bnazie, les enfants aux visages malicieux se moquèrent de ses chansons anciennes et de sa tunique de pourpre déchirée. Iranon paraissait toujours aussi jeune et chantait inlassablement Aira, la cité magique.

Il arriva une nuit dans la cabane misérable d'un vieux berger, courbé par les ans et sale. L'homme gardait des moutons sur une pente rocailleuse qui s'élevait au-dessus d'un marécage de sables mouvants. Iranon s'adressa à lui, comme il l'avait fait tant de fois :

« Peux-tu me dire où je trouverai Aira, la cité de marbre et de béryl, où coule le Nithra cristallin ? »

En entendant ces mots, le berger regarda longuement et intensément Iranon, comme s'il se souvenait de quelque chose de très ancien. Il étudia chaque trait de son visage, ses cheveux dorés et sa guirlande de feuillage. Puis hochant la tête, il répondit :

« Ô étranger, j'ai bien entendu parler d'Aira, et des autres noms que tu as mentionnés, mais ils remontent loin dans le temps. Je les ai entendus dans ma jeunesse de la bouche d'un compagnon de jeux, le fils d'un mendiant qui avait des rêves étranges, et qui inventait de longues histoires sur la lune, les fleurs et le vent d'ouest. Nous nous moquions de lui, car nous connaissions son origine, bien qu'il se prit pour le fils du roi. Il était beau, comme toi, mais étrange et un peu fou. Il s'est enfui de chez lui encore très jeune pour trouver ceux qui écouteraient avec plaisir ses chansons et ses rêves. Combien de fois m'a-t-il chanté des poèmes sur des contrées qui n'ont jamais existé, et sur des choses qui ne pourront jamais être ! Il parlait beaucoup d'Aira, de la rivière Nithra et des cascades du petit Kra. Il disait toujours, quoique nous fussions parfaitement au courant de ses origines, qu'il avait régné sur ces contrées. Mais il n'y a jamais eu de cité de marbre appelée Aira, ni d'hommes qui prendraient plaisir à écouter d'étranges chansons, sauf dans les rêves de mon ancien compagnon de jeux, Iranon, qui a disparu. »

Et dans le crépuscule, tandis que les étoiles apparaissaient une à une, et que la lune répandait sur le marécage une lumière semblable à celle qu'un enfant aime voir palpiter sur le sol, quand on le berce pour l'endormir, un vieil homme à la tunique déchirée, couronné de feuilles de vigne flétries, s'enfonça dans les sables mouvants mortels, regardant droit devant, comme s'il voyait les dômes d'or d'une belle cité où l'on comprendrait ses rêves.

Cette nuit-là, une partie de la jeunesse et de la beauté de l'ancien monde disparut à jamais.

DÉMONS ET MERVEILLES

Traduction par Bernard Noël.

LE TÉMOIGNAGE DE RANDOPLH CARTER

The Statement of Randolph Carter – 1920 (1919)

Messieurs, je vous répète que votre enquête est inutile. Détenez-moi à vie si vous voulez ; emprisonnez-moi, exécutez-moi si vous avez besoin d'une victime pour satisfaire l'illusion que vous appelez justice : je ne peux rien ajouter à ce que je vous ai déjà dit. Tout ce dont je puis me souvenir, je vous l'ai rapporté avec la plus parfaite sincérité. Rien n'a été déformé ni dissimulé et, si quelque chose dans mes propos demeure vague, c'est à cause de cette amnésie démoniaque qui s'est abattue sur mon esprit. À cause d'elle et de l'horreur souterraine qui a fait fondre sur moi ces malheurs.

Je vous le dis encore, je ne sais ce qu'est devenu Harley Warren. Je pense pourtant – j'espère presque – qu'il repose dans un oubli paisible, si toutefois pareil bonheur peut exister quelque part. Il est exact que durant cinq ans j'ai été son ami le plus intime et que j'ai partiellement participé à ses terribles recherches sur l'inconnu. Quoique ma mémoire soit incertaine et confuse, je ne nierai pas le témoignage qui m'est à charge : il est possible qu'au soir de cette nuit de peur l'on m'ait vu vers 11 heures 30 à la barrière de Gainsville marchant en compagnie de Warren dans la direction du marais du grand cyprès. J'affirmerai même que nous portions des lampes électriques, des bêches et un rouleau de fil métallique auquel étaient attachés de curieux instruments. Je l'affirmerai parce que tous ces objets ont joué un rôle dans la seule scène hideuse qui demeure gravée au fond de ma mémoire bouleversée. De ce qui suivit et de la raison pour laquelle je fus trouvé seul, en état de complète hébétude, sur la berge du marais, le matin suivant, je dois insister sur le fait que je n'en connais rien, excepté ce que maintes et maintes fois je vous ai expliqué. Vous me dites qu'il n'y a rien dans ce marais ou dans son voisinage qui puisse avoir été le décor de mon effrayant récit. Tout ce que je puis répondre à cela c'est que je ne connais que ce que je vous ai décrit. Ce fut peut-être une vision ou un cauchemar – j'espère avec ferveur que ce le fût – pourtant, de ces heures troubles et de tout ce qui eut lieu après que nous eûmes quitté le regard des hommes c'est tout ce que, jusqu'à présent, mon esprit a retenu. Pourquoi Harley Warren ne revint-il pas avec moi, seuls peuvent le dire, lui, son ombre ou ce quelque chose sans nom que je ne puis décrire.

Comme je l'ai déjà rapporté, les fatales études de Harley Warren me furent bien connues et j'y collaborai partiellement. De son immense collection d'étranges livres rares consacrés à des sujets maudits, j'avais lu tout ce qui était écrit dans la langue où

j'étais passé maître mais ces livres qui m'étaient accessibles ne se montaient qu'à un nombre infime, comparativement à ceux qui étaient rédigés dans des langues que je ne connaissais pas. Parmi ces derniers, beaucoup, me semble-t-il, étaient rédigés en arabe. Quant au livre inspiré du diable qui a provoqué la fin – ce livre que Warren emporta hors du monde dans sa poche – il était composé de caractères tels que nulle part ailleurs je n'en vis de semblables et mon ami se refusa toujours à me livrer le sens de ce qu'il renfermait. Dois-je répéter que je ne conserve plus une pleine compréhension de la nature de nos études ? Il me semble extrêmement heureux pour moi de ne plus le savoir, car ces études terribles je les poursuivis plus par une fascination mêlée de répugnance que par une véritable inclination.

De tout temps, Warren me domina et il m'arriva même de le craindre. Je me souviens, durant la nuit qui vit l'épouvantable événement, de son visage tiraillé de frissons, tandis que sans arrêt il m'exposait sa théorie, m'expliquant pourquoi certains cadavres conservent dans leur tombe une chair ferme et grasse durant un millénaire. À présent, je ne peux plus craindre Warren, car je présume qu'il a connu des horreurs bien au-delà de ma connaissance. Maintenant, je crains pour lui.

Une fois de plus, j'affirme que je n'avais pas une idée nette de ce qui, durant cette nuit, devait être notre but. Ce but avait certainement un rapport avec le livre que Warren emportait dans sa poche – ce vieux livre aux caractères indéchiffrables qui lui était venu des Indes un mois plus tôt – mais je jure que j'ignorais ce que nous comptions découvrir. Votre témoin dit qu'il nous vit à la barrière de Gainsville, à 11 heures 30, faisant route vers le marais du grand cyprès. C'est probablement vrai, bien que je ne me souvienne pas clairement de ce fait. Mon unique souvenir, comme gravé au fer rouge dans mon âme, n'a trait qu'à une scène qui dut se dérouler longtemps après minuit, car un blafard quartier de lune passait très haut dans le ciel vaporeux.

Nous étions dans un ancien cimetière, si ancien que je tremblais aux signes multiples d'années immémoriales. C'était dans une vallée profonde et humide, couverte de rangées d'herbe, de mousse et de mauvaises tiges rampantes, dans une vallée remplie d'une vague puanteur que ma futile imagination associa absurdement à l'odeur de la pierre pourrissante. Partout s'étalaient les signes de la négligence et de la décrépitude et j'étais hanté par l'idée que Warren et moi étions les premières créatures vivantes à envahir un mortel silence séculaire. Au-dessus du bord de la vallée, le sombre quartier d'une lune déclinante pointait à travers de répugnantes vapeurs semblant monter de catacombes inconnues. Sous les faibles et vacillants rayons, je pus distinguer un repoussant ensemble d'antiques dalles, d'urnes, de cénotaphes et de façades de mausolées couverts de mousses et tachés d'humidité. Tous ces monuments, à demi cachés par l'épaisse luxuriance de la végétation

insalubre, tombaient en ruines.

La première perception de ma propre présence au sein de cette horrible nécropole me vint d'un moment d'arrêt que Warren et moi observâmes devant un vieux sépulcre en partie ruiné tandis que nous jetions à terre un fardeau que nous semblions avoir inconsciemment porté. Je me rends compte à présent que j'étais muni d'une lampe électrique et de deux bêches, cependant que mon compagnon s'était chargé d'un matériel de téléphone portatif. Nous ne prononçâmes pas une parole, le lieu où nous nous trouvions et la besogne qui nous y attendait semblant connus de nous. Sans délai, nous saisîmes nos bêches et commençâmes à enlever l'herbe, les mauvaises tiges et la terre qui s'était amassée sur l'archaïque sépulture. Après en avoir dégagé toute la surface composée de trois immenses dalles de granit, nous reculâmes de quelques pas et Warren sembla se livrer à quelque calcul mental. Il retourna ensuite au sépulcre et, usant de sa bêche comme d'un levier, il s'efforça de soulever la dalle la plus proche d'un amoncellement de pierres écroulées qui avaient dû être autrefois un monument. Il n'y réussit pas et me fit signe de venir à son aide. Finalement, nos forces combinées déchaussèrent la pierre que nous dressâmes et basculâmes sur un côté.

La dalle une fois enlevée, une sombre ouverture se révéla d'où s'échappèrent des gaz et des miasmes si nauséabonds que, saisis d'horreur, nous bondîmes en arrière. Au bout d'un moment, trouvant les exhalaisons plus supportables, nous approchâmes à nouveau de cette sorte de bouche d'ombre. Nos lanternes découvrirent le sommet d'une volée de marches de pierre sur lesquelles, de l'intérieur de la terre, chutait goutte à goutte une odieuse liqueur. Des murs humides, incrustés de salpêtre, bordaient ces marches. Ma mémoire enregistre, à cet instant, le souvenir des premières paroles que Warren, de sa voix mûre de ténor, m'adressa sur un ton singulièrement inchangé malgré le terrifiant décor qui nous entourait :

« Je regrette, dit-il, d'avoir à vous demander de rester à la surface mais ce serait un crime que de permettre à quelqu'un ayant vos nerfs fragiles de descendre là. Vous ne pouvez imaginer, même d'après ce que vous avez lu ou ce que j'ai pu vous raconter, les choses que je vais devoir faire et voir. C'est un travail diabolique, Carter, et je doute que, sans une sensibilité à toute épreuve, quelqu'un puisse regarder cela jusqu'au bout et en revenir non seulement sain d'esprit mais vivant. Je ne veux nullement vous offenser et le ciel sait combien je serais heureux de vous avoir avec moi, mais le sens de ma propre responsabilité m'interdit d'entraîner dans cet enfer, vers une mort probable ou une probable folie, un paquet de nerfs de votre espèce. Je vous jure que vous ne pouvez imaginer réellement ce dont il s'agit, et je vous promets de vous tenir au courant de chacun de mes mouvements par le téléphone. Vous voyez, j'ai assez de fil pour atteindre le centre de la Terre et revenir ! »

Je peux encore entendre retentir dans ma mémoire ces paroles empreintes du plus grand sang-froid et je me rappelle mes protestations. Il semble que j'étais désespérément désireux d'accompagner mon ami dans ces profondeurs sépulcrales, mais il se montra résolument inflexible. Il menaça même un instant d'abandonner l'expédition si je continuais à insister. Cette menace fut efficace, car lui seul tenait la clé de la *chose*. C'est tout ce que je puis me rappeler n'en sachant pas plus long sur la nature de la *chose* que nous nous efforcions de trouver. Warren, après qu'à contre-cœur j'eus acquiescé à son désir, ramassa la bobine de fil et ajusta les instruments. Sur son ordre, je pris l'un d'eux et m'assis sur une vieille pierre tombale décolorée, tout près de l'ouverture nouvellement découverte. Warren, ensuite, me serra la main, chargea sur son épaule le rouleau de fil et disparut à l'intérieur de l'indescriptible ossuaire.

Je pus, une minute, apercevoir la lueur de sa lampe et entendre le bruissement du fil qui se déroulait derrière lui, mais bientôt cette lueur disparut brusquement comme si Warren avait, dans l'escalier de pierre, rencontré quelque tournant et le son mourut au loin presque aussi vite. J'étais seul et pourtant prêt encore à descendre vers ces profondeurs inconnues toutes proches des magiques rivages dont la verte surface s'étalait au-dessous des rayons fatigués de ce crayeux quartier de lune.

Dans le silence délaissé de cette cité de la mort, blanche et déserte, mon esprit concevait les plus horribles fantaisies, les plus horribles illusions tandis que les tombeaux et les monolithes bizarres semblaient s'imprégner d'une personnalité hideuse. Des ombres amorphes semblaient se cacher dans les plus sombres replis de la vallée obstruée par les mauvaises herbes, passer vite et sans bruit comme dans quelque cérémoniale procession blasphématoire et franchir les portes des tombes en train de se putréfier dans la colline ; ombres qui ne pouvaient avoir été dissoutes par l'apparition de ce blanchâtre clair de lune.

Constamment, je consultai ma montre à la lueur de ma lampe électrique, tendant anxieusement l'oreille vers l'écouteur du téléphone. Durant un quart d'heure, je n'entendis rien. Puis, un faible bruit monta de l'appareil et, d'une voix tendue, j'appelai mon ami au sein des profondeurs. Surexcité comme je l'étais à cet instant, je n'étais cependant pas préparé aux paroles qui, proférées en termes plus alarmés et plus tremblants que jamais auparavant je n'en avais ouï de la bouche d'Harley Warren, montèrent de ce sépulcre d'outre-tombe. Warren qui, un bref moment plus tôt, m'avait si calmement quitté, appelait à présent du fond de son abîme dans un murmure plus sinistre que le plus perçant des cris :

« Dieu ! si vous pouviez voir ce que je suis en train de voir ! »

Je ne pus répondre. Privé de voix, je ne pus qu'attendre. Puis, vinrent à nouveau des mots affolés :

« Carter, c'est terrible, monstrueux, incroyable ! »

La voix, soudain, ne me manqua plus et je déversai dans le microphone des flots de questions fiévreuses, répétant continuellement dans ma terreur :

« Warren, qu'est-ce ? qu'est-ce ? »

Rauque de peur et teintée de désespoir, la voix de mon ami monta à nouveau :

« Je ne peux vous raconter, Carter ! Cela dépasse absolument la pensée, je n'ai pas le courage de vous raconter. Nul homme ne peut connaître cela et vivre – Grand Dieu ! je n'avais jamais rêvé *cela* ! »

Silence à nouveau, excepté de mon côté d'où venait un impétueux torrent de questions frémissantes, puis la voix de Warren empreinte au plus haut point d'une consternation stupéfiante :

« Carter, pour l'amour de Dieu, replacez la dalle et sauvez-vous si vous le pouvez ! Vite ! Laissez tout tomber, ne vous occupez que de vous en sortir. C'est votre seule chance ! Faites ce que je vous dis et ne me demandez pas d'explications ! »

J'entendis, mais je n'étais capable que de répéter mes questions frénétiques. Autour de moi, il y avait les tombes, l'obscurité et les ombres ; au-dessous de moi s'embusquaient des périls dépassant toute imagination humaine ; pourtant, mon ami courait un bien plus grand danger que moi ; je perçus, à travers ma peur, une vague irritation à l'idée qu'il pourrait m'estimer capable de l'abandonner dans de telles circonstances. Un petit cliquetis s'éleva de l'appareil, puis, après un silence, un pitoyable cri de Warren :

« Barrez-vous ! Pour l'amour de Dieu, replacez la dalle et barrez-vous Carter ! »

Quelque chose dans l'argot puéril de mon compagnon dénotait une épouvante si évidente que cela me rendit mes esprits. Je pris une résolution et criai dans l'appareil : « Warren, du courage ! J'arrive immédiatement. » À cette offre, le ton de mon ami se changea en un cri d'extrême désespoir :

« Ne le faites pas, vous ne pouvez comprendre ; il est trop tard. Et c'est de ma propre faute. Replacez la dalle et courez. Il n'y a rien que vous ou quelqu'un d'autre puissiez faire à présent ! »

Le ton changea de nouveau, se chargeant, cette fois, d'une douce sonorité, d'une résignation sans espoir, cependant qu'il demeurait anxieux à mon égard :

« Vite, avant qu'il ne soit trop tard ! »

Je n'essayais pas de l'écouter. Je voulais vaincre la paralysie qui me retenait et, remplissant mon vœu, me ruer vers les profondeurs à son aide, mais le murmure qui suivit me trouva encore inerte, enchaîné par une épouvante sans bornes :

« Carter, dépêchez-vous ! Ce n'est pas la peine. Vous devez partir. Mieux vaut un que deux. La dalle ! »

Un silence. Plus aucun cliquetis, puis la faible voix de Warren :

« C'est presque fini maintenant. Ne me rendez pas cela plus dur. Recouvrez ces damnés escaliers et courez, pour votre vie. Vous perdez du temps. Adieu, Carter. Je ne vous reverrai plus. »

Ici, le murmure de Warren s'enfla dans un cri ; un cri qui, graduellement, s'éleva jusqu'à un hurlement rempli d'une horreur venue du fond des âges :

« Maudites soient ces *choses* infernales – Légions – Mon Dieu – Barrez-vous ! Barrez-vous ! BARREZ-VOUS ! »

Après ce fut le silence. Je ne sais durant combien d'éternités je demeurai assis, hébété, soupirant, murmurant, appelant, criant dans le téléphone. Maintes et maintes fois, tout au long de ces éternités, je soupirai, murmurai, appelai, criai, hurlai : « Warren, Warren ! Répondez-moi, êtes-vous là ? »

C'est alors que vinrent me saisir les affres finales. L'incroyable, l'impensable, l'indicible *chose*. J'ai dit que des éternités semblaient avoir passé depuis que Warren avait hurlé son dernier avertissement désespéré, depuis que seuls mes propres cris brisaient le hideux silence, mais, au bout d'un certain temps, un nouveau cliquetis grésilla dans l'appareil et je tendis l'oreille pour écouter. J'appelais à nouveau :

« Warren, êtes-vous là ? »

En réponse, j'entendis la *chose* qui a jeté cette amnésie sur mon esprit. Je ne puis essayer, messieurs, de vous traduire cette *chose*, cette voix, pas plus que je ne puis me risquer à en décrire le détail, puisque ces premières paroles m'arrachèrent à la conscience et me jetèrent dans une sorte de vide mental qui ne cessa qu'à mon éveil à l'hôpital. Dirai-je que la voix était profonde, sourde, gélatineuse, lointaine, surnaturelle, inhumaine, désincarnée ? Que dirai-je ? Ce fut la fin de mon expérience et c'est la fin de mon histoire. J'entendis cela, assis, hébété, parmi les pierres en ruines et les tombes croulantes, parmi les rangées de végétation et les vapeurs pleines de miasmes dans un cimetière inconnu au fond d'une vallée. J'entendis cela, jailli des profondeurs les plus reculées de ce maudit sépulcre ouvert tandis que je suivais des

yeux d'amorphes ombres nécrophages dansant au-dessous d'une infernale lune déclinante.

Et voici ce qui me fut dit :

« ESPÈCE DE CRETIN, WARREN EST MORT ! »

À LA RECHERCHE DE KADATH

The Dream-Quest of Unknow Kadath – 1943 (1927)

Trois fois Randolph Carter rêva de la merveilleuse Kadath et trois fois il en fut repoussé alors qu'il s'arrêtait sur la haute terrasse qui la surplombe. De toutes ses murailles, de ses temples, de ses colonnades, de ses ponts de marbre, de toutes ses fontaines et de tous ses jardins parfumés, de toutes ses larges rues bordées d'arbres délicieux, d'urnes pleines de fleurs et de rangées luisantes de statues d'ivoire la ville étincelait fascinante et dorée, sous le soleil couchant tandis que vers le nord, sur les pentes abruptes, grimpaient des étages de toits rouges et de vieilles mansardes pointues entre lesquels se réfugiaient de petites ruelles caillouteuses où l'herbe avait poussé. Il y avait dans la ville une animation divine, une fanfare de trompettes célestes et un éblouissement de symboles immortels. Le mystère y régnait tout comme les nuages environnent une montagne inexplorée et, à l'instant où, suspendant son souffle, Carter en attente se tenait appuyé à la balustrade du parapet il fut envahi par l'angoisse saisissante d'un souvenir à demi oublié, la douleur des choses disparues et le besoin morbide de situer à nouveau ce qui jadis avait été un lieu à la fois important et effrayant.

Il comprit qu'autrefois la signification de ce lieu avait été pour lui souveraine sans qu'il pût savoir en quel cycle d'incarnation, en quel rêve ou en quelle veille il l'avait connu. Il lui rappelait vaguement les fugitifs souvenirs d'une prime jeunesse lointaine et oubliée du temps où de chaque journée enveloppée de mystère s'élevaient le bonheur et le merveilleux, du temps où de l'aube au crépuscule se succédaient, au rythme des luths et des chansons, des heures prophétiques ouvrant les portes flamboyantes de plus profondes et de plus surprenantes merveilles. Chaque nuit pourtant, alors que debout sur cette haute terrasse de marbre ornée d'urnes curieuses et de rampes sculptées, il contemplait la beauté calme du couchant et l'imminence extra-terrestre de la ville, il percevait la contrainte des dieux tyranniques du rêve qui ne lui permettaient jamais de quitter ce point de vue sublime pour descendre les larges escaliers de marbre qui semblaient dégringoler sans fin vers le déploiement de ces rues attirantes remplies de très vieux sortilèges.

Quand, pour la troisième fois, Carter se réveilla sans avoir encore descendu ces escaliers immenses, sans avoir encore traversé ces rues pleines de calme et de soleil couchant, il pria longuement les dieux cachés du rêve qui dans la vastité glacée où ne s'aventure aucun homme planent capricieusement au-dessus des nuages qui recouvrent

l'inexplorée Kadath. Les dieux ne répondirent pas, ne manifestèrent aucun fléchissement, ne donnèrent aucun signe d'encouragement quand en rêve il éleva vers eux ses prières. Ils ne répondirent pas plus quand il les invoqua sacrificiellement par l'entremise des prêtres barbus de Nasht et de Kaman-Thah dont le temple souterrain, au sein duquel se dresse un pilier de feu, gît tout près du monde de l'éveil. Il sembla même que ses prières eussent été reçues avec hostilité car, dès la première, la contemplation de la merveilleuse cité lui fut totalement enlevée comme s'il n'avait dû ses trois visions qu'à une méprise ou à un accident enfreignant le plan et le désir des dieux.

À la fin, malade d'attendre d'avoir le droit de visiter ces rues étincelantes de soleil couchant et ces ruelles secrètes qui se glissent entre les vieux toits de tuile et incapable de les chasser de son esprit aussi bien dans ses veilles que dans son sommeil, Carter décida de se rendre hardiment où jamais aucun homme n'avait osé aller, d'affronter les déserts glacés et de gagner à travers les ténèbres le lieu où, voilée de nuages et couronnée d'étoiles inconnues, Kadath, la ville inexplorée, cache dans ses murs le château d'onyx des Grands Anciens.

Légèrement assoupi, il descendit les soixante-dix marches qui mènent à la caverne de feu et fit part de son projet aux prêtres barbus de Nasht et de Kaman-Thah. Les prêtres secouèrent leurs têtes barbues surmontées d'une tiare et jurèrent que ce serait la mort de son âme. Ils firent ressortir le fait que les Grands Anciens avaient déjà manifesté leur volonté et qu'il leur était désagréable d'être harcelés d'insistantes demandes. Ils lui rappelèrent aussi que non seulement aucun homme ne s'était jamais rendu à Kadath, mais qu'aucun homme ne pouvait soupçonner en quelle partie de l'espace gisait cette cité. Était-ce dans les terres du rêve qui s'étendent autour de notre monde, était-ce dans celles qui entourent quelque compagnon inconnu de Fomalhaut ou d'Aldebaran ? Si elle se dressait dans les terres du rêve qui avoisinent notre monde, l'atteindre était concevable, bien que, depuis le commencement, des temps, seuls trois êtres réellement humains aient fait la traversée aller et retour des noirs gouffres impies qui nous séparent des mondes du rêve encore que, sur les trois, deux soient devenus complètement fous. Il y avait dans de tels voyages un nombre incalculable de dangers imprévisibles sans compter l'ultime danger qui se manifeste par d'innombrables grognements s'élevant du chaos dans des régions que le rêve ne peut atteindre ; dans cet ultime abîme du plus grand désordre où les chimères et les blasphèmes sont le centre de toute infinité. L'illimité Azathoth, ce sultan des démons dont aucune bouche n'ose dire le nom à voix haute, se goinfre au milieu des battements sourds et insensés d'abominables tambours et des faibles lamentations monotones d'exécrables flûtes dans des cavités inconcevables et sombres qui s'ouvrent au-delà

du temps. Aux rythmes de cette musique dansent absurdement, lentement et lourdement et maladroitement, les gigantesques Dieux Ultimes et les Autres Dieux dénués d'esprit, aveugles et sans voix, ces dieux ténébreux dont l'âme et le messager est Nyarlathotep, le Chaos Rampant.

Dans la caverne de feu, les prêtres de Nasht et de Kaman-Thah mirent Carter en garde contre tout cela, mais il maintint sa décision d'aller à la recherche des dieux qui, dans l'immensité glacée, planent au-dessus de Kadath et, quels qu'ils puissent être, d'obtenir d'eux la vision et l'asile de la merveilleuse cité dorée par le soleil couchant. Il savait que son voyage serait étrange et long et que les Grands Anciens pourraient s'y opposer, mais, vu l'habitude qu'il avait de la terre du rêve, il comptait sur l'aide d'une foule d'expériences et de souvenirs. Après avoir demandé aux prêtres une bénédiction de pure forme, et tout en pensant intensément à sa future route, il descendit hardiment les sept cents marches qui le menèrent à la Porte du Profond Sommeil, après quoi il s'engagea dans le bois enchanté.

Dans les tunnels de ce bois tourmenté où des chênes prodigieusement bas entrelacent des rameaux tâtonnants qui brillent faiblement à la lueur phosphorescente de champignons parfumés, habitent les zoogs furtifs et discrets. Ils connaissent nombre des secrets obscurs du monde des rêves et ne savent que fort peu de choses du monde de l'éveil depuis que leur bois touche aux terres des hommes en deux endroits dont il serait désastreux de révéler l'emplacement. Certaines rumeurs, certaines apparitions et disparitions inexpliquées se produisent parmi les hommes aux lieux où les zoogs ont accès. Il vaut mieux que ces derniers ne puissent s'aventurer loin du monde des rêves ; ils en passent librement les extrêmes frontières et se faufilent, petits, noirs et invisibles pour rapporter de piquantes histoires que, dans la forêt qu'ils aiment, ils se racontent pour tromper les heures autour de leurs foyers. La plupart d'entre eux vivent dans des terriers, mais quelques-uns habitent le tronc des grands arbres ; quoiqu'ils se nourrissent surtout de champignons, l'on murmure qu'ils ont un certain penchant pour la chair, soit physique, soit spirituelle, car il est certain que de nombreux rêveurs sont entrés dans ce bois et n'en sont jamais revenus. Carter cependant n'avait pas peur : c'était un vieux rêveur, il avait appris leur bruissant langage et passé avec eux plus d'un traité. C'est grâce à eux qu'il avait découvert la splendide cité de Celephaïs dans l'Ooth-Nargai par-delà les collines de Tanarie où règne pendant la moitié de l'année le grand roi Kuranes, un homme, que sous un autre nom il avait connu dans la vie terrestre. Kuranes est le seul être qui, après avoir atteint les gouffres stellaires, en soit revenu sain d'esprit.

Se faufilant maintenant sous les bas-côtés entre les troncs gigantesques, Carter émettait des sons bruissants à la manière des zoogs et de temps en temps écoutait pour

saisir leurs réponses. Il se souvint que l'un des villages de ces créatures était la capitale des plus terribles et des plus anciens de ces êtres depuis longtemps oubliés et il se hâta de se diriger vers ce lieu. Il guidait sa marche à la lueur de ces grotesques champignons qui semblaient de plus en plus volumineux à mesure que l'on approchait du cercle redoutable où des êtres plus anciens ont dansé et sacrifié. Finalement, la lumière grandissante de cette multitude de champignons révéla une sinistre étendue grise et verte qui, rompant le toit de la forêt, s'étendait à perte de vue. Le grand cercle de pierre étant tout proche, Carter comprit qu'il était à proximité du village zoog. Après avoir émis un nouveau bruissement, il attendit patiemment. La sensation que de nombreux regards l'examinaient récompensa bientôt son attente. C'étaient les zoogs, car l'on aperçoit leurs yeux magiques, bien avant de pouvoir discerner leurs petites silhouettes brunes.

Il émergèrent de leurs terriers et de leurs arbres criblés de trous envahissant toute la région faiblement éclairée. Les plus farouches d'entre eux frôlaient Carter désagréablement et l'un d'eux ricana de façon répugnante, mais leurs Anciens réprimèrent bientôt ces esprits désordonnés. Le Conseil des Sages, reconnaissant le visiteur, lui fit offrir une gourde de sève fermentée venant d'un arbre hanté qui ne ressemble pas aux autres et dont la graine a été rapportée de la lune. Dès que Carter eut bu cérémonieusement, un étrange colloque s'engagea. Les zoogs malheureusement ne savaient pas où se trouvait le pic de Kadath pas plus qu'ils ne pouvaient dire si l'immensité froide était dans notre monde des rêves ou dans un autre. Ce que l'on savait des Grands Anciens n'avait pas de sources très précises, et tout ce qu'on pouvait dire c'est qu'ils apparaissaient aussi bien sur les pics des hautes montagnes que dans les vallées depuis le temps où, sur les pics, entre le clair de lune et les nuages, ils exécutaient des danses incantatoires.

Un zoog très ancien rappela alors un fait dont les autres n'avaient pas entendu parler. Il dit que par-delà la rivière Skai subsiste encore dans l'Ulthar la dernière copie des *Manuscrits pnakotiques*, copie d'un âge inconcevable rédigée par des hommes du monde de l'éveil originaires des royaumes oubliés des régions boréennes et apportée dans les pays des rêves quand les cannibales velus envahirent la terre aux nombreux temples d'Olathoë et massacrèrent les héros du pays de Lomar. Ces manuscrits, dit-il, contenaient nombre de révélations sur les dieux, et, de plus, certains habitants de l'Ulthar avaient vu les signes divins. Il y avait même un vieux prêtre qui avait escaladé une haute montagne pour contempler les dieux en train de danser au clair de lune. Son entreprise s'était soldée par un échec mais son compagnon qui avait réussi avait péri de façon indicible.

Randolph Carter remercia les zoogs qui émirent un bruissement amical et lui

donnèrent, pour qu'il l'emportât avec lui, une autre gourde de vin d'arbre. Il s'enfonça à travers le bois phosphorescent en direction de la lisière où les flots de la Skai déferlent depuis les pentes de l'Erion, du Hatheg, du Nir et d'Ulthar, pour se répandre dans la plaine. Derrière lui, furtifs et invisibles rampèrent quelques zoogs curieux qui désiraient savoir ce qui lui arriverait et en rapporter l'histoire à leur peuple. Les grands chênes devenaient plus épais à mesure que Carter s'éloignait du village et il fixait avec attention un point où les arbres semblaient se raréfier quelque peu. Ils se dressaient en cet endroit morts ou mourants parmi les champignons extraordinairement denses, la moisissure pourrissante et les troncs pâteux de leurs frères tombés à terre. Arrivé là, Randoph obliqua vivement car c'était le lieu où sur le sol de la forêt repose une énorme dalle de pierre dont ceux qui l'ont approchée disent qu'elle porte un anneau de fer large d'un mètre. Se souvenant du cirque immémorial bâti de grands rochers moussu et de la raison pour laquelle il fut dressé, les zoogs ne s'arrêtèrent pas près de l'immense dalle et de son monstrueux anneau. Ils comprenaient que tout ce qui est oublié n'est pas nécessairement mort et ils n'avaient aucune envie de voir la dalle se soulever lentement et comme délibérément.

Carter entendit derrière lui les bruissements effrayés de quelques-uns des zoogs les moins courageux. Il avait deviné qu'ils le suivraient, aussi ne fut-il pas surpris. On finit par s'habituer aux anomalies de ces créatures qui semblent toujours en prière. Le crépuscule tombait lorsqu'il parvint à l'orée du bois mais la lueur croissante lui apprit que c'était le crépuscule du matin. Au-dessus des plaines fertiles qui dévalaient vers la Skai, il voyait la fumée des cheminées des cottages tandis que de tous côtés s'étendaient les haies, les champs labourés et les toits de chaume d'un pays plein de calme. Il s'arrêta une fois à une ferme pour demander un verre d'eau, les chiens effrayés aboyèrent après les zoogs presque invisibles qui, derrière lui, rampaient dans l'herbe. Dans une autre ferme, où les gens étaient en train de travailler, il demanda ce que l'on savait des dieux et s'ils dansaient souvent sur le Lérion, mais le fermier et sa femme ne purent faire que l'Ancien Signe et lui indiquer le chemin de Nir et d'Ulthar.

À midi, il marchait dans l'immense grand-rue de Nir, ville qu'une fois déjà il avait visitée et qui, dans cette direction, marquait la limite de ses voyages antérieurs. Peu après, il atteignait le grand pont de pierre sur la Skai, pont dont les maçons quand ils le construisirent, il y a mille trois cents ans, scellèrent par un sacrifice humain la clé de voûte. Sur l'autre rive, la foule de chats qui, en voyant se traîner les zoogs, faisait le dos rond, annonça la proximité d'Ulthar. Dans cette ville, en effet, d'après une loi ancienne et très respectée, aucun homme ne peut tuer un chat. Les faubourgs d'Ulthar étaient très agréables avec leurs petites villas vertes et leurs fermes proprement clôturées, mais plus agréable encore était la ville elle-même, avec ses vieux toits à

pignons surplombant les étages supérieurs, ses innombrables poteries de cheminées et ses étroites rues montantes dont on pouvait apercevoir les vieux pavés si toutefois le permettait la gracieuse foule des chats. Les zoogs à demi invisibles ayant quelque peu dispersé ces derniers, Carter choisit d'aller directement vers le temple, modeste des Anciens où, disait-on, se trouvaient les prêtres et les vieilles archives. Quand il fut à l'intérieur de cette vénérable tour circulaire aux pierres couvertes de lierre – qui couronne la plus haute colline d'Ulthar – il se mit à la recherche du patriarche Atal qui avait escaladé le pic interdit d'Hatheg-Kla dans le désert rocheux et en était revenu vivant.

Atal, assis sur un trône d'ivoire dans un sanctuaire orné de guirlandes qui se trouvait au sommet du temple, était âgé de plus de trois siècles, mais son esprit et sa mémoire étaient encore très vifs. Carter apprit de lui beaucoup de choses sur les dieux et surtout qu'ils ne sont en fait que des dieux de la Terre et qu'ils n'ont qu'un faible pouvoir sur notre monde des rêves sans avoir de par ailleurs ni d'autres demeures, ni d'autres pouvoirs. S'ils sont de bonne humeur, disait Atal, ils écouteront peut-être une prière humaine, mais personne ne doit songer à monter jusqu'à leur palais d'onyx qui, dans Kadath, se dresse au sommet de l'immensité froide. Il est heureux qu'aucun homme ne connaisse l'emplacement de Kadath car cette connaissance aurait des conséquences très graves pour celui qui se risquerait à en approcher. Le compagnon d'Atal, Barzai le Sage, avait été enlevé, hurlant, dans le ciel pour avoir simplement escaladé le pic connu d'Hatheg-Kla. Dans Kadath, la cité inconnue, ce serait bien pire, si on la découvrait, car bien que les dieux de la Terre puissent parfois être dominés par un Sage mortel, ils sont protégés par ces Dieux de l'Au-Delà dont il vaut mieux ne pas parler. Deux fois au moins, dans l'histoire du monde, les Autres Dieux ont marqué de leur sceau le granit originel de la terre. Une fois dans les temps antédiluviens comme on l'a deviné d'après un dessin tracé dans ces passages des *Manuscrits pnakotiques* qui sont trop anciens pour être lus, et une fois sur l'Hatheg-Kla quand Barzai le Sage essaya de voir les dieux de la Terre en train de danser au clair de lune. Ainsi, dit Atal, il vaut bien mieux laisser tous les dieux tranquilles et ne leur adresser que des prières pleines de déférence.

Carter, bien que déçu par le conseil décourageant d'Atal et par l'aide bien mince qu'il trouverait dans les *Manuscrits pnakotiques* et les Livres occultes de Hsan, ne se découragea pas complètement, espérant qu'il la découvrirait peut-être sans l'aide des dieux. Il questionna ensuite le vieux prêtre sur cette merveilleuse cité du soleil couchant qu'il avait aperçue depuis la terrasse bordée de parapets, mais Atal ne put rien lui en dire. Ce lieu appartenait probablement, dit le prêtre, à son propre monde des rêves et non pas à celui que beaucoup de gens connaissent et il était possible qu'il

se situât sur une autre planète. Dans ce cas, les dieux de la Terre ne pourraient le guider même s'ils le voulaient, mais ce n'était pas le cas puisque l'arrêt de ses rêves démontrait clairement qu'il existait quelque chose que les Grands Anciens désiraient lui cacher.

Carter commit alors une action coupable. Il offrit à son hôte qui ne se méfiait pas, tant de gorgées de ce vin de lune que les zoogs lui avaient donné, que le vieillard se mit à bavarder involontairement. Dépouillé de son habituelle réserve, le pauvre Atal divulgua librement les choses interdites. Il parla de la grande image qui, d'après ce qu'en ont raconté les voyageurs, est sculptée dans l'infrangible roc de la montagne Ngranek, sur l'île d'Oriab, dans la mer du Sud, et il insinua que ce pouvait être un portrait que les dieux de la Terre gravèrent autrefois à leur propre ressemblance du temps où, sur cette montagne, ils dansaient au clair de lune. Il ajouta en hoquetant que les traits de cette image sont tellement étranges qu'on pourrait facilement les reconnaître et qu'ils sont les signes certains de l'authentique race divine.

L'utilité de toutes ces révélations apparut immédiatement à Carter. On sait que les plus jeunes parmi les Grands Anciens épousent souvent en secret les filles des hommes, aussi, sur les frontières de l'immensité froide où se cache Kadath, les paysans doivent-ils tous porter du sang divin. Sachant cela, le plus simple moyen de découvrir cette immensité doit être d'aller voir le visage de pierre sculpté sur Ngranek et d'en étudier les traits. Après les avoir notés avec soin, il suffira alors de rechercher parmi les hommes vivants des traits qui leur ressemblent. Les dieux habiteront tout près de l'endroit où les traits des hommes seront les plus réellement proches des leurs et, quelle que soit l'immensité de pierre qui s'étend au-delà des villages, c'est là que doit se dresser Kadath.

On pourrait, dans ces villages, recueillir nombre de renseignements au sujet des Grands Anciens car ceux qui portent leur sang peuvent avoir hérité de petits souvenirs fort utiles pour un chercheur. Ils peuvent ne pas connaître leur parenté puisque les dieux détestent infiniment d'être connus des hommes et que, parmi ces derniers, on n'en trouverait pas un seul qui ait vu leur visage. Ceux qui portent du sang divin devraient cependant avoir des pensées nobles et curieuses incomprises de leurs compagnons. Ils devraient chanter de lointaines contrées et de lointains jardins si différents de tous ceux que l'on connaît, même dans les pays des rêves, que les gens du commun devraient les traiter de fous. À partir de cela, peut-être pourrait-on apprendre tous les vieux secrets de Kadath ou du moins recueillir quelques allusions à la merveilleuse cité du couchant que les dieux gardent secrète. Il pourrait être possible, de plus, dans certains cas, de s'emparer de quelque enfant aimé des dieux et de le garder comme otage, ou, mieux encore, de capturer en personne quelque jeune

dieu vivant sous un déguisement parmi les hommes et ayant pour épouse une jolie paysanne.

Atal ne savait pas comment gagner le Ngranek sur l'île d'Oriab. Il recommanda à Carter de gagner la mer du Sud en descendant la Skai qui chante sous les ponts ; aucun habitant d'Ulthar n'a jamais été jusque-là, mais des marchands en viennent soit par bateau, soit par longues caravanes de mules traînant des charrettes à deux roues. Là se dresse la grande ville de Dylath-Leen mais sa réputation est mauvaise dans Ulthar à cause des noires trirèmes chargées de rubis qui s'y rendent et qui ne viennent d'aucun rivage bien défini. Les marchands qui descendent de ces galères pour traiter avec les bijoutiers sont des êtres humains ou presque mais on ne voit jamais les rameurs. Et on pense à Ulthar qu'il n'est guère normal que des marchands trafiquent sur des bateaux noirs dont on ignore d'où ils viennent et dont on ne peut jamais voir les rameurs.

Pendant qu'il donnait cette dernière information, Atal s'était assoupi, Carter l'étendit doucement sur une couche d'ébène et rassembla sa longue barbe sur sa poitrine. Comme il se retournait pour partir, il remarqua qu'aucun bruissement obsédant ne le suivait et se demanda pourquoi les zoogs avaient relâché leur poursuite et leur curiosité. Il remarqua alors que tous les chats luisants d'Ulthar léchaient leurs flancs d'un air satisfait et suffisant avec un entrain inhabituel. Il se rappela les crachements et le charivari qu'il avait vaguement entendus dans les salles basses du temple tandis qu'il était absorbé dans sa conversation avec le vieux prêtre. Il se rappela aussi le regard infernalement affamé qu'un jeune zoog, particulièrement impudent, avait jeté sur un petit chat noir en passant dans la rue pavée qui se trouvait à l'extérieur. Parce qu'il n'y avait rien sur terre qu'il aimât plus que les petits chats, Carter s'arrêta et caressa les chats luisants d'Ulthar qui se léchaient les flancs et il ne se plaignit pas de ce que les zoogs curieux ne l'escortassent pas plus loin.

Le crépuscule tombait, aussi Carter s'arrêta-t-il dans une vieille auberge donnant sur une petite rue escarpée qui dominait la ville basse. Alors que, sorti sur le balcon de sa chambre, il contemplait la mer de toits de tuiles rouges, les rues pavées et les belles prairies qui s'étendaient au loin, tout lui sembla velouté et magique dans la lumière déclinante, et il jura qu'Ulthar serait un lieu bien agréable pour y vivre toujours, si ne persistait le souvenir d'une plus grande cité pleine de soleil couchant qui, sans trêve, le poussait en avant vers des périls inconnus. Les murs roses et les pignons de plâtre devinrent violets et mystérieux tandis que de petites lumières jaunes et tremblantes montaient une à une des fenêtres treillissées. D'harmonieux carillons sonnèrent à toute volée dans la tour du temple qui dominait la ville et la première étoile clignota doucement au-dessus des prairies qui s'étendaient par-delà la Skai. Avec la nuit vinrent les chants et Carter inclina la tête à l'instant où les joueurs de luth

psalmodiaient le souvenir des jours très, très anciens ; au-delà des balcons aux fins treillis et des cours carrelées d'Ulthar, la simple. Une certaine douceur aurait même pu vibrer dans la voix des chats d'Ulthar si leur étrange festin ne les avait alourdis et rendus silencieux. Quelques-uns d'entre eux se glissèrent en secret vers ces royaumes occultes, dont seuls les chats connaissent le chemin et que les villageois disent se situer sur le côté sombre de la lune, côté vers lequel les chats se tournent du sommet des hautes maisons. Un petit chat noir monta pourtant sur le balcon et grimpa sur les genoux de Carter pour jouer et ronronner ; puis il se roula en boule à ses pieds quand Randolph s'étendit enfin sur sa petite couche aux oreillers bourrés d'herbes parfumées et somnifères.

Au matin Carter se joignit à une caravane de marchands qui faisait route vers Dylath-Leen emportant la laine filée d'Ulthar et les choux de ses fermes actives. Pendant six jours, ils chevauchèrent au son des clochettes sur la route lisse qui longeait la Skai, s'arrêtant certaines nuits dans les auberges des petits ports de pêche, campant d'autres nuits sous les étoiles, tandis que montaient de la calme rivière les bribes des chansons des bateliers. Le pays était très beau, avec ses haies vertes, ses bosquets, ses cottages pittoresques et ses moulins à vent octogonaux.

Le septième jour, un nuage de fumée se montra à l'horizon, puis les hautes tours noires de Dylath-Leen, ville qui presque tout entière est bâtie en basalte. Dylath-Leen avec ses minces tours angulaires ressemble de loin à un morceau de la Chaussée du Géant et ses rues sont sombres et inhospitalières. On y trouve de nombreuses tavernes lugubres près des innombrables entrepôts et toute la ville est pleine de mystérieux marins venus de tous les pays de la Terre et de quelques autres dont on dit qu'ils ne se trouvent pas sur Terre. Carter questionna les hommes curieusement vêtus qui peuplaient cette ville, leur demandant des renseignements sur le pic du Ngranek et l'île d'Oriad et il s'aperçut qu'ils les connaissaient bien. Des bateaux venaient de Baharna, un port de cette île, et l'un d'eux devait y retourner dans un mois. Le Ngranek n'est qu'à deux jours de chevauchée de ce port. Très peu de matelots avaient vu le visage de pierre du dieu parce qu'il est situé sur une face très difficilement accessible du Ngranek, face qui ne surplombe que des rochers à pic et une sinistre vallée de lave. Un jour, sur ce côté du mont, les dieux étant furieux contre les hommes, en avertirent les Autres Dieux.

Dans les tavernes du port de Dylath-Leen, Carter n'obtint qu'avec difficulté ce renseignement des commerçants et des marins parce qu'ils préféraient discuter des trirèmes noires. L'une d'entre elles était attendue dans une semaine avec son chargement de rubis rapporté de ce rivage inconnu et le peuple de la ville redoutait de la voir à quai. La bouche des hommes qui en descendaient pour traiter le marché, était

trop large et la façon dont leur turban se dressait en deux pointes au-dessus de leurs fronts était d'un mauvais goût particulièrement abject. Leurs chaussures étaient les plus petites et les plus bizarres que l'on ait jamais vues dans les Six Royaumes, mais le pire de tout était le problème des rameurs invisibles. Ces trois rangées de rames manœuvraient avec trop de vitesse, de précision et de force pour que ce soit normal et il n'était pas régulier qu'un bateau demeurât dans un port pendant des semaines sans qu'on pût jeter un coup d'œil sur son équipage tandis que les marchands traitaient leurs affaires. Cela ne plaisait ni aux cabaretiers de Dylath-Leen, ni aux épiciers, ni aux bouchers, car jamais la moindre provision n'était envoyée à bord. Les marchands ne prenaient que de l'or et de vigoureux esclaves noirs achetés à Parg par-delà la rivière. C'est tout ce que ces marchands aux traits désagréables et leurs rameurs invisibles avaient jamais acheté ; jamais rien chez les bouchers, ni les épiciers, mais de l'or et de gros nègres de Parg achetés à la livre. Les odeurs qui émanaient de ces galères quand le vent du sud soufflait depuis les docks étaient indescriptibles. Ce n'est qu'en fumant continuellement du tabac très fort que les habitués des vieilles tavernes du port pouvaient les supporter. Dylath-Leen n'aurait jamais toléré les trirèmes noires si l'on avait pu trouver ailleurs de pareils rubis, mais on ne connaissait dans tout le pays des rêves de la Terre aucune mine qui en produisît de semblables.

Le peuple cosmopolite de Dylath-Leen bavardait sur ces faits pendant que Carter attendait patiemment le bateau de Baharna qui l'emmènerait dans l'île où se dresse le Ngranek sculpté et dénudé. Pendant ce temps, il ne manqua pas, dans les lieux fréquentés par les grands voyageurs, d'écouter tous les récits qui s'y pouvaient faire à propos de Kadath, la ville de l'immensité froide, ou à propos d'une merveilleuse cité aux murs de marbre et aux fontaines d'argent que l'on apercevait du haut des terrasses, au soleil couchant. Il n'apprit rien pourtant à ce sujet bien qu'une fois il ait eu l'impression qu'un vieux marchand aux yeux obliques avait un regard curieusement intrigué quand on parlait de l'immensité froide. Cet homme avait la réputation de faire du commerce avec les horribles villages de pierre disséminés sur le plateau désert et glacé de Leng qu'aucun être sain ne visite et dont la nuit on aperçoit de très loin les feux démoniaques. Le bruit courait même qu'il était en rapport avec ce grand prêtre mystérieux qui porte un masque de soie jaune sur le visage et vit tout seul dans un préhistorique monastère de pierre. Il était fort possible qu'un tel individu ait eu de vagues rapports avec les êtres censés habiter dans l'immensité froide, mais Carter s'aperçut vite qu'il était inutile de lui poser des questions.

Passant la digue de basalte où se dressait le grand phare, la trirème noire entra dans le port, étrangère et silencieuse, pleine d'une bizarre puanteur que le vent du sud

répandit sur la ville. Le malaise se propagea dans les tavernes, le long du quai, et bientôt les noirs marchands à large bouche avec leurs turbans bossus et leurs petits pieds descendirent furtivement à terre à la recherche des bazars, des bijoutiers. Carter les observa attentivement et les aima de moins en moins au fur et à mesure qu'il s'attardait à les regarder. Il les vit ensuite emmener les vigoureux nègres de Parg sur la passerelle et les faire entrer dans la singulière trirème et il se demanda dans quels pays (si ces pays existaient) ces créatures pathétiques pouvaient être destinées à servir.

Le troisième soir après l'arrivée de la galère, l'un de ces marchands dont la vue met mal à l'aise, lui adressa la parole, lui souriant avec gêne et lui laissant entendre que dans les tavernes il avait ouï parler des recherches de Carter. Il semblait en avoir une connaissance trop secrète pour en parler en public – et bien que le son de sa voix fût insupportable et haïssable, Carter comprit que le savoir d'un voyageur qui venait de si loin ne devait pas être négligé. Il le pria donc d'être son hôte dans l'une des chambres particulières qui se trouvaient au-dessus de l'auberge et, pour lui délier la langue, offrit ce qui lui restait de vin de lune des zoogs. L'étrange marchand but lentement mais continua à sourire comme si de rien n'était. Il sortit alors une curieuse bouteille pleine de vin et Carter s'aperçut que cette bouteille n'était qu'un simple rubis creusé et grotesquement taillé de façon trop fabuleuse pour être rapportée. Il offrit du vin à son hôte et bien que Carter n'en eût pris qu'une infime gorgée, il se sentit saisi par le vertige de l'espace et la fièvre de jungles insoupçonnées. Pendant tout ce temps l'invité n'avait cessé de sourire de plus en plus largement et, tandis que Carter glissait dans le vide, la dernière chose dont il eut connaissance fut cet odieux visage noir convulsé par un rire démoniaque. Il se souvint aussi d'un indicible phénomène qui se déroulait à l'endroit où l'une des deux pointes frontales du turban orange avait été dérangée par les secousses de cette hilarité épileptique.

Au milieu d'horribles odeurs, Carter reprit conscience dans une tente dressée sur le pont d'un navire, tandis qu'avec une anormale rapidité s'évanouissaient au loin les merveilleuses côtes de la mer du Sud. Il n'était pas enchaîné, mais, sardoniques, trois des sombres marchands se tenaient grimaçants près de lui et la vue des pointes de leurs turbans le fit à nouveau presque s'évanouir, ainsi que la puanteur qui filtrait à travers les sinistres écoutilles. Il vit glisser près de lui les pays et les cités glorieuses dont sur la Terre un compagnon de rêve (un gardien de phare de l'ancienne Kingsport) lui avait autrefois souvent parlé, et il reconnut les temples en terrasses de Zak, sièges de rêves oubliés, les flèches de l'infâme Talarion, la démoniaque cité aux mille merveilles où règne l'idole Lathi, les jardins charnels de Zura, pays des plaisirs insaisissables et les terres jumelles de cristal qui se rejoignent pour former une arche

resplendissante qui garde le port de Sona-Nyl, terre bénie de l'Imagination.

Après avoir dépassé ces riches pays, le bateau malodorant, dont la vitesse semblait accélérée par les mouvements anormaux des rameurs cachés dans ses flancs, se mit à voler de façon bizarre. Avant la tombée du jour, Carter s'aperçut que l'homme de barre n'avait pas d'autre direction que celle des colonnes de basalte de l'ouest par-delà lesquelles la rumeur populaire dit que s'étend la Cathurie, mais les Sages rêveurs savent bien que ces colonnes ne sont que la porte d'une cataracte monstrueuse à travers laquelle tous les océans du monde des rêves terrestres se déversent dans le néant de l'abîme et sont projetés à travers des espaces vides vers d'autres mondes, d'autres étoiles et l'affreux néant extérieur à tout univers organisé où le prince des démons Azathoth grogne de colère au milieu d'un chaos plein des martèlements et des sifflements de l'infernale danse des Autres Dieux, êtres aveugles, aphones, ténébreux et dénués d'esprit qui ont Nyarlathotep pour âme et messager.

Entre-temps, les trois marchands sardoniques ne dirent pas un mot ; Carter cependant savait parfaitement qu'ils devaient être ligués avec ceux qui souhaitaient l'empêcher de poursuivre ses recherches. On sait dans le pays du rêve que les Autres Dieux ont beaucoup d'agents parmi les hommes, et tous ces agents qu'ils soient entièrement humains ou un peu moins qu'humains, sont prompts à exécuter la volonté de ces choses aveugles et dénuées d'esprit attendant en retour la faveur de leur hideux messager et de leur âme damnée, Nyarlathotep, le Chaos Rampant. Carter en déduisit que les marchands aux turbans à pointes après avoir entendu parler de sa courageuse quête, des Grands Anciens et de leur château de Kadath, avaient décidé de l'enlever et de le livrer à Nyarlathotep quel que soit le cadeau sans nom qu'on leur offrirait pour prix de ce service. Carter n'arrivait pas à deviner quel pouvait être, dans notre univers connu ou dans les horribles espaces extérieurs, le pays de ces marchands, pas plus qu'il ne pouvait imaginer en quel infernal lieu de rendez-vous ils rencontreraient le Chaos Rampant pour le livrer et réclamer leur récompense. Il comprit cependant qu'aucun être aussi proche que l'étaient ceux-ci de l'humanité n'oserait approcher dans le vide central et sans forme, l'Ultime trône de nuit du démon Azathoth.

Au coucher du soleil, les marchands se jetant des regards affamés se mirent à lécher leurs lèvres anormalement larges, l'un d'eux descendit et rapporta de quelque cabine secrète et nauséabonde un pot et un panier d'assiettes. Ils s'assirent alors les uns contre les autres sous la tente et mangèrent la viande fumante que de l'un à l'autre ils se passaient. Ils en donnèrent un morceau à Carter qui trouva dans la forme et la dimension de ce morceau de viande quelque chose d'horrible. Il devint plus pâle encore et au moment où personne ne le regardait jeta son morceau à la mer. Il repensa alors à ces rameurs invisibles cachés dans les flancs du navire et à la nourriture

suspecte dont ils tiraient leurs forces beaucoup trop mécaniques.

Il faisait nuit quand la galère passa entre les colonnes de basalte de l'ouest, et, sinistre, le grondement de l'ultime cataracte s'amplifia à l'avant. Son jet s'éleva obscurcissant les étoiles, le pont fut aspergé et le vaisseau chancela dans le courant furieux du précipice. Avec un curieux sifflement, le bateau prit alors son élan et plongea. Dans un accès de terreur cauchemardesque, Carter sentit la terre se dérober tandis que le grand navire silencieux et semblable à une comète s'élançait dans l'espace. Jamais auparavant il n'avait su quelles choses noires et informes se cachent, volettent et pataugent à travers l'éther, jetant un regard méchant et grimaçant sur les voyageurs qui passent et tâtant parfois de leurs pattes gluantes les objets mouvants qui excitent leur curiosité. Ce sont les larves innombrables des Autres Dieux. Comme eux, elles sont aveugles, dénuées d'esprit et possédées de faims et de soifs singulières.

Cette hideuse galère pourtant n'allait pas aussi loin que Carter l'avait craint, et il vit bientôt le timonier prendre directement la route de la Lune. Cette dernière apparaissait comme un croissant brillant qui, montrant ses singuliers cratères et ses pics inhospitaliers, grandissait au fur et à mesure qu'ils en approchaient. Le bateau se dirigeait vers son rivage et il apparut bientôt clairement que ce côté secret et mystérieux qui est toujours à l'opposé de la Terre, était sa destination ; côté qu'aucun être totalement humain n'a jamais contemplé sauf peut-être le rêveur Snireth-Ko. Vu de près, l'aspect de la Lune, à mesure qu'en approchait la galère, s'avéra fort inquiétant pour Carter qui n'aimait pas la forme et le volume des ruines qui, çà et là, tombaient en poussière. Sur les montagnes, les temples morts étaient situés de telle façon qu'ils ne pouvaient avoir été édifiés à la gloire de dieux normaux et naturels, et dans la symétrie des Colonnes brisées semblait se cacher une idée noire et secrète dont le sens refusait d'apparaître. Quelles avaient été les formes et les proportions des vieux adorateurs, Carter se refusa à le conjecturer.

Quand le bateau eut contourné le bord et qu'il vogua au-dessous de ces terres jamais vues par les hommes, certains signes de vie apparurent au sein du bizarre paysage et Carter aperçut un grand nombre de maisons larges, basses et rondes qui se dressaient au milieu de champs de champignons grotesques et blanchâtres. Il remarqua que ces maisons n'avaient pas de fenêtres et pensa que leur forme rappelait celle des igloos des Esquimaux. Il jeta alors un coup d'œil sur les vagues huileuses d'une mer paresseuse et comprit qu'à nouveau le voyage se ferait sur l'eau ou tout au moins sur quelque chose de liquide. La galère frappa la surface avec un bruit curieux et la façon bizarrement élastique dont les vagues la reçurent laissèrent Carter perplexe. Ils glissaient maintenant à grande vitesse. Ils doublèrent et interpellèrent une fois une autre galère de forme analogue à la leur, bien qu'en général cette mer mystérieuse

demeurât vide sous un ciel noir et parsemé d'étoiles malgré le brûlant soleil qui y brillait.

Pour l'instant s'élevait à l'horizon une côte aux collines déchiquetées et lépreuses et Carter vit bientôt apparaître les tours grises et de mauvais présage d'une ville. La façon dont elles se penchaient, se courbaient, la géométrie de leur disposition et le fait qu'elles n'avaient aucune fenêtre troubla beaucoup le prisonnier qui regretta amèrement la folie qui l'avait poussé à boire une gorgée de l'étrange vin du marchand au turban à pointes. Tandis que la côte approchait et que la hideuse puanteur de cette ville devenait plus forte, il aperçut de nombreuses forêts sur les collines déchiquetées et constata que les arbres de quelques-unes d'entre elles ressemblaient à cet arbre de lune solitaire qui se dressait dans le bois enchanté et de la sève duquel les petits zoogs bruns tiraient leur vin obscur.

Carter pouvait maintenant distinguer devant lui des silhouettes mouvantes sur les débarcadères infects et mieux il les distinguait, plus il les détestait et les craignait, car, même approximativement, ce n'étaient pas du tout des hommes, mais de grandes choses glissantes, blanches et grises qui pouvaient à volonté s'étirer ou se contracter et dont la forme principale, bien qu'elle changeât souvent, était celle d'une sorte de crapaud sans yeux, doté d'une espèce de curieuse masse vibratile faite de courts tentacules roses bougeant au bout d'un groin aplati. Ces êtres s'affairaient sur les quais, transportant, avec une force anormale, des ballots, des harasses et des caisses. De temps en temps ils sautaient dans une galère ou en ressortaient tenant de grands avirons dans leurs pattes de devant ; de temps en temps l'un d'eux apparaissait conduisant un troupeau d'esclaves marchant lourdement. Ces esclaves, en vérité, étaient presque des êtres humains : ils avaient de larges bouches et ressemblaient à ces marchands qui venaient traiter leurs affaires à Dylath-Leen. Mais, après tout, ces troupeaux d'esclaves qui n'avaient ni turbans, ni chaussures, ni vêtements n'avaient pas l'air tellement humains. Parmi eux – les plus gros, qu'une espèce de surveillant palpait pour juger de leurs qualités – certains étaient déchargés des bateaux et enfermés dans des cages soigneusement clouées que des ouvriers poussaient ensuite sur de grosses voitures dans de bas entrepôts.

L'une de ces voitures fut attelée et emmenée, mais la chose qui la tirait était tellement monstrueuse que Carter, même après avoir vu les monstruosités qui peuplaient ce lieu abominable, en fut horrifié. De temps à autre, un petit troupeau d'esclaves, habillés et coiffés de turbans semblables à ceux que portaient les sombres marchands, étaient conduits à bord d'une trirème, suivis par un nombreux équipage de choses visqueuses aux formes de crapaud : les officiers, les marins et les rameurs. Carter s'aperçut que les créatures, presque humaines, étaient réservées pour les

servitudes les plus ignominieuses et qui ne demandaient pas une grande force comme tenir le gouvernail, faire la cuisine, faire les courses, transporter des charges et marchander avec les Terriens ou avec les habitants d'autres planètes. Ces créatures devaient offrir de grands avantages pour les relations terrestres car, quand elles étaient habillées, soigneusement chaussées et coiffées de leurs turbans, elles ne différaient guère des hommes. Elles pouvaient de plus discuter sans embarras dans les boutiques humaines. La plupart d'entre elles, pourtant, à moins qu'elles ne fussent maigres ou malades, étaient habillées, entassées dans des cages et emportées sur de lourds chariots, par des choses monstrueuses. De temps en temps d'autres êtres étaient aussi déchargés des navires et mis en cages. Certains d'entre eux ressemblaient aux créatures presque humaines, certains autres, un peu moins et d'autres pas du tout. Carter se demandait si quelques-uns des pauvres Noirs de Parg étaient destinés à être déchargés, mis en cage et emmenés à l'intérieur du pays dans ces ignobles chariots.

Quand la trirème aborda à un quai graisseux fait de roches spongieuses, une horde cauchemardesque de choses aux formes de crapaud se glissa hors des écoutilles, deux d'entre elles saisirent Carter et le tirèrent sur le rivage. L'odeur et l'aspect de la cité dépassaient toute description. Carter, en des images dispersées, ne put saisir que des rues pavées de tuiles, des entrées noires et des abîmes infinis de murs gris, verticaux et sans fenêtres. À la fin on le tira sous une entrée basse et, dans des ténèbres de poix, on lui fit monter un escalier interminable. La lumière, le noir, apparemment importaient peu à ces corps de crapaud. L'odeur du lieu était intolérable et, une fois que Carter, conduit dans une chambre, y eut été abandonné, il ne lui resta qu'à peine assez de force pour en faire le tour en rampant et s'assurer de sa forme et de ses dimensions. La pièce était circulaire et mesurait environ six mètres de diamètre.

À partir de cet instant, le temps cessa d'exister. À intervalles réguliers, on jetait de la nourriture dans la chambre, mais Carter n'y touchait pas. Ce que serait son destin, il n'en savait rien ; mais il se doutait qu'on le gardait en attendant l'arrivée de l'Infini Nyarlathotep, âme effrayante et effrayant messager des Autres Dieux. Finalement, après une indéterminable succession d'heures et de jours, la grande porte de pierre s'ouvrit largement et l'on entraîna Carter jusqu'aux rues éclairées de rouge de la terrifiante cité. Il faisait nuit sur la lune et partout dans la ville se tenaient des esclaves porteurs de torches.

Sur une horrible place, une espèce de procession s'était formée : dix choses aux formes de crapaud et vingt-quatre porteurs de torches qui avaient presque forme humaine, onze de chaque côté, un devant et un derrière. Carter fut placé au milieu de l'alignement, cinq êtres aux corps de crapaud devant lui, cinq derrière lui et un porteur de torche, de forme presque humaine de chaque côté. Certains de ces crapauds

sortirent, avec un geste dégoûtant, des flûtes incrustées d'ivoire et en tirèrent des sons répugnants. La colonne se mit en marche sur cette musique infernale, à travers les rues tuilées et gagnant les sombres plaines de champignons obscènes, commença bientôt l'escalade de l'une des basses collines en pente douce qui s'étendaient derrière la ville. Que le Chaos Rampant attendît sur l'une de ces pentes terrifiantes ou sur l'un de ces plateaux blasphématoires, Carter ne pouvait en douter. Il souhaitait que l'angoisse de l'attente finisse vite. Les lamentations de ces flûtes impies lui étaient insupportables et il aurait donné des univers entiers pour un son même à demi normal, mais ces choses n'avaient pas de voix et les esclaves se taisaient.

À travers les ténèbres piquetées d'étoiles lui parvint alors un son normal qui retentit depuis les plus hautes collines et les pics escarpés qui se dressaient alentour. Ce cri fut saisi et renvoyé par l'écho en un chœur qui s'amplifia jusqu'au pandémonium. C'était le miaulement du chat à minuit et Carter comprit alors que les bonnes gens des villages ont raison quand ils racontent à voix basse que les royaumes infernaux ne sont connus que des chats et que les plus vieux d'entre eux s'y rendent la nuit, à la dérobée, en sautant des plus hautes toitures des maisons. En vérité, c'est bien sur le côté sombre de la lune qu'ils vont sauter et gambader dans les collines et converser avec les vieilles ombres. Au milieu de cette colonne de choses fétides, Carter entendit leur miaulement amical et familier et il pensa au chaud foyer, aux toits en pente et aux petites fenêtres éclairées de sa maison.

Randolph Carter connaissait à présent presque parfaitement le langage des chats, aussi, dans ce terrible lieu perdu, poussa-t-il le cri qui convenait. Il n'aurait cependant pas eu besoin de le faire car, dès qu'il ouvrit la bouche, il comprit que le chœur se rapprochait. Il vit des ombres vives sur les étoiles et de petites formes gracieuses, qui, en rangs serrés, sautaient de collines en collines. L'appel du clan avait été lancé et, avant que l'ignoble procession ait eu le temps de s'en effrayer, un nuage de douces fourrures et une phalange de griffes meurtrières était sur elle, comme une marée, comme une tempête. Les flûtes s'arrêtèrent et il y eut des hurlements dans la nuit. Les formes presque humaines criaient en mourant, les chats crachaient, grondaient, mais les êtres aux corps de crapaud n'émettaient aucun son tandis que leur sanie verdâtre et puante se liquéfiait horriblement sur la terre poreuse et les champignons obscènes.

Tant que les torches durèrent ce fut un spectacle hallucinant. Carter jamais auparavant n'avait vu tant de chats. Il y en avait de noirs, de gris, de blancs, de jaunes, de tigrés ; il y avait des chats de gouttière, des chats persans, tibétains, angoras, égyptiens, et dans la furie de la bataille planait sur eux une part de ce sacré profond et inviolable qui, autrefois, dans les temples de Bubastis, leur conféra un caractère divin. Ils sautaient par sept à la gorge de l'une de ces créatures presque humaines ou

bien au museau rosâtre et aplati de l'un de ces corps de crapaud et les traînaient sauvagement jusque dans la plaine où poussaient les champignons, les assaillaient et dans une bataille furieuse les déchiraient à coups de griffes et de dents frénétiques. Carter avait arraché une torche aux mains d'un esclave abattu mais il fut bientôt débordé par les vagues de ses loyaux défenseurs. Il s'étendit alors dans le noir absolu, écoutant les clameurs de la guerre, les airs des vainqueurs et le doux bruit des pattes de ses amis qui, par-dessus lui, sautaient dans la mêlée.

La terreur et la fatigue lui fermèrent bientôt les yeux, il les rouvrit sur une étrange scène. Le grand disque brillant de la Terre, treize fois plus grand que celui de la Lune telle que nous la voyons, s'était levé, inondant d'une lumière surnaturelle le paysage lunaire. Sur toute l'étendue du plateau sauvage et sur les crêtes déchiquetées s'étendait une mer infinie de chats rangés dans un ordre parfait. Ils étaient disposés en cercles concentriques et, deux ou trois chefs sortis des rangs lui léchaient le visage en ronronnant comme pour le consoler. Des crapauds et des esclaves morts il ne restait à peu près plus rien, mais Carter, un peu plus loin, dans l'espace découvert qui le séparait des guerriers, crut voir un os.

Carter conversait à présent avec les chefs dans le doux langage des chats et il apprit bientôt que sa vieille amitié pour leur espèce était bien connue et qu'on en parlait souvent dans ces lieux où se tiennent les assemblées des chats. Sa traversée de l'Ulthar avait été fort remarquée et les vieux chats se souvenaient de la façon dont il les avait caressés après qu'ils eussent surveillé les zoogs en colère qui regardaient méchamment un chaton noir. Ils lui rappelèrent comment il avait accueilli le tout petit chat venu le voir à l'auberge et comment, le matin avant de partir, il lui avait donné une assiette de riche crème. Le grand-père de ce tout petit chat était le chef de l'armée maintenant assemblée. Il avait vu l'infernale procession du sommet d'une colline éloignée, et reconnu le prisonnier, ami juré de son espèce aussi bien sur la Terre que dans le pays des rêves.

Un miaulement parvint alors d'un pic éloigné et le vieux chef cessa brusquement de parler. C'était l'un des éclaireurs de l'armée, posté sur la plus haute des montagnes pour surveiller les plus dangereux de tous les ennemis redoutés par les chats de la Terre : les chats énormes et singuliers qui viennent de Saturne et qui, pour certaines raisons, n'ont pas oublié le charme de ce côté sombre de notre Lune. Ces chats sont liés par traité aux démoniaques choses à forme de crapaud et sont ouvertement hostiles aux chats terriens ; aussi, en cette circonstance, leur rencontre aurait-elle été une affaire grave.

Après une brève conversation entre les généraux, les chats se dressèrent et, se

rangeant en formations serrées, entourèrent Carter afin de le protéger. Ils se préparaient à faire le grand saut qui, à travers l'espace, les ramènerait sur les hautes toitures du pays terrestre des rêves. Le vieux maréchal conseilla à Carter de se laisser passivement porter par les rangs serrés des sauteurs à fourrure, lui enseigna comment sauter en même temps que les autres et comment atterrir en douceur quand ils atterriraient. Il lui offrit aussi de le déposer où il voudrait. Carter choisit la cité de Dylath-Leen d'où était partie la noire trirème car il désirait, depuis ce port, naviguer vers Oriab et gagner la crête sculptée du Ngranek. Il désirait aussi avertir le peuple de la ville de n'avoir plus aucun rapport avec les noires trirèmes, si toutefois cette rupture pouvait se faire avec tact et diplomatie. Sur un signal, tous les chats s'élancèrent alors avec grâce, emportant leur ami en sécurité, serré au milieu d'eux tandis que, sur le sommet impie des montagnes lunaires, Nyarlathotep, le Chaos Rampant, attendait vainement dans un antre obscur.

Le bond des chats à travers l'espace fut très rapide et Carter entouré par ses compagnons ne vit pas cette fois les grandes choses informes qui se cachent, cabriolent et sombrent dans l'abîme. Avant qu'il ait pleinement réalisé ce qui était arrivé, il était de retour à l'auberge de Dylath-Leen, dans sa chambre familière, tandis que les chats discrets et amicaux sortaient par la fenêtre. Le vieux chef d'Ulthar fut le dernier à partir et, tandis que Carter lui serrait la patte, il lui dit qu'il serait capable de rentrer chez lui sur un corbeau. Quand vint l'aube, Carter apprit qu'une semaine s'était écoulée depuis sa capture et son départ. Il fallait encore attendre près d'une quinzaine le bateau qui se rendait à Oriab. Carter employa ce temps à prêcher contre les noires trirèmes et leurs infâmes desseins. La plupart des gens de la ville le crurent mais les joailliers aimaient trop les grands rubis pour qu'aucun pût promettre vraiment de cesser tout trafic avec les marchands à large bouche. Si par suite de ce trafic, quelque plaie s'abat un jour sur Dylath-Leen, ce ne sera pas de sa faute.

Au bout d'une semaine, le bateau désiré jeta l'ancre près de la digue noire et du haut phare et Carter constata avec joie qu'il s'agissait d'un navire équipé d'hommes normaux. Les flancs de ce navire étaient peints, il avait des voiles latines de couleur jaune et son capitaine aux cheveux gris était vêtu de robes de soie. La cargaison était composée de résine parfumée venue de l'intérieur d'Oriab, de poteries délicates, cuites par les artistes de Baharna et d'étranges petites figurines sculptées dans la vieille lave du Ngranek. Tout cela fut échangé contre la laine d'Ulthar, les textiles irisés de Hatheg et contre cet ivoire que les nègres travaillent à Parg de l'autre côté de la rivière. Carter arrangea son voyage à Baharna avec le capitaine et apprit que la traversée durerait dix jours. Durant la semaine d'attente, il discuta beaucoup du Ngranek avec ce capitaine qui lui raconta que très peu de gens avaient vu le visage

sculpté dont il parlait. La plupart des voyageurs, il est vrai, se contentent d'écouter les légendes que racontent les vieilles gens, les ramasseurs de laves et les sculpteurs de figurines et, de retour dans leurs lointains foyers, disent qu'ils ont réellement contemplé le visage de pierre. Le capitaine n'était pas sûr qu'aucun homme actuellement vivant l'ait jamais contemplé car il se trouve sur une face du Ngranek très difficile d'accès, dénudée et sinistre et l'on chuchote que près du pic s'ouvrent des grottes où se terrent les maigres bêtes de la nuit. Le capitaine ne voulait pas dire à quoi ressemblaient au juste les maigres bêtes de la nuit, parce que l'on sait que ce bétail hante avec persistance les rêves de ceux qui trop souvent pensent à lui. Carter interrogea alors le capitaine sur Kadath, la ville inconnue qui se dresse dans l'immensité froide et sur la merveilleuse cité du soleil couchant, mais le brave homme ne pouvait vraiment rien en dire.

Carter quitta Dylath-Leen un matin très tôt, à l'heure où change la marée et contempla les premiers rayons du soleil levant sur les minces tours angulaires de cette triste ville de basalte. Durant deux jours, ils naviguèrent vers l'est, ayant en vue les côtes vertes où s'accrochent souvent sur les collines en pente d'agréables petits ports de pêche aux toits et aux cheminées rouges, aux vieux appontements de rêve avec des plages où sèchent des filets. Le troisième jour, ils virèrent vers le sud et, le courant étant plus fort, il n'y eut bientôt plus aucune terre en vue. Le cinquième jour, les matelots furent nerveux, le capitaine s'en excusa disant que le bateau allait passer au-dessus des murs herbeux et des colonnes brisées d'une cité engloutie, trop vieille pour que l'on s'en souvînt. Quand l'eau était claire, on pouvait voir de nombreuses ombres se mouvoir dans ces profondeurs spectrales que les gens simples n'aimaient pas. Il reconnut en outre que beaucoup de bateaux s'étaient perdus dans cette région de la mer, bateaux qu'on avait hélés alors qu'ils en étaient tout près, mais qu'on n'avait jamais revus.

Cette nuit-là fut très claire et l'on put voir très profondément dans la mer. Il y avait si peu de vent que le bateau n'avançait pas beaucoup et que l'océan était très calme. En se penchant par-dessus le bastingage, Carter vit à un grand nombre de brasses de profondeur, le dôme d'un grand temple, et, face à lui, une avenue de sphynx conduisant à ce qui fut un jour un jardin public. Les dauphins entraient et sortaient joyeusement des ruines, les marsouins apparaissaient gauchement çà et là, venaient parfois à la surface et sautaient hors de l'eau. Le bateau dérivant légèrement l'on put voir que le fond de l'océan s'élevait en collines et observer clairement les alignements d'anciennes rues en pentes et les murs écroulés de myriades de petites maisons.

Les faubourgs apparurent alors, et finalement un grand bâtiment isolé sur une colline. Son architecture était plus simple que celle des autres constructions, elle était

aussi en bien meilleur état. Ce bâtiment était sombre et bas, ses quatre côtés étaient entourés par une place. Il possédait une tour à chacun de ses angles, une cour pavée au centre et de curieuses petites fenêtres rondes un peu partout. Il était probablement construit en basalte bien que les algues en eussent caché la majeure partie. Tel quel, solitaire et impressionnant sur cette colline éloignée, ce monument devait avoir été un temple ou un monastère. À l'intérieur quelques poissons phosphorescents semblaient faire luire les petites fenêtres rondes et Carter ne blâmait pas trop la crainte des matelots. Grâce au clair de lune, il remarqua alors un curieux monolithe qui se dressait au milieu de la cour centrale et vit que quelque chose y était attaché. Quand après s'être procuré des jumelles dans la cabine du capitaine il vit que cette chose ligotée au monolithe était un marin encore vêtu de robes de soie d'Oriab, crucifié la tête en bas et les yeux arrachés, il fut heureux qu'une brise qui se levait poussât le navire de l'avant vers des régions plus saines de la mer.

Le jour suivant, ils hélèrent un bateau aux voiles violettes qui faisait route vers Zar, au pays des rêves oubliés, avec une cargaison de bulbes de lys aux étranges couleurs. Le soir du onzième jour, ils arrivèrent en vue de l'île d'Oriab. Le Ngranek s'élevait au loin déchiqueté et couronné de neige. Oriab est une très grande île et, son port de Baharna, une puissante cité. Les quais sont de porphyre et, derrière eux, la ville s'élève sur de grandes terrasses de pierre. Les rues sont fréquemment surmontées par les arches des bâtiments ou par les ponts qui les relient. Un grand canal coule sous la cité dans un tunnel aux portes de granit qui conduit au lac intérieur de Yath. Sur les rives de ce lac éloigné se dressent les vastes ruines en brique d'argile d'une première cité dont on ne se rappelle pas le nom. Comme, dans la soirée, le bateau pénétrait dans le port, les deux phares jumeaux de Thon et de Thaï brillèrent en signe de bienvenue tandis que derrière les millions de fenêtres des terrasses de Baharna s'allumaient paisiblement de douces lumières et que graduellement les étoiles clignotaient au-dessus de leurs têtes dans les ténèbres. La ville aux rues en pentes devint alors semblable à une étincelante constellation suspendue entre les étoiles du ciel et le reflet de ces étoiles dans la mer calme.

Le capitaine, une fois que le bateau fut à quai, invita Carter à venir, sur les rives de Yath, dans sa petite maison située à l'endroit où les derniers faubourgs de la ville descendent en pente douce jusqu'au lac. Sa femme et ses domestiques apportèrent pour le plus grand délice du voyageur d'étranges mets savoureux. Au cours des jours qui suivirent, Carter s'informa des rumeurs et des légendes qui couraient sur le Ngranek dans toutes les tavernes et dans tous les lieux publics où se rencontrent les ramasseurs de laves et les sculpteurs de figurines. Il n'en trouva aucun qui ait fait l'ascension des hautes pentes ou qui ait vu le visage de pierre. Le Ngranek est une

montagne difficile, ne possédant qu'une seule vallée maudite et l'on ne peut pas être certain que les maigres bêtes de la nuit soient imaginaires.

Quand le capitaine retourna à Dylath-Leen, Carter s'installa dans une ancienne taverne donnant sur une allée de marches dans la vieille ville qui est bâtie en briques et ressemble aux ruines qui se dressent sur l'autre rive du Yath. Il y élabora ses plans pour l'ascension du Ngranek et y fit la synthèse de tout ce qu'il avait appris des ramasseurs de lave sur les routes qui y conduisent. Le gérant de la taverne était un très vieil homme et il avait entendu raconter tant de légendes que son aide était inappréciable. Il fit même monter Carter dans l'une des chambres hautes de la vieille maison et lui montra le dessin grossier qu'un voyageur avait, un jour, gravé dans le mur d'argile à cette époque reculée où les hommes étaient plus audacieux et plus disposés à se rendre sur les pentes élevées du Ngranek. L'arrière grand-père du vieux tavernier avait appris de son propre arrière grand-père que le voyageur qui avait gravé ce dessin avait escaladé le Ngranek et contemplé le visage sculpté et qu'il l'avait dessiné dans cette chambre pour permettre aux autres de le contempler à leur tour. Carter, cependant, fut en proie à des doutes sérieux car, sur le mur, les grands traits rudes avaient été faits à la hâte et sans soin et étaient recouverts par une foule de petites formes proches du pire mauvais goût : des cornes, des ailes, des griffes et des queues enroulées.

Lorsqu'il eut obtenu tous les renseignements qu'il était susceptible de recueillir dans les tavernes et les lieux publics de Baharna, Carter loua un zèbre et, un matin, se mit en route le long du rivage du Yath, pour gagner ces terres intérieures où s'élève la masse rocheuse du Ngranek. À sa droite se dressaient des collines arrondies, d'agréables vergers et de petites fermes propres, tout cela lui rappelait les champs fertiles qui s'étendent tout au long de la Skai. Le soir, il était arrivé près de ces anciennes ruines dont on a oublié le nom et qui se dressent sur le rivage le plus éloigné du Yath. Bien que les vieux ramasseurs de lave l'aient averti de ne pas camper là la nuit, il attacha son zèbre à un bizarre pilier, à l'abri d'un mur croulant et étendit sa couverture dans un coin calme au-dessous de sculptures que personne n'avait pu déchiffrer. Il s'enroula dans une autre couverture, car les nuits sont froides en Oriab et quand, après s'être éveillé une fois, il crut avoir senti les ailes d'un insecte lui frôler le visage, il le couvrit aussi et dormit en paix jusqu'à ce qu'il soit éveillé par les oiseaux magah qui chantaient au loin dans les bosquets résineux.

Le soleil venait juste de se lever au-dessus de la grande pente sur laquelle s'étalent jusqu'aux rives désolées du Yath les primitives fondations de brique, les vieux murs, les piliers craquelés et les antiques piédestaux. Carter chercha son zèbre qu'il avait attaché la veille, et grande fut sa consternation en découvrant le docile animal prostré

près du pilier auquel il était attaché et plus grande encore son affliction en constatant que l'animal était mort, tout son sang ayant été sucé par une singulière blessure qu'il avait à la gorge. Les affaires de Carter étaient en désordre, plusieurs babioles brillantes lui avaient été volées et il y avait tout autour sur la poussière qui recouvrait le sol de grandes empreintes de pieds palmés que d'aucune façon il ne put identifier. Les récits et les recommandations des ramasseurs de lave lui revinrent à l'esprit et il repensa à ce qui l'avait frôlé durant la nuit. Il chargea ses affaires sur ses épaules, non sans un frisson quand il constata que tout près de lui son chemin passait à travers les ruines sous une grande ouverture béante, s'ouvrant bas dans le mur d'un vieux temple et que loin au-delà les marches descendaient dans le noir à perte de vue.

Son chemin maintenant grimpait une colline à travers une région plus sauvage et en partie boisée. Il ne voyait plus que les huttes des charbonniers et le camp des ramasseurs de résine. L'air tout entier était parfumé d'une odeur balsamique et les oiseaux magah chantaient joyeusement, faisant luire leurs sept couleurs au soleil. Vers le soir, il atteignit un nouveau camp où se trouvaient des ramasseurs de lave revenant des basses pentes du Ngranek avec leurs chargements de sacs. Il s'installa lui aussi, écoutant les chansons des hommes et il surprit ce qu'ils se murmuraient sur la disparition de l'un de leurs compagnons. Ce dernier était monté très haut dans la montagne afin d'atteindre une masse de belle lave et, à la tombée de la nuit, il n'était pas revenu vers ses camarades. Quand le lendemain, ils partirent à sa recherche, ils ne retrouvèrent que son turban, bien qu'aucun signe parmi les rocs n'indiquât qu'il ait fait une chute. Ils ne poussèrent pas plus avant leurs recherches parce que les plus âgés d'entre eux disaient que cela ne servirait à rien. Personne ne retrouve jamais ce qu'ont enlevé les maigres bêtes de la nuit bien que l'existence de ces bêtes soit assez incertaine et paraisse presque imaginaire. Carter leur demanda si les maigres bêtes de la nuit suçaient le sang, si elles aimaient les objets brillants et si elles laissaient des empreintes de palmipède, mais ils secouèrent la tête et semblèrent effrayés de ce qu'on leur posât pareille question. Quand il vit combien ils étaient devenus silencieux, il ne leur en demanda pas plus et alla se rouler dans sa couverture.

Le jour suivant, Carter se leva en même temps que les ramasseurs de lave et ils échangèrent leurs adieux puisque ceux-ci chevauchaient vers l'ouest tandis que lui-même monté sur un zèbre qu'il leur avait acheté, s'en allait vers l'est. Leur doyen lui donna ses bénédictions et l'avertit de ne pas monter trop haut sur le Ngranek. Il le remercia du fond du cœur sans que cela le dissuadât le moins du monde de son projet. Il sentait au contraire qu'il devait à tout prix atteindre les dieux de l'inconnue Kadath et obtenir d'eux le moyen de gagner la merveilleuse cité hantée par le soleil couchant. Vers midi, après une longue montée à flanc de colline, il arriva dans de vieux villages

de brique abandonnés par les montagnards qui, autrefois, avaient vécu tout près du Ngranek et des sculptures taillées dans sa lave douce. Ils avaient habité ici jusqu'à l'époque du grand-père du vieux tavernier et senti vers ce temps-là que leur présence déplaisait aux forces obscures. Les maisons s'étaient élevées jusqu'au sommet de la montagne mais plus elles s'élevaient plus il manquait de gens à l'aube. Ils décidèrent, à la fin, que mieux valait émigrer tous ensemble, puisque l'on entrevoyait dans les ténèbres des choses dont personne ne pouvait tirer une interprétation favorable, aussi descendirent-ils tous vers la mer pour se fixer à Baharna où ils habitaient un très vieux quartier. Ils apprirent à leurs fils l'art très ancien de sculpter des figurines et ceux-ci le pratiquent encore de nos jours. C'est de la bouche des descendants des exilés de la montagne que Carter avait entendu les meilleurs récits sur le Ngranek au cours de ses investigations dans les vieilles tavernes de Baharna.

Tandis que Carter réfléchissait à tout cela, la haute pente déchiquetée du Ngranek s'estompait de plus en plus dans les hauteurs au fur et à mesure qu'il en approchait. Il y avait eu d'abord des arbres espacés, puis de maigres buissons, puis des rocs hideux et nus qui dressaient leurs formes spectrales vers le ciel, mêlés aux glaces et aux neiges éternelles. Carter pouvait apercevoir les crevasses et la rugosité des pierres sombres, spectacle peu engageant pour celui qui risquait l'escalade. Par endroits des courants de lave solide et de scories se répandaient sur les pentes et dans les saillies ; quatre-vingt-dix éternités auparavant, avant même que les dieux dansassent sur son pic pointu, la montagne crachait du feu et retentissait des grondements du tonnerre souterrain. Maintenant, elle se dressait silencieuse et sinistre, portant, cachée sur son flanc, la statue gigantesque et secrète dont parlait la légende. Des cavernes s'ouvraient quelque part qui pouvaient être vides et solitaires au fond de leurs vieilles ténèbres, mais qui pouvaient aussi – si la légende disait vrai – abriter des horreurs dont la forme n'était même pas soupçonnable.

Le sol parsemé de chênes rabougris, d'arbres calcinés, d'éclats de roches, de lave et de scories, s'élevait jusqu'au pied du Ngranek. Çà et là gisaient les restes carbonisés de nombreux campements où avaient dû stationner les ramasseurs de lave. Il y avait aussi quelques autels grossiers qu'ils avaient dressés soit pour s'attirer la clémence des Grands Anciens, soit pour écarter des choses dont ils avaient rêvé la présence dans les passages élevés et dans les cavernes en labyrinthes du Ngranek. Le soir, Carter atteignit le tout dernier tas de cendres et s'y arrêta pour la nuit, attachant son zèbre à un jeune arbre et s'enroulant soigneusement dans sa couverture avant de s'endormir. Tout au long de la nuit un voonith hulula dans le lointain sur le bord de quelque étang caché, mais Carter n'avait aucune peur de cette horrible chose amphibie depuis qu'on lui avait affirmé qu'aucun d'entre eux n'osait approcher des contreforts

du Ngranek.

Dans le soleil levant, Carter commença sa longue ascension emmenant son zèbre aussi loin que la bête pût le suivre utilement, puis l'attachant à un arbre calciné lorsque la pente du bois devint trop forte. Il continua à grimper seul, d'abord à travers la forêt où s'écroulaient les ruines de vieux villages dans des clairières envahies par la végétation et ensuite sur l'herbe dure où d'anémiques buissons poussaient çà et là. Il regretta d'avoir quitté l'abri des arbres, maintenant que la pente devenait très raide et que l'ensemble du paysage était plutôt vertigineux. À la longue, chaque fois qu'il se retournait il commençait à discerner toute la campagne qui s'étendait au-dessous de lui : les huttes abandonnées des sculpteurs de figurines, les bosquets d'arbres à résine, les camps des ramasseurs de résine, les bois où nichent et chantent les prismatiques magah et même, au loin, les vagues rives du Yath et les crêtes de ces vieilles ruines interdites dont on a oublié le nom. Il trouva bientôt préférable de ne pas regarder autour de lui et continua à grimper jusqu'à ce que les buissons se fissent très rares et qu'il ne restât plus, pour s'accrocher, que l'herbe dure.

Le sol devint alors très pauvre, parsemé de grandes plaques de rocs nus et de crevasses où, de temps en temps, apparaissait un nid de condor. À la fin, il n'y eut plus rien d'autre que le roc dénudé de telle sorte que, même sans un violent vent contraire, il eût été difficile de monter plus haut. Les bosses, les saillies et les aspérités l'aidaient beaucoup et il lui était réconfortant d'apercevoir par moments, dans la pierre friable, les marques grossièrement gravées de quelque ramasseur de lave et de savoir que de normales créatures humaines étaient passées là avant lui. Plus haut, la présence de l'homme se manifestait encore par des prises pour les mains et pour les pieds taillées où c'était nécessaire et par des excavations montrant qu'on avait trouvé là quelques belles veines de lave. Une étroite corniche avait été artificiellement creusée à un endroit afin de permettre d'atteindre, assez loin sur la droite de la principale ligne d'ascension, un sillon particulièrement riche. Une fois ou deux, Carter s'aventura à jeter un coup d'oeil alentour et il fut presque stupéfait par l'immensité du paysage qui s'étendait au-dessous de lui. Il pouvait voir toute l'île jusqu'à la côte et les terrasses de pierre de Baharna, ainsi que la fumée de ses cheminées rendue magique par la distance. Au-delà s'étendait la mer du Sud, illimitée, et tous ses curieux secrets.

Il avait jusqu'alors avancé sur la montagne en faisant de nombreux zigzags de telle sorte que le côté sculpté lui était demeuré caché. Carter aperçut alors une saillie qui, montant sur la gauche, lui sembla aller dans la direction qu'il voulait prendre. Il s'y engagea, espérant qu'elle continuerait. Au bout d'une dizaine de minutes, il constata, qu'en effet il ne s'agissait pas d'un cul-de-sac, mais d'un chemin conduisant

abruptement à une arche qui, à moins qu'elle ne fût brusquement interrompue ou brisée, devrait le mener, au bout d'une ascension de quelques heures, sur cette face sud inconnue qui surplombe les rocs désolés et la vallée de lave maudite. Au-dessous de lui s'étendait une nouvelle contrée, il vit qu'elle était encore plus désolée et plus sauvage que les terres qu'il avait traversées. Le flanc de la montagne était, lui aussi, quelque peu différent, percé de trous et de cavernes singulières tels qu'il n'en avait pas trouvé sur la route qu'il avait jusqu'alors suivie. Certaines s'ouvraient au-dessus de lui, d'autres au-dessous mais toutes donnaient sur des falaises à pic, absolument impossibles à escalader. L'air était maintenant très froid, mais l'ascension était si pénible que cela lui était égal. Seule le tracassait la rareté croissante de l'air et il pensa que c'était peut-être cette rareté qui avait tourné la tête des autres voyageurs et suscité leurs absurdes récits à propos de maigres bêtes de la nuit, récits qui leur servaient à expliquer la disparition de grimpeurs sans doute tombés dans des passages dangereux. Ces histoires ne l'avaient pas trop impressionné mais il avait emporté un bon cimeterre pour le cas où surviendraient quelques ennuis. Toutes ses autres pensées devenaient secondaires et disparaissaient devant son désir d'apercevoir le visage sculpté qui le mettrait enfin sur le chemin des dieux qui régnent dans l'inconnue Kadath.

Il atteignit à la longue le glacier torturé qui s'étendait dans les plus hauts espaces et contournant complètement le Ngranek il gagna sa face cachée découvrant au fond des gouffres infinis qui s'ouvraient au-dessous de lui, les roches et les stériles abîmes de lave qui témoignaient de la vieille colère des Grands Anciens. Une immense étendue de terre se déroulait vers le sud mais c'était un désert où ne s'ouvrait l'asile d'aucune prairie ni d'aucune fumée de villages et qui semblait ne pas avoir de fin. Nulle part de ce côté la mer n'était visible car Oriab est une grande île. De noires cavernes et de curieuses crevasses s'ouvraient nombreuses sur les parois abruptes des falaises, mais aucune d'entre elles n'était accessible. Un énorme surplomb empêchait maintenant de voir le sommet et Carter craignit un moment qu'il ne s'avère infranchissable. Seul sur le roc incertain sans cesse balayé par le vent, seul à des kilomètres au-dessus de la Terre, n'ayant d'un côté que l'espace et la mort et de l'autre que des murs abrupts et glissants, il connut un moment la peur qui fait s'enfuir les hommes loin de la face secrète du Ngranek. Il ne pouvait retourner car le soleil était déjà trop bas. S'il n'y avait pas d'issue vers le sommet, la nuit le trouverait accroupi sur cette faille et à l'aube il aurait disparu.

Il y avait pourtant une issue et il la vit au bon moment. Seul un rêveur pouvait utiliser ces prises presque imperceptibles, mais elles suffirent à Carter. Une fois franchi le rocher en surplomb, il trouva que l'escalade était bien plus facile car la

fonte d'un grand glacier avait laissé un large espace libre parsemé de terre dure et de saillies. À sa gauche un précipice plongeait verticalement depuis des hauteurs inconnues jusqu'à d'inconnues profondeurs et juste au-dessus de lui, mais hors de son atteinte, s'ouvrait la bouche sombre d'une caverne. Face à lui, cependant, la montagne s'incurvait assez pour lui permettre de s'appuyer et de se reposer.

Au refroidissement qui le saisit, il comprit qu'il devait être tout près de la ligne des neiges et leva la tête pour voir si quelque pic étincelant brillerait sous les derniers rayons rougeâtres du soleil. Dans les hauteurs, la neige recouvrait sûrement d'incalculables kilomètres d'étendue tandis que juste au-dessous des terres enneigées se détachait un énorme roc en surplomb semblable à celui qu'il venait de franchir, un roc dont le fier contour était figé là à jamais. Quand il aperçut ce rocher, se cramponnant à la paroi, il hurla à pleine voix son admiration effrayée car le bloc titanesque n'avait plus la forme que l'aube de la Terre lui avait façonnée mais, rouge et stupéfiant, étincelait dans le soleil couchant montrant sculptés et pâlis par le temps, les traits d'un dieu.

Impitoyable et terrible brillait ce visage que le couchant incendiait, si grand qu'aucun esprit jamais n'en prendrait la mesure et que Carter comprit aussitôt qu'il n'était l'œuvre d'aucun homme. C'était un dieu ciselé par les mains des dieux et son regard hautain et majestueux dominait le chercheur. La rumeur populaire avait parlé de son étrangeté et de son allure qui ne pouvaient tromper. Carter constatait que c'était exact car ces grands yeux bridés, ces oreilles aux lobes allongés, ce nez fin et ce menton pointu dénotaient une race qui n'était pas celle des hommes mais bien celle des dieux. Terrifié, bien que ce spectacle fût celui qu'il avait recherché, il s'accrocha à son dangereux nid d'aigle : il y a dans le visage d'un dieu plus de merveilleux qu'on n'a pu en prévoir et quand ce visage est plus énorme qu'un temple et que, divinement sculpté dans la lave sombre, il vous domine dans le silence éternel des hauteurs, le merveilleux est si puissant que personne ne peut y échapper.

À cela s'ajoutait ici le merveilleux de la reconnaissance, car malgré sa décision de rechercher à travers tout le pays du rêve ceux dont la ressemblance avec ce visage de pierre pourrait les désigner comme les fils des dieux, il savait maintenant que c'était inutile. En vérité, le grand visage sculpté dans la montagne ne lui paraissait plus tellement étranger, il le devinait parent de ceux qu'il avait souvent aperçus dans les tavernes du port de Celephaïs, port qui par delà les collines de Tanarie se dresse dans l'Ooth-Nargai et est gouverné par le roi Kuranes qu'autrefois Carter avait connu au monde de l'éveil. Chaque année des marins ayant un tel visage venaient du Nord échanger leur onyx contre le jade sculpté, les fils d'or et les petits oiseaux rouges de Celephaïs. Il était maintenant évident qu'ils ne pouvaient être que les demi-dieux qu'il

recherchait. Leur pays devait s'étendre aux frontières de l'immensité froide où se dresse Kadath, la cité inconnue et la cité d'onyx des Grands Anciens. Il lui fallait donc se rendre à Celephaïs, ville très éloignée de l'île Oriab et dont la situation l'obligeait à retourner à Dylath-Leen et de là à remonter la Skai jusqu'au pont de Nir pour retraverser ensuite le bois enchanté des zoogs. Sa route prendrait alors la direction du nord et, à travers les jardins qui bordent l'Oukranos, le mènerait jusqu'aux spires dorées de Thran où il trouverait un galion faisant la traversée de la mer Cérénarienne.

L'obscurité s'épaississait à présent et, dans l'ombre, le grand visage sculpté prenait un air plus effrayant encore. La nuit trouva l'explorateur perché sur la corniche ; il ne pouvait, dans le noir, ni monter ni descendre mais seulement rester debout et frissonner, accroché à son étroite plateforme jusqu'à ce que le jour se lève, priant pour qu'il demeurât éveillé de peur qu'en dormant il ne lâchât prise et ne soit précipité à travers d'affreux kilomètres d'espace sur la rocaille et les rochers pointus de la vallée maudite. Les étoiles apparurent et, seul en dehors d'elles, un néant noir emplissait ses yeux, un néant lié avec la mort contre laquelle il ne pouvait rien faire que s'accrocher aux rochers et s'écarter de l'invisible précipice. Dans les ténèbres sa dernière vision terrestre fut un condor plongeant dans l'abîme qui s'ouvrait à sa gauche et qui, après s'être approché de son ouverture, s'écartait en criant de la caverne qui béait juste hors d'atteinte.

Soudain et sans qu'aucun bruit l'ait averti dans le noir de l'approche d'une main invisible, Carter sentit qu'on arrachait furtivement de sa ceinture son cimeterre recourbé. Un instant plus tard il l'entendait sonner, au-dessous de lui, sur les rocs et croyait entrevoir entre lui et la Voie lactée la fine et terrible silhouette d'une chose nuisible possédant des cornes, une queue et des ailes de chauve-souris. D'autres choses aussi avaient commencé sur sa gauche à masquer les étoiles comme si un troupeau de vagues entités sortant de cette inaccessible caverne qui s'ouvrait sur la paroi du précipice avait silencieusement battu des ailes, dans la nuit. Une sorte de bras de caoutchouc glacé le prit alors à la gorge, un autre au pied, il fut soulevé et emporté dans l'espace. Une minute plus tard les étoiles avaient disparu et Carter comprit que les maigres bêtes de la nuit l'avaient fait prisonnier.

Elles l'emportèrent, le souffle coupé, dans la caverne qui béait à flanc d'abîme puis à travers un monstrueux dédale. Quand il se débattait, comme il le fit d'abord instinctivement, elles le pinçaient sauvagement. Elles-mêmes ne faisaient aucun bruit, leurs ailes membraneuses étant silencieuses. Elles étaient effroyablement froides et humides et glissantes, et leurs pattes pétrissaient de façon abominable. Bientôt elles plongèrent hideusement à travers d'innombrables abîmes dans un tourbillon

vertigineux, brassant un air sépulcral dont l'humidité rendait malade. Carter comprit qu'elles se précipitaient dans l'ultime maelström de la terreur et de la folie démoniaque. Il hurla maintes et maintes fois mais à chaque fois qu'il le faisait les pattes noires le pinçaient avec raffinement. Il vit alors, alentour, une sorte de phosphorescence grise et devina qu'ils atteignaient ce monde intérieur de l'horreur souterraine dont parlent de vagues légendes, monde qui n'est éclairé que par un pâle feu mort et où, au cœur de la terre, gît au sein des brumes originelles un air vampirisant.

Il vit enfin loin au-dessous de lui les crêtes grises et menaçantes de sommets qu'il savait être les fabuleux pics de Thok ; affreux et sinistres ces pics se dressaient dans l'obscurité hantée des éternelles profondeurs sans soleil. Ils s'élevaient plus haut que l'homme ne peut l'imaginer gardant les terribles vallées où les bholes rampent et creusent leurs terriers. Carter préférait pourtant les contempler plutôt que de regarder les bêtes qui l'avaient capturé : noires choses repoussantes et grotesques ayant un épiderme doux et huileux comme en ont les baleines, d'affreuses cornes courbées l'une vers l'autre, des ailes de chauve-souris dont le battement ne faisait pas de bruit, d'ignobles pattes préhensiles et des queues poilues qu'elles balançaient continuellement. Le pire de tout était qu'elles ne parlaient jamais et ne riaient jamais, car elles n'avaient pas de visage qui leur eût permis de sourire, mais seulement une suggestive blancheur qui devait leur en tenir lieu. Elles n'étaient capables que de saisir, de voler et de pincer, car tel est le destin des maigres bêtes de la nuit.

La bande volant maintenant plus bas, gris et puissants les pics de Thok les environnèrent et l'on put voir clairement que rien, dans la pénombre éternelle, ne vivait sur l'impressionnant et austère granit. Plus bas, les Feux Morts s'éteignirent dans les airs et l'on ne rencontra plus que la noirceur originelle du chaos, excepté dans les hauteurs où les pics escarpés ressemblaient à des gnomes. Bientôt les pics eux-mêmes s'effacèrent dans le lointain et il ne resta plus que les grands vents porteurs de l'humidité des grottes les plus profondes. Les maigres bêtes de la nuit atterrirent alors sur un sol parsemé de choses invisibles qui semblaient être des amas d'os. Elles abandonnèrent Carter dans la noire vallée. L'apporter jusque-là était la tâche des maigres bêtes de la nuit, gardiennes du Ngranek. Cela fait, elles s'envolèrent silencieusement et Carter essaya de suivre leur vol, mais il s'aperçut qu'il ne le pouvait pas, car même les pics de Thok s'étaient évanouis. Il ne restait rien d'autre que la nuit, l'horreur, le silence et les os.

Carter savait maintenant de façon certaine qu'il se trouvait dans la vallée de Pnath où rampent et creusent les énormes bholes, mais il ne savait à quoi s'attendre car personne jamais n'avait vu un bhole, ni même imaginé son apparence. On ne connaît

des bholes que la vague rumeur qu'ils font en s'avançant parmi les montagnes d'ossements et le bruit visqueux qu'ils émettent en se glissant près de quelqu'un. On ne peut les voir parce qu'ils ne rampent que dans les ténèbres. Carter n'avait aucune envie de rencontrer un bhole, aussi écoutait-il attentivement afin de saisir tous les bruits qui pourraient monter des profondeurs d'os. Même dans cet endroit effrayant.

Il avait un plan et un objectif parce que le pays de Pnath n'était pas tout à fait inconnu d'un homme avec lequel il avait autrefois beaucoup conversé. En résumé, il semblait évident que cette contrée était le lieu où tous les vampires du monde de l'éveil jettent les restes de leurs festins et que, s'il avait un peu de chance, il pourrait atteindre l'énorme rocher qui, plus grand même que les pics de Thok, marque la frontière de leur domaine. La jonchée d'os lui indiquerait son chemin et, une fois qu'il aurait trouvé le rocher, il pourrait appeler un vampire et lui demander de descendre une échelle car, c'est étrange à dire, un pacte singulier le liait avec ces terribles créatures.

Un homme qu'il avait connu à Boston – un peintre aux productions étranges, qui possédait un atelier secret dans une vieille allée près d'un cimetière [1] – s'était lié d'amitié avec les vampires qui lui avaient appris à comprendre la partie la plus simple de leurs répugnants borborygmes. Cet homme avait fini par disparaître et Carter n'était sûr ni de pouvoir maintenant le retrouver ni de pouvoir utiliser, pour la première fois dans le monde du rêve, l'expérience de la triste vie éveillée qu'il avait autrefois menée dans la lointaine Angleterre. Il se sentait en tout cas capable de persuader un vampire de le guider hors de Pnath et il valait mieux rencontrer un vampire bien visible qu'un bhole invisible.

Carter se mit en marche dans le noir et pressa le pas quand il crut entendre quelque chose bruire parmi les os. À la longue, il buta contre un mur de pierre et pensa qu'il avait atteint la base de l'un des pics de Thok. Il entendit alors, haut dans les airs, un monstrueux vacarme qui lui donna la certitude d'être arrivé près du rocher des vampires. Il n'était pas sûr de se faire entendre du fond de cette vallée profonde de plusieurs kilomètres, mais il comprit que le monde intérieur avait d'étranges lois. Comme il s'arrêtait, il fiit frappé par un os si lourd que ce ne pouvait être qu'un crâne et, comprenant la proximité du rocher fatal, il lança du mieux qu'il put vers le ciel ce borborygme qui est l'appel du vampire.

Le cri monta lentement, aussi dut-il patienter quelque temps avant de recevoir une réponse. Elle arriva enfin et on lui dit que bientôt une échelle de corde allait être descendue. Son attente était pleine d'angoisse, car il se demandait ce que son cri avait pu réveiller parmi ces amas d'ossements. Peu de temps s'écoula en effet avant qu'il

n'entendît assez loin un vague bruissement, qui, à mesure qu'il se rapprochait, le mettait de plus en plus mal à l'aise car il ne voulait pas s'éloigner de l'endroit où serait descendue l'échelle. Cette tension finit par devenir presque intolérable et, pris de panique, Carter était près de s'enfuir quand un choc sur les os fraîchement entassés attira son attention, lui faisant oublier l'autre bruit. C'était l'échelle et, après une minute de tâtonnement, il en saisit enfin un des barreaux. L'autre bruit ne cessa pas pour autant, et continua même à le poursuivre dans son ascension. Carter était à un mètre cinquante du sol quand, au-dessous de lui, le bruissement s'amplifia considérablement. Il se trouvait à plus de trois mètres de hauteur, quand, en bas, quelque chose secoua l'échelle. Alors qu'il se trouvait à cinq ou six mètres, tout un de ses côtés fut balayé par une chose longue et visqueuse qui, pour le saisir, se faisait alternativement convexe et concave. Dès lors, il grimpa désespérément pour échapper à l'insupportable prise de ce bhole répugnant dont jamais aucun homme n'a pu voir la forme.

Pendant des heures il grimpa, les bras morts de fatigue et les mains couvertes d'ampoules, revoyant le grisâtre feu mort et les pics inquiétants de Thok. Il discerna enfin au-dessus de lui le bord en surplomb du grand rocher des vampires alors qu'il n'en pouvait apercevoir le côté vertical ; bien des heures plus tard, il vit un curieux visage se pencher par-dessus le bord du rocher comme, sur les balustrades de Notre-Dame se penche une gargouille. Cette apparition faillit lui faire lâcher prise mais, un instant plus tard, il s'était repris car Richard Pickman, son ami disparu, l'avait un jour présenté à un vampire et il connaissait bien leur visage de chien, leurs formes affaissées et leur idiosyncrasie informulable. Il resta très maître de lui lorsque, par-dessus le bord du rocher, cette bête hideuse le tira hors de l'affreux abîme. Il ne cria pas de terreur en voyant les restes à demi consommés qui s'entassaient sur un côté ni en voyant les cercles dispersés de vampires qui grognaient et le regardaient avec curiosité.

Il se trouvait maintenant sur une plaine faiblement éclairée dont les principales caractéristiques topographiques se bornaient à de grandes dalles et à des entrées de terriers. Les vampires étaient, en général, respectueux, bien que l'un d'eux essayât de le pincer tandis que plusieurs autres évaluaient sa maigreur d'un oeil intéressé. Par un laborieux borborygme, il se renseigna sur son ami disparu et apprit qu'il était devenu un vampire de quelque importance dans les gouffres qui s'ouvrent près du monde de l'éveil. Un vieux vampire verdâtre s'offrit à le conduire jusqu'à l'actuelle habitation de Pickman, aussi, malgré une instinctive répugnance suivit-il la créature dans un vaste terrier et rampa-t-il derrière elle pendant des heures dans la noirceur de la terre humide. Ils émergèrent sur une triste plaine singulièrement parsemée de reliques

terrestres – vieilles pierres tombales, urnes brisées et grotesques fragments de monuments – Carter comprit avec une certaine émotion qu'il était probablement plus proche de la Terre qu'il ne l'avait jamais été depuis qu'il avait descendu, jusqu'à la porte du Profond Sommeil, les sept cents marches de la caverne de la Flamme.

Là, sur une pierre tombale datée de 1768 et volée dans le cimetière de Granary de Boston, était assis le vampire qui autrefois avait été l'artiste Richard Upton Pickman. Sa peau nue avait l'apparence du caoutchouc et il s'était tellement transformé que son origine humaine était déjà obscure. Il se rappelait pourtant encore un peu d'anglais et, en s'aidant de temps à autre du langage des vampires, il pouvait converser avec Carter par grognements et par monosyllabes. Quand il apprit que Carter voulait gagner le bois enchanté puis, par delà les collines tanariennes la ville de Celephaïs, dans l'Ooth-Nargai, il sembla plutôt sceptique parce que les vampires du monde de l'éveil ne travaillent pas dans les cimetières du haut pays des rêves – (ils laissent ce soin aux vampires à pieds rouges qui habitent les cités mortes) et qu'un grand nombre d'obstacles s'interposent entre leur gouffre et le bois enchanté, entre autres, le terrible royaume des gugs.

Les gugs velus et gigantesques transportèrent un jour dans ce bois des dalles circulaires et offrirent d'étranges sacrifices aux Autres Dieux et à Nyarlathotep, le Chaos Rampant, jusqu'à ce qu'une nuit, l'une de leurs abominations parvint aux oreilles des dieux de la terre qui les bannirent dans les basses cavernes. Seule une grande chausse-trape de pierre, munie d'un anneau de fer, relie l'abîme de la terre des vampires au bois enchanté et les gugs, à cause d'une malédiction, ont peur de l'ouvrir. Qu'un rêveur mortel puisse traverser leur royaume et le quitter par cette chausse-trape est inconcevable, car les rêveurs mortels sont leur nourriture préférée. Les légendes des gugs racontent combien est exquise la chair de ces rêveurs depuis que l'exil a réduit leur alimentation aux pâles, ces êtres répugnants qui meurent dès qu'on les expose à la lumière, vivent dans les caves de Zin et sautent sur leurs longues pattes de derrière comme des kangourous.

Pickman conseilla à Carter de sortir de l'abîme soit à Sarkomand, cette cité abandonnée qui se dresse dans la vallée au-dessous de Leng et où des escaliers aux marches noires et nitreuses gardés par des lions ailés descendent du pays des rêves jusqu'aux gouffres inférieurs, soit de retourner au monde de l'éveil à travers un cimetière et de recommencer sa quête en redescendant les soixante-dix marches du sommeil léger jusqu'à la caverne de la Flamme puis les sept cents marches qui conduisent à la porte du Profond Sommeil et au-bois enchanté. Ceci ne convenait pas à l'explorateur car il ne connaissait pas la route qui va de Leng à Ooth-Nargai et que, d'autre part, il ne tenait pas à se réveiller par crainte d'oublier tout ce qu'il avait

appris jusqu'à présent dans son rêve. Il serait en effet désastreux pour sa quête d'oublier les visages célestes et augustes de ces marins qui viennent du nord marchander leur onyx à Celephaïs et qui, étant les fils des dieux, devaient lui montrer le chemin qui mène à l'immensité froide et à Kadath, cité des Grands Anciens.

Après beaucoup d'hésitations, le vampire consentit à guider son invité à l'intérieur de l'enceinte du royaume des gugs. Carter avait une chance de se glisser à travers ce royaume crépusculaire bâti de cylindriques tours de pierre à une heure où les géants repus ronfleraient chez eux et d'atteindre la tour centrale qui porte le signe de Koth et dont l'escalier intérieur conduit à cette chausse-trape qui s'ouvre sur le bois enchanté. Pickman consentit même à lui prêter trois vampires pour l'aider, avec, comme levier, une pierre tombale, à soulever la chausse-trape. Les gugs ont plus ou moins peur des vampires et, souvent, ils se sauvent de leurs propres cimetières colossaux, quand ils les y voient festoyer.

Pickman conseilla à Carter de se déguiser lui-même en vampire. Carter rasa sa barbe qu'il avait laissée pousser (les vampires n'en ont pas) se roula nu dans la boue pour acquérir l'apparence adéquate et fit de ses vêtements un paquet auquel il donna l'aspect d'un morceau de choix pris dans une tombe. Ils atteindraient la cité des gugs – qui est au centre de leur royaume – en se glissant à travers des terriers qui aboutissent à un cimetière voisin de la tour de Koth. Ils devraient cependant se méfier d'une immense cave située près du cimetière. Cette dernière est, en effet, l'entrée des grottes de Zin et les pâles vindicatifs toujours prêts à tuer y sont perpétuellement sur leurs gardes, attendant les habitants de l'abîme supérieur qui les chassent et les dévorent. Les pâles essaient de sortir quand les gugs sont endormis et ils s'attaquent aussi bien aux vampires qu'aux gugs car ils sont incapables de les distinguer. Ils sont très primitifs et se dévorent les uns les autres. Les gugs ont une sentinelle sur une plate-forme étroite dans les caves de Zin mais elle est souvent assoupie et se laisse quelquefois surprendre par un groupe de pâles. Bien que ne pouvant vivre dans la lumière réelle, les pâles supportent durant des heures le crépuscule gris de l'abîme.

Carter rampa dans les terriers sans fin accompagné des trois vampires qui devaient lui servir d'aides et qui transportaient la pierre tombale du colonel Nepenniah Derby, Obit 1719, prise dans le cimetière de Charter Street, à Salem. Quand ils émergèrent dans la lumière crépusculaire, ils étaient dans une forêt d'énormes monolithes couverts de lichens. Ces monolithes, dont la hauteur s'élevait à perte de vue, constituaient les modestes pierres tombales des gugs. À droite du trou, hors duquel ils venaient de se glisser, on apercevait, par-delà la multitude d'arcs-boutants qui soutenaient les monolithes, un stupéfiant horizon de gigantesques tours rondes se dressant dans l'air gris de la terre intérieure à d'incommensurables hauteurs. C'était

la grande cité des gugs dont les portes sont hautes de dix mètres. Les vampires y viennent souvent car un seul cadavre de gug suffit à nourrir une communauté pendant près d'une année ; même compte tenu du danger, ils préfèrent donc creuser des terriers jusqu'aux tombes des gugs plutôt que de se fatiguer pour atteindre celles des hommes. Carter comprenait à présent la provenance des ossements énormes que, parfois, il avait senti sous ses pieds dans la vallée de Pnath.

En face et juste à la sortie du cimetière s'élevait une falaise abrupte et perpendiculaire dont la base était percée d'une immense caverne maudite. Les vampires conseillèrent à Carter de s'en tenir éloigné le plus possible disant que c'était l'entrée des infernales grottes de Zin où les gugs, dans le noir, chassent les pâles. En vérité, cette mise en garde fut bientôt justifiée car, à l'instant où l'un des vampires commençait à ramper vers les tours pour voir s'ils ne s'étaient pas trompés sur l'heure de repos des gugs, brilla dans l'ombre de la caverne une paire d'yeux rouge-jaunâtres puis une autre. Cette présence indiquait que les gugs avaient perdu une sentinelle et que les pâles avaient une bien grande finesse d'odorat. Le vampire revint vers le terrier et recommanda le silence à ses compagnons. Il valait mieux laisser les pâles à leurs propres tracas et il y avait une chance qu'ils se retireraient bientôt, leur combat contre la sentinelle gug, sous les sombres voûtes, les ayant sans doute fatigués. Au bout d'un moment, une chose ayant la taille d'un petit cheval fit un bond dans le crépuscule grisâtre et l'aspect de cette bête scabreuse et malsaine, dont le visage est si curieusement humain en dépit de l'absence de nez, de front et d'autres particularités importantes, rendit Carter malade.

Trois autres pâles bondirent pour rejoindre leur compagnon et un vampire gargouilla doucement à Carter que l'absence sur eux de toute cicatrice était un mauvais signe. Cela prouvait qu'ils n'avaient pas du tout combattu la sentinelle gug mais qu'ils s'étaient tout simplement glissés à côté d'elle pendant son sommeil de telle sorte que leur force et leur sauvagerie étaient encore intactes et qu'elles le resteraient jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une victime et en aient disposé. Il était très désagréable de voir ces animaux répugnants et disproportionnés, qui bientôt furent près d'une quinzaine, creuser un peu partout et exécuter leurs sauts de kangourous dans le crépuscule grisâtre où s'élevaient les tours et les monolithes titanesques, mais il fut encore plus désagréable de les entendre parler entre eux dans le toussotement qui est le langage des pâles. Cependant, si horribles qu'ils fussent, ils ne l'étaient pas autant que cette horreur qui maintenant sortait derrière eux de la caverne avec une rapidité déconcertante.

C'était une patte, une patte qui avait bien soixante-quinze centimètres de large et était munie de formidables griffes. Une autre patte suivit puis un grand bras noir velu,

auquel les deux pattes étaient toutes deux rattachées par de courts avant-bras. Deux yeux roses brillèrent alors et la tête, grosse comme une barrique, de la sentinelle gug réveillée, apparut. Les yeux protégés par des protubérances osseuses couvertes de poils longs et broussailleux, saillaient de cinq centimètres de chaque côté, mais ce qui surtout rendait cette tête terrifiante, c'était la bouche. Cette bouche avait de grandes dents jaunes et elle fendait la face de haut en bas car elle s'ouvrait verticalement au lieu de s'ouvrir horizontalement.

Avant que l'infortuné gug ait pu émerger de la caverne et se dresser de toute la hauteur de ses six mètres, les pâles vindicatifs furent sur lui. Carter, un moment, craignit qu'il ne donnât l'alarme et n'éveillât tous ses semblables mais un vampire lui apprit à voix basse que les gugs n'ont pas de voix et communiquent au moyen d'expressions faciales. La bataille qui suivit fut vraiment effrayante. De tous côtés les pâles enragés se ruèrent fiévreusement sur le gug qui rampait, le mordant et le déchirant de leurs groins et le blessant mortellement avec leurs durs sabots pointus. Pendant tout ce temps ils toussèrent avec violence, hurlant quand la grande bouche verticale du gug réussissait à mordre l'un d'entre eux, de telle sorte que le bruit du combat eût certainement réveillé la cité endormie si la sentinelle en faiblissant n'avait transporté la bataille de plus en plus loin dans les profondeurs de la caverne. Le bruit cessa et bientôt rien ne fut plus visible dans le noir mais de temps en temps un écho infernal indiquait que le combat continuait.

Le plus alerte des vampires donna alors pour tous le signal du départ et Carter suivit, à travers la forêt des monolithes, les trois créatures bondissantes, puis dans les rues sombres et répugnantes de cette effrayante cité dont les tours cylindriques faites de pierres cyclopéennes s'élevaient à perte de vue. Ils avancèrent silencieusement sur les pavés de rocs grossiers dégoûtés par les abominables ronflements provenant de derrière les grandes portes noires, ronflements qui témoignaient du sommeil des gugs. Craignant que ne se terminât l'heure du repos, ils pressèrent le pas, mais même à ce rythme le voyage fut assez long car dans cette ville de géants, l'échelle des distances était très grande. Ils finirent cependant par atteindre une sorte d'espace découvert qui s'étendait devant une tour plus imposante encore que les autres. Au-dessus de la porte colossale était fixé, sculpté en bas-relief, un monstrueux symbole qui vous faisait trembler de peur, même si vous n'en connaissiez pas le sens. C'était la tour centrale et le signe de Koth et ces énormes marches de pierre à peine visibles dans la pénombre intérieure étaient le commencement du grand escalier conduisant à la terre de rêve supérieure et au bois enchanté.

Une interminable ascension commença alors dans le noir absolu, ascension rendue presque impossible par la taille monstrueuse des marches qui, construites par les

gugs, avaient près d'un mètre de haut. Carter ne put estimer au juste leur nombre car il fut bientôt si fatigué que les vampires souples et inlassables furent obligés de l'aider. Tout au long de leur interminable ascension, ils s'efforcèrent d'oublier le danger d'être découverts et poursuivis car bien qu'aucun gug à cause de la colère des Grands Anciens n'ose soulever la porte de pierre qui s'ouvre sur la forêt, rien ne les empêche d'aller dans la tour et de gravir les marches et il arrive souvent que les pâles qui s'y réfugient soient poursuivis jusqu'au sommet. Si fine est l'ouïe des gugs que le simple bruit des pieds et des mains nus des grimpeurs pouvaient fort bien être entendus quand la cité s'éveillerait. Il faudrait naturellement peu de temps aux géants rapides, habitués par les chasses aux pâles dans les grottes de Zin à se diriger sans lumière, pour rattraper sur ces marches gigantesques une petite proie grimpant si lentement. Il était excessivement déprimant de penser que la poursuite silencieuse des gugs ne pourrait être entendue et qu'ils arriveraient brutalement dans le noir. L'on ne pouvait compter sur la traditionnelle crainte des gugs à l'égard des vampires car en cet endroit singulier tous tes avantages étaient pour eux. Il fallait aussi compter avec les pâles furtifs et méchants qui fréquemment bondissent dans la tour pendant le sommeil des gugs. Si les gugs dormaient longtemps et que les pâles revinssent bientôt de leur combat dans la caverne, l'odeur des grimpeurs serait facilement repérée par ces créatures répugnantes et hostiles ; auquel cas il vaudrait encore mieux être mangé par un gug.

Au bout d'une ascension qui avait duré une éternité, un toussotement leur parvint au-dessus d'eux dans le noir et la situation prit un tour inattendu et grave. Il était clair qu'un pâle, ou peut-être plusieurs, avait pénétré dans la tour avant l'arrivée de Carter et de ses guides et il était également clair que le danger était très proche. Ils suspendirent leur respiration une seconde, après quoi le chef des vampires poussa Carter contre le mur et disposa ses compagnons de la meilleure façon possible, la vieille pierre tombale levée, prête à s'abattre d'un coup fracassant dès que l'ennemi apparaîtrait. Les vampires sont nyctalopes, la partie n'était donc pas aussi compromise que si Carter eût été seul. Un claquement de sabots annonça, un instant plus tard, qu'une bête au moins descendait. Les vampires qui portaient la dalle préparèrent leur arme pour un coup désespéré. Deux yeux rouge-jaunâtres brillaient maintenant et l'on entendit, dominant le claquement des sabots, la respiration du pâle. À l'instant où ce dernier sautait sur la marche qui se trouvait juste au-dessus des vampires, ceux-ci abattirent la vieille pierre tombale avec une force si prodigieuse qu'il n'y eut qu'un sifflement et un choc avant que la victime ne s'effondrât en une masse hideuse. Il ne semblait pas y avoir d'autre pâle, aussi, après avoir écouté un moment, les vampires tapèrent-ils sur l'épaule de Carter pour lui donner le signal de reprendre l'ascension. Ils furent comme auparavant obligés de l'aider et il quitta avec

joie ce lieu de carnage où le cadavre du pâle gisait invisible dans le noir.

Déposant enfin leur compagnon, les vampires firent halte et, en tâtant au-dessus de lui, Carter comprit qu'ils avaient fini par atteindre la grande chausse-trape de pierre. Faire basculer complètement une aussi grosse masse, il ne fallait pas y penser. Les vampires espéraient la soulever suffisamment pour y glisser la pierre tombale qui, servant de levier, l'écarterait assez pour permettre à Carter de s'échapper. Ils avaient, quant à eux, décidé de redescendre, puis de retraverser la ville des gugs car ils pourraient s'y dissimuler facilement, tandis qu'ils ne connaissaient pas le chemin qui, sur terre, leur permettrait de gagner Sarkomand et la porte qui conduit à l'abîme.

Puissante était la poussée des trois vampires sur la porte de pierre et Carter de toutes ses forces les aidait. Les vampires estimèrent qu'il fallait appuyer sur la partie de la porte voisine du sommet de l'escalier, ils s'y appliquèrent de toute la force de leurs muscles ignoblement nourris de charogne. Au bout de quelques instants une fente de lumière apparut et Carter auquel cette tâche avait été confiée glissa l'extrémité de la pierre tombale dans l'ouverture. Ils tirèrent alors violemment sur la dalle mais cela ne donnait que peu de résultats et, naturellement, chaque fois qu'ils n'avaient pu tourner la dalle en maintenant la trappe entrouverte, ils devaient revenir à leur position initiale.

Un bruit au-dessous d'eux, sur les marches, multiplia mille fois leur désespoir. Ce n'était que le bruit du cadavre du pâle dégringolant les escaliers et le heurt des sabots contre la pierre, mais de toutes les causes possibles de cette chute, aucune n'était rassurante. Connaissant la célérité des gugs, les vampires se remirent au travail avec frénésie et, en un rien de temps, ils avaient suffisamment soulevé la chausse-trape pour que Carter pût y glisser la stèle de façon à ménager une bonne ouverture. Les vampires aidèrent Carter à sortir, le hissant sur leurs épaules caoutchouteuses et guidant ses pieds vers les prises de la muraille, en même temps qu'à l'extérieur il se cramponnait au sol béni de la haute terre du rêve. Une seconde plus tard ils avaient eux-mêmes bondi à l'air libre, repoussé la stèle et fermé l'énorme porte à l'instant où, juste au-dessous d'eux, le bruit d'une respiration devenait perceptible. Par crainte de la colère des Grands Anciens aucun gug n'oserait jamais soulever l'immense chausse-trape, aussi Carter, plein d'une détente et d'une joie intense, s'étendit-il tranquillement sur les épais et grotesques champignons qui peuplaient le bois enchanté tandis que ses guides s'allongeaient tout près, adoptant l'attitude de repos propre aux vampires.

Magique, ce bois enchanté, que si longtemps auparavant il avait traversé, était un véritable paradis de délices, comparé aux gouffres qu'il avait à présent laissés

derrière lui. Aucun être vivant ne se trouvait aux alentours car les zoogs redoutent la porte mystérieuse. Carter, aussitôt, discuta avec les vampires de leur futur voyage. Retourner par la tour des gugs, ils ne l'osaient pas et le chemin du monde de l'éveil ne les tentait guère après avoir appris qu'ils devraient traverser la caverne de la Flamme où règnent les prêtres de Nasht et Kaman-Thah aussi finirent-ils par se décider à rentrer par Sarkomand et sa porte de l'Abîme bien qu'ils n'en connussent absolument pas la route. Carter leur rappela que la cité de Sarkomand se dresse dans une vallée proche de Leng et leur expliqua qu'il avait rencontré à Dylath-Leen un vieux marchand sinistre qui, disait-on, faisait du commerce avec Leng, c'est pourquoi il leur conseillait de se rendre à Dylath-Leen et pour cela de gagner Nir à travers champs, puis la Skai et de suivre ce fleuve jusqu'à son embouchure. Les vampires résolurent de se mettre immédiatement en route sans perdre de temps car les ténèbres s'épaississaient et promettaient, pour le voyage, une nuit noire. Carter serra les pattes de ces animaux repoussants, les remercia de leur aide et envoya ses compliments à la bête qui, autrefois, avait eu nom Richard Pickman ; il ne put cependant s'empêcher de soupirer d'aise dès leur départ, car un vampire demeure un vampire et n'est au mieux pour l'homme qu'un compagnon désagréable. Carter se mit alors à la recherche d'un étang dans la forêt afin de se laver de la boue infernale, il remit ensuite ses vêtements dont il avait pris soin durant tout son voyage.

Il faisait nuit à présent dans ce bois redoutable aux arbres monstrueux mais, à cause de la phosphorescence, on y pouvait marcher comme en plein jour. Carter gagna la route qui, par-delà les collines tanariennes, conduit à Celephaïs, dans l'Ooth-Nargai, et pendant qu'il cheminait, il repensa au zèbre que tant d'éternités auparavant il avait laissé attaché à un arbre calciné, là-haut sur le Ngranek au cœur de la lointaine Oriab et il se demanda si quelque ramasseur de lave l'avait détaché et nourri. Il se demanda aussi s'il reviendrait jamais à Baharna, s'il paierait le zèbre qui, la nuit, avait été tué dans les vieilles ruines au bord du Yath et si le vieux tavernier se souviendrait de lui. Telles étaient les pensées qui lui traversaient l'esprit dans l'atmosphère retrouvée de la haute terre du rêve.

Sa marche fut tout à coup stoppée par un bruit venant d'un arbre creux. Il avait évité le grand cirque de pierre car, dans l'immédiat, il ne tenait pas à discourir avec les zoogs. Les singulières vibrations qui bruissaient dans l'arbre monstrueux l'avertirent qu'un important conseil se tenait quelque part. En s'approchant un peu plus, il perçut les accents d'une discussion passionnée et comprit vite que l'affaire était pour lui du plus haut intérêt, car l'assemblée souveraine des zoogs était en train de débattre d'une guerre contre les chats. Tout provenait de la disparition de ce groupe qui, en rampant, avait suivi Carter jusqu'à Ulthar et que les chats avaient puni justement pour ses peu

convenables intentions. L'affaire avait été longtemps classée, mais à présent, ou tout au moins au cours du mois, les troupes zoogs étaient prêtes à détruire toute la gent féline par une série d'attaques-surprises qui permettraient soit individuellement, soit par groupes, la capture des chats sans méfiance et ne laisserait pas aux myriades de chats d'Ulthar la moindre chance de pouvoir mobiliser et s'organiser. Tel était le plan des zoogs et Carter comprit qu'il devait le faire échouer avant de partir pour sa quête fameuse.

Randolph Carter se glissa donc silencieusement vers l'orée du bois et par-dessus les champs éclairés par les étoiles lança le cri des chats. Dans un proche cottage, une vieille-chatte, prenant le relais, transmit le signal d'alarme par-dessus les vastes prairies ondulées, jusqu'aux guerriers : les grands, les petits, les noirs, les gris, les tigrés, les blancs et les jaunes. À travers Nir et par-delà la Skai, le signal fut porté jusqu'à Ulthar par l'écho. Les nombreux chats de la ville répondirent en chœur et se rangèrent en ordre de marche. La lune, heureusement, ne s'était pas encore levée, aussi les chats étaient-ils tous sur terre. Sautant vivement et silencieusement hors de chaque foyer, hors de chaque toiture de maison, ils se déversèrent comme une mer en furie dans les plaines et gagnèrent l'orée du bois. Carter était là pour les recevoir. La vue des chats, de leur formes belles et saines réjouissait son œil après tout ce qu'il avait rencontré dans l'abîme. Il fut heureux de voir son vieil ami et sauveur, un collier de commandement passé autour de son cou luisant et les moustaches relevées d'un air martial, à la tête du détachement d'Ulthar. Il le fut plus encore en voyant un jeune et vif gaillard qui, sous-lieutenant dans ce détachement, s'avéra n'être autre que le tout petit chat auquel il avait donné une assiette de riche crème en cette matinée depuis si longtemps évanouie. C'était maintenant un chat musclé et plein de promesses qui ronronnait en serrant la main de son ami. Son grand-père dit qu'il se débrouillait fort bien dans l'armée et qu'après une autre campagne il pouvait s'attendre à être élevé au grade de capitaine.

Carter résuma alors le péril qui menaçait le peuple des chats et fut remercié de tous côtés par de profonds ronronnements. Consultant les généraux, il prépara un plan d'action qui comprenait l'attaque immédiate du conseil des zoogs et de leurs places fortes connues ; on devancerait ainsi leurs attaques-surprises et on les forcerait à traiter avant la mobilisation de leur armée d'invasion. Sur ce, sans perdre un instant, l'immense marée des chats inonda le bois enchanté encerclant l'arbre du conseil et le grand cirque de pierre. Les vibrations s'élevèrent jusqu'à la panique quand l'ennemi vit les nouveaux arrivants et les zoogs bruns, furtifs et curieux, n'offrirent que peu de résistance. Ils comprirent qu'ils étaient battus d'avance aussi échangèrent-ils leur désir de vengeance contre celui de sauver leur peau.

Une partie des chats s'assit en cercle, les zoogs capturés au centre, et, par un passage ménagé dans les rangs, les autres chats poussèrent les zoogs faits prisonniers ailleurs dans le bois. Carter servant d'interprète, un traité fut négocié. Il fut décidé que les zoogs conserveraient leur indépendance à condition d'apporter aux chats un important tribut de coqs de bruyère, de cailles et de faisans des parties les moins fabuleuses de leur forêt. Douze jeunes zoogs de noble naissance furent emmenés comme otages pour être gardés dans le temple des chats à Ulthar, et les vainqueurs firent comprendre que toute disparition de chats aux frontières du pays zoog serait suivie de conséquences désastreuses pour ce pays. Ces questions ayant été réglées, les chats rompirent leurs rangs et permirent aux zoogs de regagner un à un leurs domiciles respectifs, ce qu'ils s'empressèrent de faire en jetant en arrière plus d'un regard hargneux.

Le vieux général offrit alors à Carter une escorte pour traverser la forêt et gagner la frontière qu'il désirait atteindre estimant que les zoogs devaient couver à son égard un vif ressentiment à cause de l'échec de leur entreprise de guerre. Carter accueillit cette offre avec gratitude, non pas seulement pour la sécurité qu'elle lui apportait, mais parce qu'il aimait la gracieuse compagnie des chats. Aussi traversa-t-il dignement au milieu d'un agréable et joyeux régiment détendu par l'heureuse issue du combat, le bois enchanté où dans la phosphorescence se dressaient des arbres titanesques tout en parlant de sa quête avec le vieux général et son petit-fils, tandis que le reste de la troupe se livrait à de fantastiques cabrioles ou chassait les feuilles mortes que le vent poussait entre les champignons de ce sol primitif. Le vieux chat dit qu'il avait beaucoup entendu parler de Kadath, la cité inconnue qui s'élève dans l'immensité froide mais qu'il ne savait pas où elle se trouvait. Quand à la merveilleuse cité du soleil couchant, il n'en avait jamais entendu parler, mais serait heureux de faire part à Carter de tout ce qu'il pourrait apprendre à son sujet.

Il instruisit le chercheur de quelques mots de passe de grande valeur qui lui serviraient parmi les chats du monde des rêves et le recommanda spécialement au vieux chef des chats de Celephaïs, cité où il se rendait. Ce vieux chat que Carter connaissait déjà un peu, était un digne maltais et son aide serait hautement influente pour toutes les transactions. L'aube pointait quand ils atteignirent la lisière du bois et Carter affligé dit adieu à ses amis. Le jeune sous-lieutenant qu'il avait connu chaton l'aurait suivi si le vieux général ne le lui avait interdit. L'austère patriarche insista sur le fait que son devoir était de rester avec l'armée et la tribu. Carter partit donc seul à travers les champs dorés qui s'étendaient mystérieusement au long d'une rivière bordée de saules, tandis que les chats retournaient dans le bois.

Carter connaissait bien ce pays de jardins situé entre le bois enchanté et la mer

Cérénérienne et il suivait gaiement les rives du chantant Oukranos qui lui indiquaient sa direction. Le soleil monta plus haut sur les pentes charmantes couvertes de gazon et de bosquets et vivifia les couleurs de milliers de fleurs qui étoilaient chaque creux et chaque monticule. Une légère brume bénie recouvrait cette région où plus qu'ailleurs brille le soleil et bourdonnent, musique de l'été, les abeilles et les oiseaux. Les hommes s'y promènent comme dans un endroit féerique et y ressentent un émerveillement et un bonheur plus grands qu'en aucun autre lieu.

Carter atteignit vers midi les terrasses de jaspe de Kiran qui descendent en pentes douces jusqu'au bord de la rivière et portent ce temple de la beauté ou le roi d'Ilek-Vad, dans un palanquin d'or, vient une fois par an de son lointain royaume riverain des mers crépusculaires pour prier le dieu d'Oukranos qui, autrefois, avait chanté pour lui quand, jeune, il habitait sur ses rivages. Ce temple est tout entier de jaspe, il couvre quarante ares de terrain de ses cours et de ses murs, de ses sept tours pointues et de son sanctuaire où par des canaux cachés pénètre la rivière et où doucement dans la nuit chante le dieu. Souvent quand elle brille au-dessus de ces cours, de ces terrasses et de ces tours, la lune entend une étrange musique, mais seul le roi d'Ilek-Vad pourrait dire si cette musique est le chant du dieu ou celui des prêtres magiciens, car seul il a pénétré dans le temple et vu les prêtres. Pour l'instant, dans l'engourdissement du jour, le temple finement sculpté était silencieux et Carter marchant sous un soleil enchanté n'entendait que le murmure du grand courant accompagné du bourdonnement des abeilles et des oiseaux.

Le pèlerin se promena toute l'après-midi à travers les prairies parfumées qui s'étendent à l'abri des charmantes collines riveraines et portent de petites fermes calmes à toit de chaume et de petits sanctuaires dédiés à d'aimables dieux sculptés dans le jaspe ou le chrysobéryl. Tantôt il marchait au bord de l'Oukranos, sifflant le poisson irisé qui suit le courant de cristal, tantôt il se reposait parmi les joncs frémissants contemplant sur l'autre rive la grande forêt sombre dont les arbres descendent jusqu'au bord de l'eau. Au cours de ses premiers rêves, il avait vu de singuliers buopoths à la lourde démarche sortir timidement du bois pour venir boire, mais à présent il n'en pouvait apercevoir aucun. Il s'arrêta une fois pour regarder un poisson Carnivore attraper un oiseau pêcheur qu'il avait attiré au bord de l'eau en faisant luire au soleil ses écailles tentatrices ; le poisson saisit le bec dans son énorme bouche à l'instant où le chasseur ailé plongeait pour le piquer.

Le soir il grimpa sur un monticule herbeux et vit devant lui, incendiées par le soleil couchant, les mille spires dorées de Thran. Incroyablement élevés sont les murs d'albâtre de cette extraordinaire cité, murs qui s'effilent vers leur sommet et sont bâtis d'un seul tenant selon une technique inconnue des hommes, car elle est plus vieille que

mémoire. Si hauts soient-ils pourtant avec leurs cent portes et leurs deux cents tourelles, les tours intérieures, toutes blanches sous leurs spires dorées sont encore plus élevées de sorte que les hommes de la plaine les voient s'élancer dans le ciel et parfois accrocher des pans de brume ou de nuages et parfois, entourées de nuages bas, étinceler au-dessus des vapeurs. À l'endroit où les portes de Thran s'ouvrent sur la rivière sont de grands quais de marbre et de beaux galions de cèdre et de plaqueminier odorant qui se balancent sur leurs ancres tandis que de mystérieux marins barbus sont assis sur des caisses et des ballots portant les hiéroglyphes de lointaines terres. Dans la campagne, hors des murs, c'est le pays des fermes : de petites maisons blanches rêvent entre les collines, et des routes étroites passent sur une multitude de petits ponts de pierre gracieusement jetés par-dessus rivières et jardins.

Le soir, Carter descendit à travers ces terres verdoyantes et vit le crépuscule flotter de la rivière jusqu'aux merveilleuses spires dorées de Thran. Il arriva à la porte sud de la ville juste à l'heure où la nuit tombait et, arrêté par une sentinelle vêtue d'une robe rouge, il dut raconter trois rêves incroyables et montrer qu'il était un rêveur véritable avant de se voir accorder le droit de monter à travers les rues secrètes et abruptes de Thran et de s'attarder dans les bazars où se vendent les marchandises apportées par les galères décorées. Il pénétra alors dans cette ville indescriptible, traversa d'abord le mur si épais que la porte ressemble à un tunnel, puis, plus loin, des chemins incurvés et ondulants qui, profonds et étroits, serpentent entre les tours dressées vers le ciel. Des lumières brillaient aux fenêtres grillagées ornées de balcons et, des cours intérieures où babillaient des fontaines de marbre, lui parvenaient les sons timides des luths et des pipeaux. Carter connaissait son chemin, par des rues sombres il descendit jusqu'au bord de la rivière où, dans une vieille taverne de marins, il retrouva les capitaines et les matelots qu'il avait connus dans des myriades d'autres rêves. Il paya là le prix de son voyage pour Celephaïs sur un grand galion vert et s'arrêta pour la nuit dans cette taverne après avoir parlé gravement au vénérable chat qui sommeillait devant un énorme foyer en rêvant de vieilles guerres et de dieux oubliés.

Au matin, Carter monta à bord du galion qui faisait voile pour Celephaïs et s'assit à la proue tandis qu'on larguait les amarres et que commençait le long voyage sur la mer Cérénérienne. Pendant des lieues, les rivages furent fort semblables à ce qu'ils étaient au-dessus de Thran. De temps à autre, un curieux temple s'élevait sur la droite au sommet de collines éloignées ou bien l'on apercevait un village endormi sur la rive avec ses toits rouges en pente et ses filets étendus au soleil. Préoccupé par sa quête, Carter interrogea sérieusement tous les matelots au sujet des gens qu'ils avaient

rencontrés dans les tavernes de Celephaïs et leur demanda quels étaient le nom et les mœurs de ces hommes étranges aux grands yeux bridés, aux oreilles aux lobes allongés, aux narines minces et aux mentons pointus qui venaient du nord sur leurs bateaux noirs et échangeaient leur onyx contre le jade sculpté, les fils d'or et les oiseaux rouges. De ces hommes, les marins ne savaient pas grand-chose sauf qu'ils parlaient rarement et semaient autour d'eux une sorte d'effroi mêlé d'admiration.

Leur très lointain pays était appelé Inganok et peu de gens avaient envie d'y aller, car c'était une contrée crépusculaire et froide dont on disait qu'elle s'étendait près de l'abominable Leng. D'infranchissables montagnes se dressaient du côté où l'on situait Leng de sorte que personne ne pouvait dire au juste si cet affreux plateau avec ses horribles villages de pierre et son monastère dont il vaut mieux ne pas parler se trouvait bien par là ou si cette rumeur ne venait que de cette crainte que les gens timides ressentent la nuit quand la formidable barrière rocheuse se dessine en noir sur le lever de la lune. Sans doute les hommes gagnaient-ils Leng par des océans très différents. Les marins n'avaient aucune idée des autres frontières d'Inganok et ils n'avaient jamais entendu parler ni de l'immensité froide, ni de Kadath, la cité inconnue, excepté par de vagues et incertaines allusions. Ils ne savaient rien de la merveilleuse cité du soleil couchant que cherchait Carter, aussi le voyageur n'en demanda-t-il pas plus et attendit-il l'heure où il pourrait parler aux étranges humains venus de la froide et crépusculaire Inganok, humains qui sont les descendants des dieux qui ont sculpté leurs traits sur le Ngranek.

Tard dans la journée, le galion atteignit ces méandres qui traversent les jungles parfumées du Kled. Là Carter souhaita de pouvoir débarquer car dans ces fourrés tropicaux dorment, intacts et solitaires, de merveilleux palais d'ivoire, où habitèrent autrefois les fabuleux monarques d'un pays dont le nom est oublié. Les sortilèges des Très Anciens gardent ces palais de la destruction parce qu'il est écrit qu'on pourrait un jour en avoir de nouveau besoin. Les caravanes d'éléphants les regardent de loin au clair de lune et personne n'ose les approcher à cause des gardiens qui les veillent. Le bateau continua sa course et la pénombre sembla accélérer la tombée du jour. Les premières étoiles clignotaient en réponse aux premiers feux follets des rives alors que la jungle disparaissait à l'arrière ne laissant, comme un souvenir de sa présence, que son fantastique parfum. Toute la nuit le galion vogua au-dessus de mystères passés, invisibles et insoupçonnables. Une vigie signala une fois des feux sur une colline à l'est, mais le capitaine qui avait sommeil leur conseilla de ne pas trop les regarder car l'on ne savait au juste qui ou quoi les avait allumés.

Au matin, la rivière s'était considérablement élargie et Carter, d'après les maisons bâties au long des rives, comprit qu'ils approchaient du grand port commercial de

Hlanith sur la mer Cérénérienne. Ici les murs étaient de granit rude et les maisons extrêmement pointues avec leurs pignons de plâtre étincelant. Les habitants de Hlanith sont parmi tous les peuples des terres du rêve les plus ressemblants aux hommes du monde de l'éveil, aussi la ville n'est-elle guère fréquentée sauf pour les échanges car on prise l'excellent travail de ses artisans. Les quais de Hlanith sont en chêne, le galion s'y arrêta pendant que le capitaine allait commercer dans les tavernes. Carter descendit à terre et considéra avec curiosité les rues creusées d'ornières où des chars à bœufs roulaient cahin-caha tandis que des marchands criaient fiévreusement, vantant leurs marchandises dans les bazars. Les tavernes du port étaient tout près des quais dans des ruelles pavées, salées par l'écume des grandes marées. Elles paraissaient excessivement vieilles avec leurs plafonds bas, noirs et brillants, et leurs œils-de-bœuf encastrés dans les murs. Les vieux marins y parlaient beaucoup de ports lointains et y racontaient des quantités d'histoires sur les mystérieux habitants de la crépusculaire Inganok mais ils n'apprirent rien de plus à Carter que ce que les matelots du galion lui avaient déjà dit. Après de longs déchargements et chargements, le bateau mit enfin à la voile au soleil couchant, les hauts murs et les pignons de Hlanith diminuèrent, alors que les dernières lueurs du jour leur donnaient une beauté merveilleuse bien supérieure à celle que leur avaient donnée les hommes.

Deux jours et deux nuits, le galion vogua sur la mer Cérénérienne sans qu'aucune terre fût en vue et il ne rencontra qu'un seul vaisseau. Le second jour au couchant ils virent devant eux apparaître le pic neigeux d'Aran et se balancer sur les basses pentes ses ifs du Japon. Carter sut qu'ils arrivaient au pays d'Ooth-Nargai et de la splendide cité de Celephaïs. Ils furent bientôt en vue des minarets étincelants de cette ville fabuleuse, de ses murs de marbre toujours brillants, de ses statues de bronze et de son grand pont de pierre sous lequel le Naraxa rejoint la mer. Ils aperçurent ensuite les charmantes collines vertes qui s'élèvent derrière la ville avec leurs bosquets, leurs jardins d'asphodèles, leurs petits sanctuaires et leurs fermes, et, loin à l'horizon, puissante et magique, la chaîne pourpre des montagnes de Tanarie, derrière laquelle serpentent les chemins interdits qui conduisent au monde de l'éveil et vers d'autres régions du rêve.

Le port était plein de galions peints, certains venaient de Sérannie la marmoréenne cité des nuages, qui se dresse par-delà le lieu où la mer rencontre le ciel, d'autres venaient de régions plus matérielles du monde du rêve. Parmi eux, l'homme de barre se fraya un chemin jusqu'au quai sentant l'épice où le galion s'arrêta dans le noir alors que les millions de lumières de la ville commençaient à scintiller sur l'eau. Toujours neuve paraissait cette immortelle cité de rêve car sur elle le temps n'a ni le pouvoir de détruire, ni celui de ternir. Elle est toujours de turquoise de Nath-Horthath

et ses quatre-vingts prêtres couronnés d'orchidées sont les mêmes que ceux qui la construisirent il y a dix mille ans. Encore brillant est le bronze de ses grandes portes, et ses rues d'onyx ne sont jamais ni usées ni brisées. Les grandes statues de bronze érigées sur les murs regardent passer les marchands et les conducteurs de chameaux plus vieux que les légendes et cependant sans un poil gris dans leurs barbes fourchues.

Carter ne se mit pas immédiatement en quête du temple, du palais ou de la citadelle, mais demeura près du mur de la mer parmi les marchands et les marins. Quand il fut trop tard pour les nouvelles et les récits il chercha une vieille taverne qu'il connaissait bien et s'y reposa, rêvant des dieux et de Kadath, la cité inconnue. Puis, il s'en fut tout au long des quais à la recherche des mystérieux matelots d'Inganok mais on lui dit qu'en ce moment il n'y en avait aucun dans le port, leur galion n'étant pas attendu avant deux bonnes semaines. Il rencontra cependant un matelot thorabonien qui avait été à Inganok et avait travaillé dans les carrières d'onyx de ce pays crépusculaire. Cet homme lui dit qu'un passage, que tout le monde semblait craindre et fuir, existait certainement au nord de ce pays habité. Le Thorabonien pensait que le désert situé au nord d'Inganok contournait la plus haute chaîne de pics infranchissables et conduisait sur l'horrible plateau de Leng et que c'était la raison pour laquelle les hommes en avaient peur. Il admit pourtant qu'il y avait d'autres vagues récits parlant de présences infernales et de sentinelles innommables. Si oui ou non, c'était là la fabuleuse immensité où se dresse Kadath la cité inconnue, il ne pouvait le dire, mais il semblait invraisemblable que ces présences et ces sentinelles, si vraiment elles existaient, pussent se tenir là pour rien.

Le jour suivant, Carter monta la rue des Piliers jusqu'au temple de turquoise et parla avec le Grand Prêtre. Bien que Nath-Horthath soit particulièrement adoré à Celephaïs, tous les Grands Anciens sont mentionnés dans les prières quotidiennes et le prêtre les connaissait assez bien. Tout comme autrefois Atal, dans la lointaine Ulthar, il lui déconseilla vivement de tenter de les voir, déclarant qu'ils étaient capricieux et irascibles et sous l'étrange protection des Autres Dieux de l'Extérieur dont l'âme et le messager est Nyarlathotep, le Chaos Rampant. La merveilleuse cité du soleil couchant, leur retraite jalousement cachée, montrait clairement qu'ils ne désiraient pas que Carter l'atteignît et l'on pouvait douter de la façon dont ils recevraient un voyageur dont le but était de les voir et de plaider sa cause devant eux. Aucun homme n'avait jamais découvert Kadath dans le passé et il valait mieux que personne ne la découvrit dans le futur. Les rumeurs qui couraient sur le château d'onyx des Grands Anciens n'étaient en aucune façon rassurantes.

Ayant remercié le Grand Prêtre couronné d'orchidées, Carter quitta le temple et se mit à la recherche du bazar des bouchers de moutons où, luisant et satisfait, habitait le

vieux chef des chats de Celephaïs. Cet être gris et noble se chauffait au soleil sur les pavés d'onyx et tendit à son visiteur une patte alanguie, mais quand Carter lui eut donné le mot de passe et les phrases d'introduction que lui avait confiés le vieux général des chats d'Ulthar, le patriarche à fourrure devint très cordial et très communicatif. Il parla beaucoup du savoir secret connu des chats qui vivent sur les pentes marines de l'Ooth-Nargai. Bien mieux, il répéta ce que lui avaient dit les timides chats des quais de Celephaïs à propos des hommes d'Inganok et à propos de leurs sombres bateaux qui n'ont pas de chats à bord.

Il semble que ces hommes sont entourés d'un souffle qui ne vient pas de la terre bien que ce ne soit pas pour cette raison qu'aucun chat ne navigue sur leurs bateaux. La véritable raison est qu'il n'y a jamais eu dans ce crépusculaire royaume, ni ronronnement réconfortant ni miaulement familier. Est-ce à cause des choses qui sont transportées par-dessus les infranchissables pics de l'hypothétique Leng, est-ce à cause des choses qui, venant de ce désert froid qui se trouve au nord, s'infiltrent dans le pays, personne ne peut le dire, mais c'est un fait qu'il y a dans ce lointain pays une émanation de l'espace extérieur que n'aiment pas les chats et à laquelle ils sont plus sensibles que les hommes. C'est pourquoi ils ne vont pas sur les sombres bateaux qui transportent le basalte d'Inganok.

Le vieux chef des chats lui indiqua où il trouverait son ami le roi Kuranes qui, dans les anciens rêves de Carter, avait régné alternativement dans le palais de cristal rose des Soixante-Dix Délices de Celephaïs et dans le nuageux château à tourelles flottant dans le ciel de Sérannie. Il semblait que n'étant plus satisfait de ces lieux il ressentît une puissante nostalgie pour les falaises anglaises des basses terres de son enfance où, dans les petits villages rêveurs, voltigent les vieux chants d'Angleterre le soir derrière les fenêtres à guillotine et où les tours grises des églises surgissent, admirables, à travers la verdure des vallées éloignées. Kuranes ne pouvait retourner vers ses régions du monde de l'éveil car son corps était mort mais il avait fait ce qui s'en rapprochait le plus, il avait rêvé un petit espace de campagne semblable dans la région est de la cité où les prairies gracieusement ondulantes montent depuis les falaises jusqu'au pied des collines tanariennes. Il habitait là dans un manoir gothique aux pierres grises, donnant sur la mer, et essayait de s'imaginer que c'était Trevor Towers où il était né et où treize générations de ses ancêtres avaient vu le jour. Tout près sur la côte il avait construit un petit village de pêcheurs de Cornouailles avec des rues pavées en pente et y avait installé les gens qui avaient le visage le plus anglais. Il cherchait toujours à leur apprendre de chers accents remémorés des vieux pêcheurs de Cornouailles. Dans la vallée, pas très loin, il avait élevé une grande abbaye normande dont il pouvait voir la tour de sa fenêtre et alentour il avait disposé un cimetière de

pierres grises gravées aux noms de ses ancêtres et recouvertes d'une mousse assez semblable à celle de la vieille Angleterre. Bien que Kuranes fût monarque dans le monde du rêve et disposât à volonté de toute la pompe et de toutes les merveilles imaginables, de toute la splendeur, la beauté, les extases et les délires, les nouveautés et les sensations, il aurait volontiers abandonné pour toujours sa puissance, son luxe et sa liberté pour, un seul jour béni, se retrouver petit garçon dans la simple et tranquille Angleterre, cette vieille Angleterre adorée qui avait façonné son être et dont immuablement il faisait partie.

Après avoir dit adieu au vieux chef grisonnant des chats, Carter ne se mit pas à la recherche du palais à terrasses construit en cristal rose, mais sortit de la ville par la porte de l'Est et à travers les champs émaillés de marguerites, marcha vers un pignon pointu qu'il avait aperçu entre les chênes d'un parc qui descendait jusqu'aux falaises. Il atteignit une grande haie où s'ouvrait une porte flanquée d'une petite loge en briques. Quand il sonna, ce ne fut pas un laquais en livrée du palais qui vint en clopinant pour le recevoir, mais un petit vieillard rabougri, en tablier, qui faisait de son mieux pour parler avec les curieuses intonations de la lointaine Cornouailles. Carter remonta le chemin ombragé par des arbres ressemblant autant qu'il était possible à ceux d'Angleterre et, à travers des jardins dessinés comme au temps de la Reine Anne, escalada les terrasses. À la porte, flanquée, comme c'était autrefois la coutume, de chats de pierre, il fut accueilli par un maître d'hôtel en livrée portant des favoris qui le conduisit immédiatement dans la bibliothèque où Kuranes, lord d'Ooth-Nargai et de la région du ciel de Sérannie, était assis, pensif, sur une chaise près de la fenêtre, en train de contempler son village de pêcheurs et d'espérer l'entrée de sa vieille nurse qui le gronderait parce qu'il n'était pas prêt pour cette fameuse partie de tennis, que la voiture attendait et que la patience de sa mère était à bout.

Kuranes, vêtu d'une robe de chambre à la mode du Londres de sa jeunesse, se leva vivement pour accueillir son visiteur. La vue d'un Anglo-Saxon venant du monde de l'éveil lui était très chère, même si ce Saxon venait de Boston, Massachusetts, et non de Cornouailles. Ils parlèrent longuement du vieux temps et ils avaient beaucoup à dire car tous deux étaient de vieux rêveurs et bien informés des merveilles de lieux incroyables. En vérité, Kuranes, par-delà les étoiles, avait été jusqu'au vide ultime et l'on disait qu'il était le seul à ne pas être revenu fou d'un tel voyage.

Carter finit par parler de sa quête et il posa à son hôte les questions qu'il avait posées à tant d'autres. Kuranes ne savait pas où se trouvait Kadath ni la merveilleuse cité du soleil couchant, mais il savait que les Grands Anciens sont des créatures qu'il est très dangereux de rechercher et que les Autres Dieux ont d'étranges façons de les protéger de toute impertinente curiosité. Il avait beaucoup appris sur les Autres Dieux

dans les lointaines régions de l'espace, spécialement dans cette région où la forme n'existe pas et où des gaz colorés étudient les secrets les plus cachés. Le gaz violet, S'ngac, lui avait raconté de terribles choses sur Nyarlathotep, le Chaos Rampant, et l'avait prévenu de ne jamais approcher du vide central ou Azathoth, le sultan des démons, grogne avec colère dans le noir. De même, il n'était pas bon de s'occuper des Très Anciens, et s'ils interdisaient avec persistance tout accès à la cité merveilleuse, il valait mieux ne pas chercher cette cité.

Kuranes, de plus, se demandait si son visiteur tirerait beaucoup de profit d'un tel voyage, même s'il atteignait son but. Pendant de longues années il avait rêvé et soupiré après l'adorable Celephaïs et la terre d'Ooth-Nargai, après sa liberté, sa couleur et sa haute expérience de vie, libérée de toute chaîne, de toute convention et de toute stupidité. Maintenant qu'il avait pénétré dans cette ville et dans ce pays, maintenant qu'il en était le roi, il trouvait que la liberté et la vivacité sont trop vite épuisées et qu'elles sont monotones par manque de liens avec quoi que ce soit de solide dans les sentiments et dans les souvenirs. Il était roi dans l'Ooth-Nargai, mais ne trouvait aucun sens à cette royauté et se penchait sans cesse sur les vieilles choses familières d'Angleterre qui avaient formé sa jeunesse. Il aurait donné tout son royaume pour entendre dans le lointain le son des cloches de Cornouailles et les mille minarets de Celephaïs pour les toits en pente du village qui se dressait près de son manoir. Aussi dit-il à son visiteur que la cité inconnue du soleil couchant pouvait fort bien ne pas lui donner toutes les satisfactions qu'il recherchait et que peut-être il valait mieux continuer un rêve glorieux et à moitié oublié. Il avait souvent visité Carter dans les vieux jours du monde de l'éveil et connaissait fort bien les charmantes collines de la Nouvelle-Angleterre où il avait vu le jour.

Il était certain qu'à la fin le chercheur ne se languirait plus que des scènes d'abord remémorées ; l'éclat de Beacon Hill dans la tombée du soir, les hauts clochers et les rues sinueuses sur la colline de Kingsport, les toits branlants et blanchis par les âges de l'ancienne Arkham hantée par les sorcières, les prairies fortunées, les vallées où couraient des murs de pierres sèches et les pignons des maisons blanches qui brillent dans les bouquets de verdure. Tout cela, il le dit à Randolph Carter, mais ce dernier maintint sa décision. Ils se séparèrent à la fin, chacun conservant ses propres convictions et, Carter, par la porte de bronze, revint à Celephaïs. Par la rue des Piliers il regagna le vieux rempart face à la mer, y conversa avec les marins venus des ports lointains et attendit le sombre navire qui devait venir de la froide et crépusculaire Inganok. Ce navire dont les matelots aux visages étranges et les marchands d'onyx portent dans leurs veines le sang des Grands Anciens.

Un soir chargé d'étoiles alors que Phares brillait splendidement sur le port, le bateau attendu accosta et marins et marchands aux étranges visages, un à un ou par groupes, parurent dans les vieilles tavernes du rempart de la mer. Il était fascinant de revoir ces visages qui ressemblaient aux traits divins sculptés sur le Ngranek, mais Carter ne se pressa pas de parler aux marins silencieux. Il ne savait quel orgueil, quel mutisme ou quels vagues souvenirs divins peuplaient ces fils des Grands Anciens et il était sûr qu'il ne serait pas sage de leur parler de sa quête ou de les interroger avec trop de précisions sur le désert glacé qui s'étend au nord de leur pays crépusculaire. Ils parlaient fort peu avec les autres clients de ces vieilles tavernes mais se réunissaient en groupes dans les coins éloignés et chantaient entre eux les airs envoûtants de régions inconnues ou psalmodiaient de longs récits avec un accent étranger au reste du monde des rêves. Ces airs et ces récits étaient si peu communs et si émouvants que l'on en devinait les merveilles rien qu'en regardant les visages de ceux qui les écoutaient, bien que les mots ne parvinssent aux oreilles du vulgaire que sous la forme d'un rythme étrange et d'une mélodie obscure.

Pendant une semaine les mystérieux marins traînèrent dans les tavernes et commercèrent dans les bazars de Celephaïs. Avant qu'ils ne repartissent, Carter, disant qu'il était un vieux carrier d'onyx et désirait travailler dans leurs carrières, avait retenu une place sur leur sombre navire. C'était un très beau bateau habilement travaillé, fait de bois de teck et orné d'accessoires d'ébène et d'incrustations d'or, la cabine où logeait le voyageur était tendue de soie et de velours. Un matin, au changement de la marée, on hissa les voiles et on leva l'ancre. Carter, qui se tenait à la poupe, vit le soleil levant incendier les remparts, les statues de bronze et les minarets dorés de Celephaïs, la ville sans âge. Il les vit ensuite se perdre au loin, et le pic neigeux du mont Aran devenir de plus en plus petit. À midi on ne voyait plus rien que le bleu délicat de la mer Cérénérienne avec, au loin, un galion peint qui faisait voile vers ce royaume de Sérannie où la mer rencontre le ciel.

La nuit vint gorgée d'étoiles et le sombre navire mit le cap sur le Chariot et sur la Petite Ourse qui doucement se balançait autour du pôle. Les marins chantèrent les chants mystérieux de pays inconnus puis, un par un, se glissèrent dans l'entrepont tandis que les vigies et les hommes de quart murmuraient de vieilles chansons et se penchaient au-dessus du bastingage pour regarder les poissons lumineux qui jouaient en bandes dans la mer. Carter alla se coucher à minuit et se leva dans la clarté d'un jeune matin en remarquant que le soleil semblait plus au sud que d'habitude. Tout au long de cette deuxième journée il fit un peu mieux connaissance avec les hommes du bateau, les amenant lentement à parler de leur froid pays crépusculaire, de leur exquise cité d'onyx et de leur crainte des hauts pics infranchissables par-delà

lesquels, dit-on, se trouve Leng. Ils lui dirent combien cela les ennuyait qu'aucun chat ne voulût rester dans Inganok et combien, pensaient-ils, la proximité incertaine de Leng en était responsable. Du désert de pierres du Nord, et de lui seul ils ne voulurent pas parler. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans ce désert et on trouvait plus commode d'en nier l'existence.

Les jours suivants, ils parlèrent des carrières dans lesquelles Carter disait qu'il allait travailler. Il y en avait beaucoup parce que toute la cité d'Inganok était faite d'onyx et parce qu'on en échangeait de grands blocs polis à Rinar, Ogrothan, Celephaïs ou sur place à des marchands venus de Thraa, d'Ilamek et de Kadatheron contre les belles marchandises de ces ports fabuleux. Loin au nord, presque dans le désert glacé dont les hommes d'Inganok ne tenaient pas à admettre l'existence, il y avait une carrière abandonnée plus grande que toutes les autres, dont, en des temps oubliés, on avait tiré des blocs si prodigieux que la vue de leurs empreintes découpées au ciseau suffisait à frapper de terreur tous ceux qui les contemplaient. Qui avait taillé ces blocs d'une taille incroyable et où avaient-ils été transportés, nul ne pouvait le dire. On pensait qu'il valait mieux ne pas profaner cette carrière à laquelle, imaginait-on, s'accrochaient des souvenirs extraordinairement inhumains, aussi la laissait-on inexploitée dans le crépuscule où seuls le corbeau et peut-être l'oiseau shantak planaient sur son immensité. Quand Carter entendit parler de cette carrière il fut profondément ému, car il savait par les vieilles légendes qu'au sommet de Kadath la cité inconnue, le château des Grands Anciens est bâti d'onyx.

Chaque jour le soleil tournait de plus en plus bas dans le ciel tandis qu'à l'avant les brumes devenaient de plus en plus épaisses. Au bout de deux semaines, il n'y eut plus de lumière solaire, rien qu'un crépuscule gris et singulier, brillant le jour à travers un dôme de nuages éternels. La nuit, une froide phosphorescence sans étoiles émanait de cette même voûte de nuages. Le vingtième jour on aperçut au loin, dans la mer, un grand rocher décharné, c'était la première terre en vue depuis que le pic neigeux d'Aran s'était évanoui derrière le bateau. Carter demanda au capitaine le nom de ce rocher, mais on lui répondit que ce rocher n'avait pas de nom et que jamais aucun bateau ne l'avait approché à cause des bruits qui, la nuit, en provenaient. Quand, après la tombée du jour, une plainte triste et continue s'éleva de cette masse de granit décharné, le voyageur fut heureux que le bateau n'eût pas stoppé et que le rocher n'eût pas de nom. Les marins prièrent et chantèrent jusqu'à ce que ce rocher fût hors de vue, et Carter, durant les petites heures de la nuit, fit des rêves terrifiants.

Deux matins plus tard, ils virent à l'est se dessiner dans le lointain une ligne de hauts pics gris dont les sommets se perdaient dans la masse des nuages crépusculaires. À leur vue les marins entonnèrent des chants de joie et certains s'agenouillèrent sur le

pont pour prier. Carter comprit qu'ils arrivaient au pays d'Inganok et que bientôt ils seraient amarrés devant les quais de la grande ville qui porte le nom de ce pays. Vers midi une côte sombre apparut et un peu avant trois heures les dômes arrondis et les spires fantastiques de la ville d'onyx surgirent vers le nord. Cette ville ancienne, bizarre et insolite, s'élevait au-dessus de ses remparts et de ses quais, toute noire mais ornée de décorations et d'arabesques d'or incrusté. Les maisons étaient hautes, décorées de fleurs de chaque côté et de motifs dont l'obscure symétrie éblouissait l'œil par leur beauté plus saisissante que la lumière. Certaines étaient surmontées de dômes magnifiques, d'autres de terrasses pyramidales sur lesquelles s'élevaient des minarets dont la singularité dépassait toute imagination. Les remparts étaient bas et percés de nombreuses portes. Chacune de ces portes était surmontée d'une grande arche qui s'élevait très au-dessus du niveau général des murs et au sommet de laquelle reposait la tête d'un dieu sculpté avec la même maîtrise que celle qui, sur le lointain Ngranek, avait guidé la taille du monstrueux visage. Au centre de la ville, sur une colline, s'élevait une tour à seize côtés plus haute que toutes les autres, et portant un grand beffroi pointu qui reposait sur un dôme aplati. C'étaient, dirent les marins, le Temple des Très Anciens, régi par un vieux Grand Prêtre austère et chargé de secrets.

Par intervalles, un tintement mystérieux résonnait sur la cité d'onyx auquel répondait chaque fois une envolée de musique occulte faite de cors, de violons et de voix. Sur un galion amarré près du grand dôme du Temple, une rangée de trépieds laissait par moments jaillir l'éclat d'un feu. Les prêtres et le peuple de cette ville étaient sages et respectaient les mystères originels, ils conservaient fidèlement les rythmes des Grands Anciens comme il est ordonné dans des inscriptions plus anciennes encore que les *Manuscrits pnakotiques*. À l'instant où le bateau doublait la grande digue de basalte et pénétrait dans le port, les moindres bruits de la ville devinrent audibles et Carter aperçut sur les docks les esclaves, les marins et les marchands. Les marins et les marchands, avec leurs visages étranges, étaient de la race des dieux, mais l'on disait que les esclaves, peuple trapu aux yeux torves, avaient traversé ou contourné les pics infranchissables et qu'ils venaient des vallées situées au-delà de Leng. Les quais s'avançaient, très larges, devant les remparts de la ville et s'encombraient de toutes sortes de marchandises déchargées des galions ancrés devant eux tandis qu'à l'une de leurs extrémités s'entassaient de grandes quantités d'onyx, sculpté ou non, attendant d'être embarquées à bord de navires qui les emporteraient vers les lointains marchés de Rinar, d'Ogrothan et de Celephaïs.

Le soir n'était pas encore tombé quand le sombre vaisseau jeta l'ancre le long d'un quai de pierre. Tous les marins et les marchands descendirent à terre et à travers une porte voûtée pénétrèrent dans la ville. Les rues étaient pavées d'onyx, certaines

étaient larges et droites, d'autres sinueuses et étroites. Les maisons bâties près de la mer étaient plus vastes et portaient au-dessus de leurs portes curieusement voûtées des insignes dorés que l'on disait se trouver là en hommage aux petits dieux qui, respectivement, protégeaient chacune d'entre elles. Le capitaine du bateau emmena Carter dans une vieille taverne de marins où se pressaient les matelots de mystérieux pays et lui promit qu'il lui ferait visiter dès le lendemain les merveilles de la cité crépusculaire et le conduirait, sur les remparts du nord, aux tavernes des carriers d'onyx. La nuit tomba et l'on alluma les petites lampes de bronze tandis que les marins entonnaient les chants de lointains pays. Quand, de la haute tour, la grande cloche résonna sur la ville et que lui répondirent les cors, les violes et les voix fascinantes, tous cessèrent leurs chants et leurs récits et s'inclinèrent silencieusement jusqu'à ce que mourût le dernier écho. Sur la cité crépusculaire d'Inganok plane une présence étrange et merveilleuse et les hommes redoutent, en ne respectant pas ces rites, que colère et vengeance soient prêtes à se manifester sans qu'on le sache.

Loin, dans un coin plein d'ombre de la taverne, Carter aperçut une forme trapue qu'il n'aimait pas : c'était, sans aucun doute, le marchand à l'œil torve que, si longtemps auparavant, il avait rencontré dans les auberges de Dylath-Leen et qui avait la réputation de commercer avec les horribles villages de pierre de Leng, villages qu'aucun homme sain ne visite et dont la nuit l'on aperçoit de très loin les feux infernaux. L'on disait même que ce marchand avait conclu un marché avec cet indescriptible grand prêtre qui porte sur le visage un masque de soie jaune et vit seul dans un monastère préhistorique. Cet homme avait semblé témoigner d'un curieux intérêt quand Carter interrogeait les commerçants de Dylath-Leen sur Kadath et l'immensité froide. Sa présence dans la sombre et hantée Inganok si proche des merveilles du Nord n'était pas en somme rassurante. Le marchand disparut avant que Carter ait pu lui parler et les marins racontèrent plus tard que ce marchand était venu d'un lieu mal défini avec une caravane de yaks et avait apporté un chargement d'œufs énormes et richement parfumés de cet oiseau shantak dont parlent les légendes, pour les échanger contre les gobelets de jade ouvragé que les marchands rapportent d'Ilamek.

Le matin suivant, le capitaine du bateau conduisit Carter à travers les rues d'onyx, grises sous le ciel crépusculaire. Les portes incrustées et les façades ornées de bas-reliefs, les balcons sculptés et les encorbellements recouverts de cristal, tout brillait d'une beauté sombre. De distance en distance s'ouvrait une place ornée de piliers noirs, de colonnades et de statues d'êtres étranges à la fois humains et fabuleux. La plupart des perspectives – rues droites et larges, allées latérales et enfilades de dômes arrondis, de spires et de toits couverts d'arabesques – étaient pleines d'une

beauté et d'une magie dépassant toute expression, mais rien n'égalait la splendeur des massives hauteurs du grand Temple central des Grands Anciens avec ses seize faces sculptées, son dôme aplati et son beffroi élancé qui dominait toutes les constructions d'une majesté égale sous quelque angle qu'on le considérât. Vers l'est, très loin par-delà les murs de la ville et par-dessus des lieux de pâturages, s'élevaient les minces et grises silhouettes de ces pics infranchissables aux sommets perdus-dans la brume, derrière lesquels on disait que se trouvait la hideuse cité de Leng.

Le capitaine emmena Carter vers l'immense temple qui, avec son jardin clos de murailles, se dresse sur une grande place ronde d'où partent les rues comme partent du moyeu les rayons d'une roue. Les sept portes voûtées de ce jardin sont toutes surmontées d'un visage sculpté semblable à ceux qui dominent les portes de la cité. Elles sont toujours ouvertes et le peuple s'y presse avec respect, parcourant librement les chemins couverts de tuiles et les petites allées bordées de grotesques statues des dieux Termes et de sanctuaires des petits dieux. Il y avait des fontaines, des étangs et des bassins qui reflétaient l'éclat fréquent des flammes de trépieds placés sur un haut balcon ; tous étaient faits d'onyx et l'on avait mis dans leurs eaux de petits poissons phosphorescents capturés par les pêcheurs sur les rivages de l'océan. Quand le profond carillon du beffroi vibrait au-dessus du jardin et de la ville et que des sept loges situées près des portes du jardin lui répondaient les cors, les violes et les voix, de longues théories de prêtres masqués et encapuchonnés de noir sortaient par les sept portes du temple, portant devant eux, à bout de bras, de grands récipients d'or d'où s'élevait une singulière vapeur. Les sept processions marchaient avec orgueil sur une seule file, chacun jetant la jambe loin en avant sans plier le genou, et descendaient les chemins qui conduisent aux sept loges du temple. Pour en revenir, les longues files de prêtres empruntent une voie secrète et l'on murmure que de profonds escaliers d'onyx descendent jusqu'aux mystères dont on ne parle jamais ; seuls quelques-uns insinuent que les prêtres qui, masqués et encapuchonnés, défilent en colonnes ne sont pas des êtres humains.

Carter ne pénétra pas dans le temple car personne d'autre que le roi voilé n'est autorisé à le faire. Avant qu'il ne quittât le jardin vint l'heure du carillon ; il entendit son tintement résonner au-dessus de lui et le gémissement des cors, des violes et des voix jaillir des loges près des portes. Les longues processions de prêtres portant des coupes d'or descendirent les sept grands promenoirs de leur démarche bizarre et ce spectacle fit naître au cœur du voyageur une crainte que ne lui auraient pas donnée des prêtres humains. Quand le dernier de ces prêtres eut disparu, Carter quitta le jardin non sans remarquer sur les dalles une tache à l'endroit où avaient passé les coupes. Le capitaine du bateau lui-même n'aima pas cette tache et entraîna rapidement Carter

vers la colline où s'élèvent les nombreux dômes du palais merveilleux du roi voilé.

Les rues qui mènent au palais d'onyx sont abruptes et étroites à l'exception de celles larges et sinueuses où se promènent sur des yaks le roi et ses compagnons. Carter et son guide, entre les murs incrustés portant d'étranges signes d'or et sous des balcons et des encorbellements d'où provenaient parfois de douces bouffées de musique ou de parfum exotique, gravirent une allée en escaliers. Ils avaient toujours devant les yeux ces murs titanesques et ces faisceaux de dômes bulbeux qui ont fait la renommée du palais du roi voilé. Ils passèrent enfin sous une grande voûte noire et émergèrent dans les jardins de plaisir du monarque. Là Carter s'arrêta saisi devant tant de beauté. Les terrasses d'onyx, les promenoirs à colonnades, les portiques amusants, les beaux arbres en fleurs grimpant en espaliers jusqu'aux fenêtres dorées, les urnes et les trépieds d'airain ornés d'un léger bas-relief, les statues de marbre noir presque vivantes sur leurs piédestaux, les fontaines aux fonds de basalte où frétillaient des poissons phosphorescents, les minuscules temples des oiseaux chanteurs, au plumage irisé, posés au sommet de colonnes sculptées, les merveilleuses arabesques, les grandes portes de bronze et les vignes en fleur grimpant sur toute la surface des murs polis, tout se joignait pour donner un spectacle dont la beauté dépassait la réalité et paraissait à demi fabuleuse même dans le monde du rêve. Tout cela scintillait comme une vision sous le crépusculaire ciel gris : au premier plan la magnificence des dômes et des sculptures du palais, au loin, sur la droite, la fantastique silhouette des pics infranchissables. Les petits oiseaux et les fontaines chantaient éternellement tandis que le parfum des fleurs rares flottait comme un voile sur cet incroyable jardin. Il n'y avait pas d'autres présences humaines, et Carter en était heureux. Ils s'en retournèrent alors et redescendirent l'allée aux escaliers d'onyx. Aucun visiteur ne peut pénétrer dans le palais lui-même et il vaut mieux ne pas regarder trop longtemps et trop fixement le grand dôme central qui domine l'entrée car il abrite, dit-on, le vieux père de tous les fabuleux oiseaux shantaks, et ce dernier envoie aux curieux des rêves fort bizarres.

Après cette visite, le capitaine emmena Carter dans le quartier nord de la ville, près de la porte des Caravanes, où sont les tavernes des marchands de yak et des mineurs d'onyx. Là, dans une auberge de mineurs, au plafond bas, ils se dirent adieu : ses affaires appelaient le capitaine et Carter était pressé de parler de la région nord du pays avec les mineurs. Les hommes étaient nombreux dans cette auberge et le voyageur n'attendit pas longtemps pour converser avec quelques-uns d'entre eux. Il racontait qu'il était un vieux mineur d'onyx et qu'il lui tardait d'avoir des nouvelles des carrières d'Inganok, mais tout ce qu'il apprit n'ajouta pas grand-chose à ce qu'il savait déjà. Les mineurs devenaient timides et évasifs dès qu'il était question du

désert glacé qui s'étend dans le nord et de la carrière que ne visite aucun homme. Ils avaient peur des émissaires fabuleux qui viennent des montagnes avoisinant le pays où, dit-on, se trouve Leng. Ils avaient peur des présences diaboliques et des sentinelles innombrables qui veillent dans le grand Nord parmi les rocs éparpillés. Ils murmuraient aussi que les fameux oiseaux shantaks ne sont pas des animaux normaux et qu'en vérité il valait mieux qu'aucun homme n'en ait jamais réellement vu un (le légendaire père des shantaks qui gîte dans le dôme du palais royal est nourri dans le noir).

Le jour suivant, disant qu'il désirait faire le tour des différentes mines du pays pour son compte, visiter les fermes dispersées et les curieux villages d'onyx d'Inganok, Carter loua un yak et le chargea de grands sacs de cuir pour le voyage. Par-delà la porte des Caravanes la route s'étire toute droite entre des champs labourés où se dressent de nombreuses et singulières fermes couronnées de dômes bas. Carter s'arrêta dans quelques-unes de ces maisons pour poser des questions, il tomba une fois sur un hôte si austère, si réticent et paré d'une telle majesté naturelle (semblable à celle qui imprégnait les traits sculptés sur le Ngranek) qu'il fut certain d'avoir rencontré l'un des Grands Anciens en personne ou tout au moins un être dans les veines duquel leur sang coulait pour neuf dixièmes. À cet être austère et réticent il prit garde de ne dire que du bien des dieux et de vanter toutes les bénédictions dont ils l'avaient toujours comblé.

Cette nuit-là, Carter campa au bord de la route, dans une prairie, sous un arbre lygath auquel il avait attaché son yak et au matin il reprit son pèlerinage vers le nord. Vers dix heures il atteignit le village, aux petits dômes, d'Urg, où se reposent les marchands et où les mineurs racontent leurs histoires ; il s'arrêta dans leur taverne jusqu'à midi. C'est à partir de là que la grande route des caravanes oblique à l'ouest vers Sélarn. Carter continua vers le nord par la route des Carrières. Tout l'après-midi il suivit cette route montante qui était un peu plus étroite que la grand-route et qui traversait maintenant une région où s'étendent plus de rochers que de champs labourés. Le soir, les basses collines qui se dressaient à sa gauche firent place à de colossales falaises noires qui lui firent comprendre qu'il approchait de la région des mines. Tout au long de sa marche les grandes faces dénudées des montagnes infranchissables avaient, à sa droite, culminé dans le lointain et, plus il avançait, pires étaient les contes que, dans la bouche des fermiers, des marchands et des conducteurs des lourdes charrettes d'onyx, il entendit à propos de ces montagnes.

La deuxième nuit, il attacha son yak à un poteau planté dans le sol et campa à l'ombre d'un grand rocher. Il remarqua sous cette latitude nordique la plus grande phosphorescence des nuages et pensa plus d'une fois avoir vu des silhouettes noires

se dessiner contre eux. Le troisième matin il arriva en vue de la première carrière d'onyx et salua les hommes qui y travaillaient avec des pics et des ciseaux. Avant que le soir ne tombât il était passé devant onze de ces carrières, le pays étant surtout formé de falaises d'onyx et de murs, de galets sans la moindre végétation. Il n'y avait çà et là que de grands morceaux de rocs dispersés sur le sol noir tandis que sur la droite les grands pics infranchissables s'élevaient toujours sinistres et décharnés. Il passa la troisième nuit dans un camp de mineurs dont les feux tremblants jetaient des reflets bizarres sur les falaises polies qui se dressaient à l'ouest. Ils chantèrent beaucoup et racontèrent nombre d'histoires faisant preuve d'un si étrange savoir des anciens jours et des habitudes des dieux que Carter comprit qu'ils possédaient beaucoup de souvenirs latents de leurs ancêtres, les Grands Anciens. Ils lui demandèrent où il allait et lui conseillèrent de ne pas remonter trop loin vers le nord, mais il leur répliqua qu'il cherchait de nouvelles falaises d'onyx et qu'il ne courait pas plus de risques que les habituels prospecteurs. Au matin il leur dit adieu et chevaucha à travers un pays de plus en plus sombre où, d'après ce qu'on lui avait dit, devait se trouver la carrière inquiétante et abandonnée d'où des mains plus vieilles que les mains des hommes avaient extrait des blocs prodigieux. Il fut pris d'inquiétude quand, se retournant pour un dernier geste d'adieu, il pensa avoir vu s'approcher du camp ce vieux marchand trapu, à l'œil torve, dont le trafic supposé avec Leng défrayait les conversations dans la lointaine Dylath-Leen.

Après qu'il eut dépassé deux autres carrières, les régions habitées d'Inganok semblèrent prendre fin et la route se fit plus étroite jusqu'à n'être plus qu'un chemin de yak très en pente serpentant à travers les noires falaises interdites. Sur la droite se dressaient toujours les pics lointains et décharnés et, à mesure que Carter s'avançait de plus en plus dans ce royaume vierge, il trouvait qu'il devenait plus sombre et plus froid. Il s'aperçut bientôt que sur le noir chemin il n'y avait plus ni empreinte de pieds ni empreinte de sabots et comprit qu'en vérité il était arrivé dans les contrées étranges et désertes de l'ancien temps. Une fois, par hasard, un corbeau croassa dans le ciel et, derrière quelque énorme rocher, de temps à autre il entendit un battement d'ailes qui lui fit penser avec angoisse au fameux oiseau shantak. Le plus souvent, il n'y avait rien et Carter continuait, solitaire, à chevaucher sur sa monture à la toison broussailleuse. Il se troubla en remarquant que son excellent yak renâclait de plus en plus à avancer et était de plus en plus enclin à grogner de frayeur au moindre bruit.

Le sentier se resserrait maintenant entre des murs noirs et luisants et sa pente s'accentuait. La progression y était difficile et le yak glissait souvent sur de gros éclats de pierre. Au bout de deux heures, Carter aperçut devant lui une crête aux contours précis au-delà de laquelle il n'y avait plus rien que le triste ciel gris ; il bénit

la perspective d'un palier ou d'une descente. Atteindre cette crête n'était pas cependant chose facile, car le chemin était maintenant presque vertical et la chute de graviers noirs et de petites pierres le rendait dangereux. Carter descendait parfois de son yak et quand il s'entravait ou trébuchait tirait derrière lui l'animal inquiet en gardant son équilibre du mieux qu'il le pouvait. Il atteignit alors brusquement le sommet et, comme il regardait à l'avant, ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Droit devant lui le chemin continuait, descendant légèrement entre les mêmes lignes de hauts murs naturels qu'auparavant, mais sur la gauche s'ouvrait un monstrueux espace, ayant d'innombrables kilomètres d'étendue. Quelque archaïque puissance avait en ces lieux taillé et arraché les originelles falaises d'onyx pour les transformer en une carrière de géants. Loin, à l'arrière, dans le précipice, il y avait encore les marques de la gouge gigantesque et, profonds dans les entrailles de la terre, bâillaient de gigantesques trous de bêche. Cette carrière n'était pas œuvre humaine et ses faces concaves étaient creusées de grands carrés ayant plusieurs mètres de côté qui disaient la taille des blocs arrachés là un jour par des ciseaux et des mains inconnus. Très haut, au-dessus des bords de la carrière, des corbeaux volaient et croassaient ; dans les profondeurs invisibles, de vagues vrombissements signalaient la présence de chauves-souris, d'urhags ou d'encore plus innommables présences qui hantaient la noirceur infinie. Carter, debout dans le crépuscule sur l'étroit chemin, regardait le sentier rocailleux descendre devant lui. Sur sa droite les hautes falaises d'onyx se prolongeaient à perte de vue, sur sa gauche elles étaient taillées par cette terrible carrière supraterrestre.

Le yak poussa tout à coup un grand cri et, échappant au contrôle de Carter, le dépassa d'un bond et, terrifié, fonçant droit devant lui, disparut vers le nord dans l'étroit chemin en pente. Des pierres projetées par ses sabots tombèrent dans la carrière et se perdirent dans le noir sans faire au fond le moindre bruit de chute. Carter, qui, à bout de souffle, poursuivait la monture rapide, ignora les dangers de cet étroit passage. Bientôt les falaises se dressèrent à nouveau sur la gauche, resserrant une fois de plus le chemin, et le voyageur continua de courir après son yak dont les larges empreintes disaient la fuite désespérée.

Pensant avoir entendu le bruit des sabots de la bête effrayée et, encouragé par ce bruit, il accéléra sa poursuite. Il franchissait des kilomètres et petit à petit le chemin s'élargissait devant lui, de sorte qu'il comprit bientôt qu'il allait atteindre le désert terrible et glacé qui s'étend dans le nord. Les flancs décharnés des lointains pics infranchissables étaient à nouveau visibles, au-dessus des rochers qui s'étendaient sur sa droite. Devant lui, il y avait des rocs et des pierres énormes, et cette étendue lui donnait sans doute un avant-goût de la plaine sombre et sans bornes. Une fois de plus

le bruit des sabots résonna à ses oreilles plus fort qu'auparavant, mais, au lieu de l'encourager, cela le remplit de terreur car il se rendit compte que ce n'était pas le bruit des sabots de son yak. Ce bruit impitoyable et décidé venait de derrière lui.

La poursuite du yak se transforma alors en une fuite éperdue devant quelque chose qu'il n'avait pas encore vu car, sentant que la bête qu'il avait à ses trousses ne pouvait être ni normale ni définissable, il n'osait pas jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Son yak avait dû l'entendre ou la sentir le premier et Carter n'avait aucune envie de se demander s'il était suivi depuis les demeures des mineurs ou seulement depuis le gouffre noir de la carrière. Il avait entre-temps dépassé les falaises et la nuit tombait sur une immensité de sable et de rochers spectraux où tout chemin se perdait. Il ne pouvait plus voir les empreintes de son yak mais l'affreux galop continuait toujours derrière lui ; à cela s'ajoutait de temps en temps une sorte de vrombissement et de gigantesque bruit d'ailes. Il s'aperçut avec désespoir qu'il perdait du terrain et il comprit qu'il était irrémédiablement perdu dans ce désert chaotique et maudit rempli de rocs indéfinissables et de sable vierge. Seuls sur sa droite les pics lointains et infranchissables lui indiquaient vaguement sa direction mais ils devenaient de moins en moins distincts à mesure que le crépuscule gris faisait place à la morbide phosphorescence des nuages.

Vers le nord qui s'enténébrait il aperçut alors, imprécise et entourée de brume, une chose terrible. Il avait, pendant quelques instants, pensé que c'était une chaîne de noires montagnes, il voyait maintenant que c'était quelque chose d'autre. La phosphorescence des nuages immobiles le montrait nettement et de rougeoyantes vapeurs en découvraient en partie la silhouette. Quelle en était la distance ? Il ne pouvait le dire, mais elle devait être très grande. Cette chose avait des centaines de mètres de haut et s'étendait, en un immense arc de cercle concave, depuis les pics gris et infranchissables jusqu'aux espaces inimaginablement vastes de l'Ouest. Les anciennes montagnes d'onyx n'étaient plus maintenant des montagnes parce qu'une main plus grande que celle des hommes les avait touchées. Silencieuses, elles étaient accroupies, là, au sommet du monde, comme des loups, ou des vampires, couronnées de nuages et de brouillard et veillant pour toujours sur les secrets du Grand Nord. Rangées en un immense demi-cercle, ces montagnes, chiens de garde du Nord, étaient sculptées en monstrueuses statues vigilantes et leurs mains droites étaient levées dans un geste de menace contre le genre humain.

Ce n'était que la lumière tremblante des nuages qui donnait l'illusion que leurs doubles têtes nitreuses semblaient bouger, mais, tandis que Carter continuait d'avancer, il vit se lever sur leurs sommets ombreux de grandes formes dont le mouvement, lui, n'était pas une illusion. Ailées et vrombissantes, ces formes

grandissaient à chaque instant et le voyageur comprit que sa marche en avant était terminée. Ce n'était pas, comme ailleurs sur la terre ou au pays des rêves, des oiseaux ou des chauves-souris, car ces formes étaient plus grosses qu'un éléphant et avaient une tête de cheval. Carter comprit que ce devait être les fameux oiseaux shantaks et il ne se demanda plus quels étaient les gardiens infernaux et les sentinelles innommables qui empêchaient les hommes d'atteindre le désert rocheux et boréal. Enfin résigné il s'arrêta et osa regarder derrière lui. Sur un maigre yak trottait, en grimaçant, l'homme trapu à l'œil torve, le marchand entouré d'une diabolique légende qui conduisait une horrible horde de féroces shantaks dont les ailes gardaient encore le givre et le nitre des gouffres infernaux.

Bien qu'encerclé par ces cauchemardesques et fabuleuses bêtes ailées à tête de cheval qui se pressaient autour de lui en un cercle démoniaque, Randolph Carter ne perdit pas conscience. Hautes et horribles, ces gigantesques gargouilles se dressaient au-dessus de lui tandis que le marchand à l'œil torve sautait à bas de son yak et, grimaçant, se tenait devant le prisonnier. L'homme enjoignit alors à Carter de monter sur l'un des répugnants shantaks et l'y aida. Carter, sa raison combattant son dégoût, obéit, mais il avait du mal à s'exécuter car l'oiseau shantak, au lieu de plumes, est couvert d'écailles et ces écailles sont très glissantes. Quand il fut assis, l'homme à l'œil torve sauta derrière lui, laissant à l'un des incroyables colosses ailés le soin de conduire son yak vers la chaîne des montagnes sculptées.

Ils décrivaient maintenant de hideuses courbes dans l'espace glacé, s'élevant de plus en plus vers ces montagnes infranchissables aux flancs gris et décharnés qui se dressaient à l'est et derrière lesquelles devait se trouver Leng. Ils volèrent plus haut que les nuages jusqu'à ce qu'enfin passassent au-dessous d'eux les fabuleux sommets qui se perdent dans des paquets de brume luisante et que n'ont jamais vus les habitants d'Inganok. Carter, en les survolant, les observa attentivement et aperçut sur leurs pics les plus élevés l'entrée d'étranges cavernes qui lui rappelèrent celles du Ngranek. Il ne questionna pas à ce sujet l'homme qui l'avait fait prisonnier s'étant aperçu que celui-ci et sa monture à tête de cheval semblaient curieusement effrayés par ces cavernes et se dépêchaient nerveusement de les doubler montrant une grande inquiétude tant qu'ils ne les eurent pas laissés loin à l'arrière.

Le shantak volait maintenant plus bas et, sous la couche de nuages, se révélait une plaine grise et nue sur laquelle, à de grandes distances, luisaient de petits feux. Comme ils descendaient, des huttes de granit et des villages de pierres noires, dont les minuscules fenêtres luisaient à peine d'une lumière pâle, apparurent par intervalles. De ces huttes et de ces villages leur parvinrent le bourdonnement criard des pipeaux et l'horrible bruit des crotales, ce qui démontra sur-le-champ que les habitants

d'Inganok ne se trompent pas dans leurs intuitions géographiques. Les voyageurs auxquels il est arrivé d'entendre de tels sons savent qu'ils ne s'élèvent que de ce plateau désert et glacé que les gens normaux ne visitent jamais, de cette région mystérieuse et diaboliquement hantée qui s'appelle Leng.

Des formes sombres dansaient autour de petits feux et Carter se demandait avec curiosité de quelle sorte d'êtres il pouvait bien s'agir. Personne, en effet, n'a jamais été à Leng et l'endroit n'est connu que parce qu'on a vu de loin ses feux et ses huttes de pierre. Ces formes sautaient selon un rythme lent et affreux et avaient une façon de se tordre et de se courber qui paraissait malsaine et n'était pas agréable à regarder, aussi Carter ne s'étonna-t-il pas de la monstrueuse malédiction que leur attribue une vague légende, ni de la terreur que, dans tout le pays du rêve, suscite leur horrible plateau glacé. Le shantak volant plus bas, la répulsion que lui inspiraient ces danseurs ne lui parut pas tout à fait inconnue et lui sembla même empreinte d'une familiarité infernale. Le prisonnier fixa attentivement ses yeux sur eux, cherchant dans sa mémoire où il avait déjà pu voir de telles créatures.

Elles avaient des sabots à la place des pieds et paraissaient coiffées d'une sorte de perruque ou de bonnet surmonté de petites cornes. Elles n'avaient pas d'autres vêtements mais, pour la plupart, étaient couvertes d'une abondante fourrure. Ces créatures avaient des queues minuscules et, quand elles levèrent la tête, il remarqua la largeur anormale de leur bouche. Il sut alors qui elles étaient et qu'après tout elles ne portaient ni perruques ni bonnets. L'infernal peuple de Leng ne faisait qu'un avec les marchands inquiétants venus à bord des galères noires pour vendre leurs rubis à Dylath-Leen (ces marchands pas tout à fait humains qui sont les esclaves des monstrueux habitants de la Lune) et c'était bien, en vérité, les mêmes êtres que ceux qui, si longtemps auparavant, avaient enlevé Carter sur leur galère puante. Il avait vu leurs semblables conduits en troupeaux sur les ignobles quais de l'affreuse cité lunaire, il avait vu comment les plus maigres étaient condamnés au travail et les plus gras enfermés dans des cages et emmenés pour satisfaire aux besoins de leurs maîtres aux corps amorphes de polypes. Il savait maintenant d'où provenaient ces créatures si mystérieuses et il frissonna à la pensée que Leng devait être en rapport avec ces informes abominations qui peuplent la Lune.

Le shantak, cependant, continuait son vol. Il dépassa les feux, les huttes de pierre et ces danseurs qui n'étaient pas humains, il plana au-dessus de stériles montagnes de granit et d'immensités sombres couvertes de rochers, de glaces et de neige. Le jour vint et la phosphorescence des nuages bas fit place au crépuscule brumeux de ce monde nordique mais l'affreux oiseau continuait son vol imperturbable dans le silence et le froid. Par moments, l'homme à l'œil torve parlait à sa monture dans un langage

guttural et haïssable, le shantak répondait par des ricanements qui ressemblaient aux crissements d'un morceau de verre. Le relief, entre-temps, s'éleva de plus en plus et ils atteignirent finalement un pays plat balayé par le vent. Pays qui semblait être le toit suprême d'un monde inhabité et flétri. Seul dans la brume, les ténèbres et le froid, s'élevait là un bâtiment trapu et sans fenêtre, fait de pierres grossières, autour duquel étaient dressés en cercle des monolithes à peine dégrossis. L'ensemble n'avait rien d'humain et, se référant aux vieilles légendes, Carter en conclut qu'il était arrivé dans le lieu le plus affreux et le plus mal famé, dans ce lieu isolé où se trouve le monastère préhistorique où vit en solitaire l'indescriptible Grand Prêtre qui porte sur son visage un masque de soie jaune et prie les Autres Dieux et Nyarlathotep, le Chaos Rampant.

L'oiseau répugnant atterrit alors tandis que l'homme à l'œil torve sautait à terre et aidait son prisonnier à descendre. Carter était maintenant fixé sur les intentions de son vainqueur : il était clair que le marchand à l'œil torve était un agent des puissances infernales et qu'il était pressé d'amener à ses maîtres ce mortel présomptueux qui voulait découvrir Kadath, la cité inconnue, et prier les Grands Anciens dans leur château d'onyx. Il crut aussi comprendre que ce marchand avait été la cause de son premier enlèvement à Dylath-Leen par les esclaves des êtres lunaires et qu'il désirait maintenant voir se réaliser ce que le secours des chats avait empêché de s'accomplir. Il allait emmener sa victime à quelque funeste rendez-vous où se trouverait le monstrueux Nyarlathotep et lui dire de quelle hardiesse avait fait preuve Carter dans sa recherche de Kadath, la cité inconnue. Leng et le désert glacé qui s'étend au nord d'Inganok sont, sans doute, très proches des Autres Dieux et les passages qui mènent à Kadath sont bien gardés.

L'homme à l'œil torve était de petite taille mais le grand oiseau à tête de cheval veillait à ce qu'il soit obéi, aussi Carter le suivit-il et, traversant le cercle des menhirs, il pénétra par une porte voûtée à l'intérieur du monastère sans fenêtres. Il n'y avait aucune lumière mais l'infernal marchand alluma une petite lampe d'argile ornée d'affreux bas-reliefs et poussa son prisonnier à travers quantité d'étroits corridors. Sur les murs de ces corridors étaient peintes, dans un style inconnu des archéologues terrestres, des scènes terrifiantes, plus vieilles que l'histoire. Malgré d'innombrables éternités, leurs couleurs étaient encore brillantes car la sécheresse et le froid de l'abominable Leng conservent l'essentiel des choses. Carter les entrevit dans les éclats mouvants de cette lampe triste et frissonna en découvrant ce qu'elles racontaient.

On découvrait à travers ces fresques archaïques toute l'histoire de Leng. Les créatures presque humaines avec leurs cornes, leurs sabots et leurs larges bouches dansaient d'infernale façon parmi les villes oubliées. Il y avait des scènes d'anciennes

guerres où l'on voyait les habitants presque humains de Leng combattre les araignées pourpres et boursouflées des vallées avoisinantes ; des scènes relatant l'arrivée des noires galères, venues de la Lune, des scènes relatant la soumission du peuple de Leng aux êtres blasphématoires, aux corps amorphes et couverts de polypes qui semblaient patauger, se tordre et se glisser hors de la muraille. Ces êtres blasphématoires aux corps blancs, grisâtres et visqueux, ils les adoraient comme des dieux, ne se plaignant jamais quand ils emmenaient sur leurs galères noires des troupeaux de leurs mâles les plus gras et les plus beaux. Les monstrueuses bêtes de la Lune établissaient leurs camps en mer, sur une île rocheuse. Carter, en considérant ces fresques, constata que cette île n'était autre que le rocher isolé et sans nom qu'il avait vu en faisant voile vers Inganok ; ce rocher gris et maudit que fuyaient les marins et d'où d'horribles hurlements s'élèvent toutes les nuits.

Ces fresques représentaient, en outre, le grand port et la capitale de ces créatures presque humaines, ville fière dont les nombreux piliers s'élevaient entre les falaises et les quais de basalte, ville étonnante avec ses places pleines de sculptures et ses temples élevés. De grands jardins et des rues bordées de colonnades conduisaient des falaises et de chacune des six portes surmontées par des sphinx à une vaste place centrale. Il y avait sur cette place deux gigantesques lions ailés, veillant sur l'ouverture d'un escalier souterrain ; maintes et maintes fois étaient représentés ces énormes lions ailés, leurs puissants flancs de diorite luisant dans le gris crépuscule du jour ou dans la nuageuse phosphorescence de la nuit. Carter, tout en continuant d'avancer, comprit enfin, à force de voir se répéter les dessins qui les représentaient, quels étaient ces lions et quelle était cette cité sur laquelle avaient autrefois régné, avant l'arrivée des galères noires, ces êtres presque humains. On ne pouvait s'y tromper, les légendes du pays des rêves étant précises et abondantes. Indubitablement, cette cité primitive n'était autre que la légendaire Sarkomand dont les ruines ont blanchi pendant un million d'années avant que ne naisse le véritable premier homme et dont les lions gigantesques gardent éternellement les marches qui, du pays des rêves, descendent jusqu'au Grand Abîme.

D'autres peintures représentaient les pics gris et décharnés qui séparent Leng d'Inganok et les monstrueux oiseaux shantaks qui, à mi-hauteur, y construisent leurs nids sur des saillies. Elles représentaient également les mystérieuses cavernes creusées près du sommet des pics les plus élevés, ces cavernes que même les plus téméraires des shantaks évitent en hurlant. Carter les avait aperçues en les survolant et il avait noté leur ressemblance avec celles du Ngranek. Il savait maintenant que cette ressemblance était plus que fortuite car les peintures montraient les terrifiants habitants de ces cavernes : leurs ailes de chauve-souris, leurs cornes recourbées,

leurs queues poilues, leurs pattes préhensiles et leurs corps caoutchouteux ne lui étaient pas étrangers, il avait déjà rencontré ces créatures silencieuses, ces gardiens sans esprit du Grand Abîme que craignent les Grands Anciens eux-mêmes et qui ont pour seigneur, non pas Nyarlathotep mais Nodens, le dieu blanchi par les âges. Ces êtres infernaux ce sont les maigres bêtes de la nuit, bêtes qui ne rient jamais parce qu'elles n'ont pas de visage et qui volent éternellement dans les ténèbres entre la vallée de Pnath et les passages qui conduisent aux mondes extérieurs.

Le marchand à l'œil torve avait maintenant poussé Carter dans une vaste salle voûtée, dont les murs étaient recouverts d'inquiétants bas-reliefs. Au centre de cette pièce, béait l'ouverture circulaire d'un puits entouré par six démoniaques autels de pierre. Il n'y avait aucune lumière dans cette vaste crypte pleine d'une odeur infernale et la petite lampe du sinistre marchand brillait si faiblement que ce n'est que petit à petit qu'on pouvait se rendre compte des détails. À l'autre extrémité se dressait une haute estrade de pierre où l'on accédait par cinq marches ; là, sur un trône doré, se tenait une silhouette apathique, vêtue de soie jaune frangée de rouge et portant sur le visage un masque de soie jaune. L'homme à l'œil torve fit quelques gestes avec ses mains et l'être caché dans le noir répondit, en élevant dans ses pattes recouvertes de soie, une flûte d'ivoire horriblement décorée et en émettant sous son masque quelques sons répugnants. Ce colloque se poursuivit un moment et il y avait dans le son de cette flûte et dans la puanteur de cette crypte quelque chose qui, tout en rendant Carter malade, lui semblait pourtant familier. Cela lui faisait penser à l'effrayante cité éclairée par une lumière rouge et à la révoltante procession qui y avait défilé. Cela lui rappelait aussi l'affreuse escalade à travers le paysage lunaire avant que n'arrivassent les chats qui l'avaient sauvé. Il savait que la créature qui se trouvait sur l'estrade était sans nul doute possible l'indescriptible grand prêtre auquel la légende attribue des pouvoirs diaboliquement anormaux mais il avait peur, ne fut-ce que de penser à ce que pouvait être ce grand-prêtre abhorré.

La soie brodée glissa découvrant l'une des pattes blanches et grisâtres et Carter devina qui était ce répugnant grand prêtre. Dans cette mortelle seconde, une peur invincible le poussa à accomplir un acte que n'aurait jamais osé sa raison : dans sa lucidité en émoi, il n'y avait place que pour la farouche volonté d'échapper à ce qui siégeait sur ce trône d'or. Il savait que, sans espoir, des labyrinthes de pierre le séparaient du plateau glacé qui s'étendait à l'extérieur, il savait que, sur ce plateau, l'attendait encore l'infernal shantak, mais en dépit de tout cela son esprit n'était possédé que par l'immédiate volonté d'échapper à cette visqueuse monstruosité vêtue de soie.

L'homme à l'œil torve avait posé sa lampe baroque sur l'un des hauts autels de

pierre qui entouraient le puits et s'était quelque peu avancé pour parler par gestes au grand prêtre. Carter, jusque-là absolument immobile, se jeta brusquement sur cet homme et, de toute la force sauvage de sa peur, le précipita dans le trou béant où il disparut aussitôt. La légende dit que ce puits descend jusqu'aux infernales voûtes de Zin où, dans les ténèbres, les gugs chassent les pâles. Carter aussitôt s'empara de la lampe et s'élança dans les labyrinthes ornés de fresques, s'engouffrant au hasard dans tel ou tel corridor et essayant de ne pas penser à l'infecte masse aux pattes informes qui, derrière lui, se tenait sur l'estrade de pierre, ni aux glissements et aux reptations qui devaient le poursuivre dans ces corridors sans lumière.

Au bout de quelques instants, il regretta sa hâte inconsidérée et pensa qu'il aurait mieux fait de suivre, en sens inverse, les fresques qu'il avait vues à l'aller. Elles étaient, en vérité, si confuses et si compliquées qu'elles n'auraient pu l'aider beaucoup mais il regrettait de ne pas avoir tenté de le faire. Il s'aperçut alors que les fresques qui l'environnaient maintenant étaient encore plus horribles que les premières et il comprit qu'il n'était pas dans les corridors qui menaient au dehors. Certain, bientôt, de n'être pas suivi, il ralentit ses pas mais à peine avait-il repris son souffle qu'un nouveau péril l'assaillit. Sa lampe faiblissait et il serait vite dans une nuit de poix sans rien pour se guider ni s'éclairer.

Quand la lumière se fut complètement éteinte, il continua à tâtons dans le noir et pria les Grands Anciens de lui accorder toute l'aide possible. Par moments, il sentait que le sol de pierre s'inclinait vers le haut ou vers le bas et il buta une fois contre une marche qui ne semblait avoir aucune raison d'être. Plus il avançait, plus il y avait d'humidité et, quand il avait à choisir entre un embranchement ou un large passage, il choisissait toujours le chemin dont la pente était la moindre. Il s'aperçut néanmoins que le chemin qu'il suivait était plutôt descendant. L'odeur de la voûte et les incrustations qu'il rencontrait sur les murs et sur le sol graisseux l'avertirent qu'il était en train de s'enfoncer profondément à l'intérieur du malsain plateau de Leng. Mais rien ne l'avertit de ce qui finalement arriva ; rien que la chose elle-même et le choc de cet horrible et terrifiant chaos qui vous coupe la respiration. Tandis que lentement il avançait à tâtons sur le sol glissant presque plat à cet endroit, il tomba brusquement dans un puits ténébreux et quasiment vertical.

Du temps que dura cette horrible glissade, il ne put jamais être sûr, mais elle sembla durer des heures au milieu d'une nausée délirante et d'une frénésie extatique. Il comprit ensuite qu'il se trouvait de nouveau sous les phosphorescents nuages d'une nuit nordique qui, tristement, luisait autour de lui. Des murs délabrés et des colonnes brisées l'entouraient ; le dallage sur lequel il était étendu était jonché d'herbes et crevé un peu partout par des racines et des buissons. Infinie et verticale, une colonne

de basalte s'élevait derrière lui, son côté sombre était couvert de repoussants bas-reliefs et percé par une entrée voûtée donnant sur les ténèbres intérieures qu'il venait de quitter. Devant lui s'étendait une double rangée de piliers ou de fragments de piliers, rappelant qu'il y avait eu là, au temps passé, une large rue. En considérant les urnes et les bassins dispersés au long de cette voie, il comprit qu'il s'agissait d'une ancienne allée de jardin. Au loin, tout au bout, les piliers s'écartaient pour décrire une vaste place circulaire ; à l'intérieur de ce cercle se dessinaient, sous les nuages livides de la nuit, deux choses monstrueuses : deux énormes lions ailés de diorite entre lesquels on apercevait des ténèbres et des ombres. Ils avaient plus de six mètres de haut, penchaient en arrière leurs têtes grotesques aux traits intacts et, dérisoirement, montraient les dents aux ruines qui les entouraient. Carter savait parfaitement ce qu'étaient ces deux lions, car les légendes n'en mentionnent que deux. Ils étaient les gardiens immuables du Grand Abîme et ces ruines sombres étaient celles de Sarkomand, la cité originelle.

Le premier acte de Carter fut de clore et de barricader la porte de la falaise avec les blocs et les débris qu'il trouva tout autour. Il ne tenait pas à être poursuivi par le serviteur du haïssable monastère de Leng car il y aurait bien assez de dangers nouveaux sur la route qu'il allait suivre. Comment se rendre de Sarkomand dans les régions habitées du monde des rêves, il n'en savait absolument rien. Il n'avait guère intérêt à descendre jusqu'aux grottes des vampires puisqu'il savait que ceux-ci n'étaient pas mieux renseignés que lui. Les trois vampires qui l'avaient aidé à traverser la cité des gugs et à gagner le monde extérieur ne savaient pas comment, dans leur voyage de retour, atteindre Sarkomand et avaient projeté de demander leur chemin au vieux marchand de Dylath-Leen. Carter pensait avec déplaisir qu'il devait à nouveau gagner le monde souterrain des gugs et s'aventurer une fois de plus dans l'infernale tour de Koth dont les marches cyclopéennes conduisent au bois enchanté. Il n'osait pas s'aventurer tout seul sur le plateau de Leng et passer devant le monastère solitaire : les émissaires du grand prêtre devaient être nombreux et il aurait sans doute affaire, avant la fin du voyage, au shantak sinon à d'autres *choses*. S'il arrivait à trouver un bateau, il pourrait retourner à Inganok en doublant le roc hideux et décharné qui se dresse dans la mer : les fresques originelles lui avaient montré, dans le labyrinthe du monastère, que ce lieu effrayant ne se trouve pas loin des quais de basalte de Sarkomand. Trouver un bateau dans cette ville abandonnée depuis des éternités était fort peu probable et il ne voyait pas comment il pourrait en fabriquer un.

Telles étaient les pensées de Randolph Carter quand une nouvelle image commença à s'imposer à son esprit. Semblable à un immense cadavre, la fabuleuse Sarkomand s'étendait au-dessous de lui avec ses piliers noirs, ses portes en ruines surmontées de

sphinx, ses pierres titanesques et ses nombreux lions ailés se dessinant dans la morbide pénombre des lumineux nuages de la nuit. Sur la droite, il vit alors loin devant lui une lueur qui ne pouvait être jaillie d'aucun nuage et il comprit qu'il n'était pas seul dans le silence de la cité morte. Cette luminescence s'élevait et retombait capricieusement faisant vaciller des reflets verdâtres peu faits pour rassurer Carter. Quand il s'en rapprocha, en se glissant à travers la rue encombrée et à travers d'étroits passages qu'il se frayait à travers les murs croulants, il s'aperçut qu'il s'agissait d'un feu de camp, allumé près des quais, et que de nombreuses formes incertaines se serraient en masses sombres autour de lui. Une odeur mortelle flottait au-dessus de ce spectacle. Au-delà, il y avait le ressac huileux du port ; un grand bateau s'y balançait à l'ancre et Carter s'arrêta frappé de terreur en s'apercevant que ce bateau n'était autre que l'une de ces infernales galères noires qui venaient de la Lune.

Juste au moment où il allait s'éloigner de ce feu détestable, il remarqua un mouvement parmi les sombres formes incertaines et entendit un son singulier mais absolument reconnaissable. C'était le cri effrayant d'un vampire qui, en un instant, s'était transformé en un véritable hurlement d'angoisse. À l'abri comme il l'était dans l'ombre de ces ruines monstrueuses, Carter permit à sa curiosité de prendre le pas sur sa peur et il se glissa en avant au lieu de battre en retraite. Une fois, pour traverser une rue découverte, il dut ramper sur le ventre comme un ver, une autre fois, il dut se mettre debout pour éviter de faire du bruit sur un tas de marbre brisé. Il parvint pourtant, sans être découvert, à trouver, derrière un énorme pilier, une cachette d'où il pouvait observer toute la scène éclairée par la lumière verte. Là, autour d'un feu abominable, alimenté par d'ignobles morceaux de champignons lunaires, il y avait un cercle puant de bêtes à formes de crapauds et d'esclaves presque humains. Quelques-uns de ces esclaves faisaient chauffer dans les flammes bondissantes d'étranges javelots de fer, et, par intervalles, en appliquaient les pointes rougies à blanc sur trois prisonniers bien attachés qui se tordaient de douleur devant les chefs. D'après les mouvements de leurs antennes, Carter pouvait juger que les bêtes lunaires aux groins aplatis prenaient un vif plaisir à ce spectacle et grande fut son horreur quand il reconnut soudain les hurlements frénétiques et comprit que les vampires torturés n'étaient autres que le fidèle trio qui lui avait servi de guide et l'avait aidé à sortir sain et sauf de l'Abime. Ils avaient quitté le bois enchanté avec l'intention de gagner Sarkomand et la porte de leur patrie profonde.

Le nombre de puantes bêtes lunaires qui se tenaient autour de ce feu verdâtre était considérable et Carter comprit que, pour le moment, il ne pouvait rien faire pour sauver ses anciens alliés. Il ne pouvait deviner comment les vampires avaient été

capturés, mais il imaginait que les horreurs à faces de crapaud les avaient entendus s'enquérir à Dylath-Leen de la route de Sarkomand et n'avaient pas voulu qu'ils approchassent d'aussi près le haïssable plateau de Leng et l'indescriptible grand prêtre. Il se demanda un moment ce qu'il devait faire et se rappela soudain qu'il était très proche de la porte du royaume des vampires. Il était évident que le plus sage était de se glisser à l'est jusqu'à cette place où se dressaient les deux lions et de descendre sur-le-champ jusqu'au gouffre. Il n'y rencontrerait certainement pas d'horreur pire que celle qu'il avait devant lui et pourrait rapidement trouver des vampires prêts à secourir leurs frères et peut-être à exterminer les bêtes lunaires de la galère noire. Il y avait des chances que la porte, comme toutes les autres portes de l'abîme, soit gardée par des troupeaux de maigres bêtes de la nuit mais il ne craignait plus ces créatures sans visages. Il avait appris que des traités solennels les lient avec les vampires et le vampire Pickman lui avait appris leur mot de passe.

Carter recommença à ramper silencieusement à travers les ruines, suivant lentement les murs afin de gagner la grande place centrale où se trouvaient les lions ailés. Ce fut difficile mais les bêtes lunaires affairées à leur réjouissance n'entendirent pas le bruit qu'il fit par deux fois au milieu des pierres éparpillées. Il atteignit enfin l'espace découvert et choisit son chemin parmi les arbres rabougris et les vignes qui avaient poussé là. Les gigantesques lions se dessinaient, terribles, au-dessus de lui dans la luminescence morbide des phosphorescents nuages de la nuit. Intrépidement, il continua à s'avancer vers eux et rampa autour de leurs gueules, sachant que c'était de ce côté qu'il trouverait l'énorme monde obscur qu'ils gardent. Les bêtes de diorite aux visages moqueurs étaient accroupies sur des piédestaux cyclopéens dont les côtés étaient ornés d'effrayants bas-reliefs. Une cour tuilée, au centre de laquelle il y avait eu autrefois un espace entouré par des balustrades d'onyx, les séparait. Au milieu de cet espace s'ouvrait un puits noir et Carter comprit bientôt qu'il avait atteint le gouffre béant dont les marches antiques et décrépites descendent jusqu'aux abîmes du cauchemar.

Terrible est le souvenir de cette descente dans le noir où, tandis que les heures passaient, Carter tournait sans y voir tout au long d'une spirale incommensurable de marches abruptes et glissantes. Si usées et si étroites étaient ces marches, si poisseuses les avait rendues l'humidité de l'intérieur de la Terre que Carter s'attendait à chaque instant à une chute horrible jusqu'au fond des puits ultimes. Il ne savait pas quand et comment les maigres bêtes de la nuit, gardiennes de ces gouffres, lui tomberaient dessus ; d'ailleurs, il ne savait même pas s'il y en avait vraiment qui fussent en faction dans ce passage des premiers âges du monde. Autour de lui, tout avait la puanteur des abîmes infernaux et il sentit que l'air de ces inquiétantes

profondeurs n'était pas fait pour le genre humain. Engourdi et somnolent, il ne s'avança bientôt plus que mû par une impulsion automatique bien plus que par une volonté raisonnée et il ne s'aperçut d'aucun changement quand il cessa complètement d'avancer parce que quelque chose l'avait doucement saisi par-derrière. Il était en train de voler très rapidement lorsqu'un pincement malveillant l'avertit que les maigres bêtes de la nuit avaient rempli leur mission.

Devenu conscient de ce qu'il était dans les griffes humides et froides des oiseaux sans visages, Carter se rappela le mot de passe des vampires et du plus fort qu'il put le hurla dans le vent et le chaos du vol. Bien qu'on dise que les maigres bêtes de la nuit n'ont aucune espèce de compréhension, l'effet fut immédiat : tous les pincements cessèrent aussitôt et ces créatures se dépêchèrent de placer leur prisonnier dans une position plus confortable. Ainsi encouragé, Carter risqua aussitôt quelques explications, racontant la capture de trois vampires par les bêtes lunaires, leur torture et la nécessité d'assembler une armée pour les secourir. Les maigres bêtes de la nuit, bien qu'elles ne parlassent pas, semblèrent comprendre ce qu'il disait et firent preuve dans leur vol de plus de hâte et de plus de décision. Les ténèbres denses firent brusquement place au crépuscule gris de la terre intérieure et l'une de ces plaines stériles et plates où les vampires aiment à s'installer, s'ouvrit devant eux. La présence des habitants de ce lieu se manifestait par une grande quantité de pierres tombales éparpillées et par des monceaux d'os. À l'instant où Carter jeta le cri d'alarme, une foule de terriers se vidèrent de leurs occupants aux corps élastiques, dont la forme ressemble à celle d'un chien. Les maigres bêtes de la nuit descendirent en planant, déposèrent leur passager puis se reculèrent un peu, se groupant en demi-cercle tandis que les vampires accueillaient le nouvel arrivant.

À l'assemblée grotesque, Carter, rapidement et avec précision, délivra son message. Quatre vampires pénétrèrent aussitôt dans différents terriers pour diffuser la nouvelle et réunir les troupes dont on aurait besoin pour le sauvetage. Après une longue attente, apparut un vampire de quelque importance, ce dernier fit aux maigres bêtes de la nuit des signes qui eurent pour effet de faire s'envoler dans le noir deux d'entre elles. À partir de cet instant, d'incessants renforts vinrent grossir le troupeau des maigres bêtes de la nuit jusqu'à ce qu'à la fin le sol limoneux en fût pratiquement couvert. Entre-temps, l'un après l'autre, de nouveaux vampires étaient sortis en rampant des terriers, tous criant avec excitation et se rangeant dans un semblant d'ordre de bataille non loin de l'assemblée des maigres bêtes de la nuit. À un certain moment apparut ce vampire fier et influent qui fut autrefois l'artiste Richard Pickman de Boston et Carter lui fit un compte rendu très détaillé de ce qui était arrivé. L'ex-Pickman fut heureux de revoir son ancien ami et sembla très impressionné. Un peu en

retrait de l'armée sans cesse grandissante il se mit aussitôt à conférer avec les autres chefs.

Finalement, après avoir passé les rangs en revue, les chefs assemblés hurlèrent à l'unisson et commencèrent à donner des ordres à la foule des vampires et des maigres bêtes de la nuit. Un gros détachement d'oiseaux à cornes disparut sur-le-champ tandis que les autres, groupés deux par deux, agenouillés, et leurs pattes de devant étendues, attendaient qu'un par un s'approchent les vampires. Lorsque chaque vampire atteignait le couple de maigres bêtes de la nuit qui lui était assigné, il montait sur leur dos et était emporté dans la nuit. Toute la troupe eut bientôt disparu et il ne resta plus que Carter, Pickman, les autres chefs et quelques couples de maigres bêtes de la nuit. Pickman expliqua que les maigres bêtes de la nuit constituaient l'avant-garde des vampires et que l'armée se dirigeait vers Sarkomand pour régler le sort des bêtes lunaires. Carter et les chefs vampires s'approchèrent alors des montures qui les attendaient et sur le dos desquelles les hissèrent des pattes humides et glissantes. Quelques secondes plus tard, ils tournaient tous dans le vent et la nuit, montant, montant, montant sans fin jusqu'à la porte des lions ailés, jusqu'aux ruines spectrales de l'antique Sarkomand.

Quand, au bout de longs moments, Carter revit la morbide lumière du ciel nocturne de Sarkomand, ce fut pour contempler la grande place centrale débordant de troupes de vampires et de maigres bêtes de la nuit. Le jour, il en était sûr, devait être très proche, mais si puissante était l'armée qu'elle n'aurait pas besoin de surprendre l'ennemi. Près des quais, la lueur verdâtre brillait encore faiblement, mais comme ne s'élevaient plus les hurlements des vampires, il semblait que la torture des prisonniers eût pour le moment cessé. Indiquant silencieusement la direction à leurs montures et à l'avant-garde qui les précédait, les vampires s'élevèrent alors en colonnes tournoyantes et, survolant les ruines désolées, foncèrent sur le feu diabolique. Carter, à côté de Pickman, était maintenant au premier rang des vampires et, en approchant du camp hideux, il constata que les bêtes lunaires étaient complètement prises à l'improviste. Ligotés et inertes, les trois prisonniers gisaient près du feu, les esclaves presque humains étaient endormis et les sentinelles elles-mêmes avaient failli à leur devoir, pensant, sans doute, que, dans ce royaume, leur rôle était tout à fait superflu.

L'attaque des maigres bêtes de la nuit et des vampires qui les montaient fut très soudaine. Chacun des êtres grisâtres à forme de crapaud et chacun de leurs esclaves presque humains fut saisi par un groupe de maigres bêtes de la nuit avant même que se fût élevé un seul bruit. Les bêtes lunaires étaient naturellement sans voix mais les esclaves eux-mêmes n'avaient que peu de chances de pouvoir crier avant que les pattes caoutchouteuses ne les eussent réduits au silence. Les monstres gélatineux se

tordaient horriblement lorsque les sardoniques maigres bêtes de la nuit les attrapaient mais ils ne pouvaient rien contre la force de ces noires griffes préhensiles. Quand une bête lunaire se tordait trop violemment, une maigre bête de la nuit lui attrapait et lui tirait ses tentacules frémissants, ce qui semblait lui faire tant de mal que la victime abandonnait immédiatement toute résistance. Carter s'attendait à voir un grand carnage, mais il s'aperçut que les plans des vampires étaient bien plus subtils. Ils donnèrent certains ordres aux maigres bêtes de la nuit qui maintenaient leurs prisonniers, et bientôt les malheureuses créatures furent silencieusement emportées dans le Grand Abîme pour être impartialement distribuées entre les bholes, les gugs, les pâles et les autres habitants de la nuit dont les méthodes d'alimentation ne sont pas indolores pour les victimes qu'ils ont choisies. Entre-temps, les trois vampires ligotés avaient été libérés par leurs compagnons tandis que différents groupes fouillaient le voisinage à la recherche des bêtes lunaires qui pourraient encore se cacher et montaient à bord de la puante galère noire, à l'ancre le long du quai, pour s'assurer que rien n'avait échappé à la défaite générale. Leur victoire, sans doute, avait été complète, car les vainqueurs ne décelèrent pas un signe de vie. Carter, soucieux de se ménager un moyen d'atteindre le reste du monde des rêves, les pria instamment de ne pas couler la galère, et sa requête lui fut facilement accordée en signe de gratitude pour la façon dont il avait fait part de la situation des trois prisonniers. On trouva sur le bateau quelques objets et quelques ornements très curieux dont certains furent immédiatement jetés à la mer par Carter.

Les maigres bêtes de la nuit et les vampires formaient maintenant des groupes séparés et ces derniers interrogeaient leurs trois camarades sur ce qui leur était arrivé. On apprit alors que les trois vampires avaient, depuis le bois enchanté jusqu'à Dylath-Leen en passant par Nir et par la Skai, suivi les directions données par Carter. Ils avaient volé des vêtements humains dans une ferme isolée et imité de leur mieux la démarche des hommes. Leur visage et leurs manières grotesques avaient soulevé de nombreux commentaires dans les tavernes de Dylath-Leen mais, jusqu'à ce qu'un vieux voyageur ait été capable de le leur indiquer, ils avaient persisté à demander le chemin de Sarkomand. Ils apprirent alors que seul un bateau se rendant à Lelag-Leng pourrait leur permettre d'accomplir leur voyage, aussi s'étaient-ils patiemment préparés à attendre ce vaisseau.

Sans doute de diaboliques espions avaient-ils rapporté leurs intentions car bientôt apparut dans le port une galère noire montée par des marchands de rubis qui avaient de grandes bouches et qui invitèrent les vampires à trinquer avec eux dans une taverne. Le vin qui leur était servi était tiré de sinistres bouteilles grotesquement taillées dans un rubis. Après avoir bu, les vampires se retrouvèrent prisonniers sur la

galère noire comme un jour l'avait été Carter. Cette fois pourtant, les rameurs invisibles ne dirigèrent pas la galère vers la Lune mais vers l'antique Sarkomand. Ils devaient évidemment amener leurs prisonniers à l'indescriptible grand prêtre. Ils s'étaient arrêtés à ce roc décharné que, dans la mer du Nord, fuient les marins d'Inganok et là, pour la première fois, les vampires avaient vu les maîtres rouges du navire. Rendus malades en dépit de leur propre laideur par un pareil comble de monstruosité et d'insupportable odeur, les vampires furent aussi témoins en ce lieu des ignobles distractions de la garnison à corps de crapauds – distractions qui sont l'origine de ces hurlements nocturnes qui terrifient les hommes. Ils avaient ensuite abordé dans les ruines de Sarkomand et les tortures avaient commencé. Leur sauvetage en avait empêché la continuation.

Après ce récit, on discuta de plans futurs, les trois rescapés suggérant un raid sur le roc décharné et l'extermination de toute la garnison à corps de crapauds. Les maigres bêtes de la nuit n'étaient cependant pas d'accord sur ce point car la perspective de voler au-dessus de l'eau ne leur agréait pas. La plupart des vampires étaient favorables à ce plan, mais ils étaient incapables de le réaliser sans l'aide des maigres bêtes de la nuit. Là-dessus, Carter, voyant qu'ils ne pouvaient utiliser la galère qui se trouvait à l'ancre, leur proposa de leur enseigner à se servir des grandes rames. Ils acceptèrent avec empressement. Un jour gris s'était à présent levé et, sous un nordique ciel de plomb, un détachement de vampires pénétra dans le répugnant navire et s'assit sur les bancs des rameurs. Carter les trouva assez doués et, avant que la nuit ne tombât, il s'était risqué à leur faire exécuter quelques petites sorties hors du port à titre d'expérience. Ce ne fut pourtant que trois jours plus tard qu'il jugea prudent de tenter le voyage. Alors, le groupe des rameurs s'installa enfin, Pickman et les autres chefs étant réunis sur le pont et discutant des méthodes d'approche et d'exécution.

Dès la première nuit, on perçut les hurlements venant du rocher. Leur timbre était tel que tout l'équipage de la galère en fut visiblement ému mais ceux qui tremblaient le plus étaient les trois rescapés qui, seuls, savaient exactement ce que signifiaient ces hurlements. On ne jugea pas bon de tenter une attaque de nuit, aussi, le bateau arrêté sous les nuages phosphorescents, attendit-il l'ombre d'un jour grisâtre. Quand le jour fiât levé et que les hurlements eurent cessé, les rameurs reprirent leurs places, les maigres bêtes de la nuit se mirent à l'abri dans l'entrepont et la galère s'approcha de plus en plus du rocher décharné dont les pics de granit s'élançaient fantastiquement vers le ciel triste et gris. Les flancs du rocher étaient à forte pente mais on pouvait voir, çà et là, sur les saillies, les murs renflés de curieuses habitations sans fenêtres. On pouvait voir également les parapets qui bordaient les hautes routes. Aucun bateau des hommes n'avait jamais approché ces lieux d'aussi près, ou du moins ceux qui

l'avaient fait n'en étaient jamais revenus. Carter et les vampires, libres de toute peur, continuèrent inflexiblement d'avancer et, contournant le flanc est du rocher, gagnèrent les quais que les trois rescapés disaient se trouver sur le flanc sud à l'intérieur d'un port formé par les prolongements abrupts du rocher.

Ces prolongements, véritables presqu'îles, se resserraient tellement qu'un seul bateau à la fois pouvait passer entre eux. Comme il ne semblait pas y avoir de sentinelle, la galère s'engagea avec témérité dans cette sorte de canal et pénétra dans le port stagnant et putride. Là, cependant, tout n'était qu'agitation et activité ; il y avait quelques bateaux ancrés le long d'un quai de pierre repoussant, il y avait, au bord de l'eau, un grand nombre d'esclaves presque humains qui portaient des cages et des caisses ou conduisaient des horreurs innommables et fabuleuses jusqu'à de grosses charrettes. Au-dessus des quais, accrochée au flanc de la falaise verticale, il y avait une petite ville et l'amorce d'une route qui, montant en spirale, serpentait à perte de vue jusqu'aux saillies. Personne n'aurait pu dire ce qui gisait à l'intérieur de ce prodigieux pic de granit, mais ce que l'on apercevait à l'extérieur était loin d'être encourageant.

À la vue de la galère qui pénétrait dans le port, la foule sur les quais manifesta un grand empressement : ceux qui avaient des yeux la fixaient avec attention, ceux qui n'en avaient pas tortillaient leurs tentacules roses, dans l'attente. Ils ne se rendaient évidemment pas compte que le bateau noir avait changé de mains parce que les vampires ressemblaient beaucoup aux esclaves à cornes et à sabots et que les maigres bêtes de la nuit étaient cachées, au-dessous, dans l'entrepont. Les chefs avaient terminé leur plan : il s'agissait de débarquer les maigres bêtes de la nuit dès qu'on toucherait à quai et de laisser agir les instincts de ces bêtes presque dénuées d'esprit tandis que la galère repartirait directement. Abandonnés sur le rocher, les oiseaux à cornes saisiraient d'abord tout ce qu'ils y trouveraient de vivant, puis, sans réfléchir et poussés par l'instinct, s'envoleraient rapidement vers l'abîme et, oubliant leur peur de l'eau, regagneraient leurs gîtes. Ils emporteraient leurs proies vers des destinations appropriées dans cette nuit dont peu d'êtres ressortent vivants.

Le vampire Pickman descendit dans l'entrepont et transmit très simplement ces instructions aux maigres bêtes de la nuit, tandis que le bateau s'approchait du quai inquiétant et malodorant. Il y eut à ce moment une nouvelle agitation sur le quai et Carter comprit que les mouvements de la galère avaient commencé à faire naître des soupçons. L'homme de barre ne se dirigeait évidemment pas vers le dock prévu et les sentinelles avaient probablement remarqué la différence qu'il y avait entre les hideux vampires et les esclaves presque humains dont ils avaient pris la place. L'alarme avait dû être donnée car presque aussitôt une horde de méphitiques bêtes lunaires

commença à se déverser par les petites portes noires des maisons sans fenêtres et à dévaler la route qui courait en zigzags sur la droite. Une pluie de curieux javelots, quand sa proue heurta le quai, s'abattit sur la galère tuant deux vampires et en blessant légèrement un troisième, mais toutes les écoutilles furent ouvertes à ce moment, lâchant un noir nuage tourbillonnant de maigres bêtes de la nuit qui foncèrent sur la ville comme un troupeau de gigantesques chauves-souris cornues.

Les gélatineuses bêtes lunaires s'étaient procuré un bélier et tentaient de repousser le navire des envahisseurs, mais elles abandonnèrent cette tentative quand les maigres bêtes de la nuit les frappèrent. C'était un spectacle terrifiant que de voir jouer les pinces élastiques de ces bêtes sans visage et il était affreusement impressionnant de contempler leur dense nuage se déployer sur la ville et survoler la route sinueuse pour atteindre les saillies élevées. Un groupe de ces oiseaux noirs lâchait, parfois, involontairement un prisonnier à face de crapaud et c'était ignoble de voir comment la victime éclatait en s'écrasant sur le sol. Quand la dernière des maigres bêtes de la nuit eut quitté le bord, les chefs des vampires donnèrent l'ordre de battre en retraite et les rameurs, entre les grises presqu'îles, poussèrent doucement la galère hors du port pendant que la ville était encore un chaos de bataille et de conquête.

Le vampire Pickman pensait que les maigres bêtes de la nuit en avaient pour plusieurs heures avant de décider leurs esprits rudimentaires à surmonter leur peur de survoler la mer. Il fit arrêter la galère à un mille environ du roc décharné pour voir ce qui arriverait et panser les plaies des blessés. La nuit tomba et le crépuscule gris fut remplacé par la morbide phosphorescence des nuages tandis que les chefs des vampires surveillaient les pics décharnés du rocher maléfique pour voir s'envoler les maigres bêtes de la nuit. Au matin, on aperçut un point noir volant timidement au-dessus du pic le plus élevé et, peu après, ce point se transforma en un essaim. Juste avant l'aube, cet essaim parut diminuer et, un grand quart d'heure plus tard, il avait, au loin, complètement disparu vers le nord-est. Il sembla une fois ou deux que cet essaim avait laissé tomber quelque chose dans la mer mais Carter ne s'inquiéta pas car ses observations lui avaient appris que les bêtes lunaires ne peuvent pas nager. À la fin, quand les vampires furent sûrs que toutes les maigres bêtes de la nuit étaient parties avec leurs fardeaux damnés pour Sarkomand et le Grand Abîme, la galère retourna dans le port en passant entre les deux presqu'îles, et la hideuse armée des vampires mettant pied à terre se répandit avec curiosité sur le roc dénudé où les tours, les aires et les forteresses étaient taillées à même la pierre.

Terrifiants étaient les secrets cachés dans ces cryptes diaboliques et sans fenêtres et les distractions interrompues des bêtes lunaires avaient laissé de nombreux restes. L'on pouvait constater que chacune de ces distractions avait été interrompue à des

stades différents. Carter fit transporter à l'extérieur des choses qui paraissaient dotées d'une certaine vie mais il s'enfuit précipitamment en découvrant d'autres choses sur le compte desquelles il ne pouvait avoir de certitude. Le principal du mobilier de ces puantes demeures consistait en tabourets et en bancs taillés dans des arbres lunaires et ornés de dessins innommables et effrayants. Il y avait d'innombrables armes, des ustensiles et des ornements parmi lesquels de grandes idoles de rubis massif représentant des êtres bizarres qu'on ne trouve pas sur la terre. Ces dernières, malgré leur matière précieuse, ne donnaient pas envie de s'en saisir, ni de les regarder longuement. Carter prit la peine d'en réduire cinq en miettes. Il ramassa les piques et les javelots éparpillés et, avec l'approbation de Pickman, les distribua aux vampires. De telles armes étaient choses nouvelles pour ces êtres élastiques ressemblant à des chiens mais leur habileté naturelle leur permit de les manier avec une parfaite maîtrise après quelques essais.

Dans les parties élevées du rocher, il y avait beaucoup plus de temples que de maisons privées, et l'on trouva dans d'innombrables salles secrètes d'effrayants autels sculptés, des sanctuaires et des bassins à sacrifices destinés au culte de choses ou bien d'êtres bien plus monstrueux que les dieux sauvages qui règnent sur Kadath. Au fond d'un grand temple, il y avait un passage souterrain étroit et noir que Carter armé d'une torche suivit très loin à l'intérieur du rocher jusqu'à ce qu'il débouchât sur un immense hall sans lumière dont le plafond avait la forme d'un dôme. Les voûtes de ce hall étaient couvertes de sculptures démoniaques et, en son centre, béait un puits noir et sans fond analogue à celui qui se trouve dans l'affreux monastère de Leng où, solitaire, trône l'indescriptible grand prêtre. Dans l'ombre, sur le mur opposé, au-delà du puits diabolique, Carter crut deviner une porte en bronze bizarrement travaillée ; une raison inconnue suscita en lui une terreur indicible qui, non seulement, l'empêcha de l'ouvrir, mais de s'en approcher. Il retourna rapidement rejoindre ses affreux alliés qui, pour l'instant, se laissaient aller à l'abandon avec une aisance qui lui était insupportable. Les vampires avaient remarqué les jeux interrompus des bêtes lunaires et en avaient profité à leur façon. Ils avaient aussi découvert une barrique de vin de lune et étaient en train de la rouler jusqu'aux quais pour l'emporter et l'utiliser plus tard dans leurs échanges diplomatiques bien que les trois rescapés qui se rappelaient l'effet produit sur eux à Dylath-Leen, par ce vin, les aient mis en garde et leur aient conseillé de ne point y toucher. Dans l'une des caves qui se trouvaient près des quais, il y avait un grand stock de rubis, bruts ou polis, apportés des mines lunaires mais quand les vampires s'aperçurent que cela ne se mangeait pas, ils n'y attachèrent plus aucun intérêt. Carter n'essaya pas d'en emporter parce qu'il en savait trop sur ceux qui les avaient extraits dans les mines.

Tout à coup, les sentinelles poussèrent de grands cris excités et les ignobles maraudeurs abandonnèrent leurs affaires pour fixer la mer et se serrer en rond sur les quais. Entre les grises presqu'îles, une nouvelle galère noire s'avançait rapidement ; quelques instants plus tard, les êtres presque humains qui se trouvaient sur son pont s'apercevaient de l'invasion et donnaient l'alarme aux bêtes monstrueuses qui se cachaient dans l'entrepont. Les vampires avaient encore, heureusement, les piques et les javelots que Carter leur avait distribués. Sur son ordre, secondé par Pickman, ils se rangèrent en bataille et se préparèrent à empêcher l'accostage du navire. À ce moment, sur la galère, une excitation soudaine annonça que l'équipage avait découvert le changement qui s'était opéré et l'arrêt instantané du navire prouva qu'on tenait compte de la supériorité numérique des vampires. Après un moment d'hésitation, les vampires n'imaginèrent pas un instant que la lutte pût être terminée. Le bateau noir allait, ou bien chercher des renforts, ou bien essayer de débarquer son équipage quelque part sur l'île, aussi une patrouille d'éclaireurs fut-elle envoyée sur-le-champ au sommet du rocher pour surveiller les mouvements de l'ennemi.

Au bout de quelques minutes, un vampire revint hors d'haleine pour annoncer que les bêtes lunaires et leurs esclaves presque humains étaient en train de débarquer sur le côté marin de la presqu'île grise et tourmentée qui se trouvait le plus à l'est et qu'ils étaient en train de grimper par des sentiers cachés et des saillies sur lesquelles une chèvre oserait à peine s'aventurer. À cet instant, on entrevit une seconde la galère noire au bout du passage encaissé et, peu de temps après, un deuxième messager descendit hors d'haleine pour annoncer qu'un deuxième groupe débarquait sur l'autre presqu'île. Ces deux groupes étaient bien plus importants que ne le laissait supposer la taille de la galère. Cette dernière, propulsée par une seule rangée de rames, s'avança bientôt entre les presqu'îles et s'arrêta dans le port fétide comme si elle avait l'intention de surveiller la bataille afin de pouvoir intervenir au bon moment.

Entre-temps, Carter et Pickman avaient réparti les vampires en trois armées : deux pour aller à la rencontre des colonnes ennemies et une pour garder la ville. Les deux premières colonnes escaladèrent sur-le-champ les rochers, s'avançant chacune dans leurs directions respectives tandis que la troisième était subdivisée en une armée de terre et une armée de mer. L'armée de mer commandée par Carter monta à bord de la galère qui se trouvait à l'ancre et rama à la rencontre du bateau ennemi. Ce que voyant, ce dernier battit en retraite à travers la passe pour gagner la haute mer. Carter ne le poursuivit pas tout de suite car il savait que sa présence pourrait être bien plus nécessaire près de la ville.

Pendant ce temps, le terrifiant détachement des bêtes lunaires et de leurs esclaves presque humains, avait gagné le sommet des presqu'îles et, de chaque côté se

dessinait de façon inquiétante sur le ciel gris crépusculaire. Les minces flûtes infernales des envahisseurs avaient maintenant commencé à jouer et l'effet général de cette procession hybride et à demi amorphe suscitait une nausée égale à l'odeur qui émanait de ces horreurs lunaires aux formes de crapauds. Les deux armées de vampires arrivèrent alors en vue et se dessinèrent elles aussi dans le panorama. Les javelots commencèrent à voler de part et d'autre, les hurlements des vampires et les hurlements bestiaux des êtres presque humains se joignirent graduellement à l'infernale musique des flûtes pour former un indescriptible chaos et une cacophonie démoniaque. De temps en temps, des crêtes étroites des presqu'îles, des corps tombaient soit vers l'extérieur, dans la mer, soit vers l'intérieur, dans le port. Dans ce dernier cas, ils étaient immédiatement saisis par des rôdeurs sous-marins dont la présence n'était indiquée que par de prodigieuses bulles.

Pendant une demi-heure la bataille fit rage jusqu'à ce que, sur la falaise ouest, les envahisseurs eussent été complètement anéantis. Sur la falaise est, cependant, où semblait être présent le chef des bêtes lunaires, les vampires n'étaient pas dans une aussi bonne position et ils se retiraient lentement sur les pentes du rocher lui-même. Pickman envoya rapidement sur ce front des renforts prélevés sur l'armée de la ville, et leur aide fut efficace dans les dernières phases du combat. Quand la bataille fut terminée à l'ouest les vainqueurs se dépêchèrent d'aller à l'aide de leurs camarades en difficulté et, retournant la situation, ils repoussèrent les envahisseurs sur l'étroite crête de la presqu'île. Tous les esclaves presque humains étaient morts, mais les dernières horreurs aux formes de crapaud combattaient désespérément, serrant de grandes piques dans leurs pattes puissantes et répugnantes. Maintenant, il n'y avait pratiquement plus moyen de lancer les javelots et le combat devenait un corps-à-corps dans lequel les porteurs de piques ne pouvaient être aux prises qu'en très petit nombre sur cette étroite crête.

La furie et la témérité du combat augmentant le nombre de ceux qui tombaient à la mer devint considérable. Ceux qui tombaient dans le port trouvaient une mort innommable dans la gueule des invisibles faiseurs de bulles, mais ceux qui tombaient dans la mer pouvaient nager jusqu'au pied de la falaise et remonter sur les rochers. La galère ennemie qui rôdait dans ces parages put ainsi sauver plusieurs bêtes lunaires. Les falaises étaient impossibles à escalader excepté à l'endroit où avaient débarqué les monstres, aussi aucun des vampires ayant réussi à se tirer de la mer et à grimper sur le rocher ne pouvait-il rejoindre sa ligne de bataille. Quelques-uns furent tués par les javelots lancés de la galère ennemie ou par les bêtes lunaires qui se trouvaient au-dessus d'eux, mais d'autres survécurent et purent être sauvés. Quand la sécurité des armées de terre sembla être assurée, la galère de Carter traversa le chenal entre les

deux presqu'îles et, loin sur la mer, prit en chasse le bateau ennemi, jusqu'à ce que, dans la soirée, les chefs vampires fussent certains que l'île était à nouveau complètement libérée. La galère ennemie avait entre-temps disparu et l'on décida que l'infernal rocher décharné serait évacué avant que quelque horde d'horreurs lunaires puisse être rassemblée et envoyée contre les vainqueurs.

À la nuit tombante, Pickman et Carter rassemblèrent tous les vampires et les comptèrent avec soin. Ils constatèrent que plus d'un quart avait disparu dans les batailles de la journée. Les blessés furent placés sur des brancards et embarqués. Pickman s'était toujours opposé à la vieille coutume des vampires qui tuent et mangent leurs propres blessés. Les troupes intactes furent affectées aux rames et aux autres postes qu'elles pouvaient utilement remplir. Sous les phosphorescents nuages de la nuit, la galère leva l'ancre et Carter ne fut pas mécontent de quitter cette île aux secrets infernaux. Le hall voûté et sans lumière, le puits sans fond et la repoussante porte de bronze lui revenaient sans cesse à l'esprit. L'aube trouva le bateau en vue des quais de basalte en ruines de Sarkomand. Quelques sentinelles des maigres bêtes de la nuit attendaient encore, accroupies comme de noires gargouilles cornues sur les colonnes brisées et les sphinx croulants de cette effrayante cité qui a vécu et est morte avant l'ère des hommes.

Les vampires établirent leur camp parmi les pierres écroulées de Sarkomand et expédièrent un messager qui ramènerait des maigres bêtes de la nuit en assez grand nombre pour leur servir de montures : Pickman et les autres chefs manifestèrent à Carter une immense gratitude pour l'aide qu'il leur avait apportée. Carter commençait à sentir maintenant que ses plans se déroulaient fort bien et qu'il pourrait recourir à l'aide de ses effrayants alliés, non seulement pour quitter cette région du pays des rêves, mais encore pour poursuivre son ultime quête des dieux qui régnent sur Kadath, la cité inconnue, et pour découvrir cette merveilleuse ville du soleil couchant qui se dérobait si étrangement à son sommeil. Il expliqua ses projets aux chefs des vampires, détaillant tout ce qu'il savait de l'immensité froide au sein de laquelle se dresse Kadath, des monstrueux shantaks et des montagnes sculptées en formes à deux têtes qui la gardent. Il parla de la peur qu'inspirent aux shantaks les maigres bêtes de la nuit, et il dit comment les grands oiseaux à tête de cheval s'enfuient en hurlant quand ils aperçoivent les terriers sombres qui s'ouvrent au flanc des pics gris qui séparent Inganok de l'haïssable Leng. Il parla aussi de ce que les fresques du monastère sans fenêtre où règne l'indescriptible grand prêtre lui avaient appris sur les maigres bêtes de la nuit que craignent même les Grands Anciens dont le chef n'est pas du tout Nyarlathotep, le Chaos Rampant, mais l'immémorial Nodens, blanchi par les âges, le Seigneur du Grand Abîme.

Carter fit part de tout cela aux vampires et esquissa la requête qu'il avait dans l'esprit, requête qu'il ne jugeait pas extravagante étant donné tous les services qu'il avait récemment rendus à ces êtres caoutchouteux et élastiques aux corps assez semblables à ceux des chiens. Il désirait ardemment, expliqua-t-il, se voir assurer les services d'un assez grand nombre de maigres bêtes de la nuit qui le transporteraient en toute sécurité par-delà le royaume des shantaks et des montagnes sculptées jusque dans l'immensité froide, plus loin qu'aucun humain n'avait jamais été aller et retour. Il voulait atteindre le château d'onyx qui, au sein de l'immensité froide, domine Kadath, la cité inconnue, afin de supplier les Grands Anciens de lui permettre d'entrer dans la merveilleuse ville du soleil couchant, ce qu'ils lui avaient autrefois refusé. Il était sûr que les maigres bêtes de la nuit pourraient sans difficultés le porter jusque-là, en volant très haut, par-dessus les périls du désert glacé et par-dessus les hideuses formes, à double tête, sculptées dans le bloc tout entier des montagnes, sentinelles éternellement accroupies dans le gris crépuscule. Pour les créatures cornues et sans visages il ne saurait y avoir aucun danger sur terre puisque les Grands Anciens eux-mêmes les redoutent. Au cas où quelque entrave inattendue surviendrait de la part des Autres Dieux qui, dit-on, supervisent les affaires des petits dieux terrestres, les maigres bêtes de la nuit n'auraient pas besoin d'avoir peur car les enfers extérieurs sopt absolument indifférents à des oiseaux aussi silencieux et aussi glissants et qui, d'ailleurs, n'ont pas pour maître Nyarlathotep mais uniquement le puissant et très ancien Nodens.

Une troupe de dix ou quinze maigres bêtes de la nuit serait certainement suffisante pour tenir à distance tout rassemblement de shantaks, mais peut-être vaudrait-il mieux que quelques vampires fassent partie de l'expédition pour diriger les maigres créatures, car, étant leurs alliés, ils connaissent mieux leurs habitudes que les hommes. La troupe pourrait, continua Carter, le déposer en un endroit propice à l'intérieur des murs quelconques qui pouvaient entourer cette citadelle d'onyx : elle attendrait ensuite, dans l'ombre, son retour ou son signai tandis qu'il s'aventurerait à l'intérieur du château pour prier les dieux de la terre. Si quelques-uns des vampires choisissaient de l'escorter dans la salle du trône des Grands Anciens, il les en remercierait, car leur présence ajouterait du poids et de l'importance à sa prière. Il n'insisterait pourtant pas sur ce point, mais désirait simplement être transporté, aller et retour, jusqu'au château qui domine Kadath, la cité inconnue. Le voyage final aurait pour but soit la merveilleuse cité du soleil couchant, si les dieux se montraient favorables à ses prières, soit le retour sur terre par la porte du Profond Sommeil qui se dresse à l'orée du bois enchanté si ses prières ne portaient pas de fruits.

Les vampires écoutèrent avec une grande attention le discours de Carter et bientôt

le ciel se couvrit de nuages de maigres bêtes de la nuit que des messagers avaient été chercher. Les horreurs ailées s'installèrent en demi-cercle autour de l'armée des vampires, attendant avec respect que les chefs aux corps de chiens aient discuté la requête du voyageur terrestre. Le vampire Pickman parlait gravement avec ses compagnons et, à la fin, il offrit à Carter bien plus que ce dernier n'avait espéré. Carter avait aidé les vampires dans leur lutte contre les bêtes lunaires, ils l'aideraient à leur tour dans son téméraire voyage jusqu'au royaume d'où personne n'est jamais revenu ; ils lui prêteraient non pas simplement quelques-unes des maigres bêtes de la nuit, leurs alliées, mais toute l'armée qui était en ce moment campée là, y compris les vieux guerriers vampires et les maigres bêtes de la nuit qui venaient de s'assembler. Ils ne conserveraient qu'une petite garnison qui garderait la galère saisie et les autres prises faites sur le rocher décharné. Ils s'envoleraient quand il le voudrait et une fois arrivés à Kadath une bonne escorte de vampires l'assisterait tandis qu'il irait présenter sa requête aux dieux de la terre dans leur château d'onyx.

Ému, à la fois par une gratitude et une satisfaction indicible, Carter dressa les plans de son audacieux voyage avec les chefs des vampires. Ils décidèrent que l'armée survolerait à très haute altitude la hideuse Leng, son innommable monastère et ses diaboliques villages de pierre et qu'elle ne s'arrêterait que sur les grands pics gris pour discuter avec les maigres bêtes de la nuit dont les terriers parsèment, à la grande frayeur des shantaks les sommets de ces pics. Ils choisiraient alors, d'après les conseils que leur donneraient les habitants de ces terriers, leur route finale. Ils approcheraient de Kadath, la cité inconnue, soit par le chemin du désert où se dressent les montagnes sculptées, désert qui s'étend au nord d'Inganok, soit par la voie des extrêmes provinces nordiques de la répugnante Leng. Avec leurs corps de chiens sans âme, les vampires et les maigres bêtes de la nuit n'avaient aucune crainte de ce que pouvaient receler ces déserts que personne n'a jamais traversés et ils ne ressentaient aucune inquiétude particulière à la pensée de Kadath, la ville solitaire, dont le mystérieux château d'onyx surplombe le monde.

Vers midi, les vampires et les maigres bêtes de la nuit préparèrent leur envol, chaque vampire choisissant pour le transporter un couple de montures cornues. Carter prit place en tête de colonne, à côté de Pickman. Une double file de maigres bêtes de la nuit sans cavaliers servait d'avant-garde. Sur un cri de Pickman, toute cette inquiétante armée s'éleva au-dessus des colonnes brisées et des sphinx en ruines de l'originelle Sarkomand, en un nuage de cauchemar, s'éleva de plus en plus haut jusqu'à dépasser même la grande falaise de basalte qui se dressait derrière la ville, et, bientôt, le pays plat, stérile et froid des environs de Leng s'étendit à perte de vue. La sombre armée monta encore plus haut jusqu'à ce que ce pays plat devint lui-même

tout petit au-dessous d'elle. En se dirigeant vers le nord par dessus ce plateau d'horreur balayé par le vent, Carter revit en frissonnant le cercle de grossiers monolithes et de bâtiments trapus et sans fenêtres qui, il le savait, abritaient cet effrayant blasphème masqué de soie des pattes duquel il avait eu tant de peine à s'échapper. Cette fois on ne descendit pas quand l'armée, minuscule chauve-souris dans les hauteurs du ciel, survola le paysage stérile où s'allumaient les faibles feux des ignobles villages de pierre ; on ne s'arrêta pas non plus pour regarder les contorsions morbides de ces créatures presque humaines nanties de cornes et de sabots qui soufflent dans leurs instruments et dansent éternellement. Ils aperçurent une fois un oiseau shantak qui volait bas au-dessus de la plaine, mais, quand il les vit, il poussa un cri affreux et-s'envola vers le nord dans un grotesque mouvement de panique.

Ils atteignirent à la brune les pics gris et déchiquetés qui forment la frontière d'Inganok et planèrent au-dessus des étranges cavernes qui, Carter se le rappelait, avaient tellement effrayé les shantaks. Aux cris insistants des chefs des vampires sortirent de chacun de ces terriers des troupeaux de noirs oiseaux cornus avec lesquels conférèrent, au moyen de gestes inquiétants, les vampires et les maigres bêtes de la nuit. Il lit bientôt évident que la meilleure route serait celle qui passe à travers le désert glacé qui s'étend au nord d'Inganok car les dernières marches nordiques de Leng sont pleines de pièges invisibles excitant même la répugnance des maigres bêtes de la nuit. Certaines blanches constructions hémisphériques bâties sur de curieux monticules y répandent d'autre part d'insondables influences qu'une vieille sagesse folklorique associe de façon déplaisante avec les Autres Dieux et Nyarlathotep, leur Chaos Rampant.

Les habitants des pics ne savaient à peu près rien de Kadath, si ce n'est que devait se dresser vers le nord une grande merveille que gardent les shantaks et les montagnes sculptées. Ils firent allusion aux bruits qui couraient au sujet des anormales proportions de ces distances sans limites qui s'étendent là-bas et rappelèrent les vagues rumeurs qui rapportent l'existence d'un royaume où la nuit règne éternellement, mais ils ne pouvaient donner aucune précision. Carter et son armée les remercièrent courtoisement et, franchissant les hauts sommets granitiques qui s'élèvent aux frontières d'Inganok, ils descendirent au-dessous des phosphorescents nuages de la nuit et aperçurent dans le lointain ces terribles gargouilles accroupies qui furent des montagnes avant qu'une main titanesque ne sculptât l'épouvante dans leur roc vierge.

Elles étaient accroupies, là, en un demi-cercle infernal, leurs jambes reposant sur le sable du désert et leurs mitres perçant les lumineux nuages : sinistres, ressemblant à des loups, leurs doubles-têtes avaient des visages chargés de fureur ; tandis que leurs

mains droites se levaient méchamment vers l'univers des hommes, elles surveillaient les frontières de ce monde nordique et glacé qui n'est pas un monde humain. De leurs girons s'élancèrent, lourds comme des éléphants, les shantaks diaboliques mais ils s'enfuirent tous en poussant des ricanements insensés dès qu'ils aperçurent dans le ciel brumeux l'avant-garde des maigres bêtes de la nuit. L'armée survolant les montagnes-gargouilles continua vers le nord par-dessus des lieues et des lieues de désert obscur où jamais ne se dressait une borne. Les nuages devinrent de moins en moins lumineux et, à la longue, Carter fut plongé dans une obscurité complète, mais les coursiers ailés avançaient sans faillir car ils étaient nés dans les abîmes les plus ténébreux de la Terre et semblaient voir non seulement avec leurs yeux mais avec toute la surface humide de leurs corps glissants. Ils volaient toujours plus avant, par-delà les vents chargés d'odeurs incertaines et les bruits suspects, toujours plus avant dans l'obscurité de plus en plus épaisse, couvrant de si prodigieuses distances que Carter se demandait s'ils se trouvaient encore à l'intérieur du monde terrestre du rêve.

Soudain, les nuages s'éclaircirent et, spectrales, les étoiles rayonnèrent. Tout, en bas, était encore sombre, mais les blêmes signaux du ciel semblaient animés d'une signification que jamais ailleurs ils n'avaient possédée. Ce n'était pas que la disposition des constellations fût différente, mais ces positions familières révélaient maintenant une signification qu'autrefois elles n'avaient pas réussi à rendre claire. Tout convergeait vers le nord ; chaque courbe et chaque astérisme du ciel étincelant devenaient une partie d'un immense dessin qui avait pour fonction d'obliger l'œil, puis l'observateur lui-même, à se diriger vers quelque terrible but secret de convergence qui se trouvait au-delà de l'immensité glacée étendue sans fin devant eux. Carter se tourna vers l'est pour voir si demeurait visible l'énorme barrière de pics montagneux qui avait hanté tout son voyage à travers le pays d'Inganok et il aperçut contre les étoiles une silhouette décharnée qui témoignait encore de la présence de ces montagnes. Elles paraissaient maintenant beaucoup plus déchiquetées, trouées de crevasses béantes et surmontées de pics fantastiquement erratiques ; Carter étudia attentivement les courbes et les inclinaisons suggestives de leurs grotesques silhouettes et celles-ci lui semblèrent partager avec les étoiles le mystérieux magnétisme qui les orientait vers le nord.

L'armée volait à folle vitesse, aussi Carter dut-il faire un violent effort d'attention pour saisir les détails. Il distingua, tout à coup, juste au-dessus de la ligne des sommets les plus élevés, un objet noir qui se mouvait contre les étoiles et dont la course était exactement parallèle à celle de sa bizarre armée. Les vampires avaient eux aussi aperçu cet objet car il les entendit en parler. Un moment il imagina qu'il s'agissait d'un shantak gigantesque, d'une taille infiniment supérieure à celle de la

moyenne de l'espèce. Il vit bientôt, cependant, que cette pensée n'était pas juste, la forme de la bête en question, se détachant au-dessus des montagnes, s'avérait n'être pas celle de l'un de ces oiseaux à tête de cheval. Sa silhouette, vue contre les étoiles de façon forcément assez vague, ressemblait à quelque énorme tête coiffée d'une mitre ou plutôt à une paire de têtes infiniment amplifiées ; quant à son vol sautillant et rapide à travers les airs, on aurait dit qu'il se faisait sans l'aide d'aucune aile. Carter n'aurait su dire de quel côté de la montagne se trouvait cette bête, mais il constata bientôt qu'au-dessous de ce qu'il en avait jusqu'alors aperçu, elle avait d'autres membres qui dissimulaient les étoiles lorsqu'elle passait devant les cols qui crevaient profondément la montagne.

Vint alors, dans la chaîne des pics, une large brèche à travers laquelle les marches de l'horrible Leng rejoignaient l'immensité glacée. Les étoiles y brillaient d'une clarté blême. Carter observa attentivement cette trouée, sachant qu'elle lui permettrait de voir en silhouette contre le ciel l'ensemble du corps de cet animal dont il avait aperçu, au-dessus des pics, le vol ondulant. L'objet s'était maintenant quelque peu avancé et tous les yeux de l'armée étaient fixés sur l'immense val où allait apparaître, à contre ciel, toute l'énorme silhouette. Lentement, la gigantesque bête, visible au-dessus des pics, s'approcha de la trouée en ralentissant son allure comme si elle avait conscience d'avoir distancé l'armée des vampires. Pendant une minute l'attente et l'angoisse s'intensifièrent, puis vint le bref instant où toute la silhouette se dessina, révélant sa taille qui fit naître sur les lèvres des vampires une moue de crainte respectueuse en même temps qu'un cri d'effroi à demi étouffé et, dans l'âme du voyageur, un frisson que jamais encore il n'avait vraiment ressenti. La colossale forme qui se ballottait par dessus la crête des pics n'était qu'une tête – une double tête mitrée – au-dessous de laquelle avançait par bonds sur le désert glacé le corps énorme et effrayant qui la portait. Ce monstre aussi grand qu'une montagne, marchait furtivement et silencieusement ; cette bête, vaguement semblable à une hyène qui aurait été la parente d'un gigantesque anthropoïde, trottait obscurément à contre-ciel, dressant sa répugnante paire de têtes aux coiffes coniques à mi-hauteur du zénith.

Carter, parce qu'il était un vieux rêveur, ne perdit pas conscience, il ne hurla pas non plus mais il regarda derrière lui avec horreur et frémit lorsqu'il s'aperçut que d'autres têtes monstrueuses se découpaient au-dessus du niveau des pics montagneux, bondissant furtivement à la suite de la première. Au sud, pleinement visibles, à contre-ciel, sur les étoiles, trois formes aussi puissantes que des montagnes marchaient comme des loups, leurs hautes mitres s'inclinant dans les airs à trois cents mètres. Les montagnes sculptées, leur main droite levée, n'étaient pas demeurées accroupies en demi-cercle au nord d'Inganok. Elles avaient une mission à remplir et ne la

négligeaient pas, mais il était horrible qu'elles ne parlassent jamais et que jamais elles ne fissent de bruit en marchant.

Sur ces entrefaites le vampire Pickman donna un ordre aux maigres bêtes de la nuit et l'armée tout entière s'éleva plus haut dans les airs. La grotesque colonne monta vers les étoiles jusqu'à ce que plus rien à l'horizon ne se dressât contre le ciel, ni la grise barrière granitique, ni les montagnes sculptées et coiffées de mjtres qui s'avançaient. Tout n'était que ténèbres au-dessous de la légion qui filait vers le nord parmi les vents violents et les rires invisibles éclatés dans l'éther ; jamais un shantak ni une entité encore moins catalogable ne s'éleva des espaces hantés pour les poursuivre. Plus ils avançaient, plus augmentait la vitesse de leur vol, en sorte que bientôt leur allure vertigineuse sembla dépasser celle d'une balle de fusil et approcher de celle d'une planète dans son orbite. Carter se demandait comment, vu leur vitesse, la Terre pouvait encore s'étendre au-dessous d'eux, mais il savait que dans le monde du rêve les dimensions ont d'étranges propriétés. Qu'ils se trouvent dans le royaume de la nuit éternelle, il en était certain et il imagina que les constellations avaient secrètement accentué vers le nord leur convergence, se rassemblant ainsi pour jeter l'armée volante dans le vide du pôle boréal de même qu'on rassemble les plis d'un sac pour y enfermer jusqu'au dernier morceau de marchandise.

Il remarqua avec terreur que les ailes des maigres bêtes de la nuit ne battaient absolument plus. Les montures cornues et sans visage avaient rassemblé leurs appendices membraneux et s'abandonnaient tout à fait passivement au chaos de ce vent qui tourbillonnait et semblait rire tout bas en les emportant. Une force qui ne venait pas de la terre avait saisi l'armée et vampires et maigres bêtes de la nuit étaient sans pouvoirs devant cette force qui les poussait aveuglément et sans répit vers ce nord d'où jamais aucun mortel n'était revenu. À la fin apparut à l'horizon une lumière blême et solitaire qui s'élevait au fur et à mesure qu'ils en approchaient et qui avait au-dessous d'elle une masse noire qui effaçait les étoiles. Carter comprit que ce devait être une sorte de phare allumé sur une montagne, car seule une montagne pouvait s'élever dans les airs à une aussi prodigieuse hauteur.

Toujours plus haut, s'élevaient la lumière et les ténèbres qui la portaient, et la moitié du ciel nordique était obscurcie par la masse conique et déchiquetée. Bien que l'armée volât à très haute altitude, la lumière blême et sinistre de ce phare brillait au-dessus d'elle, dépassant monstrueusement tous les pics les plus élevés de la Terre et plongeant dans l'éther sans atomes où gravitent la Lune noire et les sombres planètes. Cette montagne qui se dessinait devant eux n'était pas connue des hommes. Les plus hauts nuages très loin au-dessous n'étaient qu'une vague frange flottant au ras des

premiers contreforts. L'air étourdissant qui règne sur les plus hauts sommets de la Terre se serait à peine tenu à mi-hauteur de cette montagne. Ce pont jeté entre la terre et le ciel s'élevait dédaigneux et spectral, noir dans la nuit éternelle et couronné d'un diadème d'étoiles inconnues dont les contours imposants et significatifs devenaient à chaque instant plus clairs. Les vampires hurlèrent d'émerveillement en les apercevant et Carter frémit de peur à la pensée que toute l'armée allait être réduite en miettes contre le dur onyx de cette montagne cyclopéenne.

Toujours plus haut s'élevait la lumière et se mêlant aux orbes du zénith elle clignotait avec une lugubre ironie vers les troupes en vol. Le Nord tout entier n'était maintenant au-dessous d'elle que ténèbres épouvantables, ténèbres pleines de rocs, ténèbres montant d'infinies profondeurs jusqu'à d'infinies hauteurs. Au sommet de toute cette vision il n'y avait que ce pâle phare clignotant et inaccessible. Carter en étudia la lumière plus attentivement et discerna à la fin quelles étaient les lignes que dessinait, à contre-ciel sur les étoiles, son arrière-plan d'un noir d'encre. Il y avait des tours sur ce titanesque sommet, d'horribles tours couvertes de dômes et comptant d'innombrables étages. Elles étaient groupées selon une architecture dont l'habileté dépassait tout ce que les hommes peuvent concevoir même au monde du rêve ; bâtiments et terrasses pleins à la fois de merveilleux et de menace, minuscules et noirs, se détachaient au loin contre le diadème stellaire qui brillait avec malveillance à l'extrême limite de la vue. Couronnant cette montagne démesurée il y avait un château dépassant toute imagination mortelle et à l'intérieur de ce château luisait la lumière du démon. Randolph Carter comprit alors que sa quête était terminée et qu'il apercevait au-dessus de lui le but de tous les voyages interdits et de toutes les visions audacieuses : le siège incroyable et fabuleux des Grands Anciens au-dessus de Kadath, la cité inconnue.

En même temps qu'il comprenait cela, Carter remarqua un changement dans la direction du courant suivi par l'armée irrémédiablement prisonnière du vent. Maintenant elle montait abruptement dans les airs et il était évident que le point de convergence de cet envol était le château d'onyx où brillait la blême lumière. La grande montagne noire était si proche qu'ils en frôlaient les flancs à une vitesse vertigineuse, mais sur ceux-ci ils ne purent, dans l'obscurité, rien distinguer. Les tours ténébreuses du château de nuit se dessinaient de plus en plus vastes au-dessus d'eux et Carter put constater que son immensité touchait presque au blasphème. D'innombrables travailleurs pouvaient fort bien avoir extrait les blocs de ces maçonneries de l'horrible gouffre ouvert dans le roc de la montagne, au nord d'Inganok, et telle était leur taille, qu'un homme à côté d'eux avait l'air d'être au pied de l'une des plus hautes forteresses terrestres. Le diadème d'étoiles inconnues brillait

au-dessus des myriades de tourelles et de dômes d'une lumière blafarde et morbide qui faisait planer une sorte de crépuscule sur les murailles d'onyx poli. La pâle lueur du phare se révélait, maintenant, n'être qu'une fenêtre brillante, allumée vers le sommet de l'une des plus hautes tours. Lorsque l'armée, prisonnière du courant qui la portait, approcha du sommet de la montagne, Carter pensa qu'il avait discerné de déplaisantes ombres en train de traverser lentement l'espace faiblement éclairé. La fenêtre était étrangement voûtée et sa forme n'avait absolument rien de terrestre.

Le roc massif avait à présent cédé la place aux gigantesques fondations du château monstrueux et il semblait que la vitesse de l'armée se fût quelque peu ralentie. De hauts murs jaillirent et, en un clin d'œil, l'armée se vit précipitée sous la voûte d'une grande porte. Tout était nuit dans la titanesque cour d'entrée, puis vinrent les ténèbres profondes des couloirs intérieurs qui aspirèrent la colonne par un énorme portail voûté. Des tourbillons de vent froid chargés d'humidité emplissaient les obscurs labyrinthes d'onyx et Carter jamais ne put deviner quels corridors et quels escaliers cyclopéens s'ouvraient, silencieux, sur le chemin de leur vol sans fin tourbillonnant. Toujours plus haut les jetait leur terrible plongeon ténébreux et jamais ni son, ni contact, ni vision ne déchirèrent le voile dense du mystère. Quoique nombreuse, l'armée des vampires et des maigres bêtes de la nuit se perdait dans les volumes prodigieux de ce château supraterrestre. Quand, à la fin, brusquement blanchit autour de lui la lumière blafarde venue de cette tour dont la haute fenêtre avait servi de phare, Carter fut long à deviner le plafond et les murs élevés et lointains et à comprendre qu'en vérité il n'était pas encore revenu à l'air libre.

Randolph Carter avait espéré faire avec fierté et dignité son entrée dans la salle du trône des Grands Anciens ; il avait espéré faire son entrée, solennellement escorté d'impressionnantes rangées de vampires et adresser ses prières en seigneur du monde des rêves. Il savait que l'on peut traiter avec les Grands Anciens eux-mêmes car leur pouvoir ne s'élève pas au-dessus du monde des mortels et il avait espéré que les Autres Dieux et Nyarlathotep, leur Chaos Rampant, n'interviendraient pas au moment crucial comme tant de fois auparavant quand des hommes avaient tenté d'atteindre les dieux de la terre dans leur demeure ou sur leurs montagnes. Il avait même, avec son hideuse escorte, espéré, si besoin était, pouvoir défier les Autres Dieux sachant que les vampires n'ont pas de maîtres et que les maigres bêtes de la nuit n'ont pas pour seigneur Nyarlathotep mais l'immémorial Nodens. Il avait maintenant la certitude que l'extraordinaire Kadath au sein de son immensité glacée est gardée par de sombres merveilles et d'innombrables sentinelles et que les Autres Dieux surveillent attentivement les débonnaires dieux de la terre. Bien que n'ayant aucune autorité sur les vampires et les maigres bêtes de la nuit, les horreurs sans forme et sans esprit de

l'espace extérieur ont cependant prise sur eux quand il le faut, aussi ce ne fût pas en grand seigneur du monde des rêves que Randolph Carter, accompagné de ses vampires, fit son entrée dans la salle du trône des Grands Anciens. Balayée pêle-mêle par une tempête de cauchemar soufflant des étoiles, prisonnière des horreurs invisibles qui peuplent la vastitude nordique, toute cette armée vola, irrémédiablement captive dans la lumière blafarde, et tomba, engourdie, sur le parquet d'onyx lorsqu'un ordre inaudible fit cesser ce vent de frayeur.

Ce ne fut pas devant une estrade dorée qu'arriva Randolph Carter et il n'y eut aucun cercle solennel d'êtres couronnés d'un halo, d'êtres aux yeux bridés, aux oreilles aux lobes allongés, au nez mince et au menton pointu que leur parenté avec la face sculptée sur le Ngranek aurait pu désigner comme étant ceux auxquels doit s'adresser la prière d'un rêveur. Excepté la fenêtre au sommet de la tour, le château d'onyx qui dominait Kadath était sombre et ses maîtres en étaient absents. Carter avait atteint, dans l'immensité froide, Kadath, la cité inconnue, mais n'y avait pas trouvé les dieux. Pourtant au sommet de la tour, la lumière blafarde luisait encore dans cette pièce dont les dimensions n'étaient que bien peu inférieures à celles des autres volumes, et la vastitude rendait presque invisibles les murs et le plafond aux courbes tortueuses. Effectivement les dieux de la terre étaient absents mais il y avait certainement d'autres présences plus mystérieuses et moins apparentes. Là où les dieux débonnaires sont absents, les Autres Dieux ne manquent pas d'être représentés et sans aucun doute le divin château d'onyx était loin d'être inhabité. Carter ne pouvait vraiment pas imaginer sous quelle forme, sous quels visages saisissants, allait maintenant se manifester la terreur. Il comprenait qu'on avait attendu sa visite et se demandait quelle avait été la rigueur de la surveillance exercée sur lui par Nyarlathotep, le Chaos Rampant. C'est Nyarlathotep, horreur des formes infinies, âme damnée et messager des Autres Dieux que servent les visqueuses bêtes lunaires. Carter se souvint alors de la galère noire qui s'était enfuie, quand, sur le roc décharné qui se dresse dans la mer, le sort du combat avait tourné contre les monstruosités aux formes de crapaud.

En pensant à cela, Carter tituba au milieu de son escorte de cauchemar, quand retentit subitement dans l'immensité de cette salle faiblement éclairée, l'horrible sonnerie d'une trompette démoniaque. Par trois fois éclata l'horrible cri d'airain et quand, dans une sorte de ricanement, se furent évanouis les échos du dernier cri, Randolph Carter s'aperçut qu'il était seul. Pourquoi et comment les vampires et les maigres bêtes de la nuit avaient-ils été ravis à sa vue ? Ce n'était pas à lui de le deviner. Tout ce qu'il savait c'est que, présentement, il se retrouvait seul et que, quelles que fiissent les puissances invisibles qui sournoisement se cachaient autour de lui, elles n'appartenaient pas au monde bien connu des rêves de la terre. Une nouvelle

sonnerie retentit à l'extrémité de la pièce. C'était un coup de trompette se modulant sur un rythme précis mais très éloigné des trois rauques sonneries qui avaient dispersé son impétueuse cohorte. Dans cette sourde fanfare résonnait l'écho de toute la merveille et de toute la mélodie des rêves éthérés, car des visions exotiques, d'une beauté inimaginable, jaillissaient de chaque étrange accord et de chaque mystérieuse cadence. Des odeurs d'encens vinrent se marier aux notes dorées et une grande lumière se leva dont la couleur changeante obéissait à des cycles inconnus du spectre terrestre et suivait, en occultes harmonies symphoniques, le rythme des trompettes. Des torches étincelèrent au loin et le roulement d'un tambour vibra tout près, au coeur d'une attente frémissante.

Des nuages d'encens et des brumes qui se levaient sortirent deux colonnes d'esclaves noirs et gigantesques, vêtus de longs pagnes de soie iridescente. Sur leur tête étaient fixées de grandes torches de métal luisant ressemblant à des casques. Ces torches répandaient en fumeuses spirales le parfum de baumes secrets. Dans leur main droite, ils tenaient des baguettes de cristal dont les extrémités étaient sculptées en forme de chimère, tandis que leur main gauche serrait de longues et minces trompettes d'argent dans lesquelles, chacun à leur tour, ils soufflaient. Aux poignets et aux chevilles ils portaient des bracelets d'or et ils étaient entravés d'une chaîne d'or qui les obligeait à une démarche mesurée. Il était immédiatement évident qu'ils étaient de vrais nègres originaires du monde terrestre des rêves, mais il était moins certain que leurs rites et leurs costumes fussent vraiment terrestres. Les colonnes s'arrêtèrent à trois mètres de Carter en même temps que chacun des hommes portait sa trompette à ses minces lèvres. Sauvage et extatique fut la sonnerie qui suivit et plus sauvage encore le cri qui juste après jaillit des sombres gorges, cri dont la stridence semblait naître d'un étrange artifice.

Entre les deux colonnes séparées par un large espace, surgit alors une silhouette solitaire, une grande silhouette élancée ayant ce jeune visage propre aux antiques pharaons et portant des robes prismatiques et un diadème d'or qui semblait luire comme d'une lumière intérieure. Cette royale silhouette s'approcha rapidement de Carter. Sa démarche orgueilleuse et ses traits élégants avaient la fascination d'un dieu sombre et d'un archange déchu, et ses paupières semblaient cacher les pétillements d'une humeur capricieuse. Cette silhouette parla et dans sa voix grave passait la sauvage musique des courants du Léthé.

« Randoph Carter, dit la voix, vous êtes venu chez les Grands Anciens alors que la loi interdit aux hommes de les voir. Ces gardiens l'ont rapporté aux Autres Dieux, tandis qu'ils grondaient et se bousculaient absurdement au son de minces flûtes dans le vide ultime et noir où règne le sultan démoniaque dont, à voix haute, aucune lèvre

n'ose prononcer le nom.

« Quand Barzai le Sage escalada Hatheg-Kla pour voir les Grands Anciens danser et hurler au clair de lune au-dessus des nuages, il n'en revint jamais. Les Autres Dieux étaient là et ils firent ce qui était prévu. Zenig d'Aphorat chercha à atteindre Kadath, la cité inconnue de l'immensité froide, et son crâne orne maintenant l'anneau passé au petit doigt de celui dont je n'ai pas besoin de dire le nom.

« Vous, au contraire, Randolph Carter, vous avez bravé tous les dangers du monde terrestre des rêves et vous brûlez encore de la flamme de la quête. Vous ne veniez pas en curieux, mais comme celui qui vient chercher son dû et vous n'avez jamais manqué de respect envers les dieux débonnaires de la Terre. Ces dieux vous ont pourtant interdit la merveilleuse cité du soleil couchant de vos rêves et ils ne l'ont fait qu'à cause de leur propre petite convoitise car, en vérité, ils désiraient ardemment posséder la douceur magique de ce que votre imagination avait façonné et ils avaient juré que, dès lors, aucun autre lieu ne serait leur demeure.

« Ils ont quitté leur château qui dominait Kadath, la cité inconnue, pour aller habiter dans votre merveilleuse cité. Tout au long du jour ils s'amusent dans ses palais de marbre et, quand se couche le soleil, ils sortent dans les jardins parfumés pour contempler la gloire du couchant sur les temples et les colonnades, les ponts voûtés et les bassins d'argent des fontaines, les rues larges bordées d'urnes pleines de fleurs et de rangées brillantes de statues d'ivoire. Quand la nuit vient ils grimpent dans la rosée sur les hautes terrasses et s'assoient sur les bancs de porphyre sculpté pour scruter les étoiles, ou s'appuient sur les pâles balustrades pour regarder, au nord, la ville et les pentes abruptes où, une à une, dans les vieux pignons pointus, s'allument doucement les calmes lumières jaunes des petites fenêtres.

« Les dieux aiment votre merveilleuse cité et se sont écartés des voies des dieux. Ils ont oublié les hauts lieux de la Terre et les montagnes que connut leur jeunesse. La Terre n'a plus aucun dieu qui soit vraiment un dieu et seuls les Autres Dieux de l'espace extérieur ont une influence sur Kadath oubliée. Les Grands Anciens étourdis jouent, très loin, dans une vallée appartenant à votre propre enfance. Vous avez trop bien rêvé, ô sage archi-rêveur, car les dieux du rêve, vous les avez enlevés au monde de toutes les visions des hommes pour les amener dans celui qui est entièrement vôtre et vous avez bâti, à partir des petites rêveries de votre enfance, une cité plus belle que tous les fantômes qui ont existé auparavant.

« Il n'est pas bon que les dieux de la terre abandonnent leurs trônes à l'araignée pour qu'elle y tisse sa toile et leurs royaumes aux Autres Dieux pour qu'ils les gouvernent à leur sombre manière. À vous, Randolph Carter, qui les avez dérangées,

les puissances du dehors enverraient volontiers l'horreur et le chaos si elles ne savaient que vous seul pouvez renvoyer les dieux à leur monde. Aucune puissance des ultimes ténèbres ne peut s'aventurer dans ce monde du rêve à demi éveillé qui est le vôtre, vous seul, avec diplomatie, pouvez chasser de votre merveilleuse cité du soleil couchant les Grands Anciens égoïstes et les renvoyer à travers le crépuscule nordique vers cette demeure qui les attend dans l'immensité froide au sommet de Kadath, la cité inconnue.

« Aussi, Randolph Carter, je vous épargne, au nom des Autres Dieux et vous condamne à me servir. Je vous condamne à rechercher cette cité du soleil couchant qui est vôtre et à en chasser les dieux somnolents et paresseux qu'attend le monde du rêve. Cette fanfare de trompettes célestes, cet éblouissement de symboles immortels, ce mystère dont la situation et la signification vous ont hanté à travers les espaces de la veille et les gouffres du rêve et vous ont tourmenté du rappel des souvenirs perdus et de la douleur des choses disparues ne sont pas difficiles à trouver. Les reliques et les symboles de vos jours de visions merveilleuses ne sont pas difficiles à retrouver, car en vérité ils ne sont que la gemme éternellement fixe où toute merveille étincelle, cristallisée, pour éclairer votre sentier du soir. Contemplez ! ce n'est pas au-delà de mers ignorées mais dans votre passé bien connu que vous devez poursuivre votre quête ; dans un retour aux étranges illuminations de l'enfance et aux visions inondées de soleil et de magie que les vieux paysages apportaient à de jeunes yeux grands ouverts.

« Sachez que votre merveilleuse cité d'or et de marbre n'est que la somme de ce que vous avez vu et aimé dans votre jeunesse. C'est à flanc de coteau, la gloire des toits de Boston et des fenêtres orientées à l'ouest enflammées par le soleil couchant : de Common parfumée par les fleurs et du grand dôme sur la colline et de l'enchevêtrement des pignons et des cheminées dans la vallée violette où coule paresseusement le Charles, enjambé par de nombreux ponts. Vous avez vu ces lieux, Randolph Carter, quand, pour la première fois, votre nourrice vous sortit au printemps dans votre poussette et ce seront les derniers lieux que vous verrez avec les yeux de la mémoire et de l'amour. Il y a l'antique Salem chargée d'années et la spectrale Marblehead étalant ses abîmes rocheux dans les siècles passés et la gloire des tours et des spires de Salem aperçues au loin depuis les pâturages de Marblehead et par-dessus le port se détachant sur le soleil couchant.

« Il y a Providence, curieuse et majestueuse, sur ses sept collines au-dessus du port bleu, Providence avec ses terrasses de gazon s'élevant jusqu'aux clochers et jusqu'aux citadelles d'une antiquité toujours vivante et Newport grimpant comme un appontement à partir de son brise-lames de rêve. Là se dresse Arkham avec ses toits

moussus et branlants, avec ses prairies ondulantes et rocheuses ; et l'antédiluvienne Kingsport blanchie par les âges, avec ses cheminées serrées, ses quais déserts, ses pignons en surplomb, la merveille de ses hautes falaises et l'océan couvert de brume laiteuse où tintent des bouées.

« Vallons frais à Concord, ruelles pavées à Portsmouth, courbes crépusculaires des routes rustiques dans le New Hampshire où des ormes géants cachent à demi les murs blancs et les spirales délabrées des puits de ferme. Les entrepôts de sel à Gloucester et les saules agités par le vent à Truro. Les aperçus d'une lointaine ville en pente et de collines situées au-delà des collines le long du Rivage du Nord révèlent le silence de versants rocailleux et de cottages couverts de lierre bâtis à l'abri des murs naturels dans l'ar-rière-pays du Rhode Island. L'odeur de la mer et les senteurs des champs, le parfum des forêts sombres et la gaieté des jardins et des vergers à l'aube. Tout cela, Randolph Carter, constitue votre cité car c'est l'essentiel de vous-même. La Nouvelle-Angleterre vous a porté et a versé dans votre âme un charme impérissable. Cette beauté façonnée, cristallisée, polie par des années de souvenir et de rêve est l'essence même de la vision des merveilleuses terrasses, baignées par d'insaisissables couchants. Pour découvrir ce parapet de marbres aux urnes curieuses et aux rampes sculptées et pour descendre enfin les marches bordées de balustrades qui conduisent à la cité des grandes places et des fontaines prismatiques, il vous suffit de retrouver les pensées et les visions de votre jeunesse assoiffée de rêves.

« Regardez ! À travers cette fenêtre brillent les étoiles de la nuit éternelle. Elles scintillent encore maintenant au-dessus de ces paysages que vous avez connus et aimés, elles boivent leur charme pour briller plus belles que jamais sur les jardins du rêve. C'est là que se trouve Antarès, il clignote en ce moment sur les toits de Tremont Street, et vous pourriez le voir de votre fenêtre de Beacon Hill. Par-delà ces étoiles s'ouvrent les gouffres d'où m'ont envoyé mes maîtres absurdes. Vous pourrez aussi les traverser un jour, mais si vous êtes sage vous vous garderez de commettre une telle folie, car parmi les mortels qui, aller et retour, ont fait ce voyage, un seul est revenu sans voir son esprit marqué par les horreurs écrasantes et saisissantes du vide. Les terreurs et les blasphèmes se disputent l'espace et les moins puissants sont les plus opiniâtres ; vous avez dû le constater d'après la façon d'agir de ceux qui vous ont saisi pour vous livrer à moi, alors que moi-même je n'avais aucun désir de vous condamner et vous aurais au contraire aidé depuis longtemps si je n'avais eu affaire ailleurs et si je n'avais été certain que vous trouveriez vous-même votre chemin. Fuyez donc les enfers extérieurs et fixez-vous dans-les lieux calmes et tranquilles de votre jeunesse. Continuez votre quête de la cité merveilleuse et chassez-en les Grands Anciens paresseux pour les renvoyer avec diplomatie à ces paysages qui furent les

témoins de leur propre jeunesse et qui attendent impatiemment leur retour.

« Plus facile que celui de la mémoire incertaine est le chemin que je vous préparerai. Regardez ! voici venir un monstrueux shantak conduit par un esclave qui a été rendu invisible pour la paix de votre âme. Montez ce shantak et soyez prêt. – Bon ! Yogash le noir vous aidera à vous maintenir sur l'horrible bête squameuse. Dirigez-vous vers cette étoile très brillante que vous voyez juste au-dessus du zénith – c'est Véga – et dans deux heures vous survolerez la terrasse de votre cité du soleil couchant. Allez dans la direction de cette étoile jusqu'à ce que vous entendiez un chant lointain dans l'éther, au-delà se cache la folie, aussi stoppez votre shantak dès que vous entendrez la première note de ce chant fascinant. Retournez-vous alors vers la Terre et vous verrez briller sur le toit sacré du temple les flammes immortelles de l'autel d'Ired-Naa. Ce temple se dresse dans votre cité du soleil couchant, aussi dirigez-vous vers lui avant de vous laisser séduire par le chant et de vous perdre.

« Quand vous parviendrez près de la cité, mettez-vous à la recherche du haut parapet d'où, autrefois, vous examiniez la splendeur du couchant et aiguillonnez le shantak jusqu'à ce qu'il hurle. Son cri, les Grands Anciens assis sur leurs terrasses parfumées l'entendront et le comprendront et ils seront envahis par un tel mal du pays que toutes les merveilles de votre cité ne les consoleront pas de la perte de l'austère château de Kadath et du diadème d'étoiles éternelles qui le couronne.

« Vous devrez alors atterrir avec le shantak au milieu d'eux et leur laisser toucher l'oiseau puant à la tête de cheval, en leur parlant de Kadath, la cité inconnue, que vous aurez quittée si peu de temps auparavant en leur expliquant combien sont à la fois sombres et belles ses immenses salles où ils avaient autrefois coutume de s'ébattre et de se divertir avec surnaturel. Le shantak leur parlera à la façon des shantaks mais il n'aura d'autre moyen de persuasion que le rappel des jours anciens.

« Parlez inlassablement aux Grands Anciens émerveillés de leur demeure et de leur jeunesse jusqu'à ce qu'enfin ils se mettent à pleurer et vous demandent de leur indiquer le chemin du retour qu'ils ont oublié. Vous pourrez alors vous séparer du shantak et le lancer dans le ciel en poussant le cri d'appel de sa race ; les Grands Anciens, en entendant ce cri, s'élanceront, pleins d'une ancienne joie, à la suite de l'ignoble oiseau, à travers les gouffres profonds de l'espace vers les tours et les dômes familiers de Kadath.

« La merveilleuse cité du soleil couchant sera, alors, à jamais vôtre pour que vous l'entreteniez et l'habitiez pour toujours. Une fois de plus, les dieux de la terre régiront les rêves des hommes depuis leur siège habituel. Partez maintenant – la fenêtre est ouverte et les étoiles vous attendent dehors. Déjà votre shantak souffle et ricane

d'impatience. Dirigez-vous dans la nuit vers Véga, mais retournez-vous dès que vous entendrez le chant fascinant et trompeur. N'oubliez pas cette recommandation, de peur que des horreurs indicibles ne vous attirent dans des gouffres de folie terrifiante. Souvenez-vous des Autres Dieux qui sont grands, absurdes et inexorables et qui se cachent dans les vides extérieurs. Ce sont vraiment des dieux à éviter.

« *Hei ! Aa-Shanta' nygh !* Vous êtes libre ! Renvoyez les dieux de la terre à leur demeure au-dessus de Kadath, la cité inconnue, et priez l'espace de ne jamais me rencontrer sous l'une de mes mille autres formes. Adieu, Randolph Carter, et prenez garde, car *je suis Nyarlathotep, le Chaos Rampant !* »

Monté sur son hideux shantak, Randolph Carter, haletant et suffoquant, s'envola en hurlant dans l'espace, vers la froide lumière bleue de Véga, l'étoile boréale. Il se retourna une fois pour regarder la masse et le chaos des tourelles de ce cauchemar d'onyx au sein duquel brillait encore la solitaire et blême lueur de cette fenêtre ouverte bien plus haut que l'air et que les nuages du monde terrestre des rêves. De grandes horreurs aux formes de polypes glissaient hors d'atteinte dans le noir et d'invisibles chauves-souris battaient, nombreuses, autour de lui, mais il se cramponnait à l'anormale crinière du répugnant oiseau à tête de cheval. Les étoiles dansaient ironiquement et, de temps en temps, semblaient presque se changer en pâles signes du destin, signes dont il aurait pu s'étonner si jamais auparavant il ne les avait vus et craints tandis que, éternels, les vents inférieurs hurlaient dans les vagues ténèbres et la solitude qui s'étend au-delà du cosmos. :

Il y eut soudain dans la voûte scintillante un silence avertisseur et tous les vents et toutes les horreurs s'enfuirent avant l'aube. Par vagues tremblantes apparurent, comme jetées par poignées, des nébuleuses dorées nimbées d'une lueur magique et alors s'éleva la timide impression d'une très lointaine mélodie, dont les faibles accords bourdonnants étaient absolument étrangers à notre propre univers stellaire. Cette musique devenant plus audible, le shantak dressa les oreilles et plongea en avant tandis que Carter se concentrait pour saisir chacun des accords merveilleux. C'était un chant, mais un chant qui ne jaillissait d'aucune bouche. C'était le chant de la nuit et des sphères, un chant qui était déjà ancien quand l'espace, Nyarlathotep et les Autres Dieux furent créés.

Le shantak vola plus vite et son cavalier se concentra plus profondément, enivré par la merveille jaillie des gouffres étranges tourbillonnant dans les spires de cristal du monde extérieur et magique. Carter se souvint alors, mais trop tard, de l'avertissement du démon, de la sardonique mise en garde du légat diabolique qui lui avait recommandé de se méfier de la folie de ce chant. Ce n'était que pour se moquer que

Nyarlathotep avait indiqué le chemin du salut et de la merveilleuse cité ; ce n'était que pour railler que le noir messager avait révélé le secret de ces dieux paresseux qu'il pourrait facilement ramener chez eux quand il le voudrait. Les seuls dons que Nyarlathotep ait faits au présomptueux étaient la folie et la sauvage vengeance du vide. Carter essaya frénétiquement de faire tourner sa répugnante monture mais le shantak ricanant précipita sa course impétueuse et, battant de ses grandes ailes glissantes avec une joie maligne, se dirigea tout droit vers ces gouffres interdits qu'aucun rêve n'a jamais atteint, vers cet ultime abîme d'Azathoth, le sultan des démons, dont aucune lèvre n'ose prononcer le nom à voix haute.

Obéissant et fermement soumis aux ordres du légat des Autres Dieux, cet infernal oiseau plongea toujours plus avant parmi la multitude des bêtes de proie et des bêtes informes qui se cachent dans les ténèbres et le vide troupeau de ces entités qui vont à la dérive et sans cesse tâtonnent et griffent, ignobles larves des Autres Dieux qui, comme eux, sont aveugles et dénuées d'esprit bien qu'elles soient possédées de faims et de soifs singulières.

Ferme et inflexible, ricanant gaiement au même rythme que le chant de la nuit et des sphères qui s'était à présent transformé en rires hystériques, l'horrible monture écailleuse emportait toujours de l'avant son cavalier sans défense. À folle vitesse, franchissant l'extrême cercle et traversant les plus profonds abîmes, laissant derrière eux les étoiles et les royaumes de la matière, ils se précipitaient comme des météores à travers l'informe vers les cavités inconcevables et sombres qui s'ouvrent au-delà du temps et dans lesquelles se goinfre le vorace Azathoth au milieu des battements sourds et insensés d'abominables tambours et des faibles lamentations monotones d'exécrables flûtes.

En avant, toujours en avant à travers les gouffres hurlants et crépitants remplis de bêtes obscures – et soudain, Randolph Carter, le condamné, fut saisi par une image et une pensée réconfortantes. Nyarlathotep avait trop bien expliqué sa moquerie et sa vengeance, il avait fait se lever le souvenir de ce qu'aucun accès de terreur ne pourrait tout à fait effacer : la Maison – la Nouvelle-Angleterre, Beacon Hill – le monde de l'éveil !

« Sachez que votre merveilleuse cité d'or et de marbre n'est que la somme de ce que vous avez aimé dans votre jeunesse […] à flanc de coteau la gloire des toits de Boston et des fenêtres orientées à l'ouest enflammées par le soleil couchant ; de Common parfumée par les fleurs et du grand dôme sur la colline et de l'enchevêtrement des pignons et des cheminées dans la vallée violette où coule paresseusement le Charles, enjambé par de nombreux ponts […]. Cette beauté

façonnée, cristallisée, polie par des années de souvenirs et de rêves est l'essence même de la vision des merveilleuses terrasses baignées par d'insaisissables couchants. Pour découvrir ce parapet de marbre aux urnes curieuses et aux rampes sculptées et pour descendre enfin les marches bordées de balustrades qui conduisent à la cité des grandes places et des fontaines prismatiques, il vous suffit de retrouver les pensées et les visions de votre jeunesse assoiffée de rêves. »

En avant – toujours en avant – jeté vertigineusement en avant vers l'ultime sentence à travers les ténèbres où d'aveugles tentacules griffaient, où des groins visqueux s'entrechoquaient et où des bêtes innommables ricanaient, sans cesse ricanaient. Mais la pensée et l'image étaient venues et Randolph Carter savait maintenant qu'il rêvait, qu'il ne faisait que rêver et que, quelque part dans l'arrière-plan, gisaient encore le monde de l'éveil et la cité de son enfance. Le souvenir des paroles de Nyarlathotep remonta : « Il vous suffit de retrouver les pensées et les visions de votre jeunesse assoiffée de rêves. » Retourner, retourner ! Partout les ténèbres ! Mais Randolph Carter pouvait revenir en arrière.

Malgré l'épaisseur du tourbillonnant cauchemar qui emprisonnait ses sens, Randolph Carter pouvait se mouvoir et revenir. Il pouvait se mouvoir et, s'il le voulait, sauter à bas de l'infernal shantak qui, obéissant aux ordres de Nyarlathotep, l'emportait sans défense vers sa condamnation. Il pouvait sauter et affronter ces profondeurs de nuit qui, interminablement, béaient au-dessous de lui, ces profondeurs de peur dont les horreurs ne pouvaient cependant dépasser l'indicible sentence qui, en l'attendant, se cachait au cœur du chaos. Il pouvait se mouvoir, revenir et sauter, il le pouvait – il le voulait – il le voulait.

Prêt à tout risquer, le rêveur condamné sauta à bas de l'énorme abomination à tête de cheval et il tomba à travers le vide sans fin plein de ténèbres vivantes. Des éternités tournoyèrent, des univers moururent et renaquirent, des étoiles se transformèrent en nébuleuses, des nébuleuses en étoiles et Randolph Carter continua à tomber à travers ces vides infinis remplis de ténèbres vivantes.

Dans la marche lente et rampante de l'éternité, le dernier cycle du cosmos se baratta lui-même en un autre avatar passager et toutes choses redevinrent ce qu'elles avaient été d'incalculables kalpas auparavant. La matière et la lumière étaient nés de nouveau tels qu'autrefois l'espace les avait connus ; les comètes, les soleils et les mondes s'élancèrent flamboyants dans la vie sans que rien ne survécût pour dire qu'ils avaient existé et avaient disparu, toujours et toujours sans commencement ni fin.

Il y eut de nouveau un firmament, il y eut de nouveau le vent et l'éclat d'une lumière pourpre dans les yeux du dormeur qui continuait à tomber. Il y eut des dieux, des

présences et des désirs ; il y eut la beauté et la laideur, et le rire de la nuit vorace à laquelle on avait volé sa proie parce qu'au sein du cycle ultime et inconnu avaient survécu les pensées et les visions de l'enfance d'un rêveur. Maintenant, pour incarner et justifier tout cela, un monde de l'éveil et une vieille cité chérie re-existaient. S'ngac, le gaz violet, avait indiqué la route conduisant hors du vide et l'immémorial Nodens, depuis d'inimaginables profondeurs, avait soufflé ses conseils.

Les étoiles s'élevèrent à l'aube et les ombres éclatèrent dans les fontaines d'or, de carmin et de pourpre, le rêveur continuait de tomber. Des cris déchirèrent l'éther à l'instant où les premiers rayons de lumière chassaient les démons, et le vieux Nodens blanchi par les âges poussa un hurlement de triomphe quand Nyarlathotep, tout près de sa proie, s'arrêta déconcerté par un étincelant rayon qui transforma en un nuage de poussière grise ses horribles corps informes lancés à la poursuite de Carter. Ce dernier avait enfin descendu les larges escaliers de marbre qui conduisaient à sa merveilleuse cité, car, en vérité, il était revenu dans le beau pays de la Nouvelle-Angleterre, son pays.

Les accords vocaux des myriades de sifflements du matin, les grands rayons éblouissants de l'aube reflétés sur les vitres pourpres par le grand dôme doré de State House réveillèrent brusquement Randolph Carter qui, dans sa chambre de Boston, sauta en criant à bas de son lit. Dans des jardins secrets les oiseaux chantèrent et le parfum des treilles s'éleva des tonnelles que son grand-père avait plantées. La beauté et la lumière s'épanouirent sur le classique manteau de la cheminée, sur la corniche sculptée et sur les murs omés de figures grotesques tandis qu'un chat noir et luisant, sortant d'un sommeil d'outre-terre qu'avaient troublé le saut et le cri de son maître, se levait en bâillant. Une multitude d'immensités plus loin, par-delà la porte du Profond Sommeil, le bois enchanté, la terre des jardins, la mer Cérénérienne et les frontières crépusculaires d'Inganok, Nyarlathotep, le Chaos Rampant, siégeait menaçant dans le château d'onyx qui, au sein de l'immensité froide, se dresse au-dessus de Kadath, la cité inconnue, et invectivait insolemment les débonnaires dieux de la terre qu'il avait violemment arrachés à leurs divertissements dans les palais parfumés de la merveilleuse cité du soleil couchant.

[1] Cf. Le Modèle de Pickman.

LA CLÉ D'ARGENT

The Silver Key - 1929 (1926)

À trente ans Randolph Carter perdit la clé de la porte des rêves. De nocturnes excursions par-delà l'espace en d'étranges cités anciennes et en d'inoubliables jardins aux massifs charmeurs s'étendant au-dessus de mers éthérées, l'avaient, avant cette année-là, dédommagé des médiocrités de la vie. En atteignant le milieu de son âge, il sentit que, progressivement, ses privilèges lui échappaient jusqu'à disparaître à la fin complètement. Désormais, ses galères, après avoir passé les flèches d'or de Thran, ne pourraient plus jamais faire voile sur le fleuve Oukranos, ni ses caravanes d'éléphants cheminer dans le kled à travers les jungles parfumées où, sur leurs colonnes d'ivoire, dorment, intacts et fascinants sous la lune, les palais oubliés.

Il avait lu trop de choses dans la réalité, discuté avec trop de gens. Des philosophes bien intentionnés lui avaient appris à observer les relations logiques des événements et à analyser les processus engendrant les pensées et les rêves ; après quoi le merveilleux avait fui tandis qu'il oubliait, lui, Carter, que toute vie, dans notre cerveau, n'est qu'une collection d'images et qu'il n'y a pas de différence entre celles qui naissent des objets réels et celles qui naissent de nos rêves intimes pas plus qu'il n'y a de raison de considérer les unes comme supérieures aux autres. L'habitude avait rebattu ses oreilles d'une superstitieuse vénération pour tout ce qui existe tangiblement, et l'avait rendu secrètement honteux de ses visions. Des sages lui avaient assuré que les images de ses rêves étaient puériles et vides, plus qu'absurdes, car ceux qui sont en proie à de telles images s'obstinent à les croire pleines de significations et d'intentions comme ils croient au sens de l'aveugle cosmos qui, en réalité, broie sans but le néant pour en extraire quelque chose et broie par retour ce quelque chose en un nouveau néant, n'attachant, ne reconnaissant aucune importance ni à l'existence, ni aux désirs des esprits qui pour une seconde s'agitent dans le présent puis sombrent dans l'obscurité.

Ces sages l'avaient enchaîné aux objets visibles puis lui en avaient expliqué le fonctionnement jusqu'à ce que toute parcelle de mystère ait disparu du monde. Quand, se plaignant, il s'impatienta de trouver une échappée vers le crépusculaire royaume où la magie façonnait jusqu'au plus mince fragment de vie et faisait grand cas des moindres associations de son esprit haletant d'espoir et d'inextinguible joie, les sages le poussèrent vers les terres neuves et les prodiges de la science, l'invitant à trouver le merveilleux au sein des tourbillons d'atomes et le mystère aux creux des

dimensions célestes. Plus tard, lorsqu'il eut échoué, incapable de découvrir des merveilles au milieu de phénomènes dont les lois étaient connues et mesurables, les sages lui dirent qu'il manquait d'imagination et de maturité puisqu'il préférait les illusions du rêve aux illusions de notre monde matériel.

Ainsi, essayant de faire ce que font tous les autres, Carter avait prétendu que les événements quotidiens et les émotions terrestres ont plus d'intérêt que les imaginations des âmes délicates et rares. Il n'avait pas contredit les sages lorsqu'ils lui affirmaient que dans la vie réelle la douleur animale d'un porc que l'on saigne ou celle d'un laboureur dyspeptique ont autrement plus d'importance que l'incomparable beauté de Narath, de ses centaines de portes ciselées et de ses coupoles de calcédoine dont, confusément, il avait le souvenir d'avoir rêvé ; et, sous leurs directives, il s'était mis à cultiver un sens aigu de la pitié et de la tragédie.

De temps en temps, il ne pouvait manquer cependant de s'apercevoir de la superficialité, de l'inconstance et du manque de signification de toutes les aspirations humaines ainsi que du vide absolu de nos impulsions réelles, vide contrastant radicalement avec les pompeux idéaux que nous prétendons poursuivre. S'étant aperçu que la vie quotidienne est à chaque pas bourrée d'extravagance et d'artifice, il voulut avoir recours au rire de bon ton dont les sages lui avaient appris l'usage contre l'extravagance et l'artificialité des rêves ; il avait conscience que la réalité est moins digne de respect que le rêve, car elle est pauvre en beauté et répugne à admettre ses propres manques de raison et de buts précis. Sur cette voie il devint une sorte d'humoriste ne se rendant pas compte que l'humour lui-même est vide dans un univers dépourvu de toute inspiration supérieure et châtré de tout critère de vérité aussi bien au sein de la durée cohérente qu'au sein du chaos.

Aux premiers jours de son esclavage, il s'était tourné vers une rassurante foi de petite église que la naïve croyance de ses pères lui avait rendue chère, espérant qu'à partir de cette foi s'ouvriraient pour lui, droites comme des avenues, des voies mystiques prometteuses d'une échappatoire à la vie. En y regardant de plus près, il ne put, malgré les professions de foi éternelles, que constater parmi la majeure partie des prêtres le règne grotesque et accablant d'une beauté et d'une imagination en train de périr, d'une banalité se desséchant plus encore et d'une solennité aux rites empruntés et figés comme ceux d'une cour d'oiseaux nocturnes. Il ressentit profondément la maladresse avec laquelle cette foi cherchait à demeurer vivante comme si, littéralement, elle incarnait encore contre des peurs et des doutes croissants l'ultime salut d'une race primitive en proie à l'inconnu. Carter fut très déçu de voir avec quel luxe de cérémonies le peuple tentait d'extraire des vieux mythes une réalité terrestre que réfutait chaque pas en avant de sa science vantarde et le sérieux déplacé de cette

tentative tua en lui l'attachement qu'il aurait pu garder pour les croyances anciennes, leurs rites sonores et les échappées émotionnelles qu'en guise de rêve et de voyages aux pays éthérés, lui offraient leurs vérités.

Lorsqu'il aborda l'étude de ceux qui ont jeté bas les vieux mythes, il les trouva pourtant plus détestables encore que ceux qui ne l'avaient pas fait. Ces gens ne savaient pas que dans l'équilibre réside la beauté et que dans un cosmos dépourvu de sens il n'y a pas de critère à la douceur de vivre puisque ce cosmos n'est en harmonie qu'avec nos sensations et nos rêves tandis qu'il façonne aveuglément les minuscules sphères qu'il tire du chaos. Ces gens ne savaient pas non plus que le bien et le mal, la beauté et la laideur, ne sont que les ornements d'une perspective dont la seule valeur dépend du hasard chanceux qui fit de nos pères des êtres doués de pensée et de sensibilité, hasard aux détails subtilement différents pour chaque race et pour chaque culture. Au lieu d'essayer d'y voir clair, ces gens ont soit totalement nié ces phénomènes, soit tâché de les transformer en instincts vagues et brutaux semblables à ceux qui gouvernent les bêtes et les manants. De cette façon, leurs vies, pleines de l'orgueil grotesque d'avoir échappé à un univers moins sensé que le leur, se traînent longuement dans la douleur, l'inharmonie et la laideur. Ils ont échangé les faux-dieux de pitié aveugle et de peur contre ceux de débauche et d'anarchie.

Carter ne goûta guère à ces libertés toutes modernes car leur médiocrité sordide rendait malade son esprit amoureux de la beauté unique et révoltait sa raison contre la bien maigre logique dont faisaient preuve leurs champions en plaquant sur des instincts brutaux un sacré arraché aux vieilles idoles qu'ils avaient rejetées. Il s'aperçut que la plupart d'entre eux, à la manière de l'ancien clergé qu'ils avaient renversé, étaient incapables d'échapper à cette duperie : croire que la vie a un sens étranger à ce que les hommes peuvent rêver en elle. Quand, à la lumière des dernières découvertes scientifiques, la nature crie son immoralité du fond de son inconscience et de son impersonnalité, la vie ne saurait, en effet, mettre de côté, au-delà de celles de la beauté, les évidentes notions des morales et des éthiques. Pervertis et rendus bigots par leurs illusions préconçues de justice, de liberté, de conformisme, ils ont jeté bas l'ancienne doctrine, l'ancienne voie et les vieilles croyances sans faire au moins l'effort de constater que cette doctrine et cette ancienne voie étaient l'unique origine de leur actuelle façon de penser et de juger, leur unique critère dans un univers dépourvu de sens, de buts fixes et de références stables. Ayant perdu ces cadres artificiels leurs vies, privées aussi bien de direction que d'intérêt, évoluèrent jusqu'au point où, à la fin, se livrant au bruit, à l'excitation, aux distractions barbares et aux sensations animales, ils prirent leur ennui pour un affairement prétendûment utile. Quand tout cela, les ayant déçus, fut devenu insipide et nauséeux, ils cultivèrent

l'ironie et la causticité et, en même temps que l'ordre social, découvrirent la faute. S'apercevront-ils jamais que leurs brutales réglementations sont aussi versatiles et tout aussi contradictoires que les dieux de leurs pères et que ce qui est satisfaction d'un instant devient poison de l'instant qui le suit ? La beauté calme et durable ne vient nous visiter qu'en rêve mais le monde a rejeté bien loin cette consolation le jour où son culte du réel exila les secrets de l'enfance et de l'innocence.

Dans ce chaos de vide et d'agitation Carter essaya de vivre en honnête homme de bonne pensée et de bonne famille. Ses rêves se flétrissant sous le ridicule de l'âge, il ne lui fut plus possible de croire, mais son amour de l'harmonie le garda tout près des chemins de sa race et de sa condition. Impassible, il marchait à travers les cités des hommes, soupirant parce qu'aucune échappatoire ne lui semblait réelle, parce que tout éclair de soleil sur les hautes toitures et tout clin d'œil, au ras du soir, sur les plazzas à balustrades, ne servaient qu'à lui rappeler les rêves autrefois vécus et à le faire se languir des contrées éthérées dont il avait perdu le secret. Les voyages n'étaient qu'une moquerie ; la Grande Guerre, elle-même, ne l'émut qu'assez peu bien que, dès son début, il se fut engagé dans la Légion étrangère. Pour un temps, il y trouva des amis mais fut bientôt lassé par la crudité de leurs émotions, l'uniformité et la grossièreté de leurs visions. Que hors de sa portée tous ses parents soient loin de lui, lui faisait ressentir une vague joie, car ils n'auraient pu comprendre la vie de son esprit. Seuls l'eussent pu son grand-père et Christopher, son grand-oncle, mais tous deux étaient morts depuis longtemps.

Une fois de plus il se mit alors à écrire des livres, travail qu'il avait complètement abandonné lorsque ses rêves l'avaient délaissé. Il n'y avait, là non plus, ni plénitude ni satisfaction, car la présence du monde l'enveloppait, l'empêchant de penser comme autrefois à des formes admirables. Une humeur ironique détruisait les minarets crépusculaires qu'il avait élevés et la crainte bien terrestre de l'invraisemblance chassait de ses jardins féeriques toute la surprise délicate des fleurs. Une pitié conventionnelle répandait sa fadeur sur ses personnages tandis que le mythe de la nécessité d'émotions réalistes et d'événements suggestifs et humains dégradait en satires sociales à bon marché ou en allégories à peine voilées, toute sa profonde inspiration. Ses nouveaux romans furent couronnés d'un succès que les anciens n'avaient jamais connu, mais lorsqu'il eut compris quel vide ils devaient renfermer pour plaire au vaniteux troupeau de ses lecteurs, il les brûla et cessa d'écrire. Vinrent alors de fort agréables romans dans lesquels il souriait courtoisement aux rêves qu'il tentait d'ébaucher mais il comprit que leur sophistication avait sapé toute leur vie.

Après ces tentatives, il cultiva délibérément l'illusion et passa maître dans les techniques du bizarre et de l'excentrique, les utilisant comme antidote à la banalité.

Beaucoup de ces techniques ne tardèrent pourtant pas à montrer leur dénuement et leur pauvreté. Il s'aperçut alors que les doctrines populaires de l'occultisme sont aussi sèches et aussi inflexibles que celles de la science sans se racheter pour cela par une mince trace de vérité. La fausseté, la stupidité grossière et l'incohérence de la pensée ne sont pas l'équivalent du rêve, ils ne peuvent apporter, à un esprit d'un niveau supérieur, aucune évasion hors de la vie réelle. Carter acquit des livres maudits et se mit à l'étude des plus terribles et des plus pénétrants chercheurs du fantastique. En fouillant, ce que peu ont fait, les arcanes de la connaissance, en analysant les vibrations qui crépitent au fond des plus secrets abîmes de la vie, de la légende et de l'antiquité immémoriale, il fit des découvertes qui devaient par la suite le troubler à jamais. Il décida de vivre sur un plan inhabituel et, dans ce but, meubla sa maison de Boston de telle sorte qu'elle fût adaptée à ses changeantes dispositions d'esprit : chacune eut sa pièce tendue des couleurs appropriées, fournie des livres et des objets qui lui convenaient, munie, enfin, d'appareils générateurs de sensation, de lumière, de chaleur, de son, de goût et d'odeur.

Carter entendit parler, un jour, d'un homme que l'on craignait et qui fuyait dans le Sud à cause des secrets blasphématoires qu'il avait découverts dans des livres préhistoriques et des tablettes d'argile venues en fraude de l'Inde et de l'Arabie. Il lui rendit visite et vécut avec lui durant sept années, partageant ses études jusqu'à ce que, saisi d'une horreur sans nom, au minuit d'une nuit, il ressortît seul d'un cimetière archaïque et inconnu où ils avaient pénétré tous deux. Il retourna alors, en Nouvelle-Angleterre, habiter la terrible vieille cité de ses pères, Arkham, ville hantée des sorcières. Là, parmi les saules blanchis et les toitures chancelantes, il poursuivit au cours de nuits obscures, des expériences qui le poussèrent à sceller pour toujours le journal de l'un de ses ancêtres à l'esprit trop particulièrement noir. Toutes ces horreurs ne le portèrent cependant qu'au bord de la réalité, sans jamais lui faire franchir les bornes de cette vraie contrée des rêves que sa jeunesse avait connue ; aussi désespérait-il, à cinquante ans, de trouver le bonheur dans un monde trop affairé pour que s'y révèle la beauté et trop âpre pour qu'y naissent les rêves.

Enfin, conscient de la vaniteuse futilité de la réalité, Carter vécut dès lors dans une solitude meublée par les regrets et les souvenirs décousus du temps si plein des rêves de sa jeunesse. Il estima stupide de se tracasser pour se garder en vie, aussi se procura-t-il, par l'intermédiaire d'une relation sud-américaine, un curieux poison qui devait sans souffrances le jeter dans l'oubli. La force de l'habitude et l'inertie furent causes pourtant, qu'il différa cet acte et continua de languir, indécis, parmi ses premiers souvenirs. Il décrocha les étranges tapisseries dont il avait recouvert ses murs et remit la maison dans l'état où elle se trouvait lorsqu'il était enfant : draperies

pourpres, mobilier victorien et tout le reste.

Avec le temps, il devint presque heureux d'avoir différé son suicide, car sa séparation du monde et les reliques de sa jeunesse lui firent sembler infiniment distantes et irréelles la vie et sa sophistication, tant et si bien qu'un vague espoir et une vague magie revinrent se glisser la nuit dans son sommeil qui, pendant des années, n'avait connu que les réflexions déformées des choses quotidiennes, ce que connaissent les plus banals sommeils. À présent réapparaissait la lueur vacillante d'un monde plus étrange et bien plus fantastique, lueur d'approche d'une imminence vaguement terrifiante s'incarnant en images intensément claires de ses jours d'enfant, tandis que lui revenaient en mémoire d'inconséquentes minutes depuis très longtemps oubliées. Souvent il s'éveillait en appelant son grand-père ou sa mère, alors que tous deux reposaient dans leur tombe depuis un quart de siècle.

Une nuit, son grand-père lui rappela la clé. Le vieil érudit grisonnant, aussi vivant que dans la vie d'autrefois, l'entretint longuement, avec fougue, de leur immémoriale lignée et des étranges visions qu'avaient eues les hommes raffinés et sensibles qui la composent. Il parla de ce croisé au regard de feu qui, pendant que les Sarrasins le tenaient captif, apprit d'extraordinaires secrets. Il parla du premier sir Randolph Carter qui, à l'époque élisabéthaine, s'initia à la magie. Il parla, aussi, de cet Edmund Carter qui, de justesse, avait échappé à la pendaison dans l'affaire des sorcières de Salem et avait rangé dans un coffret antique une grande clé d'argent léguée par ses ancêtres. Avant que Carter ne s'éveillât, le noble visiteur lui avait expliqué où retrouver le coffre, archaïque merveille de chêne sculpté, dont aucune main, depuis deux siècles, n'avait soulevé le bizarre couvercle.

Carter le découvrit dans l'ombre et la poussière d'une grande mansarde, oublié au fin fond du tiroir d'une haute commode. Il mesurait trente centimètres carrés environ et les sculptures gothiques qui l'ornaient étaient si effrayantes qu'il ne s'étonna pas que personne depuis Edmund Carter n'ait osé l'ouvrir. Le coffret ne laissa échapper aucun bruit lorsqu'il le secoua, mais dégagea une obscure odeur d'épices inconnues. Le fait qu'il contenait une clé n'était en vérité qu'une légende lointaine et le propre père de Randolph n'avait pas même été au courant de son existence. Scellé de ferrures rouillées, aucun système ne semblait avoir été prévu pour en faire jouer la formidable serrure. Carter avait la vague certitude qu'il y trouverait la clé perdue d'une porte des rêves, mais son grand-père ne lui avait pas dit où et comment l'utiliser.

Un vieux serviteur ébranlant, comme il l'avait déjà fait lui-même, les hideux visages aux regards méchants taillés dans le bois noir, força le couvercle sculpté. À l'intérieur, enveloppée dans un parchemin décoloré, il y avait une énorme clé d'argent

terni, couverte d'arabesques occultes, mais aucune explication lisible. Le volumineux parchemin ne contenait que de bizarres hiéroglyphes tracés au roseau dans une langue inconnue. Carter, pourtant, identifia ces caractères : ils étaient semblables à ceux qu'il avait vus sur certains rouleaux de papyrus appartenant à ce kabbalistique érudit du Sud qui avait disparu à minuit, dans un cimetière ignoré de tous. Cet homme tremblait toujours en lisant ce rouleau. Maintenant c'était au tour de Carter.

Il nettoya la clé et la garda près de lui, la nuit, dans son odorant coffret de vieux chêne. La vivacité de ses rêves augmenta sans qu'ils lui montrassent aucune des cités étranges et des jardins incroyablement beaux d'autrefois. À présent, ils semblaient assumer un rôle bien précis dont le propos ne pouvait être mal compris. Tout au long des années, ils le rappelaient en arrière et, de par toutes les volontés confondues de ses pères, semblaient le repousser vers quelque origine ancestrale et secrète. Il sut alors qu'il devait se tourner vers le passé et s'y perdre au sein des vieilles sources. Jour après jour il pensa à ces collines dans le Nord où près de l'impétueux Miskatonic s'élèvent Arkham, la ville hantée, et la rustique demeure solitaire de sa race.

Dans la lumière d'automne menaçante, à travers des lignes infiniment plastiques de collines se déroulant jusqu'à l'horizon, Carter prit la vieille route courbe qui s'allonge entre les prairies closes de petits murs, les pentes de terrain boisées, les fermes blotties au creux des vals, et les claires méandres de cristal du Miskatonic surmontés çà et là de rustiques ponts de pierre et de bois. Un tournant lui révéla le groupe d'ormes géants où l'un de ses ancêtres avait mystérieusement disparu un siècle et demi plus tôt. Il frissonna tandis qu'à travers eux le vent soufflait de façon significative. Plus loin se dressait avec ses méchantes petites fenêtres et son toit incliné du côté nord, presque jusqu'au sol, la maison croulante de Goody Fowler, la sorcière. En passant devant, il accéléra et ne ralentit pas avant d'avoir grimpé la colline où, calme et blanche, la vieille maison de sa mère et des pères de sa mère, regardait par-dessus la route l'angoissant et pourtant aimable panorama de pentes rocheuses et de vallées verdoyantes que hantaient à l'horizon les flèches éloignées de Kingsport et la présence dans le lointain arrière-plan, de la mer archaïque chargée de rêves.

La vieille résidence des Carter qu'il n'avait pas vue depuis quarante ans apparut alors au sommet de la plus haute colline. Quant il en atteignit le pied, l'après-midi était très avancée ; il s'arrêta à mi-côte à la pointe d'une des courbes de la route pour scruter la région où, sous la magie des rayons obliques d'un soleil d'ouest, les choses semblaient se nimber de gloire et d'or au cœur d'un halo de lumière. L'étrangeté de ses rêves récents et l'espoir qu'ils recelaient semblaient présents dans cet

extraordinaire paysage silencieux qui lui évoquait les solitudes vierges des autres planètes tandis que ses yeux découvraient le velours herbeux des étendues désertes ondulant sur les pentes entre les murs croulants, les masses féeriques des forêts rehaussant les lignes pourpres et lointaines de collines dressées par-delà les collines proches et la spectrale vallée boisée qui plongeait dans l'ombre vers des creux humides où les eaux sournoises murmurent et gargouillent parmi de turgescentes racines déformées.

Carter comprit que moteurs et mécaniques n'avaient aucune place au sein de ce royaume dont il était en quête : il abandonna sa voiture à la lisière de la forêt et, mettant dans la poche de son manteau la clé d'argent, il commença à gravir la colline. Il était à présent comme immergé au fond des bois, mais il savait que la vieille demeure s'élevait sur un haut monticule qui, sauf au nord, se dégageait de la forêt. Il se demandait quel serait à présent l'aspect de la maison laissée, de par sa négligence, vide et inoccupée depuis la mort de son singulier grand-oncle Christopher, survenue trente ans auparavant. Au cours de son enfance, il avait passé là de longues visites de vacances, découvrant dans les bois au-delà du verger d'étranges et fatales merveilles.

La nuit étant proche, l'ombre s'épaississait autour de lui. Une trouée soudaine s'ouvrit à sa droite parmi les arbres et lui permit d'apercevoir dans Kingsport, par-dessus des lieues de prairies crépusculaires, le vieux clocher de la Congrégation sur Central Hill. Roses sous les derniers flots du jour, les vitres des petites fenêtres rondes flambaient du feu qu'elles reflétaient. Un instant plus tard, lorsqu'il fut retombé dans l'ombre dense, il se rappela avec un sursaut de surprise que cette rapide vision devait avoir jailli du fond de sa mémoire enfantine et d'elle seule, étant donné que la vieille église blanche avait été abattue pour agrandir d'une salle l'hôpital de la Congrégation. Il avait lu cette nouvelle avec intérêt dans un journal qui, à ce sujet, parlait de souterrains et de passages mystérieux qu'on avait découverts sous l'église, dans la colline rocheuse.

À travers cette énigme qu'il interrogeait, résonna soudain une voix aiguë et, de nouveau, à ce son familier malgré le nombre des années, il sursauta. Le vieux Benijah Corey déjà très âgé au temps de ses visites enfantines avait été domestique chez son grand-oncle Christopher. Il devait donc à présent être sur la centaine, car cette voix aiguë ne pouvait venir d'aucun autre. Carter ne put distinguer les paroles, mais le ton était obsédant et tel qu'on n'en pouvait douter. Dire que ce vieux Benny pouvait être encore en vie !

« Mister Randy ! Mister Randy, où es-tu ? Veux-tu faire mourir de peur ta vieille tante Martha ? Ne t'a-t-elle pas assez dit de rester dans les parages durant l'après-

midi et de rentrer avant que la nuit tombe ? Randy ! Ran… dy ! Ce gosse a la passion de s'enfuir dans les bois ; il passe la moitié de son temps à rêver dans les hautes coupes, auprès de ce repaire de serpents ! Hé, Ran… dy ! »

Dans les ténèbres épaisses comme de la poix, Randolph Carter s'arrêta et se frotta les yeux. Il y avait quelque chose de suspect. Il s'était rendu dans un lieu où il n'aurait pas dû aller, où il n'avait rien à faire. Il s'était égaré fort loin et maintenant il était irrémédiablement tard. Il n'avait pas fait attention à l'heure au clocher de Kingsport bien qu'il eût pu aisément le faire avec sa longue-vue de poche ; il comprenait que son retard avait quelque chose d'indicible et de sans précédent. Peu sûr d'avoir sur lui sa petite longue-vue, il porta sa main à la poche de sa blouse pour voir si elle y était. Non, elle n'y était pas, mais il y avait la grosse clé d'argent qu'il avait trouvée quelque part dans un coffret. Une fois, oncle Chris lui avait tenu des propos bizarres au sujet d'un vieux coffret jamais ouvert contenant une clé, mais tante Martha avait brusquement stoppé l'histoire disant que ce n'était pas une chose à raconter à un enfant dont la tête n'était que toujours trop pleine d'excentricités douteuses. Il essaya de se rappeler où justement il pouvait avoir trouvé cette clé, mais quelque chose lui semblait très confus. Il supposa que c'était dans la mansarde de sa maison de Boston et se revit vaguement en train de corrompre Parks en lui offrant le montant de son salaire d'une demi-semaine pour qu'il l'aidât à ouvrir le coffret. Ces réflexions le rassurèrent du moins sur ce sujet, mais, tandis qu'il se remémorait cette scène, quelque chose dans les traits de Parks lui parut fort inhabituel, comme si, tout à coup, de longues années avaient semé leurs rides sur le visage de l'actif petit cockney.

« Ran… dy ! Ran… dy ! Hi ! Hi ! Randy ! »

Une lanterne oscillante s'avança sur la courbe noire et le vieux Benijah se jeta sur la silhouette ahurie et silencieuse du pèlerin.

« Le diable t'emporte, garçon, te voilà ! Tu n'as donc plus de langue dans ta bouche que tu ne puisses répondre ? Voilà une demi-heure que je t'appelle, tu dois m'avoir entendu depuis longtemps ! Ne sais-tu pas que ta tante Martha est complètement affolée de te savoir dehors la nuit ? Attends que je le dise à ton oncle Chris, il se fâchera. Tu sais que ces bois ne sont pas un endroit pour se promener à l'heure qu'il est. Il s'y trouve des choses qui ne peuvent faire que du mal, mon grand-père le savait avant moi. Allez, Mister Randy, on rentre ou bien Annah ne nous gardera pas notre souper plus longtemps. »

Randolph Carter gravissait la route tandis qu'à travers les hauts rameaux d'automne les étoiles, fantastiques au-dessus des choses de la terre, jetaient les lueurs vacillantes. Les chiens aboyaient, la jaune lumière des petites fenêtres vitrées brillait

au loin sur la plus haute tour et par-dessus le monticule déboisé où branlait un grand toit noir devant l'ouest faiblement éclairé les Pléiades brûlaient. Tante Martha était sur le seuil, elle ne gronda pas trop fort l'enfant vagabond quand Benijah le poussa à l'intérieur. Elle connaissait suffisamment oncle Chris pour s'attendre à une telle conduite de la part des Carter. Randolph ne montra pas sa clé, mangea son dîner en silence et ne protesta que quand vint l'heure du coucher. Il lui arrivait de rêver mieux lorsqu'il demeurait éveillé, et puis il désirait utiliser la clé.

Au matin, Randolph fut debout de bonne heure, il eût couru vers le plus haut du bois si oncle Chris ne l'avait attrapé et forcé à s'asseoir sur sa chaise, devant la table du petit déjeuner. Il regardait impatiemment autour de lui la pièce à faible pente, avec son tapis en lambeaux, ses poutres apparentes et ses piliers d'angles. Il sourit lorsque les rameaux du verger égratignèrent les carreaux plombés de la fenêtre. Proches de lui les arbres et les collines étaient la porte de ce royaume intemporel, son vrai pays.

Quand il put s'échapper, il tâta la poche de sa blouse pour voir si la clé s'y trouvait toujours et, rassuré, fila vers cette pente de la colline qui, commençant au bout du verger, s'élevait plus haut que le monticule lui-même. Le sol de la forêt était moussu et mystérieux ; çà et là, dans la faible lumière, on entrevoyait de grands rochers couverts de lichens ressemblant à des monolithes druidiques dressés parmi les troncs immenses et tordus d'un bois sacré. Pendant son ascension, Randolph traversait un ruisseau impétueux dont les chutes, un peu plus en aval, modulaient pour les faunes cachés, les aegipans et les dryades, quelques incantations runiques.

Il atteignait alors, ouverte dans la pente de la forêt, la démoniaque caverne au nom redouté de Tanière du Serpent. Les gens de la contrée évitaient cette tanière et Benijah, bien des fois, lui avait recommandé de s'en tenir éloigné. Elle était profonde, plus profonde qu'aucune autre, pensait Randolph pour avoir découvert dans le coin le plus noir une fissure conduisant à une grotte plus grande encore. Une sorte de lieu sépulcral et hanté dont les murs de granit donnaient la curieuse illusion de receler quelque artifice conscient. Cette fois, il rampa comme d'habitude à travers la crevasse, s'éclairant avec des allumettes de sécurité chipées dans la boîte du petit salon et franchit l'orifice du passage avec un empressement qu'il lui eût été difficile d'expliquer et même de s'expliquer. Il n'eut pu dire pourquoi il approchait du mur le plus éloigné avec tant de confiance, ni pourquoi instinctivement il tirait, comme il était en train de le faire, la grande clé d'argent. Quand cette nuit-là, il retourna en sautillant à la maison, il ne fournit d'excuse ni sur son retard, ni sur le lieu d'où il venait et il ne fit pas attention le moins du monde aux reproches qu'on lui adressait pour avoir complètement ignoré la corne du repas de midi.

Il est à présent admis par tous les parents éloignés de Randolph Carter que, dans sa dixième année, quelque chose lui advint qui accrut son imagination. Son cousin, Emest B. Aspinwall, de Chicago, son aîné de dix ans, se rappelle distinctement un changement survenu chez le jeune garçon après l'automne de 1883. Randolph avait eu des visions comme fort peu en ont, mais plus étranges encore étaient les dons qu'il révéla à propos de choses bien réelles. Il sembla, pour tout dire, avoir obtenu un singulier don de prophétie et fît preuve de réactions des plus inhabituelles devant des phénomènes qui, dépourvus à cette époque de signification, justifièrent plus tard ses étranges déclarations. Tandis que dans les décades suivantes apparaissaient, un à un, sur le livre de l'histoire de nouveaux noms, de nouvelles inventions ou de nouveaux événements, les gens purent, de temps en temps, se souvenir avec étonnement de la façon dont Carter avait, bien des années auparavant, laissé négligemment tomber quelques mots offrant une indubitable correspondance avec ce qui alors était encore fort loin dans le futur. Lui-même ne comprenait pas ces mots, ne savait pas pourquoi certains faits lui faisaient ressentir certaines émotions, il pensait qu'étaient responsables de cet état de chose quelques rêves oubliés. C'est au plus tard en 1897 qu'une pâleur soudaine le saisit lorsqu'un quelconque voyageur fit mention dans ses récits de la ville française de Bellay-en-Santerre. Cela, ses amis se le remémorèrent lorsqu'en 1916 il fut grièvement blessé dans cette ville, alors qu'il servait, pendant la Grande Guerre, dans la Légion étrangère.

Les parents de Randolph Carter parlent beaucoup de ces faits parce qu'il a récemment disparu. Son vieux serviteur Parks est le dernier à l'avoir vu, un matin, s'en aller dans sa voiture, emportant une clé qu'il avait récemment trouvée. Parks l'avait aidé à extraire cette clé du vieux coffret où elle était enfermée et s'était senti obscurément impressionné par les sculptures grotesques qui ornaient le coffret et par quelque autre cause singulière qu'il ne put nommer. Carter, en le quittant, lui avait dit qu'il s'en allait, aux environs d'Arkham, visiter son pays ancestral.

On retrouva sur le chemin des ruines de la vieille résidence des Carter, à mi-côte de la Elm Mountain, sa voiture soigneusement rangée sur le bord de la route. À l'intérieur les gens du pays découvrirent un coffret de bois odorant dont les sculptures les effrayèrent. Ce coffret ne contenait qu'un curieux parchemin dont aucun linguiste ni aucun paléographe ne put identifier ou déchiffrer les caractères. La pluie avait à la longue effacé toute trace de pas, mais les investigateurs de Boston pourraient avoir quelque chose à dire des évidents dérangements opérés parmi les charpentes écroulées de la demeure Carter. C'est, affirment-ils, comme si quelqu'un, récemment, avait fouillé les ruines. Un mouchoir blanc ordinaire trouvé plus loin sur le côté de la

colline, au milieu des rocs de la forêt, n'a pu être identifié comme ayant appartenu au disparu.

Il y eut, entre les héritiers de Randolph Carter, discussion sur le partage de ses biens, mais je m'opposerai fermement à cette succession, car je ne crois pas qu'il soit mort. Il y a des spirales de temps et d'espace, de vision et de réalité que seul un rêveur peut deviner. Ce que je sais de Carter m'autorise à penser qu'il a tout simplement trouvé le moyen de franchir ces dédales. Reviendra-t-il jamais, oui ou non, je ne puis le dire. Il avait besoin de retrouver les landes perdues de ses rêves et soupirait après son enfance. C'est alors qu'il trouva une clé, et je ne sais pourquoi, je crois qu'il fut capable d'en tirer un étrange profit.

Je le lui demanderai quand je le verrai, car je m'attends à le rencontrer sous peu dans certaine cité de rêve que tous deux nous avions coutume de hanter. Par-delà la rivière Skai, il court dans l'Ulthar une rumeur disant qu'un nouveau roi règne sur le trône d'opale d'Ilek-Vad, ville fabuleuse qui dresse ses tourelles au sommet de creuses falaises de verre dominant la mer crépusculaire où les gnorri à barbes et à nageoires construisent leurs indescriptibles dédales. Je crois savoir, ou plutôt je sais, comment interpréter cette rumeur. Certaine est mon impatience de voir apparaître la grande clé d'argent car, dans ses occultes arabesques, reposent symboliquement tous les buts et tous les mystères d'un cosmos aveuglément impersonnel.

À TRAVERS LES PORTES DE LA CLÉ D'ARGENT

Through the Gates of the Silver Key - 1934 (1933)

Par HPL et E.Hoffmann Price.

I

Dans une vaste salle dont le parquet était recouvert d'un tapis de Boukhara, véritable chef-d'œuvre d'habileté artisanale, et les murs tapissés de tentures aux étranges dessins, quatre hommes étaient assis autour d'une table parsemée de documents. Des angles éloignés de la pièce, où un nègre incroyablement âgé, et vêtu d'une sombre livrée rechargeait de temps à autre, de bizarres trépieds de fer forgé, parvenaient les effluves hypnotiques de l'oliban tandis que, sur l'un des côtés, tiquetait dans sa profonde niche une curieuse horloge en forme de cercueil dont le cadran était marqué de hiéroglyphes déroutants et dont les aiguilles ne tournaient en concordance avec aucun des systèmes de temps connus sur cette terre. C'était une salle curieuse et troublante mais bien adaptée au travail qui y était en train. Dans cette maison de la Nouvelle-Orléans, ancienne demeure du plus grand occultiste mathématicien et orientaliste de ce continent, avait fini par s'installer un écrivain érudit et rêveur. Cet écrivain à peine moins grand occultiste que son prédécesseur avait disparu de ce monde depuis quatre ans.

Randolph Carter, après avoir toute sa vie cherché à s'évader des ennuis et des limitations de la réalité dans les échappées attirantes du rêve et les voies fabuleuses des autres dimensions, avait disparu le 7 octobre 1928, à l'âge de cinquante-quatre ans. Sa carrière avait été curieuse et solitaire et certains, à partir de ses mystérieux romans, lui attribuaient une vie aux épisodes bien plus bizarres que n'en rapportait son journal. Son association avec le magicien de la Caroline du Sud, Harley Warren, avait pris fin lorsque ce dernier eut poussé jusqu'à d'extravagantes conclusions ses études sur le primitif langage naacal des prêtres de l'Himalaya. Pour tout dire, ce fut Carter qui, par une terrible nuit de brouillard insensé, vit, dans un vieux cimetière, Warren descendre dans un caveau humide et nitreux d'où il ne remonta jamais. Randolph Carter habitait Boston, mais c'est des collines sauvages et hantées qui se dressent au-delà d'Arkham, la ville écrasée par les âges et remplie d'exécrables sorcières, que tous ses ascendants sont originaires ; et ce fut parmi ces collines anciennes pleines de puissances occultes qu'eut finalement lieu sa disparition.

Son vieux serviteur Parks – qui mourut en 1930 – avait parlé d'un coffret mystérieusement odoriférant et couvert de sculptures hideuses que son maître avait découvert dans la mansarde. Il avait parlé, aussi, de l'indéchiffrable parchemin et de la clé d'argent aux décorations bizarres que contenait ce coffret : sujets à propos desquels Carter lui-même entretint une correspondance. Parks disait que Carter lui avait raconté que cette clé venue de ses ancêtres l'aiderait à rouvrir les portes de son enfance perdue, celles d'inhabituelles dimensions et de fantastiques royaumes qu'il n'avait pu jusqu'alors visiter qu'au cours de vagues rêves évasivement brefs. Carter, alors, emportant un jour le coffret et son contenu s'en était allé au loin dans sa voiture pour n'en jamais revenir.

Un peu plus tard, des gens avaient découvert la voiture abandonnée sur le bord d'une vieille route envahie par les herbes dans les collines situées derrière Arkham, la ville en ruines, dans ces mêmes collines où les ancêtres de Carter avaient autrefois habité et où la cave écroulée de leur grande demeure, béait encore vers le ciel. C'était dans un bosquet d'ormes immenses tout près de celui qui vit disparaître mystérieusement l'un des Carter en 1781 et à proximité du cottage à moitié pourri de Goody Fowler, la sorcière, qui, il n'y a pas si longtemps, y préparait encore ses potions maléfiques. La région, colonisée en 1692 par la caste fugitive des malheureux sorciers de Salem, porte, même à présent, le poids d'une malédiction trop terrifiante pour qu'on y réfléchisse. Edmund Carter avait de justesse échappé aux ombres de la colline des Potences, et nombreux étaient les récits de ses sorcelleries. Il semblait, à présent, que son unique descendant fût parti quelque part le rejoindre.

On retrouva dans la voiture l'odorant coffret de bois hideusement sculpté et le parchemin que personne ne put déchiffrer. La clé d'argent avait disparu – probablement avec Carter. À part cela, il n'y avait pas d'indices certains. Des détectives venus de Boston dirent que les charpentes écroulées de la résidence Carter semblaient avoir été singulièrement déplacées, et quelqu'un ramassa, derrière les ruines, sur le versant sinistrement boisé, un mouchoir posé sur un haut roc, tout près de la redoutable caverne appelée Tanière du Serpent. Ce fait donna un regain de vitalité aux légendes qui couraient le pays à propos de la Tanière du Serpent. Les fermiers parlaient à voix basse des rites diaboliques auxquels, dans cette horrible grotte, s'était livré Edmund Carter, le sorcier. À cela s'ajoutaient des histoires au sujet de la passion, qu'enfant Randolph Carter, lui-même, semblait avoir éprouvée pour ces lieux. Durant l'enfance de Randolph, le vénérable toit branlant de la demeure des Carter était encore debout et il était habité par son grand-oncle Christopher. Randolph, souvent, venait le visiter, et tenait de singuliers discours sur la Tanière du Serpent. Les gens se rappelaient qu'il avait parlé d'une profonde fissure débouchant

sur une caverne inconnue. Ils faisaient des hypothèses sur le changement visible survenu chez le jeune Randolph après qu'il eut passé un jour entier dans la Tanière, vers l'âge de neuf ans. Cela s'était passé en octobre et, à la suite de cet incident, Randolph sembla posséder le don mystérieux de prédire l'avenir.

Tard, durant la nuit de la disparition de Carter, la pluie était tombée, et personne n'était capable de suivre au juste, à partir de sa voiture, la trace de ses pas. À l'intérieur de la Tanière du Serpent s'étalait une boue liquide et stagnante, résultant d'une abondante infiltration. Seuls des paysans ignorants firent courir des bruits sur les traces de pas qu'ils pensaient avoir aperçues à l'endroit où les grands ormes se penchent au-dessus de la route et à flanc de colline dans le voisinage maudit de la Tanière du Serpent, où l'on avait retrouvé le mouchoir. Qui eût pu prêter attention aux murmures rapportant que, parmi les souches, il y avait de petites pistes semblables à celles que laissaient les bottes à bouts carrés de Randolph Carter lorsqu'il était enfant ? C'était une histoire aussi stupide que cette autre racontant que la trace des bottes au talon si particulier de Benijah Corey rencontrait les petites pistes sur la route. Le vieux Benijah avait été le domestique des Carter pendant la prime jeunesse de Randolph, mais il était mort depuis trente ans.

Ces racontars – plus la propre déclaration de R. Carter à Parks et à quelques autres, disant que la clé d'argent couverte d'arabesques secrètes l'aiderait à ouvrir les portes de son enfance perdue – doivent être cause de ce qu'un grand nombre de savants occultistes proclamèrent que le disparu avait fait demi-tour sur le chemin du temps et, à travers cinquante-quatre années, regagné cet autre jour d'octobre 1883, où, petit garçon, il avait séjourné dans la grotte. Lorsqu'il en ressortit cette nuit-là, soutinrent-ils, il avait de quelconque façon, fait tout entière, aller et retour, une excursion dans sa vie jusqu'en 1928 ; ne connaissait-il pas, en effet, après cette nuit-là, des faits qui ne devaient survenir que plus tard, tandis qu'il n'avait jamais parlé d'aucun événement postérieur à 1928 ?

L'un de ces savants – excentrique d'un certain âge qui habitait Providence, Rhode Island, et avait entretenu une longue correspondance intime avec Carter – avait une théorie encore plus au point et croyait que Carter non seulement avait pu retrouver son enfance, mais, ayant atteint un état de libération bien plus avancé, pouvait à volonté errer à travers les prismatiques horizons de ses rêves d'enfant. À la suite d'une étrange vision cet homme publia une histoire de la disparition de Carter dans laquelle il insinuait que celui-ci régnait à présent sur le trône d'opale d'Ilek-Vad, cité fabuleuse qui dresse ses tourelles au sommet de creuses falaises de verre dominant la mer crépusculaire où les gnorri à barbe et à nageoires construisent leurs mystérieux dédales.

Ce fut ce vieil homme, Ward Phillips, qui plaida le plus violemment contre le partage des biens de Carter entre ses héritiers – tous cousins éloignés : son argument de choc était que son ami, encore vivant dans une autre dimension temporelle, pouvait un jour ou l'autre revenir. La partie adverse était représentée par l'un des cousins, Ernest K. Aspinwall de Chicago, personnage de dix ans plus âgé que Randolph, dont la verve oratoire, formée aux disciplines légales, était, dans les débats de tribunaux, aussi combative que celle d'un jeune homme. Pendant quatre ans la controverse fit rage, mais l'heure du partage avait maintenant sonné et c'est dans cette grande salle au décor si bizarre qu'il allait avoir lieu.

L'exécuteur testamentaire de Carter, fin lettré aussi bien que financier avisé, était un savant distingué d'origine créole très au courant des mystères de la tradition et de l'Antiquité occidentale, il s'appelait Etienne-Laurent de Marigny. Carter avait rencontré de Marigny durant la guerre, alors que tous deux servaient en France dans la Légion étrangère et s'était aussitôt lié avec lui à cause de leurs opinions et de leurs goûts semblables. Quand, pendant une permission commune, le jeune érudit créole eut emmené avec lui dans le sud de la France, à Bayonne, le rêveur bostonien qui désirait fort ce voyage, et quand, dans les cryptes immémoriales et ténébreuses creusées sous cette cité qui depuis des millénaires semble figée dans la méditation, il lui eut révélé certains secrets terribles, une amitié sans retour fut scellée entre eux. Par testament, Carter avait institué de Marigny comme l'exécuteur de ses dernières volontés, c'est pourquoi l'érudit avide de savoir était, non sans répugnance, en train de présider au règlement de la succession. C'était pour lui une sale besogne car, tout comme le vieil habitant de Rhode Island, il ne croyait pas à la mort de Carter. Quelle valeur, il est vrai, peuvent avoir les rêves des sages initiés en regard de la dure sagesse du monde ?

Dans cette étrange salle, située en plein quartier français, étaient assises autour de la table, les personnes qui revendiquaient des droits sur l'affaire en cours. L'annonce de cette réunion avait été légalement faite, selon l'usage, dans les journaux paraissant dans toutes les régions où pouvaient résider des héritiers de Carter. Pourtant seuls quatre hommes avaient répondu à l'appel et, assis maintenant dans l'étrange salle, ils écoutaient l'anormal tic-tac de cette horloge en forme de cercueil qui n'indiquait aucun temps terrestre et la chute de l'eau dans la fontaine de la cour par-delà les fenêtres à moitié cachées par des rideaux. À mesure que passaient les heures, leurs visages semblaient se noyer à demi dans les ondulantes vapeurs venues des trépieds qui, rechargés négligemment, semblaient nécessiter de moins en moins de soins de la part du vieux nègre aux gestes silencieux, mais d'une nervosité croissante.

Étaient présents : Etienne de Marigny, lui-même, svelte, brun, beau et encore jeune ; Aspinwall, le représentant des héritiers, cheveux blancs, face apoplectique, favoris

imposants et grande corpulence ; Phillips, l'occultiste de Providence, maigre, grisonnant, nez long, dos rond, face soigneusement rasée. Le quatrième était d'un âge indéterminé, maigre avec un profil très régulier et un sombre visage barbu singulièrement immobile, coiffé du turban d'une haute caste brahmanique et possédant un extraordinaire regard brûlant au fond d'yeux noirs presque sans iris qui semblaient vous fixer de très loin comme si derrière les traits du visage ils se fussent trouvés à une immense distance. Il s'était présenté lui-même comme étant le swami Chandraputra, un adepte venu de Bénarès pour donner d'importants renseignements. De Marigny et Phillips avaient tous deux correspondu avec lui et promptement reconnu l'authenticité de ses prétentions à la connaissance occulte. Le son caverneux et métallique de sa voix était bizarrement forcé, comme si l'usage de l'anglais affectait son système vocal quoiqu'il s'exprimât dans un langage correct, aisé et courant, comme n'importe quel Anglo-Saxon. Sa tenue générale était celle de l'Européen civilisé moyen mais ses habits flottants lui allaient bizarrement mal tandis que sa broussailleuse barbe noire, son turban oriental et ses larges moufles blanches lui donnaient un air d'exotique excentricité.

De Marigny qui jouait nerveusement avec le parchemin trouvé dans la voiture de Carter, disait :

— Non, je n'ai pas été capable de tirer quoi que ce soit de ce parchemin, Mr. Phillips ici présent y a aussi renoncé. Le colonel Churchward déclare que ce n'est pas du naacal et que cela ne ressemble en rien aux hiéroglyphes retrouvés sur les massues de guerre de l'île de Pâques. Les sculptures du coffret rappellent pourtant fortement les statues de l'île de Pâques. Ce que je puis le mieux rapprocher des caractères de ce parchemin – remarquez comme toutes les lettres semblent s'incliner à partir de la ligne horizontale – est l'écriture d'un livre qu'avait possédé le pauvre Harley Warren. Ce livre lui arriva des Indes, alors que Carter et moi étions en visite chez lui, en 1919, et il ne voulut jamais nous en parler disant qu'il valait mieux que nous ne le connaissions pas et nous suggérant que cet ouvrage pouvait originellement être venu d'un tout autre lieu que la Terre. Warren emporta ce livre avec lui quand, en décembre, il descendit dans le caveau de ce vieux cimetière, mais ni lui ni le livre ne remontèrent jamais à la surface. Il y a quelque temps, j'envoyai à notre ami ici présent – le swami Chandraputra – un mémoire sur quelques-uns de ces hiéroglyphes ainsi qu'une photocopie du parchemin de Carter. Il pense qu'il serait capable de jeter quelque lumière sur ces caractères moyennant certaines références et certaines consultations.

» Quant à la clé dont Carter m'envoya une photographie, ses arabesques ne sont pas des lettres, mais semblent avoir appartenu à la même tradition culturelle que le

parchemin. Carter se disait toujours sur le point de résoudre le mystère mais ne donnait jamais de détails. Il s'abandonna presque, une fois, à la poésie en parlant de l'ensemble de ses recherches. Il se pourrait, disait-il, que cette antique clé d'argent puisse ouvrir les portes successives qui nous empêchent de descendre librement les fameux corridors de l'espace et du temps jusqu'aux ultimes *confins* qu'aucun homme n'a traversés depuis que Shaddad avec son terrifiant génie construisit et cacha dans les sables de l'Arabie Pétrée, les dômes prodigieux et les minarets innombrables d'Irem aux milliers de colonnes. Des derviches à moitié morts de faim et des nomades devenus fous de soif sont revenus parler de ce monumental portail et de la main sculptée au-dessus de sa clé de voûte mais aucun homme ne l'a franchi et n'est revenu sur ses pas pour dire qu'à l'intérieur ses empreintes sur le sable encombré de gravats attestaient de sa visite. La clé, supposait-il, était celle pour laquelle la gigantesque main sculptée se serrait en vain.

» Pourquoi Carter n'emporta-t-il pas le parchemin aussi bien que la clé, nous ne pouvons le dire. Peut-être l'oublia-t-il, peut-être évita-t-il de le prendre se souvenant qu'un homme avait emporté dans un caveau un livre aux caractères identiques et n'en était jamais revenu. Peut-être était-ce réellement sans importance dans ce qu'il désirait accomplir. »

À l'instant où de Marigny s'arrêtait, le vieux Phillips lança d'une voix âpre et perçante :

— Des merveilleux voyages de Randolph Carter nous ne pouvons savoir que ce que nous en rêvons. Mes rêves m'ont conduit en des lieux étranges et nombreux et j'ai entendu des choses mystérieusement significatives dans l'Ulthar, par-delà la rivière Skai. La nécessité d'emporter le parchemin ne paraît pas évidente puisque Carter regagnait le monde de ses rêves d'enfant. Maintenant il est roi dans Ilek-Vad.

Mr. Aspinwall devint doublement apoplectique et jeta avec véhémence :

— Personne ne peut-il faire taire ce vieux fou ? Nous en avons assez de ses divagations. Le problème est de partager les biens, et il est temps que nous nous y mettions.

Pour la première fois, le swami Chandraputra parla de sa voix bizarrement étrangère :

— Messieurs, ce sujet est plus riche que vous ne le pensez. Mr. Aspinwall a tort de se moquer de l'évidence des rêves. Mr. Phillips n'a donné qu'un aperçu incomplet – peut-être parce qu'il n'a pas assez rêvé. J'ai moi-même beaucoup rêvé. Aux Indes nous l'avons toujours beaucoup fait. Vous, Mr. Aspinwall, étant un cousin de la

branche maternelle, vous n'êtes naturellement pas un Carter. Mes rêves personnels et certaines autres sources d'information m'ont instruit d'une grave affaire qui, pour vous, demeure encore obscure. Par exemple, Randolph Carter oublia ce parchemin qu'il ne pouvait déchiffrer – pourtant il eût été mieux, pour lui, qu'il se souvînt de l'emporter. Vous voyez que j'ai passablement étudié ce qui arriva à Carter après qu'emportant la clé d'argent il eût abandonné sa voiture au coucher du soleil, le 7 octobre, il y a quatre ans.

Aspinwall ricana assez haut pour être entendu, mais les autres se dressèrent, mus par un élan d'intense intérêt. La fumée venue des trépieds augmenta tandis que le tic-tac insensé de l'horloge en forme de cercueil semblait, pour répondre au mystérieux exemple, figurer les signes de ponctuation et les tirets de quelque insoluble message lancé d'un autre espace. L'hindou se rejeta en arrière et, les yeux mi-clos, continua sur ce ton légèrement forcé, n'utilisant pourtant qu'un langage courant tandis que devant son auditoire commençait à flotter l'image de ce qui était arrivé à Randolph Carter.

II

— Les collines au-delà d'Arkham sont pleines d'une étrange magie que le vieil Edmund Carter, le sorcier, fit peut-être descendre des étoiles et monter des cryptes de la terre inférieure quand, fuyant Salem, il s'y réfugia, en 1692. Dès que Randolph Carter fut revenu parmi ces collines, il sut qu'il était tout près de l'une de ces portes que quelques hommes audacieux et maudits ont ouvertes à travers les murs titanesques qui séparent notre monde de l'absolu. Il avait l'intuition qu'en cet endroit et en ce jour de l'année il pourrait répondre avec succès au message que les mois précédents il avait déchiffré dans les arabesques de cette clé d'argent terni incroyablement ancienne. Il savait à présent comment la clé devait être tournée, comment elle devait être tenue au soleil couchant et quelles syllabes incantatoires devaient être psalmodiées dans le vide au neuvième et dernier tour. Dans un lieu aussi proche que l'était celui-là de la sombre polarité et de la porte promise, la clé ne pouvait faillir à ses pouvoirs originels. Il reposerait, certainement cette nuit même, dans cette enfance perdue qu'il n'avait jamais cessé de regretter.

Il sortit de sa voiture emportant la clé dans sa poche et grimpa la colline, s'enfonçant de plus en plus profondément parmi les cultures de vigne closes de murs de pierres sèches, les terrains plantés de bois noirs, les vergers aux troncs noueux redevenus sauvages, les fenêtres béantes, les fermes abandonnées et les ruines sans nom jusqu'au cœur ténébreux de ce pays menaçant et hanté bordant la route sinueuse. À l'heure du couchant, tandis qu'au loin brillaient les tours de Kingsport, sur le ciel

rougeoyant, il saisit la clé et accomplit les rites et les invocations prescrites. Ce n'est que plus tard qu'il réalisa avec quelle rapidité avait opéré le rituel.

Alors, dans l'invasion grandissante du crépuscule, il entendit une voix venue du passé : celle de Benijah Corey, le domestique de son grand-oncle. Le vieux Benijah n'était-il pas mort depuis trente ans ? Trente ans avant quelle date ? En quelle année était-il ? Où avait-il été ? Qu'y avait-il d'étrange à ce que le vieux Benijah soit en train de l'appeler, ce 7 octobre 1883 ? N'était-il pas resté dehors plus tard que ne l'avait permis tante Martha ? Quelle était cette clé dans la poche de sa blouse alors qu'aurait dû s'y trouver la petite longue-vue que lui avait offerte son père pour son neuvième anniversaire, deux mois plus tôt ? Qu'avait-il trouvé dans la mansarde, à la maison ? Pourrait-il révéler l'existence de cette mystérieuse spirale dont ses yeux perçants avaient trouvé la trace parmi les rocs déchiquetés encombrant la caverne intérieure qui s'ouvrait derrière la Tanière du Serpent ? Ce lieu pour tout le monde, et depuis toujours, faisait partie du royaume du vieil Edmund Carter, le sorcier. Personne ne voulait y entrer, et personne, sauf lui, n'avait jamais remarqué la fissure obstruée de racines, ni rampé à travers jusqu'à cette grotte intérieure qui abritait la spirale. De quelles mains, au sein de cette chambre de pierre, avait pu jaillir l'immatérielle présence de cette spirale ? Était-ce l'œuvre du vieil Edmund le sorcier – ou celle d'autres êtres qu'il avait fait apparaître et auxquels il avait commandé ? Ce soir-là le petit Randolph prit son souper avec oncle Chris et tante Martha dans la vieille ferme au toit branlant.

Le matin suivant il fut debout de bonne heure et grimpa à travers le verger aux pommiers tordus jusqu'aux hautes coupes où l'entrée de la Tanière du Serpent se dissimulait, noire et repoussante parmi des chênes grotesques et trop fournis. Une attente indicible était née en lui et il ne remarqua même pas qu'il perdait son mouchoir à l'instant où fouillant dans la poche de sa blouse il s'assurait que la clé d'argent était bien à sa place. Plein d'une assurance audacieuse, il rampa à travers la sombre ouverture, s'éclairant avec des allumettes chipées dans le petit salon. Un moment plus tard il s'était faufilé à travers la fissure encombrée de racines et avait pénétré dans cette vaste grotte intérieure ignorée de tous où l'ultime paroi rocheuse ressemblait à quelque monstrueuse spirale palpitante encore de la conscience qui l'avait érigée. Devant ce mur d'où goutte à goutte suintait l'humidité, il demeurait immobile et silencieux comme frappé de terreur, craquant allumette sur allumette. Ce renflement de pierre, au-dessus de la clé de voûte, dont il avait soudain la vision, n'était-ce pas réellement une gigantesque main sculptée ? Il sortit alors la clé d'argent et fit des gestes et dit des invocations dont il ne se rappelait que vaguement l'origine. Oubliait-il quelque chose ? Randolph ne connaissait plus que son désir de franchir la barrière

pour entrer dans le pays illimité des rêves et voir les golfes où toutes les dimensions se dissolvent dans l'absolu.

III

Il est à peine possible de décrire avec des mots ce qui arriva par la suite. Cela abonde en paradoxes, en contradictions, en anomalies qui n'ont pas de place dans la vie quotidienne mais peuplent nos rêves les plus fantastiques et y sont considérés comme absolument normaux jusqu'à ce que nous retournions à notre monde étroit, objectif, rigide et limité aux correspondances de la logique tridimensionnelle. C'est avec difficulté que tout en continuant son récit, l'hindou évitait ce qui pouvait passer pour un délire insignifiant et puéril, bien plus que pour l'histoire d'un homme retourné à travers les années jusque dans son enfance. Mr. Aspinwall, dégoûté, émit un grognement apoplectique et cessa pratiquement d'écouter.

Le rituel de la clé d'argent que pratiqua Randolph Carter dans les ténèbres hantées de la deuxième caverne, se montra efficace. Dès le premier geste, dès la première syllabe, une étrange et terrifiante aura de mutation apparut – la perception d'une perturbation incalculable dans l'espace et le temps, dans ce que nous reconnaissons comme le mouvement et la durée. Imperceptiblement des idées comme l'âge et le lieu cessèrent d'avoir la moindre signification. La veille, Randolph Carter avait miraculeusement franchi un abîme d'années, maintenant il n'y avait plus de mur entre l'homme et l'enfant. Seule existait désormais l'entité Randolph Carter, riche d'une certaine quantité d'images, mais ayant perdu tout contact avec les circonstances terrestres de leur acquisition. La minute précédente avaient existé une grotte profonde et sur le dernier mur la vague impression d'une monstrueuse arche de pierre et d'une gigantesque main sculptée. Maintenant il n'y avait ni caverne ni absence de caverne, ni mur ni absence de mur. Il n'y avait plus qu'un fleuve d'impressions non pas tant visuelles que cérébrales parmi lesquelles l'entité qu'était devenu Randolph Carter expérimentait les perceptions qu'avait enregistrées et que ressassait son esprit sans avoir cependant nettement conscience de la voie qu'elles empruntaient pour lui parvenir.

Quand le rituel eut été célébré, Carter se rendit compte qu'il n'était dans aucune des régions que décrivent les géographies terrestres ni dans aucune des époques auxquelles l'histoire peut fixer une date. Ce qui lui arrivait lui paraissait pourtant un peu familier. Les mystérieux fragments pnakotiques en disaient quelque chose et, après qu'il eut déchiffré les signes gravés sur la clé d'argent, un chapitre entier du *Necronomicon*, ouvrage oublié de l'Arabe fou Abdul Alhazred, lui avait révélé toute

sa signification interne. Une porte avait été ouverte – non pas, en vérité, l'Ultime Porte – mais une autre qui conduisait par-delà la Terre et le temps à cette extension de la Terre qui est hors du temps et par-delà laquelle, dans la terreur et le danger, l'Ultime Porte conduit à son tour au Vide Ultime qui est hors de toute Terre, de tout univers et de toute matière.

Il aurait dû y avoir là un guide – un guide terrible ; un guide qui sur terre, il y a des millions d'années, avait été une entité en un temps où l'homme n'était même pas imaginable et où, sur la planète enveloppée de vapeur, se mouvaient des formes oubliées qui construisaient de surprenantes villes dont les dernières ruines avaient vu jouer les premiers mammifères. Carter se rappelait ce que le monstrueux *Necronomicon* avait vaguement esquissé à propos de ce guide :

« Et, avait écrit l'Arabe fou, bien qu'il existe des gens ayant osé jeter un regard par-delà le Voile et accepter l'Entité comme guide, ils eussent été plus prudents en évitant tout commerce avec elle. Il est écrit dans le Livre de Thoth de quel terrible prix se paie le moindre regard. Ceux qui vont de l'autre côté du Voile ne peuvent jamais en revenir car, dans ces espaces infinis qui dépassent notre monde, il y a des ténèbres qui saisissent et qui lient. L'être qui, pas à pas, avance au hasard dans la nuit, le Mal qui défie les Anciens Signes, le Troupeau qui monte la garde au portail secret dont on connaît l'existence dans chaque tombeau et vit de ce qui pousse des morts – tous ces êtres du monde des ténèbres sont de loin les inférieurs de Celui qui garde la porte ; de Celui qui guidera l'imprudent par-delà l'univers dans l'abîme où gîtent des formes inommables toujours prêtes à dévorer. Celui-là, le très ancien, c'est UMR-AT-TAWILL, nom que le scribe a traduit par "Celui dont la vie a été prolongée". »

Dans un chaos effervescent, sa mémoire et son imagination esquissèrent à demi de pâles images incertaines, dont Carter comprit qu'elles n'étaient purement que mémoire et imagination. Il sentit cependant que ce n'était pas par hasard que sa conscience avait formé ces images : quelque profonde réalité ineffable et hors de toute dimension devait l'entourer et s'efforcer de lui transmettre les seuls symboles qu'il était en état de saisir, aucun esprit terrestre n'étant capable de comprendre les prolongements des formes qui s'entremêlent, hors du temps et des dimensions que nous connaissons, dans les abîmes obliques.

Là, flottait devant Carter une vaporeuse procession de formes et de scènes qu'il relia, tant bien que mal, par-delà des éternités oubliées, aux premiers âges de la Terre. De monstrueuses choses vivantes se mouvaient lentement à travers des

paysages peuplés d'une incroyable végétation, des falaises, des montagnes, des maçonneries sans exemple ici-bas et des chantiers où s'accomplissaient de fantastiques travaux tels qu'aucun rêve humain jamais n'en inventa. Il y avait des cités construites sous la mer et elles étaient habitées ; il y avait des tours dressées dans d'immenses déserts d'où s'envolaient les uns dans l'espace, les autres hors de l'espace, des globes, des cylindres et d'indescriptibles entités ailées. Tout cela Carter le comprit, bien que ces images ne fussent issues d'aucune communication certaine entre lui et les autres. Il ne possédait, lui-même, ni forme ni position fixe mais seulement de mobiles intuitions de forme et de position que lui communiquait son imagination perpétuellement mouvante.

Il avait souhaité retrouver les régions enchantées de ses rêves d'enfant où les galères faisaient voile sur le fleuve Oukranos après avoir passé les flèches d'or de Thran, où les caravanes d'éléphants cheminaient dans le Kled à travers les jungles parfumées par-delà les palais oubliés dormant sur leurs colonnes d'ivoire, intacts et fascinants sous la lune. À présent, enivré par des visions plus vastes, il avait à peine pris le temps de connaître ce qu'il cherchait. Des pensées d'une audace blasphématoire et infinie lui vinrent à l'esprit et il sut qu'il affronterait le Guide sans crainte et lui soutirerait de monstrueuses et terribles confidences.

Tout à coup, le cortège d'impressions sembla sur le point de s'immobiliser. Il y avait de très hautes masses de pierres, sur lesquelles étaient sculptés d'incompréhensibles motifs dont la disposition obéissait aux lois d'une géométrie inconnue, inverse de la nôtre. Du haut d'un ciel de couleur indéfinissable filtrait une lumière qui suivait des directions déconcertantes et contradictoires et, comme douée de conscience, voltigeait au-dessus de ce qui semblait être une ligne courbe composée de gigantesques piédestaux se rapprochant plus que d'aucune autre de l'apparence hexagonale. Ces piédestaux couverts de hiéroglyphes étaient surmontés de formes voilées et très mal définies.

Il y avait une autre forme qui n'occupait aucun piédestal mais semblait glisser ou flotter sur la vaporeuse surface inférieure semblable à un parquet. Ses contours n'étaient pas exactement précis, mais, bien que d'une taille moitié de celle d'un homme ordinaire, ils suggéraient l'idée d'un être remontant à une époque très lointaine, antérieure à l'apparition de l'homme. Cette forme semblait très lourdement voilée d'une étoffe de couleur neutre tout comme celles qui surmontaient les piédestaux. Carter ne réussit à découvrir dans cette étoffe aucun trou, à travers lequel l'entité eût pu voir : il est probable qu'elle n'avait pas besoin de voir car elle paraissait appartenir à une catégorie d'êtres vivant très en dehors, de par leurs facultés et leur organisation, du monde purement physique.

Un instant plus tard, Carter comprit qu'il en était bien ainsi puisque la forme avait parlé à son esprit sans utiliser ni son ni parole. Bien que le nom qu'elle avait révélé fût redoutable et terrifiant, Randolph Carter ne s'abandonna pas à la peur. Il répondit, au contraire, sans utiliser ni son ni parole, et présenta les hommages dont le hideux *Necronomicon* lui avait appris l'emploi. Cette forme n'était autre que celle dont le monde entier a peur depuis que Lomar sortit de la mer et que les Enfants du Feu vinrent sur terre enseigner à l'homme l'Ancien Savoir. C'était, en effet, le terrible guide, gardien de la porte UMR-AT-TAWIL, le très ancien nom, que le scribe a traduit par Celui dont la vie a été prolongée.

Le guide connaissait, comme il connaissait toute chose, la quête et la venue de Carter. Il savait que ce chercheur de secrets et de rêves se tenait sans crainte devant lui. Le guide n'irradiait ni horreur ni méchanceté, et Carter s'en émerveilla un moment se demandant si les terrifiantes et blasphématoires allusions de l'Arabe fou ne venaient pas de l'envie ou du désir contrarié de faire ce qu'il était, lui, maintenant, en train de faire. À moins que, peut-être, le guide ne réservât son horreur et sa méchanceté pour ceux qui avaient peur. Les radiations continuant, Carter les interpréta comme des mots.

« Je suis, en vérité, le Très Ancien, dont vous avez entendu parler, dit le guide. Nous vous avons attendu, les Anciens et Moi. Vous êtes le bienvenu quoique ayant tardé. Vous avez la clé et vous avez ouvert la Première Porte. À présent l'Ultime Porte est prête pour votre épreuve. Si vous avez peur, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin. Vous pouvez encore retourner sain et sauf sur vos pas. Si vous choisissez d'avancer… »

L'arrêt était de mauvais augure mais les radiations continuaient à être amicales. Carter, poussé par une brûlante curiosité, n'hésita pas un instant.

« J'irai plus loin, répondit-il, et j'accepte que vous soyez mon guide. »

À cette réponse, d'après certains mouvements de sa robe qui peut-être dissimulait ou ne dissimulait pas un geste du bras (ou de quelque membre analogue), le guide sembla faire un signe. Un second signe suivit et, grâce à son très grand savoir, Carter comprit qu'il était maintenant très près de l'Ultime Porte. La lumière prit une couleur intraduisible et les Formes sur leurs piédestaux, quasiment hexagonaux, devinrent plus clairement définies. Parce qu'elles se tenaient plus droites, leurs contours prirent une apparence plus humaine bien que Carter sût parfaitement que ce ne pouvait être des hommes. Les Formes, à présent, semblaient porter sur leurs têtes voilées de hautes mitres de couleur incertaine. Ces mitres rappelaient étrangement celles qu'un sculpteur oublié cisela, sur des silhouettes sans nom, tout au long des falaises vivantes

d'une haute montagne interdite de Tartarie. Tenus à travers certains replis de leurs voiles enveloppants, de longs sceptres incarnaient dans leurs pommeaux sculptés un mystère grotesque et archaïque.

Carter devina qui étaient ces Formes, d'où elles venaient et qui elles servaient. Il devina aussi le prix de leurs services mais il était quand même satisfait car une extraordinaire aventure s'ouvrait au cours de laquelle il apprendrait tous les secrets de l'univers. La damnation, se disait-il, n'est qu'un mot qui court lancé par ceux que leur aveuglement conduit à condamner tous les gens qui peuvent voir fût-ce avec un seul œil. Il s'étonna de la grande vanité de ceux qui avaient stupidement parlé de la malveillance des Anciens, comme si ces derniers pouvaient sortir de leurs rêves éternels pour assouvir, sur l'humanité, un quelconque courroux. Autant vaudrait imaginer, pensa-t-il, qu'un mammouth puisse s'arrêter pour assouvir quelque frénétique vengeance sur un ver servant d'appât au bout d'un hameçon. À présent, sur ces piliers apparemment hexagonaux, l'assemblée tout entière, avec un geste pareil à celui qu'avaient les silhouettes sculptées tenant des sceptres mystérieux, le saluait et irradiait vers lui un message dont il comprit le sens :

« Nous vous saluons vous, le Très Ancien, et vous, Randolph Carter, car votre audace vous a fait l'un des nôtres. »

Carter vit alors que l'un des piédestaux était vacant, un geste du Très Ancien lui apprit qu'il lui était réservé. Il s'aperçut aussi qu'un piédestal plus grand que tous les autres se dressait au centre de cette bizarre ligne courbe dessinée par l'ensemble, ligne qui n'était ni semi-circulaire, ni ellipsoïdale, ni parabolique, ni hyperbolique. Il devina que ce piédestal était le propre trône du guide. Marchant et grimpant d'une façon difficilement définissable, Carter prit possession de son siège et, tandis qu'il était en train de le faire, il vit que le guide s'était lui-même assis.

Petit à petit apparut un objet, un objet que tenait, accroché aux replis de sa robe, le Très Ancien, comme pour le présenter à la vue (ou à ce qui correspondait à la vue) de ses compagnons voilés. C'était une sphère de grande dimension (ou une apparence de sphère) faite d'un obscur métal iridescent. À l'instant où le guide plaçait cet objet devant lui, une vague et pénétrante impression de son s'éleva puis retomba suivant des intervalles qui semblaient obéir aux lois d'un rythme bien qu'ils ne correspondissent à aucun rythme terrestre. On aurait dit qu'un chant s'élevait, ou tout au moins ce qu'une imagination humaine eût pu prendre pour un chant. L'apparence de sphère commença dès lors à s'illuminer et ce fut comme si elle brillait au cœur des vibrations d'une lumière froide d'une couleur incatalogable. Carter constata que les clignotements obéissaient au même rythme occulte que le chant. Toutes les formes qui, sur les

piédestaux, portaient mitres et sceptres, se mirent à se balancer légèrement suivant le même rythme inexplicable tandis que des nimbes d'une lumière indéfinissable ressemblant à celle de la quasi-sphère jouaient autour de leurs têtes voilées.

L'hindou arrêta son récit et regarda avec curiosité la grande horloge en forme de cercueil, ses quatre aiguilles et son cadran couvert de hiéroglyphes, tout en écoutant le tic-tac insensé qui ne suivait aucun rythme connu sur cette Terre.

— Vous, Mr. de Marigny, dit-il soudain à son hôte érudit, vous n'avez pas besoin d'être instruit du rythme particulièrement étrange selon lequel les Formes encapuchonnées chantaient et saluaient sur leurs piliers hexagonaux. Vous êtes le seul, en Amérique, qui ait eu un avant-goût de l'Extension transdimensionnelle. Je suppose que cette horloge vous vient de ce pauvre Harley Warren, le voyant. Il disait qu'il était le seul homme vivant à avoir pénétré dans Yian-Ho, cité interdite et terrible, héritage secret de ce Leng, démon vieux d'une éternité, et à en avoir rapporté certains objets. Dois-je m'étonner du nombre de secrets redoutables que vous connaissez ? Si mes études et mes rêves sont exacts, c'est le propre de ceux qui en savent beaucoup sur la Première Porte, mais laissez-moi continuer mon récit.

— À la longue, continua le swami, le balancement et l'impression de chant cessèrent et les nimbes brillants s'éteignirent autour des têtes à présent baissées, immobiles, tandis que les Formes voilées dégringolaient de leurs piédestaux. La quasi-sphère, cependant, continuait à vibrer au sein d'une lumière inexplicable. Carter se rendit compte que les Anciens retournaient au sommeil au sein duquel ils reposaient quand il les avait vus pour la première fois et il se demanda, émerveillé, de quels rêves cosmiques avait bien pu les tirer sa venue. La vérité pénétra lentement son esprit : cet étrange chant rituel était une instruction, le Très Ancien l'avait utilisé pour introduire ses compagnons dans une nouvelle catégorie du sommeil propre à leur donner des rêves capables d'ouvrir l'Ultime Porte pour laquelle la clé d'argent servait de passeport. Il comprit que dans l'abîme de ce profond sommeil les Anciens contemplaient l'insondable immensité des mondes extérieurs et absolus et qu'ils accomplissaient ainsi ce que sa présence leur avait demandé.

Le guide ne partageait pas ce sommeil mais semblait donner encore des instructions par une voie subtile qui ne nécessitait aucun son. Il était certainement en train d'implanter dans l'esprit de ses compagnons l'image des choses dont il voulait qu'ils rêvent. Carter eut conscience qu'à l'instant où chacun des Anciens se représenterait l'image prescrite naîtrait le germe d'une manifestation visible à ses yeux terrestres.

Quand les rêves de toutes les Formes auraient atteint une unité, cette manifestation apparaîtrait et tout ce qu'il demanderait se matérialiserait par cristallisation. Il avait assisté à des phénomènes semblables sur terre, aux Indes, où la volonté combinée et projetée d'un cercle d'adeptes peut faire s'incarner une pensée en une substance tangible, et dans cette Atlaanât écrasée par les âges dont peu de gens osent parler.

Qu'était l'Ultime Porte et comment la franchir, Carter ne le savait au juste, mais la sensation d'un intense espoir l'emplissait. Il avait conscience de posséder un corps bizarre et de tenir dans sa main la clé d'argent. Les hautes masses de pierres qui se dressaient en face de lui semblaient lisses comme un mur dont le centre attirerait irrésistiblement ses regards. Il sentit soudain que le courant mental qui l'unissait au Très Ancien venait de s'arrêter.

Dès la première minute, Carter comprit à quelle terrifiante ampleur mentale et physique pouvait atteindre pareil silence. Les premiers temps de sa quête de rêve n'avaient jamais manqué de s'animer de quelque rythme perceptible, tout au moins de la pulsation faible et mystérieuse de l'extension dimensionnelle de la Terre, mais, maintenant, le glacial silence des abîmes semblait envelopper chaque chose. Malgré les appels qu'il faisait à son corps, sa respiration elle-même demeurait inaudible tandis que l'éclat de la quasi-sphère d'UMR-AT-TAWIL était devenu fixe, sans vibrations et comme pétrifié. Un nimbe éclatant bien plus brillant qu'aucun de ceux qui jouaient autour des têtes des Formes flamboyait comme glace au-dessus du crâne voilé du terrible Guide.

Un vertige assaillit Carter et son sens de l'orientation s'égara mille fois. Les bizarres lumières semblaient posséder la qualité des plus impénétrables ténèbres amassées au-dessus des ténèbres, tandis que tout autour des Anciens, toujours pétrifiés sur leurs trônes pseudo-hexagonaux, planait un air qui donnait l'impression du plus stupéfiant éloignement. Il se sentit alors transporté lui-même au sein d'incommensurables profondeurs, où des vagues de chaleur parfumée venaient clapoter contre son visage. C'était comme s'il eût flotté dans une mer torride teintée de rose ; une mer enivrante dont les vagues se brisaient écumantes sur des rivages de feu. Une grande frayeur le saisit quand il entrevit cette immense étendue de mer houleuse clapotant contre de si lointains rivages. Mais ce temps de silence fut brisé – la houle lui parlait dans un langage qui n'était composé ni de sons physiques, ni de mots articulés.

« L'homme de vérité est par-delà le Bien et le Mal », psalmodiait une voix qui n'était pas une voix. « L'Homme de Vérité a atteint l'Unité. L'Homme de Vérité a appris que l'illusion est l'unique réalité et que la substance est le grand imposteur. »

Et maintenant dans cette levée de maçonnerie vers laquelle ses yeux avaient été si irrésitiblement attirés, apparaissait l'ébauche d'un arc de voûte titanesque semblable à celui qu'il pensait avoir deviné, si longtemps auparavant, dans cette grotte intérieure qui s'ouvrait sur la lointaine et irréelle surface de la Terre tridimensionnelle. Il devina qu'il avait utilisé la clé d'argent, la maniant en accord avec un rituel instinctif et inné étroitement parent de celui qui avait ouvert la Première Porte. Cette mer mi-vermeille qui clapotait contre ses joues (il en prenait conscience) n'était ni plus ni moins que la masse adamantine du mur solide cédant à son incantation et au tourbillon d'images dont les Anciens avaient aidé son incantation. Guidé encore par l'instinct et par une détermination aveugle, il glissa en avant, à travers l'Ultime Porte.

IV

La progression de Randolph Carter à travers cette masse de maçonnerie cyclopéenne ressemblait à une vertigineuse plongée à travers l'infini des gouffres interstellaires. Il fut pénétré par l'immense douceur de ces vagues divines et triomphantes venues d'une énorme distance. Il perçut le bruissement des grandes ailes et crut entendre un bruit semblable au murmure et au balbutiement d'êtres étrangers à la Terre et au système solaire. Jetant un coup d'œil en arrière, il vit que se dressaient, non pas une seule porte, mais une infinité de portes, et, devant certaines d'entre elles, hurlaient des Formes dont il n'essaya pas de se souvenir.

Soudain, il ressentit alors une terreur plus grande que celle qu'aucune des Formes aurait pu lui inspirer – une terreur qu'il ne pouvait fuir parce qu'elle faisait partie de lui-même. Le passage de la Première Porte lui avait enlevé un peu de son équilibre et lui avait fait douter de son apparence physique et de ses relations avec les objets qui l'entouraient mais il n'avait pas altéré son sens de l'unité. Randolph Carter était resté Randolph Carter, un point fixe dans le bouillonnement dimensionnel. Par-delà l'Ultime Porte, il comprenait à présent, dans un éclair de frayeur destructrice, qu'il n'était pas une seule personne mais une foule de personnes.

Il était au même instant présent en de multiples lieux. Sur Terre, le 7 octobre 1883, dans l'apaisante lumière du soir, un petit garçon nommé Randolph Carter quittait la Tanière du Serpent, dévalait la pente rocheuse et, à travers le verger aux rameaux tordus, gagnait la maison de son oncle Christopher, bâtie dans les collines au-delà d'Arkham. Pourtant, toujours au même instant qui, l'on ne sait comment, se situait en l'année terrestre 1928, une ombre pâle, ayant droit elle aussi au nom de Randolph Carter, s'asseyait parmi les Anciens, dans l'extension transdimensionnelle de la Terre. Ici, dans les abîmes cosmiques, qui se creusent, illimités et inconnus, par-delà

l'Ultime Porte, il y avait aussi un troisième Randolph Carter. Ailleurs, dans un chaos de mondes dont la multiplicité monstrueuse et sans fin le jeta au bord de la folie, s'agitait une foule confuse et innombrable d'êtres qui, il le savait, étaient tout autant lui-même que ce soi dans lequel il était maintenant présent par-delà l'Ultime Porte.

Des « Carter », il en voyait à travers tous les siècles connus ou présumés de l'histoire de la Terre, et à des âges plus reculés de l'entité terrestre dépassant toute connaissance, toute intuition et toute vraisemblance ; des « Carter », de forme à la fois humaine et non humaine, vertébrée et invertébrée, animale et végétale, douée de conscience et privée de conscience, et même des « Carter » n'ayant rien de commun avec la vie terrestre mais se mouvant contre toutes les règles de la raison, sur des arrière-plans de planètes, de galaxies et de systèmes appartenant à d'autres continuums cosmiques. Il voyait les spores de la vie éternelle en train de dériver de monde en monde, d'univers en univers et ces spores aussi étaient lui. Quelques-unes de ses visions lui rappelaient des rêves (simultanément indistincts et éclatants, soudains et persistants) qu'il avait eus, tout au long des années, depuis qu'il avait, pour la première fois, commencé à rêver et, parmi ces visions, certaines le hantaient et le fascinaient de façon horrible comme si elles lui eussent été familières, ce qu'aucune logique terrestre n'eût pu expliquer.

S'en étant rendu compte, Randolph Carter chancela, étreint par une horreur suprême – une horreur telle que l'idée même ne lui en avait pas été suggérée par cette autre horreur qui l'avait saisi au comble de la nuit hideuse où il s'était aventuré avec Harley Warren dans une nécropole ancienne et abhorrée et en avait seul réchappé. Aucune mort, aucune sentence de mort, aucune extrême angoisse ne peut se comparer à l'excès de désespoir qui le submergea à la pensée d'avoir perdu son identité. S'enfoncer dans le néant ouvre un oubli paisible, mais être conscient de son existence et savoir, cependant, que l'on n'est plus un être défini, distinct des autres êtres – que l'on n'a plus un soi – voilà le sommet indicible de l'épouvante et de l'agonie.

Il savait qu'un Randolph Carter, de Boston, avait existé, il ne pouvait pourtant savoir au juste si c'était lui, fragment ou facette d'entité au-delà de l'Ultime Porte, ou quelque autre qui avait été ce Randolph Carter. Son soi avait été détruit et, malgré cela, grâce à quelque faculté inimaginable, il avait également conscience d'être une légion de soi – si toutefois, en ce lieu où la moindre notion d'existence individuelle était supprimée, pouvait survivre encore une aussi singulière chose qu'un il. C'était comme si son corps avait été brusquement transformé en l'une de ces effigies munies de membres et de têtes multiples que l'on trouve sculptées dans les temples de l'Inde. Dans une tentative insensée, il contemplait cet agglomérat essayant de séparer son corps originel de tout ce qui lui avait été ajouté – si toutefois (ô comble d'horreur) il

pouvait exister un corps originel distinct de ces incarnations multiples.

Pendant ces terrifiantes réflexions, le fragment de Randolph Carter qui avait dépassé l'Ultime Porte, fut arraché à ce qui semblait être le nadir de l'horreur pour être jeté dans les noirs abîmes d'une horreur encore plus profonde et, cette fois, cela venait très nettement de l'intérieur – c'était une force, une sorte de personnalité qui, brusquement, lui faisait face, l'entourait et s'emparait de lui et qui, tout en s'intégrant à sa propre présence, coexistait à toutes les éternités et était contiguë à tous les espaces. Il n'y avait pas de manifestation visible mais la perception de cette entité et la redoutable combinaison des concepts de situation, d'identité et d'infinité lui communiquaient une terreur paralysante. Cette terreur dépassait de loin toutes celles dont, jusque-là, les multiples facettes de Carter avaient osé soupçonner l'existence.

En face de ce redoutable prodige, le fragment Carter oublia l'horrible anéantissement de son individualité. Cette entité était un tout en un et un en tout, un être à la fois infini et limité qui n'appartenait pas seulement à un continuum d'espace-temps, mais faisait partie intégrante de l'ultime essence motrice du maelström éternel des forces de vie, de l'ultime maelström sans limites qui dépasse aussi bien les mathématiques que l'imagination. Cette entité était peut-être celle que certains cultes secrets de la Terre nomment à voix basse YOG-SOTOTH, et qui, sous d'autres noms, fut une déité. Les crustacés de Yuggoth l'adorent comme celui de l'au-delà et les esprits vaporeux des nébuleuses spirales le désignent par un signe intranscriptible. En un éclair, le fragment Carter prit conscience de la superficialité et de l'insuffisance de toutes ces conceptions.

L'ÊTRE s'adressait maintenant au fragment Carter au moyen de prodigieuses vagues qui déferlaient, brûlaient et tournaient, une concentration d'énergie qui anéantissait son récepteur avec une violence presque impossible à supporter et qui, par son rythme extraterrestre, était comparable au mystérieux balancement des Anciens et aux clignotements des lumières démoniaques rencontrées dans cette déconcertante région qui s'étend par-delà la Première Porte. Ce fut comme si des soleils, des mondes et des univers avaient convergé en un point dont ils auraient conspiré d'anéantir la véritable position dans l'espace par un choc d'une furie irrésistible. Devant une grande terreur, une plus petite s'atténue et les vagues brûlantes semblèrent, on ne sait comment, isoler le Carter qui était par-delà l'Ultime Porte de son infinité de doubles, lui restituer son état initial et l'illusion de son identité. Au bout d'un certain temps, Carter commença à traduire le langage des vagues en discours compréhensible et le sentiment d'horreur et d'oppression déclina. L'épouvante se mua en simple crainte respectueuse et ce qui lui avait semblé démoniaque et anormal lui parut dès lors ineffable et majestueux.

« Randolph Carter, semblaient dire les vagues, les Anciens, mes représentants sur l'extension de votre planète, vous ont envoyé à moi parce que vous êtes celui qui, retourné récemment aux basses terres du rêve, ne s'en est pas contenté mais s'est élevé avec la plus grande liberté jusqu'à des désirs et des aspirations plus nobles et plus grands. Vous vouliez remonter l'Oukranos doré, rechercher les cités ivoirines et oubliées qui se dressent dans le Kled lourd d'orchidées et régner sur le trône d'opale d'Ilek-Vad, cette ville dont les tours fabuleuses et les dômes innombrables s'élancent majestueusement vers l'unique étoile rouge d'un firmament étranger à votre Terre et à toute matière. Maintenant que vous avez franchi les deux portes, vous souhaitez faire des découvertes bien plus élevées. Vous ne voudriez plus passer comme un enfant d'une vision désagréable à un rêve complaisant, mais vous voudriez vous enfoncer comme un homme dans l'ultime secret qui gît par-delà toutes les visions et tous les rêves.

» Ce que vous poursuivez, je l'estime bon. Je suis prêt à accorder ce que je n'ai jamais accordé que onze fois à des êtres de votre planète et cinq fois seulement à ceux que vous appelez des hommes ou à des êtres qui leur ressemblaient. Je suis prêt à vous montrer l'Ultime Mystère. Le regarder détruit un esprit faible. Pourtant, avant que vous ne contempliez ce dernier et premier des secrets, vous pouvez encore choisir en toute liberté et retourner, si vous le désirez, à travers les deux portes : le Voile demeurera intact devant vos yeux. »

V

Un arrêt soudain dans le flux des vagues fit retomber Carter frissonnant et terrifié dans un silence plein de désolation. L'immensité du Vide le pressait de partout, mais il savait que l'ÊTRE était encore là, présent. Au bout d'un moment, Carter pensa des mots dont il transmit la substance mentale à l'abîme :

« J'accepte. Je ne reculerai pas. »

Les vagues à nouveau l'enveloppèrent et il comprit que l'Être avait entendu. L'Esprit infini faisait maintenant descendre sur lui un flot de connaissance et des visions nouvelles s'ouvraient qui le préparaient à une telle compréhension du cosmos que jamais il n'avait espéré en avoir de semblable. Il apprenait combien est enfantine et limitée la notion d'un monde à trois dimensions. Il apprenait qu'il existe quantité d'autres directions outre celles connues d'avant, d'arrière, de haut, de bas, de droite et de gauche. Il découvrait l'insignifiance et la futile vanité des petits dieux terrestres, la mesquinerie toute humaine de leurs passions et de leurs rapports, leurs rages, leurs

amours, leurs haines et leurs désirs. Il découvrait leur soif insatiable d'honneurs et de sacrifices, leurs manies d'exiger des croyances contraires à la nature et à la raison.

Tandis que la plupart de ces découvertes d'elles-mêmes se traduisaient en mots dans l'esprit de Carter, il semblait que des sens inconnus lui en transmissent d'autres. Peut-être avec ses yeux et peut-être avec son imagination il se rendait compte qu'il se trouvait dans une région aux dimensions inconcevables pour un œil et un cerveau humains. Au sein des ombres méditantes de ce qui d'abord avait été un tourbillon de puissance et puis un vide illimité, il distinguait à présent un maelström de forces créatrices qui étourdissait ses sens. Du haut de quelque point de vue inimaginable, il dominait de prodigieuses formes dont les multiples extensions dépassaient toutes les idées de taille, de limite et d'être que son esprit, malgré une vie d'études occultiques, avait été jusqu'alors capable de saisir. Il commençait vaguement à comprendre pourquoi il pouvait, au même instant, exister un petit garçon du nom de Randolph Carter, en 1883, dans la ferme d'Arkham, une forme vaporeuse sur le pilier presque hexagonal dans la contrée qu'ouvrait la Première Porte, ce fragment d'être, maintenant face à face, dans l'abîme sans limites, avec la PRÉSENCE, et tous ces autres « Carter » dont son imagination et sa perception avaient reçu l'image.

Les vagues accrurent alors leur puissance et cherchèrent à perfectionner son entendement lui découvrant sous un jour raisonnable l'entité multiforme dont son actuel fragment n'était qu'une infime partie. Elles lui apprirent que chaque figure dans l'espace n'est que le résultat de l'intersection, par un plan, de quelque figure correspondante et de plus grande dimension – tout comme un carré est la section d'un cube et un cercle la section d'une sphère. De la même façon le cube et la sphère, figures à trois dimensions, sont la section de formes correspondantes à quatre dimensions que les hommes ne connaissent qu'à travers leurs conjectures ou leurs rêves. À leur tour, ces figures à quatre dimensions sont la section de formes à cinq dimensions et ainsi de suite, en remontant jusqu'aux hauteurs inaccessibles et vertigineuses de l'infinité archétypique. Le monde des hommes et des dieux des hommes n'est que la phase infinitésimale d'un phénomène infinitésimal – la phase tridimensionnelle de ce minuscule univers clos par la Première Porte où UMR-AT-TAWIL inspire les rêves des Anciens. Bien que les hommes saluent leur terre du nom de réalité et flétrissent de celui d'irréalité la pensée d'un univers originel aux dimensions multiples, c'est, en vérité, exactement l'inverse. Ce que nous appelons substance et réalité est ombre et illusion et ce que nous appelons ombre et illusion est substance et réalité.

Le temps, dirent encore les vagues, est immobile et sans commencement ni fin, qu'il ait un mouvement et soit cause de changement est une illusion. En fait, cela même est

une véritable illusion, car, excepté pour la vue étroite des êtres vivant sur des mondes aux dimensions limitées, il n'existe pas des états tels que le passé, le présent et le futur. Les hommes n'ont l'idée du temps qu'à cause de ce qu'ils appellent le changement, mais cela aussi est une illusion. Tout ce qui a été, est et sera existe simultanément.

Ces révélations lui furent faites avec une si divine solennité qu'elles le laissèrent incapable de douter. Bien qu'elles dépassent presque sa compréhension, il pressentit que leur vérité devait se vérifier à la lumière de l'Ultime réalité cosmique, car celle-ci donne un démenti à toutes les perspectives locales et à toutes les vues partielles et étroites. Carter était assez familiarisé avec les spéculations profondes pour s'être libéré de l'esclavage des conceptions locales et partielles, d'ailleurs, sa quête tout entière n'avait-elle pas été basée sur la croyance dans l'irréalité du local et du partiel ?

Les vagues reprirent après un arrêt impressionnant, expliquant que les habitants des zones à trois dimensions appellent changement ce qui, tout simplement, n'est qu'une fonction de leur conscience considérant le monde extérieur à partir de divers angles cosmiques. C'est ainsi que les Formes obtenues en sectionnant un cône semblent varier selon l'angle de la section : elles sont cercle, ellipse, parabole ou hyperbole selon cet angle sans qu'il se produise, cependant, de changement dans le cône lui-même. De la même façon, les aspects immuables de la réalité infinie semblent changer selon l'angle cosmique du regard. Les faibles êtres habitant les mondes intérieurs sont esclaves de cette variété d'angles de conscience depuis qu'à de rares exceptions près ils ne peuvent apprendre à les contrôler. Seul, un petit nombre d'hommes, instruits des mystères interdits, est parvenu à ce contrôle, conquérant ainsi le temps et le changement. Par contre, les entités qui vivent par-delà les portes commandent à tous les angles et peuvent voir à volonté soit les myriades de facettes du cosmos dans une perspective fragmentaire soumise au changement soit, en dehors de toute perspective, sa totalité sans changement.

Tandis que les vagues s'arrêtaient à nouveau, Carter commença faiblement et non sans terreur, à comprendre l'ultime retour de cette énigmatique perte de son individualité qui, tout d'abord, l'avait tellement horrifié. Son intuition fit la synthèse des fragments de connaissance qui lui avaient été révélés et, ce faisant, le rapprocha de plus en plus de la compréhension totale du secret. Il devina qu'une grande partie de cette révélation terrifiante – le partage de son *ego* entre une infinité de doubles terrestres – l'aurait saisi dès le passage de la Première Porte si la magie d'UMR-AT-TAWIL ne l'en avait préservé afin de lui permettre d'user avec précision de la clé d'argent pour ouvrir l'Ultime Porte. Anxieux d'une connaissance plus précise, il émit

des vagues de pensée demandant quelles relations existaient exactement entre ses diverses facettes – entre le fragment qui, à présent, avait passé l'Ultime Porte, le fragment, qui par-delà la Première Porte, siégeait encore sur le piédestal quasi hexagonal, le petit garçon de 1883, l'homme de 1928, les nombreux ancêtres qui avaient composé son hérédité et l'unité de son *ego* et les innommables habitants d'autres mondes et d'autres éternités qu'un premier hideux éclair d'Ultime perception avait identifiés avec lui. Lentement, en réponse, les vagues de l'ÊTRE s'animèrent, essayant de simplifier ce qui dépassait presque les facultés d'entendement d'un esprit terrestre.

Toutes les lignées issues d'êtres appartenant aux dimensions limitées continuèrent les vagues, toutes les phases de croissance de chacun de ces êtres ne sont que les manifestations d'un être archétypique et éternel habitant dans un espace extérieur à toute dimension. Chaque être localisé fils, père, grand-père et ainsi de suite – et chaque phase de l'existence individuelle : petit enfant, enfant, adolescent, homme – ne sont que les phases infinies de ce même être archétypique et éternel, phases causées par une variation dans la position de l'angle du plan de conscience par rapport à cet être archétypique. Randolph Carter à tous les âges, Randolph Carter et tous ses ancêtres à la fois humains et pré-humains, terrestres et pré-terrestres, ne sont tous que les phases d'un « Carter » ultime et éternel qui vit en dehors de l'espace et du temps – ne sont que de fantomatiques projections uniquement différenciées par les angles selon lesquels le plan de conscience coupe l'éternel archétype.

Un léger changement d'angle peut transformer le savant d'aujourd'hui en l'enfant d'hier ; peut transformer Randolph Carter en ce sorcier, Edmund Carter qui s'enfuit de Salem en 1692 pour gagner les collines par-delà Arkham, ou ce Pickman Carter, qui, en 2169, usera d'étranges stratagèmes pour repousser les hordes mongoles venues d'Australie. Le même changement peut transformer un « Carter » humain en l'une de ces entités immémoriales qui ont habité la primitive Hyperborée et adoré le noir et changeant Tsathoggua après s'être enfuies de Kythanil, la double planète qui, autrefois, gravitait autour d'Arcturus. Le même changement peut transformer un « Carter terrestre » en l'un de ces ancêtres plus ancien dont nous soupçonnons à peine la forme et qui habitait Kythanil elle-même ; en l'une de ces créatures encore plus anciennes qui vivaient sur Stronti, planète transgalactique ; en l'une de ces consciences vaporeuses à quatre dimensions qui se mouvaient dans un autre continuum d'espace-temps ou bien en l'un de ces cerveaux végétaux qui, dans le futur, peupleront une comète radioactive et sombre d'une orbite inconcevable – et ainsi de suite, dans le cycle cosmique sans fin.

Les archétypes, disaient les vibrations des vagues, peuplent l'Ultime abîme – sans

formes, ineffables et seulement pressentis par quelques-uns des rêveurs habitant le monde des basses dimensions. Leur chef est, en personne, l'ÊTRE en train de parler, et cet ÊTRE en vérité… *est le propre archétype de « Carter ».* Le zèle jamais rassasié de Randolph et de tous ses ancêtres dans la quête des secrets cosmiques interdits est le résultat naturel de cette filiation avec le SUPRÊME ARCHÉTYPE. Dans chaque monde, tous les grands magiciens, tous les grands penseurs et tous les grands altistes en sont les diverses facettes.

Presque anéanti par une crainte mêlée d'une terrible joie, la conscience de Randolph Carter rendit hommage à cette ENTITÉ transcendante dont il était issu. Comme les vagues s'arrêtaient à nouveau, il médita dans le profond silence, pensant à d'étranges hommages, de plus étranges questions et d'encore plus étranges requêtes. De bizarres concepts flottaient contradictoirement dans son cerveau ébloui par des visions extraordinaires et des révélations imprévues. Il lui vint à l'esprit que, si ces découvertes étaient littéralement vraies, il pourrait personnellement visiter tous ces âges infiniment distants et toutes ces contrées de l'univers qu'il n'avait jusqu'ici connus qu'en rêve, mais pourrait-il commander que la magie changeât l'angle de son plan de conscience ? La clé d'argent ne pourrait-elle suppléer la magie ? Ne l'avait-elle pas transformé, lui, un homme de 1928, en un enfant de 1883, puis, ensuite, en quelque chose qui était tout à fait hors du temps ? Singulièrement, malgré son apparente absence de corps actuelle, il s'aperçut qu'il avait encore avec lui la clé.

Tandis que se prolongeait le silence, Randolph Carter émit les pensées et les questions qui l'assaillaient. Il comprit que, dans cet ultime abysse, il était équidistant de chaque facette de son archétype – humaine ou non humaine, terrestre ou extraterrestre, galactique ou transgalactique – et c'est avec une curiosité fiévreuse qu'il inspecta les autres phases de son être, spécialement ces phases qui, dans l'espace et le temps, étaient les plus éloignées de 1928 ou qui, avec persistance, avaient hanté ses rêves d'un bout à l'autre de sa vie. Il devina que son ENTITÉ archétypique pouvait à volonté, en changeant son plan de conscience, l'envoyer personnellement dans chacune de ces phases du lointain passé et, malgré les découvertes qui, déjà, l'avaient illuminé, il brûlait d'atteindre cette plus intense découverte : marcher avec son corps à travers les paysages grotesques ou incroyables que les visions de ses nuits lui avaient fragmentairement révélés.

Il interrogeait, sans intention définie, la PRÉSENCE, afin d'accéder à un monde pâle et fantastique dont les cinq soleils multicolores, les constellations magiques, les vertigineux rochers noirs couverts de coquillages, les habitants griffus au groin de tapir, les bizarres tours de métal, les souterrains secrets et les mystérieux cylindres volants s'étaient maintes et maintes fois imposés à ses rêves. Ce monde, pressentait-il,

était le seul qui, dans tout le cosmos concevable, fût en contact avec les autres et il était impatient d'explorer les visions dont il avait entrevu le commencement et de s'embarquer à travers l'espace vers ces mondes encore plus lointains avec lesquels les habitants griffus à groin de tapir entretenaient des relations. Il n'avait plus le temps d'avoir peur. Comme en toutes les crises de sa vie, une intense curiosité cosmique triomphait de tout le reste.

Quand les vagues reprirent leurs imposantes pulsations, Carter sut que sa terrible requête était exaucée. L'ÊTRE lui parlait des golfes nuiteux qu'il aurait à traverser, de la quintuple étoile inconnue, brillant dans une galaxie insoupçonnée, autour de laquelle gravitent des mondes étrangers et des choses horribles et inférieures contre lesquelles combat perpétuellement la race griffue à groin de tapir. Il apprit aussi de combien l'angle de son plan de conscience personnel et l'angle de son plan de conscience en rapport avec les éléments de l'espace-temps de sa recherche devaient être simultanément inclinés afin de réintégrer dans un monde la facette-Carter qui l'avait habité.

La PRÉSENCE l'avertit de faire confiance à ses symboles si jamais il désirait revenir des mondes éloignés et étrangers qu'il avait choisis et il émit une impatiente approbation assuré que la clé d'argent, qu'il sentait avec lui et dont il savait qu'elle l'avait réintégré à la fois dans le monde et le plan personnel en le renvoyant en arrière en 1883, contenait les symboles en question. L'ÊTRE, saisissant l'occasion de son impatience, lui signifiait à présent son pressant désir de le voir accomplir son monstrueux envol. Les vagues cessèrent brusquement et survint alors un temps de passagère tranquillité empli d'une indicible et redoutable attente.

Ensuite, sans avertissement, éclatèrent un ronflement et un énorme bruit de tambour qui s'enflèrent en un terrifiant coup de tonnerre. Une fois de plus, Carter se sentit le point focal d'une intense concentration d'énergie qui le frappait, le martelait et le brûlait insupportablement dans le rythme maintenant familier de l'espace extérieur et qu'il ne pouvait qualifier autrement que d'explosante chaleur d'une étoile incandescente, ou de froid absolument pétrifiant de l'Ultime abîme. Des bandes et des raies de couleur entièrement étrangères à notre spectre jouaient et s'entrelaçaient devant lui, tandis qu'il prenait conscience de la terrifiante rapidité de son déplacement. Il eut la fugitive vision d'une forme assise, seule, sur un trône nuageux se rapprochant plus que d'aucune autre de l'apparence hexagonale…

VI

L'hindou arrêta un instant son récit et vit que Marigny et Phillips l'observaient attentivement tandis qu'Aspinwall l'ignorait délibérément et fixait ostensiblement les yeux sur les papiers qui se trouvaient devant lui. Le rythme infernal de l'horloge en forme de cercueil prit une signification nouvelle et de mauvais augure en même temps que les vapeurs, provenant des trépieds négligemment alimentés, faisaient onduler des formes inexplicables et fantastiques qui se combinaient de façon troublante aux figures et aux dessins grotesques qui semblaient s'animer sur les tapisseries. Le vieux nègre qui les avait accrochées sur les murs était sorti – peut-être la perception d'une tension grandissante l'avait-elle effrayé et chassé de la maison. Une hésitation comme pleine d'excuses entravait l'hindou qui résumait son récit d'une voix qui semblait bizarrement peiner tout en s'exprimant pourtant dans un langage courant :

— Sans doute avez-vous trouvé l'histoire des êtres de l'abîme difficilement admissible, les phénomènes tangibles et matériels que nous allons rencontrer plus avant seront encore plus difficiles à croire, les merveilles sont doublement incroyables, quand, les ramenant des régions incertaines de la réalité du rêve, on les introduit dans un monde à trois dimensions. Je n'essaierai pas de vous rapporter tout, cela composerait un récit très différent. Je ne vous raconterai que l'essentiel de ce que vous devez absolument connaître.

Carter, après ce tourbillon final de rythme démoniaque et polychromatique, avait compris de lui-même en quoi consistait son vieux rêve insistant. Comme en de nombreuses nuits passées, il marchait sous l'éclat d'un soleil aux diverses couleurs, au milieu d'une multitude d'êtres griffus aux groins de tapir, à travers les rues d'un labyrinthe construit avec un métal inconnu. Baissant les yeux, il s'aperçut que son corps ressemblait à celui des autres êtres : rugueux, en partie squameux, curieusement articulé à la manière de celui des insectes sans être cependant dépourvu d'une certaine ressemblance caricaturale avec la silhouette humaine. Bien que tenue par une griffe horrible, la clé d'argent était encore en sa possession.

Un moment plus tard, la sensation de rêve s'évanouit et il se trouva dans la situation d'un rêveur éveillé de son rêve. L'Ultime abîme – l'être – l'entité d'une race absurde et étrangère appelaient Randolph Carter vers un monde futur qui, pourtant, n'existait pas encore, un monde, la planète Yaddith, où quelques-uns des phénomènes du passé hantaient les rêves sans cesse renouvelés et persistants du magicien Zkauba. Ces rêves étaient trop persistants, ils se mêlaient à ses obligations, s'entrelaçaient aux sortilèges qu'il devait opérer pour maintenir les effroyables bholes au fond de leurs terriers : ils commençaient à embrouiller ses souvenirs des innombrables mondes réels qu'il avait

visités dans ses scaphandres de lumière. Maintenant ils se matérialisaient presque, ce qui jamais ne s'était produit auparavant. Cette pesante clé d'argent qu'il tenait dans sa griffe droite était la reproduction exacte d'une image dont il avait rêvé : elle ne pouvait rien signifier de bon. Il devait se reposer, réfléchir et consulter les tablettes de Nhing pour aviser sur la conduite qu'il aurait à tenir. Franchissant un mur de métal par un passage situé loin des lieux où s'agglomérait la foule, il entra dans son appartement et s'approcha des rayons sur lesquels étaient rangées les tablettes.

Sept fractions de jour plus tard, Zkauba s'accroupit sur son prisme effrayé et à demi désespéré car la vérité qu'il avait découverte lui révélait une nouvelle série d'affligeants souvenirs. Jamais plus il ne pourrait connaître la paix que lui donnait le sentiment d'être une entité. De tout temps et en tout espace, il était double : Zkauba, le magicien de Yaddith, dégoûté à la pensée du repoussant mammifère terrestre nommé Carter qu'il devait devenir et qu'il avait été et Randolph Carter, de Boston, cité de la terre, frisonnant de terreur à la pensée de la chose griffue munie d'un groin qu'il avait été autrefois et qu'à nouveau il était redevenu.

Les unités de temps passent sur Yaddith, croassa le swami – dont la voix laborieuse commençait à montrer des signes de fatigue – et sont en elles-mêmes une histoire qui ne peut être racontée en un bref exposé. Il y eut des voyages à Stronti, à Mthura, à Kath et en d'autres mondes encore, dans les vingt-huit galaxies accessibles aux scaphandres de lumière des créatures de Yaddith. Il y eut des voyages aller et retour à travers des éternités à l'aide de la clé d'argent et des divers symboles connus des magiciens de Yaddith. Il y eut de hideux combats contre les bholes blanchâtres et visqueux dans les tunnels primitifs qui criblent la planète. Il y eut des séances de lecture pleines de crainte respectueuse dans les bibliothèques où s'entassait l'ensemble des connaissances de dix mille univers vivants ou morts. Il y eut des discussions passionnées avec d'autres esprits de Yaddith, notamment l'Archi-Ancien Buo. Zkauba ne raconta à personne ce qui lui était arrivé mais, quand se levait au plus haut de sa conscience la facette-Carter, il étudiait tous les moyens possibles de retourner sur terre et dans sa forme humaine s'essayant, désespérément, avec les bizarres organes de sa gorge si peu aptes à cela, à pratiquer le langage des hommes.

La facette-Carter apprit bientôt avec horreur que la clé d'argent était incapable d'assurer son retour à la forme humaine. Cette clé, comme il le déduisait trop tard de ses souvenirs, de ses rêves et des connaissances traditionnelles de Yaddith, avait été fabriquée sur Terre, en Hyperborée. Elle n'avait de pouvoir que sur les angles personnels de conscience des êtres humains. Elle pouvait modifier l'angle planétaire et, à volonté, envoyer celui qui l'utilisait à travers le temps dans un corps inchangé. Un sortilège lui avait été ajouté, donnant les pouvoirs sans limites qui, autrement, lui

manquaient, mais ce sortilège était, lui aussi, une découverte humaine – particulière à une région de l'espace et à elle entièrement réservée – que les magiciens de Yaddith ne pouvaient refaire pour leur compte. Elle avait été consignée sur l'indéchiffrable parchemin qui reposait avec la clé d'argent dans le coffret hideusement sculpté, et Carter se lamentait amèrement de l'avoir laissé derrière lui. L'ÊTRE de l'abîme, maintenant accessible, l'avait prévenu de faire totalement confiance aux symboles qu'il emportait, il avait certainement pensé qu'il ne manquait d'aucun.

Le temps passant, il s'efforça, avec de plus en plus de difficultés, d'utiliser les monstrueuses traditions de Yaddith pour trouver un moyen de retourner dans l'abîme vers l'entité omnipotente. Avec le nouveau savoir qu'il avait acquis, il était à peu près capable de déchiffrer le parchemin occulte, mais ce pouvoir, dans les conditions actuelles, n'était qu'ironie pure. Il y eut alors un temps où, quand se levait au plus haut de sa conscience la facette Zkauba, il s'efforçait d'effacer le gênant souvenir de Carter.

De longs espaces de temps s'écoulèrent ainsi – espaces trop longs pour que le cerveau d'un homme puisse les saisir car les habitants de Yaddith ne meurent qu'au bout de très longs cycles. Après plusieurs centaines de révolutions, la facette-Carter sembla gagner sur la facette-Zkauba et put, durant d'immenses périodes, calculer quelle pouvait bien être la distance qui, à travers l'espace et le temps, séparait Yaddith de la Terre des hommes. Les images se brouillaient – elles s'étendaient sur d'incommensurables éternités d'années-lumière – mais les connaissances traditionnelles de Yaddith avaient préparé Carter à les comprendre. Il développa le pouvoir qu'il avait de diriger momentanément ses rêves vers la Terre et apprit, sur notre planète, bien des choses qui, jusqu'alors, lui étaient demeurées inconnues. Il n'arriva pourtant pas à rêver l'indispensable formule recelée par le parchemin oublié.

Il conçut plus tard un extraordinaire plan d'évasion qui commença à se réaliser quand il eut découvert une drogue lui permettant de garder endormie pour toujours la facette-Zkauba. Il pensa alors que ses calculs lui permettraient d'accomplir, avec son scaphandre de lumière, un voyage comme jamais aucun être de Yaddith n'en avait accompli – un voyage *corporel* à travers les éternités indicibles et par-dessus les incroyables étendues galactiques jusqu'au système solaire et jusqu'à la Terre elle-même. Une fois sur terre, bien que doté d'un corps griffu et d'un groin de tapir, il arriverait bien, d'une façon ou d'une autre, à retrouver et à déchiffrer le manuscrit couvert d'étranges hiéroglyphes qu'il avait abandonné près d'Arkham dans sa voiture. À l'aide de ce manuscrit et de la clé, il arriverait bien, aussi, à reprendre sa normale apparence terrestre.

Il n'était pas inconscient des périls de sa tentative. Il savait que, quand il aurait incliné son angle planétaire vers l'éternité voulue (chose impossible à faire pendant qu'il voyageait à travers l'espace), Yaddith serait un monde mort dominé par les bholes triomphants et que son évasion dans son scaphandre de lumière serait sujette à de graves incertitudes. Savait-il, toutefois, jusqu'à quel point il devrait, à la manière d'un fakir, suspendre en lui la vie pour supporter, une éternité durant, la traversée des abîmes insondables ? Il savait aussi que, si son voyage était couronné de succès, il devrait s'immuniser lui-même contre les bactéries et autres conditions terrestres dangereuses pour un corps de Yaddith. Il devrait, en outre, trouver un moyen de simuler sur terre la forme humaine en attendant de pouvoir récupérer et déchiffrer le parchemin pour retrouver son véritable corps, sinon il risquait d'être très certainement découvert et occis par les gens horrifiés devant cette forme qui n'aurait pas dû exister. Il devait aussi emporter un peu d'or – facile à obtenir à Yaddith – qui lui permettrait de survivre pendant le temps de ses recherches.

Les plans de Carter se réalisaient lentement. Il se pourvut d'un scaphandre de lumière d'une résistance sur-normale, capable à la fois de supporter ces prodigieuses transitions de temps et ce vol sans précédent à travers l'espace. Il mit tous ses calculs à l'épreuve et dirigea maintes et maintes fois ses rêves vers la Terre, les forçant à s'approcher le plus possible de l'année 1928. Il réussit merveilleusement dans la pratique de la catalepsie. Il découvrit l'agent bactériologique dont il avait justement besoin et calcula les variations des courants gravitationnels qu'il pourrait utiliser. Il façonna adroitement un masque de cire et un costume flottant capables de le faire passer parmi les hommes pour un être humain et inventa un très puissant sortilège qui tiendrait en respect les bholes au moment où il quitterait la noire et morte Yaddith, reposant au fond de son inconcevable futur. Il n'oublia pas de réunir une bonne provision de drogues – introuvables sur Terre – qui maintiendraient dans son sommeil la facette-Zbauka jusqu'à ce qu'il puisse se dépouiller de son corps de Yaddith. Il n'oublia pas, non plus, une petite réserve d'or pour ses besoins terrestres.

Le jour du départ fut plein d'incertitude et d'appréhension. Carter, sous le prétexte d'un voyage vers Nython, la triple étoile, grimpa jusqu'à la plate-forme d'envol des scaphandres de lumière et se glissa lentement dans sa gaine de métal brillant. Il n'avait que la place d'opérer le rituel de la clé d'argent et, juste à l'instant où il l'opérait, la lévitation de son scaphandre commença lentement. Le jour bascula dans des ténèbres terrifiantes tandis que s'élevait une douleur hideuse et torturante. Le cosmos sembla être ébranlé par la main d'un dieu qui lui était étranger et les constellations dansèrent sur le ciel noir.

Carter perçut aussitôt un nouvel équilibre. Le froid des gouffres interstellaires

mordait l'extérieur du scaphandre, mais il pouvait se voir flotter librement dans l'espace, la construction métallique d'où il avait pris son départ ayant détruit devant lui l'obstacle des années. Au-dessous de lui, le sol grouillait de gigantesques bholes ; et même, tandis qu'il se penchait pour les regarder, l'un d'entre eux se souleva à plusieurs centaines de mètres et dirigea vers lui l'une de ses extrémités visqueuse et décolorée.

Ses sortilèges étaient efficaces et, un moment plus tard, il plongeait sain et sauf loin de Yaddith.

VII

Dans cette pièce bizarre de la Nouvelle-Orléans, dont s'était enfui instinctivement le vieux serviteur noir, la mystérieuse voix du swami Chandraputra devint encore plus rauque.

— Messieurs, je ne vous demanderai pas de me croire avant que je vous aie montré une preuve irréfutable. En attendant, quand je vous parle des *milliers d'années de temps et des milliers d'années-lumière et des incalculables millions de kilomètres* que Randolph Carter franchit à travers l'espace sous la forme d'une entité sans nom, enfermée dans un mince scaphandre de métal mu par des électrons, vous pouvez considérer cela comme un mythe. Carter mesura son temps de catalepsie avec le plus grand soin, projetant qu'il prît fin quelques années avant son atterrissage sur Terre en 1928 ou aux environs de 1928.

Il n'oublia jamais ce réveil. Souvenez-vous, messieurs, qu'avant ce sommeil long d'une éternité *il avait vécu consciemment durant des milliers d'années terrestres parmi les étranges et horribles merveilles de Yaddith.* Le froid le mordit atrocement, les rêves cessèrent de le menacer et il put jeter un coup d'œil à travers les hublots du scaphandre. De chaque côté, il y avait des étoiles, des constellations, des nébuleuses, *et, à la fin, leurs contours offrirent quelque ressemblance avec les constellations visibles de la Terre qu'il connaissait.*

Sa descente à travers le système solaire pourra un jour être racontée. Il vit Kynart et Yuggoth aux extrémités du monde solaire, il passa près de Neptune et entrevit les diaboliques champignons blanchâtres qui souillent cette planète. Il apprit un secret irracontable en jetant de près un coup d'œil sur les brumes de Jupiter, vit l'horreur qui peuplait l'un de ses satellites et contempla les ruines cyclopéennes qui s'étalent sur le disque vermeil de Mars. Quand la Terre se rapprocha, il la vit apparaître comme un mince croissant dont les dimensions augmentaient de façon alarmante. Il

ralentit sa vitesse, quoique la sensation de rentrer chez lui lui fit désirer ne pas perdre un moment. Je n'essaierai pas de vous traduire cette sensation que Carter m'a racontée.

Bref, vers la fin de son voyage, Carter plana dans la stratosphère terrestre attendant que le jour vînt sur l'hémisphère occidental. Il désirait atterrir à l'endroit d'où il était parti – près de la Tanière du Serpent dans les collines par-delà Arkham. Si quelqu'un parmi vous a été très longtemps absent de chez lui – et je sais que c'est vrai pour l'un d'entre vous – je vous laisse le soin de comprendre combien l'ont touché la vue des collines de la Nouvelle-Angleterre, des grands ormes, des vergers aux troncs noueux et des vieux murs de pierre sèche.

Il toucha le sol à l'aube sur la petite prairie près de la vieille résidence des Carter et remercia le ciel pour le silence et la solitude qui y régnaient. C'était l'automne, comme lorsqu'il était parti, et l'odeur des collines était un baume pour son âme. Il réussit, non sans difficultés, à traîner le scaphandre métallique sur la pente des hautes coupes jusqu'à la Tanière du Serpent, sans pénétrer toutefois dans la grotte inférieure par la fissure obstruée de racines. Ce fut là qu'il recouvrit son corps, par trop étranger à ce monde, avec les vêtements humains et le masque de cire qui devaient lui être nécessaires. Le scaphandre resta là durant environ une année jusqu'à ce que certaines circonstances rendissent nécessaire une nouvelle cachette.

Il se rendit à pied à Arkham – habituant incidemment son corps à la démarche humaine et au maintien terrestre – et put changer son or contre de la monnaie courante dans une banque. Il se livra aussi à quelques investigations – se donnant pour un étranger ignorant presque tout de l'anglais – et découvrit qu'il était en 1930, et que deux années seulement s'étaient écoulées depuis le commencement de son aventure.

Naturellement, sa position était horrible. Dans l'incapacité de décliner son identité, forcé de vivre perpétuellement sur ses gardes, en butte à des difficultés de nourriture, obligé de conserver la drogue démoniaque qui lui permettait de tenir endormie la facette-Zkauba, il se rendit compte qu'il devait agir le plus vite possible. Il se rendit à Boston et loua une chambre dans un pouilleux faubourg de la ville où il pouvait vivre à bon marché et sans se faire remarquer. Dès son arrivée, il s'enquit de tout ce qui concernait les divers biens de Randolph Carter. C'est alors qu'il apprit avec quelle impatience Mr. Aspinwall, ici présent, désirait que fussent partagés ces biens et avec quelle opiniâtreté Mr. de Marigny et Mr. Phillips s'efforçaient de les conserver intacts.

L'hindou s'inclina, bien qu'aucune expression ne parcourût son calme et basané visage à la barbe fournie.

— Indirectement, continua-t-il, Carter obtint une bonne copie du parchemin qu'il avait oublié et se mit à travailler à son déchiffrement. Je suis heureux de dire que je fus capable de l'aider dans cette besogne – il fit, en effet, appel à moi dès le début et, par mon intermédiaire, entra en contact avec d'autres occultistes disséminés de par le monde. Je vins vivre avec lui à Boston, dans une pitoyable demeure située sur Chambers Street. Quant au parchemin, j'ai plaisir à tirer Mr. de Marigny de sa perplexité, qu'il me permette de lui apprendre que le langage reproduit par ces hiéroglyphes n'est pas du naacal mais du r'lyehian, langue qui fut apportée sur Terre par la descendance de Cthulhu il y a un temps incalculable. Il s'agit, naturellement, d'une traduction, l'original hyperboréen remontant à des millions d'années était rédigé dans la langue primitive de Tsath-Yo.

Il fallut, pour le déchiffrer, plus de temps que Carter n'en avait escompté, mais, pas un instant, il ne perdit espoir. Au début de cette année, il fit de grands pas dans l'étude d'un livre importé du Népal. Là n'est pas la question, mais il réussira bientôt. Malheureusement toutefois, un obstacle s'était levé : l'épuisement de la drogue démoniaque qui gardait endormie la facette-Zkauba. Ce n'est pourtant pas une aussi grande calamité qu'il l'avait craint. La personnalité de Carter est en train de remporter la victoire et quand, pour des périodes de plus en plus brèves et seulement au moment où il est évoqué par quelque excitation inhabituelle, s'élève au plus haut point de sa conscience la facette-Zkauba, elle est, en général, trop hébétée pour annuler le travail de Carter. Elle ne peut trouver le scaphandre de métal qui la ramènerait à Yaddith car, bien qu'elle ait essayé une fois, Carter profita d'un temps où elle était retombée dans le sommeil pour mieux dissimuler le scaphandre. Tout le mal qu'ait fait Zkauba est d'avoir effrayé quelques gens et d'avoir suscité certaines rumeurs de cauchemar parmi les Polonais et les Lithuaniens qui habitent le faubourg-Est de Boston. Jusqu'à présent, Zkauba n'a jamais détérioré le prudent déguisement préparé par la facette-Carter bien que parfois il l'arrache si brusquement que certaines parties ont dû en être remplacées. J'ai vu ce qui se cachait sous ce déguisement – il n'est pas bon de le voir.

Il y a un mois, Carter eut connaissance de l'annonce de cette réunion et comprit qu'il devait agir rapidement s'il voulait sauver sa fortune. Il ne pouvait attendre d'avoir déchiffré le parchemin et recouvré sa forme humaine. En conséquence, il me délégua pour agir à sa place.

Messieurs, je vous annonce que Randolph Carter n'est pas mort ; qu'il est temporairement dans une condition anormale mais que, d'ici deux ou trois mois au plus, il sera en mesure d'apparaître en personne et de demander la garde de sa fortune. Je suis prêt à présenter des preuves si besoin est. Je demande donc que vous

ajourniez cette réunion *sine die*.

VIII

De Marigny et Phillips, comme hypnotisés, regardaient fixement l'hindou tandis qu'Aspinwall émettait une série de grognements de colère. Le dégoût du vieil attorney s'était à présent changé en rage manifeste et il martelait la table à coups de poing. L'apoplexie avait rendu ses veines saillantes. Quand il parla, ce fut une sorte d'aboiement.

— Combien de temps devrons-nous supporter ces sottises ? J'ai écouté cet aliéné – ce fakir – une bonne heure et, maintenant, il a la sacrée effronterie de dire que Randolph Carter est en vie – de nous demander d'ajourner la succession sans aucune raison valable ! Pourquoi ne jetez-vous pas dehors ce coquin de Marigny ? Avez-vous l'intention de faire de nous tous les jouets d'un charlatan et d'un idiot ?

De Marigny, calmement, leva la main et parla sans brusquerie :

— Laissez-nous le temps de réfléchir tranquillement et clairement. C'est un bien curieux récit, et qui contient des faits que moi, en tant qu'occultiste pas tout à fait ignorant, je reconnais comme loin d'être impossibles. D'autre part, depuis 1930, j'ai reçu des lettres du swami qui correspondent à son récit.

À l'instant où il s'arrêtait, le vieux Mr. Phillips risqua un mot :

— Le swami Chandraputra parle de preuves. Je reconnais, moi aussi, ce qu'il y a de significatif dans son récit et j'ai, moi aussi, reçu de lui durant ces deux dernières années, de nombreuses lettres qui corroborent étrangement ses paroles. Pourtant, certains des termes de sa déclaration dépassent la vraisemblance. N'a-t-il rien de tangible qu'il puisse nous montrer ?

Le visage toujours impassible, le swami répondit lentement d'une voix rauque, extrayant, au fur et à mesure qu'il parlait, un objet de la poche de son habit flottant.

— Bien qu'aucun d'entre vous n'ait jamais vu la clé d'argent, MM. de Marigny et Phillips en ont vu des photos. *Ceci vous est-il familier ?*

Nerveusement, sa grande main gantée d'une mitaine blanche déposa sur la table une lourde clé d'argent terni – longue de près de quinze centimètres, d'un travail inconnu, visiblement réalisée dans des contrées lointaines et couverte d'un bout à l'autre des hiéroglyphes les plus bizarres.

De Marigny et Phillips suffoquèrent.

— C'est elle ! cria de Marigny. L'appareil photographique ne peut mentir. On ne peut le prendre en faute.

Aspinwall avait déjà opéré un repli.

— Imbéciles ! Qu'est-ce que cela prouve ? Si voilà réellement la clé qui appartenait à mon cousin, c'est à cet étranger – à ce damné nègre – d'expliquer comment il se l'est procurée. Randolph Carter disparut avec cette clé il y a quatre ans. Comment pourrions-nous savoir s'il n'a pas été volé, assassiné ? Il était à demi toqué et en rapports avec des gens encore plus toqués que lui.

« Regardez-moi, vous, le négro – où avez-vous trouvé cette clé ? Avez-vous assassiné Randolph Carter ? »

Les traits du swami, anormalement figés, ne changèrent pas, mais ses yeux noirs, lointains et sans iris, brillèrent dangereusement. Il dit avec beaucoup de difficulté :

— S'il vous plaît, maîtrisez-vous, Mr. Aspinwall. Il y a une autre sorte de preuve que je peux donner, mais son effet sur chacun d'entre vous pourrait être très désagréable. Soyez raisonnables. Il y a ici quelques papiers datant d'après 1930 et manifestement écrits de la main et dans le style fort reconnaissable de Randolph Carter.

Il tira maladroitement de l'intérieur de son vêtement flottant une enveloppe et la tendit à l'attorney tandis que de Marigny et Phillips, pleins de pensées incohérentes parmi lesquelles pointait une sensation d'extraordinaire émerveillement, regardaient les papiers.

— Naturellement, l'écriture est presque illisible – mais rappelez-vous qu'à présent Randolph Carter n'a plus de mains propres à tracer l'écriture humaine.

Aspinwall feuilleta les papiers avec précipitation et fut visiblement troublé mais il ne changea pas d'attitude. La pièce était pleine d'une tension et d'une épouvante indicibles, le rythme mystérieux de l'horloge en forme de cercueil avait, pour Phillips et pour de Marigny, un son infernal, bien que l'attorney n'y parut pas sensible le moins du monde. Aspinwall parla de nouveau :

— On dirait d'habiles contrefaçons. Si ce n'est pas vrai, cela doit signifier que Randolph Carter est tombé entre les mains de gens qui n'ont pas de bonnes intentions. Il n'y a qu'une chose à faire : faire arrêter ce fakir. De Marigny, voulez-vous appeler la police ?

— Laissez-nous prendre notre temps, répondit l'hôte, je ne pense pas que ce soit le cas d'appeler la police. J'ai une idée. Cet homme, Mr. Aspinwall, est un occultiste

d'une réelle valeur. Il dit qu'il a la confiance de Randolph Carter. Cela vous satisfera-t-il s'il peut répondre à certaines questions auxquelles seul un homme ayant cette confiance pourrait répondre ? Je connais Carter et puis poser de telles questions. Laissez-moi prendre un livre qui, je crois, fournira un bon test.

Il se dirigea vers la porte pour se rendre dans la bibliothèque, Phillips, hébété, le suivant de façon quasi automatique. Aspinwall ne quitta pas sa place, étudiant de près l'hindou dont le visage anormalement impassible lui faisait face. Tout à coup, alors que Chandraputra remettait gauchement la clé d'argent dans sa poche, l'attorney émit une espèce de grognement guttural.

— Hé, par le ciel ! j'ai compris ! Ce gredin est déguisé. Je ne crois plus du tout qu'il soit un hindou. Ce visage – ce n'est pas un visage mais un masque ! Je devine le sens de son histoire et ce qu'il voulait me mettre dans le crâne, mais c'est vrai ! Ça ne bouge jamais, le turban et la barbe en dissimulent les bords. Ce gars-là est un vulgaire filou ! Ce n'est même pas un étranger – j'ai écouté son discours. C'est un quelconque Yankee. Et regardez-moi ces gants – il sait que ses doigts auraient pu laisser des empreintes. Que le diable m'emporte, je lui arracherai ça…

— Arrêtez ! La voix rauque et bizarre du swami monta sur un ton détaché de toute crainte terrestre. Je vous ai dit qu'il y avait *une autre sorte de preuve que je pourrais fournir si c'était nécessaire,* et je vous ai avertis de ne pas me pousser à la montrer. Ce vieux touche-à-tout à la face empourprée dit vrai, je ne suis pas réellement un hindou. *Ce visage est un masque et ce qu'il cache n'est pas humain.* Vous autres avez deviné, je l'ai senti il y a quelques minutes. Ce ne serait pas drôle si j'enlevais ce masque. Laissez-moi seul, Ernest. Je peux bien vous le dire : *je suis Randolph Carter.*

Personne ne bougeait. Aspinwall grogna et esquissa quelques vagues gestes. De Marigny et Phillips, de l'autre côté de la pièce, regardaient les contractions du visage pourpre et surveillaient le dos de la silhouette au turban qui lui faisait face. L'anormal tic-tac de l'horloge avait quelque chose de hideux ; la fumée des trépieds et les tapisseries frissonnantes dansaient une danse de mort. L'attorney, à moitié suffoquant, rompit le silence.

— Vous ne pouvez pas, espèce d'escroc, vous ne pouvez pas me faire peur ! Vous avez des raisons personnelles de préférer ne pas ôter ce masque. Peut-être savons-nous qui vous êtes ? Enlevez ça…

Il jetait son bras en avant mais le swami saisit sa main avec l'un de ses membres gauchement ganté et laissa échapper un curieux cri de douleur mêlé de surprise. De Marigny s'élança vers les deux antagonistes, mais s'arrêta, saisi par le cri de

protestation du pseudo-hindou qui se changeait en un son cliquetant et bourdonnant absolument inexplicable. Le rouge visage d'Aspinwall exprimait la fureur tandis que, de sa main libre, il tentait une autre fois d'atteindre la barbe broussailleuse de son adversaire. Il réussit, cette fois, à s'en saisir, et, sous son effort frénétique, tout le visage de cire se détacha du turban et demeura collé au poing apoplectique de l'attorney.

À cet instant, Aspinwall poussa un cri gargouillant de terreur, Phillips et de Marigny virent son visage se convulser sous la plus sauvage, la plus profonde et la plus hideuse crise de panique épileptique qu'ils aient jamais vue sur une physionomie humaine. Le pseudo-swami avait, pendant ce temps, dégagé sa main et se tenait, hébété, émettant des sortes de bourdonnements de la plus étrange consonance. La silhouette au turban s'effondra alors bizarrement dans une posture à peine humaine et commença, comme fascinée, un singulier mouvement vers l'horloge en forme de cercueil qui tic-taquait son rythme anormal et cosmique. Le visage maintenant découvert était tourné de l'autre côté, aussi de Marigny et Phillips ne virent pas ce que le geste de l'attorney avait découvert. Leur attention se tourna alors vers Aspinwall qui s'était affaissé pesamment sur le parquet. Le charme était rompu mais, quand ils atteignirent le vieil homme, il était mort.

Se tournant vite vers le swami qui, toujours en train de ramper vers l'horloge, avait reculé, de Marigny vit que l'une des grandes moufles blanches était tombée de l'un des bras ballants. La fumée de l'oliban était épaisse et tout ce qu'il put entrevoir de la main ainsi découverte fut quelque chose de long et de noir. Avant que le créole ait pu atteindre la silhouette en train de battre en retraite, le vieux Mr. Phillips, posant une main sur son épaule, le retint.

— N'en faites rien ! murmura-t-il. Nous ne savons pas ce que nous trouverions. Cette autre facette, vous savez, Zkauba, le sorcier de Yad-dith…

La silhouette au turban avait maintenant atteint la mystérieuse horloge et les spectateurs virent à travers les denses fumées une indistincte griffe noire en train de tripoter la grande porte couverte de hiéroglyphes. L'attouchement de la griffe fit un étrange bruit de cliquetis. La silhouette entra, alors, dans le coffre en forme de cercueil et ferma la porte derrière elle.

De Marigny ne put se retenir plus longtemps, mais, lorsqu'il atteignit la porte et l'ouvrit, le coffre était vide. L'anormal tic-tac reprit martelant le noir rythme cosmique qui est à la base de l'ouverture de toutes les portes occultes. Sur le parquet, la grande moufle blanche et le mort qui tenait, collé à son poing, un masque barbu, n'avaient plus rien à révéler.

Une année passa et l'on n'entendit plus parler de Randolph Carter. Sa succession n'est toujours pas réglée. À Boston l'adresse d'où un certain « swami Chandraputra » envoya des requêtes à différents occultistes durant les années 1930-31-32, fut, en effet, occupée par un étrange hindou mais il la quitta peu de temps avant la date de la réunion qui se tint à la Nouvelle-Orléans et n'y revint jamais. Il paraît qu'il avait un visage très basané, barbu et dénué d'expression, son hôtelier pense que le masque, dûment exhibé, lui ressemble beaucoup. Cet hindou ne fut pourtant jamais suspecté d'avoir participé aux apparitions nocturnes dont parlent à voix basse ses voisins slaves. Les collines, au-delà d'Arkham, furent fouillées à la recherche du scaphandre métallique mais aucun objet de cette sorte n'y fut jamais découvert. Un clerc de la First National Bank d'Arkham se souvint cependant d'un homme à l'étrange turban qui, en octobre 1930, convertit en espèces un extraordinaire lingot d'or.

De Marigny et Phillips ne savent au juste que penser de l'affaire. Après tout, qu'y eut-il de prouvé ? Il y eut un récit. Il y eut une clé qui pouvait avoir été fabriquée d'après l'une des photos que Carter avait littéralement distribuées en 1928. Il y eut des papiers, tous indécis. Il y eut un masque plus étrange, mais quel est l'homme encore vivant qui vit quelque chose derrière ce masque ? Au milieu de la tension nerveuse et des fumées de l'oliban, cette disparition dans l'horloge peut aisément avoir été une double hallucination. Les hindous s'y connaissent fort en hypnotisme. La raison proclame que le « swami » fut un criminel ayant des vues sur la succession de Randolph Carter. L'autopsie assure pourtant qu'Aspinwall mourut d'un choc. Fut-il causé *seulement* par sa rage ? Y eut-il dans ce récit quelque chose…

Dans une vaste salle pleine des fumées de l'oliban et tapissée de tentures aux étranges dessins, Etienne-Laurent de Marigny s'assied souvent pour écouter, avec d'indéfinissables sensations, le rythme anormal de cette horloge, en forme de cercueil, couverte de mystérieux hiéroglyphes.

RÊVES ET CHIMÈRES

Dreams and Fancies – 1962
Traduction par Simone Lamblin.

À Rheinhart Kleiner [1]

16 novembre 1916

En janvier 1896, la mort de ma grand-mère plongea la maison dans une mélancolie dont elle ne se remit jamais complètement. Les vêtements noirs de ma mère et de mes tantes me terrifiaient et me faisaient horreur à un tel point que j'épinglais subrepticement à leurs jupes des bouts de tissu ou de papier éclatants pour tâcher de me soulager. Il leur fallait vérifier soigneusement leur tenue avant de sortir ou de recevoir des visiteurs ! Et ce fut une douche froide pour ma vivacité passée. Je commençai à faire des cauchemars de l'espèce la plus hideuse, peuplés de *choses* que j'appelais « les décharnés de la nuit » [2] (*night-gaunts*) – mot composé de ma propre invention. Je les dessinais à mon réveil (peut-être l'idée de ces formes me vint-elle d'une édition de luxe du *Paradis perdu* – avec des illustrations de Doré – que j'avais découverte un jour dans le petit salon de l'est). Dans les rêves ils avaient l'habitude de me faire tourbillonner à travers l'espace à une vitesse qui donnait mal au cœur, tout en me tourmentant et m'empalant avec leurs détestables tridents. Voilà bien quinze ans – hélas, davantage – que je n'ai vu un décharné de la nuit, mais aujourd'hui encore, quand, à moitié endormi, je pars à la dérive, confusément, sur une mer de rêveries enfantines, j'éprouve un frisson de peur et instinctivement *je lutte pour rester éveillé*. C'était ma seule prière déjà en 96 – chaque nuit – de *rester éveillé* pour éviter les décharnés de la nuit !

***

À Maurice W. Moe [3]

15 mai 1918

Voici plusieurs nuits j'ai fait un rêve étrange sur une étrange ville – une ville aux nombreux palais et aux dômes dorés, située dans une dépression entre des rangées d'horribles collines grises. Il n'y avait pas une âme dans cette immense étendue de rues pavées de pierre, de murs et de colonnes de marbre, de statues partout sur les places publiques représentant d'étranges hommes barbus vêtus de robes, tels que je n'en ai jamais vu auparavant ni depuis. J'étais, je l'ai dit, conscient visuellement de la présence de cette ville. J'étais dedans et j'en faisais le tour. Mais je n'avais certainement pas d'existence corporelle. Je voyais, semblait-il, tout à la fois ; sans les limitations de direction. Je ne me déplaçais pas, mais transférais ma perception d'un point à un autre à volonté. Je n'occupais pas d'espace et n'avais pas de forme. Je

n'étais qu'une conscience, une présence perceptive. Je me rappelle une vive curiosité pour le décor, et un effort angoissant pour me rappeler son identité ; car je sentais que je l'avais bien connu autrefois, et que, si je pouvais me souvenir, je serais ramené à une époque très reculée – plusieurs milliers d'années, où quelque chose de confusément horrible était arrivé. Je fus un instant sur le point de comprendre, et fus pris de panique à cette perspective, alors que je ne savais pas ce que je me rappellerais. Mais à ce moment je m'éveillai – dans une position très inconfortable et avec trop de couvertures pour la température qui augmentait régulièrement…

Là-dessus vous me demanderez d'où viennent ces histoires ! Je réponds – conformément à votre pragmatisme, que le rêve était aussi réel que ma présence à cette table, plume à la main ! Si la véracité ou la fausseté de nos croyances et de nos impressions est immatérielle, alors je suis, ou j'étais, vraiment et indiscutablement un esprit désincarné planant au-dessus d'une très singulière, très silencieuse et très ancienne cité quelque part entre de grises collines mortes. À ce moment-là, je pensais être – que faut-il de plus ? Pensez-vous que j'étais alors aussi réellement cet esprit que je suis à présent H.P. Lovecraft ? Je ne crois pas. « Et vous y voilà », comme dit Mr. Dooley.

***

The Gallomo [1]

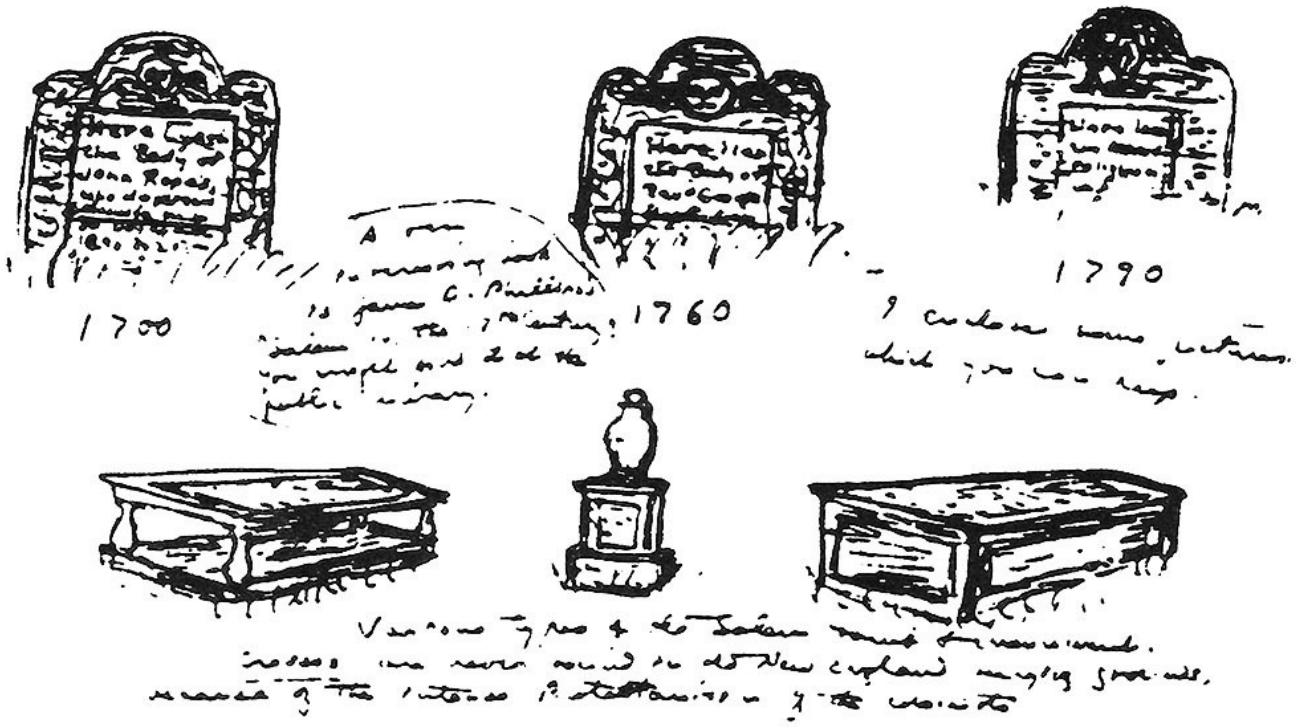
À Alfred Galpin et Maurice W. Moe

11 décembre 1919

Avant d'en finir avec Loveman [5] et les histoires d'horreur, il faut que je vous raconte le rêve effrayant que j'ai fait la nuit après avoir reçu la dernière lettre de S.L. Nous avons récemment longuement discuté de contes étranges, et il m'a recommandé plusieurs livres à faire dresser les cheveux sur la tête ; j'étais donc d'humeur à l'associer à toute idée d'abomination et de terreur surnaturelle. Je ne me rappelle pas comment le rêve commença, ou ce qu'il y avait réellement autour. Il ne me revient à l'esprit qu'une partie, carrément à vous figer le sang, dont la fin me hante encore.

Nous étions, pour quelque raison terrible bien qu'inconnue, dans un très étrange et très vieux cimetière – que je ne pouvais identifier. Je ne pense pas qu'un habitant du Wisconsin puisse imaginer ce genre de choses – mais nous en avons en Nouvelle-Angleterre ; d'horribles vieux endroits où les stèles d'ardoise sont gravées de lettres

bizarres et de dessins grotesques tels qu'un crâne et des tibias croisés. Dans certains on peut marcher très longtemps sans rencontrer aucune tombe de moins de cent cinquante ans. Un jour, quand Cook [6] publiera ce *Monadnock* qu'il promet, vous y verrez mon conte, *La Tombe*, qui fut inspiré par un de ces endroits. Tel était le décor de mon rêve – un creux hideux, dont le sol était couvert d'une longue herbe rude d'une espèce répugnante, au-dessus de laquelle apparaissaient furtivement les affreuses dalles et plaques commémoratives d'ardoise délabrées. Sur un flanc de coteau, les façades de plusieurs tombeaux étaient au dernier degré de la décrépitude. J'avais l'idée bizarre que pas un être vivant n'avait foulé ce sol depuis des siècles avant que nous n'arrivions, Loveman et moi. La nuit était très avancée – probablement jusqu'aux petites heures car un quartier de lune décroissante avait atteint une hauteur considérable dans l'est. Loveman avait, pendu à l'épaule, un téléphone de campagne ; tandis que je portais deux bêches. Ayant gagné directement une sépulture plate près du centre de l'horrible endroit, nous commençâmes à déblayer la terre moussue qui avait été poussée dessus par les pluies d'innombrables années. Loveman, dans le rêve, ressemblait exactement aux instantanés de lui qu'il m'avait envoyés – un grand jeune homme robuste, sans le moindre caractère sémite dans les traits (bien que brun), et très beau à part deux oreilles protubérantes. Sans que nous échangions un mot, il posa son téléphone, prit une pelle et m'aida à enlever la terre et les mauvaises herbes. Nous paraissions tous deux très impressionnés par quelque chose – presque frappés de terreur. Enfin les préparatifs terminés, Loveman prit du recul pour considérer le tombeau. Il semblait savoir exactement ce qu'il fallait faire, et j'avais aussi une idée – bien que je ne puisse à présent me rappeler ce que c'était ! Tout ce qui me revient c'est que nous suivions un projet que Loveman avait tiré de la lecture approfondie de quelques vieux livres rares dont il possédait les seuls exemplaires existants. (Loveman, comme vous savez, a une énorme bibliothèque d'éditions originales introuvables et d'autres trésors chers au cœur du bibliophile.) Après une évaluation mentale, Loveman reprit sa pelle, et, s'en servant comme d'un levier, chercha à soulever une dalle qui recouvrait la tombe. Il échoua et je m'approchai pour l'aider avec ma propre pelle. Finalement nous réussîmes à faire bouger la pierre, à la relever et à la pousser de côté. Dessous un passage obscur menait à des marches de pierre ; mais il monta de la fosse une si horrible émanation de miasmes que nous dûmes reculer un moment sans autres investigations. Puis Loveman ramassant le téléphone se mit à dérouler le fil – et c'est alors qu'il parla pour la première fois.



Tombes de Salem dessinées par Lovecraft

« Je suis vraiment désolé », dit-il d'une voix douce et agréable, cultivée et pas très grave, « d'avoir à vous prier de rester au niveau du sol, mais je ne pourrais répondre des conséquences si vous descendiez avec moi. Honnêtement, je doute qu'avec un système nerveux comme le vôtre on puisse aller jusqu'au bout. Vous ne pouvez imaginer ce que je vais voir et faire – même connaissant le livre et sachant ce que je vous ai dit – et je ne pense pas que personne, à moins d'avoir des nerfs d'acier, puisse jamais descendre là-dedans et en remonter vivant et sain d'esprit. En tout cas, ce n'est pas un endroit pour quelqu'un qui ne serait pas reçu à l'examen médical de l'armée. J'ai découvert cela, et d'une certaine manière je suis responsable de quiconque m'accompagne – aussi pour mille dollars je ne vous laisserais pas prendre le risque. Mais je vous tiendrai informé par téléphone de tout ce que je ferai – vous voyez, j'ai assez de fil pour aller jusqu'au centre de la Terre et revenir ! »

Je discutai ses arguments, mais il répondit que si je n'étais pas d'accord il annulerait tout et prendrait un autre compagnon d'exploration – il cita un certain « Dr. Burke » dont le nom m'était totalement inconnu. Il ajouta qu'il ne me servirait à rien de descendre seul, puisqu'il était l'unique détenteur de la véritable clé de l'affaire. Je

finis par céder, et je m'assis sur un banc de marbre, le téléphone à la main, près de la tombe ouverte. Il sortit une lanterne électrique, prépara le déroulement du fil téléphonique, et disparut au bas des marches de pierre humides, le fil isolé bruissant à mesure qu'il se dévidait. Je suivis un moment la lueur de sa lanterne, mais elle disparut tout à coup, comme s'il y avait un tournant dans l'escalier de pierre. Alors tout fut silencieux. Ensuite vint une phase de sourde crainte et d'attente inquiète. Le croissant de lune monta plus haut, et la brume ou le brouillard autour du trou parut s'épaissir. Tout était horriblement humide et trempé de rosée, et je crus voir un hibou voleter quelque part dans l'ombre. Puis le récepteur téléphonique cliqueta.

« Lovecraft je crois que je suis en train de le trouver » – c'était dit d'une voix excitée et tendue. Il y eut une courte pause, suivie d'une autre phrase sur un ton horrifié de terreur indicible :

« Mon Dieu, Lovecraft ! *Si vous pouviez voir ce que je vois ! »* Je demandai alors avec agitation ce qui se passait. Loveman répondit d'une voix tremblante :

« Je ne peux pas vous dire je n'ose pas – je n'ai jamais rêvé *ça* – je ne peux pas dire – il y a de quoi faire perdre la tête à n'importe qui – attendez – qu'est-ce que c'est ? » Puis une pause, un déclic dans le récepteur, et une sorte de grognement de désespoir. D'autres paroles encore : « Lovecraft – pour l'amour de Dieu – tout est fichu – Filez ! *Filez !* Ne perdez pas une seconde ! » Cette fois, complètement affolé et hors de moi, je demandai à Loveman de me dire ce qui se passait. Il me répondit seulement : « Qu'importe ! Laissez cela ! Vite ! » Alors j'éprouvai dans ma peur comme un affront – cela me contrariait qu'on pût me croire capable d'abandonner un compagnon en danger. Je ne tins pas compte de son exhortation et lui déclarai que je descendais à son secours. Mais il cria :

« Ne soyez pas idiot – il est trop tard – c'est inutile – ni vous ni personne n'y pouvez plus rien. » Il semblait plus calme – d'un calme terrible, résigné, comme s'il avait rencontré et reconnu un sort fatal, inéluctable. Cependant il était manifestement soucieux de me voir échapper à je ne sais quel mystérieux péril.

« Pour l'amour de Dieu, sortez de là, si vous pouvez trouver le chemin ! Je ne plaisante pas – Adieu, Lovecraft, je ne vous reverrai plus – Bon Dieu ! Filez ! *Filez ! »* Tandis qu'il hurlait ces derniers mots, son ton allait crescendo dans le délire. J'ai essayé de me rappeler les termes, aussi fidèlement que possible, mais je ne peux pas reproduire le ton. Suivit un long – atrocement long – moment de silence. J'aurais voulu bouger pour secourir Loveman, mais j'étais totalement paralysé. Le plus léger mouvement était impossible. Mais je pouvais parler, et je ne cessais dans mon excitation de l'appeler au téléphone – « Loveman ! Loveman ! Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce

qui ne va pas ? » Mais il ne répondait pas. Puis vint la chose incroyablement effroyable – la terrifiante, l'inexplicable chose dont il ne faudrait pas même parler. J'ai dit que Loveman était maintenant silencieux, mais, après un temps infini d'attente épouvantée, il y eut un autre cliquetis dans le récepteur. Je demandai : « Loveman – êtes-vous là ? » Et en réponse vint une *voix* – ce que je ne peux décrire avec aucun des mots que je connais. Dirai-je qu'elle était caverneuse – très grave – fluide – gélatineuse – infiniment lointaine – surnaturelle – gutturale – voilée ? Que dirai-je ? Je l'entendis dans ce téléphone ; je l'entendis assis sur un banc de marbre dans ce très vieux cimetière inconnu aux dalles et aux tombes en ruine, entre les hautes herbes et l'humidité, le hibou et le quartier de lune décroissante. Elle monta du tombeau et voici ce qu'elle dit :

« PAUVRE IMBÉCILE. LOVEMAN EST MORT ! »

Eh bien, voilà toute cette sacrée histoire ! Dans le rêve je m'évanouis et l'instant d'après je compris que j'étais réveillé – avec un fameux mal de tête ! Je ne sais toujours pas de quoi il s'agissait – ce que nous cherchions sur terre (ou en dessous), ou ce que pouvait bien être enfin cette voix hideuse. J'ai lu des histoires de vampires – des ombres moisies – mais mon mal de tête était diablement pire que le rêve ! Loveman rira bien quand je le lui raconterai ! Finalement, j'ai l'intention d'introduire ce tableau dans la trame d'une histoire, comme j'ai mêlé une autre image de rêve dans *La Malédiction de Sarnath*. Je me demande, cependant, si j'ai le droit de me dire l'auteur de ce que je rêve ? J'ai horreur de m'attribuer une scène si je ne l'ai pas réellement élaborée avec ma propre intelligence consciente. Mais si je ne me l'attribue pas, à qui, mon Dieu, pourrais-je l'attribuer ? Coleridge [7] revendiquait *Kubla Khan*, et je pense que je vais signer cela et laisser aller les choses. Mais croyez-moi, quel rêve [8] !

***

À Rheinhart Kleiner

21 mai 1920

La nuit dernière j'ai fait un rêve court mais typique. J'étais au bord de la Seekonk, dans l'est de Providence, à environ un kilomètre de l'extrémité d'Angell Street, à une heure insolite de la nuit. La marée refluait *horriblement* – révélant des endroits du lit de la rivière qui n'avaient jamais été exposés aux regards. Beaucoup de gens alignés sur les berges regardaient descendre les eaux en jetant de temps à autre un coup d'œil

sur le ciel. Soudain un embrasement aveuglant – de teinte rougeâtre – apparut au sud-ouest, haut dans les nues ; et quelque chose descendit à terre dans un nuage de fumée, s'abattant sur la rive de Providence près de Red Bridge – à peu près deux cents mètres au sud d'Angell Street. Les spectateurs sur les berges poussèrent un cri d'horreur – « C'est arrivé – c'est arrivé enfin ! » et s'enfuirent dans les rues désertes. Mais je courus vers le pont au lieu de l'éviter ; car j'étais plus curieux qu'effrayé. Quand j'y parvins je vis des hordes de gens terrifiés vêtus en hâte qui le traversaient pour fuir la rive de Providence comme une ville maudite par les dieux. Il y avait des piétons, dont beaucoup tombaient en route, et des véhicules de toutes sortes. Des trains électriques – les vieux petits trams abandonnés à Providence depuis cinq ans – roulaient en file serrée – sortant de la ville en direction de l'est sur les doubles rails. Leurs conducteurs s'affolaient et les petites collisions étaient nombreuses. Le lit de la rivière apparaissait alors entièrement à découvert – seul le profond chenal plein d'eau semblait un tortueux courant de mort coulant à travers une plaine pestilentielle du Tartare. Brusquement une lumière éblouissante jaillit dans l'ouest, et j'aperçus le repère culminant à l'horizon de Providence – le dôme de l'église centrale congrégationaliste, qui se profilait bizarrement sur un fond rouge. Alors, *silencieusement*, ce dôme s'effondra d'un seul coup et disparut en mille morceaux. Et de la foule des fugitifs s'éleva un cri tel que seuls en poussent les damnés – et je m'éveillai, maudite coïncidence, avec un mal de tête infernal !

Vous ai-je raconté dans ma dernière lettre mes rêves de la vieille maison dans le marais, dont l'escalier n'avait pas de fin, du château médiéval aux hommes d'armes endormis, et de la bataille dans la plaine entre les archers anglais et les *êtres* vêtus de tabards jaunes par-dessus leur armure, qui disparurent lorsque leur chef ayant perdu son heaume on s'aperçut qu'il n'y avait *pas de tête dans le casque vide*, et du tramway qui partit la nuit sur une voie démontée depuis six ans, et mit cinq heures à gravir College Bill pour finalement se précipiter de la terre dans un abîme semé d'étoiles et échouer dans les rues ensablées d'une cité en ruine *qui avait été sous la mer ?* Quels rêves c'étaient, croyez-en votre grand-papa Theobald ! !… Oh – et un autre rêve encore ! J'étais dans un musée quelque part au centre de Providence, pour essayer de vendre au conservateur un bas-relief que *je* venais de façonner dans la glaise [9]. Il me demanda si je n'étais pas fou de lui proposer un objet *moderne* alors que le musée se consacrait aux antiquités ? Il avait l'air âgé, très cultivé et souriait aimablement. Je lui répondis dans des termes que je me rappelle très *précisément*. « Ceci, dis-je, fut modelé dans mes rêves ; et les rêves de l'homme sont plus anciens que les ruminations de l'Égypte, la méditation du Sphinx ou Babylone et sa ceinture de jardins. » Le conservateur alors m'invita à lui montrer mon bas-relief, ce que je fis très volontiers. Il figurait un cortège de prêtres égyptiens. Tandis que je présentais la

sculpture, le vieil homme changea brusquement d'attitude. Son amusement fit place à une vague *terreur* – je vis même ses yeux bleus exorbités sous ses sourcils de neige – et il dit avec lenteur, doucement et distinctement : « QUI ÊTES-VOUS ? » Je ne puis rendre qu'en majuscules l'effroi et l'éloquence de cette voix basse. Je répondis très prosaïquement : « Je m'appelle Lovecraft H.P. Lovecraft petit-fils de Whipple V. Phillips. » Je pensais qu'un homme de son âge se rappellerait mieux mon grand-père qu'il ne m'identifierait moi-même. Mais il répliqua avec impatience : « Non ! Non ! – *avant cela ! »* Je dis que je ne me souvenais d'aucune autre identité, sauf en rêve. Alors le vieux conservateur m'offrit un prix considérable de cette *Chose* que j'avais tirée de l'argile, mais je refusai ; car une intuition me dit qu'il voulait la *détruire*, tandis que je souhaitais la voir exposée sur un mur du musée. Il me demanda *combien* je vendrais le bas-relief ; et je ripostai en plaisantant, sans y penser le moins du monde : « *Un million de livres sterling »*. (En confondant les monnaies !) À ma stupéfaction, le vieil homme ne rit pas. Il paraissait effrayé, hébété et perplexe. Puis il dit d'une voix tremblante : « Repassez dans une semaine, je vous prie. Je vais en conférer avec les administrateurs de la société. » C'est la fin – quoique je ne me réveillai pas là. À ce moment le rêve changea ; je descendais à la dérive une rivière immobile entre de hautes falaises basaltiques, et je me demandais pourquoi je dérivais ; *puisque l'eau ne bougeait pas, et qu'il n'y avait pas un souffle de vent dans le terrible silence*. Ces deux rêves survinrent au milieu d'un après-midi où j'arrêtai mon travail à bout d'épuisement nerveux et posai la tête sur mes bras au bord de la table devant moi. J'en arrive à un point où je m'assoupis ainsi très fréquemment – cela m'aide à tenir et à en faire plus que d'habitude.

***

À Rheinhart Kleiner

14 décembre 1921

Nyarlathotep est un cauchemar – un véritable fantasme qui m'est propre, et le premier paragraphe en fut écrit *avant que je ne sois complètement réveillé*. Je me sentais ces temps-ci dans un état épouvantable – des semaines entières ont passé sans aucun répit des migraines et des vertiges, et trois heures furent longtemps pour moi l'extrême limite d'un travail suivi. Ajouté à mes maux habituels, un trouble oculaire inaccoutumé m'empêchait de lire les petits caractères – un curieux tiraillement des nerfs et des muscles qui m'inquiéta un peu au cours des semaines où il persista. Au milieu de cette tristesse survint le cauchemar entre les cauchemars – le plus réaliste et

le plus horrible que j'aie vécu depuis l'âge de dix ans – d'une hideur totale et d'une épouvantable force expressive dont je ne pouvais donner qu'un pâle reflet dans l'espèce de fantasmagorie que j'écrivis. Il arriva après minuit tandis que j'étais allongé sur le divan, épuisé par mes démêlés avec la « poésie » de Bush [10], La première phase fût un sentiment général de vague appréhension – une terreur confuse qui paraissait universelle. Il me semblait être assis dans mon fauteuil, vêtu de ma vieille robe de chambre grise, en train de lire une lettre de Samuel Loveman. Cette lettre était incroyablement concrète – papier fin, format 8,5 × 13, signature à l'encre violette, et tout – mais le contenu paraissait prodigieux. Le Loveman du rêve écrivait :

« Ne manquez pas de voir Nyarlathotep s'il vient à Providence. Il est horrible – horrible au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer – mais extraordinaire. Il vous hante ensuite pendant des heures. Je frémis encore de ce qu'il a montré. »

Je n'avais jamais entendu parler de NYARLATHOTEP, mais je croyais comprendre l'allusion. Nyarlathotep était une sorte de forain ou de conférencier itinérant qui pérorait dans des salles publiques et éveillait par ses spectacles de larges échos de crainte et de discussion. Ces spectacles comportaient deux parties : la première un film, horrible – et peut-être prophétique ; et plus tard quelques expériences surprenantes avec des appareils électriques et scientifiques. Au moment où je recevais la lettre, je crus me rappeler que Nyarlathotep était déjà à Providence ; et que c'était la cause de la peur affreuse qui planait sur tout te monde. Il me sembla me souvenir que des gens m'avaient chuchoté leur terreur de ses abominations, en me recommandant de ne pas l'approcher. Mais la lettre rêvée de Loveman me décida, et je m'habillai pour aller en ville voir Nyarlathotep. Les détails restent très présents – j'eus du mal à nouer ma cravate – mais la terreur indescriptible éclipsa tout le reste. En quittant la maison je vis une foule d'hommes qui marchaient pesamment dans la nuit, échangeant des murmures d'effroi et tous en route dans la même direction. Je me joignis à eux, inquiet mais impatient de voir et d'entendre le grand, le sombre, l'indescriptible Nyarlathotep. Après quoi le rêve suivit presque exactement le déroulement de l'histoire ci-jointe, sauf qu'il n'alla pas tout à fait aussi loin. Il prit fin un instant après que je fus entraîné dans l'abîme béant au milieu des neiges, et roulé dans la tempête d'un tourbillon avec ces ombres qui avaient été des hommes ! J'ajoutai la macabre conclusion par souci de l'effet dramatique et de la chute littéraire. En plongeant dans l'abîme je poussai un cri retentissant (je pensais qu'on l'avait entendu, mais ma tante dit que non) et l'image disparut. Je souffrais beaucoup – le front battant et les oreilles tintantes – mais je n'avais qu'une envie : *écrire*, garder l'atmosphère de cette frayeur sans égale ; et avant même de m'en rendre compte j'avais allumé et je griffonnais éperdument. Ce que j'écrivais, je n'en avais qu'une

très vague idée, et, au bout d'un moment, j'abandonnai pour me baigner la tête. Complètement réveillé, je me rappelai tous les incidents mais j'avais perdu le frisson exquis de la peur – la sensation réelle en présence de l'atroce inconnu. Regardant ce que j'avais écrit, je fus stupéfait de sa cohérence. Je regrettais de n'avoir pu continuer dans le même état subconscient, car bien que je m'y sois remis immédiatement, l'émotion première était perdue, et la terreur était devenue un sujet de création artistique consciente.

L'autre texte – *Celephaïs* – entremêle un grand nombre de mes rêves récents sur une trame pathétique.

***

À Bernard Austin Dwyer [11]

novembre 1927

Rome, je crois l'avoir dit, a toujours eu sur mon imagination un pouvoir singulièrement fort – telle une seconde patrie à laquelle revient tout mon sens de la fidélité, des perspectives, de l'affection, de la fierté et de l'identité personnelle, chaque fois que je m'imagine remonté dans le monde antique. Jusqu'en 450 av. J.-C. mon sentiment rétrospectif s'attache exclusivement à la Grande-Bretagne ; mais au-delà – quand le décor de mon souvenir devient romain – la chaîne, brusquement, se rompt. Au lieu de suivre les différents ancêtres teutons et celtes dans leur forêt du Nord et les bocages des druides, mon sens de l'identité personnelle et locale se déplace tout à coup jusqu'aux rives du Tibre – pleurant la chute l'Empire et des dieux anciens, pour retourner furtivement au temps viril et guerrier de la République, lorsque les aigles conquérantes de nos consuls portaient le nom et la domination du peuple romain jusqu'aux extrêmes confins du monde connu. SPQR [12] ! C'est en Romain que je vois et juge toute antiquité – en Romain que j'apprécie tout l'art et l'intelligence supérieure des Grecs – mais avec le regard *extérieur* de celui pour qui la Grèce n'est qu'une province conquise de notre république, dont la sculpture commence à apparaître dans nos temples et nos villas, et dont les indigènes malins et beaux parleurs envahissent nos rues romaines de leur doucereux jargon exotique. Comme De Quincey [13], je tire un frisson profond et inexplicable de phrases telles que *Consul Romanus, non esse consuetudinem populi Romani, senatus populusque Romanus* [14], etc. – comme par quelque lien personnel, intime et sacré, difficile à justifier chez un homme dont pas une goutte de sang ne vient d'ailleurs que des îles

Britanniques. Mon sens de l'identité personnelle ne saurait se projeter au-delà du monde romain ; de sorte que ce monde d'aube, plus imprécis, plus vaste et plus terrible, de Knossos et de Ninive, d'Ur et de Babylone, de Memphis et de Thèbes, d'Ophir et de Meroë restera pour moi à jamais un fait historique objectif qui n'existe que sur le papier. Chaque fois que mon âme *antique* considère l'Orient mystérieux, c'est comme un centurion, un legatus ou un tribunus militum des légions de la république ; avec le grand vallum des castra Romana tout près de moi, les chansons et les jurons latins de mes camarades soldats en un vague refrain qui ponctue les pensées éveillées par les palais en ruine et les portails monumentaux croulants de l'antique terre conquise. Mais mes rêves véritables sont moins souvent remplis de l'Est décadent que de l'Ouest barbare ; c'est avec les légions en Espagne, en Gaule et en Grande-Bretagne, et sur les frontières du Rhin et du Danube, que mon esprit a le plus fréquemment « servi ». Je suis aussi assez souvent un simple citoyen ou un fonctionnaire civil, soit à Rome, soit dans quelque municipium italien, ou dans l'une des villes des provinces de l'Ouest. Ces rêves furent surtout nombreux en 1905 et 1906, mais ils ont reparu depuis de temps à autre. Le dernier est sans aucun doute le résultat conjoint de (a) ma relecture de *l'Énéide*, avec mon habituel frisson à la prophétie par Anchise de la future grandeur romaine, et (b) la période d'Hallowe'en, qui m'a marqué par les échos de fêtes célébrées ailleurs dans les environs.

Quant au rêve lui-même [15] toutes les visions précédentes s'évanouirent peu à peu dans ma conversation avec quelqu'un que je sentais essentiel de convertir à mon point de vue. Le début témoignait d'un effort manifeste pour me défaire des pensées hors de propos en concentrant mon esprit sur la scène et le problème en question. Le bruit de la fontaine dans l'atrium où nous étions assis me distrayait, mais au lieu de le faire arrêter je conduisis mon hôte dans la bibliothèque derrière une portière toute proche. C'était ma propre bibliothèque, et sur la table était posée une copie du *De Natura Rerum* de Lucrèce que j'étais en train de lire, roulée à peu près aux trois quarts vers la fin, au passage du Livre V sur l'astronomie où j'étais arrivé quand on m'avait annoncé Cnaeus Balbutius. Je vois encore le vers où je l'avais laissé :

Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans [16]

Balbutius était légat de la XII^e^ Légion, en garnison ici, à Calagurris, sur la rive sud de l'Iberus en Hispania Citerior. C'était un homme assez corpulent d'environ trente-cinq ans, qui portait le casque à cimier, le corselet et les jambières propres à ses fonctions militaires. J'étais, en revanche, un fonctionnaire civil – questeur

provincial – et ne portais qu'une simple toge marquée des deux bandes pourpres de l'ordre équestre. Mon nom semble-t-il était Lucius Caelius Rufus. Donc, Balbutius et moi nous étant assis continuâmes notre discussion. Elle était sérieuse et d'un ton résolu, car il était question de *la menace d'une horreur sans nom ;* nos opinions étaient très fermes et diamétralement opposées malgré notre longue et cordiale amitié.

Voici quelle était la situation. Plus au nord, à des kilomètres de nous, près de la petite ville de Pompelo au pied des Pyrénées, une catastrophe effroyable se préparait dans les collines. Ce territoire était habité par les remuants Vascones, dont une partie seulement était entièrement romanisée, mais dans les collines vivait un peuple plus farouche encore et infiniment plus redoutable – les Étranges Ténébreux (dans le rêve les termes qui revenaient souvent étaient *Miri nigri*) – qui tenait de monstrueux sabbats aux Calendes de mai et de novembre. Ils avaient toujours résidé quelque part là-haut, leur domaine restant invisible à quiconque du dehors, mais deux fois l'an on voyait leurs feux la nuit sur les sommets, et l'on entendait leurs tambours et leurs hurlements infernaux. Juste avant ces orgies semestrielles certains habitants disparaissaient de la ville – pour n'y jamais revenir – et l'on jugeait qu'ils avaient probablement été pris par les Étranges pour être sacrifiés à leur innommable divinité inconnue. (Dans le rêve, *Magnum Innominandum*, adjectif verbal neutre d'étymologie latine correcte, bien qu'on ne le trouve pas dans les classiques.) Chaque été des groupes de *Miri nigri* descendaient dans les plaines commercer avec les Vascones et les *coloni* romains. Haïs et redoutés, ils parlaient entre eux une langue que ne comprenaient ni les Romains et Celtibères ni les Gaulois – pas même les marchands grecs, les marins carthaginois ni les légionnaires étrusques ni les esclaves illyriens et thraces – tandis que leurs transactions se faisaient par signes. Je semblais n'en avoir jamais vu un seul, mais j'avais beaucoup *lu* et *appris* à leur sujet ; étant en effet un amateur attentif de tous ces mystères interdits.

Voilà que cette année il s'était produit un incident inhabituel. Les étranges marchands – cinq d'entre eux – étaient bien descendus des collines, mais ils avaient fini par déclencher une émeute dans les rues de Pompelo – à cause de certain divertissement complaisant de cruautés inhumaines infligées à un chien – et deux avaient été tués. Les trois survivants étaient repartis dans les collines avec des regards terribles, et maintenant les gens de Pompelo tremblaient à l'idée du sort qu'ils sentaient prêt à s'abattre sur leur ville. S'ils redoutaient cette horreur, *c'est qu'aucun des leurs n'avait disparu alors que les Calendes de novembre étaient proches*. Il n'était pas naturel que les Étranges Ténébreux les épargnent ainsi. *Quelque chose de pire* devait se préparer. Finalement ils avaient persuadé leur édile (Tiberius Annaeus Mala, de sang mi-romain mi-celtibère) d'aller à Calagurris demander à Balbutius

d'envoyer à leur secours une cohorte – pour envahir les collines au soir décisif, et détruire pour toujours le culte monstrueux qu'on pourrait y découvrir… projet absolument réalisable et sans risque s'il était entrepris assez tôt dans la soirée, avant que l'évocation du *Magnum Innominandum* ne produise ces effets dont les habitants n'osaient parler qu'à voix basse. L'édile avait fait le voyage, mais Balbutius avait repoussé sa requête. Il était alors venu me voir ; et à cause de ce que j'avais lu sur les Étranges Ténébreux je compatis aussitôt et le renvoyai avec l'assurance que je ferais tout mon possible pour envoyer la cohorte à Pompelo. Puis je me préparai à me rendre au camp et m'entretenir avec Balbutius, lorsque je me souvins qu'il était parti chasser le sanglier. J'envoyai donc un esclave porter un mot au camp le priant de passer me voir quand il rentrerait. À présent il était là, et j'essayais de mon mieux de l'amener à mon point de vue.

Son argument était que ces troubles locaux ne sont jamais sérieux, et ne justifient aucune action militaire de la part des autorités. D'ailleurs, il croyait que la masse de la population tribale – de loin plus nombreuse que les citadins romanisés – était non seulement d'accord avec les *Miri nigri*, mais participait réellement à beaucoup de rites de leur abominable culte. Toute répression de notre part, disait-il, même si naturellement elle apaisait les *oppidani*, indisposerait tout autant les farouches indigènes beaucoup plus nombreux ; de sorte qu'au total le résultat serait de compliquer au lieu de clarifier nos problèmes administratifs.

À cela je répondis que ce n'était pas l'habitude du peuple romain de craindre le mécontentement de barbares, ni de renoncer à une action qui concorde avec les principes romains de gouvernement. Que le bon vouloir des colons et des citadins valait bien davantage pour faciliter notre administration que celui des membres de tribus ; puisque la fidélité de ceux-ci n'était jamais assurée, tandis que la coopération de l'élément romanisé était absolument essentielle à l'établissement d'une structure législative et exécutive solide. Qu'en outre, le caractère hideux et monstrueux des rites des Ténébreux ne m'était pas inconnu, et que la tolérance de pratiques aussi pernicieuses siérait mal aux descendants de ceux qui, sous les consulats de Sp. Postumino Albinus et Q. Marcius Philippus, avaient dispersé les orgies de Bacchus répandues en Italie, mettant à mort quantité de citoyens romains et gravant sur une tablette de bronze le *Senatus Consultum de Bacchanalibus*.

Je prends alors sur les rayons le long des murs beaucoup de livres, en latin et en grec, sur de terribles sujets interdits ; je les déroule jusqu'aux passages significatifs que je montre à Balbutius. La seule vue de certains de ces livres m'effraie – particulièrement un texte grec, sur parchemin de Pergame, intitulé IEPON AIГYПTON [17] – et je donnerais cher pour y jeter un coup d'œil à présent ! Mais ils

furent sans effet sur mon hôte. Sa décision était prise de ne pas envoyer la cohorte, et rien ne put lui en montrer la nécessité. Il consentit pourtant à ne pas se froisser si je soumettais l'affaire au proconsul, Publius Scribonius Libo ; aussitôt qu'il fut parti j'écrivis donc une lettre longue et explicite à Libo, et j'envoyai un esclave (un solide petit Grec nommé Antipater) la porter à Tarraco.

C'était le soir, mais mon rêve continua. Je pris un bain puis passai dans le triclinium, où ma maison (ma mère Helvia, déjà âgée, et un oncle maternel plus jeune, Lucius Helvius Cinna) me rejoignit pour le dîner. Pendant la soirée je discutai de la question avec eux, et je fus heureux de leur approbation – quoique ma mère ait vainement cherché à me faire promettre de ne pas accompagner la cohorte si elle partait. J'allai me coucher dans une chambre aux belles fresques, et m'éveillai (toujours en rêve) avec le chant des oiseaux. Suivit le petit déjeuner en famille et une séance de lecture dans le jardin. J'habitais, semble-t-il, une villa de banlieue sur une colline, car au-dessous de moi je voyais les toits de tuiles rouges et le forum à colonnes de Calagurris, et au-delà les courbes étincelantes du Therus. Plus tard Balbutius revint, d'où s'ensuivit encore une vaine discussion. Puis de nouveau dîner et conversation avec la famille – sur Lucrèce et la philosophie d'Épicure. À en croire nos propos, Lucrèce pour nous était toujours vivant, bien que nous ne le connaissions pas personnellement. Mon oncle, néanmoins, disait avoir connu Memmius, à qui est dédié le *De Natura Rerum*. Puis encore au lit, et un autre réveil d'oiseaux, après *un rêve à l'intérieur du rêve*. C'était un cauchemar qui comportait une prodigieuse ruine orientale sur laquelle j'avais lu un passage de cet effroyable Ιερόυ Αεγυπτου. Ce jour-là je lus et écrivis au jardin (car il faisait chaud) jusqu'au moment où, sitôt après la sieste, Antipater revint avec une lettre du proconsul. Je rompis le sceau et commençai : P. SCRIBONIUS L. CAELIO S.D. SI TU VALES BENE EST. EGO QUOQUE VALEO. AUDIVI QUAE SCRIPSISTI. NEQUE ALIAS PUTO… [18] et ainsi de suite… Pour tout dire, Libo était entièrement de mon avis ; instruit, semblait-il, aussi bien que moi des rites des Ténébreux, il croyait nécessaire l'action immédiate à la requête de Mela. Non seulement il joignait un ordre à Balbutius de dépêcher une cohorte à Pompelo avant les prochaines Calendes, mais il exprimait l'intention d'y aller lui-même, afin d'enquêter sur une horreur d'une telle importance non seulement pour les pupilles du peuple romain, mais pour la paix du genre humain tout entier. Pour moi il m'autorisait à accompagner la cohorte, et exprimait l'espoir de me rencontrer à Pompelo deux jours après la réception probable de sa lettre. Ma joie fut extrême, et je dévalai la colline et traversai la ville à pied pour aller trouver Balbutius à son camp.

La ville, assez importante, comptait une ou deux rues pavées (avec de hauts trottoirs et des pierres de gué aux croisements), et des foules considérables de soldats, de

colons, d'indigènes romanisés aux traits ibères, et d'hommes farouches des tribus des plaines déferlaient devant les murs aveugles blanchis à la chaux des maisons et des jardins. Le camp était au bord de la rivière, près d'un débarcadère pour les approvisionnements, et je hélai une sentinelle à la Porta Praetoria. Elle me fit entrer (la muraille avait bien trois mètres de haut et presque autant d'épaisseur) et me conduisit par la *via Principalis* jusqu'au *Praetorium* (les soldats logeaient dans des maisons de bois, étant donné la permanence du camp), où je trouvai Balbutius en train de lire une vieille copie du *De Re Rustica* de Caton. Il prit le pli scellé du proconsul que je lui apportais, et se rendit enfin devant son autorité incontestable. Il réfléchit alors au choix de la cohorte qui conviendrait le mieux, pour s'arrêter finalement à la Ve. Ayant envoyé un planton au légat de cette cohorte, il eut bientôt devant lui un dandy nommé Sextus Asellius, qui portait une tenue impeccable non sans affectation, des cheveux frisottés, et une petite ombre de barbe très « sport » à la mâchoire inférieure. Asellius était violemment opposé à l'envoi de la cohorte, mais il ne pouvait se dérober aux ordres. Comprenant qu'il serait difficile de gagner Pompelo en deux jours comme l'avait ordonné Libo, nous décidâmes de marcher jour et nuit en ne faisant que des sommes de courte durée. Je rentrai chez moi préparer mon voyage – en commandant une litière et huit porteurs illyriens. Je descendis ainsi au pont où j'attendis la cohorte qui arriva au bout d'un temps infini. Elle était d'infanterie – car nous n'avions pas de cavalerie à Calagurris – mais il y avait deux chevaux pour Asellius et Balbutius – ce dernier étant décidé à suivre l'affaire en personne et à la mener à bonne fin. Puis vint toute une nuit d'assoupissement et de cahots, et toute une journée identique – dans un pays plat et sauvage. Les repas étaient rares et frugaux ; seules la lecture et la conversation animaient un peu l'ennui. Balbutius chevauchait parfois à côté de ma litière pour discuter des teneurs qui nous attendaient. Une nuit encore, et un autre matin. Nous aperçûmes enfin devant nous le profil vague, menaçant des épouvantables collines. C'était le dernier jour d'octobre. À midi nous serions à Pompelo, et la nuit nous pénétrerions dans les horribles collines où flambaient les feux de sorcières et retentissaient les tambours et les hurlements.

Pompelo était un petit bourg propret avec un forum dallé et un amphithéâtre de bois à l'est de l'agglomération. Libo et sa suite étaient arrivés déjà, et nous accueillirent avec une franche cordialité. Je le connaissais un peu – ce beau vieillard au visage romain d'oiseau de proie, ridé et les lèvres closes, presque complètement chauve. Il portait la *toga praetexta* qui convenait à sa dignité consulaire. Au cours de l'après-midi, nous eûmes tous une conversation sérieuse et l'édile Annaeus Mela se joignit à nos délibérations. Des deux qui s'opposaient à Libo, Mela et moi, Balbutius supporta mieux qu'Asellius de se soumettre. Cette discussion eut lieu dans la curie tout à côté du forum. Entre-temps les trois cents soldats s'étaient mêlés aux habitants, et avaient

ressenti la présence de la peur. Car il planait vraiment sur cette ville une condamnation monstrueuse, et même je n'étais pas loin de trembler en voyant vers le nord la masse menaçante des montagnes… qui méditaient dans l'attente. Nous eûmes peine à trouver quelqu'un du pays pour nous mener au théâtre habituel des orgies, mais on engagea enfin un jeune homme – en grande partie de sang romain bien que né à Pompelo – qui consentit à nous guider dans les contreforts jusqu'à l'entrée d'un certain ravin, mais pas au-delà. Il ne céda qu'à l'offre d'une somme considérable, et ne fit en attendant le soir que remuer convulsivement les lèvres et les doigts.

Quand vint le coucher du soleil dans un terrible mystère d'apocalypse, Asellius réunit et rangea ses troupes. Les villageois s'assemblèrent autour de nous qui nous tenions en ordre à l'ouest du bourg, et nous ne pouvions nous empêcher de saisir l'horreur de leur murmure. Nous nous mîmes en route au crépuscule – les torches prêtes s'il en était besoin, et le guide tremblant tandis qu'il marchait à côté du cheval de Libo. Ce fut pire lorsque l'obscurité s'épaissit *et que les tambours commencèrent*. C'était un son étrange – étouffé et monotone, atrocement mesuré et tenace. Il me mit en tête une idée qui m'effraya. Certainement, me dis-je, ces Ténébreux vigilants et furtifs ont été instruits de notre expédition ce soir. La moitié des tribus d'alentour étaient en secret leurs alliés et leurs informateurs, et les bruits ont couru toute la journée à Pompelo. *Pourquoi, alors, ont-ils commencé leurs rites comme d'habitude*… comme si le pouvoir du peuple romain n'était pas en marche contre eux ? *Je n'aimais pas ce que cela signifiait*. Puis la nuit tomba et un par un les lointains sommets s'embrasèrent d'une flamme blême. Les tambours battaient toujours abominablement.

Nous étions à présent dans les contreforts, et nos craintes grandissaient sans cesse. Malgré l'absence de la lune, Balbutius jugea inopportun d'allumer les torches, craignant que notre itinéraire ne soit repéré de loin ; nous continuâmes donc à trébucher gauchement sur des sentiers obscurs qui devenaient de plus en plus abrupts à mesure que les pentes boisées à côté de nous se faisaient plus hautes et plus proches. Dans ces forêts profondes, qui nous serraient maintenant de si près, nous croyions entendre des bruits inexplicables, et nous imaginions une foule de détestables présences aux aguets. Les tambours et les flammes étaient toujours là. Alors que le défilé se rétrécissait aux proportions d'un simple ravin ou d'une gorge, la pente devint presque un à-pic ; et les six d'entre nous qui étaient à cheval durent abandonner leurs montures. À la lueur voilée d'une torche, on les attacha à quelques chênes rabougris sinistrement tordus, en laissant une escouade de dix hommes pour les garder d'un vol éventuel – même si la rencontre de voleurs était assez improbable en un tel endroit et par une telle nuit ! Puis les autres continuèrent avec nous à grimper encore et toujours, de plus en plus haut, vers les sommets où flamboyaient les feux, et l'étroite échappée

de ciel où luisait la Voie lactée entre les hauts versants qui la cernaient. C'était une ascension effroyable – la peur dans les ténèbres, les murmures et les jurons étouffés de trois cents légionnaires terrifiés qui titubaient, glissaient et trébuchaient ; se bousculant sans cesse, se marchant sur les pieds à tout moment – ou même sur les mains, quand la pente était presque verticale.

Puis, dans le battement infernal des lointains tambours, un bruit terrible se produisit *derrière nous*. C'étaient les chevaux que nous avions laissés – rien que les chevaux et non les soldats qui les gardaient. Ils ne *hennissaient* pas, ils *criaient* – le *cri* frénétique de bêtes prises de panique en face d'horreurs qui ne sont pas de ce monde. Nous nous arrêtâmes tous, quasi paralysés de frayeur. Et les cris continuaient, les tambours battaient, et les flammes dansaient au faîte des collines.

Alors une brève agitation et un autre cri, affolant, vinrent de notre avant-garde ; Balbutius demanda une torche, d'une voix tremblante comme lui-même. À sa faible lueur nous vîmes le corps du guide Accius baignant dans son sang, les yeux exorbités par un effroi suprême, cosmique. Lui qui était né au pied de ces collines et qui savait tout ce que ces hommes chuchotaient à leur propos, n'avait pas pu faire face *à ce qui, il le savait, avait fait crier les chevaux*. Il avait tiré de son fourreau la courte épée du centurion le plus proche – le primipile Publius Vibulanus – et s'était frappé en plein cœur.

À ce moment, soudain, le ciel lui-même s'éteignit. Les étoiles et la Voie lactée disparurent en un instant, et ne restèrent que les flammes au sommet des collines – sur lesquelles se profilaient maintenant, pour la première fois, les silhouettes impies d'êtres à peine humains qui sautaient et dansaient tels des titans autour d'elles. Les tambours battaient toujours, et les chevaux criaient, criaient encore, dans les gouffres au-dessous.

La fuite était impossible, mais il y eut sur place une sorte de sauve-qui-peut et beaucoup d'hommes piétinèrent à mort leurs camarades dans une vaine tentative pour s'échapper. Les hurlements des soldats rivalisaient à présent avec ceux des chevaux, et l'unique torche que le proconsul avait arrachée à un porteur défaillant éclaira une multitude de visages convulsés par la plus folle panique. Quant à l'entourage immédiat, Annaeus Mela disparut écrasé tandis que Laena, le secrétaire, semblait avoir sombré un peu avant. Balbutius devenu fou se mit à rire et à chanter un couplet satirique fescennien [19] de sa campagne italienne natale. Asellius voulut se couper la gorge, mais ne put que se débattre contre un vent glacé qui soudain descendit en serpentant des hauteurs et l'enveloppa dans ses plis tel Laocoon. Pour moi j'étais paralysé et sans voix comme une statue. Seul le vieux Scribonius Libo, vétéran des

guerres contre Jugurtha et Mithridate, garda jusqu'au bout un sang-froid et une fermeté exemplaires. Je vois encore son calme visage de Romain dans la lumière mourante de sa torche – je vois son visage et j'entends les paroles distinctes et mesurées dont il accueillit son destin en vrai patricien et consul de la République. Des pentes et des sommets au-dessus de nous éclata un chœur caquetant de rires démoniaques, et les vents de glace s'abattirent sur nous pour nous engloutir tous. Mon esprit ne put supporter plus longtemps une telle tension et je m'éveillai – rejoignant d'un bond à travers les siècles Providence et le présent. Mais elles résonnent encore à mes oreilles les dernières et calmes paroles du vieux proconsul : « *Malitia vetus – malitia vetus est… venit… tandem venit* [20]… »

Tel fut le rêve le plus impressionnant que j'aie fait en dix ans, et qui utilise dans le subconscient des fragments épars de lectures de jeunesse depuis longtemps oubliés de mon esprit à l'état de veille. Calabarra et Pompelona respectivement, comme je l'ai appris en consultant le dictionnaire de l'Antiquité classique, Pompelo, apparemment, a échappé au sort qui la menaçait, et cela m'intéresserait de visiter un jour ses environs. J'aimerais fouiller les défilés entre les collines à la recherche d'ossements effrités et des aigles d'argent noircies d'une cohorte oubliée !

***

À Donald Wandrei [21]

24 novembre 1927

En parallèle avec votre exploit morphéen de dimanche dernier, je citerai ma propre performance de la nuit dernière quand, comblé par un festin de *Thanksgiving* [22] au point de mettre en grand péril ma norme de cent quarante livres, je cédai à l'assoupissement à cinq heures de l'après-midi, et continuai à somnoler jusqu'à dix heures ce matin ! Mes rêves parfois approchèrent du fantastique, quant au caractère, mais retombèrent un peu faute de cohérence. Une scène est particulièrement marquée dans mon souvenir – celle d'un marécage humide, fétide, plein de roseaux sous un ciel gris d'automne, et d'un à-pic de pierre déchiqueté couvert de lichen qui se dressait au nord. Poussé par quelque obscure quête, je remontais une fissure ou une crevasse dans cette falaise en surplomb, observant, ce faisant, les noires entrées de beaucoup de terribles galeries qui s'ouvraient sur les deux parois pour s'enfoncer dans les profondeurs du plateau pierreux. À plusieurs endroits le passage était couvert comme d'un toit par un obstacle dans les parties supérieures de l'étroite fissure ; en ces

endroits l'extrême obscurité empêchait de déceler les galeries qui pouvaient s'y trouver.

Dans l'un de ces intervalles assombris j'eus conscience d'un singulier accès de frayeur, comme si une émanation subtile et incorporelle de l'abîme absorbait mon esprit ; mais les ténèbres étaient trop profondes pour que je saisisse la cause de mon inquiétude. J'émergeai enfin sur un plateau de roche moussue et de terre rare, éclairé d'un pâle clair de lune qui avait remplacé l'astre expirant du jour. Jetant les yeux autour de moi, je ne vis pas âme qui vive ; mais je perçus un remuement très étrange loin au-dessous de moi, parmi les joncs murmurants du marécage pestilentiel que je venais de quitter. Après avoir un peu marché, je rencontrai les rails rouillés d'un tramway, et les poteaux vermoulus qui portaient encore les fils mous et pendants du trolley. Suivant cette voie, je tombai bientôt sur un tram jaune à soufflets portant le numéro 1852 – du type ordinaire à double wagon, courant de 1900 à 1910. Il était inoccupé, mais manifestement prêt à partir ; le trolley était branché sur le fil et la pompe du frein à air comprimé vibrait de temps à autre sous le plancher. Je montai et cherchai en vain le bouton électrique, remarquant ainsi l'absence de la poignée du contrôleur, qui laissait supposer une courte absence du conducteur. Puis je m'assis sur l'une des banquettes transversales proches du centre, en attendant l'arrivée du personnel et le départ du véhicule. J'entendis bientôt un bruissement dans l'herbe rare du côté gauche, et je vis les formes sombres de deux hommes surgir sous le clair de lune. Ils portaient les casquettes réglementaires d'une compagnie de chemin de fer, et je ne pus douter que ce ne soit là le receveur et le conducteur. Puis l'un d'eux *renifla* avec une singulière violence, et leva la tête pour hurler à la lune. L'autre se laissa tomber à quatre pattes pour courir vers le tram. Aussitôt je me levai d'un bond, me précipitai comme un fou hors de ce tram et traversai d'interminables lieues de plateau jusqu'à ce que l'épuisement me réveille – tout cela non pas parce que le receveur était tombé à quatre pattes, mais parce que le visage du conducteur n'était qu'un cône blanc [23] qui se terminait en un seul tentacule rouge sang…

Le rêve romain, naturellement, était exceptionnel par son envergure, sa vigueur, et sa persistance dans la mémoire ; bien qu'étant jeune, je rêvais presque chaque nuit de Rome ou de l'éclat des aigles et des étendards de la République sur les couchants barbares des frontières lointaines. : Rome et sa puissance ont toujours exercé sur mon imagination et ma personnalité l'influence la plus extraordinaire, bien que je reconnaisse volontiers la supériorité esthétique et intellectuelle du monde grec. Il m'est absolument impossible de considérer le monde antique autrement que d'un point de vue romain ; et je ressens un patriotisme aussi naturel et farouche pour la république victorieuse du Tibre en son temps que j'en ai pour la civilisation anglaise

à notre époque. La décadence de l'Empire me remplit d'autant de mélancolie que le déclin actuel du monde occidental, et je me vois contraint à ce paradoxe de m'indigner, dans l'Antiquité, des invasions et des hauts faits de mes propres ancêtres du Nord ; que je désire si ardemment voir défendus contre tous leurs rivaux ! Autrement dit, quand je m'imagine dans un passé précédant l'existence en tant que nation organisée de mes ancêtres par le sang, je me tourne instinctivement vers Rome comme vers *mon pays*, au lieu de suivre les tribus saxonnes dans leurs forêts originelles du Nord. Mon admiration pour la vertu guerrière et la magnifique virilité des tribus aux cheveux blonds n'en est pas amoindrie ; mais en quelque sorte *mon sentiment immédiat de l'identité personnelle* semble transféré aux Sept Collines – qui prennent pour moi, antérieurement à 450 av. J.-C., ce caractère de centre et cette qualité de siège fondamental de la vision qui appartiennent plus tard à Londres et à Providence. *Avant Rome* je trouve impossible de projeter ma personnalité. Le monde essentiellement archaïque de Knossos, Memphis, Thèbes, Ninive et Babylone n'existe à mes yeux que sur le papier. Psychologiquement je suis soit un Romain soit un Anglais, sans aucune éventualité d'expansion imaginative…

***

À Clark Ashton Smith [24]

19 novembre 1929

L'autre jour je n'ai pu résister à l'envie de donner une forme métrique à un récent tableau rêvé – quoique je sois bien conscient de mes limites poétiques. Si je n'en suis pas dégoûté après relecture répétée, je peux l'essayer sur Wright – car s'il était pris il rapporterait trois mille dollars comme bouche-trou. Le rêve lui-même était merveilleusement poignant – mais je n'ai pas réussi dans les vers à rendre grand-chose de l'émotion. Les voici :

RECAPTURE

Le chemin menait à une sombre lande mi-boisée
Où se voûtaient sur l'humus des rocs arrondis et moussus,
Et de curieuses gouttes inquiétantes, glacées,
Fusaient de courants invisibles au sein des gouffres au-dessous.

Pas un souffle de vent et pas le moindre son
Dans l'arbre aux formes insolites ou l'énigmatique buisson.
Devant moi pas de vue – et soudain sous mes yeux
Droit sur ma route un tertre monstrueux.
À mi-chemin du ciel ces flancs abrupts déployés
Foisonnant d'herbe, chargés d'une croulante volée
De degrés de lave montant là-haut où la peur régnait
En marches trop immenses pour l'humaine foulée.
Je hurlai et je sus quelle étoile et quelle année premières
M'avaient aspiré hors du rêve des hommes, monde éphémère !

***

À Clark Ashton Smith

1931-1933

– Suite au cadeau d'une des sculptures de Smith.

Décembre 1931

Des Arcades aux multiples colonnes de Y'ha-nthlei aux Herbes folles
À l'heure de l'invisible Hurlant.

L'aspect de l'Eidolon à l'approche du solstice sacré est propre à engendrer une vague inquiétude. Il rôde autour de Son museau une trop forte suggestion d'attente et de satisfaction inexplicables, et l'on ne peut être tout à fait sûr quant à un œil entrouvert. Je suis même en train de collationner les textes rituels dans le *Necronomicon* de Dee et dans l'exemplaire en latin de l'université de Miskatonic, afin d'être protégé au maximum pour la Nuit.

À vous dans l'adoration de la Flamme Noire,

E'ch-Pi-El [25].

*

Décembre 1931

Du grand fond de Gba-Ktan, par-delà le Récif du Diable
au large de la côte d'Innsmouth
À l'heure du Grouillement-sans-nom.

Pour ce qui est de l'Eidolon inconnu – j'essaie d'oublier ce que j'ai vu en rentrant chez moi trois jours après le Sabbat Noir. Loué soit Pegana que je ne sois pas rentré plus tôt ! Sur le front de la chose il y avait un soupçon de fissure ou de désagrégation récente – désagréablement, comme si un *œil* avait été ouvert et se refermait lentement, tandis qu'autour de son groin quelque chose de rouge ou brun rougeâtre était finement et minutieusement incrusté.

Deux jours après on ne pouvait plus discerner ces phénomènes à demi soupçonnés. Je prendrai les précautions opportunes pour les nuits du Solstice et de la Chandeleur.

À vous dans le savoir de la Litanie Interdite,

E'ch-Pi-El.

*

24 décembre 1931

À l'heure torse des Unités de la Force Heptadimensionnelle dans le Continuum rétro-angulaire
Par-delà les Univers de la Matière, de la Lumière Noire, et de la Polarité asymétrique de l'Ether.

Le solstice est venu et passé, et je frémis à l'idée de ce qui s'est – ou a pu – s'accomplir dans des lieux obscurs et ignorés. Car le soir du 21 décembre l'Eikon inconnu avait un air d'*attente* si manifestement saturnienne que je m'étais empressé de détourner les yeux pour garder mon sang-froid. Le matin du 22, en m'éveillant je jetai nerveusement un regard craintif sur l'étagère de l'Eikon – et découvris avec un frisson d'horreur *qu'Il avait disparu*. Il ne restait aucune trace – si ce n'était, sur la fine couche de poussière du rayonnage, *de légères empreintes de sabots partant de l'endroit où Il avait été*, tandis que le bord de la planche portait deux curieuses

marques de griffes *comme si quelque chose s'était laissé tomber de là*. Je tâchai toute la journée de distraire mon esprit par un travail assidu, malgré l'heure même du solstice – 3 h 20 de l'après-midi – qui causa de sourdes secousses… surtout depuis le moment où je crus percevoir le son étouffé d'une cloche fêlée, et l'écho d'une grave, inhumaine psalmodie, venant d'un point éloigné, impossible à situer… peut-être au-dessous de moi dans les profondeurs de la terre. La nuit, je cédai au sommeil à bout d'épuisement – et le matin du 23, voilà que *l'Eikon était revenu à sa place, mais avec une corpulence d'une ampleur inhabituelle* allant presque jusqu'à l'obésité. Le visage hier saturnien avait pris une expression nouvelle de *suffisance* ironique et satisfaite que je trouvai infiniment plus horrible que l'attente démoniaque que j'avais redoutée auparavant. Je ne saurais dire comment il reparut, car l'étagère était sans poussière. Je m'étais senti obligé d'ôter ces légères empreintes de sabots et ces singulières marques de griffes pour ma tranquillité d'esprit. Les jours passant, l'Eikon reprit une apparence plus normale – mais je vois venir la Chandeleur avec appréhension.

À vous pour l'exorcisme des Entités Klath,

E'ch-Pi-El.

*

16 janvier 1932

Des Falaises Concaves près du Lac de Kyagoph
À l'heure où rougissent les eaux obscures.

Si seulement je pouvais avoir la paix au sujet de l'Eikon jusqu'au moment de Walpurgis – mais je ne peux oublier certaines particularités suspectes liées à la Chandeleur. Je rassemble fiévreusement certaines formules du *Necronomicon*, du Livre Noir de von Junzt, et les fragments supposés traduits des *Manuscrits pnakotiques* – mais même ainsi, j'éprouve quelque inquiétude. Je garderai allumées des bougies de cire cette nuit-là – mais ma réussite et ma sécurité dépendent dans une large mesure de l'identité exacte de l'Eikon – qui reste à établir. *S'il est* réellement… mais non ! Je ne me permettrai pas de penser *cela*. L'idée est trop détestable pour être rationnelle – je pense que quelque chose dans le roman de Wandrei [26] l'a suggéré !

À vous pour la Psalmodie Gnatique,

E’ch-Pi-El.

*

28 janvier 1932

De la Tour de Narghan à Pnath
À l’heure où les Chiens aboient à l’ouverture de la plus Haute Fenêtre Circulaire.

Plus que cinq jours d’ici la Chandeleur, et je répète soigneusement les formules du Livre d’Eibon – dont j’ai emprunté la version de Philippus Faber en latin médiéval à la bibliothèque de l’université de Miskatonic. Un air d’attente suspecte semble subtilement concentré sur le museau de pierre de l’Eidolon, et cela me rappelle affreusement une allusion dans l’édition originale du Livre Noir publié à Düsseldorf. Tout, naturellement, dépend de l’identité précise de l’inconnu. Espérons que le problème ne se résoudra pas de façon trop abominable !

À vous dans le rituel de Y’ha-Nthlei,

E’ch-Pi-El.

*

8 fév. 1932

De la Porte du Nom-jamais-prononcé du Versant de Ninghom par-delà le Bois Noir
À l’heure du Chant de la Brume Verte.

Oui, la Chandeleur est passée, et je ne sais que penser. *Il* a repris Son air habituel d’insensible passivité… mais je songe en tremblant à ce qu’il devait être cette Nuit-là. Il me lorgna avec impatience quand j’allai me coucher – puis un profond sommeil me saisit, que rien ne pénétra sauf un monstrueux concert d’aboiements comme en font les chiens qui flairent des présences tout à fait étrangères et impies. Le matin tout était comme maintenant – *si ce n’est que sur l’étagère où Il était toutes les bougies avaient fondu en tas de suif informes*. Enfin – il y a bien de longue semaines d’ici la

Nuit de Walpurgis…

À vous pour la gloire d'Azathoth, de Tsathoggua, de Nig, d'Yeb, et du Magnum Innominandum,

E'ch-Pi-EI.

*

31 mai 1933

Du 66e Vortex du nouvel Abîme de l'Espace-Temps
À l'heure du léger Coup de Griffe.

À propos – dans ma nouvelle résidence l'Eikon inconnu de l'horreur préhumaine est chargé d'une nouvelle fonction [27]… Il est devenu serre-livres sur une grande bibliothèque vitrée dans le voisinage d'un vieux globe terrestre monté sur un pied. Lentement, jour après jour, quelque chose de sinistre semble se glisser dans les livres qu'il soutient. D'autres significations, horribles, commencent à se faufiler dans le texte – entre les lignes pour ainsi dire – et l'on découvre de hideux sous-entendus jusqu'ici insoupçonnés dans les têtes de chapitres et les lignes verticales apparemment fortuites formées par la disposition des mots l'un au-dessous de l'autre. Un ouvrage d'astronomie bien inoffensif suggère à présent les horreurs cosmiques les plus indescriptibles, tandis qu'un manuel de botanique fait allusion à des champignons monstrueux et des thallophytes sacrilèges plus répugnants que la végétation saturnienne d'un dessin klarkash-Tonique [28] ! Et le texte du livre tout contre l'Eikon devient *accidenté*. Certains mots se sont mis à se détacher anormalement du reste de la page, *et ce qu'ils traduisent ne saurait être répété ou lu sans alarme*.

À toi dans le rituel oublié de Mnar,

E'ch-Pi-El.

*

14 juin 1933

Des Falaises d'Onyx de Kho

À l'heure où la marée basse découvre ce récif taillé par le démon d'où les hommes détournent leurs regards.

En parcourant l'autre jour le livre qui est à côté de l'Eikon inconnu, je ne suis retrouvé en train de lire d'une façon extrêmement singulière – en choisissant des mots dans le texte à des endroits divers et sans rapports entre eux, comme si j'étais guidé par une influence invisible. Enfin le vague soupçon d'un sens obscur commença à s'esquisser. Les mots s'unirent pour évoquer une vision trouble, imprécise. Puis surgit un certain *souvenir* – et, hurlant, je lâchai le volume *alors qu'il était encore temps*.

À vous dans le rituel de la Planète Innommée,

E'ch-Pi-El.

*

29 juin 1933

Du Champ des Rayons Ultra-Spectraux
À l'heure du Vent Spiroïdal de Nith

La main qui rédige ces mots tremble du fait d'une décrépitude qui ne vient pas des seules années, et le visage égaré qui se penche sur la page est flétri de mille rides d'horreur qui n'y étaient pas voici deux nuits. Car-Dieu me vienne en aide… *j'ai regardé dans un miroir un passage de ce volume en ruine de l'ancien savoir qui est à côté de l'Eikon-sans-nom ! Maintenant* – en dépit de toute la miséricorde tant vantée du Ciel – *je sais*. Le voile est levé… et j'ai entrevu ce qui m'a courbé en une terreur convulsive pour les quelques jours ou semaines qui me restent à vivre. Iä ! Shub-Niggurath ! Le sombre rite d'Azathoth n'a-t-il plus d'effet ?…

Je suis tout seul dans la maison en ce moment, ma tante étant à l'hôpital et les voisins du rez-de-chaussée partis en haute mer pour l'Allemagne – *mais qu'était-ce que ce craquement au-dessus de moi la nuit dernière ?* Une partie de ce noir espace est juste au-dessus de mon bureau. Peut-être n'est-ce que les rats – je l'espère – pourtant je n'en ai vu aucun ni aucune trace de leur présence, depuis que je suis ici. *Est-il normal pour une si vieille maison de n'avoir pas de rats ?* Y a-t-il ici quelque chose qui les effraie ? Écoutez !… Qu'est-ce que c'est ? Juste au-dessus… *des rats peuvent-ils marcher d'un pas si lourd, si mesuré, avec tant de sinistre*

assurance ?… Dieu ! Le signe de l'Ancien !…

À vous dans l'Exorcisme de Iagsat,

E'ch-Pi-El.

***

À Clark Ashton Smith

3 octobre 1933

J'ai fait dernièrement un sacré rêve, qui a tellement impressionné notre jeune ami Bho-Blôk [29] qu'il est en train d'écrire une histoire autour. Il me semblait ramper sur les toits de tuiles pentus de vieilles maisons à pignon dans une ville médiévale une nuit de pleine lune, en compagnie de quinze ou vingt autres sous la direction d'un jeune officier en robe de soie qui criait des ordres depuis le sol – où il se tenait sur un grand cheval noir. Nous portions tous un costume qui datait au moins du XV^e^ siècle – chausses, veste ajustée, cheveux coupés en rond, et toque à bec ornée d'une plume.

Nous poursuivions avec acharnement une créature du Mal primordial qui ravageait la ville, et contre laquelle tous les exorcismes avaient été vains. Nous étions armés d'une sorte de talisman de métal brillant qui ressemblait à une ankh [30] égyptienne – dont presque tous étaient pourvus. Nous brandissions nos ankhs de la main droite, le plus loin possible de nous. Au bout d'un temps infini nous flairâmes réellement la Chose et entreprîmes de la cerner avec nos ankhs, dont elle était manifestement effrayée. Nous l'étions encore davantage. Cette Chose noire, caoutchouteuse avec des ailes de chauve-souris et une tête bizarre comme celle d'un hibou, avait à peu près la taille d'un gros chien. Elle se mit à couiner et glousser diaboliquement tandis que nous grimpions plus près pour l'acculer à une haute cheminée. Un homme avait un grand *filet* dans lequel il espérait évidemment l'envelopper. Soudain Elle s'élança hors de notre portée sur ces funestes ailes de chauve-souris que nous avions crues seulement rudimentaires et inutilisables – et fonça à une allure vertigineuse vers le sol. Ou plutôt vers notre chef monté sur son cheval. L'officier poussa un grand cri – mais la Chose était sur lui. Au moment où Elle le toucha, Elle commença à *se fondre* hideusement avec Sa victime, de sorte qu'il y eut à l'instant sur le grand cheval noir un être hybride sans nom portant la robe et la toque de notre chef, mais aussi la face de hibou, noire, maudite, de ce pernicieux rejeton de l'enfer. Enfin – tandis que nous restions

paralysés d'effroi – cet Être éperonna son cheval et partit au galop – ne se retournant qu'une fois pour émettre ce monstrueux gloussement.

Puis Il disparut et je m'éveillai. Ce fut tout. Insuffisant pour une histoire, pourtant je suis curieux de voir ce qu'en fera le petit Bloch.

***

À Clark Ashton Smith

22 octobre 1933

J'ai rêvé il y a quelques mois d'un mauvais clergyman dans un grenier plein de livres interdits, et qui changeait de personnalité avec un visiteur, Fra Bemardus de West Shokan [31] me presse d'en faire une histoire. Et puis voici à peu près un an je rêvai que je m'éveillais sur une dalle d'une substance inconnue dans une grande galerie voûtée, peu et mal éclairée, remplie de dalles semblables portant d'autres corps enveloppés de linceuls et dont les proportions n'étaient évidemment *pas humaines*. De tous les détails je déduisis l'affreuse idée *que je ne pouvais être nulle part sur cette planète*. Je sentis aussi que mon corps était pareil à ceux des autres formes ensevelies. Mais je me suis réveillé à ce moment-là en pleine réalité, si bien qu'aucune *histoire* n'a même commencé [32] !

***

À Clark Ashton Smith

29 novembre 1933

À propos de rêves – je crois que ma moyenne de spécimens fantastiques augmente actuellement peu à peu après une longue stagnation. J'ai eu la semaine dernière un rêve très frappant où je faisais la connaissance d'un groupe de jeunes gens tranquilles, bien élevés et apparemment sains, qui habitaient tous des appartements plutôt bohèmes dans les vieilles maisons d'une rue à flanc de colline que je n'avais encore jamais explorée (et qui n'existe pas, sinon comme une variante éloignée de certaines rues beaucoup moins anciennes du quartier italien de Fédéral Hill). Au cours de ce long rêve je rendais visite à plusieurs de ces jeunes gens, dont le principal intérêt était leurs connaissances en magie antique et médiévale. Ils étaient tous très pointilleux sur

un principe – que je ne passe qu'aux heures convenues.

Un jour où j'avais dit mon scepticisme quant à la réalité de la magie devant trois ou quatre d'entre eux, ils exprimèrent une crédulité presque égale à celle de Lumley ou de Summers [33] – et insistèrent pour me faire une démonstration *douce* de certains phénomènes *au-delà de la physique et de la chimie*. Ils insistèrent pour le faire chez moi (dans mon rêve 598, Angell Street) où ils arrivèrent tous en groupe (ils devaient être douze ou treize) en fin de soirée. Ma mère (qui vivait encore) était allée se coucher, mais je les reçus dans ma chambre et j'apportai des sièges des autres pièces pour qu'ils puissent s'asseoir en demi-cercle. Alors seulement, lorsqu'ils furent tous ensemble, je commençai à leur trouver je ne sais quoi de sinistre – sous ma lampe à gaz Welsbach ils paraissaient trop blêmes et cireux pour être faits de chair – et *ils se ressemblaient trop*. Une telle similitude n'aurait rien eu d'alarmant chez des jumeaux – mais chez douze ou treize hommes (tous d'environ trente ans) elle inspirait une vague inquiétude. Ils étaient en smoking, et avaient quelque chose des vampires sur la couverture de ce dernier *Strange Tales* où ont paru le *Murgunstrumm* de Cave et votre *Second Interment*. Ils ne baissèrent pas la lumière, mais soudain se mirent à *chanter* sur un étrange mode mineur – où les intervalles tonals n'appartenaient à aucun système musical terrestre. Tout à coup je fus pris de vertige et j'eus l'impression que la chambre tourbillonnait dans une dimension inconnue. Alors, bien que les contours des murs restent parfaitement nets, ma vision s'ouvrit à d'immenses perspectives spatiales – représentées par des assemblages de cubes gigantesques éparpillés le long d'un gouffre d'un brutal rayonnement – tandis que mon esprit commençait à ressentir l'intolérable conscience d'un déroulement d'ères infinies… comme si l'éternité entière allait déverser à la fois tout son poids sur moi.

Il est impossible de décrire une impression aussi mêlée – et elle manque absolument de la précision et de l'intérêt dramatique nécessaires à la fiction. J'éprouvais dans le rêve crainte et répulsion – il me semblait *retrouver un mal connu et défini* que je ne pouvais alors me rappeler. Me voyant obligé d'intervenir pour mettre fin au rite, je feignis un malaise et l'envie de me reposer. Ils respectèrent ce vœu, et se retirèrent, plutôt narquois – triomphants bien entendu devant mon aveu d'une certaine réalité du surnaturel. (Le rêve en fait est *illogique* – car malgré mon scepticisme initial, je reconnais dans le rite une horreur cosmique sans surprise apparente.) Mais ce ne fut pas tout. J'avais gardé de mon expérience une ardente curiosité, et je me rendis dès l'aube chez le plus savant de ce groupe étrange – celui qui habitait le plus haut sur la colline inexplorée.

Quand j'y parvins, un mal inconnu semblait planer sur la rue, et j'éprouvai une certaine anxiété avant une visite *imprévue* – si contraire aux usages et aux vœux de

cette bizarre confrérie. Un incident du parcours (la rencontre d'un tramway à wagon unique portant un curieux panneau) situe la période du rêve autour de 1907. J'entrai dans la vieille maison et montai les marches craquantes – avec l'impression que tout s'était dégradé davantage depuis la dernière fois que j'y étais venu. En frappant à la porte de mon hôte, je me sentis envahi d'une peur inexplicable. Le locataire ouvrit promptement, mais je sus à n'en pas douter que cet homme n'était pas – ou *pas tout à fait* – mon hôte. Il se montra très discourtois, furieux de ma visite à l'improviste, et bientôt trois ou quatre des autres le rejoignirent dans la pièce. Alors seulement, regardant au fond, derrière une portière habituellement fermée, j'aperçus un laboratoire et d'étranges fioles et vases à bec que je n'avais jamais vus. Au centre de ce laboratoire, une table portait une forme en blanc – celle de mon hôte. Je sentis qu'il n'était pas mort, mais plutôt qu'il était en quelque sorte plus plein de vie – ou quasi vivant – qu'aucune des répliques exactes (et toujours en smoking) qui m'entouraient. Leurs propos étaient très confus. « Maintenant que vous avez vu » il ne faut plus revenir. » – « Il ne doit même pas partir. » – « Vous auriez dû savoir. » – etc., etc. Au milieu de tout cela je me retournai brusquement et m'enfuis. L'un d'eux tenta de m'arrêter, mais il semblait ne rien pouvoir étreindre. Je *vis* sa main s'abattre sur mon bras, mais je ne *sentis* rien. Je me rappelai alors que je n'avais jamais touché physiquement aucun de ces bizarres personnages, l'usage de la poignée de main leur étant évidemment étranger. Rien ne m'empêcha de descendre l'escalier, ni de gagner la rue. Devant chez un autre membre de la confrérie, l'individu était debout sur son antique perron. Souriant, il m'invitait à entrer, mais je pressai le pas – sentant derrière ce sourire je ne sais quoi d'indiciblement sardonique et malfaisant.

Le rêve ne se termina pas par un réveil, mais s'effaça peu à peu dans la banalité – la rue, je crois, débouchait dans une artère moderne du centre, et je me mis à faire des courses dans les boutiques familières. Mais il était diablement vivant tant qu'il dura, et je m'en souvins aussitôt quand je m'éveillai pour de bon. Néanmoins, son pouvoir tenait à un caractère trouble et secret trop insaisissable pour être rendu, sinon par un maître. L'horreur évoquée par cette incantation dans ma chambre, et le cauchemar de la vieille maison (sur laquelle j'ai bien *failli* tomber) étaient des scènes étranges et fortes – mais absolument indescriptibles. C'est seulement la nuit dernière que j'ai fait un autre rêve – un retour au 598, Angell Street après des années sans nombre.

Le voisinage était désert, envahi d'herbe, et les maisons à moitié en ruine. La clé de mon trousseau ouvrit la porte délabrée du 598, et j'entrai au milieu de la poussière des siècles. Tout était resté comme vers 1910 – tableaux, meubles, livres, etc., tous dans un état d'extrême décadence. Même les objets qui m'avaient fidèlement suivi dans toutes les demeures plus récentes étaient là, placés comme autrefois, partageant

la décomposition et l'ensevelissement général dans la poussière. Je ressentis une profonde terreur – et lorsque j'entendis des *pas* traînants venant de ma chambre, je fis demi-tour et m'enfuis pris de panique. Je ne me serais pas avoué à moi-même ce que je redoutais d'affronter… mais ma peur eut aussi l'effet de me fermer les yeux quand je passai en courant devant le *miroir* de l'entrée couvert de moisissure, encroûté de salpêtre. Je filai dans la rue – et je remarquai qu'il n'y avait aucune ruine de bâtiments postérieurs à 1910. J'avais dépassé la moitié d'un pâté de maisons – toutes en ruine, sans rien d'autre devant moi – quand je me réveillai en frissonnant. Au dernier moment ma grande frayeur semblait être de passer devant ma maison natale et mon premier foyer – le bien-aimé 454, Angell Street – vers lequel je me dirigeai.

Plus tard dans la nuit je fis un autre rêve – au sujet d'une longue plage solitaire et d'un sentiment d'oppression et de crainte à cause de quelque chose que les vagues pourraient rejeter – mais ce fut trop insignifiant pour valoir vraiment la peine d'être rapporté. Le jeune Bloch passe en feuilleton dans le journal de son collège l'histoire qu'il a bâtie sur mon rêve médiéval de monstre sur le toit… J'espère que la fréquence accrue de mes rêves fantastiques est le prélude d'une nouvelle période d'écriture. Toutes mes récentes tentatives ont été si décevantes que je les ai détruites au bout de trois ou quatre pages ; et je me demande encore, de plus en plus souvent, si après tout je ne suis pas incapable de m'exprimer avec des mots.

Je suis les coupures de presse avec un profond intérêt. Dieu ! Ce… cette chose… dans ces cathédrales que sont les grottes insondables du loch Ness… est-ce vraiment Lui dont les victimes de cauchemar ont hurlé le nom dans le délire inspiré précédant l'éveil… Tsathoggua, sans forme, cyclopéen ? L'Écosse ne faisait-elle pas partie de cette Hyperborea des origines où les bêtes et le Peuple Ambigu lui rendaient un culte avant l'arrivée de l'homme ? Qui dira si Son repaire n'a pas échappé à la Ruine finale qui engloutit jadis Commoriom et Uzuldorom ? Une telle conjecture, pour inquiétante qu'elle soit, ne peut être écartée comme hors de propos… pas plus que les murmures plus sombres encore sur la réputation, très vague et heureusement effacée des mémoires, des *shoggoths*. Mais de ces choses-là, pour la sauvegarde de sa santé mentale, on ne doit pas parler. Espérons qu'il n'y a rien de vrai – absolument rien – dans ce manuscrit enterré du Dr. Fregus McBain (refusé avec un frisson en 1763 par l'imprimerie Kerr à Édimbourg, mais dont Mark Kerr parlait à voix basse dans sa vieillesse quand il n'avait plus toute sa tête) où il était question d'une luminescence oscillante dans le loch – qui croissait et décroissait *comme en réponse à des éclairs simultanés sur la face obscure du disque lunaire*. Tout ceci n'est – ne doit être – que vain bavardage ! Et naturellement cette histoire du fou de l'asile d'Inverness – l'homme qu'on trouva errant près du loch coiffé d'un casque de plongée – est pure

démence. Il était fou avant d'avoir jamais plongé dans le loch – il *devait* l'être. Ces noires profondeurs n'ont fait que mettre *au jour* une folie qui existait déjà. Toute autre hypothèse est une *absurdité*. Les docteurs font bien de rejeter ces soupçons de cavernes sous les cavernes, éclairées d'on ne sait quelle phosphorescence inconnue, et gravées de pictogrammes pleins de révélations diaboliques sur le passé préhumain de la Terre. Tenez-moi au courant de tous les nouveaux échos que vous pouvez recevoir. En attendant je tremble à la pensée de cette horreur du Pacifique – qui a déjà gagné la presse de l'Est. Il y a eu des légendes noires de messagers sans nom envoyés par R'lyeh l'engloutie, mais aucune n'a osé dire *ce* qu'étaient ces messagers. Ce mystère approche-t-il enfin d'une hideuse solution ?

***

À Duane W. Rimel [34]

17 juin 1934

Votre récent rêve récurrent de roues et de sphères énormes est assurément extraordinaire, et j'espère que vous pourrez finalement en tirer un parti littéraire. La coupe qui grandit est certainement un phénomène tentant,

Non – je n'ai jamais fait aucun des rêves fébriles (de masses énormes tournant et roulant) que vous mentionnez, bien que j'aie souvent rêvé des choses les plus bizarres et les plus frappantes – dont j'ai déjà incorporé certaines à des contes ou des poèmes. Le seul délire caractérisé que j'aie jamais eu date de 1903, à l'âge de douze ans, alors que je souffrais d'un gros rhume. Je parlais confusément (ma mère me l'a dit ensuite) de vols vers Mars et Saturne. Quant à la nature des rêves – il ne fait aucun doute je pense qu'ils sont composés de bribes détachées d'impressions antérieures (parfois complètement oubliées et normalement enfouies au fond du subconscient), et regroupées par l'imagination sans frein du donneur en de nouvelles formes parfois tout à fait insolites. Ils paraissent étranges, et cependant ils viennent pour l'essentiel de ce que l'esprit a recueilli à un moment ou à un autre… dans des livres, des images, des expériences, etc. Je ne crois pas du tout à la mémoire héréditaire. En général les caractères acquis ne se transmettent pas ; et même si cela se produisait, il ne s'agirait que de tendances au sens large, mais certainement pas des impressions particulières, personnelles, inséparables de ce curieux sentiment d'inexplicable familiarité que certains décors ou rêves éveillent en nous.

Oui – j'ai souvent ressenti cette sensation de déjà-vu à propos de choses tout à fait

nouvelles pour moi, mais dans la plupart des cas j'ai pu en retrouver l'origine dans des impressions très anciennes presque oubliées. Par exemple – un village au coucher du soleil me parut un paysage familier la première fois que je le vis, et finalement je le reconnus dans une image que j'avais vue dans ma petite enfance. Les rêves plus imprécis de pseudo-souvenir – comme les étonnantes cités cyclopéennes – renvoient habituellement à des fragments oubliés de lectures ou d'images, plus ou moins recomposés d'une autre manière. Néanmoins – pour les besoins d'une *fiction* on peut très bien retenir ces explications fausses mais séduisantes de la réincarnation, de la mémoire héréditaire, et ainsi de suite. Je le fais moi-même.

***

The Gallomo [3]

À Alfred Galpin et Maurice W. Moe

11 décembre 1934

À propos de l'histoire « Carter », j'ai fait récemment un autre rêve singulier – particulièrement bizarre en ceci que j'avais une autre personnalité – aussi précise et vivante que celle de Lovecraft qui me caractérise à l'état de veille.

Je m'appelais Dr. Eben Spencer, et j'étais en train de m'habiller devant un miroir dans ma propre chambre, dans la maison où j'étais né, dans un petit village (pas de nom) du nord de l'État de New York. C'était la première fois depuis trois ans que je portais des vêtements civils, car j'étais médecin militaire avec le grade de premier lieutenant. Je devais être en permission – légèrement blessé. Au mur un calendrier indiquait « vendredi 8 juillet 1864 ». J'étais très heureux de me retrouver en civil, bien que mon costume ne fut pas neuf, mais c'était le seul qui me restât de 1861. Après avoir soigneusement noué ma cravate, je mis ma veste et mon chapeau, pris une canne en bas dans l'entrée, et partis d'un bon pas dans la rue du village. Bientôt un très jeune homme de ma connaissance vint à moi d'un air inquiet et se mit à parler avec circonspection. Il souhaitait que je l'accompagne chez son frère – mon collègue dans la profession, le Dr. Chester – dont la conduite le tourmentait beaucoup. Ayant été son meilleur ami, je pourrais avoir quelque influence et l'amener à parler librement – car il avait certainement beaucoup à dire. Depuis deux ans, le docteur se livrait en secret à des expériences de laboratoire dans le grenier de sa maison, et derrière la porte fermée à clé il n'admettait personne que lui-même. On respirait souvent des odeurs répugnantes près de cette porte… et les bruits bizarres ne

manquaient pas, par moments. Le docteur vieillissait rapidement ; des rides de souci – et d'autre chose encore – envahissaient son maigre visage brun, et ses cheveux grisonnaient déjà. Il restait enfermé à clé dans cette pièce, sans manger, pendant un temps dangereusement long, et paraissait étrangement sombre. Toute question de son frère cadet était accueillie avec mépris ou fureur – non sans peut-être un certain malaise ; aussi le frère, très soucieux, m'avait-il arrêté dans la rue pour demander aide et conseil. Je l'accompagnai à la maison Chester – un bâtiment blanc de deux étages et un grenier dans une jolie cour entourée d'une palissade. C'était une petite rue tranquille où semblait demeurer la paix malgré la dureté des temps. Dans le petit salon aux volets clos, où j'attendis un moment, il y avait une table à dessus de marbre, beaucoup de meubles recouverts d'étamine, et plusieurs agréables étagères parsemées de galets, de bibelots et de bric-à-brac. Le Dr. Chester descendit bientôt – et *il avait vieilli*. Il m'aborda avec un sourire lugubre, et je commençai à l'interroger, le plus discrètement que je pus, sur son étrange conduite. Il se montra d'abord plutôt provocant et grossier – il disait avec une sorte de clin d'œil sournois : « Vaut mieux pas demander, Spencer ! Vaut mieux pas demander ! » Puis lorsque j'insistai (car cette fois j'étais intéressé pour mon propre compte), il changea brusquement et me lança : « Eh bien, si vous tenez à savoir, montez ! » Nous montâmes péniblement deux étages et nous trouvâmes devant la porte verrouillée. Le Dr. Chester l'ouvrit, *et il y eut une odeur*. J'entrai après lui, le jeune Chester fermant la marche. La pièce était basse de plafond mais spacieuse, et avait été divisée en deux par une portière de peluche rouge étrangement incongrue. Dans la moitié proche de la porte il y avait une table de dissection, une nombreuse bibliothèque, et plusieurs impressionnantes vitrines d'instruments de chimie et de chirurgie. Le jeune Chester et moi restâmes là tandis que le médecin passait derrière le rideau. Il reparut aussitôt, portant sur une grande plaque de verre ce qui semblait être un bras humain, coupé net juste sous l'épaule. Il était humide, gélatineux, d'un blanc bleuâtre, et les doigts n'avaient pas d'ongles. « Eh bien. Spencer », dit le Dr. Chester en ricanant, « je suppose que vous avez acquis dans l'armée une grande pratique de l'amputation ? Que pensez-vous, professionnellement, de ce travail ? » J'avais bien vu que ce n'était pas un bras humain, et je répartis, sarcastique : « Vous êtes meilleur sculpteur que médecin, Chester. Ceci n'est pas le bras d'un être vivant. » Et Chester répondit d'un ton qui me glaça le sang : « *Pas encore, Spencer, pas encore ! »* Puis il repartit derrière la portière et reparut une fois de plus, portant un autre bras légèrement plus grand. C'étaient tous deux des bras gauches. Je me sentais au bord d'une grande révélation, et je suivais avec impatience les mouvements désespérément mesurés de mon sinistre collègue. « Ce n'est que le début, Spencer », dit-il en passant derrière le rideau pour la troisième fois. « *Surveillez le rideau ! »* Et ici s'achève la partie de mon rêve

utilisable pour la fiction, car le reste est une retombée grotesque. J'ai dit que j'étais en civil pour la première fois depuis 61 et naturellement j'étais plutôt mal à l'aise. En attendant la suprême révélation j'aperçus mon reflet dans la porte vitrée d'une armoire d'instruments, et je découvris que ma cravate si soigneusement nouée était de travers. M'approchant d'un grand miroir, je cherchai à la redresser, mais le nœud noir se révéla difficile à façonner avec art. Alors toute la scène commença à s'effacer – et maudite malchance ! –je me réveillai dans la désolante année 1920, rendu à la personnalité de H.P. Lovecraft ! Je n'ai jamais revu depuis le Dr. Chester ni son jeune frère ni ce village. Je ne sais pas même quel village c'était. Je n'ai jamais entendu auparavant ou depuis le nom d'Eben Spencer. Quel rêve !

La raison de tout cela est claire –j'avais quelques jours avant sorti le *Frankenstein* de Mrs. Shelley pour le relire. Quant aux détails – Ambrose Bierce, sans aucun doute, a fourni l'atmosphère de la guerre civile ; tandis qu'il est facile de retrouver dans le Dr. *Chester* et son frère – pour le visage, je veux dire – une ressemblance avec mes amis d'enfance *Chester* et Harold Munroe ; ces frères dont j'ai parlé dans un de mes anciens KLEICOMOLOES [36]. Je ne dors pas beaucoup cette semaine, mais j'ai eu la nuit dernière un fragment de rêve prometteur qui tourna court à cause d'un réveil prématuré. J'étais seul dans un espace noir, quand soudain, devant moi, surgit de quelque trou caché un homme gigantesque en robe blanche, chauve avec une longue barbe de neige. Il portait, jeté sur ses épaules, le corps d'un homme plus jeune – rasé, aux cheveux grisonnants et vêtu d'une robe semblable. Un bruit comme celui d'un vent violent ou d'une fournaise grondante accompagnait cette ascension spectaculaire – qui semblait s'accomplir par une sorte de lévitation surnaturelle. Quand je m'éveillai, j'eus une idée d'histoire – mais qui, curieusement, n'avait rien à voir avec le rêve ! [37]

I

Je marchais, ou plutôt pataugeais dans un marécage sans arbres et apparemment sans fin, sous un ciel de plomb. Mon compagnon était un vieillard – si vieux qu'il me faisait peur, bien que j'aie l'impression de le connaître, ou de l'avoir connu autrefois. Ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules et sa barbe traînait presque à terre. Malgré son âge, il était plus robuste que moi, car il marchait d'un pas qui me fatiguait. Puis soudain je vis devant nous, à l'horizon, une maison solitaire. C'était une très vieille demeure – une ferme de Nouvelle-Angleterre comme on en construisait de 1640 à 1680, avec un toit pointu à pente extrêmement raide, et recouvert de bardeaux

sur toute sa surface. Elle paraissait en décomposition – au dernier degré de délabrement. Comme nous approchions de la maison, le vieil homme me dit : « Elle n'a pas changé. » Je ne répondis pas. Alors il dit : « Elle n'a pas changé depuis deux cents ans. » Je gardai le silence. Puis il dit : « Vous avez été stupide d'attendre d'être réincarné ; j'en sais plus long, et je vis toujours. » Comme il disait ces mots, je crus me le rappeler. Il était habillé maintenant d'un vêtement si indéfinissable et décoloré que je ne pouvais le reconnaître – cela pouvait avoir été une simple robe faite de vieux sacs de toile cousus ensemble – mais tel que je me l'étais rappelé il était jeune, portait de grandes bottes et un habit rouge, une perruque noire à boucles basses et un tricorne. Dans ce vague souvenir son visage était glabre, quoique bleui par les racines rasées d'une barbe prodigieusement drue. Alors je dis : « Cela n'a pas changé. » Nous approchâmes et entrâmes dans la maison dont l'intérieur n'était que ruine et amoncellement de plâtras. Nous commençâmes à monter un escalier pourri, et le vieux dit : « Nous le trouverons exactement comme avant. » Et je dis : « La chose est toujours la même depuis deux siècles, nous la trouverons en haut. » Nous grimpâmes encore. La maison n'avait que deux étages, mais le haut de l'antique escalier ne semblait pas plus proche. Plus haut, plus haut, plus haut – jusqu'à ce que les murs autour de nous se fondent en brume et en tourbillon nuageux – mais encore et toujours plus haut – encore plus haut – « Nous la trouverons telle qu'autrefois – elle n'a pas changé. » Encore plus haut – toujours plus haut – et là finit le rêve !

II

J'étais dans un vieux château au pied d'un escalier de pierre humide. Tout autour de moi, des hommes d'armes – et tous ces rustres profondément endormis ! Furieux, apparemment, j'en secouai quelques-uns, mais sans pouvoir les réveiller. Le château semblait m'appartenir. Puis je montai l'escalier, en cliquetant interminablement car je portais une armure et une lourde épée – jusqu'au moment où les bruits de la plaine plus bas attirèrent mon attention. J'aperçus à travers une étroite fenêtre nos hommes d'Angleterre, à cheval, vêtus par-dessus leur armure de tabards rouges portant les lions d'or britanniques, qui combattaient sans merci un ennemi inconnu. Celui-ci, également à cheval et en armure, portait des tabards jaunes sur lesquels étaient représentés des dragons rouges. La bataille devenait d'une violence démoniaque, et j'éprouvai un désir farouche d'y prendre part. Alors le chef des nôtres lança sa monture devant le front des troupes et provoqua le chef ennemi en combat singulier. Le défi accepté, les deux armées reculèrent, laissant entre elles un terrain dégagé. Le

chef ennemi était une figure puissante dans sa pesante armure, et le duel fut implacable. Enfin l'ennemi perdit son casque sous les coups de notre chef – *mais sous ce casque il n'y avait pas de tête* [38]. À ce moment toute la force de l'ennemi parut fondre à vue d'œil, et je ressentis aussi une transformation. Je n'étais plus à la fenêtre, mais à cheval devant les rangs de nos soldats, brandissant une gigantesque épée dégainée. À ce moment, je me rappelai la fenêtre sur l'escalier, et je me souvins avec un sursaut que le visage de notre chef était la réplique exacte du mien. Je regardai autour de moi et je vis à ma gauche la silhouette d'un énorme château sans fin dont les tourelles montaient à perte de vue jusque dans les nuages. Puis le rêve changea brusquement, et sans pourtant me réveiller, j'eus conscience de dériver sur une hideuse rivière stagnante, dans un bateau pourri, entre de terribles falaises basaltiques en surplomb. Il n'y avait pas de vent, et je m'étonnai de descendre ainsi un courant aussi immobile. Les insectes avaient une forme bizarre, et je frissonnai en les voyant de plus en plus nombreux venir se poser tous sur moi. Puis je m'éveillai pour de bon – j'avais dormi, assis à ma table, la tête posée sur mon bras.

III

J'étais dans un musée d'antiquités quelque part à Providence, causant avec le conservateur, un homme très âgé et très érudit. J'essayais de lui vendre un curieux bas-relief que je venais de modeler moi-même dans la glaise [39]. Le vieil homme se moquait de moi, me demandant ce que je cherchais en prétendant vendre une chose neuve de ma propre fabrication dans un musée d'objets anciens. Je lui répondais dans des termes que je me rappelle exactement – ce qui est rare chez moi. Habituellement je ne retiens de mes rêves aucun mot exact en dehors de phrases isolées. Je répondis :

« Pourquoi dites-vous que cette chose est neuve ? Les rêves des hommes sont plus anciens que les ruminations de l'Égypte, la méditation du Sphinx, ou Babylone et sa ceinture de jardins, et ceci fut modelé dans mes rêves. »

Alors le conservateur m'invita à lui montrer mon travail, ce que je fis. Il était du style de l'ancienne Égypte, et représentait apparemment des prêtres de Râ en cortège. L'homme parut frappé d'horreur, et demanda dans un terrible murmure : « QUI ÊTES-VOUS ? » Je dis que mon nom était H.P. Lovecraft – ajoutant que j'étais le petit-fils de Whipple V. Phillips, qui, pensai-je, serait sans doute plus connu d'un homme si vieux. Il répondit : « Non, non – *avant cela !* » Je dis que je n'avais pas de souvenirs avant cela sauf en rêve. Alors le conservateur m'offrit un prix considérable, que je refusai ; parce que je vis sur son visage qu'il avait l'intention de détruire ma sculpture aussitôt

qu'elle serait à lui – alors que je désirais la voir accrochée dans le musée. Mon refus troubla manifestement l'homme, qui me demanda d'indiquer mon propre prix. Pour plaisanter, je m'écriai : « Un million de livres sterling ! » (mélange de monnaies !), quand à ma stupéfaction le vieil homme ne rit pas, mais parut seulement plus profondément soucieux. Il m'avait pris au sérieux ! Puis il dit d'un ton effrayé, hébété, perplexe : « Je vais en conférer avec les administrateurs de l'établissement – revenez je vous prie dans une semaine à dater d'aujourd'hui. » Je ne crois pas que le rêve finit là, mais je ne me rappelle rien de plus. Ma mémoire des rêves est souvent influencée par une sorte de sentiment d'unité – je ne peux me rappeler que les choses qui ont un déroulement suivi, si bien que mes récits s'arrêtent dès que le sujet principal est épuisé. Le rêve II dans cette lettre est exceptionnel à cet égard.

***

À R.H. Barlow [40]

20 avril 1935

Ces conférences [41] m'ont laissé une si forte impression que la nuit après la seconde j'ai eu un rêve pittoresque concernant le Dr. Franklin et moi-même, centré sur une curieuse distorsion du temps (telle que nos collègues de l'étrange et du « scientifictionnel » aiment tant en décrire) qui faisait se mêler insensiblement une région de 1785 et une région de 1935. Nous allions à cheval. Franklin et moi, de Philadelphie à New York dans le monde de 1785 – juste après son retour de France. La route était étroite et boueuse, bordée de clôtures envahies de quantité de plantes grimpantes et de ronces. Je portais une veste verte à boutons d'argent à l'ancienne mode (disons de 1760), un gilet rougeâtre à fleurs, des culottes tabac et des bottes de cheval en cuir noir. En apercevant plus tard mon reflet dans les vitres, je constatai que j'avais une perruque à bourse, plutôt petite, frisée, légèrement poudrée, et un tricorne noir. Le Dr. Franklin était vêtu de peau de buffle à la manière des quakers, et portait ses propres cheveux (alors devenu très gris) épars sur les épaules. Il avait un chapeau à larges bords à la mode quaker. Je montais un alezan, et lui un cheval pie noir et blanc. La voix de mon compagnon était agréable, inchangée malgré l'âge, et sans aucun accent provincial déplaisant. Notre conversation portait sur une horrible vérité que j'avais découverte d'une manière ou d'une autre – à savoir qu'il était arrivé au *temps* quelque chose de hideux et d'inexplicable, et qu'il régnait quelque part sur notre route un monstrueux cauchemar de mécanique et de décadence nommé *1935*. Franklin ne voulait pas me croire, mais une rumeur avait atteint le village de New

Brunswick, car, en chevauchant dans ses rues pavées, nous découvrîmes des foules effrayées tandis que les cloches sonnaient à tous les clochers. Près de Metuchen, un peu plus tard, nous rencontrâmes un curieux brouillard – et à Rahway nous vîmes les formes spectrales de 1935 (buildings neufs, automobiles, costumes modernes) empiétant sur les pavés ronds, les toits en croupe, les façades géorgiennes, et les habitants en culottes de 1785. Même alors, le Dr. Franklin soutenait pourtant que nous étions seulement victimes de bizarres hallucinations collectives. À mi-chemin sur la route d'Elizabeth Town, le brouillard se dissipa, et nous nous trouvâmes en plein monde de 1935 – sur nos chevaux qui se cabraient devant le flot ahurissant des autos. Franklin comprit enfin qu'il se passait quelque chose d'inquiétant car il vit les passants écarquillant les yeux sur notre tenue. Une fois qu'il se fut attaqué au problème, il parut n'avoir aucun mal à saisir ce qui était arrivé ; et telle était l'étendue de son savoir scientifique qu'il prit conscience des utilisations modernes du feu électrique qu'il avait arraché aux cieux en 1752. Je m'arrêtai à Elizabeth (la moderne) pour acheter des vêtements de 1935, que je mis dans le magasin. Le Dr. Franklin, pourtant, refusa de changer sa tenue de semi-quaker, et continua d'attirer les regards curieux. À Newark, nous laissâmes nos chevaux en garde dans une écurie et primes le métro de l'Hudson pour New York, où nous sortîmes dans la 33e Rue. Là personne ne remarqua le costume de Franklin, et nous nous promenâmes en toute liberté – je signalais au philosophe les diverses merveilles et les horreurs (comme l'Empire State Building, la foule étrangère, les véhicules insolites, etc.) de 1935, tandis qu'il essayait de les rattacher à ses connaissances antérieures. Par moments, nous parlions politique, et je lui reprochai franchement d'avoir laissé étendre sa défense des justes réformes coloniales jusqu'à approuver la trahison de cette révolte contre notre souverain et notre Parlement légitimes, et sa réussite égoïste, cupide, et tragique et suicidaire deux ans plus tôt (ou plutôt cent cinquante-deux – *car ce spectre d'un monde* de 1935 était effroyablement réaliste), quand j'avais été, semblait-il, une sorte de secrétaire du général sir Guy Carleton des troupes régulières de Sa Majesté – d'abord à Québec et plus tard (jusqu'à son évacuation par nos soldats) à New York. Pendant cette visite guidée et cette discussion décousue, et sans l'aboutissement d'aucun dénouement dramatique ni l'esquisse d'aucune intrigue logique, je commençai à dériver lentement vers l'état d'éveil. Ainsi s'acheva le mirage – sans but et sans raison, mais saisissant hommage à la richesse de l'exposé historique du professeur Crâne !

***

À R.H. Barlow

4 mai 1935

J'ai fait un bout de rêve la nuit dernière encore – peut-être en partie inspiré par le thème extrêmement ingénieux esquissé vers la fin de votre lettre. Vous parlez d'un crâne qui contiendrait, à la place du cerveau, un curieux appareil métallique – en laissant supposer qu'il s'agit soit d'une entité étrangère ou consciente elle-même, soit d'une sorte de récepteur grâce auquel de lointaines entités *d'ailleurs* peuvent contrôler le corps dans lequel il est implanté. Eh bien, dans mon rêve, en me promenant dans une région rurale familière, j'étais attaqué par un essaim d'insectes lancés du haut du ciel comme des flèches. Ils étaient minuscules et aérodynamiques, capables apparemment de perforer mon crâne pour pénétrer mon cerveau comme si leur substance n'était pas exclusivement matérielle, lis n'eurent pas plus tôt pénétré mon cerveau, que *mon identité et ma situation* parurent très incertaines. Je me *rappelais* des décors étrangers incroyables – rocs à pic et cimes illuminés par des soleils violets, édifices fantastiques de maçonnerie cyclopéenne, végétation cryptogamique de toutes couleurs, silhouettes presque informes traversant pesamment des plaines sans limites, bizarres gradins de cascades, cylindres de pierre sans fin escaladés par des échelles de corde telles que les enfléchures d'un navire, des labyrinthes de couloirs et de salles aux fresques géométriques, de singuliers jardins de plantes inidentifiables, d'êtres sans forme, vêtus de robes, qui s'exprimaient en sons flûtés non vocaux – et d'innombrables incidents de caractère confus et aux conséquences incertaines. Où j'étais exactement, je ne pouvais en être sûr – mais j'avais une forte impression de *distance infinie*, et de totale extranéité à l'égard de la terre et de la race humaine. Rien n'arriva vraiment à aucun moment – et je *sus* que je rêvais très longtemps avant d'être réellement éveillé. Dès mon lever je notai mon rêve dans mon Livre Noir (dont vous avez entrepris avec tant de zèle la présente édition) – et peut-être un de ces jours utiliserai-je dans une histoire ou cela ou votre version telle quelle. Merci pour l'idée – inspirée ou non par le rêve !

***

À William Lumley

20 juin 1936

Mon rêve de la cité du chat noir était très fragmentaire. Elle était en pierre et accrochée au versant d'une colline comme certaines des villes dessinées par Sime

pour les histoires de Dunsany. Il y en a en Espagne de plus ou moins semblables. Elle paraissait avoir été construite par des êtres humains des éternités plus tôt, mais ses actuels habitants félins y vivaient manifestement depuis des siècles. En fait il ne se passait rien dans ce rêve – ce n'était qu'une image isolée de l'endroit, où les chats se déplaçaient de façon rationnelle et méthodique, de toute évidence pour l'exécution de tâches précises.

***

À Willis Conover Jr. [42]

14 août 1936

Votre catalogue de livres infernaux et interdits a l'air extrêmement impressionnant, et les titres seuls me font frissonner. Je n'ai jamais entendu parler que d'un seul – c'est (oserai-je écrire les mots redoutables ?) l'infâme *Ghorl Nigral* de Mülder. J'en ai même vu une fois un exemplaire, bien que je ne l'aie jamais ouvert ni parcouru. C'était à Arkham voilà bien des années – à la bibliothèque de l'université de Miskatonic. J'étais dans un coin sombre de la grande salle de lecture, et je remarquai un énorme volume dans les mains de quelqu'un de l'autre côté de la table. La tête du lecteur disparaissait complètement derrière le gros livre, mais sur la reliure elle-même je pus discerner les mots *Ghorl Nigral* dans un vieux caractère gothique. Ce que j'en savais me fit frémir – et je me sentis vaguement inquiet quand les autres commencèrent à jeter un coup d'œil sur le lecteur silencieux et un à un quittèrent discrètement la salle. Quand je me vis tout seul avec le toume-page muet, mon trouble devint presque accablant – et à mon tour je me dirigeai furtivement vers la porte… détournant résolument les yeux du lecteur sans trop savoir pourquoi. Alors je m'aperçus que la pièce devenait très sombre, bien que l'après-midi fût loin d'être fini. Je trébuchai sur une chaise, et laissai échapper un cri tout à fait involontaire – mais aucun son n'y répondit. À ce moment survint un terrible éclair puis le fracas assourdissant du tonnerre, alors qu'à l'extérieur du bâtiment on n'observa aucun signe d'orage. Les gardiens arrivèrent en courant, et quelqu'un apporta une bougie quand on se fut aperçu que l'éclairage était en panne. L'homme qui lisait auparavant était mort, et son visage n'était pas agréable à regarder. Il avait un air bizarrement étranger, ses cheveux et sa barbe semblaient collés par plaques malsaines. Le livre, dont tous les regards restaient obstinément détournés, était étroitement serré par les mains brunes, osseuses – et les gardiens ne semblaient pas pressés de venir l'en tirer. Quand ils s'y décidèrent enfin, ils firent une découverte très singulière. Car les mains, au lieu de lâcher le livre, se détachèrent irrégulièrement au niveau du poignet dans un nuage de

poussière rouge – tandis que le corps, entraîné du même coup, tombait brusquement en poudre, ne laissant sur le fauteuil qu'un tas verdâtre de vêtements moisis. On identifia plus tard ces vêtements comme ayant appartenu à un homme enterré trente ans plus tôt – et dont la tombe au cimetière de Christchurch fut trouvée vide. Jamais depuis ce jour-là le *Ghorl Nigral* ne fut tiré de sa réserve fermée à clé au sous-sol de la bibliothèque.

***

À Virgil Finlay [43]

24 octobre 1936

Lorsque j'avais six ou sept ans, j'étais sans cesse tourmenté par un type étrange de cauchemar récurrent dans lequel une race monstrueuse d'entités (que j'appelais les « décharnés de la nuit [44] », *night-gaunts*, – j'ignore où j'avais pris ce nom) me saisissaient par le ventre (mauvaise digestion ?) et m'enlevaient dans les airs à travers des lieues et des lieues de ténèbres au-dessus des tours d'horribles cités mortes. Ils m'entraînaient enfin dans un vide gris où je voyais, des kilomètres plus bas, les pics en aiguille de montagnes colossales. Puis ils me lâchaient – et comme ma chute s'accélérait dans ce plongeon d'Icare, je m'éveillais en sursaut pris d'une telle panique que l'idée de me rendormir me faisait horreur. Les « décharnés de la nuit » étaient des êtres noirs, maigres, caoutchouteux, à la queue nue en hameçon, aux ailes de chauve-souris, et *sans visage*. J'avais certainement tiré cette image du souvenir confus de dessins de Doré (surtout des illustrations du *Paradis perdu*) qui me fascinaient pendant la journée. Ils n'avaient pas de voix et leur seule forme de véritable torture était leur habitude de me chatouiller le ventre (encore la digestion) [45] avant de m'enlever et de foncer dans les airs avec moi. J'avais la vague idée parfois qu'ils vivaient je ne sais où dans le dédale de noirs terriers creusés à la cime de quelque montagne incroyablement haute. Ils arrivaient par troupes de vingt-cinq ou cinquante, et quelquefois ils me lançaient l'un à l'autre. Nuit après nuit, je rêvais la même horreur avec seulement de menues variantes – mais jamais je ne découvris ces hideuses cimes de montagne avant mon réveil. Sinon… enfin, le fait est que tout cela diminua rapidement à mesure que je grandissais. Chaque année je croyais un peu moins au surnaturel, et quand j'eus huit ans je commençai à m'intéresser à la science et me libérai de mes dernières parcelles de croyances religieuses et autres superstitions. Je ne me rappelle pas beaucoup de rêves de « décharnés de la nuit » après mes huit ans – ni *aucun* quand j'eus dix ou onze ans.

Mais, Yuggoth, quelle impression ils firent sur moi ! Trente-quatre ans plus tard je les ai choisis comme thème d'un de mes *Fungi*.

LES MAIGRES BÊTES DE LA NUIT [46]

De quelle crypte elles sortent en rampant je ne saurais le dire
Mais chaque nuit je vois ces créatures noires,
Cornues et décharnées, aux ailes membraneuses
Et aux queues portant la barbe bifide de l'Enfer.

Elles arrivent par légions, portées par la houle du vent du nord,
Avec d'obscènes griffes qui titillent et irritent,
Elles me saisissent et m'emportent vers de monstrueux voyages
En des mondes grisâtres au cœur du puits des cauchemars.

Au-dessus des pics déchiquetés de Thok elles passent
Ignorant les cris que je pousse en vain
Et descendent dans les puits inférieurs jusqu'à ce lac obscène
Où les shoggoths boursouflés se vautrent dans un sommeil douteux.
Mais quoi ! Si seulement elles émettaient un son
Ou avaient un visage là où se trouvent les visages !

[1] Rheinhart Kleiner (1892-1949). Écrivain amateur originaire de Brooklyn. Après d'autres emplois il fut juge de paix. Lovecraft avait fait sa connaissance à la gare de Providence alors qu'il venait saluer les écrivains amateurs de la United Amateur Press Association qui changeaient de train pour se rendre à la convention de Boston. Il fait partie du Kleicomolo, cercle de correspondants qui réunissait Klein, Ira Cole, Maurice Moe. Lovecraft. Celui-ci reverra Klein à chacun de ses séjours à New York de 1923 à 1935. (NdE.)

[2] Ces mots sont traduits par « les maigres bêtes de la nuit » dans *Démons et Merveilles* et *Fungi de Yuggoth*.

[3] Maurice Winter Moe (1882 – 1940). Professeur d'anglais dans une école secondaire de Milwaukee. L'un des plus anciens correspondants (1914) de Lovecraft. Après neuf ans et demi de correspondance, les deux hommes se rencontrent, le 10 août 1923, à Providence, où Moe viendra de temps à autre faire des visites. Il a été critique officiel de l'United Amateur Press Association (UAPA). (NdE.)

[4] Le Gallomo est le cercle de correspondance qui a succédé, en 1918, au Kleicomolo (dont s'étaient retirés Klein et Cole). Le Gallomo réunissait A. Galpin (né en 1901), ancien élève de Maurice Moé, Moe et Lovecraft. Galpin que Lovecraft appelait « le gosse » (il était âgé de dix-sept ans) lancera, en 1920, un fanzine *The Philosopher* auquel Lovecraft donnera sa nouvelle, *Polaris*. Cf. le témoignage de Galpin dans les Documents (NdE.)

[5] Samuel Loveman. Poète et vendeur en librairie à Cleveland où Lovecraft vient lui rendre visite, en août 1922, et fait, à cette occasion la connaissance du jeune Galpin. C'est par l'intermédiaire de Loveman que Lovecraft engage une correspondance avec Clark Ashton Smith, autre pilier de la revue *Weird Ta les*. Installé à New York dès 1923, Loveman fera partie du cercle d'amis que Lovecraft fréquentait à chacun de ses séjours. C'est Loveman qui, en 1926, procurera à Lovecraft la rédaction de plusieurs milliers d'enveloppes pour l'envoi du catalogue d'une librairie dans laquelle il travaillait. (NdE.)

[6] W. Paul Cook. Une des personnalités les plus actives de la presse amateur. (Il fut vice-président de l'UAPA). Imprimeur et éditeur de fanzines d'une grande qualité – *The Vagrant, The Recluse* – auquel Lovecraft a collaboré. Cf. son témoignage dans les Documents. (NdE.)

[7] Samuel Taylor Coleridge (1772 – 1834). Poète préromantique anglais. Son poème *Kubla Khan*, écrit en 1797, trouve son origine dans l'usage du laudanum. (NdE.)

[8] Ce rêve a inspiré *Le Témoignage de Randolph Carter*, paru en 1925 dans le fanzine de W.P. Cook, *The Vagrant*. (NdE.)

[9] Lovecraft semble s'être souvenu de ce rêve au moment où il compose *L'Appel de Cthulhu* : le sculpteur Willox présente au professeur Angeli un bas-relief sculpté en rêve. Il ne désire pas le vendre mais avoir l'explication des reliefs qu'il a lui-même sculptés. (NdE.)

[10] David von Bush, prédicateur d'une secte chrétienne dissidente, fécond en brochures aux sujets divers, était depuis 1918 le plus fidèle et le plus éprouvant client de Lovecraft pour la « révision » de ses œuvres littéraires. (NdE.)

[11] Bernard Austin Dwyer, originaire de West Shokan (État de New York). Fidèle correspondant de Lovecraft qui l'a mis en scène dans sa pochade *La bataille qui marqua la fin du siècle* sous l'un des surnoms qu'il lui donnait dans sa correspondance : Bernie l'Assommeur, le Loup sauvage de West Shokan. (NdE.)

[12] Senatus Populus Que Romanus. Le Sénat et le peuple romain : devise de la République romaine. (NdE.)

[13] Thomas De Quincey (1785-1859) le célèbre auteur anglais des *Confessions d'un mangeur d'opium* (1821) et *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* (1827). (NdE.)

[14] Cette phrase incomplète à propos du pouvoir consulaire délégué par le Sénat et le Peuple romain, évoque surtout ici pour Lovecraft des sonorités latines qui lui étaient familières. (NdT.)

[15] Ce rêve est repris par Lovecraft dans *Le Peuple ancien* et par Franck Belknap Long dans *L'Horreur venue des collines*. (NdE.)

[16] « Et la lune, soit qu'elle nous éclaire dans sa course d'une lumière empruntée »… (NdT)

[17] Ieron Egypton (Hiéron d'Égypte ?). (NdT.)

[18] « P. Scribonius à L. Caelius salut. Si tu vas bien j'en suis heureux. Je me porte bien moi aussi. J'ai réfléchi à ce que tu m'as écrit et je n'en juge pas autrement… » (NdT.)

[19] De Fescennium, ville étrusque, célèbre pour les chansons ou poèmes caustiques et volontiers obscènes qu'on y échangeait tors des fêtes et des mariages en particulier. (NdT.)

[20] La vieille malignité… la vieille malignité… est venue… est enfin venue.

(NdT.)

[21] Donald Wandrei (1908-1987). Auteur bien connu d'histoires fantastiques et de science-fiction. Co-fondateur avec August Derleth, en 1939, de Arkham House pour éditer les œuvres de Lovecraft. Au sein de cette maison d'édition, il a été responsable, entre autres, de l'édition des trois premiers volumes de la correspondance de Lovecraft : *Setected letters,* de 1965 à 1971. (NdE.)

[22] Le Jour des Grâces. Journée de prières inaugurée par les premiers colons américains pour remercier le Seigneur de leurs premières moissons. (NdE)

[23] On reconnaît ici ta trame de *La Chose dans la clarté lunaire* (1934).

[24] Clark Ashton Smith (1893 – 1961). Californien ayant passé toute sa vie près d'Auburn. Poète, sculpteur, dessinateur, auteur d'histoires fantastiques dans la revue *Weird Tales* dont il était l'un des trois piliers avec Lovecraft et Robert E. Howard. Lovecraft le surnommait Klarkash-Ton et l'à évoqué dans son œuvre, comme créateur du dieu crapaud Tsathoggua, parmi les mythes de Cthulhu. (NdE.)

[25] C'est-à-dire H.P.L., initiales de Lovecraft dans la prononciation anglaise. (NdT.)

[26] *The Web of Easter Island*, de Donald Wandrei. (Note de l'éditeur américain)

[27] Allusion au déménagement 66, College Street, à Providence. (Note de l'éditeur américain)

[28] Lovecraft appelait Clark Ashton Smith : cher Klarkash-Ton. (Note de l'éditeur américain.)

[29] Le surnom que donnait Lovecraft au jeune Robert Bloch, aujourd'hui connu comme l'auteur du roman qui a inspiré à Alfred Hitchcock son film *Psychose.* Robert Bloch a tué Lovecraft dans la nouvelle *Le Visiteur venu des étoiles* et Lovecraft s'est vengé en tuant un certain Robert Blake dans *Celui qui hantait les ténèbres.* (NdE.)

[30] Croix ansée, en T surmonté d'une anse, symbole de vie souvent représenté dans l'art de l'ancienne Égypte. (NdT.)

[31] Il s'agit de Bernard Austin Dwyer. Lovecraft, pourtant, n'écrivit pas l'histoire. Après sa mort, Dwyer tira d'une lettre qu'il avait reçue de lui une relation plus détaillée du rêve, et l'envoya à *Weird Tales* , où elle fut publiée sous la signature de Lovecraft et sous le titre *Le Clergyman maudit*. (Note de l'éditeur américain)

[32] C'est là manifestement la génèse de *Dans l'abîme du temps* (1924 – 1935). (Note de l'éditeur américain)

[33] William Lumley et le révérend Montague Summers, auteurs de *The Gothic Quest, The Gothic Achievement, A popular History of Witchcraft*, etc. Éditeur : The Supernatural Omnibus. (Note de l'éditeur américain)

[34] Un des jeunes correspondants de Lovecraft pour qui il a révisé un recueil de poèmes et trois histoires, *Les Sortilèges d'Aphlar, L'Arbre sur la colline, Le Déterré*.

[35] Cf. note 4.

[36] Cf. note 1.

[37] Plus loin dans cette très longue lettre décousue – caractéristique des lettres de *Gallomo* – Lovecraft fait une allusion énigmatique aux « simples rêves » que, dit-il, il a « notés pour une future exploitation romanesque (*fictional*) dans [s]on carnet de notes ». Il n'existe aucune version de ce carnet, soit manuscrite soit imprimée, qui contienne ces esquisses de rêves, qu'il rapporte dans le *Gallomo,* numérotées ; « exactement ce que j'avais rêvé, et non ce que je vais construire autour des rêves ». (Note de l'éditeur américain.)

[38] Cette image semble une réminiscence du *Château d'Otrante* (1764), roman d'Horace Walpole (1717-1797), à l'origine de la fameuse école du roman gothique terrifiant. Cf. *Romans terrifiants*, Éditions Robert Lafont, collection « Bouquins », 1984.

[39] Cf. note 9.

[40] Robert Hayward Barlow (1918-1951). Plus tard éditeur des fanzines *Dragonfly* et *Leaves*. En contact avec Lovecraft qui fit de lui son exécuteur littéraire. Lovecraft fit plusieurs séjourt chez lui en Floride et révisa plusieurs de ses histoires : *Cosmos effondrés, « Jusqu'à ce que toutes les mers… », L'Océan de la nuit*. (NdE.)

[41] Sur Benjamin Franklin par le professeur Crane. (Note de l'éditeur américain.)

[42] Un des plus jeunes correspondants de Lovecraft – il était âgé de quinze ans – à qui était adressée la dernière lettre qu'il ait écrite avant de mourir. Conover a évoqué la mémoire de Lovecraft, et donné en fac-similé le manuscrit du *Necronomicon*, dans *Lovecraft at Last*.

[43] Virgil Finlay (1914 – 1970). L'un des plus grands illustrateurs fantastiques et de science-fiction. Il a illustré, dans *Weird Tales*, plusieurs récits de Lovecraft : *Celui qui hantait les ténèbres, Le Monstre sur le seuil, Psychopompos, la Maison maudite*. (NdE.) Il a fait un admirable portrait de l'auteur de *Dexter Ward*.

[44] Cf. note 2.

[45] Cf. la première lettre du 16 novembre 1916, où les « tortures » sont plus réelles et le rêveur moins soucieux d'explications réalistes. (NdT.)

[46] Dans la traduction de François Truchaud.

PARODIES ET PASTICHES

Préface

QUAND LOVECRAFT S'AMUSE

L'humour de Lovecraft n'a guère suscité la curiosité des commentateurs. Il est vrai qu'une faible partie de son œuvre en relève ; officiellement six textes, de 1917 (*Quelques souvenirs sur le Dr. Johnson*) à 1935 (*La Bataille qui marqua la fin du siècle*).

Le plus souvent, cet humour puise sa force dans le pastiche. *Quelques souvenirs sur le Dr. Johnson* permet au narrateur âgé de deux cent vingt-huit ans de ressusciter avec malice la société littéraire londonienne du XVIIIe siècle, laquelle inspire à Lovecraft une nostalgie d'autant plus forte qu'il ne l'a pas connue, étant donné son trop jeune âge : trente-sept ans, et non pas deux cent vingt-huit !

À côté de ce conte dont l'ironie ne sera pleinement goûtée que par les lecteurs les plus connaisseurs en histoire littéraire, il en est un autre qui serait compris et joyeusement apprécié même par le vaste public de *Dallas* et autres feuilletons télévisés. *Douce Ermengarde ou le Cœur d'une paysanne* est une satire très réussie des romans picaresques – comme Tom Jones de Fielding – ou moralisateurs – comme *Pamela ou la Vertu toujours récompensée* de Richardson dont se délectaient les ancêtres des téléspectateurs d'aujourd'hui.

Autre pastiche habile, qui tient surtout du paradoxe, que ce conte prêtant une véritable biographie à l'adverbe issu des expressions latines accompagnant les citations. Il était certes moins facile de faire croire à l'existence d'*Ibid* qu'à celle du *Necronomicon*, même en appuyant l'imposture sur un faisceau de dates et détails empruntés à la réalité historique.

La Bataille qui marqua la fin du siècle (pochade composée avec Robert Barlow lors d'un séjour chez celui-ci en Floride) relève, tout comme la « tragédie » *Alfredo* rédigée à peu près à la même époque, de la *private joke*. Ces deux farces à usage interne ont pour seul but de permettre à auteur d'exercer sa verve sur ses amis et correspondants. Il est indispensable de consulter le glossaire suivant *La Bataille qui marqua la fin du siècle* pour reconnaître les victimes des plaisanteries de Lovecraft

sous les surnoms qu'il leur donnait dans sa correspondance. C'est d'ailleurs cette correspondance [1] qui souvent constitue la majeure partie, sinon la meilleure de l'œuvre humoristique de Lovecraft.

Francis LACASSIN

[1] Cf. H. P. Lovecraft, *Lettres I*, Éditions Christian Bourgois, 1978.

QUELQUES SOUVENIRS SUR LE Dr. JOHNSON

A Reminiscence of Dr. Samuel Johnson – 1917

Traduction par Jean-Paul Mourlon.

Le privilège de la réminiscence, si décousue et fastidieuse qu'elle puisse être, est généralement réservé aux plus âgés ; à dire vrai, de tels souvenirs permettent souvent de transmettre à la postérité les obscurs événements de l'Histoire, comme les menues anecdotes relatives aux Grands.

Bien que nombre de mes lecteurs aient, plus d'une fois, relevé dans mon style une sorte de saveur désuète, il m'a plu de passer, parmi les membres de cette génération, pour un homme jeune, et de laisser croire que j'étais né en Amérique en 1890. Je suis résolu désormais, toutefois, à me délivrer d'un secret que j'ai, jusqu'ici, gardé par-devers moi, par crainte de l'incrédulité générale ; et à communiquer au public la vérité sur mon âge avancé, dans le dessein de satisfaire son goût pour les faits authentiques d'une époque dont j'ai connu bien des personnages célèbres. Qu'on sache donc que je suis né dans le Devonshire, le 10e jour du mois d'août 1690 (ou le 20 août, selon le nouveau calendrier grégorien), et suis aujourd'hui entré dans ma 228e année. Venu fort jeune à Londres, je vis, enfant, de nombreuses célébrités du règne du roi Guillaume, dont le regretté Mr. Dryden, que l'on voyait souvent attablé dans le *Café Wills*. Plus tard, je fis la connaissance de Mr. Addison et du Dr. Swift, et fus encore plus intime avec Mr. Pope, que j'aimai et respectai jusqu'au jour de sa mort. Mais, comme c'est de feu le Dr. Johnson, mon compagnon le plus récent, que j'entends parler présentement, je remettrai à plus tard l'évocation de ma jeunesse.

C'est en mai 1738 que son nom vint pour la première fois à ma connaissance. Mr. Pope venait de terminer l'Épilogue à ses *Satires*, et de l'envoyer à l'imprimerie. Le jour même de sa parution fut également publiée une satire à l'imitation de Juvénal, intitulée *Londres*, et due au sieur Johnson, alors inconnu ; elle eut tant de retentissement en ville, que maints hommes de goût déclarèrent que c'était là l'œuvre d'un poète supérieur à Mr. Pope. En dépit de ce que certains de ses détracteurs ont pu dire de sa mesquine jalousie, Mr. Pope n'épargna pas les louanges à son rival ; et, ayant appris par Mr. Richardson de qui il s'agissait, il me dit : « Ce Mr. Johnson sera bientôt découragé. »

Je ne fis connaissance du docteur qu'en 1763, quand je lui fus présenté, à la *Taverne de la Mitre*, par Mr. James Boswell, jeune Écossais d'excellente famille et de grand savoir, mais de peu d'esprit, dont j'ai souvent relu les effusions rimées.

Le Dr. Johnson, tel qu'il m'apparut, était un gros homme corpulent, très mal vêtu et d'allure négligée. Je me souviens qu'il portait une perruque à marteaux hirsute, sans poudre, beaucoup trop petite pour sa tête. Ses vêtements, tout froissés, étaient brun rouille, et il y manquait plus d'un bouton. Son visage, trop plein pour être avenant, semblait pareillement gâté par les effets d'un désordre scrofuleux ; et sa tête roulait continuellement, animée d'une sorte de mouvement convulsif. J'avais déjà, il est vrai, entendu parler de cette infirmité par Mr. Pope, qui avait pris la peine de faire des observations précises.

Étant âgé de près de soixante-treize ans, soit dix-neuf de plus que le Dr. Johnson (je dis docteur, quoiqu'il n'ait reçu ce titre que deux ans plus tard), je m'attendais, certes, à ce qu'il témoigne quelque égard à mon grand âge ; et n'avais, par conséquent, pas peur de lui, contrairement à bien d'autres. Comme je lui demandais ce qu'il pensait du compte rendu favorable que j'avais fait de son dictionnaire dans ma revue, *The Londoner*, il répondit : « Monsieur, il ne me souvient pas d'avoir jamais lu votre gazette, et j'avoue ne pas m'intéresser aux opinions de la partie la plus futile de l'humanité. » Quelque peu piqué par le manque de courtoisie d'un homme dont la célébrité me faisait rechercher l'approbation, je me hasardai à répondre sur le même ton, et lui dis que j'étais surpris de constater qu'il puisse porter un jugement sur quelqu'un dont il reconnaissait n'avoir jamais lu les œuvres. « Ah ! Monsieur, répliqua-t-il, je n'ai pas besoin d'être familier des écrits d'un homme pour juger du caractère superficiel de ses connaissances, quand il en fait part aux yeux de tous par son empressement à mentionner ses propres productions dans la première question qu'il me pose. » Étant ainsi devenus amis, nous parlâmes de diverses choses. Lorsque, pour me ranger à son avis, je dis que je ne croyais guère à l'authenticité des poèmes d'Ossian, Mr. Johnson rétorqua : « Cela, monsieur, ne fait pas grand honneur à votre discernement ; car toute la ville est du même avis, et c'est une découverte de peu de poids, de la part d'un critique de *Grub Street*. Vous pourriez aussi bien dire que vous soupçonnez Milton d'avoir composé *Le Paradis perdu !* »

Par la suite, je vis Johnson très fréquemment, la plupart du temps lors des réunions du Club littéraire, qu'il fonda l'année suivante avec Mr. Burke, l'orateur parlementaire, Mr. Beauclerk, gentilhomme à la mode, Mr. Langdon, homme très pieux et capitaine de la Garde nationale, sir J. Reynolds, le célèbre peintre, le Dr. Goldsmith, prosateur et poète, le Dr. Nugent, beau-père de Mr. Burke, sir John Hawkins, Mr. Anthony Charnier et moi-même. Nous nous réunissions généralement une fois par semaine, à sept heures du soir, à *La Tête de Turc*, dans Gérard Street, à Soho, jusqu'à ce que cette taverne soit vendue et devienne un immeuble privé ; à la suite de quoi nous nous transportâmes successivement chez *Prince*, dans Sackville

Street, chez *Le Tellier* dans Dover Street, puis chez *Parsole* et à *La Chaumière*, tous deux dans St. James Street. Nous maintînmes, au cours de ces réunions, un haut degré d'amitié et de calme, ce qui n'est guère le cas dans les associations littéraires et journalistiques d'aujourd'hui, où j'ai remarqué bien des dissensions et des désordres. Cette tranquillité était d'autant plus remarquable qu'il y avait parmi nous des gens d'opinions très opposées. Le Dr. Johnson et moi-même, comme beaucoup d'entre nous, étions d'enragés tories, tandis que Mr. Burke était un whig, et s'opposait à la guerre américaine ; nombre de ses discours à ce sujet avaient d'ailleurs été abondamment publiés. Le plus mal assorti des membres de notre confrérie n'était autre que l'un de ses fondateurs, sir John Hawkins, qui a, depuis, donné dans ses écrits une idée très inexacte de notre société. Cet individu excentrique déclina, en une occasion, de payer son écot après le souper, parce que c'était son habitude de n'en point prendre chez lui. Ultérieurement, il insulta Mr. Burke de façon si grossière que nous prîmes tous grand soin de marquer notre désapprobation ; après cet incident, il cessa d'assister à nos réunions. Pour autant, il ne se brouilla jamais officiellement avec le docteur, et fut son exécuteur testamentaire, quoique Mr. Boswell et bien d'autres aient eu des raisons de mettre en doute la sincérité de son attachement. Parmi les membres du Club admis par la suite, il y eut Mr. David Garrick, l'acteur, vieil ami du Dr. Johnson, Messrs. Thomas et Josuah Warton, le Dr. Adam Smith, le Dr. Percy, l'auteur des *Reliques*, Mr. Edward Gibbon, l'historien, le Dr. Bumey, musicien, Mr. Malone, le critique, et Mr. Boswell. Mr. Garrick ne fut admis qu'avec difficulté ; en dépit de leur vieille amitié, le Dr. Johnson affectait de décrier le théâtre et tout ce qui pouvait s'y rapporter. En vérité, Johnson avait la singulière habitude de prendre la défense de David quand les autres étaient contre lui, et de l'attaquer quand ils parlaient en sa faveur. Je ne doute nullement qu'il ait sincèrement aimé Mr. Garrick, car il ne fit jamais allusion à lui sur le ton qu'il prenait pour évoquer Foote, personnage très vulgaire en dépit de son génie comique. Mr. Gibbon n'était guère apprécié non plus, en raison de ses manières sarcastiques qui offusquaient jusqu'à ceux qui admiraient profondément ses ouvrages d'histoire. Mr. Goldsmith, petit homme assez sottement fier de sa tenue, et d'une conversation médiocre, restait mon favori ; car j'étais moi-même incapable de briller par mes discours. Il était extrêmement jaloux du Dr. Johnson, que pourtant il aimait et respectait profondément. Je me souviens qu'une fois, un étranger – un Allemand, je crois – était en notre compagnie ; et, tandis que Goldsmith parlait, il observait le docteur qui se préparait à dire quelque chose. Considérant, sans s'en rendre compte, l'orateur comme un simple importun, face au Grand Homme, notre étranger l'interrompit brutalement, et s'attira son hostilité déclarée en s'écriant : « Chut, le tocteur Chonson fa barler ! »

J'étais, en aussi brillante compagnie, toléré plus par respect pour mon âge que pour

mon savoir ou mon esprit, ne pouvant, de ce point de vue, me comparer aux autres. Mon amitié pour le célèbre Mr. Voltaire contraria toujours le docteur, qui restait profondément bien-pensant et avait l'habitude de dire du philosophe français : « *Vir est acerrimi ingenii et paucarum litterarum* [1]. »

Mr. Boswell, petit homme persifleur que je connaissais depuis quelque temps déjà, aimait à brocarder mon attitude empruntée, comme ma perruque et mes vêtements passés de mode. Une fois qu'il était pris de boisson (ce qui lui arrivait fréquemment), il entreprit de se moquer de moi en écrivant, sur la surface de la table, un impromptu en vers ; mais, dépourvu de l'aide que je lui apportais ordinairement dans la composition, il commit une lourde faute de grammaire. Je lui dis qu'il devrait s'abstenir d'accabler de nasardes la source de sa propre poésie. Lors d'une autre occasion, Bozzy (comme nous l'appelions tous) se plaignit de la sévérité dont je faisais preuve envers les jeunes écrivains dans mes articles de *The Monthly Review*. Il ajouta que je poussais les débutants des hauteurs du Parnasse. « Monsieur, lui répondis-je, vous vous méprenez. Ceux qui lâchent prise le font de leur propre chef ; mais, soucieux de dissimuler leurs propres faiblesses, ils attribuent leur absence de succès au premier critique qui en fait état. » Je suis heureux de préciser qu'en cette circonstance le Dr. Johnson se rangea à mon avis.

Personne ne s'est donné autant de peine que le docteur pour revoir les vers médiocres des autres ; on dit même que dans le livre de la pauvre vieille Mrs. Williams, l'aveugle, il n'y a pas plus de deux lignes qu'il n'ait pas écrites. Johnson me récita une fois quelques vers composés par un serviteur du duc de Leeds ; ils l'avaient tant amusé qu'il avait pris la peine de les apprendre par cœur. Ils traitent du mariage du duc, et leur valeur ne dépassant pas celle d'œuvres commises par d'autres ânes bâtés plus récents, je ne puis résister au plaisir de les citer :

Quand le duc de Leeds se sera marié
Avec une femme de qualité
Quel bonheur elle aura à vivre ainsi
Du duc de Leeds goûtant la compagnie.

Je demandai au docteur s'il avait tenté d'y comprendre quelque chose ; et comme il me répondait que non, je m'amusai à en écrire la version amendée qui suit :

Quand Leeds épousera, par aimable mariage,

La femme vertueuse, à l'antique lignage,
Quel bonheur aura-t-elle, en se réjouissant
De conquérir ainsi un époux si puissant !

Quand je montrai cela au Dr. Johnson, il me dit : « Monsieur, vous avez redressé les pieds, mais vous n'avez mis dans les vers ni poésie ni esprit. »

Il me serait agréable de raconter plus en détail mes expériences avec le Dr. Johnson et son cercle de brillants esprits ; mais je suis un vieil homme et me fatigue aisément. Je semble errer sans beaucoup de logique ou de continuité quand je m'efforce de me rappeler le passé ; et je crains de n'éclairer que rarement des incidents qui n'aient pas déjà été rapportés par d'autres. Si d'aventure ces souvenirs devaient être accueillis avec faveur, je pourrais par la suite coucher sur le papier d'autres anecdotes de temps anciens dont je suis le seul survivant. Je me rappelle bien les choses de Sam Johnson et de son Club, dont je suis resté membre longtemps après la mort du docteur, que je pleurai sincèrement. Je me souviens comment John Burgoyne, Esq., le général, dont les œuvres dramatiques et poétiques furent imprimées après sa mort, vit repousser sa candidature par trois voix ; sans doute à cause de sa malheureuse défaite à Saratoga. Pauvre John ! Son fils fit mieux, je crois, et devint baronnet. Mais je suis très las. Je suis vieux, très vieux, et c'est l'heure de ma sieste de l'après-midi.

[1] C’est un homme de la plus vive intelligence et très peu cultivé. (NdE.)

OLD BUGS

Old Bugs – 1959 (1919)

Traduction par Simone Lamblin.

La salle de billard chez Sheehan, qui orne l'une des moindres ruelles au cœur du quartier du parc à bestiaux de Chicago, n'est pas un endroit chic. L'air, chargé de mille odeurs telles que Coleridge a pu en trouver à Cologne, y connaît trop rarement les rayons purifiants du soleil ; et doit disputer la place aux âcres fumées d'innombrables cigares et cigarettes bon marché collés aux lèvres grossières d'innombrables animaux humains qui hantent ces lieux jour et nuit. Mais la popularité du Sheehan's reste intacte ; et à cela il y a une raison – évidente pour qui prendra la peine d'analyser les puanteurs mêlées qui dominent ici. Par-dessus et au-delà des fumées de l'étouffoir nauséeux, monte un arôme autrefois familier à travers tout le pays, mais à présent heureusement exilé dans les bas quartiers de la vie par l'édit d'un gouvernement bienfaisant – l'arôme du fort, du détestable whisky – précieux fruit défendu, en effet, en cet an de grâce 1950.

Le Sheehan's est le centre reconnu du trafic souterrain de l'alcool et des stupéfiants à Chicago, et comme tel il garde une certaine dignité qui s'étend même aux habitués débraillés de l'endroit ; mais récemment encore il y avait quelqu'un qui était exclu de cette dignité – quelqu'un qui partageait la misère et la crasse, mais non l'importance du Sheehan's. On l'appelait « Old Bugs [1] » et c'était l'individu le plus louche de ce louche milieu. Ce qu'il avait pu être autrefois excitait beaucoup de curiosités ; car son langage et sa façon de parler, quand il atteignait un certain degré d'ébriété, avaient de quoi susciter l'étonnement, mais ce qu'il *était* posait moins de problèmes – car Old Bugs incarnait au plus haut degré l'espèce pathétique de l'épave ou du clochard. D'où venait-il, nul n'aurait su le dire. Une nuit, il avait fait violemment irruption au Sheehan's, l'écume à la bouche, réclamant à grands cris du whisky et du haschisch ; et, ayant été ravitaillé contre la promesse d'effectuer de menus travaux, il était toujours resté là depuis, à balayer les planchers, nettoyer les crachoirs et les verres, se chargeant de quantité de tâches serviles en échange de la boisson et des drogues qui lui étaient nécessaires pour se garder en vie et sain d'esprit.

Il parlait peu, et généralement dans le jargon ordinaire de la pègre ; mais de temps à autre, quand une dose exceptionnellement généreuse de mauvais whisky l'avait échauffé, il éclatait en kyrielles de polysyllabes incompréhensibles, de fragments de prose et de vers sonores d'où certains habitués concluaient qu'il avait connu des jours

meilleurs. Un client fidèle – qui se cachait à la suite de détournements de fonds – en vint à converser régulièrement avec lui, et d'après le ton de ses propos, avança l'idée qu'il avait été écrivain ou professeur en son temps. Mais le seul témoignage tangible du passé de Old Bugs était une photographie fanée qu'il portait toujours sur lui – celle d'une jeune femme aux traits nobles et beaux. Il la tirait parfois de sa poche déchirée, la sortait avec précaution de son enveloppe de papier de soie, et la contemplait pendant des heures avec une expression d'ineffable nostalgie. Ce n'était pas le portrait de quelqu'un qu'un individu du milieu eût pu connaître, mais une dame de qualité et d'éducation raffinée, vêtue d'une toilette qui datait de trente ans. Old Bugs lui-même semblait appartenir au passé car ses vêtements indéfinissables portaient toutes les marques d'une autre époque. C'était un homme d'une très haute taille, probablement plus de six pieds, bien que ses épaules voûtées l'aient démenti quelquefois. Ses cheveux, d'un blanc sale et tombant par plaques, n'étaient jamais peignés ; et sur son visage maigre poussait une barbe miteuse de plusieurs jours, qui paraissait toujours hérissée – jamais rasée – et cependant jamais assez longue pour lui faire des favoris respectables. Ses traits, peut-être nobles autrefois, portaient les marques effroyables d'une terrible débauche. Pendant un temps – sans doute à la maturité – il avait manifestement été très gros ; mais il était devenu affreusement maigre, une chair cramoisie pendant en poches flasques sous ses yeux chassieux et sur ses joues. Pour tout dire, Old Bugs n'était pas agréable à regarder.

Son caractère était aussi bizarre que son aspect. Habituellement, c'était le type même de l'épave – prêt à tout pour un « nickel », pour une dose de whisky ou de haschisch – mais à de rares intervalles il révélait les traits qui lui avaient valu son nom [2]. Alors il essayait de se redresser, et une sorte de feu se glissait dans ses yeux noyés. Son attitude prenait une grâce involontaire et même de la dignité ; et les êtres abrutis qui l'entouraient éprouvaient quelque chose comme une supériorité – quelque chose qui les faisait moins prompts à dispenser les perpétuels coups de pied et claques au pauvre homme de peine, leur victime. Il faisait preuve à ces moments-là d'un humour sardonique, en remarques que les gens du Sheehan's jugeaient idiotes et absurdes. Mais le charme se dissipait bientôt et Old Bugs une fois de plus reprenait son éternel récurage de parquets et rinçage de crachoirs. Il y avait pourtant une circonstance où il cessait d'être dans la maison l'esclave idéal – c'était lorsque des jeunes gens venaient boire leur premier verre. Le vieil homme alors se relevait du plancher, en proie à la colère et à l'exaltation, murmurant des menaces et des mises en garde, et cherchant à dissuader les novices de s'embarquer dans ce voyage à la découverte de « la vie comme elle est ». Il bafouillait et fumait de rage, éclatant en avertissements polysyllabiques et en jurons étranges, animé d'une véhémence effroyable qui donnait le frisson, dans la salle bondée, à plus d'un esprit torturé par la

drogue. Mais au bout d'un moment, son cerveau embrumé d'alcool s'écartait du sujet, et avec un sourire idiot il repartait une fois de plus à son balai et son torchon.

Je doute que beaucoup d'habitués du Sheehan's oublient jamais le jour où y vint le jeune Alfred Trever. C'était une vraie « trouvaille » – un jeune riche et fougueux qui irait « jusqu'au bout » dans tout ce qu'il entreprendrait – tel fut du moins le verdict de Pete Schultz, le « commissionnaire » du Sheehan's, qui avait rencontré par hasard le jeune homme à Lawrence College, dans la petite ville d'Appleton, Wisconsin. Trever était le fils de gens connus à Appleton. Son père, Karl Trever, était attorney et citoyen de marque, tandis que sa mère s'était fait une réputation enviable de poétesse sous son nom de jeune fille, Eleanor Wing. Alfred était lui-même cultivé et brillant poète, bien qu'affligé d'une certaine légèreté puérile qui en faisait une proie rêvée pour le commissionnaire du Sheehan's. Il était blond, beau et gâté ; vif et impatient de goûter les différentes formes de débauche qu'il connaissait par ses lectures ou pour en avoir entendu parler. À Lawrence College il s'était fait remarquer dans la confrérie burlesque du « Tappa Tappa Keg », où il était le plus déchaîné et le plus joyeux de jeunes fêtards joyeux et déchaînés ; mais cette frivolité collégienne, immature, ne le satisfaisait pas. Il connaissait par les livres des vices plus profonds, et mourait d'envie maintenant d'en faire lui-même l'expérience. Peut-être sa tendance à l'extravagance avait-elle été en quelque sorte stimulée par la contrainte à laquelle il était soumis chez lui. Mrs. Trever avait en effet une raison particulière d'élever son fils unique avec une sévérité rigoureuse. Elle gardait de sa propre jeunesse une impression profonde et ineffaçable de l'horreur de la débauche, dont celui à qui elle avait été un temps fiancée lui avait donné l'exemple.

Le jeune Galpin, le fiancé en question, avait été l'un des fils les plus remarquables d'Appleton. S'étant fait connaître tout enfant par ses merveilleux dons, il avait acquis une grande réputation à l'université du Wisconsin, et était rentré, à vingt-trois ans, à Appleton pour occuper un poste de professeur à Lawrence College, et glisser un diamant au doigt de la fille la plus belle et la plus brillante du pays. Tout alla bien pendant une saison, puis sans prévenir la tempête éclata. De mauvaises habitudes, depuis un premier verre bu des années plus tôt dans la solitude des bois, se manifestèrent chez le jeune professeur ; il n'échappa que par une prompte démission à de fâcheuses poursuites pour avoir compromis les mœurs et la moralité des élèves confiés à sa garde. Ses fiançailles rompues, Galpin partit pour l'Est commencer une nouvelle vie ; mais avant longtemps on apprit à Appleton son renvoi honteux de l'université de New York, où il avait obtenu un poste d'assistant d'anglais. Galpin désormais consacra son temps à la bibliothèque et à l'estrade du conférencier, préparant des volumes et des études sur divers sujets ayant trait aux *belles lettres*, et

témoignant toujours d'un talent si remarquable qu'il semblait que le public dût quelque jour lui pardonner ses erreurs passées. Ses conférences passionnées, apologies de Villon, Poe, Verlaine et Oscar Wilde, le concernaient autant lui-même, et durant le bref « été indien » de sa gloire, il fut question de nouvelles fiançailles dans certaine famille cultivée de Park Avenue. Mais c'est alors que le coup tomba. Une dernière disgrâce, en comparaison de laquelle les autres n'avaient rien été, ruina les illusions de ceux qui avaient cru à la régénération de Galpin ; le jeune homme abandonna son nom et disparut aux yeux de tous. La rumeur ici et là l'associait à un certain « Consul Hasting », dont les travaux pour la scène et les compagnies cinématographiques attiraient quelque attention par l'étendue et la profondeur de leur érudition ; mais Hasting s'éclipsa bientôt de la vie publique, et Galpin ne fut plus qu'un nom invoqué par les parents sur le ton de la mise en garde. Eleanor Wing célébra peu après son mariage avec Karl Trever, jeune avocat d'avenir, et ne se rappela son ancien admirateur que pour imposer le prénom de son fils unique, et l'éducation morale de ce jeune homme beau et impétueux. À présent, en dépit de tous les conseils, Alfred Trever était au Sheehan's, sur le point d'y boire son premier verre.

« Patron », cria Schultz, entrant avec sa jeune victime dans la salle aux senteurs ignobles, « v'nez faire la connaissance d'mon ami Al Trever, un des plus chouettes p'tits gars d'Lawrence – qu'est à Appleton, Wis., v'savez. Un mec bien, en plus – son père c'est un grand avocat d'affaires dans son pat'lin, et pis sa mère est une espèce de génie en écrits. Y veut voir la vie comme elle est – savoir à quoi r'semble l'vrai goût du raide – alors oubliez pas qu'c'est mon copain et traitez-le comme y faut. »

Au moment où furent prononcés les noms de Trever, Lawrence, Appleton, les désœuvrés semblèrent pressentir quelque chose d'anormal. Peut-être était-ce seulement un son qui évoquait le cliquetis des boules sur le billard ou celui des verres qu'on apportait des régions secrètes de l'arrière – rien que cela peut-être, plus un bruissement étrange des tentures sales de l'unique fenêtre enfumée – mais beaucoup crurent que quelqu'un dans la pièce avait grincé des dents ou poussé un très gros soupir.

« Content de vous voir, Sheehan », dit Trever d'un ton tranquille et bien élevé. « C'est ma première expérience dans un endroit comme celui-ci, mais j'apprends la vie, et je ne veux manquer aucune expérience. Il y a une poésie là-dedans, vous savez – ou peut-être ne le savez-vous pas, mais ça ne fait rien.

— Jeune homme, répondit le propriétaire, z'êtes tombé au bon endroit pour connaît' la vie. On a de tout ici – la belle vie et le bon temps. Ce foutu gouvernement peut ben

essayer d'rend' les gens bons si y veut, mais y peut pas empêcher un gars d'faire la vie quand ça l'prend. Quoi qu'vous v'lez, mon gars – du raide, d'ia coke, ou un aut' sorte de dope ? Vous pouvez rien d'mander qu'on a pas. »

Les habitués disent que c'est à ce moment-là qu'ils remarquèrent l'arrêt des coups réguliers et monotones du balai.

« Je veux du whisky – du bon vieux rye ! » s'écria Trever avec enthousiasme. « Je vous dirai que j'en ai vraiment assez de l'eau après avoir lu le récit des joyeuses beuveries que s'offraient les camarades dans les temps anciens. Je ne peux pas lire un anacréontique sans en avoir l'eau à la bouche – et ce qu'il faut à ma bouche c'est quelque chose de beaucoup plus fort que l'eau ! »

« Anacréontique – qu'est-ce que c'est qu'ce sacré truc-là ? » Plusieurs curieux levèrent les yeux tandis que le jeune homme allait un peu au-delà de leurs compétences. Mais le banqueroutier leur expliqua qu'Anacréon était un joyeux luron qui vivait voilà très longtemps et qui avait écrit combien il s'était amusé quand le monde entier ressemblait au Sheehan's.

« Voyons, Trever, continua le banqueroutier, est-ce que Schultz n'a pas dit que votre mère aussi était une femme de lettres ?

— Bon Dieu oui, répondit Trever, mais ça n'a rien à voir avec le vieux Téosien [3] ! C'est une de ces ennuyeuses rabâcheuses de morale qui essaient de bannir toute joie de la vie. Le genre à l'eau de rose – vous n'en avez jamais entendu parler ? Elle écrit sous son nom de jeune fille, Eleanor Wing. »

C'est là que Old Bugs arrêta son balai.

« Eh bien, voilà votre affaire », annonça jovialement Sheehan tandis qu'on roulait dans la pièce un plateau de bouteilles et de verres. « Du bon vieux rye, et l'plus incendiaire qu'vous pouvez dégoter dans tout Chi'. »

Les yeux du jeune homme brillèrent et ses narines palpitèrent aux émanations du liquide brunâtre que lui versait un domestique. Il lui répugnait honiblement, et révoltait toute sa délicatesse native ; mais toujours décidé à goûter la vie à fond, il fit bonne contenance. Avant que sa résolution ait été mise à l'épreuve, l'imprévisible survint. Old Bugs, surgissant de la position accroupie où il s'était tenu jusque-là, bondit sur le jeune homme et lui fit sauter des mains le verre déjà levé, attaquant presque simultanément avec son balai le plateau de bouteilles et de verres, et en dispersant le contenu sur le plancher dans un désordre de liquides odoriférants, de bouteilles et de verres brisés. Beaucoup d'hommes, ou ce qui avait été des hommes, se jetant à terre lapèrent les flaques d'alcool répandu, mais la plupart demeurèrent

impassibles, observant la conduite sans précédent de l'épave asservie du bar. Old Bugs se redressa devant Trever stupéfait, et d'une voix douce et cultivée, lui dit : « Ne faites pas cela. J'étais comme vous autrefois et je l'ai fait. À présent, je suis… ce que vous voyez.

— De quoi te mêles-tu, sacré vieil abruti ? cria Trever. À quoi penses-tu de venir déranger un gentleman dans ses plaisirs ? »

Sheehan, revenant enfin de sa stupeur, vint poser une lourde main sur l'épaule de la vieille épave.

« C'est la fin pour toi, vieux hibou ! s'écria-t-il avec emportement. Quand un môssieur veut boire un verre ici, bon Dieu, y l'fera, sans qu'tu t'en mêles. Maint'nant fous l'camp avant que j'te botte le cul. »

Mais Sheehan avait compté sans la connaissance scientifique de la psychologie pathologique et les effets de l'excitation nerveuse. Old Bugs, empoignant son balai d'une main ferme, le brandit comme le javelot d'un hoplite macédonien, et eut tôt fait de balayer un espace considérable autour de lui, tout en hurlant divers fragments incohérents de citations, parmi lesquelles revenait surtout : « … les fils de Bélial, gonflés d'insolence et de vin. »

La salle tournait au chaos, les gens poussaient des cris et hurlaient de peur devant l'être menaçant qu'ils avaient réveillé. Trever paraissait interdit dans cette confusion, et reculait contre le mur à mesure que la violence montait. « Il ne boira pas ! Il ne boira pas ! » Ainsi rugit Old Bugs qui semblait avoir épuisé – ou dépassé – les citations. Des agents attirés par le bruit parurent à la porte, mais ils ne firent d'abord pas un geste pour intervenir. Trever, maintenant complètement terrorisé et guéri à jamais de son désir de découvrir la vie par les chemins du vice, se rapprocha peu à peu des nouveaux venus en uniformes bleus. S'il pouvait s'échapper, se disait-il, et attraper un train pour Appleton, il considérerait ses études de débauche comme tout à fait achevées.

Puis soudain, Old Bugs cessa de brandir son javelot et s'immobilisa – se redressant, plus droit que ne l'avait jamais vu aucun des hôtes de ces lieux. « *Ave Caesar, moriturus te saluto !* » hurla-t-il, et sur le plancher qui puait le whisky, il s'écroula, pour ne plus se relever.

Ce qui suivit, le jeune Trever ne l'oubliera jamais. L'image est floue, mais indéracinable. Les agents se frayèrent un chemin à travers la foule, interrogeant minutieusement chacun au sujet de l'incident et du mort sur le parquet. Sheehan en particulier fut pressé de questions, sans pourtant révéler aucune information utile

concernant Old Bugs. Alors le banqueroutier, se rappelant la photographie, suggéra qu'on la regarde et qu'on la dépose pour identification à l'administration centrale de la police. Un policier se pencha à contrecœur sur la silhouette répugnante aux yeux vitreux et trouva le petit carton enveloppé de papier de soie, qu'il fit passer parmi les autres.

« Une poulette ! » s'écria un ivrogne avec un clin d'œil dès qu'il aperçut le beau visage, mais ceux qui étaient sensés, au contraire, regardèrent avec respect et une certaine confusion les traits délicats et purs. Nul ne semblait capable d'identifier la personne, et tous s'étonnaient que l'épave dégradée par la drogue pût posséder un pareil portrait – c'est-à-dire tous sauf le banqueroutier, qui pendant ce temps considérait avec quelque malaise les uniformes importuns. Il avait vu, lui, un peu plus profond sous le masque de totale déchéance d'Old Bugs.

On passa alors la photo à Trever, et un revirement se fit chez le jeune homme. Après le premier sursaut, il remit le papier de soie autour du portrait, comme pour le protéger de cet endroit ignoble. Puis il observa longuement et d'un regard pénétrant la forme étendue sur le sol, notant sa haute taille, et l'allure aristocratique des traits qui se faisait jour maintenant que la misérable flamme de vie s'était éteinte. Non, dit-il précipitamment comme la question lui était posée, il ne connaissait pas l'original de la photo. Elle était si ancienne, ajouta-t-il, que personne à présent ne pourrait sans doute l'identifier.

Mais Alfred Trever ne disait pas la vérité, ainsi que beaucoup le devinèrent quand il offrit de se charger du corps et de son inhumation à Appleton. Chez lui, au-dessus de la cheminée de la bibliothèque était suspendue la réplique exacte de cette photographie, et toute sa vie il avait connu et aimé son original.

Car les doux et nobles traits étaient ceux de sa propre mère [4].

[1] Le sens le plus courant de *old bugs* est « vieux fou » ou « vieux dingue » mais avec différentes nuances impossibles à traduire en peu de mots.

[2] Il y a dans le mot *bugs*, et dans des acceptions plus anciennes de bug au singulier, une idée de supériorité réelle ou délirante, celle par exemple du dingue qui se prend pour Napoléon. (NdT.)

[3] Le poète grec Anacréon était né à Téos. (NdT.)

[4] Ajoutée à ce manuscrit figurait cette phrase, de l'écriture de Lovecraft, à l'intention de Galpin : « Maintenant, serez-vous sage ? » Ce conte amusant, resté inédit jusqu'à présent, fut trouvé dans les documents Lovecraft d'Alfred Galpin. Il était sous-titré « Improvisation pathétique, par Marcus Lollius, Proconsul de Gaule » et daté de 1919, la même année que *Par-delà le mur du sommeil*, et *Le Témoignage de Randolph Carter* ; Lovecraft avait derrière lui à l'époque *La Tombe, Dagon, Psychopompe* et *Polaris*, sans compter des récits moins importants précédant *Old Bugs*. L'origine de l'histoire est une aventure du jeune Galpin, alors correspondant de Lovecraft ; rappelant son arrivée dans son courrier, Galpin écrit que ce texte « était sûrement un tract antialcoolique de Howard, datant des tout débuts de la Prohibition. Curieux de savoir ce que ça pouvait être, je me hâtai d'acheter une bouteille de whisky et une de porto le dernier jour avant la Prohibition, et je partis dans les bois derrière le terrain de golf d'Appleton (Wisconsin) pour les vider. Je me traînai au retour sans éveiller aucun commentaire, même à l' YMCA locale, dont j'étais un pilier, et où je m'arrêtai le temps d'une douche et d'un somme sur le divan avant de rentrer chez moi. Apparemment, la lettre que j'écrivis à Lovecraft à cette occasion a été en fait d'humour ma tentative la plus efficace, mais elle eut surtout pour effet d'inspirer à Howard une mise en garde contre le Démon du Rhum. » *Old Bugs* en fût le résultat. (Note de l'éditeur américain.)

DOUCE ERMENGARDE
ou le cœur d'une paysanne

Sweet Ermengarde – 1943 (1920)

Par Percy Simple (HPL).
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

UNE FILLE TOUTE SIMPLE

Ermengarde Stubbs était la belle fille blonde d'Hiram Stubbs, fermier et distillateur clandestin pauvre, mais honnête, de Hogton, dans le Vermont. Elle s'était d'abord appelée Ethyl Ermengarde, mais son père la persuada de renoncer à son premier prénom après le vote du dix-huitième amendement, déclarant qu'il lui donnait soif en lui rappelant par trop l'alcool éthylique, C_2H_5CH. Ses propres produits contenaient essentiellement de l'alcool méthylique, dit alcool de bois, CH_3CH. Ermengarde avouait seize printemps, et flétrissait comme mensongers tous les bruits selon lesquels elle atteignait la trentaine. Elle avait de grands yeux noirs, un nez aquilin imposant, des cheveux clairs – aussi longtemps que le drugstore local ne manquait pas de teinture – et un teint de pêche. Elle mesurait environ 1,64333 m, et pesait 53,689 kg sur les hasardeuses balances de son père – et même sur les autres. Elle était jugée ravissante par tous les soupirants du village, qui admiraient la ferme de Mr. Stubbs et goûtaient fort ses récoltes liquides.

Deux d'entre eux cherchaient ardemment à obtenir sa main. La richesse du juge Hardman, qui avait une hypothèque sur la vieille ferme, était aussi respectable que son âge. Il était brun, d'une implacable élégance, et se déplaçait toujours à cheval, cravache à la main. Il voulait depuis longtemps s'emparer de la radieuse Ermengarde, et son ardeur atteignait l'incandescence depuis qu'il avait découvert un secret qu'il était seul à connaître : sous les modestes terres de la famille Stubbs se dissimulait un riche filon d'*or* ! « Ah ! Ah ! se disait-il, je conquerrai la fille avant que le père ait eu vent de sa propre richesse, et joindrai à ma fortune une fortune encore plus grande ! » Aussi se mit-il à téléphoner deux fois par semaine, au lieu d'une seule, comme il le faisait auparavant.

Malheureusement pour les sinistres desseins du scélérat, le juge Hardman n'était pas le seul prétendant de la blonde enfant. Il en vivait un autre tout près du village – le séduisant Jack Manly, dont les boucles blondes avaient conquis le cœur de la douce

Ermengarde à l'époque où tous deux n'étaient que des enfants à peine sevrés. Pendant longtemps Jack fut trop timide pour oser déclarer sa flamme, mais un jour, alors qu'il se promenait avec elle non loin du vieux moulin, il rassembla assez de courage pour avouer ce qui lui tenait tant à cœur.

« Ô lumière de ma vie, dit-il, mon âme est si accablée que je dois parler ! Ermengarde, mon idéal (qu'il prononçait : mon idéale !), la vie sans toi n'est qu'un désert. Ô chère à mon cœur, contemple celui qui s'agenouille devant toi dans la poussière. Ermengarde – ô Ermengarde, je serai au paradis si tu me dis qu'un jour tu seras à moi ! Je suis pauvre, il est vrai, mais la force et la jeunesse ne me secondent-elles pas dans ma lutte vers la gloire ? Tout cela pour toi seule, chère Ethyl – non, Ermengarde – mon adorée, ma précieuse. »

Mais à ce moment il lui fallut s'interrompre pour essuyer ses larmes et éponger ses sourcils, et la blonde créature répondit :

« Jack… mon chéri… enfin… je veux dire… tout cela est si inattendu ! Si nouveau ! Comment aurais-je jamais pu croire que tu aies nourri de tendres sentiments pour l'humble enfant d'Hiram Stubbs – car je suis encore une enfant ! Ta noblesse naturelle est telle que j'ai eu peur – je veux dire : que j'ai pensé – qu'aveugle à mes modestes charmes, tu t'en irais chercher fortune à la grande ville, et que tu y rencontrerais, pour l'épouser, une de ces avenantes demoiselles qui fréquentent les pages des magazines de mode.

» Mais, Jack, comme c'est bel et bien moi que tu adores, renonçons à toutes ces vaines circonlocutions, Jack – mon chéri – mon cœur est depuis longtemps sensible à ta grâce virile. Je nourris pour toi une douce affection – considère-moi comme t'appartenant, et n'oublie pas d'acheter la bague chez Perkins, ils ont en vitrine des imitations de diamants si belles.

— Ermengarde, mon amour !

— Jack, mon aimé !

— Ma chérie !

— Mon tout à moi !

— Mon Dieu ! »

(Rideau)

VICTIME D'UN SCÉLÉRAT

Mais ces tendres moments, tout empreints qu'ils fussent d'une ferveur sacrée, ne passèrent pas inaperçus des regards impies : car l'ignoble juge Hardman se tenait blotti dans les fourrés en grinçant des dents ! Quand les amants se furent éloignés, il se dressa d'un bond sur le chemin, tordit furieusement sa moustache et sa cravache, et donna un coup de pied à un chat, d'une innocence au-dessus de tout soupçon, qui passait par là.

« Malédiction ! s'écria-t-il (Hardman, pas le chat). Voilà par terre mon plan pour m'emparer de la ferme et de la fille ! Mais jamais Jack Manly ne réussira ! Je suis un homme puissant – et nous verrons bien ! »

Il se rendit donc, sur ces entrefaites, à l'humble ferme de Stubbs, où il trouva l'aimable père non loin de son alambic, occupé à laver des bouteilles sous la férule experte d'Hannah Stubbs, sa douce et tendre épouse. Allant droit au but, le scélérat leur dit :

« Hiram Stubbs, je nourris depuis longtemps une tendre affection pour ton agréable fille, Ethyl Ermengarde. L'amour me dévore, et je désire obtenir sa main. Je ne me paie pas de mots et ne m'abaisserai pas à faire usage d'euphémismes. Donne-moi ta fille ou je saisis ton hypothèque pour m'emparer de ta vieille ferme !

— Mais, monsieur, s'écria Stubbs, éperdu, tandis que son épouse, touchée au vif, se bornait à prendre un air maussade, je crains que les sentiments de ma fille n'aillent déjà vers un autre.

— Elle sera à moi ! rétorqua sèchement le sinistre juge. Je saurai faire en sorte qu'elle m'aime – rien ne résiste à ma volonté ! Ou elle devient ma femme, ou la ferme disparaît ! »

Et, avec un ricanement et un petit coup de cravache, le juge Hardman s'enfonça à grands pas dans la nuit.

À peine était-il parti que les deux amoureux, rayonnants, entrèrent par la porte de derrière pour annoncer aux parents Stubbs leur bonheur tout neuf. Imaginez quelle consternation universelle régna quand tous furent au courant de tout ! Les larmes coulèrent comme l'alcool un jour de paie, puis Jack se souvint brusquement qu'il était le héros, et, redressant la tête, s'écria avec les accents virils qui s'imposaient :

« Jamais, tant que je vivrai, la douce Ermengarde ne sera cédée à cet horrible monstre ! Je la protégerai – car elle est mienne, mienne, mienne ! – et les autres aussi ! Ne tremblez plus, cher futur père, chère future mère – je vous défendrai tous ! Vous garderez votre ferme (dont les produits lui inspiraient une vive sympathie), et je conduirai à l'autel la belle Ermengarde, la plus charmante de son sexe ! Que

disparaissent dans le néant le juge cruel et l'or qu'il a si mal acquis ! Le bon droit triomphe toujours, et un héros est toujours dans son bon droit ! J'irai à la grande ville pour y faire fortune, et vous sauver tous avant l'échéance d'automne ! À bientôt, mon amour – je te quitte en versant des larmes, mais je reviendrai payer l'hypothèque et faire de toi ma femme !

— Jack, ô mon protecteur !

— Ermie, ma toute douce ! Chérie !

— Chéri ! N'oublie pas cette bague de chez Perkins !

— Oh !

— Ah ! »

(Rideau)

UN ACTE IGNOBLE

Mais le juge Hardman était plein de ressource, et ne se laissait pas abattre si facilement. Tout près du village se trouvait un lieu mal famé, peuplé de vagabonds hirsutes – tourbe fainéante qui vivait de rapines et autres menus travaux. C'est là que le diabolique scélérat enrôla deux complices – des individus de mauvaise mine qui n'étaient certainement pas des gentlemen. Pendant la nuit, ce trio maudit s'introduisit dans la ferme des Stubbs et enleva la belle Ermengarde, pour la conduire dans un ignoble taudis, la laissant sous la garde de la mère Maria, une hideuse vieille sorcière. Le père Stubbs en fut effondré et aurait sans doute passé des annonces dans les journaux, s'il avait pu payer moins de dix centimes le mot. Ermengarde resta ferme et ne faiblit jamais dans son refus d'épouser le traître.

« Ah, ah, ma fière beauté, dit-il, tu es en mon pouvoir, et tôt ou tard je briserai ta volonté ! En attendant, souviens-toi de tes pauvres parents, et pense à ce qu'ils deviendraient si, chassés de chez eux, ils devaient errer, impuissants, à travers les prairies !

— Oh, épargnez-les, épargnez-les ! implora la jeune fille.

— Ja-mais… ah ah ah ! » ricana-t-il d'un air narquois.

Et les jours cruels passèrent comme des flèches, tandis que, sans rien soupçonner, le jeune Jack Manly cherchait gloire et fortune à la grande ville.

UNE BASSESSE RAFFINÉE

Un jour que le juge était assis dans le grand salon de sa coûteuse demeure princière, occupé à se livrer à son passe-temps favori – grincer des dents en agitant sa cravache –, une grande idée lui vint ; et il jura à voix haute devant la statue de Satan posée sur le manteau d'onyx de la cheminée.

« Idiot que je suis ! s'écria-t-il. Pourquoi ai-je perdu autant de temps avec cette gamine, quand il me suffit, pour m'emparer de la ferme, de procéder à sa saisie ? Et je n'y avais jamais pensé ! Je vais laisser partir la fille, prendre la ferme, et pourrai enfin épouser une de ces belles femmes venues de la ville, comme la meneuse de cette troupe de music-hall qui passait la semaine dernière à l'hôtel de ville ! »

Il se rendit donc auprès des vagabonds, s'excusa auprès d'Ermengarde, la laissa repartir chez elle, puis revint chez lui pour mettre sur pied de nouveaux crimes et inventer de nouvelles formes de scélératesse.

Les jours passèrent, et les Stubbs devinrent très tristes à la pensée de perdre leur maison, et leur alambic, mais personne ne semblait pouvoir y faire quoi que ce soit. Puis un jour un groupe de chasseurs arriva par hasard tout près de la vieille ferme, et l'un d'eux découvrit l'or ! Dissimulant sa trouvaille, il ne dit rien à ses compagnons, feignit d'avoir été mordu par un serpent à sonnettes, et s'en fut réclamer chez les Stubbs l'assistance que l'on offre généralement en ce genre de circonstances. Ermengarde ouvrit la porte et le vit. Il la vit donc aussi, et résolut aussitôt de s'emparer d'elle et de l'or.

« Il le faut, pour ma vieille mère, s'écria-t-il à voix haute, se parlant à lui-même. Aucun sacrifice n'est trop grand ! »

LE JEUNE HOMME DE LA VILLE

Algernon Reginald Jones était un homme raffiné venu de la grande ville, et notre pauvre petite Ermengarde ne fut qu'une enfant entre ses mains expertes. On aurait fini par croire qu'elle avait vraiment seize ans. Algy ne perdait pas de temps, mais ne se montrait jamais vulgaire. Sans doute aurait-il pu enseigner à Hardman deux ou trois choses relatives à la séduction des femmes. C'est ainsi que, moins d'une semaine après être entré dans le cercle de famille des Stubbs, où il se tapit comme le vil serpent qu'il était, il avait décidé l'héroïne à s'enfuir avec lui ! C'est de nuit qu'elle partit, laissant un mot à ses parents, reniflant pour la dernière fois la familière odeur du moût qui fermentait, et disant au revoir au chat – comme tout cela est touchant !

Dans le train, Algernon fut saisi par le sommeil, et s'affala sur le siège, ce qui fit tomber de sa poche une feuille de papier. Ermengarde, tirant avantage de sa position de future épouse, la ramassa, et, après l'avoir dépliée, en lut les lignes parfumées. Horreur ! Elle faillit s'évanouir ! C'était une lettre d'amour d'une autre femme !

« Perfide tentateur ! chuchota-t-elle à Algernon, qui dormait toujours, voilà à quoi se réduit la fidélité dont tu m'as donné tant d'assurances ! J'en ai à jamais fini avec toi ! »

Et, ce disant, elle le poussa par la fenêtre, puis s'étendit pour goûter un repos bien mérité.

SEULE DANS LA GRANDE VILLE

Quand le bruyant convoi entra dans la gare obscure, au coeur de la grande ville, la pauvre Ermengarde se retrouva seule, sans argent pour retourner à Hogton. « Oh, soupira-t-elle candidement d'un ton de regret, pourquoi donc n'ai-je pas pris son portefeuille avant de le jeter par la fenêtre ? Ah, tant pis ! Il m'a tant parlé de la grande ville que je parviendrai sans peine à gagner assez d'argent pour payer l'hypothèque, ou au moins pour revenir à la maison ! »

Mais, malheureusement pour notre petite héroïne – trouver du travail n'est pas chose facile pour un pied-tendre, et pendant une semaine elle fut contrainte de dormir sur les bancs, et de prendre ses repas à la soupe populaire. Il advint qu'un individu pervers et rusé, voyant combien elle était sans ressources, lui proposa de faire la plonge dans un cabaret à la mode profondément dépravé ; mais, fidèle à ses agrestes idéaux, Ermengarde refusa de travailler dans ce temple, rutilant et doré, de la frivolité – d'autant plus qu'on ne lui offrait que trois dollars la semaine, repas compris, mais pas la pension. Elle s'efforça de retrouver Jack Manly, son ancien amoureux, mais en vain. Au demeurant, peut-être ne l'aurait-il pas reconnue non plus ; car, réduite aux pires extrémités, elle était devenue brune, et Jack ne l'avait plus vue ainsi depuis le temps de l'école. Un jour, elle trouva dans le parc une bourse très simple d'aspect, mais coûteuse, et, après s'être assurée qu'elle ne contenait pas grand-chose, la rapporta à la femme très riche qui en était la propriétaire, comme l'indiquait une carte de visite. Charmée plus qu'on ne saurait dire par l'honnêteté de cette enfant abandonnée, au bord du désespoir, l'aristocratique Mrs. Van Itty adopta Ermengarde, afin qu'elle tienne la place de sa petite fille, enlevée bien des années auparavant. « Comme elle ressemble à ma petite Maude », soupira-t-elle en voyant la jolie brune retrouver sa blondeur. Ainsi passèrent les semaines, tandis qu'à la ferme les parents

s'arrachaient les cheveux, et que l'ignoble juge Hardman riait sous cape de façon démoniaque.

NOS HÉROS NAGENT DANS LE BONHEUR

Un jour, la riche héritière Ermengarde S. Van Itty embaucha un second chauffeur auxiliaire. Le visage de celui-ci lui parut vaguement familier ; regardant de plus près, elle sursauta : car ce n'était personne d'autre que le perfide Algernon Reginald Jones, qu'elle avait poussé par la fenêtre d'un compartiment en ce jour fatidique ! Il avait survécu – cela paraissait évident – et épousé l'autre femme, qui était partie avec le laitier – et l'argent de la maison. Ayant perdu toute sa superbe, il implora le pardon de notre héroïne, et lui confia l'histoire de l'or caché dans la ferme de son père. Plus émue qu'elle n'aurait su le dire, elle augmenta son salaire d'un dollar par mois, et résolut de satisfaire enfin son inextinguible volonté de soulager la peine de ses vieux parents. Aussi, par un beau jour, revint-elle à Hogton en voiture, arrivant à la ferme au moment même où le juge Hardman s'apprêtait à saisir l'hypothèque et à chasser les Stubbs.

« Halte, scélérat ! s'écria-t-elle en agitant une colossale liasse de billets. Enfin te voilà défait ! Voici l'argent – et maintenant pars et ne viens plus profaner le seuil de notre humble maison ! »

Tous donnèrent libre cours à leur joie, tandis que le juge tordait nerveusement sa moustache et sa cravache en signe d'abattement et de consternation. Mais – attendez une minute ! Que se passe-t-il donc ? Des pas résonnent sur le gravier de la vieille allée, et qui fait son apparition, sinon notre héros, Jack Manly – pitoyable et las, mais le visage radieux ? Se tournant aussitôt vers le scélérat tout chagrin, il lui dit :

— Juge, pourriez-vous me prêter dix dollars ? Je reviens à l'instant de la ville, avec ma belle épouse, la blonde Bridget Goldstein, et j'ai besoin d'un petit quelque chose pour repartir du bon pied dans notre vieille ferme. »

Puis, se tournant vers les Stubbs, il s'excusa de n'avoir pu rembourser l'hypothèque comme il s'y était engagé.

« N'y pensez plus, répondit Ermengarde, l'avenir nous sourit, désormais, et je me jugerai payée de retour si vous consentez à oublier pour de bon nos absurdes rêves d'enfants. »

Pendant tout ce temps, Mrs. Van Itty était restée dans la voiture, attendant Ermengarde ; mais, comme elle contemplait négligemment les traits aigus d'Hannah

Stubbs, un vague souvenir s'éveilla dans les profondeurs de son cerveau. Puis tout lui revint, et, d'un ton accusateur, elle hurla à l'agreste matrone :

« Toi ! Toi ! Hannah Smith ! Je te reconnais ! Il y a vingt-huit ans, tu étais la gouvernante de mon enfant nouveau-née, et tu t'es emparée d'elle dans son berceau ! Mon enfant ! Où est mon enfant ? (Puis une pensée lui traversa l'esprit, comme l'éclair dans un ciel fuligineux :) *Ermengarde* – tu prétends qu'elle est *ta* fille… C'est la mienne ! Enfin le Destin me remet en présence de mon unique enfaaaant ! Ma petite Maude ! Ermengarde – Maude –, viens dans les bras de ta mère chérie ! »

Mais Ermengarde réfléchissait intensément. Comment maintenir la fiction de ses seize printemps, si elle avait été enlevée vingt-huit ans auparavant ? De plus, si elle n'était pas la fille des Stubbs, jamais l'or ne lui reviendrait. Mrs. Van Itty était riche, mais le juge Hardman l'était plus encore. Aussi s'approcha-t-elle du traître déconfit pour lui infliger un ultime et terrible châtiment.

« Très cher juge, murmura-t-elle, j'ai bien réfléchi. Je vous aime, vous et votre force ingénue. Épousez-moi sur-le-champ, ou sinon je vous poursuivrai en justice pour le rapt de l'année dernière. Renoncez à votre hypothèque, et profitez avec moi de l'or découvert par votre sagacité. Venez, très cher. »

Et le pauvre niais obéit.

IBID

Ibid – 1938 (1928)

Traduction par Jean-Paul Mourlon.

« Comme le dit Ibid dans ses *Vies des Poètes*… »

(Extrait d'une copie d'étudiant)

L'idée erronée selon laquelle Ibid est l'auteur des *Vies* est si largement répandue, même au sein du public cultivé, qu'il convient sans doute de rétablir les faits. On devrait savoir que c'est à Cf. que l'on doit cet ouvrage. Le chef-d'œuvre d'Ibid, en revanche, reste le célèbre *Op. Cit.,* dans lequel tous les grands courants de la littérature gréco-romaine sont présentés de façon définitive, avec une admirable précision, en dépit de la date étonnamment tardive à laquelle l'auteur écrivait. Une vieille légende – reprise dans bien des livres modernes antérieurs à la monumentale *Geschichte der Ostrogothen in Italien* de von Schweinkopf – a fait d'Ibid un Wisigoth romanisé de la suite d'Ataulf, installé à Placentia vers 410 après J.-C. On ne saurait être plus éloigné de la vérité. Schweinkopf et plus tard Littlewit [1] et Betenoir [2] ont montré, de manière irréfutable, que cette figure solitaire était un pur Romain – ou du moins aussi pur qu'un Romain de cette époque dégénérée et abâtardie pouvait l'être –, l'un de ceux dont on pourrait dire ce que Gibbons disait de Boèce : qu'il était « le dernier de ceux que Caton ou Tullius aient pu reconnaître comme leurs concitoyens ». Comme Boèce, et comme presque tous les hommes éminents de son temps, il descendait de la grande famille des Aniciens, et pouvait faire remonter, avec beaucoup d'exactitude et de fierté, ses origines à tous les héros de la République. Selon von Schweinkopf [3], son nom complet – long et pompeux, comme il convenait à une époque où s'était perdue la simplicité de la nomenclature classique – était Caïus Anicius Magnus Furius Camillus Aemilianus, Cornélius Valerius Pompeius Julius Ibidus ; Littlewit, toutefois [4], rejette *Aemilianus* au profit de *Claudius Decius Junianus,* tandis que Betenoir [5] est d'une opinion tout à fait différente ; selon lui, Ibid s'appelait Magnus Furius Camillus Aurelius Antoninus Flavius Anicius Petronius Valentinianus Aegidius Ibidus.

Ce critique et biographe éminent naquit en 486, peu après que Clovis eut soustrait la Gaule à la domination romaine. Rome et Ravenne se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour, bien qu'il ait acquis sa maîtrise de la rhétorique et de la

philosophie dans les écoles d'Athènes – dont l'interdiction, un siècle plus tôt, par Théodose, n'avait pas eu les conséquences qu'imaginent les esprits superficiels. Nous le retrouvons à Rome en 512, sous le règne débonnaire de l'Ostrogoth Théodoric ; il est alors professeur de rhétorique. Quatre ans plus tard, il est nommé consul, en même temps que Pompilius Numantius Bombastes Marcellinus Deodamnatus. En 526, à la mort de Théodoric, il se retira de la vie publique pour composer son œuvre maîtresse (dont le style, purement cicéronien, est un exemple d'atavisme stylistique aussi remarquable que les vers de Claudius Claudianus, qui vécut un siècle avant Ibidus) ; mais il fut rappelé à la cour pour y devenir le rhéteur de Theodatus, neveu de Théodoric.

Lors de l'usurpation de Vitigès, Ibidus tomba en disgrâce et fut un moment emprisonné ; l'arrivée de l'armée, byzantine et romaine, commandée par Bélisaire, lui rendit la liberté, et de nouveau il connut les honneurs. Il servit tout au long du siège de Rome dans l'armée des défenseurs, puis suivit les aigles de Bélisaire à Alba, Porto et Centucellae. Après le siège de Milan par les Francs, Ibidus fut choisi pour accompagner l'évêque Datius en Grèce, et passa avec lui l'année 539 à Corinthe. Vers 541, il s'installa à Constantinople, où il reçut les flatteuses marques d'estime de Justinien et de Justin II. Les empereurs Tibère et Maurice eurent soin d'honorer son grand âge – le second, surtout, qui aimait par-dessus tout faire remonter les origines de sa famille à l'ancienne Rome, bien qu'il fut né à Arabissus, en Cappadoce. C'est lui qui, alors qu'Ibidus venait d'atteindre cent un ans, fit de son ouvrage un manuel des écoles de l'Empire. Cet honneur se révéla fatal au vieux rhéteur : il mourut, paisiblement, dans sa demeure proche de Sainte-Sophie, le sixième jour avant les calendes de septembre, en 587, âgé de cent deux ans.

En dépit des troubles qui régnaient alors en Italie, ses restes furent conduits à Ravenne pour y être enterrés ; mais le duc de Spoleto, un Lombard, les exhuma et les profana, offrant le crâne au roi Autharis afin qu'il lui serve de chope à bière. Tous les souverains de la lignée se le transmirent avec fierté. Lors de la prise de Pavie par Charlemagne, en 774, la relique fut arrachée au faible Desiderius et suivit les équipages du conquérant franc. Elle servit ainsi de calice au pape Léon lorsqu'il oignit Charlemagne, faisant de ce nomade un Saint-Empereur romain. Le souverain emporta l'objet à Aix-la-Chapelle, sa capitale, et l'offrit à son précepteur, le Saxon Alcuin. En 804, à la mort de celui-ci, le crâne fut remis à sa parenté, installée en Angleterre.

Les pieux descendants d'Alcuin (croyant qu'il s'agissait de la relique d'un saint qui avait miraculeusement anéanti les Lombards par ses prières [6]) le placèrent dans l'une des niches d'une abbaye, où Guillaume le Conquérant le découvrit et rendit

hommage à ces os chargés d'ans. Même les féroces soldats de Cromwell, quand ils détruisirent en 1650 l'abbaye irlandaise de Ballyhough (où le crâne avait été secrètement apporté en 1539 par un dévot papiste, lors de la suppression des monastères anglais par Henry VIII), s'abstinrent de profaner une aussi vénérable relique.

Le soldat Lis-et-Pleure Hopkins s'en empara, et l'échangea peu après avec Repose-en-Jéhovah Stubbs, contre une livre de cette nouvelle herbe venue de Virginie. À son tour, Stubbs, envoyant en 1661 son fils Zerubbabel chercher fortune en Nouvelle-Angleterre (il jugeait néfaste, pour un jeune *yeoman* plein de piété, l'ambiance de la Restauration), lui offrit, en guise de talisman, le crâne de saint Ibid – ou plutôt de frère Ibid, car il abhorrait tout ce qui était papiste. Zerubbabel s'installa à Salem, bâtit une modeste demeure près de la pompe à eau de la ville, et plaça l'objet dans l'armoire à côté de la cheminée. La Restauration avait pourtant eu le temps d'exercer sur lui sa fâcheuse influence ; il prit le goût du jeu, et finit par perdre le crâne au profit d'un certain Epenetus Dexter, citoyen de Providence venu là en visite.

La relique se trouvait dans la maison de Dexter, située au nord de la ville, là où se croisent aujourd'hui North Main Street et Olney Street, quand, le 30 mars 1676, pendant la guerre du roi Phillip, Cannonchet se lança à l'assaut de la ville. Le sagace sachem s'empara du crâne, et, voyant aussitôt qu'il s'agissait d'un objet particulièrement vénérable, l'envoya, en signe d'alliance, à une faction des Pequots du Connecticut avec laquelle il était alors en négociations. Le 4 avril, Cannonchet fut capturé par les colons, et exécuté peu après ; mais la tête de saint Ibid poursuivit son errance.

Affaiblis par une guerre antérieure, les Pequots ne pouvaient plus prêter main-forte aux Narragansetts. En 1680, un négociant en fourrures hollandais d'Albany, nommé Petrus Van Schraak, acquit le précieux crâne pour la modeste somme de deux guilders, ayant reconnu sa valeur en déchiffrant l'inscription, à demi effacée, qui y était gravée en minuscules lombardes (il convient de préciser que la paléographie était l'une des spécialités des négociants en fourrures hollandais de la Nouvelle-Hollande du XVII^e^ siècle).

Il faut malheureusement ajouter qu'en 1683 la relique fut volée à Van Schraak par un commerçant fiançais, Jean Grenier. Le zèle papiste de celui-ci lui permit de reconnaître les traits de celui que, dès son enfance, il avait appris à révérer sous le nom de saint Ibid. Empli d'une fureur sacrée à la pensée que ce précieux symbole était tombé entre les mains d'un protestant, il ouvrit un soir le crâne de Van Schraak à l'aide d'une hache, et s'enfuit vers le nord avec son butin ; mais il fut presque aussitôt

dépouillé et assassiné par le sang-mêlé Michel Savard, qui s'empara de l'objet – dont, ne sachant pas lire, il ne put reconnaître la provenance –, et le joignit à sa collection de têtes – à vrai dire plus récentes.

À sa mort, en 1701, son fils Pierre le proposa, avec d'autres monnaies d'échange, aux émissaires des Sacs et des Foxes. Une génération plus tard, il fut retrouvé, devant le tipi d'un chef, par Charles de Langlade, fondateur du comptoir de Green Bay, Wisconsin. Langlade eut pour cette relique sacrée la vénération qui convenait ; il parvint à la racheter, contre un nombre imposant de perles de verre. Plus tard, cependant, le crâne passa de nouveau dans de nombreuses mains, étant vendu à des colonies du lac Winnebago, à des tribus du lac Mendota, avant de se retrouver, au début du XIXe siècle, en possession du Français Solomon Juneau, installé dans le nouveau comptoir de Milwaukee, sur les bords du lac Michigan, le long de la rivière Menominee.

Vendu par la suite à un autre colon nommé Jacques Caboche, il fut cédé en 1850, à l'issue d'une partie d'échecs – ou de poker – à un nouveau venu, appelé Hans Zimmerman. Celui-ci s'en servit comme chope à bière, jusqu'à ce qu'un jour, pris de boisson, il le laissât choir de la terrasse de sa maison. Le crâne tomba dans le terrier d'un chien de prairie, et Zimmerman, une fois revenu à lui, fut incapable de le retrouver.

C'est ainsi que, des générations durant, le crâne bénit de Caïus Anicius Magnus Furius Camillus Aemilianus Cornelius Valerius Pompeius Julius Ibidus, consul de Rome, favori des empereurs, et saint de l'Église romaine, demeura caché dans le sol d'une ville en expansion. Les chiens de prairie virent en lui une déité venue des mondes supérieurs, et l'adorèrent selon des rites obscurs ; mais ces modestes fouisseurs, dépourvus de savoir-faire, eurent tôt fait de succomber aux assauts de l'Aryen conquérant, et le crâne connut alors une période de total abandon. Les égouts le négligèrent. Les maisons se dressèrent – deux mille trois cent trois en tout, et même plus –, jusqu'à ce que, par une nuit fatidique, se produisît un événement titanesque. La subtile Nature, possédée par une sorte d'extase spirituelle, assez semblable à l'écume du breuvage qu'on consommait autrefois dans cette région, entreprit d'abaisser les puissants et d'élever les humbles – et voici que, dans l'aurore couleur de rose, les bourgeois de Milwaukee se réveillèrent pour apercevoir une ancienne prairie transformée en montagne ! Le bouleversement revêtait une grande ampleur. Ce qui se trouvait dissimulé sous terre, depuis des décennies, vint enfin au jour. Car, en plein milieu de la route crevassée, se tenait désormais, paisible et blanchi, plein de douceur, de sainteté et de faste consulaire, le crâne en forme de dôme d'Ibid !

[1] *Rome and Byzantium : A Study in Survival*. Waukesha, 1869, vol. XX, p. 593.

[2] *Influences romaines dans le Moyen Âge*, Fond du Lac, 1877, vol. XV, p. 720.

[3] Selon Procopius, Goth. x.y.z.

[4] Selon Jomandes, Codex Murat XXI. 4144.

[5] D'après Pagi, 50-50.

[6] C'est seulement avec la parution en 1797 de l'ouvrage de von Schweinkopf que saint Ibid et le rhétoricien furent clairement distingués.

ALFREDO

Alfredo, a Tragedy – 1966

Traduction par Simone Lamblin.

Tragédie
de Francis Beaumont II, et John Fletcher Junior.

DRAMATIS PERSONAE

RINARTO, roi de Castille et d'Aragon.

ALFREDO, le prince régent.

MAURICIO, un saint cardinal.

TEOBALDO, vieux grincheux, Premier ministre.

MARCELLO, noble duc, père d'Hypatia.

GONZAGO, jeune cavalier, ami du prince.

OLERO, sous-chambellan, père de Margarita.

HYPATIA, dame noble et cultivée, fille de Marcello.

HECATISSA, noble dame d'Orient.

MARGARITA, fille d'Olero.

AMALIA, BEATRIZ, CARLOTA, DOROTEA, ELENA, dames de la cour.

Soldats, courtisans, dames d'honneur, spectateurs de la mascarade, etc.

La scène est à Madrid, dans le palais du roi.

ACTE I

Scène I. La salle du trône au palais.

Le roi sur le trône, armé de pied en cap, entouré de soldats. Mauricio, Alfredo et

Teobaldo debout devant le trône.

RINARTO. Alfredo, puisqu'il plaît à notre royale volonté
De quitter le palais pour le tumulte du camp,
Saisir la lance et le bouclier, et dans le fracas de la guerre
Renouveler les gloires de notre antique lignée,
Veuille administrer selon la loi et la grâce de Dieu
Les destinées de notre royaume. Je te charge de garder
Le bien public avec constante vigilance,
Sans donner au peuple aucun sujet de juste plainte.
Sois ferme, et bon pourtant, sans faiblir en chemin ;
Que la vertu seule te guide. (*À Teobaldo*.) Et toi Teobaldo,
À toi je laisse pareil soin, pour éclairer
Le jeune prince sur les mystères du gouvernement,
Former l'esprit et contenir le cœur ardent
Qui bat trop fort pour le doux et le beau.
Mauricio, à toi Père révéré, je demande
D'appeler sur nos armes la bienveillance de ton pape ;
De l'eau sainte asperge nos épées
Et fortifie-nous contre le Maure enturbanné.

(Il se lève. Mauricio s'avance avec un bassin d'argent et asperge d'eau bénite les lances des soldats.)

MAURICIO. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Je bénis donc votre mission, et puisse la Croix
De la droiture l'emporter dans le combat !

(Fanfare de trompettes, les soldats se rangent en ordre de marche.)

ALFREDO. Cher sire, ne crains rien pour le sort du royaume.
Je ne suis guère âgé, mais tu le sais, j'ai bu
À longs traits le savoir de ce temps et de ce pays.
Les livres de Cordoue ne me sont pas étrangers,

Et bien que mes brûlantes passions éveillent ta méfiance
Je jure que par tes seules réflexions
Elles se tempéreront de pensées d'une infinie élévation.
Tes exploits feront lever en moi une ardeur toute prête,
Lorsque les messagers conteront tes prodiges,
Mon plus profond chagrin, c'est ce que le sort refuse,
Que je ne puisse marcher et me battre à ton côté !

(Tous sortent, en grand arroi.)

Scène II. Une antichambre au palais.

(Entre Alfredo, précédé de Margarita.)

MARGARITA. Arrête, pourquoi mon Dieu parlerais-je avec toi
Quand tes paroles restent étrangères à mes oreilles ?
J'irais de bon gré retrouver les filles de la cour
Qui, réunies dans le jardin, passent le temps
En chansons innocentes et joyeuses aussi.

ALFREDO. Oui, douce enfant, mais entends mieux leur sens.
Ne parlent-elles pas toutes d'un perpétuel printemps,
Bois, tonnelles, et prés fleuris foulés d'un pied léger
Par les ardents bergers et les nymphes indulgentes de jadis,
Dont les plaisirs légendaires ne sauraient passer les nôtres ?

(On entend une chanson par la fenêtre.)

Viens çà, d'un élan printanier,
Toi qui de fleurs roses te vêts,
Chercher ces berceaux de lis :
Pan y préside, en son pouvoir bienveillant,

La musique de Chypre doucement s'y glisse
Au fil des heureux moments.

MARGARITA. L'air est joli, mais les paroles m'échappent.
Ne me retarde point, car dans ta voix pressante
Il y a ce qui me déplaît. Je voudrais être sur l'herbette
Pour joindre mes chants au chœur virginal.

ALFREDO. Tu connais mon cœur, cœur royal, il est vrai,
Qui pourtant peut faire une place à quelqu'un comme toi.
Ne veux-tu pas l'entendre ?

MARGARITA. Des supplications je suis lasse.
Tu es trop sérieux pour mon humeur légère.
Retourne en tes appartements, pour t'y perdre
En gros volumes d'un antique savoir,
Ou promener sous les portiques, au soir
Avec le grave Mauricio, ou discourir sans fin
Avec le lugubre Teobaldo, dont le cœur froid
T'emplit d'une froideur comparable à la sienne, ou bien
À la salle du trône où dans un brillant apparat
Reposent les symboles de ton rang et de ton état.
Contente-toi de l'art et du pouvoir suprême,
Et laisse aux amants plus fougueux le soin du cœur féminin.

(Margarita sort.)

ALFREDO (*seul*). Combien mon âme brûle pour ce ciel inaccessible !
Quel paradis réside donc en son clair visage !
Si clair et pourtant si froid ! Prends-moi, douce Mort,
Si Margarita ne sourit à mes vœux. Mais qui vient là ?

(Entre Hecatissa.)

HECATISSA. C'est moi, mon noble Prince,
Qui admire ton savoir et ta grâce.
Non, ne me fuis point, quelle horreur, donc, habite
En mon pauvre regard, que tu m'évites ainsi ?
Ne suis-je pas venue d'un lointain rivage d'Orient,
Et mon fier lignage ne vaut-il pas le tien ?

(Alfredo sort sans être vu.)

Hélas, cruelle destinée, faut-il que le jeune prince
Si ardent pour d'autres filles, se montre si froid envers moi !

Rideau

ACTE II

Scène I. Une salle dans le palais.

(Alfredo et Hypatia sont assis devant une table, un gros livre entre eux.)

HYPATIA. Vois, Prince, le poète faiblit dans ce vers.
Il ne me plaît pas qu'il rompe le cours
De ses strophes passionnées. Ne crois-tu pas
Qu'il eût dû plus suavement écrire ses ferventes pensées ?

ALFREDO. Il en est bien comme tu dis. Je vois que mon goût
Encore et toujours rencontre de près le tien,
Comme si quelque charme étrange saisissait mon âme
Quand avec toi j'étudie ce savoir des lettrés.
Pourtant je me sais fort bien dépourvu
De toute cette passion qui obscurcit l'esprit,
Et n'enflamme point le méditatif ni le sage.

HYPATIA. Cependant tu me disais belle ce jour
Où dans le jardin nous devisions le soir.
Mais écoute ! Il me semble ouïr un pas lourd
Comme celui de ce vieux discoureur de Teobaldo,
Dont le seul visage jette une ombre sur le jeune bonheur.
Je me sauve.

(Hypatia sort, entre Teobaldo.)

TEOBALDO. Eh bien, mon jeune studieux ?
Es-tu toujours plongé dans les pages ésotériques
D'Aristote ou de l'Abdérien [1] ?
J'observe, ce me semble, depuis peu sur ton front
Un sombre nuage, comme de quelque chagrin secret.
Viens me conter cela, car l'âge peut toujours conseiller !

ALFREDO. C'est la dame Margarita, Monsieur
Qui évite mes avances, et jamais ne veut être aimable
Mais sourit, et rejoint dehors ses nymphes amies.
Il me la faut, ou je mourrai consumé,
Car assurément nulle autre n'a pris mon cœur.
Dis-moi si tu le peux, toi que n'émeut pas l'amour,
Quel refuge trouverai-je contre le désespoir ?

TEOBALDO. Alfredo, bien que mon cœur de longtemps encroûté,
Froid comme les neiges vierges du Rhodope,
Dédaigne une flamme amollissante, pourtant j'ai lu
Sur ton aimable frénésie beaucoup de ce savoir
Que les poètes fervents chantent pour les temps futurs.
Je te prends en pitié, et par le sang de notre Jésus
Je jure de t'aider dans ton malheureux amour.
Ce que je sais des nymphes, c'est qu'au dire des poètes
Elles fuient l'amant enflammé, mais suivent celui

Dont elles s'imaginent qu'il est promis
À une autre. Par conséquent va-t'en quérir
Une belle plus bienveillante, qui ayant un penchant pour toi
Souffrira ta compagnie dans des lieux fréquentés
Où Margarita ne pourra manquer de le voir.
Mais j'ai vu l'autre jour une fille songeuse
Qui suivait tes pas. Une dont le visage
Est inférieur à son rang, mais qui peut bien servir
À exciter un peu de temps une angoisse jalouse.
Courtise donc la dame Hecatissa…

ALFREDO. Morbleu !
Vieillard, tu présumes trop de notre amitié !
Crois-tu que je souffrirais une nymphe si fâcheuse
Même en passant, pour un moment d'entretien ?
Celle qui pourrait mener ma belle à de plus douces pensées
Inspirerait à mes compagnons d'injurieuses moqueries.
Hier soir déjà le jeune Gonzago se riait
De voir Hecatissa me suivre telle une ombre.
Non, vieil homme, retourne à ton érudition ;
Je vais retrouver Hypatia.

TEOBALDO. Attends, jeune Monsieur !
Ce nom me donne une idée. N'est-elle pas
La fille du duc Marcello, belle de visage,
Mais plus belle encore d'esprit et d'âme divine ?

ALFREDO. Elle-même, avec qui, lié de l'amitié la plus pure,
Je partage mes heures studieuses. Une tendre nymphe
Qui à l'esprit de Minerve joint la grâce de Vénus.

TEOBALDO. Jeune aveugle ! Ô plus qu'aveugle jouvenceau !
Voilà une fille faite pour toi ;
Une compagne avisée, une amie clairvoyante,
Qui comme toi se plaît aux moments studieux

Où Margarita, devenue ta femme, bâillerait,
Ou t'accablerait des criailleries ordinaires des femmes,
Qui font du célibat une bénédiction des dieux.
Sache donc que toutes les jeunes filles se ressemblent,
À moins que leur esprit ne les dispose d'autre manière,
Que ce serait folie de laisser ta fureur
Et ton délire amoureux guider ton choix.
Bannis toutes pensées de ta belle intraitable,
Cette nymphe cruelle dont la pauvre et basse naissance
Lui interdit le trône promis à ton épouse,
Et attache-toi à Hypatia, elle dont le rang
Comme l'esprit s'accorde au tien.
Si l'occurrence s'oppose à un premier amour,
Savoure son amitié jusqu'à ce que des soins constants
Peu à peu vous mènent tous deux à vous aimer.
Je m'en vais. Puisses-tu bientôt revenir au bon sens,
Oublier la donzelle, et pour Hypatia brûler.

(Ils sortent.)

Scène II. Le jardin

(Margarita, Hypatia, Amalia, Beatriz, Carlota, Dorotea, Elena et Hecatissa se divertissent.)

AMALIA. Eh bien, triste Margarita, veux-tu laisser
Nos plaisirs avant que la partie soit à moitié jouée ?
Marie ! depuis des jours je te vois ainsi,
Les yeux baissés et l'air funèbre
Comme si ton père ou ton chat favori étaient malades ;
Qu'est devenu le sourire qui toujours parait ton front ?

MARGARITA. La peste soit de toi ! Va-t'en ! Dois-je endurer
Le caquetage au cours léger de ton étourderie ?

Mes pensées m'appartiennent. Disons que je pleure l'absence
De notre bon roi, ou que m'afflige le sort
De la jeune fille dans cette romance française.

BEATRIZ. Une chanson ! Fi de celle qui peut aujourd'hui
Gaspiller en mélancolie les délices du matin !
Vois comme le soleil brille ! Viens chanter, Carlota,
Cette chanson que t'enseigna le troubadour,
Tandis que Dorotea joue sur le luth folâtre !

(Carlota chante, accompagnée par Dorotea.)

Les lis blanchissaient la prairie,
Quand Colin parlait à sa Lyre ;
Le jeune berger l'implorait en vain
Car la pudeur avait glacé son sein.
Mais Phébus là-haut brillait de tous ses feux
Et Cupidon d'une chaude brise emplissait le monde.
Aussi Colin, changeant son désir amoureux,
Trouva Doris plus aimable et plus blonde !

MARGARITA. Arrête ton grossier tapage ! Ce luth est désaccordé.

DOROTEA. Pas plus que ne sont tes pensées, nymphe ingrate !

CARLOTA. La musique, je le jure, accompagnait bien ma chanson !

MARGARITA. C'est que ton croassement allait aussi de travers !

HYPATIA. Dames, n'avez-vous pas honte ! Quelle querelle est la vôtre ?

MARGARITA. Voyez la poétesse – qui nous lassa bien davantage
Avec ses misérables sonnets, qu'elle a pillés !
Voyons, fille érudite, combien de froides pages
D'ennui as-tu plagiées aujourd'hui ?

HECATISSA. Je l'ai vue récemment avec un gros volume ;
À y bien regarder, nous trouverions dedans
Beaucoup de ses dernières chansons, n'en doutez pas !

HYPATIA *(en larmes)*. Pourquoi ces railleries, discourtoises et fausses ?
Ai-je par malheur fait offense
À quelque demoiselle ici ? Si oui mon cœur
Se repent de ce que ma bouche a pu dire
Bien qu'il n'ait point su où était l'offense.

ELENA. Non, douce Hypatia, si offense il y a
Ta bouche est la dernière à en porter le blâme
Mais attends… voici le prince Alfredo !

(Entre Alfredo portant un livre. Les nymphes se pressent autour de lui.)

ALFREDO. Belles nymphes,
Toutes je vous salue ! Jamais ne dansa cortège plus charmant
Sur le gazon de velours, et parmi les fleurs printanières,
Depuis que Cythérée, à peine arrivée de Paphos, mena
Ses fidèles au cœur tendre dans les prés d'Arcadie !

MARGARITA. Bonjour, Prince, comment va mon seigneur aujourd'hui ?

AMALIA *(à part)*. Notre Margarita prend un ton plus joyeux !

ALFREDO *(à Margarita)*. Bien, bien, bonne nymphe. *(À Hypatia.)* Es-tu prête
À scander notre leçon quotidienne, et à me lire
Les vers qui disais-tu seraient bientôt écrits ? M'est avis
Que ce berceau verdoyant sied à l'esprit studieux ;
Allons à son ombre, qu'aucun mur sévère n'enferme.

(Sortent Alfredo et Hypatia, accompagnés de toutes les nymphes sauf Margarita et Hecatissa.)

HECATISSA. Ma sœur, notre prince paraît fantasque aujourd'hui.
Hypatia l'aime fort, ou bien ses livres
Ont beaucoup apaisé la passion de son cœur.

MARGARITA. Qu'importe tout cela ! Un ascendant funeste
Travaille tout mon sang, et de sombres chimères
Remplissent mes longues nuits sans sommeil.

HECATISSA. Il en va de même pour moi,
Car du jeune Alfredo je ne puis souffrir le dédain.
Il est une coutume dans le bouillant Orient,
D'où je viens, qui veut qu'une fille offensée
Parfois contente sa fierté par une vengeance singulière.
À toi seule j'ai parlé, bonne Margarita,
Sœur dans la souffrance, liée à moi dans la haine.
Il se peut que le soupirant tienne Hypatia à sa merci,
Mais plus d'un jour passera avant l'heure des noces !

Rideau

ACTE III

Scène I. Une antichambre.

(Entrent Alfredo, Hypatia, Teobaldo, Mauricio, Marcello, Olero, Margarita et Hecatissa.)

MAURICIO. Tout est-il prêt pour la cérémonie ? Je goûte en ce jour
La plus grande joie d'une vie bien remplie ;
Unir dans le très saint mariage de l'Église
Mon prince Alfredo et la blonde Hypatia !
Est-il vrai que votre royal père quitte le combat
Un court moment pour assister aux réjouissances ?

ALFREDO. Il m'en a prévenu, votre Éminence,
Par des lettres qu'apporta le duc Marcello,
Qui, étant le père de ma future épouse,
Fut choisi pour le précéder, et apprêter
La mascarade que nous jouons pour fêter ce jour.

MAURICIO. Quelle mascarade ? Je sais que Teobaldo,
Puisant dans la tradition antique, a écrit une pièce
De dieux païens et de naïades, mais pas davantage
Il ne m'en a dit, puisqu'il en a laissé le soin
À de plus jeunes mains, sa propre tâche étant remplie.

TEOBALDO. L'avez-vous oublié, révérend Mauricio ?
C'était une fantaisie pastorale, une chose légère
À propos du jeune Glaucus et des nymphes, dans laquelle
Alfredo a un rôle important à tenir,
Tandis qu'autour de lui jouent plusieurs belles filles,
Parmi elles surtout Hypatia, dans le costume de Scylla.
J'ai quelque peu aménagé le mythe
Juste assez pour un heureux dénouement,
En sorte que le couple, ayant bu le breuvage convenu
Reprenne une forme mortelle et demeure sur terre ;
À ce moment du spectacle votre Éminence doit,
Tenant prêts le livre et l'anneau, conclure la pièce
En unissant par des liens authentiques les deux jeunes gens.

MAURICIO. Une jolie idée, et qui me plaît fort,
Ne crains pas que je n'y joue mon rôle.

OLERO. Regarde ma fille, vois comme elle est bien parée
Dans le rôle de Circé. Je jouerai
Le vert Oceanus.

MARCELLO. Regarde mon enfant,
C'est l'image de ma vertueuse Ynes, quand
À mon bras elle se rendit à la même cérémonie.
Que n'a-t-elle assez vécu pour voir cette heure !

OLERO. L'heure, monsieur le duc, n'est pas encore passée.

MAURICIO. Eh bien,
Crains-tu que quelque bagatelle ne se dérange ?

OLERO. Non, Éminence, je pense que tout ira bien…
Tout à fait bien.

MARCELLO. Allons voyons, le temps passe.
As-tu préparé la coupe, Hecatissa,
Prête à servir quand l'action le demande ?

HECATISSA. Monseigneur, je l'ai fait, comme je l'avais accepté.
Mon visage, qui messied à la mascarade, ne m'a pas
Interdit un rôle moindre, mais utile.
Le vin est d'un vieux cru, vieux et rare ;
Homme ni femme ici n'en ont bu de pareil…
Il est d'Orient, d'où, comme vous savez, je vins.

(Des hautbois jouent dehors, à la porte.)

ALFREDO. C'est le roi, mon noble sire Rinarto,
Allons à la grand-salle saluer son arrivée !

MARGARITA *(à part)*. Bienvenue, grand roi !
Suis bien cette pièce émouvante

Car des événements terribles pourraient survenir aujourd'hui !

(Ils sortent.)

Scène II. La grand-salle.

(Des rideaux tirés devant une scène. Rinarto, Teobaldo, dames, gentilshommes et soldats assis en spectateurs.)

RINARTO. Qu'arrive-t-il à présent, Teobaldo, toi qui en sais plus,
Le dernier acte suffira-t-il à rompre le sortilège ?

TEOBALDO. Ainsi l'ai-je écrit, mon seigneur. De même
Que tu as vu le mal causé par la colère de Circé,
Tu verras plus tard le doux Endymion – joué par
Le jeune Gonzago, fils du noble Castro –
Apporter de la lune un breuvage de nectar magique,
Qui, bu, rend à la terre le couple ensorcelé.

RINARTO. Cela me plaît fort, je te remercie des soins
Que t'a coûté ce divertissement.
Alfredo se conduit bien…

TEOBALDO. Mais voyez, mon seigneur,
Le rideau s'ouvre à nouveau – voyez la scène !

(Le rideau découvre un décor représentant des rochers au bord de la mer. Entre Gonzago vêtu en Endymion, portant une coupe. Il souffle dans une conque.)

GONZAGO *(en Endymion)*. Esprits, de vos douces profondeurs
Où le dieu de la mer dort d'un sommeil léger,
Nymphes mouillées qui chevauchez les vagues,
Naïades hors de vos grottes océanes,
Levez-vous au-dessus de vos écumes natales,
Où les dauphins dociles vagabondent.
Levez-vous, charmants peuples de sirènes,
Qui rêvez aux malheurs de la belle Scylla,
Aimable Leucothéa, amie de l'homme,
Venez scander les joyeux rites.

(Entrent beaucoup de jeunes filles vêtues en divinités de la mer, avec Margarita en Circé.)

MARGARITA *(Circé)*. Hors d'ici, intrus venus des cieux
Et des prés fleuris de la belle Latmos ;
Pour vous ne se lève aucun dieu puissant de la mer
Ni les vôtres pour se mêler de mes affaires.

GONZAGO *(Endymion)*. Circé, tu as perdu ton détestable pouvoir,
Tandis que Diane, brillant sur ta tête coupable,
Exerce un empire supérieur.
Je porte dans ma main un breuvage magique
Pour réparer à jamais tes funestes méfaits,
Et balayer tes sortilèges.
Glaucus et Scylla, montez de vos profondeurs
Aux appels d'Endymion – voici la délivrance –
Œuvre de Cynthia dans sa clémence.

(Entrent Alfredo et Hypatia, en Glaucus et Scylla. Gonzago en Endymion leur tend la coupe.)

Buvez à longs traits ce que la lune d'or vous envoie,
Et connaissez enfin un contentement sans mélange,
Accordé à votre apparence humaine.

(Il donne la coupe à Alfredo, qui laisse boire Hypatia, puis boit lui-même.)

ALFREDO. Léger comme les flots que borde l'écume
Bat mon cœur en revenant à ma terre natale ;
La belle Scylla avant la fin du jour sera mon épouse,
Et nous ne languirons plus entre les rochers et la mer.

(Il vacille un peu, mais se reprend.)

HYPATIA *(en frissonnant)*. Cynthia, vierge sans tache,
Qui envoyas ton aide bénie,
Tes autels, riche…

(Elle tombe dans les bras d'Alfredo.)

Je défaille, Alfredo ! Quel est ce feu étrange
Qui parcourt sauvagement mes veines douloureuses ?

ALFREDO. Hypatia ! Mon amour ! Qu'ont tramé les Furies ?
L'angoisse d'un venin brûle jusqu'à mon âme…
Père, mon royal sire, et toi Teobaldo,
Assistez-nous dans ce soudain péril !

(Alfredo et Hypatia s'écroulent sur le sol. Rinarto et Teobaldo s'approchent. Rinarto prend Alfredo dans ses bras. Entrent Hecatissa et Olero, sortant de derrière les décors.)

RINARTO. Mon fils, Alfredo ! Parle-moi, mon enfant !

HECATISSA. Eh bien, le vin d'Orient est-il un peu trop fort
Pour les princes endurcis et les filles intrigantes ?

(Gonzago tire son épée.)

GONZAGO. Exotique démon ! C'était donc toi la coupable,
Mais il n'y aura pas de second forfait !

(Olero sort une épée de sous son costume de masque et attaque Gonzago.)

OLERO. Voilà pour ma fille, humiliée par le prince
Que tu sers avec tant de dévouement irraisonné !

(Il porte un coup mortel.)

GONZAGO. Je meurs, très noble roi ! *(Il meurt. Teobaldo dégaine et attaque Olero.)*

TEOBALDO. Toi, rustre maudit,
Reçois un destin encore trop bon pour toi,
Qui ne mérites que la corde du bourreau !

(Teobaldo blesse mortellement Olero. Margarita se glisse derrière Teobaldo.)

OLERO. Ma fille, venge-moi ! *(Il meurt.)*

(Margarita poignarde Teobaldo dans le dos.)

MARGARITA. Vieux misérable, prends cela
Pour mon pauvre père et pour moi, dont les maux
Vinrent de ton conseil de canaille à Alfredo !

(Alfredo, mourant, rampe hors des bras de son père, saisit l'épée de Gonzago mort, et s'approche de Margarita par-derrière.)

TEOBALDO. Peste soit de la gueuse ! Rinarto, mon heure est venue,
Je veux encore que tu saches que je meurs vraiment de bon cœur
Au service de mon roi.

(Alfredo frappe Margarita.)

ALFREDO. Voilà, nymphe maudite,
Pour Teobaldo et pour tout le chagrin
Que ton caprice et ta vanité ont engendré !
Infâme criminelle…

MARGARITA. Je péris de ta main,
Alfredo bien-aimé, en t'aimant davantage.
C'est un doux trépas – je me serais tuée moi-même
Après cela, répugnant à vivre sans toi,
Mais je ne pouvais pas souffrir que tu épouses Hypatia !

(Elle meurt.)

TEOBALDO *(à Alfredo)*. Aimable jeune homme, me voilà vengé !

Nous allons ensemble
Aux royaumes de l'infini et de la lumière.

(Alfredo et Teobaldo meurent. Entre Marcello, venant de derrière les décors de la mascarade.)

MARCELLO. Qu'est-ce que ce spectacle d'horreur ? Mon enfant ! Hypatia !
On prétend que tu as été empoisonnée… dis-moi, mon enfant !

(Il va auprès de sa fille.)

HYPATIA. Père, je meurs, mais non pas invengée,
Puisque ceux qui tramèrent cette action cruelle sont tués.
C'est aussi bien, car j'ai toujours pensé
Que la mort elle-même n'est qu'une sorte de mariage,
Et je parcourrai les régions de l'éther
Avec mon Alfredo, goûtant des joies plus hautes
Que nous n'aurions pu sur terre posséder.
Vous voyez ici la coupe d'or où nous avons bu
Le philtre fatal qui nous unit dans la mort ! *(Elle meurt.)*

RINARTO. NOS enfants bien-aimés sont morts tous deux, Marcello.
J'ai mon royaume, mais de quel prix seraient
Vingt royaumes pour une âme endeuillée !

(Marcello ramasse la coupe et y boit.)

MARCELLO. Mon suzerain, je m'en vais ! Je suis trop vieux pour vivre
Comme un corps vide dont le cœur est mort.

RINARTO. Marcello ! Qui dira que la peine d'un père

Es class="init"t plus grande en un duc qu'en un roi ?
Donne-moi la coupe !

MARCELLO *(faiblement)*. Non, mon seigneur Rinarto !
L'État réclame l'autorité de ta main.
C'est à toi de vivre…

RINARTO. Pas davantage ! Donne-moi ce vaisseau…
C'est le roi qui l'ordonne ! Mauricio ici présent,
Cardinal honoré de la sainte Église,
Gouvernera par décret du pape jusqu'à ce que mon frère
Revienne de Sicile pour prendre le trône.

(Il saisit la coupe et y boit.)

C'en est fait ! J'en ai bu plus que toi
Afin de mourir plus tôt, et avec toi.
Nous avons été amis, Marcello, dans le fracas
De la bataille et dans le pouvoir sans limite.
Tiens, prends ma main…

MARCELLO. Je crois que c'est la fin.

RINARTO. Oui vraiment c'est la fin. *(À Mauricio.)* Pieux Mauricio,
Dis sur chacun de nos corps ces paroles rituelles,
Rédigées en latin, que l'Église prescrit
Pour ceux qui meurent. Et aux temps à venir
Transmets un témoignage de ces terribles événements
En tirant les leçons que ton sacerdoce t'inspire.
Me voici, Alfredo, le plus cher à mon cœur,
Dont la mort n'a pu me séparer qu'un moment.

(Rinarto et Marcello meurent.)

MAURICIO. Voyez à quels maux peut mener la femelle malignité
Notre roi Rinarto, son noble fils, la belle
Hypatia, et le savant Teobaldo,
Marcello, le noble duc, le jeune Gonzago,
Tous morts, bien que pour les venger soient étendus sans vie
Margarita la maudite et son père
Le perfide Olero, et la dame orientale
Dont les crimes en horreur surpassent même les traits.
Vous, hôtes solennellement réunis, je vous demande à tous
De partir un moment, avant que les rites funèbres
Ne viennent remplacer ces apprêts nuptiaux.
Mon cœur indigné crie contre ces actions accablantes…
Je vais à la chapelle égrener mon rosaire !

Fin de la tragédie

[1] Démocrite, le philosophe grec né à Abdère vers 460 av. J.-C. (NdT.)

LA BATAILLE QUI MARQUA LA FIN DU SIÈCLE

The Battle that Ended the Century – 1944 (1935)

Par HPL et Robert H. Barlow.
Traduction par Jean-Paul Mourlon.

(Manuscrit trouvé dans une machine à explorer le temps)

La veille du jour de l'an 2001, une vaste foule de spectateurs passionnés se rassembla au milieu des ruines romantiques du Garage de Cohen, sur l'ancien site de New York, pour assister à un match de boxe opposant deux célèbres champions du récit d'épouvante – Bob Deux-Coups, la Terreur des Plaines, et Bernie l'Assommeur, le Loup Sauvage de West Shokai. Avant le combat, le vénérable lama tibétain Bill Lum Li prit les augures en invoquant le dieu-serpent primitif de Valusia, et y lut des signes évidents de victoire pour les deux parties. Wladislaw Bremyk vendait des choux à la crème d'un air distrait – les chirurgiens officiels, les Drs. D.H. Killer et M. Gin Brewery, prenant soin des consommateurs.

Le gong résonna à 39 heures, et très vite l'air prit une teinte rouge, en raison du sang que le puissant Égorgeur texan répandait à profusion. Les premières blessures ne tardèrent pas, les deux participants perdant plusieurs dents. L'une d'elles, jaillissant de la bouche du Loup après une tape amicale de Deux-Coups, décrivit une parabole en direction du Yucatán, et ne fut récupérée que grâce à une expédition hâtivement mise sur pied par Messrs. A. Hijacked Barrell et G. A. Scotland. Mr. Frank Chimesleep Short Jr., éminent sociologue et ancien poète, fit de cet incident le prétexte d'une ballade de propagande prolétarienne, comportant trois vers délibérément incorrects. Pendant ce temps, le potentat d'un royaume voisin, l'Effjih d'Akkamin (qui se présentait par ailleurs comme un critique amateur), exprimait le violent dégoût que lui inspirait la technique des deux combattants, tout en proposant, à cinq *cents* pièce, des photographies des protagonistes, où il apparaissait au premier plan.

Lors du deuxième round, le Soiffard de Shokan fracassa les côtes du Texan d'un vigoureux crochet du droit, s'empêtrant dans un amas de viscères hétéroclites, ce qui permit à son adversaire de porter plusieurs coups redoutables à son menton sans défense. Bob fut grandement contrarié de voir plusieurs spectateurs manifester une répulsion efféminée devant l'accumulation sur le ring de muscles, de glandes, de sang caillé et de morceaux de chair. C'est au cours de cette reprise que Mrs. M. Blunderage, anatomiste bien connue pour ses couvertures de magazines, représenta les

deux sportifs sous l'allure de nus pleins d'ardeur, habilement dissimulés derrière un rideau d'anneaux de fumée placés aux bons endroits, tandis que feu Mr. C. Half-Cent réalisait un croquis montrant trois Chinois en chapeau haut de forme et galoches – car c'était là l'idée même qu'il se faisait de l'échauffourée. Un amateur, Mr. Goofy Hooey, exécuta un dessin qui connut, par la suite, un grand succès à l'exposition annuelle de peinture cubiste, sous le titre d'*Abstraction d'un Pudding déraciné*.

Au troisième round, la bataille devint vraiment féroce. Shokan l'Affreux détacha plusieurs oreilles, et divers accessoires, du corps de Deux-Coups qui, quelque peu agacé, répondit par une série de coups exceptionnellement secs, dispersant bon nombre de fragments de son agresseur. Celui-ci poursuivit la lutte avec tous les membres qui lui restaient.

Mr. W. Lablache Talcum fit un récit – revu par Horse Power Hateart – de toute l'affaire, tandis que M. le comte d'Erlette prenait des notes en vue d'un cycle romanesque en deux cents volumes, de style proustien, qu'il comptait intituler *Un matin de septembre*, et faire illustrer par Mrs. Blunderage. Mr. J. Caesar Warts fit de nombreuses interviews des deux combattants, ainsi que des spectateurs les plus connus, et obtint en souvenir (après une lutte acharnée avec l'Effjih) une côte dédicacée par Deux-Coups, ainsi que trois ongles du Loup Sauvage. La firme Electrical Testing Laboratories, sous la direction de Mr. H. Kanebrake, assurait les éclairages. Le quatrième round fut prolongé de huit heures à la demande du peintre officiel, Mr. H. Wanderer, qui désirait ajouter une certaine note de fantaisie à sa représentation du visage épuisé du Loup – qu'il avait déjà enrichie de nombreux détails tirés de sa propre imagination.

Le sommet du match eut lieu au cinquième round : la gauche de l'Ouragan texan traversa entièrement la tête de Bernie, et les deux flemmards se retrouvèrent au tapis. L'arbitre – Robertieff Essovitch Karovsky, Ambassadeur Moscoutaire – jugea que cela mettait fin au combat, et, voyant l'Affreux de Shokan couvert de sang, le déclara liquidé, conformément aux principes de l'idéologie marxiste. Le Loup Sauvage déposa une plainte officielle, aussitôt rejetée en raison de la réunion de tous les critères techniques permettant de conclure à la mort.

Le vainqueur fut salué par une parade de gonfalons, tandis que le vaincu était confié aux bons soins de Mr. Teaberry Quince, l'entrepreneur des Pompes funèbres de la réunion. Au cours des cérémonies qui suivirent, le prétendu cadavre se mit en quête d'un peu de mortadelle ; on y remédia en faisant usage, lors des rites, d'un cénotaphe du meilleur goût. Un corbillard aux couleurs pimpantes prit la tête du cortège funèbre ; Malik Taus, sultan des Paons, en grand uniforme de West Point et coiffé d'un turban,

le conduisait, et le fit passer, avec beaucoup de maîtrise, à travers plusieurs haies et murs de pierre. À mi-chemin du cimetière, le cadavre rejoignit les assistants, et s'assit à côté du sultan Malik pour terminer son sandwich à la mortadelle, sa vaste corpulence lui interdisant d'entrer dans un cénotaphe choisi à la hâte. Le maestro Sing Lee Bawledout joua au piccolo le chant funèbre choisi à cette occasion, l'air de Brown, De Silva et Henderson « N'écrasez jamais une mouche », extrait de la vieille cantate *Imaginez pour voir* ! Les funérailles prirent fin juste avant l'inhumation, lorsque l'on apprit avec surprise que le responsable aux entrées – le célèbre financier et éditeur Ivar K. Rodent, Esq. – s'était enfui avec la recette.

Le compte rendu de l'événement, dû à Mr. Talcum, et illustré par le célèbre dessinateur Klarkash-Ton (qui, de mystérieuse façon, choisit de représenter les combattants sous la forme de champignons dépourvus d'yeux) fut imprimé – après des refus répétés du rédacteur en chef plein de bon sens du *Windy City Grab-Bag* – par W. Peter Chef, sous forme de feuille volante. Grâce à Otis Adelbert Kline, le tout fut mis en vente dans la librairie de Smearum & Weep, qui en écoula trois exemplaires et demi, aidée par la description trompeuse – due à Samuelus Philanthropus, Esq. – qu'en faisait leur catalogue.

L'importance de la demande amena donc la réimpression du texte, par M. De Merit, dans les pages en couleurs du *Wurst's Weakly Americana* , sous le titre « La science est-elle dépassée ? ou les Habitants du Garage ». Aucune copie, cependant, n'en est plus disponible ; celles que des bibliophiles fanatiques ne se sont pas arrachées furent saisies par la police, à la suite de la plainte en diffamation déposée par le Loup Sauvage qui, après plusieurs renvois en appel parvenus jusqu'à la Cour mondiale, fut non seulement proclamé officiellement vivant, mais se vit déclarer vainqueur incontesté du combat.

GLOSSAIRE DES NOMS

Bob Deux-Coups – Robert E. Howard

Bernie l'Assommeur, le Loup Sauvage de West Shokan – Bernard Austin

Dwyer, de West Shokan, New York

Bill Lum Li – William Lumley

D.H. Killer – David E. Keller

M. Gin Brewery – Miles G. Breuer

G.A. Scotland – Georges Allan England

A. Hijacked Barrell – A. Hyatt Verrill

Frank Chimesleep Short Jr. – Frank Belknap Long Jr.

L'Effjih d'Akkamin – Forrest J. Ackerman

Mrs. M. Blunderage – Margaret Brundage (illustratrice de *Weird Tales*)

M.C. Half-Cent – C.C. Senf (illustrateur de *Weird Tales*)

W. Lablache Talcum – Wilfred Blanch Talman

Horse Power Hateart – Howard Phillips Lovecraft

M. le comte d'Erlette – August Derleth (auteur de *Soir de printemps*)

J. Caesar Warts – Julius Schwartz

H. Kanebrake – H.C. Kœnig (employé de l'Electrical Testing Laboratories)

H. Wanderer – Howard Wandrei

Robertieff Essovitch Karovsky – Robert S. Carr

Teaberry Quince – Seabury Quinn

Malik Taus, sultan des Paons – E. Hoffmann Price.

Sing Lee Baweledout – F. Lee Baldwin

Ivar K. Rodent – Ivan Krueger

Klarkash-Ton – Clark Ashton Smith

Windy City Grab-Bag – Weird Tales

W. Peter Chef – W. Paul Cook

Smearum & Weep – Dauber and Pine

Samuelus Philanthropus, Esq. – Samuel Loveman

M. De Merit – Abraham Merritt (l'auteur des *Habitants du mirage*)

Wurst's Weakly Americana – The American Weekly

LES COLLABORATIONS LOVECRAFT-DERLETH

Préface

AUGUST DERLETH
ou
le Saint Paul du Lovecraftisme

Le 15 mars 1937, après une maladie assez brève, Howard Phillips Lovecraft mourait d'un cancer à l'intestin, à l'hôpital de Providence, sa ville natale. Il allait avoir quarante-sept ans.

Avec lui – et après le suicide de Robert E. Howard en 1936 – la revue *Weird Tales* avait perdu deux de ses trois piliers (le dernier restant Clark Ashton Smith). La fin prématurée du créateur de Cthulhu souleva beaucoup d'émotion parmi les lecteurs de *Weird Tales* ; et parmi les principaux collaborateurs de la revue, tous amis et correspondants de Lovecraft.

Avec le sentiment que le disparu n'avait pu accomplir entièrement sa destinée, ces amis pensaient qu'il fallait vaincre la méconnaissance dont il avait été victime de la part des professionnels. Et tous souhaitaient voir paraître les nombreux inédits dont ils avaient plus ou moins connaissance.

Cette double tâche, Lovecraft l'avait confiée par testament à l'un de ses jeunes correspondants, Robert H. Barlow. Il s'en acquitta avec beaucoup de négligence, se bornant à publier un seul texte [1], à soixante-quinze exemplaires, en 1938. Allant s'établir au Mexique peu après, il résigna sa mission avec l'accord d'Annie Gamwell (la tante de Lovecraft), au profit d'August Derleth et Donald Wandrei, auteurs bien connus des lecteurs de *Weird Tales* et appréciés de tous les amis du disparu. Ils allaient, par leurs efforts, assurer la survie de son œuvre.

August Derleth (1909-1971), originaire de Sauk City dans le Wisconsin et diplômé de l'université de cet État, se réclamait d'une double ascendance allemande et française. Il prétendait descendre d'un certain comte d'Erlette : Lovecraft ne manquait pas de lui donner ce titre dans leur correspondance. Celle-ci commença en juillet 1926.

Lovecraft est aussitôt séduit par le dynamisme et le talent de ce confrère de dix-sept ans. Il le traite d'abord en égal puis en ami, lui prodiguant conseils et confidences. Ils dissertent de toutes sortes de sujets. Dans son désir de séduire lui aussi, Lovecraft fait même l'effort de parler avec politesse – bien qu'il le déteste – du catholicisme, religion professée par Derleth.

Celui-ci est tenu au courant de tous les échecs enregistrés par Lovecraft auprès des grands éditeurs auxquels il propose, de temps à autre, un recueil de ses nouvelles. Vanguard, Alfred A. Knopf (l'éditeur de Dashiel Hammett), Loring and Munsey, Simon and Schuster, Putnam : tous l'ont repoussé. Ils doivent le regretter aujourd'hui…

Derleth deviendra vers 1931 l'un des quelques amis parmi lesquels Lovecraft fait circuler ses manuscrits, très attentif à leurs critiques. Derleth constatera combien ce génie du fantastique manque de confiance en lui. À la moindre critique un peu motivée, il rentre dans sa coquille, enfouit l'œuvre considérée dans un tiroir sans même tenter de la présenter à un rédacteur en chef, ou de l'améliorer.

Leur correspondance a permis de dater la rédaction de bien des textes de Lovecraft. En décembre 1926, quelques mois après leur entrée en relations, il annonce à Derleth qu'il a rédigé soixante-douze pages de *À la recherche de Kadath*. Mais une fois terminé, il n'en sera pas satisfait et l'enterrera dans ses papiers, sans le dactylographier : une corvée à laquelle il se résigne difficilement. Il agira de même, cinq ans plus tard, avec *La Maison de la sorcière*. Cette fois pourtant, Derleth s'obstine et obtient le prêt du manuscrit afin d'en faire une copie dactylographiée pour ses propres archives. Celle-ci faite, fin décembre 1932, il la présente au rédacteur en chef de *Weird Tales*. Le texte est aussitôt accepté et paraît dans ses colonnes en juillet 1933.

Pendant l'été 1931, déjà, Derleth avait obtenu la communication du texte *Dans le caveau* rejeté quelques années plus tôt par la rédaction de *Weird Tales* . Lovecraft lui envoya un texte très mal dactylographié, à simple interligne – donc surchargé de corrections illisibles.

Derleth le retapa de façon correcte, le présenta à nouveau à *Weird Tales* qui, cette fois, l'accepta.

Cette horreur de la dactylographie, son refus d'utiliser le double interligne – exigé par les éditeurs… et le simple bon sens – traduisaient une inhibition caractéristique de Lovecraft. Il ne jugeait pas nécessaire de divulguer son œuvre, surtout dans une perspective pécuniaire. Il lui suffisait de l'avoir écrite ; et, à la rigueur de l'avoir fait lire à quelques amis. Le refus de consentir à une dactylographie était le seul barrage,

la seule défense contre la divulgation.

Un barrage que Derleth n'a pas réussi à lever, en ce qui concerne *L'Affaire Charles Dexter Ward*. Le 1er décembre 1927, l'auteur annonce qu'il va entreprendre la dactylographie. Mais il la diffère indéfiniment au profit de « révisions » harassantes et ingrates. Donald Wandrei offre alors de faire cette dactylographie. Mais le manuscrit est couvert d'ajouts, de ratures et renvois souvent indéchiffrables. La frappe de Wandrei est criblée de lacunes et sûrement d'erreurs. Lovecraft promet de la corriger. Il ne le fera jamais. En 1938, Wandrei et Derleth retrouveront le manuscrit autographe et la dactylographie dans l'état où ils étaient dix ans plus tôt.

Les deux fidèles essuieront le même échec que Lovecraft lorsqu'ils voudront placer son œuvre chez les grands éditeurs de New York. Alors, en 1939, ils décident de créer eux-mêmes une maison d'édition entièrement consacrée à Lovecraft. Ils la baptisent « Arkham House », du nom de la ville imaginaire (inspirée par Salem) citée dans toutes les histoires relatives à Cthulhu. Le siège est fixé dans le Wisconsin à Sauk City où habite Derleth (…et où il a pu obtenir un prêt d'une banque).

Je suis d'ailleurs et autres histoires, premier recueil de nouvelles de Lovecraft paraît fin 1939. Tirage : mille deux cent soixante-huit exemplaires, dont cent cinquante souscrits d'avance. Il faudra quatre ans pour écouler le reste et que paraisse, en 1943, un second recueil : *Par-delà le mur du sommeil*.

Entre-temps, pour empêcher les libraires d'oublier Arkham House, ont paru un recueil de nouvelles de Derleth et un autre de Clark Ashton Smith. Initialement consacrée à Lovecraft, Arkham House va s'ouvrir aux amis de celui-ci (C.A. Smith, Robert E. Howard, Robert Bloch, Frank Belknap Long, E. Hoffmann Price, Henry S. Whitehead) puis à ses auteurs de prédilection : lord Dunsany, Arthur Machen, William Hogdson, Algernon Blackwood. Viendront également : Sheridan Le Fanu, Carl Jacobi, David H. Keller ; et des auteurs plus connus pour leur activité dans le champ de la science-fiction : Van Vogt, Bradbury, Fritz Leiber. Sans oublier quelques livres écrits par les deux fondateurs.

Sur les treize volumes parus de 1939 à 1945, quatre étaient de Lovecraft. Jusqu'à sa mort en 1971, Derleth publiera au total trente volumes d'œuvres de Lovecraft ou concernant celles-ci (témoignages, mémoires, collaborations diverses). Jusque vers 1950, l'entreprise ne pourra se poursuivre que grâce aux revenus tirés par August Derleth de son activité littéraire personnelle exercée en dehors de Arkham House. À l'actif de cette carrière, il comptait cent cinquante volumes : poésie, anthologies, nouvelles et romans fantastiques, policiers ou de science-fiction.

À sa mort, en 1941, Annie Gamwell avait légué à Derleth et Wandrei la propriété

des textes composant *Je suis d'ailleurs et autres histoires* à condition que soient publiées les *Lettres* de Lovecraft. Condition remplie – en cinq volumes, de 1971 à 1975 – d'autant plus volontiers que dès le début de leur aventure éditoriale, les fondateurs d'Arkham House avaient décidé cette publication. Dès 1939, ils avaient relancé tous les correspondants de Lovecraft localisables pour obtenir le prêt de ses lettres.

On regrettera que les *Selected Letters* n'aient pas été accompagnées d'éclaircissements et notes qui les auraient rendues plus profitables aux non-spécialistes. Leur publication n'en reste pas moins le couronnement de l'entreprise d'Arkham House. Elle permet une approche approfondie du vrai Lovecraft, dépouillé des enjolivements d'une légende qui faisait de lui un ermite, un voyant ou un initié. Une légende sur laquelle Derleth veilla longtemps avec la vigilance d'un dragon.

Ainsi minimisa-t-il toujours les tendances racistes de Lovecraft : entreprise désespérée pour qui a lu ses diatribes épistolaires contre les Juifs, les Noirs, les Indiens et les Asiatiques. Derleth n'hésita pas à menacer de procès tous les témoins de la vie de Lovecraft qui avaient la velléité d'en parler sans son autorisation. À commencer par son ex-épouse, Sonia Greene, qu'il rudoya en 1948 parce qu'elle envisageait de publier deux nouvelles écrites en collaboration avec son ancien mari. De plus, il l'accusa de mensonge parce qu'elle avait osé dire qu'elle avait entretenu Lovecraft pendant la durée de leur mariage. Ce qui était notoire, évident ; et n'enlevait rien au génie de Lovecraft. Mais les rapports du gardien du Temple et la pécheresse s'adoucirent. Elle accepta de figurer au sommaire du recueil des « révisions » de Lovecraft paru sous le titre *L'Horreur dans le musée*.

August Derleth n'a pas été que le gardien et le propagateur de l'œuvre de Lovecraft. Il a participé à la création continue de celle-ci, grâce à sa « collaboration posthume » avec Lovecraft et sa contribution aux pastiches inspirés des mythes de Cthulhu. Ces pastiches avaient commencé d'apparaître dès le vivant de Lovecraft, et avec son approbation. Pour ses amis : Robert E. Howard, Clark Ashton Smith, Robert Bloch, Frank Belknap Long, etc., c'était une manière d'hommage à Lovecraft que de faire intervenir les principales figures des mythes de Cthulhu dans leurs propres œuvres. Et d'enrichir ces mythes par leurs propres trouvailles.

August Derleth était entré dans le jeu dès avril 1932, en publiant dans *Weird Tales* une nouvelle inédite en français : *Lair of the Star-Pawn*. La production de pastiches continuera après la mort de Lovecraft, toujours avec la participation de Lovecraft. Celle-ci comprendra, jusqu'à la mort de Derleth en 1971, un roman, *Le Rôdeur devant le seuil* (1945) ; et vingt-six nouvelles réparties dans quatre recueils :

L'Ombre venue de l'espace (1957), *Le Masque de Cthulhu* (1958), *La Trace de Cthulhu* (1962) et *Les Veilleurs hors du temps* (1972).

À la différence d'autres pasticheurs, la contribution de Derleth prend parfois la forme d'une véritable « collaboration posthume » avec l'inventeur des mythes de Cthulhu. Premier exemple de cette collaboration posthume : *Le Rôdeur devant le seuil*, roman développé à partir de notes de Lovecraft et d'un fragment rédigé sous le titre *The Round Tower*.

De même, parmi les vingt-six nouvelles inspirées des mythes, une dizaine ont été développées par Derleth d'après un canevas fourni par Lovecraft extrait du réservoir d'idées qu'il intitulait *Le Livre de raison*. En voici la liste :

— *Le Survivant, La Lampe d'Alhazred, La Fenêtre à pignon, L'Ombre venue de l'espace* (dans le recueil *L'Ombre venue de l'espace*).

— *La Chambre condamnée, Le Pêcheur de Falcon Point, Le Trou des sorcières, L'Horreur de l'Arche centrale, L'Argile bleue d'Innsmouth, Les Veilleurs hors du temps* (dans le recueil *Les Veilleurs hors du temps*).

Le thème de la première « collaboration » Lovecraft-Derleth n'est pas sans rappeler celui de *L'Affaire Charles Dexter Ward*. Le héros du *Rôdeur devant le seuil*, Ambrose Dewart, est revenu habiter aux abords d'Arkham, la maison familiale abandonnée depuis des générations. La solitude et l'atmosphère de la demeure lui font prendre peu à peu conscience qu'il appartient à la race maudite de ceux qui ont tenté d'ouvrir à Cthulhu les portes de la terre. La tour lointaine, qu'il aperçoit par un étrange vitrail de sa demeure, est l'une de ces portes gardée par « Yog-Sothot le malfaisant, qui bouillonne comme le limon originel dans le chaos millénaire ».

Les nouvelles des recueils *Le Masque de Cthulhu* et *La Trace de Cthulhu* ne relèvent pas aussi étroitement de cette collaboration posthume, même s'ils s'inspirent de l'ambiance lovecraftienne des mythes, ou d'apports que Lovecraft avait approuvés, et parfois adoptés dans ses propres œuvres. Tel est le cas des livres maudits inventés par Derleth pour accompagner le *Necronomicon* : ce fut d'abord *Le Culte des Goules* du comte d'Erlette suivi bientôt par *Les Fragments de Celaeno*, et par un troisième livre, avec thèse plutôt : *Approches des structures mythiques des derniers primitifs en relation avec le texte de R'lyeh* par le Dr Laban Shrewsbury.

C'est ce dernier livre qui sert de fil conducteur aux cinq nouvelles réunies sous le titre *La Trace de Cthulhu*. L'étrange aventure du jeune Andrew Phelan (et des quatre narrateurs qui prendront son relais) commence par la lecture de cette thèse et la réponse à l'étrange annonce insérée par son auteur dans *The Saturday Review* :

« Recherche jeune homme musclé intelligent et dénué d'imagination… »

Francis LACASSIN

[1] *The Common Place Book (Le Livre de raison)*.

LE RÔDEUR DEVANT LE SEUIL

The Lurker at the Threshold – 1945

Traduction par Claude Gilbert.

I. LA FORÊT DE BILLINGTON

Au nord d'Arkham, s'élèvent de sombres collines sauvages et boisées, étonnamment luxuriantes ; c'est là, presque à la limite de la zone forestière, que coule la rivière Miskatonic avant de se jeter dans la mer. Dans cette région, les voyageurs sont rarement amenés à s'aventurer par-delà la lisière, bien qu'un chemin à peine tracé pénètre dans la forêt et, sans doute, traverse les collines, aboutit à la Miskatonic et finit par déboucher à nouveau sur la plaine. Les maisons désertes qui ont été abandonnées aux attaques du temps présentent un aspect uniforme assez surprenant de décrépitude provoquée par les intempéries et, tandis que la partie boisée elle-même manifeste une vitalité singulière, il n'y a guère de signes de fertilité dans les environs. Vraiment, le voyageur qui emprunte le chemin d'Aylesbury qui commence dans Arkham à River Street et progresse paresseusement à l'ouest et au nord-ouest de la vieille cité aux toits en croupe vers l'étrange et solitaire pays de Dunwich, après Dean's Corner, celui-là donc ne peut guère qu'être impressionné par le remarquable développement de ce qui, à première vue, ressemble à un reboisement mais qui, si on y regarde de près, se révèle être non une plantation récente mais bien des arbres anciens et solides prospérant, semble-t-il, des siècles après qu'ils eurent dû payer leur tribut au temps.

Les habitants d'Arkham ont presque tout oublié là-dessus. Il y avait des légendes, sombres et imprécises, que leurs grands-mères entretenaient au coin du feu, certaines remontant au temps de la sorcellerie ; mais, comme tant de contes analogues, leur fragilité même finissait par disparaître complètement et il ne restait rien à dire d'autre que la forêt était « la Forêt de Billington » et que les collines étaient celles de Mr. Billington ainsi que tous les alentours, y compris la grande maison qu'on ne pouvait voir, mais qui était là néanmoins, au cœur de cette forêt, sur un agréable promontoire, disait-on, « à côté de la tour et du cercle de pierres ». Les vieux arbres noueux n'attiraient aucun curieux, la forêt sombre n'appelait aucun voyageur, pas même la horde des fouineurs en quête de coutumes, légendes et habitations anciennes, qui auraient bien pu être séduits par la vieille maison Billington. On évitait la forêt ; le voyageur occasionnel se hâtait de passer, poussé en cela par une aversion étrange et inexplicable ainsi que par ses pensées et son imagination, ce qui, finalement, ne lui laissait aucun regret et le ramenait en toute sécurité chez lui, qu'il vienne d'Arkham, de Boston ou d'un hameau éloigné de la campagne du Massachusetts.

On conservait le souvenir du « Vieux Billington », grâce à la mémoire des anciens, morts depuis longtemps à Arkham. Il s'était appelé Alijah Billington et avait été une sorte de propriétaire terrien au début du XIX^e^ siècle. Il avait vécu dans cette maison

qui avait appartenu à son grand-père et à son arrière-grand-père. Dans ses vieux jours, il s'en était retourné vers ses rivages natals, en Angleterre, dans la campagne au sud de Londres. Depuis lors, on n'avait jamais plus rien su de lui bien que les impôts eussent été régulièrement payés par un cabinet d'avoués dont l'adresse dans Middle Temple Lane conférait une certaine dignité à la légende du Vieux Billington. Les années passaient normalement. Vraisemblablement, Alijah Billington était allé retrouver ses ancêtres, tout comme ses avoués. Il était tout aussi certain que Laban, le fils d'Alijah, avait atteint sa majorité et que les fils des avoués de son père poursuivaient leur tâche de la même façon. En effet, bien que plusieurs dizaines d'années eussent passé, les sommes nécessaires au règlement des impôts annuels sur la propriété abandonnée étaient régulièrement déposées dans une banque de New York et le domaine continuait de porter le nom de Billington. Et pourtant, vers le début du XXe siècle, le bruit avait couru que le dernier Billington mâle, probablement le fils de Laban, n'avait, c'était certain, pas laissé de descendance masculine et que la lignée s'était poursuivie par sa fille qui n'était connue que sous le nom de « Mrs. Dewart ». Mais ces potins occasionnels ne présentaient que peu d'intérêt pour les habitants d'Arkham et furent bientôt oubliés car, qui était pour eux cette Mrs. Dewart qu'ils n'avaient jamais vue, comparée au souvenir évanescent du Vieux Billington et de ses « bruits » ?

Voilà ce qu'on se rappelait du Vieux Billington. C'était particulièrement tenace chez les descendants de quelques vieilles familles nobles qui avaient pris l'habitude de rendre compte de ce qui se passait dans l'aristocratie locale à travers les âges, chaque fois que c'était possible. Mais l'érosion du temps avait été si profonde qu'aucun récit précis ne subsistait ; on racontait seulement qu'au crépuscule et pendant la nuit, on avait souvent entendu des bruits dans les collines boisées où habitait Billington, mais il n'était pas certain qu'Alijah lui-même en eût été l'auteur et peut-être avaient-ils une autre cause. Franchement, Alijah Billington aurait été complètement oublié s'il n'y avait eu la forêt interdite et cette végétation luxuriante et sauvage ainsi que ces marécages secrets en plein cœur de la forêt près de la maison ; les nuits de printemps, les grenouilles y poussaient des cris et des coassements tels qu'on ne pouvait en entendre de pareils dans un rayon de deux cents kilomètres autour d'Arkham ; l'été, ils émettaient une lueur presque anormale qui vacillait et dansait sur les nuages bas, les nuits où l'orage menaçait et qui provenait, on l'admettait en général, des milliers de lucioles qui s'étaient installées là comme les grenouilles et différents autres insectes et créatures, pour ainsi dire définitivement. Les bruits s'étaient arrêtés avec le départ d'Alijah Billington mais les cris des grenouilles avaient continué et la lueur des lucioles pas plus que le chœur des engoulevents ne s'affaiblissaient le moins du monde.

La nouvelle qui arriva un jour du mois de mars 1921 que la grande maison, après être restée tant d'années inoccupée, allait être rouverte, provoqua une curiosité et un intérêt considérables chez les habitants de cette contrée. On put lire dans les colonnes de l'*Advertiser* d'Arkham une annonce brève et claire expliquant que Mr. Ambrose Dewart demandait de l'aide pour réparer et remettre en état la « Maison Billington » et que les personnes intéressées pourraient se présenter à lui dans sa chambre à l'hôtel Miskatonic, lequel était en fait une sorte de dortoir installé sur son terrain pour les besoins de l'université de Miskatonic, face au Quadrangle. Mr. Ambrose Dewart se révéla être un homme de taille moyenne, au visage de faucon, facilement identifiable grâce au feu des cheveux roux qui entouraient son crâne comme s'il avait une tonsure, l'œil vif et les lèvres serrées, extrêmement correct et possédant une sorte d'humour caustique qui fit une impression favorable sur ceux qu'il avait engagés pour ce travail.

Avant le jour suivant, on sut dans Arkham qu'Ambrose Dewart était vraiment le descendant direct d'Alijah Billington. Il avait fait un pèlerinage au pays que ses ancêtres avaient adopté pour trois générations ou plus et il comptait maintenant s'y établir. C'était un homme d'environ cinquante ans à la peau basanée ; il avait perdu son fils unique au cours de la Grande Guerre et, n'ayant pas d'autre enfant, il considérait l'Amérique comme le havre où il désirait passer le temps qu'il lui restait à vivre. Il était arrivé dans le Massachusetts quinze jours auparavant pour visiter sa propriété. Ce qu'il y avait trouvé lui avait plu sans aucun doute, car il entendait restaurer la vieille maison dans toute sa splendeur passée, bien qu'il apprît rapidement que, pour le moment, il lui faudrait restreindre ses désirs quant à certains aspects de la vie moderne auxquels il avait pensé, comme l'électricité ; la ligne la plus proche, en effet, passait à plusieurs kilomètres de là et il fallait aplanir quelques difficultés techniques avant qu'on puisse installer le courant. Mais, quant au reste de ses projets, il n'y avait pas de raisons de les remettre à plus tard ; ce printemps-là, le travail avança, la maison fût restaurée, on construisit une route qui y menait et se prolongeait jusqu'à l'autre extrémité de la forêt. Finalement, au cours de l'été, Mr. Ambrose Dewart prit possession de son domaine en grande pompe, abandonnant son logis à Arkham et renvoya à leurs foyers ses ouvriers gratifiés d'une prime généreuse, remplis d'admiration et d'un respect sacré pour l'aménagement de la maison du Vieux Billington et sa ressemblance avec la Craigie House de Cambridge que le poète Longfellow habita longtemps, pour le bel escalier ancien et ses sculptures impressionnantes, le bureau qui était bien haut comme deux étages et dont l'un des murs était percé d'une grande baie aux verres multicolores tournée vers l'ouest, pour la bibliothèque qu'aucune main humaine n'avait profanée pendant toutes ces années et pour les nombreuses dépendances que Mr. Dewart considérait comme présentant une grande valeur pour qui trouvait simplement son plaisir dans les choses

anciennes.

Rapidement, les langues allèrent bon train et on assista bientôt à une réapparition concertée de souvenirs particuliers au sujet du Vieux Billington qui, disait-on, ressemblait assez à son descendant. Dans le flot des spéculations qui s'enflait, il arriva, une fois encore, de la région de Dunwich, l'histoire des « bruits » que le Vieux Billington avait amenés. Diverses autres, d'un caractère assez sinistre, commencèrent à se propager de bouche à oreille bien que personne n'ait pu en déterminer l'origine, si ce n'est qu'elles provenaient de cette partie de la région de Dunwich où habitaient les Whateley, les Bishop et les quelques derniers survivants des familles nobles plus ou moins sur le déclin et en voie de disparition.

Du fait que les Whateley, comme les Bishop, vivaient dans cette partie du Massachusetts depuis de nombreuses générations et avaient vraiment eu des ancêtres contemporains non seulement du Vieux Billington mais encore du tout premier Billington, celui qui avait construit cette grande maison et sa « rosace », comme on l'appelait bien que ce n'en fût pas une, on supposait que les histoires qu'ils racontaient leur étaient parvenues à travers les générations disparues et que, au moins, si elles n'étaient pas absolument exactes, elles devaient cependant comporter une part de vérité, si bien que la Forêt de Billington et Mr. Dewart lui-même connurent immédiatement un regain d'intérêt.

Malgré tout, Ambrose Dewart n'avait heureusement pas eu vent des spéculations et des racontars que son étrange arrivée avait éveillés. Il était doué d'une nature solitaire et se délectait de l'isolement qu'il connaissait désormais. Sa résolution première était de s'informer aussi parfaitement que possible des avantages que présentait sa propriété et pour ce faire il se mit assidûment au travail bien que, à dire vrai, il ne sût guère par où commencer. Sa mère ne lui avait rien dit au sujet du domaine si ce n'est que la famille possédait « une propriété » dans l'« État du Massachusetts » qu'il serait « sage » de ne pas vendre et de conserver toujours dans la famille et que même s'il lui arrivait quelque chose ou à son fils, elle devait revenir à Stephen Bates, son cousin de Boston, qu'il n'avait d'ailleurs jamais vu. En fait, on ne lui avait laissé qu'un ensemble intrigant de directives. Elles provenaient bien entendu de cet Alijah Billington qui avait abandonné cette propriété derrière lui quand il était parti s'établir en Angleterre. Si Ambrose Dewart était absolument incapable de s'expliquer cette série d'instructions, c'est sans doute qu'il ne connaissait pas encore suffisamment bien son domaine.

On le conjurait, par exemple, « de ne pas faire en sorte que l'eau cesse de couler autour de l'île », pas plus que de « dégrader la tour », « de ne pas implorer les

pierres », ni « d'ouvrir la porte qui conduit à des temps et des lieux étranges », pas même encore de « toucher à la fenêtre dans le but de la changer ». Ces instructions étaient dépourvues de sens pour Dewart mais elles le fascinaient et, après les avoir lues, il ne pouvait plus se les sortir de la tête. Elles ne cessaient de lui revenir, traversant ses pensées comme un signe magique. Ainsi, insidieusement, elles piquaient sa curiosité, si bien qu'il se mit à fouiller et à fureter dans la maison et dans le bois, dans les collines et les marécages et finit par découvrir qu'il possédait d'autres bâtiments que la maison, une très vieille tour de pierre qui se dressait sur ce qui avait dû être autrefois une petite île au milieu d'un torrent qui avait dévalé la pente des collines avant de se jeter dans la Miskatonic mais qui était asséché depuis longtemps sauf au printemps.

Il fit cette découverte à la fin d'un après-midi d'août et fut immédiatement certain que c'était à cette tour que les instructions de son ancêtre faisaient allusion. Il l'examina donc avec beaucoup d'attention et s'aperçut que c'était une tour de pierres cylindrique terminée par un toit conique ; son diamètre devait être d'à peu près quatre mètres et sa hauteur de six à sept mètres. Apparemment, il y avait eu autrefois une grande ouverture voûtée, ce qui faisait penser qu'à l'origine la tour ne devait pas avoir de toit, mais elle avait été fermée par une maçonnerie. Dewart, qui avait des notions d'architecture, trouva cet ensemble extrêmement intéressant. En effet même un œil peu exercé aurait remarqué que les pierres étaient vraiment très anciennes, plus même, semblait-il, que la maison elle-même. Il portait sur lui une petite loupe dont il s'était servi pour étudier certains textes latins très anciens dans la bibliothèque, qu'il utilisa pour examiner la construction. Il découvrit que les pierres étaient taillées et disposées selon une technique bizarre et inconnue qui impliquait l'utilisation de ce qui semblait être des dessins géométriques analogues à ceux que l'on pouvait voir gravés en plus grand sur les moellons dont on s'était servi pour sceller la voûte. Tout aussi fascinant, le bas de la tour était d'une finesse remarquable et donnait l'impression d'avoir été ancré très profondément dans la terre ; mais, pensa Dewart, cela pourrait simplement s'expliquer par le fait que le niveau du sol s'était élevé depuis la dernière fois qu'Alijah Billington l'avait regardée.

Alors, Alijah Billington l'avait-il construite ? Elle semblait, au moins en partie, plus ancienne que cela mais, alors, quelles mains l'avaient érigée ? Le problème intriguait Dewart et, comme il savait déjà qu'il y avait beaucoup de vieux documents dans la bibliothèque de son ancêtre, il se prit à espérer qu'il pourrait y trouver quelque allusion à la tour. Après l'avoir bien examinée, il s'en retourna finalement vers la maison, non sans toutefois s'arrêter à une certaine distance et observer la tour, ce qui lui permit de découvrir qu'elle s'élevait au milieu de ce qui avait dû être un

jour une circonférence de pierres qu'il identifia, à son grand plaisir, comme semblable, à bien des égards, aux ruines druidiques de Stonehenge. Il était clair que, longtemps auparavant, de l'eau avait coulé des deux côtés de la petite île, et beaucoup certainement car les traces d'érosion n'avaient pas encore disparu en dépit de la progression des épais taillis et de l'abrasion inévitable des pluies et des coups de vent innombrables qu'aucune barrière n'écartait, au contraire des quelque peu superstitieux autochtones.

Dewart ne se dépêcha pas tout de suite. Quand il atteignit la maison, la nuit tombait déjà parce qu'il avait dû contourner la zone marécageuse qui s'étendait entre l'endroit où s'élevait la tour et le promontoire sur lequel trônait la maison. Il prépara son dîner, et tandis qu'il le consommait, il sentait combien il était beaucoup mieux à même de se plonger dans cette enquête qu'il avait désormais décidé de poursuivre. La plupart des documents qui se trouvaient dans le bureau étaient très vieux ; il lui aurait même été impossible d'en lire certains sous peine de les voir tomber en poussière. Par bonheur, cependant, quelques feuillets épars étaient de parchemin et l'on pouvait donc les manier sans craindre de les détruire ; il y avait également un petit livre à reliure de cuir sur lequel était inscrit d'une écriture d'enfant « Laban B. ». Sans doute s'agissait-il du fils d'Alijah qui avait quitté ce pays pour l'Angleterre plus d'un siècle auparavant. Après avoir bien réfléchi, Dewart décida de commencer par le journal de l'enfant, car c'en était bien un.

Il lisait à la lueur d'une lampe à pétrole, la question de l'électricité s'étant trouvée reléguée au fond d'un marais administratif dans un coin perdu de l'État d'où l'on avait promis que l'on pourrait finalement dégager une solution adéquate. La lumière de la lampe et la lueur jaune de la cheminée – il y avait allumé un feu, la nuit étant plutôt fraîche – donnaient dans le bureau une impression de confortable intimité et Dewart se perdit bientôt dans le passé qui ressuscitait à travers les griffonnages qui s'étalaient devant ses yeux sur les pages jaunies. À l'évidence, Laban, le petit garçon, son propre arrière-grand-père ainsi que Dewart l'avait établi, était très précoce, car il devait avoir neuf ans au début du journal et, comme Dewart le vérifia en y jetant un œil, onze à la fin. Il était manifestement très attentif aux détails dans la mesure où ses observations ne se rattachaient pas seulement aux événements domestiques.

Il fut bientôt évident que le garçon n'avait pas de mère et que son compagnon avait été un Indien narragansett qui était au service de son père, Alijah Billington. Il l'appelait soit Quamus soit Quamis, ne sachant apparemment pas avec exactitude quelle était la forme exacte ; de plus, son âge était sans aucun doute plus proche de celui d'Alijah que de celui de Laban, car le respect qui transparaissait clairement au fil de sa grande écriture était bien plus important que ce qu'il eût été si son

compagnon avait eu son âge. Le journal commençait par l'emploi du temps du garçon mais une fois cette description faite il n'y revenait pas sinon comme à quelque chose de bien établi. Au lieu de cela, il se consacrait au compte rendu de ce qu'il avait fait pendant les quelques heures de l'après-midi durant lesquelles il n'avait pas à travailler et pouvait rôder comme il lui plaisait dans la maison ou dans la forêt, à la condition d'être accompagné par l'Indien, encore qu'il fît remarquer qu'on l'avait dissuadé de trop s'éloigner de la maison.

Manifestement, l'Indien était tantôt très silencieux et renfermé, tantôt très bavard lorsqu'il racontait au garçon quelques légendes de sa tribu ; Laban qui ne manquait pas d'imagination prenait plaisir à sa présence quelle que soit son humeur et de temps à autre notait dans son journal des bribes des récits que lui faisait son compagnon. Celui-ci, comme le texte l'indiquait clairement par la suite, exécutait également quelques travaux pour Alijah « après l'heure où l'on servait le dîner ».

Le récit s'interrompait vers le milieu ; plusieurs pages avaient été déchirées et avaient disparu si bien qu'il y avait une période que Laban n'avait pas décrite de sa main. Immédiatement après, le journal recommençait à la date du 17 mars (l'année n'était pas mentionnée) et Dewart se mit à le lire avec un intérêt croissant, l'imagination en éveil, car l'absence des pages précédentes augmentait le pouvoir de suggestion du récit.

« Aujourd'hui, après ma dernière heure d'étude, nous sommes sortis dans la neige ; Quamis s'en alla le long du marais, me laissa en me demandant de l'attendre sur un tronc d'arbre qui gisait là, ce que je n'appréciai guère ; je me dis que je ferais tout aussi bien, sinon mieux, de le suivre ; je me mis donc en route et suivis la trace de ses pas dans la neige fraîche, tombée la nuit dernière, et peu après je le retrouvai là où Père nous avait interdit d'aller : au bord du torrent en face de l'endroit où s'élève la tour. Il était à genoux et avait les bras levés vers le ciel ; il disait d'une voix forte des mots dans sa langue que je ne comprenais pas car on m'en avait appris trop peu, mais qui sonnaient à peu près comme *Narlato* ou *Narlotep*. J'étais sur le point de l'appeler, lorsqu'il me vit. Il se redressa immédiatement, vint à moi, me prit par la main et m'éloigna de cet endroit ; sur quoi je lui demandai s'il priait ou sinon ce qu'il faisait et pourquoi il ne priait pas dans la chapelle construite par les hommes blancs qui étaient des missionnaires chez son peuple. Il ne répondit point sauf pour me dire qu'il ne fallait pas raconter à mon père où nous avions été de peur que lui, Quamis, ne soit puni pour s'être rendu à cet endroit en dépit des ordres de son employeur. Mais cet endroit stérile parmi les rochers et inaccessible à cause de l'eau qui l'entourait ne m'attirait guère, quel qu'ait été l'intérêt que Quamis pouvait bien trouver à y aller contre la volonté de mon père. »

Puis, pendant deux jours, il n'y avait rien que d'habituel. Après quoi vint une phrase circonspecte qui indiquait d'Alijah avait découvert la désobéissance de l'Indien et l'avait puni, comment ? Le garçon restait muet sur ce point. Huit chroniques plus loin, il y avait une autre allusion à « l'endroit interdit » ; cette fois-ci, le garçon et l'Indien avaient été pris dans une tempête de neige soudaine et s'étaient égarés. Ils ne savaient quel chemin prendre car la neige était très épaisse et tombait sur un sol ramolli par le soleil de la fin mars ; les flocons les aveuglaient et bientôt « nous arrivâmes en un endroit que je ne connaissais pas, mais Quamis poussa un grand cri et s'efforça de m'éloigner rapidement. Je m'aperçus alors que nous étions arrivés au ruisseau qui coulait autour de l'île des pierres où se trouvait la tour, mais cette fois-ci nous y étions parvenus par l'autre côté. Comment avions-nous fait pour arriver là, je n'en savais rien car nous nous étions engagés dans la direction opposée, vers l'est, pour aller nous promener du côté de la Miskatonic, à moins que la neige, qui était survenue si soudainement, nous ait induits en erreur à ce point-là. Quamis montrait tant de hâte et paraissait si effrayé que cela m'amena à lui demander une fois de plus quelle était la cause de ces appréhensions, mais il me répondit comme auparavant, que mon père ne le souhaitait pas c'est-à-dire qu'il ne voulait pas que je vienne par ici bien que j'aie toute liberté pour rôder dans n'importe quelle autre partie de ses terres que je désire, et que je puisse même aller à Arkham, encore qu'il me soit interdit de me diriger soit vers Dunwich, soit vers Innsmouth et que je ne doive pas passer mon temps dans le village indien qui se trouve quelque part dans les collines après Dunwich. »

Après quoi, il n'y avait plus d'autre allusion à la tour mais au lieu de cela certains autres paragraphes étaient étranges. Trois jours après le passage relatant la soudaine tempête de neige, le garçon notait un dégel rapide qui « débarrassa le sol de la neige ». Et cette nuit-là, comme il l'écrivit le lendemain matin, « je fus sorti de mon sommeil par d'étranges bruits en provenance des collines, comme des longs sanglots. Je me levai et me dirigeai d'abord vers la fenêtre est ; je n'y vis rien ; après quoi, rassemblant mon courage je me glissai hors de ma chambre, traversai le hall et frappai à la porte de mon père. Il ne répondit point et, pensant qu'il ne m'avait pas entendu, je me hasardai à ouvrir la porte et à pénétrer dans sa chambre ; j'allai droit à son lit et fus très troublé de ne pas le trouver dedans et de ne découvrir aucun signe qu'il y avait été cette nuit ; comme je me risquai à regarder par la fenêtre ouest de sa chambre, je me rendis compte qu'une sorte de lueur bleu-vert s'élevait au-dessus des arbres du Val dans les collines qui s'étendaient vers l'ouest, à mon grand étonnement d'ailleurs, car les bruits que j'avais entendus m'avaient semblé provenir de cette direction et continuaient de le faire – les mêmes grands cris qu'aucune voix humaine n'aurait pu proférer, pas plus que celle d'aucun animal que je connaissais ; comme je

restais là, devant la fenêtre entrouverte, pétrifié de crainte et de stupeur, il me sembla que d'autres voix analogues arrivaient du fond de la nuit du côté de Dunwich ou d'Innsmouth, flottant entre deux airs très haut dans le ciel comme des échos grandioses. Au bout d'un petit moment elles se turent, la lueur s'éteignit aussi dans les deux et je retournai me coucher ; mais le matin lorsque Quamis arriva, je lui demandai qu'est-ce qui avait provoqué un bruit pareil la nuit dernière ; il me répondit que j'avais rêvé, que je ne savais pas de quoi je parlais, que je ne devais rien *lui* en dire et m'en tenir à ma propre opinion ; donc je ne lui racontai pas ce que j'avais vu car mes paroles semblaient vraiment l'avoir rendu terriblement inquiet, comme s'il redoutait que mon père entendît ce que je lui disais. J'étais déjà prêt à lui faire part de mes inquiétudes au sujet de ce qui avait pu arriver à mon père mais ce que Quamis avait dit me fit penser qu'il était à la maison, vraisemblablement dans sa chambre et qu'il dormait encore ; je n'insistai donc pas et fis semblant d'oublier ce que j'avais vu et entendu ainsi que Quamis me l'avait recommandé ; sur quoi, ce dernier se sentit l'esprit plus léger et cessa de paraître si désemparé. »

Pendant une bonne quinzaine de jours après cela, Laban, dans ses notes, ne raconta que des choses ordinaires comme ses études et ses lectures. Puis, une fois de plus, une allusion énigmatique apparut, brève et aiguë. « Les bruits semblent vraiment provenir de l'ouest avec une obstination singulière mais il y a certainement un cri qui y répond et qui, lui, arrive de l'est ou du nord-est, c'est-à-dire de la direction de Dunwich ou de ses alentours sauvages. » À nouveau quatre jours plus tard le garçon écrivait qu'on venait à peine de le coucher quand, après s'être levé pour regarder l'avènement de la nouvelle lune, il aperçut son père au-dehors. « Quamis l'accompagnait, et à eux deux ils transportaient quelque chose, mais je n'arrivai pas à distinguer ce que c'était. En quelques instants ils disparurent au coin de la maison, marchant vers l'est ; j'allai dans la chambre de mon père pour pouvoir les suivre des yeux mais je ne les vis point bien que j'entendisse la voix de mon père s'élever dans la forêt. » Plus tard, cette même nuit, il avait encore été réveillé par « de grands bruits, comme avant, et je restai étendu à les écouter ; je constatai que parfois ils s'élevaient en une sorte de mélodie et parfois éclataient en hurlements horribles et déchirants qu'il ne faisait pas bon entendre ». On retrouvait des passages analogues pendant encore quelque temps après celui-ci et presque une année était relatée de cette façon-là.

L'avant-dernière chronique était extrêmement intrigante. Tout au long de la nuit le garçon avait entendu « les grands bruits » dans les collines et il lui semblait que le monde entier devait entendre ces voix qui montaient dans l'obscurité enveloppante, jusqu'au matin ; « comme je ne le voyais pas, je m'enquis de Quamis et l'on me répondit qu'il "était parti" et ne reviendrait pas, et que, en outre, nous aussi allions

partir avant la tombée de la nuit sans presque emporter de bagages et on m'envoya me préparer. Ce départ semblait tracasser terriblement mon père bien qu'il ne dît mot de notre destination ; je présumais cependant que ce devait être Arkham ou peut-être, tout au plus, Boston ou Concord, mais je ne demandai rien et me hâtai d'obéir sans savoir ce que je devais emporter, essayant toutefois de choisir ce dont j'avais le plus besoin pour une visite, comme des culottes propres et autres choses du même genre. Je restais très perplexe devant la hâte de mon père et son souci du temps ; car il était très soucieux de ne pas quitter la maison après le milieu de l'après-midi et disait qu'il avait "une affaire à régler" avant que nous ne partions ; néanmoins, il trouva le temps de me demander plusieurs fois si j'étais prêt, si j'avais terminé de préparer mes bagages, etc. »

Les dernières notes du journal, quelques pages avant la fin, avaient été écrites cet après-midi-là. « Mon père me dit que nous partons pour l'Angleterre. Nous traverserons l'Océan en bateau pour aller voir des parents là-bas. Nous sommes maintenant au milieu de l'après-midi et mon père est presque prêt. » Il avait ajouté à cela d'un trait de plume qui ressemblait à un défi : « Ceci est le journal de Laban Billington, fils d'Alijah et de Lavinia Billington achevant sa onzième année aujourd'hui en huit. »

Dewart referma le journal quelque peu perplexe et pourtant vivement intéressé. Au-delà des mots aveugles que le garçon avait couchés sur le papier se cachait une énigme essentielle, mais il n'en avait pas vu suffisamment pour offrir à Dewart ne serait-ce qu'un semblant de solution. Dans ce maigre rapport, cependant, on trouvait une explication du fait que la maison avait été abandonnée sans que les livres et les papiers aient été proprement rangés, le départ précipité d'Alijah et de son fils ne lui ayant guère laissé le temps de faire des préparatifs pour leur long voyage. Vraiment rien n'indiquait qu'Alijah entendait rester ailleurs ; mais il avait dû penser que cela pouvait arriver, si peu qu'il eût emporté. Dewart reprit le livre et le feuilleta rapidement, relisant des passages ici et là, ce qui lui permit de découvrir un paragraphe encore plus énigmatique qu'il avait manqué car il était perdu au milieu de la relation détaillée d'une journée que l'enfant avait passée à Arkham en compagnie de l'Indien Quamis. « Mon étonnement fut grand de découvrir que partout on nous traitait avec beaucoup de respect et une crainte très nette ; les commerçants étaient à nos ordres au-delà de ce que j'avais imaginé qu'ils dussent être et même Quamis ne montrait aucun signe d'inquiétude comme les Indiens en ont parfois dans les rues des villes. Une ou deux fois, j'entendis par hasard des vieilles femmes chuchoter d'une voix étouffée, et les surpris à murmurer ainsi le nom de Billington ; et cela sur un ton qui me donna le sentiment que ce ne devait pas être un bon nom pour tout ce que ces

dames y mettaient de soupçon, avec une intonation si nette qu'on ne pouvait s'y méprendre, moi moins que quiconque, bien qu'il puisse sembler, comme Quamis m'en fit part sur le chemin du retour, que j'aie été la victime de mon imagination et de mes propres angoisses. »

Ainsi, on « craignait » ou on n'aimait guère le Vieux Billington et il en allait de même pour tous ceux qui lui étaient associés d'une manière ou d'une autre. Cette découverte supplémentaire mit presque Dewart dans un état fébrile d'expectative ; sa recherche prenait un tour si différent des aventures généalogiques habituelles que cela le réjouissait ; il y avait là un mystère, quelque chose de profondément enfoui, d'insondable, quelque chose qui sortait des chemins battus ; subjugué par cette odeur de mystère, Dewart était poussé et stimulé par l'excitation de la poursuite.

Il se tourna avec avidité vers le ramassis de papiers et de documents, mais ressentit bientôt un fort sentiment de déception car la plupart d'entre eux semblaient se rapporter à des matériaux de construction ainsi qu'à leur règlement et pour quelques-uns, c'étaient des relevés de livres qu'Alijah Billington avait achetés chez des libraires à Londres, Paris, Prague et Rome. Sa déception était presque à son comble quand il découvrit par hasard un document manuscrit d'une écriture bourrue, à moitié illisible, qui portait le titre accrocheur *Des sortilèges diaboliques de démons aux formes inhumaines faits en Nouvelle-Angleterre*. Il s'agissait d'une copie d'un compte rendu dont l'original n'était pas disponible et on voyait bien qu'on ne l'avait pas copié entièrement et que certaines phrases étaient indéchiffrables. Cependant, dans l'ensemble, le document était assez lisible et avec beaucoup d'efforts Dewart put le reconstituer. Il le lisait lentement, avec de nombreuses hésitations et des doutes ; il fut tellement fasciné par son contenu qu'il prit un stylo et du papier et commença laborieusement à le recopier. Le début était placé, à l'évidence, au milieu de l'original.

« Mais pour ne pas trop m'étendre sur un sujet aussi Affreux, j'ajouterais seulement ce qu'on rapporte d'ordinaire sur un Événement qui se produisit à New Dunnich il y a cinquante ans, alors que Mr. Bradford était Gouverneur. On raconte qu'un certain Richard *Billington*, instruit d'une part par les Livres Maudits et, d'autre part, par un ancien Sorcier des Sauvages *Indiens* tomba si loin d'une saine Pratique *Chrétienne* qu'il prétendit non seulement à l'Immortalité dans sa chair, mais construisit dans la forêt un grand Cercle de Pierres à l'intérieur duquel il adressait des Prières au Diable, Demeure de Dagon, En Son Nom et chantait certains Rites Magiques impurs de par les Saintes Écritures. Cela ayant été soumis à l'Attention des Magistrats, il nia tout Commerce Blasphématoire ; mais peu de temps après il montrait en privé une grande Terreur à propos de Quelque Chose qu'il avait appelé à venir du Ciel dans la

Nuit. Il y eut cette année-là sept massacres dans les bois proches des Pierres de *Richard Billington*, les victimes ayant été écrasées et à moitié réduites en bouillie comme aucun œil humain ne l'avait encore jamais vu. Alors qu'il était Question de Jugement, *Billington* disparut, et on n'entendit plus rien de précis à son sujet après cela. Deux mois plus tard, la Nuit, on put entendre un groupe de Sauvages Wampanaug hurler et chanter dans la Forêt ; et on s'aperçut qu'ils étaient allés au Cercle de Pierres et y avaient été très occupés. En effet, leur Chef Misquamacus, ce même Sorcier de qui *Billington* avait appris quelques-uns de ses Sortilèges, vint peu après à la ville et raconta à Mr. Bradford d'étranges choses : à Savoir que *Billington* avait fait bien plus de Mal qu'on pourrait en effacer et qu'il n'y avait pas de doute qu'il avait été dévoré par ce qu'il avait appelé du fond du Ciel. Qu'il n'y avait aucune Façon de renvoyer cette Chose qu'il avait faite venir par ses incantations et que donc, le Sage *Wampanaug* l'avait attrapée et emprisonnée là où il y avait eu le Cercle de Pierres.

« Ils avaient creusé trois Aunes en profondeur sur deux de large et avaient, en cet Endroit, envoûté le Démon avec des Sorts qu'ils connaissaient ; l'ayant recouvert de (ici venait une ligne illisible) sculpté ce qu'ils appelaient le Signe des Anciens. Là-dessus ils (encore quelques mots indéchiffrables) creusé de la Fosse. Le Vieux Sauvage affirmait que cet endroit ne devait être troublé sous aucun Prétexte sous peine que le Démon ne soit libéré une fois encore ce qui se passerait si la Pierre Plate avec le *Signe des Anciens* était Déplacée. À la question de savoir à quoi ressemblait le Démon, Misquamacus répondit en dissimulant son Visage de telle façon que seuls ses Yeux apparaissaient et donna ensuite une Description très curieuse et très détaillée expliquant qu'il était parfois petit et dur, comme un grand Crapaud de la Taille d'une Marmotte mais parfois grand et vaporeux, sans Forme, avec un Visage cependant au-dessus duquel poussaient des Serpents.

« Son Nom était *Ossadogowah*, ce qui voulait (le mot était récrit à la place de "veut") dire l'enfant de *Sadogowah*, Lui dont on dit qu'il est un Esprit Effroyable et dont les anciens disaient qu'il était descendu des Étoiles et était vénéré auparavant dans les Pays du Nord. Les *Wampanaug*, les *Nanset* et les *Nahriganset* savaient comment l'attirer hors des Cieux mais ne le faisaient jamais à cause de Sa trop grande Méchanceté. Ils savaient aussi comment L'attraper et Le retenir prisonnier, mais ils ne pouvaient Le renvoyer d'où Il venait. On avait raconté que les vieilles Tribus de *Lamah* qui demeuraient au pied de la Grande Ourse et avaient été détruites autrefois pour leur impiété savaient comment agir avec Lui dans tous les Cas. Beaucoup de Nouveaux Venus prétendaient posséder un tel Savoir et divers autres Secrets du Dehors, mais aucun dans ce Pays ne pouvait faire la Preuve qu'il possédait

véritablement le Savoir en question. Certains disaient aussi qu'*Ossadogowah* retournait souvent dans le Ciel de lui-même sans qu'on L'y envoie mais qu'il ne pouvait revenir à moins qu'on ne Le convoque.

« L'ancien Magicien *Misquamacus* avait dit tout cela à Mr. *Bradford* et jamais après on n'a dérangé le grand Remblai dans la Forêt près du lac au sud-ouest de New Dunnich. La Haute Dalle a disparu depuis quelque Vingt Ans mais le Remblai est marqué par le Fait que rien, herbe ou buisson, ne poussera dessus. Les gens sérieux ne pensent pas que le vilain *Billington* fut dévoré, comme le pensent les Sauvages, par ce qu'il avait appelé hors des Cieux, ne refusant pas certains Témoignages secondaires affirmant qu'on l'avait vu depuis en divers endroits. Le Sorcier *Misquamacus* dit qu'il n'en doutait pas mais que *Billington* avait été pris ; il ne voulait pas dire qu'il avait été dévoré par la Chose comme d'autres parmi les Sauvages le croyaient, mais il était certain que *Billington* n'était plus sur cette *Terre*, que Dieu en soit glorifié. »

Annexée à ce curieux document il y avait une note, certainement griffonnée en hâte : « Voir le révérend Ward Phillips, *Than. Prod*. » Dewart supposa avec raison que c'était une référence à l'un des livres qui se trouvaient là et, aussitôt, il alla avec sa lampe jusqu'à la bibliothèque et commença à en examiner les titres. Leur diversité était frappante et pour la plupart ils ne lui étaient pas du tout familiers. Il y avait *Ars Magna et Ultima* de Lulle, *Clavis Alchimiae* de Fludd, le *Liber Ivonis*, d'Albertus Magnus, *Key of Wisdom* d'Artephous, *Le Culte des Goules* du comte d'Erlette, *De Vermis Mysteriis* de Ludwig Prinn et bien d'autres livres blanchis par l'âge, se rapportant à la philosophie, la thaumaturgie, la démonologie, la cabalistique, les mathématiques et autres sujets analogues parmi lesquels on trouvait plusieurs collections de Paracelse et d'Hermès Trismégiste qui portaient les traces d'une utilisation intense. Dewart était fasciné par ces titres mais fermement résolu à se retenir de les sortir un par un pour les examiner ; il mit un certain temps avant de découvrir l'ouvrage qu'il cherchait et finit par le trouver bien poussé dans un coin au bout d'un rayon, assez loin de l'endroit où il s'était assis.

Le titre en était *Thaumaturgical Prodigies in the New-English Canaan* par le révérend Ward Phillips qu'on décrivait à la première page comme « pasteur de la deuxième Église à Arkham dans la baie du Massachusetts. » Il s'agissait à n'en pas douter de la réimpression d'un ouvrage plus ancien car il était daté : « Boston, 1801. » Ce n'était vraiment pas un livre mince et Dewart soupçonna que le révérend Ward Phillips, comme beaucoup de gens d'église, n'avait pu se retenir de faire des sermons en développant ses thèses. Le livre ne comportait aucun signet, aucune marque quelconque et comme il était presque minuit, Dewart ne montrait guère d'enthousiasme à l'idée de devoir feuilleter ce volume qui était encore imprimé avec

les S longs et tous les anciens signes typographiques de cette époque. Il conçut alors l'hypothèse raisonnable que si Alijah Billington s'était assez souvent servi de ce livre il devait bien en avoir fait craquer le dos aux endroits où il avait l'habitude de l'ouvrir. Il rapporta donc le livre et la lampe jusqu'à la table et, après y avoir posé la lampe, il installa le livre en équilibre sur son dos de cuir fatigué et le laissa s'ouvrir tout seul, ce qu'il fit suffisamment vite, une fois qu'il l'eut secoué un peu, aux environs des deux tiers de son épaisseur.

Il était imprimé en fausses lettres gothiques et n'était pas, quoique bizarre pour l'œil, aussi difficile à lire que le document que Dewart venait d'achever. Qui plus est, une note griffonnée dans la marge – *Comparer Hist. de Rich. Billington* – indiquait sans équivoque le passage désiré. Il n'était pas long, quoique de nature épisodique, n'étant précédé par rien de particulier à ce propos, ni suivi par quoi que ce soit s'y rapportant, le révérend Ward Phillips ayant saisi l'occasion d'y ajouter un court sermon sur le « malheur de commercer avec les Démons, les Esprits et autres vilenies du même genre ». Le passage lui-même était cependant bizarrement inquiétant.

« Mais à l'égard de l'Infamie Générale, aucun Rapport plus terrible n'a été porté à notre Connaissance que celui que Dame *Doten*, Veuve de *John Doten* de *Duxbury* dans les Anciennes Colonies, rapporta de la Forêt vers la Chandeleur de 1787. Elle affirma, et avec elle ses bons voisins, que cela était né d'elle, et avait prêté serment qu'elle ne savait pas de quelle façon ça lui était advenu, car ce n'était ni Bête ni Homme mais ressemblait à une monstrueuse Chauve-Souris à tête d'homme. Cela n'émettait aucun son mais regardait tout et rien avec des yeux sinistres. Certains juraient que ça avait une ressemblance effroyable avec le Visage d'un homme mort depuis longtemps, un certain *Richard Bellingham* ou *Bollinham* dont on affirmait qu'il avait étrangement disparu après avoir fréquenté chez les Démons dans la région de New Dunnich. L'horrible Homme-Bête fut examiné par la Cour d'Assises et fut ensuite brûlé sur l'ordre du Shérif Principal le 5 juin de l'an 1788. »

Dewart relut le passage plusieurs fois ; il impliquait certainement des choses mais aucune n'apparaissait clairement. Dans toute autre circonstance ordinaire on aurait pu ne pas voir ces implications ; mais, immédiatement après ce qu'Alijah avait nommé l'« Hist. Billington », l'apparition du nom « Richard Bellingham ou Bollinham » conduisait nécessairement à la comparaison avec Richard Billington. Malheureusement, aussi puissamment que l'imagination de Dewart eût été excitée, il était incapable d'évoquer la moindre explication de l'énigme ; il supposait que le révérend Ward Phillips avait très bien pu suggérer que « un certain Richard Bellingham », en supposant que ce fût le même homme que Richard Billington, n'avait pas été détruit – « Dévoré par ce qu'il avait appelé du fond du Ciel » – comme la

superstition populaire l'avait cru, mais s'était retiré avec ses pratiques diaboliques au fin fond des bois près de Duxbury et que là, il s'était perpétué en une seconde lignée qui avait finalement produit l'abomination au sujet de laquelle le pasteur avait écrit. D'un autre côté, l'époque où la brave Doten avait mis au monde son monstre suivait de moins d'un siècle les fameux procès de sorcellerie, et on pouvait parfaitement supposer que les superstitions de ce temps-là étaient encore vivaces chez les gens crédules, ecclésiastiques aussi bien que laïcs, qui vivaient alors dans la région de Duxbury et de « New Dunnich » qui sans aucun doute devait être l'endroit aujourd'hui appelé Dunwich, et par conséquent pas très loin d'ici.

Excité et encore plus stimulé pour poursuivre ses investigations, Dewart alla se coucher et glissa alors immédiatement dans un sommeil pas mal troublé par des rêves étranges de créatures bizarres, aux allures de serpents et de chauve-souris qui occupèrent ses heures nocturnes de la façon dont il s'était douté qu'elles le feraient. Pourtant son sommeil ne fut pas interrompu sauf pendant une heure, au milieu de la nuit, quand il s'éveilla et resta allongé pendant un moment avec la ferme conviction qu'on était en train de l'observer, *au-dessus*, idée qu'il n'eut guère de difficulté à chasser pour se rendormir.

Le lendemain matin, considérablement réjoui par sa nuit de repos, Ambrose Dewart se mit en route pour trouver ce qu'il pourrait au sujet de son ancêtre Alijah, ailleurs que dans sa propre bibliothèque. Il descendit jusqu'à Arkham qui, comme centre urbain, ne manquait jamais de lui faire penser à certains vieux villages ou villes d'Angleterre ; il prenait grand plaisir au spectacle des grappes de toits en croupe avec leurs combles hantés, des portes cochères avec leur imposte et des étroits sentiers le long de la Miskatonic menant de rues cachées à des vergers oubliés depuis longtemps. Il entama sa recherche par la bibliothèque de l'université de Miskatonic, où il demanda les volumes, conservés si précieusement, de l'*Advertiser* et de la *Gazette* d'Arkham datant du siècle dernier.

La matinée était belle et claire et Dewart avait tout son temps. À bien des égards, Dewart était un fouineur confirmé ; il commençait chaque enquête plein de zèle, bien qu'il en eût rarement achevé beaucoup. Il s'installa dans un coin bien éclairé, une table de lecture pour lui tout seul, et commença à se promener paresseusement dans les journaux du temps de son arrière-arrière-grand-père, qui étaient remplis de beaucoup d'articles curieux qui retenaient son attention et étaient responsables de plusieurs évasions en dehors de son sujet. Il parcourut les journaux de quelques mois avant de rencontrer le nom de son ancêtre et encore fut-ce par hasard, car il cherchait dans les colonnes des informations et il le trouva au bas d'une lettre au rédacteur, cassante et sèche.

Monsieur, j'ai pris connaissance dans votre journal d'un article dû à Mr. John Druven au sujet d'un certain livre du révérend Ward Phillips d'Arkham, qui parle dudit livre de façon élogieuse. Je me rends bien compte que c'est l'habitude de déverser des compliments sur les hommes d'Église, mais Mr. John Druven aurait rendu au révérend Phillips un plus grand service en faisant bien remarquer qu'il y a des choses dans l'existence qu'il vaut mieux laisser de côté et écarter du langage ordinaire.

Votre Serviteur Alijah BILLINGTON.

Dewart chercha immédiatement une réponse à cette correspondance et la trouva dans le numéro de la semaine suivante.

Monsieur, On dit que le plaignant, Alijah Billington, sait de quoi il parle. Il a lu le livre et je lui en suis très obligé et suis donc par deux fois son très fidèle serviteur, au Nom de Dieu. Révérend Ward Phillips.

Il n'y avait pas de réponse ultérieure d'Alijah, bien que Dewart ait examiné avec soin les journaux, cherchant une correspondance dans les numéros de nombreuses semaines après celle-ci. Le révérend Ward Phillips, avec tous ses sermons dans son livre, n'était certainement pas moins ardent qu'Alijah Billington. Après quoi, pendant quelque temps le nom de Billington n'était plus mentionné et ce ne fut pas avant que plusieurs heures eussent passé – et plusieurs années de l'*Advertiser* et de la *Gazette* également – que ce nom réapparut sous les yeux de Dewart. Cette fois ce n'était qu'un court article dans les nouvelles.

Le shérif principal a présenté un avertissement à Alijah Billington dans sa demeure près le Chemin d'Aylesbury, d'avoir à mettre fin aux activités dont il s'occupe durant la nuit et d'abroger, en particulier, les bruits subséquents. Le sieur Billington a demandé à être entendu par la cour du comté lors de sa session à Arkham, le mois prochain.

Rien d'autre après cela jusqu'à ce qu'Alijah Billington paraisse devant les magistrats.

L'accusé Alijah Billington déposa qu'il n'était impliqué dans aucune activité durant la nuit, qu'il ne faisait pas de bruits et qu'il n'en était pas non plus la cause indirecte, qu'il s'en tenait aux lois de l'État et défiait quiconque de prouver le contraire. Il se présentait comme la victime d'individus superstitieux qui cherchaient à lui nuire et qui ne comprenaient pas qu'il vive seul depuis la mort de sa femme regrettée, sept ans auparavant. Il n'autoriserait pas à appeler en témoignage l'Indien Quamis, son serviteur. Plusieurs fois, il clama et exigea qu'on aille chercher son accusateur ou qu'il vienne de lui-même pour qu'ils soient confrontés, mais on remarqua que le plaignant était soit peu

disposé à, soit peu désireux de se présenter ainsi et, comme personne ne venait, ledit Alijah Billington apparut innocent et on lui demanda de ne pas tenir compte de l'avis que lui avait délivré le shérif principal.

Il était certain que les « bruits » relatés par le garçon, Laban, dans son journal, n'étaient pas le fruit de son imagination. Ce rapport, cependant, laissait voir que ceux qui avaient porté plainte contre Alijah Billington avaient peur d'une confrontation ; il y avait à propos de cette indication quelque chose de plus que la répugnance ordinaire des faiseurs d'ennuis à faire face à l'objet de leur malice. Si le garçon avait entendu les bruits et le plaignant aussi, alors manifestement d'autres les avaient également entendus ; et pourtant, personne ne le disait clairement, même pas au point d'admettre simplement avoir entendu des bruits, et ne les imputait à Alijah Billington. Véritablement, ce dernier était considéré avec crainte sinon avec terreur ; lui-même était un homme entier et sans peur qui n'hésitait pas à attaquer, en particulier pour se défendre. Dewart pensait que c'était assez louable mais était d'autant plus émoustillé que le mystère s'épaississait. Il se dit que le problème des bruits allait se développer parallèlement, plutôt que d'être alors abandonné par les journaux, et c'est bien ce qui se passa.

À peine un mois plus tard Dewart découvrit dans la *Gazette* une lettre extravagante d'un John Druven, probablement celui qui avait rendu compte du livre du révérend Ward Phillips ; on comprenait qu'il devait en vouloir suffisamment à Alijah Billington de la critique mordante que ce dernier avait faite de son article pour s'intéresser à son tour aux démêlés de Billington avec le shérif principal.

Monsieur, ayant eu l'occasion d'entreprendre une promenade un jour de cette semaine à l'ouest et au nord-ouest d'Arkham, je fus surpris par l'obscurité dans la forêt au voisinage du Chemin d'Aylesbury dans cette contrée connue sous le nom de Forêt de Billington. Tandis que je m'efforçais de retrouver mon chemin, peu de temps après la tombée de la nuit, je me rendis compte que se produisait un vacarme des plus horribles dont je me trouvais incapable d'expliquer la nature. Il semblait provenir des marécages au-delà de la maison du sieur Alijah Billington. J'écoutai quelque temps la clameur mentionnée plus haut et m'en affligeai beaucoup car, plus d'une fois, ce ne fut pas sans ressembler nettement aux lamentations de quelque créature malheureuse ou malade et, si j'avais su dans quelle direction poursuivre mon chemin, j'y serais allé, tellement j'étais touché par la souffrance et l'affliction. Ces bruits continuèrent à se manifester pendant une demi-heure ou un peu plus et puis s'évanouirent, après quoi tout resta silencieux et je passai mon chemin.

Votre dévoué serviteur, John DRUVEN.

Dewart était absolument certain que cela amènerait son ancêtre à faire une réponse furieuse mais les semaines passèrent et rien ne parut dans les journaux. Un certain antagonisme envers Billington semblait cependant en cours de cristallisation car, en

l'absence de toute lettre de Billington, le révérend Ward Phillips refit une apparition dans les journaux par une lettre ouverte dans laquelle il se proposait pour diriger une commission d'enquête qui serait allée examiner les lieux d'où provenaient les bruits et y aurait mis fin par la même occasion. C'était manifestement destiné à obliger Billington à sortir de sa réserve et tel en fut bien le résultat. Il ne mentionna même pas le pasteur et le journaliste dans sa réponse qui prit la forme d'un avis public :

> Quiconque sera reconnu avoir pénétré sur le domaine connu sous le nom de Forêt de Billington ou sur tout champ ou pré attenant, dûment reconnu par acte audit Billington, sera considéré comme ayant commis un délit et arrêté en vue d'être jugé. Ce jour, Alijah Billington a été reçu par un magistrat et a fait enregistrer que son domaine est régulièrement protégé par des inscriptions qui interdisent d'y pénétrer, d'y chasser, de s'y promener et d'empiéter sur lui d'une façon ou d'une autre sans autorisation.

Cela fit immédiatement l'effet d'un aiguillon sur le révérend Ward Phillips qui écrivit qu'il « semblerait que notre voisin Alijah Billington ne désire qu'aucune enquête sur les bruits ne soit entreprise et souhaite qu'ils restent de sa seule compétence ». Il concluait son habile lettre par un coup à bout portant et demandait à Alijah Billington pourquoi il « craignait » que les bruits et leur origine ne fassent l'objet d'une enquête ou ne soient éliminés.

Alijah, cependant, n'était pas homme à se laisser abattre par la simple habileté. Peu de temps après il répondit qu'il n'avait pas l'intention de se laisser ennuyer par « tous et chacun » ; il n'avait pas de raisons de croire que le « révérend Ward Phillips », qui s'était nommé lui-même, « ou son protégé Mr. John Druven » fussent en aucune façon qualifiés pour diriger une enquête pareille ; ensuite il se retournait contre ceux qui déclaraient avoir entendu des bruits. « Quant à ces individus, il n'est certainement pas mauvais de leur demander ce qu'ils faisaient dehors à cette heure de la nuit, quand les gens honnêtes sont au lit, ou au moins à l'intérieur de leur propre maison, et ne battent pas la campagne sous la protection de l'obscurité, Dieu sait pour quels plaisirs ou quelles occupations ? Ils ne présentent aucune preuve qu'ils ont entendu des bruits. Le déposant Druven crie bien haut qu'il a entendu des bruits ; mais il ne fait allusion à personne qui l'aurait accompagné. Il y avait ceux-là aussi, à peine cent ans auparavant, qui imaginaient qu'ils entendaient des voix et accusaient des hommes et des femmes innocents qui étaient alors mis à mort de façon abominable comme magiciens et sorcières ; il n'y avait pas plus de preuves. Le déposant est-il suffisamment familier avec les bruits de la campagne la nuit pour distinguer entre ce qu'il appelle "les lamentations d'une créature malheureuse" et le mugissement d'un taureau ou le beuglement d'une vache qui cherche son veau ou divers autres sons de la

même espèce ? Il vaudrait mieux que lui et ses pareils retiennent leur langue, qu'ils ne laissent pas leurs oreilles les trahir, pas plus qu'ils ne portent leur regard sur ce que de par Dieu on n'est pas censé voir. »

C'était vraiment une lettre équivoque. Billington n'avait pas encore pris Dieu à témoin et sa lettre, piquante à bien des égards, conservait cependant les traces d'une rédaction hâtive et manquait d'un jugement réfléchi. Bref, Billington prêtait le flanc aux attaques et il fallait qu'il s'attende à être pris à partie, comme précédemment, directement par le révérend Ward Phillips et John Druven.

Le pasteur écrivit, presque aussi sèchement que Billington l'avait fait la première fois, qu'il était « vraiment heureux, et j'en remercie Dieu, de constater que l'individu Billington reconnaît absolument qu'il y a diverses choses que Dieu ne permet pas à l'homme de voir et qu'il espère seulement que ledit Billington n'a pas lui-même jeté un regard sur elles. »

John Druven, lui, raillait Alijah. « En vérité, je ne savais pas que notre voisin Billington possédait des taureaux, des vaches et des veaux, dont le déposant connaît très bien la voix, ayant grandi parmi eux. Le déposant va plus loin et déclare qu'il n'a entendu le cri d'aucun taureau, vache ou veau dans les environs de la Forêt, pas plus que celui de chèvres, de moutons, d'ânes ou de tout autre animal connu de moi. Et des bruits, il y en a, on ne peut pas le nier, car je les ai entendus et je ne suis pas le seul. » Et ainsi de suite dans le même genre.

On aurait pu s'attendre à ce que Billington réponde d'une façon ou d'une autre ; mais il ne le fit point. Rien n'apparut, plus loin, portant sa signature, mais trois mois plus tard la *Gazette* fit paraître un avis du piquant Druven qu'il avait reçu une invitation à venir enquêter à sa guise dans la Forêt de Billington, soit tout seul, soit accompagné, Billington demandant seulement qu'il en soit officiellement informé afin qu'il donne des ordres pour que Druven ne soit pas arrêté comme contrevenant. Druven indiquait son intention d'accepter cette invitation en temps utile.

Puis, pendant quelque temps, rien.

Ensuite venait toute une série d'articles sinistres de plus en plus alarmants au fur et à mesure que les semaines passaient. La première information était innocente. Elle relatait simplement que « Mr. John Druven qui travaillait de temps à autre pour le journal » n'avait pas envoyé son article à temps pour être publié cette semaine et l'avait sans doute préparé pour le numéro de la semaine suivante. « La semaine suivante », pourtant, la *Gazette* présentait un article assez flou expliquant que John Druven était introuvable. Il n'était pas dans son appartement de River Street, et une enquête est en train pour découvrir où il se trouve. La semaine d'après, la *Gazette*

révéla que l'article manquant que Druven avait promis d'envoyer devait être un rapport sur la visite qu'il avait faite dans la maison et la forêt de Billington, en compagnie du révérend Ward Phillips et de Deliverance Westripp. Ses compagnons pouvaient témoigner qu'il était revenu de chez Billington. Mais cette nuit-là, si l'on en croyait sa propriétaire, Druven avait quitté sa maison. Il n'avait pas répondu à la question de savoir où il allait. Interrogés sur leur enquête à propos des bruits dans la Forêt de Billington, le révérend Ward Phillips et Deliverance Westripp ne purent se souvenir de rien, si ce n'est que leur hôte avait été très courtois envers eux et leur avait même fait servir une collation préparée par son serviteur, l'Indien Quamis. Le shérif principal menait maintenant une enquête au sujet de la disparition de John Druven.

La quatrième semaine, pas d'autres nouvelles de John Druven.

De même pour la cinquième.

Après quoi silence, sauf trois mois après quand il fut admis que le shérif principal ne poursuivait plus son enquête sur l'étrange disparition de John Druven.

Pas un mot non plus sur Billington. Toute la question des bruits dans la Forêt semblait avoir été abandonnée avec une ferme résolution. Ni les colonnes d'information, ni celles réservées à la correspondance ne comportaient le moindre « Billington ».

Six mois après la disparition de Druven, cependant, les choses se précipitèrent avec une étonnante rapidité et Dewart était vivement conscient des réticences manifestées par les journaux dans l'exposé des événements de cette époque, événements qui aujourd'hui auraient fait des manchettes sensationnelles. En trois semaines, quatre histoires indépendantes occupèrent la plus grande place à la fois dans la *Gazette* et dans *l'Advertiser*.

La première histoire relatait la découverte d'un corps vilainement lacéré et mutilé sur le rivage de l'océan aux abords immédiats de la ville portuaire d'Innsmouth sur l'embouchure de la rivière Manuxet. On identifia le corps comme étant celui de John Druven.

On pense que Mr. Druven a pu partir en mer et que les blessures auraient été subies au cours du naufrage du vaisseau sur lequel il voyageait. Il était mort depuis quelques jours lorsqu'on l'a trouvé. La dernière chose qu'on savait de lui est qu'il était à Arkham six mois auparavant et que personne n'avait entendu parler de lui depuis lors. Son corps semble avoir subi de dures épreuves car son visage était extraordinairement abimé et plusieurs os étaient brisés.

Le deuxième compte rendu concernait l'ancêtre de Dewart, l'omniprésent Alijah Billington. On faisait savoir que Billington et son fils Laban étaient partis rendre visite à des parents en Angleterre.

Une semaine plus tard, l'Indien Quamis, qui avait été au service d'Alijah, « était demandé pour répondre aux questions du shérif principal, mais on ne pouvait le trouver. Deux huissiers s'étaient rendus à la demeure d'Alijah Billington, mais ils n'y avaient trouvé personne. La maison étant close et verrouillée, ils ne pouvaient entrer sans mandat, et ils n'en avaient pas ». L'enquête menée parmi la population indienne qui restait alors dans le pays de Dunwich, au nord-ouest d'Arkham, n'apporta aucun élément nouveau ; les Indiens ne savaient vraiment rien de Quamis et souhaitaient ne rien savoir ; et même, deux d'entre eux « nièrent qu'une personne comme Quamis puisse être un des leurs ou même qu'elle eût pu exister. »

Enfin, le shérif principal fit connaître un fragment d'une lettre que feu Druven avait commencé d'écrire le soir de son étrange et inexplicable disparition, il y avait alors de cela à peu près sept mois. Elle était adressée au révérend Ward Phillips et portait les « signes de la hâte » selon l'article de la *Gazette*. La lettre avait été découverte par la propriétaire et remise au shérif principal qui ne reconnaissait qu'alors son existence. La *Gazette* la publia.

Au révérend Ward Phillips

Église baptiste

French Hill, à Arkham

Mon estimable ami,

J'ai été envahi par un sentiment d'étrangeté à un tel degré qu'il semblerait que le souvenir des événements dont nous fumes les témoins cet après-midi se dégrade jusqu'à disparaître. Je n'arrive pas à m'expliquer cela et, qui plus est, je me sens forcé de penser davantage à notre hôte de tout à l'heure, le redoutable Billington, comme si je devais aller à lui et comme si la question de savoir s'il a pu, par certain moyen magique, mettre quelque chose pour détruire notre mémoire, dans la nourriture que nous partageâmes était inutilement désobligeante. Ne pensez pas trop de mal de moi, mon cher Ami, mais je suis terriblement obsédé par l'effort que je fais de me rappeler ce que c'était que nous avons vu au cercle des pierres dans la forêt et à chaque instant qui passe, il me semble que mon souvenir devient plus obscur…

La lettre se terminait ici ; il n'y avait rien de plus. La *Gazette* l'avait publiée telle quelle, et le rédacteur n'avait voulu en tirer aucune conclusion. Le shérif principal avait seulement dit qu'il poserait quelques questions à Alijah Billington quand il reviendrait, et c'était tout. Par la suite, il y eut l'avis d'enterrement du malheureux

Druven et après cela, une lettre du révérend Ward Phillips qui annonçait que des membres de sa paroisse qui habitaient dans la campagne le long de la Forêt de Billington lui avaient rapporté qu'on n'entendait plus aucun des bruits au cours de la nuit maintenant qu'Alijah Billington était parti vers des rivages étrangers.

Dans les six mois qui suivaient il n'était plus fait mention dans les journaux du nom de Billington, si bien que Dewart s'arrêta là. Malgré la fascination qu'exerçait sur lui cette recherche, ses yeux se fatiguaient ; qui plus est, on était au milieu de l'après-midi et il avait complètement oublié l'heure de son déjeuner et, bien qu'il n'eût pas faim, Dewart pensa qu'il valait mieux arrêter d'abuser de ses yeux. Il était quelque peu retourné par tout ce qu'il avait lu. Dans un sens, il était déçu ; il s'était attendu à trouver quelque chose de plus clair, or dans toutes ses lectures, il avait retrouvé une imprécision ténue, une brume presque mystique, moins tangible même que ces fragments secrets des documents qu'il avait trouvés dans ce qui restait de la bibliothèque d'Alijah Billington. Les comptes rendus des journaux offraient peu de choses suffisamment solides. En fait il n'y avait que l'appui circonstancié du journal de Laban pour prouver que les accusateurs d'Alijah Billington avaient effectivement entendu des bruits, la nuit, dans la Forêt. Cela mis à part, Billington était dépeint au mieux comme une demi-canaille, irascible, entier, presque un matamore et pas du tout inquiet de faire face à ses détracteurs ; il s'était plutôt bien sorti de tous les incidents, bien que le révérend Ward Phillips eût envoyé un ou deux coups qui avaient porté. Il ne pouvait y avoir aucun doute que le livre pour le compte rendu duquel Alijah avait fait une intervention si grossière était le *Thaumaturgical Prodigies in the New-English Canaan* ; et, alors qu'il n'y avait rien de recevable en tant que preuve pour un tribunal moderne, on devait remarquer la très forte coïncidence qui existait dans le fait que John Druven, son censeur le plus irritant, devait disparaître si mystérieusement. Qui plus est, la lettre inachevée de Druven posait certains problèmes étonnants. La conclusion était évidente qu'Alijah avait mis quelque chose dans la nourriture pour faire oublier, à ses malvenus visiteurs – la « commission d'enquête » – ce qu'ils avaient vu ; par conséquent, ils avaient vu quelque chose susceptible d'étayer les accusations voilées faites par Druven et le révérend Ward Phillips. Il y avait une phrase encore plus essentielle dans la lettre : « Comme si je devais aller à lui. » Dewart éprouvait de la gêne à y penser car cela suggérait que, d'une manière ou d'une autre, Billington avait attiré vers lui le plus virulent de ses censeurs et en définitive avait provoqué sa mort, après avoir d'abord supprimé sa présence de la scène.

Bien qu'il ne s'agisse que de spéculations, Dewart en fut néanmoins occupé tout le long de son retour à la maison dans la forêt et dès qu'il arriva, il reprit les archives qu'il avait lues la nuit précédente et se pencha dessus avec attention pendant quelque

temps ; il essaya de reconstituer le lien, d'une façon ou d'une autre, entre le Richard Billington du document et le redouté Alijah – pas un lien de parenté, car il était certain qu'il y en avait un et qu'ils appartenaient à la même famille à plusieurs générations d'écart ; il cherchait plutôt un rapport d'essence entre les événements incroyables relatés dans le document et les comptes rendus des hebdomadaires d'Arkham, car il lui semblait inéluctable, après mûre réflexion, qu'un tel rapport existât, ne serait-ce simplement que par la coïncidence que dans les deux événements, séparés dans le temps par plus d'un siècle et dans l'espace par plusieurs kilomètres, le premier s'étant produit à « New Dunnich » qui devait être maintenant Dunwich (à moins que toute la région ait été ainsi appelée autrefois) et le second dans la Forêt de Billington, il était fait mention d'un « cercle des pierres », qui évoquait indéniablement les ruines druidiques qui entouraient à peu près la tour de pierre dans le lit de cet affluent asséché de la Miskatonic.

Dewart se prépara plusieurs sandwichs, glissa une orange et une lampe de poche dans sa veste et se mit, sous les rayons du soleil déclinant, à contourner le marais pour se frayer un chemin jusqu'à la tour, où il entra et qu'il commença immédiatement à examiner d'un œil neuf. À l'intérieur, il y avait un escalier de pierre extrêmement étroit et rude qui s'enroulait en spirale le long de la paroi, et, pas très rassuré, Dewart se mit à monter, remarquant tout au long de son ascension une sorte de décoration primitive mais frappante en forme de bas-relief qui n'était, il le constata rapidement, qu'un seul motif répété formant une chaîne sur toute la longueur de l'escalier qui se terminait par une sorte de petite plate-forme si rapprochée du toit de la tour que Dewart pouvait à peine s'y glisser. Sa lampe à la main, il découvrit que le bas-relief gravé dans les pierres le long de l'escalier apparaissait aussi sur la plate-forme, et il se pencha pour l'examiner de plus près ; il s'aperçut ainsi que c'était une structure compliquée, formée de cercles concentriques et de lignes radiales qui, plus on la regardait attentivement, offrait à l'œil un labyrinthe déconcertant en ce qu'il semblait avoir, à un moment donné, tel aspect et que l'instant d'après celui-ci s'était modifié de façon inexplicable. Dewart dirigea sa lampe vers le haut.

Il avait bien vu, la première fois qu'il avait observé la tour qu'on avait gravé des dessins sur cette partie du toit dont l'origine lui avait paru sans aucun doute plus récente, mais il voyait maintenant qu'un seul moellon était décoré et qu'il s'agissait d'un grand bloc plat qui semblait être du calcaire dont la taille était à peu près identique à celle de la plate-forme où il était tapi. Sa décoration, cependant, n'obéissait pas au même motif que les dessins en bas-relief mais avait en gros la forme d'une étoile, au centre de laquelle se trouvait une sorte de caricature d'un œil, cela avait plutôt la forme d'un losange brisé avec des lignes qui faisaient penser à des

flammes ou peut-être une colonne de feu solitaire.

Ce dessin n'avait pas plus de sens pour Dewart que le motif du bas-relief, mais il remarqua, ce qui l'intéressa beaucoup, que le ciment qui maintenait le moellon en place avait en grande partie succombé aux ravages des intempéries et il pensa qu'en attaquant à petits coups, avec un peu d'adresse et d'habileté ce qui restait du ciment, il pourrait libérer la pierre et réaliser ainsi une ouverture sur le côté du toit conique. Vraiment, comme il balayait le plafond avec sa lampe, il voyait bien que la tour avait été construite à l'origine avec un orifice qui avait été obstrué plus tard par cette pierre plate, qui était différente en cela qu'elle était moins rugueuse que les autres pierres de l'édifice et avait une teinte grisâtre, bien que cela puisse être dû à son âge moindre autant que, en partie, à l'obscurité qui régnait à l'intérieur de la tour.

Tapi à cet endroit, Dewart avait la conviction que la tour devait être restaurée dans son état originel ; en fait, plus il envisageait cette restauration, plus il était hanté par cette idée jusqu'à ce que, finalement, il ait pris la décision de réaliser la modification voulue, d'enlever le moellon au-dessus de la plate-forme et donc d'avoir suffisamment de place pour se mettre debout. Il éclaira le sol, en bas, avec sa lampe et remarquant un éclat de pierre qu'il pouvait utiliser pour creuser, il descendit précautionneusement, le prit et éprouva son contact. Puis il remonta sur la plate-forme et étudia la meilleure façon dont il pouvait venir à bout de son projet sans courir de risque ; le moellon n'était pas grand au point qu'il ne puisse pas, au moins, le diriger de façon à ce qu'il passe à côté de la plate-forme quand il serait prêt à tomber, mais il était suffisamment lourd pour qu'il ne puisse espérer en supporter tout le poids. Il s'appuya fermement contre le mur et commença à enlever le ciment avec précaution, la lampe maladroitement enfoncée dans sa poche ; il lui fallut peu de temps pour se rendre compte qu'il arriverait à faire jouer la pierre et à la desceller. Il remarqua qu'il devait d'abord enlever le ciment de son côté pour que le moellon tombe plutôt loin du mur, et de lui-même par conséquent, et passe ainsi au bord de la plate-forme pour aller atterrir en bas.

Il s'appliquait à sa tâche – et au bout d'une demi-heure la pierre se décrocha, comme il l'avait prévu et, dirigée par ses soins, elle glissa le long de la plate-forme pour tomber en dessous. Dewart se redressa et se retrouva à l'air libre, le regard tourné vers l'est par-delà les marais, et ainsi pour la première fois, il vit que la tour et la maison étaient alignées, car, directement à travers l'espace, par-dessus les marais et les arbres derrière, les rayons du soleil brillaient sur l'une des fenêtres de sa maison. Il se demanda rapidement de quelle fenêtre il s'agissait ; il n'avait encore jamais aperçu la tour d'aucune ouverture, mais il ne l'avait pas non plus cherchée ; et la fenêtre, à en juger par sa taille, ne pouvait être que la baie aux verres multicolores

dans le bureau, au travers de laquelle il n'avait jamais regardé.

Dewart ne pouvait se figurer à quel usage la tour était destinée. Comme il se tenait maintenant, il pouvait appuyer ses mains sur l'encadrement de cet orifice ; il était à moitié dehors, dominant le toit de la tour, et même le sommet du cône, et il voyait les cieux au mieux. Elle avait pu être édifiée par un ancien astronome ; assurément c'était un endroit idéal pour observer le mouvement des corps célestes. Dewart remarqua que les pierres qui formaient le toit conique étaient bien aussi épaisses que celles des murs, plus de trente centimètres – peut-être quarante ; et le fait que le toit était resté intact après toutes ces années témoignait de l'habileté de cet ancien architecte qui avait construit cette tour, et peut-être d'autres édifices, et que l'histoire avait oublié. Pourtant, une explication astronomique de l'existence de la tour n'était pas entièrement satisfaisante ; car il était de fait qu'elle ne s'élevait pas au sommet d'une colline, ni même sur un promontoire de quelque importance, mais seulement sur une île, ou ce qui en avait été une, légère élévation de terre, alors que le sol descendait vers elle de trois côtés, le quatrième étant le seul qui s'éloignait en pente douce obéissant à la déclivité générale mais faible qui se poursuivait à travers la forêt jusqu'à la Miskatonic, à quelque distance de là ; et c'était seulement par hasard qu'on découvrait le ciel de la tour, car nul arbre ne s'élevait immédiatement à proximité, de même qu'aucun taillis ni aucune plante n'y poussaient vraiment. Même ainsi, l'horizon était masqué par les arbres des pentes environnantes, si bien qu'on ne pouvait correctement apercevoir les étoiles que quelque temps après le moment où elles se levaient et qu'on les perdait de vue un court instant avant leur coucher, ce qui ne constituait pas des conditions idéalement favorables à l'étude des astres.

Au bout d'un moment, Dewart redescendit l'escalier une fois encore, s'occupa brièvement de pousser la pierre d'un côté et sortit par le passage voûté qui n'offrait aucun barrage contre le vent et les intempéries, chose qui rendait encore plus étrange l'obturation de l'orifice dans le toit.

Il ne médita cependant pas longtemps ce point, car la lumière du soleil commençait de disparaître tandis que celui-ci descendait derrière la ceinture formée par les arbres et, avalant son dernier sandwich, il reprit le chemin par où il était venu, longeant une fois encore le bord des marécages et gravissant la côte jusqu'à la maison dont les quatre grandes colonnes frontales érigées en carré dans les murs paraissaient presque blanches dans le crépuscule grandissant. Il était quelque peu émoustillé, comme il l'était toujours quand il progressait dans une recherche qu'il entreprenait ; bien qu'il eût découvert ce jour-là peu d'éléments concrets et susceptibles d'une seule interprétation, il s'était cependant livré à bien des conjectures et avait découvert beaucoup de choses intéressantes au sujet des traditions et des légendes locales et de

son ancêtre, le prévoyant Alijah qui avait semé la discorde dans Arkham, pour ainsi dire, et laissé un tel mystère planer derrière lui que peu depuis lors restaient pour l'égaler. Il avait amassé une grande quantité de détails mais ne pouvait avoir la certitude qu'ils constituaient bien les différentes parties du même ensemble ou des pièces relevant de schémas distincts.

En arrivant à la maison, il se sentit fatigué. Il résista à la tentation de travailler encore sur les livres de son arrière-arrière-grand-père, sachant qu'il devait ménager ses yeux, et se mit méthodiquement à dresser le plan de ses recherches futures, tout à fait comme si ces centaines de livres anciens n'étaient pas à sa disposition. Confortablement retranché dans le bureau, un feu allumé cette fois encore dans la cheminée, Dewart récapitula intérieurement tous les aspects de son enquête qui progressait, en essayant de considérer lequel d'entre eux offrait la voie la plus favorable à des découvertes ultérieures. Il pensa plusieurs fois au serviteur manquant, Quamis, et se rendit bientôt compte qu'il existait aussi une sorte de parallèle entre le nom de cet Indien et celui du sorcier du document ancien, Misquamacus. Quamis ou Quamus – le garçon avait utilisé les deux formes – comprenait, dans la seconde version, effectivement deux des quatre syllabes du nom du sage indien et, bien qu'il fût exact que beaucoup de noms d'Indiens se ressemblaient, on pouvait cependant raisonnablement penser que les similitudes devaient être assez grandes pour les noms de famille.

Ce raisonnement l'amena bientôt à penser qu'il pourrait bien y avoir dans l'arrière-pays, dans les collines autour de Dunwich, des parents ou des descendants vivants de Quamis ; qu'il eût été désavoué par son propre peuple il y avait un siècle et plus n'inquiétait guère Dewart. On peut très bien se souvenir mieux aujourd'hui d'un homme oublié une centaine d'années auparavant que d'un autre sur qui le voile du temps et les fables des années se sont abattus et masquent l'individu et sa personnalité. Il pouvait très bien poursuivre son enquête dans cette direction le lendemain, si le temps le permettait ; cette décision prise, Dewart monta se coucher.

Il dormit bien, si ce n'est que deux fois au cours de la nuit, il s'agita vigoureusement, s'éveilla et éprouva encore cette certitude qu'il était observé, là où il était étendu, par les murs mêmes.

Vers le milieu de la matinée, après avoir pris le temps de répondre à quelques lettres qui étaient restées là à attendre son bon plaisir, il se mit en route pour Dunwich. Le ciel était couvert et une légère brise soufflait de l'est, signe de pluie ; le résultat de ce changement de temps était que les collines boisées et leurs sommets

couronnés de rochers, très particulières à la région de Dunwich, avaient un air sombre et menaçant. Dans cette contrée il y avait peu de passage parce qu'on était assez à l'écart des chemins battus et aussi parce que, pour ceux qui la connaissaient, il régnait une secrète impression de corruption autour des maisons abandonnées, avec des routes qui rétrécissaient jusqu'à devenir de simples ornières, avec les mauvaises herbes, les ronces et les graminées, exubérantes et sauvages, envahissant les murs de pierre le long des chemins de traverse. Dewart ne mit pas longtemps avant de ressentir âprement l'étrangeté de ce paysage très différent, même, de l'antique ville d'Arkham aux toits en croupe ; en effet, contrastant avec les collines arrondies qui bordaient le Chemin d'Aylesbury à la sortie d'Arkham, les collines de Dunwich étaient creusées de ravins et de gorges bizarrement profonds, traversés par des ponts branlants qui semblaient être là depuis des siècles et les collines étaient étrangement couronnées de rochers qui, quoique largement recouverts de végétation, suggéraient d'une certaine façon que ces couronnes étaient l'œuvre des hommes, peut-être des dizaines, voire des centaines d'années auparavant. À les voir maintenant sous les nuages menaçants, les collines offrirent plus d'une fois le spectacle de singuliers visages malveillants au voyageur solitaire qui conduisait sa voiture avec précaution le long des routes défoncées, par-dessus les ponts branlants.

Dewart remarqua avec une drôle de contraction du cuir chevelu que le feuillage même semblait croître d'une manière anormale, et, bien qu'il interprétât cela comme la preuve que la nature reprenait ses droits sur la terre si évidemment abandonnée par ses anciens propriétaires, il était néanmoins étrange que les tiges aient été si longues, que les broussailles aient poussé si vigoureusement – exactement comme sur quelques-unes des pentes les plus éloignées de son domaine. En plus de tout cela, la Miskatonic qui serpentait à travers la région, quoique Dewart s'en fût éloigné, réapparaissait maintenant devant lui, ses eaux sombres doublement sombres à cet endroit, et lui offrait l'étrange spectacle de prairies rocailleuses et de marécages luxuriants où les grenouilles taureaux coassaient encore, malgré la saison avancée.

Cela faisait peut-être une heure qu'il conduisait sur ce terrain qui était absolument étranger à ce qu'il avait appris à connaître comme étant caractéristique de l'Est américain, quand il arriva à ce groupe de maisons qui constituait Dunwich, bien qu'aucune indication ne subsistât pour l'identifier, la plupart des habitations ayant été désertées et tombant en ruine à des degrés divers. L'église au clocher brisé était ce qui sembla à Dewart, après un bref examen, la seule maison de commerce du lieu ; il se dirigea donc de ce côté et gara sa voiture le long du trottoir. Deux vieux sordides étaient appuyés contre l'édifice et Dewart, qui se rendait compte de leur dégénérescence mentale et physique et de leur consanguinité, s'adressa à eux.

« Est-ce que l'un de vous deux sait s'il reste quelques Indiens par ici ? »

L'un des vieux se décolla du mur et s'avança d'un pas traînant vers la voiture. Il avait les yeux rapprochés, profondément enfouis sous sa peau tannée, et Dewart remarqua que ses mains étaient presque comme des griffes. Il pensa qu'il s'approchait pour répondre à sa question et, s'impatientant un peu, il se pencha en avant et son visage jaillit hors de l'ombre du toit.

Il fut désagréablement surpris quand son informateur éventuel sursauta et battit en retraite.

« Luther ! dit-il d'une voix chevrotante à l'autre vieux derrière lui, Luther ! Vins vouaire ! » Et, l'autre se hissant dans son dos pour risquer un œil par-dessus ses épaules, il montra Dewart : « Tu t'rappelles c'timage que M'ame Giles nous avions montrée l'aut'jour, poursuivit-il, tout excité. C'est lui, pour sûr bon Dieu ! I'r'semble pus qu'à moitié à c'te portrait, point vrai ? El' temps est v'nu, Luther, el' temps est v'nu qu'i' nous parlait, quand i' r'vient, c't' aut'chose e' r'vient itout. »

L'autre vieux le tiraillait par sa veste. « Attends vouaire, Seth. Et'dépêchons point trop. D'mandes-y le signe.

— Le signe ! s'exclama Seth. Z'avez le signe, monsieur ? »

Dewart qui n'avait jamais rencontré de créatures pareilles au cours de son existence éprouvait une forte répulsion. Il lui fallait faire un effort de volonté pour ne pas laisser voir son dégoût ; il ne pouvait pourtant s'empêcher de montrer une certaine raideur.

« Je cherche les traces des vieilles familles indiennes, dit-il brièvement.

— Y'a pus d'Indiens », répondit l'homme dénommé Luther.

Dewart se hasarda dans une courte explication. Il ne s'était pas attendu à trouver des Indiens. Mais il croyait pouvoir retrouver une ou deux familles qui en descendraient par croisement. Il expliqua cela en utilisant les mots les plus simples qu'il pouvait trouver ; il se sentait mal à l'aise à cause du regard fixe et étonné de Seth.

« Quel nom qu'il avait c'gars-là déjà, Luther ? demanda-t-il tout d'un coup.

— C'étions Billington, pour sûr.

— Vous z'appelez t'y Billington ? demanda Seth, intrépide.

— Mon arrière-arrière-grand-père était Alijah Billington, répondit Dewart. Bon, à propos de ces familles… »

À peine avait-il eu dévoilé son identité qu'un revirement complet s'opéra dans l'attitude des deux vieillards ; d'individus simplement curieux ils devinrent presque serviles et obséquieux.

« Prenez le ch'min du Val, et vouz'arrêtez à la première maison deuss' côté du Val d'laSource – s'appelle Bishop – les Bishop, zont du sang d'Indien et p'tête quèq'chose d'autre qu'vous zavions point d'mandé. Et v'ferions mieux ed' partir de là avant qu'les engoul'vents y commencent à parler et qu'les grenouilles è commencent à appeler, ou ben vous vous perdrez quèq'part et pis v'z'entendrez ed' bizarres choses qui courent pis qui causent dans les airs. P'tête ben qu'avec vot' sang de Billington ça vous est égal mais fallait qu'j'vous dise si vous m'questionnions.

— Où se trouve la route du Val de la Source ? demanda Dewart.

— Vous prenez au s'cond croisement, pis faites ben 'tention oùsqu'è mène la route, pis allez point trop loin. C'est la première maison qu'vous z' arrivez deusse côté du Val. Si M'ame Bishop l'est chez elle, probab' qu'è vous dira qu'est-ce que vous voulez savouaire. »

Dewart désirait s'en aller immédiatement ; il était gêné par les bizarreries de ces vieillards, qui étaient non seulement physiquement malpropres, mais portaient en outre les signes de la consanguinité avec leurs drôles d'oreilles et leurs orbites déformées ; pourtant il était poussé par une curiosité grandissante et voulait savoir comment ces deux vieux connaissaient le nom de Billington.

« Vous avez parlé d'Alijah Billington, dit-il. Qu'est-ce qu'on dit sur lui ?

— Point d'mal, ça point du tout, répliqua Luther vivement. Continuiez don' vot' ch'min vers el'val. »

Dewart montrait quelque énervement.

Seth s'avança un petit peu et expliqua comme en s'excusant. « Vous voyez, vot' arrière-arrière-grand-père était ben estimé par cheu nous, et pis M'ame Giles a possède une peinture ed'hui, fait par quelqu'un qu'è connaissait, et pis vous y r'ssemblez pas mal, pour sûr. Y zont toujours dit que l'sang à Billington y r'vindrait dans c'te maison dans la forêt. »

Dewart dut se contenter de cela ; il sentait que les deux vieux ne lui faisaient pas confiance, mais ne doutait pas des renseignements qu'ils lui avaient donnés. Il tourna dans la route du Val de la Source sans inquiétude et, s'enfonçant dans les collines sous le ciel qui s'assombrissait toujours, il finit par arriver à la source qui donnait son nom à la vallée et là il tourna, sachant qu'il avait atteint le chemin de la maison

Bishop. Après quelques hésitations il trouva une maison basse aux flancs d'un blanc passé ; il crut tout d'abord que c'était un exemple d'architecture néo-hellénique mais se rendit compte qu'elle était bien plus ancienne quand il arriva tout près. C'était la maison *Bishop*, car sur l'un des montants de la barrière, rendu à moitié illisible par le temps, le nom *Bishop* était grossièrement griffonné. Il emprunta une allée envahie par les mauvaises herbes, fit attention en passant par une véranda basse, rongée et pourrie par les intempéries et frappa à la porte, plein de sombres pressentiments, car l'endroit donnait une telle impression d'abandon qu'on n'imaginait pas que quelqu'un pût y vivre.

Mais une voix lui répondit – une voix de femme, âgée et fêlée –, le pria d'entrer et d'annoncer de quoi il s'agissait.

Il ouvrit la porte et, immédiatement, une puanteur écœurante l'assaillit ; qui plus est, la pièce où il entra était sombre, non pas tellement à cause de la faible luminosité à l'extérieur mais surtout parce que les fenêtres étaient obstruées et qu'aucune lumière n'y brûlait. Ce fut seulement en laissant la porte entrebâillée derrière lui qu'il put distinguer la silhouette d'une vieille femme accroupie dans un fauteuil à bascule ; sa chevelure blanche brillait presque dans l'obscurité qui baignait la pièce.

« Assoyez-vous, monsieur, dit-elle.

— Madame Bishop ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça qu'elle était bien Mrs. Bishop, et il se lança un peu trop fougueusement dans son histoire de recherche des descendants des anciennes familles indiennes de la région. On lui avait dit qu'elle avait peut-être du sang indien.

« C'est ben vrai, monsieur. Le sang des Narragansett y coule dans mes veines, et avant ça ç'ui des Wampanaug qu'étaient plus qu'indiens. (Elle eut un petit rire.) V'z avez l'air d'un Billington, pour sûr.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit-il sèchement. Je suis de cette famille !

— D'un Billington qu'arrive pour chercher et d'mander après du sang indien. C'est-y qu'vous chercheriez Quamis, dites ?

— Quamis ! » s'exclama Dewart saisi. Tout de suite il supposa que d'une façon ou d'une autre l'histoire de Billington et de son serviteur Quamis était parvenue aux oreilles de Mr. Bishop.

« Hé, hé, z'avez sauté, z'étiez surpris, monsieur. Mais c'est point la peine d'aller chercher après Quamis, l'est jamais rev'nu et y r'vindra jamais. L'est parti là-bas et y voudra jamais pus er'venir par ici.

— Que savez-vous au sujet d'Alijah Billington ? demanda-t-il brusquement.

— Ça, j'peux vous dire. Je sais que c'que les gens de mon peuple racontent. Alijah en savait pus qu'un simp' mortel, dit-elle avec un petit rire étouffé. Il en savait pus qu'un homme y l'est fait pour savoir. Les traditions d'Magie et celles des Anciens. Un homme sage que c'était, Alijah Billington ; vous avez bon sang pour certaines choses. Mais, faites pas c'qu' Alijah a fait, et pis attention – laissez ben la pierre, pis gardez la porte fermée et scellée en vue que ceux du Dehors y puissent pas rev'nir. »

Tandis que la vieille femme parlait, un étrange sentiment d'appréhension commençait à poindre insidieusement dans l'esprit de Dewart. L'aventure dans laquelle il s'était embarqué avec tant d'enthousiasme quittait maintenant le domaine des vieux livres et des vieux journaux pour entrer dans la réalité du monde, dans la mesure où on pouvait considérer comme tel ce qui se trouvait dans ce vétuste hameau, et commençait à revêtir un aspect non seulement menaçant mais encore indiciblement sinistre. La vieille mégère dissimulée par l'obscurité artificielle de la pièce – obscurité qui cachait bien à Dewart sa physionomie tout en lui permettant de le voir et, comme les deux vieux du village, de découvrir sa ressemblance avec Alijah Billington – se mit à prendre une apparence démoniaque. Son ricanement, obscène et terrible, était un son grêle qui ressemblait au cri des chauves-souris ; les mots qu'elle disait d'une façon si détachée étaient pour Dewart qui d'ordinaire manquait d'imagination, gros d'un sens étrange et épouvantable ; et lui qui était pourtant doté d'un esprit assez critique avait du mal à les envisager prosaïquement. Comme il restait assis à l'écouter, il se disait qu'on devait s'attendre à ce que des croyances et des superstitions étranges et extra-terrestres courent les rues dans des endroits aussi reculés que ces collines du Massachusetts ; cependant, il n'y avait pas le moindre relent de superstition chez Mrs. Bishop, mais plutôt la certitude d'un savoir caché auquel s'ajoutait un sens de l'occulte extrêmement gênant, presque une supériorité méprisante de la part de la vieille femme.

« De quoi soupçonnait-on mon arrière-arrière-grand-père ?

— Savez don' point ?

— S'agissait-il de sorcellerie ?

— Des arrangements avec le Diable ? dit-elle avec son même petit rire. C'était ben pire que ça. C'était quèqu' chose personne y peut dire. Mais Ça a point attrapé Alijah quand Ça s'baladait dans les collines à pousser d'grands cris et pis tout' c'te musique diablique itou. Alijah L'avait appelé et L'était v'nu ; Alijah L'a renvoyé et L'est parti. L'est parti là oùsqu'Il est en train d'attendre et d'guetter et d'patienter pendant c'te centaine d'années, le temps que Son moment y vienne et qu'la porte è s'ouvre encore,

comme ça I'pourra sortir et courir dans les collines comm' aut'fois. »

Les allusions indirectes de la vieille femme sonnaient comme une description familière ; Dewart avait des notions de sorcellerie et de démonologie. Et pourtant il y avait quelque chose d'étrangement différent, même de cela, dans ses paroles.

« Madame Bishop, avez-vous déjà entendu parler de Misquamacus ?

— C'était l'grand sage des Wampanaug. J'ai entendu mon grand-père en causer. »

C'en était trop pour qu'il n'y ait pas au moins une part de légende.

« Et ce sage, madame Bishop…

— Oh, point besoin de d'mander. I'savait. Y'avait des Billington aussi d'son temps, vous savez ben. J'ai point besoin d'vous dire. Mais j'suis ben vieille ; s'ra point long que j'soye pus sur c'te terre ; et j'ai point peur de l'dire. Vous l'trouverez dans les livres.

— Quels livres ?

— Les livres que vot' arrière-arrière-grand-père y lisait ; y'a tout là-d'dans. Y vous diront, si vous lisez comm' y faut, comment qu'Y répondait d'la colline et comment qu'il est sorti du ciel, tout comme si qu'Y venait des étoiles. Mais faites point pareil ; si vous l'faites, que Lui Qu'On Ne Doit Pas Nommer ait pitié d'vous ! L'est dans l'attente là-haut, L'est dans l'attente dehors à c't'heure comme si qu'c'était 'ier qu'L'était r'parti. L'*temps* ça existe point pour ces choses ; l'espace non pus. J'suis un' pauv' femme, j'suis ben vieille, je s'rons point sur c'te terre encore ben longtemps, mais j'peux vous dire que j'vois les ombres d'ces choses autour de vous, où qu'vous êtes assis, là, à s'balancer et à flotter, y z'attendent, y font rien qu'attendre. Allez vous-en point les appeler dans les collines. »

Dewart écoutait, de moins en moins à l'aise, et commençait d'avoir la « chair de poule ». La vieille femme elle-même, le ton, le son sa voix – tout était fantastique ; bien qu'enfermé entre les murs de cette vieille maison, Dewart avait le sentiment oppressant et qui n'annonçait rien de bon qu'il était pénétré par l'obscurité et le mystère ouaté des collines à têtes de pierre des alentours ; il avait la conviction sournoise et inquiétante que quelque chose regardait par-dessus ses épaules comme si les deux vieux de Dunwich l'avaient suivi jusqu'ici, accompagnés d'un groupe important et muet, pour écouter ce qu'on y disait. Subitement, la pièce semblait animée de présences et au moment où Dewart était ainsi pris au piège de son imagination, la voix de la vieille femme s'effaça et laissa la place à un ricanement effroyable.

Il se leva brusquement.

La sensation de ce revirement avait dû se communiquer à la vieille commère, car son ricanement s'arrêta immédiatement et sa voix reprit tout de suite son geignement servile. « M'faites point d'mal, Maître. J'suis une vieille femme qu'en a pus pour ben longtemps. »

Plus encore qu'auparavant, cette preuve évidente qu'on le craignait alarma Dewart et lui redonna une étrange assurance. Il n'avait pas l'habitude de la servilité, et il y avait quelque chose d'effrayant et d'écœurant à la fois dans cette attitude d'adulation, quelque chose de tout à fait étranger à sa nature et, comme il savait que ce n'était pas lui personnellement qui la provoquait, mais des croyances légendaires concernant le vieil Alijah, c'était vraiment quelque chose de doublement repoussant.

« Où puis-je trouver Mrs. Giles, demanda-t-il sèchement.

— D'l'aut' côté d'Dunwich. E' vit seule à part son fils, et l'est méchant, un gosse susceptible, à c'qu'on dit. »

À peine avait-il franchi le seuil qu'il s'aperçut que derrière lui montait une fois de plus cet horrible ricanement qui était la façon de rire de Mrs. Bishop. En dépit d'une aversion extrême, il resta là un moment, à écouter. Le ricanement s'apaisa et à la place le son de mots qu'on marmonne lui parvint ; et, à sa grande surprise, les paroles de la vieille folle n'étaient pas de l'anglais mais une sorte de langage phonétique qui l'étonna énormément dans cette vallée à la végétation exubérante au fond des collines. Il écoutait, assez effrayé et cependant avec une curiosité grandissante, pour fixer dans sa mémoire ce que la vieille femme marmonnait pour elle-même. Aussi exactement qu'il pouvait le déterminer, les sons qu'elle émettait formaient une combinaison de demi-mots grognés et de lettres aspirées qui n'appartenaient certainement à aucune langue qu'il connaissait. Il essaya de les transcrire, écrivant sur le dos d'une enveloppe qu'il avait sortie de sa poche, mais quand il eut terminé et qu'il regarda ce qu'il avait noté, il lui parut évident qu'on ne pouvait guère interpréter ce charabia. « *N'gai, n'gha'ghaa, shoggog, y'hah, Nyarla-to, Nyarla-lotep, Yog-Sothot, n-yah, n-yah*. » Les sons continuèrent encore à l'intérieur avant que le silence ne s'installât ; mais c'était apparemment les mêmes inflexions répétées et combinées différemment. Dewart regardait la transcription qu'il avait faite, complètement dérouté ; la bonne femme était manifestement presque illettrée, superstitieuse et crédule ; pourtant cette bizarre phonétique suggérait l'existence de quelque langue étrangère qui, d'après ce que Dewart avait appris autrefois lors de ses années d'université, n'avait pas une origine indienne, il en était à peu près certain.

Il se disait assez lugubrement que loin d'apprendre quoi que ce soit qui puisse

l'aider à faire la lumière autour du portrait de son ancêtre, il lui semblait qu'il s'enfonçait de plus en plus profondément dans les remous tourbillonnants du mystère, ou plutôt des mystères, car la conversation décousue de la vieille Mrs. Bishop faisait apparaître des problèmes inconnus jusqu'à présent, sans aucun rapport entre eux si ce n'est un lien trouble et unique avec Alijah Billington, ou au moins avec le nom de Billington, comme si ce dernier était un catalyseur provoquant une pluie de souvenirs auxquels il manquait cependant une intention ou un renseignement central qui en auraient révélé la signification complète.

Il plia soigneusement l'enveloppe pour ne pas abîmer ce qu'il y avait écrit, la remit dans sa poche et, alors que seul le silence de l'intérieur de la maison venait s'opposer au bruissement du vent dans les arbres, il rebroussa chemin jusqu'à la voiture et s'en retourna par la route qui l'avait mené jusque-là, retraversa le village où des silhouettes sombres et muettes l'observaient derrière les fenêtres et les portails, pleines de méfiance et d'une opiniâtreté à moitié voilée, jusqu'à ce qu'il arrive là où il pensait que se trouvait la maison de Mrs. Giles. Il y avait trois maisons qui pouvaient répondre à la définition peu précise que Mrs. Bishop lui avait donnée : de « l'autre côté » de Dunwich.

Il essaya celle du milieu, mais comme il n'obtenait pas de réponse il poussa jusqu'à la dernière de la longue rangée qui s'étendait sur une distance qu'on aurait appelée, à Arkham, trois pâtés de maisons. Cependant, son arrivée avait été remarquée. À peine avait-il tourné vers la troisième que la forte silhouette voûtée d'un homme surgissait des buissons le long de la grand-route et courait en direction de la maison, braillant de toutes ses forces.

« M'man ! M'man ! Le v'là qui vient. »

La porte s'ouvrit et il s'y engouffra. Dewart, méditant sur l'évidence grandissante de la décadence et de la dégénérescence qui régnaient dans ce hameau à l'abandon, le suivit résolument. La maison n'avait pas de véranda ; la façade n'était pas peinte, morne, et une porte en occupait exactement le milieu, moins attirante qu'une grange et presque menaçante du fait de l'ambiance stérile et sordide qu'elle produisait. Il frappa.

La porte s'ouvrit, une femme se tenait là.

« Madame Giles ? » fit-il en effleurant son chapeau.

Elle blêmit. Il ressentit une vive contrariété mais sa curiosité fut plus forte.

« Je ne veux pas vous faire peur, poursuivit-il. Je ne peux, cependant, m'empêcher de remarquer que mon aspect semble effrayer les gens de Dunwich y compris

Mrs. Bishop. Elle a été assez aimable pour me dire que je ressemblais à quelqu'un – mon arrière-arrière-grand-père, pour être franc. Elle m'a dit que vous aviez un tableau que je pourrais voir. »

Mrs. Giles recula, son long visage étroit recouvrant un peu de couleurs. Dewart observa du coin de l'œil que la main qu'elle tenait sous son tablier restait crispée autour d'une petite figurine qu'il put identifier, malgré le bref aperçu qu'il en eut à la faveur d'un mouvement qui fit légèrement remonter son tablier, comme étant analogue aux amulettes magiques découvertes dans la Forêt-Noire en Allemagne et en certains endroits de Hongrie et des Balkans : une amulette protectrice.

« L'laisse point entrer, M'man.

— Mon fils a pas l'habitude de voir des étrangers, dit Mrs. Giles brièvement. Au cas qu'vous jetteriez un sort, j'vais chercher l'tableau. L'a été peint y'a d'ça longtemps, et i' m'vient d'mon père. »

Dewart la remercia et s'assit.

Elle disparut dans une pièce à l'intérieur d'où il entendit sa voix qui essayait d'apaiser son fils dont la peur était encore un autre signe des réactions des gens de Dunwich à son égard. Mais peut-être que ce comportement provenait d'une ignorance générale de tous les étrangers, et se manifestait de la même façon envers tout autre intrus dans ce pays accidenté et reculé. Mrs. Giles revint et lui fourra le tableau dans les mains.

Les couleurs étaient crues mais faisaient de l'effet. Même Dewart fut surpris car, malgré l'amateurisme de cet artiste ayant vécu plus d'un siècle auparavant, il n'y avait pas de doute qu'une forte ressemblance existait entre son arrière-arrière-grand-père et lui-même. Là, sur cette ébauche, on pouvait voir les mêmes traits à la mâchoire carrée, le même regard ferme, le même nez busqué, encore que celui d'Alijah Billington portât une loupe du côté gauche et que ses sourcils fussent infiniment plus fournis. Mais aussi, pensait Dewart, absorbé, c'était un homme beaucoup plus âgé.

« Vous pourriez être son fils, dit Mrs. Giles.

— Chez nous on ne lui ressemblait pas, dit Dewart. J'étais très curieux de voir cela.

— J'vous l'donne, si ça vous plaît. »

Le premier geste de Dewart fut d'accepter ce présent, mais il se rendit compte que, quelque peu qu'il signifiât pour elle, il conservait la valeur intrinsèque d'un faire-valoir ; il n'avait pas besoin de le posséder. Il secoua la tête, tout en le regardant

encore pour graver dans sa mémoire tous les détails de la physionomie de son arrière-arrière-grand-père ; puis il le lui tendit en la remerciant gravement.

Doucement, avec une circonspection prononcée, le lourdaud de garçon monté en graine pénétra dans la pièce et s'arrêta sur le seuil, prêt à une fuite immédiate devant toute manifestation d'hostilité de la part de Dewart. Celui-ci esquissa un coup d'œil dans sa direction et se rendit compte ainsi que ce n'était pas un enfant, mais bien un homme qui avait peut-être trente ans ; sa chevelure hirsute encadrait un visage sauvage, hors duquel les deux yeux fascinés fixaient Dewart avec terreur.

Mrs. Giles restait debout, silencieuse, et attendait qu'il prenne l'initiative ; il était évident qu'elle désirait qu'il s'en aille ; il se leva donc immédiatement – mouvement qui fit fuir, une fois de plus, le fils de la bonne femme à l'intérieur –, la remercia encore et quitta la maison non sans remarquer que tout le temps qu'il y était resté, elle n'avait pas une seule fois relâché son poing qui serrait l'amulette anti-sorcière ou quoi que ce fût d'autre à laquelle elle se cramponnait avec tant de résolution.

Il ne lui restait maintenant rien d'autre à faire que de quitter le pays de Dunwich. Il n'en était pas fâché, aussi décevante qu'ait été son expédition, encore que le spectacle du portrait de son ancêtre, peint du vivant du vieil homme, était tout de même une demi-récompense pour ses efforts et le temps qu'il y avait consacré. Mais le fait était que son incursion au pays de Dunwich lui avait donné un sentiment indicible de malaise, accompagné d'une sorte de dégoût physique qui lui semblait venir de plus loin que le mauvais goût que la décadence et la dégénérescence de cette contrée lui avaient laissé dans la bouche. Il ne pouvait expliquer cela. Les gens de Dunwich eux-mêmes étaient repoussants ; c'était indéniable ; on aurait dit qu'ils constituaient une race refermée sur elle-même, avec tous les stigmates de la consanguinité et quelques bizarres différences physiologiques – comme leurs étranges oreilles plates qui avaient poussé si près du crâne qu'on aurait pu croire qu'elles y étaient attachées sur une plus grande surface que ce n'est le cas habituellement, et qui s'évasaient vers l'arrière comme chez une chauve-souris ; et leurs yeux délavés et protubérants, presque ichthyques ; et leurs bouches larges et molles qui rappelaient les batraciens. Mais ce n'était pas uniquement les gens ou le pays de Dunwich qui étaient cause de ces troubles si déplaisants ; il y avait quelque chose de plus, quelque chose d'inhérent à l'ambiance particulière de cette région, quelque chose d'incroyablement ancien et mauvais, quelque chose qui suggérait l'existence dans le passé de blasphèmes terribles et d'abominations incroyables. Peur, épouvante et abomination semblaient devenir tangibles dans cette vallée cachée ; luxure, cruauté et désespoir semblaient faire partie intégrante de la vie dans ce pays de Dunwich ; violence, méchanceté et dépravation étaient suggérées ici comme modes de vie ; et sur toute chose planait la

certitude d'une folie qui affectait tous les habitants de cette région, sans distinction d'âge ou de fortune, une folie ambiante qui était infiniment plus effroyable du fait qu'elle impliquait nécessairement une autodétermination. Mais il y avait encore plus pour étayer le dégoût de Dewart ; il ne pouvait se dissimuler qu'il avait été très désagréablement touché par la peur manifeste qu'il avait inspirée aux autochtones. Avec quelque obstination qu'il pût se dire que cette peur devait être normale et que pour chaque étranger c'était la même chose, il savait bien que non ; il était parfaitement conscient qu'on le craignait parce qu'il ressemblait à Alijah Billington. Par-dessus le marché, il y avait cette troublante remarque, faite par ce fainéant de Seth quand il avait crié à son compagnon Luther qu'« il » était « revenu » avec un tel sérieux qu'il était évident que les deux vieux avaient vraiment cru qu'Alijah Billington pouvait revenir, et qu'il le ferait, au pays qu'il avait quitté pour mourir d'une mort naturelle en Angleterre, plus d'un siècle auparavant.

Il rentra chez lui, presque sans faire attention à l'obscurité qui enveloppait les collines les unes après les autres, aux vallées sombres et aux nuages menaçants, au léger scintillement de la Miskatonic où la lumière d'une percée au milieu du ciel venait se réfléchir ; mille possibilités, cent voies de recherche occupaient son esprit ; et, en plus, il ressentait la bizarre impression qu'il y avait quelque chose d'autre au-dessous et au-delà de l'immédiateté de ses problèmes – la conviction grandissante qu'il aurait dû abandonner toute tentative ultérieure d'explication de cette crainte qu'inspirait Alijah Billington, non seulement aux descendants incultes et dégénérés de ces gens de Dunwich contemporains de son ancêtre mais encore aux Blancs, instruits ou non, parmi lesquels celui-ci avait vécu.

Le lendemain, Dewart était demandé à Boston par son cousin Stephen Bates qui avait reçu le reste de ses affaires expédiées par bateau d'Angleterre ; ainsi, pendant deux jours, il s'occupa dans cette ville d'organiser leur transfert dans la maison près du Chemin d'Aylesbury derrière Arkham ; il passa la presque totalité du troisième jour à ouvrir les malles et les caisses et à répartir ses divers biens dans la maison. Il y avait là-dedans les directives que sa mère lui avait données et qui provenaient directement d'Alijah Billington. Du fait de ses dernières recherches, Dewart était maintenant doublement impatient de réétudier ce papier ; ayant installé toutes les choses encombrantes, il se mit donc en quête du document, se rappelant que, lorsque sa mère le lui avait donné, il se trouvait dans une grande enveloppe cachetée de papier bulle qui portait le nom de sa mère de la main du père de cette dernière.

Après avoir fouillé à peu près une heure parmi différents documents et ce qui semblait être une liasse de lettres, il retrouva cette fameuse enveloppe de papier bulle et brisa sur-le-champ le cachet que sa mère y avait apposé après lui en avoir lu le

contenu quinze jours avant sa mort, il y avait de cela bien longtemps. Il ne s'agissait pas, à son avis, du document original rédigé par Alijah, mais d'une copie, probablement exécutée par Laban dans sa vieillesse, ce qui faisait remonter le papier qu'il tenait maintenant à passablement moins d'un siècle. Cependant, il était signé du nom d'Alijah, et Dewart doutait que Laban y ait apporté la moindre modification.

Dewart apporta dans le bureau la cafetière qu'il s'était préparée et, tout en buvant son café à petits coups, il disposa les instructions devant lui et commença à lire. Il n'y avait pas de date, mais l'écriture ferme et nette était facile à déchiffrer.

En ce qui concerne le domaine américain sis dans l'État du Massachusetts, j'adjure tous ceux qui viendront après moi de croire qu'il est mieux et plus sage de conserver ledit domaine dans la famille pour des raisons qu'il est préférable d'ignorer. Bien qu'il me paraisse improbable que quiconque reparte un jour vers les côtes américaines, si tel était le cas, j'adjure celui qui posera le pied sur ce domaine de respecter certaines règles dont la signification sera trouvée dans les livres laissés dans la maison connue sous le nom de Maison de Billington au cœur de la Forêt de Billington, ces règles étant les suivantes :

Il ne fera cesser l'eau de couler le long de l'île de la tour, ni ne molestera la tour d'aucune façon, ni n'implorera les pierres.

Il n'ouvrira pas la porte qui mène aux temps et aux lieux étranges, ni n'invitera Celui Qui guette sur le seuil, ni n'appellera vers les collines.

Il ne dérangea pas les grenouilles, particulièrement les grenouilles taureaux du marécage qui s'étend entre la tour et la maison, ni les lucioles, ni les oiseaux qu'on appelle engoulevents de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures.

Il ne tentera pas de toucher à la fenêtre pour la modifier en quoi que ce soit.

Il ne vendra pas ni n'opérera aucune transaction concernant le domaine sans insérer une clause exigeant que ni l'île ni la tour ne seront dérangées en aucune sorte, ni la fenêtre changée à moins qu'elle ne soit détruite.

La signature, copiée *in extenso*, était « Alijah Phinéas Billington ».

À la lumière de ce qu'il avait découvert, aussi fragmentaire que ce fut, ce document relativement bref présentait beaucoup plus qu'un intérêt secondaire. Dewart était extrêmement embarrassé quant au souci de son arrière-arrière-grand-père pour la tour – qui devait être sans aucun doute cette tour qu'il avait vue et explorée –, pour la zone marécageuse et pour la fenêtre – qui, selon toute vraisemblance, devait être cette baie dans le bureau.

Dewart leva les yeux vers elle avec curiosité. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir qui demandât tant de précautions ? Le dessin était certainement intéressant ; c'étaient des cercles concentriques avec des rayons qui s'échappaient du centre et les verres multicolores qui occupaient la pièce centrale circulaire la rendaient particulièrement lumineuse à cette heure, en fin d'après-midi, quand le soleil l'éclairait

perpendiculairement. Tandis qu'il la regardait, il prenait conscience d'une réaction excessivement étrange ; les cercles de plomb paraissaient se mouvoir, tourbillonner en spirale, les lignes radiales vibrer et se crisper ; et quelque chose comme la peinture d'un portrait ou d'une autre scène semblait commencer de se former le long des vitres. Immédiatement, Dewart ferma les yeux très fort et secoua la tête ; puis, il risqua un coup d'œil vers la baie. Il n'y avait rien d'étrange hormis sa présence. Pourtant, son impression d'un instant avait été si vive qu'il ne put s'empêcher de penser soit qu'il avait trop travaillé et avait eu un étourdissement halluciné, soit qu'il avait bu trop de café – probablement un peu des deux ; en effet, Dewart faisait partie de cette catégorie de gens pas si rares qui peuvent commencer une cafetière et la vider, petit à petit, sans lait de préférence mais avec beaucoup de sucre.

Il reposa le document et rapporta la cafetière à la cuisine. En revenant, il contempla le vitrail une fois encore. Avec le crépuscule, le bureau était maintenant envahi par l'obscurité car le soleil glissait derrière le rideau d'arbres, à l'ouest, si bien que la baie au vitrail était éclairée par un fin rayon de lumière dorée et cuivrée. Dewart réfléchissait qu'il était bien possible que l'éclairage toujours changeant à cette heure l'ait induit à imaginer des choses. Il baissa les yeux et retourna tranquillement à son travail, à savoir remettre les instructions dans l'enveloppe bulle ; l'ayant classée, il continua de s'occuper des caisses et des valises de lettres et autres papiers qui restaient à ranger.

Il dépassa ainsi l'heure où le soleil se couche.

Lorsqu'il eut terminé cette tâche plutôt fastidieuse, il éteignit sa lampe et alluma à la place une petite applique dans la cuisine. Il avait envie de sortir pour marcher un peu car la soirée était douce et tiède avec une légère fumée qui montait d'herbes et de buissons qu'on brûlait du côté d'Arkham ; un croissant de lune flottait à l'occident, bas sur l'horizon ; mais, comme il traversait la maison pour sortir par la grande porte, il passa devant le bureau et son regard fut accroché par le vitrail.

Ce qu'il y vit le fit stopper immédiatement. Par quelque trucage ou arrangement de ses rayons la lune faisait apparaître sur les vitres plombées de la fenêtre une tête facilement reconnaissable quoique grotesque et difforme. Dewart la regarda, fasciné ; il pouvait distinguer les yeux ou les orbites, et ce qui était sans doute une bouche ou quelque chose d'approchant, ainsi qu'un grand front bombé – mais là, toute ressemblance avec un être humain s'arrêtait et le contour nébuleux s'enflait en une image hideuse qui semblait représenter des tentacules. Cette fois-ci, Dewart eut beau cligner des yeux, cela ne changea rien ; apparemment, l'horreur grotesque était immuable. D'abord le soleil, et maintenant la lune pensa Dewart, et il arriva

rapidement à la conclusion que son arrière-arrière-grand-père s'était fait faire cette fenêtre à cette fin.

Néanmoins, cette prompte explication ne lui donnait pas entière satisfaction. Il prit une chaise, la porta jusqu'aux rayonnages qui se trouvaient en dessous de la baie, s'en servit pour grimper sur le solide dessus du meuble et se trouva ainsi devant la fenêtre, au même niveau ; de cette façon il pouvait examiner chaque vitre aussi bien que l'ensemble. Mais, à peine fut-il prêt à le faire que le vitrail entier sembla s'animer, comme si les rayons de la lune s'étaient transformés en un feu de sorcière, comme si le contour, fantomatique qu'il était, avait accédé à une vie maligne.

Aussi rapidement qu'elle s'était formée, l'apparition s'évanouit. Cela le laissa quelque peu hébété, mais sauf, debout devant le cercle central qui, par bonheur, était fait d'un verre transparent ; et là, déversant sur lui ses rayons, était la lune, et entre la vitre et la lune la blancheur surnaturelle de la tour émergeait au-dessus du ravin, entourée par les arbres, hauts et sombres ; la tour qu'on ne pouvait voir que par cette ouverture luisait faiblement sous la lueur blafarde de l'astre. Il resta là à regarder dehors. Ses yeux demandaient certainement pas mal de soins ou bien avait-il réellement vu quelque chose voler lourdement et sombrement tout près de la tour – pas au pied car il ne pouvait le voir, mais autour du toit conique ? Dewart secoua la tête ; sans aucun doute le clair de lune et peut-être aussi la brume qui montait du marais au-delà de la maison sur son éminence rendaient les choses étranges.

Pourtant il était tout retourné. Il descendit de la bibliothèque et traversa le bureau jusqu'au seuil. Il jeta un regard en arrière. Une lueur pâle provenait de la fenêtre – rien de plus ; et même, tandis qu'il la regardait, la lueur faiblit sensiblement. Manifestement, les événements qui avaient occupé cette soirée lui donnaient quelque raison d'être bouleversé, mais il réfléchit que les instructions inexplicables de son aïeul l'avaient mis dans des conditions favorables pour interpréter de travers ce qu'il voyait et entendait.

Comme prévu, il sortit pour se promener ; mais, à cause de l'obscurité qui tombait maintenant, alors que la lune disparaissait, il ne prit pas à travers bois et s'engagea sur le sentier qui descendait vers le Chemin d'Aylesbury. Son esprit était cependant tellement agité qu'il avait la certitude qu'à aucun moment il n'était seul, qu'il était suivi, et il regardait furtivement de temps en temps les arbres proches pour voir si aucun animal ne se trouvait là, ou même simplement des yeux brillants qui en auraient trahi la présence. Mais il ne voyait rien. Au-dessus de lui les étoiles scintillaient avec un éclat grandissant, maintenant que la lune s'était couchée.

Il atteignit le Chemin d'Aylesbury. Bizarrement, de voir et entendre les voitures qui

passaient sur la grand-route le rassuraient. Il se dit qu'il était trop seul, et qu'un de ces prochains jours il devrait demander à son cousin Stephen Bates de venir le rejoindre pour une semaine ou deux. Comme il restait là, il aperçut une faible lueur orange sur l'horizon dans la direction de Dunwich et il pensa entendre des sons qui auraient pu être les voix de personnes épouvantées. Il se dit que peut-être l'un des bâtiments délabrés du pays de Dunwich avait pris feu et il regarda sans bouger jusqu'à ce que la lueur semblât s'éteindre. Puis il fit demi-tour et s'en revint par où il était venu.

Au cours de la nuit il s'éveilla avec la sensation irrésistible qu'on l'observait mais avec le sentiment que c'était sans importance. Il eut un sommeil agité et quand il se réveilla il était encore très fatigué et nerveux comme s'il n'avait pas dormi du tout et était resté debout une bonne partie de la nuit. Ses vêtements qu'il avait pliés soigneusement sur une chaise étaient en désordre, bien qu'il ne puisse se rappeler s'être levé pendant la nuit et les avoir dérangés.

Bien qu'il n'eût pas l'électricité chez lui, Dewart avait un petit appareil de radio, à piles, qu'il utilisait modérément – très modérément pour écouter des variétés, beaucoup plus pour les bulletins d'information, en particulier le matin, une retransmission des nouvelles de l'Empire britannique, ce qu'encourageait une nostalgie assoupie car elle était régulièrement annoncée par le carillon de Big Ben et Londres lui revenait ainsi, Londres avec ses brouillards jaunes, ses anciennes maisons, ses petites rues pittoresques et ses passages colorés. Cette retransmission était précédée d'un court bulletin de nouvelles nationales et régionales diffusé par la station de Boston ; et, ce matin-là, lorsque Dewart alluma son poste pour écouter son émission habituelle de Londres, les nouvelles régionales n'étaient pas terminées. Il avait pris l'écoute au milieu de la relation d'un crime, sans doute, et il y prêta l'oreille par hasard, non sans quelque impatience.

« … découvert le corps il y a une heure. Au moment où nous commencions l'émission, on n'avait pas encore identifié la victime mais le corps semble être celui d'un paysan. Aucune autopsie n'a été entreprise jusqu'à présent, mais le corps est si rudement déchiré et mutilé qu'il semblerait que les vagues l'aient rejeté contre les rochers pendant pas mal de temps. Cependant, comme on a retrouvé le cadavre assez loin sur le rivage, au-delà du ressac et qu'il était sec, le crime a apparemment une origine terrestre. L'aspect du corps fait penser qu'il aurait pu tomber ou être jeté d'un avion. L'un des médecins a fait remarquer certains points de similitude avec une série de crimes commis dans cette région il y a plus d'un siècle. »

C'était apparemment la dernière rubrique des émissions locales car, juste après, un speaker faisait la transition pour la retransmission de Londres qui, c'était certain,

n'était qu'une retranscription en provenance de New York. L'annonce de ce crime local toucha cependant Dewart d'une façon tout à fait singulière ; il n'avait pas une nature qui le prédisposait à des réactions de ce genre, bien qu'il s'intéressât de temps à autre aux affaires criminelles ; mais il était convaincu, avec une sorte de malaise, presque un sinistre pressentiment, que ce crime ne resterait pas isolé et serait le premier d'une série à la manière de ceux de Jack l'Éventreur à Londres ou des meurtres Troppmann. Il écouta à peine la retransmission de Londres ; en fait, il réfléchissait activement et se rendait compte qu'il était devenu bien plus sensible aux ambiances, aux atmosphères et aux événements depuis qu'il était venu habiter en Amérique ; et il était curieux de savoir comment il avait perdu cette réserve qui avait tenu une si grande place dans sa vie en Angleterre.

Il avait eu l'intention, ce matin-là, de relire encore une fois les directives de son arrière-arrière-grand-père et, ayant terminé son petit déjeuner, il alla rechercher l'enveloppe bulle et se mit au travail ; il voulait s'efforcer d'arracher une signification à cette feuille manuscrite. Il se pencha particulièrement sur les « règles » ou « instructions », et commença à les ruminer. Il ne pouvait pas « faire cesser l'eau de couler » parce qu'il y avait un certain temps que l'eau n'avait pas coulé autour de l'île ; quant à molester la tour, il pensa qu'en enlevant le moellon il l'avait déjà fait tant bien que mal. Mais par le ciel, qu'est-ce qu'Alijah pouvait bien vouloir dire quand il l'adjurait « de ne pas implorer les pierres » ? Quelles pierres ? Dewart n'en voyait pas d'autres que ces vestiges qui lui avaient rappelé Stonehenge. Si telles étaient bien les pierres auxquelles Alijah faisait allusion, comment alors pouvait-il s'attendre à ce que quelqu'un puisse les « implorer » comme si elles étaient douées d'intelligence ? Il n'arrivait pas à démêler ce point ; peut-être que le cousin Stephen Bates saurait, s'il n'oubliait pas de lui montrer quand celui-ci viendrait.

Il continua.

À quelle « porte » son arrière-arrière-grand-père faisait-il allusion ? À vrai dire, la phrase tout entière était une énigme. « Il n'ouvrira pas la porte qui mène aux lieux et aux temps étranges, ni n'invitera Celui Qui guette sur le seuil, ni n'appellera vers les collines. » Y avait-il quelque chose au monde de moins clair ? D'une certaine façon, cette époque, aujourd'hui, semblerait bizarre à Alijah, pensait Dewart. Est-ce qu'alors Alijah avait voulu dire que lui, son héritier qui vivait à une autre époque, ne devait rien chercher à apprendre du temps d'Alijah ? C'était manifestement possible, mais si on acceptait cela, il fallait envisager qu'Alijah avait dû vouloir signifier quelque chose de tout à fait différent par ses « lieux étranges ». Une résonance sinistre enveloppait ces mots : « Celui Qui guette sur le seuil » ; Dewart ne pouvait le nier – ils laissaient une impression macabre, menaçante, et il pensait tout à fait

sérieusement qu'ils auraient dû être accompagnés par un bruit de cymbales et un profond roulement de tonnerre. Quel seuil ? Et qui *Lui* ? Et en fin de compte que diable voulait dire Alijah en conjurant son héritier de ne pas « appeler vers les collines » ? Dewart s'imagina, lui ou n'importe qui d'autre, debout dans la forêt appelant vers les collines. Ce n'était pas un rêve facétieux mais portait la marque du ridicule. Cela aussi, il devrait le montrer au cousin Stephen.

Il continua en lisant la troisième adjuration. Il n'avait ni envie ni désir de déranger les grenouilles, les lucioles ou les engoulevents ; ce point ne devait donc être la source d'aucun désaccord entre les instructions et lui. Mais – « de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures » – Grands Dieux ! y eut-il jamais phrase plus décevante, aussi peu concluante et plus ambiguë ? Quels geôliers ? Quelles serrures ? Il était clair que son trisaïeul écrivait par énigmes. Souhaitait-il alors que son héritier cherchât à percer ces énigmes ? Et si tel était le cas, comment s'en sortir ? En désobéissant aux recommandations et en attendant que quelque chose se passe ? Cela ne semblait ni sage ni efficace.

Il écarta de nouveau le papier, encore plus dégoûté. Un sentiment de frustration l'envahissait ; de quelque côté qu'il se tournât, plus il apprenait moins il comprenait ; il lui était impossible de tirer aucune conclusion des informations qu'il avait rassemblées, si ce n'est que ce vieil ours d'Alijah se livrait manifestement à des activités qui n'étaient pas bien vues des autochtones. Au fond de lui, Dewart se disait qu'il devait s'agir de contrebande – probablement par la Miskatonic et ses affluents jusqu'à la tour.

Dewart passa la plus grande partie du reste de la journée à s'occuper des colis qu'il n'avait pas déballés la veille. Il y avait des formulaires à remplir, des factures à payer et toutes les vérifications à faire. Comme il parcourait la liste des affaires de sa mère, écrite de sa propre main et qu'il n'avait jamais regardée, il découvrit la mention « Pkt. Bishop Lrs. à A.P.B. ». Le nom « Bishop » fit resurgir dans son esprit la vieille mégère à qui il avait parlé dans le pays de Dunwich. Le paquet était à côté, il le prit. Il y était inscrit « Bish'p Lrs. », d'une écriture inconnue, des pattes de mouche à peine lisibles, douées pourtant d'une singulière droiture.

Il ouvrit le paquet qui révéla quatre lettres à la mode d'antan. Elles n'étaient pas timbrées, mais la taxe payée y était apposée et elles avaient été cachetées car le sceau brisé y figurait encore. Les mêmes pattes de mouche de l'extérieur du paquet les avaient numérotées si bien qu'elles avaient un ordre. Très soigneusement Dewart ouvrit la première ; aucune n'avait d'enveloppe mais toutes étaient de papier fort et couvertes d'une petite écriture à laquelle il eut du mal à s'habituer. Il les regarda

rapidement une par une pour connaître l'année ; mais aucune ne l'indiquait. Il s'assit ensuite pour les lire dans l'ordre.

New Dunnich, le 27 avril

Très cher ami,

À propos de cela au sujet duquel nous nous étions entretenus, j'ai vu la nuit dernière un Être qui avait un aspect proche de ce que nous cherchions, avec des ailes faites d'une matière sombre et pourvu de sortes de serpents qui s'échappaient de Son corps mais Y restaient attachés. Je L'ai appelé dans la Colline, et L'ai maîtrisé dans le cercle avec cependant les plus grandes difficultés et beaucoup d'efforts ; cela tendrait à prouver que le cercle n'est pas suffisamment puissant si l'on veut maîtriser des Êtres de cette sorte pendant un certain temps. J'essayai d'entrer en communication avec Lui mais n'y parvins guère sauf que j'ai pu comprendre parmi les cris qu'il poussait qu'il arrivait de Kadath dans la Lande Froide, proche de ce Plateau de Leng dont le Livre fait mention. Divers Individus aperçurent le feu sur la Colline et en parlèrent, et il en est un dont je suis sûr qu'il causera des ennuis, un dénommé Wilbur Corey, fort imbu de lui-même et bien curieux de nature. Malheur à lui s'il devait venir sur la Colline quand je m'y trouve, mais je reste persuadé qu'il ne viendra pas. Je brûle du désir d'apprendre plus de ces questions desquelles votre vénéré aïeul, Rich'd B. fut le Maître, lui dont le Nom restera gravé à jamais sur les pierres pour Yogge-Sothothe et tous les Grands Anciens. Je me réjouis de vous savoir à nouveau près de nous, et souhaite vous faire visite dès que mon Étalon sera en mesure de me porter car je ne souffrirais pas d'en monter un autre. Comme j'ai entendu une nuit de cette semaine de grands cris et hurlements qui venaient de votre Forêt, j'ai pensé que vous étiez certainement revenu dans la Maison. Si cela vous sied je vous rendrai visite sous peu ; dans cette attente je reste votre fidèle Serviteur.

Jonathan B.

Dewart passa immédiatement à la seconde lettre.

New Dunnich, le 17 mai

Honorable ami,

J'ai bien reçu votre missive. Je suis désolé que mes maigres efforts vous aient causé des difficultés, à vous, à nous et à tous ceux qui servent Celui Qu'on Ne Doit Pas Nommer ou les G.A. tout à la fois, mais il est advenu que ce Fou indiscret de Wilbur Corey est effectivement venu me surprendre aux pierres au beau milieu de mon Activité ; là-dessus, il s'est mis à hurler que j'étais un Sorcier et que j'aurais à souffrir de ses Paroles, et moi, entendant cela, j'en fus passablement troublé, et je tournai alors contre lui Celui avec qui je m'entretenais ; le malheureux fut déchiqueté et ensanglanté et disparut de ma vue par où Il était arrivé, je ne sais vers quelle destination mais il est certain qu'on ne le verra plus par ici en état de raconter ce qu'il a vu et entendu. Je vous confesse que ce spectacle m'a grandement effrayé et cela d'autant plus que je ne sais comment Ceux du Dehors nous considèrent, et que je pense souvent qu'ils nous témoignent momentanément de la reconnaissance pour la seule raison que nous leur offrons ce moyen d'entrer. Qui plus est, je crains énormément les Autres qui peuvent se languir Au Dehors à attendre, et je crois que c'est avec raison ; en effet, j'avais opéré un de ces derniers soirs quelques modifications dans les mots tels qu'ils figurent dans le Livre et j'ai alors vu, pendant quelques instants, Quelque Chose de véritablement effroyable à l'endroit habituel, une grande Chose dont la Forme paraissait toujours changer d'une manière horrible à voir et Qui était accompagnée par des Êtres Inférieurs qui jouaient sur des instruments analogues à des flûtes une musique extrêmement bizarre et différente de tout ce que j'avais pu entendre auparavant ; voyant et entendant cela, j'arrêtai tout avec précipitation, ce qui eut pour résultat de faire disparaître ladite apparition en temps

utile. Je ne sais point ce que cela pouvait bien être et il n'existe aucune formule dans le Livre à ce propos, à moins qu'il ne se soit agi de quelque Démon venant de Yr ou de derrière Nhhngr qui se trouve en des lieux reculés à l'autre extrémité de Kadath dans la Lande Froide, et je vous prie instamment de me livrer votre avis là-dessus ainsi que vos conseils, car je ne voudrais point me trouver anéanti dans cette quête avant que tout ne soit terminé. J'espère que j'aurai l'occasion de vous voir avant longtemps. Je reste, Monsieur, votre fidèle Serviteur par le Signe de Kish.

Jonathan B.

Entre cette lettre et la troisième pas mal de temps s'était apparemment écoulé car, bien que cette dernière ne fût pas datée, les allusions aux conditions atmosphériques permettaient de penser qu'au moins six mois avaient passé.

New Dunc'h.

Honorable Frère,

Ma hâte est grande de vous narrer ce que j'ai découvert dans la neige, la nuit dernière, à savoir les empreintes de pieds énormes, ou plutôt je ne devrais parler de « pieds », car ce n'en était pas, ressemblant davantage à des griffes d'une taille monstrueuse, de beaucoup plus de quarante centimètres de large et d'une longueur encore supérieure, peut-être même presque soixante centimètres, qui avaient l'air d'être palmées, au moins en partie, le tout extrêmement étrange et mystérieux. Olney Bowen a rapporté avoir vu une empreinte comme celle-là alors qu'il était dans la forêt en train de chasser la dinde ; à son retour il en a parlé, personne ne voulant le croire à part moi qui, sans attirer l'attention, l'écoutai et appris ainsi où ces traces avaient été découvertes ; après quoi, j'y allai moi-même vérifier ses dires et en voyant la première de ces empreintes, j'eus soudain le pressentiment que je pourrais en trouver d'autres de la sorte plus avant dans la forêt ; je m'engageai donc plus profondément sous la futaie et aperçus ici et là d'autres empreintes semblables, comme je le présumais, mais en les étudiant je finis par penser qu'elles avaient été laissées par des choses ailées, car les traces étaient disposées de la même façon que celles des créatures qui ont des ailes. Je décrivis un cercle autour des pierres et continuai à tourner en m'éloignant jusqu'à ce que je découvrisse les traces de pas d'un jeune homme ; je les suivis, même quand je remarquai qu'elles s'espaçaient de plus en plus comme si le gaillard s'était mis à courir, ce qui me bouleversa et m'alarma ; j'avais raison car la piste s'arrêtait à la lisière du bois de l'autre côté de cette Colline et j'aperçus dans la neige son fusil, quelques plumes de dinde et un chapeau, ce qui me permit de l'identifier comme étant Jedediah Tyndal, un jeune homme de quatorze printemps dont je m'enquis ce matin et appris ainsi qu'il était introuvable, comme je le redoutais. Après quoi, je pensais qu'une Entrée avait été laissée ouverte d'une façon ou d'une autre et que Quelque Chose l'avait empruntée sans que je sache de quoi il pouvait bien s'agir ; je vous supplie de m'indiquer, si vous le connaissez, à quel endroit du Livre je pourrais trouver les formules pour Le renvoyer, encore que, d'après le nombre des empreintes que j'ai vues, il semblerait qu'il y en avait plus d'un, et pas de petite taille, invisibles ou non je n'en sais rien car personne n'en a aperçu, moi comme les autres ; j'aimerais particulièrement savoir si ces choses peuvent être des serviteurs de N. ou de Yogge-Sothothe ou de Quelque Autre et s'il vous est jamais rien advenu de semblable. Je vous supplie de faire vite à ce sujet de peur que ces créatures ne continuent leurs ravages, car elles se nourrissent apparemment de sang comme le font les autres, et personne ne peut dire quand elles paraîtront à nouveau, venues du Dehors nous décimer et chasser les gens pour se nourrir.

Yogge-Sothote Neblod Zin
Jonathan B.

D’une certaine façon la quatrième lettre était la plus effrayante. Une sorte de voile de terreur hébétée s’était abattu sur Dewart au cours de la lecture des trois premières ; de la quatrième cependant, émanait une incroyable impression d’épouvante qui lui fit froid dans le dos, bien que ce fût beaucoup plus dû aux implications qu’aux mots eux-mêmes.

New Dunc’h, le 7 avril.

Cher et Honorable Ami,

Comme je m’apprêtais à m’endormir, la nuit dernière, j’entendis Cela qui était près de ma fenêtre appeler mon Nom et s’engager à venir pour moi ; et moi, hardi de nature, je marchai dans le noir jusqu’à cette fenêtre et regardai au-dehors ; comme je ne voyais rien, je l’ouvris et, à l’instant même, je fus submergé par une puanteur tellement putride que c’en était accablant et tombai à la renverse ; sur quoi, Quelque Chose traversant la fenêtre toucha mon visage, comme si C’était d’une matière gélatineuse, en partie écailleuse, au contact écœurant, ce qui me fit presque perdre conscience ; et je restai allongé là un moment, je ne sais combien de temps, avant de refermer la fenêtre et de retourner me coucher. Mais, à peine étais-je dans mon lit que la maison se mit à trembler et je me rendis compte que la terre elle-même tremblait sous les pas de Quelque Chose qui marchait aux alentours, tout près de la maison, et cette fois encore j’entendis mon Nom proféré et la même promesse à laquelle je ne fis pas la moindre réponse, mais pensai seulement Qu’ai-je fait ? pour que d’abord les créatures ailées de N. viennent par l’ouverture provoquée par la confusion dans les formules de l’Arabe et que maintenant cette Chose dont je ne sais rien sauf qu’il doit être Celui Qui Marche sur le Vent connu sous différents Noms : Marchevent, Ithaka ou Loegar, que je n’ai jamais vu et ne dois pas voir. Je suis extrêmement inquiet car j’ai peur que, lorsque j’irai implorer les pierres et appeler vers les Collines ce ne soit ni N. ni C. qui vienne mais cet Autre qui a grondé mon Nom avec des accents qui ne sont pas de ce monde ; et si cela advient, je vous conjure de venir la nuit fermer la porte de peur qu’il n’en arrive d’autres qui ne doivent pas marcher avec les hommes car la malignité des Grands Anciens est trop grande pour ceux que nous sommes, et encore, si les Anciens Dieux les avaient détruits et pas seulement emprisonnés dans ces étendues profondes auxquelles les Pierres atteignent par le temps des Étoiles et de la Lune. Je crois être en Danger Mortel, et me réjouirais s’il n’en était point ainsi, mais j’ai entendu mon Nom appelé dans la Nuit par Rien de cette Terre et je crains bien que mon temps ne soit venu. Je n’ai pas lu votre lettre avec suffisamment de soin et j’ai mal interprété ce que vous avez écrit car je me suis trompé en lisant : « N’appelez Rien que vous ne puissiez dominer ; je veux dire Aucun qui ne puisse à son tour appeler quelque chose contre vous, par quoi vos Moyens les plus puissants ne serviraient de rien. Sollicitez toujours les Inférieurs de peur que les Supérieurs ne désirent pas donner Réponse et ordonnent plus que vous. » Mais si j’ai mal fait dans cette Affaire, je vous conjure d’y apporter remède à temps. Votre Dévoué Serviteur au service de N.

Jonathan B.

Dewart resta assis longtemps à contempler ces lettres. Il n’avait maintenant plus aucun doute que son trisaïeul s’était compromis dans des histoires diaboliques auxquelles il avait initié Jonathan Bishop de Dunwich, sans cependant apporter à son protégé une information suffisante. La nature exacte de ces activités échappait encore, pour l’instant, à Dewart mais il lui semblait désormais que ce devait avoir quelque rapport avec la sorcellerie et la nécromancie. Et pourtant, les implications que faisait naître la lecture des lettres étaient à la fois si effroyables et si incroyables qu’il était

plus qu'à moitié convaincu qu'elles pourraient bien relever d'une supercherie concertée. Il existait un moyen, rebutant certes, de faire la lumière. La bibliothèque de l'université de Miskatonic à Arkham devait être encore ouverte et il pourrait consulter les archives des hebdomadaires d'Arkham pour essayer de découvrir les noms de toutes les personnes qui auraient disparu ou trouvé une mort étrange au cours de la période allant de 1790 à 1815, ce qui devait certainement suffire.

Il hésitait à partir ; d'une part, il avait encore à ranger certaines choses ; d'autre part, il n'envisageait pas avec beaucoup d'enthousiasme d'avoir à fouiner une fois de plus dans les vieux journaux, bien que les hebdomadaires eussent un petit format, peu de pages et qu'il ne fallût pas trop de temps pour les examiner. Il se mit donc en route avec l'intention de travailler pendant l'heure du dîner, jusqu'à la nuit s'il pouvait.

Il était tard quand il termina.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait dans les journaux de l'année 1807, mais il avait découvert beaucoup plus que ce qu'il avait cherché. Les mâchoires serrées par l'horreur, il avait établi une liste précise de ses découvertes et, dès son arrivée à la maison dans la forêt, il s'assit pour essayer de comparer et d'analyser les faits qu'il avait mis au jour.

D'abord, il y avait la disparition de Wilbur Corey. Puis suivait celle du garçon, Jedediah Tyndal. Après cela quatre ou cinq autres avaient encore eu lieu, assez éloignées les unes des autres, sans oublier, pour terminer, le dernier disparu, Jonathan Bishop lui-même ! Mais les découvertes de Dewart ne se limitaient pas à cette série de disparitions. Avant même que Bishop eût disparu, Corey et Tyndal étaient réapparus, l'un près de New Plymouth, l'autre dans la région de Kingsport. Le corps de Corey avait été déchiré et lacéré tandis que celui de Tyndal ne portait pour ainsi dire aucune trace ; tous les deux étaient morts – *mais pas depuis longtemps*. Et pourtant, on n'avait retrouvé leur cadavre que plusieurs mois après leur disparition ! D'une façon détournée et effroyable ces trouvailles donnaient un certain poids aux lettres de Bishop. Cependant, malgré tous ces éléments nouveaux, le déroulement des événements était loin d'être clair et leur signification plus obscure que jamais.

Dewart pensait de plus en plus à son cousin Stephen Bates. Bates était un universitaire qui faisait autorité dans l'histoire ancienne du Massachusetts. En plus de cela il s'était penché sur pas mal de sujets assez peu courants et il pourrait peut-être aider Dewart. Parallèlement, Dewart avait le sentiment qu'il devait être prudent ; il sentait qu'il devait avancer avec précaution, prendre son temps et poursuivre ses recherches seul le plus possible, sans éveiller la curiosité de qui que ce soit. À peine cette idée lui était-elle venue qu'il commençait de se demander pour quelles raisons il

l'avait conçue ; il se dit qu'il n'avait aucune raison de se dissimuler de la sorte et pourtant, une fois encore, il ne s'était mis à penser ainsi que lorsqu'il était revenu d'où il avait été auparavant, avec cette certitude opiniâtre qu'il devait garder le silence et qu'il devait toujours avoir à sa disposition une explication satisfaisante de son intérêt pour le passé. Il en avait une sous la main : sa passion pour l'architecture antique et archéologique.

Il rangea les renseignements trouvés dans les journaux avec le paquet des lettres de Bishop et alla se coucher ce soir-là perdu dans des pensées insondables et déroutantes, cherchant toujours quelque explication de ces faits qu'il avait jusqu'ici mis au jour mais qui restaient incohérents.

Peut-être étaient-ce ces préoccupations de choses qui s'étaient produites un siècle auparavant qui le firent rêver cette nuit-là. Il rêva de grands oiseaux qui se battaient et se déchiraient, des oiseaux semblables à d'horribles caricatures humaines ; il rêva d'animaux monstrueux et aussi qu'il tenait des rôles étranges. Dans ses rêves il était servant ou prêtre. Il s'était vêtu bizarrement et était allé, à travers la Forêt, le long du marais aux grenouilles taureaux et aux lucioles jusqu'à la tour de pierre. Des lumières brillaient par intermittence dans la tour et à la fenêtre du bureau comme des signaux. Il arriva jusque dans le cercle des pierres druidiques, s'arrêta dans l'ombre de la tour et contempla l'ouverture qu'il avait faite ; et, debout à cet endroit, il invoqua les cieux avec des mots latins effroyablement déformés. Il récita trois fois une formule et dessina des signes dans le sable et, tout à coup, un être d'aspect horrible et repoussant fit irruption dans les airs, sembla s'engouffrer en flottant à travers l'ouverture dans l'intérieur de la tour et, ayant rempli celle-ci, s'écoula au-dehors par la porte, repoussa Dewart sur le côté et se mit à lui parler un langage corrompu exigeant de lui le sacrifice ; sur quoi Dewart courut rapidement jusqu'au cercle des pierres et indiqua à l'apparition la direction de Dunwich vers où celle-ci s'en fut alors, fluide comme l'eau, mais grande et terrible, telle un calmar ou une pieuvre, glissant comme l'air parmi les arbres, comme l'eau le long de la terre, aux propriétés prodigieuses et étendues qui lui permettaient d'être en partie ou entièrement invisible, apparemment à volonté. Il rêva qu'il restait là à écouter dans l'ombre de la tour, et bientôt, doux à ses oreilles, des cris et des hurlements s'élevèrent dans la nuit ; après les avoir entendus il attendit encore un moment avant que la chose ne revienne emportant le sacrifice dans ses tentacules et ne reparte en empruntant la tour d'où elle était venue. Un calme absolu revint alors et lui aussi s'en retourna par où il était venu et retrouva son lit.

Dewart passa la nuit ainsi ; et, comme si ses rêves l'avaient épuisé il dormait encore à l'heure où d'ordinaire il se levait ; il s'en aperçut quand enfin il s'éveilla et bondit hors du lit sur lequel il retomba assis, car ses pieds lui faisaient très mal.

N'étant plus tracassé par ses extrémités pédestres, il se pencha curieusement pour les examiner et découvrit que ses plantes de pieds étaient très meurtries et passablement enflées et ses chevilles griffées et déchirées comme par des ronces et des épines. Il était stupéfait, sentant cependant qu'il n'avait pas de raison de l'être. Néanmoins, il était extrêmement intrigué en essayant de se lever à nouveau, ce qu'il trouva plus facile maintenant qu'il s'attendait à une certaine gêne ; c'était plutôt la surprise initiale d'une douleur inattendue que la souffrance elle-même qui l'avait si désagréablement affecté.

Non sans quelque difficulté il réussit à enfiler ses chaussettes et à mettre ses souliers et, ainsi protégé, il se rendit compte qu'il pouvait marcher avec un minimum de gêne. Mais comment était-ce arrivé ? Il pensa immédiatement qu'il avait eu une crise de somnambulisme. C'était en soi assez étonnant car, rarement auparavant, il avait manifesté de pareilles dispositions. En outre, il avait fallu qu'il sorte de la maison et aille jusqu'à la forêt pour que se justifient ces meurtrissures et ces égratignures qu'il était facile et clair d'identifier. Il commença lentement à évoquer son rêve ; ce n'était pas très net mais il se souvenait d'avoir été à la tour ; il finit donc de s'habiller et sortit pour tenter de découvrir s'il ne restait pas quelque part une trace de son passage.

D'abord, il ne trouva rien. Ce n'est qu'en arrivant à proximité de la tour qu'il aperçut dans le sable caillouteux l'empreinte d'un pied humain déchaussé dont il devait certainement être responsable. Il suivit cette piste assez indistincte qui le conduisit à la tour et là, pour y voir clair, il gratta une allumette.

Grâce à cette faible lueur il distingua quelque chose.

Il en alluma une autre et regarda de nouveau, l'esprit tout retourné dans un accès soudain d'angoisse confuse. Ce qu'il vit là était une flaque au pied de l'escalier de pierre, répandue à la fois sur les marches et sur le sol sablonneux, une flaque rouge, éclatante dont il sut, avant même d'y tremper délicatement le doigt, que c'était du sang !

Dewart restait à la contempler, hébété, sans prêter attention aux traces de pieds nus autour de lui, oubliant l'allumette qui se consuma jusqu'à ce que la flamme atteignît son doigt et qu'il la jetât. Il voulut en allumer une autre mais il ne put s'y résoudre. Il sortit de la tour à pas chancelants et resta appuyé contre le mur sous les chauds rayons du soleil matinal. Il essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées ; manifestement, il avait trop fouillé dans le passé et cela avait été une stimulation malsaine pour son imagination. La tour, après tout, restait ouverte ; un lapin ou tout autre animal du même genre avait très bien pu s'y réfugier et une belette l'attaquer, provoquant alors une

bataille à mort ; ou bien une chouette avait pu s'engouffrer par l'ouverture dans le toit et attraper un rat ou un autre animal de la même taille, mais il était obligé d'admettre que la flaque de sang semblait tout de même trop grande pour s'expliquer ainsi et puis aussi, il n'y avait aucun indice pour appuyer ces hypothèses comme des touffes de plumes, de poils ou de fourrure, choses qu'il n'aurait pu manquer de voir.

Au bout d'un petit moment, il retourna résolument dans la tour et gratta encore une allumette. Il cherchait quelque chose qui puisse étayer sa théorie. Il n'y avait rien. Il ne trouva aucune preuve d'un combat qui aurait pu être l'une de ces tragédies ordinaires de la nature. Cependant, il n'y avait pas non plus d'autre indice que cette flaque ; c'était simplement une flaque de ce qui semblait être du sang à un endroit où il n'aurait pas dû y avoir une chose pareille. Dewart essaya de la regarder calmement, sans la référence immédiate à cet horrible cauchemar nocturne qui avait investi son esprit comme une fleur qui s'épanouissait dans sa tête, dès l'instant où il s'était assuré que c'était bien du sang qu'il y avait dans la tour. On ne pouvait le nier ; pourtant, c'était plutôt comme si ce sang était tombé de quelque chose qui passait non loin du sol. Cela gênait Dewart de l'admettre, même pour lui-même ; en effet, si tel était le cas, il ne pouvait faire autrement qu'admettre également qu'il ne savait pas comment expliquer soit ce fait soit son rêve et il ne pouvait justifier un nombre grandissant d'incidents sans importance mais excessivement bizarres qui survenaient avec une régularité croissante.

Il sortit à nouveau et s'éloigna de la tour, refit le chemin le long du marais au-delà de la forêt et rentra dans la maison. Il regarda son lit et remarqua sur les draps les traces brunes du sang de ses chevilles. Il souhaitait presque s'être fait des entailles assez graves pour justifier la flaque de la tour, mais il avait beau torturer son imagination, il ne pouvait en rendre compte de cette façon. Il changea la literie et se mit prosaïquement à préparer du café. Il restait pensif, et cela d'autant plus qu'il reconnaissait pour la première fois qu'il était attiré tantôt ici, tantôt là, dans des directions diamétralement opposées, comme s'il était deux à lui seul, une sorte de crise de dédoublement de sa personnalité. Il se dit qu'il était grand temps que le cousin Stephen Bates arrivât – ou n'importe qui, pour le soulager de sa solitude, ne serait-ce que momentanément. Mais il était à peine parvenu à cette décision, qu'il se retrouva en train de la combattre avec une ardeur extraordinaire, complètement étrangère à sa nature.

Il finit par se convaincre de reprendre son inventaire et se retint soigneusement de lire aucune lettre ou document, de peur que son imagination ne soit à nouveau excitée et qu'il ne subisse encore une nuit de cauchemars atroces ; et vers le milieu de l'après-midi il avait retrouvé sa bonne humeur habituelle à tel point qu'il se sentait

redevenu banalement quotidien. Comme il se reposait, il alluma la radio pour écouter de la musique, mais au lieu de cela reçut les informations. Il tendit l'oreille sans enthousiasme. Un porte-parole français avait exposé sa conception de ce qu'il convenait de faire de la Sarre et un homme d'État britannique avait répondu par une contre-proposition merveilleusement ambiguë. Des rumeurs de famine en Russie et en Chine – elles reviennent régulièrement, pensa-t-il. Le gouverneur du Massachusetts était malade. Un correspondant téléphonait d'Arkham – il s'assit pour écouter.

« Nous n'avons pu, jusqu'à présent, en obtenir confirmation mais une disparition a été signalée à Arkham. Un habitant de Dunwich a rapporté que Jason Osborn, un fermier des environs d'un certain âge, aurait disparu au cours de la nuit. D'après les bruits qui courent, les voisins auraient entendu un grand vacarme mais on n'a pu en donner aucune explication. Mr. Osborn n'était pas riche, il vivait seul et on pense qu'un enlèvement est peu vraisemblable. »

La coïncidence déchira un lambeau de la conscience d'Ambrose Dewart. Mais il était tellement angoissé qu'il s'arracha littéralement du canapé sur lequel il s'était allongé et s'abattit sur la radio pour la fermer. Puis, presque machinalement, il s'assit et écrivit une lettre bouleversée à Stephen Bates, lui expliquant qu'il avait besoin de sa présence et le conjurant de venir à n'importe quel prix. Dès qu'il eut terminé, il sortit la poster, mais à chaque pas il sentait en lui une force qui l'obligeait à conserver la lettre, à réfléchir encore, à reconsidérer son point de vue.

Il lui fallut fournir un grand effort physique et mental pour conduire jusqu'à Arkham et déposer irrévocablement la lettre adressée à Stephen Bates au bureau de poste de cette ville dont les vieux toits en croupe et les volets clos semblaient se blottir et lui jeter d'effroyables coups d'œils de connivence tandis qu'il passait.

II. LE MANUSCRIT DE STEPHEN BATES

À la suite de l'appel impérieux et urgent de mon cousin Ambrose Dewart, j'arrivai à la vieille maison Billington quelques jours après la réception de la lettre. Mon arrivée fut suivie d'une série d'événements qui, à partir d'un début des plus ordinaires, culminèrent dans les circonstances qui m'ont amené à écrire ce singulier récit qu'il faudra ajouter aux données éparses et aux diverses notes de la main d'Ambrose.

J'ai dit que les choses commencèrent de façon banale, or ce n'est pas tout à fait exact ; je devrais plutôt dire qu'elles l'étaient par rapport aux événements ultérieurs qui se produisirent à la maison dans la Forêt de Billington ainsi qu'à son voisinage. Ces événements épisodiques et qui paraissaient ne pas avoir de liens les uns avec les autres relevaient tous, en fait, d'une façon essentielle, d'un schéma unique, indépendant du temps, de l'espace et des lieux, comme j'allais le découvrir. Au début, cela était malheureusement très peu clair. Mais, depuis le commencement, je reconnus chez mon cousin les signes d'une schizophrénie sous-jacente – ou plutôt ce que je pensai alors être de la schizophrénie et dont je finis par craindre plus tard qu'il ne s'agît de quelque chose de bien différent et de beaucoup plus effroyable.

Cet aspect ambivalent de la personnalité d'Ambrose rendit mes propres recherches vraiment plus difficiles car, d'un côté c'était la voie de la coopération amicale qui s'ouvrait, tandis que de l'autre une animosité sourde et mesurée transparaissait. Cela fut sensible dès le début ; l'homme qui m'avait écrit ce mot affolé était quelqu'un qui demandait et avait sincèrement besoin qu'on l'aide à résoudre un problème dans lequel il était empêtré, aussi inconcevable que ce fût ; mais l'homme que je rencontrai à Arkham en réponse au télégramme annonçant mon arrivée, était froid, circonspect et très réservé, faisant peu de cas de ses difficultés et cherchant dès le premier instant de mon séjour à lui assigner une durée inférieure à quinze jours – et encore moins de préférence. Il était courtois, affable même ; mais son comportement distant et curieusement réservé n'était pas en harmonie avec le ton du billet écrit à la hâte qu'il m'avait envoyé.

« Quand j'ai reçu votre télégramme, je me suis rendu compte que vous n'aviez pas eu ma seconde lettre », me dit-il en m'accueillant à la gare d'Arkham.

« Vous l'avez peut-être envoyée mais je ne l'ai pas reçue. »

Il haussa les épaules et remarqua seulement qu'il l'avait écrite pour me rassurer après la première lettre. Et dès cet instant il me laissa entendre qu'il avait résolu ses difficultés sans mon aide mais qu'il était tout de même heureux que je fusse là, même

si l'urgence de son appel n'était plus désormais une raison déterminante.

Instinctivement aussi bien que psychologiquement je ne pouvais me défaire de l'impression que ce qu'il disait n'était pas tout à fait vrai ; je sentais qu'il se pouvait qu'il crût à ce qu'il me racontait, mais il m'était impossible d'en faire la preuve. Je lui dis seulement que j'étais heureux que le problème urgent qui avait motivé sa lettre ne lui semblât plus aussi impérieux. Cela sembla le rassurer et il se montra moins inquiet, plus amène ; il fit même quelques petites remarques à propos de la nature de la campagne le long du Chemin d'Aylesbury, remarques qui m'étonnèrent car je n'avais pas pensé qu'il était dans le Massachusetts depuis suffisamment longtemps pour avoir appris tant de choses sur l'histoire récente et reculée de la région où il vivait ; en effet ce pays n'était pas ordinaire, dans ce sens qu'il était beaucoup plus ancien que bien d'autres parmi les plus vieilles contrées inhabitées de la Nouvelle-Angleterre, ce pays où se trouvait Arkham, l'étrangement fréquentée, la Mecque des érudits en matière d'architecture, puisque ses anciens toits en croupe et ses porches à impostes étaient antérieurs aux plus récentes mais non moins attirantes maisons de style grec et Renaissance anglaise qui bordaient ses rues ombragées et abritées ; d'un autre côté, on trouvait également dans ce pays des vallées oubliées, désolées, reculées et en pleine décadence comme Dunwich et, à peine un peu plus loin, le port maudit d'Innsmouth ; c'est de cette région que provenaient de nombreuses rumeurs étouffées et murmurées à voix basse relatant d'étranges disparitions, de bizarres survivances de cultes secrets, nombre de crimes et autres manifestations d'abâtardissement bien pires, indicibles dans leur essence, qui tombaient d'autant plus facilement dans l'oubli qu'on ne cherchait pas à les éclaircir, tellement on craignait ce qu'une enquête aurait pu exhumer et qu'il valait infiniment mieux laisser dans l'ombre pour toujours.

C'est ainsi que nous arrivâmes finalement à la maison et je la trouvai en aussi bon état que la dernière fois que je l'avais vue, quelque vingt ans auparavant – en fait aussi bien conservée qu'elle l'avait toujours été, aussi loin que remontât mon souvenir, et celui de ma mère avant moi ; c'était une maison qui était moins abîmée par le temps et par l'absence d'entretien que des centaines d'autres qui auraient dû beaucoup moins souffrir et des années et de l'abandon. En outre, Ambrose Dewart l'avait restaurée et largement remeublée, quoique on n'eût guère ajouté qu'une nouvelle couche de peinture sur la façade qui conservait encore cette dignité du siècle dernier avec ses quatre grandes colonnes carrées érigées sur le devant et sa porte à la voûte rectangulaire qui s'inséraient dans un ensemble architectural d'une singulière perfection. L'intérieur était point par point symétrique de l'extérieur ; les goûts personnels d'Ambrose n'avaient autorisé aucun changement qui ne fût conforme au caractère de la maison et le résultat, comme je m'y attendais, était particulièrement

heureux.

Je notai partout les signes de l'intérêt que portait mon cousin à des questions dont il m'avait à peine parlé à Boston quelque temps auparavant : des recherches généalogiques pour la plupart ; c'était particulièrement évident de par les journaux jaunis que je vis dans le bureau, ainsi que les ouvrages anciens qu'on avait descendus des rayonnages chargés pour les consulter.

Comme nous pénétrions dans le bureau, je remarquai le second de ces faits bizarres qui devaient plus tard tenir une place si importante dans mes découvertes. Je vis qu'Ambrose jetait un coup d'œil machinal vers le vitrail qui perçait le haut du mur de la pièce, avec un certain mélange de crainte et de désir ; quand il détourna les yeux, je vis encore ce même mélange de deux contraires : à la fois soulagement et déception. C'était extraordinaire, presque étrangement inquiétant. Je ne dis rien, cependant, pensant que dans un avenir proche, quelle que soit la durée du cycle – vingt-quatre heures, une semaine ou plus –, Ambrose atteindrait encore ce point où il devait se trouver quand il s'était senti obligé de m'écrire sa première lettre.

Ce moment arriva plus vite que je ne m'y attendais.

Nous passâmes cette soirée à bavarder et je remarquai qu'Ambrose était très fatigué car il éprouvait les plus grandes difficultés à ne pas s'endormir. Prétextant moi-même la fatigue, je le soulageai en montant dans ma chambre qu'il m'avait montrée peu après mon arrivée. Pourtant je n'étais pas du tout fatigué ; je ne me mis donc pas au lit et m'assis pour lire un peu. Ce ne fut que lorsque le roman que j'avais apporté commença à ne plus guère m'intéresser que j'éteignis la lampe – d'ailleurs plus tôt que je ne l'avais envisagé ; en effet, je trouvais l'éclairage de fortune de mon cousin extrêmement éprouvant. Quand j'y repense maintenant, il devait être aux alentours de minuit. Je me déshabillai dans le noir, qui n'était pas total car le clair de lune pénétrait dans un coin de la pièce et produisait une faible lueur qui illuminait légèrement toute la chambre.

J'étais encore à moitié habillé quand je sursautai en entendant crier. Je savais que mon cousin et moi étions seuls dans la maison et qu'il n'attendait personne. Je me rendis compte immédiatement que puisque je n'avais pas crié, soit c'était mon cousin soit ce n'était pas lui ; dans ce cas-ci alors, un intrus avait poussé ce cri. Je sortis de ma chambre sans hésiter et courus dans le couloir. J'aperçus une silhouette blanche qui descendait l'escalier et me ruai à sa suite.

À cet instant on cria encore et j'entendis distinctement un hurlement étrange et incompréhensible : « *Iä ! Shub-Niggurath, Iä ! Nyarlathotep !* » Je reconnus alors la voix et son propriétaire ; c'était mon cousin Ambrose qui, à l'évidence, marchait dans

son sommeil. Je lui pris le bras doucement mais avec fermeté dans l'intention de le guider jusqu'à son lit, mais il résista avec une énergie inattendue. Je le relâchai et le suivis ; cependant, quand je m'aperçus qu'il entendait sortir dans la nuit, je le saisis à nouveau et tentai de lui faire faire demi-tour. Une fois encore il résista avec une très grande force, si grande en fait que je m'étonnai qu'il ne se réveillât point car je ne le lâchai pas et, au bout d'un moment d'efforts épuisants, je réussis enfin à lui faire remonter les escaliers et à le ramener dans sa chambre, et il retourna au lit assez docilement.

J'étais à la fois amusé et un peu troublé. Je restai assis un certain temps à côté de son lit qui se trouvait dans la chambre d'Alijah le mal-aimé, notre trisaïeul, car je pensais qu'il pouvait encore se réveiller. De la façon dont j'étais assis je pouvais regarder dehors par la fenêtre, ce que je faisais de temps à autre, éprouvant la très curieuse impression qu'à des intervalles irréguliers une sorte de lueur, comme celle d'une lampe masquée, apparaissait sur le toit conique de la vieille tour de pierre du domaine qui faisait face à ce mur de la maison. J'étais incapable cependant de me convaincre que ce phénomène n'était pas dû à quelque propriété des pierres sous le clair de lune, bien que je l'observasse pendant un moment.

À la fin pourtant, je quittai la chambre de mon cousin. J'étais encore tout à fait dispos et même, cette petite aventure d'Ambrose m'avait réveillé un peu plus. Je laissai entrebâillée la porte qui séparait la chambre d'Ambrose de la mienne au cas où mon cousin se promènerait de nouveau. Il n'en fut pas ainsi cependant ; au lieu de cela, il commença à grommeler et à marmonner dans un sommeil agité et tout de suite je me mis à l'écouter. Une fois de plus ses paroles n'avaient aucun sens pour moi. Je me sentis poussé à les noter et je me déplaçai vers la lumière de la lune pour éviter d'allumer la lampe. La plus grande partie de ce qu'il disait était incohérente ; je ne pouvais distinguer aucun mot mais, de temps en temps, il y avait une phrase claire – je veux dire claire dans ce sens qu'elle ressemblait à une phrase, quelque ampoulée et anormale que sonnât la voix de mon cousin endormi. Bref, il y en eu sept, et chacune se produisait après un laps d'environ cinq minutes de grognements et d'agitation, de mouvements et de grommellements. Je les notai aussi bien que je le pouvais, les corrigeant plus tard pour que l'énoncé en fût clair. En série donc, coupé comme je l'ai indiqué par des grognements inintelligibles, mon cousin Ambrose murmura ce qui suit pendant son sommeil.

« Attendras pour faire venir Yogge-Sothothe que le soleil entre en la cinquième maison avec Saturne en trine ; alors dessineras le pentagramme de feu et diras trois

fois le neuvième verset et répéteras que chaque Veille de Pâques et de Toussaint renvoie la Chose se reproduire dans les Espaces du Dehors au-delà de la Porte dont Yogge-Sothothe est le Gardien. »

« Il possède tout savoir ; il sait par où les Anciens ont pénétré dans les éternités passées et il sait où Ils forceront le passage à nouveau. »

« Passé, présent, futur – tous sont en un. »

« Accusé, Billington affirma qu'il n'était la cause d'aucun bruit, sur quoi il s'ensuivit immédiatement un grand éclat de rires moqueurs que seul, heureusement pour lui, il pouvait entendre. »

« Ah ! ah ! – l'odeur ! *L'odeur ! Aï ! Aï ! Nyarlathotep*. »

« N'est pas mort ce qui à jamais dort, et au long des siècles peut mourir même la mort. »

« Dans sa demeure de R'lyeh – dans sa grande maison à R'lyeh – il gît, non qu'il EST mort : il sommeille… »

Cette extraordinaire litanie fut suivie d'un profond silence et j'entendis bientôt la respiration régulière de mon cousin qui me fit comprendre qu'il avait finit par sombrer dans un sommeil calme et naturel.

Mes quelques premières heures dans la maison de Billington furent donc remplies d'une multitude d'impressions contradictoires. Et ce n'était pas terminé. À peine avais-je rangé les notes que j'avais prises et m'étais-je couché et endormi, tout en laissant encore ma porte ouverte ainsi que celle d'Ambrose, que je fus réveillé en sursaut par le bruit d'une porte qu'on claque et la silhouette d'Ambrose surgissant près de mon lit, le bras et la main allongés comme pour me sortir de mes songes.

« Ambrose, m'écriai-je. Qu'est-ce qui se passe ? »

Il tremblait et sa voix chevrotait. « Entendez-vous ? me demanda-t-il faiblement.

— Entendre quoi ?

— Écoutez ! »

J'obtempérai.

« Qu'entendez-vous ?

— Le vent dans les arbres. »

Il eut un rire amer. « *Leurs voix font parler le vent et Leur conscience fait murmurer la terre*. Le vent, vraiment ! Rien que le vent ?

— Rien que le vent, répliquai-je fermement. Ambrose, auriez-vous eu un cauchemar ?

— Non – non ! répondit-il d'une voix cassée. Pas ce soir – c'était juste en train de commencer, et puis plus rien ; quelque chose l'a arrêté, et j'étais content. »

Je connaissais la cause de cet arrêt et j'étais enchanté ; mais je n'en soufflai mot.

Il s'assit au bord du lit et posa chaleureusement sa main sur mon épaule. « Stephen, je suis heureux que vous soyez là. Mais si je devais dire des choses qui ne vous semblent pas en harmonie avec ce plaisir que j'éprouve, je vous prie de ne pas y prêter attention. J'ai l'impression que parfois je ne suis plus moi-même.

— Vous travaillez trop.

— C'est possible. » Il releva la tête et là, sous le pâle éclat d'un rayon de lune, je vis combien ses traits étaient tirés ; il écoutait de nouveau. « Non, non, dit-il, ce n'est pas le vent dans les arbres, ce n'est même pas le vent dans les étoiles, ça vient de plus loin – de quelque part Au-Dehors, Stephen. Vous n'entendez pas ?

— Je n'entends rien, dis-je doucement, et peut-être que si vous pouviez dormir vous n'entendriez rien non plus.

— Dormir n'y fait rien, dit-il mystérieusement dans un souffle, comme s'il craignait qu'un tiers pût nous entendre. Le sommeil, c'est pire. »

Je me levai, allai à la fenêtre et l'ouvris. « Venez donc écouter », dis-je.

Il vint à côté de moi et s'appuya sur l'encadrement de la fenêtre.

« Le vent dans les arbres – rien de plus. »

Il soupira. « Je vous raconterai demain – si je peux.

— Racontez-moi quand vous le voulez. Mais pourquoi pas maintenant que vous en avez envie ?

— Maintenant ? » Il jeta par-dessus son épaule un regard chargé de sous-entendus infiniment redoutables. « Maintenant ? » répéta-t-il d'une voix altérée. Et puis : « Qu'est-ce qu'Alijah pouvait bien faire à la tour ? Comment implorait-il les pierres ? Qu'appelait-il à venir des collines ou du fond du ciel ? Je ne sais pas. Et qu'est-ce qui guettait, et sur quel seuil ? » À la fin de ce singulier raz de marée d'interrogations déconcertantes, il me fixa d'un œil pénétrant dans la pénombre et secouant la tête, il

dit : « Vous ne savez pas. Personne ne sait. Mais quelque chose est en train d'arriver ici, et par Dieu, j'ai peur d'en être la cause par quelque biais que j'ignore. »

Cela dit, il fit demi-tour brusquement et avec un bref « Bonsoir, Stephen », il se retira dans sa chambre et referma la porte derrière lui.

Je restai quelques instants à la fenêtre, glacé d'étonnement. N'était-ce vraiment que la voix du vent qui venait de la forêt ? Ou bien y avait-il quelque chose de plus ? L'exploit bizarre de mon cousin me laissait tout ému, prêt à douter de mes propres sens. Et tout d'un coup, comme je restais debout, éprouvant la fraîcheur du vent sur mon corps, je ressentis avec une angoisse rapidement croissante et une désespérance atterrante qu'une monstrueuse fétidité, sinistre, noire et maudite émanait et flottait autour de cette maison entourée par la forêt, et l'imprégnait de l'abomination repoussante et écœurante des abysses insondables de l'âme humaine.

Ce n'était pas purement imaginaire ; c'était un fait tangible, car je ressentais comme par contraste la fraîcheur de l'air qui passait par la fenêtre. La réalité du mal, de l'abominable et de l'épouvante remplissait la pièce ainsi qu'une nuée ; je la sentais suinter des murs comme un brouillard invisible. Je m'éloignai de la fenêtre et sortis dans le couloir ; c'était la même chose. Je descendis l'escalier dans l'obscurité ; cela ne changea rien – partout dans cette vieille maison planait un mal effroyable et pernicieux, et c'était cela certainement qui avait atteint mon cousin. Je dus lutter de toutes mes forces pour rejeter l'accablement et la désespérance qui m'envahissaient ! Il me fallut faire un effort de volonté pour repousser cette terreur qui s'infiltrait et jaillissait mollement de tous les murs ; j'affrontais quelque chose d'invisible qui était deux fois plus puissant qu'un adversaire de chair et d'os ; et, quand je retrouvai ma chambre, je me rendis compte que j'hésitais à me rendormir de peur que, pendant ce temps-là, je ne devienne la proie de cette insidieuse pénétration qui cherchait à infecter tout ce qu'elle pouvait atteindre comme elle l'avait déjà fait pour cette ancienne maison et son récent occupant, mon cousin Ambrose.

Je ne dormis donc que d'un œil, m'assoupissant par moments. Au bout de peut-être une heure, la sensation d'un mal qui rôdait, d'une effroyable et exécrable terreur s'apaisa et disparut aussi soudainement qu'elle était venue, mais j'avais réussi alors à réinstaller d'une manière relativement satisfaisante et je n'essayai pas de tomber dans un sommeil plus profond. Je me levai à l'aube, m'habillai et descendis. Ambrose n'était pas encore là, ce qui me donna une occasion d'examiner quelques documents dans le bureau.

Il y avait un peu de tout, bien que rien n'eût un caractère personnel comme, par exemple, des lettres adressées à Ambrose. Il y avait ce qui semblait être des copies

d'articles de journaux relatant des événements bizarres, en particulier certains concernant Alijah Billington ; il y avait un rapport couvert d'annotations à propos de quelque chose qui s'était passé peu après l'Indépendance mettant en cause un « Richard Bellingham ou Bollinham », que mon cousin avait identifié de son écriture comme étant « R. Billington » ; il y avait des coupures de journaux récents que j'avais parcourues rapidement dans le quotidien de Boston avant de venir à Arkham et qui rapportaient deux disparitions aux environs de Dunwich. Je n'eus pas le temps de me pencher plus attentivement sur cette remarquable compilation car j'entendis mon cousin bouger et cessai donc de fouiner pour l'attendre.

Ce n'était pas pour rien que je l'attendais là ; je souhaitais en effet observer comment réagirait Ambrose au vitrail. Un peu comme je le prévoyais, en entrant il lança involontairement par-dessus son épaule un regard rapide dans cette direction. Je ne pus cependant décider si l'Ambrose de ce matin était l'homme qui m'avait accueilli à Arkham ou cet autre qui ressemblait plus à mon cousin et qui était venu me parler dans ma chambre la nuit dernière.

« Déjà levé, Stephen. Je vais préparer du café et des toasts. Il y a un journal récent quelque part. Je dépends du réseau de distribution rurale d'Arkham, vous savez – je ne vais guère en ville moi-même, et cela ne vaudrait pas la peine de payer un coursier pour venir si loin – même s'il n'y avait pas… »

Il s'arrêta brutalement. « S'il n'y avait pas quoi ? demandai-je carrément.

— La réputation de la maison dans la forêt.

— Ah, oui.

— Vous êtes au courant ?

— J'en ai vaguement entendu parler. »

Il resta un moment à me regarder et je pouvais voir qu'il avait l'air pris dans un dilemme, ce qui laissait entrevoir une fois de plus qu'il y avait quelque chose dont il désirait beaucoup me faire part mais qu'il craignait d'exprimer ou, pour une raison qui ne m'était pas encore apparue, qu'il n'était absolument pas disposé à me révéler. Puis il fit demi-tour et quitta le bureau.

Je n'étais intéressé ni par le journal récent – qui datait de deux jours – ni par les autres journaux et documents pour le moment, mais me tournai sur-le-champ vers le vitrail. Pour quelque raison, mon cousin craignait cette fenêtre et y trouvait à la fois un certain plaisir – ou plutôt, comme j'avais pu le remarquer, une *partie* de lui la craignait et quelque chose d'autre en lui l'aimait. Il n'était pas absurde de supposer

que cette partie d'Ambrose qui redoutait la fenêtre appartenait à cet aspect de sa personnalité qu'il m'avait montré la nuit précédente dans ma chambre, et que l'autre tenait de cette force qui l'avait mû juste avant cet épisode. J'examinai la fenêtre sous différents angles. Le dessin était composé de cercles concentriques traversés de rayons et les verres colorés aux couleurs tendres l'occupaient entièrement excepté quelques vitres transparentes vers le centre ; il était bien sûr parfaitement original. Rien de comparable n'existait à ma connaissance dans aucun vitrail des cathédrales européennes ou des constructions gothiques américaines, ni dans le dessin, ni dans les arrangements de couleurs ; celles-ci différaient de celles des vitraux européens et américains en cela qu'elles présentaient une singulière harmonie, semblant se mélanger ou couler les unes dans les autres malgré les nuances variées de bleu, de jaune, de vert et de lavande, très claires sur le cercle extérieur et très foncées – presque noires – près de « l'œil » central de verre incolore. Tout se passait comme si, en fait, la coloration avait été soit diluée à partir du noyau noir vers le bord extérieur, soit concentrée dans un mouvement inverse, et les couleurs se fondaient si bien que toute attention prolongée provoquait invariablement l'illusion d'une sorte de mouvance des couleurs elles-mêmes, comme si elles étaient encore en train de couler et de se mélanger ensemble.

Mais ce n'était manifestement pas cela qui avait troublé mon cousin. Ambrose serait certainement parvenu tout seul aux mêmes conclusions, aussi rapidement que je l'avais fait ; pas plus, sans doute, qu'il n'aurait été troublé par l'apparition d'un mouvement dans les cercles de plomb, chose qui était tout aussi inévitable si on observait la fenêtre suffisamment longtemps car le dessin était habile et adroit et il avait demandé un niveau remarquable, tant de capacité technique pour son exécution que d'imagination pour sa conception. Je fus très vite conscient de ces phénomènes susceptibles d'une explication scientifique mais, alors que je continuais d'observer cette extraordinaire fenêtre, il me sembla, non sans ressentir un certain malaise, que quelque chose de plus se produisait qui ne se soumettait pas aussi facilement à une rationalisation. C'était une impression intermittente d'un paysage ou d'un portrait qui apparaissait inopinément, sans qu'on puisse la prévoir, sur le vitrail – pas tant comme une surimpression que *comme si elle en naissait*.

Je me rendis tout de suite compte que ce ne pouvait être le résultat d'un jeu de lumière, car la fenêtre donnant à l'ouest était complètement dans l'ombre à cette heure, la maison entière lui cachant le soleil ; et, comme je m'en assurai assez vite en escaladant la bibliothèque pour regarder dehors par le cercle de verre blanc, ce n'était pas non plus quelque chose dans le champ de la baie susceptible de réfléchir la lumière vers elle. Je la fixai attentivement pour l'étudier, mais rien ne se fit jour ;

j'étais incapable de définir aucune image complète mais on ne pouvait échapper à l'évidence qu'il y avait quelque chose suggéré par cette fenêtre et je me décidai à l'examiner soigneusement dans des conditions qui contribueraient à faire ressortir quoi que ce soit qui pourrait se trouver dissimulé dans le verre, en attendant une heure où la lumière du soleil, ou celle de la lune, serait la plus favorable.

Mon cousin cria de la cuisine que le petit déjeuner était prêt, et je laissai le vitrail sachant que j'avais tout le temps de poursuivre les investigations que je désirais effectuer car je n'avais pas l'intention de retourner à Boston avant d'avoir appris ce qui tourmentait Ambrose à un tel point que, maintenant que j'étais là, il ne voulait ou ne pouvait m'en faire part.

« Je vois que vous avez retrouvé quelques histoires à propos d'Alijah Billington », dis-je avec une franchise calculée en m'asseyant à table.

Il acquiesça. « Vous êtes au courant de mes recherches généalogiques et de mon goût pour le passé. Pouvez-vous m'apporter votre aide ?

— Pour ce qui est de vos recherches particulières ?

— Oui. »

Je secouai la tête. « Je crains que non. Il se peut que ces papiers m'éclairent un peu. Cela vous ennuie-t-il que j'y jette un œil ? »

Il hésita. Manifestement cela l'ennuyait, mais tout aussi clairement il était évident qu'il ne désirait pas m'empêcher de regarder ce que j'avais déjà vu, bien qu'il ne sût pas exactement ce que j'avais lu.

« Oh, vous pouvez les regarder, ça m'est égal, dit-il avec insouciance. Je ne peux pas en tirer grand-chose. » Il avala un peu de café en me regardant pensivement. « À vrai dire, Stephen, je me suis laissé prendre dans cette affaire et je n'y trouve ni queue ni tête – et pourtant j'ai le sentiment absolu que, sans rien en connaître, il se passe ici des choses bizarres et terribles – des choses qu'on pourrait empêcher de se produire, si seulement on savait comment.

— Quelles choses ?

— Je ne sais pas.

— Vous parlez par énigmes, Ambrose.

— Oui ! Il cria presque. Tout est une énigme. C'est un fouillis d'énigmes, et je ne peux en découvrir ni le début ni la fin. Je croyais que tout commençait avec Alijah – mais je ne le pense plus. Et comment cela va-t-il se terminer, je n'en sais rien.

— C'est pour cela que vous m'avez appelé ? » J'étais ravi d'avoir en face de moi le cousin qui m'avait parlé dans ma chambre au cours de la nuit.

Il opina.

« Dans ce cas, il vaudrait mieux que je sache tout ce que vous avez fait. »

Il oublia son petit déjeuner et commença à parler. Tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était là, tout cela jaillit d'un coup ; il ne me fit part d'aucun de ses soupçons, et me le dit ; ils n'avaient pas leur place dans un récit objectif. Il résuma ou exposa l'essentiel des documents qu'il avait trouvés – le journal de Laban, les articles des journaux sur les démêlés d'Alijah avec les gens d'Arkham un siècle et plus auparavant, les écrits du révérend Ward Phillips, etc. ; mais, dit-il, il fallait absolument que je lise tout cela avant de parvenir à tout ce à quoi il était arrivé. C'était vraiment ainsi qu'il l'avait défini, une énigme, mais, comme lui, je pensais qu'il avait débouché sur les morceaux d'un gigantesque puzzle et que chaque pièce y avait sa place, même si elles avaient actuellement une apparente indépendance. Et à chaque fait supplémentaire dont il me faisait part, je me rendais compte de l'odieux caractère suggestif du piège auquel il s'avérait que mon cousin Ambrose était pris. J'essayai de le calmer et le persuadai de terminer son petit déjeuner et de cesser d'occuper ses heures de veille et de sommeil avec cela de peur que ce ne devienne une obsession irrésistible.

Tout de suite après, je me mis au travail et commençai à lire attentivement tout ce qu'Ambrose avait trouvé et noté, dans le même ordre que celui qu'il avait suivi. Il me fallut largement plus d'une heure pour lire les différents papiers et documents qu'Ambrose m'avait préparés et quelque temps encore pour assimiler tout cela. C'était vraiment un « fouillis d'énigmes », comme avait dit Ambrose, mais on pouvait tirer quelques conclusions générales des faits bizarres, apparemment dispersés, exposés dans les écrits et les notes.

Le premier fait important qu'on ne pouvait manquer était qu'Alijah Billington (et avant lui, Richard Billington ? – ou bien devait-on dire, Richard Billington et après lui, Alijah Billington ?) avait été impliqué dans quelque affaire secrète dont on ne pouvait préciser la nature au vu des preuves disponibles. Il était possible qu'il se fût agi de quelque malignité, mais en l'admettant, il devenait nécessaire de prendre en compte la superstition des témoins provinciaux, les calomnies des racontars et les répétitions dues au ouï-dire et à légende qui exagéraient les événements ordinaires sans aucun respect de la vérité. Les rumeurs et la légende indiquaient qu'Alijah Billington était détesté et craint, en grande partie parce que les conjectures au sujet des « bruits » qu'on entendait la nuit dans sa forêt, n'étaient pas prouvées. D'un autre

côté, le révérend Ward Phillips, le critique John Druven et probablement aussi le troisième larron du trio qui avait été voir Alijah Billington : Deliverance Westripp, n'étaient pas des provinciaux. Au moins deux de ces messieurs croyaient certainement que les affaires dans lesquelles Alijah Billington était impliqué étaient foncièrement malignes.

Mais, où étaient les preuves contre Alijah pour soutenir pareille affirmation ? Il n'y avait que des présomptions à l'actif de la partie adverse. On pouvait les résumer très brièvement. Il y avait des « bruits » inexplicables qui ressemblaient à des « cris » ou des « hurlements » d'« un animal » dans la forêt entourant la maison de Billington. John Druven, principal censeur d'Alijah, disparaissait dans des circonstances analogues à celles d'autres disparitions ayant eu lieu à proximité et son corps réapparaissait également de façon semblable. C'est-à-dire qu'il y avait eu diverses disparitions et qu'on avait retrouvé les cadavres des personnes manquantes assez longtemps après, tout indiquant que la mort était survenue peu de temps avant la découverte des cadavres. Aucune explication n'était offerte de cet intervalle de plusieurs semaines, voire plusieurs mois, entre la disparition et la réapparition. Druven avait laissé un mot accablant laissant entendre qu'Alijah avait « mis quelque chose » dans la nourriture qu'il avait offerte aux trois hommes venus le voir, pas seulement pour altérer leur souvenir mais pour faire revenir Druven, ou au moins pour le rendre incapable de désobéir à cet ordre, s'il devait venir. Cela, bien entendu, laissait penser que le trio avait *vraiment* vu quelque chose. Mais ce n'était pas une preuve – c'est-à-dire, pas une preuve légalement recevable.

Autant pour l'accusation contre Alijah Billington à son époque. Cependant si on juxtaposait les faits, les sous-entendus et les allusions indirectes, passés et présents, on obtenait un tableau tout à fait en contradiction avec le portrait d'Alijah Billington légèrement provocant et insolent, protestant ardemment de son innocence quant aux imputations faites par Druven et les autres. Même sans qu'on fût en mesure de fournir le moindre indice sérieux sur les occupations d'Alijah, les implications des faits dans leur ensemble étaient saisissantes, pour ne pas dire effrayantes. Ces faits, rassemblés sans égard à la période de temps qui séparait le plus ancien du plus récent, tendaient à maintenir une certaine inquiétude, difficile à ébranler, ainsi qu'un malaise grandissant nourri de doute et d'incertitudes, car les suggestions sous-jacentes étaient affreuses.

Le premier de ces faits était les propres mots d'Alijah Billington dans la lettre où il s'attaquait à la critique de John Druven du livre du révérend Ward Phillips, *Thaumaturgical Prodigies in the New-English Canaan* : « … il y a des choses, dans l'existence qu'il vaut mieux laisser de côté et écarter du langage ordinaire. » Alijah Billington savait probablement de quoi il parlait, comme le révérend Ward Phillips le

souligna dans sa réponse. Si tel était le cas, alors les notes occasionnelles du garçon Laban dans son journal prenaient un sens plus fort. À partir de cette chronique on pouvait accepter le fait que quelque chose s'était réellement passé dans la forêt, avec l'aide d'Alijah Billington. Il était inconcevable qu'on puisse penser, ainsi que l'avait fait mon cousin Ambrose, qu'il s'agissait de contrebande ; car c'eût été pure folie que d'accompagner cette activité de « bruits » comme ceux décrits à la fois dans les hebdomadaires d'Arkham et dans le journal du gamin. Non, il se passait quelque chose de bien plus incroyable et il y avait un parallèle suggestif et épouvantable entre l'un des récits du garçon et l'une de mes propres expériences au cours des dernières vingt-quatre heures. Laban avait écrit qu'il avait trouvé son compagnon l'Indien Quamis, agenouillé, qui « disait d'un voix forte des mots dans sa langue que je ne comprenais pas… mais qui sonnaient a peu près comme *Narlatto* ou *Narlotep* ». Au cours de la nuit dernière j'avais été sorti du lit par la voix somnambulique de mon cousin qui criait : « *Iä ! Nyarlathotep*. » Je ne pouvais douter que ces mots ne fussent les mêmes.

Cela suggérait par conséquent un comportement d'adoration chez l'Indien ; mais il restait que les aborigènes avaient tendance à adorer n'importe quoi qui n'était pas immédiatement accessible à leur entendement ; ce fait avait également été vérifié chez l'Indien d'Amérique aussi bien que chez le Noir d'Afrique qui en de nombreux endroits, avait érigé le phonographe en objet sacré parce qu'il sortait complètement du domaine de sa compréhension.

Une autre question se présenta à la lecture des notes de Laban. Il me semblait que les pages manquantes correspondaient à peu près à la période pendant laquelle le trio des enquêteurs avait rendu visite à Alijah Billington. Si c'était le cas, le garçon avait-il vu et relaté quelque chose qui aurait pu aider à découvrir ce qui s'était réellement passé ? Et son père avait-il trouvé par la suite ce qu'il avait écrit et l'avait-il sommairement détruit ? Cependant, Alijah aurait probablement détruit le journal entier. Si vraiment il était impliqué dans des pratiques infâmes dans la forêt, ce que son fils racontait était accablant. Pourtant, les passages qui faisaient le plus d'effet prenaient place après les pages manquantes. Peut-être qu'Alijah avait arraché les pages cruciales estimant que ce qui précédait ne pouvait en aucun cas être accepté comme preuve et qu'il le lui avait rendu en lui ordonnant simplement de ne rien écrire d'autre sur des sujets de la sorte. Cela me paraissait l'explication la plus plausible et rendait parfaitement compte du fait que le journal était resté et avait été retrouvé par mon cousin Ambrose parce que les parties les plus significatives n'y figuraient donc plus dès lors qu'Alijah avait arraché les pages qui lui déplaisaient.

Cependant, le plus troublant de ces rapprochements se trouvait dans la citation

extraite de ce livre curieux intitulé : *Des sortilèges diaboliques de démons aux formes inhumaines faits en Nouvelle-Angleterre* : « On raconte qu'un certain Richard *Billington*, instruit d'une part par les Livres Maudits et, d'autre part par un ancien Sorcier des Sauvages *Indiens*… érigea dans la forêt un grand Cercle de Pierres à l'intérieur duquel il adressait des Prières au Diable, Demeure de Dagon, En Son Nom et chantait certains Rites Magiques impurs de par les Saintes Écritures… Il montrait en privé une grande Terreur à propos de Quelque Chose qu'il avait appelé à venir du Ciel dans la Nuit. Il y eut cette année-là sept massacres dans les bois proches des Pierres de *Richard Billington*… » Ce passage était effroyable par ce qu'il impliquait, pour deux raisons inéluctables. Richard Billington vivait au moins deux cents ans auparavant. Mais, nonobstant le problème du temps, il existait des analogies entre les événements de cette époque et ceux du temps d'Alijah Billington et à nouveau entre ceux-ci et ce qui se passait aujourd'hui. Il y avait eu un « Cercle de Pierres » à l'époque d'Alijah ; et il y avait eu également des meurtres mystérieux. Les ruines d'un cercle de pierres subsistaient encore maintenant et il semblait bien qu'une série de crimes commençait. Je ne croyais pas que, même en accordant le plus grand rôle possible au hasard et aux aléas, ces analogies puissent n'être que de simples coïncidences.

Mais, si on refusait les coïncidences, quoi d'autre ?

Il y avait les instructions d'Alijah Billington qui conjurait Ambrose et tout autre héritier de « ne pas appeler vers les collines ». À mettre en parallèle il y avait ce « Quelque Chose qu'il avait appelé à venir du Ciel dans la Nuit » qui effrayait tant Richard Billington. Si on devait écarter la coïncidence, il restait cela. Et c'était encore bien plus improbable que cette coïncidence. Mais il existait une clef ; aussi absconses que fussent les recommandations qu'Alijah avait laissées, il avait cependant souligné que « la signification » de ces règles « sera trouvée dans les livres laissés dans la maison connue sous le nom de Maison de Billington au cœur de la Forêt de Billington » – bref, ici, entre ces murs, probablement dans ce bureau.

Le problème imposait des efforts violents à ma crédulité. En acceptant le fait qu'Alijah Billington était impliqué dans quelque chose dont il voulait que personne hormis l'Indien Quamis ne fût au courant, l'éventualité qu'il se fût débarrassé de John Druven d'une façon quelconque devenait recevable. Donc, ses pratiques avaient dû être illégales ; en outre, les circonstances exactes de la mort de Druven étaient la source de bien des conjectures, non seulement au sujet d'Alijah lui-même mais encore quant aux méthodes qu'il avait employées pour consommer la fin de Druven d'une manière identique à celle des victimes du pays de Dunwich. Le cheminement était logique de l'acceptation de l'hypothèse fondamentale qu'Alijah avait réussi à

supprimer le critique jusqu'à l'hypothèse induite qu'il avait également trempé dans les autres meurtres. Le schéma était le même.

Mais, tout au long de cette démarche, on trouvait une série de conjectures et de postulats qui exigeaient de telles concessions pour qu'on les acceptât que quiconque espérant en venir à bout finirait par perdre complètement le nord à moins de renier tout ce qu'il avait cru précédemment et de repartir sur des bases entièrement nouvelles. Si Richard Billington avait vraiment appelé quelque « Chose » à venir du ciel la nuit, qu'était-ce ? La science ne connaissait pas de « Chose » pareille à moins qu'on ne veuille bien admettre, à titre expérimental, que quelque créature issue des ptérodactyles, aujourd'hui disparus, existait encore deux siècles auparavant. Mais c'était plus improbable que l'autre explication ; la question du ptérodactyle avait été définitivement tranchée par la science qui n'avait d'ailleurs enregistré l'existence d'aucune autre « Chose » volante. De plus, personne n'avait jamais écrit que la « Chose » volait. Comment était-elle sortie du ciel ?

Je hochai la tête, de plus en plus désorienté, et mon cousin en entrant me sourit un peu nerveusement.

« Est-ce trop pour vous aussi, Stephen ?

— Si j'y réfléchis, oui ! Mais les instructions laissées par Alijah indiquent que la clef se trouve dans les livres de cette bibliothèque. Les avez-vous examinés ?

— Mais lesquels, Stephen ? Il n'y a pas la moindre indication.

— Pas du tout, je ne suis pas d'accord avec vous. Il y en a plusieurs. Nyarlathotep ou Narlatop ou comme vous voudrez l'épeler. Yog-Sothot ou Yogge-Sothothe, encore comme vous préférez. Ils apparaissent dans le journal de Laban, dans le rapport de Mrs. Bishop, dans les lettres de Jonathan Bishop – et il y a certaines autres allusions dans les lettres de Bishop que nous pourrions essayer de retrouver dans ces vieux livres. »

Je me tournai une fois de plus vers les lettres de Bishop auxquelles Ambrose avait joint ce qu'il avait découvert dans les archives des journaux d'Arkham au sujet de la mort des personnes que Jonathan Bishop avait mentionnées. Il existait un parallèle troublant ici aussi dont je n'eus pas le cœur de faire part à Ambrose, tellement il avait l'air souffrant et ravagé comme s'il n'avait pas dormi ; mais on ne pouvait oublier que, ainsi que les curieux qui avaient espionné Johathan Bishop avaient disparu pour être retrouvés morts bien plus tard, de même en était-il allé pour John Druven qui s'était mêlé continuellement des affaires d'Alijah Billington. En outre, quoi qu'on pût penser de l'improbabilité des événements, il était indéniable que ceux que Jonathan

Bishop avait mentionnés avaient vraiment disparu, c'était dans les journaux au vu de tous ceux qui désiraient le lire.

« Et même, fit mon cousin Ambrose quand je relevai les yeux, je ne saurais pas par où commencer. Tous ces livres sont anciens, et nombre d'entre eux sont difficiles à déchiffrer. Je crois que certains sont des manuscrits reliés.

— Cela n'a pas d'importance. Nous avons tout le temps. Nous ne sommes pas obligés de le faire aujourd'hui. »

Il parut soulagé d'entendre cela et était sur le point de poursuivre la conversation quand un coup fut frappé à la porte principale et il se leva pour aller voir. Je tendis l'oreille et l'entendis faire entrer quelqu'un ; je dissimulai rapidement les papiers et les documents que j'avais lus. Mais il n'amena pas ses visiteurs, il y en avait deux, dans le bureau et au bout d'une demi-heure il les raccompagna et revint dans la pièce.

« C'étaient deux policiers du comté, expliqua-t-il. Ils s'occupent des meurtres – des disparitions plutôt – survenus du côté de Dunwich. C'est une chose terrible, je crois ; si on les trouve tous dans le même état que le premier, ce sera quelque chose que personne par ici ne risquera d'oublier. »

Je soulignai que Dunwich était notoirement décadent. « Mais pour quelle raison sont-ils venus vous voir, Ambrose ?

— Il semble qu'il y ait eu des rumeurs au sujet de bruits – il a parlé de cris – que des habitants auraient entendus et, comme nous ne sommes pas trop loin de l'endroit où Osborn a disparu, ils pensaient que j'aurais pu entendre quelque chose.

— Bien sûr, vous n'avez rien entendu.

— Non, certainement pas. »

Les sinistres ressemblances entre le déroulement des événements passés et actuels ne paraissaient guère lui sauter aux yeux ; ou alors, il ne le montrait pas. Je ne jugeai pas à propos d'attirer son attention là-dessus et changeai de sujet. Je lui dis que j'avais rangé les papiers et avançai l'idée d'aller nous promener avant le déjeuner, prétendant que l'air frais lui ferait du bien. Il approuva d'assez bon cœur.

Nous sortîmes donc. Un vent vif s'était levé, annonçant que l'hiver n'était pas bien loin ; les feuilles tombaient abondamment des vieux arbres que je regardais avec un sentiment de malaise en pensant à la vénération dont les arbres étaient l'objet de la part des anciens druides. Mais ce fut une impression éphémère indubitablement suscitée par les préoccupations que j'entretenais au sujet du cercle de pierres à côté de la tour cylindrique car notre « promenade » n'était plus ou moins rien d'autre qu'un

moyen détourné d'aller jusqu'à la tour en compagnie de mon cousin, de peur qu'il ne pense que je désire la voir, ce que j'aurais certainement fini par faire, seul, si je n'étais parvenu à l'y emmener.

Assez délibérément, je choisis un chemin indirect, évitant la zone marécageuse qui s'étendait entre la tour et la maison, décrivant une grande boucle pour déboucher sur la tour par le sud, le long du lit asséché de cet ancien affluent de la Miskatonic. Mon cousin faisait de temps à autre des remarques sur l'ancienneté des arbres et notait sans cesse qu'il n'y avait pas la moindre souche qui portât des traces de hache ou de scie ; je ne pouvais déterminer si sa voix avait le ton de la fierté ou du doute. J'exprimai l'avis que les vieux chênes faisaient penser aux arbres des druides ce qui me valut un regard pénétrant de sa part. Il voulut savoir ce que je connaissais des druides. Je lui répondis que je ne savais relativement pas grand-chose. Avais-je jamais pensé qu'il pût y avoir un lien fondamental entre nombre d'anciennes religions ou croyances religieuses comme le druidisme ? Cela ne m'était pas arrivé et je le lui dis. Les structures mythiques étaient bien entendu foncièrement semblables ; tout provenait de la peur ou de la curiosité envers l'inconnu, et les faiseurs de mythes étaient encore parmi nous ; mais il fallait faire une distinction entre une simple structure mythique et des croyances religieuses ainsi qu'entre les superstitions et les légendes d'une part, les credo et les principes éthiques et moraux de l'autre. Il ne répondit rien à tout cela.

Nous marchâmes quelque temps en silence, puis un incident des plus bizarres se produisit. Cela se passa au moment même où nous atteignions le lit asséché de l'affluent.

« Ah, dit-il d'une voix plutôt commune, différente de son ton habituel, nous voilà arrivés au Misquamacus.

— Le quoi ? » demandai-je, le regardant avec un air probablement ébahi.

Il me rendit mon regard, ses yeux paraissant manifestement réaccommoder. Il balbutia. « Qu-quoi ? Qu-qu-qu'est-ce que c'était, Stephen ?

— Comment avez-vous dit que ce ruisseau s'appelait ? »

Il secoua la tête. « Je n'en ai pas idée.

— Mais vous venez de le dire.

— Enfin, c'est impossible. Je ne suis pas au courant qu'il ait jamais eu un nom. »

Il semblait sincèrement surpris et un peu irrité. Voyant cela, je n'insistai point ; je me dis que peut-être j'avais mal entendu ou que peut-être même mon imagination commençait à me jouer des tours ; pourtant, il avait donné un nom au ruisseau qui

coulait là jadis. Et ce nom sonnait en tous points comme celui de cet « ancien sorcier » des Wampanaug, ce vieux « magicien » qui avait soi-disant fini par vaincre et emprisonner la « Chose » qui avait harcelé Richard Billington !

L'incident me toucha très désagréablement. J'avais déjà soupçonné que les difficultés dans lesquelles se débattait mon cousin étaient beaucoup plus sérieuses que lui-même, ou moi en l'occurrence, ne le craignait. La nature de cette révélation fortuite transformait cette appréhension en certitude. Mais j'allais bientôt être le témoin de ce qui devait apporter une confirmation saisissante à mes soupçons.

Sans échanger d'autres paroles, nous remontâmes facilement le lit asséché de l'affluent et débouchâmes tout d'un coup du sous-bois qui entourait l'endroit où s'élevait la tour : une île de sable et de gravier où des rocs saillaient près de la tour en une circonférence fruste. Mon cousin avait utilisé au sujet de ces pierres le mot « druidiques », mais, je m'en rendis compte immédiatement, cela n'y ressemblait guère, car elles ne présentaient aucune des configurations si caractéristiques des ruines de Stonehenge par exemple. Pourtant, ce cercle de pierres, aujourd'hui bien endommagé ou chargé du poids des ans par d'étranges et stériles dépôts alluviaux, portait les signes évidents qu'il était l'œuvre de l'homme ; le cercle avait l'air fonctionnel plutôt que décoratif et semblait n'avoir été fait que pour servir de cadre à la tour cylindrique, ce qui confirmait de façon très précise ce que j'avais lu dans les notes et les documents.

J'avais déjà vu et examiné cette tour assez souvent mais, à peine avais-je pénétré dans le cercle des pierres brisées que ce fut comme si c'était véritablement la première fois que je visitais ce site. J'attribuai cela en partie à cette lecture, qui avait éclairé ma lanterne, des faits qu'Ambrose avait rassemblés ; mais d'un autre côté c'était également dû à une certaine modification de l'atmosphère. Je m'en aperçus immédiatement ; tandis que jusqu'ici la tour m'avait impressionné en tant que vieille relique solitaire d'un âge perdu dans un passé obscur, j'avais maintenant la conviction absolue qu'il s'agissait de quelque chose de totalement en dehors du temps. Cela pouvait provenir de la connaissance précise de son ancienneté qui avait donné naissance à la première ambiance temporelle, mais, peut-être était-ce autre chose, car la tour de pierre qui m'avait souvent paru être un rappel ensoleillé d'âges révolus semblait à cet instant un édifice écrasé, presque redoutable, qui dégageait un effluve malin, impénétrable au temps, accompagné de la douceâtre sensation d'une troublante odeur de pourriture.

Néanmoins, je m'avançai vers elle comme si c'était la première fois et vraiment je n'avais guère besoin d'imagination pour croire que c'était une expérience nouvelle

pour moi. Je connaissais très bien l'aspect des pierres mais je désirais pénétrer à l'intérieur pour examiner les figures gravées le long des marches ainsi que ce dessin sur le grand moellon plus récent que mon cousin avait enlevé du toit. Il était évident à première vue que le motif sculpté de l'escalier était exactement le même, en réduction, que celui du vitrail qui se trouvait dans le bureau de la maison d'Ambrose. D'un autre côté le dessin de la pierre descellée était curieusement antinomique – une étoile par opposition à un cercle, un losange et une colonne de feu ou quelque chose d'approchant par opposition aux lignes radiales. J'étais sur le point d'émettre une remarque à propos des analogies du motif répétitif quand mon cousin apparut sous le porche et quelque chose dans sa voix m'avertit de me taire.

« Vous avez trouvé quelque chose ? »

Il n'y avait pas seulement de l'indifférence dans sa question, mais aussi de l'hostilité. Je devinai immédiatement que mon cousin était redevenu celui qui m'avait accueilli à la gare d'Arkham et avait si manifestement souhaité que je m'en retournasse à Boston. Je ne pouvais éluder la question qui me vint tout de suite à l'esprit – dans quelle mesure la proximité de la tour avait-elle influencé son humeur ? Mais je ne dis rien, ni de ce que je pensais, ni de ce que j'avais découvert ; je fis simplement observer que la tour devait être très ancienne et les motifs très primitifs mais sans « signification » ; et bien que son regard pesât sur moi quelques instants, sombre et morne, il parut satisfait et quitta le seuil ajoutant d'un ton bourru qu'il était temps de rentrer à la maison car il était bientôt l'heure de déjeuner et il ne voulait pas passer trop longtemps à le préparer.

J'accédai à son désir et m'empressai auprès de lui, devisant gaiement de ses talents culinaires, laissant entendre tout au long du chemin qu'il devrait s'offrir les services d'un bon cuisinier et se débarrasser d'une tâche qui, bien qu'agréable comme délassement, devait inévitablement devenir affreusement ennuyeuse ; et finalement, quand nous arrivâmes en vue de la maison, j'alléguai l'heure tardive pour suggérer que nous devrions plutôt aller jusqu'à Arkham et déjeuner là-bas dans un restaurant.

Il accepta d'assez bonne grâce, quoique je ne m'y attendisse point, et peu de temps après nous roulions sur le Chemin d'Aylesbury vers cette ancienne ville hantée où j'espérais bien avoir une occasion de quitter mon cousin suffisamment longtemps pour faire un tour à la bibliothèque de l'université de Miskatonic et découvrir moi-même, si possible, à quel degré les notes de mon cousin étaient fidèles aux articles parus dans les journaux d'Arkham sur les activités d'Alijah Billington.

Cette occasion se présenta plus vite que je ne l'attendais, car nous avions à peine terminé notre repas qu'Ambrose se rappela avoir plusieurs courses à faire. Il m'invita

à l'accompagner ce que je refusai prétendant vouloir m'arrêter à la bibliothèque pour saluer le Dr. Armitage Harper que j'avais connu l'année dernière au cours d'un colloque scientifique à Boston et, m'assurant qu'Ambrose en avait pour une heure, je décidai de le retrouver d'ici là à l'entrée du Quadrangle dans College Street.

Le Dr. Harper qui avait abandonné ses fonctions les plus prenantes disposait d'un bureau personnel au second étage du bâtiment de la bibliothèque Miskatonic et restait là à la disposition des bibliophiles et des collègues spécialisés dans l'histoire du Massachusetts sur laquelle il faisait autorité. C'était un vieux monsieur distingué qui ne paraissait absolument pas ses soixante-dix ans et quelque, avec sa moustache et sa barbe argentées soigneusement taillées et la vivacité de ses yeux foncés. Bien que nous ne nous fussions parlé qu'à deux reprises, la dernière fois remontant presque à un an, il n'hésita qu'un court instant avant de me reconnaître et sembla très content de me voir tout en m'expliquant qu'il étudiait un ouvrage d'un auteur du Middle West qu'on lui avait recommandé mais qu'il le trouvait trop prolixe quoique attachant. « Encore loin de Thoreau », fit-il avec un doux sourire en me montrant que le livre qu'il mettait de côté s'appelait *Winsburg, Ohio* de Sherwood Anderson.

« Qu'est-ce qui vous amène à Arkham, monsieur Bates ? » me demanda-t-il en se renversant dans son fauteuil.

Je répondis que j'étais venu voir mon cousin Ambrose Dewart et, comme je voyais que ce nom n'évoquait rien pour lui, j'ajoutai que mon cousin était le légataire du domaine de Billington et que c'était au sujet de mon séjour là-bas que j'avais pris la liberté de venir le consulter.

« Billington est un nom ancien dans cette partie du Massachusetts », fit le Dr. Harper sèchement.

Je répliquai que je le pensais également mais que personne ne semblait désireux de préciser quelle sorte d'ancien nom c'était, et, autant que je puisse en juger, il n'était certainement pas l'objet d'un respect tenace.

« Gentilhomme, je crois, dit-il. Je dois avoir les armoiries quelque part ici dans mes dossiers. »

Gentilhomme sans aucun doute, je le savais. Mais quels faits tangibles le Dr. Harper pouvait-il me confier au sujet de Richard Billington ou même d'Alijah Billington ?

Le vieil homme souriait, les yeux plissés. « Nous avons certains livres où il est fait mention de Richard – pas très flatteur, je le crains ; et tout ce qu'on sait d'Alijah est consigné dans les articles des hebdomadaires contemporains. »

Je n'étais guère satisfait et mon expression dut le lui montrer.

« Mais vous devez savoir tout cela », poursuivit-il.

J'acquiesçai que je connaissais ce qui avait été publié. J'ajoutai que j'avais été impressionné par les analogies entre ce qu'on rapportait de Richard Billington et l'histoire d'Alijah. Tous les deux, semblait-il, étaient impliqués dans des activités hautement suspectes, quoique leur caractère illégal n'eût pas été prouvé.

Le Dr. Harper devint sérieux. Il resta silencieux pendant quelque temps, d'un silence qui manifestait un combat intérieur : se taire ou non. Mais bientôt il commença de parler avec l'air de peser ses mots. Oui, il avait eu connaissance des légendes au sujet des Billington et de la Forêt de Billington depuis pas mal d'années ; elles constituaient en fait une partie assez essentielle de la mythologie du Massachusetts – quelque chose qui ressortissait presque d'une survivance de l'époque de la fièvre de la sorcellerie, bien que, d'un point de vue chronologique, certains récits fussent antérieurs aux procès. Il semblait exister quelques fondements à ces légendes dans les faits réels, encore qu'il fût impossible de préciser dans cette perspective la part de vérité qui avait permis de faire crédit aux histoires saugrenues colportées des années auparavant et facilement crues à cette époque, aussi oubliées qu'elles fussent aujourd'hui. Il était néanmoins exact que Richard Billington avait été considéré en ce temps-là comme un sorcier ou un magicien et qu'Alijah Billington avait attiré sur lui la réputation de procéder à de sombres opérations la nuit dans sa forêt. Il fallait s'attendre à ne pas pouvoir empêcher les histoires de s'accumuler sur des bases pareilles ; de tels récits étaient rapidement apparus et, à courir de bouche en bouche, ils avaient finalement acquis un grand nombre de variantes et de détails divers qui avaient bientôt arraché l'histoire primitive à l'empire de l'étrange et du terrible pour la conduire dans celui du grotesque et de l'incroyable. Ainsi le noyau de vérité originel avait pour ainsi dire été noyé.

Il semblait cependant à peu près certain, admit-il, que les deux Billington manigançaient « quelque chose ». Si on s'y reportait maintenant, avec un siècle et plus de recul, les pratiques des Billington auraient pu avoir des rapports avec la sorcellerie ; il se pourrait également qu'elles eussent été en relation avec certains autres rites dont lui, Harper, entendait parler de temps en temps, des cultes fréquents dans les forêts de l'intérieur, le pays de Dunwich et d'Innsmouth par exemple, et qui appartenaient bien, de par leur nature, à une ancienne race étrangère car rien en eux ne suggérait le moindre trait dont on aurait pu dire qu'il trouvait son origine en l'homme – à moins de rapprocher cela de certains rites druidiques chez lesquels l'adoration d'êtres invisibles dans les arbres et autres choses analogues étaient tout à fait banales.

Je lui demandai s'il voulait me laisser entendre que les Billington avaient adoré les dryades ou quelque autre créature mythologique.

Non, il ne pensait pas aux dryades. Il y avait certaines survivances étranges et horribles de religions ou de cultes bien plus archaïques que tout ce que l'homme connaissait. Elles étaient relativement tellement secondaires que les savants et autres chercheurs manquaient généralement de s'y attaquer, ce qui avait pour conséquence de laisser à des spécialistes mineurs le soin d'amasser le plus possible de renseignements susceptibles d'éclairer les croyances et les religions anciennes des peuples les plus primitifs de cette terre.

À son avis, donc, mes ancêtres pratiquaient une espèce de religion bizarre et primitive.

D'une certaine façon, oui. Il ajouta qu'il y avait sans doute – si j'avais lu les archives – une très forte probabilité que les pratiques religieuses auxquelles s'adonnaient Richard et Alijah Billington impliquassent des sacrifices humains, sans que c'eût jamais été prouvé. Cependant, Richard et Alijah avaient tous les deux disparu – Richard, personne ne savait où, Alijah, en Angleterre où il était mort. Il m'affirma que toutes les légendes et les ragots de bonnes femmes au sujet de la survie de Richard n'avaient aucun sens ; de pareils contes naissaient trop facilement et étaient colportés par la crédulité humaine. Richard et Alijah survivaient uniquement dans la mesure où la lignée se continuait en la personne d'Ambrose Dewart ; et la mienne en l'occurrence ; les rapports contraires étaient le fruit de gratte-papier qui cherchaient à choquer et à épouvanter leurs lecteurs par des descriptions hautes en couleur d'incidents banals qui avaient enflammé leur imagination. Il admettait cependant qu'il y avait une autre sorte de survivance – cela qu'on appelait résidu psychique, l'attardement du Mal aux lieux où Il avait jadis sévi.

« Ou du Bien ? demandai-je.

— Disons simplement *force*, rétorqua-t-il en souriant de nouveau. Il se peut très bien qu'une espèce de force ou de violence subsiste encore sur la maison de Billington. Allons, monsieur Bates, vous l'avez peut-être sentie vous-même.

— Oui. »

Il était surpris et désagréablement. Il tressaillit légèrement et tenta encore une fois un mince sourire. « Dans ce cas, je n'ai rien besoin d'ajouter.

— Mais si, je vous en prie, donnez-moi enfin votre explication là-dessus. Dans cette vieille maison, j'ai ressenti un mal qui rongeait tout, et je ne sais qu'en faire.

— Alors, cela semblerait indiquer qu'il y a été fait du mal peut-être ce même mal qui fut le fondement essentiel des histoires qu'on a racontées plus tard sur Richard et Alijah Billington. Comment était-ce, monsieur Bates ? »

Je ne pouvais l'expliquer facilement car, d'exprimer mon expérience avec des mots en ôtait la peur et la terreur – réactions que je n'avais pas éprouvées sur le moment mais qui se manifestaient rétrospectivement. Pourtant, le Dr. Harper écouta gravement sans m'interrompre et, à la fin de mon bref exposé, il resta un certain temps à ruminer ses pensées.

« Et comment se comporte Dewart devant tout cela ? finit-il par demander.

— Voilà, plus que tout le reste, ce qui m'amène ici. » Sur quoi je me lançai dans un discours circonspect sur l'apparent dédoublement de personnalité de mon cousin, omettant le plus de détails que je pouvais pour ne pas faire attendre Ambrose.

Le Dr. Harper écoutait avec une attention soutenue et quand j'eus terminé il observa encore un long silence contemplatif avant de risquer l'idée que, sans aucun doute, la maison et la forêt exerçaient une « néfaste influence » sur mon cousin et que ce serait vraiment une bonne chose si on pouvait l'écarter de la maison pour un moment, « Disons, pour l'hiver » – de façon qu'on puisse estimer l'effet produit par ce changement. « Où pourrait-il aller ? »

Je répondis rapidement qu'il pourrait venir chez moi, à Boston, mais reconnus que j'avais espéré saisir l'occasion d'étudier quelques-uns des vieux livres de la bibliothèque de mon cousin : ceux de Billington. Avec l'assentiment d'Ambrose je pourrais très bien les emporter. Mais je doutais fort qu'il fut d'accord pour passer l'hiver à Boston à moins que je ne lui parle au bon moment et j'en fis part au Dr. Harper qui exprima avec la plus grande fermeté l'avis contraire qu'Ambrose comprendrait parfaitement que c'était pour son bien qu'il devait déménager pour quelque temps, eu égard particulièrement aux événements de Dunwich qui n'annonçaient rien de bon pour les alentours et ses habitants.

Je fis mes adieux au Dr. Harper et je sortis sous les rayons du soleil d'automne attendre Ambrose qui arriva légèrement en retard. Je remarquai aisément qu'il était morose et maussade ; il ne fit aucun effort de conversation pendant un certain temps après la sortie de la ville ; il me demanda alors sèchement si j'avais vu le Dr. Harper, et ce fut tout. Il ne voulut connaître aucun détail de ma visite, et je ne lui en aurais pas donné car cela l'aurait froissé de penser que nous avions pu parler de lui peu ou prou – froissé et peut-être quelque chose de plus. Ainsi notre retour à la maison ne fut guère troublé que par le silence.

L'après-midi touchait maintenant à sa fin et mon cousin se mit en devoir de préparer le dîner tandis que je m'affairais dans la bibliothèque. Je ne savais par où commencer pour choisir les livres que j'espérais persuader Ambrose de me laisser emporter quand nous partirions ; je les examinai donc un par un à la recherche de la mention de l'un de ces mots clefs qui se trouvaient répétés dans les papiers et les documents avec une telle fréquence qu'on pouvait considérer qu'ils constituaient des pistes sérieuses vers la solution du problème auquel mon cousin était confronté. De nombreux livres sur les rayons se révélaient être des chroniques d'une certaine valeur historique et généalogique concernant la région et les grandes familles ; mais, en gros, ils avaient l'air d'ouvrages orthodoxes, certainement financés par des personnes, des groupes familiaux ou des organisations quelconques et n'offraient d'intérêt que pour les généalogistes, bourrés comme ils l'étaient de baroques illustrations d'arbres généalogiques. Cependant, au milieu de ces ouvrages il y en avait d'autres, pas du tout orthodoxes, certains très fatigués, d'autres recouverts d'un cuir patiné par un usage intensif, de nombreuses années auparavant. Parmi eux très peu étaient écrits dans une langue que j'ignorais, quelques autres en latin ou en caractères gothiques anglais, tandis que quatre étaient manuscrits – transcriptions apparemment incomplètes d'ailleurs – mais reliés. C'était dans ceux-ci que j'espérais trouver ce que je cherchais.

Je pensai d'abord que c'était soit Richard, soit Alijah Billington qui avait exécuté ces fastidieuses copies mais un bref examen suffit à me convaincre que ne n'était pas le cas, car l'orthographe en était souvent trop grossière pour qu'elles eussent été faites par des personnes cultivées comme l'étaient les deux Billington, pour autant que je le susse. En outre, il y avait des annotations d'une écriture postérieure qui était presque certainement celle d'Alijah Billington. Rien n'indiquait qu'aucun de ces recueils manuscrits eût jamais appartenu à Richard Billington, mais ils auraient pu être à lui car la plupart étaient vraiment vieux et quoique nulle date n'apparût dans le texte, il semblait très probable que la plus grande partie était antérieure à Alijah Billington.

Je choisis l'un de ces volumes manuscrits, ni bien épais ni très lourd et me renversai dans un fauteuil pour l'étudier soigneusement. La couverture ne portait pas de titre et était faite d'un cuir singulièrement fin dont le grain évoquait la peau humaine ; mais à l'intérieur, juste avant le texte, il y avait, sans préface aucune, l'inscription suivante : *Al Azif – le Livre de l'Arabe*. Je le feuilletai rapidement et estimai qu'il était composé de traductions fragmentaires d'un ou plusieurs textes dont un au moins était en latin et un autre en grec. En outre, de nombreuses feuilles présentaient des pliures apparentes ainsi que des annotations assez hermétiques – « Br. Muséum », « Bib. nationale », « Widener », « Univ. Buenos Aires », « San

Marcos » – encore qu'en y regardant de plus près je me rendis compte que ces notes indiquaient une origine et renvoyaient à un certain nombre de musées, de bibliothèques et d'universités célèbres de Londres, Paris, Cambridge, Buenos Aires et Lima ; on remarquait également des dissemblances très nettes dans l'écriture, ce qui prouvait clairement que de nombreuses mains avaient participé à ce recueil. Tout cela laissait nettement supposer que quelqu'un – peut-être Alijah lui-même – avait été très soucieux de se procurer les parties essentielles de ce livre et avait sans aucun doute payé diverses personnes pour qu'elles aillent aux endroits où l'on en trouvait des exemplaires – car ce devait être extrêmement rare –, et copient les pages qu'il pourrait ensuite composer et relier pour sa bibliothèque personnelle. Il était évident, cependant, que le livre était loin d'être complet et qu'on avait fait une légère tentative de mise en ordre ; pourtant les annotations montraient que celui, quel qu'il fut, qui l'avait préparé pour le relier avait d'abord cherché avec acharnement à trouver quelque cohérence entre des pages qu'on avait dû lui envoyer d'un peu partout dans le monde.

Comme je le feuilletais une deuxième fois, plus lentement, j'aperçus enfin l'un de ces noms associés aux histoires de la Forêt et je m'arrêtai à cette page couverte d'une écriture très fine, comme des pattes de mouche, difficile à déchiffrer mais distinguée. Je l'approchai de la lampe et commençai de lire.

Il ne faut jamais oublier que l'homme n'est ni le plus ancien ni le dernier des Maîtres de la Terre ; ou plutôt que la plus noble part de la vie et de la matière soit la seule à se déplacer. Les Anciens furent, les Anciens sont et les Anciens seront. Non dans les espaces connus de nous mais *entre eux*, Ils vont, calmes et originels, sans dimension et à nous invisibles. Yog-Sothoth connaît le portail, car Yog-Sothoth est le portail. Yog-Sothoth est la clef et le gardien du portail. Passé, présent, avenir – ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, tout est un en Yog-Sothoth. Il sait par où les Anciens arrivèrent jadis, et par où Ils resurgiront en temps venu quand le Cycle sera révolu. Il sait pourquoi aucun ne peut Les voir lorsqu'ils vont. Parfois, les hommes peuvent déceler Leur présence à Leur odeur, étrange aux narines et qui fait penser à une créature d'un trop grand âge ; mais de Leur apparence nul homme n'en peut connaître, sauf rarement sous les traits de ceux qu'ils ont engendrés chez l'humanité qui sont horribles à voir, et trois fois effroyables sont Ceux qui les ont procréés ; cependant de ces Rejetons il y a plusieurs genres, d'apparences très diverses depuis la plus pure image de l'humain jusqu'à cette forme invisible et sans substance qui n'est autre qu'Eux. Invisibles, Ils marchent, fétides, Ils marchent dans ces endroits désolés où les Paroles furent prononcées et les Rites hurlés vers Leurs Époques qui sont dans le sang et diffèrent de celles de l'homme. Leurs voix font parler le vent ; Leurs consciences font murmurer la Terre. Ils courbent la forêt, Ils meuvent les vagues, Ils broient la cité – et pourtant ni la forêt, ni l'océan, ni la ville n'aperçoivent cette main qui châtie. Kadath dans la lande froide Les connut, mais quel homme aura connu Kadath ? Le désert glacé du Sud et les Îles englouties de l'Océan retiennent les pierres où Leur signe est gravé, mais qui a vu la cité enfouie de glaces ou la tour close, depuis longtemps enguirlandée d'algues et d'anatifes ? Le Grand Cthulhu est Leur parent, encore ne peut-il qu'à peine Les distinguer. Telle l'infamie, la race de l'homme Les connaîtra. Leurs mains sont à la gorge de l'homme à jamais, du commencement des temps jusqu'à la fin des temps, pourtant nul ne Les voit ; et Leur maison ne fait qu'un avec votre seuil protégé. Yog-Sothoth est la clef du portail où les sphères se rejoignent. L'homme règne aujourd'hui où jadis Ils régnèrent ; bientôt Ils régneront de nouveau où l'homme règne aujourd'hui. Après l'été vient l'hiver et après l'hiver, l'été. Ils attendent, patients et puissants, car ici Ils seront de nouveau les Maîtres, et à Leur retour, nul ne Les

contestera et tous Leur seront soumis. Ceux qui savent à propos des portails, seront forcés d'ouvrir la voie pour qu'ils viennent et Les serviront comme Ils l'ordonneront, mais ceux qui ouvrent la voie sans le savoir l'apprendront seulement un peu plus tard.

Là venait une interruption et bientôt une autre page commençait. Mais l'écriture était différente, l'origine également ; elle était sans doute beaucoup plus ancienne que celle que je venais de lire car non seulement le papier lui-même était plus jauni, mais l'écriture en était aussi plus archaïque.

Il se passa donc comme cela avait été dit jadis ; Il fut emporté par Ceux Qu'il Avait Bravés et plongé au plus Profond des Profondeurs de la Mer, et placé à l'intérieur de la Tour aux anatifes qu'on dit s'élever parmi les grandes ruines qui sont la Cité Engloutie (R'lyeh), et enfermé dedans par le Signe des Anciens et, dans Sa Fureur contre Ceux qui L'avaient Emprisonné, Il continua de S'attirer Leur courroux, et Eux, S'abattant sur Lui pour la seconde fois, Lui imposèrent l'apparence de la Mort, mais Le laissèrent rêver à cette place sous les eaux immenses, et retournèrent dans ce lieu d'où Ils étaient venus qui a pour Nom Glyn-Vho, et se trouve parmi les étoiles ; et Ils observent la Terre du moment où les feuilles tombent à celui où le paysan retourne une fois encore à ses champs. Et c'est Là qu'il reposera, à jamais rêvant, dans sa demeure de R'lyeh vers laquelle à ce moment tous Ses favoris nagent et se démènent contre toutes sortes d'obstacles et se disposent pour attendre Son réveil, impuissants à toucher le Signe des Anciens car ils craignent Son grand pouvoir et savent que le Cycle doit revenir, et Il sera libéré pour étreindre la Terre encore et en faire Son Royaume et braver les Anciens Dieux de nouveau. Or, à Ses Frères il advint de même qu'ils furent emportés et jetés en bannissement par Ceux Qu'ils Avaient Bravés, Lui Qu'On Ne Doit Pas Nommer étant envoyé dans l'espace Extérieur, au-delà des Étoiles, et avec les autres pareillement, jusqu'à ce que la Terre fût libérée d'Eux et que Ceux Qui Étaient Venus en la forme de Tours de Feu soient retournés d'où Ils provenaient, et qu'on ne Les vît plus, et que sur toute la Terre la paix vînt alors et subsistât tandis que Leurs favoris se rassemblaient et cherchaient les voies et les manières de libérer les Anciens et attendaient alors que l'homme vînt prier en des lieux secrets et maudits pour ouvrir le Portail.

Je m'attaquai résolument à la page suivante qui était un peu plus petite, faite d'un papier pelure et qui portait tous les signes d'une rédaction subreptice, peut-être sous les yeux d'un gardien car le copiste avait utilisé toutes sortes d'abréviations, si bien qu'il était nécessaire de s'arrêter de temps en temps – sans compter les difficultés posées par l'écriture elle-même – pour supputer le sens des mots. Ce troisième fragment semblait suivre le second de plus près que ce dernier ne le faisait du premier que j'avais lu.

Il est écrit au sujet des Anciens, Ils attendent toujours au Portail et le Portail est partout de tout temps, car ils ne connaissaient pas le temps ni l'espace mais sont en tous temps et tous lieux à la fois sans paraître, et il y a ceux parmi Eux qui peuvent prendre Formes et Traits variés et n'importe quelle Forme et Visage, et les Portails sont pour moi, Savoir à Irem, la Cité des Colonnes, la ville sous le désert, mais là où des hommes érigent les Pierres et profèrent par trois fois les Paroles maudites, ils auront établi un Portail et devront servir Ceux Qui Traversent le Portail, comme les Dhols et l'Abomin. Mi-Go, et le peup. Tcho-Tcho, et les Ténébreux, et les Gugs et les Décharnés

de la Nuit et les Shoggoth, et les Voormi, et les Shantaks qui gardent Kadath dans la Lande Froide et le Plateau de Leng. Ils sont tous les Rejetons des Anciens Dieux, mais la Grand-Race de Yith et les Grands Anciens ne pouvant s'accorder ensemble et avec les Anciens Dieux, se séparèrent, laissant les G. Anciens maîtres de la Terre, tandis que la Grand-Race, revenant de Yith, élut comme Demeure Temporelle le Pays de Terre encore ignoré de ceux qui foulent aujourd'hui la Planète, et attendent ici que viennent à nouveau les vents et les Voix qui Les portaient en avant autrefois et Cela qui Marche sur les Vents par-dessus la Terre et par les Espaces qui à jamais s'étendent parmi les Astres.

Ici le texte était largement interrompu comme si on avait soigneusement effacé, mystérieusement, tout un passage car le papier ne portait aucune trace. Un bref paragraphe concluait cet extrait.

Alors Ils reviendront et à l'occas. du grand Retour le Grand Cthulhu sera libéré de R'lyeh sous la Mer et Lui Qu'On Ne Doit Pas Nommer arrivera de sa Cité qui s'appelle Carcosa près le lac d'Hali, et Shub-Niggurath S'avancera et Se multipliera dans sa Hideur, Nyarlathotep portera la parole à tous les G. Anciens et Leurs Favoris, et Cthuga étendra Sa Main sur tout ce qui Lui résistera et Détruira, et l'aveugle imbécile, Azathoth le malfaisant s'élèvera au milieu du Monde où tout est Chaos et Destruction où Il a bouillonné et blasphémé, au Centre de Toutes Choses, c.-à.-d. l'Infini, et Yog-Sothoth qui est le Tout-En-Un et l'Un-En-Tout avancera en Ses globes, et Ithaqua ira encore, et du fond des cavernes de lumière noire au-dedans de la Terre viendra Tsathogga, et ensemble prendront possession de la Terre et de tout ce qui y vit, et se prépareront à combattre les Anciens Dieux quand le Seigneur du Grand Abîme saura Leur retour et viendra avec Ses Frères chasser le Mal.

L'après-midi touchait maintenant à sa fin et, bien qu'envahi par l'étrange sentiment que la clef du mystère gisait dans ces pages anciennes, même s'il ne m'était pas donné de les comprendre correctement, la lumière faiblissante et le travail de mon cousin dans la cuisine m'obligèrent à cesser ma lecture pour l'instant. Je mis le livre de côté, terriblement perplexe devant ces sinistres et effroyables allusions à quelque chose d'apparemment essentiel et d'entièrement en dehors de mes compétences ; j'étais persuadé que cette compilation de textes avait été commencée à l'instigation de ce Richard Billington qui avait été « dévoré par la Chose qu'il avait appelée du fond du Ciel », et poursuivie sous les auspices d'Alijah, mais à quelle fin, cela n'apparaissait guère, à moins que ce ne fut pour augmenter leur savoir de quelque chose qui avait dû certainement être interdit à l'homme. Les conséquences qui se dessinaient à partir du fait que les Billington savaient comment interpréter correctement ce qu'ils lisaient et utiliser ces connaissances étaient effroyables, tout particulièrement à la lumière des événements survenus de leur vivant.

Comme je me levais pour aller dans la cuisine, mon regard chercha involontairement le vitrail et je reçus un choc violent et effrayant, car le dernier rayon du soleil rougeoyant frappait le verre plombé de telle façon qu'il dessinait à cet

endroit la caricature indiciblement hideuse d'un visage inhumain de quelque grande, grotesque créature aux traits horriblement déformés, les yeux – si c'en étaient – enfouis dans les orbites, sans rien qui ressemblât à un nez bien qu'on distinguât des sortes de narines ; la tête était chauve et luisante et toute la moitié inférieure se terminait en une masse de tentacules qui se tordaient ; et pendant que je regardais avec horreur cette apparition je ressentis une fois encore une irrésistible malignité et éprouvai une fois de plus cet effroyable sentiment du mal qui m'agressait de tous côtés, se collant à moi comme quelque chose de tangible qui se serait échappé des murs et des fenêtres dans un désir ardent de détruire toute vie à sa portée – et un court instant également, il me sembla que mes narines étaient assaillies par une puanteur malsaine, une odeur de putréfaction qui synthétisait tout ce qu'on pouvait imaginer d'écœurant et d'abominable.

Aussi secoué que je fusse, je réussis à ne pas fermer les yeux et à ne pas me détourner mais continuai à regarder le vitrail, certain que j'étais victime d'une hallucination sans aucun doute provoquée et nourrie par ce que j'avais lu ; sur quoi l'hideuse représentation s'estompa et disparut, la fenêtre retrouva son aspect habituel et les effluves horribles abandonnèrent mes narines. Mais ce qui se passa ensuite fut dans un sens encore plus terrible, et je l'avais bien cherché.

Non content de m'être prouvé à moi-même que j'avais été le jouet d'une illusion d'optique qui avait déjà effrayé mon cousin Ambrose, je grimpai à nouveau sur la bibliothèque sous la fenêtre et regardai par le panneau central de verre transparent en direction de la tour de pierre que, en toute confiance, je m'attendais à voir, comme auparavant, se profiler sur les arbres dans la douce lumière du soleil couchant. Or, à mon inexprimable horreur, je vis au lieu de cela un paysage qui m'était totalement étranger, complètement différent de tout ce que je connaissais. Je faillis tomber du meuble où j'étais agenouillé mais je me rattrapai, la tête tournée vers l'extérieur car le paysage qui s'étalait devant mes yeux était troué et déchiré et assurément non terrestre ; le ciel au-dessus était rempli de constellations étranges et mystérieuses dont je ne reconnaissais qu'une seule, très proche, qui ressemblait aux Hyades, comme si celles-ci s'étaient rapprochées de la terre de millions d'années-lumière. Et dans ce spectacle, cela bougeait – des mouvements dans ces cieux étranges, des mouvements dans ce paysage maudit comme si de grands êtres amorphes se précipitaient vers moi nourris de desseins manifestement mauvais, grotesques représentations de poulpes et terribles choses qui planaient sur de grandes ailes noires et gélatineuses et traînaient leurs pieds répulsifs, comme des griffes.

La tête me tournait ; j'abandonnai mon perchoir et redescendis ; mais aussitôt, entouré de nouveau par la banalité ordinaire du bureau, la réaction se produisit ; je

regrimpai en rassemblant mon courage, et encore une fois je collai mes yeux à ce rond de verre transparent : je vis alors ce que je m'étais attendu à voir au début : la tour, les arbres et le soleil couchant. Ce fut pourtant un homme bien déprimé qui redescendit sur le plancher du bureau. Je pouvais sans doute écrire que ma vision d'un visage hideux dans le vitrail n'était qu'une hallucination ; mais que restait-il à dire de ce que j'avais vu par cette vitre ? Je me rendis compte immédiatement que je ne pouvais raconter tout cela à Ambrose ; il pourrait me croire facilement et aggraver ainsi son propre cas. Si vraiment j'avais vu ce que j'étais certain d'avoir vu, quel paysage avais-je regardé, quel endroit, quel coin de l'univers pouvait être aussi effroyablement étranger et terrible ?

Je restai quelques instants sous la fenêtre, la regardant de temps à autre, m'attendant à moitié à revoir cette horrible métamorphose, mais rien n'apparut. Je fus finalement sorti de ma contemplation par la voix de mon cousin qui m'appelait pour le dîner et, répondant d'une voix forte, je quittai le bureau – non sans lancer un dernier coup d'œil, chargé d'appréhension, par-dessus mon épaule à la vitre qui s'assombrissait ; j'arrivai à la cuisine où Ambrose attendait devant le repas qu'il avait préparé.

« Avez-vous trouvé quelque chose dans ces livres ? » demanda Ambrose.

Un je-ne-sais-quoi dans le ton de sa voix me fit hésiter. Je le regardai rapidement et m'aperçus que son expression, quoique non hostile, n'était certainement pas amicale et je pressentis que sa question était de celles qui demandent un renseignement qu'il est prudent de ne pas donner. Pourtant je lui répondis assez franchement que j'avais lu des pages ici et là que je n'y comprenais vraiment rien.

Cela parut le satisfaire, encore qu'il fût évident que ce conflit intérieur dont il était lui-même conscient se manifestait, si tant est que la confusion momentanée entrevue sur ses traits l'indiquât. Je n'ajoutai cependant rien, et lui non plus ; le repas s'écoula donc dans le silence.

Comme nous étions tous les deux fatigués, nous rejoignîmes nos chambres tôt dans la soirée.

J'étais résolu de toucher un mot à Ambrose quant à l'éventualité de venir passer l'hiver à Boston avec moi et je me rendis compte à la neige légère qui avait commencé de tomber que je devais le faire à la toute première occasion ; pourtant, cette occasion ne se produirait pas tant que je ne serais pas sûr que mon cousin fût de nouveau sensible à une pareille suggestion et il ne le serait pas aussi longtemps qu'il montrerait envers moi une quelconque hostilité.

Les alentours étaient silencieux ; le seul bruit provenait des flocons de neige qui

criblaient les vitres et je m'assoupis bientôt. Au cours de la nuit, cependant, je fus réveillé par ce que je pris pour une porte qui claquait. Je m'assis pour écouter, mais n'entendis rien d'autre ; pensant alors que mon cousin avait encore pu sortir, je me levai sans bruit et traversai le couloir jusqu'à sa porte. Je tournai la clenche, la trouvai libre et entrai à pas feutrés ; ce n'était guère la peine car Ambrose était réellement sorti. Mon premier mouvement fut de le suivre, mais je me dis, après y avoir réfléchi, que ce n'était pas prudent ; en effet, avec cette neige, il pouvait très bien voir mes empreintes ; de plus, il me serait tout à fait possible de retrouver ses traces le lendemain matin car la neige avait cessé de tomber. Je grattai une allumette pour regarder l'heure ; il était deux heures du matin.

J'allais retourner dans ma chambre quand je perçus un son étrange – de la musique ! J'écoutai et entendis un morceau bizarre ressemblant à de la flûte, presque entièrement sur le mode mineur ; il était accompagné par un ronflement ou un bourdonnement ou une psalmodie comme poussé par une voix humaine. Cela provenait, dans la mesure où je pouvais le déterminer, de quelque part à l'ouest de la maison ; j'ouvris la fenêtre de la chambre de mon cousin, un peu pour le plaisir de m'assurer que j'avais raison, et, cette satisfaction obtenue, je la refermai. Plus que jamais j'étais tenté de me lancer sur les traces d'Ambrose pour me rendre compte de ce qu'il faisait, éveillé ou endormi, mais la prudence retint mes pas – la prudence et le souvenir obsédant de ce qui était arrivé à certains autres indiscrets qui dans le passé avaient suivi quelqu'un dans la forêt.

Je retournai dans ma chambre et restai allongé sans dormir à attendre le retour d'Ambrose, tremblant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose. Mais un peu plus de deux heures après il rentra ; je l'entendis fermer la porte, moins fort cette fois, et je reconnus son pas mesuré dans l'escalier. Il pénétra dans sa chambre et referma derrière lui ; après quoi, il n'y eut plus que le silence, troublé seulement par le lointain hululement d'un hibou ; cela aussi s'interrompit soudainement en plein milieu, et à nouveau la nuit et le silence enveloppèrent la maison.

Le lendemain matin je me levai avant Ambrose. Je sortis par la porte de devant car j'avais remarqué qu'il avait emprunté celle de derrière ; je pris un chemin détourné à travers la forêt pour retrouver sa piste qui, comme je l'avais supposé, conduisait à la tour de pierre dans l'ancienne île. Je suivais les traces assez facilement. Il était tombé à peu près trois centimètres de neige et ses empreintes là-dessus étaient aussi clairement marquées que j'avais osé l'espérer. Comme je l'ai dit, elles menaient directement à la tour et y pénétraient. En outre, à cause de la neige qui y était entrée par l'ouverture qu'Ambrose avait ménagée dans le toit, on pouvait voir que les traces non seulement pénétraient à l'intérieur de la tour, mais encore qu'elles se continuaient

le long de l'escalier jusqu'à la plate-forme sous l'orifice. Sans hésiter, je suivis le même itinéraire et me trouvai bientôt debout là où Ambrose s'était tenu et regardai au-dehors en direction de la maison qu'on voyait se découper sur son petit tertre dans le soleil levant. Ayant aperçu la maison, je baissai les yeux pour chercher quelque signe de ce que mon cousin était venu faire ici ; je remarquai alors des empreintes étrangement troublantes dans la neige au-delà de la tour. Je les fixai un moment, incapable de savoir ce que c'était et puis, tout en redoutant ce que je pouvais découvrir, je dévalai les marches, quittait la tour et me dirigeai de leur côté.

J'en trouvai trois sortes différentes et chacune était chargée de suggestions horribles. La première faisait à peu près quatre mètres de long sur huit de large et évoquait quelque créature éléphantesque qui se serait reposée à cet endroit ; l'air était relativement frais et le dégel n'ayant pas commencé j'examinai les bords extérieurs de cette dépression ; je fus alors en mesure d'affirmer que la créature, quelle qu'elle fût, qui s'était assise là avait une peau fine. La seconde sorte d'empreinte ressemblait à une griffe d'à peu près un mètre de large et probablement palmée ; la troisième était une espèce d'éraflure sinistre sur la neige, entourant les traces de griffe comme si de grandes ailes avaient battu ici – mais quelles sortes d'ailes, c'était impossible à dire. Je restai à regarder ces empreintes avec une stupéfaction grandissante car je ne pouvais douter qu'elles ne fussent de bien mauvais augure, quoique contre toute raison ; ayant eu ma part d'émotions je fis demi-tour et rentrai par où j'étais venu, quittant les traces de mon cousin dès que je pus pour prendre un chemin vraiment très détourné de peur que mon absence ne lui eût mis la puce à l'oreille.

Ambrose était levé, comme je le pensais, et je fus soulagé de voir qu'il était encore redevenu lui-même. Il était très las et quelque peu grognon ; il avait remarqué que je n'étais pas là ; il se sentait fatigué, ce qu'il ne comprenait pas car il pensait avoir dormi profondément toute la nuit ; il éprouvait un sentiment d'accablement. En outre, me dit-il, quand il avait remarqué mon absence il m'avait cherché un peu partout et avait découvert que nous avions eu de la visite au cours de la nuit et que le visiteur était arrivé par derrière et reparti, apparemment sans avoir pu nous réveiller. Je compris immédiatement qu'il avait vu ses propres traces, sans les reconnaître toutefois et je sus ainsi qu'il n'était pas éveillé lors de son nocturne déplacement à la tour.

Je lui expliquai que j'étais sorti marcher un peu. J'en avais l'habitude à la ville et je n'aimais guère changer beaucoup cette manie.

« Je ne sais pas ce qui se passe en moi, se plaignait-il. Je ne me sens pas du tout d'humeur à préparer le petit déjeuner.

— Laissez-moi m'en occuper », suggérai-je, et je me mis à l'œuvre sur-le-champ.

Il acquiesça assez volontiers et s'assit en se frottant le front avec la paume de sa main. « J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose. Qu'avions-nous prévu pour aujourd'hui ?

— Rien. Vous êtes simplement fatigué, c'est tout. » Je pensai que le moment était aussi bien choisi qu'un autre pour lui proposer de passer l'hiver chez moi à Boston ; en outre, je souhaitais moi-même vivement quitter cette maison, ressentant horriblement ce mal et ce péril actif. « Ambrose, n'avez-vous jamais pensé que vous aviez besoin de changer d'air ?

— Je viens à peine de m'installer ici, répliqua-t-il.

— Non, je veux dire changer provisoirement. Pourquoi ne pas venir passer l'hiver avec moi à Boston ? Ensuite, si vous voulez, je reviendrai ici avec vous au printemps. Si vous le désirez, vous pourrez poursuivre vos recherches au Widener ; il y a des conférences et des concerts et, qui plus est, vous pourrez rencontrer des gens et parler avec eux, vous en avez besoin. Tout le monde en a besoin, qui qu'il soit. »

Il semblait incertain mais pas opposé à cette idée et je sus alors que ce n'était plus qu'une question de temps pour qu'il se décidât. J'étais joyeux mais prudent car je savais que je devrais pousser mon avantage avant que son humeur hostile ne réapparût et ne le dressât contre cette idée, ainsi que cela se passerait sûrement ; je le harcelai donc sans relâchement toute la matinée, sans oublier de laisser entendre que nous pourrions emporter avec nous quelques-uns des livres de Billington pour les étudier cet hiver ; et peu après le déjeuner, il finit par accepter de passer la dure saison à Boston ; après quoi, il était tellement désireux de partir, comme mû par un sentiment intime d'autoconservation – qu'à la tombée de la nuit nous étions effectivement partis.

Nous rentrâmes de Boston vers la fin mars, Ambrose avec une bizarre impatience, moi-même avec appréhension mais je reconnais que, mises à part quelques nuits agitées au début, au cours desquelles mon cousin connut des crises de somnambulisme qui le faisaient errer comme une âme en peine, Ambrose avait été tout à fait lui-même pendant les mois d'hiver ; il n'avait rien exprimé tant dans son comportement que dans ses paroles qui me donnât la moindre raison de penser qu'il ne s'était pas complètement remis de cette angoisse qui l'avait initialement conduit à faire appel à moi. En outre, Ambrose était très prisé en société et c'était moi qui, perdu dans ces singuliers vieux livres de la bibliothèque d'Alijah Billington, n'avais guère de succès. Tout au long de l'hiver, je me penchai avec application sur ces livres ; il y avait

beaucoup d'autres passages analogues à ceux que j'avais consignés ; il y avait de nombreuses allusions aux noms clefs que j'avais fini par connaître ; il y avait aussi quelques passages apparemment contradictoires – mais il n'y avait nulle part l'exposé clair et concis d'un postulat fondamental qui fut suffisamment net pour justifier une acceptation, pas plus qu'il n'existait de résumé du schéma auquel ces monstrueuses allusions et leurs sinistres conséquences appartenaient.

Cependant, comme le printemps approchait, mon cousin était devenu un peu plus nerveux et il exprima plus d'une fois le désir de retourner dans la maison de la Forêt de Billington, laquelle, ainsi qu'il le soulignait, était après tout « sa » maison, l'endroit où il avait ses racines ; il semblait en revanche indifférent à certains points des ouvrages manuscrits dont j'avais cherché à discuter de temps en temps avec lui pendant l'hiver. Deux choses seulement de quelque importance se produisirent au cours de ce séjour au sujet des événements touchant aux environs de la Forêt de Billington ; elles furent dûment rapportées par les journaux de Boston ; il s'agissait de la découverte des corps de deux victimes mystérieusement disparues dans le pays de Dunwich ; on ne les retrouva pas en même temps, l'un entre Noël et le nouvel an, l'autre peu de temps après le premier février. Comme auparavant, il fut établi que la mort des deux malheureux était très récente, les cadavres semblant avoir été jetés d'une certaine hauteur, pas la même pour chacun, tous deux très sévèrement lacérés et déchirés, identifiables cependant ; et dans chaque cas plusieurs mois s'étaient écoulés entre le moment de la disparition et celui de la découverte. Les journaux attachaient beaucoup d'importance au fait qu'on n'avait découvert aucune lettre de rançon et soulignaient le fait supplémentaire que les victimes n'avaient eu aucune raison de quitter leur domicile et que nulle trace d'elles dans l'intervalle séparant leur disparition de la réapparition de leurs cadavres – l'un sur une île au milieu de la Miskatonic, l'autre près de l'embouchure de cette dernière – n'avait été enregistrée ou retrouvée malgré la diligence des journalistes affectés à cette affaire. J'observai avec une fascination glacée que mon cousin semblait prendre un intérêt *ahuri* à ces articles ; il les lisait et les relisait intégralement avec l'air d'un homme qui sent qu'il devrait connaître le sens caché de ce qu'il lit mais ne retrouve pas le chemin correct du souvenir.

Ce spectacle me remplissait d'inquiétude car j'étais incapable d'en comprendre la signification, radicalement cachée. J'ai déjà noté que l'agitation de mon cousin, qui se muait, à l'approche du printemps, en un désir ardent de rentrer dans la maison qu'il avait quittée pour m'accompagner à Boston, me remplissait de pressentiments et d'appréhension, et il ne servirait à rien de cacher que mes craintes furent bientôt justifiées ; en effet, dès notre retour, mon cousin commença presque immédiatement à

agir d'une manière entièrement contraire à son comportement d'invité, lors de l'hiver qu'il avait passé chez moi, en ville.

Nous arrivâmes à la maison dans la Forêt de Billington juste après le coucher du soleil, un soir de la fin mars – une soirée douce, veloutée, dont l'air exhalait le parfum de la sève qui coulait, des arbres en feuilles et des plantes en fleurs et nous apportait sur un léger vent d'est des senteurs agréables de fumées. Nous avions à peine terminé de défaire nos valises que mon cousin sortait de sa chambre extrêmement excité. Il m'aurait ignoré si je ne l'avais pris par le bras.

« Qu'est-ce qu'il y a, Ambrose ? » demandai-je.

Il me lança un coup d'œil direct et hostile mais répondit assez poliment. « Les grenouilles – les entendez-vous ? Écoutez-les chanter ! » Il dégagea son bras. « Je sors les écouter. Elles me souhaitent la bienvenue à mon retour. »

Je pense que j'avais remarqué inconsciemment le chœur des grenouilles depuis que nous étions là, mais la réaction d'Ambrose était calculée de façon alarmante pour me renseigner le plus possible. Devinant que ma compagnie serait malvenue, je ne le suivis pas ; au lieu de cela je traversai le couloir pour me rendre dans sa chambre et m'assis à l'une des fenêtres qui était ouverte, évoquant rapidement que c'était là que Laban s'était assis un siècle auparavant, s'interrogeant sur son père et l'Indien Quamis. Le vacarme des grenouilles était vraiment assourdissant – il résonnait dans mes oreilles et dans la pièce ; il s'échappait en une palpitation de cette étrange prairie marécageuse au milieu des arbres entre la tour de pierre et la maison. Mais, comme je restais assis à écouter cette assourdissante clameur, je sus qu'il y avait quelque chose de plus singulier que cette clameur elle-même.

Dans la plupart des contrées de la zone tempérée, aucune grenouille, à l'exception des hylidés – en gros les grenouilles vertes, les grenouilles-grillons et les grassets – et de la grenouille des bois éventuellement, ne chante avant le mois d'avril, à moins d'un temps exceptionnellement doux, ce qui n'avait pas été le cas cette année. Après les hylidés viennent les tanidés et ensuite seulement les grenouilles taureaux. Or, dans la symphonie qui montait de ce marécage je distinguais facilement les voix des grenouilles vertes, des grenouilles-grillons, des grassets, des crapauds, des grenouilles rousses, des rainettes et des grenouilles mouchetées – et même celles des grenouilles taureaux ! Mon étonnement premier fut refroidi par la conviction immédiate que la clameur était si forte que mes sens auditifs avaient été trompés ; j'avais déjà souvent confondu les notes aiguës et flûtées des grenouilles vertes de printemps, fin avril, avec le cri lointain d'un engoulevent, et je pensai qu'il s'agissait d'une illusion du même ordre ; mais je découvris bientôt que c'était faux, car je

pouvais facilement isoler les différentes voix, les notes et les chants caractéristiques !

Il n'existait aucune possibilité d'erreur, et c'était des plus bizarrement troublant. Je n'étais pas seulement troublé parce qu'il s'agissait de quelque chose de contraire aux lois de la nature que j'avais fini par bien connaître, mais encore à cause de certaines allusions abstruses relatives au comportement de la vie amphibie en présence ou au voisinage soit des « Êtres » aux noms étranges des manuscrits que j'avais lus, soit de leur suite, c'est-à-dire leurs serviteurs ou leurs adorateurs, ce qui revenait souvent au même ; le comportement des créatures amphibies devait en effet révéler leur singulière sensibilité, alors manifeste, à ces présences, d'après ce que laissait entendre cet auteur uniquement décrit comme « l'Arabe fou », car les amphibiens avaient la même origine primitive que cette secte des Êtres marins connus sous le nom de « Ceux du Fond ». L'auteur avait suggéré, en définitive, que les amphibiens terrestres étaient à la fois anormalement actifs et bavards en présence de leurs parents primitifs « qu'ils soient visibles ou invisibles ne leur fait aucune différence car ils les sentent, et donnent de la voix ».

J'écoutai donc ce chœur épouvantable avec des sentiments diablement confus – j'avais nourri tout l'hiver une certaine confiance à l'égard de la conduite de mon cousin qui avait vraiment été un modèle de normalité sociale ; maintenant, il me semblait que son retournement avait été immédiat et beaucoup plus total qu'avant, total en ce sens qu'il s'était effectué sans combat intérieur ou autre détresse apparente ; Ambrose avait vraiment paru très satisfait d'entendre les grenouilles et cela me rappela alors la sonnerie du signal d'alarme de cette adjuration dans les bizarres « instructions » d'Alijah Billington – *Il ne dérangera pas les grenouilles, particulièrement les grenouilles taureaux du marécage qui s'étend entre la tour et la maison, ni les lucioles, ni les oiseaux qu'on appelle engoulevents de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures* . La suggestion contenue dans cette adjuration n'était guère agréable, dans quelque sens qu'on la prenne ; si les grenouilles, les lucioles et les engoulevents étaient « ses » – probablement ceux d'Ambrose – « geôliers et serrures », alors que signifiait cette clameur ? Était-elle censée avertir Ambrose que « quelque chose » d'invisible se tenait tout proche, ou bien qu'un intrus était là ? – cet intrus ne pouvait être alors que moi-même !

J'abandonnai la fenêtre et sortis résolument de la chambre, descendis l'escalier pour rejoindre mon cousin qui était debout dehors, les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement inclinée en arrière si bien que son menton pointait en avant, et une étrange lueur dans le regard. J'arrivai à lui, résolu à protester contre son plaisir ; mais en le voyant, ma détermination chancela et s'évanouit ; je restai à son côté, muet, jusqu'à ce que son silence persistant me donnât des frissons et je lui demandai s'il

aimait ce chœur dans le soir qui embaumait.

Sans se retourner il répondit de façon sibylline : « Bientôt les engoulevents chanteront aussi, et les lucioles luiront – et le moment sera venu.

— De faire quoi ? »

Il ne répondit pas et je me retirai. Ce faisant, j'aperçus quelque chose bouger dans l'obscurité grandissante de ce côté de la maison face à l'allée qui y menait, et, sans réfléchir, je courus rapidement dans cette direction – j'avais pratiqué la course à pied à l'université et j'avais peu perdu de mes capacités de sprinter – et, juste au moment où je tournai le coin de la maison je vis un individu invraisemblablement loqueteux disparaître dans les broussailles qui poussaient le long du chemin pour sortir de la forêt. Je lui donnai immédiatement la chasse, le rejoignis bientôt et l'attrapai par le bras en courant. Je me rendis compte que je tenais un jeune homme d'environ vingt ans qui essayait désespérément de se dégager.

« Laissez-moi ! fit-il à moitié sanglotant. J'ai rien fait.

— Qu'est-ce que vous fabriquiez ? demandai-je rudement.

— J'voulais just' voir s'il était rev'nu et j'L'ai vu. Y disaient qu'L'était de r'tour.

— Qui cela, ils ?

— Z'entendez pas ? Les grenouilles, pour sûr ! »

Je frémis et cette réaction involontaire me le fit serrer un peu plus fort que je ne le voulais, si bien qu'il hurla de douleur. Relâchant mon étreinte, je lui ordonnai de me dire son nom en lui promettant de le laisser aller.

« Y dites pas, implora-t-il.

— Promis.

— J'suis Lem Whately, pour sûr. »

Je le relâchai et il partit aussitôt comme une flèche, manifestement sans croire une seconde que je n'avais pas l'intention de le poursuivre. Mais, voyant que je ne le faisais pas, il hésita au bout d'une vingtaine de mètres, fit demi-tour et revint sans bruit à toute vitesse. Il saisit vivement la manche de ma veste et força mon attention de sa voix basse.

« Vous agissez point comme un d'Eux, ça non. Vaudrait ben mieux se tirer avant quéq'chose arrive. »

Puis il repartit comme un trait, mais cette fois-ci il était réellement parti,

disparaissant avec une parfaite aisance dans l'obscurité envahissante qui enveloppait maintenant la forêt. Derrière moi la clameur des grenouilles s'élevait encore dans des proportions exaspérantes et j'étais enchanté que ma chambre donnât sur la façade orientale de la maison, loin du marais ; même ainsi, le chœur serait suffisamment perceptible. Pourtant, les paroles de Lem Whately résonnaient à mes oreilles et avaient fait surgir en moi un sentiment de terreur extravagant, terreur toujours latente chez tout homme confronté à l'inconnu et qui est inextricablement liée au besoin pressant de fuir devant l'inexplicable. Au bout de quelques instants je réussis à réprimer ce sentiment ainsi que la tentation de tenir compte de l'adjuration de Lem Whately et me dirigeai vers la maison, retournant sans cesse dans ma tête le problème des gens de Dunwich – car ce nouvel événement, ajouté à tout le reste, m'avait convaincu qu'une clef supplémentaire aux choses qui se passaient ici pouvait être découverte parmi ces gens, et si je réussissais à obtenir la voiture de mon cousin, cela vaudrait la peine d'aller poursuivre mon enquête personnelle dans la région qui commençait après Dean's Corner.

Ambrose se tenait encore là où je l'avais laissé ; il ne semblait pas du tout avoir remarqué mon absence et, à cette idée, je me retins de le rejoindre et me rendis à la maison où il arriva bientôt.

« C'est tout de même vraiment inhabituel d'entendre toutes ces grenouilles crier en cette saison ? demandai-je.

— Pas ici », fit-il d'un ton péremptoire comme pour signifier que cela devait mettre un terme à la question.

Je n'avais guère envie de poursuivre car je sentais que mon cousin devenait à vue d'œil de plus en plus étranger devant moi et qu'il se braquait trop facilement ; en insistant je n'aurais rencontré qu'hostilité et il pouvait sans formalité aucune me montrer la porte, ce qui, dans une large mesure, m'aurait tout à fait convenu, mais le devoir m'obligeait à rester aussi longtemps que c'était possible à ses côtés.

Nous passâmes cette soirée dans un silence tendu et je saisis la première occasion pour me retirer dans ma chambre. Mon instinct m'avertissait que je faisais mieux de ne pas me plonger en ce moment dans les vieux livres de la bibliothèque ; je pris donc à la place le journal de la veille acheté à Arkham et m'installai dans ma chambre pour le lire. Ce n'était pas précisément un choix judicieux car il contenait un article anonyme en première page, à l'endroit réservé aux lettres des lecteurs, à propos du fait qu'une vieille femme de Dunwich avait été réveillée plusieurs fois la nuit par la voix de Jason Osborn. Or, Osborn était l'une des victimes disparues dont les corps avaient été retrouvés au cours de l'hiver ; on l'avait perdu de vue juste avant ma

première visite chez Ambrose ; l'autopsie avait révélé qu'Osborn avait été soumis à de violents changements de température, où qu'il fut allé, mais que, cela mis à part, on n'avait rien trouvé d'autre que ces bizarres lacérements et déchirements de la chair qui puisse indiquer la cause de la mort. L'auteur anonyme de cette correspondance n'écrivait pas particulièrement bien et prétendait que l'histoire de la vieille dame avait été « supprimée » parce qu'elle « semblait au-delà du vraisemblable » et poursuivait assez longuement en décrivant comment la vieille dame s'était levée, avait répondu et cherché en vain d'où provenait la voix qu'elle entendait distinctement, et avait fini par conclure qu'elle venait de quelque part « à côté d'elle ou dans l'espace ou dans le ciel là-haut ».

Cet article me fascinait pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il offrait un curieux parallèle avec cette observation souvent répétée que non seulement le corps d'Osborn, mais encore celui des autres qui l'avaient précédé, semblait « avoir été jeté d'une certaine hauteur » ; deuxièmement, il remettait Dunwich au centre du problème ; et en dernier lieu, il ajoutait une sorte de confirmation indirecte de la structure globale de l'énigme – des adjurations d'Alijah Billington et leurs sinistres allusions à appeler quelque chose « à venir du Ciel » jusqu'aux événements réels récemment survenus. Mais en même temps que je le considérais comme quelque chose d'important dans le labyrinthe où je marchais, je prenais progressivement conscience d'un sentiment croissant de malignité comme si les murs eux-mêmes m'observaient et que la maison n'attendait le moindre mouvement de ma part que comme une excuse pour bondir. En outre, je découvrais que cet article me troublait l'esprit ; je ne réussis pas à m'endormir et je restai allongé de longues heures à écouter la clameur des grenouilles, l'incessante agitation de mon cousin dans la pièce de l'autre côté du couloir, et quelque chose de plus, et j'entendis était-ce rêve ou réalité ? – des bruits pareils à de longues foulées sous la terre et dans les cieux.

Les grenouilles crièrent et chantèrent toute la nuit ; elles ne cessèrent pas avant l'aurore et même alors, quelques voix de batraciens s'élevèrent encore en des appels coassés. Quand finalement je me levai pour m'habiller, j'étais bien fatigué mais ma résolution de la nuit n'avait pas faibli du tout : aller à Dunwich si je le pouvais.

Donc, immédiatement après le petit déjeuner je demandai avec empressement à mon cousin la permission de me servir de sa voiture, invoquant le besoin que j'avais d'aller à Arkham. Il acquiesça aimablement et, pensai-je, avec un soulagement tel qu'il devint presque jovial, d'une bonne humeur qui sembla même s'accentuer quand j'ajoutai, un peu hésitant, qu'il me faudrait peut-être rester la journée entière. Il me conduisit lui-même à la voiture et m'accompagna jusqu'au bout, m'encourageant à rester en ville aussi longtemps que je le désirais et à me servir de la voiture autant que

je voudrais.

Malgré cette décision impulsive j'avais mon objectif initial bien en tête. Rencontrer cette vieille Mrs. Bishop dont la conversation tortueuse m'avait été résumée rapidement par mon cousin lors de l'un de nos premiers entretiens et qui, en grommelant avait prononcé les noms de Nyarlathotep et de Yog-Sothoth. Grâce à ce qu'Ambrose avait noté sur le dos d'une enveloppe qui se trouvait parmi les papiers qu'il m'avait montrés, je pensais pouvoir trouver sans difficulté le chemin de son logis, sans avoir à m'arrêter pour me renseigner. En outre, comme elle semblait être, d'après le rapport de mon cousin, une vieille femme superstitieuse quoique rusée, j'avais imaginé ce qui me paraissait un coup d'audace – je l'aborderais de façon aussi détournée que possible pour tenter de lui arracher quelque renseignement qu'elle n'aurait peut-être jamais donné autrement.

Je trouvai l'endroit aussi facilement que prévu. La maison basse avec une allée d'un blanc passé resurgit immédiatement du souvenir que je gardais de la description d'Ambrose ; et le montant de la barrière griffonné du nom « Bishop » ôta le dernier doute qui aurait pu me rester. Sans hésiter, je suivis l'allée, empruntai la véranda et frappai.

« Entrez », fit une voix de fausset à l'intérieur.

J'entrai dans la maison et je me retrouvai, comme mon cousin, dans une pièce très sombre. Je distinguai assez facilement la silhouette de la vieille femme et remarquai qu'elle tenait un gros chat noir sur ses genoux.

« Assoyez-vous, monsieur. »

Je fis ce qu'elle me disait et sans me présenter je demandai : « Madame Bishop, avez-vous entendu les grenouilles dans la Forêt de Billington ? »

Elle répondit sans hésiter. « Pour sûr. J'les ai entendues qu'appelaient ben régulier, et pis j'sais qu'i Les appelle à v'nir ed Dehors.

— Vous savez ce que cela veut dire, madame Bishop.

— Ça, pour sûr, et pis vous pareil à vot' voix. Ouiche – le Maître est d'retour. J'savions qui rev'nait quand qu'la maison l'a été rouverte. El'Maître attendait et l'a attendu ben longtemps. À c'jour l'est rev'nu et Ceux choses a sont d'retour itou, à éventrer pis à déchirer et Dieu sait quouais. J'suis rien qu'une vieille, monsieur, et j'ai point longtemps à vive, ben j'souhaite peu guère d'mourir d'cte façon-là. Qui qu'vous êtes à v'nir là pis à questionner comme ça, monsieur ? Z'êtes-t-y un d'Ceux-là ?

— Est-ce que j'ai le signe ? répliquai-je.

— Ça non. Mais I peuvent v'nir avec la forme qu'I veulent, vous savez ben. » Sa voix qui avait commencé de s'étrangler en un rire saccadé, faiblit soudain. « Z'avions la mêm' voiture que l'Maître quand Il est v'nu vous v'nez du Maître !

— De lui, pas pour lui », répondis-je vivement.

Elle parut hésiter. « J'ai point mal fait. J'avions point crit c'te lettre. C'étions Lem Whately qu'écoute des choses qu'a sont pas pour lui.

— Quand avez-vous entendu Jason Osborn ?

— Dix nuits après qu'il était pris, et pis douze nuits pus tard, et pis encor' pour finir quat' nuits avant qu'i l'trouvent – pareil que tous les autres dans l'temps – et pareil itou qu'Ceux qui suivront. J'l'entendions aussi clair qu'si l'avait été oùsque vous êtes assis, monsieur, je l'a point vécu tout' ma vie d'l'aut' côté d'la vallée d'Osborn pour pas r'connaître sa voix quand J'l'entends.

— Que disait-il ?

— Chantait la première fouais – des mots bizarres. La dernière fouais, ça r'semblait à d'la prière. La fouais du milieu i disait des mots ben vit' dans c'te langue à Eux – c'est point fait pour d'simp mortels.

— Et où était-il ?

— Dehors. L'était Dehors avec Eux et I' z'attendaient. Leur heure avant qu'I' soyent prêts à l'manger.

— Mais on ne l'a pas mangé, madame Bishop. On l'a retrouvé.

— Pour sûr ! fit-elle dans un petit rire. C'est point toujours la chair qu'I' veulent – mais c'est ben tout l'temps l'esprit ou c'qui fait qu'un homme i' pense et pis i comprend des choses, et qui' fait pis qu'i' dit des choses.

— La force vitale.

— App'lez ça comme i' vous plaît, monsieur. C'est ça qu'I' veulent, les démons ! Pour sûr qu'on l'a trouvé c'te Jason Osborn – tout déchiré et lacéré qu'i' z'ont dit— mais l'était mort, pas ? L'était mort et l's'étaient ben remplis d'lui, Ceux-là qui l'avaient emporté oùs qu'I' z'allaient.

— Et où allaient-ils, madame Bishop ?

— Par ici, par là, monsieur. I' sont là tout l'temps, tout à l'entour de nous, mais vous pouvions point Les vouaire, I z'écoutent qu'on parle, p'têt' ben, et I z'attendent à

la porte que l'Maître Les appelle comme I Les app'lait aut'fois. Pour sûr l'est rev'nu, l'est rev'nu par-d'là deux cents ans, pareil que mon grand-père y disait et i'Les a r'lâchés et I volent et I'rampent et I'nagent et I sont just'à côté d'nous oùsqu'on est, à attendre ed'sortir encor' et pis à tout r'commencer. I savent oùsque sont les portes et I'connaissent la voix du Maître – mais même lui l'est point à l'abri d'Eux si connaissions point tous les signes et pis les charmes et les serrures. Mais i'sait, le Maître, i'sait. I'savait Les renvoyer, d'après la Parole qu'est v'nue. »

— Alijah ?

— Alijah ? (Son rire obscène se répandit dans la pièce.) Alijah en savait pus qu'un simp'mortel ; connaissait quèq'chose personne y peut dire. I'savait L'appeler et Lui parler, et L'a jamais attrapé. Alijah, i'L'a enfermé et l'est parti. Alijah, i'L'a enfermé – et l'a aussi enfermé l'Maître avec, là-bas Dehors, quand l'Maître était prêt à rev'nir après c'te long temps. Y en a point beaucoup qui savaient ça, à part Misquamacus. Le Maître marchait sur la terre et personne i'l'connaissait car l'avait plein d'visages. Ouiche ! Il avait la tête d'un Whately, pis celle d'un Doten, pis encor' celle d'un Giles et pis aussi d'un Corey et i's'assoyait au milieu des Whately et des Doten et des Giles et des Corey et personne i'l'connaissait aut'ment qu'un Whately ou qu'un Doten ou qu'un Giles ou qu'un Corey, et pis i'mangeait avec eux et i'dormait avec eux et i'marchait et parlait avec eux mais l'était tellement Dehors qu'ceux qu'i' prenait i' faiblissaient et pis mouraient, pas capabe qu'i' z'étaient de l'contenir. Y a qu'Alijah qu'a damé son pion au Maître – pour sûr l'était pus fort, pus que cent ans après que l'Maître l'était mort. (Son rire effroyable jaillit de nouveau et s'éteignit.) Je sais, monsieur – je sais. J'ai point l'habitude d'Eux mais j'les entends causer Là-Dehors. J'entends c'qu'I' disent et même que j'peux point comprendre les mots, j'sais ben c'qu'I disent, j'suis née couaiffée et j'peux Les entendre Là-Dehors. »

À ce moment je commençai rapidement à me rendre compte de la valeur du point de vue de mon cousin. Je prenais conscience de son sens troublant d'un savoir occulte, de ce sentiment de supériorité presque méprisante qu'Ambrose avait remarqué ; j'étais persuadé qu'elle détenait une énorme somme de connaissances secrètes et maudites, même si, comme auparavant, j'éprouvais cette impression d'impuissance à ne pas disposer de la clef essentielle qui m'aurait permis de comprendre les renseignements qu'on m'offrait.

« I'z'attendent de rev'nir par tout' la terre – C'est point seul'ment ici. I'z'attendent partout dedans, sous la terre et sous la mer tout pareil que Dehors, et l'Maître i' Les aide.

— Avez-vous vu le Maître ? ne puis-je m'empêcher de demander.

— J'l'a jamais aperçu. Mais j'avions vu des formes qu'il avait pris. Y a pas un d'nous qui sait point qu'il est rev'nu. On connaît tous les signes. I'z'ont pris Jason Osborn, pas vrai ? I' sont v'nus pour emporter Lew Waterbury, pas ? I' vindront encore ! ajouta-t-elle sombrement.

— Madame Bishop, qui était Jonathan Bishop ? »

Elle ricana de nouveau, avec amertume, dans un drôle de bruit rappelant la chauve-souris. « Ça ouiche, j'peux ben vous dire. C'tait mon grand-père. Il avions découvert quèqu'z'uns des secrets et i' pensait qu'i' savait tout – i' s'y était mis assez ben et pis i' commençaient à L'appeler et pis i' L'a envoyé courir après ceusses qu'épiaient et qui zyeutaient, mais l'était point l'égal du Maître et quèqu'chose l'a eu pareil que les autres. Et l'Maître, à c'qu'on dit, l'a jamais l'vé l'petit doigt pour l'secourir, car i' disait comm'ça qu'l'était faible et qu'l'avait point l'drouait d'implorer les pierres ou d'appeler aux collines et d'faire venir ces Choses infernales sur nous et d'am'ner la haine dans not' pays d'Dunwhich c'qui fait qu'a pas un Corey et pas un Tyndal qu'a point d'haine pour les Bishop. »

Tout ce que disait la vieille femme prenait une importance horrible ; les lettres de Bishop à Alijah Billington confirmaient fidèlement ce qu'elle me disait maintenant, et une vérification supplémentaire existait, ainsi que mon cousin avait pris la peine de l'apprendre dans les archives des journaux d'Arkham. Quelles qu'en fussent les motivations, les faits objectifs de cette affaire étaient indiscutables ; les hebdomadaires relataient la disparition puis, un peu plus tard, la découverte de Wilbur Corey et celles de Jedediah Tyndal sans cependant suggérer aucun rapprochement avec Jonathan Bishop. Or, les lettres de ce dernier, que probablement personne n'avait jamais vues hormis Alijah Billington de son temps, avaient opéré cette liaison avant même que Corey n'eût disparu ; et maintenant, ici même, la vieille dame admettait tranquillement que les Corey et les Tyndal détestaient les Bishop – certainement pour nulle autre raison que parce qu'ils avaient correctement deviné le lien qui unissait Jonathan Bishop à ces deux disparitions inexpliquées ! J'étais passablement troublé par la certitude que, si j'avais disposé des connaissances adéquates, j'aurais pu obtenir beaucoup plus de renseignements de la part de la vieille femme que je n'en obtenais en fait. En outre, j'étais conscient que quelque chose d'infiniment terrible se cachait derrière ses paroles, quelque chose qui résonnait dans son rire saccadé, quelque chose qui semblait vraiment exister de façon tangible dans la pièce – un immense champ de savoir secret, fondamental, qui me paraissait s'étendre sur un passé immémorial et qui menaçait de fondre sur les siècles à venir, une sensation affreuse et maligne qui hantait à jamais les ombres, attendant son heure pour surgir et submerger toute vie.

« Vous n'avez jamais connu votre grand-père ?

— Non, jamais. Mais j'ai toujours su c'qu'on disait d'lui. L'était habile, c'est vrai, mais point assez, c'qui prouve ben, comme on dit, qu'savoir un peu c'est dangereux. L'avait fait un cerque de pierres et i' L'avait appelé et L'était v'nu et pis avec Quéqu'chose d'autre aussi, Qui l'a emporté, et pis après ça l'Maître L'a renvoyé et pis tous les Autres avec – Au-Dehors à travers le cerque. (Elle ricana de nouveau.) Savez don' point c'qui court là, d'laut' côté d'la colline, monsieur ? »

J'ouvris la bouche pour hasarder l'un des noms clefs qui apparaissaient si souvent dans les vieux livres, mais elle m'imposa silence avec une frayeur évidente qui, quoique imperceptible sur son visage, sonna dans sa voix.

« Dites point les noms, monsieur. Si l'z'écoutent, p'tête ben qu'I' s'rapprocheront et qu'I' vous suivront – sauf si v'z'avez l'Signe.

— Quel Signe ?

— El Signe de preutection. »

Je me rappelai le compte rendu de mon cousin au sujet des deux fainéants qui l'avaient abordé lors de son expédition à Dunwich en lui demandant s'il avait le « Signe ». Il devait probablement s'agir du même « Signe », encore qu'il y eût apparemment là quelque contradiction. Je lui posai la question.

« I' voulaient parler d'l'aut' Signe. C'sont des idiots ; i' savent point c'que ça veut dire ; i' s'moquent de c'qu'arrivera ; i' croyent qu'i' s'ront riches et puissants – mais l'Signe c'est pas c'qui' pensent. Ceux du Dehors l's'moquent pas mal de rende les gens riches ; tout c'qu'I' veulent c'est rev'nir – rev'nir pis nous dominer et s'mélanger à nous et pis nous tuer quand qu'I' s'ront prêts, alors-là, ça servira pus à rien d'porter Leur Signe, à part p'tête si vous êtes puissant pareil que l'Maître. Pis dans c'cas vous en êtes. Je sais. Ça sert point à grand-chose, mais j'sais. J'avions entendu Jason Osborn crier c'te nuit qu'Ça l'a attrapé, et Sally Sawyer qui tient la maison d'mon cousin Seth, è l'a entendu des bruits d'planches déchirées et déchiqu'tées quand c'te Chose l'est tombée sur l'abri où qu'était Osborn quand qu'Elle est v'nue, et c'était tout pareil avec Lew Waterbury. M'ame Frye, l'a vue les traces qu'è dit, des empreintes pus grosses qu'un éléphant il aurait fait, et pis plein partout – tout comme si qu'è z'étaient faites par quéqu'chose deux fouais, trois fouais plus grand qu'un éléphant et puis, y avait puss'que quat'pattes ; et è l'a vu des traces d'ailes itou, à différents endrouaits mais i' z'ont rien fait que d'rire d'elle et d'dire qu'elle avions rêvé, et quand è les a m'nés là-bas, pour ben leur montrer, y avait pus une trace – just' par-ci par-là quéqu'chose *drôle*, tout comme si qu'les empreintes è z'avaient été

effacées, pour qu'personne y voye. »

J'avoue avoir été envahi de sueurs froides et de picotements sur le crâne. La vieille parlait avec une telle intensité qu'elle semblait oublier ma présence ; à l'évidence, tout ce qu'elle avait entendu ajouté à ce qu'elle avait appris de son côté la faisait ressasser sans cesse les événements mystérieux et horribles du pays.

« Et l'pis de tout, c'est qu'vous pouvez point Les voir du tout – mais vous pouvez dire quand qu'I sont près, avec l'odeur, la pire odeur de jamais – pareil que quèqu'chose sorti droit d'l'Enfer ! »

Bien que j'entendisse et comprisse ses paroles, je n'écoutais pour ainsi dire plus. Quelques-unes des choses qu'elle avait dites commençaient à rentrer dans un schéma, un schéma si évocateur que je restai assis, glacé d'horreur à la simple pensée de l'examiner sérieusement. Elle paraissait révérer le « Maître » et faisait référence à un âge d'au moins deux cents ans ; donc, Alijah Billington ne pouvait en aucun cas être l'objet de cette référence. S'agissait-il alors de Richard Billington – ou plutôt de cette personne insaisissable décrite par le révérend Ward Philips comme « un Richard Bellingham ou Bollinham » ?

« Sous quel autre nom connaissez-vous le Maître ? » demandai-je.

Elle devint terriblement circonspecte et sa méfiance à mon égard fut tout de suite évidente. « Y a personne qui connaît Son nom, monsieur. App'lez-le Alijah si vous voulez, ou app'lez-le Richard ou ben quèqu'chose encor' pus vieux qu'ça. Le Maître, l'a vécu ici un p'tit moment et pis l'est parti vive Au-Dehors ! Pis I' l'est rev'nu, pis l'est r'parti Au-Dehors. Et pis maintenant l'est d'retour. J'suis ben vieille, monsieur, et toute ma vie j'avions entendu parler du Maître, et j'avions vécu tout c'temps à l'attendre, à savoir qu'i r'viendrait, comme que c'était prédit qu'i'f rait. L'a pas de nom, l'a pas d'endroit, i' vient pis i' part dans l'temps et pis hors du temps.

— Il doit être très vieux.

— Vieux ? » ricana-t-elle, et ses mains griffues produisirent un grincement sur le bras du fauteuil. « L'est pus vieux qu'moi, l'est pus vieux qu'c'te maison, l'est pus vieux qu'vous – et pus que tous les trouais ensemble. Un an c'est rien pour lui qu'un soupir, et dix ans à peine un tic-tac ed'pendule. »

Elle parlait par énigmes dont je ne pouvais pénétrer le sens. Pourtant, une chose paraissait claire – la piste d'Alijah Billington et de ses activités remontait plus avant dans le temps, peut-être même au-delà de Richard Billington. À quoi, alors, Alijah était-il occupé ? Et pourquoi avait-il brutalement quitté son pays natal et s'en était-il retourné en Angleterre, d'où ses ancêtres étaient venus bien des années auparavant ?

La supposition initiale qui m'avait paru aller tellement de soi et que j'avais immédiatement admise sans la mettre en doute – à savoir qu'Alijah s'était retiré, après avoir chassé l'Indien Quamis pour éviter toute implication ultérieure dans les mystérieux et terribles événements qui se produisaient à son voisinage – n'apparaissait plus du tout évidente. Mais alors, dans ce cas, quelles étaient les véritables raisons de cette fuite d'Alijah ? Rien n'indiquait que les autorités fussent même sur le point de découvrir qu'Alijah portait la responsabilité des événements fâcheux de cette contrée – précisément, les disparitions et les biens plus étranges réapparitions.

Maintenant, la vieille femme restait silencieuse. Quelque part dans la maison, j'entendis le tic-tac d'une pendule. Le chat sur ses genoux se leva, arrondit son dos noir et sauta par terre.

« Qui vous a envoyé, monsieur ? demanda-t-elle tout à coup.

— Personne. Je suis venu de moi-même.

— V'nu pour quèqu'chose, pour sûr. Z'êtes-t'y un homme du shérif ? »

Je lui assurai que non.

« Et vous portez point l'Signe des Anciens ? »

Je répondis encore par la négative.

« Faites ben attention oùsque vous marchez, faites 'ttention c'que vous causez, ou ben Ceux d'Dehors I' vous verront pis vous z'entendront. Ou ben l'Maître ; et l'Maître l'aime pas qu'les gens i' posent des questions ou qu'i' rôdent de trop et quand qu'le Maître il aime point quèqu'chose, ben l'Maître i L'appelle dans l'Ciel ou les collines ou ben oùsqu'I' s'trouve. »

Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir au fait que tout au long de notre conversation je n'avais pas un instant douté de la sincérité des dires de la vieille femme. Elle croyait tout simplement à ce qu'elle disait ; elle pouvait très bien ne pas comprendre toutes les implications qui naissaient de ses paroles, mais elle croyait fermement en quelque puissance étrangère qui se manifestait de différentes façons et était maligne en ce qui concernait l'humanité. Sur tout cela, je n'avais pas le moindre doute. Par moments, elle parlait presque religieusement et je fus assez surpris d'apprendre à la suite d'autres questions qu'elle était congrégationaliste, même si elle ne se rendait pas souvent à l'église, et qu'elle nourrissait une solide foi en Dieu – foi qui évidemment n'était pas du tout incompatible avec sa peur des êtres extraterrestres qui avaient une existence si vivante et si pittoresque dans son esprit.

Quand finalement je pris congé d'elle, j'étais persuadé que les flots sombres dans lesquels nous nagions, mon cousin et moi, étaient trop immenses pour chacun de nous ou pour tous les deux réunis. La légère schizophrénie que connaissait mon cousin dans sa maison et sa forêt compliquait encore la question et il était évident que je devais m'adresser ailleurs pour obtenir une aide supplémentaire ou alors échouer lamentablement dans mon enquête et faire naître Dieu sait quelles forces, car j'étais maintenant dans un tel état d'esprit que, même sans les comprendre, j'étais prêt à admettre l'existence de forces malignes qui gisaient quelque part dans les collines – quel genre de créatures, je n'en savais rien – dans l'attente de décimer les rangs de l'humanité.

Tout en conduisant je remâchai mes pensées sans relâche et ne savais quoi faire de toutes ces ouvertures qui ne donnaient sur rien et de certains passages qui ne menaient qu'à une impasse. Ce fut donc d'une humeur très sombre que j'arrivai enfin à la maison, où je trouvai mon cousin occupé dans la bibliothèque. Il n'avait manifestement pas pensé que je rentrerais si tôt car, à mon arrivée, il rangea les papiers sur lesquels il travaillait, mais pas assez vite pour que je ne pusse pas entrevoir de bizarres figures et graphiques de sa main. Son embarrassante discrétion encourageait la mienne ; je ne présentai aucune explication au sujet de l'endroit où j'avais été et je réussis à éluder ses questions, ce qui visiblement l'ennuya, bien qu'aucune parole ne me l'eût révélé. Il paraissait en fait mal à l'aise devant ma présence persistante et je ne doutais pas que je devais lui donner la même impression. Heureusement, la journée était bien avancée et se termina bientôt. Je saisis la première occasion après le dîner pour me retirer, prétextant une migraine – ce qui n'était pas loin de la vérité si on admettait que la confusion de mes pensées constituait vraiment un désordre psychique équivalent à un mal de tête physique.

En vue de ce qui se passa cette nuit-là, je désire essayer de montrer le plus possible que je n'étais pas réellement malade ou sous l'empire de quoi que ce fût d'anormal. Mes pensées étaient chaotiques, certes, mais je n'étais pas dans un état d'esprit tel que j'eusse pu accepter facilement une hallucination. À vrai dire, j'étais particulièrement vigilant, très vraisemblablement du fait d'une sorte de prémonition instinctive de quelque chose de mystérieux qui pouvait se produire à tout moment.

La soirée débuta, comme la veille, par les cris démoniaques des grenouilles s'élevant du marais en un crescendo assourdissant, au milieu de cette forêt, entre la maison et la tour ; le soleil s'était à peine couché, j'étais encore en bas, que leurs coassements commencèrent – non pas comme un naturaliste le penserait, avec quelques cris d'essai ici et là puis un concert s'enflant graduellement – mais plutôt dans un chorus général et immédiat, comme en réponse à quelque signal convenu, dans

les quelques minutes qui suivirent la disparition du soleil du fond du ciel de l'occident. Mon cousin feignait de ne pas entendre leur infernal coassement aigre ; je n'y faisais pas allusion, ne sachant pas ce qu'il irait penser si je poursuivais sur ce sujet que nous avions entamé la veille au soir. Mais, dans le sanctuaire de ma chambre, j'entendais de plus en plus ce chœur coassant, même s'il était moins rauque qu'en bas.

Néanmoins, j'étais décidé à ne permettre à mon imagination aucune liberté pour vagabonder. Je me plongeai délibérément dans un livre que j'avais toujours avec moi – *Le Vent dans les saules*, de Kenneth Grahame – et recommençai à lire les aventures de ces sympathiques personnages, Mole, Toad et Rat, prêt à les goûter comme toujours ; et au bout de relativement peu de temps, compte tenu de la situation et des incidents survenus depuis que j'étais venu la première fois en réponse à la requête affolée de mon cousin, je me perdis dans l'agréable campagne anglaise le long de ce fleuve sempiternel qui coule au travers du pays natal des personnages inoubliables de Grahame. Je lus assez longtemps et quoique je ne pusse pas un seul instant oublier les coassements des batraciens, j'étais assez concentré sur mon livre. Quand finalement je le fermai, l'heure approchait de minuit et une lune gibbeuse avait pénétré dans la moitié occidentale du ciel quittant sa position initiale à l'est du zénith. J'éteignis la lumière dans ma chambre car mes yeux étaient assez fatigués. Cependant je n'étais guère las moi-même ; j'étais détendu, un peu troublé encore dans les recoins perdus de mon esprit, d'où les événements de l'histoire qui m'était si bien connue ne s'étaient pas encore retirés ; je restai assis quelque temps dans cet état tandis que les différents morceaux du problème Billington faisaient à nouveau irruption dans mes pensées.

Alors que je m'efforçais de trouver quelque logique dans tout cela, je me rendis compte que la porte de mon cousin s'ouvrait et qu'il sortait dans le couloir. Je crois que je sus à l'instant qu'il allait à la tour de pierre ; je me souviens d'avoir eu le désir impulsif de l'arrêter, mais je n'y cédai point. Je l'entendis descendre de l'escalier et puis pendant quelque temps plus aucun bruit ; ensuite, une porte de la maison claqua. Je traversai le couloir et entrai dans sa chambre d'où je pouvais regarder en bas cette étendue de gazon qu'Ambrose devrait traverser pour atteindre la frange de terre boisée entre la maison, le marais et la tour. Je l'aperçus qui marchait là et une fois encore l'envie me prit de me lancer après lui. Mais j'en fus dissuadé par autre chose que la raison ; je ressentais quelque chose voisin de l'effroi – je n'étais pas certain que cette nuit, mon cousin marchait en dormant ainsi qu'il l'avait fait d'autres nuits ; il était tout à fait possible qu'il fût éveillé et dans ce cas il aurait certainement réagi si j'avais marché sur ses pas.

Je restai quelque temps indécis et finis par penser que je devais pouvoir m'assurer

si oui ou non Ambrose allait à la tour, simplement en descendant dans le bureau et en escaladant la bibliothèque sous le vitrail pour regarder au travers du cercle de verre blanc qui était braqué sur le haut de la tour ; je pourrais certainement l'apercevoir avec ce clair de lune et me rendre ainsi compte si oui ou non une silhouette apparaissait par l'ouverture qu'Ambrose avait ménagée dans le toit. Pendant que j'en arrivais à cette conclusion, Ambrose avait eu largement le temps d'atteindre son objectif, si c'était vraiment la tour ; sans hésiter donc, je descendis les escaliers dans le noir, ayant fini par connaître assez bien la maison au cours de mon séjour, et entrai directement dans le bureau ; alors, apercevant le vitrail pour la première fois dans l'obscurité, je restai confondu et saisi à nouveau par l'action éclatante du clair de lune sur les vitraux, qui donnait à la baie une apparence des plus vives et des plus frappantes comme si elle était animée d'un éclat qui répandait un peu de sa lueur réfléchie à l'intérieur de la pièce.

Je montai sur la bibliothèque, comme je l'avais déjà fait, bien que cette fois je dusse faire un peu plus attention, et je me retrouvai bientôt debout, fouillant le paysage des yeux au travers du cercle central de verre transparent. J'ai déjà décrit la singulière illusion dont j'avais été l'objet quand j'avais plongé mon regard au-delà de cette vitre lors d'une précédente tentative. Le résultat que j'obtins alors était analogue, mais au premier abord rien n'indiquait une quelconque illusion, simplement plutôt, une exagération abusive, car la scène que je voyais représentait vraiment ce à quoi je m'étais attendu, mais le paysage était baigné d'une lumière qui paraissait beaucoup plus forte que celle déversée par la lune quoique dans les mêmes tons – c'est-à-dire cette sensation que du vin blanc enveloppe toute chose, transformant subtilement formes, couleurs et ombres en quelque chose d'étranger et d'étrange. La tour jaillissait de ce paysage, maintenant, elle semblait seulement beaucoup plus proche qu'elle ne l'avait jamais été ; elle paraissait effectivement n'être pas plus loin que la lisière du bois ; et pourtant les proportions et la perspective restaient exactes et normales si bien que j'avais, à la fois et en même temps, l'impression de regarder une scène à travers une loupe et la certitude que tout était comme il se devait.

Mon attention, cependant, n'était pas retenue par les perspectives ou même par l'éclairage plus puissant que celui qu'on aurait pu attendre de cette lune gibbeuse, mais bien par la tour elle-même. Malgré l'heure – minuit était passé – je vis très distinctement mon cousin debout sur l'étroite plate-forme en haut de l'escalier de pierre qui s'enroulait à l'intérieur de la tour ; effectivement, la moitié de son corps apparaissait nettement dans la clarté de ce paysage illuminé et, au moment où je l'aperçus, il avait les deux bras tendus vers les cieux en direction de l'ouest où brillaient à cette heure les étoiles et les constellations des nuits d'hiver, très basses

sur l'horizon – Aldébaran dans les Hyades, un morceau d'Orion, et légèrement plus haut, Sirius, la Chèvre, Castor et Pollux ainsi que la planète Saturne – bien qu'elles fussent un peu voilées par la proximité de la lune. J'apercevais mon cousin beaucoup plus nettement, comme je m'en rendis compte, que je ne l'aurais dû en vertu de toutes les lois de la perspective et de l'optique appliquées à l'éloignement, à l'heure et aux conditions ; mais, sur le moment, cela ne me frappa pas aussi brutalement que c'eût été normal pour une raison très simple – je voyais en effet bien plus que le décor de cet endroit qui semblait, tel qu'il était, à peine plus qu'un cadre pour le spectacle absolument horrible et effroyable qui s'offrit à mon regard de la fenêtre du bureau.

Car mon cousin Ambrose n'était pas seul.

Il s'étendait hors de lui une excroissance – aucun autre mot semblait aussi adéquat – qui paraissait n'avoir ni commencement ni fin, mais se révélait animée de changements fréquents, et donnait cependant l'impression évidente d'être vivante ; une excroissance, dis-je, qui ressemblait vaguement tout à la fois à un serpent, à une chauve-souris et à l'un de ces immenses monstres amorphes de cette période de la formation du monde quand les créatures n'avaient pas encore complètement émergé du limon originel. Et on ne voyait pas que cela, car tout autour d'Ambrose sur le toit de la tour et dans l'air au-dessus il y en avait d'autres défiant toute description. Sur le toit, une de chaque côté de lui, se tenaient deux créatures aux allures de crapaud qui semblaient changer en permanence de forme et d'aspect et desquelles émanait, d'une manière que je ne pouvais percevoir, une affreuse ululation, un cri aigu avec lequel rivalisait seulement le chœur strident des grenouilles qui atteignait maintenant à une hauteur véritablement cacophonique. Et dans l'air au-dessus de lui flottaient de grandes créatures vipérines qui portaient des têtes bizarrement déformées et de grands appendices grotesquement griffus, se soutenant facilement à l'aide de noires ailes gélatineuses d'une taille singulièrement monstrueuse. Vraiment, le spectacle, qui en des circonstances ordinaires m'aurait envoyé chancelant en arrière, était si incroyable que ma réaction immédiate fut que j'avais perdu les sens, que mes préoccupations à l'égard du problème de la Forêt de Billington et des événements des années passées dans cette région m'avaient tellement touché qu'une hallucination comme celle-là était tout ce à quoi je pouvais m'attendre. Bien entendu, ainsi que je m'en aperçois maintenant, c'est une preuve de la meilleure espèce que, si j'étais capable de raisonner aussi logiquement, les choses que je voyais existaient tout à fait en dehors de mon imagination.

Et plus de cela, à l'extérieur de la tour, tout proches, il y avait un flux et un brassage continus ; les créatures aux ailes de chauves-souris étaient parfois visibles, parfois invisibles, disparaissant brutalement comme si elles glissaient d'un coup dans

une autre dimension ; les joueurs de flûte amorphes sur le toit étaient tantôt grands et monstrueux, tantôt petits aux allures de nains ; et l'extension spatiale devant mon cousin, que j'ai décrite comme une excroissance, connaissait des modifications si hideuses que je ne pouvais en détacher les yeux, persuadé qu'à tout instant cette illusion et tout le reste s'évanouiraient et qu'il ne resterait que le paysage serein sous le clair de lune que je m'étais attendu à voir ; et en la décrivant « en modifications », je sais que je tombe bien loin de la description exacte de ce qui se passait sous mon regard horrifié et incrédule, car la *chose*, qui m'était d'abord apparue sous la forme d'une extension angulaire dans l'espace ayant son foyer devant mon cousin Ambrose dans la tour, devint successivement une vaste masse amorphe de chair en devenir, squameuse telle certains serpents, lançant et retirant constamment et sans cesse d'innombrables appendices tentaculaires de toutes longueurs et de toutes formes ; une horrible chose couverte d'une fourrure noirâtre avec d'énormes yeux rouges éclos partout sur son corps ; une monstruosité infernale semblable à un octopode, alors que son torse était devenu une petite masse racornie avec des tentacules cent fois trop grands pour sa taille et son poids qui fouettaient l'air vers l'arrière avec un mouvement d'éventail et dont les extrémités se dépouillaient ou se fondaient littéralement dans le lointain, tandis que le corps empourpré ouvrait un œil immense pour regarder mon cousin et révélait, toute proche, une vaste bouche béante d'où s'échappait un cri terrible, quoique assourdi, au son duquel les joueurs de flûte sur la tour et les chanteurs stridents dans le marécage portaient leur sauvage musique à un niveau insoutenable ; mon cousin exhalait des ululements effroyables qui flottaient mollement jusqu'à mes oreilles comme un horrible simulacre de quelque chose moins qu'humain et me remplissaient d'une terreur et d'un effroi insondables tels que je n'en avais jamais connu auparavant, car, parmi les bruits qu'il produisait, il proférait l'un des noms redoutables qui avaient si souvent résonné, toujours porteur d'une abomination incroyable, dans l'histoire de cette contrée maudite – « *N'gai, n'gha'ghaa, y'hah – Yog-Sothoth !* » – Tout cela provoquant un fracas si fantastique et si bestial que je pensais que certainement le monde entier devait l'entendre, et je tombai de la fenêtre, submergé une fois encore par cette effroyable malignité fusant vers moi pas tant, cette fois-ci, des murs que de cette étrange fenêtre.

Bref, je chus sur le plancher, tombant sur un genou, et pendant un moment je restai ainsi tandis que je recouvrais mes esprits ; puis je me relevai, tremblant, et je tendis l'oreille – effrayé des sons qui pourraient y parvenir ; mais je n'entendis rien, et alors, terriblement troublé et incapable de comprendre ce qui était arrivé, je commençai de regrimper sur le dessus de la bibliothèque malgré une formidable impulsion me poussant à prendre fuite. Mes pensées étaient chaotiques ; il me semblait que j'avais été le jouet d'une hallucination incroyablement terrible ; je sentais que je devais

regarder encore une fois la tour de pierre dans la Forêt. Ainsi, poussé en avant et pourtant arraché en arrière, je réussis à retrouver ma position précédente et j'ouvris doucement les yeux sur la scène d'horreur.

Je vis la tour ; je vis la Forêt sous le clair de lune, et la lune aussi s'abaissant vers l'orient, et de l'une des étoiles s'échappa brièvement ce qui paraissait être une ligne subtile et flottante, une sorte de prolongement ectoplasmique – mais de ce qui s'était gravé de façon indélébile dans ma conscience, seulement peu de temps auparavant, je ne vis rien du tout ! La tour s'élevait, abandonnée, et quoique le chœur des grenouilles sonnât encore bien en mesure, tous les autres bruits avaient cessé ; il n'y avait rien ni sur ni autour de la tour, ni aucune trace de mon cousin Ambrose. La figure écrasée contre la vitre, je contemplai un moment le paysage sans y croire ; puis je me rendis compte que mon cousin devait être sur le chemin du retour – peut-être même s'approchait-il de la maison – car j'avais perdu toute notion du temps ; je battis en retraite rapidement, non sans un dernier coup d'œil furtif et chargé d'appréhension, au travers de la fenêtre circulaire, à la scène déserte et silencieuse.

J'atterris légèrement sur le sol, sortis du bureau et me hâtai de monter les escaliers vers ma chambre ; je l'avais à peine atteinte que j'entendis le bruit de la porte en bas et les pas de mon cousin qui approchait. Mais, en écoutant, je tressaillis. Quels pas étaient-ce ? Certainement plus que ceux d'un seul homme ! Et comme ils étaient lents et traînants ! Et quelles voix s'élevaient en chuchotements du pied de l'escalier !

« Que de temps ! » guttural, mais indubitablement la voix de mon cousin Ambrose.

« Oui, Maître.

— Me trouves-tu changé ?

— Non, sauf en ton visage et tes habits.

— Tu es allé loin ?

— À Mnar et Carcosa. Et toi Maître ?

— En de nombreux endroits, sous bien des visages. Des temps passés et à venir. Parle doucement, il y a du danger ici. Il y a un intrus de mon sang dans ces murs.

— Dormirai-je ?

— Tu en as besoin ?

— Point.

— Repose-toi, alors, et attends. Au matin ce sera comme toujours.

— Oui, Maître. Quand tu me désireras, je serai dans l'alcôve de la cuisine, comme avant.

— Attends ! Sais-tu en quelle année des hommes nous sommes ?

— Non, Maître. Suis-je resté longtemps parti ? Deux ans ? Dix ? »

J'entendis le rire étouffé d'Ambrose qui me glaça.

« Le temps d'un soupir ! Plus de vingt fois dix. De grands changements sont survenus, ainsi que les Anciens l'avaient prédit et que nous avions eu l'occasion de l'apprendre. Tu les verras.

— Bonne nuit, Maître.

— Oui, dis-le bien – il y a longtemps depuis la dernière fois que tu me le disais. Repose-toi bien, nous avons du travail afin de tout préparer pour Eux et ouvrir le chemin. »

Le silence retomba, à l'exception des pas de mon cousin qui montait lentement. Je l'entendais avancer avec un bruit banal d'autant plus terrible qu'il était ordinaire et venait après ce que j'avais vu – si vraiment j'avais vu quelque chose – par la fenêtre du bureau, après ce que j'avais entendu s'élever du pied de l'escalier – si vraiment j'avais entendu ce dialogue allusif et suggestif, car je commençais déjà à douter de la solidité de mes sens ! Mon cousin parcourut le couloir, entra dans sa chambre et ferma sa porte. Au bout d'un petit moment j'entendis le craquement de son lit, et puis tout devint silencieux.

Ma première impulsion alors fut la fuite immédiate – mais la fuite éveillerait les soupçons de mon cousin sans assouvir son hostilité et je savais que c'était hors de question. Mais, parallèlement à cette impulsion, une réaction secondaire se produisit – le sentiment que j'étais en train d'abandonner Ambrose. Quoi que ce fût qui devait se passer plus tard, je me promis cependant qu'il me fallait faire une chose : je devais revoir le Dr. Harper, je devais lui exposer dans l'ordre chronologique tout ce qui était arrivé et même reproduire ou recopier les documents nécessaires de la bibliothèque de mon cousin. À cette heure avancée de la nuit, je n'avais guère le cœur à le faire ; pourtant je savais que c'était indispensable. Avant de quitter la maison, je devais m'arranger pour préparer une note qui éclairât quiconque serait amené à devoir résoudre l'énigme de la Forêt de Billington – ainsi, bien entendu, que le mystère enveloppant les événements bizarres et horribles de Dunwich.

Cette nuit-là je ne dormis pas.

Le lendemain matin, j'attendis que mon cousin fût descendu pour quitter ma chambre, non sans quelques tremblements, craignant ce que j'allais voir. Mes craintes pourtant étaient sans fondements ; je trouvai Ambrose occupé à préparer le petit déjeuner. En vérité, il paraissait d'excellente humeur et son aspect dissipa entièrement mes appréhensions, même si cela n'eut aucun effet sur ce qui restait de mes expériences nocturnes. En plus de cela, il était particulièrement volubile. Il espérait que le chœur des cris du marécage ne m'avait pas tenu éveillé au-delà de l'heure habituelle où je m'endormais.

Je l'assurai que non.

Les grenouilles avaient été anormalement bruyantes, pensait-il, et peut-être pouvait-on trouver quelque moyen de réduire leur nombre.

Je ne sais pourquoi, cette suggestion m'alarma aussitôt. Je ne pus m'empêcher de lui rappeler les adjurations d'Alijah, ce qui le fit sourire d'une manière tout à fait sinistre, pensai-je, et quelque peu distante, comme pour me laisser entendre qu'il savait maintenant ce qu'Alijah avait voulu dire et que cela ne le dérangeait pas. Cette réaction inhabituelle me troubla profondément, bien qu'il me parût nécessaire de dissimuler mes sentiments.

Il poursuivit en disant qu'il serait occupé au-dehors la plus grande partie de la journée et qu'il espérait que je ne lui en voudrais pas de son absence. Il avait découvert des travaux qu'il fallait absolument exécuter dans la forêt.

Je cachai ma joie subite, car son absence me permettait un accès facile aux documents de la bibliothèque ; cependant, je sentis que je devais jouer le jeu sur cette question et lui demander au moins si je pouvais lui être d'une utilité quelconque.

Il sourit. « C'est très aimable à vous, Stephen. Mais à vrai dire – j'ai oublié de vous dire – j'ai de l'aide. J'ai engagé quelqu'un pendant que vous étiez parti l'autre jour, et je dois vous avertir à son sujet pour que vous ne vous inquiétiez pas. Il a une drôle de façon de parler, et vous trouverez son costume particulier. En fait, c'est un Indien. »

Je ne pus dissimuler mon étonnement.

« Vous paraissez surpris.

— Je suis sidéré, réussis-je à répondre. Où avez-vous donc déniché un Indien dans cette région ?

— Oh, il est venu, je l'ai engagé. On ne peut qu'être surpris devant tout ce qu'on peut trouver dans ces collines. » Il se leva pour desservir la table car j'avais

manifestement fini de manger quand, se tournant vers moi, il ajouta ce dernier fait accablant. « C'est une étrange coïncidence que vous devriez goûter – il s'appelle Quamis. »

III. LE RÉCIT DE WINFIELD PHILLIPS

Stephen Bates arriva au bureau du Dr. Seneca Lapham sur le campus de l'université de Miskatonic un peu avant midi, le 7 avril 1924, sur les conseils du Dr. Armitage Harper, ancien membre de la direction de la bibliothèque. C'était un homme d'environ quarante-sept ans, bien conservé, à peine grisonnant. Bien qu'il luttât manifestement pour garder le contrôle de lui-même, il paraissait profondément troublé et bouleversé et je jugeai qu'il était névrosé, hystérique en puissance. Il portait un épais manuscrit composé d'un compte rendu de sa propre main de certaines aventures qui lui étaient arrivées et d'une liasse de documents et de lettres s'y rapportant et recopiés par lui. Comme le Dr. Harper avait téléphoné pour annoncer son arrivée, on le fit entrer directement chez le Dr. Lapham qui sembla extrêmement intéressé par cet homme ; cela me fit présumer que ce manuscrit devait se rapporter à certains aspects des recherches anthropologiques si chères à mon employeur.

Il se présenta et fut invité à raconter son histoire immédiatement, sans préambule. Il commença sans autre encouragement. Son histoire était un récit assez intense et quelque peu incohérent qui, malgré les difficultés causées par son langage ampoulé, avait un rapport avec les survivances de cultes. Cependant, je me rendis très vite compte que mes réactions personnelles à l'histoire de Bates n'avaient aucune importance ; car le visage grave de mon employeur – les lèvres sévères et pincées, les yeux plissés et pensifs, et par-dessus tout, la profonde attention avec laquelle il écoutait, parfaitement oublieux de l'heure et du déjeuner – était la preuve que lui, au moins, attachait une grande importance au récit de Bates qui, maintenant qu'il avait commencé, s'échappait de lui comme un torrent et ne cessa que lorsqu'il avisa son propre manuscrit et s'arrêta alors brutalement, le tendit et pria le Dr. Lapham de le lire à l'instant.

De plus en plus étonné, je vis mon employeur s'exécuter. Il ouvrit le paquet presque avidement ; il me passait chaque feuille dès qu'il en avait terminé avec elle. On ne me demandait aucun commentaire et je n'en donnai pas. Je lus cet extraordinaire dossier avec une stupeur grandissante, rendue encore plus aiguë par le spectacle des mains par moments frémissantes du Dr. Lapham. Terminant avant moi, une bonne heure après avoir commencé de lire ce manuscrit au style fluide et facile, mon employeur regarda fixement notre visiteur et le pria de terminer le récit.

Mais il n'y avait plus rien, répliqua Bates. Il avait tout dit. Il était évident, de par leur présence, qu'il avait réussi à copier les documents se rapportant à cette affaire – ou au moins ceux qui lui avaient paru tels.

« On ne vous a pas dérangé ?

— Pas une fois. Mon cousin ne revint qu'après que j'eus terminé. Je vis l'Indien. Il était vêtu à peu près exactement comme on m'avait toujours enseigné que les Narragansett devaient l'être. Mon cousin avait maintenant besoin de moi.

— Ah, vraiment ? Qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

— Eh bien, il semblait que ni lui, ni l'Indien, ni tous les deux ensemble puissent manier ce moellon gravé que mon cousin avait descellé du toit de la tour. Je ne pensais pas que cette tâche fût au-dessus des forces d'un homme seul et je le dis. Sur ce, mon cousin me mit au défi de le soulever. Il m'expliqua qu'il souhaitait qu'on le transportât ailleurs et qu'on l'enterrât loin du voisinage immédiat de la tour. Je n'eus aucune difficulté à faire ce qu'il demandait, sans aucune aide de sa part.

— Votre cousin ne vous a pas prêté main-forte ?

— Non. Pas plus que l'Indien. »

Mon employeur tendit à notre visiteur un crayon et une feuille de papier. « Voudriez-vous me faire un schéma des environs de la tour et indiquer approximativement l'endroit où vous avez enterré la pierre ? »

Assez perplexe, Bates fit ce qu'on lui demandait. Le Dr. Lapham prit le dessin avec componction et le rangea soigneusement avec les dernières feuilles du manuscrit que je lui tendais. Il se pencha en arrière, les mains jointes sur la poitrine.

« Ne vous semble-t-il pas étrange que votre cousin n'ait pas offert de vous aider ?

— Pas du tout. Nous avions fait un pari. Je l'ai gagné. Je ne m'attendais naturellement pas à ce qu'il m'aide alors qu'il pouvait gagner si je n'y arrivais pas.

— C'était tout ce qu'il voulait ?

— Oui.

— Avez-vous remarqué des traces de ce que votre cousin avait fait ?

— Oh ! oui. L'Indien et lui semblaient avoir nettoyé tout autour de la tour. J'ai observé que les empreintes de griffes et d'ailes que j'avais vues précédemment avaient été effacées et détruites. Je m'enquis à leur sujet, mais mon cousin me répondit seulement de façon très désinvolte que j'avais dû rêver les voir ici.

— Votre cousin est toujours au courant de l'intérêt que vous portez au mystère de la Forêt de Billington ?

— Oui, bien entendu.

— Voulez-vous me confier ce manuscrit pour le moment, monsieur Bates ? »

Il hésita, mais finit par accepter, si cela pouvait aider mon employeur en quelque façon, ce que celui-ci lui assura. Et pourtant, il semblait peu désireux de s'en séparer et était particulièrement soucieux qu'il restât secret. Le Dr. Lapham lui promit tout cela.

« Y a-t-il quelque chose que je doive faire, docteur Lapham ? demanda-t-il alors.

— Oui. Une chose par-dessus tout.

— Je tiens beaucoup à aller au fond des choses dans cette affaire et bien entendu je ferai tout ce que je peux.

— Alors rentrez chez vous.

— À Boston ?

— Immédiatement.

— Je ne peux vraiment pas le laisser à la merci de ce Dieu sait quoi qui se promène dans la Forêt, protesta Bates. En outre, cela le rendrait soupçonneux.

— Vous vous contredisez, monsieur Bates. Cela n'a guère d'importance qu'il devienne ou non soupçonneux. Je crois, d'après ce que vous m'avez dit, que votre cousin se révélera tout à fait capable de faire face à quoi que ce soit qui pourrait le menacer. »

Bates eut un sourire un peu puéril, plongea la main dans une poche intérieure de sa veste et en ressortit une lettre qu'il posa devant mon patron. « Cela vous fait-il penser qu'il soit capable de résoudre tout seul ses problèmes ? »

Le Dr. Lapham lut la lettre lentement, la plia et la remit dans son enveloppe. « Comme vous l'avez noté, il s'est plutôt affirmé depuis qu'il vous a envoyé ce mot pour que vous veniez. »

Notre visiteur tomba d'accord là-dessus. Il restait réticent, cependant, et ne voulait pas modifier son projet de retourner dans la maison de son cousin et d'y rester jusqu'à une date ultérieure pour opérer alors une retraite moins précipitée.

« Je pense qu'il serait extrêmement judicieux que vous rentriez à Boston maintenant. Mais si vous tenez absolument à rester là-bas, je vous suggère d'abréger votre séjour le plus possible – disons, encore trois jours. Quand vous repartirez pour Boston, voulez-vous repasser par ici avant de prendre votre train ? »

Bates finit par accepter et se leva pour partir.

« Un instant, monsieur Bates », dit le Dr. Lapham.

Mon employeur traversa la pièce jusqu'à un placard d'acier, l'ouvrit, y prit quelque chose et revint à son bureau. Il posa l'objet qu'il avait pris dans le tiroir sur le bureau devant Bates.

« Avez-vous jamais rien vu de semblable, monsieur Bates ? »

Notre visiteur regarda la figurine d'un peu moins de vingt centimètres de haut qui représentait un monstre semblable à une pieuvre avec une tête de céphalopode agrémentée de sortes de tentacules, portant sur le dos une paire d'ailes et pourvue à son extrémité inférieure de grandes griffes malsaines. Bates la regarda, horriblement fasciné tandis que le Dr. Lapham attendait patiemment.

« Cela ressemble – et pourtant ce n'est pas tout à fait pareil – à ces créatures que j'ai vues ou pensé voir par la fenêtre de la bibliothèque l'autre nuit, finit-il par dire.

— Mais vous n'avez jamais vu aucune figurine de ce genre avant aujourd'hui ? fit le Dr. Lapham avec insistance.

— Non, jamais.

— Ou un dessin ? »

Bates secoua la tête. « Cela ressemble aux choses qui volaient près de la tour – elles auraient pu laisser les empreintes – mais cela ressemble également à la chose à qui s'adressait mon cousin.

— Ah, vous interprétez ainsi cette scène ? Ils se parlaient.

— Je n'ai jamais pensé cela consciemment – mais ce devait être ainsi, n'est-ce pas ?

— Une sorte de communication semble en effet indiquée. »

Bates gardait toujours les yeux fixés sur la figurine, qui, autant que je m'en souvienne provenait de l'Antarctique. « C'est horrible, fit-il enfin.

— Oui, ça l'est vraiment. Le côté le plus horrible, c'est encore l'idée que ce fut peut-être sculpté d'après un modèle vivant ! »

Bates grimaça et secoua la tête. « Je n'arrive pas à y croire.

— Nous ne savons pas, monsieur Bates. Mais beaucoup d'entre nous n'éprouvent aucune difficulté à croire le ragot le plus banal et nient pourtant la preuve certaine que leur apportent leurs sens, se persuadant qu'ils sont les victimes d'une hallucination. » Il haussa les épaules et ramassa la figurine, la regarda un moment avant de la reposer.

« Qui sait, monsieur Bates ? L'ouvrage est primitif, le concept l'est tout aussi. Mais vous voulez certainement rentrer, encore que j'insiste à nouveau pour Boston. »

Bates secoua la tête obstinément, serra la main du Dr. Lapham et s'en fut.

Le Dr. Lapham se leva et s'étira légèrement. J'attendais qu'il me fasse signe pour que nous sortions déjeuner, quoique nous fussions déjà au milieu de l'après-midi. Il n'en fit rien. Au lieu de cela il se rassit, ramena le manuscrit de Bates devant lui et commença d'essuyer ses lunettes. Il eut un sourire un peu sinistre, pensai-je surpris.

« J'ai bien peur que vous ne preniez guère Mr. Bates et son histoire au sérieux, Phillips.

— Mon Dieu, c'est certainement la plus bizarre élucubration jamais proférée pour expliquer ces mystérieuses disparitions.

— Pas plus bizarre que les circonstances des disparitions et des réapparitions. Je ne suis pas du tout prêt à traiter la question avec la moindre légèreté.

— Enfin, vous n'allez pas y accorder de crédit ? »

Il se rejeta en arrière, ses lunettes à la main et me jeta un regard apaisant.

« Vous être jeune, mon garçon. » Sur quoi il se lança dans une petite conférence de laquelle je ne perdis pas un mot, rempli de respect et d'un étonnement grandissant, oubliant bientôt tout à fait les affres de la faim. Je devais sans doute être suffisamment familiarisé avec ses travaux, dit-il, pour être conscient de l'énorme quantité de contes et de légendes concernant les formes antiques d'adoration, en particulier chez les peuplades primitives, et les survivances de cultes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours en dépit de certaines modifications. Certaines contrées reculées en Asie, par exemple, avaient engendré des cultes incroyables dont les survivances apparaissent aujourd'hui en des endroits très curieux. Il me rappela que Kimmich avait suggéré, il a déjà longtemps, que la civilisation Chimu trouvait son origine au plus profond de la Chine, quoique probablement à cette époque la Chine n'existât point. Au risque d'être banal, il me remit en mémoire les sculptures et les gravures étranges de l'île de Pâques et du Pérou. Des types de culte avaient survécu, c'était certain, parfois sous les anciennes formes, parfois différents, mais toujours identifiables. Dans la civilisation aryenne, peut-être la plus ancienne qui eût subsisté avec des preuves précises et sûres de survivance, il y avait d'un côté les rites druidiques, et de l'autre, les rites démoniaques de sorcellerie et de nécromancie, particulièrement dans certains endroits de France et des Balkans. Ne m'était-il jamais arrivé de penser que ces cultes connaissaient de nettes similitudes ?

Je protestai que toutes les structures cultuelles étaient fondamentalement semblables.

Il disposait de renseignements au sujet de ces ressemblances fondamentales que personne ne discuterait. Il continua en suggérant que l'idée d'êtres qui devaient revenir n'était en aucun cas propre à un groupe unique mais qu'il existait certains signes inquiétants qui indiquaient l'existence dans des coins totalement reculés de la terre d'adorateurs endurcis des anciens dieux ou d'êtres quasi divins – quasi divins en cela qu'ils étaient si différents de l'humanité dans leur structure, et en fait de toute la vie animale terrestre, qu'ils attiraient les fidèles. Et par nature, le mal.

Il saisit la figurine et la tint en l'air. « Bon, vous savez que cela provient de l'Antarctique. Que diriez-vous que ce devait être ?

— S'il me fallait deviner, je dirais que c'était sans doute quelque représentation par un sculpteur primitif de ce que les Indiens appelaient "Windigo".

— Pas mal deviné, si ce n'est qu'il y a très peu de choses dans la mythologie de l'Antarctique qui évoquent une créature analogue au Windigo de l'Arctique. Non, ceci fut découvert sous un morceau de glacier. C'est très, très vieux. En vérité, il semblerait que ce soit antérieur à la civilisation Chimu. C'est donc une pièce unique à ce point de vue ; elle ne l'est pas à d'autres. Cela vous surprendra peut-être d'apprendre que des sculptures semblables ont surgi à différentes époques. Nous sommes en mesure de marquer avec elle le chemin qui mène à l'homme de Cro-Magnon et même au-delà jusqu'à l'aube de ce que nous aimons appeler la civilisation ; nous en avons qui datent du Moyen Âge, d'autres de la dynastie Ming, de la Russie de Paul Ier, d'Hawaii et des Antilles, et d'autres encore de l'île de Java, contemporains, ainsi que du Massachusetts des puritains. Vous ferez de cela ce que bon vous semble. Tout à l'heure cela m'a frappé pour une tout autre raison – parce que, selon toute vraisemblance, quelque représentation de cette figurine, probablement en réduction, était ce qu'Ambrose Dewart était censé porter quand il s'arrêta dans Dunwich pour trouver le chemin de la maison de Mrs. Bishop et fut accosté par les deux épaves du hameau qui lui demandèrent s'il avait le *signe*.

— Voulez-vous dire, d'une façon détournée, qu'un modèle vivant de cette figurine a véritablement existé ? demandai-je.

— Je n'étais pas là pour le voir, répliqua-t-il avec un sérieux exaspérant, mais je ne suis pas assez prétentieux pour en écarter la possibilité. Bref, vous croyez à l'histoire que ce Bates vient de vous raconter ?

— J'ai très peur que ce ne soit vrai, avec certaines réserves.

— Psychiatriques, alors ! ripostai-je.

— La foi vient facilement sans aucune preuve, et très difficilement face à des preuves qui ne devraient pas être là. (Il secoua la tête.) J'espère bien que vous avez remarqué la réapparition du nom de l'un de vos ancêtres – le révérend Ward Phillips ?

— Oui.

— Je ne voudrais pas paraître profiter de l'occasion, mais pouvez-vous plonger suffisamment loin dans l'histoire de votre famille pour me donner un aperçu biographique de ce clérical monsieur après son différend avec Alijah Billington ?

— Je crains que sa vie n'offre rien de bien intéressant. Il ne vécut pas longtemps après, et se fit beaucoup de tort en essayant de réunir des exemplaires de son livre sur les curiosités de la Nouvelle-Angleterre – *le Thaumaturgical Prodigies* – pour les brûler.

— Cela ne vous fait penser à rien, à la lumière du manuscrit de Mr. Bates ?

— C'est certainement une coïncidence.

— Je pense que c'est plus que cela. Les actes de votre ancêtre sont exactement ceux d'un homme qui a vu le diable et souhaite se rétracter. »

Le Dr. Lapham n'était guère porté à la frivolité et, pendant que j'avais été à son service, j'avais rencontré beaucoup de faits et d'assertions étranges. Que ces manifestations eussent eu lieu pour la plupart dans des endroits reculés, presque inaccessibles, de la planète n'écartait pas la possibilité qu'il survînt quelque chose d'analogue tout près de chez nous. En outre, je me rappelais des occurrences précédentes au cours desquelles le Dr. Lapham avait paru déboucher sur de monstrueuses survivances de mythes, côtoyant un concept aux dimensions paralysantes qui laissait entrevoir quelque chose d'effroyablement pétrifiant dans son essence.

« Voulez-vous dire qu'Alijah Billington correspondait avec le diable ? demandai-je.

— Je pourrais répondre à la fois oui et non. De par les preuves connues – en tant qu'avocat du diable, certainement. Alijah Billington était manifestement un homme largement en avance sur son époque, plus intelligent que la plupart de ceux de sa génération et capable de reconnaître les limites du danger quand il les rencontrait. Il pratiquait des rites et des cérémonies qui remontent indubitablement aux débuts de l'humanité, mais il savait le moyen d'échapper aux conséquences. Il semblerait que ce soit ainsi. Je crois qu'une étude complète de ces documents et de ce manuscrit serait

une bonne chose. Je ne vais pas perdre de temps.

— Je pense que vous attachez peut-être trop d'importance à ce fatras. »

Il secoua la tête. « L'attitude d'un savant qui donnerait le nom de "coïncidence", "hallucination", ou autre appellation similaire à nombre de choses que nous ne comprenons pas immédiatement ou qui n'entrent pas dans quelque système scientifique préconçu n'est rien moins que déplorable. En ce qui concerne les événements qui se sont produits dans la Forêt de Billington et dans les environs, en particulier à Dunwich, je dirais qu'il faut outrepasser les limites de la crédibilité pour affirmer qu'il s'agit de coïncidences, alors que chaque fois qu'il y a activité dans la Forêt de Billington, il y a d'étranges disparitions à Dunwich et dans ce pays. Nous n'avons aucun besoin de nous soucier du manuscrit de Mr. Bates, si ce n'est dans la mesure où il a cité des rapports contemporains, encore que nous puissions facilement en consulter les originaux si nous décidons de ne pas tenir compte de ce que Bates a écrit. Les phénomènes se sont reproduits au moins trois fois dans un laps de temps supérieur à deux cents ans. Je n'ai pas le moindre doute que la première fois qu'ils sont apparus ils furent attribués à la sorcellerie ; il est tout à fait vraisemblable qu'une ou plusieurs personnes malchanceuses souffrirent ou moururent pour des faits dont la cause lui ou leur était totalement étrangère. Les temps des sorcières et des bûchers n'étaient alors pas trop éloignés, accompagnés des hystériques et des complices que nous avons toujours parmi nous. À l'époque d'Alijah, quelques aperçus de la vérité sur la question avaient dû parvenir au révérend Ward Phillips ainsi qu'au critique John Druven ; ils furent vraiment amenés à aller voir Billington, et à cette occasion il leur arriva quelque chose – Druven disparut et suivit le cours habituel des victimes de Dunwich, le révérend Ward Phillips ne put rien se rappeler de sa visite à Billington, sinon qu'il l'avait faite, et tenta par la suite de détruire son livre qui – notez cela – contenait des allusions à des événements d'une nature assez analogue qui s'étaient produits des dizaines d'années auparavant. Aujourd'hui, nous découvrons Mr. Bates confronté à l'inexplicable hostilité d'Ambrose Dewart, après que celui-ci l'a fait venir avec une lettre plutôt affolée où il implorait son aide. Il y a une certaine logique dans tout cela. »

Je l'admis sans discussion.

« Je sais qu'il y a ceux qui diront que la maison elle-même est maudite, le manuscrit de Bates n'y manque pas non plus par endroits, et émettront une théorie du reliquat psychique mais je pense que c'est bien plus que cela – bien, bien plus ! – quelque chose d'incroyablement plus hideux et mauvais qui, dans ce qu'il signifie, se situe largement au-delà des événements connus actuellement. »

La profonde gravité du Dr. Lapham rendait tout doute, même momentané, impossible quant à l'importance qu'il attachait au manuscrit de Bates. Manifestement il entendait le suivre de près et la façon dont il commençait maintenant à aller et venir, rassemblant divers ouvrages provenant de ses étagères de travail, suggérait qu'il ne perdait vraiment pas de temps, ainsi qu'il l'avait dit. Il s'arrêta pour me dire d'aller déjeuner, et d'en profiter pour porter un mot au Dr. Armitage Harper, qu'il se mit immédiatement à rédiger. Il paraissait terriblement excité et extrêmement enthousiaste, écrivant rapidement de son écriture habituelle et fluide, pliant la feuille avec dextérité et la glissant dans une enveloppe qu'il me tendit avec le conseil de prendre un repas solide car « il se peut que nous restions ici bien après l'heure du dîner ».

Quand je revins de déjeuner, trois quarts d'heure plus tard, je trouvai le Dr. Lapham entouré de livres et de papiers parmi lesquels un grand livre à fermoir que je reconnus comme appartenant à la bibliothèque de l'université de Miskatonic, envoyé sans doute à sa demande. Les pages du manuscrit de Bates avaient été détachées et plusieurs portaient une marque.

« Puis-je vous aider ?

— Pour le moment seulement en gardant l'esprit ouvert, Phillips. Asseyez-vous. » Il se leva et se dirigea à grands pas vers une fenêtre d'où il pouvait regarder, en bas, l'enceinte de la bibliothèque de l'université de Miskatonic et le grand chien enchaîné qui semblait la garder. « Je pense souvent, fit-il sans se retourner, combien la plupart des gens ont de la chance dans leur incapacité de faire une synthèse de toutes les connaissances à leur disposition. Je crois que Bates illustre parfaitement cette idée. Il a enregistré ce qui semble être des informations indépendantes, il frôle en permanence une réalité terrifiante, il fait rarement une tentative réelle pour y faire face ; il s'empêtre dans le superficiel du fait de restes de superstitions et de croyances qui n'ont aucune vérité en dehors des comportements et des structures mentales conventionnels et normaux de l'homme moyen. Si ce monsieur Tout-le-monde pouvait même se douter de la grandeur cosmique de l'univers, s'il arrivait qu'il entrevoie les profondeurs effroyables des espaces extérieurs, très probablement soit il deviendrait fou soit il repousserait ce savoir au profit de la superstition. Il en va de même avec d'autres choses. Bates a établi une série d'événements s'étendant sur deux siècles, un peu plus en fait, et il disposait de tout ce qu'il fallait pour résoudre le mystère de la Forêt de Billington, mais il n'y a point réussi. Il articule les événements comme s'ils étaient les morceaux d'un puzzle ; il tire certaines conclusions préalables – par exemple, que son ancêtre Alijah Billington était impliqué dans quelque activité très bizarre, peut-être illégale, qui était inévitablement accompagnée par d'encore plus bizarres disparitions dans les environs, mais il ne va pas plus loin. Il voit et entend

réellement certains phénomènes et se met à plaider contre ses propres sens ; bref, il représente assez bien l'esprit moyen – face à des manifestations qu'on ne trouve – "dans les livres" ; pour ainsi dire, il pense qu'il est à la fois plus simple et plus intelligent de s'en sortir en doutant de ses sens. Il écrit "imagination" et "hallucination" ; pourtant il est suffisamment honnête pour admettre que ses réactions sont assez "normales" pour renverser son argumentation en déroute. À la fin, encore qu'il soit vrai qu'il ne semble pas posséder l'ultime clef pour atteindre la solution, il lui manque surtout la force de rassembler les morceaux qu'il a déjà, en vue d'une synthèse qui aurait une plus large signification que les ébauches auxquelles il se cantonne. Donc il s'enfuit, en fait, et expose le problème au Dr. Harper qui me l'envoie. »

Je demandai s'il travaillait sur la présomption que le manuscrit de Bates était un compte rendu scrupuleusement objectif.

« Je pense qu'il n'y a guère de choix. Ou c'est objectif ou ça ne l'est pas. Si nous nions son objectivité, nous sommes alors dans la position de ne pas admettre des événements connus qui ont été enregistrés, observés et sont rentrés dans l'histoire. Si nous acceptons uniquement ces faits connus, il est alors probable que nous expliquerons tout autre événement qu'il relate par le "hasard" ou une "coïncidence", sans aucun égard pour le fait que la probabilité mathématique d'une pareille série de hasards et de coïncidences est largement en deçà du seuil acceptable dans n'importe quelle procédure scientifique. Il me semble, par conséquent, que nous n'avons vraiment pas d'alternative. Le manuscrit de Bates formule une série d'événements qui s'emboîtent dans l'histoire connue de l'endroit et de ses habitants et qui s'y réfèrent. Si, en définitive, vous voulez insinuer que certaines parties de ce manuscrit sont formées d'événements imaginaires, alors vous devez être prêt à expliquer à quelles sources puise son imagination quant à l'extra-terrestre – car ces descriptions sont précises, presque savantes, et si détaillées que cela laisse supposer qu'il a effectivement vu quelque chose de la sorte qu'il décrit, et il n'existe rien dans l'histoire connue de l'homme ou de ses mutations qui rende compte de certains de ces détails. Même si, comme vous pourriez me l'objecter, ces créatures si soigneusement décrites étaient le fruit d'un cauchemar, vous devriez encore fournir la raison pour laquelle ses cauchemars seraient peuplés de pareils êtres ; or, pour le moment, vous postulez que les rêves ou les cauchemars de tout être humain peuvent être nourris de créatures entièrement étrangères à toute son expérience réelle aussi bien dans la vie que dans son existence psychique, ce qui est aussi opposé au fait scientifique que les créatures elles-mêmes. Cela va dans le sens de notre propos seulement si nous acceptons le manuscrit comme un compte rendu objectif ; nous devons partir de là, et

si nous nous trompons, le temps nous le dira certainement. »

Il retourna à son bureau et s'assit. « Vous vous souvenez sans doute avoir lu au cours de votre première année ici des choses au sujet de certains rites curieux exécutés par les natifs de Ponapé dans l'archipel des Carolines, qui adoraient une divinité des mers, un Être marin qu'on pensa d'abord être le fameux dieu-poisson Dagon ; mais, quand on en fit part aux natifs, ceux-ci prétendirent qu'il était plus grand que Dagon, qui, avec Ceux des profondeurs, Le servait. De pareilles survivances de cultes sont assez communes et ne parviennent guère cependant à l'attention du public, mais celle-ci fut portée à sa connaissance à cause de certaines découvertes accessoires – les étranges mutations observées sur les corps de certains natifs tués lors d'un naufrage tout près de la côte : la présence de branchies primitives, par exemple, de vestiges de tentacules s'échappant de leur torse et pour l'une des victimes, d'écailles sur une partie de peau squameuse près du nombril, et tous étaient connus comme adeptes du culte du dieu marin. L'affirmation de ces insulaires qui me revient en tête assez vivement est le fait que leur dieu était venu des étoiles. Or, vous savez qu'il existe des ressemblances marquées entre les croyances religieuses et les mythologies des Atlantes, des Mayas, des druides et autres, et nous trouvons sans cesse des analogies fondamentales, en particulier la mise en relation des cieux et des mers, comme par exemple pour le dieu Quetzalcoatl dont on trouve un équivalent chez l'Atlas grec en cela qu'il serait censé venir de quelque endroit de l'océan Atlantique pour porter le monde sur ses épaules. Pas seulement dans les religions mais aussi dans les pures légendes, comme par exemple dans cette prolifération de professions de foi envers les géants dont l'origine est également censée être la mer – les mers de l'ouest, pour être précis, comme les Titants grecs, les géants des îles des contes espagnols et le géant de Cornouaille de Lyonesse l'engloutie. Je mentionne cela pour souligner les curieux liens avec la tradition qui remonte aux temps primitifs, quand on croyait que de grands êtres résidaient dans les profondeurs des mers, croyance qui est manifestement à l'origine de cette légende secondaire sur la provenance des géants. Nous n'avons pas à être étonnés devant les preuves des survivances de cultes comme celle de Ponapé, car on peut en trouver les racines ; mais nous sommes étonnés et confondus par les mutations physiques qui s'y sont produites, et qui sont par conséquent expliquées par de sombres insinuations – aucun fait, bien sûr – qu'il y aurait eu des rapports sexuels entre certains habitants de la mer et des natifs des Carolines. Cela, si c'est vrai, rendrait tout à fait compte des mutations.

Mais la science, manquant de preuve réelle et positive de l'existence de pareils habitants de la mer, refuse simplement que ce puisse être vrai ; les mutations sont réduites à la condition de preuve "négative" donc inacceptable, et une explication

compliquée est mijotée pour montrer que les affleurements primitifs ne sont pas inconnus, les natifs sont catalogués comme “arriérés” ou curiosités “ataviques” et l’incident est régulièrement classé. Si vous, ou moi, ou qui que ce soit d’autre, décidez un jour de mettre ces incidents bout à bout, celui-là trouvera qu’ils peuvent faire plusieurs fois le tour du globe, et pas seulement cela, qu’ils présenteront certaines analogies troublantes, se soutenant en fait l’un l’autre et renforçant les aspects répétitifs de ces bizarres événements. Personne, cependant, ne désire vraiment entreprendre une étude impartiale de ces phénomènes isolés parce que, comme dans le cas de Mr. Bates, il existe une certaine et très réelle peur, tout à fait humaine, de ce qu’on pourrait découvrir. Il vaut mieux ne pas déranger l’ordonnancement de la vie dans la crainte de ce qui pourrait résider juste au-delà, dans une extension du temps ou de l’espace à laquelle aucun d’entre nous n’est préparé à faire face. »

Je me souvins du compte rendu au sujet des insulaires de Ponapé et lui dis. Cependant je ne suivais pas très bien mon employeur quand il soutenait que cela avait un rapport avec le manuscrit de Bates, même lointain, quoique je fusse persuadé que ce n’était pas par hasard que le Dr. Lapham m’avait rappelé cet incident.

Il poursuivit son exposé minutieux et didactique.

Dans un très grand nombre de phénomènes épars soumis aux anthropologues, parmi d’autres, il y avait une certaine structure commune à tous. C’était cette croyance mythologique en la présence primitive sur Terre d’une autre race d’êtres qui, du fait de pratiques noires, perdirent pied et furent chassés de la Terre par les « Anciens Dieux », qui les enfermèrent au loin dans le temps et dans l’espace – car ils n’étaient pas tenus aux lois du temps et de l’espace comme l’étaient les simples mortels, et, en plus, se mouvaient dans d’autres dimensions. Ces autres êtres, quoique chassés et enfermés au loin par des sceaux terribles et haïs, continuent de vivre « Dehors » et se manifestent fréquemment par des tentatives pour recouvrer leur pouvoir et leur possession de la terre ainsi que des êtres « inférieurs » qui l’habitent maintenant – inférieurs, probablement à cause de leur sujétion à des lois moindres qui ne concernent pas les êtres expulsés qu’on connaît sous différents noms, le plus usité étant les « Grands Anciens », qui étaient adorés par nombre de peuplades primitives – les insulaires de Ponapé, par exemple. En outre, ces « Grands Anciens » sont malveillants et il faut bien reconnaître que les barrières qui s’étendent entre l’humanité et l’horreur pétrifiante qu’ils constituent sont purement arbitraires et notablement insuffisantes.

« Mais on aurait pu déduire cela du manuscrit de Bates et des documents qui y sont joints ! protestai-je.

— Pourtant ce n'est pas le cas. Cela existait des années avant que ce manuscrit n'apparaisse.

— Bates doit avoir découvert ce savoir. »

Il était impassible mais nullement moins sérieux. « Même s'il l'a fait, cela n'explique pas le fait indéniable qu'un livre horrible et excessivement rare fut écrit sur les Grands Anciens et les rapports avec eux, à peu près en l'an 730 de notre ère à Damas par un poète arabe du nom d'Abdul Alhazred, dont on pensait généralement qu'il était fou et qui avait appelé son livre *Al Azif*, bien qu'il soit maintenant plus largement connu dans certains cercles ésotériques sous son titre grec de *Necronomicon*. Je pense que si cette légende et cette tradition ont été rapportées comme réelles il y a des siècles et que si certains phénomènes non humains se produisent de nos jours et semblent corroborer quelques aspects des écrits de l'Arabe, il est résolument antiscientifique de ramener ces phénomènes aux fruits de l'imagination ou d'une intrigue d'un être humain, particulièrement d'un monsieur qui n'a montré les signes d'aucune prescience dans ces questions.

— Très bien. Continuez.

— Les Grands Anciens, poursuivit-il, avaient quelque correspondance avec les éléments – terre, eau, air, feu – ceux-ci étaient en quelque sorte leurs moyens, au-delà et au-dessus d'une certaine interdépendance et de leurs facultés supraterrestres qui les rendaient insensibles aux effets du temps et de l'espace, de telle sorte qu'ils représentaient une menace toujours actuelle pour l'humanité et en fait pour toutes les créatures de la terre ; leurs efforts incessants pour revenir étaient favorisés par leurs adorateurs et leurs adeptes primitifs qui, pour la plupart, étaient de race inférieure, physiquement ou mentalement, et même dans quelques cas, les insulaires de Ponapé par exemple, de véritables mutants physiologiques, qui pratiquaient certaines "ouvertures" au travers desquelles les Grands Anciens et leurs favoris extraterrestres pouvaient entrer, ou pouvaient être "appelés", où qu'ils fussent dans l'espace ou dans le temps, grâce à certains rites qui furent, au moins en partie, décrits par l'Arabe Abdul Alhazred et par divers autres auteurs secondaires qui le suivirent et laissèrent une tradition parallèle de leur cru, issue de la même source, mais grossie par différentes informations qui nous sont parvenues depuis l'époque de l'Arabe. »

Ici, il s'arrêta et me fixa intensément. « Vous me suivez, Phillips ? »

Je lui affirmai que oui.

« Très bien. Bon, ces Grands Anciens, comme je le disais, ont reçu divers noms. Certains étaient inférieurs mais supérieurs en nombre. Ceux-ci ne sont pas tout à fait

aussi libres que les quelques autres, et beaucoup d'entre eux sont soumis à nombre des lois qui gouvernent l'humanité. Le premier s'appelle Cthulhu, qui est censé reposer "mort mais rêvant" dans la secrète cité engloutie de R'lyeh que certains auteurs ont située en Atlantide, d'autres en Mu et quelques-uns dans la mer non loin de la côte du Massachusetts. Le second d'entre eux est Hastur, parfois appelé Celui Qu'On Ne Doit Pas Nommer ou Hastur l'Indicible, qui est censé résider à Hali dans les Hyades. Le troisième est Shub-Niggurath, horrible parodie d'un dieu ou d'une déesse de la fécondité. Ensuite vient celui qu'on décrit comme le *Messager des Dieux* – Nyarlathotep – et spécialement l'une des plus puissantes extensions des Grands Anciens, Yog-Sothoth le malfaisant qui partage l'empire d'Azathoth, le chaos aveugle et imbécile au centre de l'infini. Je vois à votre regard que vous commencez à reconnaître quelques-uns de ces noms.

— Oui, bien sûr ; ils figurent dans le manuscrit.

— Et également dans les documents. Cela devrait vous donner à réfléchir d'apprendre que Nyarlathotep est souvent accompagné lors de ses manifestations sans visage par des créatures décrites comme des *joueurs de flûte idiots*.

— C'est ce que Bates a vu !

— Oui.

— Mais alors – les autres, qu'est-ce que c'était ?

— Cela, nous ne pouvons que le conjecturer. Mais si Nyarlathotep est toujours accompagné par les joueurs de flûte idiots, il était probablement l'une de ces manifestations. Les Grands Anciens ont dans une certaine mesure la faculté d'apparaître sous différentes formes, quoique chacun ait vraisemblablement son identité et sa forme propres. Abdul Alhazred le décrit *sans visage*, tandis que Ludwig Prinn dans son *De Vermis Mysteriis* soutient que Nyarlathotep était *l'œil-qui-voit-tout*, et que Von Junzt dans l' *Unaussprechlichen Kulten* dit qu'il était, tout comme un autre Grand Ancien – probablement Cthulhu – *agrémenté de tentacules*. Ces différentes descriptions englobent certainement les manifestations que Bates a vu comme une *excroissance* ou une *extension*. »

J'étais étonné devant le savoir qui était ainsi révélé à propos de ces cultes et de ces religions primitifs ou originels. Je n'avais encore jamais entendu mon employeur parler de ces livres et il ne devait pas les posséder. Où les avait-il donc consultés ?

« Eh bien, ils sont enfermés sous clef à la Miskatonic, Phillips. On les voit rarement. Ce livre (il tapota l'étrange livre que j'avais vu en rentrant de déjeuner), est le plus célèbre d'entre eux et je dois le rendre ce soir. C'est la version latine par

Olaus Wormius du *Necronomicon*, imprimée en Espagne au XVIIe siècle. Il s'agit en fait du Livre auquel il est fait référence dans le manuscrit de Bates et dans les documents ; et c'est dans cet ouvrage que les correspondants d'Alijah Billington ont copié des pages et des paragraphes en divers endroits dans le monde – car il n'existe de copies, intégrales ou partielles, qu'au Widener, au British Museum, dans les universités de Buenos Aires et de Lima, à la Bibliothèque nationale de Paris et dans notre propre Miskatonic. D'aucuns prétendent qu'un exemplaire secret existe au Caire et un autre dans la bibliothèque du Vatican, à Rome ; certains pensent également que des parties de ce livre, laborieusement copiées, existent chez divers particuliers, ceci étant confirmé jusqu'à un certain point par ce que Bates a trouvé dans la bibliothèque de son cousin, laquelle a été celle d'Alijah Billington. Si Billington y a réussi, alors d'autres pouvaient réussir aussi. »

Il se leva et prit une bouteille de vin vieux dans une armoire et se versa un verre pour le déguster. Il resta encore un moment debout devant la fenêtre tandis que dehors les ténèbres commençaient de tomber et que s'élevaient les bruits du soir de la cité quelque peu provinciale d'Arkham. Puis il se retourna et s'approcha.

« Voilà le décor mis en place, dit-il.

— Vous attendez-vous à ce que je croie tout cela ? demandai-je.

— Pas du tout, bien sûr que non. Mais imaginez que nous l'acceptons comme une hypothèse provisoire et que nous passons à l'examen du mystère Billington lui-même. »

J'acquiesçai.

« Parfait, alors. Commençons par Alijah Billington – c'est, semble-t-il, par là que Dewart et Bates ont entamé leur enquête. Je pense que nous pouvons admettre sans chicaner qu'Alijah Billington était impliqué dans quelque espèce de pratique scélérate qui peut relever de la sorcellerie, ce que je suspecte le révérend Ward Phillips et John Druven d'avoir pensé. Nous avons certaines preuves reliant les activités d'Alijah avec la Forêt et nous savons que ç'avait lieu la nuit – *après l'heure où l'on sert le dîner* selon Laban, le fils d'Alijah. De plus, l'Indien Quamis était initié à cette affaire, quelle qu'elle ait été, quoique apparemment d'une manière plus servile. Selon l'enfant, l'Indien mentionne une fois d'une voix apeurée un nom qui est celui de Nyarlathotep. En même temps, nous disposons des lettres de Bishop pour prouver que Jonathan Bishop de Dunwich était engagé dans des pratiques semblables, les lettres sont absolument nettes à ce sujet. Jonathan en avait appris suffisamment pour appeler quelque chose hors du ciel, mais pas assez pour fermer l'ouverture à d'autres ou pour se protéger. La conclusion va de soi : quoi que ce fût qui venait en réponse à de

pareilles invocations, cela trouvait une certaine utilité à l'homme, et il est aussi très clairement laissé entendre que cet usage était la nourriture, quelles qu'en fussent les modalités. Si nous admettons cela, nous pouvons alors rendre compte des multiples disparitions dont aucune ne fut jamais éclaircie.

— Mais alors, comment rendre compte de la réapparition des corps ? lançai-je. Il n'y a jamais eu la moindre preuve indiquant où ils avaient été.

— Pas plus qu'il n'y en aurait s'ils étaient allés – comme je le soupçonne – dans une autre dimension. La portée de cela est effroyablement et épouvantablement claire – celui, quel qu'il fût, qui venait en réponse à l'appel n'était pas toujours le même – rappelez-vous le sens des lettres et des instructions au sujet de l'évocation d'êtres aux noms différents – et cela venait d'une autre dimension et se retirait de nouveau dans cette dimension, non sans qu'il soit impossible que cela transportât une créature inférieure – en bref un être humain – pour se nourrir soit de la force vitale, soit du sang ou encore de quelque chose plus obscure, nous pouvons le présumer. C'est à cette fin, autant que pour le faire taire, que John Druven fut sans aucun doute drogué, ramené à la maison de Billington et offert en sacrifice, exactement de la même façon vengeresse utilisée par Jonathan Bishop envers Wilbur Corey qui l'espionnait.

— Si j'admets tout cela, il y a certains signes de contradictions dans les faits connus, dis-je.

— Ah, j'espérais que vous le remarqueriez. Oui, il y en a. Il faut s'en apercevoir et le reconnaître, et que Bates ne l'ait point reconnu constitua une sérieuse imperfection dans son raisonnement. Laissez-moi avancer une hypothèse. Alijah Billington, par quelque biais dont nous ne pouvons rien savoir, rencontre quelques bribes de la tradition des Grands Anciens sur son domaine ancestral. Il enquête, continue de s'instruire et arrive finalement à redonner leur usage normal au cercle de pierres et à la tour sur l'île de l'affluent de la Miskatonic – le torrent que Dewart appelle si bizarrement le Misquamacus, nom sorti d'une mémoire autre que la sienne propre. Aussi précautionneux qu'il soit, il ne peut cependant empêcher des expéditions occasionnelles contre les habitants de Dunwich. Peut-être se console-t-il et s'excuse-t-il avec la pensée que c'est le travail de Bishop qui en est responsable. Il assimile soigneusement des morceaux du *Necronomicon* rapportés, comme nous l'avons vu, du monde entier, mais en même temps il devient un peu intimidé devant la vastitude et l'immensité de l'infini extraterrestre auxquelles il atteint. Son éclat contre la critique de Druven du livre du révérend Ward Phillips est symptomatique de deux choses – il a commencé de soupçonner que sa main ne lui appartient pas entièrement et il s'est mis à combattre une force qui n'est pas uniquement la sienne. L'attaque directe contre

Druven et la mort de ce dernier portent les choses à un paroxysme. Billington congédie Quamis et grâce au savoir acquis dans le *Necronomicon* il scelle *l'ouverture* qu'il a effectuée, tout comme il a scellé celle de Bishop après la disparition de celui-ci, et se met en route pour l'Angleterre afin de retrouver son identité loin des sinistres forces psychiques qui agissent dans la Forêt.

— Cela me paraît logique.

— Bon ! À la lumière de cette hypothèse, examinons les instructions qu'Alijah Billington a transmises au sujet du domaine du Massachusetts. » Il choisit une feuille de papier de la main de Bates et la plaça devant lui, ramenant la lampe à l'abat-jour vert sur le bureau. « Nous y voilà. Avant tout il adjure *ceux qui viendront après lui* de conserver la propriété dans la famille et puis, il indique une série de règles délibérément obscures, encore qu'il admette tout de même de façon un peu détournée que leur *signification pourra être trouvée dans les livres laissés dans la maison connue sous le nom de Maison de Billington*. Il commence par celle-ci : *Il ne fera cesser l'eau de couler le long de l'île de la tour, ni ne molestera la tour d'aucune façon, ni n'implorera les pierres*. L'eau a cessé de couler d'elle-même et pour autant que nous le sachions aucune conséquence mauvaise ne s'est ensuivie. Par *molester la tour*, Alijah entend clairement qu'il ne fallait pas y toucher pour *restaurer* l'ouverture qu'il avait fermée. Il va aussi de soi que cette ouverture est celle située dans le toit de la tour ; il l'avait obstruée au moyen d'une pierre portant un signe qui, quoique je ne l'aie pas vu, ne doit et ne peut être que le *Signe des Anciens*, la marque de ces Anciens Dieux dont la puissance envers les Grands Anciens est absolue, la marque que ceux-ci redoutent et haïssent. Dewart a donc molesté celle-ci exactement de la façon qu'Alijah souhaitait qu'elle ne le fût pas. Et finalement, l'imploration à laquelle il fait allusion ne peut se référer qu'à une ou plusieurs formules à réciter en vue de réaliser la première étape du contact avec les forces qui se tiennent au-delà du seuil.

« Il poursuit ainsi : *Il n'ouvrira pas la porte qui mène aux temps et aux lieux étranges, ni n'invitera Celui Qui guette sur le seuil, ni n'appellera vers les collines*. La première partie seulement renforce à nouveau l'adjuration initiale à l'égard de la tour de pierre. La seconde se réfère pour la première fois à un Être bien déterminé, un Être qui guette sur le seuil, dont nous ne connaissons pas l'identité – ce peut être Nyarlathotep, ce peut être Yog-Sothoth ou bien encore un autre. Et la troisième doit faire allusion une deuxième étape des rites nécessaires à la manifestation de *ceux du Dehors*, peut-être bien au sacrifice.

« La troisième adjuration prend également la forme d'une mise en garde : *Il ne dérangera pas les grenouilles, particulièrement les grenouilles taureaux du*

marécage qui s'étend entre la tour et la maison, ni les lucioles, ni les oiseaux qu'on appelle engoulevents de peur qu'il ne se retrouve sans geôliers ni serrures. Bates commençait vraiment de deviner le sens de cette adjuration – qui signifie simplement que les créatures en question montrent une singulière sensibilité à la présence de *Ceux du Dehors*, et, par le rythme de leurs cris et de leur lueur, avertissent et permettent par conséquent la préparation. Toute tentative contre eux est donc probablement contraire à l'intérêt personnel.

« Dans la quatrième, la fenêtre fait son apparition. *Il ne tentera pas de toucher à la fenêtre pour la modifier en quoi que ce soit*. Pourquoi pas ? D'après tous les renseignements donnés par Bates il y a une qualité maligne qui se manifeste dans la fenêtre. Si ses adjurations ont un caractère protecteur pourquoi alors ne pas détruire la fenêtre, puisqu'il est au courant de sa malignité ? Je pense que c'est uniquement parce que cette fenêtre modifiée serait encore plus dangereuse qu'elle ne l'est actuellement.

— Je ne vous suis plus, l'interrompis-je.

— N'y a-t-il rien dans le récit de Bates qui vous fasse penser à quelque chose ?

— La fenêtre est étrange, le verre différent, elle a été conçue ainsi, c'est évident.

— Je prétends que la fenêtre n'en est pas une du tout mais une lentille ou un prisme ou un miroir réfléchissant un spectacle issu d'une autre dimension, ou même de plusieurs autres – bref, du temps ou de l'espace. Elle peut également être conçue pour réfléchir des rayons inconnus, non lumineux, mais qui s'adresseraient aux vestiges oubliés de facultés extrasensorielles et il se pourrait qu'elle ait été construite par des mains pas du tout humaines. Cela permit à Bates de voir à deux reprises au-delà du paysage naturel qui s'étend de l'autre côté de cette fenêtre.

— Admettons cela provisoirement et passons à la dernière adjuration.

— Celle-ci n'est qu'une simple récapitulation de l'essentiel énoncé auparavant et est suffisamment claire à la lumière de ce que les instructions précédentes annoncent. *Il ne vendra pas ni n'opérera aucune transaction concernant le domaine sans insérer une clause exigeant que ni l'île ni la tour ne seront dérangées en aucune sorte, ni la fenêtre changée à moins qu'elle ne soit détruite*. Ici encore on suggère que la fenêtre est capable, d'une certaine façon, d'exercer une influence maligne, ce qui à son tour laisse entendre que, par un biais qu'Alijah lui-même ignorait, elle constitue une autre ouverture – sinon pour une entrée physique de *ceux de Dehors*, au moins pour leur perception et donc également pour leur pouvoir de suggestion ou leur influence. Je pense que c'est l'explication la plus vraisemblable, pour une raison tout à fait claire – à savoir : dans chaque direction de recherche qui nous est offerte il est

manifeste que quelque *influence* est à l'œuvre dans la maison comme dans la Forêt. Alijah est poussé à étudier et à expérimenter. Bates nous a dit que lorsque Dewart a pris possession de la maison il a été attiré vers la fenêtre en vue de l'examiner et de regarder au travers ; et quand il est allé à la tour dans la Forêt, il a ressenti une force qui l'a poussé à desceller le moellon placé dans le toit. Bates lui-même décrit sa réaction à la maison après sa curieuse aventure avec son cousin qu'il juge à tort *schizophrène*. Je l'ai ici, laissez-moi vous le lire. *Et tout d'un coup, comme je restais debout, éprouvant la fraîcheur du vent sur mon corps, je ressentis avec une angoisse rapidement croissante et une désespérance atterrante qu'une monstrueuse fétidité, sinistre, noire et maudite émanait et flottait autour de cette maison entourée par la forêt, et l'imprégnait de l'abomination repoussante et écœurante des abysses insondables de l'âme humaine… La réalité du mal, de l'abominable et de l'épouvante remplissait la pièce ainsi qu'une nuée ; je la sentais suinter des murs comme un brouillard invisible*. En plus de cela, Bates aussi est attiré vers la fenêtre. Et en définitive, depuis moins longtemps dans la maison, il peut observer d'un point de vue relativement plus objectif l'influence active travailler son cousin. Il le diagnostique correctement comme une sorte de *combat* intérieur ; mais il se trompe quand il le définit comme *schizophrénie* car ce n'est pas cela.

— N'exagérez-vous pas en étant si affirmatif ? Après tout il y a quelques signes d'un dédoublement de la personnalité.

— Non, non, en aucune façon. Voilà le danger d'en savoir trop peu sur une question. Aucun symptôme n'est présent, à part simplement l'opposition superficielle entre les états d'humeur. Ambrose Dewart est sans aucun doute à l'origine un esprit plutôt aimable, un dilettante sans problèmes, un propriétaire terrien qui cherche paresseusement à s'occuper. Puis il prend conscience de quelque chose – il ne sait quoi – et il devient mal à l'aise. Finalement il fait venir son cousin. Bates trouve un changement plus net ; puis, Dewart est gêné avec lui et bientôt il devient catégoriquement hostile. Il y a de brefs retours à son état antérieur, plus normal, et un retour prolongé lors du séjour à Boston, l'hiver dernier. Mais, presque immédiatement, quand il revient à la maison dans la Forêt, le mois dernier, l'hostilité d'avant redevient manifeste et rapidement – Bates ne semble pas s'en rendre compte aussi nettement qu'il le pourrait – cela se transforme en une vigilance prudente. L'effet sur Bates est simplement qu'à un moment, il se sent le bienvenu et qu'à un autre, c'est tout le contraire. Il reconnaît qu'il y a un conflit chez son cousin et en termes de psychiatrie, dont il ne connaît guère plus que vous, Phillips, cela fait penser à la schizophrénie.

— Vous pensez à une influence, alors – du *Dehors*. De quelle nature ?

— Eh bien, je pense que c'est bigrement évident. L'influence est celle d'une intelligence directrice. Il s'agit, spécifiquement, de la même influence qui fut à l'œuvre sur Alijah mais qu'il vainquit.

— L'un des Grands Anciens ?

— Non, rien ne le montre.

— C'est indiqué, alors.

— Non, pas même indiqué. On ne peut penser qu'à un agent des Grands Anciens. Si vous examinez soigneusement le manuscrit de Bates, vous découvrirez que les suggestions, les influences qui se manifestent ont une nature essentiellement humaine. Je suppose que si les Grands Anciens eux-mêmes contrôlaient l'influence à l'œuvre dans la maison de Billington, les suggestions qui s'y trouvent auraient, au moins de temps en temps, un caractère fondamentalement non humain. Rien ne montre qu'elles sont telles. Si l'impression donnée à Bates d'une fétidité, d'une abomination et d'une malignité à propos de la maison et de la Forêt avait été transmise par quelque chose d'étranger, il est probable que sa réaction n'aurait pas été aussi spécifiquement humaine ; non, il fut alors submergé par une réaction tout à fait humaine, avec presque une humanité délibérée. »

Je considérai cela. Si la théorie du Dr. Lapham était valide – et il me semblait vraiment qu'elle l'était – elle comportait cependant un point très faible ; il avait laissé entendre que « l'influence » à l'œuvre sur Dewart et Bates avait également attaqué Alijah Billington. Si cette « influence » avait, comme il le postulait, une origine humaine, elle avait franchi plus d'un siècle. Choisissant mes mots avec soin j'élevai cette objection.

« Oui, je l'admets. Je ne trouve pas cela contradictoire. Gardez bien présent à l'esprit que l'influence est extraterrestre dans son origine. Elle est également extradimensionnelle, et par conséquent, humaine ou non, pas plus soumise aux lois physiques de la terre que les Grands Anciens. Bref, si l'influence est humaine, comme je le suppose, alors elle aussi existe dans le temps et dans l'espace contigus à nous et cependant non identiques. Elle participe de la capacité d'exister dans ces dimensions sans connaître les limitations que le temps et l'espace imposent à tout individu qui occupe la maison de Billington. Elle existe dans ces dimensions exactement comme ces malheureux qui furent victimes des êtres appelés par Bishop, Billington et Dewart avant qu'ils ne soient rejetés dans notre dimension.

— Dewart !

— Oui, lui aussi.

— Vous prétendez qu'il est responsable de ces étranges disparitions récemment survenues à Dunwich ? » demandai-je, ébahi.

Il secoua la tête avec une sorte de pitié. « Non, je ne le *prétends* pas ; je l'affirme en tant que *fait évident* – à moins que vous ne vouliez en revenir au terrain spécieux des coïncidences.

— Pas du tout.

— Parfait. Écoutez bien. Billington s'en va à son cercle de pierres et à sa tour de pierre pour ouvrir la *porte*. Des personnes totalement étrangères à Billington entendent des bruits dans les bois ainsi que son fils Laban qui le rapporte dans son journal. Ces phénomènes sont toujours suivis *a)* d'une disparition ; *b)* d'une apparition dans des conditions étranges certes, mais toujours les mêmes, des semaines ou des mois plus tard – toutes deux inexpliquées. Jonathan Bishop écrit dans ses lettres qu'il est allé à son cercle de pierres et *L'a appelé dans les Collines, et L'a maîtrisé dans le Cercle avec cependant les plus grandes difficultés et beaucoup d'efforts ; cela tendrait à prouver que le cercle n'est pas suffisamment puissant si l'on veut maîtriser des Êtres de cette sorte pendant un certain temps*. Après quoi, également, d'étranges disparitions et des réapparitions tout aussi étranges dans des circonstances reproduisant celles qui suivent les activités de Billington. Ces choses datant d'un siècle et plus se répètent à notre époque. Ambrose Dewart marche pendant son sommeil jusqu'à la tour ; dans ses rêves il est conscient de quelque chose d'incroyablement abominable et terrible ; il est possédé par une influence externe, mais il ne le sait pas. Je pense que vous n'espérez pas qu'un observateur impartial, à la lumière de ces faits, puisse croire que, après le petit voyage de Dewart à la tour de pierre, où il découvre par la suite ce qui semble être une flaque de sang, les disparitions et les réapparitions qui s'ensuivent ne sont que des *coïncidences* ? »

J'admis qu'une explication reposant sur le hasard pour rendre compte d'une pareille série d'événements analogues était vraiment aussi extravagante que l'explication que le Dr. Lapham donnait. J'étais troublé et profondément agité car le Dr. Seneca Lapham était un érudit de grande envergure et d'une culture singulièrement vaste, si bien que son adhésion à quelque chose, quoique encore bien éloigné d'un savoir absolu, provoquait un choc sérieux sur quelqu'un qui lui portait un respect illimité. Manifestement, pour le Dr. Lapham, les hypothèses qu'il avançait étaient fondées sur plus d'une conjecture et cela impliquait une conviction qui dépassait presque les bornes de la crédibilité. Pourtant il était évident que mon employeur ne doutait pas du tout, assuré par une connaissance très large de son sujet et des à-côtés.

« Je vois que vous êtes plongé dans vos pensées. Laissons cela, nous y penserons

cette nuit et y reviendrons demain ou plus tard. J'aimerais que vous lisiez quelques-uns des passages que j'ai indiqués dans ces livres, encore que vous aurez à jeter de temps en temps un œil sur le *Necronomicon* afin que je puisse le rapporter à la bibliothèque cette nuit. »

Je m'attaquai immédiatement à l'ancien livre dans lequel le Dr. Lapham avait souligné deux passages bizarres, que je traduisis lentement au fur et à mesure que je lisais. Ils faisaient allusion à de hideux habitants du Dehors qui gisaient dans une attente constante ; en fait, l'Arabe se référait à eux comme « les Gisants en Attente », et il leur donnait des noms. Un long paragraphe au milieu du premier passage me frappa avec une force particulière.

Ubbo-Sathla est cette source inoubliée d'où vinrent ceux qui osèrent s'opposer aux Anciens Dieux qui régnaient depuis Bételgeuse, les Grands Anciens qui combattirent les Anciens Dieux ; et ces Grands Anciens étaient instruits par Azathoth, le dieu aveugle et idiot, et par Yog-Sothoth qui est Tout-en-Un et Un-en-Tout et pour qui les limites du temps et de l'espace n'existent pas et dont les aspects sur terre sont Umr At-Tawil et les Anciens. Les Grands Anciens rêvent depuis toujours de ce temps à venir quand ils régneront à nouveau sur la Terre et sur tout cet Univers dont elle fait partie… Le Grand Cthulhu se lèvera de R'lyeh ; Hastur, Celui Qu'On Ne Doit Pas Nommer, reviendra de la sombre étoile qui est proche d'Aldébaran dans les Hyades ; Nyarlathotep mugira à jamais dans l'obscurité qui est son domaine ; Shub-Niggurath, le Bouc Noir aux Mille Chevreaux se multipliera encore et encore et recevra soumission de tous les satyres, nymphes et lutins des bois ainsi que du Petit Peuple ; Lloigor, Zhar et Ithaqua chevaucheront les espaces parmi les étoiles et ennobliront ceux qui les servent, les Tcho-Tcho ; Cthugha exercera son pouvoir sur Fomalhaut ; Tsathoggua viendra de N'kai… Ils attendent depuis toujours aux Portails, car le temps se rapproche, l'heure est bientôt venue, tandis que les Anciens Dieux reposent, rêvant, ignorant qu'il y a ceux qui connaissent les envoûtements qui ont servi aux Anciens Dieux contre les Grands Anciens, et apprendront comment les rompre, alors que déjà ils savent ordonner aux servants qui attendent au-delà des portes du Dehors.

Le second passage se présentait pas mal plus loin et sa puissance était tout aussi grande :

L'armure contre sorciers et démons, contre Ceux du Fond, les Dhols, les Voormis, les Tcho-Tcho, l'Abominable Mi-Go, les Shoggoth, les Ghast, les Valusiens et tous ces gens et êtres qui servent les Grands Anciens et leur Descendance se trouve dans l'étoile à cinq branches gravée dans la pierre grise de l'antique Mnar, moins puissante contre les Grands Anciens eux-mêmes. Celui qui possède la pierre se trouvera à même de commander à tous les êtres qui rampent, nagent, glissent, marchent ou volent, même vers la source d'où on ne peut revenir. En Yhe comme en la grande R'lyeh, en Y'ha-nthlei comme en Yoth, en Yuggoth comme en Zothique, en N'kai comme en K'n-yan, en Kadath dans la Lande Froide comme en Lac de Hali, en Carcosa comme en Ib, il gardera son pouvoir ; pourtant, de même que les étoiles s'affaiblissent et deviennent froides, de même que les soleils meurent et les espaces entre les étoiles deviennent plus vastes, ainsi s'affaiblit le pouvoir de toute chose – celui de la pierre à l'étoile aux cinq branches comme les envoûtements lancés contre les Grands Anciens par les Anciens Dieux, et un temps viendra, de même qu'un temps était, où il sera démontré que

N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des siècles peut mourir même la mort.

Je pris les autres livres et certaines photocopies d'ouvrages manuscrits qu'on ne l'avait pas autorisé à emporter de la bibliothèque Miskatonic, et pendant presque toute la nuit je plongeai dans ces pages étranges et terribles. Je lus des extraits des *Manuscrits pnakotiques*, de *Fragments Celaeno*, de *An Investigation into the Myth-Patterns of Latter-day Primitives with Especial Reference to the R'lyeh*, texte du professeur Shrewsbury, du *Culte des goules* par le comte d'Erlette, ainsi que du *Libor Ivonis*, du *Unaussprechlichen Kulten* de Von Junzt, du *De Vermis Mysteriis* de Ludwig Prinn, du *Livre de Dzyan*, du *Dhol Chants* et du *Seven Cryptical Books of Hsan*. J'ai lu l'histoire de cultes terribles et blasphématoires d'ères anciennes, pré-humaines, qui avaient survécu sous certaines formes indicibles jusqu'à notre époque dans des coins reculés de la terre ; je m'absorbai dans les comptes rendus sibyllins de langages obscurs d'avant l'homme qui portaient des noms comme *Aklo, Naacal* et *Chian* ; je découvris d'horribles allusions à des rites et des « jeux » maléfiques et insondables comme le *Mao* et le *Lloyathic* ; je rencontrai à plusieurs reprises les noms de lieux d'un âge incroyable – la Vallée de Pnath ou d'Ulthar, N'gaï et Ngranek, Ooth-Nargai et Sarnath-la-Perdue, Throk et Inganok, Kythamil et Lemuria, Hatheg-Kla et Chorazin, Carcosa et Yaddith, Lomar et Yian-Ho ; et je découvris d'autres Êtres, dont les noms s'articulaient dans un cauchemar d'horreur incroyable et terrifiante, d'autant plus terribles que les récits qui les accompagnaient relataient certains événements terrestres étranges et inconcevables, *uniquement explicables à la lumière de cette infernale tradition* – je trouvai des noms étranges, d'autres familiers, des descriptions terrifiantes et de simples allusions à d'inimaginables terreurs, dans les passages sur Yig, le terrible dieu-serpent, sur Atlach-Nacha à la forme d'araignée, sur Gnoph-Hek, la « chose poilue », également connu sous le nom de Rhan-Tegoth, sur Chaungnar Faugn, le « mangeur » vampirique, sur les meutes d'enfer de Tindalos qui hantent les angles du temps, et toujours et toujours sur le monstrueux Yog-Sothoth, le « Tout-en-Un et Un-en-Tout » dont le masque trompeur est comme un amas de globes iridescents qui dissimule l'horreur essentielle qui se tient dessous. Je lus ces choses qu'un simple mortel n'est pas censé connaître, ces choses qui feraient éclater l'esprit d'un lecteur imaginatif, ces choses qu'il vaut mieux détruire car leur connaissance peut constituer pour l'humanité un danger aussi grave que les effroyables conséquences d'un retour à la domination terrestre de ces Grands Anciens qui furent exilés à jamais du royaume astral de Bételgeuse par les Anciens Dieux dont ces mauvais avaient défié la règle.

Je lus la plus grande partie de cette nuit et passai le reste éveillé, retournant sans cesse dans ma tête, jusqu'à la nausée, les renseignements terrifiants que j'avais lus, apeuré moi-même par mon sommeil, de crainte qu'en rêve je ne reconstitue visuellement les êtres de cette mythologie grotesque et horrible que j'avais affrontés les heures précédentes non seulement dans ces livres mais aussi dans les indications convaincantes du Dr. Lapham dont le savoir était tel que peu de ses contemporains pouvaient l'égaler et moins encore le surpasser. En outre, j'étais trop agité pour réfléchir, car les concepts qui m'étaient révélés dans les pages de ces volumes rares et redoutables étaient si vastes et si exhaustifs dans la terreur et l'abomination qu'ils offraient à l'humanité, que mon unique effort conscient s'épuisait à reconstruire la rationalité habituelle de ma pensée.

Le lendemain matin, je retournai au bureau du Dr. Lapham plus tôt que d'ordinaire mais celui-ci y était déjà. Il avait manifestement travaillé très longtemps car sa table était couverte de feuilles de papier sur lesquelles il avait griffonné des formules, des graphiques, des plans, des diagrammes d'une nature absolument extravagante.

« Ah, vous les avez lus, fit-il comme je posais les livres sur un coin du bureau.

— Toute la nuit, répliquai-je.

— Moi aussi – nuit après nuit, la première fois que je les ai trouvés.

— Si ces choses comportent seulement la plus infime part de vérité, nous devrons réviser toutes nos idées sur le temps et l'espace – et même, dans une certaine mesure, sur nos propres débuts. »

Il hocha la tête, imperturbable. « Tout savant sait que la plus grande partie de notre savoir repose sur certains postulats fondamentaux qui, confrontés à une intelligence non terrestre, sont indémontrables. Peut-être faudra-t-il finalement que nous opérions certaines modifications dans ces postulats. Ce à quoi nous faisons face, qu'on appelle en général *l'Inconnu*, reste encore un sujet de conjectures, malgré ces livres et d'autres. Mais je pense que nous ne pouvons douter que *quelque chose* existe *Au-Dehors*, et cette structure mythique inclut les forces du bien tout comme les forces du mal, exactement comme le font d'autres schémas ; mais je n'ai pas besoin d'entrer dans tous les détails car vous les connaissez – le christianisme, le bouddhisme, le mahométisme, le confucianisme, le shintoïsme – en fait et en général *toutes* les religions connues. La raison spécifique à propos de ce mythe particulier pour laquelle il nous faut accepter l'existence de quelque chose d'étrange, Au-Dehors, est simplement que, ainsi que vous l'avez vu, c'est seulement en l'acceptant, au moins dans une large mesure, que nous pouvons expliquer à la fois les récits étranges et terribles racontés dans les appendices à ces livres et une très grande quantité, ignorée

d'ailleurs habituellement, d'événements totalement en contradiction avec toutes les connaissances scientifiques de l'humanité et qui se produisent tous les jours, partout dans le monde ; certains ont été rassemblés et rapportés dans deux livres remarquables écrits par un relatif inconnu du nom de Charles Fort – *The Book of the Damned* et *New Lands* –, je le recommande à votre attention.

« Envisagez quelques faits, et je dis *faits* à dessein, tenant compte de l'instabilité bien connue des observateurs humains. La chute d'aérolithes à Buschof, Pillitsfer, Nerft et Dolgovdi en Russie de 1863 à 1864. Faits d'aucune substance terrestre connue, décrits comme étant "gris avec quelques taches marron éparses". La pierre de Mnar à laquelle il est souvent fait allusion, j'insiste, est également décrite comme une *pierre grise*. Pareillement, les oolithes de Rowley quelques années auparavant à Birmingham, en Angleterre, et ensuite à Wolwerhampton, ceux-ci étant noirs à l'extérieur mais gris dedans.

« Encore, les *lueurs globulaires* du H.M.S. *Caroline*, relatés en 1893, vues entre le navire et une montagne dans la mer de Chine. Les lueurs sont décrites comme *globulaires* ; on les a vues dans les cieux à une altitude un peu inférieure à celle de la montagne et très éloignées de celle-ci ; elles se déplaçaient en bloc, de temps à autre, et s'espaçaient parfois de façon irrégulière. Elles se dirigeaient vers le nord et furent observées pendant deux heures ou à peu près. On les revit la nuit suivante, pendant deux nuits donc, – le 24 et le 25 février, chaque fois environ une heure avant minuit. Elles réverbéraient une lumière, et, examinées à la longue-vue, elles apparurent d'une couleur rosée. La seconde nuit, tout comme la première, leur déplacement semblait identique à celui du *Caroline*. Cette nuit-là le phénomène dura sept heures. Un phénomène semblable est rapporté par le capitaine du H.M.S. *Leander* qui assura que les lueurs se déplaçaient droit dans le ciel et s'évanouirent. Onze ans plus tard, le 24 février, l'équipage du U.S.S. *Supply* vit trois objets de tailles différentes, mais tous *globulaires*, se déplaçant également vers le haut *à l'unisson* et ne relevant apparemment d'aucune « force de la terre ou de l'air ». Entre-temps, une lueur globulaire analogue fut aperçue par des voyageurs dans un train près de Trenton, Missouri, et le fait rapporté au *Monthly Weather Review* d'août 1898 par un employé du train postal, la lueur apparaissant lors d'une averse et se déplaçant calmement avec le train dans la direction du nord malgré un violent vent d'est, changeant de vitesse et d'altitude jusqu'aux approches d'un petit village dans l'Iowa où elle disparut. En 1925, au cours d'un mois d'août exceptionnellement chaud, deux jeunes gens traversant un pont sur le Wisconsin dans le village de Sac Prairie aperçurent dans le ciel, un soir aux environs de dix heures, une singulière bande lumineuse barrant la voûte céleste du sud à partir d'un point situé à l'est, traversant par Antarès pour

aboutir à un point situé à l'ouest non loin d'Arcturus, traversée par une *boule de lumière noire, parfois ronde, parfois allongée, parfois encore en forme de losange* ; la bande subsista jusqu'à ce que cet objet éloigné eût traversé toute sa longueur du sud-est au nord-ouest, après quoi elle s'affaiblit et disparut. Tout cela vous fait-il penser à quelque chose ? »

Ma gorge se desséchait sous le choc d'une certitude grandissante. « Simplement qu'un des Grands Anciens offre un aspect superficiel comme celui-là : *amas de globes iridescents*.

— Exactement. Je ne veux pas affirmer que voilà l'explication de ces événements. Mais sinon, nous sommes encore obligés de nous en remettre au hasard en guise d'explication. La description, si l'on peut dire, des Grands Anciens est antérieure de plusieurs siècles à ces phénomènes isolés qui ont été choisis dans une période récente de moins de trente années. Laissez-moi, pour en finir sur ce sujet, vous donner quelques exemples de disparitions étranges, sans m'attacher à celles qui seraient motivées, ni aux catastrophes aériennes ou autres événements similaires.

« Dorothy Arnold, par exemple. Elle disparut le 12 décembre 1910 quelque part entre la 5e Avenue et l'accès par la 79e Rue à Central Park. Sans aucune raison. On ne la revit jamais plus ; pas de demande de rançon, pas d'héritier qui eût profité, rien.

« De la même façon, le *Cornhill Magazine* rapporte la disparition d'un Mr. Benjamin Bathurst, représentant du gouvernement britannique à la cour de l'empereur François à Vienne ; accompagné de son valet et de son secrétaire, il s'arrêta pour examiner des chevaux qu'il devait utiliser, à Perleberg en Allemagne. Il fit le tour des chevaux et disparut tout simplement. On n'apprit rien après cela de Bathurst. On n'a jamais retrouvé la moindre trace de trois mille deux cent soixante personnes parmi celles qui disparurent uniquement à Londres, entre 1907 et 1913. Un jeune homme, employé de bureau dans une minoterie à Battle Creek, Michigan, sortit à pied pour traverser du bureau à l'usine. Il disparut. Le numéro du 5 janvier 1900 de la *Tribune* de Chicago enregistre le cas de ce jeune homme, Sherman Church. Plus rien de lui ne fut jamais aperçu par la suite.

« Ambrose Bierce – et nous arrivons là à quelque chose de plus angoissant. Bierce savait des choses à propos de Carcosa et de Hali – il disparut au Mexique. On a dit qu'il avait été tué au cours d'une bataille avec Villa, mais à l'époque de sa disparition, il ne pouvait pour ainsi dire plus bouger et avait plus de soixante-dix ans. On n'entendit plus jamais parler de Bierce. C'était en 1913. En 1920, Léonard Wadham qui se promenait dans le sud de Londres connaît une effroyable défaillance de sa perception normale et se retrouve tout d'un coup sur une route près de Dunstable

à cinquante kilomètres d'où il était, absolument sans la moindre idée sur la façon dont il est arrivé là.

« Mais revenons chez nous, revenons à Arkham, Massachusetts, au mois de septembre 1915. Le professeur Laban Shrewsbury, 93 Curwen Street, disparaît étrangement et totalement tandis qu'il marchait dans un chemin creux à l'ouest d'Arkham. Quelques signes prémonitoires, car les papiers de Shrewsbury révèlent les instruction suivantes : sa maison devait rester intacte pendant une période d'au moins trente ans. Aucune raison, aucune trace. Mais il est tout à fait significatif que le professeur Shrewsbury était le seul homme en Nouvelle-Angleterre qui en savait plus que moi à propos de ces questions sur lesquelles nous nous penchons en ce moment, ainsi que des sujets connexes terrestres et astronomiques. Voilà ce qu'il y a à dire là-dessus. Ces phénomènes que je vous ai cités sont en proportion des phénomènes analogues connus et enregistrés dans le rapport d'une fraction infinitésimale de l'unité à un million. »

Après un intervalle suffisamment long pour que j'assimile cette série de faits curieux rapidement contés, je demandai : « En admettant que les renseignements fournis par ces livres rares permettent réellement d'éclaircir les événements qui se sont déroulés dans ce coin de l'État au cours des deux cents dernières années et plus, qu'est-ce donc, à votre avis ?

— Je veux dire quelle manifestation particulière – qui guette sur le seuil, qui est sans doute l'ouverture dans le toit de cette tour de pierre ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez certainement une idée ?

— Oh oui. Je vous suggère de regarder encore ce document bizarre *Des sortilèges diaboliques de démons aux formes inhumaines faits en Nouvelle-Angleterre*. Il y est fait allusion à "un certain Richard Billington qui érigea dans la forêt un grand Cercle de Pierres à l'intérieur duquel il adressait des Prières au Diable… et chantait Certains Rites Magiques impurs de par les Saintes Écritures". Il s'agit probablement du cercle de pierres qui ceint la tour dans la Forêt de Billington. Bon, le document laisse entendre que Richard Billington craignait et fut finalement "dévoré" par une "Chose" qu'il avait appelée à venir du ciel la nuit, mais rien qui puisse servir de preuve n'est avancé. Le sage Indien, Misquamacus, avait "envoûté le Démon" vers une fosse à l'endroit qui avait jadis été le centre du cercle de pierres de Billington et l'avait ensuite recouvert de – le mot est illisible mais c'est probablement *moellon* ou *pierre* ou quelque chose d'analogue, "sculpté de ce qu'ils appelaient le *Signe des Anciens*". Ils l'appelaient Ossadogowah et expliquaient qu'il était "l'enfant de Sadogowah", ce

qui fait tout à fait penser à l'une des entités les moins bien connues de la mythologie que nous avons examinée : Tsathoggua, parfois appelé Zhothagguah ou Sodagui, décrit comme non anthropomorphe, noir et quelque peu malléable, d'origine protéique et d'un culte très ancien. Mais la description avancée par Misquamacus diffère de celle communément admise ; il le décrit comme "*parfois petit et dur, comme un grand Crapaud de la Taille d'une Marmotte, mais parfois grand et vaporeux, sans Forme, avec un visage cependant au-dessus duquel poussaient des Serpents*". Cette description du visage conviendrait bien à Cthulhu, mais les manifestations de Cthulhu sont plus étroitement associées aux endroits humides et plus particulièrement la mer ou des lieux ayant un accès à la mer plus facile que celui offert par les affluents de la Miskatonic. Cela pourrait aussi s'adapter à certaines manifestations de Nyarlathotep, et là, nous nous rapprochons de chez nous. Sans aucun doute Misquamacus s'est trompé dans son identification et il est également dans l'erreur quant au sort de Richard Billington – car il y a des preuves qui indiquent que Richard Billington passa par cette ouverture vers le *Dehors*, au travers et au-delà du seuil auquel Alijah fait des allusions si peu voilées dans ses adjurations à ses héritiers. La preuve réside dans le livre de votre ancêtre, et Alijah le savait, car Richard revint sous une forme modifiée et établit des rapports de quelque nature avec l'humanité. En outre, les gens de Dunwich connaissaient tant de choses sous la forme de légendes, qu'on peut bien penser qu'en quelque sorte ils sont tous au courant des mythes et rites opérés par Richard Billington qui initia et instruisit leurs ancêtres. Dans le manuscrit de Bates on voit le commentaire détourné de Mrs. Bishop à propos du "Maître". Mais pour Mrs. Bishop le "Maître" n'était pas Alijah Billington ; cela est clair dans tous les documents disponibles et même dans le manuscrit de Bates, avant même qu'il ne parle à Mrs. Bishop. Voilà ce qu'elle dit : "Alijah, i' L'a enfermé – et a' aussi enfermé l'Maître avec, là-bas Dehors, quand l'Maître était prêt à rev'nir après c'te long temps. Y en a point beaucoup qui savaient ça, à part Misquamacus. Le Maître marchait sur la terre et personne i' l'connaissait car l'avait plein d'visages. Ouiche ! Il avait la tête d'un Whately, pis celle d'un Doten, pis encor' celle d'un Giles et pis aussi d'un Corey et personne i' l'connaissait aut'ment qu'un Whately ou qu'un Doten ou qu'un Giles ou qu'un Corey, et pis i' mangeait avec eux et i' dormait avec eux et i' marchait et parlait avec eux mais l'était tellement Dehors qu'ceux qu'i' prenait i' faiblissaient et pis i' mouraient, pas capab' qu'i' z'étaient de l'cont'nir. Y a qu'Alijah qu'a damé son pion au Maître – pour sûr l'était plus fort, pus que cent ans après que l'Maître l'était mort." Cela vous fait-il penser à quelque chose ?

— Non, c'est complètement incompréhensible.

— Bon. Ce ne devrait pas, mais nous sommes tous liés dans une certaine mesure

par des schémas de pensée fondés sur ce qui est logique et rationnel d'après notre pécule de savoir établi. Richard Billington sortit par l'ouverture qu'il avait ménagée mais il revint par une autre – probablement du fait de l'une de ces expériences analogues à celles de Jonathan Bishop. Il prit possession de différentes gens, c'est-à-dire il entrait en eux, mais il était déjà un mutant de par son existence Au-Dehors, et l'un au moins des résultats de sa vie ici-bas seconde manière fut enregistré dans l'ouvrage de votre ancêtre, quand il raconte ce que dame Doten mit au monde aux alentours de la Chandeleur de 1787, une créature décrite ainsi : "Ni bête ni Homme mais ressemblant à une monstrueuse Chauve-Souris à tête d'homme. Cela n'émettait aucun son mais regardait tout et rien avec des yeux sinistres. Certains juraient que ç'avait une ressemblance effroyable avec le Visage d'un homme mort depuis longtemps, un certain Richard Bellingham ou Bollinham" – à lire Richard Billington bien entendu – "dont on affirmait qu'il avait étrangement disparu après avoir fréquenté chez les Démons dans la région de New Dunnich." Autant pour cela. Probablement donc, Richard Billington sous une forme soit physique soit psychique, continua d'exister dans le pays de Dunwich, responsable sans aucun doute de sa part dans les horreurs qui s'y sont produites – les affreuses mutations si facilement mises sur le compte de la *dégénérescence* et de la *décrépitude* physiques – pendant un bon siècle, jusqu'à ce que *grosso modo*, la maison dans la Forêt de Billington fût à nouveau occupée par un membre de cette famille. Là-dessus, la force qu'était Richard Billington, le "Maître" du récit de Mrs. Bishop et des traditions et légendes de Dunwich, redevint active cette fois encore, dans l'espoir de rétablir l'ouverture primitive. Il est très possible qu'Alijah Billington, sous la suggestion des forces du Dehors, en l'occurrence Richard Billington, se soit mis à étudier les comptes rendus, les livres et les documents anciens, et qu'il ait fini par restaurer le cercle de pierres dont il a pu utiliser quelques-unes dans la construction de la tour – ce qui expliquerait l'âge plus élevé de certaines des pierres de la tour – et naturellement qu'il ait enlevé le moellon gris gravé du Signe des Anciens, l'éloignant du voisinage, exactement comme Dewart et le compagnon indien qu'il a découvert ont persuadé Bates de le faire. Ainsi donc la réouverture était consommée et c'est à ce moment que commence un conflit mémorable et indubitable – si seulement il en reste des traces. Car Richard Billington, trouvant ses fins réalisées, se mit à vouloir atteindre son second but qui était de reprendre son existence, interrompue sur cette terre, dans sa propre maison et dans la personne d'Alijah. Mais, malheureusement pour lui, Alijah ne s'arrêta pas après avoir atteint le premier objectif de Richard ; il continua d'étudier ; il obtint davantage de passages du *Necronomicon* que Richard avait pensé que c'était possible ; il poursuivit de son propre chef, fit venir quelques-unes des Choses du Dehors et permit à ces Choses d'écumer le pays de Dunwich à quelque fin qu'elles

estimaient nécessaire, et il continua ainsi jusqu'à ce que les choses se compliquent avec l'apparition de Phillips et de Druven d'une part et que, d'autre part, il finisse par prendre complètement conscience des desseins de Richard Billington, sur quoi il renvoya à nouveau Au-Dehors la Chose, ou les Choses ainsi que, selon toute vraisemblance, la force de Billington et scella simplement la nouvelle ouverture avec la pierre portant le Signe des Anciens ; après cela il se mit en route et ne laissa derrière lui qu'un ensemble d'instructions inexplicables. Mais quelque chose de Richard Billington subsista, quelque chose du Maître resta – assez pour lui permettre d'accomplir son projet de nouveau, un autre siècle plus tard.

— Alors, l'influence à l'œuvre là-bas est Richard Billington, non Alijah ?

— C'est hors de doute. Nous en avons certains signes. Richard est le Billington qui disparut et ne fut plus jamais vu après ; pas Alijah qui mourut dans son lit en Angleterre. Il s'agit par conséquent d'un conflit dont Bates pensa par erreur qu'il indiquait un dédoublement de personnalité et seul Richard pouvait s'imposer au plus faible Dewart. Et pour terminer, il y a un petit fait qui est absolument accablant. Richard Billington a eu suffisamment de rapports avec ceux du Dehors pour être soumis à des exigences analogues à celles qu'eux-mêmes connaissent dans leur propre dimension. Bref, au Signe des Anciens. Or, le jour où l'Indien fit son apparition avant l'aube, vous vous rappelez que Dewart demanda à Bates de l'aider. Il s'agissait d'éloigner et d'enterrer le moellon portant le Signe des Anciens. Dewart « défia » Bates de le soulever seul. Bates y parvint. Notez bien cela, ni Dewart, ni l'Indien ne levèrent le petit doigt pour l'aider – bref, aucun d'eux ne le toucha parce qu'ils n'osaient pas – parce que, Phillips, *Ambrose Dewart n'est plus Ambrose Dewart, il est Richard Billington et l'Indien Quamis est ce même Indien qui, au temps d'Alijah, assistait celui-ci et qui, plus d'un siècle avant cela, de son propre temps, servait Richard – rappelé de ces espaces terribles et blasphématoires du Dehors pour recommencer l'abomination commencée plus de deux cents ans auparavant !* Et, si j'interprète correctement les signes, nous allons devoir agir avec célérité et diligence pour empêcher et déjouer ce projet, et il ne fait aucun doute que Stephen Bates aura d'autres choses à nous dire quand il passera ici dans trois jours lors de son retour chez lui – si vraiment on le laisse venir ! »

Les pressentiments de mon employeur se réalisèrent bien avant les trois jours.

Il n'y eut aucune annonce ou déclaration officielle de la disparition de Stephen Bates, mais il nous arriva par l'entremise d'un facteur rural un fragment de papier déchiré qu'il avait, dit-il, ramassé sur le Chemin d'Aylesbury et, comme il semblait que c'était adressé au Dr. Lapham, il l'avait apporté à mon employeur. Le Dr. Lapham

lut le papier sans un mot et me le passa.

Il était griffonné, apparemment dans une hâte effroyable, et donnait l'impression que pour l'écrire l'auteur s'était appuyé sur son genou puis sur un tronc d'arbre car le crayon avait traversé le papier en de nombreux endroits.

Dr. Lapham. Misk. U. Bates. Il L'a envoyé après moi. Échappé la première fois. Sais qu'il va me trouver. D'abord les soleils et les étoiles. Puis l'odeur – ah ! Dieu ! l'odeur – comme quelque chose se consumant longtemps. Courus quand aperçus lueurs anormales. Atteint la route. Entendu derrière moi, comme le vent dans les arbres. Puis l'odeur. Et le soleil explosa et la Chose sortit EN MORCEAUX QUI S'UNIRENT ! Dieu ! Je ne peux…

C'était tout.

« Nous arrivons trop tard pour sauver Bates, c'est certain, fit le Dr. Lapham. Et j'espère que nous ne rencontrerons pas Ce qui l'a attrapé, ajouta-t-il d'un air sinistre, car contre cela nous n'avons vraiment que peu de pouvoir. Notre seule chance sera d'avoir Billington et l'Indien alors que la Chose est retournée Au-Dehors, car Elle ne peut venir à moins qu'on ne l'appelle. »

Tout en parlant il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit deux bracelets ou brassards de cuir qui ressemblaient au premier abord à des montres, mais qui se révélaient être des liens de cuir retenant une pierre ovale grise, sur laquelle avait été gravé un curieux dessin – une grossière étoile à cinq branches centrée sur un losange brisé encadrant ce qui semblait être une colonne de flammes. Il m'en tendit un et attacha l'autre à son poignet.

« Et maintenant ? demandai-je.

— Nous sortons ; nous allons jusqu'à cette maison demander à voir Bates. Ce sera peut-être dangereux. »

Il attendait que je proteste mais je me tins coi. Je suivis son exemple et attachai le bracelet qu'il m'avait tendu puis je lui ouvris la porte.

Il n'y avait aucun signe de vie à la maison de Billington ; plusieurs fenêtres avaient leurs volets clos et, malgré une certaine fraîcheur de l'air, nulle fumée ne s'échappait de la cheminée. Nous laissâmes la voiture dans l'allée devant l'entrée principale, parcourûmes un chemin de dalles jusqu'à la porte et frappâmes. Aucune réponse. Nous frappâmes de nouveau, plus fort, en encore une fois jusqu'à ce que finalement et sans avertissement la porte s'ouvrît ; nous nous trouvâmes face à un homme de taille moyenne, au nez busqué et à la chevelure rousse qui flamboyait autour de sa tête. Sa

peau était foncée, presque brune, son regard vif et soupçonneux. Mon employeur se présenta immédiatement.

« Nous cherchons Mr. Stephen Bates, il paraît qu'il habite ici.

— Désolé. Il habitait. Il est reparti pour Boston l'autre jour. C'est là qu'il vit d'ordinaire.

— Pouvez-vous me donner son adresse ?

— 17, Randle Place.

— Merci beaucoup, monsieur », fit le Dr. Lapham en lui tendant la main.

Quelque peu surpris devant cette courtoisie superflue, Dewart avança la sienne pour la serrer ; mais à peine ses doigts eurent-ils touché ceux de mon employeur qu'il poussa un hurlement rauque et bondit en arrière se cramponnant à la porte d'une main. La transformation qui se peignit sur son visage fut terrible ; sa suspicion précédente se changea en une rage inexprimable et une haine indicible – et, en plus des éclairs flamboyèrent dans son regard. Il ne resta ainsi qu'un instant ; puis la porte claqua à notre nez avec une violence inouïe. D'une façon quelconque il avait été averti du bracelet étrange que portait mon employeur.

Le Dr. Lapham, avec un calme imperturbable, s'en revint vers la voiture. Quand je me glissai derrière le volant, il regardait sa montre.

« L'après-midi est bien avancé. Nous n'avons guère le temps. Je pense qu'il ira à la tour cette nuit.

— C'était une sorte d'avertissement que vous lui avez donné. Pourquoi ? Ç'aurait sûrement été préférable de ne pas lui faire savoir.

— Il n'y a aucune raison pour qu'il ne sache pas. C'est bien mieux ainsi. Mais ne perdons pas de temps à bavarder. Nous avons beaucoup à faire avant la tombée de la nuit, car il faut que nous soyons revenus par ici avant le coucher du soleil. Et nous devons retourner à Arkham pour chercher quelque chose dont nous aurons besoin cette nuit. »

Une demi-heure avant le coucher du soleil, nous nous frayions un chemin dans la Forêt de Billington, opérant notre approche par l'extrémité occidentale, tout à fait invisibles de la maison. Une sorte de crépuscule s'abattait déjà sur l'épaisse végétation forestière, ce qui entravait encore notre progression car, en outre, nous étions lourdement chargés. Le Dr. Lapham n'avait rien oublié. Nous transportions des pelles, des lanternes, du ciment, une grande cruche d'eau, un lourd pied-de-biche, et toutes sortes d'accessoires analogues. De plus, le Dr. Lapham était armé d'un curieux

pistolet démodé qui tirait des balles d'argent et il avait apporté le schéma que Bates nous avait laissé pour nous indiquer l'endroit exact où il avait enfoui le grand moellon de pierre grise gravé du Signe des Anciens.

Pour éviter toute conversation dans la Forêt, le Dr. Lapham m'avait expliqué que Dewart – c'est-à-dire Billington – et peut-être aussi l'Indien Quamis viendraient certainement à la tour dès que la nuit serait tombée afin de poursuivre leurs pratiques infernales. Notre trajet jusqu'à cet endroit était entièrement préparé d'avance. Sans attendre, il nous fallait exhumer la dalle de pierre et la tenir prête ; de même, le ciment devait être mélangé et prêt à servir. Ce qui se passerait ensuite dépendait du Dr. Lapham qui m'avait strictement sermonné de ne prendre aucune initiative et d'être paré à exécuter ses ordres sans poser de questions. Je l'avais promis, malgré d'affreux pressentiments.

Nous finîmes par arriver au voisinage de la tour et le Dr. Lapham découvrit rapidement l'endroit où Bates avait enterré la pierre portant le sceau.

Il l'exhuma facilement tandis que je mélangeai le ciment et peu après le coucher du soleil nous étions prêts à commencer notre veillée d'observation et d'attente alors que la brune cédait la place à la nuit. Et du marais au-delà de la tour, vers l'est, s'éleva la pulsation rythmée et démoniaque des voix batraciennes, tandis qu'au-dessus du marécage une lueur sauvage et ininterrompue vacillait, trahissant la présence de myriades de lucioles dont l'éclat blanc et vert pâle produisait un chatoiement incessant pareil à celui d'une aurore, et que dans les bois autour de nous les engoulevents se mettaient à chanter avec une étrange modulation non terrestre, et apparemment tous à l'unisson.

« *Ils* ne sont pas loin », souffla mon employeur d'une voix sinistre. Les cris des oiseaux et des grenouilles s'enflèrent, atteignant une intensité terrible, rythmant dans la nuit une cacophonie démentielle, avec un accord parfait, jusqu'à ce que je crusse ne plus pouvoir supporter ce vacarme infernal et surnaturel. Alors, quand le chœur eut atteint son paroxysme de sauvagerie, je sentis sur mon bras un contact rassurant, et je sus, sans avoir besoin d'entendre la voix du Dr. Lapham, qu'Ambrose Dewart et Quamis approchaient.

Au sujet de ce qui se passa durant le reste de cette nuit, je ne peux pour ainsi dire pas me résoudre à conserver mon objectivité bien que ces événements soient maintenant bien loin dans le passé et que la campagne autour d'Arkham jouisse d'une paix et d'une tranquillité qu'elle avait oubliées pendant ces deux cents dernières années et plus. Les événements commencèrent avec l'apparition physique de Dewart, ou plutôt de Billington sous les traits de Dewart, dans l'ouverture du toit de la tour. Le

Dr. Lapham avait bien choisi notre cachette ; de là, à travers le feuillage, nous apercevions totalement l'encadrement de l'ouverture dans le toit de la tour, et par cet orifice encadré par les feuilles, la forme superficielle d'Ambrose Dewart se manifesta bientôt, et presque aussitôt sa voix, en des accents barbares et terribles, commença de s'échapper de ses lèvres, hurlant les mots et les sons primitifs, la tête levée vers les étoiles, le regard et les paroles directement adressés à l'espace extérieur. Celles-ci nous parvenaient distinctement, dominant la démence des grenouilles et des engoulevents.

« *Iä ! Iä ! N'ghaa, n 'n 'ghai-ghai ! Iä ! Iä ! N 'hai, n-yah, n-yah, shogog, phthaghn ! Iä ! Iä ! Y-hah, y-nyah, y-nyah ! N'ghaa, n 'n 'ghai, waf'l phthaghen – Yog-Sothoth ! Yog-Sothoth !…* »

Une brise se leva parmi les arbres, une brise qui *descendait*, et l'air devint glacé, tandis que les cris des grenouilles et des engoulevents et le chatoiement des lucioles s'accroissaient en mesure. Je me tournai avec inquiétude vers le Dr. Lapham et eus juste le temps de le voir viser de sang-froid avec son pistolet et tirer !

Je pivotai. Dewart reçut la balle ; il trébucha légèrement en arrière mais heurta l'encadrement et bascula par terre la tête la première. Au même moment, l'Indien Quamis surgit dans l'ouverture et, d'une voix violente, il continua l'invocation entamée par Billington.

« *Iä ! Iä ! Yog-Sothoth ! Ossadogowah !…* »

La seconde balle du Dr. Lapham toucha l'Indien qui ne tomba pas mais sembla s'effondrer sur lui-même.

« Allons-y ! » fit mon employeur d'une voix froide et dure, « remettez-moi cette dalle en place ! »

Je m'emparai de la pierre, et il me suivit avec le ciment. Plongés dans le terrible et démoniaque halètement des grenouilles et des engoulevents, nous courûmes, insensibles aux buissons, vers la tour, car le vent s'enflait et l'air se glaçait de plus en plus vite. Mais devant nous la tour se dessina et dans le toit l'ouverture découpait un morceau de ciel étoilé – et, abomination parmi les abominations, *quelque chose de plus !*

Comment nous nous sortîmes de cette nuit inoubliable avec cette abomination gravée dans nos mémoires, je n'en sais rien. Je n'ai guère conservé qu'un souvenir confus de la condamnation de cette ouverture – de l'ensevelissement de la dépouille mortelle d'Ambrose Dewart, enfin libéré par la mort de la possession maligne par la présence mauvaise de Richard Billington – de la certitude du Dr. Lapham qui

m'assurait que la disparition de Dewart serait imputée à la même cause inconnue et inconnaissable que les autres, mais que ceux qui attendraient la réapparition de son cadavre, comme pour les autres, le feraient en pure perte – de la poussière fine et immémoriale dont le Dr. Lapham me dit que c'était tout ce qui restait de Quamis, qui avait été mort « pendant plus de deux siècles » et allait seulement aux ordres malins de Richard Billington – du démembrement de ce cercle de pierres – de la destruction et de l'enfouissement de la tour elle-même, *par en dessous*, de façon que la vénérable pierre grise portant le Signe des Anciens ne fût pas touchée lors de son passage dans la terre – de la découverte dans cette terre, à la lueur des lanternes, de bizarres ossements, vieux de dizaines et de dizaines d'années, remontant à cet ancien « Magicien… Misquamacus, chef des Wampanaug » – de l'anéantissement intégral de ce splendide vitrail – de la subtilisation de livres et de documents précieux à déposer à la bibliothèque de l'université de Miskatonic – du rassemblement de notre bric-à-brac – de la route que nous fîmes en voiture pour aller chercher les livres et les documents de la maison de Billington – de notre fuite juste avant l'aube. De tout cela, dis-je, je ne garde qu'un souvenir des plus vagues ; je sais seulement que ce fut fait, car je m'obligeai plus tard à retourner voir cette île dans l'affluent Misquamacus, ainsi appelé du temps de Richard Billington et ainsi nommé par lui au moyen de la langue possédée d'Ambrose Dewart ; je n'y vis rien, aucune signe ne subsistait de la tour ni du cercle de pierres, lieu de Dagon, d'Ossadogowah, et de cet autre, cette effroyable Chose du Dehors qui guettait sur le seuil dans l'attente d'être invoquée.

De tout cela, rien qu'un vague souvenir, à cause de ce que je vis qui remplissait l'ouverture là où je ne m'étais attendu qu'à voir les étoiles, et de cette odeur putride et nauséeuse qui affluait du *Dehors* – pas les étoiles mais des *soleils*, les *soleils* que Stephen Bates avait vus juste avant d'être pris – *de grands globes de lumières s'agglutinant vers l'ouverture, et pas seulement ceux-là, mais aussi l'éclatement des globes les plus proches, et la chair protoplasmique qui refluait, noire, pour s'unir et former cette horreur fantastique et hideuse de l'espace extérieur, ce rejeton du néant des temps originels, ce monstre amorphe et tentaculaire qui était celui qui guettait sur le seuil, dont le masque était comme un amas de globes iridescents, Yog-Sothoth le malfaisant, qui bouillonne comme le limon originel dans le chaos nucléaire, à jamais au-delà des frontières les plus éloignées du temps et de l'espace !*

L’OMBRE VENUE DE L’ESPACE

Traduction par Jean Ferry.
Ces titres ont été réunis en 1957 sous le titre The Survivor and Others.

On a trouvé, dans les papiers posthumes de Howard Phillips Lovecraft, diverses notes, des projets d’histoires, que la mort ne lui a pas laissé le temps d’écrire. La plus achevée donne son titre au présent recueil de 7 nouvelles. Ces esquisses éparses furent ordonnées par August Derleth, dont les contes, tissés sur les canevas proposés par Lovecraft [1], sont présentés ici comme le fruit d’une collaboration ultime – et d’outre-tombe. (NdE.)

[1] C’est sans doute à cette re-création que nous devons le fait que, surtout dans le premier conte, la même idée, le même fait sont souvent exprimés deux fois. Il eût été facile de pallier ces répétitions, pas toujours concordantes, mais nous ne nous sommes pas cru le droit, par respect éventuel pour Lovecraft, de modifier le texte. (NdT.)

LE SURVIVANT

The Survivor – 1954

> *Certaines demeures, comme certaines personnes, savent, d'une façon ou d'une autre, affirmer dès l'abord leur caractère maléfique. Ce sont peut-être les émanations d'actes néfastes, accomplis précisément sous tel toit, bien longtemps après que leurs responsables ont disparu, qui vous font frémir et vous crispent. Quelque chose de la fureur primitive du scélérat, de l'horreur ressentie par sa victime, pénètre jusqu'au cœur de l'innocent spectateur ; il se sent frissonner jusqu'aux nerfs, sa peau se hérisse et son sang se glace.*
>
> Algernon BLACKWOOD.

Il était bien dans mes intentions de ne plus jamais parler de la maison Charrière, de n'en plus rien écrire – cela depuis que j'ai fui Providence, par cette nuit affreuse où j'eus la révélation. Chacun de nous détient des souvenirs qu'il préférerait effacer, nier, rayer de sa mémoire.

Il faut cependant que je confie aujourd'hui au papier le récit de mes brefs rapports avec la maison de Benefit Street, et dans quelle panique je l'ai quittée. Sinon, j'ai tout lieu de craindre que quelque innocent ait un jour de graves ennuis avec la police. Celle-ci, fatalement, lorsque la maison sera devenue bien communal, ne pourra manquer de faire l'abominable découverte – moins épouvantable peut-être que ce qu'il m'a été donné de voir –, mais quelles explications fournir, alors ?

Il est bien évident qu'un archéologue devrait en savoir moins sur les voies étranges où s'est jadis égarée la quête de l'homme que sur les vieilles demeures. Il est tout aussi concevable que, plongé dans l'étude de l'évolution de l'habitat, cet archéologue puisse éventuellement se heurter à un mystère plus opaque que la date de l'aile d'un bâtiment ou l'origine d'un toit en croupe. Il est possible qu'il puisse arriver à certaines conclusions sur ledit mystère, si incroyables, si horribles, si effroyables, voire même diaboliques, soient-elles. Pourtant, le nom d'Alijah Atwood n'est pas tout à fait inconnu en ces lieux où se réunissent les archéologues. La modestie m'interdit d'en dire plus, mais je me crois autorisé à signaler qu'on trouverait plus d'une notice me concernant dans les recueils consacrés aux découvertes archéologiques.

Je suis arrivé à Providence, Rhode Island, en 1930. Je pensais n'y faire qu'une

courte visite avant de poursuivre ma route vers La Nouvelle-Orléans. Mais… passant par Benefit Street, je vis la maison Charrière. Elle attira mon attention comme seule une maison insolite, isolée dans une rue de la Nouvelle-Angleterre, entre des constructions d'un style tout différent, une maison visiblement d'un autre âge peut éveiller l'attention d'un archéologue. Elle dégageait une atmosphère à la fois séduisante et répulsive.

On disait de la maison Charrière qu'elle était hantée. Mais on en dit tout autant de mainte vieille demeure abandonnée, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde. Si je dois en croire certains articles diantrement sérieux de la *Revue de Folklore américain*, les mêmes bruits courent sur les habitats primitifs des Indiens d'Amérique, ceux des aborigènes de la brousse australienne, ceux des Polynésiens, et combien d'autres ! Je n'ai pas pour propos de raconter des histoires de fantômes. C'est bien assez d'affirmer qu'à l'occasion j'ai observé certains faits qui ne comportent pas d'explications scientifiques. Je suis cependant assez raisonnable pour croire qu'on pourrait leur en trouver, armé d'une rigueur suffisante, ou par hasard, peut-être. Oui, dans le sens traditionnel, la maison Charrière n'était certainement pas hantée. Aucun fantôme n'en traversait les chambres en faisant cliqueter ses chaines. Nulle figure sépulcrale n'apparaissait à l'heure fatidique pour annoncer l'imminence d'un destin tragique. À minuit, pas le moindre gémissement… Mais nul ne pouvait le nier, la maison exhalait une aura néfaste, terrifiante, évoquant des images hideusement fantastiques. Si le ciel avait fait de moi un péquenot plus sensible, nul doute que cette maison m'aurait ravi au-delà du possible. Son aura était moins palpable que celle d'autres que j'ai connues, mais celle-là, entre toutes, disait clairement : « Je recèle des secrets indicibles, longtemps hors de portée de l'entendement humain. » Et, surtout, cette bâtisse portait avec soi un sentiment de vieillesse écrasante, le poids de siècles reculés dans le plus reculé des passés, du temps de la jeunesse du monde. Chose étrange, car la maison, pour vétuste qu'elle fût, datait de trois cents ans au plus.

Je la considérai d'abord sous l'angle archéologique, ravi de découvrir, enchâssée dans une rangée de braves maisons de la Nouvelle-Angleterre, une qui fût du pur style XVII^e^ siècle québécois, en fait, si différente des autres, qu'elle aurait attiré l'attention de n'importe qui. J'avais souvent visité Québec et plusieurs vieilles cités du nord de l'Amérique. Mais en venant pour la première fois à Providence, mon dessein n'était pas tant de rechercher des antiquités que de rencontrer un confrère archéologue de renom. Ce fut en allant chez lui, il habitait Barnes Street, que je passai devant la maison Charrière. Je remarquai qu'elle était inhabitée, et résolu tout soudain de la louer. Peut-être ne l'aurais-je pas fait si je n'y avais été incité par l'étrange réticence de mon ami à parler de cette maison, et par son opposition très marquée à l'idée

même que je pourrais m'en approcher. Peut-être suis-je rétrospectivement coupable d'une injustice, car, nous l'ignorions l'un et l'autre, mon pauvre ami était déjà sur son lit de mort. Ce n'était pas en face de son bureau que j'étais assis, mais à son chevet. C'est là que je l'interrogeai sur la maison, la décrivant avec une précision qui dut être efficace, car j'ignorais évidemment tout d'elle, à commencer par son nom.

Un personnage nommé Charrière, médecin et chirurgien français, venu au Québec, en avait été le propriétaire. Gamwell ignorait le nom de l'architecte, c'est Charrière qu'il avait connu. Il le décrivait comme « un homme grand, revêche – je le rencontrai peu, mais personne ne le vit beaucoup, il ne pratiquait plus ». Charrière avait vécu dans cette maison, probablement en compagnie de parents plus âgés, quoique Gamwell ne pût rien affirmer – et pour autant qu'il en sût. Charrière s'y était cloîtré, et y était mort trois ans plus tôt. De ce fait, une notice, dûment publiée dans le *Journal* de Providence en 1927, faisait foi. C'est cette seule date de la mort de Charrière que Gamwell put me préciser, tout le reste flottait dans un vague absolu. La maison n'avait ensuite été louée qu'une fois, et très peu de temps, à un membre d'une profession libérale et sa famille. Tous étaient partis au bout d'un mois, se plaignant de l'humidité, du remugle de ces vieux murs. Depuis, la maison était restée inoccupée, mais pas question de la mettre à bas. Le docteur Charrière avait, en effet, par testament, affecté une somme considérable au paiement futur des impôts fonciers et des taxes municipales. D'aucuns prétendaient pour une durée de vingt ans. Le docteur Charrière entendait que cette maison fut préservée au cas où, pendant ce laps de temps, des héritiers viendraient faire valoir leurs droits. Le docteur avait fait dans son testament d'obscures allusions à un neveu militaire en Indochine. Tous les efforts pour retrouver ce neveu étaient restés vains. La maison était donc destinée à survivre jusqu'à l'expiration de la période fixée par le docteur dans son testament.

« J'ai grande envie de la louer », dis-je à Gamwell.

Tout malade qu'il fût, mon confrère se dressa sur un coude pour protester :

« C'est une fantaisie passagère, Atwood, n'y pensez plus. J'ai entendu tenir sur cette demeure des propos inquiétants…

— Lesquels ? » lui demandai-je de but en blanc.

Mais il ne voulait plus rien dire. Il se contenta de hocher faiblement la tête et ferma les yeux.

Je repris :

« J'ai l'intention de la visiter demain.

— Vous n'y trouverez rien de plus intéressant que dans n'importe quelle maison de Québec, dit Gamwell. »

Mais cette étrange opposition ne fit qu'aviver mon désir d'examiner la maison de près, et en détail. Je n'avais pas l'intention d'y finir mes jours. Je la louerais pour six mois, peut-être, j'en ferais une base d'opération à partir de laquelle, en quête de curiosités archéologiques, je parcourrais la campagne environnante, ainsi que rues et ruelles de Providence. Gamwell consentit enfin à me donner le nom des hommes de loi exécuteurs testamentaires de Charrière. J'eus à triompher de leur manque d'enthousiasme avant de devenir le locataire de l'antique maison. Mon bail ne devait pas excéder six mois, et je pourrais à mon gré le résilier plus tôt.

Je pris possession de la maison sur-le-champ, tout aussitôt fort contrarié de constater qu'on y avait bien installé l'eau, mais pas l'électricité. Le mobilier n'avait pas été déplacé depuis la mort du docteur Charrière ; je trouvai une demi-douzaine de lampes d'âges et de formes variés. Certaines dataient d'un siècle, ou plus, mais elles éclairaient suffisamment. Je m'attendais à un logis poussiéreux et plein de toiles d'araignées. À ma grande surprise, il n'en était rien. Je n'avais pas saisi, en effet, que les hommes de loi de l'étude Baker et Greenbough étaient chargés d'entretenir la maison pendant le demi-siècle où elle devait rester debout – et ce, au cas où quelque descendant du docteur Charrière surviendrait pour en revendiquer la propriété.

La maison, avec ses vastes boiseries, répondait à toutes mes espérances. Dans certaines chambres, le papier peint commençait à se décoller, dans d'autres, le plâtre, jamais recouvert, avait pris en vieillissant des teintes jaunâtres. Le dessin des pièces était des plus irréguliers. Il y en avait de très vastes, d'autres minuscules. Seul le premier étage semblait avoir été occupé par le docteur, qui avait fait d'une des chambres une façon de laboratoire, et d'une pièce attenante, un bureau. On eût dit que ces lieux venaient d'être abandonnés en plein milieu d'on ne sait quelles recherches. Ceux qui avaient occupé la maison après la mort de Charrière n'avaient pas touché à ces deux pièces, sans doute. C'était très vraisemblable. La maison était assez vaste pour qu'on pût y loger sans jamais avoir à pénétrer dans le laboratoire et le bureau, tous deux sur les arrières, donnant sur un jardin envahi par la végétation, et qui s'étendait jusqu'à un haut mur de pierre isolant la propriété d'une ruelle.

Le docteur Charrière avait dû être frappé par la mort en plein travail, un travail dont la nature m'intriguait, et qui n'était certainement pas une chose courante. Ses recherches ne portaient pas seulement sur la créature humaine. Je vis aussi d'étranges dessins, presque cabalistiques, ressemblant à des diagrammes physiologiques concernant différentes variétés de sauriens. Les plus remarquables appartenaient à

l'ordre *Loricata*, du genre *Crocodylus* et *Osteolaemus*, quoique fussent aussi reproduits assez fidèlement des gavials, des caïmans, des alligators. Un nombre de croquis plus restreint montrait des reconstitutions possibles des premiers représentants de l'ordre des reptiles en remontant jusqu'à la période jurassique. Cependant, cet aperçu fascinant des singulières études du docteur ne m'aurait pas incité sérieusement à enquêter sur ses activités, n'eût été le mystère archéologique de la maison.

J'en avais d'entrée senti la vétusté – à l'installation de l'eau près, une initiative du docteur Charrière, je pense. Gamwell ne m'avait jamais, au cours de nos conversations elliptiques, laissé entendre autre chose. À y bien réfléchir, il ne m'avait même jamais dit à quel âge le docteur était mort. En supposant qu'il eût alors quatre-vingts ans, ce n'était certainement pas lui qui avait fait bâtir cette maison. L'intérieur démontrait assez qu'elle remontait aux environs de 1700, soit plus de deux siècles avant la mort du docteur Charrière. Il m'apparut en conséquence que la maison portait le nom de celui qui l'avait habitée le plus longtemps, et non celui de l'architecte. Les tentatives que je fis pour élucider ce problème m'amenèrent à certaines constatations troublantes. Elles ne correspondaient à aucune espèce de faits admissibles par notre raison.

Je ne pus trouver aucune trace de la date de naissance du docteur Charrière. Je me mis en quête de sa tombe. Il est assez curieux qu'il ait obtenu l'autorisation d'être enterré dans son propre jardin, non loin d'un vieux puits à la silhouette élégante, avec son petit toit et son seau. Le tout devait dater de la construction de la maison. J'examinai la pierre tombale dans l'espoir d'y découvrir une date de naissance. Jugez de mon désappointement et de mon ennui : la pierre ne portait que le nom : Jean-François Charrière, son état : docteur, les lieux où il avait résidé et exercé son art : Bayonne –Paris-Pondichéry-Québec-Providence. Plus la date de sa mort : 1927. Rien d'autre, à peine de quoi poursuivre mon enquête. Ce que je fis en questionnant des amis, parfois lointains, par correspondance.

Une quinzaine de jours plus tard, j'étais en possession de quelques réponses. Mais loin d'être satisfait, et plus intrigué que jamais. J'avais commencé par interroger un correspondant de Bayonne. Je supposais, le nom de cette ville étant mentionné le premier sur la pierre tombale, que Charrière était peut-être né dans la région. Je m'étais ensuite renseigné à Paris, puis auprès d'un ami de Londres ayant accès aux archives du Département indien. J'avais aussi écrit à Québec. Je ne tirai de toute cette correspondance qu'une suite de dates énigmatiques. Un Jean-François Charrière était bien né à Bayonne, mais en 1636. On retrouvait sa trace à Paris. Un jeune homme de ce nom, âgé de dix-sept ans, y avait étudié pendant trois ans, vers 1653, sous la tutelle

de l'exilé royaliste [1] Richard Wiseman. À Pondichéry, et plus tard sur la côte de Coromandel, un Jean-François Charrière avait servi comme chirurgien dans l'armée française, à partir de 1674. À Québec, la première référence à un docteur Charrière remontait à 1691. Il avait pratiqué six ans dans cette ville avant de la quitter pour une destination inconnue.

Il n'y avait qu'une conclusion possible : le docteur Jean-François Charrière, né à Bayonne en 1636, signalé pour la dernière fois à Québec l'année même de la construction de la maison de Benefit Street était un ancêtre doté du même nom que le chirurgien décédé et dernier occupant de cette maison. Mais s'il en était ainsi, il y avait un hiatus total entre cette date : 1697, et ce dernier occupant, car nulle part je ne trouvai trace de la famille de ce premier Jean-François Charrière. S'il y avait eu une Mrs. Charrière, s'il y avait eu des enfants – et il fallait bien qu'il y en ait eu pour perpétuer la lignée jusqu'au présent siècle –, il n'en restait pas le moindre vestige. Il n'était pas impossible que le vieux monsieur venu de Québec ait été célibataire à son arrivée à Providence, et se soit marié par la suite. Il aurait alors été âgé de soixante et un ans. Cependant, les registres de l'état civil ne faisaient nulle part mention de semblable union. Ma perplexité n'avait fait que croître. Cependant, je suis archéologue, et je sais qu'il n'y a rien de plus difficile à cerner que les faits. Je ne fus pas découragé au point de tout abandonner.

Adoptant une nouvelle méthode, j'allai chercher des informations à l'étude Baker et Greenbough. Là m'attendait une déconvenue d'un autre genre. Quand je m'enquis de l'apparence physique du chirurgien français, les deux hommes de loi furent bien obligés d'admettre qu'ils ne l'avaient jamais vu. Il avait fait connaître toutes ses instructions par des lettres accompagnées de chèques substantiels. L'étude avait représenté les intérêts du docteur Charrière pendant les six ans qui avaient précédé sa mort, jamais avant il n'avait fait appel à leurs services. Je me renseignai sur le « neveu », qui impliquait l'existence, à un moment ou à l'autre, d'un frère, d'une sœur de Charrière. Mais là aussi, déconvenue. Gamwell m'avait induit en erreur. Charrière n'avait pas spécifié que son descendant éventuel pouvait être un neveu, mais seulement « le seul survivant de sexe masculin de ma lignée ». On avait supposé très gratuitement que ce survivant était un neveu. Toutes les recherches pour le retrouver avaient échoué. Cependant, le testament du docteur Charrière spécifiait bien qu'il n'y avait pas lieu de rechercher ce « survivant ». Il se ferait connaître à Messrs. Baker et Greenbough, soit en se présentant personnellement, soit par une lettre de sa main, avec preuves de son authenticité à l'appui.

Il y avait là sans doute un mystère. Les hommes de loi en convenaient, mais ils convenaient aussi que leur loyauté avait été bien payée, trop bien payée pour modifier

leur comportement, sauf dans le cas précité. Après tout, comme me le fit, non sans raison, remarquer un de ces messieurs, il ne s'était écoulé que trois ans depuis la mort du docteur Charrière, et le « survivant » avait encore largement le temps de se présenter.

Ayant fait chou blanc dans cette direction, je retournai voir mon vieil ami Gamwell, toujours alité, et de plus en plus faible. Le médecin qui le soignait, et que je croisai lorsqu'il sortait, me laissa entendre pour la première fois que le vieux Gamwell ne se lèverait peut-être jamais plus. Il me recommanda de ne pas l'agiter, ou de le fatiguer par trop de questions. J'étais néanmoins résolu à dénicher tout ce que je pourrais concernant Charrière. Je n'étais toutefois pas préparé à l'examen attentif auquel je fus soumis par Gamwell. On aurait dit qu'il s'attendait à me trouver physiquement modifié après trois semaines à peine de résidence dans la maison Charrière.

Les amabilités échangées, j'en vins au sujet qui m'amenait. J'expliquai que j'avais trouvé la maison si curieuse que j'aurais aimé en savoir plus sur son dernier occupant. Or Gamwell disait l'avoir connu.

« Mais il y a bien des années… Voyons… il est mort depuis trois ans… en 1907, je crois. »

Confondu, je protestai :

« Mais c'était vingt ans avant sa mort. »

Gamwell insista, il était sûr de l'année.

« Et à quoi ressemblait-il ? » demandai-je, obstiné.

Hélas, le grand âge et la maladie avaient éteint les facultés jadis brillantes de mon vieil ami.

« Imaginez une salamandre, agrandissez-la un peu, apprenez-lui à marcher sur ses pattes de derrière, habillez-la avec chic, dit Gamwell, et voilà le docteur Jean-François Charrière tout craché. À cela près que sa peau était rêche, presque calleuse. Ce bonhomme glacial vivait dans un autre monde. »

Je demandai alors :

« Quel âge avait-il ? Quatre-vingts ans ? »

Il réfléchit.

« Quand je l'ai vu pour la première fois… je n'étais pas âgé de plus de vingt ans. Quatre-vingts ? On les lui aurait donnés… Et il y a vingt ans, il n'avait absolument pas changé, mon cher Atwood… Mais peut-être la première fois étais-je trop jeune pour

bien juger… Non, non, c'était en 1907 un homme de quatre-vingts ans… et il est mort vingt ans plus tard…

— Centenaire, en ce cas ?

— C'est fort possible… »

Bien déroutant, lui aussi, Gamwell. Une fois de plus, rien de précis, de concret, pas un seul fait matériel… rien qu'une image floue, le souvenir d'un personnage qui, pour une raison inconnue, avait aussitôt déplu à Gamwell. Peut-être ne voulait-il pas admettre quelque jalousie professionnelle, qui faussait son jugement.

J'interrogeai ensuite les voisins, mais, plus jeunes, ils n'avaient pas gardé de très vifs souvenirs du docteur Charrière, à cela près qu'ils eussent de beaucoup préféré le voir loger ailleurs ; il faisait un trafic dégoûtant de lézards et autres vermines, et nul ne savait à quelles expériences diaboliques il se livrait dans son laboratoire. Il y avait pourtant parmi tous ces voisins une personne très âgée. Cette vieille femme, Mrs. Hepzibah Cobtett, habitait une petite maison à deux étages, juste derrière le mur du jardin de Charrière. Je la trouvai, très affaiblie, dans un fauteuil roulant, sous la surveillance de sa fille, personnage au nez en bec d'aigle, dont les yeux d'un bleu d'acier me regardaient de travers derrière son pince-nez. Cependant, comme ressuscitée par le nom de Charrière, la vieille, lorsqu'elle eut compris que j'habitais la maison, se mit à parler.

« Vous n'vivrez pas longtemps là-d'dans j'vous l'dis ! C'est la maison du diable ! dit-elle avec un semblant d'intelligence qui dégénéra vite en ricanements séniles. Je l'ai vu pas qu'une fois, un grand bonhomme, droit comme mon coude quand j'me mouche, avec quat'poils de barbe au menton, tout pareil à une chèvre. Mais quéque c'était donc, ça, ce truc qui rampait autour d'ses pieds… j'ai jamais bien distingué… un machin long, noir… pas un serpent, c'était trop gros… c'est pourtant ben à un serpent qu'y me faisait penser, chaque fois, vot' docteur Charrière. Et qui c'est qui hurlait, les nuits ? Qui c'est qui aboyait près du puits ? Un renard ? Jamais ! Je sais comment que ça glapit, un renard, un chien aussi… Ça, ça ressemblait au jappement du phoque… J'en ai vu, des choses, j'vous dis… Mais qui c'est qui écoutera une pauvre femme qu'a déjà un pied dans la tombe ?… Pas vous, pour sûr… Personne ! »

Que fallait-il penser ? Peut-être la fille avait-elle raison lorsque, me raccompagnant, elle me dit.

« Ne faites pas attention aux radotages de maman. Son artériosclérose la fait quelquefois divaguer. »

Mais je n'en crus rien. Pendant qu'elle parlait, les yeux de la vieille papillotaient,

étincelaient. On eût dit qu'elle s'amusait d'une plaisanterie secrète et d'une telle ampleur que sa gardienne, cette fille sinistre dont l'ombre planait sans cesse sur elle, ne pouvait en concevoir les limites.

Le désappointement semblait me guetter à chaque tournant. Toutes les sources d'information convergeaient vers les mêmes et rares détails. Collections de journaux, bibliothèques, souvenirs, tout ce qu'on pouvait espérer trouver, c'était la date de la construction de la maison : 1697, et la date du décès du docteur Jean-François Charrière. Si quelque autre Charrière était mort pendant les chroniques de la ville, il n'y en avait pas trace. Que la mort ait frappé loin de Providence tous les autres membres de la famille Charrière avant de s'attaquer au dernier occupant de cette maison de Benefit Street, c'était inconcevable. Il fallait bien pourtant que cela fut, il n'y avait pas d'autre explication possible.

Cependant, fait nouveau, je découvris dans la maison un portrait du docteur Charrière, accroché dans le recoin presque inaccessible d'une chambre au premier étage. Quoique aucun nom ne le désignât, les initiales J.-F. C. l'identifiaient à coup sûr.

C'était l'image d'un individu aux traits ascétiques et minces, ornés d'un bouc effiloché, visage remarquable à ses hautes pommettes, ses joues creuses et deux yeux noirs brûlants. L'ensemble était lugubre et sépulcral.

Donc, en l'absence de toute autre source d'information, je revins aux papiers et aux livres laissés dans le bureau et le laboratoire par le docteur Charrière. Les étapes de mon enquête sur les antécédents du docteur m'avaient jusque-là presque toujours tenu éloigné de la maison. Mais je m'y confinai désormais autant que je m'en étais écarté. Peut-être cette réclusion me rendit-elle plus sensible encore physiquement et psychiquement à l'atmosphère de la maison. L'histoire de cet infortuné locataire, qui, ayant habité là avec sa famille, avait fui au bout d'un mois à peine devant des exhalaisons trop puissantes, cette histoire m'avait peut-être mis en condition pour *sentir* la maison. Alors, pour la première fois, je pris conscience de divers arômes musqués, d'aucuns inhérents aux vieilles demeures, d'autres complètement inconnus. L'odeur qui l'emportait sur toutes les autres, je la reconnus bien, pour l'avoir déjà et souvent remarquée dans les zoos, les marais, au bord des eaux stagnantes, partout où des miasmes évoquaient avec insistance la présence des reptiles. Certains auraient-ils pu trouver, après avoir traversé la ville, un abri dans le jardin qui s'étendait derrière la maison Charrière ? Il était difficilement admissible qu'ils s'y fussent maintenus assez nombreux pour imprégner l'atmosphère de leurs effluves. Mais j'eus beau chercher, je ne trouvai pas l'origine de ces émanations musquées et ophidiennes, ni

dans ni hors la maison, sauf une fois, où, par autosuggestion, sans doute, j'eus l'impression qu'elles s'exhalaient du puits.

L'arôme de ce musc persista, particulièrement pénétrant les jours de pluie, de brouillard ou de rosée. Il fallait s'y attendre, l'humidité exaltant toutes les odeurs. La maison était bien humide, elle aussi, ce pourquoi elle avait été si peu de temps louée, et on ne peut que donner raison au locataire. Je trouvai la chose désagréable, mais pas trop gênante, bien moins fâcheuse que d'autres particularités de la maison.

On eût dit, en fait, que mon intrusion dans le bureau et le laboratoire avait décidé la vieille demeure à protester, car ce fut le début de certaines hallucinations qui se renouvelèrent avec une régularité pénible. Il me semblait, tard dans la nuit, qu'arrivaient du jardin d'étranges aboiements. D'autres fois, je m'imaginais voir, à travers les fenêtres du bureau, une ombre de reptile, curieusement recourbée, errant dans le jardin. Ces visions, et d'autres, persistèrent, de même que je persistai à ne voir en elles que des hallucinations. Cela dura jusqu'à cette nuit fatale où, après avoir entendu nettement le bruit qu'aurait pu faire quelqu'un se baignant dans le jardin, je m'éveillai, persuadé que je n'étais plus seul dans la maison. J'enfilai ma robe de chambre et mes pantoufles, allumai une lampe et courus au bureau.

Ce que je vis là, c'était très vraisemblablement la conséquence de mes recherches dans les dossiers de feu le docteur Charrière, indiscutablement l'illusion d'un cauchemar. Je n'avais, à dire vrai, pu jeter sur l'intrus qu'un bref coup d'œil. Car il y avait un intrus dans le bureau. Il s'enfuit, emportant quelques-uns des papiers de Charrière. Je ne le vis que le temps d'un éclair, à la faible lueur d'une lampe qui m'aveuglait plus ou moins. J'eus l'impression que cet intrus, moulé dans quelque étoffe rugueuse et noire, miroitait d'un sombre éclat. Je me serais néanmoins lancé à sa poursuite, si la lumière de ma lampe ne m'avait révélé quelques détails peu rassurants.

L'étrange visiteur avait laissé les traces de ses pieds, régulières, humides, des pieds étrangement vastes ; les ongles étaient si longs qu'ils avaient imprimé leurs marques en avant des orteils. Là où cette chose s'était penchée au-dessus des papiers, je vis les mêmes marques d'humidité. Par dessus tout flottait cette accablante et reptilienne odeur musquée que j'avais fini par accepter comme partie intégrante de la maison. Mais elle était alors si agressive que, pris de vertige, je faillis m'évanouir.

L'intérêt que je portais aux documents allait plus loin que la peur ou la curiosité. Je n'envisageai sur le moment qu'une explication rationnelle : un de ces voisins, qui détestait la maison Charrière et se donnait beaucoup de mal pour en obtenir la démolition, avait pénétré dans le bureau après un séjour dans l'eau. Explication

tarabiscotée, j'en conviens, mais comment expliquer autrement ce que je vis ? Comment ?

Certains des papiers avaient indéniablement disparu, fort heureusement de ceux qui n'avaient plus rien à m'apprendre. Je les avais disposés en piles régulières, mais les feuillets se suivaient sans aucun ordre. Pourquoi ce vol ? Qui, à part moi, pouvait s'intéresser à ces papiers ? Quelque ayant droit à l'héritage du docteur Charrière ? Mais ces papiers n'étaient que des notes, des fiches sur la longévité des crocodiles, des alligators, et des reptiles d'espèce approchante, que le docteur, j'en avais acquis la certitude, avait étudiée, furieusement obsédé par la question : « Comment l'homme peut-il prolonger sa propre existence ? » Rien dans les notes du docteur Charrière n'indiquait qu'il fût parvenu à percer le secret de la longévité des reptiles. Il y avait cependant deux ou trois références peu rassurantes à des « opérations » destinées à prolonger l'existence du sujet, sans qu'on pût deviner sur qui ou quoi elles avaient été pratiquées.

Je dois dire qu'il y avait aussi une série de documents d'un tout autre ordre, à mon avis de la main du docteur Charrière qui, là, s'écartait, mais seulement en apparence, des recherches plus ou moins scientifiques sur la longévité des reptiles. C'était une suite de références hermétiques à certaines créatures mythologiques, l'une, en particulier, nommée « Cthulhu », l'autre « Dagon », sans aucun doute dieux marins de quelque antique paganisme dont je n'avais jamais entendu parler. Il était fait également allusion à des créatures nées il y a très, très longtemps (des créatures ou des êtres humains ?) qui servaient ces dieux révolus. On les nommait « Ceux des Profondeurs », et c'étaient sans nul doute des entités amphibies habitant les abysses. Entre autres documents, je remarquai une série de photos d'une statue monolithique extraordinairement hideuse, aux traits des plus sauriens, photos étiquetées : « Côte E. d'Hivoa, îles Marquises. Idolâtrie ? » D'autres photos représentaient un poteau à totem, travaillé par des Indiens de la côte nord-ouest dans un style étrangement analogue, également d'allure reptilienne. L'étiquette indiquait : « Totem des indiens Kwakiutl. Détroit de Quatsino. Ident. t. dressé par les ind. Tlingit. » Ces singuliers documents prouvaient chez le docteur Charrière une forte propension à étudier les rites des vieilles sorcelleries, des religions primitives, mais dans quel dessein farouchement poursuivi ?

La nature de ce projet me fut bientôt évidente. Le docteur Charrière ne s'était pas adonné à l'étude de la longévité pour l'amour de l'art. Non ! C'est sa propre vie qu'il souhaitait prolonger. Et dans les écrits qu'il avait laissés, certaines allusions étranges sous-entendaient que, partiellement du moins, il avait réussi au-delà de ses rêves les plus insensés. Découverte des plus troublantes, qui ramenait à la surface la curieuse

histoire de Jean-François Charrière, l'ancêtre. C'était, lui aussi, un docteur, un chirurgien. Ses dernières années et sa mort étaient aussi mystérieuses que la naissance et les débuts du dernier des Jean-François, décédé à Providence en 1927.

Les événements de cette nuit-là ne m'avaient pas effrayé outre mesure. Ils m'incitèrent néanmoins à acheter un puissant Luger d'occasion, ainsi qu'une torche électrique. Le cas échéant, elle serait plus commode à manier que la lampe.

Si j'avais raison en pensant à la visite d'un voisin, son premier vol ne ferait que le mettre en appétit, et, tôt ou tard, il reviendrait. Je tenais à être prêt pour une telle éventualité. J'espérais n'avoir pas à me servir de mon arme. Mais si je pinçais à nouveau un maraudeur dans cette maison, dans ma maison, et qu'il n'obéisse pas à mes sommations, je n'hésiterais pas à tirer.

La nuit suivante, je me remis à l'étude des livres et des papiers du docteur Charrière. Les livres devaient être dans sa famille depuis bien longtemps. Parmi eux, une traduction en français d'un texte de Wiseman établissait un lien entre le Jean-François Charrière qui avait été à Paris l'élève de ce Wiseman, et cet autre chirurgien du même nom qui, il y a peu de temps encore, vivait à Providence, Rhode Island.

C'était, en gros, un bizarre salmigondis de livres, en toutes langues connues, du français à l'arabe. En fait, je n'espérais même pas pouvoir traduire la plupart des titres, quoique je sache lire le français, et possède de vagues connaissances d'autres langues romanes. Je ne comprenais absolument pas alors ce que pouvait signifier *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzst, je soupçonnais tout au plus ce livre d'être parent du *Culte des goules*, du comte d'Erlette, parce qu'ils étaient dos à dos sur le même rayon. Des livres de zoologie voisinaient avec d'énormes volumes sur les civilisations anciennes. Ils portaient des titres de ce genre : *Études sur les rapports entre les peuples polynésiens et les civilisations indiennes de l'Amérique du Sud, et tout particulièrement le Pérou* – Les *Manuscrits pnakotiques, De Furtivis Literarum Notis*, par Giambattista Porta ; *Kryptographik* de Thicknesse, *La Daemonolatreia* de Remigius, *L'Ère des sauriens*, de Banfort – une collection du *Transcript* d'Aylesbury, dans le Massachusetts, une de la *Gazette d'Arkham* – et bien d'autres. Certains de ces livres étaient sans doute d'un grand prix, leurs dates s'échelonnaient entre 1670 et 1820. Quoiqu'ils eussent, c'était visible, beaucoup servi, tous étaient encore en assez bon état.

Mais l'examen de ces livres, au fond, ne m'apprenait pas grand-chose. Quand j'y repense, je me dis que si je les avais étudiés plus attentivement, j'y aurais trouvé des réponses. Mais on dit, de ces choses qu'il faut mieux ignorer, qu'on risque moins de se damner en n'en sachant pas assez que trop. J'abandonnai assez vite les livres, car

je découvris, serré sur les rayons, entre deux de ces livres, ce que je crus d'abord être un journal. Vérification faite, c'était plutôt un cahier de notes. Les premières dates étaient beaucoup trop anciennes pour s'inscrire dans la vie du docteur Charrière. Toutes ces notes, cependant, étaient écrites en petites pattes de mouche, écriture à coup sûr de feu le docteur, toutes ces notes, même les plus anciennes, étaient de la même main. Le docteur les avait classées selon un ordre chronologique sommaire, très probablement d'après quelque brouillon antérieur. À dire vrai, ce n'étaient pas uniquement des notes. Certaines étaient illustrées de dessins rudimentaires, mais néanmoins frappants, ce qui est le cas pour les peintures naïves.

Donc, je trouvai sur la toute première page de ce manuscrit cousu à la main la note suivante :

« 1851 – Arkham – Aseph Goadegj – C.P. »

Cette indication était accompagnée d'un dessin représentant probablement ledit Aseph Goade. Certains de ses traits, de nature batracienne, étaient accentués, la bouche anormalement fendue, aux lèvres bizarres, comme en cuir, un front très bas, des yeux étrangement voilés, une silhouette plutôt trapue, le tout évoquant clairement et indubitablement une grenouille. Ce dessin occupait la plus grande partie de la page. Je décidai que la mention de la date ne pouvait être que celle d'une découverte livresque – il ne pouvait s'agir d'un personnage en chair et en os. Il était trop sous-humain pour avoir existé. La référence C.P. faisait-elle allusion à Ceux des Profondeurs ? Le docteur Charrière voyait certainement en cette image un appui, une confirmation de son point de vue : nous avons quelques liens de parenté avec les batraciens, et pourquoi pas aussi les sauriens ?

Il y avait plusieurs notes de ce genre, la plupart si confuses qu'au premier abord je ne leur trouvai aucun sens. Comment aurais-je dû, par exemple, interpréter ceci :

« 1857. St. Augustine. Henri Bishop. Peau très squameuse, mais non Ichtyoïde. Âge prétendu : cent sept ans. Cas de processus de détérioration. Tous les sens encore en éveil. Ascendance incertaine, mais trafic polynésien à l'arrière-plan.

» 1861 – Charleston – Famille Balacz. Mains croûteuses. Double mâchoire. Mêmes symptômes pour toute la famille. Anton cent dix-sept ans, Anna cent neuf. Souffrent d'être éloignés de l'eau.

» Innsmouth. Familles Marsh, Waite, Eliot, Gliman. Le capitaine Obed Marsh, trafiquant en Polynésie, marié à une Polynésienne. Tous présentent les mêmes caractéristiques faciales qu'Aseph Goade. Existence très mystérieuse. Les femmes sont rarement aperçues en ville. Nagent beaucoup la nuit, par familles entières, tous

les autres habitants de la ville calfeutrés chez eux. Nagent jusqu'au Récif du Diable. – Relation très poussée avec C.P. Échanges très importants entre Innsmouth et Ponape. Pratique d'un culte ténébreux [2].

» 1871. – Jed Price, phénomène de foire. Présenté comme : "L'homme-alligator". Aspect saurien. Longues joues creuses. Aurait possédé des dents pointues, mais impossible de savoir si c'est naturel ou si elles ont été limées. »

Telle était l'allure générale des notes dans ce cahier. Elles s'étendaient à tout le continent. Certaines concernaient le Canada et le Mexique, d'autres la côte orientale de l'Amérique du Nord.

De tout ce matériel commençait à émerger l'image d'un homme obsédé par une étrange astreinte. On eût dit que le docteur Jean-François Charrière devait établir la preuve de la longévité de certains êtres humains lorsque ceux-ci offraient quelque ressemblance avec des ancêtres sauriens ou batraciens.

En un certain sens, cette masse de preuves accumulées – à condition d'y voir des faits réels, et non les hâbleries de quelques disgraciés physiques – semblait apporter à la conviction du docteur Charrière une confirmation singulièrement suggestive.

Cependant le chirurgien ne s'était pas beaucoup aventuré au-delà du domaine de la pure spéculation. C'est le lien entre les différents cas observés qu'il aurait voulu établir. Il pensait le trouver en étudiant trois aspects du folklore. Le plus accessible, c'était le corpus des légendes noires vaudou. Tout proche, et de même nature, il y avait le culte des animaux dans l'Égypte ancienne. Enfin, plus important que tout le reste, les notes du chirurgien faisaient état d'une civilisation complètement différente, aussi vieille que la terre, plus vieille même. Cette civilisation reposait sur les Grands Aînés des Dieux, leurs terribles et incessants combats contre d'autres déités primitives qui s'appelaient Cthulhu, Hastur, Yog-Sothoth, Shub-Niggurath, et Nyarlathotep. Au service de ceux-ci, il y avait des êtres fantastiques, comme le peuple des Tcho-Tcho, Ceux des Profondeurs, les shantaks, les abominables hommes des neiges, et d'autres. Certains semblaient avoir appartenu à un sous-ordre humain, tandis que d'autres n'étaient que des mutants, ou sans trace même d'humanité. Cette moisson de renseignements recueillie par le docteur Charrière était fascinante, mais n'apportait nulle part la preuve irréfutable du lien cherché. Le culte vaudou faisait allusion parfois aux sauriens, les religions de l'Égypte ancienne aussi. Il y avait plusieurs suggestions obscures et pleines d'espoirs fallacieux qui liaient les sauriens au mythe de Cthulhu, en remontant beaucoup plus haut dans le temps que le crocodile et le gavial, jusqu'au tyrannosaure, au brontosaure, au mégalosaure, à d'autres reptiles du mésozoïque.

En supplément à ces notes passionnantes, je trouvai des croquis d'opérations très singulières, dont je ne compris pas d'abord la nature. C'étaient apparemment des copies extraites de textes anciens, la source la plus fréquemment citée, c'était le *De Vermis Mysteriis* par Ludvig Prinn, encore une de ces sombres références dont je n'avais jamais entendu même le nom. La « raison d'être [3] » de ces opérations était par trop confondante pour être acceptée sans discussion. L'une d'elles, par exemple, avait pour but d'étirer la peau, et comportait de nombreuses incisions destinées à « faciliter la croissance ». Il y avait aussi une simple incision en croix, à la base de la colonne vertébrale pour permettre le « développement » du coccyx. On n'osait même pas penser à ce que pouvaient suggérer ces croquis bizarres, c'était par trop épouvantable. Mais on comprenait mieux les raisons de l'isolement qu'avait choisi le docteur Charrière. Son projet, et quel projet, ne pouvait être poursuivi que dans le secret absolu, au risque d'attirer sur lui le mépris et la dérision de ses confrères.

Parmi ces documents, quelques notations ne pouvaient laisser aucun doute, le docteur Charrière avait lui-même procédé à certaines de ces expériences. Toutefois, pour tout ce qui était antérieur à 1850, parfois pour des décennies, les notes étaient indubitablement de la main du docteur Charrière. On pouvait en conclure, à moins qu'il n'ait fait que transcrire les expériences de quelqu'un d'autre, que le docteur était mort plus qu'octogénaire. Tellement plus, même, que toute spéculation sur ce point ramenait mes pensées anxieuses à l'autre docteur Charrière mort avant ce Charrière-là.

En somme, le docteur Charrière était absolument persuadé de cette réalité, ô combien hypothétique : l'Homme peut, si l'on pratique sur lui certaines opérations sinistrement fantastiques, s'incorporer un peu de la longévité des sauriens. La durée normale de la vie humaine peut être prolongée d'un siècle et demi, peut-être deux. Qui plus est, après une période de semi-catalepsie en quelque endroit humide, une sorte d'incubation, l'être humain pourrait renaître, et renouer un nouveau bail avec la vie. Une vie qui, en raison de certaines modifications physiologiques, ne serait pas tout à fait la même que la précédente. Pour étayer ces convictions, le docteur Charrière n'avait recueilli qu'un grand nombre de contes légendaires, des rapports hautement spéculatifs sur certaines étranges mutations humaines constatées pendant les deux cent quatre-vingt-onze dernières années. Ce chiffre ne prit tout son sens pour moi que plus tard, quand je m'aperçus qu'il correspondait exactement au laps de temps écoulé entre la naissance du premier docteur Charrière et la mort du dernier. Il n'y avait, dans cette documentation, absolument rien qui ressemblât à une méthode positive de recherches scientifiques, avec preuves à l'appui. Ce n'étaient qu'insinuations, allusions vagues, évocations hideuses, de quoi jeter l'esprit du lecteur dans des perplexités affreuses

– mais pas assez, et de loin, pour éveiller l'intérêt méthodique d'un seul véritable homme de science.

J'ignorerai toujours jusqu'à quel point j'aurais poussé mon examen des travaux du docteur Charrière !

Loin, beaucoup plus loin, sans doute… mais quelque chose survint qui me précipita, hurlant d'horreur, hors de la maison de Benefit Street, et je l'abandonnai, cette maison, comme tout ce qu'elle contenait, au survivant qui avait le droit de la réclamer, mais dont je suis bien sûr aujourd'hui qu'il ne se présentera jamais, aussi sûr que de la destruction finale de cette maison par les autorités de la ville.

J'étais en train d'interroger les « découvertes » du docteur Charrière, quand j'eus l'impression d'être surveillé par quelqu'un, sensation que les gens se plaisent à attribuer à un « sixième sens ». Ne voulant pas me retourner, je fis mieux. J'ouvris ma montre de poche, utilisant l'intérieur extrêmement poli du boîtier comme un miroir, où je voyais, derrière moi, la fenêtre. Et là, je vis aussi, image obscure, l'épouvantable parodie d'un visage humain. Bouleversé, je me retournai pour contempler la réalité. Mais il n'y avait rien derrière les carreaux, si ce n'est l'ombre d'un mouvement. Je me levai, éteignis la lumière, et courus à la fenêtre. Ai-je vraiment vu, dans les ténèbres du jardin, disparaître une grande forme courbée, se traînant lourdement ? Oui, je crois bien l'avoir vue, mais je ne commis pas la folie de me lancer à sa poursuite. Quoique ce fut, « cela » reviendrait, comme c'était déjà revenu la nuit précédente.

Je me mis, en conséquence, à monter la garde, l'esprit embrouillé par un tas d'explications possibles. La plus plausible me semblait être la présence d'un des voisins du docteur Charrière, depuis longtemps partisan de la destruction de la maison. Peut-être, ignorants de la brièveté de mon bail, essayaient-ils de hâter mon départ en me terrifiant. Peut-être aussi se trouvait-il dans le bureau quelque chose qu'ils convoitaient. À la réflexion, ça ne tenait pas debout, ils auraient eu tout loisir de piller une maison restée si longtemps inhabitée. Pas une seule fois, je ne m'approchai si peu que ce fut de la vérité. Je ne professe pas, de nature, plus de scepticisme qu'on en peut attendre d'un archéologue. Et je n'imaginai pas un instant la véritable identité de mon visiteur. Un esprit moins scientifique que le mien aurait compris, depuis longtemps, la succession des événements criait l'évidence.

Assis dans les ténèbres, je me sentais plus que jamais oppressé par l'aura de la vieille maison. Les ténèbres elles-mêmes semblaient respirer : on avait peine à croire qu'au-dehors s'agitait la ville de Providence, vivant son présent. Dans la maison, au contraire, l'ombre étouffait sous le poids des années, de leurs résidus psychiques,

s'asphyxiait de l'odeur persistante de moisissure, mêlée à ce musc qui empeste le pavillon des reptiles au zoo, au remugle du vieux bois, de la chaux qui coulait des voûtes, tout cela en décomposition sous le poids des siècles. Et je perçus, en outre, comme une faible allusion à quelque présence animale – et qui ne cessait de croître à chaque instant.

Une heure s'écoula ainsi, puis j'entendis un bruit suspect. Je ne l'identifiai pas tout de suite. Je le pris pour un aboiement, comme d'un alligator. Puis je pensai que c'était moins une illusion de mon imagination déréglée que le bruit très matériel d'une fermeture de porte. Il se passa ensuite quelque temps avant un nouveau bruit, un froissement de papiers, cette fois. C'était incroyable, mais quelqu'un venait de pénétrer dans le bureau sans que je sache comment. Je dirigeai la lueur de ma torche vers le meuble dont je m'étais écarté.

Je vis alors une inimaginable horreur. Non, ce n'était pas un homme, c'était la hideuse caricature d'un homme. Pendant quelques secondes effroyables, je me sentis au bord de l'évanouissement. Mais, en même temps, la notion d'un danger mortel, immédiat, me submergea, et, sans plus hésiter, je fis feu quatre fois, de si près que chaque balle, j'en étais sûr, avait atteint le corps de la créature bestiale courbée sur le bureau du docteur Charrière.

Je n'ai, grâce au ciel, que les plus vagues souvenirs de la suite. Il y eut comme un fouettement sauvage – la fuite de l'intrus –, ma poursuite hésitante. Oui, je l'avais sûrement touché, une trace de sang allait du bureau à la fenêtre à travers laquelle il avait bondi, arrachant cadre et carreaux. Dehors, à la lueur de ma torche, sous laquelle elle miroitait, je n'eus aucun mal à suivre la trace des gouttes de sang. La puissante odeur de musc qui empoisonnait l'air aurait suffi d'ailleurs à me guider.

J'arrivai ainsi derrière la maison, au plus profond du jardin, jusqu'à la margelle du puits. La piste ne s'arrêtait pas là, plongeait jusqu'à l'intérieur du puits, où je remarquai pour la première fois, à la lueur de ma torche, les crampons qui permettaient de descendre au fond de cet antre ténébreux. Il y avait tant de sang sur la margelle que je n'eus pas le moindre doute, j'avais mortellement blessé l'intrus. Cette certitude me donna assez de courage pour aller plus loin.

Que ne me suis-je plutôt écarté de cette margelle, que n'ai-je fui ce lieu maudit ! Mais non, je descendis les barreaux de l'échelle scellée dans le mur du puits, dont je pensais qu'ils me mèneraient jusqu'à la surface de l'eau. Mais j'arrivai à l'entrée d'un boyau qui s'enfonçait plus profondément encore sous le jardin. Je n'étais plus la proie que d'un seul désir : savoir sur quoi j'avais tiré. Je m'enfonçai dans ce boyau, sans me soucier de la glaise humide qui collait à mes vêtements. La lueur de la torche

me précédant, je tenais le doigt appuyé sur la gâchette. J'avançai vers une espèce d'excavation, où un homme avait la place de s'agenouiller, avec, au centre, un cercueil. J'eus un moment de recul, ayant compris que le boyau reliait le puits à la tombe du docteur Charrière.

Mais j'étais allé trop loin pour reculer.

L'épouvantable puanteur reptilienne était maintenant inimaginable. L'air en était tellement saturé que je dus faire un effort pour m'approcher du cercueil. Brûlant de curiosité, d'avance épouvanté de ce que je risquais de découvrir, je m'agenouillai et plongeai la lumière dans le cercueil.

Peut-être après tant d'années ne dois-je pas trop me fier à mes souvenirs. Et pourtant, non, ce que je vis s'imprima de façon indélébile dans ma mémoire. C'était, allongée, une créature dont la seule possibilité me convulsa d'horreur. C'était donc ça, ce que j'avais tué, moitié homme, moitié saurien, une effroyable dérision de ce qui avait, jadis, été une créature humaine. Les vêtements déchirés, sous d'épouvantables transformations de la chair, avaient éclaté, comme la peau squameuse qui la recouvrait. Les mains, les pieds nus, pareils à des serres, semblaient de puissantes griffes. Muet d'épouvante, je distinguai à la base de la colonne vertébrale un abominable appendice caudal. Aux mâchoires crocodiliennes, affreusement allongées, pendait encore une touffe de poils, comme une barbiche de chèvre.

Tout ceci, je le vis avant de tomber dans une bienheureuse inconscience. *J'en savais assez pour comprendre qui gisait dans ce cercueil. Allongé là depuis 1927 en catalepsie, attendant le moment de revenir à la vie, même dans une enveloppe affreusement altérée, c'était le docteur Jean-François Charrière, chirurgien, né à Bayonne en 1636, « mort » à Providence en 1927. Je compris aussi que le survivant dont il avait réservé les droits dans son testament n'était autre que lui-même, ressuscité par la grâce démoniaque de rites atroces depuis longtemps oubliés, plus vieux que l'humanité, remontant jusqu'au printemps de la terre, lorsque se combattaient et s'y déchiraient des bêtes gigantesques*.

[1] Pendant le protectorat de Cromwell (NdT.)

[2] *cf. Le Cauchemar d'Innsmouth.*

[3] En français dans le texte.

LE JOUR À WENTWORTH

Wentworth'Day – 1957

Au nord de Dunwich s'étend un pays à peu près abandonné. Tour à tour occupée par les anciens habitants de la Nouvelle-Angleterre, les Canadiens français, les Italiens, et en dernier lieu les Polonais, cette contrée est retournée tout doucement à l'état sauvage. Les premiers habitants arrachaient une existence précaire à la terre caillouteuse et aux forêts abondantes, mais ils n'avaient pas la moindre idée de la préservation du sol ou de ses ressources naturelles. L'une après l'autre, les générations achevaient d'épuiser le pays. Leurs successeurs abandonnèrent la lutte et partirent chercher fortune ailleurs.

Ce coin du Massachusetts ne sollicite guère le peuplement. Les maisons, jadis orgueilleuses, sont tombées aujourd'hui dans un tel état de décrépitude qu'il serait impossible d'y vivre, même avec le minimum de confort. On trouve encore sur les pentes les moins abruptes, à l'abri de corniches rocheuses, de très vieilles fermes couvertes de toits en croupe et rêvant aux secrets de bien des générations qui se sont succédé en Nouvelle-Angleterre. Mais fermes et demeures abandonnées étalent les marques de leur décadence, cheminées à demi écroulées, murs bombés par l'âge, fenêtres brisées. Si vous quittez la route nationale qui passe le long de la vallée au nord de Dunwich, vous tombez sur tout un réseau de chemins de traverse où vous n'avez guère plus de chance de rencontrer âme qui vive que dans les maisons du pays.

Et toute la région baigne dans une indéniable atmosphère, non seulement de vieillesse et d'abandon, mais aussi de maléfice ! On y trouve des futaies où n'a jamais résonné un coup de cognée, et de sombres vallons envahis par les plantes rampantes. Là, de minces filets d'eau s'écoulent goutte à goutte dans une obscurité où le soleil ne pénètre pas, même par les plus beaux jours. La vie ne se manifeste que peu, dans cette vallée, quoique certains paysans habitent, cloîtrés, des fermes en ruine. Les faucons eux-mêmes qui planent très haut ne s'attardent jamais longtemps dans le ciel de la vallée, les nuées ténébreuses des corbeaux ne font que la traverser, et ne s'abattent jamais pour dépecer quelque charogne et s'en repaître. Il y a longtemps, la population superstitieuse de ce pays avait la réputation de pratiquer l'« hexerei », de donner dans la sorcellerie, et quelque chose persiste encore de cette peu enviable renommée.

Ce n'est certes pas en un endroit où il convient de s'attarder, et encore moins d'être

surpris par la nuit. Et, pourtant, il faisait nuit, cet été de 1927 où je parcourus pour la dernière fois la vallée. J'allais livrer un poêle pas très loin de Dunwich. Je n'aurais jamais dû prendre par le nord de cette ville décrépite, mais j'avais encore une livraison à faire. Plutôt que suivre mon premier mouvement, contourner la vallée et y arriver par l'autre bout, je m'y enfonçai au crépuscule. Il envahissait déjà Dunwich, mais dans la vallée, une obscurité épaisse lui succéda bientôt. Le ciel était lourdement chargé, les nuages si bas qu'ils cachaient presque la crête des collines fermant la vallée. J'avais l'impression de rouler dans un tunnel. On ne se servait pas de la grand-route, il y en avait d'autres pour atteindre les flancs de la vallée. Ces routes secondaires, pratiquement abandonnées, étaient tellement défoncées que peu de conducteurs couraient le risque de les utiliser.

Tout aurait dû bien marcher, car mon chemin me menait droit jusqu'à l'autre bout de la vallée. Je n'aurais pas eu besoin de quitter la grand-route sans deux incidents imprévisibles. La pluie se mit à tomber à peine avais-je quitté Dunwich. Elle avait menacé tout l'après-midi, finalement les deux s'ouvrirent et répandirent leurs cataractes. Bientôt la route commença à miroiter dans l'éclat des phares. Et cet éclat me fit voir bien autre chose. J'avais à peine roulé une vingtaine de kilomètres dans la vallée que je trouvai la route coupée par une barrière, et l'indication formelle d'une déviation. De l'autre côté de cette barrière, la route, défoncée, était totalement impraticable.

Je quittai cette grand-route plein de fâcheux pressentiments. Que n'ai-je suivi mon instinct, qui me conseillait de retourner à Dunwich et de prendre un autre chemin ! Mon sommeil ne serait pas hanté de ces maudits cauchemars qui le peuplent depuis cette nuit épouvantable. Mais j'estimai être allé trop loin pour perdre du temps en retournant à Dunwich. La pluie tombait toujours, dressant devant moi un mur liquide. La conduite devenait très difficile. Ainsi donc, je quittai la grand-route, et me trouvai sur une route secondaire qui n'était que partiellement recouverte de graviers. Les cantonniers de la grand-route avaient entrepris d'élargir un peu cette déviation, en coupant les plus grosses branches qui l'obstruaient. Mais ils ne s'étaient pas beaucoup occupés du revêtement, et je n'eus pas à rouler longtemps avant de m'apercevoir que je n'étais pas au bout de mes peines, au contraire. La pluie effaçait peu à peu ma route. Ma voiture était pourtant une de ces robustes Ford, aux roues plutôt hautes et minces. Elles s'enfonçaient jusqu'aux moyeux dans la boue, ou faisaient gicler l'eau de flaques de plus en plus profondes. Mon moteur, c'était fatal, se mit à tousser avec des ratés. Je savais qu'avant peu il serait complètement noyé. Je me mis en quête de quelque habitation, ou tout au moins d'un abri, où nous pourrions nous réfugier, la voiture et moi. En fait, connaissant l'isolement de ce pays perdu, j'aurais préféré une

grange abandonnée. Mais comment dans ces ténèbres distinguer quoi que ce soit ? J'aperçus enfin la faible lueur d'une fenêtre, pas loin de la route, et j'eus la chance, grâce à mes phares cependant défaillants, de ne pas manquer l'allée qui y conduisait.

Je pris le virage, dépassai une boîte aux lettres sur laquelle était en train de s'effacer le nom grossièrement peint du propriétaire : « Amos Stark ». Mes phares éclairaient maintenant la façade de la maison. C'était une construction archaïque, une de ces maisons d'un seul tenant, comprenant la maison d'habitation, les ailes à angle droit, la cuisine, la grange, le tout sous le couvert de toits inégalement élevés. Fort heureusement, la porte de la grange était grande ouverte ; je mis ma voiture à l'abri, m'attendant à voir du bétail et des chevaux. Mais la grange semblait avoir été abandonnée depuis bien longtemps. Je ne vis ni chevaux ni bétail, il ne restait plus que l'odeur du foin desséché, fauché il y a tant d'étés…

Je ne m'attardai pas en ce lieu, mais, sous la pluie battante, gagnai la maison qui m'apparut dans le même état de déréliction que la grange. Elle n'avait qu'un étage, orné, sur la façade, d'une véranda dont je m'aperçus à temps que le plancher était plus ou moins défoncé. Des trous noirs marquaient l'emplacement des planches disparues.

Je trouvai la porte, je frappai.

Je n'entendis pendant longtemps que le crépitement de la pluie sur le toit du porche et dans les mares d'eau qui s'élargissaient dans la cour. Je frappai à nouveau et, élevant la voix, je criai : « Il y a quelqu'un ? »

Une voix me répondit chevrotante : « Qui vous êtes ? »

J'expliquai que j'étais un voyageur de commerce, à la recherche d'un refuge.

La lumière se déplaça, en même temps que la lampe. La fenêtre s'obscurcit, et sous le seuil de la porte s'élargit un rayon jaunâtre. J'entendis un bruit de chaînes et de verrous, la porte s'ouvrit. Le propriétaire était là, devant moi, la lampe haut levée. C'était un vieux rabougri, avec une maigre barbe sur un menton décharné. Il portait lunettes, mais c'est par-dessus les verres qu'il m'examina. Il avait les cheveux blancs, les yeux noirs. À ma vue, il eut comme un ricanement sauvage, qui découvrit ses chicots.

Je demandai :

« Monsieur Stark ?

— L'mauvais temps vous a poissé, hein ? dit-il en manière de bienvenue. Entrez dans c'te baraque et séchez-vous. J'pense pas qu'ça va pisser longtemps ! »

Je rentrai avec lui dans la grande salle, non sans qu'il eût, derrière nous, refermé

avec soin chaînes et verrous. Cela ne me plut qu'à moitié. Il dut surprendre mon regard étonné et inquiet. Après avoir reposé la lampe sur un gros livre qui occupait au milieu de la chambre le centre d'une table ronde, il se tourna vers moi avec un bref ricanement :

« Aujourd'hui, c'est l'jour à Wentworth. Je me disais comme ça que vous étiez Nahum, des fois. »

Son ricanement s'accentua en un fantôme de rictus :

« Non, monsieur. Je m'appelle Fred Hadley, je suis de Boston.

— Je n'y ai jamais foutu les pieds, dit Stark. J'suis même jamais été jusqu'à Arkham, c'est dire ! J'ai trop d'boulot à la ferme pour aller en ville.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, je me suis permis de rentrer ma voiture dans votre grange.

— C'est pas les vaches qui se plaindront ! »

Il ricana, fort amusé de ce trait d'esprit, il savait mieux que personne qu'il n'y avait pas la moindre vache dans l'étable.

« Eh bien moi, je voudrais pas conduire un de vos sales trucs à roulettes, pas moi, non. Mais tous les mêmes, les bonshommes de la ville, pour l'automobile, ça ferait n'importe quoi !

— Je ne pensais pas ressembler à une fripouille, répondis-je dans l'espoir de l'amadouer.

— Les gens d'la ville, j'les repère tout de suite, des fois y en a qui viennent dans le secteur, mais y font pas de vieux os. Ça doit pas leur plaire, ce coin-ci. Moi, j'ai jamais été dans une grande ville, et j'suis pas près d'y aller. »

Il radota si longtemps sur ce sujet que j'eus tout loisir de faire du regard une façon d'inventaire de la chambre. Lorsque je n'étais pas sur la route, je passais mon temps à l'entrepôt de Boston, et je ne pense pas qu'aucun de mes collègues fût mieux doué que moi pour les inventaires. Je ne fus pas long à constater que la pièce était bourrée de tout un bric-à-brac de grande valeur qui aurait fait la joie d'un collectionneur, ou je me trompe fort. Il y avait des meubles vieux de près de deux siècles, des verres soufflés de toute beauté et de la porcelaine de Haviland sur les rayons et les étagères. Je remarquai aussi un grand nombre de ces objets anciens qu'on travaillait à la main en Nouvelle-Angleterre il y a des dizaines et des dizaines d'années, des mouchettes, des encriers de liège chevillés de bois, un lutrin, des gourdes, des broderies – on

voyait assez que la maison ne datait pas d'hier.

« Est-ce que vous vivez seul, monsieur Stark ? demandai-je quand je réussis à placer un mot.

— À c't'heure, oui. Aut'fois, y avait Molly et Dewey. Abel s'est tiré, c'était encore un gosse, et Ella est morte de la poitrine. Ça fait ben une pièce de sept ans que je suis tout seul. »

On aurait dit qu'en parlant, il guettait, il attendait quelque chose, qu'il cherchait à percevoir je ne sais quel bruit par-delà le crépitement de la pluie. Mais quel bruit ? Je n'entendais que le grignotement d'une souris, quelque part dans la vieille maison – et les cascades de l'averse qui n'en finissait pas. Cependant, les yeux mi-clos comme si la lampe l'éblouissait, la tête penchée, le crâne luisant cerclé d'une maigre couronne de cheveux blancs, il écoutait…

Il pouvait avoir quatre-vingts ans comme soixante. Peut-être sa vie de reclus solitaire l'avait-elle vieilli avant l'âge.

Il me demanda à brûle-pourpoint :

« Vous avez vu personne, sur la route ?

— Pas âme qui vive depuis Dunwich… Ça fait bien dans les trente kilomètres.

— À une moitié près, m'accorda-t-il. (Puis il se mit à ricaner, comme incapable de maîtriser un éclat de gaieté.) C'est le jour à Wentworth. Nahum Wentworth. (Il plissa un instant les yeux.) Ça fait longtemps qu'vous êtes voyageur de commerce dans le coin ? Sûr que vous avez connu Nahum Wentworth ?

— Absolument pas. Je fais surtout des affaires en ville, je viens rarement à la campagne.

— Presque tout l'monde, y connaissait Nahum. Mais c'était moi qui le connaissais le mieux. Vous voyez c'bouquin ? (Il me désigna un livre broché, tout écorné, que je distinguai mal dans la pénombre.) Ça, c'est *L'Septième Livre de Moïse*, et y en a, là-dedans, pour sûr plus que dans n'importe quel autre bouquin. C'est le bouquin à Nahum. »

Quelque souvenir le fit s'esclaffer.

« C'était un drôle de gars, le Nahum. Un minable, quoi, un avaricieux. C'est bizarre quand même que vous l'ayez jamais rencontré. »

Je l'assurai à nouveau que je n'avais jamais entendu parler de Nahum Wentworth. Mais j'éprouvais à son égard une certaine curiosité, puisqu'il lisait *Le Septième Livre*

de Moïse, un peu la bible des sorciers. On trouvait dans ce livre toutes sortes de formules magiques, d'incantations et de sortilèges à condition d'être assez naïf pour y croire. Je reconnus, dans le rond de lumière, d'autres livres, une bible aussi fatiguée que le livre de magie, une édition abrégée des œuvres de Cotton Mather, et un volume relié du *Publicateur d'Arkham*. Tout cela avait peut-être aussi appartenu à Nahum Wentworth.

« J'vois qu'ça vous intéresse, ses livres, dit mon hôte, comme s'il avait pu deviner mes pensées. Il avait dit comme ça que je pouvais les garder, alors, j'les ai pris. C'est des bons livres, hein ? Si j'avais pas besoin de lunettes, j'les bouquinerais. Vous pouvez les regarder, vous gênez pas. »

Je le remerciai avec le plus grand sérieux, et remis la conversation sur Nahum Wentworth.

« Sacré Nahum ! reprit-il aussitôt, avec un nouveau ricanement. J'crois pas qu'y m'aurait prêté tout ces sous, s'il avait su c'qui l'attendait. Non, mon gars, les aurait pas prêtés ! Et même pas de reçu, qu'il a voulu ! Cinq mille dollars, que c'était. Y me dit comme ça : pas besoin de reçu ni de papier entre nous, ça fait comme ça qu'y a aucune preuve qu'y m'a donné c't'argent. Seulement nous deux au courant. La seule chose, il devait venir rechercher son argent cinq ans plus tard. Cinq ans… ça tombe juste aujourd'hui, c'est le jour à Wentworth. »

Il se tut et me gratifia d'un regard sournois. Ses yeux papillotaient en même temps de gaieté et s'obscurcissaient d'une crainte refoulée.

« Seulement, y viendra pas, parce que même pas deux mois après, il a reçu un coup de pétoire à la chasse. Juste derrière la tête. Un accident, quoi ! Pour sûr, y en a qui ont dit comme ça que je l'avais fait exprès, mais j'leur ai cloué le bec, ça oui ! J'ai été tout droit à la banque, à Dunwich, et j'ai fait mon testament, tout ce qu'y aura à ma mort, ça sera pour la fille à Nahum, miss Genie. Tout le monde l'a su, y a plus rien eu à dire. »

Je ne pus m'empêcher de lui demander :

« Et le prêt ?

— C'est seulement à minuit l'échéance, dit-il en ricanant de plus belle. Et y a peu de chances que Nahum y soit au rendez-vous, pas vrai ? Et s'y vient pas, l'argent, je le garde, bien sûr. Et c'est mieux comme ça qu'y vienne pas, parce que l'argent, je l'ai pas ! »

Je ne lui demandai pas ce qui était advenu de la fille de Wentworth. À vrai dire, je

commençais à ressentir la fatigue du voyage sous la pluie. Mon hôte dut s'en apercevoir, car il se tut, s'assit, et me surveilla du coin de l'œil. Il ne reprit la parole que beaucoup plus tard.

« Vous v'là avec une toute petite figure. Vous êtes fatigué ?

— C'est bien possible. Je partirai dès que l'orage sera calmé.

— Je vais vous dire une bonne chose. C'est pas la peine que vous restiez là à m'écouter jaboter. Je vas vous trouver une autre lampe, vous irez vous allonger dans la pièce à côté, et je vous ferai signe quand y pleuvra plus.

— Je ne voudrais pas vous prendre votre lit, monsieur Stark.

— Je reste debout très tard, des nuits. »

Toute protestation eût été inutile. Il s'était déjà levé, et après avoir allumé une lampe à pétrole, il me conduisit à l'autre pièce et me désigna le lit.

Je cueillis au passage *Le Septième Livre de Moïse*. Depuis des années, j'entendais parler des redoutables merveilles qu'on y trouvait. J'étais curieux de vérifier par moi-même. En dépit d'un regard singulier, mon hôte ne s'y opposa pas et retourna dans la grande salle à son fauteuil d'osier, me laissant seul avec mes pensées.

La pluie tombait toujours en rafales torrentielles. Je m'installai de mon mieux sur le lit, une couche démodée recouverte de cuir, avec un appui-tête élevé. J'approchai la lampe, car elle ne répandait qu'une faible lueur. Puis j'entrepris la lecture du *Septième Livre de Moïse*. Je m'aperçus bientôt que c'était un salmigondis incohérent où se mêlaient incantations et invocations à des « princes » du monde inférieur, répondant aux noms d'Aziel, de Méphistophélès, de Marbuel, Barbuel, Aniquel et quelques autres. Il y avait des conjurations de toutes sortes. D'aucunes pour la guérison de certaines maladies, d'autres pour la réalisation des souhaits, d'autres encore assuraient la réussite de toutes les entreprises, on vous vengeait à coup sûr de vos ennemis. Le lecteur était sans cesse mis en garde contre le terrible pouvoir de certains mots, ce qui m'incita sans doute à copier la pire des incantations qui me sauta aux yeux : *Aila himel adonay amara Zebaoth codas yeseraije haralius*.

Cette formule devait, paraît-il, faire apparaître démons, fantômes et ressusciter les morts.

L'ayant recopiée, je m'amusai à la répéter plusieurs fois à haute voix, sans le moindre espoir qu'il se produirait quelque chose de sensationnel, et de fait, rien n'arriva. Je reposai le livre et regardai l'heure. Onze heures. J'eus l'impression que la pluie tombait avec moins de violence. La grosse averse était finie. Cet

adoucissement qui laisse prévoir la fin prochaine d'une pluie d'orage commençait à se faire sentir. Je notai du regard l'emplacement des meubles, pour ne pas m'y heurter lorsque je retournerais dans la salle où m'attendait mon hôte. J'éteignis la lumière, dans l'intention de me reposer un peu avant de reprendre la route.

Mais quoique très fatigué, j'avais du mal à me détendre. Ce n'est pas tellement que la couche sur laquelle j'étais étendu était dure et froide, mais l'atmosphère même de la maison avait quelque chose d'étouffant. Elle ressemblait à son propriétaire, on aurait dit qu'elle aussi était résignée, qu'elle attendait l'inévitable, qu'elle savait que tôt ou tard, plus sûrement tôt que tard, ses murs battus par le temps s'effondreraient, que le toit s'écroulerait. Et qu'ainsi prendrait fin une survie improbable. Mais il y avait autre chose de plus que cette atmosphère commune à tant de vieilles demeures. Cette résignation était mêlée d'inquiétude – cette même inquiétude qui avait fait hésiter Amos Stark avant de m'ouvrir. Je me surpris moi-même à écouter, comme lui, cherchant à entendre quelque chose de plus que le clapotement décroissant de la pluie, ou le grignotement sans fin des souris.

Mon hôte ne restait pas immobile. De temps à autre, il se levait, et je pouvais l'entendre traîner la savate de-ci de-là, tantôt à la fenêtre, tantôt à la porte. Il en vérifiait les fermetures, puis il retournait s'asseoir. D'autres fois, il marmonnait, comme les gens qui ont vécu longtemps seuls, et finissent par se parler à eux-mêmes. Je ne comprenais presque rien à ses propos, à peine audibles. Je perçus cependant quelques mots, témoignant une préoccupation lancinante : à combien se monteraient les intérêts de l'argent qu'il devait à Nahum Wentworth, s'ils devaient être encaissés ce même jour ? Il répétait sans cesse, comme terrifié : « Cent cinquante dollars par an… ça fait dans les sept cent cinquante. » Et il murmura aussi certaines paroles qui me troublèrent grandement. Il ne les prononça pas à la file mais, mises bout à bout, elles prenaient un sens inquiétant. « J'suis tombé », murmura-t-il, avant deux ou trois phrases absurdes. « Ils y étaient tous… » puis quelques mots indistincts. « Parti… en vitesse… » Encore un fatras de mots inaudibles ou dénués de sens. « Je savais pas, moi, que Nahum était dans la ligne… » Encore des marmonnements indistincts. Peut-être était-il tourmenté par sa conscience. Sans aucun doute le sinistre état d'abandon de la maison suffisait à éveiller ses plus sombres pensées. Pourquoi n'avait-il pas suivi les autres habitants de cette vallée caillouteuse, qui l'avaient quittée pour s'installer ailleurs ? Qui est-ce qui l'avait empêché de partir ? Il avait dit : « Je suis seul » et il ne l'était pas seulement dans la maison. N'avait-il pas laissé tous ses biens terrestres à la fille de Nahum Wentworth ?

Ses pantoufles bruissaient sur le plancher, il faisait craquer des papiers.

Au-dehors, les engoulevents se mirent à appeler, c'était signe que par endroits le ciel commençait à s'éclaircir. Ce fut bientôt un chœur assourdissant. J'entendis mon hôte murmurer : « Z'entendez les saletés d'oiseaux ? Ils appellent une âme. Clem Whateley est en train de mourir. » Tandis que le chant de la pluie allait decrescendo, les cris des engoulevents redoublaient ; bientôt, je me sentis tout somnolent, et je m'assoupis.

J'en arrive maintenant à cet épisode de mon histoire qui me fait douter du témoignage de mes sens. Quand j'y repense, il me semble impossible que ce soit arrivé. En fait, bien des années après, je me demande souvent si tout cela n'a pas été un rêve. Et pourtant non, ce n'était pas un rêve, certaines coupures de journaux me le prouvent. Elles concernent Amos Stark, son testament en faveur de Genie Wentworth, et, le plus étrange de tout, la diabolique profanation d'une tombe à demi oubliée au flanc d'une colline de cette vallée maudite.

Je ne sommeillai pas longtemps avant de m'éveiller. Il ne pleuvait plus, mais les cris des engoulevents s'étaient rapprochés de la maison en un chœur tonitruant. Certains de ces oiseaux se tenaient juste sous la fenêtre de ma chambre, et le toit disloqué de la véranda devait être couvert de ces créatures nocturnes. Nul doute que je n'aie été tiré de mon léger sommeil par leurs cris. Je restai allongé le temps de me ressaisir, puis me mis debout. La pluie ayant cessé, il serait plus facile de conduire, et mon moteur ne risquerait plus rien.

À peine avais-je posé les pieds par terre qu'un coup fut frappé à la porte extérieure.

Je restai immobile, sans un bruit – et l'autre chambre était silencieuse, elle aussi.

Le coup fut frappé de nouveau, cette fois plus autoritaire.

« Qui c'est ? » cria Stark.

Pas de réponse.

Je vis la lumière se déplacer, et j'entendis l'exclamation de triomphe de Stark : « Minuit passé ! » Il avait regardé sa montre, et moi la mienne. Il avançait de dix minutes.

Il alla à la porte.

Je peux assurer que, pour la déverrouiller, il posa la lampe. Avait-il l'intention de la reprendre, comme il avait fait pour m'examiner, je n'en sais rien. J'entendis, poussée par lui ou quelqu'un d'autre, la porte s'ouvrir.

Puis il y eut un hurlement horrible, où se mêlaient la rage et l'épouvante :

« Non, non ! Va-t'en ! Je l'ai pas, je l'ai pas, j'te dis ! Va-t'en ! »

Stark trébucha en reculant, s'effondra, et il y eut presque aussitôt le cri affreux de quelqu'un qui étouffait, une sorte de râle gargouillant.

J'allai, chancelant, jusqu'à la porte, et là, pendant un instant catastrophique, je restai cloué sur place, incapable de faire un geste, rendu muet par l'épouvante. Amos Stark était écroulé sur le dos, et, le chevauchant, un squelette moisi, les os de ses bras courbés au-dessus de sa gorge, lui enfonçait les doigts dans le cou. À l'arrière du crâne, les os avaient éclaté, traversés par une balle de fusil.

Voilà ce que je vis pendant cette affreuse seconde, puis, grâce au ciel, je m'évanouis.

Quand je revins à moi quelques instants plus tard, tout était calme dans la chambre. La maison, par la porte ouverte, était embaumée de la fraîcheur de la pluie. Au-dehors, les engoulevents criaient encore, le sol était baigné d'un pâle clair de lune. La lampe brûlait toujours dans la pièce, mais mon hôte n'était plus dans son fauteuil.

Il était allongé sur le plancher, dans la même position. J'éprouvai la tentation violente de fuir cette scène abominable le plus vite possible, mais mon devoir m'ordonnait de voir s'il n'y avait plus d'espoir pour Amos Stark. Ce fut cet arrêt fatal qui me jeta hors de cette maison, hurlant comme si j'avais eu tous les démons de l'enfer à mes trousses. Penché sur le corps d'Amos Stark, je vis qu'il était bien mort. Mais je vis aussi, crispés, dans la chair exsangue de son cou, les os blanchis des doigts d'un squelette. *Et pendant que je les regardais, ces doigts en os se détachèrent d'eux-mêmes, et s'éloignèrent du cadavre en bondissant. Ils traversèrent la salle, et s'enfoncèrent dans la nuit. Ils allaient rejoindre le visiteur spectral sorti de la tombe pour venir au rendez-vous d'Amos Stark !*

L'HÉRITAGE PEABODY

The Peabody Heritage – 1957

I

Je n'ai jamais connu mon arrière-grand-père Asaph Peabody. J'avais cinq ans quand il mourut dans son vaste et antique domaine, au nord-est de Wilbraham, dans le Massachusetts. On m'y mena, je m'en souviens, dans ma petite enfance, mais le vieil homme était couché. Mon père et ma mère montèrent à sa chambre, je restai au rez-de-chaussée avec ma nurse, et je ne le vis pas. On disait qu'il était riche, mais le temps ronge les fortunes, il ronge tout. Si les pierres elles-mêmes meurent, comment l'argent, s'amenuisant à chaque décès, pourrait-il survivre aux ravages croissants des droits de succession ?

Après la mort de mon arrière-grand-père en 1907, il y eut encore bien des deuils dans ma famille. Nous perdîmes deux de mes oncles, dont l'un fut tué sur le front ouest et l'autre périt avec le *Lusitania*. Un troisième oncle les avait précédés dans la tombe et comme aucun d'eux ne s'était marié, la propriété, à la mort de mon grand-père, en 1919, revint à mon père. Lui, à l'encontre de la plupart de ses ascendants, il n'avait rien d'un provincial. La vie à la campagne ne le tentait pas. Il ne fit pas le moindre effort pour s'intéresser au domaine dont il venait d'hériter. Quant à l'argent de mon arrière-grand-père, il l'investit dans différentes affaires à Boston et à New York. Ma mère non plus ne partageait pas mon goût pour la campagne du Massachusetts.

Cependant, ils ne consentirent jamais, ni l'un ni l'autre, à se défaire du domaine. Ma mère fit une tentative en ce sens, je m'en souviens, c'était pendant les vacances scolaires, mais père repoussa froidement cette suggestion. Il se glaça brusquement, je ne trouve pas d'autre mot pour qualifier sa réaction. Je n'ai pas plus oublié son étrange allusion à « l'héritage Peabody », qu'il exprima en termes soigneusement choisis : « Grand-père avait prédit que quelqu'un de son sang serait un jour légataire de l'héritage Peabody. » Ma mère avait demandé, méprisante : « Quel héritage ? Est-ce qu'il n'avait pas fondu intégralement entre les mains de votre père ? » Mon père ne releva pas cette réponse sinon pour affirmer, sur le même ton glacial, que certaines raisons graves et extra-légales s'opposaient à la vente du domaine. Il ne lui fit jamais la moindre visite. Les impôts étaient régulièrement payés par un certain Ahab Hopkins, homme de loi à Wilbraham. Il adressait à mes parents, sur l'état du domaine,

des rapports dont ils ne tinrent jamais compte, persuadés que ce serait jeter l'argent par les fenêtres que d'en assurer l'entretien. La propriété fut donc laissée à l'abandon, et elle y resta. L'homme de loi, sans grande conviction, avait une ou deux fois tenté de louer le corps de logis. Une brève reprise des affaires à Wilbraham n'amena à la vieille demeure que de rares et fugaces locataires. Le domaine succombait peu à peu sous le poids de l'âge et les coups des intempéries. La maison, si je peux la qualifier ainsi, était dans un triste état, lorsque j'en héritai à la mort de mes parents, tués ensemble dans un accident de voiture en 1929. C'était alors le début du grand krach, les valeurs commençaient à s'effondrer. Je décidai de liquider tous mes biens à Boston, puis, pour mon usage personnel, de relever cette demeure près de Wilbraham. Je disposais à la mort de mes parents de moyens d'existence suffisants pour abandonner la pratique de la loi. Elle avait toujours exigé de moi plus d'attention et de soins que je n'aurais voulu lui en accorder.

Un tel dessein, toutefois, n'était réalisable que si un côté au moins de la vieille maison redevenait habitable. De nombreuses générations l'avaient faite ce qu'elle était. Construite en 1787, ce fut d'abord un très simple manoir de style colonial, aux lignes sévères. On n'avait pas poussé jusqu'à un second étage. On voyait sur la façade quatre piliers de grande allure. Mais avec le temps, le corps de logis originel était devenu comme le noyau de la maison, son cœur, si l'on préfère. Les héritiers l'avaient modifié, par ajouts : d'abord un escalier et un second étage, puis différentes ailes, des communs. En conséquence, à l'époque où je me préparais à y résider, c'était une vaste bâtisse pleine de coins et de recoins. Compte tenu des pelouses et du jardin, eux aussi dans un état lamentable, la superficie de cette partie du domaine s'étendait sur un demi-hectare.

Les lignes sévères de l'architecture coloniale s'étaient adoucies sous les efforts conjugués de l'âge et d'architectes moins rigoureux. Le style avait perdu de sa pureté. Aux toits en croupe se mêlaient maintenant des mansardes, aux petites fenêtres à croisillons de vastes corniches laborieusement sculptées. À condition de ne pas être à cheval sur la pureté architecturale, la maison n'était pas déplaisante à voir. Pour d'autres, ce pouvait n'être qu'un déplorable agglomérat de styles et de motifs ornementaux des plus disparates. Comme pour atténuer cette fâcheuse impression, de très vieux ormes, des chênes touffus allongeaient leurs branches démesurées et cernaient la maison de toutes parts, sauf du côté du jardin, envahi par des rosiers redevenus sauvages, par des jeunes peupliers, des bouleaux. Après tant d'additions, de mélanges de styles, la maison évoquait l'image de quelque splendeur fanée. Les murs eux-mêmes, veufs de toute peinture, étaient en harmonie avec les immenses troncs des arbres.

Le manoir ne comportait pas moins de vingt-sept chambres. J'en choisis trois, dans l'aile sud-est, et décidai de les rendre à nouveau habitables. Tout cet automne, et dans le début de l'hiver, je vins de Boston en voiture pour surveiller la marche des travaux. Nettoyées et cirées, les vieilles boiseries révélèrent leurs teintes admirables. L'installation de l'électricité mit en déroute la sombre mélancolie des chambres. L'eau ne fut posée que très avant dans l'hiver. Mais le 24 février, je pus emménager dans l'antique demeure des Peabody. Après quoi, pendant un mois, je rêvai à ce que j'allais faire du reste de la demeure. J'avais d'abord pensé à abattre tout ce qui n'était pas d'origine. Mais j'abandonnai bientôt ce dessein et décidai de conserver la maison en son état actuel. Elle avait un charme pénétrant. Tant de générations s'étaient succédé entre ses murs, il leur y était arrivé tant de choses !

Pendant ce mois de réflexion, l'endroit acheva de faire ma conquête. Ce qui n'avait été qu'un caprice passager allait donc devenir l'idéal et l'enchantement de toute ma vie.

Ces beaux projets ne devaient pas se réaliser, ou plutôt, ils s'engagèrent dans une voie que je n'avais d'abord jamais rêvé de prendre. Quoi qu'il en soit, il me vint à l'idée de réunir dans le caveau de famille les restes de mes parents, qui reposaient, comme il convenait, dans un cimetière de Boston. Ce caveau avait été creusé à flanc de colline, on le voyait depuis la maison, mais un peu en retrait de notre grande route. Pendant que j'y étais, je décidai aussi de ramener aux États-Unis, dans la mesure du possible, les restes de mon oncle, enterrés quelque part en France, de rassembler ainsi la famille sur ses terres ancestrales de Wilbraham. Ce genre de projet ne pouvait s'imposer qu'à un célibataire reclus et solitaire. C'est précisément ce que j'étais devenu pendant ce mois trop court, entouré de plans d'architecte, étudiant cette vieille demeure, qui allait signer un nouveau bail avec la vie, une vie bien différente de celle qu'elle avait connue.

Hanté par mon dessein, je me dirigeai un jour du mois de mars vers le caveau de famille, muni des clefs que l'homme de loi chargé du domaine m'avait remises. Le caveau n'avait rien d'ostentatoire. En fait, de l'extérieur, on n'en voyait surtout qu'une porte massive. Creusé dans une pente naturelle, il était presque dissimulé sous les arbres, jamais élagués, qui avaient poussé tout autour. Porte et caveau avaient été construits pour durer des siècles. Le tout était certainement aussi vieux que la maison. C'est là qu'avaient été enterrées bien des générations de Peabody, le premier de tous étant Jedediah, l'ancêtre, premier possesseur aussi du domaine. La porte, qui n'avait pas été ouverte depuis combien d'années, m'offrit quelque résistance, mais céda enfin à mes efforts, et je pénétrai dans le caveau.

Trente-sept Peabody gisaient là, les uns dans leurs cercueils, parfois dans des niches, d'autres hors de ces niches. Dans quelques-unes de ces façons d'alvéoles, où reposaient les plus anciens des Peabody, il ne restait que des débris de cercueils. La niche de Jedediah était vide, complètement vide. On n'aurait jamais cru (il n'y avait même pas de poussière pour en témoigner) qu'un cercueil contenant des restes périssables avait jadis été déposé en ce lieu. À ce détail près, tout était normalement ordonné, sauf le cercueil de mon arrière-grand-père Asaph Peabody, qui semblait avoir été bizarrement déplacé. Il n'était plus à l'alignement des autres, ceux de mon grand-père et de mon oncle, lesquels ne bénéficiant pas d'alvéoles personnels, reposaient simplement sur une corniche qui courait au long du mur. On avait, de plus, l'impression que quelqu'un avait soulevé, ou tenté de soulever, le couvercle du cercueil d'Asaph Peabody. Un des gonds était cassé, l'autre faussé.

J'eus le geste instinctif de remettre à l'alignement le cercueil de mon arrière-grand-père, mais, ce faisant, je heurtai le couvercle qui glissa quelque peu. À mon regard médusé apparurent les restes mortels d'Asaph Peabody. Par quelque hideuse aberration, il avait été enterré à l'envers, je veux dire sens dessus dessous, la face contre le fond du cercueil. Il était mort depuis bien longtemps, et pourtant, je chassai avec horreur la pensée qu'on aurait pu l'enterrer vivant, en état de catalepsie, et qu'il avait connu une fin atroce dans les convulsions de l'asphyxie. Plus rien ne restait, que les os et quelques fragments de vêtements. Néanmoins, j'estimai de mon devoir de réparer l'erreur, ou l'accident, peut-être. Ainsi donc, j'enlevai le couvercle du cercueil et retournai pieusement le crâne et le squelette pour remettre ces vestiges dans la position normale, sur le dos. Ce geste, qui en d'autres circonstances aurait pu apparaître sinistre, je l'accomplis tout naturellement. L'intérieur du caveau, qui n'avait alors rien de lugubre, était inondé de soleil. Par la porte ouverte, il faisait danser des taches de lumière sur le sol.

Mais j'étais avant tout venu m'assurer du nombre de places disponibles dans le caveau, et je constatai avec satisfaction qu'il y en avait largement assez pour inhumer mes parents, mon oncle, si on réussissait à retrouver ses cendres et à les ramener de France – et, pour finir, moi-même.

Tout cela me fortifia dans mes intentions. Je fermai soigneusement la porte du caveau derrière moi, et retournai au manoir, méditant sur les moyens de ramener les restes de mon oncle à son pays natal. J'écrivis aussitôt aux autorités de Boston au sujet de l'exhumation de mes parents, et à celles du comté, demandant l'autorisation de les réinhumer dans le caveau de famille.

II

La singulière chaîne d'événements qui sembla se nouer autour du domaine Peabody commença, pour autant que je m'en souvienne, cette nuit qui suivit ma visite au caveau.

À vrai dire, et quoique de façon indirecte, j'avais déjà été averti que tout n'était pas si simple au manoir.

Le vieil Hopkins, lorsque j'entrai en possession, m'avait demandé avec insistance, me rendant les clefs, si j'étais vraiment bien décidé. Il semblait avoir à cœur de me faire observer, une fois pour toutes, que la maison était un endroit diablement solitaire, que les fermiers des alentours n'avaient jamais témoigné d'une vive sympathie pour les Peabody, et que lui-même n'était jamais arrivé à conserver de locataires. « C'est un coin, souligna-t-il avec une sombre satisfaction, où on ne vient jamais en pique-nique. Vous ne risquez pas d'y ramasser des papiers gras ! » Rien ne put décider le vieil homme à matérialiser ce ramassis d'insinuations équivoques. Il n'avait sûrement aucun fait précis à avancer. Je trouvais normal que les derniers habitants des environs considèrent d'un mauvais œil un domaine d'une telle superficie s'étendant au milieu de terres cultivables : vingt hectares autour du manoir, des terres, surtout des bois, refuge idéal des oiseaux. Si le vieux bonhomme racontait des contes à dormir debout, c'est qu'il se sentait tout proche de mes voisins, de solides et robustes Yankees, pas tellement différents, au fond, des Peabody, sauf qu'ils travaillaient plus dur, et peut-être plus longtemps.

Or, cette nuit-là, alors que les vents de mars hurlaient dans la cime des arbres autour de la maison, je commençai à être hanté par le sentiment que je n'étais pas seul. Il y avait un bruit, quelque part, à l'étage au-dessus. Pas un bruit de pas… comment dire ? ce bruit défiait toute identification. C'était l'écho d'un mouvement, la présence de quelque chose allant et venant dans un espace exigu. Je me souviens que je sortis de ma chambre, et sondai les ténèbres de l'escalier. Le bruit, tantôt manifeste, tantôt un lointain chuchotis, semblait descendre les marches. Et je restai là, l'oreille tendue, cherchant à en identifier l'origine. Je ne l'avais jamais entendu auparavant, il fallait à tout prix que je lui trouve une explication rationnelle. J'arrivai à la conclusion qu'il ne pouvait s'agir que d'une branche d'arbre, frottant contre le mur. Assuré de ce point, je regagnai ma chambre, l'esprit en repos. Non que le bruit s'arrêtât, il continua, mais je m'en étais persuadé, il n'avait rien que de normal.

J'eus plus de mal à m'expliquer les rêves que je fis cette nuit-là. Je n'ai pas pour habitude de rêver, mais je fus littéralement assailli par les plus grotesques

fantasmagories du sommeil. J'y tenais un rôle passif, sujet à toutes sortes de déformations du temps et de l'espace, à des illusions sensorielles. J'eus plusieurs visions terrifiantes d'une créature de l'ombre, coiffée d'un chapeau pointu noir, accompagnée d'une autre et sombre silhouette. Je les voyais comme à travers un verre double, comme à travers un prisme, je voyais s'étendre un vaste paysage crépusculaire. Des rêves ? Non, des fragments de rêves, sans queue ni tête. Ils m'entraînaient dans un autre monde tout à fait bizarre. J'avais l'impression de me déplacer dans une dimension dont je n'avais jamais eu connaissance hors de ce pays des songes.

J'arrivai quand même, plutôt défait, au bout de cette nuit épuisante.

Le lendemain matin, j'appris de l'architecte venu discuter mes plans de rénovation (un homme jeune, peu enclin aux croyances absurdes qu'on propage sur les vieilles maisons dans les campagnes isolées) un fait extrêmement intéressant.

« En regardant votre maison, dit-il déroulant des plans devant moi, on ne croirait jamais qu'elle dissimule une chambre secrète !

— C'est vrai ? demandai-je.

— Ça doit être un refuge ménagé pour quelque prêtre catholique persécuté… ou pour des esclaves fugitifs…

— Je ne l'ai jamais vu.

— Moi non plus. Mais regardez ça ! »

Il me montra le plan qu'il avait dressé d'après les soubassements et la disposition des chambres. Il me fit observer une absence que rien ne justifiait, au premier étage, le long du mur nord de la partie la plus ancienne de la maison.

Cette cachette n'avait sûrement pas été prévue pour un prêtre, les Peabody ne se montrèrent jamais en rien favorables au papisme. Des esclaves fugitifs, peut-être. Mais en ce cas, pourquoi avait-on réservé ce refuge secret en un temps où la fuite des esclaves vers le Canada était loin d'être organisée ? Non, la solution n'était certes pas là.

« Croyez-vous que nous trouverons cette chambre clandestine ? demandai-je.

— Elle est sûrement là. »

Et de fait, elle y était, habilement dissimulée. Pourtant, l'absence d'une fenêtre dans le mur nord de la chambre à coucher aurait déjà dû donner l'éveil et justifier un examen des lieux. La porte disparaissait dans les boiseries élégamment sculptées qui

ornaient tout le mur de cèdre rouge. Il fallait savoir que la chambre était derrière pour trouver cette porte. Elle n'avait pas de poignée, et ne s'ouvrait que si on appuyait sur l'une des moulures. C'est l'architecte qui découvrit le secret, je manque totalement d'intuition pour ce genre de choses. Après tout, c'était plus son affaire que la mienne. Avant d'entrer dans la chambre secrète, je m'attardai à examiner le mécanisme rouillé de la serrure.

Cette chambre n'était qu'un local médiocre, étouffant. Cependant, il n'était pas aussi exigu que s'il se fut agi seulement d'une cachette à l'intention de quelque fugitif. On pouvait y pénétrer debout pendant un peu plus de trois mètres, mais l'obliquité du toit n'aurait pas permis d'aller plus loin. Cette pièce avait visiblement été occupée autrefois, on n'y avait rien dérangé. Il y avait encore contre un mur des chaises et, sur un petit bureau, des livres, des papiers.

La chambre offrait une apparence des plus étranges. Quoique petite, ses angles semblaient tout de guingois, comme si le constructeur avait eu vaguement l'intention de désorienter l'occupant. En outre, le plancher s'ornait d'inquiétants dessins, d'aucuns grossièrement taillés à même le parquet. Je remarquai des cercles entourés d'images dégoûtantes. Le bureau n'était pas moins répugnant. Plutôt noir que couleur bois, il semblait, chose surprenante, avoir été incendié. Couvert de livres très anciens, et d'un manuscrit, reliés en une sorte de cuir, on eût dit que ce bureau était prévu pour un tout autre usage, mais lequel ?

Je n'eus pas le temps de poursuivre mon examen, toutefois, car l'architecte avait vu tout ce qu'il voulait voir. Satisfait de ne pas s'être trompé dans ses hypothèses, il ne pensait plus qu'à sortir.

« On supprime cette pièce, et on ouvre une fenêtre, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas l'intention de la garder ?

— Je ne sais pas… Je ne suis pas fixé… Ça dépendra de son âge… »

Si la pièce était aussi ancienne que je pensais, j'hésiterais tout naturellement à la détruire. J'aurais bien voulu y fouiner un peu, compulser les vieux livres. Il n'y avait d'ailleurs pas urgence. L'architecte avait à s'occuper de bien d'autres choses avant cette pièce du premier. Il n'insista pas.

Je comptais bien revenir à la chambre secrète le lendemain, mais dans l'intervalle survinrent certains événements.

D'abord, ce fut à nouveau une très mauvaise nuit, où je fus visité avec insistance par des rêves angoissants. Moi qui n'avais rêvé jusque-là que quand j'étais malade ! Ces rêves, ce qui somme toute n'était pas tellement étonnant, tournaient surtout autour

de mes ascendants. Je voyais, entre autres, un personnage âgé, à longue barbe, portant un chapeau noir conique d'un modèle étrange. Son visage, que je n'identifiais pas en dormant, était en fait celui de mon arrière-grand-père Asaph, tel qu'une galerie d'ancêtres dans le hall du rez-de-chaussée me permit de le constater au matin.

Ce personnage semblait se déplacer de façon toute fantastique, comme s'il avait volé dans les airs. Je le vis marchant à travers les murs ou silhouetté contre la cime des arbres, partout accompagné d'un immense chat noir, aussi doué que lui pour défier les lois du temps et de l'espace. Aucun de mes rêves n'avait ni cohérence ni unité. C'était un fouillis où mon arrière-grand-père, son chat, sa maison, son domaine tenaient leurs rôles dans une succession de tableaux chaotiques – mais rappelant de très près mes rêves de la veille. Comme la veille, mais beaucoup plus nettement, le tout baignait dans une atmosphère de mirages où se confondaient les dimensions. Ces cauchemars me persécutèrent d'un bout à l'autre de la nuit.

Aussi bien n'étais-je pas de très bonne humeur lorsque l'architecte m'annonça de nouveaux retards dans la reprise des travaux. Plein de réticences, il n'avait visiblement aucune envie de m'en donner la raison, mais j'insistai. Il finit par admettre que tous ses ouvriers lui avaient signifié ce matin même qu'ils ne voulaient pas s'occuper de ce « boulot ». Néanmoins, l'architecte m'assura qu'il n'aurait aucun mal à engager à Boston, pour des salaires inférieurs, quelques ouvriers polonais ou italiens. Il me demanda de ne pas m'impatienter. Je n'avais pas le choix, mais à vrai dire, j'éprouvai moins de contrariété que je n'en fis paraître. Je commençais à nourrir de sérieux doutes sur la sagesse de mes projets. Pourquoi tous ces changements ? Après tout, seule une partie de la vieille demeure demandait à être ravalée. C'est à sa vétusté qu'elle devait le plus précieux de son charme suranné. Je priai donc le jeune homme de prendre tout son temps, et je m'occupai de certains achats toujours différés depuis mon arrivée à Wilbraham.

Je constatai d'entrée que les gens du pays me favorisaient d'un accueil des plus… renfrognés. Jusque-là, ou bien ils m'avaient ignoré – la plupart ne me connaissaient pas et ou bien ils m'avaient, faisant ma connaissance, salué poliment, sans plus. Mais ce matin-là, l'unanimité s'était faite : personne ne voulait me parler, personne ne voulait être vu en train de me parler. Les commerçants eux-mêmes me répondaient avec une sécheresse excessivement déplaisante. Il était bien clair qu'ils ne tenaient nullement à s'assurer ma clientèle. Peut-être, pensai-je, savent-ils que je veux relever le domaine. Ils ont donc contre moi deux griefs opposés, soit que cette restauration leur apparaisse comme un sacrilège, soit au contraire qu'elle signifie la survie d'une propriété que beaucoup auraient préféré cultiver après la disparition de la maison et des bois.

Mes premières réflexions, cependant, firent bientôt place à l'indignation. Étais-je un paria, qu'on s'écartait de moi avec autant d'ostentation ? Je m'arrêtai chez Ahab Hopkins, et lui fis part de mon mécontentement avec plus de volubilité qu'il n'est dans mon caractère. Je voyais bien que, de son côté, il n'était pas tout à fait à son aise.

« Voyez-vous, monsieur Peabody, dit-il, essayant de calmer mon agitation, tout ça, je ne le prendrais pas trop à cœur. Après tout, ces braves gens viennent d'éprouver un choc. Déjà naturellement superstitieux, ils sont pleins de soupçons désagréables. Je ne les ai jamais connus autrement, et je ne suis pas né d'hier. »

Le sérieux de Hopkins me donna à penser.

« Un choc ? Quel choc ? Pardonnez-moi, mais je ne suis pas au courant. »

D'un regard singulier, Hopkins acheva de me désarçonner.

« Monsieur Peabody, à trois kilomètres de chez vous, en remontant la route, vit une famille du nom de Taylor. Je connais bien George. Ils ont dix enfants. Je ferais mieux de dire : ils avaient. La nuit dernière, un de leurs bébés, qui n'avait pas deux ans, a été enlevé dans son lit, et a disparu sans laisser la moindre trace.

— Voilà une bien triste nouvelle. Mais en quoi me concerne-t-elle ?

— En rien, bien sûr, monsieur Peabody… Mais… vous êtes relativement étranger… et… vous l'apprendrez tôt ou tard, le nom de Peabody n'est pas par ici en odeur de sainteté… En fait, il est haï d'un bout à l'autre du comté. »

Mon ahurissement était tel que je ne cherchai pas à le cacher.

« Mais pourquoi ?

— Parce que des tas de gens accordent foi à tous les racontars, même les plus grotesques. Vous devez bien vous en douter, même si vous ne connaissez pas encore les mœurs de la campagne ; quand j'étais enfant, on racontait quantité d'histoires sur votre arrière-grand-père, des histoires d'enfants disparus et jamais retrouvés. Il achevait sa vie au domaine. Il est probable que les paysans associent, comme une chose allant de soi, deux… circonstances : un nouvel occupant dans la maison Peabody… un nouvel accident… comme autrefois…

— C'est monstrueux ! m'écriai-je.

— Sans aucun doute, m'accorda Hopkins, une amabilité de commande cachant mal son agressivité. Mais c'est ainsi ! En outre, voilà avril. Avant un mois, ce sera la nuit du Walpurgis. »

Mon incompréhension totale le surprit. Il affecta la cordialité :

« Allons, monsieur Peabody, vous êtes sûrement au courant. On a toujours dit que votre arrière-grand-père était un sorcier ! »

Je le quittai dans un trouble profond. En dépit du choc, de l'insulte, de mon indignation pour le mépris qu'on me témoignait, et – il faut bien le dire – de la peur que je leur inspirais, ce qui me bouleversait le plus, c'était la corrélation alarmante entre les événements de ce jour et ceux de la nuit précédente. J'avais vu en rêve mon arrière-grande-père sous de singuliers aspects. Je venais d'en entendre parler en termes de plus en plus significatifs. Ainsi donc, ils croyaient que mon arrière-grand-père avait été un sorcier ! Un nécromant !

Je ne fis même plus le simulacre d'être poli envers des gens qui détournaient la tête quand je m'approchais. Je remontai en voiture et revins à la maison. Là, ma patience fut mise à une nouvelle et rude épreuve. Je trouvai, cloué à ma porte, un grossier avertissement tracé au crayon en lettres maladroites, sur du papier d'emballage, par un voisin aussi illettré que malveillant : « Décanyé ou gar a vou ! »

III

Sans doute ces désagréables incidents pesèrent-ils sur mon sommeil, plus encore ravagé de cauchemars que les nuits précédentes, avec cette différence qu'ils s'enchaînaient avec une certaine rigueur. Il s'agissait toujours de mon grand-père, mais son apparence était devenue agressivement sinistre. Son chat, le pelage hérissé, les oreilles pointées, la queue dressée, glissait ou flottait autour de lui. Asaph portait quelque chose de blanc… couleur chair, plutôt… Dans les ténèbres de mes rêves, je n'arrivais pas à distinguer… Et il traversait les bois, volait au-dessus des prairies, se faufilait entre les arbres, s'insinuait dans d'étroits boyaux. Une fois, j'en suis sûr, il arriva dans une tombe, ou un caveau. Il passa aussi par certains coins du manoir. Et il traînait avec soi, à l'arrière-plan, l'ombre d'un monstrueux homme noir, pas un nègre, mais un être d'un noir tellement profond qu'il semblait plus noir que la nuit et ses yeux enflammés, c'était du feu vivant. Des créatures plus petites grouillaient autour du vieillard, des chauve-souris, des rats, d'horribles petits monstres moitié hommes, moitié rats. Dans le même temps, j'étais torturé par des hallucinations auditives. Parfois, je croyais entendre le cri étouffé et douloureux d'un enfant, en même temps que des ricanements, et une voix qui psalmodiait : « Asaph renaîtra… Asaph croîtra de nouveau… »

En vérité, quand, aux premières lueurs de l'aurore, je m'éveillai enfin de cet interminable cauchemar, j'aurais juré que les sanglots d'un enfant parvenaient toujours

à mes oreilles, comme s'ils résonnaient quelque part dans l'épaisseur des murs. Incapable de me rendormir, allongé les yeux grands ouverts, j'essayais de m'imaginer ce que m'apporterait la prochaine nuit, et l'autre, et toutes les autres.

La venue des ouvriers polonais de Boston me délivra pour un temps de mes tourments nocturnes. C'était une équipe tranquille et flegmatique. Leur contremaître, un costaud d'environ cinquante ans, trapu, positif, et du nom de Jon Cieciorka, exerçait sur eux un pouvoir dictatorial. Redoutant ses colères, les trois hommes s'empressaient de lui obéir. Les ouvriers avaient affirmé à l'architecte ne pas pouvoir venir avant une semaine, mais après une explication avec le contremaître, c'est un autre travail qu'ils avaient remis à plus tard. Et ils arrivaient, ayant prévenu à Boston l'architecte, par télégramme. Il leur avait envoyé plans et instructions, ils savaient ce qu'ils avaient à faire.

Ils commencèrent par enlever le plâtre du mur nord de la pièce qui se trouvait directement en dessous de la chambre secrète. C'était un travail délicat, car il n'était pas question de toucher à la charpente qui supportait le second étage. Ce n'était d'ailleurs pas nécessaire. Ils mirent à nu du plâtre et des lattes d'une facture très ancienne, taillées à la main, et qu'il convenait de déposer, puis de remplacer. Le plâtre se décolorait et tombait en morceaux depuis des années. La pièce était à peine habitable. Il en avait été de même pour l'aile de la demeure que j'occupais aujourd'hui où, en raison de modifications plus importantes, les travaux s'étaient prolongés.

J'écoutai un instant les hommes au travail. Je commençais à m'habituer à leurs coups de marteau lorsque, brusquement, ce fut le silence. J'attendis un moment, puis allai me rendre compte de ce qui se passait. Je les trouvai tous contre le mur. Ils se signèrent superstitieusement, reculèrent, et se précipitèrent hors de la maison. Au passage, Cieciorka me cria quelque chose, où je ne distinguai qu'horreur et colère. Je restai cloué sur place, pendant que leur voiture démarrait, et fonçait loin de la maison.

Complètement abasourdi, je me tournai vers l'endroit où ils avaient travaillé et déposé un gros tas de plâtre et de lattes. Ils avaient abandonné leurs outils, éparpillés de-ci de-là. Ils avaient déjà mis à nu tout le soubassement du mur, et amené au jour tous les détritus accumulés là au cours des âges. Ce n'est qu'en m'approchant que je vis ce que les ouvriers avaient vu, ce qui les avait fait fuir à toutes jambes, affolés de terreur et d'exécration.

Parmi les papiers à demi rongés par les souris, mais sur lesquels on pouvait encore reconnaître des formules cabalistiques, parmi des couteaux courts en forme de poignards et maculés (de sang, il n'en fallait pas douter), près de ces affreux

instruments de mort et de destruction, je reconnus *les petits crânes et les ossements d'au moins trois enfants*.

J'écarquillai les yeux, sans d'abord y croire, car les superstitions stupides débitées la veille par Ahab Hopkins commençaient à prendre une signification plutôt effrayante. Je compris tout en un instant. Des enfants avaient disparu du temps de mon arrière-grand-père. Il avait été soupçonné, sorcier ou magicien, d'avoir participé à des cérémonies où les sacrifices d'enfants sont une obligation. Et voici qu'entre les murs de cette maison je trouvais des restes justifiant les soupçons des paysans sur ces funestes activités.

Le premier choc passé, il n'y avait pas de temps à perdre. Si cette trouvaille venait à être connue, mes pieux voisins me rendraient la vie absolument intenable. Sans plus hésiter, je courus chercher une boîte de carton et recueillis jusqu'au moindre fragment d'os. Je portai ce macabre fardeau jusqu'au caveau de famille, et répandis les os dans la niche qui avait abrité les restes, depuis longtemps retournés à la poussière du néant, de Jedediah Peabody. Fort heureusement, les menus crânes se désagrégèrent. Si quelque jour on venait fouiller dans cet alvéole, on n'y trouverait que de très vieux ossements, dont seul, d'après les plus intacts, un expert serait capable de déterminer l'origine. Jusqu'à ce qu'un rapport des ouvriers polonais parvienne à l'architecte, j'avais le temps de prendre mes précautions. Mais ce rapport, je l'attendis en vain, car les Polonais, effrayés, ne soufflèrent jamais un mot à l'architecte des motifs de leur désertion.

Je n'attendis pas le retour de cet architecte, qui finirait bien par trouver des ouvriers pour continuer mes travaux. Guidé par un instinct que je ne me connaissais pas, je me dirigeai, porteur d'une torche puissante, vers la chambre secrète, décidé à la soumettre à l'examen le plus minutieux. À peine y étais-je entré que ce que je vis me fit frissonner. Quoique les traces de notre bref passage (l'architecte et moi-même) fussent toujours et à coup sûr identifiables, il y en avait d'autres, plus récentes. Quelqu'un – ou quelque chose – était donc entré dans cette pièce depuis que j'y étais venu ? Ces empreintes du pied nu d'un homme, et certainement celles des pattes d'un chat se lisaient nettement. Mais ne n'étaient pas les preuves les plus angoissantes de quelque horrible activité. Elles commençaient au coin nord-est de cette chambre curieusement biscornue, là où il était impossible à un homme de se tenir debout, là où il n'y avait même pas la hauteur d'un chat. C'était pourtant là que les mystérieux visiteurs s'étaient matérialisés. Puis ils avaient marché vers le bureau noir, où, suivant la trace de leurs pas, je trouvai quelque chose de pire encore.

Le bureau venait d'être récemment taché. Une petite flaque de liquide visqueux s'y

étalait, comme exsudée du bois en ébullition, une flaque d'un diamètre de sept centimètres, au plus. À côté se voyaient des traces dans la poussière, comme si le chat, ou une poupée, ou quelque paquet y avaient été déposés. J'essayai de deviner ce dont il avait pu s'agir, à la lumière de ma torche. J'éclairai le plafond, pour voir s'il comportait quelque fissure par où aurait pu s'infiltrer la pluie. Et puis je me souvins qu'il n'avait pas plu depuis ma première et seule visite à l'étrange chambre secrète. Alors, je trempai mon index dans la flaque, et l'examinai à la lumière. La couleur était rouge, le rouge du sang, et c'était du sang. Je n'osai pas penser de quelle manière il était venu là.

Les plus terrifiantes conclusions se heurtaient dans mon cerveau, sans aucun lien logique. Je m'écartai du bureau, après y avoir raflé livres et manuscrit. Ces objets en ma possession, je quittai ce lieu pour un monde plus prosaïque – un monde où les chambres ne sont pas construites autour d'angles apparemment impossibles, selon des normes géométriques outrepassant l'entendement humain. Me sentant presque coupable, je retournai chez moi, tenant les livres étroitement serrés.

Chose inquiétante. À peine eus-je ouvert ces livres que j'eus la conviction étrange que j'en connaissais déjà le contenu. J'étais sûr pourtant de ne les avoir jamais vus. Pas plus qu'à ma connaissance je n'avais rencontré de titre comme *Malleus Maleficarum* et la *Daemonialitas* de Sinistrari. On trouve dans ces livres la grande tradition des sorciers et de la magie noire, avec toutes sortes d'incantations et de légendes, la destruction des sorcières et des sorciers par le feu, et leur mode de locomotion : « … parmi leurs opérations en chef sont corporellement transportés d'un lieu à l'autre… séduits par les illusions et fantasmagories des démons, croient et professent se déplacer la nuit sur le dos de certains animaux… ou marchent simplement dans les airs par des chemins à eux seuls réservés… Satan lui-même leurre par des rêves les âmes qu'il tient captives, les menant par voies tortueuses… ils prennent l'onguent fabriqué sur les instructions du diable, avec les os d'enfants qu'ils ont tués, en enduisent une chaise, ou un manche à balai, sur quoi ils sont immédiatement transportés dans les airs, de jour ou de nuit, visibles ou invisibles… »

Je n'en lus pas davantage et m'attaquai à Sinistrari. Mes yeux tombèrent aussitôt sur ce passage lourd de menaces : *Promittunt Diabolo statis temporibus sacrificia, et oblationes ; singulis quindecim diebus, vel singulo mense saltem, necem alicujus infantis, aut mortale veneficium, et singulis hebdomaris alia mala in damnum humani generis, ut grandines, tempestates, incendia, mortem animalium* [1]…De ces lignes, il ressortait clairement que sorciers et sorcières devaient procéder, à intervalles déterminés, au meurtre d'un enfant, ou à tout autre acte de sorcellerie homicide. Cette seule lecture me jeta dans une angoisse indescriptible. Je me contentai

de jeter un coup d'œil au reste des livres : le *Vitae sophistrarum*, d'Eunapius, *De Natura Daemonum* d'Anania, *Fuga Satanae* de Stampa, le *Discours des Sorciers* de Bouget – et cet ouvrage d'Olaus Magnus sans titre, et relié d'un cuir noir dont je compris plus tard que c'était de la peau humaine.

Le fait d'avoir possédé ces livres témoignait d'une passion anormale pour les légendes de magie et de sorcellerie. C'était une explication si manifeste des convictions superstitieuses partout répandues concernant mon arrière-grand-père que je compris tout de suite pourquoi elles avaient persisté si longtemps. À y mieux réfléchir, ces livres, qui les avait vus ? Peu de monde. Il devait y avoir quelque autre raison. Les os dans le mur sous la chambre secrète ? Ceux-là établissaient une atroce, une damnable corrélation entre la maison Peabody et les crimes du passé, encore inexpliqués. Mais qui était au courant ? Non, il devait y avoir dans la vie de mon arrière-grand-père un fait patent qui accentuait ce rapprochement dans l'esprit des paysans – son goût de la solitude et sa réputation d'avarice n'étant pas à leurs yeux raisons suffisantes.

En vain aurais-je demandé la solution de ce problème aux éléments de la chambre secrète. Mais je trouverais peut-être quelques indications dans les collections de *La Gazette de Wilbraham* qu'on pouvait consulter à la bibliothèque municipale.

Ce à quoi je m'activais, une demi-heure plus tard, plongé dans de vieux numéros de *La Gazette*. C'était un travail de longue haleine, à l'aveuglette. Je scrutai page après page tous les numéros datant des dernières années de la vie de mon arrière-grand-père, sans grand espoir. Et pourtant, les journaux, en ce temps-là, étaient moins bridés qu'aujourd'hui par l'appareil des lois. Je cherchai pendant plus d'une heure, sans trouver la moindre référence à Asaph Peabody. Mais je lus au passage quelques comptes rendus d'« attaques », perpétrées contre des paysans, et avant tout des enfants, dans les environs du domaine Peabody. Ces articles étaient régulièrement accompagnés de questions de l'éditeur sur l'« animal », qu'on disait être « une sorte de grande créature noire… à la taille incertaine… quelquefois celle d'un chat… d'autres fois d'un lion… ». Ce détail trouvait sans doute sa source dans l'imagination des témoins, pour la plupart des enfants de moins de dix ans, victimes de morsures, ou de meurtrissures. Ceux-là avaient réchappé, plus heureux que leurs cadets disparus sans laisser de traces au cours de l'année 1905. Mais dans tout ce fatras, pas une ligne sur mon arrière-grand-père. En fait, il n'était pas question de lui dans *La Gazette* avant l'année de sa mort.

Alors, seulement alors, le rédacteur en chef avait publié un article qui reflétait sans doute l'opinion générale.

Asaph Peabody n'est plus. On se souviendra longtemps de lui. Certains d'entre nous lui ont attribué des pouvoirs relevant d'un autre âge que le nôtre. Il y avait un Peabody parmi les accusés de Salem. Et c'est Salem que Jedediah Peabody fuyait lorsqu'il vint s'installer près de Wilbraham. La superstition ne connaît pas la raison. C'est peut-être une simple coïncidence, mais on n'a pas revu le vieux chat noir d'Asaph Peabody depuis que son maître est mort. C'est sans doute une rumeur affreuse mais on raconte que personne n'a vu le cercueil de Peabody ouvert avant l'enterrement. Sans doute quelque altération prématurée du corps, ou d'autres particularités s'opposaient à cette exposition. Ceci apporte de l'eau au moulin des vieilles crédules. Elles affirment qu'un sorcier doit être enterré sens dessus dessous. On ne doit jamais plus y toucher par la suite, à moins que ce ne soit pour le brûler.

C'était une bien curieuse méthode de s'exprimer, indirectement. Cependant, j'appris beaucoup grâce à cet article, plus peut-être que je n'aurais aimé. Le chat de mon arrière-grand-père avait été considéré comme son intime… et toute sorcière, tout magicien, est accompagné de son démon personnel, sous quelque forme qu'il lui plaise de prendre. Quoi de plus naturel que le chat de mon arrière-grand-père ait été pris pour son démon familier ? Il ne l'avait certes pas plus quitté dans la vie que dans mes rêves. La note la plus troublante, dans cet article, c'était l'allusion à l'enterrement. Je savais, moi, ce que le rédacteur ne pouvait pas savoir. Je savais qu'Asaph Peabody avait bel et bien été enterré sur le ventre. Je savais aussi, hélas ! qu'il n'aurait pas fallu le déplacer… et je l'avais déplacé. Tout ceci renforçait mes soupçons. Quelqu'un errait dans le vieux manoir de Peabody, dans mes rêves, par-dessus la campagne.

IV

Cette nuit-là, une fois de plus, les rêves revinrent, accompagnés d'une même hypertrophie du sens de l'ouïe. Il me semblait être en résonance avec l'infernal tohu-bohu de dimensions inconnues. Une fois encore, mon arrière-grand-père se livra à ses horribles activités. Mais, cette fois, j'eus l'impression que son chat familier s'arrêta plusieurs fois pour me dévisager, un méchant et triomphal sourire sur ses traits maléfiques. Je vis le vieil homme en chapeau pointu et longue robe noire sortir du bois et passer à travers le mur de la maison. Il entra dans une chambre sombre, chichement meublée, se dressa alors devant un autel noir où l'Homme Noir attendait le sacrifice. C'était une action infernale par trop effroyable à regarder, mais je ne pouvais pas faire autrement, tant j'étais dominé par la puissance de mes rêves. Je revis mon arrière-grand-père, son chat et l'Homme Noir au cœur d'une forêt profonde, loin de Wilbraham. Il y avait foule, devant un immense autel en plein air. Ils célébraient la Messe Noire, et les orgies qui la suivent.

Je ne voyais pas toujours les choses avec la même précision. Quelquefois, mes rêves n'étaient que descentes en flèche au fond des gouffres infinis d'un crépuscule aux teintes étranges. Je plongeais dans les abîmes d'une extravagante cacophonie. Là, les lois de la gravité ne représentaient plus rien. Au fin fond de ces gouffres, hors la nature, j'étais particulièrement réceptif sur le plan extrasensoriel, à même d'entendre et de voir ce qu'éveillé je n'aurais jamais pu ni voir ni entendre. C'est ainsi que, comme un aveugle, j'entendis les affreux cantiques de la Messe Noire, le hurlement d'agonie d'un enfant, la musique discordante des fifres, les cris orgiaques des célébrants. À d'autres moments, mes rêves n'étaient que fragments de conversations, bribes de mots, le tout sans grand sens, mais suggérant des interprétations abominables et ténébreuses.

« … sera-t-il choisi ?

« … Par Behial, par Belzebuth, par Sathanus…

« … Du sang de Jedediah, du sang d'Asaph, escorté de Balor…

« … Approchez-le du Livre ! »

Je me voyais maintenant prendre part à ce bal de fantômes. Mon arrière-grand-père et le chat me guidaient vers un gigantesque livre relié de noir. Et sur le livre, étaient écrits en lettres de feu des noms contresignés avec du sang. On m'ordonna de signer. Mon arrière-grand-père me tenait la main, tandis que le chat (j'entendis Asaph Peabody l'appeler Balor), après m'avoir griffé le poignet – il fallait du sang pour la plume –, dansait et gambadait autour de moi. Un autre aspect de ce cauchemar touchait à la réalité de façon plus inquiétante. Lorsqu'on m'avait fait traverser la forêt pour aller au sabbat, le sentier longeait un marais où nous pataugions dans la boue noire des roseaux, près de bourbiers fétides qui dégageaient une odeur de charnier en décomposition. J'enfonçai plusieurs fois dans cette vase, au-dessus de laquelle mon oncle et le chat avaient l'air de flotter.

Le matin, quand je m'éveillai enfin après un long sommeil, je trouvai sur mes chaussures, propres à mon coucher, une boue noire en train de sécher, la même que celle de mes cauchemars. Je sautai hors du lit, et suivis facilement les empreintes, à reculons. Elles sortaient de la chambre, montaient les escaliers, arrivaient au second étage dans la pièce secrète. De là, inexorablement, elles menaient vers ce même coin à l'angle singulier, lieu enchanté par où avaient pénétré dans la chambre mystérieuse les autres traces, celles des pieds nus. Je me frottai les yeux. C'était de la folie, mais à quoi bon nier ? Pas plus que je ne pouvais nier le coup de griffe à mon poignet.

Je sortis en chancelant de la chambre secrète. Je commençais enfin à comprendre

vaguement la répugnance de mes parents à vendre le domaine des Peabody. Mon grand-père les avait sans doute instruits de quelques détails sur notre légende. C'était sûrement lui qui avait fait enterrer mon arrière-grand-père sens dessus dessous dans le caveau de famille. Tout en méprisant ces superstitions, mes parents ne ressentaient pas la nécessité de les braver. Je compris aussi pourquoi les tentatives de location avaient échoué. La maison était en elle-même le point de concentration de forces que nul ne pouvait admettre ou contrôler, et moins que tout autre, un être humain. Je me savais déjà contaminé par l'atmosphère de cette demeure, dont, en un sens, j'étais devenu prisonnier, comme de son passé maléfique.

Il ne me restait plus qu'un seul moyen de tout savoir : le journal manuscrit tenu par mon arrière-grand-père. C'était une suite de notes rédigées de son écriture coulante, accompagnées de coupures de presse, d'extraits de lettres, de magazines, et même de livres. Il les avait choisis comme se référant tous à des événements inexplicables liés à la sorcellerie. Ses propres notes étaient rares, mais significatives :

Fait aujourd'hui ce qu'il fallait faire. J. devient incroyablement charnu. Mais ça fait partie du cycle. Une fois retourné, tout recommence. L'air de famille revient, et l'argile reprend forme un peu plus après chaque sacrifice. Le retourner maintenant serait vain. Il n'y a plus que le feu.

Et encore :

Quelque chose dans la maison. Un chat ? Je le vois, mais ne peux l'attraper.

Un chat noir en fin de compte. D'où vient-il, je n'en sais rien. Rêves d'angoisse. Deux fois à la Messe Noire.

Le chat me conduit en songe au Livre Noir. Ai signé. En rêve, un démon secondaire du nom de Balor. Très grande allure. M'explique sous quelle domination.

Et peu après :

Balor venu me voir aujourd'hui. Ne l'aurais pas reconnu. Devenu un chat aussi magnifique qu'il était un magnifique esprit malin. Je lui ai demandé si c'est sous cette forme qu'il avait déjà servi J.

Dit que oui. Me conduit vers un coin à l'angle étrange et extradimensionnel, qui est la porte de l'autre monde, construite par la volonté de J., m'a montré comment traverser.

Je n'eus pas la force de lire plus avant. Je n'avais que trop lu. Je savais maintenant ce qu'il était advenu des restes de Jedediah Peabody. Je savais ce que j'avais à faire.

Quoique à l'avance épouvanté à l'idée de ce que j'allais trouver, de ce que je devais trouver, je courus au caveau des Peabody. J'y entrai, et me traînai de force jusqu'au cercueil de mon arrière-grand-père. Pour la première fois, je remarquai la plaque de bronze clouée sous le nom d'Asaph Peabody. Je lus ces lettres gravées : « Malédiction sur quiconque troublera son repos. »

Et je soulevai le couvercle. Je l'ai dit, je savais ce qui m'attendait, mais je ne m'en sentis pas moins glacé de terreur. Le squelette, tel que je l'avais vu la dernière fois, ce qui n'avait été qu'os, esquilles, poussière et débris de vêtements, avait subi une effroyable transformation. La chair recommençait à bourgeonner sur les ossements de mon arrière-grand-père Asaph Peabody. Cette chair, elle était fille du maléfice qui l'avait rendue à la vie, lorsque j'avais inconsidérément retourné les restes mortels. Elle se nourrissait aussi du misérable corps ratatiné de cet enfant qui – il n'avait pourtant disparu que depuis dix jours – présentait déjà l'aspect du cuir parcheminé, ce corps vidé de toute substance et partiellement momifié.

Frissonnant de terreur, je m'enfuis hors du caveau pour édifier le bûcher que je devais construire. Dans la peur d'être surpris, comme si quelqu'un aurait jamais osé s'approcher de la maison Peabody, je travaillais fiévreusement.

Quand j'eus fini, je me donnai un mal terrible pour traîner le cercueil d'Asaph Peabody et son contenu infernal jusqu'au bûcher. Ainsi, des dizaines d'années plus tôt, Asaph avait traîné le cercueil de Jedediah, et ce qu'il contenait. Je regardai le feu consumer le tout ; seul j'entendis le hurlement strident, le glapissement de rage que crachèrent les flammes comme autant de blasphèmes.

Toute cette nuit, je regardai, depuis une fenêtre de la maison, rougeoyer et décroître les cendres du bûcher.

C'est alors qu'un chat noir apparut sur le seuil de ma porte, et me lança un mauvais regard.

Et je me souvins du sentier que j'avais suivi à travers les marais, des empreintes boueuses, de la fange sur mes souliers. Je me souvins du coup de griffe à mon poignet, et du Livre Noir que j'avais signé. Tout comme Asaph Peabody l'avait jadis signé.

Je me tournai vers le chat tapi dans l'ombre, et j'appelai doucement : « Balor ! »

Il s'approcha, et s'assit sur son derrière.

Je sortis mon revolver du tiroir du bureau et tirai posément.

Le chat me regardait toujours. Pas un poil de sa moustache n'avait bougé.

Balor, un démon mineur…

Ainsi donc, c'était cela, l'héritage Peabody… Le manoir, les terres, les bois, ce n'étaient que les aspects superficiels, matériels, des angles extradimensionnels de la chambre secrète, du sentier menant au Sabbat à travers les marais, des signatures dans le Livre Noir.

Et je me demandai qui, après ma mort, si on doit m'enterrer dans la même position que les autres, qui viendrait me retourner.

[1]« Ils promettent au Diable, à des époques déterminées, des sacrifices et des offrandes : tous les quinze jours ou au moins tous les mois, le meurtre de quelque enfant, ou un sortilège homicide et chaque semaine d'autres méfaits au préjudice du genre humain, tels que grêles, tempêtes, incendies, épizooties », etc. Louis-Marie Sinistrari d'Ameno, in *De Daemonialitate, et Incubis et Succubis*. (Traduction Isidore Liseux, 1882.)

LA LAMPE D'ALHAZRED

The Lamp of Alhazred – 1957

Sept ans après la disparition de son grand-père Whipple, la Lampe fut remise à Ward Phillips [1]. Elle avait appartenu à son grand-père, tout comme la maison d'Angell Street, où il demeurait, et dont il était entré aussitôt en possession. La Lampe, elle, était restée sous la sauvegarde de l'homme de loi, jusqu'à ce que soit acquise la présomption de décès. Le grand-père avait tenu (on ne sait jamais qui vit ni qui meurt) à ce que son petit-fils eût tout loisir de fouiner à son gré dans la vaste bibliothèque. Elle avait beaucoup à lui apprendre. Lorsque Phillips aurait lu tous les livres qui débordaient des rayons, il serait seulement mûr pour hériter « le plus inestimable de mes trésors », selon les mots mêmes du vieux Whipple.

Phillips, à trente ans, était de santé médiocre, sans doute parce qu'un état maladif avait bien souvent assombri sa jeunesse. Il était d'une famille relativement riche mais les économies faites jadis par son grand-père avaient fondu au creuset de spéculations hasardeuses. Tout ce qui restait à Phillips, c'était la maison d'Angell Street, et ce qu'elle contenait. Phillips s'était mis à écrire pour de médiocres petits périodiques à bon marché. Pour augmenter ses ressources, il révisait des manuscrits, en prose ou en vers. Ces textes, d'avance condamnés, émanaient d'auteurs beaucoup moins qualifiés que lui. Ils espéraient que, par quelque miracle de sa plume, ces manuscrits trouveraient le chemin d'un éditeur.

La vie sédentaire de Phillips avait amoindri sa résistance aux maladies. Grand, mince, portant des lunettes, il était sujet aux rhumes. Une fois, à sa grande confusion, il attrapa les oreillons.

Quand revenaient les beaux jours, il aimait vagabonder dans la campagne où il avait joué enfant. Il emportait son travail, il s'asseyait sur ces mêmes berges boisées où, déjà enfant, il avait choisi de s'isoler. Les rives du Seekonk n'avaient pas changé depuis toutes ces années. Phillips vivait surtout dans le passé, et croyait que le meilleur moyen de braver le temps, c'était de rester fidèle à ces lieux inchangés des jours évanouis. Ils ne passeraient pas, eux.

Il exposa en ces termes son mode de vie à un correspondant : « Quand je me retrouve dans ces sentiers familiers de la forêt, le temps s'abolit complètement entre les années 1899-1890 – et aujourd'hui. Quelquefois, je suis tout étonné, lorsque je

reviens au présent, de constater que la ville a perdu son caractère « fin de siècle [2] ».

De même qu'il aimait revoir les rives du Seekonk, il montait souvent en haut d'une colline appelée Nentaconhaunt. À mi-pente, il dominait sa ville natale. Il attendait qu'avec le coucher du soleil elle s'éveille à la vie nocturne. Les clochers et les toits en croupe s'effaçaient peu à peu, aux derniers rayons du soleil, avec des clairs-obscurs de vermillon, de nacre, d'orange ou d'émeraude. Les lumières, l'une après l'autre, s'allumaient en clignotant. La vaste cité étendue à ses pieds se transformait en pays magique, beaucoup plus cher au cœur de Phillips que cette ville à la lumière du jour.

Se promenant le jour, Phillips travaillait tard dans la nuit. Il avait depuis longtemps, par raison d'économie, renoncé à l'électricité. La Lampe, d'une forme curieuse et apparemment très ancienne, était donc la bienvenue. Une lettre accompagnait cet ultime don du vieil homme (il avait infiniment aimé son petit-fils, surtout après la mort prématurée des parents). Cette lettre expliquait que la Lampe provenait d'une tombe en Arabie, une Arabie perdue dans la nuit des temps. Elle avait été, entre autres, la propriété d'un Arabe à moitié fou du nom d'Abdul Alhazred. La Lampe avait sans doute été fabriquée dans la fabuleuse tribu d'Ad, une des quatre tribus énigmatiques sur quoi on ne sait à peu près rien, sinon qu'il y avait Ad, au sud, Thamood au nord, Tasm et Jadis, au cœur de la péninsule. La Lampe avait été trouvée il y a bien longtemps dans la ville secrète d'Irem, la Cité des Piliers, bâtie par Shedad, le dernier des tyrans d'Ad. Cette ville était connue aussi comme la Cité sans Nom. Certains croyaient pouvoir la situer dans la région d'Hadramaout, d'autres disaient qu'elle était enfouie sous les sables éternels et éternellement mouvants du désert. L'œil d'un simple mortel ne pouvait la voir, si ce n'est quelque favori du Prophète.

En conclusion de cette longue lettre, le vieux Whipple avait écrit : « Cette Lampe apporte avec elle la joie, allumée ou éteinte. Aussi bien peut-elle être mère des douleurs. Elle est fontaine d'extase, ou au principe de toutes les épouvantes. »

La Lampe d'Alhazred offrait un aspect singulier. Destinée à brûler de l'huile, on l'eût dite en or massif. Elle avait la forme d'un petit récipient oblong. Sur un des côtés se recourbait une poignée, à l'opposé, on voyait un bec pour la mèche et la flamme. Elle était ornée de plusieurs dessins bizarres, ainsi que de lettres, d'hiéroglyphes formant les mots d'une langue inconnue. Phillips, avec quelques lumières sur plusieurs dialectes arabes, n'arrivait cependant pas à identifier l'inscription. Ce n'était pas du sanscrit, mais à coup sûr une langue plus ancienne, toute idéogrammes et pictogrammes.

Phillips travailla tout un après-midi à polir l'extérieur et l'intérieur de la Lampe,

après quoi, il la garnit d'huile.

Cette nuit-là, dédaignant les chandelles et les lampes à pétrole à la lueur desquelles il travaillait depuis tant d'années, il alluma la Lampe d'Alhazred. Il fut un peu étonné de la chaleur de son rayonnement, de la stabilité de sa flamme, de la qualité de sa lumière. Comme il avait du travail en retard, il ne s'étonna pas plus avant et se pencha sur le labeur en cours. C'était le replâtrage d'un long poème qui commençait ainsi :

À l'aurore d'un éblouissant matin,
Mainte et mainte année avant que je sois,
Alors que, Terre, encore déchiquetée,
Oh ! Tant d'années avant que tu roules, usée au combat…

Et cela continuait, en un style depuis longtemps démodé. Pourtant, on ne peut pas dire que Phillips n'aimait pas les archaïsmes. Il vivait résolument dans le passé, et lui accordait, d'après des opinions et une philosophie personnelles, de grands pouvoirs.

Par-delà son travail, Phillips entrevoyait d'immenses et fastueux spectacles, des imaginations se jouant du temps et de l'espace. Il en avait été ainsi depuis sa première prise de conscience. Peut-être tout cela avait-il été trop inextricablement mêlé à ses sentiments les plus profonds, mais il n'avait aucun espoir d'en donner jamais une description. Si fidèle fut-elle à *sa* réalité, il était sûr qu'elle paraîtrait absolument fausse, artificielle, et pour tout dire, étrangère. Ce qui, depuis des années, hantait les rêves de Phillips, c'était le souffle d'une espérance singulière et aventureuse, associée à certains paysages, certaines masses architecturale, certains aspects du ciel.

Toujours il se revoyait tel qu'il était à l'âge de trois ans, plongeant son regard du haut d'un pont de chemin de fer sur les quartiers les plus peuplés de la ville. Il sentait que quelque chose de surnaturel allait se produire, quoi, il ne pouvait ni le concevoir ni le décrire tout à fait. C'était le sentiment d'une extraordinaire libération, par quoi l'on accédait à de mystérieuses dimensions. Peut-être, par hasard, pouvait-on y parvenir exprès. En ces rares circonstances, il aurait fallu suivre jusqu'au bout des enfilades de vieilles rues, faire avec elles des lieues dans le pays des collines, escalader des volées infinies d'escaliers de marbre se terminant par des pyramides de terrasses à balustres.

Oui, certes, Phillips aurait aimé se retrouver dans une époque où le monde était plus jeune, moins pressé. On prenait alors, au XVIII^e^ siècle, et même avant, le temps de pratiquer l'art de la conversation. On pouvait s'habiller avec une certaine élégance

sans que tout le monde vous regarde de travers…

Pour le moment, Phillips en était à constater que les vers sur lesquels il peinait manquaient totalement d'inspiration et que la pensée en était misérable. Il n'y avait rien à tirer de ce fatras. Et puis, il était fatigué. Il repoussa enfin son travail, s'inclina en arrière. Il fallait qu'il se repose. C'est alors qu'il perçut un changement subtil dans le décor de sa vie quotidienne.

Les murs familiers du bureau étaient de bas en haut et d'un bout à l'autre tapissés de livres. C'est tout juste si çà et là subsistaient quelques fenêtres aux rideaux toujours soigneusement tirés par Phillips. Il n'admettait aucune lumière dans sa solitude, que ce fût celle de la lune ou du soleil, ou même celle des étoiles.

Et voici… Tous les murs baignaient maintenant dans la lumière de la Lampe arabe. Sous ce nouvel éclairage se dessinaient des objets, des perspectives. Elles se superposaient au dos des livres serrés sur leurs rayons. Phillips vit apparaître et se dérouler sous ses yeux des tableaux comme il n'aurait jamais pu en concevoir dans ses imaginations les plus débridées. Là où n'arrivait pas la lumière de la Lampe, là où elle était interceptée (par le dossier d'une chaise, par exemple), il n'y avait que l'ombre, où brillaient faiblement, mais bien visibles, les dos des livres.

Phillips, émerveillé, se crut, mais cela ne dura pas longtemps, victime d'une illusion d'optique. Il cessa bientôt de s'interroger, n'éprouvant pas le besoin d'une explication. Il était éperdu d'admiration.

Car le monde qu'il découvrait aux rayons de la Lampe, c'était un monde d'une grandiose, d'une incomparable beauté. Il ne ressemblait à rien de ce que Phillips avait jamais vu, de ce qu'il avait jamais pu lire ou rêver.

On eût dit une vision de la jeunesse du monde, alors que la terre était encore informe et vide. Entre des crevasses et des rocs jaillissaient de gigantesques geysers de vapeur. Et dans la boue s'imprimaient les traces d'animaux tortueux. Haut dans le ciel se battaient et se déchiraient des bêtes colossales. Un terrifiant appendice animal, pareil à un tentacule, déroulait ses anneaux menaçants hors d'une brèche dans les rochers. Dans ce crépuscule d'un rouge blafard, on pensait aux héros monstrueux de quelque histoire fantastique.

Puis, lentement, le décor changea.

Les masses rocheuses firent place à un désert balayé par le vent, et, comme un mirage, la ville interdite et abandonnée, la légendaire Irem, apparut. Phillips eut le sentiment que, si nul pied humain ne foulait plus les rues de cette cité, certains êtres redoutables y étaient restés, tapis derrière les antiques colonnes de pierre des édifices

qui n'étaient pas en ruine. C'étaient ceux-là mêmes construits par les habitants de la ville oubliée, avant qu'ils aient été détruits ou chassés, lorsque des choses tombées du ciel avaient assiégé Irem, avant de s'en emparer. Cependant, rien n'en était visible. Il n'y avait que la terreur secrète d'un geste de l'ombre, par-delà le temps. Très loin, à l'horizon de la ville, après le désert, s'élevaient des montagnes couronnées de neige. À leur vue, Phillips connut aussitôt les noms nécessaires. La ville du désert était la Cité sans Nom, et les pics neigeux, les Montagnes hallucinées [3], ou peut-être Kadath des Solitudes glacées. Et Phillips se réjouit grandement en son cœur. Ces noms s'imposaient instantanément, comme s'ils avaient toujours traîné au bord de son inconscient, attendant d'être appelés.

Phillips restait immobile, plus que fasciné, lorsqu'il se sentit vaguement inquiet. Il ressentit, dans ces paysages pareils à des songes, la présence angoissante et prolongée de l'esprit du mal. Certains détails laissaient deviner d'horribles entités. Alors, il éteignit la Lampe et, d'une main un peu tremblante, alluma une chandelle, dont la clarté douce et familière le réconforta.

Phillips réfléchit longtemps à ce qu'il avait vu. Son grand-père avait appelé la Lampe « le plus inestimable de mes trésors ». Il avait dû en connaître les pouvoirs. À la lueur de cette Lampe s'éveillait, avec la mémoire ancestrale, un don magique de la révélation. En sorte qu'on voyait, à son tour, les lieux de splendeur ou d'horreur qu'avait connus le propriétaire de la Lampe. Phillips était en conséquence convaincu qu'il venait de contempler à l'instant ce qu'Alhazred avait vu, jadis.

Et, pourtant, cette explication était loin d'être satisfaisante. Plus il y pensait, plus Phillips s'enfonçait dans la perplexité. Il revint finalement au travail qu'il avait abandonné, il s'y plongea, refusant de s'attarder sur toutes ces fantasmagories inquiétantes, qui pourtant réclamaient, à grands cris, une explication.

Le jour suivant, un jour d'octobre, Phillips sortit de la ville au soleil couchant. Il suivit les rails du tramway jusqu'à la limite des quartiers résidentiels, et s'enfonça dans la campagne. Il se trouva bientôt loin d'aucun endroit qu'il eût jamais connu. Il suivit une route qui bifurquait au nord et à l'ouest de Plainfield Pike. Cette route montait en pente douce, ceinturant la base ouest du Nentaconhaunt. De là on découvrait un panorama vaste et ensorcelant, déroulant des prairies, des vieux murs de pierre, des forêts séculaires, et tout là-bas émergeaient les toits des chaumières. Phillips n'était pas à six kilomètres de la ville, et pourtant se sentait inondé du jour qui brillait autrefois sur la Nouvelle-Angleterre, celle des premiers colons, des paysans.

Au moment où le soleil allait se coucher, Phillips grimpa sur une route charretière

escarpée, longeant une antique forêt. Vu de la crête, où la tête lui tournait un peu, s'allongeait à ses pieds un paysage d'une beauté confondante, fait de ruisseaux étincelants, de forêts lointaines, sous un ciel orange surnaturel, où sombrait le large disque du soleil, tout rouge entre de longues écharpes de stratus. Pénétrant dans les bois, Phillips le vit disparaître à travers les arbres, puis il prit à l'est, traversant la colline à la recherche d'une route descendant vers la ville. Elle devait exister, mais il l'avait toujours cherchée en vain. Il n'avait jamais auparavant saisi à quel point cette colline était étendue. C'était en soi tout un plateau, avec ses vallées, ses chaînes de coteaux, ses propres sommets. Lorsqu'il fut parvenu à des prairies inconnues, où ne se voyait aucune trace du passage de l'homme, l'horizon de la ville lui apparut au loin. Décor de rêve, fait de faîtes enchantés, de dômes à demi flottants dans le ciel, le tout baigné d'une aura obscure et mystérieuse. Les plus hautes fenêtres de quelques-unes des plus hautes tours fulguraient encore aux feux de soleil disparu. C'était un spectacle énigmatique et singulier. Puis Phillips vit surgir le vaste disque de la « Lune des Chasseurs [4] ». Elle voguait au-dessus des beffrois et des minarets, tandis qu'à l'occident orangé commençaient à scintiller Vénus et Jupiter.

Phillips acheva de traverser le plateau, longeant parfois des crêtes boisées, d'où de sombres vallées descendaient vers la plaine. D'énormes blocs erratiques, accrochés à des hauteurs rocheuses, et se découpant sur la fin du crépuscule, donnaient au paysage une couleur spectrale. On pensait à des cérémonies druidiques enfouies dans le passé.

Il se retrouva enfin en pays plus connu, là où l'affleurement herbu d'un vieil aqueduc enterré évoque quelque voie romaine, sur la crête familière de l'est, qu'il connaissait bien depuis sa petite enfance. À ses pieds, la cité s'illuminait rapidement et, dans l'obscurité croissante, prenait des allures de constellation. La lune déversait maintenant des flots redoublés d'or pâle. À l'ouest, dans la nuit, Vénus et Jupiter brillaient de tous leurs feux.

Le chemin du retour descendait, très raide, au flanc de la colline, jusqu'à la ligne du tramway. Elle allait le ramener vers les demeures prosaïques des hommes.

Mais pendant toutes ces heures de bonheur paisible, Phillips n'avait pas un instant oublié l'expérience de la nuit précédente, attendant de plus en plus impatiemment le retour des ténèbres. L'inquiétude diffuse qui l'avait un temps agité s'était évanouie pour faire place à l'espoir de nouvelles aventures nocturnes et encore ignorées.

Il expédia son repas solitaire pour retourner plus vite à la bibliothèque. Là, les livres bien rangés, du plancher au plafond, l'accueillirent avec bienveillance et lui communiquèrent le sentiment de leur stabilité. Mais il n'eut même pas un regard pour son travail, il alluma tout de suite la Lampe d'Alhazred, et s'assit. Qu'allait-il se

passer ?

Le doux éclat de la Lampe déroula ses ondes d'or jusqu'aux remparts de livres. La flamme ne papillotait pas, elle brûlait, calme et, comme la première fois, Phillips éprouva d'abord un sentiment de paix et de bien-être.

Puis, progressivement, les livres et les rayons s'estompèrent, s'évanouirent et firent place à des paysages, des scènes d'un autre temps dans un autre monde.

De la première à la dernière heure de cette nuit-là, Phillips regarda, de toute son âme. Et, au passage, il donnait leurs noms aux êtres et aux lieux, comme si une veine de son imagination, jusque-là paralysée, s'était mise à couler à flots, libérée par la lumière de la Lampe. Il vit une admirable demeure, ceinte de brouillard et il l'appela : « L'Étrange maison haute dans la brume [5]. » Il vit une ville du passé, aux toits en croupe, traversée par une sombre rivière. En plus effrayant, en plus insolite, elle ressemblait à Salem. Et il appela la ville Arkham, et la rivière Miskatonic. Il vit une ville qui rêvait sombrement au bord d'un océan de ténèbres, non loin du « Récif du Diable », et il nomma cette ville Innsmouth. Il vit les abysses de R'lyeh, la cité morte où dort Cthulhu. Il vit les plateaux de Leng, balayés par les vents, et les iles des mers du Sud, aux noirs secrets. Il vit les domaines du songe, pénétra dans des mondes extérieurs au nôtre, là où la vie s'écoule dans un temps d'une autre espèce. Il vit tout ce qui est plus ancien que la terre elle-même, plus ancien que les Anciens, avant Hali, jusqu'aux origines, et avant les origines.

Il est témoin de ces choses comme s'il les voyait par une porte ou une fenêtre ouvertes, et elles semblaient l'inviter à abandonner son monde terrestre, à explorer ces royaumes enchantés et magiques. La tentation devint de plus en plus lancinante. Il tremblait du désir d'obéir, de renoncer à ce qu'il était devenu pour essayer de devenir ce qu'il pourrait être.

Comme la première fois, il éteignit la Lampe, et les murs tapissés de livres se matérialisèrent à nouveau dans la bibliothèque de grand-père Whipple.

La fin de cette nuit, à la lueur de la chandelle, abandonnant le fastidieux travail de révision qu'il s'était promis d'exécuter, Phillips se mit à écrire des petites contes, où il évoquait les démons et les merveilles qu'il avait contemplés à la lueur de la Lampe d'Alhazred.

Il écrivit jusqu'au matin et, toute la journée, il dormit, épuisé.

La nuit suivante, il se remit à écrire, tout en prenant le temps de répondre à ses correspondants à qui il racontait ses « rêves ». Mais il ne savait pas. Avait-il vraiment *rêvé* ? Peut-être avait-il *vu* ? Une chose était sûre : les mondes de ses

propres fictions s'étaient mêlés inextricablement aux mondes nés de la Lampe. Dans l'esprit de Phillips, se mêlaient aussi les désirs et les aspirations de sa jeunesse aux visions de son imagination créatrice, elle-même absorbant, sans faire de départ, ces mondes évoqués par la Lampe et les coins secrets de son cœur, par où, tout comme par la Lampe, il avait atteint les plus lointains des Univers.

Pendant bien des nuits, Phillips n'alluma pas la Lampe.

Les nuits devinrent des mois, les mois des années.

Il vieillit, ses contes furent publiés. Ils racontaient le mythe de Cthulhu, Hastur l'Indicible, Yog-Sothoth, et Shub-Niggurath, le Bouc Noir aux Mille Chevreaux, Hypnos dieu du sommeil, les Grands Anciens et leur messager, nommé Nyarlathotep. Tous s'intégrèrent au plus profond de Phillips, et à l'autre monde, celui des ombres. Il fit d'Arkham une réalité, fixa en plein milieu les contours de l'étrange maison haute. Il raconta *Le Cauchemar d'lnnsmouth, Celui qui chuchotait dans les ténèbres*, et *L'Abomination de Dunwich* [6]. Et dans ses écrits, en prose ou en vers, la lumière de la Lampe d'Alhazred jetait partout ses étranges rayons, quoique Phillips ne l'eût plus allumée depuis bien longtemps.

Seize ans s'écoulèrent ainsi, puis, un jour, Ward Phillips retrouva la Lampe là où il l'avait rangée, derrière une pile de livres, au bas de la bibliothèque de son grand-père. Il la prit en main, et les enchantements féeriques du passé vinrent à nouveau le visiter. À nouveau, il polit la Lampe, il la mit sur la table. Au cours des années, Phillips s'était beaucoup affaibli. Il savait, atteint d'une maladie mortelle, que ses jours étaient comptés. Il eut envie de revoir les mondes d'émerveillement ou d'épouvante que la Lampe d'Alhazred tirait de la nuit.

Encore une fois, il alluma la Lampe, et regarda les murs.

Mais cette fois-ci, il se passa une chose singulière.

Là où s'étaient dessinés les lieux, les êtres, les aventures connus d'Alhazred, apparaissaient maintenant les images magiques d'un pays familier à Ward Phillips, tel il était au temps passé, un temps perdu et chéri. En ce temps-là, le petit Ward Phillips s'ébattait joyeusement dans la vie. Le long des rives du Seekonk, il imaginait des jeux tirés de la mythologie grecque. Et voilà qu'il retrouvait les clairières de l'enfance, les petites baies amies, les criques où il avait vécu ses jeunes années. Il revit la petite charmille qu'il avait dressée en l'honneur du grand dieu Pan. Il retrouvait, épandues sur les murs, toutes les libertés de sa jeunesse heureuse, inconsciente et innocente. Oui, ce que la Lampe lui offrait, maintenant, c'étaient ses propres souvenirs, son propre passé. Il se plut à croire que ces souvenirs s'intégraient à une mémoire

ancestrale. Peut-être pendant la jeunesse du grand-père Whipple, peut-être parmi ses ascendants, quelqu'un de la lignée de Ward Phillips avait-il vu les mondes de la Lampe. Qui aurait pu le nier ?

Une fois de plus, Phillips eut l'impression de regarder par une porte ouverte, qui l'invitait à passer de l'autre côté. Il se leva, et, faible, trébuchant, alla vers les murs.

Il hésita un instant, puis s'enfonça à travers les livres.

La lumière du soleil explosa brusquement autour de lui. Il se sentit délivré de ses fers, et il se mit à courir, léger, sur les berges du Seekonk. Son enfance l'attendait, là-bas. C'était le renouveau. Il allait revivre ces jours enchantés d'un temps où le monde lui-même était jeune.

Il fallut la visite d'un admirateur intrigué pour qu'on s'aperçût de la disparition de Ward Phillips. On pensa qu'il s'était aventuré trop avant dans la forêt, et que, pris de malaise, il y était mort sans secours. On connaissait bien dans le voisinage son goût pour la solitude, et les progrès de sa maladie. Quoique des recherches assez brouillonnes aient été organisées pour passer au peigne fin les environs du Nentaconhaunt et les rives du Seekonk, on ne trouva pas trace de Ward Phillips. La police pensait qu'un jour on découvrirait ses restes. Mais on ne découvrit jamais rien. En son temps, le mystère fut enterré, inexpliqué, dans les dossiers de la police et les piles de vieux journaux.

Les années passèrent. La vieille maison d'Angell Street fut démolie. La bibliothèque fût achetée par des bouquinistes, son contenu par des chiffonniers, y compris une très vieille lampe arabe. Personne, en nos temps de techniciens, n'a jamais pu lui trouver la moindre utilité.

[1] Le caractère autobiographique de ce récit n'échappera à personne. (NdT.)

[2] En français dans le texte.

[3] cf. Lovecraft, *op. cit.,* tome 1.

[4] Celle qui suit la « Lune des Moissons ». (NdT.)

[5] cf. *L'Étrange Maison haute dans la brume, in* Lovecraft, *op. cit.,* tome 1.

[6] cf. Lovecraft, *op. cit.,* tome 1.

LA FENÊTRE À PIGNON

The Gable Window, sous le titre The Murky Glass – 1957

I

Je vins, non sans appréhension, habiter la maison de mon cousin Wilbur moins d'un mois après son décès prématuré. Elle était isolée au creux des collines proches Aylesbury Pike, et cela ne me plaisait guère. Néanmoins, j'étais plutôt satisfait d'avoir hérité de mon cousin préféré son havre de paix. La maison du vieux Wharton n'avait pas été occupée depuis bien des années. Comme elle était restée à l'abandon lorsque le petit-fils du fermier eut renoncé à la culture pour aller vivre au bord de la mer, à Kingston, mon cousin l'avait achetée à cet héritier dégoûté des maigres revenus qu'il tirait d'un sol épuisé. Ce n'était pas le fruit d'une longue réflexion, les Akeley ne font rien que par coup de tête.

Pendant bien des années, Wilbur avait étudié l'archéologie et l'anthropologie. Ses diplômes lui avaient été conférés par l'université de Miskatonic à Arkham, après quoi, il était parti sans plus attendre. Il avait passé trois ans en Mongolie, au Tibet, dans la province de Sin-Kiang, trois ans aussi entre l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale et le sud-ouest des États-Unis. Il était revenu sur une offre de l'université de Miskatonic, qui lui proposait de devenir membre de son corps enseignant. Sans donner suite à ce projet, Wilbur avait acheté la vieille ferme Wharton, et entrepris aussitôt de la rénover. Il jeta à bas toutes les annexes, sauf une. Du coup, le bâtiment central prit une allure plus curieuse encore que celle dont les deux siècles qui suivirent sa construction l'avait gratifiée. En fait, je ne me rendis pas compte de l'importance de ces modifications avant de prendre possession de la maison.

C'est seulement alors que je constatai que Wilbur n'avait conservé intacte qu'une aile de la vieille demeure. Il avait complètement reconstruit la façade et un côté, et édifié une chambre à pignon au-dessus de l'aile sud du rez-de-chaussée. La maison avait jadis été un bâtiment bas, d'un seul étage, surmonté d'un vaste grenier qui avait alors servi de remise à tous les instruments de la vie rustique en Nouvelle-Angleterre. Cette maison avait été construite partiellement en rondins. Wilbur les avait, dans la mesure du possible, pieusement conservés. C'était une marque de respect envers les qualités artisanales de nos ascendants. La famille des Akeley vivait en Amérique depuis deux cents ans lorsque Wilbur décida de renoncer à ses vagabondages et de

s'installer aux lieux de sa naissance. Je me souviens, c'était en 1921. Il n'avait ensuite survécu que trois ans. C'est donc en 1924, le 16 avril pour être précis, que je pris possession de la maison, conformément aux clauses du testament.

La maison était à peu près telle qu'il l'avait laissée. Elle semblait assez déplacée dans le paysage de La Nouvelle-Orléans. Certes, les fondations en meulière, les assises en rondins, les cheminées en pierre, qui élevaient leurs quatre coins du dessus des foyers, témoignaient toujours de son grand âge. Mais remaniée à ce point, elle semblait l'œuvre de générations successives. La plupart de ces changements avaient visiblement été effectués pour améliorer le confort de Wilbur. Un ajout, cependant, m'avait intrigué, mais Wilbur ne m'en expliqua jamais la nécessité. Il fit poser une étrange vitre de verre dépoli dans une immense fenêtre ronde s'ouvrant au sud de la chambre à pignon. Tout ce qu'il consentit à dire, c'est que c'était un verre très ancien, découvert et acquis au cours de ses voyages en Asie. Il en parla une fois comme du « verre de Leng » et une autre fois comme « peut-être d'origine hyadéenne [1] », ce qui ne m'éclaira guère. À vrai dire, je ne m'intéressais pas assez à ses caprices pour insister.

Je ne tardai pas à regretter cette indifférence. J'eus vite fait de constater que mon cousin n'avait porté aucun soin aux pièces du rez-de-chaussée, pourtant devenues plaisantes et confortables. Non, la seule chose qui lui tenait à cœur, c'était la chambre à pignon. C'est là qu'il gardait ses râteliers de pipes, ses livres, ses disques préférés, les plus beaux meubles. C'est là qu'il travaillait, écrivait. Et puis, au cours de recherches à la bibliothèque universitaire de Miskatonic, il avait été terrassé par un infarctus.

Je savais que j'aurais à prévoir quelques accommodements entre sa façon de vivre et la mienne. Il fallait avant tout rendre la maison à sa fonction première et, dans ce dessein, ressusciter le rez-de-chaussée. À vrai dire, j'éprouvai, dès le début, une singulière répugnance pour la chambre à pignon. D'abord, elle suggérait la présence de feu mon cousin, qui ne reverrait jamais ce coin qu'il aimait tant. Je la trouvais hostile, glaciale, et comme si elle eût pu deviner mes sentiments envers elle, elle me rejetait avec force. Je ne la comprenais pas plus que je n'avais jamais vraiment compris mon cousin Wilbur.

Ce nouveau climat que je rêvais de créer autour de moi ne s'instaura pas aussi facilement que j'avais espéré, car je sentis très tôt que la vieille « tanière » de mon cousin faisait peser son atmosphère sur tout le logis. Certains prétendent que les demeures s'imprègnent immanquablement du caractère de leurs propriétaires. Peut-être les Wharton, qui avaient occupé si longtemps la vieille demeure, y avaient-ils

laissé des traces de leur personnalité. En tout cas, par ses restaurations, Wilbur Akeley les avait effacées. C'était sa présence à lui, Wilbur Akeley, qui se faisait le plus souvent sentir dans la maison. Ce n'était pas un sentiment accablant, rien que la certitude gênante que je n'étais pas seul – que j'étais épié, guetté, surveillé par… je ne sais pas qui.

Peut-être la situation isolée de la maison était-elle responsable de ces rêveries, mais j'en vins à imaginer que la chambre préférée de mon cousin était une entité vivante, qu'elle attendait son retour, comme l'animal qui ne sait pas que son maître est mort et ne reviendra pas. J'en étais obsédé, et la chambre prit dans ma vie plus de place qu'il n'aurait fallu. J'en avais retiré certains objets, dont une chaise longue très confortable. Or je dus remettre tout en place, sous l'impulsion de certitudes variées et contradictoires. Je m'étais mis dans la tête, par exemple, que cette agréable chaise longue, ayant été construite pour un autre, ne pouvait pas me convenir. Je croyais aussi que la lumière du rez-de-chaussée ne valait pas celle du premier étage, et reportai en conséquence, dans la chambre à pignon, les livres que je lui avais empruntés.

L'aura de cette chambre contrastait, de façon à la fois subtile et catégorique, avec celle de la maison, simple et quotidienne. Le rez-de-chaussée était plein de toutes les commodités matérielles, mais semblait avoir peu servi, sauf la cuisine. Par contre, la chambre à pignon, tout aussi confortable, l'était dans un style très différent, mais difficile à analyser. L'ayant élue comme repaire, Wilbur y avait vécu seul, et pourtant on aurait dit que cette chambre avait été habitée par des gens de toute sorte, que chacun d'eux y avait laissé quelque chose de lui-même, quelque chose que rien ne permettait d'identifier. Mon cousin, j'en suis bien sûr, avait pourtant mené une vie de reclus, sauf lorsqu'il allait ou à l'université de Miskatonic à Arkham, ou consulter la bibliothèque Widener à Boston. Il n'allait nulle part ailleurs, ne recevait pas de visites. Lorsque, me trouvant dans les environs pour raisons professionnelles, je passais le voir, ce qui était rare, il ne manifestait aucune velléité de me retenir, quoiqu'il me témoignât toujours une courtoisie parfaite. Je ne restais, en conséquence, jamais plus d'un quart d'heure. Je ne me sentais pas de force contre l'atmosphère de la chambre à pignon. Mais, en fin de compte, le rez-de-chaussée me suffisait amplement. Il m'offrait un foyer confortable, rien de plus facile qu'oublier la chambre à pignon et les transformations projetées. Un jour ou l'autre, je n'y penserais même plus. En outre, j'étais absent, quelquefois pendant des jours et des nuits. Il n'y avait aucune urgence. Je pourrais disposer des lieux comme je l'entendais, le testament de mon cousin avait été validé.

Tout aurait été pour le mieux sans une série de petits incidents qui me tracassaient quelque peu. Je ne leur attachai d'abord aucune importance. C'étaient de menus faits,

tout juste perceptibles. Je crois que le premier se produisit un mois à peine après mon arrivée, et si minime que, quelques semaines plus tard, je ne fis pas le rapprochement avec les événements qu'on verra.

Cela se produisit une nuit. Je lisais devant la cheminée. Il ne pouvait s'agir tout au plus que d'un chat, ou de quelque autre animal domestique, grattant à la porte pour que je lui ouvre. Le bruit était si précis que je me levai, et fis le tour des portes, celles de devant comme celles de derrière. J'allai même jusqu'à la petite porte s'ouvrant dans le dernier vestige de la maison originelle, mais n'aperçus ni chat ni la moindre trace de chat. L'animal s'était volatilisé dans l'ombre. Je l'appelai plusieurs fois, il ne répondit pas, il ne fit aucun bruit. Cependant, je m'étais à peine rassis que les grattements recommencèrent. Je me relevai, mais je ne réussis jamais à voir le chat, qui mena au moins six fois son petit manège. J'étais tellement exaspéré que si j'avais fini par apercevoir ce chat, je crois que je l'aurais abattu à coups de revolver.

C'était en soi un incident mineur, personne ne s'y serait attardé. Ce chat avait peut-être été un familier de mon cousin, mais il ne me connaissait pas. Je devais lui faire peur. Pourquoi pas ? Je finis par n'y plus penser. Cependant, moins d'une semaine après, survint un nouvel événement du même ordre, mais avec une différence notable. Cette fois, au lieu des grattements d'un chat griffu, ce furent des glissements, des tâtonnements, et je dois avouer que je sentis passer, le frisson de la peur. On aurait dit que la trompe d'un éléphant ou un serpent géant se frottaient aux carreaux des fenêtres, contre les portes. J'agis comme la première fois. Je ne vis rien. J'écoutai. Rien, absolument rien qu'un bruit impalpable. Un chat ? Un serpent ? J'espérais que les choses n'iraient pas plus loin.

Elles allèrent bien plus loin, sans compter quelques retours offensifs du chat et du serpent. Parfois, j'entendais comme une galopade, ou le bruit qu'aurait pu faire en trépignant quelque gigantesque animal, ou le gazouillis d'oiseaux tapant du bec à la fenêtre, ou le glissement d'un vaste corps, ou un chuintement d'aspiration, comme de lèvres, ou de pompes. Que fallait-il en penser ? Des hallucinations ? Non, l'explication n'était pas là. Les bruits se produisaient par tous les temps, à toute heure du jour et de la nuit. S'il y avait eu un animal derrière la fenêtre ou la porte, j'aurais sûrement eu le temps de l'apercevoir avant qu'il ne s'évanouisse dans les collines boisées qui cernent la maison.

Cette suite d'événements mystérieux n'aurait peut-être pas eu de fin si, par le plus grand des hasards, ayant un jour trop chaud au rez-de-chaussée, je n'avais ouvert la porte de l'escalier menant à la chambre à pignon. C'est seulement alors que je me rendis compte, lorsque le chat recommença à gratter, que le son n'avait pas pour

origine une des portes du rez-de-chaussée, mais la fenêtre de la chambre à pignon. Je montai les escaliers quatre à quatre, sans prendre le temps de réfléchir. Pourtant, ce serait un chat très étonnant, ce chat capable ou désireux de grimper au second étage pour demander qu'on lui ouvre la fenêtre ronde. C'était le seul accès, par l'extérieur, à la chambre à pignon. Et comme cette fenêtre ne s'ouvrait ni peu ni prou, comme elle était en verre dépoli, je ne vis absolument rien. Par contre, j'entendais toujours, tout proche, le crissement des griffes contre la vitre.

Je descendis à toutes jambes, cueillis au vol une puissante lampe électrique, et sortis dans la nuit d'été. L'air était doux. Je projetai un rayon de lumière. Je ne vis rien d'autre que le mur rassurant et l'inoffensive fenêtre dont, de l'extérieur, la vitre paraissait aussi opaque qu'elle était brumeuse, vue de l'intérieur.

J'aurais pu rester à jamais dans la confusion de l'ignorance et j'ai souvent pensé depuis que cela aurait beaucoup mieux valu pour moi – mais il ne devait pas en être ainsi.

C'est vers cette époque qu'une vénérable tante m'offrit un chat de concours du nom de Petit Sam. J'en avais fait grand cas deux ans plus tôt, quand il n'était qu'un chaton. L'état de solitude où je prétendais vivre chagrinait beaucoup ma tante. Elle m'envoyait donc un de ses chats pour me tenir compagnie. C'est Gros Sam qu'il aurait dû s'appeler, car il avait pris du poids depuis notre dernière rencontre. C'était un beau félin plein de feu, l'honneur de sa race. Envers moi, il n'était que caresses et affection. Envers la maison, il avait adopté deux attitudes contraires. Quelquefois il dormait, très détendu, on ne peut plus confortable, devant le feu. À d'autres moments, c'était un chat possédé, il fallait à tout prix que je lui ouvre la porte. Lorsque les bruits mystérieux de quelque animal cherchant à entrer lui devenaient perceptibles, il semblait littéralement fou de terreur et de rage. Je le lâchais, il filait comme l'éclair vers le seul bâtiment ayant survécu aux restaurations, et il y passait la nuit, à moins qu'il n'allât se cacher dans les bois. Il ne revenait à la maison qu'à l'aube, poussé par la faim.

Quant à la chambre à pignon, il refusait absolument d'y mettre ne fut-ce que la pointe des moustaches.

II

C'est à cause de ce chat, en fin de compte, que je pris la décision d'examiner d'un peu plus près les affaires de mon cousin. Les convulsions de Petit Sam étaient si manifestement authentiques que je me devais de chercher, dans le fouillis des papiers

que Wilbur avait laissés, quelque explication de ces phénomènes bizarres qui affectaient trop souvent la maison.

Presque aussitôt, dans le tiroir d'un bureau, au rez-de-chaussée, je tombai sur une lettre inachevée. Elle m'était adressée. Wilbur savait sûrement qu'il avait le cœur malade, il me faisait quelques recommandations en cas de décès. Mais il ne se rendait guère compte du temps qui lui restait à vivre. Il n'avait commencé la lettre qu'un mois avant sa mort, et, une fois remisée dans le tiroir, il n'y avait plus touché. Il aurait pourtant eu largement le temps de la finir.

Il m'écrivait :

Cher Fred, d'excellents médecins m'affirment que je n'ai plus longtemps à vivre. Je vous ai déjà couché sur mon testament, mais je veux ajouter ici quelques dernières volontés, que je vous prie de prendre au sérieux et d'exécuter fidèlement. Il y a trois choses que vous devez faire, catégoriquement.

1) Tous mes papiers dans les tiroirs A, B et C de mon classeur doivent être détruits.

2) Tous les livres que vous trouverez sur les rayons H, I, J et K doivent être rendus à la bibliothèque universitaire de Miskatonic, à Arkham.

3) Il faut briser la glace de la fenêtre ronde, dans la chambre à pignon. Qu'on n'essaye surtout pas de l'utiliser ailleurs. Les morceaux de verre doivent être fracassés en mille morceaux. Il faut absolument que vous exécutiez point par point ces instructions, sinon vous prendrez la responsabilité d'avoir déchaîné sur le monde d'épouvantables calamités. Je n'insiste pas, j'ai à vous parler d'autre chose, pendant que j'ai encore la force. Voilà…

C'est à cet endroit que mon cousin avait abandonné la rédaction de sa lettre.

Que faire ?

J'étais tout à fait d'accord pour le retour des livres à l'université de Miskatonic, d'autant qu'ils ne m'intéressaient nullement. Mais pourquoi détruire les papiers ? N'avaient-ils pas leur place à la bibliothèque ? Quant à la destruction de la grande fenêtre ronde, c'était pure folie. Il faudrait la remplacer, ce qui ne coûterait pas bon marché. Ce début de lettre eut de fâcheuses conséquences. Il piqua ma curiosité, et je décidai de me livrer à un examen minutieux des papiers de mon feu cousin.

Ce même soir je m'attaquai aux livres sur les rayons indiqués. Ils étaient tous dans la chambre à pignon. Le choix de ces livres proclamait à l'évidence l'intérêt passionné que mon cousin portait à l'archéologie et à l'anthropologie. Il possédait force textes traitant des civilisations polynésiennes, pascuannes, mongoles, celles de divers peuples primitifs, de leurs migrations, ainsi que des systèmes culturels et

mythologiques des premières religions. L'ensemble constituait une façon de préface à la collection des livres qui devaient retourner à la bibliothèque universitaire. Quelques-uns d'entre eux semblaient fabuleusement anciens. Ils n'étaient même pas datés. De leur aspect extérieur, des caractères employés, on pouvait déduire qu'ils remontaient au Moyen Âge. Les plus récents de tous ces livres (il n'y en avait aucun en deçà de 1858) provenaient de diverses sources. Certains avaient appartenu au père de notre cousin, Henri Akeley, de Vermont, qui les avait envoyés à Wilbur. D'autres portaient le cachet de la Bibliothèque nationale de Paris. Il est bien probable que Wilbur n'avait pas hésité à les détourner à son profit.

Ces livres étaient rédigés en une grande variété de langues. Leurs titres ? Il y avait les *Manuscrits pnakotiques, Le Texte de R'lyeh*, les *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz, le *Livre d'Eibon*, les *Incantations Dholes*, les *Sept Livres secrets* de Hsan, *De Vermis Mysteriis* de Ludwig Prinn, les *Fragments Celaeno, le Culte des goules*, du comte d'Erlette, le *Livre de Dzyan*, une photocopie du *Necronomicon*, par un Arabe, Abdul Alhazred, et bien d'autres textes, dont certains étaient manuscrits. J'avoue que je fus déconcerté. C'était – pour autant que j'y comprenne quelque chose – un incroyable fatras de mythes et de légendes. Tout avait trait aux croyances religieuses primitives de l'humanité et – si je savais lire – hors de l'humanité aussi. Bien entendu, je n'avais nul espoir de pénétrer le sens des textes en latin, en français ou en allemand, et beaucoup de mal à comprendre le vieil anglais des manuscrits et de certains livres. En tout cas, ce travail ne tarda pas à m'exaspérer. Ces livres proclamaient un credo si baroque que seul un anthropologiste avait pu s'y intéresser jusqu'à amasser sur ce sujet une documentation de telle ampleur.

Ce n'était pas inintéressant, et pourtant, le système est bien connu. C'était l'éternel thème des forces de la lumière se dressant contre celles de l'ombre. Il n'y a que les noms qui changent. Tantôt on parle de Dieu contre le Diable, des Dieux primitifs contre les Dieux archaïques, du Bien contre le Mal. On pouvait donc tout aussi bien parler de Nodens, le Seigneur des Abysses Profonds, le seul nommé des Grands Ancêtres – ou des Grands Anciens : le dieu stupide Azathot, ce fléau sans contours qui blasphème et bouillonne au centre de l'infini ; Yog-Sothoth, Tout-en-Un et Un-en-Tout, qui ne reconnaît ni les lois du temps ni celles de l'espace, il est de tous les temps, et finit là où finit l'espace ; Nyarlathotep, le Messager des Grands Anciens ; le Grand Cthulhu, qui attend au fond des gouffres le moment d'escalader l'Océan au-dessus de R'lyeh, Hastur l'Indicible, Seigneur des Espaces Interstellaires ; Shub-Niggurath, le Bouc Noir des forêts aux Mille Chevreaux. Et comme les hommes adorèrent et servirent leurs Dieux, ces Dieux-là étaient adorés et servis. Leurs fidèles s'appelaient les abominables hommes des neiges de l'Himalaya et autres régions

montagneuses de l'Asie, Ceux des Profondeurs, au service du Grand Cthulhu, tapis au fond de l'Océan, et sur qui régnent Dagon, les shantaks, les Tcho-Tcho, et bien d'autres. On disait dans certains de ces livres que quelques-uns de ces adeptes fanatiques avaient été refoulés des lieux d'où les Grands Ancêtres avaient été bannis – comme Lucifer l'avait été de l'Éden. Ces lieux, c'étaient les étoiles lointaines des Hyades, Kadath l'Inconnue, le plateau de Leng, R'lyeh, la cité engloutie.

Je trouvai dans cette documentation deux éléments qui ne laissèrent pas de m'inquiéter. Mon cousin avait-il pris ce système mythique plus au sérieux que je ne croyais ? Les nombreuses références à la constellation des Hyades, par exemple. Wilbur avait écrit que la vitre de la chambre à pignon « était peut-être d'origine hyadéenne ». Plus précis encore, il l'avait appelé : « le verre de Leng ». C'étaient peut-être des coïncidences, et je me berçai un instant de l'idée rassurante que « Leng » désignait un antiquaire chinois, et que le mot « Hyadéen » était une simple erreur d'interprétation. Ce n'était qu'un faux-fuyant. Tout prouvait le contraire. L'intérêt que Wilbur avait porté à ces mythes d'un autre monde n'avait pas été une fantaisie passagère. Autrement, se serait-il entouré de ces livres, de ces manuscrits ? En tout cas, la lecture de ses notes balayait les derniers doutes.

J'y trouvai, en effet, des mentions beaucoup plus qu'étranges, qui me bouleversèrent. On y voyait aussi des croquis sommaires, mais très expressifs, de paysages et de créatures d'un autre monde, grossièrement déformés, des êtres que je n'aurais jamais pu imaginer, même dans mes plus horribles cauchemars. Ces créatures, en fait, défiaient toute description. Il y avait des êtres ailés, de la taille d'un homme, ressemblant à des chauves-souris, de vastes corps amorphes d'où pendaient des tentacules, on eût pu les prendre pour des pieuvres, mais les pieuvres n'ont pas l'air douées d'intelligence. Il y avait des créatures mi-hommes, mi-oiseaux, avec des serres, il y avait d'horribles choses, aux traits de batraciens, les bras couverts d'écailles, vert pâle comme l'eau de mer. Ils se tenaient debout. Il y avait aussi des êtres humains mieux identifiables, pour difformes qu'ils fussent, des Orientaux malingres et rabougris. À leurs vêtements, on devinait qu'ils vivaient sous des climats froids. Et, enfin, une race née du métissage de batraciens, dont ils portaient certaines caractéristiques, et d'humains, car on ne pouvait s'y tromper, c'étaient bien des êtres humains.

Je n'aurais jamais cru mon cousin doué d'une telle imagination. Je savais depuis longtemps, et je n'étais pas le seul, que mon oncle Henri tenait pour vérité d'évangile les chimères les plus fantastiques, mais je croyais qu'il n'en allait pas de même pour Wilbur. C'est qu'il nous avait caché à tous le fond de sa vraie nature, et cette révélation ne m'étonna pas peu.

Car nulle créature vivante, c'était évident, n'avait en aucun cas pu lui servir de modèle. Dans les livres et les manuscrits, il n'y avait rien de tel. Poussé par la curiosité, je plongeai dans les notes, et m'y enfonçai. Je finis pas isoler certaines indications elliptiques, qui semblaient, quoique de loin, se rattacher à ma quête. Je les mis en ordre, ce qui n'était pas difficile ; elles était toutes datées.

15 octobre 1921. Paysage devient plus clair. Leng ? Sud-Ouest Amérique. peut-être ? Cavernes pleines de chauves-souris qui commencent à sortir, comme un nuage épais qui cache le soleil couchant. Végétations : arbustes rabougris, tordus. Un endroit où soufflent les vents. Au loin, par-delà les déserts, montagnes couronnées de neige.

21 octobre 1921. Quatre shantaks à mi-chemin. Taille moyenne dépassant celle d'un homme. Corps de chauves-souris, couverts de fourrure. Ailes de chauves-souris s'élevant à un mètre au-dessus de la tête, face à bec crochu, comme d'un vautour, mais par ailleurs très chauve-souris. À traversé en volant le paysage, s'est perché à mi-course pour se reposer sur une falaise rocheuse. *Attention pas éveillée*. L'un deux portait-il sur son dos quelque chose ? Ou quelqu'un ? Pas sûr ?

7 novembre 1921. Nuit. La mer. Une île en forme de récif à l'arrière-plan. Ceux des Profondeurs mêlés à des humains de même origine, métissés. Blancs. Ceux des Profondeurs se déplacent comme des grenouilles, un compromis entre le pas et le saut. Plutôt bossus, comme la plupart des batraciens. D'autres semblent avoir nagé jusqu'au récif. Peut-être Innsmouth ? Pas de côte en vue, pas de ville éclairée. Pas de bateau. *Le Récif du Diable*. Même les hybrides ne devraient pas être capables de nager si loin sans un endroit où se reposer. Peut-être une côte à l'arrière-plan. Invisible.

17 novembre 1921. Paysage tout à fait extraterrestre, pour autant que je sache. Ciel noir, quelques étoiles. Roches de porphyre ou quelque minéral analogue. À l'arrière-plan, un lac profond. Hali ? Au bout de cinq minutes, l'eau commence à frissonner en cercles concentriques, comme si quelque chose montait vers la surface. Face vers l'intérieur. Une créature titanique, avec des tentacules. En forme de poulpe, mais dix fois plus grande que l'*Octopus Appolyon* de la côte occidentale. Ce qui lui servait de cou, diamètre facilement quarante-cinq mètres. Pas couru le risque de le voir de face. Détruit l'étoile.

4 janvier 1922. Un intervalle dans le néant. L'espace du dehors ? Approche planétaire, comme si je voyais par les yeux de quelque être sur le point d'aborder un objet dans l'espace. Ciel noir. Étoiles lointaines. La surface de la planète plus près, plus distincte. Plus près encore, paysage désolé. Pas de végétation, comme sur l'étoile noire. Cercle d'adorateurs entourant une tour de pierre. Leurs cris : *Iä ! Shub-Niggurath !*

16 janvier 1922. Région sous-marine *Atlantis* ? Douteux. Une construction à l'allure de temple dans une immense caverne écroulée. Énorme pierre, même taille que celles des Pyramides. Marches descendant vers un abîme de ténèbres. Ceux des Profondeurs à l'arrière-plan. Mouvement dans l'ombre de l'escalier à vis. Un immense tentacule s'élève. Plus loin, deux yeux liquides, écartés de dizaines de mètres. *R'lyeh* ? Terrifié par l'ascension de cette créature. Détruit l'étoile.

24 février 1922. Paysage familier. *La région de Wilbraham* ? Fermes décaties, familles enracinées. À l'arrière-plan, un vieil homme à l'écoute. Temps : le soir. Les engoulevents glapissent de toutes leurs forces. Une femme s'approche, tenant à la main une reproduction en pierre de l'étoile. Le vieil homme s'enfuit. Curieux. Il faudra voir.

21 mars 1922. Expérience effrayante. Dois être prudent. Edifié l'étoile et dit les mots : *Ph'nglui mglw'nalf Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn*. Ouverture immédiate sur immense shantak à l'arrière-plan. Le shantak *s'est rendu compte*, et s'est aussitôt approché. Je pouvais positivement entendre le bruit de ses griffes. Ai réussi à détruire l'étoile à temps.

7 avril 1922. Je sais maintenant qu'ils peuvent passer à travers, si je ne suis pas prudent. Aujourd'hui, le paysage tibétain, avec les abominables hommes des neiges. Nouvelles tentatives. Que se passera-t-il si les Maîtres ?… Si les serviteurs essayent de transcender le temps et l'espace, que feront le Grand Cthulhu-Hastur-Shub-Niggurath ? J'abandonne pour le moment. Ai reçu un choc profond.

Il ne recommença pas avant l'année suivante à se livrer, quelles qu'elles fussent, à ses préoccupations insolites. C'est du moins ce que disaient ses notes. Pas trace de son obsession, puis une courte rechute :

7 février 1923. Il n'est pas douteux qu'ils ont tous pris conscience de la porte. Très dangereux de regarder. Sécurité seulement quand le paysage est clair. Et comme je ne sais jamais ce que je vais voir, danger d'autant plus considérable. J'hésite cependant à sceller l'ouverture. J'ai édifié l'étoile, comme d'habitude, dit les mots, et attendu. Pendant un moment, vu seulement le paysage familier du Sud-Ouest américain, le soir : chauves-souris, des chouettes, des rats-kangourous, des chats sauvages. Puis d'une des cavernes est sorti un Habitant-des-Sables. Peau rugueuses, gros yeux, grandes oreilles, ressemblant d'une façon horrible et torturée au petit ours koala – mais corps squelettique. S'est avancé d'une démarche traînante, mais plein de fureur. Serait-il possible que la porte leur rende ce côté-ci visible, de même qu'elle me permet, à moi, de les voir ? Quand j'ai compris qu'il venait droit sur moi, j'ai détruit l'étoile. Tout s'est évanoui, comme d'habitude. Mais plus tard, la maison *pleine de chauves-souris*. Il y en avait vingt-sept ! Je ne crois pas aux coïncidences.

Ensuite s'écoulait un nouveau laps de temps, pendant lequel mon cousin prit des notes impénétrables, sans rapport avec ses visions ni avec cette mystérieuse « étoile » qui revenait si souvent. J'étais persuadé qu'il avait été victime d'hallucinations, victime de l'étude fiévreuse de ces textes venus de tous les points du monde. On voyait bien qu'il cherchait à assurer la réalité de ce qu'il avait « vu », et en même temps à trouver une explication rationnelle.

À ces notes étaient jointes des coupures de journaux, qu'il associait dans son esprit au système de mythes dont il était entiché. C'étaient des comptes rendus d'événements étranges, objets inconnus dans le ciel, disparitions mystérieuses dans l'espace, révélations farfelues concernant des cultes secrets, et ainsi de suite. Pas d'erreur, il acceptait certaines fois primitives. Il croyait tout particulièrement que, de nos jours, survivent des contemporains des Grands Anciens infernaux, de leurs adorateurs et de leurs fidèles. C'est cela, par-dessus tout, qu'il s'efforçait de prouver. Tout se passait comme s'il avait considéré comme vérité pure le contenu de ses vieux livres manuscrits ou imprimés, et tenté d'étayer les évidences du présent par les témoignages du passé. Il est vrai qu'il y avait un air de famille inquiétant entre les récits légendaires et ceux que rapportaient les coupures de presse rassemblées par Wilbur. Tout ceci pouvait néanmoins se justifier par des coïncidences. C'était peut-être

frappant, mais je ne recopiai rien, avant d'envoyer le tout rejoindre à la bibliothèque Miskatonic le reste de la collection Akeley. Mais je m'en souviens intensément – et plus encore quand je revois ce point culminant de mes recherches hasardeuses. Oui, je voulais absolument savoir ce qui avait tant occupé l'esprit de mon cousin Wilbur.

III

Je n'aurais jamais remarqué l'étoile si le hasard ne l'avait signalée à mon attention. Mon cousin avait écrit maintes et maintes fois qu'il avait cassé, construit, édifié l'étoile, considérée comme l'accessoire indispensable à ses visions. Jamais je n'aurais compris ce qu'il voulait dire si je n'avais aperçu, sur le plancher de la chambre à pignon, dans la lumière frisante, des traces presque effacées. Elles semblaient dessiner une étoile à cinq branches. Couvertes par un grand tapis, je n'aurais pas pu les voir. Mais en préparant l'envoi à l'université, j'avais dérangé le tapis. C'est en le remettant en place que je fis ma découverte.

Je ne compris pas du premier coup d'œil que cette figure dessinait une étoile. Elle était agrémentée sur toute sa superficie de divers petits dessins. Les dimensions de l'étoile permettaient d'en atteindre tous les points depuis son centre. Je compris du coup la raison d'être, jusque-là inexpliquée, d'une boîte de craie dans cette chambre. Écartant livres, papiers, tout ce qui me gênait, j'allai chercher la boîte. Puis j'entrepris de copier fidèlement le dessin de l'étoile, et tous ses ornements intérieurs. Le tout constituait une de ces figures cabalistiques au centre de laquelle doit se tenir le célébrant.

Donc, ayant reconstitué le dessin d'après les marques qu'avaient laissées les tracés précédents, souvent refaits, je m'assis à l'intérieur du pentacle.

J'attendais peut-être qu'il se passe quelque chose. Mais pourquoi mon cousin devait-il détruire l'étoile lorsqu'il se sentait en danger ? Je me souvins que dans le rituel cabalistique, c'était la destruction du pentacle qui risquait d'amener une intervention des puissances infernales. Toutefois, rien n'arriva. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que je me souvins des mots. Je me levai pour aller chercher la copie que j'en avais prise, je revins à l'étoile, et prononçai gravement :

Ph' nglui mglw 'nafh Cthulhu R 'lyeh wgah ' nagl fhtagn.

Il se produisit alors un phénomène tout simplement prodigieux.

J'étais assis face à la fenêtre, et voilà ce que je vis : le côté nébuleux du verre se dissipa, et, médusé, c'était un paysage grillé de soleil que j'avais maintenant sous les

yeux. Pourtant, il faisait nuit. Neuf heures venaient à peine de sonner dans ce soir d'été de l'État de Massachusetts. Ce n'est certainement pas en Nouvelle-Angleterre que j'aurais pu contempler un panorama de ce genre. C'était une terre aride, avec des roches sablonneuses, la pauvre végétation des zones désertiques, des cavernes, et à l'horizon, des cimes neigeuses. Bref, un paysage comme mon cousin en avait décrit plus d'un dans ses notes mystérieuses.

L'esprit en déroute, fasciné, j'écarquillai les yeux. Je ne tardai pas à distinguer à quelques détails que la vie n'était pas absente de ce lieu. Un serpent à sonnette rampait sinueusement. Un faucon planait très haut dans le ciel, et des reflets sur son bréchet m'apprirent que le soleil allait bientôt se coucher. Il y avait aussi un héloderme suspect [2] bref, tous les éléments caractéristiques et familiers du Sud-Ouest américain. Mais où tout cela se passait-il ? En Arizona ? Au Nouveau-Mexique ?

Pour tous les éléments de ce paysage hostile, je n'existais pas. Le serpent et l'héloderme s'éloignèrent en rampant, le faucon plongea et remonta, un serpent dans les serres. Puis ce fut le coucher du soleil, et le paysage devint d'une beauté sublime. Hors d'une des plus grandes cavernes s'envolèrent les chauves-souris. Elles jaillissaient en un flot continu de ce gouffre ténébreux. Il me semblait entendre leurs pépiements. Je ne sais combien de temps il leur fallut pour se répandre dans le crépuscule. Elles s'étaient à peine évanouies que quelque chose d'autre apparut. C'était une façon d'être humain à la peau rugueuse, comme si le sable du désert s'était incrusté sur sa peau. Ses yeux et ses oreilles étaient anormalement développés. Il semblait plus qu'émacié. Décharné. Les côtes saillaient sous la peau. Mais le plus répugnant, c'était son visage. Il ressemblait au petit ours australien qu'on appelle le koala. D'autres apparurent, dont quelques « femmes ». Et je me souvins du nom donné par mon cousin à ces créatures : les Habitants-des-Sables !

Ils sortaient de la caverne, leurs gros yeux clignotant. Ils se dispersèrent vivement et allèrent se tapir derrière les buissons. Peu à peu un monstre inimaginable apparut. Je ne vis d'abord qu'un tentacule, puis un autre, finalement une demi-douzaine, qui tâtonnaient, explorant avec précaution l'entrée de la caverne. Enfin, des ténèbres de cette caverne, émergea une tête épouvantable. Puis, comme elle devenait plus distincte, je faillis pousser un hurlement d'horreur. C'était une parodie immonde de toute humanité pensable. Elle dominait un corps sans cou, masse de chair gélatineuse, à l'aspect caoutchouteux. Les tentacules pendaient de sa mâchoire inférieure, ou de son cou, comment dire ?

Qui plus est, cette créature semblait douée de perception, car dès le premier instant,

elle parut consciente de ma présence. Se traînant hors de la caverne, elle se dirigea, ne me quittant pas des yeux, et avec une inconcevable vélocité, vers la fenêtre. Je ne devais pas me rendre compte du péril, je me contentais de regarder, fasciné. Ce n'est que quand le monstre me masqua la totalité du paysage, lorsque ses tentacules arrivèrent à la hauteur de la fenêtre et la traversèrent, que je me sentis envahi par une terreur atroce.

À travers la vitre ! Était-ce la dernière des illusions ?

Je me souviens que je rompis les mâchoires glacées de la peur, le temps d'un éclair, le temps d'ôter un soulier et de le lancer de toutes mes forces dans la vitre. En même temps, me revinrent toutes les indications de mon cousin concernant la destruction de l'étoile. Je me penchai en avant, et commençai à effacer l'image cabalistique. Dans un fracas de verre brisé, j'avais, grâce au ciel, perdu connaissance.

Je sais maintenant ce que savait mon cousin.

Si je n'avais pas attendu si longtemps, ce savoir aurait pu m'être épargné. J'aurais pu continuer à croire à des fantasmagories, des chimères. Mais je sais. La fenêtre au verre dépoli, c'était une porte aux pouvoirs étranges. Elle donnait sur d'autres dimensions, dans des temps et des espaces d'un autre monde, sur ces paysages qu'évoquait Wilbur à volonté ; c'était aussi la clef de ces endroits secrets de la terre et des espaces interstellaires où les serviteurs fidèles des Grands Anciens – et les Grands Anciens eux-mêmes – se dissimulent encore, attendant que leur heure revienne. Le verre de Leng, ou peut-être des Hyades, je n'ai jamais su où mon cousin l'avait trouvé, n'était pas soumis aux lois naturelles, à cela près que son orientation était modifiée par le mouvement de la terre sur son axe. Et si je ne l'avais pas fracassé, j'aurais déchaîné sur la terre un cataclysme jailli des autres dimensions, catastrophe inconsciemment provoquée par mon ignorance et ma curiosité.

Car je sais maintenant que les modèles de mon cousin n'étaient pas le produit de son imagination. Ils étaient vivants. Je peux en donner la preuve formelle. Mais qui sait, peut-être, après tout, les chauves-souris qui avaient envahi la maison pendant mon évanouissement étaient-elles tout simplement entrées par la fenêtre brisée. Peut-être aussi avais-je été victime d'une illusion d'optique, lorsque j'avais cru que le verre dépoli devenait transparent.

Mais non, mais non ! Je vous dis que maintenant, je connais toute la vérité !

Je suis certain, aucun doute ne m'est plus permis, que je n'étais pas victime de mon imagination déréglée. Rien ne peut infirmer une preuve décisive, effroyable. Je la trouvai, près des morceaux de verre éparpillés sur le plancher. *C'était un tronçon de*

tentacule, de trois mètres de long. Il avait été coincé entre plusieurs dimensions, sectionné lors de la fermeture de la porte, séparé de son corps monstrueux. Et ce tentacule, aucun savant au monde n'a jamais pu l'attribuer à quelque créature connue, vivante ou morte, à la surface ou dans les profondeurs de la terre.

[1] Les Hyades sont des étoiles constituant un amas dans la constellation du Taureau. Elles doivent leur nom aux nymphes Hyades, filles d'Atlas et d'une Océanide, nourrices de Dionysos, métamorphosées par Zeus. (NdT.)

[2] Plus connu sous le nom de « Monstre de Gila ». (NdT.)

L'ANCÊTRE [1]

The Ancestor –1957

I

Quand mon cousin Ambrose Perry, un robuste quinquagénaire, abandonna la pratique de la médecine, c'était encore un homme relativement jeune, au teint coloré. Il avait soigné à Boston une clientèle très lucrative. Il aimait, certes, et beaucoup, son travail, mais il était quelque peu enclin à le délaisser pour se consacrer à des théories bien à lui. Individualiste, il n'en imposait pas la démonstration à ses confrères. Les estimant trop attachés à des méthodes plus orthodoxes, trop timides pour s'engager dans des expériences personnelles sans l'assentiment préalable de l'Association des médecins américains, Ambrose avait tendance à les regarder de haut. Cosmopolite dans toutes les acceptions du terme, il avait beaucoup étudié en Europe, à Vienne, à la Sorbonne, à Heidelberg, et voyagé un peu partout. Et, cependant, au sommet d'une brillante carrière, il alla s'enterrer avec la plus vive satisfaction dans un trou désert et quelque peu sauvage du Vermont.

Il vivait presque en reclus dans la maison qu'il avait fait construire au milieu d'une épaisse forêt et équiper d'un laboratoire aussi complet que peut procurer la fortune. Pendant trois ans, on ne sut, on ne lut rien de ses activités ni dans la presse ni dans sa correspondance privée avec des parents ou des amis. Je fus donc considérablement surpris lorsque je reçus une lettre de lui, elle m'attendait au retour de mon séjour en Europe. Il me demandait de venir, si possible, passer quelque temps près de lui. Avec mes regrets, je répondis que je devais avant tout m'occuper de me trouver une situation. J'exprimai ma satisfaction d'avoir de ses nouvelles, et l'espoir que je pourrais un jour profiter de son invitation, aussi aimable qu'inattendue. Il me répondit par retour du courrier, me proposant de devenir, avec de gros appointements, son secrétaire. Ce terme de secrétaire signifia aussitôt pour moi qu'il me demanderait, non seulement de prendre des notes sous sa dictée, mais de faire exactement tout dans la maison.

Attiré, peut-être, autant par la curiosité que par l'attrait d'appointements généreux, j'acceptai sur-le-champ, tant je craignais qu'il revînt sur sa décision. Dans le courant de la semaine, j'arrivai à la maison de mon cousin. C'était une demeure pleine de coins et de recoins, construite dans le style des fermes hollandaises en Pennsylvanie,

mais avec un seul étage couronné de pignons aigus et de toits aux pentes raides. Mon cousin avait eu beau m'envoyer des instructions fort précises, j'eus du mal à trouver sa propriété, à quinze kilomètres du plus proche village, un hameau du nom de Tyburn. De plus, la maison était tellement en retrait d'une route peu fréquentée, le sentier qui y menait était si étroit, que je me demandai un moment si je ne l'avais pas dépassée, dans ma hâte d'arriver à l'heure convenue.

Un berger allemand, des plus éveillés, gardait les lieux. Il était enchaîné, mais sûrement pas méchant. Sans me perdre de vue, il ne gronda pas, il ne fit pas mine de s'élancer vers moi lorsque j'allai sonner à la porte. Je fus littéralement « choqué » en revoyant mon cousin. Il était mince, émacié. Le gaillard au teint coloré que j'avais connu presque quatre ans plus tôt s'était évaporé, remplacé par une pure et simple caricature de ce qu'il avait été. Sa robuste vigueur semblait, elle aussi, avoir tristement fondu. Mais sa poignée de main était toujours ferme et franche, son regard perçant.

« Bienvenue, Henry ! s'écria-t-il à ma vue. Rouquin lui-même semble vous avoir vu arriver avec plaisir, il n'a pas aboyé ! »

À l'énoncé de son nom, le chien bondit de toute la longueur de sa chaîne en remuant la queue.

« Entrez donc, vous garerez votre voiture plus tard. »

J'obéis. Le mobilier n'avait rien de féminin, certes, je lui trouvai même une apparence austère. Le repas était servi. J'appris que, loin de m'avoir engagé comme factotum, mon cousin avait à son service une cuisinière et un homme à tout faire, qui vivaient au-dessus du garage. Il n'avait pas l'intention de me demander autre chose que m'occuper de transcrire ses notes, et classer les résultats de ses expériences. Car il se livrait à des expériences. Il tint à m'en informer d'entrée, quoiqu'il ne me révélât rien sur leur nature. Au cours du repas, où je fis la connaissance d'Edward et de Meta Reed, le couple chargé de l'entretien de la maison et de celui du jardin, Ambrose ne me parla que de moi, de ce que j'avais fait, de ce que je comptais faire. « À trente ans, me rappela-t-il, il est grand temps de se choisir un avenir. » C'est tout à fait par hasard, lorsque j'en vins à prononcer leurs noms, qu'il me demanda des nouvelles des autres membres de la famille, comme toujours extrêmement dispersés. Mais j'avais l'impression que c'était pure amabilité, rien de plus. Je ne crois pas qu'il s'intéressait vraiment à mon avenir. Et, pourtant, il m'assura être disposé, si je voulais embrasser la carrière médicale, à assumer les frais de mes études jusqu'à ma thèse. Mais ce n'était sûrement que politesse, dont il tenait à se libérer au plus tôt, car, enfin, c'était la première fois que nous nous rencontrions depuis des années. Or, tout me laissait à

penser que les sujets qu'il avait lui-même attaqués l'agaçaient. Mon zèle à lui répondre l'impatientait, et il s'en voulait d'avoir cédé aux nécessités d'une situation conventionnelle entraînant des questions qui lui étaient tout à fait indifférentes. Les Reed, le mari et la femme, l'obéissance même, parlaient peu. Non seulement Mrs. Reed avait à préparer le dîner et à le servir, mais ils étaient visiblement habitués à vivre de leur côté, même s'ils mangeaient à la table de leur employeur. Ils grisonnaient tous les deux, et trouvaient cependant moyen d'avoir l'air beaucoup plus jeunes qu'Ambrose. Ils ne présentaient aucun signe de la dégradation physique qui l'avait attaqué. Le repas se poursuivit en un silence rompu seulement de temps à autre par l'échange de quelques propos entre Ambrose et moi. Les Reed partageaient le repas, sans servilité, mais affectaient le masque de l'indifférence. Deux ou trois fois, je remarquai cependant que, à certaines paroles de mon cousin, ils échangèrent des regards incisifs et rapides, mais c'était tout.

Ce n'est que quand nous nous fumes retirés dans le bureau d'Ambrose qu'il aborda le sujet occupant à lui seul toute sa pensée. Ce bureau communiquait avec le laboratoire, sis sur l'arrière de la maison. L'ensemble cuisine-salle à manger occupait le centre, et les chambres à coucher, curieuse disposition, se trouvaient du côté de la façade. Une fois dans le confortable bureau, Ambrose se détendit un peu, mais sa voix se mit à trembler, pleine d'une excitation croissante.

« Vous ne devinerez jamais dans quel sens j'expérimente, Henry, depuis que j'ai abandonné la clientèle, commença-t-il, et je m'étonne de mon imprudence à vous en parler. Je ne le ferais pas si je n'avais besoin de quelqu'un pour m'aider. Mais maintenant que je suis sur le chemin de la réussite, je dois penser à la postérité. J'ai fait, en bref, des tentatives couronnées de succès pour reconquérir sur l'oubli le cours de mon passé. Étant descendu jusqu'aux coins et recoins les plus infimes de ma mémoire, rien que ma mémoire à moi, je suis maintenant convaincu que, par les mêmes méthodes, je peux étendre ce processus à ma mémoire *ancestrale*, et recréer les démarches de l'hérédité. Je vois à votre expression que vous ne me croyez pas !

— Au contraire, je suis confondu par les perspectives que vous ouvrez ! » répondis-je, tout à fait sincère.

Mais je n'ajoutai pas que, en même temps, je me sentis traversé par je ne sais quel affreux pressentiment.

« Ah, très bien, très bien ! Entre nous, je crois que j'ai vivement contrarié les Reed. Ils n'apprécient pas les moyens que je dois utiliser pour me mettre en état d'explorer constamment le passé. Ils considèrent toute expérimentation sur la créature humaine comme fondamentalement païenne, et piétinant des plates-bandes interdites au

public. »

J'eus la tentation de lui demander des éclaircissements sur lesdits moyens, puis je pensai qu'il y viendrait de lui-même quand il le jugerait bon. Sinon, il ne répondrait à aucune question. Il y arriva d'ailleurs aussitôt.

« J'ai découvert qu'un amalgame de drogue et de musique, mis en œuvre au moment où le corps est en état de quasi-inanition, vous place dans l'état mental nécessaire pour rappeler à soi le passé. Les facultés sont exaltées jusqu'à un tel niveau que la mémoire est reconquise. Je peux vous révéler, Henry, que j'ai atteint les résultats les plus étranges, les plus remarquables. Je suis remonté jusqu'à des souvenirs prénatals, si incroyable que cela puisse paraître. »

Il parlait avec passion, les yeux étincelants, la voix tremblante, positivement électrisé, et les drogues n'y étaient pour rien. Il pensait déjà à ces recherches alors qu'il pratiquait encore la médecine. Il avait mis au service de son ambition des ressources considérables et il semblait être arrivé à quelque chose. C'est tout ce que j'étais prêt à admettre, quoique avec la plus extrême prudence. En effet, c'étaient ces expériences qui avaient miné son état physique, les drogues et la malnutrition qui l'avaient fait fondre. Il s'était sous-alimenté avec tant d'application, et si souvent, que non seulement il avait perdu ses kilos en excès, mais qu'il avait, au péril de sa santé, maigri au-delà de toute raison. En l'écoutant parler, je ne pus m'empêcher de constater qu'il était la proie fanatique d'une idée fixe. Aucune de mes objections ne pourrait le toucher ni le faire dévier de la route qu'il s'était tracée. Il avançait, les yeux fixés vers un but fantastique, et il ne permettrait à rien ni à personne de l'en détourner.

« Vous transcrirez les notes que je prends en sténo, continua-t-il, un peu plus calme. Bien sûr, je les ai conservées. Certaines ont été rédigées en état de transe, comme si j'étais possédé par quelque esprit qui m'aurait guidé la main. C'est absurde, évidemment. Ces notes sont classées chronologiquement, en remontant le temps jusqu'à celui qui a précédé la date de ma naissance. Je suis occupé maintenant à explorer ma mémoire ancestrale. Vous verrez où j'en suis arrivé quand vous aurez eu le temps d'examiner et de transcrire quelques données que j'ai couchées par écrit. »

Là-dessus, mon cousin parla d'autre chose, s'excusa bientôt et disparut dans son laboratoire.

II

Il me fallut une bonne quinzaine de jours pour assimiler les notes d'Ambrose, et les

recopier à la machine. Elles allaient beaucoup plus loin qu'il me l'avait laissé entendre, et elles apportaient avec elles des révélations inquiétantes. J'avais toujours considéré Ambrose comme un exalté, mais j'étais persuadé maintenant qu'il y avait une bonne dose de déraison dans son entreprise. Rien ne justifiait son acharnement à atteindre le but. Il ne pourrait jamais prouver de façon irréfutable qu'il y était arrivé, et sa réussite n'améliorerait en rien le sort de l'humanité. Tout cela me semblait aux limites d'un entêtement fanatique et de l'irrationnel. Ce n'est pas tant les découvertes qu'il pourrait faire en prospectant sans cesse sa mémoire qui l'intéressaient que l'expérience en soi. De toute évidence, ce qui avait pu être à l'origine une distraction de savant avait tourné à l'obsession, à tel point que tout passait après elle, même la santé. C'était assez affligeant.

Mais il me fallait bien admettre que le contenu des notes était parfois tout à fait stupéfiant. Il était absolument certain que mon cousin avait trouvé quelque moyen de puiser dans le cours de sa mémoire. Il avait établi, sans discussion possible, que tout ce qui arrive à un être humain est enregistré dans un compartiment de son cerveau. Il suffisait de retrouver le chemin de cet entrepôt de la mémoire pour ramener les souvenirs au jour de la conscience. Avec l'aide des drogues et de la musique, il était remonté si haut dans son passé que l'ensemble de ses notes dressait de lui une biographie complète et précise. Elle n'était ni altérée ni encombrée de tous les faux-semblants, ces songes de désirs satisfaits, ces autosatisfactions qu'on accorde à son moi pour le consoler des réalités décevantes de l'existence.

Remonter si loin dans le cours de la vie de mon cousin, c'était indéniablement fascinant. Dans les années plus proches de nous, les notes faisaient état de gens que nous avions connus tous les deux, mais bientôt, les vingt ans qui nous séparaient ne tardaient pas à devenir évidents. Sa mémoire concernait alors des gens dont j'ignorais jusqu'au nom, et des événements à quoi je n'avais pas été mêlé, même indirectement. Les notes étaient particulièrement significatives en ce qu'elles faisaient apparaître les pensées dominantes de mon cousin pendant sa jeunesse et son adolescence, les thèmes qui n'avaient jamais été absents de sa pensée.

« Discuté passionnément avec de Lesseps sur la source originelle. Le lien avec le chimpanzé est trop récent. Poisson au début ? » [C'était une trace de son passage à la Sorbonne. Et, à Vienne :] « L'homme n'a pas toujours vécu dans les arbres, dit von Wiedersen. D'accord. On peut penser qu'il nageait. Quel rôle, s'ils en avaient un, jouaient les ancêtres de l'homme au temps des brontosaures ? »

Certaines de ses notes, beaucoup plus détaillées, étaient parsemées de détails prosaïques. Elles mêlaient, à des souvenirs de soirées dans le monde, des amourettes,

un duel d'adolescent, des différends avec ses parents, tout ce qu'il peut y avoir de banal dans la vie d'un homme. Mais la pensée déterminante de mon cousin ne l'avait jamais quitté, et cela depuis bien longtemps. Ses premières années en témoignaient déjà. À l'âge de neuf ans, il avait demandé à notre grand-père de lui expliquer l'arbre généalogique de la famille, et ce qu'on y trouvait avant l'établissement de l'état civil.

On ne voyait aussi que trop, dans ces notes, les conséquences des sévices qu'il s'infligeait dans l'intérêt de ces expériences harassantes. Depuis le jour où il avait entrepris de noter ses souvenirs, son écriture n'avait cessé de se détériorer. Cela semblait lié au fait qu'il remontait le temps jusqu'à son enfance, jusqu'aux ténèbres du sein maternel, et il y était retourné – à moins que ses notes ne fussent que pure et simple invention. Cette modification dans l'écriture suivait la marche de la courbe du temps. Cette notion m'apparaissait tout aussi fantastique que la certitude de pouvoir remonter le cours de la mémoire héréditaire, puis ancestrale. Pour mon cousin, elles impliquaient toutes deux la mémoire de générations d'ascendants, telle que gènes et chromosomes se la transmettaient depuis les origines.

Je suspendis néanmoins mon jugement pendant que je classais les notes. Nous n'en parlions pas, sauf quand je n'arrivais pas à déchiffrer un mot. À la relecture, lorsque enfin elle fut terminée, je trouvai la transcription convaincante, impressionnante, aussi. Je la tendis à mon cousin dans des sentiments ambigus. Je n'y croyais pas tout à fait. Il demanda :

« Êtes-vous convaincu ? »

J'admis :

« Jusqu'au point où vous en êtes arrivé, oui.

— Vous verrez », répliqua-t-il, imperturbable.

J'entrepris de lui faire des remontrances sur la contention forcenée avec laquelle il poursuivait son fantasme. Pendant les deux semaines qu'il m'avait fallu pour comprendre et taper ses notes, son régime avait nettement dépassé les bornes du raisonnable. Il avait pris si peu de nourriture, et si peu dormi, qu'il était devenu encore plus maigre, si possible, plus squelettique, qu'au jour de mon arrivée. De longues heures, sans en sortir, il était resté cloîtré dans son laboratoire. En vérité, pendant cette quinzaine, nous ne fumes souvent que trois à table. Les mains d'Ambrose montraient une propension au tremblement, sa bouche semblait atteinte d'une légère paralysie, ses yeux brillaient au feu de sa monomanie. Il n'y avait à ses yeux plus rien d'autre au monde.

Je n'avais pas accès au laboratoire. Mon cousin n'aurait pas été ennemi de me le

faire visiter, mais il avait besoin de la solitude la plus totale lorsqu'il se livrait à ses expériences. Il n'avait pas non plus l'intention de noter avec précision les drogues dont il se servait. J'ai de bonnes raisons de croire la *Cannabis indica*, ou chanvre indien, était un des instruments des tortures qu'il s'infligeait, à la poursuite d'une chimère démente. Il cherchait le jour, la nuit, sans trêve. Je le voyais de moins en moins.

Il était toutefois resté plus longtemps avec moi, cette nuit où je lui remis finalement la mise au net de ses notes. Il relut chaque page avec moi, effectua des petites corrections, des additions, et, en général, améliora le récit tel que je l'avais transcrit. Il était évident qu'une nouvelle frappe serait nécessaire. Mais à quoi bon, si je ne devais pas l'aider dans le cours réel de ses expériences ?

Mon cousin avait une autre liasse de notes toute prête à être tapée quand j'aurais fini la première. Ces notes-là ne concernaient pas ses souvenirs personnels, mais remontaient bien plus haut dans le temps. C'étaient des souvenirs de ses parents, de ses grands-parents, leurs ancêtres. Ils étaient d'ordre général, alors que ses propres souvenirs étaient d'ordre particulier. Mais on entrevoyait toutefois un tableau bien surprenant de la famille avant la génération même d'Ambrose. Il y avait les réminiscences de grands cataclysmes, de vastes événements de l'histoire, des premiers âges de la terre. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût réaliser de telles recréations du passé. Pourtant elles étaient là, indéniables, impressionnantes et inoubliables. C'était une réussite, s'il en fut. J'en étais bien convaincu, maintenant, il ne s'agissait pas de simulation. Cependant, je réservais encore mon jugement sur Ambrose, alors qu'il n'eût pas toléré, lui, le moindre doute sur le bien-fondé de son entreprise, à laquelle il était de plus en plus fanatiquement attaché. Je copiai ce second jeu de notes aussi scrupuleusement que le premier. J'eus fini en quelques jours, et lui remis la nouvelle transcription.

« Pas la peine de douter de moi, Henry, dit-il avec un sourire de mauvais augure, je le vois dans vos yeux. Qu'aurais-je à gagner à faire œuvre d'imagination ? Je ne suis pas homme à me mentir à moi-même.

— Je n'ai pas qualité pour en juger, Ambrose, peut-être même pas pour croire ou ne pas croire.

— C'est assez bien dit », m'accorda mon cousin.

Je le pressai de m'instruire de ce que j'allais avoir à faire, mais il me suggéra d'attendre qu'il ait besoin de moi. Cela me donnerait le temps d'explorer les bois, ou de vagabonder dans la campagne. Ces projets ne se réalisèrent pas, car d'autres événements survinrent. Cette nuit même m'engagea sur une nouvelle voie, bien

diffférente. J'en avais fini avec le recopiage fastidieux de notes de moins en moins lisibles. En effet, au milieu de la nuit, Reed vint me réveiller. Ambrose désirait que je le rejoigne au laboratoire.

Je m'habillai et descendis aussitôt.

Je trouvai Ambrose allongé sur une table d'opération, enveloppé de son habituelle robe de chambre gris souris. Il était plongé dans une demi-stupeur, pas assez profondément toutefois qu'il ne me reconnût.

« Il est arrivé quelque chose à mes mains, dit-il avec effort. Je ne suis plus à la hauteur. Voulez-vous noter tout ce que je pourrais dire ?

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Une paralysie passagère des nerfs, peut-être, ou une crampe musculaire, je ne sais pas. Demain, ça sera fini.

— Parfait ! dis-je. Je suis prêt. »

Je pris son bloc et son crayon et attendis.

L'atmosphère du laboratoire, peu éclairé, sauf par une lampe basse qui versait sur la table d'opération une lumière rouge, était étrange, fantasmagorique. Mon cousin ressemblait beaucoup plus à un cadavre qu'à un homme sous l'influence de la drogue. De plus, un électrophone jouait dans un coin. La chambre baignait dans les notes basses et discordantes du *Sacre du printemps* de Stravinski. Allongé, immobile, mon cousin, enfoui dans le sommeil profond de la drogue, resta d'abord silencieux. J'aurais en vain essayé de le réveiller.

Il s'écoula peut-être une heure. Puis il se mit à parler, en mots tellement décousus que j'arrivais à peine à les comprendre.

Il dit : « Forêt engloutie dans la terre… Colosses qui se battent… se déchirent… Fuyez, fuyez ! » Un peu plus tard : « De nouveaux arbres ont remplacé les anciens… empreintes de trois mètres de large… Nous vivons dans une caverne froide… humide… feu… »

Je notai tout ce qu'il disait, dans la mesure où je comprenais ses marmonnements. Il semblait, c'est à peine croyable, rêver de l'ère des sauriens. Il évoquait d'énormes bêtes qui erraient à la surface de la terre, se battaient et se déchiquetaient, écrasant les forêts comme de l'herbe, chassant et dévorant les hommes, hôtes des cavernes et des trous sous la surface de la terre.

Mais l'effort qu'il faisait pour se retrouver si loin dans le passé soumettait

Ambrose à une tension singulière. Quand, enfin, il reprit conscience, il frissonna. Il me fit signe d'arrêter l'électrophone, murmura quelque chose à propos de « tissus musculaires en dégénérescence », mots curieusement associés à « des rêves… me souviens ». Puis il annonça qu'il allait se reposer un peu avant de continuer ses expériences.

III

Si seulement mon cousin avait pu être persuadé de se laisser soigner, il n'aurait pas connu le sort qui attend tout mortel lorsqu'il tente de franchir des frontières interdites à l'homme. Mais il prenait de haut toutes mes suggestions, et me répondait que c'était lui le docteur, pas moi. J'objectai que, comme tous les docteurs, il prenait plus soin des autres que de lui-même, mais tout cela tombait dans l'oreille d'un sourd. Et, pourtant, je ne prévoyais guère alors ce qui allait arriver. Comment l'aurais-je pu ? Cependant la vague allusion d'Ambrose à la « dégénérescence des tissus musculaires » aurait dû m'éclairer sur les terribles dangers qu'il courait en s'adonnant aux drogues, qui en avaient fait leur victime.

Il se reposa pendant une semaine.

Puis il reprit le cours de ses expériences, et bientôt je recommençai à taper des notes, plus que jamais difficiles à déchiffrer. Son écriture était devenue presque illisible. En outre, j'avais souvent beaucoup de mal à deviner ce qu'il avait voulu dire. Il était maintenant remonté loin, très loin dans le passé…

Je me berçai d'une hypothèse, à la réflexion très vraisemblable. Mon cousin était peut-être victime d'une sorte d'autohypnose ? Loin de vivre réellement les souvenirs dont il faisait la chronique, il pouvait les extraire, inconsciemment, de certaines lectures, où il avait pu trouver les aspects les plus frappants de la vie des habitants des cavernes et des forêts. Mais je n'avais aucun moyen de vérifier ; d'ailleurs, plusieurs faits, dans ses récits insolites, ne pouvaient pas découler de lectures.

Je vis Ambrose de moins en moins, mais il me fallait bien constater chaque fois qu'il s'était dangereusement adonné aux drogues et à la malnutrition. Son état squelettique se compliquait de certains signes de dégénérescence des plus répugnants. Il avait tendance à baver sur ses aliments. Sa façon de se tenir à table devint si répugnante que Mrs. Reed s'en absenta plusieurs fois d'une façon très marquée. Mais comme il avait horreur de quitter son laboratoire, nous n'étions pas souvent plus de trois aux repas.

Je ne me souviens plus exactement du moment où survinrent les transformations les

plus dramatiques dans le *modus vivendi* d'Ambrose. Je crois que j'étais là depuis un peu plus de deux mois. Quand j'y repense, il me semble que c'est Rouquin, le chien, qui tira, si j'ose dire, la sonnette d'alarme. Il commença à faire preuve d'une agitation anormale. Alors que jusqu'ici il s'était conduit en chien remarquablement bien élevé, maintenant, il lui arrivait souvent d'aboyer la nuit. Le jour, il geignait, et se déplaçait de la longueur de sa chaîne entre la cour et la maison, avec tous les signes d'une vive inquiétude. Mrs. Reed disait : « Ce chien voit et entend quelque chose qui ne lui plaît pas. » Peut-être était-ce vrai, mais je n'y prêtai pas grande attention.

C'est à peu près à cette époque que mon cousin décida de ne plus quitter son laboratoire. Il donna des ordres pour ses repas, qui devaient être déposés sur un plateau, devant sa porte. Je lui signifiai mon désaccord, mais il ne voulut ni ouvrir la porte ni sortir. Très souvent, il attendait un bon moment avant de prendre le plateau. Sa nourriture avait eu tout le temps de refroidir, et Mrs. Reed renonça peu à peu à lui servir des plats chauds. Le plateau attendait devant la porte une, deux, trois heures même – et puis, tout d'un coup, il n'était plus là. Il ne reparaissait que plus tard, vide.

Son alimentation subit, elle aussi, un changement. Jusque-là, il avait bu beaucoup de café. Maintenant, il en était dégoûté. Il retourna si souvent sa tasse intacte que Mrs. Reed ne se donna plus le mal de lui en préparer. Il paraissait préférer des nourritures de moins en moins compliquées : viande, pommes de terre, laitue, pain, et ne témoignait plus d'aucun goût pour les petits plats bien cuisinés. Quelquefois, il y avait des notes sur le plateau, mais de plus en plus rares et espacées. D'ailleurs, je n'arrivais même plus à déchiffrer cette écriture déchue. Il semblait avoir de la difficulté à tenir son crayon, ses lignes désordonnées étaient gribouillées dans tous les sens, en grosses lettres. Il était tellement drogué que cela n'avait rien de surprenant.

La musique qui coulait à flots du laboratoire devenait de plus en plus primitive, des chants polynésiens, d'Indiens primitifs et autres folklores de même style. Il ne jouait plus autre chose. C'étaient des sons d'une inquiétante étrangeté. Ce qui était pénible, même si on avait trouvé ces disques intéressants à la première audition, c'est qu'il les reprenait et les reprenait sans cesse. Cette musique persista, affreusement monotone, plus d'une semaine. Mais une nuit, le phonographe, après avoir donné des signes de fatigue, dut se détraquer, car il s'arrêta tout à fait. Nous ne l'entendîmes plus jamais par la suite.

C'est à peu près à cette époque que les notes cessèrent d'apparaître. Mais il y eut deux faits nouveaux.

Rouquin, le chien, éclatait en aboiements frénétiques, la nuit, à intervalles réguliers, comme si un intrus avait pénétré dans la propriété. Je me levai une ou deux fois, et

crus entrevoir un énorme animal, d'une taille inquiétante, qui disparaissait dans les bois, mais cela n'eut pas de suites. À peine étais-je sorti qu'il avait disparu. D'ailleurs, pour sauvage que soit ce canton du Vermont, ce n'est pas un pays fréquenté par les ours, et on ne court pas le risque de rencontrer dans la forêt quelque chose de plus grand qu'un cerf.

L'autre événement était plus inquiétant.

Mrs. Reed s'en aperçut la première, et me le signala. Une pénétrante odeur, d'origine nettement animale, répugnante au dernier degré, semblait émaner du laboratoire. Mon cousin y aurait-il introduit cet animal en le faisant entrer par la porte de derrière, celle qui donnait sur les bois ? C'était toujours une possibilité, mais, à la vérité, je ne connaissais aucun animal qui pût dégager une si puissante puanteur fauve. Tous mes efforts pour interroger Ambrose à travers la porte restèrent vains. Les Reed menacèrent de partir, incapables d'assurer leur travail dans une telle pestilence, mais cela ne modifia en rien son attitude. Trois jours plus tard, les Reed déménageaient avec armes et bagages, je restai seul pour m'occuper d'Ambrose et du chien.

J'allais ressentir une telle secousse que l'enchaînement précis des événements n'est plus très clair dans ma mémoire. Je sais que j'étais décidé à tout prix à entrer en contact avec mon cousin, quoiqu'il ne tînt aucun compte de mes arguments. J'allégeai mes corvées dans la mesure du possible en lâchant le chien ce matin-là, et en le laissant vagabonder. Je n'essayais même pas de suppléer les Reed, je passais tout mon temps à rôder autour de la porte du laboratoire. J'avais renoncé depuis longtemps à voir de l'extérieur. Les fenêtres, longs rectangles situés juste au-dessous des toits, et l'imposte de la porte étaient aveuglées, de façon à interdire tout regard sur ce qui se passait à l'intérieur.

Quoique mes plaidoyers et mes insinuations n'eussent pas d'effet sur Ambrose, je savais qu'au bout du compte il faudrait qu'il mange. Si je le privais de nourriture, il finirait bien par être obligé de sortir du laboratoire.

Donc, pendant toute une journée, je ne mis pas d'aliments devant sa porte. Mais il n'apparut pas. J'attendis en vain, d'humeur très sombre, exposé à l'atmosphère vomitive de fauve qui, du laboratoire, avait gagné toute la maison. Je continuai à monter devant la porte une garde obstinée, luttant contre le sommeil, ce qui n'était pas difficile, car dans le calme de la nuit, je percevais des mouvements particulièrement inquiétants à l'intérieur du laboratoire – comme si quelque grande créature se traînait douloureusement. Ces bruits s'associaient à une sorte de miaulement guttural. On aurait dit qu'un animal muet s'efforçait de parler. Plusieurs fois j'appelai, et souvent aussi j'essayai de pousser la porte du laboratoire, mais elle résista à tous mes efforts.

Elle était non seulement fermée à clef, mais barrée par un objet pesant.

Puisque, privé de toute nourriture, mon cousin ne se montrait pas, je décidai de m'attaquer le matin à la porte extérieure du laboratoire. Je trouverais bien un moyen de la forcer. J'étais maintenant horriblement inquiet.

Mais j'avais à peine pris cette décision que je me rendis compte de l'agitation frénétique du chien. Cette fois, libéré de sa chaîne, il courut à toute vitesse le long de la maison, s'enfonça dans les bois, et très peu après, j'entendis des grognements et des grondements furieux. Il avait attaqué quelque chose.

Oubliant un moment mon cousin, je gagnai la porte la plus proche, j'attrapai au passage une torche électrique et partis en courant en direction des bois. Mais ayant tourné l'angle de la maison, d'où l'on découvrait l'arrière du laboratoire, je constatai que la porte était restée ouverte. Je revins sur mes pas à toutes jambes.

Tout était noir à l'intérieur. J'appelai mon cousin par son nom. Pas de réponse. Grâce à la torche, je trouvai le bouton de l'électricité, et allumai.

Ce que je découvris me pétrifia de stupeur. La dernière fois que j'étais entré dans le laboratoire, tout y était rangé dans un ordre méticuleux et miroitait de propreté. Il était maintenant dans un état horrible. Non seulement tout le matériel expérimental était renversé et brisé, mais je vis, répandus sur les instruments et le plancher, des morceaux de nourriture à demi décomposés. On identifiait facilement ceux qui avaient passé par la cuisine. Mais il y avait aussi un amas affreux de nourriture crue, à moitié dévorée, des restes de lapins, d'écureuils, de moufettes, de marmottes et d'oiseaux. Sur tout cela régnait une puanteur abominable, à donner la nausée ; on se serait cru dans la tanière d'un animal primitif. Les instruments éparpillés rappelaient notre civilisation – mais l'odeur et l'aspect de l'endroit témoignaient d'un niveau de vie très en dessous de l'humanité.

Il n'y avait pas trace de mon cousin Ambrose.

Je me souvins du gros animal que j'avais entrevu dans les bois, et une première pensée me vint à l'esprit : d'une façon ou d'une autre, la bête avait pénétré dans le laboratoire et s'était sauvée, poursuivie par le chien et emportant Ambrose.

Agissant en conséquence, je me précipitai hors du laboratoire vers cet endroit du bois d'où me parvenaient toujours les sons gutturaux de deux animaux en train de se battre à mort. Le combat venait de finir quand j'arrivai à toutes jambes. Rouquin recula, pantelant, et ma lumière tomba sur ce qu'il avait tué.

Je me demande encore comment j'eus la force de retourner à la maison, d'appeler

les autorités, et même de penser d'une façon cohérente plus de cinq minutes. Car, pendant ce moment catastrophique, je compris tout ce qui était arrivé. Je sus contre quoi le chien avait aboyé si furieusement dans la nuit, quand la chose était sortie en quête de nourriture, je compris l'origine de cette affreuse puanteur animale. Et je compris que ce qui était arrivé à mon cousin était inévitable.

Car la chose qui gisait sous les crocs sanglants de Rouquin était une caricature infernale et sous-humaine, avec d'horribles malfaçons de la face et du corps, exhalant une odeur envahissante de charnier et de fauve. Autour de cette chose pendait en lambeaux la robe de chambre gris souris de mon cousin, et au poignet, je vis son bracelet-montre.

Par quelque loi inconnue et primitive de la nature, en renvoyant sa mémoire jusqu'à cette ère préhumaine, dans le passé héréditaire de l'homme, Ambrose avait été pris au piège dans ce stade de l'évolution, et son corps avait rétrogradé au niveau de l'existence telle qu'elle était alors sur la terre. Il avait été chercher, la nuit, de la nourriture dans les bois, affolant le chien déjà sur ses gardes, et c'est par ma main qu'Ambrose avait connu cette fin horrible, oui, c'est moi qui avais ôté sa chaîne à Rouquin, et par ma faute, Ambrose avait péri sous les crocs de son propre chien.

[1] À propos de cette nouvelle, il y a un fait troublant qui est la similitude existant entre celle-là et le roman de Cline, *The Dark Chambers*. H.P.Lovecraft avait laissé une grande quantité de notes regroupant des résumés de textes qu'il avait l'intention d'écrire ou des trames de contes. August Derleth, son exécuteur testamentaire, a travaillé à partir de ces brouillons pour leur donner une forme définitive. C'est ainsi qu'il a été amené à écrire *L'Ancêtre* que Lovecraft avait résumé sans indiquer que ce texte n'était pas une idée originale mais en fait un condensé du roman de Cline, *The Dark Chambers*. (Note de l'éditeur américain.)

L’OMBRE VENUE DE L’ESPACE [1]

The Shadow out of Space – 1957

Nous devons nous féliciter, plein de reconnaissance, de ce que l’esprit humain soit incapable d’établir des rapports entre les divers éléments de l’univers. Nous vivons sur une île d’ignorance, au milieu des noirs océans de l’infini, où il ne nous est pas donné de nous aventurer bien loin…

I

S’il est vrai que la vie de l’homme se déroule éternellement aux confins de l’abîme, il a été donné, sans nul doute, à certains d’entre nous, de prendre conscience de ces gouffres, d’en avoir comme une sorte de préconnaissance. Pendant une seconde catastrophique, ils ont pu s’approcher de ces affreux mystères, presque les toucher du doigt. C’est alors que les épouvantables puits sans fond du savoir, auxquels ont à peine bu les plus brillants d’entre nous, prennent l’allure d’entités ténébreuses, capables de terrasser les cœurs les plus hardis, d’épouvantes accourues des plus lointaines frontières du temps. Y a-t-il vraiment un homme vivant qui connaisse les véritables origines de l’humanité ou la place de l’homme dans le cosmos ? Qui peut dire si la fin dernière de l’homme, ce n’est pas le sort de l’abject ver de terre ? Des épouvantes hantent chaque nuit les corridors du sommeil, et pas toujours détachées des réalités de la vie quotidienne.

Quant à moi, chaque jour je ressens la présence d’un monde supplémentaire au nôtre, et ce n’est pas tout à fait une hallucination. Il n’en a pas toujours été ainsi. Il n’en était pas ainsi avant ma rencontre avec Amos Piper.

Je m’appelle Nathaniel Corey, et pratique la psychanalyse depuis plus de cinquante ans. Auteur d’un manuel et d’innombrables monographies publiées dans les journaux spécialisés, j’ai exercé bien des années à Boston, après avoir étudié à Vienne. C’est seulement dans la dernière décennie, en ma semi-retraite, que je suis allé m’installer dans la ville universitaire d’Arkham. J’ai une réputation d’intégrité chèrement acquise, et ce qui va suivre l’infirmera sans doute. Je prie, je supplie qu’on réfléchisse, qu’on y voie plus qu’une imagination.

C’est un pénible instinct d’intuition prémonitoire qui me pousse enfin à mettre sur le papier l’exposé du problème le plus intéressant, le plus stimulant, certes, que j’aie

rencontré dans toute ma carrière médicale. Je n'ai pas pour habitude de faire des déclarations publiques au sujet de mes malades. Je me vois pourtant contraint, eu égard aux circonstances particulières qui accompagnent le cas d'Amos Piper, de mettre au jour certains faits. Rapprochés d'autres, en apparence sans rapport avec eux, ces faits peuvent peut-être prendre plus de relief qu'ils n'en montraient quand j'en eus d'abord connaissance. Il y a des puissances de l'esprit ensevelies dans les ténèbres, peut-être aussi y a-t-il des puissances des ténèbres qui échappent à notre entendement. Et je ne fais nullement allusion ici aux sorciers, aux magiciens, aux fantômes, aux farfadets, compléments indispensables des civilisations primitives. Je parle de pouvoirs infiniment plus vastes, plus terribles, bien au-delà de ce que peut imaginer notre pauvre humanité.

Le nom d'Amos Piper n'est pas inconnu de bien des gens qui se souviennent avoir lu, il y a quelques dizaines d'années, et plus, des articles d'anthropologie portant sa marque. Je le rencontrai pour la première fois lorsqu'un jour de 1933 sa sœur Abigail le décida à venir me consulter. C'était un homme de haute taille, sans doute jadis corpulent. Aujourd'hui, ses vêtements, comme s'il avait perdu récemment beaucoup de poids, flottaient sur sa vaste charpente. Il semblait avoir plus besoin de soins médicaux classiques que d'un psychanalyste. Or, sa sœur m'expliqua qu'il avait vu les médecins les plus compétents. Tous avaient conclu que, chez lui, c'était l'esprit qui était atteint, et que ce n'était pas de leur ressort. Plusieurs de mes collègues m'avaient recommandé à Miss Piper. Quelques autres professeurs de l'université de Miskatonic avaient joint leurs recommandations à celles des médecins consultés par Piper. Et il était là.

Miss Piper me donna quelques indications concernant le cas de son frère, pendant qu'il se détendait un peu dans ma salle de consultation. Elle brossa la toile de fond avec une brièveté louable. Piper semblait être la victime de certaines hallucinations terrifiantes. Quand, à l'état de veille, il fermait les yeux, ou baissait les paupières, ces hallucinations prenaient forme de visions. Elles se transformaient en rêves quand il dormait, ce qu'il n'avait pas fait depuis trois semaines. Cette insomnie avait provoqué une telle perte de poids que le frère et la sœur s'inquiétèrent.

Pour commencer Miss Piper m'apprit que son frère avait, trois ans plus tôt, souffert d'un effondrement nerveux, au théâtre. Ce collapsus avait duré si longtemps que Piper ne semblait revenu à lui que depuis un mois. Sa nouvelle obsession, depuis ce mois, et si c'en était une, avait commencé une semaine après son retour à la normale. Il semblait à Miss Piper qu'il pouvait y avoir un lien logique entre l'état précédent de son frère et celui qui suivit après une courte période son retour à l'état normal. Les drogues avaient réussi à le faire dormir, mais pas éliminé les rêves. Ils semblaient au

docteur [2] Piper d'une nature particulièrement horrible, au point qu'il hésitait même à en parler.

Miss Piper répondit franchement à mes questions, mais montra une certaine méconnaissance de l'état réel de son frère. Elle m'assura qu'à aucun moment il n'avait été violent, mais souvent distrait, détaché du monde où il aurait vécu comme dans une coquille l'isolant de l'extérieur.

Après le départ de Miss Piper, j'allai voir mon malade. Je le trouvai assis près de mon bureau, les yeux grands ouverts, des yeux doués de qualités hypnotiques. Il me parut ne les tenir ouverts que par un effort de volonté. Les globes étaient injectés de sang, les iris nébuleux. Très agité, il s'excusa tout de suite de sa visite, sur ce qu'il ne pouvait faire autrement que céder aux instances de sa sœur. Il était d'autant plus réticent que son cas était, affirmait-il, désespéré.

Je lui dis que Miss Abigail m'en avait donné un aperçu, et cherchai à calmer ses craintes. Je parlais de façon apaisante, en termes vagues. Piper écoutait avec un respect poli, cédant apparemment au ton négligent et banal, par lequel je me suis toujours efforcé d'inspirer confiance. Quand enfin je lui demandai pourquoi il ne pouvait pas fermer les yeux, il répondit sans hésiter, et très simplement :

« J'ai peur.

— Pourquoi ? demandai-je. Pouvez-vous le dire, le voulez-vous ? »

Je me souviens de sa réponse :

« Dès que je ferme les yeux, apparaissent sur ma rétine des figures et des dessins d'une étrange géométrie. »

À l'arrière-plan, il voyait dans la lumière rouge des formes encore plus sinistres, ressemblant à des créatures gigantesques et, détail effroyable, douées d'intelligence, mais une intelligence à des millions de lieues de la nôtre.

Je le pressai de me faire la description de ces créatures. C'était difficile. Ses portraits étaient vagues, mais effrayants en ce qu'ils laissaient entrevoir. Aucune de ces créatures ne semblait nettement formée, sauf certains cônes rugueux, qui auraient pu être d'origine aussi bien animale que végétale. Cependant, il parlait avec tant de conviction, s'efforçant à cerner les contours des choses qui obsédaient ses rêves, que je fus frappé par la vigueur de son imagination. Peut-être y avait-il un rapport entre ces fantasmagories et la longue maladie qui l'avait accablé. Il n'avait aucune envie de parler de tout ça, mais après un moment, il y revint, de façon incertaine et désordonnée. J'eus beaucoup de mal à reconstituer la suite des événements.

Il avait quarante-neuf ans quand son histoire commença. Il assistait à une représentation de *La Lettre* de Maugham, quand, au milieu du second acte, il s'était évanoui. On l'avait porté jusqu'au bureau du directeur, et on fit tous les efforts pour le ranimer, mais sans succès. Finalement, il fut ramené chez lui par une ambulance de la police. Les médecins passèrent encore quelques heures à son chevet, s'épuisant en vaines tentatives pour le faire revenir à lui. Ils échouèrent, et Piper fut hospitalisé. Il resta trois jours dans un état comateux, au bout desquels la conscience lui revint.

On remarqua cependant aussitôt qu'il n'était pas « lui-même ». Sa personnalité semblait avoir été profondément désorientée. Les médecins crurent d'abord qu'il avait été victime d'une attaque banale, mais cette théorie, qu'aucun symptôme ne corroborait, fut abandonnée, quoique à regret. Ce mal de Piper était si profond qu'il n'arrivait à accomplir les gestes les plus usuels qu'avec d'immenses difficultés. Une chose sautait aux yeux, c'est qu'il avait le plus grand mal à saisir les objets. Cependant, rien ne clochait dans son état physique, ses articulations, à l'examen, se révélèrent normales. Il n'agissait pas comme un être doté de doigts, il écartait largement le pouce de l'index. On eût dit que dans ce geste de la préhension, il était trahi par la paralysie des autres doigts. Le tout ressemblait plus à une griffe qu'à une main humaine. Cela n'était pas le seul aspect de son inquiétante « guérison ». Il avait réappris à marcher, mais il avançait difficilement, à tout petits pas, comme s'il manquait de puissance locomotrice. Il avait eu aussi, pour apprendre à parler, des difficultés confondantes. Il s'exprima d'abord avec les mains et, dans ces tentatives, il faisait le même mouvement de griffes que pour saisir les objets. Dans le même temps, il émettait de curieux sifflements dont le manque de sens le troublait visiblement. Cependant, on perçut que son intelligence ne semblait nullement avoir été atteinte, car il apprenait rapidement et, en une semaine, il s'était rendu maître de tous les gestes prosaïques de la vie quotidienne.

Mais si son intelligence était intacte, la mémoire de sa vie précédente était complètement abolie. Il n'avait reconnu ni sa sœur ni aucun de ses collègues à l'université de Miskatonic. Il affirmait ne rien savoir d'Arkham, du Massachusetts, et très peu des États-Unis. Il fallut lui réinculquer toutes ces notions. Cela ne prit pas très longtemps, moins d'un mois. En très peu de temps, il assimila tout ce qu'on lui exposait, il redécouvrit le savoir humain, il manifesta une mémoire phénoménale de tout ce qu'on lui avait dit, de tout ce qu'il avait lu. En fait, sa mémoire était infiniment plus efficace après qu'avant sa maladie, sa rééducation achevée, bien entendu.

C'est seulement après que Piper se fut adapté à sa nouvelle situation qu'il s'engagea dans ce qu'il appelle lui-même une démarche « inexplicable ». Bénéficiaire d'un congé illimité à l'université de Miskatonic, il entreprit des voyages fréquents et

lointains. Cependant, il n'avait aucune connaissance personnelle ni directe de ces voyages quand il vint me voir. Il ne se souvenait pas non plus de ce qui avait pu lui arriver après sa « guérison », survenue trois ans après le début de sa triste maladie. Rien ne ressemblait, même de loin, à des souvenirs personnels dans ses récits de voyage, parce qu'il n'en avait pas. C'est extraordinaire si l'on songe à la mémoire confondante dont il avait fait preuve pendant sa maladie. On lui avait dit que, depuis sa guérison, il avait visité des coins étranges et reculés du globe, les déserts d'Arabie, les vastitudes de la Mongolie inférieure, le cercle Arctique, les îles de la Polynésie, les Marquises, l'antique pays des Incas, et bien d'autres. Je le répète, il n'avait pas conservé le moindre souvenir de ce qu'il y avait fait. Rien dans ses bagages n'aurait pu l'éclairer. Il y avait bien deux ou trois fragments, la plupart en pierre, de ce qui aurait pu être une écriture archaïque et hiéroglyphique. Mais le premier touriste venu en aurait recueilli tout autant pour sa modeste collection.

Entre ces voyages mystérieux, Amos avait passé son temps à lire énormément, et avec une inconcevable rapidité, dans toutes les bibliothèques du monde. En commençant par celle de l'université de Miskatonic à Arkham, bien connue pour détenir certains manuscrits interdits, et des livres accumulés au cours des siècles depuis la période coloniale. Il avait été jusqu'au Caire, en Égypte, poursuivre ce genre d'études, mais surtout au British Muséum de Londres et à la Bibliothèque nationale de Paris. Et toutes les fois qu'il y avait été autorisé, il avait consulté d'innombrables bibliothèques privées.

Pendant la seule et brève semaine de son « état normal », il s'était donné beaucoup de mal, utilisant tous les moyens possibles, télégrammes, radios, tout, pour effectuer des contrôles. Ceux-ci lui démontrèrent sans conteste qu'il s'était plongé fiévreusement dans certains vieux livres, dont il n'avait que très vaguement entendu parler avant sa maladie. C'étaient de ces livres consacrés aux très anciennes légendes comme les *Manuscrits pnakotiques,* le *Necronomicon,* de l'Arabe fou Abdul Alhazred, les *Unaussprechlichen Kulten*, de von Juntz, le *Culte des goules,* du comte d'Erlette, *De Vernis mysteriis*, le *Texte de R'lyeh*, les *Sept Livres critiques de Hsan*, les *Chants Dholes*, le *Liber Ivoris*, les *Celaeno Fragments*, et bien d'autres textes de la même famille, certains n'existant plus que sous forme partielle, leurs débris étant éparpillés d'un bout du monde à l'autre. Piper retrouva aussi des traces de ses recherches purement historiques. Mais il était à remarquer que, d'après les fiches de retrait de ces bibliothèques, celles que Piper du moins avait pu contrôler, il s'était d'abord et avant tout plongé dans les livres de légendes, de surnaturel. De là seulement il était passé aux études d'histoire et d'anthropologie. Tout indiquait que Piper avait travaillé selon les lignes de force d'une certitude : l'histoire de l'humanité

ne commence pas avec les temps connus. Elle remonte à un monde incroyablement plus âgé, et cela bien avant que l'homme ait même été capable de se remémorer les prétendues périodes historiques. Ces âges mythiques, on n'en trouvait trace que dans certains livres d'occultisme horribles, très horribles.

On savait bien aussi que Piper avait pris contact avec des personnes inconnues de lui. Il avait obtenu d'elles des rendez-vous en divers lieux. Ces gens, presque tous des universitaires, étaient engagés dans des recherches similaires plutôt macabres. Un lien commun les unissait tous à Piper, et il en avait eu connaissance, lorsque après son retour à la « normale » il avait téléphoné par monts et par vaux à cette liste de noms retrouvés. Chacun d'eux avait été victime d'une attaque du même genre, ou presque, que celle qui avait terrassé Piper au théâtre.

Il n'y avait aucun rapport entre la façon dont Piper vivait avant sa maladie et son mode de vie ultérieur, mais depuis le début de sa maladie, et pendant, il resta fidèle à sa ligne de conduite. Les étranges voyages, jamais relatés, qu'il avait entrepris peu après s'être réhabitué à vivre parmi ses semblables, après sa « guérison » initiale, s'étaient poursuivis pendant les trois années où il n'avait pas été « lui-même ». On note deux mois à Ponape, un mois à Angkor-Vat, trois mois dans l'Antarctique, une conférence à Paris avec de savants collègues, et de rares escales à Arkham, entre ces voyages.

Ainsi avait-il vécu, ainsi avait-il passé son temps pendant les trois ans qui précédèrent sa guérison totale et complète. Cette période avait été suivie par une profonde secousse, qui oblitéra radicalement les souvenirs que Piper aurait pu en garder. Mais son nouvel état avait apporté avec soi, hélas ! une épouvante : celle de fermer les yeux. Il avait affreusement peur de voir ce que suggérait à son inconscient… quelque chose de terrifiant, d'atroce… quelque chose qui n'était pas sans rapport avec ses rêves.

II

C'est seulement au bout de trois visites que je pus décider Amos à me faire le récit de ses rêves étranges et confondants, à revivre pour moi les aventures nocturnes de son subconscient, tout ce qui le perturbait et l'angoissait si profondément. C'était à peu près toujours les mêmes rêves, discontinus et fragmentaires. Ils envahissaient le sommeil d'Amos sans transition avec l'état de veille. Mais par rapport à sa maladie, ils étaient agressivement significatifs. Le plus fréquent d'entre eux était un rêve récurrent. Avec quelques variations, il revenait souvent dans les récits de Piper. Le

voici tel qu'il me l'a raconté :

J'étais étudiant, je travaillais dans une bibliothèque au cœur d'un bâtiment colossal. Je traduisais quelque chose d'une langue qui n'était pas de l'anglais. La salle de lecture était si vaste que les tables arrivaient à la hauteur d'une chambre ordinaire. Les murs n'étaient pas en bois, mais entièrement de basalte, quoique les rayonnages latéraux fussent d'une sorte de bois noir. Les livres, rien que des manuscrits, étaient rédigés en cette même langue que je savais écrire. Mais certains étaient en langages connus, en sanscrit, en grec, en latin, en français – et même en anglais, un anglais avec toutes ses fluctuations, depuis *Pierre le laboureur* jusqu'à nos jours. De vastes globes de cristal lumineux et d'étranges machines tout en tubes de verre et tiges de métal, sans aucun fil de connexion, éclairaient les tables. La pièce était d'une nudité austère, qui eût été totale sans les rayonnages garnis de livres.

Les pierres à nu montraient quelques sculptures antiques toutes en forme de courtes mathématiques, et des inscriptions tracées en ces mêmes hiéroglyphes qu'on retrouvait dans les livres. La maçonnerie était mégalithique, des blocs au faîte convexe s'encastrant dans les blocs concaves, et leur servant de support. Le tout s'élevait d'un sol composé de huit dalles gigantesques du même basalte, qui dessinaient un octogone. Rien ne pendait aux murs, rien ne décorait le sol. Les rayons couraient du haut en bas, et il n'y avait, d'un mur à l'autre, que les tables où nous travaillions debout, puisqu'on ne voyait rien ressemblant à des chaises. On ne ressentait d'ailleurs nul besoin de s'asseoir.

Le jour, je distinguais à l'extérieur une curieuse forêt d'arbres qu'on eût dit des fougères. La nuit, je voyais les étoiles sans pouvoir identifier de constellation ; rien ne ressemblait aux campagnes familières de nos cieux. Cela me remplit de terreur, car je me sentais en pays formidablement étranger, loin, loin, loin de l'environnement terrestre que j'avais jadis connu et qui maintenant n'était plus que le souvenir d'une existence incroyablement reculée. Cependant, je savais que je faisais partie intégrante de ce nouveau tout, et en même temps je m'en sentais à moitié distinct. J'étais sans cesse plongé dans un désarroi confus. Ce qui n'était pas pour arranger les choses, c'est que, je m'en rendais compte, j'étais en train d'écrire rien moins qu'une histoire de la Terre au temps où je croyais y avoir vécu, le XX^{e} siècle, et cela soigneusement, avec force détails, des plus minutieux, je ne savais absolument pas pourquoi. Sans doute s'agissait-il d'accroître la formidable accumulation de savoir déjà enclose en ces millions de livres. Il y en avait dans cette salle où je me tenais, et dans les salles voisines. Tout ce bâtiment dont faisait partie la bibliothèque était un vaste magasin de

connaissances. Ce n'était d'ailleurs pas le seul. Je compris aux conversations qu'il y en avait d'autres, beaucoup plus loin. Partout, il y avait aussi d'autres étudiants, comme nous occupés à écrire, sur des sujets identiques. Notre travail était d'une importance capitale. Il préparait le retour de la Grande Race (*notre* Race) vers ces cantons de l'Univers qu'elle avait occupés il y a des milliers d'éternités, avant d'en être chassée par une guerre malheureuse avec les Anciens.

Sans cesse, je travaillais dans la crainte et le tremblement. J'avais peur de me voir. Toujours au fond de moi-même rôdait la terreur de quelque hideuse découverte. Surtout, ne pas risquer le plus bref, le plus furtif des regards sur mon propre corps ! C'était, plus que de la peur, une terreur mortelle. Peut-être redoutais-je de me découvrir pareil aux autres, car les êtres qui travaillaient autour de moi étaient tous semblables. Vastes cônes rugueux, de forme assez végétale, de plus de trois mètres de haut, leurs têtes et leurs mains semblables à des serres étaient attachées à des membres épais pendant circulairement autour du sommet de leur corps. Ils avançaient en dilatant et en contractant une couche visqueuse attachée à leur base. Ils ne parlaient aucune langue que je connusse. Mais j'étais capable de comprendre les sons qu'ils émettaient, parce que, comme je le savais dans mon rêve, on m'avait appris cette langue dès mon arrivée. Rien dans leur façon de s'exprimer (ni dans la mienne) ne ressemblait à la voix humaine. Ils communiquaient par une combinaison de sifflements étranges, de cliquetis, et le grattement d'immenses griffes qui se voyaient au bout de deux de ces quatre membres rayonnant autour de ce qui aurait peut-être été leur cou, à cela près qu'on ne leur voyait pas de cou.

Si j'avais peur, c'est avant tout parce que j'étais obscurément pénétré de cette certitude : j'étais prisonnier à l'intérieur d'un prisonnier. De même que j'étais emprisonné dans un corps semblable à celui de mes compagnons, de même ce corps était prisonnier dans la bibliothèque gigantesque. Je cherchais en vain quelque détail familier à quoi me raccrocher. Il n'y avait rien là qui puisse rappeler la Terre telle que je l'avais connue depuis mon enfance. Mais tout me parlait d'un lieu perdu dans l'abîme des espaces – et c'est là que je me trouvais maintenant. Je devinai que tous mes compagnons de travail étaient eux aussi des captifs. Nous eûmes quelquefois la visite de gardiens, en tout semblables à nous, mais reconnaissables à leur évidente autorité. Courtois, mais fermes, ils n'étaient pas menaçants, et ne demandaient qu'à nous aider.

Quoique ces gardiens ne fussent pas censés nous adresser la parole, l'un d'eux ne s'en privait pas. Visiblement chargé de notre éducation il déplaçait beaucoup plus d'air que les autres, lesquels, je m'en aperçus, reconnaissaient son pouvoir. Ce n'était pas seulement pour sa qualité d'« éducateur », mais on le croyait condamné. En effet,

la Grande Race n'était pas encore prête à émigrer, et le corps qu'occupait cet instructeur était destiné à disparaître avant la migration. Il avait déjà rencontré des hommes, et pris l'habitude de s'arrêter à ma table, d'abord avec quelques mots d'encouragement, puis pour bavarder.

Il m'apprit que la Grande Race avait existé des billions d'années avant les débuts de l'histoire, sur la terre, sur des planètes de notre système solaire, sur des planètes d'autres galaxies. Les Êtres de la Grande Race n'occupaient que depuis quelques siècles les corps rugueux de leur présente forme. Ils étaient bien différents de leur état originel. Celui-là ressemblait à un javelot de lumière. C'était en effet une race d'esprits non attachés à la matière, à même d'investir n'importe quel corps après en avoir délogé celui qui l'animait. Ils avaient occupé la Terre jusqu'à ce qu'ils soient impliqués dans la lutte titanique pour la domination du Cosmos entre les Dieux Ancêtres et les Dieux Anciens. Des souvenirs de cette lutte surnageaient dans le mythe chrétien. Nos primitifs aïeux avaient fait de ce combat démesuré la lutte du Bien contre le Mal. De la Terre, la Grande Race avait pris son essor vers l'espace. Elle était d'abord allée sur la planète Jupiter, puis plus loin, jusqu'à cet astre qu'ils occupaient aujourd'hui. C'était une étoile noire du Taureau. Ils y vivaient sans cesse sur le qui-vive, redoutant une invasion de ceux qui habitent près du lac de Hali. C'est là qu'était banni Hastur des Anciens, après le triomphe des Ancêtres. Mais l'étoile de ceux de la Grande Race était en train de mourir, et ils se préparaient à émigrer en masse dans le temps, soit vers l'avenir, soit vers le passé, et à occuper des corps plus durables que les corps rugueux qu'ils occupaient alors. L'éducateur m'assura qu'il y avait parmi mes compagnons non seulement des arboricoles de Vénus, mais aussi des représentants de la race semi-végétale de l'Antarctique pélagique, non seulement des individus de la grande civilisation inca du Pérou, mais aussi des terrestres destinés à survivre aux explosions nucléaires, quoique horriblement modifiés par les mutations consécutives aux contacts avec les matières radioactives qu'après la guerre atomique laisseraient retomber les bombes au cobalt et à l'hydrogène [3]. Il y avait aussi non seulement des êtres-fourmis de Mars, mais des citoyens de la Rome antique, et des hommes qui ne viendraient que dans cinquante mille ans. Il y en avait bien d'autres, de races innombrables, venus de mondes que je connaissais, d'autres séparés de mon époque par des milliers et des milliers d'années. Car ceux de la Grande Race pouvaient se déplacer à volonté dans le temps et l'espace, les corps rugueux n'étaient qu'un habitat provisoire, plus fugace que d'autres. L'endroit où ils menaient maintenant leurs gigantesques enquêtes, gonflant leurs archives de l'histoire de tous les temps et de tous les pays, n'était pour eux que le siège d'un bref séjour, avant de partir, sous une nouvelle forme, continuer ailleurs une nouvelle existence.

Tous ceux qui travaillaient dans l'incommensurable bibliothèque contribuaient à l'établissement des archives, chacun rédigeant l'histoire de sa propre époque. Lorsqu'ils lançaient un de leurs représentants dans l'éternité, ceux de la Grande Race s'assuraient la connaissance des êtres et des mœurs de ces temps encore inconnus. Les esprits dont ils prenaient la place venaient occuper celle des absents, jusqu'à ce que ceux-ci soient prêts à réintégrer leur identité. La Grande Race avait construit une machine qui lui permettait d'abolir le temps et l'espace. Ce n'était pas une de ces grossières machines inventées par l'humanité. Elle détachait l'esprit d'avec le corps, et en assurait la projection, dans le temps, vers l'avenir ou vers le passé. Lors des migrations de masse, ceux de la Grande Race partaient sans s'encombrer de rien. Tout leur attirail, les produits fabriqués, inventés, la Grande Bibliothèque elle-même, ils laissaient tout cela derrière eux. La Grande Race recommençait alors à édifier ailleurs sa civilisation. Ils espéraient obstinément échapper à un holocauste menaçant. Car il était toujours à craindre que les Anciens, le Grand Hastur, l'Indicible, Cthulhu qui gît dans les Abysses, Nyarlathotep le Messager, Azathot, Yog-Sothoth, toute leur atroce progéniture, tous ceux-là brisent leurs fers et s'allient aux Dieux Anciens qui attendent leur heure, enfouis dans leurs repaires au bout des siècles, parmi les étoiles de l'infini. Ce serait alors une bataille décisive et cosmique.

Ainsi rêvait le plus souvent Piper.

Sans doute n'était-ce pas un rêve continu, où les événements se succédaient avec rigueur. Je crois qu'il se répétait fréquemment, et chaque fois avec de nouveaux détails. La façon d'être de Piper, pendant sa brève période d'« état normal », était, quant au rêve, le contraire de tout ce à quoi on aurait pu s'attendre. C'est dans la vie réelle qu'il imitait les actes de ce qu'il décrivit plus tard comme des cônes rugueux peuplant ses rêves. C'est bien entendu le contraire qui aurait dû se produire. C'est après ces rêves, et non avant, qu'il aurait dû essayer de saisir les objets comme avec des griffes, parler avec ses mains, etc. Il est significatif que les choses se soient passées autrement.

Un second rêve récurrent m'apparut n'être qu'un complément du premier. Une fois de plus, Piper était au travail à la haute table dans l'immense bibliothèque sans rien pour s'asseoir, les cônes rugueux n'étant pas bâtis pour cela. Une fois encore, l'instructeur condamné s'était arrêté pour lui parler, et Piper l'avait questionné sur certains modes de vie de ceux de la Grande Race.

Je lui demandai comment ceux de la Grande Race pouvaient espérer garder le

secret de leurs desseins, puisqu'ils envoyaient sur l'Étoile Noire les esprits qu'ils avaient déplacés. Il me répondit que cela se faisait de deux façons. Premièrement, tout souvenir de cet endroit était soigneusement gommé dans chaque esprit déplacé qui devait réintégrer sa première enveloppe, en avant ou en arrière dans le temps. Deuxièmement, si l'esprit gardait quelques souvenirs de ce qui lui était arrivé, ils étaient diffus, incohérents, ne présentaient aucun sens. Si qui que ce soit essayait de les coordonner, d'y comprendre quelque chose, le résultat apparaîtrait comme si peu croyable qu'on parlerait à coup sûr d'imagination surmenée, pour ne pas dire de maladie mentale.

L'instructeur poursuivit. Les esprits de la Grande Race étaient autorisés à choisir leur habitat. Ils n'étaient pas envoyés dans la première demeure venue. L'esprit qu'ils déplaçaient pour prendre sa place était envoyé aux lieux où se tenaient alors ceux de la Grande Race. Ceux-ci s'adaptaient au mode de vie des civilisations qu'ils avaient choisi. Ils y demeuraient jusqu'à ce qu'ils aient découvert les traces de la culture, des millions de fois millénaire, qui avait culminé dans le grand combat des Dieux Anciens contre les Dieux Ancêtres. Ceux de la Grande Race, dans ces civilisations nouvelles pour eux, désiraient surtout savoir ce qui les reliait aux Anciens. Au fond, ils n'avaient jamais souhaité que la solitude et la paix, mais il leur fallait craindre l'opposition des serviteurs fanatiques des Anciens. Il arrivait souvent que, lorsqu'un esprit déplacé par ceux de la Grande Race avait réintégré son corps, on s'assurait, par le contrôle d'un autre esprit, qu'il avait absolument tout oublié. Sinon, on procédait à un nouveau transfert.

L'instructeur me conduisit aux chambres souterraines de la Grande Bibliothèque. Il y avait partout des livres, rien que des manuscrits, par caisses, rangées sous des voûtes rectangulaires faites de quelque métal inconnu et éclatant. Les archives étaient classées selon certains critères bien définis. Je remarquai que les rugueuses créatures de l'Étoile Noire étaient censées occuper un rang supérieur à l'homme, lequel était tout près de l'ordre des reptiles, qui l'avait immédiatement précédé sur la Terre, chose qui me fut confirmée par l'instructeur. Il m'expliqua que ceux de la Grande Race maintenaient le contact avec la Terre pour une raison précise : elle avait été le cœur d'un champ de bataille gigantesque entre les Dieux Ancêtres et les Dieux Anciens. Et ce que les hommes ne savaient pas, c'est que bien des sectateurs de ces Dieux avaient survécu sur la Terre. On aurait toujours pu y trouver Ceux des Profondeurs, dans les abysses, les peuples batraciens de Polynésie, les habitants d'Innsmouth, dans le Massachusetts, les redoutables Tcho-Tcho, au Tibet, les shantaks de Kadath dans les Solitudes Glacées, et bien d'autres. Sur tous, la Grande Race avait le plus grand intérêt à être bien informée. Il lui faudrait peut-être un jour effectuer une

nouvelle retraite vers cette verte planète où elle avait d'abord vécu. Pas plus tard qu'hier, me dit mon interlocuteur – et c'était loin, car la longueur d'un jour ou d'une nuit, là-bas, équivalait à une semaine terrestre –, un des esprits était revenu de Mars. Il avait raconté que cette planète était beaucoup plus proche de sa fin que l'Étoile Noire. C'était une possibilité de moins.

Après ces explorations souterraines, l'instructeur me mena au sommet de l'édifice. C'était une haute tour couronnée d'une coupole taillée dans une substance analogue au verre. De là-haut, je dominais le paysage. Je constatai alors que ce que j'avais pris pour des fougères géantes n'était qu'un amas de feuilles vertes desséchées et mortes. À la lisière lointaine de cette étrange forêt s'étendait un désert infini, s'inclinant vers un golfe sombre que mon guide m'expliqua être le lit desséché d'un immense océan. L'Étoile Noire était passée par l'intérieur de l'orbite d'une nova, elle était lentement et sûrement vouée à la mort. Comme ce paysage avait l'air bizarre, en vérité ! Les arbres paraissaient minuscules à côté des gigantesques constructions mégalithiques du haut desquelles nous les contemplions. Nul oiseau ne volait dans le ciel grisâtre. Pas un nuage. Aucune brume ne flottait au-dessus des abîmes. La lumière du soleil lointain qui éclairait l'Étoile Noire arrivait obliquement du fond des espaces, en sorte que le paysage était à jamais baigné dans une irréalité blême.

Ce spectacle me fit frissonner.

Les rêves de Piper était envahis par une terreur grandissante.

Cette peur semblait le tourmenter sur deux plans invariables, un qui le retenait à la Terre, l'autre qui l'attachait à l'Étoile Noire. Un thème secondaire apparut deux ou trois fois dans la texture de ses rêves. Il avait l'autorisation d'accompagner le gardien instructeur dans une chambre circulaire qui devait se trouver au fond de la tour colossale. Chaque fois, un des « habitants » était étendu sur une table entre les dômes éblouissants d'une machine qui émettait une lumière hachée et ondoyante. La source était peut-être électrique mais, pas plus qu'aux lampes sur les tables de travail, on ne voyait de connexions.

Au moment où les pulsations lumineuses étincelaient de leur plus vif éclat, le cône rugueux gisant sur la table tombait dans une espèce de coma, où il restait un certain temps. Ensuite la lumière vacillait, le bourdonnement et la machine s'arrêtaient. Le cône revenait à la vie, et se mettait tout aussitôt à jacasser, très excité, émettant une série de sons sifflants et caquetants. Piper comprenait tout ce qu'il disait, et chaque fois, il était persuadé avoir assisté au retour d'un esprit de ceux de la Grande Race, tandis que l'esprit déplacé qui avait occupé en son absence le corps du cône rugueux

était renvoyé à son légitime propriétaire. Le cône ressuscité disait chaque fois la même chose. C'était un rapport sommaire du séjour de cet esprit loin de l'Étoile Noire. Une fois, un esprit de la Grande Race était revenu de la Terre après avoir passé cinq ans dans le cerveau d'un anthropologiste britannique, et il prétendait avoir vu par ses yeux les endroits où attendaient les serviteurs fanatiques des Grands Anciens. Quelques-uns avaient été détruits en partie, comme par exemple sur une certaine île de Ponape, dans le Pacifique, et sur le Récif du Diable au large d'Innsmouth, dans une caverne de la montagne, un étang près de Pichu-Pichu. Mais d'autres, sans lien entre eux, étaient éparpillés çà et là. Les Anciens demeurés sur la Terre étaient emprisonnés sous l'étoile à cinq branches, sceau des Ancêtres. La Terre était au premier rang des lieux que ceux de la Grande Race envisageaient plus tard d'habiter, malgré les dangers de guerre atomique.

Il était clair, dans la suite des rêves de Piper, et en dépit de leur confusion, que la fuite de la Grande Race, vers quelque étoile ou planète très éloignée de la sienne, agonisante, était proche. Il y avait sur la Terre des étendues couvertes de glace, de vastes déserts de sables brûlants qui lui auraient offert un havre de grâce.

Au fond, les rêves de Piper étaient presque toujours identiques à eux-mêmes. Il y avait les vastes constructions mégalithiques en blocs de basalte, toujours ce labeur interminable poursuivi par des êtres qui n'avaient pas besoin de sommeil, toujours l'impression d'être prisonnier. Quant à la vie, la vraie vie éveillée, c'était pour Piper une peur éternelle, inguérissable.

J'en arrivai à la conclusion que Piper, victime d'un très grand trouble d'esprit, était un de ces malheureux qui ne savent pas voir la réalité du monde où elle est, incapables de faire le départ entre le monde du sommeil, des rêves et celui de la veille où ils parlent, marchent, agissent. Je dois dire que ce diagnostic ne me satisfaisait pas entièrement et l'avenir allait prouver à quel point j'avais raison.

III

Je soignai Amos Piper un peu moins de trois semaines. Je constatai, pendant ce temps, à mon vif chagrin et au grand dam du traitement que je lui faisais suivre, une détérioration constante de son état. Des symptômes hallucinatoires, ou du moins je le crus, commencèrent à apparaître. Victime d'une illusion paranoïaque, il se croyait sans cesse suivi et surveillé. Le point culminant fut atteint lorsqu'il m'envoya par messager une lettre écrite en toute hâte.

Cher Docteur Corey, peut-être ne vous reverrai-je jamais, je tiens à ce que vous le sachiez, je n'ai plus aucun doute sur ce qui m'arrive. Je suis persuadé que je suis observé depuis quelque temps – non par un être terrestre, mais par un des esprits de la Grande Race – car je suis maintenant convaincu que toutes mes visions et tous mes rêves remontent à la période de trois ans pendant lesquels j'ai été déplacé – ou « pas moi-même », comme dirait ma sœur. La Grande Race existe en dehors de mes rêves. Elle a existé bien avant que l'homme soit capable de mesurer le temps. Je ne sais pas où, que ce soit sur l'Étoile Noire du Taureau, ou beaucoup plus loin. Mais ceux de la Grande Race se préparent à émigrer de nouveau, et l'un d'eux n'est pas loin.

Je n'ai pas perdu mon temps entre mes visites à votre cabinet. J'ai pu faire quelques enquêtes privées et personnelles. Plusieurs analogies avec mes rêves m'ont inquiété et intrigué. Par exemple, qu'est-il arrivé réellement à Innsmouth en 1928, à tel point que le gouvernement a dû faire éclater des charges sous-marines sous ce Récif du Diable situé sur la côte atlantique au large de cette ville ? Que s'est-il passé dans cette ville maritime pour provoquer l'arrestation et la déportation de la moitié des habitants ? Quel lien y avait-il entre les Polynésiens et les gens d'Innsmouth ? Et qu'est-ce que l'expédition antarctique de Miskatonic de 1930-31 a découvert dans les Montagnes hallucinées, qu'il fallut étouffer, et resta un secret, sauf pour les savants de l'université ? Quelle autre explication y a-t-il au récit de Johannsen qu'une confirmation de la légende de la Grande Race ? N'en existe-t-il pas autant dans les antiques légendes des Incas et des Aztèques ?

Je pourrais continuer ainsi pendant longtemps, mais je n'ai pas le temps. J'ai découvert par dizaines des incidents de ce genre qui tissent une trame subtile. La plupart ont été étouffés, gardés secrets, supprimés. Le monde est bien assez cruellement agité. L'Homme, après tout, n'est qu'un bien court événement à la surface d'une seule planète dans un seul des univers qui peuplent l'infini. Seuls ceux de la Grande Race connaissent le secret de la vie éternelle, ils se déplacent dans le temps et l'espace, occupent un lieu puis l'autre, devenant, selon les circonstances, animal, végétal ou insecte.

Je dois me hâter, j'ai si peu de temps. Croyez-moi, mon cher docteur, je sais de quoi je parle…

Eu égard à cette lettre, je ne fus pas très surpris d'apprendre de Miss Abigail Piper que son frère avait eu une « rechute » peu de temps après l'avoir écrite. Je me hâtai vers la demeure de Piper, et ce fût lui qui vint m'ouvrir. Il était radicalement métamorphosé.

Tout en lui témoignait d'une fermeté que je ne lui avais jamais connue dans mon cabinet de consultation, ni ailleurs, depuis notre première rencontre. Il m'assura qu'il avait enfin pris le contrôle de lui-même ; que les visions qui l'avaient tourmenté s'étaient évanouies, qu'il dormait d'un sommeil paisible que ne troublait plus nul rêve néfaste. En vérité, je ne pouvais pas douter qu'il fut guéri et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Miss Piper m'avait écrit cette note angoissée. Peut-être était-elle tellement habituée à l'état normal de son frère qu'elle avait pris son amélioration pour une « rechute ». Cette guérison était d'autant plus remarquable que, de toute évidence, ses peurs croissantes, ses hallucinations, sa nervosité grandissante, et finalement sa lettre hâtive, tout, mieux que le plus criant des symptômes physiques, annonçait l'effondrement de ce qui lui restait de raison. Je fus ravi de sa guérison et le félicitai. Il accepta mes félicitations avec un léger sourire, puis s'excusa, disant qu'il avait beaucoup à faire. Je promis de revenir le voir dans moins d'une semaine, pour surveiller tout symptôme d'une rechute éventuelle.

Dix jours plus tard, je vins le voir pour la dernière fois. Je le trouvai bienveillant et courtois. Miss Abigail Piper était là, un peu affolée, mais ne se lamentait pas. Piper n'avait plus eu ni rêves, ni visions, il était à même de parler très franchement de sa maladie. Il traitait avec le plus grand mépris tout ce qui aurait pu faire penser à une « désorientation », un « déplacement », et je voyais bien qu'il avait une peur affreuse que je m'en souvienne. Je passai avec lui une heure très agréable. Mais je ne pouvais pas m'ôter la conviction que si l'homme éperdu que j'avais rencontré dans mon cabinet était un homme d'une intelligence égale à la mienne, l'Amos Piper guéri la dépassait de cent coudées.

Au moment de ma visite, il m'apprit, ce qui m'impressionna fort, qu'il allait se joindre à une expédition en route vers les déserts d'Arabie. Je ne pensai pas alors à faire un rapprochement avec les bizarres voyages qu'il avait accomplis pendant les trois ans de sa maladie. Mais les événements qui suivirent ne me le rappelèrent que trop.

Deux nuits plus tard mon cabinet fut cambriolé. Tous les documents relatifs au cas d'Amos Piper furent dérobés dans mes dossiers. Heureusement, poussé par une intuition que je ne m'explique pas, j'avais eu assez de présence d'esprit pour prendre copie de ses récits les plus caractéristiques, aussi bien que de la dernière lettre qu'il m'avait écrite, car elle me fût aussi volée. Comme ces documents ne pouvaient avoir ni sens ni valeur pour personne sauf Amos Piper, et comme Amos Piper était maintenant apparemment guéri de son obsession, la seule raison qui motivait cet étrange cambriolage était en elle-même si bizarre que j'hésitai à l'envisager.

En outre, je savais que le voyage de Piper commençait le lendemain. Il était donc possible, et même probable, qu'il avait été l'instrument, je dis bien l'instrument, du vol.

Si Piper était guéri, quelle nécessité y avait-il pour lui à récupérer ces documents ? Il n'en était pas de même s'il avait « rechuté », il n'aurait alors pensé qu'à les détruire. Piper avait peut-être été « déplacé » une fois de plus, mais qui pourrait s'en apercevoir ? L'esprit de Celui de la Grande Race qui avait pris la place du sien était déjà forcément accoutumé aux façons humaines de vivre.

Pour incroyable que fut cette hypothèse, je m'appuyai sur elle pour me livrer à quelques enquêtes personnelles. J'avais l'intention de passer une semaine – peut-être une quinzaine – à chercher à résoudre quelques-unes des questions que posait la dernière lettre de Piper. Mais les semaines ne suffirent pas. Elles devinrent des mois, et à la fin de l'année, j'étais plus perplexe que jamais. Pis, je tremblais au bord du même abîme qui avait hanté Piper.

Car il s'était vraiment passé quelque chose à Innsmouth en 1928. Le gouvernement fédéral lui-même avait été alerté. Rien d'officiel n'avait transpiré. Il n'y avait eu que de vagues et terrifiantes allusions à certains peuples batraciens de Ponape. Et il y avait eu des découvertes étrangement troublantes aux temples antiques d'Angkor-Vat, des découvertes liées autant à la culture des Polynésiens qu'à celles de certaines tribus du Nord-Ouest américain, liées à d'autres découvertes faites aux Montagnes hallucinées par une expédition de l'université de Miskatonic.

Il y avait des dizaines de phénomènes de ce genre, tous ensevelis dans le mystère et le silence. Et les livres – ces livres interdits qu'Amos Piper avait consultés – je les trouvai à l'université de Miskatonic, et ce que je lus était hideusement suggestif, à la lumière de tout ce qu'avait dit Amos Piper, et dont par la suite j'avais eu confirmation. Il était dit, de façon oblique, ceci : quelque part existe une race d'êtres infiniment supérieurs – appelez-les les Dieux, ou ceux de la Grande Race, ou comme vous voudrez. Ils peuvent libérer leurs esprits et les envoyer à travers le temps et l'espace. Si l'on acceptait ces prémices, alors, il pouvait être tout aussi vraisemblable que l'esprit d'Amos Piper ait encore une fois été déplacé par cet esprit de la Grande Race, envoyé pour vérifier qu'il était purgé de tout souvenir de son séjour sur l'Étoile Noire.

Mais les faits les plus confondants, affreusement confondants, ne vinrent que graduellement au jour. Je pris la peine de chercher tout ce qui pouvait concerner les membres de l'expédition vers les déserts d'Arabie à qui s'était joint à Amos Piper. Ils venaient de tous les points de la Terre et c'étaient tous les hommes susceptibles de s'intéresser à une expédition de ce genre. Un anthropologiste britannique, un paléontologue français, un savant chinois, un égyptologue et bien d'autres encore. Et j'appris que chacun d'entre eux, comme Amos Piper, avait, au cours des dix années précédentes, souffert d'attaques variées diversement décrites, mais où je reconnus un indéniable déplacement de personnalité très précisément comme dans le cas de Piper.

Quelque part dans les immenses solitudes désertes de l'Arabie, l'expédition tout entière disparut de la surface de la Terre.

Il était peut-être inévitable que mes enquêtes insistantes éveillent l'attention en des lieux hors de mon domaine. Hier, un malade est venu me consulter. Il y avait quelque chose dans son regard qui me fit penser à Amos Piper, la dernière fois que je le vis, une supériorité distante et protectrice. Elle me crispa intérieurement, en même temps que je sentis une certaine maladresse dans mes mains. La nuit dernière, je l'ai revu, passant sous le lampadaire, devant la maison. Une fois encore, ce matin, il m'a surveillé, comme s'il épiait une victime dans des desseins tortueux et inavouables.

Et maintenant, traversant la rue…

Les pages éparpillées du manuscrit ci-dessus furent trouvées sur le parquet du cabinet du docteur Nathanael Corey, quand son assistante appela la police ; il y avait du tapage de l'autre côté de la porte fermée. Quand la police enfonça cette porte, elle, trouva le docteur Corey, et un malade non identifié, à genoux sur le plancher, tous deux essayant vainement de pousser les feuilles de papier vers les flammes de la cheminée.

Les deux hommes semblaient incapables de se saisir des pages, mais les poussaient devant eux à coups de coude avec d'étranges mouvements de crabes. Ils ne prêtèrent aucune attention à la police, tout occupés à la destruction du manuscrit, avec des efforts inhumains et une précipitation frénétique. Aucun des deux ne fut capable de s'expliquer intelligemment ou de façon cohérente avec la police ou les médecins.

Comme, après un examen compétent, tous deux semblaient avoir souffert d'un profond déplacement de la personnalité, ils ont été internés pour une durée indéterminée à l'institut Larkin, la clinique privée bien connue pour maladies mentales.

[1] Ce récit présente de nombreuses similitudes avec *Dans l'abîme du temps, in* Lovecraft, *op. cit.*

[2] Sans doute un titre universitaire. (NdT.)

[3] Il nous semble nécessaire de signaler ici que Lovecraft est mort le 15 mars 1937. (NdT.)

LE MASQUE DE CTHULHU

The Mask of Cthulhu – 1958

Par August Derleth.
Traduction par Pierre salva.

LE RETOUR D'HASTUR

The Return of Hastur – mars 1939

I

En fait, il y a longtemps que tout a commencé. Combien de temps, je suis incapable de le préciser. En ce qui concerne mon premier contact avec cette affaire, qui a ruiné ma carrière et mis en danger ma santé mentale, tout a commencé avec la mort d'Amos Tuttle. C'était au cours de l'hiver dernier, alors que le vent du sud apportait un parfum de printemps. Je m'étais rendu ce jour-là dans ce lieu historique hanté de légendes qu'est Arkham. Amos avait appris ma présence par le docteur Ephraïm Sprague qui le soignait. Il avait demandé à ce dernier de prendre contact avec moi à Lewiston House et de me conduire dans sa sombre propriété de Aylesbury Road. Ce n'était pas un lieu où je me rendais avec plaisir, mais le vieillard me payait assez cher pour m'imposer ses excentricités. En outre, Sprague m'avait déclaré sans ambages que son patient était mourant et que sa fin n'était plus qu'une question d'heures.

C'était la vérité. Amos eut à peine la force de renvoyer Sprague pour me parler seul à seul. Pourtant, sa voix, bien qu'un peu rauque, était assez forte et facile à comprendre.

« Vous connaissez mon testament, dit-il. Respectez-le à la lettre. »

Ce testament avait été un sujet de discussion entre nous, en raison d'une clause qui ordonnait la destruction de la maison avant la remise de la propriété à son héritier et seul neveu survivant, Paul Tuttle. Cette clause précisait bien que la maison ne devait pas être démolie mais détruite, ainsi qu'un certain nombre de livres, nommément désignés. De toute manière, son lit de mort n'était pas un endroit indiqué pour recommencer une fois de plus cette discussion. Je me contentai donc d'opiner en silence. Que n'ai-je obéi jusqu'au bout sans poser de questions ! « Il y a en bas, poursuivit-il, un ouvrage qu'il faudra rendre vous-même à la bibliothèque de l'université de Miskatonic. » Il m'en indiqua le titre. Sur le moment, celui-ci ne me dit pas grand-chose, mais, depuis, il a pris pour moi une signification profonde, comme s'il était devenu le symbole de l'horreur des temps anciens, de la folie cachée derrière le voile ténu de la vie de tous les jours. Il s'agissait de la traduction en latin du *Necronomicon* écrit par un Arabe véritablement dément, Abdul Alhazred.

Je n'eus aucune peine à trouver l'ouvrage en question. Depuis vingt ans, Amos vivait en véritable reclus, au milieu de livres venus de toutes les parties du monde : de vieux recueils aux pages moisies, avec des titres qui auraient effrayé un esprit moins endurci : le sinistre *De Vermis Mysteriis* de Ludving Prinn, le terrible *Culte des goules* du comte d'Erlette, et le démoniaque *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz. J'ignorais alors leur rareté et la valeur inestimable de certaines pièces : le *Livre d'Eibon*, les *Manuscrits pnakotiques*, le *Texte de R'lyeh*. Un examen des comptes d'Amos Tuttle, après sa mort, devait m'apprendre qu'il avait payé pour ces ouvrages des sommes fabuleuses. Le plus cher avait été le *Texte de R'lyeh*, qu'il avait fait venir du cœur de l'Asie, pour le prix de cent mille dollars. Dans le livre de comptes d'Amos, en regard du titre de cet ouvrage jauni par le temps, figurait une mention qui m'intrigua ; après la somme versée, Amos Tuttle avait écrit de son écriture fine : *en sus à ma promesse*.

Ces faits ne m'apparurent pas avant que Paul Tuttle n'entrât en sa possession, mais, auparavant, différents événements s'étaient produits, événements qui auraient dû éveiller mes soupçons, étant donné les légendes locales sur la présence d'une puissance surnaturelle hantant la propriété. Le premier d'entre eux ne fut guère important au vu des suivants. En allant rendre le *Necronomicon* à la bibliothèque de l'université, je fus directement conduit chez le directeur, le docteur Llanfer. Il me somma d'expliquer la présence de ce livre entre mes mains. Je n'avais aucune raison de refuser, et je découvris aussitôt que ce volume rare n'aurait jamais dû quitter la bibliothèque. Amos Tuttle, n'ayant pu obtenir l'autorisation de l'emprunter, l'avait dérobé au cours de l'une de ses rares visites. Il avait auparavant préparé une merveilleuse imitation du livre, avec une couverture à peu près identique, des têtes de chapitre et des premières pages reconstituées de mémoire. À la première occasion, il avait substitué la copie à l'original, et il était rentré chez lui avec l'un des deux exemplaires qui se trouvaient sur le continent nord-américain, un des cinq connus dans le monde entier.

Le deuxième fait était un peu plus impressionnant, bien qu'il soit souvent mentionné dans les histoires sur les maisons hantées. Paul Tuttle et moi avions entendu, à différentes heures de la nuit de la mort de son oncle, des bruits de pas. Ces bruits étaient étranges. Ils ne semblaient pas provenir de l'intérieur de la maison. Ils paraissaient provoqués par une créature d'une taille démesurée, hors de proportion avec les données humaines, qui aurait marché sous le sol à une certaine distance du bâtiment. Le son faisait vibrer les murs et semblait provenir des profondeurs de la terre. Quand j'évoque des pas, c'est par manque de mot plus exact, car ce n'était pas un bruit ordinaire, mais celui que ferait un objet visqueux, gélatineux, supportant une

énorme masse qui pilonnerait si lourdement le sol que la vibration produite se répercuterait jusqu'à nous avec ce son si particulier. Il n'y avait pas eu d'autre manifestation et celle-ci avait d'ailleurs cessé, par une singulière coïncidence, à l'heure matinale où le cadavre d'Amos Tuttle fut emporté – quarante-huit heures plus tôt que nous l'avions prévu. Nous décidâmes que ces bruits étaient produits par des éboulements de terrain, non seulement parce que nous n'y avions pas prêté beaucoup d'attention, mais en raison d'un événement qui se produisit avant la prise de possession officielle de la vieille maison par Paul Tuttle.

Ce dernier événement fut le plus impressionnant, et des trois personnes qui y assistèrent, je suis la seule à être encore en vie, le docteur Sprague étant mort il y a un mois jour pour jour, bien qu'il n'ait jeté qu'un coup d'œil et dit : « Qu'on l'enterre immédiatement ! » Il n'eut pas à répéter son conseil. Le changement qui s'opérait sur le corps d'Amos dépassait en horreur tout ce qu'on pouvait imaginer et suggérait des choses horribles : le corps n'entrait pas normalement en putréfaction, mais se transformait peu à peu en *autre chose* ; cela commença par une étrange lueur iridescente sur tout le cadavre, lueur qui s'assombrit jusqu'à devenir couleur d'ébène, et par l'apparition, sur la chair gonflée des mains et du visage, de minuscules excroissances en forme d'écailles. La forme de la tête se modifiait aussi, elle paraissait s'allonger, prendre une curieuse ressemblance avec celle d'un poisson dont l'odeur de plus en plus précise s'exhalait d'ailleurs du cercueil. Que ces changements ne fussent pas seulement un jeu de l'imagination fut dramatiquement confirmé lorsque, par la suite, le cadavre fut retrouvé à l'endroit où ses malfaisants compagnons de l'au-delà l'avaient déposé. Bien qu'alors il eût enfin commencé à se décomposer, d'autres furent avec moi témoins des terribles et si évocateurs changements qui s'étaient produits, quoique, Dieu merci, ils n'eussent aucune idée de ce qui s'était passé avant. Mais au moment où Amos Tuttle gisait dans sa vieille demeure, rien ne laissait présager ce qui allait arriver ; nous ne perdîmes pas de temps pour fermer le cercueil et encore moins pour le transporter jusqu'au caveau couvert de lierre des Tuttle, au cimetière d'Arkham.

Paul Tuttle avait à cette époque une quarantaine d'années, mais comme tant d'hommes de sa génération, son visage et sa silhouette lui donnaient un air bien plus jeune. En fait, son âge était seulement trahi par quelques traces de gris dans sa moustache et aux tempes. Il était grand, brun, un peu fort, avec des yeux bleus très francs que des années d'études et de recherches n'avaient pas condamnés au port de lunettes. Et il n'était pas ignorant des lois, car il me fit rapidement savoir que si, en tant qu'exécuteur testamentaire de son oncle, je tentais d'appliquer la clause de la destruction de la maison d'Aylesbury Road, il contesterait la validité du testament

sous le vraisemblable prétexte qu'Amos Tuttle ne jouissait pas de toutes ses facultés mentales. Je lui répliquai que ce serait sa parole contre celle du docteur Sprague et la mienne, mais je ne pouvais me cacher que l'extravagance de cette clause jouerait contre nous. Personnellement, je trouvais la destruction demandée dépourvue de toute justification, et je ne tenais pas à perdre mon temps à plaider une affaire de si peu d'importance. Cependant, si j'avais eu le don de prévoir l'avenir, si j'avais imaginé les horreurs qui allaient suivre, j'aurais exécuté le testament d'Amos en dépit de toutes les décisions du tribunal. Malheureusement, ce n'était pas le cas.

Tuttle et moi, nous rendîmes visite au juge Wilton pour lui exposer le problème. Il estima comme nous que la destruction de la villa paraissait inutile et, à plusieurs reprises, donna raison à Paul quant à la déficience mentale de son oncle.

« Je l'ai toujours connu un peu bizarre, me dit-il. Sincèrement, Haddon, oseriez-vous vous présenter à la barre des témoins et jurer qu'Amos était sain d'esprit ? »

Me rappelant le vol du *Necronomicon* à l'université, je dus convenir que je ne le pourrais pas.

C'est ainsi que Paul Tuttle prit possession de la propriété d'Aylesbury Road. Quant à moi, je retournai travailler à Boston, pas mécontent de la tournure des événements, sans pourtant pouvoir me défaire d'une impression de malaise difficile à définir, d'un insidieux pressentiment de tragédie imminente, que nourrissait évidemment le souvenir de ce que nous avions vu dans le cercueil d'Amos Tuttle avant de le sceller et de l'enfermer dans le caveau familial au cimetière d'Arkham.

II

Je ne revis pas avant un certain temps les toits en croupe et les balcons géorgiens d'Arkham. Ce jour-là je m'y étais rendu pour un client qui m'avait demandé de veiller à ce que sa propriété de l'antique Innsmouth fût bien respectée par la police et les agents du gouvernement qui avaient pris possession de la ville hantée, abandonnée par tous ses habitants bien qu'il se fût alors écoulé plusieurs mois depuis les explosions mystérieuses qui avaient détruit des immeubles du bord de la mer et une partie du Récif du Diable à quelques encablures au large [1] – mystère soigneusement gardé et dissimulé depuis, bien que j'aie appris l'existence d'une brochure prétendant dévoiler la vérité sur les horribles événements d'Innsmouth, œuvre publiée à compte d'auteur par un écrivain de Providence. Il était impossible à l'époque d'atteindre la ville, dont les agents des services secrets avaient barré tous les accès. Cependant, en m'adressant à qui de droit, j'avais obtenu l'assurance que la propriété de mon client

serait parfaitement protégée ; elle se trouvait en effet assez loin de la côte. Je poussai alors jusqu'à Arkham où j'avais quelques petites affaires à régler.

Je m'étais assis pour déjeuner dans un petit restaurant près de l'université de Miskatonic où je m'entendis, pendant le repas, interpeller par une voix qui me sembla familière. Je levai les yeux et reconnus le docteur Llanfer, le directeur de la bibliothèque de l'université. Il paraissait quelque peu troublé et son visage trahissait sa préoccupation, je le priai de se joindre à moi, mais il déclina mon invitation. Toutefois, il s'assit sur le bord de sa chaise.

« Êtes-vous allé voir Paul Tuttle ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je compte lui rendre visite cet après-midi, pourquoi ? Quelque chose ne vas pas ? »

Son visage s'empourpra légèrement.

« Je n'en sais rien, mais il court d'étranges rumeurs sur Arkham. Et le *Necronomicon* a de nouveau disparu.

— Bon sang ! Vous n'allez pas accuser Paul Tuttle de l'avoir volé ? (J'étais mi-surpris, mi-amusé.) Je ne vois pas de quelle utilité il pourrait lui être.

— Pourtant, c'est lui qui le détient, affirma le docteur Llanfer. Mais je ne crois pas qu'il l'ait dérobé et je ne voudrais pas que vous vous mépreniez sur le sens de mes paroles. À mon avis, un de mes employés le lui a donné et il a peur d'avouer l'énormité de sa faute. Mais le fait est là. Le livre n'a pas été rendu et j'ai bien peur d'être obligé d'aller le chercher.

— Je pourrai lui en parler, si vous voulez.

— Je vous en saurais gré, me répondit-il, avec un certain empressement. Je crois comprendre que vous n'avez pas eu vent des rumeurs qui courent dans la région. »

Je secouai négativement la tête.

« Elles ne sont, vraisemblablement, que le fruit d'une trop grande imagination, reprit-il, mais son air préoccupé prouvait qu'il ne voulait ou ne pouvait pas se satisfaire d'une explication aussi prosaïque. Il se révèle que des passants empruntant Aylesbury Road, ont entendu des bruits étranges, tard dans la nuit, provenant, apparemment, de la propriété des Tuttle. »

J'éprouvai une soudaine appréhension :

« Quel genre de bruits ?

— Des bruits de pas, semble-t-il. Pourtant, personne ne les a définis en tant que tels, à part un jeune garçon qui les a qualifiés de “pâteux” et a dit que quelque chose d’énorme devait marcher dans de la boue et de l’eau à proximité. »

Les bruits étranges que Paul Tuttle et moi avions entendus la nuit de la mort d’Amos Tuttle m’étaient sortis de l’esprit, mais cette allusion du docteur Llanfer à des pas me les remémora. Je crains de m’être un peu trahi, car le docteur Llanfer remarqua mon intérêt soudain ; heureusement, il l’interpréta sans doute comme l’aveu que, malgré mes dénégations, j’avais bien entendu ces rumeurs. Je préférai ne pas le détromper et, en même temps, j’éprouvai un vif désir de ne plus entendre parler de cette affaire ; je ne l’interrogeai pas davantage, il se leva pour retourner à ses occupations et me quitta, ma promesse de réclamer le volume manquant à Paul Tuttle résonnant encore à mes oreilles.

Son histoire, pour aussi vague qu’elle eût été, fit retentir au fond de moi une sonnette d’alarme. Je ne pouvais empêcher mes souvenirs de refaire surface… Les pas que nous avions entendus… La bizarre clause du testament d’Amos Tuttle… L’horrible métamorphose du cadavre… Je pressentais déjà vaguement qu’un sinistre enchaînement d’événements était en train de se produire. Ma curiosité naturelle s’éveillait, non sans une obscure impression de dégoût, un conscient désir de tout oublier et le retour de l’étrange et insidieuse conviction de l’imminence d’une tragédie déjà ressentie. Mais je pris la décision de voir Paul Tuttle le plus tôt possible.

Mon travail à Arkham m’occupa tout l’après-midi et ce n’est qu’à la nuit tombante que je me retrouvai devant la lourde porte de chêne de la maison des Tuttle. En réponse à un coup de sonnette assez impératif, c’est Paul lui-même qui vint m’ouvrir. Il tenait une lampe à pétrole à bout de bras et scrutait la pénombre pour distinguer son visiteur.

« Haddon ! s’exclama-t-il en ouvrant largement la porte. Entrez, entrez ! »

Au ton de sa voix, il était manifestement très heureux de me revoir. La chaleur de cette réception me confirma dans mes intentions de ne pas lui faire part des rumeurs dont on m’avait parlé et de ne mener mon enquête sur la disparition du *Necronomicon* qu’à un moment bien choisi. Je me rappelai qu’avant la mort de son oncle, Paul préparait une thèse de philologie sur l’évolution de la langue des Indiens Sac, et je décidai de le questionner sur ce travail comme si rien d’autre ne m’intéressait.

« Vous avez dîné, je suppose, dit Tuttle en me conduisant à travers le hall vers la bibliothèque. »

Je répondis que j'avais effectivement mangé à Arkham.

Il posa la lampe sur une table couverte de livres, repoussant quelques papiers pour ce faire, et m'invita à m'asseoir. Il retrouva le siège qu'il avait manifestement quitté pour venir m'ouvrir. Je voyais maintenant qu'il avait les cheveux ébouriffés et qu'il s'était laissé pousser la barbe. Il avait aussi pris du poids, conséquence, sans doute, des études très absorbantes qui le retenaient à la maison et lui faisaient négliger les exercices physiques.

« Où en est votre thèse ? lui demandai-je.

— Je l'ai mise de côté, répondit-il rapidement. Je m'y remettrai peut-être plus tard. Pour le moment, je m'intéresse à quelque chose de plus important ; de quelle importance, je ne peux pas encore vous le dire. »

Je constatai alors que les livres épars sur les tables n'étaient pas les ouvrages universitaires qui garnissaient son bureau d'Ipswich, mais, non sans une certaine appréhension, je constatai qu'il s'agissait des ouvrages nommément condamnés par l'oncle de Paul Tuttle dans son testament, ce qu'un coup d'œil aux espaces vides sur les étagères prohibées confirmait clairement.

Paul se tourna vers moi et baissa la voix comme s'il craignait d'être entendu.

« À vrai dire, Haddon, c'est un colossal, un gigantesque exploit de l'imagination. Seulement, dans ce cas précis, je ne crois plus tellement que ce soit imaginaire. Je suis même persuadé du contraire. Je me suis interrogé sur cette clause du testament de mon oncle. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il voulait faire détruire sa maison et j'en ai déduit, à juste titre, que la raison devait s'en trouver dans les pages de ces recueils qu'il avait si soigneusement condamnés. (D'un geste de la main, il désigna les incunables amassés devant lui.) Alors, je les ai examinés. Je peux vous dire que j'ai fait des découvertes absolument invraisemblables, et quelquefois d'une telle horreur que j'ai souvent hésité à me plonger plus profondément dans ce mystère. Sincèrement, Haddon, je n'ai jamais rien vu d'aussi surprenant et je dois d'ailleurs dire que cela m'a obligé à me livrer à des recherches considérables, indépendamment des ouvrages rassemblés par mon oncle.

— Vraiment ! dis-je sobrement. Et je suppose que vous avez dû énormément voyager ? »

Il secoua négativement la tête.

« Absolument pas, exception faite pour un petit voyage à la bibliothèque de l'université. En fait, j'ai découvert que j'étais aussi bien servi par la poste. Vous vous

souvenez des papiers de mon oncle ? Eh bien, en les parcourant, j'ai découvert que l'oncle Amos avait payé plus de cent mille dollars un certain manuscrit – relié en peau humaine, soit dit en passant – tandis que son livre de comptes portait cette annotation énigmatique : *En sus à ma promesse*. Je me suis demandé quelle promesse il pouvait avoir faite, et à qui. Si c'était à l'homme ou à la femme qui lui avait vendu ce *Texte de R'lyeh* ou à quelque autre personne ? Je ne suis acharné à rechercher le nom de celui qui lui avait vendu ce volume et j'ai fini par le trouver, ainsi que son adresse. C'est un prêtre chinois du fin fond du Tibet. Je lui ai écrit, sa réponse m'est parvenue il y a huit jours. »

Il se pencha sur sa table et fouilla l'amas de livres et de papiers. Au bout de quelques instants, il me tendit la lettre qu'il avait fini par dénicher.

« Je lui ai écrit au nom de mon oncle. J'ai prétendu ne pas avoir trop confiance dans la transaction, et feint d'avoir oublié ma promesse ou d'avoir l'espoir d'y échapper, poursuivit-il. Sa réponse est aussi énigmatique que l'annotation de mon oncle. »

Ce mot était faible : le morceau de papier froissé qu'il m'avait tendu ne portait qu'une seule ligne écrite d'une main nerveuse, sans signature ni date : « Pour offrir un refuge à Celui Qui ne doit pas être Nommé. »

Quand je relevai les yeux vers Paul, mon étonnement devait se lire dans mon regard car il sourit avant de me répondre.

« Cela ne signifie rien pour vous, hein ? Pour moi non plus la première fois que je l'ai lu. Mais pas pour longtemps. Pour que vous compreniez ce qui va suivre, je vais être obligé de vous infliger un petit cours de mythologie – si c'est seulement de la mythologie – à laquelle ce mystère est lié. Mon oncle la connaissait et, manifestement, il y croyait, car les nombreuses annotations éparpillées dans les marges de ses livres interdits témoignent de ses connaissances nettement supérieures aux miennes. Apparemment cette mythologie découle d'une source commune avec notre légende de la Genèse, mais la ressemblance est très superficielle. Je suis parfois tenté de dire que cette mythologie est bien plus ancienne que n'importe quelle autre et que, dans les implications, elle va bien plus loin. Elle est cosmique et éternelle car ses personnages sont de deux essences et deux essences uniquement : les Vieux, ou Anciens, les Dieux Aînés issus du *Bien cosmique*, et ceux qui sont issus du *Mal cosmique* qui portent différents noms, eux-mêmes appartenant à différents groupes, comme s'ils étaient associés aux éléments tout en les transcendant.

» Il existe les Êtres de l'eau, réfugiés dans les grands fonds ; ceux de l'air, qui sont les espions primitifs cachés derrière le temps ; ceux de la terre, êtres animés,

horribles survivants des temps les plus reculés. Il y a très longtemps, les Anciens bannirent les Mauvais de l'espace cosmique et les emprisonnèrent en différents lieux. Mais avec le temps, ceux-ci ont donné naissance à des suppôts de Satan qui ont entrepris de préparer leur retour à leur splendeur. Les Anciens n'ont pas de nom, mais leur pouvoir est et sera, apparemment, suffisant pour faire échec à celui des autres.

» Il semblerait qu'il y ait souvent opposition entre les Mauvais, comme chez la plupart des êtres inférieurs. Les Êtres de l'eau s'opposent aux Êtres de l'air, ceux du feu à ceux de la terre. Cependant, tous haïssent et craignent les Anciens. Ils rêvent de les abattre un jour ou l'autre. Dans les papiers de mon oncle, j'ai retrouvé plusieurs noms effrayants griffonnés de son écriture en pattes de mouche : le Grand Cthulhu, le Lac d'Hali, Tasthoggua, Yog-Sothoth, Nyarlathotep, Azathoth, Hastur l'Indicible, Yuggoth, Aldones, Thaïe, Aldébaran, les Hyades, Catcosa, et beaucoup d'autres. Il m'a été possible de classer des noms en catégories en me basant sur certaines annotations enfin compréhensibles pour moi, mais beaucoup de ces annotations restent des mystères impénétrables que je ne peux encore espérer déchiffrer. D'autres sont écrites dans une langue dont j'ignore tout, une suite de signes et de symboles déroutants, curieusement effrayants. Je suis en mesure d'affirmer que le Grand Cthulhu est un Être de l'eau, de même qu'Hastur écume les espaces célestes. Et il est possible de deviner, d'après ces livres interdits, où se trouvent certains de ces Êtres. Ainsi, je crois que dans cette mythologie le Grand Cthulhu fut envoyé au fond des océans. Hastur, lui, fut projeté dans l'espace, "là où se tiennent les étoiles noires" signalées par Aldébaran des Hyades, ce qui est l'endroit mentionné par Chambers, qui ne fait que répéter les *Carcosa* de Bierce.

» En ajoutant à ces découvertes la réponse de ce prêtre du Tibet, un fait me semble absolument certain, Haddon. Oui, sans aucun doute, "Celui Qui ne doit pas être Nommé" ne peut être qu'Hastur l'Indicible. »

Je ne pus m'empêcher de tressaillir quand il cessa de parler. Son murmure avait quelque chose d'envoûtant, quelque chose qui me remplissait d'une conviction venue de bien plus loin que les paroles de Paul Tuttle. Quelque part, profondément ancrée dans les méandres de mon esprit, une corde avait vibré, un lien mnémonique que je ne pouvais ni écarter ni suivre, qui me laissait une sensation de temps illimité, conduisant vers un autre endroit en un autre temps.

« Cela semble logique, répondis-je enfin, prudemment.

— Logique, Haddon ? Oui, bien sûr, s'exclama-t-il. Il le faut !

— Admettons, dis-je, et ensuite ?

— Quoi, admettons, poursuivit-il rapidement. Nous avons admis que mon oncle Amos avait promis de préparer un refuge pour le retour d'Hastur, quel que soit le lieu du cosmos où il se trouve actuellement emprisonné. L'endroit et la forme de ce refuge ne m'ont jusqu'ici pas préoccupé, bien que je croie pouvoir les deviner. Le moment n'est pas à la devinette, je sais, mais en nous basant sur les indices accumulés, nous pouvons nous permettre certaines déductions. La première et la plus importante : quelque chose d'imprévu a empêché le retour d'Hastur du vivant de mon oncle et cependant un autre Être s'est manifesté. »

À cet instant, il me regarda franchement, non sans une certaine nervosité.

« Je ne tiens pas pour le moment à dévoiler la preuve de cette manifestation. Il vous suffit de croire que j'en ai la preuve en main. Je poursuis donc ma première idée.

» Parmi les quelques annotations marginales faites par mon oncle, il y en a deux ou trois particulièrement intéressantes dans le *Texte de R'lyeh.* En effet, à la lumière de mes connaissances ou de mes déductions, il y a des notes sinistres et de mauvais augure. »

Sur ces mots, il prit le manuscrit ancien et l'ouvrit à une des premières pages.

« Et maintenant suivez-moi bien Haddon », poursuivit-il.

Je me levai et m'approchai pour découvrir l'écriture presque illisible d'Amos Tuttle.

« Observez la ligne soulignée : *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah' nagl fhtagn* et ce qui suit, de l'inimitable écriture de mon oncle : "Ses sujets préparent le chemin et il ne rêve plus" (WT : 2/28). Puis, ajoutée plus récemment, à en juger au tremblement de l'écriture, cette simple abréviation : "Inns.". Évidemment, cela ne signifie rien sans une traduction du texte. En étant incapable quand j'ai lu ceci pour la première fois, je me suis concentré sur l'abréviation entre parenthèses. J'ai assez rapidement compris qu'elle représentait une référence à un numéro d'un magazine connu, *Weird Tales*, paru en février 1928. Je l'ai ici. »

Il ouvrit le magazine en le posant sur le texte incompréhensible, masquant partiellement les lignes qui avaient fait naître une étrange atmosphère fantastique et là, sous sa main, s'étalait la première page d'une histoire appartenant si manifestement à cette incroyable mythologie que je ne pus réprimer un geste d'étonnement. Le titre, que sa main ne couvrait pas en entier, en était, *L'Appel de Cthulhu* [2], par H. P. Lovecraft. Mais Tuttle ne s'attarda pas à la première page ; il plongea au cœur de l'histoire et présenta à mes yeux une ligne impossible à lire, identique à celle qu'accompagnaient les gribouillis d'Amos Tuttle dans l'exemplaire incroyablement

rare du *Texte de R'lyeh* sur lequel reposait le magazine. Et, un paragraphe plus loin, apparaissait ce qui pouvait être considéré comme une traduction de ce langage inconnu : « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulhu attend et rêve. »

« Tenez, voilà ! reprit Tuttle avec une certaine satisfaction. Cthulhu, lui aussi, attendait le jour de sa résurrection. Depuis combien de milliards d'années, nul ne le sait. Mon oncle s'est donc demandé si Cthulhu attendait en rêvant, ce qui l'a conduit à écrire et souligner deux fois une abréviation qui ne peut que signifier "Innsmouth". Ceci, ajouté aux horreurs à demi suggérées par cette histoire censée n'être que fiction, révèle une perspective d'horreurs inimaginables, de monstruosités d'un autre âge.

— « Bonté divine ! m'exclamai-je involontairement. Vous ne croyez tout de même pas que cette histoire fantastique puisse être réelle ? »

Tuttle se tourna vers moi et me lança un regard étrangement lointain :

« Ce que je crois n'a aucune importance, Haddon, répondit-il gravement. Mais il y a quelque chose que j'aimerais savoir. Que s'est-il passé à Innsmouth ? Que s'est-il passé ces dernières années qui a fait fuir les habitants ? Pourquoi ce port, autrefois prospère, s'est-il transformé en une ville morte, aux maisons vides et aux propriétés pratiquement sans valeur ? Et pourquoi le gouvernement a-t-il jugé nécessaire de faire sauter, bloc après bloc, tous les immeubles et les entrepôts des quais ? Enfin, pour quelle raison rationnelle a-t-on envoyé un sous-marin torpiller les fonds marins qui se trouvent par-delà le Récif du Diable, au large d'Innsmouth ?

— Ça, j'avoue l'ignorer », concédai-je.

Mais il ne me prêta pas attention. Sa voix devint plus forte, mais hésitante et tremblante :

« J'en suis certain, Haddon. Mon oncle Amos l'a écrit. Le Grand Cthulhu s'est réveillé. » Pendant un moment, je restai abasourdi. « Mais c'est Hastur qu'il attendait !

— C'est exact, reconnut-il. Alors j'aimerais savoir qui se déplace dans les profondeurs terrestres quand Fomalhaut s'est levé et que les Hyades sont à l'est. »

III

Sur quoi, il changea brusquement de sujet. Il me posa quantité de questions sur mon travail et sur moi-même et, quand je me levai pour prendre congé, il me pria de passer la nuit chez lui. J'acceptai finalement, non sans quelque réticence, et il sortit

immédiatement préparer ma chambre. Je profitai de l'occasion pour examiner plus attentivement la pièce à la recherche du *Necronomicon* disparu à la bibliothèque de l'université de Miskatonic. L'ouvrage n'était pas sur son bureau, mais je le trouvai en fouillant les étagères. Je venais juste de le prendre en main afin de vérifier s'il s'agissait bien de l'original quand Tuttle réapparut dans la pièce. Il jeta un rapide coup d'œil au livre que je tenais et esquissa un léger sourire.

« Je vous demanderai de le rapporter au docteur Llanfer quand vous repartirez demain, Haddon, me lança-t-il avec désinvolture. Je l'ai recopié. Je n'en ai plus besoin.

— Bien volontiers », répondis-je, soulagé de voir cette affaire se régler d'aussi heureuse façon.

Peu de temps après, je me retirai dans une chambre du deuxième étage qu'il avait préparée à la hâte. Il m'accompagna jusqu'à la porte, s'y arrêta un bref instant. Il semblait être désireux de me dire quelque chose, mais il ne parvenait pas à se décider. Finalement, après quelques hésitations, il me souhaita une bonne nuit avant de prononcer les paroles qui lui brûlaient les lèvres.

« Pendant que j'y pense, si vous entendez quelque chose cette nuit, Haddon, ne vous inquiétez pas. Quoi que cela puisse être, c'est inoffensif… pour le moment. »

Ce n'est qu'après son départ et une fois seul dans ma chambre que le sens de ses paroles et son attitude en les prononçant me frappèrent. Pour moi, c'était une confirmation de rumeurs qui circulaient dans Arkham. Paul Tuttle m'en avait parlé avec réticence, non sans laisser percer une certaine crainte. Je me déshabillai lentement. Tout en réfléchissant, je passai le pyjama que mon hôte avait mis à ma disposition, sans cesser une seconde de songer avec inquiétude à cette sinistre mythologie révélée par les vieux ouvrages d'Amos Tuttle. Je n'avais pas pour habitude de juger à la légère et il n'était pas question de commencer aujourd'hui. Malgré l'apparente absurdité de son fondement, elle avait été trop bien construite pour ne mériter qu'un simple examen de complaisance. De plus, il était évident que Tuttle était plus qu'à moitié convaincu de son authenticité. Cette circonstance à elle seule suffisait amplement à me donner à réfléchir car Paul Tuttle s'était en effet distingué à plusieurs reprises par le caractère approfondi de ses recherches. Il avait publié différents articles qui n'avaient jamais été contestés, même dans leurs plus petits détails. En m'appuyant sur ces considérations, j'étais donc enclin à admettre qu'il y avait une part de vérité dans la structure de la mythologie dressée par Paul. Mais quant à déceler le vrai du faux, j'en étais à ce moment-là incapable. Je me gardai donc de porter un jugement définitif fondé uniquement sur une impression, car lorsqu'un

homme s'est forgé une opinion, favorable ou défavorable, sur une chose donnée, il lui est deux fois ou trois fois plus difficile de réviser cette opinion, même si des preuves ultérieures l'infirment totalement.

Tout en réfléchissant, je me mis au lit et attendis le sommeil. La nuit était noire et profonde. À travers les rideaux de la fenêtre je pouvais distinguer les étoiles. Andromède brillait à l'est et les constellations de l'automne s'élevaient dans le ciel.

J'étais sur le point de m'endormir quand un bruit troubla mon repos, un bruit que j'entendais depuis quelques secondes, mais qui se révéla soudain à moi avec toute sa signification. C'était le bruit des pas d'une créature gigantesque qui faisait vibrer toute la maison, bien qu'il ne me parût pas venir de l'intérieur de la demeure, mais de l'est. Pendant un instant je pensai aux pas de quelque chose qui serait sorti de la mer et aurait marché sur le sable mouillé.

Mais cette impression disparut quand je me redressai sur un coude pour écouter plus attentivement. Pendant un moment, le bruit cessa, puis revint, irrégulier ; un pas, un temps d'arrêt, deux pas se succédant rapidement, un étrange sifflement de succion. Troublé, je me levai et je m'approchai de la fenêtre ouverte. La nuit était chaude, l'air encore un peu étouffant. Au loin, au nord-est, un phare dessinait un trait de feu dans le ciel. Du nord, me parvenait le vrombissement assourdi d'un moteur d'avion. Il était juste minuit passé. Plus bas, vers l'est, brillaient la rouge Aldébaran et les Pléiades. Mais je ne fis pas à ce moment la relation entre le bruit que j'entendais et la position des Hyades au-dessus de l'horizon.

Les sons étranges, entre-temps, n'avaient pas cessé, et l'idée s'imposa à moi qu'ils approchaient effectivement de la maison, quelle que fût la lenteur de leur progression. Et ils venaient manifestement de la mer, je ne pouvais pas en douter car, à cet endroit, il n'y avait aucun accident du terrain qui pût influer sur la trajectoire d'une onde sonore. Je me rappelai les bruits similaires que nous avions entendus la nuit pendant laquelle le corps d'Amos Tuttle avait reposé dans la maison, mais j'étais incapable de dire si les Hyades qui brillaient maintenant bas vers l'est ne s'élevaient pas alors vers l'ouest. J'étais également incapable de préciser si les deux phénomènes étaient identiques. Pourtant les perturbations actuelles semblaient plus proches, d'une proximité non pas « physique » mais plutôt « psychique ». Ma conviction était si forte que je me sentais gagné par une impression de malaise dont la peur n'était pas exclue. Je commençais à redouter ma solitude et à souhaiter une compagnie. J'allai rapidement à ma porte, l'ouvris, et sortis dans le couloir à la recherche de mon hôte.

Je fis immédiatement une nouvelle constatation. Tant que je m'étais trouvé dans ma chambre, les bruits m'étaient paru manifestement venus de l'est, malgré le léger, le

faible tremblement qui faisait frémir la maison. Mais ici, au cœur de l'obscurité de ce couloir, dans lequel je n'avais pas apporté de lumière, je découvris que leur source était située en dessous, non pas dans un endroit quelconque de la demeure, mais plus bas, et qu'ils montaient des entrailles de la terre. Ma nervosité augmenta. Je restais immobile et mal à l'aise, ne sachant comment me diriger dans le noir, quand je remarquai une faible lueur qui venait de la direction de l'escalier. Je m'approchai sans bruit et en me penchant par-dessus la rampe, j'aperçus Paul Tuttle, une torche électrique à la main. Il se trouvait au rez-de-chaussée, vêtu d'une robe de chambre, mais je pouvais remarquer, même de l'endroit où je me trouvais, qu'il n'avait pas ôté ses vêtements. La lueur qui dévoilait son visage révélait une intense concentration. Il tenait la tête légèrement penchée d'un côté pour mieux écouter et il ne fit pas le moindre geste pendant tout le temps que je l'observai.

« Paul ! » lui lançai-je à voix basse.

Il leva rapidement les yeux et éclaira mon visage avec sa torche.

« Vous entendez ? me dit-il.

— Oui ! Qu'est-ce que c'est, grand Dieu ?

— Je l'ai déjà entendu auparavant, répondit-il. Venez ! »

Je descendis le rejoindre et je restai un moment exposé à son regard pénétrant et interrogatif, dans le faisceau de sa torche.

« Vous n'avez pas peur, Haddon ? »

Je secouai négativement la tête.

« Alors, suivez-moi. »

Il se retourna et me guida jusqu'à l'arrière de la maison où nous descendîmes dans la cave. Durant le trajet, les bruits s'étaient amplifiés, comme s'ils s'étaient de plus en plus rapprochés, comme s'ils se trouvaient maintenant directement sous nos pieds, faisant trembler, non seulement les murs et le plancher de la vieille demeure mais aussi le sol tout autour qui paraissait frissonner et tressauter à chaque secousse. Comme si une importante perturbation souterraine avait choisi cet endroit de la surface de la terre pour se manifester. Mais Tuttle n'y prêtait pas attention, sans doute parce qu'il avait déjà eu souvent l'occasion de l'entendre. Il traversa une première, puis une deuxième cave et s'arrêta dans une troisième, un peu plus basse que les autres, et apparemment plus récente, mais comme les deux premières, avec des murs faits de pierres de calcaire scellées par du ciment.

Il se tint au milieu de la cave et écouta attentivement. Les bruits avaient atteint une

telle intensité que la maison semblait se trouver au cœur même d'un bouleversement volcanique, bien que rien ne permît de penser qu'elle allait s'effondrer. Mais les vibrations, les secousses, les grincements et les plaintes des chevrons dans les combles étaient la preuve de l'invraisemblable pression exercée sous la surface terrestre. Même le sol dallé de la cave paraissait vivant sous mes pieds nus. Bientôt les bruits semblèrent reculer, mais en réalité ils ne s'affaiblirent pas, ils nous en donnèrent seulement l'illusion en raison de l'accoutumance de nos oreilles qui les oublièrent quelque peu pour devenir réceptives à un phénomène nouveau, d'autres bruits qui provenaient eux aussi des entrailles terrestres, portant en eux une méchanceté diabolique qui nous subjugua.

Tout d'abord, ils ne furent pas assez clairs pour nous permettre de déceler leur origine. C'est seulement après les avoir écoutés pendant un certain temps que je compris que ces sifflements ou ces piaillements étaient provoqués par une créature vivante, par un être pensant, même si, pour l'instant, ses manifestations se résumaient à des borborygmes bizarres, indistincts et inintelligibles même quand ils devinrent plus clairement audibles.

Entre-temps, Tuttle avait posé sa torche électrique. Il s'était agenouillé et il se tenait, maintenant, à moitié allongé par terre, l'oreille collée au sol.

Sur son invitation, j'en fis autant et je découvris que les sons souterrains s'apparentaient à des syllabes identifiables bien qu'incompréhensibles. Tout d'abord, je n'entendis que des ululements incohérents et, à première vue, sans la moindre liaison, que j'interprétai comme des lamentations que je pus transcrire plus tard sous la forme suivant : « *Iä ! Iä ! Shub-Niggurath… Ugh ! Cthulhu Fhtagn… Iä ! Iä ! Cthulhu !* » Mais j'allais apprendre bientôt que je me trompais sur le sens de l'un au moins de ces sons. « Cthulhu », lui, était parfaitement audible en dépit du bruit assourdissant qui l'environnait. Mais le mot qui suivait me semblait quelque peu plus long que « Fhtagn ». On aurait dit qu'une autre syllabe avait été ajoutée, et, cependant, je n'aurais pu jurer qu'elle n'eût pas toujours existé, car maintenant elle était parfaitement claire. Paul Tuttle sortit de sa poche un carnet et un crayon et écrivit :

« Ils disent *Cthulhu naflfhtagn*. »

À en juger par l'acuité de son regard qui révélait son excitation, cette expression avait un sens pour lui, mais pour moi, elle était incompréhensible, si ce n'est que je croyais déceler une certaine similitude avec une partie de la phrase soulignée dans le *Texte de R'lyeh* et reproduite dans le magazine, avec sa traduction approximative : « Cthulhu attend et rêve. » Mon visage devait refléter mon incompréhension car mon hôte se rappela que ses connaissances philologiques étaient largement supérieures aux

miennes. Il esquissa un sourire et murmura :

« Ce ne peut être qu'une construction négative. »

Malgré cette réflexion, je ne compris pas tout de suite ce qu'il tentait de m'expliquer, c'est-à-dire que les voix souterraines ne prononçaient pas ce que je pensais, mais : « Cthulhu n'attend plus en rêvant. » Il n'était plus question de douter car ces phénomènes n'avaient aucune origine humaine. On ne pouvait concevoir une autre solution que celle qui était proposée par l'invraisemblable mythologie dont Paul m'avait exposé les grandes lignes. Et, maintenant, comme si cette manifestation sonore ne suffisait pas, il se dégageait une puanteur fétide mêlée à une forte et nauséabonde odeur de poisson qui suintait à travers la paroi poreuse des murs.

Paul Tuttle s'en rendit compte en même temps que moi et mon angoisse grandit en apercevant son visage refléter une inquiétude dont je ne l'avais jamais vu faire preuve. Il resta un moment immobile, puis se leva brusquement, ramassa sa torche électrique, et quitta la cave en me priant de le suivre.

C'est seulement quand nous fumes arrivés au rez-de-chaussée qu'il reprit la parole.

« Ils sont plus près que je ne le croyais, dit-il pensivement.

— C'est Hastur ? » demandai-je avec nervosité.

Mais il secoua négativement la tête.

« Non, ce n'est pas possible. Ce passage souterrain ne conduit qu'à la mer et il est sans doute en grande partie empli d'eau. Par conséquent, cela ne peut être qu'un Être de l'eau, un de ceux qui s'étaient réfugiés ici quand les torpilles ont détruit le Récif du Diable au large d'Innsmouth la maudite, c'est-à-dire Cthulhu ou un de ceux qui le servent, comme les Mi-Go le servent dans les étendues glacées, et le peuple Tcho-Tcho sur les hauts plateaux d'Asie. »

Comme il nous était impossible de nous endormir, Paul Tuttle m'invita à m'asseoir dans la bibliothèque. Il me parla, pendant des heures, de sa voix un peu chantonnante. Il me raconta tout ce qu'il avait découvert en parcourant les vieux ouvrages qui avaient appartenu à son oncle. Jusqu'à l'aube il m'entretint du terrifiant Plateau de Leng, de la Chèvre Noire des Bois et des Mille Chevreaux, d'Azathoth et de Nyarlathotep, du Grand Messager qui traverse les espaces célestes sous l'apparence d'un être humain, de l'horrible et diabolique Signe Jaune, des légendaires tours hantées de la mystérieuse Carcosa, du terrible Lloigor et du détestable Zhar, d'Ithaqua la Chose-Neige, de Chaugnar Faugn et N'Gha-Kthun, de l'inconnu Kadath et de Fungi de Yuggoth. Il monologua longtemps alors que le vacarme continuait sous la maison

tandis que je restais assis à l'écouter en proie à une peur incontrôlable. Et pourtant cette frayeur se révéla injustifiée. Avec l'apparition de l'aurore, les étoiles pâlirent et le tumulte s'apaisa rapidement, s'éloignant vers l'est avant de s'éteindre dans l'océan. Soulagé, je regagnai ma chambre et je m'habillai en hâte pour fuir cette maison.

IV

Un mois plus tard, je me retrouvai sur le chemin de la propriété des Tuttle, répondant ainsi à une carte envoyée par Paul sur laquelle il avait inscrit ce simple mot : « Venez. » Même si Paul ne m'avait pas écrit, je me serais senti obligé de retourner à la vieille demeure d'Aylesbury Road, en dépit de mon aversion pour les recherches troublantes de Paul et de cette peur maintenant permanente qui m'étreignait et que je ne pouvais chasser de mon esprit. Après mûre réflexion, je m'étais décidé à tenter de convaincre Paul de renoncer à poursuivre plus avant ses recherches… jusqu'au jour où je reçus sa carte. Ce matin-là, en effet, en parcourant le *transcript*, je tombai sur un petit article sur Arkham. Je n'y aurais sans doute pas prêté attention si son titre ne m'avait pas tiré l'œil : *Vandalisme au cimetière d'Arkham*. Et, juste en dessous : *Le caveau des Tuttle violé*. L'article qui suivait était bref et ne faisait que développer l'information résumée dans le titre.

Tôt dans la matinée, des vandales ont forcé et partiellement détruit le caveau des Tuttle au cimetière d'Arkham. Un mur a été presque entièrement démoli et des cercueils ont été fracturés. Il semblerait que celui d'Amos Tuttle ait disparu, mais la confirmation de cette nouvelle ne nous est pas encore parvenue à l'heure où nous mettons sous presse.

La lecture de ce vague article à peine terminée, je fus saisi d'une forte appréhension dont je n'aurais su dire sur quoi elle se fondait, mais je pressentis immédiatement que l'acte de vandalisme perpétré contre le caveau des Tuttle n'était pas un méfait ordinaire. Je ne pus m'empêcher de faire un rapprochement avec les événements mystérieux qui se déroulaient dans la vieille demeure. Je pris donc la décision de me rendre à Arkham, puis chez Paul, avant même l'arrivée de sa carte. Son bref message m'alarma plus encore, si c'était possible, et confirma ce que je craignais. Il existait bien un rapport sinistre entre l'acte de vandalisme commis au cimetière et les phénomènes étranges que nous avions entendus sous la maison d'Aylesbury Road. En même temps, j'éprouvais une profonde réticence à quitter

Boston, obsédé par une peur incoercible qui m'étreignait à l'idée d'un danger invisible dont je ne connaissais pas l'origine. Toutefois, le devoir me poussait à partir et, malgré mon angoisse, je m'exécutai.

J'arrivai à Arkham en début d'après-midi et me rendis immédiatement au cimetière pour constater, en tant qu'avoué, l'étendue des dégâts. La police avait établi un barrage, mais je fus autorisé à examiner les lieux après avoir dévoilé mon identité. Le compte rendu du journal ne révélait qu'une partie de la vérité. Le caveau des Tuttle était en effet complètement détruit et les cercueils étaient exposés au soleil. Certains d'entre eux étaient défoncés et laissaient apparaître les os des squelettes.

Le cercueil d'Amos Tuttle avait effectivement disparu au cours de la nuit, mais il avait été retrouvé à midi, en plein champ, à trois kilomètres d'Arkham, très loin de la route, tellement loin qu'il semblait impossible qu'on l'eût porté sur une aussi longue distance. Le mystère de sa présence à cet endroit s'était encore approfondi depuis sa découverte car l'enquête avait permis de découvrir de profondes empreintes dans la terre, séparées par de larges intervalles et dont certaines atteignaient un diamètre impressionnant… On aurait dit qu'une créature monstrueuse avait rôdé dans les environs, mais je dois avouer que moi seul eus cette idée. Les empreintes dans la terre restaient un mystère auquel aucun éclaircissement ne put être apporté, malgré les suppositions les plus folles quant à leur origine. Cette carence était peut-être due au nouveau problème posé par la découverte du cercueil ; le cadavre d'Amos Tuttle avait disparu et les recherches effectuées aux alentours s'étaient révélées vaines. Ce fut tout ce que j'appris des policiers qui surveillaient le cimetière, avant de me diriger vers Aylesbury Road, refusant de réfléchir à cette incroyable affaire avant de m'en être entretenu avec Paul Tuttle.

Cette fois-ci, mon coup de sonnette ne reçut pas de réponse immédiate et je commençais à m'inquiéter et à craindre qu'il ne fût arrivé un accident au maître de maison quand je perçus un faible bruit juste derrière la porte. Presque aussitôt, j'entendis la voix étouffée de Paul.

« Qui est là ?

— C'est moi, Haddon ! » répondis-je, tandis qu'il me sembla entendre un profond soupir de soulagement.

La porte s'ouvrit et je n'étais même pas encore entré que je remarquai l'obscurité qui régnait dans le hall. La fenêtre du fond était soigneusement calfeutrée, et aucune lumière ne parvenait des autres pièces dont les portes étaient fermées. J'étais impatient de poser la question qui me brûlait les lèvres et me tournai vers Paul. Il me fallut un petit moment pour m'accoutumer à cette obscurité inhabituelle et pour

distinguer mon hôte. Je ressentis un choc à la vue du personnage qui se tenait devant moi. Tuttle avait beaucoup changé. Lui qui était grand, et qui auparavant se tenait toujours très droit, paraissait maintenant voûté comme un homme usé, à l'apparence maladive, accusant un âge qu'il n'avait pas encore. Ses premiers mots m'alarmèrent singulièrement.

« Vite, Haddon, dit-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il, Paul ? » demandai-je.

Il ne prêta pas attention à ma question. Il me conduisit directement à la bibliothèque faiblement éclairée par une seule ampoule électrique.

« J'ai préparé un paquet des livres de mon oncle qui ont le plus de valeur : le *Texte de R'lyeh*, le *Livre d'Eibon*, les *Manuscrits pnakotiques*, et quelques autres. Vous les porterez à la bibliothèque de l'université de Miskatonic aujourd'hui même sans faute, et de vos propres mains ! Ils peuvent, désormais, être considérés comme propriété de l'université. Et voici une enveloppe renfermant certaines instructions pour vous, au cas où je ne pourrais pas vous joindre avant dix heures ce soir, de vive voix ou par le téléphone que j'ai fait installer depuis votre dernière visite. Vous êtes descendu au Lewiston House, je suppose. Et, maintenant, écoutez-moi bien. Si je n'ai pas pu vous joindre par téléphone ou par n'importe quel autre moyen avant dix heures ce soir, vous devrez suivre, sans la moindre hésitation, les consignes contenues dans cette enveloppe. Je vous adjure de les appliquer le plus vite possible et comme vous pourriez avoir quelques réticences à agir rapidement, j'ai téléphoné au juge Wilton pour lui expliquer que je vous avais donné des instructions étranges, mais vitales, que vous deviez exécuter à la lettre.

— Que s'est-il passé, Paul ? » demandai-je.

Pendant un moment, il fut sur le point de me parler à cœur ouvert, mais il se reprit, secoua la tête et poursuivit.

« Pour l'instant, je ne sais pas du tout. Mais je peux, tout de même, vous révéler quelque chose. Nous avons, mon oncle et moi, commis une énorme erreur… tous les deux… Et je crains qu'il ne soit trop tard pour la corriger. Vous êtes au courant de la disparition du cadavre de l'oncle Amos ? »

J'acquiesçai.

« Il a été retrouvé. »

Je fus étonné car j'arrivai en droite ligne d'Arkham et aucune information en ce sens n'avait été communiquée.

« Impossible ! m'exclamai-je. Les recherches se poursuivent encore. »

— Ah ! peu importe ! lança-t-il curieusement. Il n'est plus là-bas. Il est ici, au fond du jardin. Il y a été abandonné quand il est devenu inutile. »

À cette seconde, il leva brusquement la tête, alors que nous entendions des grattements et des grincements qui provenaient des profondeurs du sol. Mais, au bout d'un moment, ils cessèrent et Paul se retourna vers moi.

« Le refuge, murmura-t-il en émettant un petit rire mal à l'aise. Le tunnel a été construit par mon oncle Amos, j'en suis certain. Mais ce n'est pas ce refuge que désire Hastur, bien qu'il serve déjà aux sujets de son demi-frère, le grand Cthulhu. »

Il était presque impossible de savoir si le soleil brillait encore à l'extérieur car l'obscurité qui régnait dans la bibliothèque, et l'atmosphère d'angoisse qui imprégnait la pièce se combinaient pour créer une sensation d'irréalité… à mille lieues du monde que je venais de quitter, ce monde qui restait normal et rassurant, malgré le cauchemar du caveau violé. Paul Tuttle était en proie à une attente fébrile combinée à une nervosité qui faisait trembler ses doigts. Ses yeux qui brillaient d'une lueur étrange paraissaient plus proéminents qu'auparavant tandis que ses lèvres s'étaient étirées et amincies et que sa barbe avait atteint une longueur que je n'aurais jamais crue possible. Il tendit encore l'oreille quelques instants avant de se retourner vers moi.

« Je suis obligé de rester ici pour le moment. Je n'ai pas entièrement miné la maison et je dois le faire », reprit-il bizarrement.

Et il poursuivit sans me laisser le temps de lui poser les questions qui me tenaient tant à cœur :

« J'ai découvert que cette demeure repose sur une curieuse fondation naturelle. Sous la cave existe non seulement le tunnel, mais une grande quantité de cavernes de toutes sortes et de toutes dimensions. Je pense que ces cavernes sont en grande partie pleines d'eau et sans doute inhabitées, ajouta-t-il après un temps de sombre réflexion. Mais ce détail, bien entendu, n'a pour l'instant qu'une importance secondaire. Je n'ai aucune peur de ce qui se trouve en dessous, mais plutôt de ce qui arrivera si je n'agis pas rapidement. »

À nouveau, il marqua un temps d'arrêt pour tendre l'oreille et à nouveau aussi, des bruits vagues et étouffés nous parvinrent. J'écoutai attentivement et j'entendis une espèce de tâtonnement, comme si une créature mystérieuse se trouvait devant une porte et s'efforçait d'en découvrir ou d'en comprendre l'usage. Je crus tout d'abord que le bruit provenait d'un endroit situé à l'intérieur de la maison et je pensai instinctivement au grenier. Il semblait, en effet, s'être produit au-dessus de ma tête. Mais presque

aussitôt je devinai que le son ne pouvait venir d'aucune pièce de la maison, non plus que d'un point précis à l'extérieur quelle que fût sa position. Il venait de plus loin, de l'espace indéfini qui s'étendait au-delà des murs de la maison. Un bruit vague, obsédant, impossible à rapprocher de quelque chose de précis… un bruit qui paraissait le signe d'une évasion terrestre. Je jetai un coup d'œil à Paul dont l'attitude confirma mon impression. Il écoutait manifestement un son qui venait de l'extérieur. Il tenait la tête légèrement relevée tandis que son regard, perdu dans le vague, traversait les murs et que son visage reflétait une curieuse impression d'extase, dont la peur n'était pas exclue ni, malheureusement, une étrange résignation.

« C'est une manifestation d'Hastur, chuchota-t-il. Quand les Hyades seront levées et que Aldébaran brillera dans le ciel, ce soir, il viendra. L'autre sera là aussi, avec son peuple de l'eau, de la race primitive pourvue de branchies. »

Tout à coup, il se mit à rire, d'un rire brusque, silencieux. Une lueur de folie dans le regard, il poursuivit.

« Cthulhu et Hastur s'affronteront ici pour la possession du refuge, tandis que le Grand Orion traversera l'horizon, avec Betelgeuse où sont les Anciens Dieux qui, seuls, peuvent faire obstacle aux projets diaboliques de ces créatures infernales. »

Mon étonnement à ces mots dut se lire sur mon visage et aussi faire comprendre à Paul dans quelle angoisse son attitude me plongeait car son expression changea brusquement. Son regard s'adoucit. Ses mains s'ouvrirent et se fermèrent nerveusement et sa voix redevint plus naturelle.

« Toute cette histoire vous fatigue peut-être, Haddon, reprit-il. Je ne vous en dirai pas plus car le temps me manque, le soir approche et par conséquent la nuit ne va plus tarder. Je vous supplie de ne pas vous interroger sur le bien-fondé des instructions que je vous ai remises dans cette petite note. Je vous adjure de les exécuter à la lettre. S'il arrive ce que je crains, même ceci pourrait se révéler inutile… Dans le cas contraire, je vous préviendrai à temps. »

Sur ces mots, il prit la pile de livres, la plaça sur mes bras et me reconduisit à la porte. Je le suivis, je l'avoue, sans protester, j'étais déconcerté et quelque peu désarmé par son étrange attitude et l'inquiétante ambiance d'horreur poignante qui imprégnait la vieille maison menacée.

Sur le seuil, il s'arrêta un instant et me serra gentiment le bras.

« Au revoir, Haddon », dit-il avec une chaleur qui me toucha.

Je me retrouvai dehors, dans l'éclat du soleil couchant, si brillant que je dus fermer

les yeux. Le temps de me réaccoutumer à cette luminosité contrastant avec l'obscurité qui régnait dans la maison, pendant que le joyeux gazouillis d'un rouge-gorge résonnait joliment à mes oreilles, comme pour effacer l'atmosphère de frayeur que je laissais derrière moi.

V

J'atteins maintenant la partie de mon récit que je livre à contrecœur, non seulement en raison de l'invraisemblance des lignes qui vont suivre, mais aussi, parce qu'elles ne peuvent donner qu'une vague et approximative idée des événements. Elles sont pleines de suppositions autant que de témoignages horrifiants et diaboliques, sur l'existence d'êtres primitifs tapis aux frontières de la vie humaine, ou, plus inquiétant encore, sur celle de certains d'entre eux en particulier qui survivent et se cachent dans des séjours secrets enfouis au cœur de cavernes. Je ne saurais dire ce que Tuttle avait appris dans les textes diaboliques qu'il m'avait chargé de confier à la bibliothèque de l'université de Miskatonic. Il était évident qu'il avait deviné certaines vérités dont il avait compris le sens trop tard. Quant au reste, il avait patiemment assemblé ses découvertes, bien qu'il soit permis de se demander s'il avait entrevu l'ampleur de la tâche qu'il avait entreprise inconsciemment en décidant de savoir pourquoi son oncle avait imposé par testament de faire démolir sa demeure et détruire ses livres. Peu après mon retour par les vieilles rues d'Arkham, les événements se succédèrent avec une extraordinaire rapidité. Je passai tout d'abord à la bibliothèque et remis au docteur Llanfer la pile de livres que j'avais apportée, puis je me rendis immédiatement à la propriété du juge Wilton où j'eus assez de chance pour le trouver. Il venait juste de passer à table et me pria de me joindre à lui, ce que j'acceptai, bien que je n'eusse guère d'appétit et que l'idée même de manger m'eût été difficilement supportable. En chemin, les doutes et les craintes qui me troublaient ne m'avaient laissé aucun répit. Wilton remarqua immédiatement que je me trouvais dans un état de fébrilité anormale.

« Bizarre cette histoire du caveau des Tuttle, n'est-ce pas ? lança-t-il habilement, se doutant de la raison de ma présence à Arkham.

— Oui, mais tout de même moins étrange que la découverte du cadavre d'Amos Tuttle au fond de son jardin, répondis-je avec animation.

— C'est exact », dit-il sans montrer d'intérêt particulier.

Son calme m'incita à plus de mesure et me permit de retrouver un peu de sang-froid.

« Je suppose que vous en venez et que vous savez de quoi vous parlez. »

J'acquiesçai et lui racontai aussi clairement et brièvement que possible l'histoire qui m'avait conduit chez lui, n'omettant que quelques détails d'importance négligeable, mais je ne parvins pas à dissiper ses doutes, bien qu'il fût trop bien élevé pour me le faire sentir. Après la fin de mon récit, il resta assis en silence, jetant de temps en temps un coup d'œil à l'horloge qui marquait déjà plus de sept heures. Il interrompit sa rêverie pour me suggérer de téléphoner à l'hôtel Lewiston afin de faire transférer chez lui tout appel qui me serait destiné. Je suivis immédiatement son conseil, quelque peu soulagé de le voir envisager le problème avec suffisamment de sérieux pour y consacrer sa soirée.

« Je pense à cette fantastique mythologie, reprit-il dès mon retour dans la pièce. Elle peut être considérée comme l'œuvre d'un esprit malade, l'Arabe Abdul Alhazred. Je précise prudemment elle "peut", mais à la suite de ce qui est arrivé à Innsmouth, je préfère ne pas trop m'avancer. Cependant, nous ne sommes pas actuellement devant un tribunal. Le problème immédiat concerne Paul Tuttle lui-même. Je vous propose d'examiner les instructions qu'il vous demande de suivre. »

Je sortis aussitôt l'enveloppe et l'ouvris. Elle ne contenait qu'une simple feuille de papier, portant ces sinistres et mystérieuses lignes :

J'ai miné toute la maison. Rendez-vous immédiatement à la porte ouest du jardin. J'ai caché le détonateur dans le bosquet situé à droite de l'allée quand vous arrivez d'Arkham. Mon oncle Amos avait raison. Il aurait fallu respecter son testament quand il était encore temps. Si vous n'obéissez pas, Haddon, je vous jure devant Dieu que vous livrerez le pays au plus effroyable fléau qu'aucun homme ait jamais connu et ne connaîtra plus jamais… si tant est qu'il y ait des survivants.

Mon esprit avait dû à cet instant entrevoir une infime partie du cataclysme qui menaçait car, lorsque le juge Wilton se redressa pour me demander, en me fixant avec un intérêt mêlé d'un certain doute : « Qu'allez-vous faire ? » je répondis sans la moindre hésitation : « Exécuter ses instructions à la lettre. »

Il m'observa quelques instants sans ajouter de commentaire. Puis il capitula devant ma résolution et s'installa plus confortablement.

« Nous allons attendre dix heures dans ce cas », dit-il gravement.

L'acte final de l'incroyable horreur qui se déroula dans la propriété des Tuttle commença juste avant dix heures. Il se présenta tout d'abord de façon si anodine et prosaïque que lorsque la terrible vérité se révéla à nous, nous en ressentîmes le choc

avec deux fois plus de violence.

En effet, il était dix heures moins cinq quand le téléphone sonna. Le juge Wilton décrocha aussitôt et du fauteuil que j'occupais je pus entendre la voix horrifiée de Paul hurlant mon nom.

Je pris l'appareil des mains du juge.

« Allô, ici, Haddon, dis-je avec une assurance que j'étais loin de posséder. Qu'est-ce qu'il y a, Paul ?

— Agissez tout de suite, cria-t-il. Oh, mon Dieu, Haddon… sur-le-champ… avant… qu'il ne soit trop tard. Oh, mon Dieu… Le refuge ! Le refuge… vous connaissez l'endroit… porte ouest… Oh, mon Dieu… faites vite ! »

C'est alors que se produisit un phénomène que je ne pourrai jamais oublier : une soudaine et terrible dégénérescence de la voix de Paul, comme si elle s'était amenuisée et altérée jusqu'à devenir une espèce de vociférération abyssale. Les sons qui me parvenaient par ce téléphone se rapprochaient de plus en plus des cris d'un animal, une espèce de langage primitif, inhumain, informe, à peine articulé, au milieu duquel je pouvais cependant saisir quelques mots qui revenaient sans cesse à intervalles irréguliers. Le cœur serré d'effroi et d'horreur j'essayais désespérément de comprendre le triomphant baragouin :

« *Iä ! Iä ! Hastur ! Ugh ! Ugh ! Iä Hastur cf' ayak' vulgtmn, vugtlagln vulgtmn ! Ai ! Shub-Niggurath !... Hastur-Hastur cf' tagn ! Iä ! Iä ! Hastur !…* »

Soudain tout s'éteignit. Je me tournai vers le juge Wilton mais mon esprit était tellement obnubilé de terreur que j'étais incapable de voir mon hôte, comme j'étais incapable de discerner la conduite à tenir… Puis, dans un éclair, avec un effet de cataclysme, je devinai que Paul Tuttle avait découvert trop tard la vérité, une vérité qui l'écrasait. Je laissai tomber le téléphone et me précipitai dans la rue sans manteau et sans chapeau tandis que mon hôte saisissait à nouveau l'appareil téléphonique pour appeler frénétiquement la police.

Avec une vitesse extraordinaire, je courus au long des rues hantées d'Arkham que la nuit d'octobre semblait peupler de fantômes. J'atteignis Aylesbury Road, puis le chemin où s'ouvrait la grille du jardin. Je m'arrêtai, à bout de souffle et, pendant un court instant, alors que la sirène des voitures de police retentissait derrière moi, je regardai la maison des Tuttle se profiler au-delà du verger sur le ciel sombre, comme une silhouette magnifique mais curieusement bordée de rouge, silhouette magnifique mais cruelle et démoniaque.

Sans hésiter, j'actionnai le détonateur. Avec un fracas terrifiant, la vieille demeure vola en éclats, laissant la place à un brasier dont les flammes dansaient dans la nuit.

Pendant quelques instants, je restai ainsi, immobile, conscient soudain de l'arrivée de la police par la route située au sud de la maison, puis j'avançai pour rejoindre les nouveaux venus et vis que l'explosion avait mis à ciel ouvert ce que Paul avait deviné : un enchevêtrement de cavernes souterraines situées sous la maison. La terre elle-même semblait s'engloutir dans un gouffre béant et les flammes qui s'étaient élevées chuintaient et s'évanouissaient en fumée au contact de l'eau jaillissant des profondeurs.

C'est à cet instant que se produisit le second événement, une dernière manifestation surnaturelle qui effaça ce que je voyais dans le brasier mêlé à l'eau noirâtre. Une grosse masse protoplasmique s'éleva au centre du lac délimitant l'ex-emplacement de la maison des Tuttle, et cette « créature » surgit en hurlant et se précipita vers nous à travers la pelouse avant de s'arrêter soudain pour faire face à une nouvelle apparition identique. Elles se livrèrent une lutte titanesque pour la suprématie, lutte brusquement interrompue par une éblouissante explosion de lumière qui semblait émaner d'un point à l'est du ciel comme un éclair d'une invraisemblable puissance. Une gigantesque décharge d'énergie électrique en forme de lumière qui pendant un instant éclaira toute la scène, tandis que deux espèces de tentacules de feu jaillirent de l'aveuglante colonne principale ; l'un saisit la masse qui se trouvait dans l'eau, la leva très haut et la projeta au loin dans l'océan tandis que l'autre arrachait à la pelouse la deuxième créature et la propulsait, tel un éclair noir, dans les cieux où elle disparut au milieu des étoiles éternelles. Ensuite régna un silence profond, absolu, cosmique. Là où s'était produite cette lumière fantastique, ne restaient plus que l'obscurité et les silhouettes des arbres qui se dressaient contre le ciel. À l'est, bas sur l'horizon, luisait l'œil clignotant de Bételgeuse alors qu'Orion s'élevait dans cette nuit d'automne.

Pendant un moment je n'aurais pas su dire ce qui était le plus difficile à supporter, le fracas qui venait de troubler la nuit l'instant d'avant ou le silence absolu de la seconde présente. Les cris horrifiés des policiers me rappelèrent à la réalité. Je compris rapidement qu'ils n'avaient pas pu deviner le secret le plus horrible de cette terrible histoire, un secret capable de rendre fou et qui dans les heures sombres de ma vie bouleverse mon esprit jusque dans son fondement le plus intime. Ils avaient, bien sûr, entendu comme moi ce sifflement, bref et faible, ces lamentations inarticulées venant des profondeurs incommensurables de l'espace cosmique, ces gémissements portés par le vent et ces syllabes qui flottaient dans les remous de l'air : « Tekeli-li, tekeli-li, tekeli-li… » Et ils avaient certainement vu aussi cette « créature » qui s'était dirigée vers nous en surgissant des ruines fumantes, cette caricature informe d'un être

humain, dont les yeux disparaissaient sous une épaisse couche d'écailles, cette « chose » qui agitait vers nous des bras flasques comme les tentacules d'une pieuvre, *et qui piaillait en émettant des sons inarticulés avec la voix de Paul Tuttle*.

Mais ils ne pouvaient pas connaître le secret que, moi seul avais découvert, le secret qu'Amos Tuttle devait avoir soupçonné pendant les dernières heures de sa vie, et que Paul avait sans doute deviné à son tour, malheureusement trop tard : le refuge recherché par Hastur l'Indicible, le refuge promis à « Celui qui ne doit pas être nommé », n'était pas le tunnel, ni la maison, mais le corps et l'âme d'Amos Tuttle lui-même, ou, en cas d'impossibilité, la chair vivante et l'âme immortelle de celui qui occupait la maison maudite d'Aylesbury Road.

[1] Cf. Le Cauchemar d'Innsmouth, *in* Lovecraft, *op. cit.*

[2] Cf. Lovecraft, *op. cit.*

LES ENGOULEVENTS DE LA COLLINE

The Whippoorwills in the Hills – 1948

I

Je pris possession de la maison de mon cousin Abel Harrop dans les derniers jours d'avril 1928. Il était en effet évident que la police d'Aylesbury se révélait incapable, volontairement ou non, de progresser dans l'enquête sur sa disparition et j'étais décidé à poursuivre moi-même les recherches. C'était une question de principe plus que d'affection car mon cousin Abel s'était toujours tenu un peu à l'écart du reste de la famille. Depuis son adolescence, il s'était acquis une solide réputation d'original et n'avait jamais fait le moindre effort pour nous rendre visite ou pour nous convier chez lui. D'autre part, sa maison, perdue dans la vallée à une dizaine de kilomètres d'Aylesbury Pike, après Arkham, n'était pas un endroit particulièrement attrayant pour nous qui vivions à Boston et Portland. Je tiens à préciser clairement, avant de raconter les différentes péripéties de cette aventure, qu'aucun autre motif ne m'incita à venir m'installer chez lui.

La maison de mon cousin était très simple. Comme je l'ai dit, elle était construite dans le style conventionnel des demeures de la Nouvelle-Angleterre, comme on en rencontrait dans les villages des environs et même beaucoup plus loin vers le sud. Elle était rectangulaire et comportait deux étages, avec une petite terrasse à l'arrière et une véranda sur un côté pour compléter le rectangle. Cette véranda avait été autrefois efficacement abritée mais l'écran qui la protégeait était percé de nombreux trous. Le tout présentait une profonde apparence de décrépitude. Cependant, la maison elle-même, qui était en bois, paraissait assez nette. Ses murs avaient été repeints moins d'un an avant la disparition de mon cousin et cette couche de peinture avait tenu suffisamment pour donner un air de jeunesse à la maison, si l'on ne tenait pas compte, bien sûr, de la véranda. À sa droite il y avait un bûcher et, à côté, un fumoir à poisson. Il y avait aussi un puits recouvert d'un petit toit pointu et un treuil auquel étaient encore accrochés des seaux rouillés. Sur la gauche, une pompe plus pratique et deux petits hangars. Mon cousin n'étant pas fermier, la propriété n'abritait aucun animal.

L'intérieur de la maison était en bon état. Manifestement, mon cousin en avait pris soin, bien que les meubles qu'il avait hérités de ses parents morts une vingtaine d'années plus tôt eussent été vermoulus et que le tissu des fauteuils eût été usé et fané

par le temps. Le rez-de-chaussée était constitué d'une minuscule cuisine qui ouvrait sur la cour de derrière, d'un salon meublé à l'ancienne mode, plus grand que la normale, et d'une autre pièce qui avait autrefois été une salle à manger mais que mon cousin avait transformée en bureau. Elle regorgeait de livres, posés n'importe où, sur des étagères que mon cousin avait fabriquées lui-même, sur les chaises, sur un secrétaire, sur la table, et même sur le sol. L'un d'entre eux était encore ouvert sur la table, tout comme il l'était à la disparition de mon cousin. On m'avait dit au poste de police d'Aylesbury que rien n'avait été déplacé. Le deuxième étage était un grenier transformé. Dans toutes les pièces, au nombre de trois et de dimensions réduites, le toit était en pente. Deux d'entre elles étaient des chambres, l'autre servait de réserve, chacune ne comportait qu'une seule fenêtre. Une des chambres se trouvait au-dessus de la cuisine, l'autre au-dessus du salon et la réserve au-dessus du bureau. Je n'avais aucune raison de croire que mon cousin occupait l'une des deux chambres. On m'avait laissé entendre qu'il couchait dans le salon. Comme le sommier du lit dans cette pièce se révéla particulièrement bon, je décidai d'en faire autant. L'escalier conduisant au premier étage partait de la cuisine, contribuant ainsi pour une grande part au manque de place.

Les circonstances de la disparition de mon cousin étaient très simples, le lecteur qui se souviendrait des quelques reportages parus dans les journaux de l'époque pourrait en témoigner. Il fut aperçu pour la dernière fois à Aylesbury au tout début du mois d'avril. Il acheta cinq livres de café, dix livres de sucre, du fil métallique et un grand morceau de filet de pêche. Quatre jours plus tard, le 7 avril, l'un de ses voisins passa près de la maison. Ne voyant aucune fumée sortir de la cheminée, il s'approcha et entra après quelques hésitations. Mon cousin entretenait apparemment de mauvais rapports avec son voisinage. Il était plutôt bourru, et ses voisins le tenaient à l'écart. Cependant, comme la température était assez fraîche ce 7 avril, Lem Giles s'approcha de la porte et frappa. Ne recevant pas de réponse, il poussa la porte. Elle n'était pas fermée et il entra. Il trouva la maison déserte et froide. Une lampe qu'on avait allumée près d'un livre encore ouvert avait achevé de se consumer entièrement. Giles trouva curieuse l'absence du propriétaire, mais il n'en parla que trois jours plus tard, le 10, lorsque en se rendant à Aylesbury, il passa à nouveau devant la maison et s'arrêta pour les mêmes raisons, retrouvant les lieux dans le même état. Ce jour-là il en fit part à un commerçant d'Aylesbury qui lui conseilla d'aller raconter l'affaire au shérif. C'est ce qu'il fit non sans une certaine répugnance. Un shérif adjoint se rendit aussitôt à la villa de mon cousin. Comme le dégel avait eu lieu récemment et que la neige avait fondu, il était impossible de relever des traces de pas. D'autre part, une petite quantité seulement de sucre et de café ayant été utilisée, on en déduisit que mon cousin avait disparu un jour ou deux après son dernier passage à Aylesbury. Étant donné que le

filet qu'il avait acheté était encore en tas sur un fauteuil dans un coin du salon, il était évident que mon cousin avait eu l'intention de l'utiliser pour confectionner quelque chose. Mais bien que ce genre de filet eût été employé le long de la côte pour la pêche aux gros poissons, les projets d'Abel restaient obscurs.

Les efforts des hommes du shérif d'Aylesbury se résumèrent, comme je l'ai déjà insinué, à une enquête de pure forme. Rien n'indiquait qu'ils se fussent passionnés pour la disparition de leur concitoyen. Ils se découragèrent sans doute trop vite devant la réticence de ses voisins. Ce qui n'était pas mon intention. Si les rapports des policiers étaient dignes de confiance, et je n'avais aucune raison de penser le contraire, ses voisins avaient tenu mon cousin à l'écart, et même maintenant, après sa disparition, alors qu'il était présumé mort, ils ne désiraient pas davantage parler de lui qu'ils ne tenaient à le fréquenter auparavant. En effet, je recueillis une preuve péremptoire du sentiment de ces voisins avant la fin de ma première journée dans la propriété.

Bien que la maison ne possédât pas d'installation électrique, elle comportait le téléphone ; quand il sonna au milieu de l'après-midi, moins de deux heures après mon arrivée à la villa, je descendis et décrochai, oubliant que la ligne faisait partie d'un système à postes groupés. Je me préparai à répondre, mais quand je pris l'appareil quelqu'un parlait déjà. J'aurais raccroché sans plus attendre si l'on n'avait pas mentionné le nom de mon cousin. Poussé par une curiosité indiscrète mais bien naturelle, j'écoutai.

« … il y a quelqu'un dans la villa d'Able Harrop, dit une voix féminine. Lem est passé par là en revenant de la ville, il y a une dizaine de minutes, et il a aperçu un homme. »

Dix minutes, pensai-je. Il devait s'agir de Giles, le plus proche voisin qui habitait un peu plus haut sur la colline.

« Oh, madame Giles, vous ne croyez pas qu'*il* soit revenu ?

— Dieu nous en préserve ! Mais ce n'est pas *lui*. Du moins, Lem dit que la silhouette qu'il a vue ne lui ressemblait pas.

— S'*il* revient, je partirai d'ici. J'en ai déjà suffisamment supporté.

— On n'a trouvé aucune trace de *lui*.

— Et on n'en trouvera jamais. *Ils* l'ont emporté. Je savais qu'*il* les appelait. Amos lui avait dit de se débarrasser de ces ouvrages, mais il savait tout mieux que les autres. Il restait assis des nuits entières à lire ces livres diaboliques.

— Ne vous inquiétez pas, Hester.

— Après tout ce qui s'est passé, nous avons de la chance d'être encore en vie pour nous inquiéter. »

Cette conversation quelque peu ambiguë confirma ma première impression : les habitants de ce vallon retiré au milieu des collines en savaient beaucoup plus qu'ils ne l'avaient prétendu aux policiers. Mais ce premier entretien n'était qu'un début. Ensuite, le téléphone sonna toutes les demi-heures et mon arrivée chez mon cousin fut le principal sujet de conversation. Chaque fois, j'écoutai sans le moindre scrupule.

Les familles qui résidaient autour de « la Poche » où s'élevait la propriété d'Abel étaient au nombre de sept. Aucune des habitations ne se trouvait en vue de la villa. Il y avait dans l'ordre, en commençant par le haut du vallon : Lem et Abby Giles, leurs deux fils, Arthur et Albert, et une fille, Virginia, une simple d'esprit d'une vingtaine d'années ; près d'eux et un peu plus bas, Lute et Jethro Corey, célibataires, et un domestique, Curtis Begbie ; à l'est, plus loin dans les collines, Seth Whateley, sa femme Emma, et leurs trois enfants, Willie, Mamie et Ella ; plus bas et à un kilomètre et demi à l'opposé de la propriété de mon cousin, Laban Hough, un veuf, ses enfants, Susie et Peter, et sa sœur Lavinia ; environ deux à trois kilomètres plus bas, le long de la route qui conduisait à « la Poche », Clem Osborn et sa femme Marie, et deux domestiques, John et Andrew Baxter ; sur les collines, à l'ouest de la villa de mon cousin, Rufus et Angeline Wheeler, ainsi que leurs fils, Perry et Nathaniel ; et enfin les trois Sœurs Hutchins, Hester, Joséphine et Amélia avec deux domestiques, Jesse Trumbull et Amos Whateley.

Tous ces gens étaient branchés sur la même ligne téléphonique que mon cousin. En moins de trois heures, les femmes s'appelant les unes les autres, tout le monde fut informé de ma venue. Comme chaque femme ajouta sa part d'information, on sut qui j'étais et on devina les raisons de ma présence. Cette agitation était sans doute normale dans un hameau aussi isolé où l'événement le plus bénin prenait une importance considérable pour des gens qui n'avaient pas d'autres sujets d'intérêt. Mais le plus troublant de ces conversations téléphoniques était cette peur qui suintait à travers chaque mot. Manifestement, mon cousin Abel Harrop avait été tenu à l'écart en raison de ses étranges occupations et de la frayeur qu'il inspirait. C'était troublant de penser qu'une telle crainte aurait pu aisément conduire quelqu'un au meurtre pour tenter d'y échapper.

Je savais qu'il ne me serait pas facile de vaincre la suspicion des voisins, mais j'étais résolu à ne pas me laisser rebuter. Je me couchai assez tôt ce soir-là, mais je n'avais pas songé aux difficultés que j'allais éprouver pour m'endormir dans une telle

région. Alors que j'attendais un silence total, j'allais être obligé de supporter, au contraire, une infernale cacophonie de sons qui assaillaient et envahissaient la maison. En effet, une demi-heure après le coucher du soleil, alors que la pénombre régnait dans le vallon, un engoulevent solitaire me vrilla les oreilles d'un cri strident et régulier comme je n'en avais jamais entendu auparavant. Il ne resta seul que cinq minutes ; un peu plus tard, vingt de ses congénères l'avaient rejoint et au bout d'une heure leur nombre dépassa largement la centaine. Comme la configuration du vallon était telle que les flancs des collines se renvoyaient l'écho de l'un à l'autre, j'éprouvais l'impression d'être cerné par des centaines de ces oiseaux qui se répondaient d'une manière ininterrompue. Leur cri variait d'intensité, commençant comme un appel à peine murmuré pour s'élever avec une force explosive qui éclatait juste sous ma fenêtre et finir à nouveau en un murmure qui semblait venir de tous les coins de la vallée. Connaissant un peu les mœurs des engoulevents, je m'attendis d'abord à les voir s'interrompre une heure plus tard pour reprendre leur désagréable concert le lendemain, juste avant l'aube. Mais je me trompais complètement. Non seulement les oiseaux poursuivirent leur vacarme toute la nuit, mais il fut évident que leur nombre s'accrut sans cesse comme s'ils arrivaient du fond des bois pour se poser partout, sur le toit de la maison, sur les volets aussi bien que dans le jardin, faisant un tel bruit qu'il me fut impossible de m'endormir avant l'aube où, un par un, ils s'éloignèrent tandis que leurs cris se perdaient dans le lointain.

Je compris dès cet instant que je ne pourrais pas supporter longtemps cette horripilante cacophonie, terrible pour les nerfs.

Je n'avais pas dormi une heure que la sonnerie du téléphone me réveilla, complètement exténué. Je me levai et décrochai le récepteur, me demandant qui pouvait bien m'appeler à une telle heure et ce qu'on me voulait.

Je murmurai un « allô » ensommeillé.

« Harrop ?

— Ici Dan Harrop.

— J'ai quelque chose à vous dire. Vous m'entendez ?

— Qui est à l'appareil ? demandai-je.

— Écoutez-moi, Harrop. Si vous savez ce qui est bon pour vous, vous ferez bien de filer d'ici le plus vite possible. »

Je n'étais pas encore remis de mon étonnement que mon interlocuteur raccrocha. Encore abruti par le manque de sommeil, je restai immobile quelques instants, puis je

reposai le récepteur. Une voix d'homme bourrue et âgée, certainement un des voisins. Le timbre de la sonnerie prouvait que l'appel venait d'un abonné de la ligne et non du central.

J'étais à mi-chemin de mon lit improvisé dans le salon quand le téléphone sonna à nouveau. Bien que la sonnerie ne fut pas pour moi, je retournai à l'appareil. Il était maintenant six heures trente et le soleil commençait à apparaître au sommet des collines.

C'était Emma Whateley qui appelait Lavinia Hough.

« Vinnie, tu les as entendus la nuit dernière ?

— Oh, mon Dieu, oui ! Emma, tu crois que ça veut dire que ?…

— Je n'en sais rien. C'était absolument horrible. Je n'avais rien entendu de pareil depuis le jour où Abel s'était rendu dans les bois, l'été dernier. Willie et Mamie sont restés éveillés toute la nuit. J'ai peur, Vinnie.

— Moi aussi. Mon Dieu ! Et si ça recommençait ?

— Tais-toi, Vinnie. Quelqu'un pourrait nous entendre. »

Le téléphone sonna toute la matinée. C'était le seul sujet de conversation. Je compris rapidement que les engoulevents et leur vacarme de la nuit étaient responsables de cet affolement des voisins. Pour ma part, j'avais trouvé leur manifestation ennuyeuse, mais il ne m'était pas venu à l'esprit qu'elle pouvait être anormale. Toutefois, à la lumière des conversations que j'avais surprises, il était non seulement anormal mais inquiétant d'entendre des oiseaux crier avec une telle insistance et une telle constance. Ce fut Hester Hutchins qui parla clairement la première de la peur superstitieuse des voisins en téléphonant à l'une de ses cousines de Dunwich, quelques kilomètres plus au nord.

« Les collines ont encore parlé la nuit dernière, Flora, souffla-t-elle d'une voix pressante et angoissée. Je les ai entendues toute la nuit. Je n'ai pas pu fermer l'œil. C'étaient des engoulevents. Il y en avait près de chez Harrop, mais ils étaient si bruyants qu'on les aurait crus sur le pas de la porte. Ils sont venus chercher l'âme de quelqu'un, comme ils étaient venus à la mort de Benjy Wheeler, de la sœur Hough, de la femme de Curtis Begbie, Annie. Je le sais. Je le sais. J'ai compris maintenant. Quelqu'un va mourir. Et, bientôt, tu peux me croire sur parole. »

« Une étrange superstition », pensai-je. Néanmoins, cette nuit-là, après une journée chargée qui ne m'avait pas laissé le loisir de commencer mon enquête auprès des voisins, je me préparai à la venue des engoulevents, assis dans l'obscurité près de la

fenêtre du bureau. Je ne jugeais pas nécessaire de faire de la lumière, car nous étions à trois jours de la pleine lune et celle-ci éclairait brillamment le paysage de cette lueur verdâtre si particulière au clair de lune. Bien avant d'envahir le vallon, l'obscurité recouvrit les collines boisées qui l'entouraient. Ce fut des coins les plus reculés et les plus sombres des bois que s'élevèrent les premiers cris des engoulevents. Il y avait eu étrangement peu de manifestations d'autres oiseaux nocturnes avant les engoulevents. Seuls, quelques corbeaux de nuit étaient apparus dans le ciel. Ils avaient décrit quelques spirales en croassant lugubrement, puis ils avaient plongé brusquement, vers la côte, en une chute à couper le souffle, provoquant un étrange « zoom » au plus fort de leur plongeon. Mais aucun ne se fit plus voir ou entendre après la tombée de la nuit et l'un après l'autre, les engoulevents commencèrent à crier. Ils apparurent quand l'obscurité envahit la vallée. Sans aucun doute, ils se glissaient en un vol silencieux des bois vers la maison où je me tenais. Je vis le premier s'approcher, comme une tache sombre dans le clair de lune et se poser sur le toit pointu du puits. Quelques instants plus tard, un autre le rejoignit, puis un suivant et un autre encore. Bientôt ils couvrirent le sol entre la maison et les hangars. Puis je sus qu'il s'en trouvait aussi sur le toit de la villa. Ils occupaient chaque centimètre de terrain. J'en dénombrai plus de cent avant de m'arrêter de compter, n'étant plus très sûr de ne pas les confondre en raison de leurs déplacements incessants.

À aucun moment ils n'interrompaient leurs cris. J'avais toujours estimé que le cri d'un engoulevent possédait une espèce de douceur nostalgique, mais j'ai changé d'avis. Les oiseaux entouraient la maison, faisant entendre la plus infernale des cacophonies concevables. Si le chant d'un engoulevent entendu à une certaine distance peut paraître harmonieux et agréable, ce même cri poussé juste devant ma fenêtre était incroyablement aigu et déplaisant. Il semble alors un intermédiaire entre un hurlement et un bruit de crécelle. Multiplié des dizaines et des dizaines de fois, le bruit devenait proprement insoutenable, si horripilant qu'au bout d'une heure pendant laquelle se répéta le même processus que la nuit précédente, je cherchai une échappatoire en me bourrant les oreilles de coton. Ce subterfuge ne m'apporta qu'un bref et temporaire soulagement, mais son action s'ajoutant à la fatigue de ma nuit blanche, je parvins tant bien que mal à m'endormir après avoir pris un somnifère. Ma dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil fut qu'il était nécessaire de me mettre au travail sans tarder sinon les cris incessants des engoulevents qui, manifestement, descendraient des collines tous les soirs de la saison, risqueraient de me faire perdre la raison.

Je fus réveillé avant l'aube. Le somnifère avait cessé d'agir, mais les engoulevents n'avaient pas encore interrompu leurs cris. Je m'assis sur mon lit et regardai

immédiatement par la fenêtre. Les oiseaux se tenaient toujours là, bien qu'ils se fussent quelque peu éloignés de la maison, et leur nombre avait diminué. La faible clarté de l'aube naissait à l'est et, prenant la place de la lune qui avait disparu, brillaient les astres du matin, les planètes, Mars déjà haute dans le ciel de l'est, Vénus et Jupiter dans leur splendeur rougeoyante, à peine cinq degrés au-dessus de l'horizon.

Je m'habillai, me préparai un petit déjeuner et, pour la première fois, m'arrêtai devant les ouvrages que mon cousin avait empilés. J'avais donné un rapide coup d'œil au livre resté ouvert sur la table, mais je n'avais pas compris grand-chose, sauf qu'il semblait être imprimé en caractères qui imitaient l'écriture cursive et, par conséquent, difficilement lisible. D'autre part, il traitait de sujets étranges qui me paraissaient les élucubrations échevelées d'une imagination débordante.

Les autres recueils de mon cousin semblaient traiter des sujets similaires. Un exemplaire de *L'Almanach du vieux fermier* me parut familier, mais il était le seul de son espèce. Je pensais lire plutôt plus que la normale, mais je ressentis un étrange sentiment d'ignorance devant la bibliothèque de mon cousin, si l'on peut appeler ainsi le ramassis disparate que je trouvai.

Cependant, un rapide examen de cette bibliothèque me fit éprouver un certain respect pour Abel, dont les connaissances en langues étrangères dépassaient largement les miennes, si vraiment il avait été capable de lire tous les recueils qu'il possédait. Il y en avait, en effet, en différentes langues à en juger par leurs titres, et la plupart d'entre eux m'étaient incompréhensibles. Je me rappelais vaguement avoir entendu parler de l'œuvre du révérend Ward Phillips, *Les Prodiges thaumaturgiques sur la terre de Chanaan*, mais jamais de recueils comme *Le Culte des goules* du comte d'Erlette, du *De Vermis Mysteriis* de Ludvig Prinn, du *Ars Magna et Ultima*, de Lully, des *Manuscrits pnakotiques*, du *Texte de R'lyeh*, du *Unaussprechlichen Kulten* et de bien d'autres encore. Il ne me vint pas à l'esprit que ces ouvrages pussent contenir la clef de la disparition de mon cousin jusqu'au moment où, plus tard dans la journée, je décidai de consacrer mon temps à essayer d'entrer en rapport avec mes voisins, espérant que mon enquête personnelle auprès d'eux me permettrait d'en découvrir davantage que les policiers.

Je me rendis tout d'abord chez Lem Giles dont la propriété se trouvait environ un kilomètre et demi plus au sud. L'accueil qu'on me réserva ne fut guère encourageant, Abby Giles, une grande femme décharnée, m'aperçut de la fenêtre et, secouant la tête, refusa de venir jusqu'à la porte. Alors que je restais dans le jardin ne sachant pas trop comment lui faire admettre que je n'étais pas dangereux, Lem Giles sortit précipitamment de la grange, l'air agressif.

« Qu'est-ce que vous voulez, étranger ? » demanda-t-il.

Bien qu'il m'appelât « étranger », je savais qu'il me connaissait parfaitement. Je me présentai et lui expliquai que je désirai découvrir la vérité sur la disparition de mon cousin. Pouvait-il m'apprendre quelque chose à ce sujet ?

« Je n'ai rien à dire, répondit-il brièvement. Allez interroger le shérif. Je lui ai raconté tout ce que je savais.

— J'ai une impression curieuse : il me semble que les gens des environs en savent plus qu'ils ne le prétendent.

— C'est possible. Ils ne disent rien en tout cas, ça c'est sûr. »

Je ne pus rien tirer de plus de Lem Giles. Je me rendis ensuite chez les Corey, mais la maison était apparemment vide et je ne reçus aucune réponse. Alors j'empruntai un raccourci qui, je le supposai devait me conduire à la propriété des Hutchins et qui m'y conduisit en effet. Mais avant d'arriver en vue de la maison, je fus aperçu et hélé par un homme qui travaillait dans les champs et je me retrouvai en face d'un athlétique personnage qui possédait un thorax large comme une barrique et qui me dépassait d'une bonne demi-tête. Sans aménité il me demanda où j'allais.

« Je vais chez les Hutchins.

— Inutile de vous donner cette peine, répondit-il. Il n'y a personne. Je travaille pour eux. Je m'appelle Amos Whateley. »

J'avais déjà parlé à Amos Whateley. Je reconnaissais sa voix. C'était lui qui m'avait conseillé de quitter la région aussi vite que possible. Je l'observai en silence pendant quelques instants.

« Je m'appelle Dan Harrop, dis-je enfin, je suis venu découvrir ce qui est arrivé à mon cousin, et j'y parviendrai. »

Je vis qu'il savait depuis le début qui j'étais. Il m'étudia longuement avant de reprendre la parole.

« Et si vous le découvrez, vous repartirez ?

— Je n'aurai aucune raison de rester. »

Il paraissait indécis, comme s'il n'avait pas confiance en moi.

« Vous vendrez la maison ? poursuivit-il.

— Elle ne m'est d'aucune utilité.

— Alors je vais vous dire, reprit-il en se décidant soudain. Votre cousin, ce Harrop, a été emporté par Ceux du Dehors. Il *les* a appelés et *Ils* sont venus. »

Il s'arrêta de parler aussi brusquement qu'il avait commencé et, me scrutant de ses yeux noirs :

« Vous ne me croyez pas ! s'exclama-t-il. Vous ne savez pas !

— Je ne sais pas quoi ?

— Vous ne savez rien de Ceux du Dehors, me dit-il, l'air profondément déçu. Je n'aurais pas dû vous parler de ça, alors. Faites comme si je n'avais rien dit. »

Je m'efforçai de rester patient. Je lui expliquai une fois de plus que j'étais seulement venu pour découvrir ce qui était arrivé à Abel.

Mais il n'était plus intéressé par le sort de mon cousin.

Scrutant toujours mon visage, il demanda :

« Les livres. Est-ce que vous avez lu les livres ? »

Je secouai négativement la tête.

« Je vous conseille de les brûler. Oui, brûlez-les tous avant qu'il ne soit trop tard. »

Il parlait avec une insistance presque fanatique.

« Je sais ce qu'ils contiennent, croyez-moi. »

Ce furent ces dernières paroles qui m'incitèrent par la suite à étudier les recueils laissés par mon cousin.

Ce soir-là, donc, je m'assis à la table comme Abel avait dû le faire si souvent, à la lueur de la même lampe, alors que le chœur des engoulevents s'élevait déjà à l'extérieur, pour examiner avec le plus grand soin l'ouvrage que mon cousin avait lu. Je découvris presque aussitôt, à mon grand étonnement, que j'avais commis une erreur : le recueil qui m'avait semblé imprimé en caractères imitant l'écriture cursive avait été en réalité rédigé entièrement à la main.

J'acquis ensuite une désagréable conviction : le manuscrit qui ne portait aucun titre était relié en peau humaine. Il était certainement très ancien et semblait être composé de feuilles de papiers d'origines différentes sur lesquelles le compilateur avait recopié des phrases et des pages entières d'autres livres. Certaines étaient écrites en latin, d'autres en anglais et d'autres enfin en français. L'écriture était trop exécrable pour me permettre de lire avec assurance les pages transcrites en latin ou en français mais je parvins à déchiffrer après les avoir étudiées celles qui étaient en anglais.

La plus grande partie ne comportait qu'un charabia incompréhensible, mais je remarquai deux pages que mon cousin, ou quelque autre lecteur précédent, avait annotées au crayon rouge et j'en déduisis qu'elles avaient dû présenter quelque importance pour Abel. Je m'évertuai à clarifier le sens du manuscrit hermétique. La première partie était heureusement assez courte.

Pour faire venir Yog-Sothoth d'Ailleurs, ayez la sagesse d'attendre que le Soleil soit dans la Cinquième Maison, quand Saturne est en train, tracez le pentagramme de feu, et récitez trois fois le Neuvième verset, en répétant que la Fête de Roodemas et Hallon projettera la Chose dans les Espaces Au-delà de la Grille, dont Yog-Sothoth est le gardien. À la première tentative vous risquez de ne pas Le voir venir mais de faire apparaître Un Autre qui désire tout autant grandir. S'il n'a pas à sa disposition le sang d'Un Autre, Il s'efforcera de prendre le vôtre. Alors considérez tout ceci avec le plus grand sérieux.

À la suite de ce paragraphe, mon cousin avait ajouté cette ligne : « Cf. page 77 du Texte. »

Délaissant pour le moment cette référence, je repris la seconde page marquée, mais j'eus beau la lire attentivement, je n'en compris pas le sens. Je devinai seulement qu'elle était pleine d'extravagances et fidèlement copiée sur un manuscrit bien plus ancien.

En ce qui concerne les Anciens, d'après les écrits, ils attendent à la Porte et la Porte est partout dans tous les temps. Ils ne savent rien du temps ni de l'endroit, mais ils sont dans tous les temps et dans tous les endroits sans jamais s'y montrer, et il y en a parmi eux qui peuvent prendre des aspects et des formes variables et tous les aspects et toutes les formes et toutes les Portes sont pour eux dans n'importe quel lieu mais en particulier là où j'ai été appelé, c'est-à-dire à Irem, la Cité des colonnes, la Cité sous le désert, où les hommes qui prononcent les Mots Interdits devront établir une porte et attendre Ceux qui franchiront la Porte, comme les Dhols, les abominables Mi-Go, le peuple Tcho-Tcho, les Êtres des Profondeurs, les gugs, les Fantômes de la Nuit, les shoggoths et les voormis, les shantaks qui gardent Kadath dans les Étendues Glacées et sur le Plateau de Leng. Tous sont semblables aux Enfants des Dieux Aînés, mais les Descendants de Yith et ceux des Grands Anciens ne s'entendent pas entre eux ni avec les Dieux Aînés. Ils se sont séparés, laissant aux Grands Anciens la possession de la Terre, tandis que la Grande Race, revenant d'Yith, installait Sa Demeure dans les temps futurs et sur des Espaces Terrestres inconnus de ceux qui marchent maintenant sur la Terre, et là Elle attend que viennent à nouveau les vents et les voix qui La porteront en avant et qui Lui permettront de se déplacer avec les Vents sur toute la Terre et parmi les espaces sidéraux jusqu'à la fin des temps.

Je lus ce texte avec étonnement et, comme il ne signifiait rien pour moi, je retournai à la première page et m'efforçai d'en comprendre le sens caché. Je n'y parvins pas, mais je ne pus m'empêcher de penser aux allusions d'Amos Whateley concernant « Ceux du Dehors ». À la réflexion, je supposai que l'annotation de mon cousin devait

se référer au *Texte de R'lyeh*. Je pris donc ce petit recueil et me reportai à la page indiquée. Ma connaissance de la langue n'était malheureusement pas suffisante pour obtenir une parfaite compréhension du texte, mais il semblait s'agir d'une prière ou d'un chant louant quelque divinité ancienne, adorée autrefois par une race primitive. Je le parcourus tout d'abord des yeux silencieusement, puis je le lus à voix haute, lentement, mais il n'avait pas plus de sens, si ce n'est qu'il ressemblait curieusement à un ancien credo religieux qui devait relater, je le devinai, une période de l'existence.

Lorsque, l'esprit fatigué par mes recherches, j'abandonnai la lecture des recueils, les engoulevents avaient repris possession du vallon. J'éteignis et regardai à l'extérieur de la maison le paysage baigné de clair de lune. Les oiseaux étaient là, comme les soirs précédents. Ils projetaient des ombres noires sur l'herbe et sur le toit. À la clarté de la lune, ils avaient un aspect bizarrement tourmenté, et ils paraissaient anormalement grands. Je pensais que les engoulevents n'avaient pas plus de vingt-cinq centimètres de long, mais ceux-ci atteignaient trente ou trente-cinq centimètres et, leur grosseur étant proportionnelle, ils semblaient singulièrement volumineux. Cette impression provenait sans doute du jeu d'ombre et de lumière provoqué par la lune, jeu qui agissait sur mon imagination fatiguée et conditionnée. Il était permis de penser que la véhémence et la force de leurs cris étaient en rapport avec leur taille apparemment anormale. Ils se tenaient beaucoup plus tranquilles cette nuit et me donnaient la désagréable sensation d'appeler quelqu'un ou quelque chose, ou d'attendre un événement qui devait se produire, de telle sorte que les paroles de Hester Hutchins me revinrent en mémoire : « *Ils* viennent chercher l'âme de quelqu'un. »

II

Les faits étranges qui allaient par la suite se produire dans la propriété de mon cousin commencèrent cette nuit-là. Quelle que fût la cause qui déclencha le mouvement, il semblait qu'une force maligne venait de prendre possession du vallon. Je me réveillai au cours de la nuit, croyant entendre, au milieu du vacarme des engoulevents une voix qui s'élevait dans les profondeurs de la nuit. Instantanément réveillé, je tendis l'oreille. J'écoutai jusqu'au moment où les « whippoorwill » perçants poussés par des centaines de gorges parurent marquer le rythme des battements de mon pouls, le rythme de la palpitation des astres.

Alors j'entendis… et écoutai en doutant du témoignage de mes propres oreilles.

Une sorte de chant qui s'élevait par moments jusqu'à un ululement, en une langue

que je ne connaissais pas. Même aujourd'hui, je ne peux pas le transcrire avec précision. Imaginez quelqu'un qui tourne le bouton de réglage d'un poste de radio si rapidement que les émissions en différentes langues se chevauchent et s'entremêlent et vous établirez un vague parallèle avec la sensation que j'éprouvais. Cependant, une espèce de refrain semblait se répéter, et malgré mes efforts je ne pus m'ôter cette idée de la tête. Le baragouin que je percevais s'harmonisait étrangement avec les cris des engoulevents. Il me fit penser à des litanies, avec le prêtre récitant la prière et l'audience reprenant en chœur. Le bruit me parvenait par intermittence, avec une prédominance de consonnes coupées occasionnellement de quelques voyelles. La phrase la plus intelligible, et qui semblait être répétée indéfiniment aurait pu se transcrire comme ceci : « *Llllll – nglui, nnnnn-lagl, fhtagn-ngah, ai Yog-Sothoth !* » Le ton des voix allait crescendo pour exploser sur les dernières syllabes et c'était à ce moment que les engoulevents répondaient sur un même rythme. Ils ne cessaient pas totalement de crier, mais quand les autres bruits se produisaient, les chants des engoulevents s'affaiblissaient et paraissaient s'éloigner, pour s'intensifier à nouveau et éclater triomphalement dans la nuit, en réponse à ces bruits.

Ceux-ci étaient étranges et terrifants, mais ils l'étaient moins que leur source qui semblait située à l'intérieur de la maison, dans une des pièces du haut ou du dessous. Mais plus j'écoutais et plus je me convainquais que ce chœur mystérieux et inquiétant, je l'entendais naitre dans la pièce même que j'occupais. C'était comme si les murs eux-mêmes battaient au rythme des lamentations. Comme si la maison tout entière accompagnait ces pulsations, comme si mon être au plus profond de lui-même prenait part à cette terrifiante litanie, non pas passivement, mais activement et même joyeusement.

Je ne saurais dire combien de temps je restai dans cet état cataleptique. Mais les sons finirent progressivement par cesser. Je perçus vaguement ce que je pourrais décrire comme des pas gigantesques quittant la terre pour les cieux, accompagnés du grand bruissement des engoulevents s'envolant du toit et du jardin. Je tombai ensuite dans un profond sommeil dont je ne devais pas sortir avant le milieu du jour.

Je me levai avec vivacité car je tenais à poursuivre mon enquête auprès des voisins avec le plus de célérité possible. Mais j'avais aussi l'intention d'étudier de plus près les livres laissés par mon cousin. Aussi, lorsque, à midi, j'entrai dans le bureau et m'approchai de la table, je fermai le recueil qu'il avait lu et le mis de côté. J'étais pleinement conscient de ce que je faisais et j'étais décidé à en lire autant que je le pourrais. Mais j'éprouvais au fond de moi-même un autre sentiment : la conviction bien arrêtée et déraisonnable de connaître déjà tout ce qu'il y avait dans ce livre, tout ce qu'il y avait dans tous les ouvrages entassés dans la pièce… Tout. Et davantage

encore. Et alors que je prenais conscience de cette conviction, il me sembla sentir monter du tréfonds de mon être comme une résurgence d'un passé ancestral avec lequel je ne voyais aucun lien, un monument de connaissance, tandis que se croisaient, devant les yeux de mon esprit, des hauteurs titanesques et des profondeurs sans limites, et que je voyais des êtres géants et amorphes, comme des masses de matière protoplasmique, lançant en avant des membres qui s'apparentaient à des tentacules, alors qu'ils se terraient dans les entrailles de la terre en des lieux insoupçonnés, sombres et dénués de toute végétation, projetés monstrueusement au cœur des étoiles perdues. Dans mon subconscient, j'entendis des noms loués et chantés : « Cthulhu, Yog-Sothoth, Hastur, Nyarlathotep, Shub-Niggurath » et bien d'autres encore. Je savais qu'il s'agissait des Anciens condamnés et chassés par les Dieux Aînés et attendant derrière la Grille de réintégrer les places qu'ils occupaient sur la terre dans les temps les plus reculés. La splendeur et la gloire de travailler à leur service m'apparurent clairement. Je sus qu'ils reviendraient se battre pour la domination de la terre, contre les habitants de celle-ci et qu'ils affronteraient à nouveau le courroux des Dieux Aînés comme la pitoyable et misérable humanité affronte celui du destin.

Et je découvris, comme Abel avait dû le comprendre, que leurs sujets étaient les élus, que ces élus devaient les adorer et leur trouver un refuge, les accueillir et les nourrir jusqu'au jour de leur retour, jour où la Grille serait ouverte et où des milliers d'autres Grilles secondaires s'entrouvriraient sur toutes les parties de la terre.

Cette vision apparut puis s'estompa presque aussitôt comme une image sur un écran, et je ne saurais en préciser l'origine. Elle fut si brève, si fugitive, que le bruit du livre tombant sur la pile où je l'avais jeté résonnait encore quand elle s'acheva. J'étais ébranlé car je sentais, tout à la fois, que ma vision n'avait aucun sens et que, pourtant, elle possédait une importance hors de proportion avec cette maison, ce vallon, et même l'univers que je connaissais.

Je sortis de la villa et m'exposai au soleil de midi dont les rayons bienfaisants chassèrent mes sombres pressentiments. Je jetai un coup d'œil à la maison. Le soleil faisait étinceler ses murs blancs sur lesquels se découpait l'ombre d'un orme. Je pris la direction du sud-est, à travers des champs laissés à l'abandon, vers la propriété des Whateley qui se trouvait à environ un kilomètre. Seth Whateley était le frère cadet d'Amos. Ils s'étaient querellés quelques années plus tôt pour une raison inconnue, m'avait-on dit à Aylesbury, et maintenant ils évitaient de se parler et de se voir bien qu'habitant à trois kilomètres l'un de l'autre. Amos avait vécu chez les Whateley de Dunwich qui étaient, à en croire les habitants d'Aylesbury, la branche déchue d'une vieille famille noble du Massachusetts. Sur sa plus grande partie, le chemin serpentait dans les collines, le long des pentes abondamment boisées et, très souvent, je

dérangeai des engoulevents qui s'envolaient sans bruit et décrivaient quelques cercles avant de se poser à nouveau horizontalement sur des branches ou sur le sol, s'harmonisant merveilleusement avec les feuilles ou l'écorce des arbres et m'observant de leurs petits yeux noirs et perçants : ici et là, j'aperçus des œufs cachés au milieu des feuilles. Les collines regorgeaient d'engoulevents, mais je n'avais pas eu besoin de venir jusqu'au cœur des bois pour le savoir. Il me parut tout de même étrange qu'ils fussent dix fois plus nombreux sur le versant qui faisait face à la propriété de mon cousin que sur celui qui lui était opposé. Mais c'était un fait. En descendant, à travers les bois pleins de la senteur de mai, le versant qui menait au vallon où résidaient les Whateley, je n'effrayai qu'un seul oiseau qui s'écarta sans bruit, mais ne s'éloigna pas et resta à m'observer tandis que je passais devant lui. Il ne me vint pas à l'esprit, à ce moment, que cette curieuse attention des engoulevents sur ce versant pût être inquiétante.

J'appréhendais la réception des Whateley et je découvris rapidement que mes craintes étaient fondées. En effet, Seth Whateley s'avança à ma rencontre, un fusil à la main, le regard menaçant.

« Je ne vous conseille pas de nous ennuyer ! » me lança-t-il avec défi alors que j'approchais.

Il venait manifestement de finir de déjeuner et il retournait à son travail dans les champs quand il m'avait aperçu. Il était alors rentré rapidement dans la maison pour y prendre son fusil. Derrière lui, je pouvais voir sa femme avec ses trois enfants, accrochés à ses jupes, m'observant les yeux remplis d'effroi.

« Je ne veux pas vous déranger monsieur Whateley ! »

Je m'efforçais de parler sur le ton le plus rassurant possible tout en réprimant l'irritation qui m'envahissait devant l'inimitié de l'accueil que les voisins me réservaient partout où j'allais.

« Je tiens seulement à savoir ce qui est arrivé à mon cousin Abel. »

Il me lança un regard glacial avant de répondre.

« Nous ne savons rien. Nous n'avons pas l'habitude d'espionner les voisins. Votre cousin pouvait faire ce qu'il voulait tant qu'il nous laissait tranquilles. Même s'il y a des sujets qu'il vaut mieux ne pas aborder, ajouta-t-il sombrement.

— Quelqu'un a dû le faire disparaître, monsieur Whateley.

— Il a été emmené. C'est mon frère qui le prétend, à ce qu'on m'a dit. On lui a pris son corps et son âme. Et si un homme recommence à fouiner là où il ne faut pas, il lui

arrivera la même chose. Aucun être humain ne lui a fait quoi que ce soit. Il n'aurait pas dû se montrer trop curieux.

— Je vais découvrir… »

Il me menaça de son arme.

« Vous ne trouverez rien par ici. Je vous ai dit que nous ne savions rien. Et je vous le répète. Ne le prenez pas mal, mais ma femme est inquiète et je ne tiens pas à la voir complètement affolée. Alors, allez-vous-en ! »

L'invitation de Seth Whateley était peut-être grossière mais elle était catégorique.

Je reçus à peu près le même accueil chez les Hough. Cependant, je ressentis, d'une façon plus poignante, une certaine tension dans l'atmosphère, j'y décelai, non seulement la peur mais aussi la haine. Ils se montrèrent plus polis, mais aussi anxieux de se débarrasser de moi. Quand je les quittai, sans avoir reçu la moindre réponse encourageante à mes questions, j'avais compris que, pour leurs esprits obtus, la mort de la femme de Laban Hough était imputable d'une manière ou d'une autre à mon cousin. Je l'avais deviné moins à ce qu'ils avaient dit qu'à ce qu'ils n'avaient pas dit. L'accusation était contenue dans les mots non prononcés et que je pouvais lire dans leurs yeux soupçonneux et sur leurs lèvres qui remuaient sans bruit. Je le compris sans avoir besoin de chercher plus loin et je me souvins des paroles d'Hester Hutchins à sa cousine Flora qui avait accusé les engoulevents d'avoir appelé l'âme de Benjy Wheller, de la fille Hough et d'Annie Begbie. Alors, sans avoir à en entendre plus, je sus que les oiseaux et mon cousin étaient mêlés à la même superstition primitive qui hantait jour et nuit la conscience de ces paysans isolés. Mais je ne pouvais pas encore savoir quels liens reliaient entre eux tous ces événements. Il était patent, en tout cas, que ces gens me considéraient avec la même frayeur et le même dégoût que mon cousin et quelle que fût la raison qu'ils avaient de haïr et de redouter Abel, il était clair qu'elle s'appliquait aussi à moi dans leurs esprits à l'intelligence limitée. Pourtant Abel, si je me fiais à mes souvenirs, avait toujours été beaucoup plus sensible que moi. Sous un aspect bourru, il était un être doux, veillant à ne déranger personne, incapable de faire du mal à un animal et encore moins à un humain. Les soupçons de ses voisins avaient dû naître dans l'ombre de la superstition qui hante encore à l'époque actuelle les villages isolés, toujours prête à chasser les nouvelles sorcières de Salem, et à persécuter jusqu'à la mort d'innocentes victimes sans défense dont le seul crime est une connaissance supérieure à celle de leurs concitoyens.

Ce fut cette nuit-là, nuit de la pleine lune, que l'horreur envahit le vallon.

Mais avant d'apprendre ce qui était arrivé, dans « la Poche » cette nuit-là, je vécus

de mon côté des événements singuliers. Ils commencèrent dès mon retour à la maison, à travers les collines après ma dernière visite de l'après-midi, visite à la famille Osbom, aussi peu accueillante que les autres, alors que le soleil disparaissait déjà derrière le sommet des collines. Je me trouvais à table. J'éprouvai de nouveau une étrange impression. Je fus persuadé de ne pas être seul dans la villa. Alors je délaissai mon dîner et décidai d'en avoir le cœur net. Après avoir, sans résultat, fouillé le rez-de-chaussée, je pris une lampe car les petites fenêtres du haut ne laissaient guère passer de lumière, et j'entrepris de visiter le premier étage. Durant tout ce temps il me semblait confusément entendre quelqu'un m'appeler, quelqu'un m'appeler avec la voix d'Abel, à la manière dont il criait mon nom quand nous étions enfants et que nous jouions ensemble dans cette maison, du vivant de ses parents.

Dans le débarras situé à l'extrémité du couloir, je fis une découverte qui me laissa perplexe et que, aujourd'hui encore, je ne saurais expliquer rationnellement. Je fis cette découverte par hasard, en découvrant qu'un carreau manquait à une fenêtre. Je ne m'en étais encore jamais rendu compte. La pièce était emplie de boîtes et d'objets usagés, entassés et rangés assez proprement, de manière à laisser entrer par l'unique fenêtre le plus de lumière possible. Je suivis l'espèce de couloir ainsi formé et m'approchai de la fenêtre. Quand j'eus contourné l'entassement des boîtes, je remarquai qu'un petit espace libre avait été ménagé entre ces boîtes et la fenêtre, espace assez grand pour permettre à un homme d'y glisser une chaise et de s'y asseoir. Et, effectivement, je trouvai une chaise mais personne n'y était assis. En revanche, je découvris des vêtements que je reconnus pour avoir appartenu à Abel et la manière dont ils étaient disposés sur la chaise me fit frissonner, sans que je puisse savoir pourquoi j'étais si effrayé.

Le fait est que ces vêtements étaient curieusement disposés. Il ne semblait pas que quelqu'un les eût posés de cette manière. Même après une longue réflexion, je ne crois pas que quelqu'un aurait pu les disposer ainsi. Je les observai longtemps avant de parvenir à la seule explication logique : quelqu'un avait dû s'asseoir là et avait été, par la suite, retiré de ses vêtements, comme s'il en avait été aspiré. Les vêtements s'étaient ensuite affaissés sur eux-mêmes. Je posai la lampe et les examinai de plus près. Ils n'étaient absolument pas poussiérieux… Ils ne devaient pas se trouver sur la chaise depuis longtemps. Je me demandai si les hommes du shérif les avait aperçus bien que je visse mal quelle conclusion autre que la mienne ils auraient pu tirer de cet indice. En définitive, je les laissai sur la chaise sans les déplacer et décidai de prévenir la police dès le lendemain. Mais je fus distrait par une chose, puis par une autre, et les événements qui se succédèrent dans « la Poche » me les firent complètement oublier. Les vêtements sont toujours là-bas, affaissés sur la chaise, tels

que je les ai trouvés par cette nuit de pleine lune, près de la fenêtre du débarras. Je l'affirme, ici et maintenant, car la présence de ces vêtements abandonnés est une preuve formelle de ce que j'affirme. Elle me permet de lutter contre les terribles doutes qui ne manquent pas de me troubler.

Cette nuit-là, les engoulevents crièrent avec une insistance diabolique.

Je commençai à les entendre alors que je me trouvais encore dans le débarras. Ils appelaient du cœur des sombres pentes boisées qui se trouvaient maintenant dans l'ombre, alors que loin vers l'ouest, le soleil, bas sur l'horizon, n'avait pas encore disparu et, bien que le vallon fût déjà dans une semi-obscurité, le soleil devait encore briller sur la route qui reliait Arkham à Aylesbury. Il était tôt pour les engoulevents, très tôt. Ils ne s'étaient jamais manifestés d'aussi bonne heure. Déjà irrité par la stupide superstition qui m'avait accueilli dans toutes mes visites de la journée, j'étais certain de ne pas pouvoir supporter une autre nuit d'insomnie sans danger pour mon système nerveux.

Bientôt, les cris et les appels déferlèrent de toutes parts, « whippoorwill, whippoorwill… » Rien que ce hurlement monotone et aigu. « Whippoorwill, whippoorwill… » Ils descendaient des collines vers le vallon. Ils emplissaient cette nuit de pleine lune à mesure que les oiseaux cernaient la maison de plus en plus près, et que cette dernière semblait lui faire écho, d'une voix qui lui était propre, comme si chaque poutre, chaque clou, chaque pierre, chaque bardeau, chaque planche répondait au vacarme de l'extérieur, à l'affolant, à l'horrible « whippoorwill ! whippoorwill ! whippoorwill ! » qui s'élevait en un chœur cacophonique et faisait se tordre chaque fibre de mon être. Ces hurlements formaient une vague qui heurtait les murs de la maison et rebondissait jusqu'au flanc des collines, comme si elle faisait partie d'une litanie fantastique, et toutes les cellules de mon corps gémissaient de douleur devant cet assourdissant triomphe.

Il était près de huit heures quand ce soir-là je décidai de réagir. Je n'avais apporté aucune arme avec moi. Le fusil de mon cousin avait été saisi par le shérif et se trouvait encore au poste de police d'Aylesbury. Mais j'avais découvert une barre de fer sous le lit où je couchais. Mon cousin l'avait manifestement cachée là au cas où il aurait été surpris en pleine nuit par des cambrioleurs. Je décidai de sortir et de tuer le plus possible d'engoulevents en espérant les chasser ainsi pour de bon. Comme je n'avais pas l'intention de m'éloigner, je laissai brûler la lampe dans le bureau.

Dès mes premiers pas dans le jardin, les engoulevents s'écartèrent devant moi. Mais mon irritation n'en éclata pas moins et je me ruai sur eux, frappant au hasard tandis qu'ils s'envolaient autour de moi, certains silencieusement, d'autres en piaillant

toujours horriblement. Je les poursuivis hors du jardin, sur la route, dans les bois, à nouveau sur la route et encore dans les bois. Je les poursuivis très loin sans pouvoir préciser à quelle distance, mais je sais que j'en tuai beaucoup avant de regagner la maison complètement exténué. J'eus à peine la force d'éteindre la lampe qui s'était presque entièrement consumée avant de me laisser tomber sur le lit. Avant que les engoulevents qui m'avaient échappé en s'enfuyant eussent repris leur vol vers la maison, je m'étais endormi.

Comme j'ignorais l'heure de mon retour, je ne saurais dire combien de temps j'avais dormi quand la sonnerie du téléphone me réveilla. Bien que le soleil fût déjà assez haut dans le ciel, il n'était pas encore cinq heures et demie. Comme j'en avais pris l'habitude, je me rendis à la cuisine où se trouvait le téléphone et décrochai. Ce que j'entendis me glaça le sang d'horreur.

« Madame Wheeler, ici Emma Whateley. Vous connaissez la nouvelle ?

— Non, madame Whateley, je ne suis au courant de rien.

— Mon Dieu, c'est horrible ! C'est au sujet de Bert Giles. Il a été tué. On l'a découvert aux environs de minuit dans le chemin qui conduit au ruisseau des Giles, près du pont. C'est Lute Corey qui l'a trouvé. On dit qu'il a poussé un cri qui a réveillé Lem Giles. Et à la seconde où Lem a entendu hurler son voisin, il a compris, il a tout compris. La mère de Bert l'avait supplié de ne pas aller à Arkham, mais il avait décidé de s'y rendre et il ne l'a pas écoutée, vous savez comment ils sont dans cette famille. Et puis il devait rejoindre les Baxter qui travaillent à la ferme des Osborn, à quatre kilomètres et demi de chez les Giles. Ils devaient faire la route ensemble ensuite. On ne sait pas ce qui l'a tué, mais Seth, qui est passé sur les lieux ce matin au lever du soleil, m'a dit que le sol était tout retourné, comme si on s'était sauvagement battu. Il a vu le pauvre Bert ou du moins ce qu'il en restait. Mon Dieu ! Seth a dit qu'il avait été égorgé et qu'il avait les poignets tailladés. Ses vêtements étaient en lambeaux. Et ce n'est pas tout, même si c'est le pire : alors que Seth se trouvait là-bas, Curtis Begbie est arrivé en courant et lui a appris que quatre vaches de Corey qui passaient la nuit dans les champs, au sud, avaient été tuées. Elles avaient été égorgées, tout comme Bert.

— Mon Dieu ! s'exclama Mrs. Wheeler, terrifiée. À qui le tour maintenant ?

— Le shérif pense que c'est peut-être un animal sauvage, mais il n'y a aucune trace reconnaissable. Il est arrivé sur les lieux peu de temps après la découverte du massacre, mais Seth dit qu'il n'a pas appris grand-chose.

— Oh ! ce n'était pas pire quand Abel était là.

— J'ai toujours dit qu'Abel n'était pas le plus terrible. Je le savais. Je le savais que certains bons amis de Seth, Wilbur ou le vieux Whateley, par exemple, sont bien pires que ne l'était un gars comme Abel Harrop. Je le savais, madame Wheeler. Et il y en a d'autres à Dunwich, les Whateley ne sont pas les seuls.

— Si ce n'est pas Abel…

— Et Seth m'a dit que, pendant qu'il se trouvait encore à côté du cadavre du pauvre Bert Giles, Amos était arrivé. Amos qui n'a pour ainsi dire jamais adressé la parole à Seth en dix ans s'est contenté de jeter un rapide coup d'œil et a murmuré entre ses dents une phrase du genre : "Ce pauvre crétin a prononcé les paroles." Simplement ça. Alors Seth s'est tourné vers lui et lui a demandé : "Qu'est-ce que tu racontes, Amos ?" Amos l'a regardé et lui a lancé : "Rien n'est plus dangereux qu'un fou qui ne sait pas ce qu'il a entre les mains."

— Amos Whateley a toujours été un sale bonhomme, madame Whateley. Tout le monde le sait et ce n'est pas ce que vous racontez qui modifiera ce que nous pensons, au contraire.

— Personne ne le sait mieux que moi, madame Wheeler. »

À ce moment, d'autres femmes vinrent se joindre à la conversation. Mrs. Osborn prit la parole pour leur apprendre que les Baxter, lassés d'attendre et pensant que Bert avait changé d'avis étaient partis pour Arkham. Ils étaient revenus vers onze heures trente. Hester Hutchins prédit que « ce n'était qu'un commencement, Amos l'avait dit ». Vinnie Hough hurla hystériquement qu'elle avait décidé d'emmener les enfants, sa nièce et son neveu, à Boston et d'attendre que le diable « cherche refuge ailleurs ». Ce fut seulement quand Hester Hutchins leur apprit que Jesse Trumbull venait de rentrer en répétant à tout le monde que Bert Giles avait été vidé de son sang, ainsi que les quatre vaches de Corey, que je raccrochai.

Je pouvais reconnaître la naissance d'une légende et le travail, le travail insidieux de la superstition qui s'édifie, en les modifiant, sur des faits réels. J'entendis, tout au long de la journée, des récits plus ou moins différents. À midi, le shérif s'arrêta chez moi et me demanda, pour la forme, si je n'avais pas entendu quelque chose au cours de la nuit. Je lui répondis que j'étais incapable d'entendre autre chose que les cris des engoulevents.

Comme tous ceux qu'il avait interrogés avaient mentionné le vacarme des engoulevents, il n'en fut pas surpris. De son côté, il m'apprit que Jethro Corey s'était réveillé pendant la nuit et avait entendu meugler les vaches, mais le temps pour lui de se lever et de s'habiller, elles avaient cessé leur vacarme. Il avait pensé que peut-être,

elles avaient été troublées par le passage de quelque animal sauvage, car les collines fourmillaient de renards et de ratons laveurs et il s'était recouché. Mamie Whateley avait entendu quelqu'un hurler. Elle affirmait avoir reconnu la voix de Bert, mais comme elle n'en avait parlé qu'après avoir appris tous les détails du massacre, le shérif mettait ses affirmations au compte d'une imagination fertile et d'une tentative puérile pour attirer l'attention sur elle-même. Après le départ du shérif, je reçus la visite d'un de ses adjoints qui se montra sérieusement mal à l'aise, car leur incapacité à résoudre le mystère de la disparition de mon cousin constituait une mauvaise note dans leur dossier et ce nouveau crime risquait de leur attirer de nouvelles critiques. Mis à part ces visites et quelques sonneries de téléphone, je ne fus pas dérangé de la journée et je m'arrangeai pour dormir un peu en prévision des cris des engoulevents qui allaient certainement troubler ma nuit.

Et, pourtant, curieusement, cette nuit-là, les engoulevents et leurs piaillements aigus me jouèrent un bon tour. J'étais parvenu à trouver le sommeil malgré leur cacophonie et j'avais dormi environ deux heures quand je me réveillai en sursaut. Je pensai tout d'abord que l'aube s'était levé, mais je me trompais. Je compris tout à coup que ce qui m'avait réveillé était l'absence de vacarme. Le brusque silence des engoulevents et le calme total qui en avait résulté m'avaient tiré de mon sommeil. Cet événement curieux et sans précédent m'intrigua profondément. Je me levai, passai un pantalon et allai jeter un coup d'œil par la fenêtre.

J'aperçus un homme qui s'éloignait de la maison en courant, un homme très grand. Je pensai immédiatement au sort du malheureux Bert Giles la nuit précédente et je fus momentanément paralysé par la peur, car un colosse de cette taille pouvait très bien être le responsable du massacre, un homme hanté de manies humaines, et je me rappelai alors qu'un seul homme répondait à ce signalement dans le vallon : Amos Whateley. La direction qu'il emprunta en disparaissant dans la nuit était celle de la ferme Hutchins où il travaillait. Ma première impulsion fut de courir à sa poursuite et de l'appeler, mais j'y renonçai en apercevant soudainement du coin de l'œil une lueur orange. J'ouvris précipitamment la fenêtre et je me penchai au-dehors. Le feu avait pris au bas du coin droit de la villa. Grâce à la promptitude de mon action et aussi grâce à un seau plein d'eau que je trouvai près de la pompe, je pus éteindre sans peine les flammes naissantes alors que le feu n'avait eu le temps de commettre qu'un minimum de dégâts. Seule une surface d'un mètre carré avait été quelque peu roussie. Mais il était évident que le feu avait été mis volontairement et sans aucun doute par Amos Whateley. Si les engoulevents n'avaient pas brusquement cessé leurs piaillements, j'aurais péri au milieu des flammes. En tout cas, j'en fus particulièrement troublé, car si mes voisins me détestaient au point d'utiliser de tels

moyens pour se débarrasser de moi, que pouvais-je encore attendre d'eux ? Toutefois, la lutte avait toujours fouetté mon énergie. Après quelques instants d'hésitation, je réagis comme à mon ordinaire et me retrouvai plus décidé que jamais à atteindre mon but. Si mon enquête sur la disparition de mon cousin affolait ces gens à un tel point, j'étais dans le vrai en pensant qu'ils en savaient beaucoup plus qu'ils ne le prétendaient. Je retournai me coucher résolu à affronter Amos Whateley dès le lendemain. Il se trouverait sans aucun doute dans un des champs des Hutchins et nous pourrions avoir une conversation sérieuse.

Au milieu de la matinée, je me mis, comme prévu, à la recherche d'Amos Whateley. Je le trouvai à l'endroit où je l'avais déjà rencontré, dans le champ au sommet de la colline, mais cette fois-ci il ne s'avança pas vers moi. Au contraire, il arrêta ses chevaux et m'observa sans bouger. En m'approchant du petit mur de pierres sèches, je vis que le visage barbu d'Amos exprimait autant d'appréhension que de défi. Il se tenait immobile, se contentant de repousser son chapeau un peu en arrière sur sa tête. Ses lèvres étaient serrées au point de ne plus dessiner qu'une ligne mince et ses yeux me surveillaient avec acuité. Comme il se tenait relativement près de la clôture, je m'arrêtai où je me trouvais, à la lisière du bois.

« Whateley, je vous ai vu mettre le feu à ma maison cette nuit, dis-je. Pourquoi ? »

Ma question resta sans réponse.

« Allons, je suis venu m'expliquer avec vous. J'aurais très bien pu me rendre directement à Aylesbury et aller tout raconter au shérif.

— Vous avez lu les livres, me lança-t-il d'une voix rauque. Je vous avais dit de ne pas le faire. Vous avez lu le passage à voix haute. Je sais que vous l'avez fait. Vous avez ouvert la Grille et Ceux du Dehors peuvent venir. Vous êtes comme votre cousin. Il *Les* a appelés et *Ils* sont venus. Mais il n'a pas fait ce qu'*Ils* voulaient. Alors *Ils* l'ont emmené. Mais il ne savait pas. Et vous, vous ne savez pas non plus, hein ? À cette seconde précise, *Ils* sont dans la vallée et personne ne peut dire ce qui se passera maintenant. »

Il me fallut un certain temps pour comprendre quelque chose à ce charabia. Même après réflexion, le sens de sa tirade n'était pas très clair, ni logique. Amos voulait apparemment suggérer qu'en lisant à voix haute un passage du recueil de mon cousin, j'avais permis à une force du « Dehors » de pénétrer dans le vallon, sans aucun doute une nouvelle manifestation de l'absurde superstition des gens du pays.

— Je n'ai aperçu aucun étranger, dis-je sèchement.

— On ne les voit pas toujours. Mon cousin Wilbur prétend qu'*Ils* peuvent prendre

la forme qu'*Ils* désirent, *Ils* peuvent pénétrer à l'intérieur de votre corps, *Ils* peuvent se nourrir par votre bouche et voir par vos yeux. S'*Ils* ne sont pas satisfaits. *Ils* vous emmènent, comme *Ils* ont enlevé votre cousin. Vous ne les voyez pas, poursuivit-il d'une voix maintenant proche de l'hystérie, parce qu'*Ils* sont en vous en ce moment. »

J'attendis patiemment que son excitation se calmât quelque peu.

« Et que mangent-ils ? demandai-je tranquillement.

— Vous le savez ! hurla-t-il avec force : le sang et l'esprit. Le sang pour croître et l'esprit pour acquérir la sagesse humaine. Riez si vous voulez, mais c'est la vérité. Les engoulevents le savent, eux. C'est pour cette raison qu'ils crient toutes les nuits près de votre maison.

Malgré son visage grave et son ton sérieux, je ne pus m'empêcher de sourire comme il l'avait lui-même prévu.

« Mais cela ne m'explique pas pourquoi vous avez tenté de faire brûler ma maison, et moi avec par la même occasion.

— Je ne vous veux pas de mal, mais je tiens à vous voir partir. Si vous n'avez plus de maison, vous ne pourrez pas rester.

— Vous représentez l'opinion des autres habitants des collines ?

— C'est moi qui en sais le plus, répondit-il, une certaine fierté dans sa voix se mêlant à sa crainte pleine de défi. Mon grand-père a eu les livres en main et il m'en a parlé. Mon cousin Wilbur était au courant lui aussi. J'en sais plus que les autres sur ce qui se passe là-haut – et d'un bras il désigna le ciel – et en bas – là il montra le sol. Il vaut mieux qu'ils ne sachent rien sinon ils auraient trop peur. En savoir la moitié est pire que ne rien savoir du tout. Vous auriez dû brûler les livres, monsieur Harrop, je vous l'avais dit. C'est trop tard maintenant. »

J'observais son visage sans y voir un signe qui montrait qu'il ne parlait pas sérieusement. Il était parfaitement sincère, paraissant même regretter d'être obligé de me condamner à un destin abominable que lui seul entrevoyait. Pendant quelques instants je ne sus pas quelle attitude adopter. Je ne pouvais tout de même pas fermer les yeux sur sa tentative de faire brûler ma maison, et moi avec…

« Très bien, Amos. Quoi que vous sachiez, c'est votre affaire. Mais je sais que vous avez mis le feu à ma maison, et ça je ne peux pas le laisser passer. Je vous demande de réparer les dégâts. Venez quand vous aurez le temps. Si vous acceptez, je n'en parlerai pas au shérif.

— Vous ne voulez rien d'autre ?

— Quoi d'autre ?

— Si vous ne savez pas…, bougonna-t-il. Je viendrai dès que possible. »

Bien que ses affirmations eussent été ridicules, elles m'avaient tout de même déconcerté. En elles résidait une certaine logique. Mais je songeai tout en cheminant à travers bois pour rentrer chez moi que toutes les superstitions sont fondées sur quelque chose de plus ou moins logique, ce qui explique leur crédibilité et leur transmission d'une génération à une autre. Par ailleurs, Amos Whateley ressentait une peur incoercible. Une peur qui ne pouvait être attribuée qu'à la superstition. Whateley était un homme très robuste qui d'une seule main aurait pu me projeter par-dessus le mur de pierres sèches. L'attitude de ce personnage cachait un mystère profondément troublant dont il me fallait trouver la clef !

III

J'arrive maintenant à la partie de mon récit qui va malheureusement rester confuse, car je ne suis moi-même pas très sûr de la chronologie des événements auxquels j'ai participé. Encore troublé par les élucubrations de Whateley et sa crainte superstitieuse, je rentrai chez moi et entrepris d'étudier de plus près les livres qui constituaient la bibliothèque de mon cousin. Je cherchais un indice qui justifierait la croyance de Whateley. Cependant, je n'eus pas plus tôt ouvert un des ouvrages que j'éprouvais à nouveau la certitude de l'inutilité de ma lecture. Que gagne un homme à étudier ce qu'il sait déjà ? Et que peuvent penser ceux qui ne savaient rien du tout ? Il me semblait apercevoir à nouveau cet étrange paysage avec ses gigantesques créatures amorphes, en même temps que j'entendais les louanges de ces noms maudits, détenteurs d'un pouvoir terrifiant, louanges accompagnées d'une musique irréelle et de lamentations chantées par des voix qui n'avaient rien d'humain.

Cette illusion ne dura qu'un bref instant, mais il fut suffisant pour me détourner de mes projets. J'abandonnai toute étude plus approfondie des ouvrages de mon cousin, et après un léger déjeuner je repris mon enquête sur la disparition d'Abel. N'accomplissant pas le moindre progrès, j'abandonnai vers le milieu de l'après-midi et rentrai à la villa en proie à des sentiments contradictoires. Je n'accusais plus aussi sévèrement le shérif et ses hommes de ne pas avoir fait leur possible pour retrouver Abel. Bien qu'étant toujours aussi déterminé à mener cette enquête à son terme, je commençais pour la première fois à douter de ma capacité à le faire.

La nuit suivante, j'entendis à nouveau les voix bizarres.

Je ne devrais peut-être plus les qualifier de « bizarres » car elles me devenaient familières. Elles n'étaient pas identifiables, et cette fois encore leur origine resta un mystère. Mais cette nuit-là, les engoulevents furent plus bruyants que jamais. Leurs cris envahirent le vallon et toute la maison. Autant que je peux en juger, aux alentours de neuf heures ils se manifestèrent. La nuit était orageuse. De gros nuages noirs s'accrochaient aux sommets des collines et recouvraient la vallée. Ils faisait une chaleur humide. Cette humidité augmentait le vacarme des engoulevents et intensifiait les bizarres voix de l'espace qui s'élevèrent soudain sans préambule. Comme auparavant, elles restaient excessives, inintelligibles, diaboliques, et autre chose encore qui défiait toute description. À nouveau il y eut cette sorte de litanie, le chorus des engoulevents s'intensifiant en réponse à chaque mot ou chaque phrase jusqu'à provoquer une invraisemblable cacophonie de sons qui atteignit un vacarme terrifant.

Pendant quelques instants je tentai de trouver un sens quelconque aux voix qui emplissaient la pièce, mais elles ne me semblaient pas cohérentes, ne me faisant entendre qu'un véritable charabia. Cependant, au fond de moi-même, je devinai que ce charabia cachait des paroles significatives et inquiétantes, magnifiques et terribles, suggestives et lourdes d'un sens que j'étais incapable de saisir. Je ne me préoccupai plus de déceler leur source. Je savais qu'elles provenaient de l'intérieur de la maison, mais je n'aurais su dire si elles étaient le résultat d'un phénomène quelconque ou de je ne sais quoi d'autre. Elles étaient le produit de l'obscurité, ou alors, je ne pouvais en ignorer la possibilité, la pure création d'une conscience profondément troublée par le cri démoniaque des engoulevents, qui émettaient de toutes parts leur terrible concert et emplissaient le vallon, la maison et mon esprit de leur infernal cri perçant, insoutenable pour les nerfs : « Whippoorwill… whippoorwill… whippoorwill… »

Je restais dans un état presque cataleptique, à écouter : « *Llllll-nglui, nnnn-lagl, fhtagn-nagh, ai Yog-Sothoth !* »

Les engoulevents répondaient en vagues successives de cris qui venaient frapper la maison, qui s'y engouffraient, puis, avec un temps de retard sur les voix, l'écho revenait des collines, martelant mon subconscient avec une force à peine diminuée. « *Ygnaiih ! Y'btnk. EEE-ya-ya-ya-yahaaahaahaahaaa !* »

Et toujours cette espèce d'explosion, cet incessant « whippoorwill, whippoorwill, whippoorwill » qui résonnait dans l'obscurité de la nuit comme le roulement de milliers et de milliers de tambours.

Je perdis heureusement conscience.

Le corps et l'esprit humain peuvent supporter beaucoup d'épreuves s'ils disposent de temps de repos à des moments quelconques, mais mon repos de cette nuit-là

s'accompagna d'un rêve d'une précision et d'une terreur indicibles. Je rêvai que je me trouvais dans un lieu perdu, un lieu planté de vastes bâtiments monolithiques, habités non par des êtres humains mais par des créatures qui dépassaient l'imagination, une région couverte de fougères arborescentes d'une espèce inconnue, de calamités et de sigillés qui entouraient les fantastiques bâtiments, ainsi que de terrifiantes forêts constituées d'arbres inconnus à la surface de la terre. Ici et là, se dressaient des colosses de pierre noire éclairés par un perpétuel crépuscule. À certains endroits, gisaient des débris basaltiques d'un âge incroyable. Dans ces lieux où régnait la nuit, les constellations du ciel ne présentaient rien de commun avec celles que je voyais d'ordinaire, pas plus que la topographie du terrain ne ressemblait à quoi que ce fut de ma connaissance, si ce n'est, peut-être, aux paysages imaginés par certains artistes et représentant la terre dans des temps préhistoriques bien antérieurs à la période paléozoïque.

Des créatures qui peuplèrent mon rêve, je me rappelle seulement qu'elles avaient des formes mouvantes et une taille gigantesque, qu'elles possédaient des membres qui s'apparentaient à des tentacules et leur permettaient de se déplacer aussi bien que de saisir et de tenir des objets. Ces tentacules avaient en outre la possibilité de se rétracter et réapparaître à un autre endroit du corps. Ces créatures habitaient des demeures monolithiques et la plupart d'entre elles se trouvaient dans un état de somnolence perpétuelle. Elles étaient nourries par des êtres fœtaux considérablement plus petits mais d'une structure qui leur permettait aussi de changer de forme. Elles étaient d'une sinistre couleur fongueuse, qui n'avait aucun rapport avec la couleur de la chair humaine et qui ressemblait d'ailleurs à la couleur des bâtiments. À certains moments les créatures paraissaient prendre des formes extraordinaires comme pour caricaturer les constructions curvilignes si fréquentes en de nombreux points de ce monde imaginaire.

Curieusement, les chants et les cris des engoulevents se poursuivaient comme s'ils faisaient partie intégrante du rêve, mais en perspective leur intensité augmentant ou décroissant comme si leur distance variait. Et j'eus l'impression de me trouver aussi dans ces lieux mais sur un plan différent, d'être moi aussi au service des Grands, me rendant dans l'obscurité terrifiante des forêts inconnues, pour y égorger des bêtes et ouvrir leurs veines afin d'abreuver les Grands et leur permettre de croître dans un univers de dimensions différentes.

Je ne saurais dire combien de temps dura ce cauchemar. J'avais dormi toute la nuit et pourtant je fus anormalement fatigué à mon réveil, comme si j'avais peu dormi et travaillé la plus grande partie de la nuit. Je me traînai péniblement jusqu'à la cuisine et me préparai des œufs au bacon. Ensuite, je m'effondrai sur une chaise pour les

manger. Ce petit déjeuner accompagné de plusieurs tasses de café me redonna quelques forces, et je quittai la table un peu ragaillardi.

Le téléphone sonna alors que je coupais du bois dans le jardin. C'était la sonnerie des Hough, mais je rentrai précipitamment pour écouter.

Je reconnus immédiatement la voix d'Hester Hutchins, habitué comme je l'étais de sa langue intarissable.

« … et on dit qu'il y en a eu six ou sept de tuées. Les meilleures bêtes de son troupeau, prétend Mr. Osborn. Elles se trouvaient dans le pré du sud, le plus proche du vallon d'Harrop. Dieu sait combien d'autres bêtes auraient été massacrées si le reste du troupeau n'avait pas réussi à abattre la clôture et à regagner l'étable. C'est pour ça que le domestique des Osborn, Andy Baxter, est allé jusqu'au champ avec une lanterne et il a vu les vaches. Elles étaient dans le même état que celles de Corey et que le pauvre Bert Giles. Elles étaient égorgées et vidées de leur sang. Dieu sait ce qui écume le vallon, Vinnie, mais il faut faire quelque chose, autrement nous allons tous mourir. Je savais que les engoulevents appelaient une âme et ils ont pris celle du pauvre Bert. Ils appellent encore, et je sais ce que cela signifie. Vous aussi, n'est-ce pas, Vinnie ? Des âmes sont promises aux engoulevents au prochain changement de lune.

— Que Dieu nous protège ! Je vais partir pour Boston dès que possible. »

J'étais certain de recevoir avant la fin de la journée une nouvelle visite du shérif et je m'y étais préparé. Je n'avais rien entendu. Je lui expliquai que mon insomnie de la nuit précédente m'avait épuisé et que j'avais pris des dispositions pour dormir cette nuit malgré le vacarme des engoulevents. En retour, il me parla longuement des bêtes d'Osborn. Sept d'entre elles avaient été massacrées, me dit-il. Il y avait un fait étrange : aucune d'elles n'avait beaucoup saigné bien qu'elles eussent toutes été égorgées. En dépit de l'ignoble sauvagerie de ce carnage, il semblait que l'auteur en était un homme, car on avait découvert autour des cadavres des empreintes de pieds, malheureusement pas assez nettes pour permettre une observation précise. Cependant il poursuivit ses confidences. Un de ses hommes surveillait Amos Whateley depuis quelque temps. Amos avait tenu des propos bizarres et il avait agi comme s'il s'attendait à ce qui allait arriver. Le shérif parlait d'un ton las. Il n'avait cessé de courir d'un point à un autre depuis son arrivée à la ferme d'Osborn.

« Et vous, que savez-vous sur Whateley ? » me demanda-t-il.

Hochant la tête, je lui répondis que je ne savais pas grand-chose de n'importe lequel de mes voisins.

« Mais j'ai entendu certaines phrases étranges, ajoutai-je. Les rares fois où nous nous sommes adressé la parole, il a prononcé des mots curieux. »

Le shérif se pencha vers moi avec intérêt.

« N'a-t-il jamais parler de "nourrir" quelqu'un de quelque chose ? »

Je dus reconnaître que oui.

Le shérif sembla satisfait. Il prit congé après m'avoir involontairement contrarié en m'obligeant à lui avouer mon échec dans l'enquête sur la disparition de mon cousin. Je n'étais pas surpris des soupçons du shérif envers Amos Whateley. Et, pourtant, quelque chose au fond de ma conscience s'opposait violemment à la théorie du shérif, tandis que j'éprouvais une impression de malaise comme le souvenir confus d'un acte laissé inachevé ou d'une velléité qui n'aurait pas trouvé son aboutissement.

Ma fatigue ne s'atténua pas au cours de la journée et je travaillai peu, me contentant de laver mes vêtements qui commençaient à devenir passablement poussiéreux. Je pris aussi le temps d'examiner le travail de mon cousin sur le filet de pêche. Il avait eu manifestement l'intention d'attraper quelque chose, et quel meilleur gibier aurait-il pu viser que les engoulevents qui l'avaient conduit à bout de résistance nerveuse. Peut-être aussi connaissait-il mieux que moi leurs habitudes, et le vacarme de leurs cris incessants n'était sans doute pas la seule raison qui le poussait à les capturer.

Je dormis quand je le pus ce jour-là, écoutant de temps en temps les conversations toujours aussi affolées de mes voisins. Ces conversations furent sans fin. Le téléphone sonna toute la journée. Quelquefois les hommes s'entretenaient entre eux alors que jusqu'à présent les femmes avaient monopolisé la ligne. Ils parlaient de regrouper les troupeaux de vaches et d'organiser un tour de garde, mais personne ne tenait à rester seul. Ils suggérèrent alors de garder les bêtes dans les étables pendant la nuit. Je devinai que cette dernière solution recueillerait l'unanimité. Les femmes insistaient d'ailleurs pour ne laisser sortir personne la nuit et sous aucun prétexte.

« Ça n'arrive pas le jour, dit Emma Whateley à Marie Osborn. Il ne s'est jamais rien produit pendant la journée. Alors tout le monde doit rester enfermé dès la nuit tombée, quand le soleil a disparu derrière les collines. »

Lavinia Hough était partie pour Boston en emmenant les enfants avec elle, comme elle l'avait dit.

« Elle a filé avec les gamins en laissant le pauvre Laban, précisa Hester Hutchins. Mais il n'est pas seul. Il est allé cherché un ami à Arkham pour lui tenir compagnie. Oh, c'est terrible ! C'est une punition du Seigneur. Le pire, c'est que personne ne sait

à quoi *Cela* ressemble ni d'où *Cela* vient. »

La superstition des vaches vidées de leur sang occupait une large part des conversations.

« On dit que les vaches n'ont presque pas saigné. Vous savez pourquoi ? Parce que leur sang avait été sucé, dit Angeline Wheeler. Mon Dieu ! que va-t-il nous arriver maintenant ? Nous ne pouvons tout de même pas rester ici à attendre que nous nous fassions tous tuer. »

Ces conversations apeurées formaient une sorte de murmure dans l'ombre. Le téléphone donnait, tant aux hommes qu'aux femmes, l'impression d'être moins abandonnés, moins solitaires. Qu'aucun d'entre eux ne jugeât bon de m'appeler ne me surprenait guère. J'étais un nouveau venu et, dans ces régions, les étrangers ne sont acceptés dans un groupe comme en formaient les voisins d'Abel qu'au bout de longues années… et quelquefois jamais. Vers le soir, me sentant vraiment très las, je n'écoutai plus les conversations téléphoniques.

Les voix revinrent la nuit du surlendemain.

Et le cauchemar apparut de nouveau, lui aussi. Une fois encore, je me trouvai dans une vaste plaine où s'élevaient d'étranges édifices de basalte au cœur de forêts terrifiantes. Je sus qu'en ces lieux j'étais l'un des Élus, fier de servir les Anciens et aux ordres du plus grand d'entre eux, Celui qui était semblable aux autres mais en même temps différent d'eux, qui seul était capable de prendre la forme d'un amas de globes étincelants, le Gardien du Seuil, le Surveillant de la Grille, le Grand Yog-Sothoth, qui se préparait à reparaître dans son ancien repaire terrestre où je devrais continuer à Le servir. Oh ! quelle puissance et quelle gloire ! Quelle merveille et quelle horreur ! Quel éternel bonheur ! Et j'entendais les engoulevents. Leurs cris formaient un fond sonore qui s'amplifiait et s'atténuait alternativement, tandis que les chœurs s'élevaient vers les étoiles perdues, vers les entrailles terrestres, vers les cieux inconnus, vers les golfes et vers les cimes. Ils chantaient de toutes leurs forces :

« *Llllll-nglui, nnnn-lagl, fhtagn-ngah, ai Yog-Sothoth !* »

Et je joignis ma voix à ces chants en Son honneur, Lui, le Gardien du Seuil…

« *Llllll-nglui, nnnn-lagl, fhtagn-ngah, ai Yog-Sothoth !* »

On m'a dit que je criais cette phrase quand on m'a découvert penché sur le cadavre de la pauvre Amelia Hutchins lui déchirant la gorge. La malheureuse femme avait été attaquée en revenant de chez Abby Giles. C'est ce que je hurlais dans ma rage bestiale

alors que les engoulevents m'entouraient, criant et piaillant de leurs voix affolantes. Et c'est la raison pour laquelle on m'a enfermé dans cette pièce avec des barreaux aux fenêtres. Les idiots ! Les idiots ! Ayant échoué avec Abel, ils se raccrochent à n'importe qui. Comment pensent-ils éloigner l'un des Élus des Autres ? Que peuvent des barreaux contre Eux ?

Mais ils essayaient de m'affoler quand ils m'accusèrent d'être le responsable de tout ce qui était arrivé. Je n'ai jamais levé la main contre un être humain. Je leur ai dit qui était le coupable. Si seulement ils voulaient se donner la peine de mieux regarder. Je leur ai dit. Ce n'est pas moi. Non, je connais la vérité. Je crois l'avoir sue depuis le début, et s'ils cherchent ils trouveront des preuves.

Ce sont les engoulevents, les engoulevents qui ne cessent jamais de crier, les horribles engoulevents qui attendent en tournant lentement, les engoulevents, les engoulevents dans les collines…

QUELQUECHOSE EN BOIS

Something in Wood – 1948

Il est heureux que les limites de l'esprit humain ne lui permettent pas souvent de voir dans des perspectives correctes tous les faits et les événements qu'il côtoie. J'y ai songé de nombreuses fois et plus particulièrement en étudiant les circonstances de la disparition de Jason Wecter, le critique musical et artistique du journal de Boston. Elle s'est produite il y a environ un an et un certain nombre d'hypothèses avaient été avancées : par exemple Wecter avait pu être la victime d'un meurtre commis par un artiste ulcéré par une critique trop outrancière ou bien encore il était tout simplement parti pour un endroit mystérieux, sans avoir prévenu personne et pour une raison connue de lui seul.

Cette dernière éventualité était peut-être plus vraisemblable qu'on ne le supposait communément. Son acceptation était cependant une question de terminologie et nécessitait de savoir si l'absence de Wecter était volontaire ou non. C'était toutefois une explication qui s'imposait aux esprits suffisamment imaginatifs pour l'entrevoir et certaines circonstances entourant l'événement ne conduisaient en effet à aucune autre conclusion. Je jouai un rôle et non des moindres dans ces péripéties, bien que personne, pas même moi, ne le sût avant la disparition effective de Jason Wecter.

Ces événements se présentèrent tout d'abord sous la forme d'un souhait des plus prosaïques. Wecter qui vivait seul dans une vieille demeure de King's Lane à Cambridge, à l'écart des lieux fréquentés, collectionnait les œuvres d'art primitif, de préférence de pierre ou de bois. Il possédait, par exemple, d'étranges sculptures religieuses de pénitents, des bas-reliefs mayas, des sculptures de Clark Ashton Smith, des fétiches et des statuettes de dieux et de déesses des îles des mers du Sud, et bien d'autres merveilles encore. Or, il désirait se procurer une œuvre en bois qui serait « différente », bien que je trouvasse quant à moi que les pièces offertes par Smith présentaient la plus grande variété que l'on pût souhaiter, mais ces pièces n'étaient pas en bois et Wecter voulait absolument quelque chose en bois pour harmoniser sa collection, car, en effet, il possédait surtout des œuvres de pierre, à part quelques masques de Ponape qui s'apparentaient plutôt aux étranges et géniales créations de Smith.

Je suppose que plus d'un ami de Jason Wecter se mit à la recherche d'une œuvre de bois. Mais par hasard ce fut moi qui trouvai dans une vieille petite boutique de Portland, où j'avais passé mes vacances, un objet assez étrange, remarquablement

réalisé, c'était une sorte de bas-relief représentant une créature octopode qui surgissait d'une structure monolithique dans un décor subaquatique. Son prix était extrêmement raisonnable quatre dollars, et mon incapacité à interpréter sa signification lui donnait encore plus de valeur aux yeux de Wecter.

J'ai qualifié la créature d'« octopode » mais ce n'était pas un poulpe. Je ne saurais lui donner un nom. Elle semblait posséder un corps plus long que celui d'un poulpe et assez différent. Ses tentacules jaillissaient non seulement de son visage, à la place où un nez aurait dû se placer, comme sur la sculpture de Smith « le Dieu Aîné », mais aussi des côtés et du milieu du corps. Les deux tentacules accrochés au visage étaient manifestement préhensiles et sculptés dans une attitude telle qu'ils semblaient vouloir saisir quelque chose. Juste au-dessus de ces tentacules ou découvrait deux yeux très enfoncés au milieu d'une peau recouverte d'écailles de telle sorte que le tout donnait l'impression d'une créature diabolique. Au pied de la sculpture était gravée cette ligne d'un langage inconnu :

Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn.

Je ne saurais préciser la nature du bois dans lequel l'œuvre avait été exécutée si ce n'est qu'il était anormalement lourd, d'un brun très sombre presque noir et dont le fil se présentait sous forme circulaire. À vrai dire, je cherchais pour la collection de Jason Wecter une pièce plus petite, mais j'étais tout de même certain de lui faire plaisir en lui offrant celle-ci.

D'où venait cette statuette, je le demandai au flegmatique petit personnage derrière son bureau. Il releva ses lunettes sur son front et répondit qu'elle avait été rejetée par l'Atlantique. Il ne savait rien de plus.

« Elle provient peut-être d'un bateau », hasarda-t-il.

Elle lui avait été apportée une semaine ou deux auparavant avec différents autres objets par une sorte de vagabond qui avait pris l'habitude de fouiller les plages à la recherche d'épaves rejetées par la mer. Je lui demandai ce qu'elle représentait, mais il dut reconnaître qu'il n'en avait pas la moindre idée. Jason aurait donc les mains libres pour inventer la légende de son choix.

Il fut enchanté de mon cadeau, surtout parce qu'il lui découvrit immédiatement certaines similitudes frappantes avec des pièces de Smith. Étant un expert en art primitif, il mit en exergue un autre point qui prouvait que le petit commerçant m'avait fait un véritable cadeau en me cédant la sculpture à quatre dollars : certaines marques indiquaient en effet que cette pièce avait été façonnée à l'aide d'outils bien plus vieux que ceux de notre époque, des outils dont on ne trouvait même pas trace dans aucune

des civilisations anciennes connues.

Je ne partageais pas la passion de Wecter pour l'art primitif, et ces détails ne présentaient pas un grand intérêt pour moi, pourtant je dois avouer avoir ressenti une certaine répulsion quand Jason juxtaposa la sculpture octopode aux pièces de Smith, soulevant ainsi des questions informulées qui me troublèrent profondément. Si cet objet était effectivement vieux de plusieurs millénaires, comme le prétendait Wecter, et s'il ne ressemblait à aucun genre de sculpture connu, comment pouvait-il présenter une telle ressemblance avec les créations modernes de Clark Ashton Smith ? Était-ce seulement une coïncidence si les œuvres sorties de l'imagination poétique de Smith s'apparentaient tellement à l'ouvrage d'un inconnu qui avait vécu des milliers d'années plus tôt et qu'il rejoignait ainsi à travers l'espace et le temps ?

Mais je ne posai pas ces questions. Si je l'avais jugé bon, la suite des événements aurait peut-être été modifiée. L'enthousiasme et la joie de Wecter me récompensèrent de mon choix. Et une fois la sculpture placée sur une grande tablette parmi les pièces rares, je pris congé de mon ami et oubliai mon cadeau.

Je ne revis pas Jason Wecter avant une quinzaine de jours. Je ne lui aurais sans doute pas rendu visite dès mon retour à Boston si mon attention n'avait pas été attirée par une critique particulièrement sévère sur une exposition des sculptures d'Oscar Bogdoga pour lequel Wecter avait montré deux mois plus tôt beaucoup d'estime. En effet, le jugement de Wecter était de nature à piquer la curiosité de plusieurs amis communs. Il signifiait une nouvelle appréciation de la sculpture de la part de Wecter et promettait un certain nombre de surprises pour les lecteurs qui suivaient régulièrement ses critiques. Cependant une de nos relations communes qui était psychiatre s'inquiétait des curieuses allusions formulées dans le court mais remarquable article de Wecter. Je le lus avec une certaine surprise et je remarquai immédiatement plusieurs affirmations contraires aux habitudes de Wecter. Quand il accusait l'œuvre de Bogdoga de manquer de « flamme… d'élément dramatique… de spiritualité… », il restait conforme à son personnage. Mais quand il affirmait que l'artiste « n'avait manifestement aucun rapport avec les arts religieux d'Ahapi ou d'Ahmnoida » et qu'il n'avait pas fait mieux qu'une pâle imitation de « l'école Ponape », il formulait une accusation non seulement curieuse mais complètement déplacée, car Bogdoga était un Slave dont les créations présentaient plus de similitudes avec les sculptures d'Epstein qu'avec l'œuvre de Mestrovic, par exemple, et encore moins avec les primitifs qui enthousiasmaient Wecter et qui manifestement influaient maintenant sur son jugement. L'article de Jason était parsemé d'étranges références à des artistes dont personne n'avait entendu parler, à des lieux éloignés dans le temps et l'espace et qui ne se trouvaient peut-être pas sur la Terre, et à une

forme de culture qui ne se rattachait à aucune autre connue, même pour le lecteur le plus érudit.

Cependant, sa critique des œuvres de Bogdoga n'était pas tout à fait inattendue car il avait deux jours plus tôt écrit un article sur une nouvelle symphonie de Franz Hoebel, interprétée pour la première fois par le flamboyant et égocentrique Fradelitski. Il l'avait truffé de références à la « musique flûtée des astres » et aux « notes de cornemuse d'origine prédruidique qui firent vibrer l'éther bien avant que l'homme ne portât dans ses mains ou à ses lèvres son premier instrument de musique ». En même temps, il avait encensé un autre morceau du même programme, la symphonie numéro trois d'Harris. Alors qu'il l'avait publiquement méprisée auparavant, il la traitait de « brillant exemple de retour à la musique pré-primitive qui hante toujours la conscience profonde de l'homme, à la musique des Grands Anciens qui ressort malgré la direction si personnelle de Fradelitski ». Celui-ci, en effet, était tellement dépourvu de génie créateur, qu'il devait impérativement introduire dans chaque œuvre qu'il dirigeait suffisamment de « Fradelitski » pour affirmer sa personnalité, même si, ce faisant, il trahissait le compositeur.

Ces deux derniers comptes rendus m'incitèrent à me rendre au plus vite chez Wecter que je trouvai assis à son bureau devant les journaux et un monceau de lettres, sans doute des lettres de protestation.

« Ah, Pinckney ! me lança-t-il d'emblée. Ce sont vraisemblablement mes derniers articles qui vous amènent chez moi.

— Pas tout à fait, bredouillai-je avec embarras. Les critiques n'engagent que vous et vous êtes libre d'affirmer ce que vous voulez, tant que vous restez sincère. Mais qui sont donc Ahapi et Ahmnoida ?

— J'aimerais le savoir. »

Il parlait sur un ton si sérieux que je ne doutai pas un instant de sa sincérité.

« Mais ils ont existé, j'en suis sûr, reprit-il. Comme les Grands Anciens semblent avoir occupé une certaine place dans des sciences lointaines.

— Comment pouvez-vous vous référer à eux si vous ne les connaissez pas ?

— Je ne peux pas non plus vous l'expliquer clairement, Pinckney, répondit-il avec un froncement de sourcils. Mais je peux essayer. »

Sur ces mots il commença un récit peu cohérent des événements qui lui étaient arrivés depuis qu'il possédait la sculpture octopode que j'avais découverte à Portland. Il n'avait pas passé une seule nuit sans faire de rêve où la créature n'eût été

présente soit sous un premier plan, soit à la lisière de son rêve. Il avait rêvé d'endroits souterrains et de cités au fond des mers. Il s'était vu lui-même aux îles Carolines et au Pérou. Il avait marché dans les étonnantes demeures aux toits en croupe d'Arkham la maudite, hantée de héros légendaires. À bord de vaisseaux inconnus, il avait atteint des limites des océans. La sculpture, il en était certain, était une reproduction miniature d'une gigantesque créature protoplasmique capable de prendre n'importe quelle forme à sa guise. Elle s'appelait Cthulhu et son domaine était situé à R'lyeh, une cité perdue au fond de l'Atlantique. Cthulhu était un des Grands Anciens supposés revenir un jour des étoiles et des espaces lointains, ou bien des profondeurs sous-marines et des entrailles terrestres pour rétablir sur la terre leur domination passée. Il se montrait accompagné de nains amorphes, presque humains, qui marchaient devant lui en jouant sur d'étranges flûtes une musique qui ne ressemblait à aucune autre. Cette œuvre qui avait été sculptée par des habitants des iles Carolines, avant toute période préhistorique précise, mais après l'apparition de l'homme, était apparemment le « point de contact » avec les dieux inconnus où résidaient les créatures qui attendaient le moment de leur retour.

J'écoutai ce récit avec une totale incrédulité, je dois l'avouer. Wecter s'en aperçut et se levant brusquement il alla chercher la statuette octopode et la déposa sur le bureau. Il la plaça juste devant moi.

« Observez-la attentivement, Pinckney. Voyez-vous un changement quelconque ? »

Je l'examinai soigneusement mais j'avouai ne découvrir aucune différence.

« Vous ne trouvez pas que les tentacules du visage sont, disons, plus longs ? »

Je lui répondis que non. Mais je ne pouvais pas être catégorique.

Ce genre de question incitait généralement à donner une réponse affirmative. Les tentacules étaient-ils plus longs ? Je ne sus le préciser alors. Je ne saurais le faire aujourd'hui. Mais Wecter, lui, paraissait parfaitement convaincu de leur allongement.

J'examinai à nouveau la sculpture et j'éprouvai aussitôt cette curieuse répulsion qui m'avait gagné quand j'avais remarqué la ressemblance des œuvres de Smith avec cet objet.

« Ça ne vous frappe pas que l'extrémité des tentacules s'est redressée et se trouve un peu plus en avant ?

— Non, je l'avoue.

— Très bien. »

Il retourna poser la sculpture à sa place sur l'étagère.

En revenant à son bureau il se lança dans de longues explications.

« Je suppose que vous me trouvez l'esprit dérangé, Pinckney, mais depuis que cet objet a pénétré dans cette pièce, j'ai conscience de l'existence d'un monde aux dimensions différentes des nôtres. Je ne vois pas comment le qualifier autrement… Un monde aux dimensions correspondantes à celle d'un monde dont j'ai rêvé. Je n'ai par exemple aucun souvenir d'avoir écrit ces articles et pourtant ils sont bien de moi. Je les ai trouvés dans mes notes, écrits de ma main. Bref, c'est moi et personne d'autre qui suis l'auteur de ces lignes. Je ne peux pas publiquement les désavouer bien qu'elles soient en totale contradiction avec les opinions émises sous ma signature depuis des années. Cependant, on ne peut pas leur nier une curieuse impression de logique. Après les avoir découvertes et aussi après avoir lu les lettres de protestation que j'ai reçues à leur sujet, je les ai soigneusement étudiées. Contrairement à mes affirmations passées, l'œuvre de Bogdoga a effectivement un lien avec une forme hybride d'un art primitif des îles Carolines. De même, la troisième symphonie présente effectivement un net et troublant appel au primitif. Nous devons donc nous demander si leur nature offensante pour les amateurs traditionnellement sensibles et cultivés n'est pas une réaction instinctive contre les peuplades primitives aux connaissances naturelles.

» Mais la question n'est pas là, n'est-ce pas Pinckney ? grogna-t-il. Le fait est que la sculpture que vous avez découverte à Portland a exercé sur moi une troublante influence irrationnelle, à un point tel que je me demande parfois si elle est bénéfique ou non.

— Une influence de quelle sorte, Jason ? »

Il sourit étrangement.

« Laissez-moi vous dire ce que je ressens. La première nuit où j'en pris conscience fut celle qui suivit votre dernière visite. J'avais organisé une soirée, mais à minuit tous mes invités avaient filé et je m'étais attablé devant ma machine à écrire. J'avais un petit article à rédiger sur un récital de piano donné par un des élèves de Fradelitski et je m'en débarrassai en un rien de temps. Mais j'étais sans cesse préoccupé par votre cadeau. La monstrueuse créature octopode qu'il représentait obsédait mon esprit. C'était étrange, mais je la voyais en même temps sous deux formes ; d'une part, telle qu'elle était en réalité, c'est-à-dire un objet de petite taille et à trois dimensions, d'autre part comme une extension, ou une invasion si vous préférez, dans une dimension différente, dans laquelle je n'existais que comme un élément nécessaire à sa croissance. En bref, quand j'eus terminé mon article j'éprouvai la désagréable impression que la créature avait grandi dans des proportions inimaginables. Pendant

d'atroces secondes, je la vis comme un être concret se dresser devant moi tel un colosse auprès de qui je me tenais, ridiculement minuscule. Cela ne dura qu'un moment puis la créature s'évanouit. Remarquez bien que j'ai dit qu'elle s'était évanouie. Elle ne cessa pas seulement d'exister. Elle sembla se comprimer, se rétracter, exactement comme si elle avait été privée de ses nouvelles dimensions pour réintégrer sa forme réelle telle qu'elle devait exister devant mes yeux mais qu'il lui est inutile de prendre pour être perçue psychiquement. Cela s'est répété. Je vous jure que ce ne sont pas des hallucinations bien que je voie à votre expression que vous me croyez devenu fou. »

Ce n'était pas à ce point-là, me hâtai-je de le rassurer. Ce qu'il avait dit s'était peut-être réellement passé. Les présomptions, basées sur les faits concrets de ses étranges articles, prouvaient sa sincérité. Jason Wecter était, de plus, persuadé de dire la vérité, ce qui impliquait obligatoirement une raison et une motivation.

« En partant du principe que vous dites la vérité, commençai-je enfin prudemment, il doit y avoir une explication, naturelle ou non. Vous avez peut-être travaillé trop durement, et vous avez été le jouet de votre propre subconscient.

— Sacré Pinckney ! s'exclama-t-il en riant.

— Ou alors, notre explication doit être… surnaturelle. »

Son sourire disparut, ses yeux se rétrécirent.

« Vous pensez que c'est possible, n'est-ce pas Pinckney ?

— Oui… je le suppose…

— Bon. C'est ce que j'ai pensé moi aussi après ma troisième expérience. Deux fois j'étais prêt à croire à une hallucination de ma part ; trois fois, non. Les illusions dues à une trop grande fatigue des yeux sont rarement aussi compliquées et détaillées. Elles se limitent à des rats imaginaires, des points noirs ou autres phénomènes du même genre. Donc si cette créature appartient à un culte dont elle est l'objet d'adoration, il n'y a pas à chercher une autre explication. Entre parenthèses, je crois que cette adoration existe dans notre propre monde, mais le secret en est bien gardé. Je reprends maintenant ce que je vous ai déjà dit. Cette sculpture est le point de contact avec un monde d'une autre dimension dans le temps et dans l'espace. Cela étant admis, la créature octopode tente manifestement d'atteindre ce monde à travers moi-même.

— Comment ? demandai-je brusquement.

— Ah ! je ne suis pas un mathématicien ni un scientifique. Je ne suis qu'un critique

d'art. Cette conclusion représente la limite de mes connaissances extra-culturelles. »

Les hallucinations semblèrent persister. Elles se produisirent de plus en plus fréquemment durant la nuit pendant qu'il dormait et sur un autre plan. Dans son sommeil Wecter accompagnait, sans aucune difficulté, la créature octopode dans un monde de dimensions différentes en dehors du temps et de l'espace. Les hallucinations constantes ne sont pas rares dans les archives médicales. Celles qui se développent progressivement non plus. Mais, dans le cas de Jason Wecter, l'illusion se présentait d'une manière différente car elle s'incrustait lentement au plus profond de son être. Je méditai sur ce sujet une grande partie de la nuit qui suivit, tournant et retournant dans ma tête ce qu'il avait dit sur les Dieux Aînés, les Grands Anciens, les entités mythologiques et leurs adorateurs. Je réfléchissais à cette forme de vie à laquelle s'intéressait Jason et qui avait un effet si troublant sur son comportement.

J'attendis avec une certaine appréhension son article suivant. En raison de ce qu'il écrivit pendant les dix jours qui précédèrent ma nouvelle visite, Jason Wecter fut le sujet de conversation des milieux culturels de Boston et des environs. Contrairement à mon attente, les commentaires ne le blâmaient pas tous, bien que des opinions variées fussent formulées. Ceux qui l'appréciaient autrefois étaient outrés et le condamnaient ; par contre, ceux qui le méprisaient auparavant prenaient sa défense. Ses critiques des concerts et des expositions, bien que complètement à côté du sujet à mes yeux, n'en étaient pas moins incisives. Son mordant et son esprit satirique étaient toujours présents. Sa finesse de perception n'était pas altérée, sauf dans sa façon d'éprouver des émotions car il les ressentait maintenant dans une perspective différente, totalement opposée à son ancien point de vue. Ses critiques étaient inquiétantes et souvent grossières.

La magnifique et vénérable *prima donna*, Mr. Bursa-Dekoyer, constituait « un énorme monument au goût bourgeois mais qui malheureusement n'y était pas enterré ».

Corydon de Neuvalet, la coqueluche de New York, était « au mieux un aimable imposteur dont les sacrilèges surréalistes sont exposés dans les vitrines des boutiques de la Cinquième Avenue par des commerçants dont les connaissances culturelles sont à peine décelables au microscope, il faut admettre toutefois que son sens des couleurs est supérieur à celui de Vermeer quoique n'égalant pas celui du plus mauvais des Ahapi ».

Les toiles de l'artiste un peu fou Veilain excitaient son imagination extravagante : « Nous sommes en présence d'un homme sachant manier un pinceau et interpréter les couleurs de notre monde. Quand il observe autour de lui, il voit beaucoup plus que la majorité du public qui se penche sur ses toiles. Voilà une perception sincère, libérée

de toutes dimensions terrestres et dégagée du carcan des traditions humaines, des sentiments et autres contraintes du même genre. Son appel se place sur un plan qui remonte aux primitifs et s'élève encore plus haut. Il est en relation avec des événements passés et présents qui existent dans des parties limitrophes de l'espace et qui ne sont accessibles qu'aux êtres doués d'une perception extra-sensorielle, ce qui est peut-être la faculté de certaines personnes jugées "malades". »

D'un concert où Fradelitski interprétait son auteur favori, le symphoniste russe Blantanovich, il écrivit un article si cinglant que Fradelitski menaça publiquement de le poursuivre. « La musique de Blantanovich est une expression de cette horrible culture qui suppose que tous les hommes sont politiquement égaux, exception faite bien entendu de ceux qui occupent un haut rang et qui sont, pour citer Orwel, "au-dessus de l'égalité". Elle ne vaut pas la peine d'être interprétée. Elle ne le serait d'ailleurs pas sans Fradelitski qui se distingue si bien des autres chefs d'orchestre du monde entier car il est le seul qui régresse à chaque concert qu'il conduit. »

Inutile de préciser que le nom de Jason Wecter était sur toutes les lèvres. Mais il fulminait parce que son journal ne pouvait pas publier les lettres qu'il recevait. Il était complimenté, encouragé, critiqué, rejeté des cercles qui auparavant sollicitaient sa présence. Tout le monde parlait de lui. Un jour on le traitait de communiste, l'autre, de farouche réactionnaire. Ces jugements contradictoires semblaient peu lui importer. Il ne sortait plus guère sauf pour assister à quelques concerts comme c'était son devoir et au cours desquels il n'adressait la parole à personne.

On l'aperçut cependant à un autre endroit : au Widener, et plus tard j'appris qu'il s'était rendu par deux fois à la bibliothèque de l'université de Miskatonic d'Arkham pour y consulter des livres extrêmement rares.

Telle était la situation quand, la nuit du 15 août, deux jours avant sa disparition, Jason Wecter se présenta à mon appartement dans un état physique tel que j'aurais pu y déceler, au mieux, un dérangement mental temporaire. Son regard paraissait égaré. Ses propos n'avaient ni queue ni tête. Bien qu'il fut près de minuit, la température était très douce. Jason avait assisté à un concert, mais il était parti à la moitié. Il était rentré chez lui étudier certains ouvrages qu'il avait rapportés du Widener. Ensuite, il s'était précipité chez moi en taxi, me surprenant alors que je m'apprêtais à me mettre au lit.

« Pinckney ! Grâce au ciel vous êtes là ! Je vous ai téléphoné mais je n'obtenais pas de réponse.

— Je viens juste de rentrer. Calmez-vous, Jason. Il y a du scotch et du soda sur la table. Servez-vous. »

Il prit un verre et se versa beaucoup plus de scotch que de soda. Il tremblait non seulement des mains mais de tout son corps et il avait les yeux fiévreux, me sembla-t-il. Je posai ma main sur son front, mais il s'écarta rapidement.

« Non, non, je ne suis pas malade. Vous vous rappelez notre conversation au sujet de la sculpture ?

— Oui, parfaitement.

— Eh bien ! c'est vrai, Pinckney. Tout est vrai. J'ai appris beaucoup de chose. Je pourrais vous parler des événements d'Innsmouth que le gouvernement a dû interdire en 1928 et des explosions qui détruisirent le Récif du Diable, de l'histoire de Limehouse à Londres en 1911 ou encore de la disparition du professeur Shewsbury à Arkham il n'y a pas si longtemps. Il existe encore des sectes adorant des divinités anciennes, ici dans le Massachusetts, je le sais. Il y en a dans le monde entier.

— Rêve ou réalité ? demandai-je brusquement.

— Oh, c'est tout ce qu'il y a de plus réel. Croyez bien que je le regrette. Mais j'ai tout de même rêvé. Oh, quels rêves ! Croyez-moi, Pinckney, il y a de quoi sombrer dans la folie à l'idée de se réveiller dans notre civilisation et de penser qu'il existe un tel monde aux frontières du nôtre. Ces bâtiments gigantesques ! Ces colosses se dressant dans des cieux inconnus ! Et le Grand Cthulhu ! Quelle merveille et quelle beauté ! Quelle horreur et quelle terreur ! Quelle destinée inéluctable ! »

Je m'approchai de lui et le secouai fortement.

Il poussa un profond soupir et resta un moment assis les yeux fermés.

« Vous ne me croyez pas, hein, Pinckney ? reprit-il.

— Je vous écoute. Que je vous croie ou non n'a aucune importance, avouez-le.

— Je voudrais que vous me rendiez un service.

— Bien sûr.

— S'il m'arrive quelque chose, débarrassez-vous de la sculpture, inutile de vous la nommer, vous la connaissez. Prenez-la, lestez-la et jetez-la à la mer. De préférence devant Innsmouth si c'est possible.

— Que se passe-t-il, Jason ? Quelqu'un vous a menacé ?

— Non, non. Vous me le promettez ?

— Oui, oui. Comptez sur moi.

— Quoi que vous puissiez entendre ou voir, quoi que vous puissiez vous imaginer entendre ou voir ?

— Si vous voulez.

Parfait. Renvoyez-la. Il faut la rejeter.

— Mais… écoutez-moi, Jason. Je sais que vos articles ont été assez surprenants ces derniers temps. Si quelqu'un s'est mis dans la tête de vous faire payer vos…

— Ne soyez pas ridicule, Pinckney. Il ne s'agit pas de ça. Je vous avais dit que vous ne me croiriez pas. C'est cette créature. De jour en jour elle s'approche de notre dimension. Ne comprenez-vous donc pas, Pinckney ? Elle commence à se matérialiser. Il y a deux nuits, pour la première fois, j'ai… j'ai senti ses tentacules. »

Je ne fis aucun commentaire et attendis.

« Je dis la vérité, je vous assure. Je me suis réveillé et j'ai senti ses tentacules froids et humides retirer mes draps. Je les ai sentis me toucher. Vous savez que je dors sans pyjama. Je me suis redressé et j'ai allumé ! Elle était là. Je pouvais la voir et la toucher. Mais, déjà, elle rapetissait, se dissolvait, s'évanouissait et disparaissait. Elle était partie, retournée dans son univers. D'autre part, depuis une semaine ou deux, je suis capable d'entendre certains sons provenant de leur monde. Je perçois, par exemple, une musique flûtée et un atroce sifflement. »

À cet instant je compris que mon pauvre ami avait sombré dans la folie.

« Si cette sculpture a un tel effet sur vous, pourquoi ne la détruisez-vous pas ? » lui demandai-je.

Il secoua la tête.

« Jamais ! C'est mon seul lien avec l'au-delà. Je vous assure, Pinckney, que tout n'est pas sombre là-bas. D'ailleurs, le mal existe aussi chez nous.

— Vous y croyez et vous n'êtes pas effrayé, Jason ? »

Il se pencha vers moi en me fixant de ses yeux brillants.

« Si, souffla-t-il. Si, j'ai atrocement peur, mais je suis fasciné. Pouvez-vous me comprendre ? J'ai perçu une musique venant de l'au-delà. J'ai vu ce monde extraordinaire auprès duquel tout ce qui compose le nôtre parait terne et triste. Oui, j'ai atrocement peur, Pinckney, mais je ne laisserai pas ma frayeur s'interposer entre nous.

— Entre vous et qui d'autre ?

— *Cthulhu !* » lança-t-il.

À cet instant il leva la tête, le regard perdu dans le vague.

« Écoutez ! dit-il doucement. Est-ce que vous entendez, Pinckney ? La musique ! Quelle merveilleuse musique ! Oh, Grand Cthulhu ! »

Il se leva et quitta mon appartement, une expression d'extrême béatitude sur son visage ascétique.

Ce fut la dernière fois que je vis Jason Wecter.

Ou du moins…

Jason Wecter disparut le surlendemain ou durant la nuit qui suivit. Des gens l'aperçurent après sa visite à mon appartement, bien qu'il ne leur eût pas adressé la parole, mais personne ne le revit plus, sauf la nuit suivante un voisin qui rentrait tard et qui l'aperçut par la fenêtre de son bureau, assis devant sa machine à écrire et travaillant sans doute, bien qu'aucune trace de manuscrit n'ait été retrouvée et qu'aucun papier n'ait été expédié au journal pour paraître dans ses colonnes. Ses instructions en cas d'accident malencontreux précisaient clairement mon droit à la propriété de la sculpture décrite en détail comme étant un « dieu de la mer : origine Ponape », comme s'il avait voulu cacher l'identité de la créature représentée. Donc, avec l'accord de la police, je repris possession de mon bien et me disposai à faire ce que m'avait demandé Wecter après avoir constaté avec les enquêteurs qu'aucun vêtement de Jason ne manquait. Il semblait s'être levé de son lit et évanoui dans la nature sans porter le moindre vêtement.

Je n'examinai pas particulièrement la sculpture quand je m'en emparai chez Wecter. Je la glissai simplement dans une petite mallette et je l'emportai chez moi. J'avais déjà pris mes dispositions pour me rendre le lendemain matin dans les environs d'Innsmouth et la lancer, dûment lestée, à la mer.

C'est la raison pour laquelle je ne vis qu'au tout dernier moment l'atroce changement qui s'était produit dans la statuette. À vrai dire, je l'avais très peu regardée lorsque je l'avais achetée et apportée à Jason. En revanche, je l'avais examinée avec attention en deux occasions et, en particulier, lorsque Jason Wecter m'avait prié d'observer ces étranges modifications que je n'étais d'ailleurs pas parvenu à déceler. Ces modifications, je les découvris à bord de mon bateau, alors que j'entendais un son comparable à une voix humaine m'appelant d'une distance fantastique, incroyablement lointaine, une voix qui ressemblait à celle de Jason Wecter, à moins que ma nervosité n'eût décuplé mon imagination.

Ce fut quand je sortis de ma mallette l'objet déjà lesté, alors que je me trouvais très loin au large d'Innsmouth à bord du bateau que j'avais loué pour l'occasion, que je pris conscience pour la première fois de ce son incroyablement lointain qui ressemblait à une voix criant mon nom et qui paraissait provenir d'en bas plutôt que d'en haut. Et ce fut cette particularité, j'en suis certain, qui arrêta mon geste et me fit examiner à nouveau l'objet que je tenais à la main avant de le faire disparaître à tout jamais dans les eaux mouvantes et profondes de l'Atlantique. Mais je suis sûr de ne pas avoir imaginé ce que j'ai vu. Je n'ai pas le moindre doute. Je tenais la statuette de telle façon que je fus obligé de remarquer les flamboyants tentacules de la créature modelée par un artiste inconnu des temps passés. Je fus obligé de voir que l'un des tentacules, précédemment vide, se refermait maintenant sur la minuscule silhouette d'un homme nu, parfaite dans ses moindres détails et dont les traits du visage ascétique m'étaient irrésistiblement familiers, la reproduction réduite d'un homme qui avait existé en fonction de la créature de la statuette, et qui, pour employer les propres mots de Jason Wecter, était nécessaire à sa croissance selon une horrible finalité qui se révélait à moi dans ce bateau. Quand je la lançai de toutes mes forces, il me sembla voir les lèvres de la miniature prononcer les syllabes de mon nom, et, alors qu'elle frappait la surface de l'eau et disparaissait dans les vagues, je crus à nouveau entendre cette voix très lointaine qui ressemblait à celle de Jason Wecter, hurlant mon prénom au milieu d'un horrible gargouillis, mon nom dont seule la première syllabe fut audible, l'autre étant étouffée par les eaux insondables qui entourent le Récif du Diable.

LE PACTE DES SANDWIN

The Sandwin Compact – 1940

Je sais maintenant que les étranges et terribles événements qui se produisirent à la Maison Sandwin commencèrent bien plus tôt que tout le monde ne l'avait cru alors, plus tôt même qu'Eldon ou moi ne l'avions pensé à l'époque. Il n'y avait manifestement aucune raison de penser au début de la maladie d'Asa Sandwin que ses ennuis remontaient à un passé dépassant notre imagination. Ce fut seulement quand l'affaire Sandwin toucha à sa fin que ses terribles révélations se dévoilèrent à nous. La vision de quelque chose d'horrible et de terrifiant se terrant derrière les péripéties de notre vie de tous les jours fut exposée au grand jour et nous eûmes la possibilité de voir brièvement le cœur de cette vie mystérieuse.

La Maison Sandwin s'appela d'abord Sandwin-près-de-la-mer, mais sa seconde appellation se révéla rapidement d'un usage beaucoup plus facile. C'était une demeure à l'ancienne mode, aussi vieille que peuvent l'être certaines bâtisses de la Nouvelle-Angleterre. Elle se trouvait le long de la route d'Innsmouth, non loin d'Arkham. Elle comportait deux étages, un grenier et un sous-sol. Le toit portait de nombreux pignons et des lucarnes éclairaient le grenier. Devant la maison, on trouvait des ormes et des érables. Derrière, seule une haie de lilas séparait la pelouse de la descente abrupte vers la mer car la maison se dressait sur une petite colline en retrait par rapport à l'autoroute. Elle pouvait paraître froide au passant qui la remarquait, mais pour moi elle fourmillait des souvenirs de vacances de mon enfance passée ici avec mon cousin Eldon. C'était un refuge après Boston, un havre de paix après la grande ville surpeuplée. Jusqu'aux curieux événements qui commencèrent à la fin de l'hiver 1938, je gardai ma première impression de la maison. Et même ce ne fut qu'à la fin de cet étrange hiver que je pris conscience du changement subtil mais évident survenu à la Maison Sandwin qui, du paradis d'un été d'enfant, s'était transformée en un immonde refuge pour une créature diabolique.

Mon premier contact avec ces curieux événements fut tout ce qu'il y a de plus prosaïque. Il se présenta sous la forme d'un coup de téléphone de mon cousin Eldon alors que je m'apprêtais à dîner, avec mes collègues de la bibliothèque de l'université de Miskatonic d'Arkham, au club dont nous étions membres. J'allai répondre au téléphone du salon.

« Dave ? Ici Eldon. Il faut que tu me rendes visite pendant quelques jours.

— J'ai trop de travail pour l'instant, répondis-je. Je tâcherai de m'arranger pour la semaine prochaine.

— Non, non, tout de suite, Dave. Les hiboux huent. »

Ce fut tout. Il n'ajouta rien de plus. Je retournai participer une seconde à la chaude discussion dans laquelle j'étais engagé quand était intervenu ce coup de téléphone et j'avais repris le fil de mes arguments lorsque les paroles de mon cousin me frappèrent à retardement, faisant renaître un passé de plus de trente ans. Immédiatement, je m'excusai et rentrai chez moi pour préparer mon voyage. Longtemps auparavant, une trentaine d'années plus tôt, dans cette période insouciante de l'enfance, nous avions conclu un accord formel et secret. Si l'un de nous prononçait une certaine phrase, elle devait être interprétée comme un appel à l'aide. Nous nous l'étions juré. Cette phrase de reconnaissance était : « Les hiboux huent. » Et mon cousin venait de la prononcer.

En moins d'une heure, j'avais trouvé un collègue pour me remplacer à la bibliothèque et je prenais la route en direction d'Arkham, roulant beaucoup plus vite qu'il n'était permis. J'étais, je l'avoue, mi-inquiet, mi-amusé. Ce serment que nous avions prêté était sérieux, bien entendu, mais après tout ce n'était qu'une fantaisie d'enfants. Cependant le fait qu'Eldon eût jugé bon d'utiliser notre phrase code prouvait la gravité des ennuis qui lui arrivaient. Cet appel me paraissait le reflet d'une profonde détresse et non un innocent enfantillage.

La nuit tomba avant mon arrivée à la maison. Il faisait frais. Une mince couche de neige recouvrait le sol, mais l'autoroute était parfaitement dégagée. Sur les derniers kilomètres avant la Maison Sandwin, cette autoroute longeait l'Océan et la vue qui s'offrait à moi était magnifique. La lune traçait un large trait argenté sur la mer, le vent agitait doucement la surface de l'eau qui luisait et étincelait, comme éclairée par un feu intérieur. Les arbres, les bâtiments ou les sommets des collines brisaient de temps à autre la ligne de l'horizon mais n'altéraient en aucune façon la beauté du paysage. Et, déjà, c'était la haute stature de la Maison Sandwin qui se dressait dans le ciel.

Elle était plongée dans le noir à l'exception d'un mince trait de lumière qu'on décelait sur l'arrière du bâtiment. Eldon y vivait seul avec son père et un vieux domestique. Une femme du village venait une ou deux fois par semaine faire le ménage. Je conduisis ma voiture derrière la maison dans une grange aménagée en garage, coupai le moteur, pris ma valise et me dirigeai vers la vieille demeure.

Eldon m'avait entendu. Je le trouvai dans l'ombre devant la porte entrouverte, son long visage partiellement éclairé par le clair de lune, serrant frileusement sa robe de chambre autour de son grand corps maigre.

« J'étais sûr de pouvoir compter sur toi, Dave, dit-il en me déchargeant de ma valise.

— Que se passe-t-il, Eldon ?

— N'en parlons pas tout de suite, répondit-il nerveusement, comme s'il avait craint d'être entendu. Attends. Je te raconterai tout plus tard. Et ne fais pas de bruit. Ne dérangeons pas mon père pour le moment. »

Il me conduisit à travers la maison, me faisant traverser le grand hall avec précaution pour atteindre l'escalier derrière lequel se trouvait sa propre chambre. Je ne pus m'empêcher de remarquer le silence quasi surnaturel qui régnait dans la maison et qui faisait ressortir le grondement de la mer martelant la falaise. L'atmosphère me parut étrangement fantastique, mais je m'efforçai de chasser cette impression.

Une fois parvenu dans sa chambre vivement éclairée, je vis que mon cousin était sérieusement bouleversé malgré ses efforts pour m'accueillir chaleureusement. Ma venue n'allait certainement pas résoudre tous ses problèmes comme par miracle. Il montrait une mine hagarde, des yeux sombres et rougis comme s'il n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Ses mains sans cesse agitées révélaient un excès de nervosité, très fréquent chez les névrotiques.

« Eh bien, maintenant, installe-toi. Fais comme chez toi. Tu as mangé ?

— Suffisamment, oui », le rassurai-je. J'attendis qu'il se décidât à se confier.

Il fit une ou deux fois le tour de sa chambre, ouvrit la porte avec précaution et jeta un coup d'œil à l'extérieur avant de revenir s'asseoir en face de moi.

« Eh bien, il s'agit de mon père, commença-t-il sans préambule. Tu sais que nous avons toujours vécu sans revenus apparents et pourtant nous avons toujours eu de l'argent à notre disposition. Cette situation dure depuis plusieurs générations chez les Sandwin et je ne m'étais jamais bien tourmenté à ce sujet. Dernièrement, toutefois, l'argent a commencé à se faire rare. Mon père dit qu'il devait partir en voyage, et il s'en alla. Il ne voyage pour ainsi dire jamais. À la réflexion, je me rappelai que son dernier voyage remontait à dix ans et avait justement coïncidé avec une période difficile pour nous. Mais quand il était revenu il était de nouveau en possession d'une petite fortune. Je n'avais pas vu mon père partir et je ne l'avais pas vu non plus revenir. Un jour, j'avais constaté qu'il n'était plus là, le lendemain il était de retour, c'est tout. Les choses se sont passées de la même façon cette fois-ci. Et, depuis son retour, il me semble que nous avons de nouveau l'argent nécessaire. »

Il secoua la tête, l'air perplexe.

« Je dois reconnaître que pendant plusieurs jours j'ai feuilleté les journaux avec anxiété. Je cherchais l'annonce d'un cambriolage, mais je n'ai rien trouvé.

— Il a peut-être fait une affaire », hasardai-je.

Il secoua la tête.

« Mais ce n'est pas ce qui m'inquiète pour l'instant. J'oublierais même ce problème si je ne pensais pas qu'il fût lié à l'état actuel de mon père.

— Il est malade ?

— Eh bien, oui et non. Il n'est plus lui-même.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce n'est plus mon père tel que je le connaissais. Je peux difficilement l'expliquer. Et, naturellement je suis anxieux. J'ai pris conscience d'un changement pour la première fois le jour où j'ai appris son retour. Je me tenais derrière la porte de sa chambre quand je l'ai entendu se parler tout seul d'une voix grave et gutturale. "Je les ai bernés", a-t-il répété plusieurs fois. Il a dit autre chose, bien sûr, mais, sur le moment, je n'ai pas écouté. J'ai frappé à la porte mais il m'a répondu brutalement en m'ordonnant de retourner dans ma chambre et de le laisser tranquille jusqu'au lendemain. Depuis ce jour il se conduit de plus en plus étrangement, tout en me donnant l'impression d'avoir peur de quelque chose ou de quelqu'un, je ne sais pas. Et il se passe des choses bizarres.

— Quoi, par exemple ? demandai-je sceptique.

— Eh bien, pour commencer… Des boutons de porte humides.

— Des boutons de porte humides ! » m'exclamai-je.

Il acquiesça gravement.

« La première fois que mon père s'en est aperçu, il nous a convoqués, le vieil Ambrose et moi, pour nous demander lequel de nous avait trainé dans la maison sans s'être essuyé les mains. Nous avons répondu tous les deux par la négative bien entendu. Il nous a renvoyés brusquement et l'incident s'est arrêté là. Mais par la suite nous avons trouvé, de temps en temps, un bouton de porte mouillé et mon père s'est montré de plus en plus effrayé de ces découvertes révélant une sorte d'appréhension que je ne pouvais pas confondre avec autre chose.

— Continue.

— Ensuite, il y a eu des bruits de pas et une musique. Elle paraissait venir du ciel ou des profondeurs de la terre, peut-être. Franchement, je n'en sais rien. Mais il se passe quelque chose ici que je ne comprends pas et dont mon père a manifestement peur. Il sort de sa chambre de moins en moins. Quand il s'y décide, il se conduit comme un homme s'attendant à voir un ennemi lui bondir dessus. Ses yeux guettent les mouvements de la moindre petite ombre et il sursaute à chaque bruit. Il ne prête plus guère attention à moi, ni à Ambrose ni à la femme de ménage à qui il ne permet plus de nettoyer sa chambre, préférant s'en charger tout seul. »

À la suite des paroles de mon cousin, j'étais plus inquiet pour lui que pour mon oncle. En terminant son récit, Eldon avait l'air profondément bouleversé. Je ne pus traiter son histoire avec la légèreté que j'étais enclin à manifester, ni avec la gravité à laquelle mon cousin s'attendait. Je feignis pour l'instant un intérêt poli.

« Je suppose que l'oncle Asa est encore debout, dis-je. Il sera surpris de me trouver ici et tu ne veux sans doute pas qu'il sache que tu m'as appelé. Alors il vaudrait peut-être mieux que nous allions le voir tout de suite. »

Mon oncle Asa était tout le contraire de son fils. Alors qu'Eldon était grand et mince, Asa était petit et fort, musclé plutôt que gras, avec un cou très large et un visage curieusement antipathique. Il avait un tout petit front. Des cheveux noirs et épais prenaient naissance un pouce à peine au-dessus des sourcils broussailleux tandis qu'un collier de barbe courait d'une oreille à l'autre, bien qu'il ne portât pas de moustache. Un nez petit, presque inexistant, contrastait avec des yeux si anormalement grands que leur découverte faisait tressaillir les interlocuteurs de mon oncle. Cette taille anormale était accentuée par des lunettes aux verres épais qui augmentaient encore leur proéminence car, au cours des dernières années, sa vue était devenue progressivement si faible qu'il lui était nécessaire de consulter un oculiste tous les six mois. Sa bouche, enfin, était singulièrement large et mince. Il n'avait pas de lèvres épaisses comme on aurait pu s'y attendre chez un homme si trapu et si lourd mais la largeur de sa bouche était réellement surprenante, au moins douze centimètres, de telle sorte qu'avec son mince collier de barbe et son cou épais et court, sa bouche semblait être la ligne de séparation entre sa tête et son torse. Il présentait une curieuse ressemblance avec un batracien et déjà dans notre enfance nous l'avions surnommé « la grenouille », car à cette époque son faciès faisait immanquablement penser aux créatures que nous capturions dans les prés et les marais qui s'étendaient au-delà de l'autoroute, à l'intérieur des terres par rapport à Sandwin House.

Quand nous entrâmes dans son bureau situé en haut de l'escalier, l'oncle Asa était penché sur des documents, voûté dans une attitude tout à fait naturelle. Il se retourna

brusquement, les yeux mi-clos, la bouche entrouverte. Mais presque aussitôt la frayeur disparut de son visage. Il sourit affablement, se leva et, la main tendue, se dirigea vers moi.

« Ah ! bonsoir, David. Je ne pensais pas te voir avant Pâques.

— J'ai pu me libérer, répondis-je. Alors je suis venu. Et je n'avais plus reçu de vos nouvelles depuis longtemps. »

Le vieil homme lança un rapide coup d'œil à son fils et je ne pus m'empêcher de penser que, alors que mon cousin accusait plus que son âge, mon oncle ne paraissait certainement pas ses soixante et quelques années. Il nous pria de nous asseoir. Et il engagea immédiatement la conversation sur les problèmes de politique étrangère, un sujet sur lequel je le trouvai étonnamment bien informé. Sa décontraction et son aisance effacèrent rapidement l'impression que m'avait donnée Eldon. J'étais même sur le point de suspecter mon cousin de souffrir de graves troubles mentaux quand j'eus soudain la confirmation de ses soupçons. Au milieu d'une phrase sur les minorités européennes, mon oncle s'arrêta brusquement, la tête penchée sur le côté comme s'il écoutait quelque chose, tandis qu'une expression de peur panique se lisait sur son visage. Il paraissait nous avoir complètement oubliés. Il était si absorbé qu'il semblait ignorer complètement notre présence.

Il resta ainsi près de trois minutes, pendant lesquelles ni Eldon ni moi n'osâmes faire le moindre bruit ni le moindre geste, si ce n'est pencher quelque peu notre tête dans l'espoir d'entendre ce qu'il écoutait. À cet instant nous n'en avions aucune idée.

Dehors, le vent s'était levé, tandis que la mer murmurait et grondait le long de la côte. Au milieu de ce bruit s'éleva le chant d'un quelconque oiseau nocturne, une sorte de ululement bizarre qui ne m'était pas familier, et, surmontant tout, dans les mansardes de la maison, une sorte de sifflement constant comme si le vent soufflait à travers un orifice resserré.

Pendant ces quelques minutes donc, aucun d'entre nous ne parla ni ne bougea. Puis, soudain, le visage de mon oncle se tordit de rage. Il bondit sur ses pieds, se rua vers une fenêtre ouverte sur la mer et la ferma avec une telle violence que je m'attendis à voir les carreaux voler en éclats. Mais ils supportèrent le choc. Pendant quelques instants il resta à bougonner en lui-même. Puis il se retourna et se dirigea vers nous l'air calme et affable comme s'il ne s'était rien passé.

« Eh bien, bonsoir mes enfants. J'ai beaucoup de travail à terminer. Mets-toi à ton aise, Dave. Tu es ici chez toi, tu le sais. »

Il me serra à nouveau la main, un peu trop cérémonieusement, et nous le quittâmes.

Eldon ne dit rien avant notre retour dans sa chambre. Là je vis qu'il tremblait. Il se laissa tomber sur une chaise et se prit la tête entre les mains.

« Tu vois, murmura-t-il. Je t'avais prévenu. Et encore, ce n'est rien.

— Je ne crois pas qu'il faille t'inquiéter à ce point, répondis-je d'un ton qui se voulait rassurant. Tout d'abord j'ai l'habitude des gens qui suivent leur propre rêverie tout en participant à une conversation et qui cessent soudainement de parler quand une de leurs idées les frappe avec force. Pour l'épisode de la fenêtre… J'avoue n'avoir aucune explication, mais…

— Oh ! ce n'est pas mon père, me coupa brusquement Eldon. C'est ce cri, cet appel de l'extérieur, cette lamentation.

— J'ai pensé à un… oiseau, hasardai-je lamentablement.

— Aucun oiseau ne fait ce bruit-là, voyons. Et les migrations n'ont pas encore commencé, sauf en ce qui concerne les mésanges et les rouges-gorges. C'est ce bruit, crois-moi Dave. Quelle que soit la créature qui émet ce son, elle parle à mon père. »

Pendant un instant, je fus trop surpris pour répondre, non seulement parce que la sincérité de mon cousin était évidente mais aussi parce que mon oncle s'était effectivement conduit comme si on lui avait parlé. Je me levai et marchai de long en large dans la chambre, jetant de temps en temps un coup d'œil à Eldon. Mais mon cousin n'attendait manifestement aucune approbation de ma part. Alors, j'allai m'asseoir près de lui.

« En supposant que cela soit vrai, Eldon, qu'est-ce qui peut parler à ton père ?

— Je n'en sais rien. J'ai entendu ça pour la première fois il y a maintenant un mois. Ce jour-là mon père était vraiment effrayé. Je l'ai entendu à nouveau peu de temps après. J'ai tenté de découvrir son origine, mais j'ai été incapable de trouver quoi que ce soit. La deuxième fois le son semblait provenir de la mer, comme ce soir. Certains jours, j'étais prêt à jurer qu'il provenait du haut de la maison mais à d'autres moments j'étais certain de l'entendre sous la villa. Peu de temps après, j'ai perçu une musique. Une musique étrange, belle et diabolique à la fois. J'ai pensé l'avoir imaginée. En effet, elle accompagnait chaque fois des rêves mystérieux et fantastiques. Des rêves qui m'entraînaient dans des lieux très éloignés de la Terre et pourtant reliés à elle par un fil démoniaque. Je suis incapable de te les décrire avec la moindre précision. En même temps, j'ai pris conscience de bruits de pas et je te jure qu'ils flottaient dans l'air, bien qu'en d'autres occasions semblables ils m'aient paru provenir de sous la terre. Ce n'était pas les bruits des pas d'un homme mais d'une créature bien plus grande. C'est approximativement à cette époque que nous avons commencé à trouver

des boutons de porte humides, tandis que régnait dans la maison une étrange odeur de poisson, une odeur qui devenait plus forte près de la porte de la chambre de mon père. »

En temps ordinaire, j'aurais mis le récit de mon cousin sur le compte d'une maladie inconnue de nous deux, mais, pour dire la vérité, un ou deux détails qu'il venait de préciser avaient fait vibrer une corde au fond de ma mémoire, en même temps qu'ils jetaient un pont inimaginable entre le présent prosaïque et les temps passés dont j'avais appris à étudier certains aspects diaboliques. Aussi je ne dis rien et tentai de retrouver quels souvenirs gisaient dans le tréfonds de ma mémoire, mais je n'y parvins pas, bien que je reconnusse un rapport entre le récit d'Eldon et certains comptes rendus fantastiques reproduits dans les ouvrages interdits de la bibliothèque de l'université de Miskatonic.

« Tu ne me crois pas ? m'accusa-t-il tout à coup.

— Pour l'instant je préfère ne pas prendre position, répondis-je calmement. Allons dormir.

— Mais il faut que tu me croies, Dave ! Sinon je n'ai plus qu'à me faire interner dans une maison de fous.

— Il ne s'agit pas de savoir si je te crois, mais si tout cela existe réellement. Nous verrons plus tard. Avant d'aller nous coucher, réponds à cette question : est-ce que tu es le seul à avoir remarqué ces événements ou est-ce qu'Ambrose en a été aussi le témoin ? »

Eldon acquiesça rapidement.

« Mais bien sûr que oui ! Il a voulu s'en aller, mais nous sommes parvenus à l'en dissuader, pour l'instant.

— Alors tu n'as pas à t'inquiéter pour ta santé, le rassurai-je. Et maintenant au lit. »

Comme toujours, quand je résidais chez les Sandwin, j'occupais la chambre contiguë à celle d'Eldon. Je lui souhaitai bonsoir, traversai le couloir plongé dans l'obscurité et entrai dans ma chambre en songeant avec quelque inquiétude à mon cousin. C'est sans doute pour cette raison que je ne m'aperçus pas tout de suite de l'humidité de ma main. Je la remarquai seulement en me disposant à enlever ma veste. Je restai un moment à regarder ma paume luisante avant de me souvenir de l'histoire d'Eldon. Je me précipitai à la porte et l'ouvris. Le bouton de porte extérieur était humide. Non seulement il était humide mais, de plus, il dégageait une forte odeur fadasse, l'odeur de poisson dont m'avait parlé mon cousin. Un peu plus tard, je

refermai la porte et m'essuyai les mains, passablement troublé. Quelqu'un, dans la maison, tentait-il de rendre fou Eldon ? Il y avait peu de chance. Ambrose n'avait certainement rien à y gagner et je n'avais jamais eu vent d'une animosité particulière entre l'oncle Asa et son fils. Or personne d'autre ne pouvait être l'auteur de cette campagne de frayeur.

Je me mis au lit, toujours troublé, et tentai de jeter un pont entre le passé et le présent. Que s'était-il produit à Innsmouth une dizaine d'années plus tôt ? Quel secret gisait dans les manuscrits et les livres interdits de la bibliothèque de l'université ? Je savais qu'il me fallait les étudier. Je pris la décision de retourner à Arkham le plus vite possible. Je m'endormis en cherchant toujours une explication plausible aux événements de la soirée.

J'hésite à relater ce qui arriva peu après durant mon sommeil. L'esprit humain fait difficilement la part du vrai et du faux dans les quelques secondes qui suivent le réveil quand l'acuité mentale est émoussée par la paresse résultant du sommeil. Mais, à la clarté des événements qui suivirent, le rêve de cette nuit-là prit une précision et une réalité que je n'aurais jamais cru possibles dans cet étrange univers du sommeil. Je rêvai en effet d'un grand et vaste plateau au milieu d'une étendue de sable qui présentait quelques ressemblances avec les hauts plateaux du Tibet ou de la région du Honan que j'avais visitée autrefois. En ces lieux, le vent soufflait éternellement et une merveilleuse musique résonnait sans interruption à mes oreilles. Pourtant, cette musique n'était pas pure. Elle recelait quelque chose de diabolique, avec des notes sinistres qui semblaient annoncer de dures épreuves comme certaines notes de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven. La musique émanait d'un groupe de bâtiments situés sur une île au milieu d'un lac noir. Tout était tranquille. Des silhouettes se tenaient immobiles. Des silhouettes d'êtres au visage étrange qui s'apparentaient quelque peu à des Asiatiques et devaient jouer le rôle de gardes.

Durant tout mon rêve, j'eus l'impression d'évoluer au gré du vent au-dessus de ce pays, un vent qui ne cessait jamais. Je ne saurais dire combien de temps je restai là-bas car mon rêve semblait sans fin. Ensuite, je m'éloignai de cet endroit. Le vent me transporta au-dessus des mers où j'aperçus une autre île sur laquelle s'élevaient d'autres bâtiments et autant de statues entourées d'étranges créatures, dont certaines ressemblaient à des êtres humains tandis que retentissait toujours cette même musique immortelle. Mais cette fois avec la musique me parvint autre chose, la voix de la créature qui s'était adressée quelque temps auparavant à mon oncle Asa. Je reconnus cette même mystérieuse lamentation qui montait des profondeurs d'une bâtisse dont les parties souterraines devaient être envahies par la mer. Pendant un bref instant, j'observai cette île et, au fond de moi-même, je devinai son nom moderne : l'île de

Pâques. Puis je m'en éloignai, emporté par le vent au-dessus des étendues glacées du Grand Nord où j'aperçus un village indien dont les habitants adoraient des idoles de neige. Partout le vent soufflait sans discontinuer… Partout s'élevaient cette musique et cette horrible voix comme formant un prologue à la terreur, un signe avant-coureur des événements atroces et diaboliques qui n'allaient pas tarder à se produire, partout cette voix de l'horreur se cachait derrière la merveilleuse musique surnaturelle.

Je me réveillai peu après, incroyablement fatigué, et restai les yeux grands ouverts dans l'obscurité. J'émergeai de ma somnolence et lentement je devins conscient d'un changement dans ma chambre. L'air était lourd et chargé de l'odeur de poisson dont m'avait parlé Eldon. Presque au même moment, je perçus des bruits de pas qui s'éloignaient alors que s'atténuaient progressivement les lamentations que j'avais entendues en rêve et dans la chambre de mon oncle. Je sautai du lit et me précipitai à la fenêtre pour scruter l'obscurité. Je ne découvris rien si ce n'est que ces bruits provenaient des profondeurs de l'océan. Je retraversai ma chambre et sortis dans le couloir. L'odeur de poisson y était encore plus forte que dans ma chambre. Je frappai doucement à la porte d'Eldon et, ne recevant aucune réponse, entrai sans plus attendre.

Il était couché sur le dos, les bras étendus et les doigts crispés. Il était manifestement endormi, et pourtant je crus tout d'abord le contraire en l'entendant marmonner doucement entre ses dents. Je tendis la main pour le secouer, mais j'arrêtai mon geste et écoutai. Il parlait à voix trop basse pour me permettre de comprendre ce qu'il disait mais je pus déceler quelques mots qu'il prononça un peu plus fort que les autres : « Lloigor-Ithaqua-Cthulhu ». Je l'entendis répéter plusieurs fois ces noms avant de me décider à le saisir par l'épaule et à le secouer. Il ne se réveilla pas tout de suite, mais il reprit conscience lentement avec difficulté. Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir de ma présence, mais, dès qu'il m'eut reconnu, il redevint lui-même. Il se redressa, remarquant en même temps l'odeur de poisson qui régnait dans la pièce et les bruits qui nous parvenaient des profondeurs mystérieuses du monde.

« Ah ! tu vois, me dit-il, comme si c'était toute la confirmation dont j'avais besoin. »

Il sauta du lit et se dirigea vers la fenêtre. Il regarda au-dehors.

« Est-ce que tu as rêvé ? demandai-je.

— Oui et toi ? »

Nous avions fait à peu près le même rêve. Pendant son récit de ce véritable cauchemar, je crus déceler des bruits à l'étage inférieur. Des bruits furtifs, pesants,

visqueux comme si quelque chose de mouillé frappait le sol. Au même instant les lamentations au-delà de la maison se turent et le bruit de pas s'interrompit. Mais il régnait à présent dans la vieille maison une telle atmosphère de menace et d'horreur que l'arrêt de ces bruits ne suffit même pas à calmer nos esprits.

« Allons parler à ton père », suggérai-je brusquement.

Il parut effaré.

« Oh ! non, il ne faut pas le déranger. Il a donné des ordres. »

Mais je n'avais pas l'intention de me laisser intimider. Je quittai seul la chambre et gravis les escaliers quatre à quatre. Je m'arrêtai devant la porte de la chambre de mon oncle et frappai avec force. Je ne reçus aucune réponse. Je m'accroupis et regardai à l'intérieur par le trou de la serrure, mais je ne pus rien voir. Tout était sombre. Cependant, il y avait manifestement quelqu'un, car j'entendais de temps en temps des voix. Je reconnus clairement celle de mon oncle. Mais elle était étrangement rauque et gutturale, comme si elle avait subi une modification essentielle. Quant à l'autre, elle ne ressemblait à rien que j'eusse jamais entendu : un son de gorge profond, une espèce de croassement, dur et menaçant. Mon oncle était parfaitement intelligible alors que son interlocuteur était incompréhensible. J'écoutai attentivement. Je perçus d'abord la voix de mon oncle.

« Non, je refuse ! »

Le charabia incroyable de la créature qui se trouvait avec lui me parvint à travers la porte.

« Iä ! Iä ! Shub-Niggurath ! » Il y eut une succession rapide d'onomatopées, comme si cet interlocuteur était dans une violente colère.

« Cthulhu ne m'entraînera pas dans la mer. J'ai bouché le passage. »

La voix rageuse répondit à mon oncle qui cependant ne semblait pas effrayé, malgré le changement significatif du ton de sa voix.

« Ithaqua ne pourra rien non plus avec le vent. Je saurai l'affronter lui aussi. »

Le visiteur de mon oncle lança un seul mot : « Lloigor ! »

Il n'y eut aucune réponse d'Asa.

J'étais conscient d'une obscure menace, en marge de l'atmosphère de terreur qui s'infiltrait dans la maison. Je venais en effet de reconnaître dans les paroles de mon oncle les mots prononcés un peu plus tôt par Eldon dans son sommeil. Je devinai qu'une influence diabolique régnait dans la vieille demeure. Des souvenirs

commençaient à émerger du fond de ma mémoire, souvenirs d'étranges récits qui me revenaient après des années, de l'époque où j'avais fouillé les livres interdits de l'université de Miskatonic : incroyables et fantastiques révélations sur des Anciennes Divinités, sur des êtres diaboliques qui auraient vécu bien avant les hommes. Je commençai à réfléchir aux terribles secrets renfermés dans les *Manuscrits pnakotiques* ou le *Texte de R'lyeh*. Je pensai aux histoires vagues et suggestives de créatures trop horribles pour être contemplées dans notre petite vie quotidienne. Je tentai de me défaire du carcan de peur qui m'étreignait lentement mais il y avait quelque chose dans l'atmosphère même de la maison qui rendait mes efforts inutiles. Heureusement, l'arrivée d'Eldon produisit ce que j'étais incapable de faire.

Il avait gravi les escaliers et se tenait derrière moi en attendant que je fisse le premier geste. Je m'approchai de lui et lui racontai ce que je venais d'entendre. Ensuite nous écoutâmes tous les deux. La conversation avait cessé. Nous n'entendîmes qu'un inintelligible murmure accompagné d'un bruit de pas. Ou plutôt de sons qui par leurs intervalles pouvaient être assimilés à une marche, des sons qui n'étaient pas provoqués par des pieds humains mais par une créature qui, à chaque enjambée, paraissait marcher dans un marécage. D'autre part, la vieille bâtisse était agitée d'un étrange tremblement surnaturel. Ce tremblement restait d'une intensité constante sans croître ni décroître. Il ne cessa qu'avec la disparition des bruits de pas, paraissant s'éloigner puis disparaître.

Pendant tout ce temps, nous ne fîmes pas le moindre bruit. Quand les pas traversèrent la pièce et semblèrent s'éloigner dans l'espace, au-delà de la maison, Eldon retint sa respiration si longtemps que j'entendis battre son sang sur ses tempes.

« Mon Dieu ! s'exclama-t-il enfin. Qu'est-ce que c'est ? »

Je ne savais pas quoi répondre, mais j'avais commencé d'élaborer un semblant d'explication quand la porte s'ouvrit avec une brusquerie qui nous laissa sans voix.

Mon oncle se tenait sur le seuil de sa chambre. De chaque coin de la pièce se dégageait une irrésistible odeur de poisson ou de grenouille, une épaisse puanteur d'eau stagnante si prenante qu'elle me donna presque la nausée.

« Je vous ai entendus, dit lentement mon oncle. Entrez ! »

Il s'écarta et nous pénétrâmes dans sa chambre. Eldon ne pouvait s'empêcher de manifester une certaine répulsion. Les fenêtres qui donnaient sur la mer étaient largement ouvertes. Tout d'abord la faible lampe de la pièce ne révéla aucun détail, car elle semblait luire à travers un véritable brouillard, mais il nous parut manifeste que « quelque chose » de mouillé s'était trouvé là avant notre arrivée, « quelque

chose » qui avait dégagé une énorme quantité de vapeur qui avait imprégné toute la pièce, car les murs, le plancher, les meubles, tout était recouvert d'une couche d'humidité, tandis que, ici et là, de petites flaques d'eau marquaient le sol. Mon oncle ne semblait pas les remarquer. Il y était peut-être habitué et n'y prêtait pas attention. Il s'assit dans son fauteuil et nous observa, nous indiquant les deux sièges en face de lui. La vapeur commençait insensiblement à se dissiper et le visage d'Asa m'apparut plus nettement. Il avait la tête plus enfoncée que jamais dans les épaules. Il n'avait pour ainsi dire plus de front et gardait les yeux mi-clos, de telle sorte que sa ressemblance avec les grenouilles de notre enfance était plus marquée que jamais. Une grotesque caricature, horrible dans ses implications. Nous nous assîmes après une légère hésitation.

« Avez-vous entendu quelque chose ? » demanda-t-il. Mais il poursuivit sans attendre notre réponse :

« Oui, je suppose. J'ai déjà plusieurs fois songé à te le dire, Eldon, et, maintenant… il nous reste peut-être suffisamment de temps… Mais je peux les surprendre, je peux leur échapper… »

Il ouvrit les yeux et regarda mon cousin. Il ne semblait pas s'apercevoir de ma présence. Eldon se pencha l'air inquiet. Le vieil homme était manifestement troublé. Il n'était pas lui-même. Il était présent, mais son esprit vagabondait ailleurs dans quelques lieux lointains.

« Le pacte de Sandwin doit être rompu, dit-il d'une voix gutturale qui s'apparentait à celle que j'avais entendue peu de temps auparavant dans cette même pièce. Tu t'en souviendras. Aucun autre Sandwin ne doit servir d'esclave à ces créatures. Tu ne t'es jamais demandé d'où nous tirons nos revenus, Eldon ?

— Mais si… souvent, répondit Eldon avec difficulté.

— Eh bien cela dure depuis trois générations. Il y a eu mon père et mon grand-père avant moi. Mon grand-père livra mon père et celui-ci en fit autant pour moi. Mais je ne te ferai jamais ça, Eldon, n'aie pas peur. Il faut en finir. Bien entendu, ils ne me laisseront pas tranquille, comme mon grand-père et mon père, ils m'emmèneront sans attendre. Mais tu seras libre, Eldon, tu seras libre.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ? »

Il ne sembla pas entendre.

« Ne conclus aucun pacte avec eux, Eldon. Évite-les. Fuis-les. Leur héritage est diabolique, à un point que tu ne soupçonnes pas. Il y a des choses qu'il vaut mieux que

tu ignores.

— Mais qui était là, père ?

— Leur serviteur. Il ne m'a pas effrayé. Je n'ai pas peur non plus de Cthulhu, ou d'Ithaqua, avec qui j'ai longuement survolé la Terre, l'Égypte et Samarcande, les grandes étendues blanches, Hawaii et le Pacifique. Par contre, je crains Lloigor, qui est capable de changer la nature d'un homme… Lloigor et son frère jumeau, Zhar, et l'horrible peuple Tcho-Tcho qui les sert sur les hauts plateaux du Tibet. Lui… »

Il s'arrêta un instant et frissonna.

« Ils m'ont menacé de l'envoyer. Laissons-le donc venir, lança-t-il finalement après un profond soupir. Qu'il vienne donc… »

Mon cousin ne fit pas de commentaire, mais son visage exprimait clairement son inquiétude.

« Quel est ce pacte, oncle Asa ? demandai-je.

— Et tu dois te rappeler, poursuivit-il en ignorant ma question, que le cercueil de ton grand-père avait été soigneusement et rapidement scellé, et combien il était léger. Il n'y a rien dans sa tombe à part le cercueil et il en est de même pour la tombe de ton arrière-grand-père. Ils les ont emportés, ils les tiennent, ils leur ont donné une vie surnaturelle, une vie sans âme, en échange de la subsistance qu'ils nous ont assurée, du petit revenu qu'ils nous ont fourni et du hideux secret qu'ils nous ont révélé. Tout remonte, je crois, à Innsmouth. Mon grand-père y rencontra quelqu'un. Quelqu'un qui "appartenait" aux créatures qui comme des grenouilles sortent de l'eau. »

Il frissonna et lança un rapide coup d'œil à la fenêtre donnant sur la mer. Un rideau de brouillard blanchâtre cachait l'horizon, et la mer venait battre le pied de la falaise dans un grondement sourd.

Mon cousin était sur le point de rompre le silence qui s'épaississait quand l'oncle Asa se retourna vers nous et nous dit brièvement :

« Ça suffit, maintenant. Laissez-moi. »

Eldon protesta, mais mon oncle resta ferme. À ce moment j'avais besoin de plusieurs éclaircissements. Il me fallait lire les histoires dont j'avais entendu parler au sujet d'Innsmouth, l'affaire Tuttle à Aylesbury Road, les étranges révélations contenues dans les ouvrages interdits de la bibliothèque de l'université : les *Manuscrits pnakotiques*, le *Livre d'Eibon*, le *Texte de R'lyeh* et le plus grand de tous, le diabolique *Necronomicon* du démoniaque Abdul Alhazred. Tous ces récits ressuscitèrent les souvenirs oubliés des puissants Anciens, ces êtres d'un autre âge,

ces divinités qui autrefois habitèrent non seulement la Terre mais l'univers tout entier. Elles étaient divisées en dieux du bien et en dieux du mal. Ces derniers, aujourd'hui en captivité, étaient cependant supérieurs en nombre sinon en puissance. Les plus vieux de tous, les Grands Anciens, les Anciens Dieux, les forces du bien, ne portaient pas de nom. Mais d'horribles noms inquiétants identifiaient les autres. Il y avait Cthulhu, le dieu des forces de l'eau ; Hastur, Ithaqua, Lloigor, les dieux de l'air ; Yog-Sothoth et Tsathoggua, les dieux de la terre. Je compris donc que trois générations de Sandwin avaient conclu un monstrueux pacte avec ces êtres, un pacte dans lequel les hommes offraient leur corps et leur âme en échange d'une grande intelligence et d'une sécurité financière durant toute la vie terrestre des Sandwin. L'aspect le plus ignoble de cet accord était la promesse implicite de livrer la génération suivante. Mon oncle s'était enfin rebellé et il en attendait maintenant les conséquences.

Une fois dans le couloir, Eldon m'arrêta et mit la main sur mon épaule.

« Je ne comprends pas », dit-il.

Je lui serrai amicalement le bras.

« Moi non plus, Eldon. Mais je crois avoir une idée. Il faut que je retourne à la bibliothèque pour la vérifier.

— Tu ne vas pas partir maintenant ?

— Non, mais s'il ne se passe rien d'ici un jour ou deux, je filerai… Je reviendrai plus tard. »

Nous restâmes plus d'une heure dans la chambre d'Eldon à parler des ennuis de mon oncle et à guetter le moindre bruit d'une activité quelconque au-dessus de nous. Mais rien ne se produisit. Je retournai me coucher, presque aussi troublé par l'absence de ces étranges sons et de cette curieuse odeur que je l'avais été par leur première manifestation.

Le reste de la nuit se passa sans nouvel incident. Il en fut de même le lendemain au cours duquel l'oncle Asa ne quitta pas sa chambre. La nuit suivante fut elle aussi très calme. Je repartis alors pour Arkham, saluant ses toits en croupe et ses balustrades géorgiennes comme le visage même d'un foyer paisible.

Je retournai deux semaines plus tard chez les Sandwin, mais il ne s'était rien passé depuis mon départ. Je vis brièvement mon oncle et fus surpris du changement qui s'était opéré en lui. Il ressemblait de plus en plus à un batracien et son corps paraissait s'être rapetissé. Il tenta de me cacher ses mains, pas assez vite pour m'empêcher de déceler une transformation assez singulière. La peau avait

curieusement poussé entre ses doigts, mais je n'en compris pas la signification sur le moment. Je lui demandai s'il avait reçu depuis quinze jours d'autres nouvelles des visiteurs de cette fameuse nuit.

« J'attends Lloigor, dit-il doucement, les yeux rivés sur la fenêtre donnant sur la mer et la bouche tordue par un vilain rictus. »

Entre-temps, j'avais étudié les horribles secrets des Dieux Aînés et des êtres diaboliques qui avaient été bannis autrefois de la surface terrestre et parqués dans des endroits maudits : les étendues arctiques, les déserts, le redoutable plateau de Leng au cœur de l'Asie, le lac d'Hali, les vastes cavernes inconnues du fond des mers. J'en avais assez appris pour être convaincu de la réalité de l'atroce pacte de mon oncle. Son corps et son âme seraient après leur vie terrestre au service de la progéniture de Cthulhu et de Lloigor au milieu du peuple Tcho-Tcho au fin fond du Tibet. Ils devraient les aider pendant l'éternité dans leur lutte contre la domination des Anciens Dieux et dans leur combat pour se dresser à nouveau et répandre l'horreur sur la terre.

Que le père et le grand-père de mon oncle fussent actuellement à leur service dans quelque repaire éloigné ne faisait pas le moindre doute pour moi. L'évidence de leur activité diabolique se manifestait autour de moi, non seulement par des faits tangibles mais par l'invraisemblable atmosphère de terreur qui enveloppait la maison. À cette deuxième visite, je trouvai mon cousin quelque peu rassuré, mais, redoutant toujours une catastrophe imminente. Je ne pus lui apporter aucun espoir. Je me sentis même obligé de lui révéler les secrets que j'avais appris dans les vieux ouvrages de la bibliothèque de l'université de Miskatonic.

Au cours de la nuit qui précéda mon départ, alors que nous étions assis dans la chambre d'Eldon, attendant, avec une certaine inquiétude, nous ne savions quel événement, la porte s'ouvrit brusquement et mon oncle apparut. Il semblait d'une gaieté assez inhabituelle chez lui. Maintenant que je le voyais debout, il me paraissait encore plus petit que je ne l'avais d'abord cru, tandis que ses vêtements bâillaient sur lui.

« Eldon, pourquoi n'irais-tu pas à Arkham avec David, demain ? attaqua-t-il sans préambule. Un petit changement te fera du bien.

— Oui, j'en serais ravi », dis-je aussitôt.

Eldon secoua la tête.

« Non, je reste pour veiller à ce qu'il ne t'arrive rien. »

L'oncle Asa ricana avec sécheresse et aussi un peu de mépris comme s'il voulait

décourager Eldon de tenter quoi que ce fut. Son attitude n'était peut-être pas compréhensible pour Eldon, mais elle était suffisamment explicite pour moi. J'en connaissais plus que lui sur le pouvoir de l'être diabolique avec qui mon oncle s'était lié.

Mon oncle bougonna.

« Bien. Tu es en sécurité, en tout cas. Sauf si tu meurs de peur.

— Vous pensez qu'il va bientôt se produire quelque chose ? » demandai-je.

Le vieil homme me jeta un regard inquisiteur.

« Il est clair que toi tu le penses, Dave, dit-il pensivement. J'attends Lloigor, oui. Si je suis capable de lui résister, alors je serai libéré. Sinon… »

Il haussa les épaules et ajouta :

« De toute façon cette maison sera délivrée de cette atmosphère diabolique qui l'imprègne depuis si longtemps.

— Quand doit se produire cette visite ? » demandai-je.

Son regard ne se modifia pas, mais ses yeux se rétrécirent quelque peu.

« À la pleine lune, je crois. Si mes déductions sont correctes, Arcturus doit en même temps être haut sur l'horizon pour que Lloigor puisse venir, porté par son vent cosmique. Étant un élément du vent il ne peut se déplacer qu'avec le vent. Mais je l'attendrai. »

Il haussa de nouveau les épaules comme s'il s'agissait d'un événement de seconde importance et non de la plus grave menace pour sa vie.

« Très bien, Eldon, tu feras comme tu voudras. »

Il quitta la pièce et Eldon se tourna vers moi.

« Ne peut-on pas l'aider à affronter ce danger, Dave ? Il doit bien y avoir un moyen.

— S'il y en a un, ton père le connaît. »

Il hésita pendant une longue minute avant d'aborder un sujet qui le préoccupait manifestement depuis un certain temps.

« Est-ce que tu as remarqué l'aspect physique de mon père ? Combien il a changé ? On dirait de plus en plus une grenouille, ajouta-t-il en frissonnant. »

J'acquiesçai.

« Il y a un rapport entre son aspect et celui des créatures avec lesquelles il s'est lié. Ce genre de transformation s'est déjà produit à Innsmouth. Des gens présentaient une étrange ressemblance avec les occupants du Récif du Diable avant la destruction de celui-ci. Tu dois t'en souvenir, Eldon ? »

Il ne dit rien. Je le tirai de ses songes en lui faisant jurer de m'appeler par téléphone à la première alerte.

« Il sera peut-être déjà trop tard, Dave.

— Non, j'arriverai aussitôt. Au premier signe de nos amis, appelle-moi. »

Il me fit oui de la tête et il se coucha pour passer une nuit calme mais probablement sans sommeil.

En ce mois d'avril la lune atteignit sa plénitude aux environs de minuit la nuit du 27. Bien avant cette date, je m'étais préparé à recevoir le coup de téléphone fatidique de mon cousin. Plus d'une fois, tout au long de l'après-midi et aux premières heures de la soirée, j'avais eu envie de me rendre chez les Sandwin sans attendre l'appel d'Eldon, mais j'avais résisté. Mon cousin téléphona à neuf heures ce soir-là. Bizarrement je venais de remarquer la présence d'Arcturus, à l'est, au-dessus des toits d'Arkham, rougeoyant magnifiquement malgré la clarté de la lune. Il s'était passé quelque chose, j'en étais certain, car la voix d'Eldon était étranglée, les mots sortaient péniblement et il ne savait pas quels termes employer pour me convaincre d'accourir le plus tôt possible.

« Pour l'amour de Dieu, Dave, viens ! »

Il n'en dit pas davantage. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage. Je raccrochai et quelques minutes plus tard je me trouvai dans ma voiture filant vers la côte en direction de la Maison Sandwin. La nuit était calme. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Quelques cris d'engoulevents déchiraient parfois l'obscurité et de temps à autre une chouette se faisait surprendre par la lueur de mes phares. L'air était parfumé de l'odeur des nouvelles plantes, du riche arôme de la terre retournée, du feuillage naissant, de l'eau des marais et de celle de l'océan. Il semblait vouloir s'opposer à l'horreur que je sentais peu à peu monter en moi.

Comme lors de ma précédente visite, Eldon m'attendait dans le jardin. Je ne fus pas plus tôt sorti de ma voiture qu'il se précipita à ma rencontre, l'air affolé, les mains agitées d'un tremblement continuel.

« Ambrose est parti, dit-il. Il a filé quand le vent s'est levé… à cause des engoulevents. »

À ces mots je pris conscience de la présence des engoulevents. J'en vis des dizaines qui chantaient tout autour de la maison et je me souvins de la superstition de beaucoup de gens du pays : à l'approche de la mort, les engoulevents, messagers du diable, appellent l'âme du mourant. Leur cri était constant, continuel. Il s'élevait surtout des prés à l'ouest de la bâtisse mais il semblait provenir de partout, formant une cacophonie infernale et assourdissante, car les oiseaux semblaient tout proches. Le cri d'un engoulevent solitaire qui peut paraître doux et agréable à une certaine distance devient incroyablement aigu et déplaisant quand il est émis de près et multiplié des centaines de fois. Je souris sombrement à la pensée de la fuite d'Ambrose et me rappelai qu'Eldon avait parlé du vent qui s'était levé. Il n'y avait pas le moindre souffle d'air.

« Quel vent ? demandai-je brusquement.

— Entre. »

Il se détourna et se dirigea vers la maison en me faisant signe de le suivre. En franchissant le seuil de la villa des Sandwin, cette nuit-là, je pénétrai dans un autre monde, sans rapport avec celui que je venais de quitter. La première chose qui me frappa fut le rugissement assourdissant d'un vent furieux. La maison tout entière tremblait sous la pression de ces forces d'on ne savait où et pourtant je pouvais jurer, puisque je venais d'entrer, que, à l'extérieur, la nuit était calme et sans le moindre souffle d'air. Le vent grondait à l'intérieur, aux étages supérieurs, ceux qui étaient occupés par mon oncle Asa et liés psychiquement à ces créatures diaboliques avec lesquelles il avait conclu un pacte. En sus de ce grondement du vent s'éleva cette inquiétante lamentation qui nous était maintenant familière et qui semblait provenir de l'est, d'une distance incommensurable ; en même temps nous parvint le bruit de pas gigantesques, ces pas pâteux, gluants, accompagnés d'un indéniable bruit de succion qui semblait émaner d'en dessous de nous et en même temps d'un point situé au-delà de la maison, au-delà même de l'étendue terrestre. Ce bruit que nous connaissions, lui aussi, avait une origine psychique. C'était une manifestation de ces êtres démoniaques avec qui les Sandwin avaient conclu cet accord atroce.

« Où est ton père ? demandai-je.

— Dans sa chambre. Il n'en sortira pas. Sa porte est fermée et je ne peux pas entrer. »

Je grimpai les escaliers et courus vers la chambre de mon oncle avec l'intention de forcer sa porte si cela se révélait nécessaire ; Eldon me suivit en protestant. D'après lui, c'était inutile. Il avait déjà essayé et n'y était pas parvenu. J'étais presque arrivé devant la porte quand je fus arrêté par une barrière invisible. Elle n'était faite

d'aucune matière solide. Ce n'était qu'un mur d'air froid et humide que je ne pus pas franchir malgré toutes mes tentatives.

« Tu vois ! » cria Eldon.

Je m'échinai à tenter de traverser ce mur d'air devant la porte mais je n'y parvins pas. En désespoir de cause, j'appelai finalement l'oncle Asa. Aucune voix humaine ne me répondit. Je n'entendis que le rugissement du vent quelque part derrière la porte. Un vent qui soufflait déjà avec force dans les étages inférieurs et grondait dans la chambre de mon oncle avec une puissance si furieuse qu'à tout moment les murs semblaient sur le point de céder devant les forces terrifiantes qui s'étaient déchaînées. Durant tout ce temps, les bruits de pas et les lamentations s'étaient régulièrement amplifiés. Ils « approchaient » de la maison, venant de la mer, si cette image était possible puisqu'ils étaient déjà là, faisant partie de la fantastique aura d'horreur dont était imprégnée la Maison Sandwin. Alors que ces bruits « approchaient », venant de l'eau, nous primes soudain conscience d'un autre son qui flottait dans l'air au-dessus de nos têtes, un son si incroyable que nous nous regardâmes comme si nous doutions de nos propres oreilles. Nous entendions un bruit de musique et de chants qui s'élevait et s'abaissait tour à tour clair et vague. Nous comprîmes rapidement que cette musique provenait de la même source que les merveilleux accents que nous avions entendus durant nos rêves au début du mois, car cette musique, en surface si belle et éthérée, abondait en notes infernales. Elle devait être semblable aux chants des sirènes qui avaient attiré Ulysse, aussi belle que la musique de Venusberg, mais pervertie par un être diabolique dont l'influence était horriblement manifeste.

Je me tournai vers Eldon qui se tenait derrière moi, tremblant et les yeux hagards.

« Est-ce qu'il y a des fenêtres ouvertes ?

— Pas dans la chambre de mon père en tout cas. Il a travaillé à les barricader durant tous ces derniers jours. »

Il tenait la tête légèrement penchée sur le côté et il agrippa soudainement mon bras.

« Écoute ! »

Des lamentations de plus en plus fortes s'élevaient maintenant derrière la porte, accompagnées d'un affreux charabia dont certains mots seulement étaient audibles, des mots horribles que je connaissais pour les avoir lus dans les ouvrages interdits de la bibliothèque de l'université, des mots prononcés par ces créatures liées aux Sandwin par un pacte démoniaque, invocations infernales de ces êtres diaboliques bannis autrefois des espaces concrets et condamnés par les Anciens Dieux à se terrer dans les lieux cachés de la terre et de l'univers, jusqu'à la distante Bételgeuse.

J'écoutais avec une horreur grandissante, due en grande partie à la conscience de mon impuissance et accentuée maintenant par une peur incoercible pour ma propre existence. Les incantations derrière la porte s'intensifiaient régulièrement avec de temps en temps un son plus aigu qui devait avoir une origine différente. Les voix de ces créatures étaient claires. Elles augmentaient et diminuaient au rythme de cette musique lointaine, comme les voix d'un groupe de fidèles chantant leur adoration à leur divinité, un chant diabolique et triomphant :

« *Iä ! Iä ! Lloigor ! Ugh ! Shub-Niggurath !... Lloigor fhtagn ! Clhulhu fhtagn ! Ithaqua !... Iä ! Iä ! Lloigor naflfhtagn ! Lloigor cf' ayak vulgtmm, vulgtagln vulgtmm. Ai ! Ai ! Ai !* »

Il y eut une brève accalmie durant laquelle une voix différente s'éleva, paraissant donner une réponse : une sorte de croassement rauque articulant des mots qui m'étaient totalement incompréhensibles. Dans cette voix toutefois, quelque chose me semblait vaguement familier, comme si j'avais déjà eu l'occasion d'entendre certaines de ses inflexions. Le croassement devint de plus en plus hésitant, les notes gutturales s'atténuèrent, et une fois encore s'élevèrent derrière la porte ces incantations triomphantes, cet infernal concert de voix qui provoqua en moi un tel sentiment d'horreur qu'aucun mot ne serait assez fort pour le décrire.

Tremblant convulsivement, mon cousin tendit le bras pour me montrer sa montre qui marquait presque minuit, l'heure de la pleine lune. Les voix à l'intérieur de la pièce continuaient de s'intensifier et le vent soufflait de plus en plus rageusement. Nous avions l'impression de nous trouver au cœur d'un cyclone. Presque au même moment le croassement reprit, augmentant d'intensité jusqu'à l'instant où il se changea brutalement en l'un des plus horribles gémissements que l'on puisse imaginer, la plainte d'une âme, le cri déchirant d'une âme perdue à jamais.

Ce fut seulement à cet instant que je compris tout et que je reconnus la voix rauque, non pas comme la voix de l'un des démoniaques visiteurs de mon oncle, mais comme *celle de mon oncle lui-même*.

Au moment où je fis cette terrible découverte, qu'Eldon devait avoir faite en même temps que moi, le vacarme derrière la porte devint absolument infernal. Le vent démoniaque grondait et rugissait. La tête me tourna, je plaquai mes mains sur mes oreilles et c'est tout ce dont je me souvienne car je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, Eldon était penché sur moi. J'étais toujours dans le couloir, allongé sur le sol près de la porte de la chambre de mon oncle et Eldon m'observait de son regard pâle et inquiet.

« Tu t'es évanoui, murmura-t-il. Moi aussi. »

Je me redressai, surpris par sa voix qui semblait si forte alors qu'il n'avait parlé que dans un souffle.

Tout était calme. Plus aucun bruit ne venait troubler le silence de la Maison Sandwin. À l'extrémité du couloir la lumière de la lune traçait un parallélogramme blanc qui conférait par opposition une sorte d'illumination mystique aux ténèbres qui régnaient dans le couloir. Mon cousin regardait la porte de la chambre d'Asa. Je me levai et m'approchai sans hésitation bien que je craignisse ce que nous allions découvrir derrière le battant de bois.

La porte était toujours verrouillée. Nous dûmes l'enfoncer. Eldon frotta une allumette pour percer l'obscurité de la pièce. J'ignore ce que mon compagnon s'attendait à découvrir, mais ce que nous trouvâmes dépassait mes plus horribles prévisions. Comme mon cousin me l'avait dit, les fenêtres avaient été si soigneusement barricadées que pas un rayon de lune ne pouvait passer, et sur les appuis, mon oncle avait placé toute une série de pierres coupantes. Mais il y avait un passage qu'il avait manifestement oublié : la lucarne du grenier, bien qu'elle fût fermée au loquet, à l'exception d'un trou dans un panneau. Le trajet du visiteur était évident. Une traînée humide pénétrait dans la pièce par la trappe à côté de la fenêtre du grenier. La pièce était dans un état invraisemblable. Il n'y avait plus rien d'intact à part le fauteuil dans lequel mon oncle s'asseyait habituellement. Il semblait qu'une violente tornade avait projeté contre les murs, avec une extrême malveillance, les meubles, les bibelots et des objets de toutes sortes.

Mais ce fut vers le fauteuil de mon oncle que notre attention fut attirée et ce que nous vîmes nous terrorisa, par sa signification profonde, maintenant que la tangible aura d'horreur avait disparu de la Maison Sandwin. La trace humide issue de la trappe et de la fenêtre du grenier allait directement jusqu'au fauteuil de mon oncle puis en revenait en une étrange succession d'empreintes qui serpentait sur le sol, empreintes dont certaines, des empreintes de pieds palmés, semblaient partir du fauteuil dans lequel mon oncle s'était assis, et gagner l'extérieur. Toutes conduisaient à la trappe. Quelque chose était donc entré et n'était pas reparti seul. Quelque chose d'incroyable, d'horrible, de repoussant… Quelque chose qui avait accompli son œuvre pendant que nous gisions évanouis derrière la porte… Quelque chose qui avait tiré de mon oncle le cri déchirant, presque inhumain, que nous avions entendu avant de perdre connaissance.

Il n'y avait plus de trace de mon oncle. Ou plutôt il n'en restait qu'une, horrible vestige de ce qui avait été là, à la place de mon oncle, plutôt que vestige de mon oncle

lui-même. Sur son fauteuil, son fauteuil favori, étaient posés ses vêtements. Ils n'étaient pas posés là en désordre comme mon oncle aurait pu le faire après les avoir retirés. Ils étaient placés d'une manière étrange, dans la position pour ainsi dire vivante d'un homme assis là qui les aurait laissés tomber les uns sur les autres. Il y avait tout, de la cravate aux chaussures. Le terrible déguisement d'un homme qui avait été assis à cet endroit. Ils étaient vides, comme une vêture abyssale qu'une force démoniaque, qui dépassait notre compréhension, aurait grossièrement façonnée à la forme de l'homme qui l'avait portée, l'homme qui de toute évidence en avait été extrait par un être diabolique, assisté par le terrible vent que nous avions entendu : c'était la marque de Lloigor, qui file dans le vent parmi les espaces célestes, le terrible Lloigor contre qui mon oncle ne possédait aucune arme.

LA MAISON DANS LA VALLÉE

The House in the Valley – 1953

I

Moi, Jefferson Bates, j'écris cette déposition sachant pertinemment que, quelles que soient les circonstances, il ne me reste plus longtemps à vivre. Je la rédige afin que soit rendue justice à ceux qui me survivront et par la même occasion pour m'innocenter des accusations pour lesquelles j'ai été injustement condamné. Un grand Américain malheureusement méconnu écrivit autrefois : « Ce qu'il y a de plus miséricordieux dans ce monde, c'est l'incapacité pour un esprit humain de faire le rapport entre toutes ses connaissances. » Néanmoins, j'ai disposé du temps nécessaire pour réfléchir et méditer et je suis parvenu à classer mes souvenirs dans un ordre que je n'aurais pas envisagé un seul instant il y a encore un an.

Ce fut, bien entendu, au cours de cette année que mes « ennuis » commencèrent. J'utilise ce terme car je ne vois pas quel autre nom leur donner. Si je devais préciser le jour, je suppose qu'en toute équité ce serait celui où Brent Nicholson me téléphona à Boston pour me dire qu'il avait découvert et loué à mon nom l'endroit isolé, d'une grande beauté naturelle, que je cherchais pour exécuter des tableaux que j'avais depuis longtemps en tête. Cet endroit se situait dans une vallée presque perdue, près d'un large ruisseau, légèrement en retrait par rapport à la côte de Massachusetts, dans les environs des vieilles bâtisses d'Arkham et de Dunwich. Tous les artistes de la région connaissaient ces bâtisses, avec leur curieuse architecture de toits en croupe, si plaisante à l'œil et en même temps si déprimante.

À vrai dire, j'ai hésité. Il y avait toujours quelque confrères qui allaient peindre un jour ou l'autre à Arkham, Dunwich ou Kingston, et c'était précisément ce genre de gens que je voulais éviter. Mais Nicholson finit par me persuader, et moins d'une semaine plus tard je me trouvai sur place. Je découvris une grande villa, ancienne comme la plupart des maisons d'Arkham, construite dans une petite vallée qui avait dû être fertile, mais où l'on n'apercevait plus aucune trace de culture. Elle se dressait au milieu de pins décharnés entourés d'une haute clôture. Le long d'un mur, courait un large et clair ruisseau.

Vue d'une certaine distance, cette villa paraissait très attrayante, mais elle l'était beaucoup moins quand on s'en approchait. Tout d'abord, elle était peinte en noir, et

cette sombre couleur dégageait une espèce de sourde menace. Ses fenêtres, dépourvues de rideaux, regardaient tristement vers l'extérieur. Le rez-de-chaussée était entouré d'une véranda étroite sur laquelle on avait entassé des débris de toutes sortes, sacs de toiles soigneusement liés, chaises à moitié pourries, portemanteaux, tables et tout un singulier assortiment de vieux objets domestiques qui semblait destiné à empêcher quelqu'un ou quelque chose de sortir, à moins que ce ne fût d'entrer. Cette barricade avait visiblement été dressée depuis longtemps : le temps avait marqué les objets de son empreinte. La raison qui avait fait durer cet obstacle était inconnue de l'agent immobilier, à qui j'écrivis pour obtenir des renseignements, mais elle donnait curieusement à la villa l'apparence d'un bâtiment occupé bien qu'il n'y eût aucun signe de vie et que rien n'indiquât que quelqu'un eût vécu dans ces murs depuis des années.

Mais c'est une impression qu'il me fut impossible d'effacer. Il était pourtant facile de voir que personne n'était entré dans la maison, pas même Nicholson ou l'agent immobilier, car la barricade s'élevait devant la porte principale et la porte de service de cette bâtisse presque carrée et je dus moi-même en démolir une partie pour entrer.

Une fois à l'intérieur, j'éprouvai encore plus fortement la sensation de ne pas être le seul occupant des lieux. Mais il y avait une grande différence, un profond contraste avec la tristesse de l'extérieur et de sa peinture noire. Ici, tout était clair et étonnamment propre malgré la longue période pendant laquelle la maison était restée inoccupée. La villa était meublée sobrement, c'est vrai, mais suffisamment, bien qu'il me semblât que tout ce qui n'était pas indispensable se trouvait sur la barricade.

L'intérieur de la villa correspondait à l'aspect de boîte qu'elle donnait de l'extérieur. Elle comportait quatre pièces au rez-de-chaussée : une chambre, une petite cuisine, une salle à manger et un salon. Le premier étage était constitué de quatre autres pièces de mêmes dimensions : trois chambres et un débarras. Il y avait plusieurs fenêtres dans toutes les pièces dont certaines face au nord, ce qui était une bénédiction pour moi car la lumière du nord est la plus recherchée pour la peinture.

Je considérai le premier étage comme sans intérêt, aussi je choisis comme atelier la chambre du rez-de-chaussée à l'angle nord-ouest et y déposai tout mon matériel, sans un regard pour le lit que je poussai de côté. Après tout, j'étais venu travailler et non pas recevoir des visiteurs. J'avais apporté tellement de matériel et ma voiture était si chargée qu'il me fallut presque une demi-journée pour tout transporter dans la maison et m'y installer à mon gré, après avoir dégagé la porte de derrière, comme j'avais dégagé celle de la façade, car je tenais à pouvoir entrer et sortir par les deux côtés de la villa.

Une fois installé, une torche électrique chassant l'obscurité naissante, je relus une fois de plus la lettre de Nicholson, pour prendre note mentalement des renseignements qu'il me donnait.

Tu seras parfaitement isolé. Les voisins les plus proches se trouvent à plus d'un kilomètre. Ce sont les Perkins, sur la crête au sud de la maison, un peu plus loin, les More. À l'opposé, c'est-à-dire au nord, les Bowden.

La raison pour laquelle cette maison est abandonnée depuis longtemps devrait t'intéresser. Personne ne veut la louer ni l'acheter parce qu'elle a été autrefois occupée par une de ces étranges et vieilles familles si fréquentes dans les zones rurales isolées, les Bishop. Le dernier survivant de cette famille, un grand bonhomme décharné prénommé Seth, a commis un meurtre dans la maison, aussi les gens superstitieux du coin refusent-ils d'utiliser la villa ou de travailler la terre qui l'entoure. Si tu en as le courage, tu pourras découvrir qu'elle est pourtant très fertile. Un meurtrier peut très bien être un artiste à sa manière, je suppose, mais ce n'était pas le cas de Seth. J'en ai peur, il semble qu'il ait tué cruellement et sans mobile bien défini. Sa victime était un de ses voisins à ce que j'ai cru comprendre. Il l'a purement et simplement égorgé. Seth était ce qu'on appelle une force de la nature. Ce crime me donne froid dans le dos, mais à toi, sûrement pas. La victime était un Bowden.

Il y a le téléphone qu'on doit venir brancher, je l'ai demandé.

La maison a son propre générateur. Elle n'est donc pas aussi vieille qu'on le dirait. Cela dit, le générateur a été installé alors que la villa était construite depuis longtemps. Il se trouve à la cave, m'a-t-on dit. Il ne fonctionne peut-être plus.

Il n'y a pas l'eau courante, désolé. Mais il y a une pompe dans le jardin, et tu as besoin d'exercice pour te garder en forme. Tu ne peux tout de même pas rester tout le temps assis devant ton chevalet.

La maison semble encore plus isolée qu'elle ne l'est en réalité. Si tu te sens seul, téléphone-moi.

Le générateur dont il parlait dans sa lettre ne fonctionnait pas, bien entendu. Il n'y avait donc aucune lumière dans la maison. Mais le téléphone avait effectivement été branché comme je le constatai en demandant le village le plus proche qui s'appelait Aylesbury. J'étais fatigué ce premier soir et j'allai me coucher de bonne heure. J'avais apporté de quoi faire un lit, bien entendu, car je n'espérais pas trouver de draps ni de couvertures dans une villa vide depuis si longtemps et je m'endormis rapidement. Depuis la première seconde où j'avais mis le pied dans cette maison, j'éprouvais la vague mais tenace impression de ne pas être le seul occupant des lieux, bien que je fusse convaincu du ridicule de cette sensation, car j'avais fouillé de fond en comble la villa et ses dépendances, peu après mon arrivée et je n'avais découvert aucune cachette qui pût renfermer quelqu'un.

Chaque demeure, tous les êtres sensibles le savent fort bien, possède une atmosphère qui lui est propre. Cette atmosphère ne comporte pas seulement l'odeur du bois, des pierres ou de la peinture… Non, il y a aussi ces empreintes des gens qui ont habité la maison et des événements qui se sont produits dans ses murs. L'atmosphère de la demeure des Bishop défiait une description précise. J'y trouvais l'habituelle

odeur de renfermé et de moisissure que dégage tout vieux bâtiment, et aussi les relents d'humidité qui émanaient de la cave, mais je devinais aussi derrière cette odeur quelque chose de plus important, quelque chose qui donnait à la maison une aura de vie, comme si elle avait un animal endormi, attendant avec une patience infinie un événement qu'il sait devoir se produire un jour ou l'autre.

Cela n'entraînait, je m'empresse de le dire, aucun sentiment de malaise. Pendant la première semaine, je n'éprouvai à aucun moment la moindre crainte ou appréhension, et cela ne me préoccupa pas une seconde avant un beau matin de la semaine suivante, alors que j'avais déjà terminé deux toiles imaginatives et que je m'attaquais à une troisième. J'avais conscience, ce matin-là, d'être observé. Je me dis tout d'abord, en plaisantant, que c'était bien entendu la maison qui me regardait travailler, car ses fenêtres ressemblaient à des yeux blancs au milieu de ces murs noirs. Mais je devinai que mon observateur se trouvait quelque part derrière moi et de temps en temps je jetais un coup d'œil vers la lisière du petit bois qui s'étendait au sud-ouest de la villa.

Je finis enfin par localiser mon espion. Je me tournai face aux buissons où il se tenait caché.

« Sortez donc ! criai-je. Je sais que vous êtes là ! »

À ces mots, un grand garçon, au visage couvert de taches de rousseur, se leva et se tint debout face à moi, me fixant d'un regard dur et sombre, à la fois soupçonneux et agressif.

« Bonjour », lui lançai-je.

Il me fit signe de la tête sans dire quoi que ce fût.

« Si ça vous intéresse, approchez et venez voir, je vous en prie. »

Il parut se détendre un peu et sortit des buissons. Il avait, je le voyais bien maintenant, une vingtaine d'années. Il portait un pantalon délavé et marchait nu-pieds. C'était un garçon agile, assez musclé et certainement vif et alerte. Il avança un peu, juste assez pour observer ce que je faisais et il s'arrêta. Il me gratifia d'un examen complet. Puis il se décida à parler.

« Vous vous appelez Bishop ? »

Bien sûr, les voisins devaient obligatoirement penser qu'un membre de la famille s'était manifesté d'un coin perdu de la terre pour réclamer la propriété abandonnée. Le nom de Jefferson Bates ne signifiait rien pour lui. Toutefois, je répugnai curieusement à lui donner mon nom, sans comprendre pourquoi. Je lui répondis très amicalement que je ne m'appelais pas Bishop, que je n'étais pas un parent non plus

mais que j'avais loué la villa pour l'été et même un peu plus si je m'y plaisais.

« Je m'appelle Perkins, dit-il. Bud Perkins, de là-haut. Il fit un geste en direction de la crête située au sud.

— Heureux de vous connaître.

— Vous êtes là depuis une semaine, reprit Bud, m'apprenant ainsi que mon arrivée dans la vallée n'était pas passée inaperçue. Et vous êtes encore là… »

Il semblait profondément surpris, comme si le fait de me trouver encore dans la villa des Bishop une semaine après mon arrivée était un événement étrange.

« Je veux dire, euh… poursuivit-il, il ne vous est rien arrivé. Avec tout ce qui se passe dans la maison, c'est étonnant.

— Qu'est-ce qui se passe donc ?

— Vous ne savez pas ? demanda-t-il, bouche bée.

— Je suis au courant de l'histoire de Seth Bishop, si c'est à cet… incident que vous faites allusion. »

Il secoua vigoureusement la tête.

« Ce n'est pas tout, monsieur. Je ne mettrais pas les pieds dans cette maison, même si on me payait très cher. J'en ai déjà la chair de poule de me tenir aussi près. »

Il fronça les sourcils.

« C'est un endroit qu'il aurait fallu réduire en cendres depuis longtemps. On se demande ce que faisaient les Bishop pendant toute la nuit.

— C'est très propre, dis-je. Et c'est très confortable. Il n'y a pas la moindre souris.

— Ah ! Si seulement c'était des souris ! Attendez, vous verrez ! »

Sur ces mots, il se détourna et disparut dans les bois.

Je devinai que bien des superstitions locales avaient dû naître au sujet de la villa abandonnée. Il était naturel qu'on la crût hantée. Néanmoins, la visite de Bud Perkins me laissa une impression de profond malaise. J'avais manifestement été observé en secret depuis mon arrivée. Je savais qu'un nouvel arrivant était toujours un objet de curiosité dans une région comme celle-ci, mais je sentais que l'intérêt de mes voisins n'était pas de même nature. Ils prévoyaient un événement quelconque. Ils l'attendaient. Seul le fait que rien ne se fut passé avait attiré Bud Perkins dans les parages.

Ce fut cette nuit-là que se produisit le premier « incident » anormal. Les paroles

ambiguës de Bud Perkins n'y étaient sans doute pas étrangères, car elles m'incitèrent à attendre une manifestation insolite. En tout cas, « l'incident » fut très vague, presque négligeable, et je pouvais lui trouver une bonne douzaine d'explications. C'est seulement à la lumière des événements qui suivirent qu'il prit toute sa signification. Il se produisit aux environs de deux heures du matin.

Je fus tiré de mon sommeil par un bruit inhabituel. Un homme qui change de résidence s'accoutume progressivement aux sons nocturnes qui lui parviennent, et, après une période d'adaptation plus ou moins brève, il les accepte dans son sommeil. Mais tout bruit nouveau peut le réveiller. Ainsi un citadin qui passera plusieurs nuits dans une ferme s'habituera aux cris des poules, des oiseaux et des grenouilles, mais il pourra être réveillé par le coassement d'un crapaud parce que ce coassement sera étranger au concert nocturne qu'il a l'habitude d'entendre. Je fus donc tiré de mon sommeil par un bruit qui n'appartenait pas au concert des engoulevents, des chouettes, des insectes et autres animaux nocturnes. Ce nouveau bruit était un bruit souterrain. C'est-à-dire qu'il semblait provenir de bien au-dessous de la maison, bien plus bas que la surface de la terre. Il pouvait avoir été produit par un glissement de terrain, une fissure qui se serait ouverte puis refermée, ou par une brève secousse sismique, mais ce qui semblait étrange, c'était que ce bruit se reproduisait avec une certaine régularité comme s'il avait été provoqué par une énorme masse se déplaçant dans une caverne colossale située sous la villa. Je l'entendis pendant une demi-heure environ. Le bruit sembla naître à l'est, s'approcher, puis s'éloigner dans la même direction avant de s'éteindre progressivement. Je n'en suis pas certain, mais les murs de la maison parurent vibrer à l'unisson de ce bruit.

Ce fut peut-être cet incident nocturne qui m'incita le lendemain à fouiner dans le débarras, espérant y découvrir pourquoi mon jeune visiteur avait posé ce genre de question sur les Bishop. Qu'avaient donc fait mes prédécesseurs pour susciter chez leurs voisins une opinion aussi défavorable ?

Le débarras était moins encombré que je ne le craignais, peut-être parce qu'on avait préféré entasser les objets de rebut sous la véranda. La seule découverte étonnante que je fis fut une rangée de livres dont certains étaient ouverts, prouvant ainsi qu'un des membres de la famille devait les étudier quand la tragédie l'avait surpris.

Ces livres étaient extrêmement variés.

Un certain nombre d'entre eux étaient des traités de jardinage. C'étaient de très vieux ouvrages. Je pensai qu'un membre de la famille les avait volontairement ou non mis à l'écart et qu'ils n'avaient été découverts à nouveau que bien plus tard. Je jetai un coup d'œil à deux ou trois d'entre eux et je les trouvai absolument inutilisables de

nos jours, car ils décrivaient des méthodes de culture pour des plantes qui m'étaient pour la plupart inconnues : ellébore, mandragore, morelle noire, avelinier et bien d'autres encore. Les quelques pages qui traitaient de plantes plus familières énonçaient de vieilles superstitions qui ne signifiaient plus rien dans notre monde moderne.

Il y avait aussi un recueil avec une couverture en papier consacré à la science des rêves. Il ne semblait pas avoir été lu souvent. Il était recouvert de poussière et le rapide examen auquel je me livrai ne me permit pas de tirer une quelconque conclusion à ce sujet. C'était un de ces livres bon marché, à la mode il y a deux ou trois générations, et son interprétation des rêves était des plus ordinaires. En bref, c'était le genre d'ouvrage qu'un campagnard peu instruit devait acheter en pensant acquérir ainsi des connaissances scientifiques.

En fait un seul de tous ces recueils m'intéressa. Il était très curieux. C'était un ouvrage monumental entièrement copié à la main, dont les feuillets étaient rassemblés au moyen d'une ingénieuse reliure en bois. Il ne possédait probablement aucune valeur littéraire, mais il aurait mérité de figurer dans un musée des curiosités. Sur le moment, je n'y jetai qu'un coup d'œil rapide, car il semblait composé d'une suite de considérations difficiles à comprendre et qui ressemblaient aux inepties du traité sur les rêves. Son titre grossièrement calligraphié indiquait que son contenu avait été rédigé à base d'ouvrages qui faisaient partie d'une vieille bibliothèque. « Seth Bishop, son œuvre : Extraits du *Necronomicon*, du *Culte des goules*, des *Manuscrits pnakotiques* et du *Texte de R'lyeh*. Copié de sa propre main par Seth Bishop de 1919 à 1923. »

Sous ces lignes, d'une écriture surprenante pour un homme supposé être ignorant, il avait apposé sa signature.

En poursuivant mes recherches, je découvris plusieurs autres volumes qui se rapportaient au traité sur les rêves ; par exemple, une copie du célèbre *Septième Livre de Moïse*, un texte très prisé des membres de vieilles Sectes de Pennsylvanie. Je le savais pour avoir lu dernièrement le récit d'un crime commis au nom de cette secte. Par exemple encore, un petit recueil de prières qui semblaient des sujets de dérision car elles s'adressaient à Azraël, à Satan, et à quelques autres démons.

Il n'y avait aucun ouvrage de valeur dans tout le lot. Leur présence indiquait seulement un sombre intérêt de la part des différentes générations de la famille Bishop. Il était clair en effet que le propriétaire des livres de jardinage avait été probablement le grand-père de Seth, alors que le lecteur du recueil sur les rêves ainsi que du *Livre de Moïse* était sans doute un membre de la génération de son père. Enfin,

Seth lui-même s'était intéressé à des sciences plus obscures.

Les ouvrages que le dernier membre de la famille avait copiés semblaient toutefois plus ardus que ceux que je me serais attendu à trouver entre les mains d'un homme qui ne possédait que peu de connaissances. Ce détail m'étonna et je pris la décision de faire une petite enquête à Aylesbury. Je me rendis dans une boutique située un peu à l'écart, à l'extrémité du village, et où je supposais que Seth se ravitaillait car il avait la réputation d'être assez peu sociable.

Son propriétaire, qui se trouvait être un parent éloigné de Seth par sa mère, me parut peu disposé à se montrer loquace. Mais je parvins tout de même à obtenir quelques réponses à mes questions insistantes. Il s'appelait Obed Marsh. D'après lui, Seth s'était montré « dès le début », c'est-à-dire sans doute dans son enfance et son adolescence, « plus arriéré que tous ceux du clan ». Vers sa vingtième année il était devenu « bizarre », ce qui, dans le langage de Marsh, voulait dire que Seth avait mené une vie de plus en plus solitaire. Il avait parlé à cette époque avec insistance de rêves étranges qui le tourmentaient sans cesse, de bruits qu'il entendait, et de visions qu'il avait eues à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Au bout de deux ou trois ans il n'en avait plus parlé. En revanche, il s'était enfermé dans une pièce du rez-de-chaussée qui, d'après la description de Marsh, ne pouvait être que le débarras, et il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, bien qu'il n'eût jamais été capable de « passer le quatrième degré ».

Plus tard il s'était rendu à Arkham, à la bibliothèque de l'université de Miskatonic, et avait pris connaissance d'autres recueils. Après cette « instruction », Seth était rentré chez lui et avait vécu en sauvage jusqu'à son coup de folie, l'horrible meurtre d'Amos Bowden.

J'en déduisis que son pauvre cerveau, peu doué pour l'étude, avait tenté désespérément d'assimiler des connaissances nombreuses et variées. Mais cette soif d'apprendre avait finalement achevé de troubler les méninges chancelantes de Seth et l'avait conduit à la folie. Du moins, c'est ce que je pensais en retournant à la villa des Bishop.

II

Cette nuit-là, les événements prirent un tour singulier.

Mais, comme pour d'autres péripéties de cet étrange séjour, je ne saisis pas immédiatement les implications de ce qui se passait. Exposé rapidement, il semblerait ridicule que cela m'eût donné une raison de réfléchir. Ce fut tout simplement un rêve

qui me hanta cette nuit-là. Même en tant que rêve, il n'était pas tellement horrifiant, ni même effrayant, mais plutôt étrange et impressionnant.

Je rêvai que je dormais dans la maison des Bishop, tandis qu'un indéfinissable mais réel et abondant nuage – vapeur ou brouillard – surgissait de la cave et envahissait la maison, traversant le plancher et les murs et voilant les meubles, mais sans détérorier quoi que ce fût, avant de prendre peu à peu une forme précise, la forme d'une immense créature amorphe avec des tentacules qui s'articulaient autour d'un visage monstrueux et ondulaient comme des serpents, pendant que se faisait entendre une étrange lamentation, avec en fond sonore un concert d'instruments mystérieux qui jouaient une musique extraterrestre, et une voix humaine qui chantait des mots inhumains que je transcrirai approximativement de la manière suivante :

« *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn*. »

Ensuite la créature emplissait tout l'espace et enveloppait le dormeur qui était moi-même. Puis elle se dissolvait dans un long et sombre tunnel où avançait un être humain qui ressemblait fortement à la description qu'on m'avait faite de Seth Bishop. Cet homme grandissait… grandissait… devenant aussi volumineux que le nuage de brouillard, puis disparaissait comme il était venu en se fondant avec la forme endormie sur le lit de cette maison dans la vallée.

Aujourd'hui, à la réflexion, ce rêve n'avait aucun sens. Ce n'était qu'un cauchemar sans aucun doute, mais il ne me causa aucune frayeur. Je semblais avoir conscience d'un événement considérable qui m'arrivait ou allait m'arriver et comme je ne pouvais pas le comprendre, je ne pouvais donc pas non plus le craindre. Mieux, la créature amorphe, la voix qui chantait, les lamentations et la musique étrange donnaient à mon rêve un caractère rituel.

À mon réveil, le lendemain, j'eus l'impression de pouvoir revivre mon rêve. J'étais obsédé par la pensée d'avoir déjà eu connaissance de certains de ses aspects. Quelque part j'avais entendu ou vu les paroles de ce chant mystérieux et, cette pensée en tête, je retournai une fois de plus dans le débarras et feuilletai à nouveau l'invraisemblable livre écrit à la main par Seth Bishop. Je cherchai çà et là avant de découvrir avec étonnement que le texte évoquait les croyances envers des dieux du bien et des dieux du mal et un conflit qui avait opposé les Grands Anciens à des créatures comme Hastur, Yog-Sothoth et Cthulhu. Cette allusion mythologique me sembla familière et après quelques recherches je découvris une reproduction et une adaptation du chant qui avait hanté mon rêve, écrite de la main de Seth Bishop.

« Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, le grand Cthulhu attend en rêvant. »

Le plus étonnant de cette découverte était que je n'avais certainement pas lu cette transcription lors de mon premier examen. J'avais peut-être vu « Cthulhu », mais rien de plus lors de mon rapide coup d'œil au manuscrit de Bishop. Comment pouvais-je donc avoir deviné la présence d'une telle phrase alors que je n'en avais pas connaissance, même pas dans mon subconscient. L'esprit humain ne peut en général pas créer un rêve à partir d'éléments dont il ne soupçonne pas l'existence. C'était pourtant ce que je venais de faire.

Encore plus étrange, alors que je lisais les textes souvent choquants des cultes diaboliques et des légendes incroyables, je retrouvai de vagues descriptions d'une créature ressemblant étonnamment à celle de mon rêve, non d'une créature de brouillard ou de vapeur mais d'un être concret qui correspondait à une image que je ne connaissais pourtant pas, ce qui constituait une seconde réminiscence d'une chose qui m'était pourtant étrangère.

J'avais entendu parler, bien entendu, des forces psychiques, ces forces cachées derrière le décor apparent de tout événement, que cet événement fût une grave tragédie survenue au genre humain ou la manifestation d'un sentiment violent, amour, haine, peur. Il était possible qu'une influence de cette nature eût provoqué mon rêve, comme si l'atmosphère de la maison m'avait envahi et submergé pendant mon sommeil, ce que je ne considérais pas comme impossible, tant cette vieille demeure renfermait entre ses murs une extraordinaire puissance de suggestion dont j'ignorais l'origine.

Cependant, il était midi et la faim commençait à me tenailler, mais une force mystérieuse m'incitait à me rendre à la cave pour y accomplir un nouveau pas à la poursuite de mon rêve. J'y descendis aussitôt, et après des recherches épuisantes au cours desquelles je dus déplacer des rayonnages de bois portant des bocaux de fruits et de légumes en conserve, je découvris un passage dans un mur. C'était l'entrée d'une sorte de tunnel dans lequel je m'aventurai sans hésiter. Je ne pus aller bien loin. La profondeur de l'obscurité qui y régnait et la pauvreté de la lueur de ma lampe ainsi que l'humidité du sol sur lequel je marchais me contraignirent à rebrousser chemin. J'eus tout de même le temps d'apercevoir de vieux ossements à demi enfouis dans le sol. Quand je retournai dans le tunnel après avoir muni ma torche électrique d'une pile neuve, j'acquis rapidement une certitude : les ossements appartenaient à des animaux, et à des animaux relativement nombreux. Je ne m'étais pas étonné outre mesure de les trouver dans ce souterrain, mais je me demandais toutefois comment ils avaient pu s'y introduire.

Je ne m'attardai pas longtemps sur ce problème. Je préférais pour l'instant poursuivre mon avance dans le tunnel qui semblait se diriger vers la côte. Je marchai

longtemps et me retrouvai brusquement devant un mur de terre. Un éboulement s'était produit, mais le tunnel devait certainement se poursuivre au-delà de cette masse de terre. Quand je ressortis enfin, l'après-midi était bien avancé et je mourais de faim. J'étais arrivé à deux conclusions, tout d'abord le tunnel n'était pas une cavité naturelle, du moins dans la partie où la terre s'était éboulée. Quelqu'un l'avait manifestement creusé. Et, ensuite, il avait été utilisé à de sombres fins que je ne pouvais préciser.

J'en ignore la raison mais ces découvertes m'avaient mis dans un surprenant état d'excitation. Si j'avais été à l'époque parfaitement maître de moi, j'aurais compris que ma conduite n'était pas normale, mais sur le moment je me trouvais confronté avec un mystère qui inconsciemment me semblait d'une grande importance… J'étais décidé à découvrir tout ce que je pourrais sur cette partie, apparemment inconnue, de la propriété de Bishop. Cependant, je ne pouvais pas m'y attaquer avant le lendemain. D'autre part, si je voulais me frayer un chemin à travers ce tunnel, j'avais besoin d'un matériel que je ne possédais pas dans la villa.

Un autre voyage à Aylesbury était inévitable. Je me rendis aussitôt chez Obed Marsh et demandai une pioche et des pelles. Ma requête sembla bouleverser le vieil homme plus que de raison. Il devint pâle et hésita à me servir.

« Vous avez l'intention de creuser, monsieur Bates ? »

J'opinai en silence.

« Cela ne me regarde pas mais vous aimeriez peut-être savoir que Seth en a fait autant pendant un certain temps. Il a usé trois ou quatre pelles. »

Il se pencha vers moi, les yeux étincelants.

« Le plus étrange, c'est que personne n'a jamais trouvé où il avait creusé. »

J'étais assez déconcerté par cette information mais je n'hésitai pas.

« La terre autour de la maison me paraît riche et fertile », dis-je.

Il sembla soulagé.

« Si vous avez l'intention de jardiner, c'est différent. »

Un autre de mes achats le tourmenta. J'avais besoin d'une paire de bottes de cuir pour protéger mes chaussures de la boue qui inondait la plus grande partie du tunnel, sans doute en raison de la proximité des marais. Mais Marsh ne fit pas de commentaire à ce sujet. Alors que je m'apprêtais à partir, il parla à nouveau de Seth.

« On ne vous a rien dit d'autre, monsieur Bates ?

— Les gens de la région ne sont pas très bavards.

— Ce ne sont pas des Marsh, reprit-il en esquissant un sourire. On dit que Seth était plus un Marsh qu'un Bishop. Les Bishop croyaient au surnaturel. Mais les Marsh, jamais. »

Je le quittai sur cette curieuse déclaration qui résonna longtemps dans mes oreilles.

Maintenant que j'étais équipé en conséquence, j'avais hâte d'être au lendemain pour m'attaquer à nouveau au tunnel. J'étais impatient de retourner dans ce souterrain et de poursuivre mon enquête sur un mystère certainement en rapport avec la légende qui entourait la famille Bishop.

Les événements se succédèrent ensuite à un rythme accéléré. Deux faits nouveaux se produisirent au cours de la nuit.

Le premier arriva un peu avant l'aube, quand je surpris Bud Perkins rôdant à l'extérieur de la maison. Cela m'ennuya vivement car je m'apprêtais à descendre à la cave. Mais, comme je tenais à savoir ce qu'il désirait, j'ouvris la porte et sortis dans la cour à sa rencontre.

« Qu'est-ce que vous voulez, Bud ? demandai-je.

— J'ai perdu un mouton, dit-il laconiquement.

— Je ne l'ai pas vu.

— Il est venu par ici, répondit-il.

— Eh bien je ne vous empêcherai pas de le chercher.

— J'espère que toutes ces histoires ne vont pas recommencer.

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous ne le savez pas, ce n'est pas la peine de vous l'apprendre. Si vous le savez je ferais bien de ne pas en parler. Alors je préfère ne rien dire. »

Cette conversation de dupes m'étonna. D'autre part, Bud Perkins me suspectait d'être mêlé à la disparition de son mouton et je ne pouvais pas le tolérer.

J'ouvris la porte en grand et m'écartai.

« Fouillez donc la maison si vous voulez. »

Mais à ces mots, il écarquilla les yeux d'horreur.

« Moi, mettre les pieds chez vous ? cria-t-il. Jamais de la vie ! Je suis déjà le seul à avoir le courage d'approcher aussi près de la maison. Mais je n'accepterais pas d'y

entrer pour tout l'or du monde. Il n'en est pas question.

— Vous n'avez rien à craindre, dis-je, incapable de réprimer un sourire devant la frayeur de mon jeune interlocuteur.

— Ça, c'est vous qui le dites. Mais nous en savons plus que vous. Nous savons ce qui se cache derrière ces murs noirs et qui attendait l'arrivée de quelqu'un. Et vous êtes venu. Maintenant tout recommence comme avant. »

Sur ces mots, il se retourna et, comme la dernière fois, disparut en courant dans les bois. Quand j'eus constaté qu'il ne revenait pas, j'entrai à nouveau dans la maison. Et là, je fis une découverte qui aurait dû m'alarmer mais qui me parut seulement curieuse. Sans doute étais-je mal réveillé et seulement à moitié conscient. Les nouvelles bottes que j'avais achetées la veille avaient été utilisées. Elles étaient couvertes de boue. Je savais pourtant que, le soir précédent, elles étaient propres et neuves.

À leur vue une conviction grandissante me gagna lentement. Sans mettre les bottes, je descendis dans la cave, me glissai par la brèche ouverte dans le mur et suivis le tunnel jusqu'à l'éboulis qui barrait le passage. J'éprouvais une certitude prémonitoire de découvrir ce que je vis. L'obstacle avait été creusé. L'ouverture était suffisante pour laisser passer un homme. Des traces dans la terre humide avaient manifestement été faites par les bottes que je venais d'acheter. À la lueur de ma torche électrique, leur marque de fabrique était parfaitement visible dans le sol.

Je me trouvais en face d'une alternative. Ou bien quelqu'un s'était servi de mes bottes pour creuser le tunnel ou bien je les avais moi-même utilisées pendant mon sommeil. La deuxième hypothèse semblait s'imposer d'elle-même, car, malgré mon impatience, j'étais fatigué à un tel point que je ne pouvais l'expliquer que d'une seule façon : j'avais dû passer pendant mon sommeil un certain nombre d'heures de la nuit à creuser ce passage dans le tunnel.

Je crois que, au moment où je franchis l'éboulement pour poursuivre ma marche dans le tunnel, je savais d'avance ce que j'allais y découvrir : des cavernes successives, creusées dans le roc, reliées par l'étroit boyau où je progressais et qui toutes abritaient de vieux autels de pierre sur lesquels avaient été autrefois célébrés des sacrifices, sacrifices non seulement d'animaux mais aussi d'êtres humains, et, au bout du souterrain, une dernière caverne qui ouvrait sur un abîme au fond duquel miroitait la surface de l'eau. Il s'agissait sans aucun doute de l'Atlantique qui devait parvenir jusque-là par une suite de grottes communiquant les unes aux autres. Et je savais aussi d'avance ce que j'allais découvrir au bord de ce gouffre ouvert sur les profondeurs de l'océan : des touffes de laine, un simple sabot avec le bout d'une patte.

Tout ce qui restait d'un mouton encore vivant la nuit précédente.

Je me détournai et rebroussai chemin, complètement atterré, ne cherchant même pas à savoir comment cette bête avait pu parvenir jusque-là. C'était le mouton de Bud Perkins, j'en étais certain. Il avait été amené dans cette salle souterraine pour subir le même sort que les animaux dont il ne subsistait que quelques ossements devant les autels des cavernes voisines, échelonnées entre ce gouffre aux eaux agitées et la maison que j'avais tout à l'heure laissée derrière moi.

Je ne traînai pas longtemps dans la villa. Je me mis en route pour Aylesbury. Je m'y rendais sans but précis, mais je sais maintenant que j'avais hâte d'en apprendre davantage sur les légendes qui couraient sur la maison des Bishop. Mais une fois en ville, je me heurtai à une véritable réprobation des habitants que je rencontrai. Les passants dans la rue évitaient de croiser mon regard ou même me tournaient franchement le dos. Un jeune homme à qui j'avais un jour précédent adressé la parole feignit de ne pas me reconnaître.

Même l'attitude d'Obed Marsh avait changé. Il accepta mon argent sans la moindre difficulté, mais son attitude était réservée et il parut pressé de me voir quitter son magasin aussi vite que possible. Je lui fis clairement comprendre que je ne sortirais pas avant d'avoir entendu ses réponses à un certain nombre de questions.

Qu'avais-je fait ? Pourquoi ses concitoyens me battaient-ils froid ?

« C'est à cause de la maison, dit-il finalement.

— Je n'y suis pour rien, répondis-je très mécontent.

— On raconte quelque chose, reprit-il.

— Ah, oui ! Et qu'est-ce qu'on raconte ?

— C'est au sujet du mouton de Bud Perkins et de vous. On parle aussi de ce qui se passait du temps de Seth Bishop. »

Il se pencha un peu plus vers moi et me lança d'une voix rude :

« On dit même que Seth Bishop est revenu.

— C'est ridicule ! Seth Bishop est mort et enterré depuis longtemps. »

Il hocha la tête.

« Une partie de lui, c'est exact. Mais il y a une autre partie qui ne l'est peut-être pas. Croyez-moi, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de filer d'ici. Vous en avez encore le temps. »

Je lui rappelai vertement que j'avais loué la propriété des Bishop pour quatre mois avec une option pour une année entière. Il répondit que dans ce cas il n'avait plus rien à me dire. Je le pressai néanmoins de questions sur la vie de Seth Bishop. Tout ce qu'il consentit à me raconter concernait les vagues soupçons de ses voisins. Je le quittai en gardant une image assez inattendue de Seth, qui paraissait avoir été plus à plaindre qu'à redouter. Il avait été tenu à l'écart dans son inquiétante villa aussi bien par ses voisins immédiats que par les habitants d'Aylesbury qui le détestaient et le redoutaient tout à la fois sans qu'il y eût la moindre preuve d'un méfait qu'il aurait commis dans la région.

Qu'avait à se reprocher Seth Bishop, à part le dernier crime dont il s'était rendu coupable ? Il avait mené une existence recluse, laissant même à l'abandon le jardin de ses ancêtres, sans montrer le moindre intérêt pour la sorcellerie et la magie noire qui avaient fasciné son père et son grand-père, mais se passionnant, en revanche, jusqu'à l'obsession, pour des sciences et une mythologie beaucoup plus anciennes et qui paraissaient aussi ridicules et puériles que la sorcellerie.

Un tel phénomène était fréquent dans des régions aussi isolées, surtout au sein de familles aussi peu évoluées que la famille Bishop.

Seth avait peut-être trouvé dans les livres de ses ascendants certaines références obscures qui l'avaient incité à se rendre à la bibliothèque de Miskatonic de l'université d'Arkham où il avait sans doute entrepris la tâche monumentale de copier des passages entiers d'ouvrages que le règlement interdisait d'emporter hors de la bibliothèque. Cette mythologie qui l'intéressait tellement était une déformation de l'ancienne légende chrétienne. En termes simples, elle racontait les luttes cosmisques qui mettaient aux prises les forces du bien et les forces du mal.

Bien qu'il soit difficile de résumer l'histoire en quelques lignes, il semble que les premiers habitants des espaces sidéraux furent des êtres gigantesques, non anthropomorphes, qui s'appelaient les Grands Anciens et vivaient sur Bételgeuse dans les temps les plus reculés. Certains Dieux du mal se rebellèrent contre les forces du bien : Azathoth, Yog-Sothoth, Cthulhu l'amphibie, Hastur l'Indicible, Lloigor, Zhar, Ithaqua, le messager du vent, et les êtres de la terre, Nyarlathotep et Shub-Niggurath. Mais la révolte échoua. Ils furent rejetés et bannis par les Grands Anciens qui les condamnèrent à rester sur des étoiles et des planètes lointaines ou à se cacher dans les profondeurs terrestres. Cthulhu fut envoyé au fond des mers en un lieu appelé R'lyeh, Hastur sur une étoile noire près d'Aldébaran, dans les Hyades, Ithaqua dans les étendues glacées de l'Arctique et d'autres dans des endroits comme Kadath, au cœur d'une région désolée du fond de l'Asie.

Depuis cette rébellion, qui est comparable à la révolte de Satan et de ses sujets contre le maître du paradis, les dieux du mal se sont efforcés de reconquérir leur puissance pour vaincre à leur tour les dieux du bien. Ils ont pour cela créé sur la terre et sur d'autres planètes des êtres qui pourraient leur venir en aide au moment voulu, par exemple les abominables hommes des neiges, ou les êtres des profondeurs et bien d'autres encore, tous dévoués au service des dieux du mal. Ils se consacrent aujourd'hui à libérer les forces diaboliques qui sont maintenues au fond de leur refuge par l'intervention directe des Grands Anciens ou par la vigilance des êtres humains, armés pour les combattre.

Voici grossièrement le récit que Seth avait recopié sur son livre, en utilisant de très vieux recueils, souvent semblables, et relevant de la plus haute fantaisie. Toutefois, il avait collé sur certaines pages plusieurs articles de journaux qui présentaient un caractère troublant. Ils traitaient des événements du Récif du Diable à Innsmouth en 1928, d'un prétendu serpent de mer au lac de Rick, dans le Wisconsin, d'atrocités commises au fin fond du Vermont et près de Dunwich. Mais je supposais me trouver en présence des coïncidences habituelles qui alimentent toujours les légendes les plus invraisemblables. De même il n'y avait sans doute aucune raison particulière pour que le passage souterrain se dirigeât vers la côte. Il devait être l'œuvre d'un ancêtre de Seth Bishop qui ne l'avait repris à son compte que bien des années plus tard.

En résumé, le pauvre Seth me parut avoir été un ignorant, un peu illuminé, et qui s'efforçait de faire progresser ses connaissances dans des directions qui le fascinaient. Il était sans doute superstitieux et crédule, peut-être même un peu simple d'esprit, mais certainement pas diabolique.

III

Ce fut à cette période que je pris conscience d'un fait curieux.

Il me semblait sentir la présence de quelqu'un d'autre dans la maison des Bishop, un étranger qui n'avait rien à faire dans la villa et qui jouait les intrus. Bien qu'il feignît de peindre il se trouvait là pour m'espionner, j'en étais certain. Je n'eus que des aperçus fugitifs de ce personnage, un reflet dans un miroir ou dans la vitre d'une fenêtre, mais je découvris dans la pièce située au nord-ouest de la demeure la preuve de son travail : une toile non terminée sur son chevalet et, appuyés au mur, quelques tableaux dont la peinture était déjà sèche.

Je n'eus pas le temps de me mettre à sa recherche car « Celui » d'en dessous m'appelait et chaque nuit je lui apportais de la nourriture. Elle ne lui était pas destinée

car aucun être humain ne savait ce qui lui était nécessaire, mais je nourrissais Ceux qui le servaient dans les entrailles de la terre, les Êtres des profondeurs. Ils surgissaient en nageant du fond de la mer et se présentaient à moi, paraissant être issus d'un croisement d'humains et de batraciens, avec des mains et des pieds palmés, des bouches aux lèvres minces, démesurément larges, semblables à des bouches de grenouilles, et des yeux glauques conçus pour les ténèbres des profondeurs sous-marines. Dans des lieux insondables, ils servaient Celui qui attend en rêvant de pouvoir apparaître de nouveau et reprendre possession de son royaume. Celui qui espère retrouver sa place sur la Terre comme sur toutes les planètes où il régna avant de se voir exilé par plus fort que lui.

Cette impression était peut-être due à la découverte d'un vieux journal personnel que je m'apprêtais à lire comme un trésor jalousement gardé depuis mon enfance. Je l'avais trouvé par hasard dans la cave, à moitié moisi et paraissant avoir été perdu depuis longtemps. Il possédait une grande valeur car il contenait des révélations qui ne devaient être divulguées à personne.

Les premières pages manquaient, déchirées et brûlées sous l'emprise de la frayeur quand l'auteur des notes n'avait pas encore confiance en lui. Mais toutes les autres étaient intactes et parfaitement lisibles.

8 juin. Je suis allé à la réunion à huit heures. Nous avons pris le veau des More. J'ai compté quarante-deux Êtres des profondeurs. Il y avait aussi une créature différente des autres. Elle ressemblait à une pieuvre, mais n'en était pas une. La réunion a duré trois heures.

Ce fut le premier article que je découvris. La plupart des suivants traitaient des mêmes sujets, voyages souterrains, réunions auxquelles assistaient les Êtres des profondeurs et, occasionnellement, d'autres créatures. Au mois de septembre de cette année-là, une catastrophe…

21 septembre. Beaucoup de monde aujourd'hui. Quelque chose de terrible vient d'arriver au Récif du Diable [1]. Un de ces vieux fous d'Innsmouth a parlé. L'armée a envoyé des sous-marins pour faire sauter le Récif et les bâtiments en bordure de mer. Les Marsh ont pu s'enfuir pour la plupart. Les Êtres des profondeurs ont vu un grand nombre des leurs se faire tuer. Les charges explosives n'ont pas atteint R'lyeh où Il attend en rêvant…

22 septembre. D'autres détails sur Innsmouth. Trois cent soixante et onze Êtres des profondeurs ont trouvé la mort. Les autres ont pu fuir, tous ceux qui ont été prévenus par les Marsh. On dit que les rescapés du clan des Marsh ont filé vers Ponape. Trois Êtres des profondeurs venant de cet endroit sont arrivés ce soir. Ils ont dit qu'ils se rappelaient l'apparition du vieux capitaine Marsh et le contrat qu'il avait conclu avec eux. Il avait épousé une des leurs et avait eu des enfants qui étaient donc le résultat du croisement d'un humain et d'un Être des profondeurs. Cet événement avait marqué le clan des Marsh pour toujours. Depuis lors, les bateaux des Marsh étaient devenus les meilleurs. Leur entreprise s'était développée plus qu'ils ne l'avaient jamais rêvé. Leur famille était devenue rapidement l'une des plus importantes d'Innsmouth. Ils vivaient dans leur villa durant la journée et accompagnaient les Êtres des profondeurs la nuit venue. Les propriétés des Marsh à Innsmouth ont été incendiées. Donc l'armée avait appris la vérité. Mais les Marsh reviendront un jour, prétendent les Êtres des profondeurs, et tout recommencera quand le Grand Ancien surgira à nouveau du fond des mers.

23 septembre. Terrible destruction à Innsmouth.

24 septembre. Il faudra des années pour réparer les refuges d'Innsmouth. Rien ne se fera avant le retour des Marsh.

Les voisins peuvent raconter ce qu'ils veulent au sujet de Seth Bishop. Il n'était pas un imbécile. Ce journal n'était pas l'œuvre d'un ignorant. Son travail à la bibliothèque de l'université de Miskatonic n'avait pas été inutile. Il était le seul de cette région à avoir compris ce qui se cachait dans les profondeurs sous-marines de l'Atlantique. Personne d'autre ne soupçonnait…

Voilà ma principale préoccupation, le résumé de mes activités diurnes à la villa. J'y pensais sans cesse et je vivais en conséquence. Et la nuit ?

Quand l'obscurité avait envahi la maison, je pressentais encore plus fortement l'imminence d'un événement important. Mais inconsciemment je rejetais ce qui allait arriver. Comment pouvait-il en être autrement ? Je savais maintenant pourquoi les meubles se trouvaient sous la véranda. Les Êtres des profondeurs avaient commencé à emprunter le tunnel et à envahir la maison. Ils étaient amphibies. Ils avaient peu à peu

poussé les meubles à l'extérieur et Seth n'avait jamais pris la peine de remettre ces derniers à leur place.

Chaque fois que je m'éloignais de la maison il me semblait la voir dans ses perspectives correctes, ce qui m'était impossible quand je l'habitais. L'attitude de mes voisins était maintenant menaçante. Non seulement Bud Perkins venait toujours surveiller la villa, mais je voyais aussi les Bowden, les More et certains de leurs concitoyens. Je laissais entrer sans le moindre commentaire ceux qui le désiraient, Bud s'y refusait toujours, ainsi que les Bowden. Mais les autres cherchaient en vain ce qu'ils s'attendaient à trouver et ne découvraient jamais.

Qu'espéraient-ils donc apercevoir ? Certainement pas les vaches, les poulets, les cochons et les moutons qui leur avaient été dérobés. Que voulaient-ils que j'en fasse ? Je leur montrais ma façon de vivre et ils regardaient mes toiles. Ils repartaient doucement, hochant la tête et ne semblant pas convaincus.

Que pouvais-je faire de plus ? Je savais qu'ils me craignaient autant qu'ils me détestaient et qu'ils préféraient rester loin de la maison.

Néanmoins, ils me gênaient. Certains matins je me réveillais vers midi complètement épuisé, avec l'impression de ne pas avoir dormi de la nuit. Le plus troublant c'était que, parfois, je me retrouvais habillé alors que je pouvais jurer m'être dévêtu pour me coucher. Il m'arrivait même de me réveiller les mains rouges de sang séché.

J'avais peur de me rendre dans le tunnel pendant la journée mais je finis par m'y contraindre. Je descendis avec ma lampe électrique et examinai soigneusement le sol du tunnel. Aux endroits où la terre était molle, je découvris des traces de pas qui indiquaient que de nombreuses allées et venues avaient été effectuées. La plupart de ces traces étaient des empreintes de pieds humains, mais d'autres étaient inquiétantes. Elles me firent penser à des pieds nus dont les doigts auraient été reliés par une mince couche de peau, comme des pieds palmés. J'avoue avoir détourné en frissonnant le faisceau de ma lampe.

Ce que je découvris à l'extrémité du tunnel, au bord du gouffre ouvert sur l'océan, me fit rapidement rebrousser chemin. Quelque chose avait surgi de l'eau et avait escaladé la falaise. J'en voyais nettement les empreintes. Je compris tout de suite quelles atrocités avaient été commises en apercevant à la lueur de ma torche de nombreux ossements.

Je savais que mes voisins ne pourraient pas se contrôler encore longtemps. La paix ne régnerait jamais dans cette maison ni dans la vallée. Les vieilles haines, les

vieilles inimitiés persistaient et se cristallisaient sur ce lieu maudit. Je perdis rapidement toute notion de temps. J'existais dans un autre monde, relié au nôtre par cette maison dans la vallée, qui constituait une entrée dans ce royaume caché. Je ne saurais dire depuis combien de temps j'habitais cette villa – peut-être six semaines, peut-être six mois – lorsque, un jour, le shérif du comté, accompagné de deux de ses adjoints, se présenta chez moi muni d'un mandat d'arrêt. Le policier m'expliqua qu'il n'avait pas l'intention de l'utiliser mais qu'il désirait me poser un certain nombre de questions et que, si je refusais de le suivre, il serait obligé de s'en servir. Il me précisa qu'il se fondait sur des accusations précises, bien que leur nature lui semblât quelque peu exagérée et parfois sans fondement.

J'acceptai donc de le suivre jusqu'à Arkham. Je me sentis étonnamment à l'aise et en sécurité dans cette ancienne ville aux toits en croupe. Le shérif était un homme aimable qui s'était présenté à la villa sur l'insistance de mes voisins, j'en étais certain. Il s'excusa presque quand je m'assis en face de lui dans son bureau, avec un adjoint prêt à noter notre conversation.

Il commença par me demander si j'étais sorti de ma maison au cours de la nuit précédente.

« Non, pas à ma connaissance, répondis-je.

— Vous ne seriez tout de même pas sorti sans le savoir ?

— Si je dormais, je ne m'en souviendrais pas.

— Vous avez l'habitude de sortir la nuit en dormant ?

— Avant mon arrivée dans cette région, non. Maintenant je l'ignore. »

Il me posa de nombreuses questions anodines, évitant toujours de me préciser la raison de cet interrogatoire. Mais il finit par y venir.

Des animaux sauvages avaient attaqué un troupeau parqué dans un pré. À l'exception de deux d'entre elles, toutes les vaches avaient été littéralement mises en pièces. Or, il semblait que ces animaux sauvages étaient dirigés par un homme.

Le troupeau appartenait à un nommé Sereno Moel et c'était ce dernier qui m'avait accusé, appuyé par Bud Perkins qui s'était montré encore plus insistant que lui.

Une fois formulée, l'accusation semblait encore plus ridicule. Le shérif s'en rendit compte lui-même car il se montra un peu plus affable. J'eus beaucoup de mal à ne pas lui éclater de rire au nez. Pour quelles raisons aurais-je commis un tel acte de folie ? Et quels « animaux » aurais-je pu commander ? Je n'en possédais aucun, pas même un chien ou un chat.

Néanmoins, le shérif poursuivit poliment son interrogatoire. Quelle était l'origine des éraflures qu'il apercevait sur mon bras ?

Je les remarquai moi-même pour la première fois et les regardai pensivement.

J'avais peut-être cueilli des mûres ?

Je m'en souvins effectivement et le lui appris. Mais j'ajoutai aussitôt que je ne me rappelais pas m'être égratigné.

Ces derniers mots semblèrent soulager le shérif. Il me confia que l'enclos où les vaches avaient été attaquées était bordé de ronces. La coïncidence avec mes égratignures ne pouvait manquer de frapper et c'était pourquoi il m'avait questionné à ce sujet. Cependant, il parut satisfait de voir que je n'étais pas différent de ce que je prétendais être et il se montra beaucoup plus loquace. J'appris ainsi qu'il avait été chargé autrefois d'enquêter sur un événement semblable. À cette époque l'accusation avait été formulée contre Seth Bishop, mais, comme aujourd'hui, elle n'avait aucune suite. La maison des Bishop avait été fouillée sans qu'aucun indice n'y fût découvert. L'accusation était si vague que personne ne fut envoyé devant un tribunal. On ne juge pas un homme sur de simples soupçons des voisins.

Quand je lui assurai être prêt à laisser fouiller la maison, il esquissa un sourire et m'apprit avec toutes les précautions possibles qu'elle l'avait été de fond en comble pendant qu'il m'interrogeait. Cette fois encore, ses hommes n'avaient rien découvert.

Néanmoins, je me sentais troublé et mal à l'aise en regagnant la propriété. Je tentai de rester éveillé dans l'attente d'un événement quelconque, mais je finis par succomber au sommeil. Je m'endormis, non pas dans ma chambre, mais dans le débarras, l'étrange et terrible livre de Seth Bishop à la main.

Je rêvai à nouveau cette nuit-là, pour la première fois depuis mon cauchemar initial. Et cette fois encore, je rêvai d'une gigantesque créature amorphe qui surgissait de l'eau noirâtre de la caverne au fond du tunnel sous la maison. Mais cette fois, cette créature n'était pas seulement une vague silhouette imprécise dessinée par le brouillard. Non, elle était horriblement réelle, faite d'une chair qui semblait avoir été conçue à partir d'une roche ancienne ; une énorme masse de matière surmontée d'une tête sans cou et d'où partait un certain nombre de tentacules qui atteignaient une singulière longueur. Cette créature surgit donc de l'eau alors que tout autour les Êtres des profondeurs lui criaient leur adoration et leur obéissance. Et j'entendis à nouveau s'élever cette merveilleuse musique mystérieuse qui accompagnait son apparition, tandis que des milliers de gorges batraciennes hurlaient pour lui rendre hommage : « *Iä ! Iä ! Cthulhu fhtagn*. »

Et une fois de plus j'entendis ces bruits de pas sous la maison, dans les entrailles de la terre…

Je me réveillai à ce stade de mon rêve, mais, à mon grand effroi, je percevais toujours les bruits de pas souterrains, je sentais le tremblement des murs de la maison, et même du sol, j'entendais aussi cette musique incroyable diminuer lentement comme si ses auteurs s'éloignaient au plus profond de la terre. Affolé, je me ruai à l'extérieur de la maison, courant aveuglément pour m'éloigner le plus vite possible. Mais je dus affronter un autre danger.

Bud Perkins se dressa sur mon chemin, une arme braquée sur moi.

« Où comptez-vous aller ? » demanda-t-il.

Je m'arrêtai brusquement, ne sachant quoi répondre. Derrière moi, la maison était maintenant devenue silencieuse.

« Nulle part », dis-je finalement.

Puis ma curiosité l'emporta sur mon dégoût envers ce voisin trop curieux.

« Avez-vous entendu quelque chose, Bud ?

— Tout le monde l'entend depuis des nuits et des nuits. Nous avons organisé un tour de garde. Autant que vous le sachiez. Nous n'avons pas l'intention de tirer, mais si nous y sommes obligés nous n'hésiterons pas.

— Je n'en suis pas responsable, dis-je.

— Il n'y a personne d'autre dans la maison », répondit-il laconiquement.

Je pouvais sentir son animosité.

« Cela se produisait déjà quand Seth Bishop habitait ici. Rien ne nous prouve qu'il ne soit pas encore là. »

Ses dernières paroles me glacèrent curieusement le sang. À cet instant, la maison, malgré son atmosphère de terreur, me parut moins redoutable que les ténèbres environnantes où se cachaient Bud et les voisins, prêts à tirer sur tout ce qui bougerait. Ces hommes me semblèrent plus dangereux que tout ce qui pourrait se passer à l'intérieur des murs noirs de la villa. Seth Bishop avait peut-être affronté lui aussi la haine de ses voisins. Et il avait peut-être tout simplement entassé les meubles à l'extérieur pour se protéger des balles.

Je retournai à la maison sans ajouter un mot.

À l'intérieur tout était calme maintenant. Il n'y avait plus le moindre bruit. J'avais

tout d'abord trouvé anormal de ne voir ni rats ni souris dans une maison abandonnée, sachant que ces rongeurs ne mettent pas longtemps à s'installer dans une demeure. J'en avais été heureusement surpris. Ce soir-là, je crois que j'aurais accueilli avec plaisir la moindre manifestation de leur part. Mais rien ne se produisit. Il ne régnait qu'un silence pesant, mortel, comme si la maison elle-même craignait de faire le moindre bruit et d'inquiéter les hommes qui se tenaient à l'extérieur, prêts à affronter une force qu'ils ne connaissaient pas.

Je ne m'endormis que très tard cette nuit-là.

IV

Comme je l'ai déjà écrit, je ne possédais plus très bien à cette époque la notion du temps qui passait. Si ma mémoire ne me joue pas des tours, il s'écoula une trêve de près d'un mois après cette nuit agitée. Je découvris que les gardes avaient peu à peu abandonné leur faction.

Seul Bud Perkins ne capitulait pas et surveillait la maison nuit après nuit.

Il s'était sans doute passé encore cinq semaines quand je me réveillai une nuit et me retrouvai dans le tunnel sous la maison, revenant de la dernière caverne et marchant en direction de la cave. J'avais été réveillé par un bruit anormal, un hurlement qui n'avait pu être poussé que par un être humain, loin derrière moi. J'écoutai en proie à une terreur incoercible, incapable de faire le moindre mouvement alors que le hurlement montait et se prolongeait, avant de se briser horriblement. Je restai immobile pendant un long moment, ne pouvant ni avancer ni reculer, attendant la reprise de ce cri terrifiant. Mais il ne se produisit plus rien. Je retournai enfin dans ma chambre et m'écroulai exténué sur mon lit.

Je me réveillais le lendemain en redoutant le pire.

Mes craintes se confirmèrent vers le milieu de la matinée. Je vis approcher un groupe d'hommes et de femmes au visage haineux et dont la plupart portaient une arme. Les nouveaux arrivants étaient heureusement conduits par un adjoint du shérif qui parvenait partiellement à les calmer. Bien qu'il ne fut pas muni d'un mandat de perquisition, il demanda à fouiller la maison. Face à une telle foule, refuser eût été une folie. Je ne le tentai même pas. Je sortis et laissai la porte grande ouverte derrière moi. Les villageois se précipitèrent à l'intérieur de la villa. Je pouvais les entendre courir de pièce en pièce, de haut en bas et déplacer tout ce qui les gênait. Je ne protestai pas, car j'étais surveillé de près par trois hommes dont Obed Marsh, le commerçant d'Aylesbury.

Ce fut à lui que je m'adressai finalement d'une voix que je voulais très calme.

« Pourriez-vous me dire ce qui se passe ?

— Vous prétendez ne rien savoir ? demanda-t-il d'un air méprisant.

— Exactement.

— Le fils de Jared More a disparu la nuit dernière. Il avait participé à une fête de l'école. Il est rentré seul par la route. Il devait passer par ici. »

Je ne trouvai rien à répondre. Ils croyaient manifestement que le garçon était caché quelque part dans la maison. Je désirais protester mais je ne pouvais pas m'empêcher de songer à l'horrible cri qui m'avait glacé d'horreur dans le tunnel. J'ignorais le nom de son auteur et je savais maintenant que je ne tenais pas à le découvrir. Je pensais que ces fous ne trouveraient pas l'entrée du tunnel car elle était habilement masquée par les rayonnages dans le mur de la petite cave. Mais mon cœur sembla cesser de battre pendant toute la durée de la fouille. Je ne me faisais aucune illusion sur mon sort si quelqu'un trouvait un vêtement ou un objet qui eût appartenu au petit garçon.

Encore une fois la providence empêcha toute découverte. Mais devais-je en redouter une ? J'espérais que mes craintes étaient sans fondement. En vérité, je n'en savais rien, mais d'horribles doutes commençaient à m'assaillir. Comment étais-je venu dans le tunnel ? À quel moment ? Quand je m'étais réveillé, je revenais du bord du gouffre. Qu'avais-je été y faire et *qu'avais-je laissé derrière moi ?*

Par groupe de deux ou trois, les villageois ressortirent les mains vides de la maison. Toute agressivité et toute colère avaient disparu de leur visage, mais ils étaient malheureux et désorientés. Ils s'étaient attendus à découvrir quelque chose et ils étaient profondément déçus. Si l'enfant qui avait disparu n'avait pas été conduit dans la villa des Bishop, personne ne voyait où il pouvait être caché.

Appelés par l'adjoint du shérif qui les avait amenés, les intrus s'éloignaient maintenant de la maison et commençaient à se disperser. Seuls, Bud Perkins et une poignée d'hommes aussi bornés que lui restèrent pour monter la garde.

Pendant plusieurs jours j'eus à affronter la haine des habitants de la vallée envers la villa des Bishop et son seul occupant.

Puis vint une période de relative tranquillité.

Ensuite cette dernière nuit de catastrophe…

Tout commença par une faible manifestation : quelque chose bougeait dans la maison. Je suppose que j'en fus inconsciemment averti avant même d'avoir entendu

quoi que ce fût. J'étais en train de parcourir, dans ce diabolique ouvrage de Seth Bishop, une page consacrée aux sujets du Grand Cthulhu, les Êtres des profondeurs qui dévoraient les animaux vivants pour réchauffer leur corps froid et reprenaient force et vigueur en pratiquant cette forme de cannibalisme. Je lisais ce récit, donc, quand tout d'un coup je pris conscience d'un événement souterrain, comme si la terre elle-même s'animait et tremblait légèrement, selon des mouvements rythmiques, tandis que, immédiatement, je perçus au loin une faible musique, semblable à celle que j'avais entendue lors de mon premier rêve dans cette maison, jouée par des instruments inconnus sur terre, mais me faisant songer à un concert de flûtes ou de pipeaux, et accompagnée, une fois encore, d'incantations poussées par des gorges d'entités vivantes.

Je ne peux décrire l'effet que cette découverte provoqua sur moi. J'étais encore sous l'empire des événements des semaines écoulées et conditionné pour réagir si une telle occasion se présentait. Avec enthousiasme je décidai sur-le-champ de me mettre le plus tôt possible au service de Celui qui attendait sous la maison. Comme dans un rêve, j'éteignis la lumière du débarras et me glissai dans les ténèbres pour éviter de donner l'éveil aux ennemis qui guettaient au-dehors.

Cependant la musique était trop faible pour être perçue de l'extérieur de la maison. Il ne m'était pas possible de savoir combien de temps elle le resterait. Alors je m'empressai d'aller accomplir la tâche que l'on attendait de moi, avant que l'ennemi ne sût que les occupants des profondes eaux du gouffre allaient surgir dans la maison de la vallée. Mais je ne me rendis pas à la cave. Comme si je suivais un plan établi auparavant, je me glissai dehors par la porte de derrière pour me fondre au milieu des arbres du bois voisin. J'avançai précautionneusement vers un but bien défini. Quelque part devant moi, Bud Perkins montait la garde…

Je ne suis pas certain de ce qui se produisit ensuite.

Ce fut un cauchemar, sans aucun doute. Je n'avais pas encore atteint Bud Perkins que deux coups de feu retentirent. C'était le signal pour avertir ses amis. Je me trouvais à moins d'un mètre de lui dans les ténèbres et les balles me frôlèrent. Lui aussi avait entendu les bruits qui provenaient des entrailles de la terre, car je les percevais maintenant aussi nettement qu'à l'intérieur.

Voilà tout ce dont je me souviens clairement.

Ce sont les événements qui suivirent qui sont flous, même encore aujourd'hui. La foule est revenue, et si les hommes du shérif n'avaient pas été là, je n'aurais pas survécu pour rédiger ma déposition. Je revois cette meute déchaînée et les villageois mettant le feu à la villa. J'y étais rentré mais je dus en ressortir en hâte pour échapper

à l'incendie. De l'endroit où je me trouvais, non seulement je vis les flammes dévorer la maison, mais encore je distinguai par intervalles les Êtres des profondeurs qui hurlaient désespérément avant de disparaître dans cet horrible brasier, et enfin cette gigantesque créature qui se dressa au milieu du feu en agitant ses tentacules avant de retomber finalement dans ce gouffre infernal en une longue et sinueuse colonne de chair, pour s'évanouir sans laisser la moindre trace. Ce fut à cet instant que l'un de mes voisins jeta de la dynamite dans la maison en feu. Mais le bruit de l'explosion ne s'était pas encore tu que j'entendis comme tous ceux qui entouraient la villa une voix qui chantait dans la nuit : « *Ph'nglui mglw nafh Cthulhu R'lyeh wgah nagl fhtagn !* »

Elle annonçait au monde entier que le Grand Cthulhu continuerait à attendre en rêvant dans le refuge subaquatique de R'lyeh.

Ils prétendirent que je me tenais près du cadavre déchiqueté de Bud Perkins et ils me rendirent responsable de toutes sortes d'ignominies. Ils devaient pourtant avoir aperçu, comme moi, les Êtres qui se tordaient au milieu des flammes. Ils affirmèrent le contraire et dirent qu'ils n'y avaient vu que moi. Ce dont ils m'accusèrent est trop horrible pour être transcrit. Ce sont des visions de leurs esprits obtus et haineux car ils ne peuvent tout de même pas nier une évidence. Ils témoignèrent contre moi au procès et décidèrent de mon sort.

Ils savent certainement que je ne suis pas responsable des atrocités qui me sont reprochées. Ils savent aussi que Seth Bishop avait pris possession de mon corps et revivait à travers moi, me dictant ma conduite et formant ce lien indissoluble avec les créatures des profondeurs, me forçant à leur porter leur nourriture, tout comme aux jours où il menait sa propre existence et la mettait à leur service. Il avait rejoint les Êtres des profondeurs et les innombrables créatures qui se terraient quelque part dans le monde. C'est lui le responsable des méfaits qui me sont reprochés, la disparition du mouton de Bud Perkins, celle du fils de Jared More et de toutes les bêtes enlevées, et enfin la mort de Bud Perkins lui-même. Il fait croire à tout le monde que je suis le coupable. C'est faux. J'accuse Seth Bishop d'être revenu du néant pour servir ces créatures monstrueuses qui ont surgi du fond des mers par le puits de la caverne… Seth Bishop qui avait découvert leur existence, qui leur avait frayé un chemin jusqu'à la surface et qui leur avait consacré sa vie… et la mienne… Seth Bishop qui se cache peut-être dans les profondeurs terrestres, sous les ruines de sa maison, guettant une autre victime qu'il annexera pour Les servir jusqu'à la fin des temps.

[1] Cf. *Le Cauchemar d'Innsmouth*.

LE SCEAU DE R'LYEH

The Seal of R'lyeh – 1957

I

Mon grand-père paternel, que je n'ai jamais vu autre part que dans une pièce sombre, avait l'habitude de répéter à mes parents, en parlant de moi, « Tenez-le éloigné de la mer », comme si j'avais eu quelque raison de me méfier de l'eau, alors que, en fait, elle m'avait toujours attiré. Il est bien connu que les individus nés sous un des signes de l'eau – j'appartiens aux Poissons – possèdent pour l'élément liquide une affinité naturelle. On prétend également, dans un domaine tout à fait différent, qu'ils sont de bons médiums. En tout cas, tel était le jugement de mon grand-père, un homme étrange que je ne saurais décrire, même pour sauver mon âme, ce qui, à la lumière du jour, est déjà une chose surprenante. Son conseil avait été souvent répété à mes parents avant que mon père ne se tuât dans un accident de la route et, par la suite, il ne le fut pas en vain car ma mère m'emmena habiter dans les collines, loin de la vue, du bruit et de l'odeur de la mer.

Mais ce qui doit arriver finit toujours par arriver. Je poursuivais mes études dans une ville du centre quand ma mère mourut. La semaine suivante, mon oncle Sylvan décéda à son tour, me laissant tout ce qu'il possédait. Je ne l'avais jamais rencontré. Il était l'excentrique de la famille, le phénomène, le mouton à cinq pattes. Les membres de la communauté familiale ne lui attribuaient que des noms fâcheux et péjoratifs, sauf mon grand-père qui ne parlait jamais de lui sans un soupir de regret. Après sa mort je me retrouvais le dernier descendant en ligne directe de la branche familiale à laquelle appartenait mon grand-père. Il existait bien un grand-oncle qui vivait quelque part dans le monde – en Asie si j'avais bien compris, sans savoir exactement quel métier il exerçait sinon que ce métier était en rapport avec la mer, armateur peut-être –, mais ce grand-oncle n'avait jamais reparu au pays, aussi était-ce naturel que je fusse l'héritier des maisons de l'oncle Sylvan.

Il en laissait deux et toutes deux, par un caprice du hasard, étaient situées au bord de la mer, l'une dans une ville du Massachusetts nommée Innsmouth, l'autre isolée sur la côte à proximité de cette ville. Même après le paiement d'importants droits de succession, il me resta assez d'argent pour me libérer de l'obligation de poursuivre mes études et me permettre de faire ce dont j'avais envie. Et je n'avais envie que

d'une chose ! Faire ce qui m'avait été interdit pendant vingt-deux ans, me rendre au bord de la mer et, probablement, y acheter un bateau de pêche, ou un yacht, ou ce qui me plairait.

Mais les choses ne se déroulèrent pas de cette manière. Après avoir réglé la succession avec l'avoué, à Boston, je gagnai Innsmouth, qui me parut une ville étrange, à l'abord peu amical. Les gens que j'y rencontrai, lorsqu'ils apprenaient qui j'étais, souriaient, mais souriaient d'un petit sourire entendu, comme s'ils avaient su, au sujet de mon oncle Sylvan, des choses qu'ils ne tenaient pas à me dire.

Sa demeure d'Innsmouth était la plus petite des deux propriétés de mon oncle. De toute évidence, elle avait été peu habitée à une époque récente. La maison était une sombre et vieille bâtisse. Je découvris avec surprise qu'elle était notre véritable demeure familiale, ayant été construite par mon arrière-grand-père après son retour de Chine où il avait commercé une partie de sa vie, et ensuite habitée longtemps par mon grand-père. Le nom des Phillips jouissait encore dans la ville d'un certain respect mêlé de crainte.

C'était dans son autre maison que mon oncle Sylvan avait passé le plus clair de son temps. Il était âgé seulement de cinquante ans quand il mourut, mais il avait vécu à la manière de mon grand-père, ne fréquentant pratiquement personne et sortant le moins possible de sa sombre demeure qui dominait sur une falaise rocheuse la côte proche d'Innsmouth.

Cette maison n'était pas belle, aux yeux tout au moins d'un amoureux de la beauté, mais elle possédait indéniablement un charme particulier auquel je fus immédiatement sensible. C'était une habitation véritablement marine car le sourd grondement des vagues de l'Atlantique ne cessait de battre ses murs. En outre, un rideau d'arbres la séparait de l'intérieur des terres, alors que sa façade s'ouvrait en grand vers la mer, ses larges fenêtres donnant sur l'est. La maison n'était pas vieille comme l'autre, une trentaine d'années m'avait-on dit, mais elle avait été construite par mon oncle lui-même sur l'emplacement d'une autre bâtisse, beaucoup plus ancienne, qui avait également appartenu à mon arrière-grand-père.

Elle comptait de nombreuses pièces mais seul le vaste cabinet de travail situé en son centre était remarquable. Bien que le reste de la maison ne comportât qu'un seul rez-de-chaussée, rayonnant autour de cette pièce centrale, le cabinet de travail possédait un plafond beaucoup plus élevé que celui des autres pièces, avec des murs couverts de livres et de curiosités de toutes natures, en particulier des sculptures étranges et suggestives, alternant avec des peintures et des masques primitifs en provenance de toutes les régions du globe et surtout de Polynésie, des anciens

royaumes aztèques, mayas et incas, ainsi que de la côte nord-ouest de l'Amérique, autrefois habitée par des tribus indiennes, collection à la fois fascinante et inquiétante, commencée par mon grand-père avant d'être poursuivie et augmentée par mon oncle Sylvan. Un vaste tapis, tissé à la main, et qui montrait une étrange figure octopode, occupait le centre du parquet. Tout le mobilier de la pièce était placé entre les murs et le tapis. Aucune table, aucune chaise, aucun fauteuil ne mordait sur le tapis lui-même.

Il y avait par-dessus tout le reste une sorte de symbolisation qui se retrouvait un peu partout dans la maison. Ici et là, tissé sur les tapis, en commençant par celui du cabinet de travail, sur les tentures ou sur les nappes, on découvrait un motif qui paraissait être un sceau étrange : un dessin circulaire qui rappelait étonnamment le symbole astrologique d'aquarius, le Verseau, un dessin qui avait dû être conçu dans les temps les plus reculés, quand le Verseau n'avait pas encore la forme définitive que nous lui connaissons de nos jours, montrant en arrière-plan la vague esquisse d'une cité engloutie, contre laquelle, au centre même du cercle, se dressait une créature indescriptible, à la fois octopode et semi-humaine, et qui faisait penser à un poisson en même temps qu'à un saurien. Bien que dessinée en miniature, cette créature était clairement prévue pour représenter un colosse dans l'imagination de ceux qui la regardaient. Enfin, en caractères si fins qu'ils en étaient presque indéchiffrables, des mots sans signification en une langue que je ne connaissais pas entouraient le cercle. Bien que je ne fusse pas capable d'en comprendre le sens, ces mots semblèrent faire résonner au plus profond de mon être une corde commune : « *Ph'nglui mglw 'nafh Cthulhu R'lyeh wgah 'nagl fhtagn*. »

Que cet étrange dessin ait exercé sur moi depuis la première seconde où je le vis la plus forte attraction possible n'est pas très surprenant et pourtant je ne compris sa signification que bien plus tard. Je ne me rendis pas compte non plus de mon invraisemblable attirance pour la mer. Bien que n'étant encore jamais venu dans cette région, j'avais l'impression de rentrer chez moi après une longue absence. De toute manière, mes parents ne m'avaient jamais conduit sur la côte est. Je n'avais même jamais dépassé l'est de l'Ohio. Les seules étendues d'eau qu'il m'avait été donné d'apercevoir étaient le lac Michigan et le lac Huron. J'attribuai cette attirance indéniable à un caprice de l'hérédité. Mes ancêtres avaient vécu au bord de la mer et parfois même sur la mer. Depuis combien de générations ?

J'en connaissais au moins deux mais j'étais loin du compte. Ils étaient en effet marins depuis des siècles quand un événement s'était produit et avait incité mon grand-père à se réfugier à l'intérieur du continent. Il avait redouté la mer et avait inculqué sa répulsion à tous ses descendants.

Je mentionne ce détail pour la compréhension des faits qui vont suivre et que je tiens à relater avant de rejoindre mon peuple. La maison et la mer m'attiraient. Elles représentaient pour moi un véritable foyer et donnaient à ce mot plus de sens que n'en avait possédé l'abri que j'avais partagé familièrement avec mes parents quelques années plus tôt. C'était tout de même étrange et, pourtant, plus étrange encore, je ne m'en étonnais pas. Je trouvais même cette situation tout à fait naturelle et ne me posais aucune question à ce sujet.

Quel genre d'homme était mon oncle Sylvan ? Il m'était impossible de le savoir. Je trouvai tout de même une vieille photo de lui prise par un photographe amateur. Elle représentait un jeune homme au visage étonnamment sévère, certainement âgé de moins de vingt ans à en juger par son aspect et dont le physique, non dénué d'attrait, présentait quelque chose de gênant pour ses interlocuteurs, car il avait un visage qui suggérait autre chose que son simple caractère humain, avec un nez plat, une bouche très large et des yeux plutôt globuleux. Il n'y avait pas de photos plus récentes de lui mais je trouvai quelqu'un qui se souvenait de mon oncle quand il se rendait à Innsmouth pour faire ses provisions, comme je l'appris en m'arrêtant à la boutique d'Asa Clarke pour acheter de quoi vivre pendant une semaine.

« Vous êtes un Phillips ? » me demanda le vieux commerçant.

Je répondis par l'affirmative.

« Vous êtes le fils de Sylvan ?

— Mon oncle ne s'est jamais marié.

— Ça, c'est lui qui le prétendait, dit-il en souriant. Alors vous êtes le fils de Jared. Comment va-t-il ?

— Il est mort. »

Le vieil homme secoua la tête.

« Mort, lui aussi ? C'était le dernier de cette génération. Et vous…

— Je suis le dernier de la mienne.

— Autrefois les Phillips étaient riches et puissants. Une vieille famille… mais vous êtes au courant. »

Je lui affirmai le contraire. J'arrivais de l'ouest et je ne savais pour ainsi dire rien de mes ancêtres.

« C'est vrai ? »

Il m'observa d'un air incrédule.

« Eh bien, les Phillips formaient une famille aussi ancienne que celle des Marsh. Les ancêtres des uns et des autres étaient associés autrefois. Ils faisaient du commerce avec la Chine. Ils transportaient des marchandises par bateaux, d'ici et de Boston vers l'Orient. Japon, Chine, îles de la Sonde. Ils rapportaient ce qu'ils avaient pu troquer. »

Il s'arrêta un instant et pâlit légèrement.

« Ils rapportaient des tas de choses… Oui, des tas de choses. »

Il me jeta un regard inquisiteur.

« Vous avez l'intention de vous installer dans les environs ? » Je lui répondis que j'avais hérité et que j'habitais chez mon oncle sur la côte. J'étais à la recherche de domestiques pour entretenir la propriété.

« Vous n'en trouverez pas, dit-il en secouant la tête. La villa est située bien trop loin le long de la côte et dans un endroit trop isolé. S'il y avait encore des Phillips… »

Il fit un grand geste de la main en signe de fatalité.

« Mais ils sont presque tous morts en 1928 lors de ces terribles explosions. Vous pourrez peut-être trouver un des Marsh qui accepterait de travailler pour vous. Il y en a encore par ici. Ils ne sont pas tous morts cette nuit-là. »

Je ne prêtai pas attention à cette curieuse référence. Mon souci majeur était d'engager quelqu'un pour entretenir ma maison.

« Marsh, répétai-je. Vous pouvez m'en nommer un et me donner son adresse ?

— Je crois, oui », dit-il en esquissant un sourire.

C'est ainsi que je fis la connaissance d'Ada Marsh.

Elle avait vingt-cinq ans, mais certains jours elle paraissait beaucoup plus jeune et certains autres jours beaucoup plus vieille. Je m'étais aussitôt rendu chez elle et je lui avais demandé de venir travailler la journée pour moi. Elle possédait une voiture, un très vieux modèle, et pouvait donc se rendre chez moi et en revenir. D'autre part, la perspective de travailler dans ce qu'elle appela curieusement « la cachette de Sylvan » sembla lui plaire. Elle parut en effet impatiente de commencer et me promit de venir dans la journée, si je le désirais. Elle n'était pas très jolie mais, comme mon oncle, elle possédait à mes yeux un charme étrange, même si elle ne plaisait pas aux autres hommes. Il se dégageait une espèce de chaleur de sa grande bouche aux lèvres

charnues, et ses yeux, qui étaient indéniablement froids, s'adoucissaient en m'observant.

Elle vint le lendemain matin. Je compris qu'elle était déjà entrée dans cette maison, car elle s'y promena comme si elle la connaissait.

« Vous êtes déjà venue ! lui lançai-je.

— Les Marsh et les Phillips sont de vieux amis », dit-elle.

Elle me regarda comme si j'avais dû le savoir. Et, en effet, j'eus, à cet instant, l'intime conviction d'avoir toujours su ce qu'elle venait d'affirmer.

« De vieux, de très vieux amis, monsieur Phillips. Leur amitié est aussi ancienne que la Terre elle-même. Aussi ancienne que celle de l'eau et du Verseau. »

Je la trouvai bizarre. Elle avait été plus d'une fois invitée par mon oncle, j'en étais certain. Et, sans la moindre hésitation, elle était venue travailler pour moi, un curieux sourire aux lèvres – « aussi ancienne que celle de l'eau et du Verseau », son allusion me fit songer au dessin qui s'étendait à nos pieds, et ce fut la première fois, je le sais aujourd'hui en y repensant, que j'éprouvai une certaine impression de malaise. Cette impression fut aussitôt accentuée par les paroles de la jeune femme.

« Vous avez entendu, monsieur Phillips ? me demanda-t-elle.

— Quoi donc ?

— Vous ne me poseriez pas la question si vous aviez entendu. »

Elle n'avait pas accepté ma proposition pour se procurer du travail, je le compris rapidement. Elle voulait pouvoir aller et venir à sa guise dans la maison comme je m'en aperçus en rentrant de la plage plus tôt que prévu, et en la trouvant occupée non à travailler mais à fouiller systématiquement la grande pièce centrale. Je la regardai un long moment. Elle déplaçait chaque livre et le feuilletait. Elle écartait soigneusement chaque tableau du mur. Elle soulevait avec précaution chaque sculpture de son socle. Elle déplaçait tout objet qui pouvait constituer une cachette. Au bout d'un moment je ressortis sans bruit et entrai à nouveau, en claquant cette fois la porte. Quand je pénétrai dans la grande pièce, je la trouvai époussetant les meubles avec la plus grande minutie comme si elle s'était livrée à cette occupation durant mon absence.

J'eus tout d'abord envie de la questionner, mais je pensai qu'elle me cacherait la vérité. Au contraire, si elle cherchait quelque chose, je pourrais peut-être essayer de le trouver avant elle. Je ne hasardai donc aucune remarque et le soir même, après son départ, je repris la fouille à l'endroit où elle l'avait interrompue. J'ignorais quel objet

je cherchais mais j'évaluai sa taille en fonction des endroits inspectés par Ada. Ce devait être quelque chose de solide, petit, à peine plus grand qu'un livre.

Cela pouvait-il être un livre ? Je me posai la question durant toute la nuit.

Car, bien entendu, je ne trouvai rien. Pourtant, je cherchai jusqu'à minuit, avant d'abandonner, complètement exténué, satisfait toutefois d'avoir fouillé plus de cachettes éventuelles qu'Ada ne pourrait le faire le lendemain, même si elle disposait pour ce travail de toute la journée. Je m'assis dans un des fauteuils en surnombre rangés près des murs de cette pièce et fus victime de ma première hallucination. J'emploie ce terme car je n'en vois pas de plus approprié. J'étais loin de dormir quand j'entendis un son qui s'apparentait au souffle d'un gros animal. Je sursautai et j'éprouvai l'impression de sentir la maison, le rocher sur lequel elle était bâtie, et les vagues qui venaient battre les flancs de la falaise se mettre à l'unisson de ce souffle, comme si ces différents éléments ne constituaient que des parties d'un même énorme être vivant, et je ressentis l'impression que j'avais souvent éprouvée en regardant les tableaux de certains artistes contemporains, Dale Nichols par exemple, qui représentent la terre et ses reliefs comme les contours d'un homme ou d'une femme en train de dormir, l'impression de me tenir sur le dos ou sur le ventre ou sur le front d'un être si grand que je ne pouvais en deviner la taille.

Je ne saurais dire combien de temps dura cette illusion. La question d'Ada Marsh me revint en tête : « Avez-vous entendu ? » avait-elle dit. Avait-elle fait allusion à ce bruit ? La maison et le rocher qui la soutenaient semblaient vivre. Ils étaient aussi agités que la mer qui s'étendait à perte de vue vers l'est. Je restai un long moment à m'interroger sur cette hallucination. La maison avait-elle réellement tremblé au rythme d'une respiration ? Je fus enclin à répondre par l'affirmative et l'attribuai sur le moment à un défaut de construction, en même temps que je mettais sur le compte de ces bruits et de ce mouvement la réticence des habitants de la région à venir travailler dans cette villa.

Le troisième jour je surpris Ada au milieu de ses recherches.

« Que cherchez-vous, Ada ? » demandai-je.

Elle me regarda de ses grands yeux candides puis comprit que je l'observais depuis le début.

« Votre oncle cherchait quelque chose. J'ai pensé qu'il avait peut-être trouvé. Ce quelque chose m'intéresse moi aussi. Vous aussi, sans doute, si vous saviez. Vous êtes comme nous. Vous êtes un des nôtres, comme tous les Marsh et les Phillips.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un carnet, un cahier, un journal intime, quelques feuilles… Votre oncle m'en a très peu parlé mais je suis au courant. Il s'absentait très souvent et chaque fois pendant longtemps. Où était-il ? Il avait peut-être atteint son but car je ne l'ai jamais vu s'éloigner de la route.

— Je peux peut-être vous aider à le trouver. »

Elle secoua la tête.

« Vous en savez trop peu. Vous êtes, pour ainsi dire… un intrus.

— Vous me renseignerez ?

— Non. On ne parle pas à quelqu'un qui est trop jeune pour comprendre. Non, monsieur Phillips, je ne vous dirai rien. Vous n'êtes pas encore prêt. »

Sa réponse m'irrita et me froissa, mais je ne renvoyai pourtant pas la jeune femme. Son attitude était un défi que je décidai de relever.

II

Je tombai deux jours plus tard sur ce que cherchait Ada.

Les papiers de mon oncle étaient cachés dans un endroit qu'elle avait pourtant fouillé, derrière une rangée de livres étranges, dans une cavité masquée par un panneau que je fis pivoter par le plus grand des hasards. Je découvris une sorte de journal composé de feuillets de toute sorte couverts de l'écriture caractéristique de mon oncle. Je pris le tout et courus m'enfermer à clé dans ma chambre comme si j'avais craint un retour d'Ada Marsh alors qu'il était plus de minuit. C'était un réflexe absurde de ma part. Car non seulement elle ne me faisait pas peur, mais elle m'attirait bien plus que je ne l'aurais supposé lors de notre première rencontre.

La découverte de ces documents marqua sans aucun doute un tournant de mon existence. Disons que mes vingt-deux premières années avaient été statiques et placées sur le plan d'une attente indéfinie. Disons aussi que mes premiers jours dans la villa de mon oncle Sylvan constituèrent une période de transition entre cette première phase et ce qui allait suivre. Le tournant de ma destinée fut certainement la découverte et, bien sûr, la lecture de ces feuillets jaunis. Et pourtant que pouvais-je comprendre du premier paragraphe que je parcourus ?

Sou.banc cont.issue la plus au Nord à Inss. s'étendant jus. env. Singapour. Orig. Ponape ? A. suppose R. dans Pacifique env. Ponape. E. place R. près Inns. Écrivains le supposent dans profondeurs. Est-ce que R. pourrait

occuper le banc cont. de Inns. à Singapour ?

Le deuxième paragraphe était encore plus déroutant.

C. qui attend en rêvant à R. est tout, en tout, et partout. Il est à R. devant Inns. et à Ponape. Il est au milieu des îles et dans les profondeurs. Quel est le lien avec les Êtres des profondeurs ? Où eut lieu la première rencontre avec Obad. et Cyrus ? À Ponape ou dans une autre île ? Et comment ? Sur terre ou dans l'eau ?

Mais les notes de mon oncle ne constituaient pas la totalité de ma trouvaille. D'autres papiers y étaient mêlés dont certains encore plus troublants. Par exemple, une lettre d'un certain Jabez Lovell Phillips, datée de plus d'un siècle et adressée à une destinataire dont le nom n'était pas mentionné.

Par un beau jour d'août 1797, le capitaine Obadiah Marsh et son second Cyrus Alcoot Phillips annonçaient le naufrage de leur navire, le *Cory*, perdu avec son équipage au larges des îles Marquises. Le capitaine et son second atteignirent Innsmouth à bord d'une chaloupe sans paraître avoir souffert des intempéries ni de la fatigue, bien qu'ils eussent couvert une distance de plusieurs milliers de milles à bord d'une embarcation aussi rudimentaire et incapable de les transporter aussi loin. Aussitôt après se produisit à Innsmouth une série d'événements qui, en l'espace d'une seule génération, transformèrent cette ville en un lieu maudit, car une étrange descendance vint aux Marsh et aux Phillips comme si un maléfice s'était abattu sur leurs familles après l'apparition de deux femmes – comment étaient-elles venues ? – qui devinrent les épouses du capitaine et de son second et donnèrent le jour à une progéniture diabolique que personne ne parvint à mater et contre laquelle mes appels au Seigneur se révélèrent impuissants.

Qu'est-ce qui rôde dans les eaux d'Innsmouth quand la nuit recouvre la ville ? Des sirènes, disent certains. Pouah, quelle stupidité ! Des sirènes ! Cela ne peut être que la progéniture maudite des Marsh et des Phillips…

Je ne poursuivis pas la lecture de cette lettre. J'étais curieusement troublé. Je repris le journal de mon oncle et en parcourus les dernières lignes :

R… est comme je me l'imaginais. La prochaine fois je verrai C… lui-même là où il se trouve actuellement dans les profondeurs, attendant le jour de son retour au pouvoir.

Mais il n'y avait jamais eu de prochaine fois pour l'oncle Sylvan. Seulement la mort.

Il y avait d'autres paragraphes intéressants, beaucoup d'autres dans lesquels mon oncle traitait de sujets qui dépassaient mes connaissances en la matière. Il faisait allusion à Cthulhu et R'lyeh, à Hastur et à Lloigor, à Shub-Niggurath et Yog-Sothoth,

au plateau de Leng, au *Necronomicon*, aux *Sussex Fragments*, au passage des Marsh, et aux abominables hommes des neiges, mais il évoquait principalement le Grand Cthulhu et R'lyeh qu'il transcrivait par C… et R… ainsi que ses vaines recherches pour les retrouver, car mon oncle avait écrit de sa propre main qu'il tentait désespérément de découvrir les refuges et les créatures qui les habitaient. Je ne parvenais pas toujours à saisir le fil de ses pensées car ses notes et son journal étaient écrits pour lui tout seul et il était le seul à les comprendre. Quant à moi je n'avais aucune référence sur laquelle me guider.

Je trouvai aussi une carte tracée à la main par quelqu'un qui avait vécu avant mon oncle Sylvan, car elle était très vieille et craquelée. J'étais fasciné par ce bout de papier et pourtant je ne pouvais pas me rendre compte de sa réelle valeur. C'était une carte du monde, mais un monde qui n'était pas celui que je connaissais et que j'avais étudié en classe. Un monde qui existait seulement dans l'imagination de celui qui avait tracé cette carte. Au cœur de l'Asie, par exemple, il avait écrit « Pl. Leng », et un peu au-dessus, là où aurait dû se trouver la Mongolie, « Kadath dans les étendues glacées », ce qui était spécifié comme « un continuum espace-temps ». Dans l'océan, à l'endroit où aurait dû se situer la Polynésie, figurait la mention « le passage des Marsh », qui, je le supposais, était une ouverture dans le fond de l'océan. Le Récif du Diable, devant Innsmouth, était indiqué lui aussi, ainsi que Ponape, tous deux très reconnaissables. Mais la majorité des noms qui figuraient sur cette carte m'étaient totalement inconnus.

Je cachai tout ce que j'avais découvert en un lieu qu'Ada Marsh ne penserait pas à fouiller et, malgré l'heure tardive, je retournai dans la pièce centrale. Sans réfléchir, poussé par une impulsion instructive, je feuilletai les ouvrages derrière lesquels j'avais trouvé ce que je cherchais. Je reconnus certains titres mentionnés par mon oncle : les *Sussex Fragments*, les *Manuscrits pnakotiques*, le *Culte des goules* du Comte d'Erlette, le *Livre d'Eibon*, le *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz et bien d'autres encore. Mais, hélas ! ils étaient pour la plupart rédigés en latin et en grec, langues que je lisais mal, contrairement au français et à l'allemand que je déchiffrais aisément. Je parvins cependant à en comprendre suffisamment pour me laisser envahir par une angoisse mêlée à une fébrilité inattendue, comme si j'avais deviné que mon oncle m'avait légué non seulement la maison et ses biens mais aussi la clef d'une époque bien plus ancienne que l'homme lui-même.

Je parcourus les ouvrages jusqu'au petit matin. Le soleil envahissait lentement la pièce et faisait pâlir les lampes que j'avais allumées. Je lus des récits sur les Grands Anciens qui furent les premiers occupants de l'Univers, sur les Anciens Dieux qui avaient combattu et vaincu les dieux du mal qui s'étaient rebellés, parmi lesquels le

Grand Cthulhu qui se cache au fond des océans, Hastur, qui repose dans le lac d'Hali dans les Hyades, Yog-Sothoth, « tout-en-un et un-en-tout », Ithaqua, le maître du vent, Lloigor, le rôdeur des étoiles, Cthugha, qui s'est réfugié dans le feu, le grand Azathoth et bien d'autres encore, tous ceux qui furent vaincus et exilés dans les lieux secrets et qui attendent de pouvoir paraître à nouveau un jour prochain, jour où ils surgiront avec leurs serviteurs et une fois encore ils domineront la race humaine et affronteront les Anciens Dieux. Je déchiffrai des textes qui décrivaient les fidèles des dieux du mal : les Êtres des profondeurs cachés au fond des mers et de toutes les étendues aquatiques, les abominables hommes des neiges du Tibet et du plateau de Leng, les shantaks, qui volaient à Kadath dans les étendues désertiques sous les ordres du maître du vent, le Wendigo, cousin d'Ithaqua. J'appris leurs rivalités car ils étaient unis et pourtant divisés. Je lus ces récits et d'autres encore. Je dévorai les articles révélant des événements extraordinaires et groupés par mon oncle pour accréditer sans doute la foi dans laquelle il vivait. Je retrouvai dans ces ouvrages ce curieux langage dont une phrase était tissée sur le tapis de la pièce centrale de la maison :

Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn, phrase dont je vis plusieurs fois la traduction dans différents textes : « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, le Grand Cthulhu attend et rêve. »

Le but de mon oncle était certainement de trouver R'lyeh, le refuge aquatique de Cthulhu ! Dans la froide lumière du petit jour, je tentai d'arriver à une conclusion. Est-ce que mon oncle avait réellement cru à une telle abondance de mythes ? Ou ses recherches n'étaient-elles qu'un dérivatif à son oisiveté ? La bibliothèque de l'oncle Sylvan contenait de nombreux volumes, échantillonnage de la littérature du monde entier. Toutefois la plus grande partie de sa collection était consacrée aux sciences occultes, recueils traitant d'étranges croyances et de faits bizarres, scientifiquement inexplicables, ouvrages sur des cultes religieux à peu près inconnus. Ils étaient complétés par des albums sur lesquels étaient collés des articles de journaux. J'en parcourus quelques-uns et éprouvai une inquiétude prémonitoire en même temps qu'une joie profonde. Dans des faits rapportés prosaïquement, je trouvai, en effet, des éléments qui augmentaient ma croyance en cette mythologie pour laquelle mon oncle s'était passionné.

Cette mythologie n'était pas, après tout, très nouvelle. Toutes les croyances religieuses, toutes les légendes, quel que soit le degré de civilisation des peuples qui se les transmettent, ont un point de départ commun. Elles se basent toutes sur une lutte entre les forces du mal et les forces du bien. La mythologie de mon oncle présentait elle aussi cette caractéristique. Les Grands Anciens et les Anciens Dieux qui pouvaient, d'après ce que je savais, être les mêmes représentaient le principe du bien.

Les Anciens, le principe du mal. Comme dans de nombreuses croyances, les Anciens Dieux étaient rarement nommés. Les dieux du mal, eux, étaient souvent appelés par leurs noms car ils étaient adorés et servis par des fidèles sur la Terre et sur d'autres planètes. Non seulement ils combattaient les Anciens Dieux, mais ils luttaient les uns contre les autres dans une bataille incessante pour le pouvoir suprême. Ils représentaient, en bref, les forces fondamentales, et certains avaient leur élément ou leur domaine, Cthulhu, l'eau, Cthugha, le feu, Ithaqua, l'air, Hastur, les espaces interplanétaires, alors que d'autres appartenaient aux grandes forces primaires, Shub-Niggurath, le Messager des dieux, la fertilité, Yog-Sothoth le continuum espace-temps, Azathoth la source même de l'enfer.

Cette mythologie me paraissait familière. Les Anciens Dieux auraient pu être la Trinité chrétienne tandis que les dieux du mal seraient devenus Satan, Belzébuth, Méphistophélès et Azraël. La coexistence de ces croyances me troublait, mais je savais que, dans l'histoire de l'humanité, les mythes religieux se chevauchent souvent. Toutefois, tout portait à penser que cette adoration envers Cthulhu avait existé non seulement bien avant la mythologie chrétienne mais aussi avant celle de l'ancienne Chine et même avant l'apparition de l'homme, subsistant encore de nos jours, et sans avoir subi de modification, dans les régions les plus reculées de la Terre : chez le peuple Tcho-Tcho au fin fond du Tibet, chez les abominables hommes des neiges sur les hauts plateaux d'Asie, et chez un étrange peuple de la mer connu sous le nom d'Êtres des profondeurs qui étaient des hybrides amphibies, résultat d'un lointain croisement d'humains et de batraciens, et survivant avec des caractéristiques remarquables dans de récents symboles religieux : chez Quetzalcoatl et parmi d'autres divinités aztèques, mayas et incas, dans les idoles de l'île de Pâques, dans les masques de cérémonie des Polynésiens et des Indiens de la côte du nord-ouest, où des statuettes, représentant des créatures octopodes et tentaculaires qui sont la marque de Cthulhu, avaient été retrouvées, ce qui portait à admettre que le mythe de Cthulhu remontait aux origines les plus lointaines.

Même en replaçant toutes ces révélations dans le domaine de la théorie et de la spéculation, il me fallait tenir compte de l'impressionnante collection amassée par mon oncle. Les articles de journaux qui paraissaient anodins renforçaient chacun de mes doutes au fur et à mesure qu'ils m'assaillaient car ils constituaient des preuves tangibles, aucun reportage ne provenant de quelque journal à sensations ou à scandales, mais au contraire de revues très sérieuses qui s'appuyaient sur des faits concrets et vérifiés, comme la *Géographie nationale*. Je me posai certaines questions qui restèrent sans réponse.

Qu'était-il arrivé à Johansen et à son navire *Emma* si ce n'est ce qu'il affirmait ?

Existait-il une autre explication possible ?

Et pourquoi le gouvernement avait-il envoyé des sous-marins faire exploser le Récif du Diable au large d'Innsmouth ? Et pourquoi avait-on arrêté un certain nombre d'habitants d'Innsmouth que personne n'avait plus jamais revus ? Et, enfin, pourquoi avait-on détruit les bâtiments en bordure de mer, en tuant la plupart de leurs habitants ? Pourquoi, si on refusait de croire aux étranges rites qu'observaient certains résidents d'Innsmouth qui entretenaient des relations diaboliques avec des créatures marines aperçues la nuit près du Récif du Diable ?

Et qu'était-il arrivé à Wilmarth dans les montagnes du Vermont quand il avait été sur le point d'aboutir dans ses recherches sur le culte des Grands Anciens ? Et à certains écrivains qui étaient censés écrire des ouvrages de fiction : Lovecraft, Howard, Barlow, et aux soi-disant scientifiques, comme Fort, quand ils s'étaient trop avancés dans leurs recherches ? Ils sont morts, tous. Morts ou disparus, comme Wilmarth. Morts avant l'heure pour la plupart, alors qu'ils étaient encore relativement jeunes. Mon oncle possédait leurs récits bien que seuls Lovecraft et Fort eussent été largement édités. Je les parcourus avidement de plus en plus troublé, car la fiction de Lovecraft avait, me semblait-il, la même relation avec la vérité que les faits inexplicables par la science, rapportés par Charles Fort. Même si elles paraissaient imaginaires, les histoires de Lovecraft s'appuyaient sur des faits réels, souvent différents de ceux cités par Fort, des faits inhérents aux mythes de l'homme. Elles étaient presque des mythes elles-mêmes, comme l'était le destin de leur auteur, dont la mort prématurée avait déjà donné naissance à de nombreuses légendes parmi lesquelles le fait authentique devenait de plus en plus difficile à discerner.

Mais il était temps pour moi de plonger plus avant dans les secrets de mon oncle en poursuivant la lecture de ses notes. Ce qui était clair, c'était qu'il avait suffisamment cru à cette théorie pour chercher R'lyeh, la cité ou le royaume englouti – que personne ne pouvait décrire et dont on ignorait même si effectivement il couvrait la moitié de la terre, s'étendant de la côte du Massachusetts dans l'Atlantique aux îles polynésiennes dans le Pacifique. R'lyeh où fut banni Cthulhu, mort et cependant vivant, et où « il attend et rêve » comme l'avait écrit plusieurs fois mon oncle, guettant le jour où il pourra surgir à nouveau de son refuge pour affronter encore une fois les Anciens Dieux, pour imposer sa propre morale à la Terre et à l'univers, car n'est-ce pas vrai que si le mal triomphe, alors le mal deviendra la loi de la Terre et le bien devra être combattu, la majorité imposant ses normes et tout ce qui serait contraire à ces normes constituant désormais, pour l'humanité, le nouveau mal à éviter.

Mon oncle avait cherché R'lyeh, et il avait décrit sa façon de procéder. Il s'était

enfoncé dans les profondeurs de l'Atlantique, en partant de la villa, puis s'était dirigé vers le Récif du Diable et au-delà. Mais il n'indiquait pas comment il y était parvenu. Avait-il utilisé un équipement de plongée ? Un bathysphère ? Je n'avais rien trouvé dans la maison qui pût donner une indication. Ces explorations devaient certainement être la raison de ses longues absences de chez lui. Et pourtant mon oncle ne parlait jamais d'embarcation et nulle part je ne trouvai quoi que ce fût qui eût pu servir à cet usage.

Si R'lyeh était le but des recherches de mon oncle, quel était donc celui d'Ada Marsh ? Il me fallait absolument le découvrir. À cet effet, le jour suivant, je laissai volontairement traîner quelques notes de mon oncle sur une petite table. Je m'arrangeai pour observer Ada quand elle les découvrit et sa réaction ne me laissa pas le moindre doute. La cachette que j'avais découverte était bien le but de ses fouilles. Elle connaissait l'existence de ces papiers. Mais comment ?

Je décidai de l'interroger. Mais je n'eus pas le temps de prononcer la moindre parole. Elle attaqua la première :

« Vous les avez trouvés ! cria-t-elle.

— Comment connaissiez-vous leur existence ?

— Je savais ce qu'il faisait.

— Ses recherches ? »

Elle hocha la tête.

« Vous n'y croyez tout de même pas ? protestai-je.

— Comment pouvez-vous être aussi stupide ? lança-t-elle rageusement. Vos parents ne vous ont-ils donc rien appris ? Votre grand-père non plus ? Comment peuvent-ils vous avoir élevé dans l'ignorance ? »

Elle s'approcha de moi en brandissant les feuilles que j'avais laissé traîner.

« Montrez-moi les autres. »

Je secouai négativement la tête.

« Je vous en prie ! Elles ne vous seront d'aucune utilité.

— C'est ce que nous verrons.

— Dites-moi au moins s'il avait commencé ses recherches.

— Oui. Mais je ne sais pas comment. Je n'ai trouvé ni tenue de plongée ni bateau. »

Elle me lança un regard dans lequel la pitié se mêlait au mépris.

« Vous n'avez pas encore lu tout ce qu'il a écrit. Vous n'avez pas étudié les livres. Savez-vous sur quoi vous vous tenez ?

— Sur un tapis.

— Non, non, ce dessin, ce motif ! vous le trouvez partout. Vous ne savez donc pas pourquoi ? Parce que c'est le sceau de R'lyeh ! Il avait au moins appris ça il y a des années et il avait été fier de le reproduire un peu partout. Vous vous tenez sur ce que vous cherchez. Continuez à fouiller et vous trouverez sa bague. »

III

Ce jour-là, après le départ d'Ada Marsh, je me plongeai à nouveau dans les papiers de mon oncle. Je n'interrompis ma lecture que longtemps après. J'étais passé rapidement sur la majorité d'entre eux et m'étais attardé longuement sur quelques-uns en particulier. J'avais peine à croire ce que je découvrais. Pourtant, non seulement mon oncle gardait une foi absolue, mais encore il avait décidé d'y consacrer son activité. Dès son plus jeune âge il s'était voué à la recherche de ce mystérieux royaume. Il professait ouvertement son adoration envers Cthulhu et, ce qui était profondément impressionnant, ses récits contenaient de nombreuses allusions à des rencontres avec des hommes – ou des créatures qui n'étaient pas des hommes, je ne pouvais me prononcer – qui partageaient ses croyances et qui étaient esclaves de cette mythologie surgie des temps les plus reculés, rencontres qui auraient eu lieu dans les profondeurs des océans ou dans les rues d'Arkham la ville hantée, cette vieille cité aux toits en croupe, située non loin de la côte sur la rivière Miskatonic près d'Innsmouth, ou encore dans les environs de Dunwich et à Innsmouth même.

En dépit de mon incrédulité, j'éprouvais une impression de vérité qu'il m'était impossible de chasser. La raison en était peut-être les insinuations étranges qui parsemaient les notes de mon oncle – les derniers exposés qui ne prenaient un sens que par référence à ses propres connaissances et qui n'étaient jamais clairs car il possédait trop bien son sujet pour s'attarder à des précisions ainsi que l'allusion aux mariages profanes d'Obadiah Marsh et de « trois autres » parmi lesquels peut-être un Phillips, et aussi la découverte des photographies des femmes Marsh, celle de la veuve d'Obadiah, une femme au visage curieusement écrasé, à la peau très sombre, avec une grande bouche aux lèvres très minces, et celle des jeunes Marsh qui ressemblaient toutes étrangement à leur mère, et enfin les références au sautillement particulier si caractéristique chez les descendants des survivants du naufrage du *Cory*

comme l'écrivait l'oncle Sylvan. Ce qu'il sous-entendait était évident ! Obadiah Marsh avait épousé à Ponape une femme qui, bien qu'elle habitât la région, n'était pas polynésienne et appartenait à une race marine seulement à demi humaine, et ses enfants et les enfants de ses enfants avaient porté les stigmates de ce mariage qui avait conduit à l'holocauste d'Innsmouth en 1928 et à la destruction d'un si grand nombre des membres des anciennes familles de la ville. Bien que mon oncle eût utilisé des termes simples et familiers, l'horreur se dégageait de chaque ligne, et l'annonce d'un désastre effroyable se cachait derrière chaque phrase et chaque paragraphe de son récit.

Car ceux dont il mentionnait le nom étaient liés aux Êtres des profondeurs et, comme ces derniers, ils étaient amphibies. Il n'indiquait pas à quelle époque remontait cette caractéristique héréditaire et il ne précisait pas non plus ses propres rapports avec ces créatures. Le capitaine Obadiah Marsh, et sans doute aussi Cyrus Phillips et deux autres membres de l'équipage du *Cory* qui étaient revenus de Ponape, ne montraient pas les mêmes particularités que leurs femmes et leurs enfants. Personne ne pouvait dire si ce type caractéristique s'était transmis de génération en génération. Que voulait dire Ada Marsh quand elle m'avait lancé : « Vous êtes un des nôtres ! » Ou avait-elle fait allusion à un secret plus profond ? Je suppose que la répulsion de mon grand-père pour la mer était due à sa connaissance des desseins de mon père. Il avait su, lui, résister victorieusement à ce sombre héritage.

Les notes de mon oncle étaient à la fois trop prolixes pour donner un récit précis et trop sommaires pour effacer toute incrédulité. Ce qui me troublait le plus était la répétition des phrases où il qualifiait sa maison de « refuge », de « point de contact », « d'ouverture vers celui qui gisait en dessous ». D'autre part, les hypothèses sur le « souffle » de la maison et du rocher qui la soutenait, si fréquentes dans les premières pages, n'apparaissaient plus par la suite. Ses révélations étaient incroyables et intrigantes, magnifiques et effrayantes. Elles m'emplissaient de crainte et me donnaient en même temps une envie furieuse de les rejeter et un vif désir de les accepter et de les approfondir.

Je furetai partout mais je ne découvris rien de nouveau. Les habitants d'Innsmouth restaient muets à mes questions. Certains d'entre eux me redoutaient. Ils traversaient ostensiblement la rue à mon approche. Dans le quartier italien, les femmes se signaient comme pour se protéger du diable. Personne n'accepta de me donner des renseignements. Et même à la bibliothèque publique je ne pus obtenir ni livres ni dossiers qui pussent m'être utiles. Le fonctionnaire m'expliqua en effet qu'ils avaient été confisqués puis détruits par des représentants du gouvernement, après les explosions de 1928. Je cherchai ailleurs et découvris de sombres secrets à Arkham et

à Dunwich. Finalement, c'est dans la grande bibliothèque de l'université de Miskatonic que je trouvai la source de tous les ouvrages sur ces croyances diaboliques : le mystérieux *Necronomicon* de l'Arabe Abdul Alhazred. Je n'obtins l'autorisation de le parcourir qu'en présence du directeur adjoint de la bibliothèque.

Je découvris la bague de mon oncle deux semaines plus tard après avoir mis la main sur ses papiers. Elle se trouvait dans la dernière cachette que je pouvais concevoir, cachette qui était pourtant la plus logique : un petit colis contenant ses effets personnels, rapportés sans doute par l'entreprise des pompes funèbres et resté enveloppé dans un tiroir du bureau. Cette bague se composait d'un anneau d'argent assez gros et qui portait une énorme pierre pareille à une perle sur laquelle était incrusté le sceau de R'lyeh.

Je l'examinai attentivement. Elle n'avait rien d'extraordinaire si ce n'était sa taille. Par contre, quand je la passai machinalement à mon doigt, ce geste entraîna des conséquences inimaginables. Je finissais à peine de la glisser à mon index que j'eus l'impression d'évoluer dans un monde aux dimensions différentes comme si la ligne d'horizon s'éloignait indéfiniment. Tous mes sens se trouvèrent décuplés. Je pris tout d'abord conscience d'une légère oscillation de la maison et du rocher, qui s'harmonisait avec le lent mouvement de la mer, comme si la maison et le rocher sur lequel elle était construite s'élevaient et s'abaissaient suivant le va-et-vient de la mer tandis que s'entendaient sous la bâtisse elle-même le flux et le reflux de l'eau.

Au même moment, et ce fut peut-être la sensation la plus importante, je pris conscience d'un éveil psychique. Avec cet anneau au doigt, je découvrais la pression de forces invisibles, d'une puissance invraisemblable, comme si la maison devenait le pôle d'attraction de principes qui dépassaient l'imagination. J'avais l'impression d'être un aimant attirant à lui les forces des éléments qui l'entouraient et ces forces se ruaient sur moi avec une telle violence que je me sentais comme une petite île au milieu de l'océan, pris dans une tourmente effroyable, tandis qu'un vacarme infernal m'assourdissait jusqu'au moment où j'entendis presque avec soulagement une voix rauque et horrible mi-humaine et mi-animale qui poussait une affreuse lamentation non pas à côté de moi, ni au-dessus, mais en dessous.

J'arrachai l'anneau de mon doigt et tout disparut immédiatement. La maison et le rocher retrouvèrent leur tranquillité. Les bruits du vent et de la mer qui m'assaillaient de toutes parts s'estompèrent sur-le-champ. La voix que j'avais entendue s'apaisa et se tut. La perception extra-sensorielle m'avait abandonné. Tout semblait attendre mon prochain acte. Ainsi, la bague de mon oncle défunt était un talisman et un anneau de sorcellerie. C'était la clef de sa connaissance et le sésame d'un autre monde.

Ce fut avec l'aide de l'anneau que je découvris le passage qu'empruntait mon oncle pour rejoindre la mer. J'avais longuement examiné le chemin qui conduisait à la plage mais il ne montrait aucune trace d'un usage régulier. Il y avait aussi des sentiers qui suivaient la pente de la falaise. À certains endroits des marches avaient été creusées dans le rocher permettant de se rendre directement de la maison à la mer, mais il n'existait aucun emplacement par lequel on eût pu embarquer à bord d'un bateau et la côte était escarpée. Je me baignai plusieurs fois à cet endroit en éprouvant un étrange sentiment d'exaltation, tellement j'avais plaisir à me trouver dans l'eau. Mais la côte était parsemée de rochers et les plages se trouvaient autour des anses, au nord et au sud du promontoire dont elles étaient assez éloignées, à une trop grande distance pour les atteindre en nageant, sauf pour un excellent nageur, tel que je me découvris à ma grande surprise.

J'avais pensé interroger Ada Marsh au sujet de la bague. C'était elle qui m'avait révélé son existence, mais depuis le jour où je lui avais refusé l'accès aux papiers de mon oncle, elle avait cessé de venir à la maison. À vrai dire je l'avais aperçue de temps en temps rôdant dans les environs, où j'avais repéré sa voiture garée le long du chemin conduisant à la propriété et qui m'indiquait qu'elle surveillait toujours le voisinage. Je m'étais rendu une fois à Innsmouth pour lui parler mais j'avais trouvé sa maison vide, et mes questions à son sujet avaient fait naître l'hostilité des voisins que j'interrogeai, pour m'attirer ensuite des regards lourds et menaçants que j'avais du mal à interpréter de la part des traîne-savates que je rencontrais dans les ruelles qui bordaient la côte.

Ce ne fut donc pas grâce à Ada que je découvris le passage utilisé par mon oncle. J'avais glissé l'anneau à mon doigt et, attiré comme toujours par l'océan, j'avais décidé de me rendre au bord de l'eau en utilisant l'escalier dans les rochers. Quand, alors que je traversais la pièce centrale, j'éprouvai soudain l'impulsion irrésistible d'interrompre ma marche et de ne pas sortir de la maison, tellement était puissante l'influence de l'anneau.

Je cessai de lutter car je reconnus la manifestation d'une force psychique et demeurai sur place, sachant que j'allais être guidé, ce qui se produisit en effet quand je fus attiré vers une statuette de bois fixée sur une espèce de piédestal contre le mur de la pièce, œuvre primitive qui représentait un monstrueux hybride de batracien. J'obéis à cette impulsion, m'approchai de la statuette, la saisis, appuyai, puis tirai, et finalement tentai de tourner vers la droite, puis vers la gauche. Cette dernière tentative fut la bonne.

J'entendis un cliquetis de chaînes et le déclenchement d'un mécanisme, tandis que

la partie du sol recouverte du tapis portant le sceau de R'lyeh, se souleva comme une trappe. Je m'approchai anxieusement de l'ouverture en proie à une excitation que je ne parvenais plus à maîtriser. Je découvris une espèce de puits, un trou béant dans les ténèbres duquel s'enfonçait un escalier en spirale dont les marches avaient été taillées dans le rocher sur lequel était bâtie la maison. Conduisait-il à la mer ? Je pris dans la bibliothèque un livre d'Alexandre Dumas et le jetai dans le trou. Je guettai le bruit de sa chute. Il vint enfin : un plouf caractéristique et terriblement lointain.

Alors avec la plus grande précaution, j'entrepris l'interminable descente, respirant l'odeur de la mer. Je ne m'étonnais plus d'avoir trouvé cette odeur si imprégnée dans la maison ; descente au cœur des ténèbres glaciales jusqu'au moment où je rencontrai de la mousse sur le bas des parois et sur les marches sous mes pieds, avec tout en dessous, le clapotis de l'eau sans cesse agitée, le flux et le reflux de l'océan, jusqu'à ce que je parvienne au pied de l'escalier, au bord même de l'eau, au seuil d'une caverne si vaste qu'elle aurait pu contenir la maison où avait vécu mon oncle Sylvan. Je compris que cette caverne était le passage par lequel mon oncle gagnait l'océan, celui-ci et pas un autre. J'étais toutefois surpris de n'apercevoir aucune trace de bateau ou d'équipement de plongée. Je ne vis que des empreintes de pas et, à la lueur des allumettes que je grattai, quelque chose d'autre, de longues marques traînantes et des traces là où une monstrueuse entité s'était arrêtée, traces qui me firent penser, tandis que je frissonnais d'horreur et que mes cheveux se dressaient sur ma tête, à quelqu'une de ces hideuses statuettes qui décoraient la pièce centrale de la villa et qui avaient dû être rapportées des mystérieuses îles de Polynésie par mon oncle Sylvan ou par l'un de ses ancêtres.

Je ne saurais dire combien de temps je restai dans la caverne. Car, debout au bord de l'eau, l'anneau à mon doigt, je percevais des sons qui provenaient des profondeurs de la mer, des sons qui prouvaient l'existence d'une autre vie et venaient de très très loin à l'extérieur, sans doute de l'océan lui-même et d'encore plus profond, ce qui me fit supposer l'existence d'un passage vers le large, soit immédiatement à mon niveau, par un tunnel submergé, soit en dessous de ce niveau, car la caverne où je me trouvais était limitée, aussi loin que je pouvais voir à la faible lueur de mes allumettes, par une paroi de solide rocher, alors que le mouvement de la surface de l'eau correspondait au mouvement de la mer, ce qui ne pouvait pas être une simple coïncidence. Il existait un passage et il me fallait le découvrir le plus rapidement possible.

Je gravis à nouveau l'escalier, refermai la trappe et me rendis immédiatement en voiture à Boston. Je rentrai tard dans la nuit en rapportant un équipement de plongée et une bouteille d'oxygène, prêt à explorer dès le lendemain le fond de la mer. Je ne pris pas la peine d'ôter la bague de mon doigt et cette nuit-là je fis de merveilleux rêves,

je voyais des cités inconnues se dresser sur des étoiles lointaines ou dans des régions inexplorées de la Terre, dans l'Antarctique inconnu, dans les montagnes du Tibet ou au fond des mers. Je me promenais entre des habitations d'une étonnante beauté, parmi des êtres de mon espèce, au milieu de créatures différentes, certaines qui me paraissaient des amis, certains dont le seul aspect m'aurait glacé le sang si je les avais aperçues dans d'autres conditions. Tout, en ce monde nocturne, était au service des Grands Anciens dont nous étions les sujets. Pendant toute la nuit, je rêvai d'autres mondes, d'autres royaumes, de nouvelles et incroyables sensations et de créatures tentaculaires auxquelles nous obéissions et que nous adorions. Je rêvai sans cesse et je me réveillai le lendemain matin complètement épuisé et cependant tout ragaillardi, comme si je m'étais dépensé pendant mes rêves tout en emmagasinant des forces incroyables pour les épreuves à venir.

J'ignorais que j'étais sur le point de faire une découverte beaucoup plus importante.

En fin d'après-midi je descendis dans la caverne, enfilai ma tenue de plongée, fixai à mes pieds une paire de palmes, attachai la bouteille d'oxygène sur mon dos et gagnai le bord de l'eau, en dessous de la maison. Maintenant encore, je trouve difficile de décrire ce qui m'advint, sans provoquer la stupeur et l'incrédulité. Je me glissai dans l'eau, descendis au fond et avançai vers le large par un passage haut plusieurs fois comme un homme, j'avançai, avançai encore jusqu'au moment où je parvins au bout du passage et où je me retrouvai soudain sans point d'appui, tombant doucement à travers l'eau opaque, jusqu'au fond de la mer, un monde de rochers, de sable et de plantes aquatiques qui ondulaient étrangement dans la faible lumière qui pénétrait jusqu'à cette profondeur.

Je pris conscience de la pression de l'eau et me demandai si le poids de mon masque et de ma bouteille d'oxygène me permettrait de remonter à la surface quand le moment en serait venu. Je pensai un instant qu'il serait peut-être prudent de repérer un endroit de la côte où il me serait facile d'aborder. Mais en même temps, je cédai à l'irrésistible impulsion de nager vers le large en m'éloignant de la côte et en me dirigeant vers le sud, au large d'Innsmouth.

J'éprouvais le sentiment soudain d'être attiré comme par un aimant, même à l'encontre de mon jugement, car je n'emportais pas une grosse réserve d'oxygène et ma bouteille serait rapidement vide si je m'éloignais trop du rivage. Je le savais et pourtant je ne pus m'empêcher de nager vers la haute mer. Tout se passait comme si une puissance occulte plus forte que ma volonté m'entraînait toujours plus loin et plus bas. Je vis le fond de la mer s'incliner de plus en plus vers le sud-est de la maison. Je suivis cette direction en progressant d'une manière régulière, sans marquer de temps

d'arrêt, bien que je me sentisse gagné par une sourde panique : « Il faut que je fasse demi-tour, que je cherche mon chemin pour rentrer. » Le retour à la caverne était d'ores et déjà très aléatoire malgré la poussée de l'eau qui faciliterait ma remontée ; atteindre le pied de l'escalier qui conduisait à la maison, au moment où mon oxygène aurait été épuisé, serait certainement impossible si je ne faisais pas demi-tour immédiatement.

Cependant quelque chose au fond de moi-même m'empêcha d'abandonner. Je poursuivis ma progression comme si j'obéissais à une force qui me dominait. Je n'avais pas le choix, il me fallait continuer alors que mon inquiétude grandissait sans cesse et que j'étais partagé entre ce que je « voulais » faire et ce que je « devais » faire tandis que l'oxygène de ma bouteille diminuait au fur et à mesure que s'égrenaient les secondes. À plusieurs reprises je m'efforçai de réagir et de nager vigoureusement vers la surface mais, bien que ces tentatives n'eussent présenté aucune difficulté – en effet je nageais avec une aisance miraculeuse –, je me retrouvai aussitôt en direction du fond de l'océan, nageant vigoureusement vers le large.

Je m'arrêtai une seule fois et regardai autour de moi essayant en vain de percer les profondeurs de l'océan. Je crus voir un poisson vert pâle évoluer dans mon sillage. Puis je m'imaginai qu'il s'agissait d'une sirène car j'aperçus une longue chevelure blonde flotter librement au fil de l'eau. Mais je la perdis aussitôt de vue, cachée par les plantes aquatiques des profondeurs. Je ne pouvais pas me permettre de m'arrêter longtemps. J'étais toujours attiré vers le large, jusqu'au moment où je sus que ma réserve d'oxygène était presque épuisée, tandis que ma respiration devenait de plus en plus difficile. Alors je fis un effort désespéré pour rejoindre la surface… et me retrouvai une fois de plus en train de retomber de l'endroit que j'avais essayé d'atteindre, tombant sans fin jusqu'à une crevasse dans le fond de l'océan.

Puis, alors que j'allais perdre conscience, je devinai l'approche de quelque chose, des mains saisissaient mon masque et ma bouteille d'oxygène. Ce n'était pas un poisson que j'avais aperçu, ni une sirène, mais le corps nu d'Ada Marsh, ses cheveux dénoués flottant librement, Ada qui nageait avec l'aisance et la facilité des habitants des fonds marins.

IV

Les événements qui suivirent cette vision de rêve furent absolument incroyables. Dans ma demi-conscience, je sentis plus que je ne vis Ada m'ôter mon masque et me dégager de la bouteille d'oxygène. Elle laissa couler le tout au fond de la mer. Puis

elle se retourna lentement vers moi. Je me retrouvai en train de nager, avec Ada qui m'entraînait de ses doigts forts et capables, non pas vers la surface mais toujours plus bas, toujours plus au large. Je nageais avec autant de facilité que ma compagne. Comme elle, j'ouvrais et fermais la bouche comme pour respirer malgré l'eau… *et j'y parvenais*. Je me découvrais un don ancestral qui m'ouvrait les vastes étendues sous-marines. Je pouvais respirer comme une créature amphibie, sans avoir à remonter à la surface.

Ada me guidait et je la suivais. Je nageais vite mais elle était plus rapide que moi. Je n'avançais plus maladroitement comme je le faisais un peu plus tôt, lorsque j'étais prisonnier de mon équipement de plongée. Plus rien ne comptait que cette extraordinaire propulsion avec les bras et les jambes, faits de toute évidence pour se mouvoir dans l'eau, et cette joie brutale, enivrante de nager sans la moindre contrainte vers un but que je savais inconsciemment être tout proche.

Ada ouvrait la voie et je la suivais, alors que, loin au-dessus de nous, au-delà de l'épaisseur de l'eau, le soleil avait disparu vers l'ouest, le jour avait fini, un dernier éclat de lumière s'était éteint vers le couchant et la lune brillait faiblement dans le ciel.

À ce moment, nous remontâmes vers la surface le long d'une paroi rocheuse qui délimitait un continent ou une île, je n'aurais su le dire. Nous émergeâmes de l'eau, très loin de la côte, sur un rocher affleurant la surface de l'océan, où il m'était possible d'apercevoir, loin à l'est, le scintillement des lumières d'une ville, un port sans doute. En les regardant, de l'endroit où Ada et moi-même étions assis dans le clair de lune, avec des bateaux qui interposaient de temps en temps leur ombre entre nous et le port, aussi bien qu'entre nous et l'horizon à l'est, je devinai où nous étions : nous nous trouvions sur le Récif du Diable, au large d'Innsmouth, cet îlot sur lequel nos ancêtres avaient côtoyé nos frères des profondeurs avant l'effroyable destruction de 1928.

« Comment pouviez-vous tout ignorer ? demanda gentiment Ada. Vous auriez pu mourir avec votre équipement qui vous étouffait. Si je n'étais pas entrée dans la maison…

— Je n'avais aucun moyen de savoir, dis-je.

— Comment voulez-vous que votre oncle ait pu explorer les profondeurs sous-marines si ce n'est de cette façon ? »

Elle poursuivait les mêmes recherches que mon oncle, et moi aussi dorénavant : découvrir le sceau de R'lyeh et ensuite « celui qui dormait dans les profondeurs », le

rêveur à l'appel de qui j'avais répondu, le Grand Cthulhu. Il ne se trouvait pas au large d'Innsmouth, Ada en était certaine. Pour me le prouver elle m'entraîna à nouveau vers le fond. Nous nous enfonçâmes le long du Récif du Diable et Ada me montra les ruines de la colossale structure mégalithique détruite lors du bombardement sous-marin de 1928, l'endroit où, bien des années auparavant, les Marsh et les Phillips avaient entretenu des relations avec les Êtres des profondeurs. Nous nageâmes au milieu des vestiges de ce qui avait été autrefois une cité grandiose, et où j'aperçus le premier d'entre « Eux ». Sa vision me remplit d'horreur. Il avait l'aspect d'une grenouille qui aurait étrangement rappelé un être humain et nageait avec des mouvements saccadés identiques à ceux d'un batracien. Cette créature nous observa de ses gros yeux globuleux, mais ne se montra pas effrayée, elle nous avait reconnus comme ses frères de l'extérieur. Nous plongeâmes plus au cœur de la cité, vers le fond même de l'océan. La destruction était pour ainsi dire totale. Bien d'autres endroits identiques avaient ainsi été détruits par des hommes ridiculement effrayés et qui s'efforçaient d'empêcher le retour du Grand Cthulhu.

Puis nous remontâmes et nous rentrâmes à la maison où Ada avait laissé ses vêtements. Nous conclûmes une alliance formelle et nous décidâmes de nous rendre à Ponape pour y entreprendre des recherches plus approfondies.

Nous partîmes pour Ponape deux semaines plus tard à bord d'un bateau que nous avions loué, résolus à accomplir notre mission. Nous n'en parlâmes pas à l'équipage de peur de passer pour fous et de voir s'enfuir nos marins. Nous étions persuadés de pouvoir mener nos recherches à bien. Nous savions que, quelque part dans les îles inexplorées de Polynésie, nous trouverions ce que nous cherchions et que, l'ayant trouvé, nous aurions la possibilité de rejoindre nos frères de la mer qui servent nos maîtres en attendant le jour de leur résurrection. Le jour où Cthulhu, Hastur, Lloigor et Yog-Sothoth se dresseront à nouveau et vaincront les Anciens Dieux au cours du combat titanesque qui se produira inévitablement.

Nous établîmes notre quartier général à Ponape. Quelquefois nous partions seuls à la nage, d'autres fois nous utilisions le bateau sans prendre garde à la curiosité de l'équipage. Nous fouillions les fonds voisins. Nous restâmes parfois en mer pendant des jours et des jours. Ma métamorphose fut complète au bout d'un certain temps. Je n'ose écrire comment nous subsistions durant ces longs séjours sous l'eau, ni ce que nous mangions. Il se produisit un jour un accident d'avion et… Mais je préfère passer. Qu'il me suffise de dire que nous survécûmes et que je me surprenais à accomplir des actes qui m'auraient paru bestiaux une année plus tôt, et aussi que rien ne comptait plus pour nous, hors notre recherche, que rien ne nous préoccupait, sauf notre subsistance et le but qui miroitait devant nos yeux.

Comment pourrais-je décrire ce que nous découvrîmes sans attirer le scepticisme ? Les grandes cités du fond de l'océan et la plus grande d'entre elles, la plus ancienne, celle qui s'élève au large de Ponape. C'était dans cette dernière que les Êtres des profondeurs étaient les plus nombreux. Nous nous y promenâmes à notre guise pendant des jours parmi les tours et les hauts bâtiments de pierre, les minarets et les dômes de cette cité engloutie, perdue au milieu de la faune aquatique du fond des mers. Nous sympathisâmes avec les Êtres des profondeurs qui avaient l'aspect général d'octopodes mais qui n'en étaient pas et qui luttaient contre les requins et d'autres ennemis, comme nous étions obligés de le faire de temps en temps. Ils vivaient uniquement pour servir « Celui » dont on pouvait entendre l'appel et dont personne ne savait où il attendait en rêvant l'heure du retour de sa splendeur.

Comment pourrais-je décrire nos incessantes recherches, de cité en cité, de bâtiment en bâtiment ? Il nous fallait trouver le sceau de R'lyeh sous lequel « Il » se tenait, sinon se poursuivrait une ronde sans fin de jours et de nuits, pendant lesquels nous nagions, soutenus par un fol espoir et la proximité du but à atteindre, plus voisin de jour en jour. Nul ne pouvait dire ce que nous réservait chaque nouvelle journée qui s'écoulait. D'autre part le bateau que nous avions loué se révélait encombrant, car nous étions obligés de quitter Ponape en bateau, avant de l'abandonner, caché près du rivage d'une île, pour nous enfoncer subrepticement dans l'océan, ce qui nous déplaisait fort. En effet, nos marins devenaient de plus en plus curieux, croyant que nous cherchions quelque trésor englouti, trésor dont ils exigeaient leur part. Il était difficile d'éviter leurs questions et leurs soupçons qui s'aggravaient sans cesse.

Nous avons poursuivi nos recherches pendant trois mois, et avant-hier nous avons jeté l'ancre près d'une étrange île déserte, loin de tout lieu civilisé. La surface de cette île est complètement nue. Il n'y pousse rien. Elle semble être le résultat d'un soulèvement de roche basaltique, qui devait autrefois se dresser nettement au-dessus du niveau de la mer mais a sans doute été raboté par des bombardements, probablement au cours de la dernière guerre. Nous avons laissé notre bateau, nous avons effectué le tour de l'île puis nous nous sommes enfoncés dans les flots. Il avait existé, ici aussi, une cité des Êtres des profondeurs. Mais elle avait, elle aussi, subi des bombardements.

Mais bien que cette cité sous l'île noire eût beaucoup souffert, elle n'était pas totalement en ruine et elle s'étendait de tous côtés en zones intactes. Et là, dans l'un des plus anciens bâtiments monolithiques, nous trouvâmes enfin ce que nous cherchions. Au milieu d'une vaste salle, d'une hauteur de plusieurs étages, nous découvrîmes une immense dalle sur laquelle était gravé le motif que l'on rencontrait un peu partout dans la maison de mon oncle : le sceau de R'lyeh. En nous tenant sur la

dalle nous pûmes entendre un son qui provenait des profondeurs, le bruit produit par le mouvement d'une énorme créature amorphe, sans repos comme la mer, au sommeil agité de rêves. Nous sûmes que nous avions atteint notre but et que nous pouvions nous mettre pour l'éternité au service de « Celui qui se redressera un jour », celui qui rêve dans les entrailles terrestres de dominer non seulement la Terre mais l'univers tout entier, celui qui aura besoin d'êtres comme Ada et moi pour satisfaire ses volontés jusqu'à l'heure de sa résurrection.

À l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes toujours devant cette île. J'ai relaté nos aventures au cas où nous ne pourrions pas rejoindre le bateau. Il est tard, et, demain, nous plongerons à nouveau, pour trouver un moyen, si possible, d'ouvrir le sceau. Cette immense dalle a-t-elle été placée par les Anciens Dieux quand ils ont banni le Grand Cthulhu ? Et oserons-nous la soulever pour descendre près de Celui qui attend en rêvant ?

Nous sommes prêts, Ada et moi, et bientôt un troisième membre de la famille qui naîtra dans son milieu naturel, à nous mettre au service du Grand Cthulhu. Car nous avons entendu son appel, nous lui avons répondu et nous ne sommes pas seuls. Il y en a d'autres qui accourent de toutes les régions de la terre, descendant tous d'un croisement d'hommes avec des femmes de la mer. Bientôt les océans nous appartiendront, puis la Terre tout entière, et ensuite… et nous connaîtrons la gloire et la puissance pour l'éternité.

EXTRAIT DU *TIMES* DE SINGAPOUR DU 7 NOVEMBRE 1947

L'équipage du navire appelé le *Rogers Clark* a été remis en liberté aujourd'hui après l'enquête sur la disparition de M. et Mme Phillips qui avaient loué le bateau pour se livrer à certaines recherches autour de la Polynésie. Les Phillips ont été aperçus pour la dernière fois près d'une île située approximativement à 47° 53' de latitude Sud et 127° 37' de longitude Ouest. Ils ont embarqué à bord d'une petite chaloupe et ont contourné l'île pour y prendre pied sur la rive opposée. Ensuite il semblerait qu'ils aient plongé dans l'océan car l'équipage affirme avoir aperçu une haute gerbe d'eau près de la rive opposée de l'îlot. Le capitaine du *Rogers Clark* et son second qui se trouvaient à ce moment-là sur la passerelle ont vu leurs clients soulevés par un immense geyser avant de disparaître dans les flots. M. et Mme Phillips n'ont pas reparu, bien que le navire fût resté sur les lieux pendant plusieurs heures. On a retrouvé dans la chaloupe les vêtements de M. et Mme Phillips ; un journal intime rédigé par M. Phillips, mais relatant des faits manifestement imaginaires, a été découvert dans sa cabine et remis à la police de Singapour par le capitaine Morton. On n'a retrouvé aucune trace des disparus…

LA TRACE DE CTHULHU

The Trail of Cthulhu – 1944

Par August Derleth.
Traduction par G. Lemaire et Claire Lagarde

I. LA MAISON DE CURWEN STREET
ou le manuscrit d'Andrew Phelan

The House on Curwen Street – mars 1944

(Le très controversé manuscrit de Phelan, découvert dans la chambre d'où Andrew Phelan disparut si étrangement la nuit du 1er septembre 1938, a finalement reçu le visa d'imprimatur de la bibliothèque de l'université de Miskatonic à Arkham, Massachusetts, après avoir été retiré des dossiers de la police. Il est reproduit ici grâce à l'extrême obligeance du Dr. Llanfer, l'un des directeurs de la bibliothèque, à l'exception de certains passages dont la force évocatrice est trop terrible et dont les concepts sont par trop étrangers à nos contemporains pour qu'il soit permis de les publier.)

I

L'homme doit se préparer à accepter l'idée du cosmos comme celle de sa propre place dans le tourbillon écumant du temps dont la simple évocation est paralysante. En outre, il doit être mis en garde contre un péril pressant et souterrain qui, bien que ne pouvant pas engloutir la totalité de la race, pourrait provoquer de monstrueuses et peu désirables horreurs parmi ses membres les plus aventureux.

H.P. LOVECRAFT.

Il ne serait pas faux de dire que mes récentes expériences furent le prolongement direct de la lecture d'une petite annonce, dans les colonnes spécialisées du *Saturday Review*. Je lus cette offre insolite et provocante un jour où je ne savais pas encore comment payer le loyer de la semaine prochaine. Elle était rédigée avec simplicité, mais on ne pouvait pas ne pas y déceler un curieux ton de défi qu'une fois découvert il était difficile d'ignorer. Je lus toute la colonne, puis je revins à cette annonce.

Recherche jeune homme musclé, intelligent et dénué d'imagination. Minimum connaissances secrétariat. Se présenter 93, Curwen Street, Arkham, Mass. pour information éventuelle rémunération.

Arkham ne se trouvait qu'à quelques heures de Boston. C'était une vieille cité dont les toits en croupe avaient autrefois abrité les sorcières pourchassées ; son aspect immuable à lui seul se prêtait à d'étranges légendes de revenants ; ses ruelles étroites le long du Miskatonic manifestaient l'intense présence des siècles passés, et d'un peuple depuis longtemps disparu – aussi m'était-il particulièrement agréable de me retrouver à l'intérieur de ces murs en ce crépuscule de juin. J'avais stoïquement rassemblé tout ce que je possédais sur terre, car je sentais qu'il fallait me préparer à toute éventualité – avant même de savoir si cette offre pouvait m'intéresser.

Après avoir déposé ma lourde valise à la gare routière et pris une légère collation, je me mis en quête d'un annuaire afin de percer l'identité de l'inconnu résidant 93, Curwen Street : il s'agissait du Dr. Laban Shrewsbury.

Ayant l'intime conviction que le Dr. Shrewsbury devait être une personne d'une certaine importance, je décidai de consulter les archives de l'université de Miskatonic. J'y découvris non seulement un dossier le concernant, mais aussi un livre qu'il avait publié deux ans auparavant. Les renseignements fournis par ce dossier étaient d'une exceptionnelle richesse ; j'appris que le Dr. Shrewsbury était étudiant en mysticisme, lecteur en sciences occultes, professeur de philosophie, et qu'il faisait autorité pour ce qui est des questions de structures mythiques et religieuses des peuples anciens. Son livre, j'ai honte de le confesser, m'informa dans une moindre mesure ; l'essentiel de son propos m'échappait. Il portait un titre austère : *Approche des structures mythiques des derniers primitifs en relation avec le Texte de R'lyeh* , et la lecture rapide que je pus en faire ne pouvait m'induire à autre chose, sinon au fait que mon possible employeur était engagé dans une recherche qui – même si elle n'était pas précisément de mon ressort – ne devait pas m'être totalement étrangère. En possession de toutes ces informations, je me dirigeai vers Curwen Street.

La maison qui s'offrit à mon regard différait quelque peu des autres maisons de cette rue ; en effet, cette rue était si uniforme d'aspect qu'elle avait dû être conçue par un seul architecte dépourvu d'imagination et édifiée par un seul entrepreneur. La maison était imposante sans pourtant donner l'impression de lourdeur ; ses fenêtres à deux battants étaient étroites ; des pignons s'étageaient sur ses toitures au point qu'ils semblaient alternativement se dresser et s'affaisser ; sa façade était couverte de taches d'humidité, mais la repeindre semblait inutile. Elle était sise entre deux arbres noueux, tous deux d'âge indéterminé mais semblant beaucoup plus vieux que la maison, qui pourtant, était entourée d'une aura d'ancienneté presque tangible. À ce moment du jour, à la dernière heure du crépuscule, quand le profond demi-jour s'étend sur les campagnes et les rues citadines, à l'instar d'un brouillard qui se matérialiserait, la maison prenait une apparence sinistre, mais je savais que c'était là

le jeu inéluctable de la lumière perpétuellement mouvante.

Les fenêtres ne laissaient filtrer aucune lumière, aussi demeurai-je un instant dans l'expectative, me demandant si je n'avais pas choisi un moment inopportun pour me présenter devant mon probable employeur. Mais ce n'était pas le cas car, alors que je m'apprêtais à frapper, la porte s'ouvrit et je me trouvai en face d'un vieillard aux longs cheveux blancs qui ne portait ni moustaches ni barbe, révélant un menton solide et légèrement prognathe, des lèvres à demi retroussées et un fort nez romain. Ses yeux étaient masqués par des lunettes noires qui ne laissaient guère la possibilité de les voir, même sur les côtés.

« Dr. Shrewsbury ?

— Oui. Que puis-je faire pour vous ?

— Mon nom est Andrew Phelan. Je viens au sujet de l'annonce que vous avez passée dans le *Saturday Review*.

— Ah… Entrez. Je vous attendais. »

Je n'attachai pas de signification particulière à cette réponse ; je présumai simplement qu'il devait attendre quelqu'un d'autre, et en effet, il ne tarda pas à me le confirmer ; aussi je lui demandais s'il pouvait m'accorder une entrevue avant la venue de son visiteur. Je le suivis le long d'un vestibule obscur, si faiblement éclairé que je dus prendre garde de ne pas trébucher ; je me retrouvai dans le cabinet de travail du vieillard, une chambre très haute de plafond qui contenait beaucoup de livres, entassés non seulement sur des rayons, mais aussi sur le plancher, sur les chaises, sur son bureau. Le professeur me désigna une chaise et s'installa derrière son bureau. Sans attendre, il me harcela de questions.

Si je pouvais lire le latin et le français ? Oui, je pouvais lire ces deux langues avec une certaine facilité. Si je savais boxer et si je pratiquais le jiu-jitsu ? Par chance, aucun de ces deux arts ne m'était inconnu. Mes possibilités imaginatives semblaient particulièrement l'intéresser ; et sans jamais le demander explicitement, à plusieurs reprises, et par une série d'étranges questions, il chercha à savoir si je m'effrayais facilement. Il m'expliqua qu'il lui arrivait de poursuivre ses recherches en des lieux retirés et inhabituels et qu'il se trouvait souvent menacé par des fripouilles et des assassins ; c'est pourquoi il avait besoin d'un compagnon-secrétaire qui pourrait lui servir de garde du corps si la nécessité s'en faisait sentir. Si je savais retranscrire une conversation ? Je pensais pouvoir m'en tirer convenablement. Il souhaitait même que certains dialectes me soient familiers et il sembla satisfait lorsque je lui révélai avoir étudié la philologie à Harvard.

« Vous devez vous demander, dit-il alors, pourquoi j'insiste tellement sur votre manque d'imagination ; sachez que mes recherches et mes expériences sont d'un caractère si outré qu'un compagnon trop imaginatif ne serait pas à même d'en saisir les principes fondamentaux, au point de ne pas soupçonner les implications cosmiques que mon travail pourrait révéler. Vous comprendrez facilement que je dois prendre certaines précautions afin qu'il n'arrive rien de semblable. »

Pendant un court instant, j'eus l'intuition que quelque chose de vaguement inquiétant entourait le Dr. Shrewsbury ; je n'aurais pas su dire de quoi il s'agissait, ni sur quelles bases reposait mon intuition. Peut-être était-ce dû à l'impossibilité de saisir son regard, car il était certainement déconcertant pour moi de me trouver en face de ces lunettes noires opaques qui ne me laissaient rien deviner de l'éclat de ses yeux ; mais ce n'était probablement pas cela ; c'était plutôt quelque chose de psychique et, me soumettant trop rapidement à mon intuition, je ne pouvais que me tromper. C'est alors qu'advint quelque chose d'éminemment étrange ; pour saisir cette étrangeté, il n'était pas besoin d'imagination ; cette chambre était entourée d'une aura de peur et de terreur qui contrastait bizarrement avec l'odeur de moisi qui se dégageait des livres et des vieux papiers, et me donnait par-dessus tout l'impression insistante et absurde d'être dans un endroit éloigné de toute habitation humaine, semblable à une maison d'épouvante dans une forêt lointaine ou à un lieu incertain aux confins de l'obscurité et de la clarté, et non dans une vieille maison prosaïque le long de la rivière du vieil Arkham.

Dès qu'il s'aperçut que le doute commençait à naître dans mon esprit, mon futur employeur s'efforça de me rassurer en parlant de son travail d'une façon qui me désarma, semblant déjà nous associer tous deux contre un monde prédateur qui inévitablement écrase les érudits et les savants, réduit à néant l'ensemble de leurs travaux et introduit la rouille insidieuse du doute et du dénigrement. C'était pour cette raison, disait-il, qu'il préférait travailler avec quelqu'un comme moi qui se présentait à lui délivré de tout préjugé et que les préjugés bientôt ne pourraient plus atteindre.

« Nombre d'entre nous recherchent dans d'étranges endroits des choses étranges, dit-il, et il y a des aspects de l'existence sur lesquels les plus grands de notre temps n'ont pas encore osé spéculer. Parmi les scientifiques, Einstein et Schrödinger, furent ceux qui s'en approchèrent le plus ; l'écrivain que fut Lovecraft s'en approcha d'encore plus près. »

Il haussa les épaules.

« Mais maintenant, au travail. »

Il me fit aussitôt une offre si alléchante que même hésiter aurait pu passer pour de la

folie ; aussi n'ai-je pas hésité. À peine avais-je accepté qu'il m'adjura gravement de ne parler à quiconque de ce qui pourrait éventuellement arriver ou semblerait arriver dans cette maison – « Car les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent », expliqua-t-il énigmatiquement – et de ne pas m'abandonner à la peur même si les événements ne paraissaient pas trouver immédiatement d'explications. Il attendait de moi que j'occupe une chambre dans la maison ; bien plus, il souhaitait me voir commencer le travail sur-le-champ, dès que mon bagage arriverait – et on ne tarda pas à l'apporter – car il désirait que soit transcrite la conversation qu'il allait engager avec son visiteur. La transcription devait se faire dans la pièce attenante, car il était certain que ce visiteur refuserait de parler s'il soupçonnait la présence de quelqu'un d'autre que son hôte qui avait déjà eu les plus grandes difficultés pour le persuader de quitter le port d'Innsmouth.

Ne me donnant pas le temps de poser de questions, mais mettant à ma disposition des crayons et du papier, et me désignant l'endroit où je devais me dissimuler – derrière un judas ingénieusement disposé dans un rayon de la bibliothèque – le professeur me conduisit à l'étage supérieur jusqu'à une petite chambre mansardée qui allait être mienne tout le temps de notre association. Je pressentais vaguement qu'il était flatteur pour moi d'être élevé du rang de secrétaire-compagnon à celui d'associé, mais j'avais eu le temps pour réfléchir à tout cela car, à peine avais-je regagné l'étage inférieur, que le professeur m'annonça la venue imminente de son visiteur. À peine avait-il parlé, que la lourde porte résonna sous les coups du martel, et le professeur, m'indiquant ma cachette, alla lui-même accueillir son visiteur nocturne.

La première fois que mon employeur avait fait mention de sa venue, j'en avais conclu naturellement qu'il devait s'agir de quelqu'un engagé dans un même type de recherches ; c'est pourquoi je n'étais absolument pas préparé à voir l'invité du professeur tel que je le vis de mon judas ; il n'était en rien le genre d'individu que je me serais attendu à voir dans la maison du Dr. Shrewsbury. C'était un homme dans la force de l'âge, mais cela n'apparaissait pas d'emblée car sa peau était basanée, tellement basanée que je le pris pour un lascar et ce fut seulement lorsqu'il se mit à parler que son origine sud-américaine devint flagrante. Vu son costume, il ne pouvait être que marin et il était évident que ce n'était pas sa première rencontre avec le professeur, même s'il semblait aussi évident qu'il venait pour la première fois à la maison de Curwen Street.

Le ton du dialogue était trop bas pour que je puisse l'entendre, et cela resta lettre morte pour moi jusqu'au moment où le professeur Shrewsbury éleva la voix et que l'autre l'imita. La conversation que je transcrivis alors fut la suivante :

« J'espère, señor Fernandez, que vous voudrez bien me raconter depuis le commencement ce qui se passa l'été dernier. »

(Écartant apparemment cette suggestion, le marin commença son récit, dans un curieux mélange d'espagnol et d'anglais corrects, au point où il l'avait laissé la fois précédente.)

« Il faisait une nuit très noire. Je m'étais éloigné du groupe et j'ai marché sans trêve, je ne sais trop où…

— D'après votre carte, vous vous trouviez non loin de Machupicchu ?

— Oui. Mais je ne sais pas où et, plus tard, vous savez, nous ne pûmes retrouver l'endroit ni même la route que je pris. Il se mit à pleuvoir. C'est au moment où je marchais sous la pluie que je crus entendre de la musique. Une musique étrange. C'était comme une musique indienne. Vous savez, les anciens Incas vivaient là et ils avaient…

— Oui, oui. Je sais tout cela et les Incas ne me sont pas inconnus. Je désire savoir ce que vous avez vu, señor Fernandez.

— J'ai marché sans arrêt, je ne sais dans quelle direction mais il me semblait que la musique augmentait d'intensité et, alors que je pensais m'en approcher, je ne rencontrai qu'une falaise escarpée. C'était de la roche solide. Je marchai autour un moment, la contournant. Soudain, une trouée de lumière me fit découvrir une haute colline et c'est alors que l'événement se produisit. Les mots me manquent pour en parler. Soudain la colline parut s'évanouir, ou peut-être me trouvais-je ailleurs, mais je jure que je n'avais rien bu, que je ne délirais pas, que je n'étais pas malade. Je fis tomber quelque chose et une entrée se présenta à moi – c'était des rochers qui donnaient l'impression d'une entrée, et il y avait plus bas une eau noire et des Indiens à demi nus, vous savez, comme ils s'habillaient à l'époque des conquistadores, et il y avait quelque chose dans ce lac. C'est de là que venait la musique.

— Le lac ?

— Oui, señor. Du fond de l'eau et aussi tout autour. Il y avait deux sortes de musique. L'une était comme l'opium et c'était doux et enivrant à l'extrême ; l'autre était celle des Indiens, une sauvage modulation de flûtes qu'il n'était pas agréable d'entendre.

— Pouvez-vous me décrire ce que vous avez vu dans le lac ?

— C'était énorme. (Il marqua une pause et ses sourcils se froncèrent.) C'était tellement énorme que je ne sais comment l'évoquer. Cela paraissait aussi énorme

qu'une colline, mais, bien entendu, cela était impossible. C'était comme une méduse. Sa forme changeait constamment. Parfois c'était haut, parfois trapu et large avec des tentacules. Cela produisait un son sifflant ou gargouillant. Je ne sais pas ce que les Indiens faisaient avec ça.

— Étaient-ils en train de l'adorer ?

— *Si, si*. Cela est fort possible. (Il semblait très excité.) Mais je ne sais pas ce que c'était.

— N'êtes-vous jamais retourné là-bas ?

— Non. Je pensais alors être suivi. Parfois je le pense encore. Nous attendîmes le jour suivant. Tant bien que mal je regagnai le camp dans la nuit, mais nous ne pûmes retrouver le chemin.

— Quand vous dites que vous pensiez être suivi, savez-vous par quoi ?

— C'était par un des Indiens. (Il secoua la tête pensivement.) C'était comme une ombre. Je ne sais pas. Peut-être pas.

— Quand vous avez vu ces Indiens, avez-vous entendu quelque chose ?

— *Si*, mais je ne pouvais pas comprendre. Ce langage n'appartenait à aucun de ceux que je connaissais, mis à part quelques mots de leur propre dialecte. Mais il y avait un mot, peut-être un nom…

— Oui ? Poursuivez, je vous prie.

— Shooloo.

— Cthulhu [1].

— *Si, si*. (Il approuva vigoureusement.) Mais pour le reste, tout n'était que cris et hurlements, je ne sais vraiment pas ce qu'ils disaient.

— Et la chose que vous avez vue dans le lac… Connaissez-vous le dieu amorphe et horrible des profondeurs océanes, Kon, Seigneur des Séismes, des peuples pré-incas ?

— Oui.

— Est-ce que la chose dans le lac ressemblait à Kon ?

— Je ne le pense pas. Mais Kon avait plusieurs visages et ce que je vis sortait de l'eau.

— Était-ce comme le Dévoreur, le dieu de la guerre des Quichua ? Je présume que

vous avez vu la Pierre Chavin ?

— Notre groupe l'a examinée plusieurs fois avant de pénétrer en territoire inca. Elle est au Musée national de Lima. Nous sommes allés de Lima à Abancay, avons traversé les Andes par Cuzco, puis suivi la Cordillère de Vilcanota jusqu'à Ollantaytambo. Nous gagnâmes ensuite Machupicchu.

— Si vous l'avez examinée, vous avez dû remarquer que la dalle de diorite représente des serpents sortant des différentes parties du corps du Dévoreur. Maintenant, si vous repensez à la masse gélatineuse que vous avez vue dans le lac souterrain, n'avait-elle pas aussi des appendices sur le corps ?

— Pas de serpent, señor. C'est très rare que Viracocha soit représenté ainsi. Mais, comme la chose dans le lac est à l'instar de Kon, il personnifie la mer. Beaucoup de gens disent que Viracocha signifie "Blanche Écume des Eaux".

— Mais avait-il des appendices ? C'est le point que je voudrais éclaircir.

— *Si*.

— Vous trouviez-vous à proximité de la forteresse de Salapunco quand cela vous est arrivé ?

— Nous l'avions déjà dépassée. Vous connaissez cette région. La forteresse est sur la rive droite de la rivière. Elle est très grande, mais sa construction diffère de la plupart des autres : en effet, elle est composée de larges blocs de granit trapézoïdaux dont la taille croît proportionnellement, ajustés avec régularité sans l'aide du moindre mortier. Les remparts font presque cinq mètres de haut et surplombent la rivière. C'est en dessous de cet endroit, dans les gorges terribles et profondes des montagnes granitiques, que vivaient les Quichua-Ayars qui édifièrent l'étrange et déserte cité de Machupicchu sise au sommet d'un promontoire rocheux, dans une boucle de la rivière. Le profond canyon l'entoure quasiment de toutes parts. Nous nous approchions de cet endroit lorsque nous dressâmes le camp pour la nuit. Deux d'entre nous refusèrent de partir, un autre exprima le désir d'aller à Sacshuaman. Mais la plupart d'entre nous se déterminèrent pour Machupicchu.

— À environ combien de kilomètres vous trouviez-vous de Salapunco ?

— Peut-être un, ou deux. Nous étions dans le bas pays et l'endroit était très rocheux, bien que les arbres et les buissons y poussent drus. »

C'est alors qu'un incident extrêmement curieux vint interrompre la conversation. Le Dr. Shrewsbury, les lèvres entrouvertes, comme prêtes à poser d'autres questions, fut soudain averti de quelque chose qui dépassait mon propre entendement ; sa tête eut

une imperceptible secousse comme s'il avait entendu quelque chose et ses lèvres se fermèrent ; il se leva et demanda à son hôte avec une pressante insistance de partir dans le plus grand secret et de prendre soin de ne pas se faire voir lors de son retour à Innsmouth ; et, ce disant, il le reconduisit en toute hâte jusqu'à la porte de derrière.

À peine la porte s'était-elle refermée sur le marin, que le Dr. Shrewsbury était revenu.

« Monsieur Phelan, dans quelques instants, un homme se présentera et demandera Fernandez. Quand vous entendrez frapper, répondez ; dites-lui que vous n'avez pas vu Fernandez, que vous ne savez pas qui il est et que vous ne connaissez personne de ce nom. » Je ne pouvais discuter de tels ordres et en aucun cas je n'avais à le faire ; le Dr. Shrewsbury tendit la main et je lui remis ma transcription juste au moment où le martèlement de la porte résonna à travers la maison. Mon employeur fit un signe rapide ; je me dirigeai vers la porte et l'ouvris. Jamais je n'avais ressenti une aussi extrême et immédiate répulsion qu'à la vue de cet homme. La rue était apparemment sans lumière et celle qui provenait du vestibule était très pâle, plus trompeuse que secourable ; mais je suis prêt à jurer qu'il n'y avait pas que le visage du personnage pour trahir son aspect grotesque de batracien – de manière irrationnelle, mais peut-être pas sans fondement, la fascinante représentation du valet-grenouille de la Duchesse dans *Alice au pays des merveilles* me vint à l'esprit – il y avait sa main qui s'appuyait sur la rampe du perron, et cette main était *palmée*. Bien plus, il exhalait une odeur marine presque insoutenable – pas cette odeur habituellement associée aux régions côtières, mais celle des profondeurs. On aurait pu croire que de sa bouche étrangement ouverte allaient sortir des sons aussi répugnants que son aspect ; mais, au contraire, il s'exprima dans un anglais parfait et demanda avec une politesse presque exagérée si l'un de ses amis, un certain señor Timoto Fernandez, était venu ici.

« Je ne connais pas de señor Fernandez », répondis-je.

Il demeura là un instant, m'adressant un regard insistant – étais-je en proie à une peur imaginaire ? Un regard qui aurait certainement dû me glacer d'effroi ; puis il me quitta en me remerciant et, me souhaitant une bonne nuit, il s'enfonça dans les ténèbres embrumées.

Je revins dans le bureau du professeur. Sans regarder la transcription qu'il tenait à la main, le Dr. Shrewsbury me demanda de décrire notre curieux visiteur. C'est ce que je fis, n'omettant aucun détail de son vêtement, tel que j'avais pu le distinguer dans cette lumière incertaine, sans oublier de mentionner la curieuse répulsion ressentie à sa vue.

Il grimaça un sourire.

« Elles sont partout, ces créatures », dit-il mystérieusement.

Mais il ne me donna aucune explication de cet événement singulier. Au lieu de cela, il insinua la raison de son intérêt pour le marin Fernandez.

« Évidemment, dit-il, sa patiente documentation me rend perplexe ; mais l'on suppose depuis longtemps qu'il doit exister un lien entre certains cultes des grands plateaux inconnus de l'Asie centrale, notamment ceux de Leng qui se déroulent en un lieu secret, et ceux des cultures les plus anciennes et les plus primitives des autres continents – dont certaines survivent sans aucun doute de nos jours sous des formes diverses.

» Kimmich, par exemple, demande d'où provient la civilisation khmère, si ce n'est des lieux reculés de ce que l'on appelle aujourd'hui la Chine ? Et les Dravidiens – qui furent chassés des régions de l'Inde par les Aryens et s'installèrent en Malaisie et en Indonésie pour se mêler plus tard à ces mêmes Blancs, puis qui se dirigèrent vers l'Orient jusqu'aux lointaines îles de Pâques et au Pérou – doivent avoir apporté avec eux certains rites étranges et leurs propres mythes. En définitive, il m'apparut indéniable qu'il puisse exister une relation étroite entre de nombreuses cultures anciennes et des croyances religieuses dont nous n'avons qu'une connaissance fragmentaire ; actuellement, mon intérêt se porte sur le rôle probablement dualiste du dieu guerrier des Quichua-Ayars, le Dévoreur, et le survivant des temps pré-humains et monstrueux, l'être des eaux, Cthulhu, dont les adorateurs semblent avoir oublié les origines qui, même aujourd'hui, demeurent profondément enracinées parmi certaines sectes peu connues des hommes, ce qui prouve une profonde et intense détermination maléfique d'empêcher la divulgation en ce monde du moindre fragment de ce savoir, divulgation qui pourrait compromettre le moment propice choisi par les dévots de ces cultes étranges pour le retour de Cthulhu. »

Il parla de la sorte encore un moment et la plupart des choses qu'il disait m'échappaient ; mais, tout en s'en doutant probablement, il n'en tint pas compte. Quoi qu'il en fût, j'en vins à conclure – bien que le Dr. Shrewsbury ne l'eut pas aussi formellement exprimé – que son intérêt pour le marin Fernandez était occasionné par sa connaissance des coutumes de ces cultes auxquels participait probablement notre second visiteur. Mais, de par le caractère évasif et général de son monologue, je ne pouvais comprendre une pensée qui n'enfermait pas seulement une infinité paralysante, depuis que prit naissance l'idolâtrie des ères pré-humaines, mais aussi l'effroi troublant et l'horreur incroyable des formes mythiques démoniaques qu'il évoquait. Que le professeur s'inquiétât du sort du marin Fernandez semblait évident, bien qu'il ne l'ait jamais dit explicitement ; en effet, il parla du savant londonien,

Follexon, qui s'était inexplicablement noyé dans la Tamise près de Limehouse, peu de temps après avoir annoncé qu'il allait faire certaines révélations importantes à propos d'anciennes survivances dans les Indes orientales ; il évoqua ensuite la mort présumée accidentelle de l'archéologue, sir Cheever Vordennes, après la découverte de monolithes noirs dans l'ouest de l'Australie ; la curieuse maladie qui fit disparaître de ce monde – après la publication de contes, présentés comme de pures fictions, mais révélant progressivement de plus amples précisions sur les cultes de Cthulhu-Nyarlathotep-Grands Anciens, particulièrement le roman incroyablement évocateur, *Les Montagnes hallucinées* [2] qui fait allusion à de terribles et étranges survivances dans les déserts incultes de l'Arctique – ce grand maître contemporain du genre macabre H.P. Lovecraft.

Mais il y avait un aspect de ce singulier après-midi dont le docteur Shrewsbury ne dit rien, l'ignorant comme s'il n'avait pas existé ; je n'y avais pas non plus songé avant d'avoir rédigé en trois exemplaires la conversation que je retranscrivais à l'intention du professeur. Et, m'étant retiré dans ma chambre, je me mis à songer aux étranges événements dans lesquels je m'étais jeté aveuglément. De prime abord, j'avais eu la preuve que mon employeur possédait un certain pouvoir que je ne saurais définir ; ainsi, avant même que j'eusse frappé à la porte, il me l'avait ouverte. De même, il avait senti approcher Fernandez. Bien plus étonnante encore fut sa curieuse et inexplicable divination de la venue imminente de celui qui recherchait le marin. Comment en fut-il averti ? Peut-être a-t-il développé une faculté suprasensorielle qui lui permet d'entendre des sons et des pas inaudibles pour le simple mortel. Mais, quand bien même il aurait entendu les pas du poursuivant, *comment pouvait-il savoir le but de sa visite ?* Profondément perplexe, je méditais ces questions tard dans la nuit sombrant finalement dans le sommeil sans trouver la moindre solution et vaguement conscient de l'atmosphère incroyablement vieille de la maison dans laquelle j'allais maintenant résider, une atmosphère chargée d'ans et de mystère, et, inévitablement, d'une aura de terreur.

II

Sans aucun doute, le premier de ces rêves étranges dans la maison de Curwen Street fut le résultat des découvertes que fit mon employeur dans les papiers qu'il m'envoya chercher le lendemain en fin d'après-midi, après que j'eus passé des heures avec lui à rassembler le matériel qu'il avait ramené de tous les coins de la terre. Il m'avait confié qu'il quittait très rarement cette maison ; que nombre des habitants d'Arkham n'étaient pas au courant de son existence et que je devais être prêt à faire des

commissions pour lui. Habituellement, il ne lisait pas les journaux, à l'exception du *New York Times* ; les affaires courantes de ce monde, et même la perspective d'événements conduisant à une autre guerre catastrophique en Europe étaient loin de son esprit ; mais, en ce jour, il prêta une attention particulière à une information qui, il en était certain, devait se trouver dans les pages du *Innsmouth Courier* ou du *Newburyport Correspondant*, si ce n'est dans les journaux locaux.

Et ce fut dans le journal d'Innsmouth qu'il découvrit un bref article isolé et me le tendit, me demandant de le classer avec ma transcription de la conversation de la nuit dernière. L'article, suggestif et inquiétant à la lumière de ce que le professeur avait laissé entendre dans son monologue de la nuit passée, disait ceci :

Un marin a trouvé la mort dans les docks détruits par les Agents fédéraux au cours de l'hiver 1928. Le corps a été découvert à midi non loin du Récif du Diable. Tôt dans la matinée, un témoin raconta l'accident, disant que le marin semblait précéder ou marcher en compagnie de quelqu'un qui, d'ailleurs, avait disparu lorsque les citadins atteignirent les lieux du drame. Des récits de lutte dans l'eau ainsi que certaines allusions à des mains palmées sont généralement considérés comme le fruit d'une imagination troublée. Le marin a été identifié ; il s'agit d'un certain Timoto Fernandez, résidant à Chan-Chan, à l'extérieur de Trujillo.

Les implications de ce court article étaient effrayantes ; cependant le professeur ne prononça pas une parole. De toute évidence, il s'attendait à quelque chose de ce genre ; son intérêt pour l'événement ne laissait paraître aucun regret mais seulement une sorte d'acceptation stoïque ; il n'ajouta aucun commentaire et son attitude m'interdisait de lui poser la moindre question. Toutefois, cet événement eut une ultime répercussion car, après avoir examiné une heure durant la conversation transcrite, il trouva parmi ses papiers une carte détaillée du Pérou, s'assit pour une autre heure et, l'étalant devant lui, scruta attentivement les régions des Andes, particulièrement la zone des ruines de Machupicchu, Cuzco, la forteresse de Salapunco et la cordillère de Vilcanota pour finalement circonscrire une aire minuscule entre la forteresse et Machupicchu.

Sans doute, mes réflexions sur cette étude singulière acharnée et silencieuse furent en partie responsables du rêve extraordinaire de cette nuit – le premier de cette étonnante série – car, immédiatement après l'examen de la carte, le comportement de mon employeur trahit une troublante bizarrerie : il décréta que nous devions nous retirer bien que la nuit ne fut pas très avancée ; en effet, le crépuscule venait à peine de céder la place à l'obscurité, et du dehors montaient encore les cris apaisés des oiseaux qui se préparent à la nuit. Bien plus, avant d'aller me coucher, je dus goûter un vénérable hydromel qu'il avait lui-même brassé, un liquide extraordinairement

doré qu'il renfermait dans une carafe à l'intérieur de son bureau et qu'il servait dans de minces verres à liqueur de Belgique en une quantité si infime qu'il semblait même futile de le porter à ses lèvres – et cependant, son bouquet et son goût étaient tels qu'ils récompensaient amplement les efforts accomplis pour l'obtenir, car il surpassait le plus vieux chianti et le meilleur château-Yquem, à tel point que les comparer serait faire injure à la préparation du professeur. Mais, aussi chaleureux fût-il, il eut pour effet de m'assoupir et je ne me fis pas prier pour regagner ma chambre.

Je dus m'effondrer tout habillé sur le lit et c'est dans cet état que je me réveillai le lendemain. Pourtant, entre l'obscurité et la clarté, l'intensité extraordinaire du rêve qui prit possession de moi fut telle que, beaucoup plus tard, lorsque je commençai à douter de ma santé mentale et consultai un psychiatre au sujet de cette succession de rêves, je fus capable de les relater dans les moindres détails, même s'ils n'avaient aucun rapport avec mes découvertes ultérieures – découvertes aussi hideuses que choquantes.

Le rapport exécuté et résumé par le Dr. Asenath De Voto relate aussi succinctement que possible l'essentiel de ce rêve et je ne peux faire mieux que de le recopier tel quel.

Dossier du patient.

Andrew Phelan, 28 ans, de race blanche, né à Roxbury, Mass.

Rêve I.

« Le professeur Shrewsbury vint dans ma chambre apportant les feuillets de ma transcription et plusieurs crayons. Il me réveilla, et dit : "Venez." Il se dirigea alors vers la fenêtre principale qui donnait sur le sud, l'ouvrit et regarda au-dehors. La nuit était très noire. Il se tourna vers moi et dit : "Attendez un instant", comme si nous allions quelque part. Puis il sortit de sa poche un curieux sifflet effilé dans lequel il souffla. Après avoir produit cet étrange ululement, il se mit à crier dans l'espace : "*Iä ! Iä ! Hastur Hastur cf'ayak' vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm Ai ! Ai ! Hastur !*"

» Puis il me prit par la main et alla jusqu'au rebord de la haute et étroite fenêtre. Je le suivis et, de concert, nous nous élançâmes dans l'espace. Je sentis quelque chose sous nos corps, et je réalisai que nous chevauchions une monstrueuse créature aux ailes noires, semblable à une chauve-souris, qui se déplaçait avec la rapidité de la lumière. Peu de temps après, nous atteignîmes une contrée montagneuse ; je pensai tout d'abord qu'il s'agissait d'une contrée inhabitée, mais, au même instant, il m'apparut très clairement que nous nous trouvions dans une région lointaine, presque

inaccessible, qui avait été le siège d'une civilisation ancienne, car près de nous se dressait un édifice fait d'énormes blocs de granit trapézoïdaux, soutenus par des colonnes monolithiques. Il s'élevait derrière un haut rempart qui avait plus de deux fois notre taille. Mais, apparemment, ce n'était pas là que nous devions nous rendre, car le Dr. Shrewsbury changea de direction pour suivre une vieille route qui descendait à travers de grandes ruines abandonnées – vestiges probables de constructions mégalithiques prélégendaires – au plus profond des gorges et des défilés, enfoncés entre les montagnes et qui, enfin, quittait la route pour parcourir les crevasses et les passages creusés dans les falaises rocheuses et les promontoires qui les surplombaient. Nous semblions avancer très rapidement et le temps et l'espace ne paraissaient pas devoir gêner notre progression. Bien plus, il n'y avait pas de temps : je n'étais plus conscient du temps qui passait ou de toute autre exigence physique. Pourtant il faisait nuit et les étoiles étaient bien à leur place : je reconnus la Croix du Sud, le grand Canope et quelques autres. Le Dr. Shrewsbury semblait savoir où il allait car, peu après, il arriva à l'endroit qu'il cherchait et je le vis poser les mains sur un grand mur de pierre, s'avançant en un lieu situé légèrement au-dessus d'un torrent qui se jetait plus bas dans les profondeurs de la gorge.

» Soudain, une partie du mur vint à basculer et nous entrâmes. L'endroit dans lequel nous pénétrions était un passage étroit très fortement incliné. Le Dr. Shrewsbury ouvrit le chemin et je le suivis ; nous semblions littéralement flotter. Le corridor s'ouvrit sur une vaste caverne souterraine baignant dans une lumière verte, subaquatique et artificielle qui semblait émaner d'un plan d'eau avoisinant. C'était le lieu décrit par le marin Fernandez. Le Dr. Shrewsbury se dirigea directement vers le bord de l'eau, la touchant du doigt et la goûtant, de telle sorte que je fus tenté de l'imiter en dépit de la fange noire-verdâtre de ses rives – cependant, le sol était rare et seule une mince couche de vase recouvrait le rocher. L'eau était salée.

» "C'est exactement, comme je l'imaginais, dit le Dr. Shrewsbury ; le lac est relié au Pacifique par des canaux souterrains et de tels conduits doivent donner dans les courants de Humboldt." Il m'ordonna de consigner ces faits par écrit, ce que je fis, y ajoutant une description détaillée de la caverne, ou du moins de ce que je pouvais en distinguer dans cette lumière pavide. "Ici se trouve le deuxième point de confluence des courants de Humboldt et cela permet de supposer qu'en un point de leur course, les courants rejoignent R'lyeh l'engloutie." Il allait et venait, parlant tout seul mais indiquant toutefois que je devais consigner tout ce qu'il avançait.

» À peine avais-je commencé qu'un Indien apparut. Le voyant sortir au mur opposé, le Dr. Shrewsbury s'avança immédiatement vers lui pour lui parler en espagnol, ce qui provoqua chez l'Indien un mouvement de la tête ; il alla même jusqu'à menacer

mon employeur de sa petite massue. Mais le professeur sortit d'une poche une étrange pierre taillée en forme d'étoile à cinq branches et l'agita devant l'Indien, ce qui le rendit moins soupçonneux à notre égard et surtout plus amène. Le professeur parla alors dans un autre langage que je ne pouvais comprendre et, finalement, un troisième dont les horribles sonorités ressemblaient à celles que le professeur avait proférées en enjambant le rebord de la fenêtre pour s'élancer dans l'espace. Comme il parlait cette langue que, de toute évidence, l'indien comprenait et respectait, mon employeur traduisit et je pus noter les questions et les réponses.

» "Quelle est la porte qui mène à Cthulhu ?"

» L'Indien désigna le lac.

» "Voici la porte mais les temps ne sont pas venus.

» – C'est seulement l'une des nombreuses portes, poursuivit le professeur, en connaissez-vous une autre ?

» – Non. C'est la seule. C'est son portail.

» – Combien sommes-nous en cet endroit ?"

« En nous faisant passer pour des initiés, le professeur amena l'Indien à lui révéler qu'il y avait moins de deux cents adorateurs de Cthulhu dans la cordillère de Vilcanota.

» À ce moment-là, l'eau du lac se troubla légèrement et le comportement du professeur marqua un changement significatif. Il contempla un instant le frémissement de l'eau et attendit le moment où elle se mit à bouillonner et s'agiter pour se tourner à nouveau vers l'Indien et lui demander brièvement quand aurait lieu la prochaine réunion.

» "Demain soir. Vous êtes venus un jour trop tôt."

» Alors le Dr. Shrewsbury se dirigea vers la sortie de la caverne et, parvenu au seuil, il se retourna. Je l'imitai. Je vis une chose horrible. Je ne peux la décrire. C'était une énorme masse protoplasmique qui subit plusieurs métamorphoses alors qu'elle jaillissait de l'eau dans toute sa monstrueuse horreur. L'enchevêtrement d'une étrange musique extraterrestre et d'un sifflement aigu et insistant semblait en émaner. Le professeur me tira par la manche et nous sortîmes de la caverne ; le professeur appela alors ces étranges créatures aux corps de chauves-souris et nous retournâmes à la maison de Curwen Street comme nous en étions venus. »

Il n'était pas tellement étonnant que j'aie pu faire un tel rêve à partir du récit bizarrement suggestif du marin Fernandez ; mais ce rêve présentait certains signes inquiétants qui me troublaient, de même qu'un arrière-fond des plus réalistes et curieusement précis. Je mentirais en disant que cela ne m'avait pas ému ; bien plus, certaines conditions énigmatiques avaient permis son émergence. D'une part, l'effet toxique et soporifique de l'hydromel du Dr. Shrewsbury, qui m'endormit sur-le-champ ; d'autre part, l'impossibilité totale de me souvenir si j'avais ou non enlevé mes chaussures avant de m'effondrer sur le lit – en effet, le lendemain matin, lorsque je fus réveillé par les rayons du soleil qui envahissaient ma chambre, mes chaussures avaient disparu et je dus mettre mes pantoufles. Le professeur expliqua qu'il avait dû porter mes chaussures à nettoyer et, tout en mettant cela sur le compte de son excentricité, il me semblait cependant excessivement étrange qu'il ait pris la peine de s'en occuper pendant mon sommeil.

La première moitié de cette journée, il disserta sur les langues de ces cultes obscurs et démoniaques, des langues pré-humaines de Naacal, Aklo, et Tsatho-yo, et du terrifiant *Necronomicon* de l'Arabe fou Abdul Alhazred. Le Dr. Shrewsbury cita la traduction d'un couplet qui, à la lumière des récents événements, se chargeait d'une terrible signification :

N'est pas mort ce qui à jamais dort,
Et au long des siècles, peut mourir même la mort.

Mais la langue r'lyehan l'intéressait plus encore. Certaines allusions dans les passages les moins obscurs du *Necronomicon* aussi bien que le troublant *Texte de R'lyeh* semblaient indiquer que les temps favorables à la résurgence de Cthulhu approchaient ; de plus, de troublantes références codées, dans la dernière prophétie en latin de Nostradamus, annonçaient des événements catastrophiques sous forme d'anagrammes. Plus encore, dans les notes que le professeur avait prises auparavant et que j'avais retranscrites, il ressortait avec évidence que, durant la dernière décennie, il y avait eu un étonnant et puissant renouveau des cultes anciens dans le monde entier. Plus que jamais, j'avais la certitude qu'aussi franc et direct que pût sembler mon employeur dans les discussions de son ressort il prenait grand soin, sans en avoir l'air, de m'empêcher d'en trop savoir. Ainsi, quel que soit le sujet abordé, il parlait en termes si vagues qu'il perdait virtuellement toute signification, séparé de connaissances préalables ; sinon il utilisait tant de références érudites et inaccessibles qu'il était impossible de les rassembler dans une totalité. À la fin de ce jour, je n'en

savais pas plus que lors de ma première conversation avec le professeur – je comprenais qu'il était à la recherche de certains cultes blasphématoires des temps pré-humains dont la survivance semblait le fasciner ; qu'il fasse allusion à des êtres colossaux, les Grands Anciens, à des notes tirées de livres tels que *Cultes des goules* du comte d'Erlette, les *Manuscrits pnakotiques*, le *Liber Evoris* et le *Unausprechlichen Kulten* de von Junzt, qu'il fasse des allusions détournées à des êtres tels que Nyarlathotep, Hastur, Lloigor, Azathot qui, avec Cthulhu, avaient leurs propres assemblées d'adorateurs – tout cela n'avait ni queue ni tête. Mais il ne m'était pas possible de me documenter autrement que par les notes que le professeur me donnait à recopier en trois exemplaires qui contenaient les implications les plus outrées et les plus terrifiantes ; c'est pourquoi certaines d'entre elles se fixèrent dans ma mémoire comme si je prenais conscience de ce que j'écrivais :

« Ubbo-Sathla est la source, le commencement inengendré d'où sont issus ceux qui osèrent se dresser contre les Anciens Dieux qui régnaient à Bételgeuse, ceux qui guerroyèrent contre les Anciens Dieux, les Grands Anciens, conduits par le dieu aveugle et stupide, Azathot, et Yog-Sothoth, celui qui est « Tout-en-Un et Un-en-Tout », celui que les limites du temps et de l'espace ne sauraient affecter, dont les exécutants sont 'Umr At-Tawill et les Anciens qui rêvent éternellement du jour où, une nouvelle fois, ils pourront gouverner, auxquels appartiennent de plein droit la Terre et l'Univers tout entier dont elle est un élément… Le Grand Cthulhu s'élèvera de R'lyeh, Hastur l'indicible reviendra de l'étoile noire qui se trouve dans les Hyades, près d'Aldebaran, l'œil rouge du taureau, Nyarlathotep mugira éternellement dans l'obscurité dont il a fait sa demeure, Shub-Niggurath pourra engendrer ses Mille Chevreaux, et ils se reproduiront les uns les autres et étendront leur domination sur toutes les nymphes des bois, les satyres et les elfes, et le "petit peuple", Lloigor, Zhar, et Ithaqua chevaucheront les étoiles à travers l'espace, et ceux qui les servent, les Tcho-Tcho, seront ennoblis, Cthugha accroîtra son royaume de Fomalhaut, et Tsathoggua reviendra de N'kai…

» Ils attendent derrière les grilles car les temps sont proches, bientôt sonnera l'heure, et les Anciens Dieux dorment et rêvent, ce sont eux qui savent quels furent les charmes jetés sur les Grands Anciens, eux qui sauront comment les briser comme déjà ils savent se faire obéir des serfs et de ceux qui attendent derrière la porte de l'Extérieur. »

Au cours de cette journée, le professeur descendit à son laboratoire au rez-de-

chaussée et œuvra à ce qui semblait être des expériences chimiques, m'abandonnant à mon propre sort jusqu'au moment où il remonta au milieu de l'après-midi, apportant mes chaussures nettoyées et cirées et me demandant d'aller à la bibliothèque de l'université de Miskatonic pour recopier la page 177 du *Necronomicon*.

J'étais heureux de quitter la maison, même pour une brève tâche, et je partis sur-le-champ. La page indiquée était rédigée dans le latin particulier à Claus Wormius, et était aussi peu explicite que les précédentes transcriptions, bien qu'à vrai dire je rejetasse les sombres soupçons qui commençaient à germer dans mon esprit, préférant demeurer parfaitement objectif selon les conseils du Dr. Shrewsbury, car c'était là le meilleur moyen de le comprendre. La page en question n'était pas longue mais il me fallait la recopier, mon employeur doutant de l'exactitude de sa propre transcription que j'avais déjà eu l'occasion de consulter.

« C'est avec l'étoile à cinq branches, sculptée dans la pierre grise de l'antique Mnar qu'est forgée l'armure que l'on oppose aux sorcières et aux démons, à Ceux des profondeurs, Dhols, Voormis, au peuple Tcho-Tcho, à l'abominable Mi-Go, aux shoggoths, aux Valusians, à tous ces peuples et à tous ces êtres qui servent les Grands Anciens et leur Descendance, mais elle est moins puissante contre les Grands Anciens eux-mêmes. Celui qui est en possession de l'étoile à cinq branches pourra lui-même commander aux êtres qui grouillent, nagent, rampent, marchent ou volent, même à la source dont on ne revient pas.

» Dans le pays de Yhe, comme dans le grand R'lyeh, en Y'ha-nthlei comme en Yoth, en Yuggoth comme en Zothique, en N'kai comme en K'n-yan, en Kadath-dans-le-Désert-Froid, comme dans le lac de Hali, en Carcosa comme en Ib, il détiendra le pouvoir ; car même si les étoiles déclinent et se refroidissent, si les soleils meurent, si les espaces entre les étoiles vont toujours grandissant, si le pouvoir de toute chose disparaît – celui de l'étoile à cinq branches comme celui des charmes jetés sur les Grands Anciens par les Anciens Dieux du bien – alors viendra un temps, où l'on pourra affirmer comme autrefois que

N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des siècles peut mourir même la mort. »

Alors que je commençais à recopier cette page, je remarquai que j'étais observé par un vieil employé qui évoluait toujours plus près de moi. Étant donné que le

Necronomicon est un livre très rare – on en connaît seulement cinq exemplaires – je présumais naturellement que le vieil homme essayait de voir si aucun dommage ne lui était causé, mais il m'apparut bientôt que son intérêt se portait plus sur moi que sur le livre et, ayant terminé, je m'adossai, lui offrant ainsi l'occasion de me parler s'il le désirait. Il saisit l'occasion avec empressement et se présenta comme un vieil habitant d'Arkham. N'étais-je pas le jeune homme qui travaillait pour le Dr. Shrewsbury ? Je répondis par l'affirmative. Ses yeux brillèrent extraordinairement et ses doigts commencèrent à trembler. Il était clair, dit-il, que je n'étais pas d'ici car il courait de bien curieuses histoires sur le compte du professeur.

« Où disparut-il ces vingt dernières années ? demanda Mr. Peabody. Vous l'a-t-il confié ? »

Je restai médusé.

« Quelles vingt années ?

— Ah, vous ne savez donc pas, eh ? Et bien, cela ne m'étonne pas qu'il ne vous ait rien dit. Un beau jour il partit, aussi léger qu'un souffle ; il disparut littéralement pendant vingt ans. Il revint, il y a trois ans, sans avoir vieilli d'une journée, juste comme s'il ne s'était rien passé. Il disait être revenu d'un long voyage. Mais il paraît extrêmement étrange qu'un homme puisse disparaître pendant vingt ans sans jamais retirer un centime de la banque, puis revenir comme si de rien n'était – pas vieilli d'un jour et sans un iota de changement – non monsieur, il n'y a rien là de très naturel. S'il avait vraiment voyagé, qu'utilisait-il comme argent ? J'ai travaillé tout ce temps-là à la banque, j'étais donc bien placé pour le savoir. »

Devant un tel flot de paroles, il me fallut un certain temps pour comprendre. Il n'était pas étonnant que le professeur Shrewsbury fût l'objet de suspicions quasi superstitieuses de la part de ses concitoyens ; le vieil Arkham avec ses toits en croupe et ses affreuses lucarnes, avec ses légendes de sorcières et de démons exorcisés, était un terrain privilégié pour l'éclosion du doute et de la défiance, particulièrement lorsque de telles réactions concernaient quelqu'un de si manifestement versé dans un savoir fabuleux que l'était le Dr. Shrewsbury.

« Il ne m'en a jamais parlé, dis-je le plus dignement possible.

— Non, et il ne le fera pas. Et ne lui en parlez pas non plus. Tout ce que je vous dis pourrait me coûter mon travail, bien que je ne sache pas qu'il ait fait de mal à quiconque – vivant toujours seul et renfermé comme il le fait. »

Je pensais qu'il ne pouvait continuer à parler de mon employeur sur ce ton. Poliment mais fermement, je lui fis remarquer qu'il devait y avoir des explications

purement logiques à ce qui s'était passé, ignorant sa brève réplique : « Ils s'y sont tous essayés, mais aucun n'y est parvenu », et je pris congé de lui. Cependant, je ne quittais pas immédiatement l'établissement. Poussé par la curiosité qu'avaient éveillée en moi les questions de Mr. Peabody, je dépouillai les colonnes des journaux d'Arkham, *La Gazette* et l'*Advertiser*.

Il ne me fut pas difficile de trouver une confirmation à la curieuse histoire de Mr. Peabody ; le professeur Shrewsbury avait littéralement disparu sur un chemin à l'ouest d'Arkham, où on l'avait vu se promener peu avant, un beau soir de septembre, il y avait vingt-trois ans de cela. On ne découvrit pas même un indice, pas plus dans la campagne que dans sa maison ; celle-ci avait été fermée, donnant l'impression d'avoir été mise sous scellés, et depuis personne n'y était jamais venu ; et les impôts fonciers avaient été dûment payés par le chargé d'affaires du Dr. Shrewsbury ; et elle resta dans cet état jusqu'au jour où, brusquement, il y a trois ans, le Dr. Shrewsbury en sortit, aussi muet qu'une carpe quant aux « pourquoi » et aux « comment », et il reprit son train de vie habituel, en dehors du fait que ses recherches prirent une autre tournure et que son existence quotidienne suivit un autre rythme. Les journaux traitèrent cette affaire avec le plus grand sérieux, mais avaient de toute évidence accédé à la demande insistante du Dr. Shrewsbury de clore l'incident aussi rapidement que possible afin d'apaiser les esprits ; alors, toutes considérations et toutes spéculations cessèrent aussi brusquement que l'incident était né.

Aussi étrangement qu'ait pu m'affecter cet événement, je ne pouvais cependant pas ne pas sentir que c'était le privilège de mon employeur de maintenir autour de sa personne un silence qu'il jugeait préférable de garder. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais nier que la découverte de ce fait curieux m'affecta étrangement, et, sinon agréablement, du moins sans désagrément. Il était manifeste que la situation dans laquelle je me trouvais était des plus troublantes. Le Dr. Shrewsbury semblait très controversé et, bien que jamais personne n'ait saisi l'occasion de le dénigrer devant moi, je pouvais deviner un courant souterrain de défiance et de suspicion vis-à-vis de lui.

Lorsque je regagnai la maison de Curwen Street, je retrouvai le professeur dans son bureau, en train de manipuler prudemment un paquet qui se trouvait sur sa table. Il prit d'une main distraite la transcription que je lui tendais et me donna par la même occasion une liste d'objets dont il avait besoin, me demandant de me les procurer dès que j'irais dans le quartier commerçant d'Arkham. Je parcourus du regard cette liste et je fus étonné de constater qu'il s'agissait d'ingrédients chimiques, bien connus pour la fabrication de la nitroglycérine ; ceci, en plus du soin avec lequel mon employeur maniait le paquet sur son bureau, m'indiquait que le champ d'activité du professeur

était plus étendu que je ne l'avais pensé au premier abord.

« Oui, c'est tout ce dont j'ai besoin. Il n'y aucune erreur, murmura le professeur tout en lisant avec attention ma transcription et en répétant plusieurs passages à haute voix ; l'écouter, alors qu'il portait ces lunettes qui masquaient son regard, rendait cette lecture éprouvante. Mais cela ne dura pas et il posa la transcription sur son bureau.

— Je compte me coucher tôt ce soir ; si vous le désirez, vous pouvez travailler ici – et vous avez de quoi faire ; sinon vous pouvez vous aussi aller vous coucher. Ou, si vous en avez envie, vous pouvez aller vous promener…

— Non, je n'ai pas envie de sortir.

— Quelles que soient les circonstances, je ne veux pas être dérangé jusqu'au matin. »

Les dernières lueurs du jour s'estompaient lorsque nous nous assîmes autour d'un frugal repas ; immédiatement après, le professeur se retira, prenant avec lui non seulement le paquet sur son bureau mais aussi la carafe contenant l'hydromel doré et un verre. Je pensai qu'il était singulièrement discourtois de sa part de ne pas me faire goûter à nouveau de cette agréable liqueur, mais je n'en montrai rien, d'autant plus que je n'avais guère le loisir d'y songer, car du travail m'attendait dans le bureau, et c'est là que je passai la première moitié de la nuit.

Il ne devait pas être loin de minuit lorsque je sentis monter l'orage et que j'entendis claquer un volet. J'avais déjà remarqué un groupe de cumulus qui barrait l'horizon en revenant de l'université de Miskatonic ; sans doute, ces nuages s'étaient-ils amoncelés dans le ciel et avaient-ils apporté le vent et la pluie. Les battements du volet résonnaient avec insistance dans ma tête et, finalement, je me levai pour voir ce qu'il en était. De toute façon, il était l'heure de me retirer.

Je fis l'inspection du rez-de-chaussée, mais les deux fenêtres et les volets étaient fermés ou solidement attachés ; cela devait donc venir du premier étage ; je montai d'abord dans ma chambre, puis dans les autres, pour en arriver à la conclusion que le volet ne pouvait claquer qu'à l'une des fenêtres de la chambre du Dr. Shrewsbury. J'hésitais à m'y rendre mais, en y réfléchissant bien, je pensai pouvoir attacher le volet sans le réveiller ; aussi tournai-je silencieusement la poignée de sa porte et pénétrai-je dans sa chambre, laissant la porte légèrement entrouverte pour ne pas allumer la lumière. J'atteignis la fenêtre qui était restée ouverte, laissant la pluie entrer en rafales dans la chambre ; je me penchai pour attraper le volet et le tirer en arrière, puis je poussai la fenêtre sans pourtant la fermer complètement.

Alors que je me retournais, mon regard tomba sur le lit et je découvris que mon employeur n'y était pas ; je traversai la pièce et ouvris tout grand la porte, stupéfait ; la lumière du couloir pénétra dans la pièce, me révélant qu'il s'était seulement étendu sur le lit et qu'il ne s'était pas dévêtu. Il était donc sorti pour une raison qui m'était inconnue ; mais à peine étais-je parvenu à cette conclusion que je réalisai n'avoir entendu aucun bruit alors que je travaillais dans la bibliothèque ; et il me semblait manifestement impossible que le vieil homme fût capable de quitter la maison sans attirer mon attention.

Alors que je ruminais ces pensées, je vis la carafe d'hydromel et le verre que le Dr. Shrewsbury avait apportés dans sa chambre. Je m'approchai et examinai le verre, constatant que mon employeur en avait bu car il restait une goutte au fond du fragile récipient et, impulsivement, je le portai à mes lèvres, retenant sur ma langue le liquide capiteux avant de le laisser glisser dans ma gorge. Puis je quittai la chambre, résolument déterminé à ne pas m'inquiéter des menées du Dr. Shrewsbury, car je pensais ne pas avoir le droit de m'occuper de ce qui ne me concernait pas.

Mais ma curiosité pour l'étrange absence de mon employeur ne tarda pas à disparaître, me trouvant confronté à des événements encore plus étranges. J'avais déjà eu l'intuition qu'il y avait autour de la vieille maison de Curwen Street comme une aura de terreur ; aussi, à peine m'étais-je mis au lit que j'en eus parfaitement conscience, au point d'imaginer qu'une multitude hostile entourait la maison, et, plus particulièrement, sur le côté qui donnait sur les rives brumeuses du Miskatonic ; bien plus, je ne pris conscience de ce phénomène que peu de temps avant de percevoir avec plus d'acuité quelque chose d'autre, quelque chose d'encore plus étrange. Ce n'était rien moins qu'une illusion auditive, et j'entendis, ou je crus entendre, des sons étranges qui ne pouvaient trouver leur origine qu'au fond de mon subconscient ; il n'y avait pas d'autres explications rationnelles à ces bruits que je discernais à la frontière du sommeil. Cela commença par un bruit de pas – non de quelqu'un marchant sur le parquet ou évoluant à l'extérieur de la maison dans le jardin sur ce qui devait être un chemin rocailleux, car à ces bruits de pas venaient s'ajouter parfois de lointains crissements de pierres et de roches roulant et rebondissant, et j'eus même à une ou deux reprises, la nette impression que quelque chose frappait l'eau. Combien de temps durèrent ces bruits, je ne saurais le dire ; en effet, je m'y étais si bien habitué, qu'en dépit de leur étrangeté je demeurai plongé dans un demi-sommeil jusqu'au moment où je fus tiré du lit par une sourde détonation suivie d'autres explosions et du terrible fracas d'un éboulement de roches schisteuses auquel succéda un cri amer : « Trop petit ! Trop petit ! »

Il n'y avait donc aucune possibilité d'hallucination en dehors de celle qui résulte du

délire et j'avais la certitude de ne pas délirer ; aussi, je sautai du lit et me dirigeai vers la salle de bains pour prendre un verre d'eau. Je regagnai mon lit, essayant une nouvelle fois de m'endormir ; c'est alors que j'entendis clairement une ululation suivie d'une voix qui psalmodiait les mêmes paroles mystiques que celles que j'entendis dans mon premier rêve : « *Iä ! Iä ! Hastur cf'ayak 'vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm ! Ai ! Ai ! Hastur !* » Il y eut un grand bruit, comme celui de battements d'ailes gigantesques, puis le silence complet, et plus un son ne vint troubler ma conscience si ce n'est le bruit coutumier de la nuit à Arkham.

Dire que je ne fus que troublé serait sous-estimer mes réactions ; j'étais profondément ébranlé et, même au cours de mon sommeil artificiel, je ne pouvais m'empêcher de me rappeler que, la première fois que le Dr. Shrewsbury m'offrit de son hydromel, il m'était advenu un rêve aussi étrange et prenant. Cette fois, avec seulement une goutte ou deux de ce breuvage, l'acuité de mes sens avait augmenté bien au-delà de la normale. Cette « explication » m'apparut comme étant la plus convaincante mais, à l'examen, je fus contraint de la rejeter car, d'un point de vue scientifique, elle était sans fondement. Aussi près que je fus en cet instant de l'incroyable vérité, qui allait encore se refuser à moi pendant plusieurs semaines, je ne faisais alors que découvrir l'une des propriétés de l'hydromel – celle de m'engourdir au point de m'endormir.

Le matin, je décidai de révéler au professeur la nature de mon expérience mais, au dernier moment, je résolus de n'en rien faire ; son insistance relative à mon manque d'imagination lors de notre premier entretien me laissa penser que mon engagement pourrait toucher à sa fin s'il m'entendait tenir de tels propos ; c'est pour la même raison que je ne lui soufflai rien de mon rêve bizarre ; le professeur, pour sa part, n'offrit guère plus d'explications qu'à l'ordinaire sur son absence inhabituelle de la nuit passée. J'appréhendais vaguement qu'il ne demeurât absent – je savais que la question qu'il m'avait posée au début quant à ma capacité de me défendre physiquement semblait impliquer la possibilité que je puisse être son garde du corps lors de ses sorties – mais, à présent, il était de retour ; lorsque j'entrai dans la bibliothèque, il était plongé dans son travail, assis devant une carte à grande échelle épinglée au mur au-delà des rangées de livres, un planisphère sur lequel il piquait ici et là de petites épingles à tête rouge. Il venait à peine d'identifier une région d'Amérique du Sud lorsqu'il se retourna pour me saluer chaleureusement en dépit de son regard plutôt hagard. Immédiatement après le petit déjeuner nous nous employâmes à comparer les premières notes rédigées par le professeur, relatives comme à l'accoutumée aux cultes anciens et aux survivances contemporaines de ces étranges idolâtries, et j'observais la même attention et la même réticence chez mon

employeur que celles que j'avais remarquées au début. Notre travail était agréable, bien qu'obscur pour moi ; à aucun moment il ne fut pesant, et je voyais croître mon intérêt pour ces êtres étranges qui, selon mon employeur, ont été adorés sur la Terre mais aussi dans l'espace interplanétaire par les races préhumaines. Jour après jour, ces grands êtres sombres et leurs successeurs commençaient à prendre dans mon imagination une existence subconsciente au-delà de toute réalité ainsi qu'une forme ténue et fantastique, non sans une certaine terreur et un certain effroi qui finirent par me hanter.

Après trois jours de ce travail, le professeur fournit un étonnant épilogue à la malheureuse aventure du marin Fernandez. Il était en train de lire le *New York Times*, lorsque je vis un bref sourire effleurer ses lèvres ; il prit des ciseaux et fit une coupure qu'il me tendit, me demandant de l'ajouter au dossier Fernandez et d'indiquer la mention : *classé*.

L'article provenait d'une agence, daté de Lima, Pérou, et je lus :

Un tremblement de terre localisé dans la cordillère de Vilcanota a complètement détruit cette nuit une colline rocheuse le long de la rivière qui sépare les ruines de la cité de Machupicchu de la forteresse de Salapunco. Miss Ysola Montez, institutrice de l'école indienne, qui se trouvait dans une pièce de la forteresse abandonnée, rapporta que la secousse avait eu la puissance d'une explosion, la jetant à bas de son lit, et réveillant les Indiens à des kilomètres à la ronde. En dépit de l'effondrement de la colline, qui fut apparemment engloutie dans une rivière souterraine ou un réservoir, les sismographes n'enregistrèrent aucune perturbation de l'écorce terrestre dans la région. Les spécialistes sont enclins à considérer la situation comme un effondrement local provoqué par un affaissement de l'infrastructure caverneuse de la colline que surplombe Salapunco. De nombreux Indiens trouvèrent une mort inexplicable en ce lieu.

III

Une coupure de journal fut une fois encore responsable des deux derniers rêves qui m'assaillirent dans la maison de Curwen Street. Une si longue période s'était écoulée depuis le premier rêve – presque deux mois, puisque nous étions maintenant au milieu du mois d'août – que je fus amené à reconsidérer mon aventure initiale dans la sphère du sommeil comme la conséquence de l'atmosphère bizarre qui régnait dans la maison, le résultat probable de mon changement d'existence depuis que j'avais quitté Boston. Bien plus, la toute dernière quinzaine, le Dr. Shrewsbury commença à dicter son deuxième ouvrage, destiné à faire suite à *Approches des structures mythiques des derniers primitifs en relation avec le Texte de R'lyeh* ; il l'avait intitulé *Cthulhu dans le Necronomicon*, ouvrage qui, dans son ensemble, m'était parfaitement incompréhensible car il était écrit pour des savants par un savant ; mais, de temps en

temps, je rencontrais des passages étonnants qui semblaient toucher au fondement même de ma récente expérience. Il dicta de tels paragraphes le matin de ce jour qui devait s'achever par le second de ces rêves remarquables.

« L'homme d'une intelligence supérieure ne parvient jamais à admettre que d'inconcevables structures mythiques puissent survivre encore de nos jours et, bien que cela ne semble pas du tout impossible, il est manifeste que les croyances sont centrées sur des êtres qui, pour la plupart, sont coexistants à toute temporalité et à toute spatialité.

» Bien plus, les propriétés extra-dimensionnelles ouvrent de plus larges horizons que les lois dimensionnelles de nos sciences. En niant ces faits, on nie également la possibilité de rechercher et de refermer systématiquement les ouvertures de cette frontière ; en effet, il a été démontré à plusieurs reprises que les Grands Anciens ne peuvent revenir sans être appelés par les mignons qui sont toujours prêts à les servir ici-bas comme dans les autres étoiles et planètes. Je renvoie les sceptiques aux événements qui se sont déroulés au Récif du Diable, au large d'Innsmouth, et j'attire leur attention sur l'étonnante survivance de ces batraciens que l'on peut rencontrer en des lieux écartés non loin d'Innsmouth et de Newburyport ; je les renvoie également au récit à peine déguisé qu'en a fait le regretté H.P. Lovecraft. Il faut aussi se référer à lui pour l'étude de certains rapprochements – une comparaison entre Ithaqua, le Vent Errant des anciens mythes et le Wendigo des Indiens des forêts septentrionales ; entre le Dévoreur, le dieu de la Guerre des Quechua-Ayars, et le mythique Cthulhu – pour ne mentionner que les deux dont nous devons nous préoccuper et auxquels j'ai quelque peu réfléchi. Les similitudes sont presque immédiatement évidentes.

» Par ce refus persistant de certains aspects manifestes de ce qui se trouve au-delà de l'exploration scientifique, de ce que nous définissons aujourd'hui comme étant la science, les sceptiques rendent impossible ou presque impossible l'exploitation de l'animosité que l'on sait régner parmi les êtres maléfiques inférieurs qui pourraient à nouveau régenter le cours des planètes et qui ne sont unis que dans l'incessante guerre menée contre les Anciens Dieux invincibles qui doivent se réveiller d'ici peu et renouveler les charmes qui enchaînent cette race démoniaque, et qui déclinèrent comme déclinèrent les éternités depuis leur emprisonnement initial. Ils voudraient croire à la possibilité d'aggraver la tension existant entre ces partisans de Cthulhu tels que ces batraciens, Ceux des profondeurs, qui habitent la Cité aux mille colonnes, Y'hanthlei, ancrée au plus profond de l'Atlantique au large du port en ruines d'Innsmouth, ainsi que R'lyeh l'engloutie, et les voyageurs interplanétaires aux ailes

de chauve-souris qui sont mi-hommes, mi-bêtes et servent le demi-frère de Cthulhu, Celui qui ne peut être Nommé, Hastur, l'indicible, de dresser les uns contre les autres les peuples amorphes qui servent Nyarlathotep, le fou sans visage, et la Chèvre Noire des Forêts, Shub-Niggurath, et les Créatures Ignées de Cthugha au sein desquels couve l'éternelle rivalité qui pourra se changer en folie dévastatrice. Laissez les serviteurs secourir quelque cerveau illuminé pour que les précurseurs de Cthulhu puissent être repoussés par ces êtres aériens qui servent Hastur et Lloigor ; laissez les mignons de Cthugha détruire les repaires cachés dans les entrailles de la Terre où demeurent Nyarlathotep et Shub-Niggurath en compagnie de leurs hideux descendants. La connaissance est pouvoir. Mais la connaissance est également folie, et ce n'est pas aux faibles de prendre les armes contre ces êtres infernaux. Comme Lovecraft l'a écrit : "L'homme doit se préparer à accepter l'idée du cosmos comme celle de sa propre place dans le tourbillon écumant du temps dont la simple évocation est paralysante." »

Le Dr. Shrewsbury avait fini de rédiger le premier volume de son deuxième livre – un livre qui n'était pas destiné à être achevé, ce que je ne savais pas encore – et, sur ce, il me demanda de recopier ma transcription en trois exemplaires, de la corriger et d'expédier le manuscrit à l'imprimeur en même temps qu'un chèque couvrant les frais de publication ; en effet, aucun éditeur n'aurait risqué d'argent pour publier un tel livre qui, bien que se donnant pour réel, revêtait parfois les aspects d'une fiction si sauvage et si incroyable, qu'en comparaison les romans les plus évocateurs de Jules Verne et de H.G. Wells faisaient pâle figure, car le professeur sortait complètement du domaine terrestre avec une telle conviction qu'il était impossible de le lire sans une appréhension paralysante et une intuition croissante des forces et des pouvoirs qui dépassent l'entendement humain.

Alors que je travaillais à la transcription, mon employeur ouvrit le journal et en parcourut rapidement les colonnes, jetant un coup d'œil sur toutes les pages. Peut-être était-il parvenu à la sixième ou à la septième page lorsqu'il s'exclama – une exclamation mêlée de joie et d'inquiétude – et prit les ciseaux pour découper un court article qu'il me tendit en me demandant de constituer un nouveau dossier. Je le mis de côté, pour m'en occuper après avoir achevé mon travail sur la première partie de *Cthulhu dans le Necronomicon*.

En fin d'après-midi je remarquai que mon employeur était en proie à une excitation croissante, comme s'il travaillait sous l'emprise d'une tension intérieure dont il ne pouvait se libérer. L'article était bref et rédigé dans l'habituel style affecté du *Times* :

Londres, le 17 août : C'est un mystère sortant tout droit des pages des remarquables ouvrages de Charles Fort que nous suggère le cas de Nayland Massie, docker, qui avait disparu de son domicile depuis sept mois. Hier, M. Massie était de retour. On le vit errer dans les rues et il fut identifié grâce à certains signes particuliers. Il ne pouvait parler un mot d'anglais, mais s'exprimait dans un idiome étrange que personne n'a été capable jusqu'à présent d'identifier. Son état est sérieux. L'éminent spécialiste en pathologie générale, Sir Lenden Petra, qui est de surcroît un linguiste accompli, a été appelé en consultation. Aucun indice n'a permis de situer le lieu où M. Massie avait pu passer les sept mois que dura son étrange absence.

C'était un article qui, en gros, présentait de nombreuses similitudes avec les récits des dossiers que j'avais eu la possibilité de consulter de temps à autre sous la direction du Dr. Shrewsbury, et il semblait incroyable qu'il pût engendrer les deux rêves que j'allais faire.

En effet, c'est précisément cette nuit que je fis le second rêve de cette impensable trilogie onirique. Et il fut annoncé par les mêmes événements que la première fois : le Dr. Shrewsbury insista pour que nous nous retirions de bonne heure afin de nous préparer à affronter le lendemain un travail plus intense, puis ce fut l'absorption de son hydromel doré et un prompt assoupissement auquel succéda un sommeil peuplé de rêves. Je me réfère une nouvelle fois au récit que je fis au Dr. De Voto et qu'il transcrivit en l'intitulant *Rêve II*.

Le professeur Shrewsbury vint dans ma chambre comme la première fois pour m'apporter un bloc de papier et des crayons, me les donnant après m'avoir éveillé. Tout se déroulait comme dans le premier rêve. Après avoir ouvert les fenêtres, il lança son étrange commandement dans l'espace, nous nous élançâmes à nouveau pour chevaucher les énormes créatures aux ailes de chauves-souris. Je me rappelle les avoir examinées, et malgré la curieuse et repoussante impression tactile de chair humaine et d'ailes de fourrure, je ne pus discerner ce à quoi ressemblaient ces créatures ; mais il me sembla alors que le professeur Shrewsbury leur *parlait*.

À nouveau, nous ne tardâmes pas à être déposés à terre, mais cette fois, il ne s'agissait manifestement pas d'une région isolée car des lumières brillaient tout autour de nous et, à notre gauche, se trouvaient de grands phares et un intense champ lumineux. Le Dr. Shrewsbury semblait savoir avec précision où nous nous trouvions ; aussi se dirigea-t-il vers les bâtiments au-delà du champ lumineux aussi vite qu'il le put. Nous n'en étions pas loin et, de toute évidence, nous suivions un sentier. À mesure que nous approchions de l'aire illuminée et des bâtiments, cet endroit me paraissait familier, comme si j'y étais déjà venu il n'y avait pas si longtemps. C'est

alors que je reconnus les environs ; nous nous trouvions à l'aérodrome de Croydon que j'avais visité trois ans plus tôt alors que j'étais étudiant. Le but du professeur était clair ; il était venu dans la seule intention de prendre un taxi dans lequel nous nous engouffrâmes afin de trouver un annuaire de la ville dans le bâtiment le plus proche. Lorsqu'il en sortit, il demanda au chauffeur de nous conduire à une adresse à Park Lane et de nous attendre là.

Nous fûmes conduits à cette adresse et nous demandâmes à être reçus, ce qui ne put se faire que lorsque mon employeur donna sa carte après y avoir inscrit : « Au sujet du cas Nayland Massie ». Puis nous fûmes introduits auprès d'un homme assez âgé et très digne que le professeur Shrewsbury me présenta comme étant le Dr. Petra. Mon employeur lui exposa sur-le-champ les raisons de son intérêt pour le docker Massie et expliqua qu'il était venu par avion d'Amérique pour tenter d'identifier et de traduire la langue que le docker mystérieusement disparu parlait à présent.

Le Dr. Petra se montra immédiatement des plus coopérants. Il expliqua que Massie était un homme inculte, mais que la langue qu'il parlait maintenant était un mélange de grec et de latin et qu'il faisait preuve d'un niveau intellectuel élevé. Si l'homme physique, revenu d'on ne sait où, était bien le même, l'homme mental, par contre, était fort différent. Bien plus, sa condition physique était telle qu'il n'avait plus pour longtemps à vivre, car il avait apparemment été exposé à des climats rigoureux ainsi qu'à de violentes variations climatiques, et il ne paraissait pas capable d'endurer les dommages subis par son corps lors de cette transmutation éphémère. Le *London Times* d'aujourd'hui donnait un compte rendu complet de ce cas ; si le Dr. Shrewsbury le désirait, il pourrait l'emporter.

Mon employeur accepta et me tendit le journal que je mis dans ma poche. Il demanda alors à s'entretenir avec le patient, si cela était possible. Sir Lenden Petra mit à notre disposition sa propre voiture et nous accompagna dans Londres jusqu'à East India Dock Road, où avait été trouvé le docker Massie, plongé dans une sorte de coma, mais pouvant répondre de temps à autre à certaines questions posées en latin et en grec.

Une infirmière nous conduisit aussitôt à son chevet.

Là, reposait un homme d'une quarantaine d'années, immobile, les yeux grands ouverts, et visiblement gêné par la vague lumière diffusée par le plafonnier. À notre entrée, bien qu'il ne tournât pas la tête, il murmura lentement, sur quoi mon employeur me fit signe d'être prêt à noter tout ce qu'il traduirait.

« Voilà quel est son langage, dit le Dr. Petra ; j'ai remarqué qu'il employait certains sons récurrents et une syntaxe qui suggèrent une langue formelle – mais

personne à Londres ne semble savoir ce que c'est ; il se peut donc qu'elle soit très ancienne.

— Oui, répliqua le Dr. Shrewsbury, c'est du r'lyehan. »

Le Dr. Petra sembla étonné : « Vous la connaissez donc ?

— Oui, c'est une langue préhumaine qui est encore parlée en certains lieux reculés, terrestres et extraterrestres. »

Les sons qui sortaient à présent des lèvres du docker furent les suivants : « *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn*. » Ce que le Dr. Shrewsbury traduisit promptement comme suit : « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulhu attend et rêve. » Il posa alors une question à Massie, sur quoi le docker tourna la tête et nous regarda fixement. Le Dr. Petra affirma qu'il s'agissait du premier signe de connaissance qu'il faisait.

Au cours de la brève conversation qui suivit, le Dr. Shrewsbury employa la même langue que le docker.

« Où étiez-vous ?

— Avec ceux qui servent Celui Qui Va Venir.

— Qui est-il ?

— Le Grand Cthulhu. Dans sa demeure à R'lyeh il n'est pas mort, mais seulement endormi. Il viendra quand on l'invoquera.

— Qui l'invoquera ?

— Ceux qui l'adorent.

— Où se trouve R'lyeh ?

— Dans l'océan.

— Mais vous n'étiez pas sous les eaux.

— Non. J'étais sur une île.

— Ah. Quelle île ?

— Une éruption l'avait fait jaillir du fond de l'océan.

— Fait-elle partie de R'lyeh ?

— Oui, elle fait partie de R'lyeh.

— Où se trouve-t-elle ?

— Dans l'océan Pacifique, au large des Indes.

— À quelle latitude ?

— Je pense qu'elle se trouve à 49°51' de latitude Sud, 128°34' de longitude Ouest, près de la Nouvelle-Zélande, au sud des Indes.

— L'avez-vous vu ?

— Non. Mais il était là.

— Comment y avez-vous été amené ?

— Une nuit, je fus emmené par quelque chose dans la Tamise. Ils me portèrent.

— Qu'était-ce ?

— C'était comme un homme, mais ce n'était pas un homme. Cela pouvait nager dans toutes les eaux. Cela avait des mains palmées et sa figure ressemblait à celle d'une grenouille. »

À ce point de la conversation, Massie commença à respirer profondément, comme épuisé, et le Dr. Petra mit fin à l'entretien en s'excusant, mais le Dr. Shrewsbury coupa court à ses excuses disant qu'il en avait entendu assez, et il fournit au Dr. Petra le même genre d'explications que celles qu'il me donnait habituellement dans la maison de Curwen Street. Mon employeur était visiblement pressé de partir et, dès que cela fut possible, nous prîmes congé du Dr. Petra. Nous allâmes à pied jusqu'à un quartier isolé le long d'East India Docks où, dans l'obscurité profonde, le Dr. Shrewsbury s'arrêta et siffla son étrange ululement, ordonnant : « *Iä ! Iä ! Hastur. Hastur cf'ayak 'vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm, Ai ! Ai ! Hastur !* »

Sans attendre, nos montures aux ailes de chauve-souris jaillirent des cieux et nous regagnâmes les antiques toitures enchevêtrées d'Arkham la maudite.

Bien plus encore que les rêves eux-mêmes, c'était le hiatus qu'il y avait entre le deuxième et le troisième rêve de cette trilogie impie qui me détermina à consulter le Dr. Asenath De Voto, car je craignais pour ma santé mentale. En effet, je résidais bien dans la maison du Dr. Shrewsbury à Curwen Street, œuvrant avec mon employeur à des préparations chimiques qu'il élaborait fiévreusement durant de nombreuses heures, et il était curieux et bizarrement troublant de constater qu'entre le deuxième et le troisième rêve *il ne paraissait pas justement y avoir eu d'intervalle*. J'avais perdu, semble-t-il, le pouvoir et la capacité de distinguer le rêve de la réalité.

Je ne savais plus qui était quoi, car tous les événements qui se déroulèrent pendant

cet inexplicable laps de temps, aussi clairs qu'ils puissent me paraître, avaient la même logique que celle du rêve.

Étions-nous dans la maison de Curwen Street en train de préparer ces mystérieux paquets que le Dr. Shrewsbury venait de poser sur son bureau ? Ou étais-je pris dans l'engrenage d'un rêve si profond que je ne pouvais m'éveiller à la réalité ? Cela me trouble encore aujourd'hui et cependant bien moins qu'alors. Mais en ces instants, seules comptaient les lois de la stricte nécessité, et la sensation d'un péril imminent alliée à une fébrilité extrême me faisait oublier jusqu'au manger et au boire – à l'exception de l'étrange hydromel doré ; la journée était entièrement consacrée à l'accomplissement de notre tâche qui, comme toujours, était entourée de ce secret dont le professeur enrobait toutes choses.

Le Dr. De Voto prit note de toutes mes impressions comme il l'avait fait pour les rêves précédents ; il ne fit aucun commentaire et les circonstances ne me permirent pas de le revoir ; en effet, les événements se succédèrent avec une terrible rapidité après ce troisième rêve. Je ne peux dire avec certitude si ce troisième et dernier rêve apocalyptique se déroula de jour ou de nuit, telle nuit ou telle autre ; ou encore s'il était une séquence du second rêve. Tout ce que je sais, c'est qu'il commença comme les précédents : le Dr. Shrewsbury entra dans ma chambre, lança son appel aux étranges animaux ailés qui nous emportèrent ; son début différa seulement des autres par le fait que nous étions chargés des paquets que le Dr. Shrewsbury avait préparés.

Le troisième et dernier rêve, tel que le Dr. De Voto le rédigea, fut le suivant :

Nous fûmes déposés en un lieu étrange et désert, éloigné de tout. Le ciel était noir, menaçant ; il me sembla qu'un brouillard, d'un vert étrange et surnaturel, tourbillonnait autour de nous. De temps en temps, j'entrevoyais, non sans frissonner, d'étranges monolithes à demi ruinés, recouverts d'algues desséchées qui pendaient mollement des bâtiments dont nous nous approchions. La mer bruissait et la terre que nous foulions était une fange d'un noir verdâtre ; cette terre était la même que celle qui recouvrait le sol de la caverne de mon premier rêve.

Le professeur se fraya un chemin avec précaution jusqu'à un portail devant lequel de nombreuses pierres de petite taille se trouvaient dispersées ; le professeur ramassa une curieuse pierre en forme d'étoile à cinq branches et me la donna en disant : « Le tremblement de terre a descellé ces talismans déposés là par les Anciens Dieux lorsque Cthulhu fut emprisonné. Il s'agit de l'une des portes qui donnent sur l'Extérieur. »

Il prit l'un des paquets, le défit, et je pus voir qu'il contenait des explosifs d'une singulière puissance. Il m'indiqua comment les placer autour du portail. Je m'exécutai en dépit de la frayeur causée par ce qui m'entourait. En effet, chaque fois que les brumes se dissipaient quelque peu, le paysage avait de quoi couper le souffle d'étonnement. Les ruines qui se dressaient çà et là, épargnées par le séisme qui avait fait jaillir cette île des profondeurs dont les bâtiments étaient conçus selon des plans si impressionnants, construits avec des pierres si colossales et recouverts d'hiéroglyphes et d'images tellement impies que je fus envahi par la plus intense terreur. Les angles et les plans de cette partie de la grande cité engloutie étaient non euclidiens, suggérant plutôt les sphères et les dimensions, horriblement différentes des nôtres, sur lesquelles le professeur avait médité, il n'y a pas si longtemps.

Le portail où nous opérions encadrait une grande porte sculptée qui était entrouverte, mais insuffisamment pour que l'on puisse entrer. Je ne sais pas à quel moment la porte commença à s'ouvrir imperceptiblement, mais ce fut le professeur qui remarqua le premier les *choses* qui émergeaient plus bas et rampaient sur les roches monolithiques. Il avait installé l'appareillage nécessaire au déclenchement de l'explosion, et il me fit remarquer négligemment les créatures recouvertes d'écailles, leurs mains et leurs pieds palmés, et leur aspect mi-humain mi-batracien, m'adjurant de ne pas m'effrayer car l'étoile à cinq branches qu'il m'avait donnée devait me protéger d'eux, si ce n'est de « l'Être souterrain ».

À cet instant, il remarqua que la porte semblait s'ouvrir peu à peu.

« Est-ce que cette porte était aussi largement ouverte ? » demanda-t-il avec agitation.

Je répondis que je ne le pensais pas.

« Alors, au nom du ciel, partons. »

Avant même que je puisse revenir sur mes pas, mes sens m'informèrent de deux choses – d'abord d'une puanteur de charnier qui semblait provenir de la porte qui s'ouvrait lentement, et ensuite d'un peu délectable bruit de vase, un clapotement de boue qui paralysait d'effroi. Ce fut ce bruit qui nous fit reculer. Comme le Dr. Shrewsbury courait jusqu'au détonateur, la porte s'ouvrait en grand et une chose d'une horreur abyssale remplit l'encadrement de la porte. Je ne peux la décrire. Elle était comparable à la chose du lac souterrain dans la cordillère de Vilcanota au Pérou, bien qu'elle fut encore plus hideuse, car elle n'avait pas cette multitude de tentacules : c'était une masse informe et protoplasmique manifestement mue par une intelligence lui permettant de se métamorphoser à volonté. Aussi, sa première apparence fut celle d'une masse de chair flasque qui emplissait l'entrée ; soudain, un grand œil maléfique

s'ouvrit dans cette masse ; au même instant, la masse amorphe commença à se répandre autour de l'entrée avec un bruit atroce et nauséabond de vomissements accompagné d'un sauvage sifflement de flûte.

Alors le Dr. Shrewsbury appuya sur le détonateur et les pierres qui entouraient le portail se désintégrèrent littéralement sous la force terrible de l'explosif. Les piliers monolithiques et les poutres se brisèrent et s'écroulèrent sur la chose qui était sur le seuil de la porte. Sans attendre, le Dr. Shrewsbury appela les créatures ailées qui accoururent du fond des cieux embrumés afin que nous puissions quitter cette île maudite. Mais nous ne partîmes pas avant d'assister à un spectacle encore plus affreux que tout ce qui précéda. En effet, la chose qui avait été déchiquetée par l'explosion et broyée par les énormes pierres monolithiques se *reformait* comme des torrents qui confluent, se modelant elle-même à l'aide de tentacules gluants, s'avançant vers nous sur la boue noir-verdâtre avec une incroyable rapidité alors que la terre commençait à trembler et à se craqueler – conséquence de la détonation foudroyante et assourdissante qui avait dû provoquer des vibrations souterraines au point de compromettre l'existence précaire de cette île.

Alors, nous enfourchâmes nos montures ailées et nous regagnâmes la maison de Curwen Street.

IV

Ce fut après ce rêve que j'allai consulter le Dr. Asenath De Voto à Boston. Certains événements, prosaïques en eux-mêmes, mais comportant de terribles implications, se produisirent, de telle sorte que je ne pouvais plus être sûr de ma santé mentale ; je devais avoir la garantie d'un psychiatre compétent. Ironiquement, le seul conseil que De Voto me prodigua après m'avoir entendu fut de quitter la maison de Curwen Street et Arkham aussi vite que possible car il était manifeste, affirmait-il, que le Dr. Shrewsbury et son antique maison avaient sur moi une influence néfaste. Il ne se préoccupa pas d'expliquer les faits curieux dont je possédais à présent une meilleure connaissance après m'être éveillé de ce troisième rêve troublant, les rejetant comme étant le résultat d'une auto-suggestion hallucinatoire surajoutée à mes rêves après leur déroulement, supposant que dans mon état quelque peu anormal j'avais introduit les données physiques qui tendaient à prouver que *les rêves de la maison de Curwen Street n'étaient pas des rêves mais bien des phantasmes horribles grotesques dans lesquels j'avais joué un rôle physique*.

Comment pourrais-je expliquer autrement ce qui se déroula et ce qui allait encore

se dérouler ?

En effet, les événements qui vont suivre cette trilogie onirique se succédèrent avec une telle rapidité qu'il semblait ahurissant que je n'eusse pas découvert plus tôt la clé du mystère, aussi incroyable fût-elle, aussi peu préparé que je le fusse à l'accepter ou à la reconnaître. S'il n'y avait eu l'agitation du Dr. Shrewsbury ainsi que la profonde modification de son humeur qui le détourna de son projet de subtiliser mes chaussures, j'aurais pu ne rien savoir. En effet, lorsque je me réveillai le matin, je découvris que mes chaussures étaient couvertes d'une fange noir verdâtre – *la même fange que celle de cette maudite et diabolique île du Pacifique de mon dernier rêve. Non seulement cela, mais, dans ma poche, juste à l'endroit où je l'avais mise dans le rêve, se trouvait l'étrange pierre en forme d'étoile à cinq branches couverte de hiéroglyphes qui dépassaient mon entendement*.

Il pourrait y avoir, – *il pourrait* y avoir, pensais-je, une explication logique de ces deux faits ; il serait possible, pour celui qui aurait eu connaissance de mes rêves, de changer mes chaussures et de disposer une telle pierre ; mais personne n'aurait pu prévoir le troisième facteur, si prosaïque en lui-même que ses aspects terrestres rendent son apparition encore plus effroyable. Dans la poche intérieure de mon manteau je trouvai un exemplaire du *London Times, daté de la veille, trop récent pour qu'aucune force naturelle ait pu l'apporter à la maison de Curwen Street* et ouvert à la page de la *Sensationnelle Affaire* de ce docker que nous étions allés voir.

Cette découverte me rappela la déception que me causa ma visite au Dr. De Voto et me détermina à affronter le Dr. Shrewsbury. Mais l'agitation de mon employeur était telle que je fus détourné de mon projet, non seulement à la vue de sa pâleur et son égarement mais aussi à cause du flot de paroles qui salua mon retour de Boston.

« Où êtes-vous allé, Andrew ? Mais, peu importe – dépêchez-vous ; portez mes dossiers à la bibliothèque de l'université de Miskatonic. Quelque étudiant à venir pourra peut-être en faire bon usage. »

Je fus profondément étonné de constater qu'il avait consulté tous ses dossiers en mon absence et qu'il avait sélectionné différents feuillets et des boîtes de matériel qu'il souhaitait mettre en lieu sûr. Mais son agitation et la bizarrerie de ses manières ne me laissèrent pas le temps de m'attarder sur son comportement, car il m'avait demandé avec une grande insistance de me rendre le plus vite possible à la bibliothèque avec ses précieux documents et il parcourait la chambre en choisissant de nouveaux objets à joindre au tas qui grandissait au milieu de son bureau des livres, le manuscrit de la première partie de son deuxième livre, de vieux textes et les notes relevées dans les copies qu'il avait empruntées des *Manuscrits pnakotiques*, du

Necronomicon et de quelques autres, particulièrement un *in-folio* scellé qu'il avait lui-même intitulé *Fragments*, de *Celaeno* et qu'il m'avait d'ailleurs soigneusement déconseillé de lire.

Tout ce temps, il marmottait tout haut – des phrases telles que : « je n'aurais pas dû l'engager ! C'était une erreur ! », en me regardant avec une commisération lassante – ou bien, ce qui était encore plus étonnant et effroyable, il s'arrêtait de temps à autre pour écouter, tournant son regard en direction des rives du Miskatonic, comme si là se jouait notre destin. Cela me portait tellement sur les nerfs qu'en quittant la maison je jetai un regard furtif et plein de frayeur sur les bords de la rivière ; mais, en cette après-midi ensoleillée, ils ne pouvaient qu'être rassurants.

À mon retour, je trouvai mon employeur profondément absorbé par la contemplation de l'*in-folio* des *Fragments du Celaeno*. Une nouvelle fois, j'eus la preuve de son étrange sensibilité, car il se mit à me parler bien que je fusse entré doucement dans la pièce, sans faire de bruit, et qu'il me tournât le dos.

« Mon seul problème est de savoir s'il n'est pas dangereux de léguer aux hommes ces quelques notes. Toutefois, je ne dois pas craindre que le plus grand nombre puisse prêter quelque crédit à mes révélations sur ces grandes pierres. Fort est mort, Lovecraft n'est plus de ce monde. » Et il hocha la tête.

Je m'approchai de lui et regardai par-dessus son épaule. Mon regard tomba sur une formule composée de termes si étranges que je dus me référer au texte en bas de page. Ce que je lus apportait un nouveau maillon à la chaîne démoniaque qui rattachait les hideuses possibilités inscrites dans les vides de l'espace et du temps jusqu'alors inconnues des hommes. En effet, de sa fine écriture, le Dr. Shrewsbury avait inscrit cette légende : « L'hydromel doré des Anciens Dieux rend celui qui le boit insensible aux effets du temps et de l'espace, si bien qu'il peut voyager dans ces dimensions ; bien plus, il aiguise ses perceptions sensorielles afin qu'il demeure constamment dans un état proche de celui du rêve… » Je ne pus lire plus avant car mon employeur referma l'*in-folio* et s'employa à le recacheter.

« L'hydromel ! m'exclamai-je. Votre hydromel !

— Oui, oui Andrew, répliqua-t-il vivement. Que supposiez-vous d'autre ? Mais, j'oubliais ; on ne doit pas permettre à l'homme de se laisser prendre au piège de sa propre imagination.

— Imagination ! protestai-je. Est-ce imagination que d'avoir trouvé ce matin de la boue de cette île sur mes chaussures, la pierre dans ma poche et le *London Times* dans mon manteau ? Je ne sais pas – je devine seulement à la lumière de ce que j'ai appris

ici comment cela a pu être possible – mais je sais que nous étions là-bas. »

Il me dévisagea un long moment, songeur.

« N'ai-je pas raison ? » demandai-je.

Même alors, je souhaitais qu'il pût m'offrir, d'une manière ou d'une autre, une explication logique et raisonnable ; Dieu seul sait avec quel empressement je l'aurais acceptée ! Mais il se contenta de hocher la tête avec lassitude, de me tenir le bras comme pour me rassurer, et me dire : « Oui. »

« Et cette nuit de juin – cette deuxième nuit, après notre incursion dans la caverne – vous êtes revenu avec vos explosifs et vous avez fait sauter cet endroit démoniaque. Je vous ai entendu dévaler les rochers, et j'ai entendu la détonation…

— Ah ! Vous aviez donc pris de l'hydromel cette nuit-là. Vous étiez dans ma chambre. »

J'acquiesçai.

« J'aurais peut-être dû vous le dire. Mais ce fut là mon erreur. Je n'aurais pas dû vous prendre avec moi. Je fus d'abord trop prudent et par la suite trop imprudent, présumant à tort que vous ne pourriez jamais rien savoir. Mais maintenant ils nous ont vus, maintenant ils savent qui a fait sauter et qui a refermé les portes de cette antique frontière de l'éternité. »

Il hocha la tête une fois encore.

« Maintenant, maintenant, il est trop tard ! »

Son ton était tellement sinistre que je ne pus, pendant un instant, dire quoi que ce soit. Puis, quelque peu troublé, je demandai :

« Que voulez-vous dire ?

— Même maintenant ils nous poursuivent. Il règne une grande agitation sous le Récif du Diable, au large d'Innsmouth, dans la cité de Y'hanthlei, et de grands êtres sont venus de R'lyeh. Écoutez ! Écoutez ces pas diaboliques ! Mais, j'oubliais, vous ne le pouvez pas, vos sens n'ont pas été aussi affinés que les miens au cours de ces vingt années.

— Oui, ces vingt années, répétai-je, me remettant en mémoire la scène curieusement révélatrice dans la bibliothèque de l'université de Miskatonic. Où étiez-vous pendant tout ce temps ?

— J'étais sur Celaeno, dans cette grande bibliothèque des antiques monolithes qui

renferme les livres et les hiéroglyphes dérobés aux Anciens Dieux. »

Il se tut brusquement, et, après avoir tendu l'oreille un court instant, il se mit à trembler, sa bouche se tordit de dégoût et de répugnance ; il se tourna vers moi, m'intimant l'ordre de transporter le reste des objets à la bibliothèque de l'université de Miskatonic et de revenir le plus vite possible car le crépuscule approchait et je ne devais pas passer une nouvelle nuit dans cette maison. « Lorsque vous serez de retour, dit-il, tout sera prêt pour mon départ. »

Tout se passa comme il le dit. Je dus subir les habituelles lenteurs de l'administration avant que soient enregistrés les livres et les papiers du Dr. Shrewsbury, y compris une pertinente entrevue avec le Dr. Llanfer, le directeur de la bibliothèque qui, après avoir jeté un coup d'œil sur ma première donation, demanda à ce que je sois conduit dans son bureau, ceci afin de m'annoncer qu'il avait donné l'ordre que les papiers de mon employeur soient rangés dans la réserve avec la seule copie en possession de l'université de Miskatonic du rarissime *Necronomicon* de l'Arabe fou Abdul Alhazred. Mais le temps avait passé plus vite que je ne le pensais et le crépuscule tombait déjà lorsque je regagnai la maison de Curwen Street.

« Bon dieu ! mon garçon, que faisiez-vous donc ? » demanda le Dr. Shrewsbury.

Mais il ne me laissa pas le temps de répondre car, de nouveau, il ne me prêtait plus aucune attention. À cet instant, je ressentis ce qu'il devait ressentir – cette formidable émergence d'un mal ancien, comme si les potentialités que refermait l'atmosphère de cette vieille maison étaient soudain revenues à leur vie maléfique ; j'entendis à mon tour le bruit de quelque chose en train de nager, puis ce terrible tremblement qui remuait de fond en comble les entrailles de la terre, *comme si quelque grand être évoluait dans d'aquatiques territoires souterrains !*

« Vous devez partir tout de suite, dit mon employeur d'une voix troublée. Vous avez bien la pierre à cinq pointes ? »

Je fis signe que oui.

Il s'obstinait à me serrer très fort le bras.

« Vous souvenez-vous de la formule qui permet d'appeler les créatures interstellaires qui servent Hastur ? »

De nouveau je fis signe que oui.

Il tira de sa poche la réplique exacte du petit sifflet dans lequel il avait soufflé ainsi qu'une petite fiole contenant un peu de cet étrange hydromel doré.

« Voilà ; maintenant, gardez ceci avec vous ainsi que la pierre. Ceux des

profondeurs ne peuvent vous toucher si vous portez la pierre ; mais la pierre seule est sans pouvoir sur les autres. Allez à Boston, à New York, n'importe où – mais quittez Arkham, quittez cet endroit maudit. Et si vous entendez ce marcheur dans les profondeurs de la terre, dans les eaux souterraines, n'hésitez pas – buvez l'hydromel, saisissez-vous de l'étoile et répétez la formule. Ils viendront jusqu'à vous. Ils vous emporteront à Celaeno où je retourne une nouvelle fois jusqu'à temps qu'ils renoncent à me trouver. Mais conservez la pierre ; la première fois je ne l'avais pas ils m'ont torturé – mais n'ayez crainte, ils ne vous toucheront pas. Si vous venez, vous me retrouverez là-bas. »

Je pris la fiole la tête pleine de questions que je ne pus lui poser. En effet, l'atmosphère de la maison était devenue oppressante ; elle était chargée de menace et, de dessous la maison, montait comme une vague d'horreur : ce qui me restait de bon sens m'adjurait de partir.

« Ils sont à l'embouchure du Miskatonic maintenant, dit le professeur pensivement. Mais je suis prêt. Quelques-uns sortent de la rivière – bientôt, maintenant, très bientôt… »

Il se tourna vers moi encore une fois.

« Mais partez, Andrew, *partez !* »

Il fit le geste de me pousser en avant, mais son brusque effort le fit tomber de côté et il se cogna à l'une des étagères, si bien que ses lunettes se brisèrent – et ce que je vis alors me fit quitter en hurlant cette maison maudite de Curwen Street pour gagner l'obscurité embrumée de l'extérieur. Étais-je en train de rêver moi aussi dans cette fuite effrayante que ces créatures aux mains et aux pieds palmés dont les yeux énormes et phosphorescents de batraciens se posaient sur moi, sortaient des ténèbres, se hissaient hors des eaux du Miskatonic, juste de l'autre côté de la rue ? Je n'hésitai pas un seul instant. Me saisissant du sifflet et de la fiole remplie du liquide doré, je ne pensai qu'à sauver ma vie, hanté par le visage du professeur Shrewsbury tel que je le vis dans la semi-obscurité de cette funeste maison. En effet, bien que je l'aie vu en train de lire ses papiers et ses notes, bien qu'il m'ait décrit des apparitions, et fourni une multitude de preuves de l'acuité de sa vision en plus de son étrange don de seconde vue, au moment où ses lunettes tombèrent, je ne vis, à l'endroit où ses yeux auraient dû se trouver, que les puits noirs de ses orbites vides !

V

Deux semaines se sont écoulées depuis les événements que je viens de relater. La

maison de Curwen Street fut totalement détruite par le feu la nuit même de ma fuite sauvage et l'on présuma que le Dr. Shrewsbury avait péri dans l'incendie ; malgré toutes mes recherches, je ne pus retrouver dans ces ruines la moindre trace d'os humains. Je pouvais seulement supposer que le Dr. Shrewsbury était parvenu à en réchapper d'une manière ou d'une autre. Il m'apparaît clairement aujourd'hui, en écrivant ces lignes sous l'empire d'une peur bien plus terrible que celle que je partageais avec mon employeur d'un temps, que le Dr. Shrewsbury était sur les traces du grand Cthulhu, s'efforçant de refermer toutes les ouvertures sur l'Extérieur. Voilà l'essentiel de ce qui ressort des éléments que j'ai pu amasser. Il avait su s'allier à d'étranges créatures venues d'autres dimensions, libérées du temps et de l'espace, lorsqu'il se mit en quête du Cthulhu, déterminé à sauver l'humanité de l'asservissement avant que ne soient venus les temps effrayants de ce mal vieux comme l'éternité qui dépasse les limites de l'entendement humain.

Je me suis documenté sur Celaeno. Il s'agit d'une des étoiles composant les Pléiades, située entre Alcyon et Electre d'une part et Maia et Taygeta d'autre part. Cela semble impossible – et pourtant, si ce que le Dr. Shrewsbury écrivit ou supposa se révèle exact, le lac noir d'Hali se trouverait à proximité d'Aldebaran, la demeure de Celui qui ne peut être Nommé, Hastur l'indicible, qui est servi – c'est ce que rapportent les légendes ancestrales – par d'étranges créatures aux ailes de chauve-souris qui peuvent voyager dans le temps et l'espace… Pendant les dernières heures que je passais dans ma chambre de Boston, j'ai essayé de me convaincre, comme je l'ai si souvent fait, que tout ceci n'était qu'un rêve effroyable, un de ces étranges cas de démence que parfois connaissent les hommes. Mais je ne puis plus l'affirmer avec beaucoup de conviction. En effet, alors que je rentrais chez moi ce soir-là, après un dîner frugal, j'entrevis un visage qui me fit frissonner et, de nouveau cette illustration grotesque de Tenniel du valet de pied de la Duchesse dans *Alice aux pays des merveilles* me vint à l'esprit, suivie d'autres visions – ces créatures aux mains palmées qui, à la place des hommes, hantaient mes rêves. Et maintenant, ce n'est sûrement pas mon imagination qui peut me convaincre que quelque chose marchait dans les eaux de la terre. N'ayant jamais joui d'une imagination débordante, je ne pouvais rêver de telles choses.

Des profondeurs sort un bruit horrible de succion, comme si une énorme masse de chair protoplasmique s'avançait pesamment en un lieu d'eau et de boue – un son semblable à ce bruit de glissement répugnant et nauséabond que nous entendîmes dans cette île infernale du Pacifique juste avant que la Chose ne se répande au-delà de ce hideux portail sculpté ! J'ai verrouillé ma porte et ouvert en grand ma fenêtre, mais le danger est partout – je ne peux plus me retourner sans frayeur : je crois voir ces

grands monolithes avec leurs terribles bas-reliefs apparaître à chaque coin de ma chambre, le visage du professeur Shrewsbury avec ces horribles orbites énucléées à la place de ses yeux ou la silhouette de ces hommes batraciens…

Et maintenant – maintenant que les Pléiades et Celaeno se trouvent au nord-ouest, juste au-dessus de l'horizon, j'ai bu l'hydromel doré ; je suis allé à la fenêtre et j'ai soufflé dans ce sifflet aux curieux motifs sculptés que le professeur Shrewsbury me donna au cours de la dernière heure frénétique que nous avons passée ensemble : je me suis dressé et j'ai lancé dans le vide illimité du temps ces mots : « *Iä ! Iä ! Hastur ! Hastur cf'ayak 'vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm ! Ai ! Ai ! Hastur !* »

Les bruits de pas se prolongent – des bruits horrifiants de clapotement – ils semblent maintenant provenir de derrière la maison ; et dehors, il y a ce terrible bruit de martèlement, pareil à celui de ces effroyables créatures aux pieds palmés qui rampaient vers nous entre les rochers de cette île du Pacifique…

Mais maintenant, quelque chose… Grands Dieux ! Des ailes ! Quels êtres devant la fenêtre !

« *Iä, Iä, Hastur fhtagn !...* »

ÉPILOGUE

Extrait du *Boston Herald* du 3 septembre :

Andrew Phelan, 28 ans, demeurant 17 Thoreau Drive, s'est littéralement volatilisé de son domicile. On suppose que le jeune homme a disparu de son plein gré ; la porte de sa chambre était fermée à clef et, bien qu'une des fenêtres de sa chambre soit restée ouverte, il n'est pas démontré qu'il ait pu sauter dans le jardin ou grimper sur le toit, ces deux possibilités ayant été examinées avec la plus extrême minutie. Son acte demeure inexplicable. Cependant un cousin de Mr. Phelan exprima quelques doutes quant à sa santé mentale au moment de sa disparition car il semblait prêter attention aux mouvements d'un être surnaturel qui l'aurait poursuivi. Puisque cette manifestation d'irrationalité coïncide avec la découverte de l'étrange manuscrit qu'il laissa derrière lui, cela laisse à penser que Mr. Phelan a bien disparu volontairement pour une raison qui demeure inconnue…

[1] Lovecraft souhaitait que l'on prononce « Cloutou » ou « K-Lütl-Lütl ».

[2] Cf. Lovecraft, *op. cit.*

II. LA VIGIE CÉLESTE
où la déposition d'Abel Keane

The Watcher from the Sky – juillet 1945

I

« ABEL KEANE… ABEL KEANE… ABEL KEANE… »

Parfois je suis obligé de prononcer mon nom à noix haute pour m'assurer que je suis bien Abel Keane et de m'examiner dans le miroir pour scruter le moindre changement intervenant dans ces traits familiers. Comme s'ils pouvaient changer ! Comme si inéluctablement le changement allait se produire, trahissant l'expérience de la semaine dernière ! Mais s'était-il vraiment écoulé une semaine ? Ou moins ? Désormais, je ne puis plus avoir la moindre certitude.

C'est une chose terrible que de perdre la foi, de ne plus croire au monde de la clarté du jour et de la nuit étoilée et de sentir qu'à tous moments les lois reconnues de l'espace et du temps pourraient être abrogées par sorcellerie, peut-être à l'aide d'un maléfice ancien que seul un petit nombre d'hommes connaîtraient, de ces hommes qui prêchent dans le désert. J'ai hésité jusqu'à ce jour à raconter ce que je sais de l'incendie qui détruisit en grande partie une ville portuaire de la côte du Massachusetts et de l'abomination qui y règne. Mais les événements m'ont déterminé à ne pas hésiter plus longtemps. Il y a des choses que les hommes ne devraient pas savoir et il est toujours difficile de décider s'il faut révéler ou taire l'existence de certains faits. Cet incendie avait une cause, une cause connue de deux personnes seulement bien que d'autres aient certainement pu la deviner. Certains ont avancé que, s'il existait un homme qui pût embrasser la vision de l'incroyable immensité de l'espace extérieur et la connaissance de tout ce qu'il y a ici-bas, cette vision ne pourrait le mener qu'au bord de la folie. Mais il y a des choses qui se passent dans les limites de notre petite terre et qui ne sont pas moins effrayantes car elles nous plongent dans le cosmos tout entier, dans le gigantisme du temps et de l'espace, dans une iniquité et une horreur tellement anciennes que l'histoire entière de l'espèce humaine n'est en comparaison qu'un enfantillage. L'une de ces choses est à l'origine de l'incendie qui réduisit en cendres cette abjecte cité édifiée entre le Manuxet et les rivages marins. Ils ne parlèrent pas longtemps d'incendie criminel car ils découvrirent l'une de ces petites pierres ; mais il n'y eut guère qu'un entrefilet dans les journaux à

propos de cet incendie ou de ces pierres singulières. Les habitants de la ville remarquèrent l'entrefilet, aussi le firent-ils promptement retirer du journal. Les experts donnèrent une version entièrement différente et conclurent que l'homme qui avait disparu dans l'incendie s'était endormi devant sa lampe et que, l'ayant renversée par mégarde, le feu s'était rapidement propagé.

Mais il s'agissait bien d'un incendie criminel et l'on peut parfaitement l'expliquer…

II

Le mal est assurément le domaine privilégié de l'étudiant en théologie.

Ainsi pensai-je en cette nuit d'été lorsque je refermai la porte de mon domicile à Boston, 17 Thoreau Drive, et que je trouvai étendu sur mon lit un homme vêtu d'une étrange façon, plongé dans un sommeil profond dont je ne pus l'éveiller. Comme je fermais toujours ma porte à clef, je pensai qu'il avait dû entrer par la fenêtre ouverte, mais je ne pouvais encore comprendre par quel mystère.

Me remettant de ma première surprise, j'examinai mon visiteur. C'était un homme d'une trentaine d'années ; son visage était soigneusement rasé et sa peau élastique était de couleur sombre ; il était vêtu d'une robe aux pans flottants taillée dans une étoffe inconnue et portait des sandales faites dans le cuir d'un animal dont j'ignorais l'existence. Bien qu'il fut évident qu'il transportait dans les poches de son étrange vêtement plusieurs objets, je ne pris pas la peine de les examiner ; cependant, son sommeil était si profond qu'il était impossible de l'en tirer, car tout prouvait qu'il s'était écroulé sur le lit pour s'y endormir aussitôt.

Je remarquai tout de suite quelque chose de familier dans ses traits, comme nous paraissent familières les personnes que l'on a rencontrées même fortuitement mais que l'on est sûr d'avoir déjà vues. Ou bien j'avais déjà fait la connaissance de mon visiteur, ou bien j'avais vu son portrait quelque part. Cela me préoccupa au point de vouloir percer son identité pendant son sommeil ; c'est pourquoi je plaçai une chaise près du lit et m'assis à côté de lui, essayant de pratiquer la suggestion que j'étudiais pendant mes heures de loisir – car, alors que je poursuivais mes études à la faculté de théologie, j'apparaissais au cours de représentations privées environ trois fois par semaine en qualité d'hypnotiseur et quelques modestes études sur la psyché humaine me permettaient d'obtenir un certain succès pour tout ce qui se rattache à la lecture de la pensée.

Quoi qu'il en soit, aussi profond que fût son sommeil, il demeurait *conscient*.

Je ne pouvais m'expliquer ce phénomène mais c'était comme si, bien que son corps fut endormi, ses sens ne le fussent pas, car il se mit à parler alors que je me concentrais sur lui. Mais il s'exprimait en dehors de toute véritable conscience et cela devait être rattaché à son étrange vie dont j'allais apprendre par la suite qu'elle s'était développée à partir d'une existence supranaturelle.

« Attendez, dit-il, puis il ajouta, prenez patience, Abel Keane. »

Et soudain une sensation curieuse m'envahit ; c'était comme si précisément quelqu'un ou quelque chose avait pris possession de moi, comme si mon visiteur me parlait sans employer de mots pour décliner son identité car ses lèvres ne paraissaient pas bouger. Pourtant, j'étais certain qu'il me disait :

« Je suis Andrew Phelan. J'ai quitté cette chambre voici deux ans. Je ne suis de retour que pour peu de temps. »

Brutalement je compris : je me souvenais avoir vu deux ans auparavant le portrait d'Andrew Phelan dans les journaux de Boston, au moment de sa disparition, une disparition qui n'avait pas trouvé d'explications satisfaisantes.

Une sorte d'excitation s'empara de moi. J'eus à un tel degré l'impression que sa conscience était en éveil, qu'en dépit de son sommeil apparent je ne pus m'empêcher de lui demander :

« Où êtes-vous allé ?

— Celaeno, répondit-il ; mais je ne saurais dire à présent s'il parlait réellement ou s'il était en train de communiquer avec moi sans l'intermédiaire des mots.

Et je me demandai où pouvait bien se trouver Celaeno.

Il s'éveilla à deux heures du matin. Entre-temps je m'étais abandonné à une légère somnolence d'où il me tira en posant la main sur mon épaule. J'étais comme étourdi et je cherchai à bien discerner ses yeux qui me fixaient et m'examinaient avec insistance. Comme il était toujours drapé dans son étrange robe, il pensa avant toute chose à changer de vêtement.

« Avez-vous un costume de rechange ?

— Oui.

— Je vous demanderai de bien vouloir me le prêter ; nous avons presque la même carrure et, vous en conviendrez, je ne puis sortir ainsi vêtu.

— Non, de toute évidence.

— Je regrette de vous avoir privé de votre lit, mais mon long voyage m'avait épuisé.

— Puis-je vous demander comment vous êtes entré ? »

Il fit un geste en direction de la fenêtre.

« Pour quelle raison ?

— Parce que cette chambre était mon point de repère », répondit-il énigmatiquement.

Puis il regarda sa montre.

« Le costume maintenant, si cela ne vous ennuie pas. Mon temps est compté. »

Je me sentis obligé de lui fournir les vêtements qu'il me demandait. Quand il se dévêtit, je constatai qu'il était fort, bien musclé et qu'il se déplaçait avec une agilité qui me fit douter de ma première estimation de son âge. Je le regardais en silence s'habiller ; il remarqua discrètement l'excellente coupe du costume qui d'ailleurs, n'était pas ce que j'avais de mieux, mais il venait d'être nettoyé et repassé. Je lui proposai de le garder aussi longtemps qu'il le lui plaira.

« Mrs. Brier est-elle toujours la propriétaire ? me demanda-t-il alors.

— Oui.

— J'espère que vous ne lui direz rien à mon sujet : vous ne feriez que la troubler.

— Pas plus à elle qu'à quiconque, je suppose.

— Non, n'en parlez à personne. »

Il se dirigea vers la porte et je craignis un moment qu'il ne s'en aille. Je compris en cet instant que je ne voulais pas qu'il parte sans rien me révéler de ce mystère qui demeurait insoluble depuis deux ans. Je bondis vivement pour l'empêcher de sortir.

Il me regarda avec des yeux calmes et amusés.

« Attendez ! m'écriai-je. Vous ne pouvez pas partir de la sorte. Que désirez-vous ? Laissez-moi aller le chercher à votre place. »

Il sourit.

« Je cherche le mal, monsieur Keane, ce mal qui est plus terrible que tout ce que l'on vous enseigne à la faculté de théologie.

— Le mal est mon domaine, monsieur Phelan.

— Je n'en suis pas si sûr que vous, répliqua-t-il. Les risques sont trop grands pour un homme normal. »

Une impulsion morbide s'empara de moi. J'étais tenaillé par l'envie pressante d'accompagner mon visiteur, même s'il devenait nécessaire de l'hypnotiser. Je fixai ses yeux étranges et je tendis mes mains – et c'est alors que quelque chose m'arriva. Je me trouvai soudain dans un autre endroit, dans une autre dimension. Je m'aperçus que j'avais pris la place d'Andrew Phelan dans le lit ; et cependant je l'accompagnais en pensée. Car dans l'instant, sans un bruit, sans douleur, j'étais sorti de ce monde. Rien ne pourrait décrire les sensations que j'expérimentai pendant le reste de la nuit.

Je vis, j'entendis, je touchai, je goûtai et je sentis des choses parfaitement étrangères à ma conscience. Il ne me toucha pas ; il ne faisait que me regarder. Soudain je réalisai que je me trouvais au bord d'un gouffre horrible et inimaginable ! Je ne pourrais dire s'il me laissa étendu sur le lit ou si je me déplaçais là-bas ; cependant c'était bien dans mon propre lit que je me retrouvai le matin après ces heures mémorables passées durant cette partie de la nuit. Avais-je dormi et rêvé ? Ou bien avais-je sombré dans l'hypnose ? Ai-je su parce que Phelan voulait que je sache que tout cela était arrivé ? Il était mieux pour mon équilibre de croire que j'avais rêvé.

Et quels rêves ! Quelles images magnifiques et pourtant effroyables apportées par le subconscient ! Andrew Phelan était présent dans tous ces rêves. Je le vis dans cette obscurité se diriger vers une station d'autobus ; puis, il prit l'autobus et je le voyais comme si j'étais assis à côté de lui. Puis, après avoir changé d'autobus à Arkham, je le vis descendre à Innsmouth, cette ville ancienne et maléfique que l'on dit hantée. J'étais à ses côtés lorsqu'il se dirigea vers les ruines sinistres de la jetée. Je le vis s'arrêter devant ce qui semblait être une raffinerie et, plus loin, devant ce qui fut autrefois la salle de réunion maçonnique et qui arbore à son fronton cette inscription étrange : *Ordre ésotérique de Dagon*. J'ai commencé à comprendre le sens de cette étrange poursuite lorsque le premier de ces hideux hommes-batraciens émergea de l'ombre du Manuxet pour observer discrètement Andrew Phelan ; puis, plusieurs poursuivants silencieux et mystérieux emboîtèrent le pas de l'ennemi du mal jusqu'au moment où il quitta Innsmouth…

Toute la nuit, et cela jusqu'au lever du soleil, le rêve et la réalité ne firent qu'un ; j'ouvris les yeux lorsque Andrew Phelan entra dans ma chambre. Je me dressai en souriant bêtement et je glissai jusqu'au bord du lit où je m'assis pour mieux le voir.

« Je pense que vous me devez une explication, dis-je.

— Il est préférable de ne pas trop en savoir, répondit-il.

— On ne peut combattre le mal sans le connaître », lui ai-je rétorqué.

Il ne me répondit pas, mais j'insistai. Il s'assit avec lassitude. Ne pensait-il pas qu'une explication m'était due ? lui demandai-je. Alors, il évoqua avec une éloquence déroutante des horreurs ancestrales qu'il valait mieux ignorer. Cela ne fit qu'augmenter ma curiosité. Ne m'apparaissait-il pas, voulut-il savoir, qu'il devait exister certaines fêlures de l'espace et du temps infiniment plus terribles que tout ce que l'on pouvait imaginer ? N'avais-je jamais pensé qu'il devait exister d'autres plans, d'autres dimensions au-delà des plans et des dimensions connus ? N'avais-je pas considéré que l'espace devait exister selon des plans superposés et que le temps devait être une dimension que l'on peut traverser aussi bien dans le passé que dans le futur ? Il me parla avec volubilité sans que je puisse même poser la moindre question.

« J'essaye seulement de vous protéger, Keane, finit-il par dire, toujours avec une infinie patience.

— Avez-vous réussi à échapper à votre poursuivant la nuit dernière à Innsmouth ? »

Il acquiesça.

« Vous le connaissez alors ?

— Oui, mais vous auriez pu ne pas vous apercevoir de sa présence, car dans votre – comment dit-on ? – hypnose, vous ne pouviez savoir qu'une partie des choses que je savais. Je pense, Keane, que l'hypnotisme est dangereux ; mais je croyais que cela vous protégerait si la situation s'était retournée contre vous la nuit dernière.

— Il n'y avait pas que l'hypnose.

— Peut-être pas comme vous l'imaginez. Il fit un geste pour briser là. Me serait-il possible de rester ici quelque temps aujourd'hui avant de poursuivre ma quête ? Je ne voudrais pas être découvert par Mrs. Brier.

— Je veillerai à ce que l'on ne vous dérange pas. »

Alors que je parlais, j'avais pris une décision : j'étais résolu à ce qu'Andrew Phelan ne m'écartât pas aussi aisément ; en effet, mon visiteur m'offrait la possibilité de percer le mystère des choses qu'en dépit de sa défiance il avait laissé deviner par un certain nombre d'allusions. Mais le « mystère Andrew Phelan » demeurait entier. On en avait parlé avec force détails dans les journaux du moment et je comptais bien trouver dans ces articles un indice quelconque. Aussi je priai Phelan de s'installer confortablement et partis ostensiblement pour l'université ; une fois dehors, je lui téléphonai pour m'excuser d'avoir à m'absenter et, après le petit déjeuner, je me dirigeai vers la bibliothèque Widener de Cambridge.

Andrew Phelan avait déclaré qu'il venait de Celaeno. Cette indication était trop importante pour que je puisse la négliger ; aussi je m'installai sur-le-champ pour rechercher ce que pouvait être Celaeno – ce que je découvris plus tôt que je ne l'aurais cru – mais cela ne résolut rien ; ou plutôt cela ne fit que rendre encore plus obscur le mystère d'Andrew Phelan.

En effet, Celaeno était l'une des étoiles du groupe des Pléiades du Taureau. Par la suite, j'abordai la lecture des articles consacrés à la disparition de Phelan, au début du mois de septembre 1938. J'espérais découvrir, dans les colonnes qui parlaient de cette disparition extraordinaire qui ne laissa aucune trace sur la fenêtre de cette chambre où il était maintenant revenu, des indications qui me permettraient d'éclaircir ce mystère. Mais comme je dépouillais les articles, ma perplexité s'accrut ; les journaux manifestaient le plus total embarras. Je pus seulement noter de sombres allusions, de vagues et sinistres suggestions qui se gravèrent dans ma conscience. Phelan avait été employé par le Dr. Laban Shrewsbury d'Arkham. Comme Phelan, le Dr. Shrewsbury s'était absenté de son domicile pendant plusieurs années ; cette absence étrange demeura inexpliquée. Puis il est revenu et ce retour parut aussi bizarre qu'aujourd'hui celui de Phelan. Peu avant la disparition de Phelan, un incendie se déclara dans la maison du Dr. Shrewsbury et le docteur périt dans le feu. La tâche qui incombait à Phelan était apparemment celle de secrétaire, mais il avait passé une bonne partie de son temps à la bibliothèque de l'université de Miskatonic d'Arkham.

Ainsi je devais en conclure que les seules preuves tangibles devaient se trouver à Arkham ; les archives de la bibliothèque de l'université de Miskatonic devraient certainement m'indiquer quels livres Phelan avait consultés – certainement pour le compte de feu Shrewsbury. Une heure seulement s'était écoulée ; j'avais largement le temps de poursuivre mes recherches ; aussi je pris sur-le-champ un autobus qui devait me conduire à Arkham ; en relativement peu de temps il me déposa non loin de l'institution où je croyais pouvoir découvrir de plus amples informations sur les préoccupations d'Andrew Phelan.

Ma curiosité relative aux livres consultés par Andrew Phelan rencontra une curieuse réticence, et c'est ainsi qu'en dernier ressort je me retrouvai dans le bureau du directeur de la bibliothèque, le Dr. Llanfler, qui souhaitait savoir pourquoi je désirais consulter certains livres mis sous clef. J'expliquai que je fus amené à m'intéresser à la disparition d'Andrew Phelan et au travail qu'il avait pu faire.

Ses yeux se rétrécirent.

« Êtes-vous journaliste ?

— Je suis étudiant, monsieur. »

Par bonheur, j'avais sur moi mes titres de collège et les lui présentai sans perdre un instant.

« Très bien. » Il acquiesça et, toujours avec réticence, il rédigea la permission souhaitée et me la tendit. « Il faut que je vous dise, Mr. Keane, que parmi les personnes qui ont consulté ces livres il y en a peu en définitive – sinon aucune – qui soient en vie pour en parler. »

C'est sur cette note singulièrement sinistre que je quittai son bureau pour me retrouver dans une petite salle à peine plus grande qu'un compartiment ; dès que j'y fus installé, l'employé plaça devant moi un certain nombre de livres et de manuscrits. De tout cela, le document le plus important et de toute évidence la pièce la plus prisée de la bibliothèque, à en juger par la manière quasiment cérémonieuse avec laquelle l'employé la portait, était un volume ancien intitulé simplement : *Necronomicon* dont l'auteur était un Arabe, Abdul Alhazred. Les archives indiquaient que Phelan avait consulté ce livre à plusieurs reprises mais, à mon grand regret, il était clair que le volume n'était pas destiné aux profanes car il contenait des références dont l'ambiguïté était incomparable. Mais une seule chose était certaine – le livre traitait du mal et de l'horreur, de la terreur et de la peur de l'inconnu, de choses qui marchent dans la nuit et pas seulement dans la petite nuit de l'homme mais dans la plus vaste, la plus profonde, la plus mystérieuse nuit du monde – le versant obscur de l'existence.

Je sortis de cette lecture au bord du désespoir ; c'est alors que je trouvai une copie manuscrite du livre du professeur Shrewsbury ; *Cthulhu dans le Necronomicon*. Ce livre comprenait de savants paragraphes qui se référaient, pour leur grande majorité, aux dits de l'écrivain arabe ; bien que ces passages me soient le plus souvent incompréhensibles, je relevai presque par hasard un détail qui, à la lumière de ma récente expérience, fit naître en moi la plus intense terreur car, alors que je feuilletais ces pages pleines d'allusions énigmatiques à des êtres et à des lieux qui m'étaient totalement inconnus, je découvris une citation appartenant à un autre livre intitulé *R'lyeh Text* et qui disait : *Le Grand Cthulhu s'élèvera de R'lyeh, Hastur l'Indicible reviendra de l'étoile noire qui se trouve dans les Hyades près d'Aldebaran… Nyarlathotep mugira éternellement dans l'obscurité dont il a fait sa demeure, Shub-Niggurath pourra engendrer ses mille chevreaux…*

Je ne cessais de relire cette incroyable et maléfique citation car, pour la deuxième fois en l'espace de vingt-quatre heures, je me trouvais confronté à des textes faisant état d'espaces incommensurables et d'étoiles et particulièrement d'une étoile située dans les Hyades et faisant partie de Taurus : de toute évidence, il ne pouvait s'agir que de Celaeno ! Et, comme apportant une réponse ironique à la question que je me

posais, je trouvai, en refermant le manuscrit, un cartonnage qu'une main ferme et pourtant irrégulière avait intitulé *Fragments de Celaeno*. Je l'examinai de plus près : il était cacheté. Le vieil employé qui n'avait fait jusqu'alors que m'observer s'approcha.

« Il n'a jamais été ouvert, me dit-il.

— Pas même par Mr. Phelan ?

— Depuis qu'il a été déposé par Mr. Phelan lui-même après avoir été marqué du sceau du Dr. Shrewsbury, je ne crois pas que quiconque l'ait consulté. »

Je regardai l'heure. Il était tard et je comptais me rendre à Innsmouth avant la fin de la journée. C'est avec regret et un étrange pressentiment que je rendis les livres et les manuscrits.

« Je reviendrai, ai-je promis. Je voudrais être de retour d'Innsmouth avant que la journée ne soit trop avancée. »

L'employé m'examina et son regard était inquisiteur et méditatif.

« Oui, finit-il par dire, il vaut mieux visiter Innsmouth de jour. » Je réfléchis à la réponse du vieil homme alors qu'il rangeait les ouvrages, puis je finis par dire :

« Voilà une bien étrange considération, Mr. Peabody. Que se passe-t-il donc de si singulier à Innsmouth ?

— Ah ! ne me demandez rien, je n'y suis jamais allé et je n'en ai d'ailleurs pas l'intention. Il y a suffisamment de choses étranges à Arkham pour que je n'éprouve nul besoin d'aller à Innsmouth. Mais j'ai entendu des choses, des choses terribles, Mr. Keane, des choses telles qu'il est impossible de discerner la réalité de la fiction ; ce qui est sûr, c'est qu'elles ont été divulguées. On dit que les Marsh, ceux qui possèdent la raffinerie…

— La raffinerie ! m'écriai-je, me souvenant de mon dernier rêve.

— Oui, on raconte que tout commença avec le vieil Obed Marsh Premier ; le vieux capitaine Obed n'est plus de ce monde et maintenant c'est Ahab qui est là, Ahab Marsh, son arrière-petit-fils, qui, d'ailleurs, n'est plus très jeune ; ils ne deviennent jamais très vieux à Innsmouth.

— Que dit-on d'Obed Marsh ?

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas en parler. Peut-être n'est-ce là qu'une vieille histoire de bonnes femmes, mais on dit qu'il avait conclu un pacte avec le démon et qu'il apporta la grande peste qui ravagea Innsmouth en 1846 et que ceux qui vinrent

après lui étaient également liés par ces pactes avec des êtres extraterrestres qui, dit-on, hantent le Récif du Diable, non loin du port d'Innsmouth, et qui seraient à l'origine du dynamitage d'innombrables vieilles maisons du quartier des docks pendant l'hiver 27-28. Peu de gens y habitent et personne n'aime le peuple d'Innsmouth.

— Préjugé racial ?

— C'est quelque chose comme ça : ils ne ressemblent pas aux autres gens. J'ai déjà eu l'occasion de voir l'un d'entre eux et vous penserez que je suis un vieux radoteur si je vous dis qu'il me fit songer à une grenouille. »

J'étais secoué. La créature qui avait si mystérieusement suivi Andrew Phelan dans mon rêve de la nuit dernière ressemblait elle aussi à une grenouille. Je fus à ce moment précis possédé par le désir d'aller à Innsmouth et de voir de mes propres yeux les lieux de ce rêve qui avait troublé mon sommeil.

Alors que je me trouvais devant le drugstore Hammond à Market Square en train d'attendre l'autobus brinquebalant qui menait à Innsmouth les voyageurs téméraires, j'eus soudain le pressentiment d'un danger imminent dont je n'arrivais pas à me défaire. En dépit de mon insistante curiosité, c'était comme si un sixième sens aigu et pénétrant me dissuadait de prendre le bus conduit par ce type au visage maussade et bizarre qui venait de descendre pour se dégourdir les jambes avant de repartir pour Innsmouth, but ultime de cette quête sans objet. C'est alors que je remarquais qu'il était anormalement voûté.

Je ne prêtai pas attention à ce pressentiment et montai dans l'autobus, en compagnie d'un autre passager que je devinais instinctivement être un habitant d'Innsmouth car il avait lui aussi une drôle d'allure avec des plis profonds et bizarres sur le cou, un type à la tête très petite, qui ne dépassait guère la quarantaine, avec des yeux glauques et un nez aplati, des oreilles curieusement atrophiées que je trouvais exagérément communes dans cette maléfique ville portuaire vers laquelle l'autobus ne tarda pas à se mettre en route. Le conducteur, lui aussi, était manifestement un homme d'Innsmouth et je commençais à comprendre ce que Mr. Peabody signifiait lorsqu'il disait que les gens d'Innsmouth n'étaient pas des « gens comme les autres ». Pour achever la comparaison avec le poursuivant de mon rêve, je scrutai mon compagnon de voyage et le conducteur aussi minutieusement et aussi discrètement que je le pouvais ; et je fus forcé d'admettre qu'il y existait une infime différence. Je ne pouvais la saisir, mais le poursuivant de mon rêve semblait maléfique en comparaison de ces gens qui avaient vraiment l'apparence banale de crétins et autres individus infortunés portant les stigmates de la plus basse intelligence.

Je n'étais jamais allé auparavant à Innsmouth. Étant descendu du New Hampshire

afin de poursuivre mes études en théologie, je n'avais jamais eu l'occasion de voyager au-delà d'Arkham. Par conséquent, la ville que je découvrais, alors que le bus s'en approchait en épousant la courbe du rivage, me déprimait au plus haut point ; elle était étrangement dense et cependant semblait dépourvue de vie. Peu de voitures circulaient et les trois clochers qui se dressaient au-dessus des cheminées, à l'exemple des toits en croupes et des pignons pointus, s'affaissaient presque sous les poids des années ; un seul ressemblait à quelque chose d'utilisable car les autres avaient été détériorés par les intempéries : les bardeaux avaient été arrachés et la peinture était complètement à refaire. Toute la ville, d'ailleurs, avait besoin d'être repeinte ; seuls faisaient exception deux bâtiments que nous dépassâmes, les deux bâtiments de mon rêve : cette raffinerie et ce bâtiment à colonnades qui se dressaient en face des églises édifiées autour de la place principale avec son inscription or et noir sur le fronton, présente avec force dans ce qu'il me restait de l'expérience de la nuit passée – l'Ordre ésotérique de Dagon. Cet édifice, comme celui de la Marsh Refining Company le long du Manuxet, semblait avoir été repeint récemment. En dehors de ces deux édifices et d'une succursale de la First National, tous les bâtiments de ce qui paraissait constituer le quartier des affaires de la ville paraissaient terriblement vétustes ; leurs peintures s'écaillaient et leurs fenêtres avaient besoin d'être lavées. Il en était de même pour toute la ville, le long des rues résidentielles de Broad, Washington, Lafayette et Adams où vivaient encore les descendants de vieilles familles d'Innsmouth – les Marsh, les Gilman, les Eliot, les Waite – cependant les bâtiments y étaient d'une plus fraîche apparence quoique la nécessité d'un ravalement s'y fit également sentir, et que leurs jardins ne fussent pas entretenus, mais, dans la plupart des cas, des barrières avaient été construites pour déjouer la curiosité des passants.

Prévenu comme je l'étais à l'encontre des gens d'Innsmouth, je demeurai quelque temps dans l'expectative, après être descendu de l'autobus et avoir vérifié qu'il retournait bien à Arkham à sept heures du soir, me demandant quel serait le trajet le plus opportun. Je n'avais aucun désir de parler avec les gens d'Innsmouth, car il me répugnait au plus haut point d'aller au-devant d'un danger subtil et insidieux ; cependant, je continuais à être poussé par la curiosité qui m'avait mené jusqu'ici. Il m'apparut, à la réflexion, que le gérant du magasin First National ne devait vraisemblablement pas être un homme d'Innsmouth ; c'était la coutume de la chaîne de déplacer régulièrement ses gérants, et c'était une chance que ce gérant fût étranger – car en face de ces gens, il était inévitable que celui qui ne provenait pas de la proche banlieue se sentît un étranger. C'est pourquoi je me dirigeai vers la boutique qui se trouvait au coin d'une rue.

Contrairement à mon attente, il n'y avait pas de commis, mais un homme entre deux âges qui était en train de s'occuper prosaïquement de ses boîtes de conserves ; je demandai à parler au gérant, mais, de toute évidence, c'était lui le gérant ; il n'avait pas ces traits choquants et repoussants qui caractérisent les gens d'Innsmouth ; il était bien, comme je l'avais imaginé, un étranger. J'eus l'impression désagréable qu'il tressaillit à ma vue et qu'il semblait hésiter à parler, mais je réalisai immédiatement que, sans aucun doute, cela était dû à son isolement au milieu de ces gens décadents.

M'étant présenté et ayant observé sans ambages que je pouvais reconnaître en lui un étranger, comme moi-même, je menai sur-le-champ mon enquête. Qu'en était-il de ces gens d'Innsmouth ? voulais-je savoir. Qu'était l'Ordre ésotérique de Dagon ? Et que disait-on à propos d'Ahab Marsh ?

Il réagit vivement, ce à quoi je m'étais attendu. Il devint nerveux, jeta un regard plein de frayeur en direction de la porte d'entrée du magasin et vint vers moi pour me prendre brutalement par le bras.

« Nous ne parlons pas de telles choses, ici », me dit-il âprement. Sa peur nerveuse n'était que trop manifeste.

« Je suis désolé si je vous mets mal à l'aise, poursuivis-je, mais je ne suis qu'un voyageur de passage et je serais curieux de savoir pourquoi un si beau port a été laissé à l'abandon car il me semble que les quais n'ont pas été réparés et que la plupart des établissements commerciaux ont fermé leur porte. »

Il chuchota :

« Savent-*ils* que vous êtes venu me poser des questions ?

— Vous êtes la première personne à qui j'adresse la parole.

— Dieu soit loué ! Suivez mon conseil et quittez la ville dès que vous le pourrez. Vous pouvez prendre un autobus…

— Je viens juste d'arriver pour savoir ce qui se passe exactement dans cette ville. »

Il me regarda, indécis, jeta de nouveau un regard en direction de l'entrée et soudain il fit demi-tour et marcha le long du comptoir, se dirigeant vers une porte ornée de rideaux qui devait donner accès à son logement. Il dit : « Suivez-moi, Mr. Keane. »

Il me conduisit dans l'arrière-boutique où, bien qu'avec réticence, il se mit à parler tout bas, âprement, comme s'il craignait que les murs eux-mêmes pussent l'entendre. Ce que je voulais savoir, dit-il, était impossible à vérifier parce qu'il n'y avait aucune

preuve. Tout n'était que racontars et bavardages sur le terrible déclin des familles isolées qui s'alliaient entre elles depuis des générations. Cela expliquait en partie ce qu'il appelait « le type d'Innsmouth ». C'était vrai, le vieux capitaine Obed Marsh commerça aux quatre coins de la terre et il rapporta à Innsmouth d'étranges choses et certains disent d'étranges pratiques, comme celle de la secte païenne des hommes de la mer appelée Ordre ésotérique de Dagon. On dit qu'il entretint d'étranges relations avec des créatures qui surgissaient lorsque la lune était cachée, de la mer profonde au large du Récif du Diable, et qu'il les rencontrait prés du récif à un mille et demi du rivage ; et il savait qu'il n'y avait personne pour l'observer ; pourtant, au cours de l'hiver fatidique qui vit la destruction des installations portuaires par les agents fédéraux, un sous-marin sortit pour torpiller les insondables fonds au large du Récif du Diable. Il parlait bien et avec persuasion et peut-être n'en savait-il pas plus ; mais je ressentis indéniablement les lacunes de son histoire, son discours laissant nombre de questions sans réponse.

Évidemment, il existait bien des histoires au sujet du capitaine Obed Marsh et, de ce fait, il existait bien aussi des histoires au sujet des Marsh tout comme il en existait au sujet des Waite, des Gilman, des Orne et des Eliot – histoires qui remontaient à l'époque déjà lointaine où ces familles étaient opulentes. Et assurément il n'était pas prudent de traîner aux alentours du bâtiment de la Marsh Refining Company ni près de la salle de l'Ordre ésotérique de Dagon…

Notre conversation fut interrompue à ce point précis par le tintement de la clochette annonçant un client et Mr. Henderson cessa immédiatement de répondre à mes questions. La curiosité me fit soulever les rideaux et je vis la femme qui venait d'entrer – une femme d'Innsmouth, car son apparence était repoussante ; il y avait quelque chose de plus qu'une simple ressemblance avec l'homme qui l'accompagnait ; elle avait une apparence reptilienne et lorsqu'elle parlait avec cette curieuse voix de gorge, Henderson semblait la comprendre parfaitement ; il l'écoutait sans faire de commentaires et la servait avec empressement.

« C'était l'une des Waite, dit-il en réponse à ma curiosité. Elles ont toutes cet aspect depuis des générations. Les Marsh sont tous partis maintenant, à l'exception d'Ahab et des deux vieilles femmes.

— La raffinerie fonctionne-t-elle toujours ?

— Un peu. Les Marsh ont encore quelques navires ; longtemps après la venue du gouvernement, ils n'avaient encore rien à mettre dans leurs navires ; puis il y eut un mieux au milieu des années trente ; Ahab réapparut une nuit d'on ne sait où, c'est ce qu'on dit, et prit la relève des Marsh lorsqu'ils partirent. Cousin ou arrière-petit-fils,

disent-ils. Je ne le vis qu'une seule fois et de loin. Il ne sort pas souvent, mais il se rend toujours à la salle de l'Ordre où les Marsh se montrent régulièrement. »

L'Ordre ésotérique de Dagon, expliqua-t-il en accédant à mon insistante prière, était une sorte de secte antique et très certainement païenne et les étrangers en furent formellement exclus. Il n'était même pas recommandé de s'interroger à son propos.

Mon éducation s'y rebella, et je demandais quel rôle tenaient les membres des autres églises. Il répondit par une autre question : pourquoi ne pas demander au synode de ce district ? J'appris alors que les diverses pastorales étaient désavouées par leurs propres églises et que les pasteurs avaient parfois tout simplement disparu et avaient souvent abandonné leur sacerdoce pour revenir, par une étrange reconversion, à des cérémonies primitives et païennes.

Tout ce qu'il me disait excédait les limites de mon entendement – et pourtant ce qu'il disait n'était pas aussi terrifiant que ce qu'impliquaient ses paroles – la vague intuition d'un mal terrifiant, d'un mal qui viendrait de l'*extérieur*, la suggestion hideuse des rapports qui s'étaient noués entre les Marsh et ces créatures des profondeurs, l'intuition de ce qui advint aux réunions de l'Ordre ésotérique de Dagon. Quelque chose se passa ici en 1928, quelque chose de suffisamment terrible pour que la presse se taise, quelque chose qui amena le gouvernement fédéral à investir la place et à justifier la destruction partielle des docks de ce vieux port de pêche. Je connais assez l'histoire biblique pour savoir que Dagon était l'antique dieu-poisson des Philistins qui surgit des eaux de la mer Rouge, mais dans ma pensée demeurait perpétuellement présente la croyance que le Dagon d'Innsmouth n'était rien d'autre qu'un masque fictif de ce premier dieu païen, que le Dagon d'Innsmouth était le symbole de quelque chose de malfaisant et d'infiniment terrible, quelque chose qui devait expliquer non seulement la curieuse apparence des gens d'Innsmouth mais aussi la malédiction et l'abandon de cette ville portuaire isolée des cités environnantes et oubliée par le monde entier.

Je pressai le gérant de préciser sa pensée mais il ne put ou ne voulut le faire ; en effet, à mesure que le temps passait, il commençait à se comporter comme si j'en avais déjà trop entendu ; son anxiété s'accrut et je pensai qu'il valait mieux que je parte. Henderson me supplia de ne pas poursuivre mon investigation, ajoutant que les gens « que l'on a perdus de vue, seul le Seigneur sait où ils se trouvent. Personne ne trouve la trace de l'endroit où ils sont allés, et je crois que jamais personne ne le pourra. Mais *eux, ils* le savent ».

Je le quittai sur cette note sinistre.

Le temps me manquait pour poursuivre mon exploration, mais je m'arrangeai pour

marcher un moment le long des rues et des ruelles d'Innsmouth à proximité de la station d'autobus et je constatai que tout était curieusement délabré et que nombre d'immeubles exhalaient, en dehors de l'odeur familière de vieux bois et de pierre, une essence étrangement marine comme si elle provenait de l'océan lui-même. Je ne pouvais aller plus loin car les regards bizarres que me jetaient les rares passants que je rencontrais dans les rues commençaient à m'inquiéter et j'avais même l'impression que l'on m'épiait derrière les portes closes et les rideaux des fenêtres ; mais, par-dessus tout, j'étais si horriblement conscient de cette aura de malveillance que je fus heureux que l'heure fût venue de reprendre le car retournant à Arkham et, de là, de regagner mon logis à Boston.

III

Andrew Phelan attendait mon retour.

La nuit était déjà avancée et Phelan n'avait pas quitté ma chambre. En entrant, je remarquai de la compassion dans son regard.

« Je me suis souvent demandé pourquoi la curiosité humaine était insatiable, dit-il, mais je suppose que c'est trop en demander à celui qui a une expérience comme la vôtre, si éloignée de la normale des choses que la plupart d'entre nous connaissons, d'accepter sans chercher une explication différente de celle que je vous ai donnée.

— Vous savez ?…

— Où êtes-vous allé ? dit-il ; Abel, est-ce que quelqu'un vous a suivi ?

— Je n'ai pas cherché à savoir. »

Il hocha silencieusement la tête.

« Et avez-vous appris ce que vous désiriez savoir ? »

Je confessai que j'étais plus perplexe que jamais et peut-être un peu plus troublé que je ne l'étais à l'origine.

« Celaeno, dis-je, que m'aviez-vous raconté ?

— Nous y sommes tous les deux, dit-il brusquement, le Dr. Shrewsbury et moi-même. »

Je crus un moment qu'il essayait de me mystifier ; mais quelque chose dans son attitude excluait la légèreté. Il était sinistre, le visage fermé.

« Vous pensez que c'est impossible ? Vous êtes enchaîné par vos propres lois. Ne

cherchez pas plus loin, mais acceptez simplement ce que je dis car le temps presse. Pendant des années, j'ai suivi le Dr. Shrewsbury sur les traces d'un grand être maléfique ; nous étions déterminés à l'empêcher de revenir à la vie terrestre et de sortir de sa prison enchantée sous les mers. Écoutez-moi, Abel, et comprenez devant quel péril mortel vous vous trouviez cet après-midi dans Innsmouth la maudite. »

Dès lors il se mit à parler d'un mal ancien et incroyable à vous glacer le cœur, des Grands Anciens alliés aux forces élémentaires – l'Être de feu, Cthuga ; l'Être des eaux, Cthulhu ; le Seigneur de l'air, Lloigor, Hastur l'Indicible, Zhar et Ithaqua ; la Créature de la terre, Nyarlathotep, et d'autres – depuis longtemps chassés et emprisonnés par les sortilèges des Anciens Dieux qui gravitent autour de l'étoile Bételgeuse – les Grands Ancêtres qui ont leurs mignons, leurs adeptes secrets parmi les hommes et les bêtes, dont la tâche est de préparer leur rédemption, car cela fait partie de leurs intentions maléfiques que de revenir pour régenter l'univers comme ils le firent autrefois après leur révolte et leur évasion du domaine des Ancêtres. Son récit suggérait d'effrayants parallèles avec ce que j'avais lu dans ces livres oubliés à la bibliothèque de l'université de Miskatonic pas plus tard que cet après-midi. Il y avait dans ses paroles une telle conviction et une telle assurance que je me trouvais libéré du savoir orthodoxe auquel j'étais accoutumé.

L'intelligence humaine, confrontée à ce qui la dépasse, réagit inévitablement de deux façons – son impulsion première est de tout rejeter en bloc, la seconde est de tenter d'accepter ; mais après avoir écouté l'effroyable discours d'Andrew Phelan, on ne pouvait échapper à la tentation de croire que seule une telle explication pouvait convenir à *tous* les événements qui se sont déroulés depuis son étrange apparition dans ma chambre. De l'abominable fresque exposée par Phelan, certains aspects étaient plus effrayants et même plus incroyables que d'autres. En compagnie du Dr. Shrewsbury, Phelan s'était mis à rechercher les « ouvertures » par lesquelles le grand Cthulhu pourrait ressurgir de la demeure subaquatique de R'lyeh où se prolonge son sommeil ; sous la protection d'une pierre gravée en forme d'étoile à cinq branches provenant de l'antique Mnar, ils n'eurent pas à repousser les mignons qui servaient les Grands Anciens – Ceux des profondeurs, les shoggoths, le peuple Tcho-Tcho, les Dhols et les Voormis, les Valusians et toutes les créatures semblables – car l'étoile à cinq branches a le pouvoir de vaincre les êtres supérieurs qui servent directement le Grand Cthulhu. Ainsi purent-ils reprendre leur envol après avoir appelé des espaces interstellaires d'étranges créatures pareilles aux chauves-souris, les serviteurs d'Hastur, Celui qui ne peut être Nommé, ancien rival de Cthulhu ; et, ayant partagé l'hydromel doré qui rend insensible aux effets du temps et de l'espace et permet de voyager dans ces dimensions alors que, simultanément, les perceptions sensorielles

s'accroissent à un point jusqu'à ce jour inconnu, ils partirent pour Celaeno. Là, ils complétèrent leurs connaissances en étudiant dans la bibliothèque monolithique les livres et les hiéroglyphes dérobés aux Anciens Dieux par les Grands Anciens lorsqu'ils se révoltèrent contre leur bienveillante autorité. Mais, bien que se trouvant sur Celaeno, ils ne demeuraient cependant pas dans l'ignorance de ce qui se passait sur Terre et ils avaient appris quel commerce entretenaient à nouveau Ceux des profondeurs avec les étranges habitants d'Innsmouth la maudite, dont l'un avait été désigné pour le retour de Cthulhu. C'est pour empêcher ce retour que le Dr. Shrewsbury avait envoyé Andrew Phelan sur la Terre.

« Quel genre de rapport s'était-il établi entre les habitants d'Innsmouth et ces créatures qui sortaient des eaux près du Récif du Diable ?

— Cela ne vous a pas sauté aux yeux ?

— Le commerçant supposait qu'il y avait eu trop de mariages consanguins. »

Phelan eut un sourire lugubre.

« Oui, mais pas entre les vieilles familles d'Innsmouth ; c'est avec ces êtres maléfiques des profondeurs, de Y'ha-nthlei que surplombe le Récif du Diable. Et l'Ordre ésotérique de Dagon n'est que le nom d'emprunt de l'organisation des adorateurs afin d'appliquer les commandements de Cthulhu et de ses serviteurs pour préparer la voie, pour ouvrir les portails du monde supérieur à leur domination diabolique ! »

Je pesai les termes de sa choquante révélation une minute entière avant de le laisser poursuivre. Accordant un certain crédit à tout ce que Phelan venait de raconter – et son attitude semblait indiquer qu'il lui était indifférent que je le croie ou non il apparaissait que, sitôt sa mission accomplie, il projetait de retourner sur Celaeno. Du moins, c'est l'intention que je lui prêtais.

« Oui, admit-il, il en sera fait ainsi.

— Alors vous devez savoir qui, à Innsmouth, ramène les gens au culte de Cthulhu et au commerce avec Ceux des profondeurs ?

— Laissez-nous dire plutôt qui nous suspectons. Ce ne peut être que lui.

— Ahab Marsh.

— Oui, Ahab Marsh. C'est par son arrière-grand-père, Obed, que tout commença ; Obed, par ses voyages lointains et les endroits étranges qu'il visita. Obed, nous le savons maintenant, rencontra Ceux des profondeurs dans une île au milieu du Pacifique – une île qui n'aurait jamais dû exister – et il leur ouvrit le chemin pour

aborder à Innsmouth. Les Marsh prospérèrent, mais ils n'étaient pas plus à l'abri de ces maudites métamorphoses que les autres habitants de cette ville déshéritée.

» Leur sang est contaminé depuis des générations. Les événements de 1928-1929 qui déterminèrent le gouvernement fédéral à investir Innsmouth ne marquèrent un temps d'arrêt que pour quelques années, à peine une décennie. Depuis le retour d'Ahab Marsh – et nul ne sait quand il est revenu en dehors des deux doyennes Marsh qui le reconnurent comme étant l'un des leurs – tout recommença mais, cette fois, moins ouvertement, si bien que l'on ne fit pas appel aux fédéraux. J'ai quitté le domaine céleste pour veiller à ce que la désolation ne se répande à nouveau sur la Terre. Il m'est impossible d'échouer.

— Mais comment ?

— Les événements le diront. Demain je me rendrai à Innsmouth ; là, je vais poursuivre ma surveillance jusqu'au moment où il me faudra agir.

— Le commerçant m'a dit que les étrangers sont regardés avec suspicion.

— C'est pourquoi j'emprunterai leur aspect. »

Toute la nuit, je demeurai éveillé aux côtés d'Andrew Phelan, rongé par le désir de l'accompagner. Si son récit n'était que le produit de son imagination, alors il s'agirait d'une prodigieuse et glorieuse fable, conçue pour faire battre le cœur et enflammer l'esprit ; mais si ce n'est point une fable, ma responsabilité se trouverait aussi sûrement engagée que la sienne dans la poursuite et la destruction du mal à Innsmouth, car le mal est l'ennemi immémorial de tout bien, tel que nous, chrétiens, le comprenons, ou tel qu'il fut compris dans quelque mythe préhistorique. Mes études théologiques semblaient presque frivoles comparées à ce que Phelan venait de raconter, bien qu'à ce moment, je le confesse, je doutais de son importance – et comment aurais-je pu faire autrement ? Les monstrueuses entités du mal qu'évoqua Phelan toute la nuit n'étaient-elles pas impossibles à concevoir, et même pouvait-on espérer les croire possibles ? Pourtant elles l'étaient. C'est le fardeau spirituel de l'homme que de trouver si facile de douter et si difficile de croire, même pour les choses les plus simples. Et un parallèle frappant s'imposa à l'étudiant en théologie que j'étais, un parallèle que je ne pouvais négliger car il n'était que trop évident : la similarité entre le récit de la révolte des Grands Anciens contre les Anciens Dieux et cet autre, plus universellement connu, de la révolte de Satan contre les forces du Seigneur.

Le lendemain matin, je fis part à Phelan de ma décision.

Il hocha la tête.

« C'est fort honorable de vouloir nous aider, Abel. Mais vous ne savez pas réellement ce que cela signifie. Je ne vous en ai donné qu'un mince aperçu – rien de plus. Je n'ai pas le droit de vous engager de la sorte.

— Ma seule responsabilité est en cause.

— Non, la responsabilité revient à l'homme qui connaît les faits. Il y a un abîme entre ce que le Dr. Shrewsbury et moi pensons pouvoir enseigner. Je dois dire que nous sommes à peine parvenus à la compréhension de la totalité – pensez, alors, au peu de choses dont vous avez connaissance !

— Je le conçois comme un devoir. »

Il me dévisagea rêveusement et je vis pour la première fois que ses yeux trahissaient un âge plus avancé que ses trente ans.

« Laissez-moi réfléchir ; vous avez vingt-sept ans, Abel. Réalisez-vous que, si vous persistez dans votre décision, il pourrait ne plus y avoir de futur pour vous ? »

J'étais prêt à polémiquer âprement avec lui ; j'avais déjà voué mon existence à la destruction du mal, et le mal qu'il me présentait était quelque chose de plus tangible que celui qui sommeille dans l'âme humaine. Il sourit et hocha la tête en m'écoutant – il finit par accepter, avec une sorte de cynisme que je trouvai irritant.

La première étape dans notre poursuite du mal à Innsmouth fut de nous déplacer de Boston à Arkham, non seulement à cause de la proximité d'Arkham par rapport à Innsmouth, mais aussi pour éviter que Phelan ne soit reconnu par ma logeuse qui voyait d'un mauvais œil toute la publicité faite à son sujet. Et d'une telle publicité découlerait, en retour, la découverte de sa présence sur terre par ces créatures qui avaient précédemment poursuivi le Dr. Shrewsbury et Andrew Phelan, les obligeant à prendre la fuite. Sans aucun doute, la chasse recommencerait de toute façon, mais heureusement pas avant que Phelan ait accompli ce pourquoi il etait revenu.

Nous partîmes donc cette nuit même.

Phelan ne jugea pas utile que j'abandonne ma chambre de Boston ; aussi je payai un mois de loyer d'avance, ne songeant pas au jour où je pourrais me retrouver entre ces murs familiers.

Nous trouvâmes à Arkham une chambre dans une maison assez neuve qui se trouvait dans Curwen Street. Phelan me confia plus tard que la maison avait été bâtie à l'emplacement de celle du Dr. Shrewsbury qui fut détruite par le feu, cet incendie coïncidant avec son ultime disparition. Nous étant concertés et ayant expliqué à notre nouvelle logeuse que nous aurions à nous absenter plusieurs heures d'affilée, nous

procédâmes à l'énumération des conditions qui nous permettraient de séjourner temporairement au milieu de la population d'Innsmouth, car Phelan pensait qu'il était plus que nécessaire, afin de demeurer relativement libres de nos mouvements, d'emprunter une apparence qui nous fasse ressembler le mieux possible aux gens d'Innsmouth.

Phelan se mit au travail en fin d'après-midi. Je ne tardai pas à découvrir qu'il était extraordinairement habile de ses mains ; en effet, il modifia complètement mes traits – transformant en vieillard le jeune homme chétif que j'étais ; ma tête prit cette forme étroite si caractéristique, avec ce nez plat et ces curieuses oreilles que l'on ne connaît qu'aux gens d'Innsmouth. Il refit complètement mon visage ; ma bouche devint étroite, ma peau se couvrit de pores grossiers, mon teint naturel disparut derrière une horrible pâleur grise ; il s'efforça même de donner à mes yeux un aspect globuleux de batracien et de rider affreusement mon cou par de profonds plis presque écailleux. Une fois qu'il eut fini, j'aurais voulu ne jamais m'être connu ; en effet, l'opération dura plus de trois heures et finalement, tout semblait aussi parfait qu'on pouvait le souhaiter.

« Ça va », conclut-il après m'avoir examiné ; puis, infatigable, sans proférer une seule parole, il s'employa à se donner une semblable apparence.

De bonne heure le lendemain matin, nous partîmes en direction d'Innsmouth ; selon une manœuvre délibérée de Phelan, nous primes le train jusqu'à Newburyport, puis le bus afin d'entrer par l'autre côté d'Innsmouth. À midi, nous fûmes à pied d'œuvre, sans attirer l'attention des ouvriers malpropres au regard inquisiteur, à la Maison Gilman, le seul hôtel ouvert de tout Innsmouth ou, plutôt ce qui en restait, car, comme de nombreux bâtiments de la ville, il se trouvait dans un état de délabrement très prononcé. Nous nous fîmes enregistrer sous les noms de deux cousins Amos et John Wilken, car Phelan avait découvert que Wilken était un vieux nom d'Innsmouth mais qu'il n'était plus représenté dans cette ville portuaire désormais maudite. Le vieil employé de la Maison Gilman nous adressa un regard entendu et ses yeux globuleux s'ouvrirent tout grand à la lecture des noms sur le registre.

« Parents du vieux Jed Wilken, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

Mon compagnon acquiesça vivement.

« On voit bien que vous êtes d'ici, dit l'employé avec un ricanement des plus vulgaires. Vous avez un boulot ?

— Nous sommes en congé, répondit Phelan.

— Vous venez au bon endroit, pour ça oui. Il y en a des choses à voir ici, *si vous*

êtes de la bonne espèce. »

À nouveau il ricana désagréablement.

Une fois seuls dans notre chambre, Phelan devint plus tendu que jamais.

« Jusqu'à présent, tout va bien, mais nous n'en sommes qu'au commencement. Nous avons du pain sur la planche. Il ne fait pas de doute que l'employé va ébruiter le fait que nous sommes des parents de Jed Wilken ; cela satisfera les plus curieux et notre allure de "dégénérés", en tous points comparable à celle des habitants d'Innsmouth, ne provoquera pas de commentaires indus – mais je suis convaincu que nous devons éviter d'être vus de trop près par Ahab lui-même.

— Mais à quoi cela servirait-il de rechercher Ahab ? objectai-je. Si vous êtes absolument certain que c'est lui…

— Il y a bien plus à apprendre sur Ahab que vous ne le pensez, Abel, peut-être plus que je ne le pense moi-même. Nous connaissons la famille Marsh, nous connaissons leur lignée, le Dr. Shrewsbury et moi. Mais nulle part dans l'arbre généalogique de la famille nous ne trouvons de trace d'un Marsh prénommé Ahab.

— Pourtant il est bien ici.

— En effet. Mais comment est-il venu ? »

Nous sortîmes peu de temps après, en ayant pris soin de garder les vieux vêtements que nous portions à notre arrivée pour éviter de donner une impression de richesse qui éveillerait les soupçons. Phelan se dirigea immédiatement vers le bord de la mer, faisant un détour pour examiner la salle de l'Ordre de Dagon à New Church Green, pour finalement se rendre à la Marsh Refining Company. Ce fut là, peu de temps après notre arrivée, que je vis pour la première fois notre proie.

Ahab Marsh était grand, bien que curieusement voûté ; sa démarche aussi était étrange, sans régularité ni rythme, mais plutôt saccadée ; lorsqu'il se rendit de la raffinerie à sa voiture aux rideaux soigneusement tirés, sa démarche avait quelque chose de très particulier : on aurait pu la qualifier d'*inhumaine*, car il s'agissait moins d'une marche que d'un louvoiement ou d'une titubation, et ce mouvement se distinguait de celui des autres habitants car, quelle que fût la modification de leur physionomie, ils marchent en louvoyant certes, mais humainement. Comme je l'ai dit, Ahab Marsh était plus grand que la plupart de ses compatriotes, mais son visage ne différait pas tellement du type d'Innsmouth, en dehors du fait qu'il semblait moins grossier et plus empâté, comme si sa peau (car en dépit de son aspect écailleux, il s'agissait bien de peau) était d'une plus fine texture, ce qui laissait supposer que les

Marsh étaient d'une race supérieure à celle de la moyenne des natifs d'Innsmouth. Il était impossible de distinguer ses yeux car ils étaient dissimulés par des lunettes d'un cobalt profond, et sa bouche, malgré sa grande similitude avec celle des autochtones, était plus proéminente, sans doute parce que le menton d'Ahab Marsh était légèrement fuyant. C'était littéralement un homme dépourvu de menton, à la vue duquel j'éprouvai un frisson d'horreur comme je n'en avais jamais connu, car cela lui donnait une apparence si effroyablement ichtyique qu'elle ne pouvait que me répugner. Il semblait également dépourvu d'oreilles et portait son chapeau enfoncé sur ce qui devait être un crâne chauve ; son cou était plissé et il était impeccablement vêtu, bien que ses mains fussent cachées par des gants noirs, ou plutôt, en regardant de plus près, par des *mitaines*.

Comme nous n'étions pas observés, j'ai pu détailler à loisir notre proie, tandis que Phelan l'observait indirectement à l'aide d'un miroir de poche. Peu après, Ahab Marsh disparut au volant de sa voiture.

« Une bien chaude journée pour porter des gants, se contenta de dire Phelan.

— C'est bien ce que je pense.

— Je crains que cela ne confirme mes soupçons, ajouta alors Phelan ; mais il ne donna aucune explication. Nous verrons bien. »

Nous nous rendîmes dans un autre quartier de la ville, marchant au hasard des rues étroites et ombragées d'Innsmouth, nous éloignant du Manuxet et de ses chutes pour nous rendre à la raffinerie Marsh qui se dresse sur une sorte de terre-plein. Tout en marchant, Phelan était plongé dans une méditation profonde et troublée ; il était manifeste qu'il ressassait une foule d'idées, aussi ne l'interrompis-je point. Je m'étonnais de l'incroyable état de décadence de cette vieille ville portuaire, et encore plus de son curieux manque d'activité ; c'était comme si la majeure partie des habitants se reposaient pendant le jour, car bien peu circulaient dans les rues.

La nuit à Innsmouth, cependant, se devait d'être différente. Alors que l'obscurité montait, nous nous sommes dirigés vers la salle de l'Ordre de Dagon. Lors de sa précédente visite, Phelan avait découvert que l'on devait, pour pénétrer dans la salle de cérémonies, présenter un curieux sceau en forme de poisson, et pendant que je reconstituais le moindre de ses déplacements en ce lieu, il avait reproduit plusieurs de ces sceaux ; il se réserva le plus parfait et me donna le plus rapprochant, si j'en avais besoin, bien qu'il préférât que je ne prenne pas un tel risque et que je reste à l'extérieur de la salle.

Cependant, je n'en avais aucune envie. Il était manifeste qu'un grand nombre de

personnes venaient ici, de toute évidence des membres de l'Ordre ésotérique de Dagon, et je ne voulais à aucun prix manquer ce qui allait se dérouler, – bien que Phelan m'ait prévenu avec insistance que nous nous exposions à une situation dangereuse en assistant à l'une de ces cérémonies interdites. Sans effroi, je m'obstinai.

Par bonheur, on ne nous demanda pas de présenter les sceaux ; je tremble rien qu'en imaginant ce qui serait arrivé s'ils l'avaient fait. Je crois que le fait d'avoir si soigneusement contrefait le type d'Innsmouth favorisa, plus que toute chose, notre entrée dans la salle. Nous étions l'objet de la curiosité générale, mais il était clair que notre qualité de membres du clan Wilken avait été répétée de bouche à oreille car il n'y avait ni malveillance ni hostilité dans les yeux des hommes et des femmes qui regardaient à l'occasion dans notre direction. Nous nous assîmes près de la porte afin de pouvoir sortir rapidement si le besoin s'en faisait sentir et, nous étant installés, nous regardâmes autour de nous. La salle était grande et sombre ; les fenêtres étaient tendues de rideaux noirs, lui donnant l'apparence d'un théâtre de l'ancien temps – tel un théâtre transformé en cinéma lorsque la grande industrie en était à son stade infantile. De plus, une lueur crépusculaire s'insinuait dans la salle, semblant provenir d'un petit dais qui nous faisait face. Mais ce n'était pas l'obscurité de la salle qui frappait mon imagination – c'était les ornements.

En effet, la salle était décorée de pierres gravées représentant des êtres mi-hommes, mi-poissons. J'en reconnus plusieurs qui ressemblaient à des sculptures primitives de Ponape et certaines autres qui présentaient une ressemblance troublante avec les inexplicables statues découvertes sur l'île de Pâques comme avec celles des ruines mayas de l'Amérique centrale et les vestiges incas du Pérou. Même dans cette pénombre, on pouvait distinguer nettement que ces sculptures et bas-reliefs n'avaient pas été créés par des autochtones mais amenés de quelque port étranger ; ils pouvaient provenir de Ponape, car les navires Marsh avaient sillonné les mers jusqu'aux confins de la civilisation. Seule une lumière artificielle très pâle brillait au pied de l'estrade ; il n'y avait rien d'autre pour éclairer la pièce, cependant il me semblait que les sculptures et bas-reliefs possédaient un pouvoir infernal et effrayant qui glaçait le cœur et un aspect subterrestre qui était particulièrement frappant – car ils parlaient d'un temps depuis longtemps révolu, des grands âges – avant notre être, lorsque le monde et peut-être même l'univers venaient à peine de naître. En dehors de ces sculptures et d'une miniature de ce qui avait du être une créature-pieuvre énorme et amorphe, qui occupait le centre du dais, la salle était dépourvue de toute autre décoration – rien que des chaises défraîchies, une simple table sous le dais et ces étroites fenêtres garnies de rideaux pour atténuer l'effet de ces sculptures et bas-

reliefs exotiques ; cette nudité ne faisait qu'accentuer leur aspect hideux.

Je me tournai vers mon compagnon ; je le vis regarder droit devant lui et, s'il avait examiné les bas-reliefs et les sculptures, il ne l'aurait pas fait aussi ouvertement. Je devinai qu'il n'était pas prudent de détailler plus longtemps ces ornements troublants ; aussi suivis-je l'exemple de Phelan. Je pouvais cependant remarquer que la salle s'était rapidement remplie d'un plus grand nombre de personnes que les événements du jour ne me l'avaient laissé présager. Il y avait près de quatre cents places et, bientôt toutes furent occupées. Lorsque d'autres personnes affluèrent, Phelan quitta son siège et resta debout, adossé au mur près de l'entrée. Je l'imitai afin que deux vieillards décrépits, dont l'apparence hideuse contrastait avec celle des plus jeunes – les plis de leur cou étaient plus profonds et plus squameux, leurs yeux globuleux étaient plus vitreux –, puissent s'asseoir. L'abandon de nos sièges passa inaperçu car quelques autres personnes se tenaient également debout le long du mur.

Il ne devait pas être loin de neuf heures et demie – les soirées estivales étaient plus longues, la nuit tardait à tomber – lorsque tout fut prêt. C'est alors qu'apparut par une porte dérobée un homme entre deux âges, habillé de vêtements étrangement décorés ; au premier abord, son apparence était celle d'un prêtre, mais il se révéla que ses vêtements étaient décorés d'une manière blasphématoire avec les mêmes représentations de batraciens et de poissons qui ornaient la salle. Il s'approcha de la figure sous le dais, la toucha avec révérence et commença à parler – non en latin ou en grec comme je le supposai tout d'abord, mais dans une langue curieusement dénaturée dont je ne pouvais comprendre un mot, une horrible suite de vociférations qui appelaient immédiatement une sorte de réponse grave et presque lyrique murmurée par l'assemblée. À ce moment, Phelan me toucha le bras et se glissa vers la porte d'entrée. Je le suivis à ce signal malgré ma répugnance à quitter la cérémonie en son commencement.

« Que se passe-t-il ? demandai-je.

— Ahab Marsh n'est pas là.

— Il peut encore venir. »

Phelan secoua la tête.

« Je ne crois pas. Nous devons le chercher ailleurs. »

Il marchait avec une telle résolution que je pensai, vu le tour que prenait la situation, qu'il avait une idée de l'endroit où il pourrait trouver Ahab Marsh. J'avais imaginé que Phelan se rendrait directement à la vieille maison des Marsh à Washington Street, mais il n'en fit rien ; ma seconde pensée fut qu'il pourrait retourner

à la raffinerie, et cela sembla se révéler exact jusqu'au moment où nous dépassâmes la raffinerie, traversant le pont qui enjambait le Manuxet et que nous longeâmes la côte au-delà du port jusqu'à l'embouchure de la rivière. La nuit était noire, mais une lune tardive et secourable apparut à l'est de l'horizon et refléta une faible lueur jaunâtre dans les flots ; les étoiles brillaient, un banc de nuages noirs s'étirait le long des rives célestes du septentrion, un léger vent d'est soufflait.

« Savez-vous où nous allons, Phelan ? demandai-je finalement.

— Oui. »

Nous suivions une route peu fréquentée – probablement une route privée – qui épousait paresseusement les contours de la côte, faite de pierres et de sable, de cailloux et d'ornières. Soudain Phelan se mit à genoux et examina les ornières sableuses.

« Cette route a été empruntée récemment. »

La couche de sable était, par endroits, fraîchement remuée.

« Par Ahab ? » demandai-je.

Il acquiesça pensivement.

« Il y a une petite crique tout près d'ici. Cette terre appartient aux Marsh – le vieil Obed l'acquit il y a plus de cent ans. »

Nous hâtâmes le pas, bien qu'instinctivement nous marchions avec plus de précautions.

Sur la plage de la crique abritée, nous découvrîmes la voiture aux rideaux tirés qu'Ahab Marsh venait d'utiliser pour quitter la raffinerie. Sans effroi, probablement parce qu'il savait ce qu'il allait trouver, mon compagnon se dirigea vers la voiture. Il n'y avait personne à l'intérieur, mais sur le siège arrière des vêtements étaient négligemment jetés des vêtements d'homme – et, même dans le noir, je reconnus le costume d'Ahab Marsh.

Mais Phelan referma la portière de la voiture et s'affaira de l'autre côté, puis se dirigea vers le bord de mer et, là, se mit une nouvelle fois à genoux et regarda par terre. En m'agenouillant près de mon compagnon, je vis les chaussures. Les chaussettes également ; d'épaisses chaussettes de laine bien que la journée avait été des plus chaudes. Et la forme des chaussures, sous ce clair de lune blafard, était plutôt insolite – qu'elles étaient larges ! quelle curieuse forme ! elles avaient dû être des chaussures normales, un peu larges certes, mais maintenant elles étaient complément déformées comme si le pied avait été – eh bien, comme si une sorte de malformation

l'affectait.

Et il y avait quelque chose d'autre, quelque chose de plus hideux et de plus effrayant sous la lune jaunâtre : au bruit de la mer s'ajoutait un autre bruit – un bruit auquel Phelan me demanda de prêter attention, une sorte de ululement lointain, inhumain, ne provenant pas des terres mais de la mer – et le Récif du Diable, comme gravé dans le repli de ma mémoire à la suite de ce que j'avais appris par le marchand et plus tard par mon compagnon, les récits de relations étranges maléfiques et impies entre les créatures océanes et la population d'Innsmouth, les choses qu'Obed Marsh avait découvertes à Ponape et dans cette autre île, la terreur qui régna pendant les années 1900 avec l'étrange disparition de jeunes gens qui ne revinrent jamais, sacrifices humains offerts à la mer ! Ces ululements apportés par le vent d'est, composent une atroce mélodie qui résonnait comme quelque chose d'un autre monde, un ululement fluide, une sonorité aquatique défiant toute description, maléfique et inhumaine. Et le vent les portait à ma conscience horrifiée et dans mes yeux restait encore gravée cette horrible trace découverte sur la plage entre l'endroit où se trouvaient les chaussures et les chaussettes et celui où l'eau commençait – *les empreintes, non d'un pied humain, mais d'appendices pédestres aux doigts allongés, forts, larges et palmés !*

IV

Ahab Marsh était l'objet de sa quête et dans une moindre mesure, les adorateurs de la salle de l'Ordre de Dagon l'étaient aussi. Les sacrifices, disait-il, ont repris et se sont multipliés, dans le plus grand secret, comme à l'époque d'Obed Marsh. Depuis la débâcle de 1928-1929, les habitants sont devenus plus prudents, ceux qui sont restés comme ceux qui sont revenus dans la ville après le départ des fédéraux. Et Ahab – Ahab qui avait ôté ses vêtements et s'était enfoncé dans la mer, pour revenir le jour suivant, comme si rien de fâcheux ne s'était passé – pouvait-on douter qu'il ait nagé jusqu'au Récif du Diable ? Et pouvait-on avoir le moindre doute quant au sort de ce jeune homme d'Innsmouth qui avait conduit sa voiture cette nuit ? C'était là le processus du sacrifice – d'être choisi par Ahab, de travailler pour lui et d'être préparé, sans même le savoir, à être sacrifié à ces créatures diaboliques qui viennent des profondeurs de Y'han-thlei au large du maudit et redouté Récif du Diable qui, à marée basse, se dresse sombre et maléfique au milieu des flots obscurs de l'Atlantique.

Effectivement Ahab Marsh était de retour le jour suivant à la raffinerie, avec un autre jeune homme pour conduire sa voiture et l'emmener de l'immense propriété des

Marsh dans la verdoyante Washington Street aux bâtiments de la raffinerie non loin des chutes du Manuxet.

Nous sommes restés éveillés toute la nuit et nous n'entendions pas seulement les bruits de la mer et ces horribles ululements : il y avait quelque chose d'autre, il y avait ces terribles cris, semblables aux cris rauques et bestiaux d'un homme en proie à la terreur la plus mortelle ; il y avait aussi cette psalmodie effrayante que proféraient les membres de l'Ordre ésotérique de Dagon assemblés dans cette salle qui renfermait ces horribles sculptures et cette représentation grotesque d'une créature inhumaine et maléfique. Cette psalmodie atroce retentissait sous la voûte étoilée – « *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn* » – et d'une voix étouffée Phelan traduisit cette phrase rituelle sans cesse répétée : « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulhu attend et rêve. »

Le lendemain matin, mon compagnon sortit pour s'assurer qu'Ahab Marsh était revenu. De retour à l'hôtel, il se plongea dans son travail, m'abandonnant à mon propre sort pour le reste de la journée, me demandant seulement d'éviter de me faire remarquer. J'étais déjà bien résolu à ne rien faire qui puisse attirer l'attention, mais j'étais tout aussi résolu à compléter les informations que m'avait fournies Phelan au sujet de ces terribles sacrifices humains et de ces rites horribles perpétués par certains des habitants d'Innsmouth, et c'est dans ce but que je retournai au magasin First National de M. Henderson. Le gérant ne me reconnut pas, grâce à l'habileté de Phelan. Il adopta à mon égard la même attitude servile dont il avait usé vis-à-vis de la femme Waite qui était entrée dans le magasin lors de ma première visite, et dès que nous fûmes seuls – car quelqu'un se trouvait là à mon arrivée – je m'apprêtai à dévoiler mon identité mais je me rendis compte que cela était impossible. Henderson pensa simplement que l'un des habitants d'Innsmouth avait eu vent de notre précédente conversation et ce fut seulement lorsque je lui répétais plusieurs de ses phrases qu'il comprit qui j'étais. Mais il n'en demeura pas moins plein de frayeur.

« S'*ils* venaient à savoir ! » s'exclama-t-il d'une voix sourde et craintive.

Je lui assurai que personne n'était au courant de mon identité réelle et que personne ne le serait, en dehors de lui, en qui je pouvais avoir confiance. Il devina que j'avais été « voir au fond des choses », comme il disait, et très agité, il m'adjura de m'en aller.

« Certains d'entre eux semblent pouvoir *sentir* les personnes qui ne les aiment pas. Je ne sais pas comment ils font – comme s'ils lisaient dans la pensée des hommes ou dans leur cœur. Et s'ils vous prennent ainsi – alors, alors…

— Alors quoi, Mr. Henderson ?

— Vous ne retournerez jamais d'où vous venez. »

Je lui donnai l'assurance que je n'avais aucunement l'intention de me faire prendre. J'étais venu pour obtenir de lui de plus amples informations ; malgré ses violentes dénégations, je ne me laissai pas arrêter ; peut-être ne savait-il rien, cependant je devais l'interroger. Des disparitions avaient-elles eu lieu – en particulier des disparitions de jeunes hommes et de jeunes femmes – à Innsmouth depuis qu'il s'y était installé ?

Il acquiesça timidement.

« Beaucoup ?

— Peut-être vingt, peut-être plus. Lorsque l'Ordre se réunit, et il ne se réunit pas souvent, cela se passe généralement après. Les nuits où l'Ordre se réunit, quelqu'un disparaît et personne n'en entend plus parler. *Ils* disent qu'ils se sont enfuis. Les premières fois que j'en ai entendu parler, je n'ai pas eu de mal à les croire ; je pouvais comprendre pourquoi ils voulaient partir d'Innsmouth. Mais depuis, – il y a eu d'autres événements – les gens qui disparaissent travaillaient dans la plupart des cas pour Ahab Marsh, et il courait ces vieilles histoires à propos d'Obed Marsh – comment il amenait des gens jusqu'au Récif du Diable et revenait toujours seul. Zadok Allen en a parlé ; *ils* disaient que Zadok était fou, mais Zadok disait des choses et il y avait des preuves suffisamment frappantes pour appuyer les dires du vieux cinglé. Il parlait de la sorte et on l'écoutait, jusqu'au moment où il *mourut*. »

À son ton, je compris que Zadok Allen n'était pas simplement mort.

« Vous voulez dire, jusqu'au moment où ils le tuèrent, insinuai-je.

— Ce n'est pas ce que je dis ; je ne suis pas quelqu'un qui affirme n'importe quoi. Sachez que je n'ai jamais rien vu – en tout cas, rien qui puisse vous intéresser. Je n'ai jamais vu quelqu'un disparaître ; je ne les ai simplement plus revus, c'est tout. Plus tard, j'en ai entendu parler – quelqu'un glissait un mot à ce sujet ici et là, et je fis le rapprochement. Rien ne filtra dans les journaux ; rien ne fut dit comme il se devait ; personne ne fit jamais de recherche ni de tentative pour retrouver la trace des disparus. Cela ne me sert à rien de penser aux histoires du vieux Zadok Allen et à ces autres chuchotées au sujet du capitaine Obed Marsh. J'ai peut-être trop d'imagination. Cela doit déranger un homme de vivre dans un endroit pareil depuis de si nombreuses années ; il suffit d'y vivre plusieurs mois pour avoir l'esprit dérangé. Je ne dis pas que le vieux Zadok Allen était cinglé. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il ne devait pas l'être ; il ne parlait qu'après avoir bu quelque chose : ça lui déliait la langue. D'ordinaire il était sobre et il paraissait très embêté les jours suivants d'avoir tant

parlé ; il marchait en regardant tout le temps par-dessus son épaule, et même en plein jour, et jetait un regard craintif sur la silhouette du Récif du Diable lorsque la marée était basse et que le jour était clair. Les habitants d'Innsmouth ne regardent pas beaucoup de ce côté, mais quelquefois, lorsqu'il y a une réunion dans la salle de l'Ordre de Dagon, on voit des lumières à cet endroit, d'étranges lumières ; d'autres lumières sont allumées sur la coupole de la vieille Gilman House, et toutes clignotent – comme si elles se parlaient entre elles.

— Vous avez personnellement vu ces lumières ?

— C'est la seule chose que j'ai vue. Peut-être y avait-il un bateau, mais je ne crois pas. En tout cas, pas au large du Récif du Diable.

— Êtes-vous allé à cet endroit ? »

Il fit non de la tête.

« Non, monsieur, et j'ai aucune envie d'y aller. Je m'en suis approché une fois en chaloupe – un horrible rocher gris avec des formes rudement bizarres au-dessus – et je ne voulais pas m'en approcher davantage. C'était comme si quelque chose m'en écartait, comme une énorme main invisible qui s'étendait et vous poussait dans le dos – voilà comment cela s'est passé. J'ai eu la chair de poule et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je ne l'oublierai jamais – et c'était avant que j'en sache plus ; aussi je n'ai jamais parlé de ce que je soupçonnais et ça a joué sur mes nerfs et mon imagination.

— Ahab Marsh doit être tout-puissant à Innsmouth ?

— Oui. Parce qu'il n'y a plus un homme, ni un Waite, ni un Gilman ou un Orne, seulement des femmes, et elles sont déjà vieilles. Les hommes ont disparu quand les fédéraux sont arrivés ici. »

Je ramenai la conversation sur ces mystérieuses disparitions. Il semblait incroyable que des jeunes, hommes et femmes, aient pu disparaître à notre époque sans que jamais un mot fût imprimé à ce sujet.

« Oh ! répondit Henderson, je ne connaîtrais pas Innsmouth si je croyais que c'était impossible. Ils étaient muets, muets comme des carpes, et s'ils se figuraient avoir quelque chose à faire pour leur dieu païen ou pour tout ce qu'ils adoraient, ils ne se plaignaient jamais, ils l'acceptaient et faisaient de leur mieux, et ils étaient tous mortellement effrayés par Ahab Marsh. »

Il s'approcha de moi, si près que j'entendis battre son pouls rapide.

« Je l'ai touché une fois, rien qu'une fois, et cette fois-là m'a suffi. Bon Dieu ! Il

était froid, froid comme la glace ; quand je l'ai touché, entre ses gants et les manches de son manteau – ce disant, il fit un pas en arrière et me regarda fixement –, la peau était froide et gluante comme celle d'un poisson ! »

Il frissonna à ce souvenir, porta un mouchoir à ses tempes et se tut un instant.

« Ne sont-ils pas tous ainsi ?

— Non, pas tous. Les autres sont différents. Ils disent que les Marsh avaient tous le sang froid, surtout depuis l'époque du capitaine Obed, mais j'ai entendu un autre son de cloche. Tenez, par exemple, le type – Williamson, je pense que c'était son nom – qui alerta les fédéraux. Ils ne le savaient pas à l'époque, mais c'était un Marsh – il avait aussi du sang Orne, et quand *ils* l'ont découvert, ils ont attendu qu'il revienne. Et effectivement il est revenu et il s'est dirigé vers l'eau, en chantant – c'est toujours ce qu'on raconte – et il a enlevé ses vêtements ; puis il a plongé, il a nagé vers le récif, et on n'en entendit plus jamais parler. Rappelez-vous, je n'ai rien vu *de visu* ; c'est juste ce que j'ai entendu dire, bien que cela se soit passé de mon temps. Ceux qui ont du sang Marsh dans les veines reviennent, d'aussi loin qu'ils soient. Regardez Ahab Marsh – revenu de Dieu sait où. »

Une fois lancé, et en dépit de ses craintes, Henderson faisait preuve d'une loquacité inhabituelle. Sans doute, le fait d'être resté longtemps sans discuter avec les étrangers avait quelque chose à voir avec sa prolixité, autant que le sentiment de sécurité que lui donnait son magasin, car on n'y venait guère en cette heure matinale ; les gens d'Innsmouth préféraient faire leurs courses tard dans l'après-midi et il était souvent obligé de laisser sa boutique ouverte au-delà des heures normales de fermeture. Il parla des étranges bijoux portés par les natifs d'Innsmouth – des bracelets et des tiares grotesques et repoussants, des bagues et des pectoraux avec des figures répugnantes gravées en haut-relief. Je ne pouvais douter qu'il s'agît des mêmes figures que celles des bas-reliefs et des sculptures dans la salle de l'Ordre de Dagon ; Henderson avait eu l'occasion d'en voir ; il n'y a que ceux qui appartiennent à l'Ordre et aux églises dépravées qui les portent. Puis il parla des bruits provenant de la mer.

« Une sorte de psalmodie, et ce n'est pas une voix humaine.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas. Aucune envie de le savoir non plus. Ce ne serait pas très indiqué. Ça vient de quelque part par là – comme la nuit dernière. »

Sa voix devint un murmure.

« Je sais ce que vous voulez dire. »

Il fit allusion à d'autres bruits ; bien qu'il ne mentionnât pas une fois les cris bestiaux et terrifiants, il les avait sans aucun doute entendus. Et il y eut d'autres choses, (et, sombre, il murmurait) des choses encore plus terribles, des choses qui tournaient autour du vieil Obed Marsh et qui vivent encore dans les eaux sous le Récif du Diable. Il courait des bruits confus à propos d'Obed lui-même – comme quoi il n'était pas réellement mort, comme quoi des marins de Newburyport qui connaissaient la famille Marsh étaient rentrés un jour au port pâles et tremblants, disant qu'ils avaient vu Obed Marsh nageant comme un marsouin, et si ce n'était pas Obed Marsh, alors que signifiait cette ressemblance ? Un simple poisson ne pourrait effrayer ainsi des hommes et des femmes ! Et pourquoi les gens de Newburyport tentèrent-ils si fermement de garder cela secret ? Ils se turent, très bien – probablement parce qu'ils étaient étrangers et qu'ils se refusaient à croire en ce qu'ils avaient vu près du Récif du Diable. Mais *il y avait* des choses qui nageaient à cet endroit, d'autres les avaient vues, des choses qui plongeaient et disparaissaient et ne remontaient jamais, bien qu'elles ressemblassent à des hommes ou des femmes, en dehors du fait que certains avaient des écailles et une peau brillante et ridée. Et qu'arriva-t-il à tant de vieux habitants ? Il ne semble pas qu'ils aient jamais eu ni funérailles ni enterrements – mais certains d'entre eux prenaient chaque année un aspect plus bizarre, puis, un beau jour, ils disparaissaient dans l'océan et la première chose que les gens apprenaient, c'était qu'ils étaient « perdus en mer » ou « noyés » ou quelque chose comme ça. C'était vrai, les choses nageant dans la mer étaient rarement vues de jour – mais de nuit ! Et qu'est-ce que c'était, quelles étaient ces créatures qui surgissaient de la mer près du Récif du Diable ! Et pourquoi certains des natifs d'Innsmouth s'y rendaient-ils nuitamment ? Il paraissait de plus en plus excité en parlant, bien que sa voix se fît plus étouffée ; il était manifeste qu'il avait ressassé tout ce dont il avait entendu parler depuis qu'il se trouvait à Innsmouth et qu'il était fasciné par ce qu'il ne pouvait maîtriser : une fascination qui allait de pair avec une répugnance extrême et presque morbide.

Il n'était pas loin de midi lorsque je retournai à la Maison Gilman.

Mon compagnon avait parachevé son travail et prêta une grande attention à ce que je lui racontais, bien que je ne pus rien noter dans son attitude qui puisse révéler qu'il n'eût pas déjà été au courant de ce que Henderson avait pu dire ou suggérer. Une fois que j'eus fini il ne dit rien, il ne fit qu'acquiescer et commença à m'expliquer ce qu'il nous restait à faire. Notre séjour à Innsmouth allait toucher à sa fin, dit-il ; nous quitterons la ville dès que nous en aurons fini avec Ahab Marsh, et cela, peut-être ce soir, ou demain soir, mais le plus tôt possible, car tout était prêt. Pourtant il y avait certains aspects de cette étrange poursuite que je devais connaître et qui

représentaient avant tout un danger pour moi.

« Je n'ai pas peur, me hâtai-je de dire.

— Non, peut-être pas au sens physique. Mais il est impossible de dire ce qu'ils pourraient vous faire. Nous portons tous un talisman qui nous protège de Ceux des profondeurs et des mignons des Grands Anciens, mais non contre les Grands Anciens eux-mêmes ou leurs serviteurs les plus proches qui évoluent aussi à la surface de la Terre pour mettre hors d'état de nuire ceux qui, comme nous, découvrent leurs secrets et s'opposent au retour du grand Cthulhu. »

Ce disant, il plaça devant moi une petite étoile à cinq branches taillée dans une pierre qui m'était inconnue. Il s'agissait d'une pierre grise, et, immédiatement, je me souvins de ma lecture à la bibliothèque de l'université de Miskatonic – « l'étoile à cinq branches taillée dans une pierre grise de l'antique Mnar » qui possédait le pouvoir magique des Anciens Dieux. Je la pris sans mot dire et, sur le conseil de Phelan, je la mis dans ma poche.

Il continua.

Cela pouvait me procurer une certaine protection terrestre mais il y avait un autre moyen d'échapper aux menaces que laissaient peser les plus proches serviteurs de Cthulhu. Je pouvais également aller à Celaeno, si je le désirais, malgré l'aspect terrifiant de ce voyage. Je devrais alors appeler ces créatures qui, bien qu'opposées à Ceux des profondeurs à tous ceux qui servent le Grand Cthulhu, étaient essentiellement des démons, car elles servent Hastur l'Indicible, tapi dans le lac noir de Hali dans les Hyades. Pour que ces créatures puissent me venir en aide, il me faudrait emporter une petite pilule, une distillation de ce merveilleux hydromel doré du professeur Shrewsbury, qui rend insensible aux effets du temps et de l'espace et capable de voyager dans ces dimensions, tout en accroissant les perceptions sensorielles ; ensuite il me faudrait souffler dans un étrange sifflet et lancer dans l'espace ces paroles : « *Ïa ! Ïa ! Hastur, Hastur, cf ayak 'vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm Ai ! Ai ! Hastur !* » Certaines créatures volantes – les Byakhee – sortiraient de l'espace et je devrais les monter sans crainte pour prendre mon envol, mais seulement lorsque le danger est imminent – car le danger qui vient de Ceux des profondeurs et de tous leurs alliés, insista Phelan, est aussi grand pour l'âme que pour le corps.

Je l'écoutais avec étonnement, non sans être frappé par une sorte de terreur spirituelle – cette terreur si commune aux hommes qui, pour la première fois, plongent leur regard dans le vide des espaces insondables, qui commencent à contempler gravement l'immensité des univers extérieurs – une terreur provoquée par l'idée qu'Andrew Phelan voyagea de la sorte jusqu'à ma chambre à Boston et que c'était par

ce même moyen qu'il était parti, il y a plus d'un an !

Ce disant, Phelan me donna trois de ces petites pilules dorées au cas où j'en perdrais une, ainsi qu'un minuscule sifflet ; il me recommanda de ne l'utiliser que dans les cas d'extrême nécessité qu'il m'avait décrits, sans quoi je devais m'attendre aux conséquences les plus fatales. De plus, dit-il, c'était tout ce qu'il pouvait faire pour me protéger et il m'expliqua clairement que nous ne devions pas retourner ensemble à Arkham, bien qu'il nous fallût partir de cette ville en compagnie l'un de l'autre.

« Ils doivent penser que nous allons retourner à Newburyport, ajouta-t-il ; c'est pourquoi nous devrons suivre la voie ferrée en direction d'Arkham. En tout cas, c'est plus court, et le temps que la poursuite s'organise, nous serons déjà loin. Dès que nous aurons terminé notre travail, nous rejoindrons la voie ferrée ; nous attendrons suffisamment pour être sûrs que notre travail a été porté à son terme. »

Il marqua une pause et il ajouta que nous n'avions pas à craindre d'être poursuivis par les habitants d'Innsmouth eux-mêmes.

« Et ensuite !

— Quand le moment sera venu, vous n'aurez besoin d'aucune autre explication », répondit-il sinistrement.

À la tombée de la nuit, nous étions prêts. Je n'étais pas entièrement au courant du plan de Phelan, mais je savais qu'il fallait avant toute chose que les deux femmes Marsh s'absentent de leur maison de Washington Street. Phelan leur envoya un message prosaïque leur disant qu'un parent âgé était descendu à la Maison Gilman ; comme ce dernier était souffrant et incapable de se déplacer il serait ravi de recevoir, ce soir à neuf heures, la visite des demoiselles Aliza et Ethlai Marsh. C'était une lettre banale et bien tournée que mon compagnon cacheta du sceau de Dagon. Il signa du nom de Wilken, sachant qu'il y avait eu autrefois un mariage entre les Wilken et les Marsh, et il était certain que cette lettre ferait sortir les femmes Marsh assez longtemps pour que nous parvenions à détruire le chef des mignons de Cthulhu à Innsmouth et à empêcher ainsi l'aboutissement des préparatifs mis en œuvre pour sa résurrection et retarder le retour de cet être horrible qui dort en rêvant au plus profond des eaux. Il envoya la lettre à l'heure du dîner et prévint l'employé de la réception que, si quelqu'un téléphonait, il serait de retour immédiatement. Puis nous sortîmes ; Phelan portait une petite valise dans laquelle il avait mis une partie des affaires qu'il avait amenées dans les poches de la robe qu'il portait à son arrivée. Le ciel était couvert, ce qui ne pouvait déplaire à mon compagnon, car à neuf heures il aurait dû normalement encore faire jour et la nuit ne pouvait que faciliter notre entreprise. Si

tout se déroulait comme prévu, les femmes Marsh devaient se rendre à la Maison Gilman en voiture, conduites par le nouveau chauffeur ; ainsi Ahab se retrouverait seul dans la vieille bâtisse. Phelan m'expliqua que nous ne devions avoir aucun scrupule ; si les femmes ne répondaient pas à son message, elles devraient être éliminées, même si de tels procédés nous répugnaient. Nous n'eûmes pas de mal à trouver un endroit dissimulé d'où nous pourrions observer la maison de Washington Street, car la rue était plantée de nombreux arbres qui découpaient de grandes zones obscures. De l'autre côté de la rue la maison était plongée dans l'obscurité ; seule une faible lueur brillait dans une chambre du deuxième mais, peu avant neuf heures, une lumière s'alluma au rez-de-chaussée.

« Elles viennent », chuchota mon compagnon.

Il avait raison, car peu de temps après, la voiture noire aux rideaux tirés roula vers l'entrée principale, et les femmes Marsh, lourdement voilées sortirent de la maison, montèrent dans la voiture et partirent.

Phelan ne perdit pas un instant. Il traversa la rue, pénétra dans la propriété des Marsh et, sans attendre, ouvrit sa valise qui contenait un grand nombre de minuscules étoiles à cinq branches. Elles allaient servir, disait-il, à encercler la maison, particulièrement à proximité des portes et des fenêtres ; nous devions travailler dans le plus grand silence et avec le maximum de précautions : la disposition de ces talismans devait empêcher Ahab de nous échapper, car il lui serait impossible de franchir cette barrière. Je me hâtai d'exécuter ce que Phelan m'ordonnait de faire avant de le rejoindre de l'autre côté de la maison. L'obscurité était de mauvais augure ; à tout moment, les femmes Marsh pouvaient revenir ; à tout instant, Ahab Marsh pouvait s'apercevoir de notre présence dans le parc, bien que nous ne fissions aucun bruit.

« Ce sera bientôt fini, dit alors Phelan. Quoi qu'il arrive ne vous affolez pas. »

Il disparut une nouvelle fois derrière la maison. Quelques minutes plus tard, il me rejoignit dans l'ombre d'un buisson où j'étais dissimulé, non loin du perron. Sans s'arrêter, il se dirigea vers la porte d'entrée où il s'affaira un court instant. Lorsqu'il redescendit les marches, je vis une mince flamme passer par l'entrebâillement de la porte – il avait mis le feu à la maison !

Il revint vers moi, le visage grave, ne laissant transparaître aucune émotion ; il observait la fenêtre où brillait la lumière.

« Seul le feu peut les détruire, dit-il. Vous devez vous souvenir de cela, Abel. Vous pouvez de nouveau les rencontrer.

— Nous ferions mieux de partir.

— Attendez. Nous devons être sûrs du sort d'Ahab. »

Le feu dévora rapidement la vieille charpente et déjà, à l'arrière de la maison, les flammes léchaient les arbres avoisinants. À tout moment, quelqu'un pouvait les voir et donner l'alarme, ce qui rameuterait la famélique équipe des sapeurs-pompiers d'Innsmouth ; mais, par chance, les habitants d'Innsmouth désertaient généralement les lieux où Ahab Marsh vivait et travaillait, craignant et respectant les Marsh comme leurs ancêtres avaient craint et respecté les premiers membres de cette famille maudite qui s'étaient alliés aux êtres de la mer et avaient apporté dans ce port la tare de cet horrible croisement qui laissa sa marque sur toute leur progéniture.

Soudain, la fenêtre de la chambre éclairée s'ouvrit, et Ahab Marsh s'y pencha. Il ne resta là qu'un instant, puis il se recula sans refermer la fenêtre, ce qui provoqua un véritable appel d'air pour les flammes d'en dessous.

« Maintenant ! » murmura Andrew Phelan.

La porte principale s'ouvrit toute grande et Ahab Marsh franchit d'un bond les flammes. Mais il ne put aller plus loin, il descendit une marche, puis recula, les bras en l'air, et un terrible cri guttural sortit de ses lèvres minces. Derrière lui, les flammes montaient et grandissaient, aidées par le courant d'air qui s'engouffrait par la porte grande ouverte ; là où il se tenait la chaleur devait déjà être intenable – et ce qui se déroula alors restera pour toujours gravé dans ma mémoire.

Les vêtements portés par Ahab Marsh commençaient à s'enflammer – en premier, ces curieuses mitaines, puis sa calotte noire et tous ses autres vêtements – et ceci si rapidement que les flammes semblaient jaillir de ses vêtements ! Ce qui se tenait là n'était pas humain ; non, ce n'était pas un homme, c'était un batracien infernal et ichtyique travesti en homme aux mains palmées de grenouille, avec des pattes en guise de mains et un corps squameux, pustuleux et luisant qui avait l'humidité naturelle à sa froideur – un corps qui avait été drapé dans des vêtements humains dénaturés que le feu venait de dévorer, un corps qui, dénudé, ressemblait à quelque chose venue d'une région obscure et inconnue de cette terre. Cela avait été un être terrible et effrayant à la démarche humaine, mais qui avait des ouïes derrière des oreilles cireuses qui maintenant fondaient à la chaleur de ce feu destructeur où cette créature se consumait plutôt que d'affronter le pouvoir de ces pierres disposées tout autour de la maison, geignant et hurlant bestialement et poussant cet ululement qui m'était déjà familier !

Il n'était pas étonnant qu'Ahab Marsh fût capable de nager de la plage jusqu'au Récif du Diable ! Il n'était pas étonnant qu'il ait offert des sacrifices à ses hôtes qui

attendaient dans les profondeurs ! Car la créature qui prit l'identité d'Ahab Marsh n'était pas plus un Ahab Marsh qu'un être humain : *la chose qui se dénommait elle-même Ahab Marsh, la chose que le peuple d'Innsmouth suivait si aveuglément était l'un de Ceux des profondeurs, venu de la cité engloutie de Y'ha-nthlei pour poursuivre le travail déjà commencé par le terrible Obed Marsh, pour obéir aux ordres des mignons du Grand Cthulhu !*

Comme dans un rêve, je sentis Andrew Phelan me tirer par le bras ; je le suivis dans la rue ombragée, juste au moment où arrivait la voiture aux rideaux tirés qui ramenait les femmes Marsh à leur maison impie. Nous nous sommes enfuis à travers l'obscurité.

Il n'était pas nécessaire de retourner à la Maison Gilman, car nous avions laissé de l'argent dans notre chambre afin de payer notre pension et il n'y avait rien d'important dans notre bagage. Nous nous sommes donc immédiatement dirigés vers la voie ferrée pour nous enfuir de cette cité maudite.

Un kilomètre plus loin, nous avons regardé derrière nous. Le rougeoiement du ciel nous apprit ce qui se passait ; l'incendie de la vieille maison avait gagné les maisons voisines. Mais un événement de mauvais augure survint, car mon compagnon désigna en silence la mer, et là, sur la ligne de partage du ciel et de l'eau, je vis de grands éclairs d'une étrange lumière verte et, en regardant de l'autre côté en direction d'Innsmouth, je vis d'autres lumières étinceler en un lieu élevé qui ne pouvait être que la coupole de la Maison Gilman.

C'est alors qu'Andrew Phelan me prit la main.

« Adieu, Abel. Je vous quitte ici. Rappelez-vous tout ce que je vous ai dit.

— Mais, ils vous retrouveront ! » criai-je.

Il hocha la tête.

« Suivez les rails ; ne perdez pas de temps. Tout se passera bien de mon côté. »

Je fis ce qu'il m'adjurait de faire, sachant que chaque instant perdu pouvait m'être fatal.

À peine m'étais-je éloigné que j'entendis un sifflement extraterrestre, et, peu après, la voix d'Andrew Phelan psalmodiant triomphalement dans l'espace : « *Ïa ! Ïa ! Hastur ! Hastur cf' ayak 'vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm ! Ai ! Ai ! Hastur !* »

Je me retournai malgré moi.

Je vis une immense chose ailée, un grand être mi-oiseau mi-chauve-souris qui, sur

le point de se poser sur le sol, se fondit en un instant dans l'obscurité : le byakhee. Puis il s'éleva à nouveau, mais il n'était plus seul, quelqu'un se tenait entre ses ailes gigantesques ; et je le perdis de vue.

Pressentant le danger, je revins sur mes pas.

Et il ne fut plus jamais question d'Andrew Phelan.

V

Voilà près de quinze jours que ces événements se sont déroulés.

Je ne suis plus retourné aux cours de théologie ; je n'ai fait que hanter la bibliothèque de l'université de Miskatonic ; j'y appris bien plus de choses qu'Andrew Phelan n'avait voulu en dire et je compris mieux alors ce qui se passa à Innsmouth la maudite, des choses qui se déroulent dans des régions lointaines de cette Terre qui a été et sera pour l'éternité un immense champ de bataille pour les forces du bien et du mal.

Il y a deux nuits de cela, je découvris que j'étais suivi. Peut-être ai-je eu tort d'effacer de mon visage tous les artifices qu'Andrew Phelan avait composés pour me donner « le type d'Innsmouth » et de les avoir laissés sur la voie désaffectée qui mène à Arkham où ils pouvaient être retrouvés. Peut-être que ce ne furent pas les habitants d'Innsmouth qui les découvrirent – mais quelqu'un d'autre, quelqu'un qui sortit de la mer cette nuit-là, répondant à l'appel des signaux émis de la coupole de la Maison Gilman. Cependant mon poursuivant d'il y a deux nuits était sûrement un homme d'Innsmouth ; son allure odieuse de batracien était caractéristique. Il ne m'inspirait pourtant aucune crainte ; j'avais l'étoile à cinq branches dans ma poche ; je me sentais en sécurité.

Mais la nuit dernière vint l'autre !

La nuit dernière j'entendis la terre remuer sous moi ! J'entendis le bruit de grands pas lents et clapotants marteler les eaux de la terre, et je compris ce qu'Andrew Phelan voulait insinuer lorsqu'il disait que je saurais quand l'autre poursuivant viendrait ! Maintenant je le sais !

J'ai rédigé ceci en toute hâte et je compte l'envoyer à la bibliothèque de l'université Miskatonic pour l'ajouter aux documents du Dr. Shrewsbury et à ce qu'ils appellent le « Manuscrit Phelan », écrit par Andrew Phelan avant son premier séjour à Celaeno. Il est tard et j'ai la certitude de ne pas être seul ; il règne un silence absolu et inhabituel sur toute la ville et je peux entendre ces bruits horribles de succion qui

proviennent des entrailles de la Terre. À l'est, les Pléiades et Celaeno ont commencé à s'élever au-dessus de l'horizon. J'ai pris les petites pilules dorées extraites de l'hydromel du Dr. Shrewsbury, j'ai le sifflet à portée de la main, je me souviens des paroles, et si l'expansion de conscience qui suit à coup sûr l'absorption de l'hydromel me révèle la nature de ce qui est en train de me suivre, je saurai alors quoi faire.

Dès maintenant, je deviens conscient des changements qui se produisent en moi. C'est comme si les murs de la maison s'éloignaient, comme si la rue s'évanouissait à son tour et un brouillard – quelque chose dans le brouillard, comme une grenouille géante avec des tentacules – comme un…

Grands dieux ! Quelle horreur !

« *Ïa ! Ïa ! Hastur !...* »

III. LA GORGE AU-DELÀ DE SALA PUNCO
où le testament de Clairbonne Boyd

The Testament of Claiborne Boyd – 1949

(Le manuscrit de Clairborne Boyd, maintenant conservé à la bibliothèque de l'université de Buenos Aires, compte trois parties. Les deux premières furent découvertes avec les effets que Clairborne Boyd avait abandonnés dans sa chambre d'hôtel de Lima, Pérou ; la dernière partie rassemble plusieurs lettres adressées au professeur Vibarro Andros de Lima et des récits qui s'y rattachent. Ce n'est qu'après des discussions prolongées entre ses détenteurs que la totalité du manuscrit a reçu l'autorisation d'être imprimée en vue d'un tirage limité.)

I

Il est particulièrement heureux que la faculté d'analyse et de synthèse de l'esprit humain se limite au savoir virtuel de l'univers tel que nous le connaissons, et qu'elle ne puisse rien deviner de ce qui se trouve au-delà ; car ceux qui grouillent par millions sur cette terre, à l'exception d'une infime minorité, vivent béatement dans l'ignorance des noires profondeurs de l'horreur, béantes depuis toute éternité non seulement dans les régions étranges et inaccessibles de la Terre, mais aussi derrière le soleil couchant ou au coin de la rue et des abîmes vertigineux du temps comme de l'espace, et des choses inouïes qui hantent ces terribles lacunes.

Il y a moins d'un an, je résidais à La Nouvelle-Orléans et je voyageais volontiers dans la région marécageuse du delta du Mississippi, proche de ma ville natale. C'est à cette époque que j'abordai l'étude de la culture créole. Je poursuivais mes recherches depuis près de trois mois lorsqu'un message m'apprit la mort de mon grand-oncle Asaph Gilman et l'arrivée – selon les volontés impératives de son testament – de certains de ses biens, car j'étais « le seul étudiant » encore en vie parmi ses rares parents.

Mon grand-oncle avait été, pendant de nombreuses années, professeur de physique nucléaire à Harvard et, ayant atteint l'âge de la retraite, il avait continué à enseigner pendant quelque temps à l'université de Miskatonic, à Arkham. Après avoir quitté ce dernier poste, il se retira dans sa maison dans la banlieue de Boston et vécut ses

dernières années dans une presque complète réclusion ; j'écris « presque complète réclusion », car il sortit de temps à autre de sa retraite pour entreprendre de mystérieux voyages aux quatre coins du globe ; c'est au cours de l'un de ces voyages – alors qu'il errait dans les quartiers malfamés de Limehouse à Londres – qu'il rencontra la mort : il fut mêlé à une violente échauffourée provoquée, semble-t-il, par des voyous ou des lascars des navires à quai ; cette échauffourée, bien que s'étant achevée aussi vite qu'elle avait commencé, avait néanmoins causé la mort de mon grand-oncle.

J'avais parfois reçu de ses nouvelles, écrites d'une main hâtive et envoyées des divers pays qu'il visita – de Nome en Alaska, de Ponape dans les Carolines, de Singapour, du Caire, de Cregoivacar en Transylvanie, de Vienne et de bien d'autres endroits. Au début de mes recherches sur la tradition créole, j'avais reçu une carte postale abstruse expédiée de Paris ; au recto se trouvait une délicate gravure de la Bibliothèque nationale et au verso des directives du grand-oncle Asaph : « Si au cours de vos études, vous découvrez l'existence de cultes païens, *passés ou présents*, je vous serais reconnaissant de m'envoyer ces renseignements dès que vous en aurez le loisir. » Comme les créoles que j'étudiais étaient dans leur plus grande majorité catholiques romains, je ne pus avoir connaissance des faits qui l'intéressaient et je n'eus donc pas l'occasion de lui écrire à son adresse londonienne ; aussi ai-je reçu la nouvelle de sa mort prématurée avant même d'avoir songé à lui écrire. Les affaires de mon grand-oncle arrivèrent quinze jours après l'annonce de sa mort – deux malles-cabines pleines à craquer, sans autre indication que leur poids. Au moment de leur arrivée, j'étais occupé à rassembler les données que je possédais sur les coutumes et le folklore du pays créole ; c'est pourquoi il me fallut attendre un mois avant de songer à ouvrir les malles et à en examiner superficiellement le contenu. Lorsque je me suis enfin décidé à les ouvrir, je découvris que leur contenu pouvait être divisé en deux catégories – d'une part une collection de « pièces » extrêmement curieuses qui aurait fait la joie de n'importe quel collectionneur d'art primitif et, d'autre part, une liasse de notes, certaines tapées à la machine, d'autres manuscrites – je reconnus aisément l'écriture en pattes de mouche de mon grand-oncle – et d'autres encore sous forme de coupures de journaux et de lettres.

Comme l'art primitif m'était d'un abord plus familier, je décidai d'examiner minutieusement ses productions. Après avoir passé à peu près quatre heures à les trier, je parvins finalement à la conclusion que les pièces que mon grand-oncle avait collectionnées avec tant de peine présentaient une étrange progression créative. Certes, mes connaissances en matière d'art primitif étaient limitées, mais mon grand-oncle avait adjoint des notes au bas et au dos de la plupart des pièces, sauf à celles

qui parlaient d'elles-mêmes, tels ces caractéristiques masques polynésiens.

La division de ces pièces en deux groupes était en elle-même intéressante. Il y en avait deux cent soixante-dix-sept, sans compter les deux ou trois qui avaient souffert du voyage et qui s'étaient brisées en deux morceaux. Sur ce nombre, vingt-cinq étaient probablement d'origine indo-américaine, un nombre égal d'origine indo-canadienne et esquimaude. Un certain nombre de pièces étaient de conception maya et une vingtaine, de facture égyptienne. Près d'une centaine de pièces provenaient du centre de l'Afrique et une quarantaine environ étaient d'inspiration orientale. Presque tout le reste provenait du Pacifique Sud de Polynésie, de Micronésie, de Mélanésie et d'Australie. De surcroît, je dénombrai une demi-douzaine de pièces dont l'origine n'avait pu être déterminée. Ces dernières étaient particulièrement insolites et, bien que différant à première vue les unes des autres, elles semblaient avoir des liens de parenté, comme si quelque obscur développement s'était produit simultanément dans toutes les ethnies et les cultures représentées ; de tels liens sont suggérés, par exemple, par de notables ressemblances entre les sculptures hideuses du Pacifique Sud et les totems repoussants des Indiens du Canada. Comme ses notes semblent l'indiquer, mon grand-oncle avait dû remarquer ces ressemblances surprenantes. Mais, à mon grand désappointement, je ne trouvais nulle part une exposition cohérente des thèses sous-jacents aux recherches de mon grand-oncle, dans la mesure où elles concernaient ces réalisations artistiques.

Mon grand-oncle avait prodigué beaucoup de soins aux pièces du Pacifique Sud, qui n'étaient pas – je le vis au premier coup d'œil – les masques coutumiers, bien que ses notes ne fussent pas des plus explicites, et ce ne fut qu'à la lumière des récents événements que je compris l'intérêt de cet « art » et des notes qui s'y rattachaient. Parmi ces pièces du Pacifique Sud, certaines attirèrent immédiatement mon regard. Les voici, dans l'ordre où je les examinai, ainsi que les notes qui leur correspondent :

1) Figure humaine surmontée d'un oiseau. « Rivière Sepik, Nouvelle-Guinée. Reverse affirme son existence mais un grand secret l'entoure. Ne figure pas dans les collections. »

2) Pièce de vêtement tapa provenant des îles Tonga, avec, pour motif, une étoile vert-foncé sur fond brun. « Rencontré pour la première fois l'étoile à cinq branches dans cette région. Pas d'autres détails. Indigènes incapables d'expliquer le dessin. Disent qu'il est très vieux. Évidemment pas de contact ici depuis qu'il a perdu toute signification. »

3) Dieu marin. « Iles Cook. Ce n'est *pas* l'habituelle effigie du canoë de pêche. Pas de trace de cou, torse malvenu, tentacules pour les jambes et/ou les bras. Pas de nom

attribué par les indigènes. »

4) Pierre *Tiki*. « îles Marquises. Impressionnante tête de *batracien* d'une figure présumée humaine. Les doigts sont-ils palmés ? Les indigènes, bien que ne l'adorant pas, lui attribuent une signification, de toute évidence associée à la peur. »

5) Tête réduite. « Sans aucun doute, miniature de la colossale image de pierre trouvée sur le versant désertique du Ranoraraku. Travail typique des îles de Pâques. Trouvée à Ponape. Les indigènes l'appellent simplement "Ancien Dieu". »

6) Linteau gravé. « Maori, Nouvelle-Zélande. Travail exquis. Figures centrales de toute évidence polypeuses, mais non une pieuvre ; plutôt une curieuse contamination de poisson, de grenouille, de pieuvre et d'homme. »

7) Pied droit sculpté (*tale*). « Nouvelle-Calédonie. *De nouveau*, remarquable suggestion de l'étoile à cinq branches ! »

8) Figure ancestrale. « Taillée dans du bois de fougère. Ambrim, Nouvelles-Hébrides. Mi-humain, mi batracien. Peut-être la représentation du véritable ancêtre ; relation certaine avec les cultes similaires de Ponape et d'Innsmouth. Le fait de mentionner le nom de Cthulhu effraya le propriétaire de l'objet ; paraissait ne pas savoir pourquoi. »

9) Masque barbu. « Origine : Ambrim. Étonnante évocation de *tentacules, et non de poils*, pour la "barbe". Même utilisation dans les Carolines, le long de la rivière Sepik, en Nouvelle-Guinée et aux îles Marquises. Un exemplaire de ce type dans une boutique du quartier des docks à Singapour. *Pas à vendre !* »

10) Figure en bois. « Rivière Sepik. Noter : a) le nez – un seul tentacule se déroulant jusqu'à une figure au-dessous de la taille ; b) mâchoire inférieure se déroulant et rejoignant le torse tel un ombilic. Tête grossièrement disproportionnée. Modèle vivant ? »

11) Bouclier guerrier. « Queensland. Motif en labyrinthe. Apparemment, a) labyrinthe sous l'eau ; b) figure anthropoïde accroupie suggérée à l'aboutissement du labyrinthe. Tentacules ? »

12) Pendant en coquillage. « Papou. Idem. »

Il semble certain que mon grand-oncle recherchait une tendance bien définie dans ces pièces, mais s'agissait-il du développement de l'art primitif ou de celui d'un type de représentation particulier ? Ce n'était pas clair. Sans doute, les deux dernières des pièces non répertoriées furent particulièrement suggestives, à la lumière des notes ésotériques de mon grand-oncle. L'une était une grossière étoile à cinq branches

taillée dans une pierre grise que je ne pus reconnaître ; l'autre était une figure finement ouvragée de plus de vingt centimètres de haut, d'aspect particulièrement cauchemardesque. Elle représentait sans doute quelque monstre antique ou, plutôt, traduisait la vision primitive d'un monstre antique depuis longtemps disparu car rien sur cette terre ne pouvait lui ressembler même de loin. La créature était anthropoïde dans son ensemble, mais sa tête polypeuse était recouverte de pédoncules semblables à des tentacules, alors que son corps était à la fois squameux et élastique ; de plus, ses membres se terminaient par des ongles disproportionnés et quelque chose ressemblant à des ailes de chauve-souris sortait de son dos. À cause de sa corpulence et de l'expression maléfique de son visage, cette figure trapue donnait l'impression d'une force incroyable – la représentation vivante et inoubliable du grand mal –, non pas du mal comme on l'entend généralement mais d'une horreur terrible à en rompre l'âme, une horreur qui transcende le mal que l'homme du commun peut connaître. Son aspect était d'autant plus terrifiant que la tête céphalopode, rejetée en arrière, et la position accroupie donnaient l'impression d'une créature sur le point de se dresser. À sa base, mon grand-oncle n'avait inscrit qu'une brève indication encore plus déroutante que les autres. On y lit seulement : « C ? – ou un autre ? » Bien que ma connaissance de l'art primitif soit, je le reconnais volontiers, relativement sommaire, j'étais convaincu qu'il n'y avait pas de lien entre le style de cette étrange figure et les différents arts auxquels j'étais familiarisé comme tout individu qui a reçu une bonne éducation, et cette conviction semblait rendre encore plus mystérieux l'héritage de mon grand-oncle. Il n'y avait pas même l'indication de son origine – du moins, sur la figure elle-même. Je la recherchais en vain, je ne découvris rien en dehors de l'étrange question de mon grand-oncle. En outre, cette figure donnait l'impression d'un âge incalculable ; je ne pouvais guère me tromper car la matière dans laquelle elle avait été sculptée était une pierre noire verdâtre avec des particules iridescentes et des stries, ne rappelant rien de ce que je connaissais en géologie. Bien plus encore, je découvris, sur la base de la figure, certains caractères que j'avais pris pour des traces de la taille ; cependant, il était évident, après un examen prolongé, que ces caractères n'étaient pas le fait du hasard ni de maladroits coups de burin, mais étaient soigneusement gravés dans la pierre ; il s'agissait, en fait, de hiéroglyphes ou de caractères d'une langue qui ne présentait pas plus de ressemblance avec les langues connues que la sculpture avec des genres artistiques connus.

Il n'est donc pas étonnant que je me sois décidé à abandonner mon travail sur la culture créole et sa tradition au bénéfice de recherches plus poussées à partir des notes de mon grand-oncle. Je réalisai qu'il était sur la trace de quelque chose de mystérieux et de fondamental et certains indices – notamment sa carte m'interrogeant sur les « cultes païens » chez les créoles et son intérêt pour les œuvres d'art primitif

qu'il avait conservées – suggéraient que l'objet de sa quête était très certainement une religion ancestrale qu'il essayait de reconstituer en explorant les coins les plus reculés de la terre où sa survivance était plus probable que dans nos centres urbains.

Sans aucun doute, il m'était plus facile de prendre une résolution que de la tenir, car les papiers de mon grand-oncle ne renfermaient rien qui puisse ressembler à un ordre chronologique précis. J'avais pourtant espéré qu'il y eut au moins un ordre de lecture, car tout semblait relativement classé dans les malles ; il me fallut cependant un temps considérable pour effectuer une première classification et un temps encore plus considérable pour établir un ordre quelconque – et rien ne pouvait confirmer la parfaite exactitude de ce classement. Cependant j'avais de bonnes raisons de croire que, s'il n'était pas exact, du moins il ne devait pas être loin de la vérité ; en effet les notes de mon grand-oncle permettaient de classer chronologiquement ses voyages et d'en comprendre la raison car, à en juger par son existence antérieure, cela peut sembler une façon bien inhabituelle de terminer ses vieux jours. Il semblait probable qu'une expérience, réelle ou quasi réelle, associée à ces deux années où il enseigna à l'université de Miskatonic, l'y avait poussé. Un curieux manuscrit ayant de toute évidence appartenu à un naufragé peut expliquer le but de ses premiers voyages ; je ne sais comment il est tombé entre les mains de mon grand-oncle, bien qu'il semblât que la brève coupure de journal épinglé au manuscrit ait dû attiser sa curiosité. Il s'agissait du bref compte rendu de la découverte d'un manuscrit dans une bouteille et qui était intitulé : *Le mystère du navire disparu est résolu. Le H. M. S. Advocate a coulé en mer !* et je lus :

Auckland, N.Z., le 17 décembre – Le mystère du H.M.S. *Advocate*, disparu en août dernier, semble être résolu aujourd'hui par la découverte d'un manuscrit rédigé par le gabier Alistair Greenbie. Le manuscrit fut découvert par un équipage de marins pêcheurs dans une bouteille flottant non loin des côtes de la Nouvelle-Zélande. Bien qu'il apparaisse dans une large mesure comme étant le fruit d'un esprit déjà ébranlé par de longues privations, les épisodes principaux du naufrage de l'*Advocate* semblent décrits avec précision. Après avoir quitté Singapour, le navire fut pris dans une tempête venant des îles Kouriles, au milieu du mois d'août ; le navire se trouvait à 47°53' de latitude Sud et à 127°37' de longitude Ouest. L'équipage de l'*Advocate* fut contraint d'abandonner le navire dix heures après le début de la tempête alors qu'elle faisait encore rage. Dès lors, ils étaient à la merci des lames de fond et, si on peut prêter crédit au récit de Greenbie, des pirates d'une incroyable sauvagerie décimèrent les hommes qui étaient encore en vie sur l'embarcation avec laquelle Greenbie et ses compagnons tentaient de rejoindre le rivage d'une île, probablement l'une des Gilbert ou Mariannes. Pourtant, l'île telle que la décrit Greenbie n'est pas connue des marins indigènes qui contestèrent l'authenticité de cette partie du récit de Greenbie qui relate les événements qui suivent l'abandon forcé du navire.

Le manuscrit était rédigé sur les petites feuilles d'un carnet et était épinglé à l'article. Bien que ne comportant que peu de pages, il était écrit d'une main

tremblante, et il n'y avait pas beaucoup de mots sur chaque page. Il était cependant d'une longueur substantielle surtout si l'on songe que son auteur souffrait très certainement de la faim et de la soif et était plus ou moins conscient de sa fin prochaine.

Je suis le seul survivant de l'équipage du H.M.S. *Advocate* qui quitta Singapour le 17 août de cette année. Le 21, nous rencontrâmes un orage à 47°53' de latitude S., 127°37' de longitude O. ; il venait du nord et était d'une violence incroyable. Le capitaine Randall appela tout le monde sur le pont et nous avons fait de notre mieux ; mais nous ne pouvions tenir le coup dans un rafiot comme l'*Advocate*. Au commencement du sixième quart, dix heures après que la tempête nous ait rejoints, on reçut l'ordre d'abandonner le navire car il prenait de la bande rapidement ; une brèche s'était ouverte à bâbord. Il n'était plus possible de le sauver. Nous avons mis deux canots à flot. Je pris le commandement du premier canot, le capitaine Randall celui du second. Cinq hommes furent portés disparus en quittant le navire ; je n'avais jamais vu de vagues aussi hautes, et lorsque l'*Advocate* coula, ce fut pire que tout.

L'obscurité nous sépara et nous n'avons été rejoints par l'autre canot que le jour suivant. Nous avions suffisamment de provisions pour tenir une semaine en nous restreignant et nous pensions nous trouver quelque part entre les Carolines et les îles de l'Amirauté, plus près de ces dernières et de la Nouvelle-Guinée ; aussi nous avons fait ce que nous avons pu pour nous diriger vers cette côte malgré les vagues gigantesques. Le deuxième jour, Blake devint hystérique et provoqua un accident déplorable ; dans le combat, le compas fut perdu. C'était le seul compas pour les deux canots, sa perte était une affaire sérieuse. Quoi qu'il en soit, nous pensions garder le cap sur les îles de l'Amirauté ou la Nouvelle-Guinée, mais, la nuit tombée, les étoiles nous indiquèrent que nous dérivions vers l'ouest. La nuit suivante, nous dérivions encore, mais nous ne pouvions être certains de notre direction, même après avoir rectifié le cap, car les nuages s'amoncelaient et cachaient toutes les étoiles à l'exception de la Croix du Sud et de Canope.

Pendant ce temps, quatre hommes encore avaient perdu la raison : Siddons, Harker, Peterson et Wiles, et, la quatrième nuit, Hewett, qui était de quart, nous réveilla tous par un cri aigu ; lorsque nous fûmes réveillés, nous entendîmes ce qu'il avait entendu – des cris et des pleurs –, d'horribles sonorités qui émanaient de l'eau à l'endroit où nous estimions se trouver le canot du capitaine Randall ; mais cela ne dura que quelques minutes. Nous tentâmes de les héler, mais nous ne pûmes obtenir de réponse ; si l'un des hommes était devenu cinglé, nous aurions entendu quelque chose. Mais rien. Après un moment, nous n'avons plus rien tenté, n'attendant plus que la venue de l'aube, tous plus ou moins effrayés dans l'obscurité, avec ces terribles cris résonnant toujours dans nos oreilles. Puis le jour pointa et nous nous sommes mis à la recherche de l'autre canot. Nous le vîmes, d'accord, mais il n'y avait pas un homme à bord. Je donnai l'ordre de l'aborder, pensant que peut-être un homme était étendu à l'intérieur, mais lorsque nous avons pu l'approcher, il n'y avait rien, pas un signe de vie, en dehors de la casquette du capitaine qui traînait dans le fond. J'examinai attentivement le bateau. Je pus seulement remarquer que les plats-bords semblaient recouverts de *vase*, comme si quelque chose était sorti de l'eau pour se hisser dans le bateau. Je ne trouvai aucune explication à cela. Nous nous séparâmes de l'autre bateau, le laissant tel que nous l'avions trouvé, car nous n'étions pas assez forts pour remorquer ce poids mort et il n'y avait rien à y gagner. Nous ne savions plus dans quelle direction nous allions, nous ne savions même pas où nous étions, mais nous croyions toujours être à proximité des îles de l'Amirauté. Quatre heures après le lever du soleil, Adams poussa un cri et désigna quelque chose devant lui : c'était la terre ! Nous avons ramé pour la rejoindre mais c'était plus loin que nous pensions. Ce ne fut pas avant la fin de l'après-midi que nous pûmes nous en approcher suffisamment pour la voir pleinement.

C'était bien une île mais elle ne ressemblait en rien à celles que j'avais déjà vues. Elle avait plus d'un kilomètre de long et, bien qu'elle fut dépourvue de toute végétation, une sorte de bâtiment semblait s'élever en son centre ; un énorme pilier de pierre noire s'y dressait et, plus bas, sur le rivage, il paraissait y avoir des constructions. Jacobson tenait la lunette et je la lui pris des mains. Les nuages étaient hauts et le soleil était sur le point de se coucher mais je pouvais tout de même contempler toute la bizarrerie de cette île. On l'aurait crue recouverte de boue, même sur les hauteurs. Le bâtiment semblait bizarre, lui aussi. Je pensais que la chaleur et le manque d'eau m'avaient dérangé

l'esprit et je décidais d'attendre le lendemain pour l'aborder.

Nous ne l'abordâmes jamais.

Cette nuit-là, Richardson aurait dû être de quart jusqu'à minuit, mais il était trop faible pour le prendre ; c'est pourquoi Petrie le remplaça et Simonds s'assit à côté de lui au cas où l'un d'eux s'assoupirait. Nous étions tous bougrement fatigués, après avoir essayé avec trop de vigueur d'atteindre cette terre, surtout avec les maigres rations que nous avions, et nous nous sommes endormis sans tarder. Il n'y avait sans doute pas très longtemps que nous dormions lorsque le hurlement de Simonds nous réveilla. Je bondis jusqu'à lui.

Il était assis et fixait la mer – les yeux écarquillés et la bouche ouverte comme un homme en proie à la plus extrême terreur. Il bafouilla que Petrie était parti ; que quelque chose était sorti de l'eau et l'avait enlevé hors du bateau. Ce fut tout ce qu'il eut le temps de dire ; et nous d'écouter. La minute suivante, ils nous cernaient de tous côtés, jaillissant de l'eau comme des démons, et grouillant de toutes parts !

Les hommes combattirent comme des fous. Je sentis quelque chose m'agripper – comme un bras squameux terminé par une main, mais *je jure devant Dieu que sa main avait des doigts palmés ! Et je jure que la figure que je vis était un croisement entre la grenouille et l'homme ! Et que la chose avait des ouïes et était élastique au toucher !*

C'est la dernière chose dont je puisse me souvenir de cette nuit. Après, quelque chose me frappa ; je pense que c'était le pauvre Jed Lambert, fou de peur, pensant probablement frapper une de ces choses qui nous abordaient. Je suis tombé sans connaissance : c'est probablement ce qui me sauva ; les choses me laissèrent pour mort.

Lorsque je revins à moi, le jour était levé depuis plusieurs heures. L'île avait disparu – je m'en étais énormément éloigné. J'ai dérivé tout le jour et toute la nuit, et ce matin j'écris ce récit afin de le mettre dans une bouteille : si je peux atteindre la terre ou si je ne suis pas bientôt repéré, j'espère et je prie celui qui trouvera ce message de revenir châtier ces choses qui prirent mes hommes et ceux du capitaine Randall – car il est certain que le même sort leur fut réservé – la nuit, ils ont été jetés par-dessus bord, par quelque chose venant des enfers, dissimulés au fond de ces eaux maudites.

Signé : Gabier Alistair
H.Greenbie, H.M.S. *Advocate*

Quelle que fut l'opinion des autorités d'Auckland sur le rapport de Greenbie, il est certain que mon grand-oncle le considérait avec le plus grand sérieux car, d'après la succession chronologique, il y avait un très grand nombre d'histoires similaires – récits d'événements étranges et inexplicables, narrations de mystères insolubles, de disparitions bizarres, de toutes sortes de cas outrés qui avaient pu être imprimés dans des milliers de journaux et lus avec l'intérêt le plus superficiel par la plus grande partie du public.

Il s'agissait surtout de récits fort courts et il semblait évident que la majorité des rédacteurs les utilisaient comme « bouche-trous », et sans doute, cela conduisit mon grand-oncle à penser que, si le rapport de Greenbie avait pu être traité si cavalièrement, d'autres entrefilets pouvaient cacher des histoires semblables. Il apparaît maintenant clairement que les coupures si soigneusement rassemblées par mon grand-oncle avaient toutes un point commun : leur extrême étrangeté. En dehors de cela, il n'y avait pas de ressemblance manifeste entre elles. Les divers et longs

récits qu'ils rapportaient étaient d'intérêt local ; ils se présentaient comme suit :

a) Un résumé des faits concernant la disparition du Dr. Laban Shrewsbury, d'Arkham, Massachussetts, auquel étaient adjoints d'obscurs paragraphes, copiés d'un manuscrit ou d'un livre écrit par le disparu, et qui était intitulé : *Approches des structures mythiques des derniers primitifs en relation avec le Texte de R'lyeh*.

Par exemple : « Son origine marine ne prête pas à controverse, car chaque description de Cthulhu se rapporte, directement ou indirectement, aux océans ; cela est aussi vrai pour telle manifestation supposée de Cthulhu que pour le récit des actions de ses adeptes. On ne peut être certain de la véracité de la légende d'Atlantide ; cependant des ressemblances superficielles apparaissent que l'on ne peut écarter. Les centres d'activité que l'on peut localiser par la disposition de cercles concentriques sur divers planisphères sembleraient être au nombre de huit : 1) le Pacifique Sud avec approximativement pour centre Ponape dans les Carolines ; 2) l'Atlantique, au large de la côte des E.U., dont le centre se trouve au large d'Innsmouth, Massachusetts ; 3) les eaux souterraines du Pérou, centré sur l'ancienne citadelle des Incas, Machupicchu ; 4) le nord de l'Afrique et la bordure méditerranéenne, avec pour centre les alentours de l'oasis saharienne d'El Nigro ; 5) Le Canada septentrional, centré au nord de Medecine Hat ; 6) l'Atlantique avec pour centre les Açores ; 7) la partie méridionale des États-Unis, y compris les îles, centré quelque part dans le golfe du Mexique ; 8) l'Asie du Sud-Est, dont le centre se trouve dans la zone désertique du Koweït (?) que l'on pense proche d'une cité ensevelie (Irem, la Cité des colonnes ?). »

b) Une enquête approfondie, avec des notes, bien que désormais désordonnée, sur l'invasion mystérieuse et la destruction partielle d'Innsmouth par les agents fédéraux.

c) Le compte rendu, dans un hebdomadaire, de la disparition de Henry W. Akeley de sa résidence sur les collines proches de Brattleboro [1] ; on peut y lire que des reproductions horriblement parfaites du visage et des mains d'Akeley avaient été découvertes sur la chaise – lieu précis de sa disparition – et on y mentionnait plus discrètement la présence d'empreintes terribles aperçues autour de la maison.

d) La traduction d'une longue lettre qui avait paru dans un journal du Caire à propos des manifestations d'étranges monstres marins entrevus dans les eaux territoriales du Maroc.

Il y avait beaucoup de coupures encore plus brèves, mais toutes se rapportaient à des questions d'une rare bizarrerie ou à un mystère incompréhensible. Il y avait des récits d'étranges tempêtes, de séismes terrestres inexplicables, de descentes de police au cours de rassemblements religieux, de toutes sortes de crimes impunis, de

phénomènes naturels inattendus, des récits de voyageurs dans les coins les plus insolites de la Terre et des centaines de sujets identiques.

En plus de ces coupures, il y avait certains livres – des études sur la civilisation inca, deux livres sur l'île de Pâques, et des passages soulignés tirés de livres portant des titres que je n'avais jamais entendus : Les *Fragments de Celaeno*, les *Manuscrits pnakotiques*, le *Texte de R'lyeh, Le Livre d'Eibon*, le *Manuscrit du Sussex*, etc.

Enfin, il y avait les notes de mon grand-oncle.

Malheureusement, celles-ci étaient aussi ésotériques que certains des récits qu'il avait soigneusement rassemblés, mais il était cependant possible d'en tirer certaines conclusions. Il n'y avait nulle part de résumé de ses découvertes, mais l'on pouvait remarquer qu'une certaine progression amenait à des conclusions univoques. Quant à la teneur de ses annotations, il était assez aisé de constater : 1) que mon grand-oncle était sur la trace d'organisations disséminées qui adoraient l'un de ces nombreux êtres qui s'étaient coalisés ; que l'objet spécifique de ses recherches était le quartier général du culte de Cthulhu (parfois appelé Kthulhu, Clooloo, etc.) et tout ou partie des objets d'art témoignant de ce culte ; 2) que le culte de cet être était très ancien et très maléfique ; 3) que mon grand-oncle supposait que la repoussante figure de pierre d'origine inconnue était la représentation de Cthulhu par un artiste aborigène ; 4) que mon grand-oncle faisait plus que supposer l'existence d'un rapport entre les événements fâcheux des coupures qu'il avait rassemblées et le culte de ces êtres qui ont partie liée. Dans ce contexte, ses annotations sont singulièrement suggestives, comme peut l'indiquer ce qui suit :

« Certains parallèles se présentent d'eux-mêmes et des déductions inévitables et inexplicables peuvent en être tirées. Par exemple, le Dr. Shrewsbury a disparu un an après la publication de son livre sur les structures mythiques. Le savant britannique, sir Landon Etrick, fut tué dans un étrange accident six mois après qu'il eut permis la publication dans la *Occult Review* de son article consacré à l'"Homme-Poisson" de Ponape. L'écrivain américain, H.P. Lovecraft, mourut un an après la publication de sa curieuse "fiction", *Le Cauchemar d'Innsmouth* [2]. Seule la mort de Lovecraft semble ne pas avoir été causée par un accident bizarre. (N.B. : Certains ont remarqué l'allergie de H.P.L. au froid, d'autres soulignent son aversion prononcée pour la mer et toutes les choses qui s'y rapportent, aversion pouvant aller jusqu'à lui causer un malaise physique à la vue des fruits de mer.)

» La conclusion est inévitable : Shrewsbury comme Lovecraft – et peut-être Etrick et les autres – étaient sur le point de faire des découvertes importantes à propos de C.

» On peut noter la curieuse signification du nom de cette oasis : *El Nigro*. Traduit sommairement, cela voudrait dire “Le Noir”, qui à son tour, ne désignerait pas seulement le “démon” mais toute créature de l’ombre. N.B. : Aucun récit valable n’indique que C. ou les créatures qui le servent directement aient ressurgi, sauf dans les ténèbres, à l’exception du récit de Johansen rapporté par Lovecraft. Seuls ses mignons sortent de jour. Et si on le compare au récit de Greenbie ! Peut-on vraiment douter que les îles vues par Johansen et Greenbie soient une seule et même île ? Je ne le pense pas. Mais alors, où se trouve-t-elle ? Aucune île n’a été repérée au large de Ponape. Pas plus au large de Queensland. Aucune carte ne permet de la situer. Les récits de Johansen et de Greenbie s’accordent pour dire qu’elle se trouve entre la Nouvelle-Guinée et les îles Carolines, probablement à l’ouest des îles de l’Amirauté. Johansen avance que l’île n’est *pas* immobile, mais sombre et reparaît. (S’il en est ainsi, comment expliquer les “constructions” ?)

» Partout, preuves, directes ou indirectes, de la présence d’“hommes” poissons ou batraciens – particulièrement en relation avec certains événements. Vus à Arkham avant la disparition du Dr. Shrewsbury. Aperçus à Londres juste après la mort d’Etrick. Greenbie fait mention d’êtres qui lui semblèrent être “un croisement entre la grenouille et l’homme” ! Les fictions de Lovecraft abondent dans leur sens, et son conte d’Innsmouth suggère horriblement pourquoi les serviteurs batraciens de C. ne désiraient pas un homme mort, et pourquoi ils laissèrent Greenbie leur échapper.

» À propos du récit de Greenbie, comparé à des récits aussi probants que ceux de la disparition mystérieuse de la *Marie-Céleste* et d’autres navires. Si les créatures marines pouvaient aborder des navires de la dimension du *Vigilant* (cf. Johansen), pourquoi pas des navires plus gros ? Si cette hypothèse est fondée, il y a là une explication plausible, même si elle est incroyablement horrible, à tant de mystères de la mer, aux innombrables abandons et disparitions de vaisseaux. N.B. : D’un autre côté, les seuls récits qui peuvent en témoigner, on doit s’en souvenir, sont ceux d’hommes dont l’esprit a pu être dérangé par des privations exceptionnelles. »

Il y avait encore de nombreuses remarques de même nature ; mais il y en avait d’autres, encore plus embarrassantes, que l’on doit rapprocher des notes préliminaires. À mesure que mon grand-oncle s’enfonçait plus profondément dans ses recherches, je réalisais que ses notes devenaient ostensiblement plus obscures. Par exemple, il écrit quelque part, très certainement sous le coup d’une certaine excitation : « N’y aurait-il pas une explication purement scientifique au voyage dans l’espace-temps qui passe pour être le pouvoir des Anciens ? C’est-à-dire, quelque

chose, en rapport avec le temps comme dimension, qui réduirait C. et les autres à des êtres totalement étrangers obéissant à des lois aux antipodes des lois naturelles telles que nous les connaissons ? » Et encore : « Que penser de la possibilité d'une désintégration atomique suivie d'une réintégration par-delà le temps et l'espace ? Et, si le temps doit être considéré purement comme une dimension, et l'espace comme une autre, les "ouvertures" qui sont citées à plusieurs reprises doivent être des fissures dans ces dimensions. Quoi d'autre ? »

Mais l'aspect le plus troublant de la quête étrange de mon grand-oncle n'apparaît pas dans ses notes avant les derniers mois de sa vie. Alors un certain malaise se fait sentir et il semble en définitive que le culte ou les cultes qui intéressaient mon grand-oncle n'étaient pas des phénomènes appartenant au passé, mais qu'ils avaient survécu jusqu'à nous, et étaient de surcroît qualifiés de pernicieux et de maléfiques. En effet, dans le déroulement de ces notes apparaissaient certaines questions pertinentes –, comme si mon grand-oncle se questionnait lui-même sur la portée de ce qu'il pouvait difficilement croire.

« Si ma vue ne me trompe pas, » écrit-il quelque part, à son retour de Transylvanie, « mon compagnon de voyage avait l'aspect caractéristique du batracien. Il parlait cependant le plus pur français. Rien à remarquer lorsqu'il monta dans le Simplon-Orient. Il me fut difficile de le semer à Calais. Suis-je suivi ? Et s'il en est ainsi, où ont-*ils* pu trouver ? » Et de nouveau : « Suivi à Rangoon, sans aucun doute. Poursuivant indiscernable, mais, à en juger par le reflet d'une vitre, ce n'est pas l'un de Ceux des profondeurs. Sa stature suggère un Tcho-Tcho, ce qui semblerait bien "à propos", puisque l'on suppose qu'ils se sont regroupés non loin d'ici. » Et enfin : « Trois à Arkham, aux alentours de l'université. La seule question semble être : que soupçonnent-ils que je sache ? Et attendront-ils que je sois publié comme ce fut le cas pour Shrewsbury, Vordennes et les autres. »

Les implications de tout ceci étaient claires comme du cristal.

Mon grand-oncle s'acharnait à suivre les traces d'un culte étrange et maléfique ; il vint à se faire remarquer et son existence était menacée par les adeptes de ce culte. C'est alors qu'avec une conviction instinctive, je compris que la mort de mon grand-oncle à Limehouse n'était en aucune façon un accident, mais un meurtre soigneusement camouflé !

II

J'en viens maintenant à ces événements qui me confirmèrent dans ma résolution

d'abandonner mon projet créole et de le remplacer par l'étude de ce qui avait retenu l'attention de mon grand-oncle Asaph Gilman. Mon intérêt superficiel avait déjà été cristallisé par la conviction que mon grand-oncle avait été assassiné ; mais lorsque je cherchai une piste par laquelle commencer, afin de retrouver ses meurtriers et le culte auquel ils appartenaient, je ne sus laquelle choisir. À fouiller dans ses papiers comme je le faisais, il ne semblait pas y avoir un lieu ou une personne par lesquels commencer. En dépit de tous les soupçons et suggestions terribles contenus dans les papiers et les livres de mon grand-oncle, je ne trouvais pas de point nodal ; considérés comme un tout, les papiers ressemblaient plus à un travail préliminaire reposant sur des hypothèses et des conclusions que mon grand-oncle n'avait pas eu le temps de rédiger.

Ce qui fit lever mes doutes, aussi bien que les ambiguïtés des papiers de mon grand-oncle, fut une série de rêves extraordinaires et leur encore plus extraordinaire regain. Ces rêves commencèrent la nuit qui suivit ma décision de poursuivre les recherches de mon grand-oncle – recherches qui furent tragiquement interrompues par son meurtre. Les rêves étaient d'un éclat remarquable et chacun d'eux formait une parfaite entité, sans rien du flou, de l'incohérence et de la fantasmagorie incroyable de la plupart des rêves. Ils étaient en effet étonnants dans la mesure où ils étaient assez frappants pour ne pas ressembler à des rêves mais à des expériences lucides et parfaitement intelligibles qui transcendaient les lois naturelles. Bien plus, chaque rêve m'impressionna suffisamment pour me pousser à les rédiger pour servir ultérieurement de points de références ; ainsi, je ne pourrais oublier le moindre détail de l'expérience.

Mon premier rêve fut le suivant :

Quelqu'un m'appela par mon nom. « Clairborne, Clairborne Boyd ! Clairborne, Clairborne Boyd ! » La voix était celle d'un homme, et semblait venir de très loin et *d'au-dessus*. Je me vis en train de me réveiller ; dans le même temps, la tête et les épaules d'un homme très âgé, avec de longs cheveux blancs, le visage bien rasé, un menton prononcé et des lèvres épaisses. Il avait un nez romain et portait de curieuses lunettes avec des rabats sur les côtés. Voyant que je m'éveillais, il me demanda simplement de lui prêter toute mon attention.

La scène changea ; la tête se ratatina et s'évanouit. Mon lit, ma chambre et moi-même s'évanouirent également. Le cadre de la scène qui suivit m'était vaguement familier. J'arpentais une rue qui semblait se trouver à Cambridge, Massachusetts. Elle était loin de l'Université, dans un quartier ouvrier. Là, je devais rencontrer quelqu'un ; je n'eus pas longtemps à attendre ; il s'agissait d'un homme grand et

maigre, habillé tout de noir. Il marchait bizarrement et portait un cache-nez et des verres teintés. Bien qu'il ne semblât pas originaire de Cambridge, il paraissait savoir où aller. Il entra dans un bâtiment et se dirigea sans attendre vers les bureaux de Messrs. Judah et Byron, avoués. Il pénétra dans le vestibule et demanda à voir Mr. Judah. Il ne tarda pas à être introduit.

Mr. Judah était un homme entre deux âges ; il portait un pince-nez, ses cheveux grisonnaient sur les tempes et il était entièrement vêtu de gris. Son costume était une gabardine de coupe sévère. Je les entendis converser.

« Bonjour, Mr. Smith ! dit Mr. Judah. Que puis-je faire pour vous ? »

La voix de Mr. Smith était très étrange ; elle semblait étouffée et déformée, comme si son défaut d'élocution était provoqué par une surabondance de salive. Il dit :

« Si je ne me trompe pas, Monsieur, vous êtes l'exécuteur testamentaire de feu Asaph Gilman ? »

Mr. Judah acquiesça.

« Mr. Gilman était engagé dans un travail pour lequel, en tant que confrère, j'éprouvais un vif intérêt. Je fis la connaissance de Mr. Gilman à Vienne il y a un an, et je crus comprendre qu'il était en possession de papiers et de notes concernant ses recherches. Ces papiers ne peuvent avoir d'intérêt que pour un érudit qui s'intéresse aux mêmes problèmes. Pouvez-vous me dire s'il est possible de les acquérir auprès de l'héritier de Mr. Gilman ? »

Mr. Judah hocha la tête.

« Je suis désolé, Mr. Smith, mais Mr. Gilman insista pour que ses papiers reviennent à son plus proche parent.

— Peut-être pourrais-je m'arranger avec lui pour les lui acheter ?

— Cela n'est pas de mon ressort, Mr. Smith.

— Pouvez-vous me donner son adresse ? »

Malgré une légère hésitation, Mr. Judah répondit finalement : « Je ne vois pas d'inconvénient à cela », et il lui donna mon nom et mon adresse. La scène s'évanouit et la tête du vieil homme aux cheveux blancs réapparut. Il me demanda de prendre soin des papiers et de les placer en lieu sûr. C'est alors que le rêve s'acheva.

Après avoir étudié soigneusement les étranges papiers de mon grand-oncle, un tel rêve n'était pas en lui-même extraordinaire. Mais son extrême netteté fit une telle impression sur moi, non seulement à mon réveil une fois le rêve achevé mais tout au

long de la matinée, que je fus amené à téléphoner à Mr. Judah pour lui demander si personne n'était venu le voir à mon sujet.

« Cher Mr. Boyd, quelle coïncidence ! me répondit-il à l'autre bout du fil – avec les intonations du Mr. Judah de mon rêve. Un homme est venu hier et s'est enquis de vous – ou plutôt, des papiers de votre grand-oncle.

Un certain Mr. Japhet Smith. Nous avons cru bon de lui donner votre adresse. Il s'agit probablement d'un excentrique, mais inoffensif. Il semblait vouloir se porter acquéreur des papiers de votre grand-oncle, ou, au moins, les consulter. »

Comme on peut l'imaginer, la confirmation de mon rêve me remplit de stupeur. Je n'eus plus le moindre doute sur l'identité de ce « Mr. Japhet Smith » – ce n'était pas du tout un savant et un ami de mon grand-oncle, mais un représentant de ce culte maléfique qui fut la cause de sa mort. Si cela était vérifié, il viendrait certainement à La Nouvelle-Orléans s'enquérir des papiers. Alors, que faire ? Je ne crois pas que mon refus de les lui montrer puisse l'arrêter, mais il utiliserait sans aucun doute d'autres moyens pour les obtenir. C'est pourquoi je décidai de ne pas perdre de temps : je remis en ordre et empaquetai les papiers de mon grand-oncle et les portai en un lieu secret que Smith et ses amis ne pourraient découvrir.

Je passais donc une nouvelle fois l'après-midi plongé dans les papiers de mon grand-oncle et, ce faisant, je tombai sur deux enveloppes portant de bien curieuses annotations. Elles étaient encore plus ésotériques que d'ordinaire et faisaient toutes deux allusion à la même chose. La première fut manifestement rédigée alors que mon grand-oncle se trouvait au Caire et disait seulement : « Andrada ? certainement pas ! » La seconde, écrite lors de son dernier passage à Paris, peu de temps avant son fatal séjour à Londres, disait : « Demander à Andros au sujet d'Andrada. » En fait, ces notes pouvaient me servir de point de départ pour comprendre la quête de mon grand-oncle. Mais qui était Andros ? Et où était-il ?

Je redoublai d'efforts pour découvrir de plus amples informations dans les papiers dont j'étais en possession, qui me permettaient de percer l'identité d'Andros ou d'Andrada, mais il n'y avait rien. Quoi qu'il en soit, constatant que les deux noms étaient d'origine latine, il me sembla logique d'en déduire que ceux qui les portaient vivaient dans des pays de langue espagnole ou portugaise ; et comme mon grand-oncle ne fit que des voyages de courte durée en Espagne ou au Portugal, il était bien plus vraisemblable que son attention s'était finalement portée sur d'autres régions du globe – des Açores à l'Amérique du Sud. Tout semblait indiquer qu'il s'agissait de l'Amérique du Sud car un certain nombre d'allusions dans les papiers de mon grand-oncle laissaient penser que son prochain déplacement aurait eu pour but une contrée

sud-américaine.

Mais je n'avais que peu de temps pour formuler de telles suppositions car le jour tirait à sa fin et il me restait encore beaucoup à faire pour préparer le transport des papiers. J'étais motivé non seulement par mon curieux rêve et sa confirmation mais par la conviction encore plus étrange que je ne pouvais plus me permettre de perdre un seul instant. Je travaillais donc en toute hâte pour terminer avant la tombée de la nuit. J'avais appris par cœur certains faits contenus dans les papiers de mon grand-oncle ; j'avais soigneusement empaqueté tous les livres et les papiers et je les déposai en fin de soirée au bureau local des messageries pour une durée de quatre-vingt-dix jours ; je payai d'avance avec un supplément pour couvrir les frais de l'instruction suivante – si les deux malles n'étaient pas réclamées en temps voulu, elles devraient être expédiées à la bibliothèque de l'université de Miskatonic à Arkham. Cela fait, j'empochai tous les récépissés et me les adressai aux bons soins de MM. Judah et Byron, ainsi qu'une brève note d'instruction que je leur envoyai séparément.

Lorsque je retournai chez moi, l'obscurité était déjà tombée. Était-ce mon imagination, ou quelqu'un rôdait-il effectivement autour de la maison ? Mr. Japhet Smith n'avait certainement pas eu le temps de se rendre à La Nouvelle-Orléans. J'écartai tous ces fantasmes et, la mort dans l'âme, je regagnai mon appartement, m'attendant plus ou moins à me trouver nez à nez avec de peu souhaitables visiteurs. Mais il n'y avait personne et je souris intérieurement en pensant combien les bizarres papiers de mon grand-oncle et mon rêve étrange s'étaient emparés de moi – car, si mon grand-oncle ne s'était pas trompé en supposant que le culte de Cthulhu avait des adeptes dans le monde entier, il n'était donc pas impossible qu'il y en eût quelques-uns à La Nouvelle-Orléans et que Japhet Smith les ait joints par la voie télégraphique ! Mon grand-oncle ne m'avait-il pas demandé de le tenir au courant de tout ce qui pouvait rappeler une étrange idolâtrie païenne – et n'entendait-il pas par là le culte de Cthulhu et de ces autres nébuleux ?

J'éteignis la lumière et allai jusqu'à la fenêtre, restant derrière les rideaux diaphanes pour regarder ce qui se passait dans la rue. Le quartier dans lequel je vivais était l'un des plus anciens de La Nouvelle-Orléans ; les maisons y étaient gracieuses bien que démodées ; elles étaient en majeure partie habitées par des artistes, des écrivains et des étudiants, et certains fanatiques de musique – des grands classiques aux blues – avaient également élu domicile dans le voisinage. C'est pourquoi la rue connaissait une grande animation à toute heure et comme entre neuf heures et dix heures du soir il était encore relativement tôt, beaucoup de monde s'affairait. Il me fallut un certain temps pour distinguer quelqu'un qui paraissait ne pas être un simple passant, mais rien n'était moins sûr ; et pourtant j'avais la certitude que

cet individu à demi dissimulé observait bel et bien la maison, et plus particulièrement mon appartement. Il arpentait la rue d'un bout à l'autre et, bien qu'il ne regardât jamais en direction de la maison, il était au fait de tout ce qui s'y passait. J'étais ftappé par sa démarche alanguie qui rappelait celle du Japhet Smith de mon rêve – et évoquait irrésistiblement celle des batraciens adeptes de Cthulhu telle qu'elle est décrite dans les récits joints aux papiers dont je venais d'avoir connaissance. Je m'éloignai de la fenêtre, le cerveau en ébullition. Sans aucune preuve, je ne pouvais accuser un passant, ce qui me serait une cause de désagrément s'il se révélait être un poète à la recherche de sa muse – explication tout aussi naturelle et recevable que n'importe quelle autre. Il n'était pas invraisemblable de supposer que l'on puisse tenter de pénétrer dans ma chambre. Cependant, après m'être assis un moment dans l'obscurité, essayant d'imaginer ce que je ferais si nos rôles étaient inversés, j'en arrivai à la conclusion que, si effectivement l'individu en bas me surveillait, les événements avaient dû se dérouler comme suit : Smith avait télégraphié afin que l'on surveille mes déplacements ; heureusement, le veilleur s'était posté alors que je m'étais absenté pour m'occuper des malles, car il y avait peu de chances qu'il abandonne sa surveillance avant l'arrivée de Smith lui-même. Il était probable que les adeptes de ce culte ne fussent pas désireux de provoquer des « incidents » qui révéleraient les raisons de leur présence à celui qui serait assez curieux pour s'interroger ; je ne risquais vraisemblablement pas d'être victime d'une agression avant que Smith n'ait épuisé toutes les autres possibilités.

Malgré tout, j'attendis dans l'obscurité que sonne minuit et c'est seulement lorsque la rue fut déserte et que je ne parvins plus à distinguer le veilleur que je pus enfin aller me coucher.

Cette nuit-là, je fis un deuxième rêve encore plus alarmant que le premier, et je ne fus totalement en mesure de l'interpréter que quelques jours plus tard. J'en fis, à l'instar du premier rêve – et surtout depuis qu'il s'est vu confirmé dans les faits – un compte rendu complet et détaillé.

Ce rêve commença exactement comme le premier.

L'homme aux cheveux gris et aux lunettes noires réapparut. Cette fois, il était entouré d'une brume épaisse. À l'arrière-plan semblait se dresser un grand bâtiment. Je n'arrivais pas à discerner si l'arrière-plan représentait l'intérieur ou l'extérieur de ce bâtiment, mais je pouvais entrevoir la forme irréelle d'une massive table de pierre entre la tête du personnage et le bâtiment derrière. C'était une construction de facture tout à fait inouïe évoquant une grande pièce voûtée, – s'il s'agissait bien de l'intérieur, de ce bâtiment – dont les arêtes de pierre se perdaient dans l'ombre ; on

devinait une fenêtre circulaire d'une taille colossale et des colonnes monolithiques à côté desquelles la tête paraissait incroyablement petite. Il y avait le long des murs des rayonnages portant des livres gigantesques ; on pouvait distinguer à leurs dos d'étranges hiéroglyphes. Des incisions paraissaient ressortir sur la monstrueuse et mégalithique construction de granit dont les pièces semblaient être des blocs convexes, supportés par des assises concaves, parfaitement ajustés. On ne voyait nulle part de plancher et il n'y avait rien sous le buste du personnage qui m'appelait.

La voix me demanda de lui prêter une oreille attentive.

La scène s'évanouit. De nouveau, une rue familière apparut. Cette fois, je la reconnus tout de suite. C'était une rue de Natchez, dans le Mississippi, où j'avais fait mes études avant de me consacrer à la culture créole à La Nouvelle-Orléans. Je paraissais marcher dans la rue et personne ne faisait attention à moi. Je vis le bureau de poste. J'y entrai. Je traversai le couloir et dépassai la rangée de boîtes. Le directeur et ses employés travaillaient. Nul ne prêta attention à moi.

Alors advint quelque chose d'étrange. Les casiers où se trouvaient placées les lettres en vue de l'expédition semblaient disparaître, et je vis sous les étagères une épaisse enveloppe. Elle m'était adressée et je reconnus l'écriture de mon grand-oncle. Elle portait le tampon de Londres et était datée du jour qui précéda sa mort. Ce qui était arrivé était très clair. Cette lettre – comme la dernière carte postée à Paris – avait été envoyée à mon adresse de Natchez et réexpédiée ici, car cette dernière adresse avait été biffée et remplacée par celle de La Nouvelle-Orléans ; mais la lettre avait glissé et personne ne l'avait retrouvée.

Une nouvelle fois, j'entendis la voix de l'homme aux lunettes noires il me conseilla de me souvenir de la moindre de ses paroles : « Mr. Boyd, dit-il – sa voix était amicale mais impérative – vous devez faire exactement ce que je vous dis. Comme vous le savez, votre appartement est surveillé. Demain Mr. Smith vous téléphonera ; il n'est pas nécessaire que vous le rencontriez. Préparez-vous à quitter demain votre chambre sans songer y revenir ; assurez-vous que vous n'êtes pas suivi et allez à Natchez. Retirez la lettre au bureau de poste. Elle est de votre grand-oncle et elle est suffisamment explicite pour vous permettre de suivre ses instructions, si vous êtes toujours déterminé à le faire. Faites en sorte qu'elle ne soit pas égarée. »

Puis la voix s'évanouit.

Je dois attribuer à l'intensité de ce rêve le fait que je ne mis pas sa véracité en doute un seul instant ; aussi, en me réveillant dans l'obscurité de ma chambre, je sus que la dernière lettre de mon grand-oncle se trouvait au bureau de poste de Natchez et aussi qu'avec la venue de l'aube je suivrais les instructions précises du mentor de

mes rêves – aller à Natchez et lire l'ultime lettre de mon grand-oncle dans l'intention de suivre la moindre des directives qu'elle contenait.

En dépit du désir qui me rongeait de me trouver face à face avec Japhet Smith, je réalisai qu'il était au courant de mon refus de me défaire des papiers de mon grand-oncle et qu'il me serait donc trois fois plus difficile – si ce n'est impossible – de lui échapper. Aussi, le lendemain, ce fut avec plaisir que je semais mes poursuivants – car j'étais suivi, il n'y a pas l'ombre d'un doute ; et mon poursuivant était un individu d'un aspect repoussant – la bouche large, le front bas, les yeux sans cils, presque dépourvu d'oreilles et la peau bizarrement tannée. Je n'eus pas de difficultés à le semer en utilisant une méthode usée jusqu'à la corde : entrer par une porte d'un immeuble et sortir par une autre.

À Natchez je ne pouvais évidemment pas désigner à l'employé des postes l'endroit où se trouvait la lettre égarée de mon grand-oncle ; mais je lui expliquai simplement que j'étais venu de La Nouvelle-Orléans pour m'enquérir d'une lettre que j'aurais déjà dû recevoir et, après maintes supplications, je finis par le convaincre de regarder derrière le rayon. Il s'exécuta et me la remit en s'excusant. Tout ce temps, je n'avais cessé de me demander par quel prodige je fus averti de l'existence de cette lettre et de Mr. Smith ; que mes rêves soient pour le moins hétérodoxes, cela n'était que par trop évident, mais je ne pouvais comprendre par quel enchantement j'avais pu faire ce rêve prémonitoire.

L'existence matérielle de la lettre coupa court à mes spéculations. Je la décachetai fébrilement et un coup d'œil suffit pour que je puisse en deviner l'importance en ce qui concerne la quête de mon grand-oncle et remarquer la difficulté avec laquelle elle avait été rédigée – car il n'y avait plus le moindre doute quant à l'identité de ses poursuivants – pressentant déjà quel destin allait lui être réservé.

Mon cher neveu [son écriture était plus large qu'à l'ordinaire, sans doute à cause de sa nervosité] je pense qu'il m'incombe de poser de tels jalons afin d'être assuré que les recherches que j'ai entreprises depuis plusieurs mois soient menées à bien même après ma mort, car il est certain que le moindre de mes pas est épié par Ceux des profondeurs, et cela jour et nuit. Il y a quelque temps, j'ai pris les dispositions nécessaires dans mon testament pour que vous receviez mes papiers ainsi qu'une modeste somme pour faciliter vos travaux, qu'ils se placent dans la même optique que la mienne ou non. Je tiens maintenant à vous mettre rapidement au courant de la nature de ce travail.

Il y a quelque temps – disons après que j'eus quitté Harvard – je tombai sur un livre des plus curieux et des plus rares, le Necronomicon de l'Arabe Abdul Alhazred – un livre qui fait entendre le plus en disant le moins, car il traitait d'une très ancienne pratique religieuse, de cultes et de rites composant une mythologie complète, comparable à première vue à la Genèse, mais qui réveilla quelque chose depuis longtemps enfoui dans ma mémoire ; aussi, avant de connaître quoi que ce soit, j'étais déjà profondément influencé par cette mythologie. Cela, pour tout vous dire, parce que je fus averti de certains événements qui semblaient étrangement confirmer plusieurs choses écrites il y a

un certain nombre de siècles, et je décidai donc d'aborder la question avec le plus grand sérieux – c'était bien là l'une de ces impulsions que connaissent les enseignants à la retraite. Que n'ai-je pas fui ce livre maudit et oublié !

Car, non seulement je pus corroborer certains faits odieux rapportés par ce livre et les textes annexes que j'étudiais, mais je découvris que les cultes de ces peuples étaient dévolus à certains êtres antiques encore présents aujourd'hui. Et je compris le sens de cet étrange couplet de l'Arabe :

N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des siècles peut mourir même la mort.

Je n'ai guère le temps de tout vous révéler. Croyez-moi simplement si je vous dis que j'ai la formidable conviction, que cette Terre, de concert avec d'autres planètes, d'autres étoiles et d'autres univers, fut autrefois habitée par des êtres qui n'étaient pas faits de chair et de sang, ou du moins avec la chair et le sang tels que nous les entendons, et pas entièrement de la matière telle que nous la connaissons, des êtres dénommés les Grands Anciens, dont les signes peuvent encore être découverts dans les régions reculées de la Terre – les œuvres de l'île de Pâques, par exemple – des êtres qui avaient été exilés des étoiles les plus vieilles par les Anciens Dieux, qui étaient bienveillants, alors que les Grands Anciens comme les Ancêtres étaient maléfiques pour l'humanité, cela s'entend. Je n'ai ni le temps ni la place de vous résumer ici l'entière mythologie. Il suffit de vous dire que les Grands Anciens ne trouvèrent pas la mort, mais furent emprisonnés ou gagnèrent un refuge – ce point n'est pas très clair, mais la première hypothèse semble plus probable – dans de vastes régions souterraines de la Terre ou d'autres planètes, et la légende affirme que « lorsque les étoiles seront favorables », ce qui revient à dire – lorsque les étoiles retrouveront la position qu'elles avaient au moment de la disparition des Grands Anciens – un cycle, pourrait-on dire – ils se dresseront à nouveau, la voie leur ayant été préparée par leurs serviteurs sur la Terre.

Entre tous, Cthulhu est le plus effroyable. J'en arrive à la conclusion que Cthulhu se trouve aux quatre coins du globe – dans le grand Nord, certains Esquimaux célèbrent un rituel en l'honneur du plus ancien démon majeur, ou *tornasuk*, une figure qui présente de confondantes similitudes avec les hideux bas-reliefs censés représenter les Grands Anciens ; dans les déserts de l'Arabie, aussi bien qu'en Égypte et au Maroc, subsiste l'adoration d'un être effrayant des océans ; bizarrement, on trouve dans les régions arriérées de notre pays la croyance infernale et ancestrale en des choses mi-hommes, mi-grenouilles – et ainsi de suite, *sine fine*. Je suis convaincu que les cultes d'Hastur, de Shub-Niggurath et de Yog-Sothoth sont moins répandus que celui de Cthulhu, aussi ai-je décidé de découvrir le plus grand nombre de ces lieux de rassemblement.

J'ai agi, je le reconnais, mû par le plus impersonnel des motifs. Mais, lorsque j'eus accès à l'ultime et effroyable connaissance – selon laquelle ses serviteurs se préparaient à ouvrir les portails du temps et de l'espace à des êtres dont notre science ne sait rien et contre lesquelles elle est sans pouvoir, – j'abandonnai cette attitude désintéressée et je m'employai à percer l'identité du plus puissant des groupes qui adorent et servent Cthulhu, ainsi que celle du chef de ce groupe, déterminé à mettre fin aux activités du dit groupe, même si cela revenait à exécuter leur chef de mes mains.

Bien que près de découvrir son identité, j'en suis encore trop éloigné. D'une façon ou d'une autre, Ceux des profondeurs, ces diaboliques hommes-batraciens ou hommes-poissons, connus pour être parmi les plus proches serviteurs de Cthulhu, ont découvert mes activités. Je ne sais s'ils sont au fait de mes intentions ; ils ne le peuvent guère car, jusqu'à présent, je ne les ai ni couchées par écrit ni confessées à quiconque. Cependant, ils me surveillent – comme ils ont été surveillés ces mois derniers – et je sens que je ne dois plus avoir beaucoup de temps devant moi.

Ce n'est pas nécessaire de vous encombrer la mémoire avec des détails inutiles. Je veux seulement vous avertir que si vous êtes décidé à persévérer, vous trouverez le centre d'activité le plus important au Pérou, dans le pays inca, au-delà de la vieille forteresse de Salapunco. La première chose que vous devez faire est d'aller à Lima et de demander le professeur Andros ; dites-lui que je vous envoie ou, mieux encore, montrez-lui cette lettre et questionnez-le au sujet d'Andrada.

Tel était le contenu de sa lettre. Elle était accompagnée d'une carte grossièrement tracée et dépourvue de toute légende qui décrivait une région dont j'ignorais totalement l'existence.

III

Le professeur Vibberto Andros était un homme petit et mince, d'allure vénérable, ayant des cheveux blancs soyeux, un visage d'ascète, une peau brune, sans pour cela être basanée et des yeux noirs. Il lut la dernière lettre de mon grand-oncle très lentement et sans chercher à dissimuler son profond intérêt. Lorsqu'il la reposa, il hocha la tête pour m'exprimer sa sympathie et me présenta ses condoléances pour la mort de mon grand-oncle dont il ne fut averti que par cette lettre.

Je le remerciai et lui posai une question purement formelle, en dépit de ma conviction intime – si, à son avis, mon grand-oncle souffrait d'un quelconque trouble mental.

« Je ne pense pas, répondit-il judicieusement. Puis il haussa les épaules et ajouta, mais à qui appartient-il de diagnostiquer ce que vous appelez "trouble mental" ? Certainement pas à l'un d'entre nous. Vous y avez songé certainement à cause de ça – il tapota la lettre – et de ses papiers ? Mais je crains surtout que ces choses ne soient vraiment telles qu'il les a écrites. Je ne sais jusqu'à quel degré, ni si cela doit être par défaut ou par excès. Votre grand-oncle n'était pas le seul à partager de telles croyances. Et il y a des livres rares, des manuscrits, et des documents précieux, soigneusement conservés dans quelques-unes de nos illustres bibliothèques et que l'on consulte rarement. Mais ils sont là, écrits par des gens séparés par des siècles et des espaces incalculables, traitant tous du même phénomène. Il n'y a sûrement là aucune coïncidence. »

J'étais d'accord pour penser avec lui qu'il n'en était pas ainsi et le questionnai au sujet d'Andrada.

Il leva les sourcils.

« Cela m'intrigue qu'il ait pu vous pousser à vous interroger à son sujet. Je ne sais pas ce qu'il souhaite savoir. Andrada – F. Andrada – est un prêtre, un missionnaire qui s'occupe des Indiens de l'intérieur. Dans son genre, c'est un grand homme, peut-être même un saint homme, bien que l'Église hésite à le reconnaître comme tel car l'Église est excessivement prudente en cette matière, comme vous devez le savoir, et

cela est bien avisé, surtout depuis qu'elle est présumée infaillible pour les questions spirituelles. Andrada a travaillé de nombreuses années parmi les Indiens et je comprends que ses conversions aient pu être dénombrées par milliers.

— Pour une raison quelconque, mon grand-oncle croyait que vous pourriez me fournir des informations sur cet Andrada qu'il recherchait, dis-je en choisissant soigneusement mes mots. Serait-il possible de le rencontrer personnellement ? Se trouve-t-il à Lima ?

— Je suis sûr qu'il voudra vous recevoir. Mais le problème est de le trouver. Sa mission le conduit dans les endroits les plus reculés du pays – et comme vous le savez, ils sont nombreux puisque la majeure partie du Pérou se trouve le long de la côte et que les montagnes sont difficiles et traîtres – même pour nombre de descendants incas. »

Je poursuivis en l'interrogeant plus précisément sur les cycles mythiques qui constituaient l'objet des recherches de mon grand-oncle, et au cours de la conversation, il me vint à l'idée de demander à mon hôte s'il connaissait quelqu'un qui correspondrait à la description du mentor de mon rêve. À peine avais-je mentionné les caractéristiques lunettes noires que le professeur Andros fit un signe de la tête et se mit à sourire.

« Qui pourrait l'oublier ? Un homme très profond. Je l'ai rencontré, il y a plusieurs années de cela, à Mexico au cours d'un symposium. Il m'impressionna énormément.

— Un Sud-Américain, alors ?

— Au contraire, un de vos compatriotes – le Dr. Laban Shrewsbury, d'Arkham, Massachusetts.

— Mais il est mort ! m'exclamai-je involontairement. Cela n'est pas possible ! »

Le professeur Andros dirigea son regard sombre sur moi et me fixa avec insistance un long moment avant de me répondre.

« Je me le demande. J'ai dit qu'il était un homme très profond et je ne veux pas seulement parler d'accumulation de connaissances. Je suppose qu'il a disparu et que sa maison a brûlé. Mais, il avait déjà disparu vingt ans et il était revenu pour de nouveau disparaître.

» De plus, aucun *corpus delicti* ne fut établi – aucun reste humain ne fut découvert, pas plus dans les ruines de cette maison qu'autre part. Je pense qu'un homme sensé en conclurait simplement que sa mort n'est pas prouvée. » Ses yeux se rétrécirent et il poursuivit : « Mais lorsque vous dites que cela n'est pas possible, vous devez avoir

raison. Qu'en est-il ? Vous l'avez donc vu ? »

Pour répondre à une question aussi directe, je résumai brièvement l'expérience de mes rêves. Il écouta avec un profond intérêt, hochant la tête de temps en temps.

« La description est exacte, dit-il à peine avais-je fini de parler. La voix de l'homme semble également exacte. Je suis fasciné par votre description de ce qui l'entoure – bien plus que je ne pourrai l'exprimer. D'antiques salles monolithes ! Voilà qui nous éloigne de nos concepts terrestres !

— Comment peut-on rationnellement expliquer de tels rêves ? Demandai-je. Il sourit avec lassitude.

— Mon garçon, comment quelqu'un peut-il s'expliquer rationnellement lui-même ? Ne me le demandez pas. »

Je sortis la carte que mon grand-oncle avait jointe à sa dernière lettre et l'étalai devant le professeur, sans rien dire. Il la regarda un long moment, suivant des yeux les lignes tracées à grands traits, observant attentivement les petits carrés, ceux marqués d'une croix et ceux qui ne l'étaient pas, ainsi que les cercles et les rectangles. Enfin, il posa délicatement son index sur la carte et se mit à la commenter.

« Ici, dit-il, se trouve Lima. Ceci est la voie qui traverse les montagnes et qui mène à Cuzco, puis, à Machupicchu et enfin à Sachsahuaman. Ici est situé Ollantaytambo et là, la cordillère de Vilcanota. Par ici, se trouve certainement Saiapunco. Le propos de la carte serait la zone qui se trouve au-delà ; la piste se termine ici.

— Et quelle est cette région ?

— Un pays quasiment inconnu et presque inhabité. Elle est curieuse, cette carte. Même aujourd'hui, il règne une certaine inquiétude parmi les Indiens de cette région – cette sorte d'inquiétude qui n'a pas de signification, mais qui est perpétuellement menaçante. Il a pu ne pas le savoir. »

Mais je savais intuitivement que mon grand-oncle *avait* su. Comment, je ne pouvais le dire.

Et j'étais sûr que je n'étais pas venu pour rien, que les recherches de mon grand-oncle l'avaient mené à la source même de la secrète et universelle résurgence du culte de Cthulhu ! D'une manière ou d'une autre, je dois aller à l'intérieur du pays.

« Comment pourrai-je reconnaître Andrada et quand pourrai-je le rencontrer ? » demandai-je.

Le professeur Andros me montra une vieille photographie du prêtre. Elle avait été

découpée dans un journal et représentait un homme à la bouche et aux yeux ardents et fanatiques, presque féroces – son ascétisme et sa force intérieure étaient manifestes dans le moindre de ses traits.

« Si vous allez au-delà de Machupicchu, soyez prudent. Êtes-vous armé ? »

Je lui répondis par l'affirmative.

« Vous n'avez besoin de guide qu'après avoir dépassé Cuzco. Je souhaiterais que vous me teniez au courant de votre progression. Vous trouverez des messagers qui pourront porter vos lettres de votre camp à Cuzco où elles suivront la voie normale. »

Je le remerciai et regagnai mon hôtel, chargé des livres qu'il m'avait donnés – des livres qui contenaient les transcriptions du Manuscrit du Sussex, des *Fragments de Celaeno* et des *Cultes des goules* du comte d'Erlette – livres qui renfermaient dans leurs pages la légende incroyable des Anciens Dieux et le récit de leur bannissement de Bételgeuse auquel les condamnèrent les Grands Anciens – Azathoth, le dieu aveugle et imbécile ; Yog-Sothoth, « Tout-en-Un et Un-en-Tout » ; le Grand Cthulhu que l'on dit rêvant dans sa grande demeure de R'lyeh l'engloutie ; Hastur, l'Indicible, Celui qui ne peut être Nommé, réfugié sur une étoile noire près d'Aldebaran ; Nyarlathotep, qui séjourne dans les ténèbres ; Ithaqua, qui chevauche les vents bien au-dessus de la terre ; Cthugha, qui reviendra de Fomalhaut ; Tsathoggua, qui attend à N'kai –, tous attendant que les temps leur soient favorables et que les activités de leurs serviteurs secrets parmi les hommes permettent le retour de leur domination. C'était bien là un savoir grotesque issu d'un passé lointain, mais un savoir confirmé par un nombre incalculable de faits qui s'étendent des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, un savoir aussi blasphématoire que révoltant. Je pus alors parfaitement comprendre la volonté de mon grand-oncle de réaliser son dessein, et je compris qu'il soit resté imperturbable à l'idée d'avoir à affronter la mort, la manière insouciante avec laquelle il pouvait en parler malgré son désir pressant de faire tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher l'avènement des mignons de Cthulhu. Je lus tard dans la nuit, longtemps après que les bruits de l'hôtel se soient tus et que les rumeurs insouciantes de la vie nocturne de Lima se soient éteintes.

Cette nuit-là, advint la troisième visite onirique de mon mentor. Le Dr. Shrewsbury apparut comme toujours, annonçant sa visite en m'appelant par mon nom. Cette fois, la scène ne changea pas, seulement les pièces monolithes du rêve précédent, la tête et les épaules du docteur se détachant sur cet arrière-fond extraterrestre, bizarre et impressionnant. Il me parla enfin, me dissuadant d'informer quiconque de mon désir de retrouver Andrada, me demandant de prendre les précautions les plus grandes et, une fois convaincu de l'objet de ma quête, de ne pas attendre pour agir.

« L'ordonnateur de ces rites doit mourir, et, autant que possible, le quartier général de ce culte doit être détruit ; il se trouve loin à l'intérieur des terres, au-delà de l'ancienne forteresse de Salapunco. »

Il poursuivit en m'affirmant que m'enfuir de ce pays serait presque impossible. Cependant, il existait un autre moyen. Pour le connaître, je devais attendre, avant de gagner l'intérieur du Pérou, d'être en possession de trois objets qui me seront délivrés dans un jour ou deux. Le premier de ces objets était une fiole remplie d'un hydromel doré qui me rendait capable de voyager dans l'espace très haut au-dessus de la Terre ; le second, une étoile à cinq branches, et enfin, le troisième, un sifflet. La pierre étoilée, expliqua-t-il, me protégerait de Ceux des profondeurs et autres mignons de Cthulhu, mais non de Cthulhu et de ses gardes du corps. Le sifflet servirait à appeler à mon secours une créature volante gigantesque qui me porterait en un lieu où mon corps demeurerait en suspension pour un temps infini, alors que ma conscience rejoindrait celle du Dr. Shrewsbury, loin de l'autre côté des abysses de l'espace interstellaire. Une fois que mon projet serait mis à exécution et avant que la vengeance des survivants puisse fondre sur moi, je devrais boire l'hydromel, prendre la pierre étoilée, souffler dans le sifflet et répéter une étrange formule – *Ïa ! Ïa ! Hastur ! Hastur cf' ayak vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm ! Ai ! Ai ! Hastur !* – et attendre sans effroi la suite des événements.

Aussi extraordinaire que pût être ce rêve, ce qui suivit le fut plus encore.

Alors que l'aube allait se lever, je fus réveillé – donc j'étais bien en train de rêver – par le battement de grandes ailes. Puis, dans l'encadrement de la fenêtre de ma chambre, je vis une créature ailée, horrible et monstrueuse ; sur son dos se tenait un jeune homme. Il entra dans ma chambre en enjambant la fenêtre, plaça quelque chose sur mon bureau et sortit comme il était entré. La chose ailée, ou du moins le peu que je pouvais en distinguer, l'emporta immédiatement hors de vue, le bruit de ses ailes décroissant avec une inconcevable rapidité.

Deux heures plus tard, lorsque je m'éveillai, je me dirigeai, perplexe, vers mon bureau et là, exactement comme je l'avais rêvé – *mais l'avais-je rêvé ?* – se trouvaient trois objets : un sifflet, une fiole remplie d'un hydromel doré, et une petite pierre gris-verdâtre en forme d'étoile, la réplique exacte de cette pierre que j'avais trouvée parmi les pièces amassées par mon grand-oncle, maintenant entreposées à La Nouvelle-Orléans ! Je pourrai donc partir pour l'intérieur du pays avant que ne s'achève le jour.

IV

Le 9 novembre

Cher professeur Andros,

J'ai dressé mon campement non loin de Machupicchu et, bien qu'arrivé depuis seulement sept heures, j'ai déjà remarqué certains faits inquiétants. Tout commença avec l'un des guides que j'ai loués par l'entremise de l'agence du señor Santos que vous m'aviez recommandée. Hier, alors que nous nous dirigions vers l'ancienne citadelle inca, j'arrêtai quelques indigènes le long de la piste pour leur demander s'ils savaient où se trouvait F. Andrada. En se signant, ils désignèrent tous la direction vers laquelle nous nous dirigions mais ne purent me donner aucune information précise. Quoi qu'il en soit, le guide en question s'approcha de moi peu de temps après et confessa qu'il avait prêté l'oreille à ma question et que, si je n'avais pas peur de quitter la piste à Machupicchu, il me conduirait auprès de son frère aîné qui est malade, dans sa demeure des montagnes.

Je répondis que je n'avais pas peur ; aussi, à l'endroit prévu, nous avons quitté la piste et chevauché pendant près de trois kilomètres afin de gagner la demeure de son frère. Les deux hommes, il faut le dire, appartiennent à l'ethnie des Quichua-Ayar ; le frère, qui semblait mourant, était catholique – un des convertis d'Andrada – alors que mon guide, un homme bien plus jeune, ne l'était pas. Apprenant que je cherchais Andrada, il se montra d'abord très réticent ; mais, dès qu'il comprit que je ne connaissais pas personnellement Andrada et que je n'étais pas de ceux qui suivaient le prêtre, il se mit à parler avec prolixité, comme s'il craignait de ne pas avoir assez de temps pour me confier ce qu'il voulait me dire.

Je ne peux, bien sûr, reproduire ici sa façon de parler ; il parlait un espagnol mutilé, et l'essentiel de ce qu'il avait à me dire était extrêmement déroutant. Il avoua sa grande admiration pour Andrada, une admiration proche de la vénération. Mais Andrada, dit-il, était mort. Il n'était « plus comme il avait pu être ». Andrada n'était plus Andrada ; il était un autre dont les paroles sirupeuses évoquaient des choses maléfiques. Il dit savoir où se trouvait dissimulé un « journal » d'Andrada et que, si je pouvais me passer de son frère, il l'enverrait là-bas le chercher. Cela prendrait deux jours de marche. Naturellement, je donnai mon accord et le guide partit sur-le-champ.

Je me hâte de vous rapporter tout cela. Je ne sais pas pour le moment quoi penser ; mais le vieil Indien était très excité et sa sincérité ne peut être mise en doute ; bien plus, il semblait soulagé de pouvoir parler à quelqu'un qui pût le comprendre. J'ai eu l'opportunité de confier cette lettre à un groupe de touristes américains qui visitaient les vestiges incas… Bien cordialement vôtre,

Clairborne BOYD.

Le 10 novembre

Cher professeur Andros,

Mon guide est revenu la nuit dernière avec le « journal » réputé avoir été rédigé par Andrada. Je l'ai lu, et je le crois d'une telle importance que je vais le confier à l'un de mes messagers afin qu'il le porte à Cuzco et vous l'envoie dans les plus brefs délais. Le journal n'est, de toute évidence, que le fragment d'un récit plus long. Je suis en train de dresser mon campement dans la gorge des montagnes au-delà de Salapunco ; c'est là, m'a-t-on dit, qu'Andrada va bientôt diriger ce que je compris être un « réveil » ou une « mission » ou quelque chose de semblable. Sincèrement vôtre,

Clairborne BOYD.

Traduction du journal d'Andrada,

... Qui est ce personnage, d'où vient-il, nul ne le sait. Il est assurément maléfique. Il joue une étrange musique sur un instrument qui ressemble à une flûte. Depuis qu'il est venu, il règne une certaine agitation et la méchanceté triomphe. Le mal est partout, même dans les nuages et des eaux montent des sons étranges – comme si de grandes créatures marchaient en des lieux souterrains. J'ai lancé des invectives contre lui et je ne dois pas abandonner mes tentatives pour vaincre les doctrines du mal qui sont les siennes.

Une grande peur a gagné mon peuple. Ils me parlent d'un mal plus ancien que la terre, d'êtres étranges dont l'un se nomme Kulu ou quelque chose d'approchant qui s'élèvera de la mer et deviendra le maître de toute la Terre et, en son temps, de l'univers tout entier. J'ai interrogé plusieurs d'entre eux aussi loin que leur réticence le permettait : ce n'est pas l'Antéchrist qu'ils craignent, mais un être – « pas un homme » selon leur expression – qui serait « aussi vieux que le temps » – bien avant que l'enseignement du Christ ne soit connu du genre humain. Un de mes fidèles dessina un grossier portrait de cet être, tel que ses ancêtres lui ont décrit. Je pensais voir une représentation de Pachacamac auquel on offrait des sacrifices

humains, ou de Illa Tici Viracocha – mais ce n'était ni l'un ni l'autre – bien que cela aurait pu être un dessin de l'un de ces monstres surnaturels auxquels les Incas avaient cru. Il s'agissait de la représentation bestiale d'une créature qui était l'horrible caricature d'un homme – trapu, anthropoïde, avec des tentacules et une barbe de serpents ou de tentacules, des pattes ou des mains griffues et des sortes d'ailes comparables à celles des chauves-souris.

« Il est venu prêcher le culte de cet être et prédire son retour ». Je demandai à mon peuple si quelqu'un se souvenait de Kulu. Personne ; mais certains confessèrent que, il y a plusieurs générations de cela, on s'en souvenait dans leurs clans. Personne ne l'avait vu, mais je suis sûr que nombreux étaient ceux qui y croyaient secrètement. Il est consternant d'observer cette tendance parmi mon peuple. Je chasserai cet étranger, par la force s'il le faut. Cependant je me sens oppressé par le sentiment d'un danger imminent, d'une menace mortelle – non pas le mal du satanisme, mais un mal qui le dépasse, plus primitif et formidable. Je ne peux le définir, mais je sens que mon âme se trouve placée devant le danger le plus grand…

Le 14 novembre

Cher professeur Andros,

Je n'ai vu Andrada que par l'entremise de mon télescope. Les guides affirmèrent qu'il serait dangereux pour moi d'approcher de trop près ; aussi je suivis leur conseil, installai mon télescope et observai l'assemblée. L'homme que je vis en soutane n'était pas l'homme de la photographie que vous avez eu l'obligeance de me montrer. Cependant, je le reconnus bien comme étant Andrada et jouant le rôle d'Andrada ; il haranguait les indigènes assemblés pour l'écouter – j'évaluerais leur nombre à trois cents – et sa harangue n'était certainement pas un sermon chrétien, car il les faisait se prosterner. Ce que je trouvai de plus troublant, était la ressemblance qu'il présentait avec le Japhet Smith de mon rêve ; il ne s'agissait sûrement pas d'un seul et même personnage, ce n'est pas ce que je veux dire – mais il est également certain qu'il existe une relation entre eux, car l'Andrada que je vis à l'aide de mon télescope avait cette curieuse bouche de batracien, ces yeux sans paupière et cette constitution adipeuse qui rappelait celle de Smith ; de plus, il semblait dépourvu d'oreilles. Je pense qu'il ne peut y avoir de doute quant au fait qu'Andrada a été assassiné, et quelqu'un s'est fait passer pour lui dans un but encore plus horrible qu'il semble au premier abord. Et ce n'est pas trop s'avancer que de croire qu'il est l'un de Ceux des

Profondeurs…

Plus tard : L'un de mes guides indigènes, qui s'était mêlé à la « mission », est revenu et me dit qu'Andrada parlait dans une langue qui lui était inconnue, bien qu'elle éveillât quelque chose dans sa mémoire – il pense l'avoir entendue lorsqu'il était enfant. Il fit état d'une phrase qu'Andrada avait proférée à plusieurs reprises, comme une sorte de litanie que reprenait l'assistance. Il s'efforça de la reproduire pour moi et, à partir de sa reconstitution, je pus sans problème reconnaître cette litanie jadis entendue en des lieux envers et toujours associée à cette effroyable adoration : *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah nagl' fhtagn*… Ce qui, une fois traduit, se lit comme suit : « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulu attend et rêve. »

Le lendemain matin : Le Dr. Shrewsbury m'apparut la nuit dernière, apparemment en rêve – j'écris « apparemment » car je ne suis plus tellement sûr d'avoir rêvé. Je comprends maintenant beaucoup mieux ce culte grotesque et horrifiant. Il semblerait, selon les dires de S., qu'il eût recours à certains serviteurs d'Hastur qui s'opposent au retour de Cthulhu, pour combattre les mignons de ce dernier. De là, les créatures ailées de mon expérience onirique passée. Il semblerait que l'hydromel soit un soporifique qui possède, en plus des propriétés ordinaires de telles drogues, celles de séparer le moi – la conscience ou, pourrait-on dire, le moi cosmique – du corps qui demeure inanimé mais vivant. Le corps est transporté en lieu sûr et le moi prend une autre forme corporelle en un autre lieu – mais non la forme d'un homme – en un lieu très éloigné de notre univers – Celaeno dans les Hyades. Il est capable de communiquer avec moi, à volonté, par une sorte d'hypnose. Andrada, dit-il, est tel que j'ai pu le supposer, mais le quartier général du culte se trouve en un lieu consacré et secret qui servit autrefois aux Incas, un temple abandonné taillé dans le roc de la gorge, non loin de notre camp. (Andrada réchappa d'une précédente tentative du Dr. Shrewsbury pour détruire la « porte » qui mène à Cthulhu en ce lieu.) Je décidai de découvrir cet endroit dès que l'obscurité serait tombée.

Plus tard : J'ai découvert le lieu de réunion. Il se trouve au bout d'un escalier qui commence derrière une porte en pierre dissimulée ouvrant sur une solide muraille de rocher, hors de la gorge – manifestement un ancien passage inca, car les pierres étaient semblables à celles de Machupicchu et de Sachahuaman. Le lieu de culte semblerait être quelque vieux temple, mais il ne s'ouvre pas sur le ciel, contrairement à la coutume religieuse. Il y avait un bassin d'une certaine importance – la pièce elle-même était aussi grande qu'une caverne, capable de contenir, selon mes estimations, plusieurs milliers de personnes – et de ce bassin émanait une infernale lumière verte, aquatique. Sans doute les adorateurs se rassemblent-ils autour du bassin, car l'antique autel à l'extrémité de la salle est tombé en désuétude. Je ne restai pas longtemps car je

vis les eaux s'agiter étrangement et je perçus le son d'une musique lointaine, comme si les adorateurs approchaient – mais lorsque je sortis du lieu de réunion, je ne vis rien qui puisse ressembler à une procession.

*

* *

C'est peut-être la dernière fois que vous entendez parler de moi. Apprenant par l'un des mes guides qu'un important rassemblement allait se tenir dans la salle du vieux temple cette nuit, je retournai sur les lieux et me dissimulai. À peine m'étais-je caché derrière l'autel qu'un horrible bouillonnement se produisit, troublant cette eau d'un vert cru, et quelque chose émergea à la surface.

Ce que je vis alors m'emplit de dégoût.

Un simple regard me rejeta en arrière – si je n'ai pas crié et ne me suis pas trahi, c'est dû au fait que la vue de la monstruosité jaillissant à la surface du lac souterrain m'avait laissé sans voix. Une telle créature ne peut être conçue que dans les rêves les plus insensés des hachischiens – une monstrueuse caricature de l'humain, une créature qui semblait avoir été autrefois un homme, pourvu de tentacules et d'ouïes, et de son horrible bouche sortait une épouvantable succession de sons rauques semblables aux notes distordues d'une flûte ou d'un hautbois ! Lorsque je regardai à nouveau, elle avait disparu. Ma première pensée fut qu'elle s'était dressée dans l'attente de la venue de quelqu'un, et je n'avais pas tort – en effet, un bruit de pas résonna dans la caverne et, peu de temps après, quelqu'un pénétra dans l'étrange lumière dont le rayonnement émanait du lac souterrain.

C'était Andrada et, dans cette lumière, tous ses traits horribles de batracien semblaient plus marqués. Sans hésitation, je l'ai abattu.

Ce qui se passa alors est presque trop incroyable pour être écrit. Andrada, mortellement touché, sembla se replier sur lui-même. Il tomba, mais la soutane le dissimulait, le recouvrant alors qu'il s'affaissait. *Puis, sortit de la soutane une horrible chose sans forme, une masse de chair convulsive qui rampait spasmodiquement et s'efforçait de gagner le bord de l'eau, expirant alors qu'elle disparaissait hors de vue – ne laissant derrière elle que les sandales, la soutane vide et les ornements qu'elle arborait – une chose semblable à une caricature d'un homme et d'une grenouille, arrêtés au cours de leur évolution et assemblés par*

quelque génie de l'effroyable !

Une nouvelle fois, l'eau se mit à bouillonner, mais j'avais déjà commencé à déposer des charges de dynamite. Je ne regardai pas en arrière J'allumai la longue mèche à l'entrée de la caverne et je m'éloignai le plus vite possible de cet endroit. J'entendis l'explosion et mes guides étaient fébriles ; je leur ai dit qu'ils pouvaient s'en retourner sans moi car je savais que je n'avais aucune chance de revenir sur mes pas sain et sauf. Il ne me restait que la voie offerte par le Dr. Shrewsbury. Je ne vous reverrai plus et j'espère seulement que ma dernière communication vous parviendra à temps. Je sais que je n'ai fait que peu de choses, et beaucoup reste à faire en d'autres points de notre monde si nous voulons le préserver des pouvoirs hideux et maléfiques qui, depuis toujours, préparent leur résurrection. Adieu.

Clairborne BOYD.

V

Lima, Pérou, 7 décembre (AP). – En dépit d'intenses recherches dans la Cordillère de Vilnacota et la région de Salapunco, nulle trace du corps de Clairborne Boyd n'a pu être découverte. Boyd disparut au milieu du mois de novembre au cours d'une expédition en vue de l'étude des coutumes et des cultes indigènes ; le professeur Vibberto Andros fut la seule personne à qui Boyd rendit visite dans la ville. Les restes du camp de Boyd révélèrent seulement qu'il partit sans prendre son équipement. On présuma qu'une fiole contenait du poison mais une analyse chimique de ce qui restait prouva qu'il ne devait s'agir que d'une sorte de sérum qui peut paralyser et provoquer un sommeil prolongé. Les enquêteurs furent incapables d'expliquer la présence de gigantesques empreintes de chauves-souris autour de la tente…

[1] Cf. *Celui qui chuchotait dans les ténèbres*.

[2] Cf. Lovecraft, *op. cit*.

IV. LE GARDIEN DE LA CLÉ
où le récit de Nayland Colum

The Keeper of the Key – 1951

(Le manuscrit que Nayland Colum avait glissé au fond d'une bouteille fut découvert dans sa cabine par le capitaine Robertson du Sana. Étant conservé au British Museum, sa publication jusqu'à présent avait été différée ; elle fut enfin autorisée lorsqu'on réalisa que certains passages du manuscrit semblaient avoir un lien avec les récents événements du Pacifique Sud.)

I

À mon sens, la plus grande faveur que le Ciel nous ait accordée, c'est l'incapacité de l'esprit humain à mettre en corrélation tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île de placide ignorance, au sein des noirs océans de l'infini, et nous n'avons pas été destinés à de longs voyages.

H. P. LOVECRAFT.

Le temps me manque pour que je puisse coucher par écrit le récit de ces événements étranges qui débutèrent à Londres il y a quelque temps ; le temps me manque car, même maintenant, la mer et le vent font rage autour du navire, et nous *lui* sommes livrés puisque nous nous trouvons au milieu de *son* élément – si toutefois ce que je crains est vrai. Et, comme le professeur Shrewsbury l'a affirmé, je pense qu'il n'y a pas de connaissance véritable car, après tout, qui peut dire quelle est la part de vérité et de fiction en toutes choses ?

Il est des légendes plus anciennes que l'homme. Comment alors sont-elles parvenues jusqu'à nous si ce n'est par l'entremise d'une intelligence extra-humaine ? L'homme les a modifiées, transformées et replacées dans sa propre mythologie. Mais les premiers écrits demeurent, et les antiques légendes et contes de la race humaine, aussi vagues et décousus qu'ils paraissent, parlent tous de cataclysmes gigantesques, de forces fantastiques et terribles… et d'êtres…

Cela commença, comme je l'ai écrit, il y a seulement quelques semaines, à Londres, bien que le temps m'ait semblé plus long, tant il se passa de choses durant cet intervalle. À peine mon roman outré, *Ceux qui veillent sur l'autre côté*, venait-il d'être publié, qu'il avait déjà obtenu ce genre de succès mineur qu'obtient un roman

que l'élite ne prise pas suffisamment pour être pris au sérieux et qui n'est cependant pas assez léger pour être considéré comme un simple divertissement ; les critiques l'ont acclamé, les chroniqueurs lui ont adressé leurs douces louanges et le public, submergé par l'avalanche de nouvelles fantastiques et de romans à clé, l'accueillit avec enthousiasme. En conséquence, je me préparais à quitter mon appartement relativement modeste de Soho, quand, tard dans la nuit, un coup furtif à ma porte me fit quitter mon bureau, alors que j'étais en train de construire laborieusement un second roman dans la même veine que le premier.

Je me levai, quelque peu fatigué, et j'ouvris la porte à un homme âgé dont l'aspect était plaisant, quoique assez lugubre sans pourtant être menaçant. Ses cheveux étaient longs et blancs, et son visage était rasé de près ; son nez était fortement romain, son menton presque prognathe. Je ne pouvais distinguer ses yeux car il portait des lunettes noires avec des rabats sur les côtés qui les dissimulaient complètement à ma curiosité. Au-dessus de ses lunettes apparaissaient des sourcils broussailleux et grisonnants.

Il parla d'une voix distinguée.

« Je suis le professeur Laban Shrewsbury ; je désire parler à l'auteur de *Ceux qui veillent sur l'autre côté*. »

Je m'écartais et dis :

« Entrez, je vous prie.

— Merci, monsieur Colum. »

Il entra dans mon appartement en désordre, prit un siège et, sans préambule, se mit à l'aise, retirant son carrick, découvrant un grand col plutôt démodé et une lavallière, puis, posant ses mains sur le pommeau de sa canne, il entra dans le vif du sujet.

« Il eût sans doute été préférable que je vous prévienne par écrit de ma venue, monsieur Colum, mais mon temps est compté, et j'ai pensé que l'auteur d'un tel livre serait de nature suffisamment audacieuse pour comprendre. Cela vous ennuierait-il si je vous pose certaines questions ? Pardonnez mon indiscrétion, mais je sais que vous travaillez à un nouveau roman qui ferait suite à *Ceux qui veillent sur l'autre côté* ; et que cela n'avançait pas fort, si je ne m'abuse. Il est possible que je puisse vous être utile – mais pas avant un certain temps. J'aimerais maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, vous poser une ou deux questions à propos de *Ceux qui veillent sur l'autre côté*.

— Mais certainement, répliquai-je, curieusement impressionné par mon visiteur.

— Répondez-moi en toute franchise : ce roman est-il le fruit de votre seule

imagination ? »

La question était sans doute naturelle. Je souris.

« Vous surestimez mon talent, répondis-je. Mais, bien entendu, la réponse est non. J'ai compilé autant que possible les vieilles légendes.

— Et atteint la vérité ?

— Dans les légendes, professeur ? »

Je continuais à sourire, même au risque de l'offenser.

« Toute légende, tout savoir, repose sur une certaine vérité, aussi dénaturée soit-elle en étant retransmise de génération en génération. Et l'on peut constater de surprenants parallèles entre les légendes de différents peuples. Vous avez dû vous en apercevoir. Mais peu importe. Dites-moi plutôt – depuis la publication de votre roman, vous êtes-vous toujours senti parfaitement en sécurité ?

— Bien sûr ! répondis-je sans hésiter, mais une arrière-pensée me troubla : il y avait eu certains soirs…

— Je n'en suis pas aussi sûr, dit mon visiteur avec assurance. Vous avez été suivi en plusieurs occasions – ou, si je puis dire, "pourchassé" par les secrets habitants d'un monde auquel vous n'avez jamais rêvé, sinon dans les fictions qui naquirent de votre plume par pure coïncidence. Vous voyez, je le sais, monsieur Colum, parce qu'en deux de ces occasions, j'ai moi-même suivi vos poursuivants. Quel dommage que vous n'ayez pu les voir ! Vous ne pouvez en avoir vu de semblables et vous n'auriez pas oublié l'aspect troublant de batraciens de leurs têtes comme de leurs corps tout entiers. »

Je l'observais avec amusement. J'*avais* eu l'impression très nette d'avoir été suivi plus d'une fois. J'avais attribué cette impression à mon imagination trop vive ; mais je me trompais, car j'étais bel et bien suivi ; aussi ai-je songé que mes poursuivants appartenaient à la pègre de Whitechapel, de Wapping ou de Limehouse, et cela me confirma dans ma détermination de quitter Soho.

Comme s'il lisait dans mes pensées, mon visiteur dit :

« Mais ils vous suivront où que vous alliez, monsieur Colum. Croyez-moi.

Étrangement, j'eus l'inexplicable conviction qu'il *savait* et qu'il était peut-être le seul à pouvoir m'offrir la possibilité de fuir.

— Je sais que vous êtes aventureux, poursuivit-il ; je sais que vous êtes courageux au-delà de la normale. J'ai eu vent de vos exploits lors de deux voyages d'exploration

auxquels vous avez pris part. Je ne viens donc pas au hasard. Mais, évidemment, ces exploits et votre nature aventureuse ne suffisent pas pour que je puisse m'intéresser à vous ; cependant, ajouté au fait que ce soit vous, Nayland Colum, qui avez écrit *Ceux qui veillent sur l'autre côté*, cette disposition est essentielle en regard de mon projet. Plus modestement, je suis, à ma manière, un explorateur – mais mes explorations ne se rattachent pas aux choses de ce monde. Je ne suis pas concerné par les régions mystérieuses et inconnues de la terre, si ce n'est dans la mesure où elles peuvent être reliées aux espaces extérieurs qui retiennent tout mon intérêt. Mais il y a quelque part sur cette terre une région cachée que je dois découvrir, et j'ai jusqu'à présent seulement trouvé le fil qui me mènera au gardien de la clé de ce lieu.

— Et de quelle région s'agit-il ? demandai-je.

— Si je le savais avec certitude, je n'aurais pas besoin de la rechercher. Peut-être les Andes, le Pacifique Sud, le Tibet ou la Mongolie, peut-être encore l'Égypte ou les déserts de l'Arabie. Peut-être même à Londres. Mais laissez-moi vous expliquer la nature de ma recherche : il s'agit de l'endroit inaccessible où Cthulhu repose, attendant le moment où il pourra à nouveau se dresser et étendre sa domination sur la terre et peut-être sur ses planètes sœurs.

— Mais Cthulhu est une légende, le fruit de l'imagination d'un écrivain américain, Lovecraft ! protestai-je.

— C'est votre opinion. Beaucoup d'autres personnes la partagent. Mais considérez ces parallèles – les représentations des divinités maléfiques qui se ressemblent si étrangement dans l'art des indigènes de Polynésie et des Incas du Pérou, des anciens habitants de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, et des Aztèques du Mexique – il n'est pas nécessaire de poursuivre cette énumération. Non, ne m'interrompez pas. »

Il continua à parler de légendes et de connaissances ancestrales avec une ardeur embarrassante et une persuasion qui, tout d'abord, me firent douter de leur réalité, mais finirent, non sans réticence de ma part, par me convaincre. Il parla de certains cultes maléfiques issus des âges préhumains qui subsisteraient en des lieux étranges et désolés, ces cultes étant dédiés aux Anciens, ces inimaginables êtres de terreur, qui avaient combattu les Anciens Dieux dans leur domaine lointain, entre les étoiles d'Orion et du Taureau, et avaient été exilés sur des étoiles et des planètes lointaines : le Grand Cthulhu qui attend en dormant dans une forteresse qui pourrait être le royaume englouti de R'lyeh ; Hastur l'Indicible, qui vient du lac d'Hali dans les Hyades ; Nyarlathotep, l'épouvantable messager des Ancêtres ; Shub-Niggurath, la Chèvre aux Mille Chevreaux, symbole de fertilité ; Ithaqua, qui régit les azilés, apparenté au fabuleux Wendigo ; Yog-Sothoth, « Tout-en-Un et Un-en-Tout », qui

n'obéit pas aux lois du temps et de l'espace, le plus grand parmi les Anciens – tous rêvant en des lieux secrets aux temps où ils pourront à nouveau l'emporter sur les Anciens Dieux et une nouvelle fois gouverner et asservir la Terre ainsi que les planètes et les étoiles sœurs de l'univers dont la Terre n'est qu'un fragment infinitésimal. Puis il évoqua les serviteurs des Ancêtres – Ceux des profondeurs, les Voormis, l'abominable Mi-Go, les shoggoths, les shantaks – et des terres ignorées des cartographes, comme N'Kai, Kadath-dans-le-Désert-glacé, Carcosa et Y'hanthlei ; et, enfin, la rivalité entre Cthulhu, Hastur et leurs adeptes…

En dépit de ce flot de paroles, je me rendis compte qu'il en savait plus qu'il ne voulait bien le dire. Je l'écoutais avec un intérêt grandissant, conscient du pouvoir étrange et inquiétant de mon visiteur, sensible au-delà de l'affectation quasiment hypnotique de sa voix et de ses gestes et de la conviction qui se dégageait de ses manières et de ses paroles – une force que je sentais intuitivement et qui donnait poids et autorité à son discours. Je l'écoutais, sans jamais l'interrompre, parler de vieux livres et d'incunables qui donnaient accès à la réalité de l'autre côté de la légende – *les Manuscrits pnakotiques*, le *Unaussprechlichen Kulten* de von Junzt, *les Cultes des goules* du comte d'Erlette, *le Texte de R'lyeh*, et en dernier, le fabuleusement rare *Necronomicon* de l'Arabe fou, Abdul Alhazred.

Soudain, après avoir parlé de ces choses secrètes, parcourant un formidable arcane de connaissances, résultat d'une somme considérable de recherches, il s'interrompit au milieu d'une phrase, dans l'attitude de celui qui écoute attentivement.

« Ah », soupira-t-il tranquillement.

Puis il se leva et prit la liberté d'éteindre la lumière.

« Vous entendez, monsieur Colum ? »

Je m'efforçais d'écouter dans l'accablante obscurité. Était-ce mon imagination ou entendais-je réellement un curieux bruit de pas traînant, presque sautillant, provenant du vestibule de l'immeuble ?

« Ils m'ont suivi jusqu'ici, dit le professeur Shrewsbury. Venez. »

Il se dirigea vers une fenêtre donnant sur l'entrée de l'immeuble. Je m'approchai de lui et ensemble nous regardâmes en bas. Il n'y avait personne dehors à l'exception de deux personnages étrangement voûtés passant sous la lumière blafarde qui semblaient traîner le pas et se dandiner, ce qui me permit de juger de leur physionomie ichtyique atroce et repoussante.

« Si je vous disais, chuchota le professeur Shrewsbury à mes côtés, que viennent de

passer deux de Ceux des profondeurs, croiriez-vous toujours que je sois victime de mon imagination débridée, monsieur Colum ?

— Je ne sais pas », répondis-je dans un souffle.

Mais je savais pertinemment que ce qui se mouvait dans le brouillard londonien était quelque chose d'incroyablement maléfique ; une aura maléfique semblait même flotter dans la rue.

« Comment saviez-vous qu'ils étaient là ? demandai-je abruptement.

— Je le savais aussi bien que je connais ce livre – il prit un livre sur mon bureau en dépit de l'obscurité –, cette page manuscrite, ou ce stylo. Et, pour rien au monde, ils ne nous lâcheront d'une semelle, car ils n'ont pas l'intention de nous abandonner à notre propre sort. Peut-être se doutent-ils de mes desseins, qui sait ?

— Et quels sont vos desseins ? me risquai-je à demander, quelque peu surpris par cette vision sinistre dans l'obscurité d'une chambre peu familière.

— J'ai besoin de quelqu'un comme vous pour m'aider à découvrir le Gardien de la Clé. Je dois vous mettre en garde car le chemin sera périlleux, non seulement pour le corps mais aussi pour votre esprit – les instructions que vous allez recevoir pourront vous sembler folles, cependant elles devront être suivies à la lettre, et il est fort possible que nous ne revenions jamais. »

J'hésitai. Sa proposition était directe et sans appel. Je ne doutai pas un instant de sa sincérité et de son intégrité. « Où va-t-il me conduire ? » me demandai-je.

« Nous embarquerons pour le port d'Aden, monsieur Colum, dit-il. Mais peut-être souhaiteriez-vous avoir une preuve irréfutable de mon aptitude à voir et à prévoir les dangers qui nous entourent ; ne vous alarmez pas, je vous prie, monsieur Colum ; mes pouvoirs sont érudits, et cependant ils pourront vous surprendre. »

Il alluma la lumière, et, se tournant vers moi, il ôta ses lunettes noires.

Le choc que je reçus me mena presque au bord de l'hystérie. Le cri étranglé qui m'échappa se perdit dans le silence terrifiant, alors que je m'efforçais de retrouver mon calme. *En effet, le professeur Laban Shrewsbury, bien que m'ayant déjà donné une éclatante démonstration de l'excellence de sa vision, n'avait pas d'yeux, et à la place de ses yeux se trouvaient seulement les puits noirs de ses orbites vides !*

Calmement, il remit ses lunettes.

« Je suis désolé d'avoir troublé votre sérénité, monsieur Colum, dit-il tranquillement. Mais vous ne m'avez pas donné votre réponse. »

Je m'efforçais de rester aussi calme que lui.

« J'accepte, professeur Shrewsbury.

— J'en étais sûr, répondit-il. Maintenant, écoutez attentivement – dès que le jour poindra, réglez vos affaires en vue d'une longue absence. Prenez toutes vos précautions car il est probable que vous ne serez pas de retour avant un certain temps – des mois, peut-être une année, peut-être plus. Y voyez-vous quelque inconvénient ?

— Non, répondis-je sincèrement.

— Très bien. Nous partirons dans deux jours de Southampton. Serez-vous prêt à temps ?

— Je le pense.

— Je dois maintenant vous avouer que nous avons d'étranges alliés dans notre quête, monsieur Colum, et d'encore plus étranges instruments de combat. »

Tout en parlant, il sortit de sa poche une petite fiole d'hydromel doré qu'il me pressa d'accepter.

« Conservez-la précieusement car ce qu'elle contient a la propriété, même pris en infime quantité, d'accroître l'étendue de tous vos sens et de permettre à votre esprit de se mouvoir en toute liberté pendant votre sommeil. »

Puis il me donna une petite étoile à cinq branches qu'il me présenta comme une sorte d'amulette qui me protégerait, aussi longtemps que je la porterais sur moi, des êtres tels que Ceux des profondeurs, bien qu'elle soit sans pouvoir contre les Anciens eux-mêmes.

Il ajouta un petit sifflet en pierre aux choses curieuses qu'il venait de me confier.

« En bien des circonstances, monsieur Colum, ce sifflet sera votre arme la plus puissante. Quand viendra le moment où vous serez en danger de mort, sans aucun recours, prenez un peu de cet hydromel, gardez la pierre étoilée sur vous et soufflez dans le sifflet pour, immédiatement après, proférer ces mots : « *Iä ! Iä ! Hastur ! Hastur cf' ayak' vulgtmm, vugtlagh, vulgtmm ! Ai ! Ai ! Hastur !* Les oiseaux Byakhee viendront et vous mèneront en lieu sûr…

— Si les mignons des Ancêtres sont partout, quelle terre d'asile reste-t-il ? demandai-je.

— Il y en a une où nous sommes à l'abri. Et pourtant nous n'y sommes pas ; je veux parler de Celaeno. »

Il sourit avec condescendance à la vue de mon incrédulité et mon étonnement.

« Je ne vous en veux pas de me croire dérangé, monsieur Colum. Je vous assure solennellement que ce que je vous dis est la pure vérité ; Hastur et ses mignons ne sont pas assujettis aux mêmes lois de temps et d'espace que celles auxquelles nous obéissons. La formule qui sert à les appeler sera entendue, croyez-moi, où que vous soyez – et elle ne restera pas sans réponse. »

Il marqua une pause tout en examinant mon visage.

« Et maintenant, désirez-vous vous reposer, monsieur Colum ? »

Je hochai la tête lentement, fasciné contre toute raison, contre ma volonté et ma faculté de jugement.

« Pourrez-vous me rejoindre à Southampton après-demain ? Notre navire est le *Princess Ellen* ; disons à 9 heures du matin.

— J'y serai, dis-je.

— Une somme d'argent sera déposée à votre compte avant que je quitte Londres. Elle sera suffisante. Montez sur le *Princess Ellen* même si je ne suis pas au rendez-vous ; je vous rejoindrai en temps voulu, et ne vous alarmez pas si je tarde à paraître, même si l'attente vous pèse. Les réservations ont été faites. (Il hésita un instant.) Et laissez-moi vous prévenir une nouvelle fois du danger qui vous attend ; croyez-moi, il n'est jamais bien loin – *ils* savent, depuis que votre livre est paru, que vous êtes dangereux pour eux ou que vous pouvez le devenir. »

Ce disant, il prit congé et je restai seul, perdu dans mes pensées, avec la certitude que je me trouvais au bord d'une aventure plus étrange que toutes celles que l'esprit humain ait jamais pu concevoir.

II

L'extrême monotonie du monde quotidien et prosaïque ne nous afflige guère, excepté lorsqu'un contraste saisissant nous permet d'établir une comparaison. Il n'est pas sans danger de comprendre que la patine qui recouvre toutes choses ne fait que masquer les luttes qui ne cessent d'opposer les forces distinctives du bien et celles du mal, inconcevables et nébuleuses, qui sommeillent depuis toujours au seuil de la conscience ; et ces forces veillent non seulement sur l'âme humaine mais sur le monde lui-même, convoitant la domination de ses terres et de ses mers, et par-dessus tout, des espaces interstellaires et de tout ce qui gravite dans le cosmos. Je restai une

grande partie de la nuit à méditer les choses que m'avait confiées le professeur Laban Shrewsbury et celles encore plus effroyables qu'il n'avait fait que suggérer. Les heures profondes de la nuit se prêtent complaisamment au surnaturel, à l'enchanté, au terrible ; mais la raison, la connaissance pratique qu'un homme acquiert pendant les trente premières années de sa vie ne peuvent être aisément abandonnées au profit d'un savoir nouveau et contradictoire. Mon visiteur avait été à peine plus qu'une créature de la nuit ; aussi persuasif que fût son récit, je ne savais rien de lui, bien que j'eusse en ma possession les choses curieuses qu'il m'avait données.

Il m'était cependant possible de m'informer. Mon vieil ami Henry Pilgore possédait l'une des bibliothèques les plus érudites. Malgré l'heure tardive, je demandai d'une cabine téléphonique le village de Somerset où il demeurait. Il me pria de patienter le temps de rassembler les informations qui étaient en sa possession ; mais je n'eus pas à attendre longtemps. Le nom du professeur Shrewsbury figurait dans ses registres ; Pilgore me donna un aperçu de sa biographie, évoquant sa maison à Arkham, Massachusetts ; ses relations avec l'université de Miskatonic ; son existence errante après qu'il eut quitté son poste d'enseignant ; son travail d'érudition : *Approche des structures mythiques des derniers primitifs en relation avec le Texte de R'lyeh* ; et finalement : « Il disparut en septembre 1938. Présumé mort. »

Présumé mort. Ces mots résonnèrent longtemps dans mon esprit. Mais je ne pouvais douter que mon visiteur n'avait été assurément le professeur Laban Shrewsbury. Qu'en était-il des choses qu'il m'avait données ? L'hydromel, avait-il affirmé, possédait d'étranges propriétés, aussi, c'est avec précaution que j'ouvris la fiole, et que je déposai une goutte sur mon doigt pour ensuite la goûter. Elle me parut au premier abord insipide ; cependant, elle avait un arrière-goût d'ambroisie ; mais je ne ressentis rien, pas même la douce euphorie d'un vin peu alcoolisé. Déçu, je reposai la fiole et m'assis à nouveau dans l'obscurité de ma chambre. Dans le lointain, Big Ben sonna deux heures ; il me restait à peine une journée à passer à Londres, si je comptais me trouver aux quais de Southampton à neuf heures le lendemain. Mais le doute commençait à m'assaillir, et je me mis à douter de la sagesse de ma décision et commençai à considérer mon engagement comme de la folie…

C'est alors que je pris conscience d'une subtile altération de ma perception sensorielle. Je réalisais peu à peu que la qualité de ma perception s'accroissait sur tous les plans ; les bruits ordinaires de la rue étaient distinctement perceptibles et interprétés avec précision ; les senteurs, les odeurs et les parfums qui envahissaient mon appartement se faisaient plus prégnants ; et, simultanément, j'expérimentais une propriété encore plus significative de l'hydromel que j'avais absorbé : ma perception

intuitive se développa au point de dépasser les bornes de ce que je croyais possible, et cela à un point tel que je devins parfaitement conscient de la présence des guetteurs dissimulés non seulement dans le bâtiment, mais dans la rue, à plusieurs centaines de mètres de là.

Et ils y étaient bien. Je ne sais par quelle merveilleuse propriété l'hydromel me rendit capable de voir au lieu de créatures humaines les silhouettes démoniaques de batraciens de ces créatures repoussantes comme si elles se trouvaient devant moi ; mais je ne pouvais me tromper. Et je découvris alors que tout ce que m'avait raconté mon visiteur était indiscutablement vrai – peu importait maintenant le contenu hautement fantastique de ses paroles. Et tout cela était lié à l'effroi le plus glacial et le plus bouleversant pour l'esprit, car la perspective illimitée d'une horreur ancestrale et puissante, les concepts inconnus, les êtres monstrueux sous-entendus par le professeur Shrewsbury étaient plus qu'angoissants pour l'entendement humain.

Ce qui advint alors ne peut trouver aucune explication logique ou scientifique.

Je tombai dans un état de somnolence durant lequel se déroula un rêve des plus animés ; je me vis faire mes bagages en vue d'un voyage imminent, écrire une lettre à mon éditeur pour lui expliquer que je quittais Londres pour plusieurs mois, recommander par lettre à mon frère de s'occuper de mes affaires pendant mon absence, enfin, m'esquiver de mon appartement en parvenant, non sans peine, à semer mes poursuivants. Bien plus, je gagnai rapidement Waterloo Station et, une fois les formalités douanières terminées, je pris le train pour Southampton, où je me retrouvai sur les quais, puis à bord du *Princess Ellen*, non sans être frappé de stupeur et d'effroi en réalisant que, bien que j'eusse semé mes poursuivants à Londres, d'autres me filaient à Southampton.

Tout ceci, dis-je, était un rêve de l'espèce la plus saugrenue, sans rien de comparable avec mes précédents rêves. Il était en vérité si convaincant qu'il me semblait que les personnes en chair et en os sortaient d'un rêve et que le rêve était réalité. Or les deux peuvent-ils coexister ? Plus tard, je me rappelai les commentaires du professeur Shrewsbury relatifs aux étranges propriétés de l'hydromel doré qui n'était pas, j'en suis maintenant convaincu, une invention humaine mais provenait de quelque lieu lointain, hors de ce monde, de ces lieux cachés dans le cosmos où les Ancêtres vivent encore, attendant indéfiniment de revenir dans le paradis d'où ils furent chassés il y a une éternité de cela.

En effet, je ne m'éveillai pas dans mon appartement de Soho, mais dans ma cabine à bord du *Princess Ellen* avec le professeur Shrewsbury à mes côtés. Par je ne sais quels pouvoirs outrés qui résidaient derrière ses extraordinaires lunettes noires, il

devina la raison de mon étonnement.

« Je vois que vous avez goûté l'hydromel, monsieur Colum, dit-il posément. (Il n'en semblait pas fâché.) Vous pouvez maintenant apprécier ses qualités.

— Ce n'était donc pas un rêve ? »

Il hocha la tête.

« Tout ce que vous avez rêvé était l'exacte vérité. L'hydromel rend une partie de vous-même capable de se séparer de sa contrepartie ; vous aviez alors le pouvoir de vous voir en train d'effectuer les préparatifs de votre départ. Ce n'est peut-être pas un mal que vous ayez goûté l'hydromel ; il vous a permis de comprendre combien vous étiez surveillé et suivi ; de plus il vous a donné la possibilité de semer vos poursuivants. Mais nous ne resterons pas longtemps sans être poursuivis, vous pouvez en être sûr. »

Il attendit que je me remette quelque peu de ma surprise et que je réalise dans quelle situation surprenante je me trouvais entraîné. Puis, il poursuivit.

« Nous voguons en direction du port d'Aden en Arabie, comme je vous l'ai annoncé il y a deux nuits. D'Aden, nous gagnerons, soit l'antique Timna, que Pline, peut-être vous en souvenez-vous, désignait comme étant la "Cité des quarante temples", sur la nature desquels nous devons nous interroger ; soit la région qui entoure Salalah, la capitale estivale du sultan de Muscat et d'Oman, afin de rechercher une fabuleuse cité souterraine, une cité ensevelie qui a été dénommée la "Cité sans Nom" [1] par la plupart des archéologues. Il s'agit des régions habitées autrefois par les Hymarites – il y a de cela vingt à trente siècles. Dans les environs, nous pourrons découvrir la presque légendaire Irem, la Cité des colonnes, que visita l'Arabe Abdul Alhazred pendant son séjour dans le grand désert austral, le Roba El Khaliyeh ou "Espace Vide" des Anciens qui est aussi le "Dahna" ou "Désert Cramoisi" des Arabes d'aujourd'hui et qui est censé abriter des esprits maléfiques tout autant que protecteurs et des monstres qui sèment la mort et la terreur. Vous trouverez significatif que ces prétendues "légendes" d'esprits maléfiques et de monstres se répètent, particulièrement depuis qu'elles corroborent curieusement les thèmes centraux des cycles mythiques de Cthulhu, où que nous allions et quelle que soit la direction que nous prenions. Vous pourrez en conclure, comme je le fis autrefois, qu'il n'y a aucune coïncidence.

Je l'assurai que je prêtais un crédit croissant aux choses étonnantes qu'il essayait de m'inculquer ; évidemment, ma totale adhésion dépendait des vérifications qu'il me serait loisible d'effectuer, cela bien que j'eusse déjà l'intuition de ce que l'avenir me

réservait.

Il parlait maintenant du travail de l'Arabe Abdul Alhazred, du livre *Al Azif*, qui est devenu le *Necronomicon*. Nul n'était allé aussi loin dans la révélation des mystères de Cthulhu et de son culte, de Yog-Sothoth et, bien sûr, des Ancêtres ; le livre, qui circula en grand secret après la mystérieuse disparition d'Alhazred et sa mort en l'an 731 de notre ère, évoquait des choses si terribles que l'esprit humain pouvait à peine les concevoir et que, même s'il le pouvait, il préférerait les rejeter immédiatement plutôt que d'inclure dans le champ du possible tous ces événements qui réfutent nombre des principes fondamentaux sur lesquels s'édifie l'humanité et relèguent l'homme à une place encore plus insignifiante que celle qu'il occupe présentement dans le cosmos. Bien plus, l'œuvre était d'une nature telle que toutes les autorités ecclésiastiques, sans distinction de confessions, l'ont condamnée, et ont combattu avec une telle sévérité sa diffusion en la détruisant sans merci que seul un petit nombre d'exemplaires des versions grecques et latines peuvent encore être consultées ; et celles-ci sont toutes enfermées dans diverses institutions – la Bibliothèque nationale de Paris, le British Museum, la bibliothèque de l'université de Buenos Aires, la Widener Library d'Harvard, la bibliothèque de l'université de Miskatonic à Arkham. L'original en arabe fut perdu il y a plusieurs siècles, vers 1228, lorsque Olaus Wormius en fit la traduction en latin.

Le professeur Shrewsbury avait lu l'œuvre entière dans les versions latine et grecque, et il espérait découvrir quelque part en Arabie une copie de la version arabe, si ce n'est le manuscrit original qui, affirmait-il, n'avait pas disparu mais était resté en possession d'Alhazred – l'exemplaire qui avait servi à Wormius ayant, lui, bel et bien disparu.

Telles étaient les spéculations du professeur et il semblait avoir des raisons pour aboutir à une telle conclusion ; aussi s'employa-t-il à me démontrer que la possession de l'inestimable manuscrit était le but immédiat de l'expédition en Arabie. Il n'était pas douteux que le professeur Shrewsbury n'ait quelque idée derrière la tête ; mais il ne laissa rien percer de ses intentions. En effet, le doute naquit en moi qu'aussi ouvert que pouvait l'être le professeur Shrewsbury lorsqu'il parlait du mythe de Cthulhu et de ce qui l'entoure, il n'en disait guère plus qu'un palimpseste. Quoi qu'il en dise, il pensait secrètement découvrir soit Irem, soit la « Cité sans Nom », que l'on assimile à des villes telles que Timna ou Salalah.

C'est alors qu'il me donna les transcriptions tapées à la machine de certaines parties du *Necronomicon* ; il s'assit patiemment pendant que je lisais ; je parcourus rapidement les nombreux feuillets qu'il m'avait tendus, mais j'en lus suffisamment

pour comprendre la signification des fragments qu'il avait traduits.

Que celui qui parle de Cthulhu se souvienne qu'il a pu paraître mort ; il dort, et pourtant, il ne dort pas ; il est mort, et pourtant, il n'est pas mort ; tout endormi et mort qu'il fascine, il se dressera à nouveau. Et nouveau, il sera dit que :

N'est pas mort ce qui à jamais dort
Et au long des siècles peut mourir même la mort.

Et encore…

Le Grand Cthulhu s'élèvera de R'lyeh, Hastur l'Indicible reviendra de l'étoile noire qui se trouve dans les Hyades près d'Aldebaran, l'œil rouge du taureau, Nyarlathotep mugira éternellement dans l'obscurité dont il a fait sa demeure, Shub-Niggurath pourra engendrer ses mille chevreaux, et ils étendront leur domination sur toutes les nymphes des bois, les satyres, les elfes et le petit peuple, Lloigor, Zhar et Ithaqua chevaucheront les étoiles à travers l'espace…

Et plus loin…

Celui qui est en possession de la pierre à cinq branches pourra lui-même commander aux êtres qui grouillent, nagent, rampent, marchent ou volent et même à la source d'où l'on ne revient pas…

Il y avait plus loin de troublants paragraphes annonçant le retour des Anciens, et évoquant la dévotion des mignons qui les servent, certains sous un aspect humain, d'autres sous des apparences plus étranges. On trouvait d'autres noms au fil de ces pages qui transperçaient d'effroi, Ubbo-Sathla, Azathoth, le dieu aveugle et idiot, 'Umr At-Tawil, Tsathoggua, Cthugha et d'autres encore qui tous évoquaient une effarante théogonie, un panthéon effrayant de gigantesques créatures, en rien comparables aux hommes, aussi anciennes et, si cela était possible, plus anciennes que la Terre ou même que le système solaire si familier aux astronomes de notre temps. En effet, après avoir achevé la lecture de ces pages, je n'éprouvais plus tellement le désir de poursuivre ; aussi prétextai-je une certaine lassitude pour les lui rendre.

Mon compagnon me recommanda alors de prendre quelque repos, alors que lui, ne semblant pas avoir besoin de sommeil, vaqua aux quelques préparatifs qui lui

restaient à accomplir. Mais, avant que j'aille me coucher, il me mena sur le pont et marcha en ma compagnie, me priant de regarder en contrebas et d'observer l'eau attentivement. Nous n'étions pas seuls dans notre voyage, car un banc de gros poissons, qu'en premier lieu je pris pour des marsouins, apparaissait de temps en temps autour du navire ; mais lorsque je parlai de marsouins, le professeur Shrewsbury sourit sardoniquement, sans plus d'explications. Il me vint à l'esprit, au bord du sommeil, qu'il n'était pas commun de rencontrer un banc de marsouins si près d'Innsmouth. Et je crus alors connaître la nature de ce qui nageait furtivement autour du *Princess Ellen*, même si je me refusais à l'admettre d'emblée.

Et lorsque je m'endormis, je me mis à rêver.

Mais cette fois, mes rêves furent d'un style assez différent de celui de ces remarquables rêves éveillés inspirés par l'hydromel doré – un curieux rêve peuplé d'êtres horribles et effroyables ; Ceux des profondeurs, qui peuvent évoluer sur la terre comme dans les eaux ; d'immenses créatures aux ailes de chauves-souris volant très haut dans le ciel ; quelque chose d'amorphe et inspirant la terreur qui veille au plus profond des océans ; de vastes continents engloutis ; des cités perdues, ensevelies, aussi vieilles que la mouvance des sables, recélant quelque chose qui, pour nous, est d'une valeur inestimable – un rêve d'envols et de poursuites, et d'une fin inévitable au terme de laquelle on ne pouvait échapper aux plus effrayantes créatures qui épiaient si opiniâtrement chacun de nos pas.

III

Je passe sous silence le reste de notre voyage qui fut relativement sans histoire. Pourtant, il n'y eut pas un jour sans que l'on ait vu quelque chose dans la mer – un dos étrangement voûté qui n'était pas aussi ichtyique qu'on aurait pu le penser, une patte palmée qui ressemblait horriblement à une main humaine munie de doigts palmés, la vision terrifiante, l'espace d'une seconde, d'un visage mi-humain, mi-batracien, avec les yeux brillants du basilic et un horrible semblant de bouche béante sur sa peau tannée – mais il ne s'agissait là que du plus furtif des coups d'œil et il était difficile devant des phénomènes aussi étranges de distinguer le réel de l'imaginaire. Alors que le navire poursuivait tranquillement sa course, les passagers semblaient n'avoir rien vu de malencontreux ; il me fallut en conclure que ce que j'avais vu, aussi inquiétant que cela fût, était pour une grande part le fruit de mon imagination exaltée, ce qui, dans les circonstances actuelles, était compréhensible.

Notre arrivée à Aden fut, elle aussi, sans histoire. Il n'était pas dans l'intention du

professeur Shrewsbury de séjourner dans cette ville car, expliqua-t-il, *Ceux des profondeurs* peuvent nous retrouver aussi bien dans une ville portuaire que sur la mer ; mais, comme ils répugnent à s'aventurer à l'intérieur des terres loin de l'élément aquatique, depuis que ce dernier leur est devenu nécessaire, et comme ils ne peuvent demeurer longtemps sans eau, une étape dans une région désertique n'est pas faite pour les attirer.

« Quoi qu'il en soit, dit le professeur avec la plus grande désinvolture, nous devons nous attendre à ce que d'autres poursuivants soient bientôt à nos trousses ; aussi, nous devons êtres prêts à toute éventualité. »

Les guides et les porteurs de notre expédition avaient été prévenus par câble et nous attendaient plus loin sur la côte, à Damqut. Parvenus à Damqut quelques jours plus tard, il ne nous fallut qu'un petit nombre d'heures pour tout préparer en vue de notre départ. À plusieurs reprises, le professeur Shrewsbury examina les rues de Damqut en faisant montre d'une certaine anxiété, mais il donna le signal du départ, finalement convaincu qu'il n'y avait dans les parages aucun de ces individus suspects à la solde de Ceux des profondeurs et incapables de nuire à celui qui détenait la pierre étoilée.

Notre destination était le grand désert inexploré de Rub al' Khali – le « Roba El Khaliyeh » d'Alhazred. Notre première étape était Salalah, et de là nous pensions nous diriger vers le nord, vers d'autres villes pouvant être la Cité sans Nom mentionnée par Abdul Alhazred. Je ne pouvais douter que mon employeur n'eût une idée bien arrêtée quant à la localisation de la Cité sans Nom, mais il n'en souffla mot ; nous nous mîmes en route, à l'instar des nombreuses expéditions qui nous ont précédés, en caravane de chameaux, malgré un moment d'hésitation du professeur Shrewsbury qui avait caressé l'idée de prendre l'avion pour faire un voyage préalable à Mareb. Mais afin de ne pas nous écarter de l'itinéraire prévu, il rejeta ce plan. Je ne sais vraiment quoi écrire à propos du voyage de Damqut à Salalah et au-delà ; les événements de cette expédition ne pourraient être que de pures coïncidences, je dis *pourraient*, mais à la lumière de notre dessein et en songeant à ces créatures peu connues qui tentent de nous empêcher d'atteindre notre but, je ne pense pas qu'elles le furent. Nous perdîmes l'un de nos guides la première nuit que nous passions dans le désert. Avec mon employeur je suivis ses traces qui s'éloignaient du camp – il avait couru mais ses traces cessaient soudainement ; il s'était littéralement volatilisé. Personne ne l'avait vu quitter sa couche dans la nuit. Notre deuxième nuit ne fut marquée par aucun incident ; la troisième, nous perdîmes un porteur. Cette fois, nous découvrîmes le corps du disparu ; nous avions exploré tout autour de l'endroit où ses pas cessaient et nous trouvâmes le corps presque enfoui dans le sable. Un rapide examen nous montra qu'il semblait avoir été jeté d'une hauteur singulière car nombre

de ses os avaient été sauvagement brisés.

Nous n'annonçâmes pas sa mort au reste du groupe, car sa disparition, ainsi que celle du guide étaient passées inaperçues. Les désertions étaient monnaie courante ; la disparition du guide avait passé sans problème pour une désertion ; celle du porteur était survenue trop loin de Damqut pour être pareillement expliquée ; cependant nous suivions des routes fréquentées et l'hypothèse selon laquelle il avait déserté a pu satisfaire la plupart des hommes. Mais l'inquiétude qui s'était emparée d'eux n'était pas seulement due à la perte des deux hommes. Cette peur, je la ressentais moi-même ; une succession d'événements, sans lien avec la disparition des deux hommes, m'obsédait sans que je puisse jamais l'oublier.

L'événement le plus curieux n'était pas, en dernière analyse, la disparition de nos hommes ; c'était la conviction intolérable d'être épié par d'invisibles veilleurs. Bien sûr, cela se manifestait plus nettement la nuit mais, même sous le soleil de plomb, nous ne cessions de l'être et, de jour, les guides et les porteurs étaient victimes d'étranges hallucinations, par exemple : des créatures reptiliennes semblables à des crocodiles évoluaient non loin de notre caravane et manifestement nous suivaient. Il pouvait tout bonnement s'agir d'animaux du désert habitués à suivre les caravanes, en dehors du fait qu'ils ne furent pas reconnus comme étant des animaux indigènes ; ils étaient de tailles variables, certains ne mesurant que quelques centimètres, d'autres plusieurs mètres ; la plupart semblaient revêtus d'une sorte de costume. Ces hallucinations ne firent qu'accroître l'énervement de nos caravaniers.

Ces étranges créatures semblaient à demi réelles, car elles apparaissaient et disparaissaient avec une telle agilité qu'elles semblaient littéralement s'évanouir sous nos yeux. Elles n'étaient probablement pas maléfiques ; aucune d'entre elles ne s'aventura jamais près de notre campement ou de notre caravane, et toutes s'enfuyaient à notre approche. Le professeur Shrewsbury les mit en joue à plusieurs reprises – en vain ; il n'en toucha aucune, bien qu'il ait pu difficilement les manquer. Elles avaient une influence inhabituelle sur mon employeur qui, loin d'être inquiété par leur présence, semblait plutôt se réjouir de les voir autour de nous et questionnait sans arrêt les hommes pour savoir si leur nombre augmentait. Nous avions quitté Damqut depuis environ dix-sept jours et dépassé Salalah sans que le nombre de nos habituels compagnons se soit modifié. Nous avions déjà perdu six hommes et ceux qui restaient devenaient extrêmement rétifs. Cela n'était pas seulement dû à la diminution du nombre de membres de l'expédition mais comme leur porte-parole le rappela – nous approchions une région interdite et maudite, une de ces régions que les Arabes évitent, mus par la peur la plus mortelle.

Mon employeur fut sourd à toute protestation. Il me confia qu'il s'était même attendu à une rébellion ouverte, car les écrits d'Abdul Alhazred indiquaient que la région de la Cité sans Nom était redoutée des indigènes. Son inflexibilité devant les supplications des hommes pour qu'il modifiât son parcours fut renforcée par un événement encore plus significatif, bien que sa signification ne m'apparût pas clairement au premier abord.

Mon employeur m'éveilla tard dans la nuit. Il était plus excité que de coutume.

« Venez », murmura-t-il.

Je le suivis, intrigué.

Il s'agenouilla devant la tente et posa la main à plat sur le sable.

« Sentez », m'enjoignit-il.

Je fis ce qu'il me demandait et constatai – comme je le sentais déjà sur mes chevilles – qu'un courant d'air glacé soufflait à la surface du sable.

« Le sentez-vous ? demanda-t-il.

— Le vent ? Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— Le vent spectral d'Alhazred. Un récit s'y rapporte dans le *Necronomicon*. Il y en a un autre parmi les écrits de feu H. P. Lovecraft. Tous deux indiquent la même origine – la Cité sans Nom. D'où vient-il ?

— Presque plein nord.

— Telle sera notre direction demain. Nous ne sentirons pas le vent de jour, mais il souffla de nouveau la nuit. Si nous le suivons, il nous conduira à notre but. Alors commencera notre véritable travail, Mr. Colum – seulement alors. Et j'ai bien peur que nous ne restions seuls ; aussi faudra-t-il nous assurer de nos chameaux et des vivres qui nous seront absolument essentiels pour retourner à Salalah. »

Le lendemain matin, nous nous écartâmes des frontières de l'Oman pour pénétrer au cœur de Rub al'Khali. Les hommes murmuraient et ils se montrèrent renfrognés toute la journée. Mais, malgré la peur qui les hantait, ils étaient toujours avec nous lorsque la nuit tomba. Le nombre de nos étranges compagnons du désert augmenta, mais ils montrèrent une grande aversion pour l'oasis où nous avions dressé notre campement pour la nuit.

Une nouvelle fois, dans la nuit, mon employeur chercha le « vent spectral » ; il soufflait plus fort maintenant, suffisamment pour agiter la toile de nos tentes. Mais nous n'étions pas les seuls à en être conscients. Dès qu'il se mit à souffler, peu après

le coucher du soleil, les hommes le sentirent et commencèrent à gémir comme des vieilles femmes à tel point que le professeur Shrewsbury fut contraint de leur parler – ce qu'il fit en arabe, m'expliquant plus tard ce qui s'était passé avec eux.

« Nous ne pouvons pas continuer, dit le porte-parole des hommes.

— Pourquoi ?

— Sentez. C'est le vent de la mort.

— Je le sens. Voulez-vous rester ici pendant que Mr. Colum et moi continuerons ? »

Le porte-parole consulta les hommes qui étaient d'opinions divisées. Quoi qu'il en soit, il pensait que la majorité d'entre eux resterait.

« Très bien. »

Le professeur Shrewsbury se tourna vers moi :

« Nous prendrons l'équipement spécial que j'ai arrimé sur un chameau. Nous pouvons partir maintenant ; le vent se met à souffler environ deux heures après le coucher du soleil et il se déplace plus vite que nous. Cependant, si nous nous dépêchons, nous pourrons en atteindre la source avant l'aube, car il retournera d'où il est venu. »

Moins d'une heure plus tard, nous traversions le désert sans fin en suivant le vent du nord. Nous avancions aussi vite que nos chameaux nous le permettaient. Le professeur Shrewsbury espérait fermement atteindre son but avant le lever du jour. La nuit n'était pas chaude, mais le vent que nous suivions était un vent de l'Arctique, sans lien avec le désert, portant des senteurs inaccoutumées et fortes. Il y avait des myriades d'étoiles dans les cieux ; ce n'était pas étonnant que les Arabes aient été parmi les premiers astronomes ! Je ne pouvais m'empêcher de les observer, me demandant si réellement demeuraient là, dans ces espaces étoilés, les êtres colossaux de la mythologie dont parlait mon employeur – les Anciens Dieux, les Ancêtres, dont la lutte rappelait les anciennes légendes de l'humanité, avant même que n'advienne le bannissement du ciel de Satan et de ses adorateurs.

Peu après minuit, le vent changea de direction. Il allait en effet à contre-courant, comme l'avait prédit le professeur Shrewsbury : il soufflait maintenant vers le nord, s'élançant avec plus de force. Il resta aussi rapide jusqu'à l'aube ; c'est seulement alors que sa vigueur déclina sensiblement. J'étais alors très fatigué, mais le professeur Shrewsbury talonna son chameau, certain que le site de la Cité sans Nom ne pouvait se trouver très loin. Son assurance n'était pas déplacée car, peu de temps avant que ne

tombe ce vent froid, il s'exclama et désigna un point qui semblait être une pierre solitaire émergeant de l'immensité de sable sur lequel commençait à se lever le soleil aveuglant. J'aurais pu m'en douter, car l'atmosphère électrique et maléfique qui m'entourait indiquait que nous venions d'atteindre le but que le professeur Shrewsbury s'était fixé ; il s'agissait bien d'une cité perdue, et les quelques pierres que laissait paraître de place en place le sable mouvant parlaient obscurément d'une civilisation antique bien antérieure à l'ère chrétienne.

Je me demandais comment mon employeur espérait descendre dans la cité cachée. Il n'avait aucune chance d'atteindre les rues au moyen des pelles et des pioches que nous avions emportées : la cité était trop profondément enterrée. Mais ce problème ne m'occupa que quelques instants, car le professeur Shrewsbury ne descendit pas de sa monture ; au contraire, il suivit le vent déclinant, talonnant anxieusement son chameau ; il me distança, me laissant trouver seul mon chemin parmi les pinacles de cette cité ensevelie. Lorsque enfin il mit pied à terre, il s'était considérablement éloigné ; je le rejoignis à l'entrée d'une caverne largement béante au milieu des dunes.

Lorsque, à mon tour, je mis pied à terre, le vent avait cessé de souffler, s'engouffrant dans l'ouverture qui donnait sur des marches couvertes de sable. De là émanait une obscurité complète et le froid qui en sortait annonçait l'atmosphère raréfiée d'en bas. Le professeur Shrewsbury avait presque déchargé le chameau qui, attaché au mien, avait retardé ma course.

« Est-ce là ? demandai-je.

— C'est là, me confirma-t-il à voix basse. Je le sais parce que je suis déjà venu ici. »

Je le regardai avec perplexité.

« Mais alors, pourquoi cette recherche ? demandai-je.

— Parce que je ne suis jamais venu par voie de terre mais par les airs. Venez je vais vous montrer. »

Il me précéda pour descendre les marches. Du désert, que chauffaient déjà les rayons du soleil levant, à la froide caverne, on passait des régions tropicales aux régions subarctiques ; bien plus, l'air devenait plus froid et plus humide à mesure que nous descendions, et il me vint à l'esprit, une fois franchies les premières marches, que nous étions dans une sorte de caverne naturelle plus profondément enfouie sous les dunes qu'on aurait pu le penser. Peut-être avait-elle autrefois été couronnée par une superstructure, depuis longtemps détruite ; pour l'heure, elle resplendissait d'une manière surnaturelle dans le faisceau de la lampe de mon employeur.

J'étais frappé par le fait que tout autour de nous s'était autrefois édifiée une antique civilisation. De nombreux passages latéraux conduisaient aux diverses salles de la caverne principale ; tous étaient trop bas pour qu'un homme puisse s'y tenir debout. Partout où il y avait des autels – il était certain que la caverne avait servi de temple – ils étaient extraordinairement bas, comme s'ils avaient été conçus pour des créatures qui rampaient au lieu de marcher. La coupole de la caverne avait été sculptée par des tailleurs de pierre ; des artistes avaient décoré les murs qui étaient recouverts des dessins les plus horribles et les plus inquiétants, dépeignant non des hommes mais les événements d'une histoire auxquels prenaient part des sauriens ou des reptiles – très semblables, conclus-je avec un certain malaise, à ces êtres-crocodiles qui, de loin, épiaient les progrès de notre caravane et nous avaient accompagnés jusqu'à l'oasis où attendaient encore les rescapés de notre expédition.

Mon employeur semblait pourtant chercher autre chose, car il passait rapidement de salle en salle jusqu'au moment où il atteignit le fond de la caverne ; là, il fit le tour de l'autel et découvrit une porte de pierre gravée dans le roc du mur. Il l'ouvrit sans peine, trouvant un autre perron et une déclivité qui s'enfonçait dans des profondeurs hideuses et repoussantes desquelles émanait une senteur qui, loin d'être déplaisante, se rapprochait de celle de l'encens. Sans aucune hésitation le professeur Shrewsbury s'engagea dans l'obscurité de cet interminable passage – car il était vraiment interminable ; notre descente dura deux heures ; le passage diminuait de hauteur et nous étions contraints, par moments, de marcher avec la plus grande attention. Nous descendions progressivement, et je réalisai que nous devions nous trouver extrêmement loin de la surface de la terre.

Nous avons fini par atteindre une plate-forme sur laquelle nous pouvions à peine nous tenir debout, puis nous traversâmes en rampant un large corridor dont l'une des faces semblait faite de verre et qui pourtant n'en était pas ; ces caisses n'avaient manifestement pas été réalisées par des hommes ; de la taille d'un cercueil, elles étaient disposées le long des murs et du sol du passage. Mon employeur allait de l'une à l'autre fiévreusement et s'arrêta finalement devant l'une d'elles, l'examinant attentivement.

Il braqua dessus le faisceau de sa lampe et me fit signe.

— Ne soyez pas surpris par ce que vous allez voir, Mr. Colum me recommanda-t-il.

Ce que je vis alors aurait difficilement pu être plus surprenant. C'était bien la dernière chose que je pensais trouver derrière la pseudo-vitre de la caisse : un jeune homme de nos contemporains, approximativement de mon âge et, si ses vêtements

pouvaient être un critère, soit un Anglais, soit un Américain, avec une préférence en faveur de ce dernier terme de l'alternative.

« Est-ce un rêve ou une illusion ? m'exclamai-je.

— Non, Mr. Colum, répondit le professeur Shrewsbury. Pas plus que celui-là, pas plus que cet autre.

— Grands Dieux ! Trois. Comment ces cadavres sont-ils venus ici ?

— Ce ne sont pas des cadavres.

— Mais ils ne sont certainement pas vivants !

— Souvenez-vous de l'inexplicable couplet d'Alhazred – *N'est pas mort ce qui à jamais dort. Et au long des siècles peut mourir même la mort*. Non, ils ne sont pas morts ; mais, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ils ne sont pas non plus vivants. Ils furent déposés ici pour attendre le moment où leur force vitale, leur conscience, leur esprit, appelez ça comme vous voudrez, leur sera rendu. Car ceci est le secret des oiseaux Byakhee ; ils ne volent pas à Celaeno, mais ici, dans le domaine d'Hastur, où les corps de ces jeunes hommes sont préservés. Ils reviendront bientôt de Celaeno et ensemble nous franchirons l'ultime étape de cette incroyable quête qui nous mène maintenant au cœur du secret. »

Ce qu'il venait de dire me laissa pensif, me rappelant ses paroles à propos des Byakhee et de leur réponse à l'appel du sifflet de pierre que j'avais dans ma poche. Mais où étaient-ils ? Je lui posai la question.

« Il y en a peut-être ici. Mais ils sont à Kadath-dans-le-Désert-glacé, sur le redouté Plateau de Leng et en d'autres endroits, certains se déplaçant dans notre dimension, d'autres évoluant coextensiblement à une dimension différente.

— Et qui sont ces jeunes hommes ?

— Le premier est Andrew Phelan ; il m'aida à Arkham. Le second est Abel Keane ; lui aussi me fut d'un grand secours – à Innsmouth. Le troisième est Claiborne Boyd qui entreprit une dangereuse mission au Pérou.

— Et le quatrième sera Nayland Colum, m'écriai-je.

— Espérons que non, dit mon employeur avec chaleur. Si nous réussissons, il ne sera plus nécessaire d'employer de tels moyens pour échapper aux poursuites.

— Vous saviez qu'ils étaient ici, demandai-je. Comment ?

— Parce que je fus, moi aussi, l'un d'eux pour un temps, et même avant qu'aucun

d'eux ne vienne ici, j'ai passé presque vingt années de la sorte. Je suis bien plus âgé que vous pouvez l'imaginer, Mr. Colum – si nous ajoutons ces deux décennies. »

Il changea de sujet.

« Mais notre dessein n'est pas de nous attarder ici. Nous devons aller plus loin. Il y a plus bas des cryptes que je n'ai jamais vues. »

Il marqua une pause, le temps nécessaire pour ajouter à mon fardeau une partie du sien qui devenait trop lourd pour lui ; puis il se mit en route et de nouveau nous descendîmes d'étroits escaliers de pierre, de nouveau nous nous mîmes à quatre pattes et avons rampé à travers des passages toujours plus étroits et profonds. Jusqu'où nous sommes-nous enfoncés dans les entrailles de la terre, je ne saurais le dire ; grâce à ma lampe, je pus voir qu'il était déjà midi passé, bien qu'étrangement je ne ressentisse pas les effets de la faim ou de la soif.

Bien plus bas, non loin de l'extrémité du passage, les murs montraient d'intéressantes fresques de la plus grotesque extravagance. Là, se déroulaient plusieurs scènes décrivant la Cité sans Nom dans un lointain passé ; il semblait que les représentations de la Cité aient été réalisées par clair de lune car elles donnaient une impression spectrale. Un examen de ces peintures révéla un monde caché et secret, sans conteste souterrain, où de grandes villes s'épanouissaient entre de hautes montagnes et des vallées fertiles ; ce pays voisinait avec les monolithes lunaires de la Cité sans Nom, dépeinte maintenant à l'époque de sa décadence, les reptiles sacrés disparaissant survolés par leurs esprits tandis que des prêtres aux robes richement ornées maudissaient les eaux et les airs. Une terrible scène finale montrait un groupe émacié d'habitants sauriens de la Cité sans Nom assis en cercle et pleurant un être humain. Dès lors, les murs gris et les plafonds étaient dépouillés de toute ornementation, ce dont je fus extrêmement heureux.

Nous atteignîmes finalement une grande porte de bronze sur laquelle se trouvaient des inscriptions en arabe que mon employeur traduisit à voix haute : « Celui qui est venu s'en est retourné. Celui qui a vu est devenu aveugle. Celui qui a percé le secret est devenu silencieux. Il demeurera ici pour toujours, ni dans les ténèbres, ni dans la lumière. Que nul ne vienne le troubler. » Il se tourna vers moi ; son excitation était visible même dans l'obscurité de la salle.

« Qui d'autre sinon l'Arabe Alhazred ? demanda-t-il. Car lui seul est venu et a percé les secrets.

— Il fut tué.

— Torturé et exécuté, sans aucun doute, confirma avec calme le professeur

Shrewsbury. La légende affirme qu'il fut saisi par un monstre invisible en plein jour et atrocement dévoré devant une grande assemblée ; telle est l'histoire que rapporte le biographe du XIIe siècle, Ebn Khallikan ; mais il est plus que probable que ce spectacle fut une illusion et que l'Arabe fut amené ici pour subir son châtiment et connaître la mort pour sa témérité à avoir révélé les secrets des Ancêtres. Venez, nous allons entrer. »

La porte de bronze résista à nos efforts un certain temps mais, finalement, elle céda, découvrant une petite pièce carrée dépourvue de tout mobilier à l'exception d'un massif sarcophage de pierre. Le professeur Shrewsbury se dirigea sans hésiter vers le sarcophage et en souleva le couvercle, révélant des lambeaux de vêtements, quelques restes d'os, et de la poussière.

« Est-ce lui ? » demandai-je.

Mon employeur acquiesça.

« Et nous avons fait tout ce chemin pour ça ?

— Pas seulement pour cela, Mr. Colum. Soyez patient. Ce qui va suivre maintenant nous dira si nous avons réussi ou échoué. Dites-moi, vous avez toujours l'hydromel ?

— Oui.

— Prenez-en un peu. »

Je lui obéis.

« Et maintenant, gardez votre sang-froid, je vous prie. Cela sera nécessaire pour qu'il puisse venir. »

Je ne tardai pas à m'assoupir. Guidé par le professeur Shrewsbury. Je rampai sur le sol près du sarcophage et, presque immédiatement, je fis un rêve identique au premier qui m'advint alors que je demeurais à Soho. Une nouvelle fois, je me vis prendre part à une action dramatique, encore plus outrée que la première qui avait été essentiellement prosaïque.

Je vis le professeur Shrewsbury tracer un cercle autour du sarcophage et de nous-mêmes, avec une large traînée de poudre bleue à laquelle il mit le feu. Elle brûlait d'une manière tellement surnaturelle et avec un tel éclat que la pièce en fut illuminée et que le sarcophage ressortit en haut-relief. Mon employeur exécuta alors une série de dessins cabalistiques sur le sol, près du sarcophage, l'encerclant complètement une nouvelle fois. Il sortit ensuite un certain nombre de documents qui ressemblaient aux transcriptions du *Necronomicon* qu'il m'avait données à lire et il récita à voix haute l'un des passages.

« Celui qui connaît l'emplacement de R'lyeh ; celui qui détient les secrets de la lointaine Kadath ; celui qui garde la clé de Cthulhu ; par l'étoile à cinq branches, par le signe de Kish, par la volonté des Anciens Dieux, laisse-le revenir. »

Il récita trois fois cette formule, chaque adjuration s'accompagnant d'un dessin sur le sol. À la fin de sa période, il attendit. Alors se produisit un phénomène des plus inhabituels et extrêmement troublant. Quelque chose se séparait de moi, comme si ma force vitale m'abandonnait ; en même temps il y eut un mouvement autour du sarcophage, d'abord un courant d'air puis une brume naissante ; c'est alors que, devant mes yeux, les lambeaux de vêtements du sarcophage commencèrent à se dresser et à reprendre forme dans la brume qui devenait progressivement plus dense et plus opaque ; au-dessus du sarcophage se tenait une figure spectrale, la caricature blasphématoire d'un homme qui n'avait ni corps ni visage, mais une illusion de corps et de visage, avec des puits noirs et brillants à la place des yeux, sous un burnous déchiré un corps noir informe, très maigre, sur lequel flottaient les haillons de ce qui fut autrefois une robe. La terrifiante apparition se tenait dans les airs, immobile.

Le professeur Shrewsbury s'adressa à l'apparition.

« Abdul Alhazred, où se trouve Cthulhu ? »

Le spectre leva une manche et désigna sa bouche. Il n'avait pas de langue, il ne pouvait donc pas parler.

Le professeur Shrewsbury ne se découragea pas.

« Est-il à R'lyeh ? » Et, ne recevant aucune réponse, il prononça ces paroles inintelligibles : « *Ph'nglui mglw' nafh Cthulhu R'lyeh wgah' nagl fhtagn* » qui formaient je le compris plus tard, une phrase rituelle signifiant « Dans sa demeure de R'lyeh, la ville morte, Cthulhu attend et rêve. »

Cette fois, l'apparition acquiesça imperceptiblement.

« Où se trouve R'lyeh ? »

Une nouvelle fois, l'horrible fantôme d'Abdul Alhazred désigna sa bouche dépourvue de langue.

« Tracez une carte sur le plafond », demanda le professeur Shrewsbury.

L'apparition se mit méticuleusement à ébaucher une carte. N'ayant rien avec quoi dessiner, il ne pouvait inscrire quoi que ce soit ; cependant, les effets de l'hydromel

étaient si puissants qu'il était certain que le professeur Shrewsbury suivait sans difficulté les mouvements, les recopiant sur une feuille de papier à mesure que le spectre les dessinait.

Il en résulta une carte compliquée qui représentait une partie inconnue de la Terre, mais je compris, à l'instar de mon employeur, que la conception de la Terre d'Abdul Alhazred était peut-être considérablement éloignée de la nôtre et que sa reconstitution de n'importe quelle partie de la Terre dépendait du savoir de son temps auquel il avait pu ajouter des connaissances personnelles accumulées grâce à des méthodes qui le rendirent capable de rédiger l'*Al Azif*.

Ayant fini son dessin, le professeur Shrewsbury le montra à l'apparition qu'il avait fait sortir de l'abîme.

« Est-ce l'endroit ? »

L'apparition fit signe que oui.

« Et de ces îles, quelle est celle qui surplombe R'lyeh ? »

Le spectre désigna un point minuscule sur la carte de mon employeur puis fit un geste ésotérique que le professeur Shrewsbury comprit immédiatement.

« Ah, elle sombre et elle émerge. »

Le spectre, une nouvelle fois, inclina la tête.

Le professeur Shrewsbury était satisfait de son interrogatoire et revint à l'idée qu'il avait derrière la tête.

« Dites-moi, Alhazred, où se trouve l'*Al Azif* qui fut perdu ? »

Il ne fut pas donné de réponse immédiatement à la question du professeur ; l'apparition resta immobile plusieurs secondes ; puis sa tête se mit lentement à tourner, ce qui pouvait indiquer un signe négatif ou simplement l'attente de quelque chose invisible pour d'autres yeux.

« Est-ce dans cette pièce ? » demanda mon employeur.

Le spectre acquiesça.

« Est-ce dans le sarcophage ? »

Le spectre hocha la tête.

Le professeur regarda rapidement autour de lui. Il n'y avait de cache possible que dans les murs ou le plancher.

« Les murs ? » hasarda-t-il.

De nouveau, son hôte confirma.

« Au sud ?

— Non.

— Au nord ?

— Non.

— À l'est ?

— Oui. »

Mais maintenant, l'apparition paraissait essayer de dire quelque chose d'autre dans son extraordinaire langage ; la figure pathétique dénuée de langue et d'yeux – car les yeux et la langue de l'Arabe fou furent arrachés dans les tortures qui le punirent de sa témérité à avoir dévoilé les secrets des Grands Anciens et de leurs mignons – semblait vouloir gravement dire quelque chose d'important.

Le professeur, voyant cela, essaya de l'aider. Était-ce au sujet du manuscrit ? Vive approbation. Le manuscrit était-il gardé ? Oui. Les gardes sont-ils ici ? Non. Sont-ils plus bas ? Oui. Est-ce tout ? Non, il y avait autre chose. Le manuscrit restait-il incomplet ? Oui, c'était cela. Plusieurs fragments auraient-ils été détruits avant qu'Alhazred ait pu les dissimuler ? Oui.

« Je trouverai ce qui reste, dit le professeur. Maintenant, retournez d'où vous êtes venu, Abdul Alhazred. »

Immédiatement, les haillons et les fragments d'os s'affaissèrent ; le brouillard se transforma en poussière et s'évanouit ; les flammes bleues qui entouraient le sarcophage pâlirent et disparurent. Au même moment, toute force se retira de moi ; le professeur se releva – car il s'était mis à genoux pour recopier ce dessin fantastique tracé sur le plafond – et il referma le sarcophage.

Puis il s'avança vers moi et me secoua.

« Dépêchons-nous maintenant, Mr. Colum, murmura-t-il. Nous avons ce que nous voulions ; il n'y a pas une minute à perdre. »

Nous commençâmes alors à examiner le mur oriental pour chercher la pierre qui renfermait les fragments d'*Al Azif*. Elle devait se trouver assez bas car l'Arabe était, sans aucun doute, enchaîné, ce qui l'empêchait d'atteindre le haut du mur. Mon employeur travaillait fiévreusement, s'arrêtant de temps à autre pour écouter ; aussi

nous sembla-t-il que nous avions passé un long moment à examiner les grandes pierres avant d'en trouver une qui puisse éventuellement servir de cache. Cependant cela ne fut pas aussi long que nous le pensions et nous découvrîmes derrière la pierre le parchemin d'*Al Azif* ; le professeur Shrewsbury le glissa rapidement dans son manteau. Puis nous replaçâmes la pierre et quittâmes la pièce, refermant derrière nous la grande porte de bronze. Le professeur Shrewsbury demeura encore un instant sur le seuil pour écouter et tourna la tête vers l'obscurité stygienne à notre droite, vers l'énorme gouffre de ténèbres qui suggérait un mystère encore plus grand. C'est alors que le bruit commença à se faire entendre. Jusqu'alors, le seul son qui ait atteint nos oreilles était le frottement du sable emporté par le vent sur les marches qui donnaient accès au désert ; mais il avait cessé peu après notre descente dans les régions souterraines ; nous étions alors les seuls à produire un son quelconque. Mais maintenant, émanant de quelque crypte épouvantable encore plus profonde, un son s'élevait et gonflait, un son qui ne pouvait être comparé qu'à un bas murmure accompagné d'un grondement comme celui d'un vent nocturne – un murmure de plusieurs voix ; mais il y avait plus hideux encore : les voix étaient parfaitement inhumaines et indescriptibles si ce n'est comme des sonorités d'une horreur sans nom.

En regardant ma montre, je vis que l'heure du crépuscule approchait et je me rendis compte au même instant que le vent spectral s'était remis à souffler ; de toute évidence, il venait d'un lieu plus profond que les cavernes souterraines que nous venions d'explorer. Je compris qu'il fallait nous enfuir sans attendre ; mais le professeur Shrewsbury me retint et mit un terme à mon affolement.

« Attendez, m'ordonna-t-il, nous ne pouvons pas courir plus vite que lui. Avec les pierres, nous sommes en sécurité. Réfugions-nous dans un passage jusqu'à ce que le plus fort du vent se soit apaisé. »

Alors, nous avons rampé dans l'un des passages secondaires et nous sommes restés là en silence, la lampe éteinte. Bientôt, dans le corridor que nous venions de quitter, se produisit une sorte d'illumination grise ; ce n'était pas une lumière, et cela semblait émaner des murs, si bien qu'il nous fut possible de distinguer le mur le plus éloigné et de découvrir d'autres passages qui se séparaient du couloir principal. Puis le vent se mit à souffler ; il soufflait en rafales furieuses accompagnées de voix ensorcelantes qui ne cessaient de monter et résonnaient comme des clameurs, comme des cris et des incantations, comme des ululations et des gémissements emportés par le vent. En regardant fixement, il me sembla que le vent lui-même emportait avec lui des visages sans nombre, visages de sauriens, de reptiles et de batraciens, tous se plaignant de leur emprisonnement dans les cryptes qui surplombent la Cité sans Nom ; ils défilaient dans un flot sans fin, leurs bouches bestiales grandes ouvertes, accusant ce destin qui

les condamnait pour toujours à suivre le terrible vent spectral dont la température arctique pénétrait l'endroit où nous nous tenions, nous glaçant jusqu'aux os.

D'où venaient-ils ? De quelles vastes étendues souterraines provenait ce vent qui hantait, la nuit, les places désertiques que peu d'hommes avaient foulées ? Et par quelle sorcellerie furent-ils enfermés dans cet enfer ténébreux ? Les fresques, qui décrivaient le déclin et la fin de cette ancienne civilisation qui s'était édifiée avant l'ère humaine, disaient-elles la vérité ? Et existait-il vraiment, au plus profond de la terre, un paradis souterrain comme celui qui est dépeint sur les murs, un paradis dans lequel brillait une lumière semblable à celle du soleil, où les jardins et les vallées étaient d'une fertilité inconcevable pour les hommes qui parcourent le désert ? Ou bien, ce paradis avait-il disparu avant que les envahisseurs, ces mignons des êtres infernaux, peut-être adorés ou peut-être inconnus des habitants de ces lieux, n'aient conquis la Cité sans Nom ?

La fureur de ce vent glacial, ajoutée à la cacophonie des terribles voix, était épouvantable ; cela résonnait d'une manière tellement assourdissante que je fus contraint de porter les mains à mes oreilles tant elles bourdonnaient. Le professeur Shrewsbury fit de même et nous restâmes ainsi pendant une demi-heure, peut-être plus, avant que les cris perçants portés par le vent n'aient cessé de résonner dans notre cachette, cédant la place à un lent et régulier courant d'air froid se dirigeant vers la surface.

« C'est le moment, dit mon employeur. Mais soyons prudents. Je ne sais pas quels gardiens furent placés devant la tombe d'Alhazred. »

La remontée vers le désert où le sable fuyant recouvrait la Cité sans Nom parut interminable. De temps à autre, mon employeur s'arrêtait pour scruter l'obscurité de ses yeux aveugles. Je pensais alors entendre, mais je ne pouvais en être sûr, des bruits de pas semblables à ceux d'un poursuivant invisible ; mais le professeur Shrewsbury ne dit rien, se contentant de hâter le pas pour gravir les marches raides qui menaient à ce havre incertain que représentait le désert étoilé loin au-dessus de nos têtes. Les cavernes et les couloirs résonnaient du bruit de nos pas ; le vent glacé soufflait sur nos chevilles ; les voix retentissaient toujours avec une insistance fantomatique loin devant nous, puis s'évanouissaient dans les sables du désert avant de retourner une nouvelle fois à ce lieu d'attente profondément enfoui dans le sol.

Il n'y eut bientôt plus de doute : des poursuivants étaient à nos trousses, mais je n'avais aucune idée de leur nature. Mon employeur n'en semblait pas affecté outre mesure, mais je remarquai qu'il me fit me presser alors que lui-même hâtait le pas, murmurant que nos chameaux avaient dû être effrayés par le vent et s'être enfuis, que

nos guides et porteurs devaient désespérer de nous revoir car cela faisait deux nuits que nous avions quitté le camp de l'oasis, après que nous avions remarqué pour la première fois l'existence du vent. Et en cet instant, je me sentis incroyablement épuisé, n'ayant pas dormi depuis plus de quarante heures ; et le besoin de sommeil se faisait aigu car je ne parvenais plus à distinguer la réalité qui m'entourait de l'illusion visuelle et auditive dans laquelle j'étais plongé de plus en plus fréquemment.

Nous atteignîmes enfin la surface ; nos chameaux ne s'étaient pas trop éloignés. Certainement effrayés par la voix du vent, ils s'étaient écartés de l'embouchure du puits duquel jaillissait encore un léger tourbillon de sable et hors duquel, sans aucun doute, comparable aux rafales souterraines, devait s'être levé un véritable ouragan de sable. Mon employeur faisait montre d'une impatience irréfléchie ; il monta précipitamment sur le chameau agenouillé devant lui et talonna l'animal avec brusquerie. Le trajet que nous devions suivre était clairement indiqué par la direction du vent qui nous conduirait à coup sûr à l'oasis annonciateur de la Cité sans Nom – tout comme il nous avait menés la nuit précédente à la Cité elle-même. La nuit était tout aussi noire que la première fois ; les étoiles scintillantes étaient en partie cachées par les nuages qui se déplaçaient haut dans le ciel ; le désert brillait d'une lueur macabre comme si une lumière noire lui était propre, lui offrant une réalité spectrale ; il n'y avait aucun bruit en dehors des pas de nos chameaux et du sifflement du vent qui s'orientait maintenant vers le sud. De temps à autre, le professeur Shrewsbury jetait un regard en arrière ; mais s'il put distinguer quoi que ce soit dans cette lumière stellaire, il n'en montra rien. Cependant une indéniable aura de peur nous accompagnait car on ne pouvait nier que notre incursion dans le tombeau de l'Arabe fou Abdul Alhazred ait libéré des forces au-delà de notre faculté de deuxième vue et on ne pouvait non plus négliger la défense de profaner les cendres du sarcophage, même si mon employeur n'hésita pas à le faire. Formellement, il n'y avait rien dans le désert entre la Cité sans Nom et nous ; le professeur Shrewsbury s'attendait à ce que quelque chose se trouve là ou vienne de cette maudite ruine si rarement approchée par les hommes, car son attitude trahissait l'appréhension – non des mignons des Grands Anciens, car il ne les craignait pas, mais des pouvoirs propres aux Grands Anciens qui leur permettraient de frapper à distance.

Il y eut alors une horrible ululation derrière nous, comme celle d'une créature lancée à nos trousses – mais ce son ne provenait pas d'une gorge humaine ; à ce bruit, le professeur pressa encore plus son chameau, et la bête elle-même, comme si elle pressentait aussi une horreur ancestrale, se mit au galop, obéissant plus à son instinct qu'à son cavalier. Cependant, en dépit de l'effroi provoqué par le sentiment d'une horreur inconnue, nous atteignîmes le camp de l'oasis sans incident. Là, nous

découvrîmes que nos guides et nos porteurs avaient déserté ; mais, par chance, ils avaient laissé derrière eux assez de provisions pour que nous puissions retourner sains et saufs à Salalah ou à Damqut.

Si je songe aux événements passés, j'ai l'intime conviction que, si nous avons pu atteindre Damqut tout en étant poursuivis – ce dont j'étais convaincu –, c'est que nous étions protégés par autre chose que les pierres grises à cinq pointes portant le sceau des Anciens Dieux. J'ajouterai qu'au cours de notre quatrième nuit dans l'oasis, j'entrevis quelque chose qui évoluait entre les étoiles et nous ; mon employeur en fût immédiatement averti car ses yeux aveugles possédaient un étrange pouvoir qui lui permettait d'identifier nos compagnons ailés, qui n'évoluaient qu'à une grande distance de nous.

« Les Byakhee, murmura-t-il après avoir scruté les cieux. J'avais pensé que plusieurs d'entre eux devaient se trouver dans les parages de la Cité sans Nom. J'ai cru un instant qu'il s'agissait du Marcheur, Ithaqua, contre qui, je le crains, notre talisman ne serait d'aucun secours. Mais non – s'ils sont ici, ce ne peut être lui.

— Qui nous suit ? demandai-je.

— Les habitants de la Cité, répondit-il énigmatiquement.

— Mais la Cité sans Nom est inhabitée, protestai-je.

— Je pensais que vous les aviez vus sortir de l'abîme ?

— Ces fresques – étaient-elles réelles ? demandai-je.

— Oh, oui – il y eut là une civilisation qui précéda l'humanité, une civilisation saurienne et reptile, composée d'adeptes de Cthulhu. Je pensais que vous aviez compris – la Cité sans Nom fut autrefois une cité maritime, profondément ancrée au fond des océans, il y a très longtemps de cela, longtemps avant le soulèvement qui amena cette partie de l'Arabie à la surface du globe et fit reculer les eaux, laissant les habitants aquatiques mourir hors de leur élément sous le soleil aveuglant qui suivit le cataclysme.

— Quel cataclysme ?

— J'ai la certitude qu'il s'agit du même cataclysme qui engloutit les continents perdus d'Atlanta et de Mu. Et peut-être même, est-ce le Déluge du mythe chrétien. Je vous assure, Mr. Colum, qu'il y a nombre de récits déroutants dans les livres anciens qui corroborent bizarrement les plus vieilles légendes qui se transmirent sous une forme ou une autre de génération en génération. Ainsi périrent en ce lieu les adeptes de Cthulhu, sauf Ceux des plus lointaines profondeurs qui baignaient encore dans l'eau

et ce vent glacial qui souffle sur le désert et s'en retourne. Ils sont encore là, mais ils ne sont plus assujettis à nos lois dimensionnelles ; aussi nous poursuivent-ils sous la même forme qu'avant que nous arrivions à la Cité sans Nom.

Peu après, je cherchais à distinguer ces curieux êtres sauriens et, en effet, ils nous entouraient, apparaissant et disparaissant avec une facilité insolite, se contentant de nous séparer de notre troisième chameau chargé d'une partie de nos provisions ; cette perte fut compensée par l'achat de provisions à une caravane rencontrée à mi-chemin entre Salalah et Oman. Ce qu'il advint de l'animal, nous ne le sûmes jamais ; il avait été détaché mais nos propres chameaux étaient indemnes, probablement parce qu'ils étaient près de nous.

Les Byakhee furent visibles trois nuits de suite, entre l'oasis proche de la Cité sans Nom et le port de Damqut. Mais ils fuyaient la civilisation et ses villes. Cependant, ce fut dans les villes et le long de la côte que mon employeur craignait le plus d'être poursuivi et, immédiatement après avoir atteint Salalah, il fit une copie de la précieuse carte et l'envoya à Londres, puis une seconde qu'il envoya à une adresse de Singapour, toutes deux annonçant son arrivée. Les fragments du manuscrit restèrent en sa possession. Cela fait, il s'occupa du reste de notre voyage avec une parfaite égalité d'âme, tout en ne se faisant aucune illusion quant à sa nature.

En cela, certainement, il n'était pas indûment pessimiste. En effet, bien que notre déplacement de Damqut à Mukalla et finalement à Aden fût comparativement sans problème et sans que nos craintes soient vérifiées, la traversée de la mer Rouge en direction de Suez et de la Méditerranée fut semée de toutes sortes d'embûches. Dès le début, le professeur Shrewsbury remarqua que les dockers occupés à charger le navire sur lequel nous embarquions, le *Sana*, paraissaient curieusement déformés ; la majorité d'entre eux donnait l'impression de sautiller et de traîner le pas plutôt que de marcher normalement. Cela n'était sans doute pas trop visible car la plupart des passagers qui les regardaient ne remarquèrent rien ; mais, pour un observateur tel que mon employeur, la signification des traits des dockers ne pouvait lui échapper. Il était possible, expliqua-t-il, que leur présence ne soit qu'une coïncidence ; dans le Massachusetts, certaines villes côtières abritent un nombre surprenant de descendants d'un horrible croisement entre les indigènes et Ceux des profondeurs ; de telles expériences ne doivent pas être considérées comme limitées à une région du globe, car ces dockers ressemblaient, à s'y méprendre, à certains résidents d'Innsmouth, dans le Massachusetts, et de la région vallonnée de Dunwich où d'autres peuples hybrides s'épanouirent autrefois.

Mais les dockers ne nous causèrent aucun ennui ; ce fut seulement après avoir quitté

Aden en direction de la mer Rouge que mon employeur comprit de quelle nature étaient nos poursuivants. Il ne vint dans ma cabine que la nuit dernière, très agité.

« Vous les avez vus ? » me demanda-t-il sans préambule, en parlant de nos poursuivants aquatiques. J'acquiesçai.

« Ceux des profondeurs, à coup sûr, dit-il. Mais il y a quelque chose d'autre. Écoutez. »

Je n'entendis tout d'abord que le bruit du navire, puis, lentement, insidieusement, je pris conscience d'un autre bruit qui ne provenait pas de la mer ; le bruit de pas se déplaçant à travers une grande étendue marécageuse, bruits lointains de pas et de vase.

« Vous entendez ?

— Oui. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est quelque chose d'autre que Ceux des profondeurs, quelque chose contre quoi notre armure est trop fragile. Avez-vous l'hydromel doré et le sifflet ? Vous vous souvenez de la formule ? »

Je le rassurai à ce sujet.

« Soyez prêt à les utiliser. Mais le moment n'est pas encore venu. »

Tard le lendemain, au début de l'après-midi, un orage se préparait en poupe ; il s'abattit sur nous avec une fureur jusqu'alors inconnue. Du vent, des éclairs, du tonnerre et des torrents d'eau assaillirent le Sana et la violence de l'orage ne cessa de croître. J'ai couché sur le papier ce récit afin qu'il puisse, à l'instar de mes affaires restées à Londres, servir de témoignage le jour de ma mort, bien que mon employeur m'ait assuré que les temps n'étaient pas encore venus. Il m'expliqua clairement que c'était une chose que de préparer notre évasion et une autre que de permettre le sacrifice inutile des passagers du Sana qu'il voulait sauver à tout prix.

Le professeur Shrewsbury me fit signe qu'il était temps, il avait pris de l'hydromel doré et tenait son sifflet. Je pus alors le voir de l'endroit où j'écrivais, je pus l'entendre lancer son appel dans l'orage : « *Iä ! Iä ! Hastur ! Hastur cf' ayak 'vulgtmm, vulgtagln, vulgtmm ! Ai ! Ai ! Hastur !* » Il se dressait littéralement contre le déchaînement de l'orage et recula seulement lorsqu'un tentacule sortit des profondeurs pour l'emporter.

Alors apparurent les oiseaux. Grands Dieux ! Quels êtres ! Quelle progéniture d'un enfer oublié !

Mais il enfourcha l'un d'eux, sans crainte.

Quelque chose frappa violemment le navire, quelque chose vint trop tard pour saisir sa proie.

Je sais ce qu'il me reste à faire…

EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD DU *SANA* :

L'orage de vendredi a provoqué la disparition de deux passagers, le professeur Laban Shrewsbury et Nayland Colum, qui voyageaient ensemble. On les vit tous deux hors de leurs cabines en dépit de la violence de l'orage et l'on pense qu'ils furent emportés dans la mer et noyés. Bien que l'orage se soit apaisé immédiatement après la disparition de ces passagers, on ne put retrouver aucune trace de leurs corps. Les recherches se poursuivent…

[1] Cf. Lovecraft, *op. cit*.

V. L'ÎLE NOIRE
où le récit d'Horvath Blayne

The Black Island – 1952

I

Il me parut opportun de faire le récit de ces événements qui se conclurent par l'expérimentation « top-secret » qui se déroula sur une île inconnue du Pacifique Sud un jour de septembre 1947. La sagesse de cette décision pourrait être critiquée. En effet, il y a des choses contre lesquelles le genre humain, qui n'est sur cette planète que pour une courte période, est bien mal préparé ; cela étant, il serait préférable de garder le silence et de laisser les hommes dans l'ignorance des événements à venir.

Mais il est des juges bien plus qualifiés que moi et la succession des événements avant et après cette expérimentation fut tellement troublante, évoquant un mal incroyablement ancien, presque au-delà de l'entendement humain, que je crois être de mon devoir d'en faire le récit avant que le temps n'y dépose sa patine – si jamais cela était possible – ou avant mon inévitable disparition qui est peut-être même plus proche que je ne le pense.

L'épisode débute d'une manière prosaïque dans le plus fameux bar du monde, à Singapour…

Je vis en entrant les cinq gentlemen assis les uns à côté des autres ; je n'étais pas attablé très loin d'eux, et je les observais à la dérobée, pensant qu'il devait y avoir parmi eux quelqu'un de ma connaissance. Un homme âgé avec des lunettes noires et une contenance étrange et expressive discutait vivement avec quatre jeunes hommes d'une trentaine d'années. Je ne reconnus aucun d'eux ; aussi détournai-je mon regard. J'étais assis depuis peut-être moins de dix minutes, lorsque Henry Caravel se leva pour que nous puissions convenir d'un rendez-vous ; il venait juste de sortir lorsque j'entendis prononcer mon nom.

« Peut-être que Mr. Blayne pourrait nous éclairer ? »

La voix était cordiale, bien timbrée et particulièrement engageante. Levant la tête, je vis les cinq gentlemen à leur table en train de m'observer, dans l'attente de ma réaction. À cet instant, le vieil homme se leva.

« Notre propos est archéologique, en un certain sens, Mr. Blayne, dit-il sans préambule. Je me présente : je suis le professeur Laban Shrewsbury, citoyen américain. Voulez-vous vous joindre à nous ? »

Je le remerciai et, mû par une vive curiosité, je m'assis à leur table. Il présenta ses compagnons – Andrew Phelan, Abel Leane, Claiborne Boyd Nayland Colum – et se tourna une nouvelle fois vers moi.

« Bien sûr, nous connaissons tous Horvath Blayne. Nous avons suivi avec un profond intérêt vos articles sur Angkor-Vat et la civilisation khmer et avec un intérêt encore plus grand, vos études relatives aux ruines de Ponape. Ce n'est pas simple coïncidence si nous sommes en train de discuter du panthéon des déités polynésiennes. Dites-nous si, à votre avis, le dieu-marin polynésien, Tangaroa, a la même origine que Neptune ?

— Probablement une origine indienne ou indochinoise, avançai-je.

— Ces peuples n'étaient pas primitivement des hommes de la mer, enchaîna promptement le professeur. Voici une idée plus vieille que ces civilisations, même si nous admettons que la civilisation polynésienne est plus récente que celles du continent asiatique qui lui donnèrent naissance. Non, nous ne sommes pas tant intéressés par sa relation aux autres figures du panthéon que par le privilège qui lui donna la première place, et par sa relation avec d'innombrables figures et motifs batraciens et ichtyiques qui apparaissent et disparaissent dans le travail artistique, tout aussi bien antique que moderne, que l'on découvre dans les îles du Pacifique Sud. »

Je rétorquai que je n'étais pas un artiste et que je ne pouvais non plus passer pour un critique d'art.

Le professeur ignora ma réponse avec un détachement courtois.

« Mais l'art vous est familier. Et je me demande si vous pouvez expliquer pourquoi les primitifs du Pacifique Sud sublimaient le batracien ou le poisson dans leur artisanat et dans leur art, alors que les primitifs du Pacifique Nord, par exemple, subliment des figures d'oiseaux. Il y a des exceptions, bien sûr ; vous pourrez les reconnaître. Les figures de lézards de l'île de Pâques et les pièces inspirées du batracien de Mélanésie et de Micronésie sont répandues dans ces régions ; les masques d'oiseaux et les coiffures des tribus indiennes du Pacifique Nord sont répandus sur la côte canadienne. Et nous trouvons dans les tribus indiennes de la côte des motifs troublants et pourtant familiers ; considérons par exemple les aspects batraciens caractéristiques des coiffures du chaman de la tribu Haida répandues dans les îles du Prince-de-Galles et le masque de cérémonie à tête de requin des Tlingit de

Ketchikan en Alaska. Les totems des Indiens du Pacifique Nord s'inspirent principalement de la gent ailée tandis que les figures ancestrales taillées dans le bois de fougère des Nouvelles-Hébrides évoquent clairement des habitants aquatiques. »

J'objectai que le culte des ancêtres était répandu dans tout le continent asiatique.

Mais tel n'était pas son propos ; c'est ce qui se dégageait de l'attention que lui prêtaient ses compagnons. Il allait maintenant y venir. À propos des déités marines des peuples primitifs, avais-je jamais rencontré dans mes recherches archéologiques l'une de ces légendes se rapportant à un être mythologique – Cthulhu – que l'on considère comme le géniteur de tous les dieux marins et des déités de moindre importance dont l'eau est l'élément ?

Les commentaires qu'il faisait alors s'organisaient avec clarté et unité. Cthulhu, dieu antique de l'élément aquatique, né de l'élément liquide, peut être considéré comme la déité primordiale du Pacifique Sud, alors que les motifs d'oiseaux reproduits dans l'artisanat et l'art du Pacifique Nord dérivent d'un culte de l'élément aérien. J'étais effectivement familiarisé avec le mythe de Cthulhu, fort proche du mythe chrétien du bannissement de Satan et de ses adeptes et de leurs tentatives incessantes pour reconquérir les cieux. Le mythe, tel que je m'en souvenais à mesure que le professeur parlait, avec conviction, de Cthulhu, se transformait en un conflit opposant les êtres connus sous le nom des Anciens Dieux, qui habitaient probablement le cosmos à de nombreuses années-lumières, et les êtres inférieurs appelés les Ancêtres ou les Grands Anciens, qui furent, sans doute, les forces agissantes du mal en opposition avec celles du bien, représentées par les bienveillants Anciens Dieux. Autrefois, tout n'était qu'harmonie ; mais, par la suite, la révolte des Grands Anciens – dont faisaient partie Cthulhu, le maître des eaux ; Hastur, qui parcourait les espaces interplanétaires avant son emprisonnement dans le Lac noir de Hali ; Yog-Sothoth, le plus puissant des Grands Anciens ; Ithaqua, le dieu des vents, Tsathoggua et Shub-Niggurath, dieux de la terre et de la fécondité ; Nyarlathotep, leur effroyable messager, et bien d'autres – s'acheva par leur défaite et leur bannissement en divers endroits de l'univers ; de là, ils espèrent se dresser une nouvelle fois contre les Anciens Dieux avec l'aide de leurs serviteurs, humains et animaux qui leur sont dévoués corps et âmes. Des légendes parlaient de Cthulhu qui, croit-on, demeure en un lieu secret de la terre ; d'autres, parmi les plus troublantes, racontaient que certains de ses adeptes aux traits de batraciens, connus sous le nom de Ceux des profondeurs, avaient frayé avec les hommes et enfanté l'horrible perversion de l'espèce humaine que sont les habitants de certaines villes côtières du Massachusetts.

Bien plus, le mythe de Cthulhu est consigné dans une série de manuscrits

incroyablement vieux, de sources identiques.

Il ne peut donc y avoir de coïncidence bien que l'on puisse prouver que ces récits ne soient autre chose que d'habiles fictions romanesques ; ces livres et ces manuscrits – le *Necronomicon* de l'Arabe fou, Abdul Alhazred ; les *Cultes des goules*, travail d'un noble Français excentrique, le comte d'Erlette ; le *Unaussprechlichen Kulten* de von Juntz, célèbre original qui parcourut l'Europe et l'Asie à la recherche des survivances des cultes anciens ; les *Fragments Celaeno* ; le *Texte de R'lyeh* ; les *Manuscrits pnakotiques*, et le reste – ont été compilés par les romanciers contemporains et librement utilisés comme matériaux d'incroyables contes fantastiques et macabres. Ils ont entouré d'une aura d'authenticité ce qui, au mieux, n'était qu'une contamination de connaissances et de légendes peut-être unique dans les annales de l'humanité.

« Mais vous semblez sceptique, Mr. Blayne, observa le professeur.

— Je crains d'être avant tout un scientifique, répondis-je.

— Je pense que tous ici, nous pensons de la sorte, dit-il.

— Dois-je comprendre que vous croyez en cette somme de connaissances ? »

Il me regarda de derrière ses lunettes noires, ce qui me déconcerta.

« Mr. Blayne, depuis plus de trois décennies, je suis sur la trace de Cthulhu. Chaque fois, je pense avoir refermé ses voies d'accès dans notre temps ; mais chaque fois, je me suis fourvoyé en pensant de la sorte.

— Alors, si vous croyez à un aspect du panthéon, vous devez croire à tout le reste, rétorquai-je.

— Cela n'est pas nécessaire, répondit-il. Mais ma croyance s'est largement renforcée, car j'ai vu et je sais.

— Moi aussi », dit Phelan, et son exclamation fut reprise par les autres.

Le véritable esprit scientifique hésite autant à déprécier qu'à approuver.

« Commençons par la lutte primordiale entre les Anciens Dieux et les Grands Anciens, dis-je avec prudence. D'où tenez-vous cette évidence ?

— Les sources en sont presque infinies. Considérons seulement les écrits anciens qui parlent d'une grande catastrophe qui déferla sur la Terre. Prenons l'Ancien Testament, la bataille de Beth-Horon remportée par Joshua :… *et il dit en leur présence : Soleil, n'avance point sur Gabaon ; ni toi, Lune, sur la vallée d'Aïalon. Et le soleil et la lune s'arrêtèrent*.

« Prenons les *Annales de Cuauhtitlan* qui rassemblent le savoir des Indiens Nahua du Mexique qui parlent d'une nuit infinie ; l'authenticité de cette fable est confirmée par le prêtre espagnol, frère Bernadino de Sahagun qui, se rendant au Nouveau Monde une génération après Colomb, parla d'une grande catastrophe au cours de laquelle le soleil se leva légèrement au-dessus de l'horizon et resta là – catastrophe déjà relatée par les Amérindiens. Et de nouveau référons-nous à la Bible : *Et lorsqu'ils fuyaient devant les enfants d'Israël [...] le Seigneur fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux jusqu'à Azeca ; et ces pierres [...] en tuèrent beaucoup*.

» Il existe des récits semblables dans d'autres manuscrits anciens – le *Popol Vuh* des Mayas, le *Papyrus Ipuwer* des Égyptiens, le texte bouddhiste *Visuddhi-Magga*, le *Zend-Avesta* persan, les *Vedas* hindous, et bien d'autres. Il y a d'étranges coïncidences dans les arts anciens – les tablettes de Vénus de Babylone découvertes dans les ruines de la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, certains des monstres protecteurs d'Angkor-Vat que vous devez connaître ; il y a encore les horloges étrangement déréglées des temps anciens – les clepsydres du temple d'Amon à Karnak aujourd'hui inutilisables ; le cadran solaire de Fayoum en Égypte tout aussi inutilisable ; le panneau astronomique de la tombe de Senmut dans lequel les étoiles sont montrées dans un ordre qui n'est plus le leur mais qui a dû être correct à l'époque de Senmut. Et ces étoiles, je suppose, ne sont pas par hasard celles du groupe Orion-Taureau, demeure présumée des Anciens Dieux – qui, pense-t-on, vivent sur Bételgeuse – et aussi de l'un des Grands Anciens, Hastur ; et l'on peut avancer qu'elles furent le lieu de résidence des Grands Anciens. Aussi, cette catastrophe enregistrée par les documents anciens peut très bien avoir été la bataille titanesque qui confronta les Anciens Dieux aux Grands Anciens rebellés. »

Je fis remarquer qu'il existait une théorie relative aux mouvements irréguliers de la planète dénommée, depuis, Vénus.

Le professeur Shrewsbury écarta cette remarque presque avec impatience.

« Amusant, mais pur non-sens. L'idée selon laquelle Vénus aurait été en des temps reculés une comète est réfutée scientifiquement ; supposer un conflit entre les Anciens Dieux et les Grands Anciens ne peut l'être. Je présume, Mr. Blayne, que la défiance dont vous faites montre est moins affirmée que ne le laissent paraître vos paroles. »

En cela il avait parfaitement raison. Les paroles de cet étrange vieillard avaient réveillé de milliers de souvenirs qui maintenant s'assemblaient. Un archéologue ne peut avoir vu les figures grotesques de l'île de Pâques sans avoir l'intuition d'un passé menaçant ; il ne peut avoir examiné Angkor-Vat ou les ruines désertées de certaines des îles Marquises sans ressentir profondément la terreur qui régna en ces

lieux ancestraux ; il ne peut avoir étudié les légendes des peuples anciens sans reconnaître que le savoir humain trouve ses racines dans une réalité lointaine. Bien plus, un air de gravité, presque sinistre bien que sans malveillance, transparaissait derrière la bonne humeur de mes nouveaux compagnons. Je ne pouvais douter du sérieux de ces gentlemen car chacun d'eux devait poursuivre cette quête depuis fort longtemps.

« Vous voyez, poursuivit le professeur Shrewsbury, ce serait une folie de prétendre que notre rencontre fut un accident. Vos déplacements ont été suivis pour que cette rencontre se produise. Il est possible qu'au cours de vos recherches, en étudiant les ruines et les représentations anciennes, vous ayez mis au jour quelque chose qui nous offre une indication de l'endroit que nous recherchons.

— Et quel est-il ? demandai-je.

— Une île. »

Ce disant, il déroula devant moi une carte dessinée à grands traits.

J'examinai la carte avec un intérêt grandissant ; il ne s'agissait pas d'une carte ordinaire tracée par la main d'une personne mal informée, mais d'une carte dessinée par quelqu'un qui croyait fermement en ce qu'il faisait ; que les choses ne se trouvent pas où il les avait mises me fit penser à un artiste ayant vécu il y a plusieurs siècles.

« Java et Bornéo, dis-je. Ces îles sont apparemment les Carolines et l'endroit souligné se trouve au nord. Mais l'orientation n'est pas très précise.

— Oui, c'est l'inconvénient », convint sèchement le professeur Shrewsbury.

Je le regardai fixement.

« D'où la tenez-vous, professeur ?

— D'un très vieil homme.

— Il devait en effet être très vieux.

— Presque quinze siècles, répondit-il sans sourire. Mais regardez ; reconnaissez-vous cet endroit au-delà des Carolines ? »

Je hochai la tête.

« Alors nos recherches respectives se rencontrent, Mr. Blayne. Vous êtes allé dans le Pacifique Sud depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Vous êtes allé d'île en île et vous avez certainement vu plusieurs régions où les motifs batraciens ou ichtyiques sont particulièrement intéressants – cela importe peu, sinon que nous avons

de bonnes raisons pour croire qu'une île au moins se trouve soit au centre, soit à côté du centre de productions artisanales et artistiques inspirées du batracien.

— Ponape », dis-je.

Il acquiesça et les autres restaient suspendus à nos lèvres.

« Vous voyez, continua-t-il, je suis allé sur l'île Noire qui n'a pas de nom et ne figure pas sur les cartes – elle n'est pas toujours visible et émerge rarement. Mais ma façon de voyager était des moins orthodoxes ; ma tentative de détruire l'île et ses horribles ruines se révéla un échec ; nous devons la retrouver et nous la retrouverons plus sûrement en suivant la piste des motifs batraciens dans l'art polynésien.

— Il existe certaines légendes, avançai-je, qui parlent toutes d'une île disparaissant par intermittence.

— Oui, et faisant son apparition seulement lorsque se soulèvent les fonds océaniques. Et cela, de toute évidence, pour peu de temps. Je n'ai pas besoin de vous remettre en mémoire les récentes secousses enregistrées par les sismographes des laboratoires du Pacifique Sud ; les conditions s'avèrent idéales pour notre quête. Nous prendrons la liberté de supposer qu'elle fait partie d'un ensemble de terres immergées plus important, probablement l'un des continents légendaires.

— Mu, dit Phelan.

— Si Mu existe, rétorqua gravement le professeur.

— Il n'est pas dépourvu de sens de le croire, dis-je, de même que pour Atlantide. Si vous suivez votre propre raisonnement, il existe une multitude de légendes pour le confirmer – le récit biblique du Déluge, par exemple ; les récits de catastrophes des livres anciens, l'engloutissement d'immenses territoires décrits par les fresques de nombreux sites archéologiques. »

Un des compagnons du professeur rit et dit : « Vous êtes sur la voie, Mr. Blayne. » Le professeur m'observa sans sourire.

« Vous croyez en l'existence de Mu, Mr. Blayne ?

— Je crains que oui.

— Et sans doute, également, dans les anciennes civilisations qui ont peuplé Mu et l'Atlantide, poursuivit-il. Certaines légendes peuvent être attribuées à des civilisations disparues, Mr. Blayne – particulièrement en relation avec leurs déités marines – et il existe des survivances des anciens cultes dans les Baléares, les îles Carolines, à Innsmouth et en quelques autres lieux isolés. Si l'Atlantide se trouve au

large des côtes espagnoles et Mu près des îles Marshall, on peut présumer qu'il existe un autre territoire au large de la côte du Massachusetts. L'île Noire peut aussi bien faire partie de ce territoire que d'un autre, nous ne pouvons le savoir. Mais il est certain que le Déluge de la Bible et d'autres catastrophes légendaires comparables pourraient très bien refléter la lutte titanesque qui se conclut par le bannissement de Cthulhu sur l'un des continents perdus de cette planète. »

J'acquiesçai, conscient pour la première fois d'être l'objet d'un intense examen de la part des compagnons du professeur.

« L'île Noire est jusqu'à maintenant la seule voie qui mène directement à Cthulhu ; toutes les autres sont gardées par Ceux des profondeurs. Nous devons donc la rechercher par tous les moyens qui sont à notre disposition. »

C'est à ce point de la conversation que je réalisai qu'une force subtile rivalisait avec mon propre intérêt, tellement subtile que je ne pouvais me l'expliquer ; c'était un sentiment aveugle d'hostilité, la conscience de quelque chose de maléfique dans l'atmosphère. Mon regard passait de l'un à l'autre, mais il n'y avait rien dans leurs yeux sinon un intérêt comparable au mien. Cependant l'aura de peur, de tension, ne pouvait m'échapper, du fait même de son caractère d'imperceptibilité. Je regardai au-delà de mes compagnons, promenant mon regard le long du bar, parmi les tables ; personne ne prêtait attention à nous dans ce bar rempli comme toujours d'une foule cosmopolite représentative de toutes les catégories sociales. La conviction d'hostilité et l'aura de peur persistaient, hantant ma conscience à l'instar d'une chose tangible.

Je reportai à nouveau mon attention sur le professeur Shrewsbury. Il parlait maintenant de la marque de Cthulhu dans les arts et les artisanats des peuples primitifs ; ses paroles réveillaient en ma mémoire mille détails concordants – les curieuses figures découvertes dans la vallée de la rivière Sepik en Nouvelle-Guinée ; les dessins des vêtements tapa des ilotes de la Tonga ; le dieu hideux des pêcheurs des îles Cook, au torse disproportionné, pourvu de tentacules au lieu des bras et de jambes ; la pierre *tiki* des îles Marquises dont la physionomie rappelle celle du batracien ; les sculptures des Maoris de la Nouvelle-Zélande qui dépeignent les créatures ni homme, ni pieuvre, ni poisson, ni grenouille, mais ayant quelque chose des quatre espèces ; le dessin des révoltants boucliers utilisés par les natifs du Queensland, un dessin de labyrinthe sous les eaux avec une figure tortueuse et maléfique en son extrémité, les tentacules détendus comme pour capturer une proie ; les colliers de coquillages des Papous ; la musique de cérémonie des Indonésiens, particulièrement la musique onirique des Batak ; le théâtre d'ombres des Wayang et ses poupées de cuir reprenant des thèmes ancestraux mettant en scène la légende des

êtres de la mer. De cette latitude, tout convergeait immanquablement sur Ponape, alors que de l'autre, les figures cérémonielles utilisées dans certaines régions des îles Hawaii et les grandes têtes de Ranoraraku de l'île de Pâques fournissaient une indication semblable.

Ponape et ses ruines désertées, son port abandonné dont les sculptures sont hautement significatives – sculptures qui inspirent la terreur, sculptures d'hommes-poissons, d'hommes-batraciens, de poulpes, toutes évoquant la vie étrange et terrible des habitants mi-bêtes, mi-hommes. Et à partir de Ponape, où ?

« Vous pensez à Ponape », dit tranquillement le professeur Shrewsbury.

« Oui, et à ce qui doit se trouver au-delà. Si l'île Noire n'est pas entre Ponape et Singapour, elle doit se trouver entre cette île et l'île de Pâques.

— La seule indication que nous ayons est le récit de Johannsen, découvert par Lovecraft [1] et repris dans l'épisode de la disparition du H.M.S. *Advocate*. 47° 53' latitude S., 127° 37' longitude O. Cela délimite en gros notre aire d'investigation. Mais la longitude et la latitude ne doivent pas être exactes ; selon le récit de Greenbie, il s'agit de l'endroit où l'*Advocate* rencontra une tempête qui "soufflait quelque chose de terrible". Il est possible qu'il y ait eu une erreur car nous ne pouvons savoir avec précision jusqu'où le navire a été emporté ni combien de temps s'écoula après que Greenbie eut repéré la latitude et la longitude. Il nota qu'"ils se dirigeaient soit vers les îles de l'Amirauté, soit vers la Nouvelle-Guinée… mais nous nous sommes aperçus grâce aux étoiles que nous dérivions vers l'ouest". Le récit de Johannsen… »

Je dus l'interrompre.

« Excusez-moi, mais je ne suis pas familiarisé avec ces récits.

— Bien sûr, vous ne pouvez pas les connaître. Ces témoignages ne sont pas nécessaires à votre culture, mais ils confirment étrangement ce qui précède. Si l'on ne croit pas à Cthulhu et au panthéon des Anciens dieux et des Grands Anciens, de tels récits sont dénués de signification et peuvent sembler hystériques ; mais, si vous avez gardé l'esprit ouvert, ils deviennent évocateurs en diable et, à partir de ce moment, on ne peut plus en contester l'authenticité.

— Ces récits mis à part, dis-je, qu'attendez-vous de moi ?

— Je suppose que vous êtes peut-être plus qualifié que quiconque pour parler avec autorité des arts et de l'artisanat du Pacifique Sud. Il nous suffit de savoir que les représentations et les sculptures primitives de ces peuples convergent indubitablement sur l'emplacement présumé de l'île Noire. Nous sommes particulièrement intéressés

par les recherches concernant le dieu des pêcheurs de l'île de Cook, qui, nous avons des raisons de le croire, est une représentation de Cthulhu lui-même tel que l'esprit d'un primitif a pu le concevoir. En rétrécissant le cercle de ses apparitions, il est logique de supposer que nous pouvons en induire la localisation de l'île. »

J'acquiesçai pensivement, certain que je pourrais, presque sans effort, construire le cercle imaginé par le professeur Shrewsbury.

« Pouvons-nous compter sur vous, Mr. Blayne ?

— Bien plus que cela. Si vous avez de la place pour moi, je me joindrai à vous. »

Le professeur Shrewsbury me gratifia d'un long regard silencieux qui me déconcerta ; il finit par me dire : « Nous avons réservé une place pour vous, Mr. Blayne. Nous espérons quitter Singapour dans deux jours. » Il me donna sa carte, écrivant rapidement quelque chose au verso.

« Vous me trouverez à cette adresse si vous avez besoin de moi. »

II

Je quittai le groupe du professeur Shrewsbury avec de curieux pressentiments. Mon offre de l'accompagner avait été faite presque involontairement ; je n'avais nullement eu l'intention de faire plus que ce qu'avait demandé le professeur ; mais, mû par une forte impulsion, je proposai de les accompagner dans leur recherche. Une fois sorti du bar, je me demandai pourquoi je n'ai pas mis en doute l'étrange récit du professeur ; les preuves qu'il avait avancées étaient purement circonstancielles et je pense n'avoir rien dit qui puisse témoigner de ma crédulité ; cependant, je me trouvais croyant non seulement à l'existence de l'île Noire, mais aussi à la monumentale mythologie sommairement exposée, à tout ce panthéon des Anciens Dieux et des Grands Anciens dont avait parlé ce vieil homme bizarre et inquiétant. Bien plus, je reconnaissais que ma conviction avait été déterminée par quelque chose de plus que les paroles du professeur Shrewsbury ; j'en avais l'intime et profonde conviction, comme si je savais cela depuis longtemps et comme si je m'étais toujours refusé à l'accepter ; ou plutôt, comme si je n'avais pu en prendre conscience, n'ayant jamais eu la possibilité de le reconnaître.

Cependant, j'avais toujours été intrigué par un tel art, et, comme le suggérait le professeur Shrewsbury, plus encore par le dieu des pêcheurs horriblement évocateur des îles Cook. Le professeur Shrewsbury avait affirmé nettement que ce travail avait été réalisé d'après un modèle vivant, et cela, en dépit de ma formation d'archéologue,

n'avait jamais fait l'ombre d'un doute ; je ne pouvais pas répondre, sinon qu'une conviction intime plus forte l'avait emporté sur la froide rationalité. Car il était indéniable que l'analyse du professeur Shrewsbury n'était pas vraiment fondée, que l'explication des différents événements et la nature des preuves avancées étaient des plus hypothétiques : il pouvait y avoir d'autres analyses possibles ; en effet, les annales des peuples primitifs sont pleines de symboles bizarres et de coutumes que l'on retrouve dans l'existence de l'homme moderne. Mais aucun ne pouvait ébranler ma conviction. Je savais, comme si je m'y étais rendu moi-même, qu'il existait effectivement une île près de Ponape qui n'était pas repérée, qu'elle faisait partie d'un royaume englouti qui aurait bien pu être R'lyeh et un fragment de Mu, qu'elle était la source d'un impensable pouvoir ; et aucun raisonnement ne pourrait expliquer mon acceptation ou mon refus global de prendre en considération toute autre explication que celle avancée par le professeur Shrewsbury. Les faits qu'il avait exposés n'étaient que la plus infime part de ce qu'il pouvait savoir.

Et quelle impulsion me détermina à affronter les ombres en attendant la venue du professeur Shrewsbury et de ses compagnons ? Je ne pouvais le dire ; cependant, je demeurai sur le lieu de rendez-vous jusqu'à ce que les cinq hommes quittent le bar, les observant alors qu'ils sortaient. Je savais par intuition qu'ils étaient surveillés. Et ils l'étaient bel et bien : leurs poursuivants les suivaient à une distance respectable – un, puis deux, puis d'autres encore à de grands intervalles.

Je fis quelques pas pour regarder l'un d'entre eux. Il rencontra mon regard interrogateur, le soutint un instant puis se détourna. Un lascar, pensai-je, mais curieusement déformé, avec une tête singulièrement aplatie, un front bas et une bouche béante répulsive ; il était presque dépourvu de menton et un bourrelet de peau ridée lui tenait lieu de cou. Sa peau était rugueuse et boutonneuse. Je ne ressentis aucune répulsion, et il se peut que les indications du professeur Shrewsbury m'aient préparé à une telle vision, car je savais que quelqu'un se trouverait là. J'étais tout aussi certain, du moins dans l'immédiat, que mes nouveaux amis n'étaient pas en danger.

Je décidai alors de regagner mon appartement, pensif et préoccupé car il y avait manifestement quelque chose de plus que l'histoire du professeur Shrewsbury et la quête du mythologique Cthulhu par ces cinq hommes pour me décider à agir. Une fois rentré, je recherchai la liasse de papiers qui me venaient de mon grand-père Waite – car mon nom n'a pas toujours été Blayne, un changement étant intervenu dans la vie de mes parents adoptifs à Boston. Mon grand-père Asaph Waite, dont je n'ai aucun souvenir, périt, ainsi que ma grand-mère, mon père et ma mère, dans un désastre qui s'abattit sur leur ville lorsque je n'étais qu'un nourrisson ; ils m'avaient confié à l'un de mes cousins de Boston qui décida de m'adopter après la perte de ma famille qui,

pour un enfant plus âgé, aurait été tragique et traumatisante.

Les papiers de mon grand-père étaient cachetés à la cire – il avait été marin hors du Massachusetts ainsi que régisseur de la fameuse famille Marsh dont les membres, navigateurs de père en fils, bourlinguaient sur toutes les mers – et je les avais conservés pendant des années. J'avais examiné le petit paquet de temps à autre avec une attirance et une crainte étrange ; cette nuit-là, les paroles du professeur Shrewsbury me firent me souvenir de ces papiers et je voulus les examiner une nouvelle fois sans attendre. Ils étaient constitués de fragments d'un vieux journal – quelques pages avaient été arrachées ici et là ; de lettres incomplètes ; de quelques documents dont certains étaient de la main de mon grand-père ; ils étaient simplement intitulés : *Invocations*, et dans un coin quelqu'un avait ajouté : *à Dagon*. Je tombai en premier lieu sur les *Invocations*. Elles se présentaient comme une suite de poèmes et étaient écrites d'une manière qui semblait parfois cohérente et parfois non – à moins que, comme j'étais maintenant prêt à l'admettre, je sois privé de la clé qui me permettrait de les comprendre. Je n'en lus qu'un, avec un plus grand soin que je ne lui avais prêté précédemment.

Par toutes les profondeurs de Y'hanthlei – et ses habitants, pour l'Un Par-Dessus Tout ;

Par le Nom de Kish – et de tout ce qui lui obéit, pour son auteur ;

Par la Porte qui mène à Yhe – et tous ceux qui l'ouvrent, qui sont partis avant et qui reviendront après, pour celui à Qui L'on Obéit ;

Par Celui Qui Doit Venir…

Ph'nglui mglw-nafh Cthulhu R'lyeh ugah-nagl fgtagn.

Je reconnus dans l'incompréhensible dernière phrase deux des noms prononcés par le professeur Shrewsbury, et je fus plus inquiet que jamais de les découvrir en ma possession, même en étant tombé dessus par hasard.

Mon attention fut ensuite attirée par le journal qui à en juger par les notes, se rapportait aux événements qui se déroulèrent aux États-Unis en 1928. Les paragraphes étaient peu nombreux, mais il était remarquable de constater qu'après un préambule dans lequel mon grand-père avait consigné, à la manière d'une gazette, des commentaires sur les événements politiques et historiques de son temps, son intérêt se déplaçait progressivement vers quelque chose de mystérieux et de personnel auquel le journal n'apportait aucun éclaircissement. Les paragraphes, se rapportant à ce qui troublait au plus haut point mon grand-père, commençaient à la fin du mois d'avril de cette même année.

23 avril. De nouveau sorti au R.D. la nuit dernière, où je vis ce que M. affirme être Lui. Amorphe, tentaculaire, inhumain. Pouvais-je m'attendre à autre chose ? M. extrêmement agité. Peux pas dire que je partage son excitation en dehors du fait que je me trouvais pris entre l'excessive tension de M. et une tout aussi excessive aversion. Nuit orageuse. Ne sais pas jusqu'où tout ceci peut aller.

24 avril. Pris note de la disparition de nombreux navires pendant l'orage de la nuit dernière. Mais aucun d'ici, bien qu'un grand nombre se trouvait au R.D. De toute évidence, nous avons été protégés pour une raison qui prendra tout son sens en temps voulu. Rencontré M. dans la rue aujourd'hui ; il ne fit pas attention à moi comme s'il ne savait pas qui j'étais. Je comprends maintenant pourquoi il porte constamment des gants noirs. Si ceux qui ne comprennent pas pouvaient *voir*.

27 avril. Un étranger en ville questionnant le vieux Zadok. On dit de bouche à oreille que Zadok discutait avec lui. Une pitié. Il passait pour un inoffensif et loquace soûlard. Trop loquace peut-être. Mais personne ne l'a entendu dire quoi que ce soit. L'étranger, disent-ils, l'a fait bavarder avec de l'alcool.

Il y avait des passages de la même veine et des récits d'étranges périples en des lieux simplement dénommés R.D. accessibles uniquement par mer – l'Atlantique – mais situés non loin du port d'attache, car il n'y a pas de récits de voyages au long cours. Ces passages variaient d'intensité mais devenaient de plus en plus chaotiques ; de toute évidence la vie citadine avait été sérieusement perturbée par les questions insistantes d'un étrange visiteur au sein de cette communauté fermée. À la fin mai, il écrivit :

21 mai. Le bruit court qu'un agent fédéral procède à des interrogatoires en ville. Visité la Compagnie de raffinage M. Je ne l'ai pas vu en personne, mais Obed affirme l'avoir rencontré. Un homme petit et nerveux, à la peau basanée. Un homme du Sud peut-être. Il semble venir de Washington. M. a annulé la réunion de ce soir ainsi que le voyage jusqu'au R.D. On dit que Leopold devait partir comme le s. cette nuit. Maintenant il devra y passer et le suivant va être choisi.

22 mai. Mer très agitée la nuit dernière. Colère au R.D. ? Le voyage n'aurait pas dû être remis.

23 mai. Les rumeurs vont croissant. Gilman dit avoir vu un destroyer aux alentours du R.D. le soir dernier, mais personne d'autre ne l'a vu. Gilman est trop imaginatif. Devrait être plus discipliné pour faire face au mécontentement grandissant.

27 mai. Quelque chose ne va pas. De plus en plus d'étrangers en ville. Aussi des navires au large de la côte, apparemment armés. Docks visités par ces étrangers aux lèvres minces. Sont-ils réellement des agents fédéraux ou d'autres – des hommes d'H., par exemple ? Comment savoir ? Je l'ai suggéré à M. mais il dit que non, il l'aurait « senti ». M. ne semble pas inquiet mais il n'est pas à son aise. Tous accourent le voir.

Juin. Z. a été enlevé, juste sous le nez des agents fédéraux. Que veulent-ils ? J'ai demandé à J. d'envoyer l'enfant chez Martha.

C'est à cette partie du journal que se rattache l'une des lettres ; l'ayant retrouvée, j'avais placé la lettre adressée à ma mère adoptive entre les pages du journal à cet endroit ; aussi la dépliai-je pour la lire une nouvelle fois.

7 juin 1928

Chère Martha,

J'écris en toute hâte car nous avons dû prendre une décision précipitée ces derniers jours. Les événements ont évolué d'une telle façon qu'il vaudrait mieux vous envoyer Horvath pour le mettre en sécurité. John et Abigail sont d'accord, bien qu'hésitants ; aussi je l'envoie avec Amos. Il serait préférable qu'Amos reste avec lui une semaine ou deux jusqu'à ce qu'il se fasse à vous et à votre mode de vie à Boston. Alors Amos pourra rentrer à la maison bien que je n'aie pas besoin de lui à présent et, s'il vous est utile, retenez-le par tous les moyens, jusqu'au moment où vous jugerez bon de nous le renvoyer.

Affectueusement,

Asaph WAITE.

Il ne restait comparativement que fort peu de passages dans le journal ; ils n'étaient plus datés et il n'y avait qu'une seule indication, « Juin ». Ils devenaient de plus en

plus confus, trahissant ce que devait être l'extrême agitation de mon grand-père.

Juin. M. rapporte des nouvelles bouleversantes. En rapport direct avec le R.D. et ce qui s'y passe. Quelqu'un doit avoir parlé aux agents fédéraux. Mais qui ? Si seulement M. avait su, il aurait suivi Z. Il n'y a pas de place ici pour les traîtres et quel qu'il soit, il sera pourchassé et abattu. Et pas seulement lui mais tous ceux qui le soutiennent et, s'il est marié, sa femme et sa famille.

Juin. Questions sur les « rites » à la Salle de Dagon. Celui qui a parlé *sait*.

Juin. Opération de grande envergure dans les docks. Un destroyer près du R.D. Wild dit que le gouvernement a pris la situation en main.

Juin. C'est vrai. La destruction commence et les incendies s'étendent sur les docks. Il est impossible de les circonscrire. Certains sont allés vers la mer, mais l'incendie a empêché les autres à moins qu'ils aient pu quitter la ville…

En relisant ces passages, je me retrouvai plus troublé que jamais. La nature de la catastrophe qui s'abattit sur mes parents n'était pas claire. Ils ont dû être pris dans les incendies qui suivirent l'inexplicable « destruction », ou emportés par les explosions elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, les événements qui se déroulèrent dans cette ville du Massachusetts advinrent en 1928 ; l'année même où mes parents et mes grands-parents périrent dans une catastrophe sans nom ; il n'était pas injustifié de penser que tous ces événements étaient liés entre eux. Les passages du journal de mon grand-père ne révélaient rien, sinon qu'une entreprise avec laquelle il avait partie liée, de toute évidence dirigée par le dénommé M., avait attiré l'attention des agents fédéraux qui ont investi la ville et pris des mesures adéquates. Il n'y a aucune indication sur la nature de cette entreprise, certainement illégale, car rien ne fut écrit dans les papiers de mon grand-père qui permette de l'identifier.

Les lettres qui restaient – il n'y en avait plus que deux – étaient également du mois de juin 1928. L'une était adressée à mes parents adoptifs.

10 juin 1928

Chers Martha et Arvold,

J'ai fait envoyer d'Arkham une copie de mes dernières volontés et de mon testament, au cas où il m'arriverait quelque chose, vous désignant comme exécuteurs et administrateurs des biens que je laisse à Horvath. En dehors de la pension qui vous sera versée sous la forme d'un legs, j'ai laissé tous mes biens à mon fils et à ma belle-fille et, dans l'éventualité de leur mort, à Horvath. J'espère ne pas être trop pessimiste, mais je ne pense pas qu'il faille être exagérément confiant. Les événements des derniers jours ne sont pas encourageants.

Votre ASAPH.

La seconde lettre n'était pas datée, mais elle a dû également être écrite en juin ; ce n'était pas un original comme celle adressée à mes parents adoptifs, mais une copie exécutée par mon grand-père.

Cher W.,

Un mot rapide pour vous faire savoir que M. pense que tout est perdu pour l'instant. Il ne pense pas que des dommages puissent être faits à Y'ha, mais nul ne peut savoir. La ville grouille d'agents fédéraux. On pense généralement que c'est l'œuvre de Zadok, mais Zadok a été éliminé. Nous ne savons pas à qui il a parlé, mais l'on a des raisons de croire qu'il s'agit de l'un des nôtres. Il ne nous échappera pas. Bien qu'il ait suivi la voie ferrée et qu'il soit parvenu à s'enfuir, il sera toujours hanté par ce qu'il a accompli. Bien sûr, direz-vous, comme d'autres ont pu le dire, cela ne serait jamais arrivé si les Marsh s'étaient éloignés de ces étranges créatures à P., mais le Pacifique Sud est loin du Massachusetts, et qui aurait pensé qu'ils viendraient ici, au Récif. Je crains maintenant que nous ayons tous ce que les gens appellent « l'air des Marsh ». Ce n'est pas drôle. Je n'écrirai plus, mais je vous adjure, si quoi que ce soit nous arrivait – et cela est fort probable, car la chose a tellement impressionné les agents fédéraux qu'il n'y aura pas même un semblant de procès pour quiconque, et tous les endroits qu'ils ont découverts seront détruits – faites ce que vous pouvez pour mon petit-fils Horvath Waite que vous trouverez à la charge de Mr. et Mrs. Arvold W. Blayne à Boston.

ASAPH.

Telle fut la réaction de mon grand-père devant la catastrophe qui ruina sa ville, sa famille et lui-même en cet été de 1928. J'avais déjà lu ces papiers mais jamais avec une telle fascination. Peut-être était-ce la connaissance des faits, qui demeurait inscrite dans ma mémoire, qui accrut mon intérêt pour le projet du professeur Shrewsbury. Cependant, je ne pouvais y croire totalement. Avec la conviction que dans les limites de la quête du professeur Shrewsbury se trouvait la solution du mystère qui avait occupé mon grand-père, il y avait un souvenir obsédant qui apparaissait juste au seuil du conscient, et c'était cela, bien que sans nom et sans visage, qui motivait mon intérêt plus profond et plus troublé pour la trace de Cthulhu, pour lequel j'étais prêt à abandonner mes recherches archéologiques ainsi que mes espoirs et mes ambitions. La contrainte était plus forte que mon désir.

Je rangeai une nouvelle fois les papiers de mon grand-père les remettant dans leur enveloppe de toile, tels qu'ils étaient parvenus à mes parents adoptifs, et alors, loin d'être fatigué, je me mis à rechercher, ainsi que me l'avait demandé le professeur Shrewsbury, certains motifs récurrents dans les arts des insulaires du Pacifique Sud, plus particulièrement le Dieu des pêcheurs de l'île Cook. Je travaillai pendant plus de deux heures, consultant non seulement les références en ma possession, mais aussi mes notes et mes recueils personnels. Lorsque j'eus fini, je m'aperçus que le Dieu des pêcheurs avait fait son apparition sous une forme ou une autre très au sud, jusqu'en Australie et, dans le nord, jusqu'aux Kouriles et, entre les deux pôles, au Cambodge, en Indochine, au Siam et en Malaisie ; mais je soutiens que, comme je l'avais prévu, ces récurrences étaient plus nombreuses au voisinage de Ponape. Lorsque le cercle fut tracé, son centre ne pouvait être que Ponape ou ses abords immédiats ; il ne faisait pas l'ombre d'un doute que l'objet de la quête du professeur Shrewsbury se trouvait inscrit dans ce périmètre.

Je ne pouvais pas non plus douter que quelque chose d'incroyablement maléfique résidait en ce lieu caché. Car c'était de Ponape que revenait le M. des papiers de mon grand-père Waite, son retour étant la cause des événements qui culminèrent avec la tragédie de 1928. La présence répétée de l'île dans les légendes et les récits qui s'y rapportent n'était pas le fait du hasard ou de la chance ; Ponape était le creuset de la civilisation humaine, l'avant-poste le plus proche du perron qui donne sur le monde bizarre et terrible des Grands Anciens, dont l'un d'eux, le grand Cthulhu, repose perpétuellement en dormant, attendant les événenents qui, un jour, le feront resurgir de sa torpeur millénaire et le ramèneront une fois de plus parmi les peuples sans défiance afin de conquérir toute la planète et d'y rétablir sa domination.

III

Le deuxième jour, nous avons mis le cap sur Ponape ; nous naviguions sur l'un des vapeurs qui desservent régulièrement les îles. J'avais pensé que nous aurions notre propre navire, mais le professeur Shrewsbury offrit pour toute explication qu'il avait trouvé cette solution préférable. Nous nous retrouvâmes sur le pont peu après avoir quitté le port pour comparer nos notes et je découvris que tous parlaient de la surveillance dont ils furent l'objet à Singapour.

« Et vous (le professeur Shrewsbury s'était tourné vers moi), avez-vous eu l'impression d'avoir été suivi, Mr. Blayne ? »

Je hochai la tête.

« J'ai constaté que quelqu'un nous suivait, admis-je. Qui étaient-ils ?

— Ceux des profondeurs, répliqua Phelan. Ils sont partout ; mais nous avons d'autres poursuivants bien plus dangereux. L'étoile nous protège d'eux ; ils ne peuvent s'emparer de nous tant que nous la portons sur nous.

— J'en ai une pour vous, Mr. Blayne, dit le professeur Shrewsbury.

— Qui sont Ceux des profondeurs ? » demandai-je.

Le professeur Shrewsbury me fournit immédiatement une explication. Ceux des profondeurs, disait-il, étaient les mignons de Cthulhu. À l'origine, ils étaient aquatiques – hideuse contrefaçon des êtres humains, essentiellement batraciens ou ichtyiques ; mais il y a plus d'un siècle, des marchands américains étaient venus dans le Pacifique Sud et avaient frayé avec Ceux des profondeurs, s'accouplant avec eux et donnant naissance à une espèce hybride qui pouvait vivre aussi bien sur la terre que dans les eaux ; c'est cette espèce hybride que l'on rencontre dans la plupart des cités portuaires du monde. Il semblait hors de doute qu'ils étaient dirigés de la mer par une sorte de supra-intelligence car il ne leur fallut pas longtemps pour découvrir les membres du groupe du professeur Shrewsbury qui tous avaient déjà eu affaire aux adeptes de Cthulhu ainsi qu'à certains mignons des Grands Anciens. Leurs intentions étaient hostiles, mais le pouvoir de l'étoile à cinq branches, marquée du sceau des Anciens Dieux, les réduisait à l'impuissance. Si l'un d'eux venait à perdre l'étoile, il serait alors la proie de Ceux des profondeurs ou de l'abominable Mi-Go ou du peuple Tcho-Tcho, des shoggoths, des shantaks, ou d'une vingtaine de ces créatures humaines ou semi-humaines qui servent les Grands Anciens.

Le professeur Shrewsbury alla dans sa cabine et me rapporta l'étoile dont il m'avait parlé. C'était une pierre gigueuse, de couleur grise, ornée d'un sceau à peine visible représentant un pilier de lumière – d'après ce que je pus en distinguer. Elle n'était pas grande ; sa surface couvrait la paume de ma main et elle me donna une sensation très particulière, comme si elle me brûlait la peau ; je la trouvais plutôt repoussante. Je la mis dans ma poche et elle me parut incroyablement lourde ; là aussi, en dépit de mes vêtements, je ressentis une impression de brûlure sur la peau ; elle ne semblait pas avoir le même effet sur les autres.

Elle devint si lourde et m'affectait si douloureusement que je dus m'excuser et regagner rapidement ma cabine afin de me débarrasser de la pierre.

C'est alors seulement que je pus rejoindre mes compagnons ; je ne participais à leur discussion qu'en tant qu'auditeur car ils parlaient d'événements qui m'étaient incompréhensibles – non seulement de Cthulhu, d'Hastur et de leurs mignons, non

seulement des Anciens Dieux et de leurs luttes titanesques qui se déroulèrent il y a des éternités et ébranlèrent des univers innombrables ; ils firent de nombreuses références à des tablettes anciennes, à des livres qui, à en juger par les dates dont ils firent état dans la conversation, avaient été rédigés longtemps avant que l'humanité eût appris à écrire même sur le papyrus. Ils parlèrent à plusieurs reprises d'une incroyable « bibliothèque » à « Celaeno » ; je fus sur le point de les interroger mais je compris qu'ils avaient dû s'exiler un certain temps dans ce qui avait dû être un inestimable sanctuaire archéologique, une cité ou une bibliothèque en un lieu dénommé Celaeno dont j'ignorais jusqu'à l'existence ; aussi hésitais-je à faire montre de mon ignorance quant à un site archéologique si ancien sous un nom que j'associais uniquement à celui d'une étoile.

Leurs références aux Grands Anciens se rapportaient seulement aux rivalités qui opposaient ces êtres, Hastur et Cthugha d'une part, Cthulhu et Ithaqua de l'autre ; évidemment, ces êtres ne s'étaient unis que pour lutter contre les Anciens Dieux, mais ils rivalisaient les uns avec les autres pour le culte de leurs mignons, pour la destruction ou la corruption de certains habitants des territoires sous leur influence. Je compris aussi que le professeur Shrewsbury et ses compagnons avaient souvent été favorisés par la chance ; que tous avaient été exposés à des dangers identiques et que tous avaient recherché ce qu'avait découvert le professeur plusieurs années auparavant. Il était quelque peu inquiétant de relever certaines références faites par le professeur à des événements auxquels il avait pris part mais qui s'étaient déroulés il y a fort longtemps, ce qui semblait impossible vu son âge ; mais j'en vins à conclure que j'avais dû me tromper et comprendre de travers.

Cette nuit-là, je fis le premier de ces rêves troublants qui hantèrent ce voyage. Malgré un sommeil plutôt lourd, je ne reste jamais sans rêver. Je rêvais donc que je me trouvais dans une grande cité sous les mers. Mon existence subaquatique ne me troublait point ; j'étais capable de respirer, de me déplacer comme cela me plaisait et de mener une vie normale dans les profondeurs océanes. Il s'agissait d'une cité antique – du moins, du point de vue de l'archéologue – bien plus ancienne que toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent, avec de grandes constructions monolithiques ; sur leurs murs, étaient peintes des représentations du soleil, de la lune, des étoiles et d'horribles figures sorties de l'imagination de l'artiste ; certaines ressemblaient étonnamment au Dieu des pêcheurs des îles Cook ; les portes des constructions avaient une taille inusitée, comme si elles avaient été construites pour des êtres inimaginables.

Je me déplaçais sans encombre dans les rues de la cité, mais je n'étais pas seul. Des êtres humains ou semi-humains apparaissaient de temps à autre ; ils avaient presque tous un aspect et des mouvements proches de ceux des batraciens, et même ma

propre démarche était plus batracienne qu'humaine. Je découvris alors que tous les habitants se dirigeaient vers un point précis ; je les suivis et rejoignis le gros de la foule. C'est alors que je me suis trouvé devant un promontoire sur lequel se dressait un temple en ruine. Le bâtiment était construit en pierre noire, d'une taille rappelant celle des pyramides égyptiennes – la partie effondrée laissait apparaître au-delà du portail un passage qui s'enfonçait dans les fonds marins. Autour du portail s'étaient assemblés en demi-cercle les habitants des profondeurs, dans l'attente d'un événement.

Je commençais à entendre une vague ululation qui montait de l'assemblée, mais je ne pouvais en distinguer les paroles car leur langage m'était inconnu. Cependant, j'étais persuadé que je devais le connaître ; nombre de ces étranges créatures qui m'entouraient me fixaient avec insistance, comme si ma présence était déplacée. Mais leur attention se détourna rapidement de moi pour se reporter sur le portail en ruine. La foule grossit et une sorte de lueur commença à poindre derrière l'entrée ; c'était une lumière curieusement diffusée, ni blanche, ni jaune, mais vert pâle, à l'instar des aurores boréales, devenant de plus en plus intense. Alors, du plus profond du passage, sortit une grande masse de chair amorphe, précédée par une profusion de tentacules incroyablement longs, une chose dont la tête aurait pu être celle d'un être humain gigantesque pour le haut et celle d'une pieuvre pour le bas.

Je n'osai lever sur cette chose qu'un regard horrifié ; puis je me suis éveillé en criant. Je restai allongé un moment, essayant de trouver la raison d'être de ce rêve. Je ne pouvais douter qu'il trouvait son origine dans ma connaissance des légendes anciennes ; mais comment expliquer ma présence dans le rêve ? Je n'étais pas un intrus, comme s'il était logique pour moi de découvrir la porte de Cthulhu. En outre, je fus témoin de quelque chose qui dépassait tout ce que j'avais pu lire, et rien de ce que j'avais rêvé n'avait été amené par les propos du professeur Shrewsbury. Je cherchai, en vain, une solution à ce problème. La seule explication possible était que mon imagination exaltée avait forgé de toutes pièces ce rêve. Bercé par le calme mouvement du navire, je me rendormis et, de nouveau, je me mis à rêver.

Cette fois, le début fut très différent. Je rêvais que j'étais le spectateur de cataclysmes dans les constellations et galaxies lointaines. Une grande bataille opposait des êtres parfaitement inhumains. Ils étaient immenses, des masses de lumière pure, perpétuellement changeantes – parfois sous la forme de piliers, parfois semblables à de grands globes, d'autres fois encore pareilles à des nuages ; ces masses luttaient de façon titanesque avec d'autres masses, elles aussi changeant perpétuellement, non seulement d'intensité et de forme, mais aussi de couleur. Leur taille était monstrueuse ; comparé à elles, j'étais une fourmi à côté d'un dinosaure. La

bataille dans l'espace faisait rage ; de temps à autre, un ennemi des piliers de lumière était jeté au loin et disparaissait en rapetissant hideusement, devenant corporel sans jamais cesser de se métamorphoser.

Soudain, au milieu de cet affrontement interstellaire, ce fut comme si un rideau avait été jeté sur la scène ; elle disparut brusquement et une succession de scènes la remplaça. Un étrange lac noir, perdu parmi des rochers escarpés dans un paysage extraterrestre, avec une eau bouillonnante et agitée ; une chose, trop hideuse pour être nommée, émergea ; un paysage sinistre et sombre, balayé par les vents, composé de rochers couverts de neige, entourait un grand plateau ; en son centre, se dressait une noire construction évoquant un château aux nombreuses tours ; à l'intérieur, trônaient quatre êtres ténébreux servis par d'énormes oiseaux aux ailes de chauves-souris ; un royaume marin, réplique de Carcassonne, semblable à celui que je vis dans mon précédent rêve ; un paysage de neige rappelant le Canada, survolé par une grande forme comme emportée par le vent, masquant les étoiles et montrant à leur place de grands yeux luisants, humanité grotesque dans les déserts arctiques.

Ces scènes se déroulaient devant mes yeux avec une rapidité toujours croissante, et une seule était parfaitement claire : une ville côtière qui, j'en étais sûr, se trouvait, sinon dans le Massachusetts, du moins quelque part sur la côte de la Nouvelle-Angleterre. Je vis alors, en marchant dans ses rues, des gens que je me rappelai avoir vus il y a fort longtemps particulièrement le visage toujours lourdement voilé de la femme qui avait été ma mère.

Le rêve s'acheva. Je m'éveillai à nouveau, pour de bon cette fois, assailli par mille questions embarrassantes, incapable de découvrir la signification de ce que je venais de rêver ; ce kaleïdoscope d'événements dépassait mon entendement. Je restai allongé, essayant de les ordonner, d'imaginer ou de créer un lien commun ; je ne pus en trouver aucun, sauf la nébuleuse mythologie dont avait parlé le professeur Shrewsbury.

Je me levai et sortis sur le pont. La nuit était calme, la lune brillait ; le navire traversait sans encombre le Pacifique Sud, nous menant à notre but. Il était minuit passé et, accoudé à la rambarde, je regardais le ciel et les étoiles, me demandant où pouvait exister une autre humanité ; puis, le clair de lune se reflétant faiblement sur l'eau, je me demandais si les légendaires continents engloutis avaient jamais existé, si les cités avaient sombré dans les océans, si réellement les habitants des profondeurs veillaient dans ces abysses, inconnus des hommes.

Au même moment, je remarquai ces silhouettes noires qui évoluaient le long du navire – des silhouettes déformées d'êtres humains ; il semblait à mon esprit

surchauffé que les flots chuchotaient mon nom : *Horvath Blayne ! Horvath Waite !* jusqu'au moment où je ressentis, malgré moi, le besoin de retourner dans la maison de mes ancêtres, oubliant qu'elle avait été détruite dans l'holocauste de 1928. Ce phantasme devenait si fascinant que je dus regagner ma cabine pour trouver le repos ; je m'allongeai, dans l'espoir que cette fois mon sommeil ne serait plus troublé par aucun rêve. Finalement, je m'endormis.

IV

En arrivant à Ponape, notre groupe rencontra un officier de marine américain en uniforme blanc. Cet homme au visage sombre prit à part le professeur Shrewsbury et s'entretint brièvement avec lui ; pendant ce temps, nous attendions en compagnie d'un marin à l'allure pitoyable qui semblait lui aussi vouloir parler au professeur. Le regard du marin rencontra celui du professeur ; ce dernier ne s'offusqua pas de la familiarité du marin et, peu de temps après, il marchait à ses côtés, parlant avec animation dans un dialecte que je ne pouvais comprendre.

Le professeur ne l'écouta qu'un court instant. Puis il nous fit signe et modifia nos plans.

« Phelan et Blayne, venez avec moi. Que les autres regagnent leurs logements. Keane, appelez le brigadier général Holberg et demandez-lui s'il peut me recevoir. »

Phelan et moi accompagnâmes le professeur Shrewsbury et son louche compagnon qui ouvrait la marche ; il nous mena à une bâtisse à peine plus grande qu'une cabane. Un autre marin nous y attendait, allongé sur un grabat. Les deux hommes avaient été prévenus de notre arrivée, car le professeur avait demandé, plusieurs mois avant, qu'on lui communique tous les renseignements possibles au sujet d'une île mystérieuse qui apparaissait en certaines occasions et disparaissait tout aussi étrangement. C'était certainement un tel renseignement que le marin étendu voulait maintenant nous donner. Son nom était Satsume Sereke ; il était d'origine japonaise, mais c'était certainement un métis ; il avait une instruction au-dessus de la moyenne ; il approchait de l'âge mûr, mais paraissait plus vieux. Il avait été matelot sur un vapeur de Hong Kong, le *Yokohama* : le vapeur avait fait naufrage et il était l'un des hommes qui avaient pris place dans un canot de sauvetage. Avant de permettre à Sereke de poursuivre, le professeur Shrewsbury nous demanda de prendre soigneusement note de ses propos. Le compte rendu que j'ai consigné ne diffère aucunement de celui de Phelan. Nous n'avons évidemment pas tenté de reproduire le langage exact du marin.

« Notre destination était Ponape. Bailey avait une boussole grâce à laquelle nous

savions à peu près où nous allions. La première nuit après la tempête, tout allait bien. Henderson et Melik ramaient ainsi que Spolito et Yohira. La nuit était claire, et nous avions suffisamment à boire et à manger, c'est dire que personne ne rêvait lorsque nous vîmes quelque chose dans l'eau. Nous pensions qu'il s'agissait de requins ou de marsouins, nous ne pouvions pas bien les distinguer. Il faisait sombre et ils restaient loin de l'embarcation, se contentant de nous suivre. Ils s'approchèrent au cours de mon quart. Ils avaient un drôle d'aspect, comme s'ils avaient des bras et des jambes au lieu de nageoires et de queues, mais ils se soulevaient et s'enfonçaient de telle sorte que nous ne pouvions en être sûrs. Puis, plus rapide que l'éclair, quelque chose grimpa dans le canot et s'empara de Spolito – ils l'emportèrent ; il cria et Melik plongea, mais il avait disparu avant que Melik ait pu le rejoindre. Melik affirma avoir vu quelque chose comme une main palmée ; il était devenu presque fou de peur ; Spolito venait de couler et ne refit jamais surface. Tous nos poursuivants avaient subitement disparu ; ils revinrent une heure après, et cette fois, ils prirent Yohira de la même manière. Après, il ne se passa plus rien. Au matin, nous étions en vue de l'île.

» Il y avait une île là où il n'y en avait jamais eu. Rien n'y poussait et elle était noire de boue. Mais il y avait des ruines, des constructions comme je n'en avais jamais vu, faites d'énormes blocs de pierre curieusement taillés. Il y avait un portail ouvert, très grand, partiellement détruit. Henderson avait les jumelles et put regarder à loisir. Puis il les fit passer. Henderson voulait l'aborder, mais je refusais. Eh bien, il prit la parole et Mason, Melik et Gunders décidèrent de débarquer ; Benton et moi, nous refusâmes, décidés à revenir en arrière ; aussi nous sommes restés dans le canot avec les jumelles pour observer les autres.

» Ils accostèrent, pataugeant dans la boue et les algues pour gagner les pierres ; de là, ils parvinrent au portail. Je les observais tous les quatre à travers les jumelles. Je ne sais comment cela arriva, mais quelque chose de grand et noir s'extirpa du portail et s'abattit sur eux. La chose revint en arrière avec un horrible bruit de succion mais Henderson, Mason et les autres avaient disparu. Benton put également le voir, mais pas aussi distinctement. Je cessai de regarder, je ne voulais pas en voir plus. Nous avons ramé aussi vite que possible pour nous éloigner de là. Nous n'avons pas arrêté de ramer jusqu'à temps que le cargo *Rhineland* nous recueille.

— Avez-vous établi la latitude et la longitude de cette île ? demanda le professeur Shrewsbury.

— Non. Mais nous avons abandonné le navire à 49° 51' de latitude sud et 128° 34' de longitude ouest. Elle est près de Ponape, mais pas tout près.

— Vous avez vu cette chose le matin, en plein jour ?

— Oui, mais il y avait du brouillard – un brouillard vert ; on n'y voyait pas grand-chose.

— À quelle distance de Ponape ?

— Peut-être une journée. »

Le professeur Shrewsbury ne parvint pas à en savoir plus. Pourtant il semblait satisfait ; il ne marqua une pause que pour s'assurer que Sereke pourrait se remettre de ses émotions ; puis il regagna les chambres qu'il avait fait préparer à notre intention.

C'est là que nous attendait le général Holberg, homme sombre aux cheveux gris, âgé d'environ soixante ans. À peine les présentations étaient-elles faites qu'il expliqua la raison de sa présence.

Il sourit froidement.

« Si je ne me trompe, c'est vous qui avez eu l'idée de l'opération Ponape.

— On vous a certainement donné des documents à consulter ?

— Oui, je les ai lus. Je n'ai pas de commentaires à faire. Cela est de votre ressort, pas du mien. J'ai fait armer un destroyer. Un porte-avions mouille au large et les armements sont prêts. D'après ce que j'ai compris, vous comptez entreprendre la destruction avec d'autres armes ?

— Oui, c'est mon intention.

— Quand souhaitez-vous quitter Ponape, monsieur ?

— Dans une semaine, général.

— Très bien. Nous serons prêts. »

Cette semaine à Ponape se déroula sans événement notable ; nous l'employâmes principalement à réunir des explosifs puissants qui seraient utilisés dans l'île Noire, du moins si nous trouvions cette île que n'indique aucune carte. Mais derrière ces tâches matérielles s'insinuait quelque chose de profondément troublant. Ce n'était pas seulement l'indéniable surveillance dont nous étions l'objet ; nous nous y étions attendus. Ce n'était pas seulement le fait que nous étions préoccupés par cette tâche imminente d'une singulière importance. Non, c'était quelque chose d'autre ; le sentiment de côtoyer un pouvoir formidable et primitif dont se dégage un aspect maléfique presque tangible. Nous le ressentions tous ; moi seul ressentais quelque chose d'autre.

Cependant je ne pouvais définir la peur intangible qui m'habitait. C'était plus que la peur d'un mal qui sommeillerait dans les mers au large de Ponape ; c'était quelque chose qui avait atteint au plus profond de moi les véritables sources de mon être, quelque chose d'omniprésent comme les pulsations d'un courant sous-marin dans mon sang et mes os. Malgré tous mes efforts, je ne parvenais pas à me défaire de cette impression. Je regrettais mille fois d'avoir accepté l'invitation du professeur Shrewsbury à Singapour, cette nuit qui me paraissait si lointaine. Cette ombre pesa sur moi sans répit, jour après jour, jusqu'au moment de notre départ pour Ponape.

Ce jour fut chaud, étouffant même, et pour moi lourd de pressentiments. Nous gagnâmes de bonne heure le destroyer *Hamilton* avec à son bord le général Holberg. Le professeur Shrewsbury avait préparé notre itinéraire ; il avait eu d'autres discussions avec le marin Sereke et était parvenu à une localisation approximative. Le général ne s'était pas non plus croisé les bras ; des avions avaient survolé les mers aux alentours du lieu de naufrage du *Yokohama* et un pilote avait signalé une curieuse concentration de brouillard à la surface de la mer ; il ne repéra pas de terre, mais la présence d'une formation immobile de nuages était suffisamment étrange en elle-même pour attirer l'attention. Il avait établi la latitude et la longitude et le *Hamilton* appareilla en direction de ce point.

En dépit de mes pressentiments, notre voyage se déroula sans événement notable. Les nuages qui avaient dissimulé le soleil à l'aube se dissipèrent à midi ; l'atmosphère étouffante avait laissé place à une atmosphère plus claire et moins humide. Nous étions tous gagnés par une même excitation, sauf le général qui, en militaire, obéissait à des ordres et croyait fermement à leur nécessité. Il s'entretint avec le professeur du pouvoir destructeur de l'armement moderne. Et ce que le professeur désirait savoir, c'était ce qui allait advenir d'un si petit territoire comme l'île Noire.

« Balayé, dit laconiquement le général.

— Je me le demande, répondit le professeur. Nous verrons. »

Je ne sais pas si je souhaitais vraiment que le destroyer attaque l'île Noire ; je ne partageais sûrement pas le calme et l'assurance du général. Mais, à la fin de l'après-midi, nous rencontrâmes une île inconnue et, peu de temps après, nous mîmes à flots un canot avec à son bord le professeur Shrewsbury, Phelan, Keane et moi-même ; un deuxième canot transportait Boyd, Colum et deux hommes du destroyer avec tout l'équipement. De manière significative, les canons du navire étaient pointés sur les constructions de l'île.

Je ne fus pas surpris de découvrir que l'île Noire portait en son sommet le temple

que j'avais vu dans mon rêve. Il se dressait exactement comme je l'avais vu, avec sa porte sculptée ouverte et ce grand portail béant sous le soleil malgré une aura de brume qui verdissait toutes choses. Les ruines étaient impressionnantes, bien que complètement dévastées par les séismes ou, plus certainement, par des explosions dont les ravages étaient moins considérables que ceux causés par les tremblements de terre qui avaient jeté bas nombre des angles de ce colossal bâtiment de pierre. Les pierres, comme le sol, étaient noires et de mauvais augure, et leurs surfaces étaient couvertes de terribles hiéroglyphes et d'images révoltantes. Le bâtiment était composé d'angles et de plans non euclidiens, suggérant d'effroyables dimensions et sphères étrangères, comme si les bâtiments et ce qui restait de la cité engloutie qu'il annonçait avaient été édifiés par des extraterrestres.

Le professeur Shrewsbury nous mit en garde avant que nous touchions terre.

« Je pense que l'histoire de Sereke est vraie pour l'essentiel, dit-il, et je n'ai pas l'espoir que cette attaque refermera l'ouverture, ni qu'elle détruira ses gardiens. Nous devons donc être prêts à nous enfuir dès que quelque chose semblerait s'élever des profondeurs. Nous ne devons pas nous effrayer d'autres apparitions ; les pierres nous protégeront ; mais si Celui qui attend en rêvant se dresse, il ne nous faudra plus tarder. Nous devons donc nous dépêcher de miner le portail. »

La surface de l'île était spongieuse. La boue n'avait pas été exposée suffisamment longtemps au soleil pour avoir séché ; bien plus, la brume vert pâle qui continuait à flotter sur l'île était humide et malodorante ; c'était non seulement l'odeur de quelque chose qui était resté longtemps immergé, mais aussi une odeur animale qui n'était ni musquée ni acte, mais putride, presque une odeur de charnier. L'atmosphère de l'île contrastait avec celle de l'océan ; peut-être était-ce l'odeur putride, l'humidité, ou encore l'exhalaison des antiques pierres. Et, par-dessus tout, cette aura de terreur parfaitement inexplicable avec ce soleil éclatant et la présence rassurante du *Hamilton*, mouillant non loin du rivage.

Nous travaillâmes rapidement. Nous étions tous dominés par le sentiment d'une manifeste malveillance. L'aura de terreur qui entourait l'île grandissait rapidement, alors qu'augmentait l'appréhension d'une horreur imminente ; un état de tension ne cessait de nous habiter, malgré la vigilance incessante du professeur Shrewsbury au seuil de la caverne béante à laquelle donnait accès le portail brisé ; de toute évidence, il guettait un danger qui proviendrait de ce gouffre, si ce n'était un autre, car les eaux qui entourent l'île sont pleines de périls, du moins si l'histoire de Sereke n'était pas le fruit de son imagination.

Au même instant, je découvris avec effroi que des forces hostiles s'étaient

emparées de moi ; je les éprouvais physiquement, presque sans lien avec la confusion cahotique de mes pensées. En vérité, l'atmosphère de l'île m'affectait profondément et déterminait non seulement un sentiment de peur mais une profonde perturbation de mes sens, non seulement de l'appréhension mais aussi un désordre fondamental qui se traduisait par un conflit dont la signification m'échappait, un conflit tellement troublant que je me voyais à la fois désireux de contribuer au travail effectué par mes compagnons et tourmenté par l'idée de le contrarier.

Ce fut presque avec soulagement que j'entendis le professeur s'exclamer brusquement : « Il vient ! »

Je levai les yeux. Une vague lumière verte provenait du plus profond de ce gouffre obscur au-delà du portail, une lumière semblable à celle qui illumina mon rêve. Je savais, sans l'ombre d'un doute, que ce qui allait émerger de cet abîme ressemblerait à l'être de mon rêve ; une créature caricaturale, horrible et terrifiante avec une tête grotesque et gigantesque à moitié humaine. Un instant, je me sentis poussé non à suivre les autres, qui déjà regagnaient les canots en emportant le détonateur, mais à me jeter dans ce puits de ténèbres, au bas des marches monolithiques, dans cet empire souterrain de R'lyeh la maudite où le Grand Cthulhu repose en rêvant, attendant le moment de resurgir et de régenter les océans et les continents de la Terre.

Cette impression se dissipa. Je répondis à l'appel du professeur Shrewsbury et le suivis avec l'horrible certitude que j'étais la victime toute désignée de cet être fantomatique qui se frayait un chemin hors des profondeurs surplombées par ce temple infernal, l'aura maléfique de ce charnier s'élevant derrière moi tel un nuage. Je fus le dernier à atteindre les canots et nous avons immédiatement poussé au large.

Il faisait encore jour, bien que la nuit fut sur le point de tomber. Le soleil ne s'était pas encore couché, de telle sorte que nous pouvions tous parfaitement voir ce qui se passait sur l'île. Nous nous sommes éloignés autant que nous le permettaient les fils du détonateur. Nous attendîmes alors l'ordre du professeur Shrewsbury pour déclencher l'explosion et nous avions tout le loisir de voir cet être fantomatique émerger des profondeurs.

Le premier mouvement perceptible fut celui des tentacules, s'extrayant de l'ouverture en suintant, rampant sur les grands rochers ; il s'accompagnait d'un horrible bruit de vase et de succion, évoquant des bruits de pas issus des entrailles de la terre. Brusquement apparut la chose, se dessinant dans l'encadrement du portail, précédée par l'émanation d'une lumière verte, chose qui était bien plus qu'une masse protoplasmique ; de son corps partait un millier de tentacules de toutes tailles qui battaient l'air ; sur sa tête qui changeait constamment de forme, devenant tour à tour

bosse informe et semblant de tête humaine, s'ouvrait un seul œil malveillant. Un horrible hoquètement, accompagné d'ululations et de sons de flûte, arriva jusqu'à nous.

Je fermai les yeux ; je ne pouvais supporter de voir éveillé l'horreur que j'avais vue en rêve peu de temps auparavant.

À cet instant, le professeur Shrewsbury donna le signal.

Les explosions produisirent une terrible onde de choc. Qu'est-ce qui pouvait résister à ces premières explosions qui soufflèrent le portail et remuèrent ciel et terre ? La chose dans l'entrée aussi avait été déchiquetée et par moments des blocs de rochers se fracassaient sur elle, parachevant son anéantissement. Mais, ô horreur, lorsque mourut le bruit de l'explosion, parvinrent à nouveau à nos oreilles les mêmes ululations, les mêmes sifflements et le même hoquètement. Et alors sous nos yeux, les entrailles désagrégées de la chose des profondeurs confluèrent, *se reconstituant* et se reformant une nouvelle fois !

Le visage du professeur Shrewsbury était blafard mais il n'hésita pas. Il ordonna que les canots regagnent le destroyer ; ce que nous avions vu nous donna la force de ramer et nous atteignîmes le *Hamilton* en très peu de temps.

Le général Holberg, les jumelles à la main, vint à notre rencontre sur le pont supérieur.

« Une chose terrible, professeur Shrewsbury. Va-t-on employer l'*arme* ? »

Le professeur Shrewsbury acquiesça silencieusement.

Le général Holberg leva un bras.

« Maintenant, regardez », dit-il.

La chose sur l'île continuait à grossir. Elle dominait maintenant les ruines, s'étendait dans les deux, commençant à glisser doucement vers le bord de l'eau.

« Horrible, horrible, murmura le général Holberg. Mon Dieu, qu'est-ce que c'est ?

— Peut-être quelque chose d'une autre dimension, répliqua le professeur. Nul ne sait. Il est même possible que l'*arme* soit impuissante à la détruire.

— Rien ne peut y résister, monsieur.

— L'esprit militaire », murmura le professeur.

Le *Hamilton* s'éloignait en prenant de la vitesse.

« Combien de temps cela prendra-t-il, général ?

— Le porte-avions devrait avoir reçu notre signal ; l'avion est chargé. Juste le temps pour nous d'atteindre la zone de sécurité. »

Sur l'île, une grande masse noire se dressait, ne diminuant seulement que parce que nous nous éloignions rapidement. Maintenant l'île elle-même était hors de vue, et seule la masse noire restait visible, se détachant sur le ciel.

Un avion qui se dirigeait vers l'île passa au-dessus de nos têtes.

« Le voici, cria le général Holberg. De grâce, détournez vos regards. Même à cette distance, la lumière sera aveuglante. »

Nous nous retournâmes docilement.

Quelques instants plus tard, il y eut un bruit terrible. Après quelques secondes, le souffle de l'explosion nous frappa comme une gifle.

Il s'écoula un long moment, nous sembla-t-il, avant que le général parlât à nouveau.

— Vous pouvez regarder maintenant si vous le désirez.

Nous nous retournâmes.

À la place de l'île Noire montait un nuage gigantesque, formant un champignon plus grand que l'île elle-même, un nuage blanc, brun et gris mêlé de teintes splendides. Et je sus ce qu'avait été cette *arme*, me rappelant Hiroshima et l'expérience de Bikini, je sus quelle force titanesque s'était abattue sur cette île menaçante qui apparut une dernière fois à la surface du Pacifique pour être anéantie avec tout ce qu'elle abritait, pour toujours.

« Je pense que la chose ne peut avoir survécu à cela, dit calmement le général Holberg.

— Je prie le ciel que vous ayez raison, dit avec ferveur le professeur Shrewsbury. »

Maintenant que plusieurs mois se sont écoulés, je me rappelle la gravité du professeur Shrewsbury lors de notre départ ; je me rappelle comment il nous témoigna sa sympathie. Depuis, j'ai compris ce qui alors était incompréhensible : cet homme étrange et intelligent qui portait toujours des lunettes noires n'avait pas d'yeux qui pouvaient voir ; et cependant il voyait et il me connaissait mieux que je ne pouvais moi-même me connaître.

Il m'arrive souvent de songer à cela. Nous nous sommes séparés là où nous nous

étions rencontrés, à Singapour, je regagnai le Cambodge puis Calcutta et le Tibet avant de retourner sur la côte où je pris un navire pour l'Amérique ; ce n'était pas tant la curiosité archéologique qui m'y conduisait mais plutôt la volonté d'en savoir plus sur mon compte, sur mon père, ma mère et mes grands-parents. Nous nous séparâmes en amis, unis par un même lien. Les paroles du professeur Shrewsbury avaient été pleines d'espérance, bien que vaguement prophétiques. Peut-être, avait-il dit, est-Il mort dans l'explosion atomique ; mais nous devons reconnaître, avait-il insisté, que quelque chose d'une autre dimension, quelque chose d'une autre planète pouvait ne pas être assujetti à nos lois naturelles, on ne pouvait qu'espérer. Son œuvre avait été accomplie ; il avait été aussi loin que possible, sa vigilance incessante ayant permis de refermer temporairement toutes les ouvertures qui pourraient être utilisées par Cthulhu ou ceux qui le servent, qui l'adorent et exécutent les ordres des Grands Anciens.

J'étais le seul à douter de la mort et de la désintégration de la chose de l'île Noire. Je savais, par une intuition que je ne pourrais expliquer, que R'lyeh gisait encore dans les profondeurs, abîmée mais non détruite, que l'habitant de ces profondeurs subaquatiques survivait encore sous la forme qu'il désirait, que ses adorateurs lui étaient toujours fidèles dans tous les océans et tous les ports du monde.

Je retournais chez moi pour comprendre la raison de ce que je reconnus pour un sentiment de parenté avec Ceux des profondeurs, pour la chose qui vivait dans le royaume englouti de R'lyeh, pour Cthulhu, dont on a pu dire et comme on le dira jusqu'à son retour, *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah-nagl fhtagn*. Je retournais dans ma maison du Massachusetts pour comprendre pourquoi ma mère resta voilée la plus grande partie de sa vie, pour apprendre ce que cela signifiait d'être un Waite d'Innsmouth, détruite par les agents fédéraux en 1928 afin d'enrayer la peste maudite qui s'était abattue sur les habitants, dont les Waite qui furent mes grands-parents et mes parents. En effet, leur sang coule dans mes veines, le sang de Ceux des profondeurs, résultat de sombres accouplements dans le Pacifique Sud. Et je sais que j'ai mérité leur haine pour avoir trahi mon sang et même maintenant je me sens profondément attiré par les profondeurs, impatient de marcher à la gloire de Y'ha-nthlei où il repose dans l'Atlantique près du Récif du Diable au large d'Innsmouth, de contribuer à la splendeur de R'lyeh dans les eaux au large de Ponape. Et même maintenant, je ressens la peur de les retrouver encore souillé de ma trahison.

La nuit, je les entends appeler : « Horvath Waite. Horvath Waite ! »

Et je me demande combien de temps il leur faudra pour me trouver.

Et il était vain d'espérer, comme l'espérait le professeur Shrewsbury, que Cthulhu

pouvait avoir été vaincu si facilement. La bataille des Anciens Dieux avait été bien plus formidable, bien plus titanesque que cette bombe impressionnante qui effaça l'île Noire de la surface du Pacifique en ce jour mémorable. Et cette bataille interstellaire avait eu lieu bien avant la victoire des Premiers Dieux qui étaient tout-puissants, qui dépassaient en grandeur tous les autres et condamnèrent pour toujours les Grands Anciens à l'obscurité extérieure.

Des semaines après ma bouleversante découverte, je me demandais lequel de nous serait le premier retrouvé. Je me demandais comment cela se manifesterait – certainement pas par un meurtre exemplaire qui, en effrayant le professeur Shrewsbury et ses compagnons, leur ferait abandonner leurs desseins.

Et aujourd'hui, les journaux m'apportèrent une réponse.

Gloucester, Mass. – Le révérend Abel Keane, ministre récemment consacré, s'est noyé aujourd'hui alors qu'il se baignait près de Gloucester. Il passait pour être un excellent nageur, mais il disparut sans que les autres baigneurs s'en aperçoivent. Son corps n'a pas encore été retrouvé…

Maintenant je me demande qui sera le prochain ?

Et combien de temps durera l'interminable succession des jours avant que ceux qui Le servent m'appellent en expiation dans ces noires profondeurs où le Grand Cthulhu repose en rêvant, attendant que les temps soient venus pour resurgir et prendre possession des terres et des mers et de tout ce qui y vit, une nouvelle fois comme jadis, une nouvelle fois et pour jamais ?

[1] Cf. *L'Appel de Cthulhu*.

LES VEILLEURS HORS DU TEMPS

The Watchers out of Time.

Traduction par Marthe Gautier.

LA CHAMBRE COMDAMNÉE

The Shuttered Room – 1959

I

Au crépuscule, la contrée sauvage et déserte qui borde le village de Dunwich – au centre nord du Massachusetts – et semble en garder l'accès, paraît encore plus désolée, plus menaçante que dans la journée. La pénombre enveloppe alors les champs arides et les collines en dôme d'une étrangeté qui les différencie du pays environnant ; elle insuffle à toute chose une sorte d'hostilité sensible, sournoise – aux arbres centenaires, aux murs de pierre bordés de ronces qui enserrent étroitement la route poussiéreuse, aux étendues marécageuses avec leurs myriades de lucioles et leurs engoulevents dont les appels incessants rivalisent avec le coassement des grenouilles et le chant flûté des crapauds, aux méandres du cours supérieur du Miskatonic qui descend vers la mer à travers les sombres collines qui semblent vouloir se refermer sur le voyageur comme pour le retenir, l'empêcher à jamais de repartir.

Tout en se rendant à Dunwich, Abner Whateley revivait les terreurs de son enfance avec la même intensité. Ces lieux lui rappelaient le jour où il avait couru à sa mère en hurlant d'angoisse, la suppliant de l'emmener loin de Dunwich, loin du grand-père Luther Whateley. Il y avait tant d'années de cela qu'il en avait perdu le compte. Comme il était curieux que ce paysage lui fît un tel effet, abolissant toutes les années qu'il avait vécues depuis – les années à la Sorbonne, au Caire, à Londres –, annulant tout le savoir qu'il avait accumulé depuis l'époque de ces visites au sévère grand-père Whateley, dans la demeure vétuste flanquée de son moulin sur le Miskatonic ! Ce lieu de son enfance revenait maintenant de la brume des temps comme si c'était hier seulement qu'il s'était rendu dans sa famille.

Maintenant, ils avaient tous disparu : mère, le grand-père Whateley, tante Sarey qu'il n'avait jamais vue mais dont il savait seulement qu'elle vivait quelque part dans la vieille maison, le répugnant cousin Wilbur et son abominable jumeau que bien peu avaient connu avant son horrible mort sur Sentinel Hill [1]. Dunwich en tout cas n'avait pas changé, songea-t-il en roulant dans les ténèbres du pont couvert : sa rue principale longeant le pied de la masse menaçante de Round Mountain, ses toits en croupe plus pourrissants que jamais, ses maisons désertes, son unique boutique

toujours logée dans l'église au clocher démantelé, et, sur toute chose, l'aura si particulière de la décrépitude.

Il laissa la grand-rue et suivit une route creusée d'ornières longeant le Miskatonic, qui l'amena en vue de la vaste demeure, avec la roue du moulin sur la rivière. Cela lui appartenait maintenant, de par la volonté du grand-père Whateley qui avait stipulé qu'il devait entrer en possession de la succession et « prendre les mesures qui s'imposent pour assurer cette dissolution à laquelle j'ai été incapable de procéder moi-même ». Clause curieuse, pensa Abner. Mais enfin, tout ce qui concernait le grand-père Whateley avait été étrange, comme si le déclin de Dunwich l'avait irrévocablement marqué.

Ce qui était aussi étrange, c'était qu'Abner Whateley eût quitté son mode de vie cosmopolite pour répondre aux adjurations de son grand-père concernant des biens ne valant guère le dérangement ni le temps qu'il allait devoir leur consacrer. Il songea avec quelque malaise que ceux de ses cousins éloignés qui vivaient encore à Dunwich ou dans les environs pourraient bien s'offusquer de son retour à leur vie singulière, toujours davantage repliée sur elle-même, isolée, qui avait retenu la plupart des Whateley dans cette région, particulièrement depuis les événements épouvantables qui avaient frappé, sur Sentinel Hill, la branche campagnarde de la famille.

La maison n'avait apparemment pas changé. La partie sur la rivière était occupée par le moulin, qui avait depuis longtemps cessé de fonctionner – tout comme la plupart des champs autour de Dunwich avaient cessé d'être cultivés ; hormis une pièce au-dessus de la roue – la chambre de tante Sarey –, le côté entier du bâtiment qui donnait sur le Miskatonic avait été abandonné dès l'époque où Abner Whateley, enfant, avait rendu pour la dernière fois visite à son grand-père. Ce dernier occupait alors seul la maison, à l'exception de la tante Sarey que l'on ne voyait jamais car elle demeurait dans sa chambre, volets fermés, porte verrouillée, interdite de circulation à travers la maison par un père tyrannique dont seul la mort l'avait délivrée.

Une véranda croulante, au coin de la maison, entourait le corps du bâtiment qui servait d'habitation ; du treillis sous les avant-toits pendaient de grosses toiles d'araignées que rien à part le vent n'était venu déranger durant des années. La poussière recouvrait toute chose, à l'extérieur comme à l'intérieur, ainsi qu'Abner put le constater lorsqu'il eut trouvé la bonne clé dans l'énorme trousseau que lui avait envoyé le notaire. Le grand-père Whateley avait méprisé l'électricité, mais il aperçut une lampe et l'alluma. À la lueur jaune de la flamme, le caractère familier de la vieille cuisine dont l'aménagement n'avait pas changé depuis le XIXe siècle lui donna un choc. Sa simplicité, la table et les chaises façonnées à la main, la pendule

centenaire sur la cheminée, le balai usé le ramenèrent de manière tangible aux séjours peuplés de terreurs enfantines qu'il avait effectués dans cette abominable maison, et en présence de son occupant plus abominable encore, le vieux père de sa mère.

La lumière de la lampe révéla quelque chose de plus : sur la table de la cuisine se trouvait une enveloppe qui lui était adressée et dont l'écriture en pattes de mouche ne pouvait être que d'un homme très âgé ou infirme – son grand-père. Sans se préoccuper d'aller chercher le reste de ses affaires dans la voiture, Abner s'assit après avoir soufflé sur la poussière de la chaise et sur un coin de la table pour y poser ses coudes, puis ouvrit la lettre. Le texte tremblé fut brusquement sous ses yeux. Les mots en étaient aussi secs que l'était son grand-père dans son souvenir. Et abrupts, sans aucun terme d'affection ni aucune formule de politesse.

Petit-fils,

Quand tu liras ces mots, je serai mort depuis quelques mois, peut-être davantage, à moins qu'on ne te trouve plus tôt que je ne le pense. Je t'ai laissé une certaine somme d'argent – tout ce que je possède au moment de ma mort. Elle est à la banque d'Arkham, sous ton nom maintenant. Je l'ai fait non seulement parce que tu es mon unique petit-fils, mais aussi parce que, de tous les Whateley – nous sommes un clan maudit, mon garçon ! –, tu es le seul à être sorti dans le monde et à avoir rassemblé suffisamment de connaissances pour pouvoir te permettre d'observer certains phénomènes avec un esprit curieux, non faussé par la superstition de l'ignorance non plus que par celle de la science. Tu vas comprendre ce que je veux dire.

Ma volonté est qu'au moins le moulin de cette propriété soit détruit. Qu'il soit démantelé planche par planche. *Si quelque chose y vit, je t'adjure solennellement de la tuer, quelle que soit sa taille, si infime soit-elle, quelle que soit sa forme, car si elle te semble humaine, elle t'abusera et mettra ta vie en danger et Dieu sait combien d'autres avec.*

Tiens scrupuleusement compte de ce que je te dis là.

Si ces mots te semblent ceux d'un fou, sache que quelque chose de pire que la folie s'est développé chez les Whateley. J'y ai pour ma part échappé, mais il n'en a pas été de même pour tous les miens. Il y a plus d'entêtement dans la folie chez ceux qui refusent de croire ce qu'ils ne connaissent pas et nient que cela existe, que chez ceux de notre sang qui se sont rendus coupables de terribles pratiques, de blasphème contre Dieu, et pire.

Ton grand-père, LUTHER S. WHATELEY.

C'est bien de lui ! songea Abner. Il se rappela, ramené loin en arrière par cet orgueilleux et énigmatique message, la seule fois où sa mère avait prononcé devant lui le nom de sa sœur Sarey, et mis immédiatement sa main devant sa bouche en un geste de consternation, comment il avait couru vers son grand-père pour lui demander : « Grand-pa, où c'est qu'elle est, tante Sarey ? »

Le vieillard l'avait considéré de ses yeux de reptile avant de répondre : « Mon garçon, nous ne parlons pas de Sarey ici. »

Tante Sarey avait dû offenser son père d'une manière épouvantable – épouvantable, du moins, pour cet homme intransigeant – car depuis une époque qui remontait bien au-delà même des souvenirs d'Abner, Sarey avait été uniquement le nom d'une femme, la sœur aînée de sa mère, qui était enfermée dans la grande pièce en haut du moulin et à jamais gardée loin de tout regard, entre ces murs, derrière les volets cloués à leurs fenêtres. Il était même interdit à Abner et à sa mère de passer devant la porte de cette chambre condamnée. Une fois, pourtant, Abner s'était faufilé jusqu'à la porte où il avait collé son oreille pour écouter les reniflements et les gémissements continus qui provenaient de l'intérieur, comme s'ils étaient produits par quelqu'un d'énorme. Il en avait conclu que tante Sarey devait être comme « la plus grosse femme du monde » que l'on voit dans les foires : d'ailleurs elle dévorait autant que celle-ci à en juger par les quantités incroyables de nourriture – principalement de la viande, qu'elle devait se préparer elle-même puisqu'elle était presque toujours crue – que le vieux Luther Whateley montait en personne à la chambre, deux fois par jour. En effet, il n'y avait plus eu de domestiques dans cette maison depuis l'époque où la mère d'Abner s'était mariée, après que tante Sarey fut revenue toute bizarre et complètement désorientée d'une visite à des parents éloignés habitant Innsmouth.

Il replia la lettre et la remit dans son enveloppe. Il penserait à son contenu plus tard. Pour l'instant, il devait s'assurer d'un endroit pour dormir. Il alla chercher dans sa voiture les deux bagages restants et les ramena à la cuisine. Puis il prit la lampe et se dirigea vers l'intérieur de la maison. Il ignora le petit salon vieillot, celui que l'on gardait toujours fermé en prévision d'éventuelles visites – mais personne à part les Whateley ne venait voir les Whateley à Dunwich. En revanche, il porta ses pas vers la chambre à coucher de son grand-père : n'était-il pas normal qu'il occupât le lit du vieil homme maintenant qu'il était le maître de céans ?

Le large lit à deux places était recouvert d'exemplaires jaunis de *l'Arkham Advertiser*, disposés là soigneusement afin de protéger l'admirable couvre-lit frappé d'un écu de chevalier, sans nul doute un héritage légitime des Whateley. Il posa la lampe et enleva les journaux. Lorsqu'il se pencha sur le lit, il vit qu'il était propre et frais, prêt à être occupé : un de ses cousins y avait probablement veillé après les obsèques, en prévision de son arrivée.

Il s'occupa alors de transporter ses bagages dans la chambre, qui était dans le coin de la maison le plus éloigné du village ; ses fenêtres donnaient sur la rivière, mais en étaient séparées de plus de la largeur du moulin. Il ouvrit la seule d'entre elles qui possédât un rideau devant sa partie inférieure, puis s'assit au bord du lit, hébété, réfléchissant aux circonstances qui l'avaient ramené à Dunwich après tant d'années.

Il était fatigué maintenant. La circulation intense autour de Boston l'avait épuisé. Le contraste entre la région de Boston et les environs désolés de Dunwich le déprimait et le troublait. Il ressentait en outre une sourde inquiétude. S'il n'avait pas eu besoin de cet héritage pour poursuivre ses recherches à l'étranger sur les anciennes civilisations du sud du Pacifique, il ne serait jamais venu ici. Pourtant, des liens familiaux existaient, bien qu'il eût toujours refusé de l'admettre. Aussi sévère et rébarbatif qu'eût toujours été le vieux Luther Whateley, c'était tout de même le père de sa mère, et son petit-fils lui devait la fidélité du sang.

Round Moutain se profilait juste derrière la chambre à coucher ; il sentait sa présence comme lorsque enfant il dormait dans la pièce au-dessus. Les arbres n'avaient pas été taillés depuis longtemps ; ils touchaient la maison et, dans l'un d'eux, une chouette ululait, déchirant l'air calme de ce crépuscule d'été. Il s'étendit un moment, étrangement bercé par ce cri familier. Mille pensées l'assaillirent, une foule de souvenirs. Il revit le petit garçon qu'il avait été, toujours un peu craintif à l'idée de s'amuser dans ce décor inquiétant, toujours heureux de venir et encore plus de s'en aller.

Mais, tout reposant que cela fut, il ne pouvait rester à se prélasser ainsi. Il y avait tant de choses à faire avant qu'il pût espérer songer au départ, qu'il ne pouvait se permettre de se détendre et de donner un si mauvais départ à sa vague obligation. Il sauta sur ses pieds, reprit la lampe et entreprit un tour de la maison.

Il pénétra dans la salle à manger, située entre la chambre à coucher et la cuisine : là aussi, les meubles étaient de fabrication artisanale – rigides et inconfortables. Puis il traversa le petit salon, dont la porte ouvrit sur un monde beaucoup plus proche dans son ameublement du XVIII^e^ siècle que du XIX^e^, et fort éloigné du XX^e^. L'absence de poussière témoignait de l'excellente fermeture des portes qui séparaient la pièce du reste de la maison. Il grimpa à l'étage où il passa de chambre en chambre. Elles étaient toutes aussi poussiéreuses les unes que les autres, leurs rideaux étaient décolorés, et elles montraient par une foule de signes qu'elles étaient demeurées inoccupées depuis des années, même bien avant la mort du vieux Luther Whateley.

Il arriva alors devant le couloir qui menait à la chambre condamnée – la retraite de tante Sarey ou sa prison ; jamais il ne pourrait savoir maintenant ce que cela avait été exactement. Dans son élan, il alla jusqu'à la porte interdite et resta devant. Il n'y eut ni reniflement ni gémissement pour l'accueillir, cette fois – rien du tout. Il demeurait là, se souvenant, subissant de nouveau le sortilège de l'interdit prononcé contre lui par son grand-père.

Mais en quel honneur se plierait-il encore à cette volonté ? Il sortit le trousseau et

essaya patiemment chaque clé l'une après l'autre dans la serrure jusqu'à ce qu'il eût trouvé la bonne. Lorsque le pêne eut joué, il poussa la porte qui pivota en grinçant. Il leva la lampe bien haut.

Il s'était attendu à trouver le boudoir d'une dame, mais la chambre condamnée offrait un spectacle saisissant : literie éparpillée de tous côtés, oreillers par terre, restes de nourriture desséchés dans un immense plat dissimulé derrière une commode. Un remugle de poisson et de renfermé des plus étranges saturait l'atmosphère et assaillit ses narines avec une telle violence qu'il ne put, dans son dégoût, réprimer un haut-le-cœur. La chambre était sens dessus dessous ; pis, elle donnait l'impression d'avoir été livrée à cette dévastation sauvage depuis fort longtemps.

Abner posa la lampe sur une commode qu'il écarta du mur et traversa la pièce pour aller soulever le châssis de la fenêtre à guillotine. Puis il s'évertua à pousser les volets, mais se souvint brusquement qu'ils avaient été cloués. Alors il recula, prit son élan, et les ouvrit d'un coup de pied ; un courant d'air frais et humide bien agréable s'engouffra dans la chambre.

Il fit de même pour la seule fenêtre du mur adjacent. Ce ne fut que lorsqu'il recula pour examiner son œuvre qu'il remarqua qu'il avait cassé un petit coin du carreau de la fenêtre située au-dessus de la roue du moulin. Son regret fut de brève durée car il se rappela l'insistance de son grand-père à exiger la démolition totale du moulin et de la pièce du dessus. Qu'importait donc un carreau brisé !

Il vint reprendre la lampe et repoussa la commode contre le mur. Au même instant, il entendit un petit bruit furtif le long de la plinthe, et aperçut en se penchant une grenouille à très longues pattes qui disparaissait sous la commode – ou un crapaud, il n'aurait su dire. Il fut tenté de déloger la créature, mais réfléchit que sa présence n'avait aucune importance – si elle avait survécu dans cet endroit parfaitement isolé en se nourrissant de cafards ou d'autres insectes qu'elle avait pu dénicher, elle méritait qu'on la laissât tranquille.

En quittant la pièce, il referma la porte à clé, puis redescendit dans la chambre principale. Il éprouvait une obscure satisfaction à avoir fait un premier pas, si insignifiant fût-il : il avait reconnu le terrain, pour ainsi dire. Et il était deux fois plus fatigué qu'avant cette brève expédition. Il n'était pas tard, mais il décida de se coucher pour se lever tôt le lendemain matin. Il restait encore le vieux moulin à visiter. Peut-être pourrait-il vendre certaines pièces de la machinerie, si tant est qu'il en restât encore… La roue du moulin, en outre, constituait maintenant une curiosité car elle s'était conservée bien au-delà de sa durée normale.

Il resta quelques instants sur la véranda, surpris par la stridulation perçante des

grillons et des criquets, mais surtout par le chœur immense des engoulevents et des grenouilles qui montait de toutes parts, l'assaillait, l'assourdissait, au point qu'il n'entendit plus rien d'autre, même pas la rumeur qui aurait pu parvenir de Dunwich. Il resta là jusqu'à ne plus pouvoir tolérer les voix de la nuit ; alors, il ferma la porte à clé, et se retira dans la chambre à coucher.

Il se déshabilla et se mit au lit, mais ne dormit pas plus d'une heure. En effet, harcelé par l'amalgame des bruits naturels provenant de l'extérieur et de la confusion qu'il sentait croître en lui à propos de ce qu'avait pu vouloir dire son grand-père par cette « dissolution » à laquelle lui-même n'avait pas été capable de procéder, il mit très longtemps à sombrer dans un sommeil troublé.

II

Il se réveilla à l'aube, mal reposé. Toute la nuit il avait rêvé de lieux extraordinaires et d'êtres qui l'emplissaient de beauté, d'émerveillement et d'effroi ; de nages dans les profondeurs de l'océan et de remontées du Miskatonic en compagnie de poissons, d'amphibiens et d'hommes étranges, à demi batraciens ; d'entités monstrueuses couchées, endormies dans une inquiétante cité de pierre au fond de la mer ; d'une musique insolite et extravagante, évoquant des flûtes accompagnées de singuliers hurlements sortis de gosiers qui n'avaient rien d'humain ; du grand-père Luther Whateley dressé devant lui en accusateur, fulminant parce qu'il avait osé entrer dans la chambre condamnée de tante Sarey.

Il finit par chasser son malaise devant la nécessité d'aller à Dunwich acheter les provisions qu'il avait négligé d'apporter avec lui dans sa hâte. La matinée était claire et ensoleillée ; les gobe-mouches et les grives chantaient ; la rosée perlait sur les feuilles et les pousses, reflétant la lumière du soleil en une myriade de pierres précieuses sur le chemin sinueux qui menait à la grand-rue du village. Tout en marchant, la bonne humeur lui revenait ; il sifflotait joyeusement, bien décidé à s'acquitter au plus tôt de son obligation, puisque de cela dépendait son départ de ce triste trou où vivait une humanité pétrifiée.

Mais la grand-rue de Dunwich n'était pas plus rassurante au soleil que la veille au crépuscule. Le hameau tassé entre le Miskatonic et le flanc vertical de Round Mountain était sinistrement sombre. Il semblait s'être figé en 1900 comme si le temps s'était immobilisé à la fin du siècle précédent. Son joyeux sifflotement faiblit puis s'arrêta ; il détourna les yeux des maisons croulantes, évita les faces curieusement inexpressives des passants et se dirigea directement vers l'ancienne église où se

trouvait l'épicerie qu'il savait devoir trouver aussi sale et négligée que l'ensemble du village.

L'épicier au visage émacié le regardait attentivement approcher comme pour découvrir en lui un trait familier.

En quelques enjambées Abner fut à sa hauteur et lui demanda du bacon, du café, des œufs et du lait.

L'épicier l'examina à loisir et ne bougea pas.

« Vous êtes pour sûr un Whateley, fit-il enfin. J'm'attends point à c' que vous m' connaissiez. J'suis vot' cousin Tobias. Lequel d'entre eux êtes-vous donc ?

— Je suis Abner – le petit-fils de Luther », répondit-il à contrecœur.

Tobias Whateley fronça les sourcils.

« Le gars de Libby – Libby qu'a marié l'cousin Jeremiah. Vous aut' vous n'allez point rev'nir, hein ? Rev'nir chez l'Luther ? Vous n'allez point r'commencer avec toutes ces choses, vous aut' ?

— Il n'y a que moi, riposta sèchement Abner. De quelles choses voulez-vous parler ?

— Si vous n'les connaissez point, c'est point à moi d'vous en causer. »

Et Tobias Whateley n'ajouta pas un mot. Il posa devant Abner ce que celui-ci avait demandé, prit son argent d'un air renfrogné et le regarda quitter la boutique avec une hostilité non déguisée.

Pour Abner, désagréablement impressionné, la matinée avait perdu sa luminosité, bien que le soleil brillât toujours dans le même firmament sans nuages. Il s'éloigna de l'épicerie en pressant le pas, puis se hâta sur le chemin de la maison qu'il venait à peine de quitter.

Il fut encore plus contrarié d'apercevoir devant la maison un boghei archaïque auquel était attelé un vieux cheval de labour. À côté se tenait un jeune garçon, et dedans était assis un vieillard à barbe blanche. En voyant Abner approcher, le vieillard fit signe à l'enfant, qui vint l'aider à descendre laborieusement à terre, où il attendit Abner.

Lorsque ce dernier fut là, l'enfant déclara sans sourire : « L'arrière-grand-pa veut vous causer.

— Abner », fit le vieillard d'une voix chevrotante, et Abner s'aperçut alors à quel

point il était vieux.

« C'est l'arrière-grand-pa Zebulon Whateley », expliqua le jeune garçon.

Le frère du grand-père Luther Whateley, le seul survivant de sa génération ! Abner offrit son bras au vieillard et le pria d'entrer.

Zebulon Whateley prit son bras, et tous trois s'avancèrent à pas lents vers la véranda. Là, le vieil homme s'arrêta au pied de l'escalier et secoua doucement la tête en lançant un regard vif à Abner, de dessous la broussaille de ses sourcils blancs :

« Maintenant, si qu'on m'apportait une chaise, j'm'assiérais.

— Va chercher une chaise à la cuisine, mon garçon », ordonna Abner.

L'enfant grimpa quatre à quatre et entra dans la maison. Il en ressortit tout aussi vite avec une chaise pour le vieillard, qu'il aida à se baisser pour s'asseoir, et resta à côté de lui tandis que celui-ci reprenait son souffle et se mettait à examiner Abner de la tête aux pieds, notant chaque détail de ses vêtements qui, contrairement aux siens, n'étaient pas faits à la main.

« Pourquoi es-tu venu, Abner ? » demanda-t-il, la voix affermie.

Abner le lui expliqua, aussi simplement et directement qu'il put.

Zebulon Whateley hocha la tête : « T'en sais pas plus qu'les aut', et ben moins que certains, constata-t-il. Ce que fabriquait Luther, Dieu seul le savait. Maintenant Luther est parti et c'est toi qui dois faire. J'peut' dire, Abner, et je l'jure devant Dieu, que j'sais pas pourquoi Luther a agi ainsi et s'a séquestré lui-même avec Sarey à l'époque où elle a rev'nu d'Innsmouth. Mais j'peux t'dire qu'ça a été terrib', terrib', et qu'les choses qui s'sont passées ont été terrib'. Y'a pus personne pour dire que Luther était à blâmer, ni la pauv' Sarey – mais prends garde, Abner, prends garde.

— Je compte me conformer aux vœux de mon grand-père », déclara Abner.

Le vieillard approuva. Cependant ses yeux étaient pleins d'angoisse, et il était clair qu'il n'avait guère confiance en Abner.

« Comment avez-vous su que j'étais là, oncle Zebulon ? demanda Abner.

— J'avions appris qu'tu v'nais. C'était mon devoir impérieux de t'parler. Y'a une malédiction sur les Whateley. Y'a eu ceux (ils sont maintenant sous terre) qu'ont fricoté avec le diable, et y'en a eu qui n'avaient qu'à siffler pour faire sortir de l'air des choses terrib', et y' en a eu qu'ont fricoté avec des choses qu'étaient ni entièrement hommes ni entièrement poissons, mais qui vivaient dans l'eau et partaient à la nage, très loin, jusqu'à la mer, et y' en a d'autres qui s'sont refermés sur eux-

mêmes et sont d'venus bizarres, comme égarés – et puis y' a eu c' qui s'a passé sur Sentinel Hill (avec le Wilbur de la Lavinny), et c' t'autre près de la Sentinel Stone – Bon Dieu, j'en frémis rien qu' d'y penser… »

— Allons, grand-pa, faut pas vous mett' dans c't'état-là ! s'inquiéta l'enfant.

— Mais non, mais non, riposta le vieillard tout tremblant. Tout ça est terminé maintenant. C'est oublié – par tous sauf par moi et par ceux qu'ont noté les signes : les signes qui désignaient Dunwich comme un lieu d'horreur dépassant toute imagination… » Il secoua la tête et garda le silence.

« Oncle Zebulon, dit Abner, je n'ai jamais vu ma tante Sarey.

— Bien sûr que non, mon garçon : elle était séquestrée à l'époque. Avant ta naissance, j' crois qu' c'était.

— Pourquoi ?

— Luther seul le savait – et Dieu. Maintenant Luther est parti, et Dieu ne semble pas se souvenir que Dunwich est toujours là.

— Qu'est-ce que tante Sarey était allée faire à Innsmouth ?

— Une visite à la famille.

— Il y a des Whateley là-bas ?

— Pas des Whateley. Des Marsh. Le vieux Obed Marsh qu'était le cousin à mon père. Lui, et sa femme qu'il avait trouvée en voyageant pour son commerce – à Ponape, si tu vois où qu' c'est.

— Je vois très bien.

— Ah bon ? Moi pas. Z'ont dit que Sarey rendait visite au cousin Marsh – le fils ou le p'tit-fils d'Obed, j'avions jamais su exactement. On m'l'a jamais dit. Bref, peu importe. Elle y a resté un bon p'tit moment. Z'ont dit que quand elle a rev'nu, elle était pus la même. Distraite, perturbée. Même qu'elle répondait à son père. Et puis, peu après, il l'a enfermée dans c'te chambre jusqu'à sa mort.

— Combien de temps après son retour l'a-t-il enfermée ?

— Trois, quat' mois. Et Luther, il a jamais dit pourquoi. Personne l'a plus r'vue après ça, jusqu'au jour où qu'on lui a fait sa toilette de morte dans son cercueil, y'a deux ans d'ça, p'têt' trois. En tout cas, c'est environ un an après son retour d'Innsmouth que les manigances ont commencé ici, dans c' te maison : des bagarres, des hurlements, des vociférations… Tout l' monde ou presque à Dunwich a entendu,

mais personne est allé voire que c'était, et l'lend'main Luther disait qu' c'était seul'ment la Sarey qu'était en crise. P' têt ben qu' c'était ça, et p' têt ben qu' c'était aut' chose…

— Quelle autre chose, oncle Zebulon ?

— L'œuvre du démon, répondit instantanément le vieillard. Mais, j'oublie : t'es çui qu'a de l'instruction. Y'a pas beaucoup d'Whateley qu'en ont eu. Y' a eu Lavinny – elle lisait des livres terrib' qu'étaient pas bons pour elle. Et Sarey – elle en a lu quèque' z'uns. Ceux qu' ont seul'ment un peu d'instruction, fraient mieux d'point en avoir du tout : y' sont pas armés pour se colleter avec la vie avec seul'ment un peu d'instruction, y s'raient ben mieux armés avec point d'instruction du tout. »

Abner sourit.

« Ris pas, mon garçon !

— Je ne ris pas, oncle Zebulon. Je suis de votre avis.

— Alors, si tu te trouves face à face avec la chose, tu sauras quoi faire. Agis, c'est tout. Prends pas l'temps d'réfléchir. Agis, c'est tout.

— Face à face avec quoi ?

— Si seulement j'le savais, Abner ! Je sais pas. Dieu sait. Luther savait. Luther est mort. J'avions comme l'impression qu'Sarey savait elle aussi. Sarey est morte. Maint'nant, plus personne sait quelle chose effroyable c'était. Si j'savions prier, j' prierais pour que tu la découvres point… Mais si tu la trouves, perds pas ton temps à essayer de l'éduquer, fais seul'ment c' que t'as à faire. Ton grand-pa a conservé un journal. Cherch'le. Il pourra t'apprendre quel genre de gens étaient les Marsh – ils n'étaient point comme nous aut' – quèqu'chose d'abominab' leur était arrivé… et p' têt ben qu' ça s'est étendu à Sarey… »

Un élément impondérable s'interposait entre le vieil homme et Abner Whateley – quelque chose d'inexprimé, peut-être d'inconnu, mais ce quelque chose refroidit Abner dans sa tentative consciente de minimiser ce qu'il ressentait.

« J'apprendrai ce que je pourrai, oncle Zebulon », promit-il.

Le vieillard acquiesça et fit signe au jeune garçon qu'il désirait se lever et regagner le boghei. L'enfant se précipita.

« Si t'as besoin de moi, Abner, fais-le savoir à Tobias, ajouta Zebulon Whateley, j' viendrai… si j' peux.

— Merci. »

Abner et l'enfant aidèrent le vieillard à reprendre place dans le boghei. Zebulon Whateley leva le bras en un geste d'adieu, l'enfant fit claquer son fouet, et l'attelage démarra.

Abner resta quelque temps à les regarder s'éloigner. Il était à la fois anxieux et irrité – anxieux à l'idée que quelque chose d'effroyable se dissimulait sous les avertissements de Zebulon Whateley, irrité parce que son grand-père lui avait laissé, en dépit de toutes ses adjurations, bien peu de directives auxquelles se conformer : mais ce dernier point était évidemment dû au fait que son grand-père pensait qu'il n'y aurait rien de fâcheux pour accueillir son petit-fils lorsque celui-ci finirait par arriver à la vieille maison. C'était la seule explication valable.

Abner pourtant n'était pas entièrement convaincu : l'affaire était-elle d'une telle horreur qu'Abner n'avait pas à la connaître à moins d'y être confronté ? Ou bien Luther Whateley avait-il laissé une clé de l'énigme quelque part dans la maison ? Il en doutait. Ce n'était guère dans la manière de son grand-père, si direct et même brutal, d'avoir recours à des voies tortueuses.

Chargé de ses provisions, il entra dans la maison pour les ranger puis s'installa dans un fauteuil afin d'élaborer un plan d'action. La première chose à faire était de visiter le moulin et de voir si la machinerie pouvait être récupérée, tout au moins en partie.

Il lui faudrait ensuite trouver quelqu'un pour démolir le moulin et la pièce du dessus. Il devrait enfin mettre en ordre la maison et le domaine y attenant, au mépris du pénible sentiment de futilité qui l'animait à l'idée qu'il ne trouverait jamais personne désirant s'établir dans ce coin perdu du Massachusetts.

En tout cas il se mit sur-le-champ en devoir de s'acquitter de son obligation. Ses recherches au moulin lui apprirent qu'à part les pièces qui étaient fixées au mouvement de la roue, la machinerie de l'intérieur avait été démontée, sans doute pour être vendue. Le produit de la vente faisait vraisemblablement partie du legs que Luther Whateley avait déposé à la banque d'Arkham à l'intention de son petit-fils. Abner était par conséquent dispensé d'avoir à faire démonter la machinerie avant de commencer les travaux de démolition. La poussière à l'intérieur du vieux moulin le suffoqua. Il y en avait deux centimètres d'épaisseur ; elle formait de véritables nuages autour de lui pendant qu'il traversait les pièces vides couvertes de toiles d'araignées, et elle étouffait ses pas de manière si oppressante qu'il fut soulagé de sortir à l'air libre pour aller inspecter la roue.

Pour atteindre celle-ci, il fit précautionneusement le tour de la corniche en bois, quelque peu inquiet à l'idée de voir le bois céder et d'être précipité dans l'eau au-

dessous de lui ! mais la construction était solide, et il arriva sans encombre à la roue. Elle se révéla être un remarquable spécimen de menuiserie du milieu du XIXe siècle. C'eût été une honte de la détruire. Abner se dit qu'il était peut-être plus indiqué de la démonter et de lui trouver une place dans un musée ou bien dans l'une de ces demeures reconstituées par de riches amateurs de la conservation du patrimoine américain.

Il était sur le point de rebrousser chemin lorsque sa vue fut attirée par une succession de petites empreintes humides sur les aubes. Il se pencha pour les examiner de près et nota qu'elles étaient déjà en partie évaporées, mais n'y vit rien de plus que des traces laissées par un animal menu, probablement un batracien – une grenouille ou un crapaud – qui avait dû escalader la roue avant le lever du soleil. Il suivit des yeux le contour de la roue jusqu'aux volets de la chambre du dessus qu'il avait fait voler en éclats.

Après avoir réfléchi un moment, il se souvint de la créature qu'il avait aperçue filant le long de la plinthe, dans la chambre condamnée. Peut-être s'était-elle échappée par le carreau brisé ? Ou bien, plus vraisemblablement, une autre de la même espèce avait découvert la présence de la première et était montée la rejoindre. Une sourde appréhension le gagnait, mais il la balaya, exaspéré de ce qu'un homme de son intelligence pût être influencé par l'aura de mystère attachée à la mémoire de son grand-père au point d'y être ainsi réceptif.

Néanmoins, il refit le tour et monta à la chambre condamnée. Il s'attendait presque à trouver en ouvrant la porte quelque changement notoire dans l'aspect de la chambre depuis la nuit dernière, mais, à part la lumière du jour qui se déversait dans la pièce, il ne remarqua aucune modification.

Il alla droit à la fenêtre. Il y avait des empreintes sur l'appui. Il y en avait deux séries. L'une menait dehors, l'autre entrait à l'intérieur. Elles n'étaient pas de la même taille : les minuscules empreintes menant dehors ne mesuraient pas plus d'un centimètre. Celles qui menaient à l'intérieur en avaient le double. Abner se pencha pour les examiner, fasciné.

S'il n'était pas zoologue, il était loin d'être ignorant en zoologie. Ces empreintes ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait vu jusque-là, même en rêve. Hormis le fait qu'elles étaient ou paraissaient palmées, c'étaient les parfaites empreintes en miniature de mains et de pieds humains.

Il se mit à la recherche de la créature, mais assez sommairement, et ne voyant aucune trace il finit par se retirer, fort troublé. Il ferma la porte à clé derrière lui, regrettant déjà l'élan qui l'avait mené là en premier lieu et qui l'avait poussé à faire

sauter les volets qui tenaient depuis si longtemps cette chambre fermée au monde extérieur.

III

Ce ne fut pas réellement une surprise pour lui de constater qu'on ne trouvait personne à Dunwich pour entreprendre la démolition du moulin. Même des charpentiers qui étaient sans travail depuis longtemps répugnaient à accepter cette tâche, se réfugiant derrière une quantité d'excuses dont Abner n'était pas dupe tant était manifeste la peur superstitieuse que tous sans exception ressentaient pour cet endroit. Il se rendit donc à Aylesbury et n'eut aucune difficulté à engager pour ce travail trois jeunes costauds qui s'étaient associés. Ils n'étaient cependant pas libres dans l'immédiat, et il lui fallut accepter de rentrer à Dunwich sans eux, avec la promesse qu'ils viendraient « dans une semaine ou une dizaine de jours ».

Sur ce, il entreprit de faire l'inventaire des affaires de Luther Whateley qui restaient encore dans la maison. Il y avait des piles de journaux jaunis par le temps, principalement l'*Arkham Advertiser* et l'*Aylesbury Transcript*. Il les mit de côté pour les brûler plus tard. Il y avait des livres, qu'il décida d'examiner un par un pour ne pas risquer de détruire quelque chose de valeur. Il y avait aussi des lettres. Il s'apprêtait à les brûler lorsqu'il jeta par hasard un œil sur l'une d'elles et aperçut le nom de « Marsh », ce qui l'engagea à en poursuivre la lecture :

Luther, ce qui est arrivé au cousin Obed est une chose singulière. Je ne sais comment te le raconter, encore moins comment te le rendre crédible. Je ne suis pas sûr d'avoir tous les faits en main. Je n'arrive pas à croire que ce soit autre chose qu'une comédie délibérément inventée pour cacher un scandale. Car tu n'es pas sans savoir combien les Marsh ont toujours pratiqué l'exagération et combien ils avaient un goût prononcé pour la supercherie. Leurs manières sont sournoises. Elles l'ont toujours été.

Mais l'histoire, telle que je la tiens du cousin Alizah, la voici : quand il était jeune homme, Obed et quelques autres garçons d'Innsmouth ont rencontré, en débarquant de leurs navires marchands aux îles polynésiennes, une étrange population qui possédait la faculté de vivre aussi bien dans la mer que sur terre : des amphibiens, en somme. Cela te paraît-il plausible ? À moi, non. Le plus étonnant, c'est qu'Obed et quelques autres ont épousé des femmes de cette race et les ont ramenées au pays pour vivre avec elles.

Bon, cela, c'est la *légende*. Voici les *faits* : depuis cette époque, le commerce des Marsh a bigrement prospéré. On n'a jamais vu sortir Mrs. Marsh de chez elle, sauf en de rares occasions lorsqu'elle se rend à certaines cérémonies secrètes de l'Ordre de Dagon. On dit que « Dagon » est un dieu de la mer. Je ne sais rien de ces religions païennes, et ne désire pas en savoir plus. Les enfants Marsh ont une allure fort étrange. Je n'exagère en rien, Luther, si je te dis qu'avec leurs bouches largement fendues, leurs figures sans menton et leurs yeux fixes écarquillés, ils ressemblent davantage, je te le jure, à des grenouilles qu'à des êtres humains ! Ils n'ont pas, du moins pour ce que j'ai pu en voir, de *branchies*.

« Ceux des profondeurs » passent pour en être pourvus, et pour appartenir à Dagon ou à une autre divinité de

la mer, dont je ne peux même pas prononcer, à plus forte raison écrire, le nom. Peu importe. C'est tellement abracadabrant que les Marsh ont fort bien pu l'inventer pour servir leurs desseins… Mais, Grand Dieu ! Luther, à en juger par la manière dont les navires du capitaine Marsh qui font le commerce des Indes se sortent des tempêtes et de la corrosion sans jamais le moindre avatar, le moindre dommage (le brigantin *Columbia*, le trois-mâts *Sumatra Queen*, le brick *Hetty*, et quelques autres), on croirait presque que le capitaine a conclu un marché avec Neptune en personne !

Et puis, il y a tout ce qui se passe au large de la côte où vivent les Marsh. Les nages de nuit. Ils s'en vont à la nage au-delà du Récif du Diable qui est, comme tu sais, à deux kilomètres du port d'Innsmouth, ici. Les gens évitent les Marsh, excepté les Martin et quelques autres qui faisaient aussi le voyage des Indes. Maintenant qu'Obed est parti – et je suppose que Mrs. Marsh doit l'être également, car on ne la voit plus nulle part –, les enfants et les petits-enfants du vieux capitaine Obed se conduisent aussi étrangement que lui.

La lettre se terminait par quelques lieux communs sur les prix – des chiffres ridiculement bas, vus ainsi un demi-siècle plus tard puisque Luther Whateley devait être encore tout jeune, même pas marié, à l'époque où cette lettre lui avait été envoyée par Ariah, un cousin dont Abner n'avait jamais entendu parler. Ce que cette lettre disait des Marsh n'était rien… ou tout, peut-être, si Abner avait eu la clé de l'énigme dont il ne possédait que quelques bribes éparses – ce qu'il commençait à constater avec une irritation croissante.

Mais, si Luther Whateley avait cru à cette histoire hallucinante, aurait-il permis à sa fille, quelques années plus tard, d'aller rendre visite aux cousins Marsh ? Abner en doutait.

Il parcourut d'autres papiers : des factures, des récépissés, des comptes rendus sans intérêt de voyages à Boston, à Newburyport ou à Kingsport, des cartes postales. Il finit par tomber sur une autre lettre du cousin Ariah, écrite, si l'on pouvait se fier à l'exactitude des dates, dix jours après celle qu'Abner venait de lire. Luther avait donc eu tout le temps de répondre à cette dernière.

Abner l'ouvrit fiévreusement.

La première page contenait des petits potins de famille concernant le mariage d'une cousine, qui n'était autre que la sœur d'Ariah ; la seconde, des considérations sur l'avenir du commerce des Indes, et un paragraphe sur le dernier livre de Walt Whitman ; mais la troisième était manifestement une réponse à une question que Luther Whateley avait posée sur la branche Marsh de la famille :

Eh bien, Luther, tu es peut-être dans le vrai quand tu parles de préjugés racistes à propos de cette animosité à l'égard des Marsh. Je sais ce que ressentent les gens d'ici pour les autres races. C'est bien malheureux, mais leur manque d'éducation est tel qu'il laisse beaucoup de place à ce genre de préjugé. Je ne suis cependant pas convaincu que cette animosité soit *entièrement* due aux préjugés racistes. Je ne vois pas quelle sorte de race aurait pu, depuis

Obed, donner cet étrange aspect aux Marsh. Les peuples des Indes orientales, tels que je les ai vus du temps de ma jeunesse dans le commerce maritime, ont des traits tout à fait proches des nôtres. Seule la couleur de la peau diffère – cuivrée, dirais-je. Il est vrai que j'ai eu l'occasion de voir une fois un indigène qui avait la même apparence que les Marsh, mais il n'était absolument pas typique, car il était évité par tous les dockers qui entourent les bateaux, dans le port où je l'ai vu. J'ai oublié maintenant où c'était, à Ponape je crois.

Il faut reconnaître que les Marsh restent presque uniquement entre eux et avec les familles qui sont dans la même disgrâce. Et ils tiennent plus ou moins toute la ville. Il est sans doute significatif (mais peut-être n'était-ce qu'un accident) que le seul membre du conseil municipal qui tenait ouvertement sur eux des propos déplaisants ait été retrouvé noyé, peu après. Je suis le premier à admettre qu'il existe des coïncidences plus troublantes, mais tu peux être sûr que les gens qui n'aiment pas les Marsh ont exploité cette histoire à fond.

Enfin, sachant combien ton esprit analytique reste froid devant un tel discours, je te fais grâce du reste.

Après cela, plus un mot. Abner parcourut des paquets de lettres : en vain. Ce qu'Ariah écrivait dans les lettres suivantes traitait uniquement de questions familiales dépourvues de tout intérêt. Luther Whateley avait sans doute mis le holà à ces ragots qui lui répugnaient : même dans sa jeunesse, il avait dû être très rigoriste. Abner ne trouva plus rien, sauf une allusion à un certain mystère d'Innsmouth. Il s'agissait d'une coupure de presse dont les termes fort vagues donnaient à penser que l'auteur de ce reportage avait mal assimilé ce qui avait eu lieu. Il parlait d'une certaine activité policière à Innsmouth et dans ses environs, en 1928 : tentative de destruction du Récif du Diable, explosion de larges pans du front de mer, arrestation en bloc de certains Marsh, Martin, et quelques autres [2]. En tout cas, cet événement venait des dizaines d'années après les premières lettres d'Ariah.

Abner mit les lettres qui parlaient des Marsh dans sa poche, et descendit au bord de la rivière la masse d'archives qu'il venait de parcourir. Il y mit le feu et resta là au cas où le vent transporterait une étincelle dans l'herbe anormalement sèche. Il huma avec d'autant plus de plaisir l'odeur de la fumée qu'il régnait sur la rive un remugle de cadavre, qui provenait des restes de poisson dont un animal s'était régalé – une loutre, pensa-t-il.

Tout en surveillant le feu, il laissait errer son regard sur la vieille maison Whateley. Plusieurs carreaux de la fenêtre qu'il avait brisée dans la chambre qui avait été celle de tante Sarey, ainsi qu'une partie du châssis, étaient tombés dehors. Des fragments de la vitre étaient éparpillés sur les aubes de la roue. Il se fit la sinistre réflexion qu'il était grand temps d'abattre le moulin.

Entre-temps le feu était suffisamment retombé pour qu'il pût l'abandonner sans danger ; le jour tirait sur sa fin. Il dîna frugalement et, ayant eu son plein de lecture pour la journée, il renonça à une tentative de dénicher le « journal » de son grand-père dont avait parlé l'oncle Zebulon Whateley, pour sortir contempler le crépuscule et la

nuit sur la véranda, d'où il entendit de nouveau s'élever le chœur des grenouilles et des engoulevents.

Il alla se coucher tôt, anormalement épuisé.

Pourtant, le sommeil ne venait pas : la nuit d'été était trop chaude, il n'y avait pas un souffle d'air. Et puis, par-dessus même le coassement des grenouilles et les appels démoniaques des engoulevents, il prenait progressivement conscience de bruissements provenant de l'intérieur : craquements et gémissements d'une maison surchargée de colombages s'installant pour la nuit ; un bruit particulier de pas traînants, mi-glissants, mi-sautillants, qu'Abner attribua à des rats, qui devaient abonder dans le moulin – en fait, les bruits étaient assourdis et semblaient lui parvenir d'assez loin ; puis, à un moment donné, l'éclatement du bois et le tintement du verre, qui, pensa Abner, venaient très probablement de la fenêtre située au-dessus de la rue du moulin. La maison était en train de tomber en ruine : lui-même était le catalyseur qui allait provoquer la dissolution définitive de ces vieux bâtiments…

Cette idée le fit rire car il lui apparut qu'il était bon gré mal gré en train de se soumettre à l'adjuration de son grand-père. Hébété, il sombra dans le sommeil.

La sonnerie du téléphone le réveilla au petit matin. Il avait eu la prévoyance de le faire brancher pour la durée de son séjour à Dunwich. Il avait déjà décroché le récepteur de l'instrument archaïque qui pendait au mur avant de saisir que l'appel était sur une ligne commune à deux abonnés et ne lui était pas destiné. Néanmoins, la voix de la femme qui lui parvint d'un coup agressa son oreille de vociférations si pressantes que, glacé, il conserva l'appareil.

« J' vous assure, miss Corey, j'ai entendu des choses c'te nuit… Jusqu'à minuit qu' j'ai entendu c'cri… J'm'aurais jamais figuré qu'une vache aurait crié comme ça… exactement comme un lapin, mais en plus grave. C'était la vache de Lutey Sawyer… On l'a r'trouvée c' matin… Plus d'la moitié qu'elle était mangée par les bêtes !

— Miss Bishop, v'z'êtes pas en train d'supposer… qu' la chose a rev'nu ?

— J' sais pas. J'espère ben qu' non, Grand Dieu ! Mais c'est pareil que l'aut'fois.

— C'est juste que c'te seule vache qu' a été prise ?

— Juste que celle-là. J'en ai point entendu parler d'aut'. Mais c'est comme'ça qu'ça a commencé l'aut'fois, miss Corey. »

Doucement, Abner reposa le récepteur. Il eut un sourire sans joie devant cet aperçu des superstitions qui sévissaient chez les natifs de Dunwich. Il n'en avait jamais réellement connu la profondeur, ni celle de l'ignorance où vivaient les habitants de

hameaux isolés comme celui-ci ; et la conversation qu'il venait de surprendre n'en était à coup sûr qu'un témoignage bien plat.

Mais le temps lui manquait pour s'appesantir davantage sur le sujet car il devait aller chercher du lait au village. Il partit à grandes enjambées sous un ciel ensoleillé et peuplé de petits nuages, fort soulagé d'échapper, même pour une courte durée, à l'atmosphère de la vieille maison.

Tobias Whateley se montra singulièrement maussade et taciturne. Abner fut étonné de sentir en lui non seulement de l'animosité, mais aussi de la peur. Il répondait à tout ce que lui disait Abner par monosyllabes, en marmonnant entre ses dents. Pour l'entraîner dans une conversation, Abner se mit à lui raconter les propos qu'il avait surpris sur la ligne commune.

« Je sais », coupa brutalement Tobias. Pour la première fois il fixait Abner dans les yeux, avec une expression de terreur pure.

Abasourdi, Abner resta silencieux. Dans le regard de Tobias, l'effroi le disputait à l'hostilité. Ces sentiments furent clairs pour Abner avant que Tobias n'abaissât le regard pour prendre l'argent qu'il lui tendait pour payer.

« Z'avez vu Zebulon ? demanda-t-il à voix basse.

— Il m'attendait devant la maison, répondit Abner.

— Vous y avez parlé ?

— Nous avons parlé. »

On eût dit que Tobias s'attendait à ce que certains sujets fussent abordés entre eux, mais il y avait dans son attitude quelque chose qui suggérait qu'il était inquiet sur ce qui pourrait en résulter. Cela semblait indiquer que Zebulon ne lui avait pas dit ce que Tobias avait cru que le vieillard lui dirait, ou bien qu'Abner avait négligé un des conseils de son oncle. Il commençait à ne plus trop savoir que penser. Venant s'ajouter à la conversation superstitieuse qu'il avait surprise au téléphone et aux étranges allusions que l'oncle Zebulon avait laissé échapper, l'attitude de son cousin Tobias le plongeait dans la perplexité. Pas plus que Zebulon, Tobias ne semblait disposé à dire ouvertement ce que laissait deviner son visage hostile : tous agissaient comme si Abner *savait*.

Il sortit de la boutique, complètement désarçonné, et reprit le chemin de la maison Whateley, bien décidé à se débarrasser au plus vite de ses tâches pour quitter le plus tôt possible ce hameau perdu et son inquiétante population pétrie de superstitions, dont une grande partie était pourtant ses parents.

Il se remit donc à son travail de tri dès qu'il eut fini de déjeuner, ce qui fut vite fait car cette visite désagréable à l'épicerie lui avait coupé l'appétit, qu'il avait si vif lorsqu'il était parti faire les courses.

Ce ne fut qu'en fin d'après-midi qu'il découvrit le journal qu'il cherchait. C'était un de ces grands livres de ventes du temps jadis, que Luther Whateley avait périodiquement couvert de son écriture en pattes de mouche.

IV

À la lumière de la lampe, Abner s'assit devant la table de la cuisine après avoir pris un léger repas, et ouvrit le grand livre de Luther Whateley. Les pages du début avaient été arrachées, mais après avoir examiné les fragments de page encore attachés aux fils de la couture, Abner vit qu'il s'agissait seulement de pages d'additions, comme si son grand-père avait repris un vieux livre de comptes inachevé pour s'en servir comme journal et avait supprimé les pages utilisées de manière plus prosaïque.

Dès le début, les notes étaient sibyllines et ne portaient pour date que le jour de la semaine.

Ce samedi, Ariah a répondu à mes questions. S. a été vue plusieurs fois avec Ralsa Marsh. Arrière-petit-fils d'Obed. *Nageaient* ensemble la nuit.

Telle était la première note. Elle faisait visiblement allusion à la visite de tante Sarey à Innsmouth, sur laquelle le grand-père s'était manifestement informé auprès d'Ariah. Il fallait que quelque événement eût poussé Luther à s'informer ainsi. D'après ce qu'il savait du caractère de son grand-père, Abner conclut que ces informations avaient été demandées après le retour de Sarey à Dunwich.

Pourquoi ?

La note suivante était extraite d'une lettre tapée à la machine que Luther Whateley avait reçue et dont il avait collé un morceau sur la page :

Ralsa Marsh est sans doute le plus repoussant de toute la famille. Il a quasiment l'air d'un *dégénéré*. Je sais que vous avez dit que Libby est la plus blonde de vos filles ; malgré tout, je n'arrive pas à concevoir que Sarey se soit liée d'affection avec quelqu'un d'aussi répugnant que Ralsa, chez qui sont rassemblés au paroxysme tous les caractères récessifs que l'on a pu constater dans la famille Marsh à la suite de l'étrange mariage d'Obed avec cette Polynésienne (les Marsh ont toujours nié que la femme d'Obed fut polynésienne, mais il n'en reste pas moins que celui-ci bourlinguait par là-bas à l'époque, et, pour ma part, je n'accorde aucun crédit aux histoires concernant cette

île inexplorée où il est censé avoir couru le guilledou).

Si je ne me trompe (après tout, il y a plus de deux mois, presque quatre même, qu'elle est retournée à Dunwich), ils étaient constamment ensemble. Je m'étonne qu'Ariah ne vous en ait point avisé. Personne parmi nous, ici, n'était mandaté pour empêcher Sarey de voir Ralsa, et, somme toute, ils sont cousins, et elle était reçue chez les Marsh, pas chez nous.

Abner eut l'impression que cette lettre avait été écrite par une femme, également une cousine, qui nourrissait contre Luther quelque ressentiment du fait qu'il n'avait pas envoyé Sarey séjourner auprès de *sa* branche de la famille. C'était auprès d'elle, de toute évidence, que Luther avait fait sa petite enquête sur Ralsa.

La troisième note était de nouveau de la main de Luther et résumait une lettre d'Ariah :

Samedi. Ariah soutient que Ceux des profondeurs sont une secte ou en tout cas un groupe religieux. Sous-hommes. Dit qu'ils vivent dans la mer et adorent Dagon. Un autre dieu, nommé Cthulhu. Créatures à branchies. Ressemblant plus à des grenouilles ou des crapauds qu'à des poissons, mais yeux de poisson. Prétend que la dernière femme d'Obed en était une. Maintient que les enfants d'Obed sont tous marqués. Les Marsh à branchies ? Sinon, comment pourraient-ils nager à un mille et demi vers le Récif du Diable, et retour ? Les Marsh mangent frugalement, peuvent partir longtemps sans nourriture ni boisson, peuvent diminuer ou croître de taille avec rapidité. (À cela, Luther avait ajouté quatre points d'exclamation pleins de mépris.)

Zadok Allen jure qu'il a vu Sarey nager au large du Récif du Diable. Les Marsh l'entraînaient. Tous étaient *nus*. Jure qu'il a vu les Marsh revêtus d'une peau épaisse couverte de verrues. Certains avec des *écailles*, comme des poissons ! Jure qu'il les a vus chasser et manger du poisson ! Le déchirer comme font les bêtes.

La note suivante était encore un passage de lettre (une réponse à une lettre du grand-père Whateley).

Tu me demandes qui est responsable des histoires *ridicules* qui courent sur les Marsh. Eh bien, Luther, il est impossible de citer une personne ou une douzaine sur plusieurs générations. Je trouve comme toi que le vieux Zadok Allen parle trop, boit, et peut fabuler : mais il est le seul de son genre. En fait, cette légende (ou ces balivernes, comme tu dis) s'est développée d'une génération à l'autre. À travers trois générations. Il suffit de regarder quelques-uns des descendants du capitaine Obed pour comprendre comment cela a pu se faire. Il y a des rejetons Marsh dont on a dit qu'ils étaient trop horribles pour qu'on les regarde. Histoires de bonnes femmes ? Écoute plutôt : une fois, le Dr. Rowley Marsh était trop malade pour accoucher l'une des femmes Marsh, aussi durent-ils appeler le Dr. Gilman. Or, Gilman a toujours dit que ce qu'il avait mis au monde n'avait rien d'humain. Personne n'a jamais vu ce Marsh-là, mais plus tard il y a eu des gens pour soutenir qu'ils avaient vu *des créatures se déplaçant sur deux jambes, mais qui n'étaient pas humaines*.

Après cela venait une note, très brève, mais révélatrice, en deux mots : « Puni

Sarey. »

Cela pouvait bien marquer la date où Sarey Whateley avait été enfermée dans la chambre au-dessus du moulin. Pendant plusieurs jours après cette note, Luther n'avait plus fait allusion à sa fille Sarey. Ses observations n'étaient plus du tout datées et, à en juger par la différence de couleur des encres, elles avaient été consignées à différentes époques, alors qu'elles relataient des faits contemporains.

Beaucoup de grenouilles. Se groupent vers le moulin. Semblent plus nombreuses que dans les marais du Miskatonic. Sommeil difficile. Les engoulevents se multiplient-ils également, ou est-ce un tour de mon imagination ? … Ce soir compté trente-sept grenouilles sur les marches de la véranda.

Il y avait plusieurs notes de cette nature. Abner les lut toutes, mais elles ne contenaient aucune indication sur ce que le vieil homme avait découvert. Luther Whateley continuait ensuite ses réflexions sur les grenouilles, le brouillard, les poissons et leurs mouvements dans le Miskatonic – quand les premières sortaient et sautaient hors de l'eau, etc. Cela paraissait être sans relation avec le problème de Sarey.

Il y avait encore un temps mort après cette série de notes, puis venait une remarque isolée, soulignée.

« *Ariah avait raison !* »

Mais à propos de quoi Ariah avait-il eu raison ? Abner se le demandait. Et comment Luther Whateley avait-il appris qu'Ariah avait eu raison ? Il n'y avait aucun signe qu'Ariah et Luther eussent poursuivi leur échange épistolaire, ni même qu'Ariah eût été désireux d'écrire à l'épineux Luther s'il n'en était pressé par une prière directe de celui-ci.

Cette note était suivie de plusieurs pages où avaient été collées des coupures de presse. Ces articles n'avaient apparemment aucun rapport entre eux, mais ils établissaient nettement pour Abner le fait qu'il s'était écoulé plus d'un an avant la note suivante de Luther, l'une des plus mystérieuses qu'il eût jusque-là trouvée. L'intervalle semblait même plus proche de deux ans que d'un.

« R. de nouveau sorti. »

Si Luther et Sarey étaient les seuls habitants de la maison, qui pouvait être « R. » ? Serait-ce Ralsa Marsh en visite ? Abner en doutait, car rien n'indiquait que Ralsa Marsh eût nourri quelque affection pour sa cousine éloignée, ou alors il n'aurait pas

attendu si longtemps pour venir la retrouver.

L'observation suivante n'avait apparemment aucun rapport avec la précédente : « Deux tortues, un chien, les restes d'une marmotte. Chez Bishop : deux vaches, découvertes au bout du pâturage qui donne sur le Miskatonic. »

Un peu plus bas, Luther avait rajouté : « Au bout d'un mois, un total de dix-sept têtes de bétail, six moutons. Altérations hideuses, taille proportionnée à la quantité de nourriture. Z. est venu. S'inquiète des rumeurs qui se propagent alentour. »

« Z. » signifiait-il Zebulon ? Abner le pensa. Il était alors évident que Zebulon était venu en vain puisqu'il ne lui avait fourni à lui, Abner, que quelques vagues allusions douteuses à la situation de la maison lorsque tante Sarey était séquestrée dans la chambre condamnée. Zebulon, à en juger d'après les propos qu'ils avaient échangés, en savait encore moins qu'Abner lui-même n'en savait à présent, après avoir lu le journal de son grand-père. Cependant, il connaissait l'existence du journal de Luther : celui-ci lui avait donc certainement confié qu'il consignait certains faits par écrit.

Ces notes, toutefois, donnaient l'impression d'être destinées à être complétées plus tard ; elles étaient par trop sibyllines, à moins d'avoir la clé d'un savoir de base que Luther Whateley, lui, possédait. Quoi qu'il en soit, les notes suivantes laissaient voir clairement un sentiment de panique chez le vieillard :

Ada Wilkerson a disparu. Traces de bagarre. Forte émotion dans Dunwich. John Sawyer a brandi le poing dans ma direction – bien à l'abri de l'autre côté de la rue, où je ne pouvais l'atteindre.

Lundi. Howard Willie cette fois. On a trouvé une chaussure, avec le pied encore dedans !

Le journal touchait maintenant à sa fin. Plusieurs pages en avaient été malheureusement détachées – certaines avec violence – mais rien n'indiquait la raison de cette violence. Elle n'avait pu être l'œuvre de personne d'autre que Luther lui-même ; peut-être, songea Abner, ce dernier avait-il senti qu'il en avait trop dit, et avait-il eu l'intention de détruire tout ce qui aurait pu mettre un éventuel lecteur sur la piste de véritables faits relatifs à la séquestration à vie de tante Sarey. Il y avait parfaitement réussi.

La note suivante faisait une fois de plus allusion au mystérieux « R. » :

« R. enfin rentré. »

Puis : « Cloué les volets après les fenêtres, dans la chambre de Sarey. »

Et enfin : « Une fois qu'il aura perdu du poids, il faudra le soumettre à un régime

sévère afin de le maintenir à une taille contrôlable. »

C'était cette fois l'observation la plus énigmatique de toutes. « Il », était-ce encore « R. » ? Et s'il en était ainsi, pourquoi devait-il être soumis à un régime sévère, et pourquoi vouloir contrôler sa taille ? Tout ce qu'avait lu Abner jusque-là ne fournissait aucune réponse à ces questions : pas plus le journal que les lettres qu'il avait lues attentivement avant.

Repoussant le registre, il résista à l'envie de le brûler. Avec un profond malaise, il prenait conscience de l'urgence qu'il y avait pour lui à apprendre le secret embaumé à l'intérieur de ces vieux murs…

Il se faisait tard ; la nuit était tombée depuis quelque temps. Grenouilles et engoulevents avaient une fois de plus repris le sempiternel refrain dont ils enveloppaient la vétuste demeure. Balayant de sa pensée les notes apparemment sans lien qu'il venait de lire, il rameuta ses souvenirs sur les superstitions de la famille, représentatives de celles qui avaient cours à la campagne et associant à la mort les grenouilles ainsi que le cri des engoulevents et des chouettes. À partir de là, il enchaîna aisément sur l'image amphibienne qui se présenta d'elle-même : la présence des grenouilles lui fit venir à l'esprit la caricature grotesque de l'un des membres du clan Marsh d'Innsmouth, tel qu'il était décrit dans les lettres que Luther Whateley avait conservées pendant tant d'années.

Malgré tout ce qu'elle avait de fortuit, cette pensée le fit bizarrement tressaillir. L'insistance des grenouilles et des crapauds à crier et à chanter à cet endroit-là avait réellement quelque chose d'extraordinaire. Il y avait toujours, il est vrai, une profusion de batraciens aux alentours de Dunwich, et il n'avait aucun moyen de savoir depuis combien de temps avant son arrivée ils s'étaient mis à coasser de la sorte autour de la vieille maison Whateley. L'idée que son arrivée avait quelque rapport avec cela lui passa par la tête, mais il l'écarta aussitôt ; il était bien plus probable que la proximité du Miskatonic et la présence d'un plat pays marécageux sur l'autre rive de la rivière, du côté de Dunwich, expliquait leur abondance.

Son exaspération retomba ; son anxiété à propos des grenouilles également. Il se sentait las. Il se leva et alla ranger soigneusement le journal de Luther Whateley dans l'un de ses sacs de voyage, avec l'intention de le transporter toujours avec lui, et de se pencher sur ses obscurités jusqu'à ce qu'une signification en jaillisse. Il devait bien y avoir un indice quelque part. Si d'horribles événements s'étaient déroulés dans le voisinage, il devait en exister une autre version, plus consistante que les maigres notes de Luther. Il n'aurait guère été profitable d'enquêter auprès des habitants de Dunwich ; Abner savait qu'ils resteraient bouche cousue devant un « étranger »

comme lui – bien qu'il fut parent de beaucoup d'entre eux.

C'est alors qu'il pensa aux piles de journaux, qui attendaient toujours d'être brûlées. En dépit de sa lassitude, il se mit à dépouiller des paquets du *Aylesbury Transcript*, qui contenait de temps à autre une rubrique sur Dunwich.

Au bout d'une heure de recherches fébriles, il tomba sur trois vagues articles (dont aucun ne se trouvait dans les colonnes régulières sur Dunwich) qui venaient corroborer les notes du journal de Luther Whateley. Le premier avait paru sous le titre :

Une bête féroce massacre du bétail près de Dunwich

Plusieurs vaches et moutons ont été tués dans des fermes des environs immédiats de Dunwich par une bête sauvage dont on ignore l'espèce. Des traces laissées sur les lieux des massacres suggèrent qu'il s'agit d'un animal énorme, mais le professeur Betnall, du département d'anthropologie de l'université de Miskatonic, indique qu'il n'est pas inconcevable que des meutes de loups se cachent dans les collines boisées qui entourent Dunwich. De mémoire d'homme, aucune bête atteignant la taille que suggèrent les empreintes signalées n'a jamais été vue sur le littoral oriental. La police locale enquête.

Malgré des recherches fiévreuses, Abner ne put découvrir la suite de ce récit. En revanche, il trouva un article sur Ada Wilkerson :

Mrs. Ada Wilkerson, veuve de cinquante-sept ans, vivant sur la rive du Miskatonic aux environs de Dunwich, pourrait avoir été la victime d'un meurtre dans la nuit d'avant-hier. Comme elle n'avait point paru à un rendez-vous avec une amie, à Dunwich, on envoya des enquêteurs chez elle. Or, il ne fut trouvé aucune trace d'elle. La porte d'entrée avait été défoncée et le mobilier sauvagement éparpillé, comme si une lutte violente s'était déroulée sur les lieux. Les témoins rapportent qu'un remugle très virulent avait envahi toutes les pièces. Au moment où nous mettons sous presse aujourd'hui, Mrs. Wikerson n'a toujours pas reparu.

Deux entrefilets rapportaient ensuite brièvement que les enquêteurs n'avaient découvert aucun indice concernant la disparition de Mrs. Wilkerson. L'explication d'un « animal énorme » était rappelé, sans conviction, ainsi que la croyance du professeur Betnall en l'existence possible d'une meute de loups, mais rien de plus, car l'enquête avait révélé que la disparue n'avait ni argent ni ennemis et que personne n'avait de motif pour l'assassiner.

Venait enfin le compte rendu de la mort d'Howard Willie, paru sous le titre :

Crime atroce à Dunwich

Au cours de la nuit du 31, Howard Willie, trente-sept ans, habitant Dunwich, a été tué tandis qu'il rentrait chez lui en revenant de la pêche, le long du cours supérieur du Miskatonic. Mr. Willie a été attaqué environ à un kilomètre de la propriété de Luther Whateley, tandis qu'il suivait une petite route bordée d'arbres. Il a visiblement engagé une lutte féroce, car le sol est saccagé de toutes parts. Le malheureux a été terrassé avant d'être littéralement déchiqueté membre par membre : les seuls restes de la victime consistaient en son pied droit, encore dans sa chaussure. Ce pied avait été de toute évidence arraché de la jambe avec une force démesurée.

Notre correspondant à Dunwich nous câble que les gens du pays s'enferment dans le plus grand silence en sont ivres de fureur et de terreur, ils soupçonnent plusieurs d'entre eux d'être, au moins en partie, responsables, bien qu'ils nient farouchement que qui que ce soit à Dunwich ait tué tant Willie que Mrs. Willkerson, qui a disparu il y a une quinzaine de jours, et dont on est sans nouvelles depuis.

L'article concluait sur certaines données concernant les liens de parenté de Willie. Après quoi, les éditions ultérieures du *Transcript* ne brillaient plus que par leur manque d'information sur les événements de Dunwich, où les enquêteurs comme les journalistes se heurtaient à un mur de silence, les habitants se refusant de façon inébranlable à parler ou même à spéculer sur ce qui s'était passé. Il y avait cependant une remarque qui revenait avec insistance dans les commentaires des enquêteurs retransmis par la presse : les empreintes ou traces qu'on pouvait voir paraissaient se perdre dans les eaux du Miskatonic, ce qui suggérait que si un animal était responsable de l'orgie sanglante qui avait eu lieu à Dunwich, il devait être sorti de la rivière et y être retourné.

Bien qu'il fût maintenant près de minuit, Abner fit un tas des journaux qu'il avait écartés et les emporta sur la berge, où il y mit le feu, n'ayant conservé que quelques pages relatives aux événements de Dunwich. Il n'y avait pas de vent, aussi ne se crut-il pas obligé de rester pour surveiller. Il avait déjà brûlé une surface considérable, et l'herbe n'était pas susceptible de prendre feu. Comme il s'éloignait, il entendit soudain, couvrant les cris des engoulevents et des grenouilles alors en crescendo frénétique, un bruit de bois brisé et arraché. Il pensa aussitôt à la fenêtre de la chambre condamnée et revint sur ses pas. À la lueur falote que les flammes faisaient trembloter sur le mur de la maison, Abner eut l'impression que la fenêtre était plus largement ouverte que précédemment. La partie du moulin n'était-elle pas sur le point de s'écrouler entièrement ? Du coin de l'œil, il aperçut alors une ombre de forme curieuse qui bougeait juste de l'autre côté de la roue et, l'instant d'après, il entendit comme un bouillonnement dans l'eau. La clameur des grenouilles était maintenant telle qu'il ne put rien entendre de plus.

Il eut la tentation de nier l'ombre comme une illusion créée par les hautes flammes.

Le tumulte de l'eau pouvait fort bien avoir été provoqué par le passage d'un banc de poissons fonçant tous d'un seul coup. Néanmoins, se dit-il, cela ne ferait pas de mal d'aller jeter de nouveau un coup d'œil à la chambre de tante Sarey.

Il revint à la cuisine, prit la lampe, et gravit les marches. Il ouvrit la porte de la chambre condamnée, poussa violemment la porte et fut presque terrassé par la puanteur redoutable qui se rua dans le corridor. La fétidité des marais du Miskatonic, le relent du dépôt vaseux laissé sur les cailloux et les roches détritiques submergés quand le Miskatonic revenait à son niveau le plus bas, l'âcreté écœurante d'une tanière animale – toutes ces exhalaisons s'entremêlaient dans la pièce fermée.

Abner se tint un moment tout tremblant sur le seuil. En fait, la puanteur de la chambre avait pu entrer par la fenêtre ouverte. Il leva sa lampe pour mieux éclairer le mur surplombant la roue du moulin. Même de là où il était, il pouvait voir que non seulement la fenêtre entière avait maintenant disparu, mais également le châssis. Même de cette distance il était manifeste que le châssis avait été brisé *de l'intérieur !*

Il recula, claqua la porte, la ferma à clé et dévala l'escalier, la carapace de ses raisonnements littéralement anéantie.

V

Arrivé en bas, il tenta de recouvrer son sang-froid. Ce qu'il avait vu n'était qu'un détail de plus venant s'ajouter à l'accumulation progressive de données apparemment sans rapport entre elles, sur lesquelles il trébuchait depuis son arrivée dans la maison de son grand-père. Il était maintenant convaincu que, tout invraisemblable que cela lui eût paru au départ, toutes ces données devaient avoir un rapport entre elles. Il lui fallait maintenant apprendre le seul élément fondamental qui leur servait de liaison.

Il était sérieusement ébranlé, surtout parce qu'il avait la déplaisante certitude que tous les faits qu'il avait besoin d'apprendre, il les connaissait finalement fort bien, mais que c'était sa formation scientifique qui le rendait incapable de formuler l'hypothèse de base que les faits présents à ses yeux devaient nécessairement démontrer.

Le témoignage de ses sens lui disait que quelque chose était tapi dans cette chambre – quelque créature bestiale ; c'était de la démence de prétendre que les odeurs de l'extérieur pouvaient ainsi pénétrer la vieille chambre de tante Sarey et ne pas être perçues devant la cuisine ou aux fenêtres de sa propre chambre !

Sa pratique de la logique reprit le dessus. Il sortit une fois de plus la dernière lettre

que Luther Whateley lui avait écrite et la relut. C'était bien ce que voulait son grand-père quand il lui écrivait ceci : « Tu es le seul à être sorti dans le monde et à avoir rassemblé suffisamment de connaissances pour pouvoir te permettre d'observer certains phénomènes avec un esprit curieux, non faussé par la superstition de l'ignorance non plus que par celle de la science. » Cette énigme était-elle, avec toutes ses horribles implications, au-delà de toute rationalisation ?

La sonnerie du téléphone vint interrompre le cours de ses pensées confuses. Tout en remettant la lettre dans sa poche, il s'élança pour décrocher le récepteur.

Une voix masculine lui hurla dans l'oreille, parmi un chaos de voix interrogatives, car tous sur la ligne avaient décroché comme s'ils attendaient, de même qu'Abner Whateley lui-même, des échos d'une nouvelle tragédie. L'une des voix (dont aucune n'était reconnaissable pour Abner) identifia celui qui avait appelé :

« C'est Luke Lang ! »

« Formez un détachement et v'nez vite, criait Luke d'une voix rauque. C'est juste d'vant ma porte. Ar'nifle tout autour. L'essaye la porte. Ar'garde aux f'nêtres.

— Luke, quoi qu' c'est-y ? demanda une femme.

— Ah, mon Dieu ! C'est quèqu'chose de non terrest' ! Ça sautille tout autour comme si qu' c'était trop gros pour marcher normal'ment… comme de la gelée, oh, dépêchez-vous, avant qu' y soye trop tard. L'a eu mon chien…

— Raccroch', qu'on puisse d'mander d'l'aide », interrompit quelqu'un.

Mais dans sa détresse Luke ne l'entendit pas.

« Ça essaye de forcer la porte… Ça la fait plier…

— Luke ! Luke ! Raccroche ! »

— L'essaye à la f'nêtre, maint'nant. » La voix de Luke Lang n'était qu'un cri de terreur. « L'a cassé la vitre. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Z'allez point v'nir ? Oh, c'te main ! C't' horrible bras ! Mon Dieu ! C'te face !… »

La voix de Luke mourut dans un hurlement effroyable. Il y eut un bruit de verre brisé et de bois fracassé – puis tout redevint tranquille chez Luke Lang, et pendant un instant, la ligne fut silencieuse. Puis les voix explosèrent toutes à la fois en une rage d'excitation et d'affolement.

« App'lez du s' cours !

— Rendez-vous d'vant chez Bishop ! »

Et quelqu'un ajouta : « C'est Abner Whateley qu'a fait l' coup ! »

Saisi de nausée sous ce choc, à demi paralysé par une prise de conscience progressive, Abner s'efforça d'arracher le récepteur de son oreille pour couper court à ces vociférations démentielles. Il y parvint avec peine. Bouleversé, lui-même épouvanté, il resta là un moment, la tête appuyée contre le mur. Ses pensées tournoyaient autour d'une seule idée fixe : les gens de Dunwich, pour une raison ou pour une autre, le tenaient pour responsable de ce qui était en train d'arriver. Et leur conviction était fondée sur bien autre chose que la méfiance traditionnelle du campagnard à l'égard de l'étranger.

Il ne voulait pas penser à ce qui était arrivé à Luke Lang… et aux autres. La voix terrifiée, déchirante de Luke résonnait encore à ses oreilles. Il s'écarta du mur et se laissa tomber sur une chaise, où il demeura longtemps prostré, ne sachant que faire. Lorsqu'il reprit un peu ses esprits, la première pensée qui lui vint fut de déguerpir. Puis il se sentit pris entre le désir de fuir et l'obligation envers Luther Whateley dont il ne s'était pas encore acquitté. Mais, après tout, il était venu, il avait examiné les affaires du vieillard – toutes sauf les livres –, il avait pris ses dispositions pour faire abattre le moulin : il pouvait très bien s'arranger pour vendre la maison par l'intermédiaire d'une agence et n'avait aucun besoin d'être présent. Pris d'un élan soudain, il se précipita dans la chambre, s'empara de ses valises encore non déballées et contenant le grand livre couvert de notes de Luther Whateley, et courut les mettre dans la voiture.

Après quoi, il se mit à réfléchir une seconde fois. Pourquoi fuirait-il ? Il n'avait rien fait de mal. Aucun méfait ne lui était imputable. Il rentra dans la maison. Tout était calme, à l'exception du chœur perpétuel des grenouilles et des engoulevents. Après un bref moment d'indécision, il s'assit devant la table et sortit la dernière lettre du grand-père Whateley pour la lire une fois de plus.

Il la relut entièrement, soigneusement. Qu'avait voulu dire le vieil homme quand, faisant allusion à la folie qui s'était développée chez les Whateley, il avait écrit : « J'y ai pour ma part échappé, mais il n'en a pas été de même pour tous les miens. » La grand-mère Whateley était morte longtemps avant la naissance d'Abner ; la tante Julia était morte toute jeune ; la mère d'Abner avait mené une vie tout à fait normale. Il restait tante Sarey. Quel avait donc été son genre de folie ? (Car ce ne pouvait être que d'elle dont Luther Whateley avait voulu parler : il ne restait que Sarey.) Qu'avait-elle pu faire pour être ainsi enfermée jusqu'à sa mort ?

Et qu'avait-il voulu insinuer en adjurant Abner de tuer toute chose vivante qui se trouverait dans le moulin ? *Quelle que soit sa taille, si infime soit-elle, quelle que*

soit sa forme… Même aussi petit qu'un inoffensif crapaud ? Une araignée ? Une mouche ? Luther Whateley écrivait par énigmes, ce qui était en soi une injure à l'intelligence. Ou bien, le grand-père d'Abner le croyait victime de la superstition scientifique ? Le vieux moulin regorgeait de fourmis, araignées, mouches, de toutes sortes d'insectes, charançons, mille-pattes, faucheux, et ses murs abritaient certainement des souris. Luther Whateley s'attendait-il à ce que son petit-fils se mette à massacrer toutes ces bestioles ?

Soudain, derrière lui, quelque chose heurta la fenêtre. Des débris de verre tombèrent par terre, en même temps qu'un objet lourd. Abner se leva d'un bond et se retourna brusquement. De l'extérieur lui parvint le bruit de pas précipités.

Une pierre était là, sur le sol, parmi les éclats de verre. Un papier d'emballage l'enveloppait, fixé par une de ces ficelles dont on se sert communément dans les épiceries. Abner ramassa le tout, rompit la ficelle et déplia le papier.

Il eut sous les yeux une écriture grossière : « Fichez le camp avant qu'on vous tue ! » Du papier et de la ficelle d'épicerie. Plutôt qu'une menace c'était un avertissement bien intentionné. Et c'était visiblement l'œuvre de Tobias Whateley, se dit Abner en jetant le papier avec mépris sur la table.

Ses pensées étaient encore en ébullition, mais il venait de décider qu'une fuite précipitée n'était pas indiquée. Il resterait, non seulement pour apprendre si ses soupçons concernant Luke Lang étaient fondés (comme si l'appel téléphonique laissait place au doute !), mais aussi pour tenter une dernière fois de résoudre l'énigme que Luther Whateley avait laissée derrière lui. Il éteignit la lampe et, dans le noir, gagna sa chambre où il s'étendit tout habillé sur le lit.

Mais le sommeil ne vint pas. Il restait là, perdu dans le labyrinthe de ses pensées, essayant de voir clair dans la masse de données qu'il avait accumulées, toujours en quête de ce fait fondamental qui lui donnerait la clef de tous les autres. Il était certain qu'il y en avait une ; il était même sûr qu'elle était là, sous son nez : simplement il ne savait ni l'interpréter, ni la reconnaître.

Cela faisait à peine une demi-heure qu'il était étendu lorsqu'il entendit, venant du Miskatonic et dominant le chœur rythmé des grenouilles et des engoulevents, un bruit semblable à la marée montante, un tumulte qui grandissait comme si une immense vague déferlant vers la mer débordait sur les berges. Il s'assit dans son lit et tendit l'oreille. Mais à ce moment même, le bruit s'arrêta et un autre le remplaça – un bruit qu'il répugnait à identifier, mais qui ne pouvait être que celui de quelqu'un essayant d'escalader la roue du moulin.

Il se glissa hors du lit et sortit dans le couloir. De la chambre condamnée lui parvint le bruit sourd d'une lourde masse tombant mollement sur le sol, suivi d'un curieux gémissement étouffé qui ressemblait effroyablement à celui d'un enfant très éloigné essayant d'appeler… puis tout redevint calme : il semblait même que les cris des grenouilles diminuaient puis finissaient par s'éteindre.

Abner revint dans la cuisine et alluma la lampe. Éclairé par sa lueur jaunâtre, il monta lentement l'escalier en direction de la chambre condamnée. Il marchait doucement, soucieux de ne faire aucun bruit.

Arrivé à la porte, il écouta. Tout d'abord, il n'entendit rien, puis un susurrement frappa son oreille.

Quelque chose dans cette chambre… *respirait !*

Maîtrisant sa peur, Abner tourna la clé dans la serrure.

Il ouvrit la porte d'un coup de pied et tint haut la lampe.

Le choc et l'horreur le paralysèrent.

Là, accroupi dans la litière éparse qu'était depuis longtemps devenu ce lit, une créature dont la peau avait l'aspect du cuir, qui n'était ni grenouille ni être humain, une créature gorgée de nourriture, la gueule encore dégoulinante de sang – un monstre dont les longs bras puissants sortaient d'un corps animal comme ceux d'une grenouille et se terminaient en mains humaines, n'était la palmure entre les doigts…

Le tableau ne dura qu'un instant.

Avec un grondement furieux – « *Eh-ya-ya-ya-yaahaah-ngh aaah 'yuh, h 'yuh* » – il se dressa, énorme, et se rua sur Abner.

La réaction de celui-ci fut instantanée car engendrée par un terrible et accablant savoir. Il projeta de toutes ses forces la lampe à pétrole sur la chose qui arrivait sur lui.

Le feu enveloppa la chose. Elle s'arrêta net et se mit à lacérer son corps incendié, indifférente aux flammes qui jaillissaient de sa litière et du plancher. En même temps, sa voix changea de registre, passant d'un grondement rauque à un vagissement perçant, aigu – « *Mama-mama – ma-aa-ma-aa-ma-aah !* »

Abner tira la porte derrière lui et prit ses jambes à son cou. Il descendit quatre à quatre, traversa les pièces du bas, le cœur cognant dans sa poitrine, et sortit en trombe de la maison. Il s'engouffra dans la voiture, perdant presque la raison, à demi aveuglé par une sueur froide, tourna la clé de contact et démarra sur les chapeaux de roue pour

disparaître de ce lieu maudit d'où la fumée sortait déjà, tandis que les flammes se propageaient dans ces bâtiments secs comme de l'amadou, et commençaient à faire danser dans le ciel un rougeoiement sinistre.

Il conduisait comme un possédé, traversant Dunwich, traversant le pont couvert, les yeux mi-clos comme pour leur cacher à jamais le spectacle de ce qu'il avait vu, poursuivi par les railleries stridentes des grenouilles et des engoulevents, tandis que les collines sombres et menaçantes semblaient vouloir se refermer sur lui.

Mais rien ne pouvait effacer cette connaissance suprême, cataclysmique, marquée au fer rouge dans son esprit la clé qu'il avait possédée tout le temps, mais qu'il n'avait pas su reconnaître – la connaissance contenue implicitement dans ses propres souvenirs comme dans les notes laissées par Luther Whateley : les gros morceaux de viande crue dont il supposait qu'ils allaient être cuisinés dans la chambre de tante Sarey, non pas *mangés crus* – la référence à « R. » qui était « enfin revenu » après s'être échappé, revenu au *seul* foyer que « R. » connût… les allusions apparemment gratuites du journal du grand-père aux vaches et aux moutons manquants, et aux restes d'autres animaux… Le hideux sous-entendu (désormais bien précisé !) de Luther Whateley concernant « la taille proportionnelle à la quantité de nourriture » de « R. », et ce « il faudra le soumettre à un régime sévère afin de le maintenir à une taille contrôlable » (comme ceux d'Innsmouth !) c'est-à-dire contrôlée jusqu'au néant, après la mort de Sarah – Luther espérant que la séquestration sans nourriture racornirait la chose de la chambre condamnée, et la supprimerait à jamais. Le doute, cependant, l'avait poussé à adjurer Abner de tuer toute chose qu'il trouverait vivante dans le moulin – la chose qu'Abner avait involontairement libérée en cassant le carreau et en défonçant à coups de pied les volets, qu'il avait rendue libre d'aller chercher sa nourriture et de se développer de nouveau diaboliquement, d'abord avec du poisson du Miskatonic, puis avec de petits animaux, puis du bétail, et finalement des êtres humains – *la chose qui était mi-batracienne, mi-humaine, mais suffisamment humaine pour revenir à la seule maison qu'elle eût jamais connue et pour réclamer à grands cris terrifiés sa mère à la vue des flammes fatales… la chose qui était née de l'union maudite de Sarey Whateley et de Ralsa Marsh, engendrée d'un sang impur et dégénéré, la chose monstrueuse qui hanterait à jamais la conscience d'Abner Whateley : son cousin Ralsa, dompté par la volonté de fer de son grand-père, au lieu d'être relâché dans la mer, libre d'aller rejoindre Ceux des profondeurs, les serviteurs de Dagon et du grand Cthulhu !*

[1] Cf. *L'Abomination de Dunwich, in* Lovecraft, *op. cit.*

[2] Cf. *Le cauchemar d'Innsmouth, in* Lovecraft, *op. cit.*

LE PÊCHEUR DU FALCON POINT

The Fisherman of Falcon point – 1959

On chuchote bien des choses sur Enoch Conger le long de la côte du Massachusetts, où il a vécu – certaines ne sont abordées qu'à voix basse, avec mille précautions – des choses extrêmement étranges que les marins d'Innsmouth colportent d'un bout à l'autre de la côte : car c'est à quelques kilomètres de ce port qu'il vivait, au Falcon Point – le cap du Faucon – ainsi nommé parce que l'on peut voir, à l'époque de la migration, les pèlerins et les émerillons, parfois même les grands gerfauts, survoler ce doigt de terre reculé, pointé sur la mer. C'est là qu'il a vécu. Puis on ne l'a plus vu, mais personne ne peut dire qu'il est mort.

C'était un homme de stature puissante, avec de larges épaules, un coffre comme une barrique, des bras longs et musculeux. Jusque dans son âge mûr il portait la barbe, et ses cheveux longs lui faisaient comme une auréole. Ses yeux d'un bleu froid étaient profondément enfoncés dans une face carrée et, lorsqu'il avait endossé la tenue du loup de mer, avec son suroît imperméable, on aurait pu croire qu'il avait débarqué d'un vieux schooner un siècle auparavant. C'était un homme taciturne, habitué à vivre seul dans une maison de pierre et de bois flotté qu'il avait construite de ses mains sur ce promontoire battu des vents où il entendait la voix des mouettes, des sternes, de la tempête, de la mer, et, la saison venue, des migrateurs partis de lointains pays, qui traversaient le sien parfois si haut qu'il ne pouvait les voir. On disait qu'il leur répondait, qu'il parlait avec les mouettes et les sternes, avec le vent et le martèlement des vagues – avec d'autres créatures, aussi, que l'on ne voyait pas et qui proféraient d'étranges sons, comme le cri sourd de grands batraciens, inconnus dans les marais ou les étangs de l'intérieur.

Conger tirait ses ressources de la pêche – des ressources bien maigres, mais qui lui suffisaient. Il jetait son filet de jour et de nuit. Ce qu'il ramenait, il allait le vendre à Innsmouth, à Kingsport ou même plus loin. Cependant il y eut une nuit où la lune était pleine, une nuit où il ne ramena à Innsmouth aucun poisson : il revint les mains vides, les yeux dilatés et fixes comme s'il avait regardé trop longtemps le coucher du soleil et en avait été aveuglé. À l'entrée de la ville, il pénétra dans la taverne qu'il avait l'habitude de fréquenter, et alla s'asseoir seul à une table où il se mil à boire de l'ale jusqu'à ce que des curieux qui étaient accoutumés à le voir viennent se joindre à lui et, à l'aide de verres supplémentaires, lui délient la langue : mais il ne semblait parler que pour lui-même, et ses yeux paraissaient ne pas les voir.

Et il dit qu'il avait vu une grande merveille cette nuit-là. Il avait jeté son filet près du Récif du Diable, à plus d'un mille au large d'Innsmouth, et ramené beaucoup de poisson – et quelque chose de plus – quelque chose qui était une femme, tout en n'étant pas une femme ; quelque chose qui lui parlait comme un être humain, mais avec les gutturales d'une grenouille accompagnées d'une musique flûtée comme celle qui s'élève des étangs au printemps ; quelque chose qui avait une large fente comme bouche, mais des yeux tendres, et qui portait sous la longue chevelure qui tombait de son crâne des stries ressemblant à des branchies ; quelque chose qui implorait et plaidait pour sa vie, et lui promettait de sauver la sienne si jamais, un jour, il en avait besoin.

« Une sirène, suggéra quelqu'un en pouffant.

— Ce n'était pas une sirène, riposta Enoch Conger. Elle avait des jambes, mais ses orteils étaient palmés, et elle avait des mains, mais ses doigts étaient palmés, et la peau de sa figure était semblable à la mienne, mais son corps portait la couleur de la mer. »

Ils lui rirent au nez et en firent des gorges chaudes. Lui ne les entendait pas. Il n'y en avait qu'un dans le nombre qui ne riait point, car il avait entendu d'étranges histoires sur certains faits connus des vieilles et des vieux d'Innsmouth et remontant à l'époque des clippers et de la route du commerce des Indes – des mariages entre des hommes d'Innsmouth et des femmes de la mer qui avaient eu lieu dans des îles du sud du Pacifique, et de surprenants événements survenus au large d'Innsmouth. Il ne riait pas, mais écoutait avec attention, et, plus tard, il s'esquiva furtivement sans avoir dit un mot ni pris aucune part aux moqueries des autres. Enoch Conger ne le remarqua pas plus qu'il n'entendit le harcèlement grossier de ses compagnons de beuverie : il poursuivit son récit, décrivant comment il avait tenu dans ses bras la créature prise à son filet, précisant le contact de sa peau froide et la contexture de son corps, racontant comment il l'avait libérée puis observée tandis qu'elle s'éloignait à la nage et plongeait hors de sa vue du côté du Récif du Diable, ce sombre récif, pour réapparaître plus loin, agitant les bras dans sa direction avant de disparaître, cette fois pour de bon.

À partir de ce soir-là, on vit rarement Enoch Conger à la taverne. Lorsqu'il y venait, il s'asseyait tout seul, évitant ceux qui auraient pu l'interroger sur sa « sirène » ou voulu savoir s'il lui avait fait des propositions avant de la libérer. Redevenu taciturne, il parlait peu, buvait son ale et s'en allait. On savait pourtant qu'il ne péchait plus au Récif du Diable : il jetait son filet ailleurs, plus près du Falcon Point, et, bien que soupçonné d'avoir peur de revoir la chose qu'il avait attrapée dans son

filet cette fameuse nuit de pleine lune, on le voyait souvent immobile sur le promontoire, fixant au-dessous de lui la mer, comme s'il guettait l'apparition d'une barque à l'horizon, ou plutôt comme s'il attendait anxieusement ce lendemain qui paraît toujours imminent mais n'arrive jamais pour les rêveurs du futur, ni même pour la plupart des hommes, quoi qu'ils attendent de la vie.

Enoch Conger rentra de plus en plus dans sa coquille, et, après avoir espacé ses visites à la taverne d'Innsmouth, il n'y vint plus du tout : il portait son poisson au marché et rentrait en hâte chez lui avec quelques provisions, tandis que l'histoire de sa sirène se répandait sur toute la côte et gagnait l'intérieur, jusqu'à Arkham et Dunwich sur les bords du Miskatonic, ou même au-delà, jusque dans les collines couvertes de bois ténébreux, où vivaient des gens beaucoup moins enclins à se gausser de cette histoire.

Une année passa, puis une autre, une autre encore, et un soir, le bruit courut dans Innsmouth qu'Enoch Conger avait été grièvement blessé en péchant seul comme à son habitude, et sauvé de justesse par deux pêcheurs qui, voguant par là, l'avaient trouvé gisant au fond de sa barque. Ils l'avaient ramené dans sa maison du Falcon Point, qui était le seul endroit où il voulût aller, puis étaient revenus en hâte chercher le Dr. Gilman à Innsmouth. Mais lorsqu'ils étaient retournés là-bas accompagnés du docteur, le vieux pêcheur avait disparu.

Le Dr. Gilman garda pour lui ses réflexions, mais les deux autres murmurèrent aux oreilles des uns et des autres de singuliers propos : ils avaient trouvé dans la maison une grande humidité, une buée condensée sur les murs, sur la poignée de la porte, même sur le lit où ils avaient étendu Enoch Conger très peu de temps avant de ramener en toute hâte le docteur, et, sur le plancher, ils avaient vu une traînée d'empreintes mouillées faites par des pieds palmés, qui menait à l'extérieur de la maison et descendait jusqu'au rivage : et tout le long du chemin, ces empreintes étaient profondes comme si quelque chose de lourd avait été transporté depuis la maison, quelque chose d'aussi lourd qu'Enoch.

Cependant l'histoire circula. Les pêcheurs étaient l'objet des risées et des sarcasmes, car il n'y avait eu qu'une seule ligne d'empreintes, et Enoch Conger était un homme trop corpulent pour qu'une seule personne le portât sur une telle distance. Par ailleurs, si le Dr. Gilman n'avait rien dit, il avait tout de même reconnu avoir entendu parler de pieds palmés chez certains habitants d'Innsmouth, mais il pouvait affirmer – depuis le temps qu'il l'examinait ! – que les orteils d'Enoch Conger étaient conformes à la normale. Les curieux qui étaient allés à la maison du Falcon Point pour voir par eux-mêmes ce qu'il y avait à voir, revenaient déçus de n'avoir rien vu et

joignaient leurs railleries à celles des autres, imposant silence aux infortunés pêcheurs, car il y avait ceux qui les suspectaient d'avoir fait disparaître Enoch Conger, et qui colportaient sournoisement ce bruit aux alentours.

Où qu'il fût parti, Enoch Conger ne revint pas à la maison du Falcon Point. Le vent et les intempéries s'en donnèrent à cœur joie, arrachant là un bardeau, ici une planche, emportant les briques de la cheminée, brisant une vitre, et les mouettes, les sternes et les faucons volaient par là sans plus jamais entendre une voix leur répondre. Le long de la côte, les commérages cédèrent la place à certaines allusions sinistres qui remplacèrent les soupçons de meurtre ou d'obscur méfait par des allégations encore plus consternantes et terribles.

Car le vénérable Jerediah Harper, le doyen des pêcheurs de la côte, descendit un soir à la taverne et jura qu'il avait vu, nageant non loin du Récif du Diable, une compagnie de créatures ni entièrement humaines, ni entièrement batraciennes, des êtres amphibies qui fendaient l'eau en partie à la manière d'hommes, en partie à la manière de grenouilles, une compagnie de plus de quarante individus, mâles et femelles. Ils étaient passés devant son bateau, raconta-t-il, brillant dans le clair de lune comme des spectres remontés des abysses de l'Atlantique, et ils semblaient chanter un hymne à Dagon, un hymne de gloire. Or, parmi eux, il en fit le serment, il avait vu Enoch Conger : nageant avec eux, nu comme eux, et sa voix aussi s'élevait en de sombres louanges. Dans sa stupeur, Jerediah Harper l'avait appelé de toutes ses forces par son nom et, Enoch s'étant retourné pour le regarder, il avait vu son visage. Puis toute la troupe – Enoch Conger compris – avait plongé sous les vagues et n'était plus remontée.

Mais on dit qu'ayant colporté cela à la ronde, le vieil homme avait été contraint au silence par des membres du clan Marsh et Martin, qui passaient pour alliés à d'étranges habitants des mers. Harper ne prit plus jamais la mer, car il n'eut désormais plus besoin d'argent, et les hommes qui étaient avec lui tinrent eux aussi pour toujours leur langue.

Longtemps après, par une autre nuit de pleine lune, un homme jeune qui avait connu dans son enfance Enoch Conger et se souvenait de lui, revint à Innsmouth : il raconta qu'il avait pris la mer avec son fils et avait doublé le Falcon Point sous la pleine lune lorsque soudain devant lui avait surgi, de l'eau jusqu'à la taille, un homme nu – si près de lui qu'il aurait pu le toucher de sa rame – un homme qui se tenait dans les vagues comme s'il avait été soutenu par d'autres, un homme qui ne le voyait pas mais regardait uniquement en direction des ruines de la maison du Falcon Point avec dans les yeux une nostalgie profonde, un homme qui avait le visage d'Enoch Conger. L'eau

dégouttant de sa longue chevelure et de sa longue barbe scintillait sur son corps, mais restait sombre là où, derrière les oreilles, il semblait pourvu de grandes fentes dans la peau. Puis, aussi soudainement et imprévisiblement qu'il était apparu, il avait de nouveau plongé dans les flots.

Voilà pourquoi, le long de la côte du Massachusetts, près d'Innsmouth, on chuchote bien des choses sur Enoch Conger – et certaines ne sont abordées qu'à voix basse…

LE TROU DES SORCIÈRES

Witche's Hollow – 1962

L'école de district n°7 se trouvait aux confins de la contrée sauvage qui s'étend à l'ouest d'Arkham. Elle était blottie au milieu d'un petit bosquet d'arbres, en majorité des chênes et des ormes, plus un ou deux érables ; d'un côté la route menait à Arkham, de l'autre elle allait, en rétrécissant, vers l'âpre région boisée qui perpétuellement assombrit ce paysage à l'ouest. Son aspect accueillant m'inspira de la sympathie dès que jeune instituteur, je la vis pour la première fois, au début de septembre 1920. Elle n'était pourtant pas d'une architecture recherchée : elle était même à tous égards la réplique des milliers d'écoles de campagne qui parsèment la Nouvelle-Angleterre. C'était une bâtisse traditionnelle, massive, peinte en blanc, si bien qu'elle reluisait entre les arbres au milieu desquels elle se trouvait.

C'était déjà un vieux bâtiment à l'époque, et elle a sûrement été désaffectée ou démolie depuis. Le district scolaire est maintenant consolidé, mais dans ce temps-là, il versait une subvention très chiche à cette école, lésinant et économisant sur chaque dépense de première nécessité. Ses livres de base, quand je débarquai là pour enseigner, étaient encore les *McGuffey's Eclectic Readers,* dans une édition remontant à la fin du siècle dernier. J'avais vingt-sept élèves. Il y avait des Allen, des Whateley et des Perkins, des Dunlock, des Abbot et des Talbot. Il y avait surtout Andrew Potter.

C'était un garçon grand pour son âge, de mine très sombre, avec un regard qui vous hantait et une tignasse ébouriffée. Ses yeux pesaient sur moi avec une expression d'une qualité si particulière que, s'ils me stimulèrent tout d'abord, ils me laissèrent en fin de compte étrangement mal à l'aise. Il était au cinquième niveau du primaire, et je ne mis pas longtemps à découvrir qu'il aurait pu facilement sauter des classes jusqu'au septième ou huitième niveau, mais il ne faisait aucun effort en ce sens. Il paraissait supporter avec désinvolture ses camarades de classe, et, de leur côté, ceux-ci le respectaient, non tant par affection mais, j'en fus bientôt frappé, par peur. Je ne tardai pas à me rendre compte que ce garçon étrange avait pour moi le même genre de condescendance amusée que pour ses compagnons d'études.

La provocation que représentait cet élève me poussa inévitablement à l'observer, aussi discrètement que me le permettait une école contenant une seule salle pour toutes les classes. Je pus ainsi m'apercevoir d'un phénomène plutôt inquiétant : par moment, Andrew Potter répondait à un stimulus auquel mes propres sens n'avaient pas accès. Il

réagissait exactement comme si quelqu'un l'avait appelé – se levant, sur le qui-vive, avec l'air de quelqu'un qui eût écouté des sons que ne percevait pas mon ouïe, en prenant l'attitude qu'adoptent certains animaux lorsqu'ils entendent des ultrasons que ne saisit pas l'oreille humaine.

Ma curiosité s'en trouva accrue, et je saisis la première occasion de me renseigner sur lui. Un élève du huitième niveau, Wilbur Dunlock, avait l'habitude, quand la salle de classe en avait besoin, de rester à l'école après la fin des cours afin de donner un coup de main pour y faire un peu de ménage.

« Wilbur, lui dis-je un jour en fin d'après-midi, j'ai remarqué que vous n'avez pas l'air de vous occuper beaucoup d'Andrew Potter, les uns et les autres. Pourquoi ? »

Il me regarda avec une légère méfiance et pesa sa réponse avant de me la donner en haussant les épaules : « Il n'est pas comme nous.

— Que voulez-vous dire ? »

Il hocha la tête : « Ça ne lui fait rien que nous le laissions ou non jouer avec nous : de toute manière, il ne veut pas. »

Il hésitait visiblement à parler, mais, à force de lui poser des questions, je parvins à lui arracher quelques informations éparses. Les Potter habitaient au fin fond des collines, vers l'ouest, sur un embranchement désaffecté de la grand-route qui les traversait. La ferme de ces gens se trouvait dans une étroite vallée connue localement comme le Trou des Sorcières, que Wilbur décrivit comme « un sale endroit ». Ils n'étaient que quatre – Andrew, sa sœur aînée et leurs parents. Ils ne se « mélangeaient » pas avec les autres habitants du district, même pas avec les Dunlock, qui étaient leurs plus proches voisins puisque, n'étant qu'à huit cents mètres de l'école, ils étaient à peu près à six kilomètres du Trou des Sorcières, avec des bois séparant les deux fermes.

Il ne pouvait – ou ne voulait pas – m'en dire plus.

Environ une semaine plus tard, je demandai à Andrew Potter de rester après la classe. Il n'éleva aucune objection, semblant considérer ma demande comme allant de soi. Dès que les autres élèves furent partis, il s'avança vers mon bureau et resta là à attendre, ses yeux noirs fixés interrogativement sur moi, l'ombre d'un sourire effleurant ses lèvres pleines.

« J'ai étudié vos notes, Andrew, lui dis-je, il me semble qu'avec un petit effort vous pourriez passer au sixième niveau – peut-être même au septième. Cet effort, seriez-vous prêt à le fournir ? »

Il haussa les épaules d'un air évasif.

« Qu'avez-vous l'intention de faire quand vous sortirez de l'école ? »

De nouveau, il haussa les épaules.

« Irez-vous à l'école d'enseignement supérieur, à Arkham ? »

Il me lança un regard perçant, dont toute léthargie avait foi : « Mr. Williams, je suis ici parce qu'il y a une loi qui dit que je dois y être, répondit-il. Il n'y a aucune loi qui dise que je dois aller à la grande école.

— Mais n'en avez-vous pas envie ? insistai-je.

— Ce dont j'ai envie importe peu. C'est ce que mes parents veulent qui compte.

— Eh bien, je m'en vais leur parler, décidai-je sur-le-champ. Venez. Je vous ramène chez vous. »

Pendant un bref instant, son regard trahit une sorte d'appréhension, mais, dans les secondes qui suivirent, elle s'évanouit pour faire place à cette léthargie vigilante qui lui était particulière. Il haussa les épaules et resta là à m'attendre, pendant que je glissais mes livres et mes papiers dans ma serviette. Puis il me suivit docilement jusqu'à ma voiture et s'y installa en me souriant d'un air que je ne saurais qualifier autrement que de supérieur.

Nous traversâmes les bois sans prononcer un mot, ce qui s'accordait parfaitement avec l'humeur qui m'avait saisi dès que nous étions entrés dans les collines, car les arbres serraient de près la route, et plus nous avancions, plus le bois devenait sombre, autant à cause de la soirée avancée de ce jour d'octobre qu'à cause de l'épaississement progressif des arbres. De clairières relativement claires, nous pénétrâmes dans une forêt ancestrale, et lorsque enfin nous tournâmes dans la petite route transversale – guère plus large qu'un sentier – que m'indiqua du doigt Andrew toujours sans mot dire, je m'aperçus que nous roulions au milieu d'arbres centenaires aux formes tourmentées, pressés les uns contre les autres. Il me fallait avancer avec précaution ; la route était si peu fréquentée que les broussailles l'avaient envahie des deux côtés. Chose curieuse, je ne reconnus que bien peu de ces plantes malgré toutes mes connaissances en botanique. Je crus cependant reconnaître de la saxifrage, mais en mutation bizarre. Puis, sans que rien l'eût laissé prévoir, je me trouvai dans la cour de la maison Potter.

Le soleil était maintenant caché derrière un mur d'arbres, et la maison se dressait dans une sorte de lueur crépusculaire. Par-delà, des champs s'échelonnaient sur les pentes de la vallée ; dans l'un d'eux, il y avait des tiges de maïs coupé ; dans un autre,

du chaume sur pied ; et dans un autre encore, des potirons. Quant à la maison elle-même, elle donnait froid dans le dos, basse, avec son premier étage mesurant en hauteur la moitié du rez-de-chaussée, avec son toit en croupe et ses volets fermés ; les dépendances désertes offraient pour leur part un spectacle de désolation. Elles n'avaient sans doute jamais servi. La ferme tout entière paraissait abandonnée ; mais la vie était tout de même là, sous forme de quelques poules qui grattaient la terre derrière la maison.

Si la petite route par laquelle nous étions venus ne s'était terminée là, j'aurais douté que nous fussions arrivés à la maison Potter. Andrew me lança un regard perçant, comme s'il cherchait sur mes traits quelque expression susceptible de l'éclairer sur ce que je pensais. Puis il sauta légèrement de voiture, et je le suivis.

Il me précéda dans la maison. Je l'entendis m'annoncer :

« J'ai amené le maître, Mr. Williams. »

Pas de réponse.

Puis je me trouvai brusquement dans la pièce, éclairée uniquement par une vieille lampe à pétrole, et je vis les trois autres Potter ; le père, grand, voûté, grisonnant, n'ayant sans doute pas plus de quarante ans mais en paraissant beaucoup, beaucoup plus, non pas tant physiquement d'ailleurs que « psychologiquement » ; la mère, dont l'obésité était quasiment obscène ; la fille, enfin, longue et mince, avec ce même air d'attente vigilante que je connaissais à Andrew.

Ce dernier fit de brèves présentations, puis tous quatre, debout ou assis, se mirent à attendre ce que j'avais à dire, suggérant de manière assez désagréable que je le dise et que je m'en aille.

« Je voudrais vous parler d'Andrew, commençai-je. Il montre d'excellentes dispositions, et il pourrait sauter un niveau s'il étudiait un peu plus. »

Ces mots ne furent pas bien accueillis.

« S'il s'rait au huitième niveau, dit son père, y faudrait qu'il aile à la grande école pour attend' d'avoir l'âge de quitter l'école. C'est la loi. On m'l'a dit. »

Je ne pus m'empêcher de penser à ce que Wilbur Dunlock m'avait dit de l'isolement des Potter, et, tout en écoutant le père de famille et en songeant à ce que je savais d'eux, je pris soudain conscience d'une tension entre eux, et d'une altération subtile de leur attitude. Dès que le père se tut, une singulière harmonie s'installa – tous quatre semblaient écouter une voix intérieure, et je doutai fort qu'ils eussent entendu ma protestation.

« Vous ne pouvez vous attendre à ce qu'un garçon aussi intelligent qu'Andrew se contente de revenir ici, repris-je.

— C'est très bien ici, répliqua Potter. En plus, c'est chez nous. Et vous avisez pas maint'nant d'aller faire des racontars sur not'compte, Mr. Williams. »

Il prononça ces mots d'un ton si lourd de menaces que j'en restai confondu. En même temps, je devenais de plus en plus sensible à une atmosphère hostile, qui provenait non point tant de l'un d'eux ou de tous quatre, que de la maison elle-même et de son cadre.

« Bon, fis-je. Je vais m'en aller. »

Je fis demi-tour et sortis, Andrew sur les talons. Dehors, celui-ci me dit tout bas : « Vous ne devriez pas parler de nous, Mr. Williams. Ça rend p'pa furieux quand il s'en aperçoit. Vous avez parlé à Wilbur Dunlock. »

J'allai monter dans la voiture mais je m'arrêtai net. Un pied sur le marchepied, je me retournai : « Il vous a dit cela ? » demandai-je.

Il fit non de la tête. « Mais vous avez parlé, Mr. Williams », insista-t-il en s'éloignant pour rentrer chez lui. « Ce qui importe n'est pas ce que p'pa pense, mais ce qu'il pourrait *faire. »*

Avant que j'eusse pu répondre, il s'était déjà précipité chez lui.

Pendant un instant, je demeurai indécis. Mais ma décision se prit sans moi. Dans la pénombre du crépuscule, la maison parut soudain se gonfler de menaces, et les bois alentour me semblèrent sur le point de se ployer sur moi. Je pris même conscience d'un bruissement, semblable au gémissement du vent, dans toute la forêt – pourtant il n'y avait pas le moindre vent – et la maison m'asséna brutalement, comme un coup de poing, une décharge d'hostilité. Je m'engouffrai dans la voiture et démarrai sec, sentant dans mon dos ce souffle de malfaisance, comme l'haleine brûlante d'un poursuivant en délire.

Enfin, je pus m'enfermer dans ma chambre, à Arkham, sérieusement secoué. Vue rétrospectivement, c'était une expérience psychique inquiétante que je venais de traverser : il n'y avait pas d'autre explication. J'avais la conviction inébranlable que je venais de plonger (en aveugle, bien sûr) dans des eaux beaucoup plus profondes que tout ce que j'avais jamais connu, et l'inattendu même de l'expérience la rendait d'autant plus terrifiante. Je ne pus dîner car j'avais l'appétit coupé par les questions que je me posais à propos de ce qui se passait dans la maison du Trou des Sorcières, de ce qui unissait les membres de cette famille, de ce qui les enchaînait à cet endroit

et empêchait un garçon aussi plein de promesses qu'Andrew Potter d'avoir la moindre velléité de quitter cette vallée ténébreuse pour un monde plus brillant.

Je restai étendu sans dormir pendant presque toute la nuit, glacé d'un effroi sans nom, que je ne pouvais m'expliquer, et quand je m'endormis enfin, mon sommeil fut troublé par des rêves atrocement angoissants, où évoluaient des êtres que mon imagination terrestre eût été bien incapable de concevoir à l'état de veille, et où se déroulaient des événements cataclysmiques de la plus terrifiante horreur. Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, je sentis que j'avais frôlé un monde totalement étranger à mon espèce.

J'arrivai tôt à l'école ce matin-là, mais Wilbur Dunlock y était déjà. Chargé d'un lourd reproche, son regard plongea dans le mien. Qu'avait-il pu se passer qui troublât à ce point mon élève habituellement si amical ? Je ne savais qu'imaginer.

« Vous n'auriez pas dû dire à Andrew Potter que nous avons eu une conversation à son sujet, fit-il avec une sorte de résignation amère.

— Je ne lui ai rien dit, Wilbur.

— Je sais que moi, je ne lui ai rien dit. Ce ne peut donc être que vous, riposta-t-il, avant d'ajouter : Six de nos vaches ont été tuées cette nuit, broyées sous l'étable qui s'est écrasée sur elles. »

Pendant un instant, je demeurai saisi, incapable de répondre. « Une tempête imprévue… » commençai-je, mais il ne me laissa pas poursuivre : « Il n'y avait pas de vent la nuit dernière, Mr. Williams. Et les vaches étaient *réduites en bouillie*.

— Il est impossible que vous puissiez penser que les Potter y soient pour quelque chose, Wilbur ! » m'écriai-je.

Il me jeta un regard plein de lassitude – le regard de quelqu'un qui *sait* rencontrant celui de quelqu'un qui sait sans doute mais ne peut comprendre, et n'ajouta plus rien.

C'était encore plus hallucinant que mon expérience de la veille au soir. Lui était convaincu qu'il existait un lien entre notre conversation sur la famille Potter et la perte d'une demi-douzaine de vaches chez les Dunlock. Sa conviction m'apparut si profonde que je sus, avant même d'avoir essayé, que rien de ce que je pourrais dire ne le ferait changer d'opinion.

Lorsque Andrew Potter arriva, je cherchai, en vain, en lui un signe indiquant qu'un événement hors de l'ordinaire s'était produit depuis la dernière fois que je l'avais vu.

Je passai tant bien que mal la journée.

À la fin de la semaine, je rentrai immédiatement à Arkham, où je me rendis au siège de la *Gazette,* dont le directeur avait eu l'amabilité, en tant que membre du *District Board of Education,* de me trouver une chambre. Ce monsieur devait avoir dans les soixante-dix ans, et par conséquent connaître bien des choses que je désirais apprendre.

Mon agitation se trahissait certainement dans mon comportement car, en me voyant entrer dans son bureau, il releva les sourcils d'un air interrogateur : « Qu'est-ce qui a bien pu vous mettre dans cet état, Mr. Williams ? »

Je fis un effort pour déguiser ma pensée : ne pouvant mettre la main sur rien de tangible, ce que j'aurais pu dire aurait paru, à la froide lumière du jour, et pour un interlocuteur non averti, plutôt hystérique. Je me contentai de répondre : « J'aimerais savoir quelque chose au sujet d'une famille Potter qui vit au Trou des Sorcières, vers l'ouest par rapport à l'école. »

Il me glissa un regard énigmatique : « Vous n'avez jamais entendu parler du vieux sorcier Potter ? » s'étonna-t-il. Et, sans me donner le temps de répondre, il poursuivit : « Non, bien sûr, vous êtes de Brattleboro. On ne peut guère s'attendre à ce que les gens du Vermont soient au courant de ce qui se passe dans l'arrière-pays du Massachusetts… Il habitait là, jadis. C'était un vieillard quand je l'ai vu pour la première fois. Et les Potter actuels étaient de lointains parents à lui, qui vivaient dans le haut Michigan. Quand le sorcier Potter est mort, ils ont hérité de ses biens et sont venus vivre ici.

— Mais que savez-vous à leur sujet ? insistai-je.

— Rien de plus que ce que tout le monde sait, répondit-il. À leur arrivée, c'étaient des gens agréables, très sociables. Maintenant, ils ne parlent à personne, sortent rarement… et puis, on parle de la disparition d'animaux dans les fermes du district. Les gens établissent des relations entre tout cela. »

Après cette entrée en matière, je me décidai à le questionner.

J'entendis alors le plus ahurissant mélange de faits suggérés à demi-mot, d'allusions, de légendes et de coutumes qui dépassaient totalement mon entendement. Ce qui semblait irréfutable, c'était la parenté lointaine du sorcier Potter avec un certain sorcier Whateley des environs de Dunwich – « un mauvais sujet », déclara le directeur – ; l'existence recluse du vieux sorcier Potter, et son incroyable longévité ; le fait, enfin, que les gens évitaient comme la peste le Trou des Sorcières. Ce qui semblait de la pure fantaisie, c'était la tradition superstitieuse selon laquelle le sorcier Potter avait évoqué et « fait venir du ciel une entité qui avait vécu avec lui ou

en lui, jusqu'à sa mort » ; c'était aussi qu'un voyageur, mort depuis, avait été trouvé agonisant au bord de la grand-route et qu'il avait exhalé quelques mots à propos d'une « chose à tentacules – une chose visqueuse, caoutchouteuse, couverte de ventouses » qui était sortie des bois et l'avait attaqué ; c'était enfin une quantité de légendes du même acabit.

Lorsqu'il eut terminé, le directeur griffonna un mot à l'intention du bibliothécaire de l'université de Miskatonic, à Arkham, et me le tendit. « Dites-lui de vous laisser consulter ce livre. Vous pouvez y apprendre quelque chose. Il haussa les épaules. Tout comme vous pouvez ne rien y apprendre du tout. Les jeunes gens, de nos jours, ne prennent guère le monde au pied de la lettre. »

Je m'en allai sans dîner poursuivre mon enquête sur le point précis que je sentais devoir éclaircir, si je voulais qu'Andrew Potter connût un avenir meilleur. Car c'était bien cela qui me poussait, plus que la curiosité. Arrivé à la bibliothèque de l'université de Miskatonic, je demandai le bibliothécaire et lui remis le mot du directeur de la *Gazette*.

Le vieil homme me jeta un bref regard, me pria d'attendre, et s'en alla, muni d'un trousseau de clefs. Ainsi, ce livre, quel qu'il fût, était conservé sous clef…

J'attendis, me sembla-t-il, un temps interminable. Je commençai à ressentir quelque faim, et par suite quelque doute sur ma hâte probablement déplacée (mais je conservais l'intuition que le temps pressait, bien que je fusse incapable de définir la catastrophe que j'espérais prévenir). Le bibliothécaire revint enfin, portant un gros volume ancien qu'il alla déposer sur une table entrant dans son champ de vision. Le titre du livre était en grec – Necronomicon – mais son auteur était manifestement arabe, *Abdul Alhazred,* et le texte était écrit dans un anglais quelque peu archaïque.

Je me mis à ma lecture avec un intérêt qui fit bientôt place à une perplexité totale. L'ouvrage concernait des races anciennes, étrangères, envahisseuses de la Terre, grands êtres mythiques appelés les *Grands Anciens* et les *Anciens Dieux,* portant des noms bizarres tels que Cthulhu et Hastur, Shub-Niggurath et Azathoth, Dagon et Ithaqua, Wendigo et Cthugha, tous engagés dans le projet de dominer la Terre, et servis par un certain nombre de créatures terrestres : les Tcho-Tcho, Ceux des profondeurs, et ainsi de suite. C'était un ouvrage cabalistique qui traitait d'envoûtements et relatait une grande bataille interplanétaire entre les Anciens Dieux et les Grands Anciens. Il y était aussi question de la survivance des cultes et de l'existence de leurs serviteurs dans des lieux isolés et écartés de notre planète et de planètes sœurs. Ce que ce galimatias avait à faire avec mon problème immédiat, avec l'étrange et inculte famille Potter et son désir de solitude, sa façon de vivre asociale,

je ne le voyais vraiment pas.

Combien de temps restai-je là à lire, je l'ignore. Je fus à un moment donné interrompu par l'impression d'être l'objet de l'attention d'un étranger qui se tenait non loin de moi et promenait son regard de ma personne au livre que j'étais occupé à lire. Ayant rencontré mes yeux, il s'enhardit jusqu'à s'approcher de moi.

« Pardonnez-moi, me dit-il, mais en quoi ce livre peut-il intéresser un maître d'école de campagne ?

— C'est ce que je suis moi-même en train de me demander », répondis-je.

Il se présenta comme étant le professeur Martin Keane, puis ajouta : « Je dois vous dire que je connais ce livre pratiquement par cœur.

— Un salmigondis de superstitions.

— Vous le pensez vraiment ?

— Absolument.

— Vous avez perdu le sens de l'émerveillement, Mr. Williams. Dites-moi, si vous le voulez bien, ce qui vous a mené à ce livre. »

J'hésitai, mais la personne du professeur Keane était persuasive et inspirait confiance.

« Marchons un peu, si vous n'y voyez pas d'inconvénient », proposai-je.

Il acquiesça.

J'allai rendre le livre au bibliothécaire et rejoignis mon nouvel ami. D'une manière hachée, mais aussi clairement que je le pus, je lui parlai d'Andrew Potter, de la maison du Trou des Sorcières, de mon étrange expérience psychique, et même de la coïncidence inouïe de la tuerie des vaches des Dunlock. Il écouta tout cela sans m'interrompre, et je trouvai même, avec une singulière concentration. J'expliquai pour finir que je fouillais ainsi dans les arrière-plans du Trou des Sorcières uniquement par désir de faire quelque chose pour mon élève.

« Une petite enquête répliqua-t-il vous eût informé que bien des événements insolites se sont déroulés dans des endroits écartés tels que Dunwich et Innsmouth, Arkham même, et le Trou des Sorcières…, observa-t-il lorsque j'eus terminé. Regardez autour de vous ces vieilles maisons avec leurs volets clos et leurs impostes à peine éclairées. À combien de phénomènes étranges ces toits en croupe n'ont-ils pas assisté ? Jamais nous ne le saurons. Mais laissons de côté la question de croyance ! Peut-être n'est-il pas besoin d'être témoin d'une incarnation du mal pour croire en

celui-ci, Mr. Williams. J'aimerais être de quelque aide en ce domaine pour ce petit garçon. Le puis-je ?

— Bien entendu !

— Cela peut être dangereux – pour vous, aussi bien que pour lui.

— Je ne me soucie guère de ce qui peut m'arriver.

— En tout cas, je puis vous assurer que cela ne peut être plus dangereux pour l'enfant que ne l'est sa position actuelle. Même la mort est, pour lui, moins dangereuse.

— Vous parlez par énigmes, professeur.

— Cela vaut sans doute mieux, Mr. Williams. Mais venez donc… Nous sommes arrivés chez moi. Entrez, je vous prie. »

Nous pénétrâmes dans l'une des vieilles demeures dont venait de parler le professeur Keane. C'était bien dans l'atmosphère renfermée du passé que je marchais car les pièces étaient remplies de livres et de toutes sortes d'antiquités. Mon hôte m'introduisit dans son salon, libéra un siège de ses livres entassés et me l'avança tout en m'invitant à l'attendre tandis qu'il serait occupé au premier étage.

Mais il n'y resta pas longtemps – pas assez en tout cas pour me permettre d'assimiler la singulière aura de la pièce où je l'attendais. Il revint en rapportant des objets de pierre présentant grossièrement la forme d'étoiles à cinq branches, et m'en mit cinq entre les mains.

« Demain, après la classe – si le jeune Potter est là – vous vous arrangerez pour le toucher avec l'une d'elles, et pour la maintenir fermement sur lui, déclara mon hôte. Il y a deux autres conditions. Vous devez en garder tout le temps au moins une sur vous, et vous devez bannir de votre esprit toute pensée de la pierre et de ce que vous vous apprêtez à en faire. Ces êtres possèdent un sens télépathique : la faculté de lire dans vos pensées. »

Ahuri, je revis Andrew me reprochant d'avoir parlé d'eux avec Wilbur Dunlock.

« Ne pourrais-je savoir qui ils sont ?

— Si vous pouvez laisser pour l'instant vos doutes de côté, me prévint en souriant mon hôte. Ces pierres sont quelques-unes des milliers qui portent le Sceau de R'lyeh qui était apposé sur les prisons des Grands Anciens. Ce sont les sceaux des Anciens Dieux.

— Professeur Keane, l'âge de la superstition est passé, protestai-je.

— Mr. Williams, le prodige de la vie et de ses mystères n'est jamais passé, rétorqua-t-il. Si la pierre n'a pas de sens, elle n'a pas de pouvoir. Si elle n'a pas de pouvoir, elle ne peut avoir d'effet sur le jeune Potter. Et elle ne peut vous protéger.

— De quoi ?

— De la puissance qui se trouve derrière l'hostilité que vous avez ressentie à la maison du Trou des Sorcières, me répondit-il. Ou cela aussi était-il de la superstition ? Il sourit. Vous n'avez pas besoin de répondre. Je connais votre réponse. Si quelque chose se passe lorsque vous mettrez la pierre sur l'enfant, il ne faudra pas qu'il retourne chez lui. Vous devrez me l'amener ici. Êtes-vous d'accord ?

— D'accord », acquiesçai-je.

Le lendemain me parut interminable, non seulement à cause de l'imminence d'une crise, mais parce qu'il me fut extrêmement difficile de garder mon esprit vide devant le regard interrogateur d'Andrew Potter. Bien pis, je prenais conscience comme jamais auparavant du mur de malveillance palpitant dans mon dos, émanant de la contrée sauvage, menace tangible, dissimulée dans un creux au sein des ténébreuses collines. Mais, bien qu'au ralenti, les heures passèrent, et au moment de la sortie je priai Andrew Potter de rester après le départ des autres.

Cette fois encore il y consentit avec cette désinvolture si proche de l'insolence dont il était coutumier, et qui m'amena à me demander s'il valait la peine qu'on le « sauvât » ainsi que j'envisageais de le faire, au plus profond de moi-même.

Cependant, je persévérai. J'avais caché la pierre dans ma voiture, et, les autres une fois partis, je demandai à Andrew de sortir avec moi.

Et voilà que je sentis tout à coup que je nageais en pleine absurdité. Moi, avec mes diplômes, sur le point de m'adonner à ce que je considérais comme un genre de fétichisme tel qu'on le pratique dans la jungle africaine. Et pendant quelques instants, tout en me rendant avec répugnance de l'école à la voiture, je faillis abandonner et me contenter d'inviter Andrew à monter en voiture pour que je le ramène chez lui.

Mais je résistai à cette envie. J'arrivai à la voiture, Andrew sur mes talons, y pénétrai pour y prendre une pierre que je glissai dans ma poche, me saisis d'une autre, et me retournai avec la rapidité de l'éclair pour presser la pierre sur le front d'Andrew.

Je m'attendais à tout, mais non à ce qui arriva : au contact de la pierre, une horreur intense se répandit dans le regard d'Andrew Potter ; en un clin d'œil, cette expression fit place à une angoisse poignante ; un hurlement de terreur franchit ses lèvres. Il

ouvrit grand les bras, éparpillant ses livres sur le sol, se détourna aussi loin que lui permit mon étreinte, fut pris de convulsions et serait tombé si je ne l'avais rattrapé, puis étendu sur le sol, l'écume aux lèvres. À ce moment même, je sentis un grand vent glacial qui tourbillonna autour de nous et s'éloigna, couchant herbes et fleurs sur son passage, faisant onduler la lisière du bois et arrachant les feuilles à la frondaison extérieure des arbres.

Aiguillonné par la terreur, je soulevai Andrew Potter et l'amenai jusque dans la voiture, posai la pierre sur sa poitrine, et roulai aussi vite que je le pus jusqu'à Arkham, à dix kilomètres et demi de là. Le professeur Keane m'attendait et ne fut pas le moins du monde surpris de mon arrivée. Il ne doutait pas non plus que j'amènerais Andrew Potter : il lui avait préparé un lit, où nous le mîmes ensemble après lui avoir administré un sédatif.

Le professeur Keane se tourna alors vers moi : « Et maintenant, pas une minute à perdre. Ils vont venir le chercher – la fille d'abord, probablement. Il nous faut retourner à l'école immédiatement. »

Mais j'étais seulement en train de prendre conscience de la pleine signification et de l'horreur de ce qui était arrivé à Andrew Potter, et j'étais dans un tel état de choc que Keane dut me pousser hors de la pièce et quasiment me tirer pour me faire sortir de la maison. Et voilà que de nouveau, en couchant ces mots par écrit si longtemps après ces terribles événements, je suis encore tout tremblant de l'appréhension et de la peur qui se saisissent de l'homme se trouvant pour la première fois en présence de l'inconnu insondable, reconnaissant sa faiblesse et son insignifiance devant l'immensité cosmique. Je sus à ce moment précis que ce que j'avais lu dans ce livre interdit de la bibliothèque de Miskatonic, loin d'être un fatras de superstitions, était en fait la clef d'une révélation jusque-là insoupçonnée et remontant sans doute bien plus haut que l'origine de l'homme dans l'univers. Je n'osai pas songer à ce que le sorcier Potter avait fait venir du ciel.

J'entendais à peine les paroles du professeur Keane me pressant de me délivrer de ma réaction émotionnelle et de penser à ce qui venait d'arriver en scientifique, avec plus d'objectivité. Après tout, j'avais accompli la tâche que je m'étais fixée : Andrew Potter était sauvé. Mais pour confirmer ce salut, l'enfant devait être libéré des autres, qui allaient certainement suivre sa trace et le retrouver. Je ne cessais d'évoquer l'horreur embusquée dans cette ferme isolée où avaient pénétré ces quatre campagnards du Michigan en venant prendre possession de leur héritage au Trou des Sorcières.

Je roulai à tombeau ouvert jusqu'à l'école. Arrivé là, sur l'ordre du professeur

Keane, j'allumai mes phares et restai assis, porte ouverte sur la soirée chaude, tandis que lui se cachait derrière le bâtiment pour attendre leur arrivée. Je dus faire un grand effort sur moi-même pour parvenir à faire le vide dans mon esprit afin de me concentrer sur ma surveillance.

À la tombée de la nuit, la fille arriva.

Elle subit la même épreuve que son frère. Elle gisait étendue par terre près du bureau du maître, la pierre en forme d'étoile sur sa poitrine, lorsque son père apparut sur le seuil, armé d'un fusil. Il n'eut pas besoin de demander ce qui s'était passé ; il *savait*. Il ne prononça pas un mot, pointa l'index vers la pierre sur la poitrine de sa fille, et leva son fusil. Son intention était claire : si je n'ôtais pas la pierre, il tirait. C'était évidemment ce qu'attendait le professeur car il fonça sur Potter et le toucha de la pierre…

Après quoi, nous attendîmes deux heures Mrs. Potter. En vain.

« Elle ne vient pas, déclara enfin le professeur Keane. C'est donc elle qui héberge l'intelligence de la *chose*. J'aurais cru que c'était l'homme. Très bien – nous n'avons pas le choix – il faut aller au Trou des Sorcières. Ces deux-là, on peut les laisser ici. »

Nous roulâmes dans les ténèbres, sans aucun souci de nous dissimuler, le professeur ayant dit que la *chose* tapie dans la maison du Trou des Sorcières *savait* que nous arrivions mais ne pouvait nous atteindre à travers le talisman de la pierre. Nous traversâmes la forêt épaisse dont les arbres empiétaient sur l'étroite route où les bizarres broussailles semblaient ramper vers nous dans l'éclairage des phares, et nous arrivâmes dans la cour des Potter.

La maison était plongée dans l'obscurité, mise à part la lueur d'une lampe dans une pièce.

Le professeur Keane sauta de voiture avec son petit sac de pierres en forme d'étoiles, et fit le tour de la maison pour apposer, comme des sceaux, une pierre à chacune des deux portes et à chacune des fenêtres – à travers l'une desquelles nous pûmes voir la femme assise devant une table de cuisine, impassible, vigilante, *sachant,* ne simulant plus, bien différente de la femme gloussant sottement que j'avais vue peu auparavant dans cette maison, et ressemblant plutôt à quelque énorme animal ombrageux aux abois.

Lorsque mon compagnon en eut terminé avec les pierres, il ramassa quelques brindilles dans la cour, et revint les empiler contre la porte d'entrée, puis mit le feu à la maison, sans se soucier de mes protestations.

Il revint alors à la fenêtre pour observer la femme tout en m'expliquant que seul le feu était capable d'anéantir le principe spirite, mais qu'il espérait tout de même sauver Mrs. Potter. « Vous feriez peut-être mieux de ne pas regarder, Williams. »

Je ne tins pas compte de son observation. Plût au ciel que je l'eusse écouté – je me serais ainsi épargné les cauchemars qui peuplent encore maintenant mon sommeil ! Je restai à la fenêtre et observai ce qui se déroulait dans la pièce – malgré l'odeur de fumée qui filtrait maintenant hors de la maison. Mrs. Potter – ou ce qui animait son corps obèse – se leva et se dirigea lourdement vers la porte de derrière, recula, alla vers la fenêtre, recula à nouveau, revint au centre de la pièce, entre la table et le poêle à bois éteint, et finit par tomber sur le plancher, se tordant parmi ses vomissements.

La pièce se remplissait lentement de fumée qui, rassemblée comme un nuage autour de la lampe jaune, rendait la pièce indistincte – pas suffisamment pourtant pour cacher complètement ce qui était sorti de Mrs. Potter au cours de cette terrible lutte sur le sol, où elle se débattait comme en convulsion mortelle : lentement, à peine visible, quelque chose d'autre prit forme – une incroyable masse amorphe que la fumée masquait en partie à nos yeux, munie de tentacules, luisante, pourvue d'une froide intelligence et d'une froideur physique que je percevais à travers la fenêtre. La chose s'éleva comme un nuage au-dessus du corps désormais inanimé de Mrs. Potter, puis tomba sur le poêle dans lequel il s'écoula comme une fumée !

« Le poêle ! » s'écria le professeur Keane, et il recula.

Levant la tête, je vis sortir par la cheminée une masse noire, gazeuse, qui se rassembla là un moment. Puis elle fendit l'air à la vitesse de l'éclair, fonçant vers les étoiles, en direction des Hyades, d'où le vieux sorcier Potter l'avait appelée en lui ; quittant le lieu où elle était restée tapie en attendant que les Potter vinssent du haut Michigan lui fournir un nouvel hôte à la surface de la Terre.

Nous parvînmes à sortir Mrs. Potter de la maison, tout amoindrie maintenant, mais en vie.

Point n'est besoin d'épiloguer sur les suites des événements de cette nuit mémorable – comment le professeur a attendu que le feu eût consumé entièrement la maison pour reprendre son stock de pierres en forme d'étoiles ; comment la famille Potter s'est réunie, libérée de la malédiction du Trou des Sorcières et déterminée à ne jamais revenir dans cette vallée hantée ; comment Andrew, quand vous vînmes l'éveiller, parlait dans son sommeil de « grands vents violents et dévastateurs » et d'« un endroit près du Lac d'Hali où ils vivent glorieux à jamais ».

Quelle était la *chose* que le vieux sorcier Potter avait appelée des étoiles, je n'eus

pas le courage de le demander, mais je savais qu'elle touchait à des secrets qu'il vaut mieux laisser ignorer aux hommes, des secrets qui ne m'auraient jamais été révélés si je n'avais été nommé par hasard à l'école de district n°7, et n'avais eu parmi mes élèves l'étrange enfant qu'était Andrew Potter.

L'OMBRE DANS LA MANSARDE

The Shadow in the Attic – 1964

I

Mon grand-oncle Uriah Garrison n'était pas un homme à contrarier : un homme au visage basané, aux sourcils en broussaille, avec une chevelure noire inculte et un visage qui hantait mes rêves d'enfant. Je ne le connus que pendant mes jeunes années. Mon père le contraria, et il mourut – de façon étrange, étouffé dans son lit à cent cinquante kilomètres d'Arkham où habitait mon grand-oncle. Ma tante Sophia le réprouva, et elle mourut – précipitée dans un escalier sans cause visible. Combien d'autres a-t-il pu y en avoir ? Qui le sait ? Qui aurait pu faire plus que chuchoter peureusement en parlant des puissances obscures au service d'Uriah Garrison ?

Dans quelle mesure ce qu'on disait de lui n'était-il que bavardage superstitieux, sans fondement, malintentionné, personne ne saurait le dire. Nous ne le revîmes plus après la mort de mon père ; ma mère détestait son oncle et sa haine dura jusqu'au jour où elle mourut. Elle y pensait toujours. Et moi, je ne l'ai pas oublié, ni lui ni sa maison au toit en croupe d'Aylesbury Street, dans la partie d'Arkham située au sud du Miskatonic, non loin de Hangman's Hill, la colline de l'Exécuteur, et de son cimetière boisé. En fait, le Ruisseau de l'Exécuteur coulait dans sa propriété, boisée elle aussi comme le cimetière sur la colline. Je n'ai jamais oublié la maison plongée dans l'ombre où il vivait seul (il avait quelqu'un, la nuit, pour la garder), les pièces aux plafonds hauts, la mansarde dérobée où personne n'entrait de jour et où personne n'avait le droit d'aller avec une lampe ou une lumière d'aucune sorte, les fenêtres à petits carreaux qui donnaient sur les buissons et les arbres, les portes à impostes ; c'était le genre de maison qui ne peut manquer d'imposer sa magie noire à l'esprit impressionnable d'un enfant, ce qui eut lieu pour moi : elle m'emplissait d'images obsédantes et parfois de songes terrifiants dont je m'éveillais en sursaut pour me réfugier au côté de ma mère ; et, une nuit mémorable, je m'égarai et je tombai sur la femme de ménage de mon grand-oncle, avec sa figure étrange, sans émotion, sans expression – elle me fixa et je la fixai, comme s'il y eût entre nous d'insondables espaces, tant qu'enfin je tournai les talons et m'enfuis, éperonné par une nouvelle peur surimposée à celles qu'avaient engendrées mes rêves.

Ça ne me disait pas grand-chose d'y aller. Entre nous ce n'était vraiment pas la

passion, et nos relations étaient réduites, bien qu'il y eût quelques occasions où je me décidais à envoyer un mot à Uriah Garrison : l'anniversaire du vieux monsieur, ou Noël ; il ne répondait jamais, et c'était aussi bien ainsi.

Je fus donc d'autant plus surpris de me trouver, à sa mort, héritier de sa propriété et d'un petit capital, sans autre condition que d'habiter la maison les mois d'été de l'année qui suivrait sa mort ; il savait apparemment que mes obligations dans l'enseignement ne me permettraient pas de l'occuper toute l'année.

Ce n'était pas beaucoup demander. Je n'avais pas l'intention de garder la propriété. Arkham, dans ces années-là, avait déjà commencé à s'agrandir au pied d'Aylesbury Pike, et la ville, qui jadis avait été tellement à l'écart de la maison de mon grand-oncle, se pressait maintenant contre elle ; la propriété tenterait certainement quelqu'un. Je n'éprouvais pas pour Arkham d'attirance particulière, bien que je fusse fasciné par les légendes qui la hantaient, par ses toits en croupe ramassés les uns contre les autres, et par l'ornementation architecturale datant de deux siècles. Cette fascination n'était pas assez profonde pour me donner envie d'élire définitivement domicile à Arkham. Mais avant de pouvoir vendre la maison d'Uriah Garrison, il me fallait l'occuper, selon les termes du testament.

En juin 1928, passant outre aux protestations de ma mère, en dépit de ses insinuations inquiétantes sur Uriah Garrison, un être selon elle spécialement maudit et détesté, je m'installai dans la maison d'Aylesbury Street. Cela ne présentait pas grande difficulté car la maison était restée meublée depuis la mort de mon grand-oncle en mars de cette année-là, et quelqu'un, visiblement, l'avait tenue en état, comme je le constatai à mon arrivée de Brattleboro. La femme de ménage de mon grand-oncle avait évidemment reçu l'ordre de continuer son office, au moins jusqu'à mon arrivée.

Mais le notaire de mon grand-oncle – un vieux bonhomme qui en était encore aux faux cols durs et à la redingote noire – ne savait rien du tout des dispositions prises par Uriah Garrison, quand je vins le voir pour étudier les clauses du testament. « Je n'ai jamais été dans la maison, Mr. Duncan, précisa-t-il. S'il a pris des dispositions pour la faire tenir en état, c'est qu'il doit y avoir une autre clef. Je vous ai envoyé celle que j'avais, comme vous le savez. Il n'y en pas d'autre à ma connaissance. »

Quant aux clauses du testament de mon grand-oncle, elles étaient d'une aride simplicité. Je n'avais qu'à occuper la maison pendant les mois de juin, juillet et août, ou pendant les quatre-vingt-dix jours suivant mon arrivée, si mes devoirs d'enseignant m'empêchaient de m'installer le 1er juin. Il n'y avait aucune autre condition de quelque ordre que ce fut, pas même l'interdit portant sur la mansarde, que je m'étais attendu à voir couché noir sur blanc.

« Peut-être trouverez-vous chez les voisins un soupçon d'hostilité, poursuivit Mr. Saltonstall. Votre grand-oncle avait des habitudes bizarres, qui rebutaient ses voisins. Je pense qu'il s'irritait à leur approche, et eux, de leur côté, prenaient ombrage de son indépendance et s'offusquaient, en le voyant se promener dans le cimetière de l'Exécuteur, de ce qu'il semblait préférer la compagnie des morts à celle des vivants. »

Je lui demandai à quoi le vieillard ressemblait dans ses dernières années. « C'était un solide et vigoureux vieillard, très coriace, en vérité, mais, comme il arrive souvent, quand vint le déclin, ce fut vite fait – en une semaine, il était mort. Sénilité, a dit le docteur.

— Et mentalement ? » demandai-je.

Mr. Saltonstall eut un sourire glacial. « Eh bien, Mr. Duncan, il faut que vous sachiez que mentalement votre oncle posait problème. Il avait certaines idées très étranges, qui à vrai dire étaient des idées archaïques. Ne seraient-ce que ces recherches sur la sorcellerie… Il a dépensé beaucoup d'argent à étudier les procès de Salem. Mais vous trouverez sa bibliothèque intacte, et remplie de livres sur ce sujet. À part cet intérêt obsessionnel pour un seul domaine, il était un esprit parfaitement froid et rationnel, c'est ce qu'on peut en dire de plus juste. Inamical, et se tenant au large. »

Ainsi le grand-oncle Uriah Garrison n'avait pas changé au cours des années qui s'étaient écoulées de mon enfance à mes vingt-cinq ans passés. La maison n'avait pas changé non plus. Elle avait encore cet air d'attente vigilante – comme un homme qui attend une diligence, replié sur lui-même pour résister au mauvais temps –, rien de plus récent, assurément, car la maison avait deux cents ans et, quoique bien tenue, elle n'avait jamais connu l'électricité et sa plomberie était d'origine. En dehors de son équipement et d'une partie de ses boiseries, la maison n'avait pas de valeur ; mais le terrain sur lequel elle était bâtie valait, lui, très cher, avec la perspective de l'expansion d'Arkham au pied d'Aylesbury Pike.

Les meubles étaient en merisier, en acajou et en noyer noir, et je subodorais que si Rhoda, ma fiancée, les voyait, elle voudrait les garder pour notre propre maison quand nous en construirions une ; entre l'argent du terrain et celui des meubles, nous serions en mesure de la construire, cette maison, mon traitement d'assistant au département d'anglais et son traitement de chargée de cours de philologie et d'archéologie permettant d'assurer son entretien.

Trois mois sans électricité, ce n'était pas terrible, et je pouvais pendant ces quelques semaines me débrouiller avec cette vieille tuyauterie, mais je décidai sur-le-

champ que je ne pouvais me passer de téléphone. Aussi je me rendis à Arkham et commandai un téléphone à installer sans délai. Pendant que j'étais dans le quartier des affaires, je m'arrêtai à la poste à Church Street et j'expédiai des télégrammes à ma mère et à Rhoda, pour les avertir que j'étais bien arrivé et inviter Rhoda quand elle le pourrait, à venir faire un tour et jeter un coup d'œil sur mon héritage. Je m'arrêtai assez longuement aussi dans un restaurant où je fis un bon repas, j'achetai quelques provisions pour mon déjeuner – j'étais pourtant peu porté à allumer du feu dans l'antique cuisinière – et je rentrai garanti contre la faim pour le reste de la journée.

J'avais apporté divers livres et articles nécessaires à la rédaction de ma thèse en cours, et je savais que les rayons de la bibliothèque de l'université de Miskatonic, à moins d'un kilomètre de la maison, m'apporteraient le complément de renseignements dont je pourrais avoir besoin ; Thomas Hardy et la région du Wessex ne constituaient pas tout à fait un sujet assez abstrus pour nécessiter la consultation de la Widener ou de quelque autre bibliothèque d'université plus importante. Aussi je me mis à la tâche jusque tard dans la soirée puis, fatigué, j'allai me coucher dans ce qui avait été la chambre de mon grand-oncle, au premier, plutôt que dans la chambre d'amis du rez-de-chaussée.

II

Rhoda me surprit en arrivant le lendemain soir (elle ne m'avait pas prévenu) au volant de son roadster. Rhoda Prentiss. C'était en vérité un prénom ridiculement recherché pour une jeune femme aussi vive, aussi pleine d'animation et de vitalité. Je ne l'entendis pas arriver et je ne sus qu'elle était là qu'en l'entendant ouvrir la porte d'entrée et appeler « Adam, es-tu là ? » D'un bond je sortis du bureau où j'étais en train de travailler – à la lumière d'une lampe car il faisait sombre, orageux, il y avait des rafales de vent – et voici qu'elle était devant moi avec ses cheveux blond cendré qui lui tombaient sur les épaules, humides de pluie ; ses lèvres entrouvertes, et ses yeux d'un bleu candide saisissant tout ce qu'elle pouvait voir de la maison avec une vive curiosité.

Mais quand je la pris dans mes bras, un léger tremblement la parcourut.

« Comment peux-tu supporter de passer trois mois dans cette maison ? cria-t-elle.

— On l'a faite pour rédiger des thèses ! Il n'y a rien ici qui me trouble.

— Toute cette maison me trouble, Adam, dit-elle avec une gravité inaccoutumée. Ne sens-tu pas qu'il y a ici quelque chose d'anormal ?

— Ce qu'il y avait d'anormal est mort. C'était mon grand-oncle. Quand il y était, je l'admets, la maison empestait le mal.

— Et elle empeste encore.

— Si tu crois au psychisme résiduel. »

Elle aurait pu répondre, mais je changeai de sujet : « Tu es arrivée juste à temps pour que nous allions dîner à Arkham. Il y a un drôle de restaurant à l'ancienne mode au pied de French Hill. »

Elle ne dit rien, malgré tout ce qu'elle avait encore à dire, comme je le devinai au léger froncement de sourcils qui persista un certain temps. Puis au dîner son humeur changea, elle me parla de son travail, de nos projets, d'elle et de moi, et nous passâmes ainsi deux heures au French House avant de rentrer. Il était tout naturel qu'elle restât pour la nuit, dans la chambre d'amis située au-dessous de la mienne et d'où elle pouvait facilement frapper au plafond en cas de besoin, ou si, comme je le lui dis, « le psychisme résiduel t'assiège ».

Néanmoins, en dépit de mon humeur plaisante, je m'étais rendu compte, à partir du moment où ma fiancée était arrivée, d'une espèce de montée du niveau de conscience dans la maison. On aurait dit que la maison avait secoué son indolence et que soudain elle avait éprouvé le besoin d'être davantage en éveil, comme si elle appréhendait un danger, en lisant de quelque manière dans mon intention de disposer d'elle en faveur de quelqu'un qui impitoyablement la détruirait et la jetterait à terre. Cette impression s'accrut au cours de la soirée, suscitant en moi un curieux sentiment de sympathie profonde, inexplicablement. Pourtant, me sembla-t-il, cela n'aurait pas dû me paraître aussi étrange, du moment que n'importe quelle maison peu à peu se crée une atmosphère, et qu'une maison vieille de deux siècles en a indéniablement plus qu'une maison plus récente. En fait, c'était le grand nombre de telles demeures qui prêtait à Arkham sa distinction principale : non seulement les trésors d'architecture, mais l'atmosphère de ces maisons, la science et la légende de vies humaines venues au monde et passées dans les limites relativement étroites de la cité.

Et à partir de ce moment aussi, je pris conscience de quelque chose, sur un autre plan, au sujet de la maison – non que la réaction intuitive de Rhoda m'ait été communiquée, mais simplement parce que son arrivée avait déclenché des événements, dont le premier eut lieu cette même nuit. J'ai pensé plus tard que l'apparition de Rhoda sur la scène avait hâté les phénomènes qui devaient avoir lieu de toute façon, mais qui en d'autres circonstances plus normales auraient eu lieu plus insidieusement.

Nous nous couchâmes tard ce soir-là. Pour ma part, je sombrai instantanément dans le sommeil, car la maison était très à l'écart de la circulation urbaine, et à l'intérieur il ne se produisait aucun de ces bruits de tassement, de craquement si communs dans les vieilles maisons. Au-dessous de moi Rhoda continuait à aller et venir nerveusement, et elle était encore debout quand je m'endormis.

Je fus réveillé un peu après minuit.

Je mis quelques secondes à me réveiller tout à fait. Qu'est-ce qui m'avait réveillé ? Un bruit de respiration, d'une respiration autre que la mienne ? Une présence toute proche ? Quelque chose sur mon lit ? Tout cela à la fois ? J'avançai une main et je rencontrai, sans erreur possible, la poitrine d'une femme dénudée. Et au même instant je perçus sa respiration brûlante et passionnée… et puis tout à coup, elle ne fut plus là, le lit s'allégea, et je sentis plutôt que je n'entendis son mouvement en direction de la porte de la chambre.

Maintenant tout à fait réveillé, je rejetai les draps légers qui me couvraient, car la nuit était humide et suffocante, et je sortis du lit. J'allumai la lampe de mes mains tremblantes et restai là, indécis. Je n'avais sur moi que mon short, et cette épreuve m'avait ébranlé plus que je ne l'aurais avoué.

Je dois admettre à ma honte que je crus d'abord que c'était Rhoda – ce qui prouve seulement la confusion d'esprit où l'incident m'avait plongé, car Rhoda était incapable d'un tel acte. Eût-elle souhaité passer la nuit dans mon lit, elle l'aurait dit : c'est ce qu'elle avait fait d'autres fois. De plus, la poitrine que j'avais touchée n'était pas celle de Rhoda ; les seins de ma fiancée étaient fermes, joliment arrondis, et la poitrine de la femme couchée à mon côté était flasque, avec de longs bouts, vieille. Et l'effet qu'elle m'avait fait, à la différence de celle de Rhoda, était de m'avoir fait frissonner d'horreur.

Je pris la lampe et sortis de ma chambre, décidé à fouiller la maison. Mais à l'instant où j'entrais dans le vestibule, j'entendis comme venant de l'extérieur, d'au-dessus du toit, la voix d'une femme subissant un châtiment – un simple filet sonore devenant de plus en plus ténu et qui finalement se perdit. Cela n'avait pas duré trente secondes en tout, mais c'était, dans son genre, quelque chose d'aussi indubitable que ce que j'avais senti près de moi sur le lit.

Je restais là, secoué… Finalement, je retournai à mon lit où je passai plus d'une heure sans fermer l'œil, à attendre les événements.

Rien ne vint, et quand pour finir je me rendormis, j'avais commencé à me demander si je n'avais pas pris un rêve pour la réalité.

Mais le matin, le visage sombre de Rhoda me dit qu'il y avait quelque chose. Elle s'était levée pour nous préparer le petit déjeuner et je la trouvai dans la cuisine.

Sans dire bonjour, elle se retourna et me dit : « Il y avait une personne dans la maison cette nuit.

— Alors ce n'était pas un rêve, criai-je.

— Qui était-ce ? » demanda-t-elle.

Je secouai la tête : « J'aimerais pouvoir te le dire !

— Ça me paraît plutôt extraordinaire d'avoir une femme de ménage en pleine nuit, poursuivit-elle.

— Tu l'as vue ?

— Je l'ai vue, oui. Pourquoi ?

— À quoi ressemble-t-elle ?

— On aurait dit une jeune femme. Mais j'avais l'impression bizarre qu'elle n'était pas jeune du tout. Son visage était sans expression, figé, seuls ses yeux semblaient vivants.

— Elle t'a vue ?

— Je ne crois pas.

— La femme de ménage de mon oncle ! m'écriai-je. Ça ne pouvait être qu'elle. J'ai trouvé la maison propre à mon arrivée. Tu vois comme elle est propre. Il est évident qu'il n'a pas laissé d'ordres pour qu'elle ne revienne pas. Je me souviens de l'avoir vue une fois quand j'étais petit. Il la prenait toujours la nuit…

— Complètement ridicule ! Uriah Garrison est mort en mars, il y a plus de trois mois. À moins d'être idiote, elle devait bien savoir qu'il n'était plus en vie ! D'ailleurs, qui la paie ? » Qui, en effet ? Je n'avais pas la réponse. Au demeurant, dans ces circonstances, je ne pouvais parler à Rhoda de ce qui s'était passé pendant la nuit. Je ne pouvais que lui affirmer que je n'avais pas vu de femme dans la maison depuis cette nuit de mon enfance où j'avais surpris la femme de ménage au travail.

« Je me souviens d'avoir eu la même impression – cette inexpressivité du visage, dis-je.

— Adam, c'était il y a vingt ans, peut-être plus, remarqua Rhoda. Ça ne pouvait pas être la même femme.

— Je ne le crois pas, pourtant je suppose que ce n'est pas impossible. Et malgré les dires de Mr. Saltonstall, il faut qu'elle ait la clé.

— Mais ça n'a aucun sens ! Et tu n'as guère eu le temps d'en engager une…

— Je n'ai engagé personne.

— Je veux bien le croire ! Tu ne lèverais pas le petit doigt pour épousseter, même si tu en avais jusqu'aux yeux, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Il faut que tu découvres qui elle est, et que tu mettes un terme à cette histoire. Je ne veux pas de bavardages, tu comprends ? »

Là-dessus nous prîmes place pour le déjeuner, après quoi – je le savais – Rhoda reprendrait la route.

Mais ma fiancée gardait l'air soucieux. Elle parla très peu pendant le repas, ne répondant à mes remarques que par monosyllabes, pour finalement éclater : « Oh, Adam, tu ne le *sens* pas ?

— Sentir quoi ?

— Il y a quelque chose dans cette maison, quelque chose qui te veut, je le sens. C'est toi que veut cette maison ».

Après un moment d'étonnement, je lui fis remarquer calmement que la maison était un objet inanimé, qu'à ma connaissance j'étais dans la maison le seul être vivant, à l'exclusion des souris que je pouvais n'avoir pas vues ni entendues, et que la maison ne pouvait vouloir ou ne pas vouloir quoi que ce soit.

Elle ne fut pas convaincue, et quand une heure plus tard elle fut prête à partir, elle dit par une brusque impulsion : « Adam, pars avec moi, maintenant !

— Ce serait folie d'abandonner une propriété de grande valeur qui nous sera fort utile à tous deux simplement pour obéir à ton caprice, Rhoda, lui répondis-je.

— C'est tout autre chose qu'un caprice. Prends garde, Adam. » Là-dessus nous nous séparâmes, Rhoda promettant de revenir au courant de l'été, et me faisant promettre de lui écrire régulièrement.

III

Cette seconde nuit passée dans la maison ramena mon esprit à la sinistre atmosphère qui m'avait paru régner dans la maison quand j'étais enfant, atmosphère hostile qui émanait de l'attitude sombre de mon grand-oncle Uriah, et de la mansarde verrouillée

où personne n'osait entrer, bien que mon grand-oncle y entrât et en sortît souvent. Il était tout naturel, j'imagine, qu'un jour ou l'autre je repense, pour le relever, au défi que représentait cette mansarde.

La pluie de la veille avait fait place à un brillant soleil dont les rayons pénétraient dans la maison par les fenêtres donnant au midi et lui donnaient un air d'époque distinguée pleine de douceur de vivre, un air bien éloigné de ce monde sinistre. Par une si belle journée tout ce qui était sombre, de mauvais augure paraissant infiniment lointain, je n'hésitai pas à allumer une lampe pour dissiper l'obscurité dans la mansarde sans fenêtre et j'entrepris aussitôt de gagner les combles de la vieille demeure, emportant avec moi toutes les clefs que Mr. Saltonstall m'avait remises.

Aucune pourtant ne fut nécessaire : la mansarde n'était pas fermée à clef.

De plus, elle était vide, du moins le pensai-je en y pénétrant. Mais elle ne l'était pas tout à fait. Une chaise unique se trouvait au milieu de cette pièce sous les combles, et sur cette chaise il y avait quelques objets prosaïques et un qui ne l'était pas : quelques vêtements féminins, et un masque de caoutchouc fait pour mouler le visage de celui qui le porte. Je m'approchai étonné et je posai la lampe sur le plancher pour mieux examiner ce qu'il y avait sur la chaise.

Il n'y avait rien de plus que ce que j'avais vu du premier coup d'œil : une robe d'intérieur de coton, très ordinaire, en imprimé de facture très ancienne, à carreaux gris clair sur gris foncé, un tablier, une paire de gants de caoutchouc, des bas élastiques, des pantoufles, et puis le masque, qui à l'examen s'avérait assez ordinaire, à part qu'il était garni d'une chevelure adhérente, ce qui n'est pas courant. Les vêtements pouvaient très bien avoir appartenu à la femme de ménage du grand-oncle Uriah : ça lui ressemblait bien de ne lui laisser qu'une mansarde pour s'y changer. Et pourtant, cela sonnait faux, vraiment, si l'on considérait le soin qu'il avait toujours pris de ne laisser personne entrer dans cette pièce.

Le masque ne s'expliquait pas facilement. Il n'était nullement desséché, comme il l'aurait été s'il était resté longtemps sans emploi ; il avait la souplesse et l'élasticité d'un caoutchouc qui sert, ce qui était d'autant plus déroutant. De plus, semblable en cela à tout le reste de la maison, la mansarde était d'une propreté impeccable.

Laissant les vêtements sans les déranger, je ramassai la lampe et la tins en hauteur. C'est alors que je vis l'ombre allongée au-delà de la mienne contre le mur et mordant sur le plafond… Une tache monstrueuse, difforme, noircie, comme si une énorme flamme avait jailli et imprimé son image là, dans l'épaisseur du bois. Je la fixai pendant un moment avant de m'apercevoir que, si grotesque que cela pût paraître, l'ombre ressemblait à un être humain contrefait, dont la tête (car elle avait une vague

excroissance qui lui servait de tête) aurait été horriblement informe.

Je traversai la pièce pour l'examiner, mais ses contours s'évanouirent dès que je m'approchai. Pourtant, indéniablement, elle avait tout l'air d'avoir été imprimée dans le bois par un jet brûlant. Je reculai en direction de la chaise, et légèrement au-delà. L'ombre avait l'air d'être venue d'un jet de flamme pratiquement au niveau du plancher. Son angle était bizarre et inexplicable. Je me retournai donc et je tentai de découvrir le point d'où avait pu venir la chose, quelle qu'elle pût être, qui avait fait cette étrange tache sur le mur et le plafond.

Quand je me tournai, la lumière tomba sur le côté opposé de la mansarde et découvrit, au point que je cherchais, une ouverture à la jonction du toit et du plancher – car de ce côté de la maison il n'y avait pas de hauteur de mur entre le toit et le plancher –, une ouverture pas plus grande qu'un trou de souris, et je pensai sur le moment que c'en était réellement un. Il ne retint pas mon attention plus d'une seconde, mais ce qui était peint en rouge vif, à la craie ou à l'huile, la retint : une suite de lignes bizarres et anguleuses, qui me semblèrent complètement différentes de n'importe quel dessin géométrique qui me fut familier, et qui étaient disposées de façon que le trou de souris ait l'air d'être juste au centre. Je pensai aussitôt à la fascination de mon grand-oncle pour la sorcellerie ; mais non, ce n'était pas là les pentagrammes, tétraèdres et cercles familiers des magiciens – plutôt leur contraire.

Je portai la lampe vers les lignes peintes et les examinai. En haut, c'étaient de simples lignes, pas davantage, mais à partir du milieu de la mansarde elles formaient une étrange sorte de dessin, appartenant essentiellement à une autre dimension, pensai-je. Qui sait depuis quand elles étaient tracées là ? Elles ne semblaient pas récentes (je veux dire moins de trente ans par exemple), elles pouvaient très bien avoir un siècle.

C'est pendant que je réfléchissais au sens de cette ombre étrange et de ces lignes tracées en face d'elle, que je commençai à ressentir une sorte de tension dans la mansarde. C'était absolument impossible à expliquer. On aurait dit – c'est bizarre d'exprimer cela en mots – que la mansarde retenait sa respiration. Je commençai à me sentir mal à l'aise, comme ce n'était pas la mansarde mais moi qui étais surveillé. La flamme de la mèche vacilla et fuma, et la pièce parut s'assombrir. Il y eut un moment où ce fut comme si la terre avait fait un demi-tour en arrière ou quelque chose dans ce genre ; et moi je n'avais pas suivi le mouvement, mais j'étais suspendu quelque part loin dans l'espace et sur le point de plonger dans ma propre orbite – puis ce moment passa, la terre reprit sa rotation régulière, la chambre s'éclaira, la flamme de la lampe se rétablit.

Je quittai la mansarde en toute hâte, tout le savoir chuchoté de mon enfance

s'échappant des réserves de la mémoire pour se presser derrière moi. J'essuyai sur mes tempes la sueur qui perlait, soufflai la lampe et commençai à descendre l'étroit escalier, très secoué ; mais au moment où je parvins au rez-de-chaussée, j'avais retrouvé mon sang-froid. Néanmoins, j'étais un peu moins enclin qu'auparavant à négliger l'émoi de ma fiancée à propos de la maison où j'avais accepté de passer l'été.

Je me flatte d'être méthodique. Dans ses moments badins, Rhoda m'avait dénommé son « petit pédant », en ne faisant allusion, strictement, qu'à mes rapports avec les livres, les écrivains et la vie littéraire. Mais peu importe ! La vérité, de quelque manière qu'elle soit formulée, n'en est pas moins la vérité. Dès que je fus remis des instants d'effroi que j'avais vécus dans la mansarde, pénible continuation des événements de la nuit, je résolus d'aller au fond des choses et de découvrir une explication plausible pour ce qui s'était produit dans les deux cas. Avais-je été en réalité victime d'hallucinations à deux reprises, ou non ?

La femme de ménage était évidemment le point de départ le plus proche.

Un coup de téléphone à Mr. Saltonstall ne fit pourtant que confirma ses dires précédents : il ne savait rien d'une femme de ménage, n'avait pas connaissance que mon grand-oncle eût employé une quelconque gardienne, et, autant qu'il le sût, il n'y avait pas d'autre clef.

« Mais vous devez comprendre, Mr. Duncan, me dit pour finir Mr. Saltonstall, que votre grand-oncle était une sorte d'ermite, qui se faisait du secret une religion. Ce qu'il ne voulait pas qu'on sache, personne ne le savait. Mais, si je peux me permettre de faire une suggestion, pourquoi pas vous renseigner auprès des voisins ? Je n'ai mis qu'une ou deux fois les pieds dans cette maison, et eux ont pu l'observer quotidiennement pendant des années. Il n'y a pas grand-chose, vous savez, que des voisins ne découvrent pas. »

Je le remerciai et raccrochai.

Prendre contact avec les voisins, pourtant, à moins d'attaquer de front, était un problème ; la plupart des maisons du quartier étaient loin d'être d'un voisinage immédiat ; la maison la plus proche était à deux blocs de distance sur la gauche de la vieille maison. Je n'y avais guère noté de signes de vie, mais maintenant que je lorgnais à travers les fenêtres, je vis quelqu'un dans un rocking-chair qui prenait le soleil sur le seuil.

Je réfléchis quelques minutes à la meilleure manière de l'aborder, mais rien ne me venait à l'esprit, sauf la question directe. Aussi je sortis de la maison et descendis le

chemin jusqu'à celle d'à côté. Comme j'entrai dans le jardin, je vis que l'occupant du fauteuil était un vieillard.

« Bonjour, monsieur, lui dis-je, je me demande si vous pourriez m'aider. »

Le vieil homme bougea : « Qui êtes-vous ? »

Je me présentai, ce qui suscita aussitôt sa curiosité. « Duncan, eh ? Jamais ne n'ai entendu le vieux dire votre nom. Mais il est vrai que je ne lui ai parlé qu'une douzaine de fois. Que puis-je faire pour vous ?

— J'essaie de découvrir comment atteindre la femme de ménage de mon grand-oncle. »

Il me lança un regard perçant, de ses yeux soudain rétrécis : « Jeune homme, j'aurais bien aimé savoir cela, moi aussi, rien que par curiosité, répondit-il. Je n'ai jamais entendu dire qu'elle ait aucune autre place.

— Vous l'avez vue venir ?

— Jamais. Je l'ai vue la nuit à travers les vitres.

— Alors, vous l'avez vue partir ?

— Jamais je ne l'ai vue ni venir ni partir. Et personne d'autre non plus. Et je ne l'ai jamais vue le jour non plus. Peut-être que le vieux la gardait là, mais je ne saurais dire où. »

J'étais déconcerté. Je pensai le temps d'un éclair que le vieillard faisait délibérément de l'obstruction, mais non, sa sincérité était évidente. Je ne savais trop que dire.

« Ce n'est pas tout, Duncan. Vous avez vu déjà la lumière bleue ?

— Non.

— Vous avez entendu un bruit inexplicable ? »

J'hésitai.

Le vieillard grimaça un sourire. « C'est bien ce que je pensais. Le vieux Garrison était sur un coup. Je ne serais pas surpris qu'il y soit encore.

— Mon grand-oncle est mort en mars dernier, lui rappelai-je.

— Vous ne pouvez pas me le prouver, répliqua-t-il. Oh, j'ai bien vu un cercueil sortir de cette maison et être porté au cimetière de l'Exécuteur, mais c'est tout ce que j'en sais. Je ne sais qui (ou quoi) était dans ce cercueil ».

Le vieillard continua dans le même esprit, et je vis clairement qu'il ne savait rien, quoi qu'il soupçonnât. Ce n'était qu'allusions malveillantes, mais rien de tangible, et le total de ses insinuations n'était guère plus important que ce que je savais déjà : que mon grand-oncle était un ours, qu'il s'adonnait à quelque « occupation diabolique », et qu'il valait mieux pour lui qu'il fut mort que vivant, pour autant qu'il fût vraiment mort. Il avait conclu également qu'il y avait quelque chose de « pas normal » dans la maison de mon grand-oncle. Il reconnaissait que, resté seul, il ne gênait pas les voisins. Et il était resté absolument seul du jour où la vieille Mrs. Barton était allée chez lui pour lui reprocher de garder une femme sur place, et qu'elle avait été trouvée morte d'apoplexie le lendemain chez elle, « morte de peur » avait-on dit.

Manifestement il n'y avait pas d'accès direct à l'information concernant mon grand-oncle ; contrairement à mon sujet de thèse, il n'y avait pas de références dans les bibliothèques si ce n'est dans celle de mon grand-oncle, à laquelle je revins aussitôt pour y trouver une rangée fort serrée de livres anciens et modernes consacrés à la magie, la sorcellerie, et les superstitions de la même famille : le *Malleus Maleficarum* par exemple, de très vieux livres de Olaus Magnus, Eunapius, de Rochas et autres. Peu de titres me disaient quelque chose ; je n'avais jamais entendu parler du *De Natura Daemonum*, du *Quaestio de Lamiis* de De Vignate ou du *Fuga Satanae* de Stampa.

Il était évident que mon grand-oncle avait lu ses livres, car ils étaient annotés – principalement des renvois marqués pour sa commodité. Je n'avais aucun mal à lire les impressions souvent anciennes, mais tous ces ouvrages portaient sur les thèmes apparentés que j'ai dits (l'intérêt de mon grand-oncle allait non seulement aux pratiques ordinaires de la sorcellerie et de la démonologie, mais dénotait aussi une fascination persistante pour les succubes, le maintien de l'« essence » d'une existence à l'autre), et, apparemment, sans aucune référence à la réincarnation, aux esprits familiers, à l'assouvissement de la vengeance par le moyen de la sorcellerie, d'incantations, et autres procédés du même ordre.

Je n'avais pas l'intention d'étudier les livres, mais je pris le temps de suivre au moyen des renvois, le thème de l'essence, et de livre en livre je me trouvai mené d'une discussion de l'essence, ou âme, ou force vitale, comme on l'a appelée différemment, à travers des chapitres sur la transmigration et la possession, à une dissertation sur la manière de passer dans un nouveau corps en chassant la force vitale qu'il contient et en y substituant sa propre essence – genre de calembredaine bien propre à séduire un vieillard au seuil de la mort.

J'étais encore au travail parmi les livres quand Rhoda appela de Boston.

« Boston ! » J'étais étonné. « Tu n'es pas allée bien loin.

— Non, fit-elle. J'ai pensé à ton grand-oncle et je me suis arrêtée ici, à la bibliothèque Widener, pour jeter un coup d'œil à quelques livres rares.

— Sur la sorcellerie ? hasardai-je.

— Oui. Adam, je crois qu'il te faut quitter cette maison.

— Et balancer un joli petit héritage ? Pas question !

— Ne sois pas entêté comme ça ! J'ai fait des recherches. Tu as la tête dure, je sais. Mais crois-moi, poursuivit-elle d'un ton grave, ton oncle ne méditait rien de bon quand il a inscrit cette clause. Il veut que tu sois là pour une raison précise. Tu vas bien, Adam ?

— Tout à fait bien.

— Est-il arrivé quelque chose ? »

Je lui racontai en détail tout ce qui s'était passé.

Elle écouta en silence. Quand j'eus fini, elle me dit encore : « Je crois que tu devrais partir, Adam. »

Tandis qu'elle me parlait, je sentais croître mon irritation contre elle. Sa possessivité, cette façon de s'arroger le droit de me dicter ma conduite qui supposait sans doute la conviction de savoir mieux que moi ce qui était utile à mon bonheur, tout cela m'exaspérait.

« Je reste, Rhoda, répliquai-je.

— Tu ne vois pas, Adam… cette ombre dans la mansarde… quelque chose de monstrueux est entré par ce trou et a insufflé cette ombre à cet endroit », insista-t-elle.

J'eus peur d'éclater de rire. « J'ai toujours dit que les femmes ne sont pas des créatures rationnelles.

— Adam, ce n'est pas une question d'homme et de femme. J'ai peur.

— Reviens, lui dis-je, je te protégerai. »

Résignée, elle raccrocha.

IV

Cette nuit-là fut rendue mémorable par ce que je choisis alors de considérer comme

pure hallucination. Cela commença, littéralement, par un pas dans l'escalier peu après que je fus allé me coucher. Je tendis l'oreille un temps, pour l'entendre encore ; puis je sortis de mon lit, je m'approchai de la porte dans le noir, et je l'ouvris juste assez pour me permettre de regarder.

La femme de ménage venait de passer devant ma porte, en direction du rez-de-chaussée. Je rentrai aussitôt dans ma chambre, farfouillai dans mon sac pour y prendre une robe de chambre (je n'avais pas encore eu l'occasion de m'en servir) et ressortis dans le couloir, résolu à regarder en face la femme à son travail.

Je me déplaçais en silence dans l'obscurité des escaliers, obscurité quelque peu diluée par l'iridescence du clair de lune qui se répandait dans la maison. Avant d'avoir atteint la moitié de la descente, je ressentis cette curieuse impression que j'avais éprouvée déjà, celle d'être surveillé.

Je me retournai.

Là, dans l'obscurité rougeoyante de l'escalier derrière moi et un peu au-dessus, flottait la semblance spectrale du grand-oncle Uriah Garrison, quelque chose d'aussi évanescent que l'air, son lourd visage barbu un peu distordu sous l'effet du clair de lune, les yeux brûlants, la tignasse hérissée, les pommettes tendues d'une peau parcheminée, vision fugace mais sans erreur possible ; il se ratatina soudain comme un ballon qu'on pique, et s'évanouit, laissant un mince serpentin, une ficelle d'une substance noire qui semblait se tordre en tourbillonnant jusqu'à l'escalier où je me trouvais ; et puis, même cela disparut comme une fumée.

J'étais glacé de terreur, puis la raison reprit le dessus. Je me dis que j'avais eu une hallucination, ce à quoi on pouvait bien s'attendre, si l'on songe à mon inquiétude de toute la journée au sujet de mon grand-oncle et de ses curieuses préoccupations, bien que tout cela, au fond, ait dû plus vraisemblablement être le fait d'un rêve que d'une vision éveillée. Mais à ce moment aussi, je ne savais pas dans quelle mesure j'étais éveillé. Je me demandais ce que je faisais dans cet escalier, puis me rappelai la femme de ménage. J'avais grande envie de retourner dans ma chambre et de dormir, mais je ne le voulais pas : je me ressaisis et continuai.

Il y avait une lumière dans la cuisine, une lampe à la flamme faible et basse dont la lueur me permit de me glisser jusqu'à la porte, où je m'arrêtai dès que je pus voir à l'intérieur.

La femme était là qui nettoyait comme toujours. Le moment était venu de l'affronter et de lui demander compte de sa présence.

Quelque chose m'empêchait d'avancer. Quelque chose en cette femme me

repoussait. Quelque chose d'autre stimulait ma mémoire, et je me souvenais de l'autre femme que j'avais vue là au temps de ma jeunesse. Je pris peu à peu conscience qu'elles ne faisaient qu'une seule et même personne : le visage impassible et sans expression n'avait pas changé durant vingt ans ou plus, ses gestes étaient mécaniques, elle semblait même porter les mêmes vêtements !

Et j'eus l'intuition que c'était elle dont j'avais senti le corps contre moi pendant la nuit !

Ma répugnance à la regarder en face grandissait, mais je me contraignis à franchir le seuil, avec une question sur le bout de la langue : que faites-vous ici ?

Mais aucun son ne passa mes lèvres. Elle se retourna ; un court instant nos regards se croisèrent, et je plongeai dans des flaques de feu rougeoyant, des yeux qui n'étaient pas des yeux, mais bien autre chose : la quintessence de la passion et de la faim, l'apex du mal, l'incarnation de l'inconnu. Sous tous ses aspects, la confrontation n'était pas différente de ce qu'elle avait été jadis. Elle ne bougeait pas, son visage, à part ses yeux, restait sans expression. Puis j'abaissai mon regard, incapable de la fixer davantage, et je reculai au-delà du seuil pour rentrer dans l'obscurité.

Je montai l'escalier quatre à quatre, jusqu'à ma chambre où je restai tremblant, le dos à la porte, la confusion dans la tête car je savais que ce que j'avais vu était plus qu'une femme, mais je ne savais pas quoi – quelque chose qui était asservi à mon oncle mort, quelque chose qui était tenu nuit après nuit de revenir accomplir ces rites. D'où venait-elle, je l'ignorais.

Pendant que je me tenais ainsi, je l'entendis encore une fois dans l'escalier. Elle remontait. Un moment, je la crus en train de se diriger vers ma chambre, comme cela s'était déjà produit, et je me sentis glacé d'épouvante, mais ses pas continuèrent sur l'escalier qui menait à la mansarde.

Lorsque le bruit des pas s'évanouit, mon courage revint et, enhardi, j'ouvris ma porte et risquai un œil.

Tout était obscur. Mais non ! En haut de l'escalier, sous la porte de la mansarde, filtrait une lueur bleue.

Quand je montai vers la mansarde, la lueur bleue commença à pâlir.

Je restai l'oreille collée à la porte. Pas un son.

N'écoutant que mon courage, j'ouvris la porte à la volée.

Il n'y avait pas trace de la femme. Mais, au bord du plancher, là où il recoupait l'angle du toit, la lumière bleue que j'avais remarquée sous la porte coulait comme de

l'eau par le trou de souris ! Et les lignes peintes tout autour du trou luisaient comme si elles eussent possédé leur propre luminosité, qui s'estompait quand je les regardais.

J'allumai une allumette et la tins en hauteur.

Les vêtements qu'avait portés la femme étaient sur la chaise comme avant. Et le masque.

Il était chaud…

L'allumette me brûla les doigts et s'éteignit.

Maintenant l'obscurité était complète. Mais je sentis venant du trou de souris une force d'attraction : si je ne m'échappais sur-le-champ, il fallait me jeter à genoux et tenter de suivre la lumière bleue. C'était un mal frémissant, palpable… et encore une fois la terre me sembla stopper dans sa rotation, le temps fit une embardée, un grand nuage de peur paralysante m'enveloppa.

Je restai cloué sur place.

Alors, du trou de souris, une traînée de lumière bleue semblable à une fumée filtra jusque dans la mansarde. La vue de son rapide épanouissement brisa le charme qui me retenait. Ramassé sur moi-même, je me précipitai vers la porte et m'échappai de la pièce. Je dégringolai l'escalier et me jetai dans ma chambre en regardant derrière moi comme si je m'attendais à ce qu'une nouvelle horreur me brûlât les talons.

Mais il n'y avait que les ténèbres, rien que le noir.

Je me laissai tomber sur le lit tout habillé, et restai là à attendre craintivement tout ce qui pouvait venir – sachant que je devrais faire ce que Rhoda m'avait demandé, et pourtant répugnant curieusement à abandonner la maison d'Aylesbury Street, non parce que c'était mon héritage, mais à cause d'une sorte effrayante d'asservissement, presque de parenté, qui me tenait là.

J'attendis en vain que même le fantôme d'un son troublât le silence. Mais rien ne me vint à l'oreille, sinon les bruits naturels d'une maison dans le vent de la nuit (car le vent s'était levé) et de temps à autre le cri funèbre d'une effraie, venant de Hangman Hill.

Bientôt je m'endormis, tout habillé, et je rêvai… Je rêvai que la lumière bleue s'épanouissait, foisonnait, envahissait la mansarde, coulant le long des escaliers, entrant dans ma chambre, et que du trou de souris au sommet de l'angle formé par le toit et le plancher venaient à s'enfler et grandir diverses formes de la femme de ménage, tantôt habillée et masquée de caoutchouc, tantôt vieille hideuse, tantôt nue et

belle comme une jeune femme, et, à côté d'elle, mon grand-oncle Uriah Garrison, pénétrant dans la maison, puis dans ma chambre et enfin dans moi : un rêve dont je m'éveillai, trempé de sueur, au bord de l'aube qui répandait dans la pièce un bleu pâle pour céder finalement aux teintes rosées de l'aurore.

Ce qui me tint éveillé, épuisé que j'étais, ce fut le bruit des coups frappés à la porte d'entrée. Je parvins à me mettre sur mes pieds et à aller jusque-là.

Rhoda était là.

« Adam ! cria-t-elle. Quelle mine affreuse !

— Va-t'en, lui dis-je, nous n'avons pas besoin de toi. »

Pendant un instant, je restai choqué par mes propres paroles, mais peu après je m'y résignai, comprenant qu'elles traduisaient ma pensée et que l'intrusion de Rhoda m'exaspérait : comme si elle pensait que je ne pouvais me débrouiller seul.

« Ainsi, je suis arrivée trop tard, soupira-t-elle.

— Va-t'en, répétai-je. Laisse-nous seuls, c'est tout.

Elle me bouscula pour passer et se précipita dans la maison. Je lui emboîtai le pas. Elle se dirigeait vers le bureau, et, quand elle y fut, elle rassembla mes notes et mon manuscrit pour ma thèse sur Hardy, et me les présenta :

« Tu n'en as plus besoin, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Prends-les, répondis-je. Prends tout. »

Elle les prit. « Adieu, Adam, dit-elle.

— Adieu, Rhoda », répliquai-je.

Je ne pouvais en croire mes yeux : Rhoda partit, douce comme un agneau. Et malgré le vague trouble que j'en éprouvais, je ressentais une satisfaction secrète de la tournure que prenaient les choses.

V

Je passai en grande partie le reste de cette journée à me reposer et en un sens à attendre les événements de la prochaine nuit. Il m'est impossible maintenant de décrire mon état d'esprit. Toute crainte m'avait abandonné ; j'étais consumé de curiosité, et même d'une certaine impatience.

Le jour traînait. J'en passai une partie à dormir. Je mangeai très peu. Mon appétit

s'adressait maintenant à quelque chose qu'aucune nourriture ne pouvait satisfaire, et cela ne me dérangeait pas qu'il en fût ainsi.

Mais la nuit et l'obscurité finirent par venir, et je me mis à attendre avec excitation tout ce qui pourrait bien venir de cette mansarde. J'attendis d'abord en bas, mais je finis par comprendre que c'était dans la chambre du haut – l'ancienne chambre de mon grand-oncle Uriah – que je devais guetter les événements nocturnes de la maison, aussi j'y montai et restai assis dans l'ombre.

La nuit s'avançait. J'entendis la vieille horloge du rez-de-chaussée sonner neuf heures, puis dix, puis onze. Je m'attendais à entendre bientôt le pas de la femme dans l'escalier, la femme nommée Lilith, mais ce fut la lumière bleue qui vint la première, filtrant sous la porte, comme dans mon rêve.

Mais je ne dormais pas, je ne rêvais pas.

La lumière bleue emplit la pièce jusqu'à ce que je pusse deviner la forme nue de la femme et la forme en train de se modeler du grand-oncle Uriah qui émergeaient du brouillard, avec une torsade serpentine qui se pliait, se contorsionnait, du point où le vieillard avait commencé à prendre forme jusqu'à celui où j'étais assis sur le lit.

Et alors quelque chose d'autre eut lieu, quelque chose qui me remplit d'une terreur soudaine. Je sentis la fumée, j'entendis pétiller des flammes.

Et de l'extérieur monta l'appel de Rhoda : « Adam ! Adam ! »

La vision disparut. La dernière chose que je vis fut l'expression de rage terrible sur le visage spectral de mon grand-oncle, la fureur sur le visage de la femme qui, dans cette lumière, se changea de belle fille en vieille sorcière. Je me précipitai à la fenêtre, et l'ouvris :

« Rhoda ! » appelai-je.

Elle n'avait pris aucun risque. Il y avait une échelle dressée contre le rebord de la fenêtre.

La maison brûla de fond en comble avec tout ce qu'elle contenait. Cet incendie ne modifia pas la situation testamentaire. Comme Mr. Saltonstall l'indiqua, j'avais rempli les conditions imposées quand des circonstances indépendantes de ma volonté avaient rendu impossible la continuation de ma mission. Ainsi héritai-je de la propriété, je la vendis, et Rhoda et moi nous nous mariâmes en dépit de ses illusions éminemment féminines.

« J'ai mis le feu moi-même », déclara-t-elle. Elle avait passé la journée, après m'avoir quitté avec mes papiers et mes livres, à la bibliothèque de l'université de Miskatonic, réputée pour sa collection d'ouvrages ésotériques, à étudier la science de la sorcellerie. Elle en avait conclu que l'esprit animant la maison, et responsable des événements qui s'y produisaient, était celui du grand-oncle Uriah Garrison, et que sa seule raison d'avoir exigé que j'y habite était de me garder à sa portée de façon à usurper ma force vitale et à prendre possession de mon corps. La femme était une succube, sans doute sa maîtresse. Le trou de souris, manifestement, ouvrait sur une autre dimension.

Faites confiance à une femme pour trouver une issue romantique aux événements les plus hallucinants. Succube, en vérité !

Parfois, aujourd'hui encore, ses idées font impression sur moi. Il m'arrive de ne plus être sûr de mon identité. Suis-je Adam Duncan ou Uriah Garrison ? Ce n'est pas une bonne chose d'en parler à Rhoda. Je l'ai fait un jour ; elle m'a simplement répondu : « On dirait que tu as été secoué Adam. »

Les femmes sont des créatures fondamentalement irrationnelles. Rien ne lui ôtera de la tête ses idées sur la maison d'Aylesbury Street. Ce qui m'ennuie, c'est que je me trouve incapable de formuler une explication plus rationnelle, qui réponde à toutes les questions que je me pose quand je songe aux événements dans lesquels j'ai joué un rôle petit, mais déterminant.

LES FRÈRES DE LA NUIT

The Dark Brotherhood – 1966

Il est probable que les circonstances entourant la mystérieuse destruction par le feu d'une maison abandonnée, située au sommet d'une butte sur la rive du Seekonk, dans un quartier presque inhabité à mi-chemin entre les ponts Washington et Red, ne seront jamais entièrement connues. La police a été assiégée par le nombre habituel d'excentriques se présentant pour proposer des informations à ce sujet, personne au demeurant n'insistant davantage qu'Arthur Phillips, descendant d'une vieille famille de l'East Side résidant depuis longtemps dans Angell Street, jeune homme quelque peu extravagant mais honnête. Il a écrit le récit de certains événements qui, d'après lui, auraient mené à l'incendie. Les enquêteurs ont interrogé toutes les personnes concernées et citées dans le compte rendu de Mr. Phillips, mais aucun élément nouveau n'est venu corroborer ses allégations. Seule la déposition d'un bibliothécaire de l'Athenaeum a confirmé que Mr. Phillips y a rencontré Miss Rose Dexter. Voici le manuscrit.

I

Les rues de n'importe quelle ville du littoral oriental offrent au piéton de la nuit plus d'une vision de l'étrange et du terrible, du macabre et de *l'outré* [1], car l'obscurité arrache aux lézardes et aux fissures, aux mansardes et aux caves souterraines tous les êtres qui, pour de ténébreuses raisons enfouies dans leur passé, ont choisi de rester en sécurité le jour dans leurs mornes niches – les estropiés, les solitaires, les malades, les vieillards, les misanthropes, et ces âmes perdues en quête perpétuelle de leur identité, sous la protection de la nuit qui leur donne la quiétude que jamais ne leur donnera la froide lumière du jour. Ce sont les blessés de la vie, les éternels mutilés, les hommes et les femmes qui ne se sont jamais remis des traumatismes de l'enfance ou qui ont volontairement recherché des expériences que l'être humain devrait toujours ignorer… Chaque endroit où la société humaine a été longtemps concentrée en regorge, mais on ne peut les voir qu'aux heures obscures, lorsqu'ils émergent comme des phalènes pour évoluer dans les quartiers avoisinants quelques heures durant, avant que la lumière solaire ne les rejette à nouveau dans l'ombre.

J'ai été un enfant solitaire, livré le plus souvent à moi-même en raison de ma santé fragile, et j'ai développé très précocement une tendance à vagabonder hors de chez

moi la nuit, au début seulement autour d'Angell Street où j'ai vécu la plus grande partie de mon enfance, puis dans un périmètre de plus en plus large de Providence, ma ville natale. Le jour, si mon état me le permettait, je suivais la rive du Seekonk de la ville jusqu'à la campagne, ou bien, lorsque je débordais d'énergie, je jouais avec quelques camarades soigneusement triés, dans une cabane que nous avions laborieusement construite sur une aire boisée, à la sortie de la ville. Je m'adonnais en outre abondamment à la lecture et passais de longues heures dans la vaste bibliothèque de mon grand-père à lire sans aucune discrimination, assimilant ainsi une foule de connaissances allant des philosophies grecques à l'histoire de la monarchie anglaise, des secrets des anciens alchimistes aux expériences de Niels Bohr, des papyrus égyptiens aux romans de mœurs provinciales de Thomas Hardy, car mon grand-père avait des goûts très éclectiques en matière de livres et, méprisant toute spécialisation, n'achetait et ne conservait que ce qui selon lui était « bon » – c'est-à-dire ce qui l'intéressait.

Mais la ville nocturne m'arrachait à tout le reste. Ce que je préférais par-dessus tout, c'était me promener, et j'ai passé des nuits à rôder partout pendant les dernières années de mon enfance et toutes celles de mon adolescence, au cours de laquelle je suis devenu de plus en plus autonome et solitaire du fait que la maladie m'empêchait de me rendre régulièrement en classe. Je ne saurais dire maintenant ce que je cherchais la nuit avec une telle détermination dans la ville, ce qui m'attirait dans ces rues mal éclairées, pourquoi je me plaisais tant dans la vieille Benefit Street et les parages ténébreux de Poe Street, à peu près ignorés dans l'immensité de Providence, ce que j'espérais saisir sur les visages furtivement entrevus d'autres piétons de la nuit glissant et se faufilant le long des ruelles obscures et des allées écartées. Peut-être était-ce simplement une fuite devant les réalités plus âpres de la lumière du jour, ou encore une insatiable curiosité à l'égard des secrets de la ville que seule la nuit peut révéler.

Lorsque enfin j'eus obtenu mes diplômes d'études secondaires, on pourrait imaginer que d'autres activités m'attirèrent. Il n'en fut rien, car ma santé était trop précaire pour me permettre de poursuivre mes études, comme je l'aurais aimé, à l'université Brown. Cette privation me conforta dans mon goût des occupations solitaires : je doublai mes heures de lecture et augmentai le temps que je passai dehors la nuit (grâce à de petites siestes pendant la journée). Cependant, je m'arrangeais pour mener une existence normale dans les autres domaines : je ne quittai pas ma mère veuve, ni mes tantes avec lesquelles nous vivions, même lorsque mes compagnons de jeunesse se furent éloignés de moi ; et je découvris Rose Dexter, descendante des premières familles anglaises installées dans le vieux Providence,

jeune fille aux yeux noirs, dotée d'une silhouette et d'une beauté de traits exceptionnelles, que je persuadai de partager mes activités nocturnes.

En sa compagnie, je poursuivis avec un enthousiasme renouvelé mes explorations dans Providence, avide de lui montrer tout ce que j'avais déjà découvert au cours de mes pérégrinations à travers la ville. Notre première rencontre eut lieu au vieil Athenaeum, et nous primes l'habitude de nous y retrouver le soir. De là, nous partions à l'aventure dans la nuit. Ce qui, pour elle, avait commencé comme un jeu devint bien vite une habitude consacrée. Elle révéla une ardeur égale à la mienne dans la prospection des chemins cachés et des ruelles depuis longtemps tombées en désuétude, et fut rapidement autant chez elle dans la ville nocturne que moi-même. Peu encline au vain bavardage, elle me convenait parfaitement.

Nous avions ainsi exploré Providence pendant plusieurs mois lorsqu'une nuit, dans Benefit Street, un gentleman, nu-tête, portant sur des vêtements négligés une cape qui lui tombait jusqu'aux genoux, nous aborda. Il nous précédait de quelques mètres lorsque nous avions tourné dans la rue, et je l'avais observé quand nous l'avions dépassé : il m'avait fait une impression plutôt troublante car j'avais trouvé que son visage aux yeux sombres, avec sa moustache et sa chevelure indisciplinée, m'était étrangement familier. Quand nous l'eûmes dépassé, il se mit à notre poursuite jusqu'à ce qu'enfin, nous ayant rattrapés, il me touchât l'épaule et demandât :

« Monsieur, pouvez-vous m'indiquer comment me rendre au cimetière où Poe se promenait jadis ? »

Je lui indiquai le chemin à suivre puis, mû par une impulsion soudaine, lui proposai de l'y accompagner et, avant même de comprendre ce qui s'était passé, nous marchions tous trois de conserve. Je ne fus pas long à remarquer l'air intéressé avec lequel l'individu observait ma compagne, mais le dépit que j'en ressentis tomba devant la constatation que cet intérêt était inoffensif, dans la mesure où il était beaucoup plus critique que passionné. Je saisis à mon tour l'occasion de l'examiner attentivement chaque fois que nous passions sous un réverbère, et je sentis croître en moi la certitude troublante que je le connaissais, ou l'avais connu.

Il était vêtu de sombre, à l'exception de sa chemise blanche et de sa cravate, qu'il portait lâche, à la Windsor. Ses vêtements étaient fripés, comme s'ils avaient été portés longtemps sans soin, mais ils n'étaient pas sales, autant que je pus en juger. Il avait un vaste front bombé surplombant des yeux noirs, inquisiteurs jusqu'à l'obsession, et son visage allait en s'amincissant vers un petit menton émoussé. Ses cheveux étaient plus longs que ne les portent la plupart des hommes de ma génération, et il semblait pourtant être de même âge que moi, avec cinq ans de plus peut-être.

Mais décidément, ses vêtements avaient une coupe démodée : ils semblaient même, bien que neufs, avoir été coupés selon un patron remontant à plusieurs générations en arrière.

« Êtes-vous étranger à Providence ? lui demandai-je bientôt.

— Je suis de passage, répondit-il brièvement.

— Vous vous intéressez à Poe ? »

Il acquiesça.

« Que savez-vous sur lui ? lui demandai-je.

— Fort peu de chose, répliqua-t-il. Peut-être pourriez-vous m'en dire davantage ? »

Je ne me le fis pas dire deux fois et lui donnai sur-le-champ un aperçu biographique du père du roman policier et maître du genre macabre dont j'admirais l'œuvre depuis toujours. Je ne m'étendis en détail que sur sa liaison avec Mrs. Sarah Helen Whitman, puisqu'elle touchait Providence et la visite qu'il avait faite avec elle au cimetière où nous nous rendions. Je vis qu'il écoutait avec une attention extrême : il paraissait prendre mentalement en note tout ce que je disais, mais, ne pouvant déceler devant son manque d'expression si ce que je lui racontais lui plaisait ou non, je ne pus déterminer quelle était la source de son intérêt.

Pour sa part, Rose était consciente de son intérêt pour elle, mais elle n'en prenait pas ombrage, sentant peut-être qu'il n'avait rien de sensuel. Ce ne fut qu'au moment où il lui demanda son nom que je m'aperçus que nous ignorions le sien. Il nous le donna alors comme étant « Mr. Allan », ce qui fit sourire Rose imperceptiblement (je m'en aperçus comme nous passions sous un réverbère).

Ayant appris nos noms, notre compagnon n'en demanda pas davantage, et ce fut en silence que nous atteignîmes enfin le cimetière. J'imaginais que Mr. Allan allait y pénétrer mais telle n'était pas son intention. Il avait seulement voulu découvrir son emplacement afin, sans doute, d'y retourner de jour, ce qui était tout à fait sensé puisque (bien que je connaisse parfaitement l'endroit et m'y sois promené plus d'une fois la nuit) il offrait bien peu de chose à voir pour un étranger, dans l'obscurité.

Nous lui souhaitâmes bonne nuit à l'entrée et nous en allâmes.

« J'ai déjà vu ce type quelque part, déclarai-je à Rose dès que nous fûmes suffisamment loin de lui. Mais je n'arrive pas à savoir où. Peut-être à la bibliothèque.

— Ce doit être là, effectivement, répondit Rose avec ce petit rire de gorge qui lui était propre. Sur un portrait pendu au mur.

— Vous plaisantez ! m'écriai-je.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas vu la ressemblance, Arthur ! répliqua-t-elle sur le même ton. Jusqu'à son nom ! On dirait Edgar Allan Poe. »

C'était l'évidence même ! Dès que Rose me l'eut signalée, je reconnus la ressemblance frappante, jusque dans les vêtements, et je cataloguai immédiatement Mr. Allan : c'était un inoffensif admirateur de Poe, si obsédé par l'homme qu'il devait se fabriquer un personnage à sa ressemblance, allant jusqu'à s'habiller comme lui, avec des vêtements en copie d'époque. Encore l'un de ces curieux spécimens d'humanité qui hantent les rues nocturnes de la ville.

« Eh bien, ce type est le plus bizarre que nous ayons rencontré dans nos vagabondages », observai-je.

Sa main se raidit sur mon bras. « Arthur, n'avez-vous pas *senti* quelque chose de *faux* en lui ?

— Oh, je suppose qu'il y a quelque chose de "faux", dans le sens où vous l'employez, chez tous ceux d'entre nous qui rôdent dans les ténèbres, répliquai-je. Sans doute préférons-nous d'une certaine manière façonner notre propre réalité. »

Mais tout en lui répondant cela, je savais ce qu'elle voulait dire, et point n'était besoin de l'explication qu'elle tenta si consciencieusement de me fournir par le flot de paroles qui suivit. Il y avait quelque chose de faux chez Mr. Allan en ce sens qu'en lui *tout sonnait profondément faux*. Cela tenait, maintenant que j'acceptais le fait et y faisais face, à une quantité de petits riens, mais particulièrement au manque total d'expression de sa physionomie ; et puis, il avait parlé fort peu, c'est vrai, mais quand il l'avait fait c'était sans aucune mélodie de phrase, de manière quasi mécanique ; il n'avait pas souri et, d'ailleurs, aucune autre variation n'avait modifié ses traits ; il avait parlé avec une précision qui suggérait un détachement, une distance inconnus à la plupart des hommes. Même l'intérêt manifeste dont il avait fait preuve à l'égard de Rose était uniquement clinique. Parallèlement à cet éveil de ma curiosité une sorte d'appréhension commençait à se faire jour en moi, aussi m'empressai-je de changer de sujet et de ramener Rose chez elle.

II

Je suppose que je devais fatalement rencontrer encore Mr. Allan… Cela eut lieu dès le deuxième soir, non loin de ma porte, cette fois. Sans doute était-ce absurde, mais je ne pus m'empêcher d'imaginer qu'il m'attendait, qu'il était aussi désireux que moi

d'une nouvelle rencontre.

Je l'accueillis avec jovialité, comme un complice de mes vagabondages nocturnes, mais je m'aperçus vite que si sa voix simulait la même jovialité, il n'y avait en revanche pas trace d'animation dans son expression ; celle-ci demeurait totalement placide – « de bois », selon le mot des écrivains romantiques : pas le moindre soupçon de sourire n'animait ses lèvres, pas la moindre lueur ne perçait dans ses yeux noirs. Et maintenant que mon attention avait été attirée sur ce point, je vis que sa ressemblance avec Poe était si remarquable que, s'il avait émis quelque prétention raisonnable à être un descendant de Poe, il m'aurait convaincu sans mal.

C'était, me dis-je, une simple coïncidence, rien de plus, et Mr. Allan ne fit ce soir-là aucune allusion à Poe ou à un quelconque élément qui l'eût rattaché à Providence. Il fut bientôt évident qu'il avait davantage envie de m'écouter. Il se montrait aussi peu communicatif que lors de notre première rencontre et, bizarrement, ses façons étaient exactement les mêmes, comme si nous ne nous étions jamais vus auparavant. Mais peut-être cherchait-il simplement un sujet d'intérêt commun car, lorsque j'eus fait allusion à ma collaboration hebdomadaire au *Journal* de Providence sous forme d'une colonne d'astronomie, il se mit à participer à la conversation. Ce qui avait été pratiquement, pendant que nous longions plusieurs pâtés de maisons, un monologue de ma part, devint un dialogue.

Je compris immédiatement que Mr. Allan n'était pas un novice en matière d'astronomie. Si anxieux qu'il semblât de connaître mes vues, il en avançait pourtant un certain nombre de son cru, absolument différentes des miennes et dont certaines me semblaient hautement discutables. Il ne tarda pas à prétendre non seulement que les voyages interplanétaires étaient possibles, mais encore que d'innombrables étoiles, et même certaines planètes de notre système solaire, étaient habitées.

« Par des êtres humains ? m'écriai-je, incrédule.

— Est-ce nécessaire ? répondit-il. La vie est unique, non l'homme. Ici même, sur cette planète, la vie prend une multitude de formes. »

Je lui demandai s'il avait lu les ouvrages de Charles Fort.

Il ne les avait pas lus. Il ne savait rien de lui, et, sur sa demande, j'esquissai certaines des théories de cet auteur et rapportai certains des faits qu'il a fournis à l'appui de ses théories. Je voyais que, par à-coups, tandis que nous avancions, mon compagnon, tout en conservant dans son expression une impassibilité à toute épreuve, opinait du chef comme pour acquiescer à ce que je disais. À un moment donné, il m'interrompit par ces mots :

« Oui, c'est bien cela. Ce qu'il dit est vrai. »

C'était juste au moment où j'étais en train de parler des objets volants non identifiés qui avaient été aperçus près du Japon au cours de la seconde moitié du XIXe siècle.

« Comment pouvez-vous dire cela ? » m'étonnai-je.

Il se lança aussitôt dans un interminable exposé, dont l'essentiel était que tout astronome d'avant-garde sait que la Terre n'est pas seule à abriter la vie : il s'ensuit que, tout comme on peut en déduire que certains corps célestes connaissent des formes de vie moins évoluées que les nôtres, certains autres pourraient fort bien en abriter des supérieures, et, si l'on accepte ce principe, il est parfaitement logique que ces formes supérieures aient maîtrisé les voyages interplanétaires et puissent, après des décennies d'observation, être aussi parfaitement familiarisées avec la Terre et ses habitants qu'avec ses planètes sœurs.

« Dans quel but ? demandai-je. Pour nous faire la guerre ? Pour nous envahir ?

— Une forme de vie supérieurement développée n'aurait pas besoin d'avoir recours à d'aussi primitives méthodes, fit-il remarquer. Ils nous observent exactement comme nous-mêmes observons la lune et ils sont à l'écoute des signaux radio en provenance des planètes – nous en sommes encore aux balbutiements de la communication interplanétaire et du voyage dans l'espace, là où d'autres races sur des étoiles lointaines les maîtrisent depuis longtemps.

— Comment pouvez-vous parler avec une telle autorité ? demandai-je alors.

— Parce que j'en suis pleinement convaincu. Vous-même avez certainement été amené à des conclusions similaires. »

Je l'admis volontiers.

« Et votre esprit demeure ouvert ? »

Je l'admis également.

« Suffisamment pour examiner certaine preuve, si on vous l'apporte ?

— Bien entendu, répondis-je, mais mon scepticisme pouvait difficilement lui avoir échappé.

— C'est bien, fit-il. Dans ce cas, si vous nous permettez à mes frères et à moi de venir vous rendre visite à Angell Street, nous serons à même de vous convaincre qu'il y a bien de la vie dans l'espace – non sous la forme d'êtres humains, mais la vie, et une vie possédant une intelligence bien supérieure à celle de vos hommes les plus

intelligents. »

L'outrance de sa prétention et de sa conviction m'amusait, mais je n'en laissai rien voir. Son aplomb m'entraînait une fois de plus à me pencher sur l'infinie variété des personnalités qui forment la cohorte des noctambules de Providence. Mr. Allan était manifestement un homme obsédé par ses croyances extraordinaires, et, comme la plupart des gens de cette espèce, avide de prosélytisme et de conversions.

« Quand vous voudrez, fis-je en guise d'invitation. Mais je préférerais tard plutôt que tôt, afin de donner à ma mère le temps d'aller se coucher. Tout ce qui ressemble à une expérience peut la déranger.

— Lundi prochain vous irait-il ?

— C'est convenu. »

Sur ces entrefaites, mon compagnon ne dit plus rien sur le sujet, ni sur aucun autre, d'ailleurs. Je me chargeai donc d'entretenir la conversation, et il faut croire qu'elle ne fut guère passionnante car au bout de trois pâtés de maisons Mr. Allan me souhaita la bonne nuit et s'engouffra dans une nielle, où l'obscurité le cacha bientôt à ma vue.

Sa maison se trouvait-elle donc dans ces parages ? Je me le demandai. Sinon, il lui faudrait inévitablement sortir par l'autre bout. Mû par une impulsion soudaine je me mis à courir pour contourner le bloc d'habitations, et allai me poster dans l'ombre de la rue parallèle, où, tout en étant bien caché du débouché de la ruelle, je pouvais très bien le surveiller.

Mr. Allan émergea sans se presser de la ruelle avant que j'eusse eu le temps de reprendre mon souffle. Je m'attendais à ce qu'il y poursuivît son chemin mais ce ne fut pas le cas : il tourna pour descendre la rue, et, accélérant légèrement le pas, continua sa route. Poussé cette fois par la curiosité, je le suivis en me dissimulant du mieux que je pouvais. Mais Mr. Allan ne regarda pas une seule fois autour de lui. Il gardait la tête bien droite, ne jetant aucun regard, pour autant que je pouvais en juger, à droite ou à gauche. Il savait manifestement où il allait, et ce ne pouvait être que chez lui, car il était plus de minuit.

Je n'avais aucune difficulté à suivre mon nouveau compagnon, car je connaissais bien ces rues, qui m'étaient familières depuis mon enfance. Mr. Allan allait dans la direction du Seekonk et n'en dévia pas d'un pouce jusqu'à ce qu'il eût atteint un quartier de Providence assez désert, où il parvint, sur le sommet d'une petite butte, à une maison abandonnée depuis longtemps. Il y pénétra et je cessai de le voir. Je restai là encore un moment, m'attendant à voir une lumière monter à l'étage, mais il n'y en eut aucune et j'en conclus qu'il était allé directement se coucher.

Par bonheur, j'étais resté dans l'ombre, car Mr. Allan n'était pas du tout allé se coucher. Il avait apparemment traversé la maison et contourné le bloc, car je le vis tout à coup apparaître par le même chemin que nous avions pris. Passant devant ma cachette, il se dirigea vers la maison. Bientôt il disparut de nouveau à l'intérieur, toujours sans allumer la lumière.

Cette fois, il y était certainement resté. Je l'attendis cinq minutes ou un peu plus, puis je m'en retournai vers ma propre demeure d'Angell Street, convaincu de n'avoir rien fait de plus en suivant Mr. Allan que ce qu'il avait manifestement fait lui-même en me suivant la nuit de notre première rencontre, car j'étais bien persuadé que notre rencontre de ce soir n'était pas due au hasard, mais était bel et bien préméditée.

Mais voilà qu'à plusieurs blocs de la maison Allan, j'eus le choc de le voir venir à moi, venant de Benefit Street ! Tandis que j'en étais à me demander comment il avait fait pour sortir de nouveau de chez lui et pour contourner l'endroit où je me trouvais (puisqu'il avait eu la possibilité de venir vers moi), tandis que j'essayai vainement de reconstituer la route qu'il avait pu prendre pour accomplir cette prouesse, il arriva à ma hauteur et passa devant moi sans le plus léger signe de reconnaissance.

Pourtant c'était lui, indéniablement : la même apparence « poesque » le distinguait de tout autre piéton de la nuit. Étouffant son nom sur mes lèvres, je me retournai pour le regarder s'éloigner. Il ne tourna pas la tête une seule fois, mais s'en alla tranquillement, se dirigeant de toute évidence vers le lieu que je venais de quitter. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu, essayant toujours en vain de reconstituer la route qu'il avait pu emprunter parmi les ruelles, les passages et les rues qui m'étaient si familiers, pour se retrouver ainsi face à face avec moi.

Nous nous étions rencontrés à Angell Street, nous avions marché vers Benefit Street au nord, puis tourné une fois encore vers le nord. Ce n'était qu'en courant à toutes jambes qu'il avait pu prendre un raccourci qui l'avait ramené vers moi. Mais dans quel but ? J'en demeurais pantois, d'autant plus qu'il ne m'avait pas reconnu le moins du monde. Tout son comportement avait suggéré que nous étions de parfaits étrangers !

Mais si les événements de la nuit m'avaient abasourdi, je le fus bien davantage encore lorsque je retrouvai Rose à l'Athenaeum le lendemain soir. Il était clair qu'elle m'avait attendu, et elle vint à moi, tout excitée, dès qu'elle m'eût aperçu.

« Avez-vous vu Mr. Allan ? voulut-elle savoir.

— Seulement hier soir, répondis-je, et j'allais lui relater les événements de la veille quand elle me coupa la parole :

— Moi aussi ! Il est venu me chercher à la bibliothèque, nous avons marché, puis il

m'a raccompagnée chez moi. »

J'allais répondre mais je me retins pour l'écouter : Mr. Allan l'avait attendue à la sortie de la bibliothèque. Après s'être assuré que je n'étais pas avec elle, il lui avait proposé de faire quelques pas en sa compagnie. Ils avaient marché une heure mais avaient peu parlé, et en tout cas de choses très superficielles – des antiquités de la ville, de l'architecture de certaines maisons, et d'autres choses du même genre, susceptibles d'intéresser un amateur du vieux Providence – puis il l'avait raccompagnée chez elle. Bref, elle avait été avec Mr. Allan dans une partie de la ville au moment même où je me trouvais avec lui dans une autre ; et aucun de nous deux n'avait le moindre doute sur l'identité de son compagnon.

« Je l'ai vu après minuit », observai-je, ce qui était une partie de la vérité mais non toute la vérité.

Cette coïncidence devait avoir une explication logique, mais je n'étais pas disposé à en parler avec Rose, de peur de l'alarmer outre mesure. Mr. Allan avait parlé de ses « frères » ; il était donc tout à fait plausible qu'il fut l'un de deux jumeaux identiques. Mais quelle explication pouvait-il y avoir à une supercherie qui ne pouvait qu'avoir été concertée ? L'un de nos compagnons *n'était pas*, ne pouvait être le même Mr. Allan que celui avec qui nous nous étions précédemment promenés. Mais lequel des deux ? J'étais pour ma part convaincu que mon compagnon était bien celui que nous avions rencontré deux soirs auparavant.

D'une manière aussi désinvolte que je pouvais l'affecter dans les circonstances présentes, je posai à Rose des questions propres à me renseigner sur l'identité de son compagnon, avec l'espoir qu'elle finirait bien par trahir un doute à son sujet. Mais pas du tout. Elle était persuadée en toute innocence que son compagnon était le même homme que celui qui nous avait accompagnés la première fois. D'ailleurs, il avait même fait des allusions à la promenade nocturne précédente. Elle n'avait en outre aucune raison d'en douter, car j'avais su tenir ma langue. Il y avait là un mystère troublant : les frères avaient une raison obscure de s'intéresser à nous, certainement autre que de partager notre intérêt pour les piétons de la nuit ou les aspects cachés de la vie d'une ville qui n'apparaissent qu'avec les ténèbres, pour s'évanouir de nouveau à l'aube.

Restait que mon compagnon m'avait fixé un rendez-vous, alors que Rose ne dit rien qui indiquât que le sien eût projeté une prochaine rencontre avec elle. Et d'abord, pourquoi l'avait-il attendue ? Mais j'abandonnai cette voie de mon enquête devant l'intuition impérative qu'aucun des gentlemen que j'avais rencontrés après avoir quitté mon compagnon devant sa maison la nuit dernière ne pouvait avoir été celui de

Rose : elle habitait beaucoup trop loin du lieu de ma rencontre finale pour qu'il eût eu le temps de se trouver à l'endroit où lui et moi nous étions rencontrés. Une sensation d'angoisse fort pénible commençait à me gagner. Peut-être y avait-il trois Allan, tous identiques – des triplés ? Ou des quadruplés ? Mais non, le second Mr. Allan rencontré la nuit précédente était certainement le même que le premier. Pourtant, il était vrai que le troisième ne pouvait être le même homme.

Plus j'y pensais, plus l'énigme me semblait insoluble. C'est donc avec une grande curiosité que j'attendis mon rendez-vous du lundi, fixé à deux jours de là.

III

Pourtant, lorsque arriva le lundi soir, j'étais mal préparé à la visite de Mr. Allan et de ses frères. Ils arrivèrent à dix heures et quart ; ma mère venait juste de monter se coucher. Je m'étais attendu, au maximum, à trois d'entre eux : ils étaient sept… et ils étaient aussi semblables les uns aux autres que des pois dans une cosse. Je fus incapable de distinguer le Mr. Allan avec lequel j'avais deux fois arpenté les rues de Providence, la nuit. Je supposai donc que c'était celui qui parlait pour le groupe.

Ils entrèrent à la file dans le salon, et Mr. Allan se mit immédiatement à ranger les fauteuils en demi-cercle avec l'aide de ses frères tout en murmurant quelque chose sur la « nature de l'expérience ». Je dois cependant avouer que j'étais bien trop abasourdi et perturbé par l'apparition de sept hommes identiques, et par-dessus le marché invraisemblablement identiques à Edgar Allan Poe, pour assimiler ce qui se disait. Bien pis, je voyais maintenant sous l'éclairage de ma lampe à gaz Welsbach que tous sept avaient un teint pâle, cireux, non point de nature à me faire douter qu'ils fussent comme moi en chair et en os, mais plutôt propre à suggérer que chacun d'entre eux était affligé de quelque maladie – de l'anémie peut-être, ou quelque mal de famille qui leur aurait donné ces visages livides. Et leurs yeux ! Leurs yeux étaient très noirs, paraissaient observer fixement tout en ne voyant pas, bien qu'ils ne fussent atteints d'aucune carence de perception et parussent même percevoir par l'intermédiaire de quelque organe extra-sensoriel, invisible pour moi. La sensation qui m'envahissait était, plus que de la peur, une curiosité extrême mêlée à l'intuition croissante que j'avais affaire à un phénomène étranger à mon expérience certes, mais aussi à mon existence.

Jusque-là, nous n'avions guère échangé de paroles, mais maintenant que le demi-cercle était complet et que mes visiteurs s'étaient installés, leur porte-parole me fit signe de m'avancer et m'indiqua un fauteuil placé à l'intérieur de l'arc ainsi formé, en

face des messieurs assis, en m'invitant à y prendre place. Je fis ce qu'il me demandait, et me trouvai l'objet de l'attention de tous les yeux – non point tant l'objet que leur point de mire, car les sept messieurs semblaient regarder à travers moi, non vers moi.

« Notre intention, Mr. Phillips, expliqua le porte-parole (celui que je prenais pour le gentleman que j'avais rencontré dans Benefit Street) est de créer pour vous certaines impressions de vie extraterrestre. Tout ce que vous aurez à faire sera de vous décontracter et d'être réceptif.

— Je suis prêt », acquiesçai-je.

Je m'étais attendu à ce qu'ils me demandent de baisser la lumière, ce qui fait en général partie de telles séances, mais il n'en fut rien. Ils attendirent que le silence se fit, à part le tic-tac de l'horloge et la sourde rumeur de la ville, puis se mirent à entonner quelque chose que je devrais peut-être appeler un chant : un bourdonnement bas, non déplaisant, plutôt anesthésiant, qui allait en augmentant de volume, et qu'ils entrecoupaient de sons que je présumai être des mots, bien que je n'en reconnusse aucun. Ce qu'ils « chantaient » et la manière dont ils le faisaient m'étaient indiciblement *étrangers* ; c'était en mineur, les intervalles ne ressemblaient à aucun système musical terrestre qui me fut familier, bien que celui-ci me semblât plus oriental qu'occidental.

J'eus cependant peu de temps à consacrer à la musique car je fus rapidement saisi par une sensation de profond vertige, les sept visages s'estompèrent et se fondirent en une seule face flottante, et je fus emporté dans l'insoutenable impression que se déroulaient des espaces temporels infinis. Je conclus qu'une forme d'hypnose était responsable de mon état, mais n'éprouvai aucune inquiétude à ce sujet : cela me semblait sans importance, car l'expérience que je subissais était absolument unique et non déplaisante, en dépit d'une note discordante qui lui était inhérente, comme une menace hostile, toute proche derrière les sensations amollissantes qui déferlaient sur moi et m'annihilaient. La lampe, les murs et les hommes devant moi s'effacèrent progressivement puis s'évanouirent et, tout en continuant à me savoir chez moi, à Angell Street, j'étais en même temps conscient que j'avais d'une manière ou d'une autre été transporté dans un nouveau cadre, et une vague répulsion mêlée de crainte devant l'étrangeté de ce décor commença à se manifester en moi. C'était comme si je redoutais de perdre conscience dans un lieu étranger, sans avoir les moyens de revenir sur Terre : car c'était un milieu extraterrestre que j'avais sous les yeux, de proportions inouïes et magnifiques, mais totalement inintelligible pour moi.

De vastes pans d'espace tournoyaient devant moi dans une dimension inconnue, et,

en leur centre, se trouvait un agrégat de cubes gigantesques disposés au bord d'un gouffre où se mouvait une radiation violette. D'autres formes évoluaient parmi eux : des cônes iridescents, rugueux, hauts de plus de trois mètres sur une base de presque trois mètres, faits d'une matière semi-élastique, striée, écailleuse, et pourvus à leur sommet de quatre membres flexibles, cylindriques, épais au moins de trente centimètres, et faits de la même substance que les cônes mais plus proche de la chair. Les cônes étaient probablement les corps de ces membres en couronnes qui, selon mes observations, avaient la faculté de se contracter ou de se distendre, parfois même d'une longueur égale à la hauteur du cône auquel ils étaient fixés. Deux de ces membres finissaient par d'énormes pinces ; un troisième arborait une crête de quatre appendices rouges en forme de cornets, tandis que le quatrième se terminait par un globe jaune de soixante centimètres de diamètre, au centre duquel se trouvaient trois énormes yeux énigmatiques, opalescents, auxquels leur position dans le membre élastique permettait de se tourner dans n'importe quelle direction. Si ce spectacle était propre à exercer sur mon esprit la plus grande fascination, il éveillait en même temps chez moi une répulsion pour son étrangeté totale et pour l'aura de révélations épouvantables qui seules pouvaient lui donner sens et en divulguer la terrifiante menace. Puis, comme je distinguais avec une plus grande clarté et plus de netteté les formes mouvantes qui semblaient en train de *veiller* les grands cubes, je vis que leur étrange tête était surmontée de quatre longs pédoncules gris munis d'appendices floraux et, plus bas, de huit tentacules élastiques, sinueux, de couleur vert mousse, perpétuellement agités d'un mouvement serpentin, se détendant et se contractant, s'allongeant et raccourcissant, fouettant les alentours comme s'ils jouissaient d'une vie indépendante de celle qui animait, plus mollement, les cônes eux-mêmes. La scène entière baignait dans une faible lueur rougeâtre semblant provenir de quelque soleil mourant qui, abandonnant sa planète, laissait désormais la place aux rayons violets venus du gouffre.

Ce spectacle produisait sur moi un effet indescriptible ; il me semblait être admis à la contemplation d'un autre monde, infiniment plus vaste que le nôtre, aux valeurs et aux formes de vie aux antipodes des nôtres, éloigné du nôtre dans le temps et dans l'espace, et tandis que je considérais ce monde lointain, j'eus la révélation – cette information m'étant communiquée par quelque voie psychique – que j'avais devant moi une race en train de s'éteindre, contrainte de fuir sa planète ou de disparaître. Je reconnus alors tout naturellement l'imminence d'un mal menaçant, et, dans un sursaut violent, désespéré je rompis les liens du chant qui me tenait sous son charme, donnai libre cours par un cri de protestation à la terreur qui m'avait envahi, et bondis sur mes pieds en renversant avec fracas le fauteuil sur lequel j'étais assis.

La scène qui se déroulait devant mes yeux s'évanouit instantanément et la pièce revint à sa place. En face de moi trônaient mes visiteurs, les sept frères à l'image de Poe, impassibles et silencieux, car les sons qu'ils avaient émis, le bourdonnement et les étranges sonorités semblables à des mots, avaient cessé.

Je m'apaisai, mon pouls se mit à ralentir.

« Ce que vous venez de voir, Mr. Phillips, était une scène se déroulant sur une autre étoile, éloignée d'ici, déclara Mr. Allan. Très loin dans l'espace – en fait, dans un autre univers. Cela vous a-t-il convaincu ?

— J'en ai vu assez ! » affirmai-je avec véhémence.

Je ne saurais dire si mes visiteurs étaient amusés ou méprisants. Ils demeurèrent sans expression, y compris leur porte-parole, qui se contenta d'incliner légèrement la tête et d'annoncer : « Nous allons nous retirer, avec votre permission. »

Et silencieusement, un par un, ils s'engagèrent en file indienne dans Angell Street.

J'étais dans état fort désagréable. Je n'avais aucune preuve d'avoir eu une quelconque vision d'un autre monde. Je pouvais en revanche témoigner que j'avais expérimenté une hallucination, incontestablement sous influence hypnotique.

Mais quelle avait été sa raison d'être ? Je méditai sur ce point tout en remettant de l'ordre dans le salon, mais je ne pus trouver aucune raison probante à la démonstration dont j'avais été témoin. Je ne pouvais nier que mes visiteurs fussent en possession de facultés extraordinaires – mais dans quel but ? Et je dus admettre que j'étais aussi bouleversé par l'apparition de sept hommes identiques, que je l'étais par l'expérience hallucinante dont je sortais à peine. Des quintuplés, passe encore, cela oui… Mais personne avait-il jamais entendu parler de septuplés ? Et d'ailleurs les naissances multiples d'enfants absolument semblables n'étaient vraiment pas courantes. Pourtant, il y avait là sept hommes, tous absolument du même âge, d'apparence identique, pour l'existence desquels il n'y avait pas le moindre brin d'explication.

Et y avait-il le moindre sens aussi à la scène à laquelle j'avais assisté pendant la démonstration ? Tant bien que mal j'avais compris que les grands cubes étaient des êtres doués de sensations, pour lesquels les rayons violets étaient vivifiants ; j'avais compris que les créatures-cônes les servaient d'une manière quelconque, mais rien n'avait été révélé pour montrer *comment*. La vision entière était dénuée de sens : c'était simplement une scène qui aurait pu être créée par une imagination hautement élaborée, pour être transmise par télépathie à un sujet réceptif, moi-même par exemple. Que cela prouvât l'existence d'une vie extraterrestre était ridicule ; cela

prouvait uniquement que j'avais été victime d'une hallucination provoquée.

Mais, une fois de plus, j'étais dans un cercle vicieux. En tant qu'hallucination, elle n'avait absolument aucune raison d'être.

Je ne pus me libérer d'une angoisse latente qui me troubla longtemps avant dans la nuit, jusqu'à ce que le sommeil vînt enfin s'emparer de moi.

IV

Assez curieusement, mon inquiétude s'accrut au cours de la matinée suivante. Tout accoutumé que j'étais aux excentricités du genre humain, aux personnages extravagants et aux spectacles insolites que je rencontrais lors de mes promenades nocturnes dans Providence, les circonstances entourant le « poesque » Mr. Allan et ses frères étaient si *outrées* [2] que je ne parvenais pas à les bannir de ma pensée.

L'après-midi, cédant à une impulsion, je laissais là mon travail et me dirigeai vers la maison de la butte sur le Seekonk, bien décidé à affronter mon compagnon de nuit. Mais quand j'y arrivai, la maison me parut singulièrement déserte. Les rideaux, dans un état lamentable, pendaient sur le rebord des fenêtres ; à certains endroits, les stores étaient levés ; tout l'ensemble respirait l'abandon.

Néanmoins, je frappai à la porte et attendis.

N'obtenant pas de réponse, je frappai de nouveau.

Aiguillonné par la curiosité, j'essayai la porte, qui s'ouvrit sous ma pression. J'hésitai quand même et jetai un coup d'œil pour inspecter les alentours : personne n'était en vue, deux maisons du voisinage au moins étaient inoccupées, et, si j'étais surveillé, c'était vraiment à mon insu.

J'entrai dans la maison et restai quelque temps le dos contre la porte. Mes yeux s'habituèrent peu à peu à la pénombre qui régnait dans les pièces et je me mis à traverser avec précaution l'étroit vestibule jusqu'au petit salon contigu, maigrement garni de quelques fauteuils en crin de cheval, datant de plus de vingt ans. Cette maison n'était visiblement pas habitée, mais quelqu'un y avait marché récemment car des empreintes apparaissaient nettement sur la poussière qui recouvrait le plancher sans tapis. Je pénétrai dans une salle à manger exiguë qui donnait sur le salon, puis, juste derrière, dans une cuisine qui, comme le reste, était à l'abandon : je n'y trouvai pas la moindre trace de nourriture et la table n'avait certainement pas servi depuis des années. Pourtant, là aussi, de nombreuses empreintes témoignaient d'une occupation récente de la maison. Et l'escalier révélait également un usage régulier.

Mais l'autre côté de la maison me révéla des phénomènes autrement inquiétants. Cette partie consistait en une seule grande pièce, qui en contenait manifestement trois naguère, mais les cloisons avaient été abattues sans soin et l'on voyait encore la trace des points d'attache sur le mur. Je ne jetai sur ces détails qu'un regard fugace car ce qui était au centre de la pièce attira bien davantage mon attention, puis la retint, subjuguée. Cette salle baignait dans une lumière violette, une douce lueur qui émanait de ce qui me sembla être une longue dalle sous un coffre de verre. À côté d'elle était une dalle semblable mais non éclairée, et toutes deux se trouvaient au centre d'une machinerie telle que je n'en avais jamais vu auparavant, sauf peut-être en rêve. Je m'avançai avec des précautions infinies, inquiet à l'idée que quelqu'un pourrait venir s'opposer à mon intrusion. Mais personne ni rien ne bougeait. Je m'approchai plus près du coffre de verre éclairé de violet et vis qu'une forme y était allongée. Pourtant je n'en pris pas conscience immédiatement car je vis d'abord ce sur quoi cette forme reposait et qui n'était rien de moins qu'une reproduction grandeur nature d'un portrait d'Edgar Allan Poe qui, comme tout le reste, baignait dans les vibrations de la même lumière violette, dont je ne pus déterminer la source, constatant seulement qu'elle était emprisonnée dans la substance semblable à du verre qui formait le coffre. Mais ensuite, j'examinai ce qui reposait sur le portrait de Poe et je retins à grand-peine un cri de stupeur horrifiée : c'était, en miniature, la reproduction exacte d'un de ces cônes rugueux que j'avais vus la nuit dernière dans l'hallucination provoquée chez moi, à Angell Street ! Et le mouvement sinueux des tentacules sur sa tête – ou ce que j'imaginais être sa tête – offrait la preuve indéniable que c'était vivant !

Je reculai précipitamment, non sans avoir jeté un coup d'œil sur l'autre coffre, le temps de voir qu'il était vide, mais relié par d'innombrables tubes de métal au coffre éclairé qui lui était parallèle ; puis je pris la fuite aussi silencieusement que possible, convaincu que les frères noctambules dormaient là-haut, et peu désireux de rencontrer qui que ce soit tant était grand mon trouble devant l'inconcevable révélation qui plaçait mon hallucination de la nuit précédente sous une toute autre perspective. Je me sauvai de la maison ni vu ni connu, tout en ayant pourtant la vague impression qu'une face « poesque » veillait à l'une des fenêtres du haut. Je descendis la rue à toutes jambes et remontai à la même allure celles qui menaient du Seekonk à Providence. Je courus ainsi pendant plusieurs pâtés de maisons, avant de ralentir mon allure, car avec ma course folle je commençais à attirer l'attention.

Tout en marchant, je m'évertuais à mettre de l'ordre dans mes pensées confuses. J'étais incapable de fournir une explication à ce que je venais de voir, mais je savais intuitivement que je m'étais aventuré sur un terrain hostile et menaçant, trop obscur et sans doute trop vaste pour ma compréhension. Je cherchais un sens et n'en trouvais

pas. Je n'avais jamais été très porté sur les sciences – la chimie et l'astronomie exceptées – et n'étais donc guère armé pour comprendre la destination des grandes machines que j'avais pu voir dans cette maison, encerclant la dalle éclairée de violet où reposait ce corps rugueux sous les rayons chauds et vivifiants. D'ailleurs, je n'étais même pas capable d'assimiler le mécanisme lui-même, car il ne présentait qu'une ressemblance lointaine avec tout ce que j'avais vu jusque-là, dans le genre dynamo d'une centrale électrique. Le dispositif entier était en tout cas relié, grâce à tout un système de tuyauterie, aux deux dalles et aux coffres de verre (si cette substance était du verre…), l'un occupé, l'autre sombre et vide.

Mais j'en avais assez vu pour être convaincu que ces frères vêtus de noir qui déambulaient la nuit dans les rues de Providence sous les traits d'Edgar Allan Poe poursuivaient un but bien éloigné du mien en agissant ainsi : eux, ne cherchaient pas à satisfaire une simple curiosité à l'égard des noctambules, leurs semblables, les piétons de la nuit. Sans doute l'obscurité était-elle leur élément naturel, au même titre que la lumière du jour pour la majorité des gens ; mais leurs intentions, elles, étaient sinistres. De cela, je ne pouvais plus douter.

Après avoir hésité sur le chemin à prendre, je dirigeai finalement mes pas vers la bibliothèque, dans le vague espoir de découvrir une piste susceptible de me mener à un élément grâce auquel je pourrais commencer à comprendre ce que j'avais vu.

En dépit de mes recherches, je ne trouvai rien : pas une clef, pas une trace, et pourtant je lus tout ce qui me sembla propre à m'éclairer, y compris les ouvrages des rayons concernant Poe à Providence. Je sortis de la bibliothèque tard dans la soirée, aussi désorienté que j'y étais entré.

Sans doute était-il fatal que je revoie Mr. Allan ce soir-là. Je n'avais aucun moyen de savoir si ma visite chez lui avait bien été observée par le personnage « poesque » que j'avais cru apercevoir, en me sauvant, à une fenêtre du premier. Ce ne fut donc pas sans une vive appréhension que je tombai sur lui, dans Benefit Street. Mais mon inquiétude était évidemment mal fondée, car lorsque nous nous abordâmes, rien dans ses manières ni ses paroles ne suggérait le changement d'attitude auquel j'aurais pu m'attendre s'il avait été au fait de mon intrusion. Cependant, je ne connaissais que trop sa faculté de demeurer sans expression – humour, répugnance, colère ou irritation étaient étrangers à sa physionomie, qui ne quittait jamais le masque concentré sur lui-même qui était éminemment celui de Poe.

« J'espère que vous êtes remis de notre petite expérience, Mr. Phillips », me dit-il après que nous eûmes échangé les civilités d'usage.

« Pleinement », répondis-je, bien que ce fût loin d'être la vérité. Puis j'invoquai un

instant de vertige pour expliquer la brusquerie avec laquelle j'y avais mis fin.

« Ce n'est qu'un seul des mondes extérieurs que vous avez vu, Mr. Phillips, poursuivit Mr. Allan. Il y en a beaucoup. Une centaine de milliers. La Terre n'a pas l'exclusivité de la vie. Et la vie n'est pas l'apanage des êtres humains. La vie prend bien d'autres formes sur d'autres planètes et d'autres étoiles lointaines, des formes qui sembleraient bizarres aux humains, tout comme la vie humaine est bizarre pour d'autres formes de vie. »

Pour une fois, Mr. Allan était singulièrement communicatif, et j'avais pour ma part peu à dire. Que j'attribuasse ou non ce que j'avais vu à une hallucination – même à la lumière de ce que j'avais découvert dans la maison de mon compagnon –, il était clair que lui-même croyait sans réserve à ce qu'il disait. Il parlait de mondes multiples comme s'il en était familier. À l'occasion, il parlait presque avec révérence de certaines formes de vie, particulièrement de celles qui possèdent l'étonnante faculté de revêtir les formes de vie d'autres planètes, dans leur quête perpétuelle de conditions nécessaires à leur survie.

« L'étoile que j'ai observée, l'interrompis-je, était en train de mourir.

— Oui, fit-il simplement.

— Vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue, Mr. Phillips. »

Je l'écoutai avec soulagement. Comme il était évidemment impossible à aucun homme d'avoir visuellement accès à la vie intime de l'espace cosmique, ce que j'avais expérimenté n'était rien de plus que la transmission d'une hallucination de Mr. Allan et de ses frères : une communication télépathique certainement, facilitée par une forme d'hypnose que je n'avais jamais subie. Pourtant je ne pus me délivrer de l'impression angoissante de malfaisance qui émanait de mon compagnon nocturne, ni du sentiment troublant que l'explication que je venais d'accueillir avec tant d'avidité était malheureusement un peu trop facile.

Dès que je le pus décemment, je m'excusai auprès de Mr. Allan et pris congé de lui. Je me hâtai en direction de l'Athenaeum dans l'espoir d'y trouver Rose Dexter, mais, si elle était venue, elle était déjà repartie. Je l'appelai donc chez elle, du téléphone public de la bibliothèque.

Rose répondit, et j'avoue en avoir immédiatement ressenti un vif plaisir.

« Avez-vous vu Mr. Allan ce soir ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-elle. Mais quelques minutes seulement. J'allais à la bibliothèque.

— Moi aussi.

— Il m'a invitée à venir un de ces soirs chez lui, pour assister à une expérience, poursuivit-elle.

— N'y allez pas », lui conseillai-je aussitôt.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Puis un « pourquoi pas ? ». Malheureusement, je négligeai de prêter attention au défi tranchant qui perçait dans sa voix.

« Ce serait mieux de ne pas y aller », déclarai-je avec toute la fermeté que je pus rassembler.

« Ne pensez-vous pas, Mr. Phillips, que je suis mieux placée que vous pour en juger ? »

Je me hâtai de l'assurer qu'il n'entrait pas dans mes intentions de lui dicter sa conduite, mais que j'entendais seulement la prévenir qu'il pouvait être dangereux d'y aller.

« Pourquoi ?

— Je ne puis vous le dire par téléphone », répondis-je, parfaitement conscient de la faiblesse de l'argument et sachant, au moment même où je le prononçais, que je ne saurais sans doute pas exprimer en paroles tous les horribles soupçons qui commençaient à prendre forme dans mon esprit, car ils étaient si hallucinants, si *outrés* [3] que personne ne pouvait s'attendre à être cru en les formulant.

« J'y réfléchirai, fit-elle d'un ton cassant.

— J'essaierai de tout vous expliquer dès que je vous verrai », promis-je.

Me souhaitant bonne nuit, elle raccrocha avec une détermination qui ne présageait rien de bon et me laissa profondément troublé.

V

J'en viens maintenant aux derniers événements apocalyptiques relatifs au mystère planant sur la maison de la butte abandonnée. Même actuellement j'hésite à les coucher par écrit car je me rends bien compte qu'à la charge retenue contre moi viendraient s'ajouter d'inquiétantes questions sur mon état mental. Mais je n'ai pas d'autre solution. En fait, tout l'avenir de l'humanité, l'intégralité de ce que nous appelons civilisation peuvent être affectés par ce que j'écris ou n'écris pas.

Car des événements décisifs suivirent rapidement et tout naturellement ma conversation téléphonique si décevante avec Rose Dexter.

Après une journée de travail épuisante et difficile, j'en étais venu à la conclusion que je devais à Rose une explication acceptable. C'est pourquoi le lendemain j'arrivai tôt à la bibliothèque, où j'avais coutume de la rencontrer, et pris une place d'où je pouvais surveiller l'entrée principale. Là, j'attendis plus d'une heure avant d'avoir l'idée qu'elle pouvait fort bien ne pas venir à la bibliothèque ce soir-là.

J'eus donc encore recours au téléphone, dans l'intention de lui demander si je pouvais venir lui expliquer ma prière de la veille.

Mais ce fut sa belle-sœur qui répondit à mon appel.

Rose était sortie. « Un monsieur est venu la chercher.

— Le connaissez-vous ? demandai-je.

— Non, Mr. Phillips.

— Avez-vous entendu son nom ? »

Elle ne l'avait pas entendu. Elle n'avait fait que l'entrevoir tandis que Rose se précipitait à sa rencontre, mais, devant l'insistance de mes questions, elle admit que le visiteur de Rose portait une moustache.

Mr. Allan ! Point n'était besoin de continuer à l'interroger.

Je raccrochai et pendant un instant je ne sus plus que faire. Peut-être Rose et Mr. Allan se contentaient-ils de marcher dans Benefit Street. Mais peut-être aussi s'étaient-ils rendus à cette mystérieuse maison. Cette seule idée me remplit d'une telle appréhension que je perdis la tête.

Je me ruai hors de la bibliothèque et rentrai chez moi à toute allure. Il était dix heures quand j'arrivai à Angell Street. Par bonheur, ma mère s'était retirée et je pus me munir du revolver de mon père sans l'inquiéter. Ainsi armé, je traversai précipitamment Providence dans l'obscurité, courant bloc après bloc jusqu'aux berges du Seekonk et à la butte où se trouvait l'étrange maison de Mr. Allan, inconscient dans ma hâte irréfléchie du spectacle que j'offrais aux autres piétons de la nuit et sans m'en soucier d'ailleurs, car la vie de Rose était enjeu et, par-delà, un mal hideux, encore plus important.

Quand j'arrivai à la maison où j'avais vu disparaître Mr. Allan, je fus décontenancé par son air désert, ses fenêtres non éclairées. Comme j'étais essoufflé, j'hésitai à m'en approcher et préférai attendre une minute ou deux pour reprendre ma

respiration et apaiser mon pouls. Alors, tout en collant à l'ombre, je remontai sans faire de bruit jusqu'à la maison, à l'affût d'un éventuel éclair de lumière.

Je contournai la maison à pas de loup et arrivai par-derrière. Il n'y avait pas la moindre lueur, mais un vrombissement sourd parvint à mon oreille, comme la vibration d'une ligne à haute tension dans le vent. J'allai tout au bout de la maison, et là, je vis la lueur – non pas une lumière jaune comme celle d'une lampe d'intérieur, mais un pâle éclat lavande qui semblait rayonner faiblement, par secousses, du mur même.

Je reculai, ne me rappelant que trop ce que j'avais vu dans cette maison.

Mais mon rôle à ce moment-là ne pouvait rester passif. Je devais savoir si Rose se trouvait dans cette sinistre maison – peut-être même dans la pièce contenant le mécanisme ésotérique et le coffre de « verre » où gisait le monstre sous les rayons violets.

Je revins sur le devant de la maison en rasant les murs, et gravis les marches jusqu'à la porte d'entrée.

Cette fois encore, la porte n'était pas fermée à clef. Prenant en main mon arme chargée, j'ouvris la porte d'une poussée et me trouvai dans le vestibule. Je restai un moment sans bouger pour accoutumer mes yeux à cette obscurité. De là, j'entendais encore mieux le vrombissement et, en plus, la même sorte de chant que celui qui m'avait mis dans l'état d'hypnose au cours duquel j'avais eu cette inquiétante vision censée être celle de la vie dans un autre monde.

Je crus comprendre immédiatement de quoi il s'agissait : Rose devait être avec Mr. Allan et ses frères, subissant une expérience analogue.

Si ce n'avait été que cela !

Lorsque j'entrai dans la grande pièce du fond, j'eus sous les yeux un spectacle qui demeurera à jamais gravé en moi de façon indélébile. Éclairés par les rayons provenant du coffre de verre, Mr. Allan et ses frères identiques étaient prosternés face contre terre autour des coffres jumeaux et faisaient entendre le chant psalmodié que je connaissais bien. Derrière eux, contre le mur du fond, était abandonné à l'écart le portrait de Poe grandeur nature que j'avais vu sous la créature surnaturelle dans le coffre de verre baigné de rayons violets. Mais Mr. Allan et ses frères ne me bouleversèrent, ne me révulsèrent pas autant que ce que je vis dans les coffres de verre !

Dans celui qui éclairait la pièce de sa radiation violette agitée de tremblements

frénétiques, gisait Rose Dexter, entièrement habillée et certainement sous hypnose. Sur elle était posé, distendu de toute sa longueur, ses tentacules battant follement l'air, le cône rugueux que j'avais vu la dernière fois, rabougri, sur le portrait de Poe. Et dans le coffre voisin qui lui était relié (aujourd'hui encore, il m'est insupportable de coucher cela par écrit) reposait, identique dans chaque détail, *un double parfait de Rose* !

Ce qui se passa ensuite est confus dans ma mémoire. Je sais qu'ayant perdu toute espèce de contrôle, je tirai aveuglément dans la direction des coffres de verre, avec l'intention de les fracasser. J'en atteignis certainement un, peut-être même les deux, car sous l'impact les rayons s'évanouirent. La salle fut plongée dans les ténèbres et, au milieu des cris d'affolement poussés par Mr. Allan et ses frères, et les détonations à répétition de la machinerie en train d'exploser, je m'élançai de l'avant et saisis Rose Dexter dans mes bras.

Je ne sais comment je parvins dans la rue avec elle.

En me retournant, je vis des flammes apparaître aux fenêtres de cette maison maudite et, tout à coup, le mur nord s'écroula, et quelque chose – un objet que je ne pus identifier – gicla de la maison en feu et s'éleva au ciel, où il disparut. Je pris la fuite, portant toujours Rose dans mes bras.

En reprenant ses sens, Rose était hystérique, mais je parvins à la calmer, et elle finit par tomber dans un profond mutisme. Elle ne dit pas un mot et, en silence, je la ramenai saine et sauve chez elle, sachant combien son expérience avait été épouvantable, et résolu à ne rien dire tant qu'elle ne serait pas entièrement remise.

La semaine qui suivit, j'en vins à voir clairement ce qui s'était passé dans la maison sur la butte. Mais la charge d'incendie criminel – portée contre moi au lieu d'une charge bien plus sérieuse qui eût reposé sur le revolver que j'avais abandonné dans la maison en flammes – a aveuglé la police à tout ce qui n'est pas purement terrestre. J'ai bien essayé de leur dessiller les yeux et j'ai insisté pour qu'ils interrogent Rose dès qu'elle sera en mesure de parler. J'ai moi-même l'intention d'en faire autant. Je n'arrive pas à leur faire comprendre ce que je ne comprends désormais que trop. Pourtant, les faits sont là, indiscutables.

Ils disent que la plus grande partie de la chair carbonisée trouvée sur les lieux n'est pas humaine. Mais pouvaient-ils s'attendre à autre chose ? Sept hommes identiques à Edgar Allan Poe ! Il faut qu'ils comprennent que *ce* qui était dans cette maison venait d'un autre monde, un monde en train de mourir, et que ces formes de vie tentaient d'envahir la Terre, puis de la coloniser en se reproduisant sous une apparence humaine ! Il faut qu'ils sachent que seul le hasard a dû faire que le modèle original

soit un portrait de Poe, choisi parce qu'ils ne savaient pas que Poe n'est aucunement représentatif de la moyenne des hommes. Il faut qu'ils sachent, comme j'en suis venu moi-même à le savoir, que le cône rugueux à tentacules baignant dans les rayons violets était la matrice de leur entité physique, que la machinerie avec ses tuyauteries – dont ils disent qu'elle était trop endommagée par le feu pour être identifiée (comme s'ils eussent pu identifier ses fonctions si elle avait été intacte !) – fabriquait, à partir du matériau simulant la chair que produisait le cône sous la lumière violette, des créatures de forme humaine à l'image de Poe !

« Mr. Allan » lui-même m'en avait fourni la clef (mais je ne l'avais pas saisie, à l'époque) lorsque je lui avais demandé pourquoi l'espèce humaine faisait l'objet d'une étude interplanétaire – « Pour nous faire la guerre ? Pour nous envahir ? » et qu'il avait répondu : « Une forme de vie supérieurement développée n'aurait pas besoin d'avoir recours à d'aussi primitives méthodes. » Eût-on pu exposer plus clairement le motif de l'étrange occupation de la maison sur le Seekonk ? Il est désormais hors de doute que ce que « Mr. Allan » et ses frères identiques m'ont présenté dans ma propre demeure n'était autre qu'un aperçu de la vie sur *leur* planète, peuplée de cubes et de cônes rugueux.

Et ce qui est certainement, en fin de compte, l'évidence la plus accablante, c'est la raison (qui crèverait les yeux de tout observateur impartial) pour laquelle ils voulaient Rose. Ils ont l'intention de reproduire leur race sous l'apparence d'hommes et de femmes, afin de pouvoir se mêler à nous, indétectables, insoupçonnés, et progressivement, sur des décennies – peut-être des siècles –, tandis que leur monde meurt, s'emparer de notre Terre et la préparer pour ceux qui viendront après.

Dieu seul sait combien d'entre eux sont ici, parmi nous, en ce moment même !

Plus tard. Il m'a été jusqu'à ce soir impossible de voir Rose et j'hésite à l'appeler, car quelque chose d'indiciblement horrible vient de m'arriver : je suis en proie à d'abominables doutes. Alors que cela ne m'était pas venu à l'esprit au cours de l'effroyable confusion qui avait suivi mes coups de feu, je me suis mis depuis à me poser des questions, et mon angoisse a crû d'heure en heure jusqu'à devenir insupportable : comment puis-je être sûr que, dans ces minutes frénétiques, j'ai sauvé la *véritable* Rose Dexter ? Si je l'ai fait, elle me rassurera sûrement ce soir. Si ce n'était pas elle… Dieu sait ce que j'ai pu involontairement avoir lâché sur Providence et sur le monde !

Du *Providence Journal*, 17 juillet

UNE JEUNE FILLE DU QUARTIER TUE SON AGRESSEUR

Rose Dexter, fille de Mr. et Mrs. Elisha Dexter, demeurant 127 Benevolent Street, s'est défendue la nuit dernière contre un jeune homme qu'elle accuse de l'avoir agressée, et l'a tué. Miss Dexter a été appréhendée dans un état proche de l'hystérie tandis qu'elle descendait en courant Benefit Street, au voisinage de la cathédrale Saint John, près du cimetière y attenant, où a eu lieu l'agression.

Son agresseur a été identifié comme étant une de ses relations, Arthur Phillips…

[1] En français dans le texte.

[2] En français dans le texte.

[3] En français dans le texte.

L'HORREUR DE L'ARCHE CENTRALE

The Horror from the Middle Span – 1967

I

Le manuscrit Bishop a été découvert par les autorités enquêtant sur la disparition d'Ambrose Bishop. Il était enfermé à l'intérieur d'une bouteille qui apparemment avait été jetée dans les bois, par-derrière la maison en flammes. Il est conservé dans les bureaux du shérif d'Arkham, Massachusetts.

C'est le septième jour après mon départ de Londres que je parvins au point de l'Amérique où mes ancêtres étaient arrivés d'Angleterre plus de deux siècles auparavant. Ce lieu est situé au cœur de la contrée désolée et sauvage qui surplombe Dunwich, Massachusetts, sur le cours supérieur du Miskatonic. Il y a encore une bonne distance à parcourir quand on quitte la route qui vient d'Aylesbury Pike, presque partout bordée de murs pleins de broussailles. C'est une région de vieux arbres gigantesques, masse obscure et dense surplombant des ronciers, avec, çà et là, difficilement visible à cause de la végétation touffue qui les a envahies, les ruines d'habitations depuis longtemps abandonnées.

J'aurais bien pu passer à côté de la maison sans la voir, dans la mesure où le chemin qui mène à cette demeure (maintenant entièrement cachée par les arbres et les buissons) était enfoui sous les hautes herbes. Heureusement, sur le bord de la route, une boîte à lettres en pierre, à demi démolie, portait encore les quatre dernières lettres de *Bishop*, et je sus ainsi que j'étais parvenu à destination, sur les lieux où mon grand-oncle Septimus Bishop avait disparu dans la force de l'âge, environ vingt ans auparavant. Je me frayai une voie parmi les ronces, les broussailles et les branches tombées, en suivant le sentier escarpé sur huit cents mètres.

La maison se trouvait sur le flanc d'une colline, ramassée, en partie en pierre, en partie d'un bois qui avait jadis été peint en blanc, mais qui ne présentait maintenant que quelques traces de sa couleur primitive et avait depuis longtemps retrouvé son aspect naturel. Je fus frappé d'emblée par l'insolite de ce bâtiment : à la différence des autres maisons que j'avais entrevues le long de la route, complètement ou partiellement en ruine, celle-ci était intacte, pierre sur pierre, et pas un carreau n'était

cassé ; les intempéries s'étaient néanmoins attaquées au bois de sa superstructure, particulièrement à la coupole qui la couronnait et sur laquelle j'aperçus plusieurs brèches entourées d'éclats de bois pourri.

La porte était entrebâillée, mais la véranda à colonnes donnant sur l'extérieur avait protégé l'intérieur des calamités atmosphériques les pires. En outre, s'il y avait bien une épaisse couche de poussière dans la maison, il m'apparut bien vite que rien n'était venu déranger l'ordre régnant. Les vandales n'étaient pas entrés, n'avaient pas posé le doigt sur le moindre meuble, ni même dérangé le livre encore ouvert sur le secrétaire, dans le bureau. Mais une végétation cryptogamique recouvrait tout, et la maison sentait l'humidité et le moisi, au point sans doute qu'aucune aération, aucun nettoyage de fond n'en pourrait venir à bout.

Je décidai tout de même d'essayer, mais cette résolution nécessitait un voyage aller-retour à Dunwich. Je revins donc par la route principale – qui n'était en fait qu'un chemin plein d'ornières – jusqu'à l'endroit où j'avais laissé la voiture que j'avais louée à New York, et retournai à Dunwich, hameau sordide tapi entre les eaux noirâtres du Miskatonic et la masse menaçante de Round Mountain qui le condamnait à une ombre perpétuelle. Une fois arrivé, je me rendis à la seule boutique que possédât le hameau, une épicerie qui occupait une église abandonnée et dont la propriété était revendiquée par un certain Tobias Whateley.

Bien que je fusse assez familiarisé avec des mœurs des campagnes reculées, je ne m'attendais certes pas à l'accueil que me réserva le vieux barbu au visage émacié qui s'avança pour me servir, et qui me fournit sans dire un mot presque tous les articles que je lui demandai.

Puis, au moment où je le payai, il leva enfin les yeux sur moi : « Z'êtes point d'ici, hé ?

— N… non, répondis-je. Je viens d'Angleterre. Mais j'ai eu jadis de la famille dans le coin. Les Bishop.

— Bishop, articula-t-il dans un souffle. Z'avez dit Bishop ? » Puis, comme pour se rassurer lui-même contre je ne savais quoi, il ajouta un peu moins bas : « Y'a encore des Bishop par ici. Z'en êtes probablement ?

— Probablement pas, répliquai-je. Mon oncle était Septimus Bishop. »

En entendant ce nom, Whateley devint encore plus pâle qu'il ne l'était naturellement, et il fit le geste de balayer du comptoir les articles que je venais d'acheter.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? m'écriai-je. Je vous ai payé pour tout cela.

— Pouvez r'prendre vot' argent, répliqua-t-il. J'veux point faire d'affaires avec qui qu'ce soit d'la famille à Septimus Bishop. »

Je n'eus guère de difficultés à lui arracher les provisions que je venais d'acheter, car il n'avait aucune force dans ses bras décharnés. Il s'éloigna à reculons du comptoir et resta à me surveiller, appuyé contre les étagères du fond.

« Z'allez pas aller dans c'te maison ? » demanda-t-il, de nouveau dans un murmure, et avec une anxiété flagrante sur son visage de vieillard.

« Personne ne peut m'en empêcher, dis-je.

— Personne de Dunwich y mettrait les pieds… laissez tranquille c'te maison ! fit-il avec véhémence.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Vous savez point ? demanda-t-il en retour.

— Si je le savais, je ne le demanderais pas. Tout ce que je sais, c'est que mon grand-oncle a disparu de cette maison il y a dix-neuf ans, et que je suis là pour faire valoir mes droits sur ses biens. Où qu'il soit, il doit être mort depuis le temps.

— Il était déjà mort, déclara l'épicier, toujours dans un murmure. Tué.

— Qui l'a tué ?

— Les gens. Les ceusses qui vivaient tout autour. Ils les ont tués, lui et la sienne.

— Mon grand-oncle vivait seul. »

Comme je commençais à être fatigué de ces peurs et superstitions de rustre, je profitai de cette méconnaissance évidente de ce qui concernait mon grand-oncle Septimus pour conclure que cette attitude représentait la réaction typique de l'illettré ou de l'ignorant face à la science et à l'instruction, qu'avait possédées mon grand-oncle.

Whateley s'était mis à marmonner : « … dans la nuit… l'ont enterré, et cette autre en vie… les a maudits… et leurs maisons s'sont écroulées, et ils sont tous morts, l'un après l'autre… »

Sur cette note désagréable, je quittai la boutique, bien décidé à faire désormais mes emplettes à Arkham. Pourtant les mots du vieil épicier avaient éveillé en moi un doute suffisant pour me pousser à me rendre aussitôt à Arkham, afin d'y consulter les archives de l'*Arkham Advertiser* – initiative assez mal récompensée, car le mois de

juin tout entier ne contenait que deux articles sur Dunwich. L'un concernait Septimus :

> On est sans nouvelles de Septimus Bishop, qui semble avoir disparu depuis dix jours de son domicile, sis à la campagne, sur les hauteurs qui dominent Dunwich. Mr. Bishop était célibataire et vivait en reclus. Les habitants de la région lui attribuaient des dons magiques, l'appelant fréquemment « guérisseur » ou « sorcier ». Mr. Bishop était un homme maigre, de haute taille ; il était âgé de cinquante-sept ans au moment de sa disparition.

L'autre constituait un amusant compte rendu du renforcement de l'une des piles soutenant l'arche centrale d'un pont désaffecté sur le Miskatonic, au-dessus de Dunwich. Ces travaux étaient dus à une initiative privée, car l'administration compétente – qui réfutait les bavardages dirigés contre elle et selon lesquels elle aurait réparé un pont désaffecté – n'avait rien eu à voir dans cela.

Cependant, pendant tout le chemin du retour, qui passait par Dunwich, je réfléchis que les superstitions des autochtones expliquaient l'attitude de Tobias Whateley, qui ne faisait que refléter les croyances de tout le monde, aussi risibles qu'elles pussent être pour quelqu'un ayant reçu une instruction décente à notre époque scientifique, où toutes les conceptions aussi ridicules que la sorcellerie et que la guérison par imposition des mains ou toute autre méthode sont considérées comme les produits de l'ignorance. Mon grand-oncle Septimus avait fait ses études à Harvard, et il était connu dans la branche britannique de la famille Bishop comme un érudit, à coup sûr ennemi de toute forme de superstition.

J'arrivai à l'ancienne résidence Bishop entre chien et loup. Mon grand-oncle n'avait jamais fait installer le gaz et l'électricité, mais il y avait des chandelles ainsi que des lampes – dont certaines contenaient encore du pétrole. J'en allumai une et me préparai un repas frugal, après quoi je dégageai une place dans le bureau afin de m'y allonger sans trop d'inconfort, et je sombrai sans peine dans un profond sommeil.

II

Le matin, j'entrepris de nettoyer la place, mais il n'y avait rien à faire pour les livres moisis de la bibliothèque de mon grand-oncle, si ce n'était d'entretenir un feu ronflant dans la cheminée – bien que ce fût le plein été et qu'il n'y eût aucunement besoin de chaleur – afin d'assécher cette partie de la maison.

Bientôt j'eus épousseté et balayé le rez-de-chaussée – qui comprenait le bureau, une chambre à coucher y attenant, une petite cuisine, son office, plus une pièce destinée à être la salle à manger mais qui était manifestement utilisée aussi à d'autres

fins, car des monceaux de livres et de papiers faisaient penser à une sorte de pièce de rangement. Je montai à l'étage, mais avant de m'y mettre à l'ouvrage, je poursuivis jusqu'à la coupole, par un escalier étroit qui ne permettait qu'à une personne à la fois d'y passer.

La coupole se révéla être plus grande que je ne l'avais cru, avec une vaste salle où un homme pouvait se tenir debout et se déplacer sans gêne. Elle avait dû être utilisée comme observatoire astronomique, car il y avait là un télescope, et le plancher, pour une raison inconnue, était jonché de toutes sortes de dessins, dans lesquels prédominaient des cercles, des pentacles et des étoiles ; il y avait aussi, bizarrement, en plus des textes sur l'astronomie, certains ouvrages d'astrologie et de divination, tous très vieux (l'un remontant à 1623), certains d'entre eux écrits en allemand, mais la majorité en latin, et qui appartenaient à coup sûr à mon grand-oncle : mais pour quel usage, cela dépassait mon entendement. Il y avait, outre une lucarne au nord, une ouverture à travers laquelle on pouvait glisser le télescope, une fois son étui enlevé.

Cette coupole était singulièrement nette de poussière et de moutons, en dépit des ouvertures dans son mur, où une partie du bois était tombée en décomposition, comme je l'avais observé en arrivant à la maison ; ces ouvertures révélaient des dommages dus à la pluie et à la neige, mais aucun d'entre eux n'était irréparable, et il me sembla – si j'en venais finalement à décider de m'installer ici, même pour de brèves périodes – que ces réparations pouvaient être effectuées pour un prix relativement bas.

Mais il fallait d'abord que je vérifie les fondations de la maison. Abandonnant le second étage – qui comprenait seulement, d'après ce que m'apprit un bref examen, deux chambres, deux cabinets et un débarras, une seule de ces chambres étant meublée, et paraissant ne jamais avoir servi –, je redescendis au rez-de-chaussée, puis à la cave, par une porte de la cuisine qui y menait.

Je fus surpris de constater à la lumière de ma lampe que le sol de la cave (ne couvrant environ que la moitié de la surface occupée par la maison) était de brique tandis que les murs étaient en pierre à chaux, tous de cinquante centimètres d'épaisseur, comme on pouvait le voir à l'embrasure du vasistas. Je m'étais attendu à un sol de terre battue, comme on en trouve communément dans les caves des vieilles demeures ; mais après un examen plus minutieux, je m'aperçus que les briques avaient été posées très longtemps après la construction de la maison, vraisemblablement par mon grand-oncle Septimus.

À ce niveau, dans des points opposés, se trouvaient deux dalles carrées pourvues respectivement d'un gros anneau de fer, dont l'une couvrait une citerne – si j'en

jugeais par le tuyau de drainage qui allait du mur à la dalle, et par la pompe qui en sortait. Mais, pour l'autre, je ne voyais pas à quoi elle pouvait servir, et j'imaginai qu'elle devait fermer une cave à fruits ou à pommes de terre. Je la soulevai sans hésitation afin de vérifier ma supposition.

À mon grand étonnement, cependant, je me trouvai devant un escalier de brique qui descendait en direction non pas d'une cave – ainsi que me le montra le faisceau de la lampe lorsque je le projetai dans la cage de l'escalier – mais à une sorte de corridor, dans lequel j'entrai aussitôt, pour me trouver dans un tunnel s'éloignant de la maison et, eût-on dit, s'enfonçant dans la colline en suivant la pente, vers le nord-ouest. Je suivis cette galerie, recroquevillé sur moi-même, pendant quelques mètres, empruntai un tournant, puis hésitai, incertain du débouché de ce tunnel.

J'étais toutefois à peu près certain que celui-ci avait été construit par mon grand-oncle. J'étais sur le point de rebrousser chemin quand j'aperçus quelque chose de luisant par terre à quelques pas devant moi ; je poursuivis mon chemin et me trouvai devant une nouvelle dalle. J'ouvris celle-là aussi et, en regardant au fond, je vis une grande salle circulaire, à laquelle on accédait par sept marches de brique.

Je ne pus m'empêcher d'y descendre, et, brandissant haut ma lampe, de regarder tout autour de moi. Le sol ici aussi était revêtu d'un pavement de brique, et de curieuses structures y avaient été érigées – l'une ressemblant fort à un autel de pierre, les autres à des banquettes, également de pierre. Et sur le sol se trouvaient des dessins rudimentaires, semblables à ceux de la coupole. Si j'avais pu aisément expliquer les dessins d'astronomie dans cette dernière, qui s'ouvrait sur les cieux, il me fut en revanche impossible de fournir une raison à leur présence en ces lieux.

Il y avait encore une autre ouverture dans le sol, devant l'autel. Le gros anneau de fer me tenta mais une sorte d'instinct de prudence me retint de soulever la dalle. Je me contentai de m'en approcher, suffisamment pour détecter un courant d'air qui indiquait la présence d'une autre ouverture sur l'extérieur, au-dessous de cette chambre souterraine. Puis je regagnai le corridor du dessus et, au lieu de revenir à la maison, je continuai.

Environ à un kilomètre, j'arrivai devant une grande porte de bois, fermée de l'intérieur par une barre transversale. Je posai ma lampe et soulevai la barre. En ouvrant la porte, je me trouvai devant une végétation touffue qui cachait entièrement l'entrée du tunnel à toute personne de l'extérieur. Je m'y frayai un passage suffisant pour finir par me retrouver en train de contempler, du haut de la colline, la campagne loin au-dessous de moi, puis le Miskatonic, un peu plus loin, et un pont de pierre l'enjambant – mais nulle habitation d'aucune sorte : seules les ruines de ce qui avait

été naguère des fermes isolées. Je restai une longue minute à m'absorber devant ce spectacle ; puis je revins par où j'étais venu, m'interrogeant sur la raison d'être de ce tunnel compliqué et de la salle sous-jacente – et de tout ce qui se trouvait là-dessous. Il n'y avait aucune explication plausible sauf celle, bien vague, d'un passage secret pour sortir de la maison, si besoin en était.

Une fois remonté, je remis le nettoyage de l'étage à un autre jour, et entrepris de mettre un peu d'ordre dans le bureau, qui, avec des papiers sur le secrétaire et tout autour sur le plancher, avec le fauteuil repoussé en arrière à la hâte, semblait-il, présentait tous les signes d'un abandon soudain, comme si mon grand-oncle avait été brusquement appelé à l'extérieur, était parti sur-le-champ, et n'était jamais revenu ranger la pièce.

J'avais toujours su que mon grand-oncle était un homme financièrement indépendant, qui s'était consacré à la recherche scientifique. L'astronomie peut-être – peut-être même dans ses rapports avec l'astrologie, aussi invraisemblable que cela parût. Si seulement il avait correspondu librement avec ceux de ses frères qui étaient en Angleterre, ou s'il avait tenu un journal ! Mais il n'y avait rien de ce genre dans son secrétaire ou parmi les papiers éparpillés, et ces papiers eux-mêmes traitaient de matières abstruses, étaient couverts d'innombrables figures et dessins, que je pris pour de la géométrie car il s'agissait d'angles et de courbes, qui n'avaient rien de familier pour moi ; et les caractères qui couvraient ces papiers n'étaient guère que du charabia : ce n'était pas de l'anglais mais quelque langue trop ancienne pour être connue de moi, bien que je lise le latin dans le texte, ainsi qu'une demi-douzaine de langues parlées actuellement en Europe.

Mais il y avait des lettres, soigneusement mises en liasses, et, après un léger repas de pain et de fromage arrosés de café, j'entrepris de les parcourir. La première d'entre elles me frappa de stupeur. Elle portait en entête « Sagesse des Etoiles » et ne portait pas d'adresse. Écrite à l'aide d'une plume à pointe large et dans une écriture fleurie, elle disait :

Cher Frère Bishop,

Au nom d'Azatoth, par le signe du Trapézohèdre étincelant, toutes choses te seront dévoilées quand Celui qui hante les ténèbres sera requis de paraître. Il ne devra pas y avoir de lumière, mais Celui qui vient dans l'Obscurité va invisible et fuit la clarté. Tous les secrets du Paradis et de l'Enfer seront révélés. Tous les mystères des mondes inconnus à la Terre seront tiens.

Sois patient. En dépit de nombreux revers, nous sommes toujours florissants (secrètement) ici, à Providence.

La signature était indéchiffrable, mais il me sembla lire à peu près « Asenath Bowen » ou « Brown ». Cette première lettre hallucinante donnait le ton des suivantes : il n'y en avait pas une qui ne fut ésotérique et ne traitât de thèmes mystiques auxquels je ne comprenais rien. Ces choses appartenaient à une ère de superstitions révolue depuis le haut Moyen Âge, et je ne voyais vraiment pas ce que mon grand-oncle avait à faire avec de telles histoires – à moins, bien sûr, qu'il n'étudiât la survivance des rites et des pratiques de sorcellerie à notre époque.

Je les lus l'une après l'autre. Mon grand-oncle était salué au nom du Grand Cthulhu, de Hastur l'Indicible, de Shub-Niggurath, de Bélial et Beelzébub, et de bien d'autres encore. Il semblait avoir été en correspondance avec toutes sortes de charlatans et d'imposteurs, avec de soi-disant sorciers ou des prêtres renégats. Parmi toutes ces lettres, il y en avait pourtant une, bien différente des autres : une lettre érudite dont l'écriture était difficile à déchiffrer, mais dont la signature – Wilbur Whateley – se lisait aisément, ainsi que la date – 17 janvier 1928 – et le lieu d'origine – tout près de Dunwich. Le contenu, une fois décrypté, était tout bonnement faramineux :

Cher Mr. Bishop,

Oui, par la formule Dho il est possible de voir la cité intérieure aux pôles magnétiques. Je l'ai vue, et j'espère y aller bientôt. Quand la terre sera débarrassée. Quand vous viendrez à Dunwich, venez à la ferme, et je dirai pour vous la formule Dho, ainsi que le Dho-Hna. Et je vous dirai les angles des niveaux et les formules entre le Yr et le Nhhngr.

Ceux de l'Air ne peuvent rien en l'absence de sang humain. C'est à partir de lui qu'ils prennent corps, vous le savez : tout comme vous-même serez capable de le faire à votre tour si vous êtes détruit autrement que par le Signe. Il y en a, dans les parages, qui connaissent le Signe et son pouvoir. Ne parlez pas inconsidérément. Tenez votre langue, même au Sabbat.

Je vous y ai vu – et ce qui vous accompagne sous l'apparence d'une femme. Mais grâce à la capacité de vision qui m'a été donnée par ceux que j'avais *appelés*, j'ai vu cette entité sous sa vraie forme, que vous devez avoir vue. Un jour, j'imagine, il vous sera possible de contempler ce que je peux provoquer dans ma propre image, et cette vue ne vous effrayera sans doute pas.

Je suis vôtre au Nom de l'Innommable.

L'auteur de la lettre avait dû appartenir à la même famille que Tobias qui évitait tellement cette maison. Je ne m'étonnai plus de la terreur superstitieuse du bonhomme ! Il avait dû avoir une connaissance directe de l'entité en question, sous une forme plus tangible que celle que mon grand-oncle avait pu lui offrir. Et si ce dernier était en bons termes avec Wilbur Whateley, il n'était point surprenant qu'un autre Whateley eût pu le suspecter d'être ce que Wilbur était – quoi que ce fût. Mais comment expliquer cette relation ? En vérité, il y avait beaucoup de choses sur mon

grand-oncle que je ne savais pas.

Je remis les lettres en liasses et les replaçai là où je les avais trouvées. J'attaquai ensuite une enveloppe de coupures de journaux. Elles provenaient toutes – je m'en rendis compte en reconnaissant l'œil de caractère – de l'*Arkham Advertiser*. Je les trouvai non moins obscures que les lettres dans la mesure où elles rendaient compte de mystérieuses disparitions dans la région de Dunwich et d'Arkham (principalement d'enfants et de jeunes hommes), de toute évidence semblables à celle dont mon grand-oncle Septimus avait fini par être victime. Il y avait entre autres un article qui rapportait la fin des autochtones, et leurs soupçons à rencontre d'un des leurs – dont le nom n'était pas donné – qu'ils considéraient comme l'auteur des disparitions ; il rapportait aussi leurs menaces de prendre eux-mêmes les choses en main, la gendarmerie locale les ayant abandonnés. Peut-être mon grand-oncle s'était-il occupé de résoudre l'énigme de ces disparitions…

Je mis de côté à leur tour ces articles et restai un moment à réfléchir sur ce que je venais de lire, troublé au souvenir d'un passage de la lettre de Wilbur Whateley : *Je vous y ai vu – et ce qui vous accompagne sous l'apparence d'une femme*. Et je me rappelai en quels termes Tobias Whateley avait parlé de mon grand-oncle – « *lui et la sienne* ». Tués. Il était possible que les autochtones superstitieux eussent accusé mon grand-oncle Septimus des disparitions et se fussent même vengés de lui.

J'éprouvai brusquement l'envie de fuir cette maison, ne serait-ce qu'un moment. C'était le milieu de l'après-midi, et un besoin d'air frais, après être resté si longtemps dans cette atmosphère moisie, se fit fortement sentir. Je sortis donc, et revins à la route, mais en tournant cette fois le dos à Dunwich, un peu comme si j'y étais poussé, curieux de voir à quoi ressemblait la campagne derrière la maison Bishop, et certain que la vue que j'avais eue de la sortie du tunnel sur le flanc de la colline se trouvait en gros dans cette direction.

Je m'attendais à ce que ce coin fut sauvage, et de fait il l'était. La route qui le traversait était de toute évidence rarement utilisée : sans doute le facteur rural en avait-il à peu près l'exclusivité. Des arbres et des massifs d'arbustes lui faisaient une haie drue de part et d'autre et, par endroits, les collines se profilaient menaçantes d'un côté, car de l'autre se trouvait la vallée du Miskatonic qui tantôt se rapprochait, parallèle à la route, tantôt s'en éloignait largement. La terre était totalement déserte, mais il y avait quelques champs cultivés où le blé prospérait pour les fermiers non résidents qui venaient s'en occuper. Il n'y avait pas de maisons, seulement des ruines ou des bâtiments abandonnés ; pas de troupeaux non plus ; seule la route indiquait un habitat humain de date récente dans la mesure où elle menait quelque part…

probablement à un endroit où vivaient des gens.

À proximité de la rivière, j'arrivai à une petite route transversale sinueuse qui tournait à droite. Un poteau indiquait d'un air penché qu'il s'agissait de Crary Road, et une vieille barrière envahie par les hautes herbes en barrait l'accès. Un écriteau « Passage interdit » surmontait un autre panneau, cloué au-dessous, qui précisait : « Pont hors d'usage », et qui m'incita à prendre cette route. Je la suivis donc en me frayant un chemin parmi les bosquets d'arbustes et les buissons de ronces, sur une distance de huit cent mètres pour le moins, ce qui m'amena au bord du Miskatonic, devant un pont de pierre par où la route passait jadis.

Il était fort vétuste ; seule l'arche centrale résistait, supportée par deux piles de pierre, dont l'une était renforcée par un revêtement de béton, sur lequel celui qui l'avait construit avait gravé une vaste étoile à cinq branches, au centre de laquelle était scellée une pierre approximativement de la même forme, mais toute petite par rapport à la gravure. La rivière avait sapé les deux extrémités du pont et emporté une arche de chaque bout, laissant l'arche centrale dressée comme un symbole de la civilisation qui avait fleuri naguère dans cette vallée puis avait disparu. Il me vint à l'esprit qu'il s'agissait peut-être bien du pont dont parlait l'*Arkham Advertiser* – celui qui avait été renforcé, bien qu'hors d'usage.

Bizarrement, le pont – ou ce qu'il en restait – exerçait sur moi une étrange fascination, malgré la grossièreté de son architecture. C'était une construction purement utilitaire, qui n'avait jamais été édifiée à des fins esthétiques ; pourtant, comme tant de vieux édifices, elle avait maintenant le charme de son grand âge, bien que l'adjonction du béton y portât atteinte à maints égards, en formant une grosse boursouflure depuis les fondations presque jusqu'en haut. D'ailleurs, en observant mieux, je ne pus comprendre comment il pouvait servir à renforcer la pierre, alors que les deux piles, visiblement très vieilles, étaient en train de se désagréger et n'allaient pas supporter bien longtemps l'action de l'eau à leur base. Le Miskatonic avait l'air peu profond à cet endroit, mais il était d'une largeur respectable qui encerclait les deux piles portant l'arche centrale.

Planté devant l'ensemble, j'essayais d'en évaluer l'âge lorsque brusquement le soleil se cacha. En me retournant, je vis un amas de cumulo-nimbus se déplacer vers le sud-ouest, présage de pluie. Je laissai là le pont en ruine et retournai à la maison où avait vécu mon grand-oncle Septimus Bishop.

Je fis bien car l'orage devait se déclarer une heure plus tard, être suivi d'un autre, puis d'un autre encore. Toute la nuit, le tonnerre fit rage, les éclairs flamboyèrent et une pluie torrentielle s'abattit pendant des heures sur le toit, d'où elle ruisselait en

cascades, pour dévaler les pentes par dizaines de ruisseaux et de torrents.

III

Peut-être était-il naturel que dans le matin frais lavé par la pluie, je me sois mis à penser de nouveau au pont. Peut-être y étais-je poussé au contraire par une force provenant d'une source inconnue de moi. La pluie avait cessé depuis trois heures ; les ruisseaux et torrents étaient réduits à de minces filets d'eau ; le toit séchait au soleil matinal, et dans une heure les buissons et les hautes herbes auraient eux aussi séché.

À midi, plein d'impatience aventureuse, je partis jeter un coup d'œil sur le vieux pont. Sans trop savoir pourquoi, je m'attendais à un changement, et, en effet, il y en avait un : l'arche avait été emportée, les piles s'étaient effondrées, et même l'énorme renforcement de béton était scindé et percé en plusieurs endroits – certainement touché par la foudre : associée au torrent furieux qu'était sans doute devenu le Miskatonic au cours de la nuit (il était encore haut, gonflé, brun de vase, et ses rives montraient qu'il avait été plus haut de deux pieds), elle avait réussi à porter à sa ruine finale le vieux pont qui avait fait passer la rivière à tant de gens pour les mener à l'autre bout, dans une vallée désormais morte.

Les pierres ayant servi à la construction des piles avaient été charriées en aval et rejetées le long des berges ; seul le renforcement de béton gisait, fendu, à l'emplacement de l'arche centrale. En suivant des yeux la trajectoire du courant et la disposition des pierres, j'aperçus quelque chose de blanc sur la même rive que moi, légèrement au-dessus du niveau de l'eau. Je descendis voir cela de plus près, et je ne m'attendais vraiment pas à ce que je découvris !

Des ossements. Des os blanchis, longtemps immergés dans l'eau peut-être, et maintenant ramenés du fond par le torrent. Une vache sans doute, noyée depuis longtemps. Mais cette idée m'avait à peine effleuré que je la rejetai en m'apercevant que ces ossements étaient humains, du moins en partie. En les examinant mieux, je vis même un crâne humain parmi eux.

Mais tous n'étaient pas humains ; il y en avait qui n'offraient de ressemblance avec aucun os que j'eusse jamais vu. C'étaient de longues mèches d'os, flexibles à les voir comme si elles appartenaient à quelque créature à demi formée, entrelacées aux os humains, au point qu'il était fort difficile de les distinguer. Il y avait des ossements qui méritaient d'être enterrés ; mais, bien entendu, ils ne pouvaient l'être sans avoir été déclarés aux autorités compétentes.

Je jetai un regard autour de moi, en quête d'un récipient quelconque pour les

transporter, et j'avisai une toile d'emballage grossière, rejetée elle aussi par le Miskatonic. J'allai la ramasser, et revins près des ossements, à côté desquels je la déployai. Je me mis alors à ramasser ces os – tout d'abord par poignées étant donné qu'ils étaient entremêlés ; puis un par un, jusqu'à la dernière phalange – et, ayant terminé, je les enfermai dans la toile encore trempée dont je nouai les quatre coins ensemble, et c'est ainsi que je les transportai à la maison, et que je les descendis dans la cave, en attendant de les reprendre pour les emmener à Dunwich plus tard dans la journée, peut-être même au chef-lieu, Arkham. Il me vint alors à l'esprit que je n'aurais pas dû les rassembler, mais les laisser là où je les avais trouvés, ce que sans aucun doute auraient préféré les autorités.

J'en viens maintenant au moment parfaitement incroyable de ce récit. Je viens de dire que j'avais apporté directement les os à la cave. Or, il n'y avait aucune raison de ne pas les avoir déposés sur la terrasse ou encore, pourquoi pas, dans le bureau : *cela ne m'avait même pas effleuré l'esprit*. Je les emportai directement dans la cave et les y laissai le temps de monter au rez-de-chaussée préparer mon petit déjeuner, puisque j'étais parti à jeun voir le vieux pont. Quand je l'eus pris, je descendis chercher les ossements à la cave pour les apporter aux autorités compétentes.

Jugez de ma consternation incrédule, en soulevant le ballot qui était posé là, exactement comme je l'avais laissé, de le trouver vide. Les os avaient disparu. Je ne pouvais en croire mes yeux. J'allai prendre une lampe au rez-de-chaussée puis redescendis à la cave, que je me mis à inspecter mur après mur. En vain. Rien n'avait changé dans la cave depuis la première fois que je l'avais visitée – les soupiraux n'avaient pas été touchés car les mêmes toiles d'araignées les recouvraient encore – et, pour autant que je pusse en juger, la trappe menant au tunnel n'avait pas été soulevée. Une chose était certaine : les os avaient bel et bien disparu.

Je remontai dans le bureau, confondu, commençant à douter de moi : avais-je vraiment trouvé et rapporté à la maison ces ossements ? Pourtant, j'étais bien sûr de l'avoir fait ! J'étais là, assis, essayant d'y voir clair, lorsqu'une solution plausible – bien que tirée par les cheveux – m'apparut : les os n'étaient peut-être pas aussi fermes que je l'avais cru, et l'exposition à l'air les avait alors réduits en poussière. En ce cas, cette poussière aurait été visible. Or, la toile était nette : elle ne contenait pas les déchets blancs que seraient devenus les os s'ils s'étaient désagrégés.

Je ne pouvais décemment me présenter avec une telle histoire devant les autorités régionales qui m'auraient certainement pris pour un fou. Mais rien ne m'empêchait de mener moi-même mon enquête, et je me rendis dans ce but à Dunwich. Ce fut d'abord dans la boutique Whateley que, par bravade, j'entrai.

En me voyant, Tobias me lança un regard noir. « J'vous vends rien », déclara-t-il avant que j'eusse eu le temps de prononcer une parole, et, à un autre client, un vieux bonhomme débraillé, il dit sur un ton plein de sous-entendus : « C'est c'te Bishop-là ! » sur quoi le vieil homme s'empressa de prendre la porte.

« Je suis venu vous poser une question, fis-je.

— Posez-la.

— Y a-t-il un cimetière au bord du Miskatonic, un peu en amont du vieux pont qui se trouve au-dessus de chez moi ?

— J'suis point' au courant qu'y en ait un. Pourquoi ? demanda-t-il soupçonneux.

— Je ne puis vous le dire, répondis-je. Sauf que j'ai trouvé quelque chose qui me le fait penser. »

Les yeux de l'épicier devinrent deux fentes. Il mordit sa lèvre inférieure. Son teint cireux perdit le peu de couleur qu'il avait encore. « Des os, fit-il dans un souffle, z'avez trouvé des os !

— Je n'ai rien dit de tel, répliquai-je.

— Où c'est-y qu' vous les avez trouvés ? » me pressa-t-il.

J'écartai les bras. « Je n'ai pas d'os », rétorquai-je et, sur ces mots, je quittai la boutique.

Comme je me dirigeai vers le presbytère d'une petite église que j'avais aperçue dans une rue latérale, je vis en me retournant que Whateley avait fermé sa boutique et se précipitait à travers la grand-rue de Dunwich, avide bien entendu de colporter ses soupçons.

La boîte à lettres du pasteur baptiste m'apprit qu'il s'appelait Abraham Dunning. Il était chez lui. C'était un petit homme replet aux joues roses, qui portait des lunettes sur le nez. Il paraissait la soixantaine et, chose bien agréable, mon nom ne lui disait visiblement rien. Il me fit entrer dans son salon, qui lui servait certainement plutôt de bureau.

Je lui expliquai que j'étais venu lui demander certains renseignements.

« Je vous en prie, faites donc, Mr. Bishop, m'encouragea-t-il.

— Dites-moi, révérend Dunning, avez-vous jamais entendu parler de sorciers dans la région ? »

Joignant les mains sous le menton, il se renversa dans son fauteuil. Un sourire

indulgent éclaira son visage. « Ah, Mr. Bishop, ces gens-là sont un ramassis de superstitieux. Beaucoup d'entre eux croient aux sorciers, aux magiciens et à toutes sortes de choses extraterrestres, particulièrement depuis les événements de 1928, c'est-à-dire lorsque Wilbur Whateley et cette chose qui était son frère jumeau sont morts [1]. Whateley se prenait lui-même pour un magicien et ne cessait de parler de *ce* qu'il évoquait et faisait venir des airs. Mais naturellement, cette chose n'était que son frère… horriblement déformé par quelque accident de naissance, je suppose, bien que les descriptions qui m'en ont été faites travestissent trop la réalité à mon avis.

— Connaissez-vous mon défunt grand-oncle, Septimus Bishop ? »

Il secoua négativement la tête.

« Cela date d'avant moi. J'ai bien parmi mes ouailles une famille Bishop, mais j'ai plutôt l'impression qu'ils sont d'une branche différente. Sans éducation. Et il n'y a aucune ressemblance de traits. »

Je lui confirmai que nous n'étions point parents. Il était clair cependant qu'il ne savait rien qui pût m'être de quelque utilité ; je pris donc congé dès que je le pus décemment, bien que le révérend Dunning recherchât visiblement avec avidité la compagnie d'un homme instruit, ce qui n'était guère fréquent à Dunwich ou dans ses environs, semblait-il.

Désespérant d'apprendre quoi que ce fut au village, je rentrai à la maison. Je ne pus m'empêcher de descendre une fois de plus à la cave pour m'assurer encore que les os que j'y avais apportés avaient bien disparu, mais il n'y avait vraiment pas d'erreur possible à ce sujet, et les rats mêmes ne pouvaient les avoir transportés un par un devant la porte du bureau puis hors de la maison sans que je les voie.

Mais l'image des rats éveilla en moi une nouvelle idée qui me poussa à redescendre à la cave muni de la lampe et à rechercher minutieusement un trou par où auraient pu passer des rats… tant j'étais encore en quête d'une cause naturelle à cette disparition.

Il n'y en avait pas.

Je me résignai à la disparition des os et passai le reste de la journée à essayer de penser à autre chose.

Mais ma nuit fut troublée par des rêves – des rêves dans lesquels je voyais les ossements que j'avais rapportés s'assembler d'eux-mêmes pour former un squelette… et le squelette se revêtait lui-même de chair… Ceux des os qui ressemblaient à de longues mèches donnaient quelque chose d'étranger à notre monde, et qui changeait

perpétuellement de forme : c'était tantôt une entité profondément horrible, et tantôt un grand chat noir ; tantôt un monstre pourvu de tentacules et tantôt une femme nue pleine de souplesse ; une fois une truie géante, une autre une chienne efflanquée courant aux côtés de son maître… Je m'éveillai et restai étendu à écouter des bruits lointains que je ne pouvais identifier – des reniflements et des lapements étranges qui semblaient monter des profondeurs de la terre, des déchirements et des grincements qui suggéraient quelque phénomène atroce et malfaisant.

Je me levai pour me secouer, me libérer de mon rêve hallucinatoire. En me déplaçant à travers la maison dans le noir, je m'arrêtai de temps à autre pour contempler le paysage nocturne sous la lune, mais, même là, une hallucination vint encore me troubler car je crus voir devant le bois tout proche, la longue silhouette maigre d'un homme, accompagné d'une chose de forme abominable qui courait en bondissant à ses côtés… La vision dura quelques minutes, puis tous deux s'évanouirent dans le bois obscur que le clair de lune ne pouvait pénétrer. Si jamais j'ai eu besoin pour me guider de la sagesse de mon grand-oncle Septimus, ce fut à ce moment-là ou jamais : cette hallucination était encore plus vivace que le rêve dont je sortais et que les bruits souterrains que je m'étais imaginé entendre.

Quoi qu'il en soit, à la lumière du jour, qui se leva bientôt, ma décision fut prise : je descendrais à la cave avec ma lampe, je m'engagerais dans le tunnel, et le suivrais jusqu'à la salle souterraine. Une force inconnue me poussait à le faire et j'étais incapable d'y résister.

À l'entrée de la salle souterraine, j'eus l'impression que le sol ne portait pas seulement mes empreintes de la veille : il y en avait d'étrangères, et aussi les traces de quelque chose qu'on avait traîné jusque-là depuis la porte donnant sur la colline. C'est plein d'appréhension que je pénétrai dans cette salle. Il n'y avait cependant pas de quoi : elle était déserte.

Je tins haut ma lampe et jetai un regard circulaire autour de moi. Rien n'avait changé : les bancs de pierre, le sol de brique, l'autel… et cependant… il y avait une tache sur l'autel une grande tache sombre que je ne me rappelai pas avoir vue avant. Lentement, à contrecœur, je me forçai à avancer assez près pour que la lumière de ma lampe l'éclairât : fraîche, humide et luisante, c'était incontestablement une *flaque de sang*.

C'est alors que je vis, en regardant pour la première fois l'autel de près, qu'il était couvert d'autres taches sombres plus anciennes, encore légèrement rouges, qui devaient avoir été du sang répandu là, bien longtemps auparavant.

Sous le choc, je pris la fuite, parcourus le tunnel à toutes jambes, et remontai en

titubant jusqu'à la cave, située immédiatement sous la maison. J'étais là à reprendre mon souffle quand j'entendis un bruit de pas au-dessus de moi. Avec mille précautions pour ne pas faire de bruit, je remontai au rez-de-chaussée.

Les pas m'avaient semblé venir du bureau. Je soufflai ma lampe car il faisait jour dans la maison, malgré les arbres drus qui l'enserraient de près, et j'entrai dans le bureau.

J'y trouvai assis un homme maigre au visage sombre, sa longue silhouette enveloppée d'une houppelande, ses yeux flamboyants fixés sur moi.

« Tu es à n'en pas douter un Bishop, observa-t-il. Mais lequel ?

— Ambrose, articulai-je lorsque je retrouvai ma voix. Fils de William, petit-fils de Peter. Venu m'occuper des biens de mon grand-oncle Septimus. Et vous ?

— Je me suis caché pendant une longue période. Neveu, je suis ton grand-oncle Septimus. »

C'est alors que la chose bougea derrière lui, et glissa un œil de derrière son fauteuil, bien qu'il eût vivement arraché sa cape pour cacher *ce* qui était là… une chose squameuse, portant le visage d'une femme ravissante.

Je m'évanouis tout bonnement.

En revenant à moi, je crus le voir près de moi et l'entendre dire à quelqu'un : « Il nous faudra lui donner un peu plus de temps. »

J'ouvris craintivement les yeux et regardai vers la place où il était un instant auparavant.

Il n'y avait plus personne.

IV

Quatre jours après, la première édition de l'*Arkham Advertiser* me fut distribuée, déposée au sommet de ce qui restait de la boîte à lettres au bord de la route, avec une pierre par-dessus. J'avais pris un abonnement de six mois lorsque j'étais allé étudier ses colonnes, à la recherche d'allusions à mon grand-oncle. Je résistai à mon premier mouvement qui était de le jeter (car si je m'étais abonné, c'était par pure courtoisie, en remerciement de l'accès aux archives qui m'avait été accordé) et je l'emportai dans la maison.

Je n'avais aucunement l'intention de le lire, mais un article de deux colonnes attira

mon regard : *Les disparitions de Dunwich recommencent*. Avec une certaine appréhension, je lus l'article que voici :

Seth Frye, dix-huit ans, employé à la ferme d'Howard Cole, dans la banlieue nord de Dunwich, a disparu. Il a été vu pour la dernière fois il y a trois jours, dans la soirée, venant de Dunwich et se dirigeant vers la ferme. C'est la seconde disparition dans la région de Dunwich depuis trois jours : Harold Sawyer, vingt ans, a disparu sans laisser de trace avant-hier, dans les environs de Dunwich. Le shérif John Houghton et ses adjoints passent la région au peigne fin, mais ils n'ont jusqu'à présent découvert aucun indice. On ne connaissait à ces deux jeunes gens aucune raison de disparaître volontairement, et l'on soupçonne un acte crapuleux.

Les anciens lecteurs se souviendront qu'une série de disparitions analogues avait eu lieu il y a une vingtaine d'années, série qui avait été close par la disparition de Septimus Bishop au cours de l'été 1929.

Dunwich est un trou perdu, de réputation douteuse, qui a assez souvent défrayé la chronique, toujours de curieuse manière, depuis la mystérieuse affaire Whateley de 1928…

Je reposai le journal avec la certitude que les événements prenaient une tournure qui comportait une seule explication : mais cette explication, je répugnais, même alors, à l'accepter… Je décidai de coucher par écrit tout ce qui m'était arrivé, pour situer chaque événement à sa place l'un par rapport à l'autre, car ils étaient vraiment trop embrouillés dans ma tête. Je ne cessais de penser aux ossements qui s'étaient volatilisés, ainsi qu'à ce passage de la lettre de Wilbur Whateley à mon grand-oncle : *Ceux de l'air ne peuvent rien en l'absence de sang humain. C'est à partir de lui qu'ils prennent corps… Tout comme vous-même serez capable de le faire à votre tour*… J'étais également hanté par le mystérieux retour de mon grand-oncle Septimus, et par sa disparition non moins bizarre : je n'avais plus eu aucun signe de lui depuis qu'il m'était apparu dans le bureau. Pris de vertige, je jetai le journal à terre ; dans mon esprit confus tournoyaient mille pensées chaotiques allant des usages des sorciers et de leurs familiers, au pouvoir de l'eau courante de contenir des fantômes, des sorcières et toutes sortes d'éléments magiques du même ordre. Ma raison assiégée se mit sur la défensive. Il fallait que je sache. Éperonné par une curiosité exacerbée, je sortis en courant de la maison, et, insensible aux ronces qui s'agrippaient à moi, je dévalai le chemin à toutes jambes jusqu'à ma voiture, qui m'amena, à tombeau ouvert, à Dunwich.

J'avais à peine mis les pieds dans la boutique de Tobias Whateley que celui-ci se dressa devant moi, les yeux furibonds :

« Sortez ! J' vous servirai point ! s'écria-t-il comme un fou. C'est vous qu'avez fait l' coup ! »

Il me fut impossible de placer un mot.

« Quittez c'te ville, avant que ça r'commence. On l'a fait une fois… on peut l'refaire ! J'connaissais c' gosse, Seth : l'était comme mon fils. C'est vous qu'avez fait l'coup… vous, les maudits, les Bishop ! »

Je reculai devant cette haine à l'état pur, et, tandis que je battais en retraite vers ma voiture, j'enregistrai qu'une quantité de gens s'étaient groupés tout le long de la rue et me considéraient ouvertement avec horreur.

Je remontai en voiture et ressortis de Dunwich en proie pour la première fois à une terreur panique de l'inconnu, de celle contre lesquelles toute logique est impuissante.

Et une fois revenu à la maison, j'allumai la lampe et je descendis à la cave. Je pénétrai dans le tunnel et le suivis jusqu'à la trappe de la salle souterraine, que je soulevai : une odeur de chair s'en éleva au point que je ne pus me décider à descendre. Elle provenait sans doute de cette autre ouverture qui se trouvait au pied de l'autel et que je n'avais pas explorée, car la salle, ou ce que je pouvais en voir à la lumière de ma lampe, était inchangée depuis la dernière fois…

Je laissai retomber la dalle et m'enfuis par le chemin que j'avais pris pour venir.

Contre toute raison, je *savais* maintenant quelle horreur j'avais sans le vouloir déchaînée sur le pays – moi, et les forces aveugles de la nature – l'horreur de l'arche centrale…

Plus tard. Mon grand-oncle Septimus vient de me tirer d'un sommeil peuplé de rêves en posant fermement sa main sur mon épaule. J'ai ouvert les yeux pour le voir, indistinctement dans l'obscurité, et derrière lui le corps blanc dénudé d'une femme à la longue chevelure, dont les yeux de braise luisaient comme des escarboucles.

« Neveu, nous sommes en danger, m'a-t-il déclaré. Viens. »

Lui et sa compagne se sont détournés et ont quitté le bureau.

J'ai sauté à bas du lit, où je m'étais endormi tout habillé… et c'est ainsi que j'ajoute ces derniers mots à mon récit.

Dehors, je peux voir danser la lumière d'une nuée de torches. Je sais qui est là, à l'orée du bois : les habitants haineux de Dunwich et des alentours. Je sais ce qu'ils ont l'intention de faire.

Mon grand-oncle Septimus et sa compagne m'attendent dans le tunnel. Il n'y a pas d'alternative pour moi.

Si seulement ils pouvaient ne rien savoir de la porte qui donne sur le flanc de la

colline…

Le manuscrit Bishop s'achève là.

Par une étrange coïncidence, les amateurs de l'insolite trouveront dans les pages intérieures de l'*Arkham Advertiser* daté de onze jours après la destruction par le feu de la vieille résidence Bishop, cet entrefilet :

Les habitants de Dunwich ont, une fois de plus, recommencé.

Aussitôt après la disparition d'Ambrose Bishop, les habitants de Dunwich ont une fois de plus entrepris des travaux de reconstruction. Le vieux pont Crary Road qui avait été récemment détruit par une crue subite du Miskatonic semble posséder un certain charme aux yeux des gens du pays puisqu'ils ont tranquillement reconstruit en béton l'une des piles centrales, et l'ont couronnée de ce que les anciens du pays appellent le « Signe de l'Ancêtre ». Parmi ceux des habitants qu'a approchés notre envoyé spécial, aucun n'a voulu admettre qu'il savait quoi que ce soit à propos de ce vieux pont…

[1] Cf. *L'Abomination de Dunwich*.

L'ARGILE BLEUE D'INNSMOUTH

Innsmouth Clay – 1971

Les événements relatifs au destin de mon ami, le défunt sculpteur, Jeffrey Corey – si toutefois le terme « défunt » est correct en l'occurrence – ont dû commencer à l'automne 1927, avec son retour de Paris et sa décision de louer une villa sur la côte méridionale d'Innsmouth. Corey était d'une famille noble, alliée au clan Marsh d'Innsmouth, mais de façon suffisamment éloignée pour n'avoir pas besoin d'être en relations suivies avec eux. Les étranges rumeurs qui circulent en tout cas sur les Marsh vivant encore, en reclus, dans ce port maritime du Massachusetts, n'étaient point faites pour inspirer à Corey le désir d'annoncer sa présence dans le coin.

Je lui rendis visite en décembre, un mois après son arrivée. Corey n'avait pas quarante ans ; il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et il avait une belle peau fraîche, dépourvue de tout ornement pileux, mais il portait les cheveux assez longs, à la mode des artistes du Quartier latin, à Paris. Il avait des yeux bleus, très vifs, et son visage aux joues creuses aurait été remarqué dans n'importe quelle assemblée, non seulement en raison de son regard singulièrement perçant, mais aussi à cause de l'aspect singulier (évoquant une caroncule) de la peau à l'arrière de ses mâchoires, un peu au-dessous des oreilles, et sur le cou.

Il n'était pas désagréable à regarder, et un étrange pouvoir hypnotique qui émanait de son visage aux traits fins exerçait une sorte de fascination sur la plupart des gens qui l'approchaient. Il était bien installé quand je lui fis visite, et il avait commencé à travailler sur une statue de Rima la fille-oiseau, qui promettait de devenir l'une de ses plus belles œuvres.

Il avait fait des provisions à Innsmouth pour tenir un mois, et me sembla plus loquace qu'à l'ordinaire, principalement au sujet des Marsh, ses parents éloignés, qui faisaient l'objet d'innombrables commentaires (toujours pleins de circonspection, cependant) dans les boutiques d'Innsmouth. Vivant en reclus, les Marsh attiraient tout naturellement une certaine curiosité ; celle-ci n'étant pas satisfaite, des légendes hallucinantes étaient nées à leur sujet, et remontaient même jusqu'à la génération précédente, qui avait fait du commerce maritime dans le sud du Pacifique. Tout cela était trop vague pour avoir un sens, selon Corey, mais les faits les plus précis suggéraient toutes sortes d'abominations mystérieuses, dont il espérait apprendre davantage avec le temps, dans un avenir hypothétique… Il n'y était nullement forcé, d'ailleurs : c'était simplement, m'expliqua-t-il, que le sujet était si répandu dans le

village, qu'il était quasiment impossible d'y échapper.

Il me parla aussi d'une éventuelle exposition, fit référence à des amis parisiens et à ses années d'études à Paris, à la force de la sculpture d'Epstein, et aux troubles politiques dans le pays. Je parle de cela pour indiquer à quel point Corey était normal à l'occasion de cette première visite, celle que je lui fis après son retour d'Europe. J'avais, bien entendu, eu quelques occasions de le voir à New York lorsqu'il était rentré, mais toujours trop brièvement pour avoir de véritables conversations ensemble comme nous en eûmes en ce mois de décembre 1927.

Avant de le revoir, au mois de mars suivant, je reçus de lui une curieuse missive, dont l'essentiel était contenu dans le paragraphe final, vers lequel tout le reste de sa lettre semblait tendre comme vers son apogée :

Tu dois avoir lu quelque chose des événements étranges qui ont eu lieu en février à Innsmouth. Je n'ai pas d'information très claire à ce sujet, mais il doit certainement y en avoir dans les journaux quelque part, en dépit du silence dont ont fait preuve nos quotidiens du Massachusetts. Tout ce que j'ai pu recueillir sur l'affaire est qu'une troupe d'agents fédéraux, je crois, a envahi la ville et a fait disparaître comme par enchantement un certain nombre de personnes – parmi lesquelles quelques-uns de mes parents, mais je serais bien incapable d'établir combien, puisque je ne me suis jamais soucié de connaître leur nombre. Tout ce que je peux glaner dans Innsmouth fait allusion à une espèce de commerce dans le sud du Pacifique qui engagerait encore les intérêts de certaines compagnies de navigation locales – cela semble pourtant bougrement tiré par les cheveux dans la mesure où les docks sont pour la plupart abandonnés, et une grande partie inutilisables pour les navires actuellement en service dans l'Atlantique, dont la plupart vont dans des ports plus vastes et plus modernes. Sans aucun rapport avec les raisons qui ont déclenché l'action des fédéraux – et considérablement d'une plus grande importance pour moi, comme tu vas le voir – est le fait bien réel que, coïncidant avec la descente sur Innsmouth, des vaisseaux de la marine de guerre ont croisé au large des côtes, non loin du récif connu sous le nom de Récif du Diable, et y ont lâché un tas de grenades sous-marines ! Celles-ci ont causé de telles perturbations dans les bas-fonds qu'une tempête s'en est suivie, qui a fait échouer sur le rivage toutes sortes de débris, entre autres une argile d'un bleu particulier qui s'est répandue sur la plage. Elle m'a paru tout à fait semblable à cette terre glaise de couleur analogue que l'on a trouvée en Amérique, en divers endroits de l'intérieur, et qui a souvent été utilisée dans la fabrication de briques, surtout il y a de nombreuses années, lorsque des méthodes de fabrication plus modernes étaient encore inconnues. Eh bien, ce qu'il y a d'important dans tout cela, c'est que j'ai recueilli pas mal d'argile avant que la mer ne la remporte, et que j'ai travaillé à une œuvre absolument nouvelle que j'ai provisoirement appelée *Déesse marine*, et que je la trouve follement prometteuse. Tu la verras quand tu viendras la semaine prochaine et je suis sûr qu'elle te plaira encore plus que ma *Rima*.

Contrairement à son attente, j'éprouvai pourtant d'emblée en la voyant une étrange répulsion. Cette nouvelle statue était d'une grande plasticité, certes, mais je trouvai son bassin beaucoup plus lourd qu'il n'eût été, à mon avis, normal. En outre, Corey avait choisi de modifier les pieds en palmant les orteils.

« Pourquoi cela ? lui demandai-je.

— Vraiment, je l'ignore, répondit-il. Le fait est que je n'avais pas projeté de le faire. Cela s'est fait comme ça, tout simplement.

— Et ces vilaines marques sur le cou ? » Il était apparemment encore en train de travailler sur cette partie-là.

Il eut un rire embarrassé, et une étrange expression passa dans son regard : « J'aimerais pouvoir expliquer ces marques de manière satisfaisante, Ken, répliqua-t-il. En m'éveillant hier matin, j'ai découvert que je devais avoir travaillé durant mon sommeil, car il y avait des fentes dans son cou, au-dessous des oreilles… des deux côtés… des fentes comme… eh bien, disons des branchies. Je suis actuellement en train de réparer les dégâts.

— Peut-être qu'une déesse de la mer devrait avoir des branchies, suggérai-je.

— Je me suis dit que c'était arrivé à la suite de ce que j'avais entendu avant-hier dans Innsmouth où j'étais allé faire quelques courses. Il n'y était question que du clan Marsh. Cela se résumait à l'idée selon laquelle les membres de la famille vivent en reclus par choix, car ils sont affligés d'une sorte de malformation physique qui est liée à une légende les unissant aux indigènes d'une certaine île des mers du Sud. Voilà la sorte de conte à dormir debout que les ignorants reprennent et enjolivent… mais je t'accorde que celui-ci est plus insolite que ceux que l'on rencontre d'habitude et qui sont calqués sur un modèle de morale judéo-chrétienne. J'y ai rêvé cette nuit, et j'ai visiblement marché en dormant, car j'ai réalisé une partie de mon rêve sur ma *Déesse marine*. »

Tout étrange que cet incident m'eût paru, je ne fis aucun commentaire à son sujet. Ce que Corey disait était logique, et j'avoue que j'étais considérablement plus intéressé par les coutumes d'Innsmouth que par les anomalies physiques de la *Déesse marine*.

Et puis, j'étais aussi quelque peu surpris de l'air préoccupé de Corey. Il faisait preuve d'animation lorsque nous bavardions, quel que fût le sujet de la conversation, mais j'étais bien obligé de remarquer son air absent dès que nous nous taisions – comme si quelque chose pesait sur son esprit, quelque chose dont il hésitait à me parler, qui le troublait vaguement mais dont il n'avait lui-même aucune connaissance certaine, ou suffisante pour se permettre d'en parler. Cela se voyait à divers signes – un regard lointain, et parfois un léger délire dans ses paroles, une tendance à sortir du sujet, comme si quelque pensée plus obsédante s'imposait à lui, effaçant le sujet dont nous parlions.

J'ai souvent pensé, depuis, que j'aurais dû prendre l'initiative de l'interroger sur

une préoccupation si manifeste à mes yeux ; je reculai à l'époque devant une telle démarche, persuadé que cela ne me regardait pas et qu'agir ainsi serait violer la vie privée de Corey. Bien que nous fussions des amis de longue date, je ne pensais pas qu'il m'appartint de m'immiscer dans des soucis qui lui étaient de toute évidence personnels. Lui-même n'abordant pas le sujet, je sentis que je devais à mon tour m'en abstenir.

Quoi qu'il en soit, si je puis me permettre une digression et, sautant dans le temps, d'en venir à la période qui suivit la disparition de Corey où j'entrai en possession de ses biens – un acte dressé en bonne et due forme m'ayant désigné comme son exécuteur testamentaire – et où je pus prendre connaissance de son journal intime, c'est à peu près à l'époque de ma visite que Corey se mit à jeter brièvement des notes alarmantes dans ces pages qu'il avait jusque-là consacrées uniquement à ce qui touchait à sa vie créatrice. Chronologiquement, ces notes singulières concordent avec tous les récits des faits concernant les derniers mois de Jeffrey Corey :

7 mars. Très étrange rêve la nuit dernière. Quelque chose me poussait à baptiser la *Déesse marine*. Ce matin, trouvé la statue *humide* à la tête et aux épaules, comme si j'y avais travaillé. Réparé les dégâts, comme si je n'avais que cela à faire, alors que j'avais projeté de mettre en caisse *Rima*. Je n'aime guère cette compulsion.

8 mars. Rêvé que je nageais, accompagné d'hommes et de femmes assez vagues. Visages, quand je les voyais, familiers de manière obsédante – comme tirés d'un vieil album. Sûrement inspiré par les allusions grotesques et insinuations sournoises entendues aujourd'hui au drugstore Hammond, sur les Marsh, comme d'habitude. Une histoire sur l'arrière-grand-père Jethro *vivant* dans la mer. Avec des branchies ! La même chose dite à propos de membres des familles Waite, Gilman et Eliot. Entendu les mêmes balivernes quand me suis arrêté pour me renseigner à la gare. Les naturels du coin s'en nourrissent depuis des décennies.

10 mars. Ai certainement marché en dormant cette nuit : quelques légères altérations apparaissent sur *Déesse marine*. En plus, curieuses échancrures comme si quelqu'un avait entouré de ses bras la statue, qui était hier beaucoup trop sèche pour recevoir une impression non faite par le ciseau ou autre outil. Les marques semblaient avoir été *imprimées dans l'argile molle*. La statue entière *trempée* ce matin.

11 mars. Expérience véritablement extraordinaire cette nuit. Sans doute le rêve le plus vivant que j'aie jamais fait, certainement le plus érotique. À peine si je peux l'évoquer maintenant sans être excité. Rêvé qu'une femme, *nue*, se glissait dans mon lit et y restait toute la nuit. Rêvé que la nuit entière se passait à l'amour – peut-être devrais-je l'appeler luxure. Rien de semblable depuis Paris ! Et aussi réel que toutes ces nuits au Quartier latin ! Trop réel, sans doute, car j'étais exténué à mon réveil. Et j'avais sans aucun doute passé une nuit mouvementée, car le lit était sens dessus dessous.

12 mars. Même rêve. Exténué.

13 mars. De nouveau, le rêve de nage. Dans les profondeurs de la mer. Une sorte de cité dans les abysses : Ryeh ou R'lyeh ? Quelque chose nommé « Grand Thooloo » ?

De ces étranges rêves, Corey me parla à peine, lors de ma visite de mars. Je lui avais alors trouvé les traits tirés. Il parlait d'une certaine difficulté à dormir ; il ne prenait pas son « content » de repos, me dit-il, quelle que fut l'heure à laquelle il se couchât. Il me demanda avec insistance si j'avais entendu prononcer les noms « Ryeh » ou « Thooloo ». Cela ne m'était évidemment jamais arrivé ; mais le deuxième jour de ma visite, nous eûmes l'occasion d'en entendre parler.

Ce jour-là, nous nous rendîmes à Innsmouth – courte promenade de moins de huit kilomètres et je ne fus pas long à comprendre que les provisions dont Corey disait avoir besoin n'étaient pas sa seule raison d'y aller. Il menait visiblement une enquête : il était venu à Innsmouth spécialement pour essayer d'apprendre tout ce qu'il pourrait sur sa famille, et il entra un peu partout, du drugstore Ferrand à la bibliothèque municipale, où la vieille bibliothécaire se montra d'une grande réserve au sujet des vieilles familles d'Innsmouth et de ses alentours. Elle finit tout de même par nous donner les noms de deux hommes fort âgés qui avaient peut-être gardé le souvenir de certains Marsh, Gilman et Waite : nous les trouverions sans doute dans leur repaire habituel, un saloon de Washington Street.

Innsmouth, bien que très abîmée, était le genre de petite ville propre à séduire les amateurs d'archéologie ou d'architecture. Elle avait plus de cent ans et la plupart de ses édifices – à part ceux du quartier des affaires – remontaient au milieu du XIX^e^ siècle. Beaucoup de maisons étaient maintenant désertes, et même certaines en ruine,

mais les détails architecturaux reflétaient une culture disparue depuis longtemps de la scène américaine.

En descendant Washington Street en direction des quais, nous vîmes que les preuves d'un véritable cataclysme apparaissaient partout. Des immeubles entiers étaient abattus – « On m'a dit que ce sont les fédéraux qui les ont fait sauter », me dit Corey. Bien peu d'efforts avaient été faits pour tout nettoyer, et les petites rues latérales étaient encore bloquées par les décombres. Une rue entière avait été détruite, ainsi que tous les vieux bâtiments qui servaient autrefois d'entrepôts le long des quais (depuis longtemps abandonnés). Comme nous approchions du bord de mer, un remugle nauséabond, écœurant, d'origine ichtyique, nous prit à la gorge, submergeant tout. C'était bien pire que l'odeur de poisson qui règne souvent près des eaux stagnantes, le long de la côte.

La plupart des entrepôts, m'expliqua Corey, avaient appartenu jadis aux Marsh ; du moins était-ce ce qu'il avait appris au drugstore Ferrand. En fait, les membres des familles Waite, Gilman et Eliot avaient subi très peu de pertes. Les fédéraux s'en étaient surtout pris aux possessions des Marsh d'Innsmouth : cependant, la raffinerie Marsh, qui s'occupait de la fabrication de lingots d'or, n'avait pas été touchée, et fournissait encore du travail à quelques-uns des habitants qui n'étaient pas pêcheurs mais la raffinerie n'appartenait plus aux membres du clan Marsh.

Le saloon, où nous étions enfin arrivés, datait visiblement du XIXe siècle ; et il était tout aussi clair que rien n'avait été fait depuis sa construction pour le moderniser tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. L'endroit était dans un état de délabrement lamentable. Un homme d'âge mûr, débraillé, était assis derrière le comptoir, lisant l'*Arkham Advertiser*, et deux vieux, dont l'un était endormi, étaient assis devant, à une distance respectable l'un de l'autre.

Corey commanda un brandy, et j'en fis autant.

Le patron faisait preuve à notre égard d'un intérêt circonspect qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

« Seth Akins ? » demanda bientôt Corey.

L'homme indiqua du menton le client qui dormait, la tête sur le comptoir.

« Que boira-t-il ? reprit Corey.

— Tout lui est bon.

— Un brandy pour lui, alors. »

Le patron versa une mesure de brandy dans un verre mal rincé et le posa sur le

comptoir. Corey l'amena devant le vieillard endormi, s'assit à côté de lui et lui donna un petit coup de coude pour le réveiller.

« Buvez : c'est ma tournée », l'invita-t-il.

Le vieux bonhomme leva la tête, montrant une face geignarde et des yeux chassieux sous des cheveux gris ébouriffés. Il aperçut le verre, grimaça un sourire incertain, s'en saisit, et le vida d'un trait.

Corey entreprit de le questionner, commençant par établir l'identité du bonhomme comme vieil habitant d'Innsmouth, puis parlant du village et de la contrée avoisinante, d'Arkham à Newburyport, d'une manière générale. Akins parlait fort librement. Corey lui apporta un autre verre, rapidement suivi d'un autre.

Mais la loquacité d'Akins tomba dès que Corey fit allusion aux anciennes familles, et notamment aux Marsh. Le vieil homme devint sensiblement plus prudent, ses yeux fixés avec insistance sur la porte, visiblement désireux de s'en aller. Mais Corey tint bon et Akins finit par céder :

« J'pense qu'y a point d'mal à dire les choses, à c't'heure, fit-il enfin. La plupart des Marsh sont partis depuis qu'les fédéraux sont v'nus l'mois dernier. Et personne sait où, mais y sont point rev'nus. » Il parlait un peu pour ne rien dire, mais après avoir tourné autour du pot un moment, il en vint enfin au « commerce des Indes orientales » et au « capitaine Obed Marsh – qui était à la base de tout… L'avait fricoté avec des espèces de femmes hindoues qu'il avait rapportées et qu'il avait gardées dans c'te grande maison qu'il avait construite… et après ça, les p'tits Marsh avaient c'drôle de r'gard, et y z'allaient nager au Récif du Diable… longtemps qu'ils y restaient ! Des heures ! C'était quand mêm' point naturel d'êt'sous l'eau si longtemps. L' capitaine Obed avait marié une de ces femmes ; et des jeunes Marsh étaient partis pour les Indes orientales et y z'en avaient rapporté encore d'autres. Le commerce des Marsh n'avait jamais périclité comme les autres. Les trois bateaux du capitaine Obed – le brick *Columby*, et le trois-mâts *Sumatry Queen*, et puis un aut' brick, le *Hetty* – qui faisaient le commerce des Indes orientales et du Pacifique, y sillonnaient les océans sans jamais la moind' mésaventure. Et ces gens-là – les hindoues et les Marsh – ils ont inauguré une nouvelle sort' de religion : l'ont app'lée comm' ça L'Ordre de Dagon, et y'a eu des tas d'racontars, toutes sortes de rumeurs (car personne y a jamais assisté) à propos d'c'qui s' passait à leurs réunions : les jeunes… bon, p'têt ben qu'ils s'ont perdus, mais en tout cas personne les a jamais r'vus, et y'a eu tout l'monde qui s'a mis à causer d'sacrifices – des sacrifices *humains* – à peu près au mêm'moment qu'les jeunes ont disparu d'la circulation. Tout c'qu'on peut dire quand même, c'est qu'aucun jeune de chez les Marsh ou les Gilman,

les Waite ou les Eliot, a jamais été porté disparu. Et y'a eu toutes ces histoires sur une espèce d'endroit appelé "Ryeh" et quelque chose appelé "Thooloo" – de la famille de Dagon, à c'qui semble… »

Là-dessus Corey, cherchant à en savoir davantage sur ces mots, interrompit Akins par une question ; mais le vieillard ne savait rien, et je ne compris que plus tard la raison du soudain intérêt de Corey.

Akins poursuivit : « Les gens approchaient point des Marsh, ni des aut', mais c'était surtout les Marsh qu'avaient c'drôle de r'gard : il faisait un effet si pénib' que certains d'entre eux ne sortaient jamais d'chez eux, sauf la nuit, et alors c'était la plupart du temps pour aller nager dans l'océan. Comme des poissons qu'ils nageaient qu'on disait, car moi j'les ai jamais vus, et personne en parlait guère parce qu'on avait r'marqué qu'à chaque fois que quelqu'un parlait un peu trop, il disparaissait d'la circulation – comme les jeunes – et on n'entendait plus jamais causer d'lui.

» Le capitaine Obed a appris un tas d'choses à Ponape et chez les Kanakys – toujours à propos des gens qu'ils appelaient "Ceux des profondeurs" et qui vivaient sous l'eau – et il a rapporté tout' sort' d'objets esculptés, des drôles d'objets-poissons et des objets prov'nant du fond d'la mer qu'étaient point des objets-poissons… Dieu sait c'que ça pouvait ben être !

— Qu'est-ce qu'il faisait avec ces sculptures ? glissa Corey.

— Celles qu'allaient point au Dagon Hall, il les vendait… et pour un bon prix : vraiment une jolie somme qu'elles atteignaient ! Mais y'en a plus maint'nant, sont toutes envolées. Et l'Ordre de Dagon, c'est complètement terminé ; et les Marsh, on les a point vus dans les parages depuis qu'on a dynamité leurs entrepôts. Et ils n'ont pas tous été arrêtés non plus, non môssieur, on dit même comm'ça qu'les Marsh qu'étaient restés sont tout simplement descendus sur le rivage et s' sont jetés à l'eau pour s'tuer. » Arrivé là, Akins se mit à glousser sans gaieté. « Mais personne a vu un seul cadavre de Marsh, pas un seul, du haut en bas d'la plage. »

Il en était là de son récit lorsqu'il se passa quelque chose de plutôt bizarre. Il fixa soudain des yeux exorbités sur mon compagnon, sa mâchoire retomba, ses mains se mirent à trembler ; pendant une minute ou deux, il resta figé dans cette position ; puis il s'agita sur son tabouret, le fit tourner, et, en titubant, sortit en trombe de l'estaminet, déchirant l'air hivernal d'un long hurlement de désespoir.

Dire que nous étions étonnés serait un euphémisme. L'attitude de Seth Akins se détournant subitement de Corey était si totalement déconcertante que nous restâmes abasourdis à nous regarder l'un l'autre. Ce ne fut que plus tard qu'il me vint à l'esprit

que la mentalité superstitieuse d'Akins avait dû être secouée à la vue des plis curieux qui striaient le cou de Corey au-dessous des oreilles – car, au cours de notre conversation avec le vieil homme, l'épais foulard dont Corey avait protégé son cou contre l'air encore froid de mars, s'était dénoué sur sa poitrine, découvrant ainsi les fentes et la peau rugueuse qui avaient toujours fait partie du cou de Jeffrey Corey – le cou, cette zone si révélatrice de l'âge et de l'usure.

Aucune autre explication ne se présentait à moi, mais je me gardai d'en faire part à Corey de peur de le troubler davantage : il était assez bouleversé comme cela.

« Quelle comédie ! » m'écriai-je, lorsque nous nous retrouvâmes dans Washington Street.

Il acquiesça machinalement, mais je pouvais voir nettement que l'effet produit sur mon compagnon par certains aspects du récit de ce vieux bonhomme n'était pas des plus agréables. Il souriait, mais d'un air pitoyable, et la suite de mes commentaires ne lui inspira qu'un haussement d'épaules signifiant qu'il n'avait aucune envie de parler des choses que nous venions d'entendre.

Il se montra étonnamment peu loquace ce soir-là, et très sensiblement préoccupé, plus même qu'il ne l'avait été à la sortie du saloon. J'ai le souvenir d'avoir été quelque peu vexé de sa mauvaise grâce à faire partager ses pensées, tout accablantes qu'elles fussent, mais c'était évidemment à lui d'en décider, non à moi. Je soupçonne d'ailleurs que les idées qui tournaient dans sa tête ce soir-là lui semblaient si bizarres qu'il préférait s'épargner les sarcasmes qu'il supposait provoquer chez moi en m'en parlant. C'est pourquoi, après un certain nombre de questions pénétrantes qu'il éluda, je ne revins plus sur le sujet de Seth Akins et des légendes d'Innsmouth.

Le lendemain, je rentrai à New York.

Autres extraits du journal de Jeffrey Corey :

18 mars. Me suis réveillé ce matin convaincu de n'avoir pas dormi seul cette nuit. Marques sur l'oreiller, dans le lit. Chambre et lit très *humides*, comme si quelqu'un de mouillé était venu dans mon lit à côté de moi. Je sais par intuition que c'était une femme. Mais *comment* ? Assez inquiet à l'idée que la folie des Marsh me guette peut-être. *Empreintes* sur le plancher.

19 mars. *Déesse marine* disparue ! La porte était ouverte. Quelqu'un a dû entrer et

la prendre. Le prix qu'elle rapporterait ne vaut vraiment pas de prendre ce risque ! Rien d'autre n'a été dérobé.

20 mars. Rêvé toute la nuit de ce qu'a dit Seth Akins. Vu le capitaine Obed Marsh sous l'eau ! Très vieux. *Avec des branchies* ! Nageait bien loin au-dessous de la surface, au large du Récif du Diable. Au milieu de beaucoup d'autres, hommes et femmes. L'aspect étrange des Marsh ! Oh, la puissance et la gloire !

21 mars. Nuit de l'équinoxe. J'ai ressenti une douleur lancinante au cou, toute la nuit. Impossible de dormir. Me suis levé et suis descendu sur le rivage. Comme la mer m'attire ! Je m'en étais jamais autant rendu compte qu'à présent, mais je me souviens maintenant que, enfant, il m'arrivait d'imaginer que *j'entendais* – alors que j'étais en plein continent, loin de l'océan ! – le bruit de la mer : des flots déferlants et des vagues déchaînées par le vent ! Une épouvantable appréhension m'a envahi toute la nuit.

C'est à la même date – le 21 mars – que Corey m'a écrit sa dernière lettre. Il ne m'y disait rien de ses rêves, mais il parlait en effet de son mal de cou :

Ce n'est pas ma gorge, c'est clair. Aucune difficulté à avaler. La douleur est localisée dans cette zone altérée de ma peau – à caroncule, ou verruqueuse ou fissurée, comme tu voudras la qualifier – sous mes oreilles. Je suis incapable de décrire cette douleur : il ne s'agit pas de celle que l'on associe à une raideur, un frottement ou une meurtrissure. C'est comme si ma peau allait se fendre sur l'extérieur ; et elle épaissit. En même temps, je ne puis chasser le pressentiment que quelque chose va arriver – quelque chose que je redoute tout en l'attendant impatiemment. Toutes sortes de *connaissances ancestrales* – si mal que je les expose – m'obsèdent.

Dans ma réponse je lui conseillai de voir un médecin et lui promis de lui rendre visite au début d'avril.

Mais à cette époque, Corey avait disparu.

Certains signes montraient qu'il était descendu sur le rivage et s'était enfoncé dans la mer – soit avec l'intention de nager, soit avec celle de se suicider : l'incertitude était entière. Les traces de ses pieds nus étaient imprimées dans ce qui restait de cette étrange argile rejetée par la mer en février, mais il n'y avait pas-d'empreintes en sens contraire. Pas de retour… Il n'avait laissé aucun message d'adieu, mais des instructions pour que je sois son exécuteur testamentaire (ce qui prouvait bien qu'une

prémonition l'habitait), et je fus donc nommé administrateur de ses biens.

De vagues recherches furent entreprises pour retrouver le cadavre de Corey le long de la côte, au-dessus et au-dessous d'Innsmouth, mais elles demeurèrent vaines, et une enquête du coroner n'eut aucun mal à conclure que Corey avait trouvé la mort par accident.

Un récit des faits liés au mystère de sa disparition ne serait pas complet sans un bref compte rendu de ce que je vis au large du Récif du Diable à la lueur du crépuscule, le 17 avril.

C'était une soirée tranquille ; la mer était comme un miroir, aucun vent n'agitait l'air ambiant. J'en étais aux dernières étapes de ma tâche d'exécuteur testamentaire, et j'avais décidé d'aller ramer un peu au large d'Innsmouth. Ce que j'avais entendu dire à propos du Récif du Diable m'incitait à aller voir ce qui en restait (c'est-à-dire quelques roches éclatées aux arêtes vives qui saillent à la surface, à marée basse, à bien plus d'un kilomètre de la petite ville). Le soleil s'était couché et jetait ses dernières lueurs dans le ciel, à l'ouest ; la mer était d'un cobalt profond, aussi loin que portait le regard.

Je venais à peine de parvenir au récif lorsque se produisit un vaste bouillonnement sur la mer. La surface de l'eau s'ouvrit en plusieurs endroits ; je cessai de ramer et me tins immobile, pensant qu'un banc de dauphins était en train de faire surface, et me réjouissant à l'avance de ce que j'allais voir.

Mais ce n'étaient pas du tout des dauphins. C'étaient des habitants de la mer dont je ne connaissais pas l'espèce. Dans la nuit tombante, ces nageurs ressemblaient aussi bien à des poissons qu'à des êtres humains dotés d'écailles. Tous restaient assez loin du bateau où je me tenais sans bouger. Tous, sauf un couple.

Car c'était bien un couple : l'une des créatures était visiblement une femelle, de couleur étrangement semblable à la fameuse argile, l'autre un mâle. Ils s'approchèrent tout près de ma barque. Leurs yeux montraient des sentiments mêlés, où je discernai entre autres comme une peur de l'inconnu. Ils passèrent devant moi à la nage, faisant surface puis plongeant, tour à tour. Lorsqu'ils m'eurent dépassé, celui des deux qui avait la peau la plus claire se retourna et me lança distinctement un regard pénétrant, tout en proférant un étrange son guttural qui ressemblait à mon nom, crié du fond de la gorge : « Jack ! » et me laissa avec la nette et incontestable conviction *que cette créature marine à branchies avait le visage de Jeffrey Corey* !

Ce visage hante mes rêves encore maintenant.

LES VEILLEURS HORS DU TEMPS

The Watchers out of Time – 1974

I

Un jour du printemps 1935, il arriva chez Nicholas Walter dans le Surrey, une communication émanant de Stephen Boyle, de chez Boyle, Monahan, Prescott & Bigelow, 37 Beacon Street, Boston, Massachusetts, adressée à son père, Charles Walters, mort depuis sept ans. La lettre, rédigée en langage juridique quelque peu désuet, plongea dans la perplexité Nicholas, jeune homme solitaire dont l'âge atteignait à peu près celui du siècle ; elle faisait référence à une « propriété ancestrale » située dans le Massachusetts, dont le destinataire avait hérité sept ans plus tôt, quoique, du fait de la mauvaise santé d'un certain Ambrose Boyle, de Springfield, – « feu mon cousin » – il y eût une interruption dans la notification d'héritage, qui expliquait le retard de sept ans, durant lesquels la propriété était restée inoccupée. Il s'agissait d'« une maison et divers bâtiments, sis dans le centre-nord du Massachusetts, l'ensemble du terrain de la propriété représentant environ cinquante acres ».

Nicholas Walters n'avait pas souvenir que son père eût jamais fait allusion à cette propriété. En réalité, le vieux Walters avait été un taciturne et, après la mort de sa femme, dix ans avant sa propre mort, il était devenu de plus en plus renfermé et morose, s'adonnant à l'introspection et ne communiquant guère avec personne. Ce dont Nicholas se souvenait surtout, c'était l'habitude qu'avait son père, de temps à autre, d'examiner le visage de son fils, toujours avec une vague appréhension, et sa manie désagréable de secouer la tête d'un air désapprobateur comme s'il y avait dans ce qu'il voyait quelque chose qui lui déplaisait : sûrement pas le nez délicatement ciselé, mais peut-être la large bouche, ou les oreilles bizarres, sans lobe, ou les grands yeux bleu pâle légèrement protubérants derrière les lunettes que Nicholas portait depuis son enfance, ce qui lui facilitait la lecture, son passe-temps favori. Nicholas ne se rappelait pas que son père eût jamais fait la moindre allusion, même en passant, aux États-Unis, bien que sa mère lui eût dit qu'il était né dans cet État du Massachusetts dont parlait la lettre du notaire.

Il réfléchit deux jours à la question. Sa perplexité initiale fit place à la curiosité ; sa répugnance à bouger diminua, et un singulier pressentiment commença à l'envahir et à

nimber la propriété américaine d'une brume mystérieuse qui la rendait attirante ; de sorte que, trois jours après la réception de la lettre adressée à son père, il télégraphia à Stephen Boyle pour lui annoncer son arrivée. Le jour même, il retint sa place sur un vol pour New York, et moins d'une semaine après, il se présentait dans les locaux de Boyle, Monahan, Prescott & Bigelow.

Stephen Boyle, l'associé principal, se trouva être un gentleman grand et mince d'environ soixante-dix ans. Il était grisonnant, mais sa chevelure était drue et ses favoris longs. Il portait un pince-nez attaché à un long ruban de soie noire ; son visage était quelque peu pincé et ridé, ses lèvres minces se plissaient, ses yeux bleus étaient perçants. Il avait cet air généralement préoccupé, si commun chez les hommes d'affaires, qui donnait l'impression qu'il avait tant de choses diverses dans la tête que l'affaire présente était presque trop ordinaire pour retenir son attention. Ses manières, cependant, étaient fort courtoises.

Après les politesses d'usage, il aborda sans détour les questions de la succession. « Vous me pardonnerez, Mr. Walters, si je vais droit au but. Nous ne savons pas grand-chose de cette affaire. Elle nous vient de chez mon cousin Ambrose, comme je crois l'avoir écrit à votre père. Il avait son étude à Springfield, et quand à sa mort nous avons pris la suite, nous avons découvert, parmi des chemises concernant les successions en attente de règlement, un dossier se rapportant à la propriété en question, avec une note désignant clairement votre père comme propriétaire à la suite du décès du… nous n'avons pas pu l'établir absolument, mais il s'agit apparemment du demi-frère de votre père ; le nom de votre père était apposé sur les documents, ainsi qu'une note écrite par mon cousin dans un latin exécrable que nous n'avons pas pu lire de façon satisfaisante, mais qui semble constituer un paragraphe se rapportant à une altération du nom, mais du nom de qui, ce n'est pas clair. En tout cas, le domaine est connu localement, dans le secteur de Dunwich, non loin de Springfield, où il se trouve, sous le nom de Domaine du vieux Cyrus Whateley, et le demi-frère de votre père, si c'est bien ce qu'il était – était feu Aberath Whateley.

— Ces noms, malheureusement, ne signifient rien pour moi, constata Walters. J'avais à peine deux ans quand nous sommes arrivés en Angleterre, à ce que m'a dit ma mère ; mon père, autant que je m'en souvienne, n'a jamais parlé de ses parents d'Amérique et il n'y a guère eu de correspondance avec eux – si tant est qu'il y en ait jamais eu, sauf pendant la dernière année de sa vie. J'ai quelque raison de croire qu'il voulait me dire quelque chose sur nos origines familiales, mais il a été frappé par ce que les médecins appellent aujourd'hui un accident cérébral, qui l'a privé non seulement de presque tout mouvement, mais aussi de la parole, et bien que l'expression de son regard signifiât qu'il désirait désespérément parler, il est mort

sans en avoir jamais recouvré la capacité. Et évidemment, il ne pouvait pas écrire non plus.

— Je vois, reprit Boyle d'un air pensif, comme s'il était en train de se décider, puis il poursuivit : Eh bien, Mr. Walters, nous avons fait des recherches, mais elles n'ont pas donné grand résultat. Ce Dunwich – qui est situé, comme je vous l'ai écrit, dans le centre-nord du Massachusetts – est une sorte de trou perdu. À Aylesbury, on l'appelle "pays des Whateley", et plusieurs vieilles fermes ont encore leur boîte aux lettres qui prouvent la présence, dans le temps, de nombreux membres de cette famille. Mais ces fermes sont aujourd'hui pour la plupart désertées, à la suite de certains événements dans les années 28-29, et la région semble en pleine décadence. Mais vous verrez par vous-même. Le domaine en question tient encore debout, en bon état apparemment, car le décès d'Aberath Whateley ne remonte qu'à sept ans, et celui d'un compagnon qu'il avait, à trois seulement. Ambrose aurait dû écrire tout de suite à la mort de Whateley, mais sa santé était chancelante depuis des années quand il est mort, et je pense que c'est pour cette raison que la question lui était sortie de l'esprit. Je présume que vous avez un moyen de transport ?

— J'ai acheté une voiture à New York, confirma Walters. Pendant que je suis là, je pense visiter un peu les États-Unis, en commençant par Walden Pond, qui m'a l'air d'être sur la route de Springfield.

— Du moins dans cette direction, en gros, répondit sèchement Boyle. Eh bien, s'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire pour vous, n'hésitez pas, je vous prie, à faire appel à nous.

— Je suis sûr que j'arriverai à me débrouiller, dit Walters.

Boyle semblait dubitatif.

— Que ferez-vous de cette maison, Mr. Walters ? demanda-t-il.

— Il faudra que je prenne une décision quand je l'aurai vue, répondit-il. Mais j'ai en Angleterre ma maison, dont je raffole. Franchement, ce que j'ai vu jusqu'à présent des États-Unis ne m'a pas semblé très encourageant.

— Mais n'espérez pas la vendre, même au-dessous de sa valeur, reprit Boyle. Cette région est en perte de vitesse. Et puis en plus, elle a une réputation nauséabonde. » Cette remarque excita inexplicablement l'intérêt de Walters :

« Que voulez-vous dire au juste, Mr. Boyle ?

— On raconte des histoires étranges sur Dunwich. Il haussa les épaules. Mais elles ne sont pas, j'imagine, plus étranges que toutes celles qu'on trouve dans d'autres coins

éloignés. Et très probablement, elles sont fort exagérées. »

Walters voyait bien que Boyle n'avait pas envie de rapporter précisément ces histoires, à supposer qu'il en eût connaissance. « Comment va-t-on là-bas ? demanda-t-il.

— C'est hors des sentiers battus. Vous prenez une bretelle qui part d'Aylesbury Pike par Dunwich et revient vers le Pike à grande distance de là. Un bon bout de terrain boisé. C'est un pays pittoresque. Au point de vue production, c'est seulement de la laiterie. C'est une région très retardée, je n'exagère pas. Vous attrapez Aylesbury Pike près de Concord si vous allez sur Walden, ou bien droit vers l'ouest de Boston si vous prenez sur Worcester. Une fois sur le Pike, continuez vers l'ouest. Guettez un hameau nommé Dean's Corners. Juste après vous trouverez un croisement. Prenez à gauche. (Il eut un petit rire.) Ce sera comme tourner dans le passé américain, Mr. Walters… un lointain passé ! »

II

Nicholas Walters n'était pas encore bien loin d'Aylesbury Pike sur la route de Dunwich quand il comprit sans difficulté ce que Boyle avait voulu dire en parlant de la région. Au fur et à mesure que la route montait, des murs de pierre bordés de ronces faisaient leur apparition, enserrant la piste carrossable ; la plupart d'entre eux s'effondraient par endroits, éparpillant les pierres à leur pied. La route tournait dans les collines en passant devant d'énormes arbres centenaires, des haies couvertes de broussailles, des champs en friche, dans une campagne à l'habitat très dispersé. Par-ci, par-là, il voyait des fermes, bien plus vieilles que celles qu'il avait vues à l'ouest de Boston ; souvent elles offraient le spectacle d'un abandon accablant, mais elles présentaient toutes un singulier intérêt aux yeux de Walters qui avait jadis été un amateur de la photographie d'architecture. Ces fermes qu'il pouvait voir tout près de la route révélaient, malgré leur aspect sordide, de curieux motifs décoratifs encore inconnus de lui. Certaines écuries vétustes portaient à leurs lucarnes des dessins qui ne pouvaient être que cabalistiques, d'autres en revanche étaient dépourvues de toute décoration picturale. Çà et là, des constructions secondaires – resserres, mangeoires, remises – s'étaient écroulées. Parmi ces fermes désertées, il s'en trouvait de temps à autre qui étaient bien tenues et visiblement habitées, avec du bétail en pâture, du maïs dans les champs, et des prés rocailleux mais cultivés.

Il roulait lentement. L'air et l'atmosphère du pays le remplissaient d'une fascination bizarre. Il lui semblait avoir vécu là jadis : une mémoire ancestrale remontait et

réglait son humeur. Il était absurdement impossible qu'un pont jeté dans la mémoire l'eût ramené à ses deux premières années !… et pourtant les échappées, les tournants de la route surgissaient à ses yeux avec une familiarité troublante. Les collines en dôme pesaient menaçantes sur les vallées ; les forêts étaient sombres et touffues, comme si la hache et la scie étaient inconnues dans ces régions ; et par moments il découvrait d'étranges cercles de hauts piliers de pierre au sommet des collines, qui lui rappelaient Stonehenge [1] et les menhirs du Devon et de la Cornouaille. De temps à autre, les collines étaient coupées par des gorges profondes que franchissaient des ponts de bois mal dégrossi ; et des percées au pied des collines donnaient vue sur le Miskatonic, dont le cours supérieur, il l'avait vu sur les cartes routières, prenait naissance immédiatement à l'ouest de la région de Dunwich, pour serpenter ensuite dans la vallée jusqu'à Arkham, où il débouchait dans la mer. Parfois, aussi, il voyait des cours d'eau moins importants se jeter dans le Miskatonic, à peine plus gros que des ruisseaux, et venus très probablement de sources dans les collines ; et à un moment, il vit étinceler la colonne blanc bleuté que formait une cascade jaillissant de la colline sombre.

Bien que sur une bonne partie du trajet la route poussiéreuse fut enserrée par les pentes abruptes des collines, il y avait de rares trouées qui révélaient des terrains marécageux ou des prairies, et parfois encore des fermes, ou ce qu'il en restait. Le paysage était assez sinistre. Cette enceinte de collines, la vague silhouette des menhirs dominant les crêtes, les fermes lugubres et désertées, tout contribuait à donner l'impression d'une rupture dans le temps, mais aussi dans l'espace, entre cette zone et la région d'Aylesbury Pike ; et si on le comparait aux alentours de Boston, le territoire de Dunwich avait des siècles de retard.

L'atmosphère du pays le pénétrait bizarrement ; il ne se l'expliquait pas : il était à la fois attiré par la campagne qu'il traversait et repoussé par elle, et plus il s'y enfonçait, plus cette impression se confirmait. La conviction qu'il avait déjà vécu là devenait plus forte, alors même qu'il souriait à cette pensée, qui ne le troublait pas, mais provoquait plutôt en lui une vague curiosité. De telles impressions, il le savait, sont courantes chez tous les humains, et il n'y a que les illettrés et les superstitieux pour vouloir y mettre un mystère lourd de sens.

Il émergea soudain des collines pour pénétrer dans une large vallée où se trouvait le hameau de Dunwich, de l'autre côté du Miskatonic, tapi entre la rivière et Round Mountain. Un curieux pont couvert enjambait la rivière, reste du lointain passé auquel appartenait manifestement toute la disposition des lieux. Toits en croupe pourris, maisons en ruine, abandonnées, dominées par une église au clocher démantelé, tel fut le spectacle qui l'attendait au sortir du pont. C'était un lieu de désolation, où même

les quelques personnes, hommes ou femmes, qui étaient dans la rue semblaient tordues, vieillies par autre chose que par le temps.

Il conduisit sa voiture jusqu'à l'église au clocher démantelé qui servait manifestement d'épicerie, et il y entra pour s'enquérir auprès du commerçant à la face hâve qui se trouvait derrière son comptoir, de la route à suivre pour atteindre la propriété qu'il était venu voir.

« Le domaine d'Aberath Whateley », répétait l'individu en le regardant fixement. La bouche aux larges lèvres se tordait, agitée par des mouvements de mastication, comme s'il mâchait la question de Walters. « Parent ? Parent des Whateley ?

— Je m'appelle Walters, je viens d'Angleterre. »

L'épicier ne donna aucun signe d'avoir entendu. Il étudiait Walters avec un intérêt non dissimulé. « Z' avez un air Whateley. Walters. Jamais entendu personne de ma parenté dire c' nom-là, finit-il par articuler.

— Le domaine Whateley ? lui rappela Walters.

— Ça pourrait être trente-six endroits. Maison Aberath, qu'vous avez dit comm' ça ? C'est fermé.

— J'ai la clef », répliqua Walters avec une visible impatience devant le sourire tordu, et qui lui semblait moqueur, de l'épicier.

« R'passez l'pont, et tournez z'à droite. Faites à peu près un kilomètre et demi. Pouvez pas l'louper. Mur de pierre en face… prairie de là jusqu'à la rivière… Forêt des trois aut' côtés. C'était point à Abenath, c'était à Cyrus Whateley l' vieux Cyrus, le malin, le savant. » Il dit cela avec un ricanement impressionnant et ajouta : « D'vez êt' savant, vous aussi. Z'êtes habillé comme si.

— Oxford, dit Walters.

— Jamais entendu causer d'ça. »

Là-dessus, il tourna les talons, congédiant Walters. Mais ce dernier n'en avait pas fini avec lui, car lorsqu'il atteignit le seuil, l'épicier s'adressa encore à lui : « J'suis Tobias Whateley. Apparemment qu'vous êtes de la famille. Attention là-bas. Y'a personne de *vivant* dans c'te maison, mais attention quand même. »

L'accent particulier qu'il mit sur « vivant » toucha Walters d'un pressentiment, bien que la superstition ne fît pas partie de son éducation. Il sortit de la boutique tourmenté, rongé par l'appréhension.

La maison ne fut pas difficile à trouver, grâce aux indications de Tobias Whateley.

Il lui sauta aux yeux, dès que sa voiture se trouva face au mur de pierre qui bordait la propriété le long du chemin plein d'ornières, que la maison était bien plus vieille que la génération de Cyrus Whateley. Elle datait au moins du début du XVIIIe siècle. De lignes classiques, elle était tout à fait différente des maisons décrépies du hameau, ou des fermes qu'il avait vues le long de la route venant d'Aylesbury Pike. C'était une construction en bois, dressée sur une haute fondation de grès brun, et dont sans aucun doute les murs étaient épais. Elle faisait un étage et demi de hauteur, mais la partie centrale était un peu plus haute que les ailes. Une vaste véranda coupait le milieu de la façade, encadrant une ancienne porte à heurtoir de cuivre. Autour de la porte et de son imposte, des sculptures finement ciselées, étroites sur les côtés, plus larges au-dessus de l'imposte, constituaient une décoration en contraste plutôt bizarre avec la sévérité de la porte elle-même.

La maison avait jadis été peinte en blanc, mais il y avait bien des années qu'elle avait pour la dernière fois reçu une couche de peinture ; maintenant elle avait plutôt l'air brune que blanche, car elle s'était patinée pendant des décennies. Walters vit des dépendances sur le derrière de la maison, et parmi elles quelque chose qui devait sans nul doute être l'abri d'une source couverte de rocaille, car un ruisseau en sortait en direction du Miskatonic au-delà de la prairie, de l'autre côté de la route. Le long du flanc gauche de la maison, mais à quelque deux mètres de lui, courait un sentier qui avait jadis été une route menant vers les dépendances : mais il y avait si longtemps qu'on ne s'en était pas servi que les arbres y avaient poussé. Walters y gara sa voiture, juste au sortir de la route.

La clé que Boyle lui avait donnée était celle de la porte principale. La porte résistait un peu, ce qui n'avait rien de surprenant puisqu'elle n'avait vraisemblablement pas été ouverte depuis la mort du dernier occupant, le compagnon d'Aberath. Elle ouvrait sur un vestibule qui longeait la façade, pour autant que Walters pût s'en assurer au premier coup d'œil ; en face, il y avait une belle double porte d'acajou. Celle-ci était également fermée, mais dans le trousseau secondaire que Boyle lui avait donné, Walters en trouva les clés.

Il avait été surpris par l'absence de vandalisme en voyant la maison si éloignée d'une route passante ; maintenant, en ouvrant la double porte, il était encore plus étonné de trouver la pièce entièrement meublée, en excellent état, à part un peu de poussière et de moutons ; rien n'avait été dérangé, ce qui faisait vraiment un effet bizarre, étant donné l'isolement de la maison dans une région presque déserte. De plus, les meubles étaient presque tous de style, anciens, et de bien plus grande valeur que les pièces offertes ordinairement chez les antiquaires.

C'est autour de cette salle que tout le reste de la maison avait été construit. Cela expliquait la hauteur de la partie centrale du bâtiment, puisqu'elle avait au moins trois mètres de plafond. Le mur opposé à la double porte était occupé par une cheminée encadrée de panneaux de bois délicatement travaillés, qui masquaient à droite un secrétaire à pupitre coulissant et une vitrine par-dessus. Le mur de la cheminée était couronné par un vaste ornement gravé, au centre duquel avait été placé un verre convexe circulaire, d'un diamètre légèrement supérieur à vingt centimètres. L'ornement lui-même était de forme triangulaire, son sommet atteignant presque le plafond.

Partant de l'âtre, des rayonnages de bibliothèque faisaient le tour de la pièce, interrompus seulement par les portes ; ces rayonnages étaient chargés de livres qu'au premier coup d'œil Walters jugea très anciens. Il traversa la pièce et en examina quelques-uns. Parmi les volumes reliés en cuir, il n'y avait rien de plus récent que Dickens, et beaucoup étaient en latin ou en d'autres langues. En haut d'un casier se trouvait un télescope ; de place en place, des bibelots rompaient la monotonie des rangées : sculptures, statuettes, objets archéologiques. La table massive qui occupait le milieu de la pièce était jonchée de papiers, plumes, encre et de plusieurs registres qui avaient l'air d'avoir été laissés là la veille et d'attendre d'être utilisés.

Walters n'arrivait pas à imaginer quelle sorte de comptabilité avait été tenue par le précédent occupant de la maison. Il s'approcha de la table et ouvrit l'un des registres. Ce n'étaient pas des comptes, il le vit tout de suite ; les pages étaient couvertes d'une fine écriture, très petite, si petite que deux lignes d'écriture occupaient une seule ligne du quadrillage de la page. Il en lut une au hasard : « À pris le petit et est parti sans laisser un mot ; mais ça ne fait rien ; ils sauront où il est allé… » Il ouvrit un registre plus ancien et lut : « Pas de doute, elle est partie, et Wilbur pourrait le dire s'il veut ; les feux sur Sentinel Hill, et les engoulevents criant toute la nuit, comme la nuit où le Vieux est mort. » La présence de dates suggérait que ces registres constituaient une sorte de journal. Il ferma le livre et se détourna. C'est alors qu'il prit conscience d'un léger bruit qui était déjà là, il s'en rendit compte, depuis le début. C'était le tic-tac d'une horloge.

Le tic-tac ! Et personne n'avait vécu là depuis au moins trois ans. Il était stupéfait. Quelqu'un devait avoir eu accès à la maison, et l'avoir mise à l'heure. Il regarda autour de lui et vit, dans une alcôve près de la porte par laquelle il était entré, une curieuse horloge, gravée à la main, de presque un mètre de hauteur, son cadran couvert de dessins bizarres – serpents enroulés et créatures primitives appartenant certainement à une ère préhumaine, pensa-t-il, et tout à fait inconnues et pourtant leur aspect le remplit d'une terreur familière troublante et presque choquante, comme si

dans un coin reculé de sa mémoire, perdus dans les années brumeuses de son enfance, il avait connu leurs semblables, non sur le cadran d'une horloge, mais dans une mystérieuse et vague réalité. Néanmoins l'horloge le fascinait, l'attirait, et il la regarda assez longtemps pour conclure qu'elle était conçue pour dire autre chose que l'heure car les chiffres et les lettres sur son cadran concernaient assurément autre chose que les minutes et les heures, et même les jours.

Il s'écarta de l'horloge et sortit de la pièce. Il en restait d'autres à voir, et il se mit à inspecter les lieux. S'il avait espéré découvrir autre chose dans la demeure qui possédât l'étrange fascination de la pièce centrale, il fut déçu, car le reste de la maison était ordinaire, les pièces chichement meublées, quand elles l'étaient… Il y avait deux chambres à coucher, une cuisine, un office, une salle à manger, une resserre ; et, sous les combles, à l'étage, trois pièces exiguës servant de débarras, une quatrième chambre à coucher, l'étage étant interrompu de part et d'autre par la pente du toit. Les mansardes étaient intimes et confortables, avec une lucarne chacune, spacieuse aussi, car c'étaient des lucarnes dont la forme répétait le dessin du gable, et dont le modèle ne lui était pas connu.

Il fallait, pensa-t-il, ajouter à sa riche collection beaucoup de photographies de la maison ; les détails architecturaux des gables avec leurs lucarnes étaient uniques. Mais il y avait encore d'autres aspects qui excitaient en lui l'intérêt professionnel, et le moment présent était le mieux choisi pour prendre une série de vues, avant que le soleil ne baisse à l'horizon et que l'ombre des bois ne couvre la maison.

Il redescendit l'étroit escalier et alla prendre dans sa voiture tout son attirail, qu'il monta aussitôt. Il commença par les extérieurs, prit des photos de la maison à tous les niveaux, et en particulier des gables et des lucarnes ; puis il entra, il photographia la grande pièce du milieu, l'horloge, avec un gros plan sur son cadran bizarre, et enfin la glace ronde dans son cadre gravé au-dessus de la cheminée, pour compléter le dossier.

La journée tirait à sa fin, et il fallait décider s'il irait passer la nuit à la ville la plus proche ou s'il resterait là. Étant donné la propreté de la maison, il paraissait stupide d'aller ailleurs passer la nuit. Il décida qu'il dormirait dans la confortable mansarde. Aussi il y apporta ses bagages, après quoi il estima qu'il lui fallait quelques provisions, quelques articles d'épicerie, de préférence rien qui nécessitât trop de préparation : galettes, biscuits peut-être, flocons d'avoine, lait, pain, beurre, quelques fruits, s'il y en avait, et du fromage, car il n'avait pas vu, dans son bref passage au village, même un marchand de sandwiches, sans parler d'un restaurant, dont les rustiques habitants de cette région écartée n'avaient aucun besoin. Et il lui fallait avant

tout du pétrole pour les lampes à kérosène qui se trouvaient, vides, dans l'office, à moins d'utiliser les quelques bougies qu'on pouvait trouver dans toutes les pièces et qui avaient déjà été employées, c'était visible.

Il devait retourner à Dunwich pour ses emplettes, et il éprouvait curieusement le besoin de faire l'aller-retour avant la nuit tombée. Il ferma la maison et prit la route aussitôt.

Tobias Whateley, avec sa figure émaciée, avait l'air de l'attendre quand il gravit les degrés accédant à la boutique. Walters en fut un peu déconcerté : pour quelle raison Tobias l'avait-il attendu, la question l'embarrassait et le troublait.

« Il me faudrait des articles d'épicerie et du pétrole », déclara le jeune homme, et, sans laisser à Whateley la possibilité de répondre, il débita la liste de ce qu'il désirait.

Whateley restait immobile, les yeux pensivement fixés sur Walters. « Vous pensez rester ? demanda-t-il finalement.

— Jusqu'à demain, au moins, dit Walters. Peut-être un peu plus, jusqu'à ce que j'aie pris une décision pour la propriété.

— La propriété ? répéta Whateley plein d'étonnement.

— Je peux la mettre en vente. » Whateley lui lança un regard déconcerté :

« N'y a pas même un seul Whateley qui l'achèterait, affirma-t-il. Aucun des savants Whateley voudrait avoir affaire à ça… Et les aut', y sont tous attachés à leur propre terre. Vous faudra trouver un étranger. »

Il dit cela comme si c'était une possibilité totalement invraisemblable, ce qui piqua Walters, qui répondit sèchement : « Je suis un étranger. »

Whateley émit une sorte d'aboiement qui ressemblait à un rire moqueur : « Ah çà, pouvez l'dire ! Vous rest'rez point longtemps, j'vois ça d'ici ! Vous pouvez la vendre à Springfield, à Arkham ou à Boston, mais vous trouv'rez point d'ach'teur dans l'coin.

— Cette maison est en parfait état, Mr. Whateley. »

Ce dernier lança à Walters un regard enflammé et farouche : « Vous vous êtes-t-y d'mandé qui qu'c'est qui l'a entret'nue ainsi ? Personne n'y habite depuis la mort d'Increase. Aucun voisin. Trois ans qu' ça fait. Cousin, j' pourrais mêm' pas trouver une seule personne par ici ne s'rait-ce que pour vous livrer vot' épicerie là-bas. »

Walters n'en revenait pas. « Verrouillée comme elle l'était, pourquoi la maison aurait-elle si mauvaise réputation ? Trois ans, ça ne fait pas bien long. Aberath

Whateley est mort depuis sept ans. Qui était Increase ? demanda-t-il.

— Increase Brown, c'était son nom à c'qu'on disait, répondit Whateley. J'sais point qui il était, ni c'qu'il était. (Il regardait Walters d'un air dur, provocant.) Ni d'où qu'il v'nait. Il appartenait à Aberath. »

Drôle de façon de s'exprimer ! pensa Walters.

« Un jour, il est apparu, et après il était tout l'temps là, il suivait Aberath comme un chien. Et puis, il n'a plus été là. Et on a dit qu'il était mort.

Qui a réclamé son corps, alors ?

— Point d'corps à réclamer », répondit brutalement Whateley.

Il semblait clair à Walters, quel qu'en fût son étonnement, que Tobias Whateley le regardait d'un air de mépris ; il voyait en Walters quelqu'un qui ignorait quelque chose d'essentiel qu'il aurait dû connaître. C'était exaspérant, car Whateley sans aucun doute possible n'était qu'un rustre dont l'instruction s'était arrêtée à l'école primaire ; qu'il le regardât avec un mépris si peu dissimulé, voilà qui était très irritant, d'autant plus qu'il était patent que son attitude n'était pas celle d'un rustaud ignorant qui eût éprouvé une aversion naturelle pour un homme instruit, et Walters était tout aussi perplexe qu'irrité. En fait, son irritation s'effaçait au fur et à mesure que croissait sa perplexité ; car Whateley continuait à parler, et son discours était truffé d'allusions bizarres et d'allégations déconcertantes, et de temps en temps, il jetait à Walters un coup d'œil où l'on devinait l'espoir de surprendre quelque signe de compréhension, que Walters peut-être n'aurait pas voulu trahir autrement.

En écoutant Whateley, il sentait croître cette impression de mystère. Il était clair, d'après ce que disait Whateley tout en s'occupant d'empaqueter la commande de Walters, qu'Aberath Whateley, bien qu'il fit partie des « savants », était néanmoins évité aussi bien par les savants Whateley que par la branche déchue de la famille. Quant à Increase Brown, il restait une figure plutôt brumeuse, que le monologue de Whateley décrivait comme un être « décharné » et « brun » de peau, avec des yeux noirs et des mains osseuses. « J'l'ai jamais vu manger… jamais vu v'nir aux provisions d'puis la mort d'Aberath », mais « y'avait toujours des poulets et une fois un cochon et deux fois une vache de disparus… » et les gens disaient « sombre histoire. » Tout ce qu'il avait à dire d'Increase Brown, c'était qu'il était détesté et redouté, et qu'on l'évitait craintivement – sans qu'il eût jamais donné de grandes raisons de l'éviter. Walters fut bien obligé d'en conclure que les gens de Dunwich avaient eu à l'égard de Brown des réactions qui dépassaient nettement la xénophobie d'un paysan ignorant. Mais qu'est-ce que Whateley cherchait dans les yeux de

Walters, que tantôt il épiait à la dérobée, tantôt il scrutait franchement ? Quelle réaction guettait-il ? Whateley réussit à plonger Walters dans un profond malaise en le convainquant que non seulement il attendait de lui une certaine réaction, mais que cette réaction, il était tenu de l'avoir.

Son malaise ne se dissipa point à son départ de la boutique, ni quand il reprit le volant ; mais quand il s'arrêta à la maison dans les bois, ce malaise, du moins, il l'avait accepté.

III

Après un léger repas, il sortit à la nuit tombante, réfléchissant à ce qu'il devait faire. Il serait stupide, pensait-il, d'essayer de vendre la propriété trop loin, à Boston par exemple, car la région de Dunwich n'avait rien qui puisse attirer un éventuel acheteur si loin des villes de la côte. Mieux valait mettre une annonce à Springfield, car Dunwich n'en était pas trop éloigné, bien que probablement la réputation de Dunwich ait dû atteindre Springfield, et qu'elle pût faire hésiter un investisseur. Tout en retournant la question dans sa tête, il se rendit compte qu'il n'était pas vraiment décidé ; il n'était pas si sûr que cela d'avoir envie de partir aussi précipitamment. La maison et sa réputation l'intéressaient, au point de l'obséder ; les allusions et les suggestions proférées par Tobias Whateley, ajoutées à celles que le notaire Boyle avait lâchées comme par hasard, étaient en voie de persuader Walters qu'il y avait bien plus à apprendre au sujet de la maison avant de la mettre en vente. D'autant plus que la propriété était à lui et que rien ne l'obligeait à se presser d'en disposer, malgré le désir qu'il éprouvait par ailleurs de retourner en Angleterre.

Tandis qu'il allait, retournant le problème sous toutes ses faces, la nuit était presque tombée ; des étoiles commençaient à briller à travers la cime des arbres et au-dessus du toit : Acturus et Spica, avec Vega montant au nord-est, et la dernière des constellations hivernales bas à l'ouest, la Chèvre et les Gémeaux, suivant le Taureau et le grand Orion avec les Chiens à l'horizon occidental. Le soir était plein de parfums sylvestres, un musc végétal, qui se mêlait à celui du Miskatonic tout proche, et l'odeur fraîche du ruisseau. Et il y avait une marée montante de sons émanant de la forêt avoisinante, et de plus loin aussi, des collines encerclant Dunwich, d'abord simplement le pépiement des oiseaux diurnes, de plus en plus faibles, puis, grandissant, les cris des nocturnes.

Il songeait aux différences entre la nuit dans la campagne américaine et la nuit dans l'Angleterre où il avait grandi. Ni coucou ni rossignol ne se faisaient entendre ici,

dans le centre-nord du Massachusetts, mais les engoulevents d'Amérique du Nord vociféraient carrément, et les cris de ce qui doit être l'équivalent américain de l'engoulevent d'Europe résonnaient dans les airs de temps à autre, accompagnés du bruit retentissant que faisait le vent dans leurs ailes quand ils piquaient puis s'élançaient de nouveau. Et les coassements des batraciens ne manquaient pas non plus : ils semblaient monter non seulement de la rivière mais de chaque étang, de chaque marais à la ronde, chœur flûté qui marquait l'apogée du rut.

Mais maintenant, en prêtant l'oreille, il percevait d'autres sons qui n'auraient pu sortir de la gorge d'oiseaux ou de grenouilles. Le tapage des engoulevents baissait, des rumeurs plus étranges prenaient sa place, comme des pipeaux ou des chalumeaux, qui ne venaient ni de grenouilles ni de crapauds. Il cessa de marcher pour écouter. Il entendait des voix qui, bien que déformées, étaient sûrement celles d'hommes poussant des cris, mais venant d'assez loin, et de haut. Il se dit qu'elles venaient du sommet des collines ; et sur la crête de la colline en dôme derrière Dunwich, il y avait un rougeoiement dans le ciel maintenant noir, comme un feu de joie qui brûlait.

Qu'est-ce qui pouvait se passer là-bas ?

Il y avait encore d'autres bruits singulièrement troublants, des bruits d'animaux d'une espèce inconnue de lui. Jamais il n'en avait entendu de semblables, bien qu'il eût visité des zoos et fût capable d'identifier les cris, feulements et barrissements de bien des animaux exotiques, venus de toutes les régions du Commonwealth : or, ces sons étaient totalement inconnus et emplissaient les ténèbres de suggestions hideuses. Par moments, ils s'élevaient en crescendo, mais bientôt retombaient à un niveau plus normal, se mêlant aux voix des forêts sombres et des marais, et formant une troublante harmonie avec l'appel incessant des engoulevents et des grenouilles.

Il finit par conclure que les remarques de Boyle sur l'étrangeté et l'isolement de Dunwich pouvaient faire allusion à certaines coutumes des habitants : et ce qui se passait dans les collines pouvait bien en faire partie. Il haussa les épaules, se désintéressant de la question, puis rentra, avec l'intention de développer les photos qu'il avait prises. Il avait prévu de passer sa soirée à cela, et il avait apporté dans la maison tout son matériel en même temps que son appareil. Une pompe branchée sur la citerne, dans la cuisine, lui fournirait de l'eau, et n'importe quelle pièce de la maison servirait de chambre noire, car la maison était plus sombre que les bois du dehors à la lueur des étoiles. Cependant, en l'absence de lumière électrique, cela demanderait un peu de travail.

Cela lui prit plus longtemps qu'il n'avait cru pour terminer la série de photos et les suspendre afin de les faire sécher. Il n'avait rien perdu de sa dextérité, mais les vues

de l'intérieur de la maison ne le satisfaisaient pas, en particulier celles du bureau, cette curieuse pièce centrale qui était plutôt un vortex autour duquel le reste de la maison semblait avoir été construit. Et sa photographie de la décoration du mur au-dessus de la cheminée le frappa d'une impression extraordinairement bizarre : il la prit, humide encore, dans la rangée, et l'emporta dans une pièce adjacente où il put l'examiner sous une lumière plus vive.

Le mur et la sculpture qui l'ornait étaient superbement nets. Mais l'œil de verre était curieusement embrumé. Il l'étudia un moment avec une inquiétude grandissante ; il ne croyait pas ce qu'il s'imaginait voir, et il n'aimait pas du tout ce qu'il imaginait. Il retourna à la chambre noire improvisée, retrouva le négatif du mur au-dessus de la cheminée, et se mit en devoir d'agrandir la partie centrée sur l'ornement. Cela fait, il regagna la pièce adjacente et scruta de près le résultat.

Il n'y avait pas d'erreur, il avait bien vu : le « nuage » qu'il avait vu formait incontestablement les traits de deux visages humains : l'un, celui d'un vieillard barbu regardait franchement par l'œil vitré ; l'autre, un visage décharné à faciès de faucon, la peau tirée sur les os, regardait aussi, mais de derrière le premier, légèrement incliné comme par déférence à l'égard du vieillard, bien que l'âge de celui-ci ne dépassât pas à vue d'œil l'âge de celui-là, encore que l'un portât une barbe et que la figure parcheminée de l'autre fut dénuée d'ornement pileux. Walters fut saisi d'une stupeur sans bornes ; dans n'importe quel autre milieu, il aurait récusé ce qu'il voyait comme étant une illusion d'optique. Mais la photographie ne pouvait mentir, et on ne pouvait attribuer ces deux faces à l'effet d'une illusion. Il était bizarre qu'il ne les eût pas vues quand il avait regardé dans l'œil de verre, mais peut-être avait-il été trop hâtif, peut-être la lumière s'était-elle reflétée dans le verre de telle manière qu'elle avait brouillé l'image avant qu'il eût pu la percevoir.

Il se rendit sur-le-champ dans le bureau en portant une des lampes qu'il avait allumées. Comme il approchait des portes ouvertes, il eut une autre surprise, il vit de la lumière trembloter dans la pièce, comme s'il y avait laissé une lampe allumée ; mais il n'était pas passé par cette pièce en se rendant de dehors à la chambre noire. Il posa à terre la lampe qu'il portait et s'avança silencieusement jusqu'au seuil du bureau. Et là, il s'arrêta de saisissement.

La source de la lueur qu'il avait vue était l'œil de verre dans le triangle gravé au-dessus de la cheminée. Il était embrumé, opalescent ; il bouillonnait et tourbillonnait, répandant une lumière pâle à travers toute la pièce ; c'était comme si une vie, là-dedans, tentait de se manifester. Bien que l'œil fût laiteux comme une pierre de lune, il étincelait soudain de couleurs jusque-là cachées – les couleurs d'une opale : rose,

vert pâle, bleu-mauve, jaune. Immobile, il observait les couleurs tourbillonnantes, nuages bouillonnant dans l'œil de verre ; alors il se détourna brusquement, et revint là où il avait posé la lampe.

Il s'en saisit et s'avança hardiment dans la pièce. Mais sa lumière semblait avoir un effet réducteur sur le rayonnement de l'œil de verre. Le tourbillon brumeux se calma, s'apaisa, la lumière faiblit, l'étincellement coloré cessa. Il attendit, rien ne se passa. Tout était redevenu tranquille.

Il y avait dans un coin de la pièce une petite échelle manifestement destinée à atteindre les livres sur les rayons du haut, tout le long des murs. Walters alla la prendre. Il la posa contre la cheminée, reprit sa lampe et grimpa jusqu'à se trouver en face du singulier ornement.

Il l'examina, en regardant d'abord dans l'œil lui-même, et il acquit bientôt une certitude : ce n'était pas là une sorte de verre ordinaire. Il n'était même pas sûr du tout que ce fut vraiment du verre. N'eût été sa forme anormale, cela aurait pu, en apparence seulement, être une opale ; mais ce n'en était pas une non plus.

La sculpture qui l'encadrait était tout aussi déconcertante. L'œil apparaissait à peu près en son centre. Le cadre extérieur était un fronton triangulaire. À première vue, la sculpture semblait d'un classique tout à fait conventionnel. Mais maintenant, à la lumière de la lampe que tenait Walters, elle avait une inquiétante ressemblance avec un énorme poulpe, mais impossible à imaginer sur terre ; et, au milieu, le rond de verre convexe était comme un œil de cyclope, gigantesque, maintenant opaque, mais encore brumeux, vaguement lumineux, et toujours bizarrement changeant.

Tout cela exerçait sur Walters une violente fascination. Il n'arrivait pas à en détourner le regard, et ne pouvait s'empêcher d'attendre quelque apparition dans le verre : où que portât son attention, qui suivait les lignes tentaculaires de la sculpture, elle revenait invariablement au verre convexe, comme s'il allait y découvrir quelque nouveau changement. Mais rien. On ne pouvait guère nier qu'il fut lumineux par lui-même, mais la source de cette luminosité était un mystère, sans solution pour le moment.

Walters descendit de son échelle à regret. Il resta à son pied, regardant là-haut le cadre triangulaire. La sculpture était indéniablement tentaculaire, mais, c'était tout aussi certain, elle n'avait rien à voir avec les pieuvres ordinaires.

Il éteignit sa lampe et attendit les effets de l'obscurité. D'abord ce fut le noir complet, il était impossible de distinguer même les murs. Mais peu à peu une blême iridescence apparut. Walters n'en fut pas vraiment surpris : elle émanait de l'œil

convexe dans l'ornement du mur de la cheminée. Et, tout à coup, la pièce s'éclaira de nouveau, comme la première fois que Walters y était entré en venant de la chambre noire. L'œil convexe était agité de la même façon, il ressemblait à un paysage de nuages par vent violent, sauf que les couleurs étaient plus brillantes.

Tout en observant ce spectacle et en essayant de trouver l'explication de ses propriétés extraordinaires, Walters prit insidieusement conscience qu'il subissait une contrainte : l'attention qu'il portait à cet œil sur le mur n'était pas entièrement volontaire ; quelque chose d'extérieur à lui le poussait à l'observer, une influence qu'il ne pouvait définir. En même temps, ses pensées prirent un tour stupéfiant ; il s'intéressait moins au verre et plus à une idée ambiguë et mal définie, celle de vastes dimensions et d'espaces situés au-delà du monde qui lui était familier, et il se sentait attiré dans une sorte de tourbillon de rêve et de spéculation qui le troublait profondément. C'était comme s'il était en train de tomber dans un cratère sans fond.

Il ralluma la lampe.

Il mit un certain temps à retrouver son équilibre. La lueur de l'œil convexe s'était de nouveau évanouie, et, pour autant qu'il était possible que la pièce devînt prosaïque, prosaïque elle était devenue. Consciemment, il en fut tranquillisé. Il essuya la sueur qui avait commencé à perler à ses tempes.

Il venait de vivre une expérience extraordinaire, quelle qu'en fût la source. Il s'assit un peu tremblant et essaya de comprendre ce qui s'était passé. L'œil sur le mur était évidemment autre chose qu'un simple ornement. Qui l'avait placé là ?

Il regrimpa sur l'échelle et étudia la sculpture plus soigneusement à la lumière de la lampe. Rien n'indiquait son âge. Probablement, elle avait été installée là à l'époque de la construction de la maison. Il fallait donc se renseigner sur cette construction, et comme elle était très vraisemblablement plus vieille que n'importe quel habitant de Dunwich encore en vie, il fallait chercher ailleurs. Il devait donc découvrir le maximum de choses sur les occupants précédents. Peut-être avaient-ils fait des expériences similaires avec l'œil de la sculpture ? Peut-être en avaient-ils appris plus long que lui ? Cette pensée le remplit d'appréhension, et, en même temps, de l'excitation de la découverte.

Il se rendit compte que s'il envisageait d'accomplir la recherche qui s'imposait nettement, son séjour dans la maison d'Aberath Whateley durerait bien plus longtemps que prévu. Un peu dégrisé, il redescendit de l'échelle.

Écartant résolument l'œil extraordinaire de sa pensée, il retourna dans la chambre noire pour regarder ses photographies en train de sécher, puis il gagna par l'escalier

la mansarde où il avait décidé de dormir. La soirée était alors fort avancée et il était fatigué. Il posa la lampe à terre et ouvrit la fenêtre ; dehors, tout était comme avant – les engoulevents, les grenouilles, les cris et les sons insolites venant des sombres collines. La lucarne faisait face au hameau de Dunwich. En regardant dehors, il vit que le feu sur Round Mountain s'était éteint ; mais un autre feu brillait au sommet d'une autre colline, par-delà la vallée à gauche, au-delà de la route venant d'Aylesbury Pike, et les sons qui lui paraissaient anormaux semblaient venir de là.

Il se déshabilla et se mit au lit. Mais sa fatigue était telle qu'il ne put s'endormir. Une foule de pensées bouillonnaient dans son esprit, avec pour accompagnement les bruits du dehors. Tobias Whateley en avait peut-être plus à lui dire. Mais s'il pouvait trouver l'un des « savants » Whateley, sans doute apprendrait-il plus de faits et moins de superstitions combinées à des insinuations sournoises et à de sombres allusions pleines de mépris. La bibliothèque publique de Springfield aurait aussi quelques données sur la construction de la maison, pensait-il ; en tout cas, il pourrait y trouver une histoire de la famille Whateley, puisque celle-ci avait été tellement en vue pendant des générations dans la région de Dunwich.

Étendu sur le lit, il prenait peu à peu conscience de la *présence* dans la maison, pour ainsi dire, comme d'une entité qui le supportait en tant qu'hôte, peut-être… comme de quelque chose de vivant à sa manière, possédant un cœur qui était sans aucun doute possible le bureau du rez-de-chaussée, bureau qui était la source de l'*anima* qui donnait à la demeure son être. Il sentait cela comme une force qui l'attirait à soi, et il lui fallait faire un effort de volonté pour se retenir de sortir de son lit et de redescendre dans cette pièce une fois de plus. Comme c'était extraordinaire ! Il était en proie à la fascination, à l'appréhension, à l'inquiétude, à la crainte, et dans un état de conscience prodigieux, comme s'il était au bord d'une découverte capitale et qu'il attendît seulement que l'heure, en tournant, lui apportât une connaissance suprême qui lui conférerait une sorte d'immortalité.

Enfin, à plus de minuit, il sombra dans le sommeil. Les engoulevents s'étaient tus, seules quelques grenouilles coassaient ; la nuit était calme, car après minuit les rumeurs singulières venant des collines environnantes avaient cessé. Mais son sommeil fut troublé par d'étranges rêves d'une espèce inconnue de lui – des rêves qui remontaient jusqu'à son enfance, sur quelqu'un qu'il connaissait comme son grand-père paternel, mais en rêve seulement car il n'avait du vieillard qu'un souvenir rudimentaire, et aucune connaissance de lui en état de veille. C'étaient des rêves sur d'énormes constructions mégalithiques, des paysages étrangers, des espaces froids au bout de l'univers, parmi les étoiles. Et, s'éveillant entre ses rêves, il percevait sans cesse une sorte de pulsation dans la maison, comme si le battement secret de son cœur

palpitait dans ses murs même.

IV

Le lendemain matin, il partit pour Springfield. Après avoir déjeuné au restaurant, il se rendit à la bibliothèque municipale où il se présenta au bibliothécaire, un monsieur d'âge moyen dont le nom, dûment indiqué par un carton sur son bureau, était Clifford Paul. Walters lui expliqua la nature de ses recherches.

« Eh bien, vous vous êtes adressé au bon endroit, Mr. Walters, déclara Paul. Nous avons dans notre fichier des ouvrages concernant à la fois la maison que vous mentionnez et les Whateley en général. Une très vieille famille, portant écu de chevalier… Mais aujourd'hui bien décadente, je crois. Ce qui vous intéresse, cependant, c'est d'abord le passé, pas tellement le présent. »

On le conduisit à la salle de lecture et on posa devant lui une histoire du comté et plusieurs gros dossiers. Il s'attaqua d'abord à l'histoire du comté. C'était un de ces ouvrages volumineux pleins de notices biographiques et autobiographiques, de mains différentes, généralement des membres des familles en question, et publiées pour le profit principalement de leurs membres. La plupart de ces notices étaient purement factuelles et désespérément prosaïques.

Il trouva une photographie, une mauvaise reproduction d'un mauvais daguerréotype, de Cyrus Whateley. Elle avait un inquiétant air de famille avec quelqu'un qu'il avait vu récemment, ce qui était apparemment absurde. Le résumé de sa vie était décevant par sa brièveté. Sa maison appartenait auparavant à un certain Dudley Ropes Glover, qui était le légataire de sir Edward Orme, qui l'avait construite en 1703, vingt ans avant sa disparition, après avoir passé de nombreuses années en Europe. Glover avait vendu la maison, lui aussi après de longues absences – en Europe également. Voilà pour la maison. Et sur Cyrus Whateley, il n'y en avait guère plus ; lui aussi avait voyagé, il s'était marié deux fois et avait engendré deux fils, un de chacune de ses femmes ; un des fils avait hérité, l'autre avait quitté jeune la maison et on ne l'avait jamais revu. Rien n'avait été consigné sur les occupations de Cyrus Whateley, si ce n'est qu'il était « propriétaire terrien » et que probablement il spéculait sur les terrains. Il n'y avait pas de paragraphe spécial sur Aberath Whateley, le fils de Cyrus qui avait hérité de la propriété.

Le dossier Whateley, cependant, était une autre affaire. Là, les diverses pièces étaient presque trop nombreuses. Il commençait par un compte rendu sans fioritures sur les Whateley dans la région de Dunwich, à partir de leur arrivée d'Arkham, de

leur installation dans le centre-nord du Massachusetts en 1699, jusqu'à la date de la publication de l'histoire du comté, en 1920 ; il avait évidemment été rassemblé pour être inséré dans ce volume, mais n'avait pas été utilisé. Il y avait un arbre généalogique imposant, qui comprenait Aberath et son frère disparu, Charles. Il y avait plusieurs biographies individuelles, principalement sous forme de notices nécrologiques découpées dans le *Republican* de Springfield ou l'*Advertiser* d'Arkham. Mais il y avait aussi des coupures non classées que Walters décida de lire avec plus d'attention qu'il n'en avait mis à lire les nécrologies plus formelles, car il était patent qu'elles avaient été incluses dans le dossier par une personnalité plus imaginative que le médiocre bibliothécaire.

Ces articles traitaient de ce qui dans l'histoire du comté touchait aux Whateley d'une façon ou d'une autre. Il y avait par exemple le compte rendu d'un sermon fougueux prononcé par le révérend Jephta Hoag, venu d'Arkham pour prendre en charge l'église méthodiste de Dunwich en 1787 : « On dit d'une certaine famille de la région qu'elle fraye avec le Diable et suscite des monstres, tant par magie que par péché de chair. Mais il y a quarante ans, mon prédécesseur, le révérend Abijah Hoadley, du haut de la chaire de l'église congrégationaliste, a prêché dans ce hameau sur le même sujet, en ces termes : "Il faut reconnaître que ces blasphèmes d'une bande infernale de démons sont trop connus pour être niés ; les voix maudites *d'Azazel* et *Buzrael*, de *Belzebub* et *Belial*, venant de dessous terre, ont été entendues par plus d'une vingtaine de témoins dignes de foi et encore vivants. Moi-même, il n'y a pas plus d'une quinzaine de jours, j'ai surpris le discours très clair de Puissances maléfiques dans la colline derrière chez moi ; parmi lesquelles on distinguait un cliquetis, un roulement, un grognement, un hurlement et un sifflement, tels qu'aucune chose de cette Terre ne peut en produire, et qui devaient nécessairement provenir de ces antres que seule peut découvrir la magie noire et que seul le Diable peut révéler." Moi aussi j'ai entendu ces bruits dans les collines, un miaulement et une cacophonie produits par des êtres étrangers à notre Terre. Soyez avertis ! Vous savez de qui je parle. »

Cela continuait ainsi sur plusieurs pages ; à vrai dire, le sermon reproduit était d'une longueur telle que, malgré l'intérêt qu'il y prenait, Walters se fatigua de le lire. En annexe à ce sermon il y avait un autre article en rapport avec lui, qui relatait la fermeture de l'église méthodiste par une majorité de la congrégation, à cause du prétendu « manque de prudence » du révérend Jephta Hoag en premier lieu, et ensuite de son absence inexpliquée – le révérend Hoag ayant suivi dans les limbes celui qui l'avait précédé quarante ans plus tôt (car le révérend Hoadley s'était évanoui lui aussi moins d'un mois après le sermon qu'il avait prononcé contre les puissances des

ténèbres).

Une épaisse enveloppe se trouva contenir des coupures de nature plus ou moins facétieuse à propos d'« événements bizarres à Dunwich », comme l'annonçait un des titres. C'étaient pour la plupart des extraits de l'*Advertiser* d'Arkham ; ils racontaient comme de bonnes blagues des histoires de « monstres » que des buveurs de whisky de contrebande de Dunwich avaient fait apparaître, leur donnant une vie illusoire. Walters les lut avec amusement mais un fait ne put lui échapper : *quelque chose* s'était réellement passé à Dunwich, quelque chose sortant assurément de l'ordinaire et qu'un membre de l'université de Miskatonic était finalement parvenu à ne pas laisser passer dans l'*Advertiser*, après que le journal eut fait des gorges chaudes de ces récits. Il y avait aussi, associée aux événements de Dunwich, la mort – bien réelle, celle-là – d'un certain Wilbur Whateley, qui avait eu lieu juste avant ces mêmes événements, et nullement à Dunwich mais à l'intérieur des murs de l'université de Miskatonic, à Arkham. Quelques autres coupures tirées du *Aylesbury Transcript* n'étaient pas moins amusantes, mais là encore, toute les facéties du monde n'arrivaient pas à cacher le fait qu'il s'était passé des choses plutôt bizarres à Dunwich, au cours de l'été 1928, surtout en septembre.

Il n'y a pas tout à fait sept ans, pensa Walters. À propos des événements de Dunwich, il était fait mention d'un certain Henry Armitage, bibliothécaire à l'université de Miskatonic, et Walters prit mentalement note d'explorer la possibilité que ce Henry Armitage fût encore en mesure d'être interviewé (si lui-même décidait d'aller aussi loin dans son exploration des arrière-plans de la famille Whateley). Il n'y avait assurément rien de concret dans les récits des chroniques locales de la région de Dunwich ; les seuls faits précis semblaient se ramener à la mort de pas mal de vaches et autres animaux, et de quelques disparitions parmi la population, mais même dans ces cas-là, les noms étaient altérés et déformés d'un compte rendu à l'autre, et aucun d'entre eux n'était un Whateley, bien qu'un Bishop, dans un des cas, fût un cousin des Whateley. Mais à quel degré, il était impossible de le dire ; l'arbre des Whateley abondait en noms propres : Bishop, Hoag, Marsh, et autres ; et il était décidément possible que le révérend Hoag, qui si imprudemment avait lancé ses accusations contre une des familles de Dunwich (Walters soupçonnait fortement que son sermon visait la famille Whateley), eût été lui-même un cousin éloigné.

Il revint à l'arbre généalogique et l'examina un peu plus attentivement. Il chercha sans le trouver le révérend Jephta Hoag, bien qu'il y eût une douzaine de Hoag enregistrés. Il y avait aussi de nombreux mariages consanguins. Cousins et cousines se mariaient fréquemment : Elizabeth Bishop avec Abner Whateley, Lavinia Whateley avec Ralsa Marsh, Blessed Bishop avec Edward Marsh, et ainsi de suite. Une lignée

aussi déchue et dégénérée ne pouvait que concourir à sa propre décadence, tout au moins à celle de la branche qui avait l'habitude d'appeler les autres « les savants ».

Walters, ne sachant que faire de ce qu'il avait lu, se renversa dans sa chaise pour méditer. Il n'en avait en réalité pas appris beaucoup plus que ce que lui avait dit le notaire Boyle : que Dunwich était un trou perdu, que la famille Whateley était en plein déclin, que les histoires bizarres venaient de Dunwich, probablement très exagérées par des voisins superstitieux, aussi bien que raillées par ceux qui se considéraient comme affranchis de toute superstition. Pourtant, il lui semblait qu'il y avait là une singulière variété de matériaux consignés, dans différents tons (car il n'avait pas envie de poursuivre la lecture de ce qui lui apparaissait comme simples variations sur le même thème), mais tous avec un fond ténébreux profondément troublant, et cela d'autant plus qu'il se sentait lui-même irrésistiblement lié à ce qu'il avait lu et qui dépassait son entendement ; et tandis qu'il se disait qu'il n'avait plus le temps de lire le dossier Whateley, il prit conscience d'une répugnance peu rassurante à en lire davantage.

Il referma le dossier et le rapporta au bibliothécaire.

« J'espère que cela vous a été utile, Mr. Walters, dit Paul.

— Oui, certainement. Merci beaucoup. Je reviendrai peut-être l'étudier un peu plus si j'en ai le temps.

— Bien entendu, Mr. Walters. (Il hésitait, l'air embarrassé.) Dois-je comprendre que vous êtes parent des Whateley ?

— J'ai hérité d'une propriété ici, répondit Walters. Je ne suis pas au courant d'une parenté.

— Pardonnez-moi, reprit vivement le bibliothécaire, je pensais seulement… J'en ai connu plusieurs. Vous avez une certaine ressemblance superficielle, mais nous pourrions, je crois, trouver tout autant de ressemblances entre bien des gens qui n'ont aucune parenté.

— C'est bien vrai », acquiesça Walters avec amabilité. Mais il était piqué et en même temps troublé de façon désagréable. Tobias Whateley ne s'était pas donné la peine de cacher sa conviction qu'il y avait parenté entre eux ; il l'avait appelé « cousin », quoique avec une pointe de mépris dans la voix. La suggestion fortuite de Mr. Paul avait été faite avec la plus grande déférence, cependant. Le bibliothécaire semblait si confus que Walters se sentit obligé d'ajouter : « Bien sûr, il peut y avoir un rapport lointain. L'arbre généalogique s'étend loin, et je ne sais pas pourquoi mon défunt père a hérité de cette propriété.

— Puis-je vous demander de quelle propriété il s'agit ?

— On l'appelle le Domaine du vieux Cyrus Whateley. »

Le visage de Mr. Paul s'éclaira. « Ce Mr. Whateley était… »

Walters l'interrompit en souriant : « Ne me le dites pas. Les habitants de Dunwich l'appelaient "un des savants Whateley".

— C'est ce que j'allais dire, repartit le bibliothécaire.

— Et je puis dire que cela jette une lumière différente sur la présomption de parenté, Mr. Paul. Inutile de le nier.

— Je m'en garderais bien. Il y a de terribles histoires qui courent sur l'autre branche. Vous les découvrirez, j'en suis sûr. Je sais que ces coupures que vous examiniez les traitent fort à la légère, mais il y a en elles plus qu'un grain de vérité, et je suis convaincu que des choses très étranges et, je le crains, très affreuses, se produisent dans la partie la plus reculée de la région de Dunwich.

— Comme il y en a en bien des zones écartées, dans le monde entier, dit Walters.

Il quitta la bibliothèque en proie à des sentiments mêlés. La possibilité d'une parenté avec le clan Whateley ne pouvait être aisément écartée. Son père avait peu parlé des origines de sa famille, sans pourtant avoir dissimulé son origine américaine. Cette idée ne lui était pas particulièrement agréable, mais d'autre part, il n'éprouvait pas consciemment pour elle de sérieuse antipathie non plus.

L'ambivalence de son attitude le troublait. Il se sentait en même temps entraîné et repoussé. L'Angleterre qu'il venait de quitter lui semblait infiniment plus éloignée qu'il ne l'aurait cru possible ; le pays de Dunwich en direction duquel il roulait exerçait sur lui une indéfinissable attraction, non seulement par son caractère sauvage qui déployait de nombreux attraits à ses yeux et à son imagination, mais aussi par son étrangeté, qui le coupait du monde environnant et le poussait toujours plus vite, toujours plus follement, vers un but ténébreux qui impliquerait fatalement, à vitesse accélérée, la destruction totale de l'humanité et de la civilisation.

La maison, quand il l'atteignit, semblait l'attendre et guetter son retour. Sa présence était tangible, pourtant il ne pouvait en isoler la source, bien qu'il lui semblât de nouveau que la pièce centrale était le cœur de la maison, et presque consciemment il s'attendait à entendre la même étrange pulsation qu'il avait perçue dans la nuit. Cette impression absurde passa, mais en entrant dans la pièce centrale, il fut saisi par une autre sensation.

La pièce, il le voyait maintenant, semblait avoir été préparée pour une visite, avec le fauteuil rapproché de la table et les registres étalés. Il traversa la pièce et s'assit à la table. Il avait regardé les registres précédemment. Il souleva la couverture de celui du dessus, et vit devant lui une mince enveloppe sur laquelle était gribouillé : « Pour celui qui viendra ».

Elle n'était pas cachetée. Il la saisit et retira la fine feuille de papier pliée à l'intérieur.

« Pour Charles, lut-il, ou le fils de Charles, ou le petit-fils de Charles, ou celui qui viendra après… »

« Lis afin de savoir, afin de te préparer à attendre Ceux qui Veillent, et à accomplir ce qui doit l'être. »

Il n'y avait pas de signature, mais l'écriture était irrégulière et incertaine.

Inachevé à la date de la mort d'August Derleth, le 4 juillet 1971.

[1] Localité de Grande-Bretagne où se trouve un monument mégalithique composé de monolithes disposés sur une aire circulaire. (NdE.)

Et au long des ères peut mourir même la mort.

